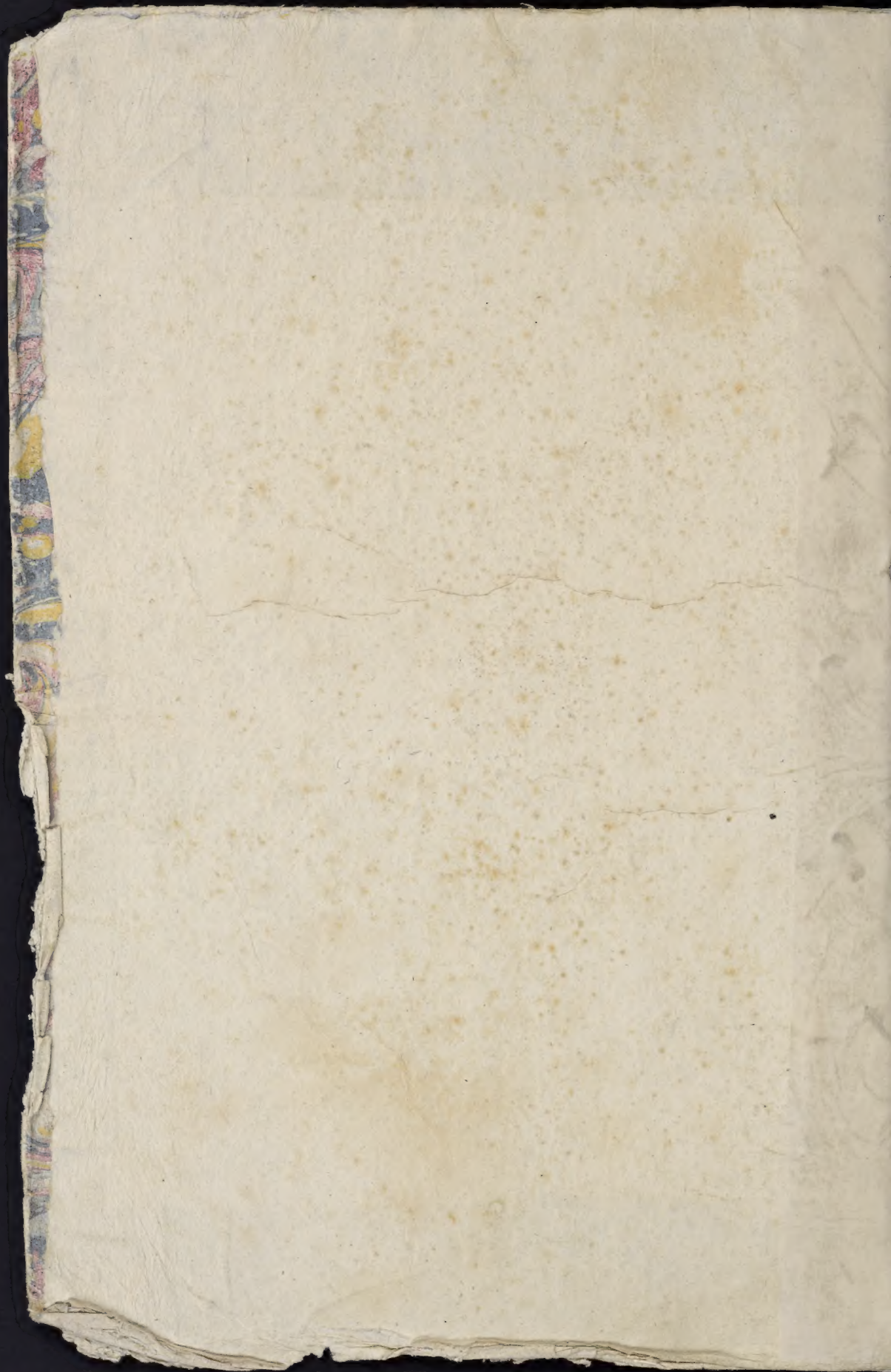


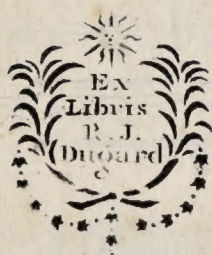


1000 m. 1000















# ENCYCLOPÉDIE,

O U

## DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ PAR M<sup>r</sup>. \*\*\*.

*Tantum series juncturaque pollet,  
Tantum de medio sumptis accedit honoris !* HORAT.

TOME DOUZIEME.

---

PARL — POL

---



A NEUFCHASTEL,

CHEZ SAMUEL FAULCHE & Compagnie, Libraires & Imprimeurs,

---

M, DCC. LXV.



# ENCYCLOPÉDIE

OU

## DICIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES DES ARTS ET DES MÉTIERS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ PAR M. DE

Tous les jours imprimés par la  
Tous les jours imprimés par la

TOME DIXIÈME

PARIS = 1789



A. H. DE CHASSY

COPIE MANUEL LAURENCE

M. DE CHASSY





ARLEMENT, (*Hist. anc. & mod. & Jurisprud.*) ce terme a eu différentes significations, comme on le verra dans les subdivisions qui sont à la suite de cet article; mais la plus ordinaire est que l'on entend en France par ce terme une cour

souveraine, composée d'ecclé-

siastiques & de laïcs, établie pour administrer la justice en dernier ressort au nom du roi, en vertu de son autorité, comme s'il y étoit présent.

Il y a douze *parlements* dans le royaume, lesquels, suivant l'ordre de leur création, sont Paris, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Dijon, Rouen, Aix, Rennes, Pau, Metz, Belançon & Douai.

Quand on dit le *parlement* simplement, on entend ordinairement le *parlement* de Paris, qui est le *parlement* par excellence & le plus ancien de tous, les autres ayant été créés à l'instar de celui de Paris; c'est pourquoi nous parlerons d'abord de celui-ci, après quoi nous parlerons tant des autres *parlements* de France que de ceux des autres pays, suivant l'ordre alphabétique.

PARLEMENT DE PARIS, est une cour établie à Paris sous le titre de *parlement*, composée de pairs & de conseillers ecclésiastiques & laïcs, pour connoître au nom du roi qui en est le chef, soit qu'il y soit présent ou absent, de toutes les matières qui appartiennent à l'administration de la justice en dernier ressort, & notamment des appellations de tous les juges inférieurs qui ressortissent à cette cour.

Ce *parlement* est aussi appelé *la cour du roi*, ou *la cour de France*, *la cour des pairs*; c'est le premier *parlement* & la plus ancienne cour souveraine du royaume.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le tems de l'institution du *parlement*.

Les uns prétendent qu'il est aussi ancien que la monarchie, & qu'il tire son origine des assemblées de la nation; quelques-uns en attribuent l'institution à Charles Martel, d'autres à Pepin le Bref, d'autres encore à S. Louis, d'autres enfin à Philippe le Bel.

Il est fort difficile de percer l'obscurité de ces tems si reculés, & de fixer la véritable époque de l'institution du *parlement*.

Les assemblées de la nation, auxquelles les historiens ont dans la suite donné le nom de *parlements généraux*, n'étoient point d'institution royale; c'étoit une coutume que les Francs avoient apportée de leur pays, quoique depuis l'affermissement de la monarchie elles n'étoient plus convoquées que par l'ordre du roi, & ne pouvoient l'être autrement.

Sous la première race, elles se tenoient au mois de Mars, d'où elles furent appelées *champ de Mars*; chacun s'y rendoit avec ses armes.

La tenue de ces assemblées fut remise au mois de Mai par Pepin, parce que l'usage de la cavalerie s'étant introduit dans les armées; on crut que pour entrer en campagne, il falloit attendre qu'il y eût du fourrage: de-là ces assemblées furent appelées *champ de Mai*.

D'abord tous les Francs ou personnes libres étoient admis à ces assemblées; les ecclésiastiques y eurent aussi entrée dès le tems de Clovis: dans la suite, la nation étant devenue beaucoup plus nombreuse par le mélange des vaincus avec les vainqueurs: chaque canton s'assembloit en particulier, & l'on n'admit plus guère aux assemblées générales que ceux qui te-

Tome XII.

noient un rang dans l'état; & vers la fin de la seconde race, on réduisit ces assemblées aux seuls barons ou vassaux immédiats de la couronne, & aux grands prélats & autres personnes choisies. On lit dans les annales de Reims que, sous Lothaire en 964, Thibaud le Trichard, comte de Blois, de Chartres & de Tours, fut exclus d'un *parlement* général, quelque considérables que fussent ces comtés, parce qu'il n'étoit plus vassal du roi, mais de Hugues Capet, qui n'étoit encore alors que duc de France.

Ces assemblées générales formoient le conseil public de nos rois; on y traitoit de la police publique, de la paix & de la guerre, de la réformation des lois & autres affaires d'état, des procès criminels des grands & autres affaires majeures.

Mais outre ce conseil public, nos rois de la première & de la seconde race avoient tous leur cour ou conseil particulier, qui étoit aussi composé de plusieurs grands du royaume, principaux officiers de la couronne & prélats, en quoi ils se conformoient à ce qui se pratiquoit chez les Francs dès avant leur établissement dans les Gaules. On voit en effet par la loi Salique qu'il se faisoit un travail particulier par les grands & les personnes choisies dans les assemblées, même de la nation, soit pendant qu'elles se tenoient, soit dans l'intervalle qu'il y avoit de l'une à l'autre.

Cette assemblée particulière ne différoit de l'assemblée générale qu'en ce qu'elle étoit moins nombreuse; c'étoit le conseil ordinaire du prince, & la justice capitale pour les affaires les plus urgentes, pour celles qui demandoient du secret, ou pour les matières qu'il falloit préparer avant de les porter à l'assemblée générale.

La différence qu'il y avoit alors entre la cour du roi & le *parlement* général, ou assemblée de la nation, se trouve marquée en plusieurs occasions, notamment sous Pepin en 754 & 767, où il est dit que ce prince assembla la nation, & qu'il tint son conseil avec les grands.

Mais vers la fin de la seconde race, les *parlements* généraux étant réduits, comme on l'a déjà dit, aux seuls barons ou vassaux immédiats de la couronne, aux grands prélats, & autres personnes choisies parmi les clercs & les nobles, qui étoient les mêmes personnes dont étoit composée la cour du roi: ces deux assemblées furent insensiblement confondues ensemble, & ne firent plus qu'une seule & même assemblée, qu'on appelloit *la cour du roi* ou le *conseil*, où l'on porta depuis ce tems toutes les affaires qui se portoient auparavant, tant aux assemblées générales de la nation, qu'à la cour du roi.

Cette réunion des deux assemblées en une seule & même, se conforma dans les trois premiers siècles de la troisième race.

Mais, quoique depuis ce tems la cour du roi prit connoissance des matières qui se traitoient auparavant aux assemblées générales de la nation, l'assemblée de la cour du roi n'a jamais été de même nature que l'autre: car, comme on l'a remarqué, l'assemblée de la nation n'étoit point, dans son origine, d'institution royale; d'ailleurs ceux qui y entroient, du moins sous la première race, & encore pendant long-tems sous la seconde, en avoient le droit par leur qualité de francs; qualité qu'ils ne tenoient point du roi, au lieu que la cour ou conseil du roi fut formée par nos rois mêmes, & n'a jamais été composée que de ceux qu'ils jugeoient à-propos d'y admettre, ou auxquels ils en avoient attribué le droit.

A



soit par quelque qualité qu'ils tenoient d'eux, comme de barons, de pair ou d'évêque, soit en vertu d'une nomination personnelle.

Ainsi, quoique la cour du roi ait réuni les affaires que l'on traitoit dans l'assemblée de la nation, on ne peut pas dire que ce soit la même assemblée, puisque la constitution de l'une & de l'autre est toute différente.

Au surplus, toutes ces assemblées générales ou particulières qui se tenoient sous l'autorité du roi, ne portoient pas le nom de *parlement*.

Sous la première race on les appelloit *mallus* ou *mallum*, mot qui vient du teutonique *mallen*, qui signifie *parler*; en sorte que *mallum* étoit la même chose que *parlamentum*. Voyez le préambule de la loi salique, où il est dit *per tres mallos convenientes*, &c.

On appelloit aussi ces assemblées *consilium seniorum & fidelium*; quelquefois *consilium* ou *synodus*, *placitum*. Grég. de Tours.

Sous la seconde race, on les appelloit encore *mallum*, *placitum generale*, *synodus*, *consilium* ou *colloquium*.

Sous la troisième race, on leur donnoit pareillement le nom de *consilium* ou *placitum*; & depuis que la cour du roi eut réuni les fonctions de l'assemblée générale avec celles qu'elle avoit auparavant, elle se trouve ordinairement désignée sous les titres de *curia regis*, *curia regalis*, *curia Francie*, *curia gallicana*, *judicium Francorum*; & en François la cour le roi, la cour de roi de France, la cour du roi.

Dans la suite, on lui donna aussi le nom de *parlement*.

Ce terme *parlement* étoit usité dès le tems de Louis le Gros pour exprimer toute assemblée où on parloit d'affaire. L'avocat Orléans a remarqué que celui qui a fait les gestes de Louis le Gros, dit qu'après le retour de son armée, l'empereur & le roi de France, & les autres princes, *collegerunt iterum parlamentum ubi magni barones cum minoribus, sicut antea fecerant, conveniunt*.

Il dit de même en un autre endroit, que les princes s'assemblèrent, & *ad illud parlamentum fuit Congregatus imperator*, &c.

On trouve aussi des exemples que l'on donnoit le nom de *parlement* à la cour du roi dès le tems de Louis VII. suivant ce qui est dit dans sa vie. *Eodem anno, castro verzalici, magnum parlamentum congregavit, ubi archiepiscopi, episcopi & abbates, & magna pars baronum Francie conveniunt*.

Il est dit de Louis VIII. qu'il tint un *parlement* à Peronne: *Ludovicus rex parlamentum indicit apud Peronam*; & en 1227, sous S. Louis, il est dit, *rex tenuit parlamentum*. Lettres historiques.

On le trouve qualifié de *parlement de Paris* dans les *olm* de l'an 1308, *nostra curia Parisiensis*, & même dès l'an 1291, dans une ordonnance qui y fut faite dans les trois semaines après la Toussaint de ladite année, *pro ceteri & utili parlamentorum nostrorum Parisiensium expeditione sic duximus ordinandum*; & il est à croire que ce *parlement de Paris* fut ajouté dès que ce *parlement* commença à tenir ses séances ordinairement dans cette ville, quoiqu'il n'y fut pas encore absolument sédentaire.

On l'appelloit aussi quelquefois *consilium*, le conseil du roi; Joinville l'appelle le *conseil juré*, parce que ceux qui y étoient admis prêtoient serment, à la différence du conseil étroit ou secret, où le roi admettoit ceux qu'il jugeoit à-propos, sans leur faire prêter serment; le titre de *parlement* n'empêche pas qu'il n'ait aussi conservé celui de *cour*: on dit encore la *cour de parlement*; le roi en parlant du *parlement* dit, *notre cour de parlement*; & le *parlement*, en parlant de lui-même, ou en prononçant quelque arrêt

dit la *cour*, ainsi le *parlement* est toujours la cour du roi & la cour des pairs.

Les anciennes ordonnances l'appellent le *souverain conseil* des rois, la *cour de France*, la *cour royale*, la *cour capitale & souveraine de tout le royaume*, représentant sans moyen la personne & la majesté de nos rois, étant en cette qualité le miroir, la source, l'origine de la justice dans l'état sous l'autorité du souverain.

Le *parlement de Paris* étant autrefois le seul pour tout le royaume, étoit souvent nommé le *parlement de France*, ou la *cour de France*: une charte de l'an 1211 le nomme *judicium curie Gallicane*; & dans l'épithaphe de Pierre de Courthardy, premier président, inhumé au Maine en 1512, il est encore nommé *parlement de France*. Comme le *parlement* dans son origine étoit le conseil du roi, il conserva aussi pendant long-tems ce nom, on l'appelloit *parlement ou conseil* indifféremment, & même lorsque le roi y venoit siéger, ce tribunal n'étoit plus désigné que sous le titre de *conseil du roi*.

Les assemblées, soit générales ou particulières des grands du royaume, qui se tinrent sous les deux premières races, ne furent pas uniformes pour le nombre des personnes qui y étoient admises, ni pour les tems ou les lieux où ces assemblées se tenoient.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qui concerne les assemblées de cette espèce qui se tinrent sous les deux premières races de nos rois, nous nous contenterons de rapporter ce que dit M. de la Rocheffavin du conseil ou *parlement*, tel qu'il fut établi par Pepin le Bref, & qui semble avoir servi de modèle pour la forme des assemblées qui furent établies au commencement de la troisième race.

Pepin le Bref, dit cet auteur, ayant résolu d'aller en personne en Italie au secours du pape contre le roi des Lombards; & voyant qu'il ne pouvoit plus assister aux assemblées qui se tiendroient pendant son absence pour les affaires d'état & de la justice, comme lui & ses prédécesseurs avoient coutume de faire; que la plupart des princes & grands seigneurs du royaume l'accompagnant en Italie, ils ne pourroient pas non plus assister à leur ordinaire à ces assemblées; il ordonna un conseil ou *parlement* composé de certain nombre, gens de faveur & d'expérience, pour en son nom & sous son autorité, connaître & décider des affaires les plus importantes, & rendre la justice souverainement quoiqu'il fut absent du royaume: il destina le tems le plus voisin des grandes fêtes annuelles pour tenir ces assemblées; savoir, vers les fêtes de Pâques, la Pentecôte, la Notre-Dame d'Août, la Toussaint & Noël, en mémoire de quoi, lorsque le *parlement* eut été rendu sédentaire, on conserva pendant long-tems l'usage de prononcer en robes rouges la veille de ces grandes fêtes les jugemens des enquêtes qui n'acquiescoient le caractère d'arrêt & de jugement public que par cette prononciation; il paroît que dans la suite, voyant l'inutilité de cette prononciation, & que c'étoit un tems perdu, on se réduisit peu-à-peu à prononcer seulement les arrêts qui devoient être plus connus, & qu'il étoit de quelque importance de rendre publics. Cette forme a cessé entièrement depuis la mort de M. le premier président de Verdun, arrivée le 16 Mars 1627; le grand usage de l'impression a donné la facilité de rendre publics les arrêts qui devoient l'être; l'ordonnance de 1667 a même abrogé formellement les formalités des prononciations d'arrêts & jugemens.

Ils n'avoient point de lieu fixe pour leurs séances. On les assembloit dans le lieu que le roi trouvoit le plus commode, & selon que les affaires le demandoient.

Avant que le *parlement* eût été rendu sédentaire à Paris, le roi envoyoit presque tous les ans dans les provinces des commissaires appelés *missi dominici*,



lesquels après s'être informés des abus qui pouvoient avoir été commis par les seigneurs ou par leurs officiers, rendoient la justice aux dépens des évêques, abbés & autres seigneurs qui auroient dû la rendre, & rapportaient au roi les affaires qui leur paroissoient le mériter.

Ces grands qui avoient été envoyés dans les provinces pour y rendre la justice, se rassembloient en certains tems, ou pour les affaires majeures auprès du roi, avec ceux qui étoient demeurés près de sa personne pour son conseil ordinaire; cette réunion de tous les membres de la cour du roi formoit alors sa cour plénière ou le plein *parlement*: l'entier *parlement*, lequel se tenoit ordinairement vers le tems des grandes fêtes; les séances ordinaires n'étoient communément que des prolongations ou des suites de ces cours plénières; mais lorsque le *parlement* eut été rendu sédentaire à Paris, on cessa d'envoyer ces sortes de commissaires dans les provinces.

L'assemblée des grands du royaume continua d'être ambulatoire après que Pepin fut de retour des deux voyages qu'il fit en Italie, & encore après son décès, sous ses successeurs même, sous les premiers rois de la troisième race.

Ces assemblées furent aussi convoquées par Charlemagne pour les affaires les plus importantes.

Elles devinrent encore plus recommandables sous le regne de Louis le Débonnaire, & commencèrent à se tenir ordinairement deux fois l'an, non pas à jours certains & préfix, comme cela se pratiqua depuis; mais selon ce qui étoit avisé par l'assemblée avant de se séparer; on convenoit du tems & de la ville où on se rassembleroit.

Hugues Capet assembla les grands encore plus souvent que ses prédécesseurs.

Cette assemblée des barons ou grands vassaux avoit, comme on l'a dit, pris le nom de *parlement* dès le tems de Louis le Gros; mais il paroît qu'elle ne commença à se former en cour de justice, comme elle est présentement, que du tems de S. Louis, vers l'an 1254.

En effet, le plus ancien registre du *parlement* que nous ayons, qui est le registre des enquêtes, & qui est le premier de ceux qu'on appelle les *olim*, ne remonte point au-delà de l'année 1254: car il ne faut pas regarder comme des registres du *parlement*, ni le registre de Philippe-Auguste, ni le registre intitulé *registrum curia Francia*, qui remonte jusqu'en 1214. Ces registres, qui sont au trésor des chartes, ne sont autre chose que des inventaires des chartes, ordonnances, & autres pièces.

Quelques autres, tels que la Rocheflavin, tiennent que le *parlement* fut ambulatoire jusqu'au tems de Philippe le Bel; que ce prince délibérant d'aller en Flandre, & prévoyant qu'il y seroit long-tems, résolut d'y mener son conseil; mais que ne voulant pas que les sujets fussent sans justice, & surtout à Paris, ville capitale du royaume, qui étoit dès-lors fort peuplée, & où les affaires se présentent en grand nombre, & aussi pour le soulagement de son conseil, qui étoit incommodé d'être obligé de se transporter tantôt dans un lieu & tantôt dans un autre, pour rendre la justice, il ordonna, le 23 Mars 1302, que pour la commodité de ses sujets & l'expédition des causes, l'on tiendrait deux *parlemens* à Paris chaque année.

Quelques personnes peu instruites ont cru que cette ordonnance étoit l'époque de l'institution du *parlement*, ou du moins que celui dont elle parle étoit un nouveau *parlement*, qui fut alors établi: il est néanmoins certain que le *parlement* existoit déjà sous ce titre long-tems avant cette ordonnance, & que celui dont elle règle les séances, & qui a toujours subsisté depuis ce tems, est le même qui étoit ambu-

latoire à la suite de nos rois, ainsi que l'observa le garde des sceaux de Marillac, dans un discours qu'il fit au *parlement*.

En effet, l'ordonnance de 1302 parle par-tout du *parlement*, comme d'un tribunal qui étoit déjà établi d'ancienneté: elle parle des causes qui s'y discutent, de ses audiences, de ses rôles pour chaque bailliage, de ses enquêtes, de ses arrêts, de ses membres: il y est aussi parlé de ses conseillers, qui étoient déjà reçus, & des fonctions qu'ils continueroient; & il est dit, que si quelque baillif a été reçu membre du *parlement*, il n'en fera aucune fonction tant qu'il sera baillif.

Aussi les *olim*, en parlant de certains usages du *parlement* sous la date de 1308, disent-ils *hoc dudum factum fuisse*; & en 1329 il est encore dit, *in parlamento longis temporibus observatum fuisse*, ce qui suppose nécessairement qu'il existoit longtems avant l'ordonnance de 1302.

Cette ordonnance ne fit donc que fixer le lieu & le nombre des séances du *parlement*; & en effet les *olim* disent, en 1308, en parlant d'usages qui s'observoient au *parlement*, *hoc dudum factum*; & en 1329 il est dit *in parlamento longis temporibus observatum fuisse*. Pasquier fait mention d'une ordonnance de 1304 ou 1305, semblable à celle de 1302; mais celle dont il parle, ne paroît qu'une exécution de la précédente.

D'autres tiennent que le *parlement* étoit déjà sédentaire à Paris longtems avant 1302.

En effet, dès le tems de Louis le Jeune, les grands du royaume s'assembloient ordinairement dans le palais à Paris pour juger, tellement que le roi d'Angleterre offrit de s'en rapporter à leur jugement, *judicium in palatio Parisiensi subire proceribus Gallia residentibus*.

Quelques-uns tiennent que dès le tems de S. Louis le *parlement* ne se tenoit plus ordinairement qu'à Paris, & qu'il ne devoit plus se tenir ailleurs, & que ce fut ce prince qui donna son palais à perpétuité pour la séance du *parlement*; & en effet, la chambre où se tient la tournelle criminelle conserve encore le nom de la salle de S. Louis, comme étant le dernier prince qui l'a occupée.

L'ordonnance de 1291 veut que les avocats soient présents dans le palais, *in palatio*, tant que les magistrats seront dans la chambre; ainsi le *parlement* se tenoit déjà ordinairement dans le palais à Paris dès le tems de Louis VII. Nos rois ne lui avoient pour tant pas encore abandonné le palais pour sa demeure: on tient que ce fut seulement Louis Hutin qui le lui céda après la condamnation de Marigny qui avoit fait bâtir ce palais.

Quoi qu'il en soit de cette époque, il est certain que les 69 *parlemens* qui furent tenus depuis 1254 jusqu'en 1302 ont presque tous été tenus à Paris; il y en a un à Orléans, en 1254; un à Melun, en Septembre 1257; des 67 autres, il est dit expressément de 33 qu'ils ont été tenus à Paris, le lieu des autres n'est pas marqué; mais il est évident que c'étoit à Paris; car cette omission de lieu qui se trouve uniformément dans les vingt années qui ont immédiatement précédé 1302, se continue de même jusqu'à la fin des *olim*, qui vont jusqu'en 1318, tems auquel le *parlement* étoit bien certainement sédentaire; & cette omission de lieu même, semble une preuve que ces *parlemens* ont été tous tenus dans le même lieu.

Mais quoique le *parlement* se tint le plus souvent à Paris, & que dès 1291 il se trouve qualifié *parlement de Paris*, ce n'est pas à dire qu'il fut dès-lors sédentaire à Paris. Il y a lieu de croire qu'on ne lui donna pour-lors le surnom de *parlement de Paris* que pour le distinguer du *parlement* qui se tenoit à Toulouse; & si l'on examine bien l'ordonnance de 1291, on



verra qu'elle parle seulement des *parlemens* qui se tenoient à Paris, & que l'on ne doit pas conclure de ces mots, *parlamentorum nostrorum parisiensium*, que le *parlement* fut alors désigné ordinairement par le nom de *parlement de Paris*, étant certain qu'il n'étoit point encore alors séculaire.

L'ordonnance même de 1302 ne le qualifie pas encore de *parlement de Paris*, & ne dit pas qu'il y sera séculaire, mais seulement que l'on tiendra deux *parlemens* à Paris, c'est-à-dire que le *parlement* s'assemblera deux fois à Paris. Il paroît néanmoins certain que dès 1296 le *parlement* se tenoit ordinairement à Paris, & qu'on le regardoit comme y étant séculaire, puisque cette ordonnance en fixant le nombre des séances du *parlement*, tant en paix qu'en guerre, que tous les présidens & conseillers s'assembleront à Paris.

Comme depuis quelque tems le *parlement* s'assembloit le plus souvent à Paris, il ne faut pas s'étonner si dès 1291 le *parlement* se trouve qualifié de *parlament de Paris*.

Il est cependant certain que depuis 1291, & même encore depuis, le *parlement* s'assembloit encore quelquefois hors de Paris.

En effet, dans un accord qui fut fait en ladite année, entre Philippe-le-Bel & l'église de Lyon, il est dit que l'archevêque, le chapitre, & les sujets de l'église ne seront pas tenus de suivre les *parlemens* du roi, sinon en cas de ressort; & dans l'article premier il est dit que l'appel du juge des appellations de l'archevêque & du chapitre sera porté par-devant les gens tenant le *parlement*, à Paris ou ailleurs, ou bien devant deux ou trois personnes du conseil du roi, au choix de l'archevêque & du chapitre.

Le *parlement* fut tenu à Cacht en 1309.

On trouve aussi au troisième registre des *olim*, fol. 120, une preuve qu'en 1311 il fut tenu à Maubuisson près Pontoise; à la fin de trois arrêts, il y a: *actum in regali abbatiâ beatae Mariae juxta Pontisaram, dominicâ post Ascensionem Domini 1311*.

Les premiers registres civils du *parlement* qui contiennent une suite d'arrêts après les *olim* ne commencent qu'en 1319, ce qui pourroit faire croire que le *parlement* ne commença à être séculaire que dans cette année; mais comme les registres criminels remontent jusqu'en 1312, il y a lieu de croire que le *parlement* étoit déjà séculaire lorsque l'on commença à former ces registres suivis; on trouve néanmoins encore quelques *parlemens* qui ont été tenus depuis ce tems hors de Paris, par exemple, en 1314 il y en eut un à Vincennes où le roi le manda à jour nommé, pour y tenir ce jour-là sa séance. Il en convoqua aussi un en 1315 à Pontoise pour le mois d'Avril, composé de prélats & de barons; on y reçut la soumission du comte de Flandre; mais ces convocations faites extraordinairement à Vincennes, à Pontoise, & ailleurs, n'empêchent pas qu'il ne fût déjà séculaire à Paris dès 1291, & même qu'il ne se tint ordinairement à Paris dès le tems de Louis VII. ainsi qu'on l'a établi ci-devant.

Quoique le *parlement* ait été rendu séculaire à Paris dès le xiii. siècle, il est néanmoins arrivé en différentes occasions qu'il a été transféré ailleurs.

C'est ainsi qu'il fut transféré à Poitiers par édit du 21 Septembre 1418, par Charles VII. alors régent du royaume, à cause de l'invasion des Anglois, où il demeura jusqu'en 1437 qu'il revint à Paris.

Charles VII. le convoqua aussi à Montargis, puis à Vendôme, pour faire le procès à Jean duc d'Alençon en 1456; l'arrêt fut donné contre lui en 1458.

Il fut transféré à Tours par Henri III. au mois de Février 1589, enregistré le 13 Mars suivant, à cause des troubles de la ligue, & rétabli à Paris par Henri

IV. par déclaration du 27 Mars 1594, enregistrée le 28 du même mois.

Il fut aussi établi par édit du mois d'Octobre 1590, une chambre du *parlement* de Paris dans la ville de Châlons-sur-Marne, qui y demeura tant que le *parlement* fut à Tours.

Les troubles de la minorité de Louis XIV. donnèrent lieu à une déclaration du 6 Janvier 1649, portant translation du *parlement* en la ville de Montargis, mais cela n'eut pas d'exécution.

Le roi étant à Pontoise, donna le 31 Juillet 1652 un édit par lequel il transféra le *parlement* dans cette ville; le *parlement* s'y rendit, mais en petit nombre, le surplus demeura à Paris, l'édit fut vérifié à Pontoise le 7 Août suivant; par déclaration du 28 Octobre de la même année le *parlement* fut rétabli à Paris & y reprit ses fonctions le 22.

Le *parlement* fut encore transféré à Pontoise dans la minorité du roi, par déclaration du 21 Juillet 1720, enregistrée à Pontoise le 27, il fut rappelé à Paris par une autre déclaration du 26 Décembre suivant, enregistrée le 17.

Les présidens & conseillers des enquêtes & requêtes ayant été exilés en différentes villes le 9 Mai 1753, la grande chambre fut transférée le 11 du même mois à Pontoise, & le 4 Septembre 1754, tout le *parlement* fut établi dans ses fonctions à Paris.

Avant que le *parlement* eût été rendu séculaire à Paris, il n'étoit pas ordinaire, c'est-à-dire qu'il ne tenoit ses séances qu'à certain tems de l'année. M. de la Rocheflaudin en parlant de l'état du *parlement* sous Pepin-le-Bref, dit qu'il tenoit alors vers le tems des grandes fêtes.

Une charte du roi Robert, dont les lettres historiques sur le *parlement* font mention, suppose pareillement que le *parlement* tenoit quatre fois par an, savoir à Noël & à la Toussaint, à l'Epiphanie ou à la Chandeleur, à Pâques & à la Pentecôte.

Cependant les *olim* ne font mention que de deux *parlemens* par an, savoir celui d'hiver, qui se tenoit vers les fêtes de la Toussaint ou à Noël, & celui d'été, qui se tenoit à la Pentecôte.

La plupart de ces *parlemens* sont même presque stériles pour les affaires; on peut dire qu'il n'y a rien en 1291 & 1292; il n'y a que trois jugemens en 1293, quatre en 1294, un peu plus en 1295; & quoique le *parlement* tint encore au mois d'Avril 1296, il y a peu de jugemens. Il n'y eut point de *parlemens* en 1297; les années 1298, 1299, & 1300 sont peu remplies; dans un jugement de 1298 on trouve encore le nom des juges, savoir quatre archevêques, cinq évêques, deux comtes, quatre chevaliers, un maréchal de France, un vicomte, un chambellan, & dix-huit maîtres; le roi n'y étoit pas.

L'ordonnance de 1291 fixe bien les jours de la semaine auxquels on devoit s'assembler tant en la chambre des plaids qu'aux enquêtes & à l'auditoire de droit écrit, mais elle ne dit rien du tems auquel le *parlement* devoit se tenir.

Par l'ordonnance de Philippe-le-Bel donnée entre 1294 & 1298, tems auquel le *parlement* n'étoit pas encore rendu séculaire à Paris, il étoit dit qu'en tems de guerre le roi feroit tenir *parlement* qui commenceroit à l'octave de la Toussaint; on choisiroit ce tems afin que les barons pussent y assister à leur retour de l'armée.

En tems de paix, l'ordonnance porte qu'il y auroit deux *parlemens*, l'un aux octaves de la Toussaint, l'autre aux octaves de Pâques.

Depuis que le *parlement* eût été rendu séculaire à Paris, ce qui arriva, comme on l'a dit, vers le tems du xiv. siècle, ses séances étoient d'abord de peu de durée; mais dans la suite les affaires s'étant multipliées par la réunion de plusieurs baronnies à la



## P A R

couronnée, par la réserve des cas royaux, par l'utilité que l'on trouva dans l'administration ordinaire de la justice, les séances du *parlement* devinrent plus longues.

Sous Louis VIII. en 1226, on en trouve jusqu'à six, tant pour affaires publiques que pour les affaires des particuliers. Sous saint Louis il y en avoit presque toujours quatre par an, mais il y en avoit deux qui étoient comme de règle dès le tems des *olims*, savoir à la Pentecôte & aux octaves de la Toussaint. Les *olims* remarquent en 1262, comme une singularité qu'il n'y en eût point à la Pentecôte à cause des noces de Philippe, fils du roi, lesquelles furent célébrées à Clermont; les autres séances se tenoient aussi vers le tems des grandes fêtes, telles que l'Ascension, à Noël, à la Chandeleur; on disoit le *parlement de la Chandeleur*, & ainsi des autres.

En 1302 on ne trouve que deux jugemens en la chambre du plaidoyer, & douze ou quinze sur enquêtes.

Les deux séances ordinaires fixées à Paris par l'ordonnance du 23 Mars 1302 se tenoient, l'une à l'octave de Pâques, l'autre après l'octave de la Toussaint; chaque séance ne devoit durer que deux mois. Le rôle de Philippe-le-Bel pour l'année 1306 règle encore de même chaque séance, mais cela ne s'observoit pas toujours régulièrement, car il ne tint qu'une fois en 1304; & depuis 1308 jusqu'en 1319, où finissent les *olims*, il n'y eut de même qu'un seul *parlement* par an.

Aussi l'ordonnance du 17 Novembre 1318 porte-t-elle qu'après toutes les causes déivrées le *parlement* finira, & que l'on publiera le nouveau *parlement*; la séance d'hiver commençoit au mois de Novembre, elle se prolongeoit quelquefois jusqu'au mois d'Avril & même jusqu'au mois d'Août, suivant l'abondance des affaires, de sorte qu'au lieu de quatre, six séances on n'en distinguait plus que deux, celle de la Toussaint ou de la saint Martin, & celle de Pâques ou Pentecôte, lesquelles furent aussi bien-tôt confondues, l'on tint même communément que depuis 1291 les deux *parlemens* s'étoient réunis en un seul, & continué pendant toute l'année; que par cette raison les lettres de chancellerie qui devoient être renouvelées à chaque tenue de *parlement*, selon la règle ancienne, ne se renouelloient plus qu'après l'an & jour.

Il y eut pourtant encore un règlement en 1314, pour le cas où le *parlement* tiendrait deux fois par an; mais l'ordonnance du mois de Décembre 1320 suppose que le *parlement* durerait toute l'année, & celle de 1344 parle de la tenue de deux *parlemens* par an, comme d'une chose cessée depuis longues années, *cum à magnis retroactis temporibus quibus parlamentum bis in anno quolibet teneri solebat.*

Aussi voit-on dans les registres du xiv. & xv. siècles, que la rentrée de Pâques se faisoit sans cérémonie le mercredi, lendemain des trois fêtes de Pâques.

Depuis que le *parlement* eut été rendu sédentaire à Paris, il ne laissoit pas d'être quelquefois long-tems sans s'assembler; il n'y en eut point en 1303 ni en 1305, il ne se tint qu'une fois en 1304; il n'y en eut point en 1315; il y a des intervalles de six ou sept mois, *propter guerram*, sur-tout sous Philippe de Valois.

La police féodale qui s'établit vers la fin de la seconde race, changea la forme du *parlement*; on y admettoit bien toujours les barons, mais on ne donnoit plus ce titre qu'aux vassaux immédiats de la couronne, soit laïcs ou ecclésiastiques, lesquels depuis ce tems furent considérés comme les seuls grands du royaume.

Mais au lieu que l'on donnoit anciennement le titre de *pair* à tous les barons indifféremment, la pairie

## P A R

étant devenue réelle, on ne donna plus le titre de *pair* qu'à six des plus grands seigneurs laïcs & à six évêques.

Les simples nobles n'entroient pas au *parlement*, à moins que ce ne fût comme ecclésiastiques, ou qu'ils n'eussent la qualité de *maîtres du parlement*, titre que l'on donna à certaines personnes choisies pour tenir le *parlement* avec les barons & prélats.

Les évêques & abbés, qu'on appelloit tous d'un nom commun les *prélats*, avoient presque tous entrée au *parlement*, les uns comme pairs, d'autres comme barons.

Les hauts barons laïcs, y compris les six pairs, ne montoient pas au nombre de trente.

A l'égard des évêques barons, ils se multipliaient beaucoup à mesure que le royaume s'accrut par la réunion de différentes provinces à la couronne.

Les barons ou pairs, tant ecclésiastiques que laïcs, étoient alors obligés de se trouver assiduellement au *parlement*, pour y juger les affaires qui étoient de leur compétence.

On trouve en effet qu'en 1235 les barons laïcs se plaignoient de ce que l'archevêque de Reims & l'évêque de Beauvais, malgré le devoir de leurs baronies & la loi de leur féauté, ne vouloient pas se rendre au *parlement*. *Cum regis sint ligii & fideles, & ab ipso per homagium teneant sua temporalia in paritate & baronia, in hanc contra ipsum insurrexerunt audaciam, quod in sua curia jam nolunt de temporibus respondere, nec in sua curia jus facere.*

Les barons, indépendamment des causes des pairs, jugeoient les affaires de grand criminel: il y en eut un exemple dès l'an 1202, pour l'affaire du roi d'Angleterre.

Les affaires dont le *parlement* prenoit connoissance, se multipliaient principalement par la voie d'appel, qui devint plus fréquente sous saint Louis, & la décision en devint plus difficile par les ordonnances qu'il fit, & par les formes qui furent établies; ce qui obligea saint Louis d'introduire dans le *parlement* des gens lettrés, pour aider de leurs lumières les barons, qui ne favoient la plupart ni lire ni écrire; ces gens de loi n'avoient d'abord que voix consultative, mais on leur donna bien-tôt voix délibérative.

Suivant une ordonnance non imprimée qui est au trésor des chartes, & dont on ne trouve pas la date, mais qui ne peut être devant 1294, ni postérieure à 1298, il paroît que le roi avoit dès-lors intention d'insérer tous les deux ou trois ans dans les lettres qu'il donnoit pour l'ouverture de chaque *parlement*, les noms des barons & des clercs qui auroient entrée au *parlement*; ce qui fait croire que dès-lors & même long-tems auparavant, il n'y avoit que les pairs qui eussent conservé le droit d'y entrer par le titre seul de leur dignité.

L'ordonnance de Philippe-le-Bel en 1291, porte qu'il devoit y avoir chaque jour pendant le *parlement* pour entendre les requêtes, trois personnes du conseil du roi qui ne fussent point baillis; il nomme ces trois personnes, auxquelles il donne le titre de *maîtres*: le dernier avoit aussi la qualité de *chevalier*.

Les baillis & sénéchaux avoient anciennement entrée, séance & voix délibérative au *parlement*; mais depuis que l'usage des appellations fut devenu plus fréquent, ils furent privés de la voix délibérative, comme il paroît par l'ordonnance de Philippe-le-Bel, faite après la Toussaint 1291, qui ordonne de députer du conseil du roi un certain nombre de personnes; tant pour la grand-chambre que pour l'auditoire de droit écrit & pour les enquêtes, mais que l'on ne prendra point de baillis & sénéchaux.

Les baillis & sénéchaux conservèrent cependant leur entrée & séance en la grand-chambre, sur le banc appelé de leur nom *banc des baillis & sénéchaux*;



qui est le premier banc couvert de fleurs-de-lis à droite en entrant dans le parquet, mais ils n'avoient plus voix délibérative, & n'assistoient point au *parlement* lorsqu'on y rendoit les arrêts, à moins qu'ils ne fussent du conseil; & ceux même qui en étoient devoient se retirer lorsqu'on alloit rendre un arrêt sur une affaire qui les regardoit.

Ils étoient autrefois obligés de venir au *parlement*, tant pour rendre compte de leur administration, que pour soutenir le bien-jugé de leurs sentences, sur l'appel desquelles ils étoient intimés. Mais il y a déjà long-temps que les juges ne peuvent plus être intimés ni pris à partie sans en avoir obtenu la permission par arrêt.

Il est seulement resté de l'ancien usage, qu'à l'ouverture du rôle de Paris, qui commence le lendemain de la Chandeleur, le prévôt de Paris, le lieutenant civil, & la colonne du parc civil, sont obligés d'assister en la grand'chambre; ils se lèvent & se découvrent quand on appelle le rôle à la fin de l'audience; on va aux opinions, & il est d'usage que M. le premier président prononce que la cour les dispense d'assister à la suite de la cause, & leur permet de retourner à leurs fondions.

Il y a déjà long-temps que les gens du châtelet, au lieu de se placer sur le banc des baillis & sénéchaux, se placent sur le banc des parties, du côté du greffier: ce qu'ils font pour n'être pas précédés par le bailli du palais, lequel a droit d'occuper la première place sur le banc des baillis & sénéchaux.

Pour entendre & juger les enquêtes, il y avoit huit personnes du conseil, savoir quatre ecclésiastiques & deux laïcs, qui se partageoient en deux colonnes, & travailloient chacune deux jours de la semaine. L'ordonnance de Philippe-le-Bel, donnée entre 1294 & 1298, nomme pour tenir le *parlement* trois présidents laïcs, savoir le duc de Bourgogne, le Connétable, & le comte de Saint-Paul, & trois présidents prélats; elle nomme aussi les conseillers, tant clercs que laïcs, pour le *parlement*, pour les enquêtes & pour les requêtes.

L'ordonnance de 1304 ou 1305, dont Pasquier fait mention, dit qu'il y aura au *parlement* deux prélats; savoir l'archevêque de Narbonne & l'évêque de Rennes; & deux laïcs, savoir le comte de Dreux, & le comte de Bourgogne; & en outre 13 clercs & 13 laïcs: le connétable étoit du nombre de ces derniers aux enquêtes; il y avoit deux évêques & quelques autres ecclésiastiques & laïcs, jusqu'au nombre de dix.

Philippe-le-Long ordonna le 3 Décembre 1319, qu'il n'y auroit plus aucuns prélats députés en *parlement*, se faisant conscience, dit-il, de les empêcher au gouvernement de leurs spiritualités. Il déclara qu'il vouloit avoir en son *parlement* gens qui pussent y entendre continuellement sans en partir, & qui ne fussent occupés d'autres grandes occupations; que cependant les prélats qui étoient de son conseil y resteroient. Il ajouta encore qu'il y auroit au *parlement* un baron ou deux; & pour cette fois il y mit le comte de Boulogne. Qu'outre le chancelier & l'abbé de Saint-Denis, il y auroit huit clercs & huit laïcs, quatre personnes aux requêtes & aux enquêtes, huit clercs & huit laïcs juges, & vingt-quatre rapporteurs.

Ce même prince, par son ordonnance du mois de Décembre 1320, dit qu'il y aura au *parlement* huit clercs & douze laïcs présidents; ailleurs il les qualifie tous *maîtres du parlement* ou de *gens du parlement*; qu'aux enquêtes il y aura vingt clercs & vingt laïcs, & aux requêtes trois clercs & deux laïcs.

Philippe de Valois, par son ordonnance du 11 Mars 1344, fit le rôle de ceux qui devoient tenir continuellement le *parlement*, & qui prenoient gages;

favoir pour la grand'chambre trois présidents, quinze clercs & quinze laïcs; pour la chambre des enquêtes quarante, savoir vingt-quatre clercs & seize laïcs; & aux requêtes huit personnes, cinq clercs & trois laïcs. Il y avoit beaucoup plus de clercs que de laïcs, parce que l'ignorance étoit encore si grande, qu'il y avoit peu de laïcs qui fussent lettrés.

L'ordonnance de 1344 ajoute qu'il y avoit beaucoup d'autres personnes qui avoient entrée au *parlement* & qui pouvoient continuer d'y venir, mais sans prendre gages, jusqu'à ce qu'ils fussent nommés au lieu & place de quelqu'un de ceux qui étoient sur le rôle.

Depuis ce tems, il y eut peu de prélats & de barons au *parlement*, sinon ceux qui y avoient entrée, à cause de leur pairie.

Cependant du Tillet fait encore mention en 1413, de diverses assemblées du *parlement*, auxquelles affistèrent, outre les pairs, plusieurs barons & chevaliers.

Présentement les pairs laïcs sont les seuls qui y représentent les anciens barons.

A l'égard des prélats, il paroît que l'ordonnance de Philippe-le-Long ne fut pas d'abord bien exécutée; en effet il y eut le 28 Janvier 1461, un arrêt rendu les chambres assemblées, par lequel la cour arrêta que dorénavant les archevêques & évêques n'entreteroient point au conseil de la cour sans le congé d'elle, à moins qu'ils n'y fussent mandés, excepté ceux qui sont pairs de France, & ceux qui par privilège ancien ont accoutumé d'y entrer. L'évêque de Paris conserva ce droit, quoiqu'il ne fut pas encore pair de France; il en fut de même de l'abbé de Saint-Denis; peut-être ce privilège venoit-il de Suger, ministre de Louis-le-Gros.

On a vu que dès le commencement de la troisième race tous ceux qui avoient la qualité de barons, soit laïcs ou prélats, avoient entrée, séance & voix délibérative au *parlement*; qu'outre les barons il y avoit des gens lettrés qui commencèrent à y être admis sous Saint-Louis.

Mais ceux qui étoient membres du *parlement* n'y étoient pas toujours de service; ils étoient souvent employés ailleurs; les uns étoient retenus pour le conseil étroit du roi, d'autres étoient envoyés à la chambre des comptes, d'autres à l'échiquier de Normandie. Lorsque tous ces membres du *parlement* étoient réunis, c'est ce que l'on appelloit le *plein parlement* ou le *grand conseil*.

Au commencement tous les officiers du *parlement* avoient toujours des gages; mais comme ces gages se payoient à raison de chaque jour de service, on les épargnoit quand il y avoit guerre, ainsi qu'il est prouvé par un compte de 1301, & par l'ordonnance de 1321.

Il paroît que dès le commencement de la troisième race nos rois nommoient ceux qui devoient tenir ordinairement leur justice capitale, appelée depuis *parlement*.

L'ordonnance de Philippe-le-Bel, donnée entre 1294 & 1298, porte que de deux en trois ans l'on fera enquête sur ceux qui tiendront le *parlement*.

Dans la suite le roi envoyoit tous les ans le rôle de ceux qui devoient tenir le *parlement*. L'ordonnance de Philippe de Valois, du 8 Avril 1342, portoit que quand le *parlement* seroit fini, le roi manderoit le chancelier, les trois maîtres présidents du *parlement*, & dix personnes, tant clercs que laïcs, du conseil du roi, lesquels ordonneroient selon sa volonté, tant de la grand'chambre du *parlement*, que de la chambre des enquêtes & de celle des requêtes, & qu'ils feroient ferment de nommer les plus *suffisants* qui fussent dans le *parlement*, & de dire le nombre de personnes nécessaires pour la grand'chambre, les enquêtes



tes & les requêtes. L'ordonnance du 11 Mars 1344, nomme ceux qui devoient tenir le *parlement*; il n'est pas dit à la vérité combien de tems devoit durer leur fonction, mais il paroît qu'elle étoit à vie.

En effet, le roi dit qu'encore qu'il y eût bien d'autres personnes qui avoient été nommées par le conseil pour exercer ces mêmes états, celles qui sont nommées par cette ordonnance seroient à demeure pour exercer & continuer lesdits états; que s'il plaisoit aux autres de venir au *parlement*, le roi leur permettoit d'y venir, mais qu'ils ne prendroient point de gages jusqu'à ce qu'ils fussent unis au lieu & place de ceux qui étoient élus.

Le roi ordonne en même tems qu'aucun ne fût mis au lieu de l'un de ceux qui avoient été élus quand la place seroit vacante, que le chancelier & le *parlement* n'eussent témoigné qu'il fût capable d'exercer cet office. Lorsque Charles VI. prit en main le gouvernement du royaume en 1388, il fit une ordonnance portant que quand il vaqueroit des lieux de présidens ou d'autres conseillers du *parlement*, il se feroit pour les remplir des élections en présence du chancelier de personnes capables, & des différentes parties du royaume.

Il ordonna la même chose le 7 Janvier 1400; cette ordonnance porte seulement de plus que l'on mettroit de bonnes personnes sages, lettrés, experts & notables, selon les places où ils seroient mis, sans aucune faveur ni acception de personnes qu'on y mettroit, entr'autres des personnes nobles qui fussent capables; & qu'autant que faire se pourroit on en mettroit de chaque pays qui connoissent les coutumes des lieux.

Il ordonna encore en 1406 que quand la place d'un officier du *parlement* seroit vacante, les chambres s'assembleroient, & qu'en présence du chancelier, s'il étoit à Paris & qu'il voulût & pût se trouver à l'assemblée, il y feroit faire pour remplir cette place élection par scrutin de deux ou trois personnes, & que cette élection seroit présentée au roi, afin qu'il pourvût à cette place.

Charles VI. confirma encore ce qu'il avoit ordonné pour l'élection des officiers du *parlement*, par une autre ordonnance qu'il fit le 7 Janvier 1407.

Mais par les circonstances des tems, cet usage tomba en désuétude, quoiqu'il ait été pratiqué quelquefois dans des tems bien postérieurs, notamment sous Louis XII. & sous Henri III.

Ceux qui étoient pourvus des places de présidens & de conseillers, étoient quelquefois changés, selon les conjonctures; mais ces places ayant été érigées en titre d'office formé, & Louis XI. ayant ordonné en 1467 qu'il ne seroit pourvu à aucun office sinon en cas de vacance par mort, résignation ou forfaiture, ces offices sont devenus stables & héréditaires.

Si l'on vouloit entrer ici dans le détail de toutes les différentes créations & suppressions qui ont été faites des présidens, conseillers & autres officiers du *parlement*, ce seroit un détail qui deviendrait fastidieux; il suffit de dire que cette cour est présentement composée, premièrement du roi, qui vient lorsqu'il le juge à-propos, soit pour y tenir son lit de justice, soit avec moins d'appareil pour y rendre lui-même la justice à ses peuples, ou pour entendre les avis de son *parlement* sur les affaires qui y sont proposées.

Les autres personnes qui composent le *parlement* sont le chancelier, lequel peut y venir présider quand bon lui semble; un premier président, neuf autres présidens à mortier; les princes du sang, lesquels sont tous pairs nés; six pairs ecclésiastiques, dont trois ducs & trois comtes; les pairs laïcs, les conseillers d'honneur, les maîtres des requêtes, lesquels n'y ont séance qu'au nombre de quatre; les conseillers tant

clercs que laïcs, le greffier en chef civil, le greffier en chef criminel, celui des présentations; les quatre notaires & secrétaires de la cour, plusieurs autres officiers des greffes pour le service des chambres & autres fonctions, un premier huissier & vingt-deux autres huissiers, trois avocats généraux, un procureur général, dix-huit substituts, & plusieurs autres officiers moins considérables.

*Premier président.* Dans tous les tems, le roi a toujours été essentiellement le chef & suprême président des grandes assemblées, & notamment de celle qui sous la troisième race a pris le nom de *cour du roi*, de *cour des pairs* & de *parlement*.

Sous la première race de nos rois, le maire du palais présidoit à la cour du roi en son absence, avec plus ou moins d'autorité selon les tems.

Dans la suite, nos rois, en convoquant leur cour, commettoient certaines personnes pour y présider en leur nom.

Le chancelier n'avoit point alors la première place; lorsqu'il venoit au *parlement*, même avec le roi, il étoit présidé par tous les présidens.

Ceux qui étoient commis pour présider au *parlement* étoient appelés *présidens*, & en latin *magni praesidentiales*: on joignoit ainsi l'épithète *magni*, pour distinguer les présidens proprement dits des *conseillers de la grande chambre* du *parlement*, que l'on désignoit quelquefois sous les termes de *conseillers-présidens* du *parlement*, parce que l'on ne choisissoit alors que parmi eux les présidens des enquêtes, qui n'étoient composées que de conseillers-rapporteurs & de conseillers-jugeurs.

Il paroît que nos rois en usoient déjà ainsi dès le tems de Louis le Gros, suivant une charte de ce prince de l'an 1120, par laquelle il veut que l'abbaye de Tiron ne réponde que devant les grands présidens à Paris, ou en tout autre lieu où se tiendra son éminente & suprême cour royale.

Il est vrai que plusieurs favans qui ont examiné cette charte, ont estimé qu'elle étoit fautive; quelques personnes ont même cru que jusqu'en 1344 il n'y avoit point de présidens au-dessus des conseillers, & que le titre de *présidens* ne se donnoit qu'à ceux que le roi commettoit quelquefois pour décider des contestations, le *parlement* vacant ou hors le *parlement*; mais il y a des preuves suffisantes qu'il y avoit dès le treizième siècle des présidens en titre au *parlement*.

En effet, au *parlement* de 1222, les grands présidens sont nommés après le roi avant M. Louis & M. Philippe, fils du roi; ce qui fait connoître que le titre de *grands présidens* ne se donnoit qu'à ceux qui étoient établis en dignité au-dessus des autres personnes qui avoient entrée au *parlement*.

On voit au fol. 78. verso du second des *olim*, sous le titre de *parlement* de 1287, qu'entre ceux qui assisteront à un jugement, le comte de Ponthieu est nommé le premier *praesentibus comite Ponthiivi*, & ensuite sont nommés six personnes qualifiées *clericis arrestorum*, qui étoient des conseillers, & *placibus aliis*, dit le registre; de sorte que quoique le comte de Ponthieu ne soit pas qualifié dans le registre de président du *parlement*, & que dans les registres *olim* les rangs ne soient pas toujours observés en écrivant les noms de ceux qui étoient présens, il est néanmoins évident que le comte de Ponthieu étant ici nommé le premier & étant d'ailleurs sans contredit le plus qualifié, c'étoit lui qui présidoit alors au *parlement*; ainsi l'on peut avec raison le regarder comme le plus ancien des premiers présidens qui soit connu.

L'ordonnance manuscrite concernant le *parlement*, que Duchesne date de 1206, nomme six présidens, trois laïcs & trois ecclésiastiques; le duc de Bourgogne y est nommé le premier, & les présidens y sont



bien distingués des conseillers, lesquels y sont appelés *résidents*.

Cette même ordonnance, en parlant du premier des barons qui présidoient, l'appelle le *souverain du parlement* ou le *président* simplement, & comme par excellence.

Dans les registres du *parlement*, sous la date du 2 Décembre 1313, le premier des présidents est qualifié de *maître de la grande chambre des plaids*.

L'ordonnance de 1320 l'appelle le *souverain du parlement*; c'étoit le comte de Boulogne qui remplissoit alors cette place.

Il y eut depuis 1320 pendant long-tems défaut de premier président & même de présidents en général. Il est vrai que l'histoire des premiers présidents met dans ce nombre Hugues de Crufy ou Courcy, parce qu'il est qualifié *magister* parlementi; mais ce terme *magister* ne signifioit ordinairement que membre du *parlement*, à moins qu'il ne fût joint à quelque autre titre qui marquât une préférence, comme en 1342 où le titre de *maître* est joint à celui de *président*, *maître président*.

Au commencement c'étoit l'ancienneté qui donnoit la préférence entre les présidents, c'est pourquoi celui qui étoit l'ancien ne prenoit pas encore le titre de *premier président*; mais depuis que la préférence entre les présidents fut donnée à celui que le roi jugea à propos d'en gratifier, celui qui eut la première place prit le titre de *premier président*.

Le premier qui ait porté ce titre est Simon de Bucy, lequel étoit président dès 1341. Il paroît qu'il y en avoit dès-lors trois, & qu'il étoit le premier; car en 1343 il est fait mention d'un tiers-président appelé *Galerand*.

L'ordonnance du 5 Avril 1344 justifie que les présidents étoient perpétuels, au lieu que les conseillers changeoient tous les ans.

Par une autre ordonnance du 11 Mai suivant, il fut nommé trois présidents pour le *parlement*: Simon de Bucy est nommé le premier, mais sans lui donner aucun titre particulier.

Il est néanmoins certain qu'il portoit le titre de *premier président*, il est ainsi qualifié dans des lettres du 6 Avril 1350 qui sont au sixième registre du dépôt, fol. 383. Le roi le pourvoit d'une place de conseiller en son conseil secret, sans qu'il quitte les offices & états qu'il avoit auparavant: *videlicet statum primi presidentis in nostro parlamento*. Il étoit en même tems premier maître des requêtes de l'hôtel; il mourut en 1370; on nomma à sa place Guillaume de Seris. Les provisions de celui-ci, qui sont au huitième registre du dépôt, portent cette clause, *quandiu prædictus Guillaume de Seris vixerit humanis*; clause qui confirme que l'office de président étoit dès-lors perpétuel.

En 1458, le premier président se trouve qualifié de grand président, mais ce titre lui étoit commun avec les autres présidents.

On s'est donc fixé au titre de *premier président*; & dans toutes les listes des présidents, après le nom du premier, on met ces titres *chevalier*, *premier*.

Anciennement, quand le roi nommoit un premier président, & même des présidents en général, il les choisissoit ordinairement entre les barons: il falloit du-moins être chevalier, sur-tout pour pouvoir remplir la première place; & depuis saint Louis il fallut encore long-tems avoir ce titre pour être premier président, tellement que sous Charles V. Arnaud de Corbie ayant été élu premier président, cela resta secret jusqu'à ce que lui & le chancelier d'Orgement eussent été faits chevaliers.

Cela ne fut pourtant pas toujours observé si scrupuleusement: plusieurs ne furent faits chevaliers que long-tems après avoir été nommés premiers pré-

dens; tels que Simon de Bucy, lequel fut annobli étant premier président; Jean de Poupincourt fut fait chevalier, & reçut l'accolade du roi: ces magistrats étoient faits chevaliers en lois. Philippe de Morvilliers, quoique gentilhomme, fut long-tems maître & président avant d'être fait chevalier; & Robert Mauger ne fut jamais qualifié que maître, & sa femme ne fut point qualifiée madame.

Cependant quoiqu'on ne fût plus depuis long-tems de ces chevaliers en lois, & que la cérémonie de l'accolade ne se pratiquât plus guère, il est toujours d'usage de supposer le premier président revêtu du grade éminent de chevalier; c'est pourquoi l'histoire des premiers présidents les qualifie tous de chevaliers, même ceux qui ne l'étoient pas lors de leur nomination à la place de premier président, parce qu'ils sont tous censés l'être dès qu'ils sont revêtus d'une dignité qui exige ce titre: le roi lui-même le leur donne dans toutes les lettres qu'il leur adresse, ou le leur donne pareillement dans tous les procès-verbaux d'assemblée, & ils le prennent dans tous les actes qu'ils passent. Le premier président portoit même autrefois sur son manteau une marque de l'accolade; & l'habit qu'il porte, ainsi que les autres présidents, est l'ancien habillement des barons & des chevaliers: c'est pourquoi le manteau est retrouffé sur l'épaule gauche, parce que les chevaliers en usoient ainsi afin que le côté de l'épée fût libre; car autrefois tous les barons & les sénateurs entroient au *parlement* l'épée au côté.

L'habillement du premier président est distingué de celui des autres présidents, en ce que son manteau est attaché sur l'épaule par trois lices d'or, & que son mortier est couvert d'un double galon d'or.

Pendant un tems le premier président étoit élu par le *parlement* par la voie du scrutin; c'est ainsi qu'Henri de Marle fut élu en 1413, Robert Mauger en 1417, & Elie de Touresses en 1461.

Mathieu de Nanterre qui avoit été nommé premier président dans la même année, fut destitué en 1465 par Louis XI. lequel l'envoya remplacer Jean d'Auvet, premier président du *parlement* de Toulouse, qu'il mit à la place de Mathieu de Nanterre; celui-ci fut depuis rappelé à Paris, & ne fit aucune difficulté de prendre la place de second président, étant persuadé que la véritable dignité des places dépend de la vertu de ceux qui les remplissent.

L'office de premier président est perpétuel, mais il n'est ni vénéral ni héréditaire: les premiers présidents avoient autrefois tous entrée au conseil du roi.

Plusieurs d'entr'eux ont été envoyés en ambassade & honorés de la dignité de chancelier des ordres du roi, de celle de garde des sceaux, & de celle de chancelier de France.

En 1691, le premier président obtint les entrées des premiers gentilshommes de la chambre.

Le prieur de saint Martin-des-champs est obligé; suivant une fondation faite par Philippe de Morvilliers, premier président, mort en 1438, & inhumé dans l'église de ce prieuré, d'envoyer tous les ans, le lendemain de saint Martin avant la messe rouge, par deux de ses religieux deux bonnets quarrés, l'un de velours pour l'hiver, & l'autre pour l'été: l'un des deux religieux qui présentent ces bonnets, fait un compliment dont les termes sont prescrits par la fondation, & un autre compliment en langage du tems présent.

*Président du parlement.* En parlant de l'office de premier président, nous avons déjà été obligés de toucher quelque chose des autres présidents, dont l'institution se trouve liée avec celle du premier président.

On a observé que, suivant une charte de Louis le Gros, donnée en faveur de l'abbaye de Tiron en 1120, il y avoit des présidents au *parlement* appelés *magni presidentiales*, que l'authenticité de cette charte est révoquée



révoquée en doute ; mais il est prouvé d'ailleurs qu'il y avoit réellement déjà des présidens , qu'il est fait mention de ces grands présidens dans un *parlement* de 1222.

Il est vrai que dans les quatre registres *olim* qui contiennent les délibérations & les arrêts du *parlement* depuis 1254, jusqu'en 1318, dans lesquels on nomme en plusieurs endroits les noms des juges, on n'en trouve aucun qui ait le titre de président.

La distinction des rangs n'est même pas toujours observée dans les *olim*, peut-être parce que celui qui tenoit la plume écrivoit les noms des juges à mesure qu'ils arrivoient. Les personnes les plus qualifiées y sont souvent nommées après celles qui l'étoient beaucoup moins. Par exemple, au quatrième des *olim*, fol. 189, v°. sous le *parlement* de 1310, les deux premiers juges qui sont nommés, sont l'archidiacre de Châlons. & le doyen de Saint-Martin de Tours. Diroit-on qu'ils étoient les présidens du comte de Valois & de l'évêque de Constance qui sont ensuite ?

De même dans un arrêt du 11 Février 1317, au troisième *olim*, les deux premiers juges sont *dominus P. de Dîci*, *dominus Hugo* de Celles, les deux derniers sont l'évêque d'Auxerre & le chancelier.

C'est ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il n'y avoit point alors des présidens au *parlement*, que l'on ne donnoit ce titre qu'à ceux que le roi commettoit quelquefois pour décider des contestations, le *parlement* vacant, ou hors le *parlement*; & qu'alors on donnoit à tous ces commissaires le titre de présidens, sans en excepter aucun. C'est ainsi que l'ordonnance de 1302, qualifie de présidens ceux des membres du *parlement* de Paris, qui étoient députés pour aller tenir le *parlement* de Toulouse; & dans le rôle des juges pour l'année 1340, tous les conseillers de la grand-chambre sont appelés *presidentes in magna curia*.

Il paroît néanmoins constant, que dès le tems de Philippe IV. dit le Bel, il y avoit au *parlement*, outre celui qui y présidoit pour le roi, d'autres personnes qui avoient aussi la qualité de présidens, & qui étoient distingués des autres membres de cette même cour, que l'on appelloit *résidens*, qui étoient les conseillers.

C'est ce que justifie l'ordonnance française concernant le *parlement*, l'échiquier de Normandie, & les jours de Troyes qui est au trésor des chartes, & que Duchesne date de 1296.

Il est dit, article quatre de cette ordonnance, que tous les présidens, & les résidens du *parlement*, s'assembleront à Paris, & que de-là les uns iront à l'échiquier, les autres verront les enquêtes jusqu'au commencement du *parlement*, & qu'à la fin de chaque *parlement* les présidens ordonneront, qu'au tems moyen des deux *parlemens*, l'on examinera les enquêtes.

Il est ordonné par l'art. 6, que, au tems de *parlement*, « seront en la chambre des plaids li souverain » ou li président, certain baron (ou certain prélat) » c'est à sçavoir le duc de Bourgogne, le connétable » & le comte de Saint-Pol.

Item, dit l'article suivant des *prélats*, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Paris, & l'évêque de .... & les prélats des comptes, quand ils y pourront entendre, & qu'il y aura toujours au *parlement* au moins un des barons & un des prélats, & qu'ils partageront le tems, de manière qu'il y en ait toujours au moins deux, un prélat & un baron, & qu'ils régleront eux-mêmes ce département.

Ces deux articles font connoître qu'il y avoit dès lors au *parlement* des personnes commises par le roi pour y présider, & qui avoient le titre de présidens du *parlement*; que ces présidens étoient, selon cette ordonnance, au nombre de six, trois laïcs & trois prélats, sans compter les *présidens* de la chambre des comptes, qui étoient aussi alors des prélats, & qui

Tome XII.

avoient la liberté de venir au *parlement*; que les présidens laïcs étoient des plus grands seigneurs du royaume, & qu'ils avoient la préférence sur les prélats; que tous ces présidens étoient qualifiés de souverains ou présidens du *parlement*, comme représentant la personne du roi en son absence: enfin que de six présidens qui étoient commis pour tenir le *parlement*, il falloit qu'il y en eût toujours au moins deux, un prélat & un baron.

C'étoient les présidens qui faisoient la distribution des conseillers, que l'on appelloit alors les *résidens*; ils retenoient les uns en la chambre, c'est-à-dire, en la grand-chambre; ils en envoient trois autres pour l'auditoire ou chambre de droit écrit, c'est-à-dire, pour la chambre où se portoit les affaires des pays de droit écrit; les autres pour oïr les requêtes communes. Les autres présidens & conseillers devoient s'employer aux affaires publiques qui survenaient lorsqu'il leur paroïssoit nécessaire.

Les présidens avoient un signet pour signer tout ce qu'ils déliroient. Ce signet étoit tenu par celui qui étoit par eux ordonné à cet effet; ce qui fait juger que ce signet étoit quelque gravure qui s'imprimoit.

Il paroît que c'étoient aussi les présidens qui dépu-toient ceux qui devoient travailler aux enquêtes: car il est dit, que si les présidens envoient ou établissent quelqu'un qui ne soit pas du conseil, (c'est-à-dire du *parlement*) pour faire enquêtes, il jurera en la présence des parties qu'il la fera loyalement.

Enfin par rapport à l'échiquier de Normandie & aux jours de Troyes, il est dit, que si le roi est présent, ce sera lui qui y commettra; que s'il n'est pas présent, ce seront les présidens qui en donneront dans chaque *parlement* qui précédera l'échiquier & les grands jours de Troyes.

Philippe le Bel fit une ordonnance après la mi-carême de l'an 1302, portant entr'autres choses, que comme il y avoit au *parlement* un grand nombre de causes entre des personnes notables, il y auroit toujours au *parlement* deux prélats & deux autres personnes laïcs de son conseil, ou du moins un prélat & un laïc. Il est visible que ces quatre personnes étoient les présidens du *parlement*.

Le nombre des présidens n'étoit pas fixe; car en 1287, il n'en paroît qu'un. En 1291, il est fait mention de trois. L'ordonnance de 1296 en nomme six: celle de 1302 n'en ordonne que quatre. En 1304 ou 1305 il n'y en avoit que deux. En 1334 il y en avoit trois: car le roi écrivit d'y en mettre un tiers.

Ils étoient encore en même nombre en 1342, y compris le premier, & tous appelés *maîtres - présidens*.

Par l'ordonnance du 11 Mai 1344, il fut nommé trois présidens pour le *parlement*; savoir, Simon de Bucy qui est nommé le premier; mais sans lui donner le titre de premier. La Vache est nommé le second; & le troisième est de Mereville. C'étoit à eux, & non au *parlement*, que les lettres de provision de conseillers étoient adressées, comme on voit, au sixième registre du dépôt, fol. 5.

On voit par une ordonnance que fit Charles V. en qualité de régent du royaume, le 27 Janvier 1359, qu'il y avoit alors quatre présidens au *parlement*; mais il ordonna que la première place vacante ne seroit point remplie, & que dorénavant il n'y en auroit que trois.

Il y eut souvent de semblables créations de présidens extraordinaires; mais qui n'étoient que des commissions pour un tems ou à vie, sans que le véritable nombre des présidens fût augmenté.

Il y en avoit quatre en 1364, & cinq en 1394; mais la cinquième charge ne paroît avoir été créée à demeure qu'en 1466.



Il y eut divers édits de suppression & rétablissement de charges de présidens, & réduction au nombre de quatre.

Le cinquième fut rétabli en 1576, & le sixième créé en 1577.

L'ordonnance de Blois renouvella les dispositions des précédens édits pour la suppression des nouvelles charges.

Mais en 1585 on rétablit les présidens qui avoient été supprimés.

En 1594 on créa le septième, lequel fut supprimé, comme vacant par mort en 1597, & recréé en 1633.

Le huitième fut créé en 1635.

Dès 1643 il y en avoit eu un neuvième supprimé ; mais il ne fut créé à demeure que dans la suite.

On voit dans les registres du *parlement*, que la plupart des présidens à mortier sont qualifiés de *messire* & de *chevalier* ; quelques-uns néanmoins sont seulement qualifiés *maîtres* : c'étoient ceux qui n'avoient point été faits chevaliers.

Présentement tous les présidens à mortier sont en possession de prendre dans tous les actes, le titre de chevalier en vertu de leur dignité, quand ils ne l'auront pas par la naissance.

Ils prennent aussi le titre de conseillers du roi en ses conseils, parce qu'ils avoient autrefois entrée au conseil du roi.

L'habit de cérémonie des présidens, est la robe d'écarlate, fourrée d'hermine ; & en hiver ils portent par-dessus la robe le manteau fourré d'hermine, retourné sur l'épaule gauche, & le mortier de velours noir bordé d'un galon d'or. Il y a lieu de penser que ce galon représente un cercle d'or massif que les présidens portoient autrefois, & que c'étoit la couronne des barons.

Le style de Boyer dit, que le mortier est couvert de velours cramoussi ; cependant depuis long-tems il est couvert de velours noir.

Autrefois les présidens mettoient ordinairement leur mortier sur la tête, & le chaperon par-dessus : présentement ils portent le chaperon sur l'épaule, & ne mettent plus le mortier sur la tête que dans les grandes cérémonies, comme aux entrées des rois & des reines. L'ordinaire ils sont en robe rouge, ils tiennent leur mortier à la main. Lorsqu'ils sont en robe noire, leur habillement de tête est le bonnet carré.

Il est d'usage que leurs armoiries soient appliquées sur le manteau d'hermine : le mortier se met au-dessus du casque, lequel pose sur l'écu.

Pour être reçu président, il faut être âgé de 40 ans, suivant l'Edit du mois de Novembre 1683 ; mais le roi dispense quelquefois à 30 ans.

Les présidens à mortier ne sont tous, pour ainsi dire, qu'une seule & même personne avec le premier président, que chacun d'eux représente ; chacun d'eux peut en son absence, ou autre empêchement, présider tout le *parlement* assemblé.

Ne s'étant trouvé aucun président en 1407, Du-deac, conseiller-président aux requêtes, eut des lettres du roi pour aller présider la compagnie.

Jusqu'en 1576, il étoit d'usage que la cour assistoit en corps à leurs obseques.

*Conseillers d'honneur.* Voyez ci-devant à la lettre C, l'article CONSEILLER D'HONNEUR.

*Maîtres des requêtes.* Voyez ci-devant à la lettre M, l'article MAÎTRE DES REQUÊTES.

*Conseillers*, sous la première & la seconde race de nos rois, & dès le commencement de la troisième il y avoit dans la cour, au conseil du roi, des francs ou *maîtres*, autres que les barons & que les évêques, qui y avoient entrée comme barons, à cause des grands fiefs qu'ils possédoient.

Ces francs étoient des personnes libres & ingénues, choisies dans l'ordre des ecclésiastiques & des

nobles, autres que les barons, pour concourir avec eux & avec les prélats à l'administration de la justice.

Ces francs furent depuis appelés *maîtres*, & ensuite *conseillers*.

Dans les trois siècles qui ont précédé la fixation du *parlement* à Paris, les conseillers étoient la plupart des abbés ; il y en avoit fort peu de laïcs, parce qu'on étoit alors dans l'opinion qui a même duré encore long-tems après, qu'il falloit avoir été reçu chevalier pour siéger au *parlement*. L'ignorance des laïcs, & le goût de la chevalerie, qui étoit alors seule en honneur, put éloigner les laïcs de ces places de sénateurs. On ne vouloit point de laïcs non chevaliers, tellement que les barons ne pouvoient rendre la justice en personne à leurs sujets sans être chevaliers ; de sorte que les gens de lettres, peu propres au noviciat de la chevalerie, ne pouvoient devenir sénateurs qu'en se faisant d'égglise : de-là tant d'ecclésiastiques dans ces trois siècles au *parlement*.

La preuve qu'il y avoit des sénateurs laïcs dès le commencement de la troisième race, se tire de ce qu'il y avoit au *parlement* des chevaliers distingués, des barons & d'autres personnes qui étoient aussi des vassaux du second ordre, c'est-à-dire qui ne relevoient pas immédiatement du roi, lesquels n'auroient pas été admis au *parlement* sous ce titre de sénateurs.

La reine Eléonor voulant, en 1149, faire dissoudre son mariage avec Louis le Jeune sous prétexte de parenté, le roi y consentoit, *si consilium sui & Francorum proceres parissent*.

L'ordonnance de Louis VIII. en 1223 les appelle *chevaliers de France*, *per voluntatem & assensum archiepiscoporum, episcoporum, comitum, baronum, & militum regni Francie*.

Dans un *parlement* tenu en 1225, le sire de Courcy ayant recité tous les barons, le roi demeura presque seul avec quelques personnes de son conseil, *rex quasi solus prater paucos consilii sui (mansit)*. Saint Louis, dans une ordonnance de 1246, dit pareillement, *de communi consilio & assensu dictorum baronum & militum* : ces chevaliers étoient les sénateurs ou conseillers du *parlement*. Ainsi S. Louis ne rétablit pas les sénateurs, comme quelques-uns l'ont cru, puisqu'il y en avoit toujours eu, mais il les dispense d'être ecclésiastiques, en les dispensant aussi d'être chevaliers ; cela ne se fit même que peu-à-peu ; c'est de-là qu'ils ont conservé le titre de *chevalier*. On voit dans les registres sous les dates des années 1317, 1364, 1368, 1377, 1384, 1388 & 1459, qu'ils sont qualifiés *messires & chevaliers, militaires*. En 1484, on trouve pour la première fois un conseiller qualifié, *messire, maître*.

Il y eut donc sous S. Louis des conseillers laïcs non-chevaliers.

Dans quelques-unes de ses ordonnances, il les appelle *prudentes de magnorum nostrorum, & prudentium consilio* ; c'étoient les gens lettrés que l'on appelloit alors en françois *prud'hommes* ou *bons-hommes* : il est dit dans le préambule des établissemens de saint Louis en 1270, qu'ils furent faits par grand-conseil de sages-hommes & de bons clercs.

Les conseillers au *parlement* furent nommés les *maîtres* du *parlement*, *magistri curi* ou *magistri curie*, on entendoit par-là les gens lettrés qui conseilloyent le *parlement*, ils sont ainsi nommés dès 1282. Suivant le second registre *olim, fol. 63. r.* où le greffier dit qu'il lui fut donné une cédule de la part des maîtres du *parlement*, *ex parte magistrorum*, au fol. 76. ils sont nommés *magistri curie* ; ce titre étoit commun aux présidens & aux conseillers.

On rapporte même que dès 1287 le *parlement* voyant que le nombre des clercs ou conseillers qui avoient entrée au *parlement*, étoit beaucoup multi-



plié, & que chacun vouloit se placer avant les plus hauts barons, ordonna que ceux-ci reprendroient leurs places, & renvoya les prélats & gens d'église dans un rang qui ne devoit point tirer à conséquence.

Au fol. 78. v<sup>o</sup>. du second des *olim*, sous le titre de *parlement* de 1287, il est parlé des conseillers qui assistent à un jugement, *presentibus*, est-il dit, *comite pontivi* (c'étoit le président) *thesaurario sancti Martini Turonensis*, *archidiacono*, *Xanbonensi M. M. Petro de Capella Parisiensis de puzolo Carnotensi*, *Roberto Frison Abrissodarensi reginal de Barbon*, *clericis arrestarum*, & *pluribus aliis*. Ces clercs & autres étoient certainement des ecclésiastiques juges & rapporteurs, & les autres qui ne sont pas nommés étoient aussi apparemment des conseillers tant laïques qu'ecclésiastiques.

Il est parlé de ces conseillers dans les registres *olim* sous l'an 1290, où l'on trouve ces mots *consiliarios domini regis clericos*, qui font voir que tous ces maîtres étoient encore clercs, & qu'ils avoient dès lors le titre de *conseillers du roi*.

Dans une ordonnance de Philippe le Bel en 1291, il ordonne que pendant la tenue du *parlement* il y aura trois personnes du conseil du roi pour entendre les requêtes, il qualifie de *maîtres* ceux qu'il nomme pour cette fonction, & l'on voit qu'un d'eux étoit chevalier.

L'ordonnance du même prince que l'on croit de l'an 1296 appelle les conseillers présidents comme étant ceux qui faisoient ordinairement le service, les présidents retenoient les uns en la chambre, ils en élevoient trois autres pour l'auditoire de droit écrit, les autres pour oïr les requêtes communes, d'autres pour les enquêtes.

On a vu que les anciens sénateurs ou maîtres étoient tous chevaliers, mais cela ne fut pas toujours observé; car dans un arrêt de 1298 rapporté dans les *olim*, les chevaliers paroissent distingués des maîtres, il y avoit quatre archevêques, cinq évêques, deux comtes, quatre chevaliers, un maréchal de France, un vicomte, le chambellan, & dix-huit maîtres.

Cependant pour ne pas heurter de front, le préjugé qu'on avoit pour la chevalerie, & qu'il falloit que les laïcs en fussent décorés pour siéger au *parlement*, on imagina dans le xiv. siècle de faire des chevaliers de lecture ou en lois, comme on faisoit des chevaliers d'armes; c'est ce qui a donné lieu dans la suite à la nécessité de prendre des degrés en Droit, il fallut encore long-tems être chevalier pour être premier président.

Il paroît par l'ordonnance de 1302 ou 1304, qu'outre les présidents il y avoit au *parlement* treize clercs & treize laïcs, & aux enquêtes cinq personnes, tant clercs que laïcs, & aux requêtes dix, mais ils ne sont pas qualifiés de *conseillers*.

L'ordonnance du 17 Novembre 1318 appelle *maîtres du parlement* les conseillers, aussi-bien que les présidents; celles de 1319 & de 1320 les distinguent en deux classes, savoir les juges & les rapporteurs, les juges étoient ceux qui rendoient les arrêts, les rapporteurs étoient ceux qui faisoient le rapport des enquêtes ou preuves.

Dans une déclaration du premier Juin 1334, le roi les qualifie de *nos conseillers* de nos chambres de *parlement* . . . & des enquêtes.

Dans celle du dernier Décembre 1334, il y a *consiliarii nostri*.

Il paroît qu'ils ne prirent ce titre de *conseillers* que lorsqu'ils furent élevés en titre d'office, l'ordonnance du 11 Mars unit en un même corps les conseillers-juges & les conseillers-rapporteurs, & ordonna que tous conseillers seroient rapporteurs & juges.

Le nombre des conseillers clercs & des conseil-

Tome XII,

lers laïcs fût d'abord égal, il y en avoit treize de chaque sorte sous Philippe le Bel; sous Louis Hutin le nombre des laïcs fut augmenté d'un tiers, car il n'y avoit que douze clercs & dix-huit laïcs; sous Philippe le Long, il y eut vingt clercs & trente laïcs, la chambre des requêtes étoit alors composée de plus de clercs que de laïcs. Voyez ci-après l'article des REQUÊTES DU PALAIS.

Depuis Henri III. aux états tenus à Blois en 1479 fixe le nombre des conseillers clercs du *parlement* de Paris à quarante, y compris les présidents des enquêtes.

*Présidents des enquêtes.* Anciennement le titre de *conseillers-présidents* n'étoit donné, comme on l'a déjà dit, qu'aux conseillers de la grand'chambre, & non à ceux des enquêtes, parce qu'il n'y avoit alors aux enquêtes que des conseillers-juges & des conseillers-rapporteurs qui ne pouvoient présider à rien, pas même à leur propre chambre, à laquelle présidoient toujours deux conseillers de la grand'chambre, évêques, barons, ou autres qui étoient commis par elle à cet effet à chaque *parlement*, ou tous les trois ans jusqu'à ce que les conseillers juges & rapporteurs ayant été rendus tous égaux entr'eux aux conseillers de la grand'chambre, on commença d'élire les présidents des enquêtes dans l'assemblée de toute la compagnie dans le nombre de tous les conseillers indifféremment, & dans la même forme que l'on élevoit les conseillers, c'est-à-dire en présentant au roi trois sujets dont il en choisissoit un, auquel il donnoit une commission spéciale de président des enquêtes.

Le nombre de ces présidents fut augmenté à mesure que l'on augmenta celui des chambres des enquêtes, le roi ayant établi deux présidents dans chaque nouvelle chambre.

Ces places de présidents aux enquêtes ne furent que de simples commissions jusqu'à l'édit du mois de Mai 1704, par lequel ces commissions furent supprimées; & au lieu d'icelle le roi créa quinze offices de ces conseillers présidents aux enquêtes, c'est-à-dire trois pour chaque chambre.

Par édit du mois de Décembre 1759, le roi, en supprimant deux chambres des enquêtes, supprima aussi tous les offices de président des autres chambres des enquêtes à mesure qu'ils viendroient à vaquer, par mort ou par démission, la présidence des enquêtes avoit été attribuée spécialement à un des présidents à mortier pour chaque chambre; mais par une déclaration du 30 Août 1757, il a été ordonné qu'après l'extinction des offices de président des enquêtes, il seroit commis par S. M. deux conseillers de la cour pour présider en chaque chambre des enquêtes, ainsi qu'il se pratiquoit avant la création de ces offices en 1704. Voyez Joly, Néron, & les derniers édicts & déclarations.

*Greffier en chef civil.* L'établissement de cet office est si ancien, que l'on ne peut en fixer l'époque précise.

Il paroît que dès que le *parlement* commença à prendre la forme d'une cour de justice, on y envoyoit deux notaires ou secrétaires du roi pour tenir la plume.

En effet, on trouve une ordonnance de l'hôtel du roi faite en 1240, qui porte que N. de Chartres & Robiet de la Marche feront à Paris pour les registres pour les *parlements*, & auront chacun six sols par jour & leur retour des chevaux; ces deux personnes étoient sûrement des notaires du roi.

L'un de ces notaires qui étoit clerc, c'est-à-dire ecclésiastique, tenoit la plume dans les affaires civiles; l'autre qui étoit laïc, tenoit la plume dans les affaires criminelles.

Ainsi les greffiers du *parlement* tirent leur origine



des notaires ou secrétaires du roi; c'est de-là qu'ils sont encore obligés d'être pourvus d'un office de secrétaire du roi pour pouvoir signer les arrêts, & c'est ce qui a donné lieu d'unir à la charge de greffier en chef civil une des charges de notaires de la cour.

Les ordonnances de 1291 & 1296 touchant le *parlement*, ne font mention que des notaires pour tenir la plume.

Il est vrai que les registres *olim*, sous l'an 1287, font mention de certaines personnes qui y sont qualifiées *clericis arrestorum*, ce que quelques personnes ont voulu appliquer aux greffiers du *parlement*; mais il n'est pas question de greffier ni de notaire dans l'endroit du registre, ils s'agit des personnes qui avoient assisté à un jugement, entra'autres le comte de Ponthieu, six autres personnes qui sont dénommées & sur lesquelles tombe la qualification de *clericis arrestorum*, parce que c'étoient des ecclésiastiques qui étoient tous juges & rapporteurs, y a-t-il apparence de prétendre que le comte de Ponthieu, ces six ecclésiastiques présents, & plusieurs autres encore, comme le dit le registre, fussent tous des greffiers?

Jean de Montluc, que l'on regarde communément comme le premier greffier civil du *parlement* qui soit connu, étoit ecclésiastique, il devint greffier en 1257; il fut le premier qui fit un dépouillement des arrêts rendus précédemment, & les transcrivit sur un registre; ce registre qui est le plus ancien de ceux qui sont au *parlement*, s'appelle le *registre des enquêtes*, on l'appelle aussi le *premier registre des olim*; il commence en 1254, mais Montluc y a rapporté des arrêts rendus avant qu'il exerçât l'office de greffier, & ce registre ne commence à devenir vraiment suivi qu'en 1257.

Ainsi le comte de la Mare s'est trompé, en disant qu'aussi-tôt que le *parlement* fut sédentaire, Jean de Montluc ramassa les arrêts contenus, les rouleaux, puisque le *parlement* ne fut rendu sédentaire à Paris que dans le xiv. siècle, ou au plutôt vers la fin du xiii.

Le premier des *olim* fait mention de Nicolaus de Carnoto qui avoit recueilli plusieurs arrêts sur des enquêtes dont il avoit par-devant lui les originaux: on pourroit croire que ce Nicolaus de Carnoto étoit le même que N. de Chartres, dont il est parlé dans l'ordonnance de 1240; mais ce qui fait juger que N. de Chartres & Nicolaus de Carnoto n'étoient pas le même individu, c'est que Nicolaus de Carnoto exerçoit encore en 1298, comme on le dira dans un moment. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que Nicolaus de Carnoto avoit écrit des arrêts auxquels Montluc n'avoit pas assisté, comme il le dit lui-même dans le premier registre *olim*, fol. 68, année 1270, où il déclare que tout ce qui précède lui a été remis par Nicolaus de Carnoto: *præmissa tradidit mihi Nicolaus de Carnoto qui præsens fuerat quia ego non interfui, & ipse habet penes se originalia dictarum inquestarum*.

Dans un arrêt de 1260, qui est rapporté dans la seconde partie du registre des enquêtes, fol. 112, Montluc nomme ceux qui eurent part à cet arrêt, il se met aussi de ce nombre, *huic determinationi interfuerunt . . . & Johannes de Montlucio qui scripsit hæc*; il paroît par-là que le greffier en chef avoit part aux délibérations, & c'est peut-être de-là qu'il a le titre de *conseiller du roi*.

Montluc vivoit encore en 1270, comme il résulte des enquêtes qu'il a rapportées sous cette date.

Mais ce ne fut pas lui qui acheva la seconde partie du premier registre *olim* ou des enquêtes qui va jusqu'en 1273. Lamare tient que ce fut Gau de Fridus, son successeur, lequel en continuant le registre a fait mention en cet endroit, que Montluc étoit le premier qui eût tiré des rouleaux du *parlement* les arrêts qui étoient déjà transcrits sur ce registre, & que ceux

que lui Gau de Fridus y ajoutoit, avoient aussi été écrits en rouleaux du tems de Montluc: *inferius*, dit-il, *continetur & scribuntur quadam judicia & arresta inventa ut quibusdam rotulis scripta de manu magistri Joannis de Montlucio antequam inciperet arresta ponere in quaternis originalibus inter rotulos parlamentorum de tempore ipsius magistri Joannis reservatis*.

Il paroît pourtant que Nicolaus de Carnoto, qui avoit déjà fait la fonction de greffier du tems de Montluc, continua de la faire après lui, puisque ce fut lui qui rédigea le second registre appelé *registre olim*, après lui ce fut Petrus de Biteris.

Les registres *olim* font mention sous l'an 1287, des clers, des arrêts *clericis arrestorum*, ce que quelques-uns ont voulu appliquer aux greffiers du *parlement*, mais il n'est question en cet endroit que des conseillers ordinaires. Le premier de ces greffiers étoit le greffier civil.

Il est désigné dans l'ordonnance de Philippe V. du mois de Décembre 1320, par ces mots, *celui qui vient le greffe*; il devoit, suivant cette ordonnance, donner tous les samedis en la chambre des comptes les condamnations & amendes pécuniaires qui toucheroient le roi: elle veut aussi qu'il enregistre la taxation faite à ceux que l'on enverra en commission, & le jour qu'ils partiront de Paris.

L'ordonnance de Philippe de Valois, du 11 Mars 1344, touchant le *parlement*, ordonne que le secret de la cour ne soit point divulgué; & pour cet effet, elle ajoute qu'il seroit bon qu'il ne restât au conseil que les seigneurs & le *registreur de la cour*: il paroît que l'on a entendu par-là le greffier du *parlement*, & singulièrement le greffier civil.

Le règlement que le roi Jean fit le 7 Avril 1361, pour les gages du *parlement*, fait mention des trois greffiers du *parlement*; savoir, le greffier civil, le greffier criminel, & le greffier des présentations, qui étoit déjà établi; il les comprend tous sous ce titre commun, *tres registatores seu greffarii parliamenti*.

Depuis ce tems, on leur donna à tous le titre de *registratores* ou *greffiers*, & peu-à-peu ce titre de greffier prévalut.

On ne laisse pas de les considérer toujours comme notaires du roi; en effet Charles V. dans le règlement qu'il fit le 16 Décembre 1364, dit que les articles *discordés* seront signés par les greffiers ou par aucuns de nos autres notaires; on voit dans les registres du *parlement* sous la date du 29 Octobre 1401, que Charles VI. unit à l'office de greffier les gages, manteaux & bourres de celui de notaires de la même cour: le pourvu de ce dernier voulut disputer sous Louis XI. au greffier civil les droits qui lui avoient été attribués; ce procès fut jugé au grand conseil.

MM. du Tillet exprimoient en latin leur qualité de greffier par le terme *commentariensis*, qui signifie celui qui tient le registre. M. Joly dit qu'on les appelloit *amanuenses* quia manu propria scribebant; & en effet, la plupart des registres criminels sont intitulés *registrum manuale casuarum*.

Le greffier civil & le greffier criminel du *parlement* ne pouvant suffire à faire par eux-mêmes toutes les expéditions, prirent des commis pour tenir la plume en leur absence, & pour expédier les arrêts sous leur inspection, se réservant toujours la délivrance & la signature des arrêts: ces commis prirent dans la suite le titre de *commis greffier*, & même celui de *greffier* simplement, & dans la suite ils ont été élevés en charge.

Cependant le greffier civil & le greffier criminel ne prirent le titre de *greffier en chef* que depuis l'édit du mois de Décembre 1636, portant création de greffiers alternatifs & triennaux dans toutes les cours & sièges royaux, dont les deux greffiers du *parle-*



ment & quelques autres furent exceptés. L'arrêt d'enregistrement les nomme *greffiers en chef* : il est du 9 Janvier 1640 ; il porte que le roi fera suppléer d'excepter les greffiers en chef civil & criminel du *parlement*, & quelques autres qui y sont nommés, de la création des greffiers alternatifs & triennaux, qui étoit ordonnée par l'édit du mois de Décembre 1639 pour toutes les cours & sièges royaux.

Le célèbre Jean du Tillet, qui étoit greffier civil du *parlement* se qualifioit *protonotaire & secrétaire du roi, greffier de son parlement*. Les greffiers en chef prennent encore ce titre de *protonotaire & secrétaire du roi*, soit parce qu'ils tirent leur origine des notaires & secrétaires du roi, dont ils étoient réputés les premiers pour l'honneur qu'ils avoient d'exercer leurs fonctions au *parlement*, soit parce qu'il sont les premiers notaires & secrétaires de la cour pour la signature de ses arrêts.

M. du Tillet fut le premier qui eut dispense d'être clerc pour exercer la charge de greffier civil, ce qui est resté depuis sur le même pied.

Le greffier civil avoit anciennement livraison de robes & manteaux, comme les autres membres du *parlement* ; c'est de-là qu'ils portent encore le même habillement qu'eux ; ils portent non-seulement la robe rouge, mais aussi l'épingle ou manteau fourré de menu vair : ce manteau est relevé de deux côtés, parce que le greffier doit avoir les deux mains libres pour écrire, à la différence de l'épingle des présidents à mortier, qui n'est relevée que du côté gauche, qui est le côté de l'épée, parce que ce manteau est le même que portoient les barons ou chevaliers.

La place du greffier en chef civil, soit aux audiences ou au conseil, est dans l'angle du parquet.

Lorsque le roi vient au *parlement* tenir son lit de justice, le greffier en chef y assiste revêtu de son épingle ; il est assis à côté des secrétaires d'état, ayant devant lui un bureau couvert de fleurs-de-lis, & à sa gauche un des principaux commis au greffe de la cour, servant en la grand chambre, ayant un bureau devant lui ; les secrétaires de la cour sont derrière eux. Voyez le procès-verbal du lit de justice du 22 Février 1723.

Dans les cérémonies le greffier en chef civil marche tout seul immédiatement devant le *parlement*, & devant lui le greffier en chef criminel & le greffier des présentations.

L'ordonnance de 1296 défendoit aux notaires de la chambre du *parlement*, & à ceux de la chambre de droit-écrit, de rien recevoir, eux ni leur mesnie, c'est-à-dire, ni leurs commis ; il est dit qu'ils demeureront en la pourceance le roi ; la même chose est ordonnée pour les notaires de la chambre de droit-écrit.

Les greffiers du *parlement* qui ont succédé à ces notaires observoient aussi autrefois la même chose ; le roi fournisoit un fonds pour payer au greffier l'expédition des arrêts, au moyen de quoi il les délivroit *gratis* aux parties ; ce qui dura jusqu'au règne de Charles VIII. qu'un commis du greffier qui avoit le fonds destiné au paiement des arrêts s'étant enfui, le roi, qui étoit en guerre avec ses voisins & pressé d'argent, laissa payer les arrêts par les parties, ce qui ne coutoit d'abord que six blancs ou trois sols la pièce, mais par succession de tems cela est augmenté comme toutes les autres dépenses.

Le greffier en chef est du corps intime du *parlement*, jouit de tous les mêmes privilèges que les autres officiers du *parlement*, notamment du droit d'indult, du droit de franc-salé, du *commutinus*, de l'exemption des droits seigneuriaux dans le domaine du roi, tant en achetant qu'en vendant.

Le prieur de S. Martin de Paris est obligé d'envoyer tous les ans, le lendemain de S. Martin avant la messe rouge, deux religieux de ce prieuré présenter au greffier en chef une écriture, suivant la fonda-

tion faite par Philippe de Morvillier, premier président, dont on a déjà parlé ci-devant.

Le greffier en chef civil est dépositaire des minutes & registres civils du *parlement*, & des sacs qui sont en dépôt au greffe.

*Minutes & registres du parlement.* Dans le x. siècle on redigeoit peu d'actes par écrit.

Dans les xj. & xij. siècles les actes sont en plus grand nombre ; mais il y a peu de registres de ce tems ; on ne tenoit même souvent point de note des jugemens, si ce n'est de ceux qui concernoient les ecclésiastiques dont on trouve des chartes ; on recordoit les juges sur la disposition des arrêts rendus ci-devant.

Tous les actes de la cour de France & chartes de la couronne que l'on portoit à la suite de nos rois, furent enlevés par les Anglois en 1194.

Depuis ce tems on prit plus de précautions pour conserver les chartes & minutes du *parlement*.

Les anciennes minutes étoient écrites en rouleaux, on ignoroit alors l'usage d'écrire en cahiers, on ne faisoit point non plus de registres pour suppléer aux minutes.

Tout ce qu'il y avoit d'anciennes minutes du greffe civil du *parlement* jusqu'en 1618 a péri dans l'incendie qui arriva cette année au palais : il n'est resté de ce tems que les registres ; c'est pourquoi on a soin de ne point mettre ensemble les minutes & les registres.

Les minutes sont en papier, les registres en parchemin.

Les plus anciens registres sont ceux qu'on appelle d'un nom commun les *olim* ; il ne s'en trouve présentement que quatre ; mais dans un ancien registre contenant des copies faites très-anciennement de plusieurs arrêts, aussi très-anciens, il se trouve en tête qu'il y avoit cinq anciens registres au lieu de quatre *olim* qui restent aujourd'hui.

Le premier, appelé *liber inquestarum coopertus pelle viridi, signatus in dorso* † ab anno 1256 usque ad annum 1270.

Le second, aussi appelé *liber inquestarum signatus in dorso A*, incipiens à *parlamento* anni 1289 usque ad annum 1299 : ce registre ne se trouve plus.

Le troisième, appelé *liber vocatus olim* incipiens à *parlamento* 1294 usque ad annum 1298 ; ce registre est celui auquel convient vraiment le surnom de registre *olim*, parce qu'il commence par ces mots *olim homines de Bayona*, &c.

Le quatrième, appelé *liber signatus in dorso C*, incipiens à *parlamento* 1299 usque ad *parlamentum* 1318 ; c'est le troisième des *olim* ; il n'y a plus de C marqué sur le dos.

Le cinquième est désigné *liber coopertus de rubeo signatus in dorso D*, & incipiens à *parlamento* 1299 usque ad annum 1315 ; c'est à présent le dernier des *olim*.

Il y a certainement des arrêts rendus plus anciennement que ceux qui sont dans les *olim*, lesquels ne remontent point au-delà de 1254. Du Tillet qui vivoit dans le xv. siècle en rapporte plusieurs, qui étoient apparemment alors au greffe, mais ils ne s'y trouvent plus.

Le premier des quatre plus anciens registres restans, surnommés les *olim*, fut rédigé par Jean de Montluc, greffier civil du *parlement* ; le commencement fut par lui copié sur des enquêtes, recueillies par Nicolas de Carnoto ; il contient deux parties.

La première commence en 1256, & finit en 1272 : elle contient des arrêts intitulés *inqueste redditæ*, ou *terminatæ*, ou *deliberatæ Parisius in parlamento* ; ce sont des arrêts rendus sur enquêtes.

L'autre partie, qui commence en 1254, & finit en 1273, contient des arrêts intitulés *arrestationes factæ Parisius in parlamento*, ou bien *arresta consilia & iudicia in parlamento*, ou bien *iudicia & consilia facta*



*Parifus in parlamento* : il y a pourtant parmi ceux-ci des arrêts sur enquêtes & autres qui avoient été omis du tems de Jean de Montluc.

Le registre *olim*, qu'on regarde présentement comme le fecond des anciens registres, parce que celui qui étoit le fecond est perdu, a été confidéré comme le principal, puisqu'il a donné le nom aux autres ; il est mieux écrit, & avec beaucoup plus de décence que le premier ; il contient au commencement des lettres-patentes, ce qui fait croire qu'il a été établi avec plus d'autorité que les autres, & non pas sur différens reueils, comme il est évident que le premier l'a été.

Ce registre *olim* a été rédigé par *Nicolaus de Car-noto*.

Les différens titres des arrêts qu'il contient de chaque *parlement* font *judicia, confilia & arresta expedita, ou reddita in parlamento*.

Le troisieme des quatre plus anciens registres qui restent contient en 94 feuillets plusieurs tables ou indications de ce qu'il y avoit alors de papiers concernant le *parlement*, le surplus font des arrêts.

Il contient beaucoup de pieces intitulées *inquestia & processus*, d'autres *processus* seulement.

Le quatrieme des *olim* est aussi une table d'enquête & de procès.

Ces quatre registres, surnommés *olim*, contiennent quatre sortes de pieces ; favoir, 1°. des ordonnances depuis 1252 jufqu'en 1273 ; 2°. des arrêts du *parlement* depuis 1254 jufqu'en 1298 ; 3°. de 1299 en 1318 des enquêtes faites par les baillifs & fénéchaux ; 4°. de 1299 en 1318 des procédures & reglemens.

On ne trouve dans ces quatre registres aucun jugement à mort, ce font des registres civils, & l'ouvrage d'un greffier cleric, qui ne pouvoit prendre part à des jugemens de cette efpece ; ils en rappellent néanmoins quelques-uns, & du reste le civil y est mêlé avec le criminel ; il y a des decrets d'ajournement perfonnel & de prise de corps.

On ne peut douter que ces registres devinrent au moins dans leurs progrès les registres authentiques du *parlement* ; car dans les additions du quatrieme volume, où l'on fait mention des jugemens rendus en 1286 dans les affaires du roi d'Angleterre : on dit *videbitur in registro curia regis Francia si aliquid fuit ibi scriptum de gardia ecclesie Wasatensis in causa qua fuit non est diu inter ipsam ecclesiam & senescallum registrata* : il y avoit donc dès-lors un registre de la cour, & ce n'étoient pas de fimples notes que le greffier faisoit de son chef, & pour fa propre fatisfaction ; un peu après on dit encore *videbitur judicatum ut curia Francia*, sur la fujétion du vicomte de Fronsac.

Les *olim* finiffent en 1319, plusieurs années après la fixation du *parlement* à Paris, fans qu'il y ait aucune lacune depuis 1257 jufqu'en 1319.

Les plus anciens registres civils après les *olim*, commencent en 1320 ; il n'exifte que les années 1320, 1321, 1323 & 1329. Il y a des lacunes confidérables dans les années fuivantes jufqu'en 1338 ; ils reprennent alors jufqu'en 1354, où les lacunes recommencent. Ce n'est qu'en 1364 qu'ils deviennent très-fuivis jufqu'au tems présent, à dix ou douze années près, dont on est ordinairement en arriere pour le travail de la tranfcription des minutes sur les registres.

Ces registres font fort étendus ; chaque année en remplit ordinairement 35 à 40 ; la dépense en est confidérable, & monte à 6000 liv. par an.

Les anciens registres qui manquent au dépôt, font perdus, & les minutes mêmes brûlées. On y peut fuppléer en partie par les registres criminels qui fe fuivent fort exactement depuis 1312, & qui contiennent heureufement un grand nombre de pieces importantes qui auroient dû naturellement être placées dans les registres civils.

On a trouvé en 1756 les neuf premiers registres du dépôt civil des enquêtes, dont les huit premiers font intitulés *jugés & arrêts* ; le neuvieme est intitulé sur le dos *lettres & arrêts*.

Ces registres contiennent les jours des rôles, les notes des caufes portées au *parlement*, des commiffions, des lettres d'état, les procédures appellées *articuli, petitiones, protestationes*, & les *accords ou tranfactions, concordia*.

Le premier de ces registres commence en 1319, finit en 1327.

Le fecond comprend de 1328 à 1333.

Le troisieme, de 1334 à 1337.

Le quatrieme, de 1338 à 1342.

Le cinquieme, de 1343 à 1345.

Le fixieme, de 1346 à 1350.

Le feptieme, de 1351 à 1357.

Il n'y a point de registres pour 1358 & 1359 ; il paroît qu'il n'y eut pas de *parlement*, à caufe des guerres & de la prifon du roi Jean, lequel ne revint à Calais qu'au mois de Mai 1360. Le *parlement* ne recommença que le 13 Janvier de la même année.

Le huitieme registre s'étend depuis 1360 à 1371.

Le neuvieme va depuis 1371 jufqu'en 1394.

Depuis ce neuvieme registre on n'a trouvé au greffe des dépôts que deux registres.

L'un qui commence en 1462, & finit en 1545.

L'autre commence en 1546, & finit en 1648.

Mais on a trouvé au même dépôt dix-huit cahiers en papiers, qui ne contiennent que des liftes d'accords depuis 1438 jufqu'en 1461.

Du tems des *olim* il n'y avoit qu'un feul registre civil, sur lequel on tranfcrivoit les ordonnances, les arrêts, les délibérations & procès-verbaux de la compagnie, les commiffions, & même certaines procédures. Dans la fuite on fit différens registres, selon les diverfes natures d'âtes ; de forte que l'on a diftingué ces registres en dix classes.

La premiere est compofée des quatre registres *olim*.

La feconde est compofée des registres cotés *lettres & jugés*. Ces registres commencent en 1319, & vont jufqu'en 1364 ; les uns font intitulés *jugés* ; les autres, *arrêts* ; d'autres, *lettres & arrêts* ; d'autres, *lettres, arrêts & jugés* ; d'autres enfin, *arrêts & jugés*. Le tout contient les chofes mêlées, y compris les jugés des enquêtes, & uniquement les procès jugés des enquêtes jufqu'en 1514 qu'ils contiennent fous le feul titre de *jugés*.

La troisieme classe est compofée des registres de confeil, & plaidoiés, lesquels ne commencent qu'en 1364.

Le confeil contient les enregistrements d'édits, les receptions d'officiers, les instances jugées, les arrêts sur défaut, les arrêts fur requêtes, en un mot, tout ce qui émane de la chambre du confeil de la grand'chambre.

Les plaidoieries, tous les arrêts d'audiences. Il se trouve un registre intitulé *manuale placitorum* pour l'année 1364, écrit par Nicolas de Villemur, qui est qualifié *clericus regis*.

Mais fur ces registres de confeil & plaidoieries il faut observer,

1°. Que le confeil & les plaidoieries n'ont été réunis que dans les onze premiers volumes ; au douzieme il n'y a plus le confeil ; & les plaidoieries forment ci-après une classe particuliere, en forte que depuis le douzieme volume cette classe n'est intitulée que *confeil*.

2°. Le confeil en 1636 a été partagé, & on a fait une nouvelle classe ci-après du confeil *fecret*, qui ne contient plus depuis ce tems que les délibérations de la cour, enregistrements d'édits & receptions d'officiers ; ce qui fera une classe particuliere.

La quatrieme classe est compofée des registres de



plaidoeries, depuis qu'elles ont été séparées du conseil; ce qui a commencé en 1395.

Les uns sont intitulés *Matinées*, lesquels vont depuis le 12 Novembre 1395, jusqu'au 12 Avril 1572.

D'autres sont intitulés *Après-dînées*, & vont depuis le mois de Juin 1405, jusqu'en 1570, que l'on a cessé de faire des registres particuliers pour les après-dînées.

Les derniers où tout est réuni, c'est-à-dire, les matinées & après-dînées, sont intitulés *Plaidoeries*; ils commencent en 1571.

La cinquième classe, est celle des registres des après-dînées, dans le tems qu'ils ont été séparés des matinées, comme on l'a dit ci-dessus.

La sixième classe est composée des registres du conseil secret, depuis qu'on l'a séparé du conseil ordinaire; ce qui a commencé au 12 Novembre 1636.

Tous les registres dont on a parlé jusqu'ici, ne sont cotés que par premier & dernier; mais ceux du conseil secret & autres, dont on parlera ci-après, sont cotés par les lettres de l'alphabet, lesquelles sont redoublées & triplées à mesure que le nombre des registres de chacune de ces classes augmente.

La septième classe est des registres, des ordonnances, contenant les ordonnances, édits, déclarations, & lettres-patentes.

Le premier cote *A*, intitulé *Ordinationes antiquæ*, comprend depuis 1337, jusqu'en 1415.

Le second cote *B*, intitulé *Livre croisé*, comprend depuis 1415, jusqu'en 1427.

Le troisième cote *C*, intitulé *Liber accordarum ordinationum pichavis*, comprend depuis 1418 jusqu'en 1436. Ce sont les ordonnances registrées pendant que le parlement étoit transféré à Poitiers.

Le quatrième cote *D*, est intitulé *Ordinationes barbina*, les barbines. On croit qu'elles ont été ainsi appelées de quelqu'un nommé *Barbin*, qui a fait ce registre; il comprend depuis 1427 jusqu'en 1462.

Les volumes suivans sont tous cotés par les lettres de l'alphabet: le dernier volume des ordonnances de Louis XIV, est cote cinquième *x*. On peut juger par-là combien il y a de registres pour les seules ordonnances.

La huitième classe est composée des registres du parlement séant hors de Paris, ou des grands jours tenus par le parlement, savoir,

*Du parlement séant à Poitiers*. Des arrêts & jugés de 1418 à 1436.

Registres du conseil de même.

Lettres, commissions, &c. depuis 1418, jusqu'en 1429.

Registres de plaidoeries de 1422, à 1436.

Autres registres, conseil, plaidoeries jugés en 1531.

*Grands jours tenus à Poitiers*. Lettres, arrêts, & jugés en 1519.

Conseil & jugés en 1541.

Conseil, plaidoeries, appointemens, en 1579.

Trois autres de plaidoeries, aussi en 1579.

Un autre du conseil, en 1634 & 1635.

Un autre de plaidoyer, de 1634 & 1635.

Un autre de conseil & plaidoyer, en 1667.

Un autre des grands jours, tenus à Poitiers par le parlement lors séant à Tours, en 1454 & 1455.

Les lettres royaux de Charles VI. depuis 1412, jusqu'en 1436.

*Du parlement tenu à Tours*. Jugés de 1590, à 1593.

Conseil de 1589, à 1594.

Plaidoerie de 1589, à 1594.

*Du parlement de Châlons*. Jugés, conseil, plaidoerie de 1589, à 1594.

*Grands jours tenus à Tours*. Jugés, conseil, plaidoeries, en 1547.

*Grands jours de Moulins*. Conseil, jugés, plaidoeries de 1534, à 1550.

Conseil & plaidoerie, en 1596.

*Grands jours à Bordeaux*. Conseil, plaidoerie, lettres, arrêts & jugés, de 1456, à 1459.

*Grands jours en Auvergne*. A Montferrand, registres de 1481, à 1520.

A Clermont, conseil & plaidoerie, 1582.

A Riom, conseil & plaidoerie, en 1546.

Les derniers grands jours tenus à Clermont en Auvergne, sont aux minutes en deux liasses sans être reliés.

*Parlement de Pontoise*, est aussi aux minutes sans être reliés.

La neuvième classe est composée de registres de diverses espèces, savoir,

1°. Les registres de la chambre du domaine.

2°. Les registres des amendes.

3°. Les registres d'encheres.

4°. Ceux d'omissions.

5°. Un registre de nouvelle date.

6°. Trois registres intitulés, *Concordia parliamenti*, qui sont des tables des transactions en rouleaux homologuées au parlement.

7°. Trois registres criminels, où il y a des choses mêlées, même l'ordre des rôles de la grand'chambre.

La dixième classe est encore composée de divers autres registres; savoir, des procès-verbaux de coutumes, le contrat de mariage du roi Louis XIV. le traité des Pyrénées, enregistré le 27 Juillet 1660, les limites de la ville de Paris avec l'abrége, & les lettres-patentes données à ce sujet.

Il y a encore trois registres *in folio*, qui sont un inventaire ou table des rouleaux, dont on parlera ci-après. Il y a pourtant dans ces registres quelques pieces qui sont transcrites tout au long; il y en a de quatre sortes, savoir, 1°. les accords ou transactions; 2°. *petitiones*, les demandes; 3°. *articuli*, qui sont les interdits; 4°. *protestationes*, qui sont les protestations que l'on faisoit après l'homologation de la transaction.

On ne peut pas dire précisément à quel nombre les registres du parlement montent, attendu que le nombre en augmente tous les jours, à mesure que le travail se continue: il y en a présentement environ 8000 volumes.

Quelques riches bibliothèques possèdent des extraits des registres du parlement, c'est-à-dire, des copies des pieces les plus curieuses qu'ils renferment, & une table générale des matieres qu'ils renferment.

Le premier dépouillement & la première table qui aient été faits de ces registres, sont dûs aux soins de Jean le Nain, reçu conseiller au parlement en 1632, puis maître des requêtes, l'un des plus dignes magistrats qui aient paru dans le xvij. siecle, pere de celui qui mourut doyen du parlement en 1719, & ayeul de l'avocat général du même nom. Jean le Nain, auteur de la table dont nous parlons, mourut le 9 Février 1698, âgé de 85 ans.

Il employa plus de vingt années à ce travail, qu'il fit copier avec beaucoup de soin & de dépense. Il y a plus de 200 volumes de copies d'arrêts, & autres pieces curieuses.

La table des matieres contient 83 volumes *in folio*; & il y a un quatrevingt-quatrième volume qui est la table de la table.

Il y a encore quinze volumes de table alphabétique, qui sont aussi de M. le Nain: cette seconde table est un peu confuse.

Cette collection de M. le Nain n'alloit que jusqu'en 1669; mais elle a été augmentée par les soins de quelques personnes qui en possédoient des copies.

On a toujours fait un cas singulier de celle que possédoit M. Ogier, président aux requêtes du pa-



lais, à présent ambassadeur en Danemark. Cette copie est la même qui vient de M. le Nain, auteur de ce grand travail; elle fut achetée des héritiers de l'auteur.

Les copies de cette table & collection se sont depuis multipliées; mais on n'en connoît point qui soit plus ample que celle dont on vient de parler, ni qui ait des tables plus commodes; c'est M. de Cotte, maître des requêtes, qui en est à présent propriétaire.

Il y a aussi une collection très-ample des registres du parlement, chez M. de Lamoignon chancelier, & copiée dans une autre forme que celle de M. le Nain.

On fait aussi beaucoup de cas d'une autre collection que possède M. le président de Meunier.

Outre la table de M. le Nain, il y en a deux autres bien moins considérables, dont on ne connoît pas l'auteur.

L'une qui est en six volumes *in-folio*, fut faite par ordre de M. Colbert; celle-ci est très-bonne, & dans ce qu'elle renferme, elle est plus estimée pour l'ordre que la grande table en quatre-vingt-quatre volumes.

L'autre table qui est en deux volumes *in-folio*, a aussi son utilité.

*Greffier en chef criminel.* Son établissement paroît aussi ancien que celui du greffier civil; en effet, on a déjà observé en parlant du greffier en chef civil, que dès l'an 1240, il y avoit deux notaires pour les registres, & que les registres *olim* font mention sous l'an 1288, des greffiers du parlement, *clericis arrestorum*; ce qui suppose qu'il y en avoit dès-lors plusieurs. Or il est constant que les deux offices de greffier en chef civil, & de greffier en chef criminel, sont les plus anciens; celui des présentations n'ayant été établi que quelque tems après.

Il étoit d'autant plus nécessaire d'établir un greffier criminel en même tems qu'un greffier civil, que jusqu'en 1518, la place de greffier civil ne pouvoit être remplie que par des ecclésiastiques, lesquels ne pouvoient point se mêler d'affaires criminelles.

Le quatrième registre des *olim*, qui est le troisième de ceux qui restent, *folio 27*, fait mention sous la date de 1306, d'une enquête que le greffier civil rendit; ce qui s'entend au greffier criminel, parce qu'il s'agissoit d'une affaire criminelle, *reddidi inquam quia sanguinis est*; & sous la date de 1312, il est parlé d'une autre enquête que le greffier civil rendit de même à maître Jean du Temple, qui est le premier greffier criminel connu, *inquista reddita fuit M. J. de Templo quia sanguinis est*.

Les registres criminels qui commencent en 1312, font mention de ce même Jean du Temple, lequel y est qualifié de *clericus domini regis*, c'est-à-dire, notaire du roi, que nous appellons aujourd'hui secrétaire du roi.

Ce même Jean du Temple remplissoit encore la place de greffier en chef criminel en 1320; il en est fait mention dans le premier registre après les *olim*, *fol. 27*, où il est qualifié *monseigneur Jean du Temple*; ce qui fait connoître en quelle considération étoit cet office.

Une ordonnance de Philippe VI. dit de Valois, du 11 Mars 1344, touchant le parlement, en parlant des deux greffiers en chef civil & criminel, les appelle *li registres de la cour*; il est dit qu'il ne demeurera au conseil que les seigneurs du parlement, & li registres de la cour; ce qui suppose que les deux greffiers civil & criminel, assistoient tous deux en même tems à la chambre du parlement.

Dans un règlement du roi Jean, du 13 Avril 1361, le greffier criminel est compris sous la dénomination des trois registres de la cour, *tres registratoros seu greffarii parlamentum*.

Le même prince fit le sept Décembre suivant un règlement pour ses notaires ou secrétaires, à la suite duquel est une liste de ceux qu'il avoit retenus, & de ce nombre se trouva le greffier civil, & M<sup>r</sup> Denis Tite, greffier criminel en parlement; ainsi ces deux greffiers étoient notaires du roi. C'est ce que confirme encore une ordonnance de Charles V. du 16 Décembre 1364, portant, *article 3*. que les articles de dépens seront signés par les greffiers de notre parlement, ou par aucun de nos autres notaires.

Depuis l'an 1356 jusqu'en 1418, le greffier criminel de même que les deux autres greffiers, fut appelé *greffier & notaire* tout ensemble: en 1418 on conféra ces offices de greffiers sans parler de la qualité de notaire.

Lorsque le parlement fut rendu sédentaire à Paris, il n'y avoit d'abord qu'une seule chambre appelée la chambre du parlement, & depuis la grande chambre, où l'on jugeoit le civil & le criminel.

Les deux greffiers, civil & criminel servoient tous les deux à la fois dans cette chambre, pour être toujours prêts à remplir chacun ce qu'il étoit de leur ministère; c'est pourquoi dans l'édit de 1515 qui rendit la tournelle continue, le greffier criminel est encore qualifié *greffier criminel de la grande chambre*, & ses gages furent augmentés de 80 liv. à cause du nouveau service qu'il devoit faire à la tournelle.

Le greffier criminel étoit chargé de recueillir & dresser tout ce qui appartenait à l'instruction criminelle, & tout ce qui pouvoit y avoir relation, soit arrêts, commissions, enquêtes, informations, soit abolitions, édits, déclarations & lettres-patentes de nos rois sur des matières criminelles.

Le greffier civil ne pouvoit point se mêler d'affaires criminelles; tellement qu'en l'absence du greffier criminel, la cour commit un clerc du greffe pour visiter un prisonnier & lui faire le rapport de ses vêtements, comme on voit au deuxième registre criminel à la date du 18 Mai 1418.

Au contraire, en cas d'absence, maladie, recufation ou autre empêchement du greffier civil, le greffier criminel tenoit la plume, & comme depuis 1312 il avoit son registre à part, il portoit sur ce registre toutes les affaires civiles où il suppléoit le greffier civil; c'est pourquoi dans les premiers registres criminels on trouve beaucoup d'ordonnance & d'arrêts rendus en matière civile, entr'autres une érection en duché pairie en faveur de Louis, comte d'Évreux, oncle du roi, des questions de régle & de matières bénéficiales, notamment au 3 Juillet 1432 à l'occasion d'un bénéfice que possédoit Jean le Maifne ou de Blois, greffier civil des concessions en faveur des reines de France, les privilèges d'établissement de la halle aux blés & de la halle aux draps à Paris, & des concessions en faveur des villes du royaume, &c.

M. de la Rocheflavin, *liv. VI. p. 120*. dit qu'aux rentrées de la S. Martin la lecture des ordonnances que l'on fait avant les séquences & celle du rôle des avocats & procureurs est faite par le greffier civil en son absence par le greffier criminel, & en l'absence de celui-ci par le greffier des présentations.

Au lit de Justice, tenu par Louis XIV. le 19 Janvier 1654, M<sup>r</sup>. le Teneur, greffier en chef criminel tint la place de greffier, ainsi que le porte le procès-verbal de la séance écrit par le greffier civil.

Depuis l'établissement d'une tournelle fixe en 1515, le greffier en chef & criminel a sa place ordinaire dans la grande tournelle dans l'angle, de manière qu'il est à côté du président, lorsque la cour est sur les bas sièges, il a aussi toujours le droit d'entrer aux assemblées des chambres.

La cour a quelquefois ordonné que certains procès-verbaux des protestations ou autres actes, se-  
roient



roient insérés dans les registres des deux greffes, civil & criminel; témoin une célèbre protestation que l'on trouve au registre criminel, coté 107. à la date du premier Mars 1558, au sujet des lettres-patentes envoyées à la cour pour juger un procès criminel, conjointement avec M.M. de la chambre des comptes.

Le greffier en chef criminel a été maintenu dans ses fonctions par plusieurs arrêts, entr'autres un du mois de Février 1401, qui jugea que l'arrêt d'un condamné au pilori appartenait au greffier criminel.

L'arrêt du 13 Mars 1535 ordonne que toutes les procédures criminelles faites de l'ordonnance de la cour ou par lettres royaux, seront mises au greffe criminel pour y être enregistrées, distribuées, & les procédures y expédiées; & dans un autre article, il est dit que, où la cour renverrait une instance criminelle en la tournelle ou en la grand'chambre par-devant les conseillers laïcs pour y être jugée, audit cas lesdits procès criminels incidemment intervenus es matières civiles, seront mis & portés au greffe criminel pour y être enregistrés & distribués, & les expéditions qui s'ensuivront y être faites.

Le règlement fait par la cour le 17 Décembre 1568, qui le trouve dans le registre criminel, coté 121. ordonne que le greffier criminel assistera aux délibérations, & fera registre des arrêts & ordonnances qui interviendront sur icelles à l'encontre des bénéficiaires de la nouvelle religion & de tous officiers du roi, tant de judicature qu'autres de la nouvelle religion, & contre ceux qui n'ont fourni & envoyé procuration pour résigner leurs états & offices dedans les vingt jours, &c. & seront les informations, professions de foi & toutes autres procédures, pour raison de ce, portées & registrées au greffe criminel de la cour.

Enfin, le règlement du 3 Mars 1635 a expliqué quelles sont les procédures qui doivent être portées au greffe criminel.

Le greffier en chef criminel ne pouvant pas toujours assister aux audiences & séances du parlement, & vaquer en même tems aux enregistrements, aux expéditions & à la signature des arrêts, choisit pour aides deux commis, qui par succession de tems furent admis à tenir la plume en son lieu & place; ces commis ayant pris, quoiqu'improprement le titre de greffiers, ce fut ce qui donna lieu d'appeler le greffier criminel greffier en chef criminel, de même que le greffier en chef civil; le greffier criminel est aussi qualifié dans l'arrêt du parlement du 9 Janvier 1640, dont on a déjà parlé à l'article du greffier en chef civil & dans l'édit du mois de Mars 1673 portant création de cette charge en titre d'office, formé & héréditaire, & dans plusieurs autres édits & déclarations.

Dans l'origine, il choisissait lui-même ses commis; en 1577 le roi érigea en charge tous les commis de greffe, mais cela ne fut pas exécuté alors pour ceux du parlement.

Sa place, qui jusqu'alors étoit domaniale, fut créée en titre d'office formé & héréditaire par édit du mois de Mars 1673, ainsi que deux principaux commis pour servir à la chambre du conseil, & aux audiences de la tournelle & du petit criminel; ils prennent le titre de greffiers criminels & des dépôts du grand criminel.

La déclaration du 10 Mai 1675 lui donne le titre de conseiller du roi, greffier en chef du parlement, garde & dépositaire des minutes & autres expéditions du greffe criminel.

Le roi a aussi créé par le même édit en titre d'office héréditaire, un greffier garde-facs pour le criminel, & un greffier des présentations, & par un autre édit du mois de Décembre 1674 quatre greffiers commis

au greffe criminel pour mettre les arrêts en peaux du criminel.

Le greffier en chef reçoit le serment de ses commis en peau; le parlement les lui renvoie pour cet effet.

Quant aux autres droits & privilèges du greffier en chef criminel, l'ordonnance du roi Jean du 7 Avril 1361 dit que les trois greffiers du parlement (dont il est le second) seront payés de leurs gages & de leurs manteaux sur les fonds assignés pour les gages du parlement, lesquels se prenoient alors sur les amendes; on voit par-là que le greffier criminel avoit droit de manteau, comme les autres membres du parlement.

Il signe en commandement comme les secrétaires du roi & de la cour, tous les arrêts rendus en matière criminelle, tant en la grand'chambre qu'en la tournelle, aux enquêtes & aux chambres assemblées, ce qui est fondé sur ce que les deux greffiers civil & criminel ont été dans leur origine tirés du corps des notaires ou secrétaires du roi; c'est pourquoi l'édit d'Octobre 1727 concernant les charges de secrétaires du roi du grand collège, article 11. excepte les greffiers en chef du parlement, de l'obligation d'être secrétaires du roi pour signer les arrêts en commandement.

Dans les cérémonies, il porte la robe rouge comme le greffier en chef civil; l'édit du mois de Mars 1673 portant création en titre d'office héréditaire de trois greffiers en chef pour le parlement de Paris, dit qu'ils porteront la robe rouge & l'épétole, deux pour le civil, & un pour le criminel; ces droits sont énoncés dans leurs provisions, il jouit aussi de tous les mêmes privilèges que les autres membres du parlement; tels que la noblesse transmissible au premier degré, le droit d'indult, le committimus au grand sceau, le droit d'être jugé en matière criminelle par le parlement, les chambres assemblées.

Il est garde & dépositaire des registres & minutes, autres actes du greffe criminel dont on parlera.

*Gresse criminel.* Ce dépôt contient trois sortes de pièces, savoir des registres, des minutes & les originaux de toutes les lettres de rémission, pardon, abolition, rappel de ban, de galères, &c.

La plupart des anciens registres criminels sont intitulés *registrum manuale causarum criminalium*. Le plus ancien commence en 1312, de sorte que ces registres remontent plus haut que les registres civils, lesquels ne commencent qu'en 1319. C'est par ce premier registre criminel que l'on peut fixer l'époque certaine du tems où le parlement a été rendu ordinaire. C'est en effet le premier registre qui soit suivi; car les *olim*, qui sont les plus anciens registres civils, ne sont proprement qu'une collection de différentes ordonnances, réglemens, arrêts & autres pièces curieuses tirées de divers endroits, au lieu que le premier registre criminel contient des arrêts de tous les mois de l'année: ces registres contiennent les arrêts rendus dans les causes de sang, ou affaires criminelles. Le premier arrêt que l'on y trouve est celui qui ordonna la saisie du temporel de l'évêque de Xaintes, pour l'obliger de relever un interdit.

Ils contiennent aussi les ordonnances rendues en matières criminelles jusqu'en 1540, notamment celle pour le supplice de la roue.

On trouve même aussi dans ces registres, jusqué dans le milieu du xvj. siècle, des ordonnances & des arrêts rendus en matière civile & de police, comme pour faire arroser les ponts & les rues adjacentes en été, pour la conduite des chartiers & voitureurs dans Paris, pour l'entretien du pavé, pour la conservation de la foi catholique, pour la défense des assemblées & des livres hérétiques, des réglemens généraux pour la librairie & imprimerie, pour les marchands du palais, les pages, les clercs, les écoliers les laquais, pour le port d'armes, & sur beaucoup,

d'autres matieres: ce qui provient de ce que le greffier criminel tenoit alors la plume dans toutes les affaires où il s'agissoit de réglemens qui prononçoient quelque peine contre les contrevenans.

Ces registres sont tous écrits en parchemin; ils se suivent sans interruption jusqu'en 1571, qu'ils manquent jusqu'en 1594, où ils recommencent jusqu'en Mai 1599. Ils se continuent sans interruption jusqu'aux dernières années où l'on en est actuellement; chaque année remplit ordinairement cinq registres.

On ne peut douter que l'on n'ait enlevé les registres qui manquent depuis 1571; mais les minutes sur lesquelles ils ont été faits existent encore, ce qui rend la perte facile à réparer. On connoit à Paris 3 copies de ces registres, dont une à la bibliothèque de S. Victor, une dans celle de feu M. le chancelier Daguesseau, à-présent possédée par M. Daguesseau conseiller d'état, son fils aîné; l'autre a été léguée à la bibliothèque des avocats au parlement de Paris, par feu M. Prevot, avocat. *Voyez les lxx. hist. sur le parlement, t. II. p. 44.*

Les minutes du greffe criminel commencent en 1528. Elles remontent par conséquent plus haut que les minutes du greffe civil; elles se suivent sans interruption.

Outre les registres & les minutes, on conserve dans ce greffe des liasses de toutes les lettres de rémission, pardon, abolition, rappel de ban & de galeres, & autres semblables; elles sont rangées par année.

Le dépôt du greffe criminel étoit ci-devant dans des greniers, au-dessus du greffe criminel en chef; mais ce lieu étant trop resserré, & d'ailleurs peu convenable & trop petit, & que tout y étoit fort mal en ordre, M. Richard, à-présent greffier en chef criminel, ayant obtenu une grande piece dépendante des nouveaux bâtimens qui ont été rétablis dans la grande galerie des prisonniers, au-dessus des cabinets que l'on a construits pour messieurs, il y a fait transporter en 1748, tous les registres, minutes, & autres pieces du greffe criminel, & on lui est redevable du bon ordre dans lequel ce greffe se trouve présentement par ses soins.

*Greffier des présentations*, est celui qui est établi pour recevoir les cédules de présentation que les procureurs sont obligés de mettre en son greffe, contenant la comparution qu'ils font en justice pour leurs parties.

Son institution paroît aussi ancienne que celle des greffiers civil & criminel: on l'appelloit comme eux *registreur* ou *registrator*; on le qualifia ensuite de *député aux présentations*, enfin de *notaire & greffier des présentations*.

Si l'une des parties ne compare, ou ne se présente par son procureur, l'autre peut lever au greffe un défaut faute de comparoir: l'expédition de ces défauts appartient au greffier des présentations.

Il recevoit aussi autrefois les présentations au criminel; mais l'on a depuis établi un autre greffier particulier pour les présentations au criminel.

C'est lui qui fait les rôles ordinaires des causes qui se plaident en l'audience de la grand'chambre: autrefois un de ses commis assistoit en la grand'chambre, en robe noire & en bonnet, pour retirer les rôles qui n'étoient point achevés; mais présentement cela ne s'observe plus.

Ses privileges sont semblables à ceux du greffier en chef civil & criminel. *Voyez Joli, t. I. ut. x. & aux additions.*

*Notaires secrétaires du roi près la cour de parlement.* Dès que le parlement fut rendu sédentaire à Paris, le chancelier envoyoit des notaires ou secrétaires du roi pour faire les expéditions; ils étoient au nombre de quatre dès 1372, & tous clercs.

Leur principale fonction étoit de faire des colla-

tions de pieces; ils faisoient aussi les extraits des procès, quand les conseillers n'avoient pas le tems.

Présentement leur fonction est de signer les arrêts, en l'absence du greffier en chef.

Ils peuvent aussi faire des collations de pieces comme les autres secrétaires du roi.

Ce sont eux qui reçoivent les inventaires des princes du sang.

Ils sont du corps de la cour, & participent aux mêmes privileges.

Ils portent la robe rouge aux assemblées de chambre & autres cérémonies.

Leur place, en la grand'chambre, est sur le banc qui est au-dessus des présidens.

*Premier huissier*, il est appelé en latin par du Luc *principes apparitor*. Philippe le bel, en 1344, l'appelle l'*huissier* qui appelle les présentations; Louis XI. en 1468, l'appelle l'*huissier du rôle*, ou qui appelle le rôle, parce qu'en effet c'est lui qui appelle les rôles qui étoient faits autrefois par le greffier des présentations.

Il a le titre de maître & la qualité d'écuyer, & jouit de la noblesse transmissible au premier degré, qui a été attribuée à sa charge, par une déclaration du 2 Janvier 1691.

Aux assemblées des chambres, lits de justice & autres cérémonies, il porte la robe rouge.

Il porte aussi dans ces mêmes occasions, & à toutes les grandes audiences de la grand'chambre, un bonnet de drap d'or, rebroffé d'hermine, & au-dessus, à la rose du bonnet, une rose de perles.

Sa place dans le parquet de la grand'chambre, & dans celui de la tournelle, est à côté du greffier en chef.

Il a le droit d'être couvert à l'audience, même en appellant les causes du rôle; mais quand il entre en la cour, ou qu'il parle aux présidens, il doit ôter son bonnet, ainsi qu'il fut jugé par un arrêt du 18 Janvier 1452, cité par du Luc & Papon.

Un des droits de sa charge est de placer à son choix, la quatrième cause au rôle de Paris.

C'est lui qui publie tous les rôles à la barre de la cour; il les expose ensuite au public, à son banc qui est dans la grand'salle, à côté du parquet des huissiers.

C'est lui qui appelle les causes du rôle à l'audience. Lorsque l'une des parties ne se présente pas, & que l'autre demande défaut à tour de rôle, le premier huissier va à la porte de la grand'chambre appeler la partie défaillante & son procureur, & fait ensuite rapport à la barre de la cour de l'appel qu'il vient de faire.

Il appelloit autrefois les pairs défaillans à la pierre de marbre; & l'on voit dans l'histoire de Charles VIII. par Jaligny, qu'en 1487 le prévôt de Paris, qui servoit de premier huissier, accompagné d'un conseiller de la cour & du premier huissier, où il appella les seigneurs du sang & pairs de France, & qu'enfin fut donné défaut contre eux.

Lors de l'arrêt qui fut donné en 1524, contre le connétable de Bourbon, maître Jean de Surie, premier huissier de la cour, appella le connétable à la barre du parlement, & à la table du perron de marbre, en présence de deux conseillers.

L'ordonnance de Charles VII. de l'an 1446, dit, *article xxij.* qu'au premier huissier de la cour appartenait appeler les parties pour être expédiées; qu'il jurerait expressément de les appeler selon l'ordre du rôle, sans préposer ou postposer autrement une partie à l'autre, par faveur, haine, requête, ni pour commandement qui leur en soit fait par qui que ce soit, ni pour quelque profit qu'ils en puissent espérer.

Il est tenu de rayer les causes expédiées sur le rôle.



Un arrêt du 3 Août 1550, lui défend de souffrir qu'il soit fait aucune addition aux rôles; il y a cependant eu un tems que l'on donnoit des ordonnances de *soit ajouté* au rôle; mais cet usage a cessé.

Pendant l'audience il reçoit les ordres de la cour, soit pour faire faire silence, soit pour faire placer quelqu'un, ou pour quelque autre arrangement; c'est lui qui transmet ces ordres aux autres huissiers, auxquels il ordonne tout haut de faire faire silence.

Lorsqu'un pair prête serment en la grand'chambre, c'est le premier huissier qui lui ôte son épée, & qui la lui remet après la prestation de serment.

Quand la cour marche en corps, le premier huissier marche à la tête de la compagnie après tout le corps des huissiers.

C'est lui qui fait l'ouverture de la foire du Lundi à Saint-Denis, le 11 Juin de chaque année.

Les religieux de Saint-Martin des Champs sont obligés de lui donner tous les ans à la rentrée une écriture & des gants, suivant la fondation de Philippe de Morvilliers, *martiniana*.

Il jouit de tous les privilèges de la cour, notamment du droit d'indult.

*Avocats généraux.* On ne donnoit anciennement ce titre qu'aux avocats qui se chargeoient des causes des particuliers: on les appelloit *généraux* pour les distinguer des avocats du roi, qui ne plaidoient que les causes qui intéressoient le roi ou le public; ces derniers étoient appelés *avocats du roi* simplement, quoique le procureur du roi au parlement fût dès-lors qualifié de *procureur général*.

Ils ont été établis à l'instar de ce qui se pratiquoit chez les Romains, où les empereurs avoient un avocat pour eux appelé *patronus fisci*, dont il est fait mention en la loi 2, au code *si adversus fscum*.

Ils partageant aussi avec le procureur général la fonction que faisoient à Rome les *censores*.

Les registres du parlement nous indiquent que dès l'an 1300 Jean de Vassogne étoit avocat du roi au parlement, & que dans la même année Jean Dubois exerçoit cette fonction.

On trouve au nombre de leurs successeurs le célèbre Pierre de Cugnieres, qui introduisit l'usage des appels comme d'abus; Pierre de la Forest, qui fut depuis chancelier de France.

On donnoit déjà des provisions de cet office dès l'an 1331; il y en a au premier registre du dépôt, fol. 202, pour Gérard de Montaigu: les lettres du roi le nomment *advocatum nostrum pro nobis & nostris causis civilibus in parlamento nostro presenti, ceterisque parlamentis futuris*.

On voit par-là que la fonction d'avocat du roi étoit dès-lors permanente, & qu'il y avoit deux avocats du roi, l'un clerc, pour les causes civiles, l'autre lai, pour les causes de sang ou criminelles.

On trouve encore au troisième registre de dépôt, fol. 82, d'autres provisions d'avocat du roi en 1347, en faveur de Robert le Cocq, au lieu de Pierre Laforest; & plusieurs autres grands personnages.

L'ordonnance de Philippe de Valois, du 11 Mars 1344, est la première qui fasse mention des avocats & procureurs du roi au parlement, auxquels elle ne donne point d'autre titre que celui d'*advocati & procuratores regii*. Elle nous apprend en même tems que la place des avocats & procureurs du roi étoit alors sur le premier banc appelé depuis *banc des baillis & sénéchaux*. En effet, il est dit que les jeunes avocats ne doivent point s'asseoir sur le premier banc où les avocats & procureurs du roi, les baillis, sénéchaux & autres personnes qualifiées ont coutume de s'asseoir.

Dans des lettres du roi Jean, du 12 Janvier 1352, il est fait mention de son procureur général & de ses avo-

Tome XII.

cats au parlement. *Procurator noster generalis, atque advocati nostri dicti parliamenti*.

Ainsi, quoique le procureur du roi au parlement prit dès-lors le titre de *procureur général*, ses avocats avoient simplement le titre d'*avocats du roi*.

Dans d'autres lettres de Charles V. alors régent du royaume, du mois de Septembre 1358, on voit qu'une information ayant été faite par ordre du roi par le prévôt de Paris, sur une grace demandée par les Couturiers ou Tailleurs, elle fut envoyée au conseil & aux requêtes de l'hôtel, & ensuite communiquée aux procureurs & avocats du roi en parlement.

Plusieurs auteurs rapportent de Guillaume de Dormans qu'il avoit été long-tems avocat général au parlement avant d'être avocat du roi. Il est certain en effet qu'il avoit d'abord été avocat pour les parties; néanmoins dans des lettres du 20 Février 1359, données par Charles V. en qualité de régent du royaume, il le qualifie *advocato generali dicti genitoris nostri & nostri*. Il nomme ensuite deux autres avocats, auxquels il donne simplement cette qualité, *in parlamento parisiensi advocatis*. Les avocats du roi ne prenoient pourtant pas encore le titre d'*avocat général*; ainsi pour concilier cette contradiction apparente, il faut entendre ce qui est dit de Guillaume de Dormans, qu'il est tout-à-la-fois avocat général, c'est-à-dire des parties, avocat du roi & du dauphin, comme cela étoit alors compatible; & en effet, dans d'autres lettres du même prince, ce même Guillaume de Dormans, & les deux autres avocats dont il est fait mention dans les lettres dont on vient de parler, ne sont tous qualifiés qu'*avocats en parlement*.

Ce que l'on vient de dire est confirmé par d'autres lettres du même prince, du 28 Mai 1359, dans lesquelles il qualifie feu M<sup>r</sup> Regnaud Daci, vivant *général avocat en parlement*, & aussi *spécial de monsieur (le roi)* & de nous.

Le procureur général du roi s'étant opposé à certaines lettres, Charles V. adressa le 19 Juillet 1367, aux avocat & procureur général de son parlement, une lettre close ou de cachet, par laquelle il leur enjoit de ne point s'opposer à les lettres; l'adresse de cette lettre de cachet est en ces termes: *A nos bien amés nos advocat & procureur général en notre parlement à Paris*. Le titre de *général* ne tombe encore, comme on voit, que sur son procureur.

Il s'exprime à-peu-près de même dans des lettres du 12 Décembre 1372: *Défendons à notre procureur général & avocat en parlement*, &c.

Dans d'autres lettres du 16 Juillet 1378, M<sup>r</sup> Guillaume de Saint-Germain est qualifié *procureur général du roi notre sire*, & M<sup>r</sup> Guillaume de Sens *avocat du roi audit parlement*.

Les avocats généraux ont été institués non-seulement pour porter la parole pour le procureur général, mais aussi pour donner conseil au procureur général sur les diverses affaires qui se présentent; c'est pourquoi ils ont le titre de *conseillers du roi*. On leur donnoit ce titre dès le commencement du xiv. siècle, ainsi qu'on le voit dans le quatrième registre après les *olim*, où le roi dit, *procuratore nostro advocatisque consiliariis nostris in parlamento super premissis . . . diligenter auditis*.

Il paroît que dès leur première origine il y en a toujours eu deux; & que comme les autres officiers de la cour étoient moitié clercs & moitié laïcs, de même aussi l'un des avocats du roi étoit clerc & l'autre lai.

On trouve en effet dans les registres du parlement, que le 18 Février 1411 le parlement fut mandé par députés au conseil privé qui se tenoit à l'hôtel S. Paul, & que là en présence du roi Charles VI. M<sup>r</sup> Jean Duperrier, chanoine de Chartres, un des avocats du roi,

C ij

proposa contre le cardinal de Pise, à l'occasion de certaines lettres closes que ce cardinal avoit envoyées à Rome au deshonneur & dommage du roi.

Il y en a encore un exemple sur le registre du 23 Novembre 1476. Le roi de Portugal ayant été reçu à Paris, le roi Louis XI. voulut qu'il allât au *parlement* à l'audience en laquelle François Halle, archidiacre de Paris, avocat du roi, & Pierre de Brabant, avocat en la cour, & curé de Saint Eustache de Paris, plaiderent une cause en régle. La chronique dit qu'il *faisoit moult bel les ouir*.

Outre les deux avocats ordinaires du roi, il y en avoit quelquefois un troisième : c'est ainsi qu'en 1428 Jean Rabateau ou Rabatelli fut reçu avocat criminel. On pourroit peut-être croire que l'on donnoit ce titre à celui qui étoit lai, parce que son collègue étant clerc, ne pouvoit se mêler des affaires où il étoit peine emportant effusion de sang ; mais ce qui détruit cette conjecture, c'est que ce même Jean de Rabateau étoit déjà avocat du roi dès 1421 ; de sorte qu'en 1428 on ne fit que le commettre spécialement pour les affaires criminelles.

Quelquefois, en attendant qu'il y eût une des deux places d'avocat du roi vacantes, on en commettoit un troisième, auquel on donnoit le titre d'*avocat du roi extraordinaire*, tel que fut Philippe Lhuillier, nommé en 1471. L'office dont il étoit pourvu ne fut pourtant supprimé que le 6 Avril 1491. Tel fut encore celui que le roi créa en faveur de Jean Olivier ( depuis premier président ), lequel au commencement du xvj. siècle fut avocat du roi extraordinaire jusqu'à la mort de Guillaume Volant, qu'il devint ordinaire.

Quelques-uns furent commis pour exercer cette fonction pendant l'absence des titulaires ; c'est ainsi que pendant les troubles de la ligue Pierre de Beauvais, Félix le Vayer, Jean le Maître & Louis d'Orléans, furent commis en Janvier 1589, pour les affaires du *parlement*, en place de ceux qui se retirent.

De même aussi Hugues le Maître fut nommé en 1589 par le roi, pour exercer à Châlons, où il y avoit une portion du *parlement*.

Antoine Loisel fut aussi nommé pour exercer cette fonction, lors de la réduction de Paris en 1594.

Mais toutes ces commissions données à un troisième avocat du roi au *parlement*, étoient des grâces personnelles, & cessoient à la mort des officiers auxquelles elles avoient été accordées.

Quelques-uns tiennent qu'Antoine Seguier, reçu avocat du roi en 1587, fut le premier auquel le titre d'*avocat général* fut donné ; cependant Henrys, *tom. I. p. 147*, dit que ce fut Gabriel de Marillac qui le premier prit ce titre aux grands jours de Moulins, parce qu'il y faisoit aussi la fonction de procureur général. Je trouve même que cette qualité d'*avocat général* est donnée à Pierre Lizet dans des lettres du 30 Juillet 1526, qui lui permettent de consulter pour les parties dans les affaires où le roi n'aura pas d'intérêt.

Ce qui est de certain, c'est que depuis Antoine Seguier tous les avocats du roi au *parlement* ont été qualifiés d'*avocats généraux* ; néanmoins dans le style des arrêts ils ne sont jamais qualifiés qu'*avocats dudit seigneur roi*.

Les deux premières places d'avocat général n'ont point été créées en titre d'office ; elles sont presque aussi anciennes que le *parlement* ; la troisième fut créée en 1690, pour M. Henry François d'Aguesseau, qui fut depuis procureur général, & ensuite chancelier de France.

Chaque avocat général à sa réception reçoit du corps de ville un compliment, & le présent d'une belle écriture d'argent.

Le premier avocat général précède le procureur général, comme portant la parole pour lui ; les deux autres marchent après lui.

La place des avocats généraux aux grandes audiences, étoit autrefois sur le banc des baillis & sénéchaux ; ce ne fut que le 9 Février 1589, qu'ils commencèrent à se placer sur le banc des secrétaires de la cour, par rapport au président de Verdun, qui *tarde audiebat*.

Leur place aux petites audiences est derrière le premier banc ou premier barreau.

Ils sont à la tête du barreau, comme étant les premiers dans l'ordre des avocats ; c'est pourquoi ils passent aussi les premiers au serment. M. Talon portant la parole à la grand'chambre le 27 Janvier 1657, disoit que le plus grand avantage des charges qu'ils ont l'honneur d'occuper, c'est celui d'être les premiers dans l'ordre des avocats, d'être à la tête d'un corps si illustre, duquel ils estiment à honneur de faire partie : d'où il conclut qu'ils étoient obligés d'en maintenir les avantages.

Pour ce qui est des fonctions des avocats généraux, ils en ont plusieurs qui leur sont propres, d'autres qui leur sont communes avec le procureur général, & qui appartiennent aux gens du roi collectivement ou concurremment.

En général on peut distinguer deux fonctions qui sont tout le partage du ministère public, celle de prendre des conclusions à raison de l'ordre public dans les affaires des particuliers, & celle de plaider pour le roi contre les particuliers dans les affaires du domaine & des droits de la couronne.

Quant au détail de ces fonctions, ou elles sont intérieures & s'exercent dans le conseil particulier du parquet, ou elles sont extérieures, & sont relatives au roi, au *parlement*, au public, aux parties, au barreau.

Dans l'intérieur du parquet les avocats généraux sont le conseil du procureur général pour donner les conclusions qui sont de son ministère dans les affaires importantes, ils forment avec lui le conseil du gouvernement sur les projets des actes de législation qui doivent être adressés au *parlement*, tels que les projets de lois, d'édits & déclarations concernant les impositions, & généralement toutes les opérations de justice, police ou finance.

On a coutume de leur adresser ce projet pour avoir leur avis qu'ils donnent, & délibèrent en commun & de concert avec le premier président à qui on adresse toujours en même tems copie des mêmes projets.

Ils forment de même en commun & d'ordinaire avec le même magistrat les projets de réglemens & de réformations qu'ils estiment nécessaire de présenter au roi pour être revêtus de son autorité, ou au *parlement*, pour être mis en forme de réglement concernant la discipline du *parlement* même, ou celle des sièges inférieurs ou le bien de la police, la poursuite des crimes, & généralement tout ce qui s'introduit au *parlement* par requête du procureur général.

Dans ce même conseil intérieur du parquet ils sont par la même voie de la communication des ministres ou des parties intéressées les censeurs & les contradicteurs des privilèges & concessions qui s'accordent aux corps ou aux particuliers, pour empêcher qu'il ne s'y glisse rien de contraire aux maximes du royaume, aux ordonnances, aux droits de la couronne, à l'ordre public, à celui des juridictions, & aux droits du *parlement*.

Les fonctions extérieures des gens du roi ont plusieurs branches, comme on vient de l'annoncer.

Relativement au roi, c'est d'aller exécuter auprès de sa majesté les commissions du *parlement*, demander le jour, le lieu & l'heure pour les députations,



lui expliquer les demandes ou représentations dont la compagnie les charge quelquefois, recevoir de la bouche du roi les réponses à ces demandes, & les ordres verbaux qu'il juge à propos de faire passer à son *parlement*, qui ne reconnoît aucun autre canal que celui des gens du roi pour recevoir des ordres du roi.

Pour raison de ces fonctions ils ont toujours accès près du roi, en avertissant M. le chancelier lorsqu'il y est, mais sans autre canal que celui du premier gentilhomme de la chambre, ou en son absence, du premier valet-de-chambre; quant aux ordres par écrit du roi au *parlement*, ils les reçoivent de M. le chancelier ou des ministres qui les ont expédiés & en font aussi les seuls porteurs auprès de la compagnie.

Relativement au *parlement* leurs fonctions sont de lui apporter les ordres du roi verbaux ou écrits, d'être chargés par la compagnie des messages & commissions dont on vient de parler, auprès du roi, d'entrer avec le procureur général toutes les fois qu'il y entre, de prendre la parole sur lui pour annoncer ou expliquer les requêtes, requêtes, conclusions, ou ordres du roi qu'il apporte; de faire la même chose en l'absence du procureur général, en se faisant accompagner par un substitut qui tient à la main les conclusions par écrit, s'il y en a; de faire la mercuriale alternativement avec le procureur général, droit néanmoins qui n'appartient qu'à l'ancien avocat général; d'introduire en la cour les maîtres des cérémonies lorsqu'ils viennent l'inviter de la part du roi aux *Te Deum* ou pompes funèbres, ou tous autres gentilshommes envoyés par le roi, ceux qui le sont par les princes; les officiers de police lorsqu'ils viennent rendre compte avant le carême de l'état de la police & de celui des provisions; ceux de la ville dans la même occasion & lorsqu'ils présentent chaque année de nouveaux consuls au serment, les mêmes officiers, & tous autres lorsqu'ils demandent à être entendus en la cour ou qu'ils sont mandés par elle; le bâtonier & anciens avocats lorsqu'il y a lieu de les entendre sur quelque fait qui concerne l'ordre des avocats; les procureurs de communauté dans des cas semblables, & généralement toute personne qui auroit à parler à la cour ou à recevoir des ordres d'elle. Et toutes les fois que les gens du roi introduisent ainsi quelqu'un auprès d'elle pour quelque cause que ce soit, ils y demeurent pour entendre ce qu'il dit ou ce que la cour lui dit, y prennent séance & prennent des conclusions s'il y a lieu, ou sur le champ, ou après avoir demandé à se retirer au parquet pour en conférer ou pour les rédiger par écrit, en cas que cette forme leur paroisse plus convenable.

Enfin les avocats généraux suivent le *parlement* dans les marches & cérémonies publiques, mais à quelque distance des derniers conseillers & avec un huissier en particulier; ils l'accompagnent aussi aux députations, & en se retirant après tous les députés, ils s'approchent du roi tous ensemble pour le saluer en leur particulier; lorsque la députation est venue pour complimenter le roi ils font alors un compliment particulier au roi, à la reine, & à chacun de ceux à qui les députés ont adressé celui de la compagnie; l'usage de ce compliment particulier a commencé sous Louis XIV. auparavant ils disoient seulement en s'approchant du roi, *Sire, ce sont vos gens*; mais aujourd'hui cet usage est établi, & les gens du roi de toutes les compagnies font pareils complimens à la suite de leurs députés.

Relativement au public la fonction des avocats généraux est d'affirmer tous à l'audience des grands rôles & de porter la parole dans toutes les causes qui y sont plaidées, sur quoi depuis long-tems on ne fait plus de distinction des causes sujettes à com-

munication & de celles qui ne le sont pas; c'est une maxime au palais que l'on n'interrompt point le roi quand il parle, c'est-à-dire qu'on n'interrompt point les gens lorsqu'ils portent la parole.

Les gens du roi sont aussi dans l'usage que lorsqu'un d'entr'eux porte la parole, soit dans une cause ou autre occasion, les autres se tiennent debout s'il est plus ancien qu'eux, & s'il est moins ancien ils se tiennent assis.

Aux grandes audiences les avocats généraux parlent un genou appuyé sur le banc où ils siègent.

C'est aussi une de leurs fonctions relativement au public d'affirmer par un d'entr'eux le vendredi matin à la grand-chambre, le mercredi & samedi à la grand-chambre & à la tournelle, & plaider de même toutes les causes à toutes ces audiences, d'affirmer par un d'entr'eux aux audiences de relevée pour requérir la communication des causes & y porter la parole lorsqu'elles sont de leur ministère, d'affirmer même aux audiences de sept heures en la grand-chambre lorsqu'ils sont avertis de s'y trouver pour des causes sujettes à communication, & à celles des chambres des enquêtes dans les mêmes cas, de tenir le parquet les matins après l'audience de la grand-chambre pour recevoir la communication des causes à plaider; ils recevoient autrefois ces communications en se promenant dans la grand-salle; mais depuis qu'on leur a fait construire un parquet, ils y reçoivent les communications.

Les avocats généraux y jugent aussi tous ensemble les conflits entre les chambres du *parlement*, ou chacun séparément & par forme d'avis, suivant l'ordonnance, les appels d'incompétence & de déni, de renvoi, les nullités de procédures, les affaires renvoyées par arrêt au parquet.

Enfin ils y reglent les conflits entre le *parlement* & la cour des aides conjointement avec les gens du roi de cette cour, lesquels à jour convenu se rendent au parquet du *parlement*, y prennent séance sur le même banc après eux, entendent ensemble avec eux le rapport qui se fait du conflit par un substitut de celle des deux cours où le conflit s'est formé, & jugent cependant comme à l'audience en opinant tout haut, les portes ouvertes, à la pluralité des voix des officiers des deux parquets réunis.

Relativement aux particuliers, les avocats généraux ont la fonction de requérir & de prendre communication de toutes leurs affaires sur les grands rôles, & de toutes celles sur les autres rôles où l'église, les communautés d'habitans, les corps laïcs ou ecclésiastiques, les mineurs non pourvus de tuteurs, le roi ou l'ordre public peuvent avoir intérêt, du-moins au fond; de requérir dans les causes communiquées ou non à l'encontre de tous particuliers, soit qu'ils soient ou ne soient pas parties dans la cause, sur le champ à l'audience, tout ce qui peut être du bien public, même leur decret ou emprisonnement s'il y a délit, amendes, aumônes, injonctions, défenses, ou autres peines & dispositions, rendre plainte & introduire demande pour suites, inscriptions de faux, réglemens, oppositions à arrêts, appels de sentences, & autres procédures qu'ils estiment de leur ministère.

Enfin par rapport au barreau il est des fonctions des avocats généraux de faire un discours aux avocats tous les ans le jour des ouvertures des audiences, de présider à la rédaction des comptes & à l'entretien de leur bibliothèque, de veiller à la discipline & à l'ordre du barreau dans tous les sièges du ressort du *parlement*, & de régler les contestations qui y surviennent, lorsque les parties s'adressent, comme elles font pour l'ordinaire en pareil cas, aux gens du roi du *parlement*.

Une fonction relative, en quelque sorte, au même

objet, c'est la discipline & l'ordre des facultés de Droit des universités du ressort, qui sont Paris, Reims, Orléans, Bourges, Angers & Poitiers, objet que les ordonnances ont remis spécialement au premier avocat général; ces facultés sont obligées de lui envoyer tous les trois mois le double du registre de leurs inscriptions & les lieutenans généraux des sièges, le procès-verbal de leurs descentes aux écoles de Droit, pour constater les noms & la résidence des étudiants sur ces registres & procès-verbaux.

Le premier avocat général vérifie le tems d'étude des licenciés qui viennent se présenter pour être avocats; il leur en délivre son certificat, s'ils le requièrent, pour le faire recevoir en un autre parlement; ou s'ils veulent être reçus au parlement de Paris, ils se font présenter à l'audience par un ancien avocat un jour de grand rôle, & le premier avocat général se leve & atteste que le licencié qui se présente a satisfait aux ordonnances, qu'ainsi il n'empêche qu'il plaise à la cour le recevoir au serment d'avocat, & il signe au dos des lettres de licence un vû qui contient le détail des inscriptions, interstices, ades & tems d'étude de Droit français.

Outre toutes ces fonctions il y a plusieurs objets sur lesquels les gens du roi ont un droit, inspection ou autorité spéciale en vertu de titres particuliers, comme la bibliothèque de saint Victor, celle de l'école de Médecine, le college Mazarin; ils ont part mis, avec les trois premiers présidens du parlement, de la chambre des comptes & de la cour des aides, à la fondation des ducs de Nevers pour marier des filles des terres qui appartenoient à la maison de Comazie, & trois des gens du roi assistent tous les ans, le jour de la S. Louis, au compte qui se rend de l'exécution de cette fondation aux grands Augustins, & y reçoivent chacun cinquante jetons d'argent, & quelques livres de bougie; le quatrième n'y assiste pas, parce que la troisième charge d'avocat général n'a été créée que depuis la fondation.

Les avocats généraux du parlement de Paris ont encore d'autres prérogatives, telles que le titre & les appointemens de conseillers d'état; ils jouissoient même autrefois de la séance au conseil, & Denis Talon, lorsqu'il quitta sa charge & fut fait conseiller d'état, prit séance au conseil du jour de sa réception d'avocat général; cependant cela ne se pratique plus, M<sup>rs</sup> d'Agneffeau & Gilbert s'étant mis à la queue du conseil.

Cependant les avocats généraux prétendent, à raison de ce titre de conseiller d'état, avoir hors de leurs fonctions, rang de conseillers d'honneur, & passer avant tous conseillers au parlement, & maîtres des requêtes, hors les marches & séances de la compagnie; ce qui fait qu'ils ne se trouvent ni au repas de la saint Martin chez le premier président, ni aux processions & cérémonies de leurs paroisses, ou autres où il y auroit des conseillers au parlement, maîtres des requêtes, ou même des conseillers d'état.

Lorsqu'ils sont dans leur hôtel ou qu'ils vont ailleurs qu'au palais ou en cour, ils sont toujours en smarre, comme le chancelier & le premier président.

*Procureur général du roi au parlement.* En parlant des avocats généraux, nous avons déjà touché quelque chose de certaines fonctions & prérogatives qui sont communes au procureur général; c'est pourquoi l'on n'ajoutera ici que ce qui lui est de propre.

L'office de ce magistrat a été établi à l'instar du procureur des empereurs romains, appelé *procurator Caesaris*, qui étoit chargé de veiller aux intérêts du prince & à ceux du public.

Les premiers tems de la monarchie, c'étoit quelque'un des grands du royaume, qui étoit commis pour faire cette fonction quand l'occasion s'en présentoit.

C'est ainsi que, suivant Gregoire de Tours sous Childeberr, un évêque étant accusé d'un crime d'état, on convoqua un parlement auquel assistèrent tous les évêques, le roi y présida, un ancien duc y faisoit la fonction de promoteur ou accusateur, ce qui revient à la fonction de procureur général.

Il est souvent parlé dans les *olim de gentes regis* . . . *gentibus domini regis multa proponenibus*, mais on n'entendoit pas toujours par-là un procureur & des avocats du roi qui fussent attachés au parlement. Lors qu'il étoit question de s'opposer ou de plaider pour le roi, c'étoit le plus souvent le prévôt de Paris ou les baillifs royaux qui portoient la parole, chacun dans les affaires de son territoire où le roi se trouvoit intéressé; on en trouve la preuve dans des arrêts de 1262, 1270, 1282 & 1295, où il est dit: *senescallo nostro pro nobis hoc negante ballivo nostro ex una parte*.

Dans le second registre *olim*, fol. 40. sous la date de 1277, il est fait mention du procureur du roi: *quis procurator domini regis in causâ quam dominus rex habet contra decanum & capitulum montis Falconis*; mais rien ne dénote que ce procureur du roi fut attaché au parlement, & il y a tout lieu de croire que c'étoit le procureur du roi de quelque bailliage ou sénéchaussée; & en effet, dans un autre arrêt de 1299, on voit que le procureur du roi de Normandie parla pour le roi: *audito procuratore nostro Normannia*. Il y avoit donc dès-lors des procureurs du roi dans les baillies & sénéchaussées, & ces procureurs du roi venoient au parlement pour y défendre, conjointement avec les baillifs ou sénéchal du lieu, les droits que le roi avoit dans les affaires de leur territoire. Philippe le Long supprima en 1319 les procureurs du roi, mais pour les pays de droit écrit seulement; & l'usage de faire parler les baillifs ou les procureurs du roi des baillies au parlement, subsistoit encore en 1345.

Il paroît sans doute assez extraordinaire que le roi n'eût pas dès le treizième siècle des officiers attachés au parlement, chargés singulièrement de défendre ses droits & intérêts, puisque le roi d'Angleterre y en avoit comme duc de Guenne, le comte de Flandres en avoit aussi. Un arrêt de 1283 fait mention du procureur du roi de Sicile, *procurator regis Sicilia*; mais pour le roi Philippe le Bel, on ne qualifie celui qui parla sinon en ces termes: *verum parte Philippi regis adjiciens pars regis*, &c.

Il y a lieu de croire que le roi avoit son procureur au parlement pour les affaires qui ne regardoient pas les baillies, telles que celles des pairs & des pairs, de baronage, de régle, &c. & que le procureur du roi au parlement employoit aussi son ministère dans les cas auxquels les baillifs ou procureurs du roi des baillies ne défendoient pas suffisamment le roi.

En 1312, Simon de Bucy étoit procureur général, *procuratore nostro*, dit le registre; c'est le même qui fut depuis premier président, & que l'on regarda comme le premier des premiers présidens.

Aux parlemens de 1312, 1313, 1314, 1317, 1318, & en 1333, le procureur du roi est toujours qualifié *procurator regis* ou *procurator noster*, lorsque la cour parle au nom du roi.

Mais dans des arrêts de 1325, 1338, 1344, 1352, 1356, 1377, 1386 & 1403, il est qualifié de procureur général; & dans le quatrième registre du dépôt, on trouve une commission du 7 Décembre 1338 où il est dit, à *procuratore nostro generali in hac parte*: voilà la première occasion où les procureurs du roi sont qualifiés de substitués du procureur général.

Il paroît donc certain qu'il y avoit un procureur du roi au parlement, depuis que les séances eurent été réglées par l'ordonnance de 1302, car il y en avoit en 1309, en 1311, & en 1312: on ne sait si ce ne seroit point le procureur du roi au parlement dont parlent les *olim* sous l'année 1314; il y est dit que pour



un jugement on convoqua le procureur & garde de la prévôté de Paris, *magister Guillelmus, procurator & custos praepositura*, ce qui pourroit naturellement s'appliquer à Guillaume de la Madeleine qui étoit constamment procureur du roi au *parlement* en 1319; & dans cette présupposition, le procureur du roi auroit été dès-lors garde de la prévôté de Paris pendant la vacance, comme il l'est depuis un tems immémorial; mais comme les prévôts de Paris ne se nommoient eux-mêmes alors que *gardes* de la prévôté, le terme *procurator* pourroit bien n'être ici qu'un synonyme de *custos*.

Ce qui est de certain c'est que l'ordonnance de 1319 annonce qu'il devoit y avoir alors un procureur du roi au *parlement*, puisque le roi y ordonne qu'il y ait en son *parlement*, qui ait cure de faire avancer & délivrer les *propres causes-le-roi*, & qu'il puisse être de son conseil avec les avocats. On trouve en effet que dans cette année Guillaume de la Madeleine faisoit la fonction de procureur du roi au *parlement*; c'est le premier qui soit connu pour avoir exercé cette fonction, ceux qui lui ont succédé en cette place sont tous connus; mais la première fois qu'il soit fait mention de *procureur général*, c'est dans l'ordonnance du mois de Décembre 1344, où il est parlé de cet officier sans le désigner par son nom, mais seulement par le titre de son office, *procuratore nostro generali praesente*: titre qui lui fut donné apparemment parce qu'alors il ne fut plus permis aux procureurs du roi des bailliages de parler au *parlement* pour le roi, ce qui rendit en effet celui du *parlement* procureur général; mais dans les registres du *parlement*, on ne lui donne uniformément ce titre que depuis 1437. Jusque-là il est presque toujours appelé *procureur du roi* simplement; l'ordonnance de 1344 & autres monumens de ce tems n'entendent même ordinairement par le terme de *procureurs généraux* que les procureurs des parties.

Le titre de *procureur général* peut aussi venir de ce que le procureur du roi au *parlement* avoit inspection dans toute l'étendue du royaume; il n'y avoit même point d'autre procureur du roi que lui à la chambre des comptes & à la chambre du trésor; il y alloit ou y envoyoit ses substituts.

Il n'y a qu'un seul procureur général au *parlement* de Paris, à la différence du *parlement* d'Aix où il y en a eu deux, depuis que ce *parlement* avoit été créé semestre; mais les deux charges ont été réunies en une en 1759. Il y en a pourtant eu deux au *parlement* de Paris en certaines occasions, mais c'étoient des grâces personnelles & des officiers extraordinaires dont les charges s'évanouissoient après leur mort.

On a vu à Paris, en certaines occasions, des procureurs généraux établis par commission, tels que Guillaume le Tur qui fut commis en 1417, pendant l'absence de Jean Aguenin; & du tems de la ligue, Jacques de la Guesle qui tenoit l'office de procureur général, ayant suivi le *parlement* à Tours, Pierre Pithou fut nommé général à Paris lors de la réduction de cette ville; & dans le même tems, Eustache de Mesigny exerçoit aussi cette fonction à Châlons-sur-Marne où il y avoit une partie du *parlement*.

Plusieurs d'entre les procureurs généraux ont été élevés aux premières dignités de la robe, tels que Jean Dauvet & Mathieu Meillé qui devinrent premiers présidens, & M. Dagueffeau qui devint chancelier de France.

Le procureur général représente la personne du roi au *parlement* & dans tout le ressort, à l'effet d'agir en son nom; car le roi ne plaide jamais en personne, mais par son procureur général.

Il ne prête serment qu'à la réception & non à la rentrée.

Il doit tenir la main à ce que la discipline établie par les ordonnances & réglemens, soit observée: c'est pourquoi il venoit autrefois de grand matin dans le parquet des huissiers où il avoit une place marquée; l'hiver, lorsqu'il n'étoit pas encore jour, il avoit sa lanterne en main, suivant la simplicité de ces tems, pour observer ceux qui entroient, & piquoit ceux qui arrivoient tard: il est encore resté de cet usage que c'est lui qui fait les mercuriales alternativement avec le premier avocat général.

Il est assis au milieu des avocats généraux, soit par dignité, soit pour être plus à portée de prendre leur conseil.

Lorsqu'ils délibèrent entr'eux au parquet de quelque affaire par écrit, & que le nombre des voix est égal, la sienne est prépondérante, enforte qu'il n'y a point de partage.

Les avocats généraux portent la parole pour lui, c'est-à-dire, à la décharge; ils ne sont cependant pas obligés de suivre son avis dans les affaires d'audience; & ils peuvent prendre des conclusions différentes de celles qu'il a prises.

Il arrive quelquefois qu'il porte lui-même la parole en cas d'absence ou autre empêchement du premier avocat général, & par préférence sur le second & le troisième, auxquels, à la vérité, il abandonne ordinairement cette fonction à cause de ses grandes occupations.

Comme la parole appartient naturellement aux avocats généraux, la plume appartient au procureur général; c'est-à-dire, que c'est lui qui fait toutes les réquisitions, demandes, plaintes ou dénonciations, qui se font par écrit au *parlement*.

C'est lui qui donne des conclusions par écrit dans toutes les affaires de grand criminel, & dans les affaires civiles appointées qui sont sujettes à communication.

Les ordres du roi pour le *parlement*, les lettres-patentes & closes, lui sont adressés, ainsi que les ordonnances, édits & déclarations. Il peut aussi-tôt entrer en la cour pour les apporter, & à cet effet, la porte du parquet qui donne dans la grand'chambre doit toujours être ouverte; il peut en tout tems interrompre le service pour apporter les ordres du roi, sur lesquels, suivant les ordonnances, le *parlement* doit délibérer toute affaire cessante.

Les ordonnances le chargent spécialement de veiller à ce que les évêques ne s'arrêtent à Paris que pour leurs affaires.

Pour l'aider dans ses fonctions au *parlement*, on lui a donné des substituts; il en avoit dès 1302, l'ordonnance de cette année en fait mention, *art. 10*; il les établissoit lui-même, mais ce n'étoit jamais qu'en cas d'absence; en 1533 & 1541, on les continua après la mort du procureur général. L'ordonnance d'Orléans & celle de Blois enjoint aux gens du roi d'en prendre le moins qu'ils pourront; celle de Moulins leur défend de rien prendre: les choses furent sur ce pié jusqu'à l'édit du 6 Juin 1586, par lequel ils furent créés en titre d'office; ils sont présentement au nombre de dix-huit.

Les procureurs du roi des bailliages & sénéchaussées, & autres juridictions du ressort, ne sont aussi proprement que ses substituts, & vis-à-vis de lui on ne les qualifie pas autrement; il leur donne les ordres convenables pour qu'ils aient à faire ce qui est de leur ministère.

Les procureurs généraux ne doivent point avoir de clercs ou secrétaires qui soient procureurs ou sollicitateurs de procès; il ne leur est pas permis des'absenter sans congé de la cour; ils doivent faire mettre à exécution les provisions, arrêts & appointemens de la cour; ils ne doivent former aucune demande en matière civile, ni accorder leur intervention ou adjonc-

tion à personne, qu'ils n'en aient délibéré avec les avocats généraux; ils doivent faire mettre les causes du roi les premières au rôle.

En matière criminelle, dès qu'ils ont vu les charges & informations, ils doivent sans délai donner leurs conclusions après l'arrêt ou jugement d'absolution; ils doivent nommer à l'accusé le délateur ou le dénonciateur s'ils en font requis, les ordonnances leur défendent non-seulement de donner des conseils contre le roi, mais même en général de plaider ni consulter pour les parties encore que le roi n'y eût pas d'intérêt; ils ne peuvent assister au jugement des procès civils ou criminels de leur siège; ils doivent informer des vie, mœurs & capacité des nouveaux pourvus qui sont reçus au *parlement*, & être présents à leur réception, tenir la main à la conservation & réunion du domaine du roi, empêcher que les vassaux & sujets ne soient opprimés par leurs seigneurs, qu'aucune levée de deniers ne soit faite sur le peuple sans commission; ils doivent avoir soin de la nourriture, entretenir & prompt expédition des prisonniers, & pour cet effet visiter souvent les prisons.

*Mercuriales*, sont des assemblées de toutes les chambres du *parlement*, dans lesquelles le premier avocat général & le procureur font alternativement un discours pour la réformation de la discipline de la compagnie en général, & spécialement pour la censure des défunts dans lesquels quelques magistrats pourroient être tombés.

On entend aussi quelquefois par *mercuriales* le discours même qui se fait dans ces assemblées.

Ces assemblées & discours ont été appelés *mercuriales*, parce qu'on les fait le mercredi.

On les appelloit aussi anciennement *quinzaines* ou *après-dînés*, parce que dans l'origine il se faisoit tous les quinze jours après-midi une assemblée de députés du *parlement*, auxquels le procureur général présentait un cahier de propositions pour la réformation de la discipline; les députés en conféroient ensemble, & ce qui leur paroissoit mériter attention étoit porté à l'assemblée des chambres.

Ces *mercuriales* furent ordonnées par Charles VIII. en 1493, & par Louis XII. en 1498.

Comme on trouva que ces assemblées qui se faisoient tous les quinze jours conformoient trop de tems, François I. par son ordonnance de 1539, art. 130, ordonna qu'elles se tiendroient de mois en mois sans y faire faute, & que par icelles seroient pleinement & entièrement déduites les fautes des officiers de ses cours, de quelque ordre ou qualité qu'ils fussent, & qu'il y seroit incontinent mis ordre par la cour, & que sa majesté en seroit avertie, & que les *mercuriales* & l'ordre mis sur icelles lui seroient envoyés tous les trois mois, & le procureur général fut chargé d'en faire la diligence.

Henri II. ordonna aussi en 1551 que les gens du roi seroient tenus de requérir contre ceux de la compagnie qui auroient fait quelque chose d'indigne de leur ministère.

L'ordonnance de Moulins diminua encore le nombre de ces assemblées; il fut ordonné par l'article 3, que pour obvier & pourvoir à toutes contraventions aux ordonnances, les *mercuriales* seroient tenues aux cours de *parlement* de trois mois en trois mois; il fut enjoint aux avocats & procureurs généraux de les promouvoir & d'en poursuivre le jugement, & de les envoyer incontinent au roi ou au chancelier, duquel soin les présidents du *parlement* furent chargés.

Enfin Henri III. aux états de Blois ordonna, article 144, que les *mercuriales* seroient reçues de six mois en six mois dans toutes les cours, & notamment dans les *parlements*, les premiers mercredis après la lecture des ordonnances, qui se fait après les fêtes de S. Martin & de pâques, Le Roi défend à ses cours

de vacquer à l'expédition d'autres affaires que les *mercuriales* n'aient été jugées, déclarant les jugemens qui auroient été donnés auparavant, nuls & de nul effet & valeur; il est enjoint aux avocats & procureurs généraux & à leurs substituts, sur peine de privation de leurs charges, de les promouvoir, & d'en poursuivre le jugement, & d'avertir promptement Sa Majesté de la retardation ou empêchement d'icelles.

Tel est ce dernier état des *mercuriales*, c'est-à-dire qu'elles ne se font plus que tous les six mois; le discours de l'avocat général ou du procureur, roule sur les devoirs de la magistrature, il observe en général quels sont les écueils que les magistrats ont à éviter; ce discours se fait à huis clos.

*Compétence*. Le *parlement* a toujours été le tribunal destiné à connoître des affaires majeures & des causes qui concernent l'état des grands du royaume.

Dans le tems qu'il étoit encore ambulatorie à la suite de nos rois, & qu'il formoit leur grand conseil, on y délibéroit de la paix & de la guerre, de la réformation des lois, du mariage des enfans de nos rois, du partage de leur succession entre leurs enfans, comme cela se pratiqua en 768 entre les deux fils de Pepin; en 806 sous Charlemagne, entre ses trois fils; en 813 lorsque le *parlement* fut assemblé à Aix pour faire passer la couronne à Louis le Debonnaire, & en 816 quand Louis le Debonnaire voulut partager ses états pour le partage qui se fit sous lui en 837; enfin pour celui qui fut fait entre Louis le Begue & Louis son cousin.

Philippe Auguste tint en 1190 un *parlement* pour statuer sur le gouvernement du royaume pendant le voyage qu'il se préparoit à faire à la Terre-sainte; ce fut dans ce même *parlement* que ce prince avec le congé & l'agrément de tous ses barons, accepta l'investiture *ab omnibus baronibus*, donna la tutelle de son fils & la garde du royaume à la reine sa mère.

Ce fut ce même *parlement* qui jugea les contestations qu'il y eut entre Philippe le Hardy & Charles, roi des deux Siciles, pour la succession d'Alphonse, comte de Poitiers.

Ce fut lui pareillement qui jugea en 1316 & 1328 la question de la succession à la couronne en faveur de Philippe le Long & Philippe de Valois, & le différend qu'il y eut entre Charles le Bel & Eudes, duc de Bourgogne, à cause de l'apanage de Philippe le Long, dont Eudes prétendoit que sa femme, fille de ce roi, devoit hériter.

Du tems du roi Jean, les princes, les prélats & la noblesse furent convoqués au *parlement* pour y délibérer sur les affaires les plus importantes de l'état.

Charles V. lui fit aussi l'honneur de le consulter quand il entreprit la guerre contre les Anglois, dont le succès lui fut si glorieux.

Ce fut encore le *parlement* qui rassembla & réunit les maisons d'Orléans & de Bourgogne, que les desordres du tems avoient divisées.

Cet illustre corps par la sagesse & l'équité de ses jugemens, a mérité de voir courber devant lui, les tiars & les couronnes, & d'être l'arbitre des plus grands princes de la terre. Les Innocents, les Frédéric, les rois de Castille & ceux de Portugal, les Ferdinand, les Maximiliens, les Philippe & les Richards ont soumis leur pourpre à la henné; & l'on a vu lui demander la justice, ceux qui la rendoient à plusieurs peuples, & qui ne voyoient au-dessus de leurs trônes que le tribunal de Dieu.

Les ducs & comtes d'Italie, sur lesquels nos rois s'étoient réservé toute souveraineté, ont été plusieurs fois mandés au *parlement* pour y rendre raison de leur département. Taffillon, duc de Bavière, fut obligé d'y venir pour se purger du crime de rébellion qu'on lui imposoit; on y jugea de même Bernard,



nard, roi d'Italie, & Carloman, pour rébellion eût tre son pere.

Dans des tems bien postérieurs, en 1536, se fut ce *parlement* qui décréta d'ajournement personnel l'empereur Charles-Quint.

Edmont rapporte qu'un pape ayant excommunié le comte de Toscanelle Formio, évêque du Port, le pape fit porter au *parlement* son procès-verbal de ce qu'il avoit fait.

Les rois étrangers y ont quelquefois envoyé leurs accords & contrats pour y être homologués; & les rois de France eux-mêmes y ont plusieurs fois perdu leur cause quand elle n'a pas paru bien fondée.

Enfin le *parlement* a toujours connu des affaires les plus importantes.

Il connoit seul des causes qui concernent l'état & la personne des pairs, comme on le dira ci-après en parlant du *parlement* considéré comme cour des pairs.

Lui seul a la connoissance des matieres de régle dans toute l'étendue du royaume.

Il connoit en premiere instance de certaines matieres, dont la connoissance lui a été réservée privativement à tous autres juges.

Il connoit aussi de tems immémorial du bien ou mal jugé des sentences dont l'appel est porté devant lui.

Cette voie étoit usitée dès le tems de la premiere race; on prenoit quelquefois la voie de la plainte, ou prise à partie contre le juge; quelquefois on demandoit à fausser le jugement, c'est-à-dire à prouver qu'il étoit faux, & que les premiers juges avoient mal jugé; mais on se servoit aussi quelquefois du terme d'*appelation* pour exprimer ces procédures, comme il paroît au quatrieme registre *olim*, fol. 107, où il est dit, *à quo judicaco tanquam falso & pravo ad parlamentum nostrum appellavit*; ce fut ainsi qu'en 1224, il est dit que la comtesse de Flandre *appellavit ad curiam regis*; les *olim* sont pleins d'exemples de semblables appellations verbales & autres.

Il est vrai que ces appels ne furent pas d'abord portés en si grand nombre au *parlement*, parce que la manie des hauts seigneurs étoit de s'opposer par des violences à ce que l'on appellât de leurs juges au *parlement*.

On défendit en 1218 au comte d'Angoulême de mettre aucun empêchement à ceux qui voudroient venir au *parlement* pour se plaindre de lui.

Le roi d'Angleterre, comme duc d'Aquitaine, faisoit pendre les notaires qui en avoient dressé les actes; il exerçoit des cruautés inouïes contre ceux qui les avoient interjetés; un manifeste de Philippe le Bel, qui est à la fin des *olim*, dit qu'on ne se contentoit pas de les enfermer dans d'étroites prisons, & de mettre leurs maisons au pillage, on les dépouilloit de leurs biens, on les banissoit du pays, on les pendoit même pour la plupart; quelques-uns furent déchirés en quatre parts, & leurs membres jetés à l'eau.

Les seigneurs ecclésiastiques n'étoient pas plus doux que les laïcs; un évêque de Laon entr'autres dépouilloit de leurs biens les vassaux, qui appelloient au *parlement*; un abbé de Tullies, les emprisonnoit & mutiloit; & parce qu'un homme condamné par ses juges à perdre la main gauche, en avoit appelé au *parlement*, il lui fit couper la main droite; l'abbé fut condamné en 4000 liv. d'amende; l'évêque eut des défenses de récidiver, avec injonction au duc de Bretagne d'y tenir la main.

Le roi d'Angleterre ayant refusé de comparoître, son duché de Guienne fut confisqué.

Il y a d'autres arrêts semblables contre le comte de Bretagne, celui de Flandres & le duc de Bourgogne.

Tome XII.

*Grand Chambre.* Avant que le *parlement* eût été rendu sédentaire à Paris, toute la compagnie s'assembloit dans une même chambre, que l'on appelloit la *chambre du parlement*, ou la *chambre des plaids*; *camera placitorum*.

Quelques-uns ont écrit qu'elle s'appelloit aussi la *chambre des prélatz*, ce qui pourroit être venu de ce que l'Assemblée étoit principalement composée d'évêques, abbés, & autres ecclésiastiques qu'on appelloit tous d'un nom commun les *prélats*.

Mais il paroît que c'est par une méprise du premier copiste, qui a lu *prælatorum* pour *placitorum*; que cette opinion a pris cours; car la *grand chambre* n'a jamais eu ce nom; tous les monumens du tems l'appellent *camera placitorum*, *chambre des plaids*, & c'est-à-dire du *plaidoyer*; elle est ainsi appelée dans le quatrieme registre *olim*, fol. 344; & dans l'ordonnance de Philippe le Bel en 1291.

M. de la Rochetavia cite une ordonnance de Philippe le Hardi en 1275, qui fait mention à ce qu'il prétend, de la chambre des prélatz; mais cette ordonnance ne se trouve point; elle n'est point dans le recueil des ordonnances imprimées au Louvre.

Cette chambre fut dans la suite surnommée la *grand chambre du parlement*, soit parce que l'on y traitoit les plus grandes affaires, soit parce qu'elle étoit composée des plus grands personages, tels que les princes, pairs, prélats, ducs, comtes, barons, les officiers de la couronne, le chancelier & autres; & aussi pour la distinguer des chambres des enquêtes & requêtes, & de celles des requêtes qui furent établies peu de tems après que le *parlement* eut été rendu sédentaire.

Elle fut aussi appelée la *chambre du plaidoyer*, parce que c'étoit la seule chambre du *parlement* où on plaïdât; comme elle est encore désignée principalement pour les affaires d'audiences.

On l'a aussi appelée la *grand'voïe*.

Enfin le vulgaire lui a encore donné le nom de *chambre dorée*, depuis qu'elle eut été réparée par le roi Louis XII. lequel y fit faire le plafond orné de chandeliers dorés, que l'on y voit encore présentement; le tableau du crucifix est d'Albert Dürer, & le tableau qui est au-dessous représente Charles VI. habillé comme sont aujourd'hui les présidens à mortier.

La décoration du surplus de cette chambre a été faite de ce regne en 1722. Les présidens & conseillers de la *grand chambre* commencerent le 3 Août à s'assembler en la salle de S. Louis pendant que l'on travailloit à ces ouvrages.

C'est en la *grand chambre* que le Roi tient son lit de justice, & que le chancelier, les princes & les pairs laïcs & ecclésiastiques viennent siéger quand bon leur semble.

C'est aussi dans cette chambre que les conseillers d'honneur ont séance, ainsi que les maîtres des requêtes, au nombre de quatre seulement.

La *grand chambre* étoit autrefois seule compétente pour connoître des crimes; la chambre de la tournelle, qui fut instituée pour la soulager, ne connoissoit que des causes criminelles, & non des crimes; ce ne fut qu'en 1515 qu'elle fut rendue capable de la connoissance des crimes; aussi du tems que le *parlement* étoit à Poitiers, il se trouve un règlement rapporté par Pasquier, dans ses recherches, contenant entr'autres choses, qu'en la tournelle fe vuideroient les causes criminelles, à la charge toutefois que si en définitive, il falloit juger d'aucun crime qui emportât peine capitale, que le jugement s'en feroit en la *grand chambre*.

Les ecclésiastiques, les nobles, les magistrats de cours supérieures, & officiers des sièges ressortissans nuement en la cour, ont conservé le droit d'être jus

gés à la grand'chambre, lorsqu'ils sont prévenus de quelques crimes; c'est à la grand'chambre seule qu'il appartient de déterminer quels procès doivent être ainsi jugés.

La présentation de toutes lettres de grace, pardon & abolition appartient à la grand'chambre, encore que le procès soit pendant en la tournelle ou aux enquêtes.

C'est en la grand'chambre que l'on plaide les requêtes civiles, même contre des arrêts de latour-nelle.

Les partages qui se font en la grand'chambre en matière civile, se jugent en la première des enquêtes; & en matière criminelle, ils se jugent en la tournelle; les partages de la tournelle vont en la grand'chambre; ceux des enquêtes vont d'une chambre à l'autre; & s'il y a partage dans ces chambres, on va à la grand'chambre; & s'il y avoit encore partage, en ce cas l'affaire est portée aux chambres assemblées où l'arrêt passe à une seule voix, quoique dans les autres chambres il faille que l'avis passe de deux voix en matière civile pour départager.

La grand'chambre connoît seule des déclarations ordinaires données en exécution des édits, & qui sont scellées en cire jaune.

Elle donne la loi aux officiers du *parlement* qui poursuivent leur réception, & juge seule les informations de leur vie & mœurs, aussi-bien que celles des officiers des sièges de son ressort dont elle envoie l'examen dans les chambres des enquêtes, & en reçoit le ferment après que le président de la chambre des enquêtes ou le récipiendaire a été renvoyé, & les rapporteurs sont venus certifier qu'il a été trouvé capable.

Elle connoît de toutes les lettres accordées par le roi à des particuliers scellées en cire jaune, à la réserve des dispenses d'âge ou de parenté, accordées à ceux qui veulent être reçus en des charges du *parlement*; & depuis quelques années, des lettres de présidents, maîtres des requêtes ou conseillers honoraires ont été portées à l'assemblée de toutes les chambres, lorsqu'elles ont été accordées avant les 20 ans de service.

*Audiences de la grand'chambre, rôles des bailliages & sénéchaussées, & autres rôles.* Les rôles des bailliages, appelés anciennement *jours ou tems* des baillies, *dies senescallorum & bailivorum*, sont des listes en parchemin des causes de chaque bailliage ou sénéchaussée royale, que l'on plaide au *parlement* pendant un certain tems de l'année & à certains jours.

L'usage de faire des rôles pour les causes de chaque bailliage & sénéchaussée est fort ancien, il faut qu'il ait commencé presqu'aussi-tôt que le *parlement* eut été rendu sédentaire à Paris; ce qui remonte jusqu'au tems de S. Louis.

En effet, dans l'ordonnance de Philippe le Bel faite après la Toussaint 1291, il en est parlé comme d'un usage qui étoit déjà établi: les sénéchaux & baillis, dit l'art. 7, seront payés de leurs gages à raison des journées qu'ils auront employées à aller & revenir dans leurs baillies aux comptes, & à aller & venir aux *parlements* où ils resteront tant que le tems de leur baillie durera, ou tant qu'ils y seront retenus.

Ce même prince, par son ordonnance du 23 Mars 1302, régle que les causes des prélats & autres ecclésiastiques, celles des barons & autres sujets seroient expédiées promptement dans l'ordre de leurs bailliages ou sénéchaussées, *secundum dies senescallorum & bailivorum*, sans prorogation, à moins que ce ne fût pour juste cause & du mandement spécial du roi; que si, par rapport à l'affluence des affaires, quelque prélat ou baron ne pouvoit pas être expédié promp-

tement, la cour leur assigneroit un jour pour être ouïs.

Philippe V. dit le Long fit deux ordonnances, qui contiennent quelques dispositions concernant les rôles des bailliages.

La première est celle du 17 Novembre 1318.

Elle ordonne 1° que tous ceux qui auront affaire au *parlement*, se présenteront dans le premier ou au plus tard dans le second jour de leur baillie ou sénéchaussée, avant que le siege du *parlement* soit levé, qu'autrement ils seront tenus pour défaillans.

2°. Que toutes causes, fût-ce de pair ou baron, seront délivrées selon l'ordre des présentations, à moins que ce ne fût la cause de quelqu'un qui seroit absent pour le profit commun, qu'en ce cas la cause seroit remise au prochain *parlement*; ou bien qu'il fût question de causes du domaine de pairies ou baronies que l'on renferroit à plaider en présence du roi.

3°. Que l'on ne commencera point à plaider les causes d'un bailliage ou sénéchaussée, que toutes celles de l'autre ne soient jugées & les arrêts prononcés.

La seconde ordonnance où Philippe le Long parle des rôles, est celle du mois de Décembre 1320: l'art. 3. ordonne que les sénéchaux, baillis & procureurs du roi, qui ont accoutumé de venir en *parlement*, viendront trois jours au plus avant la journée de leurs présentations, & qu'ils se présenteront aussitôt qu'ils seront arrivés; que le *parlement* commettra un clerc & un laïc dudit *parlement*, lesquels, avec un des maîtres des comptes & le trésorier du roi, entendront en certain lieu les relations de ces sénéchaux, baillis & procureurs sur les causes & faits qui touchent & peuvent toucher le roi; que si ces officiers rapportent certaines choses qui ne méritent pas d'être entendues, on leur dira de les souffrir; qu'à l'égard des autres, les commissaires les publieront & les feront ouïr & juger en *parlement*. Voilà sans doute l'origine des rôles des bailliages qui se publient à la barre de la cour, lesquels, comme on voit, étoient alors faits pour les commissaires nommés pour ouïr le rapport des baillis & sénéchaux.

Les rôles des provinces se plaident les lundis & mardis; depuis la S. Martin jusqu'à l'Assomption, il y en a neuf différens, savoir ceux de Vermandois, Amiens & Senlis, qui doivent finir à la Chandeleur; celui de Paris, qui comprend les appels des requêtes du palais, ainsi que ceux du châtelet; viennent ensuite les rôles de Champagne & Brie, celui de Poitou, celui de Chartres & celui d'Angoumois.

Les jeudis est le rôle des appels comme d'abus, & requêtes civiles.

On a aussi établi des audiences à huis clos les mercredis & samedis pour les oppositions aux enregistrements de lettres-patentes, exécution d'arrêts, appels en matière de police, oppositions aux mariages, &c.

Depuis cent ans au plus, il a été établi un rôle pour les causes de séparation, & pour servir de supplément à celui des jeudis.

Après l'Assomption, le rôle des jeudis, & ceux des mercredis & samedis continuent; mais il se fait un rôle d'entre les deux Notre-Dames, composé de quelques causes importantes & pressées, qui se plaident les lundis, mardis & jeudis: ces dernières audiences sont aussi à huis clos, & dans les bas sièges: cependant depuis quelques années on y reçoit des avocats au serment, comme aux grandes audiences.

Les grandes audiences qui sont celles des lundis, mardis & jeudis matin se tiennent sur les hauts sièges, les présides y portent leurs fourrures & mortiers depuis la rentrée jusqu'à l'Annonciation, & ensuite la robe rouge sans fourrure & le bonnet sans mortier,



Aux audiences qui se tiennent sur les bas sieges, ils sont en robes noires.

Outre ces audiences du matin, il y en a deux par semaine de relevée, les mardi & vendredi, qui se tiennent sur les hauts sieges, mais en robes noires, où se plaide un rôle exprès.

Il est d'usage que le président qui la tient fait rappeler le vendredi des mémoires & placets à sa disposition, ou du rôle fait par le premier président.

La première & la dernière des audiences de relevée sont tenues par le premier président, le second tient toutes les autres.

L'audience de relevée se tient depuis trois heures jusqu'à cinq; & avant la Chandeleur à deux heures jusqu'à quatre, à cause du meurtre du président Minard, arrivé en sortant de cette audience qui finissoit en tout tems à cinq heures, ce qui a fait nommer l'audience de relevée qui finit à quatre heures, *audience à la minarde*.

Les causes qui ne peuvent être plaidées sur les rôles des baillages, celui des jeudis & celui de relevée, demeurent appointées, à-moins que le premier président ne les replace sur un autre rôle; mais celles des rôles des mercredi, vendredi & samedi ne demeurent pas appointées.

Les audiences du matin durent depuis huit heures & demie jusqu'à dix; en carême, elle ne finissent qu'à onze, parce qu'on alloit autrefois au sermon entre les deux audiences.

Elles sont précédées du rapport des procès depuis fix jusqu'à sept, & d'une audience depuis sept pour les causes sommaires & d'instruction, ce qui dure jusqu'à ce que la cour aille à la buvette.

C'est ordinairement entre les deux audiences du matin que se fait l'apport des lettres-patentes par les gens du roi, requêtes & requisiions de leur part, jugement des informations de vie & mœurs, réception de pairs & d'officiers, audition d'officiers mandés ou du maître des cérémonies ou autres personnes, celle des paranympes & autres complimens, le serment des consuls, administrateurs d'hôpitaux, &c.

Le service des audiences de la grand-chambre est tellement respectable qu'il ne doit se tenir aucune audience en aucun tribunal qu'à l'heure où elle finit, ce qui fait que les audiences des enquêtes & requêtes ne commencent qu'à dix heures; celles du châtelet, même celles du grand-conseil, cour des aides & autres tribunaux ne commencent pour la plaidoirie qu'après dix heures, & n'ont auparavant que des expéditions d'instructions & procédures qui se font par les procureurs, ce qui du-moins est de droit & s'observe encore assez pour que l'on puisse reconnoître la raison & l'objet de ces usages.

A dix heures sont les assemblées de chambres, & quelquefois le rapport des procès; cet usage qui est très-récemment introduit depuis que les heures des repas ont changé.

Les rapports se font de grand ou de petit commissaire; mais cette dernière forme de rapport n'est point en usage en la grand-chambre.

Tous les mois, & même quelquefois plus souvent lorsque le cas le requiert, le premier ou le second président & sept conseillers de la grand-chambre vont à la table de marbre tenir l'audience au souverain avec quatre officiers du siege, qui restent du nombre des juges.

Le plus ancien des présidens à mortier & deux conseillers de la grand-chambre tiennent la chambre de la marée. *Voyez ci-devant CHAMBRE DE LA MARÉE.*

Le parlement vaque depuis le 7 Septembre jusqu'au lendemain de la S. Martin, si l'on en excepte la chambre des vacations, dont il sera parlé ci-après.

La rentrée se fait le lendemain de la S. Martin

*Tom. XII.*

12 Novembre, auquel jour MM. les présidens sont en robes rouges & fourrures tenant leur mortier, MM. les conseillers en robes rouges & chaperons fourrés, & MM. les gens du roi, vêtus de même que les conseillers.

Après avoir assisté à la messe solennelle du S. Esprit, que la communauté des avocats & procureurs fait dire dans la grand-salle en la chapelle de S. Nicolas, laquelle messe est ordinairement célébrée par quelque prélat; le célébrant prend ce jour séance au parlement, & après les complimens accoutumés, M. le premier président reçoit les sermens des avocats & procureurs.

L'ouverture des grandes audiences se fait à la grand-chambre le premier lundi d'après la semaine franche de la S. Martin par un discours que M. le premier président, & un de MM. les avocats généraux font aux avocats & aux procureurs; après ces discours, on appelle la première cause du rôle de Vermandois.

Le mercredi ou vendredi suivant se font les mercuriales, ainsi qu'on l'a expliqué ci-devant.

*Chambre de droit écrit ou auditoire de droit écrit*, appelée aussi la langue de droit écrit ou qui se gouverne par le droit écrit, chambre de la langue doc ou de Langue-doc, & enfin requêtes de la Languedoc, étoit une chambre ou division du parlement composée d'un certain nombre de membres du parlement qui étoient commis pour juger les affaires desdits pays de droit écrit; elle fut établie en 1291, lorsque le roi cessa d'envoyer des députés du parlement de Paris à Toulouse pour y tenir un parlement, & que ce parlement de Toulouse fut supprimé & réuni à celui de la Languedoc, c'est-à-dire au parlement de Paris.

L'établissement de cette chambre se trouve dans l'ordonnance de Philippe le Bel donnée après la Toussaint 1291; elle porte que pour entendre & expédier les causes & requêtes des fénéchaussées & pays qui suivent le droit écrit, il y aura quatre ou cinq personnes du conseil qui siégeront les vendredis, samedis & dimanches, & autres jours qu'ils trouveront à propos; Philippe le Bel comment à cette occupation le chantre de Bayeux, Mr. Jean de la Ferté, Guy, Camelin, & M<sup>e</sup> Geoffroi de Villebraine, & pour notaire le doyen de Gerberie.

Telle est l'origine de l'interprète de la cour, qui a encore sa place marquée à l'entrée du parquet de la grand-chambre, à droite en entrant; sa fonction ordinaire étoit d'expliquer les enquêtes, titres & pièces qui venoient des pays de droit écrit, & qui étoient écrites en langage du pays, que beaucoup des membres du parlement pouvoient ne pas entendre.

L'ordonnance de 1296 fait mention de ceux qui étoient établis par les présidens, à ouïr la langue qui se gouverne par droit écrit, & de ceux qui entendoient les requêtes; & dans un autre article il est parlé de la distribution que les présidens faisoient des résidens ou conseillers dans les différentes chambres qu'ils retiendroient les uns en la grand-chambre, enverroient les autres au droit écrit, les autres aux requêtes communes.

L'article 19. dit qu'à ouïr la langue qui se gouverne par droit écrit trois seront élus par les présidens, savoir deux clercs très-bien lettrés, & un laï spécialement pour les causes de sang, c'est-à-dire les affaires criminelles; ils avoient deux notaires & un signet dont ils signaient leurs expéditions, & le chancelier étoit tenu de les sceller.

L'exercice de cette chambre dut cesser en 1302, lorsque le roi établit un nouveau parlement à Toulouse.

Cependant Pasquier fait mention d'une ordonnance de 1304 ou 1305, où l'on distingue encore les en-

quêtes de la languedoc des enquêtes de la langue françoise; qu'aux enquêtes de la languedoc seroit le prieur de saint Martin, & jusqu'à cinq.

Il est encore dit que celui qui portera le grand scel du roi ordonnera d'envoyer aux enquêtes, tant de la languedoc que de la langue françoise, des notaires, selon ce qui paroitra nécessaire pour l'expédition.

Mais cette ordonnance ne se trouve dans aucun dépôt public.

*Chambre du conseil.* Le parlement ayant été rendu semestre par Henri II. en 1554, ce qui dura jusqu'en 1557, lorsqu'on remit les choses en leur premier état, comme le nombre des présidens & conseillers avoit été beaucoup multiplié, on forma une chambre du conseil souverain où se vuideroient les instances de la grand-chambre appointées au conseil, les présidens de l'un & l'autre semestre présidoient indifféremment en la grand-chambre ou à celle du conseil; mais celle-ci fut supprimée lorsque le nombre des officiers eut été diminué peu-à-peu par mort & réduit à l'ancien nombre.

*Tournelle criminelle,* qu'on appelle aussi *tournelle* simplement, est une des chambres du parlement destinée à juger les affaires criminelles.

Quelques-uns croyent qu'elle a été nommée *tournelle* de ce que les conseillers de la grand-chambre & des enquêtes y passent chacun à leur tour; mais la vérité est qu'elle a pris ce nom de ce que les juges qui composent cette chambre tenoient leur séance dans une tour du palais, que l'on appelloit alors la *tournelle*; il y a lieu de croire que c'est celle où est présentement la buvette de la grand-chambre.

Cette tournelle ou tour ser voit dès 1344 aux officiers de la cour à faire certaines expéditions tandis que l'on étoit au conseil en la grand-chambre. L'ordonnance de Philippe de Valois du 11 Mars 1341, voulant que le secret de la cour soit mieux gardé, ordonne qu'il ne demeure au conseil que les seigneurs & le greffier, & que tous les autres aillent pendant ce tems-là besogner en la tournelle; mais on ne voit point que cette chambre servit à juger les affaires criminelles.

Du tems des registres *olim* qui commencent en 1254, & finissent en 1318, quoiqu'il y eût déjà un greffier criminel, il n'y avoit que la même chambre pour juger le civil & le criminel que l'on appelloit la *chambre du parlement*, & que l'on a depuis appelée la *grand-chambre*; le greffier criminel tenoit la plume quand le jugement tendoit à effusion de sang; il avoit depuis 1312 son registre à part. Sous Charles VI. & Charles VII. la grand-chambre introduisit l'usage de faire juger certaines affaires civiles, & le petit criminel par quelques-uns de ses membres, dans une chambre que les registres appellent la *petite chambre de derrière la grand-chambre*, c'est ce qui a fait naître depuis sous François I. l'établissement fixe de la tournelle criminelle; mais jusqu'à l'an 1515 on ne jugeoit à mort qu'en la grand-chambre, la chambre des vacations ne jugeoit elle-même à mort que parce qu'elle prenoit des lettres *ad hoc*, & elle n'en prend encore que pour cela seul.

Pendant long-tems il n'y eut point de chambre particulière pour les affaires criminelles, on prenoit un certain nombre de conseillers de la grand-chambre & des enquêtes pour juger les procès criminels en la chambre de la tournelle, laquelle n'étoit point alors ordinaire; elle ne fut établie en titre de chambre particulière qu'en 1436, après la réunion du parlement de Poitiers. En effet Bouteillier qui vivoit sous le regne de Charles VI. & qui fit son testament en 1402. ne fait point mention de la tournelle dans sa femme rurale.

Mais elle étoit déjà établie en 1446; en effet Char-

les VII. dans son ordonnance du 28 Octobre de lad. année, *article 10.* ordonne que le greffier de la cour portera ou enverra les requêtes criminelles en la tournelle criminelle ou au greffier criminel, pour être par icelle chambre & greffier répondues & expédiées.

Ce n'étoit pas seulement l'instruction qui y étoit renvoyée, car l'*article 13.* de la même ordonnance parle des procès que l'on y jugeoit.

L'ordonnance qu'il fit au mois d'Avril 1453 ordonne, *article 23.* qu'à la tournelle criminelle soient expédiés les procès criminels le plus brièvement & diligemment que faire se pourra; mais que si en définitif il convenoit juger d'aucun crime qui emportât peine capitale, le jugement seroit fait en la grand-chambre, & que pendant que le jugement du cas criminel se fera en la grand-chambre, que l'un des présidens & les conseillers clercs aillent en une autre chambre pour travailler aux autres procès & affaires du parlement.

L'*article 2.* de l'ordonnance de Charles VIII. du mois de Juillet 1493, veut que tous les conseillers de la grand-chambre assistent aux plaidoieries, excepté ceux qui seront ordonnés pour être de la tournelle.

L'*article 90.* enjoit aux présidens & conseillers qui doivent tenir la tournelle, d'y résider & vaquer diligemment.

L'ordonnance du mois d'Avril 1515, qui rendit la tournelle criminelle ordinaire, nous apprend que cette chambre n'avoit coutume de tenir que les jours de plaidoierie, & qu'avant cette ordonnance il n'étoit pas d'usage, pendant la durée du parlement, de juger à la tournelle personne à mort quoiqu'il y eût dans cette chambre deux présidens & douze conseillers laïcs, dont huit étoient de la grand-chambre, & quatre des enquêtes, tandis qu'en la grand-chambre tous procès criminels étoient jugés par un président & neuf conseillers.

La tournelle ne jugeoit donc alors que les affaires de petit criminel, & lorsque les conclusions tendoient à mort, le procès étoit porté en la grand-chambre.

Mais comme celle-ci étoit surchargée d'affaires, & qu'elle ne pouvoit vaquer assez promptement à l'expédition des criminels & prisonniers, dont quelques-uns même étoient échappés; François I. par son ordonnance du mois d'Avril 1515, ordonna que dorénavant le parlement séant, les présidens & conseillers qui seroient ordonnés pour tenir la tournelle criminelle dès qu'ils entreroient en la cour s'en iroient en ladite tournelle, ainsi que faisoient ceux des enquêtes sans s'arrêter en la grand-chambre, & qu'ils vaqueroient & entendoient diligemment au jugement & expédition des procès criminels, soit de peine de mort ou autre peine corporelle, en expédiant premierement les prisonniers enfermés, & ayant égard aux cas qui pour le bien de la justice requierent prompt expédition, & que les arrêts & jugemens qui y seront faits & donnés dans ces matières auront la même autorité ou vertu que s'ils étoient donnés & faits en la grand-chambre du parlement, sans qu'en ladite tournelle ils puissent expédier aucunes matières civiles, soit requêtes ou expéditions, à moins que cela n'eût été ainsi en la grand-chambre; & que pour les autres matières criminelles elles seront expédiées & jugées, tant en plaidoieries qu'autrement, en la grand-chambre & en la tournelle, ainsi qu'il avoit été par le passé, pourvu toutefois que s'il étoit question de cléricature ou d'immunité au jugement desquels ont accoutumé d'être les conseillers clercs, & aussi de crimes de gentilshommes, ou d'autres personnalités d'état, leur procès soit rapporté en la grand-chambre.



L'ordonnance d'Henri II. du mois de Mars 1549, défend aux conseillers des enquêtes députés à la tournelle, d'aller pendant ce tems en la chambre dont ils sont ordinairement, sous couleur de rapporter quelque requête; elle défend aux présidens de les recevoir, & à ses conseillers d'assister ailleurs, sur peine de privation de leur office, à moins que pour quelque bonne & raisonnable cause, il fût ordonné par la cour qu'ils assisteroient au jugement & expédition de quelque procès en autre chambre que celle pour laquelle ils seroient ordonnés, députant d'autres conseillers pour servir en leur lieu, dont le greffier fera registre de la permission & ordonnance de la cour.

Cette ordonnance veut aussi que tous arrêts & jugemens donnés en la chambre criminelle, dite de la tournelle, en matière civile & civilement intentée, soient déclarés nuls, & que les parties en puissent appeller; mais dans ces matières civiles le roi déclare qu'il n'entend pas comprendre les procès criminellement & extraordinairement faits & intentés, lesquels quoique les parties aient été reçues en procès ordinaire, s'instruiront & se videront en la chambre criminelle, préférant toutefois à l'expédition les procès des condamnés à mort ou peine corporelle, même ceux où il n'y a que le procureur général partie, & qui sont au pain du roi.

Charles IX. voulant régler les différends qu'il y avoit dans les cours pour la connoissance des causes & procès criminels des gens d'église nobles & officiers, par son ordonnance faite à Moulins en 1566, *article 38.* ordonna que ces procès introduits en première instance au parlement, seront jugés en la grand'chambre, si faire se peut & si les accusés le requierent; qu'autrement & sans ladite requisiion, ils se pourront instruire & juger en la chambre de la tournelle, à laquelle il est dit que les instructions seront renvoyées par la grand'chambre, si pour les empêchemens & occupations de celle-ci ces instructions ne peuvent être faites promptement & commodément en la tournelle.

L'ordonnance veut néanmoins qu'au jugement de ces procès criminels qui seront faits en la grand'chambre assistent les présidens & conseillers de la grand'chambre, les conseillers des enquêtes n'y font point admis.

Enfin quant aux procès instruits ou jugés en première instance hors des cours contre les personnes de la qualité exprimée par cet article, l'ordonnance décide que les appellations interjetées des instructions se pourront juger en la tournelle, nonobstant le débat des parties; pareillement les appellations des jugemens définitifs, à moins que les personnes condamnées ne demandent d'être jugées en la grand'chambre, auquel cas il y sera procédé comme il est dit d'abord par cet article.

Cet ordre établi pour le service de la tournelle n'a point été changé depuis, l'ordonnance de Blois n'a fait que le confirmer en ordonnant, *article 139.* que les conseillers, tant de la grand'chambre que des enquêtes des parlemens, qui seront destinés pour le service de la tournelle, vaqueront diligemment à l'expédition des prisonniers & jugemens des procès criminels, sans fe distraire à autres affaires, suivant les anciennes ordonnances & réglemens des parlemens.

Cette ordonnance donne seulement un pouvoir un peu plus étendu aux conseillers de grand'chambre sortant de la tournelle, qu'à ceux des enquêtes: en effet, *l'article 140.* veut que les conseillers des enquêtes, après avoir fait leur service à la tournelle, soient tenus de remettre au greffe, trois jours après pour le plus tard, tous procès criminels qui leur auront été distribués, sur peine de privation de leurs

gages pour les jours qu'ils auront été en demeure de le faire; & quant aux conseillers de la grand'chambre, il est dit que les présidens leur pourront laisser tel desd. procès qu'ils aviseront, s'ils voient que pour l'expédition & bien de la justice il y ait lieu de le faire, dont il sera fait registre au greffe de la cour.

Les présidens & conseillers de la tournelle vont tenir la séance aux prisons de la conciergerie & au parc-civil du châtelet quatre fois l'année; savoir, la surveillance de Noël, le mardi de la semaine-sainte, la surveillance de la Pentecôte, & la veille de l'Assomption.

*Tournelle civile.* Chambre du parlement qui a été établie de tems-en-tems pour l'expédition des affaires d'audience auxquelles la grand'chambre ne pouvoit suffire.

Elle fut établie pour la première fois par une déclaration du 18 Avril 1667, composée d'un président & d'un certain nombre de conseillers, tant de la grand'chambre que des enquêtes, pour tenir la séance les lundis, mercredis, jeudis & samedis, & connoître & juger toutes les causes de la somme & valeur de 1000 l. & de 50 l. de rente & au-dessous.

Cette déclaration fut enregistrée le 20 deldits mois & an.

Comme l'établissement de cette chambre n'étoit que provisionnel, & qu'il parut utile par une déclaration du 11 Août 1669, qui fut enregistrée le 13, le roi étant en son lit de justice; il fut créé pour une année seulement une chambre appelée *tournelle civile*, pour commencer au lendemain de saint Martin, lors prochain, composée de trois & quatre présidens du parlement, qui y serviroient chacun de six mois alternativement de six conseillers de la grand'chambre, qui changeoient de trois en trois mois, & de quatre conseillers de chaque chambre des enquêtes qui changeoient de même tous les trois mois pour tenir la séance en la chambre S. Louis.

Il fut dit que les ducs & pairs, conseillers d'honneurs, maître des requêtes, & autres officiers qui ont séance en la grand'chambre pourroient pareillement siéger en la tournelle civile.

Le roi donna à cette chambre le pouvoir de juger toutes les causes où il s'agiroit seulement de la somme de 1000 liv. & de 150 liv. de rente & au-dessous, à l'exception des causes du domaine, des matières bénéficiales & ecclésiastiques, appels comme d'abus, requêtes civiles & causes concernant l'état des personnes, les qualités d'héritier & de commune, les droits honorifiques, les duchés-pairies, réglemens entre officiers, ceux de police & des corps & communautés qui ont leurs causes commises en la grand'chambre.

La juridiction de cette chambre fut prorogée d'année en année par diverses déclarations jusqu'en 1691, & supprimée peu de tems après.

Elle fut rétablie par une déclaration de 12 Janvier 1735 pour commencer le lendemain de la Chandeleur; on lui donna le même pouvoir qu'en 1669; elle fut continuée pendant un an, & ensuite supprimée.

*Chambres des enquêtes,* sont des chambres du parlement où l'on juge les procès par écrit, c'est-à-dire, ceux qui ont déjà été appointés en droit à écrire, produire & contredire devant les premiers juges, à la différence des causes qui ont été jugées à l'audience en première instance, dont l'appel va à la grand'chambre ou chambre du plaidoyer, & y est instruit & jugé, quand même cette chambre appointeroit ensuite les parties au conseil, c'est-à-dire, à instruire l'instance par écrit.

Il y a plusieurs chambres des enquêtes; elles ont été créées, & le nombre en a été augmenté ou dimi-

nué selon que l'expédition des affaires a paru le demander.

Le nom de chambre des enquêtes vient de ce que anciennement au *parlement* de Paris, lorsqu'on avoit ordonné la preuve de quelque fait, soit par titres ou par témoins, les pièces qui étoient représentées, & les enquêtes qui avoient été faites sur les lieux par les baillifs & sénéchaux, étoient apportées au *parlement*, qui les renvoyoit devant des commissaires pour les examiner; on envoyoit aussi quelquefois sur les lieux des commissaires du *parlement* pour faire les enquêtes lorsque par quelque raison particulière elles ne pouvoient être faites par les baillifs & sénéchaux.

Les anciens arrêts du *parlement*, qui sont dits avoir été rendus *es enquêtes du parlement*, étoient ceux qui intervenoient sur les matières de fait, & qui gissoient en preuve. Les registres *olim* qui commencent en 1252, contiennent plusieurs de ces arrêts rendus *es enquêtes du parlement*: le troisième de ces registres *olim* commençant en 1299, & finissant en 1318 est un registre particulier pour les enquêtes faites par les baillifs & sénéchaux, & qui avoient été envoyées au *parlement*.

Il y a apparence que les baillifs & sénéchaux qui avoient fait ces enquêtes les rapportoient au *parlement*, ou du moins que les ayant envoyées, elles y étoient rapportées devant des commissaires détachés de la grand'chambre, qui s'assembloient hors de cette chambre pour faire l'examen & le jugé des enquêtes, lequel jugé se rapportoit ensuite à la grand'chambre pour prendre force d'arrêts, être prononcé, scellé couché dans le registre. Ce fut là le commencement de l'institution de la chambre des enquêtes.

Mais peu de temps après, au lieu de faire faire les enquêtes & le rapport par les baillifs des lieux; on commit des conseillers pour faire les enquêtes & pour en faire le rapport, & d'autres pour les juger. Les commissaires furent donc distingués en deux classes; les uns furent appelés *les juges des enquêtes*, ou *regardeurs des enquêtes*, parce qu'on leur donna le pouvoir de juger les questions de fait; les autres furent nommés *enquêteurs* ou *rapporteurs d'enquêtes*, parce qu'ils faisoient les enquêtes sur les lieux, ou les recevoient & faisoient le rapport des preuves en général, & alors on leur assigna une chambre particulière pour s'assembler, qu'on appella *les enquêtes*, c'est-à-dire, *la chambre des enquêtes*: les procès par écrit étoient tous compris alors sous ce terme d'*enquêtes*. Les anciens registres du *parlement* qui contiennent les arrêts rendus sur ces sortes d'affaires, sont intitulés *les jugés des enquêtes*.

L'ordonnance de Philippe le Bel, datée de trois semaines après la Toussaint de l'année 1291, portoit que pour entendre & juger les enquêtes il y auroit huit personnes du conseil du roi qui ne seroient point baillifs, lesquelles se partageroient chaque semaine; favoir, quatre le lundi & le mardi, & les quatre autres le mercredi & le jeudi; que s'il y en avoit quelqu'un qui ne pût venir, il suffiroit qu'ils fussent deux ou trois; que ceux qui seroient commis pour voir les enquêtes, les leroient exactement chez eux, & qu'ils ne viendroient en la chambre des plaids que quand ils y seroient mandés.

Ceux qui étoient commis pour les enquêtes devoient les lire exactement chez eux, & ne venir à la chambre des plaids que quand ils y étoient mandés; c'étoit la chambre des plaids qui leur envoyoit les enquêtes.

Ces enquêtes devoient, suivant l'ordonnance du 23 Mars 1302, être jugées, au plus tard, dans deux ans.

Palquier dans ses recherches, liv. II. ch. iiij. fait mention d'une ordonnance de 1304 ou 1305, suivant

laquelle il devoit y avoir cinq personnes *aux enquêtes*, entre lesquels sont nommés deux évêques & un autre ecclésiastique.

Du Tillet rapporte une ordonnance ou état du *parlement*, fait au mois de Juillet 1316, dans lequel, après la liste de ceux qui devoient composer la grand'chambre, on trouve celle des juges des enquêtes au nombre de huit; il rapporte aussi une semblable ordonnance ou état du 3 Décembre 1316.

Les affaires se multipliant de jour en jour Philippe V. dit le Long, ordonna, le 3 Décembre 1319, qu'il y auroit aux enquêtes deux chambres, une pour délivrer toutes les enquêtes du tems passé, l'autre pour délivrer celles qui se feroient à l'avenir; & que dans ces deux chambres il y auroit en tout huit clerks & huit laïcs juges, & vingt-quatre rapporteurs: ce même prince, par une autre ordonnance du mois de Décembre 1302, régla ainsi l'état de cette chambre; favoir, qu'il y auroit 20 clerks & 20 laïcs dont 16 seroient juges, & les autres rapporteurs, que les juges viendroient & demeureroient à la chambre, comme messieurs du *parlement*, & que depuis Pâques jusqu'à la S. Michel ils entendoient l'après dîner.

Le même prince ordonna, en 1320, à ses gens des comptes & trésorier de Paris de payer tous les mois à ses amis & frères les gens des enquêtes leurs gages, & de leur donner des manteaux ou robes deux fois l'an; ces manteaux font voir que les gens des enquêtes étoient réputés *commençaux* de la maison du roi.

Il paroît que l'on ne montoit point alors des enquêtes à la grand'chambre; c'est ce qui résulte des provisions de conseillers pour la grand'chambre, ou de conseillers pour les enquêtes, qui sont rapportées dans le premier registre du dépôt; & dans le troisième, en 1335, fol. 88, 163, 165, 167, 169, 172; quatrième registre, fol. 82; cinquième registre, fol. 6; septième registre, fol. 1.

Il n'y avoit plus qu'une chambre des enquêtes; suivant l'ordonnance du 11 Mars 1344; mais elle étoit composée de 40 personnes, 24 clerks & 16 laïcs: on supprima par la même ordonnance la distinction des juges d'avec les rapporteurs, & on leur donna à tous la faculté de faire l'une & l'autre fonction: ils avoient à leur tête deux présidents tirés de la grand'chambre, & lorsque les arrêts étoient rendus dans la chambre des enquêtes, ils devoient être scellés du sceau d'un des présidents, & ensuite étoient portés aux registres de la cour pour y être prononcés, ce qui est tombé depuis long-tems en désuétude; tout ce qui est resté de l'ancien usage est que comme les juges des enquêtes n'étoient point arrêtés par eux-mêmes, & ne le devenoient que par la prononciation publique qui s'en faisoit à la fin du *parlement*; les chambres des enquêtes n'ont encore ni sceau, ni greffe particulier; leurs arrêts sont portés au greffe de la grand'chambre, pour y être gardés en minutes, expédiés, scellés & délivrés.

Le nombre des gens des enquêtes étoit encore le même en 1359, si ce n'est qu'il fut ordonné qu'il y auroit en outre tant de prêtres qu'il plairoit au roi, attendu que ceux-ci n'avoient point de gages: il y avoit deux huissiers pour la chambre des enquêtes.

Une ordonnance du 17 Avril 1364 fut lue dans les chambres du *parlement*, des enquêtes & des requêtes.

Quoique les gens des enquêtes fussent devenus *juges*, on ne laissoit pas de les envoyer en commission pour faire des enquêtes comme autrefois, lorsqu'il y avoit lieu; mais ce n'étoit qu'à la fin du *parlement*, & il falloit qu'ils fussent de retour au commencement du *parlement* suivant.

En 1446, Charles VII. divisa la chambre des enquêtes en deux; la première de ces deux chambres



fut alors appelée *la grand'chambre des enquêtes*, & l'autre *la petite*. La grand'chambre fut appelée simplement *chambre du parlement*, comme il le voit dans les registres du parlement, où l'on trouve qu'en l'an 1483, le 25 Juin, la cour tint le parlement en la salle S. Louis; & la grand'chambre des enquêtes à la tournelle, & la petite en la tour de Beauvais pour l'entrée du roi Charles VIII. François I. en 1521 créa la troisième au mois de Mai 1543. Il créa une quatrième chambre, que l'on appella pendant quelque tems *la chambre du domaine*, parce qu'elle connoissoit singulièrement des affaires concernant le domaine du roi: dans la suite, ayant connu de toutes autres affaires indifféremment, on l'appella *la quatrième chambre des enquêtes*. Il en fut créée une cinquième par Charles IX. au mois de Juillet 1568.

Enfin par édit du mois de Mai 1581, il fut créé 20 conseillers au parlement avec intention d'y faire une sixième chambre des enquêtes; mais sur les remontrances faites par la cour, l'érection de cette chambre n'eut pas lieu.

Des cinq chambres des enquêtes il ne subsiste présentement que les trois premières, les deux autres ayant été supprimées par édit du mois de Décembre 1716.

Il y a eu en divers tems, plusieurs nouvelles créations de charges de conseillers du parlement, qui ont été distribués dans les cinq chambres des enquêtes. A l'égard des commissions de présidens aux enquêtes, elles furent créées en même tems que chaque chambre, & mises en charges en 1704, puis en dernier lieu, rétablies en commission, comme on l'a dit ci-devant.

Elles sont présentement composées chacune de deux présidens, qui sont nommés par le roi, & choisis parmi les conseillers, & de 32 conseillers, tant laïcs que clercs. Les présidens prennent seulement le titre de président de telle chambre des enquêtes, à la différence des présidens au mortier qui peuvent seuls prendre le titre de présidens du parlement.

Tous les 3 mois on tire de chaque chambre des enquêtes, 4 conseillers pour faire le service de la tournelle criminelle, avec ceux qui sont tirés de la grand'chambre: ils vont ainsi chacun successivement à la tournelle, à l'exception des conseillers clercs qui n'y vont jamais; & lorsqu'il vacque une place de conseiller en la grand'chambre, le plus ancien conseiller des enquêtes monte à la grand'chambre, c'est-à-dire succède à la place qui étoit vacante.

Les conseillers clercs & les conseillers laïcs des enquêtes, ne forment dans leur chambre, & même dans l'assemblée des chambres, qu'un même ordre, c'est-à-dire qu'ils prennent chacun séance suivant l'ordre de leur réception, sans distinction des clercs d'avec les laïcs. Mais lorsqu'il s'agit de parvenir à la grand'chambre, les clercs & les laïcs sont chacun un ordre à-part; de manière que si c'est une place de conseiller clerc qui vacque en la grand'chambre, il est remplacé par le plus ancien des conseillers clercs des enquêtes, à l'exclusion des conseillers laïcs, quand même il s'en trouveroit un plus ancien que le conseiller clerc qui monte à la grand'chambre.

Le plus ancien conseiller de chaque chambre s'appelle le *doyen*.

Quoique les chambres des enquêtes aient été établies principalement pour juger les procès par écrit, on y porte néanmoins aussi quelquefois des appellations verbales, ou des affaires d'audience, soit par connexité, ou qui leur sont renvoyées par attribution, ou autres raisons particulières. On y plaide aussi tous les incidens qui s'élèvent dans les procès par écrit, & autres affaires appointées; c'est pourquoi il y a audience dans chaque chambre deux jours de la semaine.

Les enquêtes connoissent aussi des procès de petit criminel, c'est-à-dire de ceux où il n'y a point eu de conclusions du ministère public, tendante à peine afflictive ou infamante; elles peuvent même dans le cours de l'instruction des affaires civiles, décréter de prise de corps, & instruire jusqu'à arrêt définitif. Mais dans les procès de petit criminel portés aux enquêtes, comme on l'a dit ci-dessus, si la chambre estime qu'il y ait lieu de prononcer peine afflictive ou infamante, l'affaire doit être portée à la tournelle, où le conseiller qui en avoit fait le rapport aux enquêtes vient la rapporter, encore qu'il ne soit pas de service actuellement à la tournelle.

Les présidens & conseillers des enquêtes sont du corps du parlement, ils participent aux mêmes honneurs & privilèges; c'est pourquoi ils sont appelés à toutes les assemblées des chambres, soit pour quelque lit de justice, enregistrement d'ordonnance, édit ou autres affaires importantes. Ils portent tous dans les cérémonies la robe rouge & le chaperon herminé; ils ont les mêmes droits & exemptions que les présidens & conseillers de la grand'chambre.

Les conseillers commissaires aux requêtes du palais peuvent passer aux enquêtes sans changer de charges, en quittant seulement la commission, & montent à leur tour en la grand'chambre, pourvu néanmoins qu'ils aient passé aux enquêtes trois ans auparavant.

Voyez les anciens registres du parlement; les ordonnances de la troisième race, premier & deuxième volume; le traité de la police, tom. I. liv. I. tit. xj. ch. iij. les recherches de Pasquier, liv. II. ch. iij. du Tillet, Bouthillet, somme rurale, & aux mots ENQUÊTES, GRAND'CHAMBRE, PARLEMENT, PRÉSIDENTS, CONSEILLERS; l'édit de Décembre 1756, & la déclaration de Septembre 1757.

Chambre de l'édit, voyez ci-devant au mot ÉDIT, & au mot CHAMBRE, les articles CHAMBRE mi-partie, & CHAMBRE tri-partie.

Chambre des vacations, est une chambre particulière, que le roi établit tous les ans en vertu de lettres patentes, pour juger les affaires civiles provisoires, & toutes les affaires criminelles, pendant le tems des vacations, ou vacances d'automne du parlement. Dans ces lettres, le roi nomme tous les conseillers de la grand'chambre qui doivent y servir: il y a de semblables chambres dans les autres parlements & cours souveraines.

La plus ancienne chambre des vacations est celle du parlement de Paris.

Avant que le parlement eût été rendu ordinaire il n'y avoit point d'autres vacations que les intervalles qui se trouvoient entre chaque parlement; & dans ces intervalles les présidens & conseillers ne lussent pas de travailler à certaines opérations.

Si l'on en croyoit la charte de Louis le Gros, en faveur de l'abbaye de Tiron, les grands présidens du parlement jugeoient tant en parlement, que hors la tenue d'icelui; mais on a observé, en parlant des présidens, que l'authenticité de cette charte est révoquée en doute par plusieurs savans.

L'ordonnance de 1296, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, porte qu'au tems moyen de deux parlemens, les présidens ordonneront que l'on rebriche (ce qui signifie intituler & étiqueter), & examine les enquêtes, ce que l'on en pourra faire.

Le parlement fini, on députoit quelques-uns de ses membres à l'échiquier de Normandie, & d'autres aux grands jours de Troyes.

La même ordonnance dit que ceux de la chambre qui n'iront point à l'échiquier, ni aux jours de Troyes, s'assembleront à Paris avant le parlement, pour concorder les jugemens des enquêtes, & que les jugemens qu'ils accorderont seront recordés par

eux, devant les autres de la chambre qui n'y auroient pas été présens, qu'ils les accorderont avant qu'ils soient publiés aux parties; que si la chose étoit grave, ils la verront & débattront, mais qu'elle ne sera accordée qu'en plein *parlement*, & en présence de tous.

L'ordonnance du 23 Mars 1302, *article vi*, dit, en parlant des prélats & autres ecclésiastiques qui avoient des affaires ecclésiastiques, qu'afin de ne les point détourner de leur ministère, ils seront expédiés promptement, lorsqu'ils viendront au *parlement*, chacun selon les jours de leurs sénéchauffées; & *voimus*, ajoute cet *article*, *quod in parlamento, & extra per curiales nostros traditur concedenter & honeste, ut & clericis fieri possit*: la même chose est aussi ordonnée pour les barons.

Quelques-uns ont voulu inférer de ces mots, & *extra (parlamentum)*, qu'il y avoit dès-lors au *parlement* une chambre des vacations, composée des membres mêmes du *parlement*.

Les *olim* rapportent en effet des jugemens rendus *extra parlamentum*, par les grands présidens, ou par les gens des requêtes du palais.

Mais les présidens qui jugeoient hors le *parlement*, n'avoient aucun rapport à ce que l'on entend aujourd'hui par *chambre des vacations*, laquelle juge tous les ans depuis le 8 Septembre jusqu'au 28 Octobre, & qui connoit d'une certaine espèce d'affaires circonscrites & limitées. Ces présidens ou juges étoient commis par le roi, pour une ou plusieurs affaires particulières, d'entre certaines parties; & l'on ne trouve qu'un très-petit nombre de ces commissions depuis 1254 jusqu'en 1318: il n'y en a point dans le premier ni dans le second des *olim*.

Il paroît que ces commissaires pour juger *extra parlamentum*, n'ont commencé qu'en 1311, parce qu'au lieu de 3 ou 4 *parlements* qui le tenoient chaque année, il n'y en eut qu'un dans celle-ci, *octava brandorum iij. olim, fol. 32*.

On voit une seconde commission en 1315, parce qu'alors il n'y eut point de *parlement*; c'est-à-dire depuis la S. Martin 1315, jusqu'à la S. Martin 1316. Ces commissaires ne jugeront que trois procès: leur commission est énoncée en ces termes, *per nostros mandavimus & commissimus litteras*.

Cette commission étoit comme on voit, établie par des lettres patentes. On tient néanmoins qu'anciennement le *parlement* ne prenoit point de lettres pour établir la chambre des vacations; cette chambre en prenoit seulement pour juger les affaires criminelles, & lorsqu'il s'agissoit de juger le fond de quelque droit, le *parlement* donnoit lui-même quelquefois ces lettres. Cette manière d'établir la chambre des vacations dura plus de deux siècles; elle étoit encore la même du tems de François I.

Les *olim* parlent souvent de la chambre des requêtes, comme étant la chambre où l'on s'assembloit en vacation, & c'est peut-être encore de-là que mesieurs des requêtes ne prennent point leurs vacances en même tems que le *parlement*. On tient communément que tous les tribunaux qui jugent les affaires du roi, & des officiers qui sont à la suite, n'ont point de vacances, afin que ces sortes d'affaires puissent être expédiées en tout tems, au moins provisoirement: c'est pour cela que la cour des aides n'en avoit point jusqu'au règlement qui a changé cet usage, lorsque M. le chancelier étoit premier président de cette compagnie. C'est par la même raison que les requêtes du palais entrent toute l'année, du moins jusqu'à ce que le châtelet soit rentré, afin qu'il soit en état de pourvoir, en attendant, aux affaires les plus pressées, de ceux même qui ont droit de *committimus*, droit qui n'étant qu'une faculté, & non une compétence nécessaire, laisse au privilégié

la liberté de suivre la justice ordinaire, lorsqu'il le veut.

En 1316 la chambre des vacations se tint dans la chambre du plaidoyer; dans la suite elle se tint plus d'une fois dans la chambre des enquêtes, comme on le voit par les registres du *parlement*: mais depuis long-tems les séances sont fixées en la tournelle.

Il n'y eut qu'un *parlement* en 1317, qui commença à la S. André; de sorte qu'il y eut un intervalle considérable entre ce *parlement* & celui de la Toussaints 1316, ce qui donna lieu à une nouvelle commission, *nostris commissariis seu iudicibus in hac parte deputatis,.... mandavimus*, &c. leur arrêt est du 6 Mai 1317.

L'ordonnance du mois de Décembre 1320, porte que le *parlement* fini, ceux du *parlement* qui voudroient demeurer à Paris, pour travailler à délivrer les enquêtes, prendroient les mêmes gages qu'en tems de *parlement*.

Le règlement que cette même ordonnance fait pour la chambre des requêtes, porte que ceux qui seront de cette chambre entrèrent après dîner, depuis Pâques jusqu'à la S. Michel, pour *besoigner*; ainsi, non seulement on travailloit aux enquêtes jusqu'à la S. Michel, mais on y travailloit en général pendant tout le tems que le *parlement* ne tenoit pas.

Il n'y eut point de *parlement* en 1324, suivant le premier registre du dépôt du *parlement*, lequel registre est le premier après les *olim*. Le roi nomma de même des commissaires, *vocatis igitur super hoc partibus coram commissariis quos ad hoc proximis deputandos, &c.*

Il y en eut de même en 1326, puisque au folio 479 du registre dont on vient de parler, il est dit *anno domini 1326, non fuit parlamentum, tamen expedita & prolata fuerunt iudicata & arresta quae sequuntur*.

On ne trouve rien de stable ni d'uniforme dans ces premiers tems sur la manière dont on devoit se pourvoir pour l'expédition des affaires pendant que le *parlement* ne tenoit pas.

La guerre ayant empêché d'assembler le *parlement* en corps, pendant les années 1358, 1359, & jusqu'au 13 Janvier 1360, le roi Jean, par des lettres du 18 Octobre 1358, manda aux présidens qui tenoient le dernier *parlement*, de juger avec les conseillers les procès qui étoient restés pendant au dernier *parlement*, jusqu'à ce qu'il y eût un nouveau assemblée; & sans pouvoir juger des affaires qui n'y avoient pas encore été portées, à moins que cela ne leur fût ordonné.

Le pouvoir de cette chambre des vacations fut augmenté par des lettres de Charles V. alors régent du royaume, du 19 Mars 1359, par lesquelles il est dit qu'étant encore incertain quand le *parlement* pourroit tenir, à cause des guerres, les présidens jugeroient toutes les affaires qui seroient portées devant eux, entre toutes sortes de personnes, de quelque état & condition qu'elles fussent.

On trouve aussi dans les registres du *parlement*, des lettres accordées le 28 Mars 1364, à un conseiller de cette cour, par lesquelles il est dit que ceux qui le troubleroient dans l'exemption des droits de péages, travers & autres, dont jouissoient les officiers du *parlement*, pour leurs provisions qu'ils faisoient venir à Paris, seroient assignés devant le *parlement*, ou aux requêtes du palais, si le *parlement* ne tenoit pas; & il paroît que l'on accordoit de semblables lettres à tous les conseillers & présidens au *parlement* qui en avoient besoin.

Charles V. regnant, ordonna par des lettres de sauvegarde, accordées à l'abbaye de Fontevrault, au mois de Juin 1365, que les affaires de cette abbaye seroient portées au *parlement* qui tenoit alors, & aux *parlements* suivans, ou devant les présidens lorsque le

*parlement*



*parlement* ne tiendrait pas. Ces lettres laissent néanmoins à cette abbaye le choix de poursuivre ses affaires aux requêtes du palais, soit que le *parlement* fût assemblé ou non. Ce même privilège fut confirmé dans toute son étendue, par des lettres du mois de Juin 1382.

Les Céléstins de Paris obtinrent au mois d'Octobre 1369, des lettres portant mandement aux gens des requêtes du palais d'expédier leurs affaires, soit que le *parlement* tint ou non : l'abbaye de Chalis obtint aussi de semblables lettres au mois de Mars 1378 ; & l'église & chapitre de Chartres en obtint de pareilles le 20 Novembre 1380.

Au mois d'Août 1405, Charles VI. ordonna que du jour que le *parlement* seroit clos & fini jusqu'au lendemain de la fête saint Martin, les présidents du *parlement*, ou quelques-uns d'eux, ou au-moins l'un des présidents de la chambre des enquêtes, avec tous les conseillers clercs & laïcs, tant de la chambre du *parlement* que des enquêtes, qui pour lors seroient à Paris, de vaquer au jugement & expédition des procès pendans tant en la chambre du *parlement*, qu'aux enquêtes, pourvu que les juges fussent en nombre suffisant, & à condition que leurs arrêts seroient prononcés au prochain *parlement* ; il ordonna aussi que leurs gages leur seroient payés pendant ce tems comme si le *parlement* siégeoit.

L'établissement de cette chambre fut confirmé par Louis II. en 1499, & par François I. en 1519.

Cette chambre ne se tient qu'en vertu d'une commission que le roi envoie chaque année.

Le tems de ses séances est depuis la Notre-Dame de Septembre jusqu'à la saint Simon ; dans les autres *parlemens* & cours souveraines, le tems des vacations est réglé différemment.

Elle est composée d'un président à mortier, & de 24 conseillers, tant clercs que laïcs, dont 12 sont titrés de la grand'chambre, & 12 des enquêtes.

Le *parlement* rendit un arrêt le 2 Septembre 1754, qui permit d'instruire à l'ordinaire les instances & procès, tant de la grand'chambre que des enquêtes, nonobstant vacations.

En 1755 le *parlement* fut continué, & il n'y eut point de vacations.

Requêtes du palais sont des chambres établies pour juger les causes de ceux qui ont droit de *complaintes*.

On appelloit anciennement *requêtes du palais* le lieu où l'on répondoit les requêtes qui étoient présentées au *parlement*, & où l'on examinoit les lettres qui devoient passer au sceau pour ce *parlement*, lequel se servoit alors de la grande chancellerie.

Les maîtres des requêtes de l'hôtel du roi recevoient non-seulement les requêtes qui étoient présentées au roi, mais ceux qui servoient en *parlement* recevoient les requêtes qui y étoient présentées ; si elles étoient de peu de conséquence, ils les jugeoient seuls entr'eux ; ou bien s'ils ne pouvoient s'en accorder par rapport à l'importance ou difficulté de la matière, ils venoient en conférer à la grand'chambre les après-dînées ou le matin avant l'audience.

Pour cet effet ils étoient tenus de s'assembler à l'heure du *parlement*, & de demeurer jusqu'à midi, suivant l'ordonnance de Philippe-le-Bel, faite au *parlement* tenu dans les trois semaines après la Toussaint en 1291, portant règlement, tant sur l'état du *parlement*, que sur celui de la chambre des enquêtes & des requêtes.

Cette ordonnance veut que pendant tout le *parlement* *pro requis audientis*, il y ait trois personnes du conseil du roi qui siègent tous les jours ; le roi nomme trois personnes à cet effet, auxquels il donne le titre de *magistrat*, de même qu'aux membres du *parlement* : l'un de ces trois députés est aussi qualifié

Tome XII.

*militem*, & il commet près d'eux un notaire, aussi qualifié de *maître*.

Outre ces trois maîtres qui étoient pour les requêtes de la languedoc ou langue françoise, c'étoit le pays coutumier, il y en avoit d'autres pour les requêtes de la languedoc, ou pays de droit écrit. En effet, l'article suivant de la même ordonnance de 1291, dit que pour entendre & expédier les causes & requêtes des sénéchaussées & pays qui sont régis par le droit écrit, il y aura les vendredi, samedi, dimanche & autres jours de la semaine qu'il paroitra nécessaire, quatre ou cinq personnes du conseil ; & le roi donne cette commission au chantre de Bayeux, & à deux autres personnes qui sont qualifiées comme les premiers *magistrats*, avec le doyen de Gerberie pour leur notaire ou greffier.

C'est ainsi que cela fut pratiqué jusqu'à ce que le *parlement* eût été rendu sédentaire à Paris ; car alors ou du-moins peu de tems après, les maîtres des requêtes de l'hôtel du roi étant employés près la personne du roi, & ailleurs pour les commissions qui leur étoient départies, ils laissent au *parlement* la connoissance des requêtes qui lui étoient présentées ; & en conséquence quelques-uns des maîtres du *parlement* furent commis par le roi pour connoître de ces requêtes, comme il paroît par les ordonnances intervenues depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Charles VI. & ces maîtres étant tirés du corps de la cour séante au palais, furent appelés les *maîtres des requêtes du palais*, pour les distinguer des maîtres des requêtes de l'hôtel du roi.

L'ordonnance de 1304 ou 1305, citée par Pasquier, veut qu'il y ait cinq personnes aux requêtes de la languedoc, & cinq aux requêtes de la langue françoise ; il est vrai qu'au lieu de *requêtes* on trouve le mot d'*enquêtes*, mais on voit que c'est par erreur, car il est dit auparavant qu'il y aura cinq personnes en la chambre des enquêtes ; de sorte que ce qui suit concerne les requêtes.

Les maîtres des requêtes du palais restoient en leur siège pour recevoir les requêtes, quoique le *parlement* fût fini : cela se voit dans les registres *olim* sous l'année 1310, où il est dit que le roi adressa un mandement aux gens des requêtes du palais, *cum finitum esset parlamentum, rex dilectis & fidelibus gentibus suis Parisiis requestas tenentibus mandavit*, &c. Il les qualifioit dès-lors d'*amis & fiaux* comme les maîtres du *parlement*, du corps desquels ils avoient été tirés.

On voit dans le quatrième *olim* arrê devant Noel 1315, que les gens des requêtes du palais sont tous qualifiés de *présidents* : ils sont nommés au nombre de cinq ; mais dans d'autres séances du *parlement* ils sont juges & souvent rapporteurs sans être nommés au premier rang.

Il en est encore parlé dans les années suivantes ; jusqu'en 1318.

Le 17 Novembre de cette année, Philippe V. dit *le long*, fit une ordonnance touchant le *parlement* ; il ordonne par l'article *vij.* que bonnes personnes & apertes pour délivrer, soient aux requêtes de la languedoc & de la françoise, & qu'en chacun siège des requêtes il y ait trois ou quatre notaires, un de sang (c'est-à-dire pour les lettres de grace), & le remanant des autres, qui par leurs sermens soient tenus d'être aux requêtes tant comme les maîtres des requêtes y seront, sans faillir & sans aller à la chambre, & que par leurs sermens ils ne puissent faire autres lettres tant qu'ils aient lettres de requêtes à faire ; qu'ils apporteront le matin à leurs maîtres des requêtes les lettres qu'ils feront ; que les maîtres les corrigeront s'il y a lieu, & les signeront du signet que l'un d'eux portera comme au chancelier, & les enverront au chancelier toutes corrigées & signées pour les sceller ; que s'il y a quelque défaut dans ces

E

lettres, ceux qui les auront passées & signées en seront blâmés; qu'en chaque siège des requêtes il n'y aura qu'un signet tel que le roi ordonnera, & que les maîtres ne pourront connoître des causes ni des querelles, spécialement du principal des causes qui doivent être discutées en *parlement* ou devant les baillis ou les sénéchaux; mais que si une partie s'oppose à la requête à ce qu'aucune lettre de justice ne soit donnée, ils pourront bien en connoître & ouir les parties, pour voir s'ils accorderont les lettres ou non: ce règlement fut renouvelé en 1344.

Ce même prince, par son ordonnance du mois de Décembre 1320, fit encore un règlement sur l'état de ses requêtes (les requêtes du palais), savoir qu'il auroit trois clercs & deux laïcs pour ouir les requêtes; que ceux-ci viendroient matin à la même heure que ceux du *parlement*, & demeureroient jusqu'à midi; si besoin étoit.

Que les notaires qui seroient à Paris, excepté ceux qui seroient députés à certains offices, viendroient chaque jour aux requêtes, & employeroient chacun la journée; que le lendemain chacun rapporteroit les lettres qu'il auroit faites pour lire les requêtes, & que par son serment il n'en signeroit aucunes jusqu'à ce qu'elles y eussent été lues, ou devant celui par qui elles avoient été commandées.

Que si on donnoit aux maîtres quelque requête qu'ils ne pussent délivrer, ils en parleroient aux gens du *parlement* quand midi seroit sonné; & que si la chose demandoit plus mûre délibération, ils en parleroient quand on seroit aux arrêts (c'est-à-dire le jeudi, qui étoit le jour que l'on jugeoit), & qu'ils le diroient à celui que la requête concerneroit, afin qu'il sût qu'on ne le feroit pas attendre sans cause.

Enfin, que ceux des requêtes n'entreroient point dans la chambre du *parlement*, excepté dans les cas ci-dessus, à-moins qu'ils n'y fussent mandés ou qu'ils n'y eussent affaire pour eux mêmes ou pour leurs amis particuliers; & qu'en ce cas dès qu'ils auroient parlé ils sortiroient & iroient faire leur office, le roi voulant qu'ils fussent payés de leurs gages par son trésorier, comme les gens du *parlement* & des enquêtes.

Il n'y eut point de *parlement* en 1326, mais il y eut des commissaires pour juger pendant cette vacance. *Non fuit parlamentum*, dit le premier registre du dépôt, *tamen expedita & prolata fuerunt iudicata quæ sequuntur . . . certum diem habentes coram gentibus noster Parisiis presentibus.*

Il paroît que dès 1341 les gens des requêtes du palais étoient considérés comme une cour qui avoit la concurrence avec les requêtes de l'hôtel. En effet, on trouve des lettres de 1341; & d'autres de 1344, adressées « à nos amés & féaux les gens tenant notre *parlement*, & nos amés & féaux les gens des requêtes de notre hôtel & de notre palais à Paris ».

Lorsque Philippe de Valois fit l'état de son *parlement* au mois de Mars 1344, il ordonna pour ses requêtes du palais huit personnes, savoir cinq clercs & trois laïcs; il régla en même tems que les gens des enquêtes ou requêtes du palais qui seroient envoyés en commission, ne pourroient se faire payer que pour quatre chevaux.

Les maîtres des requêtes du palais, que l'on appelloit aussi *les gens des requêtes du palais*, ou *les gens tenants les requêtes du palais*, avoient dès 1358, cour & juridiction; c'est ce qui résulte d'une ordonnance du mois de Janvier 1358, du dauphin Charles, régent du royaume, qui fut depuis le roi Charles V. il déclare que personne ne peut tenir cour ou juridiction temporelle au palais sans le congé du confierge, excepté les gens des comptes, de *parlement* & des requêtes du palais, ou aucuns commissaires députés de par eux.

Cette juridiction des requêtes s'appelloit aussi l'office des requêtes du palais, comme il se voit dans l'ordonnance du même prince du 27 Janvier 1359, portant entr'autres choses qu'en l'office des requêtes du palais il y auroit présentement & à l'avenir seulement cinq clercs & trois laïcs: c'étoit toujours le même nombre qu'en 1344.

Dans ce même tems l'usage des *committimus* aux requêtes du palais commençoit à s'établir. On voit dans différentes lettres des années 1358 & suivantes, que la sainte-Chapelle avoit ses causes commises aux requêtes du Palais; & qu'en conséquence des lettres de sauvegarde accordées à l'abbaye de notre-Dame du Vivier en Brie, les affaires de ce chapitre furent d'abord pareillement attribuées en 1358 aux requêtes du palais: qu'ensuite en 1359 on les attribua au *parlement*, mais avec la clause que quand le *parlement* ne tiendrait pas, le chapitre pourroit se pourvoir devant les présidents du *parlement*, ou devant les gens des requêtes du palais. Il y eut dans la suite plusieurs autres attributions semblables.

Il y avoit aussi déjà deux huissiers aux requêtes du palais qui faisoient corps avec les autres huissiers du *parlement*; ailleurs ils sont nommés *sergens des requêtes*.

Le règlement que Charles V. fit en Novembre 1364, touchant les requêtes du palais, & qui est adressé à nos amés & féaux conseillers les gens tenants les requêtes de notre palais à Paris, nous apprend qu'ils étoient dès-lors si chargés de diverses causes, touchant les officiers du roi & autres, que le roi leur avoit commises de jour en jour par ses lettres, qu'il crut nécessaire de faire ce règlement pour la prompte expédition des causes en ce siège.

On y remarque entr'autres choses, qu'ils devoient donner leurs audiences les jours que le *parlement* étoit au conseil, & que les jours que l'on plaideroit au *parlement*, ils devoient à leur tour être au conseil pour faire les autres expéditions de leur siège.

Que les causes qui n'avoient pu être expédiées le matin, devoient l'être après dîner.

Qu'il y avoit un scel établi pour ce siège qui étoit entre les mains du président; & quand celui-ci s'absenteroit, il devoit laisser ce scel entre les mains du plus ancien clerc, c'est-à-dire conseiller.

Les requêtes du palais étoient juges de leurs compétences, comme il résulte d'un arrêt du 18 juillet 1368, qui porte, que quand il y aura conflit de juridiction entre les requêtes du palais & le prévôt de Paris, il se retirera devant les conseillers des requêtes pour y dire ses raisons, & que ceux-ci décideront.

Charles V. dans des lettres de 1378 pour l'abbaye de Chalis, qualifie les gens des requêtes du palais de *commissaires*, titre qui est demeuré à ceux des conseillers au *parlement* qui sont attachés à ce siège.

Du tems de Charles VI. le privilège de *scholarité* servoit à attirer les procès aux requêtes du palais.

L'exercice de cette juridiction des requêtes du palais qui se tenoit par les commissaires du *parlement* au nom du roi, fut interrompu sous Charles VI. à cause des guerres qu'il eut contre les Anglois, qui commencèrent vers l'an 1418, pendant lesquelles Henri V. roi d'Angleterre, qui s'étoit emparé de plusieurs villes du royaume, & entr'autres de celle de Paris, y établit pour les requêtes du palais, un président & quatre conseillers, dont les deux premiers étoient du corps de la cour, & les deux autres généraux des aides.

Durant le cours de ces guerres, le roi ayant établi son *parlement* & requêtes à Poitiers, ce furent les maîtres des requêtes de l'hôtel du roi qui tinrent les requêtes du palais, comme ils faisoient anciennement jusqu'en 1436. que Charles VII. ayant remis son *par*



lemens à Paris, y rétablit aussi la chambre des en-  
quêtes.

En 1473, il ordonna qu'elle feroit composée d'un  
président & de cinq conseillers, lesquels ne furent  
point tirés du corps de la cour, comme cela se pra-  
tiquoit auparavant.

Ce nombre de six y compris le président, dura jus-  
qu'à François I. lequel par édit du mois de Mai 1544,  
créa encore pour les requêtes, un président & deux  
conseillers, auxquels par un édit du mois suivant, il  
ajouta un autre commissaire ou conseiller; & dans  
le même mois, il en créa encore un autre pour être  
tenu & exercé par un conseiller du *parlement*.

Charles IX. créa aussi en 1567. trois conseillers  
laïcs pour les requêtes, dont l'un feroit second pré-  
sident.

Les pourvus de ces offices n'ayant point été tirés  
du corps de la cour, suivant les anciennes ordon-  
nances, il fut ordonné par lettres-patentes du mois  
de Mars 1571, que vacation avenant des offices de  
conseillers des requêtes du palais, ces offices feroient  
donnés à un des trois plus anciens conseillers de la  
grand'chambre, que la cour nommeroit & éliroit  
plus anciens, sans démembrer à l'avenir la commission  
de l'état de conseiller, suivant l'ancienne coutume.

Il y fut cependant dérogé par un édit de 1574,  
portant création de quatre offices de conseillers aux  
requêtes.

Mais sur les remontrances faites par la cour par une  
déclaration du 6 Mars 1576, il fut dit que vacation  
avenant, il ne feroit pourvu aux commissions des  
requêtes du palais à autre, qu'aux anciens conseil-  
lers de la grand'chambre du *parlement*, par élection  
& nomination que le corps en feroit.

Depuis, par édit du mois de Juin 1580, Henri III.  
créa une seconde chambre des requêtes du palais,  
composée de deux présidens & huit conseillers, aux  
mêmes droits, privilèges & prérogatives que les an-  
ciens.

Il y a eu depuis diverses création & suppressions  
d'offices de conseillers au *parlement*, commissaires  
aux requêtes du palais, par édit & déclaration de  
Septembre, Mai 1597, 2 Décembre 1599, Décembre  
1635, Décembre 1637.

Il a aussi été créé un troisième office de président  
dans chaque chambre par édit du mois de Mai 1704.

Depuis l'édit de 1756 & déclaration de 1757, cha-  
que chambre des requêtes du palais est composée de  
deux présidens & de quatorze conseillers.

Les requêtes du palais sont du corps du *parlement*,  
& jouissent des mêmes privilèges.

Les présidens & conseillers aux requêtes, assistent  
aux assemblées des chambres & aux réceptions, les  
conseillers peuvent en quittant la commission passer  
aux enquêtes.

Ils sont juges des causes personnelles, possessoires  
& mixtes, de tous ceux qui ont droit de *committimus*  
au grand ou au petit sceau, bien entendu néanmoins  
qu'ils ne peuvent attirer à leur tribunal que ceux qui  
sont dans l'étendue du *parlement* de Paris.

Il est néanmoins au choix des privilégiés, de por-  
ter leurs causes aux requêtes de l'hôtel ou aux re-  
quêtes du palais, à l'exception des présidens, con-  
seillers & autres officiers des requêtes du palais &  
de leurs veuves, lesquels ne peuvent en vertu de  
leur privilège, plaider ailleurs qu'aux requêtes de  
l'hôtel, comme *contrario* les maîtres des requêtes  
& officiers des requêtes de l'hôtel ne peuvent plai-  
der qu'aux requêtes du palais.

Chancellerie près le *parlement*. Anciennement le  
*parlement* n'avoit point d'autre chancellerie pour scel-  
ler ses expéditions, que la grande chancellerie de  
France.

On voit par l'ordonnance de 1296, que les pré-  
sidents du *parlement* avoient alors un signet qui étoit  
tenu par celui qui étoit par eux ordonné, que ce si-  
gnet seroit à signer toutes les expéditions qu'ils dé-  
livroient, & que le chancelier étoit tenu de sceller  
tout ce qui étoit ordonné par la chambre sans y pou-  
voir rien changer.

Il en étoit de même de tout ce qui émanoit de la  
chambre de droit écrit & de celle des requêtes qui  
avoient aussi chacune leur signet; le chancelier étoit  
tenu pareillement de sceller tout ce qui étoit délivré  
sous leur signet.

Quand le *parlement* tenoit, on ne délivroit point  
ailleurs les lettres de justice; l'ordonnance de Phi-  
lippe V. du 16 Novembre 1318, art. 4. porte qu'il  
y aura toujours avec le roi deux *poursuivans*, un clerc  
& un laïc, lesquels quand le *parlement* ne tiendra  
pas, délivreront les requêtes de justice; & quand le  
*parlement* tiendra, ils ne les délivreront point, mais  
les renverront au *parlement*; & soit qu'il y eût *parle-  
ment* ou non, ces deux *poursuivans* devoient exa-  
miner toutes les requêtes avant qu'elles fussent en-  
voyées au grand sceau.

Privileges du *parlement*. Les privileges de cette  
compagnie sont en si grand nombre, que nous n'en-  
treprendrions pas de les marquer ici tous; nous nous  
contenterons de remarquer les principaux.

Tel est celui de la noblesse transmissible au pre-  
mier degré; dès les premiers tems la qualité de con-  
seiller au *parlement* supposoit la noblesse dans celui  
qui étoit revêtu de cette place; car comme le droit  
de la nation étoit que chacun fût juge pour ses pairs,  
il falloit être noble pour être juge des nobles, &  
pour juger l'appel des baillis, pairs & barons, pour  
aider aux pairs & aux prélats à rendre la justice, &  
sur-tout depuis les établissemens de S. Louis, qui  
étant tirés du droit romain, rendoient nécessaire la  
connoissance du corps de droit; on admit au *parle-  
ment* des gens lettrés non nobles, & dans des tems  
d'ignorance, où l'on ne faisoit pas attention que la  
dignité de cette fonction conféroit nécessairement la  
noblesse; on donnoit des lettres de noblesse à ceux  
qui n'étoient pas nobles d'extraction, on les faisoit  
chevalier en lois; mais dans des tems plus éclairés,  
on a reconnu l'erreur où l'on étoit tombé à cet égard,  
& dans les occasions qui se sont présentées, l'on a  
jugé que ces offices conféroient la noblesse; il y en  
a un arrêt dès 1546. Louis XIII. confirma la noblesse  
du *parlement* par édicts des mois de Novembre 1640  
& Juillet 1644.

Les présidens à mortier & les conseillers clercs,  
jouissoient autrefois du droit de manteaux.

Pour ce qui est des gages du *parlement*, ils lui fu-  
rent attribués lorsqu'il devint sédentaire & ordinai-  
re, ce fut en 1322 qu'on en assigna le payement sur  
les amendes.

Les présidens, conseillers & autres principaux  
officiers du *parlement*, jouissent de l'exemption du  
ban & arriere-ban, du logement des gens de guerre  
& de la suite du roi, du droit d'indult, du droit de  
franc-salé, de l'exemption des droits seigneuriaux,  
tant en achetant que vendant des biens dans la mou-  
vance du roi, de la prestation de l'hommage en per-  
sonne, du droit de porter la robe rouge & le cha-  
peron herminé dans les cérémonies, de la recherche  
des sacs après trois ans.

Les conseillers clercs en particulier, sont dispen-  
sés de résider à leurs bénéfices.

Le doyen des conseillers de la grand'chambre &  
le plus ancien des conseillers clercs de la même cha-  
mbre est gratifié d'une pension; aux enquêtes, il n'y a  
de pension que pour le doyen des conseillers laïcs.

Les conseillers au *parlement* ont le droit de dresser  
des procès-verbaux des choses qui se passent sous  
E ij

leurs yeux qui intéressent le service du roi, le public ou la compagnie.

Mais un de leurs plus considérables privilèges est celui qu'ils ont d'être, non-seulement jugés par le *parlement* assemblé, mais même d'être exemptés de toute instruction devant aucun autre juge; en sorte que *la plume doit tomber des mains*, suivant l'expression ordinaire, dès qu'un conseiller au *parlement* est impliqué dans la procédure; le juge doit s'interrompre, fut-ce au milieu d'une déposition, interrogatoire, plaidoirie ou autre acte quelconque de la procédure.

Il y auroit bien d'autres choses curieuses à dire au sujet du *parlement* & des droits, honneurs, prérogatives & privilèges, accordés à ce corps & à chacun de ses membres; mais ce détail passeroit les bornes que l'on doit mettre à cet article qui se trouve déjà assez étendu.

Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette matière peuvent consulter les registres du *parlement*; le recueil des ordonnances de la troisième race, l'ancien style du *parlement*, Pasquier, Joly, Fontanon, Miraulmont, la Rocheflavin, Chenu, Bouchel, Boulainvilliers, Neron, Coquille, & les mois AVOCATS, COUR, ENREGISTREMENTS, ÉTATS, ÉVOCATIONS, INDULT, LIT DE JUSTICE, NOBLESSE, PAIRS. (A)

PARLEMENT D'AIX ou de PROVENCE, est le septième des *parlements* de France, parce que le rang d'ancienneté n'a pu être fixé, vis-à-vis des autres *parlements*, qu'à la date des édit qui ont donné une nouvelle forme à ce tribunal, après l'union de la Provence à la couronne.

Ce tribunal avoit été érigé par Louis II. comte de Provence, le 14 Août 1415, sous le titre de *parlement*, qui lui est attribué par les lettres patentes.

Le même tribunal fut érigé sous le titre de *conseil éminent*, par Louis III. comte de Provence, au mois de Septembre de l'année 1424.

Après l'union de la Provence à la couronne, Charles VIII. conçut le dessein de réformer l'administration de la justice dans le comté de Provence. Il avoit envoyé pour cet effet des commissaires qui avoient rédigé par écrit plusieurs articles; mais les voyages de ce prince pour la conquête du royaume de Naples, & les grandes affaires qu'il eut à son retour, empêchèrent la conclusion de ce projet.

Louis XII. étant parvenu à la couronne, fit assembler plusieurs grands & notables personnages, tant de son grand conseil que de ses *parlements*, & du pays de Provence, par l'avis desquels il donna un édit le mois de Juillet 1501, portant érection de la justice & juridiction de la grande sénéchaussée & conseil du comté de Provence, Forcalquier, & terres adjacentes, en cour souveraine & *parlement*, pour lesdits pays & comté.

Il ordonna que cette cour de *parlement* seroit tenue par le sénéchal de Provence ou son lieutenant en son absence, un président & onze conseillers, dont il y en avoit quatre ecclésiastiques, & les autres laïcs, tous gens notables, clercs gradués & expérimentés au fait de judicature, qui jugeroient en souverain & dernier ressort toutes causes, procès, & débats, en telle autorité, privilèges, prérogatives & prééminences, qui sont dans les autres cours de *parlement* du royaume; qu'il y auroit un avocat & deux procureurs généraux & filiaux, pour poursuivre & défendre les droits du roi, un avocat & un procureur des pauvres, quatre greffiers, & trois huissiers, qui tous ensemble feroient & représenteroient un corps & collège, qui fut intitulé *cour de parlement de Provence*.

L'édit de création porte encore que le grand sénéchal du pays présent & à venir, demeureroit à

toujours le chef & le principal de ce *parlement*, & que l'on expédieroit sous son nom & titre tous arrêts & appointements donnés, & qui le donneroient en ce *parlement*, & que le président de cette cour présideroit sous le grand sénéchal ou lieutenant en son absence, en la forme & manière que faisoit le président du *parlement* du Dauphiné, sous le gouverneur du pays. Le lieutenant de sénéchal n'avoit point de voix au *parlement* en présence du sénéchal.

Il est dit que le chancelier, les pairs de France, les maîtres des requêtes ordinaires de l'hôtel, les conseillers ordinaires du grand-conseil, & autres qui ont entrée dans les *parlements*, auront pareillement entrée dans celui de Provence.

Que les évêques & prélats pourront y prendre séance.

Cet édit de 1501 fut publié; mais les états de Provence ayant fait à ce sujet des remontrances au roi, il envoya dans le pays deux commissaires qui suspendirent l'assiette du *parlement*, jusqu'à ce que par sa majesté il en eût été autrement ordonné.

Au mois de Juin 1502, le roi donna un édit portant confirmation de ce *parlement*, & qui ordonne que l'édit de 1501 sortiroit son plein & entier effet, & seroit de rechef publié; il y eut un autre édit de confirmation au mois de Février 1504.

L'édit de François I. connu sous le nom d'ordonnance de Provence, du mois de Septembre 1535, ôta la présidence au grand sénéchal; il ordonna que les arrêts seroient sous le nom du roi, & mit le sénéchal à la tête des juridictions intérieures. Il porte que le siège principal du grand sénéchal seroit dans la ville d'Aix, & qu'il auroit quatre autres sièges particuliers; qu'il connoitra en première instance des causes exprimées dans l'édit, à la charge de l'appel au *parlement*; qu'en qualité de gouverneur, il auroit la même autorité que les gouverneurs des autres provinces; qu'au *parlement* il fera assis au lieu & côté que les gouverneurs de Languedoc & autres provinces ont accoutumé. Le grand sénéchal a été supprimé par édit du mois de Mars 1662, & il a été établi un sénéchal dans chaque siège de la province. Depuis ce tems, le gouverneur a pris sa séance au *parlement* au-dessus du doyen des conseillers.

Les lettres-patentes du 22 Juillet 1544, portent que les officiers du *parlement d'Aix*, ont droit d'aller aux autres *parlements*; qu'ils y seront reçus fraternellement, & y auront séance suivant l'ordre de leur réception.

Par édit du mois d'Octobre 1647, publié au sceau le 27 Novembre suivant, il fut ordonné que ce *parlement* seroit tenu par deux séances & ouvertures de semestres; mais l'établissement du semestre fut supprimé par l'édit du mois de Février 1649.

Ce *parlement* est formé d'une grande chambre, d'une chambre tournelle établie par lettres-patentes du 22 Juillet 1544, d'une chambre des enquêtes, créée au mois de Février 1553, supprimée en Mars 1560, créée de nouveau au mois de Décembre 1574; d'une chambre des requêtes créée au mois de Janvier 1641, d'une chambre des eaux & forêts, créée au mois de Février 1704. La chambre des requêtes qui avoit été supprimée au mois de Mars 1649, a été unie à celle des eaux & forêts, par édit du mois d'Avril 1705, & réunie ensuite à la chambre des enquêtes, par édit du mois d'Avril 1746.

Par les différentes crues, ce *parlement* est composé aujourd'hui de dix présidents à mortier, cinquante-six conseillers laïcs, un conseiller clerc, dont la charge ne peut être exercée que par une personne engagée dans les ordres sacrés, & qui soit au moins foudiaire, suivant l'édit du 30 Juillet 1710; de trois avocats généraux, & d'un procureur général, attendu que l'un des deux offices créés par l'édit d'ére-



tion du *parlement*, a été supprimé & réuni en la personne du titulaire actuel, par édit du mois de Novembre 1745, de quatre greffiers en chef, de quatre notaires & secrétaires de la cour, de quatre substituts du procureur général, d'un premier huissier, & de onze autres huissiers. L'avocat & le procureur des pauvres établis dans la création du *parlement*, subsistent encore, & le procureur des pauvres a le privilège d'occuper dans toutes les juridictions.

Ce *parlement* commence ses séances tous les ans le premier Octobre, auquel jour il prête serment, & procède au département des chambres; il finit ses séances le 30 Juin. La chambre des vacations commence les siennes le premier Juillet, & les finit le 30 Septembre. Son ressort s'étend sur toute la Provence, les terres adjacentes & la vallée de Barcelonnette, depuis son union à la couronne. Il conçoit de l'appel des jugemens des consuls de la nation, établis aux échelles du levant & aux côtes de Barbarie; il a dans son ressort douze sénéchaussées, savoir celles d'Aix, Arles, Marseille, Toulon, Hyeres, Draguignan, Grasse, Castellane, Digne, Sisteron, Forcalquier, Brignole, outre la préfecture de Barcelonnette, & les sièges d'Appaux.

Les juridictions royales de ce *parlement* sont Gardanne, Pertuis, Tarascon, Saint-Remy, Antibes, Cuers, les Mées, Saint-Paul de Vence, Moustiers, Apt, Saïgon, Saint-Maximin, Correns, le Val, Barjoux, Guillaume, Entrevaux, Colmar, Seyne, Aups, & le Marignas.

Ce *parlement* jouit du droit d'annexe, en vertu duquel aucune bulle ne peut être exécutée dans son ressort, sans sa permission, paratis, enthérinement, attache ou annexe. Ce droit s'exerce non-seulement à l'égard des bulles qui ont besoin de lettres-patentes enregistrées, suivant le droit public du royaume, mais généralement envers tous brefs, rescrits, expéditions pour affaires publiques, ou pour celles des particuliers, & qui sont émanées de la cour de Rome ou de la légation d'Avignon, jubilé, indulgences, dispenses de vœux ou de mariage, dispenses d'âge, collation des bénéfices, usage fondé sur ce que les ordres des souverains étrangers ne peuvent être exécutés sans un pareil, & la puissance spirituelle ne doit pas être exceptée de cette règle.

Ce droit est établi sur les monumens les plus authentiques, tant avant qu'après l'union de la Provence à la couronne. Le conseil éminent avoit ordonné en 1432, qu'aucunes lettres émanées d'une puissance étrangère, même spirituelle, ne pourroient être exécutées en Provence sans l'annexe de ce tribunal, à peine de faïste du temporel. L'arrêt fut signifié au syndic des évêques & aux agens du clergé séculier & régulier.

Il est dit dans l'ordonnance de Provence, que la concession des annexes concerne grandement l'autorité, puissance, & prééminence du roi & le soulagement de ses sujets, & comme l'observoit le procureur général du *parlement* dans une requête présentée au roi en 1653, les appels comme d'abus peuvent bien remédier aux entreprises de la cour de Rome, mais l'annexe peut seule les prévenir en les arrêtant dès leur naissance.

On trouve dans les registres du *parlement* des lettres que Louis XII. & François I. lui écrivoient pour demander l'annexe en faveur des ecclésiastiques par eux nommés à des bénéfices.

On y trouve aussi divers brefs des papes qui sollicitent l'annexe en faveur des pourvus par la cour de Rome, deux brefs de Jules II. du 1<sup>er</sup> Juillet 1504 & 23 Avril 1510, pour l'année des provisions de la prévôté d'Arles, que ce pape avoit conférée, & un troisième de Léon X. en faveur de son vice-légat, du 25 Septembre 1514, signé du cardinal Sadolet, *Hortamur*

*in Domino, requirimusque paternè, ut debita executioni demandare permitatis & faciatis* : c'est le style de ces brefs.

Il y a un ancien concordat passé entre le vice-légat d'Avignon & le député du *parlement*, qui reconnoît le droit d'annexe. Léon X. après l'avoir reconnu par le bref rapporté ci-dessus, voulut y donner atteinte à l'occasion des difficultés que faisoit le *parlement* d'accorder l'annexe des facultés du cardinal de Clermont, légat d'Avignon; ce pape employa même l'autorité du concile de Latran pour excommunier & citer les officiers du *parlement*; François I. écrivit différentes lettres au *parlement*, contenant approbation de sa conduite, & promesse de l'appuyer de son pouvoir. Mais ce prince voulant ménager la cour de Rome, après la conquête du Milanois, marqua au *parlement* de terminer ce différend avec la cour de Rome par un accommodement dont les conditions furent que le pape accorda à la demande du député du *parlement*, l'absolution des censures prononcées dans le concile; mais ce pape signa en même tems des articles qui conservent le droit d'annexe. Le *parlement* en a toujours usé depuis, & a puni les contrevenans qui avoient publié dans son ressort quelques bulles non annexées. Divers arrêts de reglemens obligent à faire mention de l'annexe dans les imprimés des bulles, brefs, ou rescrits de la cour de Rome, ou de la légation d'Avignon.

M. de la Rocheflavain en son traité des *Parlemens de France*, livre XIII. remarque que le *parlement* de Provence à cause de l'éloignement du roi, a de tout tems accoutumé en l'absence des gouverneurs & lieutenans généraux, en cas de besoin & nécessité & pour le bien public & conservation des villes frontières, se mêler des finances, permettre les impositions. De quoi se trouvent infinité d'arrêts & délibérations dans leurs registres; ce que ne font les parlemens de Paris, Normandie, Bourgogne, & Bretagne, à cause de la présence & voisinage du roi ou des gouverneurs des provinces qui pourvoyent suivant les occurrences.

Ce *parlement* avoit eu de toute ancienneté le commandement de la province, en absence du gouverneur qui venoit le remettre entre les mains de la grand'chambre, lorsqu'il sortoit de la province. Ce droit est établi par plusieurs lettres-patentes, arrêts du conseil, par le reglement fait de l'autorité du roi, entre le *parlement* & le maréchal de Vitry gouverneur, le 20 Décembre 1633, & par un arrêt du conseil de 1635. Il y est déclaré que l'assemblée des communautés de Provence ne peut être permise que par le gouverneur ou par le *parlement*, ayant en son absence le gouvernement. La grand'chambre a exercé ce droit jusqu'en l'année 1667, en laquelle M. d'Oppède premier président, obtint des lettres de commandant.

L'usage qu'il a fait de son autorité dans le tems de la ligue, lui attira de la part d'Henri IV. un témoignage honorable des services qu'il a rendus à la couronne dans cette conjoncture importante : les lettres patentes de l'an 1594, s'expliquent en ces termes. *Déclarons notre cour de parlement de Provence avoir été le principal instrument de la réduction de toutes les villes de notre royaume en notre obéissance, ayant véritablement témoigné en cette rencontre une entière reconnaissance de notre autorité, & montré une confiance & fidélité exemplaire à toute la France.*

Le *parlement* est chargé de tous les tems, à chaque paix, d'en ordonner la publication. Louis XIV. se trouvant à Aix en 1660, en donna l'ordre; le *parlement* fit publier la paix de Nimègue en 1677; il n'avoit point reçu les traités de Ryswick & d'Utrecht; mais il a été rétabli dans ses droits en 1714. La publication de la paix est d'abord faite à l'audience après un discours de l'avocat général, & ensuite

dans la ville par le greffier audientier, précédé de tambours, trompettes, & fourriers du pays, de la maréchaussée, des huissiers, suivis des greffiers & secrétaires de la cour, des principaux officiers du siège, des consuls & officiers de la ville, tous à cheval, en robe ou en habits de cérémonie. (A)

PARLEMENT AMBULATOIRE, est celui qui se tenoit à la suite de nos rois, avant qu'il eût été rendu sédentaire à Paris. Voyez ce qui est dit ci-devant du *parlement* de Paris.

PARLEMENT À AMIENS, pendant la démence de Charles VI. la reine Isabeau de Bavière son épouse, que le duc de Bourgogne & sa faction qualifioient régente du royaume, établit un *parlement* à Amiens, dont les arrêts se rendoient au nom de cette princesse en ces termes : *Isabelle par la grace de Dieu reine de France, ayant pour l'occupation de monseigneur le roi, le gouvernement & administration de ce royaume. La reine avoit aussi fait faire un sceau particulier sur l'un des côtés duquel elle étoit représentée, & sur l'autre étoient les armes de France écartelées de Bavière. Le duc de Bourgogne mit à la tête de ce parlement Philippe de Morvilliers, qui fut depuis premier président du parlement de Paris. Voyez Pasquier, recher. liv. II. chap. iv. & liv. VI. chap. vij. Mezeray, Henaut, Bruneau, & tr. des criées dans son avant-propos. (A)*

PARLEMENTS ANCIENS, ou plutôt, comme on dit, *anciens parlements*, sont ces assemblées de la nation qui se tenoient sous la première & la seconde race de nos rois, & auxquelles on a donné le nom de *parlements généraux*. Voyez ce qui est dit ci-devant du *parlement* en général, & notamment du *parlement* de Paris, & ci-après PARLEMENTS GÉNÉRAUX. (A)

PARLEMENT D'ANGLETERRE, (*Hist. d'Angl.*) le *parlement* est l'assemblée & la réunion des trois états du royaume; savoir des seigneurs spirituels, des seigneurs temporels & des communes, qui ont reçu ordre du roi de s'assembler, pour délibérer sur matières relatives au bien public, & particulièrement pour établir ou révoquer des lois. C'est ordinairement à Westminster que s'assemble le *parlement* de la Grande-Bretagne; l'auteur de la Henriade en parle en ces termes :

*Aux murs de Westminster on voit paroltre ensemble  
Trois pouvoirs étonnés du naud qui les rassemble,  
Les députés du peuple & les grands, & le roi,  
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;  
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,  
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible;  
Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir,  
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir!  
Plus heureux lorsqu'un roi doux, juste & politique,  
Respecte autant qu'il doit la liberté publique.*

Qu'il me soit permis de m'étendre sur ce puissant corps législatif, puisque c'est un sénat souverain, le plus auguste de l'Europe, & dans le pays du monde où l'on a le mieux su se prévaloir de la religion, du commerce & de la liberté.

Les deux chambres du *parlement* composent le grand conseil de la nation & du monarque. Jusqu'au tems de la conquête, ce grand conseil composé des grands du royaume seulement, étoit nommé *magnatum conventus* & *prælatorum procerumque conventus*. Spelman nous apprend aussi qu'on en appelloit les membres, *magnates regni, nobiles regni, proceres & fideles regni, discretio totius regni, generale consilium regni*. Les Saxons l'appelloient dans leur langue *witenagemot*, c'est-à-dire assemblée des sages. Voyez WILKINSON.

Après la conquête, vers le commencement du règne d'Edouard I. ou, selon d'autres, dans le tems d'Henri II. il fut nommé *parlement*, peut-être du mot

françois *parler*; mais on n'est point d'accord ni sur le pouvoir & l'autorité des anciens *parlements* de la grande Bretagne, ni sur les personnes qui le composoient; & vraisemblablement on ne le fera jamais sur l'origine de la chambre des communes, tant les savans du premier ordre sont eux-mêmes partagés à cet égard.

Les uns prétendent que le *parlement* ne fut composé que des barons ou des grands de la nation, jusqu'à ce que sous le règne d'Henri III. les communes furent aussi appelées pour avoir séance au *parlement*. Cambes, Fryun, Dugdale, Heylin, Bradyd, Filmer, & autres sont de cet avis. Une de leurs principales raisons est que le premier ordre ou lettre circulaire pour convoquer l'assemblée en *parlement* de tous les chevaliers citoyens & bourgeois n'est pas plus ancienne que la 49<sup>e</sup> année du règne d'Henri III. c'est-à-dire l'an 1217; ils ajoûtoient, pour appuyer leur sentiment, que la chambre des communes fut établie sous le règne de ce prince seulement après qu'il eut vaincu les barons, parce qu'il n'est guère croyable qu'au paravant les barons eussent souffert aucun pouvoir qui fût opposé au leur.

Cependant le célèbre Raleigh, dans ses prérogatives des *parlements*, soutient que les communes y furent appelées la 17<sup>e</sup> année d'Henri I. D'un autre côté, le Ch. Edouard Coke, Dunderidge, & autres savans se sont efforcés de prouver par plusieurs faits d'un grand poids, que les communes ont toujours eu part dans la législation, & séance dans les grandes assemblées de la nation, quoique sur un pied différent d'aujourd'hui; car à présent elles font une chambre distincte, & qui est composée de chevaliers, de citoyens & de bourgeois. Une chose certaine, c'est que sous le règne d'Edouard I. il y a eu une chambre des seigneurs & une chambre des communes, laquelle dernière chambre étoit composée de chevaliers, de citoyens & bourgeois.

Le *parlement* est indiqué par une formation du roi; & quand la paire parlementaire fut établie, tous les pairs étoient formés chacun en particulier, ce qui a fait dire au Ch. Coke que tout lord spirituel & temporel d'âge requis doit avoir un ordre d'ajournement, *ex debito iustitio*. On trouvera la forme de ces formations dans les *Cotton's records*, iij. 4.

Anciennement la tenure d'un fief formoit le droit de séance, & tous ceux qui possédoient des tenures *per baroniam*, étoient formés d'assister au *parlement*; de-là vint que la tenure en la séance au *parlement* formoit le baron; mais cette tenure n'étoit pas suffisante pour les autres degrés de qualité au-dessus de celle du baron. Il y avoit pour eux d'autres cérémonies requises, à-moins qu'on n'en fût dispensé par lettres-patentes dûment enregistrées.

La première formation d'un pair au *parlement* différa des formations suivantes, en ce que dans la première formation le pair est seulement nommé par son nom de baptême & de famille, ne devant posséder le nom & le titre de sa dignité qu'après avoir siégé, & pour-lors seulement le nom de sa dignité devient partie de son nom-propre.

L'ordre de formation doit émaner de la chancellerie; il porte que le roi, *de avisamento consilii*, ayant résolu d'avoir un *parlement*, desire *quod intersit eum*, &c. Chaque lord du *parlement* doit avoir une formation particulière, & chaque formation doit lui être adressée au-moins 40 jours avant que le *parlement* commence.

Quant à la manière de sommer les juges, les barons de l'échiquier, ceux du conseil du roi, les maîtres en chancellerie qui n'ont point de suffrage, & en quoi ces formations diffèrent de celles d'un lord membre du *parlement*. Voyez le Rég. 261. F. N. B. 229. 4. Inff. 4.



Tout ordre de formation doit être adressé au shérif de chaque comté d'Angleterre & de la principauté de Galles pour le choix & l'élection des chevaliers, citoyens & bourgeois, qui sont dans l'étendue de leur département respectif; de même l'ordre de formation s'adresse au lord gouverneur des cinq ports pour les élections des barons de son district. La forme de ces formations doit être toujours la même sans aucun changement quelconque, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement par acte du parlement.

Le roi convoque, proroge & casse le parlement. Ce corps auguste est dans l'usage de commencer les séances avec la présence du roi ou sa représentation. La représentation du roi se fait de deux manières, ou 1<sup>re</sup> par le lord gardien d'Angleterre, *the guardian of England*, quand le roi est hors du royaume; ou 2<sup>o</sup> par commission du grand sceau d'Angleterre à un certain nombre de pairs du royaume qui représentent la personne du roi, lorsqu'il est dans le royaume, mais qu'il ne peut assister au parlement à cause de quelque maladie.

Dans le commencement on convoquoit de nouveaux parlements tous les ans; par degrés leur terme devint plus long. Sous Charles II. ils étoient tenus pendant long-tems avec de grandes interruptions, mais l'une & l'autre de ces coutumes fut trouvée de si dangereuse conséquence, que du regne du roi Guillaume il fut passé un acte, par lequel le terme de tous les parlements seroit restreint à trois sessions ou trois années, & pour cette raison cet acte fut nommé *acte triennal*. Depuis par d'autres considérations à la 5<sup>e</sup> année de Georges I. la durée des parlements a été de nouveau prorogée jusqu'à sept ans. Les parlements sont convoqués par des ordres par écrit ou lettres du roi adressées à chaque seigneur, avec commandement de comparoitre, & par d'autres ordres adressées aux sénéchaux de chaque province, pour sommer le peuple d'élire deux chevaliers par chaque comté, & un ou deux membres pour chaque bourg, &c.

Anciennement tout le peuple avoit voix dans les élections, jusqu'à ce qu'il fut arrêté par Henri VI. qu'il n'y auroit que les propriétaires de franc-fiefs résidents dans la province, & ceux qui ont au moins 40 schellings de revenu annuel, qui seroient admis à voter; personne ne peut être élu qu'il ne soit âgé de 21 ans.

Tout lord spirituel & temporel, chevalier, citoyen & bourgeois, membre du parlement, doit s'y rendre sur l'ordre de formation, à moins qu'il ne produise des excuses raisonnables de son absence: sans cela il est condamné à une amende pécuniaire; savoir un seigneur par la chambre des pairs, & un membre des communes par la chambre basse. Mais en même tems, afin que les membres viennent au parlement en plus grand nombre; il y a un privilège pour eux & leurs domestiques, qui les met à couvert de toutes condamnations, saisies, prises de corps, &c. pour dettes, délits, &c. pendant le tems de leur voyage, de leur séjour & de leur retour: ce privilège n'a d'exceptions que les condamnations pour trahisons, félonie & rupture de paix.

Quoique les droits & qualifications pour les élections soient généralement établies par divers actes du parlement, il faut néanmoins remarquer que ces droits & qualifications des membres du parlement pour les cités, villes & bourgs sont fondées de tems immémorial sur leurs chartres & leurs coutumes. *Hobart, 120. 126. 141.*

Le roi désigne le lieu où le parlement doit se tenir; j'ai nommé ci-dessus Westminster, parce que depuis long-tems le parlement s'y est toujours assemblé. Dans ce palais, les seigneurs & les communes ont chacun un appartement séparé. Dans la chambre des pairs, les princes du sang sont placés sur des sièges particu-

liers, les grands officiers de l'état, les ducs, les marquis, les comtes, les évêques sur des bancs, & les vicomtes & les barons sur d'autres bancs en travers de la salle chacun suivant l'ordre de leur création & leur rang.

Les communes sont pêle-mêle; l'orateur seul a un siège distingué au plus haut bout; le secrétaire & son assistant sont placés proche de lui à une table. Avant que d'entamer aucune matière, tous les membres de la chambre des communes prêtent les sermens; & souscrivent leur opinion contre la transubstantiation, &c. Les seigneurs ne prêtent point de sermens, mais ils sont obligés de souscrire comme les membres de la chambre basse. Tout membre de cette dernière chambre qui vote après que l'orateur a été nommé, & sans avoir auparavant prêté les sermens requis, est déclaré incapable de tout office, & amendé à 500 livres sterling par le statut 30. *carol. II. c. 5.* Il est vrai seulement que la forme du serment de suprématie a été changée par le stat. 4. *an. c. 5.*

La chambre des pairs est la cour souveraine de justice du royaume, & juge en dernier ressort: la chambre basse fait les grandes enquêtes, mais elle n'est point cour de justice.

Comme l'objet le plus important dans les affaires du parlement concerne la manière dont des bills ou projets d'actes sont proposés & débattus, nous nous y arrêterons quelques momens.

L'ancienne manière de procéder dans les bills étoit différente de celle qu'on suit aujourd'hui; alors le bill étoit formé en manière de demande qu'on couchoit sur le registre des seigneurs avec le consentement du roi; ensuite à la clôture du parlement, l'acte étoit rédigé en forme de statut; & porté dans le registre nommé *registre des statuts*. Cet usage subsista jusqu'au regne d'Henri VI. où, sur les plaintes qu'on fit que les statuts n'étoient point fidèlement couchés comme ils avoient été prononcés, on ordonna qu'à l'avenir les bills, *continues formam adus parliamenti*, seroient déposés dans la chambre du parlement. Aujourd'hui donc dès qu'un membre désire d'avoir un bill sur quelque objet, & que sa proposition est agréée par la majorité des voix, il reçoit ordre de la préparer & de l'extraire; on fixe un tems pour le lire; la lecture faite par le secrétaire, le président demande s'il fera lu la seconde fois ou non; après la seconde lecture, on agite la question, si on verra ledit bill en comité ou non: ce comité est composé le plus souvent de la chambre entière ou d'un comité privé, formé d'un certain nombre de commissaires.

Le comité étant ordonné, on nomme un président qui lit le bill article par article, & y fait des corrections suivant l'opinion du plus grand nombre; après que le bill a été ainsi ballotté, le président fait son rapport à la barre de la chambre, lit toutes les additions & corrections, & le laisse sur la table. Alors il demande si le bill fera lu une seconde fois; quand la chambre y consent, il demande encore si ledit bill sera grossié, écrit sur parchemin, & lu une troisième fois. Enfin il demande si le bill passera. Quand la majorité des suffrages est pour l'affirmative, le secrétaire écrit dessus *soit baillé aux seigneurs*, ou si c'est dans la chambre des pairs, *soit baillé aux communes*; mais si le bill est rejeté, il ne peut plus être proposé dans le cours de la même session.

Quand un bill passe à une chambre, & que l'autre s'y oppose, alors on demande une conférence dans la chambre-peinte, où chaque chambre députe un certain nombre de membres, & là l'affaire est discutée, les seigneurs assis & couverts, & les communes de bout & tête nue; si le bill est rejeté, l'affaire est nulle; s'il est admis, alors le bill, ainsi que les autres bills qui ont passé dans les deux chambres, est mis aux pieds du roi dans la chambre des pairs;

Le roi vient revêtu de son manteau royal & la couronne sur la tête; alors le secrétaire du parlement lit en sa présence le titre de chaque bill, & à mesure qu'il lit, le secrétaire de la couronne prononce le consentement ou le refus du roi.

Si c'est un bill public, le consentement du roi est exprimé en ces termes, *le roi le veut*; si c'est un bill particulier, *soit fait comme il est désiré*: si le roi refuse le bill, la réponse est, *le roi s'avisera*; si c'est un bill de subsides, le secrétaire répond, *le roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, & aussi le veut*.

Le bill pour le pardon général accordé par le roi n'est lu qu'une fois.

Il faut encore remarquer que pour la passation d'un bill, le consentement des chevaliers, citoyens & bourgeois doit être fait en personne, au lieu que les seigneurs peuvent voter par procureur; la raison de cette différence est que les barons sont censés siéger en parlement de droit en qualité de pairs de la cour du roi, *paris curis*; comme il leur étoit permis de servir dans les guerres par procureur, de même ils ont droit d'établir leur procureur en parlement; mais les chevaliers venant seulement en parlement, comme représentant les *barons minors*; & les citoyens & bourgeois, comme représentant les gens de leur cité & bourg, ils ne pouvoient pas constituer des procureurs, parce qu'ils n'y sont eux-mêmes que comme procureurs, & représentants d'autrui.

Quarante membres fussent pour former la chambre des communes, & huit pour former un comité. Ces membres de quarante & de huit devroient, pour le bien public, être au-moins portés au quadruple chacun, dans un corps composé de plus de 500 députés; il conviendrait de ne permettre qu'à peu de gens de s'absenter, même dans les débats de particuliers; parce qu'alors les brigues seroient moins faciles; & la discussion de toutes affaires seroit plus mûrement pesée.

Un membre des communes en parlant est de bout, découvert, & adresse son discours à l'orateur seul. Si un autre membre répond à son discours, le premier n'est point admis à répliquer le même jour, à moins que cela ne le regarde personnellement. La même personne ne peut parler qu'une fois le même jour sur le même bill.

Dans la chambre des pairs les membres donnent leurs suffrages, en commençant par le baron le plus jeune & le moins qualifié, & en continuant ainsi par ordre jusqu'au plus élevé; chacun répond à son rang, ou pour approuver ou pour désapprouver.

Dans la chambre des communes, on donne les suffrages par oui & non; & quand on doute quel est le plus grand nombre, la chambre se partage: s'il s'agit de faire recevoir quelque chose dans la chambre, ceux qui sont pour l'affirmative sortent; si c'est quelque chose que la chambre ait déjà vu, ceux qui vont pour la négative sortent.

Dans toute division le président nomme quatre orateurs, deux de chaque opinion. Dans un comité de la chambre entière, elle se partage en changeant de côté, ceux qui consentent, prenant le côté droit de la chaire, & ceux qui refusent, prenant le côté gauche, & alors il n'y a que deux orateurs.

Le nombre des membres dans la chambre des pairs n'est pas déterminé, parce qu'il augmente selon le bon plaisir de S. M. Les membres de la chambre des communes, quand elle est complète, sont au nombre de 553; savoir, 92 chevaliers ou gouverneurs de provinces; 52 députés pour les 25 villes, Londres en ayant quatre; 16 pour les cinq ports; 2 pour chaque université; 332 pour 180 bourgs; enfin 12 pour la principauté de Galles, & 45 pour l'Ecosse.

Enfin les deux chambres doivent être prorogées

ensemble, ou dissoutes ensemble; car une chambre ne peut pas subsister sans l'autre.

A ces détails, dont les étrangers n'ont peut-être pas une entière connoissance, il est difficile de ne pas ajouter quelques réflexions.

La chambre des pairs & celle des communes sont les arbitres de la nation, & le roi est le surarbitre. Cette balance manquoit aux Romains; les grands & le peuple étoient toujours en division, sans qu'il y eût une puissance moyenne pour les accorder. Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même; telles sont les erreurs qu'elles ne sont jamais longues; & que par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles. Un état libre, c'est-à-dire, toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est par ses propres lois, capable de correction; & tel est l'avantage du corps législatif qui s'assemble de tems en tems pour établir ou révoquer des lois.

Les rois d'Angleterre peuvent convoquer un parlement, s'il en est besoin, dans un tems auquel la loi ne les oblige pas de le faire. Ils font, pour ainsi dire, en sentinelle; ils doivent observer avec beaucoup de vigilance les mouvemens de l'ennemi, & avertir de ses approches; mais si la sentinelle s'endort, qu'elle néglige son devoir, ou qu'elle tâche malicieusement de trahir la ville; ceux qui sont intéressés à sa conservation, ne font-ils pas en droit de se servir de tout autre moyen pour découvrir le danger qui les menace, & pour s'en préserver?

Il est certain que c'étoit aux consuls, ou aux autres principaux magistrats de Rome, d'assembler & de congédier le sénat; mais lorsqu'Annibal étoit aux portes de la ville, ou que les Romains se trouvoient dans quelque autre danger pressant, qui ne les menaçoit pas moins que d'une entière destruction; si ces magistrats eussent été ivres, insensés, ou qu'ils eussent été gagnés par l'ennemi, il n'y a point de personne raisonnable qui pût se imaginer, qu'on eût dû alors s'arrêter aux formalités ordinaires.

Dans cette occasion chaque particulier est magistrat; & celui qui s'aperçoit le premier du danger, & qui fait le moyen de le prévenir, est en droit de convoquer l'assemblée du sénat ou du peuple. Le peuple seroit toujours disposé à suivre cet homme, & le suivroit infailliblement, tout de même que les Romains suivirent Brutus & Valerius contre Tarquin, ou Horatius & Valerius contre les décemvirs; & quiconque agiroit autrement, seroit, sans contredit, aussi fou que les courtisans de Philippe III. & de Philippe IV. rois d'Espagne. Le premier ayant un jour le frisson de la fièvre, on apporta dans sa chambre un brasier qu'on mit si proche de lui, qu'il en fut cruellement brûlé; un des grands s'écria, le roi se brûle; un autre grand répondit, c'est très-vrai; mais comme la personne chargée d'ôter le brasier étoit absente, avant qu'elle fût arrivée, les jambes du roi se trouverent dans un pitoyable état. Philippe IV. ayant été surpris à la chasse d'une tempête mêlée de grêle & de pluie, fut attaqué d'un gros rhume & d'une fièvre très-dangereuse, parce qu'aucun des courtisans de sa suite n'avoit osé prendre la liberté de lui prêter son manteau pour le garantir pendant l'orage.

C'est encore en vain que les parlements s'assemblent, s'il ne leur est pas permis de continuer leurs séances, jusqu'à ce qu'ils aient achevé les affaires pour lesquelles ils se sont assemblés; & il seroit ridicule de leur donner pouvoir de s'assembler, s'il ne leur étoit pas permis de demeurer assemblés jusqu'à l'expédition des affaires. La seule raison pour laquelle les parlements s'assemblent, c'est pour travailler à l'avancement du bien public; & c'est en vertu de la loi qu'ils s'assemblent pour cette fin. On ne doit donc



donc pas le diffoudre avant qu'ils aient terminé les objets pour lesquels ils se font assemblés.

L'histoire des rois d'Angleterre, & sur-tout de ceux qui dans le dernier siècle travailloient sans cesse à s'emparer du pouvoir despotique, justifie bien les réflexions de Sydenham ; en effet, c'est principalement en refusant d'avoir des *parlemens*, ou en dissolvant ceux qui étoient assemblés, que ces princes tâchoient d'établir leur puissance ; mais ces moyens, qu'ils mirent en usage, leur furent plus nuisibles qu'avantageux. Charles I. en 1628, cassa le troisième *parlement* qu'il avoit convoqué, parce qu'il ne vouloit pas se soumettre à ses volontés ; ce qui fut voir, dit-Clarendon, la force des *parlemens*, puisque l'autorité souveraine se porte à la dure idée d'en abolir l'usage, ne pouvant en borner la puissance. C'est donc au *parlement* qu'il appartient de réprimer les attentats de la politique sur la liberté, & de ménager l'autorité du prince en la modérant.

» Il est vrai, dit M. de Voltaire, dans ses *mélanges de littérature & de philosophie*, que c'est dans » des mers de sang que les Anglois ont noyé l'idole » du pouvoir despotique ; mais ils ne croyent point » avoir acheté trop cher leurs lois & leurs privilèges. Les autres nations n'ont pas versé moins de » sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour » la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur » servitude ; une ville prend les armes pour défendre ses droits, soit en Barbarie, soit en Turquie ; » aussi-tôt des soldats mercenaires la subjuguent, des » bourreaux la punissent, & le reste du pays baïssé » ses chaînes. Les François pensent que le gouvernement d'Angleterre est plus orageux que la mer » qui l'environne, & cela est vrai ; mais c'est quand » le roi commence la tempête ; c'est quand il veut se » rendre maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été » plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces » guerres civiles, aucune n'a eu une liberté sage pour » objet. (*Le chevalier DE JAUQUART.*)

PARLEMENS, ANTI-, c'est ainsi qu'on appelle les cours souveraines de justice qui furent établies en divers tems & en divers lieux par quelque autorité non-légitime, c'est-à-dire, autre que celle du roi.

Tel fut le *parlement* établi à Amiens par Jean, duc de Bourgogne, du tems de Charles VI. Tel fut pareillement celui que les Anglois firent tenir à Paris depuis 1417 jusqu'en 1436, tandis que le véritable *parlement* étoit réfugié à Poitiers.

Telles furent aussi les chambres souveraines établies par le parti des religionnaires à la Rochelle, à Montauban & à Caïres, en 1551 & 1567.

Enfin, pendant les troubles de la ligue, depuis 1589 jusqu'en 1595, toutes les villes de *parlement* s'étant déclarées pour la ligue, excepté Rennes & Bordeaux ; le roi Henri III. fut obligé d'établir de nouveaux *parlemens* dans presque toutes les provinces, pour les opposer à ceux qui ne reconnoissoient plus son autorité. Henri IV. continua ces *parlemens* à Troyes en Champagne, à Tours pour le ressort du *parlement*, à Carcassonne, & depuis à Beziers, & encore depuis à Castel-Sarrasin, pour le ressort du *parlement* de Toulouse.

Par les édits de pacification, les arrêts donnés par tous les *parlemens* & *anti-parlemens* ont été confirmés, à l'exception de ceux qui concernoient l'état général du royaume. Voyez la Rocheffavin. (A)

PARLEMENT DE L'ASCENSION, *parlamentum Ascensionis Domini*, étoit la séance que le *parlement* tenoit vers la fête de l'Ascension de N. S. Il en est parlé dans le premier des registres *olim*, ou des enquêtes des l'année 1259 : & dans le recueil des ordonnances de la troisième race, on trouve un fragment XII.

ment d'ordonnance de Philippe III. à la fin de laquelle il est dit *Parisius in parlamento Ascensionis*.

PARLEMENT DE L'ASSOMPTION, étoit la séance que le *parlement* tenoit la veille de la fête de l'Assomption de la Vierge. On trouve dans le recueil des ordonnances de la troisième race des lettres ou mandemens de Philippe III. dit le Hardi, de l'an 1274, à la fin desquels il est dit, *factum fuit hoc statutum Parisius in parlamento Assumptionis beate Mariae Virginis*.

PARLEMENT DE BEAUNE ; on donnoit quelquefois ce nom aux grands jours que les ducs de Bourgogne faisoient tenir en la ville de Beaune ; mais l'appel de ces grands jours ressortoit au *parlement* de Paris. Il y eut néanmoins un tems où ce *parlement* de Beaune eut le pouvoir de juger souverainement. Voyez ci-devant PARLEMENT DE DIJON. (A)

PARLEMENT DE BESANÇON, ou du comté de Bourgogne ou de Franche-Comté, est le onzième *parlement* du royaume. Il a aussi été connu anciennement sous le titre de *parlement* de Dole & sous celui de *parlement* de Salins, dans le tems qu'il siégeoit dans l'une ou l'autre de ces villes.

Il tire son origine de l'ancienne cour ou *parlement* des comtes de Bourgogne, qui fut substituée aux baillifs généraux de la province.

Cet ancien *parlement* fut d'abord ambulatorioire, comme celui de Paris à la suite du prince, lequel y siégeoit toujours.

On trouve quantité d'arrêts rendus par ce *parlement* pendant les xj. & xij. siècles sur des contestations particulières, & principalement pour les droits féodaux & seigneuriaux.

Dans le xij. siècle, il ne marcha plus régulièrement à la suite du prince ; celui-ci assembloit son *parlement* pendant un certain tems limité dans différentes villes de la province, telles que Dole, Salins, Gray, Arbois, Chariez, & quelquefois à Betançon.

Le prince y siégeoit encore lorsqu'il se trouvoit dans la ville, où il assembloit son *parlement* ; il y a plusieurs édits & réglemens des années 1340, 1386, 1399 & 1400, qui furent faits dans ces *parlemens* touchant les procédures & l'ordre judiciaire, les baillifs, les prévôts de la province, les avocats, les greffiers, les procureurs, les fergens, & autres matières.

En l'année 1421, le *parlement*, par un édit, ordonna que les avocats seroient gradués, ce qui n'étoit pas nécessaire auparavant pour leurs fonctions ; il fit en la même année un règlement qui fixe la forme de procéder sur les appellations des juges, des vassaux au *parlement*, tant au civil qu'au criminel.

Philippe le Bon, duc & comte de Bourgogne, rendit ce *parlement* sédentaire à Dole en 1422, & sans changer la forme, les fonctions, ce qui n'étoit pas nécessaire auparavant pour leurs fonctions ; il fit en la même année un règlement qui fixe la forme de procéder sur les appellations des juges, des vassaux au *parlement*, tant au civil qu'au criminel.

Philippe le Bon, duc & comte de Bourgogne, rendit ce *parlement* sédentaire à Dole en 1422, & sans changer la forme, les fonctions, ce qui n'étoit pas nécessaire auparavant pour leurs fonctions ; il fit en la même année un règlement qui fixe la forme de procéder sur les appellations des juges, des vassaux au *parlement*, tant au civil qu'au criminel.

Le *parlement* renouvella & confirma en 1439 tous les édits & réglemens faits dans les précédens *parlemens*, en les rappelant par leurs dates ; il en fit du F

nouveaux en 1442 pour la juridiction des baillifs, déterminales délais de faire des enquêtes, d'appeler les garans, & renouvela les procédures pour les appellations des juges inférieurs au *parlement*; tous ces reglemens furent confirmés par Philippe le Bon le 3 Juin 1448.

En 1450, le *parlement* fixa, pour les bailliages & prévôtés, le nombre des sergens ou huissiers, qui étoit auparavant indéfini; l'année suivante, il fit trois édits touchant la promulgation de la coutume en attendant une nouvelle rédaction, & aussi touchant les commis au fequestre, & les obligations sous le scel souverain.

Le 26 Juillet 1452, le duc Philippe confirma les édits précédemment faits par son *parlement* de Dole.

Le 24 Décembre 1459, le même prince donna une déclaration adressée à son *parlement* pour la promulgation de la nouvelle rédaction de la coutume qui avoit été augmentée de plusieurs articles, & qui est celle qui s'observe aujourd'hui: cette déclaration fut mentionnée par des lettres du 11 Mars 1557 il avoit ordonné que l'information & rédaction par écrit de cette coutume seroit faite par fix de ses conseillers, dont trois seroient choisis par lui & les autres seroient nommés par les gens des trois états. Le greffier du *parlement* fut nommé secrétaire de cette commission: la promulgation de la nouvelle coutume fut faite le 22 Février 1459, en l'assemblée des états généraux de la province, tenue à Salins sur une copie signée du greffier, & scellée du grand sceau du *parlement*.

En 1460, Philippe le Bon, de l'avis de son *parlement* alors assemblé, fit un règlement concernant les avocats.

Le même prince, par une déclaration du 16 Mai 1462, prescrivit de nouveau ce qu'il vouloit être observé au comté de Bourgogne pour les procédures & l'ordre judiciaire; & après avoir fait une collection de tous les édits du *parlement*, depuis le 10 Mai 1340, il en ordonna l'exécution. Cette déclaration fut publiée au *parlement* le même jour.

En 1476, après la mort de Charles, duc & comte de Bourgogne, qui fut le dernier des comtes de Bourgogne de la seconde race, Louis XI. conquît la Franche-Comté; les états de Bourgogne le supplièrent d'entretenir les *parlemens* de Dole & de S. Laurent pour les comtés de Bourgogne, d'Auxonne, & autres terres d'outre Saône, & qu'elles d'ancienneté il y avoit toujours eu cour souveraine, pour l'exercer en la même forme & manière que l'on avoit accoutumé de faire par le passé; le roi, en établissant le *parlement* de Dijon pour le duché de Bourgogne, au lieu des grands jours de Beaune, ordonna qu'avec ce les *parlemens* de Dole & de S. Laurent seroient dorénavant entretenus souverains, selon que par ci-devant ils avoient été de toute ancienneté, & que ces *parlemens* se tiendroient en la manière déclarée par les autres lettres qu'il avoit accordées sur ce aux états.

La ville de Dole ayant été presque entièrement ruinée par le siège qu'elle avoit souffert, Louis XI. en retournant de S. Claude & étant à Salins, y transféra le *parlement* de Franche-Comté, & le rendit seigneur pour les deux Bourgognes, n'y ayant point alors de *parlement* dans le duché de Bourgogne.

Charles VIII. roi de France, étant encore dauphin, & âgé seulement de 10 ans, & ayant été marié le 2 Juin 1483, avec l'archiduchesse Marguerite, âgée de 3 ans, fille de l'empereur Maximilien, laquelle eut en dot la Franche-comté, confirma le *parlement* de Salins aux états généraux, tenus à Besançon au mois de Décembre 1483.

Ce mariage ne fut point accompli, au moyen de quoi Charles VIII. ne tint la Franche-comté que jusqu'en 1491, qu'il épousa Anne de Bretagne & renvoya l'archiduchesse Marguerite de Bourgogne.

Le *parlement* étant encore à Salins en 1499, fit un règlement pour les dépens préparatoires, qu'il ordonna être payés incontinent, & non réservés en définitive.

La Franche-comté ayant été rendue à l'empereur Maximilien, qui avoit épousé Marie de Bourgogne, héritière & fille unique du duc Charles, l'archiduc dit le bel, son fils, roi de Castille & comte de Bourgogne, transféra le *parlement* de Salins à Dole, sur la demande des états généraux de la province, par lettres du dernier Décembre 1500.

Après la mort du roi de Castille, arrivée le 25 Septembre 1506, l'empereur Maximilien son pere, & Charles prince d'Espagne son fils, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles-quin, confirmèrent de nouveau le *parlement* de Franche-comté dans la ville de Dole, par des lettres du 12 Février 1508, par lesquelles ils ordonnèrent que des onze conseillers il y en auroit deux d'église.

L'archiduchesse Marguerite, tante de l'empereur Charles-quin, ayant eu en apanage le comté de Bourgogne, confirma le *parlement* à Dole, par des lettres du 4 Août 1517.

La Franche-comté étant retournée à l'empereur Charles-quin, après la mort de l'archiduchesse Marguerite, l'empereur confirma aussi le *parlement* à Dole, par des lettres du 10 Février 1530.

Par d'autres lettres, datées de Tolède, du premier Avril 1538, ce même prince confirma de nouveau le *parlement* dans la ville de Dole; & s'il survient (dit-il dans ce diplôme) empêchement légitime, les présidens & conseillers le transporteront en tel lieu qu'ils trouveront convenir.

Un an après l'abdication de Charles-quin, Philippe II. son fils roi d'Espagne, étant aux états de Bruxelles, confirma aussi le *parlement* à Dole, par lettres du 23 Juillet 1556.

Il fut encore confirmé dans cette même ville par des lettres du 21 Octobre 1599, données par les archiducs Albert & Isabelle, auxquels la Franche-comté avoit été donnée à charge de réversion.

En vertu de la faculté donnée au *parlement* de Dole, par le diplôme de l'empereur Charles-quin, du premier Avril 1538, ce *parlement* se retira le 16 Août 1630 à Peimé, où il tint ses séances à cause de la peste; & le 19 Octobre suivant il se retira à la Loye pour la même raison.

Philippe IV. roi d'Espagne, confirma comme ses prédécesseurs, ce *parlement* à Dole, par des lettres du 20 Mars 1656.

Louis XIV. ayant conquis la Franche-comté, le 14 Février 1668, confirma le *parlement*; mais cette province ayant été rendue au mois de Mai de la même année, par le traité d'Aix-la-Chapelle, la confirmation qui avoit été faite du *parlement* par le roi Louis XIV. donna de l'ombrage au roi d'Espagne, & sur les impressions que lui donna le marquis de Castell Rodrigue, gouverneur du comté, lequel étoit fâché d'avoir été obligé de partager le gouvernement avec cette compagnie, Philippe IV. défendit au *parlement* de faire aucune fonction jusqu'à nouvel ordre.

Mais le roi Louis XIV. ayant le 15 Mai 1674, conquis de nouveau la Franche-comté, laquelle fut réunie pour toujours à la couronne, le 17 Septembre 1678, par le traité de Nimègue, il confirma le *parlement* à Dole, par des lettres du 17 Juin 1674, portant que le *parlement* resteroit à Dole jusqu'à la fin de l'année, pendant lequel tems le roi se réservoient d'aviser en quel lieu de la province il estimeroit le plus à-propos d'établir pour toujours le siège de cette cour, & d'augmenter le nombre de ses officiers.

Ce même prince, par des lettres du 22 Août 1676; transféra le *parlement* de la ville de Dole dans celle



Bezançon, où il est toujours demeuré depuis ces lettres jusqu'à présent.

Le roi à-présent régnant, à son avènement à la couronne, confirma le *parlement* à Bezançon, par des lettres données à Verfailles le 10 Septembre 1715.

Le nombre des officiers de ce *parlement*, dans son origine, n'étoit pas fixé; il ne le fut qu'en 1422, lorsque Philippe le bon le rendit sédentaire à Dole.

Cette cour n'étoit alors composée que de deux chambres, qui se réunissoient quelquefois, lorsqu'il s'agissoit d'affaires importantes.

Le *parlement* étoit toujours en robe rouge lorsqu'il donnoit audience & qu'il prononçoit les arrêts.

Le président de *Bourgogne*, que l'on appelloit ainsi parce qu'il étoit alors le seul président du *parlement* du comté de Bourgogne, étoit toujours à la première chambre; le doyen des conseillers, qui avoit le titre de *vice-président*, étoit à la tête de la seconde chambre.

Lorsqu'il vaquoit quelque place dans l'une des deux chambres, le *parlement* présentoit trois sujets au prince, lequel nommoit l'un d'entr'eux, excepté pour la place de président, à laquelle le roi nommoit seul, sans la participation du *parlement*; il le consultoit cependant quelquefois à ce sujet.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'en 1679, que Louis XIV. par l'édit du mois de Février, créa deux présidents à mortier, sept conseillers, & établit une troisième chambre. Le roi nomma les deux présidents & un conseiller; & le *parlement* présentait les autres en la forme ordinaire.

Par un autre édit du mois d'Août 1684, le roi créa encore un office de président à mortier auquel il nomma, & trois conseillers qui furent, suivant l'usage, présentés par le *parlement*. Il créa aussi par le même édit, deux avocats généraux en titre d'office.

Au mois d'Août 1692, le roi confirma l'établissement du *parlement* de Bezançon pour le comté de Bourgogne, & attribua aux officiers de cette compagnie les mêmes honneurs, prérogatives, prééminences, privilèges, franchises, exemptions, dont jouissent les officiers des autres *parlements* du royaume. Il établit la vénalité de toutes les charges de ce *parlement*, & les rendit héréditaires, à l'exception de celles de premier président & de procureur général, & créa par le même édit deux présidents à mortier, un chevalier d'honneur & huit conseillers: il établit aussi près ce *parlement* une chancellerie, aux officiers de laquelle, par une déclaration du 14 Janvier 1693, il attribua les mêmes droits dont jouissent tant ceux de la grande chancellerie de France, que ceux des autres chancelleries établies près les différentes cours du royaume.

Peu de tems après, par édit du mois d'Avril 1693, il créa encore quinze conseillers & six notaires & secrétaires du roi près ce *parlement*.

Il y eut au mois de Février 1694, un édit portant règlement pour l'administration de la justice au *parlement* de Bezançon.

Par un autre édit du mois de Juillet 1704, le roi établit une quatrième chambre pour les eaux & forêts, & requêtes du palais; il créa par le même édit deux présidents à mortier, un chevalier d'honneur, deux conseillers présidents des eaux & forêts, & requêtes du palais, huit conseillers laïcs, un conseiller clerc, un avocat général & deux substituts.

La charge de conseiller clerc fut depuis supprimée, par édit du mois de Mars 1708, & convertie en un office de conseiller laïc.

Enfin par un édit du mois de Février 1741, le roi supprima les deux offices de présidents des eaux & forêts, & requêtes, & créa une charge de président à mortier & une de conseiller.

Tome XII.

Il y a peu de *parlements* qui aient eu un pouvoir aussi étendu que celui de Bezançon, puisqu'à l'exception du droit de donner des lettres de grace, que le souverain se réservait, le *parlement* étoit presque maître absolu en tout.

Il partageoit le gouvernement de la province avec le gouverneur, lequel ne pouvoit rien faire d'important sans son avis; les ordonnances mêmes des gouverneurs étoient sujettes aux lettres d'attache du *parlement*.

Cette cour avoit même souvent seule tout le gouvernement, & en cas de mort, maladie, absence, ou autre empêchement du gouverneur, elle avoit droit de commettre un commandant en la place du gouverneur.

Outre les affaires contentieuses, le *parlement* connoissoit pendant la paix, de toutes les affaires concernant les fortifications, les finances, les monnoies, la police, les chemins, les domaines, les biens & la conservation des limites de la province.

Pendant la guerre, il régloit la levée des troupes, leurs quartiers, leurs passages, les étapes, subsistances, payemens & revues.

Enfin presque toute l'autorité souveraine lui étoit confiée par les lettres particulières des souverains, comme il paroît par celles de 1508, 1518, 1530, 1533, 1534, 1542, 1543, 1556, 1577, 1599, 1603, 1613, 1616, 1656 & 1665, qui justifient que cette autorité n'étoit point usurpée, qu'elle étoit approuvée du prince même, lequel n'ordonnoit rien sans avoir consulté le *parlement*.

Les membres de cette compagnie ont toujours joui, dès le tems de sa première institution, de la noblesse transmissible au premier degré; elle lui a été confirmée par les déclarations des 24 Octobre 1607, 9 Décembre 1610 & 29 Mars 1665. On voit par les recs des états des seize & dix-septième siècles, & par la convocation qui se faisoit à ces grandes assemblées, que les membres du *parlement* y étoient toujours appelés, & admis dans la chambre de la noblesse, par leur seule qualité de présidents ou conseillers au *parlement*; que leurs fils, & autres descendants d'eux, y étoient pareillement admis, comme ils le sont encore dans tous les chapitres nobles de la province.

Louis XIV. s'étant fait représenter les titres justificatifs de cette prérogative de noblesse, ordonna par sa déclaration du 11 Mars 1694, que les officiers de ce *parlement* continueroient de jouir du privilège de la noblesse au premier degré, tant en vertu des déclarations des anciens souverains du comté de Bourgogne, que par la possession dans laquelle ils étoient, sans que les édits du mois de Mars 1669, & Août 1692, pussent leur préjudicier: ce qui a été confirmé de nouveau, par édit du mois de Mars 1706, & par une autre déclaration du 13 Octobre 1741, rendue en faveur de l'huissier audientier.

Cette compagnie a toujours été seconde en grands hommes; elle a donné plusieurs cardinaux à l'église romaine, deux chanceliers à la France, trois à l'Empire, quatre aux Pays-bas, quantité de chevaliers de la toison d'or, & plus de quinze plénipotentiaires ou ambassadeurs en différentes cours de l'Europe.

Ce *parlement* est composé présentement de quatre chambres; savoir la grand'chambre, celle de la tournelle, celle des enquêtes, & celle des eaux & forêts & requêtes du palais, dans lesquelles messieurs du *parlement* servent tour à tour.

La grand'chambre est composée du premier président & de trois autres présidents à mortier, trois chevaliers d'honneur, seize conseillers, & quinze honoraires.

La tournelle est composée de deux présidents à mortier, quatorze conseillers & quatre honoraires.

F ij

La chambre des enquêtes est composée de deux présidents à mortier, de seize conseillers & de cinq honoraires.

Enfin la chambre souveraine des eaux & forêts & requêtes du palais, est composée de deux présidents à mortier & douze conseillers.

Les autres officiers de ce *parlement* sont les trois avocats généraux, le procureur général, quatre substituts, un greffier en chef, quatre greffiers au pluriel, qui sont distribués dans les quatre chambres du *parlement*, & quatre greffiers à la peau, qui sont distribués de même, un greffier des affirmations & présentations, un greffier garde-facs, un premier huissier & six autres huissiers, un receveur des consignations, un receveur des épices, un contrôleur, un receveur & contrôleur des amendes, deux payeurs des gages.

Les avocats de ce *parlement* sont au nombre de plus de cent; le bâtonnier est inscrit le premier sur le tableau, avant le doyen d'âge. Il y a deux avocats désignés spécialement pour les affaires des pauvres, & un pour recueillir les arrêts de chaque chambre du *parlement*, & un avocat des prisonniers.

Il y a vingt-neuf procureurs.

La chancellerie, établie près de ce *parlement*, est composée d'un conseiller au *parlement* qui est garde des sceaux, de quatre secrétaires du roi audien- ciers, de quatre secrétaires du roi contrôleurs, & de douze autres secrétaires du roi, de quatre conseillers référendaires, un sceleur, deux trésoriers payeurs des gages, un trésorier des émolumens du sceau, un greffier garde minute, deux chauffes-cire, deux portes-coffre & quatre huissiers.

La rentrée du *parlement* se fait le lendemain de la S. Martin, le surlendemain on fait les mercuriales, & à la séance de relevée, les députés des bailliages de la province font leurs remontrances à la cour sur ce qui s'est passé d'important dans leur ressort pendant le cours de l'année.

Le *parlement* de Bezançon comprend dans son ressort cinq présidiaux; savoir, Bezançon, Vésoul, Gray, Salins & Lons-le-Saulnier, réunis aux bailliages de ces mêmes villes, & à chacun desquels ressortissent plusieurs autres bailliages pour les matières qui sont de leur compétence.

Sous ces présidiaux sont treize bailliages royaux, dont les appels ressortissent immédiatement au *parlement*. Ces treize bailliages sont distribués sous les quatre grands bailliages de Bezançon, de Dole, d'Amont & d'Aval, outre trois autres judicatures.

Le bailliage de Bezançon est seul; celui de Dole comprend le bailliage particulier de Dole, & ceux de Quingey & d'Ornans; celui d'Amont comprend ceux de Vésoul, de Gray & de Baume; & celui d'Aval ceux de Poligny, de Salins, d'Arbois, de Pontarlier & d'Orglet; & la grande judicature de S. Claude, qui est à l'instar des bailliages royaux.

Il y a encore d'autres bailliages dont les appels ressortissent nuement au *parlement*; savoir, Moyrans, Lure, Luxeuil, Faucogney, Amblans, Fougerolle, S. Loup, Vauvillers & Hollaincourt, Blamont & Clermont, Granges, Héricourt & Chatelot.

Il y a aussi sept maîtrises des eaux & forêts, qui ressortissent nuement à la chambre souveraine des eaux & forêts qui est unie au *parlement*: ces maîtrises sont Bezançon, Vésoul, Gray, Baume, Poligny, Salins & Dole.

Enfin il y a encore quelques justices particulières qui ressortissent nuement au *parlement*; savoir la maréchaussée, la mairie, la vicomté, la monnoie, la justice consulaire. (A)

PARLEMENT DE BORDEAUX, est le quatrième *parlement* du royaume.

On l'appelle aussi *parlement de Guienne*, mais plus ordinairement *parlement de Bordeaux*.

Les auteurs ne font pas d'accord sur le tems auquel ce *parlement* fut institué.

Fontanon en attribue l'institution aux rois Philippe le Bel en 1306, & à Charles VII. en 1444.

Le Caron, Frerot, Duhaillan, Guénois, Joly & Nicolas Gilles, en rapportent l'institution au même roi Charles VII. mais ils ne la font remonter qu'en 1451.

Ducange suppose qu'il fut érigé au mois de Mai 1460.

D'autres, tels que Chopin, le chancelier de l'Hôpital & la Roche-Javin, tiennent que ce *parlement* ne fut institué que par Louis XI. en 1462.

D'autres enfin, tels que le président Boyer, prétendent que ce fut Louis XII. seulement qui en fut le véritable instituteur.

On ne trouve aucune preuve qu'il y eût déjà un *parlement* à Bordeaux en 1306, ni même que le *parlement* de Paris y tint des grands jours; il n'en est fait aucune mention dans les ordonnances avant le tems de Charles VII. & je serois presque tenté de croire que cette prétendue époque de 1306 a été fabriquée par une inversion de chiffres, & que l'on a voulu parler de la juridiction souveraine établie à Bordeaux par les Anglois en 1360.

La ville de Bordeaux fut comme le reste de la Guienne pendant long-tems sous la domination des Anglois: le duché de Guienne fut laissé par saint Louis à Henri III. roi d'Angleterre, à condition que lui & ses successeurs seroient pour ce duché vassaux de la couronne de France; au moyen de quoi les rois d'Angleterre, ducs de Guienne, n'avoient point dans cette province le droit de faire rendre la justice en dernier ressort; l'appel des sentences de Guienne ressortissoit alors au *parlement* de Toulouse, comme il paroît par des lettres de Philippe le Bel de l'an 1306, & de Charles VII. en 1444, concernant le *parlement* de Toulouse, qui font mention que ce *parlement* étoit établi pour le Languedoc & pour le duché d'Aquitaine, & pour tous les pays qui font au-delà de la Dordogne.

Mais Edouard, roi d'Angleterre, qui tenoit prisonnier le roi Jean, le contraignit par l'article 12 du traité de Breteigny, conclu le 8 Mai 1360, de renoncer à tout droit de souveraineté sur la Guienne, dont il fut dit que la propriété resteroit à Edouard.

Il paroît que ce prince étant ainsi devenu maître absolu de toute la Guienne, & singulièrement de Bordeaux, établit dans cette ville une justice souveraine qui y étoit encore subsistante en 1451: c'est apparemment ce qui a fait dire à l'abbé des Thuilleries, dans son introduction au dictionnaire de la France, que le *parlement de Bordeaux* tient la place de la juridiction du juge de Gascogne; c'est ainsi que l'on appelloit anciennement le sénéchal de Guienne, qui jugeoit en dernier ressort pendant la domination des Anglois.

C'est ce que dénotent aussi les lettres-patentes de Charles VII. du 20 Juin de ladite année, confirmatives du traité qui fut fait alors entre le roi d'une part, & les états de Guienne d'autre.

Le préambule de ces lettres annonce que le comte de Dunois ayant repris sur les Anglois plusieurs villes & places de Guienne, il avoit été fait plusieurs formations aux gens des trois états du pays de Guienne & du Bordelois, & aux habitants de Bordeaux, de se remettre sous l'obéissance du roi, & de remettre entre ses mains la ville de Bordeaux & toutes les autres villes que les Anglois tenoient dans ces pays.

Qu'il fut fait à ce sujet un traité entre les commissaires nommés pour le roi, par le comte de Dunois & les gens des trois états des ville & cité de Bordeaux &



pays bordelais, en leurs noms, & pour les autres pays de la Guienne qui étoient en l'obéissance des Anglois.

Par le vingtième article de ce traité, il étoit dit que *le roi sera content qu'en ladite cité de Bordeaux il y ait justice souveraine, pour connoître, discuter, & terminer définitivement de toutes les causes d'appel qui se feront en ce pays, sans que ces appels, par simple querelle ou autrement, soient traduits hors de ladite cité*: cet article est celui que Joly & plusieurs autres auteurs regardent comme l'institution du *parlement de Bordeaux*.

Les commissaires du roi promirent de tenir cet article & autres qui y sont joints; & le roi aimant mieux réduire le pays de Guienne sous son obéissance par traité amiable, que d'y procéder par la voie des armes, ratifia ce traité par les lettres du 20 Juin 1451.

Le mandement qu'il donna à la fin de ces lettres pour leur exécution, est adressé à nos amis & féaux conseillers, les gens tenans & qui tiendront notre *parlement* & cour souveraine, aux sénéchaux de Guienne, &c. ce qui suppose qu'il y avoit déjà un *parlement* établi à Bordeaux, & qu'il n'y avoit été établi que par les Anglois, puisque les habitants de Bordeaux mettoient dans leurs articles que le roi approuveroit qu'il y eût une justice souveraine dans cette ville.

Cependant l'on ne voit point que ces lettres aient été publiées & enregistrées dans ce *parlement*; on trouve seulement qu'elles le furent en la sénéchaussée de Guienne, à la requête du procureur & syndic de la cité de Bordeaux, le 12 Février 1451; & dans cette publication il n'est point parlé du *parlement*.

Le traité de 1451 n'eut point d'exécution, attendu la rébellion que firent les Bordelois l'année suivante 1452, au moyen de quoi le *parlement* que l'on avoit accordé à la ville de Bordeaux n'eut pas lieu alors, ou, s'il y fut établi de l'autorité de Charles VII. en tout cas ce *parlement* ne subsista pas long-tems, & fut supprimé presque aussitôt qu'il avoit été établi.

Le *parlement* de Paris reprit la connoissance des appellations interjetées des sénéchaussées du pays de Guienne, il y tint même de tems-en-tems ses grands jours depuis le 2 Septembre 1456 jusqu'au mois de Septembre 1459, ainsi qu'on le voit au dépôt du greffe en chef civil du *parlement* de Paris, dans lequel il se trouve deux registres contenant ces grands jours.

Ducange, en son glossaire au mot *parlamentum burdigalense*, après avoir dit que ce *parlement* fut d'abord institué par Charles VII. en 1451, ajoute qu'en suite il fut érigé, *erectum fuit*, au mois de Mai 1460. La Rocheffavin dit la même chose, & l'un & l'autre remarquent qu'on lui assigna alors pour le lieu de ses séances le château de Lomberrières, ainsi appelé à cause de l'ombrage des arbres qui l'environnoient, & qui étoit la demeure des anciens ducs d'Aquitaine; mais Ducange suppose que les Bordelois s'étant révoltés, & la ville ayant été reprise, tout ce pays demeura compris dans le ressort du *parlement* de Paris, jusqu'à ce que Louis XI. à la prière des trois états de Guienne, rétablit le *parlement de Bordeaux* suivant les lettres du 10 Juin 1462.

Il paroît que cet auteur a entendu parler de la rébellion qui arriva en 1452.

La Rocheffavin dit que Charles VII. étant mort, Louis XI. à l'instance pour suite des états de Guienne, confirma l'institution de ce *parlement* par des lettres données à Chinon le 12 Juin 1462.

Ce qui est certain, c'est que le *parlement de Bordeaux* fut alors rétabli par Louis XI. suivant les lettres rapportées par Chopin en son *traité du domaine*, liv. II. tit. xv. n. 7. Par ces lettres qui sont en latin, & qui ont été extraites des registres de ce *parlement*, le roi l'institute, établit & ordonne, il le qualifie *curia nostra parliamenti in civitate burdigalensi*; il spécifie

que ce n'est pas seulement pour cette ville, mais aussi pour les pays & sénéchaussées de Gascogne, d'Aquitaine, des Landes, d'Agenois, Bazadois, Périgord, Limosin; il met cette clause, pour tant qu'il nous plaira, *quandiu nostra placuerit voluntati*; il ordonne que les sénéchaussées, bailliages & autres juridictions de ces pays, auront leur ressort & dernier recours, *ultimum refugium*, en ce *parlement*.

Il est dit que ce *parlement* commencera sa première séance le lendemain de saint Martin lors prochain; qu'il sera tenu par un président laïc, & par un certain nombre de conseillers, tant clercs que laïcs, deux greffiers, & quatre huissiers, *ostiaris*.

Il donne à ce *parlement* le même pouvoir & la même autorité qu'avoit celui de Paris dans ces pays.

L'ouverture de ce *parlement* fut faite par Jean Tuder, premier président, le lendemain de saint Martin de la même année. Entre les conseillers qui furent alors reçus, on remarque l'archevêque de Bordeaux, lequel fut reçu en vertu de lettres comme les autres; & après son décès l'évêque d'Acqs eut de semblables lettres le 3 Novembre 1467. Cependant depuis long-tems les archevêques de Bordeaux sont conseillers d'honneur-nés au *parlement*, avec séance & voix délibérative. Ce droit leur fut accordé par un édit du 20 Février 1553. On trouve aussi au nombre des premiers conseillers Blaise de Grelé, que l'on croit être de l'ancienne famille des Grelys, prédécesseurs des comtes de Candale, d'où ces comtes prétendoient tirer la qualité de conseillers-nés dans ce *parlement*; mais cela n'a plus lieu depuis long-tems.

Le *parlement* fut donc d'abord établi à Bordeaux en 1462; mais comme, le 29 Avril 1469, Louis XI. fut obligé de céder la Guienne à Charles, duc de Berry, son frère, à titre d'apanage; & que les *parlements* ne peuvent pas tenir leurs séances dans les terres possédées à titre d'apanage; Louis XI. au mois de Novembre suivant, transféra le *parlement de Bordeaux* à Poitiers, où ce *parlement* tint ses séances jusqu'à la réunion de l'apanage. Après la mort de Charles, arrivée le 12 Mai 1472, le *parlement* qui étoit à Poitiers, fut alors de nouveau établi à Bordeaux.

Depuis ce tems, il a aussi quelquefois tenu ses séances en plusieurs autres lieux successivement.

Le 8 Mars 1464, il tenoit ses séances à Saint-Jean-d'Angely, suivant un enregistrement de ce jour où il est dit qu'il y fut tenu *certis in causis*.

En 1473, la peste fut si violente à Bordeaux, que le *parlement* se tint à Libourne pendant les mois de Décembre, Janvier & Février.

En 1497, la peste l'obligea pareillement de tenir ses séances pendant quelques mois à Bergerac.

La chronique bordelaise fait mention qu'en 1501 il se tint à Saint-Emilion; elle ne dit pas la cause de ce déplacement.

Dans le cours de l'année 1515, & pendant une partie de l'année suivante, il fut de nouveau transféré à Libourne à cause de la peste.

Le supplément de la chronique bordelaise fait mention qu'il y étoit pareillement en 1528.

Il se tint encore à Libourne pour la même cause; depuis le premier Août 1546 jusqu'au 18 Janvier 1547.

En 1549, il fut interdit de ses fonctions à l'occasion d'une émotion populaire qui étoit arrivée à Bordeaux pour la gabelle du sel; & en la place des officiers de ce *parlement*, le roi envoya le 22 Mai des conseillers du *parlement* de Paris, & de ceux de Toulouse & de Rouen, pour tenir le *parlement* à Bordeaux, qu'il composa de deux chambres, l'une pour le civil, l'autre pour le criminel. Mais le 22 Mai de la même année, le roi inclinant aux remontrances de la ville, ré-

tablit le *parlement de Bordeaux* dans ses fonctions, & es-commissaires des autres *parlements* furent rap-  
pellés.

En 1555, le *parlement de Bordeaux*, pour éviter le danger de la peste, se tint pour la quatrième fois à Li-  
bourne, depuis le 16 Septembre jusqu'au 7 Janvier  
1556.

Au mois de Juin 1578, suivant l'édit de pacifica-  
tion, la chambre tripartie, composée d'un président  
& de douze conseillers au *parlement de Bordeaux*, fut  
établie à Agen; & en 1582, suivant le dernier édit de  
pacification, une chambre du *parlement* de Paris tint  
pendant quelques mois sa séance aux jacobins de Bor-  
deaux.

La peste étant survenue à Bordeaux en 1653, le *par-  
lement* fut transféré à Agen, & ensuite à la Réole où  
il demeura jusqu'au mois de Mai 1654, qu'il fut réta-  
bli à Bordeaux par une déclaration expresse du roi :  
Pouvant le *parlement* se fit le premier Décembre  
de la même année.

Les émotions populaires qu'il y eut à Bordeaux de-  
puis le 26 Mars 1675, à l'occasion de l'établissement  
du papier timbré & de quelques nouvelles im-  
positions, donnerent lieu de transférer le *parlement* à  
Condom : la déclaration fut publiée le 22 Novembre  
de la même année.

Il fut depuis transféré à Marmande; il y étoit le 18  
Juillet 1676 & encore le 3 Août 1677, comme il pa-  
roît par deux députations que les jurats firent alors  
vers ce *parlement* étant à Marmande.

Il fut ensuite transféré à la Réole; il y étoit au mois  
de Mai 1678 : on en trouve la preuve dans un recueil  
d'anciens édits, où celui portant défense de saisir les  
bestiaux, du mois de Janvier 1678, fut enregistré à  
à la Réole le 29 Mai de ladite année.

Le *parlement* resta à la Réole jusqu'en 1690, qu'il  
fut rétabli à Bordeaux sur la demande qu'en avoient  
faite les jurats, moyennant un don de 400000 liv. Il  
reprit sa séance à Bordeaux le 13 Novembre; & de-  
puis ce tems, il a toujours été sédentaire en cette  
ville.

Le démembrement qui avoit été fait d'une partie  
du *parlement* de Paris & de celui de Toulouse, fut con-  
firmé par des lettres du 8 Mai 1464.

Depuis, la ville & gouvernement de la Rochelle  
& pays d'Aunis, furent rendus au *parlement* de Paris;  
& en récompense, par une déclaration du mois de  
Mai 1474, le roi donna au *parlement de Bordeaux* toute  
la sénéchaussée de Quercy. Le pays d'Armagne qui  
avoit été d'abord compris dans le ressort du *parlement  
de Bordeaux*, fut ensuite attribué à celui de Toulouse,  
puis rendu à celui de Bordeaux par d'autres lettres du  
25 Avril 1474.

L'étendue de son ressort a encore été confirmée  
par diverses autres lettres postérieures.

François I. ordonna en 1519 que le *parlement de  
Bordeaux* tiendrait ses grands jours comme ceux de  
Paris, de Toulouse & de Rouen.

En conséquence, le 6 Septembre 1533, il fut ar-  
rêté qu'un président & tel nombre de conseillers qui  
seroit avisé, iroient tenir les grands jours à Péri-  
gueux, depuis le premier Octobre jusqu'à la fin du  
mois.

Le 2 Août 1540, on publia les lettres pour en te-  
nir à Agen, depuis le premier Septembre jusqu'au 15  
Octobre.

Il paroît que le 8 Juin 1547 il y eut un arrêté pour  
écrire à M. le chancelier, pour obtenir les provisions  
nécessaires, à l'effet de tenir les grands jours pour  
extirper du pays les voleurs & les hérétiques : on ne  
voit pas si cela eut quelques suites.

En 1567, il tint les grands jours à Périgueux pen-  
dant les mois de Septembre & Octobre.

Henri II. par un édit de 1553, régla que ce *parle-  
ment* précéderoit celui de Dijon.

Charles IX. y tint le 12 Avril 1565 son lit de jus-  
tice.

Le nombre des officiers de ce *parlement* a été aug-  
menté par divers édits : il est présentement composé  
de cinq chambres; savoir, la grand'chambre, la  
tournelle, deux chambres des enquêtes, & une cham-  
bre des requêtes.

La grand'chambre est composée du premier prési-  
dent & de cinq autres présidents à mortier, des con-  
seillers-d'honneur, dont deux sont conseillers-nés,  
savoir, l'archevêque de Bordeaux & le gouverneur  
de la province de Guienne, lesquels siègent à la droite  
des présidents au-dessus des conseillers, deux cheva-  
liers d'honneur, & de vingt-deux conseillers.

La tournelle fut établie en 1519. Elle est composée  
de quatre présidents à mortier, & de seize conseillers  
qui sont députés pour ce service pendant toute une an-  
née, tant de la grand'chambre que des enquêtes.

Chaque chambre des enquêtes est composée de  
deux présidents des enquêtes & de vingt conseillers.

La chambre des requêtes est composée de deux  
présidents & de sept conseillers.

Il y a deux avocats généraux, l'un pour le civil,  
l'autre pour le criminel à la tournelle, & un procu-  
reur général qui a trois substituts.

Il y a deux greffiers en chef & trois secrétaires de  
la cour, un greffier en chef des requêtes du palais,  
un greffier des présentations, un pour les affirmations,  
& un greffier-commis, un autre greffier pour la  
grand'chambre, deux greffiers des audiences, un  
pour la tournelle, & un pour chaque chambre des  
enquêtes.

La chancellerie, établie près ce *parlement*, est  
composée d'un garde des sceaux, quatre secrétaires  
du roi audenciers, quatre secrétaires du roi contrô-  
leurs, douze autres secrétaires du roi non-sujets à  
l'abonnement & qui ont des gages, un sceleur, onze  
conseillers référendaires, deux receveurs de l'émou-  
lument du sceau, deux payeurs des gages.

Les huissiers du *parlement* sont au nombre de seize,  
sans compter le premier huissier lequel jouit de la  
noblesse.

Il y a environ cent soixante avocats & soixante-  
quinze procureurs. (A)

PARLEMENT DES BOURGEOIS DE PARIS, *parla-  
mentum*, seu *parlatorium*, vel *parloiterium*, comme on  
disoit dans la basse latinité, c'étoit le parloir aux bour-  
geois, c'est-à-dire le lieu où les bourgeois de Paris  
s'assembloient pour parler de leurs affaires commu-  
nes, il est ainsi nommé dans des lettres du roi Jean du  
mois de Novembre 1550. Voyez le recueil des ordon-  
nances de la troisième race, tom. IV, pag. 10. (A)

PARLEMENT DE BOURGOGNE, SÉANT À DIJON,  
est le cinquième *parlement* du royaume. Le royaume  
de Bourgogne avoit son *parlement*; il en est fait men-  
tion dès le tems de Clovis II. Let. hist. sur le *parle-  
ment*, pag. 109. Cet ancien *parlement* finit avec le  
royaume de Bourgogne, c'est-à-dire vers le milieu  
du xj. siècle.

Philippe-le-Hardi, l'un des fils du roi Jean, &  
premier duc de Bourgogne de la seconde race, avoit  
dressé les premiers projets d'un *parlement* à Bellay  
& depuis à Dijon.

Ses successeurs, ducs de Bourgogne, formerent  
deux conseils qu'ils appelloient *grands jours*, l'un à  
Beaune & l'autre à Saint-Laurent.

Le *parlement* qui subsiste aujourd'hui à Dijon a pris  
la place de ces jours généraux ou *grands jours* de  
Beaune & de Saint-Laurent; les premiers furent in-  
stitués vers l'an 1354 par Philippe, duc de Bourgogne,  
en la ville de Beaune, où plusieurs ducs de Bourgo-  
gne tinrent leur cour.



Ces jours généraux de Beaune étoient quelquefois nommés *parlement*, mais l'appel de ces grands jours ressortissoit au *parlement* de Paris.

Chassanée qui fut président au *parlement* de Dijon, dit en son *Premier* de la coutume de Bourgogne, qu'il ne fait pas en vertu de quel droit le duc Philippe avoit érigé ce *parlement*, ayant vu, dit-il, plusieurs arrêts du *parlement* de Paris donnés dans ce même tems pour la Bourgogne; il ajoute que le duc Philippe étoit lui-même soumis au *parlement* de Paris en qualité de pair de France, & qu'il a vu d'anciennes lettres qui prouvoient que la chancellerie de Bourgogne avoit été donnée au duc par le roi, & que les lettres scellées du sceau du duc n'avoient point d'exécution pareille qu'en vertu de la concession de cette chancellerie; mais il est aisé de résoudre la difficulté; Chassanée en observant que ce *parlement* de Beaune n'étoit pas souverain sous les ducs de Bourgogne, mais que c'étoit seulement de grands jours sous le nom de *parlement*, comme en tenoient tous les pairs de France, dont l'appel ressortissoit au *parlement* de Paris.

La Bourgogne étant retournée à la couronne en 1361 par le décès de Philippe de Rouvre, le roi Jean donna au *parlement* la permission de juger souverainement; Arnaud de Corbie, premier président du *parlement* de Paris, y préside en 1376. *Éloge du parlement* par de la Beaune.

La Bourgogne ayant été de nouveau donnée en apanage par le roi Jean au plus jeune de ses fils, appelé Philippe-le-Hardi, ce prince & ses successeurs, à l'imitation des anciens ducs de Bourgogne, tinrent leurs jours généraux à Beaune, & depuis ce tems l'appel de ces jours généraux ressortit au *parlement* de Paris, comme il faisoit avant la réunion de la Bourgogne à la couronne.

Il y avoit aussi des grands jours à Saint-Laurent les Châlons, que l'on qualifioit de *parlement*, & qui étoient pour le comté d'Auxerre & la Bresse chalonnoise; ils avoient pareillement été institués par les anciens ducs de Bourgogne, & eurent le même sort que ceux de Beaune, de sorte que l'appel de ces grands jours ressortissoit aussi au *parlement* de Paris.

Le dernier duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, ayant été tué devant Nancy le 5 Janvier 1477, nouveau style, le duché de Bourgogne fut alors réuni à la couronne & n'en a plus été séparé depuis Louis XI. les principaux des trois états de cette province se retirèrent par-devers le roi, & le supplièrent, pour le bien de la justice, d'établir dans son duché de Bourgogne & comté de Charollois, baronie de Noyers, & terres enclavées audit duché une cour souveraine qui fut appelée *cour de parlement*, fondée & garnie de présidents & douze conseillers & autres officiers en tel nombre de conseillers qu'il y avoit au *parlement* de Beaune, que l'on souloit nommer les *grands jours* du duché de Bourgogne, & qu'elle fut de telle prééminence & autorité touchant le fait de judicature & juridiction souveraine comme le *parlement* de Paris, auquel, est-il dit, lesdits grands jours souloient ressortir; ils demandèrent aussi au roi qu'il lui plût entretenir les *parlements* de Dole & de Saint-Laurent pour les comtés de Bourgogne, d'Auxonne, & autres terres d'outre Saône, etquelles, disoient-ils, d'ancienneté il y avoit toujours eu cour souveraine pour l'exercer, comme on avoit toujours fait par le passé. Le roi, par un édit du 18 Mars 1476, vieux style, ou Mai 1477, nouveau style, créa & établit esdits duché & pays dessus dits adjacens, une cour & juridiction souveraine, pour être tenue dorénavant sous le titre de *parlement & cour souveraine*, ayant tout droit de ressort & de souveraineté au-lieu des grands jours; il ordonna aussi que les *parlements* de Dole & de Saint-Laurent se-

roient entretenus souverains, comme ils l'étoient de toute ancienneté, & pour tenir chacun esdits *parlements*, il ordonna qu'il y auroit avec le président deux chevaliers, douze conseillers en la manière accoutumée, deux avocats, un procureur fiscal, un greffier, cinq huissiers ordinaires.

Ce nouveau *parlement* tint d'abord ses séances à Beaune; mais quelque tems après cette ville s'étant revoltée, le *parlement* fut transféré à Dijon par édit du 10 Août 1480, sa séance dans cette ville fut confirmée par un édit du mois de Février suivant.

On voit par cet édit qu'il y avoit déjà deux présidents au *parlement* du duché de Bourgogne, 2 chevaliers, & 12 conseillers clercs & laïcs, il ordonna que ce *parlement* se tiendrait, comme il faisoit déjà ordinairement, en la ville de Dijon, qu'il commenceroit le lendemain de la S. Martin d'hiver, comme il avoit commencé dernièrement, il transféra celui du comté de Bourgogne, de Dole à Salins, & ordonna que si par suite de causes le *parlement* du comté de Bourgogne finissoit plutôt, les conseillers qui le tiendroient retourneroient à Dijon pour y vaquer aux causes & affaires du *parlement* du duché de Bourgogne, jusqu'à la mi-Août que commenceroient leurs vacations, comme celles des autres *parlements*; il permit aussi aux parties de comparoître au *parlement* de Bourgogne par procureur, au-lieu que selon les ordonnances du *parlement* précédent, il falloit comparoître en personne.

Ce même édit de 1480 contient un ample règlement pour l'administration de la justice au *parlement* de Dijon; ce *parlement* fut cassé par Charles VIII. par édit du mois d'Avril 1485, & réuni au *parlement* de Paris. Voyez Chopin de dom. lib. II. tit. xv. n. 7. mais il fut rétabli l'année suivante, & ensuite augmenté par Louis XII. & fixé à Dijon par une déclaration du 29 Août 1494.

Les fonctions des officiers de ce *parlement* furent suspendues par une déclaration du 14 Mars 1637, quelques-uns furent rétablis le premier Mai suivant, & le surplus par un édit du mois de Juillet de la même année.

Ce *parlement* fut encore quelque tems sans fonctions au moyen d'une déclaration du 28 Décembre 1658, qui attribue au grand-conseil tous les procès du ressort de ce *parlement*; cette déclaration fut enregistrée au grand-conseil le 3 Février 1659; mais par une déclaration du 7 Juin suivant, le *parlement* de Dijon fut rétabli dans ses fonctions.

Le nombre des officiers de ce *parlement* a été augmenté & diminué par divers édits & déclarations dont le détail seroit trop long; il suffit d'observer que cette cour est présentement composée de dix présidents à mortier, y compris le premier président, trois conseillers d'honneur nés, qui sont les évêques de Dijon, d'Aulun, de Bellay, deux chevaliers d'honneur, soixante-huit conseillers, dont six clercs & soixante-deux laïcs, non compris le chancelier garde des sceaux de la chancellerie, deux greffiers en chef, & plusieurs commis greffiers, onze huissiers du *parlement* y compris le premier huissier, & quatre huissiers aux requêtes.

Le parquet est composé de deux avocats généraux & un procureur général, huit substituts.

Il y a environ cent avocats au *parlement* & soixante & dix procureurs.

Le *parlement* est distribué en cinq chambres, savoir la grand-chambre, la tournelle criminelle, la chambre des enquêtes, & celle des requêtes du palais.

La grand-chambre est composée du premier président, de trois présidents à mortier, des conseillers & chevaliers d'honneur, & de dix-neuf autres conseillers.

La tournelle fut établie par édit du mois de Juin 1523, qui fut révoqué par déclaration du 13 Août 1527, mais elle fut rétablie par édit du mois de Décembre 1537; elle est composée de quatre présidents & de dix-neuf conseillers.

La chambre des enquêtes est composée de deux présidents & de vingt-un conseillers.

La chambre des requêtes du palais fut établie par édit du mois de Décembre 1543, enregistrée au même *parlement* le 14 Février suivant; elle fut supprimée par édit du mois de Septembre 1546, & rétablie par un autre édit donné à Avignon au mois de Janvier 1576; elle est présentement composée de deux présidents & de dix conseillers.

Les sièges royaux qui ressortissent à ce *parlement*, sont le bailliage & chancellerie de Beaune, les sièges de Nuits, d'Auxonne, & de Saint-Jean de Lône, le bailliage & chancellerie d'Autun, les sièges de Moncenis, de Semur-en-Brionois, le bailliage & chancellerie de Châlons-sur-Saône, & le bailliage & chancellerie d'Auxois, & les sièges d'Avalon, d'Arnay-le-Duc, de Saulieu, le bailliage & chancellerie de Châtillon, les bailliages de Charolles, de Bourbon-Lancy, de Bourg-en-Bresse, les sièges de Belley & de Gex; il y a aussi plusieurs justices seigneuriales qui y ressortissent directement.

La chancellerie établie près le *parlement* est composée d'un conseiller gendre des sceaux, de vingt-deux secrétaires du roi, tant audienciers, contrôleurs qu'autres, deux scelleurs, trois référendaires, un chauffe-cire, un greffier, trois gardes-minutes, & huit huissiers. (A)

**PARLEMENT DE BRESSE.** Il y eut un *parlement* créé & établi pour cette province, avec une chambre des comptes, aides & finances, à Bourg-en-Bresse. Pierre de Mufy en étoit premier président; il en prend la qualité dans son contrat de mariage passé devant Gabillon, notaire au châtelet, le 26 Février 1661; mais il fut réuni quelque tems après au *parlement* de Metz, où M. de Mufy fut fait président à mortier: il en est parlé dans l'avant-propos du traité des criées de Bruneau. (A)

**PARLEMENT DE BRETAGNE, ou DE RENNES,** est le huitième des *parlements* de France. Il tire son origine des grands jours au *parlement*, que les comtes de Bretagne & ensuite les ducs, faisoient tenir dans cette province; on les appelloit à Paris *grands jours*, & dans la province *parlement*; mais c'étoit abusivement, car les pairs n'avoient chez eux que des grands jours, comme en Champagne les grands jours de Troyes.

On appelloit des juges de seigneurs devant les juges du comte ou duc de Bretagne s'étant à Rennes ou à Nantes, lesquels connoissoient des appellations de toute la province aux plaids généraux. On pouvoit ensuite appeler de ces jugemens, ne fût-ce que des interlocutoires, au conseil du duc, & de ce conseil aux grands jours ou *parlement*.

Dargentré dans son histoire de Bretagne, liv. V. ch. xvij. dit qu'avant le comte Alain III. dit Fergent, lequel mourut le 13 Octobre 1120, il y avoit déjà en ce pays un *parlement*, que c'étoit une assemblée d'hommes de sens de tous états & conditions, qui étoit convoquée par lettres du comte ou duc chaque année, & souvent plus rarement: que du tems de S. Louis, il y avoit appel de ce *parlement* à celui de France en deux cas; le premier pour faux & mauvais jugement ou sentence inique; le second par faute ou dénégation de droit: le traité fait en la ville d'Angers l'an 1231 y est express.

Il y a aussi ici des lettres de Philippe le Bel du mois de Février 1296, par lesquelles ce prince accorde au duc de Bretagne & à ses hoirs, qu'ils ne pourront être ajournés tant par-devant lui que par-devant ses

général (c'étoit son conseil), par simples ajournemens; qu'en cas d'appel de défaut de droit ou de faux jugemens, ou autres cas dépendans de la souveraineté.

Louis Hutin fit au mois de Mars 1315, une ordonnance à la requête du duc de Bretagne, portant entre autres choses que le roi enverroient des commissaires pour informer comment les appellations interjetées des jugemens rendus au duché de Bretagne devoient ressortir au *parlement* de Paris; la juridiction du duc n'y est point qualifiée de *parlement*, ni même de grands jours. Mais dans des lettres de Philippe de Valois, du mois de Juin 1328, la juridiction du duc est qualifiée de grands jours, *magnos dies*; & il est dit qu'en Bretagne ces grands jours étoient qualifiés de *parlement*. Il est dit dans l'exposé de ces lettres que le duc de Bretagne avoit représenté que par coutume ancienne, les appellations des sénéchaux de Bretagne étoient portées au duc ou à ses grands jours, lesquels en Bretagne sont qualifiés de *parlement*; qu'ils avoient été introduits d'ancienneté pour cela, suivant qu'ils avoient coutume d'être assignés; & par ces lettres le roi confirme l'ordre qui s'observoit anciennement, & ordonne que l'appel des grands jours ou *parlement* de Bretagne ressortira au *parlement* de Paris, sans que l'on puisse y porter directement les appellations interjetées des sénéchaux de Bretagne.

Cette ordonnance fut confirmée par le roi Jean, au mois de Juillet 1352.

Cette chambre des grands jours, ou *parlement* de Bretagne, étoit composée d'un président du *parlement* de Paris, de quelques conseillers du même *parlement*, qui tenoient en même tems des offices de conseillers au *parlement* de Bretagne; il y avoit aussi quelques maîtres des requêtes du conseil du duc de Bretagne.

Ces grands jours devoient se tenir tous les ans, en vertu de lettres que le roi donnoit à cet effet; mais on ne les convoquoit communément que tous les deux ans, & même quelquefois plus rarement; c'est pourquoi le duc Jean tenant son *parlement* en 1404 ou 1424, ordonna que toutes appellations qui seroient interjetées de simples interlocutoires qui n'emporteroient pas principal de cause, seroient terminées comme de *parlement*, une fois l'an, devant son président & son conseil, qui seroit à Vannes ou ailleurs en quelque autre ville de Bretagne.

Les choses demeurèrent sur ce pied jusqu'au tems de Charles VIII. lequel ayant épousé Anne de Bretagne en 1491, établit un nouveau conseil en Bretagne, au lieu de celui des ducs, & peu de tems après, il mit ses soins à régler les grands jours ou *parlement* de Bretagne, auxquels ressortissent les appellations de tous les juges inférieurs du pays; ces grands jours n'avoient pu être tenus depuis long-tems, tant à l'occasion des procès & divisions qui étoient encore dans ce pays, qu'à cause du décès de plusieurs barons, nobles & autres gens dudit pays. Ce prince ordonna donc pour le bien & utilité de ce pays, de faire tenir les grands jours ou *parlement*, dorénavant audit pays & duché de Bretagne, pour le premier terme, le premier jeudi de carême durant jusqu'au samedi de Pâques en suivant, qu'on disoit l'an 1493, & de-là en avant de terme en terme, ainsi que Sa Majesté l'ordonneroit & verroit être nécessaire pour le bien de ce pays.

Pour tenir ces grands jours ou *parlement*, il commit messire Jean de Gonnay pour premier président, avec un second président, & huit conseillers clercs & dix laïcs, un greffier & deux huissiers.

Il régla que les gages & vacations seroient payés aux présidents ordinairement, & aux conseillers clercs & laïcs, pour le tems de leur vacation seulement, cessant & révoquant tous dons, créations & retenues



retenues des conseillers & autres officiers des grands jours, faites à d'autres qu'à ceux qui furent pour lors commis.

Depuis voyant le bien & utilité qui étoit venu de la tenue de ces grands jours ou *parlement*, il ordonna successivement que ces grands jours seroient tenus six mois de Septembre 1494 & 1495; ce qui fut ainsi exécuté.

Enfin ayant reconnu qu'il seroit avantageux pour ce pays que l'on y tint les grands jours une fois l'an à un terme nommé & préfix, & que ce seroit occasionner de grands frais s'il falloit chaque année obtenir des lettres du roi pour faire tenir les grands jours, il ordonna par un édit du 27 Novembre 1495, qui fut publié dans l'assemblée des états de la province, que ces grands jours ou *parlement* se tiendroient une fois chaque année, depuis le premier Septembre jusqu'au 5 Octobre suivant, par les mêmes présidens, conseillers, & autres officiers qui avoient d'abord été commis, lesquels sont dénommés dans cet édit, sans qu'il fut besoin dorénavant d'obtenir d'autres lettres de provision pour la tenue de ces grands jours ou *parlement*.

La juridiction de ces grands jours ou *parlement*, n'étoit pas souveraine; il y avoit appel au *parlement* de Paris; cependant les exemples en sont rares. Les ducs de Bretagne empêchoient autant qu'il leur étoit possible, que l'on ne prit cette voie; il y en a pourtant un exemple dans les rouleaux du *parlement* de Paris en 1461.

Le second mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII. ni celui de François I. avec Claude de France, fille de Louis XII. & d'Anne de Bretagne, ni la réunion même qui fut faite de la Bretagne à la couronne en 1532, n'apporteront encore aucun changement à l'état du *parlement* de Bretagne. Il arriva seulement que le roi François I. ayant cédé à Henri II. son fils, alors dauphin de France, la jouissance du duché de Bretagne, il ordonna à la prière de ce prince, par des lettres en forme d'édit, que dans les matières où il seroit question de 1000 livres de rente & au-dessous, ou de 10000 liv. une fois payés, il n'y auroit aucun ressort par appel des grands jours, ou *parlement* de Bretagne, au *parlement* de Paris, comme cela avoit lieu auparavant; mais que les jugemens donnés sur ces matières fortiroient nature d'arrêt.

Ces lettres ayant été présentées au *parlement* de Paris pour y être enrégistrées, le procureur général y forma opposition.

Mais François I. étant décédé en 1547, cela leva les obstacles. Henri II. par un édit du mois de Septembre 1551, ordonna l'exécution de celui du roi son pere, & néanmoins ayant aucunement égard aux motifs allégués par le procureur dans son opposition, il modifia cet édit, & ordonna que dans les matières où il seroit question de 150 liv. tournois de rente, & de 3000 liv. tournois à une fois payer, il n'y auroit aucun ressort par appel des jugemens, soit interlocutoires ou définitifs, sur ce donnés par les grands jours ou *parlement* de Bretagne, au *parlement* de Paris; mais qu'ils fortiroient nature d'arrêt exécutoire nonobstant ledit appel.

Cet édit fut enrégistré au *parlement* de Bretagne le 17 Septembre 1551, & dans celui de Paris le premier Octobre 1552.

Mais les grands jours ou *parlement* de Bretagne, ne furent érigés en cour absolument souveraine, & sous le titre de *parlement*, que par l'édit du roi Henri II. du mois de Mars 1553. Les motifs exposés dans cet édit sont que la séance des grands jours étoit si breve, qu'elle ne suffisoit pas pour expédier toutes les affaires; que d'ailleurs ces grands jours n'étant pas souverains, c'étoit un degré de juridiction qui

Tome XII.

ne seroit qu'à fatiguer les parties & éterniser les procès.

Par cet édit Henri II. établit un *parlement* & siège ordinaire de justice souveraine audit pays & duché de Bretagne, lequel devoit être composé de deux chambres pour être exercé & tenu par quatre présidens & trente-deux conseillers, qui serviroient alternativement, savoir seize non originaires du pays, lesquels ensemble les quatre présidens seroient pris & choisis dans les autres pays de l'obéissance du roi, soit présidens, maîtres des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, ou conseillers des autres cours souveraines, ou autres, & que les seize autres conseillers seroient pris des originaires du pays.

Il créa par le même édit deux avocats pour lui, dont il ne pourroit y en avoir qu'un originaire du pays; un procureur général, deux greffiers, l'un civil, l'autre criminel; six huissiers, un receveur & payeur des gages, un receveur des amendes, un garde & concierge pour administrer les menues nécessités.

Chaque chambre devoit être composée de deux présidens, seize conseillers, un des deux avocats du Roi.

Il fut aussi ordonné que ce *parlement* seroit tenu & exercé en deux séances & ouvertures; l'une en la ville de Rennes durant trois mois, savoir Août, Septembre & Octobre, & que durant les mois de Novembre, Décembre & Janvier, il y auroit vacations; que l'autre séance & ouverture se tiendroient en la ville de Nantes, qu'elle seroit de service pendant les mois de Février, Mars & Avril, & les mois de Mai, Juin & Juillet pour les vacations.

La première séance pour laquelle furent députés les premier & troisième présidens, commença au mois d'Août, & la seconde où furent députés les second & quatrième présidens, commença au premier Février, suivant l'édit.

Et au cas que durant ces deux séances, ou l'une d'icelles, les procès par écrit, appellations verbales, ou autres matières civiles qui seroient instruites & en état d'être jugées, ne fussent pas décidées durant les trois mois ordonnés pour chacune desdites ouvertures & séances, il est ordonné que les présidens & conseillers procéderont au jugement desdits procès & matières instruites, avant que de dessemper chacune desdites séances, dont le roi charge leur honneur & conscience, sans néanmoins que lesdits présidens, conseillers & autres officiers, fussent tenus en chacune desdites séances, de vaquer en tout plus de quatre mois.

Il est encore dit que les conseillers & présidens de chacune desdites chambres, moyennant ladite érection, connoîtront & jugeront en dernier & souverain ressort, de tous différends & matières survenant audit pays, civiles, criminelles, mixtes, leurs circonstances, lesquelles & dépendances d'icelles, entre quelques personnes, & pour quelque cause & valeur que ce soit, au nombre des présidens ou conseillers requis par les ordonnances; comme aussi des matières de régale, & juridictions temporelles des évêques dudit pays, prééminence d'église, contention des ressorts différens des sièges prélatiaux, malversation d'iceux, & d'autres juges inférieurs, appellation des jugemens donnés par le grand maître des eaux & forêts, ou ses lieutenans, sans qu'elles puissent ressortir ailleurs par appel ni autrement, pour quelque somme & considération que ce soit, & des autres, selon l'édit de la création des prélatiaux qui excéderont 10 liv. de rente, ou 250 liv. une fois payées; le roi révoquant à cette fin le pouvoir qu'il avoit donné aux prélatiaux pour connoître en souveraineté des matières criminelles par la suppression du conseil, ou grands jours dudit pays; en

G

fin il donna au nouveau *parlement* telle autorité, pouvoir, prééminences, honneurs, droits, profits, revenus & émolumens que les autres cours souveraines & *parlemens* du royaume, & que l'ancien *parlement* & conseil dudit pays avoient coutume d'avoir.

En conséquence il supprima par le même édit, l'ancien *parlement* ou grands jours.

Il ordonna qu'en la chancellerie dudit pays, il y auroit un garde-scel, qui seroit conseiller de la cour, dix secrétaires & un sceleur, comme il y avoit eu de tout tems, un receveur & payeur des gages des officiers de cette chancellerie, quatre rapporteurs & un huissier; & il supprima tous autres officiers de ladite chancellerie & conseil de ce pays.

Et afin de prévenir toute difficulté sur l'exécution de cet édit, il ordonna qu'il seroit fait un extrait au *parlement* de Paris, des réglemens, usances, styles & formes qui se doivent garder pour les mercuriales, & toutes autres choses concernant le fait du *parlement* de Paris, ses officiers & la chancellerie, pour se régler de même au *parlement* & chancellerie de Bretagne.

Comme les offices de présidens & conseillers de l'ancien *parlement* étoient la plupart tenus par des maîtres des requêtes de l'hôtel du roi, les offices du nouveau *parlement* furent pareillement déclarés compatibles avec ceux des maîtres des requêtes, avec séance telle que les maîtres des requêtes l'ont dans les autres *parlemens*, sans avoir égard au rang qu'ils devoient tenir comme conseillers.

L'édit de 1553 ordonna encore que l'un des présidens de la première séance de Rennes, avec les huit conseillers originaires de la province, continueroient l'exercice de la justice criminelle pendant les vacations, en appelant avec eux pour parfaire le nombre de dix au moins, tels des conseillers du même *parlement*, siéges présidiaux, ou autres juges & officiers royaux, ou quelqu'un des plus anciens & fameux avocats des lieux, pour terminer pendant ledit tems les procès criminels, comme il se pratiquoit anciennement au conseil de Bretagne; & que la même chose seroit observée par la séance établie à Nantes.

Enfin ce même édit ordonne que les évêques de Rennes & de Nantes, auroient séance, voix & opinion délibérative au *parlement* de Bretagne, ainsi que les évêque de Paris & abbé de Saint-Denis l'ont au *parlement* de Paris, & que tous les autres archevêques ou évêques du royaume y auroient séance les jours d'audience & de plaidoirie, uniformément & comme ils l'ont au *parlement* de Paris.

Cet édit fut enregistré au *parlement* de Paris le 4 Mai 1554, avec la clause de *mandato regis*.

Par des lettres-patentes du 26 Décembre 1558, Henri II. autorisa les présidens & conseillers du *parlement* de Bretagne à visiter toutes les prisons, interroger les prisonniers, comme aussi à visiter les présidiaux, & à y présider, seoir & juger, tant es jours de plaidoirie que de conseil, sans y prendre aucun profit ni émolumens, à visiter les hôpitaux & lieux piteux, pour voir & entendre s'ils sont bien & dûment entretenus & réparés, pour sur leur rapport, être pourvu par la cour.

Les habitans de la ville de Nantes demandèrent à François II. que le *parlement* fut transféré en la ville de Nantes, & que les deux séances fussent unies en une, & tenues dans cette ville.

La ville de Rennes y mit empêchement, ce qui donna lieu à un arrêt du conseil du 19 Mars 1554, par lequel les parties furent renvoyées devant le gouverneur & lieutenant général de Bretagne, pour à la première convocation & assemblée ordinaire, enquerir & informer par les voies des gens des trois

états, si l'observation de l'érection & séance du *parlement* dans les deux villes de Nantes & de Rennes seroit plus commode & profitable tant au roi qu'à ses sujets, ou s'il y auroit lieu d'attribuer la séance perpétuelle du *parlement* en l'une de ces deux villes.

Cependant sans attendre cette information, les habitans de Nantes obtinrent au mois de Juin 1557, des lettres-patentes portant translation du *parlement*, & réunion des deux séances en la ville de Nantes.

La ville de Rennes forma opposition à l'enregistrement de ces lettres, & présenta requête au roi François II. le 4 Décembre 1559, pour demander que l'information qui avoit été ordonnée, fût faite.

La requête renvoyée au duc d'Estampes, gouverneur de Bretagne, le procès-verbal & information, de *commodo* & *incommodo*, fut fait en l'assemblée des trois états tenus en la ville de Vannes au mois de Septembre 1560; le gouverneur donna aussi son avis; & sur ce qui résultoit du tout, par arrêt & lettres-patentes du 4 Mars 1561, le roi Charles IX. pour nourrir paix & amitié entre les habitans des deux villes, & accommoder ses sujets de Bretagne en ce qui concerne l'administration de la justice, révoqua les lettres du mois de Juin 1557, contenant la translation du *parlement* à Nantes, & ordonna que la séance ordinaire de ce *parlement* seroit & demeureroit toujours en la ville de Rennes, sans que pour quelque cause que ce fût, elle pût être à l'avenir transférée à Nantes ni ailleurs. Il institua & établit ce *parlement* ordinaire en la ville de Rennes, pour y être tenu & exercé à l'avenir à perpétuité, comme les autres cours de *parlement* du royaume, à la charge seulement que les habitans de Rennes seroient tenus d'indemniser & rembourser ceux de Nantes, des deniers qu'ils avoient donnés au feu roi Henri II. pour avoir chez eux le *parlement*.

Cependant comme le *parlement* tenoit déjà sa séance à Nantes, l'exécution de l'arrêt du 4 Mars 1561 souffrit quelque retardement, tant par l'opposition des Nantois qui empêchèrent d'abord les commis des greffes d'emporter les sacs & papiers, que par divers autres incidens; enfin le 24 Juillet 1561 il y eut des lettres de jussion pour enregistrer l'arrêt du 4 Mars, & il fut enjoint au *parlement* de commencer à siéger à Rennes, le premier Août suivant, ce qui fut exécuté.

Il paroît néanmoins que ce *parlement* de Rennes fut encore interrompu; en effet, il fut rétabli & confirmé par une déclaration du premier Juillet 1568.

Il ne laissa pas d'être depuis transféré à Vannes par déclaration du mois de Septembre 1675, mais il fut rétabli à Rennes par édit du mois d'Octobre 1689.

Par une déclaration du 23 Février 1584, les séances qui n'étoient que de trois mois, furent fixées à quatre chacune.

Henri IV. par édit du mois de Juillet 1600, ordonna que chaque séance seroit de six mois.

Enfin, par édit du mois de Mars 1724, le roi a rendu ce *parlement* ordinaire, au lieu de *crimestre* & *semestre* qu'il étoit auparavant.

Ce *parlement* est présentement composé de cinq chambres; savoir, la grand'chambre qui est aussi ancienne que le *parlement*, deux chambres des enquêtes; dont l'une tire son origine de la première érection du *parlement* en 1553; la seconde fut créée en 1557; la troisième établie en 1575, & les requêtes du palais en 1581.

L'édit du mois de Mars 1724. avoit ordonné qu'il y auroit deux chambres des requêtes; mais par une déclaration du 12 Septembre de la même année, il fut ordonné que les deux seroient & demeureroient réunies en une seule.

Par un édit du mois de Février 1704, il avoit été créé une chambre des eaux & forêts près le *parle-*



ment de Rennes, pour juger en dernier ressort toutes les instances & procès, concernant les eaux & forêts, pêches & chasses; mais par un autre édit du mois d'Octobre suivant, cette chambre fut réunie au parlement.

On a vu que lors de la création de ce parlement, il n'étoit composé que de quatre présidens, seize conseillers originaires, & seize non originaires, deux avocats généraux, un procureur général, deux greffiers & six huissiers; mais au moyen de nouvelles charges qui ont été créées en divers tems, il est présentement composé d'un premier président, de neuf présidens à mortier.

Ceux qui ont rempli la dignité de premier président de ce parlement depuis son érection, sont

## M E S S I E U R S ,

4. Février	1554.	René Baillet de Seaux.
1. Mars	1556.	André Guillard de Lille.
25. Février	1570.	René de Bourneuf de Cucé.
27. Avril	1587.	Claude de Faucon de Riis.
23. Janvier	1597.	Jean de Bourgneuf.
6. Juin	1636.	Henri de Bourneuf Dargeres, reçu le 13 Mai 1622, ne prit place qu'en 1636.
28. Mai	1661.	François Dargouges du Plessis-Paté.
27. Août	1677.	Louis Philippeaux depuis Chancelier.
16. Juillet	1687.	René le Feuvre de la Faluere.
16. Juin	1703.	Pierre de Brillac de Gençay.
28. Août	1734.	Antoine-Arnaud de la Briffe d'Amilly, actuellement premier président.

Les officiers dont le parlement est composé, sont six présidens aux enquêtes, deux aux requêtes, quatre-vingt-quatorze conseillers, douze conseillers-commissaires aux requêtes, deux avocats généraux, un procureur général, deux greffiers en chef, l'un civil & l'autre criminel, deux greffiers aux enquêtes, un aux requêtes, un garde-sacs, un des affirmations, un premier huissier, & treize autres huissiers, & cinq huissiers aux requêtes; environ cent quarante avocats & cent huit procureurs.

Tous les conseillers, tant du parlement que des requêtes, sont laïcs, il n'y a point de conseillers clercs, si ce n'est les évêques de Rennes & de Nantes, qui sont conseillers d'honneur nés.

Une partie des charges de conseillers est affectée à des personnes originaires de la province; l'autre est pour des personnes non originaires; & suivant un règlement fait par le parlement au sujet de ses diverses charges le 21 Juillet 1683, sur lequel est intervenu un arrêt conforme au conseil du roi le 15 Janvier 1684 enregistré à Rennes le 3 Juin suivant, il est dit :

1°. Que ceux qui des autres provinces du royaume, sont venus ou viendront s'établir dans celle de Bretagne, autrement que pour exercer dans le parlement des charges de présidens ou de conseillers, & y ont eux ou les descendants d'eux, leur principal domicile pendant l'espace de quarante ans, seront réputés originaires de Bretagne, & ne pourront eux & les descendants d'eux posséder des offices non originaires.

2°. Que ceux qui sont sortis ou sortiront hors de la province de Bretagne, & qui ont eux ou auront dans les autres provinces du royaume, eux ou les descendants d'eux leur principal domicile pendant l'espace de quarante ans, seront réputés non originaires, & ne pourront eux & les descendants d'eux, posséder des offices originaires.

3°. Ceux qui possèdent actuellement, ceux qui

Tome XLII

posséderont à l'avenir, & ceux qui ont possédé depuis quarante ans des charges non originaires, seront réputés *in æternum*; eux & les descendants d'eux par mâles, non originaires, excepté néanmoins ceux qui ont été pourvus & ensuite reçus dans les charges non originaires autrement que comme non originaires, dont les enfans & petits-enfans par mâles pourront posséder les charges de leurs peres & grands peres seulement, immédiatement & sans interruption.

Suivant l'édit du mois de Septembre 1580, & la déclaration du 30 Juin 1705, les charges de présidens aux requêtes du palais & celles de conseillers doivent être remplies, moitié par des françois, l'autre moitié par des originaires.

Il en étoit de même anciennement des deux charges d'avocats généraux, suivant l'édit de création; mais par une déclaration du 15 Octobre 1714, il a été réglé que ces charges seront possédées indifféremment par des Bretons & par d'autres.

Par une déclaration d'Henri III. du 2 Mai 1575, les présidens & conseillers de ce parlement ont entrée & séance dans toutes les cours souveraines du royaume.

L'ouverture du parlement se fait le lendemain de la S. Martin.

La grand'chambre est composée du premier président, des quatre plus anciens présidens à mortier & des trente-quatre conseillers les plus anciens en réception.

Chaque chambre des enquêtes est composée de trois présidens & trente conseillers.

La tournelle est composée des cinq derniers présidens à mortier, de dix conseillers de la grand'chambre, & de cinq de chaque chambre des enquêtes, qui servent jusqu'à Pâques, & sont remplacés par un pareil nombre.

Les vacances sont depuis le 24 Août jusqu'à la S. Martin.

La chambre des vacations commence le 26 Août & finit le 17 Octobre.

La chancellerie établie près le parlement de Bretagne est composée de deux conseillers garde des sceaux, qui servent chacun six mois; quatre auditeurs, quatre contrôleurs, quinze secrétaires, un sceleur, quatre référendaires, deux payeurs des gages, & un greffier garde-notes.

Voyez Palquier, la Rocheffavin, Fontanon, Joly, Guenois, le recueil des ordonnances de la troisième race. (A)

PARLEMENT DE CHALONS. On donna ce nom à une des chambres du parlement de Paris, transféré à Tours pendant la ligue, laquelle fut envoyée à Châlons-sur-Marne pour y rendre la justice. Voyez PARLEMENT DE LA LIGUE & PARLEMENT DE TOURS. (A)

PARLEMENT DE CHAMBERY. Il y a eu autrefois un parlement à Chambery, ville capitale de la Savoie, lequel a pris depuis la dénomination de *finat*; il fut établi par le roi François I. lorsqu'il se fut rendu maître de la Savoie. (A)

PARLEMENT DE LA CHANDELEUR, *in parlamento Candelosæ*, ou *osavarum Candelosæ*, des octaves de la Chandeleur. C'étoit la séance que le parlement tenoit vers la fête de la purification de la Vierge; il en est parlé dans le premier des registres *olim* des l'année 1259, & en 1260 Philippe-le-Bel y fit une ordonnance touchant les Juifs au parlement de la Chandeleur en 1290. (A)

PARLEMENT COMTAL; c'étoit les grands jours ou parlement du comte de Toulouse ou de Poitiers. Voyez PARLEMENT DE TOULOUSE.

PARLEMENT DU COMTÉ DE BOURGOGNE, Voyez ci-devant PARLEMENT DE BESANÇON.

PARLEMENT DE DAUPHINÉ, *voyez ci-après* PARLEMENT DE GRENOBLE.

PARLEMENT DE DIJON, *voyez ci-devant* PARLEMENT DE BOURGOGNE.

PARLEMENT DE DOLE, *voyez* PARLEMENT DE BESANCON.

PARLEMENT DE DOMBES est la Cour souveraine qui rend la justice en dernier ressort aux sujets du prince.

Les ducs de Bourbon, souverains de Dombes, avoient pour leurs états une chambre des comptes établie à Moulins, où ressortissoient en dernier ressort les appellations des sentences des juges ordinaires & d'appaux de la souveraineté, pour raison de quoi elle étoit nommée *chambre du conseil*; elle étoit sédentaire à Moulins.

Lorsque Charles de Bourbon, connétable de France (qui avoit épousé Suzanne sa cousine, fille de Pierre de Bourbon, & lui avoit succédé à sa mort en 1521, tant en vertu de son contrat de mariage qui l'appelloit à la succession d'Anne à défaut d'enfants, que du testament à son profit qu'elle avoit fait en 1519), eut embrassé le parti de l'empereur Charles-Quint, le roi François I. s'empara de la souveraineté de Dombes par droit de conquête en 1523.

Après avoir fait recevoir par le maréchal de la Palisse le serment de fidélité des habitants du pays, sur leur requiſition le roi, par des lettres patentes du mois de Novembre 1523, établit une chambre ou conseil souverain à Lyon, à laquelle il évoqua toutes les causes & appellations du pays & souveraineté de Dombes.

Il composa ce conseil du gouverneur de Lyon (c'étoit alors le maréchal de la Palisse), du sénéchal de Lyon, des lieutenants général & particulier, & de deux docteurs rétidens dans la même ville; il commit son procureur à Lyon pour procureur général, & deux huissiers pour le service de cette chambre ou conseil; il défendit, pour quelques causes que ce fût, soit civiles, soit criminelles, de traduire les sujets de Dombes en autre cour & juridiction que pardevant ledit conseil. Il commit le sénéchal pour garde des sceaux de ce conseil. Le premier scel dont on se servit est encore conservé dans les archives de Dombes; François I. y est représenté avec cette inscription, *sigillum domini nostri Francorum regis, pro supremo Dombatum parlamento*.

Les lettres de 1523 furent enregistrées & publiées en l'auditoire de Lyon le 6 Novembre de la même année, en Dombes le 26 du même mois, & à la chambre des comptes de Moulins le 24 Janvier suivant. De ce moment elles eurent leur exécution.

Ce nouveau conseil fut qualifié de *parlement* dès le mois de Juin 1538, dans des lettres patentes accordées à M<sup>r</sup> Jean Godon, pour la renovation du terrier de la seigneurie de Gravin, où l'on lit: *Jean Godon... président en notre cour de parlement & conseil de notre pays de Dombes*.

Ce tribunal fut qualifié de *parlement* après, sans doute, qu'Antoine Dubourg eut été nommé premier président, parce qu'alors il y avoit un président en titre, & qu'il étoit composé d'officiers de robe longue.

Dans des lettres patentes de 1543, 1547 & 1549, il est qualifié tantôt de *conseil*, tantôt de *parlement*, comme mots synonymes; mais il étoit déjà reconnu comme *parlement*, suivant le scel accordé par François I. & tant les arrêts que les enregistrements se donnoient & s'inscrivoient alors à la *cour de parlement* joint à Lyon.

Le roi François II. dans des lettres patentes du mois de Mars 1559, confirma les offices du *parlement de Dombes* tels qu'ils subsistoient au tems de son avènement, & les privilèges de chacun de ces offices.

La principauté de Dombes ensuite de la transaction du 27 Septembre 1560, fut rendue par François II. à Louis de Bourbon, duc de Montpensier (fils de Louise sœur & héritière de droit du connétable Charles de Bourbon) & héritier institué par testament que ledit connétable avoit fait en l'année 1521. La transaction confirmée par Charles IX. le 11 Novembre 1661, fut enregistrée au *parlement de Dombes* le 20 Mars de la même année.

Louis de Bourbon Montpensier prit possession de la souveraineté de Dombes au mois de Mars 1561; il rendit le 15 Septembre un édit enregistré le 18 Décembre de la même année au *parlement*, par lequel il supprima, *vacation avenant*, l'office de juge d'appaux établi à Trévoux par le roi François I. & ordonna qu'à l'avenir il n'y auroit plus que deux degrés de juridiction, selon la forme ancienne. Il fit une ordonnance pour l'administration de la justice, tant en matière civile que criminelle, qui contient 24 chapitres & 150 articles; elle est datée de Champigny du mois de Juin 1581. Louis de Montpensier étant décédé avant l'enregistrement, François son fils & son successeur, donna des lettres patentes au mois de Juin 1583, confirmatives de cette ordonnance, & le tout fut enregistré le 27 Juillet suivant. M. Jérôme de Châtillon, premier président du *parlement de Dombes*, a fait un commentaire de grande érudition, qui a été imprimé avec cette même ordonnance.

En 1576 le *parlement* fit un règlement, tant sur la police intérieure du palais, que sur la monnaie, avec supplication à S. A. S. pour avoir des ordonnances sur le fait de la justice. Il y est marqué que la souveraineté se régissoit par le droit écrit. Ce règlement fut confirmé par les lettres patentes du souverain, du 24 Juin 1576, dûment enregistrées.

Le *parlement* s'est transporté plusieurs fois de Lyon dans la souveraineté de Dombes, pour y tenir les grands jours, ensuite de commission ou lettres patentes du souverain. La première fois, le 8 Octobre 1583, il fit publier à Trévoux un règlement pour la police & l'administration de la police au bailliage. Une autre fois au mois d'Octobre 1602, étant à Trévoux pour semblable cause, il rendit deux arrêts de règlement, l'un sur la police générale du pays de Dombes, & l'administration de la justice, tant au bailliage, qu'aux autres juridictions; & l'autre sur la forme des impositions. Ces deux réglemens ont été confirmés par les mêmes lettres patentes du 24 Février 1603, enregistrées le 9 Avril suivant. Depuis 1602 le *parlement* n'a pas tenu les grands jours.

M. le duc du Maine transféra le *parlement* de Lyon à Trévoux, capitale de la souveraineté, par déclaration du mois de Novembre 1696.

Par une autre déclaration du 15 Septembre 1728, enregistrée le premier Octobre suivant, il permit aux officiers du *parlement de Dombes* de posséder des charges hors de la souveraineté, dans les cours du royaume.

Le nombre des officiers du *parlement de Dombes* a été augmenté en divers tems.

Les lettres patentes de François de Montpensier, prince souverain de Dombes, du 26 Novembre 1582, font mention, outre les présidens, conseillers, avocats & procureur généraux, des secrétaires & greffier, trésorier & payeur, huissier & conſierge de ladite cour. Il est présentement composé d'un premier président & de deux autres présidens à mortier, du gouverneur, qui y a séance & voix délibérative après le premier président, de trois maîtres des requêtes, de deux chevaliers d'honneur, de dix conseillers laïcs, de deux conseillers clercs; du doyen du chapitre de Trévoux, de deux avocats généraux & un procureur général, de deux substituts du procureur général; de quatre secrétaires de S. A. S. d'un



greffier en chef; d'un premier huissier, quatre huissiers audienciers, & douze procureurs.

*Premier président.* Lors de l'érection du conseil ou parlement de Dombes, le roi François I. par ses lettres patentes du premier Novembre 1523, nomma à la tête des officiers qui le devoient composer, le maréchal de la Palisse, gouverneur de Lyon, que l'on doit en conséquence regarder comme le premier qui ait été le chef de ce conseil ou parlement.

Dans les lettres ou provisions de premier président de messire Antoine Dubourg, il est dit que le gouverneur . . . ne pouvoit pas s'acquiescer au fait de la justice contentieuse; raison pour laquelle la princesse (Louise de Savoie) nomma un président en titre. Ainsi messire Antoine Dubourg fut le premier qui eut le titre de président du conseil ou parlement de Dombes, le 26 Septembre 1534.

Ayant été nommé chancelier de France en 1535, il eut pour successeur dans la dignité de premier président du parlement de Dombes,

Messire Jean Godon, conseiller au grand-conseil, après lequel sont venus successivement,

En 1544, messire Jean Dupeyrat.

En 1549 messire Hugues Dupuis, nommé dans les lettres patentes de François II. au mois de Mars 1559.

Messire Jean Dufournel, en 1562.

Messire Claude Baronnat, en 1568.

Messire Jérôme de Châtillon, en 1571 (c'est lui qui a fait un commentaire sur l'ordonnance de Dombes; plusieurs auteurs en parlent avec éloge).

Messire Nicolas de Lange, en 1593.

Messire Baltazard de Villars, en 1596 (Il étoit neveu & frere des archevêques de Vienne de ce nom).

Messire Pierre de Seve de Laval (gendre de ce dernier), en 1621.

Messire Guillaume de Seve de Laval (son fils), en 1653.

Messire Barthelemy Mascranny de la Verriere, en 1675.

Messire Pierre de Seve de Laval, en 1682.

Messire Benoit Cachet de Montezan, en 1699.

Messire Antoine Desvieux de Messimy, en 1704, après le décès duquel le prince pourvut une seconde fois du même office

Messire Benoit Cachet de Montezan, en 1713.

Messire Nicolas Bellet de Tavernost, en 1727.

Messire Louis Cachet de Montezan, en 1730.

Et messire Jean Benoit Cachet, comte de Garnierans, en 1747, qui occupe actuellement cette place.

Le prince a affecté un logement au palais de justice à Trévoux pour le premier président.

Le second office de président fut créé en 1560 ou 1561; après avoir été supprimé, rétabli, & encore supprimé, il a été rétabli par édit du mois de Mars 1636, & a subsisté depuis.

Le troisième office de président a été créé par édit du mois de Juin 1538.

L'habillement des présidents au parlement de Dombes est semblable à celui des présidents au parlement de Paris.

Il y a eu plusieurs fois des conseillers d'honneur nommés extraordinairement par le prince, tels que messire Jacques Dutour Wiliards de Saint-Nizier, lieutenant général de Bourg, & élu de la noblesse en la province de Bresse, nommé en 1699, & messire Jacques Marie Dutour Wiliard son fils actuellement chancelier de Dombes. Le rang & séance des conseillers d'honneur a toujours été réglé par les lettres ou brevet que le prince leur a accordés. Messire Desvieux de Messimy, ancien procureur général du parlement de Dombes, & messire Aymard de Franchelins, sont actuellement conseillers d'honneur. Le premier

a séance immédiatement après les présidents, & le second à son rang de réception.

*Maîtres des requêtes.* Ces officiers sont au nombre de trois; le premier office fut créé par édit du mois de Février 1673; le second par édit du mois de Juin 1646; & le troisième, par édit du mois de Juillet 1658.

L'habillement des maîtres des requêtes est le même que celui des conseillers au parlement, ainsi que les conseillers d'honneur & honoraires; ils ne peuvent ni rapporter ni présider; ils siègent après les présidents. Les maîtres des requêtes honoraires ont rang & séance après le plus ancien des maîtres des requêtes titulaires.

*Chevaliers d'honneur.* Par édit du mois de Juillet 1646, Gaston d'Orléans, usufruitier de la souveraineté de Dombes pendant la minorité de la princesse Anne Marie Louise sa fille, connue sous le nom de mademoiselle de Montpensier, créa deux offices de chevaliers d'honneur, pareils à ceux qui sont dans aucunes des cours du parlement de France, & notamment en celle de Dijon, par des lettres du 21 Novembre 1648; il ordonna que ceux qui seroient issus d'officiers de la cour ne seroient tenus à la preuve de noblesse que de leur ayeul, & que les autres prouveroient leur bisayeul. Cet édit, ensuite des lettres du prince données sur les remontrances du parlement, ne fut enregistré que pour un de ces offices, au moyen de quoi l'autre demeura supprimé.

Ce second office fut rétabli en 1651; mais le parlement ayant encore fait des remontrances, l'édit ne fut pas enregistré, & le pourvu ne pouluit pas sa réception. Enfin il a été de nouveau rétabli par un édit de 1714 qui a été enregistré, & il a subsisté depuis. Les chevaliers d'honneur siègent après le doyen ou plus ancien des conseillers laïcs.

*Conseillers.* Quatre ont été créés en 1523, lors de l'institution du parlement; deux en 1524, par Louise de Savoie; deux autres avant 1559 (puisque les lettres-patentes de cette date, données par François II. font mention de huit conseillers); le neuvième en 1598, & les autres en 1658. Tous les autres offices de conseillers créés en divers tems, ont été supprimés, & il ne reste présentement que dix conseillers laïcs & deux conseillers clercs, dont les offices sont tous de création antérieure à l'arrêt du conseil de 1669.

En l'absence des présidents, le plus ancien des conseillers laïcs préside la compagnie; les conseillers clercs ne décanisent & ne président point.

Le premier office de conseiller clerc a été créé en 1558, & le second en 1658; ces charges ont été plusieurs fois remplies par des comtes de Lyon. Le premier de ces deux offices avoit d'abord été créé pour être uni au doyenné du chapitre de l'église collégiale de Trévoux; mais par édit du mois de Mars 1609, cet office fut séparé & déjuni du doyenné du chapitre.

Au mois de Septembre 1663 il fut créé un office de conseiller clerc honoraire au parlement, pour être ledit office uni au doyenné du chapitre; au décès du premier pourvu, le parlement remontra au prince que par la nomination du doyenné le chapitre faisoit & nommoit un conseiller, droit qui n'appartient qu'au souverain. Le chapitre céda au prince la nomination du doyen, & l'office de conseiller clerc honoraire en sa faveur, fut rétabli par édit de 1696. Le doyen est reçu sur des provisions du prince; il doit être licencié es droites; il pique la loi & subit l'examen avant sa réception, du jour de laquelle il prend rang & séance parmi les conseillers.

*Avocats généraux.* Un de ces offices est aussi ancien que le parlement: le premier qui l'a possédé est messire Claude de Bellievre, pere de messire Pom-

ponne de Bellievre, chancelier de France. Le second office a été créé en 1658.

*Procureur général.* Cet office est aussi ancien que le parlement.

*Substituts du procureur général.* Ces deux offices ont été créés par l'édit de 1658, & n'ont été remplis qu'en 1673; ils jouissent des privilèges; & l'arrêt du conseil de 1753 fait défense de les inquiéter à ce sujet.

*Secrétaires de la cour.* Des quatre offices qui subsistent actuellement, le premier a été créé en 1601; le second en 1630, & les deux autres en 1658.

*Greffier en chef.* Cet office est aussi ancien que le parlement, il fut en 1621 réuni au domaine moyennant le remboursement de la finance. Depuis ce tems, les émolumens du greffe ont été donnés à titre de ferme ou compris dans le bail général de la souveraineté jusqu'en 1721, que M. le duc du Maine donna des provisions. Le titulaire peut présenter, pour faire les fonctions en son absence, un sujet qui soit au gré de la cour & dont il est responsable. Il est dépositaire des minutes & registres du parlement. Ces registres ne sont bien suivis que depuis 1560.

*Premier huissier.* Cet office est fort ancien; il jouit des privilèges, & y a été maintenu par arrêt de la cour des aides de Paris rendu le 30 Août 1746.

*Chancellerie près le parlement.* Le sceau est tenu par les officiers du parlement à tour de rôle.

*Chambre des requêtes du palais.* M. le duc du Maine, par édit de Septembre 1698, créa la chambre des requêtes au lieu & place du bailliage de Trévoux & de la juridiction des gabelles qu'il supprima, il en attribua les fonctions & les émolumens aux présidens & conseillers du parlement. Les présidens & le doyen des conseillers ont le droit d'y assister & d'y présider sans en avoir obligation, les autres conseillers y servent tour-à-tour par semestre au nombre de trois conformément à l'édit de 1728; ces trois commiffaires sont nommés & changés tous les six mois par arrêt du parlement.

L'édit qui a établi la chambre des requêtes avoit créé un office d'avocat en cette chambre, lequel a été par un autre édit du mois de Mai 1749 éteint (quant au titre particulier) & réuni (quant aux fonctions & émolumens) aux offices d'avocats généraux du parlement. Ces deux officiers feront alternativement & par semestre à la chambre des requêtes.

Le capitaine des chasses, le maître es eaux & forêts & le prévôt de la maréchaussée, ils y ont séance dans les affaires de leur compétence, les jugemens s'intitulent, *la chambre des requêtes*, ou plutôt, *la cour jugeant avec le prévôt, le capitaine des chasses, ou le maître des eaux & forêts*, &c.

Il n'y a point de greffier titulaire à la chambre des requêtes. Le greffe en appartient au domaine, il est compris dans la ferme générale de la souveraineté. Il est loisible aux fermiers à chaque bail de le soulever ou de le faire exercer par un sujet convenable.

Il n'y a point de chancellerie à la chambre des requêtes, parce qu'il n'y en avoit point au bailliage qu'elle a remplacé.

Les présidens, maîtres des requêtes, conseillers, avocats & procureurs généraux, les quatre secrétaires, le greffier en chef du parlement jouissent de la noblesse transmissible à leurs enfans au premier degré, tant en Dombes qu'en France. Ce qui leur a été confirmé, de même qu'au conseil souverain de Dombes, par des édits & déclarations des 2 Avril 1571, Mars 1604 & Novembre 1694, pourvu toutefois aux termes de cette dernière déclaration qu'ils aient servi pendant 20 ans, ou qu'ils décèdent dans le service actuel de leurs charges.

Ils ont été maintenus dans la jouissance de tous leurs privilèges en France, & des mêmes honneurs

& prérogatives des officiers de parlement du royaume par des lettres-patentes de nos rois de 1577, 1595, 1611 & 1644, qui toutes rappellent la création du parlement en 1523. L'exécution de ces lettres a été en 1611 attribuée au grand conseil: depuis ce tems, elles y ont toujours été enregistrées, & il est le tribunal compétent pour raison des privilèges du parlement de Dombes.

Ils ont obtenu au conseil d'état du roi le 22 Mars 1669 un arrêt solemnel qui les déchargea de l'assignation à eux donnée par le préposé à la recherche des faux-nobles; & toutes les fois qu'ils ont été troublés dans la jouissance de leurs privilèges, & notamment de la noblesse personnelle ou transmissible, les jugemens du conseil & des intendans ont été conformes à leurs privilèges. Les officiers du parlement de Dombes assistèrent en 1548 à l'entrée d'Henri II. dans la ville de Lyon, vêtus de grandes robes de satin, damas & taffetas, montés sur des mules harnachées de velours, avec des grandes houffes de fin drap noir; ils n'étoient pas en usage alors de porter la robe rouge, quoiqu'ils en eussent le droit comme les autres parlemens.

La princesse Marie ordonna en 1614 qu'ils porteroient la robe rouge, & en fit la première dépense. Ils eurent l'honneur le 22 Décembre 1658, étant ainsi vêtus, de saluer de bout, suivant le certificat donné par M. de Sainctot, maître des cérémonies, le roi, la reine mere, monsieur Philippe de France, & le cardinal Mazarin; ils allèrent ensuite rendre leurs respects à mademoiselle leur souveraine qui étoit à Lyon avec la cour: M. de Seve premier président porta la parole à la tête de la compagnie.

Les conseillers clercs qui ont des canonicats ou dignités en France, ont droit d'y porter, & y portent la soutanne rouge les jours de cérémonie.

Louis XIII. par édit de 1621, a ordonné que les officiers du parlement de Dombes aurent les mêmes rangs, séance, &c. en France, qu'ont accoutumés d'avoir les officiers des parlemens du royaume, même par-dessus les juges & officiers des juridictions subalternes & ressortissantes aux cours de parlement.

Une déclaration de 1642 avoit rendu les offices de Dombes incompatibles avec ceux de France. Louis XIV. revouqua cette déclaration, & permit la compatibilité en 1643.

Les officiers du parlement de Dombes jouissent du droit de *committimus*, tant aux requêtes du palais que de l'hôtel, en vertu des lettres-patentes accordées par Henri III. en 1577, & autres lettres affirmatives, ils y ont été maintenus par deux arrêts du conseil en 1670 & 1678, publiés pendant la séance du sceau.

Avant la création du bailliage de Dombes, par le roi Henri II. les mêmes juges résidens à Villefranche, étoient pourvus sous différens titres pour la souveraineté & pour le Beaujolois. Les affaires de Dombes ressortissoient à leur parlement lors séant à Lyon, & celles du Beaujolois au parlement de Paris. Il arrivoit souvent que, par méprise ou par affectation, les parties portoient des appellations au parlement de Paris, qui auroient dû être au parlement de Dombes; ce qui donna lieu au premier huissier ou à son clerc de faire mention du pays de Dombes avec celui de Beaujolois dans le rôle de Lyon; & comme les clercs du premier huissier copioient tous les ans l'intitulé du rôle sur l'ancien, on y comprenoit toujours mal-à-propos la souveraineté de Dombes.

Le roi Louis XIV. par une déclaration du mois de Mars 1682, enregistrée au parlement de Paris le 25 Juin suivant, reconnut l'indépendance de la souveraineté de Dombes, & déclara que la mention qui avoit été faite du pays de Dombes dans les rôles des provinces de Lyonnais, Maconnais & autres ressortissans par appel au parlement de Paris, ne pouvoit



être tirée à conséquence au préjudice de droits de souveraineté de la principauté de Dombes, & il défendoit au *parlement* de Paris de comprendre le pays & la principauté de Dombes dans lesdits rôles, ni de souffrir qu'ils y fussent compris à l'avenir; ce qui depuis ce tems a toujours été exécuté.

M<sup>e</sup> Bretonnier étoit mal informé lorsque dans ses observations sur *Henris*, tome II. liv. IV. quest. xxiv. il a avancé qu'autrefois les jugemens du *parlement* de Dombes étoient sujets à l'appel, & que cet appel se portoit au *parlement* de Paris. Ces faits ne sont nullement véritables. Les arrêts du *parlement* de Dombes n'ont jamais été attaqués que par requête civile à ce même *parlement*, ou par requête en cassation qui se juge au conseil souverain de Dombes. L'erreur du rôle de Lyon a occasionné celle de M. Bretonnier.

Les arrêts du *parlement* de Dombes sont exécutés en France sur un simple parétis du juge des lieux. Les arrêts des *parlemens* & autres jugemens de France s'exécutent en Dombes en vertu d'un parétis que le *parlement* donne sur les conclusions du ministère public; on prend très-rarement des parétis du grand fseau.

Le service fait au *parlement* de Dombes par les officiers leur sert pour obtenir toutes sortes d'offices en France, où le service est nécessaire. Telle est la disposition expresse des lettres-patentes de Louis XIV. du mois de Mars 1682, par lesquelles il veut que les officiers du *parlement* de Dombes qui seront pourvus par le roi d'offices de présidens en les cours de *parlement*, ou de maîtres des requêtes ordinaires de son hôtel, y soient reçus & installés, en cas qu'ils aient servi au *parlement* de Dombes pendant le tems prescrit par les ordonnances pour les *parlemens* du royaume, & que le tems du service qu'ils auront rendu ou rendront au *parlement* de Dombes, soit considéré comme s'il avoit été rendu dans un des *parlemens* du royaume. Ces lettres-patentes ont eu leur exécution, & il y en a plusieurs exemples.

Le *parlement* de Dombes est en même tems *chambre des comptes* & *cour des aides*, il est la seule cour souveraine du pays.

Il y a plusieurs avocats reçus & immatriculés au *parlement* de Dombes, & qui y exercent leurs fonctions. Les avocats des autres cours, pour être admis au *parlement* de Dombes, sont présentés, prêtent serment & sont reçus à l'audience conformément aux ordonnances, réglemens & usages de la souveraineté.

Le *parlement* siege tous les lundis & mardis ordinairement, & les autres jours de la semaine extraordinairement, lorsque les affaires l'exigent. La chambre des requêtes siege les mercredis & samedis. (A)

PARLEMENT DE DOUAY, appelé aussi *parlement de Flandres*, est le douzième *parlement* du royaume.

Il fut d'abord créé sous le titre de *conseil souverain*, & établi à Tournai par l'édit du mois d'Avril 1668; ce conseil fut composé d'un premier président & d'un autre président, deux chevaliers d'honneur, sept conseillers, un procureur général, un greffier, un premier huissier & quatre autres huissiers; cet édit fut enregistré le 8 Juin de la même année.

Le nombre des conseillers ayant été augmenté en 1670, les officiers de ce conseil furent distribués en deux chambres.

En 1686, le roi, par un édit du mois de Février, attribua à ce conseil le titre de *parlement*.

Tournai ayant été pris par les alliés en 1709, le *parlement* fut transféré à Cambrai; & la France leur ayant cédé Tournai & le Tournais par le traité d'Utrecht de 1713, le *parlement* a été transféré à Douay où il est encore présentement.

Les charges de ce *parlement* furent érigées en titre

d'office héréditaire par un édit de 1693, & le nombre en fut pour-lors augmenté; le roi leur attribua les mêmes honneurs, autorités, pouvoir & juridiction dont jouissent les autres *parlemens* du royaume.

Le roi avoit créé à Douay par édit du mois de Février 1704 une chambre des eaux & forêts, pêches & chasses, laquelle fut unie au corps du *parlement* par édit du mois de Septembre suivant, portant création d'une quatrième chambre au *parlement* avec de nouveaux officiers; le nombre des présidens fut augmenté par édicts des mois de Décembre 1701, & Février & Septembre 1704, au moyen de quoi il est présentement composé d'un premier président; à la place duquel l'office de garde-scel de la chancellerie établi près de ce *parlement* est attaché, trois présidens à mortier, trois chevaliers d'honneur, deux conseillers clercs, vingt-deux conseillers laïques, un avocat général, un procureur général, un substitut, un greffier en chef, & trois greffiers.

Ces officiers se partagent en trois chambres, dont la dernière est particulièrement occupée aux affaires criminelles, & dont les présidens & les conseillers changent tous les quatre mois.

Dans la première institution, son ressort n'étoit pas aussi étendu qu'il l'a été dans la suite, il étoit alors borné aux conquêtes de la campagne de 1667.

La partie du Hainaut qui avoit été cédée à la France par le traité des Pyrénées, & qui consistoit dans les villes, bailliages & dépendances du Quenoy, d'Avennes, de Philippeville, de Mariembourg & de Landrecies, étoit du ressort du *parlement* de Metz, auquel la juridiction en avoit été attribuée par édicts du mois de Novembre 1661 & Avril 1668; ces mêmes lieux furent distraits du ressort du *parlement* de Metz, & attribués au conseil souverain de Tournai par édit du mois d'Août 1678. C'est pourquoi Dumées, dans sa jurisprudence de Hainaut, tit. VI. dit que le *parlement* de Douay est subrogé à la cour de Mons, & que les chevaliers d'honneur y représentent les pairs de la province, qui n'ont plus aujourd'hui de fonction dans la partie du Hainaut qui est à la France.

Par un autre édit du mois de Mars 1679, le roi attribua encore au conseil de Tournai le ressort des villes d'Ypres, Cassel, Bailleul, Poperingue, Warleton, Warvic, Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Bavai & Maubeuges, & de leurs châtellenies, bailliages, prévôtés, dépendances & annexes qui venoient d'être cédées à la France par le traité de Nimègue.

Au moyen de ces différens accroissemens, le ressort de ce *parlement* comprend aujourd'hui toutes les conquêtes que Louis XIV. a faites en Flandre, en Hainaut, & dans le Cambrésis, à la réserve des Gravelines & de Bourbouts, qui sont dans le ressort du conseil provincial d'Artois établi à Arras.

Les lieux qui sont présentement compris dans le ressort de ce *parlement* sont le gouvernement ou la châtellenie de Douay, la châtellenie de Lille, le Cambrésis, le Hainaut françois où se trouvent les bailliages du Quenoy & d'Avennes, la châtellenie de Bouchain, la ville de Valenciennes & la prévôté, dite *prevôté le comte*; les prévôtés de Maubeuges, d'Agimont & de Bavai; & les villes de Condé, Philippe, Landrecies & Mariembourg, la Flandre flammingante qui forme un présidial, contenant la châtellenie de Bery, les villes & châtellenies de Cassel & de Bailleul.

Un des privilèges particuliers de ce *parlement* est que l'on ne peut point le pourvoir en cassation contre ses arrêts, mais, suivant l'usage du pays, on demande la révision du procès. L'édit du mois d'Avril 1668 veut que l'on prit un renfort de huit juges,

& qu'à ces révisions assistaient six conseillers au conseil provincial d'Artois, & deux professeurs en droit civil de l'université de Douay; mais une déclaration du 15 Décembre 1708 a ordonné que les révisions seroient jugées par les trois chambres assemblées.

La chancellerie qui est près de ce parlement, fut créée par l'édit du mois de Décembre 1680.

PARLEMENT DU DUC DE BRETAGNE, voyez ci-devant PARLEMENT DE BRETAGNE.

PARLEMENT DE L'ÉPIPHANIE, qu'on appelloit aussi par corruption, le parlement de la tiphaine, étoit la séance que le parlement tenoit vers le tems de cette fête. Il y a une ordonnance de Philippe III de l'an 1277, touchant les amortissemens, qui fut faite au parlement de l'épiphanie. Voyez le recueil des ordonnances de la troisième race. (A)

PARLEMENT FINI, c'étoit lorsque le parlement terminoit sa séance actuelle, & se séparoit jusqu'au tems de la prochaine séance. Voyez l'ordonnance du parlement de 1344, & ci-après, NOUVEAU PARLEMENT.

PARLEMENT DES FLAMANS. M. de la Rocheffavin en son traité des parlemens de Flandre, lib. I. c. iv. dit que les Flamans, à l'imitation des François dont ils ont emprunté le terme parlement, appellent encore ainsi l'assemblée qui se fait pour les affaires de l'état ou des particuliers, pour la justice. (A)

PARLEMENT DE FLANDRE, voyez ci-devant PARLEMENT DE DOUAY.

PARLEMENT DE FRanche-COMTÉ, voyez PARLEMENT DE BESANÇON.

PARLEMENT FUTUR, c'étoit la séance qui devoit suivre celles qui l'avoient précédée: on disoit aussi parlement prochain; il y a des exemples de l'un & de l'autre dans beaucoup de lettres de nos rois, entr'autres dans des lettres du roi Jean, du mois de Novembre 1355, où il dit, mandantes..... gentibus nostris, que parlamentum nostrum proximum, seu alia futura parlamenta tenebunt, &c. Voyez le recueil des ordonnances de la troisième race, tom. IV. p. 222. (A)

PARLEMENT DE GRENOBLE, connu anciennement sous le nom de conseil delphinal, fut institué par le dauphin Humbert II. lequel, par une ordonnance du 22 Février 1337, établit un conseil delphinal à S. Marcellin. Ce conseil tint aussi pendant quelque tems ses séances à Beauvoir, mais Humbert II. le fixa dans la ville de Grenoble, le premier Août 1340. Il fut composé pour lors d'un chancelier & de six conseillers: voici la manière dont s'explique l'ordonnance du dauphin, rapportée par M. de Vaubonnois dans son histoire du Dauphiné, vol. II. p. 391. quodquidam consilium esse debeat de duobus militibus Balliviatis Graisivodani, & quatuor doctoribus seu jurisperitis. Par son ordonnance du 6 Avril de la même année 1340, il donne cet office de chancelier à l'un de ses conseillers qu'il nomme. Cet officier fut chef & président du conseil, ainsi que le porte l'ordonnance du premier Août même année, qui cancellarius in agenda per vos habeat primam vocem & sententias proferre teneatur.

Les maîtres, auditeurs des comptes, & trésoriers du dauphin, n'étoient pas, à proprement parler, membres du conseil; ils avoient leurs fonctions séparées. Les premiers étoient établis pour examiner les comptes de ceux qui recevoient les deniers du domaine; & les trésoriers pour être les dépositaires des sommes restantes dans les mains des comptables, après leurs comptes rendus. Il y avoit aussi un procureur fiscal delphinal établi pour le recouvrement de ces deniers.

Dans les affaires qui regardoient les comptes & finances du dauphin, le conseil devoit appeler ces officiers, & décider conjointement avec eux, ainsi que porte ladite ordonnance, rapportée dans le se-

cond volume de l'histoire du Dauphiné; par M. de Vaubonnois. L'ordonnance du premier Août porte la même chose, & recommande de plus à son conseil de convoquer ces officiers chaque semaine, pour conférer avec eux sur la conservation des droits du dauphin.

Louis II. n'étant encore que dauphin de Viennois, avant son départ pour la Flandre, érigea en 1451, ce conseil sous le nom de parlement de Dauphiné, siéant à Grenoble, avec les mêmes honneurs, & droits dont jouissoient les deux autres parlemens de France. Le roi Charles VII. approuva & confirma cet établissement, par édit du 4 Août 1453; en sorte que le parlement de Grenoble se trouve le troisième parlement de France.

M. le président Hainault remarque dans son abrégé chronologique de l'histoire de France, que le parlement de Bourdeaux n'a été établi qu'en l'année 1462.

La question de la préséance du parlement de Grenoble sur celui de Bourdeaux, ayant été élevée dans l'assemblée tenue à Rouen en 1617, elle fut décidée par provision en faveur du parlement de Grenoble, par un arrêt du conseil d'état, rapporté tout au long par M. Expilly, dans ses arrêts, pag. 161. où cet auteur fait le détail des raisons sur lesquelles cette préséance est fondée, & il cite le témoignage des auteurs bourdelois qui l'ont reconnue; il rapporte aussi une précédente décision de 1566, en faveur du parlement de Grenoble, prononcée par le chancelier de l'Hôpital. Cambolas, lib. V. c. xvij. de ses arrêts, rapporte qu'à la chambre de justice, érigée en 1624, la séance du député du parlement de Grenoble fut réglée par ordre exprès du roi avant le député du parlement de Bourdeaux.

Dans une assemblée tenue depuis, les députés du parlement de Bourdeaux agiterent de nouveau la question de la préséance; les députés du parlement de Grenoble qui ne s'y étoient pas attendus, dans la confiance des précédentes décisions, n'ayant pas apporté les titres pour établir leur droit, l'assemblée qui ne pouvoit décider la chose au fonds, faute de ces titres, ordonna que les députés des deux parlemens se pourvoiroient au roi; & néanmoins pour que cette querelle particulière ne retardât pas les séances de l'assemblée, elle décida par provision que ces députés prendroient alternativement le pas, en observant que celui de Grenoble commenceroit.

Le roi Henri II. en 1556, a maintenu le parlement de Grenoble dans la jouissance des mêmes privilèges & exemptions dont jouissoit le parlement de Paris; & par son ordonnance du 2 Juillet 1556, le roi voulut que ses arrêts pussent être rendus par six conseillers & un président, ou par sept conseillers, à défaut de président.

Dans les premiers tems de son institution, il ne portoit en tête de ses arrêts que le nom du gouverneur de la province: cet usage a été abrogé par nos rois.

Cette compagnie a cela de particulier, que le gouverneur & le lieutenant général de la province soient du corps; ils marchent à la tête de la compagnie, & précèdent le premier président.

Ce parlement est composé au surplus de dix présidens à mortier, y compris le premier président, 2 chevaliers d'honneur, 54 conseillers, dont il y en a 4 clercs, un dans chaque bureau, & 50 laïcs, 3 avocats généraux, & un procureur général. Ces 54 conseillers sont divisés en quatre bureaux, dont 2 sont composés de 14 conseillers, & les deux autres de 13. Les dix présidens sont de service, quatre au premier bureau, y compris le premier président, & deux dans chacun des trois autres bureaux. Les présidens optent chaque année, à l'ouverture du parlement à la S. Martin, le bureau dans lequel ils veulent



veulent servir. Il n'y a que le premier président qui soit toujours au premier bureau.

Le garde des sceaux n'a plus de séance au premier bureau; l'office de conseiller qui étoit uni à celui de garde des sceaux ayant été défuni & supprimé en 1749.

Il n'y a ni tournelle, ni chambre des enquêtes; ces quatre bureaux roulent alternativement entre eux. Le premier bureau devient l'année suivante quatrième bureau, &c le second le remplace & devient premier bureau, &c les autres avancent dans le même ordre; mais ils restent toujours composés des mêmes conseillers.

Les archevêques & évêques de la province ont entrée & séance au *parlement* au premier bureau, & siègent après les présidents, & avant le doyen des conseillers; mais il n'y a que l'évêque de Grenoble qui ait voix délibérative, les autres n'ont que voix consultative.

Par lettres patentes de 1628, ce *parlement* fut confirmé dans la juridiction des aides dont il avoit joui précédemment; & par édit de 1638, le roi la défuni, & créa une cour des aides séparée: mais sur les représentations & oppositions de tous les corps de la province, & des syndics des trois ordres, cette cour fut supprimée en 1658, & sa juridiction réunie au *parlement*.

Ensuite de l'édit de Nantes, il fut créé une chambre mi-partie au *parlement de Grenoble*, qui fut détruite & supprimée en 1679.

L'union qui a existé entre le *parlement* & la chambre des comptes jusqu'à l'édit de 1628, qui érigea la cour des comptes, étoit d'une nature bien différente que celle de la cour des aides; le *parlement* & la chambre des comptes avoient chacun leurs officiers à part, lesquels, à la vérité dans certaines matières, se réunissoient pour décider conjointement. Cet arrangement avoit sans doute pris sa source dès l'origine du conseil delphinal.

Le bureau des finances n'a jamais formé corps avec le *parlement*; l'on peut s'en convaincre par son édit de création du mois de Décembre 1627, avant lequel il n'existoit pas. Il ne faut pas confondre le bureau des trésoriers d'aujourd'hui avec les anciens trésoriers du Dauphiné, établis principalement pour être les receveurs & gardes du trésor du dauphin; leurs fonctions n'ont aucun rapport.

En l'absence du gouverneur & du lieutenant général, qui sont membres & chefs du *parlement*, c'est le premier président, & à son défaut, celui qui préside la compagnie, qui commande dans la province, à moins qu'il ne plaie au roi d'y établir un commandant par brevet particulier, & même si ce commandant par brevet s'absente de la province, celui qui préside la compagnie, dès ce moment reprend le commandement.

Ce privilège est des plus anciens & des mieux confirmés par les souverains du Dauphiné.

Le conseil delphinal avoit ce droit, le *parlement* l'a conservé; & nos rois le lui ont maintenu en toutes occasions, dont la relation seroit immense. Aussi le roi régnant, après s'être fait rapporter les titres de son *parlement*, par ses lettres patentes du 12 Juillet 1716, le maintient & confirme dans la possession de ses anciens privilèges, & en conséquence, en tant que de besoin seroit, établit & commet le premier président en sadite cour, & en son absence, celui qui y présidera, pour commander dans toute la province du Dauphiné, tant aux habitants qu'aux qu'aux gens de guerre; ordonne à tous ses officiers & autres, de le reconnoître en ladite qualité de commandant toutes & quantes fois que le gouverneur & le lieutenant général de la province se trouveront absents, & sauf le cas où le roi auroit donné

Tome XII.

des lettres de commission particulières pour commander les troupes dans ladite province, auquel cas il veut & entend que pareille commission pour commander ne prive pas le premier président, & en son absence celui qui préside, des honneurs qui lui sont attribués, comme commandant naturel en l'absence du gouverneur & du lieutenant général, tel que celui d'avoir une sentinelle à sa porte, &c autres, même lorsque le commandant particulier sera à Grenoble.

Les tribunaux qui sont dans l'étendue du *parlement de Grenoble*, sont le présidial de Valence, deux grands bailliages, celui du Viennois & celui des montagnes, qui en comprennent chacun plusieurs autres; la sénéchaussée du Valentinois, qui se divise en deux vice-sénéchaussées, celle de Crit & celle de Montelimart; il y a aussi plusieurs autres justices qui ressortissent immédiatement, comme la justice de la principauté d'Orange.

*Premiers présidents.* Cette cour n'eut jusqu'en 1541, qu'un seul président; les premiers ne sont point venus à notre connoissance: on trouve seulement dans des notes de la chambre des comptes, que Adam de Cambrai y fut reçu président le 15 Septembre 1428.

Etienne de Guillon, 16 Novembre 1429.

Guillaume de Corbie, 13 Septembre 1441.

Guillaume de Cousine, 11 Septembre 1442.

Antoine de Bouvier.

François Portier, 29 Juillet 1452.

Jean Palmier, 23 Mars 1483.

Geoffroy Carles, 28 Novembre 1500.

Falos d'Arville, 20 Décembre 1516.

Bonaventure de Barthelemy, 11 Décembre 1533.

Jean Sanfon, 2 Janvier 1536.

Claude de Bellievre, 3 Juin 1541; c'est le premier qui ait été qualifié premier président.

Jean de Truchon, 1556.

Joachim de Bellievre, 23 Décembre 1578.

Ennemond Rabot Dillens, 20 Octobre 1580.

Artus de Pradier, 17 Novembre 1603.

Claude Frere, 20 Juillet 1616.

Louis Frere, 12 Octobre 1640.

Pierre le Goux de la Berchère, 19 Août 1644.

Denis le Goux de la Berchère, 24 Août 1652.

Nicolas Prunier de S. André, 23 Août 1679.

Pierre Pucelle, 10 Février 1693.

Pierre de Berulle, 29 Avril 1695.

Pierre-Nicolas de Berulle, 17 Juillet 1720.

Artus-Joseph de la Poype S. Julien de Grammont, 3 Août 1730.

Honoré-Henri de Piolenc, nommé 23 Septembre 1739, reçu le 6 Juillet 1740.

Voyez Joby, Guypape, Blanchard. (A)

PARLEMENT DE GUYENNE. Voyez ci-devant PARLEMENT DE BORDEAUX.

PARLEMENT D'HIVER, étoit la séance que le *parlement* tenoit aux octaves de la saint Martin, de la Toussaint, ou de la saint André, ou aux octaves de la Chandeleur; on lui donnoit indifféremment tous ces noms de *parlement* des octaves de tous les Saints, de saint Martin, *santi Martini hiemalis*, de saint André, des octaves de la Chandeleur. Voyez les registres *olim*, & les lettres historiques sur les *parlements*, tom. II. pag. 146. (A)

PARLEMENT DE LA LANGUEDOC; on donnoit ce nom au *parlement* qui fut établi à Toulouse par Philippe-le-Hardi en 1280, on l'appelloit ainsi pour le distinguer du *parlement* de Paris, qu'on appelloit aussi *parlement de la Langued'oui*, ou *Languedoil*, parce qu'il étoit pour les pays de la Languedoil, ou pays coutumier, au lieu que l'autre étoit pour les pays de la Languedoc, ou pays de droit écrit. Voyez PARLEMENT DE TOULOUSE.

PARLEMENT DE LA LANGUEDOIL ou de la LAN-

H

GUEDOUT; c'étoit le *parlement* de Paris que l'on appelloit ainsi pour le distinguer du *parlement de la Langue* ou de Toulouse. Voyez PARLEMENT DE LA LANGUEDOC, & ci-devant PARLEMENT DE PARIS.

PARLEMENT DE LA LIGUE; on donna ce nom à la portion du *parlement* de Paris, laquelle tenoit le parti de la ligue, & resta à Paris pendant que le surplus du *parlement* étoit à Tours & à Châlons. Buffyle-Clerc, un des factieux de la ligue, ayant mis le premier président de Harlay & plusieurs autres membres du *parlement* à la bastille, le président Brisson resta dans Paris, & y fit la fonction de premier président. Le roi donna au mois de Janvier 1689, un édit qui transféra le *parlement* à Tours; il y eut une des chambres du *parlement* transférée à Tours, qui fut envoyée à Châlons pour y rendre la justice; ce fut la portion du *parlement* restée à Paris; elle n'étoit pas toute composée de serviteurs aveugles de la ligue, plusieurs avoient ouvert les yeux sur l'erreur de ce parti, quelques-uns ayant cédé à la crainte ou à la nécessité, rougissoient en secret de leur foiblesse, il y en avoit même qui s'étoient toujours montrés bons serviteurs du roi; ce fut cette portion du *parlement* qui rendit le fameux arrêt du 28 Juin 1593 pour l'observation de la loi salique, & qui déclara nuls tous traités & actes tendans à faire passer la couronne es mains de princes & princesses étrangers: les *parlemens* de Tours, de Châlons, & de Paris furent enfin réunis au mois d'Avril 1594. Voyez les registres du *parlement* & les *mémoires de la ligue*.

PARLEMENT ou GRAND-CONSEIL DE MALINES, fut établi par Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, & souverain des Pays-bas, par lettres du mois de Décembre 1473; ce *parlement* subsista jusqu'au décès de ce prince, arrivé le 5 Janvier 1476, vieux style. Voyez la *Chronologie d'Artois* par Mailart, en tête de son commentaire.

PARLEMENT DE METS, est le dixième *parlement* de France.

Le pays des trois évêchés, Mets, Toul & Verdun, qui compose l'étendue de ce *parlement*, faisoit anciennement partie du royaume d'Austrasie.

Après la mort du roi Raoul, du tems de Louis d'Outremer, les trois évêchés furent assujettis à l'empereur Othon I. & reconnurent ses successeurs pour souverains.

Les villes de Mets, Toul & Verdun étoient gouvernées par des comtes.

Les causes des habitans des évêchés ressortissoient alors par appel à la chambre impériale de Spire; mais les appels étoient très-rare à cause des frais immenses que les parties étoient obligées d'essuyer, & des longueurs des procédures de la chambre impériale, qui éternisoient les procès.

Il y avoit d'ailleurs dans ce pays plusieurs seigneurs qui prétendoient être en franc-aleu, & avoir le droit de juger en dernier & souverain ressort.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au tems d'Henri II. lequel en 1552 ayant repris Mets, Toul & Verdun, s'en déclara le protecteur; ces trois évêchés lui furent assurés par le traité de Cateau-Cambrésis en 1559; l'empereur Ferdinand les fit redemander à François II. en 1560, mais celui-ci s'en excusa, & dit que l'on n'avoit fait aucun tort à l'empereur, & que ces pays étoient du patrimoine de la France.

Henri IV. s'étoit fait assurer ces mêmes pays par le traité de Vervins en 1598, mais les mouvemens qu'il y eut à Mets en 1603, l'obligèrent d'y aller en personne, & de s'emparer de la citadelle, dont il chassa le commandant.

Ce prince s'étant ainsi rendu maître de la ville de Mets, y établit un président pour connoître des différends qui pourroient arriver entre les bourgeois &

les soldats de la garnison; cet office subsista jusqu'à la création du *parlement* en 1633.

Il y avoit déjà quelque tems que l'on avoit dessein d'établir un *parlement* à Mets; Henri IV. visitant les trois évêchés, fut informé des grands abus qui s'y commettoient en l'administration de la justice, tant pour le peu d'expérience de ceux qui y étoient employés, que pour les usurpations de quelques personnes, qui sous prétexte de prétendus privilèges & de titres de franc-aleu, ou de quelques usages & coutumes injustes & erronées, avoient mis la justice en confusion & de désordre, & avoient même osé entreprendre de juger souverainement, non-seulement des biens & fortunes des habitans de cette province, mais aussi de leur vie & de leur honneur, avec confiscation de biens à leur profit particulier.

Ces juges s'étoient même ingérés de donner des grâces par faveur aux criminels les plus coupables, ce qui avoit encore enhardi ceux-ci, & leur impunité donnoit occasion à d'autres de les fuir, dont il étoit arrivé de grands inconvéniens, à la dépopulation de plusieurs familles.

Henri IV. voulant remédier à ces désordres, & faire jouir les habitans de cette province d'une justice & police mieux ordonnée & autorisée, leur promit d'établir dans ce pays une cour souveraine avec plein pouvoir de connoître, décider & terminer en dernier ressort toutes matières civiles & criminelles; mais la mort funeste & prématurée de ce grand prince, l'empêcha d'exécuter ce qu'il avoit projeté.

Sur les nouvelles prières qui furent faites à Louis XIII. par tous les ordres de ces trois villes & provinces, ce prince étant à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Janvier 1633, donna un édit par lequel, pour remplir les vûes de son prédécesseur, & donner une meilleure forme à l'administration de la justice dans ce pays, & voulant marquer à ses habitans le ressentiment qu'il avoit de l'affection qu'ils avoient toujours eu pour son service & pour l'accroissement de sa couronne; après avoir mis cette affaire en délibération dans son conseil, où étoient plusieurs princes du sang, & autres seigneurs du royaume, & les premiers & principaux de son conseil, il ordonna:

Que dans les provinces & évêchés de Toul, Mets, & Verdun, il seroit établi une cour souveraine en titre de *parlement*, dont le siège actuel seroit en la ville de Mets, à cause de la commodité, de la situation & de sa grandeur, & de l'affluence du peuple.

Cette cour fut composée d'un premier président, de six autres présidens, quarante-six conseillers, dont six conseillers clercs, un procureur général, deux avocats généraux, quatre substituts du procureur général, un greffier civil, un greffier criminel, un greffier des présentations, auxquels trois greffiers le roi donna le titre de *secrétaires de la cour*, un greffier garde-facs des greffes, un contrôleur des greffes civil & criminel, deux notaires & secrétaires de la cour, un maître clerc des audiences, un maître clerc de la chambre du conseil, & un maître clerc du criminel, un premier huissier buvetier, six autres huissiers, un conseiller receveur des consignations, trois conseillers payeurs des gages & receveurs des amendes, vingt-quatre procureurs postulant, un concierge garde des meubles, enfin un concierge garde des prisons.

Cette cour fut établie pour être exercée par semestre, & en deux séances & ouvertures; le premier président préside dans les deux semestres; il paroît que cette cour avoit depuis été rendue ordinaire, car le semestre y fut de nouveau établi par édit du mois de Mai 1661, publié au sceau le dernier du même mois.

La première séance commence au premier Février,



& est composée des quatrième, cinquième, & septième présidens, & de vingt-trois conseillers; l'autre séance commence au premier Août, & est composée des second, quatrième, & sixième présidens, & de vingt-trois autres conseillers.

L'édit de création déclare, que les évêques de Mets, Toul, & Verdun, l'abbé de saint Arnould de Mets, & le gouverneur de la ville de Mets, seront tenus pour conseillers laïcs de cette cour, pour y avoir séance & voix délibérative aux audiences publiques, ainsi que les autres évêques & gouverneurs l'ont dans les autres *parlemens*. La Martinière en son *Diâ. géographique*, suppose aussi que l'abbé de Gorla, & le lieutenant général de Mets, ont de même séance en ce *parlement*, en qualité de conseillers d'honneur.

Le roi attribue aussi par cet édit au *parlement de Mets*, les mêmes autorités, pouvoirs, juridictions, & connoissance en dernier ressort, de toutes les matières civiles & criminelles, bénéficiales, mixtes, réelles & personnelles, aides & finances, & autres, sans aucunes en excepter, qu'aux autres *parlemens* & suivant les mêmes réglemens, lesquels, est-il dit, serviront pour le *parlement de Mets*.

Il est ordonné nommément que ce *parlement* connoitra de toutes les appellations qui seront interjetées des jugemens & sentences rendues en toutes matières civiles & criminelles, mixtes, réelles & personnelles par tous les juges ordinaires desdites villes & communautés, & de toutes les autres terres & seigneuries appartenantes aux seigneurs, tant ecclésiastiques que temporels, comprises dans l'étendue desdites provinces & anciens ressorts, souverainetés, enclaves d'icelles, tels qu'ils étoient en l'an 1552, notamment des villes de Vic, Moyenvic, Marfal, Clermont, Gorze, Jamets, & Stenay, & autres villes & seigneuries situées dans le bailliage de l'évêché de Mets; comme aussi des paroisses communes, & tenues en fief, dépendantes des élections de Langres & de Chaumont-en-Bassigny, en ce non compris celles ressortissantes au *parlement de Paris*; & défenses sont faites à tous lessus juges, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'entreprendre ci-après de juger souverainement & en dernier ressort, avec injonction à eux de déférer auxdites appellations & de ne passer outre au préjudice d'icelles.

Toutes les causes qui se présentent entre les bourgeois de Mets & les soldats de la garnison doivent, suivant le même édit, être traitées en première instance au *parlement*; & pour l'expédition de ces causes il doit être donné une audience par semaine, à laquelle audience il doit assister un président & six conseillers pour le moins, lesquels sont tenus de juger ces causes sur-le-champ.

Au moyen de l'institution de ce *parlement*, le roi supprime l'office & charge de président de Mets, & les autres offices dudit siège furent supprimés.

Il fut dit que les appellations comme d'abus qui seroient interjetées des officiaux des églises de Mets, Toul & Verdun seroient relevées, jugées, & décidées en ce nouveau *parlement*, selon les maximes qui s'observent en pareille occurrence dans les autres *parlemens*, spécialement dans celui de Paris.

Et pour accroître l'étendue & ressort de ladite cour, le roi ordonna que dorénavant il seroit permis d'appeler en toutes matières civiles, criminelles, bénéficiales, mixtes, réelles, personnelles, finances, & autres sentences qui seroient données par les officiers des villes de Mouzon, Chateaufort, terres & seigneuries qui en dépendent, nonobstant la souveraineté dont ces juges pouvoient avoir joui jusqu'alors, laquelle souveraineté fut supprimée pour éviter les abus & les inconvéniens qui en étoient arrivés; il fut seulement permis aux officiers de Mouzon,

Tome XII.

ainsi qu'à ceux de Mets, Toul, Verdun, & Vic, de juger en dernier ressort dans les cas portés par cet édit.

Les gages des officiers sont ensuite réglés par cet édit.

La disposition suivante leur attribue les mêmes honneurs, autorités, pouvoirs, prééminences, prérogatives, privilèges, franchises, immunités, exemptions, droits, fruits, revenus, taxations, profits, émolumens dont jouissent les officiers de même qualité, au *parlement de Paris*, encore que le tout ne soit exprimé dans cet édit.

Enfin les pourvus desdits offices furent dispensés pendant trois ans de la rigueur des quarante jours sans payer le droit annuel, après lequel temps ils seroient admis au droit annuel sans faire aucun prêt ni avance, en payant seulement le sixième denier de l'évaluation de leurs offices.

Cet édit fut enregistré par le *parlement de Mets*, le 26 Août 1633, & le même jour fut faite l'ouverture de ce *parlement* par M. de Bretagne, premier président, avec plusieurs maîtres des requêtes, conseillers au *parlement* & au grand-conseil, & quelques avocats au *parlement*, tous destinés à remplir les places de présidens, conseillers, & avocats généraux de ce *parlement*.

Ce même édit d'établissement du *parlement de Mets* fut enregistré en celui de Paris le 20 Décembre 1633.

Le premier acte de ce *parlement* fut l'enregistrement de l'édit de création qui fut fait à la requête du ministère public, & sur l'intervention de l'évêque de Mets, lequel y prit séance par son vicaire général au même rang que les ducs & pairs tiennent à Paris. Cela fut fait en présence du maître échevin & des magistrats ordinaires de Mets, qui prirent place dans les bas sièges, des députés du chapitre de la cathédrale de Saint-Arnould, & autres ecclésiastiques distingués, avec la principale noblesse, & un concours extraordinaire de peuple.

Par un autre édit du mois de Janvier 1633, le roi établit une chancellerie près le *parlement*, composée d'un garde-sceaux, pour être cet office rempli par un des conseillers au *parlement*, deux auditeurs, deux contrôleurs, deux référendaires, un chauffe-cire, & deux huissiers garde-portes; depuis, le nombre de ces officiers a été augmenté par édit du mois de Mai 1661, & est présentement composée du garde des sceaux, de quatre conseillers auditeurs, quatre contrôleurs.

Par des lettres-patentes du 10 Mai 1636, le roi ordonna aux officiers du *parlement de Mets*, de se transporter, huitaine après, en la ville de Toul, pour y faire à l'avenir leurs fonctions; & ce, sur ce que l'on prétendoit que la ville de Toul étoit plus commode pour les juges & pour les parties.

Ces lettres furent présentées au *parlement* le 21 Juin; mais l'assemblée fut remise à six semaines, pour avoir le tems d'inviter les aliens. Par un autre arrêt du 21 Juillet suivant, le délai fut prorogé d'un mois à cause des hasards des chemins & périls de la guerre. Enfin par arrêt du 12 Septembre 1636, il fut arrêté qu'il seroit fait des remontrances au roi sur cette translation, & par l'événement elle n'eut point lieu.

Les treize officiers qui composoient la cour des aides de Vienne-en-Dauphiné, transférée depuis à Bourg-en-Bresse, où elle fut érigée en conseil souverain par édit du mois de Septembre 1658, furent joints au *parlement de Mets* par lettres-patentes du 11 Juillet 1663, registrées le 6 Septembre suivant, & par les arrêts du conseil intervenus à ce sujet, ils furent conservés dans la prérogative de noblesse, pour eux & leur postérité, & dont jouissoient les officiers des cours souveraines de Dauphiné, dont ils avoient fait partie, ainsi que l'assure de la Roque, dans son

reine de la Noblesse. *Chap. xxvii.* & consens à dit dans l'avertissement qui est en tête du recueil des privilèges du parlement de Dombes.

Ce parlement est présentement composé de trois chambres ; savoir la grand'chambre, la tournelle, & les enquêtes.

Il y a huit présidens outre le premier président, trois d'entre eux servent en la grand'chambre, trois en la tournelle, & trois aux enquêtes.

Il y a dans chaque chambre quinze conseillers, entre lesquels est un garde du sceau, & un conseiller clerc.

Il y en avoit autrefois six de la religion prétendue réformée.

Le parquet est composé de deux avocats & de deux procureurs généraux, avec quatre substituts.

Le greffe est exercé par trois greffiers secrétaires du roi, l'un pour le civil, & deux pour le criminel.

Il y a 14 huissiers pour le service de ce parlement.

Les avocats sont en nombre suffisant & les procureurs au nombre de 40.

Ce parlement comprend dans son ressort les bailliages & présidiaux de Metz, Toul, Verdun, & Sarlouis, les bailliages de Sedan, Thionville, Longwy, Mouzon, & Mohon ; les prévôtés bailliagères de Mouzon, Montmedy, Chavancy, Marville ; les prévôtés royales de Dampvilliers, Châteaurenaud, Sierk, Philisbourg, Sarbourg, & les bailliages seigneuriaux de Vic & de Carignan, dont les appels se portent directement au parlement.

La juridiction de ce parlement est fort étendue, cette cour étant en même tems chambre des comptes, cour des aides & finances, cour des monnoyes, & table de marbre. Elle a toute l'attribution des cours des aides, depuis la réunion de celle qui avoit été créée pour les trois évêchés, & tant que chambre des comptes, cour des aides, sa juridiction s'étend en Alsace pour les matières de sa compétence. *Voyez les additions sur Joly, l'édit de la France, par Boullainvilliers, le Dictionnaire géographique de la Martinière. (A)*

PARLEMENT DU MEXIQUE, ou NOUVELLE ESPAGNE, que les Espagnols appellent *audiencias*, & que nous appellons *parlements*, sont des tribunaux souverains, qui comprennent dans leur ressort plusieurs provinces ; il y a celui de Mexico, celui de Gatimala, & celui de Guadalupe. *Voyez la description du nouveau monde.*

PARLEMENT DE NOËL, étoit la séance que le parlement tenoit après Noël, *post natiuitatem Domini*. Il y en a un exemple dans le recueil des ordonnances de la troisième race, en 1275. Philippe III. dit le Hardy, y fit une ordonnance touchant les amortissemens, qui est dit *facta in parlamento omnium sanctorum post natiuitatem Domini*. C'est que la séance du parlement commencée à la toussaint, avoit été prolongée jusqu'à Noël. *Voyez PARLEMENT DE LA TOUSSAINT.*

PARLEMENT NOIR, *parlamentum nigrum* : on entendoit par-là le jugement des barons, qui connoissoient d'un crime capital ; on disoit *nigrum quasi lethiferum*. *Voyez Hestor Boethius, lib. XIV. hist. seotor. p. 305.* & dans le gloss. de Ducange, *placitum lethiferum*, & *parlamentum nigrum*. (A)

PARLEMENT DE NORMANDIE, qu'on appelle aussi *parlement de Rouen*, parce qu'il tient ses séances à Rouen, ville capitale de la province de Normandie, pour laquelle il a été établi, est le sixième parlement du royaume.

Il tire son origine de la cour de l'échiquier de Normandie, instituée par Rollo ou Raoul, premier duc de cette province. Cette cour fut érigée en cour souveraine, & rendue sédentaire à Rouen par Louis XII. en 1499. Chopin & Duhaillan prétendent que

ce fut seulement en 1501, que cette cour fut rendue sédentaire.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1515, que François I. ordonna que le nom d'échiquier, seroit changé en celui de parlement. *Voyez ci-devant ECHIQUIER DE NORMANDIE.*

Il étoit alors composé de quatre présidens, dont le premier & le troisième étoient clercs, & les deux autres laïcs ; de treize conseillers clercs, & de quinze conseillers laïcs ; deux greffiers, l'un pour le civil, l'autre pour le criminel ; un huissier audienier, & six autres huissiers ; deux avocats généraux, & un procureur général.

Lorsque la cour de l'échiquier fut rendue perpétuelle, on la divisa en deux chambres, l'une pour juger le matin, l'autre pour juger de relevée. Cette seconde chambre, est celle qui a été depuis appelée la première des enquêtes.

Quelques-uns disent que François I. établit aussi une chambre des vacations en 1519 ; mais il paroît que l'on a voulu parler de la tournelle, dont la chambre fut en effet bâtie dans cette année ; car pour la chambre des vacations, elle ne fut établie qu'en 1547.

Cette cour tint ses séances au château de Rouen jusqu'au premier Octobre 1506, qu'elle commença à les tenir dans le palais dont la construction avoit été commencée du côté de la grand'chambre dès 1499 ; il ne fut pourtant achevé que long-tems après : c'est en ce lieu que le parlement siège encore présentement.

L'archevêque de Rouen & l'abbé de saint Ouen sont conseillers d'honneur nés au parlement, suivant les lettres de l'an 1507.

Plusieurs de nos rois ont tenu leur lit de justice dans ce parlement.

Charles VIII. y tint le sien le 27 Avril 1485, & y confirma les privilèges de la province, & celui de saint Romain.

Louis XII. y tint le 24 Octobre 1508, étant accompagné des principaux officiers de la cour.

Le 2 Août 1517, François I. tint son lit de justice à Rouen ; il étoit accompagné du chancelier Duprat, & de plusieurs officiers de sa cour.

Quelques jours après, le dauphin vint au parlement, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au roi même, ainsi que ce prince l'avoit ordonné.

Au mois de Janvier 1518, il accorda à ce parlement les mêmes privilèges dont jouissoit celui de Paris ; & par un autre édit du mois de Février suivant, il l'exempta de l'arrière-ban.

Ce fut dans cette même année, que l'on construisit la chambre de la tournelle.

Henri II. tint son lit de justice à Rouen, le 8 Octobre 1550, accompagné de cardinaux, du roi de Navarre, de plusieurs ducs, du connétable de Montmorency, de l'amiral, du duc de Longueville, du chancelier Olivier, & de plusieurs autres seigneurs.

Charles IX. s'y fit déclarer majeur, étant accompagné du chancelier de l'Hôpital.

En 1523, François I. accorda au parlement l'exemption de la gabelle, & ordonna qu'il seroit délivré à chacun de ses officiers & à sa veuve, autant de sel qu'il en faudroit pour sa maison, sans en fixer la quantité, en payant seulement le prix du marchand, à condition de ne point abuser de ce privilège.

Le chancelier Poyet ayant indisposé le roi contre le parlement de Rouen, cette cour fut interdite en 1540 ; il y eut en conséquence des commissaires nommés pour la tournelle, & un président & douze conseillers envoyés à Bayeux, pour rendre la justice aux sujets de la basse-Normandie ; mais le roi étant revenu des impressions défavorables qu'on lui avoit



données contre le *parlement* de Rouen, leva l'interdiction; & voulant donner aux officiers de cette cour une marque de la satisfaction qu'il avoit de leur conduite, par un édit du mois de Juin 1542, il leur accorda une exemption générale & perpétuelle de l'arrière-ban; au lieu que celle qu'il leur avoit accordée en 1518, n'étoit que pour une occasion passagère.

Par un édit du mois de Février 1589, ce *parlement* fut transféré dans la ville de Caën; mais il fut rétabli à Rouen par un autre édit du 8 Avril 1594.

Le *parlement* de Rouen fut encore interdit de ses fonctions en 1639, pour ne s'être pas opposé assez fortement à la sédition excitée par les va-nuds-piés; on commit en sa place des commissaires du *parlement* de Paris, ce qui demeura sur ce pié jusqu'en 1641, que le *parlement* de Rouen fut rétabli par un édit du mois de Janvier de ladite année; il fut alors rendu semestrier: mais en 1649, il fut rétabli sur le pié d'ordinaire.

Au mois de Décembre 1543, le roi créa la chambre des requêtes du palais; son attribution fut augmentée par un édit de Janvier 1544. En 1560, sur les remontrances des états d'Orléans, cette chambre fut supprimée, ainsi que les autres chambres de même nature, à l'exception de celle de Paris. Les officiers qui composoient cette chambre furent réunis au *parlement* dont ils avoient été tirés; mais au mois de Juin 1568, Charles IX. la rétablit.

Au mois d'Avril 1545, François I. établit une chambre criminelle pour juger des affaires concernant les erreurs de Luther & de Calvin, qui commençoient à se répandre dans le pays. Il y a apparence que cette chambre fut supprimée lorsqu'on établit une chambre de l'édit, en exécution de l'édit de Nantes, du mois d'Avril 1598. Celle-ci fut à son tour supprimée au mois de Janvier 1669, de même que celle du *parlement* de Paris.

Comme au moyen de cette suppression, on trouva que la chambre des enquêtes étoit surchargée par le nombre de 57 conseillers dont elle étoit composée, outre les deux présidens, il fut donné un édit au mois de Juillet 1680, portant établissement d'une seconde chambre des enquêtes.

Le *parlement* de Rouen est présentement composé de cinq chambres, savoir, la grand'chambre, la tournelle, deux chambres des enquêtes, & la chambre des requêtes du palais.

La grand'chambre est composée du premier président, & deux autres présidens à mortier, trois conseillers d'honneur nés, qui sont l'archevêque de Rouen, l'abbé de saint Ouen, & le marquis de Pont-Saint-Pierre. Il y a aussi quelquefois d'autres conseillers d'honneur, tel qu'est présentement l'évêque de Séz; outre ces conseillers d'honneur il y a vingt-huit autres conseillers, dont huit clercs, & vingt laïcs.

C'est en cette chambre que se font depuis 1728 les assemblées générales des députés des différentes cours & autres notables pour les affaires publiques, comme pour les besoins des hôpitaux & autres nécessités.

La tournelle est composée de trois présidens à mortier, de six conseillers de la grand'chambre, de six de la première des enquêtes, & autant de la seconde, lesquels changent à tous les appeaux des bailliages.

Chaque chambre des enquêtes est composée de deux présidens à mortier, & de vingt-huit conseillers, entre lesquels il y en a neuf clercs, distribués dans les deux chambres.

La chambre des requêtes du palais est composée de deux présidens, & de onze conseillers.

Il y a un greffier en chef du *parlement*, & quatre notaires secrétaires du roi près ce *parlement*, un

greffier des affirmations, un greffier de la tournelle, un greffier pour chaque chambre des enquêtes, & aux requêtes du palais un greffier en chef, & un commis greffier.

Le parquet est composé de deux avocats généraux & un procureur général, & neuf substituts, qui font la fonction d'avocats du roi aux requêtes du palais.

Les huissiers du *parlement* sont au nombre de huit, sans compter le premier huissier; il y a en outre trois huissiers aux requêtes.

Il y a plus de cent avocats faisant la profession dans ce *parlement*, & cinquante-six procureurs.

La chancellerie près le *parlement* de Rouen fut établie par édit du mois d'Avril 1499, lors de l'établissement de l'échiquier, en cour souveraine & sédentaire à Rouen; & l'office de garde des sceaux fut donné au cardinal d'Amboise; Georges d'Amboise, cardinal & archevêque de Rouen, & neveu du précédent, lui succéda en cet office.

Au mois d'Octobre 1701, il fut créé une chancellerie près la cour des aides, laquelle par un autre édit du mois de Juin 1704, fut unie à celle du *parlement*.

Celle-ci est présentement composée d'un garde des sceaux, de quatre secrétaires du roi audenciers, de quatre contrôleurs, de quatre secrétaires au roi, receveurs & payeurs des gages, huit référendaires, sept gardes minutes, & trois huissiers.

Le *parlement* de Rouen comprend dans son ressort les sept grands bailliages de Normandie, & ceux qui en ont été démembrés; ces sept bailliages sont Rouen, Caudebec, Evreux, Andely, Caën, Coutances, & Alençon. (A)

PARLEMENT NOUVEAU; c'étoit la séance du *parlement* qui suivait les précédentes. Les ordonnances du *parlement* faites en 1344, portent que le *parlement* fini, l'on publiera le *nouvel parlement*; ce qui fait connoître que quand le *parlement* terminoit la séance actuelle, il annonçoit & publioit d'avance le tems où il devoit se rassembler. Voyez les ordonnances de la troisième race, tome II, pag. 228.

PARLEMENT DES OCTAVES DE LA CHANDELEUR, DES OCTAVES DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE, c'étoient les séances que le *parlement* tenoit vers le tems de ces grandes fêtes & de quelques autres; on disoit des *octaves*, parce que ces séances duroient une, deux ou trois semaines, plus ou moins, selon l'exigence des cas. Voyez PARLEMENT DE LA TOUSSAINT, PARLEMENT DE LA CHANDELEUR.

PARLEMENT AUX OCTAVES DES BRANDONS, c'étoit celui qui étoit ouvert dans la première semaine de carême; on l'appelloit ainsi, parce qu'il commençoit après le premier dimanche de carême, appelé par quelques-uns le dimanche des brandons. Il y en eut un qui commença en ce tems en 1311. Lettr. histor. sur le *parlement*, tome II, pag. 306.

PARLEMENT DE PASQUES, c'étoit la séance que le *parlement* tenoit vers les fêtes de pâques. Philippe le Bel ordonna en 1304 ou 1305, qu'il y auroit deux *parlements* à Paris par chaque année; l'un desquels commenceroit à l'octave de pâques, c'est-à-dire après l'octave de pâques; l'autre à l'octave de la toussaint, & que chaque *parlement* ne dureroit que deux mois; le tems de la séance étoit plus ou moins long, selon le nombre des affaires; à mesure qu'elles se multiplioient, on avançoit le tems de la séance, & l'on tenoit aussi le *parlement* avant pâques. On distinguoit la séance d'avant pâques de celle qui se tenoit après; Philippe le Bel fit en 1308 une ordonnance, *Parisius in parlamento ante ramos palmarum*. On disoit aussi le *parlement d'avant pâques fleuri*, & le *parlement d'après pâques*.

PARLEMENT DE LA PENTECÔTE, in *parlamento*

*pentecostes*, c'étoit la séance que le *parlement* tenoit la surveillance de la *pentecôte*; il y en a un exemple dès l'an 1273, dans le recueil des ordonnances de la troisième race. Philippe III. y fit une ordonnance touchant les monnoies; Philippe le Bel en fit deux au *parlement de la pentecôte*, en 1287 & 1288.

PARLEMENT DU PEROU, font des audiences ou conseils souverains, comme ceux du Mexique; il y a celui de Quito, celui de Lima, celui de Los-Charcas. Voyez la description de l'Amérique.

PARLEMENT DE PIÉMONT; le roi François I. s'étant emparé des états de Savoie & de Piémont, y établit dans chacun de ces pays un *parlement*; celui de Piémont fut d'abord établi à Turin, il fut depuis transféré à Pignerol en 1564. Les présidents & conseillers de ce *parlement*, & ceux de celui de Savoie, avoient entrée, séance & voix délibérative dans les autres *parlements* du royaume, suivant une déclaration du 24 Novembre 1549. Ils étoient supprimés en 1559, & devoient être incorporés dans d'autres compagnies; cependant le *parlement de Piémont* subsistoit encore à Pignerol en 1564. Voyez les *mémoires de la chambre des comptes*, coté 2. T, fol. 79. & le 3. A, fol. 73. & le 3. E, fol. 96.

PARLEMENT PLEIN, *plenum parlamentum*; c'étoit lorsque les seigneurs étoient au *parlement* avec les maîtres ou gens lettrés. On disoit plus anciennement cour plénière, *curia solemnis*. Il est fait mention du *plein parlement* dans le second registre *olim*, fol. 65 recto, *in pleno parlamento*. . . *præceptum fuit mihi*, dit le greffier, à la suite d'une ordonnance de Philippe le Bel, de l'an 1287, qui est au trésor des chartes; il est parlé d'une autre ordonnance faite en 1295, *in parlamento omnium sanctorum præsentis toto parlamento*. Depuis ce tems lorsque les pairs ont pris séance au *parlement* en nombre suffisant pour juger un autre pair, on a dit que la cour étoit suffisamment garnie de pairs. Voyez LIT DE JUSTICE. (A)

PARLEMENT DE PAU, est le neuvième *parlement* du royaume. Les anciens princes du pays avoient une cour capitale de justice qui s'appelloit *cour majeure*, où se terminoient en dernier ressort les contestations qui y étoient portées par appel des autres justices; elle étoit composée de deux évêques & de douze barons du pays.

En 1328 Philippe III. comte d'Evreux & roi de Navarre, après la bataille de Cassel, où il accompagnoit le roi Philippe de Valois, retourna dans son royaume de Navarre; & pour remédier aux désordres qui s'étoient glissés pendant l'absence des quatre rois ses prédécesseurs, ayant assemblé les états à Pampelune, il fit plusieurs belles ordonnances, & en outre établit un conseil ou *parlement* pour le fait de la justice, appelé le *nouveau fort de Navarre*. Sainte-Marthe.

Les choses demeurèrent sur ce pié jusqu'en 1519, que Henri II. de la maison d'Albret, & roi de Navarre, commença à Pau un palais, & y établit un conseil souverain pour résider en cette ville.

Il y avoit en outre une chancellerie de Navarre qui étoit aussi une cour supérieure.

De ces deux compagnies, Louis XIII. forma en 1620 le *parlement* de Navarre & Béarn, résident à Pau.

Au mois de Janvier 1527, Henri II. roi de Navarre, établit une chambre des comptes à Pau, & lui donna pour ressort la basse Navarre, le Béarn, les comtés de Foix & de Bigorre, les vicomtés de Marfan, Tursan, Gavardon & la baronnie de Captieux, les vicomtés de Lautrec, de Nebouzan, la baronnie d'Aster-Villemure, & les quatre vallées d'Aure.

Le roi Louis XIII. unit à cette chambre des comptes celle de Nérac, pour ne former à l'avenir qu'un même corps, sous le titre de chambre des comptes

de Navarre. Cette chambre de Nérac comprenoit outre la duché d'Albret, la comté d'Armagnac & toutes ses dépendances, le pays d'Eaufran, la seigneurie de Rivière-basse, le comté de Fezenlague & ses dépendances, le comté de Rodeze, & les quatre chatellenies de Rouergue, le comté de Périgord & la vicomté de Limoges.

Par un édit de l'an 1691, le roi fit un nouveau changement dans ces compagnies, en unifiant la chambre des comptes au *parlement*, & lui attribuant en cet état, la connoissance de tout ce qui appartient aux chambres des comptes des autres provinces, même celle des monnoies, dont la chambre des comptes avoit l'attribution dès son premier établissement.

Ce *parlement* est tout à la fois chambre des comptes, cour des aides & des finances.

Mais comme on avoit été obligé de distraire plusieurs terres & seigneuries du ressort de cette chambre des comptes pour former la juridiction des cours souveraines établies à Bordeaux & à Montauban, on a uni au *parlement de Pau* tout le pays de Soule, qui dépendoit auparavant du *parlement* de Bordeaux.

Le *parlement de Pau* est présentement composé d'un premier président, de sept autres présidents à mortier, de quarante-sept conseillers, de deux avocats généraux, un procureur général, lequel a cinq substituts, un greffier en chef, un premier huissier, & sept autres huissiers de la cour, plusieurs avocats, dont le nombre n'est pas fixe, & vingt-neuf procureurs.

Le *parlement* est partagé en quatre chambres, ou départemens, savoir la grand'chambre, qui fait le premier bureau, un second bureau, une tournelle & une chambre des comptes & finances. La grand'chambre est composée du premier président, de deux autres présidents à mortier, & de quinze conseillers.

Le second bureau est composé d'un président à mortier & de neuf conseillers.

La tournelle est composée de deux présidents à mortier, & de douze conseillers.

Au département ou bureau des finances, il y a deux présidents à mortier, & onze conseillers.

Le district de ce *parlement* comprend les évêchés de Lectac & d'Oleron, ce qui embrasse cinq sénéchaussées.

Le Roi est seul seigneur haut justicier dans toute la province; les seigneurs particuliers n'ont que la moyenne & basse justice; les jurats ou juges ne peuvent en matière criminelle, ordonner aucune peine afflictive; ils ont seulement le pouvoir de former leur avis, & de les envoyer au *parlement*.

L'appel de leur jugement en matière civile peut être porté, au choix des parties, ou devant les sénéchaux, ou au *parlement*.

Ce qui est encore de particulier à ce *parlement*; c'est que toute partie a droit, en quelque cause que ce soit, de se pourvoir directement au *parlement*, sans essuyer la juridiction inférieure des jurats, ni celle des sénéchaux royaux.

Il y a près de ce *parlement* une chancellerie.

Elle est présentement composée d'un garde des sceaux, de quatre secrétaires du roi, audenciers, de quatre secrétaires contrôleurs, & de douze secrétaires du roi; deux trésoriers-receveurs & payeur des gages, un greffier-garde-minute-receveur des émolumens du sceau, &c.

Les huissiers du *parlement* servent à la chancellerie chacun à leur tour. Voyez ci-devant au mot CHANCELIER, l'article CHANCELIER DE NAVARRE. (A)

PARLEMENT DE POITIERS, le premier qui porta ce titre fut celui de Bordeaux, lorsqu'il fut transféré de Bordeaux en cette ville par des lettres du mois de Novembre 1469; la cause de cette translation fut que



la Guienne étoit donnée en apanage à Charles, duc de Berry; il resta à Poitiers jusqu'au mois de Mai 1472, que l'appanage fut éteint; après quoi il fut rétabli à Bordeaux. Voyez PARLEMENT DE BORDEAUX.

Sous Charles VI. en 1418, le *parlement* de Paris fut transféré à Poitiers par le dauphin, lequel s'y étoit retiré. Le *parlement* ne revint à Paris qu'en 1437.

Le *parlement* de Paris séant à Tours, fit tenir des grands jours à Poitiers en 1454 & 1455; il y en a d'autres tenus en divers tems dans cette même ville par le *parlement* de Paris, depuis l'an 1519 jusqu'en 1667. Voyez les *réglés* du *parlement* de Paris.

PARLEMENT PRÉSENT, signifioit la séance que tenoit actuellement le *parlement*. Voyez PARLEMENT FUTUR.

PARLEMENT PROCHAIN, on entendoit autrefois par ce terme, la séance que le *parlement* devoit tenir vers la fête la plus prochaine, auquel tems le *parlement* étoit indiqué, & avoit coutume de se tenir. Voyez PARLEMENT FUTUR.

Présentement on entend par *parlement prochain*, celui qui doit recommencer à la S. Martin de la même année, où il a terminé ses séances le 7 Septembre.

PARLEMENT DE PROVENCE, voyez ci-devant PARLEMENT D'AIX.

PARLEMENT DE RENNES, voyez PARLEMENT DE BRETAGNE.

PARLEMENT DE ROUEN, voyez ci-devant PARLEMENT DE NORMANDIE.

PARLEMENT ROYAL, *parlamentum regium*; on donnoit quelquefois ce titre au *parlement* de Paris, pour le distinguer des grands jours des ducs & des comtes, auxquels on donnoit aussi quelquefois le titre de *parlement*; il y en a un exemple dans des lettres de Philippe le Bel, données à Beziens au mois de Février 1335, & dans une ordonnance de Charles V. alors régent du royaume, du mois d'Avril 1358, où le *parlement* de Paris est nommé *parlamentum regium parisiense*. Voyez le *recueil des ordonnances de la troisième race*, tome II. pag. 107, & tome III. pag. 336.

PARLEMENT DE LA SAINT ANDRÉ, étoit la même chose que le *parlement d'hiver*, lequel commençoit quelquefois huit jours après la Toussaint, quelquefois le lendemain de la saint Martin, quelquefois seulement à la saint André ou à Noël. Voyez PARLEMENT D'HIVER. (A)

PARLEMENT DE SAINT-LAURENT, n'étoit d'abord autre chose que les grands jours, institués par les anciens ducs & comtes de Bourgogne en la ville de Saint-Laurent-lès-Châlons: ils étoient pour le comté d'Auxonne & la Bresse chalonnoise; l'appel de ces grands jours ressortissoit au *parlement* de Paris.

Le *parlement* de Dijon a pris la place de ces grands jours, de même que de ceux de Beaune. Voyez PARLEMENT DIJON. (A)

PARLEMENT DE LA SAINT MARTIN ou D'HIVER, *parlamentum sancti Martini* ou *sancti Martini hyemalis*, étoit la séance que le *parlement* tenoit à la saint Martin d'hiver: il en est parlé dans le premier des *regîtres olim* de 1260, in *parlamento sancti Martini hyemalis*. Au registre A, fol. 130. col. 2. il est parlé d'une mauvaise coutume qui avoit lieu à Verneuil, & que le roi abolit en 1263 in *parlamento sancti Martini*. (A)

PARLEMENT DE SAINT-MIHEL, fut établi par les comtes de Bar dans la ville de Saint-Michel ou Saint-Michel, pour décider en dernier ressort les procès de leurs sujets du Barrois non-mouvant. Louis XIII. ayant soumis la Lorraine à son obéissance, conserva d'abord le *parlement* de Saint-Michel; mais la ville de Saint-Michel s'étant révoltée contre le roi, pour punir

nir cette ville, par des lettres du mois d'Octobre 1635 il supprima le *parlement* qui y siégeoit, & attribua la juridiction au conseil souverain de Nancy. Voyez les *additions sur Joly*, t. I. tit. 64. (A)

PARLEMENT SÉANT ou NON-SÉANT. Ce mot *séant* a deux significations différentes: quelquefois il sert à exprimer le tems où le *parlement* tient ses séances, & où il peut s'assembler à toute heure sans permission particulière du roi; quelquefois ce mot *séant* sert à exprimer comment les membres du *parlement* sont assis, comme quand on dit que le *parlement* étoit *séant* sur les hauts sièges ou sur les bas sièges. (A)

PARLEMENT DE SICILE, est proprement une assemblée des états du royaume. En effet, il est composé des trois ordres du royaume: à savoir, de l'ordre militaire, qui comprend tous les barons; l'ordre ecclésiastique, qui renferme tous les archevêques, évêques, abbés, prieurs & chefs de couvens; & l'ordre domanial, qui comprend toutes les villes royales.

Les Siciliens ne se donnerent au roi Pierre d'Arragon, qu'à condition de les maintenir dans leurs privilèges, & qu'il ne pourroit établir aucun impôt sans le consentement du *parlement*, non pas même lever aucunes troupes.

Quand le roi a besoin d'argent, il fait convoquer le *parlement* dans une ville choisie par le viceroy. Ceux qui composent les deux premiers ordres, ne pouvant y assister en personne, y envoient leurs procureurs; & l'ordre domanial y envoie ses députés, excepté la ville de Palerme & celle de Catane qui y envoient leurs ambassadeurs.

Lorsque le *parlement* est ainsi assemblé, on fait la demande de la part du roi, & le *parlement* accorde ordinairement un don gratuit, proportionné aux besoins de l'état, laquelle somme se leve sur tous les sujets par forme de taxe.

S'agit-il de lever des impôts, le *parlement* donne son consentement pour les payer pendant un tems.

Pendant ces assemblées, le *parlement* propose au roi plusieurs lois pour le bien public; il demande aussi quelque grâce ou privilège que le roi lui accorde ordinairement, & ce sont-là les lois du royaume qu'on appelle *constitutioni* & *capitoli del regno*.

Toutes les fois que le *parlement* s'assemble, les trois ordres élisent plusieurs députés, dont la commission dure jusqu'à une nouvelle convocation.

Ces députés forment une espèce de sénat qui a le soin de faire observer les privilèges, & de faire exécuter tout ce qui a été ordonné par le *parlement*, comme les dons gratuits & autres impositions.

Il y a un traité des *parlements généraux de Sicile* depuis 1446 jusqu'en 1748, avec des mémoires historiques sur l'usage ancien & moderne des *parlements* chez les diverses nations, &c. par dom Ant. Mongitore, chanoine doyen de l'église de Palerme. (A)

PARLEMENTS SOMMAIRES. On donnoit ce nom anciennement aux *instances sommaires* ou *instructions* qui se faisoient à la barre de la cour en six jours de tems, en conséquence d'une requête qui étoit présentée à la cour à cet effet. Ces instructions avoient lieu dans les affaires de peu de conséquence ou qui requéroient célérité. Elles ont été abrogées par l'article 2. du titre 11. des délais & procédures de l'ordonnance de 1667, mais il y avoit déjà long-tems que ces instructions n'étoient plus qualifiées de *parlements sommaires*; le terme de *parlements* étoit pris en cette occasion pour instruction verbale. Voyez le *dictionnaire de droit de Ferrières*, au mot *Instances sommaires*. (A)

PARLEMENT DE LA TIPHAINE, voyez ci-devant PARLEMENT DE L'ÉPIPHANIE.

PARLEMENT DE TOULOUSE, est le second des *parlements* du royaume.

Si l'on en croit la chronique manuscrite de Bardin, auteur qui a écrit vers le milieu du quatorzième siècle, le roi Robert ou le roi Henri (car il ne dit pas lequel) fit tenir un *parlement* à Toulouse en 1031, auquel assistèrent l'archevêque de Bourges, le comte Eudes, Amelius, évêque d'Albi; Guifred, évêque de Carcassonne; deux abbés, deux chevaliers, deux juriconsultes, & un scribe ou greffier, dont il rapporte le nom.

Il ajoute que ceux-ci, après avoir fait serment sur les évangiles, rendirent divers arrêts, & statuerent entr'autres choses:

1°. Que quand les vicomtes & les viguiers ordonneroient le *gage de duel*, & que la partie condamnée à l'accepter en appelleroit au comte, elle auroit la liberté, après le jugement de ce dernier, d'en appeler au roi ou à son *parlement*, à raison de l'hommage.

2°. Que le comte de Toulouse qui prétendoit la dixme sur celle que devoit l'évêque de cette ville, fournirait des preuves de son droit au prochain *parlement*.

3°. Que les officiaux ecclésiastiques seroient soumis aux ordonnances du *parlement*.

4°. Que la guerre qu'avoient fait naître les différends qui étoient entre Berenger, vicomte, & Guifred, archevêque de Narbonne, seroit suspendue.

5°. Qu'on payeroit les anciens péages, & que les vicaires ou viguiers supprimeroient les nouveaux.

Ce qui pourroit donner quelque poids à ce que dit cet auteur au sujet de ce *parlement* qu'il suppose avoir été tenu à Toulouse, est qu'à la tête de son ouvrage il a déclaré qu'il a puisé tous les faits qu'il rapporte dans les anciens monumens; que tous les prélats dont il fait mention comme ayant assisté à ce *parlement* vivoient en 1031; & que vers le même tems Berenger, vicomte de Narbonne, eut en effet un différend avec Guifred, archevêque de cette ville.

Mais les savans auteurs de l'*histoire générale de Languedoc*, qui rapportent ces faits d'après Bardin, t. II, p. 161, les réhuit follement, & soutiennent que tout ce que dit Bardin de ce prétendu *parlement*, tenu en 1031, n'est qu'une fable; qu'en effet le terme de *parlement* dont on se sert pour exprimer une cour de justice, celui d'*arrêt*, & plusieurs autres qu'il emploie, n'étoient point encore alors en usage, & ne le furent que long-tems après.

Ils observent que d'ailleurs Bardin se contredit en ce qu'il suppose que dans ce *parlement* où assista Guifred, évêque de Carcassonne, qui effectivement vivoit alors, on y agita une affaire qu'avoit Hilaire, évêque de cette ville, contre Hugues de Gaigo, & Arnould de Saissac, seigneur du diocèse.

Ce qu'on peut inférer de plus vraisemblable du récit de Bardin, suivant les historiens de Languedoc, c'est qu'en 1031 le roi, en qualité de souverain, envoya des commissaires à Toulouse pour y tenir en son nom les assises & y rendre la justice, & que les prélats & les seigneurs dont Bardin rapporte les noms furent chargés de cette commission; mais ces assises ne peuvent être considérées comme l'origine du *parlement* de Toulouse.

La même chronique de Bardin porte que le roi Louis le Gros fit tenir un *parlement* en 1122 dans l'abbaye de saint Benoît de Castres, & qu'Alphonse, comte de Toulouse, y fut ajourné pour rendre hommage de ce comté. Il en est de même des *parlemens* que l'on suppose avoir été tenus dans l'abbaye de Clairac, en 1138; à Lavaur, en 1194; dans l'abbaye de Sorèze, en 1273; & à Montpellier, en 1293. Tout cela paroît encore avancé sans preuve, & réhuit par les historiens du Languedoc.

La première justice supérieure qu'il y ait eu à Toulouse, qualifiée de *parlement*, ce furent les

grands jours établis par les comtes de Toulouse; pour juger en dernier ressort dans l'étendue de leurs domaines.

Quelques-uns ont cru que ces grands jours n'avoient été établis que par Alphonse, comte de Poitou, en 1266.

Mais il paroît que ces grands jours, ou *parlement comtal de Toulouse*, étoient plus anciens, puisque Autricius, président aux enquêtes de Toulouse, a écrit, dans son style du *parlement*, tit. des arrêts, qu'environ l'an 1207, M. Arnault de Montagu, Laurent Vicini, & Jean de Veseuva, conseillers-clercs, avoient fait certaines compilations d'arrêts donnés par la cour de *parlement* de Toulouse.

Et en effet il est certain que les comtes de Toulouse & les autres grands vassaux de la province, depuis qu'ils se furent emparés des droits régaliens, se maintinrent toujours dans l'usage de juger sur les lieux & en dernier ressort leurs sujets & vassaux, sans que le comte du roi prit connoissance de leurs affaires.

Alphonse, comte de Toulouse, ayant succédé au chef de Jeanne sa femme au comté de Toulouse, & aux autres domaines que possédoit le comte Raymond VII. il jugea à propos d'avoir un *parlement* pour tous ses domaines à l'exemple du roi saint Louis son frere: il tenoit ce *parlement* dans le même lieu où il tenoit sa cour, & y jugeoit par appel toutes les principales affaires de ses états, & évoquoit toutes celles qui lui étoient personnelles.

Ce prince étant à Long-Pont où il faisoit alors sa demeure, nomma en 1253 des commissaires pour tenir son *parlement* à la quinzaine de la fête de tous les Saints; ce qui prouve qu'il avoit établi ce *parlement* dès son avènement au comté de Toulouse, & qu'il en tenoit les séances à sa cour.

Mais comme outre le comté de Toulouse il tenoit aussi l'Auvergne avec le Poitou, il choisit, par permission du roi saint Louis, la ville de Paris pour y tenir ses grands jours, ou *parlement* auquel il faisoit assigner tous ses sujets: autrement il lui eût fallu en avoir dans chaque province dont il étoit seigneur, ce qui lui auroit été incommode & de dépense.

Ces grands jours étoient nommés *parlement*, du nom que l'on donnoit alors à toute assemblée publique où l'on parloit d'affaires.

Du Tillet dit qu'au trésor des chartes il y a un registres jugemens, délibérations & ordonnances du conseil de M. Alphonse de France, comte de Poitou, frere de saint Louis & pair de France, tenu à Paris depuis l'an 1258 jusqu'en 1266, lequel conseil y est appelé *parlement* & d'autres fois *comptes*. Il se tenoit par assignation comme celui du roi; car il y a *parlement* dudit comte de la Toussaint de l'an 1269, un autre de la Pentecôte.

On trouve dans les preuves de l'*histoire de Languedoc*, tome III, p. 507, un acte de 1264, dans lequel il est fait mention du *parlement* de Toulouse. Le comte de Rhodès avoit présenté une requête au trésorier de l'église de saint Hilaire de Poitiers, qui étoit un des membres du *parlement* de Toulouse: le trésorier répondit qu'il en délibéreroit au prochain *parlement*; dixit *se deliberaturum in proximo parlamento dom. comitis Pictaviensis, Tolosa*.

Dans un autre acte de l'an 1266, il en est fait mention sous la dénomination de *colloquium*. Ce *parlement* fut convoqué par des lettres datées de Rampillon, la veille de la saint Barnabé. Alphonse y établit pour présidents Evrard Malethans, chevalier, connétable ou gouverneur d'Auvergne; Jean de Montmorillon, chevalier & prêtre poitevin; & Guillaume de Plapape, archidiacre d'Autun, avec pouvoir de choisir eux-mêmes leurs assesseurs ou conseillers, tant clercs que laïcs. Il est fait mention de ce *parlement* dans les lettres



lettres d'Alphonse, datées du dimanche après la fête de saint Barnabé, apôtre, l'an 1266, par lesquelles il ordonne à Evrard Malethans, chevalier, son comte d'Auvergne, d'entendre Jean seigneur de Châtillon : « vous lui rendrez justice, dit ce prince, » jusqu'à notre parlement qui se tiendra le lendemain de la quinzaine de la fête de tous les Saints ; & » vous aurez soin de nous faire savoir, à notredit » futur parlement, ce que vous aurez fait ».

Tandis que le comte de Toulouse tenoit ainsi son parlement à Paris, les peuples, ses sujets, étoient obligés de faire de grands voyages pour aller soutenir leurs causes d'appel. C'est pourquoi les habitants de Toulouse lui firent des remontrances en 1268 au sujet de leurs libertés & privilèges, & lui demandèrent entr'autres choses qu'il établit sur les lieux des personnes intelligentes, pour juger en dernier ressort les causes d'appel qui étoient portées devant lui. Alphonse, acquiesçant à leur demande, confirma les divers articles des privilèges & libertés des Toulousains, en sorte qu'il parût qu'il établit à Toulouse avant sa mort un tribunal supérieur, pour y décider sans appel les affaires du pays.

Cependant ce parlement fut encore depuis tenu quelquefois en d'autres endroits ; c'est ainsi qu'en 1283 Alphonse le tint à Carcassonne.

On ne peut pas douter qu'il n'y eût appel de ce parlement comtal à la cour de France ; c'étoit la loi générale pour toutes les cours de baronies ou de pairies, quelque nom qu'on leur donnât. On voit même que le parlement de Paris, sous le règne de S. Louis, étendit sa juridiction dans les sénéchaussées de Beaucaire & de Carcassonne ; on en trouve des preuves dans l'histoire de Languedoc, en 1258, 1262, 1269 & 1270.

Le comté de Toulouse ayant été réuni à la couronne en 1272 (a) par la mort d'Alphonse sans enfans, il fut établi avec plus de solennité un parlement dans le Languedoc sous Philippe le Hardi. Ce premier établissement fut fait par manière d'accord & de contrat. Pour l'obtenir, les états généraux accordèrent au roi 5000 moutons d'or ; la première séance commença le mercredi après l'octave de Pâques de l'an 1280.

Philippe le Hardi fit pour Toulouse ce qu'il faisoit pour l'échiquier de Normandie ; il députa des membres du parlement de Paris pour présider en son nom.

Ce parlement fut supprimé quelques années après ; mais il fut rétabli à Toulouse en 1287 par Philippe le Bel, & tint ses séances dans cette ville jusqu'en 1291 qu'il fut encore supprimé & réuni au parlement de Languedoc, c'est-à-dire, au parlement de Paris.

Ces députés n'étoient pas en aussi grand nombre qu'à l'échiquier ; ils n'étoient que trois, un abbé & deux maîtres, qui se qualifioient *clerici domini regis tenentes pro domino rege parlamentum*. On les appelloit aussi les seigneurs tenants le parlement de Toulouse, *dominorum tenentium parlamentum Tolose* ; mais eux-mêmes se nommoient simplement tenants pour le roi le parlement de Toulouse, ou députés pour le roi à l'effet de tenir le parlement, *tenentes parlamentum Tolose pro eodem domino rege*, ou bien, *qui pro domino rege deputati fuerint ad tenendum parlamentum*.

Ils étoient donc députés pour tenir le parlement au nom du roi ; on trouve les noms de ces trois députés dans deux arrêts de 1287 & 1290 donnés en ce parlement.

Quoique les jugemens émanés de ce tribunal fussent dès-lors qualifiés d'arrêts, *arresta*, l'on n'en doit pas conclure que ce fut une cour souveraine ; car les jugemens des grands jours, ou conseil de Champagne, ceux de l'échiquier & du parlement ducal de Bretagne,

(a) On voit que c'est 1271, l'an des armées de Toulouse, l'histoire de Languedoc par Jean Vauvettre.

Tome XII.

étoient de même qualifiés d'arrêts ou jugemens, *arresta, judicia & consilia, & precepta dierum trecentum, & fuit istud arrestum*, &c. & il est également constant que l'on en pouvoit appeler au parlement de Paris.

On forma même dans ce parlement une chambre pour les affaires du pays de droit écrit, qu'on nomma *auditoire du pays de droit écrit ou chambre de la Languedoc* ; mais cet auditoire ne fut établi que dans le tems où le parlement de Toulouse étoit réuni au parlement de Paris.

La cour souveraine de parlement qui subsiste présentement à Toulouse, fut instituée par Philippe le Bel en 1302. Son ordonnance du 23 Mars de ladite année, qui porte que le parlement se tiendra deux fois l'année à Paris, ordonne aussi que le parlement se tiendra à Toulouse : *at quod parlamentum apud Tolosam tenebitur, si gentes terrarum pradiſta consentiant quod non appelletur a presidentibus in parlamento pradiſto*.

La Rocheffavin suppose qu'après ces mots, *apud Tolosam tenebitur*, il y a ceux-ci, *sicut teneri solebat temporibus retroactis* ; mais ils ne se trouvent pas dans cette ordonnance, telle qu'elle est à la chambre des comptes & au trésor des chartes, & dans le recueil des ordonnances de la troisième race, imprimées au Louvre.

La Rocheffavin remarque que suivant l'ordonnance du 23 Mars 1302, le parlement ne devoit tenir à Paris que deux fois l'année, qui étoient à Noël & à la Chandeleur ; au lieu qu'en parlant du parlement de Toulouse, Philippe-le-Bel ordonne qu'il tiendra sans en limiter le tems : d'où la Rocheffavin conclut qu'il devoit tenir ordinairement & continuellement. La raison de cette différence peut être selon lui qu'alors le parlement de Toulouse s'étendoit non-seulement au Languedoc, mais par toute la Guienne, Dauphiné & Provence, avant l'érection des parlemens de Bordeaux, Grenoble & Aix, comme il se lit dans les registres de celui de Toulouse. De forte que pour l'expédition du grand nombre des affaires & des procès, auxquels les habitants de ce climat sont, dit-il, naturellement plus adonnés, il étoit nécessaire que le parlement y fût ordinairement séant, au lieu que le parlement de Paris étoit soulagé par le proche voisinage de l'échiquier de Rouen, & des grands jours de Troyes en Champagne, dont il est parlé dans cette même ordonnance 1302, & qui étoient en effet d'autres parlemens pour la Normandie, Champagne & Brie.

Sur ces mots, *si gentes terrarum consentiant*, la Rocheffavin remarque que les gens des trois états du pays de Languedoc ne voulurent consentir à l'érection de ce parlement qu'avec pacte & convention expresse avec le roi qu'ils seroient régis & gouvernés, & leurs procès & différends jugés suivant le droit romain, dont ils avoient coutume d'user.

L'ordonnance du 23 Mars 1302, n'avoit fait proprement qu'annoncer le dessein d'établir un parlement à Toulouse ; ce n'étoit même proprement qu'une députation de présidens du parlement de Paris que le roi le propoisoit d'y envoyer pour y tenir le parlement & y juger souverainement, comme on l'a fait depuis en Normandie. Ce devoit être le parlement de France qui auroit tenu successivement ses séances à Paris, à Toulouse, & ensuite en Normandie ; il est vrai que les barons de Toulouse y auroient siégé, mais la souveraineté de juridiction ne devoit être vraiment attachée qu'aux députés de la cour de France qui y auroient présidé ; c'est pourquoi l'ordonnance de 1302 dit, *si gentes terrarum consentiant quod non appelletur a presidentibus* ; preuve certaine que les précédens parlemens n'étoient pas souverains au tems des comtes. Les auteurs de l'histoire de Languedoc

ont cru que cette ordonnance étoit demeurée sans exécution.

Mais il y eut dans la même année un édit exprès pour l'établissement d'une cour souveraine de *parlement* à Toulouse.

On voit dans le préambule de l'édit, que cet établissement fut fait à la prière des trois états de Languedoc, & dans la vue d'illustrer la ville de Toulouse. Le roi de sa certaine science, puissance & autorité royale, institue une cour de *parlement* à Toulouse pour tout le Languedoc & duché d'Aquitaine, & pour les pays qui sont au-delà de la Dordogne.

Cette institution est faite avec la clause *quandiu tamen placuerit nostræ voluntati*.

Le roi ordonne qu'à cette cour de *parlement* toutes les cours de sénéchaussées, bailliages, réctories, vigueries, judicatures, & autres juridictions quelconques des pays de Languedoc & d'Aquitaine, & des autres pays qui sont au-delà de la Dordogne, auront leur ressort & dernier recours, *ultimum refugium*.

Que ce *parlement* ou cour commencera sa première séance le lendemain de la saint Martin d'hiver lors prochain, ou tel autre jour qu'il sera indiqué par sa majesté.

Qu'il sera tenu par quatorze personnes, savoir deux présidens laïcs & douze conseillers, six clercs & six laïcs, des pays de la Languedoc & de la Languedoc, avec deux greffiers & huit huissiers.

Qu'un des présidens fera pour les causes civiles, l'autre pour les affaires criminelles.

Que les gens de ce *parlement* pourront juger au nombre de neuf ou dix, & que dans les affaires criminelles un président & cinq conseillers pourront juger en appelant avec eux tel nombre de conseillers laïcs qu'ils jugeront à-propos. Mais le nombre de juges nécessaires a varié ; car anciennement on jugeoit à sept, & depuis long-tems & présentement on ne peut plus juger au *parlement de Toulouse* qu'au nombre de dix, soit au civil ou au criminel.

Qu'il n'y aura aucun appel de leurs jugemens.

Enfin il leur donne le même pouvoir qu'au *parlement* de Paris.

Il fut aussi établi dans le même tems un procureur du roi pour ce *parlement*.

Le roi fit lui-même l'ouverture de ce *parlement* le 10 Janvier 1302, à huit heures du matin ; il étoit vêtu d'une robe de douze aunes de drap d'or frisé, sur un fond rouge broché de soie violette, parsemée de fleurs de lis d'or, & fourrée d'hermine.

Il partit du château Narbonnois où il logeoit, accompagné des princes & seigneurs de sa cour, avec lesquels il se rendit à un grand fallon de charpente que la ville avoit fait construire dans la place de saint Etienne, pour y tenir le *parlement*.

Le roi y étoit entré monta sur son trône ; & ceux qui avoient droit de s'asseoir prirent les places qui leur étoient destinées : ensuite le roi dit que le peuple du pays de Languedoc l'ayant humblement supplié d'établir un *parlement* perpétuel dans la ville de Toulouse, il avoit consenti à ses demandes aux conditions insérées dans les lettres d'érection, desquelles il commanda qu'on fit la lecture.

Le chancelier s'étant levé, & ayant fait une profonde révérence au roi, fit une harangue fort éloquent, après laquelle il donna à lire les lettres patentes au grand secrétaire de la chancellerie, puis il lui remit le tableau où étoient écrits les noms de ceux qui devoient composer le *parlement* de Toulouse.

Le secrétaire les ayant lûs tout haut, le roi fit dire à ces officiers de s'approcher, & ils reçurent des mains des hérauts leurs habits de cérémonie.

On donna aux présidens des manteaux d'écarlate

fourrés d'hermine, des bonnets de drap de soie bordés d'un cercle ou tiffu d'or, des robes de pourpre violettes, & des chaperons d'écarlate fourrés d'hermine.

Les conseillers laïcs eurent des robes rouges avec des paremens violets, & une espee de soutane de soie violette par-dessous la robe, avec des chaperons d'écarlate parés d'hermine.

Les conseillers clercs furent revêtus de manteaux de pourpre violette étroits par le haut, où il n'y avoit d'ouverture qu'aux endroits de mettre la tête & les bras. Leur soutane étoit d'écarlate & les chaperons aussi.

Le procureur du roi étoit vêtu comme les conseillers laïcs.

Le greffier portoit une robe distinguée par bandes d'écarlate & d'hermine.

Tous ces officiers ainsi vêtus, prêterent le serment au roi, ayant leurs deux mains sur les évangiles écrits en lettres d'or.

Après la prestation des sermens, le chancelier fit passer les magistrats dans les sièges qui leur étoient destinés, & le roi leur fit connoître en quoi consistoit leur devoir par un discours très-éloquent, dont le texte étoit *erudimini qui judicatis terram*.

Ce discours fini, les hérauts congédièrent l'assemblée par le cri accoutumé.

Quelques jours après, la compagnie commença ses séances dans le château Narbonnois, que le roi lui donna pour y rendre la justice, sans en ôter néanmoins le gouvernement au viguier de Toulouse, qui continua d'y faire sa demeure, avec la garnison ordinaire pour la défense du château.

Les subides extraordinaires que le roi faisoit lever en Languedoc sans que les états de la province y eussent consenti, ayant occasionné une révolte presqu'générale, le *parlement* soutint tant qu'il lui fut possible l'autorité du roi ; mais enfin il fut contraint de se retirer à Montauban.

Le roi irrité contre les Languedociens, & singulièrement contre les Toulousains, par un édit de l'an 1312, supprima le *parlement de Toulouse*, & l'unit & en incorpora les officiers à celui de Paris.

Il est pourtant fait mention en divers endroits d'un *parlement* tenu à Toulouse par Charles IV. en 1324, & d'un prétendu *parlement* tenu dans cette même ville en 1328 ; enfin on trouve que Philippe de Valois tint son *parlement* à Nîmes en 1336, mais le premier & le dernier de ces *parlemens* n'étoient apparemment que des commissions émanées du *parlement* de Paris ; le second, c'est-à-dire celui de 1328, ne paroît pas bien prouvé.

Le *parlement de Toulouse* souffrit donc une éclipse qui dura plus d'un siècle ; car il ne fut rétabli dans cette ville que par des lettres du dauphin régent du royaume, du 20 Mars 1419 ; ce ne fut même que le 29 Mai 1420, que le *parlement* fut installé à Toulouse.

Par cette seconde érection il n'y eut qu'un président, qui étoit l'archevêque de Toulouse, onze conseillers & deux greffiers ; il n'y eut point alors de procureur général, attendu que les lettres n'en faisoient point mention.

Par édit du 23 Septembre 1425, le *parlement de Toulouse* fut transféré à Beziers, à cause de la peste qui étoit à Toulouse, & pour repeupler la ville de Beziers, qui avoit soutenu un long siège contre le comte de Clermont, & la dédommager de tout ce qu'elle avoit souffert lorsqu'elle fut prise.

Mais le *parlement* ne demeura pas long-tems à Beziers ; en effet, par des lettres patentes du 7 Octobre 1428, Charles VII. le réunit une seconde fois à celui de Paris, lors séant à Poitiers ; & en exécution de ces lettres patentes, le *parlement de Toulouse*



ordonna lui-même le 4 Avril 1429, le renvoi à Poitiers de toutes les causes dont il connoissoit.

Ce changement fut occasionné par les guerres civiles que causerent les factions des ducs de Bourgogne & d'Orléans, à la faveur desquelles les Anglois occupèrent toute la Guienne & la plus grande partie du ressort du *parlement de Toulouse*.

Pendant ces différentes réunions du *parlement de Toulouse* à celui de Paris, les officiers du *parlement de Toulouse* continuèrent l'exercice de leurs offices au *parlement* de Paris. On en trouve des preuves authentiques, 1<sup>o</sup>. dans le recueil des ordonnances de la troisième race, tom. I. page 320, où l'on voit que Gilles Gamelin, qui étoit certainement conseiller au *parlement de Toulouse* lorsqu'il fut réuni à celui de Paris en 1291, exerça d'abord après cette réunion son office au *parlement* de Paris. 2<sup>o</sup>. Dans l'acte de réunion de 1428, rapporté tome IV. de la nouvelle histoire de Languedoc, page 434, où il est dit : *Præfidentibus, consiliariis & officialibus nostris, qui dictum parlamentum Biterren tenere consueverunt. . . . injungimus . . . se ad dictam villam nostram Pictaviensem transferant suorum officiorum debitum in dicta nostra parlamentum curia Pictaviensi, per quam eos ad hoc admitti volumus secundum ordinem & antiquitatem institutionis eorumdem exercitatos . . . cum registris suis.*

Lorsque les Anglois furent chassés de Guienne, & que le *parlement* qui avoit été transféré à Poitiers eut été remis dans la capitale du royaume par édit du mois d'Août 1436, Charles VII. érigea un nouveau *parlement* pour le Languedoc par édit du 18 Avril 1437; il envoya d'abord dans ces pays des commissaires généraux sur le fait de la justice, avec pouvoir de juger souverainement sur certaines matières. Quelque tems après il donna cette commission aux généraux de Montpellier; & enfin, par édit donné à Saumur le 11 Octobre 1443, il rétablit un *parlement* à Toulouse pour être stable dans cette ville.

Cet édit fut envoyé au *parlement* de Paris par des lettres patentes du 4 Février 1443: on le trouve dans les registres dudit *parlement*, intitulé: *Ordin. Barbiæ*, cote D. fol. 111. Il ne fut lu & publié à Toulouse que le 4 Juin 1444.

Ce nouveau *parlement* fut composé comme l'ancien, de deux présidents & de douze conseillers, six clercs & six laïcs.

L'ouverture de ce *parlement* fut faite par des commissaires du *parlement* de Paris, envoyés par le roi, l'un desquels étoit le premier président, après lui siégeoit le lieutenant général au gouvernement du Languedoc, l'archevêque de Toulouse, les évêques de Rieux & de Lavaur, & l'abbé de Saint-Sernin de Toulouse, avec un maître des requêtes de l'hôtel, & Jacques Cœur, conseiller & argentier du roi; commis & envoyés pour l'établissement du *parlement*, & pour être en nombre suffisant. Ils appelèrent & admirent par provision du roi pour conseillers laïcs, le juge-mage de Nîmes, le juge criminel de Carcassonne, le *trésorier général* du Languedoc, & le juge du petit sceau de Montpellier.

La déclaration donnée à Melun par Charles VII. en 1454, porte « que les présidents & conseillers de » chacun des *parlements* de Paris de Toulouse doivent » être tenus & réputés uns, & recueillir & honorer » les uns & les autres, & comme faisant tous un *parlement* . . . sans souffrir pour cause des limites d'ic » ceux *parlements*, avoir entr'eux aucune différence ». Il accorda par cette déclaration aux conseillers du *parlement* de Paris, le privilège d'avoir séance dans tous les autres *parlements* du royaume, sans que ceux des autres *parlements* eussent le même droit sur celui de Paris, à l'exception des conseillers du *parlement* de Toulouse, auxquels il permit d'avoir séance au

Tome XII.

*parlement* de Paris, suivant la date de leur réception.

Ce *parlement* ayant donné un arrêt contre quelqu'un habitant de Montpellier, & Geoffroy de Chabanne, qui étoit lieutenant du duc de Bourbon, gouverneur du Languedoc, en ayant empêché l'exécution, le *parlement* décréta de prise de corps le sieur de Chabannes; & trois autres personnes qui lui étoient attachées.

Cette conduite déplut tellement au roi, qu'il interdit le *parlement* & le transféra à Montpellier au mois d'Octobre 1466.

Les trois états avoient déjà demandé que ce *parlement* fut tenu alternativement dans les trois sénéchaussées de la province; & le syndic de la sénéchaussée de Beaucaire lut en 1529 dans l'assemblée des états, des lettres du 21 Septembre 1467, suivant lesquelles le *parlement de Toulouse* devoit être ambulatorioire, & résider pour un tems dans cette sénéchaussée. Les états convinrent même de demander l'exécution de ces lettres, mais le capitoul de Toulouse s'y opposa, prétendant qu'il y avoit des lettres contraires; sur quoi on lui ordonna d'en rapporter la preuve aux états suivans, & les choses en demeurèrent là.

Mais pour revenir à la translation qui fut faite du *parlement de Toulouse* à Montpellier en 1466, les généraux des aides, qui étoient en ce tems-là du corps du *parlement*, eurent le même sort, & furent transférés avec lui à Montpellier.

Deux ans après il fut rétabli à Toulouse, où il revint avec les généraux des aides; mais ces derniers retournerent peu de tems après à Montpellier, où ils furent depuis érigés sous le titre de *cour des aides*, laquelle est demeurée dans cette ville.

L'établissement de ce *parlement* fut confirmé par Louis XI. le 2 Octobre 1461; il l'a encore été en dernier lieu par un édit du mois de Janvier 1705, dans le préambule duquel il est dit que sa majesté veut maintenir dans toute son étendue l'ancienne juridiction d'un *parlement* qui est le second tribunal de sa justice par son ancienneté, par le rang qu'il tient entre les autres *parlements* du royaume, & l'un des plus dignes de l'attention & des grâces du roi; par son zèle pour son service, & par sa fidélité inviolable.

Le 4 Août 1533, François I. tint son lit de justice à Toulouse, accompagné des princes & des seigneurs de sa cour.

Charles IX. tint aussi son lit de justice dans ce même *parlement*, le 5 Février 1565, étant accompagné de même de plusieurs princes & seigneurs.

En 1589, s'étant soustrait de l'obéissance du roi Henri III. ce prince le transféra de Toulouse dans telle ville du ressort qu'il jugeroit à-propos; & peu de tems après Henri IV. le transféra à Carcassonne; de-là il fut transféré à Béziers. Cependant la plupart de ces officiers continuèrent de rendre la justice à Toulouse, & demeurèrent attachés au parti de la ligue; ils s'opposèrent aux entreprises du duc de Joyeuse, & se retirèrent la plupart à Castel-Sarrasin. ceux de Béziers se réunirent avec ceux de Castel-Sarrasin, & tous enfin se réunirent à Toulouse, enregistrèrent l'édit de Folembray, & se soumirent au roi Henri IV.

Le 2 Novembre 1610, Louis XIII. confirma les officiers de ce *parlement* dans leurs fonctions, droits & privilèges: il y avoit alors six présidents & environ cent conseillers.

Le duc d'Uzès, & les autres pairs dont les pairies sont situées dans le ressort de ce *parlement*, lui présentoient autrefois des roses, comme cela étoit alors d'usage; les comtes de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, de Lauraguais, de Rouarge, & tous les autres seigneurs des grandes terres de Languedoc, lui rea-

doient cet hommage. Les archevêques d'Aufch, de Narbonne & de Toulouse n'en étoient point exempts. La qualité de président des états, & celle de père spirituel du *parlement*, ne dispensoient point ces deux derniers de cette redevance. Enfin les rois de Navarre, en qualité de comtes de Foix, d'Armagnac, de Bigorre & de Rhodéz; Marguerite de France, fille du roi Henri II. sœur de trois rois & reine elle-même, comme comtesse de Lauragais, lui ont rendu le même honneur.

Ce *parlement* a toujours passé pour un des tribunaux des plus sévères & des plus intègres du royaume : on croit que c'est cette réputation qui lui valut l'honneur de juger plusieurs illustres coupables, tels que Pierre de Rohan, maréchal de France, dit le *maréchal de Gié*, & le maréchal de Montmorency, lequel ne fut point jugé par une commission, comme l'a avancé M. le président Hénault.

L'attachement inviolable de cette cour, & son zèle pour la religion catholique, ont éclaté dans toutes les occasions.

Ce *parlement* est présentement composé de six chambres, savoir la grand'chambre, la tournelle, trois chambres des enquêtes & celle des requêtes.

La grand'chambre & la tournelle sont de la première institution du *parlement*; du-moins la tournelle fut-elle établie presque aussitôt après le rétablissement du *parlement*, en 1444, ainsi que l'atteste M. de la Rocheffavin.

Il y eut cependant une déclaration le 17 Septembre 1491, pour l'établissement de cette chambre, apparemment pour en régler le service.

La grand'chambre est composée du premier président, de quatre présidents à mortier, 24 conseillers clercs, & 19 conseillers laïcs.

Le gouverneur de Languedoc & celui de Guienne ont entrée & séance au *parlement de Toulouse* après que leurs lettres ou provisions y ont été enregistrées.

L'archevêque de Toulouse est conseiller né du *parlement*, en vertu de lettres patentes accordées par Charles IX. en 1563 au cardinal d'Armagnac, archevêque de cette ville, pour lui & pour ses successeurs à l'archevêché.

L'abbé de Saint-Sernin a aussi obtenu le titre de conseiller né de ce *parlement*, en vertu de lettres patentes.

Il y a encore deux charges en titre nommées *épiscopales*, qui ne peuvent être remplies que par deux évêques du ressort, & pour lesquelles on prend des provisions du roi.

Il y a aussi deux chevaliers d'honneur qui ont séance avant le doyen.

La tournelle est composée de cinq présidents à mortier, & de treize conseillers.

La première chambre des enquêtes fut établie le 12 Juin 1451 : on députa un président & six conseillers pour la tenir. On voit au premier registre que le ... Juin 1451, Guy Laffere, président aux enquêtes, étoit au conseil en la grand'chambre. La seconde chambre des enquêtes fut créée par François I. par l'édit du mois de Mai 1542, enregistré au cinquième livre des *ordonnances*. La troisième chambre fut établie en 1690; la première séance fut en 1691.

Chaque chambre des enquêtes est composée de deux présidents & de 20 conseillers, & plus, suivant le département qui en est fait dans chacune de ces chambres.

Il y a un procureur général & trois avocats généraux, un greffier en chef civil, un greffier en chef criminel; un-greffier des présentations; un premier huissier & 15 autres huissiers; environ 130 avocats, 108 procureurs au *parlement*.

La chambre des requêtes fut d'abord établie par

édit du mois de Février 1543; elle fut supprimée par un autre édit du mois de Janvier 1547, & les officiers de cette chambre réunis au corps du *parlement*. Elle fut depuis rétablie par édit du mois d'Avril 1558, & composée de deux offices de président, de huit conseillers, un greffier, deux huissiers; elle fut de nouveau supprimée par édit du mois de Juillet 1560; enfin elle fut rétablie par édit du mois de Novembre 1573. Elle est présentement composée de deux présidents, de 15 conseillers, d'un avocat & procureur du roi, & d'un autre avocat du roi pour le département des eaux & forêts, & six huissiers.

La chancellerie établie près ce *parlement*, est composée d'un garde des sceaux & de conseillers-secretsaires du roi ancien collègue, audiciens-contrôleurs au nombre de neuf, & douze autres secrétaires du roi non sujets à l'abonnement, & qui ont des gages, dont un scelleur, un receveur de la chancellerie, deux trésoriers-payeurs des gages, neuf conseillers du roi rapporteurs référendaires; six greffiers-gardes minutes, & huit huissiers qui font concurremment les exploits pour le *parlement* & pour la chancellerie.

Le ressort de ce *parlement* s'étoit étendu peu-à-peu par diverses ordonnances, sur les provinces de Languedoc, de Guienne, de Dauphiné & de Provence: les états de ces différens pays y avoient consenti à condition qu'ils seroient régis par le droit écrit, & qu'ils ne pourroient être tirés de leur ressort pour aller plaider ailleurs. Mais les *parlements* de Bordeaux & de Provence ayant été établis dans la suite, l'on démembra de celui de Toulouse les sénéchaussées de Gascogne, de Guienne, Landes, Agénois, Bazadois, Périgord, Saintonge, &c. ensuite que le *parlement* de Toulouse ne comprend plus en son ressort que les sénéchaussées & présidiaux de Toulouse, Beaucaire ou Nîmes, Carcassonne, le Puy en Velay, Montpellier, Beziers, Limoux, Villefranche de Rouergue, Rhodéz, Cahors, Castelnaudary, Montauban, Aufch, Leizoure, Pamiers, Figeac, Lauferre, Uzès, sénéchal ducaï; Martel, partie du ressort, mais non le siège; le siège royal d'Appeaux du comté de Castres, & le bailliage de Mende. (A)

PARLEMENT DE TOURS, c'étoit la portion du *parlement* de Paris, laquelle, pendant la ligue, étant demeurée attachée au parti du roi, fut transférée à Tours par édit du mois de Février 1689. Voyez PARLEMENT DE CHALONS & PARLEMENT DE LA LIGUE. (A)

PARLEMENT TRIENNAL, c'est l'espace de trois ans, pendant lesquels ceux qui ont été élus pour tenir le *parlement* en Angleterre exercent cette commission, après quoi on élit d'autres personnes. Voyez PARLEMENT D'ANGLETERRE.

PARLEMENT DE TOURNAY. Voyez PARLEMENT DE DOUAY.

PARLEMENT DE LA TOUSSAINT, *parlamentum omnium Sanctorum*, étoit la séance que le *parlement* tenoit après la Toussaint. On trouve dans le premier des registres *olim* des arrêts rendus in *parlamento omnium Sanctorum* en 1259, 1260. Il y a une ordonnance de 1265, touchant le cours des estelins, au bas de laquelle il est dit, *facta fuit hac ordinatio in parlamento omnium Sanctorum, anno, &c.* Il paroît que ce *parlement* avoit été tenu à Melun; car il est dit en parlant de l'ordonnance, *fuit primo scripta Meloduni*. Cette séance du *parlement*, qui commençoit après la Toussaint, duroit au-moins huitaine, & se prolongeoit quelquefois pendant une ou deux autres semaines, comme il paroît par l'ordonnance que Philippe le Bel fit touchant ce *parlement* en 1291, à la fin de laquelle il est dit, qu'elle fut faite dans les trois semaines après la Toussaint, *actum Parisius in parlamento quod incipit in tribus hebdomadis post festum omnium Sanctorum;*



la séance se prolongeait même quelquefois jusqu'à Noël, & encore par-delà. *Voy. PARLEMENT DE NOËL.*

PARLEMENT DE TURIN. *Voyez PARLEMENT DE PIÉMONT.*

PARLEMENTAIRE, f. m. (*Gram. & Hist.*) c'est dans les troubles de l'état celui qui est attaché au parti du parlement, contre celui de la cour. Alors il s'agit des intérêts de la nation que le parlement & le roi veulent, mais qu'ils entendent mal l'un ou l'autre. Pour l'ordinaire, lorsqu'il y a deux factions, la faction des *parlementaires* & la faction des royalistes, les premiers pourroient prendre pour devise *pour le roi, contre le roi.*

PARLEMENTER, v. n. (*Gram. & Art milit.*) il se dit des assésés qui demandent aux assésés à traiter des conditions auxquelles ils ouvrirent leurs portes. C'est quelquefois de leur part un moyen de gagner du tems de ralentir les opérations, & de donner aux alliés le moyen de secourir.

PARLER, v. n. c'est manifester ses pensées au-dehors, par les sons articulés de la voix. Cependant quelquefois on parle par signes. Ce mot a un grand nombre d'acceptions différentes. On dit cet homme *parle* une langue barbare. Il y a des gens qui semblent *parler* du ventre. Les pantomimes anciens *parloient* de tous les points de leur visage & de toutes les parties de leur corps. Dieu a *parlé* par la bouche des prophètes. Les rois *parlent* par la bouche de leurs chanceliers. Cette affaire transpire, on en *parle*. Les fiescles *parleront* long-tems de cet homme. Cécile, vous avez été indiscret; vous avez *parlé*. Venez ici, *parlez*. A qui pensez-vous *parler*? On *parle* peu quand on se respecte beaucoup. N'en *parlez* plus, oublions cette affaire. Je *parlais* de vous au ministre. Il y a peu de gens qui *parlent* bien. La nature *parle*; le sang ne sauroit mentir. Cela *parle* tout seul. Nous *parlerons* guerre, littérature, politique, philosophie, armées, belles-lettres. Les tuyaux de cet orgue *parlent* mal. Je veux que sa femme *parle* dans cet acte. Les murs ont des oreilles; ils *parlent* aussi. Son silence me *parloit*. On apprend à *parler* à plusieurs oiseaux. On avoit appris à un chien à *parler*; il prononçoit environ trente mots allemands. *Voyez l'article PAROLE.*

PARLER AUX CHEVAUX, (*Maréchal.*) c'est faire du bruit avec la voix. Lorsqu'on approche les chevaux dans l'écurie sans leur *parler*, on risque souvent de se faire donner des coups de pié.

PARLEUR GRAND, (*Lang. françoise.*) cette expression *grand parleur*, renferme deux choses, selon le P. Bouhours, un défaut & une habitude. Qui dit *grand parleur*, dit un homme qui parle trop, qui parle souvent mal-à-propos, qui parle en l'air, qui parle pour parler: on ne dit pas d'un homme qui ne dit rien que de *faible*, qui ne dit rien d'inutile, qu'il soit un *grand parleur*, quoiqu'il parle beaucoup; on ne le diroit pas même d'un homme, qui dans une ou deux rencontres, auroit tenu de longs discours contre sa coutume, & se seroit trouvé en humeur de parler plus qu'à l'ordinaire. *Grand parleur*, marque une habitude; & il ne faut pas s'en servir dans les endroits où il n'est question que d'un acte, comme on fait des célébres écrivains en traduisant, *orantes nolite multum loqui*; ne soyez pas *grands parleurs* dans vos prières, au lieu de dire, ne parlez pas beaucoup dans vos prières: soyez courts dans vos prières.

On dit bien c'est un *grand parleur*, ce sont de *grands parleurs*; mais dans une occasion particulière. On n'exhorte guère les gens à n'être pas *grands parleurs*; on les exhorte à parler peu; du moins on ne dit ordinairement *grand parleur*, que pour marquer un homme qui est sujet à parler beaucoup, &c.

L'auteur anonyme des réflexions sur l'usage présent de la langue françoise approuve la distinction du P. Bouhours; mais il prétend que si en parlant ep

général des prières qu'on a coutume de faire tous les jours, je disois qu'il ne faut pas être *grand parleur* dans ses prières, je m'expliquerois bien; parce que c'est comme si je disois, qu'il ne faut pas se faire une habitude de parler beaucoup dans ses prières, qui est une expression qu'on ne sauroit reprendre dans cette occasion, comme dans l'autre exemple; parce qu'il s'agit ici de toutes les prières généralement, & pat conséquent d'un grand nombre d'actes, qui, étant réitérés, peuvent former une habitude. (*D. J.*)

PARLIERS, f. m. pl. (*Jurisprud.*) qui sont aussi quelquefois appelés *emparliers*, ou *avant-parliers*; signifient quelquefois les *avocats*. *Voyez les assises de Jerusalem, les coutumes de Beauvais, & le glossaire de la Thaumassière, qui est en suite.*

Au style de Liège & ailleurs, ce sont les procureurs des parties litigantes. *Voyez le Glossaire de Laurière.*

PARLOIR, f. m. dans les couvens de religieuses, c'est un petit espace ou cabinet où l'on parle aux religieuses & religieuses à-travers une épée de fenêtre grillée. Ce mot vient du verbe *parler*.

Autrefois il y avoit aussi des *parloirs* dans les couvens de religieux, où les novices avoient coutume de converser ensemble dans les heures de récréation; mais il y avoit au-dessus des endroits pour écouter, d'où les supérieurs pouvoient entendre tout ce qu'on disoit. On en voit encore de pareils dans l'abbaye de S. Germain des prés.

Dans l'ordre des Feuillans, le *parloir* est un petit réduit, ouvert de tous côtés, situé à chaque extrémité du dortoir, où les moines parlent ensemble; car il ne leur est pas permis de parler dans le dortoir. *Voyez FEUILLANS.*

PARLOIR AUX BOURGEOIS, (*Jurisprud.*) c'étoit l'ancienne maison commune de ville où les bourgeois de Paris s'assembloient pour parler de leurs affaires. Il y a eu deux maisons de ville appelées de ce nom.

La première étoit située dans la ville entre S. Leufroy & le grand Châtelet.

La seconde étoit au bout de l'université derrière les jacobins de la rue S. Jacques; celle-ci étoit encore sur pié en 1504; elle fut cédée aux jacobins, & a été renfermée dans leur monastère. L'hôtel-de-ville fut ensuite transporté à la grève dans l'endroit où il est présentement. *Voyez les antiquités de Sauval, tom. II. & III.*

PARMA, (*Hist. anc. arme défensive des anciens.*) c'étoit un petit bouclier. *Voyez BOUCLIER.*

Polybe écrit que le *parma* étoit épais, rond, de trois piés de diamètre, à l'usage des troupes armées à la légère & des cavaliers; aussi Servius sur l'Énéide, & Virgile lui-même en fait mention comme d'une pièce d'armure légère, en comparaison de celui qu'on appelloit Clypeus, quoique plus grande que le pelta. *Voyez BOUCLIER & Pelta.*

PARME, LE DUCHÉ DE, (*Géog. mod.*) province d'Italie, bornée nord par le Pô, qui la sépare du Crémone, nord-est par le Mantoue, est & sud-est par le duché de Modène, sud par la Toscane, ouest par le duché de Plaisance; c'est un pays délicieux & fertile, dont jouit la maison d'Espagne. *Parma* en est la capitale. (*D. J.*)

PARME, (*Géog. anc. & mod.*) ville d'Italie, capitale du duché de même nom, avec une citadelle, un évêché suffragant de Bologne, & une université. Elle est sur la rivière de *Parma*, à 12 lieues S. E. de Crémone, 14 S. O. de Mantoue, 26 N. O. de Modène, 12 S. E. de Milan. *Long.* suivant Des Places & de la Hire, 28, 19. *lat.* 44°. 44' 50".

Cette ville est très-ancienne, & a eu l'avantage de conserver toujours le même nom sans aucun changement. Les Romains, avant & après Auguste, & les Italiens d'aujourd'hui, la nomment *Parma*. Elle est située dans une plaine, sur l'ancien chemin ro-

main nommé *voie flaminienne*. Elle fut faite colonie romaine, en même tems que Modene, l'an 579 de Rome, & la 184 avant J. C. sous le consulat de M. Claudius Marcellus, & de Quintus Fabius Labéo. Cette ville souffrit beaucoup durant le triumvirat, par les infâmes cruautés des gens du parti d'Antoine. Ciceron parle d'eux avec horreur après avoir peint les Parmesiens comme les plus honnêtes gens du monde. Auguste étant monté sur le trône, envoya de nouveaux colons à Parme, qui en prit par reconnaissance, le surnom de *Julia Augusta Colonia*.

Il parût que dans la suite des tems, Parme éprouva les mêmes révolutions que Plaisance, après la destruction de l'empire d'Occident. Les Lombards s'en emparèrent d'abord, ensuite les Visconti de Milan, le marquis d'Este, les Sforce, Louis XII. le saint Siège, les Farnesès, & l'infant don Carlos.

Cassius, qui conspira contre César, étoit de Parme. Après la journée de Philippi, il suivit le parti de Pompée, ensuite celui d'Antoine, & après la bataille d'Actium il se retira à Athènes, où Varus le fit tuer, l'an 723 de Rome, par ordre d'Octavien. Horace appelle Cassius toscan, *etrusci Cassi*, parce que la ville de Parme étoit anciennement de la Toscane, comme l'ont remarqué Cluvier, Lambin, Cruquius & M. Maffon.

Je me rappelle que parmi les modernes, Vic (Enée), antiquaire du xvj. siècle, étoit natif de Parme. Nous avons de lui les médailles des empereurs & des impératrices, depuis Nerva & Plautine, jusqu'à Lucius Verus & Salonine; elles sont gravées avec propreté, mais par malheur il y en a plusieurs de faussées.

Les citoyens de Parme prétendent que Macrobie (Aurelius Macrobius), qui vivoit sur la fin du iv. siècle, étoit de leur ville; mais il avoue lui-même qu'il n'étoit pas né dans un pays où l'on parlât latin. Nous savons du moins qu'il fut un des grands maîtres de la garde-robe de Théodose, comme il est aisé de le voir par un rescrit adressé à Florent, sur le rang de ceux qui possédoient cet office. Ses saturnales sont un agréable mélange de critique & d'antiquité, mais le style est d'un siècle où la pureté de la langue latine s'étoit perdue. Quoiqu'il ait copié Plutarque & Aulu-Gelle en beaucoup de choses, il ajoute aussi du sien quelques singularités qui justifient son érudition. On a encore de lui des commentaires sur le traité de Cicéron, intitulé *la sagesse de Scipion*, qu'il a traduit en grec, & que Pontanus & Meurius ont enrichi de leurs notes. (D. J.)

PARMÉNIDÉENNE, PHILOSOPHIE, ou PHILOSOPHIE DE PARMÉNIDE, (*Hist. de la Philosophie.*) Parménide fut un des philosophes de la secte Éléatique. Voyez ce que nous en avons dit à l'article ÉLÉATIQUE, SECTE. Selon lui, la Philosophie se considéroit ou relativement à l'opinion & à la sensation, ou relativement à la vérité. Sous le premier point de vue, la matière étant en vicissitude perpétuelle, & les sens imbécilles & obtus, ce que l'on assuroit lui paroïssoit incertain, & il n'admettoit de constant & d'assuré que ce qui étoit appuyé sur le témoignage de la raison: c'est là toute sa logique. Sa métaphysique se réduisoit au petit nombre d'axiomes suivans. Il ne se fait rien de rien. Il n'y a qu'un seul principe des choses. Il est immobile & immuable: c'est l'Être universel: il est éternel; il est sans origine, sa forme est sphérique; il est le seul Être réel: le reste n'est rien; rien ne s'engendre, rien ne périt. Si le contraire nous paroît, c'est que l'aspect des choses nous en impose. Sa physique n'est guère plus étendue, ni plus savante. Il regardoit le froid & le chaud comme les principes de tout. Le feu ou le chaud, c'est la même chose. La terre ou le froid, c'est la même chose. Le feu est la cause efficiente; la terre est la cause matérielle. La

lune emprunte du soleil sa lumière, & à proprement parler, elle brille du même éclat. La terre est ronde: elle occupe le centre: elle est suspendue en un équilibre, que sa distance égale de tout ce qu'on peut regarder comme une circonférence, entretient. Elle peut être ébranlée, mais non déplacée. Les hommes sont sortis du limon, par l'action du froid & du chaud. Le monde passera; il sera consumé. La portion principale de l'âme réside dans le cœur.

Il s'occupa beaucoup de la dialectique, mais il ne nous reste rien de ses principes: on lui attribue l'invention du fopisme de Zénon, connu sous le nom d'*Achille*.

Platon nous a laissé un dialogue intitulé, *le Parménide*, parce que le philosophe Éléatique y fait le rôle principal. Voici les principes qu'on y établit.

Il y a en tout unité & multitude. L'unité est l'idée originelle & première. La multitude ou pluralité est des individus ou singuliers.

Il y a des idées ou certaines natures communes qui contiennent les individus qui en sont les causes, qui les constituent & qui les dénomment.

Il y a des espèces, & c'est une unité commune dans chaque individu qui les constitue.

Les individus ou singuliers ne peuvent ni se concevoir, ni être conçus relativement à l'espèce que par l'unité commune. Autre chose est l'espèce, autre chose les individus. L'espèce est l'unité qui les comprend.

Ces idées sont dans notre entendement comme des notions; elles sont dans la nature comme des causes.

Les idées dans la nature donnent aux choses l'existence & la dénomination.

Il n'y a rien qu'on ne puisse réduire à l'unité de l'idée; ces choses en elles-mêmes sont donc réellement invisibles.

Il y a l'idée du beau, c'est la même que celle du bon; il y a les choses ou leurs idées.

La première est Dieu: les autres sont les espèces des choses dans l'ordre de la nature.

Il y a dans ces idées secondaires une sorte d'unité, le fondement des singuliers.

L'espèce distribuée en plusieurs individus séparés est une, toute en elle, non-distincte d'elle.

Son étendue a plusieurs individus, ne rend point son idée divisible. L'idée a son essence en soi, l'individu a son idée propre: l'idée, comme telle, n'est donc pas un simple rapport.

Les notions que nous avons sont conformes aux idées des choses; elles rendent leurs formes éternelles; mais ce ne sont que des images, & non des êtres réels, c'est le fondement du commerce de la nature & de l'entendement.

La première idée archétype a ses propriétés, comme d'être simple ou une, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans limites, infinie, éternelle, cause de l'existence des choses & de leurs facultés, supérieure à toute essence, diffuse en tout, & circonscrivant la multitude dans les limites de l'unité.

Les idées secondaires ont aussi leurs propriétés; comme d'être unes, mais finies, d'exister à la vérité dans l'entendement divin, mais de se voir dans les individus, comme l'humanité dans l'homme: elles sont unes & diverses, unes en elles-mêmes, diverses dans les singuliers: elles sont en mouvement & en repos; elles agissent par des principes contraires, mais il est un lien commun de similitude qui lie ces contraires; il y a donc quelque chose d'existant qui n'est pas elles: elles agissent dans le tems, mais quelle que soit leur action, elles demeurent les mêmes.

Toute cette métaphysique a bien du rapport avec le système de Leibnitz, & ce philosophe ne s'en défendoit guère.

On peut la réduire en peu de mots à ceci. L'exté-



tence diffère de l'essence ; l'essence des choses existantes est hors des choses : il y a des semblables & des dissemblables. Tout se reporte à certaines classes & à certaines idées. Toutes les idées existent dans une unité ; cette unité , c'est Dieu. Toutes les choses sont donc unes. La science n'est pas des singuliers , mais des espèces ; elle diffère des choses existantes. Puisque les idées sont en Dieu , elles échappent donc à l'homme ; tout lui est incompréhensible & caché ; ses notions ne sont que des images , des ombres.

Nous craignons que Platon n'ait tort altéré la philosophie de Parménide. Quoi qu'il en soit , voilà ce que nous avons cru devoir en exposer ici , avant que de passer au tems où les opinions de ce philosophe reparurent sur la scène , élevées sur les ruines de celles d'Aristote & de Platon , par un homme qui n'est pas aussi connu qu'il le méritoit , c'est Bernardinus Telesius.

Telesius naquit dans le royaume de Naples , en 1580 , d'une famille illustre. On lui reconnut de la pénétration : on l'encouragea à l'étude des lettres & de la Philosophie ; & l'exemple & les leçons d'Annoine Telesius son oncle ne lui furent pas inutiles. Il passa ses premières années dans les écoles de Milan. De-là il alla à Rome , où il cultiva tout ce qu'il y avoit d'hommes célèbres. La nécessité de prendre possession d'un bénéfice qu'on lui avoit conféré , le rappela dans sa patrie. Il y vivoit ignoré & tranquille lorsqu'elle fut prise & saccagée par les Français. Telesius fut jeté dans une prison où il auroit perdu la vie , sans quelques protecteurs qui se souvinrent de lui & qui obtinrent sa liberté. Il se réfugia à Padoue , où il se livra à la Poésie , à la Philosophie & à la Morale. Il fit des progrès surprenans dans les Mathématiques ; il s'attacha à perfectionner l'Optique , & ce ne fut pas sans succès. De Padoue il revint à Rome , où il connut Ubaldo Bandinelli & Jean della Casa ; il obtint même la faveur de Paul IV. de retour de Rome , où il épousa Diane Serfali qui lui donna trois enfans. La mort prématurée de sa femme le toucha vivement , & le ramena à la solitude & à l'étude des sciences auxquelles les affaires domestiques l'avoient arraché. Il relut les anciens ; il écrivit ses pensées , & il publia l'ouvrage intitulé , de natura , juxta propria principia. Cet ouvrage fut applaudi ; les Napolitains l'appellerent dans leurs écoles. Il céda à leurs sollicitations , & il professa dans cette ville sa nouvelle doctrine : il ne s'en tint pas là ; il y fonda une espèce d'académie. Ferdinand Carafe se l'attacha. Il étoit aimé , honoré , estimé , heureux ; lorsque des moines qui souffroient impatiemment le mépris qu'il faisoit d'Aristote dans ses leçons & ses écrits , s'élevèrent contre lui , le tourmentèrent , & lui ôtèrent le repos & la vie. Il mourut en 1588 ; il publia dans le cours de ses études d'autres ouvrages que celui que nous avons cité.

*Principes de la Physique de Telesius.* Il y a trois principes des choses ; deux agens & incorporels , c'est le froid & le chaud ; un instrumental & passif , c'est la matière.

Le chaud mobile de sa nature est antérieur au mouvement d'une priorité de tems , d'ordre & de nature ; il en est la cause.

Le froid est immobile.

La terre & toutes ses propriétés sont du froid.

Le ciel & les astres sont du chaud.

Les deux agens incorporels , le froid & le chaud , ont besoin d'une masse corporelle qui les soutienne ; c'est la matière.

La quantité de la matière n'augmente ni ne diminue dans l'univers. La matière est sans action : elle est noire & invisible de sa nature ; du reste propre à se prêter à l'action des deux principes.

Ces deux principes actifs ont la propriété de se multiplier & de s'étendre.

Ils sont toujours opposés , & tendent sans cesse à se déplacer.

Ils ont l'un & l'autre la faculté de connoître & de sentir non-seulement leurs propres actions , leurs propres passions , mais les actions & les passions de leur antagoniste.

Ils ont d'abord engendré le ciel & la terre : le soleil a fait le reste.

La terre a produit les mers , & les produit tous les jours.

C'est à la chaleur & à la diversité de son action & de l'opposition du principe contraire qu'il faut attribuer tout ce qui différencie les êtres entr'eux.

Il nous est impossible d'avoir des notions fort distinctes de ces effets.

Le ciel est le propre séjour de la chaleur : c'est-là qu'elle s'est principalement retirée , & qu'elle est à l'abri des attaques du froid.

Des lieux placés au-dessous des abysses de la mer servent d'asyle au froid : c'est-là qu'il réside , & que la chaleur du ciel ne peut pénétrer.

La terre a quatre propriétés principales , le froid , l'opacité , la densité & le repos.

De ces quatre principes deux résident tranquillement dans ses entrailles , deux autres se combattent perpétuellement à sa surface.

Ce combat est l'origine de tout ce qui se produit entre le ciel & la terre , sans en excepter les corps qui la couvrent & qu'elle nourrit.

Ces corps tiennent plus ou moins du principe qui après domine dans leur formation.

Le chaud a prédominé dans la production du ciel & des corps célestes.

Le ciel & les astres ont un mouvement qui leur est propre. Ce mouvement varie ; mais ces phénomènes ne supposent aucune intelligence qui y préside.

Le ciel est lucide de sa nature : les astres le sont aussi , quoiqu'il y ait entr'eux plusieurs différences.

Les plantes ne sont pas sans une sorte d'ame : cette ame est un peu moins subtile que celle des animaux.

Il y a différens degrés de perfection entre les animaux.

L'ame de l'homme est de Dieu. C'est lui qui la place dans leurs corps , à mesure qu'ils naissent : c'est la forme du corps ; elle est incorporelle & immortelle.

Tous les sens , excepté celui de l'ouïe , ne sont qu'un toucher.

La raison est particulière à l'homme : les animaux ne l'ont pas.

Ceux qui désireront connoître plus au long le système de Telesius , & ce qu'il a de conforme avec les principes de Parménide , peuvent recourir à l'ouvrage du chancelier Bacon ; ils y verront comment des efforts que le froid & le chaud font pour se surmonter mutuellement & s'assembler , la terre pour convertir le soleil , & le soleil pour convertir la terre ; efforts qui durent sans cesse & qui n'obtiennent point leur fin , sans quoi le principe du repos ou celui du mouvement s'aneantissant , tout finiroit : comment , dis-je , le froid & le chaud ayant des vicissitudes continuelles , il en résulte une infinité de phénomènes différens.

Ces phénomènes naissent ou de la force de la chaleur , ou de la disposition de la matière , ou de la résistance ou du concours des causes opposées.

La chaleur varie en intensité , en quantité , en durée , en moyen , en succession.

La succession varie , selon la proximité , l'éloignement , l'allée , le retour , la répétition , les intervalles.

En s'affoiblissant, la chaleur paroît avoir quelque chose de commun avec le froid, & en produire les effets.

C'est à la chaleur du soleil qu'il faut principalement attribuer les générations.

Cet autre atteint à toutes les parties de la terre, & n'en laisse aucune sans chaleur.

Il raisonne du froid, comme il a raisonné du chaud.

Il y distingue des degrés & des effets proportionnés à ces degrés : ces effets sont les contraires des effets du chaud.

Jettant ensuite les yeux sur la matière subjuguée alternativement par les deux principes, il y apperçoit la propriété d'augmenter, de diminuer & de changer la chaleur.

Où la chaleur y préexistoit, ou non ; si elle y préexistoit, elle s'accroît de celle qui survient.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse : ce qui précède suffit pour montrer combien on peut déduire d'effets d'un si petit nombre de principes, & combien aussi il en reste d'inexplicables.

Mais ce qui jette particulièrement du ridicule sur les idées de Télémaque, c'est que la terre, ce point de l'espace, devient le théâtre d'une guerre qui décide de l'état de l'univers.

Ce philosophe est moins à louer de l'édifice qu'il a bâti, que du succès avec lequel il a attaqué celui qui subsistait de son tems.

PARMESAN, FROMAGE (*Diette.*) c'est le nom qu'on donne à un fromage fort estimé des Italiens, qui se fait dans le *Parnesjan*, d'où l'on en transporte dans toutes les parties de l'Europe. Ce pays est rempli d'excellens pâturages étant arrosé par le Pô. Les vaches y donnent beaucoup de lait, au point qu'un laboureur qui a cinquante vaches peut faire quelquefois jusqu'à cent livres de fromage par jour. On compte du fromage *Parnesjan* de trois espèces ; le *fromaggio di forma* a deux palmes de diamètre & environ sept à huit pouces d'épaisseur. Le *fromaggio di robiolo* & le *fromaggio di robiolini*, sont moins grands. On colore quelquefois ces fromages avec du safran ; pour manger ce fromage dans sa bonté, il faut qu'il ait été gardé pendant trois ou quatre ans.

PARNAGE, f. m. (*Jurisprud.*) est la même chose que *panage*. Voyez ci devant PANAGE. (A)

PARNASSE, f. m. (*Géog. anc.*) en latin *Parnassus* ou *Parnasus*, selon Ptolomée, l. III. c. xv. voilà

*Ce mont & son double sommet  
Qui s'alloit cacher dans la nue,  
Et sur qui Virgile dormoit.*

Cette montagne de la Phocide étoit consacrée aux Muses, à Apollon & à Bacchus. Les Grecs modernes la nomment *licaoura*.

Presque tous les poètes lui donnent deux sommets. Lucain, l. V. vers. 73. dit :

*Parnassus gemino petit athera colle  
Mons Phæbo, bromæque sacer.  
Et Ovide, Métamorph. l. I. vers. 316.  
Mons ibi verticibus petit ardua astra duobus  
Nominè Parnassus ; superat quæ cacumine nubes.*

Ce fut sur le Parnasse qui tiroit son nom du héros *Parnassus*, fils de Neptune & de la nymphe Cléodore, que Deucalion & Pirrha se retirèrent du tems du déluge, disent les mythologues ; & c'est vers le lieu où étoit la ville de Delphes, aujourd'hui Caltri, que l'on peut justifier le nom de *biceps*, ou à deux sommets, qu'on a donné à cette montagne. De l'entreeux de ces sommets sort la fontaine Castalienne dont l'eau faisoit devenir poètes ceux qui en buvoient.

M. Spon rapporte que cette fontaine coule dans

le roc où elle fait de belles cascades. Au fond de l'entre-deux du rocher, ajoute-t-il, nous aperçûmes trente piés au-dessus de notre tête une grande ouverture ; c'étoit-là l'antre des nymphes que les poètes appelloient *antrum Corycium* ; l'eau de la fontaine est excellente, le soleil pouvant à peine y donner un quart-d'heure en tout le jour, à cause de la hauteur de la roche, qui est derrière & aux deux côtés. Au-dessous de la source de cette fontaine, il y a un bain carré, à trois ou quatre degrés taillés dans le roc.

M. Spon fut curieux de visiter la cime de deux croupes du Parnasse, où il ne trouva que des rochers aussi anciens que le monde, sans aucun autre bâtiment, qu'une dixaine de huttes de bergers ; ensuite poursuivant son chemin sur le Parnasse en tirant vers le nord, il avança cinq ou six milles dans des fonds de vallons & de bocages de pins, propres à la solitude que demande la poésie. Du reste, c'est un terroir sec & stérile ; ce qui nous apprend que les anciens ne logeoient pas les Muses dans des pays gras & fertiles, dont le séjour délicieux auroit corrompu l'austérité des mœurs.

Après ces valons, notre voyageur entra dans une plaine de sept ou huit milles de tour, où il vit quelques terres labourées ; ensuite qu'il avoit peine à croire qu'il fût sur une haute montagne. Il s'arrêta quelques tems auprès d'une belle source, qui pousse deux ou trois bouillons de la grosseur de la tête, & fait en sortant un ruisseau de sept à huit piés de largeur, qui roule deux ou trois cens pas parmi les cailloux, & se va jeter dans un marais au milieu de la plaine.

Cette plaine s'étend jusqu'au pié du Licaoura, qui est ordinairement couvert de neiges toute l'année ; il y a de cet endroit encore pour deux heures à monter jusqu'au sommet ; de sorte que le Parnasse est une des plus hautes montagnes, non-seulement de la Grèce, mais du monde. On le découvre de la forteresse de Corinthe, qui en est éloignée de plus de soixante milles. S'il étoit détaché des montagnes voisines comme le mont Athos, il paroîtroit de plus loin. Il a de tour une grande journée de chemin, & n'est habité que vers le bas. Le Parnasse a au midi la montagne de Cyrphis ; au levant la montagne d'Hélicon ; au nord, la plaine où étoit autrefois Etatea & la rivière Cephissus ; & au couchant, la plaine de Salona.

Je regrette la perte de la description du mont Parnasse qu'avoit fait la Guilletiere ; il est peu d'écrivains plus agréables, & M. Spon ne l'a point remplacé. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

PARNASSIDES, (*Mythol.*) surnom qu'on donnoit aux Muses, à cause du séjour qu'elles faisoient, dit-on, sur le Parnasse.

PARNASSIE, PARNASSIA, f. f. (*Hist. nat. Bor.*) genre de plante à fleur en rose, composée de pétales inégaux, frangés & disposés en rond. Le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit membraneux & le plus souvent ovoïde, qui n'a qu'une seule capsule & qui renferme plusieurs semences oblongues attachées aux placenta, qui sont au nombre de quatre. Tournefort, *Instit. rei herb.* Voyez PLANTE.

Ses feuilles sont arrondies & disposées circulairement ; le calice est composé de cinq pétales, la fleur est en rose, seule sur chaque tige, & composée de feuilles de différentes grandeurs & frangées ; l'ovaire se change en un fruit de figure conique, partagé en trois ou quatre loges faites en forme de bassin, & remplies de semences fort menues. Tournefort ne compte qu'une seule espèce de Parnassie, qu'il nomme *parnassia palustris & vulgaris*, l. R. H. 246. C'est le *gramen parnassi flore albo simplicis*, C. B. P. 309. *Ciflius*



*Cylus humilis, palustris, hederæ folio, perfoliata, nostras. Plukn, Almeg. 108.*

Ses feuilles sont pointues comme celles des violettes, mais plus petites. Il s'élève d'entr'elles plusieurs tiges, longues comme la main, menues, anguleuses, portant au sommet une seule fleur en rose. Sa racine est d'un blanc rougeâtre, & d'un goût atriprigent; cette plante croît au lieux humides, fleurit au mois d'août, & passe pour rafraîchissante; on lui a donné le nom de *parnassie*, à cause de son rapport à une plante de ce nom, dont parle Dioscoride, & qui croissoit sur le mont parnassie. (D. J.)

PARNAU ou PERNAU, (Géog. mod.) petite ville de l'empire Rusien, dans la Livonie; elle a été prise & reprise autrefois par les Suédois, les Polonois & les Moscovites. Elle est près de l'embouchure de la petite rivière de Parnau ou Pernau, à 10 lieues S. O. de Revel, 32 N. E. de Riga. Long. 42. 2. lat. 58. 26.

PARNES, (Géog. anc.) montagne de l'Attique, au-dessus d'Eleusis & d'Acharnæ. Stace, *Theb. liv. XII. vers. 620.* dit :

*Dives & Cæleos nemorum Parnesque benignus  
Vitis & pingui melior Lycabæus olivâ.*

Le sommet de cette montagne étoit couvert de bois & rempli de bêtes sauvages; le bas étoit planté d'arbres fruitiers & de vignes. Athenée, l. V. écrit *parnetha* pour *parnes*.

PARNI, (Géog. anc.) peuples de la Margiane. Ptolomée, l. VI. c. x. les place au-dessous des Massagètes; & Strabon, l. XI. p. 508. dit que les nomades que l'on trouvoit à la gauche en entrant dans la mer Caspienne, étoient appelés *dax* par les Romains, & surnommés *parni*.

PARNOPIUS, (Mythol.) Παρνοπιός surnom donné à Apollon dans l'Attique, parce qu'il avoit délivré le pays des fauterelles dont il étoit infecté. Les Athéniens en reconnaissance de ce bienfait, lui élevèrent une statue de bronze, faite de la main de Phidias, avec cette inscription à Apollon Parnopius, Παρνοπιός en grec, fauterelles. (D. J.)

PAROCHETEUSIS, f. f. (Lexicog. Medicin.) παροχητεισις, de παρα & οχητειν, de οχητος, uyyau ou conduit; Hippocrate emploie ce mot pour signifier une dérivation ou le détour qu'on fait prendre aux humeurs qui coulent sur une partie, ou qui s'y arrêtent, en les déterminant vers une autre qui n'en est pas éloignée.

PAROCHUS, f. m. (Littérat.) *parochi* étoient ceux qui à Rome, fournissoient aux princes & aux ambassadeurs étrangers, ce qu'on leur donnoit aux dépens du public pour leur subsistance, & qui dans les provinces, fournissoient aux magistrats qui passaient, le sel, le bois, le foin, &c. c'est pourquoi Cicéron dans une de ses lettres, appelle Sertius *parochum*, un hôte banal, parce qu'il s'empressoit ordinairement pour loger chez lui les étrangers de distinction qui venoient à Rome.

Les dépenses que faisoient les *parochi* soit à Rome, soit dans les provinces, pour défrayer les ambassadeurs ou ceux qui voyageoient par autorité publique, se prirent d'abord sur l'état; ensuite on établit un impôt public pour y subvenir. Ces sortes de commissaires furent nommés *parochi*, d'un mot grec qui signifie fournir. Le même terme veut dire aussi dans les auteurs un hôte qui loge, qui traite, qui fait les frais d'un festin. (D. J.)

PARODIE, f. f. (Belles Lettres.) maxime triviale ou proverbe populaire. Voyez ADAGE, PROVERBE. Ce mot vient du grec παρα & ὁδός, via, voie, c'est-à-dire qui est triviale, commun & populaire.

Parodie, *παροδία*, *parodius*, se dit aussi plus proprement d'une plaisanterie poétique, qui consiste à ap-

Tome XII.

pliquer certains vers d'un sujet à un autre pour tourner ce dernier en ridicule, ou à travestir le sérieux en burlesque, en affectant de conserver autant qu'il est possible les mêmes rimes, les mêmes mots & les mêmes cadences. Voyez BURLESQUE. C'est ainsi que M. Chambers a conçu la *parodie*, mais ses idées à cet égard ne sont point exactes.

La *parodie* a d'abord été inventée par les Grecs de qui nous tenons ce terme, dérivé de παρα & ὁδός, chant ou poésie. On regarde la batrachomiomachie d'Homère comme une *parodie* de quelques endroits de l'Iliade, & même une des plus anciennes pièces en ce genre.

M. l'abbé Sallier de l'académie des belles-lettres, a donné un discours sur l'origine & le caractère de la *parodie*, où il dit en substance que les rhéteurs grecs & latins ont distingué différentes sortes de *parodies*. On peut, dit Cicéron, dans le second livre de l'orateur, insérer avec grace dans le discours un vers entier d'un poète ou une partie de vers, soit sans y rien changer, soit en y faisant quelque léger changement.

Le changement d'un seul mot suffit pour *parodier* un vers; ainsi le vers qu'Homère met dans la bouche de Thétis pour prier Vulcain de faire des armes pour Achille, devint une *parodie* dans la bouche d'un grand philosophe, qui peu content de ses essais de poésie, crut devoir en faire un sacrifice au dieu du feu. La déesse dit dans Homère :

Homère *παροιδῶν* βετίε νοῦν ὅς τ' ἐπέειπε  
A moi, Vulcain, Thétis implore ton secours.

Le philosophe s'adressant aussi à Vulcain lui dit :

Platon *παροιδῶν* βετίε νοῦν ὅς τ' ἐπέειπε  
A moi, Vulcain, Platon implore ton secours.

Ainsi, Corneille fait dire dans le cid à un de ses personnages,

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous  
sommes  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes.

Un très-petit changement a fait de ces deux vers une maxime reçue dans tout l'empire des lettres.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous  
sommes  
Et se trompent en vers comme les autres hommes.  
Chapelain Décoiffé.

Le changement d'une seule lettre dans un mot devenoit une *parodie*; ainsi Caton parlant de Marcus Fulvius Nobilior, dont il vouloit censurer le caractère inconstant, changea son surnom de *Nobilior* en *Mobilior*.

Une troisième espèce de *parodie* étoit l'application toute simple, mais maligne, de quelques vers connus ou d'une partie de ces vers sans y rien changer. On en trouve des exemples dans Démocritès & dans Aristophanes : on trouve dans Hésiodon, dans Denis d'Halicarnasse une quatrième espèce de *parodie* qui consistoit à faire des vers, dans le goût & dans le style de certains auteurs peu approuvés; tels sont dans notre langue ceux où M. Despreaux a imité la dureté des vers de la Pucelle.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre & rude verve  
Son cerveau tenaillant rima malgré Minerve,  
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,  
A fait de méchants vers douze fois douze cens.

Enfin, la dernière & la principale espèce de *parodie* est un ouvrage en vers, composé sur une pièce entière, ou sur une partie considérable d'une pièce de poésie connue, qu'on détourne à un autre sujet & à un autre sens par le changement de quelques

expressions; c'est de cette espèce de *parodie* que les anciens parlent le plus ordinairement; nous avons en ce genre des pièces qui ne le cedent point à celles des anciens.

Henri Etienne qui florissait vers la neuvième olympiade, a été le premier inventeur de la *parodie*, & il nous donne Athenée pour son garant; mais M. l'abbé Sallier ne croit pas qu'on puisse lui attribuer l'invention de toutes les sortes de *parodies*. Hégémon de Thafos, île de la mer Egée, qui parut vers la quatre-vingt-huitième olympiade, lui paroît incontestablement l'auteur de la *parodie* dramatique qui étoit à-peu-près dans le goût de celles qu'on donne aujourd'hui sur nos théâtres. Nous en avons un grand nombre & quelques-unes excellentes, entre autres *Agnès de Chaillot*, *parodie* de la *Tragédie* de M. de la Mothe intitulée, *Ints de Castro*, & le *mauvais ménage*, *parodie* de la *Marianne* de M. de Voltaire. On peut sur nos *parodies* consulter les réflexions de M. Riccoboni sur la comédie. Les Latins à l'imitation des Grecs se sont aussi exercés à faire des *parodies*.

On peut réduire toutes les espèces de *parodies* à deux espèces générales, l'une qu'on peut appeler *parodie simple* & *narrative*; l'autre *parodie dramatique*. Toutes deux doivent avoir pour but l'agréable & l'utile. Les règles de la *parodie* regardent le choix du sujet & la manière de le traiter. Le sujet qu'on entreprend de parodier doit être un ouvrage connu, célèbre, estimé; nul auteur n'a été autant *parodié* qu'Homère. Quant à la manière de *parodier*, il faut que l'imitation soit fidèle, la plaisanterie bonne, vive & courte, & l'on y doit éviter l'esprit d'aigreur, la bassesse d'expression, & l'obscénité. Il est aisé de voir par cet extrait, que la *parodie* & le burlesque sont deux genres très-différents, & que le Virgile travesti de Scaron n'est rien moins qu'une *parodie* de l'*Eneïde*. La bonne *parodie* est une plaisanterie fine, capable d'amuser & d'instruire les esprits les plus sensés & les plus polis; le burlesque est une bouffonnerie misérable qui ne peut plaire qu'à la populace. *Mémoires de l'acad. des Belles-Lettres, tom. VII. pag. 398. & suiv.*

**PARODIQUE**, (Géomér.) degrés *parodiques*; dans une équation, c'est le nom que quelques anciens auteurs d'algèbre donnent aux différents termes qui se suivent sans interruption dans une équation ordonnée, du second, du troisième, du quatrième degré, &c. & dont les exposants croissent ou décroissent en progression arithmétique. Voyez ÉQUATION. Ainsi  $x^3 + ax^2 + bx + c = 0$ , est une équation du troisième degré, où il ne manque point de termes, qui à tous les degrés *parodiques*, & où les exposants descendent sans interruption, en progression arithmétique, 3. 2. 1. Au lieu de se servir de cette expression, pour indiquer de pareilles équations, on dit ordinairement que l'équation a tous ses termes.

Voyez TERME. (O)

**PAROËNNE**, f. f. (Rhétor.) figure du genre de la parabole; elle est seulement plus concisée & plus serrée.

**PAROFFERTE**, f. f. (Jurisprud.) terme de Coutume, synonyme à *présentation* ou *offre*. Voyez OFFRE.

**PAROI**, f. f. (Gramm.) mot suranné qui signifie *muraille*; il vient de *paries*: l'écriture appelle les hypochrites des *parois blanches*. On distingue dans les fourneaux à fondre la mine-de-fer, de fausses *parois*.

**PAROIS, PARIETES**, en Anatomie; c'est un terme dont on se sert pour exprimer les clôtures ou membranes qui ferment les parties creuses du corps, surtout celle du cœur, du thorax, &c. Voyez CŒUR & THORAX.

Les *parois* des deux ventricules du cœur ne sont

pas d'une même force & d'une même épaisseur, le gauche l'emporte sur le droit à cause de ses fonctions qui sont de faire passer le sang dans toutes les parties du corps, au lieu que le droit ne le fait couler que dans les poumons. Voyez VENTRICULE.

**PAROI**, (Hydr.) se dit de tous les côtés intérieurs ou bords d'un tuyau.

**PAROIS**, (Eaux & Forêts.) se dit dans les forêts de plusieurs arbres qui sont marqués seulement du marqueur de l'arpenteur entre des piés corniers, qui séparent les différentes coupes d'un bois, ou les bois de différents propriétaires. (D. J.)

**PAROIS DU SABOT**, (Maréchal.) on appelle ainsi l'épaisseur des bords de la corne. Voyez SABOT.

**PAROIR**, f. m. en terme de Bougonnier, il ne diffère du traçoir, ou de l'outil à tracer, qu'en ce qu'il est plus fini & plus creux, & qu'il sert à parer les moules, voyez MOULE. Il y en a de toutes les grandeurs de bouton; mais la forme ne change jamais. P. TRAÇOIR.

**PAROIR**, en terme de Chauderonnier, sont des petites lames tranchantes & diversement taillées, & montées à chaque bout d'un long bâton dont on se sert pour grater les pièces qu'on veut étamer, & blanchir celles qui sont neuves. Voyez BLANCHIR. Voyez les Pl. du Chauderon.

**PAROIR**, (Corroyeur.) est un instrument sur lequel les Corroyeurs, & autres ouvriers en cuir, parent les peaux qu'ils préparent. Le *paroïr* est une sorte de chevalet, à la partie supérieure & à la traversie duquel est étendue une corde sous laquelle on engage un bout du cuir, qui par l'autre bout est attaché avec une tenaille à la ceinture de l'ouvrier: par ce moyen l'ouvrier peut lâcher à son gré la peau, à mesure qu'il la ratifie avec la lunette. Voyez CORROYER, & nos Planches du Corroyeur, avec leur explication. Cette tenaille est dentée pour mieux retenir le cuir entre ses machoires; les deux branches qui s'écartent l'une de l'autre, sont ferrées par le moyen d'une boucle ou anneau (Voyez TENAILLE À BOUCLE), sur lequel passe un cordon qui s'attache à la ceinture de l'ouvrier, en sorte que plus il tire la tenaille à lui, plus il fait serrer le cuir par les machoires de la tenaille.

**PAROIR**, (Maréchal.) instrument avec lequel les Maréchaux parent les piés des chevaux: on l'appelle aussi *boutoir*.

**PAROIR**, terme de Tonnellier, c'est un outil de fer dont ces ouvriers se servent pour parer en dedans les douves d'une futaille assemblée. Cet instrument est fait de même que l'essiette, à l'exception qu'il n'a point de marteau, & que son manche de bois est plus court que celui de l'essiette; il n'a pas plus de 5 ou 6 pouces de longueur.

**PAROISSE**, f. f. (Théolog.) qui signifie proprement *prochain demeure*, & en latin *parochia*.

C'est une portion d'un diocèse, d'un district, une certaine étendue de pays gouvernée par un prêtre en titre, qu'on nomme *curé*. Voyez DIOCÈSE & CURÉ.

Selon le P. Thomassin il ne paroît pas par les monuments ecclésiastiques des trois ou quatre premiers siècles, qu'il y eût alors des *paroisses*, ni par conséquent de curés. On ne voit pas, dit-il, le moindre vestige d'église alors subsistante, où l'évêque ne présidât point. S. Justin dit nettement, dans la seconde apologie, que le dimanche les fidèles de la ville & de la campagne s'assemblent dans le même lieu, & que l'évêque y offre le sacrifice de l'eucharistie, qu'on le distribue à ceux qui se trouvent présents, & qu'on l'envoie aux absents par les diacres. Le texte de S. Justin ne porte pas précisément l'évêque, mais le *président de l'assemblée*, & c'en auroit bien pu être un simple prêtre. Quoi qu'il en soit, cet auteur ajoute



que ce ne fut que vers la fin du iv. siècle qu'on commença à ériger des *paroisses* en Italie. Il reconnoît pourtant que dès le tems de Constantin il y avoit à Alexandrie des *paroisses*, établies à la ville & à la campagne. S. Epiphane nous apprend qu'il y avoit dans cette capitale de l'Egypte, plusieurs quartiers nommés *laures*, nom qu'on donna depuis aux monastères, dans chacun desquels il y avoit une église, où résidoient plusieurs prêtres, mais dont un seul étoit le président. S. Athanase ajoute, que dans les grands villages il y avoit des églises & des prêtres pour les gouverner, & il en compte dix dans le pays appelé *Marôtes*. Il dit enfin qu'aux jours de fête les plus solennels les curés d'Alexandrie ne célébroient point la messe, mais que tout le peuple s'assembloit dans une église pour assister aux prières & aux sacrifices offerts par l'évêque. *Discipline ecclésiastique. part. I. l. I. ch. xxj. & xxij.*

Bingham, qui a davantage approfondi ce qui concerne l'origine & l'institution des *paroisses*, montre qu'elles sont devenues nécessaires à-proportion que le christianisme s'est étendu. En effet, à mesure que le nombre des fideles s'est accru, il a fallu multiplier celui des églises & des ministres pour célébrer les saints mystères, conférer les sacrements & administrer l'eucharistie, sur-tout dans les grandes villes. Les mêmes raisons qui ont engagé à former de nouveaux diocèses & à multiplier les évêques, ayant également porté ceux-ci à ériger les *paroisses*, & à en confier le gouvernement à des prêtres éprouvés, de-là il conclut que dès le tems même des apôtres, ou du moins dans les premiers siècles, on avoit érigé des *paroisses* dans les grandes villes, telles que Jérusalem & Rome; puisqu'Optat nous apprend que dans cette dernière ville, il y avoit déjà quarante églises ou basiliques avant la persécution de Dioclétien, c'est-à-dire avant la fin du iii. siècle. Les moindres villes avoient, selon lui, leurs églises *paroissiales*, gouvernées par des prêtres & des diacres, situées à la campagne dans des villages ou hameaux, où les fideles se rassemblaient dans les tems de persécution avec moins de danger qu'ils n'eussent fait dans les villes. Comme il paroît par les conciles d'Evire & de Néocésarée, tenus vers ce tems là, d'où il s'ensuit qu'au moins les *paroisses*, soit à la ville, soit à la campagne, ont été établies d'assez bonne heure, non pas toutes à la fois, mais selon l'exigence des cas & la prudence des évêques. Le concile de Vaison, tenu en 542, fait expressément mention des *paroisses* de campagne, & accordent aux prêtres qui les gouvernent le pouvoir de prêcher. On les établit de même & successivement, selon le besoin, dans le reste des Gaules & dans les pays du Nord. Quant à l'Angleterre, Bingham observe que du tems des Saxons le nom de *paroisse* y étoit inconnu dans le sens où nous le prenons aujourd'hui: car alors il signifioit un diocèse entier, ou le district soumis à la juridiction d'un évêque. Ce ne fut qu'après la mission du moine S. Augustin, & sous le pontificat d'Honorius IV. archevêque de Cantorbéry, ou même sous Théodose son successeur, vers l'an 680, qu'on érigea des *paroisses* dans les villes & les villages; & en 694 on avoit déjà assigné aux curés les dixmes & autres pareils revenus pour leur subsistance.

Il avoue cependant que dans les grandes villes, telles que Rome, Alexandrie, &c. les *paroisses* n'étoient pas gouvernées par des curés en titre, mais par des prêtres que les évêques tiroient de leur clergé, & qu'ils changeoient ou révoquoient selon leur volonté. Il paroît que c'est aussi le sentiment de M. de Valois, dans ses *notes sur le xv. ch. du I. liv. de Sozomène*. Le P. Petau pense au contraire qu'ils étoient attachés chacun au service d'une église particulière. La coutume que soutiennent Bingham &

Tome XII,

M. de Valois, avoit encore lieu à Constantinople du tems de Justinien, où trois nouvelles églises construites dans l'enceinte de cette ville, n'avoient point encore de prêtres propres ou de curés, mais étoient gouvernées par des prêtres qu'on y envoyoit de la grande église.

D'abord les *paroisses* n'avoient point de revenus propres à elles, mais les offrandes qu'on y faisoit, les dixmes, rentes ou autres biens à elle appartenans par acquisition, donation ou autrement, étoient mis entre les mains de l'évêque qui se chargeoit de pourvoir à l'entretien des *paroisses*, & à la subsistance des prêtres qui les desservient. Depuis ces biens furent abandonnés aux églises paroissiales & aux curés, à condition d'en payer une portion chaque année ou à l'évêque, ou à l'église matrice, c'est-à-dire à la cathédrale ou à la métropole; de-là les dons ou droits qu'on nomma *cathédrales* & *pentecostales*. Voyez CATHÉDRALE & PENTECOSTALE.

Cela dura dans l'église grecque jusqu'au milieu du cinquième siècle; dans celle d'occident, les évêques d'Espagne furent les premiers qui au concile de Brague, tenu en 572, remirent aux *paroisses* la troisième partie du revenu qu'eux, évêques, avoient coutume de retenir, & l'appliquèrent à l'entretien du luminaire & aux réparations, se réservant seulement deux sols pour l'honoraire de leur visite, *duos solidos*. Dans les églises des Gaules & de Germanie, les évêques se réservèrent encore assez long-tems le quart du revenu des *paroisses*, comme on voit par les capitulaires de nos rois. Les évêques d'Angleterre imitèrent ceux d'Espagne; mais Bingham ne fixe point l'époque de l'abolition de l'ancien usage. Il remarque seulement que les évêques de l'île de Man, qui n'avoient plus gueres de commerce avec ceux d'Angleterre, n'abandonnerent pas de même leurs anciens droits. *Bingham, orig. ecclésiastique. t. III. l. IX. c. v. j. §. 1. 2. 3. 4. & j. j.*

Aujourd'hui, parmi nous, les revenus tant fixes que casuels des *paroisses*, sont distingués de ceux des curés ou vicaires perpétuels, qui gouvernent ces *paroisses* en titre, & ils sont administrés du consentement des curés & des paroissiens, par des receveurs comptables, qu'on nomme *marguilliers*. Voyez MARGUILLIERS, ÉCONOMES, DÉFENSEURS.

PAROISSE, (*Jurisprud.*) les marques qui distinguent les *paroisses* des autres églises sont les fonts baptismaux, le cimetière, la descente de l'église faite par un curé, & la perception des dixmes. Il y a néanmoins quelques-unes de ces marques qui sont aussi communes à d'autres églises; mais il n'y a que les *paroisses* qui soient régies par un curé.

Les droits des *paroisses* sont que les fideles doivent y assister aux offices & instructions; que pendant la grande messe paroissiale on ne doit point célébrer de messes particulières; que chacun doit rendre le pain béni à son tour, s'acquitter du devoir paschal dans la *paroisse*; que le curé de la *paroisse*, ou celui qui est commis par lui, peut seul administrer les sacrements aux malades; enfin que chacun doit être baptisé, marié, & inhumé dans la *paroisse* où il demeure actuellement. Les registres que les curés sont obligés de tenir des baptêmes, mariages & sépultures, sont ce que l'on appelle vulgairement les *registres des paroisses*.

Autrefois les curés avant de dire la messe, interrogeoient les assistans, pour savoir s'ils étoient tous de la *paroisse*; s'il s'en trouvoit d'étrangers, il les renvoyoit dans leur église.

Trois choses peuvent donner lieu à l'érection des nouvelles *paroisses*.

1°. La nécessité & l'utilité qu'il y a de le faire, par rapport à la distance des lieux, & l'incommodité que le public souffre pour aller à l'ancienne *paroisse*, & la

commodité qu'il trouvera à aller à la nouvelle.

2°. La requiſition des perſonnes de conſidération, la charge par ces perſonnes de doter la nouvelle église.

3°. La requiſition des peuples, aux quels on doit procurer tous les ſecours ſpirituels autant qu'il eſt poſſible.

Avant de procéder à une nouvelle érection, il eſt d'uſage de faire une information de *commodo & incommodo*.

Dix maiſons ſont ſuffiſantes pour former une *paroisse*; le concile d'Orléans, tenu dans le fixieme ſiècle, & celui de Toledo, l'ont ainſi décidé.

C'eſt à l'évêque à procéder à la diviſion & érection des *paroisses*.

La direction des *paroisses* dépendantes des monaſteres, exempts ou non exempts, appartient à l'évêque diocéſain privativement aux religieux.

Les anciennes *paroisses* qui ont été démembrées pour en former de nouvelles, ſont conſidérées à l'égard de celles-ci, comme meres-églises, ou églises matrices; & les nouvelles *paroisses* ſont quelquefois qualiſiées de filles ou fillettes à l'égard de l'église matrice.

Quelques *paroisses* ont auſſi des annexes & ſuccursales.

Il y avoit autrefois des *paroisses* perſonnelles, & non territoriales, c'eſt-à-dire que la qualité des perſonnes les attachoit à une *paroisse*, & le curé avoit droit de ſuite ſur ſes paroſſiens. L'exemple le plus ſingulier que l'on trouve de ces *paroisses* qui étoient perſonnelles, eſt celui des églises de Sainte-Croix & de Saint-Maclou, de la ville de Mantes. Suivant une tranſaction paſſée entre les deux curés, l'église de Sainte-Croix étoit la *paroisse* des nobles & des clercs; dès qu'un homme avoit été tonſuré, il devenoit dépendant de cette *paroisse*, & quand même il venoit à ſe marier, lui & toute ſa famille demeuroient toujours attachés à la même *paroisse*; mais cette tranſaction ſuit avec juſte raiſon déclarée abuſive par arrêt du grand conſeil de l'année 1677, qui ordonna que ces deux *paroisses* ſeroient diviſées par territoire, & l'exécution en fut ordonnée par un autre arrêt du 31 Mai 1715.

Une maiſon bâtie ſur les confins de deux *paroisses* eſt de celle en laquelle ſe trouve la principale porte & entrée de la maiſon.

L'union de pluſieurs *paroisses* enſemble ne peut être faite que par l'évêque; il faut qu'il y ait néceſſité ou utilité, & ouïr les paroſſiens.

On fait au prône des *paroisses* la publication de certains actes, tels que les mandemens & lettres paſtorales des évêques.

Les criées de biens ſaiſis ſe font à la porte de l'église paroſſiale.

On appelle *ſeigneur de paroisse* celui qui a la haute juſtice ſur le terrain où l'église paroſſiale ſe trouve bâtie, quoiqu'il ne ſoit pas ſeigneur de tout le territoire de la *paroisse*.

Voyez le decret de Gratien, *tit. de parochiis*, &c. Rebuſſe, ſur le concordat, *tit. de collationibus*, *ſtatutum*; l'auteur des définitions canoniques, la bibliothèque canonique, les lois eccléſiaſtiques, les mémoires du clergé, & le code des curés. Voyez auſſi les mots ANNEXE, CURE, CURÉ, DIXME, EGLISE, MESSE, PAIN BÉNÎ, PAROIſſIAL, PAROIſſIEN, SUCCURSALE, UNION. (A)

PAROIſſIAL, adj. (*Juriſprud.*) ſe dit de ce qui appartient à la paroisse, comme office *paroſſial*, la meſſe *paroſſiale*. Voyez CURÉ, MESSE, OFFICE. (A)

PAROÎTRE, verb. act. & auxil. ſe montrer, ſe faire voir, ſe manifefter, avoir les apparences, &c. Il ſe dit des perſonnes & des choſes. Il ſe leve dès que le jour *paroît*. Il va *paroître* un livre. Il a *paru* de

nos jours des fanatiques bien ſinguliers. Les ennemis ont *paru* ſur la côte. Il a voulu *paroître* dans cette circonféſtance, & cette folie l'a jetté dans une dépenſe ruineuſe. Jamais la maxime de *paroître* honnête, ſavant, au lieu de l'être, ne fut plus ſuivie qu'aujourd'hui. Cette province a été ſurchargée d'impôts, & il y *paroît* bien. Un ſceptique dit cela me *paroît*; un dogmatique, cela eſt. Il n'oſera *paroître* au ſpectacle.

PAROLE, f. m. (*Gramm.*) mot articulé qui indique un objet, une idée. Il n'y a que l'homme qui ſ'entende & qui ſe faiſe entendre en parlant. *Parole* ſe dit auſſi d'une maxime, une ſentence. Le chrétien doit compter toutes ſes *paroles*. Cet homme a le talent de la parole comme perſonne peut-être ne l'eut jamais. Les *paroles* volent, les effets reſtent. Les Théologiens appellent l'Evangile la parole de Dieu. Donner ſa parole, c'eſt promettre. Eſtimer ſur parole, c'eſt eſtimer ſur l'éloge des autres. Porter des *paroles* de mariage, & en entamer les propoſitions, c'eſt la même choſe.

PAROLE ENFANTINE, (*Lang. franç.*) nous appelons au propre *paroles enfantines*, ces demi-mots par leſquels les enfans qui n'ont pas encore l'uſage libre de leur langue, expriment leurs penſées. Rien n'eſt plus joli que de converſer avec eux dans ces premières années où ils commencent à prononcer à moitié pluſieurs mots, dont la prononciation imparfaite donne une grace infinie à tous leurs petits diſcours, *dimidiata verba, dum tenant integra pronuntiare, loquelam ipſo offendantis linguæ fragmine dulciorem, auſcultantibus præbent*. Mais ce langage imparfait, ce ton enfantin, cette voix à demi-baſſe, que quelques jolies femmes affectent d'imiter, eſt ridicule quand on n'eſt plus dans cet âge tendre où la nature en faiſoit tout le charme. C'eſt ainſi que les mines dans un âge avancé, ſont des grimaces.

PAROLE, (*Critique ſacrée*.) en hébreu *dabar*; ce mot ſe prend dans l'Ecriture, outre le ſens propre, pour doctrine, pour parole de Dieu, pour la prédication de cette parole, pour une promeſſe; ma promeſſe, *verbum*, ne ſera pas vaine. Ce même mot ſe trouve encore employé pour menace, *avertiſſement*, ordonnance, volonté, prière, ſentence, &c. (*D. J.*)

PAROLES DE MAUVAIS AUGURE, (*Littérature*.) *male ominata verba*. Les Grecs avoient une crainte ſuperſtitieuſe ſur certaines paroles de mauvais augure. Proférer des paroles de cette eſpece, s'appelloit *ἀσέβημα*. Cette ſuperſtition régnoit particulièrement dans les ſacrifices, où le héraut avoit grand ſoin d'avertir de ſ'abſtenir de tout mot qui portât malheur. C'eſt ce que l'on doit entendre par *ſavere linguæ*, qui ſignifie autant, *s'abſtenir de tout terme malencontreux*, que ſi l'aïre. L'attention à n'en point laiſſer échapper s'obſervoit ailleurs qu'au temple. Démofthènes dans la harangue contre Leptine, parlant de l'ancienne ſplendeur d'Athènes, y emploie le mot *ἀσέβημα*, dont il ſ'agit ici de déterminer la vraie ſignification: l'orateur athénien dit, « alors la république jouiſſoit d'une pleine opulence; mais aujourd'hui elle doit ſeulement ſe promettre qu'un jour elle en jouira; car c'eſt ainſi qu'il faut parler, & non préſager rien de ſiniſtre. Le ſcoliaſte grec l'explique de la forte; & cependant Wolfius traduit *ἀσέβημα*, *conviciari*, inveſtiver. Mais Caſaubon redreſſe juſtement le traduſteur.

Nous aurions le catalogue des paroles où l'uſage attachoit un mauvais augure, ſi l'ouvrage que Suétone avoit compoſé, de *male ominatis verbis*, ſut parvenu juſqu'à nous. On peut, faute de mieux, conſulter ſur ce point, Artémidore, *liv. III. chap. xxxviij.* c'eſt peut-être ce genre de ſuperſtition qui pour éluder le mot de mort, a fondé en latin les formules, *ſi quid humanitus contigerit; ſi vivere deſerit*. Nous diſons auſſi, ſi Dieu l'appelle à lui, ſi Dieu diſpoſe de lui



mais il faut convenir que le mot *vixit*, il a vécu ; à une toute autre grace que le terme françois, il est mort. (D. J.)

PAROLES DE PRÉSENT, (*Jurisprud.*) font une déclaration que deux personnes, après s'être présentées à l'église & à leur curé, feroient devant un notaire, qu'ils se prennent pour mari & femme.

Ces sortes de déclarations sont présentement nulles, & il est défendu aux notaires de les recevoir. Voyez le mot MARIAGE. (A.)

PAROLES, c'est le nom qu'on donne en *Musique* au poème sur lequel le compositeur travaille, & en général au texte, vers ou prose, qui répond aux notes de la musique. Ainsi on dit d'un opéra que la musique en est passable ou bonne ; mais que les *paroles* en sont détestables. Il arrive rarement qu'on dise le contraire. Voyez OPERA. (S.)

PAROLE, adj. dans l'*Art militaire*, se dit d'un prisonnier de guerre qui obtient la liberté de retourner dans son pays, ou vers ceux de son parti, après avoir promis de revenir dans un temps prescrit, s'il n'est point échangé ; on dit qu'il s'en va sur sa parole. Chambers.

PAROLI, f. m. FAIRE PAROLI ; (*Jeu de Pharaon.*) c'est jouer le double de ce qu'on a joué la première fois ; on appelle *paroli de campagne*, celui qui fait un joueur avant que sa carte soit venue, comme s'il avoit déjà gagné. Les banquiers doivent être bien exacts & vigilans à prendre garde qu'on ne leur fasse des *parolis* de campagne, autrement ils seroient bientôt débanqués s'ils le repousoient sur la bonne foi de certains joueurs qui ne sont pas scrupuleux. *Acad. des jeux.* (D. J.)

PARONOMASE, ou PARONOMASIE, subst. f. (*Littérature.*) figure de Rhétorique, dans laquelle on se sert à dessein de mots dont le son est à peu près le même, quoiqu'ils présentent un sens fort différent.

Ce mot est formé du grec *παρά*, proche, & *ονμα*, nom ; c'est-à-dire *proximité* ou *ressemblance* de deux noms.

Ainsi l'on dit, ces peuples sont nos ennemis, & non nos amis. Cicéron dit à Antoine dans une de ces Philippiques : *cum in gremio . . . mentem & mentum deponeas* & Atticus, *consul ipse parvo animo & pravo, facie magis quam facietis ridiculus* ; & ces phrases de S. Pierre Chrylogos, *monachorum cellula jam non eremitica, sed aromatic*, & ailleurs, *hoc agant in cellis quod angeli in caelis*. C'est ce que nous appelons *jeux de mots* : ceux que nous avons cités comme exemples & non comme modèles, perdoroient en françois le sel qu'y ont prétendu mettre leurs auteurs, & qui pour le bon goût, est un sel bien affadi.

Les Grecs aimoient volontiers cette figure, ainsi Hérodote dit *παθματα πολλον, quæ nocent, docent* ; & Apollodore, peintre célèbre, avoit mis à un de ses ouvrages cette inscription :

Μοιροῦνται τις μᾶλλον, ἢ μίρουνται.

Il sera plus facile de s'en moquer que de l'imiter.

D'autres auteurs regardent la *paronomase* comme une répétition du même nom, mais après y avoir fait quelque changement, soit en ajoutant, soit en retranchant ; & en ce sens, cette figure n'est point une froide allusion d'un mot à l'autre ; mais souvent une figure de pensée. Tel est ce bel endroit de l'oraison de Cicéron pour Marcellus : « Vous avez, ce » semble, vaincu la victoire même (il parle à César), » en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait » remporter sur eux ; car votre clémence nous a tous » sauvés, nous que vous aviez droit, comme victo- » rieux, de faire périr. Vous êtes donc le seul invin- » cible, &c. Corneille a dit aussi dans le Cid, par la même figure,

Ton bras est vainqueur, mais non pas invincible.

PARONS, ou PACRONS, f. m. (*Faucon.*) ce

sont les pères & mères de tous les oiseaux de proie.

PARONYCHIE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *paronychia*, genre de plante à fleur sans pétales, composée de plusieurs étamines qui sortent d'un calice en forme de bassin découpé en cinq parties terminées par une sorte de capuchon. Le pistil devient dans la suite une semence arrondie & renfermée dans une capsule pentagone qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *inpl. rar. herb.* Voyez PLANTE. (I.)

Dans ce genre de plantes la racine est vivace, le calice est fait en forme de godet, & divisé en cinq parties qui ont la figure d'un capuchon. La fleur consiste en cinq étamines ; l'ovaire qui est placé au centre du calice produit un tube droit, & se change avec le calice en un fruit pentagone qui ne contient qu'une seule semence. Les fleurs sont entourées d'une infinité de paillettes fort minces, argentées, & disposées circulairement. Tout cela donne un aspect agréable à cette plante, & lui a valu en françois le nom de *renouée*, *argentée*. Tournefort en compte six espèces, & met à la tête la *paronychie* d'Espagne, *paronychia hispanica*, L. R. H. 507 ; en anglais, *the white small knot-grass*.

Elle pousse des tiges longues d'environ demi-pié, nouées & éparfes, & couchées à terre. Ses feuilles sont semblables à celles du polygonum, mais plus petites & plus courtes. Sa fleur a plusieurs étamines, soutenues par un calice découpé en cinq quartiers, & terminé par une manière de capuchon. Ce calice devient quand la fleur est tombée, une capsule relevée de cinq côtes, laquelle renferme une semence orbiculaire. Sa racine est longue, assez grosse, divisée en plusieurs petites branches ligneuses & blanches. On estime cette plante astringente. Elle croît dans les pays chauds, aux lieux pierreux & montagneux. (D. J.)

PARONYCHIE, subst. fem. (*Médecine.*) espèce de tumeur ou d'inflammation qui vient au bout des doigts & à la racine de l'ongle. Voyez PANARIS.

PARONYME, f. m. (*Grammaire.*) Aristote appelle *paronyme* tout ce qui reçoit la dénomination d'un autre mot qui est d'une différente terminaison ; par exemple, *justus* & *juste* sont des *paronymes*, parce que l'un & l'autre dérivent du mot *justitia*. A proprement parler les *paronymes* sont des mots qui ont quelque affinité par leur étymologie. Les scolastiques les appellent en latin *agnominata*, & en parlent dans la doctrine des anté-prédicamens.

PAROPAMISUS, (*Géogr. anc.*) montagne d'Asie, qui selon Arien, faisoit partie du mont Taurus. Elle donnoit son nom à une contrée nommée *Paropamisadum regio*. On lit dans les anciens écrivains, *Paropamisus*, *Parapamisus*. Strabon & Pline ont la dernière orthographe ; Arien & Quinte-Curce gardent la première, que suivent presque tous les modernes.

Les anciens nous apprennent que les Macédoniens pour faire plaisir à Alexandre, donnerent à cette montagne le nom de *Caucase* ; cependant non-seulement Quinte-Curce & Arrien, mais encore Strabon & Ptolomée distinguent le *Caucase* du *Paropamisus*, car dans la description de cette contrée, ils font mention de l'une & de l'autre de ces montagnes. Mais ils diffèrent entr'eux par rapport à la situation.

*Paropamisus*, ou *Paropamisus*, est aussi le nom d'un fleuve de Scythie, selon Pline, liv. IV. c. xiiij. Le P. Hardouin croit que c'est aujourd'hui l'Obyr.

PAROPTÈSE, f. f. (*Lexicog. méd.*) *παροπτεσις*, de *οπταω*, je vois ; c'est une manière de provoquer la sueur en approchant le malade d'un feu de braise vive, ou en l'enfermant dans une étuve.

PAROPUS, (*Géogr. anc.*) ville de Sicile, selon Ptolomée, liv. I. chap. xxiv. qui la place sur la côte septentrionale, près d'Himerre. Frazel juge que cette ville est présentement *Colisano*.

PAROREA, (*Géog. anc.*) ville de l'Arcadie, selon Pausanias, *l. VIII. ch. xxvij.* Plin., *l. IV. ch. vj.* nomme ses habitants *Paroreata*. Il ne faut pas les confondre avec les *Parorei*, peuple de la Macédoine, ou de l'Épire, selon Strabon.

PAROS, ÎLE DE, (*Géog. anc.*) île de l'Archipel, & l'une des Cyclades. Elle est située entre l'île de Naxie à l'orient, & celle d'Antiparos à l'occident. Plin., *l. IV. ch. xij.* a bien remarqué la grandeur de l'île de *Paros*, en assurant qu'elle n'est que la moitié de celle de Naxos ou Naxie, à laquelle il donne 75 milles de tour; sur ce pied-là, *Paros* n'en doit avoir que trente-six ou trente-sept, mesure ordinaire du pays.

On y compte environ quinze cent familles, taxées ordinairement à 4500 écus de capitation. Il est vrai que cette île est bien cultivée: on y nourrit beaucoup de troupeaux; le commerce y consiste en froment, orge, vin, légumes, sésame, & toile de coton. Avant la guerre de Candie on y recueillait beaucoup d'huile; mais l'armée vénitienne brûla tous les oliviers de *Paros*, en neuf ou dix ans qu'elle y séjourna.

Cette île est pleine de perdrix & de pigeons sauvages. La viande de boucherie y est bonne, & les cochons n'y manquent pas: on y mange de même que dans les autres îles d'excellents petits moutons nourris dans les maisons avec du pain & des fruits. Les melons y sont délicieux. Il pleut peu dans cette île; & le coton, la vigne, & les figuiers péroient sans les rosées qui sont très-abondantes.

Les habitants de *Paros* ont toujours passé pour gens de bons sens, & les Grecs des îles voisines les prennent souvent pour arbitres de leurs différends. Cela rappelle le souvenir du choix que les Milésiens firent autrefois de quelques sages pariens, pour mettre une forme de gouvernement dans leur ville ruinée par les séditions. Ces pariens vécurent la campagne de Milet, & nommerent administrateurs de la ville les habitants, dont les terres leur parurent les mieux cultivées: persuadés, avec raison, que ceux qui prenoient grand soin de leurs biens, ne négligeroient pas les affaires publiques.

*Paros*, capitale de l'île, étoit la plus grande ville, selon Etienne le Géographe, & la plus puissante des Cyclades. Lorsque les Perses sous les ordres de Darius, passèrent en Europe pour faire la guerre aux Athéniens, *Paros* embrassa le parti des Asiatiques, qu'elle secourut de troupes pour la bataille de Marathon. Miltiade couvert de gloire après cette grande journée, obtint des Athéniens une puissante flotte, & les assura, qu'il meneroit cette armée dans un pays d'où elle rapporteroit de grandes richesses. *Paros* fut assiégée par mer & par terre; mais ce siège fut glorieux aux Pariens: car Miltiade, qui étoit le plus grand capitaine de son tems, n'eut pas la gloire de les soumettre. Thémistocle, après la bataille de Salamine, rendit *Paros* tributaire d'Athènes. Si l'on veut remonter plus haut, on trouvera encore des choses considérables qui regardent l'île de *Paros*.

Peut-être que Sésostris, ce grand roi d'Égypte, qui se faisoit appeler le roi des rois, & le seigneur des seigneurs, reçut la soumission de cette île, & de la plupart des Cyclades, c'est-à-dire, de quelques autres de l'Archipel, rangées presque en manière de cercle autour de la fameuse Délos. Les Phéniciens possédèrent ces îles, puisqu'ils furent les premiers maîtres de la mer de Grece; mais il est mal-aisé de concilier Thucydide & Diodore de Sicile sur le tems où les Cariens s'établirent dans ces îles. Thucydide prétend que Minos en chassa ses peuples, & Diodore, au contraire, avance qu'ils n'y étoient venus qu'après la guerre de Troie, & qu'ils avoient obligé les Crétois de s'en retirer.

Il paroît par le fameux monument d'Adule, décrit

exactement par Côme d'Égypte, *topog. Christ. de Mundo, l. II.* & si bien illustré par dom Bernard de Montfaucon, que les Cyclades, & *Paros* par conséquent, ont été sous la domination des Ptolomées, rois d'Égypte; car ce monument dressé sous Ptolomée Evergete III. fait mention de ces îles.

De la domination des Égyptiens elles tombèrent sous celle d'Athènes. Mithridate fut le maître des Cyclades pendant peu de tems: obligé de céder au bonheur de Sylla, comme dit Florus, à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée, il prit le parti de se retirer vers le nord. Les Romains restèrent paisibles possesseurs d'Athènes & de l'Archipel, dont les îles furent érigées en provinces, avec la Lydie, la Phrygie & la Carie. Cette province fut ensuite sous un pro-consul, jointe à l'Helléspont, & à l'Asie mineure.

Les empereurs grecs possédèrent l'Archipel à leur tour; ensuite *Paros* passa dans la main de deux nobles vénitiens Marc Sanudo & François Venier, qui fut obligé de céder l'île de *Paros* à Barberousse, capitaine bacha sous Soliman II.

On ne voit plus à *Paros* que de misérables faiseurs de salières & de mortiers, au lieu de ces grands sculpteurs, & de ces habiles architectes qui ont autrefois rendu le marbre de cette île plus célèbre que celui des îles voisines: car cette belle pierre n'est pas moins commune à Naxie & à Tine; mais on y manqua dans un certain tems d'habiles gens pour la mettre en œuvre, au lieu que le marbre de *Paros* devint si fameux, que les plus habiles sculpteurs n'en employoient pas d'autre.

Strabon, *l. X.* a raison de dire, que c'est une excellente pierre pour faire des statues: & Plin., *liv. XXXVI. ch. v.* admiroit qu'on en fût venu chercher d'Égypte, pour en décorer le frontispice de ce célèbre labyrinthe, qui passoit pour une des merveilles du monde.

À l'égard des statues, les plus habiles gens conviennent que le marbre d'Italie est préférable à celui de Grece. Plin. soutient avec raison que celui de Luna est bien plus blanc. Le marbre grec est à gros cristaux, qui font de faux jours, & qui sautent par petits éclats, si on ne le ménage avec soin; au lieu que celui d'Italie obéit au ciseau, parce qu'il a le grain beaucoup plus fin & plus uni. Peut-être le marbre grec seroit-il plus dur, si on creusoit à *Paros* jusqu'à une certaine profondeur. On trouve aussi dans ces quartiers-là une pierre fort dure, semblable au porphyre, mais dont les taches sont pâles. Il est vrai qu'il faudroit ouvrir ces carrières pour en connoître les beautés. Qui auroit jamais cru qu'on trouvat une représentation de Silène dans celles de *Paros*, si l'on n'avoit fouillé bien avant pour découvrir cette merveille?

Archilochus, ce fameux auteur des vers iambes, se distingua parmi les beaux génies de *Paros*. Il étoit contemporain de Tarquin le Superbe, & fleurissoit sous la quinzième olympiade, 720 ans avant J. C. Ce poète soutint à Olympie l'éclat de sa réputation, par l'hymne en l'honneur d'Hercule, dont Pindare, & plusieurs anciens, nous ont transmis la mémoire. La musique & les paroles étoient de sa composition; on admira son habileté dans l'un & l'autre genre, & il reçut de la main des juges une couronne, qui d'ordinaire étoit la récompense de la vertu. Tout le monde sait que Lycambe lui ayant promis sa fille en mariage, & lui ayant manqué de parole, Archilochus se fit contre lui des vers iambes si piquants, qu'il se pendit de désespoir; c'est là-dessus qu'Horace dit, que la rage inspira ce poète. Ayant été chassé de Lacédémone pour la licence de quelques-unes de ses poésies, il prit le parti des armes, & fut tué dans un combat par un nommé Coracus. Plin., *l. VII. c. xxix.*



prétend que l'oracle de Delphie blâma le meurtrier d'un homme si rare par son génie.

On ignore le nom de cet excellent homme de *Paros*, qui dressa le plus beau monument de chronologie qui soit au monde, & dont nous n'obmettrons pas l'article dans cet ouvrage. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

PAROS, CHRONIQUE DE, (*Chronol.*) Voyez MARBRE de Paros, où vous trouverez l'histoire de cette célèbre chronique, gravée sur du vrai marbre il y a plus de deux mille ans, & conservée sur ce marbre presque jusqu'à nos jours.

C'est un monument dont l'autorité mérite la plus grande considération, non-seulement à cause de son antiquité, qui n'est que de cent cinquante ans moins reculée que celle du plus ancien historien dont les ouvrages nous soient parvenus; mais encore parce que c'est un original, auquel on ne peut reprocher les altérations & les vices qui se rencontrent dans tous les autres ouvrages d'histoire & de chronologie, qui ne nous ont été transmis que par une succession de copies toujours d'autant plus suspectes, qu'elles sont éloignées de la source d'où elles sont parties.

C'est une remarque de M. Gibert, qui prouve dans les mémoires de l'académie des Inscriptions, tome XXIII. que les fautes légères qu'a pu peut-être commettre Selden, & ceux qui l'ont fécondé dans la lecture de cette chronique précieuse, ne sont ni en grand nombre, ni telles qu'elles puissent diminuer l'autorité de ce marbre, je ne dirai pas sur celle des auteurs postérieurs incontestablement moins instruits; mais sur celle de plusieurs écrivains antérieurs, qui ne se sont pas occupés, qui ont fait l'unique objet du chronographe de *Paros*; enfin sur celle de tous les manuscrits, que leur nature même, & l'ignorance d'une longue suite de copistes rendront toujours bien plus suspects qu'une inscription originale, dont la copie nous a été fournie par un des plus sçavans hommes du dernier siècle.

PAROS, MARBRE DE, (*Hist. nat.*) *Parium marmor*, *lychnites*. C'est le nom que les anciens donnoient à un marbre d'un beau blanc, très-compacte, susceptible de prendre le plus beau poli, d'une dureté médiocre, & composé d'un amas de particules très-brillantes, qui sont des petites lames ou feuillets luisans de spath, étroitement liés les uns aux autres, c'est à cela qu'on peut reconnoître le marbre de *Paros*.

Les anciens regardoient le marbre de *Paros* comme le plus beau & le plus propre à faire des statues. L'île de *Paros* n'est point la seule où il se trouve, il y en a encore des carrières dans celles de *Nanos* & de *Tinos*; mais on ne les exploite plus. Il nous reste encore plusieurs statues antiques faites avec le marbre de *Paros*.

On a quelquefois confondu le marbre blanc de *Carrare* avec celui de *Paros*; mais il est d'un grain plus fin que ce dernier.

PAROTIDES, f. f. pl. en Anatomie; ce sont deux grosses glandes situées derrière les deux oreilles, qui remplissent l'espace qui est entre l'angle postérieur de la mâchoire inférieure, & l'apophyse mastoïde. Voyez GLANDE & OREILLE.

Ce mot est composé du grec *παρὰ*, *proche*, & *οὖς*, *oreille*; elles sont de l'espèce conglomérée; & par divers canaux excrétoires, qui enfin se réunissent en un, versent une humeur qu'elles séparent du sang artériel, qu'on nomme *salive* dans la bouche, par deux vaisseaux formés de plusieurs branches unies à l'issue de ces glandes, & qui vont rendre le long de la joue à la troisième dent molaire. Voyez SALIVE & SALIVAIRE.

PAROTIDES, on donne aussi le nom de *parotides*

à une tumeur inflammatoire, c'est-à-dire, accompagnée de rougeur, chaleur, douleur & pulsation, dont la glande parotide est attaquée. Ces tumeurs sont ordinairement malignes & critiques; elles surviennent à la suite des fièvres malignes & pestilentielles. Les parotides bénignes sont plutôt œdémateuses qu'inflammatoires; elles sont ordinaires aux enfans, & connues plus particulièrement sous le nom d'*oreillons*. Voyez OREILLONS.

Les parotides inflammatoires demandent, surtout lorsqu'elles sont critiques, à être déterminées à la suppuration. Dès qu'on s'aperçoit, après l'usage des maturatifs, d'un point de fluctuation au centre de la tumeur, on peut & l'on doit l'ouvrir sans différer. La continuation des cataplasmes émolliens & résolutifs procurera la résolution de la conférence de la tumeur, concurremment avec la fonte suppuratoire qui se fait au centre.

On se presse de faire l'ouverture des parotides enflammées, pour empêcher l'engorgement du cerveau, par la compression que ces glandes engorgées font sur les jugulaires. Quelques auteurs prescrivent l'application d'une pierre à cauter pour entamer cette glande & y attirer forcément la suppuration.

Dans les virus vénériens & scrophuleux, les glandes parotides deviennent skirrheuses par l'épaississement de la lymphe, à quoi le froid extérieur auquel ces glandes sont exposées, ne laisse pas de pouvoir beaucoup contribuer. La résolution de ces tumeurs dépend de l'efficacité des remèdes internes, appropriés à la destruction du principe virulent. Les émolliens, les discutifs & les fondans extérieurs sont fort utiles. Si la parotide venoit à suppurer à la suite d'un engorgement vénérien, comme la tumeur s'est formée lentement & par congélation, on n'est pas obligé d'avoir recours aux moyens prompts que prescrit le traitement méthodique de la parotide critique à la suite d'une fièvre aiguë. Il faut laisser le pus se former comme dans les bubons des aines, dont la parotide ne diffère alors que par la situation du mal. Le pus peut être résorbé sans inconvénient pendant l'usage des antivénériens; & s'il séjourne dans la tumeur, lorsqu'elle est bien en maturité, une légère incision à la partie déclive suffit pour évacuer le pus. L'attention du chirurgien éclairé est seulement de ne pas attendre que les tegumens soient éminés au point de ne pouvoir être conservés.

La cure des parotides ouvertes est la même que celle des abcès. Voyez ABCÈS, ULCÈRES, DÉTERSIFS, &c. (Y)

PAROXYSMES, REDOUBLEMENT, ACCÈS, (*Gram. Synonim. Médéc.*) ces trois mots confondus chez les Grecs, & compris sous le nom générique de *παροξυσμοί* ont été distingués dans le langage latin & françois de la Médecine; ils ont chacun leur signification, leur usage & leur application propres. On les emploie en général pour désigner dans les maladies intermittentes le tems auquel les symptômes reviennent ou augmentent; mais on a restreint l'usage des mots, *paroxysme* & *accès*, aux maladies où l'intermittence est complète, pour exprimer le retour absolu des accidens qui avoient cessé tout-à-fait de se faire sentir; *redoublement* se dit des maladies continues dans lesquelles on observe une alternative de bien & de mal; & on donne proprement ce nom à l'augmentation des symptômes; c'est en ce sens qu'on dit *fièvres purides avec redoublement*: le mot latin qui lui répond est *exacerbatio*. Ces fièvres méritent une attention particulière, & exigent quelques variétés dans le traitement. Voyez FIEVRE.

Quoique *paroxysme* & *accès* appliqués aux maladies intermittentes complètes, paroissent & soient en effet dans la rigueur synonymes, cependant on ne s'en sert pas indistinctement; il n'y a point de règle qui

fixe leur usage particulier, l'habitude & l'oreille en décident : il y a des noms de maladies intermittentes qui semblent souffrir avec peine d'être placés à la suite de l'un ou l'autre de ces mots : l'oreille d'un médecin seroit blessée du son ingrat de ces mots mal accolés : *paroxysme de fièvre, accès d'hystérie* ; on doit dire, un *accès de fièvre* & un *paroxysme d'hystérie*, d'épilepsie, ou encore mieux un *paroxysme hystérique* épileptique, &c. Le mot *accès* est un peu plus général ; il s'applique mieux aux différentes maladies ; il est surtout consacré dans les fièvres intermittentes ; on le dit aussi de la goutte.

Le retour des *paroxysmes*, des *accès*, des *redoublements* est périodique ou erratique, c'est-à-dire, il a lieu dans des tems, des jours, des heures fixes & déterminées, ou ne fait aucune espèce d'ordre. *Voyez PÉRIODIQUE, FIEVRE.*

Il s'est élevé sur le retour des *paroxysmes*, *redoublements*, &c. une grande question qui a long-tems agité les écoles ; le but de ces fameuses discussions étoit de déterminer la cause de ces retours : la décision de ce problème étoit intéressante ; mais quelles ténèbres ne falloit-il pas dissiper ? Il est peu de matières qui soient enveloppées dans une plus profonde obscurité : les médecins les plus sages & les plus éclairés l'ont bien senti ; ils ont sincèrement avoué avec l'ingenu Sydenham leur ignorance sur cet article ; rangeant cette question avec un grand nombre d'autres, dont la nature semble nous avoir refusé la connoissance : cet aveu prouve en même tems & la difficulté de l'entreprise, & les lumières de ces médecins ; que ceux qui pourroient blâmer mon silence, dit fort judicieusement l'Hippocrate anglois, nous expliquent pourquoi un cheval parvient au dernier point d'accroissement à l'âge de sept ans, & l'homme à vingt-un ? Pourquoi telle plante fleurit au mois de Mai, & telle autre au mois de Juin, &c. &c. Les myopes, à qui une vue extrêmement courte ne laisse pas même le pouvoir d'atteindre jusqu'aux bornes de leur horizon ; les imaginer placées à des distances considérables : les demi-savans, dont ils sont l'emblème, trop peu éclairés pour connoître les limites de la sphère de leur connoissance, croient tout découvrir, tout savoir, tout expliquer, rien n'échappe à leur prétendue sagacité ; il n'est rien dont ils ne trouvent quelques raisons ; ils en ont cherché sur le fait dont il s'agit dans la théorie scholastique ou boerrhaaviene jamais stérile, jamais en défaut ; ils ont donné leurs explications ; on nous dispensa de les rapporter ici. *Voyez MATIERE MORBIFIQUE, FIEVRE, MÉCHANICIENS, &c.* Mais dans une matière aussi embrouillée, que pouvoit-on attendre d'une théorie si foible, si bornée & si fautive ? Ce qu'on en a eu ; des erreurs & des absurdités, qui ont malheureusement quelquefois influé sur la pratique de leurs auteurs au grand désavantage des malades ; quoique nous ne voulions hasarder aucune explication, nous ne pouvons nous dispenser d'avertir que nous sommes convaincus après plusieurs observations, que les nerfs jouent dans ce cas un très-grand rôle ; mais leur jeu, leur action, leur mécanisme, leur sympathie, encore peu connus, demandent les yeux éclairés d'un observateur attentif. (m)

PARPAILLOTS, f. m. pl. (*Hist. mod.*) nom qu'on a donné autrefois en France aux prétendus réformés, qu'on y appelle aussi *huguenots* ou *calvinistes*. Si l'on en croit l'auteur d'une lettre imprimée en 1681, à la fin d'un écrit intitulé *la politique du clergé de France*, l'origine de ce nom vient de ce que François Fabrice Serbellon, parent du pape, fit décapiter à Avignon, en 1562, Jean Perrin, seigneur de *Parpaillie*, président à Orange, & l'un des principaux chefs des calvinistes de ces cantons-là. Cette dénomination fut renouvelée pendant le siège de Mon-

tauban sous Louis XIII. & le même peuple s'en sert encore pour désigner les sectateurs de Calvin.

PARPAIN ou PARPAING, f. m. *terme de Maçonnerie*, qui se dit d'une pierre de taille qui traverse toute l'épaisseur d'un mur ; en sorte qu'il ait deux paremens, l'un en-dedans, l'autre en-dehors. On dit qu'une pierre fait *parpain*, quand elle fait face des deux côtés, comme celle des parapets.

*Parpain d'appui* ; on nomme ainsi les pierres à deux paremens qui sont entre les ailes, & forment l'appui d'une croisée, particulièrement quand elle est vuide dans l'embrasure.

*Parpain d'escalier*, mur rampant par le haut, qui porte les marches d'un escalier, & sur lequel on poise la rampe de pierre, de bois ou de fer.

La coutume de Paris, art. 207, oblige les bourgeois à mettre des jambes *parpaignes* tous les poutres qu'ils veulent faire porter à un mur mitoyen.

PARPIROLLE, f. f. (*Monnois de billon*) petite monnoie de Savoie fabriquée à Chambery. C'est une espèce de fol qui est de billon, c'est-à-dire, de cuivre tenant deux deniers d'argent. (*D. J.*)

PARQUES, f. f. pl. (*Mythol.*) déesses infernales, dont la fonction étoit de filer la trame de nos jours. Maîtresses du sort des hommes, elles en regloient les destinées. Tout le monde sait qu'elles étoient trois sœurs, Clotho, Lachésis, & Atropos ; mais les Mythologues ne s'accordent point sur leur origine. Les uns les font filles de la Nuit & de l'Erebe ; d'autres de la Nécessité & du Destin ; & d'autres encore de Jupiter & de Thémis. Les Grecs les nommoient *μυρταί*, c'est-à-dire les *déeses qui partagent*, parce qu'elles regloient les événements de notre vie ; les Latins les ont peut-être appellées *Parca*, du mot *parcus*, comme si elles étoient trop ménagères dans la dispensation de la vie des humains, qui paroît toujours trop courte ; du-moins cette étymologie est plus naturelle que celle de Varron, & supérieure à la ridicule anti-phrasede de nos grammairiens, *quod nemini parcant*.

Leur nom particulier désigne leurs différentes fonctions ; car comme toute la destinée des hommes qu'on disoit être soumise à la puissance des *Parques*, regardoit ou le tems de la naissance, ou celui de la vie, ou celui de la mort ; Clotho, la plus jeune des trois sœurs, prédisoit au moment que nous venons au monde, & tenoit la quenouille ; Lachésis filoit tous les événements de notre vie ; & Atropos en coupoit le fil avec des ciseaux : toutes assistoient aux couches, pour se rendre maîtresses de la destinée de l'enfant qui alloit naître.

Les Lexicographes vous diront que Clotho vient du verbe grec *χλωβω*, *filer* ; Lachésis de *λαγχάνω*, *tirer au sort* ; & Atropos de *ἀτροπιός*, *immuable*, ou bien, *qui change tout, qui renverse tout* : cette épithète convient bien à la *parque*, qui renverse souvent l'ordre des choses, lorsqu'elle enlève des gens qui par leur jeunesse ou par leur vertu, sembloient dignes d'une longue vie.

Ce n'est pas tout, les Poètes nous peignent, selon la variété de leur imagination, ce ministère des *Parques* ; tantôt ils les exhortent à filer des jours heureux pour ceux que le Destin veut favoriser ; tantôt ils nous assurent qu'elles prescrivent elles-mêmes le tems que nous devons demeurer sur la terre ; tantôt ils nous apprennent qu'elles se servent à leur volonté de la main des hommes mêmes, pour ôter la vie à ceux dont les destinées sont accomplies. Selon Hésiode, elles sont les maîtresses absolues de tout le bien & le mal qui arrive dans le monde. D'autres mythologues soumettent les *Parques* aux ordres de Pluton ; mais l'opinion la plus générale, est que les *Parques* servoient sous les ordres du Destin, à qui les dieux & Jupiter même étoient soumis.



Les Philosophes à leur tour donnent aux *Parques* des fonctions différentes de celles que leur assignent les Poètes & les Mythologues. Aristote dit que *Clotho* présidoit au tems présent, *Lachésis* à l'avenir, & *Atropos* au tems passé. Platon représente ces trois déesses au milieu des sphères célestes avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes sur la tête, & siégeant sur des trônes éclatans de lumière, où elles accordent leurs voix au chant des *Syrènes* : c'est-là, dit-il, que *Lachésis* chante les choses passées, *Clotho* celles qui arrivent à chaque instant ; & *Atropos* celles qui doivent arriver un jour. Selon Plutarque, *Atropos* placée dans la sphère du soleil, répand ici bas les premiers principes de la vie ; *Clotho* qui fait sa résidence dans la lune, forme les noeuds éternels ; & *Lachésis*, dont le séjour est sur la terre, préside aux destinées qui nous gouvernent.

On représentoit ces déesses sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlés de fleurs de narcisses ; une robe blanche leur couvroit tout le corps, & des rubans de la même couleur nouaient leurs couronnes ; l'une tenoit la quenouille, l'autre le fuseau, & la troisième les ciseaux pour couper le fil, lorsque le tems de la mort, que Virgile appelle le jour des *Parques*, étoit arrivé. Le grand âge de ces déesses dénotoit, selon les Moralistes, l'éternité des decrets divins ; la quenouille & le fuseau apprennoient que c'étoit à elles à en régler le cours ; & le fil mystérieux marquoit le peu de fond que l'on pouvoit faire sur une vie qui tenoit à peu de chose. Ils ajoutent, que pour filer des jours longs & heureux, les *Parques* employoient de la laine blanche, mais qu'elles usoient de laine noire pour une vie courte & malheureuse : les couronnes qu'on leur mettoit sur la tête, annonçoient leur pouvoir absolu sur tout l'univers.

Pu'ânias place auprès du tombeau d'Ethéocle & de Polyne une des trois *Parques*, à laquelle il donne un air farouche, de grandes dents, des mains crochues, en un mot une figure effroyable ; c'est pour nous apprendre qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus affreux que la destinée de ces deux malheureux freres, dont les jours avoient été filés par la plus barbare des *Parques*.

Mais le même Pausanias nomme trois *Parques* bien différentes de celles dont on vient de parler. La première & la plus ancienne est, dit-il, *Vénus-Uranie*, c'étoit elle bien mieux que *Clotho* qui présidoit à la naissance de l'homme, suivant ce dogme de la philosophie payenne, que l'Amour, le plus ancien de tous les dieux, est le lien des principes du monde. La seconde *Parque*, dit le même auteur, se nomme *Tuché*, ou la Fortune, à l'occasion de laquelle il cite Pindare. *Ilithye* étoit la troisième.

Comme les *Parques* passioient pour des déesses inexorables, qu'il étoit impossible de fléchir, on ne crut pas qu'il fût nécessaire de se mettre en dépenie pour les honorer ; car on ne fête guère ceux qui ne nous font que le bien qu'ils ne peuvent s'empêcher de nous faire ; cependant elle avoient quelques temples dans la Grèce ; les Lacédémoniens leur en avoient élevé un à Lacédémone auprès du tombeau d'Oreste ; les Sicyoniens leur en avoient dédié un autre dans un bois sacré, où on leur rendoit le même culte qu'aux *Furies*, c'est-à-dire qu'on leur immoloit des brebis noires. Dans la ville d'Olympie, il y avoit un autel consacré à Jupiter-conducteur des *Parques*, auprès duquel ces déesses en avoient un autre ; mais si ces fortes d'hommage n'étoient pas capables de les toucher, peut-être que celui que leur a rendu un de nos poètes modernes auroit eu plus de succès, quoique Catulle assure qu'il n'est jamais ar-

Tome XII.

rivé à personne de fléchir ces divinités inexorables.

*Lanificas nulli tres exorare sorores  
Contigit.*

Néanmoins Rousseau ose tenter cette entreprise, & se transportant en esprit aux enfers, il implore la faveur des *Parques* pour M. le comte de Luc, dans des vers qui semblent dictés par la tendresse du sentiment : voici les prières qu'il leur adresse.

*Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages ;  
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges  
Tourment entre vos mains :  
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables  
Ont confié les jours, hélas trop peu durables,  
Des fragiles humains !*

*Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,  
Se montrent trop jaloux de la fatale soie  
Que vous leur redeviez ;  
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,  
Et renouez leur fil à celui des années  
Que vous lui réservez,  
Ainsi daigne le ciel toujours pur & tranquille  
Verser sur tous les jours, que votre main nous file  
Un regard amoureux !  
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,  
Mériter tous les soins que votre vigilance  
Daigne prendre pour eux.*

*C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque  
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque  
L'impitoyable loi.  
Lachésis apprendroit à devenir sensible,  
Et le double ciseau de sa sœur inflexible  
Tomberoit devant moi.*

Si vous voulez encore de plus grands détails, lisez la dissertation de M. l'abbé Banier dans les mémoires des Inscriptions. (D. J.)

PARQUER, v. act. Voyez l'article PARC.

PARQUET, s. m. (*Jurisprud.*) est un terme de pratique, qui dans sa première origine signifioit seulement une petite enceinte, comme au châtelet l'enceinte de l'audience de la prévôté a été nommée *parc civil* ; dans l'usage présent on a donné à ce terme différentes significations, & il y a plusieurs fortes de parquets, savoir.

*Parquet de la grand'chambre*, c'est l'enceinte qui est renfermée entre les sièges couverts de fleurs de lys. Il n'est permis qu'aux princes du sang de croiser le *parquet*, c'est-à-dire de le traverser debout pour aller prendre leur place sur les hauts sièges ; les autres juges passent par des cabinets.

*Parquet des gens du roi*, est le lieu où les gens du roi s'assembloient pour recevoir les communications, entendre plaider les causes dont ils sont juges ou qui leur sont renvoyées, & pour entendre le rapport qui leur est fait par leurs substituts, & enfin pour vaquer aux autres expéditions qui sont de leur ministère.

Quelquefois on personifie le *parquet*, & par ce terme on entend les gens du roi eux-mêmes & leurs substituts.

*Parquet des huissiers*, est le vestibule qui est devant de la porte par où l'on entre ordinairement dans la grand'chambre du parlement, c'est le lieu où se tiennent les huissiers en attendant que l'on ouvre l'audience.

*Grand & petit parquet de cour de Rome*, sont deux endroits où se tiennent divers officiers de la daterie pour faire leurs expéditions. Voyez DATERIE.

PARQUET, (*Marine*.) c'est un petit retranchement fait sur le pont avec un bout de cable, ou d'autres grosses cordes : on met dans ce retranchement des

boulets de canon, pour les tenir tous prêts quand on en a affaire.

C'est aussi le retranchement où l'on tient les boulets dans un magasin; le commissaire général de l'artillerie de la marine doit tenir la main à ce que les canons & les mortiers qu'on tire des vaisseaux qu'on défame, soient portés où ils doivent être; que les canons de fonte soient séparés de ceux de fer, & rangés par calibres; que les boulets soient mis dans leurs *parquets*, & les bombes & les grenades chargées, séparées de celles qui ne le sont point. (Z)

PARQUET, (*Architect.*) c'est dans une salle où l'on rend la justice, l'espace qui est renfermé par la barre d'audience. Voyez BARRE D'AUDIENCE.

*Parquet de menuiserie*, c'est un assemblage de trois piés & un pouce en quarré, composé d'un chassis, & de plusieurs traverses croisées quarrément ou diagonalement, qui forment un bâti appelé *carcasse*, qu'on remplit de carreaux retenus avec languettes dans les rainures de ce bâti; le tout à parément arraisé. On fait des *parquets* dans les pièces les plus propres d'un appartement ou quarrément ou diagonalement, & il est entretenu par des frises, & arrêté sur des lambourdes avec des clous à têtes perdues; on appelle aussi le *parquet* de menuiserie *feuille de parquet*, & on donne le nom de *parquet flépoté*, à un *parquet* qui a plusieurs trous, nœuds, ou autres défauts, recouvert de flépot. *Daviler.* (D. J.)

PARQUET, (*Menuiserie.*) ce mot se dit aussi en Menuiserie, de l'assemblage de bois qu'on applique sur le manteau d'une cheminée, ou sur le trumeau d'un mur, pour y mettre ensuite des glaces de miroir.

PARQUETER, v. act. (*Architect.*) c'est couvrir de parquets un plancher.

PARRAIN, f. m. (*Hist. ecclési.*) on nomme *parrain* celui qui présente un enfant au baptême, le tient sur les fonts, répond de sa croyance, & lui impose un nom. Ce sont les persécutions des premiers siècles qui donnerent occasion à l'institution des *parrains*, que l'on prit comme des témoins du baptême. On eut encore pour motif de les engager à instruire ou à faire instruire leurs filleuls ou filleules des mystères de la religion. Ce ne fut pas seulement aux enfants qu'on donna des *parrains*, on obligea même les adultes d'en prendre. Il est vrai que cela ne fut ni général ni de longue durée; mais on peut faire la même remarque de plusieurs autres usages, qui sur ce point ont été soumis aux variations.

On appelloit un *parrain*, *pater lustralis*, *lustricus parens*, *ponfor*, *patrinus*, *susceptor*, *gestator*, *offerens*. Avant l'institution des *parrains*, les pères & mères présentoient leurs enfants au baptême; on a pu pendant un certain temps avoir plusieurs *parrains*; aujourd'hui on ne peut en avoir qu'un de chaque sexe; celui du sexe féminin se nomme *marraine*. Il y a aussi des *parrains* pour la confirmation; toutes ces choses ne sont que des institutions humaines & passagères. (D. J.)

PARRAINS, (*Hist. mod.*) on donnoit le nom de *parrains* aux seconds qui assistoient aux tournois, ou qui accompagnoient les chevaliers aux combats singuliers.

Il se pratiquoit encore un usage semblable dans les carroufels où il y avoit deux *parrains*, & quelquefois davantage dans chaque cadricelle.

Les *parrains* des duels étoient comme les avocats choisis par les parties pour représenter aux juges les raisons du combat. Voyez COMBAT & DUEL.

Dans l'inquisition de Goa on nomme *parrains* des gens riches & considérables, dont chacun est obligé d'accompagner un des criminels à la procession qui précède l'autodafé. Voyez INQUISITION.

PARRHASIE, (*Géog. anc.*) *Parrhasia*, ville de

l'Arcadie, où l'on célébroit des fêtes en l'honneur de Jupiter Lycien. Homère, Pausanias, Etienne le géographe en font mention; le dernier ajoute qu'on l'appelloit aussi *Parmasia*; quelques auteurs la nomment différemment. Il y avoit une montagne du même nom, selon Hésychius, & c'est des neiges de cette montagne dont parle Ovide, *Fasts. l. II. v. 276.* dans ce vers.

*Atique Cyllene*, *Parrhasiaque nives*.

Stace, *Theb. liv. VII. v. 163.* nous apprend qu'il y avoit une forêt à laquelle cette montagne donnoit son nom.

*Parrhasia* est aussi le nom qu'Euripide donne à la contrée où se trouvoit la ville *Parrhasie*. (D. J.)

PARRICIDE ou PATRICIDE, f. m. (*Jurisprud.*) dans sa signification propre, est un homicide commis par quelqu'un en la personne de ses père & mère, ayeul ou ayeule, & autres ascendants.

On appelle aussi *parricide* tout homicide commis en la personne de ceux qui nous tiennent lieu de père & mère, comme les oncles & tantes, grands-oncles & grand'tantes.

On qualifie pareillement de *parricide* tout attentat commis sur la personne du roi, parce que le souverain est regardé comme le père de ses peuples.

Enfin on comprend encore sous le terme de *parricide* tout homicide commis en la personne des enfants, petits-enfants, & autres descendants en ligne directe, & généralement de ceux auxquels nous sommes si étroitement unis par les liens du sang ou de l'affinité que l'homicide en est plus dénaturé, comme quand il est commis en la personne d'un frère ou d'une sœur, d'un beau-père ou d'une belle-mère, d'un beau-fils ou d'une bru, d'un gendre, d'un parrain ou d'une marraine, d'un filleul ou d'une filleule, &c.

Selon interrogé pourquoi il n'avoit point prononcé de peine contre les *parricides* dit, qu'il n'avoit pas cru qu'il pût se trouver quelque un capable de commettre un crime si énorme.

Cependant les autres législateurs de Grece & de Rome ont reconnu qu'il n'y a que trop de gens dénaturés capables des plus grands forfaits.

Caracala ayant tué son frère Geta entre les bras de Julie sa mère, voulut faire autoriser son crime par Papinien; mais ce grand jurisconsulte lui répondit, qu'il étoit encore plus aisé de commettre un *parricide* que de l'excuser.

Suivant la loi *pompeia*, rapportée en la loi 9. ff. ad leg. *pompeiam*, & en la loi unique au code de *his qui parentes vel liberos occiderunt*, celui qui étoit convaincu du crime de *parricide* étoit d'abord fouetté jusqu'à effusion de sang, & après enfermé dans un sac de cuir avec un chien, un singe, un coq, & une vipère, & en cet état jetté dans la mer ou dans la plus prochaine rivière, & la loi rendant la raison de ce genre de supplice, dit que c'est afin que le *parricide* qui a offensé la nature par son crime soit privé de l'usage de tous les éléments, favoir de la respiration de l'air, étant encore vivant, de l'eau étant au milieu de la mer ou d'une rivière, & de la terre qu'il ne peut avoir pour sa sépulture.

Parmi nous ce crime est puni du dernier supplice, & la rigueur de la peine est augmentée selon les circonstances & la qualité des personnes sur lesquelles ce crime a été commis; ainsi le *parricide* qui est commis en la personne du roi, qui de tous les crimes de ce genre est le plus détestable, est aussi puni des tourmens les plus rigoureux. Voyez LEZE-MAJESTÉ.

Il n'y a que la fureur procédant d'un dérangement d'esprit qui puisse faire excuser le *parricide*; dans ce cas même on ordonne toujours que l'auteur du *par-*



ricide sera renfermé & gardé par les soins de ses parents.

Le fils *parricide* est exclus de la succession de son pere, attendu l'indignité qu'il a encourue à l'instant de son crime.

Les enfans du fils *parricide* ne sont pourtant pas exclus de la succession de leur ayeul.

Le crime de *parricide* se prescrit comme les autres, par vingt ans ; & par trente ans , lorsque le jugement de contumace a été exécuté en effigie. Voyez Desmaisons & Jovet, & les mots CRIME, ENFANT.

La question la plus délicate qu'on fasse sur cette matiere, & dont j'ai promis la solution au mot DÉFENSE DE SOI-MÊME ; c'est si un fils qui tue son pere ou sa mere à son corps défendant est coupable de *parricide*.

Je remarque d'abord que les lois peuvent à cause des inconvéniens ; punir tout fils qui aura tué son pere ou sa mere, même à son corps défendant. En effet, comme on doit présumer qu'un tel cas sera fort rare, il n'est pas à propos d'en faire une exception , qui pourroit donner lieu de laisser impuni un véritable *parricide* ; mais à considérer la chose en elle-même : voici l'avis de M. Barbeyrac.

« 1°. Si un pere est poussé à tuer son fils par un mou-  
« vement dont il n'est pas le maître, en sorte qu'il ne  
« sache ce qu'il fait, toutefois il vaut mieux se laisser  
« tuer alors, que de tremper ses mains dans le sang  
« de son pere.

« 2°. Lorsqu'on a quelque sujet de craindre qu'un  
« pere ne se porte avec quelque connoissance &  
« quelque délibération à mettre en danger notre vie,  
« il n'y a rien qu'on ne doive faire pour éviter les  
« moindres occasions de l'irriter, & il faut s'abste-  
« nir de bien des choses qu'on auroit plein droit  
« d'exécuter s'il s'agissoit de tout autre.

« 3°. Mais si après n'avoir rien négligé de ce côté-  
« là, on se voyoit infailliblement exposé à perdre  
« la vie par la main de celui qui, plus que personne,  
« est tenu de contribuer à notre conservation ; com-  
« me en ce cas-là on peut, si l'on veut, se laisser tuer  
« par un excès de tendresse & de considération pour  
« celui de qui l'on tient la vie, je ne crois pas non-  
« plus qu'on soit coupable de meurtre & de *parricide*,  
« si l'on se défendoit jusqu'à tuer l'agresseur ».

Le droit de défendre sa vie est antérieur à toute obligation envers autrui ; & un pere qui s'oublie jusqu'à entrer dans un si grand excès de fureur contre son propre fils, ne mérite guère que celui-ci le regarde encore comme son pere. Le fils innocent est alors bien digne de compassion, puisqu'il pendant que le pere témoigne avoir renoncé aux sentimens de la nature, il ne peut lui-même, sans une grande répugnance, suivre en cette occasion le penchant naturel qui porte d'ailleurs chacun avec tant de force à se conserver soi-même. Aussi ce cas arrivera-t-il très-rarement ; & un fils, à moins que d'être aussi dénaturé que son pere, ne se défendra que foiblement, quand il verra que la défense ne peut qu'être fatale à l'agresseur qu'il voudroit sauver quoiqu'indigne. Mais enfin il fustit que la chose soit possible : & ainsi la question ne doit ni être omise sous prétexte qu'on peut abuser de la décision, ni décider sur ces préjugés éblouissans, que forme la relation de pere & de fils. Les devoirs qui naissent de cette relation sont réciproques ; & si la balance est plus forte d'un côté que de l'autre, il ne faut pas qu'elle tombe toute de ce côté.

Les principes du droit naturel, bien examinés, fourniront toujours dans les cas les plus rares & les plus épineux, comme celui-ci, de quoi marquer les justes bornes de chaque devoir, & concilier ensemble ceux qui semblent se choquer.

Au reste, les lecteurs curieux peuvent consulter

Tome XII.

encore Gundling, *Jus nat.* Werner, *Differt. jus nat.* Gribner, *Jurisp. nat.* Voet, in *Pandectas*, &c. ils ont même la plupart soutenu l'affirmative purement & simplement, sans les précautions & les restrictions que nous avons établies au préalable. Il y a dans Sophocle un passage que Grotius n'a pas oublié dans les *Excerpta ex veter. com. & trag.* on y fait dire à Œdipe, que quand même il auroit connu son pere lorsqu'il le tua à son corps défendant, il ne pourroit pas être regardé comme coupable. (D. J.)

PARRICIDE, (*Liérai.*) il n'y avoit point de loi contre ce crime à Athènes ; Solon n'ayant pu croire que personne fût capable de le commettre. Il n'y en avoit point encore à Rome avant l'an 652 de sa fondation, quoiqu'on trouve qu'un Lucius Ofsius le commit peu de tems après la premiere guerre punique, sans que Plutarque, qui rapporte ce fait, en dise la punition. Selon Pausanias, c'est d'avoir dans l'autre monde son propre pere qui l'étrangle ; il y avoit un tableau de Polygnote, qui représentoit ainsi le supplice d'un fils dénaturé, qui avoit maltraité son pere. Mais l'an 652 de Rome, un Publicius Malcolus ayant tué sa mere, donna occasion d'en régler la peine dans ce monde. Ce fut d'abord d'être noyé, coulé simplement dans un sac de cuir de bœuf. Ce genre de supplice fut ordonné par Tarquin le Superbe, pour un prêtre qui avoit révélé le secret des mystères. Apparemment qu'on l'appliqua aux *parricides*, pour les distinguer des autres criminels, autant qu'ils devoient l'être en les châtiât comme les plus grands impies ; car l'impieété chez les Romains, étoit le manque de respect pour son pere & sa mere. Enfin, Pompée consul pour la seconde fois, en confirmant la loi qui avoit réglé cette peine, y ajouta qu'on mettroit un chien, un coq, un singe & des serpens, le tout en vie, dans le même sac avec le criminel, avant que de le noyer.

Mais quoique le nom de *parricide*, s'appliquât proprement chez les Romains à ceux qui avoient tué leur pere ou leur mere, il faut savoir qu'une loi de Numa, avoit étendu ce crime jusques à ceux qui de mauvaise foi, & de propos délibéré, déroient la vie à quelque homme que ce fût ; c'est pourquoi Cicéron donna cette odieuse épithete à Catilina, à cause des trames indignes qu'il braffoit pour abîmer sa patrie, qui étoit la mere commune de tous les citoyens romains. (D. J.)

PARRICIDIUM, (*Hist. anc.*) nom donné par un decret du sénat au jour où les conjurés avoient poignardé Jules César, qu'on avoit appelé pere de la patrie, *pater patriæ*. Une inscription que nous a conservé Reinesius au sujet de la mort de Caius Agrippa, que la colonie de Pise avoit choisie pour son protecteur, nous fait conjecturer que le sénat avoit ordonné qu'à pareil jour tout le monde prit le deuil ; que les temples, les bains publics, les cabarets fussent fermés ; qu'il fût défendu de faire des noces, des festins, ni de donner des spectacles ; mais au contraire enjoit aux dames de mener grand deuil, & aux magistrats d'offrir un sacrifice solennel aux mânes du défunt. Il est constant que si la colonie de Pise honora ainsi la mémoire du petit-fils d'Auguste, le decret du sénat pour la mort de César, mentionné par Suétone, ne dut pas obliger les Romains à de moindres témoignages de regret.

PARSEMER, v. act. (*Gram.*) répandre çà & là. Le manteau du roi est *parsemé* de fleurs-de-lys ; son discours est *parsemé* de fleurs : je verrai les chemins encore tout *parsemés* de fleurs, dont sous tes pas on les avoit semés.

PARSIS, (*Hist. moderne.*) nom que l'on donne dans l'Indoitan aux adorateurs du feu, ou sectateurs de la religion fondée en Perse par Zerdust ou Zoroastre. Les *Parsis* qui se trouvent aujourd'hui dans

l'Inde, sont venus de Perse, comme leur nom l'indique; leurs ancêtres se sont réfugiés dans ce pays pour se soustraire aux persécutions des Mahométans arabes & tartares qui avoient fait la conquête de leur patrie. Ils sont vêtus comme les autres indiens, à l'exception de leur barbe qu'ils laissent croître; ils se livrent ordinairement à l'agriculture & à la culture de la vigne & des arbres. Ils ne communiquent point avec ceux d'une autre religion, de peur de se souiller; il leur est permis de manger des animaux, mais ils s'abstiennent de faire usage de la viande de porc & de celle de vache, de peur d'offenser les Mahométans & les Banians. Ils ont une grande vénération pour le coq; leurs prêtres, qu'ils nomment *darous*, sont chargés du soin d'entretenir le feu sacré que leurs ancêtres ont autrefois apporté de Perse; ce seroit un crime irrémissible que de le laisser éteindre. Ce ne seroit pas un péché moins grand que de répandre de l'eau ou de cracher sur le feu ordinaire qui sert dans le ménage. Il est pareillement un objet de vénération pour les *Parfis*; & il y auroit de l'impiété à l'entretenir avec quelque chose d'impur. Leur respect pour le feu va jusqu'au point de ne point vouloir l'éteindre avec de l'eau, quand même leur maison seroit en danger d'en être consummée: par la même raison ils ne consentiroient jamais à éteindre une chandelle. En un mot, il ne leur est jamais permis de rien faire pour éteindre le feu; il faut qu'il s'éteigne de lui-même. Les *Parfis* regardent le mariage comme un état qui conduit au bonheur éternel; ils ont en horreur le célibat, au point que si le fils ou la fille d'un homme riche viennent à mourir avant que d'avoir été mariés, le pere cherche des gens, qui pour de l'argent consentent à épouser la personne qui est morte. La cérémonie du mariage des *Parfis* consiste à faire venir deux *darous* ou prêtres, dont l'un place un doigt sur le front de la fille, tandis que l'autre place le sien sur le front de l'époux. Chacun de ces prêtres demande à l'une des parties, si elle consent à épouser l'autre; après quoi ils répandent du ris sur la tête des nouveaux mariés; ce qui est un emblème de la fécondité qu'ils leur souhaitent. Les *Parfis* n'enterrent point leurs morts; ils les exposent à l'air dans une enceinte environnée d'un mur où ils restent pour servir de proie aux vautours. Le terrain de cette enceinte va en pente de la circonférence au centre: c'est-là que l'on expose les morts, qui dans un climat si chaud, répandent une odeur très-incommode pour les vivans. Quelques jours après qu'un corps a été exposé dans cet endroit, les amis & les parens du défunt vont se rendre au lieu de la sépulture; ils examinent ses yeux; si les vautours ont commencé par lui arracher l'œil droit, on ne doute pas que le mort ne jouisse de la béatitude; si au contraire l'œil gauche a été emporté le premier, on conclut que le mort est malheureux dans l'autre vie. C'est aux environs de Surate que demeurent la plupart des *Parfis* de l'Indostan.

**PART, PARTIE, PORTION**, f. f. (*Synon.*) la *partie* est ce qu'on détache du tout; la *part* est ce qui en doit revenir; la *portion* est ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'assemblage; le second au droit de propriété, & le troisième à la quantité. On dit une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la succession; une *portion* d'héritage, & une *portion* de réfectoire.

Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troisième *partie* des biens pour leur *part*, qui se partage entre elles par égales *portions*. L'abbé Girard. (*D. J.*)

**PART**, (*Jurisprud.*) est une portion que quelqu'un a dans quelque chose.

*Part avantageuse*, est la portion que l'aîné a dans les fiefs outre son préciput: on l'appelle *avantageuse*, parce que l'aîné prend plus que les puînés. Voyez l'article 15. de la coutume de Paris, & la conférence de Fortin, sur cet article.

*Part d'enfant*, le moins prenant, est la portion de la succession du pere ou de la mere, qui compete à celui des enfans qui est le moins avantage par eux. Les peres & meres qui se remarient ayant enfans de leur premier mariage, ne peuvent donner à leur second conjoint qu'une *part* d'enfant le moins prenant. Voyez SECONDES NOCES.

*Part héréditaire*, est ce que quelqu'un prend à titre d'héritier dans une succession.

*Part meut*: on appelle ainsi dans certaines coutumes l'enfant qui tient une portion d'un fief à titre de parage; il est *part meut*, parce qu'il contribue aux devoirs du fief. Voyez ci-après la coutume de Poitou, & celle de Saintes, & le mot *part-prenant*.

*Part-offerte*, ou comme il est écrit dans la coutume de Metz, titre 4. article 34. *paroferte*, est la consignation judiciaire du principal d'un cens rachetable pour l'amortissement d'icelui, dûment signifié à la partie. Cette consignation fait cesser le cours de la rente du cens, du jour de la présentation. Voyez le Glossaire de Lauriere au mot *paroferte*.

*Part personnelle*, est celle dont un co-héritier, colégataire, ou co-donataire, ou autre co-propriétaire, est tenu dans quelque chose, comme dans les dettes; celui qui est héritier pour un tiers, doit un tiers des dettes: cela s'appelle *sa part personnelle*. On la qualifie ainsi pour la distinguer de ce qu'il peut devoir autrement, comme à cause de l'hypothèque, en vertu de laquelle il est tenu pour le tout. Voyez ACTION, HÉRITIER, HYPOTHEQUE, OBLIGATION.

*Part prenant*: c'est ainsi qu'on appelle dans certaines coutumes un enfant qui tient sa *part* d'un fief en parage. Il est *part-prenant*, parce qu'il prend *part* au fief, & *part-meut*, parce qu'il contribue aux devoirs. Voyez les coutumes de Poitou & de Saintes, les institutions féodales de Guyot, & le mot PARAGE. (*A*)

**PART**, (*Jurisprud.*) signifie quelquefois *accouchement*, quelquefois le fruit dont la mere est encore enceinte; quelquefois enfin l'enfant dont elle est nouvellement accouchée.

L'exposition de *part*, est lorsque les pere & mere pour se dispenser de prendre soin de leurs enfans, ou pour cacher leur naissance, les abandonnent & les laissent exposés dans quelque lieu public. Ce crime devoit être puni de mort, suivant l'édit d'Henri II. vérifié le 4 Mars 1556; mais présentement on se contente de fouetter & flétrir ceux qui sont convaincus de ce crime, & cela pour prévenir un plus grand mal. Voyez ENFANT & EXPOSITION.

La suppression & la supposition de *part*, sont encore deux crimes très-graves. Voyez aux mots SUPPOSITION & SUPPRESSION. (*A*)

**PART**, signifie en termes de Commerce, l'intérêt, la portion qu'on a dans une société, une compagnie de commerce, une manufacture. J'ai pris *part* dans cet armement, mais je n'y ai pas été heureux.

*Part*, s'entend aussi de l'autre côté d'un feuillet de papier opposé à celui sur lequel on écrit actuellement. J'ai reçu le contenu de l'autre *part*.

*Part*, les teneurs de livres, ou ceux qui dressent des comptes, en portant l'arrêté du *folio recto* qu'ils viennent de finir, mettent ordinairement au *folio verso* qu'ils commencent pour le montant de l'autre *part*, c'est-à-dire, ce à quoi monte le total calculé de la page de derrière.

On appelle *quote part*, la portion que des associés doivent porter du gain ou de la perte, suivant ce



qu'ils ont chacun dans le fonds de la société. Voyez QUOTE PART & SOCIÉTÉ. *Diction. de Commerce.*

PART, être à part, (Marine.) c'est-à-dire que l'équipage d'un vaisseau aura sa part des prises qu'on fera sur les ennemis. On se sert de la même expression pour ceux qui vont aux pêcheries, & qui ne reçoivent point de gages; mais ils ont une certaine part réglée. (Z)

PART, terme de Rivière, se dit de la moitié d'un train.

PARTAGE, f. m. (Jurisprud.) est la séparation, division, & distribution qui se fait d'une chose commune entre plusieurs co-propriétaires qui jouissoient par indivis.

On peut partager des meubles meublans, des grains, des deniers, & autres choses mobilières; on partage aussi des immeubles, soit réels ou fictifs.

Personne n'est tenu de jouir par indivis, quelque convention qui ait été faite de ne point demander de partage, parce que la communauté de biens est ordinairement une source de discussion.

Quand les choses sont indivisibles de leur nature, comme un droit de servitude, un droit honorifique, &c. ou qu'elles ne peuvent commodément se partager, si les co-propriétaires ne veulent plus en jouir en commun, il faut qu'ils s'accordent pour en jouir tour-à-tour, ou qu'ils en viennent à la licitation. Voyez LICITATION.

Le partage se fait en formant différens lots proportionnés au droit que chacun a dans la chose.

On peut faire cette opération à l'amiable ou par justice.

La manière de procéder à un partage à l'amiable, c'est de convenir devant un notaire du nombre des lots qu'il s'agit de faire, de ce qui doit entrer dans chaque lot, & de la destination de chacun des lots.

Lorsqu'on ne s'accorde pas sur la destination des lots, on les tire au sort.

Le partage s'ordonne par justice, lorsque les co-propriétaires ne s'accordent pas sur la nécessité ou possibilité du partage, ou sur les opérations qui sont à faire en conséquence. Alors on nomme des experts pour priser les biens, & pour procéder ensuite au partage; les experts font les lots, & ces lots sont tirés au sort.

Celui qui a fait des frais pour parvenir au partage, peut obliger ses co-héritiers d'y contribuer chacun pour leur part & portion; il a même un privilège pour répéter ces frais sur les biens qui sont l'objet du partage.

La bonne foi & l'égalité sont l'âme de tous les partages; de sorte que si l'un des co-partageans loupine une lésion du tiers au quart; il peut revenir contre le partage, en obtenant dans les dix ans des lettres de rescision.

Le partage n'est que déclaratif, c'est-à-dire, qu'il n'est pas censé attribuer un droit nouveau à celui qui demeure propriétaire de la part qui auroit pu avoir un autre co-propriétaire; parce que chacun d'eux a un droit indivis à la totalité. C'est par cette raison, que le partage entre co-propriétaires ne produit point de droit au profit du seigneur; mais il faut pour cela qu'ils soient co-propriétaires, en vertu d'un titre commun, comme des co-héritiers, des co-acquéreurs, & non quand ils sont co-propriétaires en vertu de titres différens, comme quand un étranger a acquis les droits d'un des héritiers.

Dans toutes sortes de partages, les lots sont garans les uns des autres, en cas d'éviction. Voyez au code les titres communis dividundo, familia eriscunda, & communia utriusque judicii.

Partage de communauté, est la division des meubles & autres effets mobiliers & des conquêtes immeubles, qui étoient communs entre deux conjoints.

Ce partage n'a lieu qu'après la dissolution de la communauté, laquelle arrive par le décès de l'un des conjoints; ainsi le partage se fait entre le survivant & les héritiers du prédécédé.

Pour donner lieu à ce partage, il ne suffit pas qu'il y eût eu communauté stipulée par contrat de mariage, ou établie de plein droit par la coutume; il faut encore que la femme ou ses héritiers n'ayent pas renoncé à la communauté; car en ce cas, il n'y a plus de partage à faire; tous les biens de la communauté appartiennent au mari ou à ses héritiers.

Il y a encore deux cas où le partage n'a pas lieu; l'un est lorsque la femme a été déchue par un jugement du droit qu'elle avoit en la communauté pour cause d'indignité, comme pour crime d'adultère; l'autre cas est lorsqu'il est dit par le contrat de mariage, qu'en cas de prédécès de la femme, ses héritiers seront exclus de la communauté.

Lorsqu'il n'y a point d'obstacle au partage de la communauté, elle se partage en l'état qu'elle se trouve lors de la dissolution, c'est-à-dire, que l'on prend les biens en l'état qu'ils sont, & avec les dettes qui sont à la charge de la communauté.

On fait une masse de tous les meubles qui se trouvent existans, & de tous les autres effets mobiliers, de tous les conquêtes immeubles, & de tout ce qui a dû entrer en la communauté, suivant le contrat de mariage.

Sur cette masse chacun reprend d'abord ses propres emplois de propres & récompenses; ensuite le survivant prélève son préciput, s'il y en a un porté par le contrat de mariage; après quoi, le surplus se partage par moitié entre le survivant & les héritiers du prédécédé.

Quoique la femme ait ordinairement moitié de la communauté, on peut stipuler par contrat de mariage, qu'elle n'en aura qu'un tiers ou un quart.

Pour ce qui est des dettes de communauté, on les prélève sur la masse, ou bien l'on en fait deux lots, & chacun se charge d'acquitter le sien. Voyez les *Traité de la communauté* de Renusson & de le Brun, & le mot COMMUNAUTÉ.

Partage définitif, est celui qui est fait à demeure & irrévocablement, à la différence du partage provisionnel, qui n'est fait qu'en attendant que l'on puisse procéder à un partage général & définitif.

Partage provisionnel, est celui que l'on fait provisoirement, soit de certaines choses en attendant que l'on puisse partager le surplus, ou même de tout ce qui est à partager, lorsque l'on n'est pas en état d'en faire un partage irrévocable, comme il arrive lorsqu'il y a des absens ou des mineurs; car quand ceux qui étoient absens reparoiroient, ils peuvent demander un nouveau partage. Il en est de même des mineurs devenus majeurs; cependant si le mineur n'est point lésé, le partage provisionnel demeure définitif.

Partage de succession, est celui qui se fait entre co-héritiers, à l'effet que chacun d'eux ait la part & portion qui doit lui revenir de la succession.

Il se trouve quelquefois dans les successions des effets qui n'entrent point en partage, tels que les titres & papiers, portraits de famille, & piéces d'honneur qui demeurent en entier à l'aîné.

Tels sont aussi certains biens qui ne font pas sujets à rapport. Voyez ci après PRÉLEGS & RAPPORT.

Quand les héritiers ne s'accordent pas à l'amiable pour le partage, il se fait devant le juge du lieu où la succession est ouverte.

Le juge renvoie quelquefois les parties devant un notaire pour procéder au partage, ou bien devant des experts.

Dans les partages, les meubles se reglent suivant la loi du domicile du défunt.

Les immeubles se partagent suivant la coutume du

lieu où ils sont situés ; c'est pourquoi l'on dit communément qu'il se fait autant de *partages* que de coutumes ; ce qui ne signifie pas que l'on doive faire autant d'actes de *partages* qu'il y a de coutumes dans lesquelles il se trouve des biens de la succession, mais que chaque coutume règle le *partage* des biens de son territoire, en sorte que les biens de chaque coutume se *partagent* souvent d'une manière toute différente, selon la disposition des coutumes.

Les successions se *partagent* en l'état qu'elles se trouvent ; ainsi le *partage* ne comprend que les biens existans, & avec les dettes & les charges telles qu'elles se trouvent au tems de l'ouverture de la succession.

Il y a des coutumes telles qu'Anjou & Maine, où l'aîné fait les lots & les cadets choisissent.

En Touraine, c'est l'aîné qui fait le *partage*, mais les puînés ont la liberté de faire ce qu'on appelle *la refente*, c'est-à-dire de diviser en deux la part que l'aîné avoit gardée pour lui, & d'en prendre la moitié au lieu du tiers qu'il leur avoit donné.

Dans les autres coutumes, les lots se font par convention ou par le ministère des experts ; & quand les cohéritiers ne s'accordent pas sur le choix des lots, ils se tirent au sort.

Tout premier acte entre cohéritiers est réputé *partage*, c'est-à-dire qu'il a la même faveur, qu'il ne les oblige point à payer des droits seigneuriaux, & qu'il peut être rescindé pour lésion du tiers au quart.

Quand le *partage* entre cohéritiers a le caractère d'une transaction, il ne peut être rescindé quelque lésion qu'il y ait, à-moins qu'il n'y ait eu du dol ou de la force.

La garantie du *partage* entre cohéritiers est du jour de l'addition d'hérédité.

Les créanciers particuliers de l'héritier n'ont droit de se venger que sur les biens qui sont échus en *partage* à leur débiteur. Voyez Domat, part. II. l. 1. tit. IV. Bouvoit, tome II. Jovet, au mot *partage* ; le Prêtre, du Luc, Carondas, Papon, Barry & le Brun.

*Partage d'opinions*, c'est lorsque les juges sont divisés en deux avis d'un côté que de l'autre, ou du-moins qu'il n'y en a pas assez d'un côté pour l'emporter sur l'autre.

Les établissemens de S. Louis, ch. xxxvij. portent que quand les juges sont *partagés*, le juge prononce en faveur de la franchise ou de l'accusé ; il y avoit pourtant d'autres cas où le juge devoit mettre l'affaire au conseil ; & quand le seigneur, en cas de *partage*, ne donnoit pas de conseil, l'affaire étoit dévolue aux juges supérieurs.

Suivant une ordonnance faite par Philippe III. en 1277, touchant la manière de rendre les jugemens en Touraine, il y avoit *partage* d'avis, lorsque plus de deux chevaliers étoient d'un avis contraire à celui des autres juges.

L'ordonnance de 1539, art. 126, porte qu'il ne se fera dorénavant aucun *partage* es procès pendans aux cours souveraines, mais que les présidens & conseillers seront tenus de convenir en une même sentence & opinion, à tout le moins en tel nombre qu'il puisse s'enliver arrêt & jugement avant de vaquer, & entendre à autre affaire ; & pour empêcher le *partage*, l'article suivant veut & ordonne que quand il passera d'une voix, le jugement soit conclu & arrêté.

La déclaration de la même année, donnée en interprétation de cette ordonnance, veut que les procès pendans es parlemens & cours souveraines ne soient point conclus qu'ils ne passent de deux voix & opinions, ainsi qu'on l'observoit d'ancienneté.

L'article 126. de l'ordonnance de Blois veut que quand un procès se trouve parti au parlement, soit en la grand chambre ou chambre des enquêtes, il soit

incontinent & sans délai procédé au département de ce proces ; & à cette fin, il est enjoint aux présidens des chambres de donner promptement audience à rapporteur & au comparateur sans aucune remise, afin que le même jour qu'ils se feront présentés, les procès soient mis sur le bureau, pour être départagés & jugés incontinent.

En matière criminelle, il n'y a jamais de *partage*, parce qu'en cas d'égalité de voix, c'est l'avis le plus doux qui prévaut.

Il étoit d'usage dans quelques présidiaux qu'il falloit deux voix de plus pour *départager* ; mais par une déclaration du 30 Septembre 1751, registrée le 10 Décembre suivant, il a été ordonné que dans les jugemens des présidiaux au premier chef de l'édit, la pluralité d'une seule voix formera dorénavant le jugement, sans qu'il puisse y avoir de *partage* que dans le cas où il se trouvera un nombre égal de suffrages.

Le *partage* sur un procès empêche l'évocation, suivant un arrêt du conseil du 5 Septembre 1698.

Au parlement de Douay, en cas de *partage*, on confirmoit la sentence des premiers juges ; cela ne s'observe plus, si ce n'est en cas d'appel en pleine cour des conseillers commissaires aux audiences, dans ce même parlement une seule voix *départage*. Voyez l'insit. au dr. belgique de Ghevret. Voyez VOIX PRÉPONDERANTE. (A)

PARTAGE, f. m. (*Archit. hydraul.*) c'est le lieu le plus élevé d'où l'on puisse faire couler les eaux, & d'où on les distribue par le moyen de canaux, ruisseaux, &c. en différens endroits. Voyez ABREUVER & BASSIN DE PARTAGE.

On appelle *point de partage* le repaire où la jonction des eaux se fait.

*Partage d'héritage*. C'est la division d'un héritage que font par lots ou égales portions, les arpenteurs & architectes experts entre plusieurs cohéritiers. Lorsque, dans cet héritage, il y a des portions qui ne peuvent être divisées sans un notable préjudice, comme les bâtimens, on fait une estimation de leur excès de valeur, pour être ajouté au plus foible lot & être compensé en argent.

PARTAGER, v. act. (*Gram.*) qui désigne l'action de faire le *partage*. Voyez l'article PARTAGE.

PARTAGER LE VENT, (*Marine.*) c'est prendre le vent en plusieurs bordées, à-peu-près égales, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre.

*Partager le vent*, partager l'avantage du vent, c'est louver sur le même rhumb de vent que celui à qui on le veut gagner, ou qui le veut gagner sur vous, & ne point parvenir à le gagner, quoique sans le perdre aussi, c'est-à-dire sans tomber sous le vent, mais se maintenir toujours l'un & l'autre. (Z)

PARTAGER LES RÊNES, (*Maréchal.*) c'est prendre une rêne d'une main, & l'autre de l'autre, & conduire ainsi son cheval.

PARTANCE, f. f. (*Marine.*) c'est le tems qu'on part de quelque lieu ; c'est aussi le départ même ; nous avons toujours de belles *partances* ; coup de *partance* ou de *partement* ; signal de *partance*. C'est le coup de canon sans balle qu'on tire pour avertir qu'on est sur le point de mettre à la voile : notre amiral tira le coup de *partance*. Etre de *partance*, c'est être en état de partir. Bannière de *partance*, c'est le pavillon qu'on met à la poupe pour avertir l'équipage qui est à terre, qu'il ait à venir à bord pour appareiller : c'est une bannière bleue chez les Hollandois ; arborer la bannière de *partance*. (Z)

PARTEMENT, (*Navigation.*) c'est la direction du cours d'un vaisseau vers l'Orient ou l'Occident, par rapport au méridien d'où il est parti ; ou bien, c'est la différence de longitude entre le méridien sous lequel un vaisseau se trouve actuellement, & celui où la dernière observation a été faite. Excepté sous l'é-



quateur, cette différence s'estime suivant le nombre de milles contenu dans un degré du parallèle où est le vaisseau. Dans la navigation de Mercator, le *partement* est toujours représenté par la base d'un triangle rectangle, où la route est l'angle opposé à cette base & la distance l'hypoténuse. Dans la carte du même auteur, le rayon est à la distance comme le sinus de la route est au *partement*. Mais, excepté à de très-petites distances, cela est fort sujet à l'erreur; car si la distance & la différence de latitude sont représentées par l'hypoténuse d'un triangle plan rectangle, le *partement* ne fera point la base de ce triangle, ainsi que le veut M. Hodgen dans son système des Mathématiques. Saverien. (D. J.)

**PARTEMENT**, (Artificier.) on donne ce nom aux fusées volantes qui sont un peu moins grosses que les marquises, c'est-à-dire d'environ dix lignes de diamètre; celles qui n'en ont que huit s'appellent *petit partement*, suivant M. d'O: elles sont plus grosses suivant M. de S. Requi, les premières sont de quinze, & les autres de treize à quatorze.

**PARTENAY**, (Géog. mod.) *Pertinacium*, ou *Pertinaculum* en latin du moyen âge, petite ville de France dans le Poitou, chef-lieu d'un petit pays appelé *la Gâtine*, sur la Thoue, à 6 lieues au nord de S. Maixant, & à 6 au midi de Thouars. Long. 17. 15. latit. 46. 40. (D. J.)

**PARTERRE D'UNE SALLE DE SPECTACLE** ou **D'UN THÉÂTRE**, f. m. (Belles-Lettres.) c'est l'espace qui est compris entre le théâtre & l'amphithéâtre, les anciens l'appelloient *orchestre*. Mais il faut observer que chez les Grecs cet *orchestre* étoit la place des musiciens, & chez les Romains celle des sénateurs & des vestales. Parmi nous, c'est celle d'une partie des spectateurs. Le sol du *parterre* forme un plan incliné, qui s'élève insensiblement depuis l'orchestre où nous plaçons les musiciens, jusqu'à l'amphithéâtre. En France, les spectateurs se tiennent debout dans le *parterre*; & en Angleterre, il est rempli de sièges ou de banquettes. Voyez THÉÂTRE.

On appelle aussi *parterre* la collection des spectateurs qui ont leurs places dans le *parterre*; c'est lui qui décide du mérite des pièces: on dit les jugemens, les cabales, les applaudissemens, les sifflets du *parterre*. Ainsi M. Despréaux a dit dans une Epigramme:

Mon embarras est comment  
On pourra finir la guerre  
De Pradon & du *parterre*.

**PARTERRE**, f. m. (Jardinage.) est un terrain plat, uni & découvert, où l'on a tracé différens traits, planté ordinairement en buis, imitant la broderie, ou que l'on a partagé en plusieurs compartimens de gazon.

On distingue de cinq sortes de *parterres*, les *parterres* de broderie, les *parterres* de compartiment, les *parterres* à l'angloise, ceux de pièces coupées ou découpées, & les *parterres* d'eau.

Les *parterres* de broderie tirent leur nom de l'imitation de la broderie que forment les traits de buis dont ils sont plantés.

Les *parterres* de compartiment sont ainsi appelés à cause que le dessin se répète par symétrie de plusieurs côtés; ils sont mêlés de pièces de broderie & de gazon qui forment un compartiment.

Ceux à l'angloise plus simples ne sont remplis que de grands tapis de gazon d'une pièce, ou peu coupés, entourés ordinairement d'une plate-bande de fleurs. La mode qui en vient d'Angleterre, leur a fait donner ce nom.

Les *parterres* de pièces coupées ou découpées sont différens de tous les autres, en ce que les plate-bandes de fleurs qui les composent sont coupées par symétrie, sans aucun gazon ni broderie, & que le

sentier qui les entoure sert à se promener, sans rien gêner au milieu de ces *parterres*.

A l'égard des *parterres* d'eau, leurs compartimens sont formés par plusieurs bassins de différentes figures, ornés de jets & de bouillons d'eau, ce qui les rend très-agréables à la vue, mais ils sont peu de mode présentement.

Les *parterres* de broderie & de compartiment décotent les places les plus proches d'un bâtiment. Ceux à l'angloise les accompagnent, ou se pratiquent au milieu d'une salle dans un bosquet ou dans une orangerie; ces derniers se nomment *parterres d'orangerie*.

Les *parterres* de pièces coupées ou découpées servent encore à élever des fleurs, d'où ils prennent le nom de *parterres fleuristes*.

Les *parterres* sont composés de différens dessins, tels que des rinceaux, des fleurons, de becs de corbin, nœuds, naissances, feuilles de réfond, compartimens, volutes, chapelets, agraffes, graines, palmettes, culots, dents de loup, attaches, guillochis, enroulemens, rosettes, trefles, panaches, puits, massifs, coquilles, cartouches, plate-bandes & sentiers.

La broderie d'un *parterre* ne doit être ni trop pesante, ni trop légère, c'est le bon goût & l'expérience qui décideront de la juste proportion qu'on lui doit donner.

Le *parterre*, représenté dans la *Planche IV.* est d'un dessin & d'un goût nouveau, c'est un seul tableau rempli de beaucoup de gazon pour se conformer au goût dominant, la broderie en est très-légère, & se lie avec les pièces de gazon des enroulemens, des plate-bandes & de la grande pièce du bout, orné d'une figure qui est posée à l'entrée des allées du bois d'en haut; des plate-bandes larges avec des ormes & des vases sur leurs bords dans les échantures pratiquées le long de ces plate-bandes, ce qui les rend très-riches & très-nouvelles, accompagnent les ailes de ce *parterre*.

Quant à la manière de le tracer & de le planter, consultez les articles *TRACER* & *PLANTER*. (K)

**PARTERRE D'EAU**, (Archit. hydraul.) compartiment formé de plusieurs bassins de diverses figures, avec jets & bouillons d'eau, ou par un ou deux grands bassins. On voit à Chantilly des *parterres* d'eau de la première espèce, & au-devant du château de Versailles des *parterres* de la seconde.

**PARTERRES**, (Soieries.) espèce de satin ou de damas; on les nomme ainsi, parce qu'ils sont semés de fleurs qui, par leur diversité, représentent assez bien l'émail d'un *parterre*. Ils ont été inventés en France, & imités à Amsterdam, mais avec moins de goût & de finesse.

**PARTHANUM**, (Géogr. anc.) ville de la Vinde-licie, citée dans l'*itinéraire* d'Antonin. Simler dit que c'est à présent Partenkirch.

**PARTHÉNIE**, f. f. (Mythol.) ou la *vierge*, surnom qu'on donnoit à Minerve, parce qu'on prétendoit qu'elle avoit toujours conservé sa virginité. Les Athéniens lui consacrerent sous ce nom un temple qui étoit un des plus magnifiques édifices qu'il y eût à Athènes: il subsiste encore aujourd'hui pour la plus grande partie, au rapport de Spon qui dit l'avoir vu. On l'appelloit le *Parthénon*, c'est-à-dire le temple de la déesse vierge, ou bien l'*Hécatompédon*, ou le temple de cent piés, parce qu'il avoit cent piés en tout sens. La statue de la déesse étoit d'or & d'ivoire, dans l'attitude d'une personne debout & toute droite, tenant une pique dans sa main, à ses piés son bouclier, sur son estomac une tête de méduse, & auprès d'elle une victoire haute d'environ quatre coudées. Voyez *PARTHÉNON*.

Ce surnom de *Parthénie* est aussi donné quelque-

fois à Junon, quoique mere de plusieurs enfans, à cause de la fable qui disoit que cette déesse en se baignant tous les ans dans la fontaine de Canathos, recouvrait sa virginité. Cette fable a été fabriquée sur les mythes secrets qu'on célébroit en l'honneur de la déesse. (D. J.)

**PARTHÉNIE**, ENFANT, (*Littérat.*) ce mot a plusieurs significations, que l'on peut voir dans les dictionnaires grecs, mais il signifie dans Diodore de Sicile, *les enfans nés en l'absence des maris*. L'histoire grecque nous apprend que les Lacedémoniennes ne se croyoient pas déshonorées de donner des citoyens à la patrie en l'absence de leurs maris, quand ils y consentoient eux-mêmes. Justin, *liv. III.* dit que les soldats retenus au service par leur serment, envoyèrent à leurs femmes ceux de leurs camarades qui n'avoient pas juré comme eux. (D. J.)

**PARTHÉNIES**, f. f. pl. (*Poësies grecq.*) hymnes ou cantiques ainsi nommés, parce qu'ils étoient composés pour des chœurs ou des troupes de jeunes filles (*παρθέναι*) qui les chantoient dans certaines fêtes solennelles, & en particulier dans les daphnéphories qu'on célébroit tous les ans en Béotie à l'honneur d'Apollon Ifménien. Dans ces fêtes, des chœurs de jeunes filles marchaient en procession, portant des branches de laurier, & chantant des *parthénies* en équipage de supplantes; ces *parthénies* n'étoient pas l'ouvrage des mauvais poëtes, c'étoient les plus fameux lyriques, tels que Alcman, Pindare, Simonide, Bacchylide, qui les composoient à l'envi. Il est parlé de ces *parthénies* dans la comédie des oiseaux d'Aristophane, dans Plutarque sur la Musique, & ailleurs. (D. J.)

**PARTHENIASTRUM**, f. m. (*Botan. exot.*) genre de plante dont voici les caractères. Ses fleurs sont radicaës, faîtes en forme de disque, & composées de plusieurs fleurons; mais elles sont stériles. Les demi-fleurons, qui ont la forme d'un cœur, sont remplacés par des semences noires, lesquelles ne sont couvertes par aucun duvet. On peut ajouter que le calice est d'une seule piece, & découpé jusqu'au bas en cinq parties.

Miller compte deux especes de *partheniastrum*, la premiere appelée *partheniastrum arthemisia folio*, *flore albo*, acad. royale des Sciences, croit sans culture dans la Jamaïque & dans quelques autres contrées de l'Amérique. La seconde nommée *partheniastrum heleni folio*, Hort. elth. croit dans plusieurs endroits des Indes espagnoles, d'où ses semences ont été apportées en Europe. Elles sont toutes deux annuelles. (D. J.)

**PARTHENIUM**, f. m. (*Botan.*) nom donné par Linnæus à un genre de plante très-étendu, qui comprend non-seulement les *parthenia* de quelques botanistes, mais encore le *partheniastrum* de Dillenius, & l'*Phisterophorus* de Vaillant. Voici le caractère de ce genre de plantes: le calice commun est très-simple, composé de cinq pétales étendus, arrondis & égaux; la couronne de la fleur est composée & convexe; les demi-fleurons sont nombreux, & ceux qui sont hermaphrodites se trouvent placés dans le centre: les fleurs hermaphrodites sont monopétales, tubuleuses, droites, avec les bords divisés en cinq segmens: elles ont cinq filets capillaires de la longueur de la fleur, & qui servent d'étamines. Le pistil a un germe placé sous le calice, & à peine visible: le style est très-délié, plus court que les étamines, & sans stigma. Dans les fleurs femelles, le germe du pistil est contourné, & de forme applatie; le style est très-menu, & de la longueur de la fleur. Il n'y a point d'autres fruits que le calice, lequel reste sur la plante. La graine des fleurs hermaphrodites est stérile; ces fleurs sont rangées en forme de tête, de maniere que chaque fleur femelle a deux fleurs hermaphrodites

qui lui sont adossées. Voyez Linnæi *gen. plant. pag. 455.* Dillenn. *gen. 13.* Hort. *elth. 22.* Vaillant, *A. G. 1720. pag. 1719.* (D. J.)

**PARTHENIUM**, (*Géog. anc.*) 1°. nom donné au promontoire dans la partie occidentale de la Chersonèse taurique. Sur ce promontoire il y avoit, selon Pomponius Mela, *liv. II. c. j.* une ville nommée Cherronefus. 2°. *Parthenium* étoit un promontoire de Lydie, selon le scholiaste Nicander. 3°. C'étoit encore le nom d'une ville de l'Arcadie. 4°. D'une ville de Thrace. 5°. D'une ville de la Mysie. 6°. D'une ville de l'Euboée. 7°. *Parthenium mari* est la mer Méditerranée qui baigne l'Asie & l'Afrique dans l'endroit où se joignent ces deux parties du monde.

**PARTHENIUS**, (*Géog. anc.*) 1°. fleuve de l'Asie mineure, selon Ptolomée, *liv. II. c. j.* Arrien, *Péripl. I. p. 14.* le donne pour borne entre la Bithynie & la Paphlagonie. Les Grecs, selon M. Tournefort, *voyage du Levant, tom. II. lettre xvj.* ont conservé le nom de cette riviere, car ils la nomment *Partheni*; mais les Turcs l'appellent *Dolap*.

Cette riviere n'est point aujourd'hui bien grande, quoique ce fut une de celles que les dix mille appréhendoient de passer. Mais si Strabon revenoit au monde, il la trouveroit aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies qui lui avoient attiré le nom de *viège*. Denis de Byfance auroit mieux fait de faire passer les eaux de cette riviere au-travers de la campagne d'Amastro, que par le milieu de la ville où elle n'arrive point: aussi croit-il que le nom de *viège* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adoroit sur ses bords. Les citoyens d'Amastro l'avoient représentée sur une médaille de Marc-Aurele. Le fleuve a le visage d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des rochers d'où sortent ces eaux.

Plinæ n'a pas bien connu la position de ces côtes, car il a placé la riviere *Parthenius* bien loin au-delà d'Amastro, & même plus loin que Stephamus.

2°. *Parthenius*, fleuve de l'île de Samos.

3°. *Parthenius*, fleuve de Cilicie près de la ville d'Archiala.

4°. *Parthenius*, promontoire au voisinage d'Héraclee.

5°. *Parthenius*, port d'Italie, appelé le port des *Phocéens*, selon Plinæ, *liv. III. c. v.* Solin, *c. xx. p. 12.* dit que ces peuples l'avoient bâti.

6°. *Parthenius*, montagne du Péloponnèse. Strabon, *liv. VIII.* la met au nombre des montagnes les plus considérables du pays, & dit qu'elle s'étendoit depuis la Tégéatide jusqu'à l'Argie. Virgile, dans sa sixieme églogue, parle des *bois* qui étoient sur cette montagne:

*Non me nulla vetabunt*

*Frigora Parthenios canibus circumdare saltus.*

(D. J.)

**PARTHENOLOGIE**, f. f. c'est la partie de l'économie animale relative aux filles. Ce mot est composé du grec *παρθένος*, *filles*, & *λογία*, *traité*.

Schurig, médecin à Dresde, a donné un traité in-4°. intitulé, *Parthenologia & de mulieribus*, imprimé à Dresde, 1729.

**PARTHENON**, f. m. (*Antiq. grecq.*) ce mot signifie proprement l'appartement des filles, qui chez les Grecs étoit l'endroit de la maison le plus reculé; mais on donna le nom de *parthenon* au temple de Minerve qui étoit dans la citadelle d'Athènes. On le nommoit ainsi parce que Minerve étoit par excellence *παρθένος*, *viège*. Le *parthenon* avoit coûté dix mille talens attiques, c'est-à-dire, plus de quarante millions de notre monnoie, à raison de 187 livres sterling 10 shellins le talent. (D. J.)

PARTHENON;



PARTHÉNON, étoit aussi le neuvième des mois célestes de Methon, d'Euclemone & de Callipe, ainsi appellés des signes qu'étoit alors le soleil. Le *parthénon* étoit le mois de la vierge.

PARTHÉNOPE, f. é. (*Mythol.*) c'est le nom d'une des syrènes. Elle avoit pris son poste dans la baie de Naples, d'où vient que cette ville fut autrefois appellée *Parthenopi*. Strabon dit que la syrène *Parthenopi* fut enterrée à Dicéarchie, qui est la ville de Pouzzol d'aujourd'hui.

PARTHÉNOPE, (*Géogr. anc.*) île de la mer de Thyrrhène, selon Ptolomée, liv. III. c. j. C'est aujourd'hui Palmosa, selon Léandre. Selon d'autres, c'est Betente, Bentiles, ou Ventotienne. Cette différence vient de ce que la description que Ptolomée donne des îles du golfe de Naples, ne répond pas juste à la situation présente des lieux.

PARTHÉNOPOLIS, (*Géog. anc.*) i. ville de Macédoine. Le concile de Chalcédoine la met dans la première Macédoine.

2. Ville de Bithynie qui, selon Plaine, liv. V. ch. xxxij. ne subsistait plus de son tems.

3. Ville de la Mésie inférieure. Eutrope, liv. VI. ch. viij. la compte parmi celles que Lucullus subjuguait sur le Pont.

4. Ville de la Carie, dont il est parlé dans le concile de Chalcédoine. (*D. J.*)

PARTHIE, (*Géog. anc.*) *Parthia*, contrée d'Asie, bornée au nord par la grande Médie & par l'Hyrcanie; à l'orient par l'Arie; au midi par la Carmanie déserte, & à l'occident par la Paratacène, ou, selon Ptolomée, liv. VI. c. v. par la Médie. Cette contrée étoit appellée par les Grecs *Parthyaa* & *Parthyene*, & par les Latins *Parthyene*, & le plus souvent *Parthia*. Les peuples sont nommés *Parthiai* par les Grecs, & *Parthi* par les Latins.

Sous les rois de la Perse, & sous ceux de Syrie de la race de Macédoine, la *Parthie* ne fit pas grande figure dans le monde. Elle étoit ordinairement tributaire de quelque souverain du voisinage, & on la comprenoit sous l'Hyrcanie, selon Strabon, qui fait entendre qu'elle étoit pauvre, couverte de bois & de montagnes. Quinte-Curte, liv. VI. ch. ij. dit que du tems d'Alexandre, cette contrée étoit peu considérable; mais que du tems qu'il écrivoit, elle commandoit à tous les peuples qui habitoient au-delà de l'Euphrate & du Tigre jusqu'à la mer Rouge.

Les Macédoniens méprisoient ce pays à cause de sa stérilité qui ne lui fournissoit pas de quoi faire subsister leurs armées.

Artaxerxès fut le fondateur de l'empire des *Parthes*. Cet empire se rendit si puissant, qu'il eut l'avantage de tenir tête assez long-tems aux Romains. Il fut établi 250 ans avant Jésus-Christ, & dura environ 480 ans sous les Artaxerxès, nom qui fut aussi donné aux peuples qui leur étoient soumis. L'empire des *Parthes* finit vers l'an 127, sous le règne d'Artaban, qui fut tué par Artaxerxès roi de Perse.

Ptolomée partage la *Parthie* en différentes portions. Celle qui joignoit l'Hyrcanie s'appelloit *Comisène*; celle qui étoit au midi de la Comisène s'appelloit *Parthiène* ou *Parthie propre*; une autre portion se nommoit *Choroane*; une autre la *Parantacène*, & une autre la *Tabiène*; mais ces noms ne sont guère connus. Il suffit de dire que les *Parthes*, peuples foris de la Scythie, habiterent une grande région d'Asie, qui comprenoit la *Parthie propre*, l'Hyrcanie & la Margiane, où sont à présent le Corasan occidental, le Masanderan ou Tabristan, le Ghilan & une grande partie de l'Irac-Agemi. (*D. J.*)

PARTHICAIRE, f.m. (*Gramm. & Comm. anc.*) marchand de peaux ou fourrures parthiques.

PARTHIQUE, adj. (*Gramm.*) de Parthes. Les Romains donnerent ce surnom aux vainqueurs des

Tome XII,

Parthes. Les fourrures *parthiques* étoient fort estimées à Rome. Les jeux *parthiques* furent institués par Adrien en mémoire de la victoire de Trajan sur les Parthes.

PARTI, f. m. (*Gramm.*) il se dit de la chose à laquelle on se détermine. Quel *parti* avez-vous pris ? de rester ou d'aller ? Il a pris le *parti* le plus doux, celui de l'église. Vous avez pris un *parti* violent. Il est quelquefois synonyme à *avantage*. Pen laurai tirer bon *parti*. Voyez ses autres acceptions aux articles suivans.

PARTI, (*Hist. mod.*) est une faction, intérêt ou puissance que l'on considère comme opposée à une autre. Voyez FACTION.

Les François & les Espagnols ont été long-tems de *partis* opposés.

L'Angleterre depuis plus d'un siècle est divisée en deux *partis*. Voyez VIG & TORY.

L'Italie a été déchirée pendant plusieurs siècles par les *partis* des Guelphes & des Gibelins. Voyez GUELPHES & GIBELINS.

PARTI, dans l'Art militaire, est un corps de troupes, soit de cavalerie, d'infanterie, ou de tous les deux, commandé pour quelque expédition.

Un *parti* de cavalerie a enlevé un grand nombre de bestiaux. Suivant les lois militaires de France, ceux qui vont en *parti* doivent avoir un ordre par écrit de l'officier qui commande, & être au moins au nombre de vingt, s'ils sont fantassins, ou de quinze, si c'est de la cavalerie; autrement on les regarde comme des voleurs. *Chambers*.

Il est nécessaire que le général envoie des *partis* dans tous les environs de son camp, & dans les chemins par où l'ennemi peut venir, afin d'être instruit de toutes ses démarches. On appelle *partisans*, les officiers qui commandent les *partis*. Il faut qu'ils aient une grande connoissance du pays pour se soustraire aux recherches de l'ennemi, & regagner le camp en sûreté.

Le général envoie aussi des *partis* dans le pays ennemi pour en tirer des contributions. Voyez CONTRIBUTION, GUERRE & PETITE GUERRE.

Tout officier qui va en *parti* doit être muni d'un ordre du général en bonne forme, sans quoi lui & sa troupe sont regardés comme voleurs, ou gens sans aveu, & punis comme tels. Il faut que le *parti* soit au moins de vingt-cinq hommes d'infanterie, ou de vingt cavaliers ou dragons; sans ce nombre, s'ils sont pris, l'ordonnance du 30 Novembre 1710 veut qu'ils soient réputés voleurs, & punis de la même manière.

Les *partisans* ne doivent tirer aucun rafraichissement des lieux où ils passent, qu'en payant de gré à gré. Ils ne doivent disposer des effets pris sur l'ennemi qu'après qu'il en a été dressé un procès-verbal par le prévôt de l'armée. Ceux qui en disposent auparavant, sont réputés voleurs, & les particuliers qui les achètent, recéleurs. Même ordonnance que ci-dessus. (Q)

PARTI, en sermes de Financie, traité que l'on fait avec le roi, recouvrement de deniers dont on traite à forfait. Le *parti* du tabac, le *parti* de la paulette. Ce terme ne se dit guère en ce sens que des fermes du roi. *Diâ. de Comm.*

PARTI-BLEU, (*Art milit.*) c'est ordinairement une petite troupe de huit ou dix soldats de différens régimens, qui courent dans le pays ami comme dans celui de l'ennemi pour piller le paysan. Ces gens sont communément sans chef; & sous prétexte que la maraude aura été permise à certains égards, ils commettent les derniers brigandages. Aussi des soldats attrapés ainsi en *parti*, sont pendus sans remission. (Q)

PARTI, en Blason, est un terme dont on se sert pour exprimer qu'un champ ou écusson est divisé &

partagé en plusieurs parties. *Voyez* CHAMP, ECUSON.

En France, ceux qui savent le Blason, dont nous empruntons ce mot, n'ont qu'une sorte de *parti*, le même que notre *parti* en pal, qu'ils nomment simplement *parti*; mais chez nous ce mot s'applique à toute sorte de partitions, & on ne s'en sert jamais sans y ajouter quelques mots pour caractériser la partition particulière que l'on entend.

Ainsi nous avons *parti* en croix, en chef, en pal, en fasce, en bande droite, en bande gauche, en chevron, &c. *Voyez* ECARTELÉ.

L'inclination de nos ancêtres, comme l'observe de la Colombière, étant fort portée aux faits d'armes & de chevalerie, ils étoient dans l'usage de conserver leurs armes coupées & fracassées, comme des marques honorables de leurs exploits courageux; & ceux qui se sont trouvés aux actions les plus chaudes, étoient distingués par le plus de coupures & de brisures qui paroissent sur leurs écus. Pour en perpétuer la mémoire, dit le même auteur, ils les faisoient peindre sur leurs boucliers, & par ce moyen les faisoient passer à la postérité. Et quand le Blason devint un art, & que les officiers requèrent ordre de choisir leurs armoiries, ils donnerent à ces coups des noms convenables à leur nature, & en prescrivirent quatre, dont tous les autres sont tirés: *favoit parti* (en anglais); *parti* en pal, coupé (en anglais); *parti* en face, tranché (en anglais); *parti* en bande droite, & taillé (en anglais); *parti* en bande gauche. *Voyez* COUPÉ, TRANCHÉ, &c.

*Parti* en pal, c'est quand l'écusson est divisé perpendiculairement en deux par une coupure dans le milieu depuis le sommet jusqu'en bas. *Voyez* PAL, &c.

*Parti* en fasce, c'est quand l'écusson est coupé à-travers le milieu de côté en côté. *Voyez* FASCE.

*Parti* en bande droite, c'est quand la coupure descend depuis l'angle supérieur de l'écusson du côté droit jusqu'à l'angle inférieur qui lui est opposé. *Voyez* BANDE.

*Parti* en bande gauche, c'est quand la coupure descend de l'angle gauche supérieur à-travers l'écusson jusqu'à l'angle inférieur qui lui est opposé.

De ces quatre portions ont été composées quantité d'autres de formes différentes & extraordinaires.

Spelman observe dans son *Aspilogie*, que les divisions dont on se sert à présent dans les écussons, étoient inconnues sous le règne de l'empereur Théodose; qu'elles ont été introduites dans le tems de Charlemagne, ou après, qu'elles étoient peu en usage chez les Anglois sous le règne d'Henri II. roi d'Angleterre, mais beaucoup sous celui d'Edouard III.

La section droite de haut en bas, observe le même auteur, est appelée en latin *palaris*, à cause de sa ressemblance avec un poteau ou palus; & il y a souvent deux armoiries entières sur les côtés, celle des maris à droite, & celle des femmes à gauche. La section directe en-travers étant à la place d'une ceinture, est appelée *baltica*; &c.

Quand l'écusson est *parti* & coupé, on le nomme *écartelé*. *Voyez* QUARTIER & ECARTELÉ.

On appelle *parti l'un de l'autre*, lorsque l'écusson entier est chargé de quelque pièce honorable coupée par la même ligne qui coupe l'écusson. Il y a une règle qui demande qu'un côté soit de métal, & l'autre de couleur: ainsi, il porte de sable *parti* d'argent, un aigle éployé *parti* de l'un sur l'autre. Bailleul, d'hermine *parti* de gueules.

*Parti*, (Jeu.) On dit en lanqueniet *savoir le parti*, donner *le parti*, lorsqu'il n'y a pas d'égalité dans les cartes, que celle du joueur est double: alors il est obligé de jouer trois contre deux, parce qu'il lui reste en main trois cartes en gain, & qu'il ne lui en reste que deux en perte. On joue quelquefois le *parti*

forcé, c'est-à-dire qu'on est obligé de prendre & de donner le *parti*.

PARTIAIRE, f. m. (Jurisprudence.) se dit de ce qui fait partie de quelque chose, ou de quelqu'un qui a une part dans quelque chose: par exemple dixième *partiaire* ou *percier*, celle qui consiste dans la dixième, onzième ou douzième gerbe. *Voyez* DIXIÈME.

Fermier *partiaire* est celui qui rend au propriétaire une partie des fruits en nature, pour tenir lieu des fermages. *Voyez* MÉTAYER. (A)

PARTIAL, adj. PARTIALITÉ, f. f. (Gramm.) il se dit d'un juge lorsqu'il panche à juger plus favorablement pour un côté que pour le côté opposé, par des raisons qui ne sont pas prises de l'équité rigoureuse. On dit aussi en général, vous avez apporté de la *partialité* à l'examen de cette question: vous vous êtes montré *partial* dans cette décision.

PARTIBUS IN, (Hist. ecclésiast.) c'est un terme latin que l'usage a rendu françois. On appelle un évêque *in partibus*, celui auquel on a donné un titre d'évêché dans un pays occupé par les infidèles. On sous-entend toujours *infidelium*, & même on l'y ajoute quelquefois. Cet usage de donner des évêchés *in partibus*, commença lorsque les Sarrasins chassèrent les Chrétiens de Jérusalem & de l'Orient; l'espérance de reconquérir ce pays-là, fit qu'on continua de nommer des évêques dans les lieux où il y en avoit eu, & cela a servi depuis aux coadjutoreries; car on ne peut être coadjuteur sans être évêque, puisqu'un coadjuteur ordonne, confirme & fait toutes les autres fonctions épiscopales. Ainsi quand le roi nomme un coadjuteur, il le fait en même tems évêque *in partibus*. (D. J.)

PARTICIPANT, adj. qui partage avec d'autres quelques bénéfices ou émolumens.

En Italie on distingue les officiers *participans* comme protonotaires, &c. qui ont quelque fonction réelle, d'avec les officiers honoraires qui n'ont qu'un titre sans aucune fonction ni emploi. *Voyez* PROTONOTAIRE.

PARTICIPATION, f. f. (Gramm.) On dit, vous avez terminé cette affaire sans la *participation* de vos supérieurs: alors il est synonyme à *consentement*, à *communication*, à *conseil*, *consultation*, &c.

PARTICIPATION, lettres de participation, (Hist. ecclésiast.) lettres que donne un ordre religieux à un séculier, pour participer aux prières & bonnes œuvres de l'ordre.

PARTICIPATION, (Commerce.) On appelle dans le commerce *société en participation* une des quatre sociétés anonymes que font les marchands. *Voyez* SOCIÉTÉ.

PARTICIPE, f. m. (Gramm.) le *participe* est un mode du verbe qui présente à l'esprit un être indéterminé, désigné seulement par une idée précise de l'existence sous un attribut, laquelle idée est alors envisagée comme l'idée d'un accident particulier communicable à plusieurs natures. C'est pour cela qu'en grec, en latin, en allemand, &c. le *participe* reçoit des déterminations relatives aux genres, aux nombres & aux cas, au moyen desquelles il se met en concordance avec le sujet auquel on l'applique; mais il ne reçoit nulle part aucune terminaison personnelle, parce qu'il ne constitue dans aucune langue la proposition principale: il n'exprime qu'un jugement accessoire qui tombe sur un acte particulier qui est partie de la principale. *Quos ab urbe discedens Pompeius erat adhortatus*. Cæf. l. i. civil. *Discedens* est ici la même chose que *tum cum discedebat* ou *discessit*; ce qui marque bien une proposition incidente: la construction analytique de cette phrase ainsi résolue, est, *Pompeius erat adhortatus eos* (au lieu de *quos*) *tum cum discessit ab urbe*; la proposition incidente *discessit ab urbe* est liée par la conjonction *cum* à l'adverbe antécédent *tum* (alors,



lors) ; & le tout, *sic cum discessit ab urbe* (lorsqu'il partit de la ville) , est la totalité du complément circonstanciel du tems du verbe *abhorrens*. Il en fera ainsi de tout autre participe, qui pourra toujours se décomposer par un mode personnel & un mot conjonctif, pour constituer une proposition incidente.

Le participe est donc à cet égard comme les adjectifs : comme eux, il s'accorde en genre, en nombre, & en cas avec le nom auquel il est appliqué ; & les adjectifs expriment comme lui des additions accessoires qui peuvent s'expliquer par des propositions incidentes : *des hommes savans*, c'est-à-dire, *des hommes qui sont savans*. En un mot le participe est un véritable adjectif, puisqu'il sert, comme les adjectifs, à déterminer l'idée du sujet par l'idée accidentelle de l'événement qu'il exprime, & qu'il prend en conséquence les terminaisons relatives aux accidens des noms & des pronoms.

Mais cet adjectif est aussi verbe, puisqu'il en a la signification, qui consiste à exprimer l'existence d'un sujet sous un attribut ; & il reçoit les diverses inflexions temporelles qui en sont les suites nécessaires : le présent, *precans* ( priant ) ; le prétérit, *precatus* ( ayant prié ) ; le futur, *precaturus* ( devant prier ).

On peut donc dire avec vérité que le participe est un adjectif-verbe, ainsi que je l'ai insinué dans quelque autre article, où j'avois besoin d'insister sur ce qu'il a de commun avec les adjectifs, sans vouloir perdre de vue sa nature indéfectible de verbe ; & c'est précisément parce que sa nature tient de celle des deux parties d'oraison, qu'on lui a donné le nom de *participle*. Ce n'est point exclusivement un adjectif qui emprunte par accident quelque propriété du verbe, comme Sanctius semble le décider (*min. l. xv.*) ; ce n'est pas non plus un verbe qui emprunte accidentellement quelque propriété de l'adjectif ; c'est une sorte de mot dont l'essence comprend nécessairement les deux natures, & l'on doit dire que les *participes* sont ainsi nommés, quoi qu'en dise Sanctius, *quod partem (naturæ suæ) capiunt à verbo, partem à nomine*, ou plutôt *ab adjectivo*.

M. l'Abbé Girard (*tom. I. dist. II. pag. 70*) trouve à ce sujet de la bizarrerie dans les Grammairiens : « Comment, dit-il, après avoir décidé que les infinitifs, les gérondifs & les *participes* sont les uns substantifs & les autres adjectifs, ont-ils le placer au rang des verbes dans leurs méthodes, & en faire des modes de conjugaison ? Je viens de le dire ; le *participle* est verbe, parce qu'il exprime essentiellement l'existence d'un sujet sous un attribut, ce qui fait qu'il se conjugue par tems : il est adjectif, parce que c'est sous le point de vue qui caractérise la nature des adjectifs, qu'il présente la signification fondamentale qui le fait verbe ; & c'est ce point de vue propre qui en fait dans le verbe un mode distingué des autres, comme l'infinitif en est un autre, caractérisé par la nature commune des noms. Voyez INFINITIF.

Priscien donne, à mon sens, une plaisante raison de ce que l'on regarde le *participle* comme une espèce de mot différente du verbe : c'est, dit-il, *quod & casus habet quibus caret verbum, & genera ad similitudinem nominum, nec modis habet quos continet verbum* (*lib. II. de oratione*) : sur quoi je ferai quatre observations.

1°. Que dans la langue hébraïque il y a presque à chaque personne des variations relatives aux genres, même dans le mode indicatif, & que ces genres n'empêchent pas les verbes hébreux d'être des verbes.

2°. Que séparer le *participle* du verbe, parce qu'il a des cas & des genres comme les adjectifs ; c'est comme si l'on en séparait l'infinitif, parce qu'il n'a ni nombres, ni personnes, comme le verbe en a dans les autres modes ; ou comme si l'on en séparait l'impératif, parce qu'il n'a pas autant de tems que

Tome XII.

l'indicatif, ou qu'il n'a pas autant de personnes que les autres modes : en un mot, c'est séparer le *participle* du verbe, par la raison qu'il a un caractère propre qui l'empêche d'être confondu avec les autres modes. Que penser d'une pareille logique ?

3°. Qu'il est ridicule de ne vouloir pas regarder le *participle* comme appartenant au verbe, parce qu'il ne se divise point en mode comme le verbe. Ne peut-on pas dire aussi de l'indicatif, que *nec modos habet quos continet verbum* ? N'est-ce pas la même chose de l'impératif, du suppositif, du subjonctif, de l'optatif, de l'infinitif pris à part ? C'est donc encore dans Priscien un nouveau principe de logique, que la partie n'est pas de la nature de tout, parce qu'elle ne le subdivise pas dans les mêmes parties que le tout.

4°. On doit regarder comme appartenant au verbe tout ce qui en conserve l'essence, qui est d'exprimer l'existence d'un sujet sous un attribut (voyez VERBE) ; & toute autre idée accessoire qui ne détruit point celle-là, n'empêche pas plus le verbe d'exister, que ne font les variations des personnes & des nombres. Or le *participle* conserve en effet la propriété d'exprimer l'existence d'un sujet sous un attribut, puisqu'il admet les différences de tems qui en sont une suite immédiate & nécessaire (voyez TEMS). Priscien, par conséquent avoit tort de séparer le *participle* du verbe, par la raison des idées accessoires qui sont ajoutées à celle qui est essentielle au verbe.

J'ajoute qu'aucune autre raison n'a dû faire regarder le *participle* comme une partie d'oraison différente du verbe : outre qu'il en a la nature fondamentale, il en conserve dans toutes les langues les propriétés usuelles. Nous disons en françois, *lisant une lettre, ayant lu une lettre*, comme je lis ou j'ai lu une lettre ; arrivant ou étant arrivé des champs à la ville, comme j'arrive ou j'étois arrivé des champs à la ville. En grec & en latin, le complément objectif du *participle* du verbe actif se met à l'accusatif, comme quand le verbe est dans tout autre mode : *ἀγαπᾷς κύριον τὸν Θεόν σου*, diliges Dominum Deum tuum (vous aimez le Seigneur votre Dieu) ; de même, *ἀγαπῶν κύριον τὸν Θεόν σου*, diligens Dominum Deum tuum (aimant le Seigneur votre Dieu). Perizonius (*sanct. min. l. xv. not. 1.*) prétend qu'il en est de l'accusatif mis après le *participle* latin, comme de celui que l'on trouve après certains noms verbaux, comme dans *quid tibi hanc rem curatio est*, ou après certains adjectifs, comme *omnia similes, cætera indoctus* ; & que cet accusatif y est également complément d'une préposition sous-entendue : ainsi de même que *hanc rem curatio* veut dire *propter hanc rem curatio*, que *omnia similes*, c'est *secundum omnia similes*, & que *cætera indoctus* signifie *circa cætera indoctus*, ou selon l'interprétation de Perizonius même, *in negotio quod attinet ad cætera indoctus* ; de même aussi *amans uxorem* signifie *amans erga uxorem* ou *in negotio quod attinet ad uxorem*. La principale raison qu'il en apporte, c'est que l'accusatif n'est jamais régi immédiatement par aucun adjectif, & que les *participes* enfin sont de véritables adjectifs, puisqu'ils en reçoivent tous les accidens, qu'ils se construisent comme les adjectifs, & que l'on dit également *amans uxoris* & *amans uxorem*, *patiens inedia* & *patiens inedium*.

Il est vrai que l'accusatif n'est jamais régi immédiatement par un adjectif qui n'est qu'adjectif, & qu'il ne peut être donné à cette sorte de mot aucun complément déterminatif, qu'au moyen d'une préposition exprimée ou sous-entendue. Mais le *participle* n'est pas un adjectif pur ; il est aussi verbe, puisqu'il se conjugue par tems & qu'il exprime l'existence d'un sujet sous un attribut. Pour quelle raison la syntaxe le considérerait-elle comme un adjectif plutôt que comme verbe ? Je fais bien que si elle le faisoit en effet, il faudroit bien en convenir & admettre ce principe,

M ij

quand même on n'en pourroit pas assigner la raison : mais on ne peut statuer le fait que par l'usage ; & l'usage universel , qui s'explique à merveille par l'analogie commune des autres modes du verbe , est de mettre l'accusatif sans préposition après les participes actifs. On ne trouve aucun exemple où le complément objectif du participe soit amené par une préposition ; & si l'on en rencontre quelqu'un où ce complément paroisse être au génitif , comme dans *patiens inedia* , *uxoris amans* , c'est alors le cas de conclure que ce génitif n'est pas le complément immédiat du participe , mais celui de quelque autre nom sous-entendu qui sera lui-même complément du participe.

*Ufus vulgaris* , dit Perizonius lui-même ( *ibid.* ) *quodammodo distinctis* , participiū *praesentis* significatio- nem ratione constructionis , seu , prout genitivo vel accusativo jungitur. Nam *patiens inediae* quum dicunt veteres , videtur significare eum qui aquo animo sapiens patitur vel facile potest pati : at *patiens inedium* , qui uno actu aut tempore volens nolens patitur. Il dit ailleurs ( *Min. III. x. 2.* ) : *Amans virtutem adhibetur ad notandum . . . praesens illud temporis momentum quo quis virtutem amat* ; at *amans virtutis usurpat ad perpetuum virtutis amorem in homine aliquo significandum*.

Cette différence de signification attachée à celle de la syntaxe usuelle , prouve directement que l'accusatif est le cas propre qui convient au complément objectif du participe , puisque c'est celui que l'on emploie , quand on le sert de ce mode dans le sens même du verbe auquel il appartient ; au lieu que quand on veut y ajouter l'idée accessoire de facilité ou d'ha-

## Présent.

Indéf.	<i>Precor</i> , ou <i>sum precans</i> .
Antér.	<i>Precabar</i> , <i>eram precans</i> .
Postér.	<i>Precabor</i> , <i>ero precans</i> .

Les verbes les plus riches en tems simples , comme les verbes actifs relatifs , n'ont encore que des futurs composés de la même manière ; *amaturus sum* , *amaturus eram* , *amaturus ero* : & ces futurs composés exprimant des points de vue nécessaires à la plénitude du système des tems exigé par l'essence du verbe , il est nécessaire aussi de reconnoître que le participe qui entre dans ces circonlocutions est de même nature que le verbe dont il dérive ; autrement les vûes du système ne seroient pas effectivement remplies.

Sanctius , & après lui Scoppius , prétendent que tout participe est indistinctement de tous les tems ; & M. Lancelot a presque approuvé cette doctrine dans sa *méthode latine*. La raison générale qu'ils allèguent tous en faveur de cette opinion , c'est que chaque participe se joint à chaque tems du verbe auxiliaire , ou même de tout autre verbe , au présent , au prétérit , & au futur. Je n'entrerais pas ici dans le détail immense des exemples qu'on allègue pour la justification de ce système : cependant comme on pourroit l'appliquer aux participes de toutes les langues , j'en ferai voir le foible , en rappelant un principe qui est essentiel , & dont ces Grammairiens n'avoient pas une notion bien exacte.

Il faut considérer deux choses dans la signification générale des tems ; 1°. un rapport d'existence à une époque , 2°. l'époque même qui est le terme de comparaison. L'existence peut avoir à l'époque trois sortes de rapports ; rapport de simultanéité , qui caractérise les présens ; rapport d'antériorité , qui caractérise les prétérits ; & rapport de postériorité , qui caractérise les futurs : ainsi une partie quelconque d'un verbe est un présent quand il exprime la simultanéité de l'existence à l'égard d'une époque ; c'est un prétérit , s'il en exprime l'antériorité , & c'est un futur , s'il en exprime la postériorité.

On distingue plusieurs especes ou de présens , ou de prétérits , ou de futurs , selon la manière dont l'époque de comparaison y est envisagée. Si l'existence

bitude , on ne montre que le génitif de l'objet principal , & l'on sous-entend le nom qui est l'objet immédiat , parce qu'en vertu de l'usage il est suffisamment indiqué par le génitif : ainsi l'on devine aisément que *patiens inedia* signifie *facile patiens omnia incommoda inedia* , & que *amans virtutis* veut dire de *more amans omnia negotia virtutis*. Alors *patiens* & *amans* sont des présens pris dans le sens indéfini , & actuellement rapportés à toutes les époques possibles : au lieu que dans *patiens inedium* & *amans virtutem* , ce sont des présens employés dans un sens défini , & rapportés ou à une époque actuelle , ou à une époque antérieure , ou à une époque postérieure , selon les circonstances de la phrase. Voyez TEMS & PRÉSENT.

Eh ! il faut bien convenir que le participe conserve la nature du verbe , puisque tout verbe adjectif peut se décomposer , & se décompose en effet par le verbe substantif : auquel on joint comme attribut le participe du verbe décomposé. Que dis-je ? le système complet des tems auroit exigé dans les verbes latins neuf tems simples , savoir trois présens , trois prétérits , & trois futurs ; & il y a quantité de verbes qui n'ont de simples que les présens : tels sont les verbes déponents , dont les prétérits & les futurs simples sont remplacés par le prétérit & le futur du participe avec les présens simples du verbe auxiliaire ; & comme on peut également remplacer les présens par celui du participe avec les présens simples du même verbe auxiliaire : voici sous un seul coup-d'œil l'analyse complète des neuf tems de l'indicatif , par exemple , du verbe *precor*.

## Prétérit.

## Futur.

<i>Precatus sum</i> .	<i>Precaturus sum</i> .
<i>Precatus eram</i> .	<i>Precaturus eram</i> .
<i>Precatus ero</i> .	<i>Precaturus ero</i> .

se rapporte à une époque quelconque & indéterminée , le tems où elle est ainsi envisagée est ou un présent , ou un prétérit , ou un futur indéfini. Si l'époque est déterminée , le tems est défini : or l'époque envisagée dans un tems ne peut être déterminée que par la relation au moment même où l'on parle ; & cette relation peut aussi être ou de simultanéité , ou d'antériorité , ou de postériorité , selon que l'époque concourt avec l'acte de la parole , ou qu'elle le précède , ou qu'elle le suit : ce qui divise chacune des trois especes générales de tems indéfinis en actuel , antérieur & postérieur. Voyez TEMS.

Cela posé , l'origine de l'erreur de Sanctius vient de ce que les tems du participe sont indéfinis , qu'ils sont abstraction de toute époque , & qu'on peut , en conséquence , les rapporter tantôt à une époque , & tantôt à une autre , quoique chacun de ces tems exprime constamment la même relation d'existence à l'époque. Ce sont ces variations de l'époque qui ont fait croire qu'en effet le même tems du participe avoit successivement le sens du présent , celui du prétérit , & celui du futur.

Ainsi l'on dit , par exemple , *sum metuens* ( je suis craignant , ou je crains ) , *metuens eram* ( j'étois craignant , ou je craignois ) , *metuens ero* ( je serai craignant , ou je craindrai ) ; & ces expressions marquent toutes ma crainte comme présente à l'égard des diverses époques désignées par le verbe substantif , époque actuelle désignée par *sum* , époque antérieure désignée par *eram* , époque postérieure désignée par *ero*.

Il en est de même de tous les autres tems du participe : *egressurus sum* ( je suis devant sortir ) , c'est-à-dire , actuellement ma sortie est future ; *egressurus eram* ( j'étois devant sortir ) , c'est-à-dire par exemple , quand vous êtes arrivé ma sortie étoit future ; *egressurus ero* ( je serai devant sortir ) , c'est-à-dire par exemple , je prendrai mes mesures quand ma sortie sera future : où l'on voit que ma sortie est toujours envisagée comme future , & à l'égard de l'époque ac-



tuelle marquée par *sum*, & à l'égard de l'époque antérieure marquée par *eram*, & à l'égard de l'époque postérieure marquée par *ero*.

Ce ne sont donc point les relations de l'époque à l'acte de la parole, qui déterminent les présens, les prétérits & les futurs; ce sont les relations de l'existence du sujet à l'époque même. Or tous les tems du *participe* étant indéclinés, expriment une relation déterminée de l'existence du sujet à une époque indéterminée, qui est ensuite caractérisée par le verbe qui accompagne le *participe*. Voilà la grande règle pour expliquer tous les exemples d'où Sanctius prétend inférer que les *participes* ne sont d'aucun tems.

Il faut y ajouter encore une observation importante. C'est que plusieurs mots, *participes* dans l'origine, sont devenus des purs adjectifs, parce que l'usage a supprimé de leur signification l'idée de l'existence qui caractérise les verbes, & conséquemment toute idée de tems; tels sont en latin, *sapiens*, *cavatus*, *doctus*, &c. en françois, *plaisant*, *déplaisant*, *intriguant*, *intéressé*, *poli*, &c. Or il peut arriver encore qu'il se trouve des exemples où de vrais *participes* soient employés comme purs adjectifs, avec abstraction de l'idée d'existence, & par conséquent, de l'idée du tems: mais loin d'en conclure que ces *participes*, qui au fond ne le sont plus quoiqu'ils en conservent la forme, sont de tous les tems; il faut dire au contraire qu'ils ne sont d'aucun tems, parce que les tems supposent l'idée de l'existence, dont ces mots sont dépouillés par l'abstraction. *Vir patiens inedia*, *vir amans virtutis*, c'est comme *vir fortis*, *vir amicus virtutis*.

Il n'y a en grec ni en latin aucune difficulté de syntaxe par rapport au *participe*, parce que ce mode est déclinaison dans tous les tems par genres, par nombres & par cas, & qu'en vertu du principe d'identité il s'accorde en tous ces accidens avec son sujet immédiat. Notre syntaxe à cet égard n'est pas aussi simple que celle de ces deux langues, parce qu'il me semble qu'on n'y a pas démolé avec autant de précision la véritable nature de chaque mot. Je vais tâcher de mettre cette matière dans son vrai jour: & sans recourir à l'autorité de Vaugelas, de Ménage, du pere Bouhours, ni de M. l'abbé Régnier, parce que l'usage a déjà changé depuis eux; je prendrai pour guides MM. d'Olivet & Duclos, témoins éclairés d'un usage plus récent & plus sûr, & sur-tout de celui de l'académie françoise où ils tiennent un rang si distingué: ils me permettront de consulter en même tems la Philosophie qu'ils ont eux-mêmes consultée, & d'employer les termes que les vûes de mon système grammatical m'ont fait adopter. Voyez les opuscules sur la langue françoise, & les remarques de M. Duclos sur la Grammaire générale.

On a coutume de distinguer dans nos verbes deux sortes de *participes* simples; l'un actif & toujours terminé en *ant*, comme *aimant*, *souffrant*, *unissant*, *prenant*, *disant*, *faisant*, *voyant*, &c. l'autre passif, & terminé de toute autre manière, comme *aimé*, *souffert*, *uni*, *pris*, *dit*, *fait*, *vu*, &c.

Art. I. « Le *participe* (actif), dit le pere Buffier » (*Gramm. franç.* n°. 342.), reçoit quelquefois » avant soi la particule *en*; comme *en parlant*, *en lisant*, &c. c'est ce que quelques-uns appellent *gérondif*. N'importe quel nom on lui donne, pourvu qu'on sache que cette particule en devant un *participe* actif signifie *lorsque*, *tandis que* ».

Il me semble que c'est traiter un peu cavalierement une distinction qui intéresse pourtant la Philosophie plus qu'il ne paroît d'abord. Les *gérondifs*, en latin, sont des cas de l'infinitif (voyez *GÉRONDIF*); & l'infinitif, dans cette langue & dans toutes les autres, est un véritable nom, ou pour parler le langage ordinaire, un vrai nom substantif (voyez *INFINITIF*). Le

*participe* au contraire est un mode tout différent de l'infinitif; il est adjectif. Le premier est un nom-verbe; le second est un adjectif-verbe. Le premier ne peut être appliqué grammaticalement à aucun sujet, parce qu'un nom n'a point de sujet; & c'est pour cela qu'il ne reçoit dans nul idiome aucune des terminaisons par lesquelles il pourroit s'accorder avec un sujet: le second est applicable à un sujet, parce que c'est une propriété essentielle à tout adjectif; & c'est pour cela que dans la plupart des langues il reçoit les mêmes terminaisons que les adjectifs, pour se prêter, comme eux, aux lois usuelles de la concordance. Or il n'est assurément rien moins qu'indifférent pour l'exactitude de l'analyse, de savoir si un mot est un nom ou un adjectif, & par conséquent si c'est un gérondif ou un *participe*.

Que le verbe terminé en *ant* puisse ou ne puisse pas être précédé de la préposition *en*, M. l'abbé Girard le traite également de gérondif; & c'est un mode, dit-il (*vrais princ. dist. VIII. tom. ij. pag. 5.*), « fait pour lier (l'événement) à une autre événement comme circonstance & dépendance ». Mais que l'on dise, *cela étant vous sortirez*, ou *cela posé vous sortirez*; il me semble que *étant* & *posé* expriment également une circonstance & une dépendance de *vous sortirez*: cependant M. l'abbé Girard regarde *étant* comme un gérondif, & *posé* comme un *participe*. Son analyse manque ici de l'exactitude qu'il a tant annoncée.

D'autres grammairiens, plus exacts en ce point que le pere Buffier & l'abbé Girard, ont bien senti que nous avions gérondif & *participe* en ant; mais, en assignant des moyens mécaniques pour les reconnaître, ou ils s'y sont mépris, ou ils nous en ont laissé ignorer les caractères distinctifs.

« Nos deux *participes* AIMANT & AIMÉ, dit la » *Grammaire générale* (part. II. ch. xxij.), en tant » qu'ils ont le même régime que le verbe, sont plu- » tôt des gérondifs que des *participes* ». Il est évident que ce principe est erroné. Nous ne devons employer dans notre Grammaire françoise le mot de *gérondif*, qu'autant qu'il exprimera la même idée que dans la Grammaire latine d'où nous l'empruntons; & ce doit être la même chose du mot *participe*: or en latin, le *participe* & le gérondif avoient également le même régime que le verbe; & l'on disoit *legendi*, *legendo* ou *legendum libros*, *legens* ou *lecturus libros*, comme *legere* ou *lego libros*. D'ailleurs, il y a assurément une grande différence de sens entre ces deux phrases, *je l'ai vu parlant à son fils*, & *je l'ai vu en parlant à son fils*; c'est que *parlant*, dans la première, est un *participe*, & qu'il est gérondif dans la seconde, comme on en convient assez aujourd'hui, & comme je le ferai voir tout-à-l'heure: cependant c'est de part & d'autre le même matériel, & c'est de part & d'autre *parlant à son fils*, comme on droit *parler à son fils* ou il *parloit à son fils*.

M. Duclos a connu toutes ces méprises, & en a nettement assigné l'origine; c'est la ressemblance de la forme & de la terminaison du gérondif avec celle du *participe*. « Cependant, dit-il (*rem. sur le ch. xxj. de la II. part. de la Gramm. gén.*) quelque semblables qu'ils soient quant à la forme, ils sont de différente nature, puisqu'ils ont un sens différent. » Pour distinguer le gérondif du *participe*, ajoutez-il un peu plus bas, il faut observer que le gérondif marque toujours une action passagère, la manière, le moyen, le tems d'une action subordonnée à une autre. Exemple: *en riant*, on dit la vérité. *En riant*, est l'action passagère & le moyen de l'action principale de dire la vérité. *Je l'ai vu en passant*. *En passant*, est une circonstance de tems; c'est-à-dire, *lorsque je passois*. Le *participe* marque la cause de l'action, ou l'état de la chose. Exem-

» ple : les courtisans préférant leur avantage particulier  
 » au bien général, ne donnent que des conseils inté-  
 » ressés. Préférant, marque la cause de l'action, &  
 » l'état habituel de la chose dont on a parlé ».

J'oserais cependant remarquer 1°. que quand ces caractères conviendroient incontestablement aux deux espèces, & qu'ils seroient incommunicables, ce ne seroit pas ceux que devoit envier la Grammaire, parce que ce sont des vûes totalement métaphysiques, & qui ne tiennent en rien au système de la Grammaire générale : 2°. qu'il me semble que le gérondif peut quelquefois exprimer la cause de l'action & l'état de la chose ; & qu'au contraire on peut énoncer par le participe une action passagère & le tems d'une action subordonnée. Par exemple, *en remplissant toujours vos devoirs & en servant constamment les yeux sur les désagréments accidentels de votre place, vous captivez enfin la bienveillance de vos supérieurs* : les deux gérondifs *en remplissant* & *en servant* expriment l'état habituel où l'on exige ici que soit le subalterne, & ils énoncent en même tems la cause qui lui procurera la bienveillance des supérieurs. Que l'on dise au contraire, *mon père sortant de sa maison, des inconnus enlevèrent à ses yeux le meilleur de ses amis* ; le mot *sortant* a un sujet qui n'est qu'à lui, *mon père*, & c'est par conséquent un participe ; cependant il n'exprime qu'une action passagère, & le tems de l'action principale, qui est fixé par l'époque de cette action subordonnée. L'exemple que j'ai cité des le commencement d'après César, *quos ab ubi discedens Pompeius erat adhortatus*, sert encore mieux à confirmer ma pensée : *discedens* est sans contreit un participe, & il n'exprime en effet qu'une circonstance de tems de l'événement exprimé par *erat adhortatus*. Or les caractères distinctifs du gérondif & du participe doivent être les mêmes dans toutes les langues, ou les Grammairiens doivent changer leur langage.

Je crois donc que ce qui doit caractériser en effet le gérondif & le participe actif, c'est que le gérondif, dont la nature est au fond la même que celle de l'infinitif, est un véritable nom ; au lieu que le participe actif, comme tout autre *participium*, est un véritable adjectif. De-là vient que notre gérondif peut être employé comme complément de la préposition *en*, ce qui caractérise un véritable nom ; *en riant, on dit la vérité* : que quand la préposition n'est point exprimée, elle est du moins sous-entendue, & qu'on peut la suppléer ; *allant à la campagne je l'ai rencontré*, c'est-à-dire, *en allant à la campagne je l'ai rencontré* ; enfin, que le gérondif n'a jamais de sujet auquel il soit immédiatement appliqué, parce qu'il n'est pas dans la nature du nom d'avoir un sujet. Au contraire notre *participium* actif est toujours appliqué immédiatement à un sujet qui lui est propre, parce qu'il est adjectif, & que tout adjectif suppose essentiellement un sujet auquel il se rapporte.

Notre gérondif est toujours simple, & il est toujours au présent ; mais c'est un présent indéfini qui peut s'adapter à toutes les époques : *en riant, je vous donne un avis sérieux* ; *en riant, je vous ai donné un avis sérieux* ; *en riant, je vous donnerai un avis sérieux*.

Au contraire notre *participium* actif admet les trois différences générales de tems, mais toujours dans le sens indéfini & relativement à une époque quelconque : *donnant* est au présent indéfini ; *ayant donné* est au présent indéfini ; *devant donner* est au futur indéfini ; & par-tout c'est le *participium* actif.

M. Duclos prétend qu'en beaucoup d'occasions le gérondif & le *participium* peuvent être pris indifféremment l'un pour l'autre ; & il cite en exemple cette phrase : *les hommes jugeant sur l'apparence, sont sujets à se tromper* : il est assez indifférent, dit-il, qu'on entende dans cette proposition, les hommes en ju-

geant ou les hommes qui jugent sur l'apparence. Pour moi je ne crois point du tout la chose indifférente : si l'on regarde *jugeant* comme un gérondif, il me semble que la proposition indique alors les cas où les hommes sont sujets à se tromper, c'est en jugeant ; *in judicando, lorsqu'ils jugent* sur l'apparence ; si *jugeant* est un *participium*, la proposition énonce par-là la cause pourquoi les hommes sont sujets à se tromper, c'est que cela est le lot ordinaire des hommes qui jugent sur l'apparence : or il y a une grande différence entre ces deux points de vue, & un homme délicat, qui voudra marquer l'un plutôt que l'autre, se gardera bien de se servir d'un tour équivoque ; il mettra la préposition *en* avant le gérondif, ou tournera le *participium* par *qui*, conformément à l'avis même de M. Duclos.

Il n'est plus question d'examiner aujourd'hui si nos *participes* actifs sont déclinaux, c'est-à-dire, s'ils prennent les inflexions des genres & des nombres. Ils en étoient autrefois susceptibles ; mais aujourd'hui ils sont absolument indéclinables. Si l'on dit, *une maison appartenante à Pythius, une requête tendante aux fins*, &c. ces prétendus *participes* doivent plutôt être regardés comme de purs adjectifs qui sont dérivés du verbe, & semblables dans leur construction à quantité d'autres adjectifs, comme *utile à la santé, nécessaire à la vie, docile aux bons avis*, &c. C'est ainsi que l'académie françoise elle-même le décida le 3 Juin 1679 (*opusc. pag. 343.*), & cette décision est d'une vérité frappante : car il est évident que dans les exemples allégués, & dans tous ceux qui seront semblables, on n'a égard à aucune circonstance de tems, ce qui est pourtant essentiel dans les *participes*.

Au reste l'indéclinabilité de nos *participes* actifs ne doit point empêcher qu'on ne les regarde comme de vrais adjectifs-verbes : cette indéclinabilité leur est accidentelle, puisqu'anciennement ils se déclinoient ; & ce qui est accidentel ne change point la nature indérivable des mots. Les adjectifs numéraux *quatuor, quinze, six, sept, &c.* & en françois, *deux, trois, quatre, cinq, six, sept, &c. plusieurs*, ne sont pas moins adjectifs, quoiqu'ils gardent constamment la même forme : les verbes de la langue franque ne laissent pas d'être des verbes, quoique l'usage ne leur ait accordé ni nombres, ni personnes, ni modes, ni tems.

S'il la plupart de nos grammairiens ont confondu le gérondif françois avec le présent du *participium* actif, trompés en cela par la ressemblance de la forme & de la terminaison ; on est tombé dans une méprise toute partielle au sujet de notre *participium* passif simple, que l'on a confondu avec le sup. n. de nos verbes actifs, parce qu'ils ont aussi le même matériel.

Je ne doute point que ce ne soit ; pour bien des grammairiens, un véritable paradoxe, de vouloir trouver dans nos verbes un loup proprement dit : mais je prie ceux qui seront prévenus contre cette idée, de prendre garde que je ne suis pas le premier qui l'ai mise en avant, & que M. Duclos, dans ses *remarques sur le ch. xxj. de la II. part. de la Gramm. gén.* indique assez nettement qu'il a du-moins entrevu que ce système peut devenir probable. « A l'égard du loup, dit-il, si nous en vo lions reconnoître en françois, je crois que c'est le *participium* passif indéclinable, joint à l'auxiliaire avoir ». Ce que dit ici cet habile académicien n'est qu'une espèce de date, n'est-il pas vrai ; mais c'est un doute dont ne se seroit pas avisé un grammairien moins accoutumé à démêler les nuances les plus délicates, & moins propre à approfondir la vraie nature des choses.

Ce n'est point par la forme extérieure ni par le simple matériel des mots qu'il faut juger de leur nature ; autrement on risqueroit de passer d'erreur en erreur & de tomber souvent dans des difficultés inex-



plicables. *Le, la, les, leur*, ne sont-ils pas quelquefois des articles & d'autres fois des pronoms ? Si est adverbe modificatif dans cette phrase : *Bourdaloue est si éloquent qu'il enlève les cœurs* ; il est adverbe comparatif dans celle-ci : *Alexandre n'est pas si grand que César* ; il est conjonction hypothétique dans celle-ci : *si ce livre est utile, je serai content* ; & dans cette autre : *je ne sais si mes vœux réussiront*. La ressemblance matérielle de notre *supin* avec notre *participe* passif, ne peut donc pas être une raison suffisante pour rejeter cette distinction, sur-tout si on peut l'établir sur une différence réelle de service, qui seule doit fixer la diversité des espèces.

Il faut bien admettre ce principe dans la Grammaire latine, puisque le *supin* y est absolument semblable au *participe* passif neutre, & que cette similitude n'a pas empêché la distinction, parce qu'elle n'a pas confondu les usages. Le *supin* y a toujours été employé comme un nom, parce que ce n'est en effet qu'une forme particulière de l'infinitif (voyez SUPIN) : quelquefois il est sujet d'un verbe, *scitum est* (avoir pleuré est) on a pleuré (voyez IMPERSONNEL) ; d'autres fois il est complément objectif d'un verbe, comme dans cette phrase de Varron, *me in Arcadia scio spectatum suum*, dont la construction est *erga me scio spectatum suum in Arcadia*, (je sais avoir vu), car la méthode latine de P. R. convient que *spectatum* est pour *spectasse*, & elle a raison ; enfin, dans d'autres occurrences, il est complément d'une préposition du-moins sous-entendue, comme quand Saluste dit, *nec ego vos ultum injurias horum*, c'est-à-dire, *ad ultum injurias*. Au lieu que le *participe* a toujours été traité & employé comme adjectif, avec les diversités d'inflexions exigées par la loi de la concordance.

C'est encore la même chose dans notre langue ; & outre les différences qui distinguent essentiellement le nom & l'adjectif, on sent aisément que notre *supin* conserve le sens actif, tandis que notre *participe* a véritablement le sens passif. J'ai lu vos lettres : si l'on veut analyser cette phrase, on peut demander j'ai quoi ? & la réponse fait dire j'ai lu ; que l'on demande ensuite, lu quoi ? on répondra, vos lettres : ainsi lu est le complément immédiat de j'ai, comme lettres est le complément immédiat de lu. Lu, comme complément de j'ai, est donc un mot de même espèce que lettres, c'est un nom ; & comme ayant lui-même un complément immédiat, c'est un mot de la même espèce que j'ai, c'est un verbe relatif au sens actif. Voilà les vrais caractères de l'infinitif, qui est un nom-verbe (voyez INFINITIF) ; & conséquemment ceux du *supin*, qui n'est rien autre chose que l'infinitif sous une forme particulière (voyez SUPIN).

Que l'on dise au contraire, vos lettres lues, vos lettres étant lues, vos lettres sont lues, vos lettres ayant été lues, vos lettres ont été lues, vos lettres devant être lues, vos lettres doivent être lues, vos lettres seront lues, &c. On sent bien que lues a dans tous ces exemples le sens passif ; que c'est un adjectif qui, dans la première phrase, se rapporte à lettres par apposition, & qui dans les autres, s'y rapporte par attribution ; que par-tout c'est un adjectif mis en concordance de genre & de nombre avec lettres ; & que c'est ce qui doit caractériser le *participe* qui, comme je l'ai déjà dit, est un adjectif-verbe.

Il parait qu'en latin le sens naturel & ordinaire du *supin* est d'être un prétérit : nous venons de voir il n'y a qu'un moment le *supin spectatum*, employé pour *spectasse*, ce qui est nettement indiqué par *scio*, & justement reconnu par Lancelot. J'ai présenté ailleurs (IMPERSONNEL) l'idée d'une conjugaison, dont on a peut-être tort de ne rien dire dans les paragraphes des méthodes ; & qui me semble établir d'une manière indubitable que le *supin* est un prétérit ; *ire*

*est* (on va), *ire erat* (on alloit), *ire erit* (on ira), font les trois présens de cette conjugaison, & répondent aux présens naturels *eo, ibam, ibo* ; *ium est* (on est allé), *ium erat* (on étoit allé), *ium erit* (on sera allé), font les trois prétérits qui répondent aux prétérits naturels *ivi, iveram, ivero* ; enfin *eundum est* (on doit aller), *eundum erat* (on devoit aller), *eundum erit* (on devra aller), font les trois futurs, & ils répondent aux futurs naturels *iturus, a, um sum, iturus eram, iturus ero* : or on retrouve dans chacune de ces trois espèces de tems, les mêmes tems du verbe substantif auxiliaire, & par conséquent les espèces doivent être caractérisées par le mot radical qui y sert de sujet à l'auxiliaire ; d'où il suit qu'*ire* est le présent proprement dit, *ium* le prétérit, & *eundum* le futur, & qu'il doit ainsi demeurer pour constant que le *supin* est un vrai prétérit dans la langue latine.

Il en est de même dans notre langue ; & c'est pour cela que ceux de nos verbes qui prennent l'auxiliaire *avoir* dans leurs prétérits, n'en emploient que les présens accompagnés du *supin* qui désigne par lui-même le prétérit ; j'ai lu, j'avois lu, j'aurai lu, comme si l'on disoit j'ai actuellement, j'avois alors, j'aurai alors par-devers moi l'acte d'avoir lu ; en latin, *habeo, habebam*, ou *habebō lectum* ou *legisse*. En forte que les différens présens de l'auxiliaire servent à différencier les époques auxquelles fe rapporte le prétérit fondamental & immuable, énoncé par le *supin*.

C'est dans le même sens que les mêmes auxiliaires servent encore à former nos prétérits avec notre *participe* passif simple, & non plus avec le *supin*, comme quand on dit en parlant de lettres, je les ai lues, je les avois lues, je les aurai lues, &c. La raison en est la même : ce *participe* passif est fondamentalement prétérit, & les diverses époques auxquelles on le rapporte, sont marquées par la diversité des présens du verbe auxiliaire qui l'accompagne ; je les ai lues, je les avois lues, je les aurai lues, &c. c'est comme si l'on disoit en latin, *has lectas habeo, ou habebam, ou habebō*.

Il ne faut pas dissimuler que M. l'abbé Regnier, qui connoissoit cette manière d'interpréter nos prétérits composés de l'auxiliaire & du *participe* passif, ne la croyoit point exacte. « *Quam habeo amatum*, » selon lui, *gramm. fran. in-12. p. 467. in-4°. p. 493.* ne veut nullement dire que j'ai aimé ; il veut seulement dire que j'aime (*quam habeo caram*). » Que si l'on vouloit rendre le sens du françois en latin par le verbe *habere*, il faudroit dire, *quam habui amatum* ; & c'est ce qui ne se dit point. »

Mais il n'est point du tout nécessaire que les phrases latines par lesquelles on prétend interpréter les gallicismes, aient été autorisées par l'usage de cette langue ; il suffit que chacun des mots que l'on y emploie ait le sens individuel qu'on lui suppose dans l'interprétation, & que ceux à qui l'on parle conviennent de chacun de ces sens. Ce détour peut les conduire utilement à l'esprit du gallicisme que l'on conserve tout entier, mais dont on dissèque plus sensiblement les parties sous les apparences de la latinité. Il peut donc être vrai, si l'on veut, que *quam habeo amatum*, vouloit dire dans le bel usage des Latins, que j'aime, & non pas que j'ai aimé ; mais il n'en demeure pas moins assuré que leur *participe* passif étoit essentiellement prétérit, puisqu'avec les prétérits de l'auxiliaire *sum* il forme les prétérits passifs ; & il faut en conclure, que sans l'autorité de l'usage qui vouloit *quam amavi*, & qui n'introduit pas d'exactes synonymes, *quam habeo amatum* auroit signifié la même chose : & cela suffit aux vûes d'une interprétation qui après tout est purement hypothétique.

Quelques-uns pourroient se défier encore de cette distinction du supin actif & du *participe* passif, dont le matériel est si semblable dans notre langue, qu'ils auroient peine à croire que l'usage ait prétendu les distinguer. Pour lever ce scrupule je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la nécessité de juger des mots par leur destination, plutôt que par leur forme; je me contenterai de remonter à l'origine de cette similitude embarrassante. Il paroît que nous avons en cela imité tout simplement les Latins, chez qui le supin *laudatum*, par exemple, ne diffère en rien du *participe* passif neutre, de sorte que ces deux parties du verbe ne diffèrent en effet que parce que le supin paroît indéclinable, & que le *participe* passif est déclinable par genres, par nombres & par cas; ce dont nous avons retenu tout ce que comporte le génie de notre langue.

La difficulté n'est pas encore levée, elle n'est que passée du françois au latin; & il faut toujours en venir à l'origine de cette ressemblance dans la langue latine. Or il y a grande apparence que le *participe* en *us*, qui passe communément pour passif, & qui l'est en effet dans les écrivains qui nous restent du bon siècle, a pourtant commencé par être le prétérit du *participe* actif: de sorte que comme on distinguoit alors, sous une forme simple, les trois tems généraux de l'infinitif, le présent *amare*, le prétérit *amavisse* ou *amasse*, & le futur *amassere*, voyez INFINITIF; de même distinguoit-on ces trois tems généraux dans le *participe* actif, le présent *amans* (aimant), le prétérit *amatus* (ayant aimé), & le futur *amaturus* (devant aimer): on peut même regarder cette convenance d'analogie comme un motif favorable à cette opinion, si elle se trouve étayée d'ailleurs; & elle l'est en effet tant par des raisons analogiques & étymologiques, que par des faits positifs.

La première impression de la nature dans la dérivation des mots, amène communément l'uniformité & la régularité d'analogie: ce sont des causes subordonnées, locales ou momentanées, qui introduisent ensuite l'anomalie & les exceptions: il n'est donc pas dans l'ordre primitif que le supin *amatum* ait le sens actif, & que le *participe* qui lui est si semblable, *amatus*, *a, um*, ait le sens passif; ils ont dû appartenir tous deux à la même voix dans l'origine, & ne différer entre eux que comme différent un adjectif & un nom abstrait semblable au neutre de cet adjectif, par exemple l'adjectif *bonus*, *a, um*, & le nom abstrait *bonum*. Mais il est constant que le futur du *participe* actif, *amaturus*, *a, um*, est formé du supin *amatum*, & d'ailleurs que ce supin se trouve par-tout avec le sens actif: il est donc plus probable qu'*amatus*, *a, um*, étoit anciennement de la voix active, qu'il n'est croyable qu'*amatum* ni *amaturus* ayant appartenu à la voix passive.

Ce premier raisonnement acquiert une force en quelque sorte irrésistible, si l'on considère que le *participe* en *us* a conservé le sens actif dans plusieurs verbes de conjugaison active, comme *succensus*, *juratus*, *rebellatus*, *ausus*, *gavissus*, *solissus*, *mausus*, *confissus*, *meritus*, & une infinité d'autres que l'on peut voir dans Vossius, *anal. IV. 13.* ce qui est le fondement de la conjugaison des verbes communément appellés *neutres-passifs*, voyez NEUTRE; verbes irréguliers par rapport à l'usage le plus universel, mais peut-être plus réguliers que les autres par rapport à l'analogie primitive.

On lit dans Tite-Live, *lib. II. c. xliij.* *Moti ira numinis causam nullam aliam vates censebant publice privatumque, nunc extis, nunc per aves consulti, quam haud rursus sacra fieri.* Le Clerc, *art. crit. part. I. sect. I. c. x. n. 2.* cite ce passage comme un exemple d'anomalie, parce que selon lui, *vates non consuluntur extis & avibus, sed ipsi per exta & aves consulunt deos,*

Il semble que ce principe même devoit faire conclure que *consulti* a dans Tite-Live le sens actif, & qu'il l'avoit ordinairement, parce qu'un écrivain comme Tite-Live ne donne pas dans un contrefens aussi absurde que le seroit celui d'employer un mot passif pour un mot actif: mais le Clerc ne prenoit pas garde que les *participes* en *us* des verbes neutres-passifs ont tous le sens actif.

Outre ceux-là, tous les déponents sont encore dans le même cas, & le *participe* en *us* y a le sens actif; *precatus* (ayant prié), *secutus* (ayant suivi), *usus* (ayant usé), &c. Il y en a plusieurs entre ceux-ci dont le *participe* est usité dans les deux voix, & l'on peut en voir la preuve dans Vossius, *anal. IV. 11.* mais il n'y en a pas un seul dont le *participe* n'ait que le sens passif.

Telle est constamment la première impression de la nature: elle destine d'abord les mots qui ont de l'analogie dans leur formation, à des significations également analogues entre elles; si elle fe propose l'expression de sens différens & sans analogie entre eux, quoiqu'ils portent sur quelque idée commune, il ne reste dans les mots que ce qu'il faut pour caractériser l'idée commune, mais la diversité des formations y marque d'une manière non équivoque, la diversité des sens individuels adaptés à cette idée commune. Ainsi, pour ne pas sortir de la matière présente, le verbe allemand *loben* (louer), fait au supin *gelobet* (loué), & au prétérit du *participe* passif *gelobet* (ayant été loué): *lob* est le radical primitif qui exprime l'action individuelle de *louer*, & ce radical se retrouve par-tout; la particule prépositive *ge*, que l'on trouve au supin & au *participe* passif, désigne dans tous deux le prétérit; mais l'un est terminé en *et*, parce qu'il est de la voix active, & l'autre est terminé en *ter*, parce qu'il est de la voix passive.

Il est donc à présumer que la même régularité naturelle exista d'abord dans le latin, & qu'elle n'a été altérée ensuite que par des causes subalternes, mais dont l'influence n'a pas moins un effet infallible: or comme nous n'avons eu avec les Latins un commerce capable de faire impression sur notre langage, que dans un tems où le leur avoit déjà adopté l'anomalie dont il s'agit ici, il n'y a pas lieu d'être surpris que nous l'ayons adoptée nous-mêmes; parce que personne ne raisonne pour admettre quelque locution nouvelle ou étrangère, & qu'il n'y a dans les langues de raisonnable que ce qui vient de la nature. Mais nonobstant la ressemblance matérielle de notre supin actif, & du prétérit de notre *participe* passif, l'usage les distingue pourtant l'un de l'autre par la diversité de leurs emplois, conformément à celles de leur nature: & il ne s'agit plus ici que de déterminer les occasions où l'on doit employer l'un ou l'autre, car c'est à quoi se réduit toute la difficulté dont Vaugelas disoit, *remarq. cxxxiv.* qu'en toute la grammaire françoise il n'y a rien de plus important ni de plus ignoré.

Pour y procéder méthodiquement, il faut remarquer que nous avons, 1°. des verbes passifs dont tous les tems sont composés de ceux de l'auxiliaire substantif *être* & du *participe* passif; 2°. des verbes absolus, dont les uns sont actifs, comme *courir*, *aller*; d'autres sont passifs, comme *mourir*, *tomber*, & d'autres neutres, comme *exister*, *demeurer*; 3°. des verbes relatifs qui exigent un complément objectif, direct & immédiat, comme *aimer* quelqu'un, *finir* un ouvrage, *rendre* un dépôt, *recevoir* une somme, &c. 4°. enfin, des verbes que M. l'abbé de Dangeau nomme *pronominaux*, parce qu'on repete, comme complément, le pronom personnel de la même personne qui est sujet, comme je me repens, vous vous promenez, ils se battoient, nous nous procurons un meilleur,



meilleur fort, &c. Chacune de ces quatre espèces doit être considérée à part.

§. 1. Des verbes passifs composés. On emploie dans la composition de cette espèce de verbe, ou des tems simples, ou des tems composés de l'auxiliaire *être* : il n'y a aucune difficulté sur les tems simples, puisqu'ils sont toujours indéclinables, du moins dans le sens dont il s'agit ici, & l'on dit également *je suis*, *j'étais*, ou *je serai* aimé ou aimée, nous sommes, nous étions, ou nous serons aimés ou aimées : dans les tems composés de l'auxiliaire, il ne peut y avoir que l'apparence du doute, mais nulle difficulté réelle ; ils résultent toujours de l'un des tems simples de l'auxiliaire avoir & du supin *été*, qui est par conséquent indéclinable, en sorte que l'on dit indistinctement *j'ai* ou *nous avons* été, *j'avais* ou *nous avions* été, &c.

Pour ce qui concerne le *participe* passif qui détermine alors le sens individuel du verbe, il le décline par genres & par nombres, & se met sous le double aspect, en concordance avec le sujet du verbe, comme seroit tout autre adjectif pris pour attribut : *mon frère a été loué* ; *ma sœur a été louée* ; *mes frères ont été loués*, *mes sœurs ont été louées*, &c.

§. 2. Des verbes absolus. Par rapport à la composition des préterits, nous avons en français trois sortes de verbes absolus : les uns qui prennent l'auxiliaire *être*, les autres qui emploient l'auxiliaire *avoir*, & d'autres enfin qui se conjuguent des deux manières.

Les verbes qui reçoivent l'auxiliaire *être* sont, suivant la liste qu'en a donnée M. l'abbé d'Olivet, *ouïr*, p. 385, *accoucher*, *aller*, *arriver*, *choir*, *déchoir*, (& *déchoir*), *entrer*, (& *rentrer*), *mourir*, *naître*, *partir*, *retourner*, *sortir*, *tomber*, (& *retomber*), *venir* & ses dérivés (tels que *sont* *venir*, *devenir* & *redevenir*, *intervenir*, *parvenir*, *provenir*, *revenir*, *survenir*, qui sont les seuls qui se conjuguent comme le primitif.) Les préterits de tous ces verbes se forment des tems convenables de l'auxiliaire *être* & du *participe* des verbes mêmes, lequel s'accorde en genre & en nombre avec le sujet. Cette règle ne souffre aucune exception ; & l'usage n'a point autorisé celle que propose M. l'abbé Regnier, *gramm. franç.* in-12. p. 430. in-4<sup>o</sup>. p. 516. sur les deux verbes *aller* & *venir*, prétendant que l'on doit dire pour le supin indéclinable, *elle lui est allée parler*, *elle nous est venue voir*, &c. & qu'en transposant les pronoms qui sont compléments, il faut dire par le *participe* déclinable, *elle est allée lui parler*, *elle est venue nous voir*, &c. De quelque manière que l'on tourne cette phrase, il faut toujours le *participe*, & l'on doit dire aussi, *elle lui est allée parler*, *elle nous est venue voir* : il me semble seulement que ce tour est un peu plus éloigné du génie propre de notre langue, parce qu'il y a un hyphate, qui peut nuire à la clarté de l'énonciation.

Les verbes absolus qui reçoivent l'auxiliaire *avoir* sont en beaucoup plus grand nombre, & M. l'abbé d'Olivet (*ibid.*) prétend qu'il y en a plus de 550 sur la totalité des verbes absolus qui se font d'environ 600. Les préterits de ceux-ci se forment des tems convenables de l'auxiliaire *avoir* & du supin des verbes mêmes, qui est toujours indéclinable.

Enfin les verbes absolus qui se conjuguent avec chacun des deux auxiliaires, forment leurs préterits avec leur *participe* déclinable, & quand ils empruntent le secours du verbe *être* ; ils le font avec le supin indéclinable, quand ils se servent de l'auxiliaire *avoir*. Ces verbes sont de deux sortes : les uns prennent indifféremment l'un ou l'autre auxiliaire ; ce sont *accourir*, *apparaître*, *comparaître* & *disparaître*, *cesser*, *croître*, *déborder*, *périr*, *rester* : les autres le conjuguent par l'un ou par l'autre, selon la diversité des sens que l'on veut exprimer ; ce sont *convenir*, *demeurer*, *descendre*, *monter*, *passer*, *repartir*, dont j'ai expliqué ailleurs.

Tome XII.

leurs les différens sens attachés à la différence de la conjugaison. Voyez NEUTRE.

§. III. Des verbes relatifs. Les verbes relatifs sont des verbes concrets ou adjectifs, qui énoncent comme attribut une manière d'être, qui met le sujet en relation nécessaire avec d'autres êtres, réels ou abstraits : tels sont les verbes *battre*, *connoître* ; parce que le sujet qui *bate*, qui *connoît*, est par là-même en relation avec l'objet qu'il *bate*, qu'il *connoît*. Cet objet, qui est le terme de la relation, étant nécessaire à la plénitude du sens relatif énoncé par le verbe, s'appelle le complément du verbe ; ainsi dans *battre un homme*, *connoître Paris*, le complément du verbe *battre* c'est *un homme*, & celui du verbe *connoître*, c'est *Paris*.

Un verbe relatif peut recevoir différens compléments, comme quand on dit *rendre gloire à Dieu* ; *gloire* est un complément du verbe *rendre*, & *à Dieu* en est un autre. Dans ce cas l'un des compléments a au verbe un rapport plus immédiat & plus nécessaire, & il se construit en conséquence avec le verbe d'une manière plus immédiate & plus intime, sans le secours d'aucune préposition ; *rendre gloire* : je l'appelle complément objectif ou principal, parce qu'il exprime l'objet sur lequel tombe directement & principalement l'action énoncée par le verbe. Tout autre complément, moins nécessaire à la plénitude du sens, est aussi lié au verbe d'une manière moins intime & moins immédiate, c'est communément par le secours d'une préposition ; *rendre à Dieu* : je l'appelle complément accessoire, parce qu'il est en quelque manière ajouté au principal, qui est d'une plus grande nécessité. Voyez RÉGIME. Les Grammairiens modernes, & spécialement M. l'abbé d'Olivet, appellent le complément principal, *régime simple*, & le complément accessoire, *régime composé*.

Après ces préliminaires, on peut établir comme une règle générale, que tous les verbes dont il s'agit ici forment leurs préterits avec l'auxiliaire *avoir* ; & il n'est plus question que de distinguer les cas où l'on fait usage du supin, & ceux où l'on emploie le *participe*.

Première règle. On emploie le supin indéclinable dans les préterits des verbes actifs relatifs, quand le verbe est suivi de son complément principal.

Seconde règle. On emploie le *participe* dans les préterits des mêmes verbes, quand ils sont précédés de leur complément principal ; & le *participe* se met alors en concordance avec ce complément, & non avec le sujet du verbe.

On dit donc, *j'ai reçu vos lettres*, par le supin, parce que le complément principal, *vos lettres*, est après le verbe *j'ai reçu* ; & *reçu* doit également se dire au singulier, comme au pluriel, de quelque genre & de quelque nombre que puisse être le sujet. Mais il faut dire, par le *participe*, *les lettres que mon père a reçues* ou *qu'a reçues mon père*, parce que le complément principal *que*, qui veut dire *lesquelles lettres*, est avant le verbe *a reçues* ; & le *participe* s'accorde ici en genre & en nombre avec ce complément objectif ou principal *que*, indépendamment du genre, du nombre, & même de la position du sujet *mon père*.

Tiens avoir rendu sa femme maîtresse de ses biens, par le supin ; il ne l'avait pas rendue maîtresse de ses démarches, par le *participe* : c'est toujours le même principe, quoique le complément principal soit suivi d'un autre nom qui s'y rapporte. Ce seroit la même chose, quand il seroit suivi d'un adjectif : le commerce a rendu cette ville puissante ; c'est le supin ; mais il l'a rendue orgueilleuse ; c'est le *participe*.

Lorsqu'il y a dans la dépendance du préterit composé un infinitif, il ne faut qu'un peu d'attention pour démêler la syntaxe que l'on doit suivre. En général

N

il faut le servir du supin, lorsqu'il n'y a avant le prétérit aucun complément; j'ai fait poursuivre les ennemis: & il ne peut y avoir de doute, que quand il y a quelque complément avant le prétérit. Des exemples vont éclaircir tous les cas.

Je l'ai fait peindre, en parlant d'un objet masculin ou féminin au singulier; je les ai fait peindre, au pluriel: c'est le ou la du premier exemple, & les du second, qui sont le complément principal du verbe peindre, & non de j'ai fait; j'ai fait a pour complément l'infinitif peindre. Communément quand il y a un infinitif après fait, il est le complément immédiat & principal de fait qui est alors un supin.

Les vertus que vous avez entendu louer; les affaires que vous avez prévu que vous auriez: dans chacun de ces deux exemples, que, qui veut dire lesquelles vertus ou lesquelles affaires, n'est point le complément du prétérit composé; dans la première phrase, que est complément de louer; dans la seconde, que est complément de vous auriez; c'est pourquoi l'on fait usage du supin.

Je l'ai entendu chanter, par le supin, en parlant d'une cantate, parce que la qui précède n'est pas le complément du prétérit j'ai entendu, mais du verbe chanter qui est ici relatif. Au contraire, en parlant d'une chanteuse, il faut dire, je l'ai entendue chanter, par le participe, parce que la qui précède le prétérit en est le complément principal, & non pas de chanter qui est ici absolu.

En parlant d'une femme on dira également je l'ai vu peindre, par le supin, & je l'ai vue peindre, par le participe, mais en des sens très-différens. Je l'ai vu peindre, veut dire, j'ai vu l'opération de peindre, elle; ainsi la qui précède le prétérit n'en est pas le complément; il l'est de peindre, & peindre est le complément objectif de j'ai vu, qui, pour cette raison, exige le supin. Je l'ai vue peindre, veut dire, j'ai vu elle dans l'opération de peindre; ainsi la qui est avant le prétérit, en est ici le complément principal, c'est pourquoi il est nécessaire d'employer le participe. On peut remarquer en passant que peindre, dans la seconde phrase, ne peut donc être qu'un complément accessoire de je l'ai vue; d'où l'on doit conclure qu'il est dans la dépendance d'une préposition sous-entendue, je l'ai vue dans peindre, ou comme je l'ai déjà dit, je l'ai vue dans l'opération de peindre: car les infinitifs sont de vrais noms, dont la syntaxe a les mêmes principes que celle des noms. Voyez INFINITIF.

Le mot en placé avant un prétérit en est quelquefois complément; mais de quelle espèce? C'est un complément accessoire; car en est alors un adverbe équivalent à la proposition de avec le nom indiqué par les circonstances: Voyez ADVERBE & MOT. Ainsi il ne doit point introduire le participe dans le prétérit, & l'on doit dire avec le supin, plus d'exploits que les autres n'en ont eu, & en parlant de lettres, j'en ai reçu deux.

L'usage veut que l'on dise, les chaleurs qu'il a fait, & non pas faites; la disette qu'il y a eu, & non pas eue. Une exception de cette nature étant seule, dit M. l'abbé d'Olivet, & si connue de tout le monde, n'est propre qu'à confirmer la règle, & qu'à lui assurer le titre de règle générale. Ouse, page 375.

§. IV. Des verbes pronominiaux. Tous les verbes pronominiaux forment leurs prétérits par l'auxiliaire être; & l'on y ajoute le supin, si le complément principal est après le verbe; au contraire, on se sert du participe mis en concordance avec le complément principal, si ce complément est avant le verbe.

1°. Elle s'est fait peindre, avec le supin, parce que peindre est le complément principal de fait, & que le pronom se, qui précède, est complément de peindre

& non de fait; c'est comme si l'on disoit, elle a fait peindre soi.

Elle s'est crevé les yeux, avec le supin, parce que les yeux est complément principal de crevé, & que se en est le complément accessoire; elle a crevé les yeux à soi.

Elle s'est laissée séduire, & non pas laissée, parce que se n'en est pas le complément principal, mais de séduire qui l'est lui-même de laissée: elle a laissée séduire soi.

Pour les mêmes raisons il faut dire, elle s'est mis des chimères dans la tête; elle s'est imaginé qu'on la trompoit; elle s'étoit donné de belles robes, &c.

2°. Voici des exemples du participe, parce que le complément principal est avant le verbe.

Elle s'est tuée, & non pas tuée, parce que le pronom est complément principal du prétérit; c'est comme si l'on disoit, elle a tué soi. Par les mêmes raisons, il faut dire, elles se sont repenties; ma mère s'étoit promenade; mes sœurs se sont faites religieuses; nos troupes s'étoient battues long-tems.

Il faut dire, elle s'est livrée à la mort, & par un semblable principe de syntaxe, elle s'est laissée mourir, c'est-à-dire, elle a laissée soi à mourir ou à la mort.

Les deux doigts qu'elle s'étoit coupés; parce que le complément principal du prétérit c'est que, qui veut dire lesquels deux doigts, & que ce complément est avant le verbe. De même faut-il dire, les chimères que cet homme s'est mises dans la tête; ces difficultés vous arrêtent sans cesse, & je ne me les serois pas imaginées; voilà de belles estampes, je suis surpris que vous ne vous les foyez pas données plutôt.

Cette syntaxe est la même, quelle que soit la position du sujet, avant ou après le verbe; & l'on doit également dire, les lois que les Romains s'étoient prescrites ou que s'étoient prescrites les Romains; ainsi se sont perdues celles qui l'ont cru; comment s'est élevée cette difficulté? &c.

Malherbe, Vaugelas, Bouhours, Regnier, &c. n'ont pas établi les mêmes principes que l'on trouve ici; mais ils ne sont pas plus d'accord entr'eux qu'avec nous; & comme le dit M. Duclos, Rem. sur le ch. xxij. de la II. part. de la Gram. gén. « ils donnent des doutes plutôt que des décisions, parce qu'ils ne s'étoient pas attachés à chercher un principe fixe. D'ailleurs, quelque respectable que soit une autorité en fait de science & d'art, on peut toujours la soumettre à l'examen. »

Ainsi l'usage se trouvant partagé, le parti le plus sage qu'il y eût à prendre, étoit de préférer celui qui étoit le plus autorisé par les modernes, & sur-tout par l'Académie, & qui avoit en même tems l'avantage de n'établir que des principes généraux: car, selon la judicieuse remarque de M. l'abbé d'Olivet, Ouse, page 386, « moins la Grammaire autorisera d'exceptions, moins elle aura d'épines; & rien ne me paroit si capable, que des règles générales, de faire honneur à une langue savante & polie. Car » suppose, dit-il ailleurs, pag. 380, que l'observation de ces règles générales nous fasse tomber dans quelque équivoque ou dans quelque cacophonie; ce ne sera point la faute des règles; ce sera la faute de celui qui ne connoitra point d'autres tours, ou qui ne se donnera pas la peine d'en chercher. La Grammaire, dit-il encore en un autre endroit, pag. 366, ne se charge que de nous enseigner à parler correctement. Elle laisse à notre oreille, & à nos réflexions, le soin de nous apprendre en quoi consistent les grâces du discours. (B. E. R. M.)

PARTICIPE, (Jurisprud.) en matière criminelle signifie celui qui a eu quelque part à un crime; un accusé a quelquefois plusieurs complices, participes, fauteurs & adhérens. On entend par complices ceux



qui ont commis le crime conjointement avec l'accusé, ou qui savoient d'avance qu'il devoit le commettre, les *participes* sont ceux qui ont eu part, autrement, par exemple, ceux qui ont vendu ou fourni sciemment du poison ou des armes pour faire mourir quelqu'un. Voyez ACCUSÉ, CRIME, DÉLIT. (A)

**PARTICIPE**, en termes de finances, est celui qui a part secrettement dans un traité ou dans une ferme du roi. La différence qu'il y a entre un *traitant* & un *participe*, consiste en ce que le *traitant* s'engage au roi, s'oblige sous son nom à être la caution de l'adjudicataire, & que le *participe* n'a part à la ferme que par un traité secret qu'il fait avec le traitant, & non pas avec le roi. Voyez TRAITANT.

**PARTICIPE**, en terme de commerce de mer, signifie celui qui a part au corps d'un vaisseau marchand. Ce terme, aussi-bien que celui de *partonnier*, veut dire sur la Méditerranée, la même chose que *co-bourgeois* sur l'Océan. Voyez CO-BOURGEOIS.

**PARTICIPE**, se dit aussi dans le Commerce, tant en gros qu'en détail, d'une des quatre sociétés anonymes que les marchands ont coutume de faire entr'eux. On la nomme aussi *société en participation*. Les associés ne s'y obligent point les uns pour les autres, mais chacun en son propre & privé nom. Souvent elles ne sont que verbales, quelquefois elles se font par écrit, mais presque toujours en ce cas par lettres missives. Rarement elles contiennent plus d'un article, ne se faisant ordinairement que pour l'achat ou la vente, comme momentanées, de quelques marchandises. Aussi ne durent-elles qu'autant que l'occasion de négoce qui les a fait naître subsiste. *Dict. de comm.*

**PARTICIPER**, v. n. (*Gram.*) avoir part à quelque chose. Un associé *participe* à tous les droits d'une société; il en partage les profits & en supporte les pertes. *Id. ibid.* On *participe* aux prières, aux aumônes, à une affaire, &c.

**PARTICULAIRE**, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) dans les anciens monastères on appelloit de ce nom celui qui distribuoit la portion aux religieux.

**PARTICULARISER**, v. act. (*Gram.*) c'est entrer dans le détail des circonstances d'un événement qu'on raconte, d'une affaire qu'on rapporte, d'un objet dont on parle.

*Particulariser* une affaire en matière criminelle, c'est en poursuivre la vindicte contre un seul coupable, à l'exclusion de ses complices. En ce sens, *particulariser* c'est commettre une injustice.

**PARTICULARISTE**, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) nom que quelques théologiens controversistes donnent aux défenseurs de la grace particulière, c'est-à-dire, à ceux qui soutiennent que J. C. n'est mort que pour le salut des seuls prédestinés, & non pour tous les hommes en général. Voyez GRACE & PRÉDESTINATION.

**PARTICULARITÉ**, f. f. (*Gramm.*) circonstance particulière, secrète, d'un événement, d'une affaire. Le détail des *particularités* marque l'homme instruit.

**PARTICULE**, f. f. (*Gram.*) ce mot est un diminutif de *partie*; & il signifie une petite partie d'un tout. Les Grammairiens l'ont adopté dans ce sens, pour désigner par un nom unique toutes les parties d'oraison indéclinables, les prépositions, les adverbes, les conjonctions & les interjections; parce qu'elles sont en effet les moins importantes de celles qui sont nécessaires à la constitution du discours. Quel mal y auroit-il à cette dénomination, si en effet elle ne désignoit que les espèces dont le caractère commun est l'indéclinabilité? « C'est qu'elle ne » fert, dit M. l'abbé Girard, *vrais princip. tom. II.* » *disc. 13, pag. 311.* qu'à confondre les espèces en- » tre elles, puisqu'on les place indifféremment dans » la classe des *particules*, malgré la différence & de

Tome XII.

» leurs noms & de leurs services, qui les font si bien » connoître ». Je ne prétends point devenir l'apologuiste de l'abus qu'on peut avoir fait de ce terme; mais je ne puis me dispenser d'observer que le raisonnement de cet auteur porte à plein sur un principe faux. Rien n'est plus raisonnable que de réunir sous un seul coup d'œil, au moyen d'une dénomination générique, plusieurs espèces différenciées & par leurs noms spécifiques & par des caractères propres très-marqués: on ne s'avise point de dire que la dénomination générique confond les espèces, quoiqu'elles les présente sous un même aspect; & M. Girard lui-même n'admet-il pas sous la dénomination générique de *particule*, les *interjectives* & les *discursives*; & sous chacune de ces espèces d'autres espèces subalternes; par exemple, les *exclamatives*, les *accusatives* & les *imprécatives* sous la première espèce; & sous la seconde, les *assertives*, les *admonitives*, les *imitatives*, les *exhibitives*, les *expletives* & les *précursives*.

Le véritable abus consiste en ce qu'on a appelé *particules*, non-seulement les mots indéclinables, mais encore de petits mots extraits des espèces déclinables: il n'est pas rare de trouver, dans les méthodes préparées pour la torture de la jeunesse, la *particule SE*, les *particules SON, SA, SES* ou *LEUR*; & l'on fait que la *particule ON* y joue un rôle important. C'est un abus réel, parce qu'il n'est plus possible d'assigner un caractère qui soit commun à tous ces mots, & qui puisse fonder la dénomination commune par laquelle on les désigne: & peut-être que la division des *particules* adoptées par l'académicien est vicieuse par le même endroit.

En effet, les *particules* interjectives, que tout le monde connoît sous le nom plus simple d'*interjections*, appartiennent exclusivement au langage du cœur, & il en convient en d'autres termes; chacune d'elle vaut un discours entier: Voyez INTERJECTION: & les *particules* discursives sont du langage analytique de l'esprit, & n'y sont jamais en effet que comme des *particules* réelles de l'énonciation totale de la pensée. Qu'y a-t-il de commun entre ces deux espèces? De désigner, dit-on, une affection dans la personne qui parle; & l'on entend sans contredit une affection du cœur ou de l'esprit. A ce prix, *particule* & *mot* sont synonymes; car il n'y a pas un mot qui n'énonce une pareille affection; & ils ont un caractère commun qui est très-sensible, ils sont tous produits par la voix.

M. l'abbé de Dangeau, qui faisoit son capital de répandre la lumière sur les matières grammaticales, & qui croyoit, avec raison, ne pouvoir le faire avec succès, qu'en recueillant avec scrupule, & comparant avec soin tous les usages, a rassemblé sous un seul coup d'œil les différens sens attachés par les Grammairiens au nom de *particule*. *Opusc. pag. 231 & suiv.*

» 1°. On donne, dit-il, le nom de *particule* à di- » vers petits mots, quand on ne fait sous quel genre » ou partie d'oraison on les doit ranger, ou qu'à di- » vers égards ils se peuvent ranger sous diverses par- » ties d'oraison.... 2°. On donne aussi le même nom » de *particule* à des petits mots, qui sont quelquefois » prépositions & quelquefois adverbes.... 3°. On » donne aussi le même nom de *particule* à de petits » mots qui ne signifient rien par eux-mêmes, mais » qui changent quelque chose à la signification des » mots auxquels on les ajoute; par exemple, les pe- » tits mots de *ne* & de *pas*.... 4°. On doit donner le » nom de *particule* principalement à de petits mots » qui tiennent quelque chose d'une des parties d'o- » raison, & quelque chose d'une autre, comme *du,* » *au,* *des,* *aux*.... 5°. On donne encore le nom de » *particule* à d'autres petits mots qui tiennent la place » de quelques prépositions & de quelque nom, com-

» me en, y & dont.... 6°. Les syllabes *ei, là & dâ*,  
 » ainsi que les enclitiques *ne, re, que* des Latins, &  
 » l'enclitique *ri* des Grecs, sont aussi des *particules*....  
 » 7°. Il y a d'autres sortes de *particules* qui servent à  
 » la composition des mots, & comme elles ne font  
 » jamais de mots à part, on les nomme des *par-*  
 » *ticules* inséparables, comme *re, de, des, mes, dis*,  
 » &c.... Tous ces différens usages des *particules*, &  
 » l'utilité dont il est de connoître la force qu'elles  
 » ont dans le discours, pourroit faire croire que ce  
 » ne seroit pas mal fait de faire de la *particule* une  
 » dixième partie d'oraison ».

Il paroît évidemment par cet extrait de ce qu'a écrit sur les *particules* le savant abbé de Dangeau, qu'il y a sur cet objet une incertitude singulière & une confusion étrange dans le langage des Grammairiens ; & j'ajoute qu'il y a bien des erreurs.

1°. Donner le nom de *particule* à certains petits mots, quand on ne fait sous quel genre ou partie d'oraison on les doit ranger ; c'est constater par un nom d'une signification vague, l'ignorance d'un fait que l'on laisse indécis par malhabileté ou par paresse. Il seroit & plus simple & plus sage, ou de déclarer qu'on ignore la nature de ces mots, au lieu d'en imposer par un nom qui semble exprimer une idée, ou d'en rechercher la nature par voies ouvertes à la sagacité des Grammairiens.

2°. Regarder comme *particules* de petits mots qui à divers égards peuvent se ranger sous diverses parties d'oraison, ou qui sont, dit-on, quelquefois prépositions & quelquefois adverbes ; c'est introduire dans le langage grammatical la périphrase & la confusion. Quand vous trouvez, *il est si savant*, dites que *si* est adverbe ; & dans *je ne sais si cela est entendu*, dites que *si* est conjonction : mais quelle nécessité y a-t-il de dire que *si* soit *particule* ? Au reste, il arrive souvent que l'on croit mal-à-propos qu'un mot change d'espèce, parce que quelque ellipse dérobe aux yeux les caractères de syntaxe qui conviennent naturellement à ce mot : le mot *après*, dit M. de Dangeau, est préposition dans cette phrase, *Pierre marche après Jacques* ; il est adverbe dans celle-ci, *Jacques marchoit devant, & pierre marchoit après* : c'est une préposition dans la dernière phrase comme dans la première, mais il y a ellipse dans la seconde, & c'est comme si l'on disoit, *Jacques marchoit devant (ou plutôt avant) Pierre, & Pierre marchoit après Jacques*. On peut dire en général qu'il est très-rare qu'un mot change d'espèce ; & cela est tellement contre nature, que si nous en avons quelques-uns que nous sommes forcés d'admettre dans plusieurs classes, ou il faut reconnoître que c'est l'effet de quelque figure de construction ou de syntaxe que l'habitude ne nous laisse plus soupçonner mais que l'art peut retrouver, ou il faut l'attribuer à différentes étymologies : par exemple, notre adverbe *si* vient certainement de l'adverbe latin *si*, & notre conjonction *si* est sans altération la conjonction latine *si*.

3°. Je ne crois pas, quoique M. de Dangeau le dise très-affirmativement, que l'on doive donner le nom de *particule* à nos petits mots *du, des, au, aux*. La Grammaire ne doit point juger des mots par l'étendue de leur matériel, ni les nommer d'après ce jugement ; c'est leur destination qui doit fixer leur nature. Or les mots dont il s'agit, loin d'être des *particules* dans le sens diminutif que présente ce mot, équivalent au contraire à deux parties d'oraison, puisque *du* veut dire *de le*, *des* veut dire *de les*, *au* veut dire *à le*, & *aux* veut dire *à les*. C'est ainsi qu'il faut les désigner, en marquant que ce sont des mots composés équivalens à telle préposition & tel article. C'est encore à-peu-près la même chose des mots *en, y & dont* : celui-ci est équivalent à *de lequel*, *de laquelle*, *de lesquels*, ou de *lesquelles* : les deux autres

sont de vrais adverbes, puisque le mot en signifie *de lui, d'elle, de cela, de ce lieu, d'eux, d'elles, de ces choses, de ces lieux* ; & que le mot *y* veut dire *à cela, à ces choses, en ce lieu, en ces lieux* : or tout mot équivalent à une préposition avec son complément, est un adverbe. Voyez ADVERBE.

4°. Enfin je suis persuadé, contre l'avis même de l'habile grammairien dont j'ai rapporté les paroles, que ce seroit très-mal fait de faire des *particules* une nouvelle partie d'oraison. On vient de voir que la plupart de celles qu'il admettoit avec le gros des grammairiens, ont déjà leur place fixée dans les parties d'oraison généralement reconnues, & par conséquent qu'il est au moins inutile d'imaginer pour ces mots une classe à part.

Les autres *particules*, dont je n'ai rien dit encore, & que je trouve en effet très-raisonnable de désigner par cette dénomination, ne constituent pas pour cela une partie d'oraison, c'est-à-dire, une espèce particulière de mots : & en voici la preuve. Un mot est une totalité de sons devenue par usage, pour ceux qui l'entendent, le signe d'une idée totale : voyez MOT : or les *particules*, que je confesse de reconnoître sous ce nom, puisqu'il faut bien en fixer la notion par un terme propre, ne sont les signes d'aucune idée totale ; la plupart sont des syllabes qui ne deviennent significatives, qu'autant qu'elles sont jointes à d'autres mots dont elles deviennent parties, de sorte qu'on ne peut pas même dire d'aucune que ce soit une totalité de sons, puisque chacune devient son partiel du mot entier qui en résulte.

Au lieu donc de regarder les *particules* comme des mots, il faut s'en tenir à la notion indiquée par l'étymologie même du nom, & dire que ce sont des parties élémentaires qui entrent dans la composition de certains mots, pour ajouter à l'idée primitive du mot simple auquel on les adapte, une idée accessoire dont ces éléments sont les signes.

On peut distinguer deux sortes de *particules*, à cause des deux manières dont elles peuvent s'adapter avec le mot simple dont elles modifient la signification primitive, les unes font *prépositives*, ou *préfixes*, pour parler le langage de la grammaire hébraïque, parce qu'elles se mettent à la tête du mot ; les autres sont *postpositives*, ou *affixes*, parce qu'elles se mettent à la fin du mot.

Les *particules* que je nomme *prépositives* ou *préfixes*, s'appellent communément *prépositions inséparables* ; mais cette dénomination est doublement vicieuse : 1°. elle confond les élémens dont il s'agit ici avec l'espèce de mots à laquelle convient exclusivement le nom de *préposition* : 2°. elle présente comme fondamentale l'idée de la position de ces *particules*, en la nommant la première ; & elle montre comme subordonnée & accessoire l'idée de leur nature élémentaire, en la désignant en second : au lieu que la dénomination de *particule prépositive* ou *préfixe* n'abuse du nom d'aucune espèce de mot, & présente les idées dans leur ordre naturel. On ne sauroit mettre dans ces termes techniques trop de vérité, trop de clarté, ni trop de justesse.

Voici dans l'ordre alphabétique nos principales *particules* prépositives.

*A*, ou *ad*, *particulier* : empruntée de la préposition latine *ad*, marque, comme cette préposition, la tendance vers un but physique ou moral. On se sert de *a* dans les mots que nous composons nous-mêmes à l'imitation de ceux du latin, & même dans quelques-uns de ceux que nous avons empruntés : *aguerir* (ad bellum aptiorum facere), *améliorer* (ad melius ducere), *améliorer* (réduire à néant, *ad nihilum*) ; *avocat* que l'on écrivoit & que l'on prononçoit anciennement *advocat* (ad alienam causam dicendam vocatus). On le sert de *ad* quand le mot simple com-



mence par une voyelle, par un *h* muet, par la consonne *m*, & quelquefois quand il commence par *j* ou par *v* : adapter (aptare ad), adhérer (hære ad), admettre (mettre dans), adjoindre (junctus ad), ad-  
verbe (ad verbum junctus), &c. Dans quelques cas, le *d* de *ad* se transforme en la consonne qui commence le mot simple, si c'est un *c* ou un *q*, comme accumuler, acquérir; un *f*, comme assumer; un *g*, comme aggraver; un *l*, comme allaiter; un *n*, comme annexer; un *p*, comme applanir, appauvrir, apposition; un *r*, comme arranger, arrondir; un *s*, comme assaillir, assidue, assortir; un *t* comme attribuer, atténuer, &c.

*Ab* ou *abs*, qui est sans aucune altération la préposition latine, marque principalement la séparation; comme abhorrer, abjuration, ablution, abnégation, abortif, abrogé, absolue, absténence, abstrait, abusif, &c.

*Anti* marque quelquefois la priorité, & alors il vient de la préposition latine *ante*, comme dans *antérieur*; mais ordinairement nous conservons le latin en entier, *antécédent*. Plus souvent il vient du grec *ἀντί*, *contré*, & alors il marque opposition: ainsi le poème immortel du cardinal de Polignac, dont M. de Bougainville a donné au public une excellente traduction, porte à juste titre le nom d'*Antitullece*, puisque la doctrine du poète moderne est tout-à-fait opposée au matérialisme absurde & impie de l'ancien. Voyez *ANTI*.

*Co*, *com*, *col*, *cor* & *con*, est une particule empruntée de la préposition latine *cum* (avec) dont elle garde le sens dans la composition. On se sert de *co* devant un mot simple qui commence par une voyelle ou par un *h* muet; *coadjuteur*, *coéternel*, *coïncidence*, *coopération*, *cohabiter*, *cohéritier*. On emploie *con* devant une des consonnes labiales *b*, *p*, ou *m*; *combats*, *compétiteur*, *commutation*. On se sert de *col*, quand le mot simple commence par *l*; *collektion*, *colliger*, *collusion*. Le mot *porteur* n'est point contraire à cette règle, il signifie *porteur* *ex col*. On fait usage de *cor* devant les mots qui commencent par *r*, *correlatif*, *correspondance*. Dans toutes les autres occasions on se sert de *con*; *concordance*, *condenser*, *considération*, *conglutiner*, *conjonctif*, *connexion*, *conquérir*, *consentir*, *conspirer*, *contemporain*, *convention*.

*Contre*, servant comme *particule*, conserve le même sens d'opposition qui est propre à la préposition; *contredire*, *contremander*, *contrevenir*: *contrefaire*, c'est imiter contre la vérité; *contrefaire* veut quelquefois dire, fait contre les lois ordinaires & les proportions de la nature; *contredire* une estampe, c'est la tirer dans un sens opposé & contraire. Mais dans *contrefigurer*, *contre* veut seulement dire *auprès*.

*Dé* sert quelquefois à étendre la signification du mot; elle est ampliative, comme dans *déclarer*, *découper*, *détremper*, *dévorer*: d'autres fois elle est négative & sert à marquer la suppression de l'idée énoncée par le mot simple, comme dans *débarquer*, *décamper*, *didire*, *désaire*, *dégénéré*, *déloyal*, *démasqué*, *dénaturé*, *dépourvu*, *déréglement*, *désabuser*, *détorse*, *dévaliser*.

*Dés* est toujours négative dans le même sens que l'on vient de voir; *désaccorder*, *désenvoyer*, *désobliger*, *deshérité*, *deshonneur*, *désintéressement*, *désordre*, *désunion*.

*Di* est communément une *particule* extensive; *diliger*, c'est régler de point en point; *dilaxer*, c'est donner beaucoup d'étendue; *diminuer*, c'est rendre plus menu, &c.

*Dis* est plus souvent une *particule* négative; *discordance*, *disgrâce*, *disproportion*, *disparité*. Quelquefois elle marque diversité; *disputer* (disputare) signifie littéralement *diversa putare*, ce qui est l'origine des disputes; *dislinguer*, selon M. l'abbé de Dangeau, (*Opusc.* p. 239.) vient de *dis* & de *tingere*

(teindre), & signifie proprement *teindre d'une couleur différente*, ce qui est très-propre à distinguer; *discerner*, voir les différences; *disposer*, placer les diverses parties, &c. Dans *dissuader*, *difficile*, *disforme*, c'est la particule *dis* dont le *s* final est changé en *f*, à cause du *f* initial des mots simples, & elle y est négative.

*E'* & *ex* sont des *particules* qui viennent des propositions latines *é* ou *ex*, & qui dans la composition marquent une idée accessoire d'extraction ou de séparation: *débrancher*, ôter les branches; *décervellé*, qui a perdu la cervelle; *dénouer*, ôter les dents; *effréné*, qui s'est soustrait au frein; *élargir*, c'est séparer d'avantage les parties élémentaires ou les bornes; *émisfon*, l'action de pousser hors de soi; *énerver*, ôter la force aux nerfs; *épousser*, ôter la poussière, &c. *exalter*, mettre au-dessus des autres; *excéder*, aller hors des bornes; *exhérer*, ôter l'héritage; *exister*, être hors du néant; *exposer*, mettre au dehors; *exterminer*, mettre hors des termes ou des bornes, &c. Il ne faut pas croire au reste, comme le donne à entendre M. l'abbé Regnier, (*Gramm. franç.* in-12. p. 545. in-4<sup>o</sup>. pag. 374.) que ce soit la particule *é* qui se trouve à la tête des mots *écouter*, *épi*, *éponge*, *état*, *étude*, *espace*, *esprit*, *espece*, &c. & de plusieurs autres qui viennent de mots latins commençant par *s* suivie d'une autre consonne, *scholaris*, *spica*, *spongia*, *status*, *studium*, *spatium*, *spiritus*, *species*, &c.

La difficulté que l'on trouve à prononcer de suite les deux consonnes initiales, fit prendre naturellement le parti de prononcer la première comme dans l'alphabet, *es*; & dès lors on dit, & l'on écrit ensuite, *écouter*, *espi*, *éponge*, *état*, *espace*, *esprit*, *espece*, &c. l'euphonie dans la suite supprima la lettre *s* de la prononciation de quelques-uns de ces mots, & l'on dit *écouter*, *épi*, *éponge*, *état*, *étude*; & ce n'est que depuis peu que nous avons supprimé cette lettre dans l'orthographe: elle subsiste encore dans celle des mots *espace*, *esprit*, *espece*, parce qu'on l'y prononce. Si cet *e* ne s'est point mis dans quelques dérivés de ces mots, ou dans d'autres mots d'origine semblable, c'est qu'ils se sont introduits dans la langue en d'autres tems, & qu'étant d'un usage moins populaire, ils ont été moins exposés à souffrir quelque altération dans la bouche des gens éclairés qui les introduisirent.

La *particule en*, dans la composition, conserve le même sens à-peu-près que la préposition, & marque position ou disposition: position, comme dans *encaisser*, *endosser*, *enfoncer*, *engager*, *enlever*, *enjeu*, *enregistrer*, *ensevelir*, *entasser*, *envisager*: disposition, comme dans *encourager*, *endormir*, *engrosser*, *enhardir*, *enrichir*, *ensanglanter*, *enivrer*. Lorsque le mot simple commence par une des labiales *b*, *p* ou *m*, la *particule en* devient *em*; *embaumer*, *empaler*, *emmailloter*: & l'abbreviateur de Richelet, M. l'abbé Goujet, pèche contre l'usage & contre l'analogie, lorsqu'il écrit *emmailloter*, *emmanner*, *ennager*, *ennemmer*.

*In* est une *particule* qui a dans notre langue, ainsi qu'elle avoit en latin, deux usages très-différens. 1<sup>o</sup>. Elle conserve en plusieurs mots le sens de la préposition latine *in*, ou de notre *particule* française *en*, & par conséquent elle marque position ou disposition; position, comme *incarnation*, *insulser*, *ingrédient*, *inhumation*, *initier*, *inné*, *inoculation*, *inscrire*, *intrus*, *invasion*; disposition, comme *inciter*, *induire*, *influence*, *innover*, *inquisition*, *insigne*, *intention*, *inversion*. *In* & *en* ont tellement le même sens, quand on les considère comme venues de la préposition, que l'usage les partage quelquefois entre des mots simples qui ont une même origine & un même sens individuel, & qui ne diffèrent que par le sens spécifique: *inclination*, *enclin*; *inflammation*, *en-*

*flammer ; injonction , enjoindre ; intonation , entoner.*  
 2°. In est souvent une particule privative , qui marque l'absence de l'idée individuelle énoncée par le mot simple : *inanimé , inconstant , indocile , inégal , infortuné , ingrat , inhumain , inhumanité , inique , injustice , innombrable , inoui , inquiet , inséparable , intolérance , involontaire , inutile*. Quel que puisse être le sens de cette particule , on en change la finale n en m devant les mots simples qui commencent par une des labiales b , p , ou m ; *imbiber , imbu , imbecille , impétueux , imposer , impénitence ; immersion , imminent , immodeste* : n se change en l devant l , & en r devant r ; *illuminer , illicite ; irruption , irradiation , irrévérent*.

Mé ou més est la même particule dont l'euphonie supprime souvent la finale s : elle est privative , mais dans un sens moral , & marque quelque chose de mauvais , le mal n'étant que l'absence ou la privation du bien. M. l'abbé Regnier ( *pag. 362. in-12 , ou pag. 589. in-4°.* ) a donné la liste de tous les mots composés de cette particule usitée de son tems , & il écrit mes par-tout , soit que l'on prononce ou qu'il n'en prononce pas s : en voici une autre un peu différente ; je n'ai écrits que dans les mots où cette lettre se prononce , & c'est lorsque le mot simple commence par une voyelle ; j'ai retranché quelques mots qui ne sont plus usités , & j'en ai ajouté quelques-uns qui sont d'usage : *mécomptes , mécompter ; méconnoissable , méconnoissance , méconnoître ; mécontent , comme mal-content , ( voyez les Remar. nouv. de Bouhours , tome I. pag. 271. ) mécontentement , mécontenter ; mécrant ; médire , médisance , médisant ; méfaire , méfait ; mégarde ; méprendre , méprise ; mépris , méprisable , méprisant , mépriser ; méseuse comme malaise ; méseillance , méseiller ; mésestimer ; méseintelligence ; mésoffrir ; meslance , meslance comme malaisant ; mesuser ; mévendre , mevence*. Les Italiens emploient mis dans le sens de notre més ; & les Allemands ont misff qui paroît être la racine de notre particule. Voyez le Gloss. germ. de Wachter , *proleg. sect. V.*

Par ou per est une particule ampliative qui marque l'idée accessoire de plénitude ou de perfection ; *parfait , entierement fait ; parvenir , venir jusqu'au bout ; persécuter comme perséqui , suivre avec acharnement ; perseraison , ce qui donne la plénitude entière à l'oraison , &c.* La particule latine per avoit la même énergie ; c'est pourquoi devant les adjectifs & les adverbes elle leur donnoit le sens ampliatif ou superlatif : *periniquus , très-injuste ; perabsurde , d'une manière fort absurde , &c.*

Nous avons encore plusieurs autres particules qui viennent ou de nos prépositions , ou des prépositions latines , ou de quelques particules latines : elles en conservent le sens dans nos mots composés , & n'ont pas grand besoin d'être expliquées ici : en voici quelques exemples : *entreprendre , interrompre , introduire , pourvoir , prévoir , produire , rassembler , rebâtir , résigner , réconcilier , rétrograder , subvenir , subdélégué , soumettre , sourire , survenir , traduire , transposer*.

Je remarquerai seulement sur la particule re ou ré , que souvent un même mot simple reçoit des significations très-différentes , selon qu'il est précédé de re avec l'e muet , ou de ré avec l'e fermé : *repondre , c'est pondre une seconde fois , répondre , c'est répliquer à un discours ; reformer , c'est former de nouveau , réformer , c'est donner une meilleure forme ; repartir , c'est répliquer , ou partir pour retourner , répartir , c'est distribuer en plusieurs parts*.

On peut lire avec fruit sur quelques particules prépositives , les Remarques nouvelles du pere Bouhours , *tome I. pag. 257 , 258 & 356.*

Le nombre de nos particules postpositives n'est pas grand : nous n'en avons que trois ci , là & da. Ci indique des objets plus prochains , là des objets plus

éloignés : de-là la différence de sens que reçoivent les mots , selon qu'on les termine par l'une ou par l'autre de ces particules ; *ceci , cela ; voici , voilà ; celui-ci , celui-là ; cet homme-ci , cet homme-là*.

Da est ampliatif dans l'affirmation ovide ; & c'est le seul cas où l'usage permette aujourd'hui de l'employer. Cette particule étoit autrefois plus usitée comme affirmative : *il avoit une épe da , c'est un habile homme da*. Plus anciennement elle s'écrivait dea ; & Garnier dans la tragédie de Bradamante , commence ainsi un vers :

*Dea , mon frere , hé pourquoï ne me l'aviez-vous dit ?*

Il y avoit donc une suite de diptongue : sur quoi je ferai une observation que l'on peut ajouter à celles de Ménage. C'est que dans le patois de Verdun , il y a une affirmation qui est *vie dia* , & quelquefois on dit *pa la vie dia* ; ce que je crois qui signifie par la vie de Dieu , en sorte que *vie dia* c'est *vie de Dieu* , ou *vive Dieu*. Or *dia* & *dea* ne diffèrent que comme i & e qui sont des sons très-approchans & souvent confondus : ainsi rien n'empêche de croire que *da* n'est affirmatif qu'autant qu'il prend Dieu même à témoin. ( *B. E. R. M.* )

PARTICULES est aussi un terme de Théologie , dont on se sert dans l'Eglise latine pour exprimer les miettes ou petits morceaux de pain consacré , qu'on appelle *mysiodes* dans l'Eglise grecque.

Dans l'Eglise grecque , il y a une cérémonie particulière , nommée *τὸν μυσίδιον* , des particules , dans laquelle on offre certains morceaux de pain non consacré en l'honneur de la Vierge , de S. Jean-Baptiste , & de plusieurs autres saints. On donne aussi à ces particules le nom d'oblation , *προσφορά*.

Gabriel , archevêque de Philadelphie , a donné un petit traité , *πρὸ τοῦ μυσίδιον* , dans lequel il s'efforce de faire voir l'ancienneté de cette cérémonie , parce qu'il en est fait mention dans les liturgies de S. Chrysostome & de S. Basile.

Il y a eu sur cette matière une dispute considérable entre les Théologiens réformés & les catholiques. Aubertin & Blondel expliquent un passage de la théorie de S. Germain , patriarche de Constantinople , où il parle de la cérémonie des particules comme d'une chose en usage de son tems. En faveur des Catholiques , MM. de Port royal contestent l'explication ; mais M. Simon , dans ses notes sur Gabriel de Philadelphie , tâche de faire voir que ce passage est une interpolation , parce qu'il ne se trouve point dans les anciens exemplaires de S. Germain ; & par conséquent que la dispute n'a point de fondement.

PARTICULE , f. f. ( *Physique.* ) partie très-petite d'un corps ; c'est de l'assemblage & de l'union de plusieurs de ces parties que sont composés les corps naturels.

Particule dans la nouvelle Philosophie est employé par quelques auteurs dans le même sens qu'*atome* dans l'ancienne Philosophie d'Epicure , & que *corpuscule* dans la Philosophie moderne. Voyez *ATOMES* & *CORPUSCULE*.

Néanmoins d'autres auteurs les distinguent , & disent que *particule* est l'assemblage & l'union de deux ou plusieurs corpuscules ou atomes primitifs & physiquement indivisibles ; & que *corpuscule* ou petit corps est l'assemblage ou la masse de plusieurs particules.

Au reste , cette distinction n'est pas fort nécessaire , & dans la plupart des ouvrages de Physique *particule* est employé comme synonyme à *corpuscule*.

Les particules sont donc comme les éléments des corps ; c'est leur arrangement différent & leur texture , avec la différence de cohésion , qui constitue les différentes sortes de corps , durs , mous , secs ,



liquides, pesans, légers, &c. Voyez ÉLÉMENT & COHÉSION.

Les *particules* les plus petites ou les corpuscules s'unissent, suivant les Newtoniens, par l'attraction la plus forte, & composent des *particules* plus grosses dont l'union est plus foible, & plusieurs de ces parties réunies ensemble forment des *particules* encore plus grosses dont l'union est toujours plus foible; & ainsi par différens degrés jusqu'à ce que la progression finisse par les *particules* les plus grosses, dequelles dépendent les opérations chimiques & les couleurs des corps naturels, & qui, en s'unissant, composent les corps des masses sensibles. Voyez MATIERE, COULEUR, ATTRACTION & COHÉSION.

Les Epicuriens s'imaginoient que la cohésion de ces *particules* de matiere fe faisoit par le moyen des atomes accrochés, les Péripatéticiens au contraire par le simple repos de ces parties les unes auprès des autres; c'est aussi le sentiment des Cartésiens. Voyez DURETÉ. Chambers.

PARTICULIER, adj. (*Gramm. & Logique.*) qui concerne l'espece ou l'individu; l'on dit le système de l'individu ne doit pas être préféré à celui de l'espece, & *particulier* s'oppose à *général*. Il est doux, après avoir vécu dans le tumulte des affaires, de retourner à la vie *particulière*; & *particulier* s'oppose à *public*. L'Eglise admet un jugement *particulier*; & *particulier* s'oppose à *universel*. Un *particulier* de cet endroit a fait une belle action; & l'idée de *particulier* est relative à celle de *collection*. C'est un homme *particulier*; & il est synonyme à *bizarre*, & s'oppose à *ordinaire* & *commun*. Dans cette maison chacun a sa chambre *particulière*, & il s'oppose à *commune*. Les assemblées *particulieres* sont illicites, & il est corrélatif de *publiques*. Il faut connoître les circonstances *particulieres* d'une affaire pour en décider, & il s'oppose à *ordinaires* & *communes*. L'aimant a une vertu *particulière*, ou qui lui est propre. Quand il se dit d'une liaison, il en marque l'intimité; d'un officier, il en marque la *subordination*; d'un événement, il en marque la rareté; d'un goût, il en marque la vivacité, &c.

PARTICULIER, (*Jurisprud.*) se dit de ce qui ne touchant qu'une personne ou une chose est opposée à *universel* ou *général*; par exemple, l'héritier *particulier* n'a pas un droit si étendu que l'héritier universel; il en est de même du legs *particulier* opposé au legs *universel*. Une substitution universelle ou générale est opposée à une substitution *particulière*, qui ne porte que sur certaines choses ou sur certaines personnes, le lieutenant général d'une juridiction a la prééminence sur le lieutenant *particulier*. (A)

PARTIE, s. f. (*Métaphysique.*) c'est une quantité qui, prise d'un tout, lui est inférieure, & combinée avec ce dont elle a été prise, redevient égale au tout. On reconnoît pour axiomes les propositions, qui affirment que le tout est plus grand que sa partie, que toutes les parties réunies sont égales au tout, & qu'enfin le tout & ses parties prises ensemble peuvent être substitués réciproquement l'un à l'autre.

On distingue entre *partie aliquote* & *partie aliquante*. *Partie aliquote*, c'est celle qui étant répétée un certain nombre de fois, fait une somme précisément égale au tout. *Partie aliquante*, c'est celle dont la répétition ne produit jamais qu'une somme inférieure ou supérieure au tout. Trois est *partie aliquote* de douze, parce que répétée quatre fois, il produit exactement ce nombre; mais trois n'est que *partie aliquante* de seize, car cinq fois trois font quinze; & six fois trois font dix-huit, deux nombres, l'un au-dessus, l'autre au-dessous de seize.

Tout nombre moindre est *partie* d'un plus grand. Ce qui est *partie* d'une *partie*, est par-là même *partie* du tout. Les *parties égales* de tous égaux, sont égales entr'elles.

Les *parties* des tous sont actuelles ou simplement possibles. Une *partie* actuelle, c'est celle qui a ses bornes déjà distinctes & déterminées. Une *partie* possible, c'est celle qu'on peut désigner arbitrairement. Les *parties* d'une montre, par exemple, ont chacune leur grandeur & leur figure déterminée, qui en font l'actualité; mais une masse de plomb ou une règle de bois n'ont encore que des *parties* possibles, & les ouvriers qui les employeront peuvent les former à leur gré. Le continu conçu d'une manière abstraite n'offre que des *parties* possibles. Il y a une étendue entre Berlin & Paris: je la conçois d'abord en général comme continue, & alors je ne détermine point combien de lieues séparent ces deux villes. Mais ensuite, en faisant attention aux villes, villages, rivières, campagnes, montagnes, bois, & autres choses interposées, les *parties* actuelles se tracent sous mes yeux, & en les comparant à une mesure commune, j'assigne la distance de ces deux lieux. Dans les contigus au contraire les *parties* sont toutes faites.

PARTIES D'ORAISON, (*Gram.*) voyez DISCOURS, LANGUE, ORAISON.

PARTIE, en Anatomie, est un terme général dont on se sert pour nommer chaque *partie* du corps, & les *parties* de ces parties. Le foie est une *partie* organique, dont une *partie* est située dans l'hypocondre droit, & l'autre dans l'épigastre. Les *parties* secretes ou naturelles, que le peuple appelle les *parties honteuses*, sont celles qui servent à la génération.

PARTIES GÉNÉRALES DE L'HOMME, qui comprennent le pénis & les testicules. Voyez PÉNIL, TESTICULE, GÉNÉRATION, &c.

Braddon dit que l'amputation de ces parties étoit félonie ou un crime capital, suivant le droit commun, soit que ce fût du consentement du patient ou non. Voyez EUNUQUE & CASTRATION, comme il paroît par ce passage.

» Henri Hall & A. sa femme ont été arrêtés & » enfermés dans la prison d'Evilchefer, comme accusés d'avoir coupé les parties générales de Jean » Moine, que ledit Henri a surpris avec sadite femme A. ». Rot. clauf. 13. hen. III.

PARTIES ÉGALES, (*Pharmacie.*) expression dont on se sert dans les prescriptions des remèdes composés & qui n'a pas besoin d'être définie: l'égalité se détermine toujours par le poids. Cette expression s'abrege dans les formules par les lettres initiales des deux mots P. E. & en latin P. Æ. *partes aequales.* (E)

PARTIE DE FORTUNE, dans l'Astrologie judiciaire, est l'horoscope lunaire, ou le point dans lequel est la lune dans le tems que le soleil est dans le point ascendant de l'Orient.

Le soleil dans son ascendant est supposé donner la vie, & la lune donne l'humide radical, & est une des causes de la fortune; dans les horoscopes, la *partie de fortune* est représentée par un cercle divisé en croix.

PARTIE, (*Jurisprud.*) en terme de palais signifie tout plaideur; l'avocat ou le procureur, en parlant de son client, l'appelle sa *partie*; ce qui vient de ce que dans l'ancien style où les plaidoyers étoient relatés, dans les jugemens on disoit *ex parte N.* . . . c'est-à-dire de la part d'un tel a été dit, &c.

*Partie adverse* est celui qui plaide contre un autre, le défendeur est la *partie adverse* du demandeur, & vice versa.

*Partie civile*, en matiere criminelle, c'est celui qui se déclare *partie* contre celui qu'il accuse d'avoir commis un crime.

On l'appelle *partie civile*, parce qu'en concluant sur la plainte, il ne peut demander qu'une réparation civile & des intérêts civils; c'est à la *partie publique* à prendre des conclusions pour la vengeance & la punition du crime.

Celui qui a rendu plainte n'est pas pour cela réputé *partie civile* ; car si la plainte ne contient pas une déclaration expresse que le plaignant se porte *partie civile*, elle ne tient lieu que de dénonciation, ordonnance de 1670, tit. III, art. 5. & néanmoins si la plainte est calomnieuse, le plaignant peut être poursuivi comme calomniateur.

Pour pouvoir se porter *partie civile*, il faut avoir un intérêt personnel à la réparation civile du crime, comme font ceux qui ont été volés, ou bien l'héritier de celui qui a été tué ; ceux qui n'ont à réclamer que pour l'intérêt public, peuvent seulement servir d'indicateurs & de dénonciateurs.

Quand la *partie civile* est satisfaite, elle ne peut plus agir, il n'y a plus que le ministère public qui puisse poursuivre la vengeance du crime, bien entendu qu'il y ait un corps de délit constant. Voyez ACCUSATION, CRIME, DÉLIT, DÉNONCIATION, INTÉRÊTS CIVILS, PLAINTÉ, RÉPARATION CIVILE.

*Partie comparante* est celle qui se présente en personne, ou par le ministère de son avocat ou de son procureur, soit à l'audience, soit devant le juge ou autre officier public pour répondre à quelque interrogation ou affirmer à quelque procès-verbal. Voyez *Partie défaillante*.

*Parties contradictoires*, c'est lorsque les deux parties qui ont des intérêts opposés & qui contestent ensemble, se trouvent l'une & l'autre en personne, ou par le ministère de leur avocat ou de leur procureur devant le juge & prêtes à plaider ou à répondre s'il s'agit d'interrogation, ou pour affirmer à un procès-verbal. Voyez ci-devant *Partie comparante*, & ci-après *Partie défaillante*.

*Partie défaillante*, est lorsqu'une des personnes qui plaident ou qui sont assignées pour comparoître devant un juge, commissaire ou autre officier public, fait défaut, c'est-à-dire ne comparoît pas en personne, ni par le ministère d'un procureur.

*Partie intervenante*, c'est celle qui de son propre mouvement se rend *partie* dans une contestation déjà pendante entre deux autres parties.

*Parties litigantes*, sont ceux qui sont en procès ensemble.

*Parties ouïes*, c'est lorsque les parties qui plaident ensemble ont été entendues contradictoirement. Ces termes *parties ouïes* sont de style dans les jugemens contradictoires, où ils précèdent ordinairement le dispositif.

*Partie plaignante* est celui qui a rendu plainte en justice de quelque tort ou grief qu'on lui a fait. Voyez PLAINTÉ.

*Partie principale* est celui qui est le plus intéressé dans la contestation ; cette qualité se donne aussi ordinairement à ceux entre lesquels a commencé la contestation pour les distinguer de ceux qui ne sont que parties intervenantes.

*Parties publiques*, c'est celui qui est chargé de l'intérêt public, tels que sont les avocats & procureurs généraux dans les cours, les avocats & procureurs du roi dans les autres sièges royaux, les avocats & procureurs fiscaux dans les justices seigneuriales, & autres personnes qui ont un caractère pour exercer le ministère public, comme le major dans les conseils de guerre. Voyez AVOCAT FISCAL, AVOCAT GÉNÉRAL, GENS DU ROI, MINISTÈRE PUBLIC, PARQUET, PROCUREUR GÉNÉRAL, PROCUREUR DU ROI, PROCUREUR FISCAL. (A)

*PARTIES CASUELLES*, (*Jurisprud.*) On entend par ces termes, la finance qui revient au roi des offices vénaux qui ne sont pas héréditaires.

On entend aussi quelquefois, par le terme de *parties casuelles*, le bureau où se paye cette finance. Le trésorier des *parties casuelles* est celui qui la reçoit.

Les officiers de judicature & de finances, aux-

quels le roi n'a pas accordé l'hérédité, doivent payer aux *parties casuelles* du roi, au commencement de chaque année, l'annuel ou paulette, à fin de conserver leur charge à leurs veuve & héritiers, & aussi pour jouir de la dispense des 40 jours qu'ils étoient obligés de survivre à leur résignation, suivant l'édit de François I. sans quoi la charge seroit vacante au profit du roi ; ce qu'on appelle *tomber aux parties casuelles*. Ceux qui veulent racheter un tel office, le peuvent faire moyennant finance ; ce que l'on appelle lever un office aux parties casuelles. Le prix des offices est taxé aux parties casuelles, voyez PAULETTE.

Le droit qui se paye aux parties casuelles, a quelque rapport avec celui que l'on appelloit chez les Romains, *casus militis*, qui se payoit aux héritiers pour les milices vénales & héréditaires, dont il est parlé en la nouvelle 53, ch. v. Ce n'est pourtant pas précisément la même chose. Voyez Loyseau, des Offices, Liv. II, ch. viij, n. 31 & suiv.

Les princes apanagés ont leurs parties casuelles pour les offices de l'apanage auxquels ils ont droit de pourvoir.

M. le chancelier a aussi ses parties casuelles pour certains offices qui sont à sa nomination.

Il y a de même certains offices de la maison du roi qui tombent dans les parties casuelles des grands offices de la couronne dont dépendent ces offices. (A)

*PARTIES*, (*Commerce.*) On nomme ainsi dans le commerce, tant en gros qu'en détail, aussi-bien que parmi les artisans & ouvriers, les mémoires des fournitures de marchandises ou d'ouvrages qu'on a faits pour quelqu'un. Voyez MÉMOIRE.

*Parties arrêtées* ; ce sont les mémoires au bas desquels ceux à qui les marchandises & ouvrages ont été livrés & fournis, reconnoissent qu'ils les ont reçus, qu'ils sont contents du prix, & promettent d'en faire le paiement, soit que le tems de faire ce paiement soit exprimé, soit qu'il ne le soit pas ; cette reconnaissance met les marchands & ouvriers à couvert de la fin de non-recevoir, & leur donne contre les débiteurs une action qui subsiste trente années.

*Partie d'apocaire*, est le nom qu'on donne à des mémoires enfiés, & où les ouvrages ou marchandises sont estimés beaucoup au-delà de leur juste valeur.

*Parties simples*, parties doubles, termes de marchands, négocians, banquiers, teneurs de livres, &c. Ils se disent des différentes manières de tenir des livres de commerce & de dresser des comptes. Voyez COMPTES, LIVRES DE MARCHANDS, &c. *dition de commerce.*

*PARTIES DOUBLES*, (*Comm. Fin.*) L'ordre des parties doubles distingue une recette d'une autre recette, une dépense d'une autre dépense, l'argent des autres effets, la nature & le sort de ces divers effets. Chaque article dans les parties doubles, opere tout-à-la-fois recette & dépense ; c'est d'où elles prennent leur nom : ainsi il porte avec foi la vérification & la balance. Quelqu'étendue que l'on suppose à un compte général, on peut en un instant, & d'un clin d'œil, former un compte particulier du plus léger article, en suivant son issue : compte qui fera lumineux sans coûter des efforts & des recherches pénibles. Dès-lors il seroit possible chaque jour, de compter d'une caisse, où tout l'argent du Royaume entroit. Les Italiens ont imaginé ce bel ordre ; ils s'en servent même généralement dans le détail des biens de campagne qu'ils font valoir : & si l'on y prenoit garde, par-tout où il se fait de grandes consommations, quelque immense qu'en fût le détail, il seroit facile de se procurer une connoissance intime & journalière de chaque emploi.

Pendant long-tems les négocians ont été les seuls à adopter cet usage, parce qu'il leur importoit de connoître à chaque heure du jour leur situation véritable.



ble. Ils seroient bien-tôt ruinés, si leurs caissiers ou comptables se trouvoient chargés de debets inconnus, ou s'ils pouvoient faire valoir à leur insçu quelque somme jusqu'au moment de la reddition des comptes. Cette même exaétitude, disoit en 1607 Simon » Stevin de Bruges à M. de Sully, n'est pas moins » intéressante pour un prince. » Cependant son inexécution dans le maniment des finances jusqu'à ce jour, a presque réduit en problème cette question, savoir si entre deux points donnés, la ligne droite est plus courte que la ligne courbe. (D. J.)

**PARTIE DE MUSIQUE**, est le nom de chaque voix ou mélodie séparée, dont la réunion forme l'harmonie ou le concert. Pour constituer un accord, il faut au moins que deux sons se fassent entendre à-la-fois; ce qu'une seule voix ne sauroit faire. Pour former une harmonie ou une suite d'accords, il faut donc plusieurs voix: le chant qui appartient à chacune de ces voix, s'appelle *partie*, & la collection de toutes les *parties* s'appelle *partition*. Voyez **PARTITION**.

Comme un accord complet est composé de quatre sons, il y a aussi dans la Musique quatre *parties* principales, dont la plus aiguë s'appelle *dessus*, & se chante par des voix de femmes, d'enfants, ou de *musici*; les trois autres sont la *haute-contre*, la *taille* & la *basse*; qui toutes appartiennent à des voix d'hommes. On peut voir dans nos *Pl. de Musiq.* l'étendue de voix de chacune de ces *parties*, & la clé qui lui appartient. Les notes blanches montrent les sons pleins où chaque *partie* peut arriver, tant en haut qu'en bas; & les croches qui suivent, montrent les sons où la voix commenceroit à se forcer, & qu'elle ne doit former qu'en passant.

Plusieurs de ces *parties* se subdivisent en deux, quand on compose à plus de quatre *parties*. Voyez **DESSUS**, **TAILLE**, **BASSE**, **VOIX**.

Il y a aussi des *parties* instrumentales. Il y a même des instruments, comme l'orgue, le clavecin, la viole qui peuvent faire plusieurs *parties* à la fois. En général on divise aussi la musique instrumentale en quatre *parties*, qui répondent à celles de la musique vocale, & qui s'appellent *dessus*, *quinte*, *taille* & *basse*. On en trouvera aussi les clés & l'étendue. *Pl. de Musiq.* Mais il faut remarquer que la plupart des instruments n'ont pas de bornes précises dans le haut, & qu'on les peut faire démancher autant qu'on veut, aux dépens des oreilles des auditeurs; au lieu que dans le bas ils ont un terme fixe qu'ils ne sauroient passer, & qui est la note que j'ai marquée.

Il y a des *parties* qui ne doivent être chantées que par une seule voix, ou jouées que par un seul instrument; & celles-là s'appellent *parties récitantes*. D'autres *parties* s'exécutent par plusieurs personnes, chantant ou jouant à l'unisson, & on les appelle *parties de chœur*.

On appelle encore *partie*, le papier de musique sur lequel est écrite la *partie* séparée de chaque musicien. Quelquefois plusieurs chantent ou jouent sur le même papier; mais quand ils ont chacun le leur, ce qui se fait ordinairement dans les grandes musiques, on peut dire en ce sens, qu'il y a autant de *parties* que de concertans. (S.)

**PARTIE**, (Écriv.) Ce mot est aussi en usage dans l'écriture pour exprimer le vice ou la beauté d'un caractère; comme voilà de bonnes ou de mauvaises *parties*, des *parties* maigres, plates, pleines, bien touchées, &c.

**PARTIES SIMILAIRES**, (Jard.) sont les *parties* d'une même nature, tiffure & substance qui se trouvent dans une graine, telles que la curicule, le parenchyme ou la chair, & la racine féminale.

**PARTIES DIFFÉRENTES**, sont celles qui étant de différente nature, sont composées de diverses espèces, telles qu'on les remarque dans une plante; la-

Tome XII.

voir, la racine, le tronc, les feuilles, les fleurs & les fruits.

**Parties ligneuses**; ce sont les *parties* même du bois, telles que la tige intérieure & l'écorce.

**PARTIE DE JEU**, c'est une convention en conséquence de laquelle le jeu finit; & celui qui se trouve alors avoir l'avantage, marque & gagne. La *partie* est composée d'un certain nombre de tours de jeux, de points, de coups, &c. Ainsi au billard la *partie* est ordinairement de seize points, à moins qu'un des joueurs, ou tous les deux, ne se soient interdit quelques-uns des coups ordinaires du jeu de billard, auquel cas la *partie* n'est que de douze points.

Au trié-trac la *partie* est de douze coups.

Au piquet, de cent points.

Au piquet à écrire, de vingt-quatre rois.

**PARTIL**, adj. (*Astrol.*) Ceterme, en Astrologie; se dit d'un aspect qui est dans le degré précisément qui forme l'aspect. Un trine *partil*, se dit de celui de 120 degrés. Le soleil, par exemple, est en trine *partil* de la lune, lorsqu'il est au douzième degré du Lion, & que la Lune est au douzième degré du Sagittaire ou d'Aries; parce que dans l'un & dans l'autre cas, ils sont éloignés l'un de l'autre de 120 degrés, qui est justement la tierce *partie* du zodiaque, ce qui forme par conséquent le trine *partil* &c.

Le *quadrat partil* se fait lorsque deux astres sont précisément éloignés l'un de l'autre de 90 degrés. Le sextil, lorsqu'ils sont éloignés de 60 degrés.

L'*opposition partile* se fait lorsqu'ils sont distants de la moitié du cercle, c'est-à-dire, de 180 degrés; & la *conjonction partile*, lorsqu'ils sont précisément au même degré du zodiaque. Les Astrologues ne laissent pas de nommer tous les aspects *partils*, lorsqu'ils ne sont éloignés de la précision que de trois ou quatre degrés, principalement lorsque la plus vélocité des planètes applique à l'autre. *Trévoux*. (D. J.)

**PARTIR**, v. n. (*Gram.*) Ce verbe, relatif à la translation d'un lieu fixé dans un autre, a un grand nombre d'acceptions. Ainsi l'on dit, les courriers *partent* à différents jours & à différentes heures, selon les différents lieux de leur destination. J'estime peu la vie, je ne crains ni la mort ni ses suites; je suis toujours prêt à *partir*. Cethomme *part* de la main, il n'y a qu'à lui faire signe. Lâchez la bride à ce cheval, & il *partira* sur le champ. Il prend son fusil, le coup *part*, & l'homme est mort. Toutes ces idées *partent* d'un cerveau creux. Cet ouvrier ne laisse pas *partir* son ouvrage de son atelier qu'il ne soit parfait, ni ce commerçant la marchandise de sa boutique qu'elle ne soit bien payée. *Partez*, dit le maître en fait-d'armes à son écolier. Le carrier qui sépare la pierre avec le marteau & le coin, la fait *partir* du coup qui la fend. Ils ont toujours maille à *partir*, ou ils se querellent pour des riens. *Partir* en Blason, voyez **PARTI**.

Ce cheval a le *partir* prompt, il a de la grace au *partir*. Ces musiciens ne font pas *partis* ensemble, & cela a fait un très-mauvais effet. Il y a eu un tems où lorsqu'il arrivoit à nos Musiciens de *partir* à tems, & de rencontrer l'accord, c'étoit un hasard si heureux, qu'ils en étoient tout émerveillés.

**PARTISAN**, f. m. (*Gramm.*) Celui qui embrassé le parti de quelqu'un ou de quelque chose; il y eut un tems où l'on pensa traiter ici les *partisans* de la musique italienne comme des criminels d'état. Chaque auteur a ses *partisans*. Je suis grand *partisan* des anciens; mais cela ne m'empêche pas de rendre justice aux modernes, & je ne brûle point la Jérusalem délivrée aux pieds de la statue de Virgile, ni la Henriade aux pieds de la statue d'Homere.

**PARTISAN**, f. m. c'est dans la guerre, un officier qui commande un détachement de troupes pour la

petite guerre. Voyez PARTI, GUERRE & PETITE GUERRE.

Un *partisan* intelligent & entendu dans la guerre, produit de grands avantages à l'armée; il en éloigne les partis ennemis; il instruit le général de toutes les démarches de son adversaire; il sert à étendre les contributions; à gêner & à harceler l'ennemi dans tous ses mouvemens. Il faut de grands talens pour bien s'acquitter de cette fonction, & sur-tout savoir suppléer par l'art & la ruse à la force; en un mot, comme le dit sur ce sujet un auteur du métier, » il faut beaucoup de pénétration & d'intelligence » pour saisir le nœud & la difficulté d'une entreprise; de la prudence & de la justesse dans le choix » des moyens propres à l'exécution; du secret & » de la circonspection dans la conduite; de la grandeur d'âme & de l'impétuosité à la vue du péril; » enfin une présence d'esprit en toute rencontre, » jusques dans le feu de l'action même. (Q)

PARTISAN, (Finances.) on peut définir les *partisans*, des hommes qui bâtitent si vite leur fortune aux dépens du public, qu'on en voit le faite aussitôt que les fondemens. Ce sont ces pères qui habitent les fables voisins du Palmyre, & qui devenus riches par des traités avec l'état, achètent du plus pur sang des peuples, des maisons royales pour les embellir encore & les rendre plus superbes. Ces gens-là, dit un écrivain célèbre, exigeroient des droits de tous ceux qui boivent de l'eau de la rivière ou qui marchent sur la terre ferme. Ils trafiqueroient des Arts & des Sciences, & mettroient en partis jusqu'à l'harmonie.

La ressource utile pour un tems très-court, mais dangereuse pour toujours (j'entends celle de vendre les revenus de l'état à des *partisans* qui avancent de l'argent), est une invention que Catherine de Médicis apporta d'Italie, & qui peut contribuer plus qu'aucune autre aux malheurs de ce beau royaume. Les gros gains que font les *partisans*, en achetant du prince les subsides qu'il impose, sont nuisibles au monarque & au peuple; ces gens-là sont également prêteurs & cautions; en sorte qu'ils fournissent toujours la majeure partie des fonds, & le profit de leurs avances sert encore à grossir la masse de leurs biens: l'argent cherche l'argent, & chacun conçoit que les *partisans* possédant des capitaux immenses gagnés dans le cours d'un petit nombre d'années; ils sont en état d'acquiescer les papiers les plus avantageux, d'en faire un monopole; enfin d'ajouter chaque jour quelque nouveau degré à leur fortune & à leurs dépenses. (D. J.)

PARTITIF, *ve*, adj. ce terme est usité en Grammaire pour caractériser les adjectifs, qui désignent une partie des individus compris dans l'étendue de la signification des noms auxquels ils sont joints; comme *quelque*, *plusieurs*, &c. Les Grammairiens latins regardent encore comme *partitifs*, les adjectifs comparatifs & superlatifs, les adjectifs numériques, soit cardinaux, comme *un*, *deux*, *trois*, &c. soit cardinaux, comme *premier*, *second*, *troisième*, &c. parce qu'en effet tous ces mots désignent des objets extraits de la totalité, au moyen de la qualification comparative, superlative, ou numérique, désignée par ces adjectifs. *Plusieurs de nos anciens auteurs*, il ne s'agit pas ici de tous nos anciens auteurs, mais d'une partie indéterminée qui est désignée par l'adjectif *plusieurs*, qui par cette raison est *partitif*. *Deux de mes amis*; il s'agit ici, non de la totalité de mes amis, mais d'une partie précise déterminée numériquement par l'adjectif cardinal ou collectif *deux*, qui est *partitif*.

Il me semble, que ce qui a déterminé les Grammairiens à introduire le nom & l'idée des adjectifs

*partitifs*, c'est le besoin d'exprimer d'une manière précise une règle que l'on jugeoit nécessaire à la composition des thèmes. Ger. Vossius dans sa *Syntaxe latine à l'usage des écoles de Hollande & de West-Frise*, s'explique ainsi, pag. 194. edit. Lugd. Bat. 1645. *Adjectiva partitiva . . . & omnia partitive posita regunt genitivum pluralem, vel collectivum nominis singularem: ut, quis nostrum . . . sapientum oclavus . . . o major juvenum . . . optimus populi romani . . . sequimur te sancte Deorum.* Mais cette règle-là même est fautive, puisqu'il est certain que le génitif n'est jamais que le complément d'un nom appellatif, exprimé ou sous-entendu: voyez GÉNITIF. Et il y a bien plus de vérité dans le principe de Sanctius: (Miner. II. 3.) *ubi partitio significatur, genitivus ab alio nomine sub intellectu pendet.* Il indique ailleurs ce qu'il y a communément de sous-entendu après ces adjectifs *partitifs*; c'est *ex ou de numero* (Ib. IV. 3.): on pourroit dire encore *in numero*. Ainsi les exemples allégués par Vossius s'expliquent en cette manière: *quis de numero nostrum*; *in numero sapientum oclavus*; *o major in numero juvenum*; *optimus ex numero hominum populi romani*; *sequimur te sancte in numero Deorum*, & peut-être encore mieux, *sancte supra ceteram turbam Deorum.* Voyez SUPERLATIF.

Des modernes ont introduit le mot de *partitif* dans la Grammaire française, & y ont imaginé un article *partitif*. La Touche, le P. Buffier, M. Restaut ont adopté cette opinion; & il est vrai qu'il y a partition dans les phrases où ils prétendent voir l'article *partitif*, comme *du pain*, *de l'eau*, *de l'honneur*, *de bon pain*, *de bonne eau*, &c. Mais ces locutions ont déjà été appréciées & analysées ailleurs, voyez ARTICLE; & ce qu'elles ont de réellement *partitif*, c'est la préposition de qui est extractive. Pour ce qui est du prétendu article de ces phrases, ces Grammairiens font encore dans l'erreur, & je crois l'avoir démontré. Voyez INDÉFINI. (B. E. R. M.)

PARTITION, *s. f.* (Gram. Bell. Lett.) *partitio*, partage, division, ou distribution de quelque chose. Voyez DIVISION, DISTRIBUTION.

*Partitions oratoires*, est le nom qu'on donne aux dialogues de Cicéron sur l'éloquence, entre cet orateur & son fils, parce que le discours y est pour ainsi dire, partagé ou divisé entr'eux.

PARTITION DU BAROMÈTRE, (Physiq.) on appelle ainsi la division que l'on a faite en sept parties, des deux pouces de différence qu'il peut y avoir entre le plus haut & le plus bas du mercure, il ne monte jamais plus haut que vingt-neuf pouces, & ne descend jamais plus bas que vingt-sept. Ces deux pouces de différences sont divisés en vingt-quatre lignes; mais en outre on les partage encore en sept *partitions*, dont chacune dénote le tems qu'il doit faire, lorsque le mercure y est monté ou descendu. La *partition* du milieu est inscrite du nom de *variable*, parce qu'ordinairement le tems est changeant & variable, lorsque le mercure s'arrête en cet endroit. Cette *partition* du milieu en trois au-dessous; les trois supérieures en montant sont inscrites du beau tems, du beau fixe & du très-sec; & les trois inférieures en descendant sont inscrites de pluie ou vent, de beaucoup de pluie & de tempête. *Traité du Baromètre.* (D. J.)

PARTITION, *en Musique*, est la collection de toutes les parties d'une pièce, par laquelle on voit l'harmonie qu'elles forment entr'elles. On écrit toutes ces parties l'une au-dessous de l'autre, chacune sur sa portée avec la clé qui lui convient, commençant par les parties les plus aiguës, & mettant la basse au-dessous du tout; & on les arrange de manière que chaque mesure d'une partie soit placée perpendiculairement au-dessus & au-dessous de la mesure



correspondante dans les autres parties, & enfermée entre les mêmes barres prolongées, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil le rapport de tout ce qui doit s'entendre à la fois. Comme dans cette disposition, une seule ligne de musique comprend autant de portées qu'il y a de parties, on embrasse toute cette ligne par un trait de plume qu'on appelle *accollade*, & qui se tire à la marge au commencement de la ligne; ainsi, quand on veut suivre une seule partie, après avoir parcouru la ligne jusqu'au bout, on ne passe pas à celle qui est immédiatement au-dessous, mais on regarde quel rang cette partie occupe dans son *accollade*: on va dans l'*accollade* qui suit chercher la portée correspondante, & l'on y trouve la suite de la même partie.

L'usage des *partitions* est indispensable pour composer. Il faut aussi que celui qui conduit un concert ait la *partition* sous les yeux pour voir si chacun suit régulièrement sa partie, & remettre ceux qui peuvent manquer. Elle est même utile à l'accompagnateur pour bien suivre l'harmonie; mais quant aux Musiciens concertans, on donne ordinairement à chacun sa partie séparée, étant inutile pour lui de voir celle qu'il n'exécute pas.

*Partition* est encore parmi les facteurs d'orgue & de clavecin, une règle pour accorder l'instrument, en commençant par une corde ou un tuyau de chaque son dans l'étendue d'une octave ou un peu plus, prise vers le milieu du clavier, & qui serve de terme de comparaison à l'accord de tout le reste.

Voici comment on s'y prend pour former sa *partition*.

On prend d'abord sur l'instrument dont je parlerai au mot *TON*, un son pour servir de base ou de terme à tous les autres; & à l'unisson ou à l'octave de ce son, on accorde le *c sol ut* qui appartient à la clé du même nom, & qui se trouve à-peu-près dans le milieu du clavier; on accorde ensuite le *sol* quinte de cet *ut*, puis le *ré* quinte de ce *sol*; ensuite on redescend à l'octave *ré*, à côté du premier *ut*; on remonte à la quinte *la*, puis encore à la quinte *mi*; on redescend à l'octave de *mi*, & l'on continue de même montant de quinte en quinte & redescendant à l'octave, aussi-tôt qu'on s'éloigne trop; on s'arrête quand on est parvenu au *sol* dièse.

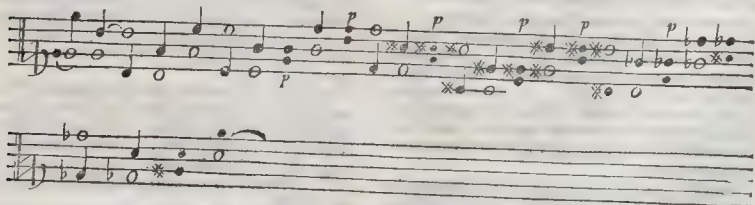
Alors, on reprend le premier *ut*, & l'on accorde son octave aiguë; puis la quinte *fa* de cette octave en descendant; l'octave aiguë de ce *fa*; le *si* bémol quinte de cette octave; enfin à la quinte de ce *si*, le *mi* bémol dont l'octave aiguë doit faire la quinte avec le *la* bémol ou *sol* dièse accordé précédemment. Quand cela arrive, la *partition* est juste; elle est fautive quand ces deux sons ne se trouvent pas d'accord, à peu de chose près, ce qui arrive infaillible-

ment; quand on ne suit pas les règles dont je donne le principe, & que j'explique au mot *TEMPÉRAMENT*.

La *partition* bien faite, le reste est très-aisé à accorder, puisqu'il n'est plus question que des octaves & des unissons de tout ce qui y est contenu. (S)

*PARTITION*, (Orgue.) c'est le fondement de l'accord; elle a été ainsi nommée, parce qu'elle partage l'octave en tons & en demi-tons: la *partition* de l'orgue se fait sur le prestant, elle comprend l'étendue d'une douzième depuis la clé d'*f ut fa*, jusqu'à l'*ut* à l'octave de celui de la clé de *c sol ut*. Toute la *partition* se fait au moyen des octaves que l'on accorde juste, & des quintes que l'on accorde juste & que l'on diminue ensuite; en sorte que le battement soit en-dessous.

Le fondement de la *partition* est le ton rendu par un tuyau d'un pié, à l'unisson duquel on accorde l'*ut* de la clé ou du milieu du clavier; ce ton est à la double octave du ton fixe des musiciens qui est le son rendu par un tuyau de quatre piés ouvert. Après avoir accordé le ton *ut* de la clé de *c sol ut*, on accorde tous les tons compris dans la *partition*, en cette manière & comme ils sont marqués dans la fig. 68. Pl. d'Orgue. Les notes rondes de cette figure marquent les tons sur lesquels on accorde, & les noires ceux que l'on accorde; ainsi sur le ton *ut* de la clé de *c sol ut*, on accorde son octave au-dessus *ut*, laquelle doit être juste; on reprend ensuite l'*ut* de la clé sur lequel on accorde le *sol* de la clé de *g ré sol*. Cet accord est une quinte que l'on doit baisser un peu après l'avoir accordé juste: toutes les quintes que l'on accorde en-dessous, c'est-à-dire, lorsque la note que l'on accorde en quinte est au-dessus de celle sur laquelle on accorde, comme dans cet exemple; on doit baisser la note *sol* un peu au-dessous de la vraie quinte, ce qui produit un battement assez sensible dans les *dessus* & peu marqué dans les *basses*. Lorsque les quintes que l'on accorde vont en descendant ou sont en-dessous, elles ont leur battement en-dessus; comme par exemple la quinte *fa ut*, on doit hausser la note *fa* qui est celle que l'on accorde un peu au-dessus du ton où elle fait la quinte juste avec l'*ut*, & cela afin dans les deux cas de diminuer l'intervalle d'une note à l'autre, ce qui est un tempérament que les quintes exigent dans le système diatonique tempéré, selon lequel on accorde les orgues & les clavecins. Après que le *sol* de la clé de *g ré sol* est accordé & tempéré, comme il convient, on accorde son octave en-dessous *sol*; sur ce *sol*, on accorde la quinte *ré* en-dessus, le battement de cette quinte doit être en-dessous sur le *ré*; on accorde la quinte *la* dont le battement doit de même être en-dessous.



On prend ensuite l'*ut* à l'octave de la clé de *c sol ut*, au-dessous duquel on accorde la quinte *fa*, cette quinte doit battre en-dessus; on connoît que les quintes sont bien tempérées si la tierce majeure *fa la* qui est entre les termes *fa ut* de la quinte est juste; on sonne cette tierce majeure avec la note que l'on accorde, & avec laquelle-

le elle doit être juste sur le *fa*; on accorde en-dessous la quinte *b si*; cette quinte a pour preuve la tierce majeure *b si re* qui doit être juste sur le *si b*; on accorde son octave au-dessus qui doit être juste sur le *si b* supérieur; on accorde en-dessous la quinte *b si b mi*, dont le battement doit être en-dessus; cette quinte a pour preuve la tierce majeure *b mi sol*;

on reprend ensuite le *La* accordé à la quinte du *ré*, dont on accorde l'octave en-dessous ; sur ce *la* inférieur dernier accordé, on accorde la quinte la *mi* qui a son battement en-dessous, & pour preuve la tierce majeure *mi* *ut* au-dessus de ce *mi* naturel ; on accorde la quinte *mi* *si* naturel ; cette quinte dont le battement doit être en-dessous, a pour preuve la tierce majeure *si* *sol* ; on accorde ensuite sur le même *si* naturel son octave en-dessous, laquelle comme toutes les autres octaves, doit être juste ; sur le *si* naturel inférieur, on accorde la quinte *si* *fa* \*, en-dessous, & dont par conséquent le battement doit être en-dessous ; cette quinte a pour preuve la tierce majeure *fa* \* *re* ; sur le *fa* \*, on accorde son octave *fa* \* en-dessous sur le *fa* \* dernier accordé, on accorde la quinte au-dessus *ut* \* qui a pour preuve la tierce majeure *ut* \* *la*, & dont le battement doit être en-dessous ; sur *ut* \* on accorde en-dessous la quinte *ut* \* *sol* \* dont le battement doit de même être en-dessous, & qui a pour preuve la tierce majeure *mi* *sol* \* sur lequel *sol* \* on accorde son octave en-dessous *sol* \* par où finit la *partition*.

On accorde ensuite les notes des *dessus* & des *basses* par octaves sur les notes de la *partition* ; les notes des *dessus* *AC*, fig. 68. s'accordent à l'octave des notes *B* qui sont celles de la *partition* & qui sont rondes, pour les distinguer des noires qui sont celles que l'on accorde ; les notes des *basses* *ED* s'accordent à l'octave en-dessous des notes *A* qui sont celles de la *partition*, lesquelles sont rondes, pour les distinguer des noires *FD* qui sont de même celles que l'on accorde.

Ordinairement les claviers ont une touche au-dessous des quatre octaves ; on accorde cette touche à l'octave en-dessous du premier *sol* ou à la triple octave en-dessous du *sol* de la clé de *g ré sol*, & la touche *ut* \* de la première octave à l'octave du premier *la*, comme on voit dans la figure à la lettre *D*. Pour amener les tuyaux à leur ton, on se sert des accordeurs *ABC*, *abc*, fig. 49. *Pl. d'Orgue*, dont les premiers servent pour les gros tuyaux, & les seconds qui sont emmanchés pour les petits où on ne peut pas atteindre avec la main, il suffit d'en avoir de trois grosseurs différentes ; lorsqu'on veut baisser le ton d'un tuyau, on le coiffe avec le cône creux, & en appuyant on resserre les bords du tuyau qui baisse de ton par ce moyen ; si au contraire, on veut hausser le ton du tuyau, il faut enfoncer le cône dedans par la pointe, il fera ouvrir le tuyau, ce qui le fera monter de ton : voyez ACCORDEURS, & les fig. 49. *Pl. d'Orgue* ; le numero 1. de la fig. 6. marque le cône concave dont il faut se servir pour faire baisser le ton, & le chiffre 2 le cône convexe dont il faut se servir pour le faire hausser. (*D*)

**PARTITION**, (*Blason*.) en termes de Blason, on appelle *partitions*, des traits qui partagent l'écu en plusieurs parties. Quelques-unes des *partitions* sont simples ; ce sont celles qui divisent l'écu en deux, trois ou quatre parties égales, qui sont le coupé, le parti, le tranché, le taillé, le tiercé & l'écartelé. Les *partitions* composées sont ainsi appelées, parce que ce sont des divisions composées de plusieurs traits des *partitions* simples.

**PARU**, f. m. (*Ichyolog.*) poisson fort singulier du Brésil ; il est large, plat, arrondi, long de cinq ou six pouces, ayant six nageoires, & entr'autres une sur le ventre derrière l'anus. Chacune de ces nageoires s'étend jusqu'à la queue, & celle du dos est plus longue que celle du ventre. Sa tête est fort petite, ainsi que son museau ; ses écailles sont parties noires, parties jaunes, ce qui le fait paroître de couleur noire tachetée de demi-lunes jaunes ; il est fort bon à manger. Margrave, *hist. du Brésil*. (*D. J.*)

**PARU**, (*Géogr. mod.*) ville capitale d'un royaume de même nom, sur les côtes du Malabar. Les chrétiens de S. Thomas qui habitoient cette ville, étoient ceux qui avoient le plus d'averfion pour l'Eglise romaine. L'orlève l'archevêque Menezes y alla en 1599 pour les engager à reconnoître le pape, ils ne purent souffrir qu'il les exhortât à recevoir la confirmation. Ils dirent que leurs évêques ne leur en avoient jamais parlé, que ce n'étoit pas un sacrement établi par Jésus-Christ, & qu'ils ne permettoient jamais que l'archevêque mit la main sur le visage de leurs femmes & de leurs filles. La Croze, *hist. du Ch. islian. des Indes*, &c. pag. 109 & 110. (*D. J.*)

**PARVENIR**, v. neut. (*Gramm.*) arriver au lieu où l'on se proposoit d'aller. On ne *parviendra* jamais jusqu'au pôle ; on en est empêché par la rigueur du froid, les neiges & les glaces. S'il est difficile d'atteindre au souverain bonheur, c'est qu'il est impossible de parvenir à la souveraine perfection. C'est un secret auquel on ne *parvient* pas. Ce discours *parvient* aux oreilles du prince, qui eut la pitié de s'en offenser. Les cris de l'innocent se perdent dans les airs, & ne *parviennent* pas jusqu'au ciel. Il est *parvenu* aux plus hautes dignités, & son élévation a été funeste à l'état, qu'il a mal gouverné, & à la considération dont il jouissoit. On a reconnu son incapacité. Il est rare qu'on *parvienne* par des voies honnêtes. Il est plus rare encore qu'un *parvenu* soit un homme traitable.

**PARVIS**, f. m. (*Archit.*) c'étoit devant le temple de Salomon, une place quarrée entourée de portiques. Par imitation on donne aujourd'hui le même nom à la place qui est devant la principale face d'une grande église, comme par exemple le *parvis* de Notre-Dame à Paris.

**PARVIS**, (*Critiq. sacrée*.) *atrium* en latin, *chazer* en hébreu ; il signifie dans l'Ecriture la cour d'une maison. *Petrus vero sedebat foris in atrio*, Mat. xxvj. 69. *Item* la salle d'une maison. *Esth. vi. 5.* de plus, la maison entière : *cum foris armatus custodit atrium suum*, Luc. xj. 21. Il signifiât aussi l'entrée de quelque lieu que ce fût : *in atrio carceris*, Jérém. xxxij. 2. & 12. mais il marque le plus ordinairement les grandes cours du temple de Jérusalem, qu'on appelloit le *parvis* des *Gentils*, parce qu'il étoit permis aux gentils d'y venir ; la seconde cour dite *parvis d'Israel*, parce que tous les Israélites, pourvu qu'ils fussent purifiés, avoient droit de s'y présenter ; ensuite le *parvis* des prêtres, dans lequel eux & les lévites exerçoient leur ministère ; le peuple n'entroit dans cette dernière cour, que lorsqu'il présentait quelque victime, sur la tête de laquelle il devoit mettre les mains en l'offrant au Seigneur.

Ce mot désigne encore la ville d'Enon, située aux confins de la terre promise & de Damas, *Enon. xlvij. 17.* Enfin il se prend pour la ville même de Jérusalem ; *filantes erant pedes nostri in atris tuis Jerusalem*, Ps. lxxv. 2. (*D. J.*)

**PARULIE**, f. f. *terme de Chirurgie* ; tumeur inflammatoire qui survient aux gencives ; elle se termine quelquefois par suppuration ; & lorsqu'à l'occasion de la carie de l'os maxillaire, il survient excroissance fongueuse, on l'appelle *apulte*. Voyez à la fin de l'article *NCIVES*, les maladies auxquelles ces parties sont sujettes.

Le mot de *paruli* vient du grec *παρὰ*, *juxta*, proche, & de *ύλη*, *gencive*.

La saignée, & les décoctions émollientes qu'on tient dans la bouche, peuvent procurer la résolution des *parulies* bénignes ; l'application d'une figue grasse, ou d'un morceau de pain d'épice, favorise la suppuration. Voyez PAIN D'ÉPICE. Il ne faut pas différer l'ouverture d'une *parulie*, de crainte que l'érosion de



la matiere ne s'étend jusqu'à l'os maxillaire, & ne devienne la cause d'accidens. Les lotions vulneraires & détersives conviennent après l'ouverture de la tumeur.

Les fistules qui succèdent aux *parulies* sont ordinairement entretenues par la carie d'une dent, & l'extraction de cette dent en est le remède essentiel. Voyez FISTULE. (Y)

PARURE, f. f. se dit en général de tout ce qu'on ajoute à une chose pour l'embellir & la faire valoir.

La terre s'ouvre au printemps & se pare de fleurs. Il entre des considérations très-subtiles dans l'entente & le goût de la *parure*.

On dit une *parure* de diamans.

Des chevaux doivent être de même *parure*; *parure* se prend ici pour la ressemblance de la taille & du poil.

La *parure* des peaux est ce que l'on en retranche, PARYPATE, f. f. (*Musq. ancienne.*) nom d'une ancienne note ou corde de la tétracorde qui touchoit à celle de l'hyppate. Comme celle-ci étoit la principale, ou le son principal, suivant Martianus Capella, il résulte que la *parypate* étoit la sous-principale.

Le nom de *parypate* étoit donné à cette seconde note quand on considéroit la tétracorde séparément des autres; mais quand on les considéroit réunies, cette corde prenoit quelquefois le nom de *trite*.

*Parypate-hypaton*; c'étoit dans l'ancienne échelle grecque de musique, la seconde note de la tétracorde hypathon, & répond au *fa ut* de l'échelle de Guido.

*Parypate-meson*, étoit la seconde note de la tétracorde meson, & répond au *fa ut* de l'échelle de Guido. *Wallis* Append. *Ptolem.* *Haram.* pag. 157.

PAS, POINT, (*Synon.*) *pas* énonce simplement la négation. *POINT* appuie avec force & semble l'affirmer. Le premier souvent ne nie la chose qu'en partie ou avec modification. Le second la nie toujours absolument, totalement & sans réserve. Voilà pourquoi l'un se place très-bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaise grace. On diroit donc n'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le nécessaire; mais si l'on vouloit se servir de *point*, il faudroit ôter les modificatifs, & dire n'être *point* riche, n'avoir *point* le nécessaire.

Cette même raison fait que *pas* est toujours employé avec les mots qui servent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que *beaucoup*, *fort*, *un*, & autres semblables. Que *point* figure mieux à la fin de la phrase devant la particule *de*, & avec le mot *du tout*, qui au lieu de restreindre la négation, en confirme la totalité.

Ce n'est pas assez de dire que pour l'ordinaire les Philosophes ne sont *pas* riches; il faut ajouter que dès qu'il s'agit d'acquérir des richesses aux dépens de la probité, ils n'en veulent *point* à ce prix. Règle générale, on doit employer la particule négative *point*, quand elle a la signification de *jamais*.

Toutes les fois que les particules *pas* ou *point* font des pléonasmes, il faut les retrancher. Le P. Bouhours a quelquefois fait cette faute. « Il en est, dit-il, de l'Ancrede dans la Jérusalem délivrée, comme de Sancerre dans la princesse de Cleves; leur affliction est plus naturelle au commencement qu'elle ne l'est *pas* dans la suite. *Manière de bien penser.* Voyez les remarques de Vaugelas sur *pas* & *point*, tom. II. avec les notes de Thomas Corneille. (D. J.)

PAS D'ANE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur radice, dont le disque est composé de plusieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons; les fleurons & les demi-fleurons sont placés sur des embryons & soutenus par un calice profondément découpé. Les embryons deviennent dans la suite des semences qui sont garnies d'une aigrette, & attachées à la souche. Ajoutez aux caractères de ce genre, que

les fleurs naissent avant les feuilles. Tournefort, *infr. rei herb.* Voyez PLANTE.

PAS D'ANE, (*Médecine.*) il est pectoral, propre pour les rhumes où les crachats sont épais, visqueux; c'est un béchique expectorant, détersif; il adoucit les ulcères de la poitrine; il est bon pour purifier le sang; on se sert de ses fleurs & de sa racine. On en fait un sirop, une confiture, dont on fait usage dans les affections de la poitrine, telles que la toux, la pleurésie, & autres.

PAS, (*Géogr.*) est en général une mesure déterminée par l'espace qui se trouve entre les deux piés d'une personne qui marche. Voyez MESURE.

Le *pas* ordinaire est de deux piés & demi; plusieurs le font cependant de trois piés; le *pas* géométrique, ou le *pas* allemand, appelé aussi le *grand pas*, est de cinq piés. Voyez PIÉ.

Les anciens milles romains & les milles italiens modernes sont de mille *pas*, mille *passus*. La lieue françoise est de trois mille *pas*; la lieue allemande est de quatre mille *pas*. Voyez MILLE, LIEUE, &c. Chambers. (E)

*Pas* se dit aussi du pié d'un animal; j'ai remarqué le *pas* d'un loup.

PAS, (*Droit politiq.*) ce terme se dit des divers degrés de prééminence entre les princes; ils sont assez connus, & ne peuvent intéresser essentiellement leurs sujets; aussi toutes les disputes sur le *pas* & les préséances dans un congrès pour la paix, ne font qu'arrêter par des difficultés frivoles, la célérité de conventions très-importantes au bien public. (D. J.)

PAS D'ARMES, en Chevalerie; est une place que les anciens chevaliers entreprenoient de défendre; par exemple, un pont, un chemin, &c. par lequel on ne sauroit passer sans combattre la personne qui le garde. Voyez CHEVALIER, CHEVALERIE, & ARMÉES.

Les chevaliers qui défendoient le *pas* pendoient leurs armes à des arbres, à des poteaux, & des colonnes, &c. élevées pour cet usage; & quiconque étoit disposé à disputer le passage, touchoit une de ces armoiries avec son épée, ce qui étoit un cartel que l'autre étoit obligé d'accepter; le vaincu donnoit au vainqueur le prix dont ils étoient convenu avant le combat.

On appelloit aussi *pas d'armes* le combat ou défi qu'un tenant ou seul, ou accompagné de plusieurs chevaliers, offroit dans les tournois contre tous venans; ainsi en 1514, François, duc de Valois, avec neuf chevaliers de sa compagnie, entreprit un pareil combat appelé le *pas de l'arc triomphal*, dans la rue Saint-Antoine à Paris, pour les fêtes du mariage de Louis XII. & le tournoi où Henri II. fut blessé à mort en 1559, étoit aussi un *pas d'armes*, puisqu'il est dit dans les lettres de cartel, que le *pas* est ouvert par sa majesté très-chrétienne, &c. pour être tenu contre tous venans dûment qualifiés. Le funeste accident qui mit ce prince au tombeau, a fait cesser ces dangereux divertissemens.

PAS DE VIS, est la distance qui se trouve entre deux cordons ou trois immédiatement consécutifs de la spirale qui forme la circonférence de la vis. Cette distance se mesure non par la perpendiculaire menée sur les deux tours ou cordons voisins, mais elle s'estime suivant la longueur de la vis. Voyez VIS. (O)

PAS DE SOURIS, dans la Fortification, sont les haliers ou degrés qu'on pratique aux angles saillans & rentrans de la contrescarpe pour monter du fossé dans le chemin couvert. (Q)

PAS DE CAMP, (*le*) est celui dont on se sert ordinairement pour mesurer les différens espaces nécessaires pour camper & pour mettre les troupes en bataille. Ce *pas* est de trois piés de roi.

Outre le *pas de camp*, il y en a trois autres, que l'ordonnance du 6 Mai 1755 a établis pour les mouvements des troupes. Ces pas sont le *petit pas*, qui est d'un pié mesuré d'un talon à l'autre; le *pas ordinaire*, qui est de deux piés, & le *pas redoublé*, qui se fait une fois plus vite que les précédens.

Le *petit pas* & le *pas ordinaire* doivent se faire chacun dans l'intervalle d'une seconde, pendant laquelle on peut prononcer distinctement un, deux. Dans ce même tems on fait deux *pas redoublés*.

Le *petit pas*, l'*ordinaire* & le *redoublé*, peuvent être directs ou obliques. Ils sont directs lorsque la troupe marche directement devant elle, & obliques lorsque les soldats s'avancent par le côté.

Le *petit pas* rend la marche grave & majestueuse; l'*ordinaire* la rend propre à durer longtems; à l'égard du *pas redoublé*, il convient lorsqu'il faut tomber avec vivacité sur l'ennemi; comme il se fait avec une fois plus de vitesse que les autres, on ne peut s'en servir que pour parcourir un espace trop court, pour fatiguer les troupes & les mettre hors d'haleine.

Les soldats doivent être exercés à exécuter ensemble ces différens pas, de la même manière que si toutes les parties de la troupe ou du bataillon n'avoient qu'un seul & même mouvement. Le bruit des instrumens peut servir très-utilement à faire acquiescer cette justesse & cette précision aux soldats; mais les fréquens exercices peuvent aussi y suppléer. Thucydide dit que dans la bataille de Mantinée, gagnée par Agis sur les habitans de cette ville, les Lacédémoniens s'avancèrent posément au son de la flûte, dont il y avoit plusieurs entremêlées dans les bataillons, non pour chanter l'hymne du combat, mais pour marcher d'un pas égal & comme en cadence, de peur de rompre les rangs, comme il arrive d'ordinaire aux grandes armées. (9)

PAS, terme de Manege, est une certaine manière dont un cheval peut se mouvoir & avancer. Voyez CHEVAL.

Il y a trois sortes de pas naturels au cheval, savoir le pas proprement dit, ou le marcher, le trot, & le galop; quelques-uns y ajoutent l'amble, parce que ce dernier pas est naturel à quelques chevaux. Voyez TROT, GALOP, AMBLE, &c.

À l'égard des pas artificiels. Voyez AIRS. Les chevaux qui mêlent leurs pas, c'est-à-dire par exemple le marcher & l'amble, &c. sont rarement bons; leur défaut vient d'un tempérament bouillant & inquiet, & quelquefois aussi d'une foiblesse de reins ou de jambes.

Pas se dit plus particulièrement de l'espece de marcher tranquille, où un cheval leve en même tems les jambes diamétralement opposées, une devant & l'autre derrière, ce qui est le mouvement du trot. Voyez TROT.

PAS, f. m. pl. (Architect.) petites entailles, par embrevement, faites sur les plate-formes d'un comble, pour recevoir les piés des chevrons. (D. J.)

PAS D'UNE PORTE, (Architect.) c'est précisément la pierre qu'on met au-bas d'une porte entre ses tableaux, & qui diffère du seuil, en ce qu'elle avance au-delà du nud du mur en manière de marche.

PAS, (Arpentage.) mesure dont on se sert pour arpenter les terres; le pas d'arpentage à la Martinique est de trois piés & demi de la mesure de Paris; à la Guadeloupe & aux autres îles Antilles françaises il n'est que de trois piés.

PAS, terme de Carrier, signifie chaque tour que le gros cable fait sur l'arbre de la roue d'une carriere; ainsi lorsque les carriers d'en-bas crient à ceux d'en-haut de lâcher un pas pour débrider, ils veulent faire entendre qu'il faut lâcher un tour de roue pour débrider la pierre qui a été mal bridée, & la brider plus sûrement. (D. J.)

PAS, (Charpenterie.) est un embrevement dans les fabriques & plateformes pour recevoir le pié des chevrons.

PAS, en terme de Danse, se dit des différentes manières d'y conduire les pas en marchant, en sautant & en pirouettant: voici les noms des principaux pas de danse.

Le pas se prend en général pour une composition faite sur un air; ainsi on dit il a fait un beau pas sur une telle chaconne, sur une telle gigue. Au propre c'est un mouvement d'un pié d'un lieu à un autre, ce qui se fait en cinq manières, quand on porte également les deux piés ou en-avant, ou en-arrière, ou de côté.

Le pas droit est un pas qui se fait en ligne droite. Le pas grave ou ouvert, se dit lorsqu'on écarte en marchant un pié de l'autre en décrivant un demi-cercle.

Le pas battu, est lorsqu'on passe une des jambes par-dessus l'autre, ou par-dessous, avant que de poser le pié à terre, ou qu'on bat d'une cuisse contre l'autre.

Le pas tourné est lorsqu'on fait un tour des jambes, ou qu'on décrit un cercle entier avec le pié en-avant ou en-arrière; il s'appelle aussi tour de jambes.

Le pas tortillé est lorsqu'on fait mouvoir un pié sur une ligne parallèle à celui qui est posé à terre, & qu'en le posant à terre on le remet à angle droit; ou autrement, c'est lorsqu'en partant on met la pointe du pié en-dedans, & en le posant on le remet en-dehors; il se fait de la hanche.

On appelle pas avec mouvement, ceux que l'on fait avec les plis des genoux.

Le pas relevé ou neuf, se fait lorsqu'après avoir plié au milieu du pas, on se relève en le finissant.

Pas balancé, ou balancement, se fait lorsqu'on se jette à droite avec mouvement sur la pointe du pié, pour faire ensuite un coupé; on l'appelle demi-coupé.

Pas coupé, c'est lorsqu'après avoir fait un pas avec mouvement, on en fait un autre plus lent, de quelque manière qu'il soit.

Pas dérobé, est lorsque les deux piés se meuvent en même tems dans un sens opposé.

Pas glissé, est lorsqu'on fait un pas plus grand qu'il ne doit être naturellement; car la grandeur naturelle & déterminée est la largeur des épaules.

Pas chassé, ou simplement chassé, c'est lorsqu'on plie avant que de mouvoir le pié.

Pas tombé, se dit lorsqu'on ne plie qu'après avoir posé le pié qu'on a mu.

Les pas mignardés se font quand le mouvement des piés suit les dimensions qui sont sur les notes de musique, comme lorsqu'on étend les cinq minimes blanches en dix minimes noires.

Il y a aussi des pas qu'on appelle pas de courante, de bourrée, de menuet, de gavotte, de branle, de canarie, de traquenart, de bocane, de sissonne, de ballet, &c. danser les cinq pas.

Les pirouettes, les sauts, les cabrioles, les demi-cabrioles & fleurets sont mis au rang des pas, Voyez-les à leur ordre.

PAS DE MENUET, (Danse.) ce pas est composé de quatre autres, qui par leur liaison n'en font qu'un; il a trois mouvemens & un pas marché sur la pointe du pié. Le premier mouvement est un demi-coupé du pié droit & du gauche. Le second est un pas marché du pié droit sur la pointe, & les jambes étendues. Le troisième enfin, est qu'à la fin de ce pas, on laisse poser doucement le talon droit à terre pour laisser plier le genoux, qui par ce mouvement fait lever la jambe gauche qui se passe en-avant, en faisant un demi-coupé échappé; ce troisième mouvement fait le quatrième pas du menuet; mais comme ce pas demande trop de force dans le



coup-de-pié, on a trouvé le moyen de l'adoucir.

*Pas du menuet adouci.* Il se commence par deux demi-coups, le premier du pié droit, & le second du pié gauche; ensuite deux pas marchés sur la pointe des piés, savoir l'un du droit & l'autre du gauche, ce qui s'exécute dans le cours de deux mesures à trois tems, dont l'une s'appelle *cadence*, & l'autre *contre cadence*.

On peut encore le diviser en trois parties égales. La première est pour le demi coup; la seconde pour la deuxième, & les deux autres *pas* marchés pour la troisième.

Ce *pas* se fait de suite en plaçant le pié gauche devant. Alors on apporte le corps dessus, en approchant le pié droit auprès du gauche à la première position, là on plie sans poser le pié droit à terre; on passe le même pié devant lui à la quatrième position, & l'on s'élève du même tems sur la pointe du pié en étendant les deux jambes l'une près de l'autre. On pose ensuite le talon droit à terre afin d'avoir plus de fermeté, & l'on plie du même tems sur le droit, sans poser le gauche que l'on passe devant jusqu'à la quatrième position, comme on a déjà fait du pié droit. Du même tems on se leve en-dessus, & l'on marche les deux autres *pas* sur la pointe des piés, l'un du droit & l'autre du gauche; mais au dernier il faut poser le talon à terre afin de prendre le *pas* de menuet avec plus de fermeté.

À l'égard des demi-coups, il faut ouvrir exactement les genoux & tourner la pointe fort en-dehors, en faire plusieurs de suite en-avant pour en contracter l'habitude; s'élever également pour faire succéder ces deux mouvements; après s'être élevé au second demi-coup, ne pas laisser tomber le talon afin de faire une liaison avec les deux *pas* marchés; & au dernier, qui est du pié gauche, laisser poser le talon à terre pour reprendre un autre *pas*.

Le *pas en-arrière* le fait à-peu-près de la même manière que le *pas en-avant*, excepté qu'au premier demi-coup du pié droit, on laisse la jambe gauche étendue devant soi, & que l'on plie en même tems sur le droit. Pour le second *pas*, on approche le talon gauche du pié droit, ou on l'arrête en pliant jusqu'à la dernière extrémité qu'on le passe derrière soi pour se relever.

*Le pas de côté.* Il y en a de deux sortes, l'un qui se fait à droite & qui est nommé *ouvert*, & l'autre qui se fait à gauche. Dans le premier, on porte le premier *pas* à la seconde position; il se fait de même que le *pas en-arrière*, dont il ne diffère que dans le chemin; l'arrière se fait en reculant sur une même ligne droite; & celui de côté se fait sur une ligne horizontale en allant à droite. L'autre *pas de côté* se fait en revenant du côté gauche, il n'est différent du droit qu'en ce qu'il est croisé, quoiqu'il se fasse sur une même ligne, mais en revenant de droite à gauche, le corps étant sur le pié gauche, on plie dessus; on croise ensuite le droit devant jusqu'à la cinquième position; alors on se leve, & la jambe suit & s'étend à côté de la droite, les deux talons l'un contre l'autre. De-là on pose le talon droit & l'on plie dessus les pointes tournées en-dehors; on glisse ensuite le pié gauche jusqu'à la deuxième position, où l'on se leve sur la pointe les jambes bien étendues sans poser le talon, & l'on fait après deux *pas*.

*PAS D'ANE, terme d'Eperonnier*, sorte de mors qu'on donne aux chevaux qui ont la bouche forte. (*D. J.*)

*PAS-DUR, terme de Fabricant en gâse*, c'est la partie du métier du gâsier, où répond une des trois marches, & qui sert à fonder, c'est-à-dire à baisser la soie; on l'appelle *pas-dur*, parce qu'il est le plus pesant & le plus difficile à faire mouvoir. Voyez *GASE*; l'autre *pas* s'appelle *pas-doux*.

*PAS, (Horloger.)* c'est en Horlogerie chaque tour que fait la fusée, ou chaque tour que fait la chaîne ou la corde autour de la fusée; les fusées ont ordinairement sept *pas*, ou sept *pas* & demi. (*D. J.*)

*PAS D'ANE, terme d'Horlogerie*, c'est un petit ressort oblong qui a une fente qui va depuis l'extrémité de sa longueur jusqu'au milieu. Voyez la fig.

Ce ressort est courbé, comme on peut le voir dans nos *Planches d'Horlogerie*: son usage est de presser deux pièces, deux roues, &c. l'une contre l'autre, de façon cependant qu'on puisse les faire tourner l'une sur l'autre d'un mouvement assez doux.

Supposant, par exemple qu'on veuille faire tenir ensemble les deux pièces *A*, *CDE* étant l'arbre de la roue *CD* qui passe au-travers de l'autre *AB*, on l'entaille de chaque côté de l'axe, de façon que l'épaisseur *II* ne soit pas plus grande que la fente du ressort, & que la distance *IE* entre le haut de l'entaille & le plan de la roue *AB* soit moindre que la hauteur *RT* de la convexité du ressort; ensuite tournant sa concavité vers la roue *AB*, on le fera entrer sur l'arbre, c'est-à-dire on fera entrer cette partie *II* dans sa fente, & on la poussera jusqu'au milieu de sa longueur: par ce moyen ces deux roues seront pressées l'une contre l'autre par l'élasticité du ressort, de façon cependant qu'elles pourront tourner indépendamment l'une de l'autre avec assez de facilité. Voyez *RÉVEIL*, &c.

*PAS, (Rubanier, Passionnier, Ourdisseur.)* On entend par ce mot toute levée de chaîne opérée par l'enfoncement d'une marche, laquelle levée donne passage à la navette. Il faut expliquer cette opération, relative au passage du patron sur lequel roule presque toute la mécanique de ce métier. Un patron dont toute la largeur est de huit dixaines sur le papier réglé, fait en tout 80 rames, dont on verra le passage à l'article *PASSAGE des rames*, où l'on expliquera seulement le passage d'une seule, ce qui suffira pour toutes: que ce patron soit de six retours; & pour se faire une idée du mot *pas* la plus succincte & la plus claire qu'il est possible, il faut entendre que tous les points noirs de la largeur du patron sont autant de rames qui lèvent sur cette première marche, & qui occasionnent la levée d'autant de parties de la chaîne, qui donne par conséquent passage au premier coup de navette; la seconde marche fera lever de même les rames de la seconde ligne du patron, & ainsi des autres. Observez sur cette seconde marche, & sur toutes les autres, que comme elles se trouvent alternativement seconde eu égard à chaque première, que tous les points qui sont noirs sur chaque première, sont blancs sur chaque seconde, ce qui fait la liaison de la trame & la formation du dessin par les croisés des parties de la chaîne, & ce qui en produit les différents contours. Cette répétition des points noirs & blancs doit faire aisément comprendre à tout homme sensé que toutes les rames qui ne lèvent point sur un *pas* sont censées & effectivement restent en repos: ce repos ne laisse pas d'opérer son effet en dessous de l'ouvrage, qui par conséquent n'a point d'envers, puisque ce qui vient d'être fait en dessus va se faire de même en-dessous. Les croisés dont on vient de parler se nomment *parfil* ou *parfilure* (Voyez *PARFILURE*); il faut se souvenir que ce qui vient d'être dit des deux premières lignes du patron, doit s'entendre de deux en deux, de même de toutes les autres qui les suivent jusqu'à la fin du patron.

*PAS, terme de Tisserand*; c'est le passage du fil dans la lame. Etre hors du *pas*, c'est prendre un fil pour un autre, ou en échapper un sans le prendre.

*PASARGADE, Pasargade, (Géog. anc.)* ville de la Perse, selon Plin., l. VI. c. xxij. Plutarque in *Artaxer.* dit que le roi Artaxerces s'y fit sacrer selon la coutume, par les prêtres. Il ajoute que dans cette

ville il y a un temple de la déesse qui préside à la guerre: on peut conjecturer que c'étoit la même que Minerve. Il falloit que celui qui devoit être sacré entrât dans ce temple, que là il quittât sa robe, & qu'il prit celle que l'ancien Cyrus portoit avant qu'il devint roi, & qu'on y gardoit avec beaucoup de vénération. Après avoir mangé une figue sèche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & il avoit un breuvage composé de vinaigre & de lait. M. Dacier remarque sur cet endroit de Plutarque, que Cyrus le grand bâtit la ville de *Pasargades*, & qu'il lui accorda de grands privilèges, parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Astyage, & acquis le royaume par sa victoire. Ptolomée nomme cette ville *Pasacarta*. On trouve encore quelques vestiges de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui; car selon le P. Lubin on la nomme *Darabegerd*, ou, comme disent les Arabes, *Valasgerd*. (D. J.)

PASCAGE & PASQUIS, (Jurispr.) termes usités dans quelques coutumes, synonymes à *pâturage* que tout le monde entend. Voyez PASTURE.

PASCHAL, adj. qui concerne la pâque des Juifs ou des Chrétiens. Voyez PASQUES.

L'agneau *paschal* est un agneau que les Juifs mangent debout les reins ceints, tenant un bâton à la main, en mémoire de la délivrance du peuple d'Israël de la servitude d'Egypte.

Canon *paschal*, voyez CANON.

Cierge *paschal*, voyez CIERGE.

Letres *paschales* dans l'histoire ecclésiastique, c'étoient des lettres circulaires que le patriarche d'Alexandrie écrivoit à tous les métropolitains, pour leur notifier le jour qu'on devoit célébrer la fête de Pâques.

Tems *paschal* est un tems d'allégresse dans l'Eglise catholique, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Il dure depuis la fête de Pâques jusqu'à la veille du dimanche de la Trinité inclusivement. Il est marqué par un office plus court, & par les chants de joie *alleluia*, qui se rencontrent plus fréquemment dans les offices qu'en tout autre tems.

Rentes *paschales*, c'étoient des rétributions ou revenus annuels que le clergé inférieur payoit autrefois à l'évêque ou à l'archidiacre à leurs visites de Pâques. On les appelloit aussi *rentes synodales*. Voyez CATHÉDRAIQUE & SYNODATIQUE.

PASCHAL, cycle, (Chronolog.) est la même chose que la période Dyonisienn ou Victorienne (Voyez PÉRIODE), au bout de laquelle la fête de Pâques retombe au même jour dans l'ancien calendrier.

Tems *paschal* est le jour de la pleine lune *paschale*, c'est-à-dire la pleine lune qui précède immédiatement le dimanche de Pâques. Ce terme *paschal* se trouve en cherchant l'âge de la lune, au 21 de Mars (Voyez LUNE), & en comptant de-là jusqu'au 14 de la lune. (O)

PASCHMAKLYK, (Hist. mod.) Ce nom qui est turc, signifie *sandale*; c'est ainsi qu'on nomme le revenu assigné à la sultane Valide, ou sultane mere de l'empereur régnant. Il est ordinairement de mille bourses, ou de quinze cens mille livres argent de France.

PASCHIONI, glandes de *Paschioni*, (Anatomic.) Ce médecin italien nous a laissé un traité sur la dure-mère; il a fait la description de quelques glandes conglobées placées aux environs du sinus longitudinal, auxquelles on a donné son nom.

PASENDA, (Hist. mod.) c'est le nom que l'on donne parmi les indiens à une secte de Bramines ou de prêtres qui fait profession d'incrédulité. Ces sectaires regardent le *vedam*, le *shaster* & le *pouran*, c'est-à-dire les livres qui contiennent la foi indienne, comme de pures rêveries; ils nient l'immortalité de l'âme & la vie future; ils le livrent, dit-on, à toutes

sortes d'excès; commettent sans scrupule les inceffes & les impuretés les plus abominables, & se mettent au-dessus de l'opinion des hommes: ce sont-là les couleurs sous lesquelles les ennemis des *pasfands* les représentent. De leur côté ils traitent d'hypocrites les partisans des sectes plus austères, & prétendent qu'ils ne cherchent qu'à se faire applaudir & confondre par leur conduite sévère; cependant ils sont obligés de cacher leurs sentimens, de peur d'exciter le zèle fougueux des bramines leurs adversaires, qui en plusieurs occasions ont fait faire main basse sur les sectaires dont nous parlons.

PASHAUNA, (Hist. nat.) nom donné par les Indiens à une espèce de pierre composée de fibres, qu'ils font calciner & qu'ils pulvérisent ensuite pour la mêler avec du lait; ils regardent ce mélange comme un excellent remède contre la pierre. On fait que l'eau de chaux est d'un très-bon usage pour cette maladie.

PASINA, (Géogr. mod.) c'est ainsi qu'on écrit la nouvelle carte de l'empire Rusien, au lieu de *Piafida*; c'est un pays de l'empire Rusien dans la Tartarie moscovite. On ne fait rien encore de ce pays, sinon qu'il est traversé par la rivière qui lui donne son nom, & qui va se perdre dans la mer Glaciale, environ à 30 lieues de l'embouchure du fleuve Iénisséi. (D. J.)

PASIPHAË, f. f. (Mythol.) fille du Soleil & de la nymphe Perseïs, épousa Minos, second roi de Crète. Elle a passé pour la fille du Soleil, parce qu'elle étoit savante dans la connoissance des simples, & dans la composition des poisons.

PASITHEË, f. f. (Mytholog.) fille de Jupiter & d'Eurynomé, étoit, selon quelques-uns, la première des trois Grâces, & avoit pour sœurs Euphrosine & Egiale. Junon ayant une faveur à demander au dieu du Sommeil, lui promit avec serment de lui donner en mariage *Pasithée*, la plus belle des Grâces, s'il satisfaisoit à sa demande. Cicéron dit que *Pasithée* avoit un temple proche de Lacédémone, dans lequel les magistrats de cette ville alloient de tems en tems s'enfermer la nuit, pour y recevoir durant le sommeil des oracles véritables. On donne aussi le nom de *Pasithée* à une des cinquante Néréides. (D. J.)

PASME, adj. en terme de Blason, se dit d'un dauphin sans langue, & qui a la bouche ouverte. Comtes de Forc & dauphins d'Auvergne, d'or au dauphin *pâmé* d'azur.

PASQUES, f. f. (Théolog.) fête solennelle célébrée chez les Juifs le quatorzième jour de la lune d'après l'équinoxe du printemps. Voyez FÊTE.

Les anciens Grecs & Latins ont appelé cette fête *pascha*, non du grec *πασχειν*, souffrir, comme l'on imagine fausement Lactance & quelques autres peres; mais de l'hébreu *pesach* ou *pasach*, qui signifie *passer*. Le but de cette fête étant de rappeler le passage de l'ange exterminateur qui mit à mort tous les premiers nés des Egyptiens, & épargna ceux des Israélites dans la nuit qui précéda leur sortie d'Egypte.

D'autres ont avancé qu'elle avoit été instituée en mémoire du passage de la mer Rouge, mais sans fondement, puisqu'elle fut célébrée & nommée pour la première fois avant que les Hébreux se fussent mis en marche pour sortir de l'Egypte, & par conséquent plusieurs jours avant le passage de la mer Rouge.

On peut voir dans l'*Exod. chap. xij.* toutes les cérémonies que Moïse prescrivit pour la célébration de la *pâque*: l'obligation de la faire étoit telle, que quiconque auroit négligé ce devoir étoit condamné à mort: *Exterminabitur anima illa de populo suis*, Num. jx. 23. Mais ceux qui avoient quelque empêchement légitime, comme de voyage ou de maladie, ou de quelque impureté volontaire ou involontaire, par exemple ceux qui avoient assisté à des funérailles, ou qui s'étoient trouvés souillés par quelque accident, devoient



devoient remettre la célébration de la *pâque* au second mois ecclésiastique, ou au 14 du mois Iar, qui répond à Avril & Mai : on en voit un exemple frappant sous Ezechias II. *Paralip.* xxv. 2. & 3.

Leon de Modene, *chron. des Juifs*, part. III. ch. iij. décrit fort au long les cérémonies que les Juifs modernes observent dans la célébration de la *pâque*. Elle dure huit jours, suivant une ancienne coutume du Sanhedrin; les deux premiers & les deux derniers jours sont solennels : on ne peut pendant leur durée ni travailler ni traiter d'affaires; il est néanmoins permis de toucher au feu, d'apprêter à manger, de manier de l'argent, &c. Pendant ces huit jours il est défendu aux Juifs d'avoir chez eux du pain levé ni aucun levain : en sorte qu'ils ne mangent alors que du pain sans levain ou *azyme*. Dès le soir de devant la veille de la fête, le maître de chaque maison cherche par-tout pour voir s'il n'y a point de pain levé; sur les onze heures du jour suivant, on brûle du pain levé, pour marquer que la défense de ce pain est commencée; incontinent après on s'applique à faire des azymes qu'on appelle *matzoth*. Quelques-uns font de ces gâteaux avec des œufs & du sucre, pour les personnes délicates ou malades; ils les nomment *matza aschinas*, c'est-à-dire *riches gâteaux sans levain*. Le quatorzième jour de Nisan, veille de la *pâque*, les premiers nés des familles ont coutume de jeûner, en mémoire de ce que la nuit dont la suivante est l'anniversaire, Dieu frappa de mort tous les premiers nés des Egyptiens. Le soir ils vont à la prière, & mangent ensuite l'agneau avec du pain sans levain & des herbes amères; tenant en main des tasses de vin, ils récitent les malheurs que leurs pères souffrirent en Egypte, les merveilles que Dieu opéra pour les en délivrer, & finissent par le psaume 112 & les suivans, qui sont des psaumes de louange ou d'action de grâces; ensuite ils soupent & reçoivent encore des psaumes, ce qu'ils répètent le lendemain & recommencent les deux derniers jours.

Les rabbins ajoutent encore d'autres détails, tant sur la recherche du pain levé, que sur la façon du pain azyme, mais si petits & si ridicules, que nous ne croyons pas devoir en charger ce Dictionnaire : on les trouvera exposés fort au long dans celui de la Bible de dom Calmet, tome III. *lettre P.* au mot *Pâque*.

Pour fixer le commencement du mois lunaire, & par conséquent la fête de *Pâques* qui se célébroit le 14 de la lune de Mars, les rabbins, & entr'autres Maimonides, enseignent que leurs ancêtres avoient placé des sentinelles sur le sommet des montagnes, pour observer le moment de l'apparition de la nouvelle lune, & qu'aussi-tôt que ceux-ci l'avoient vue, ils coururent en diligence en donner avis au Sanhedrin, qui dépêchoit des couriers aux villes voisines, pour les avertir que la néoménie commençoit. Mais outre qu'on ne trouve nulle trace de cet usage dans l'Ecriture, ni dans Philon, ni dans Joseph, il paroît d'ailleurs certain que les anciens Hébreux ne se servoient pas de mois lunaires, ce qui détruit la prétention des rabbins.

Les Grecs, & même quelques docteurs catholiques, prennent occasion du xij. chap. de S. Jean, vs. 12. & suiv. & du xvij. chap. du même évangéliste, de conclure que l'année même de la mort de Jésus-Christ anticipa le jour marqué dans la loi pour célébrer la *pâque*; le P. Lamy entr'autres a soutenu ce sentiment. D'autres, comme le P. Calmet, *dissertation sur la dernière pâque de Notre Seigneur*, ont prétendu que la dernière année de sa vie Jésus-Christ n'avoit pas fait la *pâque*, du moins que les Juifs ne l'avoient faite que le vendredi, jour de sa mort, & qu'il étoit mort sur le calvaire à la même heure que les Juifs immolèrent dans le temple la victime pascuale; en-

Tome XII.

forte que la figure & la réalité se rencontrèrent & s'exécutèrent ensemble comme à point nommé. On cite pour ce sentiment Tertull. *contr. jud. c. viij.* l'auteur des *questions orthodoxes*, sous le nom de S. Justin martyr, *quest. 65.* S. Chrysostome, *homel. 82. in Joann.* S. Cyrill. d'Alex. *liv. XII. in Joann.* Théophyl. *act.* S. Epiphane & plusieurs autres pères & théologiens.

D'autres, comme le P. Hardouin, ont prétendu que les Galiléens avoient fait cette année-là la *pâque* le jeudi, de même que Jésus-Christ, & que les Juifs l'avoient faite le vendredi; mais le sentiment le plus suivi dans l'Eglise chrétienne, tant grecque que latine, est que Jésus-Christ a fait la *pâque* légale le jeudi au soir, de même que tous les autres Juifs; & outre les trois évangélistes S. Matthieu, S. Luc & S. Marc, qui sont favorables à ce sentiment, il est fondé sur la tradition la plus constante.

Le nom de *pâque* se prend dans l'Ecriture en divers sens; 1°. pour le passage de l'ange exterminateur; 2°. pour l'agneau pascual; 3°. pour le repas où le mangeoit; 4°. pour la fête instituée en mémoire de la sortie d'Egypte & du passage de l'ange exterminateur; 5°. pour toutes les victimes particulières qu'on offroit durant la solennité pascuale; 6°. pour les pains sans levain dont on usoit pendant toute l'octave de *Pâque*; 7°. pour toutes les cérémonies qui précédoient & accompagnoient cette cérémonie; 8°. pour Jésus-Christ immolé comme l'agneau pascual pour la rédemption du genre humain. Calmet, *Dictionnaire de la Bible*.

Pour trouver la fête de *Pâque* dans chaque année, il faut d'abord connoître l'épacte de cette année, ce qui donnera la nouvelle lune de chaque mois, & par conséquent en y ajoutant 13 jours, le jour de la pleine lune après le 21 de Mars. Le dimanche qui suit le jour de la pleine lune, & qu'on trouve par le moyen de la lettre dominicale, est le jour de *Pâque*. Voyez EPACTE, LETTRE DOMINICALE, CALENDRIER, FÊTES MOBILES.

Si la pleine lune tombe le 21 de Mars, & que le lendemain soit un dimanche, ce dimanche est le jour de *Pâque*; c'est le plutôt que le jour de *Pâque* puisse arriver. Si la pleine lune est le 20 de Mars, la pleine lune suivante ne peut tomber que le 18 Avril; & si ce 18 est un dimanche, *Pâque* tombera au dimanche suivant, qui est le 25 Avril : c'est le plutôt qu'il puisse arriver, & ce dernier cas arrive rarement. Depuis la réformation du calendrier, *Pâque* a été le 25 Avril en 1666 & 1734.

Si la pleine lune tombe le 21 même de Mars, le dimanche suivant est le jour de *Pâque*. (O)

PASQUE-CLOS, *pascua clausum*, signifie l'octave de *Pâque* ou le dimanche d'après *Pâque*, qui fait la clôture de cette solennité. Dans quelques anciens actes d'Angleterre on en trouve quelques-uns datés *die N. post pascua clausum*, & entr'autres le premier statut de Westminster de la troisième année d'Edouard I. qui porte avoir été fait l'endemain de la cloûe de *Pâque*, c'est-à-dire le lundi d'après la semaine de *Pâque*.

Cette expression de *Pâque-clos* est aussi en usage en France dans les provinces, pour exprimer le dimanche de *Quasimodo*, ou le dimanche de l'octave de *Pâque*. Voyez QUASIMODO.

PASQUIN, *f. m.* (*Hist. mod.*) est une statue mutilée qu'on voit à Rome dans une encoignure du palais des Urbins; elle tire son nom d'un faveleur de cette ville, fameux par ses railleries & ses lardons, dont la boutique étoit le réceptacle d'un grand nombre de fainéans qui se receussent à railler les passans.

Après la mort de Pasquin, en creusant devant sa boutique on trouva une statue d'un ancien gladiateur bien taillée, mais mutilée de la moitié de ses membres; on l'exposa à la même place où on l'avoit trou-

vée, au coin de la boutique de *Pasquin*, & d'un commun consentement on lui donna le nom du mort.

Depuis ce tems-là on attribue à sa statue toutes les satyres & les brocards; on les lui met dans la bouche, ou on les affiche sur lui, comme si tout cela venoit de *Pasquin* ressuscité. *Pasquin* s'adresse ordinairement à Marforio, autre statue dans Rome, ou Marforio à *Pasquin*, à qui on fait faire la réplique.

Les réponses sont ordinairement courtes piquantes & malignes: quand on attaque Marforio, *Pasquin* vient à son secours; & quand on l'attaque, Marforio le défend à son tour, c'est-à-dire que les satyriques font parler ces statues comme il leur plaît. Voyez PASQUINADE.

Cette licence qui dégénère quelquefois en libelles diffamatoires, n'épargne personne pas même les papes, & cependant elle est tolérée. On dit qu'Adrien VI. indigné de se voir souvent en butte aux satyres de *Pasquin*, résolut de faire enlever la statue pour la précipiter dans le Tibre ou la réduire en cendres, mais qu'un de ses courtisans lui remontra ingénieusement que si on noyoit *Pasquin*, il ne deviendrait pas muet pour cela, mais qu'il se ferait entendre plus hautement que les grenouilles du fond de leurs marais; & que si on le brûloit, les Poètes, nation naturellement mordante, s'assembleroient tous les ans au lieu de son supplice, pour y célébrer ses obèques, en déchirant la mémoire de celui qui l'aurait condamné. Le pape goûta cet avis, & la statue ne fut point détruite. Le même motif peut la conserver long-tems.

PASQUINADES, f. f. (*Hist. mod.*) c'est ainsi que l'on nomme à Rome les épigrammes, les bons mots. & les satyres que l'on fait, soit contre les personnes en place, soit contre les particuliers qui donnent prise par quelque vice ou par quelques ridicules. Le nom de *pasquinade* vient de ce qu'on attache communément des papiers satyriques à côté d'une vieille statue brisée que les Romains ont appelé *Pasquin*, dans la bouche de qui les auteurs mettent les sarcasmes qu'ils veulent lancer à ceux qui leur déplaisent. Les souverains pontifes eux-mêmes ont été très-souvent les objets des bons mots de *Pasquin*. Quelquefois on lui donne un interlocuteur, c'est une autre statue que le peuple appelle *Marforio*, & qui est placée vis-à-vis de celle de *Pasquin*.

PASQUIS, est la même chose que *pascale*. Voyez PASCALE. (A)

PASSACAILLE, f. f. (*en Musique*) est une espèce de chaconne, dont le chant est plus tendre & le mouvement plus lent que dans les chaconnes ordinaires. Voyez CHACONNE. (S)

PASSADE, f. f. (*en terme de Manège*) est le chemin ou la piste que le cheval trace en passant & repassant plusieurs fois sur une même longueur de terrain. Comme cela ne peut se faire sans changer de main, les *passades* sont différentes selon la différente manière de changer de main & de fermer la *passade*, c'est-à-dire de tourner pour repartir & revenir sur la piste.

*Passade d'un tems en pirouette ou demi-pirouette*, est un tour que le cheval fait d'un seul tems de ses épaules & de ses hanches. *Passade au demi-volte de cinq tems*, est un demi-tour que le cheval fait au bout de la volte en cinq tems de galop. *Passades furieuses*, ou à la française, sont des demi-voltes en trois tems, en marquant un demi-arrêt: on s'en sert dans un combat singulier. *Passades relevées*, sont celles dont les demi-voltes se font à courbètes.

PASSAGE, f. m. se dit en général de l'action d'un corps qui se meut d'un lieu dans un autre: je l'ai tiré au passage.

Il se dit encore en général d'un chemin pratiqué d'un lieu dans un autre.

PASSAGE, f. m. en terme d'Astronomie, se dit proprement d'une planète qui passe sur le soleil.

Le passage de la lune devant une étoile s'appelle plus proprement occultation de cette étoile par la lune. Voyez OCCULTATION.

Mercury & Vénus dans leur passage sur le soleil; paroissent comme des taches noires ou obscures.

Les passages de Mercury sur le soleil sont assez fréquents; depuis l'invention des grandes lunettes, c'est-à-dire depuis 1610, on en a déjà observé onze. Voyez MERCURE. La première de ces observations fut faite à Paris par Gassendi, le 7 Novembre 1631, & comme le dit ce philosophe, selon le vœu & l'avertissement de Kepler: car Kepler avoit prédit ce passage, & en avoit publié ou écrit l'année précédente, qui fut celle de sa mort. Il est vrai que le même auteur avoit rapporté dans son optique d'après une ancienne histoire de la vie de Charlemagne, qu'en 807 ou 808 la planète de Mercury fut vue dans le soleil comme une petite tache noire pendant huit jours; mais le fait est manifestement faux ou équivoque, cette planète ne pouvant demeurer tout au plus que 5 à 6 heures sur le disque solaire; & quoique, selon Kepler, il faille lire huit fois, octies, au lieu de 8 jours, octo dies, on fait aujourd'hui qu'il n'est pas possible que dans un si court intervalle Mercury passe 8 fois ni même 2 fois sur le soleil. Ainsi il y a apparence que l'on avoit pris pour Mercury une grosse tache qui parut alors dans le soleil. Il devroit y avoir eu trois autres passages de Mercury par le soleil en 1615, 1618 & 1628, tous visibles de quelque endroit de la terre, & celui de 1618 a pu même se voir de divers lieux de l'Europe. Mais ou l'on n'étoit point en ces tems-là assez au fait de la théorie de Mercury, ou on ne se tenoit pas assez assuré de ces sortes de phénomènes pour se préparer à les observer, moins encore pour aller les chercher dans des pays éloignés. Shakerley, astronome anglais, fut le premier qui alla exprès à Surat en 1651, pour y observer un passage de Mercury sur le soleil, qui ne devoit arriver que de nuit en Europe. Ce fut la seconde des neuf observations; elle fut suivie de six autres en 1661, 1677, 1690, 1697, 1723, 1736, 1743, 1753, & enfin la dernière a été en 1756. Nous en aurions cinq ou six de plus si on avoit imité le zèle de Shakerley.

Tous ces passages de Mercury par le disque du soleil, tombent dans le commencement de Mai ou de Novembre, leur retour se trouvant jusqu'ici renfermé dans ces limites. Ces retours ont aussi différentes périodes de six à sept ans, de dix, de treize, &c. mais qui reviennent les mêmes après un certain nombre d'années conformément à la théorie de M. Halley, le premier qui ait approfondi cette matière.

Les passages de Vénus sur le soleil ne sont pas si fréquents. Il paroît que le premier qu'on a observé a été le 3 Décembre 1639, & l'observation est rapportée dans l'astronomie philolaïque de Bouillaud. On en a eu un autre en 1761, & M. Halley a averti les Astronomes de s'y préparer à cause de l'usage qu'on pourra en faire pour déterminer la parallaxe du soleil.

Les observations des passages de Mercury & de Vénus sur le soleil, sont très-utiles pour déterminer différents points de la théorie de ces planètes. On trouve dans les *Institutions astronomiques* de M. le Monnier, un mémoire de M. Picard sur ce sujet. *Hist. acad. des Scienc.* 1743, & les *Inst.* de M. le Monnier. Voyez MERCURE & VÉNUS.

Passage se dit aussi lorsqu'une planète ou une étoile passe par le méridien, ou par quelque autre



cerclé. Voyez CULMINATION & MÉRIDIEN. (O)

PASSAGES, INSTRUMENTS DES, (Astron.) est un instrument qui sert à observer les ascensions droites des astres. Il peut servir aussi pour régler les pendules, en observant l'instant auquel le soleil passe au méridien. Messieurs Roemer & de Louville furent des premiers à le proposer pour observer les passages des planetes & des étoiles fixes, soit par le méridien, soit par le premier vertical; mais il leur manquoit dans ce tems-là beaucoup de choses, de sorte que l'on peut dire que ce n'est que depuis une vingtaine d'années qu'on lui a donné une entière perfection.

Cet instrument est composé principalement, voyez la fig. 1. d'une lunette fixée à angles droits sur un axe horizontal très-solide, avec lequel elle tourne dans le plan du méridien, & d'un autre axe vertical *OC*, sur lequel les supports du premier sont solidement adaptés. Ainsi on voit clairement qu'au moyen de ces deux axes, on peut observer les astres dans toutes sortes de verticaux, & à toutes sortes de hauteurs dans leur passage par le méridien: c'est ce qu'on reconnoitra encore plus clairement par la description suivante.

La fig. 1. représente une lunette *AB*, d'environ 2 piés, dont le tuyau cylindrique entre exactement & peut tourner en même tems dans un autre cylindre creux *ab*, perpendiculaire à l'axe *MN*. Toutes ces pieces sont de cuivre bien écroui, principalement les deux cones tronqués *GHIK*, *EFOI*, que l'on a fait creux en-dehors afin de les rendre plus légers. Les extrémités cylindriques de cet axe sont solides & d'une matiere dure qui peut exactement s'arrondir au tour. C'est de la perfection à laquelle on peut parvenir en travaillant ces deux extrémités cylindriques de l'axe, que dépend toute la justesse de l'instrument. Au foyer commun *X* de l'objectif & de l'oculaire est placé le réticule de la fig. 2. ce qui se pratique par le moyen d'un petit tube, fig. 4. que l'on fait entrer dans le tuyau de la lunette, où il demeure arrêté lorsque le réticule est parvenu en *X*, c'est-à-dire au foyer du verre objectif. Ce petit tube est construit de maniere que la piece qui porte le réticule, & dont la fig. 3. représente le profil, puisse couler librement à droite ou à gauche: mais comme il est nécessaire d'assujettir cette piece afin de centrer la lunette, on se sert pour cet effet d'une vis, dont la tête en forme de chappe, est retenue dans un trou cylindrique pratiqué en *Z*, fig. 1. au tuyau de la lunette. Cette chappe est recouverte d'une platine percée d'un petit trou par où l'on introduit la clé ou tourne-vis quarré *V*. Comme cette vis ainsi contretenue ne peut avancer ni reculer, son écrou, & par conséquent le réticule dont l'écrou fait partie, doit se mouvoir toutes les fois que l'on tournera la clé. De cette maniere le réticule a la liberté de parcourir tout l'espace ombré que l'on apperçoit dans la fig. 5. c'est-à-dire l'espace que lui laisse l'épaisseur de l'anneau applati, qui est soudé à l'extrémité du petit tube de la fig. 4. Comme il est nécessaire qu'il y ait au foyer de la lunette au moins deux fils qui soient arrêtés, l'un dans une situation verticale, & l'autre dans une situation horizontale, on voit d'abord qu'il est facile d'y parvenir en tournant la lunette *AB* dans le cylindre creux *ab*, jusqu'à ce qu'un même objet, que je suppose que l'on appercevra à l'horizon sous le filet vertical, paroisse suivre exactement ce filet lorsqu'on roulera peu-à-peu la lunette au-tour de son axe horizontal *MN*: on arrêtera pour lors cette lunette dans le cylindre creux *ab*, par le moyen de deux viroles ou anneaux brisés *CC*, *DD*, qui faisant ressort, peuvent s'ouvrir ou se resserrer à volonté par le moyen d'une petite vis. Il faut aussi remarquer

Tome XII.

que ce cylindre creux *ab* est fendu vers ses extrémités en deux endroits diamétralement opposés, comme on le voit dans la fig. 12. de sorte qu'on le resserre peu-à-peu à mesure qu'on tourne la petite vis de chaque anneau *CC*, *DD*. Du côté de l'objectif on a pratiqué à l'extrémité du tuyau, la coulisse *gg*, où l'on fait entrer l'extrémité de la piece *R*, fig. 6. laquelle sert à éclairer par réflexion, les fils de la lunette pendant la nuit. On a renversé la 1. fig. afin de la faire voir par-dessous, & que par conséquent on y puisse mieux distinguer toutes les parties de la lunette, comme aussi la maniere dont le demi-cercle de la fig. 12. y est attaché. Ce demi-cercle, qui sert à pointer la lunette, en plein jour, aux planetes ou aux étoiles fixes dont la hauteur est connue, n'est représenté dans cette premiere figure, que comme une simple regle de cuivre attachée avec deux vis de part & d'autre proche les deux viroles *CC*, *DD*.

Il nous reste maintenant à expliquer comment on place cet instrument, en sorte que son axe soit horizontal, & que la lunette puisse rouler dans un plan vertical ou perpendiculaire à l'horizon, & comment on peut le faire mouvoir successivement dans tous les azimuths, sans que son axe ou la lunette souffre aucune inclinaison.

La figure 12. représente l'instrument en entier, attaché avec quatre vis contre l'appui d'une fenêtre ou balcon destiné aux observations que l'on fait chaque jour du passage des astres par le méridien. Il est beaucoup plus avantageux, principalement lorsqu'on veut observer dans les verticaux, d'attacher cet instrument à une barre de fer verticale terminée par trois empatemens soudés en plomb sur un plancher voûté ou sur une terrasse; mais de quelque maniere qu'il soit arrêté, soit contre une piece de bois, soit contre un mur, on peut toujours s'en servir, en le vérifiant à chaque observation si c'est en plein jour, ou bien en prenant les passages des étoiles voisines de la lune ou des autres planetes que l'on observera pendant la nuit. On apperçoit dans la figure 12. la maniere dont l'axe *AD* est placé sur les deux coussinets qui sont à l'extrémité supérieure des deux montans *AB*, *CD*, attachés à une même piece de laiton *BC*. L'arbre de fer *EFG* est aussi attaché à angles droits à la piece *BC*; ainsi les quatre pieces *AB*, *BC*, *EFG*, *CD*, ne forment qu'un même corps solide supporté en *G* par la piece *OPQabcd*, & retenu par le collet *KIL*. Les deux montans *AB*, *CD*, sont inclinés vers l'œil de l'observateur en sorte qu'ils s'écartent d'environ 30°. de la ligne verticale, ce qui fait qu'on y peut observer tous les passages des astres depuis l'horizon jusqu'au zénith.

L'axe *AD* doit toujours être dans une situation parfaitement horizontale; ce à quoi l'on parvient au moyen d'un des coussinets qui peut hauffer ou baisser autant qu'il est nécessaire, ce que l'on termine par le secours d'un niveau à l'esprit-de-vin, suspendu librement sur les tourillons qui sont aux deux extrémités de l'axe. La figure 7. représente la construction particuliere du coussinet mobile, sur lequel on voit le bout de l'axe qui ne porte qu'en deux points *xx*, l'écrou *x* étant immobile; par le mouvement de la vis qui a la liberté de hauffer ou de baisser, on fait monter ou descendre le coussinet entier *abcdy*. Il y a à l'extrémité supérieure du montant *W* une rainure pratiquée de façon que la piece *abyed* puisse y glisser exactement.

Le niveau à esprit-de-vin enchaîné de la maniere représentée dans la figure 8. se peut mettre parallèle à l'axe horizontal par le moyen de la vis *RT*; mais cela n'est pas absolument nécessaire d'abord, on saura bien le reconnoître, en mettant l'axe parfaitement horizontal par la pratique suivante. Il faut pre-

P ij

mierement mettre le niveau sur les tourillons de cet axe, comme dans la figure 2. & hausser ou baisser le couffinet mobile jusqu'à ce que l'extrémité de la bulle d'air du niveau réponde à un *index* ou à un trait déliné marqué sur le tuyau; ensuite on changera le niveau bout pour bout, en sorte que celui des crochets qui portoit, par exemple, à droite sur l'un des tourillons de l'axe, soit pour lors à gauche sur l'autre tourillon; si alors la bulle d'air revient au même endroit du tuyau marqué par l'*index*, l'on sera assuré que l'axe est parfaitement horizontal; si elle n'y revient pas, on haussera ou baissera le couffinet mobile, jusqu'à ce que la bulle d'air ait parcouru la moitié de l'espace compris entre les deux différens points où elle s'étoit arrêtée sur le tuyau pendant la vérification, & alors l'instrument sera parfaitement rectifié quant à la position de l'axe horizontal. La raison de la méthode de vérification que nous venons de donner est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter, quoique M. Smith, dans son *traité d'Optique*, p. 323, en donne une longue démonstration; car il est clair, 1°. qu'un niveau à l'esprit-de-vin qui ne seroit pas monté de façon que la bulle fut au milieu lorsqu'il seroit sur un plan horizontal, auroit toujours cette propriété que la bulle s'arrêteroit au même point lorsque ce niveau seroit sur ce plan, & par conséquent qu'en retournant bout pour bout le niveau sur l'axe des tourillons, & observant si la bulle revient au même point, on est sûr de reconnoître si cet axe est horizontal, car cette pratique revient à retourner le niveau sur un plan horizontal; 2°. qu'en supposant le tube qui contient l'esprit-de-vin courbé, quoique fort peu, en portion de cercle (ce que l'on observe ordinairement), le milieu de la distance entre le point le plus haut & le point le plus bas où se trouve la bulle dans les différentes positions du niveau, est celui où elle doit s'arrêter lorsque l'axe sera horizontal.

Quand l'axe *AD* de rotation est une fois horizontal, il faut nécessairement que l'axe de la lunette parcoure un cercle vertical, autrement ces deux axes ne seroient pas exactement perpendiculaires l'un à l'autre; & dans ce cas la lunette ne décrirait plus un grand cercle de la sphere. Nous avons déjà expliqué la manière dont on peut faire mouvoir le réticule qui est au foyer de la lunette, c'est pourquoi lorsqu'il y aura quelque erreur, c'est-à-dire, lorsque ses deux axes seront inclinés l'un à l'autre, l'on corrigera cette erreur en faisant mouvoir le réticule de la moitié de la différence observée dans la lunette pointée à l'horizon, avant & après le retournement que je suppose que l'on aura fait. Si, par exemple, l'instrument étant dans sa situation ordinaire & la lunette pointée au midi, l'axe de cette lunette est incliné à l'orient; en retournant bout pour bout les extrémités de l'axe de rotation, de manière que celui qui porte en *A* se trouve à la place de celui qui étoit en *D*, l'axe de la lunette paroîtra pour lors incliné vers l'occident; ce qui fera connoître par conséquent le double de l'erreur qui lui convient: en un mot, l'axe de rotation & l'axe de la lunette seront exactement à angles droits, lorsqu'avant & après le retournement, le fil de la lunette paroîtra répondre au même objet de l'horizon.

Il n'est pas moins évident que cet instrument doit parcourir les verticaux, si l'on peut parvenir à mettre l'arbre *EF* dans une situation verticale; mais il faut faire en sorte que cet arbre soit bien rond vers ses deux extrémités, c'est-à-dire, au-dessous de *E* & vers la pointe *G*: car supposons qu'il soit dirigé vers quelque objet à l'horizon; par exemple, à celui que l'on aura reconnu dans le méridien du côté du sud, en faisant parcourir à la piece *ABEGFCD* un demi-cercle, en sorte que la lunette pointe du côté du nord, on reconnoîtra facilement si l'arbre ne pan-

che pas du côté de l'orient ou du côté de l'occident; puisque, dans ce mouvement, le niveau qui est resté suspendu sur les tourillons fera connoître le double de l'erreur ou de l'inclinaison de l'arbre *EF*; c'est pourquoi faisant mouvoir les vis *HM*, c'est-à-dire, les vis *av* (fig. 9.), on fera glisser la piece *βθζδ*, & changer peu-à-peu la situation de l'arbre, jusqu'à ce qu'il ne panche plus à l'orient ni à l'occident. L'on voit encore dans cette même figure 9. une autre vis *μ* qui sert à faire avancer la piece *λ*, afin de retrécir le trou cylindrique de la piece *βθζδ* par où passe l'arbre vertical, qui ne porte par conséquent qu'en trois endroits de ce trou cylindrique. L'écrou brisé *α* qui appartient à la vis *μ* ou *ν*, est représenté dans la figure supérieure qui est le profil de l'arbre.

Lorsqu'on est une fois assuré que l'arbre *EF* n'incline plus à l'orient ou à l'occident, il faut aussi s'assurer s'il ne panche pas vers le septentrion ou vers le midi, ce qui se pratique en dirigeant successivement la lunette à l'orient & à l'occident: car si la bulle d'air du niveau paroît changer de position, on corrige l'erreur ou l'inclinaison de l'arbre, en faisant parcourir à cette bulle la moitié de l'espace ou de la différence observée; puisqu'en tournant la vis *ν*, on peut reculer ou avancer la piece *λ*, & par conséquent rectifier l'inclinaison de l'arbre *EF*. Cette piece *G* se voit dans un plus grand détail (fig. 10.), où la vis *μ* étant contretenue fait mouvoir, lorsqu'on la tourne, son écrou *α*, & par conséquent la piece *λ* qui soutient l'arbre vertical *EF*.

Si après toutes ces vérifications l'on fait enfin parcourir à la lunette le tour de l'horizon, & que la bulle d'air du niveau paroisse fixe, c'est-à-dire, précisément au même endroit du tube, l'arbre vertical *EF*, de même que l'axe horizontal *AD*, n'auront pour lors aucune inclinaison: c'est pourquoi l'instrument étant en cet état, si l'on élève la lunette de plusieurs degrés au-dessus de l'horizon, & que par le moyen de quelques vis on l'arrête immobile à cette hauteur, tous les autres qui passeront par son filet horizontal du côté de l'orient, seront précisément à même hauteur lorsqu'ils reparoîtront passer au même endroit du filet du côté de l'occident; ainsi les observations de l'heure du passage de ces autres au filet horizontal, donneront à la pendule l'heure de leurs vrais passages au méridien, & par conséquent leurs différences en ascension droite, ce que l'on pourra vérifier un grand nombre de fois par rapport aux étoiles fixes. Mais parce qu'il fust d'observer un autre, dont la déclinaison est septentrionale, deux heures avant & deux heures après son passage au méridien pour en déduire le tems de son arrivée au plan de ce cercle, il suit qu'étant une fois donnée la différence en ascension droite de deux étoiles fixes éloignées d'environ soixante degrés, si l'on observe encore la première de ces deux étoiles à l'orient & à l'occident pour connoître l'heure vraie de son passage au méridien, l'on en déduira fort exactement l'heure à laquelle la seconde étoile passera au méridien le même jour, & par ce moyen l'on fixera dans ce plan la lunette de l'instrument des passages. On fixe cette lunette dans le plan du méridien en serrant les vis *Z* & *Y* de la piece *XTQ*; car l'instrument ne sauroit alors parcourir les azimuths, ni s'écarter du midi à l'orient ou à l'occident, à moins qu'on ne tourne peu-à-peu les vis *RS*. Quand donc on aura arrêté cette lunette dans le plan du méridien, & qu'on aura reconnu le point de l'horizon qui lui répond, s'il arrivoit quelques changemens à la direction de l'instrument, causés par le chaud ou le froid, ou par le mouvement du mur contre lequel il est attaché, on pourra le rétablir facilement en dirigeant la lunette à l'horizon, & faisant mouvoir les vis *RS*, jusqu'à ce que l'objet qui est au méridien, paroisse coupé en deux égale-



ment par le fil vertical qui est au centre de la lunette. Il faut bien remarquer qu'on ne doit ferrer les vis *ZY*, que lorsqu'on a presque entièrement interrompu le mouvement autour de l'arbre vertical par le moyen de la vis *N*. Il est encore nécessaire que ce même arbre soit arrondi à l'endroit du cylindre creux *XT*, & même il peut y être taillé tout autour en *X*, afin que l'extrémité cylindrique de la petite vis *XY* soit retenue, qu'elle soutienne la pièce *XYTZQ*, & l'empêche de retomber sur la branche horizontale *OP* à laquelle elle doit demeurer parallèle: les figures 12. représentent cette pièce plus en grand & avec tout le détail nécessaire. On a été obligé de construire deux différentes échelles, dont la première convient aux figures 2. 3. 4. 5. 6. 7. 9. 10. & 11. & l'autre aux figures 1. & 8. Voyez l'optique de Smith, pag. 321. & l'histoire céleste de M. le Monnier de l'acad. royale des Sciences, pag. 77.

PASSAGE, LE, des rivières par les armées, est une des principales opérations de l'art militaire: elle souffre beaucoup de difficultés lorsque le général opposé est rusé & vigilant, & qu'il ne néglige aucune des attentions nécessaires pour n'être point surpris.

On passe les rivières à la guerre pour pénétrer dans le pays ennemi, pour combattre l'armée opposée, pour se retirer & se mettre en sûreté à l'abri de la rivière lorsque les circonstances l'obligent, soit par la perte d'une bataille ou la grande supériorité de l'ennemi.

Les rivières qu'il faut passer sont grandes ou petites; celles qui ont des gués se passent à gué; les autres se passent sur des ponts lorsqu'il s'en trouve dans le lieu du passage: mais comme les ponts construits sur les rivières sont en petit nombre; que d'ailleurs s'il s'en trouve qui puissent favoriser le passage, l'ennemi ne manque guère de les détruire pour en empêcher l'usage, on est obligé d'y suppléer par des ponts de bateaux ou de pontons, ou par des radeaux. Voyez PONT DE BATEAUX, PONTONS & RADEAUX.

Lorsqu'il n'y a point d'ennemis à combattre, le passage des rivières est toujours facile, soit qu'on le fasse à gué ou sur des ponts de bateaux, supposant qu'on a toutes les différentes choses nécessaires à leur construction. Mais lorsqu'il s'agit de traverser une rivière en présence de l'ennemi qui emploie tous ses soins & ses forces pour s'y opposer; il y a alors beaucoup de précaution à prendre pour éluder les difficultés qu'il peut opposer. Il faut joindre ensemble la ruse & la force pour lui faire prendre le change sur le lieu où l'on a dessein de passer; faire en sorte de lui donner de l'inquiétude & de la jalousie sur plusieurs endroits, afin de l'engager par-là à partager son armée en plusieurs parties, qui opposent alors bien moins de résistance que si elle étoit réunie.

Quoiqu'il soit plus facile de défendre le passage d'une rivière que de le forcer, parce que l'armée qui veut l'empêcher est bien moins gênée dans ses manœuvres & ses mouvements que celle qui veut traverser la rivière; il arrive cependant que celui qui l'entreprend réussit presque toujours. La raison en est sans doute qu'on ignore la plupart des avantages de la défense; qu'on ne pénètre pas assez les desseins de l'ennemi, & qu'on se laisse tromper par les dispositions simulées qu'il fait dans un endroit, tandis qu'il effectue le passage dans un autre lieu sur lequel on n'a eu aucune attention.

Le premier objet de celui qui veut faire passer une rivière à son armée sur une rivière non-guéable, doit être d'en connoître bien exactement les deux bords, ainsi que la nature du terrain qui se trouve de part & d'autre. Il doit s'informer si la rivière est sujette à grossir tout d'un coup par les pluies ou la fonte des neiges dans certaines saisons de l'année, ou bien par des écluses dont l'ennemi pourroit se servir pour

rompre les ponts, & augmenter ainsi la difficulté du passage.

A l'égard des lieux les plus propres au passage de la rivière, ce sont ceux où les bords n'ont point d'escarpement; où ils sont au contraire une espèce de pente insensible où l'armée peut arriver aisément, & se mettre en bataille de l'autre côté dans une position avantageuse pour résister à l'ennemi.

Les endroits où la rivière fait une espèce de coude, ou d'angle rentrant, sont très-favorables pour le passage, ainsi que ceux qui sont au confluent de la rivière qu'on veut passer, & d'une autre rivière navigable. Dans le premier cas la disposition de la rivière donne lieu de protéger le passage, ou la construction du pont par un feu d'artillerie qui découvre une plus grande partie du terrain opposé; & dans le second, on a la commodité d'assembler les bateaux hors des yeux & de la portée de l'ennemi, & de les faire descendre promptement & sans obstacle dans l'endroit où il s'agit de construire les ponts.

Lorsqu'il y a des îles dans la rivière, elles peuvent encore servir à faciliter le passage, sur-tout si elles sont boisées. On joint d'abord le terrain de l'île par un pont qui y aboutit; on gagne ensuite le bord opposé par un autre pont, qui, étant protégé du feu de l'artillerie que l'on établit dans l'île, & de la moulquetterie, s'achève sans grandes difficultés.

Comme le passage d'une armée qui désire sur un seul pont demande bien du tems, que d'ailleurs il peut arriver que le pont se rompe par quelque accident, dans le tems qu'il n'y a encore qu'une petite partie de l'armée de passé, ce qui exposerait cette partie à être battue par l'ennemi, la communication avec l'autre partie se trouvant ainsi coupée ou interrompue, il est à propos pour éviter ces inconvénients, de faire en sorte d'avoir assez de bateaux pour construire deux ponts à la fois, à peu de distance l'un de l'autre.

Lorsqu'on a tous les bateaux & les ustensiles nécessaires pour la construction d'un pont, on le fait très-promptement sur-tout si l'ennemi n'est pas en force sur la rive opposée pour en empêcher. M. le chevalier de Follard dit, dans son commentaire sur Polybe, avoir vu faire un pont de cinquante pontons sur le Rhin, qui fut achevé en moins de huit heures. Cette opération ne se fait pas toujours avec la même diligence; elle dépend des circonstances plus ou moins favorables du terrain, des obstacles qu'on éprouve de la part de l'ennemi, & particulièrement de l'habileté de celui qui conduit ou dirige cet ouvrage. Voyez PONT DE BATEAUX.

Quelque vivacité que l'on apporte à la construction du pont sur lequel on veut passer une rivière, l'ennemi, pour peu qu'il veille avec attention sur les démarches de son adversaire, peut toujours en être informé; & comme le passage des troupes exige du tems, il lui est facile de tomber promptement sur les premières troupes parvenues de l'autre côté de la rivière, & de les culbuter dedans. Pour ne point être exposé à cet inconvénient, on ne manque jamais, soit qu'on passe les rivières à gué, ou sur des ponts de bateaux, de protéger le passage par des batteries établies sur le bord de la rivière, & lorsqu'il y a quelques troupes de parvenues à l'autre bord, on fait, sans différer, un retranchement pour les couvrir & les mettre en état de résister aux attaques des différents corps que l'ennemi peut envoyer pour empêcher ou inquiéter le passage. On agrandit ensuite ce retranchement à mesure que le nombre des troupes qui y arrivent devient grand; en sorte que toute l'armée puisse s'y réunir ou s'y assembler, & se porter de-là dans les lieux que le général juge à-propos de lui faire occuper.

Si l'ennemi est en bataille de l'autre côté de la ri-

viere que l'on veut passer, il n'est guere possible de réussir dans cette entreprise, à-moins qu'on ne trouve le moyen de l'en éloigner par un grand feu d'artillerie, lecondé de celui de la moulqueterie, si la largeur de la riviere n'excede pas la portée du fusil. Lorsqu'elle a plus d'étendue, on peut placer des fusiliers dans des bateaux, dont les bords soient assez élevés pour former une espece de parapet, derriere lequel les soldats puissent tirer à couvert des coups de l'ennemi. Ces bateaux étant protégés par le feu du canon, & bien garnis de soldats, assurent la construction du pont, & ils empêchent que l'ennemi ne puisse en interrompre le travail.

Si l'ennemi s'est fortifié sur le bord opposé de la riviere par de bons retranchemens, le *passage* est alors presque impossible dans cet endroit, à-moins qu'on ne trouve des situations sur le bord que l'on occupe, propres à établir des batteries qui foudroient & labourent tout le camp de l'ennemi, & qui ne lui permettent pas d'y demeurer.

Comme le terrain n'offre pas toujours des positions aussi avantageuses pour les batteries, ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de chercher à tromper l'ennemi. Pour cet effet, on feint d'abandonner l'entreprise pour aller chercher un *passage* où il y ait moins d'obstacles à vaincre. On fait marcher l'armée avec tout l'attirail des ponts, & l'on se met en devoir de faire le *passage* dans des lieux éloignés du pont; mais on laisse secrètement un bon corps de troupes dans les environs, avec ordre de profiter du départ de l'armée ennemie pour assûrer la tête du pont, si elle prend le parti de suivre celle qui veut forcer le *passage*.

Si l'ennemi abandonne sa position, les troupes qu'on a laissé pour l'observer se hâtent de passer dans de petits bateaux pour aller occuper le bord opposé, & s'y retrancher; l'armée revenant ensuite pour protéger la construction du pont, peut par ce moyen effectuer le *passage* de la riviere sans grandes difficultés. Si au contraire l'ennemi reste toujours en force dans le même endroit, on cherche à faire le *passage* dans quelqu'autre lieu plus favorable qu'on a reconnu pour cet effet. Quand on craint qu'il ne vienne s'y opposer, on reste avec la plus grande partie de l'armée vis-à-vis de lui, en faisant toujours les démonstrations nécessaires pour lui faire croire qu'on veut s'obstiner à forcer le *passage* dans cet endroit. Pendant ce tems-là, les troupes qu'on a détachées pour chercher & tenter un autre *passage*, peuvent, en usant de beaucoup de diligence, passer la riviere dans le lieu où elles présumant de trouver moins d'obstacles, & lorsqu'elles ont formé un bon retranchement à l'autre bord, & même du côté qu'elles occupoient d'abord pour mettre les deux issues du pont à l'abri des entreprises des détachemens de l'ennemi, l'armée alors marche à cet endroit où l'on achève de construire le pont, & de faire passer les troupes malgré les efforts que l'ennemi peut faire par les détachemens de son armée pour s'y opposer. Comme il n'est guere possible qu'il garde également une grande étendue du cours de la riviere, les petits corps qu'il peut poster en différens endroits ne sont pas suffisans pour empêcher le *passage*: il faut qu'il leur envoie du secours. Si ce secours forme un corps considérable, la lenteur ou la pesanteur de sa marche donne le tems de se fortifier contre lui avant son arrivée. Si au contraire ce corps est petit, sa marche est plus légère & plus prompte, mais aussi il est plus aisé de se mettre en état de lui résister.

On voit par-là qu'en usant un peu avec l'ennemi, & en calculant le tems de la durée, les différentes manœuvres qu'il peut faire, on peut avec l'adresse & de la diligence le tromper & traverser les rivieres malgré les soins qu'il peut prendre pour s'y

opposer. C'est ce que l'expérience fait voir tous les jours à la guerre.

Les précautions nécessaires pour passer les rivieres à gué, sont à-peu-près les mêmes que lorsqu'il s'agit de les passer sur des ponts. Il faut seulement avoir soin de bien faire reconnoître les gués avant que de commencer le passage, & s'assûrer que l'ennemi ne les a ni gâtés, ni rompus.

Lorsque la riviere que l'on passe à gué est fort rapide, M. le marquis de Santa-Cruz conseille de mettre au-dessus des gués quelques escadrons de cavalerie qui, en se tenant bien fermes & bien ferrés, rompent ainsi la force du courant que l'infanterie traverse par ce moyen avec plus de sûreté & moins de danger. Ce même auteur observe qu'il est à-propos que l'infanterie interrompe de tems-en-tems son passage, & que les escadrons au-dessus se retirent pour un peu de tems, afin de donner un écoulement libre aux eaux de la riviere, dont le cours étant en partie arrêté pendant un tems considérable, pourroit par sa force entraîner ces escadrons & l'infanterie qui se trouveroit dans la riviere.

« Quelques auteurs, & en particulier Vegece, » veulent que l'on mette aussi un peu au-dessus des » gués, des escadrons qui y demeurent fermes, afin » que le fantassin qui auroit été entraîné par l'eau, » puisse s'arrêter à ces escadrons & se sauver. Cet » expédient a été mis en pratique par plusieurs généraux. Il me paroît pourtant que cette cavalerie » au-dessus du gué arrêtera l'eau, & par conséquent » que l'espace entre les deux troupes au-dessus & » au-dessous du gué deviendra plus difficile à passer. » Je crois donc qu'il seroit seulement à-propos de » prendre ce parti, lorsque la difficulté ne vient pas » de la hauteur des eaux, mais uniquement de la rapidité du courant; ou du moins il ne faut pas si » fort doubler les rangs de la cavalerie, portée au-dessus du gué où passe l'infanterie, que le cours » de l'eau en soit arrêté. Le plus sûr, au lieu de ces » rangs de la cavalerie au-dessus du gué, seroit de » faire traverser des cordes arrêtées sur les bords par » de bons pieux, & soutenues au milieu par des tonneaux bien calatés, afin que la corde ne s'enfonce » pas, lorsque les fantassins qui auront été entraînés » par l'eau viendront à la prendre. A cette corde » seront attachés plusieurs autres cordes qui pendront dans la riviere, avec des morceaux de bois » ou de liege au bout pour que ces mêmes fantassins puissent plus facilement les voir & les saisir.

« Quelque sorte de troupes que ce soit qui passe » un gué rapide, doit le passer sur un front aussi » grand que le gué le permet, & se tenir côte-à-côte les unes avec les autres pour mieux résister » à la force du courant, pour passer plus vite & se » trouver déjà rangées à mesure qu'elles sortent à l'autre bord. Les bataillons ou les escadrons ne doivent pas archer si ferrés de la tête à la queue » qu'en arrêtant trop le courant des eaux, ils en augmentent la profondeur. La meilleure maniere de » prendre les gués est de couper un peu vers le haut, excepté que pour chercher le fond bas, il ne faille » s'écarter de cette regle. *Réflex. milit. par M. le marq. de Santa-Cruz, tom. II.*

Lorsqu'on est parvenu à passer une riviere de quelque maniere que ce soit, on ne doit rien négliger de tous les avantages que le terrain peut procurer pour s'y mettre promptement en état de défense; car il est certain que si l'on a en tête un ennemi actif & courageux, il ne manquera pas de tomber brusquement sur les troupes qui ont passé la riviere pour forcer le retranchement qui couvre le pont & interrompre le *passage*. Des troupes valeureuses & bien conduites ont dans ce cas, quel qu'en soit le nombre, un grand avantage dans l'action: elles peu-



vent être soutenues & secondées de celles qui les suivent, au lieu que celles de l'armée qui passe la rivière & qui sont parvenues à la traverser, ne reçoivent que des secours lents & tardifs; elles sont d'ailleurs totalement perdues pour peu qu'elles soient poussées & enfoncées, inconvénient auquel les autres sont moins exposées. Comme l'ennemi néglige souvent de profiter du premier instant pour attaquer les troupes qui passent une rivière, il n'est pas étonnant que ce *passage* réussisse presque toujours; en effet, s'il hésite un moment, s'il délibère & qu'il temporise un tant soit peu pour commencer son attaque, lorsqu'il n'y a encore qu'une petite partie de l'armée de passée, il donne le tems de se mettre en état de lui résister, de le combattre, & même de lui faire quitter le terrain.

Lorsqu'une armée se trouve obligée de passer une rivière pour s'éloigner de l'ennemi, elle doit prendre de grandes précautions pour qu'il ne vienne point la troubler & la combattre pendant cette opération. Non-seulement les ponts doivent être couverts des deux côtés de la rivière par de grands retranchemens bien garnis de troupes; mais il faut encore que l'armée se renferme elle-même dans des espèces de lignes du côté de l'ennemi qui la mettent en état de lui résister, s'il veut l'inquiéter dans le *passage* de la rivière. Ces lignes peuvent être formées par une espèce d'enceinte de plusieurs rangs de redoutes qui se soutiennent les unes & les autres, de manière que les troupes en se retirant, s'en trouvent couvertes & protégées jusqu'aux ponts ou au bord de la rivière. Les troupes qui gardent ces redoutes les abandonnent à mesure que l'armée se retire: lorsqu'elle est presque entièrement passée, elles occupent le retranchement qui couvre les ponts, & lorsqu'on a commencé à les rompre, elles gagnent le bord opposé dans des bateaux particuliers préparés pour les recevoir.

Cet article deviendrait d'une longueur excessive, si l'on vouloit entrer dans tout le détail dont le *passage* des rivières est susceptible. On s'est borné à donner ici ce qu'il y a de plus général sur cette importante matière: ceux qui voudront des observations plus détaillées pourront avoir recours aux auteurs militaires, particulièrement au *commentaire sur Polybe*, par M. le chevalier Polard, tom. IV. & V. pag. 56. & 142. aux *réflexions Militaires* de M. le marquis de Sanda-Crux, tom. II. pag. 282. à l'*Ingenieur de campagne*, par M. le chevalier de Clairac, page 103, &c.

On trouvera dans ces différens ouvrages, les principaux moyens qu'on doit employer à la défense du *passage* des rivières. Nous remarquerons seulement ici que pour le faire avec succès, il faut s'appliquer à pénétrer les desseins de l'ennemi, & à bien reconnaître les endroits où le *passage* doit lui être le plus facile & le plus avantageux; ce sont sur ces lieux qu'il faut veiller avec la plus grande attention, sans fe négliger néanmoins sur les autres endroits. On ne doit point trop étendre son armée pour garder à la fois une grande étendue de rivière; il suffit d'avoir de bons postes ou des redoutes de distance en distance dans les lieux où l'on présume que l'ennemi peut tenter le *passage*, de faire en sorte de n'être point surpris & de s'attacher à bien démêler ses mouvemens secrets des véritables. Lorsqu'on a bien pris toutes les précautions que la science de la guerre suggère à cet égard, on peut rendre le *passage* d'une rivière très-difficile à l'ennemi. Il est important de convenir de signaux avec les différens postes qui gardent le bord de la rivière, & même avec les habitans des villages voisins, pour être informé promptement de toutes les démarches de l'ennemi. Si malgré les troupes qu'on lui oppose, il veut forcer le

*passage* dans un endroit, il faut s'y retrancher & s'y bien épauler contre le feu de son artillerie; la cavalerie doit être assez éloignée pour n'en avoir rien à craindre, de cette manière elle est en état d'agir avec plus de force & d'impétuosité, lorsqu'il s'agit de lui donner ordre de charger.

Si malgré les obstacles qu'on oppose à l'ennemi, il parvient, sous la protection du feu de son artillerie, à établir les ponts & à commencer de faire passer les troupes; on ne doit pas pour cela abandonner la défense du *passage*, mais tomber courageusement & sans délibérer, sur les premières qui l'ont franchies, pour les culbuter dans la rivière ou leur faire regagner leurs ponts: comme l'ennemi ne peut les soutenir que difficilement, une attaque vigoureuse ne peut guère manquer de réussir. Si on ne peut parvenir à les chasser entièrement, on retarde au moins le *passage*, & l'on se soutient ainsi pendant tout le jour. Lorsque la nuit est venue, & qu'il y a lieu de craindre que l'ennemi ne le trouve trop en force, le matin pour qu'on puisse lui résister, on se retire pour aller occuper un poste avantageux à peu de distance, où l'on puisse lui en imposer ou le gêner dans les opérations qu'il a dessein d'exécuter.

Quand on défend une rivière qui peut se passer à gué, il faut avoir soin de rompre & de garder les gués: on y jette pour cet effet des chaufes-trapes, des arbres avec toutes leurs branches, bien amarrées avec de forts piquets dans le fond de la rivière, des madriers attachés de même & bien lardés de grands clous dont la pointe sort en-dehors, &c. (Q)

PASSAGE DU FOSSÉ le, (*Fortification*.) est dans l'attaque des places le chemin qu'on pratique dans le fossé pour parvenir au pied de la breche, soit que le fossé soit sec ou plein d'eau.

Le fossé sec se passe à la sape, en s'épaulant du côté des parties des ouvrages par lesquels il est flanqué ou défendu. On forme vers ce côté un parapet de fascines, de barriques, ou vieilles futailles, de gabions, &c.

C'est dans le *passage* du fossé sec que l'ennemi a le plus d'avantage pour l'exécution de toutes les chicanes qui peuvent le retarder.

Le *passage* du fossé plein d'eau se fait en le comblant de fascines dans la largeur de 12 ou 15 piés. Pour cet effet, après avoir rompu la contrescarpe, on fait ranger dans toute l'étendue de la descente un nombre d'hommes suffisant pour en occuper la longueur, étant placés à deux piés de distance les uns des autres. Les hommes sont adossés au parapet de la descente, & ils se passent des fascines de main en main jusqu'à l'ouverture du débouchement, ou à la tête du *passage*. Le sapeur qui est en cet endroit jette les fascines dans le fossé, & il s'en forme en même tems un épaulement du côté de la place qui a vue sur le *passage*.

Après avoir jeté un assez grand nombre de fascines pour s'avancer de quelques pas dans le fossé & se couvrir, il continue d'en jeter la quantité nécessaire pour le comblement du fossé en cet endroit.

On pose les fascines de différens sens, & on en fait différens lits qu'on couvre de terre pour les faire enfoncer plus aisément. On pique aussi tous ces différens lits de fascines par de longs piquets, afin qu'ils soient liés ensemble plus solidement. A mesure que le *passage* avance, on fait avancer l'épaulement, sans lequel le travail ne pourroit se faire qu'avec un très-grand péril.

Lorsque le *passage* se trouve plongé du feu du parapet de la place qui est vis-à-vis, ou de quelque autre endroit, on fait en sorte de s'en parer en le couvrant avec une montagne de fascines, ou par quelque autre expédient; mais quel qu'il puisse être, dans

ce cas le *passage* du fossé est toujours fort difficile & fort périlleux.

Après avoir dit un mot des *passages* des fossés secs & pleins d'eau dormante, il reste à parler de ceux qui sont remplis par un courant, & de ceux qui sont secs, mais qu'on peut remplir d'eau quand on le veut. Ces sortes de fossés sont fort difficiles à passer, à moins que l'on ne puisse détourner le courant, en lui donnant un cours dans la campagne, diffèrent de celui qui le fait passer dans les fossés de la ville, ou qu'on ne puisse parvenir à rompre les écluses qui retiennent les eaux que l'ennemi conserve pour inonder le fossé.

Il y auroit bien des choses à dire pour entrer dans tout le détail du travail qu'il faut faire pour le *passage* de ces sortes de fossés ; nous n'en donnerons ici qu'une idée.

Supposant que les fossés soient remplis d'eau par un courant, ou autre rivière à laquelle on ne puisse pas donner un autre cours, ce qui s'appelle *saigner le fossé*, il faudra jeter à l'ordinaire dans le fossé une grande quantité de fascines chargées de terre & de pierres, bien liées ensemble par de forts & longs piquets, & avancer ainsi le *passage* jusqu'à ce qu'on ait retréci le fossé à une largeur de 20 à 30 piés, sur laquelle on puisse mettre de petites poutres qui joignent le pont de fascines aux décombres de la breche. On peut encore se faciliter le comblement du fossé, & par conséquent son *passage*, en faisant passer le mineur dans ces décombres, & en lui faisant faire une mine qui fasse sauter une partie du revêtement de la face attaquée dans le fossé.

Si l'ennemi a des retenues d'eau dont il puisse disposer pour détruire tous les logemens du fossé, lorsqu'il ne pourra plus s'y défendre, il faut pendant le siège tâcher de ruiner les écluses, c'est-à-dire, les solides de maçonnerie, ou les travaux de charpente qui servent de barrière à ces eaux. On les peut détruire en jettant une grande quantité de bombes sur les endroits où l'on sait qu'elles sont placées. Si l'on peut parvenir à les rompre, on donnera un libre cours à l'eau, & l'on travaillera après son écoulement au *passage* du fossé, comme si l'eau étoit dormante ; s'il n'y a plus qu'un petit courant, on laissera en *passage* pour son écoulement, comme on vient de le dire précédemment.

Tout ce travail est fort long, fort difficile, & fort périlleux ; il ne peut absolument se faire qu'autant qu'il est protégé d'un grand feu, non-seulement de toutes les batteries du chemin couvert, & de celle des ricochets, mais encore de celui des logemens du glacis, & de ceux du chemin couvert.

Tout ce que nous venons de dire pour le *passage* du fossé est général, tant pour les fossés des dehors, que pour ceux du corps de la place.

Nous avons supposé qu'ils étoient revêtus, mais s'ils ne l'étoient point, la descente en seroit plus facile. On pourroit la faire dans son talud, & le passer ensuite comme nous avons dit.

Dans tout ce détail nous n'avons point parlé des *cunettes*, espèce de petit fossé de trois ou quatre toises de large, & dans lequel il y a toujours de l'eau, qu'on pratique quelquefois dans le milieu du grand ; la cause de notre silence à son sujet, c'est qu'il ne peut guère augmenter la difficulté du *passage* du fossé dans lequel il se trouve construit. Dès qu'on est parvenu au bord de la cunette, on y jette des fascines pour la combler, comme dans le fossé plein d'eau. Son peu de largeur donne assez de facilité pour la combler ; elle n'augmente la difficulté du *passage* du fossé, que lorsqu'il se trouve dans le fossé des caponnières qui la commandent & l'enfilent. Alors pour faire le *passage* de la cunette, il faut nécessairement chasser l'ennemi de ces caponnières ; & c'est ce qu'on

peut faire avec les bombes & les pierriers, & en faisant un feu continuel dessus, du logement du chemin couvert.

On se servoit autrefois pour le *passage* d'un fossé plein d'eau qu'on n'avoit pu saigner, d'un pont flottant de la largeur du fossé sur lequel on faisoit une galerie large de quatre ou cinq piés en-dedans, & haute de cinq à six tout compris. Elle étoit couverte en dos d'âne avec des peaux de vaches fraîches dessus, ou du fer blanc, pour empêcher que les feux d'artifices de l'ennemi ne l'endommageassent. La disposition de sa couverture en dos d'âne servoit à faire couler dans le fossé tout ce qu'on jettoit dessus.

Lorsque le fossé étoit sec, on construisoit une pareille galerie dans la largeur du fossé pour arriver au pié de la breche ; mais elles ne sont plus en usage à présent. Elles servoient particulièrement à faire arriver le mineur plus sûrement au pié de la breche pour s'y attacher. Il y parvient aujourd'hui ou par une galerie souterraine qu'il conduit sous le fossé, si la nature du terrain le permet, ou à la faveur de l'épaulement qui couvre le *passage* du fossé. Lorsque le fossé est plein d'eau, & que son *passage* est fort avancé, le mineur fait en sorte de gagner le pié de la breche, soit à la nage, soit par le moyen d'un radeau. Dès qu'il y est arrivé ils entrent très-promptement dans les décombres de la breche. *VOY. ATTACHEMENT DU MINEUR. (q)*

**PASSAGE**, (*Hist. mod.*) dans l'ordre de Malte, est le droit de réception que payent les membres qui y entrent, & qui n'est pas le même pour tous. Le *passage* d'un chevalier est de 250 écus d'or pour le trécor de l'ordre, & de douze écus blancs pour le droit de la langue, soit qu'il soit reçu chevalier d'âge ou page du grand-maître. Le *passage* d'un chevalier reçu de minorité est de mille écus d'or pour le trécor, & de cinquante écus d'or pour la langue. Celui des servans d'armes est de deux cens écus d'or pour le trécor, & de douze cens blancs pour la langue, & le *passage* des diaco est de cent écus d'or, avec douze écus blancs pour le droit de la langue. Autrefois on rendoit ces sommes aux prétendus, quand leurs preuves n'étoient pas admises à Malte ; mais l'usage aujourd'hui est qu'elles demeurent acquises au trécor, dès qu'elles sont une fois consignées. *VOY. MALTE.*

**PASSAGE**, dans le Commerce, ou droit de *passage*, est un impôt que plusieurs princes exigent par le moyen de leurs officiers ou de leurs fermiers, dans de certains détroits ou lieux resserrés de leurs territoires, soit par terre ou par mer, de tous les vaisseaux, chariots, & voitures de toute espèce, & même quelquefois des perfonnes ou passagers qui entrent dans les ports, ou qui en sortent, &c.

Le *passage* du Sund, (ce fameux détroit qui communique de la mer Germanique à la mer Baltique) est le *passage* le plus célèbre qui soit en Europe. Les revenus en appartiennent au roi de Danemark, & se payent à Elsenour ou à Cronembourg. *VOY. SUND.* Les Suédois étoient exempts de ces droits par la paix de 1658 ; mais ils y ont été assujettis de nouveau par celle de 1720. Les François y jouissent aussi de quelque exemption qui ne regarde pas les droits, mais seulement la visite de leurs vaisseaux & marchandises, & le tems du paiement pour lequel il leur est accordé trois mois. *DICTIONNAIRE DE Commerce.*

*Passage*, est aussi un droit que l'on paye pour le transport par mer des perfonnes & marchandises. On le nomme autrement *frete*. *VOY. FRETE. Idem.*

**PASSAGE**, (*Archit.*) c'est dans une maison une allée différente du corridor, en ce qu'elle n'est pas si longue.

*Passage de servitude*, c'est un *passage* dont on jouit sur



sur le terrain d'autrui, par convention ou par prescription.

*Passage de souffrance, passage* qu'on est obligé de souffrir en vertu d'un titre.

**PASSAGE, en Musique**, est un trait de chant fort court, composé de plusieurs petites notes ou diminutions, qui se chantent ou se jouent très-légerement. C'est ce que les Italiens appellent *passo*. Voyez BRODERIE. (S)

**PASSAGE, se dit en Peinture**, de la lumière & des couleurs : on dit ces *passages* de couleur, de lumières, sont charmans ; de beaux *passages*.

*Passages de lumière*, se dit d'une ombre ou demi-teinte extrêmement légère, placée entre des masses de lumières, & qui loin de les séparer semblent les réunir, en servant comme de route à l'œil pour passer facilement de l'une à l'autre.

*Passage de couleur*, se dit de l'espace qui se trouve dans un tableau entre deux couleurs différentes, & qui par degrés insensibles participe autant de l'une que de l'autre. Il est à remarquer que *passage*, en ce cas, ne seroit que fonte de couleur, si ces couleurs qui le forment, n'étoient pas ce qu'on appelle de beaux tons. On ne se sert jamais du terme de *passage*, sans l'épithète de beau ; ainsi de beaux *passages*, en ce cas, signifient toujours fonte ou *passage* de beaux tons de couleur.

*Passage de couleur*, se dit encore de celles qui restent distinctes, ne se perdant point ensemble par degrés insensibles, & qui par leur accord, font passer l'œil de l'une à l'autre d'une façon satisfaisante.

**PASSAGE, terme de Manège** ; le *passage* se fait lorsque le cheval en tournant ou marchant de côté, croise les jambes, un peu moins celles de derrière que celles de devant ; & pour faire le *passage* des voltes bien proportionné, il faut que les jambes de devant fassent un cercle à-peu-près de la longueur du cheval, & celles de derrière un autre plus petit des deux tiers.

La méthode du *passage* est si bonne, qu'elle habitude le cheval à obéir franchement à la main, à la bride, & aux talons ; en un mot, à exécuter promptement & sans répugnance tout ce qu'on exige de lui.

**PASSAGE, terme d'ouvriers en cuir**, qui signifie la préparation que l'on donne aux peaux en les passant dans différentes drogues, afin de les adoucir & de les rendre maniables & propres à être employées à différentes sortes d'ouvrages. Voyez PASSER.

**PASSAGE DU PATRON, (Rubanier.)** est la même chose que le *passage* des rames. Voyez PASSAGE DES RAMES.

**PASSAGE DES RAMES, (Rubanier.)** voici la manière de les passer ; on a dit ailleurs que le porte-ramen de devant contenoient neuf rouleaux dont voici l'usage : on prend neuf rames ; savoir, six de figure, & trois de glaci, qui seront mises alternativement sur chacun, de la façon qu'il va être expliqué. Supposez que la première rame d'un patron fasse un pris, un lâisé, un pris deux fois, deux lâisés, deux pris, un lâisé, un pris trois fois, deux lâisés, deux pris, un lâisé, un pris, deux lâisés & le dernier pris ; je passe la rame de la première haute-lisse, puis la seconde haute-lisse faisant un lâisé, je passe la rame à côté de la bouclette de cette seconde haute-lisse, qui fait un pris dans la bouclette, ensuite la troisième haute-lisse faisant un pris, je passe la rame dans la bouclette de cette haute-lisse. La quatrième faisant un lâisé, je passe à côté de la bouclette de cette quatrième ; la cinquième qui fait un pris, doit être prise dans la cinquième haute-lisse ; la sixième & septième haute-lisse faisant deux lâisés, il faut de même que la rame passe à côté des bouclettes de ces deux haute-lisses ; la huitième & neuvième font deux pris, la rame doit passer dans les bouclettes de

ces deux haute-lisses ; la dixième fait un lâisé ; la onzième un pris trois fois alternativement ; il faut faire comme ci-dessus consécutivement, ce qui mène jusqu'à la quinzième haute-lisse incluse ; la seizième & dix-septième haute-lisse faisant deux lâisés, je passe la rame à côté des bouclettes de ces haute-lisses ; la dix-huitième & dix-neuvième faisant deux pris, la rame est passée dans les bouclettes de ces deux haute-lisses ; la vingtième faisant un lâisé, je passe à côté de la bouclette ; la vingt-unième faisant un pris, je passe la rame dans la bouclette de celle-ci ; la vingt-deuxième & vingt-troisième faisant deux lâisés, la rame se passe à côté des bouclettes de la vingt-deuxième & vingt-troisième haute-lisses ; enfin la vingt-quatrième qui fait un pris, je passerai la rame dans la bouclette de cette vingt-quatrième, ce qui achèvera le *passage* de cette rame, pour vous passerez ensuite sur le premier rouleau & à-travers la première grille du porte-rame de devant, vous attacherez une pierre à cette rame, qui y restera jusqu'à ce que toutes les rames du patron soient ainsi passées & arrangées sur les différens rouleaux, & à-travers les différentes grilles de ce porte-ramen, en attachant toutes ces rames à la pierre, pour les tenir ensemble assujetties par le poids de cette pierre, & les empêcher par ce moyen de se dépasser : ce qui vient d'être dit pour cette rame, doit s'entendre de toutes les autres dont on ne parlera plus, pour éviter les répétitions. Après avoir passé cette première rame, on passe la seconde rame suivant l'ordre indiqué par le patron, & de la même manière que la première, cette seconde rame se porte sur le second rouleau, mais dans la même grille que la première : de même la troisième, & ainsi de suite jusqu'à la sixième inclusivement ; on passe ensuite les trois rames de glaci de la même façon que les six autres : ces trois rames se passent sur les trois derniers rouleaux, & toujours dans la même grille. Elles doivent être attachées à une pierre séparée, où l'on attachera de même toutes les rames de glaci qui seront toujours sur les trois derniers rouleaux ; c'est-à-dire, les plus proches du battant, & cette opération s'appelle *course de rames* ; ensuite on pousse une grille pour donner *passage* à neuf autres rames, qui vont suivre ; ces neuf rames que l'on va passer, doivent être prises du second retour, puis les neuf autres d'un troisième retour, & toujours de même tant qu'il y aura de retours, observant de pousser une nouvelle grille après le *passage* de neuf rames ; on voit qu'après ces différens *passages* qu'il n'y a encore que neuf rames du patron de passées ; savoir, six de figure, & trois de glaci, puisque l'un n'est que la répétition de l'autre. Rendons-nous plus clair : supposons un patron à six retours, il est certain que la première rame du second retour n'est supposée que la continuation de la première rame du premier retour ; la première du troisième retour de même, & ainsi des autres, jusqu'à la première du sixième retour ; cette continuation supposée de la première rame se prolonge, ce que ce sera toujours la même marche & la même haute-lisse qui la tiennent ; ainsi on a fait trente-six rames de figure, & dix-huit de glaci, qui font cinquante-quatre ; il est aisé de voir que, puisqu'il y a six retours, & divisant trente-six rames par six retours, il vient six rames de figures ; de même divisant les dix-huit rames de glaci par les six retours, il vient trois rames de glaci, qui font en tout neuf rames de passées ; ces neuf rames étant ainsi passées, on en prend neuf autres du premier retour ; on fait de même qu'aux neuf premières, on continue jusqu'au bout, observant que toujours après les six premières rames passées, d'en prendre trois de glaci lorsque l'ouvrage en porte : lorsqu'il n'y a point de glaci ; les neuf rames sont par conséquent toutes

de figure, &c se passent, comme il vient d'être dit; il faut observer que l'on doit passer les rames de glaciis lorsqu'elles ne travaillent point en glaciis, comme les rames de figures avec lesquelles elles doivent être, c'est-à-dire, que lorsqu'une rame de glaciis ne fait point glaciis, elle doit être passée tout de même que la rame de figure, afin que la levée qu'elle devoit faire si elle travailloit, se confonde avec la figure; mais lorsqu'elle travaille elle-même en glaciis, il faut la passer suivant son propre patronnage: il faut encore observer que la première rame des fix de figure, doit porter avec elle la première des trois rames de glaciis; la seconde de figure se passe seule; la troisième porte la seconde de glaciis; la quatrième se passe seule; la cinquième porte la troisième de glaciis, &c la sixième se passe seule, &c ainsi de toutes les autres.

PASSAGE, terme de Fauconnerie; on dit faucon de passage, c'en est une espèce; on appelle oiseau de passage tous ceux qui ne viennent dans le pays que dans certain tems de l'année.

PASSAGER, adj. (*Gram.*) qui passe vite, qui ne dure qu'un instant. Les joies de ce monde sont passagères. C'est une ferveur passagère qui tient quelquefois à l'ennui d'un tempérament qui fait effort pour se développer dans l'un & dans l'autre sexe, ou qui s'étant développé porte à de nouveaux besoins dont on ignore l'objet, ou qu'on ne sauroit satisfaire, qui entraîne tant de jeunes & malheureuses victimes de leur inexpérience au fond des cloîtres où elles se croient appellées par la grace, &c où elles ne rencontrent que la douleur & le désespoir.

PASSAGER, f. m. (*Gram.*) celui qui passe d'un lieu à un autre, par une voiture d'eau ou de terre. On n'admet des passagers sur les vaisseaux, qu'après la cargaison. On appelle en mer passagers ceux qui paient fret pour leurs personnes & leurs hardes. Au Levant on les appelle pelerins.

PASSAGER, v. n. (*Manège.*) c'est exécuter des passages. Voyez PASSAGE, MANÈGE.

PASSAGERS ou PASSAGE, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques qui vouloient qu'on observât la loi de Moïse dans toute la rigueur. Ils croyoient à la Trinité. Ils condamnerent les peres & toute la doctrine de l'Eglise romaine. Ils furent condamnés en 1184 dans une constitution du pape Lucius III. fait au concile de Verone.

PASSAIE, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans la Guipulcoa, près de S. Sébastien, avec un port; le roi d'Espagne y tient une escadre. Long. 15. 42. lat. 43. 25. (*D. J.*)

PASSALORYNCHITES, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) anciens hérétiques du xj. siècle, sectateurs de Montan, qui faisoient consister toute leur perfection ou à ne point parler, se fondant sur ces paroles du psaume 140. *Pone Domine, c usquodiam ori meo & ositium circumstantia labiis meis;* ou à mettre leur doigt devant leur nez pour se fermer la bouche, & marquer leur application pendant la prière. S. Jérôme atteste qu'il y en avoit encore de son tems en Galatie. Baronius, *annal.* Fleury, *hist. ecclésiast. tom. I. liv. IV. n<sup>o</sup> 6.*

PASSANDAU, f. m. (*Fortification.*) c'est une ancienne piece de canon de 8 livres de balle, laquelle pesoit 3500 livres. (*Q.*)

PASSANT, adj. on dit un lieu passant, une rue passante, lorsqu'on y passe beaucoup; un passant, de celui qui passe ou dans une rue, ou sur une route, ou dans une ville. Voyez PASSER. Passant se prend aussi substantivement. Un passant est celui qui passe. M. Piron a employé dans son épitaphe le mot passant &c comme participie, &c comme substantif.

Ami passant, qui desirer connoître  
Ce que je fus, Je ne voulais rien être.

Je vécus nul; & certes je fis bien.  
Car après tout bien fou qui se propose,  
De rien venu, s'en retournant à rien,  
D'être en passant ici bas quelque chose.

PASSANT, en Blason, est un terme qui s'applique à un animal qui paroît marcher doucement, ou bien c'est l'attitude ordinaire des animaux terrestres. Voyez CONTRE-PASSANT.

Ainsi nous disons, il porte de gueule à deux lions passant sur un autre. Pour la plupart des animaux, excepté le lion, on se sert ordinairement du terme rampant au lieu de passant. Merinville, en Languedoc, de gueules à deux lions passant l'un sur l'autre.

PASSANT, en terme de Bottier; c'est un morceau de cuir d'environ un pouce de long, un peu plus large par le bout qui n'est point attaché à la tige, que par l'autre, & tendu au milieu dans presque toute sa longueur. On en coud plusieurs le long d'une bottine, &c on les passe les uns dans les autres après les avoir passés dans les bouffonnières de la tige. Voyez Pl. du Bottier.

PASSARON, (*Géog. anc.*) lieu de l'Epire dans la Molosside. De toute ancienneté, dit Plutarque in *Pyrho*, les rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une assemblée dans ce lieu; & après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils pretoient serment à leurs sujets, &c recevoient le serment d'eux. (*D. J.*)

PASSARVANT, ou PASSAROEVAN, (*Géog. mod.*) ville des Indes, dans l'île de Java. Long. 134. 30. lat. mérid. 7. 30.

PASSAS-DEL-SOL, (*Comm. de raisins.*) on nomme ainsi à Grenade en Espagne, les raisins qu'on fait sécher simplement au soleil, sans les y avoir préparés auparavant, en les passant par une sorte de lessive. Ceux à qui on donne cette préparation, se nomment *passas de lexia*, raisin de lessive; en général les uns & les autres se nomment des *passarilles*, qui est un terme de Languedoc. Dictionnaire de commerce. (*D. J.*)

PASSAVANT, (*Géog. mod.*) nom de trois bourgades en France, que quelques géographes nomment petites villes; l'une de ces bourgades est dans l'Anjou, à 3 lieues de Montreuil-Bellay; l'autre est en Champagne, au diocèse de Châlons; & la troisième dans la Franche-Comté, à 6 lieues de Besançon.

PASSAW, (*Géog. mod.*) ancienne ville d'Allemagne dans la Basse-Bavière, avec un évêché suffragant de Saltzbourg. C'est une ville impériale sous la protection de son évêque, qui est prince de l'Empire. Il s'y fit en 1552 un traité inutile pour pacifier les agitations qui troubloient alors l'Allemagne. Le duc de Bavière battu près de cette ville les Impériaux, en 1703. Elle est divisée en trois parties le long du Danube, au confluent de l'Inn & de l'Ilz, qui, avec les montagnes, lui font une enceinte naturelle, sa position est à 25 lieues de Ratisbonne, 32 de Munich, 54 de Vienne. Long. 31. 9. latit. 48. 26.

L'évêché de Passaw est considérable, & doit son origine à l'ancien archevêché de Lorch, lequel étant tombé en décadence en 597, celui de Passaw fut fondé à sa place. L'évêque Jean-Dominique, comte de Lamberg, obtint en 1728, de Benoît XII. une bulle qui l'exemptoit de la juridiction de l'archevêque de Saltzbourg, & Clément XII. confirma cette bulle en 1732. L'évêque de Passaw est seigneur temporel, & jouit environ de 40 mille écus d'Allemagne de revenu. (*D. J.*)

PASSE, voyez MOINEAU.

PASSE, f. f. (*Mar.*) c'est un canal ou largeur de mer, ou passage entre deux terres ou entre deux bancs, par où passent les vaisseaux pour entrer dans un port ou dans une rivière. Dans les îles de l'Amérique, au lieu de dire passe, on dit débouquement, Nous nous trouvâ-



mes entre l'île & un rocher, où il n'y avoit que la asse d'un navire. Entrer dans une passe.

PASSE, f. f. *terme de Faiseurs de bonnets*; c'est un devant de bonnet de femme.

PASSE, *en terme de Broderie au métier*; est un point qui commence au haut de la nervure d'une feuille (*voyez NERVURE*), à droite ou à gauche, & qui tombe en se couchant un peu sur le trait de crayon qui borde la feuille, ainsi en continuant d'un côté à l'autre & pressant les points autant qu'il est nécessaire.

PASSE, *terme de Teinturier*; ce mot se dit de la dernière façon qu'on donne à certaines couleurs en les passant légèrement dans une cuve de teinture. On donne une passe de cochenille aux gristannés. (*D. J.*)

PASSE, *en Fauconnerie*; c'est la mangeaille de l'oiseau de proie.

PASSE LE CERF, (*Vénérerie*) *passe, passe, passe*, terme dont les piqueurs se servent lorsqu'ils voient le cerf après avoir rappelé les chiens.

PASSE, *terme de Billard*; c'est un fer à deux branches, arrondi par le haut, & dont les branches entrent dans la table du billard. Le passe se place au milieu du tapis vers le haut de la table. Le passe est mis pour rendre le jeu de billard un peu plus difficile, en obligeant de jouer en bricole, lorsqu'il se trouve précisément sur la ligne qui va de l'une à l'autre bille.

PASSE, *au breland*, à la bête, & autres jeux; c'est le jeu courant, ce que l'on met à chaque coup toutes les fois que les cartes sont mêlées.

PASSE, *terme de jeu de mail*; petit fer rond en forme d'arc, qui est à chaque bout d'un jeu de mail, pour y faire passer la boule d'un seul coup.

PASSE, TIRER A LA, *au jeu du mail*; c'est faire passer entre deux branches de fer plantées en terre une petite boule d'acier par le moyen d'une leve. *Voyez LEVE.*

PASSE, ESTOCADÉ DE, (*Escrime*) est une botte qu'on exécute en passant le pié gauche devant le droit: on s'en sert contre un ennemi qui recule.

On fait ainsi une botte de *passe*, 1°. aussi-tôt qu'on a détaché une estocade quelconque, si l'on n'en a pas frappé l'ennemi, & qu'il n'ait pas paré, il faut passer le pié gauche devant le droit, & le placer à deux longueurs de pié de distance d'un talon à l'autre, le pié droit ne doit point bouger, & le gauche doit être en-dehors. 2°. Placez le corps & les bras dans la position où ils doivent être après avoir allongé la première estocade. *Nota*. Qu'il ne faut jamais porter l'estocade de *passe* en dégageant.

PASSE AU COLLET ou CROCEN JAMBE, (*Escr.*) est une action par laquelle on fait tomber l'ennemi. On fait la *passe au collet* à un escrimeur qui vous déforme. *Voyez* DÉARMEMENT.

*Exemple*. Dans le moment qu'un escrimeur saisit votre épée pour vous déformer, portez votre pié gauche en avant comme à l'estocade de *passe*, *voyez* ESTOCADÉ DE PASSE; tournez le bout du pié gauche en-dedans, & passez-le derrière le talon du pié de l'escrimeur, portez votre main gauche à son collet. Etant ainsi placé, vous le pousserez de la main gauche vivement en arrière, tandis que votre pié gauche pressera le sien en avant. *Nota*, qu'il faut exécuter promptement & avec adresse.

PASSE-AVANT, f. m. (*Jurisprudence*) terme usité en matière d'aides pour exprimer un billet que donnent les commis aux recettes des bureaux des douanes ou des entrées, portant permission aux marchands & voituriers de mener leurs marchandises plus loin, soit après avoir payé les droits, ou pour marquer qu'il faut les payer en un autre bureau, ou qu'elles ne doivent rien, lorsqu'elles ne sont que passer de bout sans être commercées dans le lieu; & dans ce dernier cas, le billet se nomme aussi *passe de bout*.

Tome XII.

*Voyez le dictionnaire des aides*, au mot *passe de bout*. (*A*)

PASSE DE BOUT. *Voyez ci-devant PASSE-AVANT.*

PASSEBALLE, ou PASSEBOULET, f. m. (*Art milit.*) c'est une planche de bois, de fer, ou de cuivre, qui est percée en rond pour le calibre que l'on veut, en sorte qu'un boulet y puisse passer en effleurant seulement les bords. Quand le *passeballe* a une manche, on se contente de le présenter sur les boulets l'un après l'autre.

On peut encore faire une autre sorte de *passeboulles* avec une planche trouée & posée sur une espèce de chevalet. (*Q*)

PASSE-CARREAU, f. m. (*Tailleur*) est une espèce de tringle de bois d'environ quinze pouces de longueur, & d'un pouce & demi de grosseur en quarré, mais dont un des côtés est un peu arrondi; les Tailleurs se servent du *passe-carreau* pour passer les coutures au fer.

PASSE-CHEVAL, f. m. *terme de Marine*, espèce de bateau plat qui accompagne ordinairement les coches ou autres bateaux, dans lequel on passe les chevaux quand il faut changer de tirage.

PASSE-CORDE, f. m. *outil de Bourrelier*, dont les ouvriers se servent pour passer une corde ou lanière de cuir au-travers de plusieurs courroies qu'ils veulent coudre ensemble. *Voyez les figures Pl. du Bourrelier*. Le petit trou qui est vers la pointe à le même usage que celui des aiguilles à coudre. *Voyez* AIGUILLE.

PASSEDROIT, f. m. (*Politique*) les princes, ou ceux qui font les distributeurs de leurs grâces, commettent des injustices que l'on nomme *passedroits*; lorsqu'ils accordent des récompenses, des grades, des dignités à des personnes qu'ils veulent favoriser, au préjudice de celles qui par leurs services ou par la carrière qu'elles avoient embrassée, avoient droit d'espérer ces grâces. Les récompenses sont entre les mains des souverains, des moyens puissants pour exciter dans leurs sujets l'amour de la patrie & de leurs devoirs. Rien n'est donc plus contraire aux intérêts d'un état, que de priver ceux qui en ont bien mérité des avantages qui leur sont dûs. La douleur causée par cette privation devient encore plus sensible lorsqu'ils voient qu'on leur préfère des hommes qui n'ont d'autre titre que la faveur & l'intrigue. De telles injustices détruisent l'émulation & l'énergie nécessaires dans les personnes qui servent leur pays. Des intrigans parviennent à des places dont ils sont incapables, & le mérite réel, qui ne fait point s'abaisser à la flatterie & aux pratiques sordides, est écarté, ou demeure enseveli dans une obscurité qui le rend inutile à la patrie.

PASSE-MEZE, f. m. (*Danse*) sorte de danse sur un chant à l'italienne, qui servoit autrefois d'entrée aux basses danses. Elle consistoit à faire quelques tours par la salle, & à la traverser; ce mot est italien, *passa mezzo*, comme qui diroit, *passe par le milieu*.

PASSE-MUR, f. m. (*Art milit.*) c'est le nom qu'on donnoit autrefois à une pièce de canon de seize livres de balle, & qui pesoit environ 4200 livres; une pièce de pareil calibre se nomme aujourd'hui *coulvrine*. *Voyez* COULVRINE. (*Q*)

PASSE-PAROLE, f. m. (*Art milit.*) est un commandement donné à la tête de l'armée, & de-là communiqué à la queue en passant de bouche en bouche. *Chambers*.

PASSE-PAR-TOUT, f. m. instrument de ceux qui travaillent aux carrières d'ardoise. *Voyez* le mot ARDOISE.

PASSE-PAR-TOUT, *terme de Bucheron*, espèce de grande scie dont les dents sont fort entrouvertes & détournées, & qui n'a que deux morceaux de bois à

Q ij

chaque bout pour lui servir de bras; les bucherons & ceux qui débitent le bois dans les forêts, s'en servent à scier les plus gros arbres. (D. J.)

PASSE-PAR-TOUIT, f. m. terme de Graveur, planche qui a une ouverture au milieu, dans laquelle on enchâsse une autre planche gravée exprès, où est le milieu étant percé & ne désignant aucune lettre, donne la faculté d'y suppléer une lettre de fonte (D. J.)

PASSE-PAR-TOUIT, s'entend dans l'usage de l'Imprimerie, de certains corps de lettres gravées en bois, ou composées de petites vignettes de fonte, dont le milieu étant percé & ne désignant aucune lettre, donne la faculté d'y suppléer une lettre de fonte telle que l'on veut. Exemple,



PASSE-PAR-TOUIT, (Lutherie.) forte de scie dont les faiseurs de clavessins se servent; cette scie est composée d'une lame ou feuillet AD, dentée des deux côtés, & emmanchée dans la fente de la poignée ACB où elle est arrêtée par le moyen de deux chevilles de fer. Pour se servir de cet outil il le faut empoigner, enforte que le dedans de la main s'applique sur la partie convexe du manche, & que les doigts occupent la partie concave E; on appelle cet outil *passé-par-tout* à cause qu'il est denté des deux côtés, & que par conséquent il peut s'ouvrir le passage de quelque côté qu'on le tourne. Voyez la fig. 23. Pl. XVII. de Lutherie.

PASSE-PAR-TOUIT, f. m. (Serrurerie.) clé qui sert à plusieurs portes, & dont le paneton est ouvert pour que toutes les garnitures des serrures que l'on veut qu'il ouvre puissent y passer sans se déranger.

PASSE-PIE, f. m. forte de danse fort commune, dont la mesure est triple, se marque  $\frac{3}{4}$ , & se bat à un tems. Le mouvement en est plus vif que celui du menuet, le caractère de l'air à-peu-près semblable, & les mesures de chaque reprise y doivent être divisées de même en nombre parement pair; mais l'air du *passé-pié* doit toujours commencer sur la croche qui précède immédiatement le frappé. (S.)

PASSE-PIERRE, f. f. (Jardinage.) est encore nommée *perce-pierre*, c'est la seconde espece du fenouil marin; cette plante est haute d'un pié, & s'étend en large; ses feuilles étroites & d'un goût salé, sont divisées par trois, ses fleurs placées à la sommité de ses branches sont jaunâtres, disposées en ombelle & donnent de la graine. Cette plante croît dans les pays chauds, sur les rochers, & aux bords de la mer, parmi les pierres d'où elle semble sortir.

La *passé-pierre* des jardins ne diffère que par le goût qui est moins salé; on la confit dans du vinaigre. Elle se multiplie de graine, & de tiges enracinées, mais elle craint le plein air & le grand froid, ce qui la fait semer dans des caisses transplantées le long des murs abrités, & exposés au midi ou au levant.

PASSE-POIL, f. m. (Passement.) petit galon propre pour les ameublements, autrement appellé *galon à clouer*, il sert encore dans les ornemens d'église; dans ce petit ouvrage la chaîne est de fil & la trame de soie, il est peu frappé étant fait à la platte navete.

PASSEPORT, (Hist. mod.) c'est une permission ou des lettres d'un prince ou d'un gouverneur, qui accordent un sauf-conduit ou la liberté de passer, d'entrer & sortir de leur territoire librement & sans être inquiété.

Le *passéport* proprement dit, ne se donne qu'aux amis; on donne des *sauf-conduits* aux ennemis. Voyez SAUF-CONDUIT.

Palquier prétend que *passéport* a été introduit au lieu de *passépartout*. Balzac rapporte un *passéport* bien honorable qu'un empereur accorda à un philosophe; il est conçu en ces termes: « S'il y a quel- » qu'un sur terre ou sur mer, assez hardi pour in- » quier Potamon, qu'il examine s'il est assez fort » pour faire la guerre à César ».

*Passéport* signifie aussi la permission accordée par le prince de faire amener ou transporter des marchandises, des meubles, &c. sans payer les droits d'entrée ou de sortie.

Les marchands se procurent quelquefois de pareils *passéports* pour certaines fortes de marchandises; & on les accorde toujours aux ambassadeurs & aux ministres pour leurs bagages, équipages, &c.

*Passéport* est aussi souvent employé pour une permission qu'on obtient de faire amener ou emporter des marchandises réputées comme contrebande, & déclarées telles sur les tarifs, &c. comme l'or, l'argent, les pierres précieuses, les munitions de guerre, les chevaux, les blés, le bois, &c. après avoir payé les droits.

PASSERAGE, f. f. genre de plante, décrit sous le nom de *lepidium*. Voyez LEPIDIUM.

Son fruit ressemble à la pointe d'une pique; il est plein de semences qui sont pour la plupart d'une figure oblongue. Tournefort compte cinq especes de ce genre de plante.

La *passerage* vulgaire cultivée, *lepidium vulgare latifolium*, L. R. H. 216. en anglais *the common great broad leaved diander*, a la racine de la grosseur du pouce, blanchâtre, rampante sur terre, d'une saveur âcre & vive, mais qui disparaît bientôt. Ses tiges sont nombreuses, hautes de deux coudées, menues, cylindriques, lisses, remplies de moëlle, branchues, couvertes d'une poussière d'un verd de mer, qui se dissipe aisément. Ses feuilles sont alternes, longues, larges, pointues, semblables à celles du citronnier, molles, lisses, grasses, d'un verd foncé, denteelées à leurs bords; celles qui sortent de la racine & du bas de la tige, sont portées sur de longues queues.

Ses fleurs naissent au sommet des tiges & des rameaux, petites, en croix, composées de quatre pétales blancs, ramassées en bouquets, nombreuses & portées sur des pédicules fort grêles. Il s'élève de leur calice un pistil qui se change en un fruit très-petit, applati, pointu en forme de pique, partagé en deux loges par une cloison mitoyenne, & remplies de menues graines oblongues & rouilles.

PASSERAGE, (Mat. med.) *passerage* vulgaire ou des boutiques; & *passerage* sauvage ou cresson sauvage.

Ces deux plantes sont de la classe des plantes qui portent des fleurs en croix, ou *crucifere* de Tournefort, & sont comptées parmi les principaux antiscorbutiques. Elles contiennent abondamment le principe propre aux plantes de cette classe, c'est-à-dire l'alkali volatil spontané, & une huile essentielle. Ces principes les rendent très-analogues au cochléaria & au cresson; aussi les traite-t-on pour les usages pharmaceutiques, de la même manière que ces deux plantes, & les emploie-t-on dans tous les cas avec elles, ou en leur lieu. Voyez COCHLEARIA & CRESSON.

Les feuilles & les racines de l'une & l'autre *passerage* étant pilées avec du beurre ou du sain-doux, & appliquées sur les cuisses & sur les jambes, passent pour appaiser très-efficacement les douleurs de sciaticque. (b.)

PASSE-SOIE, f. m. instrument à l'usage de ceux



qui sont des bas au métier. *Voyez l'article BAS AU MÉTIER.*

PASSE-TALON, (*Cordon.*) est le cuir qui couvre le talon de bois du foulier. *Voyez les Planches du Cordonnier-Bottier.*

PASSE-TOUR, espèce de jacinte. *Voyez JACINTE.*

PASSE VELOURS, ou QUEUES DE RENARD, (*Jardin.*) est une espèce d'amarante à qui les Jardiniers ont donné le nom de *queue de renard* à cause de la figure de sa fleur disposée en épi & rampante, d'une couleur rouge, livide, avec des feuilles longuettes presque rouges, & une tige de la même couleur. On prétend que cette fleur, qui fleurit en automne, ressemble au velours. Elle est peu estimée, & on ne la met guère dans les parterres. Elle donne une petite graine luisante comme les autres amarantes, & vient en pleine terre. (*K*)

PASSEVIN, f. m. (*Physiq.*) instrument de Physique qui sert à séparer deux liqueurs de différentes pesanteurs. Cette séparation se fait ordinairement avec de l'eau & du vin. L'instrument étant composé de deux bouteilles de verre *A, B*, jointes par un tuyau ou un cou commun étroit, on verse d'abord du vin par l'ouverture *C*, jusqu'à ce que la bouteille *B* soit pleine, ensuite on remplit d'eau la bouteille *A*: alors l'eau pressant sur le vin, plus léger que cette première liqueur, l'oblige à monter & à venir se placer au-dessus d'elle. Cet effet se manifeste d'une façon agréable à la vue. On voit le vin se filtrer au travers de l'eau comme une espèce de fumée. (*D.J.*)

PASSE-VOLANS, ou FAUX SOLDATS, (*Art milit.*) ce sont des gens supposés enrôlés quoiqu'ils ne le soient pas, que le capitaine ou le colonel font passer en revue pour faire voir que leur compagnie est complète, & pour en employer la paie à leur profit. *Chambers.*

En France les *passé-volans* qui sont reconnus dans les rangs des compagnies d'infanterie, cavalerie ou dragons, lors des revues d'icelles, doivent avoir le nez coupé sur le champ sans remission par l'exécuteur de la haute-justice. *Ordonnance de Louis XIV. du 1. Juin 1676. (q)*

PASSE-VOLANT, (*Marine.*) c'est un faux matelot qu'un capitaine ou maître de vaisseau fait passer en revue pour faire trouver son équipage complet.

Lorsque M. de Pontchartrain entra dans la marine, il fit ordonner qu'il n'y auroit que les vaisseaux portant seize canons qui pourroient naviger aux îles de l'Amérique. Pour satisfaire à un ordre si gênant, on mit des canons de bois appelés *passé-volans*.

PASSE VOGUE, f. m. (*Marine.*) c'est un effort que l'on fait de ramer plus grand qu'à l'ordinaire. (*Z*)

PASSE, f. m. (*Gramm.*) il se dit de toute la durée qui s'est écoulée, jusqu'au moment où l'on parle. La vieillesse fatigue le présent des éloges du *passé*.

PASSÉ, f. m. (*Broderie.*) point de broderie par lequel on forme sous un ouvrage le même dessin que dessus. Il diffère du point épargné en ce que le dessin ne se fait que d'un côté.

PASSÉ, (*Jardinage.*) se dit d'un fruit qui ayant *passé* le tems de sa maturité, devient insipide, mou ou cotonneux. On peut encore le dire d'une fleur qui n'est plus dans sa beauté.

PASSÉ EN SAUTOIR, en termes de *Blason*, se dit des choses qui sont mises en forme de croix de S. André. Angenoult en Champagne, d'azur à deux épées *passées en sautoir* d'argent, les pointes en haut, les gardes & les poignées d'or.

PASSÉE, f. f. (*Bas-filerie.*) c'est l'aller & le venir de la flûte qui leur sert de navette, entre les fils de la chaîne de leur ouvrage levés ou baissés par le moyen des marches des lames & des lisses.

PASSÉE, (*Mégisserie.*) les mégisseries appellent une

*passée*, deux douzaines de peaux de moutons qu'ils plongent tout-d'un-coup dans une espèce de grande huche, remplie d'une mixtion propre à leur faire prendre le blanc.

PASSÉE, chez les faiseurs de papier de tapisserie, est l'action de passer sous la presse en taille-douce un nombre de feuilles blanches à contr'épreuves & des maculatures entr'elles. J'ai fait une *passée*, je vais en faire une autre. D'où l'on voit que la *passée* s'entend aussi du paquet d'épreuves de papier blanc & de maculatures qu'on a *passées* ou qu'on va *passer* sous la presse. Aucun dictionnaire n'a parlé de ces *passées* des graveurs en bois. *Voyez PAPIER DE TAPISSERIE à l'endroit de leur impression. Voyez aussi CONTR'ÉPREUVES & MACULATURES.*

PASSÉE, f. f. (*terme de Perruquier.*) c'est environ trois douzaines de cheveux qu'on tresse sur les loies lorsqu'on fait quelque perruque. Les apprentis perruquiers commencent par apprendre la *passée*.

PASSÉE, (*Vénér.*) est le lieu où le cerf a *passé*. *Passée* est aussi un grand filet qu'on tend entre deux grands arbres dans les clairières de bois taillis où l'on a remarqué que passent les bécasses; c'est la même chose que *pantierre*.

PASSÉES, terme de Tailleur, qui signifie des fils qu'on passe des deux côtés de l'ouverture d'une boutonnière pour la former. Les boutonnières ordinaires n'ont que deux *passées*, une de chaque côté: mais les boutonnières d'or ou d'argent en ont quelquefois jusqu'à quinze, parce qu'elles se font ordinairement fort larges.

PASSEGER ou PASSAGER UN CHEVAL, en termes de Manege, c'est le promener au pas & au trot. *Passager* un cheval sur les voltes, *passager* la volte. *Passager* la tête à la muraille, c'est mener son cheval de côté, la tête vis-à-vis & près de la muraille du manege.

PASSEMENT, f. m. (*Bas au métier.*) une des opérations du faiseur de bas au métier. *Voyez l'article BAS AU MÉTIER.*

PASSEMENT, qu'on nomme plus communément dentelle, (*Boutonnier.*) c'est un ouvrage d'or, d'argent, de soie ou de lin filé, qui se fabrique sur un oreiller avec des épingles, en suivant les traits d'un dessin ou patron placé dessous l'ouvrage, *Voyez DENTELLE.*

Il n'y a aucune différence entre le *passement* pris en ce sens, & la dentelle, que les matières employées. Du reste les points sont les mêmes, s'exécutent & s'enchaînent également.

PASSEMENTIER, f. m. (*Art. mécaniq.*) ouvrier & marchand qui fait & vend des passemens ou dentelles. Les autres ouvrages que peut fabriquer le *passementier* sont des guipures, des campanes, des crespines, des houppes, des gances, des lacets, des trefes, des aiguillettes, des cordons de chapeaux, des boutons, des cordonnets, des rênes, des guides & autres ouvrages & marchandises semblables.

Les *Passementiers* forment à Paris une communauté assez considérable, dont les nouveaux statuts du mois d'Avril 1653, sont composés de quarante-quatre articles tirés des anciennes ordonnances qu'ils avoient obtenues d'Henri II. le 22 Mars 1558.

Suivant ces statuts, ils sont qualifiés *maîtres passementiers, boutonnières, enjoliveurs.*

Pour être admis à la maîtrise dans cette communauté, il faut avoir fait cinq années d'apprentissage, servi les maîtres quatre ans en qualité de *compagnon*, & avoir fait chef-d'œuvre.

Les fils des maîtres sont exempts de toutes ces formalités; ils ne sont obligés qu'à une seule expérience; ils ne peuvent cependant obliger des apprentis qu'après avoir atteint l'âge de dix-huit-ans.

Lorsqu'après avoir fait apprentissage, un compagnon épouse une fille de maître, il peut, après le mariage consommé, être reçu sur une simple expérience; & ce mariage l'exempte des quatre ans de compagnonnage & du chef-d'œuvre.

Les veuves demeurant en viduité, jouissent du privilège des maîtres, & peuvent continuer les apprentis commencés par leur mari, mais ne peuvent point en prendre de nouveaux.

Aucun maître ne peut faire ni vendre des passe-mens & autres ouvrages de son métier, qu'ils ne soient faits de bonne & loyale étoffe; & il n'est pas permis de mêler de l'or ni de l'argent faux parmi du fin, quand même il en seroit requis.

La communauté est gouvernée par quatre jurés, dont on en élit deux tous les ans; de sorte que ces jurés restent deux ans dans leurs fonctions.

Les jurés ne peuvent intenter procès, ni entreprendre aucune affaire de la communauté, sans avoir fait assembler tous les anciens bacheliers de jurande, pour prendre leur avis, & se déterminer à la pluralité des voix.

Les jurés sont obligés, quinze jours après être sortis de charge, de rendre leurs comptes de dépense & de recette en présence des nouveaux jurés & des anciens bacheliers de jurande.

Il y a peu d'ouvriers en France qui aient droit de fabrique, & de vendre plus de sortes de marchandises, & d'employer plus de matières différentes que les *Passementiers-boutonniers*.

1°. Ils peuvent fabriquer & vendre toute sorte de passe-mens & dentelles, sur l'oreiller, aux fuseaux, aux épingles & à la main, d'or & d'argent fin ou faux, de soie, de fil de toutes couleurs, fins ou communs, grands ou petits.

2°. Toutes sortes de passe-mens & dentelles, pleins ou à jour, de nouveauté & à la main, garnis & enjolivés.

3°. Toutes sortes de houppes & campanes coulantes & arrêtées, montées sur moules & bourrelets noués & à l'aiguille, pour garnir différentes espèces d'ouvrages, soit pour les ornemens des églises, ou pour les ameublemens.

4°. Toutes sortes de crépines grandes & petites, doubles & simples.

5°. Toutes sortes de bourses nouées, au crochet & à la main, pleines & à jour, garnies & non garnies.

6°. Toutes sortes de tresses à gros & petits points, ganfes rondes, quarrées & à l'italienne, pratiques à cœur & sans cœur, nattes à petits cœurs, bracelets, rênes, guides & cordons, chaînes & tour-de-cou, aiguillettes tressées, signets de livres, ceintures d'aubes & de soutannes, tresses, lacets, ganfes & rézeaux, cordons de rabats & tous autres enjolivemens qui se font sur le boisseau, à la jatte & au fuseau.

7°. Toutes sortes de cordons de chapeaux, bonnets, toques & affilemens; comme cordons à l'angloise, à jonchées, à la turque, à la morefque, à l'arménienne, à l'indienne, à olives & boutons, à lanternes, à cordelières, à deux, à trois & à quatre branches ou plus; cordons à filets ronds & demi-ronds, plats & demi-plats, quarrés, à cannetilles & cartilannes, cordons d'or & d'argent trait faux & façonnés au crochet, cordons d'or & d'argent fin, cordons d'or & d'argent faux filé, cordons de crin & de cheveux, cordons à boutons, cordons encadenacés, cordons façon de broderie, enrichis & enjolivés, qui se façonnent à l'aiguille, aux doigts, au crochet & au dé.

8°. Toutes sortes de cordons & cordonnets qui se façonnent au rouet; comme ganfes, cannetilles pleines & creuses, chaînes & chaînettes, frisons satinés

& chevillés, bouillons, frisées, guipures plates & rondes, guipures à dentelles or & argent grapé & frisé, milanoises, millerets, cartilannes, frisées & toutes autres sortes de retords & enjolivemens qui se font au rouet, guipoir, crochet, au moulin, chevallet, fabot, émerillon, & à la molette.

9°. Toutes sortes de pots, vases & pommes de lits pleins & à jour, coufus & collés, garnis & chamarrés de passe-mens & tissus de rubans figurés & non figurés.

10°. Toutes sortes de bouquets après le naturel, guirlandes, éventails, fers de collets montés & porte-frases, noeuds, roses, ceintures, guirlandes & galans, noeuds & aigrettes garnis, & enjolivés, houppes battantes, masques, chaînes encadenacées, chapelets garnis de boutonnières & de galans, chapeaux de fleurs après le naturel, coëffures & affilemens montés sur fer, cuivre, baleine, laiton; fond de cartes & cartons, campanes encollées, roses & rosettes servant à garnir & enjoliver les habits, bouquets, coëffures & affilemens qui se font avec la pince & le glissoir, au rouet, à l'aiguille & au dé.

11°. Toutes sortes de ceintures, de noueures, lasses de tresses au crochet, pleines & à jour, rondes & quarrées, plates & demi-plates, au boisseau, aux fuseaux, à la jatte, à la rêne & au chevallet, garnies de fer; chevilles, boucles, portes, boutons & autres enjolivemens.

12°. Enfin toutes sortes de bordures & harnois de chevaux, de noueures, lasses pleines & à jour, rondes, quarrées, plates, garnies & enjolivées de toutes façons.

Les *Passementiers-boutonniers* peuvent employer dans leurs différents ouvrages toutes sortes d'étoffes d'or & d'argent tant fin que faux, de soie, fleurlet, filotelle, fil, laine, coton, crin, cheveux, cuivre, laiton, baleine, fer-blanc, bois, paille, talc, verre, jais, émail, parchemin, velin brodé, enluminé & doré, toques, taffetas, satin, velours, gaze, tabis & toutes autres sortes d'étoffes, pourvu que le faux ne soit point mêlé avec le fin, comme il a été déjà dit.

Il est encore permis aux maîtres *passementiers-boutonniers* de garnir toutes sortes de sacs, toilettes, porte-manteaux, valises & fourreaux de pistolets, & de faire toutes sortes de moules à boutons; comme glands, poires, vases, pommes, olives, coulans, boutons plats & chevilles, émerillons, molettes, & tous autres moules qui se font tant à l'arçon qu'au rouet servant à leur métier: il leur est permis aussi de se servir, pour leur travail, de toutes sortes d'outils, machines & engins, à l'exception seulement de la haute & basse-lisse, la marche, le peigne, la tire & la navette.

Les *passementiers-boutonniers* ont choisi S. Louis pour leur patron, & leur confrérie est établie dans l'église des grands Augustins.

PASSEMENTERIE, f. f. (*Art mécanique*). art d'exécuter un grand nombre de petits ouvrages dessinés sous le nom générique de *passe-mens*; tels que rubans, galons, dentelles à l'oreiller, ou fuseau, à l'épingle, à la main, houppes, bourrelets, campanes, crépines, bourses, tresses, ganfes, nattes, bracelets, rênes, guides, cordons, chaînes, aiguillettes, ceintures, tresses, lacets, rézeaux, cordonnets, cannetilles, bouillons, frisons, guépiers, &c. Voyez l'article PASSEMENTIER. Voyez aussi pour la fabrique de ces différents petits ouvrages, leurs articles particuliers.

Nous n'exposons ici que les manœuvres les plus générales, & nous n'entrerons dans le détail que des grandes machines du passementier.

De l'ourdissage & de l'ourdissioir. L'ourdissage étant la première préparation qui doit être donnée à la soie, ou autres fils qui doivent composer la chaîne



des rubans, galons, &c. nous commencerons par démontrer cette opération.

*Ourdir une chaîne*, n'est autre chose que de rassembler une certaine quantité de fils, sur une machine ressemblante à un grand dévidoir, & les disposer de façon, qu'on puisse les prendre les uns après les autres, lorsqu'il est question de les passer en lisses ou autre endroit, sans qu'ils soient croisés dans toute la longueur de la chaîne. La quantité de fils de chaque pièce de rubans ou galons, est proportionnée à la largeur de ce même ruban ou galon.

Lorsque les fils sont portés sur l'ourdissoir, ils sont rapprochés ou contenus d'une main, & attachés de l'autre à une cheville de l'ourdissoir sur laquelle ils viennent se ranger côte à côte. Il s'en forme une poignée qui descend en ligne spirale, & environne tout l'ourdissoir de ses tours également espacés. L'ouvrier qui ourdit, doit avoir soin de ménager par l'insertion de ses doigts, les séparations des fils qui doivent aider au jeu de la chaîne, ainsi qu'il est démontré dans la première Planche; c'est ce qui s'appelle *encroiser*, ou *enverger les fils*.

La figure première de cette Planche, est un ourdissoir 1; 2. arbre tournant avec six ailes; 3. traverses qui maintiennent les ailes; 4. les ailes; 5. les fils attachés à une cheville, & distribués sur l'ourdissoir jusqu'à ce qu'ils arrivent sur une autre cheville; 6. la lanterne de l'ourdissoir; 7. le blin ou ploc, servant à conduire les fils qui s'ourdissent du haut en-bas, & du bas en-haut, au moyen d'une échancrure qui entre dans le pilier du batis de l'ourdissoir, & d'une double corde, dont un bout s'enroule sur l'arbre de l'ourdissoir, au-dessous de la lanterne; & l'autre est attaché à une pièce fixée sur le pilier, de façon que quand la corde s'enroule, le blin monte, & lorsqu'elle se déroule il descend. Les fils qu'on ourdit sont arrêtés de façon qu'ils ne peuvent monter ni descendre, qu'en conformité du mouvement du blin qui les retient en ce sens, & leur laisse seulement la liberté de s'enrouler sur l'ourdissoir; 8. ouvrier qui ourdit; 9. manivelle attenante à une roue cavée, sur laquelle passe une corde qui enveloppe l'ourdissoir, au moyen de laquelle on le fait tourner; 10. banque pour porter les rochers sur lesquels est divisée la soie qu'on veut ourdir; 11. l'ourdissoir & l'ourdissoir en ouvrage.

*Des retors*. La façon de retordre est très-étendue; c'est par elle qu'on fait les millerets, les cordonnets à deux, trois boucles; les grains d'épinard, les grains d'orge, &c. en un mot, tous les colifichets destinés à l'ajustement des dames.

La figure 2. représente un rouet destiné à toutes les opérations; 1. la selle du rouet; 2. les montans; 3. trou de la petite roue; 4. trou de la traverse qui porte le croissant; 5. la grande roue; 6. la petite roue; 7. l'axe qui traverse la petite roue; 8. la fusée de l'axe; 9. le dessus des montans; 10. l'épaisseur des deux montans; 11. le croissant taillé pour recevoir les molettes; 12. la traverse & son tourillon pour retenir le croissant dans les deux montans; 13. une molette; 14. le crochet de la molette; 15. les deux tenons pour tenir la traverse attachée aux montans; 16. les deux petits tenons servant au même usage; 17. les deux traverses du pié de biche; 18. les deux joues du pié de biche; 19. poignée pour appuyer la main du tourneur; 20. manivelle pour tourner le rouet; 21. petite plaque de cuivre qu'on met entre la molette & la pièce qui la porte pour éviter que le feu n'y prenne par le continuel frottement.

*Du lissage ou lecture des dessins*. Cette opération étant une des plus importantes de la *Passementerie*, il s'agit d'expliquer la façon de lire les dessins, c'est-à-dire, de les incorporer dans les cordes

ges & hautes-lisses, de façon qu'avec la marche simplement, l'ouvrier fasse lever les fils de la chaîne qui doivent former la figure dans le galon ou ruban.

La figure 3. indique un galon fabriqué, dont le dessin représenté par la figure 4. n'en montre que la moitié. L'autre moitié est formée dans la fabrication, par le retour de l'ouvrier sur ses pas, c'est-à-dire, en venant finir au même endroit par où il a commencé; ce qui est appelé en terme de l'art *répétition de retour*.

La figure 5. indique un dessin translaté, différent de celui de la figure 4. qui est au naturel. On appelle *dessin translaté*, le même dessin porté de dessus un papier réglé bien ferré, tel que celui de la figure 4. sur un autre papier beaucoup plus grand dans ses carrés, & sur lequel la figure est plus étendue, quoique cependant elle ne contienne que les mêmes carrés, mais plus grands: le dessin est appelé *patron*.

Les petits carreaux représentés sur le patron, figure 6. indiquent la quantité de cordes qui doivent composer le dessin. Les grands carreaux qui en contiennent douze petits en hauteur, & dix en travers, sont appelés *dixaines*. De façon que le dessin ou patron, figure 6. contenant huit dixaines, de dix carreaux en travers, exige quatre-vingt cordes de rames pour former la figure 3 ou 4 sur le galon. Les dixaines contenues dans le même patron, en hauteur qui sont au nombre de six, indiquent un pareil nombre de retours. Le retour n'est autre chose que partie de la poignée de quatre-vingt cordes attachées ensemble à un levier, pour donner l'extension aux cordes qui y sont attachées. Ces cordes sont passées dans les hautes-lisses, ainsi qu'il est représenté, par exemple, dans le patron, figure 6. La première corde à gauche qui est marquée, est passée dans la première maille de la haute-lisse. Les deux autres qui sont au-dessous & en blanc, sont laissées. La quatrième qui est marquée, est prise & passée dans la première maille à gauche de la quatrième haute-lisse; les quatre autres en blanc sont laissées. La neuvième marquée & passée dans la première maille de la neuvième haute-lisse; la dixième & onzième blanche laissées. La douzième enfin prise, ce qui compose le premier cours du premier retour, ainsi des autres.

Si le patron ne contient que quatre-vingt cordes, les hautes-lisses n'ont besoin que de quatre-vingt mailles chacune, quoiqu'elles ne soient pas toutes employées; attendu que les cordes vuides ne sont point passées. Toute la dixaine en travers, contenant huit grands carreaux, compose un retour, lequel étant fini de passer, les cordes sont arrêtées & liées, pour commencer le second retour de la même façon que le premier. Le nombre des marches doit être conforme à celui des hautes-lisses: toutes les cordes du rame sont attachées d'un côté aux mailles du corps dans lesquelles les fils sont passés, & de l'autre côté aux bâtons de retour. Les bâtons de retour sont faits pour faire bander la partie des cordes de rames qui est attachée à un fil de fer qui forme une épece d'arcade liée à ce même bâton, au moyen d'une corde qui vient répondre à côté de la main droite de l'ouvrier quand il travaille. La partie de corde attachée au bâton de retour étant bandée; lorsqu'il s'agit d'enfoncer une marche pour faire lever la haute-lisse, toutes les cordes bandées qui sont passées dans les mailles de cette même lisse, doivent nécessairement lever, ainsi des autres.

Les douze marches qui donnent le mouvement aux douze hautes-lisses étant passées, on tire un autre retour qui fait partir le précédent, & conséquemment bander d'autres cordes de rames; après quoi on recommence les douze marches jusqu'à la

fin, ainsi des autres. Outre les marches des hautes-lisses, qui ne sont destinées uniquement que pour la chaîne, il y a encore quatre marches plus ou moins, qui sont destinées dans les rubans façonnés, à faire lever simplement une partie de la chaîne pour faire le corps de Pétosse.

Dans les galons où il y a du glacé, c'est-à-dire, des parties assez larges de dorures, pour qu'elles aient besoin d'être liées par un fil de la couleur de la dorure; on passe dans les hautes-lisses deux rames pour la figure, & une corde simplement pour le glacé. Les parties de glacés sont marquées sur le patron, ainsi qu'il est démontré dans la figure 6. c'est-à-dire, trois carreaux blancs & un noir. Voyez aussi la figure 7. pour la façon de passer les rames 1. pour le glacé, & 2. pour la figure.

La figure 8. fait voir l'ouvrier qui passe son patron pardevant; 1. 2. deux cordes qui suspendent la planche 3. sur laquelle il est assis; 4. le patron attaché au battant; 5. le porte rames de derrière, à-travers duquel passent les cordes de rames qui forment le retour; 6. les cordes renversées sur le porte-ramen; 7. la main gauche de l'ouvrier passée dans les hautes-lisses, suivant les pris & les laissés que fait son patron, & qui reçoit de cette main la rame que lui présente la main droite. Il ramène cette rame en retirant sa main avec elle: cette rame ainsi passée, sera mise en son lieu sur le porte-ramen de devant, ainsi que les autres qui lui succéderont.

La figure 9. fait voir la façon de passer le patron par-derrière, façon la plus commode; 1. 2. marquent les cordes qui suspendent la planche 3. sur laquelle l'ouvrier est assis; 4. la traverse où est attaché le porte-ramen de derrière; 5. 6. les rames en un troufféau attendant que l'ouvrier les prenne à mesure pour les passer; 7. la main droite de l'ouvrier; 8. espee de pierre sur le devant du porte-ramen, où sont attachées toutes les rames de glacé qui sont passées sur les trois derniers rouleaux dudit porte-ramen; 9. autre pierre où sont attachées les rames de figure qui sont passées sur les six premiers rouleaux.

La figure 10. représente un homme qui nomme les rames qui est démontré, figure 16. est le même que lui fait du patron, ce qui ne se pratique guère.

La figure 11. démontre un porte-ramen de devant garni de ses neuf rouleaux & de ses grilles 1. 2. 3. 4. qui sont de menues ficelles qui entourent les porte-ramen, & dont on ne voit ici que quelques rangées. Ces grilles peuvent être reculées ou avancées, suivant la nécessité; elles servent à passer entre elles les différentes courbes de rames, qui, sans cette précaution, se confondroient ensemble sur le porte-ramen; au lieu que par cet arrangement, chaque rame se trouve comme dans sa cellule particulière. Ce qui non-seulement fait éviter la confusion, mais aide encore beaucoup au jeu de rames.

La figure 12. montre l'action de passer une rame dans la maille ou boucle de la haute-lisse.

Figure 13. montre un échantillon de galon d'or ou d'argent, tel qu'il sort de dessus le métier.

Figure 14. montre le dessin de l'échantillon ci-dessus sur papier réglé.

Figure 15. montre le dessin translaté, ou disposé à être lû.

Du métier battant pour les livrées. Le métier battant qui est démontré, figure 16. est le même que celui qui sert à différents ouvrages de retour; il n'y a de différent que les alonges des potenceaux ou de la cantré pour les soies qui forment le velours.

Ces alonges sont des piéces qui supportent une quantité de roquetins chargés de soie des différentes couleurs des livrées qu'on se propose de faire. Ces roquetins sont quelquefois au nombre de cent cin-

quanté; rangés par huit sur chaque broche qui traverse lesdites alonges. Chaque roquetin a son poids particulier; ce poids doit être modéré, & il faut le diminuer à mesure que chaque roquetin l'emploie. L'usage de ces roquetins est de porter chaque branche de velours séparément, laquelle est toujours également tendue. Au lieu que si les mêmes branches étoient sur un seul rouleau, celles qui ne travaillent pas souvent lâcheroient, tandis que celles qui travaillent beaucoup ne pourroient pas supporter la force du poids.

La façon de faire les galons de livrée est la même que celle de faire des velours ciselés. Voyez l'article VELOURS CISELÉ. Les retours forment la figure, & ne font lever que la quantité de branches de velours indiquée par le dessin sur laquelle on passe un fer, dont un côté est armé d'un tranchant qui coupe toute la soie dont il étoit couvert, ce qui forme le velours.

La figure 17. représente 1. les alonges garnies de roquetins; 2. la traverse du métier, sur laquelle sont appuyées les alonges; 3. les supports ou piés des alonges; 4. les poids des roquetins; 5. les branches de velours qui sortent de dessus les roquetins; 6. les potenceaux qui portent les enroules de fond; 7. les poids de ces mêmes enroules; 8. dessus des potenceaux portant les roquetins de lisière & de fond; 9. quantité de fils de laiton tournés en ligne spirale, dont chaque boucle arrête une branche de velours, & les tient toutes à égale hauteur.

La figure 18. montre, 1. les cables sortans des arcaides, 2, 3, 4. & qui forment par leurs ornemens différentes figures ou ornemens sur la livrée du roi.

La figure 19. représente un autre galon; 1, 2, les couteaux pour couper le velours; 3, 4, 5, lisière du galon.

La figure 20. représente un autre galon garni de six couteaux.

La fig. 21. est le métier du rubanier battant; 1. les quatre piliers; 2. les deux barres de long & leurs écharpes; 3. le châssis qui les couronne; 4. le cheval garni de ses poulies; 5. 6. le banc posé sur les deux piés du siege sous lequel sont enchaînés les marches; 6. le pont qui sert à couvrir les tatars des marches; 7. la poitrinière & son rouleau; 8. les bretelles attachées d'un bout à la poitrinière, & de l'autre à la traverse du haut du métier, servant à soutenir l'ouvrier; 9. le bandage servant à donner plus de poids au battant; 10. le battant garni de son peigne; 11. le porte-rame de devant & les rouleaux; 12. le porte-rame de derrière, aussi garni de ses rouleaux; 13. les deux potenceaux portant les enroules sur lesquels sont enroulées les soies de la chaîne. Le potenceau à la gauche de l'ouvrier reçoit dans ses mortaises un châssis où sont enchaînés les retours, ordinairement au nombre de vingt, tous traversés par une broche de fer. Chaque retour, ou bâton de retour, a à un de ses bouts, une quille pour le faire lâcher lorsqu'on ne veut plus qu'il agisse. Au potenceau à droite sont attachés plusieurs rouleaux sur lesquels glissent les tirans des retours. 14. La planchette mobile qui est emmortoisée au pilier de derrière à droite, & qui sert par sa mobilité à recevoir sous son côté le retour, & le tenir bandé pendant qu'il travaille; 15. les deux travers de lames garnis de vingt-six lames, qui servent par leur mouvement qu'elles reçoivent des marches, à hausser ou baisser les hautes-lisses; 16. les hautes-lisses au nombre de vingt-quatre ou vingt-six; 16 bis, les fuseaux ou aiguilles de plomb ou de fer, suspendues sur les poulies du chatelet; 17. l'enroule de devant avec sa roulette & son chien; 18. & 19. la passette à passer en peigne les soies de la chaîne; 20. les marches au nombre de vingt-six; 21. les boutons & tirans des retours; 22. les rames



qui sont ordinairement au nombre de cent soixante ficelles attachées à l'arcade de chaque retour, viennent traverser (méthodiquement & suivant le dessein à faire) les mailles des hautes-lisses, & passer ensuite à-travers la grille du porte-rame de devant, & se terminer par des nœuds où sont attachées les liffettes avec leurs maillons, dans lesquels sont passées les foies de la chaîne, lesquelles liffettes portent à leurs extrémités des fûs de fer ou de plomb, pour les faire retomber par leurs poids; 23. les navettes ou fabots à deux tuyaux ou canons; *idem* 23. fabot à un canon; 24. les canons hors des navettes; 25. figure du chevalier qui est suspendu aux deux grandes traverses du métier qui sert à soutenir l'ouvrage, & l'empêche de vaciller; 26. les cremaillères attachées sur chacun des piliers de devant; elles servent à avancer ou reculer, au moyen des ficelles 27. le porte-rame de devant, suivant la sècheresse du tems ou son humidité; 28. la grande passette ou fil de laiton, tourné spiralement dans les boucles duquel sont passées les foies de la chaîne, & qui la tient en largeur; 29. le crochet ou valet servant à ramasser les navettes; 30. l'aune.

La fig. 22. le métier du ruban figuré. A l'égard du corps du métier, c'est toujours le même pour toutes sortes d'ouvrages; celui-ci n'a de particulier que le bricoteau que l'on voit attaché au chatelet, & qui sert pour la levée des pas lorsqu'ils se trouvent trop lourds. Il y a quelquefois deux bricoteaux.

La fig. 23. quatre hautes-lisses particulières que les bricoteaux font lever.

La fig. 24. représente la levée de la fig. 1. & 2. C'est le fond.

La fig. 25. fait voir la figure du fond 1. pendant que la figure 2. est en-bas. C'est précisément pour les coups ou levées de fond que sont faits les bricoteaux.

La fig. 26. le bricoteau & toutes ses dépendances, détaché & seul.

*Des retours.* La manœuvre des retours est assez ingénieuse, pour en parler séparément. Imaginez des pièces de bois, ou bâtons quarrés & aplatis, attachés au derrière du métier: ils sont tous percés uniformément au tiers de leur longueur pour pouvoir être enfilés dans une broche ou boulon de fer qui traverse le chassis dans lequel ils sont posés: chaque bâton porte à l'extrémité qui est à main gauche du métier, une quille pour le faire lever par son propre poids, lorsqu'il ne faut pas qu'il travaille: l'autre extrémité doit être assez longue pour pouvoir venir s'arrêter sous la planchette lorsque l'ouvrier le tirera pour le faire travailler; cette extrémité est terminée un peu anguleusement, & telle qu'on la voit en *A*, fig. 27, ce qui sert à lui donner plus de facilité à se loger sous la planchette lorsqu'il travaille. *B* fait voir l'arcade qui est de gros fil-de-fer ou d'archal, & qui sert à attacher les rames, voyez RAMES. C'est le trou dont on a parlé plus haut, *D* est une ficelle pour porter la quille *E*, voyez QUILLE. La fig. 28 fait voir le même bâton dans la situation où il est lorsqu'il ne travaille pas, au lieu que dans la fig. 27. il est senti travaillant, & arrêté sous la planchette *G*, qui le tient ferme, ce qui fait que les rames qu'il tient sont roides ou bandées, & par conséquent en état d'être levées par les hautes lisses à mesure que les marches les feront lever. L'action du retour dans la rubanerie est de faire le même effet que celui de la tireuse dans les étoffes de fabrique. On a déjà dit que par le moyen des rames prises ou lâchées, c'est-à-dire passées ou non dans les hautes lisses, le dessein du galon ou ruban se trouvoit incorporé dans l'une & dans l'autre partie. Lorsque le dessein est passé & le métier monté, toutes les rames sont lâches, de façon qu'encore que l'ouvrier, par le moyen de la marche, veuille faire mouvoir les hautes lisses, afin

Tome XII.

de faire lever la partie des rames qui est passée dans chacune, &c, suivant que le patron l'a exigé, il suffit roit que la rame étant lâchée ne feroit lever aucun fil, ni aucune liffette, conséquemment point de figure dans l'ouvrage. L'action du retour est donc de donner une extension mesurée à la partie des rames qui est attachée ou bouclée à l'arcade de son bâton. Pour lors l'ouvrier foulant les 22 marches ou 24 de hautes lisses les unes après les autres, chaque haute-lisse faisant lever la partie tendue des rames qui sont passées dans les boucles, les rames lèvent les liffettes dans lesquelles est passée la foie qui doit former le dessein de l'ouvrage, & l'ouvrier à chaque marche passe un coup de navette qui en fait le corps & la figure, les autres rames passées dans les mêmes hautes lisses, attachées aux autres bâtons de retour, ne donnant aucun mouvement aux lisses & à la foie attendant leur défilé d'extension. Après que l'ouvrier a fini son cours de 24 marches, il a fait une partie de son dessein, mais il n'est pas achevé; s'il le recommençoit encore, il feroit la même chose encore qu'il vient de faire, puisque les mêmes rames qui ont levé leveroient de nouveau, & on auroit la même partie de dessein qui a déjà été faite. C'est pour pouvoir faire une autre partie ou suite du même dessein, que l'ouvrier tire un autre retour par le moyen du tiran *F*, qui va aboutir auprès de sa main droite. Ce retour ainsi tiré fait reculer la planchette mobile, & dérend le retour précédent auquel il succède. Il roidit à son tour les rames qu'il contient pour les mettre en état de lever les liffettes qui leur sont attachées, lorsque l'ouvrier recommençant son cours de marches fera mouvoir les hautes lisses d'un; lesquelles elles sont passées, tandis que toutes les rames des autres retours étant lâchées, se trouvent par conséquent hors d'état de lever les mêmes liffettes, ne pouvant y avoir que les rames de ce retour, actuellement tendu ou bandé, qui puissent les lever. Après que ce retour a fait sa fonction qui se trouve achevée par le cours des marches, l'ouvrier tire un autre retour, & ainsi des autres alternativement jusqu'au dernier qui étant achevé, il recommence par le premier & continue toujours de même. On comprend aisément que lorsque l'ouvrier tire à lui un nouveau retour, le bout de ce retour coupé obliquement venant à toucher la face de la planchette sous laquelle il doit se loger, la fait mouvoir en reculant: ce mouvement que fait la planchette est cause que le retour qu'elle contenoit, en état de travailler ou tendu, s'échappe & fait place à celui que l'ouvrier tire pour occuper la place qu'il quitte.

*Des alonges des potenceaux.* C'est ce qu'on appelle *cantre* dans le velours ciselé ou à jardin, &c. ces alonges sont deux longues pièces de bois que l'on attache sur la traverse de derrière du métier, au-dessous des potenceaux; elles sont posées obliquement, c'est-à-dire que le bout est beaucoup plus élevé que celui qui porte sur la traverse. Cette obliquité est nécessaire, pour que les différentes foies des roquetins ne traînent point les unes sur les autres; ces alonges sont percées de quantité de trous dans leur longueur pour passer les broches qui portent les roquetins; ces alonges sont aussi soutenues par différents supports qui appuient à terre: voici l'usage de ces alonges. Lorsqu'on fait du velours ou galons de livrée, il faut que toutes les branches de ce velours soient mises à part sur quantité de petits roquetins enfilés par sept ou huit dans les broches des alonges; cette séparation est nécessaire, parce que si toutes ces branches étoient ensemble sur la même ensoûle, celles qui ne travailleroient pas lâcheroient, tandis que celles qui travailleroient & dont l'emploi consiste à sept aunes de longueur pour une, lâcheroient extraordinairement ou à proportion des coups en

R

travers qu'elles resteroient sans travailler ; ce que l'on évite en les séparant , chaque branche contenue dans un mailloin , ne pouvant lâcher à cause de son poids. Il y a quelquefois cent cinquante roquetins , plus ou moins , sur ces alonges. Chaque roquetin a son poids particulier , qui est un petit sac de toile attaché avec une ficelle dont les deux bouts liés ensemble enveloppent deux fois la moulure du roquetin , qui par ce moyen demeure arrêté , & donne la liberté au roquetin de rouler. Ce petit sac de toile contient quantité de petites pierres dont on diminue le nombre à mesure que le roquetin se vide , afin que le poids soit toujours égal. Il faut encore que chacune de ces branches destinées à faire le velours , porte elle-même un petit poids , au bout duquel est une petite boucle ou mailloin de verre dans lequel passe cette branche. L'usage de ces petits poids est que , lorsque l'ouvrier enfonce une marche , le pas qu'il ouvre fait lever la partie de ces branches choisie par le dessein , ainsi que la partie de la chaîne qui convient ; ces branches obéissent à la levée , & lorsqu'il quitte cette marche , le pas baissant feroit lâcher les mêmes roquetins si tous les petits poids ne tenoient la branche en équilibre , puisque le roquetin ne peut se rouler , mais bien se dérouler lorsqu'il est tiré en avant : chacun de ces petits poids s'appelle *freluquet*.

Dans les velours ciselés de toute espèce , chaque roquetin a un seul poids , qui est une balle de plomb proportionnée au même roquetin qui est enroulé à plusieurs tours sur une partie cavée du roquetin , ce qui évite l'embarras d'un double poids , attendu qu'à mesure que le roquetin se déroule dans la fabrication , la ficelle de la balle s'enroule aussi , & lorsqu'elle est à la hauteur du roquetin elle passe par-dessus sa cavité , & par ce moyen se trouvant toujours suspendue , elle ne cesse de tenir le roquetin tendu , ce qui vaut mieux que les deux poids.

La fig. 29. montre une ouvrière qui épluche un ruban.

La fig. 30. ouvriers qui passent un ruban au moulin avec le moulin. Ce moulin est composé des deux roues de bous bien unies , entre lesquelles on fait passer un ruban ou un galon pour lui donner le lustre.

La fig. 31. est la lanterne à fumer le galon pour lui donner plus de couleur. On enroule le galon d'or sur un devidoir , tel qu'il est représenté 32. & 33 ; on le suspend ensuite sur un brasier , dans lequel on fait brûler des ingrédients qui donnent une belle couleur à l'or ; tels que les plumes de perdrix , les rognures d'écarlate , &c. en observant que le cabinet soit bien fermé & qu'il n'y entre pas d'air. Les ordonnances défendent de fumer l'or , parce que cette préparation lui donne une couleur qui disparaît aussi-tôt qu'il a pris l'air.

La fig. 34. représente le métier coupé & vu par le côté , depuis le porte-rame de devant jusqu'à l'extrémité du derrière , excepté les potenceaux.

1. L'un des quatre piliers ; 2. la grande traverse & son gouffier ; 3. la grande barre du chaffis ; 4. partie du chatelet avec ses deux broches ou boudons de fer , chargé seulement de deux poulies ; 5. &c. 11. le porte-rame de devant & ses rouleaux , suspendu d'un côté au métier comme il doit être de l'autre ; 12. le porte-rame de derrière , aussi garni de ses rouleaux ; 13. le chaffis enmortoisé dans la traverse à gauche du derrière du métier , qui porte au moyen de son boudon , seulement un retour avec sa petite arcade 14. pour en voir la situation ; 15. le porte-lame & ses deux broches ; il n'y a d'enfilé dedans qu'une seule lame , dont l'extrémité passe comme on voit , dessous la broche de l'autre côté ; ce qui l'empêche de remonter lorsque la haute-lisse descend ; toutes les autres se posent ainsi alternativement , mais en sens contraire ;

16. une seule haute-lisse avec sa platine 17 vue de profil , & suspendue aux deux poulies du chatelet.

La fig. 35. le métier coupé par la moitié , & dont on ne voit que les principales parties de derrière.

1. Deux piliers de derrière ; 2. parties des deux traverses ; 3. partie du chaffis qui le couronne ; 4. partie du chatelet portant dans ses deux broches quatre poulies 5. où sont suspendues deux haute-lisses vues de face avec leurs platines ; 15. partie du porte-lame , & ses deux broches , où sont enfilées seulement deux lames dans leur situation naturelle ; 16. deux haute-lisses , dont on voit les bouclettes dans le milieu.

La fig. 36. les vingt-quatre lames enfilées dans leurs broches , & détachées du porte-lame , & dans leur position naturelle ; on observera seulement que , lorsqu'il est nécessaire pour de certains ouvrages , l'enfilage des lames est souvent varié , c'est-à-dire que quelquefois elles sont enfilées , une d'un côté , deux de l'autre , trois de celui-ci , une de celui-là.

La fig. 37. est le métier à frange ; 1. les montans du métier ; 2. le chaffis & ses gouffiers ; 3. les montans de devant coupés à l'endroit de la poitrinière ; 4. l'ensouple de devant avec sa roulette & son chien ; 5. le bandage , qui dans le métier est par derrière , & sert à faire lever alternativement la haute-lisse & les chainettes qui ornent la tête des franges ; 6. les lisses au nombre de deux , qui au lieu de bouclettes comme dans les autres lisses , portent ici des mailloins de cuir jaune , à-travers lesquels mailloins passent les foies de la chaîne ; 7. les potenceaux pour porter les ensouples de la chaîne ; 8. les marches au nombre de trois , savoir deux pour le pié droit & une pour le gauche ; 9. les portes-lisses ; ils sont pour ce métier au nombre de quatre , enfilés dans une broche de fer pour faire agir les lissettes ; 10. poids de l'ensouple de derrière ; 11. poids pour retenir l'ensouple de devant.

La fig. 38. est un ourdissoir long , qui est un chaffis de la longueur d'une aune & demi & de six piés de haut , appliqué en talus contre le mur. Les deux montans sont garnis de chevilles d'espace en espace pour porter les foies. Sur la barre de traverse d'en-haut , il y a pareillement deux autres chevilles pour l'encroix ou envergeure ; 2. l'ourdisseur ; 3. la roulette ou râteau pour porter les rochers de foie.

La fig. 39. est une femme 1. qui guipe.

La fig. 40. une femme qui peigne l'ouvrage à mesure.

La fig. 41. la frange en longueur pour être guipée.

La fig. 42. le métier , mais plus en grand , & la façon de tenir le moule pendant le travail.

La fig. 43. est le métier à frange , coupé dans cette figure pour en voir le dedans.

1. Les montans dont ceux de devant sont coupés à la poitrinière ; 2. la mortoise du montant de devant , pour recevoir la poitrinière ; 3. les traverses d'enbas ; 4. pièce de bois percée & appliquée sur la traverse du milieu pour recevoir les bouts de l'ensouple de devant ; 5. les montans du siège ; 6. la broche qui enfile les marches , & qui passe elle-même à-travers les montans ; 7. les trois marches , dont deux pour le pié droit & l'autre pour le pié gauche ; 8. la lame percée & fixe , à-travers laquelle passent les tirans des lissettes ; 9. les deux lames mobiles qui servent à faire mouvoir les lisses ; elles sont fixées & arrêtées par le moyen d'une broche de fer à la traverse du milieu à gauche , & peuvent ainsi être tirées contre bas par les tirans des marches ; 10. les deux lisses. Voyez la fig. 3. 11. les deux lissettes que l'on voit mieux dans la fig. 4. 12. le porte-lisse & les quatre poulies , dont les deux des extrémités font agir les lisses , & les deux du milieu font agir les lissettes ; 13. le bandage attaché à l'extrémité du derrière des traverses d'en-



haut; 14. le bandoir avec sa poulie mobile pour faire agir les liffettes; 15. deux traverses emmortoisées dans les deux montans de derrière, & échancrées pour recevoir les bouts des porte-potenceaux; 16. les traverses d'en-haut.

La fig. 44. 1. le métier tout monté, tel que le tourneur le livre; 2. façon d'attacher le porte-chandelier.

La fig. 45. 1. le porte-lisse vu de face; 2. les tenons pour entrer dans les mortoises de la traverse; 3. la broche de fer pour porter les poulies; 4. les quatre poulies, dont les deux plus petites font agir les liffes, & les deux autres les liffettes; 5. les tirans des liffes & liffettes; 6. une des deux liffes enliffonnée, garnie de ses mailloins de cuivre jaune, & dont on voit une maille détachée & plus détaillée à côté, & dont voici les parties; 7. une partie du lifferon d'en-haut & d'en-bas, vue de profil; 8. la ficelle qui forme ladite maille; 9. le mailloin de cuivre jaune plat & percé de trois trous; 10. la soie de la chaîne qui passe à-travers le trou du milieu du mailloin; 11. les tirans d'en-bas qui vont s'attacher aux lames.

La fig. 46. la liffette sans être enliffonnée, & qui contient moins de mailles que la lisse; 1. 2. les tirans d'en-haut & d'en-bas, auxquels sont attachées les mailles emmailonnées; 3. 4. les mailles de petite ficelle passées dans la tête & dans la queue des mailloins; 5. 6. les mailloins.

La fig. 47. le doigtier & le pousier; 1. le doigtier qui est de figure cylindrique percé par les deux bouts, & de cuivre jaune; il a une arête aiguë en faillie dans toute sa longueur, & il se met dans le doigt index de la main droite, & ne doit pas passer la seconde phalange de ce doigt; son usage est de frapper la trame chaque fois que l'ouvrier l'a passée à l'entour du moule; il y en a de plus ou moins fort; 2. 2. fait voir suivant l'ouvrage, l'arrête aiguë dont il est parlé ci-dessus; 3. 3. le pousier qui est de cuir ou de chamois, sert à mettre dans le doigt, que l'or ou la soie coupent assez ordinairement.

La fig. 48. montre la chenille 1. sortant de dessus le métier sans être encore découpée; 2. 2. la chenille dans sa perfection.

La fig. 49. fait voir un moule festonné propre à faire de la frange de pareille figure.

La fig. 50. un moule uni. 1. Un échantillon de frange qui a été fait sur ledit moule.

La fig. 51. un moule festonné, & coupé positivement comme il faut pour travailler.

La fig. 52. montre un échantillon de frange faite sur le moule.

La fig. 53. un peigne pour peigner la frange après l'équipage.

De la chenille. Pour fabriquer la chenille, on ourdit cinq fils de soie, & deux fils de chanvre retors alternativement. On passe les 5 fils de soie dans une dent du peigne fort ferrée, & les deux fils retors dans une autre dent plus large; & cela autant qu'on veut faire de bandes de chenille.

La fig. 54. indique six bandes. On travaille ensuite la piece montée comme un ruban uni. Quand elle est achevée, on coupe la piece dans sa longueur entre les deux fils retors qui se défilent fort aisément, & donnent les cinq fils de soie garnis de la trame qui y est arrêtée, & dont la longueur excède les extrémités, attendu la place qu'occupaient les deux fils, & la largeur des dents. Lorsque toutes les bandes sont parfaitement coupées dans leur longueur, elles font plates, comme il paroît aux extrémités de la fig. 55. On les passe pour lors sur un rouet à filer pour les retordre. Cette opération leur donnant plus de consistance, la chenille se trouve parfaitement formée.

Du métier à la basse-lisse. On appelle, dans la paf-

Tome XII,

fementerie, ouvrage à la basse-lisse ou plate-navette, ce qui est fait sans battant, dont la trame par conséquent n'a pas besoin d'être ferrée pour donner du corps ou de la force à l'ouvrage. Ordinairement dans les ouvrages à la basse-lisse la chaîne est infiniment plus forte que la trame.

La fig. 56. représente un échantillon de passe-poil, ou espece de galon propre à clouer sur les meubles. 1. 2. marque la chaîne.

Les deux figures ovales 57. & 58. qui sont à côté, font voir deux plates navettes vues par leurs deux côtés. Les plates navettes sont de bois en plein, de cette forme, à l'exception de l'ouverture 1. 2. qui passe d'outre en outre pour recevoir le canon de la trame 3. percé longitudinalement jusqu'au centre de l'épaisseur, pour donner passage au bout de la brochette 4. & seulement percé horizontalement aussi dans l'épaisseur, pour recevoir l'autre bout de la brochette, qui, étant juste à la longueur de cette ouverture, ne peut sortir par conséquent de son lieu; 5. 5. est une armure de fer du côté que la trame sort de la navette, & dont voici la nécessité. Comme la plate navette fait ici l'office du battant, en frappant continuellement contre la trame, elle s'élèveroit trop vite, & n'auroit pas même assez de coup, si elle n'étoit simplement que de bois sans armure: cependant, dans les ouvrages extrêmement légers, & dont il faut que la trame ne soit seulement qu'approchée, on s'en sert sans armure; 6. fait voir les trous par où passe la trame contenue sur le canon; 7. fait voir une petite cavité qui répond au trou 8. pour insérer le bout de la trame; 9. le dos de la plate navette, mais vu par derrière; 10. le ventre de la même navette, aussi vu par derrière; 11. le dos vu dans toute son épaisseur; 12. les quatre piliers montans du métier à la basse-lisse & à la plate navette; 13. le chaffis qui fait le couronnement; 14. le porte-lisse attaché sur ledit chaffis; 15. les traverses & leurs gouffets; 16. le siege sur les deux montans; 17. la poitrinière; 18. le rouleau de la poitrinière; 19. l'enfouple de devant; 20. les porte-potenceaux & les deux potenceaux; 21. les enfouples de derrière; 22. les lames attachées à la traverse seulement par un bout; 23. les poulies du porte-liffes; 24. la broche qui enfle les poulies.

La fig. 57. fait voir la maniere de tenir l'enfouple 1. 1. lorsque l'on ploie une piece relevée de dessus l'ourdissoir; 2. le rateau à-travers lequel passe la soie de l'enfouple pour être mis en large sur l'enfouple du ployoir 3.

La fig. 58. est le vergeon qui passe au-travers du bout de la piece.

La fig. 59. est le même vergeon vu seul. Ce vergeon de bois est de la même forme & figure que l'entaille de l'enfouple dans laquelle il doit entrer; 1. est l'enfouple de laquelle on vient de parler, avec son entaille; 2. est le bâton à tourner, dont la ficelle entortillée à l'entour de l'un des bouts de l'enfouple, sert à la faire tourner sur le ployoir; 3. 4. la passette qui est ordinairement de cuivre très-mince ou de fer blanc; 5. la même passette dans l'action de passer, au moyen de son échancrure, les soies au travers du peigne 6. qui est attaché au battant; 7. fait voir le rateau dégarni de son dessus; 8. les chevillettes qui doivent entrer dans les trous 9. pour tenir le rateau arrêté avec son dessus.

De la nompaille. Cet ouvrage est une espece de petit ruban dont on fait quantité d'agrémens de mode pour les dames, quelquefois aussi pour les vestes des hommes. C'est une espece de ruban fort étroit qui ne contient point de trame, & dont les fils par conséquent ne sont pas liés. Pour faire la nompaille, on enroule 60 fils de soie sur un roquetin, & on forme un certain nombre de roquetins, dont la

quantité est ordinairement de vingt, dont on garnit une banque, telle qu'elle est représentée par la fig. 60. Cette banque est placée à une certaine distance d'un moulin 1, dont la roue inférieure est de cuivre, & celle de dessus de bois. Devant le moulin est placé une espèce de râteau 2, pour recevoir les branches de soie de 60 fils, destinées à former la nompareille. Lorsqu'il s'agit de faire la nompareille, on fait chauffer beaucoup la roue, & à proportion des couleurs destinées, après quoi on passe les branches entre les deux roues tournées par deux forts hommes, & arrêtées de façon qu'elles ne puissent vaciller. Il faut prendre garde de ne point arrêter le moulin quand la roue de cuivre est chaude, parce qu'elle brûleroit celle de bois. C'est pourquoi cet ouvrage doit être conduit par une personne entendue. Chaque branche de soie doit être enveloppée de papier, tant pour empêcher que les bouts de soie ne se collent aux roues, que pour donner la facilité à les recevoir de l'autre côté. Après qu'on a passé plusieurs branches, & qu'elles se trouvent dans la corbeille marquée 3, on les relève séparément, ainsi qu'il est représenté par la fig. 4. & on les met sur des bobines pour achever leur préparation. Cet ouvrage, qui n'a acquis en passant au moulin qu'une espèce de consistance par l'appatiffement des 60 fils de soie, qui ne sont point liés, & qui pourroient se défunir, est ensuite gommé. Les rognures de parchemin mêlées avec de la gomme arabique forment la composition pour le second apprêt, qui est indiqué par une bobine marquée 5, mise à la banque, dont le bout de nompareille, en se déroulant par le tirage du dérouloir 6, passe dans le vaisseau 7 pour se changer de gomme, étant conduit par la main 8, qui tient une petite verge de cuivre, dont les bouts portent contre les surfaces intérieures du vaisseau. à une certaine élévation suffisante pour laisser passer librement la nompareille, qui doit toujours y passer à plat pour éviter le tors; elle est enroulée à mesure par le dévidoir appelé *séchoir*, qu'une personne fait tourner avec le pouce de la main droite, pendant que de la gauche elle conduit le bout en l'arrangeant sur le dévidoir chaque tour, l'un à côté de l'autre, & non jamais l'un sur l'autre, crainte qu'ils ne se collent ensemble. On passe une poêle de feu sous le dévidoir pour sécher la nompareille, comme on le voit dans les figures, après quoi la nompareille est levée sur la main de bois pour la plier, étant perfectionnée par cette dernière opération.

Fig. 61. deux ouvriers qui séparent les branches de nompareille au sortir du moulin.

Fig. 62. une femme qui tourne le dévidoir pour recevoir la nompareille gommée.

Fig. 63. ouvrier qui conduit la nompareille sur le dévidoir.

Fig. 64. ouvrier qui gomme la nompareille.

Fig. 65. ouvrière qui tire la nompareille quand est gommée.

*Du tors.* Tordre est l'action de joindre plusieurs brins d'or, d'argent ou soie ensemble, pour n'en former qu'un seul; ce qui se fait en diverses façons par le moyen du rouet à retordre & à détordre. Il y a plusieurs sortes de retords, dont les parties sont connues sous les noms de *milanoise*, *graine d'épinards*, *cordons pour les galons à chaînettes*, *retors pour les franges*, *piqueurs pour les livrées*, *cordonnets pour les agréments*, *cordonnets à broder*, *cablés pour les galons*, *grisettes pour les galons*, *frisés pour les galons*, & *la gance ronde pour faire des boutonnières mobiles*, or ou argent. Il est nécessaire de traiter chacune de ces sortes d'ouvrages séparément en commençant par la *milanoise*.

1°. *De la milanoise.* Elle se fait ainsi. On tend une longueur de soie à volonté, attachée d'un bout à la mo-

lette du pié-de-biche du rouet. Lorsqu'elle est ainsi attachée, le retordeur forme sa longueur en s'en allant à l'autre bout de la longueur, pendant lequel tems le rouet est tourné modérément de droite à gauche; étant parvenu au bout de la longueur, il attache l'autre bout à l'émerillon du pié. Cette longueur est de plusieurs brins unis ensemble, suivant la grosseur que doit avoir la *milanoise*; par ce moyen ces brins se tordent ensemble, & n'en forment plus qu'un seul. Lorsque l'ouvrier connoît que cette longueur a acquis assez de tord, le rouet est arrêté; & pour lors il attache à l'émerillon un moyen retors de la même matière fait à part; après le rouet est remis en mouvement dans le même sens que la première fois: le retordeur avance en approchant très-doucement du côté du rouet, en conduisant la première couverture de la longueur, c'est-à-dire, que la soie qui s'y enroule prend sur la longueur tendue la figure spirale, dont les tours sont à peu de distance des uns aux autres. Arrivé au rouet, le tourneur cesse, & le retordeur attache encore à la molette une autre quantité de brins de soie, mais plus fine que les premières, puisque ce sont les seules que l'on verra, les autres se trouvant toutes couvertes par celle-ci: il s'en retourne pour aller rejoindre le pié; mais en marchant bien plus lentement que la seconde fois, puisqu'il faut que les tours de cette dernière couverture soient si près après, qu'aucune partie de ce qui est dessus ne paroisse. Ces tours sont arrangés de façon qu'ils forment une égalité parfaite, qui dépend de l'exactitude de cette dernière couverture; puisque s'il y avoit du vuide, on appercevroit le fonds: si au contraire les tours se trouvoient tellement entassés les uns sur les autres, l'ouvrage seroit difforme, & employeroit trop de matière. La *milanoise* sert à embellir les ameublemens à broder, à orner les têtes des franges. Dans toutes les opérations qui vont suivre, cette égalité est absolument nécessaire, puisqu'elle dépend de l'habileté de l'ouvrier, & d'elle la perfection de l'ouvrage. Ce qui vient d'être dit de cette longueur doit s'entendre de toutes les autres: on dira seulement qu'il est à propos de donner le plus d'étendue qu'il est possible à ces longueurs pour éviter le déchet occasionné par la multiplicité des nœuds. Ce travail se fait ordinairement dans de longs jardins pour avoir plus de place pour les longueurs. Voyez les Pl.

2°. *De la graine d'épinards.* C'est tout un autre travail. Il y a deux sortes de *graines d'épinards*, 1°. celle en or ou argent, & celle en soie dans laquelle il y a différence de travail: celle en or ou argent se fait ainsi. Un brin de filé de certaine grosseur, appelé *filé rebours*, parce qu'il a été filé à gauche, est attaché à l'émerillon, & conduit à la molette du pié-de-biche du rouet; où étant attaché, on y joint un autre brin de filé droit, mais bien plus fin que l'autre, qui va servir par le moyen du tour à droite du rouet, à couvrir le premier tendu, par des tours en spirale, comme la première couverture de la *milanoise*. Il est essentiellement nécessaire que les deux brins de filé, dont on vient de parler, aient été filés en sens contraire, parce que s'ils étoient du même sens, le tors qu'on donne ici se trouvant en rebours du tors de l'autre détordre, celui-ci seroit écorcher le filé. La *graine d'épinards* sert à former la pente de certaines franges pour les carrosses d'ambassadeurs, pour les dais, pour les vestes, &c. La *graine d'épinards* en soie se fait d'une autre façon. On attache une quantité de brins de soie (contenue sur différens rochets qui sont à une banque), à une des molettes du croissant 1, 2 en a du rouet, fig. 66. cette branche est ensuite passée sur une coulette tournante b, que tient le tourneur du rouet. Après cette même branche est passée sur une autre coulette tournante c, fixée en 4 sur le montant d du rouet, puis encore passée sur une même



coulette 6, que tient encore le tourneur ; il recule ainsi jusqu'à l'endroit fixé de la longueur, en déroulant à mesure les foies de la banque qui est posée sur le pied du rouet, par le moyen des coulettes qu'il tient à chaque main : on aura par ce moyen quatre longueurs d'une seule opération, comme on voit dans les fig. Lorsque le tourneur est arrivé au bout de sa longueur, le retordeur, qui est à présent tourneur, coupe les foies de la banque, au moyen d'une lame de couteau placée dans le même montant ; & le bont coupé est attaché à la quatrième molette du croissant : les deux autres longueurs de la coulette 3 sont coupées le plus juste qu'il est possible au même couteau, & attachées à la deuxième & troisième molette de ce croissant. Le retordeur fait agir lui-même le rouet à gauche, & donne un retors convenable ; après quoi il prend les mêmes foies de la banque, mais en plus petite quantité, qui sont posées de la même façon sur les coulettes dont on a parlé, puis coupées & attachées aux mêmes molettes ; alors le rouet est tourné à droite. Ce mouvement contraire opérant deux retors différens, forme ce qu'on appelle *graines d'épinards* en soie ; pour faire la pente des franges à carrosses & autres. *Voyez les Pl.*

3°. *Du cordon pour les galons à chaînette.* Il est fait de même, excepté que les quatre longueurs ne sont point redoublées comme à la graine d'épinards : ici les quatre longueurs, étant attachées à leurs molettes, sont torsées à droite convenablement, après quoi elles sont unies ensemble en cette sorte ; la branche de la deuxième molette est unie à celle de la quatrième, & celle de la troisième à la première ; & le tourneur passant sa branche de la coulette gauche sur la droite, le tourne forme plus qu'une seule branche, mais double en longueur, quoiqu'attachée à deux molettes : on lui donne un second retors, mais à gauche, suivant la nécessité ; & voilà le cordon fini : il sert à former les différentes chaînettes sur les galons des carrosses. *Voyez les Pl.*

4°. *Du retors pour les franges.* Il est fait de la même façon que le cordon : à l'égard de la tension des quatre branches, voici ce qu'il y a de différent. Les deux branches de la coulette du rouet sont coupées & attachées aux molettes 2 & 3 du croissant, puis retorsées à droite ; après le retors suffisant, le rouet étant arrêté, les deux branches 2 & 3 sont nouées ensemble & posées sur la coulette du rouet, & la quatrième branche détachée de sa molette, est relevée au rouet à main sur une bobine : ainsi les quatre branches ne forment plus qu'une longueur, mais ayant un nœud au milieu, ce retors servira à faire des franges pour les garnitures de carrosses, tours de jupe, &c. *Voyez les Pl.*

5°. *Des guipures pour les livrées.* Elles se font en mettant certaine quantité de brins de soie du rateau à la molette du pied-de-biche ; le retordeur va à l'émerillon pendant que le rouet tourne à droite : après le retors convenable, il attache la branche au crochet de l'émerillon, & il prend un brin de grosse soie & plusieurs de fine ; le gros brin est passé & conduit entre le doigt auriculaire & l'annulaire de la main gauche, & les brins de soie fine, moitié d'abord par les doigts annulaire & médus, puis l'autre moitié par le médus & l'index ; par conséquent le gros brin est toujours couché le premier sur la longueur tendue, puis recouvert tout de suite par les deux parties qui le suivent ; de sorte que ce que le gros fait à lui seul, par rapport à la distance, les deux parties le font à elles deux au moyen de l'ouverture qu'on a fait remarquer ; arrivé à la molette, les brins sont coupés ; le rouet tourné en sens contraire pour éviter le vrillage, l'ouvrage est achevé. Cette guipure sert à orner les livrées qui, comme celle du roi, sont ornées de pareilles guipures. *Voyez les Pl.*

6°. *Des cordonnets pour les agréments.* Ils se font

ainsi. 1°. Le retordeur ayant attaché plusieurs brins de soie pris au rateau qu'il a à la ceinture, à une molette du pied-de-biche, il va joindre l'émerillon, pendant que le rouet est tourné à droite ; ou étant arrivé, il attend que le retors soit suffisant ; puis faisant arrêter le rouet, il coupe cette longueur, & l'attache au crochet de l'émerillon : il prend une certaine quantité de brins de soie, mais plus fine & par conséquent plus belle, qu'il attache de même à ce crochet ; il fait tourner le rouet à droite, & conduit cette soie près-à-près, pour couvrir exactement la première longueur tendue ; & étant arrivé à la molette, il coupe la soie ; & fait détordre ladite longueur pour empêcher le vrillage ; cette longueur est relevée à l'ordinaire par le rouet à main. Ce cordonnet sert à faire quantité d'ouvrages de mode pour la parure des dames. *Voyez les Pl.*

7°. *Des cordonnets à broder.* Ils ont la même fabrique que celui dont on vient de parler, excepté qu'au lieu de soie, ils sont faits de fil retors, autrement d'épinaï ; la branche tendue étant de plus gros fil que celui qui la couvre à claires voies, comme à la première ouverture de la milanoise. Ce cordonnet sert pour la broderie en linge. *Voyez les Pl.*

8°. *Des câblés pour les bords coquillés du galon.* Ils ont ceci de particulier, qu'on prend trois bouts de fil or ou argent qui sont contenus sur le rateau qu'on attache à trois molettes différentes du croissant ; étant attachées, le retordeur va joindre l'émerillon ; & lorsqu'il y est parvenu, il coupe ces trois branches qu'il noue ensemble ; & les attachant au crochet de l'émerillon, il passe les doigts de la main gauche entre les trois branches, & fait tourner le rouet à droite : ces trois brins s'unissent ensemble derrière sa main, & pour lors l'émerillon tourne à gauche seulement dans ce seul ouvrage ; car dans tous les autres il tourne du même sens que le rouet. Étant arrivé au rouet, il quitte ces brins qu'il tenoit, & les unit à la même molette ; puis il envoie le tourneur arrêter l'émerillon, pendant que lui tourne le rouet à gauche suffisamment, & ensuite il tourne à droite pour éviter le vrillage. Le câblé sert à orner les bords des galons, &c. qui se fabriquent au métier. *Voyez les Pl.*

9°. *Des griffettes pour les coquillages des bords des galons & autres ouvrages.* Elles se font de cette manière. Le retordeur prend une certaine quantité de brins de soies qu'il a à son rateau, qu'il attache à une molette du pied-de-biche ; puis il fait tourner à gauche en allant joindre l'émerillon : y étant arrivé, le rouet cesse pendant qu'il coupe sa longueur ; & l'attachant au crochet de l'émerillon, il reprend une quantité moins considérable de soie, mais bien plus fine, qu'il attache de même au même crochet ; puis il fait encore tourner à gauche, en reconvrant le dessous près-à-près : il arrive à la molette, & fait cesser le rouet ; ensuite il va à vuide à l'émerillon, où étant, il prend un brin de clinquant battu de son rateau, dont il couvre le tout près-à-près, & sans aucun vuide, en allant joindre la molette du pied-de-biche, où étant, après avoir fait cesser le tournage ; puis retourne à l'émerillon, & prend un brin de soie très-fine qu'il attache encore au crochet de l'émerillon, & fait tourner le rouet à droite, en retournant à la molette. Ici ces tours sont éloignés l'un de l'autre de l'épaisseur d'une ligne. Cette dernière opération ne sert qu'à empêcher la lame de battu qui y a été mise auparavant, de s'écarter, ou, si cela arrivoit, le brin de soie couché dessus empêcherait l'accident d'aller plus loin. Les griffettes servent encore à former le dedans des coquillages que l'on met sur les bords des galons. *V. les Pl.*

10°. *Du frisé.* Il est fait de cette manière. 1°. Le retordeur prend une certaine quantité de brins de soie sur le rateau qu'il attache à la molette du pied-de-biche, & fait tourner à gauche en allant joindre l'é-

merillon, où lorsqu'il est arrivé, il coupe cette branche & l'attache au crochet; ensuite faisant venir le tourneur à l'émerillon pour le retenir, le retordeur va rejoindre la molette; puis attachant quantité de soie moins considérable de la même soie à la molette, il s'en retourne joindre l'émerillon, en conduisant les soies le long de la longueur déjà tendue; il reprend l'émerillon de la main du tourneur qui s'en va à son tour à la molette, & tourne le rouet à droite. La diversité de ces deux différens tournages fait que la première longueur tendue couvre la seconde, ce qui forme une spirale parfaite dans toute cette longueur; ensuite le retordeur attache une lame de clinquant battu au crochet de l'émerillon, & fait tourner à droite: cette lame remplit juste les cavités de cette spirale (ce qui forme une diversité de couleurs de ce battu); & le *frisé* sert de trame pour enrichir les rubans figurés, & les galons à plusieurs navettes. *Voyez les Pl.*

11°. *De la ganse ronde.* Voici la manière de la faire. On prend sur le rateau telle ou telle quantité de brins de filé que l'on attache à la molette du pied-biche; le retordeur tend sa longueur sans faire tourner le rouet; & étant arrivé au bout de cette longueur, il fait tourner le rouet à droite, tenant le bout de la longueur: lorsqu'il aperçoit qu'elle a acquis le retard convenable, il fait venir à lui le tourneur qui apporte deux coulettes, dont le retordeur prend une de la main gauche, tenant toujours le bout de la longueur de la droite, il passe la branche sur la coulette, & tient toujours des mêmes mains; puis le tourneur passe l'autre coulette entre celle du retordeur; le bout tenu par la main droite, le tourneur va joindre (avec cette coulette portant la branche) la molette, le retordeur le suit à mesure & selon le besoin, avec ceci de particulier, que le tourneur avance d'un mouvement triple à celui du retordeur qui le suit; le tourneur étant arrivé à la molette, il attache la branche double de la coulette à la molette où est déjà attaché le bout par lequel on a commencé, par ce moyen cette branche devient triple; le retordeur de son côté joint ensemble les trois extrémités qu'il tient; pour lors la coulette lui devient inutile, elle n'a servi, ainsi que l'autre, que pour la conduite; après cela il fait tourner à gauche jusqu'au retors suffisant pour cette liaison. Cet ouvrage ainsi achevé, sert à faire des boutonnières mobiles sur les habits des officiers qui ont cela dans leurs ordonnances. *Voyez les Pl.*

*De la manière de faire les peignes & les lisses.* 1. La canne ou roseau; 2. façon de couper la canne avec la serpette; 3. la serpette; 4. l'établi sur lequel on travaille; 5. les traverses qui lui servent de support; 6. la canne prête à être employée; 7, 8, 9, poupées sur lesquelles sont montés les rasoirs pour dégrossir la canne; 10. les piés des poupées; 11, 12, 13. les rasoirs; 14. la poupée de l'établi; 15. la pièce de fer qui y est fixée; 16. autre pièce de fer comme la précédente; 17. la grande poupée; 18. le trou par où passe la vis; 19, 20. la vis portant la mâchoire qui retient la pièce de fer; 21, 22. l'écrou de la vis; 23. la batte de fer pour serrer les dents; 24. les deux jumelles; 25. peigne monté sur son métier; 26. les jumelles; 27. deux pelottes de fil enduit de poix pour tirer les dents; 28. la batte; 29. le peigne dans sa perfection; 30. poinçon pour égaliser les dents; 31. racloir pour unir les dents sur la surface du peigne; 32. pièce pour ouvrir les dents, la fourchette pour compasser les dents; 33. peigne dont on a ôté une partie des dents; 34. dents qui ont resté; 35. place des dents qu'on a ôtées, où on peut en mettre d'autres.

*Du travail des lisses.* 1. le lissoir, composé de deux grandes pièces de bois posées sur les montans; 2, 3. les côtés plats des deux pièces précédentes. Ce côté

opposé & qui forme le dedans porte une grande rainure ou coulisse dans toute la longueur où entrent les traverses 4, 4, 4, 4. ces pièces sont percées dans toute leur longueur & épaisseur de petits trous qui passant d'outre en outre donnent passage aux chevillettes de fer qui fixent les traverses à la distance nécessaire, comme dans les métiers à tapisserie; 5. le bout de ficelle appelé chez les fabriquans d'étoffe d'or *criselle*, chez les drapiers *moilet*, au-tour duquel sont arrêtées les mailles des lisses; 6. l'autre bout de la ficelle tendu par une pierre qui lui sert de poids; 7. la selle sur laquelle sont arrêtés les montans du lissoir; 8. les piés de la selle; 9. montre la tête de la lisse formée sur la ficelle; 10, 11. le fuseau garni de fil pour faire le corps de la lisse; 12. le même lissoir pour les hautes-lisses; 13. les quatre piés; 14. espèce de coffre pour recevoir les différens ustenciles; 15. traversée fixe du lissoir; 16. traversée mobile du même; 17. la moitié ou un côté de la haute-lisse fini; 18. ficelle dont est composée la haute-lisse; 19. bobine sur laquelle est dévidée la même ficelle; 20. haute-lisse finie, & qui n'est pas montée; 21. haute-lisse achevée, & montée sur ses lissérons; 22, 23. démonstration de la forme de la maille; 24. lisse achevée & montée sur les lissérons. 25. coliffe ou petite boucle dans laquelle entre le fil pour le tenir arrêté.

*Explication de plusieurs termes usités en Passementerie, dont quelques uns ont pu être omis dans le cours de l'ouvrage, & d'autres sont expliqués plus au long à leurs articles.* L'arbre du moulin est une pièce de bois ronde, quarrée, ou octogone, longue de quatre à cinq piés, avec ses mortaises percées d'outre en outre pour recevoir les douze traverses qui portent les ailes du moulin ou ourdissoir. Cet arbre porte en haut dans son centre un boulon de fer long de huit à neuf pouces, & qui lui sert d'axe. L'extrémité d'en bas porte une grande poulie sur laquelle passe la corde de la selle à ourdir. Il a encore au centre de son extrémité d'en bas un pivot de fer qui entre dans une grenouille de cuivre, placée au centre des traverses d'en bas; c'est sur ce point que tourne l'ourdissoir lors de son travail. *Voyez SELLE à OURDIR.* L'arcade est un morceau de fer plat, haut de trois à quatre lignes, augmentant depuis son extrémité jusqu'au centre, où il a à-peu-près le tiers de la largeur de plus, pour fournir l'espace nécessaire pour percer trois trous ronds qui donnent passage aux guipures qui servent à la livrée du roi, ou autres qui portent de parçille guipure. L'arcade est une espèce d'anneau de gros fil d'archal, attaché au milieu & sur l'épaisseur du retour. *Voyez RETOUR.* L'annelet est un petit anneau d'émail ou de verre d'une ligne plus ou moins de diamètre, qui sert à revêtir les différens trous des navettes ou sabots, pour empêcher, lors du passage, les soies, & les fils d'or ou d'argent de s'écarter.

*Voyez NAVETTE & SABOT.* Les ardoises, ce sont les ardoises telles qu'on s'en sert pour les bâtimens, servant de poids aux hautes-lisses. *Voyez PLATINES.* Attacher les rames, c'est l'action de fixer les rames à la rade du bâton de retour. On prend deux longueurs de ficelles à rame, de quatre aunes chacune, lesquelles on plie en deux fans les couper; à l'endroit du pli, il se forme une boucle double dans laquelle on passe deux fois les quatre bouts des deux longueurs des ficelles, qui par ce moyen se trouvent arrêtées doublement à la rade, ce qui fait quatre rames attachées ensemble d'une seule opération. *Voyez RAMES.* L'armure est une petite pièce de fer mise aux 2 bouts de la navette, dans des petites échancrures faites exprès: l'usage de l'armure est de conserver la navette à ses extrémités lorsqu'elle tombe. *Voyez NAVETTE.*

Les agréments, sont tous les ouvrages de modes servant à l'ornement des robes des dames. Ces agréments sont faits avec une machine semblable à celle



qui sert aux Perruquiers pour tresser les cheveux. Il est inutile de détailler la façon dont se font tous les agréments, parce que tous les jours il en paroît de nouveaux; on emploie encore les agréments à l'ornement des vestes pour hommes: ils ont autant de noms qu'on veut leur en donner.

*Le battant*, c'est le chaffis qui porte le peigne pour frapper la trame. *Le bandage* du battant, est une espèce de grosse poulie plate, percée de plusieurs trous dans sa circonférence. Ces trous servent à introduire à choix & suivant le besoin, dans l'un d'eux, un bâton ou bandoir qui tient & tire à lui la corde attachée au battant lorsque le métier travaille, ce qui fait que l'ouvrier n'a pas besoin de l'amener lui-même pour frapper la trame. *Voyez* la Planche. *Les bretelles* sont deux bouts de fangle attachés d'une part au chaffis du métier, & de l'autre à la poitrinière, pour soutenir & soulager l'ouvrier lorsqu'il travaille. *Les broches* ou *boulons de fer*; il y en a de diverses sortes, comme celles qui enlèvent les marches, les planches du pont, les lames, les poulies du chatelet, les roquetins, &c. *La brochette* est une petite portion de balaïne, ou autre bois, très-ronde & très-mince, pour tenir les tuyaux dans les navettes & sabots. *Le bâton à tourner* est un simple bâton servant à tourner l'enfoupe quand on plie la pièce dessus. *Le blin* est une pièce de bois échancrée dans toute sa hauteur juste à l'épaisseur du pilier de la lanterne ou bâtis de l'ourdissioir; l'échancrure est garnie de deux petites arrêtes pour entrer juste dans les rainures du pilier, & pouvoir par ce moyen descendre & monter le long de ce pilier sans sautiller, ayant soin de le frotter avec du savon. Les boudons, ou poulies dans d'autres ourdissoirs, qui peuvent tourner, servent à donner plus de facilité pour le passage des soies à mesure qu'elles s'enroulent sur l'ourdissioir. Ce blin porte encore sur l'extrémité de devant une petite verge de verre ou de fer bien poli pour empêcher que les soies, qui passent dessus, ne s'écorchent contre sa vive-arête. Le côté qui reçoit les soies est évidé afin d'en diminuer le poids, qui le feroit pancher & l'empêcherait de monter & descendre sans vaciller, étant toujours en équilibre. Ce blin porte une petite poulie qui répond vis-à-vis une autre qui est au haut du pilier. Une ficelle, dont un bout est fixé sur la branche de l'arbre du moulin ou ourdissoir, vient passer sur la poulie du pilier où est fixé le blin, & ensuite passer sous la poulie de ce même blin, & va se terminer de son autre bout près de la poulie du pilier à un clou, dans les ourdissoirs de la rubanerie; & dans ceux de la fabrique d'étoffes, à un axe de fer attenant à une roulette arrêtée par un chien, au moyen de laquelle, & en la tournant, on enroule la corde sur cet axe d'une ligne, plus ou moins, pour faire varier la position des fils sur l'ourdissioir, & empêcher que les derniers fils ne soient pas plus lâches que les premiers. On conçoit aisément qu'en faisant tourner l'ourdissioir il faut que ce blin descende à mesure que la corde se déroulera de dessus la broche, & qu'en le tournant en sens contraire il remontera; le blin arrange, par les différentes montées & descentes, les soies que l'on ourdit, & cela sans confusion, puisqu'il pendant que l'ourdissioir fait un tour, le blin monte & descend assez pour donner de l'éloignement aux soies que l'on ourdit, & leur faire prendre la figure spirale qu'elles doivent avoir nécessairement par le mouvement du blin, & c'est à quoi il est uniquement destiné. *La bonne* est une livre de soie teinte, de quinze onces, prête à être mise en œuvre. *La boutique* est l'atelier où sont les métiers & ustensiles propres à cette profession. *La bourre* ou *bourne*, soie inégale. *Le bandoir* est un bâton qui passe dans la poulie ou noix du bandage. *Voyez* BANDAGE. *Le bois* est une petite bobine

qui porte l'or ou l'argent filés. *Le billot* est un bois long & très-poli, servant à contenir la soie des pièces ourdies lorsqu'on les leve de dessus l'ourdissioir: les fabriquans d'étoffes l'appellent *cheville*. *Le boucle*, se dit du velours à boucle ou frisé qui n'est point coupé. *Les bouclettes*, c'est l'endroit où la ficelle des lisses, hautes ou basses, est traversée dans le milieu par une autre ficelle qui en fait la partie inférieure, ce qui forme la maille dans laquelle on passe la rame ou le fil de soie, lequel se trouvant arrêté par la jonction des deux parties de ficelle, il est contraint de lever lorsque les lisses lèvent. *Le bosse*, se dit lorsque l'ouvrage n'est pas frappé. *Voyez* FRAPPÉ FORT. *Le boiteux*, est lorsque le ruban se trouve d'une couleur différente à un bord qu'à l'autre: c'est ce qu'on appelle *ruban boiteux*; le *boiteux* se dit encore lorsque le dernier retour n'a pas autant de marches que les autres. *Les boutons de retour*, ce sont des moitiés de vieux rochets dans lesquelles sont passés les tirans ou cordes des retours, pour que l'ouvrier puisse les tirer plus aisément. *Les branches*, sont des portions de chaîne de différente couleur, ou d'une seule, contenue sur chacun des roquetins servant à faire le velours des galons de livrée. *Les bords dentelés*. *Voyez* DENTS DE RATS. *La bobine*, est une espèce de rochet, mais plus léger. *Le banc* ou *la sêlle à ourdir*, est destinée à asseoir l'ourdissioir & pour porter la manivelle qui fait tourner l'ourdissioir. Cette manivelle est passée dans une grande roue cavée qui doit être parallèle à celle du moulin; sur cette poulie est passée une corde à boyau, qui après être croisée dans son milieu, va passer sur la poulie du moulin; par le moyen de ce croisement le moulin tourne du même sens que la manivelle: si la corde lâche par la secheresse, on recule ce banc; si le contraire arrive, on le rapproche. *Voyez* OURDISOIR; dans la grande fabrique la corde passe sur les ailes de l'ourdissioir, afin qu'il y ait plus de facilité à le tourner. *La banque*, chez les fabriquans, est l'instrument à porter les rochets destinés à l'ourdissage; il y en a à seize, à trente-deux, & à soixante rochets; les plus ordinaires sont à quarante. *La batte*, est un instrument de fer uni & égal dans toute sa longueur, servant à la fabrique des peignes. *Les bricoteaux*, sont une ou deux pièces détachées, & enfilées dans la broche qui répond aux marches du pié gauche de l'ouvrier; le bricoteau est simplement pour soulager l'ouvrier dans les rubans ou galons façonnés. Lorsqu'il est question de faire lever les parties opposées à la figure, ou qui font corps de l'ouvrage, ou qui le perfectionnent à l'envers, par exemple, dans un ruban broché, l'envers ressembleroit à celui des étoffes d'or & d'argent, si l'ouvrier n'avoit pas le soin après avoir passé ses navettes de figure, de faire lever toute la pièce ensuite, ne réservant que les fils nécessaires pour lier la trame, qui étant passée dessous couvre toutes les boucles & couleurs qui ont passé précédemment, & rend par ce moyen l'envers du ruban très-uni. Les fuseaux qui sont levés par les bricoteaux pèsent jusqu'à cinquante, soixante livres, indépendamment de la résistance que cause l'extension des chaînes; pour-lors il faut deux bricoteaux au lieu d'un. *Le bas métier*, est celui sur lequel on fait de petits ouvrages; il peut se porter sur les genoux. *Voyez* AGRÈMENS.

*Le chatelet* est un petit assemblage de bois qui, sur deux boudons de fer, soutient les poulies qui font mouvoir les hautes lisses. Les poids & contrepoids sont une ou plusieurs pierres attachées à une corde assez longue pour qu'elle fasse trois ou quatre tours sur la moulure de chaque enfoupe de chaîne. Les poids donne l'extension convenable aux chaînes, & le contrepoids attaché à un bout de la même corde qui tient le poids, empêche que la corde ne glisse & ne touche terre, si ce n'est lorsqu'on le leve quand le

pois est trop haut & qu'on veut le faire baisser. Le contrepoids doit être infiniment plus léger que le poids. La chaîne se dit de toutes les soies, fils, &c. qui viennent de dessus les enfoules de derrière, & servent avec la trame à former le corps de l'ouvrage. Les *chaffis* sont quatre barres de bois assemblées à mortaises & tenons, qui arrêtent par le haut les quatre piliers du métier. La *corde à encorder* est une corde double laquelle on enroule sur l'enfoule de devant pour ménager la soie, jusqu'à ce qu'il y ait suffisamment d'ouvrage fait pour le rouler au lieu & place de la corde; elle sert encore pour conduire les fins de chaîne autant près qu'il est possible quand les pièces finissent. Le *petit cheval* est une planchette étroite suspendue par deux ficelles, servant à tenir stable l'ouvrage sous le pas de l'ouvrier. Le *canon ou tuyau*, petit canon percé d'outre en outre d'un trou rond & égal qui sert à recevoir la brochette de la navette ou sabot dans laquelle il doit entrer; son usage est d'être rempli dans chaque ouvrage de ce qui compose la trame, voyez TRAME. Le *couteau à velours* est assez connu par ce qui précède; il doit être si égal dans la partie qui passe dessous la soie des roquets, que cette même partie doit être passée à la filière jusqu'au couteau, c'est-à-dire à une filière brisée. Cette égalité est nécessaire pour que le velours soit uni, sans quoi il seroit rempli d'inégalités, ce qui s'appelle *écheller* en terme de l'art. Le *congé* est la permission donnée à un maître par un autre, d'occuper un compagnon qui aura quitté le dernier. La *casle* est une espèce de peigne d'acier & de corne, dont on ne se sert plus aujourd'hui, les véritables peignes tout d'acier étant infiniment au-dessus pour la force & la durée. Le *contre-marcher* est l'action de revenir sur ses pas, tant par la marche que par le retour dans un ouvrage façonné. La *coignée* est un outil pour frapper les ouvrages forts de la basse-lisse, au défaut du doigtier. Les *charges*, voyez POIDS & CONTRE-POIDS. La *coulette* est un instrument pour enfiler le bobines, canons, &c. que l'on veut tracer ou sur vider. *Chommer*, c'est cesser de travailler faute de matière ou autre chose. La *centaine* est un lien qui est formé du fil de l'écheveau, & qui l'arrête & le serre dans un endroit. La *couronne* est une pièce de l'ourdissoir assez inutile, parce que la broche du moulin qu'elle retient passant au-dessous dans la croisée de la cage, est suffisamment arrêtée. Les *cremaillères* sont des machines pour allonger ou raccourcir les rames. Les *contrepoids*, voyez POIDS; il y a des petits contrepoids qui servent à retenir les fils du glacé. Le *course des marches* se dit de l'action de marcher toutes les marches qui composent son ouvrage. La *course de rame*, c'est le passage de la quantité de rames dont un retour est composé. Les *coquilles* sont des agréments qui se font sur les galons. Le *clinquant* est une lame d'or ou d'argent très-en usage aujourd'hui dans les galons. *Couché* se dit de la trame où la dorure qui passe au-travers de l'ouvrage est bien tendue également. Le *carton* sert à tenir les navettes d'un ouvrage qui en est chargé par la figure. Le *canon à diviser* ou *canon percé* dans lequel on fait un trou en travers, sert à retenir le bout de la broche des ouvriers ou ouvrières qui doivent à la main. Le *déchet* est la diminution sur la marchandise à ouvrir ou ouvrée.

*Démonter*, c'est dépasser un patron pour en passer un autre. *Doigtier*, voyez la planche. Deux coups, dans le galon, se dit de l'action de rapporter le troisième coup de navette au premier, & le quatrième au second, pour donner plus de brillant au galon, & couvrir plus aisément la soie de la laine avec la duite. La *duite*, c'est ce qui passe au-travers de la chaîne, soit trame ou fil pour faire corps d'ouvrage. La *dent de rat* est un ornement pour le galon. *Divider*, c'est l'action de mettre la soie sur des roquets ou canons;

on devide au rouet à quatre guindres ou avec la main: le rouet à quatre guindres conduit quatre roquets; & avec la main on ne peut en mener qu'un.

L'enfoule de devant est une pièce de bois ronde sur laquelle s'enroule l'ouvrage à mesure qu'il se travaille. L'enfoule de derrière est une pièce de bois sur laquelle est enroulée la chaîne. La *molette* est une espèce de peigne de bois ou râteau, servant à mettre les soies en largeur sur les enfoules. *Emprunter*, c'est faire servir la bouclette d'une haute lisse à plusieurs rames quand le patron ou le dessin le permet. L'épingle est un petit outil de fer ou de laiton, servant à faire le velours frisé ou qui n'est pas coupé. *Eplucher, remonter*, c'est nettoyer toutes les soies qui entrent dans les différents ouvrages. L'écheveau se dit de la soie qui n'est pas devidée. L'écagne est un écheveau partagé en une ou plusieurs parties, lorsqu'il se trouve trop gros; cette opération facilite le devidage. L'effos se entend de toutes les matières qui servent à la fabrication des rubans, galons, &c. *Erailla, écorchure*, se disent lorsque la lame du fil est enlevée de dessus la soie. Ce mot se dit encore des ouvrages fabriqués qui ont des écarts ou inégalités faites avant ou après la fabrication. *Effilés*, voyez FRANGES. L'échanillon est une petite longueur de quelque ouvrage que ce soit, laquelle est suffisante pour montrer le dessin. L'effilure ou les effilures sont des petites broches de fer servant à porter les roquets, roquets & canons qu'on veut faire tourner. Les *effiloques*, sont des franges que les mauvais ouvriers font aux lisières de leurs ouvrages; c'est encore toutes les soies doublées, soit organin ou trame, dont un bout a manqué sur le moulin, & qu'on a laissé courir sans le reprendre à l'endroit où le second brin avoit cassé. *Encroiser, enverger*, c'est passer les fils sur des verges de façon qu'alternativement il y en ait un dessous & un dessus, pour qu'on puisse les prendre de suite quand on les passe dans les mailloins & dans les lisses, *Encroix*, chevilles plantées pour ranger les fils.

Les *seurs-de-lis* sont un ornement qui garnit les lisières des différents ouvrages. Les *seurs*, des imitations de toutes les fleurs naturelles, ou autres exécutées dans l'ouvrage. *Frapper fort*, c'est frapper avec le battant l'ouvrage, autant que la force qu'on veut lui donner l'exige. *Fourché* se dit lorsqu'un patron est tellement symétrique que les deux côtés se ressemblent parfaitement. Il y a des fourchés à pointe & des fourchés à chemin; les fourchés à pointe exigent que les deux lissettes du milieu se joignent & n'en composent qu'une pour ainsi dire; les deux lissettes de la rive ou du côté de la lisière se répondent aussi, de façon qu'elle ne forment qu'une espèce d'arc. Les fourchés à chemin sont différents; ils ne sont point de pointe, & la lisière du bord répond à celle du milieu dans l'autre moitié de l'ouvrage. Les *franges* sont des ornemens de la rubanerie; il y en a de plusieurs façons. Le *freluquet* est un petit poids pour tenir en raison les branches de velours, différent de celui qui tient le roquetin arrêté. Voyez *alonges des poteaux*. Les *fuseaux*, dans la fabrique des aiguilles, sont une espèce de broche quarrée servant à faire tomber la lissette à laquelle chaque fuseau est attaché. Les fuseaux sont de fer dans la rubanerie, & dans la fabrique les aiguilles sont de plomb. Leur longueur dans les uns & les autres est de neuf à dix pouces. Le *filé* s'entend du fil d'or ou d'argent qu'on emploie dans les ouvrages de rubanerie. Le *fond* se dit des chaînes de livrée qui forment le corps de l'ouvrage. Il y a deux sortes de fond, le gros fond & le fond fin; le gros fond & la figure lèvent ensemble, & le fin fond lève séparément. La *fougère* est un agrément. Le *franger* est un ouvrier qui fait la frange. La *figure* se dit des soies des chaînes de couleur qui figurent dans l'étoffe suivant le dessin; dans le galon de livrée elles forment le velours



velours de différente couleur ; & dans le ruban elles forment une figure à laquelle on donne le nom de *simpleté*, *doublé*, *triple*, &c. à proportion des différentes figures entassées les unes sur les autres. La *ficelle* est une corde fine. *Frapper* se dit de l'action du battant qui avec le secours du peigne approche & force le coup de trame ou la duite qui vient d'être lancée. *Faire la lame*, c'est l'opération de mettre la trame sur le tuyau qui entre dans la navette ou sabot. Le *fil à lisse* est celui dont on fait les lisses & lissettes, &c.

*Galons*, il y en a d'or ou d'argent. Les *grilles*, sont des tours de ficelles, qui sont posées & gancées sur le devant des deux portes-ramas ; dans la grande fabrique ce sont des planchettes percées également, dont les trous qui sont très-petits contiennent chacun une corde. Les *gardes* sont des bandes de fort papier pliées en trois qui servent à le tenir fixe dans le battant ; en sorte qu'il ne peut aller ni à droite, ni à gauche. Elles servent encore à garnir les vuides qui se trouvent entre le peigne & les lames du battant, au-travers desquels la navette pourroit passer ; il y en a qui sont de toile cirée. On donne encore le nom de *gardes* à deux morceaux de bois bien polis, qui terminent le peigne de chaque côté & qui ont la même largeur de la dent. La *galle* s'entend de toutes les inégalités qui se trouvent, tant sur l'ouvrage, qu'aux lisses, ce qui désigne un très-mauvais ouvrage. La *grosse* s'entend, de 12 douzaines d'aunes ou 144 aunes. Le *galonnier* se dit, quoiqu'imparfaitement, des Rubaniers - Frangers, Passémentiers, &c. Voyez TISSUTIER, RUBANIER. Le *guip* est l'action de donner la dernière préparation à la frange qu'on appelle *guipée*. Le *guipoir* est un petit instrument de fer en forme de petite broche, de la longueur de 5 à 6 pouces, & terminé en haut par une pointe extrêmement déliée, tournée en crochet recourbé. On prend la boucle du fil de la frange, on y introduit le crochet qu'on fait tourner, & on tord le fil double qui forme la frange ou une partie. Le *glacis* ou *glacé*, ce sont des soies qui n'ont d'autre usage que celui de lier la douure dans des endroits où la largeur la seroit difficile.

Le *harnois* est l'assemblage des hautes-lisses. Les *hausses* sont des morceaux de bois servant à hausser les potenceaux, les hautes-lisses, voyez Lisses.

*Jour, ouvrages à jour*, est un terme qui n'est propre qu'au galon. Les *lisses* qui servent à passer les chaînes sont de fil fin de Flandre ; il y a des lisses à mailloons, des hautes-lisses, voyez la fig. Planché. Les *lames* sont de petites barres de bois que les marches font baisser, par le moyen de cordes attachées à l'une & à l'autre ; elles sont plates & enfilées par leur tête dans deux broches ou petits bouloons de fer qui traversent leur chassis arrêté sur les traverses du métier. Dans la fabrique, on les appelle *contre-marches*, parce qu'elles opèrent ensemble ; il y a autant de lames que de marches. Les *lissérons* sont des morceaux de bois, plat & mince, sur lesquels sont tendues les lisses. La *lanterne de l'ourdissour*, se dit des quatre grands piliers qui composent la cage. La *longueur* s'entend des soies de la chaîne, depuis les ensembles de derrière jusqu'aux lisses ou lissettes. La *lisière* se dit des bords qu'extrémité de quelque ouvrage que ce soit. Une *livrée* est tout galon uni ou laconné servant à mettre sur les habits des domestiques. Les *laisses* ce sont tous les points blancs d'un patron, qui désignent les hautes-lisses qu'il faut laisser ; c'est-à-dire qu'il faut passer les rames à côté des bouclettes & non dedans. La *largeur* est dit de l'ouvrage à commencer, même de celui qui est commencé. Le *larder* se dit, lorsque la navette ne passe pas précisément entre les deux parties levées & baissées, & qu'elle prend l'une des deux qu'elle devroit laisser ; on doit

Tome XII.

dépasser les coups de navettes & les repasser sur le même pas. La *levée* s'entend de toute portion de chaîne que les lisses ou lissettes font lever, tantôt en grande quantité, tantôt en petite, suivant le passage du patron. *Lâche* se dit d'un ouvrage qui est peu frappé, ou tout ce qui lâche dans les soies de la chaîne pendant le travail. *Lâché* se dit d'un ouvrage fait avec un extrême soin. *Lancer la navette*, c'est passer la navette en travaillant ; on commence toujours à passer la navette par la main gauche, afin qu'elle se trouve du même côté quand le retour est fini, & que la main droite ait la liberté de tirer le retour qui suit celui qui vient d'être achevé. Les *lacs* sont des ficelles attachées aux marches & aux lames, pour les faire mouvoir ou baisser. Un *lacet* est tout ce qui concerne le métier, & qui est propre à lacer le corps des femmes & enfants ; il y en a de plusieurs espèces, de plats, carrés & ronds. Voyez GANCE. Les *luisans* sont une portion de chaîne qui leve pendant un certain nombre de coups de navette, & baisse ensuite tous les soix pour la tenir liée. La *lame percée* est une barre étroite & mince comme une lame, voyez LAME, attachée par les deux bouts dessus ou dessous les deux barres de long du métier à frange, percée de plusieurs trous pour donner passage aux tirans des lissettes au nombre de deux ; elles ont chacune un nœud juste à l'endroit où ils doivent s'arrêter dessous la lame percée. Ces nœuds n'empêchent pas que ces tirans ne puissent baisser, quand ils sont tirés par les marches, mais ils empêchent de remonter au-delà du nœud, sans quoi le bandage de derrière qui les fait mouvoir entraineroit tout à lui. Les *lissettes à luisans* & à chaînette pour les franges & galons, voyez ce qui précède.

Les *marches* sont des bois minces, étroits & longs de 4 à 51 piés, au nombre de 24 & 26 plus ou moins, percées & enfilées par un bout dans une broche ou bouloin de fer qui s'attache lui-même sous le pont du métier, voyez PONT. Par l'autre bout, elles portent les tirans des lames, & les tirans servent à faire baisser les lames, voyez LAMES. Il faut qu'il y ait autant de hautes-lisses qu'il y a des marches à un métier, puisque chaque manche tire sa lame, qui à son tour tire sa haute-lisse. La *maille*, on entend par ce mot, chacun des tours de fil ou de ficelle qui compose les hautes-lisses ou lissettes, pour arrêter le fil de soie ou la rame, & la faire lever quand il est nécessaire. Le *maillon* est un petit morceau de cuivre jaune, plat, & percé de trois trous dans sa longueur. Il fait l'effet de la maille, des lisses & lissettes, mais non celui des hautes-lisses qui doivent être libres & ouvertes par-dessus, afin que la rame ne soit point arrêtée. Le *métier battant* se dit de tout métier garni de ses utensiles, & auquel il ne manque rien. La *manivelle* s'entend de tout ce qui sert à faire tourner quelque chose que ce soit avec la main. *Monter le métier*, c'est particulièrement y passer le patron. La *marque* est un fil de chaîne qui indique un galon trame de faux. Les *moules à franche* sont des planchettes des bois mince, de différente hauteur & largeur, suivant celle qu'on veut donner aux franges.

La *navette* est un instrument de bois que tout le monde connoît. La *navette plate* est de bois, comme la navette, mais de forme différente, voyez les figures. Les *nauds* se dit d'une quantité déterminée de rames qui doivent être attachées à une même lissette. Le *nuancé*, nué se dit des différentes couleurs qui, par gradations viennent du clair à l'obscur. *Nuance*, id. Les *nauds*, on emploie le mot, lorsqu'on ajoute une pièce au bout de celle qui finit, & que l'on veut que l'ouvrage soit d'un même morceau, il faut bien avoir soin de couper les fils de longueur inégale, afin que les nœuds ne se trouvent pas tous en un même tas, ce qui, outre la disformité de l'ou-

vrage, rendroit encore le travail difficile. La *nompette*, voyez ce qui précède.

L'ourdissioir long n'est plus d'usage que pour les frangers. L'ourdissioir rond ou moulin, voyez ARBRE. Ourdir, c'est l'action d'assembler une quantité plus ou moins considérable de fils de soie pour en former une chaîne.

Les *plattines* sont des plaques de plomb ou d'ardoise suspendues à chaque lissier des hautes lisses, pour les faire retomber quand le tiran la fait hausser. Les *poulies*, il y en a de grandes & de petites. Les *potenceaux*, il y en a deux, ils se posent à mortuises sur deux traverses qui sont elles-mêmes emmortuées dans les piliers de derrière du métier, servant au moyen de leurs échancrures à porter les différentes ensouples, sur lesquelles sont les soies de la chaîne. Le *patron*, on entend par ce mot en général tout ce qui représente les ouvrages de rubanerie, exécutés sur le papier réglé, soit le dessin qui les fait voir au naturel, ou celui qui est translaté & rendu propre à être monté sur le métier. Le *papier réglé*, pour les dessins de rubans & galons est un papier imprimé d'après une planche gravée qui représente un nombre de lignes perpendiculaires, toutes coupées par des lignes horizontales, ce qui forme une quantité de carrés parfaits. Le *patronneur* ou *dessinateur* est celui qui fait les dessins de rubanerie, & qui les imagine. La *passette* est un très-long fil de laiton tourné en spirale, qui forme par ce moyen une continuité d'anneaux de trois à quatre lignes de diamètre éloignés les uns des autres d'une demi-ligne environ, dans lesquels anneaux on fait passer une certaine quantité de fils de suite, afin qu'ils puissent être conduits sans contrariété dans les lisses & lissettes. La *passette* est une petite plaque de cuivre très-mince pour passer les fils de la chaîne dans le peigne.

Pris s'entend de plusieurs façons, premièrement de tous les points noirs du patron, à la différence des points blancs qui sont appelés *laissés*; en second lieu, de la haute lisse qui reçoit la rame dans la maille ou bouclette: ainsi on dit la *septième haute lisse*, ou *telle autre fait un pris*; conséquemment un patron passé est une alternative de pris & de laissés, suivant l'indication du patron. Le *pont* est une planche de la largeur du métier, attachée sur deux montans d'un pié environ de haut, il se met au bout du métier du côté du siège, il sert comme d'échelon à l'ouvrier pour monter sur le métier, il sert encore à recevoir dans sa cavité la broche ou bouden où sont enfilées les marches. Le *poucier* est un petit doigt de peau pour mettre les doigts, pour empêcher qu'ils ne se coupent par le passage continuel des fils d'or ou d'argent que l'ouvrier emploie. Le *passage des rames* est l'action de passer les rames dans les hautes lisses; cette partie a été expliquée. Le *passage du patron*, idem. La *parfisure* se dit du contour des figures du dessin, tant en dedans qu'en dehors, exprimés par les points noirs & blancs du dessin, & qui font la distinction des fleurs, feuilles ou fruits dessinés, & autres figures. Le *pas*, on entend par ce mot toute levée de chaîne opérée par l'enfoncement d'une marche, laquelle levée donne passage à la navette. Les *porceliffes* sont un chaffis emmortués & posés sur les grandes traverses du haut du métier: les deux grandes pièces de ce chaffis peuvent s'approcher ou se reculer au moyen de deux petites traverses qui les unissent; le chaffis peut lui-même s'approcher & se reculer du battant en le faisant glisser sur les mortuises le long des grandes traverses du métier. *Pantine*, gros échiveau de soie qui en contient plusieurs petits; quatre pantines composent une main à Lyon. La *portée*, c'est dans l'ourdissage du ruban la descente & la remontée du blin: quand on ourdit à 16 rochets, la portée est de 32 fils, savoir 16 de la descente & 16 de la montée: dans la

grande fabrique, on ourdit ordinairement à 40 rochets, ce qui fait que la portée est toujours comptée pour 80 fils, 40 pour la descente & 40 pour la montée. *Pieces*, voyez CHAÎNE. Le *peigne* est une pièce composée d'une quantité de petites dents de rodeaux liées avec égalité, dans lesquelles dents on passe les fils de chaîne: les drapiers appellent le peigne *rot*: il peut se faire que le peigne qui est un composé de rodeaux, ait donné lieu au nom de *rot*: il y a des peignes de différentes quantités de dents, comme aussi de plus ou moins ferrés, suivant que l'ouvrage plus ou moins délicat le demande.

La *quille* est une petite buche de bois arrondie, que l'on attache avec une ficelle à l'extrémité des bâtons de retour pour leur servir de poids, & les faire remonter lorsque l'ouvrier tire un nouveau retour après qu'il a fait travailler le précédent. Les *rames* sont de longues ficelles de moyenne grosseur attachées aux arcades des bâtons de retour: on en met jusqu'à 160 à chacune de ces arcades; ainsi lorsqu'il y a 20 retours à un métier, il y a par conséquent 3200: cette rame, comme toutes les autres, doit être assez longue pour passer au-travers du portera-rame de derrière, ensuite au-travers les hautes lisses, puis traverser le porte-rame de devant & descendre encore environ un pié & demi plus bas que le portera-rame, pour pouvoir y attacher les lissettes qu'elles doivent faire hausser.

Le *rochet* est une espèce de canon tourné, ayant à ses deux bouts des rebords pour empêcher que la soie ne s'éboule. Le *roquetin* est un petit rochet qui contient les branches de soie, servant à faire le velours du galon de livrée.

Le *sabor* est une navette un peu plus grosse & plus grande que la navette, qui ne s'élance jamais au-travers de l'ouvrage, qui n'est propre que pour contenir des matières préparées pour faire les ornemens des bords du galon, comme cordonnets, bleches, &c.: il faut deux sabots au galon, un de chaque côté. Le *système* est une espèce de galon très-léger, dont la dorure ne paroît que d'un côté. L'*angle* est le lien qui passe sur les reins de l'ouvrier, le tient ferme sur son métier. *Souder*, c'est nouer une nouvelle pièce à celle qui finit. Sur un *pié*, se dit lorsque pour un patron il n'y a que douze marches écrites au lieu de vingt-quatre.

Trois coups, dans le galon où l'on veut épargner le filé, en ne le faisant paroître qu'un coup en-dessous contre deux en-dessus, l'ouvrier marche à trois coups, c'est-à-dire, partant de la main gauche, il va à la droite, de cette droite il retourne à la gauche; & enfin de cette gauche à la droite où il change de marche pour repartir de la main droite, & continue de même: par ce moyen il y a toujours un coup en-dessous contre deux en-dessus; ce qui forme un envers. La *tenure* ou *tenue* se dit des bourillons de fils de soie qui se retiennent & empêchent de lever. *Tramer fin*, c'est diminuer la trame pour faire l'ouvrage plus délicat, mais aussi plus long. Les *tirans* sont des ficelles attachées aux lames, pour faire monter & descendre les hautes lisses. *Tordre*, c'est attacher une nouvelle pièce à celle qui tient. *Tisser* est l'action de fabriquer la frange, c'est-à-dire faire la frange sur le moule. Le *tourneur*; c'est un enfant occupé à faire tourner le rouet à retordre, ou à aller & venir, suivant le besoin, tantôt pour tenir les longueurs, tantôt pour tenir ou arrêter l'émerillon. Toutes ces actions sont expliquées à l'article TORDRE.

PASSER, v. n. (*Gram.*) terme relatif au mouvement d'un lieu dans un autre, sans aucun égard ni à celui où le mouvement se fait, ni à celui où il est dirigé, mais seulement à l'endroit où il se fait, ou bien à celui qui le voit & en juge. Le verbe *passer* a une infinité d'acceptations qui se reconnoissent par les phrases où il est employé; exemples. Le cerf a



*passé* par cet endroit. Ils ont *passé* debout ou sans s'arrêter. *Passer* du papier sur le feu pour le sécher. Ce malade ne *passera* pas l'hiver. Ce manteau m'a *passé* deux années. Il *passa* mal son tems. Les plaisirs *passent* vite. La vie se *passa*. La beauté & la jeunesse se *passent*. Cette étoffe se *passera*. Ces fortes de couleurs *passent*. Rien ne *passa* comme les modes. Ces fruits, ce vin, ce fromage, ces mets sont *passés*. Des raisins *passés*. Les raisins *passent*, on n'en voit plus guère. Il vous *passa* de toute la tête. Il étoit homme de bien, je ne sais comment il a commis cette action, cela me *passa*. Le madrigal ne *passa* guère dix à douze vers. Elle a *passé* tant de fois la chemise par-dessus la tête. Il y a des phyficiens qui ont prétendu que la poussière dont l'air est rempli *passa* à-travers le verre. La vertu ne *passa* pas toujours des pères aux enfans. Le nom de quelques hommes de ce siècle *passera* à la postérité. Ses succès ont *passé* mes espérances. Quelques opinions des anciens qu'on regarderoit comme des erreurs, *passent* maintenant pour des vérités constantes. Il y a des vieillards qui ont de la peine à se *passer* par-là. Il y a des considérations au-dessus desquelles je ne saurois *passer*, elles m'arrêtent tout court. *Passer* le préambule, allez à la chose. Vous me trouvez intraitable, je ne vous *passerai* rien. Racontez toujours les choses comme elles se font *passées*; tous ces traits d'imagination qui embellissent un récit font autant de petits mensonges. Cette monnaie ne *passera* pas. Je vous *passerai* cette pièce pour deux pistoles. On dit encore *passer* par les mains, *passer* par les armes, *passer* sur le ventre à quelqu'un, *passer* tout d'une voix, *passer* un acte, *passer* d'un objet à un autre; *passer* au feu, à la calandre, à la filière, à la claye, en blanc, en carton, au tamis, à la chausse, au filtre, au chamois, à l'alambic; *passer* maître, *passer* licentie, la plume par le bec, l'éponge, *passer* le but, &c. Voyez les articles suivans.

**PASSER, (Commerce)** terme qui dans le commerce & chez les artisans a diverses significations déterminées par les mots auxquels il est joint.

*Passer maître*, se dit de la réception d'un apprenti à quelque maîtrise après les examens qu'il faut subir, ou les chefs-d'œuvre qu'il faut faire pour entrer dans les fix corps marchands & dans les communautés des arts & métiers; on dit en ce sens, il va se faire *passer* ou il est *passé* marchand orfèvre, épicière, drapier, &c. maître tapissier, ferrurier, &c.

*Passer son ordre*, terme de banque & de commerce de change, c'est mettre son ordre au dos d'une lettre ou billet de change en faveur de quelqu'un, c'est-à-dire déclarer qu'on les cède à celui dont le nom est exprimé dans l'ordre, & qu'elles lui doivent être payées. Voyez ORDRE & ENDOSSEMENT.

*Passer debout*, en terme de commerce, c'est transporter des marchandises à travers d'un état, d'une province, d'une ville, ou par quelque bureau sans les y arrêter; décharger ni déballer pour y être visitées ou pour en payer les droits; pour cela les marchands doivent prendre des acquits. Voyez ACQUIT & PASSE-DEBOUT.

*Passer des marchandises en fraude*, c'est les faire entrer ou sortir par d'autres endroits que par ceux où les bureaux sont établis pour le payement des droits, afin de les frauder & de ne les pas payer.

*Passer par haut*, c'est la même chose que *passer en fraude*, mais ce terme n'est d'usage ordinaire qu'en Espagne, & particulièrement à Cadix, où il se dit des marchandises que les nations qui ont part au commerce de l'Amérique avec les Espagnols ont coutume de faire entrer sans en payer les droits, qui se montent à vingt-trois pour cent, engageant les étrangers à les frauder, d'autant plus que le garde que les officiers de la douane envoient sur les vais-

Tome XII.

seaux pour visiter les marchandises est complice de la fraude, & que lorsqu'elle est découverte on en est quitte pour payer les droits ordinaires.

*Passer*, se dit aussi du cours des monnoies dans le commerce; les pistoles d'Espagne *passent* sur le pié des louis de France, c'est-à-dire sont regnées pour la même valeur.

*Passer*, se dit encore des étoffes, des modes, des marchandises: cette étoffe est *passée*, c'est-à-dire qu'elle a perdu son lustre. Cette mode est *passée*, elle n'est plus en vogue. Ces vins sont *passés*, ils ont perdu leur force pour avoir été trop gardés. *Diction. de Commerce.*

**PASSER PAR LES BAGUETTES, (Art milit.)** est un supplice infamant parmi les soldats. Celui qui le mérite *passa* les épaules nues, entre deux rangs de soldats, armés de baguettes, qui le frappent en passant. Voyez CHATIMENS MILITAIRES. (Q)

**PASSER SOUS LE BEAUPRÉ, (Marine.)** Ce navire a *passé* sous notre beaupré, c'est une manière de parler qui veut dire qu'un vaisseau a *passé* fort près de l'avant d'un autre. On regarde en mer comme une civilité de ne *passer* pas sous le beaupré d'un autre quand on peut y *passer*. On dit *passer au vent d'un vaisseau*, lorsqu'on lui gagne le vent. (Z)

**PASSER, terme de Dessinateur**, qui dessine à l'encre de la Chine; on dit *passer* un dessin à l'encre, c'est-à-dire en tracer les lignes avec de l'encre de la Chine ou carmin sur le trait au crayon.

**PASSER, terme d'Apoticaire**, c'est épurer quelques liqueurs ou matières liquides en les coulant à-travers d'une chausse d'apocaire & de chimiste, ou d'un sas ou tamis, ou enfin en les filtrant à-travers du papier brouillard; le vis-à-vis se *passa* à-travers la peau de chamois. (D. J.)

**PASSER, (Corroyeur)** est un terme qu'on emploie pour signifier plusieurs apprêts & façons qu'on donne à plusieurs sortes de marchandises.

On *passa* les cuirs en suif, en huile, en alun, en fumac, en mégie, &c.

*Passer les cuirs en suif* de chair & de fleur, c'est les imber de suif bouillant par les deux côtés; c'est ainsi que les Corroyeurs apprêtent les vaches & les veaux à chair grasse.

*Passer les cuirs en suif* de fleur, & en huile de chair, c'est la manière de *passer* les vaches & les veaux à chair blanche; les moutons *passés* en noir ne se *passent* aussi qu'à chair blanche.

*Passer des cuirs en suif* du côté de la fleur seulement, & ne mettre ni suif ni huile du côté de la chair, c'est la manière de *passer* ce que les Corroyeurs appellent la vache dure.

*Passer en huile* du côté de chair, & en alun du côté de fleur: c'est l'apprêt que les Corroyeurs donnent aux vaches, veaux & moutons qu'ils veulent corroyer en rouge, jaune, & verd.

*Passer en fumac*, c'est se servir du fumac pour donner aux veaux noirs des Corroyeurs une couleur orangée du côté de la chair. Voyez pour tous ces mots l'article CORROYER.

*Passer en mégie*, c'est donner à un cuir tous les apprêts qui sont de la profession des Mégisiers. Voyez MÉGIE.

**PASSER PAR LA FILIERE, terme d'Épinglier & d'Aiguillier**, qui signifie réduire en fil de différens échantillons le léton & l'acier dont ces ouvriers se servent pour faire des épingles & des aiguilles, en les faisant *passer* successivement par tous les trous d'une filière, à commencer par les plus grands & finissant par les plus petits.

**PASSER PAR LA FARINE, (Cuisine.)** ce terme signifie parmi les Cuisiniers, l'action d'enduire une pièce de farine en la plongeant dans un vase où il y en a.

*Passer par la poêle*, c'est mettre une pièce dans du

beurre, du saintdoux, ou du lard, fondus dans une poêle sur le feu.

PASSER A LA CLAIÉ, (*Jardinage.*) c'est séparer, par le moyen d'une claié, les pierres de la bonne terre. On a donc pour cet effet une claié qu'on soutient par-derrière avec quelques échelas; cependant le jardinier prenant sa terre avec sa pelle, la jette à force contre cette claié, si bien que la bonne terre passe au-travers, & les pierres tombent en bas du côté du jardinier; ensuite on les ôte de-là pour continuer à passer ainsi toute la terre dont on a besoin. *Diction. econom. (D. J.)*

PASSER EN BLANC, *terme de Monnoyeur*, c'est passer les lames de métal dont on doit fabriquer les espèces, entre les rouleaux du laminoir, avant de les avoir fait recuire; il n'y a que les lames d'argent & de cuivre qui se passent en blanc; les lames d'or ne se passent point sans être recuites. (*D. J.*)

PASSER LE POIL, *en terme de Plumassier*, c'est arranger les plumes & les mêler ensemble, en sorte qu'il y ait peu ou point d'intervalle entre elles, & qu'elles semblent n'en faire qu'une.

PASSER EN CARTON, (*Reliure.*) les Relieurs passent en carton, lorsque le livre étant cousu, ils prennent les bouts des ficelles auxquelles les feuilles sont cousues, & les passent dans les trois trous qu'ils ont faits aux cartons vis-à-vis chaque ficelle: les bouts des ficelles sont arrêtés en-dedans en croix; cela fait on coupe l'excédent des bouts de ficelle.

Passer en parchemin. Les Relieurs mettent plusieurs bandes de parchemin sur le dos des livres; ces bandes sont de la largeur des entre-nerfs, & on en passe moitié entre le carton & le livre; l'autre moitié reste sur le dos pour y être collée. On appelle ces parchemins des gardes, & on en met des deux côtés du carton, sur-tout à la tête & à la queue, mais quelquefois entre tous les nerfs. *Voyez GARDE.*

Passer en mord. Après que les Relieurs ont défouetté les livres, ils passent le plioir du côté du coupant, tout le long de l'endroit où la couverture joint le carton au dos, & en même temps ils soulèvent le carton pour voir si le jeu n'en est pas gêné: cela fait, on met le livre sécher jusqu'à ce que la couverture n'ait plus d'humidité, ce qui s'appelle sécher les plats.

PASSER PAR LA CALANDRE, (*Manufact.*) se dit des étoffes de soie & de laine, & des toiles de diverses couleurs & fabriques, qu'on met sous les plaques de la machine qu'on appelle une calandre, pour lui faire prendre des ondes.

PASSER LA CLAIRÉE, *en terme de Raffineur*, c'est l'action de nettoyer entièrement la matière, & de la délivrer de toutes les saletés qui n'ont pu être enlevées avec les écumes. Quand ces écumes sont parfaitement blanches, on verse le sirop de la chaudière dans un bassin à clairée, *voyez BASSIN A CLAIRÉE.* Ce bassin a en bas un commencement de tuyau dans lequel on enfonce une dale qui conduit la matière dans un panier couvert du blanchet, *voyez BLANCHET*, d'où elle tombe dans la chaudière à clairée. *Voyez CHAUDIERE A CLAIRÉE.*

PASSER, v. act. (*Teinture.*) c'est teindre les étoffes toutes faites, ou les matières dont elles doivent être tissées & fabriquées, comme de la soie, de la laine, du fil, &c.

PASSER PAR LA FILIERE, (*Tireur d'or & autres ouvriers.*) on passe par la filière de l'or, de l'argent, du cuivre, du leron, de l'étain, du fer; c'est réduire en fil de différents échantillons & grosseurs, tous ces métaux, en les tirant successivement à-travers des trous, plus grands d'abord, & ensuite plus petits, d'une filière d'acier. (*D. J.*)

PASSER AU JEU, c'est n'être pas du jeu pour ce coup; n'en pas courir les hasards. Il y a des jeux où l'on ne revient plus quand on a passé; il y en a d'au-

tres où l'on peut révenir. Au breland, par exemple, le premier peut être du jeu, ou passer: s'il a passé, il ne peut rentrer qu'un autre ne soit du jeu. Si tous les autres joueurs passent après le premier, le premier a passé sans retour; l'avantage que le premier a de passer, c'est d'imposer la loi à ceux qui jouent après lui, & qui lui donneront lieu de revenir; son désavantage, c'est de perdre la passe, quand il avoit jeu de jouer, & qu'il a passé.

PASSER LE, *terme de relation*, c'est-à-dire marché, ou bazar. Le passer de Bender-Abazzi, ville de Perse d'un grand négoce, est une grande place toute voutée avec des boutiques autour, & une allée ou corridor au milieu pour la commodité du commerce. C'est-là que l'on étale les marchandises les plus précieuses, & que les Banians, les plus habiles négocians de l'Asie, tiennent leur banque, & font leur négoce.

PASSERAT, *voyez MOINEAU.*

PASSEREAU, *voyez MOINEAU.*

PASSERIES, f. f. plur. (*Commerce.*) on nomme ainsi une espèce de traité ou convention de commerce qui s'observe même en tems de guerre entre les frontaliers français & espagnols, c'est-à-dire, entre les sujets des deux couronnes qui en habitent les frontières du côté des Pyrénées, à quoi il est permis en tout tems de commercer ensemble par les portes ou passages de ces montagnes exprimées dans la convention.

C'est à Seix, lieu qui dépend du diocèse de Riez en Languedoc, qu'aboutissent les portes ou passages privilégiés, entre autres ceux de Danila, de Sulan, & de Martelat.

L'origine du traité des passeries, ni l'époque de son commencement, ne sont pas bien certaines. On en trouve des vestiges dès l'an 1315, & depuis Charles VIII. jusqu'à présent, les rois de France ont confirmé les frontaliers dans ce privilège. Sous Louis XII. le traité qui avoit reçu quelques atteintes, fut renouvelé dans l'assemblée de Brat, où se trouvèrent les députés des lieux intéressés, tant de France que d'Arragon, où les passeries sont en usage.

Les principaux articles de ce traité qui s'observent encore aujourd'hui, mais qui se renouvellent tous les ans, consistent:

1°. Dans la liberté de transporter routes fortes de marchandises qui ne sont pas de contrebande, & dans celle du passage des hommes & des bestiaux dans les limites convenues, & par les portes nommées.

2°. Dans la stipulation qu'au cas que l'un des deux rois n'en veuille pas la continuation, les frontaliers seroient tenus de l'en avertir réciproquement trente jours avant que de commettre aucun acte d'hostilité de part ou d'autre.

3°. Dans la faculté & permission de faire arrêter dans toute l'étendue des passeries les criminels de l'un ou l'autre royaume qui voudroient se retirer par les portes & routes des montagnes, pour se mettre à couvert des poursuîtes de la justice; mais ce dernier article ne s'observe pas fidèlement. *Dist. de Com.*

PASSERINE, f. f. *passarina*, (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, campaniforme, tubulée, divisée en quatre parties, & garnie d'étamines & de sommits. La partie intérieure de cette fleur devient dans la suite une semence renfermée dans la fleur même, & qui y adhère. *Pontederia Anthologia. Voyez PLANTE.*

PASSET, f. m. (*Commerce.*) nom d'une mesure romaine. Le passet est une mesure de bois qui contient cinq palmes; elle est faite de plusieurs pièces, qui jointes ensemble soit par des clous, soit à charnières, peuvent se plier & se porter commodément.

PASSETS, f. m. pl. *terme de marchands*: les passets



bu rayons, sont des séparations qui forment comme des espèces d'armoires que les Marchands mettent dans leurs boutiques & magasins pour placer les marchandises en bon ordre; chacune selon leur espèce & qualité, comme les velours avec les velours, les satins avec les satins, &c.

Il faut que les *passets* & rayons soient couverts de papier blanc collé sur le bois, & qu'il y ait un rideau de toile par-devant qui puisse se tirer, afin de tenir les marchandises proprement, & particulièrement quand elles sont précieuses. On dit des armoires à *passets*, des armoires à rayons.

**PASSETTE**, f. f. (*Ouvriers en soie*.) c'est un très-long fil de laiton tourné en spirale, qui forme par ce moyen une continuité d'anneaux de trois à quatre lignes de diamètre; chaque tour de la spirale n'est éloigné de son plus proche que de demi-ligne seulement, & quelquefois moins. Cette spirale est fixée sur un menu morceau de bois rond & un peu applati de son côté, par un fil contrélaçé dans chacun des anneaux, & qui tourne à l'entour de la *passette*; les bouts de ce morceau de bois doivent excéder d'un pouce de chaque côté; ils doivent aussi être fendus perpendiculairement dans toute leur épaisseur, pour recevoir de chaque bout une menue ficelle qui sert à la suspendre à volonté, soit en l'attachant aux traverses du métier, ou aux potenceaux; son usage est de tenir les soies de la chaîne écartées à mesure qu'elles se déroulent de dessus les enfusles de derrière, pour éviter qu'elles ne se confondent toutes ensemble; ce qui se fait de cette façon. On met plusieurs brins de soie de la chaîne, mais en petite quantité, dans chaque intervalle que laisse entre eux les anneaux de la *passette*; ce qui se continue ainsi jusqu'au bout; pour cela on tient la *passette* un peu plus exhaussée que le propre niveau de la chaîne, en la faisant glisser en-haut le long des deux ficelles qui la suspendent; & qui étant fait, on passe une aiguille de même fil de l'éton, mais droite dans les anneaux de la *passette*, en observant que ladite aiguille passe par-dessus, & non par-dessous les soies que la *passette* contient; le bout de cette même aiguille est bouclée par l'un de ses bouts, pour empêcher qu'elle ne puisse traverser la *passette* d'outre en outre. Ensuite on descend cette *passette* au niveau à-peu-près des enfusles de derrière; elle sert par ce moyen à disposer les soies ainsi écartées à se présenter aux lisses ou lissettes, & cela sans confusion; il y a quelquefois quatre ou plus de *passettes* ensemble, mais diversement disposées, suivant la quantité des différents corps de chaîne nécessaires à l'ouvrage. *Voyez les Pl. du Passementier*.

**PASSETTE à passer en peigne**, (*Ouvriers en soie*.) est une petite plaque de cuivre, ou même de fer-blanc très-mince, arrondie & échançée par les bouts; l'arrondissement y est nécessaire pour que les angles de cette *passette* ne soient point en risque de casser, d'écorcher les dents du peigne à-travers lequel il faut qu'elle passe; la petite échançure y est encore plus nécessaire, puisque c'est ce qui constitue l'unique usage de ce petit outil. Voici cet usage: lorsque l'ouvrier veut passer en peigne les soies de la chaîne, qu'il a auparavant passées en lisses ou en lissettes, & dont il a laissé passer un bout capable d'excéder le battant qui porte le peigne, il est question de les passer en peigne; ce qu'il fait de cette manière. Après avoir décidé de la largeur de son ouvrage, par la quantité de dents qu'il doit occuper, une autre personne qui lui aide, & qui peut être assise sur le siège, dans la posture à-peu-près de celle qui devoit travailler, introduit la *passette* dans la première dent du peigne que l'ouvrage doit contenir; l'ouvrier qui passe, & qui est debout devant le côté droit du métier, insère dans cette échan-

çure de la *passette*, la quantité nécessaire de brins de soie de la chaîne, & de là par derrière le battant qui est le devant des lisses; son aide tire à soi la *passette*, & ce qu'elle contient avec la main droite, les soies qui sont assez longues pour excéder le battant; sont reçues par la main gauche qui les tient en réserve, jusqu'à ce que le tout soit ainsi passé. La *passette* après ce premier passage est mise dans la dent d'à côté de celle-ci, en tirant toujours du côté droit, & ainsi alternativement jusqu'à la fin de cette opération. Cette *passette* n'est destinée qu'à ce seul & unique usage.

**PASSETTE**, est parmi les *Tireurs d'or*; une portion du cercle dont une extrémité se termine en forme d'anneau conique, pour laisser passer le fil sous les roues du moulin.

**PASSEURS D'EAU**; (*Commerç.*) ce sont à Paris des bateliers établis par les prévôts des Marchands & échevins, pour passer d'un bord de la Seine à l'autre les bourgeois & particuliers avec leurs hardes, marchandises, &c.

Ces bateliers composent une espèce de communauté qui a ses statuts, ses apprentis, son chef-d'œuvre; mais qui n'a eu de lettres-patentes que sur la fin du xvij. siècle, qu'ils firent ériger en titre d'office sous le nom de maîtres officiers *passeurs d'eau*. *Voyez* **BATELIERS**, *Dictionnaire de Commerce*.

**PASSEWALCK**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au cercle de la haute Saxe, dans les états de l'électeur de Brandebourg, sur l'Ueker. *Long.* 38. 30. *lat.* 53. 29.

**PASSIBLE**, adj. (*Gramm. & Théolog.*) qui peut souffrir la peine & sentir le plaisir: le corps de J. C. ressuscité n'étoit plus *passible*.

**PASSIF**, v. e, adj. On dit en Grammaire verbe *passif*, voix *passive*, sens *passif*, signification *passive*. Ce mot est formé de *passum*, supin du verbe *pati* (souffrir, être affecté). Le *passif* est opposé à l'*actif*; & pour donner une notion exacte de l'un, il faut le mettre en parallèle avec l'autre; c'est ce qu'on a fait au mot **ACTIF** & à l'article **NEUTRE**, n. II. *ini*.

Je ferai seulement ici une remarque: c'est qu'il y a des verbes qui ont le sens *passif* sans avoir la forme *passive*, comme en latin *pirare*, & en français *pirer*; qu'il y en a au contraire qui ont la forme *passive*, sans avoir le sens *passif*, comme en latin *ingressus sum*, & en français *je suis entré*; enfin que quelquefois on emploie en latin dans le sens actif des formes effectivement destinées & communément consacrées au sens *passif*, comme *stetur*, que nous rendons en français par *on pleure*. Car *stetur* n'est appliqué ici à aucun sujet qui soit l'objet *passif* des larmes, & ce n'est que dans ce cas que le verbe lui-même est censé *passif*. Ce n'est qu'un tour particulier pour exprimer l'existence de l'action de pleurer, sans en indiquer aucune cause; *stetur*, c'est-à-dire *stere est* (l'action de pleurer est): on prétend encore moins marquer un objet *passif*, puisque *stere* exprime une action intransitive ou absolue, & qui ne peut jamais se rapporter à un tel objet. *Voyez* IMPERSONNEL.

Nous faisons quelquefois le contraire en français; & nous employons le tour actif avec le pronom réfléchi, pour exprimer le sens *passif*, au lieu de faire usage de la forme *passive*: ainsi l'on dit, cette *marchandise se débitera*, quoique la marchandise soit évidemment le sujet *passif* du débit, & qu'on eût pu dire *sera débiter*, s'il avoit plu à l'usage d'autoriser cette phrase dans ce sens. Je dis dans ce sens, car dans un autre on dit très-bien, quand cette *marchandise sera débiter* j'en achèterai d'autre. La différence de ces deux phrases est dans le tems: cette *marchandise se débitera*, est au présent postérieur, que l'on connoît vulgairement sous le nom de *futur simple*, & l'on droit dans le sens actif, *je débiterai cette marchandise*; quand cette *marchandise sera débiter*, est au présent postérieur,

que l'on regarde communément comme futur composé, & quelques-uns comme futur du mode subjonctif, & l'on dirait dans le sens actif, *quand j'aurai débüté cette marchandise*.

Cette observation me fait entrevoir que nos verbes *passifs* ne sont pas encore bien connus de nos Grammairiens, de ceux même qui reconnoissent que notre usage a autorisé des tours exprès & une conjugaison pour le sens *passif*. Qu'ils y prennent garde : *je vends, être vendu, avoir été vendu*, sont trois tems différens de l'infinif *passif*, du verbe *vendre*; cela est évident, & entraîne la nécessité d'établir un nouveau système de conjugaison *passive*. (B. L. R. M.)

PASSIF. (Jurispr.) signifie ce qui est souffert. Un droit *passif* de servitude est lorsqu'on est obligé de souffrir que quelqu'un exerce une servitude sur son héritage. Un droit actif de servitude est celui que l'on exerce sur autrui. Voyez SERVITUDE. (A.)

PASSIGNIANO, (Géog. mod.) petite ville d'Italie dans le Pérugin, sur le lac de Pérugia. Long. 29. 50. lat. 43. 12.

PASSIONS, f. f. pl. (Philos. Logique, Morale.) Les penchans, les inclinations, les desirs & les averfions, poulfés à un certain degré de vivacité, joints à une sensation confuse de plaisir ou de douleur, occasionnés ou accompagnés de quelque mouvement irrégulier du sang & des esprits animaux, c'est ce que nous nommons *passions*. Elles vont jusqu'à ôter tout usage de la liberté, état où l'ame est en quelque manière rendue *passive*; de-là le nom de *passions*.

L'inclination ou certaine disposition de l'ame, naît de l'opinion où nous sommes qu'un grand bien ou un grand mal est renfermé dans un objet qui par cela même excite la *passion*. Quand donc cette inclination est mise en jeu (& elle y est mise par tout ce qui est pour nous plaisir ou peine), aussi-tôt l'ame, comme frappée immédiatement par le bien ou par le mal, ne modérant point l'opinion où elle est que c'est pour elle une chose très-importante, la croit par-là même digne de toute son attention; elle se tourne entièrement de son côté, elle s'y fixe, elle y attache tous les sens, & dirige toutes ses facultés à la considérer; oubliant dans cette contemplation, dans ce desir ou dans cette crainte presque tous les autres objets: alors elle est dans le cas d'un homme accablé d'une maladie aiguë; il n'a pas la liberté de penser à autre chose qu'à ce qui a du rapport à son mal. C'est encore ainsi que les *passions* sont les maladies de l'ame.

Toutes nos sensations, nos imaginations, même les idées intellectuelles, sont accompagnées de plaisir ou de peine, de sentimens agréables ou douloureux, & ces sentimens sont indépendans de notre volonté; car si ces deux sources de bien & de mal pouvoient s'ouvrir & se fermer à son gré, elle détourneroit la douleur, & n'admettroit que le plaisir. Tout ce qui produit en nous ce sentiment agréable, tout ce qui est propre à nous donner du plaisir, à l'entretenir, à l'accroître, à écarter ou à adoucir la peine ou la douleur, nous le nommons *bien*. Tout ce qui excite un sentiment opposé, tout ce qui produit un effet contraire, nous l'appellons *mal*.

Le plaisir & la peine sont donc les pivots sur lesquels roulent toutes nos affections, connues sous le nom d'*inclinations* & de *passions*, qui ne sont que les différens degrés des modifications de notre ame. Ces sentimens sont donc liés intimement aux *passions*; ils en sont les principes, & ils naissent eux-mêmes de diverses sources que l'on peut réduire à ces quatre.

1<sup>o</sup>. Les *plaisirs* & les *peines des sens*. Cette douleur ou cette amertume jointe à la sensation, sans qu'on en connoisse la cause, sans qu'on sache comment les objets excitent ce sentiment, qui s'élève avant que l'on ait prévu le bien ou le mal que la présence & l'u-

sage de cet objet peut procurer; ce que l'on en peut dire, c'est que la bonté divine a attaché un sentiment agréable à l'exercice modéré de nos facultés corporelles. Tout ce qui satisfait nos besoins sans aller au-delà, donne le sentiment de plaisir. La vue d'une lumière douce, des couleurs gaies sans être éblouissantes, des objets à notre portée, des sons nets, éclatans qui n'étourdissent pas, des odeurs qui n'ont ni fœdure ni trop de force, des goûts qui ont une pointe sans être trop aiguë, une chaleur tempérée, l'attouchement d'un corps uni; tout cela plaît parce que cela exerce nos facultés sans les fatiguer. Le contraire ou l'excès produirait un effet tout opposé.

2<sup>o</sup>. Les *plaisirs de l'esprit* ou de l'imagination forment la seconde source de nos *passions*: tels sont ceux que procure la vue ou la perception de la beauté prise dans un sens général, tant pour les beautés de la nature & de l'art, que pour celles qui ne sont satisfaites que par les yeux de l'entendement, c'est-à-dire celles qui se trouvent dans les vérités universelles, celles qui découlent des lois générales, des causes fécondes. Ceux qui ont recherché le principe général de la beauté, ont remarqué que les objets propres à faire naître chez nous un sentiment de plaisir, sont ceux qui réunissent la *variété* avec l'*ordre* ou l'*uniformité*. La variété nous occupe par la multitude d'objets qu'elle nous présente; l'uniformité en rend la perception facile, en nous mettant à portée de les saisir rassemblés sous un même point de vue. On peut donc dire que les plaisirs de l'esprit, comme ceux des sens, ont une même origine, un exercice modéré de nos facultés.

Recourez à l'expérience; voyez dans la Musique les consonnances tirer leur agrément de ce qu'elles sont simples & variées; variées, elles attirent notre attention; simples, elles ne nous fatiguent pas trop. Dans l'Architecture, les belles proportions sont celles qui gardent un juste milieu entre une uniformité ennuyeuse, & une variété outrée qui fait le goût gothique. La Sculpture n'a-t-elle pas trouvé dans les proportions du corps humain cette harmonie, cet accord dans les rapports, & cette variété des différentes parties qui constituent la beauté d'une statue? La Peinture est assujettie aux mêmes règles.

Pour remonter de l'art à la nature, la beauté d'un visage n'emprunte-t-elle pas ses charmes des couleurs douces, variées, de la régularité des traits, de l'air qui exprime différens sentimens de l'ame? Les grâces du corps ne consistent-elles pas dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose? La nature elle-même embellie de ses couleurs douces & variées, de cette quantité d'objets proportionnés, & qui tous se rapportent à un tout, que nous offre-t-elle? une unité combinée sagement avec la variété la plus agréable. L'ordre & la proportion ont tellement droit de nous plaire, que nous l'exigeons jusque dans les productions si variées de l'enthousiasme, dans ces peintures que font la Poésie & l'Eloquence des mouvemens tumultueux de l'ame. A plus forte raison l'ordre doit-il regner dans les ouvrages faits pour instruire. Qu'est-ce qui nous les fait trouver beaux? si ce n'est l'unité de dessein, l'accord parfait des diverses parties entr'elles & avec le tout, la peinture ou l'imitation exacte des objets des mouvemens, des sentimens, des *passions*, la convenance des moyens avec leur fin, un juste rapport des façons de penser & de s'exprimer avec le but qu'on se propose.

C'est ainsi que l'entendement trouve ses plaisirs dans la même source de l'esprit & de l'imagination; il se plaît à méditer des vérités universelles qui comprennent sous des expressions claires une multitude de vérités particulières, & dont les conséquences se multiplient presque à l'infini. C'est ce qui fait pour certains esprits les charmes de la Métaphysique, de



la Géométrie & des sciences abstraites, qui sans cela n'auroient rien que de rebutant. C'est cette sorte de beauté qui fait naître mille plaisirs de la découverte des lois générales que toute la nature observe avec une fidélité inviolable, de la contemplation des causes secondes qui se diversifient à l'infini dans leurs effets, & qui toutes sont soumises à une unique & première cause.

L'on peut étendre ce principe de nos plaisirs, & sa privation, source de nos peines, sur tous les objets qui sont du ressort de l'esprit. On le trouvera partout ; & s'il est quelques exceptions, elles ne sont dans le fond qu'apparences, & peuvent venir ou de préventions arbitraires, sur lesquelles même il ne seroit pas difficile de faire voir que le principe n'est point altéré, ou de ce que notre vue est trop bornée sur des objets fins & délicats.

3°. Un troisième ordre de plaisirs & de peines sont ceux qui en affectant le cœur sont naître en nous tant d'inclinations ou de *passions* si différentes. La source en est dans le sentiment de notre perfection ou de notre imperfection, de nos vertus ou de nos vices. De toutes les beautés, il en est peu qui nous touche plus que celle de la vertu qui constitue notre perfection ; & de toutes les laideurs, il n'en est point à laquelle nous soyons ou nous devions être plus sensibles qu'à celle du vice. L'amour de nous-mêmes, cette *passion* si naturelle, si universelle, & qui est, on peut le dire, la base de toutes nos affections, nous fait chercher sans cesse en nous & hors de nous, des preuves de ce que nous sommes à l'égard de la perfection ; mais où les trouver ? Seroit-ce dans l'usage de nos facultés convenable à notre nature ? ou dans un usage conforme à l'intention du Créateur ? ou au but que nous nous proposons, qui est la félicité ? Réunissons ces trois différentes façons d'envisager la félicité, & nous y trouverons la règle que nous prescrite ce troisième principe de nos plaisirs & de nos peines. C'est que notre perfection & la félicité consistent à posséder & à faire usage des facultés propres à nous procurer un solide bonheur, conforme aux intentions de notre auteur, manifestées dans la nature qu'il nous a donnée.

Dès-lors nous ne pouvons apercevoir en nous-mêmes ces facultés, & sentir que nous en faisons un usage convenable à notre nature, à leur destination & à notre but, sans éprouver une joie secrète & une satisfaction intérieure, qui est le plus agréable de tous les sentimens. Celui-là au contraire qui regardant en lui-même n'y voit qu'imperfection & qu'un abus continuel des talens dont Dieu l'a doué, a beau s'applaudir tout haut d'être parvenu par ses défordres au comble de la fortune, son ame est en secret déchirée par de cuisans remords qui lui mettent sans cesse devant les yeux sa honte, & qui lui rendent son existence haïssable. En vain pour étouffer ce sentiment douloureux, ou pour en détourner son attention, il se livre aux plaisirs des sens, il s'occupe, il se distrait, il cherche à se fuir lui-même ; il ne peut se dérober à ce juge terrible qu'il porte en lui & partout avec lui.

C'est donc encore un usage modéré de nos facultés, soit du cœur, soit de l'esprit, qui en fait la perfection ; & cet usage fait naître chez nous des sentimens agréables, d'où se produisent des inclinations & des *passions* convenables à notre nature.

4°. J'ai dit que l'amour de nous-mêmes nous faisoit chercher hors de nous des preuves de notre perfection : cela même nous fait découvrir une quatrième source de plaisirs & de peines dans le bonheur & le malheur d'autrui. Seroit-ce que la perception que nous en avons quand nous en sommes les témoins, ou que nous y pensons fortement, fait une image assez semblable à son objet pour nous toucher à-peu-près comme si nous éprouvions actuellement le sen-

timent même qu'elle représente ? Ou y a-t-il quelque opération secrète de la nature qui nous ayant tous formés d'un même sang, nous a voulu lier les uns aux autres en nous rendant sensibles aux biens & aux maux de nos semblables ? Quoi qu'il en soit, la chose est certaine ; ce sentiment peut être suspendu par l'amour-propre, ou par des intérêts particuliers, mais il se manifeste infailliblement dans toutes les occasions où rien ne l'empêche de se développer : il se trouve chez tous les hommes à la vérité en différens degrés. La dureté même part quelquefois d'un principe d'humanité ; on est dur pour le méchant ou pour ceux qu'on regarde comme tels dans le monde, dans la vue de les rendre bons, ou pour les mettre hors d'état de nuire aux autres. Cette sensibilité n'est pas égale pour tous les hommes ; ceux qui ont gagné notre amitié & notre estime par de bons offices, par des qualités estimables, par des sentimens réciproques ; ceux qui nous sont attachés par les liens du sang, de l'habitude, d'une commune patrie, d'un même parti, d'une même profession, d'une même religion, tous ceux-là ont différens droits sur notre sentiment. Il s'étend jusqu'aux caractères de roman ou de tragédie ; nous prenons part au bien & au mal qui leur arrive, plus encore si nous sommes convaincus que ces caractères sont vrais. De-là les charmes de l'Histoire, qui en nous mettant sous les yeux des tableaux de l'humanité, nous touche & nous émeut à ce point précis de vivacité qui fait naître les sentimens agréables. De-là en un mot toutes les inclinations & les *passions* qui nous affectent si aisément par une fuite de notre sensibilité pour le genre humain.

Telles sont les sources de nos sentimens variés suivant les différentes sortes d'objets qui nous plaisent par eux-mêmes & que l'on peut appeler les biens agréables ; mais il en est d'autres qui nous portent vers les biens utiles, c'est-à-dire vers des objets qui sans produire immédiatement en nous ces biens agréables, servent à nous en procurer ou à nous en assurer la jouissance. On peut les réduire sous trois chefs : le désir de la gloire, le pouvoir, les richesses. Nous avons vu déjà que tout ce qui semble nous prouver que nous avons quelque perfection, ne peut manquer de nous plaire : de-là le cas que nous faisons de l'approbation, de l'amour, de l'estime des éloges des autres : de-là les sentimens d'honneur ou de confusion : de-là l'idée que nous nous formons du pouvoir, du crédit qui flattent la vanité de l'ambitieux, & qui, ainsi que les richesses, ne sont envisagés par l'homme sage que comme un moyen de parvenir à quelque chose de mieux.

Mais il n'arrive que trop souvent que l'on désire ces biens utiles pour eux-mêmes, en confondant ainsi le moyen avec la fin. L'on veut à tout prix se faire une réputation bonne ou mauvaise ; l'on ne voit dans les honneurs rien au-delà des honneurs mêmes ; l'on désire les richesses pour les posséder & non pour en jouir. Se livrer ainsi à des *passions* aussi inutiles qu'elles sont dangereuses, c'est se rendre semblable à ces malheureux qui passent leur triste vie à fouiller les entrailles de la terre pour en tirer des richesses dont la jouissance est réservée à d'autres. Il faut en convenir, cet abus des biens utiles vient souvent de l'éducation, de la coutume, des habitudes, des sociétés qu'on fréquente qui sont dans l'ame d'étranges associations d'idées, d'où naissent des plaisirs & des peines, des goûts ou des aversions, des inclinations, des *passions* pour des objets par eux-mêmes très-indifférens. A l'imitation de ceux avec qui nous vivons, nous attachons notre bonheur à l'idée de la possession d'un bien frivole qui nous enlève par-là toute notre tranquillité ; nous le chérissions avec une *passion* qui étonne ceux qui ne font pas attention que la sphère de nos penées & de nos desirs est bornée-là.

En indiquant ainsi l'abus que nous faisons de ces biens utiles, nous croyons montrer le remède, & assurer à ceux qui voudront bien ne pas s'y arrêter, la jouissance des biens & des plaisirs agréables par eux-mêmes.

(Jusqu'ici nous avons fait trop d'usage d'un petit mais excellent ouvrage sur la théorie des sentimens agréables, pour ne pas lui rendre toute la justice qu'il mérite).

II. Quand nous réfléchissons sur ce qui se passe en nous à la vue des objets propres à nous donner du plaisir ou à nous causer de la peine, nous sentons naître un penchant, une détermination de la volonté, qui est quelque chose de différent du sentiment même du bien & du mal. Il le touche de près, mais c'est une manière d'être plus active, c'est une volonté naissante que nous pouvons suivre ou abandonner, au lieu que nous n'avons aucun empire sur cette première modification de l'ame qui est le sentiment. C'est ce penchant, ce goût qui nous détermine au bien ou à ce qui nous parait l'être, & que nous nommons *attachement* ou *désir*, suivant qu'on possède le bien ou qu'on le souhaite; c'est lui qui nous retire du mal ou de ce que nous jugeons être tel, & qui, si ce mal est présent, s'appelle *aversion*, s'il est absent, *éloignement*. C'est ainsi que le beau ou ce qui nous plaît, nous affecte d'un sentiment qui à son tour excite le désir & fait naître la *passion*. Le contraire suit la même marche.

L'admiration est la première & la plus simple de nos *passions*: elle mérite à peine ce nom; c'est ce sentiment vif & subit de plaisir qui s'excite chez nous à la vue d'un objet dont la perfection nous frappe. On pourroit lui opposer l'étonnement, si ce mot n'étoit restreint à exprimer un pareil sentiment de peine qui naît à la vue d'une difformité peu commune, & l'horreur en particulier que cause la vue d'un vice ou d'un crime extraordinaire. Ces *passions* sont pour l'ordinaire excitées par la nouveauté; mais si c'est par un mérite plus réel, alors l'admiration peut être utile. Aussi un observateur attentif trouve souvent dans les objets les plus communs autant, & plus de choses dignes de son admiration, que dans les objets les plus rares & les plus nouveaux.

L'admiration ou l'étonnement produisent la *curiosité* ou le désir de connoître mieux ce que nous ne connoissons qu'imparfaitement; *passion* raisonnable & qui tourne à notre profit, si elle se porte sur des recherches vraiment utiles & non frivoles ou simplement curieuses; si elle est assez discrète pour ne pas nous porter à vouloir connoître ce que nous devons ignorer; & si elle est assez constante pour ne pas nous faire voltiger d'objet en objet, sans en approfondir aucun.

Après ce qui a été dit sur les plaisirs & les peines, je ne fais si l'on peut mettre la *joie* & la *tristesse* au rang des *passions*, ou si l'on ne doit pas plutôt regarder ces deux sentimens comme la base & le fond de toutes les *passions*. La *joie* n'est proprement qu'une réflexion continue, vive & animée sur le bien dont nous jouissons; & la *tristesse* une réflexion soutenue & profonde sur le mal qui nous arrive. On prend souvent la *joie* pour une disposition à sentir vivement le bien, comme la *tristesse* pour la disposition à être sensible au mal. Les *passions* qui tiennent à la *joie* semblent être douces & agréables: celles qui se rapportent à la *tristesse* sont fâcheuses & sombres. La *joie* ouvre le cœur & l'esprit, mais elle dissipe. La *tristesse* resserre, accable, & fixe sur son objet.

L'espérance & la crainte précèdent pour l'ordinaire la *joie* & la *tristesse*. Elles se portent sur le bien, ou le mal qui doit probablement nous arriver. Si nous le regardons comme fort assuré, nous sentons de la *confiance*; ou au contraire si c'est le mal, nous sentons

bons dans le *désespoir*. La crainte va jusqu'à la *peur* ou à l'épouvante quand nous apercevons tout-à-coup un mal imprévu prêt à fondre sur nous, & jusqu'à la *terreur* si outre cela le mal est affreux. Il n'y a point de nom pour exprimer les nuances de la *joie* en des circonstances parallèles.

Le combat entre la crainte & l'espérance fait l'inquiétude; disposition tumultueuse, passion mixte, qui nous fait souvent prévenir le mal & perdre le bien. Quand la crainte & l'espérance se succèdent tour à tour, c'est *irrésolution*. Si l'espérance l'emporte, nous sentons naître le *courage*; si c'est la crainte, nous tombons dans l'abattement. Quand un bien que nous espérons se fait trop attendre, nous avons de l'impatience ou de l'ennui. Quelquefois même, en nous persuadant que la crainte d'un mal est pire que le mal même, nous sommes impatients qu'il arrive. L'ennui vient aussi de l'absence de tout bien, mais plus souvent encore du défaut d'occupations qui nous attachent. La *joie* d'avoir évité un mal que nous avions un juste sujet de craindre, ou d'avoir obtenu un bien long-tems attendu, se change en *allégresse*. Mais si ce bien ne répond pas à notre attente, s'il est au-dessous de l'idée que nous en avions, le *dégoût* succède à la *joie*, & souvent il est suivi de l'*aversion*.

Toute bonne action porte avec elle sa récompense, en ce qu'elle est suivie d'un sentiment de *joie* pure qui se nomme *satisfaction* ou *contentement* intérieur. Au contraire, la *repentance*, les *regrets*, les *remords*, sont les sentimens qui s'élèvent dans notre cœur, à la vue de nos fautes.

La *joie* & la *tristesse* ne s'en tiennent pas là; elles produisent encore bien d'autres *passions*. Telle est cette satisfaction que nous ressentons en obtenant l'approbation des autres, & sur-tout de ceux que nous croyons être les meilleurs juges de nos actions, & que nous désignons sous le nom de la *gloire*. La *tristesse* au contraire, que nous éprouvons quand nous sommes blâmés ou déaprouvés, s'appelle *honte*. Ces affections de l'ame sont si naturelles & si nécessaires au bien de la société, qu'on a donné le nom d'*impudence* à leur privation; mais poussées à l'excès, elles peuvent être aussi pernicieuses qu'elles étoient utiles, renfermées dans de justes bornes. On en peut dire autant du désir des honneurs, qui est une noble émulation quand il est dirigé par la justice & la sagesse, & une ambition dangereuse quand on lui lâche la bride. Il en est de même de l'amour modéré des richesses, passion légitime si on les recherche par des voies honorables, & dans l'intention d'en faire un bon usage, mais qui pousse trop loin, est *avarice*, mot qui exprime deux passions différentes, suivant qu'on désire avec ardeur les richesses, ou pour les amasser sans en jouir, ou pour les dissiper.

Comme l'on n'a point de nom propre pour désigner cet amour modéré des richesses, l'on n'en a pas non plus pour marquer un amour modéré des plaisirs des sens. Le mot de *volupté* est en quelque sorte affecté à cette sorte de plaisirs. Le *voluptueux* est celui qui y est trop attaché; & si le goût que l'on a pour eux va trop loin, on appelle cette passion *sensualité*.

Il en est encore de même du désir raisonnable ou excessif des plaisirs de l'esprit; il n'y a pas de terme fixe pour les désigner. Celui qui les aime & qui s'y connoît, est un *homme de goût*; celui qui fait les procurer est un *homme à talent*.

Toutes ces *passions* se terminent à nous-mêmes; & portent sur l'amour de soi-même. Cet état de l'ame qui l'occupe & l'affecte si vivement pour tout ce qu'il croit être relatif à son bonheur & à sa perfection. Je le distingue de l'amour propre en ce que celui-ci s'abandonne tout à son bien particulier, & fait le centre de



de tout, & est à lui-même son objet & sa fin; c'est l'excès d'une passion qui est naturelle & légitime quand elle demeure dans les bornes de l'amour de soi-même, qu'elle laisse à l'ame la liberté de se répandre au-dehors, & de chercher sa conservation, sa perfection & son bonheur hors d'elle, comme en elle. Ainsi l'amour de soi-même ne détruit point, mais il a une liaison intime & quelquefois imperceptible avec ce sentiment qui nous fait prendre plaisir au bonheur des autres, ou à ce que nous imaginons être leur bonheur; il ne s'oppose pas à toutes les autres passions qui se répandent sur ceux qui nous environnent, & qui sont tout autant de branches de l'amour ou de la haine. Celle-ci est cette disposition à se plaire au malheur de quelqu'un, & par une suite naturelle, à s'affliger de son bonheur. On hait ce dont l'idée est désagréable, ce qu'on considère comme mauvais ou nuisible à nous-mêmes, ou à ce que nous aimons. Si quelquefois on croit se haïr, ce n'est pas soi-même que l'on hait; c'est quelque imperfection que l'on découvre en soi, dont on voudroit se débarrasser. La haine devrait se borner aux mauvaises qualités, aux défauts; mais elle ne s'étend pas trop sur les personnes.

L'admiration jointe à quelques degrés d'amour, fait l'estime. Si la vue des défauts ne produit pas la haine, elle fait naître le mépris.

La peine que l'on ressent du mal qui arrive à ceux que l'on aime, ou en général à nos semblables, c'est la compassion; & celle qui résulte du bien qui arrive à ceux que l'on hait, c'est l'envie. Ces deux passions ne s'excitent que quand nous jugeons notre ami ou celui pour qui nous nous intéressons, indigne du mal qu'il éprouve, & celui que nous n'aimons pas, du bien dont il jouit.

La reconnaissance est l'amour que nous avons pour quelqu'un, à cause du bien qu'il nous a fait, ou qu'il a eu intention de nous faire. Si c'est à cause du bien qu'il a fait à d'autres, ou en général pour quelque bonne qualité morale que nous aimons en lui, c'est faveur. La haine que nous sentons envers ceux qui nous ont fait tort, c'est la colère. L'indignation porte sur celui qui fait tort aux autres. L'une & l'autre sont souvent suivies du désir de rendre le mal pour le mal, & c'est la vengeance.

III. Si nous étions les maîtres de nous donner un caractère, peut-être que considérant les abîmes où la fougue des passions peut nous entraîner, nous le formerions sans passions. Cependant elles sont nécessaires à la nature humaine, & ce n'est pas sans des vues pleines de sagesse qu'elle en a été rendue susceptible. Ce sont les passions qui mettent tout en mouvement, qui animent le tableau de cet univers, qui donnent pour ainsi dire l'ame & la vie à ses diverses parties. Celles qui se rapportent à nous-mêmes, nous ont été données pour notre conservation, pour nous avertir & nous exciter à rechercher ce qui nous est nécessaire & utile, & à fuir ce qui nous est nuisible. Celles qui ont les autres pour objets servent au bien & au maintien de la société. Si les premiers ont eu besoin de quelque pointe qui réveillât notre paresse, les secondes, pour conserver la balance, ont dû être vives & actives en proportion. Toutes s'arrêteroient dans leurs justes bornes, si nous savions faire un bon usage de notre raison pour entretenir ce parfait équilibre; elles nous deviendroient utiles, & la nature avec ses défauts & ses imperfections, seroit encore un spectacle agréable aux yeux du créateur porté à approuver nos vertueux efforts, & à excuser & pardonner nos faiblesses.

Mais il faut l'avouer, & l'expérience ne le dit que trop; nos inclinations ou nos passions abandonnées à elles-mêmes apportent mille obstacles à nos connoissances & à notre bonheur. Celles qui sont violentes

& impétueuses nous représentent si vivement leur objet, qu'elles ne nous laissent d'attention que pour lui. Elles ne nous permettent pas même de l'envisager sous une autre face que celle sous laquelle elles nous le présentent, & qui leur est toujours la plus favorable. Ce sont des verres colorés qui répandent sur tout ce qu'on voit au-travers la couleur qui leur est propre. Elles s'emparent de toutes les puissances de notre ame; elles ne lui laissent qu'une ombre de liberté; elles l'étourdissent par un bruit si tumultueux, qu'il devient impossible de prêter l'oreille aux avis doux & paisibles de la raison.

Les passions plus douces attirent insensiblement notre attention sur l'objet; elles nous y font trouver tant de charmes, que tout autre nous paroît insipide, bientôt nous ne pouvons plus considérer que celui-là seul. Foibles dans leur principe, elles empruntent leur puissance de cette faiblesse même; la raison ne se défie pas d'un ennemi qui paroît d'abord si peu dangereux; mais quand l'habitude s'est formée, elle est surprise de se voir subjuguée & captive.

Les plaisirs du corps nous attachent d'autant plus facilement, que notre sensibilité pour eux est toute naturelle. Sans culture, sans étude, nous aimons ce qui flatte agréablement nos sens; livrés à la facilité de ces plaisirs, nous ne pensons pas qu'il n'en est point de plus propres à nous détourner de faire un bon usage de nos facultés; nous perdons le goût de tous les autres biens qui demandent quelques soins & quelque attention, & l'ame asservie aux passions que ces plaisirs entraînent, n'a plus d'élevation ni de sentiment pour tout ce qui est véritablement digne d'elle.

Les plaisirs de l'esprit sont bien doux & légitimes, quand on ne les met pas en opposition avec ceux du cœur. Mais si les qualités de l'esprit se font payer par des défauts du caractère, ou seulement si elles émoussent notre sensibilité pour les charmes de la vertu & pour les douceurs de la société, elles ne sont plus que des syrenes trompeuses, dont les chants séducteurs nous détournent de la voie du vrai bonheur. Lors même que l'on ne les regarde que comme des accessoires à la perfection, elles peuvent produire de mauvais effets qu'il est dangereux de ne pas prévenir. Si l'on se livre à tous les goûts, on effleure tout, & on devient superficiel & léger; ou si l'on se contente de vouloir paroître savant, on fera un faux savant, ou un homme enflé, présumptueux, opiniâtre. Combien n'est-il pas d'autres dangers dans lesquels les plaisirs de l'esprit nous entraînent?

Rien ne paroît plus digne de nos desirs, que l'amour même de la vertu. C'est ce qui entretient les plaisirs du cœur; c'est ce qui nourrit en nous les passions les plus légitimes. Vouloir sincèrement le bonheur d'autrui, se lier d'une tendre amitié avec des personnes de mérite, c'est s'ouvrir une abondante source de délices. Mais si cette inclination nous fait approuver & embrasser avec chaleur toutes les pensées, toutes les opinions, toutes les erreurs de nos amis; si elle nous porte à les gâter par de fausses louanges & de vaines complaisances, si elle nous fait surtout préférer le bien particulier au bien public, elle sort des bornes qui lui sont prescrites par la raison; & l'amitié & la bienfaisance, ces affections de l'ame si nobles & si légitimes, deviennent pour nous une source d'écueils & de périls.

Les passions ont toutes, sans en excepter celles qui nous inquiètent & nous tourmentent le plus, une sorte de douceur qui les justifie à elles-mêmes. L'expérience & le sentiment intérieur nous le disent sans cesse. Si l'on peut trouver douces, la tristesse, la haine, la vengeance, quelle passion sera exempte de douceur? D'ailleurs chacune emprunte pour se fortifier, le secours de toutes les autres; & cette ligue

est réglée de la manière la plus propre à affermir leur empire. Le simple désir d'un objet ne nous entraîneroit pas avec tant de force dans tant de faux jugemens ; il se dissiperait même bientôt aux premières lueurs du bon sens ; mais quand ce désir est animé par l'amour, augmenté par l'espérance, renouveau par la joie, fortifié par la crainte, excité par le courage, l'émulation, la colère, & par mille passions qui attaquent tour-à-tour & de tous côtés la raison ; alors il la dompte, il la subjugué, il la rend esclave.

Disons encore que les passions excitent dans le corps, & sur-tout dans le cerveau, tous les mouvemens utiles à leur conservation. Par-là elles mettent les sens & l'imagination de leur parti ; & cette dernière faculté corrompue, fait des efforts continuels contre la raison en lui représentant les choses, non comme elles sont en elles-mêmes, afin que l'esprit porte un jugement vrai ; mais selon ce qu'elles sont par rapport à la passion présente, afin qu'il juge en sa faveur.

En un-mot, la passion nous fait abuser de tout. Les idées les plus distinctes deviennent confuses, obscures ; elles s'évanouissent entièrement pour faire place à d'autres purement accessoires, ou qui n'ont aucun rapport à l'objet que nous avons en vue ; elle nous fait réunir les idées les plus opposées, séparer celles qui sont les mieux liées entr'elles, faire des comparaisons de sujets qui n'ont aucune affinité ; elle se joue de notre imagination, qui forme ainsi des chimères, des représentations d'êtres qui n'ont jamais existé, & auxquels elle donne des noms agréables ou odieux, comme il lui convient. Elle ose enfiévrer s'appuyer de principes aussi faux, les confirmer par des exemples qui n'y ont aucun rapport, ou par les raisonnemens les moins justes ; ou si ces principes sont vrais, elle fait en tirer les conséquences les plus fausses, mais les plus favorables à notre sentiment, à notre goût, à elle-même. Ainsi elle tourne à son avantage jusqu'aux règles de raisonnement les mieux établies, jusqu'aux maximes les mieux fondées, jusqu'aux preuves les mieux constatées, jusqu'à l'examen le plus sévère. Et une fois induit en erreur, il n'y a rien que la passion ne fasse pour nous entretenir dans cet état fâcheux, & nous éloigner toujours plus de la vérité. Les exemples pourroient se présenter ici en foule ; le cours de notre vie en est une preuve continuelle. Triste tableau de l'état où l'homme est réduit par ses passions ! environné d'écueils, poussé par mille vents contraires, pourroit-il arriver au port ? Oui, il le peut ; il est pour lui une raison qui modère les passions, une lumière qui l'éclaire, des règles qui le conduisent, une vigilance qui le soutient, des efforts, une prudence dont il est capable. *Est enim quædam medicina : certe ; hæc tam fuit hominum generi infensa atque inimica natura, ut corporibus tot res salutares, animis nullam invenerit, de quibus hoc etiam est merita melius, quod corporum adjumenta adhibentur extrinsecus, animorum salus inclusa in his ipsis est.* Tust. iv. 27.

PASSION DE JESUS-CHRIST, (Cronique sacrée.) L'opinion commune des anciens sur l'année de la passion de J. C. est que ce fut la seconde année de l'olympiade 202, la 76<sup>e</sup> année julienne, & Tibère finissant la 17<sup>e</sup> de son empire. Ils ont cru aussi en général que Notre Seigneur se livra aux Juifs le 22 Mars, qu'il fut crucifié le 23, & ressuscité le 25. Cette opinion se trouve dans un fragment du concile de Césarée de Palestine tenu l'année 198, lequel fragment Bede a rapporté. Les raisons qui appuient cette opinion sont bien frivoles. Les évêques de ce concile supposent que Jésus-Christ ressuscita le 25 de Mars, parce que c'est l'équinoxe du printemps, & selon eux, le premier jour de la création du monde. Le pere Pétavi dit là-dessus qu'on fait que les raisons des peres du

concile ne font pas tout-à-fait vraies, ni censées être des articles de foi. *Beaufobre. (D. J.)*

PASSIONS, dans l'Eloquence, on appelle ainsi tout mouvement de la volonté, qui causé par la recherche d'un bien ou par l'appréhension d'un mal, apporte un tel changement dans l'esprit, qu'il en résulte une différence notable dans les jugemens qu'il porte en cet état, & que ces mouvemens influent même sur le corps. Telles sont la pitié, la crainte, la colère ; ce qui a fait dire à un poète :

*Impedit ira animum ne possit cernere verum.*

La fonction de la volonté est d'aimer ou de haïr ; d'approuver ou de désapprouver. Par l'intime liaison qu'il y a entre la volonté & l'intelligence, tout ce qui paroît aux yeux de celle-ci fait impression sur celle-là. L'impression se trouvant agréable, la volonté approuve l'objet qui en est l'occasion ; elle le désapprouve quand l'impression en est désagréable. Cette volonté a différens noms, selon les mouvemens qu'elle éprouve & auxquels elle se porte. On l'appelle *colere*, quand elle veut se venger ; *compassion*, quand elle veut soulager un malheureux ; *amour*, quand elle veut s'unir à ce qui lui plaît ; *haine*, quand elle veut être éloignée de ce qui lui déplaît ; & ainsi des autres sentimens. Quand ces especes de volontés sont violentes & vives, on les appelle plus ordinairement *passions*. Quand elles sont paisibles & tranquilles, on les nomme *sentimens*, *mouvemens*, *passions douces* ; comme l'amitié, l'espérance, la gaieté, &c. Les *passions douces* sont ainsi nommées parce qu'elles ne jettent point le trouble dans l'ame, & qu'elles se contentent de la remuer doucement : il y a dans ces passions autant de lumière que de chaleur, de connoissance que de sentiment.

On peut rapporter toutes les passions à ces deux sources principales, la douleur & le plaisir ; c'est-à-dire à tout ce qui produit une impression agréable ou désagréable. D'autres les réduisent à cette division de Boèce, *lib. X. de Consol. philosoph.*

*Gaudia pelle,  
Pelle timorem,  
Speremque fugito  
Nec dolor adijt.*

Les Philosophes & les Rhéteurs sont également partagés sur le nombre des passions. Aristote, au II. liv. de sa Rhétorique n'en compte que treize ; savoir la colère & la douceur d'esprit, l'amour & la haine, la crainte & l'assurance, la honte & l'impudence, le bienfait, la compassion, l'indignation, l'envie & l'émulation ; auxquels quelques-uns ajoutent le désir, l'espérance & le désespoir.

D'autres n'en admettent qu'une, qui est l'amour, à laquelle ils rapportent toutes les autres. Ils disent que l'ambition n'est qu'un amour de l'honneur, que la volupté n'est qu'un amour du plaisir : mais il paroît difficile de rapporter à l'amour les passions qui lui paroissent directement opposées, telles que la haine, la colère, &c.

Enfin les autres soutiennent qu'il n'y en a qu'onze ; savoir, l'amour & la haine, le désir & la fuite, l'espérance & le désespoir, le plaisir & la douleur, la peur, la hardiesse & la colère. Et voici comment ils trouvent ce nombre : des passions, disent-ils, les uns regardent le bien, & les autres le mal. Celles qui regardent le bien sont l'amour, le plaisir, le désir, l'espérance & le désespoir : car, aussi-tôt qu'un objet se présente à nous sous l'image du bien, nous l'aimons ; si ce bien est présent, nous en recevons du plaisir ; s'il est absent, nous sommes touchés du désir de le posséder : si le bien qui se présente à nous est accompagné de difficultés, & que nous nous figurions, malgré ces obstacles, pouvoir l'obtenir, alors nous



avons de l'espérance ; mais si les obstacles sont ou nous paroissent insurmontables , & l'acquisition de ce bien impossible , alors nous tombons dans le désespoir. Les autres *passions* qui regardent le mal , sont la haine , la fuite , la douleur , la crainte , la hardiesse & la colere : car , si un objet se présente à nous sous l'image du mal , aussitôt nous le haïssons ; s'il est absent , nous le fuions ; s'il est présent , il nous cause de la douleur ; s'il est absent , & que nous voulions le surmonter , il excite la hardiesse ; si nous le redoutons , comme trop formidable , alors nous le craignons ; mais s'il est présent , & que nous voulions le combattre , il enflamme la colere. C'est ainsi qu'on trouve onze *passions* , dont cinq regardent le bien , & six le mal. Il faut pourtant supposer que nonobstant ce nombre , il s'en trouve encore comme un essain d'autres , qui prennent leur origine de celle-là , comme l'envie , l'émulation , la honte , &c.

Est-il nécessaire d'exciter les *passions* dans l'éloquence ? Question aujourd'hui décidée pour l'affirmative , mais qui ne l'a pas toujours été , ni partout. Le fameux tribunal de l'Aréopage regardoit dans un orateur cette ressource comme une supercherie , ou , si l'on veut , comme un voile propre à obscurcir la vérité. « Un héros , dit Lucien , a ordre d'imposer silence à tous ceux dont il paroît que le but est de surprendre l'admiration ou la pitié des juges par des figures tendres ou brillantes. En effet , ajoute-t-il , ces graves sénateurs regardent tous les charmes de l'éloquence , comme autant de voiles imposteurs qu'on jette sur les choses-mêmes , pour en dérober la nature aux yeux trop attentifs ». En un mot , les exordes , les peroraisons , un ton même trop véhément , tous les prestiges qui opèrent la persuasion , étoient si généralement proscrits dans ce tribunal , que Quintilien attribue une partie de l'avantage qu'il donne à Cicéron sur Démosthène dans le genre délicat & tendre , à la nécessité ou s'étoit trouvé celui-ci , de sacrifier les grâces du discours à l'austerité des mœurs d'Athènes. *Salubris cura & commiseratione , qui duo plurimum affectus valent , vincimus ; & fortasse epilogos illi (Demostheni) mos civitatis (Athenarum) abstulit.*

Mais l'éloquence latine , sur laquelle principalement la nôtre s'est formée , non-seulement admet les *passions* , mais encore elle les exige nécessairement. « On sait , dit M. Rollin , que les *passions* sont comme l'âme du discours , que c'est ce qui lui donne une impétuosité & une véhémence qui emportent & entraînent tout , & que l'orateur exerce par-là sur ses auditeurs un empire absolu , & leur inspire tels sentimens qu'il lui plaît. Quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits , mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours , & les obligeant de se rendre comme malgré eux. La peroraison , ajoute-t-il , est , à proprement parler , le lieu des *passions* ; c'est-là que l'orateur , pour achever d'abattre les esprits , & pour enlever leur consentement , emploie sans ménagement , selon l'importance & la nature des affaires , tout ce que l'éloquence a de plus fort , de plus tendre & de plus affectueux ».

Elles peuvent & doivent même avoir lieu dans d'autres parties du discours , & on en trouve de fréquens exemples dans Cicéron. Outre les *passions* fortes & véhémentes auxquelles les Rhéteurs donnent le nom de *pathos* , il y en a une autre forte qu'ils appellent *ethos* , qui consiste dans des sentimens plus doux , plus tendres , plus insinuans , qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs , dont l'effet n'est pas de renverser , d'entraîner , d'emporter tout , comme de vive force , mais d'intéresser & d'attendrir en

Tome XII,

s'insinuant jusqu'au fond du cœur. Les *passions* ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite , entre un prince & des sujets , un père & des enfans , un tuteur & des pupilles , un bienfaiteur & ceux qui ont reçu un bienfait , &c.

Les Rhéteurs donnent des préceptes fort étendus sur la manière d'exciter les *passions* , & ils peuvent être utiles jusqu'à un certain point ; mais ils sont tous forcés d'en revenir à ce principe , que pour toucher les autres , il faut être touché soi-même :

*Si vis me flere , dolendum est  
Primum ipsi tibi.* Art poët. d'Horace.

On sent assez que des mouvemens forts & pathétiques seroient mal rendus par un discours brillant & fleuri , & qu'il ne doit s'agir de rien moins que d'amuser l'esprit quand on veut triompher du cœur. De même dans les *passions* plus douces , tout doit se faire d'une manière simple & naturelle , sans étude & sans affectation ; l'air , l'extérieur , le geste , le ton , le style , tout doit respirer je ne sais quoi de doux & de tendre qui parte du cœur & qui aille droit au cœur. *Pectus est , quod moveas* , dit Quintilien. *Cours des belles-lettres , tom. II. Rhétorique selon les préceptes d'Aristote , de Cicéron , de Quintilien. Mém. de l'acad. des belles-lett. tom. VIII. Traité des études de M. Rollin , tom. II.*

PASSIONS , en Poésie , ce sont les sentimens , les mouvemens , les actions passionnées que le poète donne à ses personnages. Voyez CARACTERE.

Les *passions* sont , pour ainsi dire , la vie & l'esprit des poèmes un peu longs. Tout le monde en connoît la nécessité dans la tragédie & dans la comédie : l'épopée ne peut pas subsister sans elles. Voyez TRAGÉDIE , COMÉDIE , &c.

Ce n'est pas assez que la narration dans le poème épique soit surprenante , il faut encore qu'elle remue , qu'elle soit passionnée , qu'elle transporte l'esprit du lecteur , & qu'elle le remplisse de chagrin , de joie , de terreur ou de quelque autres *passions* violentes ; & cela pour des sujets qu'il fait n'être que fictions. Voyez EPIQUE & NARRATION.

Quoique les *passions* soient toujours nécessaires , cependant toutes ne sont pas également nécessaires ni convenables en toute occasion. La comédie a pour son partage la joie & les surprises agréables ; au contraire la terreur & la compassion sont les *passions* qui conviennent à la tragédie. La *passion* la plus propre à l'épopée , est l'admiration ; cependant l'épopée , comme tenant le milieu entre les deux autres , participe aux espèces de *passions* qui leur conviennent , comme nous voyons dans les plaintes du quatrième livre de l'Enéide , & dans les jeux & divertissemens du cinquième. En effet , l'admiration participe de chacune : nous admirons avec joie les choses qui nous surprennent agréablement , & nous voyons avec une surprise mêlée de terreur & de douleur celles qui nous épouvantent & nous attristent.

Outre la *passion* générale qui distingue le poème épique du poème dramatique , chaque épopée a sa *passion* particulière qu'elle distingue des autres poèmes épiques. Cette *passion* particulière suit toujours le caractère du héros. Ainsi la colere & la terreur dominent dans l'Iliade , à cause qu'Achille est emporté , & *πῆλιν ὑπερηλάτ' ἀνδρῶν* , le plus terrible des hommes. L'Enéide est remplie de *passions* plus douces & plus tendres ; parce que tel est le caractère d'Énée. La prudence d'Ulysse ne permettant point ces excès , nous ne trouvons aucunes de ces *passions* dans l'Odyssée.

Pour ce qui regarde la conduite des *passions* , pour leur faire produire leur effet , deux choses sont requises ; savoir que l'auditoire soit préparé & disposé

T ij

à les recevoir, & qu'on ne mêle point ensemble plusieurs *passions* incompatibles.

La nécessité de préparer l'auditoire est fondée sur la nécessité naturelle de prendre les choses où elles sont, dans le dessein de les transporter ailleurs. Il est aisé de faire l'application de cette maxime : un homme est tranquille & à l'aise, & vous voulez exciter en lui une *passion* par un discours fait dans ce dessein ; il faut donc commencer d'une manière calme : & par ce moyen vous joindre à lui, & ensuite marchant ensemble, il ne manquera pas de vous suivre dans toutes les *passions* par lesquelles vous le conduirez insensiblement.

Si vous faites voir votre colère d'abord, vous vous rendrez aussi ridicule, & vous ferez aussi peu d'effet qu'Ajax dans les *Métamorphoses*, où l'ingénieux Ovide donne un exemple sensible de cette faute. Il commence sa harangue par le fort de la *passion* & avec les figures les plus fortes, devant ses juges qui sont dans la tranquillité la plus profonde.

*Sigeia torvo,  
Littora prospexit, classemque in litore, voltu ;  
Protendensque manus, agimus, proh Jupiter ! inquit,  
Ante rates causam, & mecum confertur Ulixis.*

Les dispositions nécessaires viennent de quelque discours précédent, ou du moins de quelque action qui a déjà commencé à émouvoir les *passions* avant qu'il en ait été mention. Les orateurs eux-mêmes mettent quelquefois ces derniers moyens en usage. Car quoiqu'ordinairement ils ne remuent les *passions* qu'à la fin de leurs discours, cependant quand ils trouvent leur auditoire déjà ému, ils se rendroient ridicules en le préparant de nouveau par une tranquillité déplacée. Ainsi la dernière fois que Catilina vint au sénat, les sénateurs étoient si choqués de sa présence, que se trouvant proche de l'endroit où il étoit assis, ils le leverent, se retirèrent & le laissèrent seul. A cette occasion Cicéron eut trop de bon sens pour commencer son discours avec la tranquillité & le calme qui est ordinaire dans les exordes. Par cette conduite il auroit diminué & anéanti l'indignation que les sénateurs sentoient contre Catilina, au lieu que son but étoit de l'augmenter & de l'enflammer ; & il auroit déchargé le parricide de la consternation que la conduite des sénateurs lui avoit causée, au lieu que le dessein de Cicéron étoit de l'augmenter. C'est pourquoi omettant la première partie de sa harangue, il prend ses auditeurs dans l'état où il les trouve, & continue à augmenter leurs *passions* : *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ? quamdiu nos etiam furor iste tuus eludet ? quem ad finem sese effrenata iactabit audacia ? Nihil ne te nocturnum praesidium palatii, nihil urbis vigilia, nihil timor populi, nihil, &c.*

Les poètes sont remplis de passages de cette sorte, dans lesquels la *passion* est préparée & amenée par des actions. Didon dans Virgile commence un discours comme Ajax, *Proh Jupiter ! ibi hic, ait, &c.* mais alors les mouvemens y étoient bien disposés : Didon est représentée auparavant avec des appréhensions terribles qu'Enée ne la quitte, &c.

La conduite de Seneque à la vérité est tout-à-fait opposée à cette règle. A-t-il une *passion* à exciter, il a grand soin d'abord d'éloigner de ses auditeurs toutes les dispositions dont ils devoient être affectés. S'ils sont dans la douleur, la crainte, ou l'attente de quelque chose d'horrible, &c. il commence par quelque belle description de l'endroit, &c. Dans la Troade, Hécube & Andromaque étant préparées à apprendre la mort violente & barbare de leur fils Astianax, que les Grecs ont précipité du haut d'une tour, qu'étoit-il besoin de leur dire que les spectateurs qui étoient accourus de tous les quartiers pour voir cette exécution,

tion, étoient, les uns placés sur des pierres accumulées par les débris des murailles, que d'autres se caferent les jambes pour être tombés de lieu trop élevés où ils s'étoient placés, &c. *Alta rupes, cuius & cacumine, erecta summos turba libravat pedes, &c.*

La seconde chose requise dans le manquement des *passions*, est qu'elles soient pures & débarrassées de tout ce qui pourroit empêcher leur effet.

La polymythe, c'est-à-dire, la multiplicité de fictions, de faits & d'histoires est donc une chose qu'on doit éviter. Toutes aventures embrouillées & difficiles à retenir, & toutes intrigues entortillées & obscures, doivent être écartées d'abord. Elles embarrassent l'esprit, & demandent tellement d'attention, qu'il ne reste plus rien pour les *passions*. L'âme doit être libre & sans embarras pour sentir : & nous faisons nous-mêmes diversion à nos chagrins en nous appliquant à d'autres choses.

Mais les plus grands ennemis que les *passions* ont à combattre, ce sont les *passions* elles-mêmes : elles sont opposées, & se détruisent les unes les autres ; & si deux *passions* opposées, comme la joie & le chagrin, se trouvent dans le même sujet, elles n'y resteront ni l'une ni l'autre. C'est la nature de ces habitudes qui a imposé cette loi : le sang & les esprits ne peuvent pas se mouvoir avec modération & égalité comme dans un état de tranquillité, & en même temps être élevés & suspendus avec quelque violence occasionnée par l'admiration. Ils ne peuvent pas rester dans l'une ni dans l'autre de ces situations, si la crainte les rappelle des parties extérieures du corps pour les réunir autour du cœur, ou si la rage les renvoie dans les muscles & les y fait agir avec une violence bien opposée aux opérations de la crainte.

Il faut donc étudier les causes & les effets des *passions* dans le cœur pour être en état de les manier avec toute la force nécessaire. Virgile fournit deux exemples de ce que nous avons dit de la simplicité de la préparation de chaque *passion* dans la mort de Camille & dans celle de Pallas. Voyez ENÉIDE.

Dans le poème dramatique le jeu des *passions* est une des plus grandes ressources des poètes. Ce n'est plus un problème que de savoir si l'on doit les exciter sur le théâtre. La nature du spectacle, soit comique, soit tragique, sa fin, ses succès démontrent assez que les *passions* sont une des parties les plus essentielles du drame, & que sans elles tout devient froid & languissant dans un ouvrage où tout doit être, autant qu'il se peut, mis en action. Pour en juger dans les ouvrages de ce genre, il suffit de les connoître, & de savoir discerner le ton qui leur convient à chacune ; car comme dit M. Despréaux :

*Chaque passion parle un différent langage,  
La colère est superbe & veut des mots altiers,  
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.*  
Art poét. ch. III.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la nature de chaque *passion* en particulier, les effets, les ressorts qu'il faut employer, les routes qu'on doit suivre pour les exciter. On en a déjà touché quelque chose au commencement de cet article & dans le précédent. C'est dans ce qu'en a écrit Aristote au second livre de sa Rhétorique, qu'il faut en puiser la théorie. L'homme a des *passions* qui influent sur ses jugemens & sur ses actions ; rien n'est plus constant. Toutes n'ont pas le même principe ; les fins auxquelles elles tendent sont aussi différentes entre elles que les moyens qu'elles emploient pour y arriver se ressemblent peu. Elles affectent le cœur chacune de la manière qui lui est propre ; elles inspirent à l'esprit des pensées relatives à ces impressions ; & comme pour l'ordinaire ces mouvemens intérieurs sont trop violents & trop impétueux pour n'éclater pas au dehors, ils n'y paroissent



sent qu'avec des sons qui les caractérisent & qui les distinguent. Ainsi l'expression, qui est la peinture de la pensée, est aussi convenable & proportionnée à la passion dont la pensée elle-même n'est que l'interprète.

Quoiqu'en général chaque passion s'exprime différemment d'une autre passion, il est cependant bon de remarquer qu'il en est quelques-unes qui ont entr'elles beaucoup d'affinité, & qui empruntent, pour ainsi dire, le même ton; telles que sont, par exemple, la haine, la colère, l'indignation. Or pour en discerner les diverses nuances, il faut avoir recours au fond des caractères, remonter au principe de la passion, examiner les motifs & l'intérêt qui font agir les personnages introduits sur la scène. Mais la plus grande utilité qu'on puisse retirer de cette étude, c'est de connoître le cœur humain, ses replis, les ressorts qui le font mouvoir, par quels motifs on peut l'intéresser en faveur d'un objet, ou le prévenir contre, enfin comment il faut mettre à profit les faiblesses mêmes des hommes pour les éclairer & les rendre meilleurs. Car si l'image des passions violentes ne servoit qu'à en allumer de semblables dans le cœur des spectateurs, le poème dramatique deviendroit aussi pernicieux qu'il est peut-être utile pour former les mœurs. *Princ. pour la lect. des Poët. tom. II.*

PASSION, (*Méd. Hyg. Pathol. Théor.*) le desir, l'inclination pour un objet, qui est, qui peut être, ou qui paroît être agréable, avantageux, utile; & l'éloignement, l'aversion que l'on a pour des objets qui sont désagréables, défavantageux, nuisibles, ou qui paroissent tels, sont des sentimens, des affections intérieures, que l'on appelle passions; lorsqu'ils sont accompagnés d'agitation forte, de mouvemens violens dans l'esprit.

Dans toutes les passions, on est affecté de plaisir ou de joie, de peine ou de tristesse, de chagrin, de douleur même; selon que le bien désiré ou dont on espère, dont on obtient la possession, est plus considérable, peut contribuer davantage à procurer du plaisir, du bonheur; ou que le mal que l'on craint, dont on souhaite l'éloignement, la cessation, ou dont on souffre avec peine l'idée, l'existence, est plus grand, plus prochain, ou plus difficile à éviter, à faire cesser.

Ainsi on peut distinguer les passions en agréables & en désagréables, en joyeuses & en tristes, en vives & en languissantes. Voyez PASSIONS, Morale.

Les passions sont une des principales choses de la vie, que l'on appelle dans les écoles non-naturelles, qui sont d'une grande influence, dans l'économie animale, par leurs bons ou leurs mauvais effets; selon qu'on se livre avec modération à celles qui, sous cette condition, peuvent se concilier avec les intérêts de la santé, telles que les plaisirs, la joie, l'amour, l'ambition; ou que l'on se laisse aller à toute la fougue de celles qui ne sont pernicieuses que par l'excès, telles que le tourment de l'amour, de l'ambition, la fureur du jeu; ou que l'on est en proie à tous les mauvais effets de celles qui sont toujours contraires de leur nature au bien de la santé, au repos, à la tranquillité de l'ame, qu'elle exige pour sa conservation; telles que la haine inquiète, agitée, la jalousie portée à la vengeance, la colère violente, le chagrin constant. Voyez NON-NATURELLES (*choses*) Hygiène.

On ne peut donc pas douter que les fortes affections de l'ame ne puissent beaucoup contribuer à entretenir la santé ou à la détruire, selon qu'elles favorisent ou qu'elles troublent l'exercice des fonctions: la joie modérée rend, selon Sandtorius, la transpiration plus abondante & plus favorable, & lorsqu'elle dure long-tems, elle empêche le sommeil, elle épuise les forces: l'amour heureux dissipe la mé-

lancholie; l'amour non-satisfait cause l'inappétence, l'insomnie, les pâles-couleurs, les oppilations, la consommation, &c. La haine, la jalousie produit de violentes douleurs de tête, des délires; la crainte & la tristesse donnent lieu à des obstructions, à des affections hypocondriacales; la terreur, à des flux de ventre, des avortemens, des fièvres malignes; il n'est pas même sans exemple qu'elle ait causé la mort.

L'excès ou le mauvais effet des passions, des peines d'esprit violentes est plus nuisible à la santé que celui du travail, de l'exercice outre mesure: s'il survient à quelqu'un une maladie pendant qu'il est affecté d'une passion violente; cette maladie ne finit ordinairement qu'avec la contention d'esprit qu'excite cette passion; & la maladie changera plutôt de caractère que de se dissiper.

Ainsi, lorsqu'une maladie résiste aux remèdes ordinaires, qui paroissent bien indiqués & employés avec la méthode convenable; le médecin doit examiner s'il n'y auroit point d'affection extraordinaire de l'ame qui entretienne le désordre des fonctions, & rende les remèdes sans effet: souvent cette sorte de complication, à laquelle on ne fait pas assez d'attention, est aussi importante à découvrir que celle du mal vénérien, ou du virus scrophuleux, ou de l'affection du genre nerveux en général, &c. que l'on cherche plus ordinairement. Tout le monde sait comment Erasistrate, célèbre médecin de Seleucus Nicanor, découvrit que la maladie de langueur des plus rebelles de son fils Antiochus Soter, n'étoit causée que par l'amour extrême qu'il avoit conçu pour sa belle-mère.

C'est par l'effet des passions, des contentions, des peines d'esprit dominantes dans les pères de famille, dans les personnes d'affaire, dans les gens d'étude fort appliqués à des réflexions, à des méditations, à des recherches fatigantes, que les maladies qui leur surviennent sont, tout étant égal, plus difficiles à guérir que dans ceux qui ont habituellement l'esprit libre, l'ame tranquille.

Les personnes d'un esprit ferme, qui savent supporter patiemment tous les maux de la vie, qui ne se laissent abattre par aucun événement, qui ne sont tourmentés ni par les desirs pressans, ni par l'espérance inquiète, ni par la crainte industrieuse à grossir les objets, guérissent aisément de bien des maladies sérieuses, souvent même sans les secours de l'art; parce que la nature n'est point troublée dans ses opérations; tandis que des personnes timides, craintives, impatientes, foibles d'esprit, ou d'une grande sensibilité, éprouvent de plus grandes maladies & des plus difficiles à guérir, même par l'effet de petites causes morbifiques, & rendent inefficace par ces différentes dispositions analogues les remèdes les mieux employés.

On voit des blessures peu considérables devenir très-longues à guérir, à cause de la crainte, souvent mal fondée, dont les malades sont frappés pour les suites qu'elles peuvent avoir, & des plaies de la plus grande conséquence guéries en peu de tems, à l'égard des malades fermes & patients, qui savent endurer le mal qu'ils ne peuvent éviter, & ne se laissent pas aller à la frayeur, au désespoir, comme d'autres, dont la disposition physique les y porte malgré eux; tant il est vrai que notre façon de penser, de sentir, d'être affecté ne dépend pas de la volonté, puisqu'elle est assujettie elle-même, avec différentes impressions que l'ame reçoit, par différentes causes tant externes qu'internes. Voyez FIEVRE, de *viribus imaginationis*.

La manière de traiter les maladies qui proviennent des passions violentes ou qui sont compliquées avec elles, consiste principalement à mettre, autant qu'il est possible, les personnes affectées dans une dispo-

sition morale, entièrement opposée à la passion dominante, en leur inspirant les vertus dont ils ont besoin, en les rappelant à la raison par le moyen de la religion, de la philosophie, selon qu'on les connoît susceptibles de l'un ou de l'autre de ces secours moraux, en les portant à la patience, pour les aider à supporter les maux inévitables de cette vie; à prendre courage pour résister à l'adversité, aux chagrins; à s'armer de prudence pour prévenir les malheurs que l'on craint; à prendre le parti de la tranquillité, pour ne pas être affectés des troubles, des disadvantages que l'on ne peut pas empêcher; ainsi des autres sentimens que l'on tâche d'insinuer pour dissiper les peines d'esprit que l'on voit être la principale cause des maladies dont il s'agit: qu'un médecin, homme de sens, qui fait manier le raisonnement à propos, entretenir, amuser les malades, en se mettant à la portée de chacun, parviendra à guérir plus sûrement & plus agréablement, souvent même sans aucun remède de conséquence, & seulement avec ceux auxquels il fait prendre confiance; tandis qu'un autre médecin, sans les mêmes ressources, n'emploiera les remèdes les plus nombreux & les plus composés, que pour faire prendre la plus mauvaise tournure aux maladies de cette espèce. *Medicina consolatio animi*: c'est-là une des grandes qualités qui doivent donner à l'art ceux qui l'exercent avec habileté.

Mais si l'on ne peut pas réussir par les exhortations, par les consolations aidées, soutenues par les artifices qu'il doit être permis d'employer à cet égard, pour parvenir à changer l'imagination: on ne doit pas se flatter de réussir par le seul moyen des remèdes physiques, de quelque nature qu'ils puissent être; à moins que ce ne soit l'action même désirée, à l'égard de l'objet de la passion, comme la satisfaction en fait d'amour, la vengeance en fait de haine: encore peut-on considérer les moyens comme opérant plus moralement que physiquement: d'ailleurs, tout ce que l'on pourroit tenter en ce genre, seroit absolument inutile, & ne seroit souvent qu'à gâter le mal, excepté l'usage des anodins, qui n'en corrige pas la cause, mais qui en suspend les effets, & contribue par le repos & le sommeil qu'il procure, à empêcher l'épuisement des forces par la dissipation des esprits trop continuée.

Les compositions médicinales que l'on voit dans les pharmacies, sous les noms spécieux d'exhalans, d'anti-mélancholiques, de confortatifs, pour le cœur, pour l'esprit, de calmans, &c. ont été imaginés plus pour l'ostentation que dans l'espérance, tant-foit-peu fondée sur l'expérience, de leur faire produire les effets désirés dans les maladies de l'ame: comme c'est le plus souvent la force de l'imagination qui les produit, ce ne peut être qu'un changement à cet égard qui les guérisse, en tant que les passions sont satisfaites, ou que les objets qui les produisent cessent d'affecter aussi vivement, ou que l'état du cerveau auquel est attachée l'idée dominante qui entretient le désordre est succédé par une nouvelle modification: ce qui est très-rarement l'effet des secours de l'art. Ainsi, dans la langueur, le délire érotique, la fureur utérine, c'est le coït, lorsqu'il peut être praticable, qui est ordinairement le moyen le plus sûr de guérison pour ces maladies: *Non est amor medicabilis herbis*. Voyez ÉROTOMANIE, fureur utérine.

Cependant la durée du trouble dans l'économie animale causée par les passions, est souvent suivie de vices dans les solides & les fluides, qui sont comme des maladies secondaires, auxquelles il est bien des remèdes qui peuvent convenir, & même devenir nécessaires; surtout lorsque la maladie primitive dégénère, comme il arrive le plus souvent, en affection mélancholique, hypochondriaque ou hystérique; alors les bains, les eaux minérales appropriées,

une diète particulière pour faire cesser la trop grande tension du genre nerveux, pour corriger l'acrimonie, l'échauffement du sang; le changement d'air, le séjour de la campagne; l'exercice, l'équitation, la dissipation en tous genres, par le moyen de la musique, des concerts d'instrumens, de la danse, &c. sont des secours très-efficaces pour changer la disposition physique qui fatigue l'ame; pour faire succéder des idées différentes par la diversion qu'ils opèrent, en causant des impressions nouvelles, sont des secours que l'art fournit & que l'on emploie souvent avec les plus grands succès. Voyez MÉLANCHOLIE.

Mais pour éviter ici un plus grand détail sur tout ce qui a rapport aux effets des passions dans l'économie animale, aux maux qu'elles y causent, & à la manière d'y remédier; on renvoie à l'excellente dissertation de Baglivi: *De medendis animi morbis, & instituenda eorumdem historia*, comme à une des meilleures sources connues où l'on puisse puiser à cet égard, telle qu'est aussi le chapitre second de l'Hygiène d'Hoffman: *philosophia corporis humani viri & sani, lib. II. de animæ conditionis motus vitales vel conservant, vel destruunt*, & sa dissertation de *animi sanitatis & morborum fabro*.

PASSION, (Peint.) telle est la structure de notre machine, que quand l'ame est affectée d'une passion, le corps en partage l'impression; c'est donc à l'artiste à exprimer par des figures inanimées cette impression, & à caractériser dans l'imitation les passions de l'ame & leurs différences.

On a remarqué que la tête en entier prend dans les passions des dispositions & des mouvemens différens; elle est abaissée en avant dans l'humilité, la honte, la tristesse; panchée à côté dans la langueur, la pitié; élevée dans l'arrogance; droite & fixe dans l'opiniâtreté: la tête fait un mouvement en arrière dans l'étonnement, & plusieurs mouvemens réitérés de côté & d'autre dans le mépris, la moquerie, la colère & l'indignation.

Dans l'affliction, la joie, l'amour, la honte, la compassion, les yeux se gonflent tout-à-coup; une humeur surabondante les couvre & les obscurcit, il en coule des larmes, l'effusion des larmes est toujours accompagnée d'une tension des muscles du visage, qui fait ouvrir la bouche; l'humeur qui se forme naturellement dans le nez devient plus abondante; les larmes s'y joignent par des conduits intérieurs; elles ne coulent pas uniformément, & elles semblent s'arrêter par intervalles.

Dans la tristesse, les deux coins de la bouche s'abaissent, la levre inférieure remonte, la paupière est abaissée à demi, la prunelle de l'œil est élevée & à moitié relâchée, de sorte que l'intervalle qui est entre la bouche & les yeux est plus grand qu'à l'ordinaire, & par conséquent le visage paroît allongé.

Dans la peur, la terreur, l'effroi, l'horreur, le front se ride, les sourcils s'élèvent, la paupière s'ouvre autant qu'il est possible, elle surmonte la prunelle, & laisse paroître une partie du blanc de l'œil au-dessus de la prunelle, qui est abaissée, & un peu cachée par la paupière inférieure; la bouche est en même tems fort ouverte, les levres se retirent, & laissent paroître les dents en haut & en bas.

Dans les mépris & la dérision, la levre supérieure se relève d'un côté, & laisse paroître les dents, tandis que de l'autre côté elle fait un petit mouvement comme pour sourire, le nez se fronce du même côté que la levre s'est élevée, le coin de la bouche recule; l'œil du même côté est presque fermé, tandis que l'autre est ouvert à l'ordinaire; mais les deux prunelles sont abaissées, comme lorsqu'on regarde du haut en bas.

Dans la jalousie, l'envie, les sourcils descendent & se froncent, les paupières s'élèvent, & les pru-



nelles s'abaissent ; la levre supérieure s'élève de chaque côté , tandis que les coins de la bouche s'abaissent un peu , & que le milieu de la levre inférieure se relève , pour rejoindre le milieu de la levre supérieure.

Dans les ris , les deux coins de la bouche reculent & s'élèvent un peu ; la partie supérieure des joues se relève ; les yeux se ferment plus ou moins ; la levre supérieure s'élève , l'inférieure s'abaisse , la bouche s'ouvre , & la peau du nez se fronce dans les ris immodérés.

Les bras , les mains & tout le corps entrent aussi dans l'expression des *passions* ; les gestes concourent avec les mouvemens de l'ame ; dans la joie , par exemple , les yeux , la tête , les bras , & tout le corps sont agités par des mouvemens prompts & variés ; dans la langueur & la tristesse , les yeux sont abaissés , la tête est penchée sur le côté , les bras sont pendans , & tout le corps est immobile : dans l'admiration , la surprise & l'étonnement , tout mouvement est suspendu , on reste dans une même attitude. Cette première expression des *passions* est indépendante de la volonté ; mais il y a une autre sorte d'expression qui semble être produite par une reflexion de l'esprit , & par le commandement de la volonté , & qui fait agir les yeux , la tête , les bras & tout le corps.

Ces mouvemens paroissent être autant d'efforts que fait l'ame pour défendre le corps ; ce sont au moins autant de signes secondaires qui répètent les *passions* , & qui pourroient les exprimer ; par exemple , dans l'amour , dans les desirs , dans l'espérance , on leve la tête & les yeux vers le ciel , comme pour demander le bien que l'on fouhaite ; on porte la tête sur le corps en avant , comme pour avancer en s'approchant la possession de l'objet désiré ; on étend les bras , on ouvre la main pour l'embrasser & le saisir ; au contraire dans la crainte , dans la haine , dans l'horreur , nous avançons les bras avec précipitation , comme ce qui fait l'objet de notre averfion ; nous détournons les yeux & la tête , nous reculons pour l'éviter , nous fuyons pour nous en éloigner. Ces mouvemens sont si prompts , qu'ils paroissent involontaires ; mais c'est un effet de l'habitude qui nous trompe , car ces mouvemens dépendent de la réflexion , & marquent seulement la perfection des efforts du corps humain , par la promptitude avec laquelle tous les membres obéissent aux ordres de la volonté.

Mais comment faire des observations sur l'expression des *passions* dans une capitale , par exemple , où tous les hommes conviennent de paroître n'en ressentir aucune ? Où trouver parmi nous aujourd'hui , non pas des hommes coleres , mais des hommes qui permettent à la colere de se peindre d'une façon absolument libre dans leurs attitudes , dans leurs gestes , dans leurs mouvemens , & dans leurs traits ?

Il est bien prouvé que ce n'est point dans une nation maniérée & civilisée , qu'on voit la nature parée de la franchise qui a le droit d'intéresser l'ame , & d'occuper les sens ; d'où il suit que l'artiste n'a point de moyens dans nos pays , d'exprimer les *passions* avec la vérité & la variété qui les caractérisent ; cependant pour donner aux peintres une idée de quelques-unes des *passions* principales , M. Watelet a cru pouvoir les ranger par nuances , en suivant l'ordre que leur indique le plus ordinairement la nature. M. le Brun avoit déjà ébauché ce sujet ; mais M. Watelet l'a enrichi de nouvelles réflexions , dont je vais orner cet article.

Pour commencer par les *passions* affligeantes , les malheurs ou la pitié sont ordinairement la cause de la tristesse. L'engourdissement & l'anéantissement de l'esprit en sont les suites intérieures. L'affaiblissement & le dépérissement du corps sont ses accidens visi-

bles. La peine d'esprit est une première nuance. On peut ranger ainsi les autres , en se ressouvenant toujours que dans ce qu'on appelle la *société polie* , il n'est guere d'usage de démontrer extérieurement les nuances qu'on va indiquer , & qu'on indiquera dans la suite sous chaque *passion*.

Inquiétude.	Langueur.
Regrets.	Abattement.
Chagrin.	Accablement.
Déplaisance.	Abandon général.

La peine d'esprit rend le teint moins coloré , les yeux moins brillans & moins actifs ; la maigreur succède à l'embonpoint ; la couleur jaune & livide s'empare de toute l'habitude du corps ; les yeux s'éteignent ; la foiblesse fait qu'on se soutient à peine ; la tête reste penchée vers la terre ; les bras , qui sont pendans , se rapprochent pour que les mains se joignent ; la défaillance , effet de l'abandon , laisse tomber au hasard le corps , qui par accablement enfin , reste à terre , étendu sans mouvement , dans l'attitude que le poids a dû prescrire à sa chute.

Quand aux traits du visage , les sourcils s'élèvent par la pointe qui les rapproche ; les yeux presque fermés se fixent vers la terre ; les paupieres abattues sont enflées ; le tour des yeux est livide & enfoncé ; les narines s'abaissent vers la bouche ; & la bouche elle-même entr'ouverte , baisse ses coins vers le bas du menton ; les levres sont d'autant plus pâles que cette *passion* approche plus de son période. Dans la nuance des regrets seulement , les yeux se portent par intervalles vers le ciel , & les paupieres rouges s'inondent de larmes qui sillonnent le visage.

Le bien-être du corps & le contentement de l'esprit produisent ordinairement la joie ; l'épanouissement de l'ame l'accompagne ; les suites en sont la vivacité de l'esprit & l'embellissement du corps. Divisons cette partie en nuances.

Satisfaction.
Sourire.
Gaieté.
Démonstrations , comme gestes , chants & danses.
Rire qui va jusqu'à la convulsion.
Eclats.
Pleurs.
Embrassemens.
Transports approchans de la folie , ou ressemblans à l'ivresse.

Les mouvemens du corps étant , comme on vient de le dire , des gestes indéterminés , des danses , &c. on peut en varier l'expression à l'infini. La nuance du rire involontaire a son expression particulière , surtout lorsqu'il devient en quelque façon convulsif : les veines s'enflent ; les mains s'élèvent premièrement en l'air , en fermant les poings ; puis elles se portent sur le côté , & s'appuient sur les hanches ; les piés prennent une position ferme , pour résister davantage à l'ébranlement des muscles. La tête haute se penche en arriere ; la poitrine s'élève ; enfin , si le rire continue , il approche de la douleur.

Pour l'expression des traits du visage , il en faut distinguer plusieurs.

Dans la satisfaction le front est serein ; le sourcil sans mouvement reste élevé par le milieu ; l'oeil net & médiocrement ouvert laisse voir une prunelle vive & éclatante ; les narines sont tant-soit-peu ouvertes ; le teint vif , les joues colorées & les levres vermeilles : la bouche s'élève tant-soit-peu vers les coins , & c'est ainsi que commence le sourire. Dans les nuances plus fortes , la plupart de ces expressions s'accroissent. Enfin dans le rire & les éclats , les sourcils sont élevés du côté des tempes , & s'abaissent du

côté du nez; les yeux sont presque fermés, ils se relevent un peu par les coins, & en les élevant en haut; il s'ensuit de-là que les joues se plissent, s'enflent, & surmontent les yeux; enfin les narines s'ouvrent: les larmes, par cette contraction générale, rendent les paupières humides, & le visage animé se colore.

Parcourons de même les nuances de la *passion* que fait éprouver à l'ame & au corps, le mal corporel en différens degrés.

La sensibilité paroît être la première. Après elle viennent

La souffrance.	Les tourmens.
La douleur.	Les angoisses.
Les élancemens.	Le désespoir.
Les déchiremens.	

Les signes extérieurs de ces affections sont des crispations dans les nerfs, des tremblemens, des agitations, des pleurs, des étouffemens, des lamentations, des cris, des grincemens de dents; les mains serrent violemment ce qu'elles rencontrent; les yeux arrondis se ferment & s'ouvrent avec excès, se fixent avec immobilité; la pâleur se répand sur le visage; le nez se contracte, remonte; la bouche s'ouvre, tandis que les dents se resserrent; les convulsions, l'évanouissement & la mort en sont les suites.

L'ame dans les souffrances extrêmes paroît éprouver un mouvement de contraction; elle se retire, pour ainsi dire, & tous ses esprits se concentrent. Les efforts qu'elle fait produisent l'égarement & le délire: enfin, l'abattement & la perte de la raison font naître une espèce d'insensibilité.

Il est un autre ordre de mouvemens qu'occasionnent le plus ordinairement la paresse & la foiblesse, tant du corps que de l'esprit.

C'est de-là que naissent	
L'irrésolution.	La fuite.
La timidité.	La frayeur.
Le faiblissement.	La terreur.
La crainte.	L'épouvante.
Le peur.	

Les effets intérieurs de cette *passion* sont l'avilissement de l'ame, la honte & l'égarement de l'esprit.

Les effets extérieurs fournissent des contrastes dans les gestes, des oppositions dans les membres, & une variété d'attitudes infinies, soit dans l'action, soit dans l'immobilité.

Pour le visage, voici ce que M. le Brun a remarqué. Dans la frayeur, le sourcil s'élève par le milieu: les muscles qui occasionnent ce mouvement sont fort apparens; ils s'enflent, se pressent & s'abaissent sur le nez qui paroît retiré en haut, ainsi que les narines; les yeux sont très-ouverts, la paupière supérieure est cachée sous le sourcil; le blanc de l'œil est environné de rouge; la prunelle est égarée du point de vue commun, elle est située vers le bas de l'œil; les muscles des joues sont extrêmement marqués, & forment une pointe de chaque côté des narines; la bouche est ouverte: les muscles & les veines sont en général fort sensibles; les cheveux se hérissent; la couleur du visage est pâle & livide, sur-tout celle du nez, des lèvres, des oreilles & du tour des yeux.

L'opposition naturelle de ces mouvemens sont ceux-ci qui naissent de la force de l'ame, de celle du corps, & que l'exemple, l'amour-propre, la vanité & l'orgueil fortifient.

Force.	Hardiesse.
Courage.	Intrépidité.
Fermeté.	Audace.
Résolution.	

Les effets intérieurs de ces mouvemens nuancés sont la sécurité, la satisfaction, la générosité. Les ef-

fets extérieurs, quelquefois assez semblables à ceux de la colere dans l'action n'en ont cependant pas les mouvemens convulsifs & désagréables, parce que l'ame conserve son assiette. Une forte tension dans les nerfs; une attitude ferme dans l'équilibre & la pondération sans abandonnement; une attention prévoyante, une contenance impérieuse, caractérisent dans des degrés plus ou moins marqués les nuances que je viens de parcourir.

Le courage embellit; il met les esprits en mouvement; il répand une satisfaction intérieure qui rend les traits impofans, & qui donne à tout le corps un caractère intéressant & animé au-dessus de l'habitude ordinaire.

On peut regarder la contradiction, la privation, la douleur occasionnée par une cause telle que la jalousie, l'envie & la cupidité, comme les sources qui produisent l'averfion depuis sa première nuance jusqu'à ces excès. On en peut établir ainsi les passages:

Eloignement.	Indignation.
Dégoût.	Menace.
Dédain.	Insulte.
Mépris.	Colere.
Raillerie.	Emportement.
Antipathie.	Vengeance.
Haine.	Fureur.

Les effets intérieurs de ces nuances sont principalement le refroidissement de l'ame, l'irritation de l'esprit & son aveuglement, ensuite l'avilissement & l'oubli de soi-même; enfin le crime que suivent le repentir, les remords & les furies vengeresses.

Les expressions extérieures de ces nuances sont très-différentes & très-variées. Cependant jusqu'à l'indignation, les gestes sont peu caractérisés. Le corps n'éprouve que des mouvemens peu sensibles, s'ils ne sont décidés par les circonstances; & ces circonstances sont tellement indéterminées, qu'on ne peut les fixer.

Le corps entier dans les dernières nuances, contribue à servir la *passion*. Ainsi, l'indignation produit les menaces, l'action est déterminée à s'approcher de celui qui en est l'objet: le corps s'avance, ainsi que la tête qui s'élève vers celle de l'ennemi à qui l'on annonce son ressentiment; les bras se dirigent l'un après l'autre vers le même point; les mains se ferment, si elles ne sont point armées; le visage se caractérise par une contraction des traits, comme dans la colere: le reste des nuances est toute action.

Quelqu'un desireroit peut-être que M. Watelet eût joint ici quelques esquisses d'une *passion* non moins violente que les autres, mais dont les couleurs sont regardées comme plus agréables, & les excès moins effrayans: je pourrais bien, dit-il lui-même, parcourir les nuances de cette *passion*, la timidité, l'embarras, l'agitation, la langueur, l'admiration, le desir, l'empressement, l'ardeur, l'impatience, l'éclat du coloris, l'épanouissement des traits, un certain frémissement, la palpitation, l'action des yeux tantôt enflammés, tantôt humides, le trouble, les transports, & l'on reconnoitroit l'amour; mais, continue-t-il, lorsqu'il s'agiroit de suivre plus avant cette route séduisante, la nature elle-même m'apprendroit, en fe couvrant du voile du mystère, que la réserve doit être aux arts, ce que la pudeur est à l'amour. *Le Chevalier DE JAUCOURT.*

PASSION, (*Médecine.*) ce mot est fort usité en Médecine, comme synonyme à *affection* ou *maladie*; il répond à un mot grec, *pathos*, *maladie*, ou il peut être formé du latin, *passio*, je souffre; c'est en ce sens qu'on dit, *passion* colérique, *passion* hypochondriaque, hystérique, *passion* iliaque, &c. Voyez tous ces mots



aux articles CÉLIAQUE, HYPOCONDRIAQUE, HYSTÉRIQUE, ILIAQUE, &c.

PASSION, en Blason, croix de passion, est un croix à laquelle on donne ce nom, parce qu'à l'imitation de celle sur laquelle notre Sauveur est mort, elle n'est point croisée dans le milieu, mais vers le haut, avec les bras courts en proportion de la longueur du côté d'en-haut. Voyez CROIX.

PASSION DE JESUS-CHRIST, ordre de la, (Histoire mod.) ordre de chevalerie fondé vers l'an 1380, en Angleterre par le roi Richard II. & en France par Charles VI. lorsque ces princes eurent formé le dessein de reconquérir la Terre-sainte. Leur but étoit qu'en se rappelant les circonstances & la fin de la passion de Jésus-Christ, les croisés vécutent avec plus de piété & de régularité que n'avoient fait la plupart de ceux qui les avoient précédés dans de semblables entreprises. Il y eut plus de onze cents chevaliers qui firent les trois vœux, & l'on accorda au grand-maître une autorité qu'un prince auroit enviée. Dans les solennités ils devoient porter un habit de pourpre qui descendoit jusqu'aux genoux, avec une ceinture de soie, & sur la tête une capuche ou chaperon rouge. Leur habit ordinaire étoit couvert d'un surtout de laine blanche, sur le devant duquel étoit une croix de laine rouge, large de trois doigts. On recevoit aussi dans cet ordre des veuves qui devoient soigner les malades, mais il ne subsista pas; il y a même des auteurs qui disent qu'on en demeura au simple projet. Supplém. de Moréry, tom. II.

PASSION, clox de la, (Blason.) on appelle ainsi une figure particulière de clox qu'on suppose faite comme ceux dont on crucifia Notre Seigneur, pour les différencier des autres clox ordinaires. Les Machiavelli de Florence, portent d'argent à la croix d'azur, onglée de quatre clox de la passion. Mémoires. (D. J.)

PASSIONS, terme de Peintres-Doreurs, on nomme ainsi dans le commerce des peintres & doreurs de Paris, certaines bordures ordinairement de bois uni, qui servent à encadrer des estampes d'une grandeur déterminée. Ces bordures portent 6 pouces 7 lignes de haut, sur 5 pouces 6 lignes de large; elles s'appellent passions, parce que les premières estampes pour lesquelles on en fit, représentoient la passion de Notre Seigneur. (D. J.)

PASSIONNER, PASSIONNÉ, (Gram.) le verbe est peu d'usage à l'actif, & l'on ne dit guère passionner ion chant, passionner sa déclamation, passionner une affaire. Se passionner, c'est se préoccuper fortement & aveuglement: les gens à imagination se passionnent facilement. Il est difficile de ne pas se passionner pour la chose, lorsqu'on y prend un grand intérêt. Il ne me déplait pas dans le sens que lui a donné un auteur lorsqu'il a dit, j'ai vu jouer une de ces langueurs qui touchent, & j'ai vu quelquefois qu'on se passionnoit à mon rôle. On dit un amant passionné, un style passionné, un regard passionné, un ton passionné. Les femmes du monde sont libertines & froides; les femmes recluses & dévotes sont sages & passionnées. Je suis passionné pour la musique, pour la danse, pour la peinture. Il est passionné des richesses; il est passionné de cette femme.

PASSOIRE, f. f. (Ustensile de Cuisine.) sorte de vaisseau rond ou oval, fait de métal ou de terre, qui est percé de plusieurs trous, & qui a d'ordinaire un manche: on s'en sert pour passer des bouillons, & toute autre liqueur qu'on veut avoir pure. (D. J.)

PASSOIRE, (Blanchisse.) elle est longue & étroite; elle leur sert lorsqu'ils grèlont la cire à mettre sur la gréclouire, pour empêcher que les ordures de la cire fondue n'y tombent, elle est de cuivre, longue de plus d'un pié, large de sept à huit pouces; & profonde d'autant. (D. J.)

Tome III.

PASSUM, f. m. (Diette.) vin de raisins secs, c'est-à-dire fait de raisins secs, ou de raisins que l'on laisse sur la vigne jusqu'à ce que la chaleur du soleil les ait extrêmement flétris: les anciens se servoient beaucoup de ce vin dans les maladies, mais nous ne le connoissons pas aujourd'hui.

PASTA, (Lexicog. médic.) *massa*, espèce de gruau fait avec des légumes & de la farine, ou bien un potage épaissi avec de la fleur de farine. (D. J.)

PASTEL, f. m. (Hist. nat. Bot.) *isatis*, genre de plante à fleur en forme de croix, composée de quatre pétales. Le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit en languette aplatie sur les bords; ce fruit s'ouvre en deux parties: il n'a qu'une capsule, & il renferme une semence ordinairement oblongue. Tournefort. *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

Le pastel & le voiede ne sont qu'une seule & même plante, nommée pastel en Languedoc, & *voiede* en Normandie. Tournefort compte trois espèces de ce genre de plante, dont nous décrirons la commune à larges feuilles, *isatis faiva*, vel *laisfolia*, S. R. H. en anglais, *the broad-leaved wood*.

Elle pousse des tiges à la hauteur de trois piés, grosses comme le petit doigt, rondes, roides, lisses, rougeâtres, se divisant vers leurs sommités en beaucoup de rameaux revêtus d'un grand nombre de feuilles rangées sans ordre, oblongues, larges comme celles de la langue de chien, sans poil, de couleur verte foncée, & quelquefois tirant sur le verd de mer. Ses rameaux sont chargés de beaucoup de petites fleurs à quatre pétales jaunes, disposées en croix, attachées à des pédicules menus. Quand ces fleurs sont passées, il naît en leur place des petits fils coupés en languettes, & aplatis sur les bords, de couleur noirâtre, contenant chacun une ou deux semences oblongues; sa racine est longue d'un pié & demi ou de deux piés, grosse en haut comme le pouce, & diminuant peu à peu, ligneuse, blanche; on cultive le pastel particulièrement en Languedoc & en Normandie: son goût est amer & astringent; on fait avec le suc des feuilles de cette plante précieuse, une pâte sèche qu'on appelle aussi pastel, & dont les Teinturiers font un grand usage. Voyez PASTEL, Teinture.

Je me rappelle à l'occasion du pastel, que Cambden, le chevalier Temple, & plusieurs autres, prétendent que la Grande-Bretagne tire son nom du mot *brith*, qui en langage breton signifie du pastel, parce que les anciens Bretons avoient coutume de se peindre le corps avec le suc de cette plante, qui leur rendoit la peau bleue. Je ne crois pas que cette étymologie soit la véritable quoique le fait soit certain. Ces anciens peuples se faisoient dans la peau, comme font aujourd'hui les sauvages, des incisions qui représentoient des fleurs, des arbres, des animaux, ensuite en y faisant couler du jus de pastel, ils donnoient à ces figures une couleur bleue qui ne s'effaçoit jamais; c'est ce qui leur tenoit lieu de parure, & que Tertullien appelloit *Britannorum stigmati*. Leurs successeurs sont bien différens: ils ne se peignent point le corps, mais ils cultivent soigneusement la plante du pastel à cause de son profit, car un arpent de terre où l'on a semé sa graine, rapporte depuis dix jusqu'à trente livres sterling par an. (D. J.)

PASTEL, peinture au, (Peinture mod.) c'est une peinture où les crayons font l'office des pinceaux; or le mot de pastel qu'on a donné à cette sorte de peinture, vient de ce que les crayons dont on se sert sont faits avec des pâtes de différentes couleurs. L'on donne à ces espèces de crayons, pendant que la pâte est molle, la forme de petits rouleaux assés à manier; c'est de toutes les manières de peindre celle qui passe pour la plus facile & la plus commode, en

ce qu'elle se quitte, se reprend, se retouche, & se finit tant qu'on veut.

Le fond ordinaire sur lequel on peint au *pastel* est du papier dont la couleur la plus avantageuse est d'être d'un gris un peu roux ; & pour s'en servir plus commodément, il faut le coller sur un ais fait exprès d'un bois léger. Le plus grand usage que l'on tire du *pastel*, est de faire des portraits ; on est obligé de couvrir toujours cette peinture d'une glace fort transparente qui lui sert de vernis.

*Les crayons mis en poudre imitent les couleurs  
Que dans un teint parfait offre l'éclat des fleurs,  
Sans pinceau le doigt seul place & fonde chaque  
teinte ;*

*Le duvet du papier en conserve l'empreinte,  
Un cristal la défend ; ainsi de la beauté  
Le pastel a l'éclat & la fragilité.*

Watelet.

Aussi a-t-on vu long-tems avec peine, que cette agréable peinture, qui ne tient aux tableaux que par la réunion de ses parties, fût sujette à s'affaiblir & à se dégrader par divers accidens inévitables. Des peintres célèbres étoient parvenus à la fixer ; mais ils étoient dans la nécessité de redonner, après l'opération, quelques touches dans les clairs, pour leur rendre tout leur éclat. Enfin le sieur Lorient a trouvé en 1753 le moyen de fixer, d'une manière plus solide, toutes les parties d'un tableau en *pastel*, & même de n'en point changer les nuances. Il peut par son secret faire revivre quelques couleurs qui ont perdu leur vivacité ; l'académie de Peinture & de Sculpture, paroît avoir approuvé par ses certificats, la nouvelle invention de cet artiste. (D. J.)

PASTENAGUE, TARERONDE, TOURTOURELLE, f. f. (*Hist. nat. Ichtiolog.*) *pastinaca*, poisson de mer du genre des raies. Voyez RAIE. Il est plat, cartilagineux, lisse & sans écailles ; il a sur la queue, environ au milieu de sa longueur, un aiguillon long, pointu, & garni de chaque côté de dents comme une scie ; on prétend que les piquûres de cet aiguillon sont dangereuses ; la queue est fort longue, lisse, flexible, & assez semblable à celle d'un rat. Le museau de ce poisson se termine en pointe, les yeux sont situés sur la face supérieure de la tête, & la bouche est en-dessous ; elle est petite & dégarnie de dents, les mâchoires sont rudes & dures ; ce poisson n'a qu'une très-petite nageoire à la queue ; ses excréments sont verts comme du jus de poireau : il vit dans les lieux fangeux près du rivage ; il se nourrit de poisson ; sa chair est molle & d'assez mauvais goût. Rondelet, *Hist. nat. des poissons*, première part. liv. XII. chap. j. Voyez POISSON. (J.)

PASTEQUE, f. m. *anguria*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante qui ne diffère des autres plantes cucurbitacées qu'en ce que ses feuilles sont profondément découpées, & que son fruit est bon à manger. Tournefort, *infl. rei herb.* Voyez PLANTE. (J.)

PASTEQUE, (*Botan.*) voyez CITROUILLE.

PASTEUR, f. m. (*Gramm. & Théol.*) dans un sens littéral signifie un berger, un homme occupé du soin de faire paître les troupeaux. Dans l'antiquité on a par analogie appliqué ce nom aux princes ; Homère dit que les rois sont les pasteurs des peuples, parce qu'ils doivent veiller à la félicité de leurs sujets.

Dans l'ordre de la religion pasteur signifie un homme consacré à Dieu d'une manière spéciale, ayant autorité & juridiction sur toute l'Eglise, comme le pape, ou sur une portion considérable des fideles, comme les évêques, ou sur une moindre portion, comme les curés. On distingue les premiers pasteurs, c'est-à-dire le pape & les évêques, des pasteurs du second ordre. Les premiers ont seul droit de décider

dans les matières de dogme & de discipline, les autres ont celui d'enseigner, mais avec subordination, aux premiers pasteurs. Voyez CURÉ.

PASTEUR, Livre du, (*Théol.*) le livre du pasteur tel que nous l'avons aujourd'hui est divisé en trois livres, dont le premier est intitulé *visions*, le second *mandata*, & le troisième *similitudines*. Le premier, dans l'édition qu'on a donné M. Cotelier, est subdivisé en quatre visions, qui contiennent chacune plusieurs apparitions. L'auteur, qui est Hermas, raconte dans la première que son pere ayant vendu une jeune fille à Rome, le hazard fit qu'il la vit ensuite & l'aima comme sa sœur ; que quelque tems après l'ayant vu se baigner dans le Tibre, il souhaita en lui-même d'avoir une femme aussi belle & aussi sage, & rien de plus, ajoute-t-il, *nil ultra* : mais qu'un jour il vit le ciel ouvert, & cette femme dans le ciel qui lui reprochoit d'avoir péché à son occasion, du-moins par concupiscence. Il falloit qu'Hermas fût bien dévot pour trouver un péché dans un pareil souhait : son livre est je crois le premier livre de dévotion qui ait été fait, & par conséquent le premier qui a commencé d'altérer la religion, & de mêler aux vérités chrétiennes les visions d'un cerveau creux. Il voit ensuite une autre femme plus vieille qui lui dit les mêmes choses que la première, & qui ajoute qu'elle lui a été envoyée pour l'avertir du mauvais gouvernement de sa famille & de ce qu'il ne corrigeoit pas assez les enfans. Ce dernier avertissement étoit plus raisonnable, & pouvoit être donné avec plus de fondement : car les gens qui s'amuse à des visions sont plus sujets que les autres à négliger l'essentiel de leur devoir.

Dans la seconde vision, la même vieille lui apparoît pour lui reprocher le trop grand babil de sa femme : mais il étoit lui-même bien babillard de parler & d'écrire de telles bagatelles : elle dispaçoit ensuite après lui avoir promis bien des révélations, parce que c'étoit peut-être son goût & celui de son siecle, goût qui se renouveauit du tems de saint Brigitte. La vieille femme n'a pas sitôt disparu qu'un jeune homme se présente sur les rangs, pour instruire Hermas que cette femme qu'il vient de voir est l'Eglise qui a pris la figure d'une vieille, parce qu'elle a été créée la première, & que le monde a été fait pour elle. Cette Eglise avoit donné à Hermas un livre avec ordre de le copier, & d'en donner un exemplaire à Clément pour l'envoyer aux églises, & un à la veuve Grapte pour l'enseigner aux veuves & aux orphelins.

Dans la troisième vision, c'est la même Eglise qui lui paroît accompagnée de six jeunes hommes dans une espèce de pavillon couvert d'un voile de fin lin, où il y avoit des bancs pour s'asseoir. Aussi-tôt qu'elle fut entrée, elle dit aux jeunes gens d'aller bâtir, & resta seule avec Hermas, à qui elle ne permit jamais de s'asseoir à sa droite, malgré les instances qu'il en fit ; parce que cette place appartenoit aux martyrs qui avoient beaucoup souffert pour J. C. Hermas lui fait à cette occasion une question naïve, qui surprend quand on fait attention que cet auteur vivoit du tems des martyrs & de des persécutions, & qui seroit douter que tout ce qu'on nous conte dans les martyrologes ne tint beaucoup plus d'une pieuse fiction, que de la vérité de l'histoire ; car il en parle comme s'il les ignoroit entièrement : *Dico ei domina, vultem scire quæ sustinuerunt : audi, inquit, feras, bestias, flagella, carceres, crucis*. Pendant qu'il s'entretient avec l'Eglise, il s'aperçoit que les six jeunes hommes bâtissent sur l'eau une tour quarrée avec des pierres quarrées, dont les jointures ne paroissent pas. Qu'une infinité d'autres hommes apportent à ces nouveaux mâçons des pierres qu'ils tirent de la terre, dont celles qui se trouvent de figure quarrée & dont les jointures conviennent, sont employées dans l'édifice de



la tour, & les autres sont rejetées. Parmi celles-ci, il y en a qui roulent sur les eaux sans pouvoir s'enfoncer, d'autres roulent dans le desert, les autres sont brisées en morceaux & jetées bien loin, quelques-unes enfin sont seulement mises au pié de la tour, & entre ces dernières il y en a de belles, blanches & polies, mais rondes. Hermas, après avoir tout remarqué, demande à la vieille l'explication de la tour & de tout ce qu'il voit. Elle lui répond que ces révélations ont leur fin, & qu'elles sont déjà accomplies, mais qu'il est un homme importun qui ne cesse de demander des révélations; enfin que la tour est l'Eglise: que les six hommes qui bâtissent sont les six principaux anges du Seigneur; que le grand nombre de ceux qui apportent des pierres sont d'autres anges employés à l'édification de l'Eglise; que les premières pierres quarrées sont les apôtres, les évêques, les docteurs & les ministres qui ont été unis dans la doctrine de Jésus-Christ, avec la jointure desquels les autres pierres doivent s'accorder; que les autres pierres qu'on apporte de la terre sont les hommes qui doivent entrer dans ce bâtiment; que celles qui se trouvent propres & bien taillées sont les véritables fideles; que celles qui roulent sur les eaux sont celles qui refusent ou qui diffèrent de recevoir le baptême, parce qu'il faut renoncer à ses cupidités; que celles qui roulent dans le desert sont les hommes qui, après avoir connu la véritable religion, doutent encore, & croient trouver quelque chose de meilleur par leur science, de sorte qu'ils errent dans les lieux solitaires & peu fréquentés; que les pierres brisées & jetées bien loin, sont les scélérats & les endurcis; que celles qui sont mises auprès de la tour sans être employées, sont les pécheurs qui ont besoin de faire pénitence; que celles qui sont blanches & rondes sont les riches, qui ont la candeur de la foi, mais qui ne veulent pas renoncer à leurs richesses, elles ont besoin d'être taillées pour entrer dans le bâtiment qui est de pierres quarrées; que la tour enfin est bâtie sur l'eau, parce que nous sommes sauvés par l'eau, il veut dire le baptême.

Dans la quatrième vision, il conte que se promenant un jour dans la campagne, il vit une grande poussière, ce qui lui fit croire que c'étoit un troupeau de bêtes que l'on conduisoit, mais qu'elle augmenta si fort, qu'il crut enfin qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. En effet il vit une bête d'une grandeur prodigieuse, & d'une figure épouvantable: il remarqua sur sa tête quatre couleurs, le noir, le rouge, l'or & le blanc. Ayant passé au-delà de la bête, non pas sans une extrême peur, il vit la vieille femme qu'il avoit déjà vue dans les autres visions, à qui il demanda ce que signifioit cette bête & ces couleurs, & comment ce monstre ne l'avoit pas dévoré. Elle lui répondit que le noir signifioit le monde, le rouge le siècle présent, l'or les élus en ce monde, & le blanc l'état de gloire; que l'ange qui veille sur les bêtes, nommé *Higrin*, l'avoit conservé. Voilà, à-peu-près, ce que contient le premier livre.

Le second livre est intitulé *mandua*, parce qu'il contient des commandemens au nombre de douze; ils sont donnés à Hermas par un ange qu'il nomme *Pasteur*, & qui se nomme ainsi lui-même, *ego sum pastor cui traditus es*. C'est peut-être de-là que le livre a pris le nom de *pasteur*. Ces commandemens sont de croire en Dieu, de faire l'aumône sans distinction, d'éviter le mensonge, la médisance, l'adultère, la tristesse, de résister à la cupidité, d'être d'un esprit égal, de demander avec foi & sans hésiter.

Il y a quelque chose de remarquable dans le quatrième commandement touchant la dissolution du mariage & la pénitence. Il prétend qu'un homme dont la femme est adultère pêche en la gardant avec lui, à-moins qu'il n'en ignore le crime; dès qu'il en

Tome XII.

est instruit, il doit la renvoyer, & ne point se remarier à une autre; il ajoute qu'il en est de même à l'égard de la femme envers son mari. Pour ce qui est de la pénitence, il dit qu'on n'y est reçu qu'une fois. Les paroles de l'auteur sur ces articles méritent d'être rapportées tout-au-long: *Et dixi illi, Domine, si quis habuerit uxorem fidelem in Domino, & hanc invenerit in adulterio, numquid peccat vir, si convivit cum illa? Et dixi mihi quandiu nescit peccatum ejus, sine crimine est vir vivens cum illa. Si autem scierit vir uxorem suam deliquisse, & non egerit poenitentiam mulier, & permaneat in fornicatione sua, & convivit cum illa vir, reus erit peccati ejus & particeps machinationis ejus. Et dixi illi: quid ergo si permanferit mulier in vitio suo? Et dixit, dimittat illam vir, & vir per se maneat: quod si dimiserit uxorem suam & aliam duxerit, & ipse machatur. Et dixi illi, quod si mulier dimissa poenitentiam egerit & voluerit ad virum suum reverti, nonne recipitur a viro suo? Et dixi mihi: imò si non receperit eam vir suus, peccat & magnum peccatum sibi admittit. Sed debet recipere peccatricem quæ poenitentiam egit, sed non sepè; servat enim: Dei poenitentia una est. . . . hic ejus similis est in viro & in muliere. Le Sr Hermas prétend encore dans ce même endroit qu'un homme ne peut pas garder une femme idolâtre, ni une femme chrétienne demeurer avec un mari idolâtre; ce qui est contraire à la doctrine de l'apôtre S. Paul. Dans le sixième commandement, il semble dire qu'il y a deux génies qui nécessitent l'homme. Dans le troisième, où le mensonge est défendu, il pleure ses péchés en avouant qu'il n'a fait autre chose que mentir: son livre en est une belle preuve.*

Le troisième livre, intitulé *similitudines*, contient des comparaisons analogiques, des choses spirituelles, avec des naturelles, qui sont expliquées à Hermas par le *pasteur* ou l'ange qui lui parle. Par exemple, que les riches sont appuyés sur les prières des pauvres, comme la vigne est soutenue par l'ormeau; de la même façon qu'on ne peut pas distinguer pendant l'hiver un arbre verd d'avec un arbre sec, aussi pendant cette vie on ne peut pas distinguer le juste d'avec le pécheur. Dans le cinquième chapitre, il est parlé du véritable jeûne, qui consiste à observer les commandemens de Dieu. Dans le neuvième, enfin c'est une vision d'un édifice à-peu-près semblable à celui de la troisième vision du premier livre.

PASTICHE, f. m. (*Pein.*) tableau peint dans la manière d'un grand artiste, & qu'on expose sous son nom. Les *pastiches*, en italien *pastici*, sont certains tableaux qu'on ne peut appeler ni originaux, ni copies, mais qui sont faits dans le goût, dans la manière d'un autre peintre, avec un tel art que les plus habiles y sont quelquefois trompés. Mais d'abord il est certain que les faussaires en Peinture contrefont plus aisément les ouvrages qui ne demandent pas beaucoup d'invention, qu'ils ne peuvent contrefaire les ouvrages où toute l'imagination de l'artiste a eu lieu de se déployer. Les faiseurs de *pastiches* ne sauroient contrefaire l'ordonnance, ni le coloris, ni l'expression des grands maîtres. On imite la main d'un autre, mais on n'imite pas de même, pour parler ainsi, son esprit, & l'on n'apprend point à penser comme un autre, ainsi qu'on peut apprendre à prononcer comme lui.

Le peintre médiocre qui voudroit contrefaire une grande composition du Dominiquain ou de Rubens, ne sauroit nous en imposer plus que celui qui voudroit faire un *pastiche* sous le nom de Georges ou du Titien. Il faudroit avoir un génie presque égal à celui du peintre qu'on veut contrefaire, pour réussir à faire prendre notre ouvrage pour être de ce peintre. On ne sauroit donc contrefaire le génie des grands hommes, mais on réussit quelquefois à contrefaire leur main, c'est-à-dire leur manière de coucher la couleur, & de tirer les traits, les airs de tête qu'ils répé-

toient, & ce qui pouvoit être de vicieux dans leur pratique. Il est plus facile d'imiter les défauts des hommes que leurs perfections. Par exemple, on reproche au Guide d'avoir fait ses têtes trop plates : elles manquent souvent de rondeur, parce que leurs parties ne se détachent point & ne s'élèvent pas assez l'une de l'autre. Il fust donc, pour lui ressembler en cela, de se négliger & de ne point se donner la peine de pratiquer ce que l'art enseigne à faire pour donner de la rondeur à ses têtes.

Jordane le Napolitain, que ses compatriotes appelloient *isupresto* ou *dépêche-besogne*, étoit, après Teniers, un des grands faiseurs de *pastiches*, qui jamais ait tendu des pièges aux curieux. Fier d'avoir contrefait avec succès quelques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compositions dans le goût de cet aimable artiste, & dans le goût des autres élèves de Carache. Tous ses tableaux qui représentent différens événemens de l'histoire de Persée sont peut-être encore à Gènes. Le marquis Grillo, pour lequel il travailla, le paya mieux que les grands maîtres dont il se faisoit le singe, n'avoient été payés dans leur tems. On est surpris en voyant ces tableaux, mais c'est qu'un peintre qui ne manquoit pas de talens ait si mal employé ses veilles, & qu'un seigneur génois ait fait un si mauvais usage de son argent.

Il est bien plus aisé d'imiter les portraits & les paysages que l'ordonnance, parce qu'il ne s'agit que de contrefaire la main. La copie qu'André del Sarto fit du portrait de Léon X. peint par Raphaël, trompa Jules-Romain lui-même, quoique ce peintre en eût fait les habits.

Le Loir (Nicolas) copioit si bien à force d'étude les paysages, du Poussin, qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original.

On rapporte que Bon Boullogne faisoit à merveille la manière du Guide. Il fit un excellent tableau dans le goût de ce maître, que monsieur, frere de Louis XIV. acheta sur la décision de Mignard pour un ouvrage du peintre italien; cependant le véritable auteur ayant été découvert, Mignard déconcerté dit plaisamment pour s'excuser, « qu'il faisoit tous les jours des Guides, & non pas des Boullognes ».

Pour découvrir l'artifice des *pastiches*, on n'a guère de meilleur moyen que de les comparer attentivement avec l'expression & l'ordonnance du peintre original, examiner le goût du dessin, celui du coloris & le caractère du pinceau. Il est rare qu'un artiste qui sort de son genre ne laisse échapper quelques traits qui le décelent. (D. J.)

PASTILLE, f. f. (*Parfumeur*) est une pâte que les *Parfumeurs* font de gomme adragant, de clous de girofle, de bejoin, brouillés avec l'eau de senteur ou commune. On en fait de bonnes à manger, d'autres qui ne sont propres qu'à brûler pour répandre une odeur agréable.

Les anciens aimoient les *pastilles*; ils avoient des personnes qui en trafiquoient. Martial, l. II. p. 88, fait mention d'un Cosmus fameux par ses *pastilles*.

*Ne gravis Hesterno fragres, fescania, vino,  
Pastillos Cosmi luxuriosâ voras.*

Il ajoute qu'on a beau avoir dans la bouche des *pastilles* pour corriger la mauvaise odeur de son haleine, & qu'il se fait un mélange qui la rend encore plus insupportable.

*Quid quod olet gravius mixtum diaphanate virus?  
Atque duplex animo longius exit odor.*

Cette apostille n'est pas vraie, parce qu'il y a des *pastilles* de bouche qu'on mange, qui adoucissent la mauvaise haleine, & qui servent à la santé. Telles sont les *pastilles* de cachou. (D. J.)

PASTILLE, en terme de Confiseur; c'est une espèce de pâte de sucre, dont on dresse des porcelaines pour les desserts; il y a plusieurs sortes de *pastilles* qui prennent leur dénomination de la matière principale qui entre dans leur composition, comme *pastilles* de canelle, de violette, &c.

PASTO, S. JUAN DE (*Géog. mod.*) ville de l'Amérique méridionale dans Popayan. Long. 303. lat. 1. 30. (D. J.)

PASTOPHORE, f. m. (*Antiq. Greg.*) les *pastophores* étoient des espèces de prêtres, ainsi nommés par les Grecs, à cause de leurs longs manteaux, ou parce qu'ils étoient employés à porter le lit de Vénus, *pasos*, dans certaines cérémonies; mais ils pratiquoient la médecine en Egypte. Clément d'Alexandrie dit, en parlant des quarante-deux livres sacrés de Mercure égyptien, qu'on gardoit avec tant de soin dans les temples d'Egypte, qu'il y en avoit six appartenant à la Médecine, & que l'on les faisoit étudier aux *pastophores*, pour l'exercice de cet art. Le premier traitoit de la structure du corps; le second, des maladies en général; le troisième, des instrumens nécessaires; le quatrième, des médicaments; le cinquième, des maladies des yeux; & le sixième, des maladies des femmes. Les *pastophores*, selon Diodore de Sicile, promettoient de se conformer aux préceptes de cet ouvrage sacré; alors si le malade périssait, on ne leur en attribuoit point la faute; mais quand ils s'étoient écartés des ordonnances, & que le malade venoit à mourir, on les condamnoit comme des meurtriers. Les autres trente-six livres de Mercure ne regardoient point la Médecine, ils ne concernoient que la philosophie égyptienne; les sacrificateurs & les prophètes en faisoient leur étude.

PASTOPHORIE, (*Critiq. sacrée*) en grec *μασποριον*: on dérive ce mot de *μασος*, *atrium*, *thalamus*, *porticus*, portique, chambre, vestibule; ou de *μασος*, qui signifie un grand voile que l'on mettoit aux portes des temples, sur-tout en Egypte. Les prêtres qui avoient soin de lever ce voile pour faire voir la divinité, étoient appelés *pastophores*; & les appartemens où ils logeoient attenant le temple, *pastophoria*. Isaïe xxij. donne pareillement ce nom aux logemens des prêtres qui étoient autour des galeries du temple de Jérusalem. On appella aussi *pastophorium* la tour sur le haut de laquelle le sacrificateur en charge sonnoit de la trompette, & annonçoit au peuple le sabbat & les jours de fêtes. Ce mot passa depuis aux Chrétiens, qui appellerent *pastophoria* les appartemens joignant les grandes églises, où se tenoient les prêtres qui les desservioient, & où les fideles leur portoient des offrandes, soit pour leur entretien, soit pour d'autres besoins. Quelques auteurs ont imaginé que chez les chrétiens *pastophorium* signifioit un ciboire, parce qu'il est ordonné dans un endroit des constitutions apostoliques, qu'après la communion des hommes & des femmes, les diacres portent les restes dans le *pastophorium*; mais outre que l'usage des ciboires étoit inconnu dans ce tems-là, ce terme veut dire la chambre, l'appartement qui étoit voisin du temple. (D. J.)

Le nom de *pastophoria* a encore diverses acceptions. Cuper prétend que c'étoit une habitation où demeuroient les prêtres destinés à porter en procession la châsse, l'image, ou la représentation des dieux. D'autres ont cru que c'étoit une petite maison, où demeuroient ceux qui avoient la garde des temples. M. Lemoine convient que c'étoit chez les payens, comme chez les chrétiens une cellule à côté des temples, où l'on portoit les offrandes, & où l'évêque les distribuoit. (D. J.)

PASTORALE, POÉSIE (*Poëte*) on peut définir



la *poésie pastorale*, une imitation de la vie champêtre représentée avec tous les charmes possibles.

Si cette définition est juste, elle termine tout d'un coup la querelle qui s'est élevée entre les partisans de l'ancienne *pastorale*, & ceux de la moderne. Il ne suffira point d'attacher quelques guirlandes de fleurs à un sujet, qui par lui-même n'aura rien de champêtre. Il sera nécessaire de montrer la vie champêtre elle-même, ornée seulement des grâces qu'elle peut recevoir.

On donne aussi aux pièces *pastorales* le nom d'*églogue*; *ἐκλόγη* en grec, signifioit un recueil de pièces choisies, dans quelque genre que ce fût. On a jugé à propos de donner ce nom aux petits poèmes sur la vie champêtre, recueillis dans un même volume. Ainsi on a dit les *églogues* de Virgile, c'est-à-dire le recueil de ses petits ouvrages sur la vie *pastorale*.

Quelquefois aussi on les a nommés *idylles*. *Idylle*, en grec *ιδύλλιον*, signifie une petite image, une peinture dans le genre gracieux & doux.

S'il y a quelque différence entre les *idylles* & les *églogues*, elle est fort légère; les auteurs les confondent souvent. Cependant il semble que l'usage veut plus d'action & de mouvement dans l'*églogue*; & que dans l'*idylle*, on se contente d'y trouver des images, des récits ou des sentimens seulement.

Selon la définition que nous avons donnée, l'objet ou la matière de l'*églogue* est le repos de la vie champêtre, ce qui l'accompagne, ce qui le suit. Ce repos renferme une juste abondance, une liberté parfaite, une douce gaieté. Il admet des passions modérées, qui peuvent produire des plaintes, des chansons, des combats poétiques, des récits intéressans.

Les bergeries sont à proprement parler, la peinture de l'âge d'or mis à la portée des hommes, & débarrassé de tout ce merveilleux hyperbolique, dont les poètes en avoient chargé la description. C'est le règne de la liberté, des plaisirs innocens, de la paix, de ces biens pour lesquels tous les hommes se sentent nés, quand leurs passions leur laissent quelques momens de silence pour se reconnoître. En un mot, c'est la retraite commode & riante d'un homme qui a le cœur simple & en même tems délicat, & qui a trouvé le moyen de faire revenir pour lui cet heureux siècle.

*Quand le ciel libéral versoit à pleines mains  
Tout ce dont l'abondance assouvait les humains;  
Et que le monde enfant n'avoit pour nourriture  
Que les mets apprêtés par les soins de nature.*

Tout ce qui se passe à la campagne, n'est donc point digne d'entrer dans la *poésie pastorale*. On ne doit en prendre que ce qui est de nature à plaire ou à intéresser; par conséquent, il faut en exclure les grossièretés, les choses dures, les menus détails, qui ne sont que des images oisives & muettes; en un mot, tout ce qui n'a rien de piquant ni de doux. A plus forte raison, les événemens atroces & tragiques ne pourront y entrer: un berger qui s'étrangle à la porte de sa bergère, n'est point un spectacle *pastoral*; parce que dans la vie des bergers, on ne doit point connoître les degrés des passions qui mènent à de tels emportemens.

La *poésie pastorale* peut se présenter, non-seulement sous la forme du récit; mais encore sous toutes les formes qui sont du ressort de la poésie. Ce sont des hommes en société qu'on y présente avec leurs intérêts, & par conséquent avec leurs passions; passions plus douces & plus innocentes que les nôtres, il est vrai, mais qui peuvent prendre toutes les mêmes formes, quand elles sont entre les mains des poètes. Les bergers peuvent donc avoir des poèmes épiques, com-

me l'Athis de Ségrais; des comédies, comme les bergeries de Racan; des tragédies, des opéras, des *églogues*, des *idylles*, des *épigrammes*, des inscriptions, des allégories, des chants funèbres, &c. & ils en ont effectivement.

On peut juger du caractère des bergers par les lieux où on les place: les prés y sont toujours verts; l'ombre y est toujours fraîche; l'air toujours pur; de même les acteurs & les actions dans la bergerie doivent avoir la plus riante douceur; cependant comme leur ciel se couvre quelquefois de nuages, ne fût-ce que pour varier la scène & renouveler par quelques roses, le vernis des prairies & des bois; on peut aussi mêler dans leurs caractères quelques passions tristes, ne fût-ce que pour relever le goût du bonheur, & assaisonner l'idée du repos.

Les bergers doivent être délicats & naïfs; c'est-à-dire que dans toutes leurs démarches & leurs discours, il ne doit y avoir rien de désagréable, de recherché, de trop subtil; & qu'en même tems ils doivent montrer du discernement, de l'adresse, de l'esprit même, pourvu qu'il soit naturel.

Ils doivent être contrastés dans leurs caractères, au moins en quelques endroits; car s'ils l'étoient partout, l'art y paroîtroit.

Ils doivent être tous bons moralement: on fait que la bonté poétique consiste dans la ressemblance du portrait avec le modèle; ainsi dans une tragédie Nérón peint avec toute sa cruauté, a une bonté poétique.

La bonté morale est la conformité de la conduite avec ce qui est, ou qui est censé être la règle & le modèle des bonnes mœurs. Les bergers doivent avoir cette seconde sorte de bonté aussi-bien que la première. Un scélérat, un fourbe insigne, un assassin seroit déplacé dans la *poésie pastorale*. Un berger offensé doit s'en prendre à ses yeux, ou bien aux rochers; ou bien faire comme Alcidor, se jeter dans la Seine, sans cependant s'y noyer tout-à-fait.

Quoique les caractères des bergers aient tous à-peu-près le même fonds, ils sont cependant susceptibles d'une grande variété. Du seul goût de la tranquillité & des plaisirs innocens, on peut faire naître toutes les passions. Qu'on leur donne la couleur & le degré de la *pastorale*, alors la crainte, la tristesse, l'espérance, la joie, l'amour, l'amitié, la haine, la jalousie, la générosité, la pitié, tout cela fournira des fonds différens, lesquels pourront se diversifier encore selon les âges, les sexes, les lieux, les événemens, &c.

Après tout ce qu'on vient de dire sur la nature de la *poésie pastorale*. Il est aisé maintenant d'imaginer quel doit être le style de la *poésie pastorale*; il doit être simple, c'est-à-dire que les termes ordinaires y soient employés sans faste, sans apprêt, sans dessein apparent de plaire. Il doit être doux: la douceur se sent mieux qu'elle ne peut s'expliquer; c'est un certain moelleux mêlé de délicatesse & de simplicité, soit dans les pensées, soit dans les tours, soit dans les mots.

*Timarete s'en est allée:  
L'ingrate méprisant mes soupirs & mes pleurs,  
Laisse mon ame désolée  
A la merci de mes douleurs.  
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envié  
De finir de mes maux le pitoyable cours;  
Mais je l'aimois plus que ma vie,  
Et je la voyois tous les jours.*

Il doit être naïf:

*Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,  
Je veux vous le donner pour gage de ma foi,  
Je vous enseignerois un nid de tourterelles:*

*Car on dit qu'elles sont fideles comme moi.*

Il est gracieux dans les descriptions.

*Qu'en ses plus beaux habits, l'aurore au teint vermeil  
Annonce à l'univers le retour du soleil,  
Et que devant son char ses legeres suivantes  
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;  
Depuis que ma bergere a quitté ces beaux lieux,  
Le ciel n'a plus ni jour, ni clarté pour mes yeux.*

Les bergers ont des tours de phrase qui leur sont familiers, des comparaisons qu'ils emploient sur-tout quand les expressions propres leur manquent.

*Comme en hauteur ce faule excède les fougères,  
Aramynte en beauté surpasse nos bergères.*

Des symmétries.

*Il m'appelloit sa sœur, je l'appellois mon frere;  
Nous mangions même pain au logis de mon pere:  
Et pendant qu'il y fut, nous vécûmes ainsi,  
Tout ce que je voulois, il le vouloit aussi.*

Des répétitions fréquentes.

*Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,  
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.*

Dans les autres genres, la répétition est ordinairement employée pour rendre le style plus vif; ici il semble que ce soit par paresse, & parce qu'on ne veut point se donner la peine de chercher plus loin.

Ils emploient volontiers les signes naturels plutôt que les mots consacrés. Pour dire *il est midi*, ils disent: le troupeau est à l'ombre des bois; *il est tard*, l'ombre des montagnes s'allonge dans les vallées.

Ils ont des descriptions détaillées, quelquefois d'une coupe, d'une corbeille; des circonstances menues qui tiennent quelquefois au sentiment: telle est celle que se rappelle une bergere de Racan.

*Il me passoit d'un an, & de ses petits bras  
Cueilloit déjà des fruits dans les branches d'endas.*

Quelquefois aussi elles ne sont que peindre l'extrême oisiveté des bergers; & ce n'est que par-là qu'on peut justifier la description que fait Théocrite d'une coupe ciselée où il y a différentes figures.

En général on doit éviter dans le *style pastoral* tout ce qui sentiroit l'étude & l'application, tout ce qui supposeroit quelque long & pénible voyage; en un mot tout ce qui pourroit donner l'idée de peine & de travail. Mais comme ce sont des gens d'esprit qui inspirent les bergers poétiques, il est bien difficile qu'ils s'oublient toujours assez eux-mêmes pour ne point se montrer du tout.

Ce n'est pas que la *poésie pastorale* ne puisse s'élever quelquefois. Théocrite & Virgile ont traité des choses très-élevées: on peut le faire aussi bien qu'eux, & leur exemple répond aux plus fortes objections. Il semble néanmoins que la nature de la *poésie pastorale* est limitée par elle-même: on pourra, si l'on veut, supposer dans les bergers différens degrés de connoissance & d'esprit; mais si on leur donne une imagination aussi hardie & aussi riche qu'à ceux qui ont vécu dans les villes, on les appellera comme on le voudra; pour nous nous n'y voyons plus de bergers.

Nous avons dit une *imagination hardie*: les bergers peuvent imaginer les plus grandes choses, mais il faut que ce soit toujours avec une sorte de timidité, & qu'ils en parlent avec un étonnement & un embarras qui fasse sentir leur simplicité au milieu d'un récit pompeux. « Ah, Mélébée! cette ville qu'on appelle Rome, je la croyois semblable à celle où nous portons quelquefois nos agneaux! Elle porte sa tête

autant au-dessus des autres villes, que les cyprès » sont au-dessus de l'osier ». Ou, si on veut absolument chanter & d'un ton ferme l'origine du monde, prédire l'avenir, qu'on introduise Pan, le vieux Silène, Faune, ou quelqu'autre dieu.

Les bergers n'ont pas seulement leur poésie, ils ont encore leurs danses, leur musique, leurs parures, leurs fêtes, leur architecture, s'il est permis de donner ce nom à des buissons, à des bosquets, à des côteaux. La simplicité, la douceur, la gaieté riante, en font toujours le caractère fondamental; & s'il est vrai que dans tous les tems les connoisseurs ont pu juger de tous les arts par un seul; ou même, comme l'a dit Sénèque, de tous les arts par la manière dont une table est servie, les fruits vermeils, les châtaignes, le lait caillé, & les lits de feuillages dont Tyrré veut se faire honneur auprès de Mélébée, doivent nous donner une juste idée des danses, des chansons, des fêtes des bergers, aussi bien que de leur poésie.

Si la *poésie pastorale* est née parmi les bergers, elle doit être un des plus anciens genres de poésie, la profession de berger étant la plus naturelle à l'homme, & la première qu'il ait exercée. Il est aisé de penser que les premiers hommes se trouvant maîtres paisibles d'une terre qui leur offroit en abondance tout ce qui pouvoit suffire à leurs besoins & flatter leur goût, songerent à en marquer leur reconnaissance au souverain bienfaiteur; & que dans leur enthousiasme ils intéresserent à leurs sentimens les fleuves, les prairies, les montagnes, les bois, & tout ce qui les environnoit. Bientôt après avoir chanté la reconnaissance, ils célébrerent la tranquillité & le bonheur de leur état; & c'est précisément la matière de la *poésie pastorale*, l'homme heureux: il ne fallut qu'un pas pour y arriver.

Il y avoit donc eu avant Théocrite des chansons *pastorales*, des descriptions, des récits mis en vers, des combats poétiques qui, sans doute, avoient été célèbres dans leur tems; mais comme il survint d'autres ouvrages plus parfaits, on oubliat ceux qui avoient précédé, & on prit les chefs-d'œuvre nouveaux pour une époque au-delà de laquelle il ne falloit pas se donner la peine de remonter. C'est ainsi qu'Homère fut censé le pere de l'épopée, Eschyle de la tragédie, Esopé de l'apologue, Pindare de la poésie lyrique, & Théocrite de la *poésie pastorale*. D'ailleurs on s'est plu à voir naître celle-ci sur les bords de l'Anapus, dans les vallées d'Elóre, où se jouent les Zéphirs, où la scène est toujours verdoyante & l'air rafraîchi par le voisinage de la mer. Quel berceau plus digne de la muse *pastorale*, dont le caractère est si doux!

Théocrite dont nous venons de parler, naquit à Syracuse, & vécut environ 160 ans avant J. C. Il a peint dans ses idylles la nature naïve & gracieuse. On pourroit regarder ses ouvrages comme la bibliothèque des bergers, s'il leur étoit permis d'en avoir une. On y trouve recueillis une infinité de traits, dont on peut former les plus beaux caractères de la bergerie. Il est vrai qu'il y en a aussi quelques-uns qui auroient pu être plus délicats; qu'il y en a d'autres dont la simplicité nous paroît trop peu assaisonnée; mais dans la plupart il y a une douceur, une mollesse à laquelle aucun de ses successeurs n'a pu atteindre. Ils ont été réduits à le copier presque littéralement, n'ayant pas assez de génie pour l'imiter. On pourroit comparer ses tableaux à ces fruits d'une maturité exquise, servis avec toute la fraîcheur du matin, & ce léger coloris que semble y laisser la rosée. La vérification de ce poète est admirable, pleine de feu, d'images, & sur-tout d'une mélodie qui lui donne une supériorité incontestable sur tous les autres.

Moschus & Bion vinrent quelque tems après Théocrite.



érite. Le premier fut célébré en Sicile, & l'autre à Smyrne en Ionie. Si l'on en juge par le petit nombre de pièces qui nous restent de lui, il ajouta à l'épique un certain art qu'elle n'avait point. On y vit plus de finesse, plus de choix, moins de négligence; mais peut-être qu'en gagnant du côté de l'exactitude, elle perdit du côté de la naïveté, qui est pourtant l'âme des bergeries. Ses bois sont des bosquets plutôt que des bois; & ses fontaines sont presque des jets d'eau. Il semble même que ce soit sinon un autre genre que celui de Théocrite, au moins une autre espèce dans le même genre. On y voit peu de bergerie, ce sont des allégories ingénieuses, des récits ornés, des éloges travaillés, & qui paroissent l'avoir été. Rien n'est plus brillant que son idylle sur l'enlèvement d'Europe.

Bion a été encore plus loin que Moschus, & ses bergeries sont encore plus parées que celles de ce poète. On y sent par-tout le soin de plaire; quelquefois même il y est avec affectation. Son tombeau d'Adonis, qui est si beau & si touchant, a quelques antithèses qui ne sont que des jeux d'esprit.

Si on veut rapprocher les caractères de ces trois poètes, & les comparer en peu de mots, on peut dire que Théocrite a peint la nature simple & quelquefois négligée; que Moschus l'a arrangée avec art; que Bion lui a donné des parures. Chez Théocrite l'idylle est dans un bois ou dans une verte prairie; chez Moschus elle est dans une ville; chez Bion elle est presque sur un théâtre. Or quand nous lisons des bergeries, nous sommes bien-aisés d'être hors des villes.

Virgile, né près de Mantoue de parents de médiocre condition, se fit connoître à Rome par ses *poësies pastorales*. Il est le seul poète latin qui ait excellé en ce genre, & il a mieux aimé prendre pour modèle Théocrite que Moschus ni Bion. Il s'y est attaché tellement, que ses églogues ne sont presque que des imitations du poète grec.

Calpurnius & Némélius se distinguèrent par la *poësie pastorale* sous l'empire de Dioclétien; l'un étoit sicilien, l'autre naquit à Carthage. Après qu'on a lu Virgile, on trouve chez eux peu de ce moelleux qui fait l'âme de cette *poësie pastorale*. Ils ont de tems en tems des images gracieuses, des vers heureux; mais ils n'ont rien de cette verve *pastorale* qu'inspiroit la muse de Théocrite.

Nous venons de transcrire avec grand plaisir un discours complet sur la *poësie pastorale*, dont on a établi la matière, la forme, le style, l'origine, & le caractère des auteurs anciens qui s'y sont le plus distingués. Ce discours intéressant est l'ouvrage de l'auteur des *Principes de littérature*; & nous croyons qu'en le joignant aux articles *BU COLIQUE*, *ÉGLOGUE* & *IDYLLE*, le lecteur n'aura plus rien à désirer en ce genre. (D. J.)

**PASTORALE**, f. f. (*Musique*.) chant qui imite celui des bergers, qui en a la douceur, la tendresse, le naturel. C'est aussi une pièce de musique faite sur des paroles qui dépeignent les mœurs & les amours des bergers.

**PASTORICIDES**, f. m. (*Hist. eccl.*) nom d'une secte du premier siècle. On appella ces hérétiques *pastoricides*, parce que leur rage se tournoit particulièrement contre les pasteurs qu'ils tuoient. Jovet range le *pastoricide* parmi les anabaptistes d'Angleterre.

**PASTRANA**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans la nouvelle Castille, avec titre de duché, sur le Tage. Long. 15. 4. lat. 40. 26.

**PASTRUMA**, (*terme de relation*.) les voyageurs au Levant nous disent que le *pasturma* est de la chair de bœuf cuite, desséchée & mise en poudre, que les soldats turcs portent à l'armée, pour la dissoudre

avec de l'eau, & en faire une espèce de potage (D. J.)

**PAT**, (*Jeu d'échec*.) ce terme du jeu d'échecs se dit lorsque l'un des joueurs n'étant pas en échec; ne sauroit jouer qu'il ne se mette en échec. Le pat diffère du *mat*. On est *mat*; & l'on a perdu, quand on ne peut pas sortir d'échec; mais on est *pat*, lorsqu'on ne peut pas jouer sans se mettre en échec, & alors on recommence la partie; ni l'un ni l'autre n'ayant gagné. Si le roi ne peut jouer sans se mettre en échec, il est *pat*, & la partie est à refaire.

**PATA**, f. m. (*Ornieth.*) nom que les Portugais du Brésil donnent à un des plus beaux & des plus gros canards de l'Amérique; il est presque de la grosseur d'une oie. Les Brésiliens l'appellent *Specati-apoa*. Voyez *IPICATI-APOA*.

**PATAC**, f. m. (*Comm.*) monnaie d'argent, qui vaut un double. On dit aussi *patar*.

**PATACA-CHICA**, (*Comm.*) monnaie fictive usitée parmi les Algériens, & qui vaut 232 aspres, dont 15 sont un réal d'Espagne, & 24 font un *dupata* qui vaut environ six livres argent de France. Le *témin* fait la huitième partie d'un *pataca-chica*. Une piastra mexicaine ou de Séville, dont 20 doivent faire une livre, fait trois *pataca-chicas* & sept *témins*. Le *karout* est un demi *témin* ou quatorze aspres.

*Pataca-gorda*, monnaie fictive des Algériens, qui fait 696 aspres. Voyez l'article précédent.

**PATACH**, f. m. (*Comm. de potasse*.) cendre grillée qui se fait d'une herbe qu'on brûle, qui se trouve aux environs de la mer Noire & des châteaux des Dardanelles; elle sert pour faire le savon & pour dégraisser les draps, mais elle n'est pas estimée; celles de la côte de Syrie, & sur-tout de Tripoli, sont meilleures.

**PATACHE**, f. f. (*Marine*.) c'est un petit vaisseau de guerre qui est destiné pour le service des grands navires, & qui mouille à l'entrée d'un port pour aller reconnoître ceux qui viennent ranger les côtes. Ainsi la *patache* sert de première garde pour arrêter les vaisseaux qui viennent à entrer dans les ports. Le corps-de-garde de la *patache* doit être composé de son équipage, ou de soldats détachés à cet effet. Les fermiers généraux ont aussi des *pataches* qui se tiennent à l'entrée des ports pour avoir inspection sur ceux qui entrent. On dit *pataches* de fermes & bacs, bateaux & chaloupes de gouverneur.

*Patache d'avis* ou frégate d'avis, c'est un petit vaisseau qui porte les paquets à l'armée. (Z)

**PATAGAU**, f. m. (*Conchyolog.*) coquille bivalve qui est une espèce de came. Le *patagau* diffère cependant beaucoup de la came ordinaire; il est plus grand, moins rond, plus lisse; il est chargé de taches jaunes, blanches & noires; une seule trompe de différente couleur, & d'environ quatre poices de long, lui donne toute sorte de mouvement. Quoiqu'il ne paroisse former qu'un tuyau, il est cependant partagé intérieurement en deux par une espèce de cloison, & chaque tuyau a son trou particulier qui se voit à l'extrémité de la trompe. Le supérieur qui rejette l'eau à trois piés de distance, est plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux est garni de petits poils blancs; ce long tuyau sans le secours d'une autre jambe, sert au coquillage à se mouvoir, & fournit à tous ses besoins, sans pouvoir avancer ni reculer, mais seulement s'enfoncer dans la vase. Les bords de la coquille sont tapissés de deux membranes épaisses qui l'environnent; elles sont blanches & très-unies, sans franges ni déchiquetures. (D. J.)

**PATAGRUM**, f. m. (*Hist. ant.*) galon d'or dont on bordoit les tuniques à l'échancrure du col. La clavus au contraire étoit attaché en long sur la tunique.

PATAGON, f. m. (*Monnoie.*) Quelques-uns prononcent *patiacon*; monnoie de Flandres faite d'argent qui a cours à-peu-près sur le pié de l'écu de France de soixante sols; ils ne se reçoivent présentement qu'au poids dans les hôtels des monnoies, suivant le prix fixé par les ordonnances. Les diminutions du *patagon* sont les demi & les quarts.

Outre les *patagons* de Flandre, il s'en fabriquoit aussi autrefois quantité en Franche-comté, quelques-uns au poids & au titre de ceux de Flandre, c'est-à-dire pesant vingt-deux deniers, & tenant de fin dix deniers sept grains, & quelques autres un peu plus forts, comme ceux qui avoient une croix à feuillage couronnée d'un côté, & de l'autre les armes de Bourgogne, qui pesoient vingt-deux deniers douze grains, & tenoient de fin dix deniers quatorze grains. (*D. J.*)

PATAGONS LES, (*Géog. mod.*) peuples de l'Amérique méridionale, dans la terre magellanique. Leurs bornes du côté du nord ne sont gueres connues: on les étend ordinairement jusque vers la rivière de los Camarones, & d'autres les poussent jusqu'à la rivière de la Plata. Du côté de l'orient ils sont bornés par la mer du Nord, au midi par le détroit de Magellan, & à l'occident par la Cordillière de los Andes.

Ce pays s'appelloit *Chiqua* avant que Fernand Magellan l'eût nommé le pays des *Patagons*, quand il vit des géans au port de Saint-Julien; ces prétendus géans n'étoient au fond que des hommes très-grands, & qui auroient eu environ huit piés par le rapport des mesures modernes au pié de roi.

Les *Patagons* sont couverts de peaux d'animaux assez grossièrement cousues. L'air de ce grand pays est différent selon son éloignement du pôle antarctique ou de la ligne; mais en général il est plutôt froid que chaud.

Les Indiens *patagons* voyagent en portant avec eux leurs cabanes & tous les ustensiles du ménage; ces cabanes ne consistent qu'en quelques piquets, dont une partie se mer debout, & le reste en-travers de l'un à l'autre, & le tout est couvert de peaux de cheval. Ils marchent le jour, campent la nuit. La chair de cheval est presque leur unique nourriture; les uns la mangent crue, les autres la font griller. Ce qu'ils nomment *ville* est une habitation qui consiste en cabanes petites, basses, irrégulières, éloignées entre elles de trois piés au plus, & séparées par une petite palissade à hauteur d'appui. Ils reconnoissent un chef dont la parure consiste en un tablier d'étoffe pendu à sa ceinture, & un bonnet de plume d'autruche qui lui sert de diadème.

Le continent des *Patagons* abonde en pâturages & en chevaux. Les *Patagons*, au-moins ceux que nous avons vus, dit l'auteur célèbre du *voyage à la mer du Sud*, ont communément cinq à six piés de haut; leur teint est de couleur olivâtre; ils ont le nez & les yeux petits: leur naturel est fort doux. Leur roi ou chef n'a sur ses sujets d'autres prérogatives que d'être exempt de toute espèce de travail. Dans les festins il est confondu avec ses sujets; & quand l'ivresse est de la partie, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre.

Ces Indiens n'ont proprement aucune demeure fixe; lorsque leurs chevaux ont consommé les pâturages d'un canton, ils transportent leurs cabanes & leurs effets dans un autre: cette transmigration se fait plusieurs fois dans l'année. Leurs habitations sont dispersées dans une grande étendue de pays; chaque bourgade est composée d'un très-petit nombre de cabanes; la bourgade même capitale est bien inférieure aux plus médiocres villages d'Angleterre pour le nombre d'habitations.

Ils ont quelque foible notion de la divinité; ils rendent une façon de culte à la lune & au soleil. Le

jour de la nouvelle lune ils s'assemblent en corps, & font une espèce de procession autour de leurs cabanes; celui qui marche à la tête porte un cerceau garni de sonnettes de cuivre & de plumes d'autruche; ils font pirouetter de tems en tems ce cerceau, & à ce signal toute la troupe pousse de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait le même usage du cerceau auprès des mourans; mais si-tôt que le malade est mort, on l'enfeylit bien vite dans une peau de cheval avec tous les effets qui lui appartiennent, arcs, fleches, &c. On le porte tout de suite à quelque distance de l'habitation, & on le jette dans une fosse ronde qu'on a creusée exprès, & que l'on comble aussitôt.

Leur deuil consiste à rester seuls quelque tems, & à ne parler à personne; pendant cette retraite, on leur envoie leur nourriture. Ils craignent extrêmement les spectres & les revenans, & par cela même ils sont sujets à en voir quantité. Ils les chassent autant qu'ils peuvent en frappant à grands coups sur les peaux de cheval dont leur cabane est entourée.

La polygamie leur est inconnue; lorsque leur femme est en couche, l'entrée de la cabane est interdite à tout le monde jusqu'à ce qu'elle en forte elle-même portant son enfant entre ses bras. Aussitôt qu'elle en est délivrée, on enveloppe l'enfant d'une peau de mouton, on le couche sur une espèce de civière, dont le fonds est garni de la même peau; on lui lie les bras & les jambes avec des espèces de courroies contre le bois de la civière, afin qu'il ne puisse pas tomber; on suspend cette machine par les quatre coins: cette manière d'emballoter doit avoir des avantages, car les *Patagons* sont bien faits; mais ils ont tous le derrière de la tête applati, ce qui vient sans doute de leur usage de tenir les enfans couchés sur le dos, sans autre oreiller que le bois de la civière.

Dans les premiers mois après la naissance, les mères menent tous les matins leurs enfans à la rivière, & les y plongent. Cette pratique les rend si insensibles au froid, qu'au fort de l'hiver ils courent tout nus sur la neige & la glace.

Les *Patagons*, hommes & femmes, portent des colliers & des bracelets de grains garnis de grelots; ils vont en courtoise tous les printems, & emploient l'été à chasser & à prendre des chevaux sauvages avec un noeud coulant, en quoi ils sont d'une adresse surprenante.

Les *Patagons* qui habitent les contrées voisines de la montagne des Cordillières, sont très-belliqueux, haïssent mortellement les Espagnols, & leur font une guerre continuelle; ils sont comme les autres de haute taille & d'un teint basané: leurs armes sont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. Ils se dispersent en différens partis dans ces vastes plaines, ayant chacun leur chef ou cacique, & montent à cheval comme à-peu-près nos houlfards d'Europe. Leurs étriers sont un morceau de bois percé d'un trou pour y mettre le bout du pié; leurs brides sont de crin, & le mors est de bois.

Ils n'ont point de demeures fixes, sont errans, & par-là même inaccessibles aux Espagnols; ils sont de tems en tems de courtes sur les frontières espagnoles, enlèvent le bétail & les habitans; mais de tous les prisonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves, & tuent le reste. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

PATAGONS TERRE DES, (*Géog. mod.*) On donne le nom de *terre des Patagons* à cette partie de l'Amérique méridionale qui est au sud des établissemens des Espagnols, & qui s'étend depuis ces colonies jusqu'au détroit de Magellan. La partie orientale de ce pays est remarquable par une particularité qui ne se trouve dans aucune autre contrée de notre globe connue,



connu; c'est que quoique tout le pays qui est au nord de la rivière de la Plata soit rempli de bois & d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêcheurs que les Espagnols ont plantés & fait multiplier dans le voisinage de Buenos-Ayres; de sorte qu'on ne trouve dans toute cette côte de quatre cens lieues de longueur, & aussi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre, que quelques chétives brossailles. Le chevalier Narboroug, que Charles II. envoya exprès pour découvrir cette côte & le détroit de Magellan, & qui en 1670 hiverna dans le port Saint-Julien & dans le port Désiré, assure qu'il ne vit pas dans tout le pays un tronc d'arbre assez gros pour en faire le manche d'un couteau. *Voyage de G. Anson, in-4°. Amsterdam 1749. (D. J.)*

**PATAGONULA**, f. f. (*Botan.*) genre de plante dont voici les caractères dans le système de Linnæus. Le calice particulier de la fleur est extrêmement petit; il se partage en cinq segmens, & demeure après que la fleur est tombée. La fleur consiste en un seul pétale ovoïde dont le bord est découpé en cinq parties aiguës. Les étamines sont cinq filets de la longueur de la fleur; leurs bossettes sont simples. Le germe du pistil est oval & pointu. Le style est très-délié, & légèrement fendu en deux; il reste aussi après la chute de la fleur. Les stigmates sont simples. Le fruit est une capsule pointue, ovoïde, placée sur un large calice formé de cinq longs segmens, légèrement découpés dans les bords. Les graines de cette plante sont encore inconnues, mais la structure du calice qui porte la capsule, est seule suffisante pour la distinction de ce genre de plante. (*D. J.*)

**PATAIQUES DIEUX**, ou *Pataques*, (*Mythol.*) images de certains dieux que les Phéniciens mettoient sur les proues de leurs vaisseaux. Hérodote, *l. IV.* les appelle *πταίικαι*; Bochart dérive ce mot du phénicien; Scaliger n'est point de cet avis. M. Morin le tire du grec *πῆβινος*, animal qui étoit l'objet du culte des Egyptiens, & qui de-là peut avoir été honoré par ses voisins. M. Elinor, *mémoires de Berlin, t. II.* a observé qu'Hérodote n'appelle pas *Pataci* des dieux, mais ceux qui avoient obtenu cette dignité de la libéralité d'Hélychius, de Suidas, & d'autres anciens lexicographes qui les ont placés à l'éperon des vaisseaux, au lieu qu'Hérodote les plaçoit à la proue. Scaliger, Bochart & Selden se sont donnés bien des tourmens sur cette matière. Le discours de M. Morin dans les *mémoires de l'académie des Inscriptions, tome I.* n'apprend rien de plus; & toutes les étymologies du mot même sont chimériques. M. Elinor croit que les *Pataci* étoient les mêmes que les *dioscures*, non pas Castor & Pollux inventés par les Grecs, mais les dioscures orientaux d'une plus haute antiquité. Hérodote dit que les *Pataci* ressembloient à de petites statues de Vulcain. Pausanias leur donne environ un pié de hauteur. On les regardoit pour être les protecteurs de la navigation. (*D. J.*)

**PATALA**, (*Géog. anc.*) île des Indes à l'embouchure du fleuve Indus. Arrien nous apprend qu'on la nomme aussi *Delta*, à cause de sa figure triangulaire. Il y avoit dans cette île une ville qui portoit le même nom. (*D. J.*)

**PATALAM** ou *PADALAS*, (*Hist. mod.*) c'est ainsi que les Banians ou Idolâtres de l'Indoustan nomment des abîmes souterrains ou des lieux de tourmens qui, suivant leur religion, sont destinés à recevoir les criminels sur qui Dieu exercera sa vengeance. Ils les nomment aussi *padala-logam* ou *enfer*; c'est *Emen* ou le dieu de la mort qui y préside: sa cour est composée de démons appelés *Rashejas*; c'est-là que les âmes des damnés seront tourmentées. Suivant la mythologie de ces peuples, il y a sept royaumes dans le *pata-*

*lam*; les hommes qui seront condamnés à ce séjour affreux, ne recevront d'autre lumière que celle que leur fourniront des serpens qui porteront des pierres étincelantes sur leurs têtes. Cependant les Indiens ne croient point que les tourmens des damnés seront éternels: le *patalam* n'est fait, selon eux, que pour servir de purgatoire aux âmes criminelles, qui rentreront ensuite dans le sein de la divinité, d'où elles sont émanées.

**PATALENE**, f. f. (*Mythol.*) divinité romaine qui prédisoit aux blés lorsqu'ils commencent à faire paroître leurs épis. Le peuple lui donnoit le soin de les faire fortir heureusement. Arnobe parle d'une divinité à-peu-près semblable, qu'il nomme *Patella* & *Patal-lana*. (*D. J.*)

**PATAMAR**, (*Hist. mod.*) c'est le nom qu'on donne dans l'Indostan ou dans les états du grand-mogol, à des messagers qui vont d'une ville à l'autre.

**PATANES** ou *PATANS*, (*Hist. mod.*) c'est ainsi que l'on nomme les restes de l'ancienne nation sur qui les Mogols ou Tartares mongols ont fait la conquête de l'Indostan. Quelques auteurs croient que leur nom leur vient de *Patna*, province du royaume de Bengale au-delà du Gange; mais d'autres imaginent avec plus de vraisemblance que ce sont des restes des Arabes, Turcs & Persans mahométans, qui vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, firent la conquête de quelques provinces de l'Empire sous la conduite de Mahmoud le Gaznévide. Les *Patanes* habitent les provinces septentrionales de l'empire Mogol; ils sont courageux & remuans, & ont eu part à la révolution causée dans l'Indostan par le fameux Thamas-Kouli-Kan, usurpateur du trône de Perse.

**PATANE** ou *Patany*, (*Géog. mod.*) royaume des Indes dans la presqu'île de Malaca, sur la côte orientale, entre le royaume de Siam & de Paha. Les habitans sont en partie mahométans & en partie payens. Les Chinois font avec eux un grand commerce; on n'y distingue que deux saisons, l'hiver & l'été; l'hiver dure pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier, pendant lesquels il pleut sans cesse. Les bois sont remplis d'éléphants, de sangliers & de guémons. Le royaume, dit Gervaise, relève du roi de Siam, & est gouverné par une reine qui ne peut se marier, mais qui peut avoir des amans tant qu'elle veut. La lubricité des femmes y est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises. C'est là, c'est aux Maldives, c'est à Bantan, que la nature a une force & la pudeur une foiblesse qu'on ne peut comprendre; c'est-là, dit M. de Montequieu, qu'on voit jusqu'à quel point les vices du climat laissent dans la liberté, peuvent porter le désordre. *Long. 119. lat. 7. (D. J.)*

**PATANE**, ou *Patany*, (*Géog. mod.*) ville des Indes dans la presqu'île de Malaca, sur la côte orientale du royaume de *Patane*, dont elle est capitale. C'est une des villes fortes des Indes orientales; elle a un port & est peuplée de Patanois qui sont mahométans, de Chinois & de Siamois. *Long. 119. lat. 7. 34.*

**PATANQUIENS**, *Pantochins*, voyez *PANTOQUINS*.

**PATANS**, (*Géog. mod.*) peuples des Indes dans les états du grand-mogol. Ils habitent les montagnes de Dhely & d'Agra.

**PATARASSE**, ou *MAL-BETE*, f. f. (*Marine.*) c'est une espèce de ciseau à froid dont on se sert pour ouvrir les joints d'entre deux bordages quand ils sont trop serrés, afin de mieux faire la couture. (*Z.*)

**PATARE**, *Patara*, (*Géog. anc.*) ville d'Asie dans la Lycie, dont elle étoit capitale, selon Tite-Live, *l. XXXVII. c. xv.* Elle avoit un temple célèbre dédié à Apollon Pataréen; ce temple étoit aussi riche que celui des Delphes, & l'oracle des deux temples *pata-*

sont perdus dans une langue morte. M. Balzac ne pouvoit pas mieux rendre son radoteur ridicule ; qu'en supposant qu'il se glorifioit d'avoir découvert ce que c'étoit que la *patavinité* reprochée à Tite-Live par Pollion.

Qui Lycia tenet,  
Dumeta, natalem que silvam,  
Delius & patareus Apollo.

On ne consultoit l'oracle de *Patara* que dans les six mois de l'hiver : durant les six mois de l'été l'oracle étoit à Delphes. C'est ce que Virgile explique dans l'*Énéide*, l. IV, v. 143.

Ubi hibernam Lyciam, Xantique fluentia  
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.

La ville de *Patara* étoit située dans la péninsule, qu'Etienne le géographe appelle la *Chersonèse* des Lyciens. C'étoit, selon Tite-Live, liv. XXXVII. c. xvij. & l. XXXVIII. c. xix. une ville maritime qui avoit un port. Ptolomée Philadelphie après avoir accru *Patara*, la nomma *Aspendus*, du nom de sa femme, mais cette ville ne laissa pas que de conserver toujours son ancien nom, sous lequel elle fut plus connue que sous celui d'*Aspendus*. Elle devint avec le tems un évêché suffragant de Myre.

Acécée, brodeur de *Patara*, s'immortalisa par son adresse à Paiguille. C'est lui qui fit le voile nommé *πεπλος* pour la Minerve d'Athènes ; c'est encore lui qui fit l'ouvrage de ce genre que les Delphiens consacrerent à Apollon, & l'on écrivit dessus que Minerve elle-même par sa faveur divine avoit dirigé le travail de l'ouvrier, & avoit conduit ses mains. (D. J.)

PATARINS, PATERINS, ou PATRINS, f. m. (Hist. ecclésiast.) hérétiques qui s'éleverent dans le xij. siècle, & suivoient une partie des erreurs des Vaudois & des Henriens. Ils soutenoient que Lucifer avoit créé toutes les choses visibles ; que le mariage est un adultère ; que ce fut une illusion que Moïse vit un buisson ardent, & diverses autres impostures qui furent condamnées en 1179 dans le concile général de Latran, sous Alexandre III. avec les erreurs des Cathares, & de divers autres hérétiques. On tire leur nom du mot latin *patis*, qui veut dire souffrir, parce qu'ils affectoient de tout souffrir avec patience, & se vantoient encore d'être envoyés dans le monde pour consoler les affligés : ce qui fut cause qu'on les appella les *consolés* ou *consolateurs* en Lombardie, & les *bonshommes* en Allemagne. Baronius, A. C. 1179. Sponde, A. C. 1198. n. 28. Sander. har. 147.

PATAVINITÉ, f. f. (Belles-Lettres.) Chez les critiques, c'est une faute qu'on reproche à Tite-Live, & qu'il a tirée de Padoue sa patrie, qu'on appelloit autrefois *Patavium*. Afsinius Pollion, comme nous l'apprend Quintilien, a taxé Tite-Live de *patavinité*. Les critiques se sont donné des peines infinies pour découvrir en quoi consistoit cette *patavinité*.

Paul Beni, professeur d'Eloquence dans l'université de Padoue, croit que ce mot doit s'entendre du penchant que cet historien avoit pour le parti de Pompée. Mais Pollio lui auroit-il reproché un penchant dont il n'étoit pas exempt lui-même ? Pignorius pense que la *patavinité* consiste en ce que Tite-Live a retenu l'orthographe vicieuse de ses compatriotes de Padoue, qui écrivoient *sibe* & *quase* pour *sibi* & *quasi* : ce qu'il prouve par plusieurs anciennes inscriptions.

Le P. Rapin regarde la *patavinité* comme une mauvaise prononciation qui choquoit les oreilles délicates de ceux qui étoient à la cour d'Auguste, & qui sentoient la province.

Morhof croit que c'étoit une certaine tournure de style, & quelques phrases particulières aux Padouans. Tout ce que nous en favons de certain, c'est que c'étoit une faute de langage reprochée à Tite-Live, mais non un défaut de sentiment ou de mœurs. Très-probablement c'est une de ces délicatesses qui

sont perdues dans une langue morte. M. Balzac ne pouvoit pas mieux rendre son radoteur ridicule ; qu'en supposant qu'il se glorifioit d'avoir découvert ce que c'étoit que la *patavinité* reprochée à Tite-Live par Pollion.

Dan. Georg. Morhof a fait un traité intitulé ; de *patavinitate liviana*, imprimé à Kiel en 1687, où il explique doctement l'urbanité & la pérégrinité de la langue latine.

Pollion, dit M. Rollin, prétendoit découvrir dans le style de Tite-Live de la *patavinité*, c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentoient la province. Il se peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'urbanité romaine, qui ne se communiquoit pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie ; mais c'est ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni sentir. Hist. anc. rom. XII. p. 300.

PATAY, (Géog. mod.) petite ville ruinée de France, dans la Beauce, au diocèse de Chartres, élection de Châteaudun. Les Anglois y furent défaits en 1429, & Talbot prisonnier. Long. 19. 18. lat. 48. 5. (D. J.)

PÂTE, f. f. (Boulangier.) farine pétrie & préparée pour faire du pain. La farine pétrie dont on fait le pain est ordinairement levée ou avec du levain de *pâte*, si c'est du gros pain, ou quelquefois avec de la mousse ou écume de bière, si c'est du pain léger & mollet.

Avant de pétrir la *pâte*, on prépare le levain ; c'est-à-dire, qu'on met un morceau de *pâte* aigrie & réservée à cet usage, ou une partie de levure de bière dans une petite partie de la farine qu'on veut pétrir ; & qu'après avoir pétris ensemble avec de l'eau chaude, on laisse fermenter.

Cette première *pâte* suffisamment levée, se mêle avec le reste de la farine en la délayant de même avec de l'eau chaude, qu'on met en moindre ou plus grande quantité, suivant la température de l'air, moins si le tems est doux, plus s'il est froid.

La *pâte* réduite à une certaine consistance qui se règle suivant que le pain doit être ferme ou léger, on la coupe avec le *coupe-pâte* ; on la pèse à la balance ; si ce sont des boulangers qui pétrissent, on la tourne sur le tour, & on la dresse sur la table à coucher ; ou on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit assez levée, & propre à mettre au four.

On pétrit ordinairement la farine, & on la réduit en *pâte* avec les mains, en la repliant plusieurs fois, & en la foulant avec les points fermés ; ce qui se fait dans des pétrins, ou des bacquets.

Quelquefois pour certaines sortes de pain, lorsqu'elle est en consistance de bonne *pâte*, on la pétrit encore avec les pieds dans un sac. Dans cette manière de pétrir, au lieu de replier la *pâte*, on la coupe avec le *coupe-pâte*, & l'on en met les morceaux les uns sur les autres. Dictionnaire du Ménage. Voyez l'article PAIN. (D. J.)

PÂTE BATARDE ou FERME, (chez les Boulangers.) est une *pâte* que l'on a bassinée avec du lait ou de l'eau, pour faire le gros pain. On l'appelle *ferme*, parce qu'on l'a pétri plus dure, & avec moins d'eau que la *pâte* molle. On fait du pain de *pâte* ferme d'une, de deux, de trois, de quatre, de six, de huit, & de douze livres. Il est défendu aux Boulangers d'en faire & d'en exposer dans leur boutique, de cinq, de sept, de neuf, de dix, & de onze livres.

PÂTE MOLLE, c'est en Boulangerie, une *pâte* légère & délicate, dont on fait le pain mollet. Pour la rendre telle, quand on a acquis une certaine consistance, on la coupe avec les mains, c'est-à-dire, on a séparé en lambeaux que l'on jette les uns sur les



autres; & que l'on bat ensuite à force de bras; & que l'on continue de faire jusqu'à ce qu'elle soit sèche à un certain point.

**PATE**, (*Commerce de lingots.*) dans l'Amérique espagnole, on nomme *pâte*, les barres d'argent qui n'ont point été quintées, c'est-à-dire, qui n'ayant point été portées aux bureaux du roi pour y payer le droit de quint, n'ont point la marque qui en doit justifier le payement.

Les *pâtes* ou barres non quintées, sont du nombre des contrebandes; il s'en fait cependant un grand commerce, à cause du gain certain qu'on y trouve; mais elles sont sujettes à beaucoup de friponneries, les essayeurs en Espagne n'ayant pas toute la bonne foi possible, & d'ailleurs étant très-malhabiles: ce qui doit obliger les étrangers de s'en charger avec beaucoup de précaution. *Savary. (D. J.)*

**PATE**, en *Confiserie*, c'est un terme dont on se sert pour exprimer une préparation de quelque fruit, faite en en broyant la chair avec quelque fluide, ou autre mixture, jusqu'à ce qu'elle ait quelque consistance, l'étendant ensuite sur un plat, & la séchant avec du sucre en poudre, jusqu'à ce qu'elle soit aussi maniable que de la *pâte* ordinaire. *Voyez CONFITURE*. Ainsi l'on fait des *pâtes* d'amandes, des *pâtes* de pommes, d'abricots, de cerises, de raisins, de prunes, de pêches, de poires, &c.

**PATE**, terme de *Cordonnier*, ils appellent *pâte*, la colle de farine de seigle dont ils se servent pour coller les cuirs des patons avec l'empeigne de leurs souliers & autres ouvrages de cordonnerie.

**PATE DE VERRE**, (*Gravure en pierres fines.*) les Artistes emploient le mot de *pâte*, qui est le terme dont se servent les Italiens, pour exprimer ces empreintes de verre, nommées par les anciens *obsidianum vitrum*. La langue française ne fournit pas d'autre terme propre; & celui de *pâte* est déjà consacré. Quelques-uns néanmoins les appellent *des compositions de pierres gravées factices*.

Les *pâtes de verre*, à la matière près, ont de quoi satisfaire les curieux autant que les originaux; puisqu'étant moulées dessus, elles en sont des copies très-fidèles. Ceux qui ont cru que c'étoit une invention moderne, sont dans l'erreur: les anciens ont eu le secret de teindre le verre, & de lui faire imiter les différentes couleurs des pierres précieuses. L'on montre tous les jours de ces verres antiques colorés, sur lesquels il y a des gravures en creux; & l'on en voit aussi qui rendent parfaitement l'effet des plus singulières camées. Je ne mets point en doute que quelques-uns de ces verres n'aient été travaillés à l'outil, comme les pierres fines; ce qui me le persuade, c'est ce que dit Plin, que l'on gravait le verre en le faisant passer sur le tour; mais je n'en suis pas moins convaincu, que les anciens ayant su mettre le verre en fusion, ils ont dû mouler des pierres gravées avec le verre, à-peu-près comme on le fait aujourd'hui; & que c'est ainsi qu'ont été formées cette grande quantité de *pâtes* antiques qui se conservent dans les cabinets.

Cette pratique qui peut-être avoit été interrompue, fut remise en vogue sur la fin du quinzième siècle. On trouva pour lors à Milan un peintre en miniature, nommé *François Vicecomité*, qui possédoit le secret des plus beaux émaux, & qui contrefaisoit à s'y tromper, les pierres gravées par le moyen des *pâtes de verre*. Il s'en est toujours fait depuis en Italie; mais on est redevable à S. A. R. monsieur le duc d'Orléans régent, de la découverte d'une manière d'y procéder, & plus expéditive, & plus parfaite. Ces *pâtes* ont le transparent & l'éclat des pierres fines; elles en imitent jusqu'aux couleurs; & quand elles ont été bien moulées, & que la superficie est d'un beau poli, elles sont quelquefois capa-

bles d'en imposer au premier aspect, & de faire prendre ces pierres factices pour de véritables pierres gravées. Entrons dans les détails d'après M<sup>r</sup> Mariette.

Comme l'extrême rareté des pierres précieuses; & le vif empressement avec lequel on les recherchoit dans l'antiquité, ne permettoient qu'aux personnes riches d'en avoir & de s'en parer, il fallut emprunter les secours de l'art, pour satisfaire ceux qui manquant de facultés, n'en étoient pas moins possédés du désir de paroître. Le verre, matière utile & belle, mais qui étant commune, n'est pas autant considérée qu'elle le devoit être, offrit un moyen tout-à-fait propre à remplir ces vûes. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire imiter la blancheur & le diaphane du crystal, & bien-tôt en lui alliant divers métaux, en le travaillant, & en le faisant passer par différents degrés de feu, il n'y eût presque aucune pierre précieuse, dont on ne lui fit prendre la couleur & la forme. L'artifice fut même quelquefois se déguiser avec tant d'adresse, que ce n'étoit qu'après un sérieux examen, que d'habiles joailliers parvenaient à discerner le faux d'avec le vrai. L'appât du gain rendoit les faussaires encore plus attentifs, & accéléroient leurs progrès; aucune profession n'étoit aussi lucrative que la leur.

Pour en imposer avec plus de hardiesse, & plus sûrement, ils avoient trouvé le secret de métamorphoser des matières précieuses, en des matières encore plus précieuses. Ils teignoient le crystal dans toutes les couleurs, & sur-tout dans un très-beau verd d'émeraude: jusques dans les Indes on imitoit le béril avec le crystal. D'autres fois on produisoit de fausses améthystes, dont le velouté pouvoit en imposer, même à des connoisseurs: ce n'étoit cependant que de l'ambre teint en violet.

Le verre ainsi coloré ne pouvoit manquer d'être employé dans la gravure; il y tint en plus d'une occasion la place des pierres fines, & il multiplia considérablement l'usage des cachets. J'ai déjà dit que les anciens avoient non-seulement gravé sur le verre, mais qu'ils avoient aussi contrefait les pierres gravées en les moulant, & en imprimant ensuite sur ces moules du verre mis en fusion. J'ai remarqué que dès le quinzième siècle, les Italiens étoient rentrés en possession de faire de ces *pâtes* ou pierres factices; j'ajoute ici que les ouvriers qui y furent employés dans les derniers tems, n'ayant pas eu apparemment assez d'occasions de s'exercer, ne nous avoient rien donné de bien parfait. Peut-être ne connoissoient-ils pas assez la valeur des matières qu'ils employoient. Le verre qui doit être moulé, la terre qui doit servir à faire le moule, sont des matières analogues, tous jours prêtes à se confondre, & à s'unir inséparablement, lorsqu'on les expose à un grand feu. Cette opération peu considérable en apparence, pouvoit donc devenir l'objet des recherches d'un excellent chimiste, & M. Homberg ayant été chargé par S. A. R. monsieur le duc d'Orléans, de travailler à la perfectionner, il ne crut pas qu'il fût au-dessous de lui de s'y appliquer.

Après différents essais, après avoir répété plusieurs expériences, auxquelles le prince voulut bien assister, il parvint enfin à faire de ces *pâtes* avec tant d'élégance, que les connoisseurs mêmes pouvoient y être trompés, & prendre quelquefois les copies pour les originaux. En exposant ici la façon de procéder de M. Homberg, je ne fais presque que transcrire le mémoire de cet habile physicien, qui est inséré parmi ceux de l'académie royale des Sciences de l'année 1712.

Le point essentiel étoit de trouver une terre fine qui ne contint aucun sel, ou du-moins fort peu, & avec laquelle il fût possible de faire un moule qui pût aller au feu sans le vitrifier, ni sans se confondre

avec le morceau de verre amolli au feu ; ou à demi-fondu, qui devoit être appliqué sur ce moule, & recevoir l'empreinte du relief qui y avoit été formée. La chose devenoit d'autant moins aisée, que le verre ne diffère des simples terres, qu'en ce que l'un est une matière terreuse qui a été fondue au feu, & que l'autre est la même matière terreuse qui n'a pas encore été fondue, mais qui se fond aisément, & qui s'unit avec le verre, si on les met l'une & l'autre ensemble dans un grand feu. Si donc on n'use pas de précautions dans le choix & l'emploi de la terre, le moule & le verre moulé se collent si étroitement dans le feu, qu'on ne peut plus les disjoindre ; & la figure qu'on avoit eu intention d'exprimer sur le verre, le trouve alors détruite.

Une matière terreuse à laquelle on auroit fait perdre ses fels par art, soit en y procédant par le feu, soit en y employant l'eau ; comme font par exemple la chaux vive, & les cendres lessivées, seroit encore sujette aux mêmes inconvénients ; car ces terres conservent en entier les locules qui étoient occupés par les fels qu'elles ont perdus ; & ces locules sont tous prêts à recevoir les mêmes matières qui les remplissoient, quand elles se présenteront. Or comme le verre n'a été fondu ou vitrifié qu'au moyen d'une grande quantité de sel fondant que l'art y a joint, pour peu qu'on l'approche dans le feu d'une terre d'où l'on a emporté les fels, il s'insinuera promptement dans ses pores, & l'une & l'autre matière ne feront qu'un seul corps.

Il n'en est pas ainsi des matières terreuses qui naturellement ne contiennent rien ou très-peu de salin ; elles n'ont pas les pores figurés de manière à recevoir facilement des fels étrangers, sur-tout quand ces fels sont déjà enchaînés dans une autre matière terreuse, comme est le verre, & qu'on ne les tient pas trop long-tems ensemble dans un grand feu ; car il est vrai qu'autrement la quantité de sel qui est dans le verre, serviroit immanquablement de fondant à cette dernière sorte de terre, & ils se fondroient & se vitrifieroient à la fin l'un par l'autre.

Perfuadé de la vérité de ces principes, M. Homberg examina avec attention toutes les espèces de terres ; & après en avoir fait l'analyse, il s'arrêta à une certaine sorte de craie qu'il trouva très-peu chargée de sel, & qui par cette raison lui parut plus propre qu'aucune autre matière pour l'accomplissement de son dessein. Cette craie qu'on nomme communément du *tripoli*, sert à polir les glaces des miroirs, & la plupart des pierres précieuses. On en connoît de deux espèces : celle qui se tire de France est blanche, mêlée de rouge & de jaune, & quelquefois tout-à-fait rouge ; elle est ordinairement feuilletée & tendre. Le *tripoli* du Levant, plus connu sous le nom de *tripoli* de Venise, est au contraire rarement feuilleté : sa couleur tire sur le jaune ; on n'en voit point de rouge, & il est quelquefois fort dur.

Qu'on se serve de l'un ou de l'autre, il faut choisir celui qui est tendre & doux au toucher comme du velours, & rejeter celui qui pourroit être mêlé d'autre terre, ou de grains de sable. Mais on doit sans difficulté donner la préférence au *tripoli* de Venise ; il est plus fin, & par conséquent, il moule plus parfaitement que le *tripoli* de France : outre cela le verre ne s'y attache jamais au feu, ce qui arrive quelquefois au nôtre. Cependant comme il est rare & cher à Paris, on peut pour épargner la dépense, employer à-la-fois dans la même opération, les deux sortes de *tripoli*, en observant ce qui suit.

Chacune des deux espèces de craies exige une préparation particulière : on pile le *tripoli* de France dans un grand mortier de fer ; on le passe par un tamis, & on le garde ainsi pulvérisé pour s'en servir, comme on le dira bien-tôt : au lieu que le *tripoli* de

Venise demande à être gratté légèrement, & fort peu à-la-fois, avec un couteau ou avec des éclats de verre à vitre. Il ne suffit pas de l'avoir ensuite passé par un tamis de soie très-délié & très-fin, il faut encore le broyer dans un mortier de verre, avec un pilon de verre. Ce dernier *tripoli* étant particulièrement destiné à recevoir les empreintes, plus il sera fin, mieux il les prendra.

Les deux *tripoli* ayant été ainsi réduits en poudre, on prend une certaine quantité de celui de France, qu'on humecte avec de l'eau, jusqu'à ce qu'il se forme en un petit gâteau, quand on en presse un peu avec les doigts ; à-peu-près comme il arrive à la mie de pain frais, lorsqu'on la pétrit de même entre les doigts. On remplit de ce *tripoli* humecté un petit creuset plat, de la profondeur de sept à huit lignes, & du diamètre qui convient à la grandeur de la pierre qu'on a dessein de mouler. On presse légèrement le *tripoli* dans le creuset, puis on met par-dessus une couche de *tripoli* de Venise en poudre sèche assez épaisse pour pouvoir suffire au relief qui y doit être exprimé.

La pierre qu'on veut mouler étant posée sur cette première couche, de manière que sa superficie gravée touche immédiatement la superficie du *tripoli*, on appuie dessus, en pressant fortement avec les deux pouces ; & l'on ne doit point douter que l'impression ne se fasse avec toute la netteté possible ; car elle se fait sur le *tripoli* de Venise, & ce *tripoli* à cela de propre, qu'il est naturellement doué d'une légère onctuosité, & que lorsqu'on le presse, ses petites parties qui, comme autant de petits grains, étoient divisées, se réunissent, & se tenant collées ensemble, forment une masse dont la superficie est aussi lisse que celle du corps le mieux poli. On applatit, ou bien l'on enlève avec le doigt, ou avec un couteau d'ivoire, l'excédent du *tripoli* qui déborde la pierre. En cet état, on laisse reposer le moule jusqu'à ce qu'on juge que l'humidité du *tripoli* de France a pénétré celui de Venise, qui comme on a vu, a été répandu en poudre sèche, & qu'elle en a lié toutes les parties. Avec un peu d'habitude, on saura au juste le tems que cela demande. Il convient pour lors de séparer la pierre d'avec le *tripoli* ; pour cela on l'enlève un peu avec la pointe d'une aiguille enchaînée dans un petit manche de bois, & l'ayant ébranlée, on renverse le creuset ; la pierre tombe d'elle-même, & le sujet qui y est gravé reste imprimé dans le creuset. On réparera, s'il en est nécessaire, les bords du *tripoli* que la pierre auroit pu déchirer en les quittant, & on laissera sécher le creuset dans un lieu fermé, où l'on fera assuré que la poussière n'entrera point, & ne pourra point gâter l'impression qu'on vient d'achever.

Il est sur-tout d'une grande importance, qu'il ne soit absolument resté aucune portion de *tripoli* dans le creux de la pierre qu'on a moulé, & que le dépouillement de cette pierre se soit fait dans tout son entier, quand elle s'est séparée du *tripoli* : autrement l'impression du verre se feroit imparfaitement ; tout ce qui seroit demeuré dans la pierre, formeroit autant de vuides dans la copie. Il faut donc y regarder de près ; & si l'on remarque quelque partie emportée, quelque déchirure, on recommencera une nouvelle empreinte sur le même *tripoli*, qui pourra servir, supposé qu'il soit encore moide.

Si le moule est en bon état, & lorsqu'on fera assuré que le *tripoli* dont le creuset est rempli est parfaitement sec, on prendra un morceau de verre de quelque couleur qu'on voudra, il n'importe ; mais il est pourtant à propos qu'il imite autant qu'il est possible, la couleur des agates, des jaspes, des cornalines, des améthystes, ou de quelques-unes des pierres fines qu'on choisit ordinairement pour graver. On le taillera de la grandeur convenable, on le posera sur le



moule, en sorte que le verre ne touche en aucun endroit la figure imprimée, car il l'écraserait par son poids. On approchera du fourneau le creuset ainsi couvert de son morceau de verre, & on l'échauffera peu-à-peu jusqu'à ce qu'on ne puisse pas le toucher des doigts sans se brûler. Il est tems pour lors de le mettre dans le fourneau, qui doit être un petit four à vent, garni au milieu d'une moufle, au tour de laquelle il y aura un grand feu de charbon, ainsi que dessus & dessous.

On pourra mettre un ou plusieurs creusets sous la moufle, selon sa grandeur; on bouchera l'ouverture de la moufle avec un gros charbon rouge, & on observera le morceau de verre. Quand il commencera à devenir luisant, c'est la marque qu'il est assez amolli pour souffrir l'impression: il ne faut pas tarder à retirer le creuset du fourneau, & sans perdre de tems, on pressera le verre avec un morceau de fer plat, pour y imprimer la figure moulée dans le creuset. L'impression finie, on aura attention de remettre le creuset auprès du fourneau, dans un endroit un peu chaud, & où le verre à l'abri du vent, puisse refroidir peu-à-peu; car le passage trop suvit du chaud au froid, le ferait sûrement peler, & y occasionneroit des fentes; & même afin de prévenir cet accident, qui arrive souvent peu de tems après l'opération, particulièrement quand le verre est un peu revêché, on ne doit pas manquer d'en égruger les bords avec des pincettes, aussitôt que tout-à-fait refroidi, le verre aura été ôté de dessus le creuset.

Tous les verres ne sont pas cependant sujets à cet inconvénient; il n'y a pas d'autres règles pour les connoître, que d'en imprimer deux ou trois morceaux, qui enseigneront assez la manière dont il faudra les traiter: ceux qui sont les plus durs à fondre, doivent être préférés; ils portent un plus beau poli, & ne se rayent pas si facilement que les tendres.

Si l'on est curieux de copier en creux une pierre qui est travaillée en relief, ou de mettre en relief une pierre qui est gravée en creux, on pourra s'y prendre de la façon suivante. On imprimera en cire d'Espagne ou en soufre, le plus exactement qu'il sera possible, la pierre qu'on veut transformer. Si elle est gravée en creux, elle produira un relief; & si c'est un relief, il viendra en creux: mais comme en faisant ces empreintes, on ne peut empêcher que la cire ou le soufre ne débordent, il faudra avant que d'aller plus loin, abattre ces bavures, & ne laisser subsister que la place de la pierre, dont on unira le tour avec la lime, ou avec un canif. Le cachet ou empreinte étant formé, on le moulera dans un creuset rempli de tripoli, de la même manière que si on vouloit mouler une pierre, & l'on imprimera de même au grand feu dans ce moule, un morceau de verre, en observant tout ce qui a été prescrit ci-dessus. On enseignera dans la suite la manière de faire les empreintes en soufre.

Quant à celles qui seront faites en cire d'Espagne, on les appliquera sur de petits morceaux de bois, ou sur du carton fort épais, pour empêcher qu'elles ne se tourmentent; car s'il arrivoit que la cire ou le papier sur lesquels elles auroient été mises, plussent dans le tems qu'on les imprime sur le tripoli, la cire d'Espagne se fondroit, & le tripoli venant à s'insinuer dans ces fentes, on ne pourroit éviter que l'impression en verre ne fût traversée de raies, qui la défigureroient horriblement, ou qui feroient penser que la pierre qui a fourni le modèle, auroit été cassée.

Enfin pour que la pierre contrefaite imite plus parfaitement son original, il est nécessaire de lui faire avoir une forme bien régulière, & qu'elle soit exactement ronde, ovale, &c. Pour cet effet on la fera passer sur la meule, l'usant sur son contour aux endroits qui ne seroient pas unis. La pâte de verre ainsi perfectionnée, on la monte en bague, ou on la con-

serve dans des layettes, comme les véritables pierres gravées; & l'on peut assurer que, pour ce qui concerne le travail du graveur, elle fait à peu-près le même plaisir, & sert aussi utilement pour l'instruction que ces dernières. Je dois avertir qu'au lieu de creuset, il y a des gens qui emploient un anneau de fer, ce qui revient au même; cet anneau dure plus long-tems, & c'est l'unique avantage qu'il peut avoir sur le creuset.

Soit que le verre représente un relief, soit qu'il se charge du travail de la gravure en creux, on ne peut, en suivant le procédé dont on vient de rendre compte, qu'imiter une pierre d'une seule couleur, & jamais on n'exprimera les variétés & les différens accidens de couleurs d'un camée. Voilà cependant ce que les anciens ont su faire dans la plus grande perfection; & l'on doit regretter la perte d'un secret si propre à multiplier des ouvrages aussi excellens que singuliers.

On voit des pierres factices antiques, qui semblent être de véritables agates-onyx. Je ne parle point de ces sardoines-onyx, où pour contrefaire cette espèce de pierre fine, qui quand elle étoit régulièrement belle, n'avoit point de prix, un ouvrier patient & adroit, colloie ensemble trois petites tranches d'agates fort minces, & parfaitement bien dressées, l'une noire, la seconde blanche, & la troisième rouge, & le faisoit si habilement, que les joints ne paroissant absolument point, & les agates ayant été bien assorties pour les nuances, il n'étoit presque pas possible d'apercevoir la fraude, & de s'en garantir. Eh! qui fait si dans les sardoines-onyx que nous admirons, il ne s'en trouve pas quelqu'une d'artificielle, & où l'on a usé anciennement de la supercherie que je viens de faire observer? Mais ce n'est pas ce qu'il s'agit d'examiner présentement; il n'est question que des pâtes qui ont été jetées dans des moules, & avec lesquelles les anciens ont si heureusement imité les camées.

Il n'étoit guère possible de pousser plus loin que le firent les Romains, l'art de contrefaire les camées, & je pense que si l'on veut les égaler, il faut de toute nécessité pénétrer leur manœuvre, & la suivre de point en point. Qu'on cherche tant qu'on voudra, qu'on fasse diverses tentatives, qu'on multiplie les expériences, il n'y aura jamais que la matière seule de la porcelaine qui soit convenable pour rendre avec une apparence de vérité, les figures en bas-relief, qui dans les agates naturelles, se détachent en blanc sur un fond de couleur; & il ne faut pas désespérer, si l'on s'y applique sérieusement, qu'on n'y réussisse à la fin. Quelques essais assez heureux, semblent l'annoncer & le promettre.

Nous avons vu cependant quelques personnes tenir une autre route, & en soudant ensemble des tranches de verre diversément colorié, à peu-près comme les anciens en avoient usé avec l'agate, entreprendre de faire des camées factices presque semblables aux véritables. Ils ont cru que l'imitation se feroit avec d'autant plus de succès, que les morceaux de verre qu'ils employoient étoient mis dans un creuset avec de la chaux, du plâtre ou de la craie, appelée *blanc d'Espagne* ou *tripoli* (en observant de poser alternativement un lit de chaux ou de plâtre, & un lit de verre), & étant poussés à un feu très-violent, perdent leur transparence, & deviennent même à la fin tout-à-fait opaques, & bons à être travaillés sur le tourret comme l'agate. Ces morceaux de verre ainsi calcinés, on en prend deux, l'un blanc & l'autre de couleur, on les applique l'un contre l'autre, & les mettant ensemble en fusion sous la moufle, les deux tranches s'unissent en se parfondant, & n'en font plus qu'une, conservant cependant chacune leur propre couleur. Si l'on veut s'épargner cette peine, on peut prendre quelque morceau de ces verres peints, que

la peinture n'a pas pénétré entièrement, & dont elle n'a même teint que la moitié de la substance: on le calcinera, en le présentant encore au feu sous la moufle, & il en sortira devenu un corps opaque, moitié blanc & moitié coloré dans son épaisseur, & qui fera le même effet que les deux verres unis ensemble. Mais avant que de se servir de l'un ou des autres, il faut faire passer ces verres sur la roue du lapidaire, & manger de la surface qui est blanche, & qui est destinée à exprimer les figures de relief du camée, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une épaisseur aussi mince qu'une feuille de papier.

La matière étant préparée, le fourneau bien allumé, & la pierre qu'on a dessein d'imiter ayant été précédemment moulée dans un creuset & sur du tripoli, de la manière qu'il a été enseigné ci-devant, prenant garde que l'empreinte ne doit pas offrir un relief, mais un creux, on pose sur ce moule le verre du côté qu'il montre une superficie blanche; on l'enfourne sous la moufle, & au moment que la fusion commence à se faire, on l'imprime sans rien changer dans le procédé dont on a déjà rendu compte. Pour dernière opération, on découpe sur le touret, & avec les mêmes outils dont on se sert pour la gravure en pierres fines, tout le blanc qui débord le relief, & qui l'environne, & qui étant fort mince, part sans beaucoup de difficulté, en découvrant ainsi tout autour le second lit du verre, on forme un champ aux figures, qui paroissent alors isolées, & de demi-relief sur un fond de couleur, comme dans les véritables camées.

S'il n'étoit question que d'une simple tête, qui ne fut pas trop difficile à chantourner, on pourroit commencer par mouler cette tête, & l'imprimer ensuite en relief sur un morceau de verre teint en blanc; puis faisant passer ce verre imprimé sur la roue du lapidaire, on l'useroit par derrière avec de l'émeril & de l'eau, jusqu'à ce que toute la partie qui fait un champ à la tête se trouvât abattue, & qu'il ne restât absolument que le relief; & si après cette opération, il y avoit encore quelque petite partie du champ qui fût demeurée, on l'enlèveroit avec la lime, ou avec la pointe des ciseaux.

Cette tête ainsi découpée avec soin, on l'applique sur un morceau de verre teint en noir, ou autre couleur; on l'y colle avec de la gomme liquéfiée, & quand elle y est bien adhérente, on pose le verre sur du tripoli, & on l'y presse comme s'y on l'y vouloit mouler; mais au lieu de l'en retirer, comme on fait quand on prend une empreinte, on laisse sécher le moule, toujours couvert de son morceau de verre, & en cet état, on l'enfourne sous la moufle, on presse le verre avec la spatule de fer, lorsqu'il est en fusion, & le reste se fait ainsi qu'il a été expliqué ci-devant. La gomme qui attache la tête sur son fond se brûle pendant ce tems-là, & s'évapore; & les deux morceaux de verre, celui qui forme le relief & celui qui doit lui servir de champ, n'étant plus séparés par aucun corps étranger, ils s'unissent étroitement, en se fondant sans qu'on puisse craindre que dans cette action le relief souffre la moindre altération, puisque le tripoli dans lequel il est enfoncé, & qui l'enveloppe de toutes parts, lui sert comme d'une chappe, & ne lui permet pas de s'écarter.

Cette dernière pratique paroît plus simple que la précédente; on n'y est pas obligé d'emprunter le secours d'instrumens, qui ne peuvent être bien maniés que par un graveur; mais elle ne laisse pas d'avoir ses difficultés; & l'une & l'autre deviennent d'une exécution qui demande beaucoup de patience & d'adresse. Il faut encore avouer que le blanc, quelque soigné & quelques précautions qu'on ait prises, n'est jamais bien pur & bien opaque; il est presque tou-

jours bleuâtre, & laisse entrevoir la nuance du verre qui est en-dessous. (D. J.)

PÂTE, voyez BISCUIT.

PÂTE, en terme de pain d'épicer, est un appareil ou composition de miel ou de farine, dont on fait le pain d'épice. Voyez PAIN D'ÉPICE. Il y a de plusieurs sortes de pâtes qui peuvent néanmoins se réduire à trois principales; pâte d'assortiment, pâte dure & pâte en gros. Voyez chacun de ces mots à son article. Cette pâte a cela de particulier, qu'elle ne se lève point comme les autres espèces de pâtes, & peut se garder un tems considérable sans se gâter. Les ouvrages qu'on en fait quand elle est nouvellement faite, ne valent pas à beaucoup près, ceux qu'on fait de vieille pâte.

Pâte d'assortiment, est une pâte qui tient le milieu entre la pâte dure & la pâte à gros, pour la fermeté & la consistance. On en fait des ouvrages assez considérables, des pains de deux, de trois, de quatre sols, &c.

La pâte dure est une sorte de pâte très-ferme, dont on se sert à faire les mêmes ouvrages, tels que ces figures d'hommes & de femmes que l'on voit fort communément, &c.

Pâte à gros; c'est une pâte molle, fine, & fort légère, dont on fait les gros pains d'épice. Voyez GROS.

PÂTE, (Papeterie.) espèce de bouillie dont se fabrique le papier. Elle est faite de vieux chiffons, ou morceaux de toile de chanvre & de lin, que l'on appelle drapaux, baïlles, chiffes, drilles, & pâtes.

Pâte venante, on appelle pâte venante, la pâte de moyenne qualité faite des vieux drapaux & chiffons de toile de lin ou de chanvre, qui ne sont pas les plus fins; c'est avec la pâte venante que se font les papiers de la seconde sorte.

PÂTE, en terme de Pâtisserie; c'est une composition molle, de farine pétrie avec de l'eau, du lait, du beurre, & autre chose semblable, dont on fait une espèce d'enveloppe à la viande & aux fruits, qu'on veut faire cuire au four. La pâte est la base & le fondement des gâteaux, tourtes, & autres ouvrages de pâtisserie. Voyez PATISSERIE.

PÂTÉ, f. m. en terme de Pâtissier; c'est un ouvrage de Pâtisserie, une préparation de quelque viande particulière, comme bœuf, venaison, agneau, ou autre chose semblable bien assaisonnée, mise en pâte & cuite au four. On fait aussi des pâtés de veau, des pâtés de cerf, des pâtés de roignons, de moëlle, &c.

PÂTÉS CHAUDS, ce sont des pâtés que les Pâtissiers appellent ainsi, parce qu'on les sert chauds, & après y avoir introduit une sauce en les tirant du four.

PÂTÉ ou PATÉE, terme de Blason, dont on se sert pour désigner une croix, petite à son centre, & qui s'élargit vers les extrémités. Voyez les Pl. du Blaz. Il porte de sable à la croix patée d'argent, du nom de croix. Prantauroux, d'argent, à la croix patée d'azur.

PÂTÉ, en terme de Bouonnier, c'est un marteau de bois, plus ou moins plat & grand, couvert d'une semelle de chapeau sur lequel on pose le bouillon. Les poids inégaux du chapeau l'empêchent de couler, ce à quoi la forme ronde est assez sujette. Voyez BOUILLON. Le paté s'arrête sur le bord élevé de l'établi, par deux clous à crochets enfoncés dans le corps du paté, la pointe renversée en en-bas.

PÂTÉ, terme de Brocanteur, ce sont plusieurs petites curiosités qu'on assemble pour vendre ou acheter en bloc, parce qu'elles ne sont pas assez considérables pour les estimer & évaluer en particulier. Il y a quelquefois dans l'achat de ces sortes de pâtés, de petits hasards favorables. (D. J.)

PÂTÉ, (Jardinage.) les Terrassiers disent d'un terrain un peu élevé, tel qu'une butte, qu'on a dessein de couper, qu'ils ont un paté ou crête de terre à arraser.



**PÂTE**, (*Orfèvre-Joaillier*.) c'est l'assemblage de plusieurs espèces de pierres de nature & forme différentes, que l'on expose en vente; on appelle cela communément, vendre ou acheter un *paté* de pierres.

**PÂTE DE CHEVEUX**, terme de *Perruquier*, c'est une quantité de cheveux mis & fortement roulés sur des bilboquets, pour leur donner la frisure, qu'on enfonce dans la pâte faite avec cette partie de la farine qui est la moindre de toutes, qu'on appelle des *recoupettes*, après qu'ils ont été bouillis & séchés.

Les *Perruquiers* pour faire leur *paté*; dressent leurs cheveux entre deux feuilles de papier; & les *Parifliers* y mettent la pâte qu'ils font cuire dans leur four, jusqu'à ce qu'elle ait à peu-près les trois quarts de la cuisson.

**PÂTÉ**, (*Géog. mod.*) royaume d'Afrique dans le Zanguebar, sur la côte de Mélinde. La capitale est dans une île du même nom, qui ferme la baie de Formose du côté du midi; cette ville est à un degré de latitude méridionale. (*D. J.*)

**PÂTÉE**, f. f. terme de *Rotisseur*, les *Rotisseurs* & les *Poulaillers* appellent *patée*, une pâte qu'ils font avec des recoupes de son, dont ils donnent à manger à la volaille pour l'engraisser. (*D. J.*)

**PATELENE**, f. f. (*Mytholog.*) déesse champêtre, qui présidoit à la sortie de l'épi des grains.

**PATELIERS**, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) hérétiques du xvj. siècle, qui disoient que J. J.-Christ étoit dans l'Eucharistie comme un lièvre dans un pâté.

**PATELLAIRES**, f. m. (*Mytholog.*) nom que les Romains donnoient aux dieux à qui l'on n'offroit pas dans des pateres, mais dans d'autres vases appellés *patelles*.

**PATELLE**. Voyez **LEPAS** & **COQUILLE**.

**PATELLE**, f. f. (*Conchyliolog.*) genre de coquille dont voici les caractères; c'est une coquille univalve, convexe, toujours attachée naturellement à un rocher ou à quelque autre corps dur; son sommet est quelquefois pointu, quelquefois applati, d'autres fois obtus, d'autres fois droit, dans d'autres recourbé, & dans d'autres percé.

On nomme en anglois la patelle *the limpet*; en françois elle a divers noms, suivant les lieux; on l'appelle *ail de bouc* dans quelques-uns de nos ports; *arapède* en Provence, *berdin* ou *berlin* en Normandie, *jambie* en Poitou & dans le pays d'Aunis, *bernicle* en d'autres endroits: on pourroit fort bien lui conserver en françois son nom latin de *lepas*, tiré du grec.

Cette coquille, comme je l'ai dit, est toujours adhérente au rocher ou à quelque autre corps dur. Cette adhérence lui sert de seconde valve pour la préserver des injures du temps; ce qui fait qu'Aldrovandus & Rondelet ont mis mal-à-propos la *patelle* parmi les bivalves, mais ils n'ont été en cela suivis par aucun auteur.

M. Dargenville établit sept classes de *patelles*; 1°. celles dont le sommet est pointu; 2°. celles dont le sommet est applati; 3°. celle dont le sommet est chambré en dedans; 4°. celles dont le sommet est fait en crosse; 5°. celles dont le sommet est percé; 6°. celles qui sont faites en étoiles à sept pointes qui partent du sommet, & qui saillent dans l'extrémité du contour; 7°. celles dont le sommet est recourbé avec des stries profondes & nouvelles appellées *concholépas*.

Dans la classe des *patelles* à sommet pointu, on nomme les espèces suivantes; 1°. la *patelle* à sommet pyramidal & en pointe; 2°. à sommet pyramidal cannelé; 3°. à sommet de couleur cendrée; 4°. à sommet poli, mais c'est une beauté qu'on lui donne en la polissant; 5°. la *patelle* qui a dix côtés élevés.

Dans la classe des *patelles* à sommet applati, on distingue les suivantes; 1°. la *patelle* cannelée & marbrée; 2°. la *patelle* imitant le bout d'un mame-

lon; 3°. la *patelle* déchirée dans le contour de ses stries; 4°. la *patelle* rayée de stries chevelues; 5°. la *patelle* raïée & à pointes blanches; 6°. la *patelle* nommée le *bouclier d'écaille de tortue*; 7°. le bouclier de tortue à taches rouges; 8°. la *patelle* rayée de rouge & de blanc; 9°. la *patelle* à œil de bouc; 10°. la *patelle* de rubis; mais on ne voit bien cette couleur que quand la coquille est travaillée & opposée à une forte lumière.

Dans la classe des *patelles* dont le sommet est chambré en dedans, on estime les espèces suivantes; 1°. celle qui est de forme longue avec un bec; 2°. la ronde à stries & à volutes: elle est très-rare; 3°. le bonnet chinois; 4°. la *patelle* dont le sommet est allongé régulièrement avec une languette intérieure qui sort du milieu; on nomme cette *patelle* le *cabochon*; 6°. la *patelle* à demi-cloison; 7°. celle dont la pointe est faite en bonnet de dragon.

Dans la classe des *patelles* dont le sommet est fait en crosse, on compte, 1°. la *patelle* au sommet en crosse allongée; 2°. celle à mamelons rougeâtres; 3°. celle qui est cendrée en-dehors, couleur de rose en-dedans.

Dans la classe des *patelles* dont le sommet est percé, on met les suivantes; 1°. la *patelle* faite en treillis; 2°. celle qui est à grandes stries; 3°. celle dont les stries sont menues comme des cheveux; 4°. celle qui est de forme oblongue, avec deux trous réunis qui forment un ovale allongé: en la polissant on lui donne un rouge admirable, & en n'ôtant que la première écaille, elle est seulement de couleur cendrée.

La sixième classe n'offre guère que l'espèce que nous avons désignée.

Les sept classes présentent d'autres concholépas à stries moins profondes. Le concholépas est une *patelle* des plus singulières, car on la prendroit pour une moitié de bivalve, & il n'y a que le manque de charnière qui puisse convaincre qu'il dépend de la famille des *patelles*.

Dans la septième classe de *patelles* dont on vient de parcourir les espèces, la *patelle* ronde à stries & à volutes, est une des plus rares, comme nous l'avons remarqué; elle n'est cependant qu'une variété de celles qui sont chambrées.

La *patelle* nommée le *bouclier d'écaille de tortue*, est encore une des rares par sa grandeur, la nacre de son intérieur, & la beauté de ses taches rouges.

Fabius Columna ne distingue que quatre espèces de lépas: le lépas ordinaire, parce qu'il est très-commun à Naples; sa figure est ovale & sa couleur cendrée. Le grand lépas exotique qui vient d'Espagne, dont la coquille dure, épaisse, & à stries relevées, forme des angles & des dentelles autour de sa base. La troisième espèce s'appelle *lepas sylvestre*; c'est un petit coquillage d'une ovale inégale, de couleur cendrée, avec quelques filets & des zones sur sa robe; il est troué dans le haut, & c'est par où sortent ses excréments. Columna appelle la quatrième espèce *patella regalis*, la *patelle* royale; elle est nacrée en-dedans, & percée de plusieurs trous, avec une écaille raboteuse. On voit assez par ce détail, que l'énumération des espèces de *patelles* faite par Columna, n'a point l'exacitude qu'on devoit attendre d'un naturaliste aussi consommé qu'il l'étoit; mais parlons du coquillage.

Les voyageurs connoissent la *patelle*; il y en a peu qui ne se soient fait un plaisir de la détacher du rocher pour juger de son goût; plusieurs peuples voisins de la mer en font leur nourriture ordinaire. On la trouve par-tout attachée au rocher, & l'animal occupe le fond de sa coquille, où il tient fortement par plusieurs liens. Si on le renverse, on remarque qu'une partie de son corps n'est pas revêtue de coquille; il sort de sa partie supérieure un petit corps

allongé fait en poire, avec une ouverture en forme de bouche, garnie de lèvres, de mâchoires, & de dents, dont il est armé vers la partie la plus pointue. Les deux cornes avec deux points noirs qui sont les yeux placés sur leur côté intérieur, lui servent à tâter & à reconnoître le terrain; c'est par ce canal qu'il suce ses aliments ordinaires, qui sont du limon, de petits vermiculeux, & de l'aigüe marine. Les excréments sortent au-dessus de la tête, par l'anus, à côté des parties de la génération, à peu de distance de ces deux cornes. Une grosse partie charnue qui est au milieu lui sert à se mouvoir: on lui connoît un mouvement lent & progressif, nécessaire pour respirer, & aller chercher sa nourriture sur les rochers qu'il a coutume de parcourir. On le voit en effet se détacher, en élevant sa coquille de deux ou trois lignes, & ramper sur une espèce de mamelon ou de base charnue, foncée en couleur: son mantelet est garni de trois rangs de filets aplatis qui forment une frange tout-au-tour.

Le corps de la *patelle* tient à sa circonférence par un cartilage très-flexible. On le détache du rocher avec un instrument tranchant & pointu, qui coupe sûrement le nerf qui l'y attachoit. Il se détache cependant de lui-même pour aller chercher sa nourriture. Ce testacé peut, sans sortir de sa place, élever sa coquille d'une ligne & demie, & la rabaisser de même. La partie sur laquelle il marche est plus solide que les autres: cette base paroît remplie d'une infinité de petits grains, comme si elle étoit chagrinée; ce ne sont cependant que de petites cellules remplies d'eau & de glu, dont l'animal se sert alternativement à se coller sur une pierre, & à s'en détacher en délayant cette colle. Voyez la *Conchyliologie* de M. Dargenville, & les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. (D. J.)

**PATÈLE** ou **PATELLANE**, f. f. (Mytholog.) nom propre d'une déesse des anciens Romains; on dit qu'elle veilloit aux blés, lorsqu'ils commençoient à monter en épis; c'est elle qui le faisoit sortir heureusement: mais Arnobe emploie ces deux divinités différentes, l'une qui préside aux choses ouvertes, l'autre aux choses à ouvrir.

**PATELLITES**, f. f. (Hist. nat.) nom donné, par quelques naturalistes, à une petite coquille ronde & plate pétrifiée: quelques auteurs croient que c'est le lépas pétrifié, & que les pierres numismales sont des coquilles de cette espèce aussi-bien que les pierres appelées *nummuli Bratensburgici*; peut-être même les pierres lenticulaires sont-elles des coquilles de cette espèce pétrifiées: on les nomme aussi *porpites*.

**PATENE**, f. f. (Hist. ecclési.) dans l'église romaine, vase sacré en forme de petit plat d'or ou d'argent qui sert à la messe à mettre l'hostie, & à donner à baiser au clergé & au peuple quand ils vont à l'offrande.

Selon quelques-uns on la nomme *patene* à *patendo*, & si l'on en croit Columelle, c'étoit un nom général pour désigner toute sorte de vase plat & large. Dans les premiers tems ces *patenes* n'étoient souvent que de verre, mais souvent aussi d'argent ou d'or, même pendant les persécutions, mais elles étoient d'un volume beaucoup plus considérable qu'elles ne sont aujourd'hui, car c'étoient de grands bassins du poids de quarante-cinq marcs, & communément de trente. Fleury, *maurs des Chrétiens*, n°. xxxvj.

**PATENOTRE**, f. f. (Théolog.) terme dont on se sert pour exprimer un chapelet, parce qu'entre les grains dont il est composé il y en a de distance en distance de plus gros les uns que les autres, sur lesquels on récite le *Pater noster* ou l'Oraison dominicale, au lieu que sur les petits on ne dit que l'ave

*Maria*, ou la Salutation angélique. Voyez CHAPELET.

**PATENOTRES**, f. m. pl. (Arch.) petits grains en forme de perles rondes, qu'on taille sur les baguettes.

**PATENOTRE**, adj. terme de Blason. Une croix *patenotrée*, est une croix faite de grains, comme celle qui est représentée dans les *Pl. du Blason*. Voyez CROIX. Cette croix doit être peinte afin que la sphéricité des grains paroisse, & qu'on puisse les distinguer des besans, &c.

**PATENOTRIERIE**, f. f. (Comm. de chapelets.) marchandises de chapelets, ainsi dites, parce que les grains qui les composent sont nommés vulgairement *patenotres*.

Le négoce de la *patenotrie* est assez considérable en France, particulièrement à Paris, où il fait partie de celui de la mercerie.

L'ouvrier qui enjôle & vend toutes sortes de chapelets, se nomme *patenotrier*.

**PATENOTRIER**, f. m. (Emaillleur.) ouvrier qui fait & vend des *patenotres*. Il y a dans Paris trois communautés différentes de *patenotriers*, les uns se nomment *patenotriers-boutonniers* d'émail, verre, & cristallin; on les appelle plus ordinairement *émaillleurs*; ils ont été réunis en 1706 à la communauté des maîtres Verriers marchands de fayence. Voyez ÉMAILLEUR.

Les autres sont appelés *patenotriers* en bois & corne, & ne travaillent que sur ces matières. Enfin le troisième corps est celui des *patenotriers* en ambre, jay & corail. Suivant les titres que leur donnent leurs statuts, il est clair que le jay, l'ambre, & le corail sont les seules matières qu'ils doivent employer: cependant comme c'est un maître de leur corps qui a inventé la manière de faire les perles fausses, telles qu'on les fait actuellement en France, il semble qu'il est bien difficile, & même injuste, de leur interdire la faculté de les fabriquer, du moins concurremment avec les émaillleurs, à qui il appartient de faire le grain de verre qui forme la perle.

**PATENTES**, LETTRES, f. f. pl. (Jurisprud.) Voyez au mot LETTRES, l'article LETTRES-PATENTES.

**PATENTES DE SANTÉ**, (Marine.) Voyez LETTRES.

**PATER**, f. m. (Mytholog.) ce nom est souvent donné à Jupiter, parce qu'il étoit regardé comme le pere des dieux & des hommes. Les poètes grecs & latins le donnent presque toujours à Bacchus, & tous, jusqu'aux Historiens, l'appellent le *pere Bacchus*. Voyez LIBER. (D. J.)

**PATER**, (Soierie.) espèce de petites poulies toutes unies, qui sont un peu plus larges que les poulies du cassin, & passées dans la cage du cassin, à chaque deux rangs de poulies.

Quand la cage du cassin est bien ferrée, les *paters* empêchent que les poulies ne soient gênées, & tiennent les lames de la cage solidement arrêtées, parce que la force du serrement ne porte que sur les *paters*.

**PATER NOSTER**, nom qu'on donne communément à l'oraison dominicale, ou prière que J. C. enseigna à ses apôtres, parce qu'en latin elle commence par ces deux mots *pater noster*.

**PATER NOSTER**, (Géog. mod.) îles de la mer des Indes, au sud de l'île des Célèbes; elles ont été ainsi nommées à cause d'un grand nombre de roches qui les environnent, comme des grains de chapelet. Elles abondent en blé & en fruits. (D. J.)

**PATERNUM**, (Géog. anc.) ville d'Italie dans la grande Grece, sur la côte occidentale, vers le cap appelé aujourd'hui *Cape dell' Alice*, dans l'endroit où commence le golfe de Tarente. On veut qu'elle ait été appelée anciennement *Crimisa* & *Chone*, & qu'elle ait été bâtie par les Enotriens, quoique Strabon attribue sa fondation à Philoctète.

Lorsque



Lorsque les Sarrafins firent irruption en Italie, la ville de *Paternum* fut détruite de fond en comble, & dans la suite on bâtit dans le même lieu une nouvelle ville, connue aujourd'hui sous le nom de *Ziro*. On ne peut douter que *Paternum* n'ait été un des plus anciens évêchés d'Italie, puisqu'il son évêque *Abundantius* fut un des trois légats que le pape *Agathon* envoya au concile de Constantinople. La commune opinion est, qu'après la destruction de cette ville par les Sarrafins, le siège épiscopal fut transféré à *Umbriatico*. Aujourd'hui même la ville de *Ziro* est la résidence de l'évêque d'*Umbriatico*.

*PATER PATRATUS*, (*Antiq. rom.*) on appelloit ainsi le chef & le premier du collège des *féciaux*. C'étoit lui qui, après avoir prononcé de certaines paroles, lançoit une fleche ou un dard sur le territoire de l'ennemi lorsqu'on vouloit lui faire la guerre; on nommoit ce premier acte d'hostilité *clarigatio*, terme qui vient de *clarus*, *quia clarâ voce bellum indicabatur*. Voyez *FÉCIAL*.

Voici présentement la manière dont *Plutarque* en parle dans ses *questions romaines*: « Pourquoi le premier des *féciaux* est-il nommé *pater patratus*, ou le *pere établi*, nom qu'on donnoit à celui qui a des enfans du vivant de son pere, & qu'il conserve encore aujourd'hui avec les privilèges? Pourquoi les *preteurs* leur donnent-ils en garde les jeunes personnes que leur beauté met en péril? Est-ce parce leurs enfans les obligent à le retenir, ou que leurs peres les tiennent en respect? Ou bien parce que leur nom même les retient; car *patratus* veut dire *parfait*; & il semble que celui qui devient pere du vivant de son pere même, doit être plus parfait que les autres? Ou peut-être est-ce que comme, selon *Homere*, il faut que celui qui prete ferment & fait la paix, regarde devant & derriere, celui-là peut mieux s'en acquitter, qui a des enfans devant lui auxquels il est obligé de pourvoir, & un pere derriere avec lequel il peut délibérer »?

Le *pater patratus* étoit élu par le suffrage du collège des *féciaux*; c'étoit lui qu'on envoyoit aussi pour les traités, pour conclure la paix, & qui livroit aux ennemis les violateurs de la paix & des traités. A cause du viollement du traité fait devant *Numance*, dit *Ciceron*, le *pater patratus* livra, par un decret du sénat, *C. Mancinus* aux *Numantins*. (*D. J.*)

*PATER*, terme de *Cordonnier*; c'est coller les cuirs des ouvrages de cordonnerie avec une sorte de colle qu'on appelle *pâte*.

*PATERE*, f. f. *patara*, (*Littér.*) instrument des sacrifices; on les employoit à recevoir le sang des taureaux & autres victimes qu'on immoloit, ou pour verser du vin entre les cornes des victimes. C'est ainsi que *Didon*, dans *Virgile*, tenant d'une main la *patara*, la versa entre les cornes de la vache blanche; il paroît par-là que les *patara*s devoient avoir un creux capable de contenir quelque liqueur. (*D. J.*)

*PATERNEL*, adj. (*Jurisprud.*) se dit de ce qui appartient au pere, ou qui vient de son côté, comme l'autorité paternelle, la puissance paternelle, un parent paternel, le bien paternel, la succession paternelle, un propre paternel, le côté paternel, la ligne paternelle. Voyez *CÔTÉ*, *LIGNE*, *PROPRE*, *PUISSANCE*, *SUCCESION*, & le mot *MATERNEL*. (*A.*)

*PATERNIENS*, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques qui semèrent leurs erreurs dans le iv. siècle. Ils étoient disciples de *Symmaque* le samaritain, & soutenoient entr'autres choses que la chair étoit l'ouvrage du démon; mais loin de la mortifier, ils se plongeient dans toutes sortes de voluptés. *S. Aug. des hérés. ch. lxxxi.*

*PATERNITÉ*, f. f. (*Gram. & Théol.*) qualité d'un pere ou sa relation à l'égard de son fils. Voyez *PERE* & *FILS*.

Dans le mystère de la sainte Trinité il y a une *re-*  
Tome XII.

lation immédiate entre la paternité du pere & la filiation du fils. Voyez *TRINITÉ*.

Les Théologiens ont disputé long-tems sur la question, si la paternité a un caractère réel & spécifique qui distingue absolument le pere d'avec le fils, ou si c'est une pure relation d'économie & de subordination. D'un côté, si l'on suppose que la paternité ne puisse pas être communiquée au fils, & qu'elle continue une distinction réelle & positive, il semble qu'on tombe dans le trithéisme. Voyez *TRITHÉISME*.

Si, d'un autre côté, on ne considère la paternité que comme un mode ou un terme d'ordre & d'économie, il n'y a point de différence essentielle & intrinsèque entre le pere & le fils, & l'on confond les personnes. C'est donner dans le sabellianisme. Voyez *SABELLIANISME*.

Pour éviter ces écueils & les erreurs, il suffit de reconnoître, avec les Théologiens catholiques, que la paternité est une perfection relative à la personne du pere, & non à la nature divine; qu'elle est réelle, tant à raison de son sujet, qui est le pere, qu'à raison de son terme, qui est le fils; & que, quoiqu'elle soit incommunicable au fils, elle ne fait pas de Dieu le pere, un Dieu différent de Dieu le fils, parce qu'elle ne tombe pas sur l'essence ou sur la nature divine, dès-lors plus de trithéisme. Du même principe il s'ensuit que la paternité n'étant pas un mode de simple subordination; mais une relation réelle qui a un terme à quo, & un terme ad quem, on ne sauroit confondre ces deux termes; & par conséquent point de sabellianisme, puisque le pere en tant que personne, est réellement distingué par la paternité du fils, en tant que celui-ci est aussi personne divine.

*PATEUX*, adj. (*Gram.*) il se dit de tout ce qui a pris la consistance molleuse de la pâte, ainsi de l'encree devient *pâteuse* par l'évaporation. Il y a des fruits *pâteux*, des couleurs *pâteuses*, une qualité de salive qu'on appelle *pâteuse*; le palais dans les maladies est *pâteux*.

*PATHÉTIQUE*, LE (*Eloquence, Poésie, Art orat.*) le *pathétique* est cet enthousiasme, cette véhémence naturelle, cette peinture forte qui émeut, qui touche, qui agite le cœur de l'homme. Tout ce qui transporte l'auditeur hors de lui-même, tout ce qui captive son entendement, & subjugué sa volonté, voilà le *pathétique*.

Il regne éminemment dans la plus belle & la plus touchante piece qui ait paru sur le théâtre des anciens, dans l'*Oedipe* de *Sophocle*; à la peinture énergique des maux qui desoloient le pays, succede un chœur de Thébains qui s'écrie :

*Frappez Dieux tout puissans, vos victimes sont prêtes !  
O mort écrasez-nous ! Dieux tonnez sur nos têtes !  
O mort ! nous implorons ton funeste secours,  
O mort ! viens nous sauver, viens terminer nos jours.*

C'est là du *pathétique*. Qui doute que l'entassement des accidens qui suivent & qui accompagnent, surtout des accidens qui marquent davantage l'excès & la violence d'une passion, puisse produire le *pathétique* ? Telle est l'ode de *Sapho*.

*Heureux qui près de toi, pour toi seule soupire, &c.*

Elle gele, elle brûle, elle est sage, elle est folle, elle est entièrement hors d'elle-même, elle va mourir; on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.

Voulez-vous deux autres exemples du *pathétique* ? Prenez votre *Racine*, vous les trouverez dans les discours d'*Andromaque* & d'*Hermione* à *Pyrrhus* : le premier est dans la *ij. scène du III. acte* d'*Andromaque*.

*Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez, &c.*  
Y

Et le second, dans la v. scène du IV. acte.

*Je ne t'ai point aimé, cruel, qu'ai-je donc fait ? &c.*

Rien encore ne fait mieux voir combien le *pathétique* acquiert de sublime, que ce que Phèdre dit, *act. IV. scène vj.* après qu'instruite par Thésée qu'Hippolyte aime Aricie, elle est en proie à la jalousie la plus violente.

*Ah douleur non encore éprouvée !*

*A quel nouveau tourment je me suis réservée, &c.*

Enfin, la scène entière, car il n'y a rien à en trancher ; aussi est-ce, à mon avis, le morceau de passion le plus parfait qu'il y ait dans tout Racine.

Mais c'est surtout le choix & l'entassement des circonstances d'un grand objet qui forme le plus beau *pathétique* ; & je ne doute pas que ce qui se trouve dans l'oraison funèbre du grand Condé, par M. Bossuet, au sujet de la campagne de Fribourg, ne soit, par la manière dont les circonstances y sont choisies & pressées, un exemple de la sublime éloquence. Je suis fâché que la longueur du morceau m'empêche de le rapporter ; & je me contenterai de mettre ici cette peinture si vive & si *pathétique* de l'effet de la mort de M. de Turenne. C'est M. Fléchier qui parle dans l'oraison funèbre de ce grand homme. « Je me trou- » ble, messieurs, Turenne meurt : tout se confond ; » la fortune chancelle ; la victoire se lasse ; la paix » s'éloigne ; les bonnes intentions des alliés se ral- » lentissent ; le courage des troupes est abattu par la » douleur, & ranimé par la vengeance ; tout le camp » demeure immobile ; les blessés pensent à la perte » qu'ils ont faite, & non pas aux blessures qu'ils ont » reçues ; les pères mourans envoient leurs fils pleu- » rer sur leur général mort. L'armée en deuil est oc- » cupée à lui rendre les devoirs funèbres ; & la re- » nommée qui se plaît à répandre dans l'univers les » accidents extraordinaires, va remplir toute l'Eur- » rope du récit glorieux de la vie de ce prince, & du » triste regret de sa mort ». (D. J.)

*PATHÉTIQUE*, adj. *en Musique*, est une manière expressive & passionnée, capable d'exciter la pitié, la compassion, la douleur & les autres passions qui resserrent le cœur ; dans ce sens nous disons le style *pathétique*, un sujet *pathétique*, un chant *pathétique*.

Le genre chromatique est très-propre pour le *pathétique* ; il en est de même des dissonances ménagées avec art, & des mouvemens lents & variés. (S)

*PATHÉTIQUES* ou *TROCHLEATEURS*, *en Anatomie* ; c'est la quatrième des dix paires de nerfs qui sortent de la moëlle allongée. Voyez nos *Planches anatomiques*, & leur explication. Voyez aussi l'article *NERF*.

Les *pathétiques* sont les plus petits nerfs du cerveau ; ils ont leur origine dans la partie inférieure de la moëlle allongée derrière les nerfs & les testés. Voyez *NATÈS & TESTÈS*.

On les appelle *pathétiques*, parce qu'il servent à exprimer dans les yeux différentes passions ; quelques-uns les nomment aussi *amateurs*, *amatorii*, à cause du grand usage que les amans en font, &c. Voyez *ŒIL*, &c.

Ils se distribuent au muscle grand oblique de l'œil, qu'on nomme aussi *trochlateur*. Voyez *OBLIQUE*.

*PATHISUS*, (Géog. anc.) fleuve de la Dacie, selon Pline, l. IV. ch. xij. c'est le *Tibisène* de Ptolémée, l. III. ch. vij. & le *Partisus* d'Ammien Marcellin, l. XVII. p. 108. aujourd'hui on le nomme la *Teissa* & le *Tibis*.

*PATHOGNOMONIQUE*, adj. *en Médecine* ; c'est un signe essentiel & caractéristique, ou un symptôme particulier à quelque maladie, & qui en est inséparable, & même qui en est le siège. Voyez *SYMPTÔME*. Mais la vérité est qu'il n'y a rien dans toute la médecine qui réponde à l'idée d'un *pathognomoni-*

que ; la maladie & les symptômes sont trop compliqués ; nous ne pouvons juger de la première par quelque signe particulier, mais seulement par le concours de plusieurs. Voyez *SIGNE & DIAGNOSTIQUE*.

*PATHOLOGIE*, f. f. (*Méd. Pathol.*) ce mot signifie littéralement *discours sur la maladie* ; il est dérivé du grec, composé de *πάθος*, maladie, affection, & *λόγος*, discours. On a donné ce nom à cette partie de la médecine théorique, dont l'objet particulier est l'état malade. Dans cet état les *pathologistes* distinguent trois choses, la maladie proprement dite, la cause, & le symptôme ; c'est sur cette distinction que porte la division générale de la *pathologie* en *nosologie*, *diagnostic* & *symptomatologie* ; l'étymologie de ces mots indique assez leur usage & leur signification. Voyez ces articles.

Si moins attachés aux discussions frivoles des mots, on examine avec plus d'attention les choses, on s'apercevra que la *nosologie* & la *symptomatologie* ne doivent pas être distinguées, parce que la maladie la plus simple n'est qu'un symptôme, & celle qui est composée n'est qu'un concours de symptômes. Voyez *MALADIE*, *SYMPTÔME*. C'est une absurdité que de prétendre considérer & définir la maladie dépouillée de ses symptômes : cette abstraction métaphysique, absolument déplacée dans les sciences des faits, ne servirait qu'à obscurcir la connoissance des maladies en éloignant les phénomènes qui les caractérisent, & la rendrait incertaine en la plantant aux loix variables de théorie : donnons un exemple pour rendre plus sensible le ridicule d'une pareille méthode. On propose de définir une pleurésie, & d'en déterminer le caractère ; que mettant à part tous les symptômes, on essaie de donner une définition *pathologique*, c'est-à-dire, empruntée des causes ; pourra-t-on se conformer ici aux premières règles de logique qui exigent que la définition tirée des qualités sensibles, connues bien avérées, répande de la clarté sur le sujet qu'on définit. La cause de la pleurésie ayant lieu dans l'intérieur de la machine, dérobée aux témoignages des sens, est une matière de discorde parmi les *pathologistes*. Ils ne sont pas encore venus à bout de décider en quoi consistoit le vice qui détermine les symptômes de la pleurésie, s'il affecte les vaisseaux ou le sang ; chacun à là-dessus un sentiment plus ou moins éloigné du vrai, *tot capita, tot sensus*, ils ne sont pas même d'accord sur le siège de cette maladie : ainsi semblables aux constructeurs de la tour de Babel, qui parloient différentes langues, ces médecins définiront chacun cette maladie suivant l'idée qu'ils se sont faite de la cause & de son siège ; l'un dira la pleurésie est une maladie qui consiste dans l'obstruction des vaisseaux du poulmon, produite par un sang tendant à la putréfaction ; l'autre, que son caractère doit se tirer de la disproportion qui se trouve entre le diamètre de ces vaisseaux & la masse des humeurs ; un troisième prétendra que la pleurésie n'est que l'augmentation de la fermentation du sang dans les vaisseaux de la pleure ou du poulmon ; un quatrième soutiendra, que le vice caractéristique est l'hérédité du sang dans les vaisseaux de la pleure, qui entoure & revêt intérieurement les côtes ; un cinquième placera cette hérédité dans les muscles intercostaux ; un autre dans la membrane externe du poulmon, &c. ainsi tous donneront leurs idées pour caractère de cette maladie ; après avoir long-temps disputé sans s'entendre pour soutenir leurs sentimens, ils réussiront à détruire les systèmes de leurs adversaires sans venir à bout d'affermir sur leurs ruines les fondemens de leur doctrine ; tous enfin auront raison, parce que tous auront eu tort. Qu'on juge sur cet exemple que nous pourrions généraliser, quelles lumières, quelle solidité, quels avantages tireroit la *pathologie* de ces principes s'ils étoient adoptés ; &



Combien l'histoire des maladies dressée en conséquence seroit simple, juste & conforme à la réalité ; mais parlons sérieusement, & opposons à ces inconveniens les avantages des définitions *symptomatiques*, qu'on appelle aussi *pratiques*, parce qu'elles servent seules au praticien ; nous allons voir à l'instant tous ces théoristes animés d'intérêts différens, & parlant divers idiomes, se réunir au lit du malade. Lorsqu'il fera question de déterminer les symptômes essentiels de la pleurésie, ils vous diront tous que cette maladie est formée par l'ensemble des symptômes suivans : une fièvre aiguë, difficulté de respirer, toux & poing de côté : à ce portrait personne ne méconnoitra la pleurésie, parce qu'il est formé fur des traits que tout le monde peut apercevoir, & qu'on observe en effet dans toutes les pleurésies. C'est ainsi qu'on doit traiter la *pathologie* ; c'est ainsi qu'elle étoit enseignée par Thémison, le chef des méthodistes, par Théssalus, Caelius Aurelianus, auteur célèbre par l'exactitude de ses descriptions & la bonté de ses diagnostics ; c'est sur le même plan qu'est travaillée l'excellente pathologie méthodique de M. de Sauvages, professeur fameux de l'université de Montpellier, & que sont disposées les classes de maladies. Voyez MALADIES.

En réunissant la nosologie & la symptomatologie, les *pathologistes* ne devoient pas en distinguer la seméiotique ; elle est renfermée nécessairement dans ces deux parties : la seméiotique de la santé ne doit point être séparée de la physiologie ; & celle qui traite des signes généraux de l'état malade doit être traitée par le détail qu'on fait des symptômes dans la *pathologie*, parce qu'en fait de maladie, comme en santé, tout symptôme devient signe aux yeux du médecin éclairé ; il fait par ces phénomènes apparens pénétrer dans l'intérieur du corps, & y découvre les dérangemens plus cachés ; il paroît ainsi très-naturel, après qu'on a exposé quelques symptômes généraux, de montrer tout-de-suite quel parti on peut en tirer pour le diagnostic ou le pronostic des maladies. Cette application fixe & occupe plus agréablement l'esprit de l'étudiant, que la sécheresse des questions *pathologiques* isolées ne peut manquer de rebuter.

Nous n'entrons ici dans aucun détail sur la classification des maladies, sur les divisions ultérieures des causes & des symptômes. Voyez NOSOLOGIE, ÉTIOLOGIE, SYMPTOMATOLOGIE, & sur-tout l'article MALADIE, où cette matière est discutée à fond. Les auteurs qui ont écrit sur la *pathologie* sont Galien, les Arabes, qui l'ont farcie de beaucoup de mots & d'idées inintelligibles : Fernel, Sennart, Rivière, Gorter, Hoffman, Wedelius, Boerhaave, Nenter, Juncker, de Sauvages, Fizes, Lacaze, &c.

PATHOS, f. m. (*Belles-Lettres.*) *πάθος*, mot purement grec, qui signifie les mouvemens ou les passions que l'orateur excite ou se propose d'exciter dans l'ame de ses auditeurs. De-là vient le mot de *pathétique*. Voyez PATHÉTIQUE.

On dit que le *pathos* regne dans un discours quand il renferme plusieurs de ces tours véhémens qui échauffent & qui entraînent l'auditeur comme malgré lui. On emploie aussi quelquefois ce mot au lieu de *force* ou *énergie*. Voyez ÉNERGIE.

PATI, (*Géog. mod.*) petite ville de Sicile, dans le golfe de même nom, avec un évêché suffragant de Messine, & un port. Elle fut bâtie par le comte Roger, après la défaite des Sarrafins. Long. 32. 50. lat. 38. 12.

PATIBULAIRES FOURCHES, (*Jurisprud.*) Voyez ÉCHELLES, & au mot FOURCHES.

PATIENCE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *lapathum*, genre de plante qui ne diffère de celui de l'oseille qu'en ce que la patience n'a pas un goût acide. Tour-

Tome XII,

nefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE. (Y)

Cette plante, autrement nommée *perelle*, est l'espèce de *lapathum*, appelé par Tournefort *lapathum hortense sativum*, *folio oblongo*, I. R. H. 504. en anglois, *the common garden dock with oblong leaves*.

Sa racine est droite, longue, fibreuse, jaune endedans. Sa tige est noueuse, haute de deux à trois coudées, & quelquefois davantage. Ses feuilles sont oblongues, à pointe obtuse, semblables à celles du *lapathum* sauvage, mais plus grandes & plus molles. Ses fleurs sont placées par anneaux le long des branches ; elles sont petites, sans pétales, composées de six étamines vertes, courtes, garnies de sommets droits & blancs, qui sortent d'un calice à sept feuilles, comme dans l'oseille. Leur pistil se change en une graine triangulaire, enveloppée d'une capsule membraneuse composée de trois grandes feuilles du calice. On cultive cette plante dans les jardins ; elle est rarement d'usage.

Les autres espèces de *patience* employées en Médecine, sont 1°. la *patience* rouge, *lapathum folio acuto rubente*, I. R. H. 504. 2°. Les *patiences* sauvages, qui se distinguent seulement par la variété de la figure de leurs feuilles. 3°. La grande *patience*, autrement dite *rhubarbe des moines*. 4°. La *patience* des Alpes, à feuilles arrondies, qu'on nomme *rhubarbe tardive*. Voyez RHUBARBE BATAARDE, & RHUBARBE DES MOINES. (D. J.)

PATIENCE, (*Mat. méd.*) *patience* des jardins ou *perelle* ; 2°. *patience* ou *perelle* sauvage ; 3°. *patience* d'eau ou *perelle* des marais.

Ces trois plantes sont regardées comme ayant à-peu-près les mêmes vertus. La première est cependant fort peu employée, parce qu'elle possède ces vertus dans un degré très-intérieur. Les deux autres sont d'un usage assez fréquent. Il y a même plusieurs espèces de *patience* sauvage qu'on emploie indifféremment dans les boutiques. Ce sont les racines de toutes ces plantes dont on se sert presque uniquement en Médecine.

Ces racines lâchent doucement le ventre ; & l'on croit que leur action laxative est suivie d'une légère adstriction. Elle est mise au rang des principaux apéritifs ou débilitans. On l'emploie très-fréquemment à ce titre dans les apoplexies & dans les bouillies qu'on fait prendre dans les obstructions de la rate, & dans celles du foie. Mais on s'en sert principalement soit de la manière que nous venons de dire, soit sous forme de tisane contre toutes les maladies de la peau, contre les affections rhumatismales & arthritiques, contre les obstructions invétérées, les affections oedémateuses, sur-tout celles qui suivent les fièvres intermittentes, &c. Ces remèdes sont d'un usage presque universel dans le traitement méthodique de la gale. On en prépare aussi des cataplasmes & des lotions contre la même maladie ; mais ces remèdes extérieurs sont communément beaucoup trop foibles, & ne peuvent être regardés que comme une ressource vaine & inspirée par une timide inexpérience : car les préparations de soufre & celles de mercure sont les vrais spécifiques de la gale. Voyez GALE, SOUFRE, & l'article MERCURE, & MERCURIAUX. Et ces secours efficaces ne demandent pas plus, peut-être moins que les repercutifs plus doux d'être précédés par des remèdes généraux ou préparatoires convenables.

Les racines de ces plantes sont aussi très-recommandées contre le scorbut.

On les emploie encore utilement dans l'usage extérieur, comme *résolutives*, *désiccatives*, *astringentes*.

Les feuilles de ces plantes peuvent aussi être employées aux mêmes usages extérieurs.

On fait entrer les racines fraîches dans les décoctions simples ou composées à la dose d'une once ou

de deux; & seches à la dose d'un gros jusqu'à trois.

La racine de *patience* sauvage entre dans l'onguent pour la gale, dans la décoction anti-scorbutique & dans l'orviétan, selon la dispensation de la pharmacopée de Paris.

Cette même pharmacopée chasse cette racine de l'onguent martiatum; on ne devine pas trop pourquoi, plutôt que celle d'aulnée, de valeriane & de bardane qu'elle a retenues. (b)

PATIENCE, *muscle de patience*, en Anatomie. Voyez RELEVEUR.

PATIENCE, (Morale.) la patience est une vertu qui nous fait supporter un mal qu'on ne sauroit empêcher. Or on peut réduire à quatre classes les maux dont notre vie est traversée. 1<sup>o</sup>. Les maux naturels; c'est-à-dire, ceux auxquels notre qualité d'hommes & d'animaux périssables nous assujettissent. 2<sup>o</sup>. Ceux dont une conduite vertueuse & sage nous auroit garantis, mais qui sont des suites inévitables de l'impudence ou du vice; on les appelle *châtiments*. 3<sup>o</sup>. Ceux par lesquels la constance de l'homme de bien est exercée; telles sont les persécutions qu'il éprouve de la part des méchants. 4<sup>o</sup>. Joignez enfin les contradictions que nous avons sans cesse à essuyer par la diversité des sentimens, de mœurs & de caractères des hommes avec qui nous vivons. A tous ces maux la patience est non-seulement nécessaire, mais utile; elle est nécessaire, parce que la loi naturelle nous en fait un devoir, & que murmurer des événemens, c'est outrager la Providence; elle est utile, parce qu'elle rend les souffrances plus légères, moins dangereuses & plus courtes.

Abandonnez un épileptique à lui-même, vous le verrez se frapper, se meurtrir & s'ensanglanter; l'épileptique étoit déjà un mal, mais il a bien empiré son état par les plaies qu'il s'est faites: il eût pu guérir de la maladie, ou du moins vivre en l'endurant; il va périr de ses blessures.

Cependant la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux ne réprime point en nous l'impatience: on s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe, & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule? ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par les maux, & contrainte de leur céder; mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienfaisance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne rénonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité?

PATIENCE, (Critiq. sacrée.) ce mot appliqué à l'homme dans l'Ecriture, se prend pour la constance dans les travaux & les peines, Luc. xxj. 19. Pour la persévérance dans les bonnes œuvres, Rom. ij. 7. pour une conduite réglée, qui ne se dément point. Prov. xlix. 11. (D. J.)

PATIENT, f. m. en Médecine, est une personne qui est sous la direction d'un médecin ou d'un chirurgien, pour être guéri de quelque maladie.

Agent & patient. Voyez l'article AGENT.

Malade est plus usité que patient; le terme malade est rendu plus communément par celui d'ager, qu'on

que patient & ager soient à peu près la même chose; cependant on se sert peu du mot de patient en français dans le langage ordinaire.

PATIN, f. m. (Arts.) en hollandais *sehaats*; morceau de bois applati, plus grand que le pié, terminé en une pointe recourbée, & qui est garni dessous d'un fer lisse, de la largeur d'environ un pouce pour pouvoir couper la glace. On applique ce morceau de bois ferré sous le milieu de la semelle des fouliers, & on l'attache fermement avec des courroies sur le cou du pié: on s'en sert de cette manière, pour fendre la glace en courant; c'est une invention ingénieuse, mais qui demande de l'adresse, de la jeunesse, de l'habitude & beaucoup d'exercice pour en pouvoir faire usage. Tout le monde fait qu'en hiver dans toute la Hollande, de chaque village, bourg, ville & province batave, le peuple fort en foule & vient se rendre aux lieux où les branches du Rhin étendent leurs longs canaux. Les Hollandais volent sur des patins retentissans, courent en équilibre ceinturé, & s'exercent de mille manières différentes, surpassant par la rapidité de leur course les chevaux même les plus légers. Tout vit alors, tout est en joie dans ces climats tristes & glacés. (D. J.)

PATIN, (Hist. de Laponnie.) les Lapons suédois se servent pour courir sur la neige de patins de bois de sapin fort épais, longs d'environ deux aunes, & larges d'un demi-pié. Ces patins sont relevés en pointe sur le devant, & percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pié ferme & immobile. Ils courent sur la neige avec tant de vitesse, qu'ils attrapent les animaux les plus légers à la course. Ils portent un bâton ferré, pointu d'un bout, & arrondi de l'autre. Ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter; & aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent. Ils descendent avec ces patins les fonds précipités, & montent les montagnes escarpées. Les patins dont se servent les Samois sont bien plus courts, & n'ont que deux piés de longueur. Chez les uns & les autres les femmes s'en servent comme les hommes. Ce que nous nommons patins des Lapons, s'appelle *raquette* au Canada. Voyez RAQUETTE. (D. J.)

PATIN, f. m. (Hydr.) ce sont des pieces de bois que l'on couche sur les pieux dans les fondations où le terrain n'est pas solide, & sur lesquels on assure les plate-formes pour fonder dans l'eau.

On appelle encore patins des pieces couchées à plat servant de piés dans la construction de plusieurs machines.

PATINS, (Brasserie.) sont de petits morceaux de bois de deux pouces en carré, & de la longueur de la largeur des planches du faux fond de la cuve-matière. Ils servent à soutenir ce faux fond distant du fond de leur épaisseur. Voyez CUVE-MATIERE.

PATIN, (Charpent.) ce qui est posé sur une assise de pierre, ou un mur sur-lequel porte une autre piece debout, comme le patin d'un escalier qui en porte l'eschiffe.

PATIN, (Cordon.) espèce de fouliers de femme fort hauts & garnis de liege. Ils ajoutent à la taille.

PATINS, les Imprimeurs nomment patins ou sabots, deux pieces de bois presque quarrées, de deux piés sept à huit pouces de long sur seize à dix-huit pouces de perimetre, couchées de champ, qui, au moyen de mortaises, reçoivent & retiennent d'aplomb les deux jumelles d'une presse d'imprimerie. Voyez nos Pl. d'Imprimerie.

PATIN, (Maréchal.) on appelle ainsi un fer de cheval sur lequel on a soudé une espèce de demi-boule de fer concave. Il sert dans plusieurs accidens & maladies, comme aux chevaux éhanchés, à ceux qui ont fait quelque effort d'épaule, ou qui se sont entr'ouverts.



**PATINA TYROTARICHI**, (*Lang. lat.*) c'étoit un mets fort grossier dont se nourrissoient les gens de la campagne, & qui étoit composé de fromage & de drogues salées, comme le porte l'étymologie; mais ce mot se trouve pris au figuré dans plusieurs endroits de Cicéron pour signifier une *table frugale*.

**PATINE**, f. f. (*Art.*) Il n'y a point de mot français pour exprimer cette belle & brillante couleur de vert-de-gris que le cuivre ne prend pas toujours; l'agrément de cette couleur pour l'œil & la difficulté de la rencontrer (car tous les cuivres ne s'en chargent pas également), la rendent très-recommandable aux Italiens, qui la nomment *patina*, comme on ose ici le faire d'après eux, & par l'exemple de M. le comte de Caylus. « Il doit être permis, dit-il avec raison, d'adopter un mot étranger au moins dans la langue des arts ». Or l'Encyclopédie en est le dictionnaire. (*D. J.*)

**PATIRA**, f. m. (*ustensile de Tailleur.*) C'est un petit tapis fait de lisières qu'ils étalent sur l'établi, & sur lequel ils posent l'étoffe qu'ils veulent repasser avec le carreau, afin que l'action du carreau n'applatisse point trop les boutonnières.

**PATIS**, f. m. (*Ornithol.*) petit oiseau de mer décrit par Ovide, & qui semble être le même que celui dont parle Hoïer dans sa lettre à Clusius. Il est un peu plus gros que notre moineau, rase délicatement la surface de l'eau, & passe pour préager la tempête prochaine.

**PATISSERIE**, f. f. (*terme de Cuisine.*) ouvrage de cuisine fait avec de la pâte qui se cuit ordinairement au four. On appelle aussi *pâtisserie*, l'art d'affaïonner & dresser toutes les préparations de pâtes que font les pâtissiers.

**PATISSIER**, f. m. (*Art méchan.*) celui qui fait & qui vend de la pâtisserie.

La communauté des *Pâtissiers* n'est pas une des moins anciennes de Paris, les maîtres prennent la qualité de *maîtres de l'art de Pâtissier & Oublayer*.

Les statuts qui leur ont été donnés par Charles IX. en 1566, en conséquence de l'ordonnance d'Orléans, consistent en trente-quatre articles, tirés en partie des anciens & en partie des nouveaux. L'enregistrement au parlement des lettres-patentes de ce prince est du 10 Février de l'année suivante.

Les jurés font au nombre de quatre, dont deux s'élient chaque année, en sorte qu'ils sont toujours deux ans en charge.

Outre les jurés, il y a un clerc de la communauté chargé des fonctions ordinaires à ces sortes d'officiers, & encore institué pour l'ordre qui se doit observer dans la distribution des garçons aux maîtres qui en ont besoin, qui tous doivent s'adresser à ce clerc, les uns pour trouver maître, les autres pour avoir des garçons.

L'apprentissage est de cinq années consécutives; trois mois d'absence sans le feu du maître, cassent & annulent le brevet quelque tems que l'apprenti ait servi.

Le chef-d'œuvre est d'obligation à tous aspirans à la maîtrise. Il consiste pour la pâtisserie en cinq plats faits & cuits en un seul jour à la discrétion des jurés; & pour l'oublayerie, en cinq cens de grandes oublays ou oublies, trois cens de supplications, & deux cens d'estriers qu'il peut faire un autre jour, mais dont il faut qu'il prépare la pâte lui-même.

Les garçons ou serviteurs font tenus de servir chez les maîtres le tems dont ils sont convenus, autrement il est fait défense aux autres maîtres de les prendre à leur service, à moins que le premier maître n'y consente.

Les veuves en viduité peuvent tenir boutique, & jouir des autres droits des maîtres, à la réserve de

faire des apprentis, pouvant toutefois achever celui que leur mari auroit commencé.

Outre les visites que les jurés doivent faire chez les maîtres, ils ont encore droit de vifitation sur les fromages de Brie, les œufs & le beurre, & il leur est permis de les lotir entr'eux.

Le pain à chanter, grand & petit, fait à Paris ou ailleurs, ne peut être exposé en vente par les maîtres *Pâtissiers* qui s'appliquent à cette sorte de pâtisserie, qu'il n'ait été vu & visité par les jurés.

Les maîtres sont conservés dans leurs droits de mesurer leur blé à la halle à l'heure accoutumée, parce que l'article 19. porte que le plus beau blé n'est pas trop bon pour faire pain à chanter messe, & à communier où le corps de notre Seigneur est célébré.

Il est défendu aux maîtres de vendre aucunes pièces de pâtisseries mal-conditionnées & réchauffées: il n'appartient qu'aux *Pâtissiers* de faire toutes les pièces de four pour les festins, noces, &c. qui se donnent dans la ville & fauxbourgs de Paris.

Il est défendu aux *Pâtissiers* d'aller au-devant des marchands & laboureurs pour acheter leurs grains, ni d'en acheter ailleurs que sur les ports. Il leur est encore défendu d'acheter plus que six septiers de blé & autant de farine, à peine de confiscation du surplus.

**PATMOS ou PATHMOS**, (*Géog. anc. & mod.*) île de l'Archipel, située entre les îles de Nicaria & de Samos, au nord occidental de la première & au nord oriental de la seconde, & entre les îles de Naxie & de Narcio, au midi occidental de la première & à l'orient de la seconde.

L'île de *Patmos*, aujourd'hui nommée *Patino*, célèbre par l'exil de l'apôtre S. Jean pendant 18 mois, est un des plus méchants écueils de l'Archipel; elle est découverte, sans bois & fort sèche, quoiqu'elle ne manque pas de roches, ni de montagnes, dont la plus élevée s'appelle *Sie Hélie*. Cette île ne produit que peu d'orge, de froment & de vin; mais elle a beaucoup de gibier, perdrix, lapins, caillies, tourterelles, &c. tout son négoce consiste dans l'industrie des habitans, qui, avec une douzaine de caïques ou plusieurs autres petits bateaux, s'en vont chercher du blé en terre-ferme, & même jusques sur les côtes de la mer Noire, pour en venir charger des bâtimens français. Il est surprenant que dans un si pauvre pays les maisons y soient aussi-bien bâties que dans les lieux où il y a du commerce, & leurs chapelles sont toutes voûtées.

Cette île n'a que dix-huit milles de tour, mais si l'on parcouroit les recoins de cap en cap, on excuseroit bientôt Plin, qui lui donne trente lieues de circonférence. Il n'y a guère plus de trois à quatre cens personnes dans *Patmos*; les Corfaires ont contrainst les habitans d'abandonner la ville, qui étoit au bord de la Scala, & de se retirer à deux milles & demi sur la montagne, autour du monastere de S. Jean, qui est une espece de citadelle solidement bâtie, & dans laquelle il y a toujours une cinquantaine de caloyers.

Les femmes de *Patmos* sont assez jolies, mais le fard qu'elles mettent les défigure horriblement; néanmoins ce n'est pas leur intention, car depuis qu'un marchand de Marseille en a épousé une pour sa beauté, elles s'imaginent, dit Tournefort, qu'il n'y a point d'étranger qui descende dans l'île, qui n'y vienne faire la même emplette.

*Patmos* est éloigné de 60 milles des îles de Cos, de Stampalie & de Mycone; elle est à 18 milles de Léro, à 45 milles de Nicaria, & à 60 de Samos. Il n'y a ni turc, ni latin dans l'île; un grec y fait la fonction de consul de France, quoiqu'il n'ait ni pouvoir, ni patentes pour prendre cette qualité. *Long. de Patmos 44. 15. latit. 37. 29. (D. J.)*

**PATNA, TERRE DE.** (*Hist. nat.*) c'est ainsi qu'on nomme une terre bolaire d'une couleur jaunâtre, très-fine & très-douce au toucher, dont on fait dans les Indes orientales une poterie assez belle, extrêmement légère & fort mince; on en fait sur-tout des bouteilles assez grandes pour contenir plusieurs pintes d'eau, qui, dit-on, s'y rafraîchit très-prompement & contracte un goût très-agréable; ce fait est pourtant contesté par quelques personnes qui n'ont rien aperçu de semblable. On assure que les femmes indiennes aiment beaucoup à mâcher cette espèce de terre, qui est un absorbant, ce qui sembleroit prouver qu'il entre une portion de terre calcaire dans la terre de Patna.

**PATNA, (Géog. mod.)** ville des Indes, près du bord oriental du Gange, capitale de la province de son nom, dans les états du grand-mogol. Les Hollandais y ont une loge, & la compagnie des Indes un comptoir, qui dépend de celui de Chandernagor. *Long. 103. 15. latit. 25. 55. (D. J.)*

**PATOIS, (Gramm.)** langage corrompu tel qu'il se parle presque dans toutes les provinces: chacune a son patois; ainsi nous avons le patois bourguignon, le patois normand, le patois champenois, le patois gascon, le patois provençal, &c. On ne parle la langue que dans la capitale. Je ne doute point qu'il n'en soit ainsi de toutes les langues vivantes, & qu'il n'en soit ainsi de toutes les langues mortes. Qu'est-ce que les différents dialectes de la langue grecque, sinon les patois des différentes contrées de la Grèce?

**PATON, f. m. terme de Cordonnier,** petit morceau de cuir qu'on met en dedans au bout de l'empeigne du soulier, afin de conserver la forme. (*D. J.*)

**PATON, en terme de Potier,** c'est une motte de terre ordinairement plus petite que les balons, mais qui n'en diffère cependant que parce qu'elle ne contient que ce qu'il faut de terre pour faire une partie de telle ou telle pièce, comme un manche, une oreille, &c. *Voyez MANCHE, OREILLE & BALLONS.*

**PATOWMEK, (Géog. mod.)** rivière de l'Amérique septentrionale, dans la Virginie. Elle a son embouchure large de quelques milles, & porte des bateaux à plus de 100 milles d'éloignement.

**PATRÆ, (Géog. anc.)** ville du Péloponnèse, sur la côte occidentale de l'Achaïe, près de l'embouchure du fleuve Glaucus, selon Pausanias, *liv. VII. ch. xviii.* Plin. dit qu'elle a été bâtie sur un très-long promontoire, à l'opposé de l'Étolie & du fleuve Eumenus. Son premier nom fut *Aros* ou *Aroa*. Lorsque Patréus l'eut agrandie, elle prit le nom de son bienfaiteur, en conservant néanmoins son ancien nom; car ils se trouvent joints ensemble sur les médailles avec le titre de colonie romaine.

Nous avons une médaille d'Auguste, sur laquelle on lit, *Col. A. A. Patrens.* ce qui signifie, *Colonia Augusta Aro Patrensis.* Les écrivains de l'histoire byzantine nomment cette ville *Patra veteres*, pour la distinguer d'une autre ville que Grégoras & Nicétas appellent *Patra nova.* Pausanias parle d'un théâtre & d'une quantité de temples qui étoient à Patra, mais il n'en reste pas même des ruines. Sa citadelle étoit célèbre par son temple de Minerve Panachaide, c'est-à-dire protectrice de l'Achaïe, dont Patra étoit la principale ville. Elle avoit proche du port un temple dédié à Neptune, & un autre à Cérés.

Ce dernier étoit remarquable par une fontaine où l'on alloit consulter l'événement des maladies, ce que l'on faisoit en suspendant un miroir avec une ficelle. Le derrière du miroir touchoit l'eau, & la glace nageoit dessus. On regardoit alors dedans, & l'on y voyoit différentes images, selon que le malade devoit guérir de son mal ou en mourir.

L'oracle du Forum étoit quelque chose de plus singulier: c'étoit une statue de Mercure, & une autre

de Vesta; il falloit les encenser, & allumer les lampes qui pendoient tout à l'entour: ensuite on dédioit à la droite de l'autel une médaille de cuivre du pays, & l'on interrogeoit la statue de Mercure sur ce que l'on vouloit savoir; il falloit après cela s'en approcher de fort près, comme pour écouter ce qu'elle prononceroit, & s'en aller de-là hors du forum, les oreilles bouchées avec les mains. La première voix que l'on entendoit étoit la réponse de l'oracle.

La ville de Patra avoit plusieurs autres temples, savoir de Vénus, de Minerve, de Diane Limnatide, & de Bacchus, surnommé *Calydonien*, à cause que sa statue avoit été apportée de Calydon, qui étoit une petite ville vis-à-vis d'Aroa. Le nom moderne de Patra est *Patras.* (*D. J.*)

**PATRAS, (Géog. mod.)** ville de la Morée, dans le duché de Clarence, avec un archevêque grec. Les Turcs l'appellent *Badra* ou *Balabatra*. Elle a été bâtie en partie sur les ruines de l'ancienne Patra. Aux beaux temples de Cybele & d'Atys, de Diane, de Minerve Panachaide, d'Apollon, de Vénus & de Bacchus Calydonien, ont succédé de chétives mosquées, de pauvres églises grecques, & des synagogues de juifs qui font tout le commerce de cette ville.

Les Vénitiens la prirent en 1687, & la nommèrent *Néopatria*. Ils l'ont gardée jusqu'en 1716. L'air en est malsain, mais les jardins de Patras abondent en grenades, en citrons & en oranges excellentes. Elle est près de la mer, à 8 lieues S. O. de Lépante, 34 N. O. de Mistra. *Long. 39. 32. latit. 38. 20.*

Chilon, célèbre athlète, né à Patras, gagna deux couronnes aux jeux olympiques, une dans les Delphiques, quatre dans les Isthmiens, & trois dans les Néméens. Il fut tué dans une bataille, comme le marque son épitaphe rapportée par Pausanias. Ce fut, selon cet auteur, du tems de Lyfippe qui fit la statue de Chilon, c'est-à-dire dans la bataille de Chéronée contre Philippe roi de Macédoine, où les Achéens furent défaits avec les autres Grecs, la troisieme année de la cx. olympiade, & 33 ans avant Jésus-Christ. (*D. J.*)

**PATRIA, (Géog. mod.)** petite ville ou bourg de la Campanie, dans le royaume de Naples, au sud du lac qu'on nomme *Lago di Patria*, en latin *Linternia palus*, par où le Clanio (le *Clanis* des Latins) vulgairement appelé *l'Agno*, se décharge dans la mer Tyrrhénienne. *Long. 31. 36. latit. 40. 51.*

Au Nord de l'embouchure du Clanio étoit l'ancienne Linternum, & conséquemment le tombeau du grand Scipion, sur lequel on a bâti la tour qu'on nomma *torre di Patria*. J'ai donné l'origine curieuse de ce nom bizarre, en parlant de Linternum. *Voyez LINTERNUM.* (*D. J.*)

**PATRIARCHAL, adj. (Gramm. & Hist. ecclésiast.)** se dit de tout ce qui a rapport à un patriarche, comme dignité, juridiction *patriarchale*, siège *patriarchal*, &c.

**PATRIARCHAL, (Topog. ecclésiast.)** Titre de dignité dans l'Eglise, & que l'on a donné aux évêques des premiers sièges épiscopaux. Ce mot *patriarchal* vient du grec *πατριάρχης*, en latin *patrum princeps*, c'est-à-dire le prince des pères. Il ne commença à la vérité à être en usage que long-tems après le concile de Nicée, mais la chose même subsistoit auparavant, puisqu'il est approuvé la discipline de l'ancien gouvernement ecclésiastique; en ordonnant que l'évêque d'Alexandrie tendroit sa juridiction sur l'Égypte, la Lybie & la Pentapole; parce que, dit ce concile, l'évêque de Rome en usoit de la même manière. On voit par-là, que dès les premiers commencemens de l'Eglise, il y avoit des patriarches distingués des métropolitains. *Voyez PATRIARCHES.*

J'ajouterai seulement, que le gouvernement politique de l'Eglise, n'a jamais connu que cinq *patriar-*



*chats*; savoir, le *patriarchat* de Rome, le *patriarchat* de Constantinople, le *patriarchat* d'Alexandrie, le *patriarchat* d'Antioche, &c le *patriarchat* de Jérusalem. (D. J.)

**PATRIARCHAL**, en terme de *Blason*, une croix *patriarchale* est une croix dont la fleche ou le fût est traversé deux fois, les traverses où les bras inférieurs étant plus courts que les supérieurs. Les croix de cette espece appartiennent aux patriarches, comme la triple croix au pape.

**PATRIARCHAT**, étendue de pays soumise à la juridiction d'un patriarche. Voyez **PATRIARCHE**.

Ce nom a été donné à ce qu'on appelloit anciennement *diocèse*, c'est-à-dire plusieurs provinces qui ne faisoient qu'un corps sous une ville plus considérable qui étoit gouvernée par un même vicaire. L'Eglise s'étant établie suivant la forme de l'empire, a de même fait un corps des églises de ces provinces sous la juridiction de l'évêque de la principale ville, appelé *exarque* ou *patriarche*. Voyez **EXARQUE** & **PATRIARCHE**.

Il y avoit en Orient cinq diocèses de cette nature: l'Egypte sous l'évêque d'Alexandrie, l'Orient proprement dit sous celui d'Antioche, l'Asie sous celui d'Ephefe; le Pont & la Thrace qui, dans les premiers tems, n'avoient pas d'évêques qui eussent une juridiction sur tout le diocèse. Depuis la ville de Byzance ayant été érigée en ville royale, & nommée *Constantinople*, devint la capitale d'abord du diocèse de la Thrace, ensuite du Pont & de l'Asie même; & on attribua aussi à l'évêque de Jérusalem, par honneur pour la ville qui avoit été le berceau de la religion chrétienne, quelques provinces de la Palestine. Enforte qu'il y eut quatre *patriarchats* en Orient: celui de Constantinople qui eut le second rang, celui d'Alexandrie, celui d'Antioche & celui de Jérusalem. En Occident, il n'y avoit que celui de Rome qui, selon Rufin, s'étendoit sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire sur dix provinces du continent d'Italie & de quelques îles adjacentes, depuis il s'étendit sur l'Illyrie, la Macédoine, & quelques parties de l'Occident, mais jamais il ne s'est étendu sur tout l'Occident; car le primat de Carthage qui avoit sous lui plus de 500 chaires épiscopales, étoit regardé comme le patriarche de toute l'Afrique.

Le *patriarchat* d'Alexandrie avoit sous lui les provinces de l'Egypte, de la Pentapole, de la Lybie & de la Marmarique. On ne fait sur quel fondement le P. Morin y ajoute toute l'Afrique, ni pourquoi M. de Valois en retranche la Pentapole qui faisoit partie de l'Egypte, sur laquelle le second concile général étend & fixe la juridiction du patriarche d'Alexandrie, *solum Egyptum regat*.

Celui d'Antioche ne s'étendoit pas sur toute l'Asie, comme l'a prétendu le P. Morin, mais dans son origine il étoit borné à la seule ville d'Antioche, ensuite sur la Cilicie, & enfin sur les quinze provinces qui formoient l'Orient proprement dit: on voit par les actes du second concile œcuménique, tenu à Constantinople, que l'Eglise d'Antioche n'avoit sous sa juridiction ni le Pont, ni l'Asie, ni la Thrace. C'est encore sans raison que M. de Valois soustrait à la juridiction du *patriarchat* d'Antioche quelques-unes des quinze provinces, qui composoient le comté d'Orient, par exemple, la Phénicie, la Palestine, la Cilicie & l'île de Chypre: il est constant par l'histoire ecclésiastique que l'évêque d'Antioche étoit patriarche de toutes ces provinces.

Baronius prétend que l'Eglise de Jérusalem ne fut érigée en *patriarchat* qu'au cinquième concile général en 549, mais il est constant que ce fut au concile de Chalcedoine en 451, où Maxime d'Antioche & Juvenal de Jérusalem ayant eu une vive dispute sur l'étendue de leur juridiction respective, les peres

du concile décidèrent ainsi: *Antiochenſum ſanctiſſima eccleſia duas Phenicias & Arabian ſub propria poſteſtate habeat. Sanctiſſima vero Chriſti reſurrexio ibidem tres Paleſtinas habeat.* Jusqu'aux croisades, le *patriarchat* de Jérusalem ne fut composé que des trois Palestines, & des métropoles de Césaire, de Scythopoles & de Petra; & depuis les croisades, le pape Innocent II. y ajouta la première Phénicie, au lieu de la troisième Palestine qu'on n'avoit pu reconquérir sur les Sarrasins.

Le *patriarchat* de Constantinople ne comprenoit d'abord que la Thrace & le Pont, mais la faveur des empereurs, jointe à l'ambition des évêques, en étendit bientôt la juridiction au-delà de ses bornes, tant en Europe qu'en Asie, car il se fournit la Thessalie, la Macédoine, la Grece, l'Epire, l'Illyrie, la Bulgarie, & presque tout ce qui étoit en Europe de l'empire d'Orient. Les papes reclamèrent souvent contre ces innovations & ces démembrements, mais presque toujours sans succès, & c'a été un des principaux sujets de division entre l'Eglise latine & l'Eglise grecque.

Au reste, quoique ces cinq grands *patriarchats* s'étendissent sur un grand nombre de provinces, tant en Orient qu'en Occident, il ne faut pas croire que toutes les églises du monde dépendissent de leur juridiction, puisqu'il y en avoit plusieurs qui étoient autocephales, qui se gouvernoient par leurs conciles principaux ou nationaux, & dont les métropolitains étoient ordonnés par les évêques de la province.

Enfin l'établissement du plus ancien des *patriarchats* ne remonte pas plus haut que la fin du ii. siècle: car les actes du premier concile de Nicée, tenu en 325, font le premier monument où il soit fait mention du *patriarchat* de Rome, & l'institution de tous les autres est certainement postérieure. Thomassin, *discipline de l'Eglise*, Dupin, *de antiq. ecclésiast. discipl.*

**PATRIARCHE**, f. m. (*Hiſt. & Théolog.*) chez les Hébreux, on donne ce nom aux premiers hommes qui ont vécu, tant avant qu'après le déluge, auparavant Moïse, comme Adam, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Lévi, Simon & les autres fils de Jacob, & les chefs des douze tribus. Les Hébreux les nomment *princes des tribus* ou *chefs des peres*, *Rosché* abot.

Ce nom vient du grec *πατριάρχης*, qui signifie *chef de famille*. La longue vie & le grand nombre d'enfants étoient une des bénédictions que Dieu répandoit sur les *patriarches*.

Depuis la destruction de Jérusalem, les juifs dispersés ont encore conservé ce titre parmi eux; du-moins ceux de Judée dans les premiers tems l'ont donné au chef qu'ils éluient, ceux d'au-delà de l'Euphrate ayant donné au leur celui de *prince de la captivité*. Le premier gouvernoit les juifs qui demeuroient en Judée, en Syrie, en Egypte, en Italie & dans les provinces de l'empire romain. Le second avoit sous sa conduite ceux qui habitoient la Babylonie, la Chaldée, l'Assyrie & la Perse.

Ils mettent une grande différence entre les *patriarches* de la Judée & les princes de la captivité de Babylonie, appellant ceux-ci *rabbana* & les autres *raban*, nom qui n'est qu'un diminutif du premier. Ils soutiennent que les princes de la captivité descendoient de David en ligne masculine, au lieu que les *patriarches* n'en sortoient que par les femmes, & qu'au reste, ceux-ci ont commencé cent ans avant la ruine du temple, & qu'ils ont toujours joui d'une grande autorité, même pour le civil. Mais outre que les Ammoréens, princes très-jaloux de leur pouvoir, ne l'auroient pas souffert, Joseph & Philon ne disent mot de ces prétendus *patriarches*; les rabbins eux-mêmes sont partagés sur le nombre de ces *patriarches* dont la dignité fut abolie dans le cinquième siècle; enforte que presque tout ce qu'ils en racontent est dénué de preuves solides. Baſnage, *Hiſt. des Juifs*,

tom. II. liv. IV. c. iij. Calmet, *Didionn. de la Bible*, tom. III. lettre F, pag. 137.

**PATRIARCHE**, terme d'hierarchie ecclésiastique. C'est un évêque qui a le gouvernement immédiat d'un diocèse particulier, & qui étend son pouvoir sur un département de plusieurs provinces ecclésiastiques. *Voy. DIOCESE.*

Les patriarches sont par rapport aux métropolitains, ce que les métropolitains sont par rapport aux évêques. *Voyez EVÊQUE & MÉTROPOLITAIN.*

Les critiques ne sont pas d'accord sur le tems auquel on doit rapporter l'institution des patriarches. Le pere Morin & M. de Marca, soutiennent qu'ils sont de droit divin & d'institution apostolique; mais ce sentiment n'est pas fondé. Il paroît au contraire, que l'autorité patriarcale n'est que d'institution ecclésiastique; jelle a été inconnue dans le tems des apôtres & dans les trois premiers siècles; on n'en trouve aucune trace dans les anciens monumens. S. Justin, S. Irénée, Tertullien, Eusèbe n'en parlent point. D'ailleurs, la supériorité des patriarches sur les autres évêques & même sur les métropolitains, est trop éclatante pour avoir demeuré si long-tems ignorée, si elle eût existé. Enfin, quand le concile de Nicée, *can. 6.* accorde la dignité de patriarche à l'évêque d'Alexandrie, il ne dit pas qu'elle doive sa naissance à l'autorité apostolique; il ne l'établit que sur l'usage & la coutume.

D'autres disent que les Montanistes furent les premiers qui décorèrent de ce titre les chefs de leur église: que les Catholiques le donnerent ensuite à tous les évêques, & qu'en suite on le réserva aux seuls évêques des grands sièges. Socrate & le concile de Chalcedoine le donnent à tous les évêques des villes capitales des cinq diocèses d'Orient. Il fut aussi donné à S. Léon dans le concile de Chalcedoine; enfin, on l'a réstrait aux évêques des cinq principaux sièges de l'Eglise: Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche & Jérusalem. Ce nom a été peu usité en Occident, & donné quelquefois à des métropolitains & à de simples évêques, comme les rois Goths & Lombards le donnerent à l'évêque d'Aquilée, & comme on le donna vers le tems de Charlemagne à l'archevêque de Bourges, qui n'a rien conservé des droits de cette dignité que celui d'avoir un official primatial auquel on appelle des sentences rendues par l'official métropolitain. Les Maronites, les Jacobites, les Nestoriens, les Arméniens & les Moscovites ont aussi des patriarches, ainsi que les Grecs schismatiques.

Voici quels étoient autrefois les principaux droits des patriarches; aussi-tôt après leur promotion ils s'écrivoient réciproquement des lettres, qui contenoient une espèce de profession de foi, afin d'unir toutes les Eglises par l'union des grands sièges. C'est dans le même esprit qu'on récitait leurs noms dans les diptiques sacrés, & qu'on prioit pour eux au milieu du sacrifice; on ne terminoit les affaires importantes que par leur avis. Dans les conciles écuméniques, ils avoient un rang distingué, & quand ils ne pouvoient y assister en personne, ils y envoyoient leurs légats; c'étoit à eux qu'il appartenoit de sacrer tous les métropolitains qui relevoient de leur siège. Le concile de Nicée donne même à l'évêque d'Alexandrie le droit de consacrer tous les évêques de son ressort, suivant l'usage de l'Eglise romaine: on appelloit des jugemens des métropolitains au patriarche; mais il ne prononçoit sur ces appellations, quand les causes étoient importantes, que dans le concile avec les prélats de son ressort. Les canons de ces conciles devoient être observés dans toute l'étendue du patriarcat. Le huitième concile général, *can. 17.* confirme deux droits des plus considérables attachés à la dignité des patriarches, l'un de donner la plénitude

de puissance aux métropolitains en leur envoyant le *pallium*; l'autre de les convoquer au concile universel du patriarcat, afin d'examiner leur conduite & de leur faire leur procès. Mais le quatrième concile de Latran sous le pape Innocent III. diminua les droits des patriarches, en les obligeant à recevoir le *pallium* du saint siège, & à lui prêter en même-tems serment de fidélité, à ne donner le *pallium* à un métropolitain de leur dépendance, qu'après avoir reçu leur serment d'obéissance au pape; & enfin en ne leur permettant de juger des appellations des métropolitains, qu'à la charge de l'appel au saint siège. Thomas, *Discipl. de l'Eglise*, part. II. liv. I. c. iv. Dupin, *des antiq. ecclésiast. discipl.*

**PATRIARCHES** est le nom qu'on donne à Rome aux cinq Eglises principales, qui représentent les cinq anciens patriarchats; savoir, S. Jean de Latran qui représente le patriarcat de Rome; S. Pierre, celui de Constantinople; S. Paul, celui d'Alexandrie; Ste Marie-Majeure, celui d'Antioche; & S. Laurent hors des murs, celui de Jérusalem. Les évêques pourvus des titres de ces églises, marchent dans les cérémonies publiques après le pape & les cardinaux, & précèdent le gouverneur de Rome & les autres prélats. Il n'est pas permis même aux cardinaux de célébrer la messe au grand autel de ces églises sans une dispense du pape, portée dans une bulle que l'on attache au coin de l'autel. Dupin, *des antiq. ecclésiast. discipl.*

**PATRICE**, **PATRICIAT**, **PATRICIEN**, f. m. (*Jurisprud.*) sont des titres d'honneur & de dignité qui ont été la source de la noblesse chez plusieurs peuples.

L'institution du titre de *patrice* vient des Athéniens, chez lesquels au rapport de Denis d'Halicarnasse, le peuple fut séparé en deux classes, l'une qu'il appelle *patriciens*, *patricios*; l'autre *démotiques*, c'est-à-dire *populaires*, le menu peuple.

On composa la classe des *patriciens* de ceux qui étoient distingués par la bonté de leur race, c'est-à-dire dont la famille n'avoit aucune tache de servitude ni autre, & qui étoient les plus considérables d'entre les citoyens, soit par leur nombreuse famille ou par leurs emplois, & par leurs richesses. Thésée leur attribua la charge de connoître des choses appartenantes au fait de la religion & au service de Dieu, d'enseigner les choses saintes; il leur accorda aussi le privilège de pouvoir être élus aux offices de la république, & d'interpréter les lois.

Solon ayant été élu pour réformer l'état qui étoit tombé dans la confusion, voulut que les offices & magistratures demeurassent entre les mains des riches citoyens; il donna pourtant quelque part au menu peuple dans le gouvernement, & distingua les citoyens en quatre classes. La première composée de ceux qui avoient 500 minots de revenu, tant en grains que fruits liquides. La seconde, de ceux qui en avoient 300, & qui pouvoient entretenir un cheval de service, c'est pourquoi on les appella *chevaliers*; ceux qui avoient 200 minots formoient la troisième classe, & tout le reste étoit dans la quatrième.

Romulus, à l'imitation des Athéniens, distingua ses sujets en *patriciens* & *plébéiens*; après avoir créé des magistrats, il établit au-dessus d'eux le sénat auquel il donna l'inspection des affaires publiques; il composa cette compagnie de cent des plus distingués & des plus nobles d'entre les citoyens. Chacune des trois tribus eut la faculté de nommer trois sénateurs, & chacune des 30 curies qui formoit chaque tribu fournit aussi trois personnes habiles & expérimentées; Romulus le réserva seulement le droit de nommer un sénateur qui eût la première place dans le sénat.

Les membres de cette auguste compagnie furent appelés *senatores à perpétuité*, parce que l'on avoit choisi



choisi ceux qui, par rapport à leur grand âge, étoient présumés avoir le plus d'expérience, on leur donna aussi le titre de *pater*, pères, soit par respect pour leur âge, soit parce qu'on les regardoit comme les pères du peuple; de ce titre *pater* se forma celui de *patricii* que l'on donna aux cent premiers sénateurs, & selon d'autres aux 200 ou 300 premiers & à leurs descendants; on les appelloit *patricii*; *quasi qui & patrem & avum ciere poterant*; ils étoient les seuls auxquels Romulus permit d'aspirer à la magistrature, & exercent seuls les fonctions du sacerdoce jusqu'en l'année 495 de la fondation de Rome.

Ils étoient obligés de servir de patrons aux plébéiens, & de les protéger dans toutes les occasions.

Les cruautés exercées par les *patriciens* contre les plébéiens, pour se venger de ce que ceux-ci tâchoient d'anéantir leur autorité, donnèrent lieu à la loi agraire, concernant le partage des terres.

La loi des douze tables avait défendu aux *patriciens* de contracter mariage avec des plébéiennes, mais cette disposition fut bien-tôt supprimée par le peuple.

Il fut seulement encore défendu par la loi *papia*, *pappaa*, aux *patriciens* d'épouser celles des plébéiennes qui n'étoient pas de condition libre, ou qui exerçoient des métiers vils & deshonorans, tel que celui de comédienne; les filles qui se prostituoient ou qui favorisoient la prostitution, les filles surprises en adultère avec un homme marié, & les femmes répudiées pour le même crime.

Le nombre des familles *patriciennes* qui n'étoit d'abord que de cent, s'accrut dans la suite considérablement par les diverses augmentations qui furent faites au nombre des sénateurs.

Romulus lui-même, peu de temps après l'établissement du sénat, créa encore cent sénateurs; d'autres disent que ce fut Tullus Hostilius.

Quoi qu'il en soit, ces 200 premiers sénateurs furent appelés *pater majorum gentium*, chefs des grandes familles, pour les distinguer des 100 autres sénateurs qui furent ajoutés par Tarquin l'ancien, que l'on appella *pater minorum gentium*, comme étant chefs de familles moins anciennes & moins considérables que les premières.

Ce nombre de 300 sénateurs fut long-tems sans être augmenté, car Brutus & Publicola, après l'expulsion des rois, n'augmenterent pas le nombre des sénateurs; ils ne firent qu'en remplacer un grand nombre qui manquoient.

Ceux qui furent mis par Brutus & autres qui vinrent ensuite, furent appelés *pater conscripti*, pour dire que leur nom avoit été inscrit avec celui des premiers; & insensiblement ce titre devint commun à tous, lorsqu'il ne resta plus aucun des anciens sénateurs.

Gracchus étant tribun du peuple, doubla le nombre des sénateurs, y mettant 300 chevaliers. Sylla y fit encore une augmentation; César en porta le nombre jusqu'à 900, & après sa mort les duumvirs en ajoutèrent encore; de sorte qu'il y en avoit jusqu'à 1000 ou 1200 du tems d'Auguste, lequel les réduisit à 600.

Du terme *pater*, qui étoit le nom que Romulus donna aux premiers sénateurs, se forma celui de *patricii*, que l'on donna aux descendants des 200 premiers sénateurs, ou selon quelques autres, des 300 premiers; on leur donna le titre de *patricii quasi qui patrem, avum ciere poterant*; & en effet, dans les assemblées du peuple, ils étoient appelés chacun en particulier par leur nom, & par celui de l'auteur de leur race.

Les familles sénatoriales, autres que celles qui descendoient des 200 premiers sénateurs, ne tenoient pas d'abord le même rang; cependant insensiblement

Tome XII.

tous les sénateurs & leurs descendants firent mis dans l'ordre des *patriciens*; du-moins Tite-Live remarque que les choses étoient siir de pié du tems d'Auguste.

Quant aux privilèges des *patriciens*, Romulus avoit attribué à eux seuls le droit d'aspirer à la magistrature.

Ils exercèrent aussi seuls les fonctions du sacerdoce jusqu'en l'année 495 de la fondation de Rome.

Les *patriciens* tiroient de la considération dans laquelle ils étoient, de deux sources; l'une de la bonté & ancienneté de leur race, ce que l'on appelloit *ingenitas & gentilitas*; l'autre étoit la noblesse, laquelle chez les Romains ne procédoit que des grands offices; mais cette noblesse n'étoit pas héréditaire, elle ne s'étendoit pas au-delà des petits enfans de l'officier.

Mais peu-à-peu les *patriciens* déchurent de presque tous leurs privilèges; les plébéiens, qui étoient en plus grand nombre, firent tout décider à la pluralité des voix; on les admit dans le sénat, & même aux plus hautes magistratures, & aux charges des sacrifices; de sorte qu'il ne resta plus d'autre prérogative aux *patriciens* que l'honneur d'être descendus des premières & des plus anciennes familles; & la noblesse, à l'égard de ceux qui étoient revêtus de quelque grand office, ou qui étoient enfans ou petits-enfans de quelque grand officier.

La chute de la république, & l'établissement de l'empire, affoiblirent & diminuèrent nécessairement l'autorité des familles *patriciennes* dans les affaires politiques; mais cette révolution ne les dégrada point d'abord, & elles se soutinrent à peu-près dans toute leur pureté & leur considération, jusqu'au tems où les Grecs d'Europe, d'Asie & d'Alexandrie, inondèrent Rome; il se fit alors une étrange confusion de familles romaines avec les étrangers.

Cette confusion augmenta encore lorsque les empereurs ne furent plus de familles proprement romaines.

Tacite dans le XI. liv. de ses annales, rapporte que l'empereur Claude mit au nombre des *patriciens*, tous les plus anciens du sénat, ou ceux qui avoient eu des parens distingués; il ajoute qu'il restoit alors bien peu de ces anciennes familles que Romulus avoit appelées *pater majorum gentium*; que même celles qui y avoient été substituées par César, suivant la loi *calpurnia*, & par Auguste par la loi *brutia*, étoient aussi épuisées. On voit par-là combien il s'introduisit de nouvelles noblesses, tant sous César & sous Auguste, que par la création de Claude.

Les guerres civiles qui agiterent l'empire entre Neron & Vespasien, acheverent sans doute encore de détruire beaucoup d'anciennes familles.

Sous l'empire de Trajan, combien d'espagnols; sous Septime Severe, combien d'africains ne vinrent pas s'établir à Rome; & s'y étant enrichis, firent par leur fortune disparaître les nuances qui séparaient le *patricien* & le plébéien. Les guerres civiles occasionnées par les différens prétendants à l'empire, & qui épuisoient le plus beau & le plus pur sang de Rome: ces hordes de barbares que les divers concurrens appelloient imprudemment à leur secours, qui fournirent enfin ceux qui les avoient employés à soumettre les autres, & devinrent les maîtres de ceux dont ils auroient toujours dû être les esclaves: la bassesse des sujets qu'une armée élevoit tumultuairement à l'empire, & qui montés sur le trône, donnoient les premières charges de l'état aux compagnons de leur ancienne fortune, & même comme eux dans l'obscurité: enfin l'anéantissement de la dignité de consul, qui ne fut plus qu'un vain nom depuis la chute de la république, & sur-tout depuis les Antonins jusqu'à Justinien, après lequel cesse l'ordre chronologique des consuls, ces places étant d'ailleurs souvent occupées

par des Grecs, témoin Dion l'historien, Cassiodore & autres; tout cela fit insensiblement éclipser les familles patriciennes de Rome à mesure que les honneurs passaient aux étrangers.

Mais la principale époque de l'ancienneté des familles patriciennes, fut la prise de Rome par Totila, roi des Goths, l'an 546; ce barbare fit abattre une partie des murailles de cette ville, força le peuple à se retirer dans la Campanie, & emmena à la suite de son armée toute la noblesse, c'est-à-dire toutes les familles qui étoient alors réputées patriciennes. Rome fut absolument déserte pendant plus d'un an; Belisaire y ramena des habitans, mais le second siège par Totila en fit encore périr une grande partie; ce qui échappa de citoyens distingués, se retira à Constantinople auprès de Justinien. Enfin pour repeupler Rome dans les premiers tems qui suivirent ces désastres, les pontifes & les magistrats furent réduits à y appeler indifféremment Juifs, Goths, Huns, Lombards. Il est bien difficile après tant de ravages & de massacres suivis d'un tel mélange, de reconnoître encore les restes des anciennes familles vraiment patriciennes.

Le peuple qui habite le mont-Esquilin, aux environs de Sainte-Marie-Majeure, prétend descendre seul des anciens Romains; rien n'est plus pauvre & en même tems plus fier; on ne voit personne de ce quartier fervir comme domestique; ces gens méprisent même ceux qui habitent le cœur de la nouvelle ville.

On reconnoît généralement à Rome que les habitans du Trastevere ont plus d'esprit que ceux des autres quartiers; ils se donnent aussi l'honneur de tenir aux anciens Romains; mais ils ne font pas attention qu'au tems de la république, leur quartier étoit inhabité; qu'après l'établissement de l'empire sous Vespasien, il ne fut habité que par des Juifs; que depuis plus de 800 ans, toutes les séditions ont commencé par le Trastevere, & que le peuple de ce quartier se regarde comme un peu différent du reste de la ville, tellement, qu'en passant la rivière, ils disent qu'ils vont à Rome.

Les familles de Rome qui passent pour très-anciennes, sont les Colonna, Orsini, Conti, Savelli, Frangipani, & quelques autres; presque tout le reste est famille papale.

Sous les empereurs, notamment lorsque le siège de l'empire fut transféré à Constantinople, Constantin le Grand, pour remplacer les anciens patriciens, inventa une nouvelle dignité de patrice, ou pere de la république, qui n'étoit plus attachée à l'ancienneté ni à l'illustration de la race, mais qui étoit un titre personnel de dignité que l'empereur accordoit à ceux qu'il vouloit honorer; ce patricial ou dignité patricienne surpassoit toutes les autres. Les empereurs donnoient ordinairement aux patrices le gouvernement des provinces éloignées. Lors de la décadence de l'empire romain, ceux qui occupèrent l'Italie n'osant prendre le titre d'empereurs, s'appelloient *patrices de Rome*; cela fut très-ordinaire jusqu'à Augustule, & à la prise de Rome par Odoacre, roi des Hérules. Il y eut aussi des *patrices* dans les Gaules, & principalement en Bourgogne & en Languedoc; quand les Francs conquièrent les Gaules, ils y trouverent la dignité patricienne établie. Astius qui combattit Attila, est appelé le *dernier patrice des Gaules*; le titre de *patrice* fut envoyé à Clovis par l'empereur Anastase après la défaite des Wisigoths. Le pape Adrien fit prendre le titre de *patrice* de Rome à Charlemagne avant qu'il prit la qualité d'empereur. Les rois Pepin, Charles & Carloman, furent aussi appelés *patrices de Rome* par les papes; ils ont aussi donné le titre de *patrice* à quelques autres princes & rois étrangers. (A)

**PATRICES**, *Dieux* (*Mytholog.*) *patricii dii*; il y avoit huit dieux que les anciens appelloient *patriciens*: Janus, Saturne, le Génie, Pluton, Bacchus, le Soleil, la Lune, & la Terre.

**PATRIE**, *f. f.* (*Gouvern. politiq.*) le rhéteur peu logicien, le géographe qui ne s'occupe que de la position des lieux, & le lexicographe vulgaire, prennent la *patrie* pour le lieu de la naissance, quel qu'il soit; mais le philosophe fait que ce mot vient du latin *pater*, qui représente un pere & des enfans, & conséquemment qu'il exprime le sens que nous attachons à celui de *famille*, de *société*, d'*état libre*, dont nous sommes membres, & dont les lois assurent nos libertés & notre bonheur. Il n'est point de *patrie* sous le joug du despotisme. Dans le siècle passé, Colbert contondit aussi *royaume* & *patrie*; enfin un moderne mieux instruit, a mis au jour une dissertation sur ce mot, dans laquelle il a fixé avec tant de goût & de vérité, la signification de ce terme, la nature, & l'idée qu'on doit s'en faire, que j'aurois tort de ne pas embellir, disons plutôt ne pas former mon article des réflexions de cet écrivain spirituel.

Les Grecs & les Romains ne connoissoient rien de si aimable & de si sacré que la *patrie*; ils disoient qu'on se doit tout entier à elle; qu'il n'est pas plus permis de s'en venger, que de son pere; qu'il ne faut avoir d'amis que les siens; que de tous les augures, le meilleur est de combattre pour elle; qu'il est beau, qu'il est doux de mourir pour la conserver; que le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui l'ont servie. Ainsi parloient les magistrats, les guerriers & le peuple. Quelle idée se formoient-ils donc de la *patrie*?

La *patrie*, disoient-ils, est une terre que tous les habitans sont intéressés à conserver, que personne ne veut quitter, parce qu'on n'abandonne pas son bonheur, & où les étrangers cherchent un asyle. C'est une nourrice qui donne son lait avec autant de plaisir qu'on le reçoit. C'est une mere qui chérit tous ses enfans, qui ne les distingue qu'autant qu'ils se distinguent eux-mêmes; qui veut bien qu'il y ait de l'opulence & de la médiocrité, mais point de pauvres; des grands & des petits, mais personne d'opprimé; qui même dans ce partage inégal, conserve une sorte d'égalité, en ouvrant à tous le chemin des premieres places; qui ne souffre aucun mal dans sa famille, que ceux qu'elle ne peut empêcher, la maladie & la mort; qui croiroit n'avoir rien fait en donnant l'être à ses enfans, si elle n'y ajoutoit le bien-être. C'est une puissance aussi ancienne que la société, fondée sur la nature & l'ordre; une puissance supérieure à toutes les puissances qu'elle établit dans son sein, archontes, suffetes, éphores, consuls ou rois; une puissance qui soumet à ses lois ceux qui commandent en son nom, comme ceux qui obéissent. C'est une divinité qui n'accepte des offrandes que pour les répandre, qui demande plus d'attachement que de crainte, qui sourit en faisant du bien, & qui soupire en lançant la foudre.

Telle est la *patrie*! l'amour qu'on lui porte conduit à la bonté des mœurs, & la bonté des mœurs conduit à l'amour de la *patrie*; cet amour est l'amour des lois & du bonheur de l'état, amour singulièrement affecté aux démocraties; c'est une vertu politique, par laquelle on renonce à soi-même, en préférent l'intérêt public au sien propre; c'est un sentiment, & non une suite de connoissance; le dernier homme de l'état peut avoir ce sentiment comme le chef de la république.

Le mot de *patrie* étoit un des premiers mots que les enfans bégayoient chez les Grecs & chez les Romains; c'étoit l'ame des conversations, & le cri de guerre; il embellissoit la poésie, il échauffoit les orateurs, il présidoit au sénat, il retentissoit au théâtre, & dans les assemblées du peuple; il étoit gravé sur les monumens. Cicéron trouvoit ce mot si tendre,



qu'il le préférât à tout autre, quand il parloit des intérêts de Rome.

Il y avoit encore chez les Grecs & les Romains, des usages qui rappelloient sans cesse l'idée de la *patrie* avec le mot; des couronnes, des triomphes, des statues, des tombeaux, des oraisons funèbres; c'étoient autant de ressorts pour le patriotisme. Il y avoit aussi des spectacles vraiment publics, où tous les ordres se délassoient en commun; des tribunes où la *patrie*, par la bouche des orateurs, consultoit avec ses enfans, sur les moyens de les rendre heureux & glorieux. Mais entrans dans le récit des faits qui prouveront tout ce que nous venons de dire.

Lorsque les Grecs vainquirent les Perses à Salamine, on entendoit d'un côté la voix d'un maître impérieux qui chassoit des esclaves au combat, & de l'autre le mot de *patrie* qui animoit des hommes libres. Aussi les Grecs n'avoient rien de plus cher que l'amour de la *patrie* à travailler pour elle étoit leur bonheur & leur gloire. Licurgue, Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, préféroient leur *patrie* à toutes les choses du monde. L'un dans un conseil de guerre tenu par la république, voit la canne d'Euribiade levée sur lui; il ne lui répond que ces trois mots, frappe, mais écoute. Aristide, après avoir longtems disposé des forces & des finances d'Athènes, ne laissa pas de quoi se faire enterrer.

Les femmes spartiates vouloient plaire aussi-bien que les nôtres; mais elles comptoient frapper plus sûrement au but, en mêlant le zèle de la *patrie* avec les grâces. Va, mon fils, disoit l'une, arme-toi pour défendre ta *patrie*, & ne reviens qu'avec ton bouclier, ou sur ton bouclier, c'est-à-dire vainqueur ou mort. Console-toi, disoit une autre mère à un de ses fils, console-toi de la jambe que tu as perdue, tu ne feras pas un pas qui ne te fasse souvenir que tu as défendu la *patrie*. Après la bataille de Leuctres, toutes les mères de ceux qui avoient péri en combattant, se réjouissoient, tandis que les autres pleuroient sur leurs fils qui revenoient vaincus; elles fe vantaient de mettre des hommes au monde, parce que dans le berceau même, elles leur monstroient la *patrie* comme leur première mère.

Rome qui avoit reçu des Grecs l'idée qu'on devoit se former de la *patrie*, la grava très-profondément dans le cœur de ses citoyens. Il y avoit même ceci de particulier chez les Romains, qu'ils méloient quelques sentimens religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur *patrie*. Cette ville fondée sur les meilleures auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitolé éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait sur les Romains une impression extraordinaire.

Brutus pour conserver sa *patrie*, fit couper la tête à ses fils, & cette action ne paroitra dénaturée qu'aux âmes foibles. Sans la mort des deux traitres, la *patrie* de Brutus expiroit au berceau. Valerius Publicola n'eut qu'à nommer le nom de *patrie* pour rendre le sénat plus populaire; Menenius Agrippa pour ramener le peuple du mont-Sacré dans le sein de la république; Veturie, car les femmes à Rome comme à Sparte étoient citoyennes, Veturie pour défarmer Coriolan son fils; Manlius, Camille, Scipion, pour vaincre les ennemis du nom Romain; les deux Catons, pour conserver les lois & les anciennes mœurs; Ciceron, pour effrayer Antoine, & foudroyer Catilina.

On eût dit que ce mot *patrie* renfermoit une vertu secrète, non-seulement pour rendre vaillans les plus timides, selon l'expression de Lucien, mais encore pour enfanter des héros dans tous les genres, pour opérer toutes sortes de prodiges. Disons mieux, il y avoit dans ces âmes grecques & romaines, des vertus qui les rendoient sensibles à la valeur du mot. Je ne parle pas de ces petites vertus qui nous attirent des

*Tome XII,*

louanges à peu de frais dans nos sociétés particulières; j'entends ces qualités citoyennes, cette vigueur de l'âme qui nous fait faire & souffrir de grandes choses pour le bien public. Fabius est raillé, méprisé, insulté par son collègue & par son armée; n'importe, il ne change rien dans son plan, il tempore encore, & il vient à bout de vaincre Annibal. Régulus, pour conserver un avantage à Rome, dissuade l'échange des prisonniers, prisonnier lui-même, & il retourne à Carthage, où les supplices l'attendent. Trois Déciius signalent leur consulat en se dévouant à une mort certaine. Tant que nous regarderons ces généreux citoyens comme d'illustres foux, & leurs actions comme des vertus de théâtre, le mot *patrie* sera mal connu de nous.

Jamais peut-être on n'entendit ce beau mot avec plus de respect, plus d'amour, plus de fruit, qu'au tems de Fabricius. Chacun fait ce qu'il dit à Pyrrhus: « Gardez votre or & vos honneurs, nous autres Romains, nous sommes tous riches, parce que la *patrie*, pour nous élever aux grandes places, ne nous demande que du mérite ». Mais chacun ne fait pas que mille autres Romains l'auroient dit. Cet on patriotique étoit le ton général dans une ville, où tous les ordres étoient vertueux. Voilà pourquoi Rome parut à Cynéas, l'ambassadeur de Pyrrhus, comme un temple, & le sénat une assemblée de rois.

Les choses changerent avec les mœurs. Vers la fin de la république, on ne connut plus le mot *patrie* que pour le profaner. Catilina & ses furieux complices, destinoient à la mort quiconque le prononçoit encore en Romain. Crassus & César ne s'en servoient que pour voiler leur ambition, & lorsque dans la fuite ce même César, en passant le Rubicon, dit à ses soldats, qu'il alloit venger les injures de la *patrie*, il alloit étrangement ses troupes. Ce n'étoit pas en soupant comme Crassus, en bâillant comme Lucullus, en se prostituant à la débauche comme Clodius, en pillant les provinces comme Verrès, en formant des projets de tyrannie comme César, en flétant César comme Antoine, qu'on apprenoit à aimer la *patrie*.

Je fais pourtant qu'au milieu de ce désordre, dans le gouvernement & dans les mœurs, on vit encore quelques Romains soupirer pour le bien de leur *patrie*. Titus Labienus en est un exemple bien remarquable. Supérieur aux vues d'ambition les plus séduisantes, l'ami de César, le compagnon & souvent l'instrument de ses victoires, il abandonna sans hésiter, une cause que la fortune protégeoit; & s'immola pour l'amour de la *patrie*, il embrassa le parti de Pompée, où il avoit tout à risquer, & où même en cas de succès, il ne pouvoit trouver qu'une considération très-médiocre.

Mais enfin Rome oublia sous Tibère, tout amour de la *patrie*; & comment l'auroit-elle conservé? On voyoit le brigandage uni avec l'autorité, le manège & l'intrigue disposer des charges, toutes les richesses entre les mains d'un petit nombre, un luxe excessif insulter à l'extrême pauvreté, le laboureur ne regarder son champ que comme un prétexte à la vexation; chaque citoyen réduit à laisser le bien général, pour ne s'occuper que du sien. Tous les principes du gouvernement étoient corrompus; toutes les lois ploient au gré du souverain. Plus de force dans le sénat, plus de fureur pour les particuliers: des sénateurs qui auroient voulu défendre la liberté publique auroient risqué la leur. Ce n'étoit qu'une tyrannie fourde, exercée à l'ombre des lois, & malheur à qui s'en apercevoit; représenter ses craintes, c'étoit les redoubler. Tibère endormi dans son île de Caprée, laissoit faire à Séjan; & Séjan ministre digne d'un tel maître, fit tout ce qu'il falloit pour étouffer chez les Romains tout amour de leur *patrie*.

Rien n'est plus à la gloire de Trajan que d'en avoir

Z ij

ressuscité les débris. Six tyrans également cruels, presqu'universels, souvent imbeciles, l'avoient précédé sur le trône. Les régnes de Titus & de Nerva furent trop courts pour établir l'amour de la patrie. Trajan projeta d'en venir à bout; voyons comment il s'y prit.

Il débuta par dire à Saburanus, préfet du prétoire, en lui donnant la marque de cette dignité, c'étoit une épée: « prends ce fer, pour l'employer à me défendre » si je gouverne bien ma patrie, ou contre moi, si je me conduis mal. Il étoit sûr de son fait. Il refusa les honneurs que les nouveaux empereurs recevoient des villes; il diminua considérablement les impôts; il vendit une partie des maisons impériales au profit de l'état; il fit des largesses à tous les pauvres citoyens; il empêcha les riches de s'enrichir à l'excès; & ceux qu'il mit en charge, les questeurs, les préteurs, les proconsuls ne virent qu'un seul moyen de s'y maintenir; celui de s'occuper du bonheur des peuples. Il ramena l'abondance, l'ordre & la justice dans les provinces & dans Rome, où son palais étoit aussi ouvert au public que les temples, sur-tout à ceux qui venoient représenter les intérêts de la patrie.

Quand on vit le maître du monde se soumettre aux loix, rendre au sénat sa splendeur & son autorité, ne rien faire que de concert avec lui, ne regarder la dignité impériale que comme une simple magistrature comptable envers la patrie; enfin le bien présent prendre une consistance pour l'avenir; alors on ne se contenta plus. Les femmes se félicitoient d'avoir donné des enfans à la patrie; les jeunes gens ne parloient que de l'illustrer; les vieillards reprenoient des forces pour la servir; tous s'écrioient heureuse patrie! glorieux empereur! tous par acclamation donnèrent au meilleur des princes un titre qui renfermoit tous les titres, pere de la patrie. Mais quand de nouveaux monstres prirent sa place, le gouvernement retomba dans ses excès; les soldats vendirent la patrie, & assassinèrent les empereurs pour en avoir un nouveau prince.

Après ces détails, je n'ai pas besoin de prouver qu'il ne peut point y avoir de patrie dans les états qui sont asservis. Ainsi ceux qui vivent sous le despotisme oriental, où l'on ne connoît d'autre loi que la volonté du souverain, d'autres maximes que l'adoration de ses caprices, d'autres principes de gouvernement que la terreur, où aucune fortune, aucune tête n'est en sûreté; ceux-là, dis-je, n'ont point de patrie, & n'en connoissent pas même le mot, qui est la véritable expression du bonheur.

Dans le zèle qui m'anime, dit M. l'abbé Coyer, j'ai fait en plusieurs lieux des épreuves sur des sujets de tous les ordres: citoyens, ai-je dit, connoissez-vous la patrie! L'homme du peuple a pleuré, le magistrat a froncé le sourcil, en gardant un morne silence; le militaire a juré, le courtisan m'a persifflé, le financier m'a demandé si c'étoit le nom d'une nouvelle ferme. Pour les gens de religion, qui comme Anaxagore, montrent le ciel du bout du doigt, quand on leur demande où est la patrie, il n'est pas étonnant qu'ils n'en fissent point sur cette terre.

Un lord aussi connu par les lettres que par les négociations, a écrit quelque part, peut-être avec trop d'amertume, que dans son pays l'hospitalité s'est changée en luxe, le plaisir en débauche, les seigneurs en courtisans, les bourgeois en petits maîtres. S'il en étoit ainsi, bien-tôt, eh quel dommage! l'amour de la patrie n'y régneroit plus. Des citoyens corrompus sont toujours prêts à déchirer leur pays, ou à exciter des troubles & des factions si contraires au bien public. (Le Chevalier DE JAVOURT.)

PATRIE, (Critic. sacr.) ce mot dans l'Ecriture ne désigne pas seulement le pays natal, mais le pays où l'on a été élevé, *Matt. xij. 34.* Quelquefois tout

pays ou ville quelconque, *Ecclési. xvij. 3.* Enfin le séjour du bonheur est nommé la patrie céleste, *Héb. xj. 14.*

PATRIE, DIEUX DE LA, (*Litt.*) *di patrii*, les anciens nommoient ainsi les dieux particuliers de chaque ville, ceux qui y avoient été toujours adorés, & dont le culte n'y avoit point été apporté d'ailleurs, comme Minerve à Athènes, Junon à Carthage, Apollon à Delphes. (*D. J.*)

PATRIMOINE, *f. m.* (*Jurisp. mod.*) se prend quelquefois pour toute sorte de biens; mais dans la signification propre il se dit d'un bien de famille: quelquefois même on n'entend par-là que ce qui est venu à quelqu'un par succession ou donation en ligne directe.

PATRIMOINE DU ROI, c'est son domaine particulier. *Voyez au mot DOMAINE. (A)*

PATRIMOINE DE SAINT PIERRE, (*Hist. ecclési. & politiq.*) dans le tems de la décadence de l'empire romain, c'est-à-dire, lorsque les Goths, les Ostrogoths, les Lombards, &c. se furent rendus les maîtres de l'Italie, l'Eglise romaine, soit par achat, soit par la générosité des princes & des seigneurs, acquit des terres, non-seulement en Italie, mais encore en Sicile & dans d'autres parties éloignées de l'Europe. L'Eglise de Rome ne posséda point d'abord ces terres à titre de souveraineté, & souvent les empereurs de Constantinople & les rois lombards les confisquoient, comme ils auroient pu faire les biens de leurs sujets, lorsqu'ils étoient mécontents de la conduite des papes. Ces biens que possédoit l'Eglise furent appelés le patrimoine de saint Pierre; ils furent dans la suite considérablement augmentés par les bienfaits de Pépin, roi de France, qui après avoir vaincu les Lombards, donna au souverain pontife l'exarchat de Ravenne, dont l'empire d'orient avoit été dépouillé depuis peu de tems. Charlemagne, après avoir détruit la domination des Lombards en Italie, enchérit encore sur les bienfaits de son pere Pépin; il donna au pape plusieurs villes & provinces, qui sont aujourd'hui, avec la ville de Rome dont les papes se font peu-à-peu rendus les maîtres, ce que l'on appelle l'état de l'Eglise, où le pontife exerce l'autorité souveraine. Il est vrai que les Ultramontains, c. à d. les flatteurs & les partisans outrés du pouvoir du S. siege font remonter son indépendance beaucoup plus haut, & prétendent que les terres fournies à l'Eglise lui appartiennent en vertu de la fameuse donation de Constantin, par laquelle ce prince, en recevant le baptême, donna en 324 au pape Silvestre la souveraineté de Rome & de toutes les provinces qui composent l'état de l'Eglise en Italie. Actuellement la saine critique n'ajoute aucune foi à cette prétendue donation de Constantin; & pour sentir que cette piece est supposée, on n'a qu'à faire attention que Constantin ne fut point baptisé à Rome; qu'en 324 il étoit à Thessalonique; & que d'ailleurs les différentes copies que l'on montre de sa donation ne sont rien moins que conformes les unes aux autres. On conserve dans la bibliothèque du Vatican une copie de cette donation, qui diffère grandement de celle que le moine Græcien a rapportée. *Voyez Giannone, Hist. de Naples.*

PATRIMOINE DE S. PIERRE, (*Géog. mod.*) province d'Italie, dans les états du pape, d'environ 14 lieues de long sur 12 de large. Elle est bornée N. par l'Orviétan & l'Ombrie, & par la Sabine & la campagne de Rome; S. par la mer; O. par le duché de Castro & par la mer. Elle renferme, outre le patrimoine particulier, le duché de Bracciano, & l'état de Ronciglione. Viterbe en est la capitale. Cette province est fertile en blé, en vin & en alun.

PATRIOMIAL, *adj.* (*Jurisp. mod.*) se dit de ce qui vient par succession, & quelquefois en général



de tout ce qui est en bonis, & que l'on possède héréditairement. C'est en ce sens qu'on dit communément que les justices sont *patrimoniales*. Voyez JUSTICES, HÉRÉDITÉ; voyez aussi PATRIMOINE PROPRE, SUCCESSION. (A)

**PATRIOTE**, f. m. (*Gouvern.*) c'est celui qui dans un gouvernement libre chérit sa patrie, & met son bonheur & sa gloire à la secourir avec zèle, suivant ses moyens & ses facultés. Si vous voulez encore une définition plus noble :

*The patriot is one  
Who makes the welfare of mankind, his care,  
Tho' still by faction, vice, and fortune cross'd,  
Shall find the generous labour was not lost.*

Servir sa patrie n'est point un devoir chimérique, c'est une obligation réelle. Tout homme qui conviendra qu'il y a des devoirs tirés de la constitution de la nature, du bien & du mal moral des choses, reconnoitra celui qui nous oblige à faire le bien de la patrie, ou sera réduit à la plus absurde inconscience. Quand il est une fois convenu de ce devoir, il n'est pas difficile de lui justifier que ce devoir est proportionné aux moyens & aux occasions qu'il a de le remplir, & que rien ne peut dispenser de ce qu'on doit à la patrie tant qu'elle a besoin de nous, & que nous pouvons la servir.

Il est bien dur, disent des esclaves ambitieux, de renoncer aux plaisirs de la société pour consacrer ses jours au service de la patrie. Ames basses, vous n'avez donc point d'idée des nobles & des solides plaisirs ! Croyez-moi, il y en a de plus vrais, de plus délicieux dans une vie occupée à procurer le bien de sa patrie, que n'en connut jamais César à détruire la liberté de la sienne ; Descartes, en bâtissant de nouveaux mondes ; Burnet, en formant une terre avant le déluge ; Newton lui-même, en découvrant les véritables lois de la nature, ne sentirent pas plus de plaisir intellectuels, que n'en goûte un véritable *patriote* qui tend toutes les forces de son entendement, & dirige toutes ses pensées & toutes ses actions au bien de la patrie.

Quand un ministre d'état forme un plan politique, & qu'il fait réunir pour un grand & bon dessein les parties qui semblent les plus indépendantes, il s'y livre avec autant d'ardeur & de plaisir, que les génies que je viens de nommer, le sont livrés à leurs recherches ingénieuses. La satisfaction qu'un philosophe spéculatif tire de l'importance des objets auxquels il s'applique, est très-grande, j'en conviens ; mais celles de l'homme d'état, animé par le patriotisme, va bien plus loin ; en exécutant le plan qu'il a formé, son travail & ses plaisirs s'accroissent & se varient, l'exécution, il est vrai, en est souvent traversée par des circonstances imprévues, par la perfidie de ses faux amis, par le pouvoir de ses ennemis, mais la fidélité de quelques hommes le dédommage de la fausseté des autres. Les affaires d'état, me dira-t-on, sont pour celui qui s'en mêle une espèce de loterie ; à la bonne heure, mais c'est une loterie où l'homme vertueux ne sauroit perdre. Si le succès lui est favorable, il jouira d'une satisfaction proportionnée au bien qu'il aura fait ; si le succès lui est contraire, & que les partis opprimés viennent à prévaloir, il aura toujours pour consolation le témoignage de sa conscience, & la jouissance de l'honneur qu'il s'est acquis.

Lorsque la fortune eut préparé les événements pour abattre la république romaine, Caton, par sa vertu, en arrêta pendant quelque tems l'éroulement. S'il ne put sauver la liberté de Rome, il en prolongea la durée. La république auroit été détruite par Catilina, soutenu de César, de Crassus & de leurs semblables, si elle n'avoit été défendue par Cicéron, ap-

puyée par Caton & quelques *patriotes*. Je crois bien que Caton marqua trop de sévérité pour les mœurs de Rome qui depuis long-tems étoit abandonnée à la plus grande corruption ; il traita peut-être maladroitement un corps usé ; mais si ce citoyen *patriote* & vertueux se trompa dans ses remèdes, il a mérité la gloire qu'il s'est acquise par la fermeté de sa conduite, en consacrant sa vie au service de sa patrie. Il auroit été plus digne de louanges, s'il avoit persisté jusqu'à la fin à en défendre la liberté ; sa mort eût été plus belle à Munda qu'à Utique.

Après-tout, si ce grand homme presque seul a balancé par son patriotisme le pouvoir de la fortune, à plus forte raison plusieurs bons *patriotes* dans une action libre, peuvent par leurs courage & leurs travaux défendre la constitution de l'état contre les entreprises de gens mal intentionnés, qui n'ont ni les richesses de Crassus, ni la réputation de Pompée, ni la conduite de César, ni le manège d'Antoine ; mais tout-au-plus la fureur d'un Catilina & l'indécence d'un Clodius.

Quant à moi, qui par des événements particuliers, n'ai jamais eu le bonheur de servir la patrie dans aucun emploi public, j'ai du moins consacré mes jours à tâcher de connoître les devoirs des *patriotes*, & peut-être aujourd'hui suis-je en état de les indiquer & de les peindre au fonds : *Non is solus reipublica prodest qui metus reos, & de pace belloque censet; sed qui juvenum exhortatur, qui in tantis bonorum preceptorum inopiâ, virtute instruit animos; qui ad pecuniam, luxuriamque cursu ruentes, presens ac reprehendit: is in privato publicum negotium agit.* (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

**PATRIOTISME**, f. m. (*Gouvern.*) c'est ainsi qu'on appelle en un seul mot l'amour de la patrie, voyez PATRIE.

Rome, Athènes & Lacédémone durent leur existence & leur gloire au *patriotisme*, toujours fondé sur de grands principes, & soutenu par de grandes vertus : aussi est-ce à ce feu sacré qu'est attachée la conservation des empires ; mais le *patriotisme* le plus parfait est celui qu'on possède quand on est si bien rempli des droits du genre humain, qu'on les respecte vis-à-vis de tous les peuples du monde. L'auteur de l'Esprit des Loix étoit pénétré des sentimens de ce *patriotisme* universel. Il avoit puisé ces sentimens dans son cœur, & les avoit trouvés établis dans une île voisine, où l'on en fuit la pratique dans tous les pays de sa domination ; non pas seulement au milieu de la paix, mais après le sort heureux des victoires & des conquêtes. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

**PATRIPASSIENS**, ou PATROPASSIENS, f. m. (*Hist. ecclési.*) nom qu'on donna en occident aux Sabelliens, parce qu'ils ne croyoient pas que ce fût Dieu le Fils, mais Dieu le Père qui étoit souffert & qui eût été crucifié.

Le concile d'Antioche tenu par les Eusébiens en 345, dit que les Orientaux appelloient *Sabelliens* ceux qui étoient appelés *Patripassiens* par les Romains. Le nom même de *Patripassiens* est une raison qu'il allègue de leur condamnation, ajoutant qu'on ne les nommoit ainsi que parce qu'ils rendoient Dieu le Père passible.

Mais cette hérésie venoit de plus loin, elle devoit son origine à Praxéas, qui fut la fin du second siècle, enseignoit que Dieu le Père tout-puissant étoit le même que Jésus-Christ, qui avoit été crucifié. Un nommé Victorin enseigna la même erreur au commencement du troisième siècle. L'un & l'autre convenoient que Jésus-Christ étoit Dieu, qu'il avoit souffert & étoit mort pour nous ; mais ils confondoient les Personnes divines, & noient au fond le mystère de la Trinité ; car par le Père, le Fils & le Saint-Esprit, ils n'entendoient pas trois Personnes,

mais une seule Personne sous trois noms, & qui étoit autant le Pere que le Fils, & le Fils que le Pere. Tertulien a écrit expressément contre Praxéas.

Hermogene ayant adopté l'erreur des *Patropasfiens*, on donna à ceux-ci le nom d'*Hermogéniens*, puis de *Noétiens*, de Noétus autre hérétique; ensuite celui de *Sabelliens*, de Sabellius le Libyen son disciple; & parce que ce dernier étoit de Pintapole dans la Libye, & que son hérésie y fut fort répandue, on l'appella l'*hérésie*, ou la *doctrine pintapolitaine*.

**PATRIQUES**, f. m. pl. (*Hist. anc.*) sacrifice que faisoient autrefois les Perses à l'honneur du dieu *Mythra*. Les *patriques* étoient la même chose que les *mythraïques*. **P. MYTRIAQUES**. Ces fêtes s'appellerent *patriques*, du sacrificateur auquel on donnoit le nom de *pater*.

**PATROCLE**, (*Géog. anc.*) île de Grece sur la côte de l'Attique. Pausanias, liv. I. ch. j. qui la met près de *Laurium*, dit qu'elle étoit petite & déserte: il ajoute qu'on la nommoit *Patrocli insula*, parce que Patrocle général des galères d'Egypte, la surprit, & la fortifia lorsqu'il fut envoyé au secours des Athéniens par Ptolomée fils de Lagus. Etienne le géographe connoît aussi cette île. On la nomme aujourd'hui *Guidronisa*, c'est-à-dire l'*île aux ânes*. Elle est à une lieue & demie du cap Colonne, (l'ancien promontoire de Sunium.) Wheler dit qu'il croit dans cette île beaucoup d'ébène, & c'est pourquoi on l'appelle aussi *Ebanonfil*. (*D. J.*)

**PATRON**, f. m. (*Jurisp.*) cette qualité se donne en général à celui qui en prend un autre sous sa dépendance.

C'est en ce sens que les orateurs & avocats ont été appelés *patroni*, de même que les seigneurs dominans à l'égard de leurs vassaux.

Quand la qualité de *patron* est relative à celle d'affranchi, on entend par-là celui qui a donné la liberté à quelqu'un qui étoit son esclave, lequel par ce moyen devient son affranchi.

Quoique l'affranchi soit libre, celui qui étoit auparavant son maître conserve encore sur sa personne quelques droits, qui est ce que l'on appelle *patronage*. Ce droit est accordé au *patron* en considération du bienfait de la liberté qu'il a donnée à son esclave.

Ce droit s'acquiert en autant de manières que l'on peut donner la liberté à un esclave.

Le *patron* doit servir de tuteur & de défenseur à son affranchi, & en quelque façon de pere; & c'est de-là qu'on a formé le terme de *patron*.

L'affranchi doit à son *patron* soumission, honneur & respect.

Il y avoit une loi qui autorisoit le *patron* à reprendre l'affranchi de son autorité privée, lorsque celui-ci ne lui rendoit pas ses devoirs assez assidument; car il devoit venir au moins tous les mois à la maison du *patron* lui offrir ses services, & se présenter comme prêt à faire tout ce qu'il lui ordonneroit, pourvu que ce fût une chose honnête & qui ne fût pas impossible; il ne pouvoit aussi se marier que suivant les intentions de son *patron*.

Il n'étoit pas permis à l'affranchi d'intenter un procès au *patron*, qu'il n'en eût obtenu la permission du préteur, il ne pouvoit pas non plus le traduire en jugement par aucune action fameuse.

Le droit du *patron* sur ses affranchis étoit tel qu'il avoit le pouvoir de les châtier, & de remettre dans l'état de servitude ceux qui étoient réfractaires ou ingrats envers lui; & pour être réputé ingrat envers son *patron*, il suffisoit d'avoir manqué à lui rendre ses devoirs, ou d'avoir refusé de prendre la tutelle de ses enfans.

Les affranchis étoient obligés de rendre à leur *patron* trois sortes de services, *opera*; les uns appelées *officiales vel obsequiales*; les autres *fabriles*: les pre-

miers étoient dûes naturellement en reconnaissance de la liberté reçue; il falloit pourtant qu'elles fussent proportionnées à l'âge, à la dignité & aux forces de l'affranchi, & au besoin que le *patron* pourroit en avoir: les autres appelées *fabriles*, dépendoient de la loi, ou convention faite lors de l'affranchissement; elles ne devoient pourtant pas être excessives au point d'aneantir en quelque sorte la liberté.

Les devoirs, *obsequia*, ne pouvoient pas être cédés par le *patron* à une autre personne, à la différence des œuvres serviles qui étoient cessibles.

Le *patron* devoit nourrir & habiller l'affranchi pendant qu'il s'acquittoit des œuvres serviles, au lieu qu'il n'étoit tenu à rien envers lui pour raison des simples devoirs, *obsequia*.

Il ne dépendoit pas toujours du *patron* de charger d'œuvres serviles celui qu'il affranchissoit, notamment quand il étoit chargé d'affranchir l'esclave, ou qu'il recevoit le prix de sa liberté, ou lorsque le *patron* avoit acheté l'esclave des propres deniers de celui-ci.

Le *patron* qui souffroit que son affranchie se mariât, perdoit dès ce moment les services dont elle étoit tenue envers lui, parce qu'étant mariée elle les devoit à son mari, sans préjudice néanmoins des autres droits du patronage.

Celui qui celait un affranchi étoit tenu de faire le service en sa place.

C'étoit aussi un devoir de l'affranchi de nourrir le *patron* lorsqu'il tomboit dans l'indigence, & réciproquement le *patron* étoit tenu de nourrir l'affranchi lorsqu'il se trouvoit dans le même cas, autrement il perdoit le droit de patronage.

Le *patron* avoit droit de succéder à son affranchi lorsque celui-ci laissoit plus de cent écus d'or; il avoit même l'action calvisienne pour faire révoquer les ventes qui auroient été faites en fraude de son droit de succéder.

Le droit de patronage s'éteignoit lorsque le *patron* avoit refusé des alimens à son affranchi, ou lorsqu'il avoit remis l'affranchi dans la servitude pour cause d'ingratitude, ou enfin lorsque le prince accordoit à l'affranchi le privilège de l'ingénuité, ce qui ne se faisoit que du contentement du *patron*: cette concession d'ingénuité s'appelloit *restitutio natalium*; quelquefois on accordoit seulement à l'affranchi le droit de porter un anneau d'or, *jus aurorum annulorum*, ce qui n'empêchoit pas le patronage de subsister.

Mais dans la suite cela tomba en non-usage; tous les affranchis furent appelés *ingenui*, sauf le droit de patronage.

Le patronage se perdoit encore lorsque le fils ne vengeoit pas la mort de son pere, l'esclave qui découvroit les meurtriers avoit pour récompense la liberté.

La loi *alia sentia* privoit aussi du patronage celui qui exigeoit par serment de son affranchi qu'il ne se mariât point.

Enfin le patronage se perdoit lorsque le *patron* convertissoit en argent les services qu'on lui devoit rendre, ne pouvant recevoir le prix des services à venir, sinon en cas de nécessité & à titre d'alimens. Voyez au ff. & au code les titres de *jure patronatus*, & au ff. le tit. de *operis libertorum*, &c.

En France où il n'y a plus d'esclave, il n'y a plus de patronage.

Dans les îles de l'Amérique où il y a des esclaves, les maîtres peuvent les affranchir; & l'édit du mois de Mars 1685, appelé communément le *code noir*, ordonne à ces affranchis de porter un singulier respect à leurs anciens maîtres, à leurs veuves & à leurs enfans; en sorte que l'injure qu'ils auront faite soit punie plus grièvement que si elle étoit faite à une autre personne: du reste, l'édit les déclare francs & quittes envers eux de toutes autres charges, services



& droits utiles que leurs anciens maîtres voudroient prétendre, tant sur leurs personnes que sur leurs biens, en qualité de patrons; & l'édit accorde à ces affranchis les mêmes privilèges qu'aux personnes nées libres. (A)

**PATRON**, en matière bénéficiale, est celui qui a bâti, fondé ou doté une église, en considération de quoi il a ordinairement sur cette église, un droit honorifique qu'on appelle *patronage*.

Pour acquérir les droits de patronage par la construction d'une église, il faut l'avoir achevée; autrement celui qui l'aurait finie en seroit le patron.

On entend quelquefois par *fondateur* d'une église, celui qui l'a bâtie & dotée, & quelquefois aussi celui qui l'a dotée simplement.

Celui qui dote une église, dont le revenu étoit auparavant très-modique, acquiert aussi par ce moyen le droit de patronage pour lui & pour les héritiers.

Mais tout bienfaiteur d'une église n'est pas réputé *patron*; il faut que le bienfait soit tel, qu'il forme la principale dot d'une église.

Pour être réputé *patron*, il ne suffit pas d'avoir donné le fonds ou sol sur lequel l'église est bâtie, il faut encore l'avoir dotée.

Néanmoins, si trois personnes concourent à la fondation d'une église, que l'un donne le sol, l'autre y fasse construire une église, & le troisième la dote, ils jouiront tous trois solidairement du droit de patronage; mais celui qui a doté l'église a le rang & la préférence sur les autres.

Il peut encore arriver autrement qu'il y ait plusieurs *co-patrons* d'une même église; savoir lorsque plusieurs personnes ont succédé à un fondateur.

Le droit de patronage peut aussi s'acquérir par concession, de sorte que si l'évêque diocésain ou le pape accordoit par privilège, à un particulier le droit de patronage sur une église, cette concession seroit valable, pourvu qu'elle eût une cause légitime, & qu'on y eût observé toutes les formalités nécessaires pour l'aliénation des biens d'église.

Un *patron* peut aussi céder son droit, soit à son copatron, ou à une autre personne, ou à une communauté.

Mais il ne peut pas céder son droit de présentation pour une fois seulement; il peut seulement donner procuration à quelqu'un pour présenter en son nom.

Le droit de patronage s'acquiert de plein droit par la construction, dotation ou fondation de l'église, à moins que le fondateur ou donateur n'ait expressément renoncé à ce droit; il est cependant plus sûr de le stipuler dans le contrat de fondation, afin que les patrons & leurs héritiers puissent en faire plus aisément la preuve en cas de contestation; il est même absolument nécessaire en Normandie de le stipuler, suivant l'art. 142. de la coutume de cette province.

Si celui qui a bâti, fondé ou doté une église n'a jamais usé du droit de patronage, ni ses héritiers ou autres successeurs après lui, & que la fondation soit ancienne, on présume qu'ils ont renoncé à ce droit; néanmoins dans le doute, le droit de celui qui a bâti, fondé ou doté est favorable.

Lorsque l'église est absolument détruite, ou que la dot est entièrement dissipée & perdue, celui qui fait reconstruire l'église, ou qui la dote de nouveau, du consentement de l'évêque diocésain, y acquiert un droit de patronage, au cas que les anciens fondateurs ou dotateurs auxquels appartenait le patronage, ne veuillent pas faire la dépense pour la rebâtir ou pour la doter une seconde fois.

Anciennement, lorsqu'un droit de patronage étoit contesté entre deux seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, & que les titres ni les autres preuves n'offroient

rien de clair, on avoit recours au jugement de Dieu, de même que cela se pratiquoit dans toutes sortes d'autres matières sacrées ou profanes. L'évêque de Paris & l'abbé de S. Denis se disputant le patronage sur un monastère, & Pepin le Bref ayant trouvé la question fort ambiguë, les renvoya à un jugement de Dieu par la croix. L'évêque & l'abbé nommèrent chacun un homme de leur part; ces hommes allèrent dans la chapelle du palais, où ils étendirent leurs bras en croix: le peuple attentif à l'événement parloit tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; enfin l'homme de l'évêque se laissa le premier, baissa les bras, & lui fit perdre son procès. C'est ainsi que l'on décidoit alors la plupart des questions.

Le droit patronage est laïc, ecclésiastique ou mixte.

Le patronage laïc est réel ou personnel. Voyez ci après **PATRONAGE**.

Tout droit de patronage, soit laïc ou ecclésiastique, est indivisible; il ne se partage point entre plusieurs co-patrons, ni entre les héritiers & autres successeurs d'un patron laïc; ainsi ceux qui ont droit au patronage ne peuvent pas présenter chacun à une partie de bénéfice; ils doivent présenter tous ensemble, ou alternativement: s'ils nomment tous ensemble, celui qui a le plus de voix est préféré, bien entendu que si ce sont des co-héritiers qui nomment, les voix se comptent par fouches & non par têtes.

Les co-patrons peuvent convenir qu'ils présenteront alternativement, ou que chacun présentera seul aux bénéfices qui vaqueront dans certains mois.

Le patronage réel suit la glebe à laquelle il est attaché; de sorte que si cette glebe est un propre, il appartient à l'héritier des propres; si la terre est un acquêt, le droit passe avec la terre à l'héritier des acquêts.

Si la terre est partagée entre plusieurs héritiers, il se fait aussi une espèce de partage du patronage, c'est-à-dire, qu'ils n'y ont droit chacun qu'à proportion de ce qu'ils ont dans la terre; par exemple, celui qui en a les deux tiers nomme deux fois, tandis que l'autre ne nomme qu'une fois.

Cette espèce de division de l'exercice du droit de patronage se fait par fouches & non par têtes.

Il y a des coutumes, comme Tours & Lodunois, où l'ainé mâle a seul par préciput tout le patronage, quoiqu'il n'ait pas tout le fief; ce sont des exceptions à la règle générale.

Quand les mâles excluent les femelles en collatérale, celles-ci n'ont aucun droit au patronage réel.

Mais si le patronage est attaché à la famille, il suffit pour y participer d'être du même degré que les plus proches parents, & l'on ne perd pas ce droit quoiqu'on renonce à la succession.

Quelquefois le patronage est affecté à l'ainé de la famille, quelquefois au plus proche parent, auquel cas l'ainé n'a pas plus de droit que les puînés; tout cela dépend des termes de la fondation.

Le père présente à tous les bénéfices dont le patronage, soit réel ou personnel appartient à son fils, tant que celui-ci est sous sa puissance.

Il en est de même du gardien à l'égard du droit de patronage appartenant à son mineur, parce que ce droit fait partie des fruits, lesquels appartiennent au gardien; de sorte que s'il s'agissoit du patronage réel attaché à un héritage roturier dont il n'auroit pas la jouissance, comme cela se voit dans quelques coutumes où le gardien ne jouit que des fiefs, il ne jouiroit pas non plus du droit de patronage attaché à une rotture.

L'usufruitier, la douairière, le preneur à rente ou à bail emphytéotique jouissent pareillement du droit de patronage attaché à la glebe dont ils sont possesseurs: le mari présente aussi au bénéfice qui est tenu

en patronage réel de sa femme, à moins qu'elle ne soit séparée de biens, & autorisée généralement pour l'administration de ses droits, ou que le patronage ne soit attaché à un paraphernal dans les pays où la femme a la libre disposition de ces sortes de biens.

Le seigneur dominant qui jouit du fief de son vassal en vertu d'une faïsse féodale faite de foi & hommage, exerce le droit de patronage réel; mais il ne peut pas user de ce droit lorsqu'il jouit du fief de son vassal pour l'année du relief, ni lorsque la faïsse féodale est faite faite d'aven seulement, parce qu'elle n'emporte pas perte de fruits.

Les fermiers conventionnels, sequestres, commissaires aux faïsses réelles, le fermier judiciaire, les créanciers faïssans & opposans dans une terre à laquelle est attaché le droit de patronage ne peuvent pas présenter, le propriétaire à seul ce droit tant qu'il n'est point dépouillé par une vente ou adjudication.

Les engagistes ne jouissent pas du patronage, à moins que le contrat d'engagement n'en contienne une clause expresse; pour ce qui est des apanagistes, le roi leur accorde toujours le droit de présenter aux bénéfices non-consistoriaux; mais pour les bénéfices consistoriaux, ils n'en ont pas la présentation, à moins qu'elle ne leur soit expressément accordée.

Le patronage réel ou personnel ne peut être vendu ni transporté séparément par échange pour un bien temporel, ce droit étant spirituel de sa nature.

Mais il change de main, de même que l'héritage auquel il est attaché, soit par succession, échange, vente, de manière qu'il est compris tacitement dans la vente ou autre aliénation du fond, à moins qu'il ne soit expressément réservé.

Il peut néanmoins arriver qu'en vendant la glebe à laquelle le patronage étoit attaché, on se réserve le droit de patronage, auquel cas ce droit, de réel qu'il étoit, devient personnel.

Le droit de patronage personnel est compris dans la vente que le patron fait de tous ses biens, droits, noms, raisons & actions.

En transigeant sur un droit de patronage contentieux, on ne peut pas convenir que l'un des contendans aura le patronage, & que l'autre percevra sur l'église quelque droit temporel; car cette convention seroit immorale.

Le droit de patronage qui appartient conjointement à des personnes laïques & ecclésiastiques est réputé laïc, & en a toutes les prérogatives.

Lorsque le droit est alternatif entre de telles personnes, c'est-à-dire, que le laïc & l'ecclésiastique présentent tour-à-tour; en ce cas le patronage est ecclésiastique pour le tour du bénéfice, & laïc pour le tour du laïc.

Dans ce même cas, si le droit est alternatif, le pape peut prévenir dans le tems du patron ecclésiastique; mais si le droit demeure commun, & qu'il n'y ait que l'exercice qui soit divisé, le pape ne peut user de prévention, même dans le tour de l'ecclésiastique.

Quand un patron laïc cède à l'église son droit, s'il est personnel, il en devient ecclésiastique; s'il étoit réel, il demeure laïc.

Un ecclésiastique qui a droit de patronage à cause de sa famille ou de quelque terre de son patrimoine, est réputé patron laïc, parce que l'on considère la qualité du droit, & non celle de la personne.

Dans le doute, le droit de patronage est réputé laïc, parce qu'on présume que les bénéfices ont été fondés par des laïcs, s'il n'y a preuve au contraire.

Le droit de patronage consiste en trois choses; savoir la faculté de nommer ou présenter au bénéfice, jouir des droits honorifiques dans l'église, se faire assister dans la pauvreté des revenus du bénéfice.

Pour jouir des droits honorifiques en qualité de

patron, il faut avoir le patronage effectif, c'est-à-dire, la présentation au bénéfice, ou du-moins avoir le patronage honorifique, supposé que le patron ait cédé le droit de présentation à quelque église.

Les droits honorifiques consistent dans la préséance à l'église, aux processions & aux assemblées qui regardent le bien de l'église, à avoir le premier l'eau-bénite, l'encensement, le pain-béni, le baiser de la paix, la recommandation aux prières nominales, un banc permanent dans le chœur, & une litre ou ceinture funebre autour de l'église, tant au-dedans qu'au-dehors.

Dans l'église la litre du patron se met au-dessus de celle du haut-juristicien; au-dehors, c'est celle du haut-juristicien, qui est au-dessus.

Il faut observer en cette occasion que les armoiries & litres ne prouvent point le droit de patronage, si elles ne sont mises à la clé de la voute du chœur ou au frontispice du portail.

Le droit de mettre des armoiries dans une église est personnel à la famille du fondateur, il ne passe point à l'acquéreur lors même que celui-ci succède au droit de patronage.

Le patron peut rendre le pain-béni tel jour qu'il juge à-propos, quoiqu'il ne demeure pas dans la paroisse.

Quand le patronage est alternatif, celui qui nomme le premier a les premiers honneurs; l'autre le suit immédiatement.

Le seigneur haut-juristicien n'a les honneurs dans l'église qu'après les patrons, mais hors de l'église il les précède.

Le patron jouit aussi des autres droits honorifiques, quand même il auroit cédé à l'église son droit de présentation.

Le droit de sépulture au chœur est même imprescriptible contre le patron.

La présentation au bénéfice est, comme on l'a déjà dit, le principal droit attaché au patronage; elle se fait par un écrit passé devant notaire. Voyez ce qui en est dit ci-après au mot PRÉSENTATION.

Quand il s'agit d'une église conventuelle, dont le c'est doit être choisi par la voie de l'élection, suivant le droit commun, le patron n'a point d'autre droit que celui d'approuver cela, à moins qu'il ne se soit expressément réservé le pouvoir de disposer de la première dignité, ou d'assister à l'élection, ou que sa qualité ne lui donne un droit particulier pour nommer.

Les bénéfices ou patronage laïc sont exempts de grades expectatives.

Un dévolut obtenu sans le consentement du patron laïc ne peut lui préjudicier, à moins que le patron sachant l'indignité ou l'incapacité du pourvu n'ait négligé de présenter.

Pour résigner en faveur, permuer, ou charger d'une pension un bénéfice en patronage laïc, il faut le consentement du patron avant la prise de possession, sous peine de nullité.

Une démission faite entre les mains du patron sous le bon plaisir du collateur, est valable.

Le patronage ecclésiastique s'acquiert par 40 ans de possession, lorsque pendant ce tems on a présenté de bonne foi, & sans être troublé par un autre patron, ni par le collateur ordinaire, sur-tout s'il se trouve des prétentions successives qui aient été admises, mais le droit de patron n'est pas prescrit par trois collations faites sans la présentation du patron.

Un patronage mixte peut devenir purement laïc, ou purement ecclésiastique, lorsque l'un ou l'autre de ces co-patrons laisse prescrire son droit.

On tient communément que le droit de patronage laïc est imprescriptible; mais il s'éteint par la renonciation expresse ou tacite du patron en faveur de l'église,



l'église, par la destruction totale de l'église, par l'extinction de la famille à laquelle ce droit étoit réservé, ou lorsque le patron a été homicide du titulaire, ou qu'il devient collateur du bénéfice. *V.* aux décrétales le tit. de *jure patronatus*, Vanespén de *jure patronatus*, de Roye, Ferrières, Drapier, de Hericourt. *V.* aussi les mots DROITS HONORIFIQUES, TITRE, NOMINATION, PATRONAGE, PRÉSENTATION. (A)

PATRON, (*Marine*.) c'est le maître ou le commandant d'un bâtiment marchand. Ce mot de patron est levantin; sur l'Océan on dit maître.

Patron de barque ou de quelqu'autre petit bâtiment, c'est la qualité que l'on donne à ceux qui commandent ces fortes de petits bâtimens. On dit patron de bâtimens, bateaux & gabarres.

Patrons de chaloupes, c'est ainsi que l'on appelle certains officiers marins qui servent sur les vaisseaux de guerre français, à qui l'on donne la conduite des chaloupes & des canots. On dit patron de chaloupes & patron de canot. (Z)

PATRON, (*Arts & Méiers*.) modele & dessin sur lequel on fait quelques ouvrages. Ce mot ne signifie quelquefois qu'un morceau de papier, de carton ou de parchemin, taillé & coupé de certaine manière, sur lequel quelques artisans reglent leur besogne. Les Tailleurs, par exemple, ont de ces fortes de patrons pour la coupe des différentes pieces de leurs habits: les Cordonniers pour tailler les empeignes & les quartiers de leurs fouliers; & les marchandes du palais, & autres ouvrières qui travaillent en linge de femme, pour dresier & couper les coëffures & engageantes, suivant les différentes modes qui ont cours, ou qu'elles imaginent. Il y a encore quantité d'autres ouvriers qui se servent de ces fortes de patrons. Savary.

PATRON DE CHEF-D'ŒUVRE, (*Aiguiller*.) c'est ainsi que les statuts des maîtres Epingliers de la ville de Paris appellent le modele ou échantillon des épingles sur lequel l'aspirant à la maîtrise doit travailler pour être reçu. *Voyez* EPINGLIER.

PATRON, en terme de *Cardier*, n'est autre chose qu'une planche de la forme d'un feuillet (*voyez* FEUILLET), mais un peu plus grande, sur laquelle il s'appuie quand on passe la pierre, &c. il sert de contrepoids pour empêcher les pointes de sortir en-dessous quand on les frappe par-dessus, & pose lui-même sur le bloc, *voyez* BLOC. *Voyez* Pl. d'Epinglier.

PATRON, (*Dessin*.) Les patrons sont des dessins sur lesquels les ouvriers en points & en dentelles à l'aiguille travaillent à leurs ouvrages. On le dit pareillement des dessins des dentelles au fureau, soit d'or, d'argent, de soie ou de fil, & des broderies.

PATRON DE HOLLANDE, (*Lingerie*.) sorte de linge ouvré qui vient de Flandres.

PATRON, (*Manufacture*.) Ce mot dans les manufactures d'étoffes d'or, d'argent & de soie figurées, est le dessin fait par le peintre, & rehaussé de couleurs, qui sert à monter le métier, & à représenter sur l'ouvrage les différentes figures de fleurs, d'animaux & de grotesques, dont le fabriquant veut embellir. La beauté & la nouveauté des patrons servent beaucoup au débit des étoffes.

PATRONS, (*Luth*.) ce sont différents morceaux de bois d'après lesquels on travaille la plupart des pieces d'un instrument de musique; il y a des patrons pour les violons, les violes, les guitares, les mandores, &c.

PATRON, (*Rubanner*.) on entend par ce mot en général tout ce qui représente les dessins des ouvrages de rubannerie exécutés sur le papier réglé, soit le dessin qui le fait voir au naturel, ou celui qui est transféré & rendu propre à être monté sur le métier; c'est ce qu'il faut expliquer plus en particulier. Le dessin que j'appelle simplement *représentatif*, est celui qui fait voir le trait & l'effet du dessin, c'est-à-dire par lequel on en voit les différens contours &

Tome XII,

leurs parties, ce que l'on pourroit en appeler le *portrait*; l'autre que j'appelle *démonstratif*, est celui qui par l'arrangement methodique des points qui le composent, le rend propre à être exécuté sur le métier, ce qui s'appelle plus proprement *patron*. Je vais détailler ces deux sortes le plus clairement qu'il sera possible: le dessinateur, autrement appelé *patronneur*, après avoir mis son idée de dessin sur le papier réglé & s'y être fixé, l'arrange suivant l'ordre qui doit être observé par l'ouvrier qui le montera, c'est-à-dire que par cet ordre, que l'on doit suivre très-exactement & sans en omettre quoi que ce soit, on aura la manière de passer les rames comme elles sont prescrites par ce *patron*, qui marque, à la faveur de cet arrangement, les hautes lisses qu'il faut prendre & celles qu'il faut laisser (ce qui s'entend par les points noirs du *patron* qui sont sur le papier, & qui marquent les hautes lisses à prendre, & aussi par les points blancs qui marquent les hautes lisses qu'il faut laisser); on aura, dis-je, la manière de passer les rames qui rendront l'ouvrage capable de parvenir à sa perfection.

PATRON, MODELE ou DESSEIN, (*Tailleur*.) sur lequel on fait quelque ouvrage.

Les patrons des Tailleurs sont des morceaux de papier, de parchemin ou de carton, taillés d'une certaine manière, sur lesquels ces ouvriers se reglent pour la coupe des différentes pieces des habits. Les Tailleurs n'ont besoin que d'un *patron* de chaque piece qui entre dans la composition des ouvrages de leur métier. Le *patron* sert uniquement à donner aux différentes pieces d'un habit la figure qu'elles doivent avoir. A l'égard de la largeur & de la longueur différente de ces pieces, c'est au tailleur à suivre les mesures qu'il a prises sur le corps de la personne qui l'emploie.

PATRON, (*terme de Vitrier*.) Les Vitriers appellent *patron* ou *table à patron*, une table de bois blanche sur laquelle ils tracent & dessinent avec de la pierre noire les différentes figures des compartimens d'après lesquels ils veulent couper les pieces de leurs panneaux; cette table, qui est ordinairement de 4 à 5 piés de long & de 3 à 4 de large, est mobile & couvre la futaille où ils jettent le grofil.

PATRONAGE, f. m. (*Jurispr.*) signifie le droit qui appartient au patron.

Chez les Romains le *patronage* étoit le droit que le maître conservoit sur l'esclave qu'il avoit affranchi. *Voyez* ci-devant PATRON.

Parmi nous, le *patronage* en matiere bénéficiaire est le droit qui appartient sur une église à celui qui l'a fait construire ou qui l'a fondée & dotée. *Voyez* ci-devant PATRON.

*Patronage alternatif* est celui qui appartient à plusieurs co-patrons, & qu'ils exercent tour-à-tour.

*Patronage aumôné* à l'église est celui qui a été donné à l'église à titre d'aumône, *ad obsequium precum*. *Voyez* AUMÔNE & FRANCHE-AUMÔNE.

*Patronage ecclésiastique* est celui qui appartient à un bénéficiaire, ou à quelque chapitre ou communauté ecclésiastique.

*Patronage effectif* est celui qui donne droit de présenter au bénéfice. *Voy.* ci-après *patronage honoraire*.

*Patronage honoraire*, c'est lorsque le patron a cédé à quelqu'église le droit de présentation au bénéfice, & qu'il ne s'est réservé que les droits honorifiques.

*Patronage laïc* est celui qui appartient à un laïc, soit qu'il soit attaché à une glebe ou non.

*Patronage mixte* est celui qui étant laïc dans son origine, a été aumôné à l'église.

*Patronage personnel* est celui qui est affecté à une certaine personne ou à une famille, à la différence du *patronage réel* qui est attaché à une glebe.

*Patronage réel*. *V.* ci-devant *patronage personnel*. (A)

A a

**PATRONAGE CLIENTÉLAIRE**, étoit la protection que les patrons ou grands devoient à leurs cliens ou protégés, & le droit que ces mêmes patrons avoient sur leurs cliens, en considération de la protection qu'ils leur accordoient.

Corbin distingue quatre sortes de *patronage*; le premier est celui dont on vient de parler; le second est celui dont on a parlé au mot **PATRON**; le troisième est celui que les seigneurs se retiennent sur leurs domaines en les donnant: il comprend dans cette classe tout ce qui regarde les devoirs des vassaux & des censitaires, serfs & autres sujets envers leur seigneur; le quatrième est le *patronage* ecclésiastique dont on parlera ci-après.

Le *patronage clientélaire* fut établi par les lois de Romulus, suivant lesquelles les patriciens devoient pour ainsi dire servir de pères aux plébéiens, *patroni quasi patres*.

Chaque plébéien se choisissoit dans l'ordre des patriciens un patron ou protecteur: celui-ci aidait le plébéien de ses conseils; il le dirigeoit dans ses affaires, prenoit sa défense dans les tribunaux, & le délivroit des charges publiques.

Les plébéiens par un juste retour étoient obligés de doter les filles de leurs patrons, de les aider de services & d'argent lorsqu'il s'agissoit de quelque imposition publique, ou pour obtenir quelque magistrature.

Ces devoirs des plébéiens envers leurs patrons, firent donner aux premiers le nom de cliens, *clientes quasi colentes*.

Ce n'étoient pas seulement les particuliers qui avoient des patrons; les colonies, les villes alliées, les nations vaincues, se choisissoient pareillement quelque patricien pour être le médiateur de leurs différends avec le sénat.

Chaque corps de métier avoit aussi son patron.

Plusieurs d'entre ces patrons exercèrent toujours gratuitement leur ministère; leurs cliens leurs faisoient pourtant quelquefois des présents, lesquels n'ayant d'autre source que la libéralité & la reconnaissance, furent appelés *honoraires*.

Mais il y en eut qui rançonnerent tellement leurs cliens, sous prétexte des avances qu'ils avoient faites pour eux, que l'on fut quelquefois obligé de faire des réglemens pour réprimer l'avidité de ces patrons.

Cet ancien *patronage* diminua insensiblement à mesure que le nombre des juriconsultes augmenta.

On donna le nom de *patrons* à ces juriconsultes, parce qu'à l'exemple des anciens patrons ils répondoient aux particuliers sur les questions qui leur étoient proposées, & prenoient en main leur défense; & par la même raison, ceux qui s'adressoient à ces juriconsultes, furent appelés leurs *cliens*.

Voyez Aulugelle, *liv. V. ch. xij.* Grégoire Tolo-fanus, *liv. XIV. ch. x.* Corbin, & l'*hist. de la jurispr. rom.* de M. Terrasson. (A)

**PATRONAGE**, (*Peinture*.) sorte de peinture faite avec des patrons qui sont découpés dans les endroits où les figures que l'on veut peindre doivent recevoir de la couleur. Les patrons sont faits pour l'ordinaire de papier fin qu'on imbibe de cire fondue sur le feu, & qu'on ouvre ensuite dans les endroits nécessaires. Les couleurs dont on se sert peuvent être à détrempe ou à huile, suivant la nature de l'ouvrage.

Les cartes à jouer sont peintes de cette manière. On écrit les grands livres d'église avec des patrons de lames de laiton.

On fait aussi, par le moyen du *patronage*, une espèce de tapisserie sur des cuirs dorés ou argentés, sur des toiles ou sur des étoffes blanches ou teintes de quelque couleur claire. *Dictionnaire des beaux-Arts.*

**PATRONE**, (*Marine*.) Voy. GALERIE-PATRONE.

**PATRONIDE**, (*Géog. anc.*) ville de la Phocide,

entré Titora & Elatée, selon Plutarque in *Sylla*, qui est le seul ancien qui en fasse mention. Ce fut auprès de cette ville qu'Hortensius joignit Sylla, qui étoit allé au-devant de lui avec son armée. (*D. J.*)

**PATRONNER**, en *Peinture*, c'est, par le moyen d'un papier ou d'un carton découpé & à pièces emportées qu'on applique sur une toile ou autre chose, imprimer sur cette chose avec de la couleur les mêmes figures que celles qui sont découpées sur le carton: c'est ainsi que se font les cartes à jouer. On a autant de différens patrons pour *patronner* les figures ou les ornemens, que l'on a de couleurs à y mettre.

**PATRONEUR** ou **DESSINATEUR**, *s. m.* (*Rubanier*.) est celui qui imagine les desseins (s'il est assez heureux pour l'avoir dessiné, ce qui manque trop généralement à une grande quantité, qui par ce défaut sont contrains de butiner sur autrui), ou au moins qui les range sur le papier réglé de façon à être exécutés sur le métier. Il doit connoître parfaitement toute la mécanique de ce métier, pour être en état de juger par avance de l'effet que doit produire son patron; les méprises occasionnent toujours divers accidens, soit par l'inexécution du dessin par lui projeté, ou qui lui a été donné, soit par la perte du tems de l'ouvrier, qui après avoir employé plusieurs jours à passer son patron, ne peut venir à bout de la perfection, par quelque faute qui s'y sera trouvée, & qui oblige de recourir à lui; perte du tems qui retombe toujours sur le maître, qui sans compter la dépense, manque souvent par ce retardement de remplir ses engagements, ce qui lui est ordinairement d'un préjudice considérable. Le *patronneur* doit encore être fidele, c'est-à-dire qu'il ne doit point communiquer les desseins qui lui sont confiés, en les vendant à d'autres, ou vendant à plusieurs ceux qui viendroient de son propre fonds; de sorte qu'un maître qui se croiroit l'unique possesseur de ce dessin, à quelquefois vu paroître l'ouvrage dans le public avant qu'il en eut été seulement fait un échantillon chez lui. Il seroit à souhaiter que chaque fabricant fût lui-même son propre dessinateur, qui par là s'épargneroit une dépense toujours à pure perte, & l'empêcheroit au-moins d'être la proie de ces ames vénales, s'il en est encore, qui n'ont rien de sacré que leur propre intérêt.

**PATRONYMIQUE**, *adj.* les noms *patronymiques* sont proprement ceux qui étant dérivés du nom propre d'une personne, sont attribués à tous ses descendants. *R. R.* πατήρ, gen. πατρός, contr. πατρὸς, pater, & ὄνομα, *nomen*; c'est comme si l'on disoit, *patrium nomen*. Selon cette étymologie il sembleroit que ce nom ne devoit être donné qu'aux descendants immédiats de la personne dont le nom propre est radical, comme quand Hector, fils de Priam, est appelé Priamides, ou Enée, Anchisades, &c. mais on les applique également à toute la descendance; parceque le même homme peut être réputé père de tous ceux qui descendent de lui; & c'est ainsi qu'Adam est le père commun de tous les hommes.

On a étendu encore plus loin la signification de ce terme, & l'on appelle noms *patronymiques*, ceux qui sont donnés d'après celui d'un frère ou d'une sœur, comme Phoronis, c'est-à-dire Isis Phoronei foror; d'après le nom d'un prince à ses sujets, comme Thestides, c'est-à-dire Atheniensis, à cause de Thésée, roi d'Athènes; d'après le nom du fondateur d'un peuple, comme Romulides, c'est-à-dire Romanus, du nom de Romulus, fondateur de Rome & du peuple romain. Quelquefois même, par anticipation, on donne à quelques personnes un nom *patronymique* tiré de celui de quelque illustre descendant, qui est considéré comme le premier auteur de leur gloire, comme Egidae, les ancêtres d'Egée.



La *Méthode grecque* de P. R. liv. VI. chap. iv. fait connoître la dérivation des noms *patronymiques* grecs ; & la petite *Grammaire latine* de Vossius, *edit. Lugd. Bat.* 1644, pag. 75. explique celle des noms *patronymiques* de la langue latine.

Il faut observer que les noms *patronymiques* sont absolument du style poétique, qui s'éloigne toujours plus que la prose de la simplicité naturelle. (B. E. R. M.)

**PATRONIUS SODALITII**, (*Littérat.*) c'étoit le nom du chef de la confrérie du grand collège de Silvain de Rome. On gardoit dans ce grand collège les dieux Lares & les images des empereurs. Les temples & les autres lieux consacrés à Silvain étoient ordinairement dans les bois, dans les forêts.

**PATROUILLE**, f. f. en terme de Guerre, c'est une ronde ou une marche que font la nuit les gardes ou les gens de guet, pour observer ce qui se passe dans les rues, & veiller à la sûreté & à la tranquillité de la ville ou du camp. Voyez GARDE, RONDE, &c.

Une *patrouille* consiste généralement en un corps de cinq ou six soldats détachés d'un corps de garde, & commandés par un sergent. *Chambers*. Dans les places où il y a de la cavalerie, on fait faire des *patrouilles* par des cavaliers détachés du corps de garde. Il est important aussi, dans les quartiers, d'avoir des *patrouilles* qui rodent continuellement du côté de l'ennemi pour l'instruire de ses démarches. Voyez QUARTIER. (Q)

**PATROUILLE**, (*Boulang.*) autrement & ordinairement *écouvillon*, espèce de balai fait de vieux drappeaux, dont l'on se sert pour nettoyer l'âtre du four avant d'y mettre le pain.

**PATROUS**, (*Mytholog.*) surnom de Jupiter : ce dieu avoit à Argos, dans le temple de Minerve, une statue en bois, qui outre les deux yeux, comme la nature les a placés aux hommes, en avoit un troisième au milieu du front, pour marquer que Jupiter voyoit tout ce qui se passoit dans les trois parties du monde, le ciel, la terre, & les enfers. Les Argiens disoient que c'étoit le Jupiter *Patrous* qui étoit à Troie, dans le palais de Priam, en un lieu découvert, & que ce fut à son auel que cet infortuné roi se réfugia après la prise de Troie, & auprès duquel il fut tué par Pyrrhus. Dans le partage du butin, la statue échut à Sténelus, fils de Capanée, qui la déposa dans le temple d'Argos. (D. J.)

**PATVALLA**, f. m. (*Zoolog. anc.*) ce mot dans Aristote & les autres anciens naturalistes grecs, ne signifie qu'un cerf de deux ans. Les interprètes d'Aristote ont en général traduit le mot grec par le mot latin *subulo*, c'est-à-dire *dauph* ou *jeune cerf*, qui a les cornes sans andouillers ; mais ce terme latin est très-vague, au-lieu que le mot grec est fixe, pour ne distinguer aucun autre animal que le cerf de deux ans. Pline & les auteurs latins en général se servent à la vérité du mot *subulo* pour un jeune cerf ; mais ils l'emploient encore plus souvent pour signifier cet animal imaginaire, nommé la *licorne*. (D. J.)

**PATTE D'ARAIGNEE**, f. f. (*Jardinage.*) Voyez ŒIL DE CHAT.

**PATTE DE LION**, (*Hist. nat. Botan.*) nom vulgaire ou genre de plante appelé *silago* par Tournefort ; c'est cette espèce qui est nommée *silago alpina*, *capite folioso*. Dans C. B. 6. *gnaphalium alpinum, magno flore, capite oblongo* ; en anglais, *the alpine small cudweed with foliaceous heads* ; cette petite plante croît sur le sommet des Alpes ; ses feuilles sont oblongues, cotonneuses ; ses tiges sont simples, hautes de quelques pouces, garnies de feuilles, & portant au sommet des fleurs disposées en manière de rose ; de leur centre sortent quatre ou six têtes noires, écaillées, qui renferment plusieurs fleurons, contenant des graines menues & aigrettes ; il ne faut pas con-

fondre la *patte de lion* avec le pié de lion. Voyez PIÉ DE LION, *Botan.* (D. J.)

**PATTE D'OYE**, (*Hist. nat. Botan.*) *chenopodium*, genre de plante dont la fleur n'a point de pétales ; elle est composée de plusieurs étamines qui sortent d'un calice profondément découpé. Le pistil devient dans la suite une semence presque ronde, aplatie & renfermée dans une capsule en forme d'étoile, qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE. En voici les caractères : selon Ray, son calice est divisé en quatre ou cinq parties, avec des découpures profondes. Il s'élève huit ou dix étamines du fond ; l'ovaire est garni d'un long tuyau fourchu, étendu, qui dégénère quand il est mûr en une semence sphérique, plate, renfermée sous une espèce d'étoile à quatre ou cinq pointes.

Selon M. de Tournefort, la fleur n'a point de pétales, mais est seulement composée d'une multitude d'étamines qui sortent du calice à plusieurs feuilles : le pistil devient une graine sphérique, aplatie, contenue dans une capsule faite en étoile, & qui lui a servi de calice.

Le même botaniste établit seize espèces de ce genre de plante dont aucune n'a besoin de description particulière ; il suffit d'ajouter que leurs feuilles sont longues, larges, sinueuses, & communément d'une odeur forte. La *patte d'oie* commune croît le long des vieilles murailles, sur les chemins, aux lieux déserts & incultes ; comme on en craint les effets, on n'en fait point usage en Médecine, non plus que des autres espèces. (D. J.)

**PATTE**, (*Architect.*) petit morceau de fer plat, droit ou courbé, fendu ou pointu par un bout, & à queue d'aronde par l'autre, qui sert à retenir les placards & chambranles des portes, les chassis dormans des croisées, & les lambris de menuiserie.

*Patte en plâtre*, c'est une *patte* dont la queue est refendue en crochet. (D. J.)

**PATTES D'UNE ANCRE**, sont les extrémités de la croisée ou de la partie courbe, faites en forme de triangles. Voyez ANCRE & CROISÉE.

**PATTE DE LIEVRE**, en terme de Bouteur d'or, est en effet une *patte* de cet animal, dont ils se servent pour ramasser les petites parcelles d'or éparées dans leur peau, sur leur pierre, ou qui excèdent les livrets de papier dans lesquels on met l'or battu pour le conserver.

**PATTE**, terme de Boucher, ce mot signifie chez les ébéniers-bouchers, de petits crochets à queue d'aronde, qu'ils clouent en plusieurs endroits de leur boutiques, pour y attacher avec des aloues, la viande à mesure qu'ils la dépecent.

Ils nomment aussi *pattes*, des chevilles de bois de cinq ou six pouces de long, avec un mantonnet au bout qu'ils scellent en plâtre, & qu'ils emploient au même usage.

**PATTE**, en terme de Bourfier, est une partie d'étui qui sert à le fermer, en s'ouvrant environ vers le milieu de l'étui où elle s'agraffe ou se boutonne.

**PATTE D'OIE**, (*Charpenterie.*) c'est une enrayure formée de l'assemblage des demi-trans, qui retiennent les chevets d'une vieille église ; tel est l'assemblage du chevet des églises des peres Chartreux, des Cordeliers, &c. à Paris.

On se sert aussi du terme de *patte d'oie*, pour exprimer la manière de marquer par trois hochets, les pièces de bois avec le traceret.

*Patte d'oie de jardin*, division de trois ou plusieurs allées qui viennent aboutir à un même endroit, & qu'on enfle d'un point de vue quand on est au centre ; il n'y a rien de plus agréable & de plus utile que cette décoration dans une grande forêt.

*Patte d'oie de pavé*, c'est l'extrémité d'une chaussée de pavé, qui s'étend en glacis rond, pour se raccor-

der aux ruisseaux d'en-bas. (D. J.)

**PATTE**, terme de *Chaudronnier*, morceau de fer qu'on scelle pour faire tenir la plaque du feu au contre-cœur de la cheminée.

**PATTE**, en terme de *Fondeur de cloches*, est la partie inférieure de la cloche qui se termine en s'amin-  
cissant. Voyez l'article FONTE DES CLOCHES.

**PATTE**, en terme de *Filaister*, c'est la racine de la filasse qui est plus épaisse, plus dure, & moins aisée à peigner & à fendre.

**PATTE DE LIEVRE**, (Ecrivain.) on se sert dans l'Ecriture de la patte de cet animal pour ôter la sandarac de dessus le papier. Voyez le volume des Plan-  
ches & la table de l'Ecriture, Instrumens de l'Ecriture.

**PATTE DE LOUP** ou **LISSOR**, (Ecrivain.) se dit dans l'Ecriture d'un instrument concave extérieurement, propre à adoucir le papier d'un trop gros grain, ou raboteux, ou dur. Voyez le volume des Plan-  
ches & la table de l'Ecriture, Instrument de l'Ecriture.

**PATTE**, terme de *Mineur*, (Forification.) quand on creuse un puits dans un terrain qui n'est point de bonne consistance, & qu'on est obligé de coiffer, l'on pose des chassis horizontalement, pour retenir les planches à mesure que l'on approfondit. Les extrémités des pièces du premier chassis qui est au bord du puits, excédans de dix ou douze pouces, pour appuyer sur les terres fermes; ces appuis se nomment *oreilles*. Or pour que tous les autres chassis que l'on met ensuite, puissent se soutenir, on accroche le second au premier avec des bouts de planches cloués l'un à l'autre: on accroche ainsi le troisième au second, & le quatrième au troisième; & ce sont ces bouts que les Mineurs appellent *pattes*. *Dictionnaire de l'Ingénieur*, par M. Belidor. (g)

**PATTES**, (Jardinage.) c'est le nom que l'on donne aux oignons des anémones. Voyez ANÉMONES.

**PATTES DANS L'ORGUE**, sont dans l'abrégé de l'orgue, les fiches de fer FI, DK, (fig. 21. Pl. d'orgue.) applaties & percées d'un trou à leurs parties antérieures FD, & rivées après avoir traversé le rouleau BC; il y a deux *pattes* à chaque rouleau de l'abrégé. Voyez ABRÉGÉ.

*Patte*, ce sont aussi des pièces semblables à celles de l'abrégé, mais plus grandes; fixées dans les rouleaux des mouvemens: la *patte* qui est à la partie inférieure du rouleau s'appelle *patte du clavier*; & celle qui est au-haut du rouleau dont la direction est perpendiculaire à celle de la *patte* inférieure, s'appelle *patte du bâton* ou *patte de la bascule*. Voyez MOUV-  
VEMENS de l'orgue, & la fig. 1. Pl. d'orgue.

**PATTE**, (ouïl pour la Musique.) petit instrument à plusieurs pointes, qui sert à régler les papiers de musique, & à faire plusieurs raies tout-d'un-coup. (D. J.)

**PATTES DE BOULINE**, (Marine.) ce sont des cordages qu'ils divisent en plusieurs branches au bout de la bouline, pour saisir la ralingue de la voile par plusieurs endroits, en façon de marticles. Ces *pattes* répondent l'une à l'autre par des poulies.

*Patte d'ancre*, ce sont deux *pattes* de fer triangulaires, qui sont foudées sur chaque bout de la croisée de l'ancre, & recourbées pour pouvoir mordre dans la terre.

La *patte d'ancre tourne*, c'est quand la *patte* quit-  
tant le fond tourne en-haut, & que le jas va toucher le fond.

Laisser tomber la *patte de l'ancre*, c'est mettre l'an-  
cre perpendiculaire à la mer, afin de la tenir toute prête à être mouillée.

*Patte de voiles*, morceaux quarrés de toile qu'on applique aux bords des voiles proche la ralingue, pour les renforcer, afin d'y amarrer les *pattes* de boulines.

*Patte d'anspèct*, ce sont des *pattes* de fer qu'on

met au bout d'un levier pour servir à mouvoir les gros fardeaux.

*Patte d'oie*, voyez MOUILLER EN PATTES D'OIE. (Q)

**PATTE**, (Serrurerie.) on donne communément ce nom à tout morceau de fer plat d'un bout & à point de l'autre, qui sert à sceller quelque chose dans un endroit. Il y a des *pattes* de différentes formes, selon les différens usages.

**PATTE**, en terme de *Rafneur*, est proprement le gros bout plat d'un pain de sucre qui lui sert d'assiette.

**PATTE**, en terme de *Vergetier*, c'est un morceau de bois percé, dans les trous duquel doivent être poissés les loquets avec de la poix de Bourgogne fondue.

**PATTES**, en terme de *Blason*; ce sont les griffes ou les extrémités des piés, sur lesquelles les animaux marchent.

**PATELETTE**, f. f. (en *Boufferie*.) c'est une patte de cuir qui couvre le dessus de la cartouche ou de la giberne.

**PATTU**, **PATU**, voyez PIGEON **PATTU**.

**PATULCIUS**, (Mythol.) furnon de Janus, dont parle Ovide dans les *fastes*. On le lui donnoit, ou parce qu'on ouvrait les portes de son temple pendant la guerre, ou plutôt parce qu'il ouvrait l'année & les saisons, c'est-à-dire, qu'elles commençoient par la célébration de ses fêtes. (D. J.)

**PATURAGE**, voyez ci-devant **PASCAGE**.

**PATURE**, voyez ci-devant au mot **PASCAGE**.

**PATURON D'UN CHEVAL**, (Maréchalier.) c'est la partie de la jambe comprise entre le boulet & la couronne du sabot. Voyez BOULET, COURONNE.

Cette partie doit être courte, principalement dans les chevaux de moyenne taille, parce que les longs *paturons* sont foibles, & ne peuvent pas si bien résister à la fatigue.

Le joint du *paturon* est la jointure qui est au-dessus du *paturon*.

Le joint est sujet à être couronné après le travail, c'est-à-dire, à avoir une enflure par-dessous la peau en forme de cercle, large d'un tiers de pouce.

**PATZINACE**, (Géog. anc.) peuple de la Scythie, du nombre de ceux qu'on appelloit *Basilii*. Ils habitoient au-delà du Danube, dans des plaines qui s'étendent depuis le Boristhène jusqu'à la Pannonie. Suidas appelle ce peuple *Patrinacite*. Selon Cedrene, il étoit divisé en treize tribus, qui composoient une nation si nombreuse, qu'aucun peuple scythe ne pouvoit lui résister. (D. J.)

**PATZISIRANDA**, (Hist. nat. Boian.) plante de la Floride, dont les feuilles ressemblent, dit-on, à celles du poireau, excepté qu'elles sont plus longues & plus déliées; son tuyau est une espèce de jonc nouveau & plein de pulpe; il s'élève d'une coudée & demie de haut; la fleur est petite & étroite; sa racine est fort longue, déliée, & remplie de nœuds, comme un chapelier; ces nœuds deviennent noirs, & se durcissent au soleil; ils ont une odeur aromatique. Les sauvages tirent des feuilles de cette plante un suc dont ils se frottent, afin de se fortifier. On regarde ces feuilles réduites en poudre, comme un grand remède contre la pierre de la vessie, & les obstructions des reins; on les prend dans des bouillons pour les maux de poitrine. On l'applique extérieurement sous la forme d'un emplâtre, pour arrêter le sang, pour fortifier l'estomac, & pour les douleurs de l'utérus.

**PAU**, (Géog. mod.) ville de France, regardée comme capitale du Béarn, avec un parlement, une chambre des comptes, & une cour des aides, unies au parlement, une énéchauffée, un hôtel des monnoies. Elle est sur une hauteur, au pié de laquelle passe le Gave béarnois, à 10 lieues O. de Tarbes,



12. S. d'Aire; 39 S. de Bordeaux; 167 S. O. de Paris. Long. suivant Cassini, 17°. 22'. 30". lat. 43°. 15'.

Henri IV. naquit à Pau, le 13 Décembre 1553, dans le château qui est au bout de la ville. « La France n'a point eu de meilleur ni de plus grand roi; » il unit aux sentimens les plus élevés une simplicité de mœurs charmante, & à un courage de soldat, un fond d'humanité inépuisable. Il rencontra ce qui forme & ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à effrayer, & sur-tout des adversaires dignes de lui. Enfin, comme l'a dit un de nos plus grands poètes, il fut de ses sujets le vainqueur & le pere ».

Il ne faut pas lire la vie de ce monarque dans le P. Daniel, qui ne dit rien de tout le bien qu'il fit à la patrie; mais pour l'exemple des rois, & pour la consolation des peuples, il importe de lire ce qui concerne les tems de ce bon prince, dans la grande histoire de Mézerai, dans l'Érinxe, & dans les mémoires de Sully. Le précis que M. de Voltaire en a fait dans son histoire générale, est aussi trop intéressant pour n'en pas transcrire quelques particularités.

Henri IV. dès son enfance, fut nourri dans les troubles & dans les malheurs. Il se trouva à 14 ans à la bataille de Moncontour; rappelé à Paris, il épousa la sœur de Charles IX. que pour voir ses amis assassinés autour de lui, pour couvrir lui-même risque de sa vie, & pour rester près de trois ans prisonnier d'état. Il ne sortit de la prison que pour effrayer toutes les fatigues & toutes les fortunes de la guerre. Manquant tout de nécessaire, s'exposant comme le plus hardi soldat, faisant des actions qui ne paroissent pas croyables, & qui ne le deviennent que parce qu'il les a répétées; comme lorsqu'à la prise de Cahors en 1599, il fut tous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue, sans presque prendre de repos. La victoire de Coutras fut due principalement à son courage; son humanité après la victoire devoit lui gagner tous les cœurs.

Le meurtre de Henri III. le fit roi de France; mais la religion servit de prétexte à la moitié des chefs de l'armée & à la ligue, pour ne pas le reconnaître. Il n'avoit pour lui que la justice de sa cause, son courage, quelques amis, & une petite armée qui ne montoit jamais à douze mille hommes complets; cependant avec environ cinq mille combattans, il battit à la journée d'Arques auprès de Dieppe, l'armée du duc de Mayenne, forte de plus de vingt-cinq mille hommes. Il livra au même duc de Mayenne, la fameuse bataille d'Ivry, & gagna cette bataille comme il avoit gagné celle de Coutras, en se jetant dans les rangs ennemis, au milieu d'une forêt de lances. On le salue d'abord dans tous les siècles, des paroles qu'il dit à ses troupes: « Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon pennon blanc, vous le trouverez toujours au chemin » de l'honneur & de la gloire ».

Kroissant de la victoire, il vint avec quinze mille hommes assiéger Paris, où se trouvoient alors cent quatre-vingt mille habitans; il est constant qu'il l'eût prise par famine, s'il n'avoit pas permis lui-même par trop de pitié, que les assiégés nourrisaient les aliégés. En vain ses généraux publioient sous ses ordres des décrets sous peine de mort, de fournir des vivres aux Parisiens; les soldats leur en vendoiient. Un jour que pour faire un exemple, on alloit pendre deux payfans qui avoient amené des charrettes de pain à une poterne, Henri les rencontra en allant visiter les quartiers: ils se jetterent à ses genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avoient que cette manière de gagner leur vie: *allez en paix*, leur dit le roi, en leur donnant aussi-tôt l'argent qu'il avoit sur lui; &

*blarnoï est pauvre; ajouta-t-il, s'il en avoit davantage il vous le donneroit.* Un cœur bien ne peut lire de pareils traits sans quelques larmes d'admiration & de tendresse.

Le duc de Parme fut envoyé par Philippe II. au secours de Paris avec une puissante armée. Henri IV. courut lui présenter la bataille; & c'est alors qu'il écrivit du champ où il croyoit combattre, ces deux lignes à la belle Gabrielle d'Estrie: « Si je meurs, » ma dernière pensée sera à Dieu, & l'avant-dernière à vous ». Le duc de Parme n'accepta point la bataille; il empêcha seulement la prise de Paris; mais Henri IV. le côtoyant jusqu'aux dernières frontières de la Picardie, le fit rentrer en Flandres, & bien-tôt après il lui fit lever le siège de Rouen.

Cependant les citoyens lassés de leurs malheurs, soupiroient après la paix; mais le peuple étoit retenu par la religion; Henri IV. changea la fièvre, & cet événement porta le dernier coup à la ligue; il est vrai qu'on a depuis appliqué les vers suivans à la conduite de ce prince.

*Pour le point de conversion  
Au jugement du Ciel un chrétien l'abandonne;  
Mais jussu que l'homme soupçonne  
Un acte de religion  
Qui je propose une couronne.*

On voit assez ce qu'il pensoit lui-même de sa conversion, par ce billet à Gabrielle d'Estrie: *c'est demain que je fais le saut périlleux; je crois que ces gens-ci me feront haïr saint Denis, autant que vous haïssez...* Personne ne fut plus affligé de l'abjuration de Henri IV. que la reine Elisabeth. La lettre qu'elle écrivit alors à ce prince est bien remarquable, en ce qu'elle fait voir en même tems son cœur, son esprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimoit dans une langue étrangère: « Vous m'offrez, dit-elle, votre amitié comme à votre sœur. Je sais que je l'ai méritée, & certes à un très-grand prix. Je ne m'en repentiroy pas, si vous n'aviez pas changé de pere; » je ne peux plus être votre sœur de pere; car j'ai » merai toujours plus chèrement celui qui m'eût » pre que celui qui vous a adopté ».

La conversion d'Henri IV. n'augmentoient rien son droit à la couronne, mais elle hâta son entrée dans sa capitale, sans qu'il y eût presque de sang répandu. Il renvoya tous les étrangers qu'il pouvoit retenir prisonniers; il pardonna à tous les ligueurs. Il se réconcilia sincèrement avec le duc de Mayenne, & lui donna le gouvernement de l'île de France. Non-seulement il lui dit, après l'avoir lassé un jour dans une promenade: « Mon cousin, voilà le seul mal que » je vous ferai de ma vie ». Mais il lui tint parole, & il n'en manqua jamais à personne.

Il recouvra son royaume pauvre, déchiré, & dans la même subversion où il avoit été du tems des Philippe de Valois, Jean & Charles VI. Il se vit forcé d'accorder plus de grâces à ses propres ennemis qu'à ses anciens serviteurs, & son changement de religion ne le garantit pas de plusieurs attentats contre sa vie. Les finances de l'état dissipées sous Henri III. n'étoient plus qu'un trafic public des restes du sang du peuple, que le conseil des finances partageoit avec les traitans. En un mot, quand la déprédation générale força Henri IV. à donner l'administration entière des finances au duc de Sully, ce ministre aussi éclairé qu'intègre trouva qu'en 1596 on levait 150 millions sur le peuple, pour en faire entrer environ 30 dans le trésor royal.

Si Henri IV. n'avoit été que le plus brave prince de son tems, le plus clément, le plus droit, le plus honnête homme, son royaume étoit ruiné: il falloit un prince qui fût faire la guerre & la paix, connoître toutes les blesures de son état & connoître les reme-

des ; veiller sur les grandes & petites choses , tout réformer & tout faire ; c'est ce qu'on trouva dans Henri. Il joignit l'administration de Charles le Sage à la valeur & à la franchise de François I. & à la bonté de Louis XII.

Pour subvenir à tant de besoins, Henri IV. convoqua dans Rouen une assemblée des notables du royaume, & leur tint ce discours digne de l'immortalité, & dans lequel brille l'éloquence du cœur d'un héros :

« Déjà, par la faveur du ciel, par les conseils de mes bons serviteurs, & par l'épée de ma brave noblesse dont je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant notre plus beau titre ; j'ai tiré cet état de la servitude & de la ruine. Je veux lui rendre sa fortune & sa splendeur ; participez à cette seconde gloire, comme vous avez eu part à la première. J'en ai vu ai point appellés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés, mais pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guerre aux rois, aux victorieux & aux barbes grises ; mais l'amour que je porte à tous mes sujets, me rend tout possible & tout honorable ».

Au milieu de ces travaux & de ces dangers continuels, les Espagnols surprirent Amiens. Henri, dans ce nouveau malheur, manquoit d'argent & étoit malade. Cependant il assemble quelques troupes, il marche sur la frontière de Picardie, il revole à Paris, écrit de sa main aux parlements, aux communautés, pour obtenir de quoi nourrir ceux qui défendoient l'état : ce sont ses paroles. Il va lui-même au parlement de Paris : « Si on me donne une armée, dit-il, je donnerai gaiement ma vie pour vous sauver & pour relever l'état ».

Enfin, par des emprunts, par les soins infatigables & par l'économie du duc de Sully, si digne de le servir, il vint à bout d'assembler une florissante armée. Il reprit Amiens à la tête de l'archiduc Albert, & de là il courut pacifier le reste du royaume, à quoi il ne trouva plus d'obstacle. Le pape qui lui avoit refusé l'absolution, quand il n'étoit pas affermi, la lui donna quand il fut victorieux. Il conclut à Vervins la paix avec l'Espagne, & ce fut le premier traité avantageux que la France fit depuis Philippe-Auguste.

Alors il mit tous ses soins à faire fleurir son royaume, & paya peu-à-peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. La justice fut réformée ; les troupes inutiles furent licenciées ; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage ; le commerce & les arts revinrent en honneur. Henri IV. établit des manufactures de tapisseries, & de petites glaces dans le goût de Venise. Il fit creuser le canal de Briare, par lequel on a joint la Seine & la Loire. Il agrandit & embellit Paris. Il forma la place royale : il fit construire ce beau pont, où les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. Il augmenta S. Germain, Fontainebleau, & sur-tout le Louvre où il logea sous cette longue galerie qui est son ouvrage, des artistes en tout genre. Il est encore le vrai fondateur de la bibliothèque royale, & en donna la garde à Casaubon, en lui disant : « Vous me direz ce qu'il y a de meilleur dans tous ces beaux livres ; car il faut que j'en apprenne quelque chose par vos secours ».

Quand dom Pedre de Tolède fut envoyé par Philippe III. en ambassade auprès de Henri, il ne reconnut plus cette ville qu'il avoit vue autrefois si malheureuse & si languissante : « C'est qu'alors le père de famille n'y étoit pas, lui dit Henri, & aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent ». Les

jeux, les fêtes, les bals, les ballets introduits à la cour par Catherine de Médicis dans les tems même de troubles, ornent sous Henri IV. les tems de la paix & de la félicité.

En faisant ainsi fleurir son royaume, il fut le pacificateur de l'Italie. Le Béarnois, que les papes avoient excommunié, leur fit lever l'excommunication sur Venise. Il protégea la république naissante de la Hollande, l'aide de ses épargnes, & contribua à la faire reconnaître libre & indépendante par l'Espagne. Déjà, par son rang, par ses alliances, par ses armes, il alloit changer le système de l'Europe, s'en rendre l'arbitre & mettre le comble à sa gloire, quand il fut assassiné au milieu de son peuple par un fanatique effréné, à qui il n'avoit jamais fait le moindre mal. Il est vrai que Ravailiac, qui trancha les jours de ce bon roi, ne fut que l'instrument aveugle de l'esprit du tems qui n'étoit pas moins aveugle. Barrière, Châtel, le Châteaux nommé *Ouin*, un vicair de S. Nicolas-des-Champs pendu en 1595, un tapissier en 1596, un malheureux qui étoit ou qui contrefaisoit l'insensé, d'autres dont le nom m'échappe, méditerent le même assassinat : presque tous jeunes gens & tous de la lie du peuple, tant la religion devient fureur dans la populace & dans la jeunesse ! De tous les assassins que ce siècle affreux produisit, il n'y eut que Poltrot de Méré qui fut gentilhomme.

Quelques auteurs le font appliqués à exténuer les grandes actions de Henri IV. & à mettre en vici ses défauts. Ce bon prince n'ignoroit pas les médisances que l'on répandoit contre lui, mais il en parloit lui-même avec cette ingénuité & cette modération qui confondent la calomnie & diminuent les torts. Voici ses propres paroles tirées d'une de ses lettres à Sully.

« Les uns me blâment d'aimer trop les bâtimens & les riches ouvrages ; les autres la chasse, les chiens & les oiseaux ; les autres les cartes, les dez & autres fortes de jeux ; les autres les dames, les délices & l'amour ; les autres les festins, banquets, soupers & friandises ; les autres les assemblées, comédies, bals, danses, & courtes de bague, où, disent-ils pour me blâmer, l'on me voit encore comparoître avec ma barbe grise, aussi réjoui, & prenant autant de vanité d'avoir fait un belle cour- se, donné deux ou trois dedans, & cela disent-ils en riant, & gagné une bague de quelque belle dame, que je pouvois faire en ma jeunesse ; n'y que faisoit le plus vain homme de ma cour. En tous lesquels discours je ne nierai pas qu'il n'y puisse avoir quelque chose de vrai ; mais aussi dirai-je que ne passant pas mesure, il me devoit plutôt être dit en louange qu'en blâme, & en tout cas me devoit-on excuser la licence en tels divertissemens qui n'apportent nul dommage & incommodité à mes peuples par forme de compensation de tant d'amertumes que j'ai goûtées, & de tant d'ennuis, déplaisirs, fatigues, périls & dangers, par lesquels j'ai passé depuis mon enfance jusqu'à 50 ans.

« L'écriture n'ordonne pas absolument de n'avoir point de péchés ni défauts, d'autant que tels infirmités sont attachées à l'impérectité & promptitude de la nature humaine ; mais bien de n'en être pas dominés, ni les laisser regner sur nos volontés, qui est ce à quoi je me suis étudié ne pouvant faire mieux. Et vous savez par beaucoup de choses qui se sont passées touchant mes maîtresses [qui ont été les passions que tout le monde a cru les plus puissantes sur moi], si je n'ai pas souvent maintenu vos opinions contre leurs fantaisies jusques à leur avoir dit, lorsqu'elles faisoient les acariâtres, que j'aimerois mieux avoir perdu dix maîtresses comme elles, qu'un serviteur comme vous, qui m'étiez nécessaire pour les choses honorables & utiles ».

Ceux dont qui reprochent encore amèrement à



Henri IV. ses amours, ne font pas réflexion que toutes ses foiblesse furent celles du meilleur des hommes, & qu'aucune ne l'empêcha de bien gouverner.

On fait d'ailleurs que, dans plusieurs occasions, il eut la force de se démêler des pièges qu'on lui tendoit par de belles filles, dans le dessein de le surprendre. Catherine de Médicis lui demandant à la conférence de S. Brix ce qu'il vouloit. Il lui répondit en regardant les filles qu'elle avoit amenées : *Il n'y a rien là que je veuille, madame*; lui faisant voir par ce discours qu'il ne se laisseroit plus piper à de semblables appas.

Les deux femmes qu'il épousa successivement lui causerent bien des chagrins domestiques. Sa seconde femme, Marie de Médicis, fut l'une des princesses contre lesquelles il avoit formé des objections, en examinant avec Rosni quelle femme lui conviendrait. J'ai à citer là-dessus un fort long passage; néanmoins je suis assuré qu'il paroîtra court aux lecteurs curieux, parce qu'il est écrit d'une manière amusante, & qu'il est rempli d'idées fort solides de ce prince sur le choix d'une femme. Voici donc ce qu'il dit à ce favori, *Mém. de Sully, t. II, p. 112.*

« De forte qu'il semble qu'il ne reste plus pour l'accomplissement de ce dessein, sinon de voir s'il y aura moyen de me trouver une autre femme si bien conditionnée, que je ne me jette pas dans le plus grand des malheurs de cette vie, qui est, selon mon opinion, d'avoir une femme laide, mauvaïse, & dépitée, au lieu de l'aïse, repos & contentement que je me serois proposé de trouver en cette condition : que si l'on obtenoit les femmes par souhai, afin de ne me repentir point d'un si hasardeux marché, j'en aurois une, laquelle auroit entr'autres bonnes parties, sept conditions principales; à savoir, beauté en la personne, pudicité en la vie, complaisance en l'humeur, habileté en l'esprit, fécondité en génération, éminence en extraction, & grands états en possession. Mais je crois, mon ami, que cette femme est morte, voire peut-être n'est pas encore née, ni prête à naître; & partant voyons un peu ensemble, quelles filles ou femmes dont nous ayons oui parler seroient à désirer pour moi, soit dehors, soit dedans le royaume.

« Et pour ce que j'y ai déjà, selon mon avis, plus pensé que vous, je vous dirai pour le dehors que l'infante d'Espagne, quelque vieille & laide qu'elle puisse être, je m'y accommoderois, pourvu qu'avec elle j'épousasse les Pays-Bas, quand ce devroit être à la charge de vous redonner le comté de Béthune.

« Je ne refuserois pas non plus la princesse Arabelle d'Angleterre, si, comme l'on publie que l'état lui appartient, elle en avoit été seulement déclarée présumptive héritière; mais il ne me faut pas attendre à l'une ni à l'autre, car le roi d'Espagne & la reine d'Angleterre sont bien éloignés de ce dessein-là.

« L'on m'a aussi quelquefois parlé de certaines princesses d'Allemagne, desquelles je n'ai pas retenu le nom; mais les femmes de cette région ne me reviennent nullement, & penserois, si j'en avois épousé une, devoir avoir toujours un lot de vin couché auprès de moi, outre que j'ai oui dire qu'il y eut un jour une reine de France de cette nation qui la pensa ruiner; tellement que tout cela m'en dégoûte.

« L'on m'a parlé de quelqu'une des sœurs du prince Maurice; mais outre qu'elles sont toutes huguenotes, & que cette alliance me pourroit mettre en soupçon à Rome & parmi les zélés catholiques, elles sont filles d'un nonain; & quelqu'autre chose, que je vous dirai une autrefois, m'en aliène la volonté.

« Le duc de Florence a une niece qu'on dit être assez belle; mais étant d'une des moindres maisons de la chrétienté qui porte titre de prince, n'y ayant pas plus de 80 ans, que ses devanciers n'étoient qu'au rang des plus illustres bourgeois de leur ville, & de la même race de la reine-mère Catherine qui a tant fait de maux à la France & encore plus à moi en particulier, j'appréhende cette alliance, de crainte d'y rencontrer aussi mal pour moi, les miens & l'état.

« Voilà toutes les étrangères dont j'estime avoir été parlé. Quant à celles de dedans le royaume, vous avez ma niece de Guise, qui seroit une de celles qui me plairoit le plus, nonobstant ce petit bruit que quelques malins esprits font courir, qu'elle aime bien autant les poulets en papier qu'en fricassée; car, pour mon humeur, outre que je crois cela très-faux, j'aimerois mieux une femme qui fit un peu l'amour qu'une qui eût mauvaïse tête, de quoi elle n'est pas soupçonnée; mais au contraire d'humeur fort douce, d'agréable & complaisante conversation, & pour le surplus de bonne maison, belle, de grande taille, & d'apparence d'avoir bien tôt de beaux enfans, n'y appréhendait rien que la trop grande passion qu'elle témoigne pour sa maison, & sur-tout ses frères qui lui pourroient faire naître des desirs de les élever à mon préjudice, & plus encore de mes enfans, si jamais la régence de l'état lui tomboit entre les mains.

« Il y a aussi deux filles en la maison du Maine, dont l'aînée, quelque noire qu'elle soit, ne me déplairoit pas, étant sages & bien nourries, mais elles sont trop jeunes. Deux en celle d'Aumale, & trois en celle de Longueville, qui ne sont pas à mépriser pour leurs personnes, mais d'autres raisons m'empêchent d'y penser. Voilà ce qu'il y a pour de princes.

« Vous avez après une fille en la maison de Luxembourg, une en la maison de Guimené, ma cousine Catherine de Rohan, mais celle-là est huguenote, & les autres ne me plaisent pas; & puis la fille de ma cousine la princesse de Conty, de la maison de Lucé, qui est une très-belle fille & bien nourrie, seroit celle qui me plairoit le plus, si elle étoit plus âgée; mais quand elles m'agrèroient toutes, pour si peu que j'y reconnois, qui est-ce qui m'assurera que j'y rencontrerai conjointement des trois principales conditions que j'y desire, & sans lesquelles je ne voudrois point de femme? A savoir, qu'elles me feroient des fils, qu'elles seroient d'humeur douce & complaisante, & d'esprit habile pour me soulager aux affaires sédentaires & pour bien régir mon état & mes enfans, s'il venoit faute de moi avant qu'ils eussent âge, sens & jugement, pour essayer de m'imiter: comme apparemment cela est pour m'arriver, me mariant si avant en l'âge.

« Mais quoi donc, Sire, lui répondit Rosni, que vous plaît-il entendre par tant d'affirmatives & de négatives desquelles je ne saurois conclure autre chose sinon que vous desirez bien être marié, mais que vous ne trouvez point de femmes en terre qui vous soient propres? Tellement qu'à ce compte il faudroit implorer l'aide du ciel, afin qu'il fit rajouter la reine d'Angleterre, & resusciter Marguerite de Flandres, mademoiselle de Bourgogne, Jeanne la Loca, Anne de Bretagne & Marie Stuart, toutes riches héritières, afin de vous en mettre au choix; car, selon l'humeur que vous avez témoignée, par lant de Clara Eugénie, vous seriez homme pour agréer quelques-unes de celles-là qui possédoient de grands états. Mais laissant toutes ces impossibilités & imaginations vaines à part, voyons un peu ce qu'il faut faire, &c.

Difons à préfent un mot de la mere d'Henri IV. dont *Pau* eft auffi la patrie.

C'eft à la naiffance de ce fils & dans le plus fort des douleurs que Jeanne d'Albret, héroïne digne d'admiration à tant d'autres égards, fit encore paroître un courage fingulier. Le roi de Navarre fon mari promit de lui remettre fon teftament dès qu'elle feroit accouchée, à condition néanmoins que dans l'accouchement elle lui chanteroit une chanfon, afin, dit-il, que tu ne me faffes pas un enfant pleureux & rechignant. La princesse s'y engagea & eut tant de force fur elle-même, que, malgré les vives douleurs, elle tint parole, & chanta en fon langage béarnois la chanfon du pays, qui commence par ces mots : *Noſte-Donne deou cap deou pon, adjouda me in aqueſte hoire*; c'eſt-à-dire, *Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi à cette heure*.

Jeanne d'Albret préſenta Henri IV. à l'âge de quatorze ans au prince de Condé fon beaufrere, & le voua tout jeune qu'il étoit à la défenſe de la cauſe commune, avec toutes les bagues & joyaux qu'elle engagea pour les frais de l'armée. Elle fit, en mourant à l'âge de 44 ans, & non ſans ſouſçon d'avoir été empoifonnée, un teſtament qui contenoit des chofes admirables en faveur de ce fils, qui depuis fa tendre enfance rempliſſoit déjà les hautes eſpérances qu'elle en avoit conçues. Je n'en veux pour preuve qu'une de ſes reparties à l'âge de 15 ans, reparties que fon auguſte mere nous a conſervées dans un recueil imprimé in-12. en 1570, ſous le titre d'*Hiſtoire de notre tems*.

Catherine de Médicis, de concert avec le cardinal de Lorraine, avoit envoyé vers la reine de Navarre le ſieur de la Motte-Fénelon, pour la détourner de joindre ſes forces à celles que les Réformés aſſembloient en 1568, ſous le commandement du prince de Condé. Un jour que la Motte Fénelon ſ'adreſſant au prince de Navarre, aſſétoit de paroître ſurpris de ce que ſi jeune encore il prenoit parti dans une querelle qui ne regardoit que le prince de Condé & les Huguenots qui faiſoient la guerre au roi : « Ce » n'eſt pas vraiment ſans raiſon, repartit avec viva- » cité le jeune prince, puis-que ſous le prétexte de la » rebellion qu'on impute fauſſement à mon oncle & » aux Huguenots, nos ennemis ne ſe propoſent pas » moins que d'exterminer toute la branche royale » de Bourbon; ainſi nous voulons mourir enſem- » ble les armes à la main, pour éviter les frais du » deuil ».

Enfin, je le répète, on ne lit pas la vie de ce grand roi ſans admiration, ni ſa mort tragique arrivée en 1610, ſans attendriſſement. Les bons princes ſont dans l'hiſtoire, ce qui fixe le plus nos regards & notre amour.

Les habitants de *Pau* deſiroient dernièrement d'avoir dans leur ville une ſtatue de Henri IV. On leur a donné celle de Louis XIV. au-bas de laquelle ils ont mis dans leur jargon : *Celui-ci eſt petit-fils de notre bon roi Henri*. (D. J.)

*PAU*, (Hiſt. mod. Art militaire.) lorſque les Tartares Monguls firent la conquête de la partie ſeptentrionale de la Chine en 1232; ils employoient une machine appelée *pau* dans les ſièges. Il y en avoit de deux eſpeces : l'une ſervoit à lancer des pierres, & ſ'appelloit *ché-pau* ou *pau* à pierres; l'autre ſervoit à lancer du feu, & ſ'appelloit *ho-pau* ou *pau* à feu. Le pere Gaubil jéſuite miſſionnaire, n'oſe décider ſi ces *pau*s étoient de vrais canons ſemblables aux nôtres ou à nos pierriers; cependant il paroît convaincu, que les Chinois ont eu l'uſage de la poudre 1600 ans avant qu'elle fût découverte en Europe; ces peuples faiſoient uſage d'abord de morceaux de bois creuſés ou de canons de bois pour jeter des pierres.

*PAU*, f. m. (*Mefure de longueur*.) c'eſt une eſpece d'aune dont l'on ſert à Loango, & dans quelques autres lieux de la côte d'Angola, en Afrique.

Il y a à Loango trois fortes de *pau*s, le *pau* du roi & de ſon premier miniſtre, le *pau* des ſidalgnes ou capitaines, & le *pau* des particuliers. Le *pau* du roi a 28 pouces de longueur, & égale trois macoutes. C'eſt à ces différens *pau*s que les Européens qui ſont la traite des negres, meſurent les étoffes & les toiles qu'ils donnent en échange des eſclaves & des autres marchandſes, comme poudre d'or, morfil, cire, &c. qu'on tire de la côte d'Angola. (D. J.)

*PAVAGE*, f. m. (*Commerce*.) on appelle en quelques provinces de France, particulièrement en Bretagne droit de *pavage*, un droit qui ſe leve ſur certaines marchandſes à l'entrée des villes, pour la réparation & entretien de leur pavé. Voyez *PAVÉ*.

Le droit de *pavage* de la ville de Nantes eſt de deux deniers par charrette, & d'un denier par ſomme. *Diſtionn. de Commerce*.

*PAVAGE*, (*Juriſprud.*) ſe diſoit quelquefois anciennement pour *péage*. Voyez *PÉAGE*.

*PAVAGE*, f. m. terme de *Paveur*; il ſe dit de l'ouvrage qui ſe fait avec du pavé, auſſi-bien que de l'action de celui qui pave.

*PAVANE*, f. f. (*Orcheſtrig.*) danſe grave, venue d'Eſpagne, où les danſeurs ſont la roue l'un devant l'autre, comme les paons ſont avec leur queue, d'où lui eſt venu ce nom. C'étoit une danſe ſérieuſe que les gentiſhommes danſoient avec la cape & l'épée; les gens de juſtice avec leurs longues robes; les princes avec leurs grands manteaux; & les dames avec les queues de leurs robes abaiffées & traînantes : on l'appelloit le *grand bal*, parce que c'étoit une danſe majeuſe & modeſte. Il ſ'y faiſoit pluſieurs aſſiettes de piés, paſſades & ſieurs, & des découplements de piés pour en modérer un peu la triſte gravité. La tablature de la *pavane* eſt décrite dans Thoinot Arbeau, en ſon *Orcheſtographie*. Cette danſe n'eſt plus en uſage; elle eſt trop ſérieuſe pour plaire à la vivacité des jeunes gens; les contre-danſes ſont plus de leur goût, & c'eſt tout naturel. (D. J.)

*PAVANE*, (*Muſiq.*) la *pavane* eſt un chant à deux tems : on la diviſe en grande & en petite; celle-ci n'a que douze meſures en tout, de quatre en quatre meſures. Il faut qu'il y ait un repos & une cadence; la grande a trois parties, qui ſe terminent par des cadences différentes; la ſeconde partie doit avoir deux meſures de plus que la première, & doit être plus gaie; la troiſième doit avoir deux meſures de plus que la ſeconde, & avoir encore plus de gaieté.

La *pavane* eſt du genre des ſonates, & elle eſt comprise dans la ſeconde eſpece des ſonates que les Italiens appellent *ſonata da camera*, ſonate de chambre. Voyez *SONATE*.

*PAVATE*, f. f. (*Hiſt. nat. Botan. exot.*) arbriffeau des Indes, haut ſuivant Acoſta, de huit à neuf piés, médiocrement rameux, gris, chargé de peu de feuilles ſemblables aux petites feuilles de l'oranger, ſans queue, d'une belle couleur verte. Sa fleur eſt petite, blanche, compoſée de quatre pétales, portant au milieu une étamine blanche qui ſinit en pointe verte. Cette fleur reſſemble en figure au chèvrefeuille, & en a l'odeur; cette plante croît le long des rivières Mangate & Cranganor; les Indiens ſ'en ſervent beaucoup en Médecine. (D. J.)

*PAVÉ*, f. m. (*Archit. rom.*) *pavimentum*, terme qui chez les Latins, ſignifie le ſol d'une place de quelque matière qu'il ſoit fait; plâtre, terre, ſable, gravois, cailloux, brique, carreaux de terre cuite, marbre, & autre nature de pierres, pourvu que ledit ſol ait été affermi, battu & frappé, & conſolidé ſur la ſuperficie de la terre ou d'un plancher, pour en produire une croûte & un plan ferme, ſervant à porter



ce qui doit reposer ou passer par-dessus : *pavimentum enim*, dit Vitruve, *est solidamentum sive incrustatio quam gradum lo calcantibus*.

Selon Idodore, les Carthaginois voisins de Barbarie, ont été les premiers qui ont pavé leur ville de pierres; ensuite à leur imitation, Appius-Claudius Cæcus fit paver la ville de Rome 188 ans après l'expulsion des rois; c'est ce qu'on nomma la voie *Appienne*. Enfin, les Romains entreprirent les premiers de paver les grands chemins hors de leur ville, & insensiblement ils ont poussé cet ouvrage presque par tout le monde : *per omnem penè orbem vias disposuerunt*, comme parle le même Idodore.

Les Romains eurent deux manières différentes de paver leurs grands chemins; les uns se pavoient de pierres, & les autres étoient cimentés de sable & de terre-glaïse. Les premiers étoient à trois rangs, à ce que l'on a observé dans les vestiges qui en sont restés; celui du milieu qui servoit aux gens de pié étoit un peu plus élevé que les deux autres, de façon que les eaux ne s'y pouvoient arrêter. On le pavoit à la rustique, c'est-à-dire de gros carreaux de pierre à joints incertains, au lieu que nos pavés sont équarez; les deux autres rangs étoient couverts de sable lié avec des terres grasses, sur quoi les chevaux marchoient fort à l'aise. D'un intervalle à l'autre, on trouvoit sur les bordages de grosses pierres dressées à une hauteur commode, quand on vouloit monter à cheval; parce que les anciens n'avoient pas l'usage des étriers. On trouvoit encore les colonnes militaires sur lesquelles on voyoit écrites les distances de tous les lieux, & le côté du chemin qui menoit d'un lieu à un autre; ce fut une invention de C. Gracchus.

Les chemins pavés de la seconde manière, c'est-à-dire seulement de sable & de terre-glaïse, étoient en des d'âne, tellement que l'eau ne s'y pouvoit arrêter, & le fond étant aride & prompt à sécher, ils demouroient toujours nets de fange, & sans poussière. On en voit un dans le Frioul que les habitans nomment le *posthume*, lequel va dans la Hongrie, & un autre sur le territoire de Padoue, qui partant de la ville même aboutit aux Alpes.

Aurelius Cotta eut la gloire de faire paver la voie Aurélienne l'an 512 de la fondation de Rome. Flaminius fut l'auteur de la voie Flaminienne, & la voie Emilienne fut exécutée par les ordres d'Emilius. Les censeurs ayant été établis firent des ordonnances pour multiplier les pavés des grands chemins, en déterminer les lieux, l'ordre & la manière. Passons à la construction des pavés intérieurs des édifices de Rome.

Les pavés qu'ils formoient sur des étages de charpente, s'appelloient *contignata pavimenta*, & les étages *contignationes*. Le premier soin des ouvriers étoit de faire en sorte que nulle partie de leur pavé ne s'avancât pas sur les murs; mais que l'ouvrage entier fut assis sur la charpente, de peur que le bois venant à se retirer par la sécheresse, ou à s'affermir par le poids de la maçonnerie, ne produisît des fentes au pavé tout le long de ladite maçonnerie; c'est ce que Vitruve a détaillé clairement, consultez-le.

Les pavés de planchers, qu'ils appelloient *coaxationes* ou *coassationes*, se faisoient de planches de l'épave de chêne nommé *esculus*, à cause qu'elle est moins sujette à se cambrer; & même pour les défendre contre la vapeur de la chaux qui se mêle aux matières que l'on jette dessus, ils les couvroient d'un lit de fougere ou de paille, comme les laboureurs en mettent sur leurs tas de blé, pour empêcher le grain de souffrir l'humidité de la terre.

C'étoit sur ce premier lit de fougere ou de paille, que les ouvriers posoient & asséjoient leur maçonnerie par quatre différentes couches. La première

Tome XII,

étoit composée de pierres ou cailloux, liés ensemble avec chaux & ciment. Cette première couche de maçonnerie qui faisoit la fondation de l'ouvrage, se nommoit *statumen*.

La seconde couche de maçonnerie se faisoit de plusieurs moilons ou pierrailles, cassées & mêlées avec de la chaux; c'étoit-là ce qu'ils appelloient *rudus*; & si cette matière étoit de pierres brisées qui n'eussent jamais servi, ils appelloient cette matière *rudus novum*, & la mêloient en parties égales avec de la chaux vive; si cette matière provenoit de décombres qui avoient déjà été mis en œuvre, elle se nommoit *rudus redivivum*. On ne mêloit que deux parties de chaux à cinq de telle matière; & l'application qu'on en faisoit à coup de hie & de battoir pour l'affermir, aplanir & égaliser, s'appelloit *rudatio*: il falloit que tout ce terrassement, tant de cailloux que de décombres, eut au moins neuf pouces d'épaisseur, après avoir été suffisamment battu & mallevé.

Sur ce terrassement, on faisoit pour troisième couche un ciment, composé d'une partie de chaux, contre trois de brique ou de pots cassés, ou de tuiles battues. On étendoit ce ciment sur la *rudatio*, comme une couche molle, pour y asséjoir la quatrième couche de pavé qui servoit de dernière couverture à l'ouvrage entier, & qu'on nommoit par cette raison, *summa crusta*.

Les Architectes donnoient à la troisième couche de leur maçonnerie le nom de *nucleus*, qui signifie ce qui est de plus tendre & bon à manger dans les noix, les amandes & les autres fruits à noyaux; cette comparaison se trouve assez conforme à ce vers de Plaute.

*Qui à nucæ nucleum esse vult, frangat nucem.*

Ainsi la couche de ciment appelée par les Architectes *nucleus*, est la plus tendre & la plus molle partie du pavé, qui se trouve entre les deux parties plus dures, qui sont la *rudatio* par-dessous, & les carreaux de la dernière couche par-dessus.

Enfin, les Romains enrichis des dépouilles des nations, pavèrent les cours de leurs palais, leurs salles, leurs chambres, & lambrisèrent même leurs murailles de mosaïque ou de marqueterie. La mode en vint à Rome sous Sylla, qui en fit usage dans le temple de la Fortune de Préneste. Ces pavés étoient faits de petites pierres de diverses couleurs, jointes & comme enchâssées dans le ciment, représentant différentes figures, par leur arrangement & par la variété de leurs couleurs. On donna à ces sortes de pavés le beau nom de *musæa*, *musia* ou *musiva*, parce qu'on attribuoit aux Muses l'invention de ces ouvrages ingénieux, & qu'ils représentoient quelquefois ces aimables déesses. (D. J.)

Pavé, f. m. (*Architect. mod.*) Ce mot a deux significations: d'abord c'est l'aire pavée sur laquelle on marche, & en second lieu la matière qui l'affermir, comme le caillou, le gravois, avec mortier de chaux & de sable, le grès & la pierre dure, comme on va l'expliquer.

Pavé de briques, pavé qui est fait de briques posées de champ & en épi, semblable au point d'Hongrie, tel est le pavé de la ville de Venise; ou de carreau barlong à six pans figurés, comme les bornes de verre adossées: c'est ainsi qu'étoit pavé l'ancien Tibur à Rome.

Pavé de grès, c'est un pavé qu'on fait de quartiers de grès de huit à neuf pouces, presque de figure cubique, dont on se sert en France pour paver les grands chemins, rues, cours, &c.

On appelle pavé résendu le pavé qui est de la demi-épaisseur du précédent, & dont on pave les petites cours, les cuisines, écuries, &c. Et pavé d'échan-

B b

*illon*, celui qui est de grandeur ordinaire, selon la coutume de Paris.

Le *pavé* de grès est le meilleur : l'usage en a été introduit à Paris & aux environs par le roi Philippe Auguste, l'an 1184.

*Pavé de marbre*, *pavé* qui est fait de grands carreaux de marbre en compartimens, qui répondent aux corps d'architecture & aux voûtes des bâtimens ; tel est le *pavé* des belles églises nouvelles.

Il y a aussi du *pavé* de cette espèce qui est fait de petites pièces de rapport de marbre précieux, en manière de mosaïque. On voit de ce *pavé* dans l'église de S. Marc de Venise.

*Pavé de moilon*, *pavé* fait de moilons de meulière posés de champ, pour affermir le fond de quelque grand bassin ou pièce d'eau.

*Pavé de pierre*, *pavé* qui est fait de dales de pierre dure à joints carrés, posés d'équerre ou en losanges, à carreaux égaux avec platebandes, comme le *pavé* de l'église des Invalides ; ou de quartiers tracés à la sauterelle, & posés à joints incertains, ainsi qu'étoient les *pavés* des voies Flaminienne, Emilienne, &c. à Rome.

*Pavé de terrasse*, *pavé* qui sert de couverture en plateforme, soit sur une voûte ou sur un plancher de bois. Les *pavés* qui sont sur les voûtes sont ordinairement de dales de pierre à joints carrés, qui doivent être coulés en plomb ; & ceux qui sont sur le bois sont de grès avec couchis pour les ponts, de carreaux pour les planches, & enfin d'aires ou couchis de mortier, fait de ciment & de chaux, avec cailloux & briques posés de plat, comme les Orientaux & les Méridionaux le pratiquent sur leurs maisons.

*Pavé poli* ; nom général qu'on donne à tout *pavé* bien assis, bien dressé de niveau, cimenté, maltiqué, & poli avec le grès. *Daviler*. (D. J.)

*Pavé*, s. m. (Terme générique.) Ce mot se dit des marbres, pierres de liais, pierres communes, ardoises, carreaux de fayance & de terre ; enfin de toutes les matières semblables propres à cet usage qu'on emploie avec le plâtre & le ciment, pour couvrir & rendre unis & solides les planchers du bâtiment, soit du rez-de-chaussée, soit des étages d'en haut, ou sur les toits plats & les terrasses.

*PAVÉ DES GÉANS*, (Hist. nat. Minér.) en anglois *giants causeway*, en latin *basaltis*, *vel basanos maximus hibernicus*. C'est ainsi qu'on nomme un amas prodigieux de pierres noires très-dures qui toutes affectant la forme de colonnes ou de prismes à plusieurs côtés. Ces colonnes sont formées par l'assemblage de plusieurs pierres jointes les unes aux autres par des espèces d'articulations, qui font que les différens morceaux dont une colonne est composée s'emboîtent les uns dans les autres.

Ces pierres ainsi formées par la nature, présentent aux Naturalistes un phénomène des plus curieux : on peut en juger par la description que nous allons donner d'après les auteurs anglois & irlandois qui en ont parlé ; & pour la rendre plus sensible, on a cru devoir mettre sous les yeux du lecteur une planche dans laquelle on peut voir l'aspect général que présente l'amas singulier de ces pierres, & les détails de chaque colonne. Voyez la suite des Pl. d'Hist. nat.

Le *pavé des géans*, ou l'assemblage de ces colonnes prismatiques dont nous parlons, se voit en Irlande, dans le comté d'Antrim, au nord de ce royaume, à environ huit milles au nord-est de la ville de Coleraine ; il y forme une espèce de triangle irrégulier, dont un des côtés a environ 120 yards ou aunes d'Angleterre de longueur ; le second peut avoir 220 aunes ; le troisième côté de ce triangle a près de 300 aunes. Cette espèce de *pavé* va se perdre en pente douce dans la mer, sans qu'on sache jusqu'où il s'étend. Dans le tems des hautes marées cet amas de

colonnes est couvert d'eau à la hauteur de 60 piés ; les eaux en se retirant forment une espèce de cascade très-agréable à la vûe, & laissent voir à découvert les sommets des colonnes, qui étant à-peu-près de niveau, présentent le coup-d'œil d'un *pavé*.

Les côtes de la mer dans ces environs sont fort escarpées ; jusqu'à une très-grande distance elles paroissent composées d'un assemblage de colonnes pareilles à celles qui forment le *pavé des géans* : on en trouve aussi à plusieurs milles en avant dans les terres en différens endroits, & en général les rochers qu'on y trouve, ainsi que sur le bord de la mer, paroissent avoir de la disposition à prendre une forme prismatique ou de colonne ; mais ces roches grossières n'ont point la perfection & le poli des colonnes qui composent le *pavé des géans*, cependant elles offrent un coup-d'œil semblable à celui de vieux portiques, ou d'un assemblage de pilastrs gothiques.

On rencontre en plusieurs endroits des amas ou des groupes de ces colonnes, placées à côté les unes des autres perpendiculairement à l'horizon ; l'amas le plus remarquable est celui que les gens du pays nomment les *orgues* : ce nom lui a été donné à cause du coup-d'œil qu'il présente. C'est une rangée de 60 colonnes sur une île ; quelques-unes sont tombées, & en laissent voir d'autres derrière elles. La plus élevée de ces colonnes a environ 40 piés de hauteur ; ce sont des prismes hexagones dont les côtés sont inégaux, & dont le diamètre est d'environ deux piés. Les jointures ou articulations dont chaque colonne est composée, sont à environ 9 pouces les unes des autres, & chaque colonne avoit 40 à 50 de ces jointures.

La partie de cet endroit singulier à qui l'on donne proprement le nom de *pavé des géans*, est un amas de plusieurs milliers de prismes ou de colonnes de différentes grandeurs : on y en compte jusqu'à 30 mille ; la plupart sont perpendiculaires à l'horizon. Toutes ces colonnes sont anguleuses, mais elles n'ont point le même nombre de côtés, & les côtés d'une même colonne n'ont point les mêmes dimensions. Toutes les colonnes sont jointes exactement les unes aux autres, & se touchent par leurs côtés, sans laisser d'intervalles vuides entr'elles. La distance qui est entre les grandes est entièrement remplie par de plus petites, dont les côtés sont plus étroits. Quelques-unes de ces colonnes sont plus élevées que les autres, d'autres sont plus courtes & comme rompues ; cependant il y a des endroits où toutes les colonnes étant égales, forment, lorsqu'on les regarde, un aspect uni comme celui d'un *pavé*. En creusant on a trouvé qu'elles sont en terre précisément de même que hors de la terre.

Ces colonnes sont entièrement unies, lisses, & comme polies à leur surface extérieure ; elles sont de différentes hauteurs : leurs diamètres ont depuis 15 jusqu'à 26 pouces, & mesure commune, environ 20 pouces ; cependant chaque colonne conserve le même diamètre & les mêmes angles dans toute sa longueur. Toutes les colonnes sont prismatiques, mais ces prismes n'ont point les mêmes figures ; il y en a de triangulaires, de quadrangulaires, de pentagones, d'hexagones, d'éptagones, d'octogones, & de neuf côtés. Les prismes de trois, de quatre, de huit & neuf côtés sont rares ; mais ceux de sept côtés sont les moins communs de tous : les pentagones sont les plus ordinaires. Les côtés par lesquels les colonnes ou prismes se touchent ou se joignent les uns aux autres, sont égaux, c'est-à-dire, ces côtés ont la même largeur ; & chaque prisme est environné d'autant de prismes qu'il a lui-même de côtés, excepté pourtant ceux qui sont sur les bords, qui ont plusieurs côtés à nud. Jamais deux colonnes n'ont tous leurs côtés égaux ; les unes auront un côté de 8 pouces, un au-



tre de 17, un autre de 13, de 18, de 14, &c.

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ces pierres, dont l'assemblage forme le *pavé des géans*, & ce qui leur donne un caractère unique, c'est que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ces colonnes sont composées de plusieurs jointures ou espèces d'articulations qui s'emboîtent les unes dans les autres; pour cet effet, chaque morceau ou jointure a dans son milieu une partie convexe ou une éminence qui s'adapte parfaitement à une partie concave d'une autre articulation, & ainsi de suite: de cette manière chaque articulation a une convexité d'un côté, & une concavité de l'autre; cette convexité & cette concavité sont garnies d'un rebord qui a autant d'angles que la colonne a de côtés, & qui s'engrènent exactement sur la concavité & sur les angles de l'articulation suivante. On peut voir dans la *Planche*, fig. A, que ces articulations forment comme une couronne antique. La fig. B est une autre articulation sur laquelle la première s'adapte. Les convexités & les concavités ne sont point égales dans les articulations d'une même colonne; elles varient pour le diamètre, & sont plus ou moins sphériques: il y en a qui forment presque un quart de sphère, d'autres sont beaucoup moins saillantes, & paroissent presque plates; mais les articulations qui sont les unes sur les autres, ne laissent pas de se joindre toujours très-exactement.

Il y a des colonnes dont toutes les articulations ont leur parties convexes à la partie supérieure, c'est-à-dire tournées vers le ciel, d'autres ont leurs parties concaves tournées vers ce même côté: quelques articulations, en petit nombre, ont deux convexités à la partie supérieure & à la partie inférieure. Voyez la figure C. Alors les articulations qui la reçoivent en-dessus & en dessous sont concaves.

Ces différentes articulations dont les colonnes sont composées, se séparent avec assez de facilité les unes des autres; cependant elles s'emboîtent assez exactement pour que l'on puisse en enlever deux à-la-fois sans qu'elles se détachent. La séparation des colonnes dans l'endroit où les articulations se joignent, n'a pas plus que l'épaisseur d'un fil; il y a à des colonnes sur lesquelles dans l'espace de trois piés on ne remarque point de séparation, la colonne paroît continuer dans cet espace; parmi les colonnes qui composent le *pavé des géans*, on en a même trouvé une de douze piés qui n'avoit aucune articulation. On a observé que les divisions des colonnes sont plus éloignées les unes des autres à mesure que la colonne est plus proche de la terre, où elle prend pour ainsi dire racine.

On a déjà fait remarquer que l'on trouvoit en Irlande des amas de colonnes semblables, non-seulement sur le bord de la mer, mais encore dans l'intérieur du pays. Le docteur Molyneux a observé, 1<sup>o</sup>, que plusieurs de ces colonnes sont plus grandes que celles qui se trouvent dans le *pavé des géans* sur le bord de la mer; il y en a qui ont jusqu'à deux piés & demi de diamètre. 2<sup>o</sup>. Les colonnes que l'on trouve dans l'intérieur du pays sont ou triangulaires ou quadrangulaires, ou pentagones ou exagones; mais on n'y en voit point d'heptagones ni d'octogones comme dans le *pavé des géans*. 3<sup>o</sup>. Les articulations qui forment les colonnes de l'intérieur du pays, n'ont point de convexités ni de concavités comme les autres, elles se joignent simplement par des surfaces planes, un peu inclinées à l'horizon; elles ne sont jointes que par leur pesanteur, & peuvent se séparer très-facilement.

La pierre dont toutes ces colonnes sont composées, est d'une très-grande dureté; elle donne des étincelles lorsqu'on la frappe avec le briquet. Sa couleur est d'un beau noir, luisant & comme poli; le tissu en est très-ferré, & la pierre est assez brillante

Tome XII,

dans la fracture; elle est fort pesante; elle ne se calcine point au feu ordinaire, qui lui fait prendre une couleur ferrugineuse. A un feu violent cette pierre se vitrifie; & lorsqu'on la mêle avec de la foudre, elle donne un verre noir comme le verre de bouteilles.

Cette pierre, par sa couleur & par sa dureté, est très-propre à faire des pierres de touche pour essayer les métaux. On ne peut point l'employer dans les bâtimens, parce qu'elle résiste aux outils des tailleurs de pierres. Le comté d'Antrim est le seul endroit connu où cette pierre si singulière se trouve. Voyez Emmanuel Mendez Dacosta, *natural history of fossils*, pag. 252, & 55.

Telle est la description qu'on nous donne du fameux *pavé des géans*: elle mérite toute l'attention des Naturalistes, & rien n'est plus propre à nous donner une idée de la cristallisation. Il paroît que les colonnes ou prismes qui composent ce *pavé* sont de la même nature que la pierre prismatique qui se trouve en Mispine, & qui est connue sous le nom de *pierre de Stolpe*; & il est à présumer que la pierre d'Irlande a les mêmes propriétés. Mais ce qui distingue cette dernière de toutes les autres, ce sont les articulations qui la composent. Voyez STOLPEN, *pierre de*, & Voyez TOUCHE, *pierre de*.

PAVÉ, REVERS DE, terme de Paveur; ils appellent revers de pavé, le côté du pavé dont la pente aboutit au ruisseau ou égoût des rues.

PAVEMENT, f. m. (*Archit.*) on se sert de ce terme pour exprimer & l'action de paver & l'espace pavé en compartiment de carreaux de terre cuite, de pierre ou de marbre. (*D. J.*)

PAVENTIA, (*Mythol.*) divinité romaine, à laquelle les meres & les nourrices recommandoient les enfans, pour les garantir de la peur. Selon quelques-uns, on menaçoit de cette déesse les enfans pour les contenir; ou bien on l'invoquoit pour se délivrer de la peur.

PAVER, v. act. (*Archit.*) c'est asséoir le pavé, le dresser avec le marteau, & le battre avec la demoielle. On dit *paver à sec* lorsqu'on assied le pavé sur une forme de sable de rivière, comme dans les rues & sur les grands chemins; *paver à bain de mortier*, lorsqu'on le sert de mortier, de chaux & de sable, ou de chaux & de ciment, pour asséoir & maçonner le pavé, comme on fait dans les cours, cuisines, écuries, terrasses, aqueducs, pierrées, cloaques.

Repaver, c'est manier à bout le vieux pavé sur une forme neuve, & en mettre de neuf à la place de celui qui est cassé.

PAVÉSADE, f. f. (*Art. milit.*) vieux mot que Borel rend assez bien par *palissade*; les *pavésades* étoient de grandes claies portatives, derrière lesquelles les archers tiroient.

Le P. Daniel les représente sous la figure d'un bouclier; mais M. Folard dit que les *pavésades* étoient des mantelets de claies qu'on rangeoit du camp aux travaux les plus proches du corps d'une place, derrière lesquels les soldats à couvert ouvroient un petit fossé pour les maintenir droits & fermes. On les rangeoit dans ce fossé qu'on couvroit ensuite de terre; on les appelloit des *pavésades* ou *tallennes*, parce qu'elles servoient à couvrir; mais cela ne veut pas dire que ce fussent des vrais pavois. Procope & Anne Comnene font mention de ces sortes d'ouvrages dans leur histoire. Salignac dit aussi qu'au siège de Metz le duc de Guise fit mettre des *pavésades* du côté des brèches. *Polybe de Folard*, tom. II. (*D. J.*)

PAVÉSAN, LE, ou LE PAVÈSE, (*Géog. mod.*) contrée d'Italie dans le Milanais, entre le Milanais propre au nord, le territoire de Bobbio au sud, le Lodésan à l'est, & Saumeline à l'ouest; c'est un territoire extrêmement fertile, dont Pavie est la capitale. Voyez PAVIE.

B b ij

PAVESSIER, ou PAVESCHEUR, f. m. (*Art mil.*) ancienne milice ainsi appelée du pavoi dont elle étoit armée.

PAVEUR, (*Maçonnerie.*) ouvrier qui emploie le pavé, qui en couvre les grands chemins, les rues, les places publiques, &c.

Les maîtres *Paveurs* composent à Paris une des communautés des arts & métiers. Leurs premiers statuts leur furent donnés sous le règne de Louis XII. le 10 Mars 1501, par Jacques d'Estonville, garde de la prévôté de cette capitale, sur le vu & les conclusions des gens du roi du châtelet.

Les outils nécessaires aux *Paveurs* de grand échantillon, sont une pelle, une pince, divers marteaux, entr'autres un marteau à refendre, un autre à paver, un troisième à fouiller la terre, un épinçoir, une demoiselle & un niveau.

À l'égard des ouvrages du petit échantillon, on y emploie outre quelques-uns des outils précédents, plusieurs outils de maçons, comme la truelle, l'auge, la hachette, le rabot pour corroyer le mortier, l'oiseau pour le porter, & peu d'autres semblables.

Tous ces outils sont décrits & expliqués à leurs propres articles.

PAVEUR, ANGLE DE, (*Archit.*) c'est la jonction de deux revets de pavé, laquelle forme un ruisseau en ligne diagonale dans l'angle rentrant d'une cour.

PÁVIA, f. f. (*Botan.*) genre de plante que Boerhaave & Linnéus ont ainsi caractérisée. Ses feuilles sont conjuguées, mais disposées de façon que celles de dessous se croisent avec celles de dessus. L'extrémité du pédicule se change en un long calice cylindrique, de même couleur que la fleur, & divisée en six segmens. Il s'élève du dedans du calice une fleur irrégulière à cinq feuilles, disposée de manière que ces cinq pétales forment une fleur d'une seule pièce, découpée en deux levres; car les deux pétales supérieures forment le calque; les deux côtés, la gueule; & celui de dessous, la barbe. La fleur renferme huit étamines, dont chacune est garnie d'un sommet, & les fleurs sont disposées en épis. L'ovaire qui est au fond du calice pousse un long pistil de figure cylindrique & de couleur rouge, & se change en fruit partagé en trois loges qui renferment des semences sphériques. Boerhaave ne compte qu'une espèce de *pavia*, qui est la *pavia americana*, *castanea folio*, dit P. Plumier.

PAVIE, (*Géogr. mod.*) ancienne ville d'Italie au duché de Milan, & la capitale du Pavésan, avec un évêché suffragant de Milan. On ne diroit pas aujourd'hui qu'elle a été le séjour de plus de vingt rois, & la capitale de leur royaume. Elle est sur le Tésin, à 7 lieues S. de Milan, 10 N. O. de Plaisance, 25 E. de Genes. *Long.* 26. 40. *Lat.* 45. 10.

*Pavie* est la patrie de quelques hommes de lettres, entr'autres de Boèce, Lanfranc, Cardan (Jérôme), Menochius (Jean-Etienne), & de Guidi (Charles-Alexandre).

Boèce, un des meilleurs écrivains latins de son tems, naquit au v. siècle, & fut élevé au triste consulat de Rome en 487, 510 & 511. On l'accusa, en 523, de vouloir soustraire cette ville au pouvoir des Goths, par l'assistance des Grecs. Il fut arrêté avec son beau-père Symmaque, & conduit à Pavie, où il eut la tête tranchée par ordre de Théodoric, l'an 524. Il nous reste de lui les cinq livres sur la consolation de la philosophie, qu'il compola pour adoucir la rigueur de sa prison.

Lanfranc, après avoir étudié à Bologne, devint prieur de l'Abbaye du Bec, ensuite abbé de S. Etienne de Caen, d'où il fut tiré par Guillaume I. pour être placé sur le siège de Cantorbéry, en 1070. Il écrivit contre Berenger, & mourut en 1089.

Cardan, né en 1501, est connu par un grand nom-

bre d'ouvrages recueillis en 1663, en 10 volumes in-folio. C'est un mélange de sujets où regne beaucoup d'esprit, d'érudition, de vanité, de faux jugemens & d'extravagance. Plein de crédulité à l'Astrologie judiciaire; on dit qu'il se laissa mourir de faim, pour accomplir son horoscope, le 21 Septembre 1576. Son livre de la subtilité, que Jules Scaliger a si fort dénigré, est le seul ouvrage de Cardan, qui puisse être lu.

Menochius, né en 1576, se fit jésuite en 1593, à 17 ans, & mourut à Rome en 1656, à 80 ans. Il a mis au jour un commentaire sur l'Ecriture-sainte, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, en 1719, 2 vol. in-fol.

Guidi est mort comblé de biens à Frescati, le 12 Juin 1712, à 63 ans. On a de lui des poésies italiennes très-estimées. (*D. J.*)

PAVIE, (*Jardinage.*) espèce de pêche. Voyez PÉCHER.

PAVIER ou PAVOIER, v. n. (*Marine.*) mettre un tour de drap rouge ou de toile au bord du vaisseau pour cacher les soldats; & aux hunes, pour cacher ceux qui travaillent aux voiles. C'est une pratique de réjouissance & de combat. Dans les grands vaisseaux on pavie de frise ou d'écarlate.

PAVIERS, f. m. pl. (*Marine.*) c'est ainsi qu'on nomma quelquefois les bords du vaisseau qui servent de péribole ou de garde-fou.

PAVILLON, f. m. en Anatomie; c'est l'extrémité de la trompe de Fallope, qui est proche de l'ovaire, elle est évasée comme le pavillon d'un trompette, & bordée d'une espèce de frange. Voyez TROMPE DE FALLOPE.

PAVILLONS, dans l'Art militaire, sont les corps particuliers de casernes destinés au logement des officiers. Ces parties se nomment les pavillons des officiers. Voyez CASERNES. (Q)

PAVILLON, en terme de guerre, se dit aussi quelquefois d'une tente élevée sur des mâts ou piliers, pour se loger dessous en tems d'été. Voyez TENTE. Chambers. (Q)

PAVILLON, se dit aussi des drapeaux, des étendards, des enseignes, des bannières, &c. que les auteurs confondent souvent, & prennent l'un pour l'autre. Voyez DRAPEAU, ENSEIGNE, ÉTENDART, &c.

La mode de porter des pavillons en pointe, comme ils font aujourd'hui, vient des Arabes mahométans, lorsqu'ils s'emparèrent de l'Espagne; jusqu'alors toutes les couleurs étoient étendues sur des traversiers, comme les bannières des églises, d'où vient qu'on disoit en latin *vestilla quasi vella*, un diminutif de *vella*, voiles.

Tous les pirates, le long des côtes de l'Atlantique & de Barbarie portent des pavillons hexagones, ils sont de gueules, chargés d'un marmot turc, coiffé de son turban; quoique cela soit contraire à leur loi, qui leur défend de faire aucune image d'homme, ayant opinion que ceux qui en sont seront tenus au jour du jugement de fournir une ame à ces figures, & qu'à faute de le faire ils seront damnés.

Mais il paroît que ce portrait est celui de Hali Sulficar, gendre de Mahomet, dont les Africains tiennent le parti, lequel ordonna que son portrait feroit représenté sur les drapeaux, se croyant si redoutable aux chrétiens, que le seul aspect de son image les mettroit en fuite: ainsi que nous l'apprend Leunclavius. (Q)

PAVILLON, f. m. (*Marine.*) c'est une bannière, ordinairement d'étamine, qu'on arbore à la pointe des mâts, ou sur le bâton de l'arrière, pour faire connoître la qualité des commandans dans des vaisseaux, & de quelle nation ils sont. Le pavillon est coupé de diverses façons, & chargé d'armes & de couleurs par-



ficulieres, tant pour le discernement des nations, que pour la distinction des officiers généraux d'une armée navale. Par ordonnance de 1670 & 1689, il est réglé, que quand l'amiral en personne sera embarqué, il portera le *pavillon* carré blanc au grand mât; le vice amiral, le *pavillon* carré blanc au mât d'avant; le contre-amiral, ou premier lieutenant général, ou chef d'escadre qui en fera la fonction, le *pavillon* carré blanc au mât d'artimon, chaque *pavillon* ayant un quart de battant plus que de guindant. Les chefs d'escadre portent une cornette blanche avec l'écusson particulier de leur département, au mât d'artimon, lorsqu'ils sont en corps d'armée; mais ils le portent au grand mât quand ils sont séparés & qu'ils commandent en chef. Le battant de leur cornette doit avoir quatre fois le guindant. Elle doit être fendue par le milieu, des deux tiers de sa hauteur, & les extrémités se doivent terminer en pointe. Il est défendu aux vaisseaux particuliers français de porter le *pavillon* blanc, qui est affecté aux navires du roi; les *pavillons* sont ordinairement d'étamine. Aux navires vaincus ou menés en triomphe, on attache les *pavillons* aux haubans ou à la galerie de l'arrière, & on les laisse traîner & pancher vers l'eau, & tels vaisseaux sont toués par la poupe.

Les *pavillons* d'amiral, vice-amiral, & contre-amiral, & les cornettes ne doivent être portés que lorsqu'ils sont accompagnés; favoir, l'amiral de vingt vaisseaux de guerre; le vice-amiral & contre-amiral, de douze, dont le moindre doit porter trente-six pièces de canon, & les cornettes de cinq. Les vice-amiraux, lieutenans généraux, & chefs d'escadre qui commandent un moindre nombre de vaisseaux, doivent porter une simple flamme. Lorsque plusieurs chefs d'escadre se trouvent joints ensemble dans une même division ou escadre particulière, il n'y a que le plus ancien qui doive arborer la cornette, les autres portent une simple flamme. Les capitaines commandant plus d'un vaisseau portent une flamme blanche au grand mât, qui a de guindant la moitié de la cornette, & qui ne peut être moindre que de dix aunes de battans. Il n'est arboré sur les navires de guerre français aucun *pavillon*, flamme, ni enseigne de poupe, que de couleur blanche, soit pendant la navigation ou les combats; il leur est seulement permis de la couleur rouge & autres pour les signaux. L'officier général commandant en chef porte, tant dans les ports & rades qu'à la mer, une enseigne blanche à l'avant de sa chaloupe, pour le distinguer des autres officiers qui la portent à la poupe. *Voyez l'Ordonnance de 1689, liv. III. tit. 2.* En général les vaisseaux chrétiens portent le *pavillon* carré, & les vaisseaux turcs portent le *pavillon* fendu & coupé en flamme.

Tous les vaisseaux peuvent à l'occasion, mettre une enseigne ou *pavillon* de poupe, & un de beaupré; mais il n'y a que l'amiral qui porte le *pavillon* au grand mât. Il porte encore une flamme au-dessous, si l'armée est divisée en plusieurs escadres, qui aient chacune leur amiral particulier. *Voyez AMIRAL.* Le vice-amiral porte le *pavillon* au mât d'avant, & le contre-amiral au mât d'artimon.

Le *pavillon* de l'arrière mis en berne, marque ordinairement que quelqu'un qui est hors du vaisseau, est rappelé à bord, ou qu'on a un pressant besoin de quelque chose.

Le *pavillon* à mi-mât marque qu'il y a quelque personne considérable morte dans le vaisseau. Lorsque Wille Cornelisz de Wit, vice-amiral de Hollande, fut tué dans la bataille du passage du Sond, qui se donna entre les Suédois & les Hollandais, l'an 1658, & que les Hollandais gagnèrent ayant forcé le passage, le vaisseau de ce vice-amiral périt dans le tems que les Suédois s'en rendoient maîtres, & il

ne leur en resta que le corps de Wille de Wit. Le roi de Suède fit revêtir ce corps de satin blanc, fit couvrir son cercueil d'un magnifique drap mortuaire avec les armes du défunt, le fit mettre dans une gaillote peinte de noir, où il n'y avoit pour *pavillon* que des flammes noires, & le renvoya au lieutenant-amiral général de Wassenaar, ou d'Opdam. Le chevalier Barclei, vice-amiral de l'escadre blanche d'Angleterre, ayant été tué, & son vaisseau ayant été pris dans un combat entre les Anglois & les Hollandais, au mois de Juin 1666; son corps fut renvoyé à Londres dans une gaillote qui portoit un *pavillon* noir & une flamme noire.

Lorsqu'un équipage se mutine contre les officiers, & qu'il se rend maître du vaisseau, ainsi qu'il arrive quelquefois dans les voyages d'un long cours, les révoltés ont coutume de ne mettre que le *pavillon* de beaupré, & ils ôtent tous les autres: le *pavillon* blanc se met pour signal de paix, & le *pavillon* rouge pour signal de combat.

Les vaisseaux vaincus, qu'on conduit dans les ports des victorieux, ont leur *pavillon* à l'arrière où ils traînent en oïaiche, c'est-à-dire la pointe en l'eau, ensuite on les pend en des églises ou en d'autres lieux publics. Le *pavillon* amiral du comte de Bosfu, général des Espagnols, pend encore dans l'église de Hoom. Tous les signaux qu'on a coutume de faire en Europe par le moyen des *pavillons*, les Chinois les font par le moyen de deux bâtons, perches, ou gaules qu'ils tiennent dans leurs mains, & par ces signaux ils se font fort bien entendre de tous ceux qui peuvent les voir.

Le commandant en chef d'une armée navale des Provinces-Unies, porte le *pavillon* au grand mât; le second officier général le porte au mât d'avant; & le troisième le porte à l'artimon, chacun ayant une flamme au-dessous.

Les simples navires de guerre ne portent point de *pavillons*, mais seulement de doubles girouettes, à moins qu'ils ne soient à la tête de quelque flotte de vaisseaux marchands pour l'escorter. Autrefois ils portoient des *pavillons* aux mâts, mais on a jugé à propos de cesser cet usage, pour éviter les différends dans un tems où les étrangers paroissent si chatoilleux sur un point de peu de conséquence pour le bien de l'état. Dans les armées navales, le *pavillon* du grand mât s'arboire par le commandant ou officier qui est du plus ancien college. Le premier officier du second college, c'est-à-dire de celui qui suit en ancienneté, porte le *pavillon* au mât d'avant, & l'officier du troisième college le porte au mât d'artimon: & afin de bien connoître les vaisseaux, & sous tous quels chefs ils sont rangés, chacun porte sa flamme au même mât où son chef a la sienne.

Il n'y a point de règle générale pour la grandeur des *pavillons*, chacun en use à son gré à cet égard.

Les navires de guerre du premier & du second rang des Provinces-Unies ont des *pavillons* de poupe de quinze cueilles & dix-huit aunes de battant. Les *pavillons* de beaupré sont de dix cueilles & de sept aunes de battant. Les flammes sont de vingt-cinq ou trente aunes de battant, & les girouettes de quatre aunes & de quatre cueilles & demie ou de cinq. Les navires de guerre du troisième rang ont des *pavillons* de douze cueilles & de quinze aunes de battant; des *pavillons* de beaupré de six cueilles & de sept aunes de battant; des flammes comme celles des vaisseaux des deux premiers rangs, des girouettes de trois cueilles & demie ou de quatre, & de trois aunes de battant.

Les navires du quatrième & du cinquième rang portent des *pavillons*, des flammes & des girouettes comme à ceux du troisième rang.

Les navires du sixième rang ont des *pavillons* de

neuf cueilles, & de dix aunes de battant; des *pavillons* de beaupré de quatre cueilles & demie, & de cinq aunes de battant; des flammes de vingt-cinq aunes, des girouettes de deux cueilles ou trois cueilles & demie, & de deux aunes & demie de battant.

Les navires du septième rang ont des *pavillons* de sept cueilles & demie, & de neuf aunes de battant; des *pavillons* de beaupré de trois cueilles, & de quatre aunes de battant; des flammes de vingt-cinq aunes; des girouettes de deux cueilles & demie ou de trois, & de deux aunes de battant. Quand les vaisseaux doivent faire voyage, on les pourvoit ordinairement de deux grands *pavillons*, & de deux de beaupré; de deux flammes & de six girouettes.

Outre les *pavillons* ci-dessus spécifiés, l'amiral prend encore un *pavillon* de douze cueilles & un de neuf cueilles, avec un ou deux *pavillons* de beaupré; une flamme ou deux, un *pavillon* blanc, une flamme bleue, une rouge & une jaune, pour faire des signaux.

Quelquefois dans les flottes particulières des Provinces-Unies, les vaisseaux portent tour-à-tour le *pavillon* au grand mât, & des feux pendant la nuit. Pour tromper ses ennemis & les surprendre on arbore des *pavillons* étrangers. Les rois défendent ordinairement aux navires qui portent leurs *pavillons*, de les hisser devant qui ce soit, ou de saluer les premiers: c'est pourquoi les vaisseaux qui appartiennent aux têtes couronnées s'évitent en mer, autant qu'il est possible.

On voit souvent au mât d'artimon des vaisseaux marchands, de petits *pavillons* où sont les armes du lieu de la ville où le maître fait son domicile; & au mât d'avant les armes du lieu où demeurent les affrèteurs.

**PAVILLONS, (Marine.)** après avoir défini les *pavillons* en général & les différents usages qu'on en fait à la mer, il faut faire connoître ceux que les diverses nations arborent le plus communément à la mer: pour cet effet il faut voir les *Pl. XVII. XVIII. XIX. & XX.* où ils sont tous employés avec la description convenable à chacun. (Z)

**PAVILLON, en terme de Blason,** signifie une couverture en forme de tente, qui revêt & enveloppe les armoiries des différents rois & des souverains qui ne dépendent que de Dieu & de leur épée.

Les auteurs héraldiques de France disent qu'il n'y a que les monarques souverains qui puissent porter le *pavillon* entier & dans toutes ses parties.

Il est composé de deux parties; du comble, qui est son chapeau, & de la courtine, qui en fait le manteau. Les rois électifs, ou soumis à quelque dépendance, doivent, selon les Héraldistes, ôter le dessus, & ne laisser que les courtines. Voyez MANTEAU.

L'usage des *pavillons* & des manteaux dans les armoiries, est venu des anciens lambréquins qui se font trouvés quelquefois étendus en forme de couvertures, & retrouffés de part & d'autre.

D'autres prétendent que cet usage est venu des anciens tournois, où l'on exposoit les armes des chevaliers sur des tapis précieux, sur des tentes & des *pavillons*, que les chefs des quadrilles y faisoient dresser, pour se mettre à couvert jusqu'à ce qu'ils entraissent en lice.

**PAVILLON, (terme d'Architecture.)** de l'italien *paviglione*, tente, s'entend de tout bâtiment isolé, d'une médiocre capacité, dont le plan est de forme carrée, comme font ceux de Marly; flanqués comme ceux des Quatre-Nations; ou ronds, comme celui de l'Aurore dans les jardins de Seaux: ces *pavillons* sont ordinairement couverts d'un seul comble, à deux égouts, ou en dôme, ou à l'impérial.

On appelle encore *pavillon* les avant-corps que forment les extrémités angulaires d'un bâtiment, soit

sur la rue, soit sur les jardins; tels que sont ceux du palais du Luxembourg, & ceux du château du Louvre qui est flanqué de quatre *pavillons*.

On affecte quelquefois que ces *pavillons* soient plus élevés que le reste du bâtiment, ce qui joint à leur faillie, les fait, par le secours de l'optique, paroître encore plus élevés qu'ils ne le sont réellement.

**PAVILLON, en terme de Chaudronnier,** c'est le bas évasé en forme d'entonnoir, qu'on remarque dans une trompette & dans un cor-de-chasse: il est composé de trois pièces taillées en triangle, & foudées l'une sur l'autre par le moyen de plusieurs entailles. Voyez la fig. du cor-de-chasse, Pl. de Luth. & de Chaud.

**PAVILLON, en terme de Diamantaire,** ce sont les faces principales qui occupent la calasse d'un brillant. Elles sont ordinairement au nombre de six qu'on appelle *pans*, & qui se divisent par en-bas en plusieurs petites facettes écoupées pour rabattre les arêtes des faces principales.

**PAVILLON, (Ferblanterie.)** ce mot se dit chez les Ferblantiers de la partie évasée de l'entonnoir qui sert à recevoir les liqueurs.

**PAVILLONNÉ, adj. (Blason.)** le Blason se sert du terme *pavilloné* pour exprimer l'émail du pavillon d'une trompe ou d'un cor-de-chasse, ou d'un autre instrument semblable, lorsque le pavillon est d'un autre émail que le reste. Quand l'embouchure du cor-de-chasse est différente, on dit qu'il est *enguché*; & quand le pavillon ou la grande ouverture de l'autre bout se trouve d'un autre émail, on dit qu'il est *pavilloné*. On appelle encore *pavillonés* & *pavillonés*, les châteaux & tours où il y a une girouette; & on exprime leur émail lorsqu'il est différent de la tour ou château. La maison de Laidet Calisiane porte de gueule à une tour ronde *pavillonée* d'or. Murviel porte dans ses armes, au deuxième & troisième quartier d'or, à un château formé de trois dongoons *pavillonés* d'azur. Ménétrier. (D. J.)

**PAUL, SAINT (Géog. mod.)** ou plutôt SAN-PAOLO, ville de l'Amérique méridionale au Brésil, dans la capitainerie de Saint-Vincent. C'est une espèce de république indépendante des Portugais, composée de bandits de différentes nations. Ils payent cependant un tribut au roi de Portugal; on ne les connoît guère, parce qu'on ne peut pénétrer dans le pays à cause des bois & des montagnes inaccessibles qui les environnent. Long. 333. 50. lat. mérid. 23. 15.

Il y a un autre *San-Paolo*, bourgade de l'Amérique méridionale, sur le bord méridional de la rivière des Amazones, à trois journées à l'est de Peyas. Le pape Benoît XIV. a érigé en 1745 un évêché dans cette bourgade. (D. J.)

**PAUL, SAINT (Géog. mod.)** petite ville de Provence, à deux lieues O. de Nice, trois d'Antibes. Long. 24. 48. lat. 43. 40.

Il y a un autre *Saint-Paul* en Artois, à six lieues d'Arras, & à neuf de Saint-Omer.

**PAUL TROIS CHATEAUX, SAINT (Géog. mod.)** petite ville de France au bas-Dauphiné, capitale du Tricastinois, avec un évêché suffragant d'Arles, dont S. Sulpice fut le premier évêque. Elle est située au penchant d'une colline sur les frontières de la Provence, à une lieue du Rhône, 5 S. E. de Viviers, 7 S. de Montelimar, 135 de Paris. Longit. suivant Cassini 22. 30'. 30". lat. 44. 20. (D. J.)

**PAUL, cathédrale de Londres, SAINT (Arch. mod.)** cette magnifique cathédrale n'étoit avant l'incendie de Londres, qu'un triste & déplorable bâtiment qui servoit d'écurie; mais le chevalier Wren en a fait un temple plein de grandeur & de majesté; & il ne tint pas à lui de le rendre encore plus superbe, lorsque le préjugé pour les cathédrales modernes l'obligea de concilier le mieux qu'il put le goût gothique avec celui de la belle architecture.



Le dessein ayant été approuvé, & une taxe sur le charbon fournissant les fonds nécessaires pour l'exécution, il commença à y travailler en 1675. Il fallut d'abord écarter les ruines de l'ancien édifice, & l'architecte signala son génie par l'heureuse application qu'il fit de la poudre-à-canon & du bélier des Romains, pour renverser des restes de tours & de murailles massives. Comme il se proposoit de construire un édifice durable, il ne voulut pas bâtir, ainsi que ceux qui l'avoient précédé, sur de faibles fondemens. Généralement par une place étroite, il le fut encore par les pierres qu'il se vit obligé d'employer. Les carrières de Tivoli fournirent au Bramante des colonnes pour le temple de S. Pierre à Rome. Il les fit de neuf piés de diamètre, surpassant ainsi de près du tiers les plus grosses colonnes que l'antiquité nous a laissées; ensuite manquant de pierres assez grandes pour les corniches, il en diminua les proportions.

Le chevalier Wren ne trouvoit pas en Angleterre de pierres pour les colonnes de plus de quatre piés de diamètre. Il ne changea point néanmoins, comme le Bramante, les proportions établies dans les dimensions de ses colonnes; mais il en fit deux rangs, & varia leurs ordres.

Le dôme n'exigea pas des attentions moins fines, pour ramener aux règles de l'antiquité cette invention des siècles postérieurs. La modicité des fonds assignés pour l'ouvrage, l'impatience des habitans de voir cet édifice achevé, causèrent encore de grands dégoûts à l'architecte. Il eut cependant le plaisir, après avoir posé la première pierre de son temple en 1675, de faire poser la dernière par son fils en 1710, & de finir en 35 ans la seconde église de l'univers. (D. J.)

PAUL, ÉPÎTRES DE SAINT (Critiq. sac.) tout le monde les connoît, & leur authenticité n'a point été révoquée en doute. Quant au style, S. Irénée, liv. III. ch. viij. y a remarqué de fréquentes hyperboles. Origène, en confirmant cette remarque, ajoute qu'il y a dans le style de cet apôtre quantité de façons de parler peu usitées, des phrases & des tours qui ne sont pas grecs. La première de toutes les *épîtres* de S. Paul est la première aux Thessaloniens, & la dernière de toutes est la seconde à Timothée, qu'il écrivit durant sa prison; mais l'*épître* aux Romains est la première en ordre dans notre recueil, & elle l'étoit déjà dans le troisième siècle. L'occasion de cette *épître* fut, selon Pierre, martyr, l'entêtement des Juifs, qui ne voulurent pas que S. Paul annonçât l'Evangile aux Gentils, parce qu'ils croyoient que les promesses n'appartenoient qu'à la nation juive; mais quand les Juifs virent que les apôtres étoient réunis pour adresser publiquement la vocation aux Payens, ils se retranchèrent à prétendre au moins qu'il falloit leur imposer le joug de la loi. S. Paul s'attache donc à prouver dans cette *épître*, que les cérémonies de la loi ne sont point nécessaires, & que l'homme n'est point sauvé par leur pratique.

L'*épître* aux Hébreux est rangée la dernière dans notre canon. On a lieu de présumer que du tems de Clément d'Alexandrie, cette *épître* passoit généralement en Orient pour être de S. Paul, mais il n'en étoit pas de même de l'église latine: au moins paroît-il par S. Jérôme, que de son tems les Latins ne recevoient point cette *épître* qui portoit, dit-il, le nom de S. Paul. On la donnoit à S. Clément, romain. Quoi qu'il en soit, les Hébreux auxquels elle est adressée, sont les Juifs de la Palestine, ainsi nommés pour les distinguer des Juifs dispersés parmi les Grecs.

Quant à ce qui regarde la vie de S. Paul, elle ne doit point entrer dans cet ouvrage: nous remarquons seulement qu'il est douteux si cet apôtre a été deux fois à Rome; cependant Cappel, dont la chronologie apostolique est la plus ingénieuse, & autant

qu'on en peut juger, la plus exacte, le prétend de même que l'ancienne tradition. C'est à Rome que l'apôtre souffrit le martyre, sous Néron, dans la persécution de cet empereur contre les Chrétiens, à l'occasion de l'incendie de cette ville qu'il leur imputa. Or, comme cet incendie arriva l'an 10 de Néron, & environ la 64 de Notre-Seigneur, il faut que S. Paul ait été mis à mort dans ce tems-là. (D. J.)

PAULA, (Géog. mod.) ou PAOLA, petite ville d'Italie au royaume de Naples, dans la Calabre citérieure proche la mer, dans un terroir fertile & cultivé. Elle est la patrie de S. François, fondateur des Minimes, qu'on nomme à Paris les *bons hommes*. C'est cet hermite qui ferma les yeux de Louis XI. roi de France, & qui a été ensuite canonisé par Léon X. en 1519. Long. 32. 10. lat. 41. 15.

PAULADADUM, (Hist. nat.) nom donné par quelques auteurs à la terre de Malte, ou terre de S. Paul. Voyez ces articles.

PAULETTE, f. f. (Jurisprud.) est un droit que les officiers de judicature & de finance payent aux parties casuelles du roi au commencement de chaque année, afin de conserver leur charge à leur veuve & à leurs héritiers, sans quoi elle seroit vacante au profit du roi en cas de mort.

Ce droit se paye aussi pour jouir de la dispense des quarante jours que les officiers devoient survivre à leur résignation, avant l'édit du 12 Septembre 1604, appelé l'*édit de Paulus* ou de la *paulette*.

La *paulette* fut ainsi nommée de Charles Paulet, secrétaire de la chambre du roi, qui fut l'inventeur & le premier fermier de ce droit.

On l'a aussi appelée la *palote*, d'un nommé Palot qui en eut le bail après Paulet.

Mais le vrai nom de ce droit est annuel. Il fut établi d'abord par arrêt du conseil du 7 Septembre 1604, sur lequel le 12 du même mois il y eut une déclaration en forme d'édit, qui ne fut d'abord publiée qu'en la grande chancellerie, & depuis elle a été enregistrée dans les parlemens. Elle fut revuée par Louis XIII. le 15 Janvier 1618, & rétablie par lui le dernier Juillet 1620.

La *paulette*, dans son origine, n'étoit que de quatre deniers pour livre; elle a depuis été augmentée & diminuée selon les tems. Depuis 1618 elle est du soixantième denier du tiers de l'évaluation de l'office.

Quoique ce droit ne s'exige pas, il doit se payer tous les ans; de sorte que si le titulaire mouroit dans une année pour laquelle il n'auroit pas payé la *paulette*, sa charge tomberoit aux parties casuelles; mais les héritiers présumptifs & les créanciers ont la liberté de payer le droit pour celui qui néglige de le faire.

L'ouverture du bureau pour le paiement de l'annuel ou *paulette*, se fait à certain jour fixé par le règlement, & le bureau est fermé à l'expiration du délai; de manière que passé ce tems, l'on n'est plus admis pour cette année au paiement de la *paulette*.

On fit en 1638 un bail de la *paulette* pour neuf ans, & depuis ce tems le bail s'en renouvelle de même tous les neuf ans. Il faut dans les trois premières années du bail payer, outre la *paulette*, le prêt. Voyez ci-après le mot PRÊT.

Par un édit du mois de Décembre 1709, le roi ordonna le rachat de la *paulette*, & dispensa les officiers de la rigueur des quarante jours; mais la *paulette* fut rétablie pour neuf ans par déclaration du 9 Août 1722, à compter du 1 Janvier 1723; ce qui a été continué depuis de neuf ans en neuf ans par divers arrêts & déclarations.

Mais les officiers des cours souveraines ont été exceptés de la *paulette* par l'édit de 1722.

En 1743 les trésoriers de France, les contrôleurs généraux des finances & des domaines & bois, les

notaires, procureurs & huissiers des justices royales, ont été obligés de racheter la *paulette*; en 1745 on a fait la même chose pour les grands-maîtres & officiers des maîtrises, pour les élections & greniers à sel. Voyez Loiseau, en son *Traité des Offices*, & Brillon, au mot *Annuel*. (A)

PAULIAGUET, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg de France, dans la haute Auvergne, au diocèse de Saint-Flour.

PAULIANISTES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) *Paulianista*, nom que l'on donna dans le troisième siècle de l'Eglise, aux hérétiques sectateurs de Paul de Samosate, élu évêque d'Antioche en 262.

Cet hérétique nioit avec Sabellius la distinction des Personnes dans la Sainte-Trinité, & soutenoit avec Artemon, que le Verbe étoit descendu en Jésus-Christ, & qu'après avoir opéré par lui ce qu'il s'étoit proposé, il étoit remonté vers son Père. Il distinguoit en Jésus-Christ deux Personnes; savoir, le Verbe, Fils de Dieu, & le Christ, qu'il soutenoit n'avoir point été avant Marie; mais avoir reçu le nom de Fils de Dieu pour récompense de ses œuvres saintes. De ces principes il concluait que dans l'Eucharistie le sang de Jésus-Christ étoit corruptible. Il altéroit essentiellement la forme du baptême, ne le conférant point au nom du Père & du Fils, &c. & les disciples en usoient de même. Aussi le concile de Nicée les distinguant des autres hérétiques qui ne corrompoient pas la forme de ce sacrement, ordonna que ceux qui de l'hérésie des *Paulianistes* rentreroient dans l'Eglise seroient rebaptisés.

Paul de Samosate fut d'abord condamné dans un concile tenu à Antioche même en 264, par S. Denis d'Alexandrie; & il abjura son hérésie de peur d'être déposé; mais y étant retombé peu après, il fut de nouveau condamné & déposé par un nouveau concile qui s'assembla à Antioche en 270. Les *Paulianistes* subsistèrent encore du tems du pape Innocent I. & de S. Chrysostome; mais Théodoret assure que du sien, leur secte étoit entièrement éteinte. Baronius, *Annal. Dupin, Bibl. des auteurs eccl. des trois premiers siècles*.

Cette secte fut renouvelée dans le neuvième siècle par un certain Abraham qui lui donna son nom, & combattit par Cyrillaque, patriarche d'Antioche.

PAULICIENS, f. m. pl. (*Hist. eccl.*) branche des anciens Manichéens, ainsi appelés du nom d'un certain Paul, qui s'en fit chef en Arménie dans le vij. siècle. On les trouve aussi nommés par corruption dans quelques auteurs, *Publicani*, *Populicani* & *Poblicani*. Ces hérétiques, par leur nombre, & par la protection de l'empereur Nicéphore, devinrent formidables à l'empire d'Orient. Outre l'erreur des deux principes co-éternels & indépendans l'un de l'autre, qui est la base du Manichéisme, ils avoient la croix en exécution, & l'Eucharistie en horreur; ils condamnoient le culte des martyrs, & ne rendoient de respect au livre des Evangiles que lorsqu'il ne portoit pas empreinte l'image de la croix.

L'impératrice Théodora, tutrice de Michel III. ordonna en 845, qu'on travaillât efficacement à convertir ces hérétiques, ou qu'on les chassât de l'empire, s'ils résistoient avec opiniâtreté. Plus de cent mille d'entr'eux périrent par les supplices, le reste alla se rendre aux Sarrasins. Mais un siècle après ils firent la guerre à l'empereur Basile le Macédonien: ils envoyèrent même en Bulgarie des missionnaires qui y semèrent l'erreur manichéenne, qui de-là se répandit peu après dans le reste de l'Europe. Voyez BULGARES & MANICHÉENS, Bostuet, *Hist. des Variat. tom. II. liv. xj. pag. 129*.

PAULIEN, SAINT, ou SAINT PAULIAN, (*Géog. mod.*) autrefois ville & présentement bourg de France en Auvergne, au diocèse du Puy, dans l'élection de Brioude. Je ne parle de ce bourg, que parce qu'on

croit que c'est l'ancienne *Revestio Vellavorum*, autrement dite *Vellava civitas*, *Vellavorum civitas*, capitale du peuple *Vellavi*, & siège de l'évêché de ce peuple; cette ville ne fut nommée *civitas Vellava* que dans le ix. siècle. (D. J.)

PAULIENNE, ACTION, (*Jurisprud.*) on appelloit ainsi chez les Romains l'action qui étoit donnée aux créanciers pour faire révoquer les aliénations que le débiteur avoit faites en fraude de leurs créances. Voyez ACTION. (A)

PAULINIA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) nom d'un genre de plante, qui, dans le système de Linnæus, renferme la *seriana* & le *cururu* du P. Plumier; en voici les caractères: le calice particulier de la fleur est composé de quatre feuilles ovales & déployées; il reste quand la fleur est tombée. La fleur consiste aussi en quatre pétales oblongs, & fait un cœur; ils demeurent déployés, & sont deux fois aussi grands que les feuilles du calice. Les étamines forment huit filamens simples & courts. Leurs bossuettes sont petites; le germe est à trois cornes obtuses & contournées. Les styles, au nombre de trois, sont très-courts, & fins comme des cheveux; les stygmènes sont simples & larges; le fruit est une grande capsule à trois cornes, composée de trois côtes, & contenant trois loges, dans chacune desquelles est une simple semence ovale. La différence entre le *cururu* & la *seriana* du P. Plumier, est que cette dernière produit des graines dans la base des loges où elles sont renfermées, & le *cururu*, dans des loges particulières. Linnæi, *gén. plant. p. 170*. Plumier, *gén. 25*.

PAUME, f. f. en Anatomie, est le dedans de la main; c'est ce que les Médecins appellent, en terme d'Anatomie, *métacarpe*, & ce qu'on appelle en latin *vola*. Voyez MAIN & MÉTACARPE.

PAUME, f. f. (*Littérat.*) exercice fort en usage parmi les Romains, parce qu'il contribuoit chez ce peuple guerrier à rendre leurs corps souples, forts & robustes; Cicéron, Horace, Plaute, Martial, & plusieurs autres auteurs de l'ancienne Rome, en parlent de même. Pluie, l. III. *épit. 2*. décrivant la manière de vivre de Spurina, remarque que dans certaines heures du jour, il jouoit à la paume long-tems & violemment, opposant ainsi ce genre d'exercice à la pesanteur de la vieillesse. Plutarque nous apprend que Caton, après son dîner, alloit jouer régulièrement à ce jeu dans le champ de Mars. Le jour même qu'il essuya le refus mortifiant de la part du peuple, qui lui préféra un compétiteur indigne pour la charge de consul, il n'en donna pas un moment de moins à cet exercice. Les personnes délicates s'en abstenoiient, sur-tout après avoir mangé, & elles avoient raison. Horace étant en voyage avec Mécènes, Virgile, & quelques autres personnes choisies de la cour d'Auguste, Mécènes & les autres s'en allerent après dîner jouer à la paume, mais Horace & Virgile, dont le tempérament ne s'accordoit point avec les grands mouvemens que ce jeu demande, prirent le parti de dormir.

*Lusum in Mæcenas, dormitum ego Virgiliusque.  
Namque pila lippis inimicum, & ludere crudis.*  
Lib. I. *lât. 5*.

Les Romains avoient plusieurs manières de s'exercer à la paume, selon les différentes balles dont ils se servoient pour ce jeu. Ces balles étoient de quatre sortes, *folles*, *trigonolis*, *paganica* & *harpastum*; la première étoit un balon semblable à celui dont on joue encore aujourd'hui. On le pouffoit du bras, s'il étoit gros; & du poignet, s'il étoit petit. La balle *trigonale*, *pila trigonalis*, n'étoit qu'une petite balle, que trois joueurs placés en forme de triangle, se renvoyoient l'un à l'autre; on appelloit *pila paganica*, la *paume* villageoise, une balle couverte de cuir, & remplie



remplie de plumes, qui n'étoit ni si grosse que le ballon, ni si petite que la trigonale, mais fort ferrée & fort dure. La quatrième sorte de balle, nommée *har-pasium*, étoit fort petite; on la pouffoit en l'air, & on tâchoit de l'arracher à celui qui l'avoit attrapée; mais nous entrerons dans de plus grands détails au mot SPHÉRISTIQUE.

Ce que nous appelons le jeu de paume, est fort différent de tout cela.

Palquier rapporte que l'an 1424 vint à Paris une fille nommée Margot, qui jouoit au jeu de paume de l'avant & de l'arrière-main, mieux qu'aucun homme, ce qui étoit d'autant plus étonnant, qu'alors on jouoit seulement de la main nue, ou avec un gant double. Dans la suite quelques-uns mirent à leur mains des cordes & tendons pour renvoyer la balle avec plus de force, & de-là on imagina la raquette. Le nom de paume, ajoute-t-il, a été donné à ce jeu, parce que, dans ce tems-là, son exercice consistoit à recevoir & à renvoyer la balle de la paume de la main. (D. J.)

PAUME, LE JEU DE, ce jeu est fort ancien; & si l'on en croit quelques auteurs, Galien l'ordonnoit à ceux qui étoient d'un tempérament fort replet, comme un remède pour dissiper la superfluité des humeurs qui les rend pesans & sujets à l'apoplexie: quelques-uns disent que c'étoit le jeu de la pelotte, mais comme cette pelotte n'étoit autre chose qu'une balle, on croit qu'ils se sont trompés.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que le jeu de la paume est un exercice fort agréable & très-utile pour la santé.

Ce jeu se compte par quinzaines en augmentant toujours ainsi le nombre, en disant, par exemple, trente, quarante-cinq, puis un jeu qui vaut soixante. On ne fait point positivement la raison de cela. Il y en a qui l'attribuent à quelques astronomes, qui sachant bien qu'un signe physique, qui est la sixième partie d'un cercle, se divise en soixante degrés, ont cru à cette imitation devoir compter ainsi les coups du jeu de paume; mais comme cette raison souffre quelques difficultés, on ne s'y arrêtera point comme à une chose certaine.

Le jeu de la paume, proprement parlant, est un jeu où l'on pouffe & repouffe plusieurs fois une balle avec certaines règles.

Pour commencer une partie à la paume, on tourne d'abord une raquette pour voir à qui sera dans le jeu; celui qui n'y est pas doit servir la balle sur le toit en la pouffant de de-là avec la raquette, & le premier coup s'appelle une *dame*; voyez DAME: le reste se joue à l'ordinaire.

Si l'on n'est pas convenu de ce qu'on joue, il faut le dire au premier jeu; celui qui gagne la première partie garde les gages. Les parties se jouent en quatre jeux, & si l'on vient trois à trois, on est à deux de jeu. Voyez A DEUX DE JEU. On peut jouer aussi en six jeux si l'on veut, mais alors il n'y a point d'à deux de jeu, si ce n'est du consentement des joueurs.

Il faut aussi, avant de commencer à jouer, tendre la corde à telle hauteur qu'on puisse voir le pied du dessus du mur, du côté où est l'adversaire; & le long de cette corde est un filet attaché, dans lequel les balles donnent souvent.

S'il arrive par hasard qu'en jouant, la balle demeure entre le filet & la corde, & qu'elle donne dans le poteau qui tient cette corde, le coup ne vaut rien.

Il n'est pas permis en poursuivant une balle d'élever la corde.

Ceux qui jouent à la paume ont ordinairement deux marqueurs. Ce sont proprement des valets de jeux de paume qui marquent les chasses. Ces marqueurs marquent au second bond, & à l'endroit où touche se

Tome XII.

bond. Ils doivent encore avertir les joueurs tout haut qu'il y a chasse, & dire *chasse*, ou *deux chasses* si elles y sont, & à tant de carreaux, & à tel carreau la balle la gagne. Voyez ces mots à leur article.

Si les joueurs disent *chasse morte*, elle demeure telle, si les marqueurs ne leur répondent qu'il n'y en a une; d'où l'on voit que le principal emploi des marqueurs est de dire au juste l'état du jeu de part & d'autre, & de rapporter fidèlement les sentimens des spectateurs lorsqu'il survient quelque contestation. Ces voix se doivent recueillir tant pour l'un que pour l'autre joueur, sans prendre parti pour aucun, à peine de perdre leur salaire & d'être chassés du jeu.

Les joueurs de leur côté se doivent rapporter à la bonne foi des spectateurs, lorsqu'il se présente quelque coup douteux dans leur jeu, puisqu'il n'y a point d'autres juges qui les puissent juger: ils s'en rapporteront même aux marqueurs, s'il n'y a qu'eux qui les puissent juger, lesquels diront leur sentiment sans craindre qu'on leur en veuille du mal.

On joue, pour l'ordinaire, partie, revanche & le tout, & l'on ne peut laisser cette dernière partie que pour bonne raison, comme à cause de la nuit, ou autre semblable.

Pour lors celui qui perd doit laisser des frais, & une partie de l'argent qu'on joue pour le tout, & l'autre pour la moitié.

Si c'est en deux parties liées qu'on joue, on ne peut les quitter non plus que les parties n'y consentent; & en ce cas, chacun doit donner de l'argent pour le tout, & choisir un jour pour l'achever.

La chasse se marque partout où la balle a fait son second bond dans quelque endroit du jeu où elle tombe.

Tout joueur qui touche une balle, de quelque manière que ce soit, perd un quinze.

Si, par inadvertance ou par oubli les marqueurs disoient une chasse pour une autre, ou donneroient celle d'un joueur à l'autre, cela ne peut point préjudicier aux joueurs, parce que la première chasse doit toujours se jouer devant l'autre.

Quand on a mal servi on recommence, à moins qu'on ne joue qui fault & boit.

Qui met sur l'ais de volée en servant, ou sur les cloux qui le tiennent, gagne quinze, de même lorsqu'il met dans la lune. Voyez LUNE & VOLÉE.

On perd quinze pour dire *pour rien* trop tard. Voyez POUR RIEN. Celui qui sert ne peut pas le dire; qui fait trois chasses rend tout son coup faux: depuis le service une balle sortie hors les murailles, & qui y rentreroit après qu'on auroit joué dessus, le coup ne vaudroit rien.

Un joueur qui a quarante & fait deux chasses, ne perd point son avantage, mais il doit gagner au moins la dernière de ces chasses pour avoir le jeu.

Si l'autre joueur avoit pour lors trente, & qu'il gagnât la première chasse, ils n'auroient aucun avantage l'un sur l'autre; & l'autre qui gagneroit la dernière n'auroit qu'avantage. On ne perd rien pour se tromper en comptant moins de ce qu'on a fait, quinze, trente ou même un jeu, supposé que la partie ne fût point finie, car on perdrait ce dont on se méprendroit à la fin de la partie, si l'on laissoit jouer après cette méprise.

PAUME, JEU DE LA LONGUE; ce jeu se joue ainsi parce qu'on y joue dans une grande place qui n'est point fermée. Cette place est une grande rue, large, spacieuse & fort longue: il y a des villes où ces jeux sont dans des grands patis, ou de longues allées d'arbres. Au reste, il n'importe où ces jeux soient, pourvu que le terrain en soit uni, ou bien pavé, parce que lorsqu'il faut courir à la balle, il seroit dangereux de faire un faux pas, si le sol étoit inégal. On joue plusieurs à ce jeu, comme trois,

C c

quatre, cinq contre cinq. On se sert de battoirs de différentes grandeurs. Voyez BATTOIRS. On sert à la longue *paume* avec la main, & non pas avec le battoir, comme à la courte. Les parties sont de trois, de quatre, de cinq, & quelquefois de six jeux, selon les conventions qu'on fait.

C'est un grand avantage d'avoir au jeu un bon serveur qui ait le bras fort, afin qu'en jetant la balle avec roideur, ceux du parti contraire ne puissent l'attraper, auquel cas ils perdent quinze.

Quand on ne pousse point la balle jusqu'au jeu, on perd quinze au profit des autres joueurs. Les chasses à la longue *paume* se marquent à l'endroit où s'arrête la balle en roulant, & non pas où elle frappe.

Lorsqu'une balle qu'on a poussée du toit est renvoyée au-delà du jeu, le côté de celui qui l'a renvoyée gagne quinze.

Qui touche, de quelque manière que ce soit, la balle qu'un des joueurs de son côté a poussée, perd quinze.

Quand un de ceux qui sont au renvoi repousse une balle de leur adverse partie, il est permis aux autres de la renvoyer ou de l'arrêter avec le battoir, pour l'empêcher de passer le jeu du côté du toit, afin que la chasse soit plus longue.

Toute balle poussée hors le jeu est autant de quinze que celui qui l'y pousse perd.

Toute balle qui tombe à terre est bonne à pousser du premier bond; le second ne vaut rien.

PAUMELLE, f. f. (*Mesiers.*) les Cordiers nomment *paumelle*, une lisière de drap que le cordier a dans sa main, & dans laquelle il tient le fil pour arrêter le tortillement que la roue imprime, jusqu'à ce qu'il ait bien disposé le chanvre qu'il file; elle empêche que la main du fileur ne soit coupée par le fil.

Les Corroyeurs & les Marroquinières appellent *paumelle*, un morceau de bois à maniche, plat, plus long que large, dentelé par-dessus, que l'on tient d'une main par le moyen d'une espèce de maniche.

Les Oïseleurs entendent par *paumelle*, une machine composée de plusieurs pièces, sur laquelle on met un oiseau en vie pour meuter lorsqu'il n'a point de queue, & qu'on ne peut s'en servir aux verges.

*Paumelle* est encore une espèce de panture de porte qui s'attache sur le bois, & qui tourne sur un gond. *Trevoux.* (D. J.)

PAUMER, v. neut. (*Marine.*) les Levantins se servent de ce terme pour dire *se tour en halant à force de bras*.

PAUMET, f. m. (*Marine.*) c'est un dé concave qui tient à un cuir à la paume de la main du voilier, & il s'en sert pour tourner son aiguille lorsqu'il coud les voiles. (Z)

PAUMIER, f. m. ouvrier qui fait des raquettes & des ballés, & autres choses servant au jeu de paume. Ce sont aussi les *paumiers* qui tiennent les jeux de paume, & qui fournissent aux joueurs des ballés & des raquettes.

Il y a dans Paris une communauté de maîtres *Paumiers*, raquetiers, faiseurs de esteufs, pelottes & ballés. Leurs statuts sont de l'année 1610.

Cette communauté est gouvernée par quatre jurés qui reçoivent les apprentis, & font des visites tous les mois. On élit deux de ces jurés chaque année, & ils sont deux ans en charge.

L'apprentissage est de trois ans, & le brevet doit être porté aux jurés huit jours après sa passation pour être enregistré.

Les aspirants à la maîtrise doivent faire chef-d'œuvre, à l'exception des fils de maîtres.

Les veuves jouissent des mêmes privilèges que leurs maris, tant qu'elles restent en viduité; elles peuvent

continuer les apprentis commencés par leurs maris, mais non en obliger de nouveaux.

PAUMILLE, f. f. (*Fauconnerie.*) c'est une machine composée de plusieurs pièces, sur laquelle on met un oiseau en vie pour meuter.

PAUMILLON, f. m. (*Agriculture.*) partie de la charrue qui tient l'épars où sont ordinairement attachés les traits des chevaux ou des bœufs qui tirent la charrue.

PAUMURE, f. f. *terme de Chasse*, c'est le sommet des têtes de cerf, où le bois se divise en plusieurs branches, qui étant au nombre de cinq, représentent la paume de la main. (D. J.)

PAVO, en *Astronomie*, voyez l'article PAON.

PAVOASAN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Afrique, dans l'île de S. Thomé, sur le bord de la mer, avec une forteresse, un évêché suffragant de Lisbonne, & un port. Elle est peuplée d'Italiens, de François, d'Espagnols & de Portugais. Long. 23. 30. lat. mérid. 30. (D. J.)

PAVOIS, f. m. (*Art milit.*) espèce de grands boucliers, dont les anciens se servoient pour se couvrir dans l'attaque des places contre les traits de l'ennemi. On appelloit aussi ces *pavois* des *larges*. Ceux qui portoient ces grands boucliers s'appelloient *pavés* du tems de Charles VII. Le P. Daniel, dans son *Histoire de la milice françoise*, rapporte une note tirée de Montrelet, laquelle porte que *pavés* étoient porteurs de pavois, *grands écus* à couvert de quoi les *arbalétriers* rebandoient. Ce qui fait voir que les *pavois*, ou les *targes*, étoient portés par des gens particuliers destinés à cet effet, qui n'étoient que pour *targer*, ainsi qu'on parloit alors, c'est-à-dire pour couvrir les autres qui travailloient ou qui tiroient des fleches. *Hist. de la milice françoise.* (Q)

PAVOIS, PAVESADE, PAVIERS, BASTINGUE ou BASTINGURE, (*Marine.*) c'est une tenture de frise ou de toile, que l'on tend autour du plat-bord des vaisseaux de guerre, & qui est soutenu par des pontilles, pour cacher ce qui se passe sur le pont pendant un combat: on s'en sert aussi pour orner un vaisseau dans un jour de réjouissance. Les *pavois* des Anglois sont rouges. Pour ceux de France & des Hollandais, voyez BASTINGUE ou BASTINGURE. (Z)

PAVOISER, PAVIER SES NAVIRES, SE PAVOISER, (*Marine.*) c'est entourer le bord d'un vaisseau d'un tour de drap ou d'une toile large d'une aune, c'est-à-dire aune de France, ce qui se fait aux jours de réjouissance & de combat, tant pour l'ornement que pour ne pas laisser voir les soldats. Quelques-uns veulent que cela vienne d'une coutume des anciens, qui, lorsqu'ils avoient envie de combattre, rangeoient leurs *pavois* sur les bords de leurs vaisseaux, afin de pouvoir se cacher derrière. (Z)

PAVONIUS LAPIS, (*Hist. nat.*) quelques naturalistes ont donné ce nom au jaspe verd.

PAVOR, (*Mythol.*) les Romains avoient personnifié la peur, & Tullus Hortillius lui fit une statue comme à un dieu, pour qu'il épouvantât les ennemis de Rome.

PAVORIENS, (*Antiq. rom.*) on donnoit ce nom à une partie des Saliens, ou prêtres de Mars, ceux qui étoient destinés au culte de la déesse Pavos. (D. J.)

PAVOT, *papaver*, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée le plus souvent de quatre pétales disposés en rond; le pistil sort du calice qui est de deux feuilles, & devient dans la suite un fruit ou une coque, tantôt ovoïde, tantôt oblongue, & garnie d'un chapeau. Dans quelques espèces il y a sous ce chapeau une sorte de fourrail qui s'ouvre & qui laisse voir la cavité du fruit, elle a dans sa longueur différentes feuilles ou petites lames qui servent comme de placenta, à une grande quantité de semences le plus souvent arrondies &



très-memtes qui y sont attachées. Tournfort, *Inst. rel. herb. Voyez PLANTE. (I)*

Voilà cette plante si singulière, par sa propriété merveilleuse & incompréhensible, de calmer nos passions, d'adoucir nos maux, nos douleurs, & d'endormir nos déplaîsirs dans une douce ivresse.

Tournfort compte quarante-quatre espèces de pavot; nous en décrivons seulement trois, le blanc, le noir, & le rouge ou le sauvage.

Le pavot blanc, en anglois *the white poppy*, est nommé par les Botanistes *papaver hortenfe*, *semine albo*, *fativum*, *Dioscoridis*, *album* Plinii C. B. p. 270. Ray, *Hist. I. 853*. Tournf. *I. R. H. 237*. Boerh. *Ind. alt. 279*.

Il porte un grand nombre de feuilles longues, larges, d'un verd blanchâtre, & fort découpées par les bords; sa tige est ronde & unie; elle s'élève à la hauteur de cinq ou six piés; elle est environnée de feuilles plus courtes & plus larges que celles des autres pavots: elle se divise vers son sommet en trois ou quatre branches, qui portent chacune à leur extrémité une tête ronde, inclinée d'abord, mais qui se redresse à mesure que la fleur s'ouvre.

La fleur est composée de quatre feuilles blanches, larges, renfermées dans une couple de costès vertes & membraneuses, qui tombent aussitôt que la fleur est éclose. Après que cette fleur est tombée, ce qui se fait en peu de tems, les vaisseaux séminaux prennent une grosseur considérable; ils ont souvent autant de diamètre qu'une grosse orange; ils sont ronds, & portent à leur partie supérieure une couronne dentelée. Ces vaisseaux séminaux sont divisés en plusieurs capsules membraneuses, aux côtés desquelles est attachée une petite semence.

Toute la plante est pleine d'un lait amer, dont l'odeur est fort désagréable & malsain. On sème ce pavot dans les champs & dans les jardins. Il fleurit en Juin, & on en recueille les têtes sur la fin de Juillet. C'est de ces têtes qu'on tire l'opium, dont le meilleur nous vient de Turquie, où il y a une grande quantité de ces pavots semés dans les champs de la Natolie.

On fait de ces têtes de pavot, seches, infusées & bouillies dans de l'eau, le sirop de *meconium* & le *diacod*. Ses graines sont rafraichissantes & bienfaisantes dans la strangurie & les fièvres aiguës.

Le pavot noir, cultivé des jardins, est le *papaver hortenfe semine nigro*, *syriacum*, *Dioscoridis*, *nigrum* Plinii C. B. p. 170. Ray, *Hist. I. 853*. Tournf. *I. R. H. 237*. Boerh. *Ind. alt. 279*.

Ce pavot n'est pas si haut que le blanc, mais il lui ressemble à tous les autres égards. La grande différence est dans la fleur qui est dans celui-ci purpurine avec le fond noir, & dans les têtes qu'il a plus petites que le blanc, & qui contiennent une semence noire.

Les racines de l'un & de l'autre sont empreintes d'un lait amer, branchues, & périssent lorsque la semence est mûre. On cultive le pavot noir dans les jardins, à cause de l'agréable variété de sa fleur qui est grande, tantôt simple, tantôt double, frangée ou non-frangée. On fait entrer ses feuilles dans les onguens pour la brûlure & dans le *populeum*. Il fleurit en Juin, & se sème de lui-même dans les jardins.

Le pavot rouge des champs, autrement dit pavot sauvage ou coquelicot, est le *papaver erraticum majus*, *poias*, *Dioscoridis*, *Thopirastis*, Plinii C. B. p. 170. Tournf. *I. R. H. 238*. Boerh. *Ind. alt. 279*.

Sa racine est simple, grosse comme le petit doigt, blanche, garnie de quelques fibres, amère au goût. Les feuilles sont rudes, velues, vertes-brunes, découpées çà & là comme celles de la chicorée, velues & dentelées en leurs bords. Les tiges sont hautes

Tom. XII.

d'une coudée, rameuses, hérissées de poils clair-semés, mais un peu roides.

Ses fleurs naissent aux sommets des tiges larges, d'un rouge foncé, à quatre pétales, avec des taches noires au fond de chaque pétale, & si faiblement attachées qu'elles tombent au moindre vent.

Elles sont suivies de petites têtes grosses comme des noisettes, oblongues & couvertes d'une couronne dentelée; ces têtes sont divisées en plusieurs cellules qui renferment des semences menues, noisettes ou d'un rouge obscur. Ses tiges & ses feuilles sont pleines d'un suc jaunâtre amer, d'une odeur forte, mais moindre que celle des deux premières espèces.

Cette plante croît par-tout dans les champs, le long des chemins, & principalement parmi les blés qu'elle relève par la vivacité de la couleur de ses fleurs. Elle fleurit en Juin & Juillet. Sa graine semée dans les jardins donne une infinité de variétés.

PAVOT, (*Mat. méd.*) on se sert en Médecine de trois espèces de pavots; le pavot blanc ou à fleur & semences blanches, le pavot noir ou à semences noires, & le pavot rouge ou coquelicot.

Pavot blanc. La seule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine est son fruit, ou cette espèce de coque de la figure & à-peu-près de la grosseur d'un œuf, qui contient les semences de cette plante, & qui est connue dans l'art sous nom de tête de pavot.

C'est précisément des têtes de pavot blanc, cultivé dans la Natolie & dans quelques contrées voisines, en Perse, &c. qu'on retire l'opium. Voyez OPIUM.

Les têtes de pavot de notre pays fournissent par la décoction une substance qui ne diffère de ce fameux extrait que par le degré d'activité, & qui n'a besoin pour produire les mêmes effets que d'être employée en une dose beaucoup plus considérable. La variété des climats produit cette différence très-considérable, mais sans détruire entièrement la qualité spécifique ou absolue.

L'extrait du pavot que l'on cultive dans les régions tempérées de l'Europe est un narcotique léger, mais sûr: & l'on n'emploie la substance extractive des pavots que pour cette qualité.

C'est communément sous la forme de sirop simple que l'on donne cette matière. On la donne aussi assez souvent sous celle de décoction.

Sirop de pavot. Prenez des têtes de pavot seches, coupées par morceaux, & dont on a ôté les semences, une livre; eau commune, suffisante quantité pour pouvoir faire bouillir pendant un quart-d'heure, & avoir environ une livre de liqueur de reste. Après cette courte & légère coction, passez & exprimez fortement à la presse, ajoutez deux livres de sucre, clarifiez au blanc-d'œuf, & cuisez à consistance de sirop.

Cette manière de préparer le sirop de pavot est fort éloignée de celle qui est décrite dans toutes les pharmacopées, où il est ordonné d'employer une quantité immense d'eau qu'il faut consumer, soit par une très-longue décoction des têtes, soit par une très-longue cuité, après qu'on a ajouté le sucre. Dans la pharmacopée de Paris, par exemple, on demande pour une livre de têtes de pavots, seize livres d'eau & quatre livres de sucre: il faut par conséquent dissiper à-peu-près quatorze livres d'eau dans l'une & dans l'autre coction. Dans la méthode que nous venons de proposer, & qui est d'après les vues de M. Rouelle, il faut à peine quatre livres d'eau, dont une partie se dissipe pendant la décoction des têtes, & une plus grande partie est imbibée dans leur substance, d'où on la retire ensuite par une forte expression chargée presque à saturation, ou du-moins très-chargée de matière extractive. M. Rouelle prétend que la longue décoction des têtes de pavot & la lon-

C c ij

gée cuite de la liqueur qu'elle fournit requise pour réduire cette liqueur en consistance de sirop ; que ces opérations, dis-je, sont non-seulement inutiles, mais même nuisibles, en ce qu'elles dénaturent la composition propre de l'extrait. Il soutient que son sirop, préparé par une décoction d'un quart-d'heure des têtes de pavot, & par la cuite *siropuse* qui demande la moindre évaporation qu'il est possible, est beaucoup plus narcotique que celui qui est préparé, selon la pratique directement contraire qui est la plus suivie. Mais quand même cette prétention ne seroit pas confirmée par l'expérience, il est toujours incontestable qu'une petite quantité d'eau & une très-courte application de ce menstère étant suffisante pour extraire du pavot sa partie médicamencieuse, il est plus commode, plus conforme aux règles de l'art, essentiellement mieux d'opérer cette extraction avec ces circonstances, que d'appliquer une quantité superflue de menstère, & de l'appliquer trop long-tems. Pour ce qui regarde la quantité d'eau à dissiper par la cuite du sirop, il est clair que la proportion est d'autant plus parfaite, tout étant d'ailleurs égal, c'est-à-dire la quantité de matière dissoute dans la liqueur étant la même, que cette quantité de l'eau à dissiper est moindre.

Le sirop de pavot est un des remèdes le plus communément employé, toutes les fois que les narcotiques légers sont indiqués. Voyez NARCOTIQUE. Sa dose ordinaire est depuis deux gros jusqu'à six.

Le sirop de pavot blanc est aussi connu dans les boutiques sous le nom de sirop de meconium, & sous celui de sirop de diacode.

La décoction d'une grosse tête de pavot ou de deux petites se donne assez communément, au lieu d'une dose commune de sirop.

Les semences du pavot blanc sont émulsives, & contiennent par conséquent de l'huile par expression. Le suc émulsif & l'huile nue de ces semences ne participent en rien de la qualité assoupissante du pavot. Cette distinction de vertu est très-anciennement connue : elle est notée dans Dioscoride ; Matthioli en fait mention. M. Tournefort rapporte qu'on fait à Gènes des petites dragées avec des semences de pavot, dont les dames mangent une grande quantité, sans en éprouver aucune impression assoupissante. Geoffroi rapporte tous ces témoignages, auxquels il ajoute son propre sentiment. Il est fort singulier que toutes ces autorités & l'expérience n'ayent pas détruit le préjugé qui regne encore ; & que dans presque tous les livres de Médecine, même les plus modernes, on trouve les semences de pavot expressément demandées dans les émulsions qu'on prétend rendre plus tempérantes, plus calmantes. Il est plus singulier encore que Geoffroi lui-même conclue de son assertion contre la vertu calmante des semences de pavot, que les semences sont propres aux émulsions destinées à apaiser le bouillonnement des humeurs, &c. Nous en concluons au contraire que ces semences n'y pourroient être propres que par les qualités très-communes de la matière émulsive ; & que, comme d'ailleurs ces semences sont, par leur petitesse, d'un emploi moins commode que les grosses semences émulsives, telles que les amandes douces, &c. il ne faut jamais préparer des émulsions avec les premières, que quand on manque absolument des dernières. Les têtes de pavot entrent dans les trochisques, béchiques noirs, & dans l'huile de mandragore ; les semences dans le sirop de tortue, & la poudre *diatrageantii frigidi* ; les feuilles dans le baume tranquille ; le sirop dans les pillules de styraç, le looch blanc, les tablettes béchiques, &c.

Le pavot noir est fort peu employé en Médecine. Il y a pourtant des apothicaires qui prennent indifféremment les têtes de pavot noir, comme celles de pa-

vot blanc, pour la préparation du sirop de diacode, & des médecins qui ont observé que la vertu narcotique de ces deux espèces de pavot étoit à-peu-près la même.

L'huile par expression connue dans plusieurs provinces du royaume sous le nom d'huile d'aillet ou d'aillette, & employée par le peuple dans ces pays sans le moindre inconvénient aux mêmes usages auxquels on emploie plus généralement l'huile d'olive ; cette huile, dis-je, est retirée des semences de pavot noir. Cette observation prouve absolument pour l'huile de pavot noir, & concourt à prouver par analogie pour l'huile de pavot blanc que ces substances ne sont point narcotiques.

Les feuilles de pavot noir entrent dans l'onguent populeum & dans le baume tranquille : elle ne font d'aucun usage, non plus que celles de pavot blanc dans les prescriptions magistrales.

Le pavot rouge ou coquelicot ne fournit à la Médecine que les pétales de ses fleurs.

Ces pétales sont de l'ordre des substances végétales qu'il faut dessécher le plus promptement, c'est-à-dire par le secours de la plus grande chaleur qu'il soit permis d'employer. Voyez DESSICCATION. Si on laisse languir leur desséchement, elles se noircissent très-promptement, & prennent un goût & une odeur de moisi.

Les fleurs de coquelicot sont regardées comme très-adoucissantes, très-pectorales, comme légèrement diaphorétiques & comme un peu calmantes. On emploie assez communément leur décoction légère, ou leur infusion théiforme à titre de tisane dans la toux opiniâtre & sèche, dans les fluxions de poitrine, les pleurésies, & même dans la petite-vérole.

On retire une eau distillée des fleurs de coquelicot, qui doit être rangée dans la classe de celles qui sont parfaitement inutiles. Voyez EAU DISTILLÉE.

On en prépare une conserve & un sirop dont la vertu est analogue à celle de la décoction, mais qui ne permettant pas par leurs formes d'être données en aussi grande quantité, lui sont absolument inférieurs.

Les fleurs de coquelicot entrent dans la décoction pectorale de la pharmacopée de Paris. (b)

PAVOT CORNU, *glaucium*, (Botan.) genre de plante à fleur en rose, composée de quatre pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice, qui est de deux feuilles, & devient dans la suite une filique longue & ronde, qui n'a qu'une seule capsule traversée par des valvules adhérentes à une cloison qui occupe le milieu de la filique dans toute sa longueur. Cette filique renferme des semences le plus souvent arrondies : il y a quelques espèces de ce genre dont le fruit qui n'a qu'une seule capsule, s'ouvre en quatre parties. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Cette espèce qu'on appelle en particulier pavot jaune cornu, est le *glaucium flore luteo*, L. R. H. 254. Boerhaave, *Jud. alt.* 305. *papaver corniculatum luteum*, *expativus*, Dioscoridis & Theophrasti *sylvestre*, *keratitis* Plinii, C. B. P. 171. en anglais, *the yellow corned poppy*. Galien dit que cette plante est détensive ; mais qu'il ne faut l'employer que pour manger les chairs baveuses des ulcères.

Sa racine est grosse comme le doigt, longue, jaunâtre en dedans, & donnant un suc jaune. Elle pousse des feuilles amples, charnues, grasses, épaisses, velues, découpées profondément, dentelées en leurs bords, & comme crépées, de couleur de verd de mer, se couchant à terre, & attachées par de grosses queues.

Sa tige ne s'élève que la seconde année ; elle est fort dure, nouée, glabre, divisée en plusieurs rameaux, pouffant de ses nœuds de petites feuilles légèrement découpées.



Ses fleurs naissent au sommet, larges, grandes comme celles du pavot cultivé, composées chacune de quatre pétales, disposées en rose, de couleur jaune doré.

Lorsque cette fleur est passée, il paroît un fruit en filique, long comme le petit doigt, grêle, rude au toucher, contenant des semences arrondies & noires.

Toute la plante est empreinte d'un suc jaune & teinte en jaune; elle est en même tems de mauvaise odeur, d'un goût amer, & croît aux lieux maritimes sablonneux.

J'ai eu mes raisons pour décrire cette plante, qui pourroit devenir fatale à ceux qui ne la connoitroient pas, & qui du moins l'a déjà été en Angleterre. On en cite un exemple dans les *Trans. philos. n.º. 242*, & le récit en est assez singulier pour mériter d'être extrait.

Dans une maison de laboureurs de la province de Cornouailles, on mit par erreur de la racine de cette plante, au lieu de celle du panicaud de mer, dont les pauvres gens du pays font communément des espèces de souffles, ou de gâteaux. Dès que le maître de la maison eut mangé de celui-ci tout chaud, il fut saisi d'un violent délire, dans lequel tous les objets lui paroissoient jaunes; en sorte qu'il prenoit les ustensiles de sa maison pour être autant d'ustensiles d'or. Son valet & sa fervante qui mangèrent après lui du même gâteau, éprouverent aussi les mêmes symptômes; saisis d'un délire d'ivresse qui leur ôta la raison, ils se deshabillèrent, entrèrent tout nus dans une chambre où beaucoup de monde se trouvoit, & se mirent à danser dans cet attitude de la simple nature.

Un enfant au berceau à qui l'on avoit donné un petit morceau du gâteau de pavot cornu, en éprouva de légères convulsions avec assoupissement; mais il se rétablit au bout de peu de jours. La nature guérit aussi les autres malades par un grand cours de ventre qui succéda promptement, & accompagné de violentes tranchées. Leur soif étoit telle dans le commencement de ce bénéfice naturel, qu'ils s'imaginoient que leur garde-robe étoit de l'or le plus pur. Il semble que ce délire singulier provenoit sur-tout de l'idée qu'ils avoient dans le cerveau de cette plante, dont les racines les avoient empoisonnés. J'ai déjà dit en la décrivant, que les fleurs sont grandes, en rose, d'un beau jaune, que tout le suc de ce pavot est jaune, & qu'il teint en jaune. (D. J.)

PAUPIERE, f. f. (Anatomie.) les paupieres sont une espèce de voiles ou rideaux placés transversalement au-dessus & au-dessous de la convexité antérieure du globe de l'œil. Il y a deux paupieres à chaque œil, une supérieure & une inférieure. La paupiere supérieure est la plus grande & la plus mobile dans l'homme. La paupiere inférieure est la plus petite, & la moins mobile des deux. Les deux paupieres de chaque œil s'unissent sur les deux côtés du globe. On donne aux endroits de leur union le nom d'angles, & on appelle angle interne, ou grand angle, celui qui est du côté du nez; & angle externe, ou petit angle, celui qui est du côté des tempes.

Les paupieres sont composées de parties communes & de parties propres; les parties communes sont la peau, l'épiderme, la membrane cellulaire ou adipeuse. Les parties propres sont les muscles, les tarfes, les cils, les points ou trous ciliaires, les points ou trous lacrymaux, la caroncule lacrymale, la membrane conjonctive, la glande lacrymale, & enfin les ligamens particuliers qui soutiennent les tarfes. De toutes ces parties des paupieres, les tarfes & leurs ligamens en sont comme la base. Voyez TARSES, ligamens ciliaires, &c.

Les bords de chaque paupiere en leur entier, sont

formés par le bord du tarfe, & la rencontre de la membrane interne avec la peau de l'épiderme. Ce bord a une petite largeur plate, depuis deux ou trois lignes de distance de l'angle interne des paupieres, jusqu'à l'angle externe, vers lequel la largeur va en diminuant. Cette largeur qui n'est que l'épaisseur aplatie des paupieres, est taillée obliquement, de sorte que quand les deux paupieres se touchent légèrement, elles forment avec la surface du globe de l'œil, un canal triangulaire.

Le bord applati de chaque paupiere est garni d'une rangée de poils qu'on appelle cils; ceux de la paupiere supérieure sont courbés en haut, & plus longs que ceux de la paupiere inférieure qui sont courbés en bas. Les rangées sont du côté de la peau; elles ne sont pas simples, mais plus ou moins inégalement doubles & triples. Les poils sont proportionnellement plus longs vers le milieu des paupieres, que vers les extrémités, & il ne s'en trouve point ordinairement à la distance marquée de l'angle interne.

Le long du même bord des paupieres, vers la membrane interne, ou du côté de l'œil, paroît une rangée de petits trous, qu'on peut appeler trous ou points ciliaires.

On compte ordinairement deux muscles aux paupieres; un propre ou particulier à la paupiere supérieure, nommé muscle releveur de cette paupiere; & un commun aux deux paupieres, appelé muscle orbiculaire des paupieres, lequel on subdivise différemment. Voyez ORBICULAIRE, & RELEVEUR.

La paupiere supérieure dans l'homme a beaucoup plus de mouvement que la paupiere inférieure. Les petits clignotemens simples qui arrivent de moment en moment, dans les uns plus, dans les autres moins, se font à la paupiere supérieure alternativement par le releveur propre, & par la portion palpébrale supérieure du muscle orbiculaire. Ils se font aussi alternativement & en même tems à la paupiere inférieure du muscle orbiculaire, mais très-peu à cause du petit nombre des fibres palpébrales inférieures.

Ces mouvemens légers, sur-tout celui de la paupiere supérieure, ne sont pas si faciles à expliquer, conformément à la vraie structure. Les mouvemens qui sont tout-à-fait fronder les paupieres, & qu'on fait ordinairement pour tenir un œil bien fermé, pendant qu'on regarde fixement avec l'autre, peuvent être assez clairement expliqués par la simple contraction de toutes les portions du muscle orbiculaire. Ces derniers mouvemens sont aussi abaissés les fourcils, de sorte qu'on peut les mouvoir en trois différentes manières; savoir en haut par les muscles frontaux, en bas par les muscles orbiculaires, & en devant par les muscles fourcilliers.

La peau des paupieres est plus longue chez les Orientaux que chez les autres peuples; & cette peau est comme on fait d'une substance semblable à celle du prépuce; mais quel rapport y a-t-il entre l'accroissement de ces deux parties si éloignées.

Les paupieres, dit Cicéron, qui sont les ouvertures des yeux, ont une surface douce & polie, pour ne les point blesser; soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer; soit qu'on veuille les ouvrir. Les paupieres sont faites pour s'y prêter, & l'un & l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un instant. Elles sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une passade de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendrait attaquer les yeux quand ils sont ouverts, & à les clore dans le tems du sommeil paisible.

Pour mettre dans un plus grand jour l'usage de ce beau voile, je remarquerai trois choses. 1.º. Que les paupieres consistent en une peau mince & flexible, mais forte, par où elles sont plus propres à nettoyer & à défendre en même tems la cornée. 2.º. Leurs bords sont fortifiés par un cartilage mol & flexible;

Parce moyen elles remplissent mieux leurs fonctions; se ferment & s'ouvrent plus facilement. 3°. De ce cartilage s'élève cette palissade de poils durs & roides, d'un grand usage pour garantir l'œil contre les injures du dehors, pour détourner les petits corpuscules, pour empêcher la lumière trop vive, &c. & en même tems pour laisser au-travers de leurs interstices un passage suffisant aux rayons qui partent des objets pour venir jusqu'aux yeux.

Ajoutons qu'afin d'empêcher que l'air de dehors ne dessèche la première surface de la prunelle qui y est exposée, & qu'il ne s'y fasse une espèce d'épiderme, comme à tout le reste du corps, il y a une humeur que l'œil a toujours en réserve dans des glandes cachées sous les paupières, & qu'il envoie par des conduits particuliers vers leurs bords, afin que passant & repassant souvent sur le globe de l'œil, comme elles font, il soit toujours humecté par cette humeur qui y est répandue; elle produit sur l'œil le même effet que le vernis sur les tableaux, donnant à leurs couleurs plus d'éclat & de vivacité.

Cette action des paupières sert encore à nettoyer & à essuyer l'œil, en emportant la poussière, & les autres petits corps qui peuvent s'attacher à cet organe, & l'incommoder. Cet usage a paru de telle importance à la nature, que les brutes n'ayant pas le moyen de se frotter les yeux comme l'homme qui a des mains, elle leur a donné une troisième paupière, qu'elle a mis en-dedans sous les deux autres; en sorte que cette paupière se glissant au-travers, va de droit à gauche, & de gauche à droite, pendant que les deux autres se haussent & se baissent pour pouvoir essuyer l'œil en tout sens. C'est à cette paupière que sont attachées les glandes, qui fournissent l'humeur huileuse qui est répandue sur la cornée pour la nettoyer.

Le singe est le seul entre toutes les bêtes, qui de même que l'homme n'a point cette troisième paupière; parce qu'ayant des mains comme lui; il s'en peut servir pour se frotter les yeux, & en faire sortir ce qui les incommode.

Les organes qui font remuer cette paupière des animaux, ont une mécanique bien industrieuse; elle consiste dans une corde qui passe dans une poulie, & qui étend sur l'œil une membrane, comme on tire un rideau devant une fenêtre; mais il faut beaucoup plus d'artifice pour cette action, qu'il n'y en a dans celle de la poulie; parce que pour étendre cette membrane, il est nécessaire que le muscle qui la tire fasse un fort long chemin, ce qui est difficile à un muscle, qui ne peut être guère long, à cause du peu d'espace qu'il a pour se loger.

Les poissons n'ont point ordinairement cette troisième paupière: le poisson appelé *morgan*, qui est une espèce de galeus, l'a située autrement que les autres animaux; car elle est tirée en-bas par ses fibres propres, & relevée en-haut par un muscle. Cette paupière se trouve aussi dans les poissons, qui comme le veau marin forment quelquefois de l'eau pour venir sur terre; peut-être c'est parce que l'œil des poissons qui sont toujours dans l'eau, n'a pas besoin de paupière qui le conserve & le garantisse de la poussière qui vole en l'air, à laquelle l'œil du veau marin qui demeure long-tems sur terre, est exposé.

On n'est pas maître du mouvement des paupières, c'est ma dernière remarque; aussi est-ce avec raison qu'autrefois à Rome, on prit pour un prodige la fermeté d'un gladiateur qui retenoit le mouvement de ses paupières, & s'empêchoit de fermer les yeux quand il vouloit, lorsqu'on lui portoit des coups au visage; car quoique le mouvement des paupières soit libre, il devient à la longue nécessaire, & très-souvent involontaire. On n'est pas maître de tenir les paupières élevées lorsque le sommeil est pressant, ou que les

yeux sont fatigués; ce n'est pas cependant une chose particulière aux yeux; la nature a fait les organes des pieds & des mains soumis à notre volonté, quoique notre volonté n'en dispose pas toujours. Qu'un homme tiennne dans sa main quelque chose de précieux, & qu'il veuille conserver au péril de sa vie; s'il vient alors à broncher inopinément, étant abordé par un voleur, il lâchera ce qu'il tient pour mettre les mains au-devant de lui. La volonté n'est point la maîtresse d'un mouvement automatique qui va directement à notre conservation. Le Chevalier DE JAU-COURT.

PAUPIERES, maladie des. (Médecine.) Les paupières sont sujettes à plusieurs maladies dont nous parcourons les principales, & nous renvoyons les autres sous leurs articles particuliers.

Les enfans viennent quelquefois au monde avec les paupières d'un œil, ou des deux yeux, unies ensemble en tout ou en partie. Il est vrai que c'est un jeu rare de la nature, & beaucoup plus commun par accident ou maladie, que par vice de conformation. Mais quelle qu'en soit la cause, on ne sauroit croire combien il est essentiel de charger de l'opération un chirurgien qui ait de l'expérience, de l'adresse, & la main sûre pour ne point endommager l'œil. Nous parlerons de cette conformation des paupières à la fin de cet article.

Les paupières sont fort sujettes à des tubercules & excroissances de différentes grandeurs & figures. Si l'excroissance est petite, rouge, dure, immobile, & située au-dessus des cils, on l'appelle *orgoole*, à cause qu'elle a la figure d'un grain d'orge. Quelquefois cette petite tumeur est située en-dehors près de la peau, & quelquefois au-dedans de la paupière. Voyez ORGEOLET.

Si le tubercule est mobile, on l'appelle *chalaze*; s'il est en forme de vessie remplie d'une humeur aqueuse, on le nomme *hydatide*. S'il est fait comme un grain de grêle, on le nomme *grêle*, en grec *αφιδαν*. C'est une petite tumeur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que l'orgoole, naissant à la partie extérieure & intérieure des paupières, & renfermant une humeur qui ressemble en consistance à du tuf, ou à du gravier; on traite ce mal de même que l'orgoole.

Quelques-uns de ces tubercules tiennent de la nature de l'athérome, du fécitome, & du méliceris; mais la plupart sont de l'espèce enkistée, les uns tenant à la peau par une racine fort mince, & les autres ayant une base fort large. Ces tubercules ne sont pas à craindre quand ils ne causent aucune douleur; cependant ils demandent une attention particulière lorsqu'il s'agit de les enlever par une incision, à cause de l'extrême délicatesse de la paupière. Les tubercules qui pendent à une racine peuvent être extirpés par le moyen de la ligature, ou en les coupant sur le champ avec des ciseaux.

Les verrues qui viennent aux paupières ne diffèrent des tumeurs dont on vient de parler, qu'en ce qu'elles défigurent la partie, & offensent souvent la vue. Ces verrues ont une racine grosse ou petite; on les extirpe par le moyen de la ligature ou du bistouri, de même que les autres verrues; mais quand elles deviennent noirâtres ou livides, on ne doit pas y toucher, parce qu'on a tout lieu d'appréhender la gangrene.

Les paupières s'enlèvent ou se relâchent souvent au point de défigurer la partie, & de nuire à la vue. Cette maladie procède toujours ou de la paralysie du muscle releveur de la paupière, ou du relâchement de la peau qui est au-dessus. Il vient quelquefois aux paupières une tumeur œdémateuse ou aqueuse qui empêche l'œil entièrement de s'ouvrir; il faut exactement distinguer ce cas du précédent, puisqu'on y remédie aisément par des catartiques, des diurétiques,



& des sudorifiques, & en appliquant sur la partie une compresse trempée dans de l'esprit-de-vin camphré, ou dans de l'eau de chaux. Lors qu'on contraire qu'elle est causée par un relâchement de la peau, il convient d'employer des remèdes corroboratifs, comme un emplâtre d'huile noire de tarte, mêlée avec de la cire ou du baume de Pérou, de l'eau de la reine de Hongrie, de l'esprit de vers-de-terre, & autres choses semblables. Supposé que ces remèdes ne réussissent point, le mieux qu'on puisse faire est de retrancher une portion suffisante de la peau relâchée, pour la raccourcir & la faire rentrer dans son état naturel; mais cette opération délicate a rarement du succès.

Ce qu'on nomme  *mutilation de la paupière* , en grec *νοτόσημα*, est une maladie de l'œil, dans laquelle le bord de la paupière est fendu, ou consummé en partie; en sorte que les angles de part & d'autre de cette fente, même les bords, se retirent & se renversent. C'est une espèce d'écaillement de la paupière produit par une plaie, un ulcère, ou autre maladie. Quelque petite que soit cette fente ou cette mutilation de la paupière, le mal est incurable; la paupière a trop peu d'épaisseur pour pouvoir être retournée, & fontaine une ou deux aiguilles, autant de tems qu'il en faudroit pour procurer l'union.

Le trachome des Grecs, qu'on appelle en François  *darré des paupières* , est une ulcération des paupières, accompagnée de rougeur, de prurit, d'apreté, d'inégalités, de ficrosités, de fentes, & de duretés dans la partie interne de l'une & de l'autre paupière; on en fait trois espèces, ou plutôt trois degrés différens.

Le premier est quand en renversant les paupières, on voit qu'elles sont en-dedans rouges, inégales, âpres, & que le malade se plaint d'une démangeaison cuisante; on appelle cette espèce  *darré* . Le second est quand ces symptômes sont plus violents, & qu'il se forme aux paupières de petits tubercules, à peu près comme des pepins de figue; alors le mal prend le nom de  *ficrosité* ,  *ficrosa palpebra* . Le troisième est quand la maladie est invétérée, que la partie interne des paupières est ulcérée avec des fentes & des duretés calleuses; les Grecs nomment cette espèce de darré calleuse des paupières,  *thilosis* , & les latins  *callositas palpebra* ; pour la cure, voyez TRACHOME.

Le dérangement des cils des paupières qui se tournent quelquefois en-dedans, & irritent les yeux par de vives douleurs accompagnées d'inflammations, est un mal qui se nomme  *trichiasis* . Voyez TRICHIASE.

Le renversement & retournement des paupières, qui ne couvrent pas suffisamment l'œil, se nomme  *ectropium*  &  *lagophthalmie* . Voyez-en les articles, & joignez-leur la dissertation savante de Keeskins sur l'ectropium, car elle mérite d'être consultée.

Quand les paupières sont collées l'une à l'autre, ou contre l'œil même, quelle qu'en soit la cause, cette maladie s'appelle concrétion des paupières, & par les Grecs,  *ἀνωχέλαιος* , mot composé de  *ἀνωχέαι* ,  *jointure* , & de  *χέαι* ,  *paupière* . Celle ainsi que Paul Egnette en ont parlé. On distingue bien aisément cette concrétion d'un accident passager qui arrive aux yeux par l'intervention de quelque matière glutineuse, sans qu'il y ait une véritable coalition, comme on le voit quelquefois dans la petite vérole & dans l'ophthalmie.

Quelquefois les paupières sont tellement collées l'une contre l'autre, qu'on ne sauroit du tout ouvrir l'œil. Tantôt cet accident n'arrive qu'à un œil, d'autres fois à tous les deux. Il arrive aussi quelquefois que la paupière s'unit avec la conjonctive, & cela plus ou moins fort, à proportion du nombre de fibres entre lesquels se fait la coalition. Ces sortes de maux viennent aux yeux quand cette partie ou la paupière qui la couvre, ont été mal traitées par la petite vérole, ou à la suite d'une violente inflammation, ou d'une

brûlure, sur-tout si elle a été faite avec de la poudre à canon, ou en un mot de toute autre exsiccation de quelque nature qu'elle soit. Il n'est pas sans exemple de voir des enfans naître avec cette détériorité, & des hommes sains d'ailleurs la contracter à l'occasion d'excroissances charnues à l'une ou l'autre angle de l'œil. Heister dans la chirurgie a vu l'un & l'autre arriver.

Le même auteur ajoute qu'il a vu les paupières collées à la cornée, ce qui est difficile à concevoir; en tout cas c'est un fait rare, & dans lequel il ne peut guère arriver qu'on en guérisse sans perdre la vue: en général la guérison de la coalition des paupières est très-incertaine. Un des cas où il est plus difficile de décoller la paupière de dessus l'œil, c'est lorsque le mal est causé par une brûlure. Ce qu'on peut tenter de mieux alors, est de faire force injections, d'introduire dans les yeux des médicamens humectans & émolliens, propres à les tenir toujours humides & mobiles, & à empêcher les parties enflammées de se coller l'une contre l'autre.

Quand la coalition des paupières est une suite de la petite vérole, il est difficile de la détacher sans que l'œil en souffre par des cicatrices irrémédiables; mais quand à l'occasion de la petite vérole, ou d'une inflammation aux yeux, il arrive, ce qui n'est pas rare, que les paupières s'attachent l'une à l'autre pendant le sommeil, par l'intervention de quelques humeurs gluantes, qui empêchent le malade d'ouvrir les yeux, alors le remède est simple. On se gardera bien de lui ouvrir les yeux de force, mais on delayera ces humeurs avec facilité par des injections d'eau tiède, & en baignant la partie avec du lait chaud, au moyen de quoi les paupières ne manqueront pas de s'ouvrir.

Mais dans toutes les occasions où pour remédier à la concrétion des paupières il est besoin de l'opération, on ne sauroit trop, comme je l'ai dit, en charger une main habile, sûre & expérimentée. Il faut aussi que le même chirurgien après avoir opéré, tâche d'empêcher par des précautions convenables, que les paupières ne s'attachent de nouveau. Un des bons moyens pour y parvenir, est de mettre entre deux, un petit linges très-fin, ou une feuille d'or enduite d'huile d'amandes douces; on les y laisse quelques jours jusqu'à ce qu'on n'ait plus à craindre de nouvelle coalition. Cependant comme il arrive souvent que la personne incommodée ne peut rien souffrir entre sa paupière & son œil, il faut alors se contenter de lui insinuer dans l'œil, un collyre d'eau de plantain, de tuthie & de sucre de saturne, & réitérer souvent cette infiltration; en même tems le malade aura soin de frotter doucement, & remuer lui-même ses paupières, en les écartant de tems-en-tems avec les doigts.

Je finis par une remarque sur la concrétion des paupières; c'est qu'il n'en faut point faire l'opération sur les enfans, par l'impossibilité qu'il y a de les engager à tenir les yeux ouverts. Il faut donc attendre d'eux un âge raisonnable, d'autant plus que cette maladie n'est pas du nombre de celles qui se rendent plus fâcheuses par le cours de quelques années. Je renvoie toujours le lecteur sur les maladies de l'œil à Maitre-Jan; & c'est en particulier sur les maladies des paupières qu'on se plaît à voir sa candeur & son amour pour la vérité. (Le Chevalier DE JAU COURT.)

PAUPOIRE, f. m. (Verrerie.) plaque de fonte comme le marbre, de huit à neuf lignes d'épaisseur. Elle est placée à terre; & c'est là-dessus que le maître soufflé & forme la paraison avant de la mettre dans le moule.

PAUSAIRE, f. m. (Hist. anc.) officier de l'ancienne Rome, qui régloit les pauses que l'on devoit faire dans les pompes ou les processions solennelles. Voyez PAUSE.

Dans ces sortes de cérémonies il y avoit des sta-

tions fréquentes à des endroits préparés à ce dessein, & dans lesquels on exposoit les statues d'Isis & d'Anubis.

On appelloit *manfiones* ces sortes de repos; c'étoit l'office du *pausaire* de les régler.

Suivant une inscription citée par Saumaïse, il paroît que les Romains avoient une espèce de college, ou un corps de *pausaires*. Voyez COLLEGE.

Le nom *pausaire*, *pausarius*, se donnoit aussi à un officier des galères romaines, qui faisoit le signal aux rameurs, & qui marquoit le tems & les pauses, afin qu'ils pussent tous agir de concert & ramer ensemble. Voyez GALERE.

On se servoit pour cela d'un instrument de musique. Hyginus dit que dans le vaisseau des Argonautes Orphée faisoit cet office avec son luth.

PAUSANIES, f. f. pl. (*Antiq. grec.*) *παυσανίας*, fêtes accompagnées de jeux où les seuls citoyens de Sparte étoient admis pour disputer le prix. Cette fête tiroit son nom de Pausanias, général des Spartiates, sous les ordres duquel les Grecs vainquirent Mardonius à la fameuse bataille de Platée. Depuis ce tems il y eut toujours un discours en l'honneur de ce grand capitaine. Potter. *Archæol. grec. liv. II. chap. xx. t. 1. pag. 424. (D. J.)*

PAUSE, f. f. (*Gramm.*) cessation d'action, ou repos momentané. On fait une *pause* en parlant, en lisant & en travaillant à quoi que ce soit.

PAUSES, f. m. pl. (*Marine*) ce sont des bateaux fort larges & fort longs, dont les étrangers se servent à Arcangel en Moscovie, pour porter les marchandises à bord.

PAUSE, en Musique, est un intervalle de tems qui se doit passer en silence. Voyez SILENCE, TACET.

Le nom de *pause* peut s'appliquer à des silences de différentes durées; mais communément il s'entend de la valeur d'une mesure pleine.

La *pause* se marque par un demi-bâton, qui partant d'une des lignes de la portée, descend jusqu'à la moitié de l'espace compris entre cette ligne & la ligne qui est immédiatement au-dessous. Quand on a plusieurs *pauses* à marquer, alors on doit se servir des figures dont j'ai parlé au mot BATON.

A l'égard de la *demi-pause*, qui vaut une blanche ou la moitié d'une mesure à quatre tems, elle se marque comme la *pause* entière, à la différence que la *pause* tient à une ligne par le haut, & que la *demi-pause* y tient par le bas. Voyez la figure de l'une & de l'autre, Pl. de Musique.

Il faut remarquer que la *pause* vaut toujours une mesure juste, dans quelque espèce de mesure qu'on soit; au lieu que la *demi-pause* a une valeur fixe & invariable, qui est la blanche; de sorte que dans toute mesure qui vaut plus ou moins d'une ronde ou de deux blanches, on ne doit point se servir de la *demi-pause* pour marquer une demi-mesure, mais des autres silences qui en expriment la juste valeur. Voyez SILENCE, SOUPIR, DEMI-SOUIR, &c.

Quant à cette autre espèce de *pause* connue dans nos anciennes musiques sous le nom de *pauses initiales*, parce qu'elles ne se plaçoient jamais qu'immédiatement après la clé, & qui servoient non à exprimer des silences, mais à déterminer le mode; ce nom de *pause* ne leur fut donné qu'abusivement & mal-à-propos. Voyez BATON, MODE. (S)

PAUSE, en terme de Bateur d'or, est proprement le tems qu'on emploie à battre l'or suffisamment pour le retirer d'un outil, apparemment parce que l'ouvrier est censé avoir frappé sans relâche.

PAUSEBASTOS, f. m. (*Hist. anc. des pierres préc.*) nom d'une pierre précieuse consacrée à Venus, & qu'on appelloit aussi *paneros*; il semble que c'étoit une très-belle agate.

PAUSICAPE, f. m. (*Hist. d'Athènes.*) *παυσικάπη*,

espèce de punition chez les Athéniens; c'étoit une machine ronde dans laquelle on mettoit le col du patient de telle manière, qu'il ne pouvoit pas lever la main vers sa tête. Potter. *Archæol. grecq. t. I. p. 131.*

PAUSILYPE, (*Géogr. mod.*) en latin *Pausilypus*, en italien *monte di Posilipo*, montagne du royaume de Naples, dans la Campanie, délicieuse, fertile en vins délicats, & en toutes sortes d'excellens fruits. Elle regarde d'un côté la mer de Pouzzol, & de l'autre la ville de Naples, dont elle forme le petit golfe, en s'avancant dans la mer vis-à-vis la petite île de Nisida, qui semble en avoir été détachée. Védius Pollio y avoit une belle maison de plaisance au bord de la mer; on en voit encore des restes. Il la légua à Auguste au rapport de Dion; pas loin de-là étoient les réservoirs de Lucullus, & un temple octogone de Neptune, que le vulgaire appelle l'école de Virgile; vis-à-vis est un écueil que les Poètes ont appelé *euploca*, qui veut dire *heureuse navigation*, aujourd'hui la *caiola*, à cause de sa figure qui ressemble à une cage. Sannazar a son tombeau dans l'église des servites de *Pausilype*. Mais le plus singulier de cette montagne, c'est qu'elle est percée par une grotte longue d'un mille, haute de 40 ou 50 piés, & large d'environ 3 toises, ce qui fait que deux carrosses y peuvent passer de front; cette grotte creusée en forme de chemin, abrége la route de Naples à Pouzzols, sans être contraints d'aller par mer, & de monter ou descendre cette montagne; le chemin est uni, & quand il pleut, on se trouve à couvert, mais on y est étouffé par la poussière, on y est privé du jour; il faut se coller contre le mur pour n'être pas heurté par ceux qu'on rencontre dans la même route; & s'il arrive quelque accident aux voitures & aux chevaux, il est difficile d'y remédier, faute de lumière; cependant bien des gens sont assez fous que de passer par cette grotte; on prend la droite, c'est-à-dire la montagne quand on sort de Naples, & la gauche, c'est-à-dire le côté de la mer, quand on y va.

On ignore l'auteur de cet ouvrage; on fait seulement qu'Alphonse, premier roi de Naples & d'Aragon, y fit faire des fournaux, élargir le chemin, & en facilita l'entrée, qui étoit comme murée de ronces & d'épines. Pierre de Tolède, viceroi de Naples sous Charles V. fit aussi réparer le même ouvrage. Quand on est arrivé au bout de cette grotte, on marche une centaine de pas entre de hautes murailles pratiquées dans le rocher, qui finit à un village.

PAUSULÆ, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans le Picenum, selon la carte de Peutinger. Plin. l. III. ch. xijj. appelle le peuple *Pausulani*; & Cellarius, *géogr. ant. l. II. c. ix.* dit que la ville *Monte del Olmo* a été bâtie sur les ruines de celle de *Pausula*. (D. J.)

PAUSUS, f. m. (*Mythol.*) c'étoit le dieu de la cessation du travail; l'opposé de Mars & de Bellone.

PAUTALITORUM, (*Géog. anc.*) peuples qui habitoient la ville de Pautalia, que Ptolomée, l. III. c. xj. place dans la Thrace. Ils sont aussi connus par une médaille de l'empereur Antonin-Pie, que cite Adolphe Occo. On lit encore sur l'inscription d'une médaille de l'empereur Severus, ce mot ΠΑΥΤΑΛΙΑ. Cependant les interprètes de Ptolomée au lieu de *Pautalia*, lisent *Pantalia*. (D. J.)

PAUTARING, (*Hist. nat.*) espèce de citron qui croît dans l'île de Ceylan, & qui est de la grosseur de deux poings.

PAUTKAS, f. f. (*Commerce des Indes.*) toiles de coton des Indes. Il y en a diverses sortes, qui ont différentes longueurs & largeurs, suivant leur qualité.

PAUTIONNIER, f. m. (*Commerce & Finance.*) celui qui est commis pour la perception des droits de pontonage ou pontonage qui se lèvent sur les marchandises. Voyez PONTONAGE & PONTONNIER. *Dict. de Commerce.*

PAUTZKE,



PAUTZKE, ou PUTZKO, ou PARDUBITZ, (*Geog. mod.*) petite ville de la Prusse polonoise, dans la Pomerellie, à 10 lieues de Dantzig. Long. 36. 6. lat. 54. 42.

PAWHATAN ou POWHATAN, (*Geog. mod.*) riviere de l'Amérique septentrionale dans la Virginie. Sa source est dans les montagnes de Monacauss; & après avoir couru une centaine de milles, elle se décharge dans le golfe de Chesapeake.

PAUVRE, PAUVRETÉ, (*Critique sacrée.*) en grec *πτωχος, πτωχία*, en latin *pauper, paupertas*. Ces mots se prennent ordinairement dans l'Ecriture pour un état d'indigence qui a besoin de l'assistance d'autrui, faute de pouvoir gagner sa vie par le travail. Moïse recommande qu'on ait un soin particulier de telles personnes: il voulut qu'on les appellât aux repas de religion que l'on faisoit dans les temples; qu'on laissât exprès quelque chose dans les champs, dans les vignes, & sur les arbres pour eux. Lévit. xix. 9. & 10. Il ordonna qu'on fit une réserve commune dans les années sabbatiques & au jubilé, en faveur de tels *pauvres*, de la veuve & de l'orphelin.

Le nom de *pauvre* se prend aussi pour celui qui est humble, affligé. Job. xvi. 16. Pl. lxxxj. 3. Prov. ix. 20. Dans tous ces passages ce terme signifie un homme qui contrit de ses fautes demande à Dieu le secours de sa miséricorde. Ce mot déligne encore un homme méprisable par ses sentimens. Vous dites, je suis riche & je n'ai besoin de rien; & vous ne voyez pas que vous êtes *pauvre*, aveugle & nud.

Les *pauvres* en esprit que Jésus-Christ dit *heureux*, Matth. v. 3. ou simplement les *pauvres*, comme on lit dans S. Luc, sont ceux qui ne sont point possédés de l'amour & de la convoitise des richesses. Ce ne sont pas les *pauvres* en général qui sont heureux, mais ceux qui le sont pour l'évangile; ceux qui ont sacrifié les honneurs & les richesses de ce monde pour acquérir les vrais biens, à cause de la justice, comme s'exprime Clément d'Alexandrie, *strom. lib. IV. page 484. (D. J.)*

PAUVRE CATHOLIQUE, (*Hist. ecclési.*) nom de religieux. C'est une branche des Vaudois ou *pauvres* de Lyon, qui se convertirent en 1207, formerent une congrégation qui se répandit dans les provinces méridionales de la France, & qui après s'être accrue de quelques autres vaudois, se fondit en 1256 dans les hermites de S. Augustin.

PAUVRES DE LYON, voyez VAUDOIS.

PAUVRES DE LA MERE DE DIEU, congrégation fondée en 1556 par un gentilhomme espagnol nommé Joseph Casalanz. Leur fonction première fut de tenir les petites écoles à la campagne; dans la suite ils entrèrent dans les villes & y enseignèrent les Humanités, les langues anciennes, la Théologie, la Philosophie & les Mathématiques. Ils furent protégés depuis leur institution jusque dans les tems les plus voisins des nôtres, par tous les souverains pontifes. Ils ont l'habit des Jésuites, excepté que leur robe s'attache par-devant avec trois boutons noirs de cuir, & que leur manteau ne descend qu'aux genoux. Ils sont au nombre des mendiants.

PAUVRES VOLONTAIRES, (*Hist. ecclési.*) ordre qui parut vers la fin du xiv. siècle. La règle de S. Augustin devint celle de ces religieux en 1470. Ils étoient tous laïcs, ne recevoient point de prêtres, ne faisoient pas lire pour la plupart, travailloient de différens métiers, servoient les malades, enterroient les morts, ne possédoient rien, vivoient d'aumônes, se levoient la nuit pour prier, &c. Il y a long-tems qu'ils ne subsistent plus.

PAUVRETÉ, f. f. (*Mythol.*) Il paroît par le Plutus d'Aristophane qu'elle avoit été personnifiée & mise au rang des dieux. Les habitans de Gadara l'honoreroient d'un culte particulier, parce qu'ils la regardoient

doient comme la mere de l'Industrie & de tous les arts. Platon lui donne l'amour pour fils; Plaute la fait fille de la débauche, parce que ceux qui s'y livrent aboutissent assez souvent à la pauvreté. (*D. J.*)

PAUXI, (*Ornithol.*) oiseau de l'Amérique, décrit par Nieremberg, & qui paroît être le même que le *mitu* du Brésil, décrit par Marggrave. Toute la différence est que le *pauxi* au lieu de crête, a une espèce de fraise ou de protubérance charnue à la base du bec; cette fraise est toute cartilagineuse, & d'un beau bleu pâle.

PAUXI, (*Calendr. égyptien.*) nom du dixième mois de l'année égyptienne. Il commence le 26 Mai du calendrier Julien.

PAX-JULIA, (*Geog. anc.*) ville de la Lusitanie, aujourd'hui la ville de Béja, où l'on a déterré plusieurs monumens antiques, & entr'autres l'inscription suivante, qui se lit toute entière dans la place du marché.

L. Aelio. Aurelio. Commodo.  
Imp. Cæs. Aeli.  
Hadriani. Antonini. Aug.  
Pii. P. P. Fritio  
Col. Pax-Julia. D. D.  
Q. Petronio. Maximo.  
C. Julio. Iuliano. II. Vir. (D. J.)

PAXE, ou PAXI, (*Geog. anc.*) nom de deux îles inhabitées que Polybe, l. II. c. x. & Plîne, l. IV. c. xij. mettent entre les îles de Leucade & de Corcyre. Elles sont à cinq milles de la dernière de ces îles, & on les nomme aujourd'hui *Paxu* & *Antipaxu*. Ce sont deux petites îles, car la plus grande, qui est l'île de Paxu, n'a pas 10 milles de tour.

PAXOS, (*Hist. nat.*) espèce de fruit des îles Philippines, qui ressemble par sa forme à des olives; son goût est très-agréable lorsqu'il est mûr: on le mange aussi verd après qu'il a été confit dans du vinaigre.

PA-YA, (*Hist. mod.*) titre que le roi de Siam confère aux principaux seigneurs de sa cour, & qui répond à celui de prince en Europe. Le roi ne donne ce titre qu'à ceux qu'il veut favoriser, car souvent les princes de son sang ne l'ont point.

PAYABLE, adj. (*Gramm. & Commerce.*) qui doit être payé ou acquitté dans un certain tems ou à certaines personnes.

Une lettre de change *payable* à vûe, est une lettre de change qui doit être acquittée sur-le-champ dans le moment qu'elle est présentée. Voyez LETTRE DE CHANGE.

Une lettre *payable* à jour préfix ou jour nommé, est celle qui doit être payée à un certain jour fixe marqué dans la lettre.

Une lettre *payable* à tant de jours de vûe, est celle qu'on doit acquitter dans un certain nombre de jours désignés par la lettre, à compter du jour de son acceptation. Voyez VUE & ACCEPTATION.

Une lettre *payable* à une ou plusieurs usances, est celle qui doit être payée en autant de fois trente jours qu'il y a d'usances marquées dans le corps de la lettre à compter du jour de sa date, chaque usance étant de trente jours. Voyez USANCE & DATE.

Un billet *payable* au porteur, est un billet dont le paiement doit être fait à la première personne qui le présente, sans qu'il soit besoin d'ordre ni de transport. Voyez BILLET.

Un billet *payable* à un tel ou à son ordre, est celui qui doit être payé à la personne dénommée dans la lettre qui en a donné la valeur, ou telle autre en faveur de qui il aura passé son ordre au dos du billet. Voyez ORDRE.

Un billet *payable* à volonté, est un billet qui n'a point de tems limité, & dont on peut exiger le paiement quand on le juge à-propos.

Un billet *payable* en lettres ou billets de change, ou en autre papier, est celui qui doit être acquitté en bonnes lettres ou billets de change, ou tel autre papier désigné dans le billet & dans le tems qui y est marqué.

On dit qu'une obligation, une promesse, une assignation, un mandement, &c. est *payable*, pour exprimer que le tems ou terme du payement est échu, & qu'on peut l'aller recevoir. *Dictionnaire de Commerce.*

PAYAMOGO, (*Géog. mod.*) place fortifiée d'Espagne dans l'Andalousie, sur les frontières du Portugal, à quatre lieues sud de Moura. *Long. 10. 34. lat. 38. 2. (D. J.)*

PAYAS, f. m. pl. (*Comm. du Levant.*) soies blanches ou cotons filés qu'on tire particulièrement d'Alep.

PAYASSES, (*Géog. mod.*) petite ville de Turquie dans la Caramanie, sur le golfe d'Alexandrette, à quatre lieues de cette ville. *Long. 55. 6. lat. 35. 30.*

PAYCO HERVA, (*Botan. exot.*) c'est une espèce de plantain du Pérou. Monard prétend que sa poudre prise dans du vin apaise les douleurs néphrétiques qui proviennent de flatuosités. (*D. J.*)

PAYE, f. f. (*Gramm. & Art milit.*) ce que l'état donne au soldat par jour pour le prix de son service.

PAYE DE LA MILICE ROMAINE. (*Art militaire des Romains.*) solde en argent que la république donnoit par jour à chaque soldat, cavalier ou centurion romain.

L'Histoire nous apprend que jusqu'à l'an de Rome 347, tous les citoyens romains avoient été à la guerre à leurs dépens; il falloit que chacun tirât de son petit héritage de quoi subsister, tant en campagne que pendant le quartier d'hiver; & souvent quand la campagne durait trop long-tems, les terres, sur-tout celles des pauvres plébéiens, demeuroient en friche. De-là étoient venus les emprunts, les usures multipliées par les intérêts, & ensuite les plaintes & les séditions du peuple. Le sénat, pour prévenir ces désordres, ordonna de lui-même & sans qu'il en fut sollicité par les tribuns, que par la suite les soldats seroient payés des deniers du public; & que pour fournir à cette dépense, il se feroit une nouvelle imposition dont aucun citoyen ne seroit exempt. Trois ans après, l'an de Rome 350, on assigna une solde particulière pour les gens de cheval, & ce fut la première fois que la cavalerie commença à être payée des deniers publics. A l'égard des alliés, ils étoient obligés de servir sans solde, mais on leur fournissoit le blé & l'orge gratis.

La *paye* d'un fantassin étoit deux oboles par jour, c'est-à-dire trois sols romains, selon l'estimation de Juste-Lipse. Les centurions avoient double solde, & les cavaliers recevoient une drachme valant 10 sols romains. Les troupes sur cette *paye* étoient obligées de se nourrir & de se fournir d'habits, en sorte, dit Polybe, que si les soldats recevoient quelque chose du questeur, on ne manquoit pas de leur rabattre sur leur *paye*. Dans la suite, environ l'an 600 de Rome, C. Sempronius Gracchus pendant son tribunat, fit une loi par laquelle on fournit aux troupes des habits sur le trésor public. Jules-César qui avoit besoin de soldats pour ses vûes ambitieuses, leur fit de nouvelles faveurs. Enfin Auguste porta la solde des fantassins à un denier, & donna le triple aux cavaliers. Tirons une réflexion de ce détail.

Un soldat romain avoit donc un denier par jour sous Auguste, c'est-à-dire sept sols & demi d'Angleterre. Les empereurs avoient communément vingt-cinq légions à leur solde, ce qui, à raison de cinq mille hommes par légion, fait cent vingt-cinq mille hommes. De cette manière la *paye* des soldats romains n'excédoit pas la somme de 16 cent mille livres sterling. Cependant le parlement d'Angleterre dans

la guerre de 1700, accordoit communément deux millions 500 mille livres sterling pour la solde de ses troupes, ce qui fait 200 mille livres sterling au-delà de la dépense de Rome. Il est vrai que les officiers romains recevoient une très-petite *paye*, puisqu'elle celle du centurion étoit seulement le double de la *paye* d'un soldat, qui d'ailleurs étoit obligé de se fournir d'habits, d'armes & tentes, objets qui diminuoient considérablement les autres charges de l'armée: tant ce puissant gouvernement dépensoit peu en ce genre, & tant son joug sur le monde entier étoit facile à supporter! Cette réflexion nous semble d'autant plus vraie, que l'argent après la conquête de l'Egypte paroit avoir été à Rome en aussi grande abondance qu'il peut l'être à-présent dans les royaumes les plus riches de l'Europe. (*D. J.*)

PAYE, f. f. (*Poids.*) poids dont la pesanteur est du double du clain; on évalue le clain à douze grains de ris: ainsi la *paye* pèse 24 grains.

PAYE, (*Monnoie.*) monnoie courante à Ormus dans le Sein Perlique. Elle vaut dix besorch ou liards du pays, qui sont de petites espèces de monnoies d'étain; quatre *pays* font le fourdis.

PAYELLE, f. f. (*Ustensile de Salines.*) grande chaudière dont on se sert en Flandres pour le raffinage du sel. Elles sont plates, de 12 à 15 piés en carré, & d'un pié de profondeur. Le sel gris qu'on y raffine y perd beaucoup de son acrimonie, mais rien du tout de son grain.

PAYEMENT, f. m. (*Commerce.*) c'est la décharge d'une dette, ou en payant en argent, ou par lettres de change, &c. Voyez DETTE, &c.

Prompt *payement*, c'est un terme vulgaire en Angleterre & à Amsterdam, dont on fait usage quand un débiteur acquitte ce qu'il doit avant l'expiration du terme accordé par le créancier.

L'excompte ordinaire pour un prompt *payement* sur la plupart des marchandises, est de un par cent. Voyez EXCOMPTE, DÉDUCTION, &c.

*Payement* se dit aussi du tems qu'un débiteur a obtenu de ses créanciers pour les payer plus facilement: on dit en ce sens qu'il doit les satisfaire en quatre *payemens* égaux, de six mois en six mois, dont le premier commencera tel jour.

*Payement* signifie encore certains termes fixes & arrêtés, dans lesquels les marchands négocians & banquiers doivent acquitter leurs dettes, ou renouveler leurs billets.

Il y a à Lyon quatre *payemens* de la forte; savoir, le *payement* des Rois, qui commence au premier Mars, & dure tout le mois; le *payement* de Pâque, qui commence le 1<sup>er</sup> Juin & dure tout le mois; le *payement* d'Août, qui commence le 1<sup>er</sup> Septembre & dure tout le mois; & le *payement* de Toussaint, qui commence au premier Décembre & dure tout le mois. Quoiqu'à Paris, Bordeaux, Rouen, Tours, Reims, & autres villes commerçantes du royaume, il n'y ait pas de *payemens* réglés, cependant elles se conforment assez à l'usage de Lyon, de faire les *payemens* de trois mois en trois mois. Voyez sur la police de ces *payemens*, le *diction. de Commerce.*

PATEN, f. m. (*Théolog.*) adorateur des faux dieux; ou l'appelle autrement *gentil* ou *idolâtre*.

Baronius fait venir le mot *paganus* de *pagi*, *villages*, parce que quand les Chrétiens commencèrent à devenir les maîtres des villes, les *Payens* furent obligés par les édicts de Constantin & de ses enfans, de se retirer dans les villages. Saumaïse prétend que ce mot vient de *pagus*, qu'il suppose signifier originellement la même chose que *gens*, c'est-à-dire *nations*; c'est pour cela, selon lui, que nous disons indifféremment *payens* ou *gentils*. Voyez GENTILS.

M. l'abbé Fleury donne au mot *payen* une autre origine: il remarque que lorsque l'empereur Conf-



tantôt partit d'Antioche, en 350, pour aller contre Maxence, il assembla toutes les troupes, & leur déclara que ceux d'entre les soldats qui n'avoient pas reçu le baptême, eussent à le recevoir sur le champ, ou à se retirer & à quitter son service. Ceux qui prirent ce dernier parti, peuvent, dit cet auteur, avoir été appellés *pagani*, *payens*: car *paganus*, en latin, signifie proprement un homme qui ne porte point les armes, & est opposé à *miles*, *soldat*. Dans la suite ce même nom peut avoir été étendu à tous les Idolâtres. Peut-être encore, ajoute-t-il, ce mot vient-il de *pagus*, *village*, parce que les payfâns sont restés plus long-tems attachés à l'Idolâtrie que les habitans des villes. Voyez IDOLATRIE.

PAYENS, f. m. pl. terme de Potiers, ce sont deux piéces de bois qui ont diverses hoches ou entailles de distance en distance, sur lesquelles l'ouvrier pose les piés de chaque côté lorsqu'il tourne quelque vase, ou quelques autres ouvrages de poterie, sur la girelle de la grande roue. (D. J.)

PAYER, v. act. (*Gram. & Com.*) action par laquelle on s'acquitte de ce qu'on doit, on se libere d'une dette. Voyez DETTE.

Payer le prix d'une chose achetée, c'est en donner le prix convenu.

Payer comptant, c'est payer sur le champ & dans le moment que la marchandise est livrée.

Payer en papier, c'est donner en payement des lettres ou billets de change, des promesses ou autres semblables effets, sans donner aucun argent ou marchandise.

Payer en marchandises, c'est donner de la marchandise au lieu d'argent ou de papier, pour se décharger d'une dette qu'on a entre les mains, appartenans à son débiteur. *Diction. de Com.*

PAYER, se dit des choses inanimées qui doivent un certain droit & pour lesquelles on l'acquitte : l'eau-de-vie paye tant par pipe à l'entrée de Paris. *Id. ibid.*

PAYERNE, (*Géog. mod.*) *Paterniacus* en latin du moyen âge; petite ville de Suisse au canton de Berne, sur la Broye, dans une belle campagne, chef-lieu d'un gouvernement du même nom. Les Bernois l'enlevèrent au duc de Savoie en 1536. On lit sur une des portes de Payerne l'inscription suivante : *Jovi. O. M. genio loci, fortuna reducti, Appius Augustus, dedicat. Long. 25. 30. lat. 47. 10. (D. J.)*

PAYEUR, f. m. (*Commerce*) celui qui paye ou qui s'acquitte des sommes qu'il doit.

On appelle *bon payeur* celui qui acquitte ponctuellement ses dettes, lettres de change, billets, promesses, &c. & au contraire *mauvais payeur*, celui qui refuse ou fait difficulté de payer, qui souffre des procès, des assignations, ou qui laisse obtenir contre lui des sentences pour gagner du tems. *Dictionnaire de Com.*

PAYEUR DES RENTES, (*Finance*) officier préposé à l'hôtel-de-ville pour l'acquit des rentes constituées sur la ville.

PAYS, f. m. (*Gram.*) ce mot désigne un espace indéterminé; il se dit encore de différentes portions plus ou moins grandes de la surface de la terre.

Il se prend aussi quelquefois en figures, & l'on dit, les modernes ont découvert dans les sciences bien des pays inconnus aux anciens.

PAYS, ILES, (*Géog. mod.*) les îles *pays* sont des îles de la mer des Indes, au sud des îles Mariannes. Elles ne furent connues de nom qu'en 1696; & nous ne les connoissons que par une lettre du P. le Clain Jésuite, insérée dans les lettres édifiantes, t. I. p. 114. & suiv.

Ce pere dit, qu'étant arrivé à la bourgade de Guivam, dans l'île de Saïal, la dernière & la plus méridionale des Pintados orientaux, il y trouva vingt-huit des habitans de ces îles *Pays*, que les vents d'est qui regnent sur ces mers, depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, y avoient jettés; à 300 lieues de leur pays. Ils s'étoient embarqués sur de petits vaisseaux au nombre de trente-cinq personnes, pour passer à une île voisine, qu'il leur fut impossible de gagner, ni aucune autre de leur connoissance, à cause d'un vent violent qui les emporta en l'autre mer, où ils voguerent deux mois sans pouvoir prendre terre, jusqu'à ce qu'enfin ils se trouverent à la vûe de la bourgade de Guivam, où un guivamois qui étoit au bord de la mer, leur servit de guide, & les fit entrer au port le 28 Décembre 1696. La structure de leur petit vaisseau, & la forme de leurs voiles qui sont les mêmes que celles des îles Mariannes, firent juger que les îles *Pays* n'étoient pas fort éloignées de ces dernières.

D d j

Ceux qui échouèrent à la bourgade de Guivam, étoient à demi-nus. Le tour & la couleur de leur visage approchoit du tour & de la couleur du visage des habitans des Philippines, quoique leur langue fut fort différente. Les hommes & les femmes n'avoient qu'une espee de ceinture sur les reins & les cuisses, & sur les épaules une grosse toile liée par-devant, & pendant négligemment par-derrière. La femme de la bande qui paroïssoit la plus considérable, avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers qu'on jugeoit être faits d'écailles de tortue. Ils n'avoient aucune connoissance de la divinité, ni des idoles; tout leur soin étoit de chercher à boire & à manger, quand ils avoient faim ou soif; ils ne connoissoient aucun métal, & leurs cheveux qu'ils laissent toujours croître, leur tomoient sur les épaules. (D. J.)

PAYS-BAS, LES, (*Géog. mod.*) contrée d'Europe composée de dix-sept provinces, situées entre l'Allemagne, la France & la mer du nord. Les dix-sept provinces sont les duchés de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldres, le marquisat d'Anvers, les comtés de Flandres, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Namur, de Zéelande, de Zutphen, les seigneuries de Frise, de Malines, d'Utrecht, d'Overissel & de Groningue; l'archevêché de Cambrai & l'évêché de Liege y sont encore enclavés. Huit de ces provinces qui sont vers le nord, ayant secoué la domination espagnole, formèrent une république qui est aujourd'hui la plus puissante de l'Europe, & qu'on connoît sous le nom de *Provinces-Unies*. Voyez PROVINCES-UNIES.

On a vérifié dans le conseil espagnol en 1663, que l'Espagne, depuis Charles V. c'est-à-dire en moins de 150 ans, avoit dépensé plus de 1873 millions de livres, à 28 livres le marc, pour conserver les *Pays-Bas*, indépendamment des revenus du pays qui y ont été consumés. Si à ces revenus du pays l'on ajoute ce qu'il en a coûté depuis 1663 jusques en 1715, on trouvera que l'Espagne auroit gagné plus de 1900 millions, ou 100 millions de livres de rente annuelle, à 28 livres le marc, à abandonner les *Pays-Bas*, lorsque Charles V. alla fixer son séjour en Espagne. (D. J.)

PAYS RÉUNIS, (*Géog. mod.*) nom que l'on donne à un grand nombre de fiefs, divisés en fiefs relevant des évêchés de Metz, Toul & Verdun; en fiefs compris dans la basse Allée, & en fiefs mouvans des comtes de Chini.

PAYS DES TÉNÉBRES, (*Géog. mod.*) contrée de la grande Tartarie, dans la partie la plus septentrionale de cette région. On lui a donné le nom de *ténèbres*, à cause que pendant une partie de l'hiver les grands brouillards qu'il y fait, empêchent que le soleil n'y paroisse. Il s'y trouve beaucoup d'hermines, & de

renards. Les habitans vivent presque comme des bêtes, & ne reconnoissent ni lois, ni rois, ni chefs. (D. J.)

PAYSAGE, f. m. (*Peinture.*) c'est le genre de peinture qui représente les campagnes & les objets qui s'y rencontrent. Le *paylage* est dans la Peinture un sujet des plus riches, des plus agréables & des plus féconds. En effet, de toutes les productions de la nature & de l'art, il n'y en a aucune que le peintre paysagiste ne puisse faire entrer dans la composition de ses tableaux. Parmi les styles différens & presque infinis dont on peut traiter le *paylage*, il faut en distinguer deux principaux : savoir le style héroïque, & le style pastoral ou champêtre. On comprend sous le style héroïque, tout ce que l'art & la nature présente aux yeux de plus grand & de plus majestueux. On y admet des points de vues merveilleux, des temples, des sépultures antiques, des maisons de plaisance d'une architecture superbe, &c. Dans le style champêtre au contraire, la nature est représentée toute simple, sans artifice, & avec cette négligence qui lui sied souvent mieux que tous les embellissemens de l'art. Là on voit des bergers avec leurs troupeaux, des solitaires ensevelis dans le sein des rochers, ou enfoncés dans l'épaisseur des forêts, des lointains, des prairies, &c. On unit fort heureusement le style héroïque avec le champêtre.

Le genre du *paylage* exige un coloris où il y ait de l'intelligence, & qui fasse beaucoup d'effet. On représente quelquefois dans des *paylages* des sites incultes & inhabités, pour avoir la liberté de peindre les bizarres effets de la nature livrée à elle-même, & les productions confuses & irrégulières d'une terre inculte. Mais cette forte d'imitation ne feroit nous émouvoir que dans les momens de la mélancolie, où la chose imitée par le tableau peut sympathiser avec notre passion. Dans tout autre état le *paylage* le plus beau, fut-il du Titien & du Carrache, ne nous intéresse pas plus que le seroit la vue d'un canton de pays affreux ou riant. Il n'est rien dans un pareil tableau qui nous entretienne, pour ainsi dire ; & comme il ne nous touche gueres, il ne nous attache pas beaucoup. Les peintres intelligens ont si bien senti cette vérité, que rarement ils ont fait des *paylages* déserts & sans figures. Ils les ont peuplés, ils ont introduit dans ces tableaux un sujet composé de plusieurs personnages, dont l'action fut capable de nous émouvoir, & par conséquent de nous attacher. C'est ainsi qu'en ont usé le Poussin, Rubens & d'autres grands maîtres, qui ne se sont pas contentés de mettre dans leurs *paylages* un homme qui passe son chemin, ou bien une femme qui porte des fruits au marché ; ils y placent ordinairement des figures qui pensent, afin de nous donner lieu de penser ; ils y mettent des hommes agités de passions, afin de réveiller les nôtres, & de nous attacher par cette agitation. En effet, on parle plus souvent des figures de ces tableaux, que de leurs terrasses & de leurs arbres. La fameuse Arcadie du Poussin ne seroit pas si vantée si elle étoit sans figures. Voyez sur ce *paylage*, l'article du Poussin, au mot PAYSAGISTE. (Le Chevalier de JAUCCOURT.)

PAYSAGISTE, f. m. (*Peinture.*) peintre de *paylage*. Voyez PAYSAGE.

Les écoles italiennes, flamandes, & hollandaises sont celles qui ont produit le plus grand nombre d'excellens artistes en ce genre de peinture.

Les sites de l'Albane sont agréables & piquans. Le Bassan se fit admirer par la vérité qui regnoit dans ses *paylages*, il suivit toujours l'étude de la nature qu'il sut exprimer, après l'avoir connue dans les lieux champêtres qu'il habitoit. Peu de peintres ont mieux touché le feuillage que le Bolognese. Borzoni (François-Marie) né à Gènes en 1625, & mort dans

la même ville en 1679, a fait aussi connoître ses talens en ce genre par ses neuf grands *paylages* peints à huile, qu'on voit dans le vestibule du jardin de l'infante.

Annibal Carrache ne se distingua pas seulement par un goût de dessin fier & correct, il fut aussi s'occuper du *paylage*, & y excella ; ses arbres sont d'une forme exquise, & d'une touche très-légère. Les tableaux du Giorgion sont d'un goût supérieur pour les couleurs & les oppositions. Le Guafre a montré un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, enfin à représenter des bourrasques & des orages. Le Lorrain, à force d'études, devint un grand *payagiste* dans l'expression des objets inanimés, mais manquant de talens pour peindre les figures, la plupart de celles qu'on voit dans ses ouvrages, font d'autres artistes. Le Mola a des sites du plus beau choix, & sa manière de feuilleter les arbres est charmante. Le Mutien prit beaucoup en ce genre de la manière flamande, car les Italiens n'ont pas autant recherché l'art du feuilleter que les Flamands ; il accompagna donc ses tiges d'arbre de tout ce qu'il croyoit les devoir rendre agréables, & y jeter de la variété ; mais les plus grands *payagistes* qu'on connoisse sont sans doute le Titien & le Poussin.

La plume du Titien, aussi moëlleuse qu'elle est expressive, l'a servi heureusement lorsqu'il a dessiné des *paylages*. Indépendamment de sa belle façon de feuilleter les arbres sans aucune manière, & d'exprimer avec vérité les différentes natures de terrasses, de montagnes, & de fabriques singulières, il a encore trouvé le secret de rendre ses *paylages* intéressans, par le choix des sites & la distribution des lumières : tant de grandes parties ont fait regarder le Titien comme le plus grand dessinateur de *paylages* qui ait encore paru.

Le Poussin a vu de plus agiter nos passions dans ses *paylages* comme dans ses tableaux d'histoire. Qui n'a point entendu parler, dit l'abbé Dubos, de cette fameuse contrée qu'on imagine avoir été durant un tems le séjour des habitans les plus heureux qu'aucune terre ait jamais portés. Hommes toujours occupés de leurs plaisirs, & qui ne connoissoient d'autres inquiétudes ni d'autres malheurs que ceux qu'essuient dans les romans, ces bergers chimériques dont on veut nous faire envier la condition.

Le tableau dont je parle représente le *paylage* d'une contrée riante ; au milieu l'on voit le monument d'une jeune fille morte à la fleur de son âge ; c'est ce qu'on connoît par la statue de cette fille couchée sur le tombeau, à la manière des anciens ; l'inscription sépulchrale n'est que de quatre mots latins : je vivois cependant en Arcadie, & in Arcadia ego. Mais cette inscription si courte fait faire les plus sérieuses réflexions à deux jeunes garçons, & à deux jeunes filles parées de guirlandes de fleurs, & qui paroissent avoir rencontré ce monument si triste en des lieux, où l'on devine bien qu'ils ne cherchoient pas un objet affligeant. Un d'eux fait remarquer aux autres cette inscription en la montrant du doigt, & l'on ne voit plus sur leurs visages, à-travers l'affliction qui s'en empare, que les restes d'une joie expirante. On s'imagine entendre les réflexions de ces jeunes personnes sur la mort qui n'épargne ni l'âge, ni la beauté, & contre laquelle les plus heureux climats n'ont point d'asyle. On s'imagine ce qu'elles vont se dire de touchant, lorsqu'elles seront revenues de leur première surprise, & l'on l'applique à soi-même, & à ceux à qui l'on s'intéresse.

La vue du *paylage* qui représente le déluge, & qui orne le palais du Luxembourg, nous accable de l'événement qui s'offre à nos yeux, & du bouleversement de l'univers. Nous croyons voir le monde expirant, tant il est vrai que le Poussin a aussi bien



peint dans les paysages tous les effets de la nature ; que les passions de l'âme dans ses tableaux d'histoire.

Le célèbre Rubens est encore, dans son école, le prince du paysage, & l'on peut dire qu'il l'a traité aussi supérieurement que personne ; ce genre de peinture a été singulièrement goûté par les Flamands & les Hollandois, & leurs ouvrages le prouvent assez.

Brugel (Jean) surnommé *Brugel de velours*, s'est servi du pinceau avec une adresse infinie pour feuilleter les arbres. Il a su mettre dans ses paysages des fleurs, des fruits, des animaux & des voitures, avec beaucoup d'intelligence.

Bril (Matthieu) avoit déjà fait connoître son goût pour traiter le paysage, quand il mourut à Rome âgé de 34 ans ; mais son frère Paul le surpassa de bien loin. Ses tableaux en ce genre sont recommandables par des sites & des lointains intéressans par un pinceau moelleux, par une touche légère & par une manière vraie de rendre tous les objets ; on lui trouve seulement un peu trop de verd dans ses tableaux.

Juanez (Herman) est un maître par l'art de peindre les arbres, par les figures d'animaux, & par sa touche spirituelle. On a aussi de ce charmant artiste des paysages gravés à l'eau-forte, & qui sont beaucoup d'effet.

Van-der-Mer (Jean) a orné ses paysages de vûes de mer, & de figures, dessinés avec esprit ; mais son frère de Jonghe le surpassa de beaucoup dans la peinture des animaux qu'il mit dans ses paysages, surtout des moutons dont il représente la laine avec un art tout-à-fait séduisant ; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont d'une manière supérieure ; on ne distingue point ses touches, tout est fondu & d'un accord singulier.

Van-Uden (Lucas) né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est mis au rang des célèbres *payagistes*. Une touche légère, élégante & précise, caractérise sa manière ; les ciels ont un éclat brillant, les sites sont agréables & variés, la vûe se perd dans les lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent, & des figures élégamment dessinées, donnent un nouveau prix à ses tableaux.

Bergem (Nicolas) est un des grands *payagistes* hollandais ; il plaît sur-tout par des effets piquans de lumière, & par son habileté à peindre les ciels.

Breenberg (Bartholomé) a orné ses paysages de belles fabriques qu'il avoit dessinées pendant son séjour en Italie : ses petites figures sont d'un style admirable.

Griffier (Jean) s'est particulièrement attaché à rendre ses paysages brillans, en y représentant les plus belles vûes de la Tamise.

Poëlemburg (Corneille) a souvent orné les fonds de ses paysages des ruines de l'ancienne Rome ; son pinceau est doux & moelleux ; le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans la beauté de ses ciels.

Potter (Paul) a rendu avec beaucoup d'art les différens effets que peut faire sur la campagne l'ardeur & l'éclat d'un soleil brûlant ; les animaux y sont peints avec la dernière vérité, & le grand fini de ses paysages les a fait rechercher avec une sorte d'avidité ; cependant ils ne disent rien à l'esprit, parce qu'il n'y a placés qu'une ou deux figures, & ses sites sont pauvres, parce qu'il n'a peint que les vûes de la Hollande, qui sont plates & très-peu variées.

Ruydall (Jacob) né à Harlem en 1640, est un des fameux *payagistes* du pays. Il s'est attaché à représenter dans ses tableaux des marines ou des tempêtes ; les sites plaient, son coloris est vigoureux, & ses figures sont communément de la main de Van-Ostade.

Wauermans orna ses paysages de chasses, d'al-

tes, de campemens d'armées, d'attaques de villages, de petits combats, & d'autres sujets dans lesquels il pouvoit placer des chevaux qu'il dessinait parfaitement. Ses tableaux sont précieux par le tour spirituel des figures, par la fonte des couleurs, par un pinceau flou & séduisant, par l'entente du clair obscur, enfin par un précieux fini.

Les paysages de Van-Everdin (Adrien) sont recherchés en Hollande par la liberté de la touche, & par le goût de ce maître.

Zacht-Leeven (Herman) né à Rotterdam en 1609 ; mort à Utrecht en 1685, a fait des paysages très-piquans par le choix des sites, par la beauté de son coloris, & par l'art avec lequel il a représenté des lointains légers, qui semblent fuir & s'échapper à la vûe.

Enfin tous les Vanderveldes se sont plus ou moins distingués dans les paysages ; on aime les petites figures naïves dont ils les ont ornés.

Quant à ce qui regarde les artistes de la Grande-Bretagne, comme rien n'est si rare que les campagnes de l'Angleterre, plus d'un peintre y fait un usage heureux des aspects charmans qui s'y présentent de toutes parts. Les tableaux de paysage y sont fort à la mode & fort bien payés, en sorte que ce genre y est cultivé avec un grand succès. Il n'y a pas beaucoup d'artistes flamands ou hollandais qui soient fort supérieurs aux peintres de paysages qui jouissent aujourd'hui en Angleterre de la première réputation.

( *Le chevalier DE JAU COURT.* )

PAZZY, ( *Géog. mod.* ) ville de la Romanie, près de Gallipoli, avec un évêché suffragant d'Héraclee ; elle est sur la mer. Long. 44. 34. lat. 40. 30. ( *D.J.* )

## P E

PE, f. m. en terme de Vannier, c'est un montant d'osier, autour duquel on passe l'osier dans les ouvrages de mandrierie.

Pé écaillé, c'est un pé que les Vanniers appellent ainsi, parce qu'il est fort mince & applati par un bout, par lequel il doit environner le moule de la pièce.

Pé taillé, est parmi les Vanniers un pé fort aigu par un bout, & qui se pique dans le fond d'un ouvrage de vannerie.

PEAGE, f. m. ( *Hist. rom.* ) les Romains pour fournir aux dépenses de l'état, imposèrent un tribut général sur toutes les marchandises que l'on transportoit d'un lieu en un autre, & que l'on appelloit *portorium*, ce qui revient à notre *plage*.

On ignore dans quel tems les Romains ont commencé d'exiger des droits sur les marchandises en passant sur leurs terres, parce qu'ils ont été long-tems sans avoir ni commerce, ni liaisons avec leurs voisins. On ne fait point encore si Ancus-Martius, qui a ouvert le premier le port d'Osie, y établit un droit sur les marchandises qui y seroient apportées ; il faut pourtant que les *peages* eussent été établis sous les rois, puisque Plutarque, Denis d'Halicarnasse, & Tite-Live, ont remarqué que Publicola abolit les *peages*, ainsi que plusieurs autres charges dont le peuple étoit opprimé. Mais la république ayant étendu sa domination de toute part, elle fut obligée, pour soutenir plusieurs guerres, de conserver ce qu'elle avoit acquis, & par l'ambition d'augmenter ses conquêtes, de rétablir non-seulement ces anciens subides, mais même d'en imposer de nouveaux sur tout ce que l'on portoit à Capoue, à Pouzolles, & dans le camp qui avoit autrefois été affranchi de toutes sortes de droits. Ainsi Rome & toute l'Italie se virent accablés de *peages*, jusqu'au tems où Cecilius Metellus, étant préteur, les abolit, selon le témoignage de Dion Cassius, par une loi agréable au peuple, mais mal

reque par les sénateurs, & par la plupart des grands qui haïssoient Metellus.

Cet affranchissement subsista néanmoins dans l'Italie jusqu'à la destruction de la république & de la liberté; car au rapport de Suétone, Jules-César renouvella tous ces subides, qu'Auguste ne manqua pas de confirmer. Il est vrai que si nous en croyons Tacite, Néron eut quelque envie d'éteindre le tribut appelé *portorium*, mais cette envie ne dura guère, il l'éteignit presque dans sa naissance.

Au reste, on comprend aisément que *portorium* étoit originairement un tribut imposé sur tout ce qui entroit dans les ports de la république; à *portu*, *portorium dictum*. (D. J.)

PÉAGE, f. m. (*Jurisprud.*) est un droit qui se paye au roi, ou à quelqu'autre personne, par permission du roi, pour le passage des personnes, bestiaux, marchandises, sur un pont, chemin, ou rivière, ou à l'entrée de quelque ville, bourg, ou autre lieu.

Les péages reçoivent différents noms, selon l'objet particulier pour lequel ils se perçoivent, comme barrage, pontonage, passage, travers: on appelle aussi le péage *billote* ou *branchette*, à cause du billot ou branche d'arbre où l'on attache la pancarte.

Le roi peut seul établir des péages, & les seigneurs hauts-justiciers n'ont pas ce droit; & si quelques-uns ont des péages dont on ne rapporte pas le titre primitif, c'est que la longue possession fait présumer qu'il y en a eu originairement une concession du roi, & tous ceux qui ne sont pas établis de l'autorité du roi, doivent être abolis.

L'ordonnance des eaux & forêts, *tit. des péages*, a supprimé tous les droits de cette espèce qui ont été établis depuis cent ans sans titre; & à l'égard de ceux qui étoient établis avant les cent ans, par titres légitimes, & dont la possession n'aura pas été interrompue, elle a ordonné que les seigneurs propriétaires justifieroient de leur droit & possession.

L'article 5. de ce même titre rejette les droits de *péage*, même avec titre & possession, si les seigneurs qui les levent ne sont obligés à aucune dépense pour l'entretien des chemins, bacs, ponts, & chaussées.

Celui qui a droit de *péage* dans un lieu, ne peut, sans permission du roi, transférer le bureau de son *péage* en un autre endroit, ni établir de nouveaux bureaux sans permission.

Les seigneurs qui ont droit de *péage* sont obligés d'avoir une pancarte contenant le tarif du droit, & de la faire mettre en un lieu apparent, afin que le fermier ne puisse exiger plus grand droit qu'il n'est dit, & que les passans ne puissent prétendre cause d'ignorance du *péage*.

Il y a un bureau du conseil établi pour l'examen & la représentation des titres des propriétaires des droits de *péages*, passages, pontonnages, travers, & autres qui se perçoivent sur les ponts, chaussées, chemins, rivières navigables, & ruisseaux y affluans, dans toute l'étendue du royaume.

Les droits de *péage* ont été établis, dans l'origine, pour l'entretien des ponts, ports, passages, & chemins, & même pour y procurer aux marchands & voyageurs la sûreté de leurs personnes & effets: c'est pourquoi anciennement, lorsque quelqu'un étoit volé sur un chemin où le seigneur haut justicier avoit droit de *péage*, ce seigneur étoit tenu de rembourser la perte; cela fut ainsi jugé par arrêt donné à la Chancellerie le 1254 contre le sieur de Crevecoeur; & en 1269 contre le seigneur de Vicilon; en 1273 contre le comte de Bretagne; & en 1285 contre celui d'Artois.

On voit aussi, par un arrêt de la Toussaint 1295, que le roi faisoit rembourser de même le détournement fait en sa justice.

Mais quand le meurtre ou vol arrivoit avant soleil

levé, au après soleil couché, le roi ou autre seigneur n'en étoit pas responsable.

Cette garantie a plus lieu depuis que les seigneurs n'ont plus la liberté de mettre tous les armes leurs vassaux & sujets, & que le roi a établi des maréchaussées pour la sûreté des chemins.

Quelques coutumes prononcent une amende au profit du seigneur contre ceux qui ont fraudé le *péage*; cela dépend des titres & de la possession.

Les *péages* sont droits domaniaux & non d'aides & de subides. Voyez les coutumes d'Anjou, Maine, Loudunois, Touraine, Bourbonnois, la Marche; le *Gloss.* de Lauriere au mot *peage*; des Pommiers sur l'article 154. de la coutume de Bourbonnois. (A)

PEAGER, f. m. (*Jurisprud.*) est celui qui fait la recette du droit de *péage*. Voyez ci-devant PÉAGE. (A)

PEAKS, (*Hist. mod. Commerce.*) les sauvages de la Virginie se servent au lieu de monnaie, de différentes parties de coquilles polies, & formées en petits cylindres percés, d'une couleur brune ou blanche, de la longueur de quatre ou cinq lignes, & enfilés. Il y a de ces cylindres qu'ils nomment *rautis*; les *roenokes* sont des fragmens de pentones. Les Anglois reçoivent le *peak* brun, qui est le plus cher, sur le pied de 18 sols ou pennys, la verge ou l'aune.

PEAN ou PÉAN, f. m. (*Belles Lettres.*) c'étoit originairement un cantique en l'honneur d'Apollon & de Diane, qui renouveauit le foudroyer de la victoire remportée sur le serpent Python par ce dieu, dont *maius* étoit aussi l'un des surnoms, emprunté de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par le verbe *maius*, frapper. Ces cantiques étoient caractérisés par cette exclamation *in maius* qui en étoit comme le refrain, & qui signifie proprement *dévoche tes fleches*, Apollon. On les chantoit pour se rendre ce dieu favorable dans les maladies contagieuses, que l'on regardoit comme des effets de la colère.

Cette notion des *peans* est relative à toutes les étymologies qu'on donne de ce nom, Festus le faisant venir de *maius*, frapper. Helychius de *maius*, *diversum*, je guéris; & d'autres de cette exclamation *in maius*, *in maius*, courage, mon fils, que Latone répétoit à Apollon pendant qu'il combattoit le serpent Python.

Dans la suite on fit de ces *peans* ou cantiques pour le dieu Mars, & on les chantoit au son de la flûte en marchant au combat. Il y en a divers exemples dans Thucydide & dans Xenophon, sur quoi le scholiaste du premier observe, qu'au commencement d'une action l'on invoquoit dans ces *peans* le dieu Mars; au lieu qu'après la victoire, Apollon devenoit le seul objet du cantique. Mais enfin, ces cantiques ne furent plus renfermés dans l'invocation de ces deux divinités; ils s'étendirent à celle de quantité d'autres & dans Xenophon, *hist. grec. lib. IV.* Les Lacédémoniens entonnent un *pean* à l'honneur de Neptune.

On en fit même pour illustrer les grands hommes; Athénée parle de ceux où l'on célébroit les louanges de Lyfandre le Lacédémonien, & qu'on chantoit à Samos, & celles de Cratere le Macédonien qu'on chantoit à Delphes. Aristote honora d'un pareil cantique l'eunuque Hermias son ami; & il fut, dit-on, mis en justice pour avoir prodigué à un mortel un honneur qui n'étoit dû qu'aux dieux. Ce *pean* nous reste encore aujourd'hui, & Jules-César Scaliger ne le trouve point inférieur aux odes de Pindare; mais Athénée qui nous a conservé ce cantique d'Aristote, ne tombe point d'accord que ce soit un véritable *pean*, parce que l'exclamation *in maius* qui devoit le caractériser ne s'y rencontre en aucun endroit; au lieu qu'elle ne manque point dans les *peans* composés en l'honneur de Ptolomée, fils de Lagus, roi d'Egypte, d'Antigone, & de Démetrius Poliorcete. Nous sommes redevables au même Athénée de la



conservation d'un autre *pean* adressé par le poète Ariphron Sicyonien à Hygiee, ou la déesse de la santé. *Recherches sur les peans*, par M. Burette, *mém. de l'acad. des Bell. Lettr.* tom. X. pag. 301 & 302.

PEAN ou PEON, est aussi le nom d'une sorte de pié dans les vers des anciens; on l'appella ainsi, dit-on, parce qu'il dominoit dans les hymnes ou cantiques nommés *peans*. Mais Quintilien le nomme *peon*, & en attribue l'invention à un médecin appelé *peon*. Ce pié consistoit en quatre syllabes, dont trois devoient être breves & une longue; mais celle-ci pouvoit être disposée de quatre manières. 1°. Avant toutes les breves, comme dans *diligèrè*; 2°. après une breve, comme dans *sûpèrbû*; 3°. après deux breves, comme dans *dilénus*; 4°. après toutes les breves, comme dans *témèritàs*. Voyez PIÉ.

PÉAN, (*Géog. mod.*) ville de la Corée, capitale de la province de Péando, sur la mer de la Chine. Les Japonnois s'en emparèrent sur les Chinois en 1592. (*D. J.*)

PEANGE, voyez ANGÉ.

PEAT, f. m. (*Hist. nat.*) les Anglois donnent ce nom à une espèce de tourbe ou de limon, formé par la pourriture des végétaux. *Humus palustris*.

PEAU, f. f. en Anatomie, c'est un plexus réticulaire ou un corps de vaisseaux, situé immédiatement sous la cuticule ou l'épiderme.

Les vésicules de la *peau* contiennent une liqueur muqueuse; Malpighi & d'autres pensent que la couleur de la *peau* vient de la teinture de cette liqueur; ils se fondent sur ce que la *peau* des negres est blanche, & leur sang rouge, &c. & que la seule chose qui leur soit particulière en cette partie est la couleur de cette liqueur. Voyez NEGRE.

La *peau* est composée de fibres qui lui sont propres, ou suivant Stenon, elle est formée des productions des tendons des parties subjacentes, qui se terminent en une infinité de mamelons pyramidaux, entrelacés d'un nombre innombrable de fibres nerveuses & d'autres vésicules, qui forment ce que l'on appelle un *parenchyme*, voyez PARENCHYME; c'est par le moyen de ces mamelons que la *peau* devient l'organe du toucher. Voyez MAMELONS, PAPILLA.

La *peau* généralement est liée aux parties subjacentes par la membrane adipeuse, & par les vaisseaux qui lui sont propres, les veines, les artères, les nerfs, &c. son usage est de couvrir & d'envelopper tout le corps, d'être un émonctoire général pour la matière de la transpiration, & d'être l'organe du toucher. Voyez TRANSPIRATION, TOUCHER.

Les maladies de la *peau* sont la gale, la lepre, la petite vérole, la rougeole, le pourpre & les inflammations éréthiplatées. Voyez GALE, VÉROLE, LÉPRE, &c.

PEAU, PORES DE LA (*Scienc. microscop.*) chaque partie de la *peau* humaine est pleine de conduits excrétoires ou de pores, qui évacuent continuellement les humeurs superflues du fluide qui circule. Pour voir ces pores, il faut couper un morceau de la *peau* extérieure, aussi mince qu'il sera possible, avec un rasoir bien tranchant; immédiatement après, vous couperez du même endroit un second morceau que vous appliquerez au microscope; & dans une partie qui ne sera pas plus grande qu'un grain de fable, vous appercevrez un nombre innombrable de pores aussi clairement que vous pourriez distinguer autant de petits trous formés par une aiguille fine sur le papier, si vous le présentiez au soleil. Les écailles de l'épiderme empêchent qu'on ne voie distinctement les pores, à moins qu'on ne les sépare avec un couteau, ou qu'on ne les coupe de la manière précédente; mais si l'on prépare de cette manière un morceau de la *peau* qui est entre les doigts ou sur la pa-

me de la main, & si on l'examine au microscope; on verra avec beaucoup de plaisir la lumière à-travers les pores.

M. Leeuwenhoëck tâche de donner quelque idée du nombre incroyable de pores qui sont sur le corps humain. Il suppose qu'il y a cent vingt pores dans une ligne, qui n'est que la dixième partie d'un pouce; cependant pour n'être pas à l'étroit, il ne calcule que sur le pié de cent; un pouce de longueur en contiendra donc mille, & un pié douze mille; selon ce calcul, un pié carré en contiendra cent quarante-quatre millions, & supposant que la surface d'un homme de taille moyenne est de 14 piés carrés, il y aura sur sa *peau* deux mille & 16 millions de pores.

Pour avoir une notion encore plus claire de ce nombre prodigieux de pores, par l'idée que nous avons du rem; supposons avec le P. Merienne, que chaque heure est composée de soixante minutes, chaque minute de soixante secondes ou de soixante battements d'une artère; il y a donc dans une heure 3600 battements, dans vingt-quatre heures 86400, & dans un an 31536000; mais il y a environ soixante-quatre fois autant de pores dans la surface de la *peau* d'un homme, & par conséquent, il faudroit qu'il vécût soixante-quatre ans pour n'avoir qu'un seul battement pour chaque pore de sa *peau*.

Le D. Nathaniel Grew observe, que les pores par lesquels nous transpirons, sont plus remarquables en particulier aux mains & aux piés; car si l'on se lave bien les mains avec du savon, & si l'on examine seulement avec un verre ordinaire la paume de la main ou les extrémités, & les premières jointures du pouce & des doigts, on y trouvera une infinité de filons parallèles entr'eux, d'une égale grandeur, & à distances égales. Une fort bonne vue pourra sans aucun verre appercevoir sur ces filons les pores en ligne droite; mais si on les observe avec un bon verre, chaque pore paroitra comme une petite fontaine, avec la suiteur qui en transpire claire comme de l'eau de roche; & si on la frotte, on verra sortir immédiatement après une autre goutte.

En faisant réflexion à cette multitude d'orifices au-dessus de la *peau*, nous avons lieu de croire que les petits insectes, comme les puces, poux, cousins, &c. ne font pas de nouvelles ouvertures avec leurs instrumens déliés, mais qu'ils ne font que les insinuer dans les vaisseaux de la *peau* pour en sucer le sang & les autres humeurs qui leur servent de nourriture. (*D. J.*)

PEAU des negres, (*Anatomie.*) les Anatomistes ont cherché dans quelle partie de la *peau* résidoit la couleur noire des negres. Les uns prétendent que ce n'est ni dans le corps de la *peau*, ni dans l'épiderme, mais dans la membrane réticulaire qui se trouve entre l'épiderme & la *peau*; que cette membrane lavée & tenue dans l'eau tiède pendant fort longtemps ne change pas de couleur, & reste toujours noire; au lieu que la *peau* & la *sur-peau* paroissent être à-peu-près aussi blanches que celle des autres hommes.

Le docteur Towns & quelques autres ont prétendu que le sang des negres étoit bien plus noir que celui des blancs, & par conséquent que la couleur des negres vient de celle de leur sang; ce qui n'est pas confirmé par l'expérience.

M. Barrere dans une dissertation sur la couleur des negres, imprimée à Paris 1741, pense avec M. Winslow, que l'épiderme des negres est noir, & que s'il a paru blanc à ceux qui l'ont examiné, c'est parce qu'il est extrêmement mince & transparent, mais qu'il est réellement aussi noir que de la corne noire, qu'on auroit réduite à une aussi petite épaisseur. Ils assurent aussi que la *peau* des negres est d'un

rouge brun approchant du noir ; ce qui ne nous paroît pas trop vrai.

Cette couleur de l'épiderme & de la *peau des negres* est produite, selon M. Barrere, par la bile qui dans les negres est noire comme de l'encre ; il prétend s'en être assuré sur plusieurs cadavres de negres qu'il a eu occasion de disléquer à Cayenne ; mais en ce cas la bile des negres de Cayenne seroit bien différente de la bile des negres que nous voyons en Europe ; car la bile de ceux-ci n'est point différente de celle des blancs, & il n'est pas vraisemblable qu'elle le soit à Cayenne ; d'ailleurs il faudroit supposer que la bile est toujours répandue également sur la *peau des negres*, & qu'elle se sépare naturellement dans l'épiderme en assez grande quantité pour lui donner cette couleur noire, autre supposition qu'on ne sauroit admettre. Enfin, en supposant que c'est le sang ou la bile qui donnent cette couleur à la *peau des negres*, on pourroit encore demander pourquoi les negres ont la bile ou le sang noir, en prenant les mêmes alimens que les blancs, en changeant de climat, en vivant en Suede, en Danemarck, &c.

M. de Buffon croit que la même cause qui nous brunit trop lorsque nous nous exposons au grand air & aux ardeurs du soleil, cette cause qui fait que les Espagnols sont plus bruns que les Allemands, les Maures plus que les Espagnols, fait aussi que les negres le sont plus que les Maures. Il pense donc que la chaleur du climat est la principale cause de la couleur noire, & que la différence des zones fait la différence des blancs & des noirs.

Lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal & en Guinée, les hommes sont tout-à-fait noirs ; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs ; lorsqu'elle commence à devenir un peu tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne sont que bruns ; & en effet, lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Asie, les hommes sont blancs, & les variétés qu'on y remarque viennent de la manière de vivre.

Lorsque le froid devient extrême, il produit quelques effets semblables à ceux de la chaleur excessive. Les Saméides, les Lapons, les Groenlandois sont fort basanés. Les deux extrêmes se rapprochent ici ; un froid très-vif & une chaleur brûlante produisent le même effet sur la *peau*, parce que l'une & l'autre de ces deux causes agissent par une qualité qui leur est commune ; cette qualité est la sécheresse qui dans un air très-froid peut être aussi grande que dans un air chaud ; le froid comme le chaud doit dessécher la *peau*, l'altérer & lui donner cette couleur basanée que l'on trouve dans les Lapons.

Suivant ce système, le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles : il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes qui s'étant multipliée & répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, & aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans ; que d'abord ces altérations n'étoient pas si marquées, & ne produisoient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus sensibles & plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes ; qu'elles se sont perpétuées, & qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des peres & meres passent à leurs enfans ; qu'enfin comme elles n'ont été produites originairement que par des causes accidentelles & extérieures, elles pourroient devenir diffé-

rentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons.

Mais si la noirceur dépendoit de la chaleur du climat, les habitans des régions situées sous la zone torride devroient être tous noirs ; cependant on a découvert un continent entier au nouveau monde, dont la plus grande partie des terres habitées sont situées sous la zone torride, & où cependant il ne se trouve pas d'hommes noirs, mais de plus ou moins basanés, ou couleur de cuivre ; on auroit dû trouver dans la Gayane, dans le pays des Amazones & dans le Pérou, des negres, ou du moins des peuples noirs, puisque ces pays de l'Amérique sont situés sous la même latitude que le Sénégal, la Guinée & le pays d'Angola en Afrique ; on auroit dû trouver au Brésil, au Paragui, au Chili, des hommes semblables aux Caffres, aux Hottentots, si le climat ou la distance du pôle étoit la cause de la couleur des hommes.

On peut répondre à cette difficulté qu'il fait moins chaud sous la zone torride en Amérique, que sous celle d'Afrique ; & cela est certain. On ne trouve de vrais negres que dans les climats de la terre où toutes les circonstances sont réunies pour produire une chaleur constante & toujours excessive ; cette chaleur est si nécessaire non-seulement à la production, mais même à la conservation des negres, qu'on a observé dans nos îles où la chaleur, quoique très-forte, n'est pas comparable à celle du Sénégal, que les enfans nouveau-nés des negres, sont si susceptibles des impressions de l'air, que l'on est obligé de les tenir pendant les neuf premiers jours après leur naissance, dans des chambres bien fermées & bien chaudes ; si l'on ne prend pas ces précautions, & qu'on les expose à l'air au moment de leur naissance, il leur survient une convulsion à la mâchoire, qui les empêche de prendre la nourriture, & qui les fait mourir.

M. Littré, qui fit en 1772 la dissection d'un negre, observa que le bout du gland qui n'étoit pas couvert du prépuce, étoit noir comme toute la *peau*, & que le reste qui étoit couvert étoit parfaitement blanc. Cette observation prouve que l'action de l'air est nécessaire pour produire la noirceur de la *peau des negres* ; leurs enfans naissent blancs, ou plutôt rouges, comme ceux des autres hommes, mais deux ou trois jours après qu'ils sont nés, la couleur change, ils paroissent d'un jaune basané qui se brunit peu-à-peu, & au septième ou huitième jour ils sont déjà tout noirs. On fait que deux ou trois jours après la naissance, tous les enfans ont une espèce de jaunisse ; cette jaunisse dans les blancs n'a qu'un effet passager, & ne laisse à la *peau* aucune impression ; dans les negres au contraire elle donne à la *peau* une couleur ineffaçable, & qui noircit toujours de plus en plus.

Mais cette jaunisse & l'impression actuelle de l'air ne paroissent être que des causes occasionnelles de la noirceur, & non pas la cause première ; car on remarque que les enfans des negres ont dans le moment même de leur naissance, du noir à la racine des ongles & aux parties génitales : l'action de l'air & la jaunisse serviront, si l'on veut, à étendre cette couleur, mais il est certain que le germe de la noirceur est communiqué aux enfans par les peres & meres ; qu'en quelque pays qu'un negre vienne au monde, il sera noir comme s'il étoit né dans son propre pays ; & que s'il y a quelque différence dès la première génération, elle est si insensible qu'on ne s'en est pas aperçu. Cependant cela ne suffit pas pour qu'on soit en droit d'affirmer qu'après un certain nombre de générations, cette couleur ne changeroit pas sensiblement ; il y a au contraire toutes les raisons du monde pour présumer que comme elle ne vient originairement



ment que de l'ardeur du climat & de l'action longtemps continuée de la chaleur, elle s'effaceroit peu-à-peu par la température d'un climat froid, & que par conséquent si l'on transportoit des negres dans une province du nord, leurs descendans à la huitième, dixième ou douzième génération, seroient beaucoup moins noirs que leurs ancêtres, & peut-être aussi blancs que les peuples originaires du climat froid où ils habiteroient. *Histoire natur. de l'homme, tome III. (D. J.)*

**PEAU des insectes**, (*Hist. nat. des Insect.*) vêtement extérieur que la nature a donné à tous les insectes; ce vêtement couvre tout leur corps, en lie les parties, les contient dans la place qui leur est assignée.

La *peau* n'est pas de la même qualité chez tous les insectes, il s'en faut de beaucoup. Ceux dont le genre de vie ne les expose ni à des compressions, ni à des frottemens violens, comme sont les chenilles & plusieurs fortes de vers, ont la *peau* fort délicate & fort tendre. Quelques-uns en ont plusieurs l'une sur l'autre, à-peu-près comme les différentes *peaux* d'un oignon. La *peau* de la plupart des insectes a des pores si petits pour l'usage de leur transpiration, qu'on a de la peine à les appercevoir. D'autres cependant ont les pores de la *peau* très-larges. Il y a certaines chenilles à cornes dont les pores sont si ouverts, que non-seulement ils donnent passage aux œufs que des petits ichneumons pondent dans leur corps, mais de plus les vers nés de ces œufs peuvent sortir par ces mêmes pores, sans que la *peau* en paroisse blessée.

Les insectes qui rampent dans les trous, dans les fentes où ils sont exposés à un frottement assez rude, ont la *peau* plus dure que les autres; celle de quelques-uns est écaillée.

La *peau* sert aux insectes d'un manteau pour les couvrir contre les injures de l'air: elle est pour eux de la même utilité que les écailles font pour les poissons, les coquilles pour les insectes des coquillages, les plumes pour les oiseaux, & le poil pour la plupart des quadrupèdes.

Comme les insectes sont d'ordinaire très-petits, l'ardeur du soleil auroit bien-tôt desséché l'humidité intérieure de leurs corps, & épuisé leurs esprits animaux, s'ils n'avoient pas été revêtus d'une *peau* dure qui les mit à couvert de cet inconvénient.

Elle est l'organe du mouvement de ceux qui n'ont ni piés ni ailes: en l'étendant & la resserrant successivement, par le moyen des muscles ou des anneaux, ils se transportent d'un lieu à un autre.

On sait qu'il y a des animaux qui chaque année changent de *peau*; ainsi plusieurs insectes muent, & même un grand nombre de poissons.

Puisque la *peau* des insectes, de même que celle des autres animaux, varie extrêmement, & qu'on en trouve parmi les uns & les autres qui l'ont tendre, dure, robuste, lisse, chagrinée, coriace, épaisse, mince, velue, rase, épineuse, &c. il résulte que ce n'est pas dans la qualité de la *peau* qu'il faut chercher des caractères propres à distinguer les insectes des autres animaux; mais ce seroit plutôt dans la mutation de cette *peau* qu'on pourroit chercher ces caractères; c'est du moins une chose remarquable, que les quadrupèdes, les oiseaux & les poissons ne quittent jamais leur *peau*, & que la plupart des insectes, de même que des reptiles, en changent plusieurs fois. (*D. J.*)

**PEAU, maladies de la**, (*Médec.*) les maladies de la *peau* sont toutes caractérisées par quelque éruption plus ou moins sensible, plus ou moins élevée qui en change la couleur, détruit la souplesse, dérange le poil & l'uniformité; ces éruptions sont quelquefois des boutons ou petites tumeurs élevées au-dessus de la surface de la *peau*; d'autres fois ce sont de simples taches qui n'offrent aux yeux qu'une altération dans

la couleur, sans élévation sensible; dans quelque cas ce sont des écailles qui recouvrent la *peau*, &c. Voyez **ERUPTION**, **EXANTHÈME**, **ÉCAILLE**, **TACHE**, **PUSTULE**, &c. Les *maladies de la peau* peuvent se distinguer en chroniques & en aiguës: cette distinction est très-bien fondée & très-importante. Dans la première classe on doit ranger la lèpre, la gale, les dartres, la teigne, l'éléphantiasse, &c. Parmi les *maladies aiguës* on compte principalement la petite-vérole, la rougeole, les fièvres scarlatines, miliaires, pourpries, érépélateuses, &c. Voyez sous ces différens articles. Outre ces *maladies* dont le principal symptôme se trouve à la *peau*, il y en a beaucoup d'autres qui sont accompagnées d'une affection de la *peau*, d'éruption, de taches, &c. mais cette affection n'est que symptomatique; elle ne constitue pas des *maladies particulières*, & n'accompagne pas même toujours & essentiellement celles auxquelles elle se joint: telles sont parmi les *maladies aiguës* ces fièvres dans le cours desquelles il survient des petits boutons, des taches quelquefois critiques: tel est aussi dans la classe des chroniques le scorbut, qu'accompagne souvent & que caractérise très-bien l'éruption de taches noirâtres ou livides en différentes parties du corps; voyez **SCORBUT**: telle est, ou mieux telle étoit la vérole dans les commencemens de son invasion. Pendant le siège de Naples, elle se manifestoit principalement par de larges pustules qui couvroient & défiguroient la *peau*; voyez **VÉROLE**; enfin on peut ajouter à ces *maladies* un grand nombre d'éruptions cutanées, extrêmement variées, qui n'ont point de caractère spécifique ni de nom particulier, & qu'on ne peut pas exactement rapporter à aucune des *maladies* nommées. Il y a tout lieu de penser que toutes ces variétés sont accidentelles & dépendantes d'un concours fortuit de circonstances, de la différence de tempérament, de régime, de climat, de pays, de l'idiosyncrasie, &c.

L'ætiologie des *maladies de la peau* a fourni un champ vaste aux explications de théoriciens boerrhaavistes; c'est-là qu'ils ont fait jouer un grand rôle aux acrimonies imaginaires du fameux Boerrhaave & l'on ne sauroit disconvenir que cette doctrine ne soit en ce point fondée sur quelques apparences: car enfin, disoient-ils, l'acrimonie de l'humeur qui forme par son séjour & sa stagnation les différentes éruptions, est manifestée par les douleurs, les démangeaisons qu'elle excite sur la *peau*. N'est-il pas visible que les parties globuleuses de la lymphe sont transformées en petits corps pointus, en aiguilles extrêmement fines, qui agacent, irritent & piquotent les filets nerveux qui s'infinuent dans leurs tissus, qui tendent à en désunir les molécules, & produisent par cette action la démangeaison & la douleur qui accompagnent assez fréquemment les *maladies éruptives*: or, poursuivent-ils avec la même sagacité, l'acrimonie manifeste de cette humeur décele infailliblement l'acrimonie du sang, & sur-tout de la lymphe dont elles dérivent; car *principium redolens naturam principii*; il est très-probable qu'un peu d'épaississement de la lymphe se joint à son acreté; ce second vice sert admirablement bien pour la faire arrêter, croupir, s'accumuler dans les petits vaisseaux: pour les distendre, les dilater, les élever en tumeur, produire les exanthèmes ou les taches. Telle est l'arthéorie générale des *maladies de la peau*, ou éruptives. Le lecteur éclairé nous dispensera facilement de lui montrer le faux, le vague, l'arbitraire & le ridicule de ces principes: il lui est facile d'appercevoir que quelle que soit la nature des humeurs qui forment ces exanthèmes, le tissu de la *peau* n'a qu'à être plus tendre, il sera plus sensible, plus irritable, & plus ou moins désagréablement affecté par des causes ordinaires. Il sent fort bien que toutes ces acrimonies

ne sont si variées & si multipliées, & n'existent même que dans l'imagination de quelques oisifs spéculateurs : il voit d'ailleurs que quand même la matière de la transpiration seroit accrue, ce seroit une mauvaise raison que d'attribuer la même accretion au sang & à la lymphe. L'axiome allégué, vrai dans quelques occasions, est un pur sophisme dans le cas dont il s'agit. L'épaississement de la lymphe n'est pas mieux fondé, & cette froide explication de la formation des tumeurs, démontre dans les auteurs une connoissance bien peu exacte de l'économie animale, de la marche des liqueurs, de l'action des vaisseaux, de leur vice & de leur mécanisme ; mais enfin, si l'on n'avoit que ces défauts à reprocher à cette théorie, le mal ne seroit pas grand, & absurdités pour absurdités, celles-là pourroient aussi-bien passer que tant d'autres qui ont été dites ou avant ou après ; & nous aurions toujours l'avantage d'avoir, en avançant, une erreur de moins à craindre : plus on a fait de fautes, & moins on nous en laisse à faire. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces principes erronés ont donné lieu à des conséquences pernicieuses ; une fautive théorie a établi une mauvaise pratique, surtout dans le traitement des maladies chroniques de la peau. Si toutes les humeurs sont acres, a-t-on dit, si leur acrimonie est la base, le fondement & la cause première de ces maladies, il n'y aura qu'à la détruire pour en faire cesser les effets. Jettons donc dans le sang des médicaments aqueux, doux, mucilagineux, nous noyerons les sels, adoucisons leur acreté, envelopperons & engainerons, pour ainsi dire, leur pointe ; en même tems les vaisseaux enduits par ces sucs gras, onctueux, seront moins susceptibles d'irritation ; descendus par ce bouclier, ils seront à l'abri des picotemens de ces globules pointus, ils résisteront à leur action, aux efforts plus foibles qu'ils font pour pénétrer dans leur tissu, alors aussi la quantité de liquide aqueux qui servira de véhicule à ces médicaments, délayera la lymphe, & le sang diminuera sa cohésion, le voisinage des globules ; par ce moyen ces deux vices fondamentaux du sang seront efficacement corrigés ; les humeurs seront édulcorées & rendues plus fluxiles, par conséquent plus de stagnation, plus d'engorgement & plus de tumeur, en même-tems plus d'irritation, plus de picotement, & par là même, cessation entière de la démangeaison & de la douleur ; & par une suite nécessaire ultérieure, le calme le plus parfait, l'harmonie & l'uniformité sont rétablies dans l'économie animale. Voilà comme ces médecins guérissent dans leurs cabinets & leurs consultations : les indications sont très-naturelles, les remèdes répondent exactement aux indications ; mais malheureusement le succès n'y répond pas : c'est un fort joli roman ; mais il n'y a rien de réel ; les situations sont bien ménagées, bien amenées ; mais elles sont imaginées : les caractères sont bien soutenus ; mais ils sont faux, ils n'existent pas dans la nature. L'observation s'accorde ici avec la raison pour détruire de fond en comble cet édifice superbe & régulier. Tous les bouillons adoucissans de poulet, de grenouilles, de limaçon, &c. ne font que passer sur l'estomac de ces malades, ils ne touchent rien du tout à la maladie ; il en est de même du lait, remède si vanté, si célèbre, si souvent & si vainement employé dans ces maladies. J'ai par-devers moi plusieurs observations qui constatent l'inefficacité de ces médicaments. Voyez LAIT.

Je ne m'arrête pas davantage à résumer ces systèmes produits de l'imagination : qui vult videre videat. Je n'ajouterai que quelques remarques pratiques sur la nature & le traitement de ces maladies, remarques fondées sur l'observation, & conformes à la raison.

1°. Les maladies aiguës de la peau sont ordinairement un espece de dépôt critique qui purge la mas-

se du sang infectée, salutaire par son siège aux parties extérieures, & par la fièvre qui les accompagne ; elle en est le remède le plus prompt, le plus sûr, &c., pour mieux dire, l'unique : la petite vérole peut servir d'exemple. Voyez ce mot.

Les maladies chroniques privées du secours de la fièvre, exigent les secours de l'art ; elles ne guérissent pas sans remèdes. Il y en a qui dépendent d'une cause spécifique, particulière, qui ne peut être combattue & détruite que par des remèdes spécifiques particuliers ; la Médecine rationnelle est bien peu avancée sur ce qui les regarde ; le peu de lumières qu'on a est dû à l'empirisme : telles sont la vérole, la gale, le scorbut, ce n'est pas le théoricien qui a trouvé en raisonnant le mercure, le soufre, & le cochlearia ; c'est le hasard qui les a découverts inopinément à l'empirique étonné.

3°. Toutes les affections cutanées, opiniâtres, souvent périodiques, dépendent sans doute immédiatement, de même que toutes les maladies de la peau, d'un vice dans la transpiration. Quelques faits bien appréciés font penser que les dérangemens dans l'action du foie, dans la sécrétion de la bile, sont les causes très-ordinaires du vice de la transpiration. Nous ne prétendons pas expliquer le mécanisme, la façon d'agir de ces causes ; nous avouons notre ignorance là-dessus, & cet aveu nous le faisons sans peine & souvent : il nous paroit préférable à des opinions hasardées, ou bâties sur des fondemens peu solides ; nous ne saurions adopter ni comme vérité, ni même comme simple hypothèse, le sentiment de ceux qui voudroient faire refluer la bile mal séparée & excréta, excrétu, en petite quantité du foie dans le sang, & de-là dans les vaisseaux cutanés où elle corrompt, infecte la matière de l'insensible transpiration, en diminue la quantité. Cette marche nous paroit trop peu conforme aux lois bien approfondies de l'économie animale. La fausseté de cette théorie ne nous semble point équivoque ; elle se sent, mais elle n'est pas démontrable.

4°. C'est dans ces maladies que le médecin doit agir, la nature est insuffisante ; la méthode la plus sûre, est de rétablir & de favoriser la transpiration ; c'est l'indication qui se présente d'abord, *magis obvia* ; les bains domestiques un peu chauds font très-appropriés ; ils guériroient seuls, si le vice n'étoit qu'à l'extérieur, si la transpiration seule péchoit ; mais ils n'opèrent jamais une guérison complète ; je me suis servi avec un succès surprenant d'un remède composé avec le soufre & le mercure doux, dans une teigne invétérée, qui avoit été long-tems traitée inutilement, par tous les remèdes que la médecine & la superstition suggèrent. Les extraits amers font très-appropriés, celui de fumeterre est regardé presque comme spécifique. On les donne ordinairement avec du petit-lait, auquel on pourroit substituer, sans risquer de perdre beaucoup de vertu médicamenteuse, l'eau simple ou aiguisée avec un peu de sucre, de nitre ou de sel de Glauber ; l'alcoë joint au tartre vitriolé a opéré des guerisons merveilleuses : ces remèdes un peu actifs, irritans, réussissent mieux & sans inconvénients, quand on les tempère par l'usage des bains d'ailleurs avantageux ; les purgatifs résineux, cholagogues, ne doivent point être négligés, leur action n'est point indifférente dans ces maladies, elle est sur-tout nécessaire chez les enfans. Les eaux minérales sulphureuses font encore un secours très-assuré ; l'on éprouve de très-bons effets de celles qui sont acides, sales, ferrugineuses & légèrement purgatives. Quelqu'efficaces que soient ces différens médicaments, que le médecin éclairé peut varier suivant les circonstances, il faut y joindre un régime convenable : on peut tirer des observations que l'illustre & patient Sanctorius a eu la générosité de fai-



re, suspendu pendant trente ans dans sa balance, quelques canons diététiques à ce sujet. Ce médecin, ami de l'humanité, a marqué soigneusement les aliments qui diminuoient ou augmentoient la transpiration; il faut choisir ceux qui la favorisent, évitant avec attention ceux qui l'interrompent; tels sont les laitages, tel est sur-tout la chair de cochon, dont l'usage, peu modéré, passe pour être une des causes les plus ordinaires des maladies de la peau, & sur-tout de la lèpre: les lois politiques des Juifs, d'accord avec celles de la Médecine, avoient défendu cet aliment à ces peuples fuyés à la lèpre, & en avoient même fait un point de religion qui subsiste encore, pour les contenir plus sûrement.

5°. Enfin il est très-essentiel d'avertir les malades d'écarter avec soin la main meurtrière du chirurgien imprudent, d'éviter avec la dernière circonspection toute application extérieure, tout remède qui pourroit agir en quelque façon sur la peau; il n'y a point de milieu, si le remède n'est pas inutile, il sera pernicieux, il ne sauroit faire du bien; le plus grand mal qui puisse résulter & qu'on ait à craindre, c'est l'action de ces topiques que le charlatan, promoteur effronté, distribue sans connoissance, & que le peuple ignorant & crédule achète & emploie avec confiance; les mauvais effets de ces remèdes sont terribles & prompts. Ils dissipent assez bien l'affection de la peau; ils font disparaître les pustules, les exanthèmes, & c'est de cette cessation trop prompte que vient tout le danger. Combien de morts soudaines ont suivi ces sortes d'inconsidérations; tous les livres sont pleins des funestes accidens qu'attire cette sorte de crédulité; il n'y a personne qui n'ait vu ou entendu raconter quelq' événement semblable; & cependant l'on est toujours la dupe de ces médecins subalternes fertiles en promesses; l'espérance de la guérison prévaut à la crainte du danger. On espère facilement ce qu'on desire avec ardeur, & il n'est point d'affaires où l'on cherche moins à fonder ses espérances que dans ce qui regarde la santé, aussi n'y en a-t-il point où l'on soit le plus souvent trompé. (m)

PEAU, (*Médec. Séméiotiq.*) l'état de la peau variant dans bien de maladies & dans plusieurs circonstances de ces maladies, peut sans doute, & doit nous éclairer sur leur nature, leur marche & leur terminaison; tout phénomène peut être un signe aux yeux attentifs d'un habile observateur. Voyez SÉMÉIOTIQUE, SIGNE. La peau du visage est celle qui change le plus ordinairement dans les maladies, & c'est sur-tout sa couleur qui est altérée; les signes qu'on tire de ces changemens, sont exposés aux articles FACE, VISAGE, COULEUR, PALEUR, &c. Il ne nous reste qu'un mot à dire sur l'état de la peau en général considérée comme signe.

Tant que subsiste cette admirable harmonie entre toutes les parties du corps, leurs vies & leurs actions, qui constitue proprement la santé, l'organe extérieur ou la peau, contrebalance avec efficacité la résistance & les efforts des puissances internes, & il est à son tour soutenu & comme repoussé par leur action opposée; cet organe plus actif que ne le croit le commun des médecins, dans une tension continuelle, les nerfs, les vaisseaux, les glandes, &c. dont il est composé sont vivans, animés, & exercent leur fonction avec uniformité; des liquides de différente nature, poussés par l'action du cœur & des gros troncs continus, ou plutôt attirés, & pour ainsi dire *sucés* par l'action propre & combinée des plus petits rameaux, les parcourent, circulent dans leur cavité, s'épanchent par les ouvertures des vaisseaux exhalans, sont ensuite dissipés ou repris par les tuyaux absorbans, ils humectent & lubrifient tous ces solides, & servent enfin à mille différens usages; un des principaux effets qui résulte de cet amas d'humeur & de vais-

seaux est l'insensible transpiration qui purifie le sang, & le délivre du superflu d'acide qu'il contenoit; je dis *acide*, & j'ai des observations particulières qui justifient ce mot; voyez TRANSPARATION. L'exercice complet de toutes ces fonctions se manifeste par le bien-être général, & en particulier par les qualités de la peau, qui est alors sensible, modérément chaude, molle, souple, humectée, & d'une couleur particulière propre, qu'on appelle *couleur de chair*. Lorsque quelque dérangement local ou intérieur trouble & empêche cet exercice; la peau s'en ressent, & son état varie plus ou moins, 1°. dans quelque cas le sentiment devient plus aigu, plus fin, au point même d'être affecté désagréablement par les objets familiers du toucher: tout le corps est d'une sensibilité exquise; c'est le cas des rhumatismes universels, voyez RHUMATISME: si l'affection est particulière & sans rougeur, sans chaleur, sans tumeur, c'est un simple rhumatisme; si les autres phénomènes s'y rencontrent, il y a inflammation, voyez ces mots & SENTIMENT. Ces maladies ne sont pas restreintes à la peau, elles peuvent affecter d'autres parties.

2°. La chaleur de la peau augmente dans presque toutes les fièvres; à ce seul signe, bien des médecins jugent de la présence de cette maladie; ils en ont même fait un signe pathognomonique de la fièvre, mais c'est à tort; ce signe généralisé est trompeur, même dans leur façon inexacte de compter la fièvre; on croit que c'étoit un des principaux signes dont se servoit Hippocrate pour la reconnoître, faisant peu d'usage du pouls. Voyez FIEVRE. Cette chaleur de la peau est très-sensible dans les fièvres ardentes, dans les fièvres bilieuses, dans les fièvres lentes hectiques, sur-tout dans la paume de la main; au reste cette chaleur peut être sèche ou humide, selon que la peau est sèche ou humectée. Voyez CHALEUR. La peau devient froide, ou perd de sa chaleur naturelle dans les syncopes, dans quelques fièvres malignes; dans les fièvres lipiries la peau est froide, & le malade se sent brûler; au contraire dans le commencement de plusieurs accès de fièvre, pendant le tems du froid, le malade tremble, frissonne, gele de froid, & cependant la peau est trouvée brûlante par les assistants. Voyez FROID, FIEVRE, &c. Quoique la peau fournisse ces signes, c'est moins comme peau, comme tégument, que comme partie extérieure.

3°. La peau perd de sa souplesse, de sa douceur; de son humidité dans un grand nombre de maladies, au commencement de presque toutes les fièvres elle devient sèche, inégale & raboteuse; ces défauts s'observent dans des degrés très-hauts pendant le cours des fièvres malignes; la peau ressemble à du cuir tanné; c'est un signe qu'il ne se fait presque point, ou très-peu de transpiration; tant que la peau reste dans cet état, on ne peut s'attendre à aucun mieux durable, il ne se fait ni crise, ni coction; mais dès qu'il commence à se dissiper, on peut en tirer un favorable augure, c'est une marque que l'harmonie commence à se rétablir, que la nature long-tems affaiblie & presque vaincue reprend le dessus; l'exercice des fonctions recommence, le jeu, la vie & l'action des vaisseaux se renouvelle, les humeurs reprennent leurs cours, la transpiration est rappelée, la peau s'humecte & redevient molle & souple comme auparavant; alors la coction est faite; la crise est prochaine; & on peut assurer qu'elle sera salutaire, & que le malade ne tardera pas à entrer dans une heureuse convalescence; c'est de tous les signes celui qui me fait le plus de plaisir dans les fièvres malignes; dès

qu'il paroît, les maladies sont hors d'affaire; la *peau* seroit-elle l'organe le plus affecté dans ces maladies? Les vélicatoires qui en reveillent le ton sont bien efficaces. Dans les phthiques, les fièvres lentes héctiques, la *peau* est pour l'ordinaire sur la fin sèche & raboteuse, la transpiration se fait mal; les sueurs abondantes qui épuisent le malade ne rendent pas la *peau* plus souple & plus humectée; ce n'est qu'en rétablissant la transpiration qu'on guérit sûrement ces malades; & il n'est pas aisé d'y réussir, sur-tout avec les laitages & autres remèdes lents & affaiblissans de cette espèce, qui diminuent encore la transpiration; on s'aperçoit du succès des remèdes qu'on donne quand la *peau* s'humecte, s'adoucit, & devient souple & huileuse. C'est toujours par-là que commence leur guérison; remarque qu'il est important d'approfondir & de mettre en exécution.

4°. La couleur de la *peau* varie très-souvent; cet effet est plus fréquent & plus sensible au visage où la *peau* est plus fine; le changement de couleur y est excité par la moindre émotion, par la plus légère passion subite; le visage, lorsqu'il n'est pas encore instruit à seindre, est le miroir de l'ame, & le dépositaire indiscret de ses secrets; mais il perd à bonne heure cette prérogative; & lors même qu'il la conserve, on a trouvé le moyen de voiler son changement de couleur par le masque de rouge & de blanc dont on le recouvre. Voyez VISAGE, PASSION. Les maladies font aussi changer la couleur: dans les phrénésies, les fièvres ardentes, le visage est rouge, animé; la *peau* du reste du corps prend aussi une couleur plus rouge; dans les décaillances, pendant le froid des fièvres intermittentes, dans des maladies de langueur, la *peau* de tout le corps pâlit, mais moins que celle du visage. Il y a des maladies dont le principal symptôme se tire de la décoloration de la *peau*; elles sont comprises sous le nom prétendu générique d'*ictère* ou jaunisse; voyez ces mots. La *peau* y prend diverses teintes de jaune, de verd, de brun & de noirâtre; les jeunes filles pressées par des desirs, effets du besoin naturel, qu'elles ne doivent ou ne peuvent satisfaire, sont sujettes à une maladie qui tire son nom & son caractère de la décoloration de la *peau*; on l'appelle pâles - couleurs, *febris alba amatoria*. Voyez PALES-COULEURS.

5°. Enfin l'éruption de taches, d'exanthèmes, de pustules, changent & altèrent en même tems la couleur, l'égalité & la souplesse de la *peau*, il en résulte différentes maladies qu'on peut voir aux articles particuliers & sur lesquelles on peut consulter l'article précédent; nous observerons seulement que dans les maladies aiguës, lorsque l'éruption paroissant, diminue la violence des symptômes, on doit les regarder comme un bon signe; si au contraire les accidens ne sont point calmés, elle augmente le danger; la nature & la couleur des exanthèmes peut encore concourir à le rendre plus pressant; par exemple, si elles sont en grand nombre, d'un mauvais caractère, livides, noirâtres, &c. Voyez FIEVRES ÉRUPTIVES. (m)

PEAU, (*Critiq. sacrée.*) *pellis*; ce mot signifie d'ordinaire dans le vieux Testament, la *peau* qui couvre la chair, & les os de tout animal; il se prend aussi pour le corps entier, pour la personne, Habac. xl. 26. & au figuré pour des tentes, parce qu'elles se faisoient de peaux de bêtes. *Pelles terre Madian turbabuntur*; Habac. iij. 7. l'effroi se mettra dans les tentes des Médianites. (D. J.)

PEAU, terme de marchands & artisans; ce mot en général se dit particulièrement de cette dépouille de l'animal qui est différemment apprêtée ou préparée par les Pelleniers, Tanneurs, Mégissiers, Chamoiseurs, Peausniers, Corroyeurs, Parcheminiers, Maroquins, Gantiers, &c.

Les maroquins se font avec des peaux de boucs &

de chevres, ou d'un autre animal à-peu-près semblable, que l'on nomme *menon*. Le parchemin se fabrique d'ordinaire avec des peaux de bœliers, de moutons, de brebis, & quelquefois de chevres. Le vélin, qui est aussi une espèce de parchemin, se fait de la *peau* d'un veau mort-né, ou d'un veau de lait. Le vrai chamois se fabrique de la *peau* d'un animal de même nom, que l'on appelle aussi *isard*, & il se contrefait avec des peaux de bouc, de chevre & de mouton. Les basanes sont des peaux de bœliers, moutons ou brebis, passées en tan ou en redon, & quelquefois en mégie.

Les fourrures ou pelletteries se font de peaux de martres, d'hermines, de castors, de tigres, de louvres, de vautours, de cygnes, de petits gris, de fouines, d'ours, de putois, de lapins, de lievres, de renards, de chats, de chiens, d'agneaux, &c. dont on conserve le poil, en les préparant d'une manière particulière.

Les peaux de boucs & de chevres en poil, qu'on a coufues & disposées d'une manière propre à pouvoir contenir des liqueurs, se nomment simplement *boucs*, & quelquefois *oures*. Quand elles n'ont été employées qu'à transporter des huiles, on peut encore les passer en chamois, au lieu de les laisser sécher & se perdre. Savary. (D. J.)

PEAU, (*Jardinage.*) la *peau* des fruits est la superficie qui enveloppe leur chair; c'est leur épiderme.

PEAU de chagrin, (*Comm. du Levant.*) à Constantinople la *peau* de chagrin est faite de la partie de derrière de la *peau* de cheval, mule ou âne du pays; on la prépare & on la tanne; & lorsqu'elle est devenue souple & maniable, on l'étend sur un chaffis, & l'on l'expose au soleil; après cela, l'on répand sur cette *peau* de la graine de moutarde qu'on a soin de repasser plusieurs fois avec la main, & cette graine, aidée de la chaleur du soleil, élève le grain qui se durcit ensuite. Ces *peaux* sont grises ordinairement, mais on les teint de la couleur qu'on veut. La partie de derrière de l'animal est plus propre que toutes les autres pour être mises en chagrin. Didion, du commerce. (D. J.)

PEAU humaine passée, (*Arts mod.*) on peut passer la *peau* humaine comme celles des quadrupèdes. Cette préparation consiste dans une lessive composée de 2 livres ou plus de sel commun, de 4 onces de vitriol commun, & de 3 onces d'alun; on fait fondre le tout dans trois pintes d'eau presque bouillante. On y plonge la *peau* après l'avoir dépouillée de la graisse. On l'agite pendant une demi-heure, & on la laisse reposer pendant vingt-quatre heures dans la même eau. Ensuite on renouvelle cette eau, & on n'en retire la *peau* que deux jours après avoir éprouvé qu'elle blanchit lorsqu'on fouffle dessus. Enfin on la fait sécher à l'air sans l'exposer au soleil. M. Suë, chirurgien de Paris, a donné au cabinet du roi une paire de pantoufles faites avec de la *peau* humaine, préparée selon ce procédé, qui n'a point détruit les poils de cette *peau*, ce qui prouve bien que les poils sont implantés profondément dans une capsule bulbeuse, revêtue en dedans d'une membrane qui enveloppe la bulbe.

La *peau* humaine passée, selon le procédé dont on vient de parler, reste d'une consistance ferme, elle se lisse sur la face extérieure, quoique les sillons qui environnent les mamellons en forme de losanges irréguliers, y paroissent plus profondément gravés que dans le naturel; la surface intérieure est inégale, & pour ainsi dire, laineuse, parce qu'il y reste presque nécessairement des feuillettes de la membrane adipeuse. (D. J.)

PEAUX d'Espagne, ou PEAUX de senteur, (*Parfum.*) ce sont des peaux bien passées, puis parfumées de différentes odeurs dont on faisoit autrefois des gants,



des corps de jupes, des pourpoints, des poches, &c. Ces sortes de peaux parfumées qui s'envoient presque toutes d'Espagne, & qui ont eu si fort la vogue en France, ne sont plus d'usage; elles faisoient une portion du négoce des marchands Merciers, Parfumeurs & Gantiers.

PEAUX fraîches, terme de Mégissier, nom qu'ils donnent quelquefois aux maroquins façon de Barbarie qui se fabriquent à Rouen.

PEAU verte, (Corroierie.) on nomme peaux vertes les peaux qui n'ont point encore reçu de préparation, étant telles qu'elles ont été levées de dessus le corps des animaux.

PEAUSSERIE, f. f. marchandise de peaux & de cuirs, comme maroquins, chamois, basanes, buffles, vaches de Russie, veaux, moutons, & autres sortes d'animaux, passées & toutes préparées à être employées à divers autres ouvrages.

Le commerce de la peauserie est fort considérable en France, & sur-tout à Paris où il y a des marchands qui ne vendent rien autre chose que de la peauserie. Ce négoce fait partie de la mercerie.

PEAUSSERIE, signifie aussi l'occupation & le négoce des artisans, qu'on appelle Peaussiers, avec cette différence que ceux-ci préparent & vendent les peaux; & que les Merciers les achètent toutes préparées pour les revendre aux particuliers.

PEAUSSIER, f. m. en Anatomie, est un muscle mince & membraneux, situé sous la peau qui environne le col.

Il est assez large dans son origine, & de fort de la partie supérieure du muscle deltoïde & du grand pectoral au-dessous de la clavicule. Il est uni fortement au pannicule charnu, dont on ne peut le séparer que difficilement; c'est pourquoi on les confondoit autrefois, & il s'insère obliquement de chaque côté à la mâchoire inférieure & à la commissure des deux lèvres en passant sous le triangulaire; au moyen de quoi il recouvre presque tout le mâseter, & il tire en en-bas & de côté toutes ces parties.

PEAUSSIER, marchand qui vend ou qui prépare les peaux. On distingue à Paris deux sortes de Peaussiers.

Les uns sont des marchands Merciers, qui se font attachés uniquement au commerce de la peauserie: la qualité de *peaussier* ne leur convient qu'improprement, puisqu'ils sont du corps des Merciers, qu'ils se gouvernent par les statuts des Merciers, & qu'ils n'ont de commun avec les *Peaussiers* que le trafic de peaux, qu'ils font en vertu de l'article xij. de leurs statuts qui leur permet ce négoce. Voyez MERCIERS.

Les autres *Peaussiers* qui seuls méritent ce nom sont des artisans chez qui les peaux passent en sortant des mains des Chamoiseurs & des Mégissiers, qui les mettent en couleur, tant de chair que de fleur, & qui ensuite en font plusieurs sortes d'ouvrages qu'ils vendent en gros & en détail.

Ce sont des artisans qui lèvent de dessus les peaux de moutons, cette espèce de cuir léger ou pellicule, appelée *cuir de poule* ou *canepin*, dont les Gantiers font des gants, & les Evantaillistes des éventailliers. Voyez CANEPIN.

Ces artisans ont été érigés en corps de jurande, & obtenu du roi Jean leurs premiers statuts en 1357, qui leur donnent la qualité de *maîtres Peaussiers, Teinturiers en cuir & Calsonniers* de la ville, fauxbourgs, banlieue, prévôté & vicomté de Paris.

Ces statuts contiennent trente-sept articles, dont dix reglent les marchandises qu'ils peuvent fabriquer & vendre seuls ou concurremment avec d'autres; & les vingt-sept autres regardent la discipline des maîtres entr'eux, & ce qui concerne les jurés, les maîtres, les apprentis, les visites & le lotissage.

A l'égard des marchandises & des ouvrages propres aux *Peaussiers*, il n'appartient qu'à eux de mettre en teinture & couler sur fleur ou sur chair, à froid ou à chaud, ou par simple brosure, toutes sortes de peaux de quelque passage qu'elle aient été apprêtées; ce qui comprend les cuirs blancs passés en mégie, les cuirs tannés, les cuirs passés en huile ou en galle, toute sorte de peaux, comme veaux, moutons, chamois, agneaux, chevreux, cerfs, biches, chevreuils, daims, porcs, chiens, &c. à la réserve néanmoins des gros cuirs & des vaches tannées. Ce sont eux aussi qui lèvent le canepin sur toutes sortes de peaux, comme de moutons, agneaux, chevreux, &c.

Sur les contestations qui se sont élevées entre les *Peaussiers* d'une part, & les Bourriers & les Corroyeurs d'autre, il est intervenu plusieurs arrêts qui ont réglé les limites de chacun de ces métiers.

Ceux rendus entre les *Peaussiers* & les Corroyeurs, dans les années 1657, 1669 & 1695, maintiennent les Corroyeurs dans la possession de corroyer & boudroyer seuls en tuit, graisse & l'huile, toute sorte de cuirs & de les mettre en couleur; & les maîtres *Peaussiers* teinturiers dans le droit de vendre toutes sortes de cuirs, tant mis en teinture que ceux qui seront par eux apprêtés & mis en couleur en sortant de chez les Tanneurs & Mégissiers, ou qu'ils auront achetés aux halles, défendent aux Corroyeurs de passer aucunes peaux en alun; & aux *Peaussiers* de vendre aucunes peaux telles qu'ils les achètent des Tanneurs & Mégissiers, ni de corroyer ou boudroyer aucuns cuirs en tuit, graisse & l'huile.

Les contestations entre les *Peaussiers* & les Bourriers furent réglées par deux arrêts rendus en 1664 & 1667, qui firent défenses aux *Peaussiers* de faire ni débiter caleçons, camisoles de chamois & autres ouvrages mentionnés dans l'article 17. de leurs statuts, avec permission seulement de les laver & repasser quand ils ont servi.

La communauté des *Peaussiers* est régie par deux grands jurés, deux maîtres de confrérie, deux petits jurés, & le doyen des maîtres; les dix premiers s'élisent à la pluralité des voix, le dernier est de droit, c'est le plus ancien des maîtres qui ont passé par les charges. Tous les ans on élit un grand juré, un maître de confrérie & un petit juré.

Suivant les statuts des *Peaussiers*, chaque maître ne peut obliger qu'un apprenti à-la-fois, dont l'apprentissage est de cinq ans, & deux ans de service chez les maîtres après l'apprentissage fini.

Tout aspirant à la maîtrise est obligé de faire le chef-d'œuvre ou l'expérience, s'il n'est fils de maître.

Les veuves restant en veuvage jouissent de tous les privilèges des maîtres, à l'exception de celui de faire des apprentis: elles peuvent cependant achever celui que leur mari aura commencé.

L'apprenti qui quitte son maître avant ses cinq ans expirés, est déchu de tout droit à la maîtrise, & ne peut pas même répéter l'argent qu'il auroit avancé à son maître en passant son brevet.

Enfin pour la sûreté & conservation des titres, papiers, &c. de la communauté, on les enferme dans un coffre à trois serrures, dont le doyen, l'ancien juré & l'ancien maître de confrérie ont chacun une clé.

Comme tout l'art des *Peaussiers* se réduit à teindre les peaux de fleur & de chair, & même à teindre la même peau d'une couleur de fleur & d'une autre de chair, & que ces ouvriers font difficulté de découvrir ce qu'ils appellent le *secret de leur métier*: il n'est pas possible de rapporter ici la manière dont ils s'y prennent pour teindre les peaux.

Les *Peaussiers* reçoivent les peaux toutes façonnées

en fortant des mains des Mégissiers, la première préparation qu'ils y font, c'est de les passer sur le paillon ou palisson, sans doute pour les adoucir, en ouvrant les pores, & les disposer à recevoir la teinture qu'ils leur donnent immédiatement après. *Voyez* PALISSON.

Quand les peaux sont teintes, on les étend sur des cordes pour les faire sécher, on les détre, & ensuite on les attache sur une espèce de herse pour les affujeter, leur donner la dernière façon, qui est de les adoucir & d'en couvrir le duvet d'un même côté; cette opération se fait par le moyen de la lunette. *Voyez* LUNETTE.

PEAUTRE, adj. (*Blason*.) il se dit en terme de blason de la queue des poissons, lorsqu'elle est d'autre couleur que le corps. Porte d'argent au dauphin versé de sable, allumé, barbé & peautre d'or. *Peautre* est un vieux mot de notre langue, qui veut dire une barque, une chaloupe.

PEC, HARENG, terme de vendeur de mer, un hareng pec est un hareng fraîchement salé, qui se mange séché, de même que les anchois.

PECCANT, adj. en termes de Médecine, c'est une épithète que l'on donne aux humeurs du corps, quand elles pechent en quantité ou en qualité, c'est-à-dire quand elles sont morbifiques, ou en trop grande abondance. *Voyez* HUMEUR.

La plupart des maladies ne viennent que d'humeurs peccantes, qu'il faut évacuer ou corriger par des altérans & par des spécifiques. *Voyez* MALADIE, &c.

PECH ou PECHIA, (*Géog. mod.*) petite ville de la Turquie européenne, dans la partie occidentale de la Servie sur le Drin-blanc. C'est le lieu de la résidence du patriarche grec. Long. 38. 40. lat. 42. 12. (*D. J.*)

PÊCHE, s. f. (*Art mch.*) c'est l'art de prendre le poisson. On distingue les pêches relativement aux lieux, aux instrumens & aux poissons. Aux lieux, il y a la pêche à la mer, la pêche à la rivière, aux embouchures, sur les grèves, entre les roches; aux instrumens, il y a la pêche à la ligne, aux filets, avec bateaux, à pié; aux poissons, il y a la pêche aux huîtres, aux harengs, à la balaine, au thon, &c.

Les pêches en pleine mer avec rets & filets flottans à fleur d'eau ou entre deux eaux, se font avec rets, drivettes, drivonettes aux harengs; les fannets, les manets aux maquereaux; les orphilières aux orphies ou grandes aiguilles; les muletiers dérivantes, les rets à barres, les colliers à mulets, surmulets, & autres poissons passagers; les trameaux flottans & dérivans; les lignes flottées, flottantes & dérivantes; le grand libouret à la mer, au maquereau, & toutes sortes de poissons de la même espèce; les lignes ou cordes dérivantes entre deux eaux; les cordes ou lignes flottées à piles roulantes à la surface de l'eau.

Les pêches en pleine mer aux rets & filets couverts sur le fond, se font aux trameaux dérivans & courans, & aux lignes ou cordes courantes.

Les instrumens à la mer traînant sur les fonds, sont les dragues, le chalut, les rets traversiers de toute espèce, les cortès ou cauches. Les autres instrumens servant à la pêche en mer, sont les grandes candelottes ou chadières, les râteaux ou grandes fichures aux poissons plats; les râteaux aux moules, les fouannes, les dards, les tridens & les fichures aux poissons ronds.

Les rets sédentaires & par fonds à la mer, sont les soles ou grands rieux, les grands rets, les demi-soles, les canières, les rouffetières, les petits rieux, les macrolières ou rets à macreuses & aux poissons plats; les trameaux sédentaires ou féants; les trameaux ou les petits trameaux; les marfaiques & petits trameaux; les rets à hareng, les bretelleries, les

cibaudières à la mer; les picots ou rets sédentaires à la mer & aux embouchures; les jets ou picots aux poissons plats; les grosses, moyennes & petites cordes.

Les instrumens sédentaires à la mer sont les paniers, les nasses, les caziers entre roches.

Les rets & filets flottés, & instrumens sédentaires servant aux pêches de pié à la côte, sur les grèves, sur les sables & entre les roches, sont les soles ou grands rieux de pié, les demi-soles, ou filets ou petits rieux; les trameaux ou trameillades de pié, les anfishes, les canières, les rets de roche, les flottés ou cibaudières, les haranguières ou échaliers flottés, les manets de pié, les rets à roblois & fanonnets; les ophilières sédentaires, les muletiers, les vastuviens-tu, espèce de muletierre roulante; les macrolières, les courtines, les berres à poisson plat & macreuses; les rets à marfouins, espèce de rets entre roches; les rets entre roches traversés, les rets à croc, les jets ou rets à plis, espèce de picots à pié; les verveux de toute espèce, les tonnelles, les gones de filets, les cordes ou lignes, les trajets, les traînées simples & de toute espèce.

Les filets non flottés, & les rets montés sur piquets à la côte & aux bancs de sable, & découvrant à toutes les marées, sont les soles ou grands rets, les demi-soles, les rieux, les trameaux, les ravois ou rets entre l'eau, simples & trameillés, les bas-parcs, les fourrets, les venets, les grandes tournées, espèce de bas-parcs, les haranguières, les hauts-parcs, les hautes pentières, les nates ou palis, les parcs ouverts, les caroffes ou perd-tems, les hauts-bas-parcs de perches & de filets; les verveux avec panes & ailes de toute espèce, les cordes ou lignes de toute espèce.

Les instrumens de pié à la côte pour la pêche sédentaire sur les grèves & entre les roches, sont les verveux de toute espèce, les tonnelles & gones de clayes, les caudrelles ou candelottes à falicots; les guideaux à bas échaliers, les baches ou favanelles, espèce de guideaux; les nasses ou bouteilles, les clayes, les paniers & les caziers.

Les instrumens de main des pêcheurs à pié à la côte, sur les grèves & entre les roches, sont les lignes à la pêche, les grands havennets ou harencaux, les havennets aux aiguilles ou lançons; les boteux ou bouts de quievers à falicots; les grands boteux ou grenadières, les carreaux, les huniers ou les échiquiers, les éperviers, les furets, les faveneaux ou bichettes, les tables ou grands lanets, les buchotiers, les petits lanets, les rieulets, les petits boteux ou bouquetons à sauterelles; les grands râteaux, les fichures à poissons plats, les fouannes ou fichures de toute espèce; les petites fouannes en trident barbelées, les crocs & crochets, les digons ou picots, les bèches & palots, les fiches & aiguilles pour la pêche aux couteaux, les étiquettes ou petits couteaux pour les moules.

Les rets & filets dérivans & flottans aux embouchures des rivières dans les eaux salées, sont les alofiers, les vergues, les verveux, les rets verguans, les trameaux, les faintiers ou verveux, ou trameaux aux feintes, pucelles & fausses alofes; les cahoutiers ou vergueux, ou petits trameaux pour la pêche des petites pucelles, les trameaux ou trameillons aux éperlans, &c.

Les filets, rets & instrumens traînants aux embouchures des rivières, permis par l'ordonnance de 1669, & défendus par celle de 1681, sont les feines à faumons & alofes, les feines claires & à grandes mailles, les feines drues ou épaisses, ou de moyennes mailles; les trameillons aux éperlans, les dranguilles ou driguelles claires & épaisses, les cordes ou lignes aux ains de fer, les petits aplets, les cordes aux épines ou épinettes, les lignes aux éperlans, les éperviers ou



furets, les gorres ou gorettes aux verveux, les nasses & bouteilles aux éperlans, les nasses & bouteilles ou petits lampignons, les nasses de toute espèce.

Les *pêches* abusives & défendues à la mer, sont la peignée ou grande seïne, la tramailée traînante sur les fonds, la grande seïne à la mer, les seïnes aux faumons traînantes.

À la côte avec bateaux, sont la grande seïne ou traînée à deux bateaux, la seïne à bateau & à pié, la favre ou seïnette aux aiguilles & lançons, les picots traînants, & toute autre sorte de filets & de rets lorsqu'on les traîne à la côte, au bord & sur les greves.

À pié, sont la traîne, seïne, coleret ou dragnet; les seïnettes aux aiguilles, les bouteux ou bouts de quievre, pendant un tems limité; le carreau, le hui-rier, l'échiquier, la herle au poisson plat; le râteau endenté de fer pour la même *pêche*, les bouquets & favenets pour les sauterelles & la maniguelle.

Il y a différentes sortes d'appâts; ils sont ou de chair, ou de poisson, ou de viande fraîche ou de viande salée, ou des insectes, ou des vers marins, ou des vers de terre, ou des rocaïles, ou des coquillages, ou des entrailles, ou des œufs de poisson.

Il y a de faux appâts; il y en a d'empoisonnés & défendus. Presque toutes les sortes d'appâts sont à l'usage des pêcheurs à la ligne ou corde garnie d'hameçon; on amorce seulement diversément, selon la *pêche* qu'on pratique.

Il y a des lieux, comme en Picardie, Flandre & Normandie, où les appâts sont toujours les mêmes; c'est de la chair de toutes sortes de poisson.

Ceux de Bretagne coupent aux premiers poissons qu'ils prennent un petit morceau vers le haut de la queue, au bas du dos; ces poissons mutilés n'en sont pas moins de vente.

Les poissons un peu gros dont les pêcheurs se servent pour garnir les hameçons des lignes, sont coupés de biais, en sorte que l'ain ou hameçon en est couvert, excepté la pointe, que les pêcheurs nomment le *barbillon*, qui ne permet pas au poisson de rejeter l'appât qu'il a pris, ce qui arriveroit si l'appât étoit mal placé.

L'hameçon des pêcheurs normands s'appelle par les Bretons *clavéau*; la garniture ou l'appât se nomme *aq* en Normandie & Picardie, & *boîte*, *amorce* en Bretagne.

Les appâts en poisson sont le hareng frais, la sardine fraîche, franche, galiffe, le seclant, ou celan, ou celenie, ou fausse aloë, l'orpie, grande aiguille, bécasse de mer, le lançon, ou l'aiguille, ou l'aiguillete, le crados ou grados en Normandie; préters, préters ou éperlan bâtar en Bretagne; la blanche ou le blaquet, l'ailler, l'avrillet, petit poisson du premier âge, qu'on appelle aussi en Normandie *melu* & *saumonelle*, & *nonat* en Provence; le petit poisson rond de toute espèce, les morceaux de la chair de toutes sortes de poisson, la chair de poisson cuit, les poissons mols sans sang, comme la seiche, margate, en Bretagne, le pic en Gascogne, le cornet ou calmar, la petite seiche.

De tous les appâts, les plus estimés pour les pêcheurs à la ligne, sont les harengs frais, ceux sur-tout qu'on appelle *gais* ou vuides d'œufs & de laitance, les célaïts, ou célaïns, les sardines, les lançons ou aiguilles.

On attire avec ces appâts des poissons de toute espèce, ronds & plats, excepté la sole.

Un hareng frais fait cinq ou six appâts pour les rayes, huit ou dix pour les autres poissons, à proportion de leur grandeur.

La blanche ou la melie nouvellement éclosée, se place au nombre de cinq à six sur un même hameçon;

il n'en faut qu'une ou deux quand elle est grande: on les place sur l'hameçon par les yeux.

Tous les petits poissons ronds du premier âge sont encore un appât, lorsque les précédents, qui sont de la première qualité, manquent: on a recours dans le besoin à la seiche & aux cornets; les cornets sont plus estimés que la seiche. Le pêcheur ne prend que le corps & les piés du cornet. On ne *pêche* avec cet appât que la raie & le merlan.

Le cornet est excellent pour la *pêche* de la morue. Si les Terre-neuviens en avoient à discrétion, leur cargaison seroit bientôt faite; ils en trouvent quelquefois dans le ventre des morues qu'ils ont prises, & ils en garnissent leurs ains ou clavéaux avec succès.

On se sert des œufs & des entrailles des poissons pour appâts. On en boette, ou fait la séure, rare ou vague pour la sardine; cela la fait élever des fonds & donner dans les filets qui dérivent à fleur d'eau.

Les entrailles de morue & d'autres poissons voraces, sont bonnes pour ces poissons.

On attire les fauquets ou happe-foies, & autres oiseaux de mer, avec les foies des poissons.

On fait la *pêche* aux sardines avec les œufs des morues & des maquereaux salés: on en apporte en quantité des salsaisons de Terre-neuve; il en vient aussi de Norvege.

Ce sont les œufs de morues & de maquereaux que l'on appelle *seure*.

Parmi les vers marins & de terre dont on fait des appâts, il y a les vers noirs ou francs, les vers rouges ou bâtar, les vers blancs qu'on appelle *bourelottes* en Bretagne, les vers de terre.

Les meilleurs & les plus estimés sont les vers francs qui servent toujours pour la *pêche* des soles, qui ne mordent qu'à cet appât, qui attire aussi les limandes, les carrelets, & autres poissons plats.

La sole ne va aux vers francs que quand ils sont vivans & frais; il faut que ces vers soient gros, afin d'en faire deux appâts.

Les vers blancs ne servent qu'aux pêcheurs bretons.

Les vers rouges sont moins bons.

On n'emploie le ver de terre que faute d'autre appât; cependant il est propre à la *pêche* de l'anguille.

Les appâts qu'on fait avec les coquillages sont en grand nombre; il y a le petaut ou la folade, le brelin, ou brelin, ou bernicle, ou lappe.

Le pitaut ou la folade tirée de sa coquille, garnit un hameçon: c'est le moindre des appâts frais.

Le brelin sert à la *pêche* du merlan & de la limande. Le pêcheur amorce d'abord avec de la chair de poisson salé, puis il ajuste sur la pointe de l'ain un brelin tiré vivant de sa coquille.

Il y a aussi les crabes, les salicots ou grosses chevrettes, les barbeaux, les creviches, les petites crevettes, les grenades, les sauterelles, les esquires, &c.

On écale les crabes & on les attache au ret qui sert de sac à l'instrument de la *pêche* aux salicots, aux grosses chevrettes & aux petites.

Le meilleur appât des pêcheurs normands pour les mêmes poissons, est le poltron & le craquelot.

Le crabe poltron est celui qui a quitté sa coque nouvellement, & qui est encore mol.

Le craquelot est celui dont la coque n'a pas encore sa dureté.

Le salicot & la chevrette servent d'appât à plusieurs espèces de poissons ronds. Ceux qui font la *pêche* du maquereau avec le libouret ou la ligne au plomb, en amorcent leurs hameçons; les rayes grises en font friandes.

Quand on amorce un ain avec la chevrette ou sauterelle de mer, on en met plusieurs sur un hameçon.

On se sert en appât de poisson salé, parce qu'on n'en a pas toujours de frais. On sale pour cet usage

Le hareng, le celant ou seclant, ou celerin, ou fausse fardine, & la fardine.

Le hareng gai ou qui n'a ni laitance ni œufs, est le meilleur d'entre les poissons qu'on peut faler, surtout après qu'il a frayé.

La pêche avec le poisson salé est communément ingrate : on arme le corps de l'hameçon de poisson salé, & la pointe d'un peu de bœuf frais.

On emprunte encore des appâts du bœuf, de la vache, du cheval, de l'âne, du chien, & d'autres animaux frais ou salés. On emploie à cet usage le foie, les poulmons & les entrailles.

On ne fait avec le chien que la pêche du crabe, & cet appât encore ne sert-il qu'à l'entrée des ports & aux petites baies. C'est un amusement d'enfants & de dévotés.

Les navigateurs amorcent en pleine mer pour les requins & autres poissons voraces, de morceaux de lard blanc.

Les faux appâts se font avec des morceaux de liege taillés de la figure d'un poisson, & recouverts de la peau d'un petit poisson écorché, ou d'une toile blanche rayée de bleu sur le dos, ou d'une pierre blanche, ou d'une pelotte de marne, &c.

On fait usage de ces appâts pour la pêche des oiseaux marins.

Le pêcheur basque prend le thon à la ligne avec le liege recouvert de la toile rayée de bleu. Cette pêche se fait à la côte lorsque la mer est agitée.

Ceux qui pêchent la crabe & le homar avec des paniers, des caïères, des bouraques & autres instrumens, y pendent des petits morceaux de pierre blanche.

Les appâts & instrumens défendus sont ceux qui tendent à détruire le poisson, comme les sacs de toile & de serpillière, avec les chevrettes & autres poissons corrompus. Le sac détruisoit le frai, & l'appât infectoit le poisson.

Les appâts empoisonnés, sont la chaux vive, la noix vomique, la noix de cypres, la coque de levant la momie, musc, & autres drogues qui enivrent & étourdissent le poisson.

Il faut y joindre l'herbe qu'on appelle l'alrêse.

La pêche de rivière se fait à-peu-près avec les mêmes instrumens, la ligne, le verveux, le filet, l'épervier, &c.

Ce sont aussi les mêmes appâts, le ver, les entrailles des animaux, les morceaux de viande, &c.

Foyez toutes ces différentes pêches, tant de mer que de rivière, à leurs articles particuliers.

PÊCHE DES COQUILLAGES, (*Conchytiol.*) il y a cinq manières de pêcher les coquillages; savoir à la main, au râteau, à la drague, au filet, & en plongeant.

Quand la mer se retire, on marche à pié sur la grève, & l'on prend les huîtres & les moules à la main, rien n'est plus ordinaire au Havre, à Dieppe, & en Angleterre : quand les huîtrières & les moulrières ne découvrent point, on prend des bateaux, & l'on se sert de la drague; il y en a qui foulent le sable avec les piés, pour faire sortir les coquillages qui s'ensablent après le reflux.

Pietro della Valle, fameux voyageur, rapporte qu'en pêchant lui-même dans la mer Rouge, il prit une si grande quantité d'huîtres, de limaçons, & d'autres coquillages, qu'il en remplit quatre à cinq caisses. Il dit que ces coquilles naissent dans les fonds & dans les cavités, qui sont en grand nombre dans le golfe Arabique, & que les pêcheurs descendent dans l'eau avec leur chemise, qui ne leur vient qu'au bas de l'estomac, & les prennent à la main, l'eau étant si claire que l'on découvre tout ce qui est au fond.

Le râteau est un instrument de fer garni de dents longues & creuses, emmanché de perches propor-

tionnées à la profondeur du fond où l'on pêche; c'est ainsi que l'on prend les moules.

La drague est un autre instrument de fer, qui a ordinairement quatre piés de long sur dix-huit pouces de large, avec deux traverses. Celle d'en bas est faite en biseau, pour mordre sur le fond, & enlever l'huître attachée au rocher : elle porte ou traîne avec soi un sac dont le dessus est ordinairement un réseau de cordage; & par-dessous on substitue un cuir, ou bien on fait les mailles du dessous du sac de lanieres de cuir, qui étant gluant de sa nature, glisse mieux au fond de l'eau. On descend la drague avec un cordage proportionné à la profondeur où sont les coquillages. En Amérique la drague a six piés en quatre, & on y attache des cordages suivant la profondeur de l'eau; c'est par leur moyen qu'on tire la drague à bord, & c'est la meilleure manière de pêcher les coquillages, & la plus usitée.

On se sert de différentes espèces de filets dans les ports de mer, pour pêcher le poisson. Parmi les ordures qu'amènent les filets des pêcheurs, il se rencontre des coquillages & des productions marines, qu'ils rejettent ordinairement dans la mer. On a trouvé de cette manière à Marseille & à Toulon, des coquillages & des moules de mer très-curieuses.

On pêche à Toulon, à vingt ou trente piés de bas, avec des crocs de fer, les pinnes marines toutes grises, & qui n'ont pas les belles couleurs de celles de Messine, de Corse, & de Majorque. Les manches de couteau se prennent dans le golfe de Tarente, & autres ports de mer, dans les trous qu'ils font dans le sable, où l'on jette du sel pour les faire sortir; mais le meilleur moyen d'avoir de beaux coquillages, est d'employer les plongeurs, comme on fait dans les Indes. (*D. J.*)

PÊCHE, (*Jurisprud.*) la pêche & la chasse sont les deux manières d'acquiescer que les hommes aient eu, l'une & l'autre furent le premier art que la nature enseigna aux hommes pour se nourrir.

La pêche continua d'être permise à tout le monde par le droit des gens, non-seulement dans la mer, mais aussi dans les fleuves, rivières, étangs, & autres amas d'eau.

Le droit civil ayant distingué ce que chacun possédoit en propriété, il ne fut plus permis de pêcher dans les étangs & viviers d'autrui, mais seulement dans la mer & dans les fleuves & rivières dont l'usage appartenoit au public.

La pêche qui se fait, tant en pleine mer que sur les grèves, est toujours demeurée libre à tout le monde, suivant le droit des gens; mais nos rois ne la permettent à leurs sujets dans les mers qui avoisinent leur domination, qu'avec les filets permis; & il est défendu aux pêcheurs qui arrivent à la mer, de se mettre & jeter leurs filets en lieux où ils puissent nuire à ceux qui se seront trouvés les premiers sur le lieu de la pêche, ou qui l'auront déjà commencée, à peine de tous dépens, dommages & intérêts, & de cinquante livres d'amende. Ordonnance de la Marine, liv. V. tit. 1. & 2. article 9.

Pour ce qui est des fleuves ou rivières navigables, comme en France la propriété en appartient au roi, c'est à lui seul aussi qu'appartient le droit de pêche.

Les anciennes ordonnances permettoient à chacun de pêcher à la ligne dans les fleuves & rivières navigables, parce que cela n'étoit regardé que comme un amusement; mais comme insensiblement on abusa des choses les plus innocentes, & qu'il y auroit une infinité de gens oisifs qui pêcheroient continuellement & dépeupleraient les rivières, il n'est plus permis de pêcher, même à la ligne, dans les fleuves & rivières navigables & autres eaux qui appartiennent au roi, à moins d'être fondé en titre spécial, ou d'être reçu maître pêcheur au siège de la maîtrise



maîtrise des eaux & forêts, à peine de cinquante livres d'amende, & de confiscation du poisson, filets & autres instrumens de *pêche*, pour la première fois, & pour la seconde, de cent livres d'amende, outre pareille confiscation, même de punition plus sévère s'il y échet.

Pour être reçu maître pêcheur, il faut avoir au moins l'âge de vingt ans.

Les maîtres pêcheurs de chaque ville où port dans les lieux où ils font au nombre de huit & au-dessus, doivent élire tous les ans aux assises du maître particulier, un maître de communauté pour avoir l'œil sur eux, & avertir les officiers des maîtrises des abus qui se commettent; & dans les lieux où il y en a moins de huit, ils doivent convoquer ceux des deux ou trois plus prochains ports ou villes, pour faire entre eux la même élection.

Les maîtres pêcheurs & autres personnes qui peuvent avoir droit de pêcher dans les fleuves & rivières navigables, & autres eaux appartenantes au roi, sont obligés d'observer les règles qui ont été faites pour la police de la *pêche* dans ces sortes d'eaux.

Ces règles sont, premièrement, qu'il est défendu de pêcher aux jours de dimanche & fêtes, à peine de cinquante livres d'amende & d'interdiction pour un an.

En quelque tems que ce soit, la *pêche* n'est permise que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Les arches des ponts, les moulins & les gords où se tendent des guideaux, sont les seuls endroits où l'on peut pêcher la nuit comme le jour, pourvu que ce ne soit en des jours ou tems défendus.

Il est défendu de pêcher dans le tems de frai, excepté la *pêche* aux saumons, aux aloses, & aux lamproies; le tems de frai pour les rivières où la truite abonde, est depuis le premier Février jusqu'à la mi-Mars, & autres depuis le premier Avril jusqu'au premier Juin.

Il n'est pas permis de mettre des bires ou nasses d'osier au bout des guideaux pendant le tems de frai, on peut seulement y mettre des chausses ou sacs du moule de dix-huit lignes en quarré, & non autrement; mais après le tems du frai, on peut y mettre des nasses d'osier à jour, pourvu que les verges soient éloignées les unes des autres de douze lignes au moins.

Les engins & harnois de *pêche* défendus par les anciennes ordonnances, sont le bas orborin, le chiffre garni, le valois, les amendes, le pinsoir, le trouble à bois, la bourache, la charte, le marchepié, le cliquet, le rouable, le clamecy, falcines, fagots, nasses pelées, jonchées, & lignes de long à menus hameçons.

L'ordonnance de 1669 y a joint les grilles, trawls, filets, éperviers, chalons, fabres, & tous autres qui pourroient être inventés au dépeuplement des rivières.

Elle défend aussi d'aller au barandage & de mettre des bacs en rivière.

Elle défend en outre de bouiller avec bouilles ou rabots, tant sous les chevrons, racines, saules, osiers, terriers, & arches, qu'en autres lieux, ou de mettre lignes avec échets & amorces vives; comme aussi de porter des chaines & clairons dans les batelets, d'aller à la sàre ou *pêché* à grand bruit, ou de pêcher dans les noies avec des filets, & d'y bouiller pour prendre le poisson ou le frai qui auroit pû y être porté par le débordement des rivières.

Il est pareillement défendu à tous marins & bateliers d'avoir à leurs bateaux ou nacelles aucuns engins à pêcher, permis ou défendus.

On doit rejeter dans les rivières les truites, carpes, barbeaux, brêmes & meuniers qu'on a pris,

Tome XII.

quand il n'ont pas au moins six pouces entre l'œil & la queue; & les tanches, perches & gardons qui en ont moins de cinq.

Il est défendu d'aller sur les étangs, fossés & mares lorsqu'ils sont glacés, pour en rompre la glace, & pour y faire des trous, & d'y porter des flambeaux, brandons, & autres feux pour voler du poisson.

L'ordonnance défend aussi, sous peine de punition corporelle, de jeter dans les rivières aucune chaux, noix vomique, coque-de-leuant, momie, & autres drogues ou appâts.

Pour le rempoissonnement des étangs, le carpeau doit avoir six pouces au moins, la tanche & la perche quatre, & le brocheton tel échantillon qu'on veut; mais on ne doit le jeter aux étangs, mares & fossés qu'un an après leur empoissonnement, ce qui doit être observé pour les étangs, mares & fossés des ecclésiastiques & communautés, de même que pour ceux du roi.

Les ecclésiastiques, seigneurs, gentilshommes & communautés qui ont droit de *pêche* dans les rivières navigables, sont tenus d'observer & de faire observer l'ordonnance par leurs domestiques & pêcheurs.

Les communautés d'habitans qui ont droit de *pêche* dans les rivières navigables, sont obligés de l'affermir, parce que si chacun avoit la liberté d'aller pêcher, cela dégèneroit en abus.

La *pêche*, dans les petites rivières non-navigables, appartient au seigneur haut-justicier.

Celle des étangs, fossés, mares, appartient à ceux qui en sont propriétaires. Voyez l'ordonnance des eaux & forêts, tit. 31. & la conférence sur cette ordonnance. (A)

**PÊCHE, (Jardin.)** fruit à noyau, très-connu, qui vient sur le pêcher. Les *pêches* varient pour la grosseur, la forme, la couleur & le goût, selon les différentes especes de pêchers. On distingue ces fruits en *pêches* proprement dites, qui quittent le noyau, & qui ont la chair tendre, molle, fuculente, & d'un goût relevé; & en pavies ou brugnons qui ne quittent pas le noyau, & qui ont la chair dure & sèche.

Les *pêches* se divisent aussi en *pêches* lisses & *pêches* veloutées; ces dernières sont en plus grand nombre; on les différencie encore par les couleurs. Il y a des *pêches* jaunes, des *pêches* blanches, & des *pêches* rouges. Les curieux ne font cas que de quinze ou vingt sortes de *pêches*; mais en donnant dans la médiocrité, on pourroit en rassembler jusqu'à quarante especes pour avoir une plus grande variété & une suite de fruits qui se succederoient pendant quatre mois. La *pêche* veut être mangée crue; elle perd de sa qualité en passant sur le feu, aussi n'en fait-on guère usage dans les offices qu'en la mettant à l'eau-de-vie: la Médecine ne tire de service que des feuilles & des fleurs du pêcher, & de l'amande qui est dans le noyau de son fruit. Voyez PÊCHER.

**PÊCHÉ, (Théol.)** peccatum, est en général toute infraction des règles de l'équité naturelle & des lois positives, de quelque especes qu'elles soient.

Saint Augustin, dans son livre XXXI. contre Fauste le manichéen, définit le *pêché*, une parole, une action, ou un désir contre la loi éternelle; peccatum est factum, vel dictum, vel concupitum contra aeternam legem; définition que saint Thomas & la plupart des autres théologiens ont adoptée, mais elle ne convient pas au *pêché* originel.

Le même pere définit encore le *pêché*, voluntas retinendi vel consequendi quod justitia vetat & unde liberum est abstinere; mais cette définition n'est pas plus exacte que la première, par rapport aux enfans.

Aussi la plupart des théologiens définissent le *pêché* une desobéissance à Dieu, ou une transgression volontaire de la loi, soit naturelle, soit positive, dont Dieu est également l'auteur.

On distingue plusieurs sortes de *péchés*, 1°. du côté de l'objet, des *péchés* de la chair & des *péchés* de l'esprit : par *péchés* de la chair on entend ceux qui ont pour objet quelque délectation charnelle, comme la gourmandise, la luxure ; par *péchés* de l'esprit, ceux qui se passent dans l'intérieur, comme l'orgueil, l'hérésie, &c. 2°. En égard aux personnes que le *péché* offense, on distingue des *péchés* contre Dieu, contre le prochain, contre soi-même. 3°. On le divise encore en *péchés* de pensée, de parole, & d'action, en *péchés* d'ignorance & de faiblesse, & *péchés* de malice.

Mais les divisions les plus connues, sont celles qui distinguent le *péché* originel & *péché* actuel. Le *péché* originel est celui que nous tirons de notre origine, que nous apportons en naissant, & dont Adam notre premier pere nous a rendu coupables : on dispute beaucoup sur sa nature, & sur la manière dont il passe des peres aux enfans. Voyez ce que nous en avons dit sur le mot ORIGINEL.

Le *péché* actuel est celui que nous commettons par notre propre volonté : on le divise en *péché* de commission & *péché* d'omission ; par *péché* de commission on entend celui qui est opposé à un précepte négatif, comme à l'hommeicide, qui est opposé à ce commandement, *vous ne tuerez point*. Le *péché* d'omission est celui qui est contraire à un précepte affirmatif, comme de manquer de respect à ses parens est une action opposée à ce précepte, *honnez votre pere & votre mere* ; ou pour s'expliquer plus clairement, le *péché* de commission consiste à faire ce que la loi défend, & le *péché* d'omission à ne pas faire ce qu'elle prescrit.

Enfin, le *péché* actuel, soit de commission, soit d'omission, se sous-divise en *péché* mortel & en *péché* véniel. Le *péché* mortel est une prévarication qui donne à l'ame la mort spirituelle en la privant de la grace sanctifiante, & en la rendant sujette à la damnation. Le *péché* véniel est une faute qui affoiblit en nous la grace de la justification sans la détruire, & qui nous soumet à la nécessité de subir quelques peines temporelles pour en obtenir la remission.

Quelques-uns, parmi les Protestans, ont cru que la différence entre les *péchés* mortels & véniels tiroit son origine de la qualité des personnes qui les commettoient ; que tous les *péchés* d'un juste, quelque énormes qu'ils puissent être, étoient véniels ; que ceux d'un pécheur, quelques légers qu'ils fussent, étoient mortels. D'autres en ont fait dépendre la différence de la pure volonté de Dieu ; mais il est clair, 1°. que tous les *péchés* des justes ne leur ôtent pas toujours la grace, & que tous les pécheurs n'offensent pas Dieu dans toutes les occasions avec le même degré d'énormité ; 2°. qu'il y a des *péchés*, qui par eux-mêmes portent simplement quelque atteinte à la vie spirituelle en diminuant le feu de la charité, & d'autres qui par leur propre nature éloignent ce feu sacré & donnent la mort à l'ame.

Il n'est pas facile au reste de décider toujours avec précision quand un *péché* est mortel ou véniel. L'examen de l'importance du précepte violé, l'inspection du degré de consentement que donne à la mauvaise action celui qui la commet, la considération du sort & du scandale que portent à quelque membre de la société, ou à toute la société, les fautes commises, sont autant de moyens qui contribuent à faire connoître & à spécifier la grandeur & l'énormité des *péchés*.

Les Stoïciens prétendoient que tous les *péchés* étoient égaux entre eux ; on peut voir comment Cicéron, dans ses paradoxes, réfute l'absurdité de cette opinion.

Les anciens Gnostiques & les Manichéens imaginoient un mauvais principe auteur du *péché*. Calvin

n'a pas fait difficulté de l'attribuer à Dieu, de dire que Dieu y excitoit & y pouvoit l'homme. Les Catholiques reconnoissent que l'homme est libre, que c'est par sa seule & propre détermination qu'il pèche, & qu'alors il est justement répréhensible d'avoir commis ce qu'il pouvoit ne pas faire, ou négligé ce qu'il devoit & ce qu'il pouvoit faire.

**PÉCHÉ**, (*Critique sacrée*.) c'est dans le vieux Testament la transgression de la Loi. Les casuistes hébreux ont des mots propres pour distinguer ces diverses transgressions ; *Chataoth*, comprend les *péchés* commis contre les préceptes affirmatifs ; *Aschamat*, marque les *péchés* commis contre les préceptes négatifs ; *Schegaga*, désigne les *péchés* d'ignorance, d'oubli, d'omission, &c. Cependant dans l'Ecriture le mot *péché*, se prend tantôt pour une transgression légère de la Loi, *I. Joan. j. 8.* tantôt pour un *péché* très-grave, comme l'idolâtrie, *Thren. j. 8.*

*Péché* veut dire aussi la peine du *péché* : si tu fais mal, la peine de ton *péché*, *peccatum*, s'en suivra, *Gen. iv. 7.* Il signifie la concupiscence, *Rom. vij. 20.* Il se met pour la victime offerte en expiation du *péché* ; celui qui ne connoissoit point le *péché*, a été fait victime ; *peccatum* pour le *péché*, *II. Cor. v. 21.* De même dans Osée, *iv. 8.* ils le nourriront des victimes, *comedens peccata*, que mon peuple offre pour le *péché*. Enfin, ce terme se prend pour maladie. *Rom. v. 12.* (*D. J.*)

**PÉCHÉ À MORT**, (*Critique sacrée*.) on cherche quel est ce *péché*, dont S. Jean dit qu'il est à la mort, *I. ép. v. 16.* Il semble que c'est l'idolâtrie : ce qui confirme cette idée, selon les judicieuses remarques d'un critique moderne, c'est 1°. que la Loi divine condamnoit l'idolâtre à la mort, sans aucune miséricorde ; 2°. que l'apôtre, au *Y. 20.* remarque que J. C. est venu pour faire connoître le seul vrai Dieu ; 3°. & qu'enfin, au *Y. 21.* l'apôtre finit son épître par ce précepte : mes petits enfans, gardez-vous des idoles. Cependant, quand l'apôtre parle d'un *péché à mort*, il n'entend pas la mort éternelle ; comme si Dieu avoit prononcé contre le chrétien qui tomboit dans l'idolâtrie, qu'il seroit condamné sans miséricorde à la mort éternelle, sans qu'il pût obtenir sa grâce par sa repentance. Le *Y. 16.* fait voir qu'il ne s'agit que de la mort temporelle. Les Chrétiens priant pour les malades, & demandant à Dieu leur guérison, ils l'obtenoient aussi, comme on le voit par S. Jacques, *ch. v. 14.* & suivans. S. Jean a en vue cette coutume, & dit, qu'il n'ordonne point aux Fideles de prier pour la guérison de ceux qui tomboient dans l'idolâtrie ; parce que c'est-là un *péché* qui mérite la mort, & auquel sont condamnés ceux qui ont connu le seul vrai Dieu. On ne demandoit point à Dieu la vie de ces gens-là ; mais on ne les privoit pas de l'espérance du salut, s'ils s'adressoient à J. C. avec une sincère repentance. Ainsi donc le *péché à mort*, dans S. Jean, seroit l'idolâtrie. Le *péché* contre le S. Esprit, paroît être le blaspème ou l'outrage fait au S. Esprit, en attribuant contre la conscience, les miracles à la vertu des démons ; c'est le dernier excès de l'impiété. Le *péché* irrémissible de l'auteur de l'épître aux Hébreux, c'est vraisemblablement l'apostasie entière. (*D. J.*)

**PÉCHÉ ORIGINEL**, (*Critique sacrée*.) la tradition a bien varié sur le *péché* originel. Clément d'Alexandrie n'a point connu ce *péché*, comme on le voit par la manière dont il explique les paroles de Job, *ch. xiv. 4.* selon la version des Septante, & celui du *Pf. li. 7.* Pour le dernier, il prétend que David parle d'Eve, la mere du genre humain, qui n'eut des enfans que depuis qu'elle fut tombée dans la transgression. Voyez Stromat. lib. III. pag. 488. & 489. Mais Origène, disciple de Clément d'Alexandrie, abandonna l'opinion de son maître, & soutint que



Les hommes naissent pêcheurs, comme on le voit dans son commentaire sur S. Matt. dans son homélie xiv. sur S. Luc, dans l'homélie xviii. sur le Lévit. & dans sa réponse à Celse, *lib. IV. p. 191.* Le lecteur peut consulter là-dessus les notes de Spencer. Dans le dernier ouvrage d'Origène, il cite en faveur de son opinion, le passage de S. Paul aux Romains, *1. ch. v. 14.* Mais au lieu qu'il y a dans les exemplaires, & c'est en effet la bonne leçon, qui n'ont point péché à la ressemblance de la transgression d'Adam, Origène a lu qui ont péché à la ressemblance, &c. Au fond, la raison d'Origène étoit, que les âmes qui ont existé avant les corps, avoient péché avant que d'être incorporées. Beaufobre, *Remarques critiques. (D. J.)*

**PÊCHÉ VOLONTAIRE**, (*Critique sacrée.*) ἀμαρτία; il semble que ce péché soit celui dans lequel on persévère malgré les remontrances, *Hébr. x. 26.* Il est beau à un homme, dit l'auteur de l'Ecclésiaste, lorsqu'il est repris de son péché, de se repentir; car il évitera par ce moyen le péché volontaire, ὅπως γὰρ οὐδὲ ἐκείνους ἀμαρτία, *ch. xxi. v. 7.* En effet, celui qui se repent lorsqu'on lui fait connoître sa faute, prouve qu'il a été surpris; & s'il est véritablement repentant, il évite la rechûte ou le péché volontaire; puisqu'il n'ignore plus ni la nature de l'action, ni sa propre foiblesse. (*D. J.*)

**PECHECAL**, terme de relation, nom que les Indiens donnent aux inondations qui arrivent chez eux dans un certain tems de l'année. Ce sont des débordemens causés par les grandes pluies, & par la fonte des neiges qui sont sur les montagnes. Le plat pays en est couvert, & les rivières en sont enflées, comme le Nil, lorsqu'il se déborde en Egypte. Cette inondation arrive tous les ans aux Indes pendant les mois de Juillet, Août, Septembre, & Octobre. (*D. J.*)

**PECHEM**, f. m. (*Mat. méd. des anciens.*) nom donné par les grecs modernes à la racine qu'Avicenne & Sérapion appellent *behem*. La description qu'ils en font, leur distinction en *pechem* rouge & blanc, les vertus qu'ils leur prodigient, sont celles du *behem* dans les auteurs arabes. Myreps qui traite de cette plante, en rapporte les mêmes choses qu'Avicenne, & nommément que le *pechem* étoit une racine ligneuse, extrêmement ridée sur toute sa surface, à cause de la grande humidité de sa teneur, qui s'exhaloit en la faisant sécher très-promptement. D'ailleurs on voit bien que *pechem* est formé de *behem*, en changeant le *b* en *p*, ce qui est arrivé fréquemment, & en aspirant *h* en *x* ou *ch*, ce qui n'est pas moins commun. (*D. J.*)

**PÊCHER**, f. m. *persica*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Ce pistil sort du calice, & devient dans la suite un fruit charnu presque rond, & sillonné dans sa longueur. Ce fruit renferme un noyau qui a sur sa surface de petites fosses assez profondes, & qui renferme une amande oblongue. Ajoutez aux caractères de ce genre le port de chacune des espèces. Tournefort, *Inst. rei herb. Voyez PLANTE. (I)*

**PÊCHER**, *persica*, (*Jardinage.*) petit arbre qui est venu très-anciennement de Perse, & que l'on cultive dans tous les climats tempérés de l'Europe, pour l'excellence de son fruit. Il ne s'élève guère qu'à douze ou quinze piés; il se garnit de beaucoup de rameaux, qui s'élançant toujours plus d'un côté que de l'autre, dérangeant bien-tôt la forme de l'arbre. Son écorce est rousâtre, il fait peu de racines; ses feuilles sont longues, étroites, & lisses, dentelées, pointues, & placées alternativement sur la branche. Ses fleurs, tantôt grandes, tantôt petites, selon l'espèce de pêche, sont aussi d'un rouge plus ou moins foncé. Le fruit qui les remplace est communément rond, assez gros, charnu, & ordinairement couvert

de duvet; mais il est diversement coloré, soit en-dehors, soit en-dedans, suivant les différentes variétés. La diversité s'étend aussi sur le goût des pêches qui sont excellentes pour la plupart. Elles renferment un noyau très-dur, sillonné en-dehors, & lisse en-dedans, qui couvre une amande d'un goût amer.

La pêche est le premier, le plus beau, & le meilleur des fruits que l'on cultive dans ce royaume, où depuis un siècle, on a fait la découverte de la plupart des bonnes espèces de cet arbre. C'est par la semence qu'on a obtenu ces excellentes variétés dans les pépinières des environs de Paris; & si on s'appliquoit également à semer dans les différentes provinces les noyaux des bonnes espèces de pêches qui sont connues, la diversité des terrains procureroit bien d'autres nouveautés dans ce genre.

Le pêcher est très-aisé à multiplier & à élever; mais sa culture est ce qu'il y a de plus difficile dans le jardinage. Il faut tout l'art du jardinier, & tous ses soins pour conserver cet arbre dans sa force, & le soutenir dans sa beauté. On n'est pas même encore parfaitement d'accord sur la meilleure façon de le conduire : nulle comparaison à faire à cet égard, du pêcher avec les autres arbres fruitiers, que l'on relève, & qu'on répare assez aisément; au lieu que si l'on a négligé le pêcher, il est presque impossible de le rétablir. Il est d'ailleurs sujet à quantité de maladies auxquelles il est très-difficile de remédier; en sorte que le plus court moyen est souvent de remplacer par un nouvel arbre celui qui a été négligé, ou qui est languissant.

Il est très-aisé, comme je l'ai dit, de multiplier le pêcher; ce n'est pourtant pas en semant les noyaux de pêches, qui ne produiroient pour la plupart que des plans bâtards, dont les fruits seroient dégénérés; & ce ne seroit que par un pur hasard que l'on obtiendrait par ce moyen quelques bonnes espèces de pêches. Mais il est d'usage dans les pépinières, d'élever cet arbre en le greffant sur le prunier de damas, qui est propre pour les terrains humides, ou sur l'amandier qui convient aux terres légères. On le greffe aussi quelquefois sur l'abricotier, qui donne de beaux fruits, mais qui n'est pas de durée, & très-rarement sur le sauvageon de pêcher; parce que, malgré qu'il fasse un bel arbre bien vigoureux, il est trop sujet à la gomme.

Tous les terrains qui sont propres à la vigne, conviennent au pêcher : on peut juger par-là du sol qu'il lui faut. On voit assez communément cet arbre réussir par-tout, au moyen des préparations de terre, par lesquelles on supplée à la sécheresse des lieux élevés, & en exhausant des parties de terrain dans les endroits bas & humides.

Si le terrain est de bonne qualité, il faudra le faire défoncer de deux à trois piés de profondeur, sur six de largeur; mais il faudra s'arrêter aussi-tôt que l'on trouvera la glaise ou le tuf; car il n'y a rien à gagner en les perçant pour y substituer de bonnes terres : en évitant un inconvénient, on se jetteroit dans un plus grand. On ne doit pas même se rebuter à la rencontre du tuf ou de la glaise, s'il y a par-dessous un pié & demi environ d'épaisseur de bonne terre. Dans le cas où le terrain de la surface se trouveroit trop léger, trop sec, trop sablonneux, trop usé, en un mot, de mauvaise qualité, on y fera rapporter des terres neuves de pâturage.

Le succès du pêcher dépend principalement de l'exposition : il faut le midi aux pêches tardives, & le levant suffira pour celles qui sont précoces; ensuite pour la situation, le milieu des côtes, ce qu'on appelle *mi-côte*, est ce qu'il y a de plus avantageux; après cela, tout le reste de la pente des montagnes; puis les vallons & tout le plat pays en général; en-

fin, les sommets des montagnes sont ce qu'il y a de plus défavorable, par rapport à ce qu'une telle situation est plus expolée qu'aucune autre, aux intempéries de toutes fortes.

Les pêches de la meilleure qualité réussissent si rarement en plein vent, qu'on a généralement pris le parti de les mettre en espalier contre des murs garnis de treillage. Si ces murs n'ont que neuf à dix piés de hauteur, ils ne sont propres à recevoir que des pêchers de basse tige, qu'il faudra espacer de quinze à vingt piés, selon la qualité du terrain. Mais si les murs étoient élevés de douze piés & plus, on pourra mettre des demi-tiges de cinq piés entre les premiers pêchers, sans augmenter leur intervalle.

L'automne est la vraie saison de planter les pêchers ; on ne sauroit s'y prendre trop tôt, dans quelque terrain que ce soit. Ainsi dès que la sève sera arrêtée, aux environs du vingt Octobre, il fera aussi avantageux de faire cette plantation, qu'il résultera d'inconvénients en la suspendant, & encore plus en la différant jusqu'au printemps. On se dispensera d'en rapporter ici toutes les raisons qui sont sans nombre, & qui engagent fortement à conseiller, & même à recommander cette diligence.

Pour être sûr d'avoir les bonnes espèces de pêches que l'on désire, il faudroit avoir pu les faire élever chez soi ; mais comme chacun ne se trouve pas arrangé pour cela, & qu'on n'est pas toujours en disposition d'attendre la venue de ces arbres, on est forcé le plus souvent de s'en rapporter à autrui. On trouve toutes les bonnes espèces aux environs de Paris ; la plupart à Orléans, & on a commencé à en élever dans presque toutes les provinces du royaume. Il y a souvent de l'inconvénient à tirer ces arbres de loin, faute de prendre quelques précautions, qui ne consisteroient qu'à bien garnir de mousse tout le vuide qui se trouve entre les racines après que les arbres ont été liés en paquets : minutie qu'on trouvera peu digne d'être relevée dans un grand ouvrage comme celui-ci ; mais qui est le seul moyen de conserver la fraîcheur des arbres dans une longue route. Des qu'ils seront arrivés à leur destination, il ne faudra différer de les planter, qu'au cas qu'il fit un temps de neige ou de gelée, ou bien que les terres fussent trop humides. Il vaudra mieux déposer alors les arbres dans un lieu sain & abrité, après en avoir mouillé modérément les racines. Mais dès que la saison sera convenable, on débarrassera les arbres ; on rafraîchira les racines en coupant leur extrémité jusqu'au vif. Cette coupe se fera debais, & en-dessous, de manière qu'elle puisse porter sur la terre en plaçant l'arbre dans le trou. On ôtera tout le chevelu, & on retranchera toutes les racines qui seront écorcées, rompues, ou viciées ; puis pour former la tête, on coupera toutes les branches latérales de la tige principale, que l'on rabattra en biais à sept ou huit pouces au-dessous de la greffe. On fera ensuite aux places marquées dans le terrain, que l'on suppose préparé d'avance, des trous suffisans pour l'étendue des racines. On y placera les arbres de façon qu'ils soient un peu inclinés vers le mur ; qu'ils en soient éloignés de quatre à cinq pouces ; que la coupe le regarde, & que la greffe puisse excéder de deux ou trois pouces le niveau du sol. On fera jeter autour de l'arbre la terre la plus meuble, la plus légère, & la meilleure que l'on fera entrer avec les doigts entre les racines ; & après que le trou sera rempli & qu'on aura assés le terrain en appuyant médiocrement le pié autour de l'arbre, on y fera jeter une charge d'eau pour lier la terre aux racines. Mais si la plantation n'a été faite qu'au printemps, il faudra envelopper la tige des arbres de grande paille, en couvrir la terre au pié, & arroser le tout modérément chaque semaine dans les temps de hâle & de sécheresse.

Quand on verra que les pêchers commencent à pousser, on découvrira leur tige, & on les laissera aller cette première année à leur gré en prenant soin pourtant d'attacher au treillage les nouveaux rejets, à mesure qu'ils prendront une force & une longueur suffisante.

La culture du pêcher, qui consiste principalement à le tailler, à l'ébourgeonner & à le palisser, fait le point le plus important, & en même temps le plus difficile du jardinage. C'est ici la pierre d'achoppement des jardiniers, c'est le premier trait qui manifeste leur talent, c'est la plus grande perfection de leur art, & la seule sur laquelle il faille les examiner, les suivre, les diriger principalement. La taille des autres arbres fruitiers n'est rien en comparaison de celle du pêcher. Ce n'est pas qu'il ne faille aussi les entendre & les conduire ; mais la grande différence vient de ce qu'on peut réparer les autres fruitiers, quoiqu'ils aient été depuis long-temps négligés ou traités par une main ignorante ; au lieu que si on a négligé ou mal conduit un pêcher seulement pendant une année ou deux, il est presque impossible de le rétablir. Pour discuter suffisamment cet article, il faudroit un examen & un détail qu'on ne peut se promettre dans un ouvrage de cette nature : on se contentera des principaux faits.

Le pêcher veut être soigné & suivi pendant la plus grande partie de l'année ; c'est-à-dire, depuis la chute des feuilles jusqu'après la récolte du fruit ; il faut à cet arbre des attentions habituelles pour le préserver des intempéries, le conserver dans la beauté, l'entretenir dans la force, & pour le faire durer & prospérer. Je suivrai l'ordre des saisons pour indiquer les différens soins de culture qu'on doit employer, & présenter d'un coup d'oeil les diverses opérations qui sont nécessaires pour remplir cet objet.

La taille est le premier soin de culture qu'il faille donner au pêcher. Cette culture est même indispensable à son égard, & il faut de plus qu'elle soit exacte ; car si on néglige de tailler cet arbre pendant un an seulement, il se trouve ébloui, dégarni, & détérioré au point qu'il n'est souvent pas possible de le rétablir en trois années ; & si on l'a abandonné deux ou trois ans, il n'y a presque plus moyen d'y remédier, ni, à plus forte raison, d'en former un bel arbre. On peut tailler le pêcher depuis la chute des feuilles jusqu'au premier mouvement de la sève ; mais d'attendre que les arbres soient en fleur, ou que le fruit soit noué pour les tailler, c'est le plus grand abus qui puisse résulter de la négligence du jardinier. On doit commencer par les arbres les plus foibles, & finir par les plus vigoureux. C'est encore une autre abus de croire que les arbres taillés sont plus sujets à être endommagés par les intempéries qui arrivent si ordinairement au retour du printemps. On est assez généralement d'accord qu'il n'y a plus d'inconvénient pour les arbres taillés que pour ceux qui ne le sont pas. Avant de faire agir la serpe, on doit dépallier l'arbre & le nettoyer de toute saleté & des insectes. Il faut ensuite distinguer les jeunes arbres jusqu'à l'âge de six ans, de ceux qui sont dans leur force ou qui sont sur le déclin. On doit en général se régler sur la force de l'arbre pour le retranchement & l'accroissement des branches. Si l'arbre n'a qu'un an, & qu'il n'ait poussé que foiblement, on le réduira à deux branches ou à quatre, également partagées sur les côtés, & on les taillera à cinq ou six pouces. Mais si l'arbre a poussé vigoureusement, on pourra leur laisser jusqu'à huit à dix pouces de longueur. Dans les années suivantes la grande attention doit se porter à tenir la balance de façon que l'un des côtés de l'arbre ne soit pas plus chargé que l'autre. Si l'arbre est foible, il faut le rabatter du milieu ; si la



seve se porte trop abondamment sur l'un des côtés, il faut accourir ce côté pour donner de la force à l'autre. En général toute la force de l'arbre doit se porter sur deux ou quatre maîtresses branches distributrices de toute la garniture. On peut donner tous les ans à ces fortes branches douze ou quinze pouces de taille, quelquefois deux piés, & jusqu'à deux piés & demi, à la manière des jardiniers de Montreuil, du reste on doit réduire les autres depuis six jusqu'à huit pouces. On croit communément que le *pêcher* n'a que douze ou quinze ans de vie; mais quand il a été bien conduit, ce n'est encore là que le tiers de sa durée & le commencement de ses grandes forces, qui peuvent se soutenir pendant autant de tems, après quoi on peut regarder le reste de sa durée comme un état de retour dont le soutien dépend entièrement de l'art & des soins du jardinier. C'est la taille bien entendue qui contribue le plus à la durée du *pêcher*. Elle consiste, pour les *pêchers* qui sont dans leur force, à ne pas trop charger l'arbre de branches, & cependant à le tenir bien garni. Après avoir examiné l'état de l'arbre, on commence à retrancher les branches sèches, altérées & usées; puis celles qui sont trop grosses ou trop petites, à l'exception des petits bouquets ou brindilles qui sont propres à donner les plus beaux fruits; mais on doit conserver tout ce qui est nécessaire à entretenir la garniture de l'arbre. Enfin de toutes les branches qui ont poussé sur celle qui a été taillée l'année précédente, on ne laisse que la plus basse. Après cela on vient à la taille: si l'arbre se trouve fatigué pour avoir trop donné de fruit, on le ménage en accourcissant, si c'est le contraire, on allonge la taille jusqu'à huit pouces. C'est encore sur l'espèce du *pêcher* qu'il faut se régler à cet égard. Quant aux *pêchers* qui sont sur le déclin, on ne sauroit trop les ménager, les tailler court, & ne conserver que les meilleures branches; mais en travaillant à la conservation de l'arbre & à sa fructification, on doit chercher en même tems à lui donner de la beauté, & à le rendre agréable, en faisant en sorte qu'il soit suffisamment garni de branches jusqu'au pié, qu'il fasse régulièrement l'éventail, & qu'il n'occupe que la place qui lui a été destinée.

La beauté du *pêcher* consiste principalement à ce qu'il soit palissé proprement & avec ordre; aucune branche n'en doit croiser d'autres, à moins qu'on n'y soit nécessaire pour garnir un vuide. On se sert d'osier pour le premier palissage au printemps, & du petit jonc de marais pendant l'été.

Mais le grand point pour avoir du fruit, c'est de veiller à la conservation du *pêcher*; sans quoi, il arrive souvent que les frimats détruisent toutes les belles espérances qu'avoit donné le fleur. Le meilleur secret que l'on ait trouvé pour garantir ces arbres, est de former tout le long des murs au-dessous du chaperon, une espèce d'avant-toit, composé de paillassons d'environ deux piés de largeur, supportés par des potences que l'on attache contre le mur pour un tems, depuis le mois de Février jusqu'au mois de Mai, cette couverture défend le haut des arbres, & l'on supplée dans les tems menaçans d'autres paillassons pour garantir le bas.

Des la fin d'Avril on doit commencer une autre opération à laquelle il faut encore revenir à la fin de Mai, après que le fruit est noué; c'est l'ébourgeonnement qui, quoique des plus importants, est souvent négligé. Il consiste à retrancher par la seule action du pouce, les jeunes pousses qui paroissent déplacées, foibles ou surabondantes. On regarde comme déplacées celles qui viennent en-devant, ou qui poussent par derrière. On juge que les nouvelles pousses surabondent, lorsqu'il y en a sur chaque branche plus de deux ou trois que l'on conserve dans les places avantageuses, & on supprime le reste. L'ébour-

geonnement doit être fait par un jardinier intelligent parce qu'on y peut faire de grandes fautes, qui ne pourroient se réparer que très-difficilement. Néanmoins c'est principalement de cette opération bien entendue que dépendent la vigueur, la durée & la fertilité du *pêcher*.

Il est encore d'autres soins de culture qu'on pourroit prendre après l'ébourgeonnement, comme de pincer certaines branches nouvelles, & d'en arrêter d'autres. Mais comme les sentimens & la pratique sont très-opposés sur ce point, les uns soutenant que les seconds loins sont absolument nécessaires, & les autres prétendant qu'il faut laisser agir la nature; on se dispensera d'entrer ici dans aucun détail à ce sujet.

Il en fera de même de la culture des *pêchers* relativement au remuement de la terre; je n'en parlerai que pour en représenter l'inutilité. Quand on cultive les plates-bandes qui sont au pié de ces arbres, c'est moins pour les favoriser que pour y mettre des légumes. Mais on ne voit pas que les herbes, bonnes ou mauvaises, sont tout ce qu'il y a de plus pernicieux aux arbres. Elles interceptent au-dehors les petites pluies, les rosées, les vapeurs, &c. & elles pompent avidement du dedans les sucs, les sels & l'humidité de la terre; en sorte qu'on doit regarder les légumes & toutes les herbes, comme le fléau des arbres. Je me suis bien convaincu que rien n'est plus avantageux aux *pêchers* que de faire regner une allée sablée jusque contre la palissade & le mur, sans autre soin que d'en ratifier l'herbe exactement. Je vois dans plusieurs endroits des *pêchers* ainsi traités depuis vingt ans, qui ont fait des progrès étonnans, & qui sont d'une beauté admirable.

La taille que l'on a fait en hiver au *pêcher* & l'ébourgeonnement au printemps, obligeant la seve à se porter vigoureusement dans les branches qui ont été conservées, exigent de fréquens palissages. Le premier se fait au mois de Juin, sans autre choix, retranchement ni sujettion; lorsque l'ébourgeonnement a été bien fait, que de bien espacer, étendre & tourner les branches; de façon qu'elles garnissent l'arbre agréablement, & que le fruit soit couvert de feuilles autant qu'il se pourra; un mois ou six semaines après il faudra un second palissage fort facile, & qui ne consistera qu'en un lien de plus à toutes les branches qui se feront allongées, & à rabattre tout ce qui contrariera la beauté de la forme. Il y a quelquefois des arbres vigoureux qui demandent une troisième revue au mois de Septembre.

Il est des terrains légers qui exigent que l'on arrose les *pêchers* dans le tems de hâle & de sécheresse. Dans ce cas, il faut faire donner à chaque arbre une charge d'eau toutes les quinze jours, faire mettre de la grande paille à leur pié, & même en garnir les tiges des *pêchers*.

Les fruits demandent aussi des attentions. Après avoir ôté, quand ils sont noués & déboursés, tous ceux qui sont venus de trop (car on prétend qu'un *pêcher* de bonne stature n'en doit porter que soixante), on aura soin, dès qu'on s'apercevra que les pêches commencent à changer & à prendre de la blancheur, de les découvrir peu-à-peu à trois fois, de quatre jours en quatre jours, en ôtant quelques feuilles, afin que recevant la plus forte impression du soleil, elles puissent se colorer, se mûrir & se perfectionner. La parfaite maturité des pêches se reconnoît lorsqu'en les touchant légèrement elles restent dans la main.

Les pêches sont souvent endommagées par quantité d'insectes. Dès le printemps le boiton à fleur est attaqué par une chenille verte que l'on trouve derrière les branches, & qu'il faut détruire. Lorsque les murs sont mal crépis, les loirs, les mulots, les rats, les fouris & les musarignes s'y réfugient & en-

tament tous les fruits à mesure qu'ils commencent à mûrir. On peut détruire ces animaux nuisibles à force de tendre aux approches des fourmies & des quatre de chiffe. La défectuosité des murs occasionne aussi le dégât des fourmies, qui ne s'attachent & ne font de mal qu'autant que l'arbre est infecté de pucerons, dont l'excrément mielleux les attire. Il faut commencer par détruire les pucerons en coupant le bout des branches, & en ôtant toutes les feuilles qui en sont couvertes. A l'égard des fourmies, on en détruit une grande quantité en mettant au pied de l'arbre un pié de bœuf frais dont on égraille la peau sans l'ôter. Bientôt il est couvert de fourmies que l'on fait périr en trempant le pié de bœuf dans l'eau. Les perce-oreilles endommagent souvent les grosses & petites mignones; on peut prendre ces insectes avec des ongles de mouton, où ils aiment à se réfugier. Enfin pour se débarrasser des mouches-guêpes & autres insectes de ce genre, on n'a pas trouvé d'autre moyen, que de leur supplier d'autres fruits plus communs, qui puissent les attirer par leur douceur & leur mollesse.

Les végétaux comme les animaux sont sujets à des maladies. Le *pêcher* en a sur-tout une qui lui est particulière. Il est souvent endommagé par les vents rous, qui occasionnent une nielle, un brouis, que l'on nomme la *cloque*. Les feuilles s'épaississent & se recoquillent en devenant rougeâtres & galeuses. Cet état désagréable est encore plus nuisible à l'arbre & au fruit. On détruit ce mal en coupant tous les bouts des branches, & toutes les feuilles qui en sont infectées. La gomme est une autre maladie qu'il faut bien se garder de négliger. Dès qu'on s'en aperçoit, nul autre remède que de couper la branche au-dessous de l'écoulement. Mais si le mal empire & s'étend jusqu'à un certain point, le plus court est d'arracher l'arbre. Il en est de même lorsqu'il vient à être atteint d'une espèce de glu noirâtre qui couvre tout le *pêcher*: ce mal est occasionné par une sève corrompue qui s'extravase & qui est si contagieuse, qu'il faut faire enlever promptement l'arbre qui en est infecté. Enfin, il arrive quelquefois que dans les mois de Juin & de Juillet il tombe sur les *pêchers* une nielle blanche & contagieuse qui endommage l'arbre & le fruit; le remède est de raccourcir les branches à mesure qu'elles en sont atteintes.

Le *pêcher*, à plusieurs égards, est de quelque usage en médecine. Ses feuilles, & ses fleurs sur-tout, sont purgatives; on s'en sert en infusion: on en fait encore un syrop fort usité, qui est aussi vermifuge, ainsi que l'huile tirée par expression des amandes du fruit. Voyez le mot PÊCHE.

On distingue le fruit du *pêcher* en pêches, pavies, & brugnonns. Les pêches sont les plus estimées, parce qu'elles ont la chair tendre, molle, succulente, d'un goût relevé, & qui quitte le noyau. Les pavies au contraire, ayant la chair dure & sèche, qui tient au noyau, & ne mûrissant que rarement dans ce climat; on n'en fait cas que dans les pays chauds, où elles réussissent beaucoup mieux que les pêches. Il en est de même des brugnonns. Les curieux ne font cas que de quinze ou vingt sortes de pêches, qu'on peut rassembler jusqu'au nombre de quarante, en donnant dans la médiocrité, pour avoir une plus grande variété. On connoît de quarante sortes de pavies pour le moins, dont il n'y en a qu'une ou deux qui réussissent dans ce climat. Il y a aussi de huit ou dix sortes de brugnonns; ce fruit est lisse, & la chair tient au noyau, mais il n'y en a qu'une espèce dont on fasse quelque cas aux environs de Paris. La nature de cet ouvrage ne permet pas d'entrer dans le détail de toutes les espèces de pêches que l'on cultive; on se contentera de rapprocher ici quelques variétés du *pêcher* qui se font remarquer par leur agrément ou leur singularité.

1°. Le *pêcher blanc* est ainsi nommé à cause de ses fleurs qui sont blanches, ainsi que la peau & la chair du fruit.

2°. Le *pêcher à fleurs doubles* mérite d'être cultivé pour l'agrément, les fleurs étant grandes, très-doubles, & d'une vive couleur de rose, font de la plus belle apparence; mais son fruit est tardif & d'une bien médiocre qualité.

3°. La *pêche-amande*. Le fruit de cet arbre tient de la pêche & de l'amande, mais beaucoup plus de cette dernière que de la première. Sa feuille est lisse, la fleur précoce, le noyau sans sillons par-dessus, & l'amande est douce: toute l'analogie que ce fruit peut avoir avec la pêche ne consiste qu'en ce que la pulpe ayant plus d'épaisseur que celle des amandes ordinaires, devient succulente en mûrissant; mais elle conserve une amertume qui est désagréable.

4°. La *pêche-noix*. Ce fruit n'a d'autre mérite que la singularité. L'arbre qui le produit s'élève moins que le *pêcher*; sa feuille est plus grande; sa fleur est d'un rouge vif & foncé; son fruit, qui est lisse, conserve toujours la couleur verte de la noix, même dans sa maturité, qui n'arrive qu'à la fin d'Octobre; mais il est d'assez mauvaise qualité.

5°. Le *pêcher nain*. C'est en effet un très-petit arbrisseau, qui ne s'élève guère qu'à un pié & demi; en sorte qu'on peut très-bien le tenir dans un pot moyen: c'est ce qui en fait tout le mérite. Son fruit ne prend point de couleur, il mûrit tard, il est petit & d'un goût très-médiocre.

6°. Le *pêcher nain à fleur double*. Comme cet arbre est stérile, les Botanistes ne font nullement d'accord sur le genre d'arbre auquel on doit le réunir. Les uns le rangent avec les *pêchers*, d'autres avec les amandiers, d'autres enfin avec les pruniers. Quoi qu'il en soit, cet arbrisseau s'élève à trois ou quatre piés; il se charge au mois d'Avril d'une grande quantité de fleurs assez larges & très-doubles; elles sont d'un rouge pâle en-dessus, & blanches en-dessous. Le grand soleil les décolore & les fait passer trop vite: cela doit engager à mettre cet arbrisseau à l'exposition du nord, où les fleurs auront plus de vivacité, & se soutiendront pendant un mois. Il est robuste; on peut le tailler en palissade, & le multiplier par la greffe sur les mêmes sujets que le *pêcher* ordinaire, il vient difficilement de branches couchées.

On pourra consulter sur les bonnes espèces de pêches le catalogue des RR. PP. Chartreux de Paris, & l'essai sur l'agriculture de M. l'abbé Nolin; & pour la culture du *pêcher*, le traité de M. de Combe, & un mémoire de M. l'abbé Roger, qui a été inséré dans le journal économique du mois de Février 1755. Article de M. d'AUBERTON le Subdélégué.

PÊCHER, (*Diète & Mat. médic.*) le fruit & les fleurs sont les seules parties de cet arbre dont nous ayons à faire mention.

Le fruit que tout le monde connoît sous le nom de *pêche*, est un des plus salutaires, comme des plus délicieux de tous ceux que mangent les hommes. Il se trouve cependant parmi les anciens médecins, des auteurs d'un grand nom, tels que Galien & Paul d'Egine, qui en ont condamné l'usage; mais leur autorité est rendue à peu-près nulle par les autorités contraires; par celle de Dioscoride & de Plin par exemple; & l'observation constante décide en faveur du sentiment que nous avons embrassé. Les pêches les plus fondantes, ou pêches proprement dites, & celles qui portent le nom de *brugnonns*, qui sont les unes & les autres de l'espèce dont la chair n'adhère point au noyau, & qui sont les plus parfumées, sont encore plus salutaires, se digèrent plus aisément, plaisent davantage à l'estomac que celles qu'on appelle communément *pavies*, dont le parenchyme est toujours plus serré, & qui sont ordinairement moins parfumées & d'un goût moins relevé. La meilleure façon de man-



ger la pêche, c'est de la manger crüe, soit avec du sucre, soit sans sucre; viennent ensuite la compote & la marmelade. La pêche confite à l'eau-de-vie ou à l'esprit-de-vin, ne vaut absolument rien; elle est toujours échauffante & indigeste, parce qu'elle devient coriasse par cette préparation, qui exige d'ailleurs qu'on la prenne avant sa maturité. Cette observation doit porter à croire qu'il vaut mieux boire sur la pêche de l'eau que du vin, contre l'opinion & la coutume.

On a long-tems & très-anciennement pensé que la pêche étoit un poison en Perse, que l'on croit être le *sol natal* du pêcheur. Columelle rapporte cette opinion, & Pline la réfute. Il est très-vraisemblable qu'une pêche sauvage est un très-violent purgatif. L'analogie déduite de la vertu des feuilles & des fleurs du pêcheur, qui peuvent être regardées comme à peine altérées par la culture & par le climat, tandis que le fruit est absolument dénaturé par ces deux causes; cette analogie, dis-je, fournit une violente présomption, si l'on se rappelle sur-tout les observations qui ne manquent pas sur une foule de faits semblables, sur beaucoup de substances végétales naturellement vénéneuses, adoucies par la culture & par le changement de climat.

Les fleurs du pêcheur fournissent à la médecine un de ses purgatifs les plus usités, sur-tout pour les enfans. C'est leur infusion, & plus souvent encore un sirop simple préparé avec cette infusion, qu'on emploie ordinairement. On les donne aussi, mais fort rarement en substance, mangées fraîches sous forme de salade, ou préparées avec le sucre sous la forme de conserve. Tous ces remèdes rangés dans la classe des purgatifs doux, ne laissent pas que d'avoir une certaine activité, de causer des tranchées dans différents sujets, & de produire même l'effet hydragogue. Les fleurs s'ordonnent par pincées dans les infusions purgatives; & la dose du sirop est depuis demi-once jusqu'à trois & quatre onces.

Les fleurs de pêcheur passent encore pour un bon vermifuge, qu'on peut donner utilement aux enfans dans la double vue de tuer & de chasser les vers.

Il faut remarquer que les fleurs de pêcheur ne doivent pas être soumises à la décoction; elles sont du nombre des substances dont la vertu purgative réside, au moins en partie, dans les principes volatils. *Voyez* DECOCTION, INFUSION, & PURGATIF. (b)

PÊCHER, v. act. *Voyez* l'article PÊCHÉ.

PÊCHER, PÊCHEUR, (Marine.) pêcher une ancre; c'est rapporter une ancre du fond de l'eau avec celle du vaisseau, lorsqu'on l'a relevé; ce qui arrive quelquefois lorsqu'on mouille dans des rades fort fréquentes. Pêcher un bris de naufrage.

PECHER, (Géogr. moderne.) ou *Pakir*, selon M. de l'Isle, ville de l'Arabie heureuse, située au bord de la mer, dans le royaume de Fartague selon les uns, & selon d'autres au royaume de Carefen.

PECHERIE, f. f. (Pêche & Commerce.) lieu où l'on fait la pêche; il se dit aussi des plages de la mer orientale ou occidentale, & même de quelques rivières où l'on pêche des huîtres perlières.

Les pêcheries d'orient sont celles de l'île de Bahren dans le golfe Persique, de Carifa vis-à-vis Bahren, sur la côte de l'Arabie heureuse; de Manar, sur les côtes de l'île de Ceylan, & de quelques endroits de celles du Japon. Les pêcheries des Indes d'occident sont toutes dans le golfe du Mexique, le long de la côte de terre ferme de l'Amérique; entr'autres à la Cubagua, à l'île de la Marguerite, à Comogore, à Rio de la Hacha, & à Sainte-Marthe. Enfin les pêcheries d'Europe qui sont les moins considérables, sont le long des côtes d'Ecosse; mais ces dernières perles sont la plus grande partie baroques. (D. J.)

PÊCHETEAU, *voyez* BAUDROIE.

PÊCHEUR, f. m. celui qui fait métier de la pêche. *Voyez* l'article PÊCHÉ.

PÊCHEUR, (Gramm. & Théolog.) celui qui commet le pêché. *Voyez* l'article PÊCHÉ.

PÊCHEUR, *voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHINIENS, f. m. pl. (Géogr. anc.) *Pechini*; peuples d'Ethiopie sous l'Egypte. Ptolomée, l. IV. c. viij. les place entre le fleuve Aftapode, & le mont Garbanus. Les *Péchinien*s, selon toute apparence, sont les Pygmées d'Homère. Il y a lieu de croire que c'est la ressemblance du nom & la petite taille de ce peuple, qui ont donné occasion aux Grecs de les appeler des Pygmées, du mot *πυγμα*, le poing, ou plutôt de celui de *πυγμύς*, qui signifie une coude, & qui a tant de conformité avec le nom des *Péchinien*s. Les Poètes n'ont pas toujours cherché des rapports si marqués, pour en faire le fondement de leurs fables. Ils avoient appris par le récit de quelques voyageurs, que les *Péchinien*s étoient d'une petite taille; que les grues se retiennent en hiver dans leur pays, & que ces peuples s'assembloient pour les détruire. Quel fond à un poète grec pour une fable aussi jolie que celle des Pigmées! mais ce n'est pas la seule conjecture qui puisse établir cette opinion; beaucoup d'autres très-fortes, qu'il seroit trop long de rapporter, contribuent à faire voir que tout ce qu'on a publié des Pygmées, convient parfaitement aux *Péchinien*s.

PECHLARN, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne dans la basse Autriche, sur la rive droite du Danube, à l'endroit où la rivière d'Erlaph se jette dans ce fleuve. La ressemblance du mot *Erlaph* avec celui d'*Artlaph* ou *Arlape*, fait croire que *Pechlarn* est l'Arélappe des anciens, mot qui vient par corruption de *Ara lapidea*; comme le Danube est fort large dans cet endroit, les Romains y tenoient une flotte. *Pechlarn* appartient à l'évêque de Ratisbonne; elle est à deux milles au-dessous d'Ips, & à un grand mille de Melek. Long. 33. 24. lat. 48. 14.

PECHTEMAL, f. m. (Terme de relation.) c'est un tablier rayé de blanc & de bleu, dont les Tures se couvrent dans le bain, & qu'ils mettent autour du corps, après avoir ôté leurs habits.

PECK, f. m. (Mesure de contenance.) mesure dont on se sert en Angleterre pour mesurer les grains, graines, légumes, & autres semblables corps solides.

Le *peck* tient deux gallons à raison d'environ huit livres, poids de trois le gallon. Quatre *pecks* font un boisseau; quatre boisseaux un comb ou *carnok*; deux *carnoks* une quarte, & dix quartes un lest, qui tient 5120 pintes; ce qui revient à environ autant de livres poids de trois.

PECOULS, f. m. pl. (Terme d'Imagers.) les *pecouls*, autrement nommés *petits bassins*, sont des bordures de bois unies, qui servent à encadrer des estampes d'une grandeur déterminée.

PECQUET, RÉSERVOIR DE (Anat.) *Pecquet* naquit à Dieppe, & s'est illustré par la découverte du réservoir du chyle, qui porte son nom.

PECTEN, f. m. en Botanique; c'est le grain du bois de toutes sortes d'arbres. *Voyez* BOIS & ARBRE.

PECTEN, en Anatomie, est usité par quelques auteurs pour exprimer l'endroit des os pubis, ou la partie inférieure de l'hypogastre, ordinairement recouverte de poil.

PECTINAL, act. (Idiolog.) c'est le nom qu'on donne aux poissons dont l'arrête irrite les peignes, tels que la sole, la plie, la limande, le flét, le flétlet, le carrelet, le picot, &c. On fait une chasse particulière des poissons *pectinaux*. (D. J.)

PECTINEUS, en Anatomie; c'est un des muscles de la cuisse; il est ainsi nommé parce qu'il vient de la partie antérieure des os pubis. *Voyez* Pl. Anatom. Il se termine au-dessous du petit trochanter.

PECTINITE, (Hist. nat.) c'est ainsi qu'on nomme

La coquille appelée *peigna*, en latin *peñon*, lorsqu'elle est fossile ou pétrifiée. Voyez PEIGNE.

**PECTORAL**, en Anatomie ; est le nom de deux muscles, dont l'un s'appelle le *grand pectoral*, & l'autre le *petit pectoral*. Le *grand pectoral* occupe presque toute la partie antérieure de la poitrine ; il est charnu & demi-circulaire, & il vient de la clavicule, du sternum & des cartilages de fix ou sept côtes supérieures, & recouvrant une grande partie de la poitrine, il va s'insérer par un tendon court, mais fort & large à la ligne saillante qui répond à la grosse tubérosité de l'humerus, entre le biceps & le deltoïde. Voyez nos Pl. d'Anat.

Vers leur insertion, ses fibres se croisent. Celles qui viennent de la clavicule sont du côté inférieur du tendon ; & celles qui viennent des côtes inférieures, sont du côté supérieur du tendon.

Les Naturalistes observent une manifestation particulière de la providence, par rapport à la grandeur & à la force du muscle *pectoral* en différents animaux. C'est par l'action de ce muscle que se fait principalement le vol des oiseaux ; c'est pourquoi il est beaucoup plus large & plus fort dans les oiseaux que dans tous les autres animaux, qui ne sont pas faits pour voler. Voyez OISEAU.

Borelli observe que dans l'homme les muscles *pectoraux* égalent à peine la cinquantième ou la soixantedixième partie de tous les autres muscles ; mais dans les oiseaux, ils sont très-grands ; par leur étendue & par leur pesanteur, ils égalent ou même ils surpassent tous les autres muscles de l'oiseau pris ensemble. Voyez VOLER.

Le *petit pectoral* vient de la seconde, troisième, quatrième, cinquième des vraies côtes, & s'attache à l'apophyse coracoïde de l'omoplate.

**PECTORAL**, se dit en matière médicale, des médicaments qui sont salutaires dans les maladies de la poitrine, & ces remèdes sont ou atténuans & expectorans dans l'épaississement du sang des vaisseaux pulmonaires & de l'humeur bronchiale, ou épaississans & incraissans dans l'acrimonie de ces mêmes fluides. Voyez LÉCHIQUEs.

On nomme *pectoral* toute composition qui est faite de remèdes pectoraux ; ainsi l'on dit, apozème *pectoral*, julep *pectoral*, looch *pectoral*, potion *pectorale*. Voyez BÉCHIQUE, RHUME & TOUX.

**PÉCULAT**, f. m. (*Jurisprud.*) est le crime de ceux qui détournent les deniers qui se lèvent sur le public.

Il fut ainsi nommé, chez les Romains, parce que leurs monnoies portoient l'empreinte de quelques figures d'animaux, appelés en latin *pecus*.

Marc Caton se plaignant que de son tems le *peculatus* demeurât impuni, disoit que ceux qui voloient les particuliers passoient leur vie dans les prisons & dans les fers ; mais que ceux qui pilloient le public, vivoient dans l'opulence & dans la grandeur.

Cependant chez les Romains ceux qui étoient convaincus de ce crime, étoient punis de mort, & ils ne pouvoient obtenir d'abolition : ce qui n'a pas lieu parmi nous.

Ce crime se commet par les receveurs & officiers qui ont le maniement des deniers, ou par les magistrats & autres officiers qui en sont les ordonnateurs.

Il se commet en diverses manières, comme par omission dans la recette des comptes, faux & doubles emplois dans la dépense ; par des levées & exactions de deniers, faites outre & par-dessus les sommes contenues aux commissions du roi ; par la délivrance de doubles contraintes, pour une même somme que l'on fait payer deux fois sans en donner d'acquit ou autrement ; en cachant au peuple la remise que le roi lui a fait de certaines impositions pendant un tems,

& exigeant ces impositions ; en exigeant des redevables de gros intérêts pour les délais qu'on leur accorde ; en employant dans les comptes des pertes de finances qui sont supposées ; en portant en reprise des sommes comme si elles n'avoient point été reçues, quoiqu'en effet elles l'ayent été ; en levant des deniers sans commission du roi ; enfin en retardant les payemens, & se servant des deniers pour leur profit particulier.

Ceux qui ont prêté leur nom, aide & secours à ceux qui ont commis ces malversations, se rendent coupables du même crime.

Anciennement en France, ce crime étoit puni de mort comme chez les Romains ; Bouchel en son traité de la justice criminelle, en rapporte plusieurs exemples, antérieurs même à l'ordonnance de François I. dont on va parler.

Cette ordonnance qui est du mois de Mars 1545, porte que le crime de *peculatus* sera puni par confiscation de corps & de biens, par quelques personnes qu'il ait été commis ; que si le délinquant est noble, il sera outre ladite peine privé de noblesse, & lui & ses descendants, déclarés vilains & roturiers ; & que si aucuns comptables se latitent & retirent du royaume sans avoir rendu compte, & payé le reliqua par eux dû, il sera procédé contre eux par déclaration de même peine que contre ceux qui ont commis le crime de *peculatus*.

Mais depuis cette ordonnance, il y a eu bien peu d'exemples de personnes punies de mort pour crime de *peculatus*.

Il y a eu néanmoins en divers tems des commissions générales & établissement de chambres de justice pour la recherche de ceux qui avoient malversé dans les finances ; mais presque toutes ces poursuites ont été terminées par des lettres d'abolition accordées moyennant certaine somme.

Louis XIII. par édit du mois d'Octobre 1624, donna grâce & abolition à tous les coupables ou complices du crime de *peculatus*, qui avant que d'être accusés & prévenus, viendroient à révélation des fautes commises par eux ou leurs complices, restitueroient ce qu'ils auroient mal pris, & donneroient mémoires & instructions contre ceux qu'ils auroient détestés ; mais au mois de Novembre suivant, il y eut une déclaration qui exempta de la recherche ceux qui avoient traité avec le roi ; & par deux édits des mois de Juillet 1665 & Août 1669, on voit que la peine du *peculatus* n'est plus que pécuniaire.

Une chose à remarquer pour la preuve de ce crime, c'est qu'un témoin singulier est reçu & fait foi, pourvu qu'il y ait plusieurs témoins singuliers qui déposent des faits semblables. Voyez PAPON, L. XXII. tit. 2. Despesses, tom. II. tr. des Causes criminelles, part. I. tit. 12. sect. 2. art. 7. (A)

**PÉCULAT**, f. m. (*Art. milit. des Rom.*) Je n'envisage ici le *peculatus* que comme un larcin militaire, qui a trop souvent régné depuis que la guerre exerce ses déprédations. La fameuse loi *Julia* comprit sous le *peculatus*, non-seulement le larcin des deniers publics, mais encore tout ce qui étoit sacré, ou qui appartenoit à la république : tel étoit le pillage fait sur les ennemis. Elle régloit la punition du crime selon les circonstances. Elle punissoit les uns par la déportation, & les autres par la confiscation de leurs biens. On fut obligé, sur la fin de la république, de fermer les yeux sur la punition du *peculatus* militaire. En vain Caton se plaignit de la licence des soldats & des généraux. « Les voleurs, dit-il, des biens de nos citoyens sont punis ou par une prison perpétuelle, ou par la peine du fouet ; & ceux qui volent le public jouissent impunément de leurs larcins dans la pourpre & dans la tranquillité ». Mais alors tout le monde étoit coupable de *peculatus*.



On commettoit même ce crime dans les commencemens de la république, quand on s'arrogeoit quelque chose de ce qui avoit été pris sur les ennemis. Ciceron, pour rendre le *peculat* dont il accusoit Verres, plus odieux, lui impute d'avoir enlevé une statue qui avoit été prise dans un pillage ennemi. Non-seulement on punissoit les généraux & les gouverneurs comme coupables de *peculat*, mais encore les soldats qui n'apportoient pas ce qu'ils avoient pris; car on exigeoit d'eux, en recevant le serment accoutumé, qu'ils garderoient fidèlement le pillage sans en rien détourner; & c'est sur le fondement de ce serment, dont la formule est rapportée par Aulugelle, liv. XVI. ch. iv. que le juriconsulte Modestin a décidé, ff. ad l. *Jul. peculat.* que tout militaire qui dérobo le pillage fait sur les ennemis, est coupable de *peculat*.

Nous ne sommes pas aujourd'hui si sévères; non-seulement le soldat ne remet rien aux généraux de ce qu'il a pris dans un pillage, mais les généraux eux-mêmes ne rendent compte de leurs pillages ni aux princes, ni à l'état. Cependant ils ne font pas tous dans le cas de Scipion l'Africain accusé devant le peuple de *peculat*. Ce grand homme, à qui la confiance ne reprochoit rien, se présente dans le champ de Mars, & sans daigner entrer dans la justification de son innocence: « Romains, dit-il, ce fut dans un » semblable jour que je vainquis Amilcar & les Car- » thaginois. Suspendons nos querelles, & rendons- » nous au capitol pour remercier les dieux protec- » teurs de la patrie. Quant à ce qui me regarde, ajou- » ta-t-il, si depuis ma tendre jeunesse jusqu'à ce jour, » vous avez bien voulu m'accorder des honneurs » particuliers, j'ai tâché de les mériter, & même de » les surpasser par mes actions ». En finissant ces mots, il tourna les pas vers le capitol, & tout le peuple le suivit. (D. J.)

**PECULE**, f. m. (*Jurisp. prud.*) c'est ce qu'un fils de famille, un esclave ou un religieux amasse par son industrie, ou acquiert de quelque autre manière, & dont on lui laisse l'administration.

L'invention de *pecule* vient des Romains. Le *pecule*, *peculium*, a été ainsi appelé, *quasi pusilla pecunia*, seu *parvum peculium*, ou plutôt *quasi res peculiaris*, chose propre au fils de famille ou autre qui a ce *pecule*.

Il n'y avoit originairement dans le droit qu'une sorte de *pecule* pour les fils de famille & pour les esclaves. Le *pecule* des uns & des autres étoit une légère portion des biens du pere de famille ou du maître que celui-ci consentoit qui demeurât séparé du reste de ses biens, & pour le compte du fils de famille ou de l'esclave.

Il étoit au pouvoir du maître d'ôter à l'esclave le *pecule* entier, de l'augmenter ou de le diminuer: tout ce que l'esclave acquéroit étoit au profit du maître.

Il en étoit aussi de même anciennement des fils de famille; mais dans la suite on distingua le *pecule* de ceux-ci du *pecule* des esclaves.

La division la plus générale du *pecule* du fils de famille, est en *pecule militaire* & *pecule bourgeois*, *militare* & *populare*.

Le *pecule militaire* se divise en *castrense* & *quasi castrense*.

On appelle *pecule castrense*, ce qui a été donné au fils étant au service militaire par ses parens ou amis, ou ce qu'il a lui-même acquis au service, & qu'il n'auroit pas pu acquérir s'il n'avoit été au service; car ce qu'il auroit pu acquérir autrement n'est pas réputé *pecule castrense*.

On entend par *pecule quasi castrense*, ce qui vient au fils de famille à l'occasion de la milice de robe.

On distingue quatre sortes de *pecules quasi castrense*, savoir:

Tome XII.

Le *clérical*, que les ecclésiastiques acquireroient au service de l'église: l. *cum lege*, cod. de *episc.* & *cler.*

Le *pecule* appelé *palatinum*, qui est celui que les officiers du palais, c'est-à-dire, de la maison du prince y ont acquis. l. *unic.* cod. de *pecul.*

Le *pecule forense*, du barreau, est celui que les magistrats, les avocats & autres gens de justice acquièrent à l'occasion de leurs dignités ou professions. l. *ult.* cod. de *inoff. test.*

Le *pecule littéraire* est celui que les professeurs des sciences & médecins acquièrent dans leur profession. l. *id.*

Le pouvoir des fils de famille sur le *pecule castrense* & *quasi castrense*, est absolu & entièrement indépendant de la puissance paternelle; ils en peuvent disposer entre vifs & à cause de mort, ils peuvent même en disposer par testament. §. 1 2 & 3. *instit. quibus non est permittum fac. test.* ff. *de cod. tit. de castrense*, *est ult.* de *inoff. test.*

Le *pecule bourgeois*, *populare*, est ce qui vient au fils de famille autrement que par le service de robe ou d'épée; il est de deux sortes, le *proficice* & l'*adventice*.

Le *proficice* est celui qui vient des biens du pere.

Le *pecule adventice* est celui qui vient de la mere, des parens maternels, & de toute autre manière que des biens du pere.

Tous les anciens droits du pere de famille sur le *pecule proficice*, subsistent encore par-tout où la puissance paternelle a lieu; mais il n'a plus que l'usufruit du *pecule adventice*, la propriété en appartient au fils.

Il y a même cinq cas où le pere n'a pas l'usufruit de *pecule adventice*: savoir, 1°. lorsque le fils a accepté une succession contre la volonté du pere. 2°. Lorsque l'on a donné un esclave au fils, à condition de lui donner la liberté. 3°. Quand les biens ont été donnés au fils, à condition que le pere n'en auroit pas l'usufruit. 4°. Dans le cas où le pere a partagé avec un de ses enfans la succession d'un autre enfant. 5°. Lorsque le pere sans juste cause a fait divorce avec sa femme. l. 17. l. 110. & l. 134.

Le pere avoit anciennement le tiers du *pecule adventice* pour prix de l'émancipation qu'il accordoit au fils de famille; mais Justinien, au lieu du tiers en propriété, lui a donné la moitié en usufruit, de sorte que le fils en conserve seul toute la propriété. (A)

**PECULE d'un religieux**, qu'on appelle aussi *côte morte*, est ce qu'un religieux possède en particulier lorsqu'il a quitté la vie commune pour posséder ou desservir une cure, ou autre bénéfice, c'est un *pecule* clérical sur lequel ce religieux a pendant sa vie, & tant qu'il est hors de son couvent, un pouvoir aussi étendu que le fils de famille l'a sur le *pecule castrense* & *quasi castrense*; mais il ne peut disposer de ce *pecule* par disposition à cause de mort.

Les conciles, les papes, les peres de l'Eglise se sont toujours élevés contre les religieux qui affectoient de posséder quelque chose en particulier. Le concile de Trente en contient de sévères défenses; le pape Clément VIII. a confirmé les decrets de ce concile, & ordonné qu'ils seroient observés à la rigueur. Les conciles provinciaux de France y sont conformes, & les institutions d'ordres de tous les âges ont toutes à cet égard le même vœu.

Mais M. de Cambolas prétend que la rigueur des lois qui condamnent le *pecule*, ne doit avoir lieu que pour les religieux qui étoient *artioris regulæ*; & M. Bignon dit qu'il faut se mesurer selon nos mœurs & notre façon de vivre, la plupart des religieux ayant beaucoup relâché de l'observance de l'austérité de leur règle, sur-tout à l'égard de la propriété & de la possession, qu'on la leur a permise tacitement en

leur laissant la jouissance entière séparée des bénéfices particuliers.

Tout ce qu'un religieux acquiert dans les emplois dont il est chargé, appartient à l'abbé & au monastère; mais si le religieux est pourvu d'un bénéfice cure, son *pécule* ou *côte morte* doit être distribué aux pauvres de la paroisse & à la fabrique. Telle est la jurisprudence du parlement de Paris. Il y a cependant des arrêts du grand-conseil qui adjugent ce *pécule* du religieux curé à son monastère. Voyez le traité du *pécule* par Gerbais, la biblioth. can. les mémoires du clergé. (A)

**PÉCULIER**, ERE, adj. m. & f. (Lang. franç.) c'est un de ces mots expressifs que nous avons laissés perdre, & qui ne se trouvent que dans nos anciens auteurs. Henri Etienne est du nombre de ceux qui s'en servent le plus souvent; il l'a répandu par-tout dans son apologie pour Hérodote. Je me contente de cet exemple, « il est à présumer que les siècles » qui précèdent le nôtre ont eu leur lourderie propre & *péculière*. » (D. J.)

**PÉCULIER**, (Jurisprud.) se dit de celui qui a un *pécule*, comme un esclave *péculier*, *peculiatius*; il en est parlé au *digeste*, liv. XII. tit. l. II. §. 4. l. II. §. 2. (A)

**PÉCULIUM**, Voyez **PÉCULE**.

**PÉCUNE**, f. f. (Littérat.) S. Augustin en a fait une divinité réelle des Romains, quoique Juvenal qui devoit être mieux instruit que l'auteur de la cité de Dieu, eût dit: « Funeste richesse! Tu n'as point » de temples parmi nous; mais il ne nous manque » plus que de t'en élever & de t'y adorer, comme » nous adorons la paix, la bonne foi, la vertu, la » concorde ». (A)

**PÉCUNIA**, (Droit romain.) suivant les jurisconsultes romains, le mot *pecunia* signifie non-seulement l'argent comptant, mais encore toutes sortes de biens, meubles & immeubles, droits même ou prétentions; voyez pour preuve, le *Digeste*, liv. L. *sure de la signification des mots & des choses*. Ulpien, Hermogène, &c. (D. J.)

**PÉCUNIA**, se prend quelquefois, dans les anciens livres de droit anglois, pour le bétail, & quelquefois pour d'autres biens ou marchandises, de même que pour de la monnaie ou de l'argent. Voyez **BIENS** que l'on possède en propre.

Lorsque Guillaume I. réforma les lois d'Edouard le confesseur, il fut ordonné que *viva pecunia*, les biens vivans, c'est-à-dire le bétail, ne seroit acheté ou vendu que dans les villes, & qu'en présence de trois témoins jugés capables.

Ainsi dans le grand terrier d'Angleterre, le mot *pecunia* se prend fort souvent *pro pecude*, de même que *pâture ad pecuniam villa*.

*Pecunia ecclesiastica* se prenoit autrefois pour les biens de l'église, soit en fonds, soit en meubles.

*Pecunia sepulchralis*... c'étoit anciennement un argent que l'on payoit au prêtre, à l'ouverture d'un tombeau ou d'une fosse pour le bien & le repos de l'âme du défunt; & que les anciens Anglo-Saxons appelloient la *part de l'âme & anima symbolum*.

**PÉCUNIAIRE**, adj. (Gram. & Comm.) ce qui concerne la *pecunia* ou l'argent monnoyé; on appelle *amendes pécuniaires*, celles qui se payent en argent monnoyé. C'est par ces sortes d'amendes qu'on punit la contrebande & les contraventions, soit aux reglemens des manufactures, soit aux statuts des communautés des Arts & Métiers. Dictionn. de comm.

**PÉCUNIEUX**, adj. (Gram. & Comm.) celui qui a beaucoup d'argent comptant; ce terme est toujours usité, quoique le mot *pecunia* d'où il est dérivé ne soit plus d'usage. Id. ibid.

**PEDA**, (Géog. anc.) par Tite-Live, liv. II. ch. xxxix. *Pedum*, ville du Latium, dont il dit que Co-

riolan s'empara. Plin. liv. III. ch. v. met les *Pédaniens*, *Pedani*, au nombre des peuples dont les villes étoient tellement détruites, qu'on n'en voyoit pas même les ruines. On croit communément que *Péda* étoit entre Tivoli & Palestrine. (D. J.)

**PEDÆUS**, (Géog. anc.) fleuve de l'île de Chypre; Ptolomée, l. V. c. xiv. place son embouchure sur la côte orientale de l'île, entre le promontoire *Padalium* & *Salamis*. Au lieu de *Pedæus*, les interprètes de Ptolomée lisent *Pedæus*. (D. J.)

**PÉDAGNE**, f. m. terme de mer; c'est une espèce de marche-pié sur lequel en voguant, demeure toujours le pied du forçat qui est enchaîné. (D. J.)

**PÉDAGOGUE**, f. m. (Littérat.) les Grecs & les Romains appelloient *pédagogues*, les esclaves à qui ils donnoient le soin de leurs enfans pour les conduire par-tout, les garder & les ramener à la maison. C'est pourquoi dans le *Phormion* de Terence; *Phædria* qui n'avoit d'autre consolation que de fuir sa maîtresse, *scdari in ludum, ducere & reducere*, est appelée *pédagogue*; on trouve dans Gruter plusieurs inscriptions antiques de ces *pédagogues*, dont la fonction ne consistoit guère que dans ce genre de surveillance. Nous avons étendu en français avec assez de raison la signification du mot *pédagogue*, en donnant ce nom à un maître chargé d'instruire, de gouverner un écolier, & de veiller sur sa conduite; mais en même tems par le peu de cas que nous faisons de l'instruction de la jeunesse, il est arrivé qu'on est obligé d'ajouter quelque épithète à ce mot pour le faire recevoir favorablement.

**PÉDAGOGUE**, (Critiq. sacrée.) *μαθηγωγος*, au propre, maître, précepteur, conducteur d'enfans. S. Paul dit aux Galat. iii. 24 & 25. La loi étoit un *pédagogue*, &c. métaphore qui signifie que la loi a donné aux Juifs les premières connoissances du vrai Dieu, & les a conduit à J. C. en sorte qu'à présent nous ne sommes plus comme des enfans, sous l'empire de la loi. Le même apôtre dit dans la 1. ép. aux Corinthiens, 4. 15. pour leur rappeler les sentimens qu'ils lui devoient. Quand vous auriez dix mille maîtres, *μαθηγωγους* en J. C. vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères. S. Paul étoit le père des Corinthiens, non-seulement parce qu'il leur avoit enseigné le premier la doctrine de l'Evangile, mais aussi parce qu'il formoit leur âme, & les instruisoit avec une affection paternelle; ce que ne faisoient pas les autres docteurs qui étoient venus vers eux après lui. (D. J.)

**PÉDAIRE**, **SÉNATEUR** (Antiq. rom.) on nommoit *sénateurs pédaires*, les jeunes sénateurs qui suivoient un sentiment ouvert par les anciens, & se rangeoient de leur avis. Les *sénateurs pédaires* étoient ceux qui n'avoient point passé par les magistratures curules, comme ceux qui avoient eû ce t honneur opinoient les premiers: les *pédaires* ne formoient point ordinairement d'avis, & se contentoient de marquer leur opinion, en se rangeant du côté de celui dont ils suivoient le sentiment, ce qui s'appelloit *pedibus in sententiam ire*; aussi disoit-on qu'un avis *pédaire* étoit une tête sans langue.

Je dis que ces sénateurs n'opinoient point ordinairement, parce que cet usage a eu ses exceptions. On lit dans une lettre de Cicéron, que *Servilius le fils*; qui n'avoit encore été que questeur (ce qui étoit le premier degré de magistrature) *opina*, & que sur son avis, on ajouta un article au sénatus-consulte.

Ce *Bassus*, cité par *Aulu-Gelle*, dit que les *sénateurs pédaires* alloient au sénat à pié, au lieu que les autres s'y faisoient porter dans leurs chaises curules; cela se peut, mais outre l'autorité de *Varron* & de *Festus*, il paroît par Cicéron, que tous les sénateurs alloient au sénat à pié; ceux qui étoient incommodes s'y faisoient porter en litière, & *César* même lorsqu'il fut dictateur, n'y alloit point autrement.



Enfin, Aulu-Gelle prétend que *senatores pedarii* avoient droit d'entrer au sénat & d'y opiner, quoiqu'ils ne fussent point encore proprement sénateurs, parce qu'ils n'avoient point encore été aggrégés à ce corps par les censeurs; mais cette idée ne s'accorde pas avec la signification du mot *pedarii*. De plus, comme Dion nous apprend que les censeurs avoient aggrégé au sénat tous ceux qui avoient passé par les magistratures; il s'ensuit qu'il n'y auroit point eu alors de ces *senatores pedarii*, & cependant on ne peut pas douter qu'il n'y en eût, puisque nous apprenons de Cicéron, que ce furent proprement les *senatores pedarii* qui formèrent le décret qui étoit contraire à Atticus. (D. J.)

PÉDALE, CLAVIER DE, c'est le clavier *AB*, fig. 1. 18. 19. *Planche d'orgue*, placé au-bas de l'orgue au lieu où l'organiste a ses piés, & avec lesquels il abaisse les touches de ce clavier, qui pour cela est nommé *pédale*. Cette dénomination est connue aussi aux jeux & tuyaux que le clavier fait parler. Voyez JEUX, & la table du rapport des jeux & leurs articles particuliers.

Pour faire un clavier de *pédale*, on fait d'abord un chassis *AB, CD*, fig. 18. de bois d'Hollande, qui est du bois de chêne, dont les Hollandais font commerce. La barre *CD* a environ deux pouces de largeur sur un pouce & demi d'épaisseur: elle a une rainure ou gravure à la partie supérieure & intérieure, qui sert à recevoir les bouts des touches parallèlement à cette barre, & sur le derrière du chassis est une barre *I* de deux pouces environ d'équarrissage, percée de plusieurs trous dans lesquels sont enfoncées des chevilles de fer *bbb*, entre lesquelles les touches *fg* peuvent se mouvoir verticalement: cette barre, avec les chevilles, s'appelle le *guide*. Il y a encore une autre barre *c d*, large de quatre ou cinq pouces & épaisse d'un, qui sert de point d'appui aux ressorts *d e* qui renvoient les touches contre le dessus du clavier. Toutes ces pièces doivent être assemblées à queue d'hironde dans les côtés *A, C, B, D*, épais d'un pouce & demi, & haut du côté du guide d'environ six pouces, & seulement de deux du côté de la barre *CD* pour que le dessus soit en glacis.

Les touches font des barres de bois *fg* épaisses d'un pouce & larges de deux: elles entrent par leurs extrémités *g* dans la rainure que nous avons dit être à la partie intérieure de la barre *CD*, & elles y sont retenues par des pioches, voyez PROCHES; à l'autre extrémité de la touche on ajuste des pattes *fh* percées d'un trou pour recevoir le fil de fer de l'abregé. Aux orgues où il n'y a point de positif, on ne met point de pattes aux touches du clavier de *pédale*, mais on fait les touches plus longues & en pointe par l'extrémité *f*, où on met un anneau qui sert au même usage que le trou qui est aux pattes; au-dessous de chaque touche on fait un trou, dans lequel on fait entrer la pointe du ressort *d e*, dont l'autre extrémité appuie sur la barre *c d* qui lui sert de point fixe; ce qui fait que toute l'action du ressort se porte sur la touche, & tend à la relever lorsque le ressort a été comprimé en l'abaissant.

Le dessus du clavier que nous avons dit être en glacis vers la partie antérieure est une planche *ab, cd*, fig. 19. *orgue*, percée d'autant de trous qu'il y a de touches. Ces trous ou mortaises font, savoir ceux des tons ou intervalles naturels de quatre pouces de long sur un pouce de large, & répondent perpendiculairement & sur la partie moyenne de la touche; & ceux des feintes ou demi-tons seulement de deux pouces de long sur un pouce de large, & répondent vers l'extrémité de la touche du côté de la patte, ainsi qu'on peut le voir dans la fig. 19. Lorsque les mortaises sont faites, on pose le dessus du clavier sur le chassis, & on l'y fixe avec des vis, ensuite on

Tome XII.

fait les hausses qui sont des morceaux de bois d'un pouce d'épais sur autant de long, & à un tiers de pouce près que les mortaises ont de longueur; elles doivent celles des tons le lever au-dessus de la table du clavier au-moins d'un pouce, & celles des feintes de deux lorsqu'elles sont ajustées, on les colle sur les touches avec lesquelles elles ne font plus qu'une même pièce. Il fut de cette construction qu'en posant le pié sur une hausse & la faisant baisser, on fait baisser la touche qui tirera par sa patte *h* le fil de fer ou la targette de l'abregé, & que lorsqu'on lâchera le pié, le ressort *d e*, fig. 18, qui a été comprimé par l'abaissement de la touche, cessant de l'être, la relevera & restituera les choses dans leur premier état. (D)

PÉDALE DE BOMBARDE, jeu d'orgue, ainsi appelé, parce que ce sont les piés de l'organiste qui la font parler en appuyant sur le clavier de *pédale*. Voyez CLAVIER DE PÉDALE.

Ce jeu est d'étain, si la *bombarde* est de ce métal, ou il est de bois, si les basses de la *bombarde* en sont, & il sonne l'unisson de la *bombarde* ou de seize piés: s'il y a ravalement au clavier de *pédale*, les tuyaux qui répondent aux touches du ravalement, descendent dans le trente-deuxième pié. Voyez BOMBARDE, & la table du rapport & de l'étendue des jeux de l'orgue.

PÉDALE DE TROMPETTE, jeu d'orgue que les piés de l'organiste font parler en appuyant sur les touches du clavier de *pédale*, il ne diffère de la *trompette* dont il sonne l'unisson des basses & des basses-tailles, qu'en ce qu'il est de plus grosse taille. S'il y a ravalement au clavier de *pédale*; il descend à l'unisson de la *bombarde* ou du seize-pié. Voyez la table du rapport & de l'étendue des jeux de l'orgue.

PÉDALE DE HUIT ou PÉDALE DE HUIT PIÉS, jeu d'orgue que les piés de l'organiste font parler en appuyant sur les touches du clavier de *pédale*. Voyez CLAVIER DE PÉDALE. Ce jeu qui est de bois & ouvert par le haut, sonne l'unisson des basses & des basses-tailles du bourdon de huit piés. S'il y a ravalement au clavier de *pédale*, le ravalement descend dans le seize-pié à l'unisson du bourdon ou de la montre de seize-pié. Voyez la table de l'étendue & du rapport des jeux de l'orgue.

PÉDALE DE QUATRE ou DE QUATRE PIÉS, jeu d'orgue que les piés de l'organiste font parler en appuyant sur les touches du clavier de *pédale*. Voyez CLAVIER DE PÉDALE. Ce jeu qui est de bois, sonne l'unisson des basses & des basses-tailles du prestant ou de la flûte. S'il y a ravalement au clavier de *pédale*, il descend à l'unisson du bourdon de huit; comme ce jeu est ouvert par en-haut, on le tourne d'un tourniquet pour l'accorder. Voyez TOURNIQUET, & les fig. 51. & 52. *Pl. d'orgue*, & la table du rapport & de l'étendue des jeux de l'orgue.

PÉDALE DE CLAIRON, jeu d'orgue que les piés de l'organiste font parler en appuyant sur les touches du clavier de *pédale*. Ce jeu sonne l'octave au-dessus de la *pédale* de trompette, & l'unisson des basses & des basses-tailles du prestant & du clairon ou de quatre piés. S'il y a ravalement au clavier de *pédale*, les tuyaux du ravalement descendent à l'unisson des basses de la trompette, dont ce jeu qui est d'étain & à anche ne diffère qu'en ce qu'il est de plus grosse taille. Voyez la table du rapport & de l'étendue des jeux de l'orgue. (D)

PEDALIENS, (*Geogr. anc.*) peuples anciens des Indes. Coelius, l. III. c. xxix. dit qu'ils étoient si persuadés que la justice faisoit la première de toutes les vertus & constituoit la félicité de l'homme, qu'ils ne demandoient aux dieux dans leurs sacrifices & dans leurs prières que de ne s'éloigner jamais de l'équité. Quels beaux sentimens dans toute une nation!

PEDALIUM, (*Géogr. anc.*) promontoire de G ij

l'île de Cypre, selon les exemplaires latins de Prodomée, *l. V. c. xiv.* Quelques-uns néanmoins portent *Pedagium*. On croit que c'est Cabo de Griego.

*Pedulum* est encore une ville de l'Asie mineure sur le Pont-Euxin, près de Sinope, selon Ortelius. (D. J.)

PEDANÉE, *pedaneus*, (*Jurisprud.*) se dit en parlant d'un juge qui rend la justice de *plano*, c'est-à-dire qui n'a point de siège élevé. Voyez ci-après JUGE PÉDANÉE. (J.)

PÉDANÉE, *juge*, (*Hist. rom.*) juge inférieur à Rome qui n'avait ni tribunal, ni prétoire. On confond ordinairement les juges *pedantes* des Romains, dont il est fait mention dans le code Justinien, *l. III. tit. III.* avec les juges des seigneurs, que Loiseau appelle *juges sous l'orme*; ce sont pourtant deux caractères bien différents; les juges *pedantes* étoient parmi les Romains des commissaires choisis & nommés par le préteur pour juger les différends des particuliers, lorsqu'il ne s'agissoit pas d'une affaire importante. On les appelloit *pedantes*, parce qu'ils étoient assis en jugeant sur un simple banc ou siège fort bas, qui ne les distinguoit point de ceux qui sont sur leurs piés; ainsi on les nommoit *pedanei judices*. Ils n'avoient ni le caractère, ni le titre de *magistrats*. Ceux qui étoient revêtus de la magistrature jugeoient sur une espede de trône élevé, & cette manière de rendre la justice faisoit connoître la différence qu'il y avoit entre le magistrat & le juge *pedante*.

Aulu-Gelle a confondu les juges *pedantes* avec les sénateurs *pedares* qui donnoient leur avis sans parler, mais en se rangeant du côté de ceux dont ils suivoient l'opinion. Voyez PÉDAIRE. (D. J.)

PÉDANT, f. m. PÉDANTERIE, f. f. (*Gramm. Belles-Lettres.*) Un pédant est un homme d'une présomption babillarde, qui fatigue les autres par la parade qu'il fait de son savoir, en quelque genre que ce soit, & par affectation de son style & de ses manières.

Ce vice de l'esprit est de toute robe; il y a des *pedans* dans tous les états, dans toutes les conditions, depuis la pourpre jusqu'à la burre, depuis le cordon bleu jusqu'au moindre bonnet doctoral. Jacques I. étoit un roi *pedant*.

Il est vrai néanmoins que le défaut de *pedanterie* est particulièrement attaché aux gens de college, qui aiment trop à étaler le bagage de l'antiquité dont ils sont chargés. Cet étalage d'érudition affomante a été si fort ridiculisé, & si souvent reproché aux gens de lettres par les gens du monde, que les François ont pris le parti de dédaigner l'érudition, la Littérature, l'étude des langues savantes, & par conséquent les connoissances que toutes ces choses procurent. On leur a tant répété qu'il faut éviter le *pedantisme*, & qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, qu'enfin les auteurs sérieux sont devenus plaisans; & pour prouver qu'ils fréquentent la bonne compagnie, ils ont écrit des choses & d'un ton de très-mauvaise compagnie. (D. J.)

PÉDASE, *Pedasa*, (*Géog. anc.*) ville de la Carie, selon Strabon, *l. XIII. p. 611.* Athénée dit que Cyrus donna cette ville à son ami Pirhareus.

PÉDATURA, (*Art milit. des anc.*) Ce mot dans les antiquités romaines désigne un espace proportionnel d'un certain nombre de piés pour le campement des troupes. Hyginus dit dans son traité de *castramentatione*: *meminerimus itaque ad computationem cohortis equitata milliaria pedaturam ad mille trecentos sexaginta dari debere.* Or la *pedatura* étoit un espace qu'on accordoit à une compagnie de troupes des provinces, formée de cavaliers & de fantassins; mais cet espace n'étoit pas égal à celui d'un corps uniforme d'infanterie du même nombre d'hommes; il devoit être moins grand, selon Hygin, de 360 piés. Ainsi la

proportion qu'il établit de la différence d'espace qu'on doit donner à un cavalier vis-à-vis d'un fantassin dans la formation d'un camp, est comme deux & demi est à un. (D. J.)

PEDENA, (*Géog. mod.*) ancienne petite ville d'Italie en Istrie, à 15 milles des Alpes, avec un évêché suffragant de Gorcie. Elle est entièrement dépeuplée, & appartient à la maison d'Autriche. Long. 32. lat. 45. 30. (D. J.)

PEDENCARN, (*Hist. nat.*) nom d'une pierre que l'on dit être d'un blanc tirant sur le jaune, remplie de petits points luisans, blancs & noirs.

PEDES, (*Littér.*) Ce mot dans l'architecture navale des Romains, signifie les *cordages* qui sont aux deux côtés des voiles pour les tourner, les ferrer & les lâcher, selon que le vent change, comme le dit Servius sur cet endroit de Virgile:

*Unâ omnes fecere pedem, pariterque sinistros,  
Nunc dextros solvere sinus.*

Et c'est à cela que Catulle fait allusion, lorsqu'il dit:

*Sive utrumque Jupiter  
Simul secundus incidisset in pedem.*

Cette signification vient du grec *πῶδος*, qui signifie la même chose, parce que ces cordages s'attachoient au pié du mât.

*Peditus aëvis*, dans Cicéron, *lib. XVI. épist. 6.* signifie les voiles étant également tendues des deux côtés, comme elles font lorsqu'on a le vent arrière, & c'est ce que Virgile exprime par *aëquis velis*:

*Sensit & aëquatis classim procedere velis.* (D. J.)

PEDESTRE, STATUE, voyez STATUE.

PEDEROS, (*Bot. anc.*) Plin. *l. XXII. c. xxxvj.* dit que le *pederos* est une espede d'*acanthus*, en français *branche-ursine*. Cette plante, selon Pausanias, croissoit à l'air aux environs du temple de Vénus à Sicyone, & nulle part ailleurs, ni même dans aucun autre endroit de la Sicyonie. Ses feuilles, ajoute-t-il, sont plus petites que celles du hêtre, plus grandes que celles de l'yeuse, de la même figure que les feuilles de chêne, noires d'un côté, blanches de l'autre, en un mot pour la couleur assez semblables aux feuilles du peuplier blanc. (D. J.)

PEDIADE, *Pediadis*, (*Géog. anc.*) contrée d'Asie. Elle faisoit partie de la Bactriane, & le fleuve Oxus la traversoit, selon Polybe, *hist. l. X.*

PEDIAS, (*Géog. anc.*) municipalité de l'Attique, dont les habitans étoient nommés *Pédiaciens*. Aristote *politie, c. v.* & Plutarque *in Solone*, en font mention. (D. J.)

PÉDICULAIRE, f. f. *pedicularis*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, anormale, en malque, divisée en deux levres: la supérieure a la forme d'un casque; & l'inférieure est divisée en trois parties. Le pistil sort du calice; il est attaché comme un clou, à la partie postérieure de la fleur, & devient dans la suite un fruit qui s'ouvre en deux parties, & qui se divise en deux loges; ce fruit renferme des semences oblongues ou applaties & frangées. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

C'est un grand genre de plante, qui dans le système de Tournefort contient trente especes, dont nous décrirons la principale, qu'on nomme en français *pédiculaire des prés*, *pedicularis pratensis*, *purpurea*. *L. R. H. 172*, & en anglais *the common meadow yellow rattle*, et *cockscomb*.

D'une petite racine blanche, unique, qui pousse seulement de côté quelques rejettons, & qui n'entre pas profondément en terre, part une tige seule pour l'ordinaire, s'élevant à la hauteur d'un pié, épaisse, roide, douce, quarrée, droite, menue, légère, quel-



quelques fois parsemée de taches & de traits noirs, mais d'une couleur de pourpre au sommet. Cette tige se divise en plusieurs branches, placées en opposition, & embrassées par deux feuilles sans pédicules, larges à la base de la plante, mais allant toujours en diminuant à mesure qu'elles sont plus proches du sommet, de la largeur d'un doigt, pointues par le bout, dentelées sur les bords, semblables à la *crête d'un coq*, ayant toutes une veine remarquable qui s'étend à chaque découpure à droite & à gauche: du milieu des feuilles sortent de petites branches deux à deux, & plantées en opposition. Au sommet de la tige & des branches naissent de petites fleurs fort serrées les unes contre les autres en forme d'épi; leur pédicule est fort court, leur calice est gros, rond, un peu applati, & coupé aux quatre extrémités en quatre segments pointus. Elles n'ont qu'une feuille jaune, d'une figure assez semblable à celle d'un chaperon; elles contiennent & cachent à la vûe un file foible, avec quatre étamines.

Lorsqu'elles sont tombées, le calice s'enfle, forme une assez grosse vessie, qui renferme & comprime un vase féminal assez grand, divisé au milieu en deux cellules qui contiennent beaucoup de semences fort pressées, & environnées d'une bordure membraneuse d'une couleur cendrée. Lorsque la semence est mûre, les cellules membraneuses se rompent & s'ouvrent; elles sont luisantes lorsqu'elles sont seches.

Cette plante fleurit au mois de Juin, & sa semence mûrit très-promptement; à peine est-elle mûre, qu'elle tombe, & la plante se seche jusqu'à la racine même.

Elle croît particulièrement dans les pâturages secs, & quelquefois dans les champs labourés; elle n'est d'aucune utilité dans aucun endroit, & on la traite par-tout comme une mauvaise herbe. (*D. J.*)

**PÉDICULAIRE, maladie.** La maladie *pédiculaire*, en grec *phlegmas de pous*, *poux*, est une maladie fort ordinaire aux enfans & à quelques adultes. Les poux naissent des lentes ou œufs, lorsqu'ils se trouvent exposés à la chaleur; cette multiplication est inconcevable.

On compte quatre especes de poux qui attaquent le corps humain. 1°. Les *pédiculi*, qui s'attachent plus par leurs piés que par leur morsure: ceux-ci naissent principalement sur la tête des enfans qui ont la gale ou la teigne, ou des adultes qui ne se peignent pas.

2°. Les morpions qui s'attachent sous les aisselles, aux paupieres, aux parties de la génération. Voyez MORPIONS.

3°. Les gros poux qui infectent le corps & s'engendrent dans les habits des personnes malpropres; ils sont gros, oblongs, épais, & se terminent en pointe.

4°. Les cirons ou ceux qui s'engendrent, selon quelques-uns, sous l'épiderme des mains & des piés; ils sont de figure ronde comme des œufs de papillon, & quelquefois si petits, qu'ils échappent à la vûe. Ils excitent en rampant sous l'épiderme des démangeaisons insupportables; quelquefois ils percent la peau & y excitent des pustules. On les appelle *acari*, *cirons* & *pedicelli*.

**Traitement & préervatif.** Le moyen le plus sûr de prévenir la maladie *pédiculaire*, est de tenir le corps dans une grande propreté, & de se peigner souvent; quand ils viennent à la tête après s'être peigné souvent, on la lavera avec la lessive suivante:

**Lessive contre les poux.** Prenez absinthe, staphisaigre, marrube, de chacun une poignée; petite centauree demi-poignée; cendres de chêne cinq onces: faites-en une lessive dans laquelle vous ferez dissoudre sel commun deux onces; sel d'absinthe une once.

Où servez-vous de l'onguent suivant. Prenez huiles

d'amandes amères, de rue & de baies de laurier, de chacun demi-once; staphisaigre en poudre, mirrhe, de chacun deux gros; aloës en poudre, un gros; lard salé deux onces: mêlez-les avec un peu de vinaigre. Ou prenez lard salé, huile de baies de laurier, savon noir, de chacun demi-once; vis-à-vis éteint avec la salive, un scrupule; myrrhe, aloës, de chacun demi-gros; staphisaigre, deux scrupules; savon de France, deux gros: réduisez-les dans un mortier en forme d'onguent.

On peut faire beaucoup d'autres onguens dans la même indication.

Etmueller conseille de se laver la tête avec une lessive dans laquelle on a fait bouillir de la semence de staphisaigre, & l'oindre avec le liniment suivant:

**Liniment pour les poux.** Prenez huile d'aspic, deux gros; huile d'amandes amères, demi-once; onguent de nicotiane, six gros: mêlez & faites un liniment qui tiendra ces vermines dans une nuit.

**PÉDICULE**, f. m. (*Botan.*) c'est proprement le petit brin qui soutient la fleur; & le brin qui soutient la feuille s'appelle *queue*.

Les fleurs conserveront long-tems leur fraîcheur après qu'on les aura cueillies, si l'on fait tremper leurs *pédicules* dans l'eau. Un grand secret pour conserver des fruits pour l'hiver, c'est de cacheter leurs *pédicules* avec de la cire. Les cerises qui ont le plus court *pédicule* sont estimées les meilleures. Le pistil de la fleur devient fort souvent le *pédicule* du fruit. Voyez PISTIL.

**PÉDICULES MÉDULLAIRES**, en Anatomie. Voyez PÉDUNCULES.

**PÉDICULI**, (*Géog. anc.*) Voyez PÉDICULI.

**PÉDIEËN**, adj. (*Antiq. d'Athènes.*) citoyen d'un des quartiers d'Athènes; cette ville étoit divisée en trois quartiers différens; une partie étoit sur le penchant d'une colline, une autre sur le bord de la mer, & une autre dans un lieu plat, située entre les deux premières. Ceux qui habitoient dans ce quartier du milieu s'appelloient *Pédieens*, ou comme dit Aristote, *Pédiaques*. Ces quartiers faisoient souvent des factions différentes; Pisistrate se servit des *Pédieens* contre les Diacriens, ou ceux du quartier de la colline. Du tems de Solon, quand il fallut choisir une forme de gouvernement, les Diacriens vouloient qu'il fût démocratique; les *Pédieens* demandoient une oligarchie, & les Paraléniens, ou ceux du quartier du port, desiroient un gouvernement mixte. Ce mot vient de *παιδίον*, une *plaine*, un *lieu plat*, parce qu'en effet ce quartier étoit un lieu plat. Voyez *Athènes ancienne* de la Guillotiere.

**PÉDIEUX**, en Anatomie; c'est le second des muscles extenseurs du pié, d'où lui est venu son nom. Voyez PIÉ & EXTENSEUR.

**PÉDILUVE**, f. m. (*Médecine.*) ce n'est autre chose que des bains pour les piés, dont la composition est la même que pour les bains ordinaires; on s'en sert d'autant plus volontiers qu'ils demandent moins d'épuration; on les compose d'eau pure sans addition, ou pour corriger la pesanteur ou la dureté de l'eau, on y mêle de la lessive, du son de froment, ou des fleurs de camomille; bien que les lavemens des piés s'appliquent aux parties les plus basses & les plus éloignées, leur vertu se répand cependant & se communique au loin, & ils appaisent des maladies dont le siège est dans des parties fort éloignées; car l'application des liqueurs chaudes au pié, relâche, ramolli; les fibres nerveuses, tendineuses & musculueuses, dont ils sont composés, & qui sont entremêlés des vaisseaux. Les pores & les vaisseaux qui étoient auparavant resserrés se dilatent, le sang y aborde & les liqueurs y passent plus aisément; ce qui fait que le sang qui se portoit avec impétuosité vers d'autres parties, se jette sur des parties latérales au grand soulage-

gement du malade. Les bains des piés agissent par leur chaleur tempérée sur le sang ; & les humeurs qui passent par les vaisseaux des piés pendant qu'ils sont dans l'eau, ils les divisent & les délayent, les font couler avec plus de vitesse ; de-là vient que si l'eau des bains des piés est trop chaude, elle augmente la raréfaction du sang & le battement des artères ; mais ces bains ne conviennent pas dans tous les cas ; ainsi dans les regles qui sont imminentes, ou qui coulent actuellement, ils sont douteux pour leur effet ; ils peuvent diminuer ou augmenter l'écoulement, par la dérivation trop grande du sang qu'ils produisent dans l'artere aorte descendante, & même par la révulsion qu'ils occasionnent dans les tuyaux collatéraux des artères qui vont à la matrice, ils ne manqueraient pas d'occasionner une suppression. C'est ce qui se voit par l'expérience des femmes imprudentes qui s'exposent par-là à des maladies fâcheuses.

Les bains des piés sont excellents dans tous les cas où il faut procurer une dérivation des humeurs des parties supérieures vers les inférieures ; ainsi ce remède est efficace dans le vertige, dans l'apoplexie, dans l'épilepsie imminente, dans les maladies soporeuses & convulsives, dans les spasmes & dans les affections spasmodiques, dans les douleurs de tête, dans la migraine ; mais si ces maladies ne sont pas occasionnées par des engorgemens des vaisseaux, ou par une pléthore locale du cerveau ou de ses parties voisines, ou par une élasticité & rigidité trop grande des fibres nerveuses, ce remède devient inutile ; ainsi lorsque ces maladies ne sont que des symptômes d'autres maladies, telles que l'indigestion, la sabure, la cacochylie, les vers, les affections spasmodiques dans les viscères du bas-ventre, c'est en vain que l'on tenteroit les lavemens des piés, la révulsion ne seroit que pernicieuse, & d'ailleurs la cause persistant, ces symptômes ne seroient point abattus. *V. BAIN. (m)*

PEDIR, (*Géog. mod.*) ville des Indes, capitale d'un royaume de même nom, dans l'île de Sumatra. Le roi d'Achem s'en est emparé. *Long. 214. 13. lat. 5. 40.*

PEDOMETRE, ou COMPTE-PAS, *f. m. (Arpent.)* instrument de mécanique fait en forme de montre, composé de plusieurs roues qui s'engrènent l'une dans l'autre, & qui sont dans un même plan, lesquelles par le moyen d'une chaîne ou courroie, attachée au pié d'un homme ou à la roue d'un carrosse, avancent d'un cran à chaque pas ou tour de roue ; de sorte que par le moyen de cet instrument, on peut savoir combien on a fait de pas, ou mesurer la distance d'un endroit à un autre. *Voyez ODOMETRE. Chambers. (E)*

PEDONNÉ, *f. f. (Manuscr. en soie.)* petit bouton d'ivoire ou de buis attaché au bout du fer rond du velours frisé, & qui dans le velours coupé, se met alternativement au bout de chaque virgule de laiton. *Voyez nos Planches de joierie.*

PÉDOTRIBE, *f. m. (Antiq. greque.)* le pédotrîbe, *μαδωτρίβης*, en latin *padotriba*, formoit les jeunes gens aux exercices gymnastiques, sous les ordres du gymnasiarque, qui en étoit le premier maître. C'étoient deux offices très-différens l'un de l'autre, quoique le savant Prideaux les ait confondus. Nous les voyons expressément distingués par les auteurs & sur les marbres. Ce n'est donc pas une question ; mais la matière fournit des détails curieux, recueillis par Van-Dale. Le gymnasiarque, surintendant du gymnase, n'étoit en charge que pour un an ; dans quelques endroits même, on en changeoit tous les mois ; le pédotrîbe lui étoit subordonné ; c'étoit un officier subalterne : mais sa charge étoit à vie, *ἐν αἰσέτι* ; il tient toujours sur les marbres, un des derniers rangs parmi les ministres du gymnase. Quoiqu'attaché particulièrement aux éphèbes, le pédotrîbe étendoit aussi ses

fonctions sur la classe des enfans ; son nom seul en fournit la preuve ; mais on trouve le fait nettement prononcé dans plusieurs passages formels, entr'autres dans Aristote & dans l'Asiarchus, dialogue communément attribué à Platon. Enfin le pédotrîbe bornoit son emploi subalterne au détail mécanique de la formation de ses élèves ; & comme cet emploi demandoit de la pratique & de l'expérience, on le donnoit à vie.

PEDOTROPHIE, *f. f. (Médéc.)* nourriture des enfans de *μας*, génitif *μαδός*, enfant, & *τροφή*, nourriture ; la pédotrophie est une partie de la Médecine fort négligée, & sur laquelle on suit par-tout une assez mauvaise routine ; un bon traité sur cette matière deviendroit précieux, & l'on a lieu de juger qu'il seroit bien reçu du public, puisqu'il a tant goûté le poème latin de M. Scevole de Sainte-Marthe, sur la manière de nourrir les enfans à la mamelle. Ce poème intitulé *padotrophia*, & publié en 1584, fut imprimé dix fois pendant la vie de l'auteur, & environ autant de fois depuis sa mort. Il fut lu & interprété dans de célèbres universités de l'Europe, presque avec la même vénération qu'on a pour les auteurs anciens.

PEDRACA DE LA SIERRA, (*Géog. mod.*) bourg d'Espagne dans la vieille Castille, sur la rivière de Duraton au nord, & près de Sepulveda. Ce bourg est la Metecosa de Ptolomée. C'est dans le château de ce bourg que les fils de François I. furent détenus prisonniers pendant quatre ans. *Long. 16. 6. lat. 40. 58. (D. J.)*

PEDRA FRIGO, (*Hist. nat.*) nom que les Portugais donnent à des pierres dont ils font usage dans la médecine, & à qui, ainsi que les Malabares, ils attribuent la vertu de rafraîchir. Ils en ont quatre espèces : la première est jaune mêlée de blanc, de bleu, de rouge & de vert ; elle est d'une dureté médiocre, cependant on peut aisément la pulvériser ; il y en a des morceaux qui sont parsemés de grenats & de rubis. La seconde espèce est verte, & elle ressemble à du jaspe poli, mais elle est fragile, & composée de lames & de fibres faciles à écailler. La troisième est blanchâtre, & semblable à du talc. La quatrième est très-blanche, & plus compacte que les autres. On s'en sert dans les maladies inflammatoires, dans les fièvres chaudes, & contre la morsure des bêtes venimeuses. Extérieurement on la mêle avec des jus d'herbes pour les inflammations des yeux & des autres parties du corps ; on se sert pour cela indifféremment de l'une de ces sortes de pierres ; cependant on croit que celle qui est verte est la plus propre contre les maux de reins. Il paroît que ces pierres sont calcaires & absorbantes. *Voyez Ephemerides nat. curios. Decad. II. anno 1.*

PEDRO, (*SAN*) *Géog. mod.* 1°. petite ville d'Espagne dans la vieille Castille, sur l'Arlanza, au-dessous de Lerma vers le levant.

2°. *Pédro* (san) port de l'Amérique méridionale sur la côte orientale du Brésil, à l'embouchure de Rio grande. *Long. 325. lat. mérid. 32.*

3°. *Pédro* (san) ville de l'Amérique septentrionale au gouvernement de Honduras, à 30 lieues de Valladolid, & à 11 du port de Cavallos.

PEDUM, (*Géog. anc.*) petite ville du Latium, située entre Préneste & Trivoli, proche de l'aqueduc appelé *Aqua Claudia*, un peu au-dessous de Scaptia. Tibulle avoit une maison de campagne qui lui étoit restée des biens de son père, au territoire de *Pedum*, mais la ville ne subsistoit plus au rapport de Tite-Live. Plin. *liv. III. chap. v.* ajoute que les Pédaéniens, *Pedani*, sont du nombre des peuples, dont les villes étoient tellement périées, qu'on n'en voyoit pas même les ruines. (*D. J.*)

PEDUNCULES, ou PEDICULES, *subst. masc. en*



*Anatomie*; nom de deux petites bandes médullaires fort blanches, très courtes, au moyen desquelles la glande pinéale est attachée comme un petit bouton au bas des couches des nerfs optiques. *Voyez* PINÉALE, &c.

On donne aussi ce nom aux branches de la moëlle allongée. *Voyez* BRANCHE & MOELLE ALLONGÉE.

PEEBLES, (*Géogr. mod.*) ville d'Ecosse, capitale de la province de même nom, autrement dite Ewedale. Il y a, dit-on, dans cette ville trois églises, trois portes, trois rues & trois ponts. Elle est agréablement située sur le bord septentrional de la Ewede, à 7 lieues N. E. d'Edimbourg, 102 N. de Londres. Long. 14. 28. lat. 55. 54.

PEER, (*Géogr. mod.*) petite ville de l'évêché de Liège, au comté de Looz. Long. 23. 10. lat. 51. 8. (*D. J.*)

PIETERMANN, (*Commerce.*) espèce de pierre blanche extrêmement chargée de grain, & peu fermentée, qui se brasse à Louvain dans le Brabant; elle est d'un goût assez agréable, mais elle enivre fortement, & nuit, dit-on, beaucoup à ceux qui en font un usage très-fréquent; on prétend qu'elle contribue à engourdir le cerveau des jeunes gens qui vont faire leurs études dans l'université de Louvain.

PÉGANELÉON, f. m. (*Pharm. anc.*) terme employé par les anciens pour désigner de l'huile, dans laquelle des feuilles & des fleurs de rue ont été infusées pendant un certain tems au soleil. (*D. J.*)

PÉGASE, f. m. (*Mythol.*) Héliode nous dit que c'est du sang de Méduse, à qui Persée coupa la tête, qu'étoit né *pégase*, ce cheval ailé, si utile aux poètes, soit par lui-même, soit qu'ils le montent pour prendre leur vol vers le ciel, soit par la fontaine d'Hippocrène qu'il fit sortir de terre d'un coup de pié, & dans laquelle ils puisent à longs traits les fureurs divines qui les agitent. Voilà la fable; M. Fourmont en a donné dans les *Mém. de littérature*, une explication presque démontrée, en remettant seulement sa fable en langue phénicienne.

Méduse n'étoit autre chose, qu'un des cinq vaisseaux de la flotte de Phorcis, prince Phénicien, roi d'Itaque. La tête de Méduse étant une fois coupée, c'est-à-dire le commandant du vaisseau tué, il sortit du vaisseau, Chrysaor, célèbre ouvrier en métaux, & le *Pégase*.

Le chef de la Méduse, en achetant de l'or des Africains, avoit attiré de chez eux un ouvrier qui scût le mettre en œuvre; cela étoit fort à sa place. Le *pégase* est ancien grec *pagasse*: devons nous l'appeler bien loin; & pendant qu'il est la finale grecque, dire avec Bochart & M. le Clerc, que *pagafos* s'est formé de *pagafous*, *frani equus*, ce qui est encore contre les règles de la grammaire phénicienne ou hébraïque, qui n'admet point une semblable transposition? *Pagafos* sans détour & sans violence, est manifestement le *pacasse*: lorsque les Romains virent pour la première fois l'éléphant, ils l'appellerent *bos*; de même le *pacasse* sorti de la Méduse, parce qu'on l'avoit apprivoisé, & que l'on montoit dessus comme sur les chevaux, fut appelé cheval. Les dénominations empruntées pour les choses extraordinaires sont de tous les tems & de toutes les langues; & une marque que c'étoit un animal sauvage, c'est qu'il s'échappa, qu'il ne fut rattrapé que par Bellerophon, qu'il tua Barylle, l'ami de Bellerophon, qu'il le blessa lui-même, & disparut. *Mém. de littérature*, tom. III. (*D. J.*)

PÉGASE, (*Art numismat.*) l'auteur de la science des médailles a remarqué que *pégase* est le symbole de Corinthe, où Minerve le donna à Bellerophon pour combattre la Chimère; il se trouve aussi sur les médailles des villes d'Afrique & sur celles de Sicile, depuis que les Carthaginois s'en furent rendu mai-

très, parce qu'on tenoit que ce cheval est né du sang de Méduse qui étoit Africain. Syracuse en particulier, qui avoit une étroite alliance avec Corinthe, marquoit ses médailles d'un *pégase*. (*D. J.*)

PÉGASE, f. m. en *Astronomie*, est une constellation de l'hémisphère septentrional; on la désigne par un cheval ailé. *Voyez* CONSTELLATION.

*Pégase* a selon le catalogue de Ptolomée, vingt étoiles; selon Tycho, dix-neuf; & dans le catalogue Britannique, quatre-vingt-treize. (*O.*)

PÉGASIDES, f. f. (*Mythol.*) surnom des Muses, pris du cheval *pégase* qui fut comme elles habitant de l'Hélicon.

PEGÆ, (*Géog. anc.*) 1°. ville de l'Achaïe, dans la Mégaride; 2°. ville de l'Helléspont, selon Ortelius; 3°. ville de l'île de Chypre ou de la Cyrénie, selon Etienne le géographe.

PEGASÆ, (*Géog. anc.*) cap de la Magnésie, ainsi nommé, dit le Scholiaste d'Apollonius, de ce que le navire Argo y fut construit; il y avoit en cet endroit-là un temple d'Apollon, qui a fait donner à ce dieu par Héliode le nom de *Pégasien*: ce fut-là que les Argonautes s'embarquèrent; & le lieu où se fit l'embarquement a depuis porté le nom d'*Apheta*, ainsi que le disent positivement Strabon & Stephanus. (*D. J.*)

PÉGASIEN, *senatus-consulte* (terme de jurispr. rom.) le *senatus-consulte pégasien* ordonnoit que l'héritier fidei-commisnaire retiendrait le quart du fidei-commis. Le trébélien le déchargea des actions actives & passives; ensuite on les a confondus sous le nom de *quarte trébélianique* ou *falcidie*.

PÉGÈS, f. f. pl. (*Mythol.*) nymphes des fontaines; c'est la même chose que les nnyades, & leur nom a la même origine que *pégale*. (*D. J.*)

PEGMA, f. m. (*Théat. des Rom.*) c'étoit une sorte de grande machine théâtrale, qu'on levoit & qu'on abaissoit par le moyen de certains ressorts, & qui avoit plusieurs étages; en sorte qu'il n'est pas surprenant qu'un homme tombant du haut en-bas, se rompit quelque bras ou quelque jambe, comme il arriva à un joueur de flûte. Juvenal en parle dans la *Satire* 4. v. 122. *sic pugnas silicis laudabat & iustus*, & *pegma*, & *pueros inde ad velaria raptos*; il louoit de cette sorte les combats des gladiateurs de Cilicie, les terribles coups qu'ils se portoient, & les enfans que la machine (le *pegma*) tenoit suspendus en l'air; on voit par ce passage, qu'on plaçoit sur le *pegma* des gladiateurs, des enfans, des musiciens; en un mot, qu'on se servoit de cette machine pour produire aux yeux des spectateurs, les illusions propres à les émouvoir.

PEGMARES, f. m. (*Hist. anc.*) nom que donnoient les Romains à certains gladiateurs, de même qu'à certains artistes.

Les anciens donnoient quelquefois en spectacle une sorte de machines mouvantes appelées *pegmata*; c'étoient des échafauds diversément ornés, qui avoient quelque ressemblance à ceux de nos feux d'artifice. Ces échafauds étant des machines qui jouoient en baléules; ils lançoient en l'air la matière dont ils étoient chargés, & entraient des hommes que l'on sacrifioit ainsi aux amusemens du public; ou bien ils les précipitoient dans des trous creusés en terre, où ils trouvoient leur bucher; ou encore ils les jetoient dans les antres des bêtes féroces.

On appelloit *pegmares*, non-seulement les infortunés que l'on sacrifioit ainsi, mais encore ceux qui construisoient les machines & qui les faisoient jouer.

Suivant Cafaubon, on mettoit le feu à l'échafaud; & les *pegmares* étoient obligés de se sauver à-travers les flammes & les débris de la machine.

Lipse dit seulement que les *pegmares* étoient certains gladiateurs, qui combattoient sur des échafauds

que l'on élevoit dans cette intention, on les appelloit aussi *petaurista*, c'est-à-dire hommes qui volent en l'air. Voyez GLADIATEUR.

PEGNAFIEL, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la vieille Castille, sur le Douro, au-dessous de Roa, il se tint dans cette ville un concile l'an 1302, elle est à 7 lieues sud-est de Valladolid. Long. 13. 32. lat. 41. 30. (*D. J.*)

PEGNAFLOR, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne, dans l'Andalousie, sur la rive droite du Guadalquivir; on croit que c'est l'ancienne *Hipula* des Turdétains.

PEGNA-MAÇOR, (*Géog. mod.*) petite ville de Portugal, dans la province de Beira, au midi de Sabagal, & à l'orient de Cobilliana; elle est défendue par un château. Long. 10. 25. lat. 40. 24.

PEGNARANDA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne, dans la vieille Castille, capitale du duché du même nom, à 14 lieues sud d'Olivedo. Long. 12. 57. lat. 40. 52.

PÉGNITZ, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, en Franconie; elle tire sa source d'un bourg qui porte son nom, & qui est au midi de Bareith. Elle traverse le territoire de Nuremberg, baigne la ville, & va se perdre dans la rivière de Rednitz. (*D. J.*)

PÉGOMANCIE, (*Divinat.*) mot composé de πῆμα, fontaine, & μαντία divination; divination par l'eau des fontaines; elle se faisoit de différentes manières, soit en y jettant un certain nombre de pierres, dont on observoit les divers mouvemens, soit en y plongeant des vases de verre, & examinant les efforts que faisoit l'eau pour y entrer en chassant l'air qui les remplissoit auparavant; mais la divination par le sort des dez, à la fontaine d'Apon, près de Padoue, étoit la plus célèbre des espèces de *pégomancie*.

A cette fontaine un seul coup de dez décidoit des bons & des mauvais succès pour l'avenir, selon le nombre de points plus ou moins forts qu'on tiroit. Ce fut-là que Tibère conquit les plus hautes espérances, avant que de parvenir à l'empire; car à son passage par l'Illyrie, étant venu consulter sur ses destinées, l'oracle de Gérion, qui étoit aussi dans le voisinage de Padoue, ce dieu le renvoya au sort de la fontaine d'Apon, où ayant jetté des dez d'or, ils lui présentèrent au fond de l'eau le plus haut nombre de points qu'il pouvoit desirer. Suétone remarqua ensuite, qu'on voyoit encore ces mêmes dez au fond de la fontaine. Claudien assure qu'on y apercevoit aussi de son tems les anciennes offrandes qu'y avoient laissées quelques princes.

*Tunc omnem liquidi vallem mirabere fundi,  
Tunc veteres huius regni dona micant.*

Lucain donne le titre d'augure au prêtre qui en avoit l'intendance. Théodoric, roi d'Italie, fit depuis fermer de murailles le lieu où étoit cette fontaine, à cause de sa grande réputation, *ob loci celebritatem*, dit Cassiodore. (*D. J.*)

PÉGONSE, s. f. *solea oculata* (*Hist. nat. Ichtiolog.*) poisson de mer qui est une espèce de sole à laquelle il ressemble par la forme du corps, & par le nombre & la position des nageoires; on le distingue aisément de la sole, parce qu'il a sur le dos de grandes taches semblables à des yeux; les écailles sont si fortement attachées à la peau, qu'on est obligé de faire tremper ce poisson quelque tems dans de l'eau pour pouvoir les enlever. Voyez SOLE. Rondelet, *Hist. nat. des poissons*, I. part. liv. XI. ch. xj. Voyez POISSON.

PÉGU, LE, (*Géog. mod.*) royaume d'Asie, sur la côte occidentale du royaume de Bengale, à l'embouchure des rivières d'Ava & de Pégu: ce royaume après bien des révolutions, est tombé sous la puissance du roi d'Aracan, qui réunit aujourd'hui les

royaumes de Tangut, d'Aracan, d'Ava & de Pégu; & parce que le souverain de tous ces états réside à Ava, il en porte le nom.

Les cartes des Géographes ordinaires désignent tellement le pays d'Ava, de Pégu, &c. que le pere Duchats, jésuite, dit qu'il ne le reconnut point dans leurs cartes. Ajoutez qu'il n'y a guère de pays dans l'Orient dont nous soyons aussi mal instruits; cependant c'est un vaste empire commerçant, & très-peuplé.

On dit que les points principaux de leur religion, sont de ne point tuer, de ne point voler, d'éviter l'impudicité, de ne faire aucun déplaisir à son prochain, de lui faire au contraire tout le bien qu'on peut. Avec cela, ils croient qu'on se sauvera dans quelque religion que ce soit.

PÉGU, (*Géog. mod.*) ville située au royaume & sur une rivière de même nom, étoit la capitale de l'empire de Pégu, avant qu'il fût tombé sous la puissance du roi d'Aracan. Aujourd'hui ce prince ne tient à Pégu qu'un vice-roi. Presque toutes les maisons de cette ville sont bâties de cannes & de roseaux. Long. 114. 36. lat. 17. (*D. J.*)

PEGUNTUM, (*Géog. anc.*) ville de la Dalmatie. Ptolomée, l. II. c. xvij. la place sur la côte, entre *Epetium* & *Onaum*, Plin. l. III. c. xxij. écrit *Piguntia*. On croit que c'est présentement *Almiza*. (*D. J.*)

PÉHUAME, (*Hist. nat. Botan.*) plante de la nouvelle Espagne, qui est sur-tout très-commune dans le Méchoacan. C'est une espèce de *convolvulus* dont les feuilles sont fort petites & de la forme d'un cœur; ses fleurs sont les mêmes que celles des ariloches. Sa racine est rougeâtre à l'extérieur; elle est âcre & odorante; elle guérit, dit-on, le mal vénérien, & plusieurs la croient préférable à la saule-pareille & au quinquina.

PEIGNE, s. m. (*Conchyliolog.*) en latin *peñen*, en anglais *scallop*; genre de coquille bivalve fermant exactement de tous côtés, & rayée en forme d'un peigne dont on se sert pour peigner des cheveux; elle est plate, élevée, garnie de deux oreilles, quelquefois d'une seule & quelquefois aussi sans oreille. Elle n'est attachée que par un tendon. Sa valve supérieure est ordinairement un peu aplatie, quoique l'inférieure soit creuse. Il y a cependant des *peignes* dont les deux écailles sont élevées & convexes. Les stries ou cannelures ne servent qu'à donner à cette coquille différentes dénominations. Jouston fait une classe particulière des *peignes*, en les appelant *concha imbricata*, *striata*, *longa*, *coralina*, *rugata*, *fasciata*; mais ils ont tout cela de commun avec d'autres coquillages qui ne sont point des *peignes*. Celle-ci à tiré son nom des stries longitudinales dont sa surface est couverte, qui ressemblent aux dents d'un peigne.

Conformément au caractère que nous venons de donner de ce genre de coquille, on peut distribuer ses espèces sous trois classes distinctes.

Dans la classe des *peignes* qui sont garnis de deux oreilles, on met les espèces suivantes: 1°. le *peigne* rouge, nommé le *manteau ducal rouge*; 2°. le *manteau ducal jaune*; 3°. le *peigne* couleur de corail garni de beaux boutons; 4°. le *peigne* bariolé, nommé *coquille de S. Jacques*; 5°. le *peigne* jaune, appelé *coquille de S. Michel*; le *peigne* orangé de la mer Caspienne; 7°. le grand *peigne* rougeâtre; 8°. le *peigne* bariolé, bleuâtre; 9°. le *peigne* rouge, profondément cannelé; 10°. le *peigne* appelé l'*éventail* ou la *sole*; il est brun sur la coquille supérieure, & blanc sur la coquille inférieure; 11°. le *peigne* tacheté par-dessus & blanc par-dessous; 12°. le *peigne* à côtes & jaunâtre, avec la levre rebordée; 13°. le *peigne* à coquille également creuse; 14°. le *peigne* en forme de poi-



re; 1<sup>o</sup>. le beau *peigne*, nommé *la vierge* par Rumphius; 16<sup>o</sup>. le *peigne* nommé par le même *amufum*; il est fait en table lisse & polie; 17<sup>o</sup>. le *peigne* à coquille inégale, bariolé de taches fauves.

Dans la classe des *peignes* qui n'ont qu'une oreille, on distingue les especes suivantes; 1<sup>o</sup>. le *peigne* noir, épineux; il est par-tout couvert de pointes aiguës; 2<sup>o</sup>. le *peigne* épineux, rouge; 3<sup>o</sup>. le *peigne* épineux, gris; 4<sup>o</sup>. le *peigne* épineux, jaune; 5<sup>o</sup>. le *peigne* épineux, bariolé; 6<sup>o</sup>. le *peigne* épineux, orange; 7<sup>o</sup>. le *peigne* blanc & tout uni.

Dans la classe des *peignes* qui n'ont point du tout d'oreilles, on compte les especes suivantes: 1<sup>o</sup>. le *peigne* appelle *la ratissoire* ou *la rape*, en anglois *the file-cockle*; 2<sup>o</sup>. le *peigne* oblong, blanc & raboteux; 3<sup>o</sup>. le *peigne* à côtes jaunes, & découpé dans son contour; 4<sup>o</sup>. le *peigne* bariolé, avec un pourtour déchiré; 5<sup>o</sup>. le *peigne* épais, chargé de cordeles bariolées de bleu, de jaune & de brun; 6<sup>o</sup>. le *peigne* uni & bariolé; 7<sup>o</sup>. le *peigne* rond & blanc, nommé *fouardon*, en anglois *the common cockle*.

Parmi les *peignes* de ces trois especes, on estime particulièrement celui qui imite par son rouge la couleur du corail; de grandes stries cannelées, sur lesquelles sont des tubercules élevés & creux, le coupent dans toute son étendue; les oreilles font inégales, & ses bords font régulièrement chantournés.

Le manteau ducal rouge est également beau dessus & dessous; le travail grené de ses stries, les bords orangés de ses oreilles, & le chantournement de ses contours le font rechercher des curieux.

Le *peigne* appelé *la rape* ou *la ratissoire*, est remarquable par les éminences qui suivent ses stries, & qui le rendent fort rude au toucher; ce *peigne* est tout blanc, & n'a point d'oreilles.

En un mot, la famille des *peignes* est une des plus agréables qu'on ait, en fait de coquilles, pour la beauté des couleurs. Parlons de l'animal.

Ce coquillage a deux grandes membranes brunes qui s'attachent chacune à une des pieces de la coquille; de leur contour sortent dans l'eau de la mer une multitude prodigieuse de poils blancs, assez longs pour déborder les valves. L'intervalle est garni de petits points noirs, ronds & brillans. L'intérieur des deux membranes renferme quatre feuillet fort minces, chargés transversalement de stries très-fines. Il se voit, au-dessus de ces quatre feuillets, une petite masse molle & charnue qu'on peut croire être le ventre ou les entrailles. Elle cache, sous une pellicule assez mince, une espèce de pié, dont la pointe regarde le centre de l'animal. Cette partie est ordinairement de la même nuance que celle qui l'enveloppe; mais dans le tems du frai, elle se gonfle, change de couleur, & devient d'un jaune foncé: quelque tems après elle diminue, maigrit & reprend son ancienne teinte.

Voici le mouvement progressif de ce coquillage sur terre. Lorsque le *peigne* est à sec, & qu'il veut regagner la mer, il s'ouvre autant que ses deux valves peuvent le lui permettre; & étant parvenu à un pouce ou environ d'ouverture, il les referme avec tant de vitesse, qu'il communique aisément à sa valve inférieure un mouvement de contraction par lequel elle acquiert assez d'élasticité pour s'élever & perdre terre de deux à trois pouces de haut: il importe peu sur quel côté de la coquille il puisse tomber; il suffit de savoir que c'est par cette manœuvre répétée qu'il avance toujours vers le but qu'il s'est proposé. Cependant si le *peigne* étoit attaché à quelque corps étranger par le grand nombre de filamens ou de poils qui s'implantent sur la surface de ses deux valves, il est vrai qu'alors il n'auroit point de mou-

Tome XII,

vement progressif; mais c'est un cas assez rare, excepté dans le pétoncle.

La progression de cet animal dans l'eau est bien différente. Il commence par en gagner la surface sur laquelle il se soutient à demi plongé: il ouvre alors tant-ôt-peu ses deux coquilles, auxquelles il communique un battement si prompt & si accéléré, qu'il acquiert un second mouvement; on le voit du moins en réunissant ce double jeu, tourner fur lui-même très-vite de droite à gauche; par ce moyen il agite l'eau avec une si grande violence, qu'au rapport de Rondelet, elle est capable de l'emporter, & de le faire courir sur la surface des mers.

On sent bien que ceux qui sont attachés à plusieurs corps étrangers ne jouissent d'aucun des mouvemens dont nous venons de parler. Voyez sur les *peignes*, Lister, Dargenville, & les Mémoires de l'académie des Sciences. (D. J.)

PEIGNE, f. m. (terme de Boulanger.) les Boulangers qui font le biscuit de mer, appellent quelquefois *peigne*, un petit instrument dont ils se servent à faire plusieurs figures sur leurs galettes; son véritable nom est une *croissoire*.

PEIGNE, dans l'art de la Corderie, est un instrument composé de six ou sept rangs de dents de fer à-peu-près semblables à celles d'un rateau; ces dents sont fortement enfoncées dans une planche de bois de chène fort épaisse.

Il y a quatre sortes de *peignes* différens: ceux de la premiere grandeur, voyez les Pl. d'Agric. ont les dents de 12 à 13 pouces de longueur, quarrées, grosses par le bas de 6 à 7 lignes, & écartées les unes des autres de 2 pouces par la pointe. Ces *peignes* ne sont pas destinés à aminer le chanvre, mais seulement à former les *peignons*. On les appelle *peigne pour les peignons*.

Les *peignes* de la seconde grandeur, appellés *peignes à dégroffir*, ont les dents longues de 7 à 8 pouces, grosses de 6 lignes par le bas, & écartées les unes des autres de 15 lignes par la pointe. Ces *peignes* servent à dégroffir le chanvre, & à en séparer la plus grosse étoupe.

Le *peigne* de la troisieme grandeur, nommé *peigne à affiner*, a les dents de 4 à 5 pouces de longueur, de 5 lignes de grosseur par le bas, & éloignées les unes des autres de 10 à 12 lignes. C'est sur ce *peigne* qu'on affine le chanvre, & que le second brin se sépare du premier.

Enfin il y a des *peignes* qui ont les dents plus courtes, plus menues & plus ferrées que les précédens; on les nomme *peignes fins*. On se sert de ces *peignes* pour préparer le chanvre destiné à faire de petits ouvrages plus délicats.

Il faut remarquer 1<sup>o</sup>. que les dents des *peignes* doivent être rangées en échiquier ou en quinconce, & non pas sur une même ligne; autrement plusieurs dents ne feroient que l'effet d'une seule.

2<sup>o</sup>. Qu'elles doivent être taillées en losange, & posées de maniere que la ligne qui passeroit par les deux angles, coupât perpendiculairement le *peigne* dans sa longueur: par ce moyen les dents résistent mieux aux efforts qu'elles ont à souffrir, & redeviennent mieux le chanvre. Voyez l'article CORDERIE.

PEIGNE, (Draperie.) voyez l'article MANUFACTURE EN LAINE; c'est une partie du métier.

PEIGNE, (terme d'Hauteliffier.) instrument dentelé dont se servent les Hauteliffiers pour battre & ferrer leurs ouvrages. Il est de bois dur & poli, de 8 à 9 pouces d'épaisseur du côté du dos, d'où il va toujours en diminuant jusqu'à l'extrémité des dents. On s'en sert à la main.

Le *peigne* des bafeliffiers est à-peu-près de même,

H h

hormis qu'il y a des dents des deux côtés. Les uns & les autres sont ordinairement de buis ou d'ivoire.

**PEIGNE**, (*Lainage*.) sorte d'instrument en forme de grande carde de fer, dont les dents sont longues, droites & fort pointues par le bout. On s'en sert dans les manufactures de lainage à peigner la laine destinée pour faire la chaîne de certaines étoffes. C'est cette laine ainsi peignée que l'on appelle ordinairement *eslain*. On se sert aussi de *peignes* dans quelques autres manufactures, pour peigner diverses sortes de matières, comme bourre de soie, chanvre, &c. Ces sortes de *peignes* sont en quelque manière semblables à ceux qui sont d'usage pour la laine, mais ils sont plus petits, (*D. J.*)

**PEIGNE**, instrument à l'usage du *marbreur*. C'est une barre de bois plate dans laquelle sont enfoncés des fils de fer d'environ deux doigts de longueur. Le *peigne* sert à mêler les couleurs qui nagent à la superficie de l'eau gommée dans le bacquet.

Les *marbreaux* se servent de trois différentes sortes de *peignes*, savoir le *peigne* au commun, le *peigne* à l'Allemagne, & le *peigne* à frison. Le *peigne* au commun est celui dont on se sert pour le papier marbré ordinaire, c'est-à-dire, pour celui qui n'est que veiné; il a cinq ou six rangées de dents.

Le *peigne* à l'Allemagne sert pour le papier marbré qui imite celui que l'on fabrique en Allemagne. Ce *peigne* n'a qu'une rangée de dents.

Le *peigne* à frisons est celui dont on se sert pour marbrer le papier dont les relieurs font usage pour la reliure des livres. On l'appelle *peigne à frisons*, parce que ses dents sont placées alternativement l'une d'un côté, l'autre de l'autre, de manière que le *marbreur* en tournant le poignet, arrange les couleurs en cercles ou frisons. Ce *peigne* n'a qu'une seule rangée de dents, qui en forme deux par leur situation oblique qui en tourne les pointes les unes d'un côté, les autres de l'autre. Voyez l'article *MARBREUR & les Planches*.

**PEIGNES**, les *Marchaux* appellent ainsi des gralles farineuses qui viennent aux panerons du cheval, & qui y font hérissier le poil sur la couronne.

*Peigne de corne*, instrument dont les Palefreniers se servent pour peigner les crins & la queue des chevaux.

**PEIGNE**, (*Ruban*.) à l'usage de ce métier; il y en a de quantité de sortes: il faut, avant de les détailler, parler de la manière dont on les fabrique. Ils sont faits de canne de Provence, qui est proprement le roseau; mais celui de ce pays est le seul propre à cet usage. La canne est d'abord coupée entre ses nœuds, & forme de longueurs, puis elle est fendue avec une serpe; ces rentes se font à plusieurs reprises, pour parvenir à la rendre assez étroite pour l'usage auquel on la destine: ces différents éclats sont étirés sur les rasoirs des poupées; ces poupées de figure cylindrique, qui portent sur l'établi, doivent être à leur base comme à leur sommet, ce qui leur donne plus d'assiette, & les empêche de varier sur l'établi. Elles sont de bois tourné, & ont au centre de leur base une queue qui passe dans des trous percés à l'établi; la face supérieure qui est très-unie, porte au centre une lame d'acier très-tranchante, en forme de rasoir, qui y est fichée debout: à côté de ce rasoir est aussi fichée une pièce de fer plate non tranchante, qui est aussi debout comme le rasoir, & qui l'approche de très-près en lui présentant une de ses faces plates; cette pièce est placée de façon qu'il n'y a entr'elle & le rasoir que la place nécessaire pour passer une dent ou éclat de canne; cette pièce de fer dirige le passage de la dent contre le rasoir, & par conséquent ne doit laisser entr'elle & lui que la distance proportionnée à l'épaisseur que l'on veut donner à la dent; il y a donc de ces poupées dont les fers sont en plus grande, d'autres en plus petite distance, puisqu'il y a

des dents plus ou moins épaisses: il y a encore de ces poupées dont il faut que les deux pièces dont on parle, soient fort écartées, puisqu'il faut que la dent passe entr'elles à plat pour en unir les bords; la dent, par cette opération, est mise à 2 lignes de largeur environ; cet étirage se fait en plaçant la dent (qui est encore de toute la longueur que les nœuds de la canne l'ont permis), entre les deux fers de la poupée, tenant la dent avec la main droite, pendant que la gauche posée de l'autre côté des fers, ne fait que la tenir en respect. Il faut observer que c'est le côté intérieur de la canne qui passe sur le rasoir, puisqu'on ne touche jamais à son côté extérieur & poli. Cette dent est déchargée par ce moyen de tout son bois & n'en est presque plus que l'écorce. Après ce premier passage sur le rasoir, la dent est retournée bout pour bout pour repasser encore contre le rasoir; car le bout tenu par la main droite n'a pu y passer: ceci bien entendu, il faut parler du fil qui servira à la construction du *peigne*. Ce sont plusieurs brins de fil unis ensemble, en telle quantité qu'on le juge à propos, puisque c'est de cette grosseur que dépend l'éloignement plus ou moins grand des dents, suivant la nécessité; ainsi il est de conséquence de savoir proportionner cette grosseur. Ces fils ainsi unis & tortillés ensemble sont graissés avec de la poix, & sont de très-grande longueur, l'opération que l'on verra en son lieu en employant beaucoup: ces fils sont ensuite mis en paquets pour attendre l'usage. Il en faut de bien des grosseurs différentes, ayant aussi quantité de grosseurs de *peignes*; ainsi qu'il en sera parlé. Il faut à présent faire connoître les jumelles. Ce sont de petites tringles de bois d'hêtre, larges de 5 à 6 lignes sur une ligne d'épaisseur, & de 4 piés, 4 piés & demi de long; on n'en fait point de plus longues, leur foiblesse ne le permettant pas. S'il s'agissoit d'avoir des *peignes* plus longs, puisqu'on en fait qui ont 6 piés & plus, on en joint plusieurs ensemble par le moyen de la colle forte; ces tringles si minces ont un côté de leur épaisseur qui est plat, & c'est celui-ci qui formera le dedans; l'autre côté est arrondi autant que cette épaisseur peut le permettre, de sorte que les extrémités en sont presque aiguës. Lorsqu'on veut faire un *peigne* d'une longueur donnée, il faut quatre de ces jumelles unies deux-à-deux, mais plus longues que la longueur déterminée; on en verra dans peu la nécessité. Deux de ces jumelles sont unies ensemble & de leurs côtés plats, au moyen de petites échanures aux bouts, & d'une ligature. On les place sur la pièce de fer plate fixée invariablement sur la poupée qui entre dans les trous de l'établi, l'autre bout est attaché de même & placé sur une pièce de fer recue dans la machoire portée par une vis qui passe par le trou de la poupée, qui se place elle-même à volonté dans différents trous de l'établi, suivant la longueur dont on a besoin: ces quatre jumelles sont tendues roides & égales par le moyen de la noix. On ne doit point craindre qu'elles cassent par la grande tension où elles ont besoin d'être pour acquiescer plus de rectitude, pourvu que le tirage soit direct & égal. Ceci étant ainsi disposé, on mesure avec l'instrument appelé *compartifoir*, pour voir si la distance est la même, ce qui se fait en conduisant cet instrument dans l'espace que laissent entr'elles les jumelles; si le *peigne* est d'une grande longueur, on y laisse ce *compartifoir* lié légèrement aux jumelles à une distance convenable, pour laisser la jouissance à l'ouvrier: lorsqu'on en approche de trop près par le travail, on le recule, & toujours de même; par-là on conserve l'égalité de l'ouverture que la trop grande longueur pourroit faire varier; on voit qu'il faut avoir différents *compartifoirs*, suivant les différentes hauteurs des *peignes*, car c'est lui qui donne cette hauteur. Si l'ouvrier a plusieurs *peignes* à faire de petite ou de



moyenne longueur, il peut les faire sur de longues jumelles, en interrompant le travail par une petite distance d'un *peigne* à l'autre; & il s'épargnera par-là la peine & le tems de monter & démonter plusieurs fois : les choses en cet état, l'ouvrier fait plusieurs tours avec le fil à l'entour des jumelles qu'il échancre un peu avec la serpette, pour éviter que ce fil ne glisse; il en fait autant avec un second fil qui est de son côté, en le faisant tourner de dedans en dehors, au lieu que le premier fil tourne de dehors en dedans; ces tours de fil sont frappés avec une batte, qui demeure ainsi placée dans les jumelles pendant tout le travail qui va suivre; après cela, l'ouvrier place une première dent, qui donnera entre les jumelles la juste ouverture pour le logement convenable de la denture. Cette première dent est un morceau de canne épais, plié en deux, les deux extérieurs du bois se touchant; cette dent se pose à plat contre les tours de fil qui viennent d'être faits. Si on n'a pas assez d'épaisseur, on remplit l'entre-deux intérieur de cette dent avec les menues parcelles qui sont sorties de la canne par l'opération des rasoirs, & cela tant qu'il le faut; cette dent parvenue à son point d'épaisseur, est fixée contre le fil par plusieurs tours de ce même fil recroisés plusieurs fois & frappés avec la batte; ensuite on met une autre dent, mais bien moins épaisse; celle-ci est posée sur son champ, & de même entourée de plusieurs tours de fil, & toujours frappés avec la batte; toutes ces précautions servent beaucoup à la perfection du *peigne*: après tout ceci, on pose les dents qui composent le *peigne*, l'une après l'autre, & toujours après un tour de chaque fil, dont l'un, comme il a été déjà dit, & qui est le premier, se passe du dehors en dedans, & le second du dedans en dehors; c'est-à-dire, qu'il jette le paquet par-dessus les jumelles, qui retombe sur l'établi, après avoir passé par l'ouverture entre les jumelles. A l'égard du paquet qui est du côté de l'ouvrier, comme les deux mains se trouvent voisines, il le reçoit de la main gauche; puis roidissant avec la main gauche, & à la fois les deux bouts ainsi passés, il a la main droite libre pour frapper avec la batte contre ce tour des deux fils; puis il place une autre dent, & fait de même jusqu'au bout. Il est bon d'observer dans cette position des dents, qu'elles se posent toutes sur leur champ, & le poli de même côté. Ce poli extérieur de la canne se trouve ainsi placé du côté gauche de l'ouvrier, puisqu'après avoir passé la dent d'abord dans les jumelles, il la relève ensuite pour la placer sur son champ, ayant le poli du côté du pouce droit. On voit aussi qu'il ne frappe jamais sur la dent qu'il seroit en danger de casser, mais bien contre le fil qui forme ainsi les séparations de la denture. Ce fil, au moyen de la poix dont il est enduit, & du coup de batte, se tient comme collé sur les jumelles. On concevra sans doute que les dents sont plus longues qu'il ne faut, puisqu'il faut que l'ouvrier les tienne par le bout en dehors des jumelles de son côté, elles passent de même inégalement de l'autre côté, cela comme elles se trouvent, ou que l'ouvrier aperçoit un défaut à l'un ou à l'autre bout; car il faut que ces dents n'en aient aucun; il ne lui est pas possible d'en employer de trop courtes puisqu'elles ne pourroient être arrêtées par le fil; on voit la nécessité de l'égalité de ce fil, puisque s'il devenoit plus gros ou plus fin, la denture seroit dérangée, dérangement qui peut avoir encore plusieurs autres causes; d'abord par la différente grosseur des fils, par la différente épaisseur des dents, ou par la différente pression des coups de batte. L'ouvrier a plusieurs moyens pour s'apercevoir si son égalité est toujours la même : premierement, il forme lui-même les fils avec toute la justesse qu'il fait leur être nécessaire; il s'apercevrait de l'inégalité de l'épaisseur des dents en en mettant une certaine quantité

Tome XII.

qu'il fait devoir être contenue dans l'espace du compartiment. A l'égard des coups de batte, la grande habitude de l'usage réglant la force, il parvient à les donner toujours égaux; s'il s'aperçoit que quelque dent gauchisse, il y remédie avec un petit instrument de fer plat appelé *retrouffoir*, qu'il introduit dans le *peigne* pour redresser ce défaut. Toutes les dents qui composent le *peigne* étant ainsi posées, il termine le tout comme quand il a commencé. Il coupe les jumelles avec une petite scie à main devant les pièces de fer, c'est-à-dire dans les dedans. Il a été dit qu'il faloit que les jumelles fussent plus longues que les *peignes* que l'on veut faire avec : voici pourquoi; si on ne donnoit que la longueur juste à ces jumelles, il ne se trouveroit pas assez de chasle pour le jeu de la batte, ou pour l'introduction des dents, l'excedent donne cette place nécessaire. Le *peigne* en cet état, & débarrassé de ses liens est brut, on commence par le débrutir, par couper avec la serpette tous les bouts des dents qui sortent des jumelles, on les coupe à l'uni du fil, prenant garde de ne point couper ce fil avec; ensuite les dents se trouvant toujours un peu raboteuses & inégales entrelles, il faut les unir toutes, ce qui se fait avec l'instrument appelé *couteau à ratir*. On pose le tranchant de cet outil à plat sur la denture en l'amenant à foi jusqu'après du fil, puis on coupe les bavures à fleur de ce fil; ce qui étant fait haut & bas, devant & derrière, avec un autre petit instrument tranchant appelé *évidoir*, qu'on introduit entre chaque dent aussi haut & bas, devant & derrière, on ébarbe tout ce qui peut être resté aux bords de chaque dent, enfin il n'y doit rien rester de superflu; après quoi on le polit; puis l'on couvre le fil dont on a tant parlé, avec de petites bandes de papier blanc collées, qui s'y appliquent en tournant depuis une superficie des dents jusqu'à l'autre; & le voilà enfin fini. J'ai dit, en commençant, qu'il y avoit de bien de fortes de *peignes*, je vais en détailler quelques-unes pour en donner une idée : premierement pour le ruban; ils sont petits & extrêmement fins; d'autres plus longs & d'une denture plus grosse, sont pour le galon, la grandeur & grosseur variant suivant les différens ouvrages qui y seront posés; il y en a de deux en deux, ce qui se fait au moyen de ce qu'après avoir placé deux dents comme à l'ordinaire, on fait plusieurs tours de fil à l'entour des jumelles avant d'y en placer deux autres, & cela se continue de même; ceux-ci sont pour la chenille : enfin on en fait jusqu'à 6 piés de long & d'avantage, & qui contiennent jusqu'à 11 ou 12 cens dents; ceux-ci sont pour les Ferandiniers & Tisserans qui les appellent *ro*. Voyez les Pl. du Passementier.

**PEIGNE**, instrument du métier d'étoffes de soie. Le *peigne* est un petit cadre de deux pouces & demi de hauteur sur la longueur dont on veut la largeur de l'étoffe, il est garni de petites dents qui sont faites en acier bien poli, ou de la pellicule du roseau; les baguettes qui forment le cadre dans la hauteur du *peigne*, sont liées avec un fil pour tenir les dents en raion.

Le travail des *peignes* pour la manufacture d'étoffes d'or, d'argent & de soie. La façon dont les *peignes* sont faits étant suffisamment démontrée dans l'article de Passementerie, voyez les Planches, on ne donnera l'explication que de ceux qui sont faits avec du fil de fer, lesquels sont appelés communément *peignes d'acier*.

Pour fabriquer les *peignes* de cette espece, on choisit du fil de fer proportionné à la largeur de la dent qui convient, & à son épaisseur, le nombre des dents de *peigne* pour les étoffes étant depuis douze & demi jusqu'à trente de compte, ce qui signifie depuis 500 dents jusqu'à 1200 dans une même largeur de 20 pouces environ. Il est évident que plus un *peigne* est

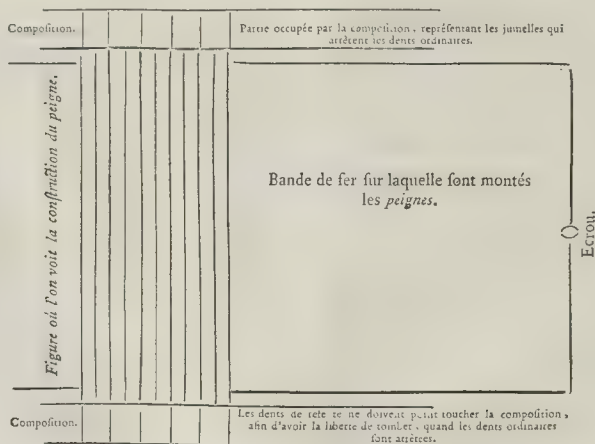
H h ij

fourni de dents, plus elles doivent être minces & étroites, conséquemment que le fil de fer doit être proportionné. On passe ce fil de fer sous la meule, c'est-à-dire, entre deux rouleaux d'acier semblables à ceux qui servent à battre ou écacher l'or & l'argent. Quand le fil de fer est applati jusqu'au point convenable, on le passe dans une filière de mesure pour la dent qu'on desire, qui ne lui laisse que sa largeur & son épaisseur, après quoi on coupe le fil de fer de la longueur de 9 pouces ou de trois dents; on met ces parties dans un sac de peau avec de l'émeri & de l'huile d'olive, ensuite on le roule sur une grande table où elles se polissent. L'opération finie, on coupe ces parties à trois pouces de longueur, & on monte le *peigne* de la même façon que ceux dont les dents sont de roseau. Mais comme les *peignes* de cette espèce seroient éternels, pour ainsi dire, s'ils ne manquoient pas par le lien, qui n'est qu'une quantité de fils poissés, plus ou moins grosse, selon la largeur ou le resserrement qu'il faut donner à la dent; les Anglois ont trouvé le secret de les faire aussi justes sans se servir de liens ni de jumelles, qui sont deux baguettes entre lesquelles les dents sont arrêtées avec le fil. Cette façon de monter les *peignes* est d'autant plus singulière, qu'ils en ont encore plus d'égalité, le défaut ordinaire des *peignes* d'acier étant de n'avoir pas les dents rangées aussi également que l'étoffe l'exigeroit, soit par le défaut de l'inégalité du fil, soit par celui qui le fait, qui ne frappe pas avec la même justesse.

Quand les Anglois veulent monter un *peigne* de quelque compte qu'on le desire, ils ont soin d'avoir autant de dents de refente que de dents ordinaires pour le *peigne*, toutes du même calibre; on donne le nom de *dents de refente* à celles qui n'ont que deux pouces de longueur, & celui de *dents ordinaires*, à celles qui en ont trois, parce que les deux jumelles en retiennent ordinairement un demi-pouce de chaque côté. Sur une bande de fer polie de deux pouces moins deux ou trois lignes de large, & de lon-

gueur de deux piés plus ou moins, ils commencent à poser de champ une dent ordinaire & une dent de refente, & continuent alternativement jusqu'à ce que le nombre de dents que le *peigne* doit avoir soit complet, ayant soin de laisser un demi-pouce de chaque côté entre les dents ordinaires pour celles de refente. Le nombre de dents complet, on le resserre avec une vis, jusqu'au point de jauge ordonné pour la largeur des étoffes, qui ordinairement est de 20 pouces pour celles qui sont des plus riches & des plus en usage.

Les dents étant bien arrêtées, ils bordent un côté avec de la terre battue, de façon qu'ils puissent jeter une composition d'étain & de cuivre à un demi-pouce d'élevation, & arrêter toutes les dents ordinaires qui se trouvent prises dans la matière. Ce côté fini, ils font la même opération de l'autre, après quoi ils lâchent la vis, qui donne la liberté aux dents de refente de tomber & de laisser un vuide de la largeur de leur calibre, après quoi ils polissent & unissent ou égalisent des deux côtés la composition, qui, par la façon dont on vient d'expliquer, ne retient que les dents dont la longueur étoit supérieure à celles de refente. Il n'est pas possible de faire des *peignes* plus justes, & s'il se trouvoit quelques défauts dans ceux-ci, ce ne seroit que dans le cas où la dent de refente ne seroit pas de calibre, ce qui ne sauroit arriver. Avant cette dernière façon de faire les *peignes* justes, il arriveroit que l'inégalité des dents causeroit un défaut essentiel dans l'étoffe fabriquée, sur-tout dans l'unie; en ce que l'étoffe fabriquée rayoit dans sa longueur, ce qui ne se rencontreroit pas dans le *peigne* de canne ou roseau travaillé de même, attendu que dans ce dernier la flexibilité de la dent le trouve rangée par l'extension du fil de la chaîne; au lieu que la roideur de cette même dent dans le premier, rangeant les fils avec la même inégalité qui lui est commune, il s'ensuit un défaut irréparable; de façon qu'il convient beaucoup mieux pour la perfection de l'étoffe, que la chaîne range la dent du *peigne*, que si cette même dent range la chaîne.



**PEIGNE DE VÉNUS, scandix; (Bot.)** genre de plante à fleur en rose & en ombelle composée de plusieurs pétales disposés en rond, & soutenue par un calice qui devient dans la suite un fruit composé de deux parties qui ressemblent chacune à une aiguille, & qui renferment une semence. Tournefort, *infl. rei herb. Voyez* PLANTE.

**PEIGNE, en terme de Cornetier,** se dit d'un ustensile de toilette dont l'usage est de faire tomber la poudre de la tête & de démêler les cheveux. Il y en a encore de buis & d'os dont personne n'ignore l'usage. Les *peignes* se font d'un morceau de galin taillé de la largeur, grosseur & épaisseur qu'on veut leur donner. Quand ces morceaux sont dressés, on les



place sur l'âne où on fait les dents. *Voyez DRESSER & ANE.*

**PEIGNE**, parmi les *ouvriers qui travaillent de la navette*, est une sorte de châssis long & étroit, divisé en une grande quantité de petites ouvertures. Ces ouvertures sont formées par des menus fils d'archal, ou par des petites lames de roseau fort minces, attachées à égale distance, & fort près les unes des autres, entre deux especes de tringles de bois, appelées *les jumelles du rot*.

Ces petits espaces ou ouvertures que forme la distance des fils de fer ou lames de roseau, sont appelées *les dents ou broches du peigne* : c'est dans ces ouvertures que les Tisserands & autres ouvriers qui se servent de ce *peigne* font passer les fils qui composent la chaîne des toiles, &c. & autres ouvrages de navette.

Les deux grosses dents ou morceaux de bois qui sont placés aux deux extrémités du *peigne* sont appelées *les gardes*.

Le *peigne* est encastré dans le bas de la partie mobile du métier appelé *la chasle* ou *le battant* ; & il doit être aussi long que la toile qu'on veut fabriquer doit avoir de largeur. Le *peigne* est aussi appelé un *rot* à cause de ces petits morceaux de roseau dont ils sont composés pour l'ordinaire. *Voyez CHASSE.*

**PEIGNE d'une fusaille** ; les *Tonnelliers* nomment ainsi l'extrémité des douves, à commencer depuis le jable. On dit, remettre un *peigne* à une piece de vin, c'est-à-dire, enter une alonge à une douve qui s'est rompue à l'endroit du jable.

**PEIGNE, préparer un**, (*Tabletier-peigner*.) ce terme préparer un *peigne* signifie *amorer* les dents avec le carrelet, c'est-à-dire, faire sur le *peigne*, après qu'il est mis en sagon, la première ouverture de chaque dent, pour ensuite les achever avec l'estadiou.

**PEIGNE**, est un instrument de *Vergetier*, dont les dents de fer sont montées à quelque distance les unes des autres sur un fût de bois. Il sert à démêler les foies, le chiendent, &c.

**PEIGNER**, v. act. (*Gram.*) c'est en général démêler avec le *peigne*. *Voyez l'article PEIGNE & les articles suivants.*

**PEIGNER le chanvre**, terme de *Corderie*, qui signifie achever de nettoyer & affiner le chanvre en le passant sur les peignes. C'est la dernière façon qu'on donne au chanvre avant que de le filer. Voici comment se fait cette préparation. Le *peigneur* prend une poignée de chanvre par le milieu de sa longueur, & fait faire au petit bout de cette poignée un ou deux tours autour de sa main droite, de sorte que les pattes, & un tiers de la longueur pendent en bas : alors il serre fortement la main, & faisant décrire aux pattes du chanvre une ligne circulaire, il les fait tomber avec force sur les dents du *peigne* à dégrossir, & il tire à lui, ce qu'il répète en engageant le chanvre de plus en plus dans les dents du *peigne*, jusqu'à ce que ses mains soient prêtes à toucher aux dents.

Par cette opération le chanvre se nettoie des chevottes & de la poussière, il se démêle, se refend, s'affine, & celui qui étoit bouchonné ou rompu reste dans le *peigne*, de même qu'une partie des pattes : je dis une partie, car il en resteroit encore beaucoup, si l'on n'avoit soin de le moucher. *Voyez MOUCHER le chanvre.*

Le *peigneur* donne ensuite au côté de la pointe qui étoit entortillée autour de sa main la même préparation qu'il a donnée à la tête.

Ce n'est point assez que le *peigneur* ait préparé la tête & la queue du chanvre, il doit avoir grand soin que le milieu soit bien *peigné* pareillement.

A mesure que le *peigneur* a préparé des poignées de premier ou de second brin, il les met à côté de lui, & un autre ouvrier les prend, les engage peu-à-peu

dans les dents du grand *peigne* destiné à faire les peignons ; cet ouvrier a soin de mêler le court avec le long, & d'en rassembler suffisamment pour faire un peignon. *Voyez l'article CORDERIE.*

**PEIGNER, AJUSTER**, (*Jardinage*.) se dit d'un oeillet qui est épanoui ; quand il ne retourne pas bien ses feuilles, & qu'elles ne sont pas bien arrangées, on les met alors dans leur vraie place avec les doigts bien nets & sans sueur.

**PEIGNER LA LAINE**, (*Manufacture de lainage*.) c'est la tirer ou la faire passer à-travers les dents d'une espèce de grande carde que l'on nomme *peigne*, pour la disposer à être filée. Lorsque la laine a passé par le *peigne*, & qu'elle a été peignée, on l'appelle *laine eslain* ; & quand elle a été filée après avoir été peignée, on lui donne le nom de *fil d'eslain*. (*D. J.*)

**PEIGNER**, en terme de *Vergetier*, est une opération par laquelle ils démêlent, à l'aide d'un *peigne*, les foies, le chiendent & la bruyère, & en ôtent tous les petits brins qui sont inutiles dans leurs ouvrages.

**PEIGNIER**, f. m. (*Art méchanic.*) ouvrier qui fait des peignes. Les *Peigniers* sont une communauté dans la ville de Paris.

Ils sont qualifiés par leurs statuts *maîtres peigners*, *tabletiers*, *tourneurs* & *tailleurs d'images*.

Ces statuts furent donnés, ou plutôt renouvelés en 1507, confirmés par Henri III. en 1578, par Henri IV. en 1600, & enfin par Louis XIV. en 1691.

Suivant ces statuts, un maître ne peut avoir qu'un apprenti à la fois, à moins que ce ne soit un fils de maître auquel cas il peut en avoir deux.

L'apprentissage est de six ans.

Le fils de maître n'est point tenu de faire chef-d'œuvre, ni même une expérience pour être reçu maître ; il n'a besoin que du témoignage des jurés. Tout autre aspirant est tenu au chef-d'œuvre.

L'apprenti étranger, c'est-à-dire, qui a fait son apprentissage dans quelque autre ville du royaume où il y a maîtrise, doit, pour être reçu maître à Paris, justifier de son apprentissage, & avoir servi encore trois ans chez les maîtres.

Enfin cette communauté est régie par des jurés, dont l'élection & les visites se font de même que dans les autres communautés.

**PEIGNEUR**, f. m. terme de *Corderie*, ouvrier qui nettoie & affine le chanvre en le passant par les peignes. Un bon *peigneur* peut préparer jusqu'à 80 livres de filasse par jour.

**PEIGNOIR**, f. m. (*Lingerie*.) espèce de manteau de toile blanche & fine baptiste ou mousseline, que les femmes mettent sur leurs épaules le matin lorsqu'elles sont en deshabillé, & qu'on les *peigne* ; quelquefois les *peignoirs* sont ornés de dentelles. (*D. J.*)

**PEIGNON**, f. m. ou **CEINTURE**, terme de *Corderie* ; c'est un paquet de chanvre assiné & suffisamment gros pour faire un fil de la longueur de la filerie, & que les fileurs prennent autour d'eux, ou qu'ils attachent à une quenouille.

Un *peignon* doit peser à-peu-près une livre & demie ou deux livres, si c'est du premier brin ; & deux livres & demie ou trois livres, si c'est du second brin. Cette différence vient de ce que le fil fait avec le second brin est toujours plus gros que celui qui est fait avec le premier brin de chanvre ; & qu'outre cela il y a plus de déchet quand on file le second, que quand on file le premier brin. *Voyez l'article de la CORDERIE.*

**PEIGNONS**, terme de *Lainage*, sortes de laines d'une très-mauvaise qualité, qui ne sont proprement que les rebuts, ou plutôt ce qui reste des laines qui ont été peignées avant que d'être filées, pour faire la chaîne de certaines sortes d'étoffes. (*D. J.*)

**PEILLES**, f. f. terme de *Papeterie*, c'est un des

noms qu'on donne aux vieux chiffons de toile de lin & de chanvre, qu'on emploie à la fabrique du papier. Voyez PAPIER.

PEILLIER, f. m. celui qui ramasse dans les rues des peilles ou chiffons: on le nomme plus ordinairement chiffonnier. Voyez CHIFFONNIER.

PEINA, (Géog. mod.) en latin du moyen âge *Poy-num castrum*; petite ville d'Allemagne, au cercle de la Basse-Saxe, dans l'évêché de Hildesheim. Il s'y donna une bataille sanglante en 1553, entre l'électeur Maurice de Saxe qui y fut tué, & le margrave de Brandebourg. Elle est sur le ruisseau de Fufé, à trois milles de Brunfwig. Long. 28. 16. lat. 57. 17. (D. J.)

PEINDRE, v. act. & neut. c'est appliquer des couleurs sur une superficie plate, de façon qu'elles représentent un objet quel qu'il soit.

*Peindre*, signifie quelquefois simplement embellir de divers ornemens une chambre, un cabinet, une galerie, &c. J'ai fait *peindre* mon cabinet, ma chambre, ma galerie.

*Peindre*, se dit encore, mais improprement, des gros ouvrages concernant les bâtimens. Il faut *peindre* ce lambris, ce berceau, cette balustrade de fer, pour empêcher qu'elle ne se rouille: il faudroit dire barbouiller.

On dit je me fais *peindre*, pour exprimer qu'on fait faire son portrait. J'apprends à *peindre*; je veux *peindre* cette ombre; il a une belle tête à *peindre*, c'est-à-dire à un beau caractère de tête, le visage d'un beau coloris.

Voyez sur les diverses manières de *peindre*, l'article PEINTURE.

PEINE, f. f. (Gramm.) on donne en général ce nom à toute sensation, de quelque espèce qu'elle soit, qui nous rend notre existence désagréable: il y a des *peines* de corps & des *peines* d'esprit. Le dernier degré de la *peine*, c'est de résigner sincèrement l'être souffrant à la perte de la vie, comme à un bonheur. Y a-t-il plus de *peines* que de plaisirs dans la vie? C'est une question qui n'est pas encore décidée. On compte toutes les *peines*; mais combien de plaisirs qu'on ne met point en calcul?

PEINE, (Droit naturel, civil & politique.) on définit la *peine*, un mal dont le souverain menace ceux de ses sujets qui seroient disposés à violer les lois, & qu'il leur inflige actuellement & dans une juste proportion, lorsqu'ils les violent, indépendamment de la réparation du dommage, dans la vue de quelque bien à venir & en dernier ressort, pour la sûreté & la tranquillité de la société.

Nous disons, 1°. que la *peine* est un mal, & ce mal peut être de différente nature, selon qu'il affecte la vie, le corps, l'estime, ou les biens: ce mal peut consister dans quelque travail pénible, ou bien à souffrir quelque chose de fâcheux.

Nous ajoutons en second lieu, que c'est le souverain qui dispense les *peines*; non que toute *peine* en général suppose la souveraineté, mais parce que nous traitons ici du droit de punir dans la société civile, & comme étant une branche du pouvoir souverain. C'est donc le souverain seul qui peut infliger des *peines* dans la société civile, & les particuliers ne sauroient le faire justice à eux-mêmes, sans se rendre coupables d'un attentat contre les droits du souverain.

Nous disons en troisième lieu, dont le souverain, &c. pour marquer les premières intentions du souverain. Il menace d'abord, puis il punit, si la menace n'est pas suffisante pour empêcher le crime. Il paroît encore de-là que la *peine* suppose toujours le crime, & que par conséquent on ne doit pas mettre au rang des *peines* proprement ainsi nommées, tous les maux auxquels les hommes se trouvent exposés, sans avoir commis antécédemment quelque crime.

Nous ajoutons, 4°. que la *peine* est infligée indépendamment de la réparation du dommage, pour faire voir que ce sont deux choses très-distinctes, & qu'il ne faut pas confondre. Tout crime emporte avec soi deux obligations; la première, de réparer le tort que l'on a fait; la seconde de souffrir la *peine*, & le délinquant doit satisfaire à l'une & à l'autre. Il faut encore remarquer là-dessus, que le droit de punir dans la société civile, passe au magistrat, qui en conséquence peut, s'il l'estime convenable, faire grâce au coupable: mais il n'en est pas de même du droit d'exiger la satisfaction ou la réparation du dommage; le magistrat ne sauroit en dispenser l'offenseur, & la personne lésée conserve toujours son droit, en sorte qu'on lui fait tort si l'on empêche qu'elle n'obtienne la satisfaction qui lui est due.

5°. Enfin, en disant que la *peine* est infligée dans la vue de quelque bien, nous indiquons par-là le but que le souverain doit se proposer dans l'institution des *peines*; & c'est ce que nous expliquerons plus particulièrement dans la suite. Nous observerons auparavant que les *peines* font ou civiles ou criminelles; les premières sont pécuniaires, on en est quitte en payant une certaine somme convenue ou réglée par les usages. Les criminelles sont légales; mais avec cette différence que les unes sont capitales, & les autres ne le sont pas. On appelle *peines* capitales, celles qui emportent la perte de la vie, ou la privation des droits civils, qu'on appelle *mort civile*. Les *peines* qui notent d'infamie, ou qui privent d'une partie du bien que l'on a, ne sont point réputées *peines* capitales dans le sens propre de ce terme.

Le souverain, comme tel, est non seulement en droit, mais encore il est obligé de punir le crime. L'usage des *peines*, bien loin d'avoir quelque chose de contraire à l'équité, est absolument nécessaire au repos public. Le pouvoir souverain seroit inutile, s'il n'étoit revêtu du droit, & armé de forces suffisantes pour intimider les méchans par la crainte de quelque mal, & pour le leur faire souffrir actuellement, lorsqu'ils troublent la société par leurs défordres; il falloit même que ce pouvoir pût aller jusqu'à faire souffrir le plus grand de tous les maux naturels, je veux dire la *mort*, pour réprimer avec efficace l'audace la plus déterminée, & balancer ainsi les différens degrés de la malice humaine par un contre-poids assez puissant.

Tel est le droit du souverain; mais si le souverain a droit de punir, il faut que le coupable soit dans quelque obligation à cet égard; car on ne sauroit concevoir de droit sans une obligation qui y réponde. En quoi consiste cette obligation du coupable? Est-il obligé d'aller se dénoncer lui-même de gaieté de cœur, & s'exposer ainsi volontairement à subir la *peine*? Je réponds que cela n'est pas nécessaire pour le but qu'on s'est proposé dans l'établissement des *peines*, & qu'on ne sauroit raisonnablement exiger de l'homme qu'il se trahisse ainsi lui-même; cependant cela n'empêche pas qu'il n'y ait ici quelque obligation.

1°. Il est certain que lorsqu'il s'agit d'une simple *peine* pécuniaire, à laquelle on a été légitimement condamné, on doit la payer sans attendre que le magistrat nous y force: non seulement la prudence l'exige de nous, mais encore les règles de la justice, qui veulent que l'on répare le dommage, & qu'on obéisse à un juge légitime.

2°. Il y a plus de difficulté pour ce qui regarde les *peines* afflictives, & sur-tout celles qui s'étendent au dernier supplice. L'instinct naturel qui attache l'homme à la vie, & le sentiment qui le porte à fuir l'infamie, ne permettent pas que l'on mette un criminel dans l'obligation de s'accuser lui-même volontairement, & de se présenter au supplice de gaieté de



coeur ; & aussi le bien public , & les droits de celui qui a en main la puissance du glaive , ne le demandent pas.

3°. C'est par une conséquence du même principe, qu'un criminel peut innocemment chercher son salut dans la fuite, & qu'il n'est pas précisément tenu de rester dans la prison, s'il s'aperçoit que les portes en sont ouvertes, ou qu'il peut les forcer aisément ; mais il ne lui seroit pas permis de chercher à se procurer la liberté par quelque nouveau crime, comme en égorgeant les gardes, ou en tuant ceux qui sont envoyés pour le saisir de lui.

4°. Mais enfin, si l'on suppose que le criminel est connu, qu'il a été pris, qu'il n'a pu s'évader de la prison, & qu'après un mir examen il se trouve convaincu du crime, & condamné en conséquence à en subir la peine ; alors il est obligé de subir cette peine, de reconnoître que c'est avec justice qu'il y est condamné, qu'on ne lui fait en cela aucun tort, & qu'il ne sauroit raisonnablement se plaindre que de lui-même ; beaucoup moins encore pourroit-il avoir recours aux voies de fait pour se soustraire à son supplice, & s'opposer au magistrat dans l'exercice de son droit. Voilà en quoi consiste proprement l'obligation d'un criminel à l'égard de la peine ; voyons à-présent plus particulièrement quel but le souverain doit se proposer en infligeant les peines.

En général, il est certain que le souverain ne doit jamais punir qu'en vue de quelque utilité. Faire souffrir quelque mal à quelqu'un, seulement parce qu'il en a fait lui-même, & ne faire attention qu'au passé, c'est une pure cruauté condamnée par la raison ; car enfin, il est impossible d'empêcher que le mal qui a été fait, n'ait été fait. En un mot, la souveraineté est fondée en dernier ressort, sur une puissance bienfaisante ; d'où il résulte que lors même que le souverain fait usage du droit du glaive, il doit toujours se proposer quelque avantage, quelque bien à venir, conformément à ce qu'exigent de lui les fondemens de son autorité.

Le principal & dernier but des peines, est la sûreté & la tranquillité de la société ; mais comme il peut y avoir différens moyens de parvenir à ce but, suivant les circonstances différentes, le souverain se propose aussi en infligeant les peines, différentes vues particulières & subalternes, qui sont toutes subordonnées au but principal dont nous venons de parler, & qui s'y portent toutes en dernier ressort. Tout cela s'accorde avec la remarque de Grotius, « Dans les punitions, dit-il, on a en vue ou le bien du coupable même, ou l'avantage de celui qui avoit intérêt que le crime ne fût pas commis, ou l'utilité de tous généralement ».

Ainsi le souverain se propose quelquefois de corriger le coupable, & de lui faire perdre l'envie de retomber dans le crime, en guérissant le mal par son contraire, & en ôtant au crime la douceur qui sert d'attrait au vice, par l'amertume de la douleur. Cette punition, si le coupable en profite, tourne par cela même à l'utilité publique : que s'il persévère dans le crime, le souverain a recours à des remèdes plus violens, & même à la mort.

Quelquefois le souverain se propose d'ôter aux coupables les moyens de commettre de nouveaux crimes, comme en leur enlevant les armes dont ils pourroient se servir, en les enfermant dans une prison, en les chassant du pays, ou même en les mettant à mort. Il pourroit en même tems à la sûreté publique, non seulement de la part des criminels eux-mêmes, mais encore à l'égard de ceux qui seroient portés à les imiter, en les intimidant par ces exemples : aussi rien n'est plus convenable au but des peines que de les infliger publiquement, & avec l'appareil le plus propre à faire impression sur l'esprit du commun peuple.

Toutes ces fins particulières des peines, doivent donc toujours être subordonnées & rapportées à la fin principale & dernière, qui est la sûreté publique, & le souverain doit mettre en usage les unes ou les autres, comme des moyens de parvenir au but principal ; en sorte qu'il ne doit avoir recours aux peines rigoureuses, que lorsque celles qui sont moindres sont insuffisantes pour procurer la tranquillité publique.

On demande si toutes les actions contraires aux lois peuvent être légitimement punies. *Réponse.* Le but même des peines, & la constitution de la nature humaine, font voir qu'il peut y avoir des actes vicieux en eux-mêmes, qu'il n'est pourtant pas convenable de punir dans les tribunaux humains.

Et 1°. les actes purement intérieurs, les simples pensées qui ne se manifestent par aucun acte extérieur préjudiciable à la société ; par exemple, l'idée agréable qu'on se fait d'une mauvaise action, les desirs de la commettre, le dessein que l'on en forme sans en venir à l'exécution, &c. tout cela n'est point sujet aux peines humaines, quand même il arriveroit ensuite par hasard que les hommes en auroient connoissance.

Il faut pourtant faire là-dessus deux ou trois remarques : la première est que si ces sortes d'actes vicieux ne sont pas sujets aux peines humaines, c'est parce que la faiblesse humaine ne permet pas pour le bien même de la société, que l'on traite l'homme à toute rigueur : il faut avoir un juste support pour l'humanité dans les choses qui quoique mauvaises en elles-mêmes n'intéressent pas considérablement l'ordre & la tranquillité publique. La seconde remarque, c'est que quoique les actes purement intérieurs ne soient pas assujettis aux peines civiles, il n'en faut pas conclure pour cela que ces actes ne soient pas soumis à la direction des lois civiles. Enfin il est incontestable que les lois naturelles & la religion condamnent formellement ces sortes d'actions.

2°. Il seroit très-rigoureux de punir les fautes légères que la fragilité de la nature humaine ne permet pas d'éviter, quelque attention que l'on ait à son devoir ; c'est encore là une suite de cette tolérance que l'on doit à l'humanité.

3°. Il faut nécessairement laisser impunis les vices communs, qui sont une suite de la corruption générale, comme l'ambition, l'avarice, l'ingratitude, l'hypocrisie, l'envie, l'orgueil, la colère, &c. Car un souverain qui voudroit punir rigoureusement tous ces vices & autres semblables, seroit réduit à régner dans un desert ; il faut se contenter de punir ces vices quand ils portent les hommes à des excès éclatans.

Il n'est pas nécessaire de punir toujours les crimes d'ailleurs punissables ; il y a des cas où le souverain peut faire grâce, & c'est de quoi il faut juger par le but même des peines.

Le bien public est le grand but des peines : si donc il y a des circonstances où en faisant grâce on procure autant ou plus d'utilité qu'en punissant, alors rien n'oblige précisément à punir, & le souverain doit user de clémence. Ainsi, si le crime est caché, qu'il ne soit connu que de très-peu de gens, il n'est pas toujours nécessaire, quelquefois même il seroit dangereux de le publier en le punissant ; car plusieurs s'habituent de faire du mal plutôt par l'ignorance du vice que par la connoissance & l'amour de la vertu. Cicéron remarque sur ce que Solon n'avoit point fait de lois sur le parricide, que l'on a regardé ce silence du législateur comme un grand trait de prudence, en ce qu'il ne défendit point une chose dont on n'avoit point encore vu d'exemple, de peur que s'il en parloit, il ne semblât avoir dessein d'en faire prendre envie, plutôt que d'en détourner ceux à qui il donnoit des lois.

On peut considérer les services personnels que le coupable a rendus à l'état, ou quelqu'un de sa famille, &c s'il peut encore actuellement lui être d'une grande utilité ; ensuite que l'impression que seroit la vue de son supplice, ne produiroit pas autant de bien qu'il est capable lui-même d'en faire. Si l'on est sur mer, &c que le pilote ait commis quelque crime, &c qu'il n'y ait d'ailleurs sur le vaisseau aucune personne capable de le conduire, ce seroit vouloir perdre tous ceux du vaisseau que de le punir. On peut aussi appliquer cet exemple à un général d'armée.

Enfin l'utilité publique, qui est la mesure des *peines*, demande quelquefois que l'on fasse grâce, à cause du grand nombre des coupables. La prudence du gouvernement veut que l'on prenne garde de ne pas exercer d'un manière qui détruit l'état, la justice qui est établie pour la conservation de la société.

Il y a beaucoup d'autres considérations à faire sur les *peines* ; mais comme le détail en seroit très-long, je me contenterai de couronner cet article par quelques-unes des principales réflexions de l'auteur de l'*Esprit des Loix* sur cette importante matière.

La sévérité des *peines* est, dit-il, tout entière du génie du gouvernement despotique, dont le principe est la terreur ; mais dans les monarchies, dans les républiques, dans les états modérés, l'honneur, la vertu, l'amour de la patrie, la honte & la crainte du blâme, sont des motifs réprimans qui peuvent arrêter bien des crimes. Dans ces états, un bon législateur s'attachera moins à punir les fautes qu'à les prévenir ; il s'appliquera plus à donner des mœurs, qu'à infliger des supplices. Dans les gouvernemens modérés, tout pour un bon législateur peut servir à former des *peines*. N'est-il pas bien extraordinaire qu'à Sparte une des principales fuit de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni recevoir celle d'un autre, de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges ? En un mot, tout ce que la loi appelle une *peine*, est effectivement une *peine*.

Il seroit aisé de prouver que dans tous ou presque tous les états d'Europe, les *peines* ont diminué ou augmenté à mesure que l'on s'est rapproché ou éloigné de la liberté. Le peuple romain avoit de la probité ; cette probité eut tant de force, que souvent le législateur n'eut besoin que de lui montrer le bien pour le lui faire suivre. Il sembloit qu'au lieu d'ordonnances, il suffisoit de lui donner des conseils.

Les *peines* des lois royales, & celles des lois des douze tables, furent presque toutes ôtées dans la république, soit par une suite de la loi Valérienne, soit par une conséquence de la loi Porcia. On ne remarque pas que la république en fut plus mal réglée, &c il n'en résulta aucune lésion de police. Cette loi Valérienne, qui défendoit aux magistrats toute voie de fait contre un citoyen qui avoit appelé au peuple, n'infligeoit à celui qui y contreviendrait que la *peine* d'être réputé *méchante*.

Dès qu'un inconvénient se fait sentir dans un état où le gouvernement est violent, ce gouvernement veut soudain le corriger ; & au lieu de songer à faire exécuter les anciennes lois, on établit une *peine* cruelle qui arrête le mal sur-le-champ. Mais on use le ressort du gouvernement : l'imagination se fait à cette grande *peine* ainsi qu'elle s'étoit faite à la moindre ; &c comme on diminue la crainte pour celle-ci, l'on est bien-tôt forcé d'établir l'autre dans tous les cas. Les vols sur les grands chemins étoient communs dans quelques états ; on voulut les arrêter : on inventa le supplice de la roue qui les suspendit quelque tems ; depuis ce tems, on a volé comme auparavant sur les grands chemins.

Il ne faut point mener les hommes par les voies extrêmes ; on doit être ménager des moyens que la

nature nous donne pour les conduire. Qu'on examine la cause de tous les relâchemens, on verra qu'elle vient de l'impunité des crimes, &c non pas de la modération des *peines*. Suivons la nature qui a donné aux hommes la honte comme leur fléau, &c que la plus grande partie de la *peine* soit l'infamie de la souffrir ! Que s'il se trouve des pays où la honte ne soit pas une suite du supplice, cela vient de la tyrannie, qui a infligé les mêmes *peines* aux scélérats & aux gens de bien. Et si vous en voyez d'autres où les hommes ne sont retenus que par des supplices cruels, comptez encore que cela vient en grande partie de la violence du gouvernement, qui a employé ces supplices pour des fautes légères. Souvent un législateur qui veut corriger un mal, ne songe qu'à cette correction : ses yeux sont ouverts sur cet objet, &c fermés sur les inconvénients. Lorsque le mal est une fois corrigé, on ne voit plus que la dureté du législateur ; mais il reste un vice dans l'état, que cette dureté a produit : les esprits sont corrompus, il se font accoutumés au despotisme.

Une preuve de ce que les *peines* tiennent à la nature du gouvernement, peut encore se tirer des Romains, qui changeoient à cet égard de lois civiles à mesure que ce grand peuple changeoit de lois politiques. Les lois royales faites pour un peuple composé de fugitifs, furent très-sévères. L'esprit de la république auroit demandé que les décevins n'eussent pas mis ces lois dans leurs douze tables ; mais des gens qui aspiraient à la tyrannie, n'avoient garde de suivre l'esprit de la république. En effet, après leur expulsion, presque toutes les lois qui avoient fixé les *peines* furent ôtées : on ne les abrogea pas expressément ; mais la loi Porcia ayant défendu de mettre à mort un citoyen romain, elles n'eurent plus d'application. Presque toutes les lois de Sylla ne portèrent que l'interdiction de l'eau & du feu ; César y ajouta la confiscation des biens, parce qu'il en avoit besoin pour ses projets. Les empereurs rapprochèrent les *peines* de celles qui sont établies dans une monarchie ; ils divisèrent les *peines* en trois classes : celles qui regardoient les premières personnes de l'état, *sublimiores*, & qui étoient assez douces ; celles qu'on infligeoit aux personnes d'un rang inférieur, *medias*, & qui étoient plus sévères ; enfin celles qui ne concernoient que les conditions basses, *infimos*, & qui furent les plus rigoureuses.

Il est essentiel que les *peines* aient de l'harmonie entr'elles, parce qu'il est essentiel que l'on évite plutôt un grand crime qu'un moindre, ce qui attaque plus la société que ce qui la choque moins. Un imposteur qui se disoit Constantin Ducas, suscita un grand soulèvement à Constantinople. Il fut pris & condamné au fust ; mais ayant accusé des personnes considérables, il fut condamné comme calomniateur à être brûlé. Il est singulier qu'on eût ainsi proportionné les *peines* entre le crime de lèse-majesté & celui de calomnie.

C'est un grand mal parmi nous de faire subir la même *peine* à celui qui vole sur un grand chemin, & à celui qui vole & assassine. Il est visible que pour la sûreté publique il faudroit mettre quelque différence dans la *peine*. A la Chine les voleurs cruels sont coupés en morceaux, les autres non ; cette différence fait que l'on y vole, mais que l'on n'y assassine pas. En Moscovie, où la *peine* des voleurs & celle des assassins sont les mêmes, on assassine toujours : les morts, y dit-on, ne racontent rien. Quand il n'y a point de différence dans la *peine*, il faut en mettre dans l'espérance de la grâce. En Angleterre on n'assassine point, parce que les voleurs peuvent espérer d'être transférés dans les colonies, non pas les assassins.

C'est le triomphe de la liberté, lorsque les lois criminelles tirent chaque *peine* de la nature particulière



du crime : tout l'arbitraire cesse : la *peine* ne dépend point du caprice du législateur, mais de la nature de la chose ; & ce n'est point l'homme qui fait violence à l'homme. Il y a quatre sortes de crimes ; ceux de la première espèce choquent la religion ; ceux de la seconde, les mœurs ; ceux de la troisième, la tranquillité ; ceux de la quatrième, la sûreté des citoyens. Les *peines* que l'on inflige doivent dériver de la nature de chacune de ces espèces. ( *Le Chevalier DE JAU-COURT* )

PEINES, ÉTERNITÉ DES, ( *Théol.* ) Tout homme qui ne consulte que la lumière naturelle, & cette idée aussi vraie que brillante d'une bonté infinie qui constitue le principal caractère de la nature divine, ne peut adopter la croyance de l'éternité des *peines*. *Deus Optimus, Maximus*, étoient les titres de la nature divine dans le langage des payens : c'étoit leur style de formule, en parlant de Dieu, & ce style ne connoissoit point un Dieu très-sévère & implacable. Ce style renfermoit deux épithètes, celle de la bonté & celle de la grandeur souveraine ; car la grandeur suprême n'est autre chose qu'une magnanimité, munificence, effusion de biens. Cette idée naturelle du souverain Être, trouve sa confirmation dans l'Evangile, qui ne cesse de relever la bonté de Dieu sur ses autres attributs. Faire du bien, user de miséricorde, c'est l'occupation favorite de Dieu : châtier, punir, user de rigueur, c'est son œuvre non accoutumée & malplaisante, dit l'Écriture. Or cette peinture de la bonté de Dieu paroît incompatible avec les *peines* éternelles de l'enfer ; c'est pourquoi dès les premiers siècles de l'Eglise plusieurs sçavans hommes ont cru qu'il ne falloit pas prendre à la lettre les textes de l'Evangile, qui parlent de tourmens & de supplices sans bornes dans leur durée. Tel a été le sentiment d'Origène, de S. Jérôme, & d'autres peres cités dans les *origeniana* de M. Huet, l. II. *quest.* 11.

Au commencement de la renaissance des Lettres dans l'Eglise, les Sociniens embrassèrent la même opinion, comme la seule qui pût être compatible avec la souveraine bonté de Dieu, & la seule digne du Christianisme. C'est en vain qu'on a tâché de les rendre odieux par leur système de la durée limitée des *peines* de l'enfer ; ce système s'est accrédité tous les jours davantage, & compte aujourd'hui au nombre de ses défenseurs, les plus augustes prélats de l'Eglise anglicane, la plupart des Arminiens, & une foule incroyable de laïques dans toutes les communions du Christianisme. L'Angleterre nomme M. Newton à la tête de ces derniers.

Mais une autorité vénérable, est celle du docteur Tillotson, dans son sermon traduit en François sur l'éternité des *peines* de l'enfer. M. le Clerc remarque cependant qu'il y a eu des gens de bien qui ont censuré l'illustre primat d'Angleterre, pour avoir publié une doctrine dont les méchans peuvent abuser. « Mais, » répond ce fameux ministre, on reviendra de cette censure, si l'on considère qu'il se trouve plusieurs occasions où l'on est obligé de découvrir ce qu'il seroit bon d'ailleurs de tenir caché. Si personne n'élevait des doutes sur l'éternité des *peines*, il ne seroit pas besoin de toucher cette question ; mais depuis que tous les incrédules prétendent démontrer que cette doctrine de l'Evangile n'est pas conforme à elle-même, parce qu'elle introduit Dieu tout juste & tout bon, punissant le péché avec une sévérité incompatible avec sa justice & sa bonté, on est obligé de justifier les perfections divines, & d'empêcher que les raisonnemens qui les détruisent ne s'accréditent encore plus, & ne jettent un plus grand nombre de particuliers dans la licence de l'incrédulité.

» Pour prévenir le mal qu'ils pourroient faire, & pour le couper par la racine, il est nécessaire d'a-

Tome XII.

» vouer que si quelqu'un ne peut se persuader que les *peines éternelles* soient justes, il vaut mieux qu'il prenne ce que l'Evangile en dit pour des menaces ou pour des *peines* comminatoires, que de rejeter l'Evangile. Il vaut mieux être à cet égard *origéniste* qu'incrédule, c'est-à-dire rejeter plutôt l'éternité des *peines* par respect pour la justice & pour la bonté de Dieu, & obéir d'ailleurs aux préceptes de Jésus-Christ, que de rejeter toute la révélation, en se persuadant qu'elle contient quelque chose de contraire à l'idée qu'elle nous donne elle-même de la divinité, & qui est conforme aux lumières de la nature & de la raison.

M. Camphuyzen, ministre, natif de Gorcum, & fameux en Hollande par ses poésies pieuses, a témoigné dans un écrit public qu'il avoit été tenté de rejeter toute la religion chrétienne dans le tems qu'il avoit cru qu'elle admet des *peines éternelles*, & qu'il n'étoit revenu de ses doutes qu'en reconnoissant qu'on pouvoit entendre autrement les menaces de l'Evangile.

La crainte des *peines éternelles* qui porte aux bonnes œuvres, ne peut qu'être utile, dit M. Tillotson, & il n'est pas besoin de délivrer de cette crainte ceux sur qui elle produit cet effet ; mais quand il s'agit de gens que ces *peines* révoltent contre l'Evangile, il vaut mieux reconnoître avec eux des *peines* bornées, que de les éloigner de la religion chrétienne, ou de leur donner un si grand avantage pour la combattre. C'est pourquoi S. Jérôme gardoit un judicieux tempérament sur ce dogme : comme nous croyons, dit ce pere de l'Eglise, qu'il y a des tourmens éternels pour les démons, & pour ceux qui contre leur conscience nient l'existence de Dieu, nous croyons aussi que la sentence du juge est modérée & mêlée de clémence envers les autres pécheurs & les impies : les tourmens qui les punissent sont réglés par les bienfaits de la miséricorde divine ; mais personne ne fait de quelle manière & combien de tems Dieu doit punir. Disons donc seulement : Seigneur ne me reprends point en ta fureur, & ne me châtie point en ta colère.

Les théologiens qui sont dans l'opinion de Tillotson sur les bornes des *peines*, croient que Dieu a proposé ces menaces en termes illimités, non-seulement pour tenir les hommes dans la crainte, mais parce que les péchés étant d'une infinité de sortes, il n'y a point de terme limité pour tous en commun ; & c'est même une grande partie de la peine que de n'avoir aucune connoissance du tems auquel elle finira. L'Ecriture sainte a nommé *éternels* des supplices dont la durée est illimitée à l'égard des créatures, & dont la fin n'est connue que de Dieu, ce qui est la signification propre du mot hébreu עוֹלָם, auquel répond le mot *aiôn* en grec, qui marque aussi un tems semblable. L'idée de ces supplices & de leur durée, quoique limitée, est assez effrayante pour faire trembler les plus endurcis, s'ils y font quelque attention. Quant aux incrédules, ils n'ont pas plus de peur des supplices éternels qu'ils ne croient pas, que de ceux dont on vient de parler.

L'archevêque Tillotson n'est pas le seul théologien d'Angleterre qui ait combattu nettement dans ses écrits l'éternité proprement dite des *peines* de l'enfer ; on peut lui joindre Thom. Burnet, de *statu mortuorum*, c. x. p. 290. Swinden, dans l'appendix de son *traité de l'enfer* ; l'auteur des remarques sur le *lux orientalis* ; Colliber, dans son *essai sur la religion révélée* ; Whitby, dans son *appendix sur la seconde épître aux Thessaloniens*. & l'illustre Samuel Clarke, dans ses *sermons*. Ce dernier théologien s'exprime ainsi sur ce sujet :

« A l'égard de l'éternité des *peines* de l'enfer, je l'admets autant qu'elle se trouve renfermée dans le

» terme de *aiavos*, auquel le mot d'éternité répond ;  
 » c'est-à-dire qu'il est certain que ces peines dures  
 » sont autant que l'existence des méchants qui les  
 » souffriront, ou pendant ces *aiavos rên aiavov*, ces  
 » périodes longs & déterminés, pendant lesquels  
 » leur vie sera conservée par la puissance divine ; en-  
 » sorte que rien ne terminera leurs tourmens que ce  
 » qui terminera aussi leur vie & leur condition pour  
 » jamais. Si l'Ecriture entend quelque chose de plus  
 » par cette *éternité des peines* de l'enfer, c'est ce que je  
 » ne déciderai pas positivement ; mais comme je  
 » trouve que les plus anciens écrivains ecclésiastiques  
 » penchent pour cette explication, & qu'elle fust  
 » pleinement aux grandes fins de la religion ; qu'elle  
 » paroît aussi plus conforme à la bonté divine, si elle-  
 » même ne donne un nouvel appui à la justice de  
 » Dieu ; que d'ailleurs elle prévient toutes les chicanes  
 » des incrédules ; & qu'enfin je suis persuadé que  
 » c'est le vrai sens des expressions de l'Ecriture, je  
 » m'y tiendrai pour le présent, laissant à ceux qui  
 » prétendent que l'Ecriture en dit davantage, à justifier  
 » leur opinion, & à prouver qu'elle est raisonnable ».

M. Whiston est encore plus positif que M. Clarke, car il déclare que si l'opinion commune de l'éternité des peines étoit véritablement un dogme de la religion chrétienne, il formeroit contre elle une difficulté infiniment plus grande que toutes les objections des incrédules prises ensemble. (*Le Chevalier DE LAUCOURT.*)

**PEINES chez les Romains, (Jurisprud. rom.)** Il y avoit différens genres de peines civiles qui étoient en usage chez les Romains ; nous avons promis de les détailler en parlant des jugemens publics & particuliers de leurs tribunaux.

Les peines ou punitions usitées chez ce peuple, regardoient ou les biens, comme l'amende, en latin *damnum*, autrement *multa* ; ou le corps, comme la prison, le fouet, ou la peine du talion ; ou le droit, comme l'ignominie, l'exil & la servitude ; enfin quelques-uns étoient punis de mort.

L'amende ne se prenoit dans les premiers tems que sur les moutons & sur les bœufs ; mais comme cette punition d'amende étoit inégale, parce qu'on amenoit des bœufs & des moutons tantôt d'un grand prix, tantôt d'un prix très-vil, dans la suite par la loi *Asteria* on taxa dix deniers pour chaque mouton, & cent deniers pour chaque bœuf ; de sorte que la plus forte amende de ce tems étoit de 3020 as. La prison étoit ou publique ou particulière.

La prison publique étoit celle où on enfermoit les accusés quand ils avoient avoué leurs crimes. La prison particulière étoit la maison des magistrats ou de quelques particuliers distingués, sous la garde desquels on mettoit les accusés.

La fustigation qui se faisoit avec des verges, précédoit le dernier supplice, qui étoit celui de la mort. La bastonnade étoit plus d'usage à l'armée.

Le talion, suivant la loi des douze tables, consistoit à rendre injure pour injure dans le cas d'un membre rompu, à moins que l'accusé n'eût obtenu de la partie lésée qu'elle lui remit la peine.

L'ignominie étoit une note d'infamie, ainsi appelée, parce qu'elle ne consistoit que dans la flétrissure du nom. Elle excluait de toutes charges & presque de tous les honneurs qui s'accordoient aux citoyens.

On ne prononçoit pas à la vérité le mot d'exil dans l'imposition de cette peine, mais celui d'interdiction de feu & d'eau, laquelle étoit nécessairement suivie de l'exil, car il étoit impossible que quelqu'un restât dans Rome sans l'usage de l'eau & du feu ; mais sous Auguste la déportation succéda à cette interdiction de l'eau & du feu. La rélegation étoit une peine moins rigoureuse, car ceux qui y étoient condamnés con-

servoient le droit de bourgeoisie, dont l'interdiction privoit, & c'étoit la peine à laquelle on condamnoit les gens de condition.

On vendoit pour être mis en servitude, ceux qui n'avoient pas donné leur nom pour le cens, ou qui avoient refusé de s'enrôler après avoir été appelés.

Ceux qui étoient condamnés à mort étoient ou décapités d'un coup de hache, après avoir effusé la honte du fouet, & on disoit que cette peine s'infligeoit selon l'usage des anciens, *mors majorum* ; ou bien ils étoient étranglés dans la prison appelée *robur* ; ou enfin jettés en-bas de la roche Tarpéienne ; mais il paroît que ce genre de mort fut aboli dans la suite.

Le supplice ordinaire des esclaves étoit la croix ou la fourche, qu'ils étoient obligés de porter eux-mêmes : d'où vient que le nom *furcifer*, porte-fourche, étoit le reproche ordinaire qu'on faisoit aux esclaves ; cependant quelques-uns ont prétendu que cette fourche étoit un gibet. Quelquefois on imprimoit certains caractères avec un fer chaud sur le front des esclaves : en allant au lieu du supplice, ils portoient une meule de moulin pendue à leur col ; c'étoit des meules de 15 à 18 pouces de diamètre. Quelquefois encore, pour comble d'ignominie, après que les cadavres des criminels avoient été traînés dans la ville avec des crochets, on les précipitoit dans des puits appelés *gemonia*, ou dans le Tibre. Nous ne rapporterons pas les autres espèces de supplices, qui étoient presque tous arbitraires & excusés selon le caprice ou la cruauté des princes. Quant aux peines militaires, voyez l'article suivant. (*D. J.*)

**PEINES MILITAIRES chez les Romains, (Art milit. des Romains.)** les Romains avoient d'une main des récompenses à la guerre pour animer les soldats à s'acquitter de leur devoir, & de l'autre main ils avoient des punitions pour ceux qui y manquoient.

Ces punitions étoient de la compétence des tribuns & des préfets avec leur conseil, & du général même, duquel on ne pouvoit appeler avant la loi *Porcia*, portée l'an 556.

On punissoit les soldats, ou par des peines afflictives, ou par l'ignominie. Les peines afflictives consistoient dans une amende, dans la faïsse de leur paye, dans la bastonnade, sous laquelle il arrivoit quelquefois d'expirer ; ce châtimement s'appelloit *substernium*.

Les soldats mettoient à mort à coups de bâton ou de pierre, un de leurs camarades qui avoit commis quelque grand crime, comme le vol, le parjure, pour quelque récompense obtenue sur un faux exposé, pour la désertion, pour la perte des armes, pour la négligence dans les sentinelles pendant la nuit.

Si la bastonnade ne devoit pas aller jusqu'à la mort, on se servoit d'un sarment de vigne pour les citoyens, d'une autre baguette, ou même de verges pour les alliés. S'il y avoit un grand nombre de coupables, on les décimoit, ou bien l'on prenoit le vingtième ou le centième, selon la gravité de la faute ; quelquefois on se contentoit seulement de les faire coucher hors du camp, & de leur donner de l'orge au-lieu de froment.

Comme les punitions qui emportent avec elles plus de honte que de douleur sont les plus convenables à la guerre, l'ignominie étoit aussi une des plus grandes ; elle consistoit, par exemple, à donner de l'orge aux soldats au-lieu de blé, à les priver de toute la paye ou d'une partie seulement. Cette dernière punition étoit sur-tout pour ceux qui quitoient leurs enseignes ; on leur retranchoit la paye pour tout le tems qu'ils avoient servi avant leur faute. La troisième espèce d'ignominie étoit d'ordonner à un soldat de sauter au-delà d'un retranchement. Cette punition étoit ordinaire pour les poltrons : on les punissoit encore en les exposant en pu-



blic avec leur ceinture détachée, & dans une posture molle & efféminée. Cette exposition se faisoit dans la rue du camp appelée *principia*; c'est là que s'exécutoient aussi les autres châtimens; enfin pour comble d'ignominie, on les faisoit passer d'un ordre supérieur dans un autre fort au-dessous, comme de triariens dans les piquiers, ou dans les vélites; il y avoit encore quelques autres punitions peu usitées, dont Juste Lipse vous donnera le détail. *Voyez aussi l'article MILITAIRE, discipline des Romains. (D. J.)*

**PEINES PURIFIANTES**, (*Critiq. sacrée.*) l'opinion qu'il y a des *peines purifiantes* après la mort, & que Platon a établie dans le Phédon, pag. 83. 84. *édu. Francof.* & dans son Gorgias, p. 356. 357. se communiquent d'affez bonne heure aux peres. Le sçavant Potter remarque qu'on trouve cette opinion en plusieurs endroits de Clément d'Alexandrie, comme in *strom. lib. VI. pag. 134. 668. 794.* Il n'est pas étonnant, continue Potter, que Clément qui goûtoit avec tant de plaisir les traditions judaïques sur les *peines purifiantes*, & les idées philosophiques des Platoniciens, & des Pythagoriciens surtout, ait donné dans ce sentiment; Origène dans son homélie sur l'Exode, reconnoît semblablement un feu purgatif; mais au reste, ce feu purgatif qu'ils adoptent est bien différent de celui qui a été établi depuis. 1°. Selon ces peres, quoique les martyrs & les justes soient obligés d'y passer, s'ils n'ont rien à purifier, ils ne souffrent point de ce feu. 2°. Il n'est point destiné à ce qu'on nomme les *péchés véniels*, mais aux crimes & aux vices, *ra. araba.* 3°. Il n'y a point de rachat: la raison en est, que ces *peines purifiantes* étant nécessaires pour purger les vices qui ferment l'entrée du ciel, il faut que l'ame souffre jusqu'à ce qu'elle ait couronné la purification. Lisez sur ces *peines purifiantes*, les remarques de Spencer sur le *IV. liv.* d'Origène contre Celse: ajoutez y, si vous voulez, les passages de Grégoire de Nyse & des autres peres, recueillis par Forbélius in *consultationibus modestis*; & enfin les notes de M. Simon. (*D. J.*)

**PEINE AFFLICTIVE ou CORPORELLE**, est celle qui s'infliqe sur la personne même du condamné, & non pas seulement sur ses biens, comme le carcan, le fouet, la fleur-de-lis, le bannissement, les galeres, la *peine* de mort.

Il n'y a que le ministère public qui puisse conclure à une *peine afflictive*, comme étant seul chargé de la vindicte publique.

Lorsqu'une procédure a été civilisée, le juge ne peut plus prononcer de *peine afflictive*, à-moins que la partie publique ne vienne contre le jugement de civilisation par tierce opposition ou par la voie d'appel, ou que la partie civile n'interjette appel de ce même jugement.

Pour l'ordre des *peines afflictives*, l'ordonnance de 1670, tit. 25. article 13. porte qu'après la *peine* de la mort naturelle, la plus rigoureuse est celle de la question, avec réserve des preuves en leur entier, des galeres perpétuelles, du bannissement perpétuel, de la question sans réserve des preuves, des galeres à tems, du fouet, de l'amende-honorable, & du bannissement à tems. *Voyez PEINE CAPITALE. (A)*

**PEINE D'AMENDE**, c'est lorsque celui qui a contrevenu à quelque loi est condamné pour réparation en une amende. *Voyez AMENDE.*

**PEINE ARBITRAIRE**, on appelle ainsi celle qui n'est point spécifiée précifément par la loi, mais qui dépend des circonstances & de l'arbitrage du juge.

**PEINE CAPITALE**, est celle qui emporte mort naturelle ou civile; ainsi toute *peine afflictive* n'est pas *peine capitale*, puisqu'il y a de ces sortes de *peines* qui

Tome XII.

n'emportent ni la mort naturelle, ni la mort civile, telle que la fustigation, l'application de la marque publique sur les épaules, le carcan, les galeres audessous de dix ans.

**PEINE COMMINATOIRE**, est celle qui n'est pas encourue de plein droit & par le seul fait, mais pour laquelle il faut encore un second jugement qui la déclare encourue, comme quand il est dit par un premier jugement, que faute par une partie de faire telle chose dans un tel tems, elle fera déchu de quelque droit ou de quelque demande; cette déchéance, qui est une *peine*, n'est encourue que par un second jugement, qui déclare que faute par ladite partie d'avoir fait telle chose dans le tems qui avoit été prescrit, elle demeure déchu; & pour que la *peine* ne soit pas *comminatoire*, il faut que le jugement qui prononce la déchéance exprime que passé le tems prescrit elle aura lieu en vertu du même jugement, & sans qu'il en soit besoin d'autre.

Les *peines* prononcées par les lois contre les crimes ne sont jamais réputées *comminatoires*.

Il en est de même des *peines* prononcées en matière civile par les lois & les ordonnances.

Mais les *peines* prononcées par le juge dans le cas dont on a parlé ci-devant, & dans les autres cas semblables où la *peine* ne doit être encourue qu'au cas que la partie n'ait pas satisfait au jugement, ne sont ordinairement que *comminatoires*.

**PEINE DU COMPROMIS**, est celle qui est stipulée dans un compromis pour l'exécution d'icelui, comme quand les parties se founttent de payer une certaine somme en cas d'inexécution du compromis ou de la sentence arbitrale. *Voyez COMPROMIS, ARBITRE, & SENTENCE ARBITRALE.*

**PEINE CORPORELLE**, est la même chose que *peine afflictive*, c'est celle qui s'exécute sur le corps, c'est-à-dire sur la personne même, & non pas sur les biens seulement. *Voyez ci-devant PEINE AFFLICTIVE.*

**PEINE DE CORPS**, est toute autre chose que *peine corporelle*; on entend par-là dans quelques coutumes les salaires des manouvriers. *Voyez* la coutume de Sens, article 254.

**PEINE DU DOUBLE, DU TRIPLE, DU QUADRUPLE**, est celle que les ordonnances prononcent contre ceux qui commettent quelque fraude ou contravention; au-lieu de leur faire payer le simple droit, on leur fait payer le double ou le triple; pour avoir voulu frauder le droit, ou pour n'avoir pas satisfait dans le tems à quelque formalité prescrite.

**PEINE DE FAUX**, c'est lorsque quelqu'un encourt les *peines* prononcées par les lois pour le crime de faux. *Voyez FAUX.*

**PEINE GRAVE**, s'entend d'une *peine* des plus rigoureuses, comme celle de mort ou mutilation de membres, &c.

**PEINE INFAMANTE**, est celle qui ôte l'honneur à celui qui est condamné, comme la *peine* de mort ou autre *peine afflictive*, la dégradation ou condamnation à se défaire de sa dignité, l'amende honorable, & l'amende en matière criminelle, & la condamnation à une aumône en matière civile.

**PEINE LÉGALE**, est celle qui est prononcée par quelque loi, ordonnance ou coutume, comme une amende, une nullité ou déchéance faite d'avoir fait quelque chose, ou de l'avoir fait dans le tems prescrit par la loi, comme la nullité d'une donation, faite d'insinuation dans les quatre mois.

Ces sortes de *peines* courent contre toutes sortes de personnes sans espérance de restitution, même contre les mineurs, sauf leur recours contre leur tuteur, au cas qu'il y ait négligence de sa part.

**PEINE LÉGERE**, est celle qui est peu rigoureuse; eu égard à la qualité du délit & à celle de l'accusé,

comme l'admonition & l'aumône en matière criminelle. Voyez PEINE CAPITALE, PEINE GRAYE.

PEINE DE MORT, est toute condamnation qui doit être suivie de la mort naturelle ou civile du condamné.

PEINE DE NULLITÉ, c'est une disposition de quelque loi ou jugement qui prononce la nullité de quelque acte ou procédure, soit que la peine soit vicieuse en elle-même, soit parce que l'on n'a pas satisfait à quelque autre chose qui devoit précéder ou accompagner l'acte. Voyez NULLITÉ.

PEINE PÉCUNIAIRE, est une condamnation dont l'effet est seulement d'obliger de payer une somme d'argent, comme une amende ou une aumône, des intérêts & réparations civils, des dommages & intérêts.

On l'appelle ainsi pour la distinguer de la peine corporelle.

PEINE DE LA PLUS PÉTITION. Voyez ci-après PLUS PÉTITION.

PEINE DU QUADRUPLE, est celle qui consiste à faire payer trois fois autant que ce qui étoit dû originellement. Voyez PEINE DU DOUBLE.

PEINE DU TALION, est celle qui consiste à faire souffrir au condamné le même traitement qu'il a fait à autrui. Voyez LOI DU TALION.

PEINE DES TEMÉRAIRES PLAIDEURS, c'est la condamnation des dépens, qui est ordinairement la seule peine que supportent ceux qui succombent dans leur demande ou contestation, à moins qu'il n'y ait eu vexation, auquel cas il y auroit lieu à accorder des dommages & intérêts. Voyez aux *Institutes* le titre de *pena temere litigantium*, lib. IV. tit. 16.

PEINE DU TRIPLE, ce droit consiste à faire payer deux fois en sus autant qu'il étoit dû pour le simple droit. Voyez ci-devant PEINE DU DOUBLE. (A)

PEINE, adj. se dit en Peinture, & en Sculpture, & même en Littérature. des ouvrages où rien n'est fait avec facilité, & qui annoncent par-tout la peine que l'artiste a eue à les produire: ces sortes d'ouvrages sont toujours recherchés, prononcés jusqu'à en être secs & melquins; on dit ce tableau est *peiné*, ouvrage *peiné*.

PEINTADE, s. f. POULE-PEINTADE, POULE DE GUINÉE, POULE D'AFRIQUE, PERDRIX DES TERRES NEUVES, *gallina guinea* Wil. (*Hist. nat. Ornithologie*.) oiseau de la grosseur d'une poule; il a un pié neuf pouces & demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces jusqu'au bout des ongles: les ailes étant pliées, s'étendent à un pouce au-delà de l'origine de la queue. La tête n'est pas couverte de plumes, il y a seulement à l'origine du bec de quelques individus de cette espèce un petit bouquet composé de poils roides, assez semblables à des foies de cochon. La *peintade* a sur le front une espèce de corne conique, courbée en arrière & couverte d'une peau de couleur fauve, brune & rougeâtre; elle a aussi des membranes charnues d'un très-beau rouge, qui pendent à côté de l'ouverture du bec; les joues sont bleuâtres dans le mâle, & rouges dans la femelle. La partie supérieure du cou est couverte de plumes noires, semblables à des poils; la partie inférieure a une couleur cendrée, tirant sur le violet. Les plumes du dos, du croupion, les petites des ailes, celles du dessus de la queue, de la poitrine, du ventre, des côtés du corps & des jambes, sont noires, & ont des taches blanches, rondes & symétriques; le tour de ces taches est purement noir, & le reste de la plume est d'un noir mêlé de cendré. Les taches du dos sont plus petites que celles des autres parties du corps, & il n'y a pas de couleur cendrée sur les plumes de toute la face inférieure de l'oiseau. Les grandes plumes des ailes sont noirâtres, & ont des taches blan-

ches. La queue est arrondie comme celle des perdrix, & de couleur grise; elle a des taches blanches, rondes & entourées de noir. Le bec est rouge à son origine, & de couleur de corne vers l'extrémité. On ne distingue le mâle de la femelle que par la couleur des joues dont il a été fait mention. On élève les *peintades* dans les basses-cours comme des poules; & elles ont été apportées d'Afrique. Ornith. de M. Brisson. Voyez OISEAU.

PEINTRE, s. m. (*Peinture*.) artiste qui fait représenter toutes sortes d'objets par le secours des couleurs & du pinceau.

Le bonheur d'un peintre est d'être né avec du génie. Ce génie est ce feu qui élève les peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'âme dans leurs figures, & du mouvement dans leurs compositions. L'expérience prouve suffisamment que tous les hommes ne naissent pas avec un génie propre à les rendre peintres. Nous avons vu des hommes d'esprit qui avoient copié plusieurs fois ce que la peinture a produit de plus sublime, vieillir le pinceau & la palette à la main, sans s'élever au-dessus du rang de coloristes médiocres, & de serviles dessinateurs d'après les figures d'autrui. Les esprits les plus communs sont capables d'être des peintres, mais jamais grands peintres.

Il ne suffit pas aux peintres d'avoir du génie, de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compositions les plus élégantes & de trouver les expressions les plus pathétiques, il faut encore que leurs mains aient été rendues dociles à se fléchir avec précision en cent manières différentes, pour se trouver capables de tirer avec justesse la ligne que l'imagination leur demande. Le génie a, pour ainsi dire, les bras liés dans un artiste dont la main n'est pas dénouée.

Il en est de l'œil comme de la main; il faut que l'œil d'un peintre soit accoutumé de bonne heure à juger par une opération sûre & facile en même tems quel effet doit faire un certain mélange, ou bien une certaine opposition de couleurs; quel effet doit faire une figure d'une certaine hauteur dans un groupe; & quel effet un certain groupe fera dans le tableau après que le tableau sera coloré. Si l'imagination n'a pas à la disposition une main & un œil capables de la seconder à son gré, il ne résulte des plus belles idées qu'enfante cette imagination, qu'un tableau grossier, & que dédaigne l'artiste même qui l'a peint, tant il trouve l'œuvre de sa main au-dessous de l'œuvre de son esprit.

L'étude nécessaire pour perfectionner l'œil & la main ne se fait point en donnant quelques heures distraites à un travail interrompu. Cette étude demande une attention entière, & une persévérance continuée durant plusieurs années. On fait la maxime qui défend aux peintres de laisser écouler un jour entier, sans donner quelques coups de pinceau; maxime qu'on applique communément à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse: *nulla dies sine lineâ*.

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquérir leur perfection à l'œil & à la main, est le tems où nos organes, tant intérieurs qu'extérieurs, achevent de se former: c'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente. Les organes contractent sans peine durant ces années toutes leurs habitudes, dont leur première conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si on les laisse écouler sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe sans que nos efforts puissent jamais la rappeler. Quoique notre langue soit un organe bien plus souple que notre main, cependant nous prononçons toujours mal une langue étrangère que nous apprenons après 30 ans.

Un peintre doit connoître à quel genre de peinture il



est propre, & se borner à ce genre. Tel demeure confondu dans la foule, qui seroit au rang des illustres maîtres, s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation aveugle, qui lui a fait tenter de se rendre habile dans des genres de peinture pour lesquels il n'étoit point né, & qui lui a fait négliger ceux auxquels il étoit très-propre. Les ouvrages qu'il a essayé de faire sont, si l'on veut, d'une classe supérieure; mais ne vaut-il pas mieux être cité pour être un des premiers faiseurs de portraits de son tems, que pour un misérable arrangeur de figures ignobles & estropiées?

Les jeunes peintres qui ont à cœur de réussir doivent encore se garder des passions violentes, en particulier de l'impatience, de la précipitation & du dégoût. Que ceux qui se trouvent dans une fortune étroite ne désespèrent point de l'améliorer par l'application: l'opulence détourne du travail & de l'exercice de la main: la fortune est plus nuisible aux talens qu'elle ne leur est utile; mais d'un autre côté les distinctions, les honneurs & les récompenses sont nécessaires dans un état pour y encourager la culture des beaux-arts, & y former des artistes supérieurs. Un peintre en Grèce étoit un homme célèbre aussi-tôt qu'il méritoit de l'être. Ce genre de mérite faisoit qu'un homme du commun un personnage, & il l'égalait à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans l'état; les portiques publics où les peintres expofoient leurs tableaux étoient les lieux où ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grèce se rendoit de tems en tems pour en juger. Les ouvrages des grands maîtres n'étoient point alors regardés comme des meubles ordinaires, destinés pour embellir les appartemens d'un particulier; on les réputoit les joyaux d'un état & un trésor du public, dont la jouissance étoit due à tous les citoyens. Qu'on juge donc de l'ardeur que les artistes avoient alors pour perfectionner leurs talens, par l'ardeur que nous voyons dans nos contemporains pour amasser du bien, ou pour faire quelque chose de plus noble pour parvenir aux grands emplois d'un état.

Quoique la réputation du peintre soit plus dépendante du suffrage des experts que celle des poètes, néanmoins ils ne sont pas les juges uniques de leur mérite. Aucun d'eux ne parviendroit que long-tems après la mort à la distinction qui lui est due, si la destinée demeurait toujours au pouvoir des autres peintres. Heureusement les rivaux compatriotes n'en font les maîtres que pour un tems. Le public qu'on éclaire tire peu-à-peu le procès à son tribunal, & rend à chacun la justice qui lui est due. Mais en particulier un peintre qui traite de grands sujets, qui peint des coupoles & des voûtes d'église, ou qui fait de grands tableaux destinés pour être placés dans tous les lieux où tous les hommes ont coutume de se rassembler, est plutôt connu pour ce qu'il est, que le peintre qui travaille à des tableaux de chevalier destinés pour être renfermés dans des appartemens de particuliers.

De plus il est des lieux, des tems, des pays où le mérite d'un peintre est plutôt reconnu qu'ailleurs. Par exemple, les tableaux exposés dans Rome seront plutôt appréciés à leur juste valeur, que s'ils étoient exposés dans Londres & dans Paris. Le goût naturel des Romains pour la Peinture, les occasions qu'ils ont de s'en nourrir, si je puis parler ainsi, leurs mœurs, leur inaction, l'occasion de voir perpétuellement dans les églises & dans les palais des chef-d'œuvres de peinture; peut-être aussi la sensibilité de leurs organes, rend cette nation plus capable qu'aucune autre d'apprécier le mérite de leurs peintres sans le concours des gens du métier. Enfin un peintre s'est fait une juste réputation, quand ses ouvrages ont un prix chez les étrangers; ce n'est point assez d'avoir un petit parti qui les vante, il faut qu'ils soient achetés

& bien payés; voilà la pierre de touché de leur valeur.

Ce qui resserre quelquefois les talens des peintres; dit à ce sujet M. de Voltaire; & ce qui sembleroit devoir les éteindre, c'est le goût académique, c'est la manière qu'ils prennent d'après ceux qui président à cet art. Les académies sont sans doute très-utiles pour former des élèves, sur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; mais si le chef a le goût petit, si sa manière est aride & léchée, si ses figures grimacent, si les expressions sont insipides, si son coloris est foible, les élèves subjugués par l'imitation, ou par envie de plaire à un mauvais maître, perdent entièrement l'idée de la belle nature. Donnez-moi un artiste tout occupé de la crainte de ne pas laisser la manière de ses confrères, ses productions seront compassées & contraintes. Donnez-moi un homme d'un esprit libre, plein de la belle nature qu'il copie, cet homme réussira. Presque tous les artistes sublimes ou ont fleuri avant les établissemens des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui regnoit dans ces sociétés; presque aucun ouvrage qu'on appelle académique, n'a été encore dans aucun genre un ouvrage de génie.

Si présentement le lecteur est curieux de connoître les célèbres peintres modernes, il en trouvera la liste générale sous les artistes des différentes ÉCOLES; mais comme les noms & le caractère des anciens peintres méritent encore plus d'être recueillis dans cet ouvrage, voyez PEINTRES anciens, (Le chevalier DE JAUVCOURT.)

PEINTRES GRECS, (Peint. antiq.) ils sont si célèbres dans les écrits de l'antiquité, & leurs ouvrages sont si liés à la connoissance de la Peinture, que les détails qui les regardent appartiennent essentiellement à l'Encyclopédie. D'ailleurs ils intéressent presque également les littérateurs, les curieux & les gens de métier.

Les peintres de la Grèce qui ont pratiqué les premiers cet art, sont, selon Plin, Ardicès de Corinthe, & Téléphanès de Sycone; en suite parurent Cléophrante de Corinthe, l'auteur de la peinture monochrome, auquel succéderent Hygieion, Diniàs, Charmidas, Eumarus d'Athènes & Cimon de Cléone; mais l'histoire n'a point fixé le tems où ils ont vécu, & Plin ne nous dit que quelques particularités des deux derniers.

Ludius peintre d'Ardée, différent du Ludius d'Auguste qui fit quelque peinture à Coré ville d'Etrurie, paroissent avoir été postérieurs à Cléophrante, à Cimon, auteur des premières beautés de l'art. Si donc on place la fondation de Rome en l'an 753 avant l'ère chrétienne, il en résulteroit assez vraisemblablement que Ludius auroit vécu pour le plus tard vers l'an 765 avant Jésus-Christ, l'anonyme de Coré vers l'an 780, Cimon vers l'an 795, Eumarus vers l'an 810, Charmidas, Diniàs & Hygieion vers l'an 825, & Cléophrante l'ancien vers l'an 840.

Bularque qui le premier introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul ouvrage de peinture, & qui étoit contemporain du roi Candaulé, vécut vers l'an 730 avant Jésus-Christ. Nous n'avons point la suite des peintres grecs depuis Bularque, c'est-à-dire depuis l'an environ 730 jusqu'à la bataille de Marathon qui se donna l'an 490.

Panée ou Panæus peignit cette bataille, & comme de son tems l'usage de concourir pour le prix de Peinture fut établi à Corinthe & à Delphes, il se mit sur les rangs le premier pour concourir avec Timagoras de Chalcis l'an 474 avant Jésus-Christ.

Après Panæus, & avant la 90<sup>e</sup> olympiade, parut Polygnote de Thafos, fils d'Aglaophon, & surnommé quelquefois Athénien, parce qu'Athènes le mit au nombre de ses citoyens. Il eut pour contempo-

rain le *peintre* Micon, Nefias de Thafos, Démophile qui fit des ouvrages avec Gorganus dans un temple de Rome.

Vers la même 90<sup>e</sup> olympiade, c'est-à-dire l'an 420 avant Jésus-Christ, parurent un autre Aglaophon différent du pere de Polygnote, Céphissodore dont le nom a été commun à différens sculpteurs, Phrylus & Evénos d'Ephèse. Vers le même tems doivent être placés deux autres *peintres* qu'Aristote a mis à la suite de Polygnote, l'un est Pauson & l'autre Denys de Colophon, tous deux antérieurs à l'an 404, qui fut l'époque des grands *peintres* de la Grece. Polygnote, en peignant les hommes, les rehaussa ; Pauson les avilit ; & Denys les représenta ce qu'ils ont coutume d'être.

Vers l'an 415 vécut Nicanor & Arcésilaüs, tous les deux de Paros, & Lyssippe d'Egine ; ils sont après Polygnote, & sont les trois plus anciens *peintres* encaustiques. Briétés, autre *peintre* encaustique, les suivit de près ; il eut pour fils & pour élève Pausias célèbre vers l'an 376.

A la 94<sup>e</sup> olympiade l'an 404, Apollodore d'Athènes ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau siècle de la peinture. La quatrième année de la 95<sup>e</sup> olympiade l'an 397, Zeuxis de la ville d'Héracle entra dans la carrière qu'Apollodore avoit ouverte, & il y fit de nouveaux progrès.

Parhasius d'Ephèse, Timanthe de Cythnos, Androcyde de Cyzique, Euxénidas & Eupompe de Syracuse ont tous été contemporains de Zeuxis, & la plupart enrichirent l'art de quelques nouvelles beautés. Eupompe en particulier donna le commencement à une troisième classe de *peintres* à l'école syconienne, différente de l'ionienne ou asiatique, & de l'athénienne ou helladique.

Aristophon dont Pline rapporte différens ouvrages sans déterminer le tems où il vivoit, parce que c'étoit un *peintre* du second rang, doit avoir suivi de fort près les artistes précédens, & s'être fait connoître vers l'an 390. Il étoit fils d'Aglaophon, célèbre en l'an 420 avant Pere chrétienne.

En l'an 380 commença la 100<sup>e</sup> olympiade, après laquelle Pline met Pausias de Syconie, dont la célébrité appartient à la 101<sup>e</sup> olympiade vers l'an 376 ; il fut, à proprement parler, l'auteur de la belle encaustique ; il inventa la ruption de la couleur dans le noir, comme Zeuxis l'avoit fait dans le blanc.

Pamphile de Macédoine ayant été l'élève d'Eupompe & le maître d'Apelle, fleurissoit vers l'an 364 olympiade, avec Cléfydeme *peintre* du second rang, Euphranor natif de l'Isthme de Corinthe, & Cydias de Cythnos. Calades qui composa de petits sujets, doit être placé un peu après.

A la 107<sup>e</sup> olympiade, l'an 352, Echion & Térimachus, habiles statuaires, se firent encore honneur par leur pinceau, ainsi qu'Aristolaüs & Méchopane *peintres* encaustiques, celui-là fils, celui-ci élève de Pausias. Antidotus, autre *peintre* encaustique, les suivit de près, & appartient environ à l'an 348. On doit placer Calliclès environ dans le même tems.

La 112<sup>e</sup> olympiade, autrement l'an 332, nous présente sous le regne d'Alexandre, Apelle, Antiphyle, Aristide le Thébain, Asclépiodore, Théomelte, Nicomache, Mélanthius, Amphion, Nicophane, Etion, Nicias d'Athènes, enfin Protogène & quelques autres *peintres* du premier mérite.

Tels ont été dans l'ordre chronologique les principaux *peintres* qui ont illustré la Grece ; il s'agit maintenant d'entrer dans des détails plus intéressans, je veux dire, de faire connoître leurs caractères, leurs talens & leurs ouvrages. Je n'oublierai rien à tous ces égards pour satisfaire la curiosité des lecteurs, & pour leur commodité je vais suivre l'ordre alphabétique.

*Etion* est fameux par sa belle & grande composition qui représentoit le mariage d'Alexandre & de Roxane. Lucien décrit avec admiration ce chef-d'œuvre de l'art, & sur sa description on ne peut s'empêcher de convenir que ce tableau devoit surpasser infiniment pour les graces de l'invention & pour l'élégance des allégories, ce que nos plus aimables *peintres* & ce que l'Albane lui-même a fait de plus riant dans le genre des compositions galantes. Empruntons la traduction de M. l'abbé du Bos : elle est faite avec autant de goût & de choix d'expressions, que Pline en a mis en parlant d'un tableau d'Aristide.

Roxane étoit couchée sur un lit ; la beauté de cette fille relevée encore par la pudeur lui faisoit baisser les yeux à l'approche d'Alexandre, & fixoit sur elle les premiers regards du spectateur. On la reconnoissoit sans peine pour la figure principale du tableau. Les amours s'empressoient à la servir. Les uns prenoient ses patins & lui ôtoient ses habits, un autre amour relevoit son voile, afin que son amant la vît mieux ; & par un sourire qu'il adresseoit à ce prince, il le félicitoit sur les charmes de sa maîtresse. D'autres amours faisoient Alexandre, & le tirant par sa cote-d'armes, ils l'entraînoient vers Roxane dans la posture d'un homme qui vouloit mettre son diadème aux pieds de l'objet de sa passion ; Ephection, le confident de l'intrigue, s'appuyoit sur l'hyménée, pour montrer que les services qu'il avoit rendus à son maître avoient eu pour but de ménager entre Alexandre & Roxane une union légitime. Une troupe d'amours en belle humeur badinoit dans un des coins du tableau avec les armes de ce prince.

L'énigme n'étoit pas bien difficile à comprendre ; & il seroit à souhaiter que les *peintres* modernes n'eussent jamais inventé d'allégories plus obscures. Quelques-uns de ces amours portoit la lance d'Alexandre, & ils paroissent courbés sous un fardeau trop pesant pour eux : d'autres se jouoient avec son bouclier : ils y avoient fait assieoir celui d'entre eux qui avoit fait le coup, & ils le portoit en triomphe tandis qu'un autre amour, qui s'étoit mis en embuscade dans la cuirasse d'Alexandre, les attendoit au passage pour leur faire peur. Cet amour embusqué pouvoit bien ressembler à quelqu'autre maîtresse d'Alexandre, ou bien à quelqu'un des ministres de ce prince qui avoit voulu traverser le mariage de Roxane.

Un poëte droit, ajoute M. l'abbé du Bos, que le dieu de l'hyménée se crut obligé de récompenser le *peintre* qui avoit célébré si galamment un de ses triomphes. Cet artiste ingénieux ayant exposé son tableau dans la solemnité des jeux olympiques, Pronéscides, qui devoit être un homme de grande considération, puisque cette année-là il avoit l'intendance de la fête, donna sa fille en mariage au *peintre*. Raphaël n'a pas dédaigné de crayonner le sujet décrit par Lucien. Son dessin a été gravé par un des disciples du célèbre Marc-Antoine. Enfin la poésie même s'en est parée. M. de Voltaire en a emprunté divers traits pour embellir la position d'Henri IV. & de Gabrielle d'Estée dans le palais de l'amour. On fait par cœur les vers charmans qu'il a imités de l'ordonnance du tableau d'*Etion*, ces vers qui peignent si bien la vertu languissante d'Henri IV.

*Les solâires plaisirs dans le sein du repos,  
Les amours enfansins desarmoient ce héros ;  
L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,  
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,  
Et rioit de tenir dans ses débiles mains  
Ce fer l'appui du trône, & l'effroi des humains.*

Mais il faut convenir que c'est ici un des sujets où le *peintre* peut faire des impressions beaucoup plus



touchantes que le poëte. Il est aussi d'autres sujets plus avantageux pour le poëte que pour le peintre.

*Agatharque* de Samos travailla le premier à la sollicitation d'Eschile, aux embellissemens de la scene, selon les regles de la perspective sur laquelle il composa même un traité pour faire des décorations en ce genre. Plutarque, Vitruve & Suidas nous apprennent en même tems qu'il fleurissoit vers la 75 olympiade, c'est-à-dire 480 ans avant J. C.

*Aglaophon*; Athénée cite deux tableaux d'Aglaophon. Dans l'un Alcibiade revenant des jeux olympiques, étoit représenté, couronné par les mains d'une olympiade & d'une pythiade, c'est-à-dire par les déesses qui présidoient à ces jeux; & dans l'autre il étoit couché sur le sein de la courtisane Némea, comme se délassant de ses travaux. Ce dernier tableau d'Alcibiade nous rappelle celui que Lucrece fait de Mars couché sur le sein de Vénus, morceau de poésie comparable aux plus beaux morceaux d'Homère. La grande gloire d'*Aglaophon* est d'avoir eu pour fils & pour élève le célèbre Polygnote.

*Antidotus*, élève d'Euphranor, *diligentior quam nummofor*, & *in coloribus severus*, dit Pline. Il fut plus soigneux que fécond, & très-exact dans sa couleur, c'est-à-dire qu'il observa la couleur locale, & qu'il ne s'écarta point de la vérité. Cet Antidotus eut pour élève Nicias, athénien, qui peignit si parfaitement les femmes, & dont il y aura de plus grands éloges à rapporter; car il conserva avec soin la vérité de la lumière & celle des ombres, *lumen & umbras custodivit*; c'est-à-dire qu'il y a mieux entendu le clair obscur; & par une suite nécessaire, les figures de ses tableaux paroissent un grand relief, & les corps paroissent faillans.

*Antiphile* né en Egypte, contemporain de Nicias & d'Apelle, se montra fort étendu dans son art, & réussit également dans les grands & les petits sujets. Il peignit Philippe, & Alexandre encore enfant; mais il s'acquit beaucoup plus de gloire par le portrait d'un jeune garçon qui souffloit le feu, dont la lueur éclairoit un appartement d'ailleurs fort orné, & faisoit briller la beauté du jeune homme. Pline loue cet ouvrage de nuit, & avec raison; car il n'en faut pas davantage pour prouver que cette partie de la Peinture, qui consiste dans la belle entente des reflets & du clair-obscur, étoit connue de l'ingénieur Antiphile, quoique M. Perrault en ait refusé l'ingénierie aux anciens.

Le même Antiphile a été l'inventeur du grotesque; il représenta dans ce goût Gryllus, apparemment Polypionique de ce nom, que Diodore place à la cent douzième olympiade; & le nom de Gryllus fut conservé dans la suite à tous les tableaux que l'on voyoit à Rome, & dont l'objet pouvoit être plaisant ou ridicule. C'est ainsi que l'on a nommé en Italie depuis le renouvellement des arts, *bambochades*, les petites figures faites d'après le peuple, & que Pierre Van Lair, hollandais, surnommé *Bamboche* par un sobriquet que méritoit sa figure, avoit coutume de peindre. C'est encore ainsi que nous disons une *figure à Calot*, quand elle est chargée de quelque ridicule, ou de quelque imperfection donnée par la nature, ou survenue par accident; non que cet habile dessinateur n'ait fait comme Antiphilus, des ouvrages d'un autre genre; mais il est singulier de voir combien le monde se répète dans les opérations, dans celles même qui dépendent le plus de l'esprit.

*Apaturius*; ce prestige de la Peinture qui consiste à éloigner des objets dans un tableau, faire fuir les uns & rapprocher les autres, est un prestige que connoissoient les anciens; Apaturius en donna des preuves dans une décoration de théâtre qu'il fit à Tralles, ville de Lydie. Nous en parlerons au mot PERSPECTIVE. C'est Vitruve seul, liv. VII. chap. v. qui nous

a conservé le souvenir du peintre Apaturius, sans nous apprendre ni sa patrie, ni dans quel tems il vivoit.

*Apelle* né l'an du monde 3672; il eut au degré le plus éminent la grace & l'élégance pour caractériser son génie, le plus beau coloris pour imiter parfaitement la nature, le secret unique d'un vernis pour augmenter la beauté de ses couleurs, & pour conserver ses ouvrages. Il se décéla à Protogène par sa justesse dans le dessin, en traçant des contours d'une figure (*lineas*) sur une toile. Il inventa l'art du profil pour cacher les défauts du visage. Il fournit aux Astrologues par ses portraits, le secours de tirer l'horoscope, sans qu'ils visent les originaux. Il mit le comble à sa gloire par son tableau de la calomnie, & par sa Vénus Anadyomène, que les Poëtes ont tant célébrée, & qu'Auguste acheta cent talens, c'est-à-dire selon le P. Bernard, environ vingt mille guinées, ou selon Mrs Belley & Barthelemi, 47000 liv. de notre monnaie. Enfin Apelle contribua lui seul plus que tous les autres artistes ensemble, à la perfection de la Peinture par ses ouvrages & par ses écrits, qui subsistoient encore du tems de Pline. Contemporain d'Aristote & d'Alexandre, l'un le plus grand philosophe, l'autre le plus grand conquérant qu'il y ait jamais eu dans le monde, Apelle est aussi le plus grand peintre.

Il vivoit vers la cent douzième olympiade; il étoit de Cos selon Ovide, d'Ephèse suivant Strabon; & si l'on en croit Suidas, il étoit originaire de Colophon, & devint citoyen d'Ephèse par adoption. Cette diversité de sentimens semble indiquer que plusieurs villes se disputoient l'honneur d'avoir donné naissance à ce grand peintre, comme d'autres villes se sont disputé l'honneur d'être la patrie d'Homère.

Les habitans de Pergame achetèrent des deniers publics, un palais ruiné, où il y avoit quelques peintures d'Apelle, non-seulement, dit Solin, pour empêcher les araignées de tendre leurs toiles dans une maison que les ouvrages de cet excellent artiste rendoient respectable, mais encore pour les garantir des ordures des oiseaux. Les citoyens de Pergame firent plus, ils y suspendirent le corps d'Apelle dans un réseau de fil d'or. On pourroit expliquer ce passage en imaginant qu'ils firent couvrir & réparer ce vieux palais, qui sans doute étoit inhabité, & dont nous dirions aujourd'hui que c'étoit un nid de chauve-souris, &c. Par cette explication, le récit de Solin n'auroit rien de ridicule; mais il n'importe, il suffit de croire que tous les soins qu'on prit, eurent pour objet l'illustration de la mémoire d'Apelle, & la conservation de ses ouvrages; leur beauté n'étoit rien à la ressemblance, ce qui fit dire à Apion d'un météoposcope, qu'il dresseoit des jugemens certains sur le front d'une tête tirée de la main d'Apelle.

C'est le peintre sur lequel Pline, ainsi que tous les auteurs, s'est le plus étendu, & dont il a le mieux parlé. Voici un de ses passages: *Pinxit & quæ pingi non possunt, tonitrua, fulgura, fulgêtraque, bronten, astræpen: cæraunobolien appellans: inventa ejus, & cæteris proficere in arte*. Toutes ces différences de noms données autrefois à la foudre, ne conviennent plus à la simplicité de nos principes physiques; mais il semble que l'art devoit être bien resserré dans les grands effets de la nature avant Apelle, si elle lui a l'obligation dont parle Pline.

Il avoit représenté Alexandre ayant le foudre en main: *digiti eminere videntur, & fulmen extrâ tabulam esse*. Cette attitude indique un raccourci des plus nobles & des plus heureux, & cette description est vraiment faite par un homme de l'art, car Raphaël ne se seroit pas exprimé autrement, en parlant d'un tableau de Michel-Ange: « la main étoit faillante, & le foudre paroisoit hors de la toile.

On ne peut se résoudre à quitter Apelle; cet homme qui a réuni tant de qualités du cœur & de l'esprit, qui a joint l'élevation du talent à celle du génie, & qui a été enfin assez grand pour se louer sans partialité, & pour se blâmer avec vérité; on ne peut, dis-je, le quitter sans parler de l'idée que donne la description d'un de ses ouvrages. C'est le tableau de Diane & de ses nymphes, dont Pline dit : *quibus vicissè Homeri versus videatur idipsum describentis*. L'admiration que l'on a pour Homère, lui que Phidias voulut prendre pour son seul guide dans l'exécution du Jupiter, qui lui fit un honneur immortel, la supériorité que l'antiquité accorde à Apelle, enfin la réunion de ces deux grands hommes fera toujours regretter ce tableau.

Pline parle fort noblement de la Vénus d'Apelle, que la mort l'empêcha d'achever, & que personne n'osa finir. « Elle causoit plus d'admiration, dit-il, que si elle avoit été terminée, car on voit dans les traits qui restent, la pensée de l'auteur; & le caractère grin que donne ce qui n'est point achevé, redouble l'intérêt ».

Le même Pline, pour caractériser encore plus particulièrement Apelle, dit de lui, *præcipue ejus in arte venustus fuit*. La manière qui le rendit ainsi supérieur, consistoit dans la grace, le goût, la fonte, le beau choix, & pour faire usage d'un mot qui réunisse une partie des idées que celui de *venustus* nous donne, dans le morbidez, terme dont les Italiens ont enrichi la langue des artistes. Quoiqu'il soit difficile de refuser des talens supérieurs à quelques-uns des peintres qui ont précédé celui-ci, il faut convenir que toute l'antiquité s'est accordée pour faire son éloge; la justesse de ses idées, la grandeur de son âme, son caractère enfin, doivent avoir contribué à un rapport unanime. Il recevoit le sentiment du public pour se corriger, & il l'entendoit sans en être vû; sa réponse au cordonnier devint sans peine un proverbe, parce qu'elle est une leçon pour tous les hommes; ils sont trop portés à la déclamation, & sont en même tems trop paresseux pour étudier.

Enfin Apelle fut *in amulis benignus*, & ce sentiment lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avoit des rivaux d'un grand mérite. Il trouvoit qu'il manquoit dans tous les ouvrages qu'on lui présentait, *unam Venerem, quam Græci charita vocant; cætera omnia contigisse: sed hac solâ sibi neminem parem*. Il faut qu'il y ait eu une grande vérité dans ce discours, & qu'Apelle ait possédé véritablement les graces, pour avoir forcé tout le monde d'en convenir, après l'avoir vu qu'il en avoit fait lui-même. Cependant lorsqu'il s'accordoit si franchement ce qui lui étoit dû, il disoit avec la même vérité, qu'Amphion le surpassoit pour l'ordonnance, & Asclépiodore pour les proportions ou la correction. C'est ainsi que Raphaël, plein de justesse, de grandeur & de graces, parvenu au comble de la gloire, reconnoissoit dans Michel-Ange une fierté dans le goût du dessin qu'il chercha à faire passer dans sa manière; & cette circonstance peut servir au parallèle de Raphaël & d'Apelle.

Apollodore, athénien, vivoit dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, l'an du monde 3596. Il fut le premier qui représenta la belle nature, qui à la correction du dessin, mit l'entente du coloris, cette magie de l'art qui ne permet point à un spectateur de passer indifféremment, mais qui le rappelle & le force pour ainsi dire, de s'arrêter; Apollodore par son intelligence dans la distribution des ombres & des lumières, porta la Peinture à un degré de force & de douceur, où elle n'étoit point parvenue avant lui. On admira encore du tems de Plutarque, le prêtre profané, & l'Ajax foudroyé de ce grand maître. Pline le jeune avoit un vieillard debout de la main de cet artiste, qu'il ne se lassait point de considérer. En un

mot, dit-il dans la description qu'il en fait, tout y est d'une beauté à fixer les yeux des maîtres de l'art, & à charmer les yeux des plus ignorans.

Apollodore profita des lumières de ceux qui l'avoient précédé. Pline en parle en ces termes, *liv. XXXV. ch. ix. Hic primus species exprimere instituit, primisque gloriam, penicillo jure contulit*; ce que M. de Caylus traduit ainsi : « Il fut le premier qui exprima la couleur locale, & qui établit une réputation sur la beauté de son pinceau ». On voit par-là, que du tems de Pline, & sans doute dans la Grèce, la couleur & le pinceau étoient synonymes, comme ils le sont aujourd'hui. Avant Apollodore, aucun tableau ne mérita d'être regardé, ou de fixer la vue, *quæ tenent oculos*. En un mot, Apollodore ouvrit une nouvelle carrière, donna naissance au beau siècle de la Peinture, & fut le premier dont les tableaux aient arrêté & tenu comme immobiles les yeux des spectateurs.

Arctéfilas; il y a eu deux anciens peintres de ce nom, & un statuaire. Le plus illustre des peintres étoit de Paros, & vivoit à peu-près dans le même tems que Polygnote, vers la quatre-vingt-dixième olympiade. C'est au rapport de Pline, un des plus anciens peintres qui aient peint sur la cire & sur l'email. Pausanias nous apprend qu'entre les choses curieuses qu'on voyoit au Pirée, étoit un tableau d'Arctéfilas qui représentoit Léolthène & ses enfans; c'est ce Léolthène qui commandant l'armée des Athéniens, remporta deux grandes victoires; l'une en Béotie; l'autre au-delà des Thermopyles, auprès de la ville de Lamia.

Aristide, natif de Thebes, contemporain d'Apelle, est un peu plus ancien. Quoiqu'il n'eût pas ses graces & son coloris, ses ouvrages étoient d'un prix immense. La bataille qu'il peignit des Grecs contre les Perses, où il fit entrer dans un seul cadre jusqu'à cent personnages, fut achetée plus de 78000 liv. de notre monnaie, par le tyran Mnafon. Aristide excella surtout à exprimer également les passions douces, & les passions fortes de l'âme. Attale donna cent talens, environ vingt mille louis, d'un tableau où il ne s'agissoit que de la seule expression d'une passion languissante. Le même prince offrit six mille grands sesterces, c'est-à-dire environ 750000 liv. d'un autre tableau qui se trouvoit dans le butin que Mummius fit à Corinthe; le général romain sans connoître le prix des beaux arts, fut si surpris de cette offre splendide, qu'il soupçonna une vertu secrète dans le tableau, & le porta à Rome; mais cette vertu secrète n'étoit autre chose que le touchant & le pathétique qui régnoit dans ce chef-d'œuvre de l'art. En effet, on ne peut voir certaines situations, sans être ému jusqu'au fond de l'âme. Ce chef-d'œuvre qui représentoit un Bacchus étoit si célèbre dans la Grèce, qu'il avoit passé en proverbe, ou plutôt il servoit de comparaison, car on disoit *beau comme le Bacchus*.

Pline parle à sa manière, c'est-à-dire comme Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël; Pline, dis-je, parle avec les couleurs d'un grand maître d'un autre tableau, où le célèbre artiste de Thebes avoit représenté dans le fac d'une ville, une femme qui expire d'un coup de poignard qu'elle a reçu dans le sein. Un enfant, dit-il, à côté d'elle, se traîne à sa mamelle, & va chercher la vie entre les bras de sa mère mourante; le sang qui l'inonde; le trait qui est encore dans son sein; cet enfant que l'instance de la nature jette entre ses bras; l'inquiétude de cette femme sur le sort de son malheureux fils, qui vient au lieu du lait sucer avidement le sang tout pur; enfin le combat de la mère contre une mort cruelle; tous ces objets représentés avec la plus grande vérité, portoit le trouble & l'amertume dans le cœur des personnes les plus indifférentes. Ce tableau étoit digne d'Alexandre, il le fit transporter à Pella, lieu de sa naissance.

Aristotélus,



*Aristolaüs*, fils & élève de Pausias, *severissimis pictoribus fuit*, fut un des peintres qui prononça le plus pur dessein, & dont la couleur fut la plus fiere, ou plutôt la plus austere; car ce terme de *severus*, si souvent répété par Pline, paroît consacré à la Peinture, & paroît répondre pleinement à celui d'*austere*, que nous employons ce me semble, en cas pareil.

*Afclepïodore*, excellent peintre, & dont les tableaux étoient si recherchés, que Mnaon tyran d'Elarée, homme vraiment curieux, lui paya trois cens mines, vingt-trois mille cinq cens livres, pour chaque figure de divinités qu'il avoit peintes au nombre de douze; ce qui fait en tout, trois mille fix cens mines, deux cens quatre-vingt-deux mille livres. Le même tyran donna encore à Thômoneste autre artiste, cent mines, ou plus de sept mille huit cens livres, pour chaque figure de héros; & s'il y en avoit aussi douze, c'étoit quatre-vingt-quatorze mille livres. Afclepïodore & Thômoneste paroissent donc se rapporter au tems d'Aristide, & avoir été un peu plus anciens qu'Apelle. On peut placer vers le même tems Amphion, dont Apelle reconnoissoit la supériorité pour l'ordonnance, comme il reconnoissoit la supériorité d'Afclepïodore pour la justesse des proportions.

Athénion de Maronée, étoit élève de Glaucion de Corinthe: voici, dit Pline, son caractère quant à la peinture: *Austerior colore & in austriate jucundior, ut in ipsa pictura eruditio eluceat*. Fier, exact, & un peu sec dans la couleur, cependant agréable à cause du savoir & de l'esprit qu'il mettoit dans ses compositions. Nos Peintres devroient bien profiter de cet exemple, pour ne pas négliger les belles-Lettres, dont la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recommandables. Nous avons peu de peintres favans & instruits comme l'étoient les Grecs; on peut nommer parmi les Italiens, Léonard de Vinci, le Ridotti, Baglione, Lomazzo, Armenini, Scaramucia, Vazari, & plusieurs autres; mais les François n'en comptent que trois ou quatre, Dufresnoy, Antoine, & Charles Coypel.

Bularque, fleurissoit du tems de Candaule roi de Lydie, qui lui acheta au poids de l'or un tableau de la défaite des Magnetes; or Candaule mourut dans la dix-huitième olympiade, l'an 708 avant l'ère chrétienne. Ainsi Bularque a vécu postérieurement à l'ère de Rome, & vers l'an 730 avant J. C. Pline, en disant que les peintres monochromes avoient précédé Bularque, fait clairement entendre que ce fut ce peintre qui le premier introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul ouvrage de peinture. C'est donc à-peu-près vers l'an 730 avant J. C. qu'on peut établir l'époque de la peinture polychrome, & vraisemblablement l'époque de la représentation des batailles dans des ouvrages de peinture. Ce fut aussi l'époque du clair obscur; Pline assure qu'au moyen de la pluralité des couleurs qui se firent mutuellement valoir, l'art jusques-là trop uniforme se diversifia, & inventa les lumières & les ombres; mais puisqu'il ajoute que l'usage du coloris, le mélange, & la dégradation des couleurs, ne furent connus que dans la suite, il faut que le clair obscur de Bularque ait été fort imparfait, comme il arrive dans les commencemens d'une découverte.

Caladès vécut à-peu-près dans la cent-fixième olympiade, & peignit de petits sujets que l'on mettoit sur la scène dans les comédies, *in comicis tabellis*; mais l'usage de ces tableaux nous est inconnu; peut-être qu'à ce terme *comicis*, répond le titre *κωμικόν*, donné par Elien, *var. hist.* 43. à des peintres, qui pour appréter à rire, représentèrent Timothée, général des Athéniens endormi dans sa tente, & par-dessus sa tête la Fortune emportant des villes d'un coup de filet. Dans la pluralité de ces peintres, pour

Tome XII.

un seul sujet de peinture, on découvre d'abord la catachrese d'un pluriel pour un singulier. C'étoit un seul peintre *κωμικόν*, qui avoit ainsi donné la comédie aux dépens de Timothée, & le peintre borné à ces sortes de tableaux comiques, *comicis tabellis*, étoit Caladès. M. de Caylus donne à l'expression de Pline une autre idée, mais qu'il ne propose que comme un doute. Il croit que les ouvrages de Caladès pouvoient être la représentation des principales actions des comédies que l'on devoit donner. C'est un usage que les Italiens pratiquent encore aujourd'hui; car on voit sur la porte de leurs théâtres, les endroits les plus intéressans de la piece qu'on doit jouer ce même jour; & cette espece d'annonce représentée en petites figures colorées sur des bandes de papier, est exposée dès le matin. Le motif aujourd'hui est charlatan; chez les anciens il avoit d'autres objets; l'instruction du peuple, pour le mettre plus au fait de l'action, le désir de le prévenir favorablement; enfin, l'envie de l'occuper quelques momens de plus par des peintures faites avec soin.

Callicles peignit en petit, selon Pline, de même que Caladès, *parva & Callicles fecit*. Ses tableaux, disoit Varron, n'avoient pas plus de quatre pouces de grandeur, & il ne put jamais parvenir à la sublimité d'Euphranor. Il fut donc postérieur à ce dernier; ce qui détruit l'idée où étoit le pere Hardouin, que le peintre Callicles a pu être le même que le sculpteur Callicles, qui fit la statue de Diogoras, vainqueur aux jeux olympiques, en l'an 464 avant l'ère chrétienne.

Cimon cléonien; il trouva la maniere de faire voir les figures en raccourci, & de varier les attitudes des têtes. Il fut aussi le premier qui représenta les jointures des membres, les veines du corps, & les différens plis des draperies. C'est ce qu'en dit Pline, *liv. XXXV. ch. viij.* entrans avec M. de Caylus, dans des détails de l'art que Cimon fit connoître.

La Peinture étoit bornée dans son premier âge à former une tête, un portrait; on ne représentoit encore les têtes que dans un seul aspect, c'est-à-dire de profil. Cimon hasarda le premier d'en dessiner dans toutes sortes de sens contraires à celui-ci; & il mit par ce moyen une grande variété dans la représentation des têtes. Celles qu'il desinoit, regardoient tantôt le spectateur, c'est-à-dire, qu'elles se présentoient de face: quelquefois il leur faisoit tourner la vue vers le ciel, & d'autres fois il les faisoit regarder en-bas. Il ne s'agissoit cependant encore que de positions, & non d'expressions & de sentimens. Le grand art de Cimon consistoit donc à avoir, pour ainsi dire, ouvert le premier la porte au raccourci; ce premier pas étoit d'une grande importance, & il méritoit bien qu'on lui en fit honneur. Peut-être fit-il passer dans les attitudes de ses figures la même variété de position qu'il avoit imaginé d'introduire dans ces têtes, quoique Pline n'en dise rien, & qu'il faille en effet ne point trop donner aux Artistes dans ces premiers commencemens de la Peinture, où tout doit marcher pas à pas.

Quant aux autres progrès que Cimon avoit fait faire à la Peinture, ils n'étoient pas moins importants. Il entendit mieux que ceux qui l'avoient précédé, les attachemens sans quoi les figures paroissent un peu roides, & d'une seule piece; défaut ordinaire des Artistes qui ont paru dans tous les tems. Lorsque la Peinture étoit encore dans son enfance, les mains & les bras, les pieds & les jambes, les cuisses & les hanches, la tête & le col, &c. tout cela dans leurs ouvrages étoit, comme on dit, tout d'une venue, & les figures n'avoient aucun mouvement. Cimon avoit entrevu la nécessité de leur en prêter: il avoit commencé par donner à ses têtes des mouvemens diversifiés; il étendit cet art aux autres parties

de ses figures ; ce qui ne pouvoit se faire qu'en attachant avec justesse chaque membre ensemble.

*Venas prouit*, dit Pline : il fit paroître les veines, c'est-à-dire, que s'étant apperçu des effets que le mouvement produit sur le naturel, en changeant la situation des muscles toutes les fois que la figure prend une nouvelle situation, il essaya d'en enrichir la Peinture ; il commença par la représentation des veines ; il étoit bien près de connoître l'usage & l'office des muscles. Comme l'art de la Peinture n'avoit point fait ce même progrès dans la couleur que dans le dessin, il n'est pas vraisemblable que le mot *venas* soit ici une expression figurée de Pline, pour signifier que Cimon avoit animé la couleur, & qu'il y avoit pour ainsi dire mis du sang.

*Præter ea, in veste & rugas & sinus invenit*, ajoute Pline. Avant Cimon tout étoit comme l'on voit extrêmement informe dans la Peinture : les figures vues de profil, ne favoient se présenter que dans un seul aspect ; les habillemens étoient exprimés tout aussi simplement ; une draperie n'étoit qu'un simple morceau d'étoffe qui n'offroit qu'une surface unie. Entre les mains de Cimon, cette draperie prend un caractère ; il s'y forme des plis ; on y voit des parties enfoncées, d'autres parties éminentes qui forment des sinuosités, telles que la nature les donne, & que doit prendre une étoffe jetée sur un corps qui a du relief.

Pline a écrit de la Peinture, comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu son génie. Il s'attache moins à donner l'énumération & la description des ouvrages, qu'à établir le caractère de chaque maître ; & quoiqu'il le fasse avec une extrême concision, chaque *peintre* est caractérisé & rendu reconnoissable. Voici tout le passage de Pline : *Hic, Cimon, catagrapha invenit, hoc est obliquas imagines, & variè formare vultus, respicientes, suscipientes, & despicientes; articulis etiam membra distinxit, venas prouit, præterque in veste & rugas & sinus invenit*. Il faut donc entendre par le mot grec *catagrapha*, & en latin *obliquas imagines*, non des visages ou des figures de profil, comme le pere Hardouin le croit, mais des têtes vues en raccourci. Le mot *imago* ne doit point être pris ici pour une figure, mais seulement pour une tête, un portrait.

*Cléophrante* de Corinthe, est l'inventeur de la peinture monochrome, ou proprement dite. Il débuta par colorier les traits du visage avec de la terre cuite & broyée ; ainsi la couleur rouge, comme la plus approchante de la carnation, fut la première en usage. Les autres *peintres* monochromes, & peut-être *Cléophrante* lui-même, varient de tems en tems dans le choix de la couleur des figures, différente de la couleur du fond. Peut-être aussi qu'ils mirent quelquefois la même couleur pour le fond, & pour les figures ; on peut le présumer par l'exemple de quelques-uns de nos camayeux, pourvu qu'on n'admette point dans les leurs l'usage du clair obscur, dont la découverte accompagna l'introduction de la peinture polychrome, ou de la pluralité des couleurs.

*Cléfides* vivoit vers l'an du monde 3700. On rapporte que voulant se vanger de la reine Stratonice, femme d'Antiochus I. du nom, roi de Syrie, il la représenta dans une attitude indécente, & exposa son tableau en public : mais cette princesse étoit peinte avec tant de charmes dans ce tableau de *Cléfides*, que sa vanité, ou peut-être son bon caractère, lui persuada de pardonner à la témérité de l'artiste, de le récompenser, & de laisser son ouvrage où il l'avoit placé. Quoi qu'il en soit, elle montra beaucoup de grandeur & de sagesse, en ne punissant point *Cléfides* qui l'avoit peinte entre les bras d'un pêcheur qu'on l'accusoit d'aimer, & qui avoit exposé son tableau sur le port d'Ephèse, Michel-Ange, Paul

Veronese, le Zuchero, & quelques autres modernes, n'ont que trop imité *Cléfides*, pour satisfaire leur vengeance.

*Craterus* d'Athènes, avoit un talent particulier pour peindre merveilleusement le grotesque, & il orna de ses ouvrages en ce genre le Panthéon d'Athènes, cet édifice superbe où l'on faisoit tous les préparatifs pour la célébration des fêtes solennelles. *Craterus* est le Teniers des Athéniens.

*Cléfiloque*, disciple d'Apelle, *peulanti pichurá innotuit*, se fit connoître par la fougue du pinceau, obéissant à la vivacité du génie ; c'est ainsi que M. de Caylus traduit ce passage, un peu en amateur de peinture ; mais il reconnoît avec raison que l'on peut lui donner un autre sens, car Pline ajoute tout desuite, *Jove Liberum partriente depicto mirato & muliebriter ingemisciente inter obstericia deorum*. Cette peinture ridicule pour un dieu comme Jupiter, est forte pour un payen, & peut être furement traitée d'insolente ; car peut-on penser autrement d'un tableau qui représente le maître des dieux accouchant de Bacchus, & coiffé en femme, avec les contorsions de celles qui sont en travail, & avec le cortège des déesses pour accoucher ? *Cléfide*, avons-nous dit ci-dessus, peignit une reine d'Egypte dans une attitude encore plus indécente ; mais ce n'étoit qu'une reine, & il la peignit très-belle. Pline dans son histoire, met en contraste ces peintres téméraires avec Habron qui peignit la Concorde & l'Amitié, avec Nicéarque qui représenta Hercule confus, humilié de ses accès de rage, & avec d'autres artistes qui avoient consacré leurs ouvrages à la gloire de la vertu ou de la religion.

*Cydias* de Cytнос, étoit contemporain d'Euphranor, & comme lui *peintre* encaustique ; il fit entr'autres ouvrages un tableau des Argonautes.

*Damophile* & *Gorgasus* sont joints ensemble dans Pline ; c'étoient deux habiles ouvriers en plastique, & en même tems ils étoient *peintres*. Ils mirent des ornemens de l'un & l'autre genre au temple de Cérés, ornemens de plastique au haut de l'édifice, & ornemens de peinture à fresque sur les murs intérieurs, avec une inscription en vers grecs, qui marquoit que le côté droit étoit l'ouvrage de *Damophile*, & le côté gauche l'ouvrage de *Gorgasus*. Avant l'arrivée de ces deux *peintres* grecs à Rome, les temples de la ville n'avoient eu, suivant la remarque de Pline, que des ornemens de goût étrusque, c'est-à-dire des ouvrages de plastique & de sculpture à l'ancienne façon des Etrusques, & non des ouvrages de peinture, qui dans l'Etrurie même étoient d'un goût grec. On peut donc placer au tems de *Damophile* & de *Gorgasus* l'introduction & l'époque de la Peinture dans la ville de Rome, vers l'an 424 avant l'ère chrétienne.

*Démon*, natif d'Athènes, vivoit du tems de Parrhasius & de Socrate, vers la 93 olympiade, & environ 408 ans avant J. C. Il s'attachoit fort à l'expression, & fit plusieurs tableaux qu'on estima beaucoup. Il y en avoit entr'autres un à Rome qui représentoit un prêtre de Cybele, que Tibère acheta 60 grands sesterces. *Démon* fit aussi un tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe, mais l'Ajax de Timanthe fut préféré.

*Denys* ou plutôt *Dionysius*, de Colophon, ne fit que des portraits, & jamais des tableaux, d'où lui vint à juste titre, dit Pline, liv. XXXV. ch. x. le surnom d'*antropographus*, c'est-à-dire, *peintre* d'hommes. Nous avons eu dans le xvj. siècle, un *peintre* flamand semblable en cela de fait & de nom (car on le nommoit en latin *Dionysius*) au *peintre* de Pline, & les deux *Denys* ne sont pas les seuls qui aient préféré ce genre de peinture à tout autre, par la raison



qu'il est le plus lucratif; mais ce n'est pas le plus honorable.

*Erigonus*, broyeur de couleurs de Néalcis, devint un très-bon peintre, & eut pour élève Pausias, qui se rendit célèbre; c'est ainsi que Polidore, après avoir porté le mortier aux disciples de Raphaël, se sentit en quelque sorte inspiré à la vue des merveilles qui s'opéroient sous ses yeux, étudia la Peinture, dessina l'antique, devint à son tour élève de Raphaël, & eut le plus de part à l'exécution des loges de ce grand maître.

*Eumarus* d'Athènes, peintre monochrome, est nommé dans Pline avec Cimon de Cléone. Eumarus marqua le premier dans la peinture la différence de l'homme & de la femme, dont on ne peignoit auparavant que la tête & le buste; il osa aussi ébaucher toutes sortes de figures, les autres peintres s'étant toujours bornés à celle de l'homme. Cimon enchérit sur les découvertes d'Eumarus, il inventa les divers aspects du visage, distingua l'emmanchement des membres, fit paroître les veines à-travers la peau, & trouva même le jet des draperies. *Voyez son article.*

*Euphranor*, natif des environs de Corinthe dans l'isthme, fleurissoit dans la cent quatrième olympiade, & fut en même tems célèbre statuaire, & célèbre peintre encaustique. On trouve les deux genres réunis dans les artistes de l'antiquité, comme ils ont été depuis dans Michel-Ange à la renaissance de la Peinture. Euphranor fut le premier qui donna dans ses tableaux un air frappant de grandeur à ses têtes de héros & à toute leur personne, & le premier qui employa dans l'encaustique, la justesse des proportions que Parrhasius avoit introduite dans la peinture ordinaire.

Pline parlant d'Euphranor, en dit tout ce qu'on en peut dire de flatteur pour un artiste. Voici ses paroles: *Docilis ac laboriosus, & in quocumque genere excellens, ac sibi aequalis*. Si ces épithètes se rapportoient à l'art, le Dominiquain pourroit lui servir de comparaison. Docile aux leçons de la nature, le travail ne l'effrayoit point; une persévérance & une étude constante de cette même nature, l'ont élevé au-dessus des autres artistes. Pline regarde Euphranor comme le premier qui a donné aux héros un caractère qui leur fut convenable, *his prius nudum tur expi pisse d. ornatus herosm*. Il seroit aisé d'en conclure que tous les héros représentés avant lui, n'auroient pas mérité les éloges que Pline lui-même a donnés aux artistes plus anciens; cependant l'on ne doit reprocher à l'historien naturaliste qu'une façon de parler trop générale, & un peu trop répétée; on peut dire sur le cas présent, qu'il y a plusieurs degrés dans l'excellence. Titien est un grand peintre de portraits: Vandik a mis dans ce genre plus de finesse, de délicatesse & de vérité. Titien n'en est pas pour cela un peintre médiocre. Mais ce dont il faut favoir un très-grand gré à Pline, c'est la critique dont il accompagne assez souvent ses éloges; car après avoir dit d'Euphranor, *usurpasse symmetriam*, c'est-à-dire qu'il s'étoit fait une manière dont il ne sortoit point; il ajoute: *sed fuit universitate corporum exilior, capitibus, articulisque grandior*. Cette manière étoit apparemment dans le goût de celle que nous a laissée le Parmesan; je sais qu'elle est peut-être blâmée, mais elle est bien élégante. Il est vrai qu'on ne peut reprocher au peintre moderne d'avoir fait comme Euphranor, ses têtes trop fortes, & ses emmanchemens trop nourris.

Euphranor a écrit plusieurs traités sur les proportions & les couleurs. Il est singulier qu'un peintre qui a mérité qu'on le reprit sur les proportions, ait écrit sur cette matière; cependant la même chose est arrivée depuis le renouvellement des arts à Albert Durer.

*Gorgasus & Damophile*, habiles ouvriers en plâtre.

Tom. XII.

tique, & en même tems peintres. Sont joints ensemble dans Pline. *Voyez ci-dessus Damophile & Gorgasus.*

*Ludius*, peintre d'Ardéa, paroît avoir vécu pour le plus tard vers l'an 765 avant l'ère chrétienne. Il ne faut pas oublier, dit Pline, *liv. XXXV. ch. x.* le peintre du temple d'Ardéa, ville du Latium, sur-tout puisqu'elle l'honora, continue-t-il, du droit de bourgeoisie, & d'une inscription en vers qu'on joignit à son ouvrage. Comme l'inscription & la peinture à fresque se voyoient encore sur les ruines du temple au tems de Pline, il nous a conservé l'inscription en quatre anciens vers latins; elle porte que le peintre étoit Ludius, originaire d'Etolie. Oui, dit-il ailleurs, il subsiste encore aujourd'hui dans le temple d'Ardéa des peintures plus anciennes que la ville de Rome, & il n'y en a point qui m'étonnent comme celles-ci, de se conserver si long-tems avec leur fraîcheur, sans qu'il y ait de toit qui les couvre.

Il parle ensuite de quelques peintures du même Ludius extrêmement belles, & également bien conservées à Lanuvium, autre ville du Latium, & d'autres peintures encore plus anciennes, qu'on voyoit à Cæré ville d'Etrurie. Quiconque voudra, conclut-il, les examiner avec attention, conviendra qu'il n'y a point d'art qui se soit perfectionné plus vite, puisqu'il paroît que la Peinture n'étoit point encore connue du tems de la guerre de Troie. Ce raisonnement suppose une origine grecque aux peintures de Cæré, comme à celles d'Ardéa; à la peinture étrusque, comme à la peinture latine.

*Lyfippe*, d'Égine, peintre encaustique, vécut entre Polygnote & le sculpteur Aristide, c'est-à-dire, entre l'an 436 & l'an 400 avant l'ère chrétienne. Un de ses tableaux qu'on voyoit à Rome, portoit pour inscription *Lyfippe m'a fait avec le feu*; c'est la plus ancienne des trois inscriptions, *un tel m'a fait*, qui paroissent à Pline des inscriptions singulières dans l'antiquité, au lieu de la formule plus modeste, *un tel me fait*. Les deux autres inscriptions étoient l'une au bas d'une table qu'on voyoit à Rome au comice, & qu'on donnoit à Nicias; l'autre qui lui servoit de pendant, étoit l'ouvrage de Philochares: voici présentement la remarque de Pline sur ces trois inscriptions dans sa préface de l'histoire naturelle.

« Vous trouverez, dit-il, dans la suite de cette histoire, que les maîtres de l'art, après avoir travaillé & terminé des chefs-d'œuvres de peinture & de sculpture, que nous ne pouvons nous lasser d'admirer, y mettoient pour toute inscription les paroles suivantes, qui pouvoient marquer des ouvrages imparfaits: *Appele au Polycteie fais-toi cela*. C'étoit donner leur travail comme une ébauche, se ménager une ressource contre la critique, & se réserver jusqu'à la mort le droit de retour cher & de corriger ce qu'on auroit pu y trouver de défectueux; conduite pleine de modestie & de sagesse, d'avoir employé partout des inscriptions pareilles, comme si chaque ouvrage particulier eût été le dernier de leur vie, & que la mort les eût empêchés d'y mettre la dernière main. Je crois que l'inscription précise & déterminée, *un tel a fait*, n'a eu lieu qu'en trois occasions. Plus cette dernière formule annonçoit un homme content de la bonté de ses ouvrages, plus elle lui attiroit des censeurs & d'envieux ».

Ainsi parle Pline, dont les yeux, peut-être quelquefois trop délicats, étoient blessés des plus petites apparences de vanité & d'amour-propre.

*Métopane* étoit élève de Pausias: *Sunt quibus placeat diligentia quam intelligunt soli artifices, alius durus in coloribus, & sile multus*. Ces termes veulent dire que sa couleur a été crue, & qu'il a trop donné dans le jaune: les modernes offrent sans peine de pareils exemples.

reils exemples ; mais l'intelligence , les soins ou la précision , qui ne sont connus que des seuls artistes , présentent une vue bien délicate & bien vraie.

*Mélanthius.* Plutarque rapporte que Aratus , qui aimoit la peinture , & qui s'y connoissoit , ayant délivré Sicione sa patrie des tyrans qui l'oppressoient , résolut de détruire les monumens qui rappelloient leur souvenir. Il y avoit dans la ville un tableau fameux , où Mélanthius aidé de ses élèves , parmi lesquels étoit Apelle , avoit représenté Aristrate l'un de ces tyrans , monté sur un char de triomphe.

Dans le premier moment Aratus ordonna de le détruire ; mais se rendant bientôt aux raisons de Néarque , peintre habile , qui demandoit grace pour une aussi belle peinture , & qui lui faisoit entendre que la guerre qu'il avoit déclarée aux tyrans , ne devoit pas s'étendre aux arts , il le fit consentir que la seule figure d'Aristrate seroit effacée ; ainsi on laissa subsister celle de la Victoire & le char ; & Néarque qui s'étoit chargé de cette opération , mit seulement une palme à la place de la figure , & cela par respect pour un ouvrage sur lequel il ne croyoit pas que personne osât mettre la main.

Dans ce dernier passage on voit deux témoignages bien précis de la considération dans laquelle étoient chez les Grecs les ouvrages des grands maîtres. Un prince fait céder des raisons d'état & de politique à la conservation d'un tableau dont la mémoire étoit odieuse , mais qui n'en étoit pas moins admirable par la beauté de son exécution. Un peintre habile en reconnoît l'excellence , & préfère la gloire d'avoir contribué à sa conservation , à celle qu'il auroit pu acquérir en le peignant de nouveau , ou du moins en y mettant une nouvelle figure de sa façon.

Au reste , Pline nomme Mélanthius au nombre des peintres dont les chef-d'œuvres avoient été faits avec quatre couleurs seulement. Plutarque ajoute que dans le tableau du tyran de Sicione , Mélanthius y travailla conjointement avec les autres de sa volée , mais qu'Apelle , qui étoit du nombre , n'y toucha que du bout du doigt ; c'est apparemment parce qu'il étoit encore trop jeune.

*Mérodore* fut choisi par les Athéniens pour être envoyé à Paul Emile , qui après avoir pris Persée , roi de Macédoine , leur avoit demandé deux hommes de mérite , l'un pour l'éducation de ses enfans , & l'autre pour peindre son triomphe. Il témoigna fouhaiter ardemment que le précepteur fût un excellent philosophe. Les Athéniens lui envoyèrent *Mérodore* qui excelloit tout ensemble , & dans la Philosophie , & dans la Peinture. Paul Emile fut très-content à ces deux égards , de leur choix : c'est Pline qui raconte ce fait , *liv. XXXV. ch. xj.* mais sans entrer dans d'autres détails sur les ouvrages de *Mérodore* ; ce qu'on peut dire de certain , c'est que s'il a réussi dans ses tableaux , comme dans son élève P. Scipion , il faut le regarder comme un des grands peintres de l'antiquité. Le P. Hardouin n'a commis que des erreurs au sujet de ce philosophe & de cet artiste , qui fleurissoit dans la 150<sup>e</sup> olympiade.

*Micon* étoit contemporain , rival & ami de Polygnote. Pline nous apprend que tous les deux furent les premiers qui firent usage de l'ocre jaune , & que tous deux peignirent à fresque ce célèbre portique d'Athènes , qui de la variété de ses peintures , fut nommé le *Pacile* ; mais Micon se fit payer de son travail , au lieu que Polygnote ne voulut d'autre récompense que l'honneur d'avoir réussi.

*Néclès* s'acquit une très-grande réputation par la beauté de ses ouvrages , & entr'autres par son tableau de Vénus. Il étoit également ingénieux & solide dans son art. Il représenta la bataille navale des Egyptiens contre les Perses ; & comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil , dont

les eaux sont semblables à celles de la mer , il peignit sur le bord de l'eau un âne qui buvoit , & tout auprès un crocodile qui le guettoit pour se jeter sur lui. Secondé comme Protogène par le hasard , il ne vint à-bout , à ce qu'on dit , de représenter l'écume d'un cheval échauffé , qu'en jettant de dépit son pinceau sur son ouvrage ; Pline parle beaucoup de Néclès dans son *hist. nat. liv. XXXV. ch. xj.*

*Nicias* d'Athènes , habile peintre encaustique , élève d'Antidote , vivoit comme Apelle à la cent douzième olympiade , l'an 332 avant l'ère chrétienne. Il se distingua parmi les célèbres artistes de ce tems florissant de la Peinture. Il fut le premier qui employa parmi ses couleurs , la céruse brûlée. On dit qu'il excelloit en particulier à peindre les femmes. On avoit de lui un grand nombre de tableaux extrêmement estimés , entr'autres celui où il avoit peint la descente d'Ulysse aux enfers. Il refusa d'un de ses tableaux 60 talens , 282000 l. que le roi Ptolomée lui offroit.

Praxitele faisoit un si grand cas de la composition dont Nicias avoit le secret , & qu'il appliquoit sur les statues de marbre , que celles de ses statues où Nicias avoit mis la main , méritoient , selon lui , la préférence sur toutes autres. Voilà ce que dit le texte de Pline , *liv. XXXV. chap. xj.* Nous ne connoissons plus cette pratique ; & comme nous n'imaginons pas que des vernis ou quelque autre préparation semblable , puisse être appliquée sur une statue de marbre sans lui nuire , nous croyons trouver dans ce passage quelque chose d'absurde ; cependant il s'agit ici d'un vernis qui étoit peut-être une composition de cire préparée.

Mais il y a de bien plus grands éloges à faire de Nicias , car *lumen & umbras custodivit* ; il conserva avec soin la vérité de la lumière & celle des ombres ; c'est-à-dire qu'il a parfaitement entendu le clair obscur , & par une suite nécessaire , les figures de ses tableaux prenoient un grand relief , & les corps paroissent faillans , *atque ut eminerent à tabulis pictura , maxime curavit.* On croiroit que Pline , dans ce passage seroit l'éloge de Polydore.

Nicias joignit à ces grandes parties , celle de bien rendre les quadrupèdes , & principalement les chiens. Nos modernes ne nous fournissent aucun objet de comparaison ; car ceux qui ont excellé à peindre les animaux , n'ont ordinairement choisi ce genre de travail , que par la raison qu'ils étoient faibles dans l'expression des figures , & pour ainsi dire incapables de traiter les sujets de l'histoire & les grandes passions. Il est vrai que Rubens se plaçoit à peindre des animaux , & c'est à ses leçons que nous devons le fameux *Sneyders* ; mais ces sortes d'exemples sont rares.

Parmi les tableaux les plus estimés de Nicias , on admiroit sur-tout celui où il avoit peint la descente d'Ulysse aux enfers. Il refusa de ce tableau 60 talens , 282000 liv. que le roi Ptolomée lui offroit , & en fit présent à sa patrie.

Les Athéniens , par reconnaissance , élevèrent un tombeau à sa gloire , & lui accordèrent les honneurs de la sépulture aux dépens du public , comme à Conon , à Timothée , à Miltiade , à Cimon , à Harmodius , & à Aristognon. On trouvera d'autres détails assez étendus sur cet admirable peintre dans Pline , *Élien* , *Pausanias* , *Stobée* & *Plutarque*.

*Nicomaque* , fils & élève d'Aristodème , étoit un peu plus ancien qu'Apelle. On achetoit ses tableaux pour leur grande beauté , des sommes immenses , *tabula singula oppidorum vanebant opibus* , dit Pline , & cependant personne n'avoit plus de facilité & de promptitude dans l'exécution. Aristote tyran de Sicione , l'avoit choisi pour orner de tableaux un monument qu'il faisoit élever au poète *Teleste* , & il étoit convenu du prix avec *Nicomaque* , à condition



néanmoins que l'ouvrage seroit achevé dans un tems fixe. Nicomaque ne se rendit sur le lieu pour y travailler, que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le tyran irritoit le faire punir, mais le peintre tint parole, & dans ce peu de jours, il acheva ses tableaux avec un art admirable & une merveilleuse célérité; *celeritate & arte mirâ*, ajoute le même Plin. Les tableaux de Nicomaque, & les vers d'Homere, dit Plutarque, dans la vie de Timoléon, outre les perfections & les graces dont ils brillent, ont encore cet avantage, qu'ils paroissent n'avoir coûté ni travail, ni peine à leur auteur.

Il fut le premier qui peignit Ulysse avec un bonnet, & tel qu'on le retrouve dans des médailles de la famille Mamilia, rapportées par Vaillant, *Famil. Roman.* Mamilia, 2. 3. 4. aux années 614 & 626 de Rome, environ deux cens ans après les ouvrages de Nicomachus.

*Nicomachos*, dit Plin, fut si élégant, si précis, que peu de peintres ont égalé ses agrémens, & jamais il ne s'est écarté de la dignité ni de la noblesse de l'art. *Nicomachos elegans & concinnus, ita ut venustate ei pauci comparentur. Cothurnus ei, & gravitas artis.*

Pamphile, de Macédoine, élève d'Eupompus, & contemporain de Zeuxis, & de Parrhasius qu'on place ensemble vers la 11<sup>5</sup> olympiade, c'est-à-dire vers l'an du monde 3604, fut le premier peintre versé dans tous les genres de Science & de Littérature. Il a mérité que Plin dit de lui: *primus in picturâ omnibus litteris eruditus, præcipuè arithmetica & geometrica sine quibus negabat artem perfeci posse*. Il avoit bien raison, puisque les règles de la Perspective dont les Peintres font continuellement usage, & celles de l'Architecture qu'ils font quelquefois obligés d'employer, appartiennent les unes & les autres à la Géométrie. Or, la nécessité de la Géométrie la plus simple & la plus élémentaire, entraîne la nécessité de l'Arithmétique, pour le calcul des angles & des côtés des figures.

Pamphile fut *primus in picturâ*, mais d'une façon dont nos Peintres devroient tâcher d'approcher; c'est qu'étant savant dans son art, il fut *omnibus litteris eruditus*. Il eut le crédit d'établir à Sicyone, ensuite dans toute la Grèce, une espece d'académie où les seuls enfans nobles & de condition libre, qui auroient quelque disposition pour les beaux Arts, seroient instruits soigneusement avec ordre de commencer par apprendre les principes du dessin sur des tablettes de bouis, & défenses aux esclaves d'exercer le bel art de la Peinture.

Enfin, Pamphile mit cet art *in primum gradum liberalium*; Plin l'appelle aussi un art noble & distingué qui avoit excité l'empressement des rois & des peuples. Il aime qu'elle fasse briller l'érudition au préjudice même du coloris: il joint avec complaisance au titre de peintre celui de philosophe dans la personne de Métrodore, & celui d'écrivain dans Parrhasius, dans Euphranor, dans Apelle & dans les autres. Quelquefois même il semble préférer la Peinture à la Poésie; la Diane d'Apelle au milieu de ses nymphes qui sacrifient, paroît, dit-il, l'emporter sur la Diane d'Homere, lequel a décrit le même spectacle. Si les vers grecs qui subsistoient à la louange de la Vénus Anadyomene du même Apelle, avoient prévalu sur le tableau qui ne subsistoit plus, ils rendoient toujours hommage à sa gloire.

Cependant il semble que nos Artistes pensent bien différemment, & qu'ils secouent la littérature & les sciences comme un joug pénible, pour se livrer entièrement aux opérations de l'œil & de la main. Leur préjugé contre l'étude paroît bien difficile à déraciner, parce que malheureusement presque tous ceux qui ont eu des lettres, n'ont pas excellé dans l'art; mais l'exemple de Léonard de Vinci & de quelques

autres modernes suffiroit, indépendamment de l'exemple des anciens, pour justifier qu'il est possible à un grand peintre d'être savant. Enfin, sans savoir comme Hippias, tous les Arts & toutes les Sciences; il y a des degrés entre cet éloge, & une ignorance que l'on ne peut jamais pardonner.

Au reste, Pamphile après avoir élevé des especes d'académies dans la Grèce, ne prit point d'élèves, qu'à raison de dix ans d'apprentissage, & d'un talent soit par année, soit pour les dix années de leçon; car le texte de Plin est susceptible de ces deux sens. Il est cependant vraisemblable, qu'il faut entendre un talent attique par chaque année. Le talent attique est évalué par MM. Belley & Barthélemy à environ quatre mille sept cens livres de notre monnaie actuelle 1760; le docteur Bernard l'évalue à deux cens six livres sterlings cinq shellings. Ce fut à ce prix qu'Apelle entra dans l'école de Pamphile, & ce fut un nouveau surcroît de gloire pour le maître. Il eut encore l'avantage d'avoir Mélanthius pour disciple, ce Mélanthius dont Plin dit que les tableaux étoient hors de prix. Pausanias fut aussi son élève; nous n'oublions pas son article.

On admire plusieurs ouvrages de Pamphile, entr'autres son Ulysse dans une barque; son tableau de la confédération des Grecs; celui de la bataille de Philus au midi de Sicyone, aujourd'hui *Phoica*; celui de la victoire des Athéniens contre les Perles, &c. Ajoutons-y un portrait de famille dont Plin parle, c'est-à-dire un groupe ou une ordonnance de plusieurs parens; c'est le seul exemple de cette espece rapporté par les anciens, non que la chose n'ait été facile & naturelle; mais parce qu'elle n'étoit point en usage du-moins chez les Romains, qui remplissoient leur *atrium* ou le vestibule de leurs maisons de simples bustes.

*Pané* ou *Panæus*, comme dit Pausanias, frere du fameux Phidias, fleurissoit dans la 55<sup>e</sup> olympiade, ou l'an du monde 3560. Il peignit avec grande distinction la fameuse journée de Marathon, où les Athéniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perles. Les principaux chefs de part & d'autre étoient dans ce tableau de grandeur naturelle, & d'après une exacte ressemblance; c'est de-là que Plin infere les progrès & la perfection de l'art, qui néanmoins se perfectionna beaucoup dans la suite.

Ce fut de son tems que les concours pour le prix de la Peinture furent établis à Corinthe & à Delphes, tant les Grecs étoient déjà attentifs à entretenir l'émulation des beaux arts par tous les moyens les plus propres à les faire fleurir. Panæus se mit le premier sur les rangs avec Timagoras de Chalcis, pour disputer le prix à Delphes dans les jeux pythiens. Timagoras demeura vainqueur; c'est un fait, ajoute Plin, prouvé par une piece de vers du même Timagoras, qui est fort ancienne; elle a du précéder d'environ cinq cens cinquante ans le tems où Plin écrivoit, si nous plaçons la victoire de Timagoras vers la xxvij. pythiade, en l'an 474 avant Jésus-Christ.

Panæus devoit même être assez jeune l'an 474, seize ans après la bataille de Marathon, puisqu'il est encore question de lui à la lxxxij. olympiade, l'an 448; qu'il peignit à Elis la partie concave du bouclier d'une Minerve, statue faite par Colotes, disciple de Phidias. Si ce mélange de Peinture & de Sculpture dans un même ouvrage révolte aujourd'hui notre délicatesse; si nous condamnons comme injurieuses & comme cachées à la vue du spectateur, des ornemens qui ont pu cependant être presque aussi visibles en-dedans qu'en-dehors d'un bouclier, du-moins gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à l'historien, ce seroit le blâmer de son attention à

nous transmettre les anciens usages, & d'une exactitude qui fait son mérite & sa gloire.

Panœus fit encore des peintures à fresque à un temple de Minerve dans l'Elide, & Phidias son frere, ce sculpteur si célèbre, avoit aussi exercé l'art de la Peinture; il avoit peint dans Athènes, l'olympien, c'est-à-dire Périclès, *olympium Periclem, dignum cognomine*, pour me servir des termes de Plin. Hist. nat. liv. XXXIV. chap. viij.

*Parrhasius*, natif d'Ephèse, fils & disciple d'Eve-nor, contemporain & rival de Zeuxis, fleurissoit dans les beaux jours de la Peinture, vers l'an du monde 3564, environ quatre cens ans avant Jesus-Christ. Ce fameux artiste réussoit parfaitement dans le dessein, dans l'observation exacte des proportions, dans la noblesse des attitudes, l'expression des passions, le finissement & l'arrondissement des figures, la beauté & le moëlleux des contours; en tout cela, dit Plin, il a surpassé ses prédécesseurs, & égale tous ceux qui l'ont suivi.

Le tableau allégorique que cet homme célèbre fit du peuple d'Athènes, brilloit de mille traits ingénieux, & monroit dans le peintre une richesse d'imagination inépuisable; car ne voulant rien oublier touchant le caractère de cette nation, il la représenta d'un côté bisarre, colere, injuste, inconstante; & de l'autre humaine, docile, & sensible à la pitié, dans certain tems fiere, hardie, glorieuse, & d'autres fois basse, lâche, & timide; voila un tableau d'après nature.

C'est encore dommage que Parrhasius ait deshonoré son pinceau, en représentant par délassement les objets les plus infâmes: *ubique celeber*, comme dit Plin d'Arellius, *nisi flagitiis insignem corrupisset artem*; ce que fit en effet le peintre d'Ephèse par sa peinture licencieuse d'Atalante avec Méléagre son époux, dont Tibere dona cent cinquante mille livres de notre monnoie, & plaça cette peinture dans son appartement favori.

C'est encore dommage que cet homme si célèbre ait montré dans sa conduite trop d'orgueil & de présomption. On le blâme peut-être à tort de sa magnificence sur toute sa personne. On peut aussi lui passer son bon mot dans sa dispute avec Timanthe; il s'agissoit d'un prix en faveur du meilleur tableau, dont le sujet étoit Ajax outré de colere contre les Grecs, de ce qu'ils avoient accordé les armes d'Achille à Ulysse. Le prix fut adjugé à Timanthe. « Je lui cede » volontiers la victoire, dit le peintre d'Ephèse, mais » je suis fâché que le fils de Télamon ait reçu de » nouveau le même outrage qu'il essuya jadis fort » injustement ».

On voit par ce propos que Parrhasius étoit un homme de beaucoup d'esprit; mais c'étoit sans doute un artiste du premier ordre, puisque Plin commence son éloge par ces mots remarquables, qui disent tant de choses: *primus symmetriam picturæ dedit*; ces paroles signifient, que les airs de tête de ce peintre étoient piquans, qu'il ajustoit les cheveux avec autant de noblesse que de légèreté; que ses bouches étoient aimables, & que son trait étoit aussi coulant que ses contours étoient justes; c'est le sublime de la peinture: *hæc est in picturâ sublimitas*; hanc ei gloriam concessit Antigonus & Xenocrates, qui de picturâ scripserunt. Dans son tableau de deux enfans, on trouvoit l'image même de la sécurité & de la simplicité de l'âge, *securitas & simplicitas ætatis*. Il faut que ces enfans aient été bien rendus, pour avoir inspiré des expressions qui peignoient à leur tour cette peinture. C'est dommage que dans un artiste de cette ordre, *nemo insolentius & arrogantius sit usus gloriæ artis*. Il se donna le nom d'*abrodiotos*, le délicat, le voluptueux, en se déclarant le prince d'un art qu'il avoit presque porté à sa perfection. En effet, on ne lit

point sans plaisir, tout ce que disent de ce grand maître Plin, Diodore de Sicile, Xénophon, Athénée, Elien, Quintilien, & parmi les modernes Carlo-Dan; mais on n'est point fâché de voir l'orgueil de Parrhasius puni, quand il fut vaincu par Timanthe, dans le cas dont j'ai parlé ci-dessus; cas d'autant plus important à la gloire, que les juges établis pour le concours des arts dans la Grece, ne pouvoient être soupçonnés d'ignorance ou de partialité.

*Pausias*, natif de Sicyone, fils de Britès & son cleve, fleurissoit vers la 4. olympiade. Il se distingua dans la peinture encaustique, & en décora le premier les voûtes & les lambris, *pinxit & ille penicillo parietes Thespis*, dit Plin c. xj. C'étoit peut-être le temple des Muses que l'on voyoit à Thespies, au bas de l'Hélicon. Polygnote avoit orné avant lui ce même lieu de ses ouvrages; le tems les avoit apparemment dégradés ou effacés. On chargea Pausias de les refaire, & ces tableaux perdirent beaucoup à la comparaison, *quoniam non suo genere cerassit*; mais il décora le premier les murs intérieurs des appartemens avec un succès distingué; c'est ce genre que Lucius fit ensuite connoître à Rome. Pausias y apporta la plus grande facilité, car il peignit un tableau de ce genre en un jour; il est vrai que ce tableau représentoit un enfant, dont les chairs molletes, rondes, & pleines de lait, n'exigent qu'une forme générale sans aucun détail intérieur, sans aucune expression composée, enfin sans aucune étude de muscles & d'emmanchemens.

Quand l'occasion le demandoit, Pausias terminoit ses beaux ouvrages avec beaucoup de mouvement dans sa composition & d'effet dans la couleur. On admiroit de sa main, dans les portiques de Pompée, un tableau représentant un sacrifice de bœuf, parmi lesquels étoit un bœuf de front dont on voyoit toute la longueur: on y remarquoit sur-tout la hardiesse avec laquelle il les avoit peints absolument noirs: enfin les sacrifices de Pausias indiquoient, non-seulement l'art du raccourci, mais une intelligence complète de la perspective.

Il devint dans sa jeunesse amoureux de Glycere; cette belle vendeuse de fleurs le rendit excellent dans l'imitation de la plus légère & de la plus agréable production de la nature. Comme elle excelloit dans l'art de faire des couronnes des fleurs qu'elle vendoit, Pausias pour lui plaire imitoit avec le pinceau ces couronnes, & son art égaloit le fini & l'éclat de la nature. Ce fut alors qu'il représenta Glycere assise, composant une guirlande de fleurs, tableau dont Lucullus acheta la copie deux talens (neuf mille quatre cens livres); combien auroit-il payé l'original, qu'on nomma *stéphanoplocos*, la faiseuse de couronnes? Horace n'a pas oublié cette circonstance.

*Vel cum Pausiaca torpes, insane, tabella  
Qui peccas minus, atque ego cum, &c.*

Le prix excessif que Lucullus mit au tableau de Pausias, ne doit pas néanmoins étonner ceux qui ont vu donner de nos jours des sommes pareilles pour les bouquets de fleurs peints par Van-Huysum, tandis que peut-être ils n'auroient pas donné le même prix d'un tableau de Raphaël. On pourroit comparer Baptiste, pour cette partie seulement, au célèbre Pausias dans la belle imitation des fleurs, à laquelle il joignoit une grande facilité.

Cependant, le chef-d'œuvre de Pausias étoit une femme ivre peinte avec un tel esprit, que l'on apercevoit à-travers un vase qu'elle viduoit, tous les traits de son visage enluminé, dit Pausanias, l. XXI. M. Scaurus transporta à Rome tous les tableaux du peintre de Sicyone; il mérite doublement ce nom, car outre que c'étoit sa patrie, il y avoit fixé son



sejour. Scaurus orna des tableaux de cet artiste, le superbe théâtre qu'il fit construire, dans le dessein d'immortaliser son édilité, laquelle en effet acheva la ruine & le renversement des mœurs des Romains.

Philocharès, ne nous est connu que par ce que Pline en dit en parlant des tableaux étrangers exposés dans Rome. « Le second tableau, dit-il, présente un sujet d'admiration dans la ressemblance d'un fils encore jeune avec son pere déjà vieux, malgré la différence des deux âges clairement exprimée : un aigle vole au-dessus, & tient un lion dans ses serres. Philocharès y a marqué ce qu'étoit son ouvrage, preuve éclatante, continue Pline, du pouvoir immense de l'art, quand on n'envisageroit que ce seul tableau, puisque le Sénat & le peuple romain y contemplant depuis tant de siècles, en considération de Philocharès, deux personnages d'ailleurs très-obscurs, Glaucion & son fils Arilippe ».

Il ne faut pas croire que Pline reproche aux Romains de s'être dégradés, en portant leurs regards sur un portrait de deux personnes abjectes ; ce sens répugne, & à l'objet présent de l'auteur, & à tous les principes de philosophie ; & à la manière dont il nous offre plusieurs autres tableaux où les sujets étoient vils ou inconnus. Il ne prétend pas plus censurer les admirateurs de Glaucion & d'Arilippe, que les panégyristes de ce malade qu'Arilippe avoit peint, *agrum sine fine laudatum* ; comme c'étoit sur la finesse de l'exécution du peintre que tombaient les admirations & les louanges, le philosophe s'en servoit pour faire connoître les charmes de l'art, & le citoyen pour les faire aimer.

Philoxène d'Erythrée, élève de Nicomachus, suivit la manière de son maître. Pline dit de lui, *cujus tanta multi possit ferenda* ; c'est un éloge d'un peintre. Il ajoute qu'il trouva des chemins plus courts encore pour peindre promptement. Il travailloit donc, dit M. de Caylus, comme le Pellegrini, qui avoit peint la banque à Paris, & comme Paul Mathéi qui a fait un si grand nombre d'ouvrages chez M. Crozat l'ainé ; l'un & l'autre faisoient ordinairement par jour une figure grande comme nature ; mais la promptitude & la facilité étoient leur seul mérite.

Polygnote de Thase, île de la mer Egée, étoit fils d'Aglaophon dont nous avons parlé, & qui vivoit avant la quatre-vingt-dixième olympiade, tems où la peinture n'avoit pas encore fait de grands progrès. Il fut élève de son pere ; mais comme il est arrivé depuis à Raphaël & à beaucoup d'autres, le disciple surpassa bien-tôt son maître. Guidé par son propre génie, il osa quitter l'ancienne manière qui étoit dure, sèche, & contrainte. Il porta tout d'un coup son art de l'enfance presque à la perfection. Jusqu'alors les Peintres ne s'étoient servis que d'une seule couleur, ce qui faisoit donner à leurs ouvrages le nom peu avantageux de *monochromaton* ou *monochrom*, que Quintilien nous rend par les mots de *simplex color*.

Polygnote employa quatre couleurs, par le mélange desquelles il donna aux femmes une parure brillante qui charma les yeux. Il eut la gloire de trouver le secret des couleurs vives, des draperies éclatantes, & de multiplier avec dignité le nombre des ajustemens. Par cette nouveauté il éleva les merveilles de la Peinture à un degré qui n'étoit pas encore connu. Pline nous apprend que Polygnote & Micon furent les premiers qui firent usage de l'ocre jaune, & que tous deux peignirent à fresque ce célèbre portique d'Athènes, qui de la variété de ses peintures fut nommé le *Pæcilé*. Mais Micon, comme je l'ai déjà dit, se fit payer de son travail, au-lieu que Polygnote ne voulut d'autre récompense que l'honneur d'avoir réussi ; ce beau procédé le mit en un si haut degré d'estime, que les Athéniens lui donnerent droit de bourgeoisie dans leur ville, & les Amphyc-

tions le droit d'hospitalité dans toutes les villes de la Grece, pour tout le reste de sa vie : des récompenses aussi flatteuses pour l'amour-propre, & telles que les Grecs les avoient accordées, ne sont plus en usage ; il faut croire que si elles existoient, nous verrions plusieurs de nos artistes décorer des temples sans recevoir aucune rétribution, ou plutôt les décorer pour en avoir d'aussi distinguées.

On voyoit à Rome, du tems de Pline, un tableau de Polygnote, qui représentoit un jeune homme armé de son bouclier, dans une attitude qui laissoit en doute s'il montoit ou s'il descendoit. Pline en fait beaucoup d'éloges, parce qu'il se trouve une beauté réelle dans une attitude indéfinie, & dans une contenance mal assurée, qui peint l'irrésolution de l'esprit. Il arrive très-souvent qu'un soldat qui esca-lade, ou qui s'avance à l'ennemi, s'arrête tout-à-coup sans savoir d'abord s'il poursuivra, s'il continuera de monter, ou s'il prendra le parti de descendre. Or ces sortes de positions vacillantes sont difficiles à être bien représentées par un peintre. L'habile artiste dont nous parlons avoit pourtant fait celle-ci, & l'habile écrivain de la nature a eu soin d'avertir qu'on en voyoit à Rome le tableau tous les portiques de Pompée.

Polygnote fit encore plusieurs autres ouvrages vantés dans l'histoire ; tels sont en particulier les deux tableaux que Pausanias a décrits ; l'un représentoit la prise de Troie & le rembarquement des Grecs ; l'autre la descente d'Ulysse aux enfers avec une image de ces lieux souterrains, sujets magnifiques, & qui ne prêtent pas moins à la Peinture qu'à la Poésie, voyez les *Mém. des Insér. tom. VI. in-4<sup>o</sup>*. Il fut le premier qui fut varier l'air du visage, sec & dur dans l'ancienne peinture, qui donna des draperies fines & légères à ses figures de femmes, & le premier qui les coiffa d'une mitre de différentes couleurs. Aussi heureux en galanterie que noble dans ses actions, il fut plaisir à Elpinice, sœur de Cimon, & fille de Miltiade, ce grand capitaine, dont la gloire ne fut égalée que par celle de son fils. Polygnote vivoit quatre cens vingt années avant l'ère chrétienne ; ainsi les tableaux dont parle Pausanias avoient, du tems de cet auteur, cinq ou six cens ans d'antiquité.

Protogène, né à Caunium en Carie, ville qui dépendoit de Rhodes, étoit contemporain d'Apelles : il commença par peindre des navires, & vécut longtemps dans une honnête pauvreté, la sœur, je dirai mieux, la mere du bon esprit. Il peignit ensuite des portraits & quelques sujets simples, mais auxquels il donna un si beau fini, qu'ils firent l'admiration des Athéniens, c'est-à-dire du peuple le plus éclairé qui fut au monde. Tous les Historiens parlent de ce fameux tableau qui lui coûta sept ans de travail, de l'abîme, chasseur célèbre, petit-fils du Soleil, & qui passoit pour le fondateur de Rhodes.

Protogène, jaloux de la durée de ses ouvrages, & voulant faire passer le tableau d'abîme à la postérité la plus reculée, le repeignit à quatre fois, mettant couleurs sur couleurs, qui prenant par ce moyen plus de corps, devoit se conserver plus long-tems dans leur éclat, sans jamais disparaître ; car elles étoient disposées pour se remplacer, par ainsi dire, l'une l'autre. C'est ainsi que Pline s'explique, comme le remarque M. le comte de Caylus, pour caractériser le coloris de ce célèbre artiste.

On admiroit en particulier dans ce tableau l'écumé qui sortoit de la gueule du chien ; ce qui n'étoit pourtant, dit-on, qu'un coup de hasard & de desespoir du peintre. On faisoit aussi grand cas de son satire appuyé contre une colonne. Protogène y travailloit dans le tems même du siège de Rhodes par Démétrius. Il étoit alors logé à la campagne dans une maison près de la ville. Démétrius fit venir Pro-

togène dans son camp ; & lui ayant demandé comment il pouvoit s'occuper à son beau tableau sans craindre, & s'imaginer être en sûreté au milieu des ennemis, Protogène lui répondit spirituellement, qu'il savoit que Démétrius ne faisoit pas la guerre aux arts ; réponse qui plut extrêmement au monarque, & qui sauva Rhodes. C'est Aulugelle, *liv. XL, ch. iij.* qui rapporte ce fait, un des plus frappans que l'histoire nous ait conservé. Cet événement d'un tableau qui opère le salut d'une ville, est d'autant plus singulier, que le peintre vivoit encore ; & l'on fait assez que d'ordinaire les hommes attendent la mort des auteurs en tout genre, pour leur donner les éloges les plus mérités, soit qu'un sentiment d'envie les conduise, soit qu'ils ne prirent que ce qu'ils n'ont pas la liberté de faire exécuter, le plaisir de voir naître sous leurs yeux, & que leur estime soit produite par le regret.

Apelle fit connoître aux Rhodiens le mérite des ouvrages de ce laborieux artiste ; car ayant offert d'acheter très-chèrement tous ses tableaux, les compatriotes de Protogène ouvrirent les yeux sur cette offre qui étoit sérieuse, & payerent ses ouvrages comme ils le méritoient. Aristote, amateur des beaux arts autant que des sciences, & de plus ami de Protogène dont il estimoit les talens, voulut l'engager aux plus grandes compositions & aux plus nobles sujets d'histoire, comme à peindre les batailles d'Alexandre ; mais Protogène résista toujours à cette amorce dangereuse, & continua sagement de s'en tenir aux peintures de son goût & de son génie.

On sçait qu'Apelle & Protogène travaillèrent ensemble à un tableau qui fut conservé précieusement. Ce tableau avoit été regardé comme un miracle de l'art ; & quels étoient ceux qui le considéroient avec le plus de complaisance ? C'étoient des gens du métier, gens en effet plus en état que les autres de sentir les beautés d'un simple dessin, d'en appercevoir les finesse, & d'en être affectés. Ce tableau, ou, si l'on veut, ce dessin avoit mérité de trouver place dans le palais des Césars. Pline, qui parle sur le témoignage des personnes dignes de foi, qui avoient vu ce tableau avant qu'il eût péri dans le premier incendie qui consuma le palais du tems d'Auguste, dit qu'on n'y remarquoit que trois traits, & même qu'on les appercevoit avec assez de peine ; la grande antiquité de ce tableau ne permettoit pas que cela fût autrement.

Il est à remarquer que s'il n'offroit à la vue que de simples lignes coupées dans leur longueur par d'autres lignes, ainsi que M. Perrault se l'étoit imaginé, on en devoit compter cinq, & non pas trois. Le calcul est aisé à faire ; la première ligne refendue par une seconde ligne, & celle-ci par une troisième encore, cela fait bien cinq lignes toutes distinctes, par la précaution qu'on avoit prise en les traçant, d'employer différentes couleurs. Une telle méprise dans une chose de fait, n'est que trop propre à faire sentir l'erreur de ceux qui cherchent sans cesse à rabaisser le mérite de l'antiquité.

Nous ne dirons rien de plus de la vie & des actions de ce grand peintre, sinon qu'il joignoit, comme tant d'autres, l'exercice de la Sculpture avec celui de la Peinture. Du reste, Apelle lui reprochoit quelquefois de trop fatiguer ses ouvrages, & de ne sçavoir pas les quitter. Ce défaut a souvent jeté dans le froid quelques-uns de nos modernes. Apelle disoit à son ami, le trop de soin est dangereux ; mais la Peinture n'est pas la seule opération de l'esprit qui doit faire attention à ce précepte.

*Pyrricus*, dit Pline, *arte paucis post ferendus*, & surtout du côté de la beauté du pinceau ; mais il a dégradé son mérite, *constrinas furinaque pinxit* ; aussi fut-il nommé *rhyparo graphos*, c'est-à-dire *bas & igno-*

*ble*. Nous pouvons donner cette épithète à presque tous les peintres des Pays-bas. Il paroît que les Romains étoient sensibles à la séduction que cautoient ces petits genres, & qu'ils pardonnoient aux sujets en faveur de la belle couleur, qui véritablement est attrayante.

Sérapien étoit un peintre de décoration. Les Grecs & les Romains ont eu de grands décorateurs de théâtre ; leurs dépenses en ce genre, & leur goût pour les spectacles, ont dû produire des hommes très-habiles dans cette partie, & nous pouvons imaginer par conséquent, que la facilité du génie & de l'exécution, devoit être nécessairement appuyée en eux par la connoissance exacte de la perspective. Plus un trait est rapporté dans le grand, & plus il exige d'exactitude & de vérité ; & la perspective aérienne éprouve les mêmes nécessités. Sérapien se distingua dans l'art des décorations ; Pline après en avoir parlé sur ce ton, ajoute qu'il ne pouvoit peindre la figure, c'est une chose toute ordinaire. A la réserve de Jean Paul Panini, qui a su allier plusieurs parties de la Peinture, Bibiena, Servandoni, & tous ceux qui les ont précédés, n'ont jamais su représenter une figure, ni même l'indiquer en petit, sur le plan le plus éloigné. Si Sérapien ne pouvoit faire aucune figure, Dionysius au contraire ne savoit peindre que des figures ; ces passages se rencontrent tous les jours ; cependant les Dionysius feront plus aisément Sérapiens, que les Sérapiens ne feront Dionysius ; car un peintre d'histoire exprimera toujours ses pensées : le dessein de la figure conduit à tout, & rend tout facile.

Socrate est peint dans ces deux mots de Pline, *jure omnibus placet* ; cet artiste fut bienheureux ; il se trouvoit du goût de tout le monde. On peut dire qu'il eut un sort bien différent du divin philosophe dont il portoit le nom. C'est au peintre que nous devons la composition suivante, & qu'un philosophe auroit pu imaginer. Pour exprimer un négligent qui fait des choses inutiles, il peignit un homme assis par terre, travaillant une natte mangée par un âne, à mesure qu'il la terminoit. D'autres prétendent que Socrate avoit voulu représenter un mari imbécille, dont l'économie fournit aux dépenses de sa femme ; quoi qu'il en soit, le sujet étoit si bien peint, qu'il passa en proverbe. *Oculus spartum torquens quod asellus arrodit.*

Théomaste, contemporain d'Asclépiodore & d'Aristide, & un peu plus ancien qu'Apelle, reçut de Mnason, le prince de son tems le plus curieux en peinture, cent mines, c'est-à-dire près de 8000 livres de notre monnoie, pour chaque figure de héros qu'il avoit représentée ; & s'il y en avoit douze, pour répondre aux douze divinités d'Asclépiodore, comme il y a beaucoup d'apparence, cet ouvrage lui fut payé environ 96000 livres.

Timagoras de Chalcide fleurissoit dans la quarante-deuxième olympiade. Il disputa le prix de la Peinture contre Panée dans les jeux Pythiens, le vainquit, & composa sur sa victoire un poème qu'on avoit encore du tems de Pline.

Timanthe étoit natif de Sycone, ou selon d'autres, de Cythné. Cet artiste si renommé avoit en partage le génie de l'invention, ce don précieux de la nature qui caractérise les talens supérieurs, & que le travail le plus opiniâtre, ni toutes les ressources de l'art, ne peuvent donner. C'est Timanthe qui est l'auteur de ce fameux tableau du sacrifice d'Iphigénie, que tant d'écrivains ont célébré, & que les grands-maîtres ont regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Personne n'ignore que pour mieux donner à comprendre l'excès de la douleur du père de la victime, il imagina de la représenter la tête voilée, laissant aux spectateurs à juger de ce qui passoit au fond du cœur d'Agamemnon. *Velavit ejus caput*, dit Pline, *& sibi cuique animo dedit asstimandum*. Tout le monde fait en-



core combien cette idée a été heureusement employée dans le Germanicus de Pouffin. Les grands hommes, & sur-tout les Peintres, parlent tous, pour ainsi dire, le même langage, & le tableau de Timanthe ne subsistait plus quand le Pouffin fit le sien.

Pline, *liv. XXXV. ch. x.* en caractérisant les divers mérites des peintres grecs, dit au sujet de Timanthe, que dans ses ouvrages on découvrait plus de choses qu'il n'en prononçait; qu'étant grand par son art, il étoit encore plus grand par son génie, & que s'il repréentoit un héros, il employoit tout ce que la Peinture avoit de force. Plutarque parle avec de grands éloges d'un tableau que ce peintre avoit fait du combat d'Aratus contre les Eoliens; ce n'est pas, dit Plutarque, un tableau, c'est la chose même que l'on voit; il est singulier que Pline ait oublié d'en faire mention, car il n'a pas manqué de nous raconter d'autres détails sur Timanthe, comme sa dispute contre Parrhasius, qui se passa à Samos, & où ce dernier fut vaincu. Cette même histoire, dont j'ai déjà parlé, se retrouve dans Athénée; mais Pline a loué Timanthe en des termes qui disent tout, *artem ipsam complexus viros pingendi*. Il pratiqua l'art dans tout son entier pour peindre les hommes. Nous avons eu quelques modernes qui n'ont jamais pu rendre la délicatesse & les grâces que la nature a répandues dans les femmes.

Timomaque, natif de Bizance, vivoit du tems de Jules-César. Il mit au jour, entre autres productions, un Ajax & une Médée que le conquérant des Gaules plaça dans le temple de Vénus, & qu'il acheta 80 talens, c'est-à-dire au-delà de seize mille quatre cents louis. Timomaque n'avoit pas mis la dernière main à sa Médée, & c'étoit néanmoins ce qui la faisoit encore plus estimer, au rapport de Pline, qui ne peut s'empêcher d'admirer ce caprice du goût des hommes. La pitié entre-t-elle dans ce sentiment? se fait-elle un devoir de chérir les choses à cause de l'infortune qu'elles ont eu de perdre leur auteur, avant que d'avoir reçu leur perfection de sa main? cela peut être; mais il arrive aussi quelquefois qu'on se persuade avec raison, que de grands maîtres altèrent l'excellence de leurs ouvrages par le trop grand fini dont ils sont idolâtres.

Quoi qu'il en soit, le morceau de peinture dont il s'agit ici étoit admirable par l'expression, genre particulier qui caractérisoit Timomaque; car c'est parla qu'Aufone, dans sa traduction de quelques épiques de l'Anthologie sur ce sujet, vante principalement ce magnifique tableau, où la fille d'Oetus, si fameuse par ses crimes, étoit peinte dans l'instant qu'elle levait le poignard sur ses enfans. On voit, dit le poète, la rage & la compassion mêlées ensemble sur son visage; à-travers la fureur qui va commettre un meurtre abominable, on aperçoit encore des restes de la tendresse maternelle.

*Immanem exhaustis rerum in diversa laborum  
Pingeret affectum, matris in ambiguum;  
Ira subest lacrymis, miseria non caret ira;  
Alterutrum videat, ut sit in alterutro.*

Cependant cette Médée, si louée par les auteurs grecs & latins, si bien payée par Jules-César, n'étoit pas le chef-d'œuvre du célèbre artiste de Bizance: l'on n'estimoit pas moins son Iphigénie & son Oreste, & l'on mettoit sa Gorgone au-dessus de toutes ses compositions.

Zeuxis, étoit natif d'Héraclée, soit d'Héraclée en Macédoine, ou d'Héraclée près de Crotone en Italie, car les avis sont partagés; il fleurissoit 400 ans avant Jésus-Christ, vers la quatre-vingt-quinzième olympiade. Il fut le rival de Timanthe, de Parrhasius, & d'Apollodore, dont il avoit été le disciple; mais il porta à un plus haut degré que son maître la pratique

Tome XII,

du coloris & du clair obscur; ces parties essentielles, que Pline nomme la *porte de l'art*, & qui en font proprement la magie, firent rechercher les ouvrages de Zeuxis avec empressement, ce qui mit bientôt ce célèbre artiste dans une telle opulence, qu'il ne vendoit plus ses tableaux, parce que, disoit-il, aucun prix n'étoit capable de les payer; discours qu'il devoit laisser tenir à ses admirateurs.

Dans le nombre de ses productions pittoresques, tous les auteurs s'étendent principalement sur celle de ses raisins, & du rideau de Parrhasius. Ce n'est point cependant dans ces sortes de choses que consiste le sublime & la perfection de l'art; de semblables tromperies arrivent tous les jours dans nos peintures modernes, qu'on ne vante pas davantage par cette seule raison. Des oiseaux se font tués contre le ciel de la perspective de Ruel en voulant passer outre, sans que cela soit beaucoup entré dans la louange de cette perspective. Un tableau de M. le Brun, sur lequel devant duquel étoit un grand chardon bien représenté, trompa un âne qui passoit, & qui, si on ne l'eût empêché, auroit mangé le chardon; je dis avec M. Perrault *mangé*, parce que le chardon étant nouvellement fait, l'âne auroit infailliblement léché toute la peinture avec sa langue. Quelquefois nos cuisiniers ont porté la main sur des perdrix & sur des chapons naïvement représentés pour les mettre à la broche; on en a ri, & le tableau est demeuré à la cuisine.

Mais des tableaux beaucoup plus importants de Zeuxis étoient, par exemple, son Hélène, qu'on ne voyoit d'abord qu'avec de l'argent, d'où vint que les railleurs nommèrent ce portrait *Hélène la courtisane*. On ne fait point si cette Hélène de Zeuxis étoit la même qui étoit à Rome du tems de Pline, ou celle que les Crotoniates le chargèrent de représenter, pour mettre dans le temple de Junon. Quoi qu'il en soit, il peignit son Hélène d'après nature sur les cinq plus belles filles de la ville, en réunissant les charmes & les grâces particulières à chacune, pour en former la plus belle personne du monde, que son pinceau rendit à ravir.

On vantoit encore extrêmement son Hercule dans le berceau étranglant des dragons à la vue de sa mère épouvantée. Il prisoit lui-même singulièrement son Lutteur ou son Athlète, dont il s'applaudissoit comme d'un chef-d'œuvre inimitable. Il y a de l'apparence qu'il estimoit aussi beaucoup son Athalante, puisqu'il la donna aux Agrigentins; qu'il n'estimoit pas moins son Pan, dont il fit présent à Archelaüs, roi de Macédoine, dans le tems qu'il employoit son pinceau pour l'embellissement du palais de ce monarque; je ne dirai rien de son Centaure femelle, il a été décrit par Lucien.

Zeuxis ne se piquoit point d'achever promptement ses ouvrages; & comme quelqu'un lui reprochoit sa lenteur, il répondit, « qu'à la vérité il étoit long-tems à peindre, mais qu'il peignoit aussi pour » long-tems ».

Pline parle de sa Pénélope, *in qua pinxisset mores videtur*: on ne peut donner une idée plus délicate de son esprit & de son pinceau; car il ne faut pas regarder ce trait comme une métaphore, semblable à celle où le même auteur, pour exprimer les peintures des vaisseaux, & faire entendre les dangers de la navigation, dit si noblement, *pericula expingimus*; cette belle expression, *mores pinxisset videtur*, doit être prise ici pour une véritable définition. Raphaël parmi les modernes, a semblablement peint les mœurs, & a su plus d'une fois les exprimer. On fait quelle réunion de grandeur, de simplicité, & de noblesse cet illustre moderne a mis dans les têtes des vierges, *mores pinxit*. On peut encore peut-être mieux comparer Léonard de Vinci à Zeuxis, à cause du terminé auquel il s'appliquoit.

Pline ajoute en finissant le portrait de Zeuxis, *deprehenditur tamen Zeuxis grandior in capitibus articulisque*; ces mots *deprehenditur tamen*, indiquent-ils un reproche de faire des têtes & ses attachemens trop forts? ou le mot de *grandior* qui suit, marque-t-il un éloge, & Pline veut-il dire que Zeuxis faisoit ces parties d'un grand caractère, d'autant qu'il le loue de travailler avec soin, & d'après la nature? car il ajoute, *alioqui tantus diligentia*. Je ne décide point l'explication de cette phrase latine.

Verrius Flaccus, cité par Festus, rapporte que le dernier tableau de Zeuxis fut le portrait d'une vieille, qui le fit tant rire qu'il en mourut; mais si le fait étoit vrai, comment auroit-il échappé à tous les autres auteurs? Je suppose ici beaucoup de choses sur ce grand maître en Peinture, parce qu'on les trouve dans Junius & dans la vie de Zeuxis, de Parrhasius, d'Apelle, & de Protogène, donnée en italien par Carlo-Dati, & imprimée à Florence en 1667, in-12.

Enfin, pour compléter cet article, je ne dois pas taire quelques femmes qui ont exercé la Peinture dans la Grèce; telles sont Timarete, fille de Micon, & qui a excellé; Irène, fille & élève de Cratinus; Calypso, Alcisthène, Aristarete qui s'étoit formée dans son art sous son pere Néarchus; Lala de Cizique, *perpetua virgo*, épithète singulière pour ce tems, si elle ne veut pas dire tout simplement qu'elle ne fut point mariée. Cette fille exerça la Peinture à Rome, selon M. Varron, cité par Pline; non-seulement elle peignit, mais elle fit des ouvrages *cestro in ebore*, ce que M. de Caylus traduit généralement, en disant qu'elle grava sur l'ivoire: elle fit le portrait de beaucoup de femmes, & le sien même dans le miroir, *ne ullius in pictura velocior manus fuit*, personne n'eut le pinceau aussi léger, ou bien, ne montra une aussi grande légèreté d'outil, pour m'exprimer dans la langue des artistes; Pline fait encore mention d'une Olympias.

Plusieurs de ces femmes ont fait de bons élèves, & laissé de grands ouvrages. Je ne puis opposer, avec M. de Caylus, à ces femmes illustres qu'une seule moderne; non que les derniers siècles n'en aient produits qui pourroient trouver ici leur place; mais la célèbre Rosalba Carriera a fait des choses si remplies de cette *charis* qu'Apelle s'étoit accordée, qu'on peut la comparer, à divers égards, aux femmes peintres de la Grèce. Les sujets qu'elle a faits n'ont cependant jamais été fort étendus, car elle n'a travaillé qu'en miniature & en pastel. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

PEINTRES ROMAINS, (*Peint. ant.*) Pline ne compte de *peintres romains* que les suivans, rangés ici dans l'ordre chronologique. Fabius, surnommé *Pidor*, & qui étoit de l'illustre famille des Fabius, Pacuvius, Sopolis, Dionysius, Philiscus, Arellius, Ludius, qui fleurissoit sous Auguste, Quintus-Pedius, Antistius-Labeo, Amulius, Tripilius, Cornelius-Pinus, Accius-Priscus: nous indiquerons leurs caractères & leurs ouvrages dans le même ordre que nous venons de suivre au mot *PEINTURE des Romains*.

PEINTRE de batailles, (*Peint. mod.*) on nomme ainsi le peintre qui s'adonne particulièrement à cette sorte d'ouvrage. Il faut que dans une composition de ce genre, il paroisse beaucoup de feu & d'action dans les figures & dans les chevaux. C'est pourquoi on y doit préférer une manière forte & vigoureuse, des touches libres, un goût heurté à un travail fini, à un pinceau délicat, à un dessin trop terminé. Voici les peintres célèbres en ce genre.

*Castell* (*Valerio*), né à Gènes en 1625, mort dans la même ville en 1659, montra de bonne heure son inclination à peindre des batailles, & eut un grand succès en ce genre.

*Courtois* (*Jacques*), surnommé le *Bourguignon*, né

à S. Hippolite l'an 1621, mort à Rome en 1696, suivit pendant trois ans une armée, en dessina les campemens, les sièges, les marches & les combats dont il étoit témoin. Michel-Ange ayant vu de ses tableaux de bataille, publia partout ses talens. Il regne dans ses ouvrages beaucoup de feu, & ses compositions sont soutenues par le coloris.

*Michel-Ange* des batailles reçut ce surnom de son habileté singulière à représenter ces sortes de sujets, dans lesquels il mettoit une imagination vive, une grande prestesse de main, & beaucoup de force. On a gravé quelques-unes de ses batailles dans le strada de Rome, où il mourut en 1660.

*Parocel* (*Joseph*), élève du Bourguignon, a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps ni suivi des armées. Cependant il a mis dans ses tableaux un mouvement & un fracas prodigieux. Il a peint avec la dernière vérité la fureur du soldat. Aucun peintre, suivant son expression, n'a su mieux tuer son homme. Son fils (*Charles*), mort en 1752, brilloit aussi dans le genre de son pere.

*Le Primatice*, disciple de Jules Romain, a fait avec succès, sur les desseins de son maître, des batailles de stuc en bas-relief; c'étoit le tems où l'on commençoit seulement à quitter en France la manière gothique & barbare.

*Rosa* (*Salvator*), né à Naples en 1615, fit des tableaux d'histoire peu estimés, mais réussit à peindre des combats & des figures de soldats, dont il faisoit admirablement l'air & la contenance.

*Van Huchtenburg*, né à Harlem, eut connu par dix tableaux qui représentent dix batailles célèbres du prince Eugene: 1°. celle de Zanta contre les Turcs, en 1697; 2°. celle de Chiari en Italie contre les deux couronnes, en 1701; 3°. celle de Luzara, en 1702. 4°. celle de Hochstedt, en 1704; 5°. celle de Cassano en Italie contre le duc de Vendôme, en 1705; 6°. celle de Turin, en 1706; 7°. celle d'Oudenarde, en 1708; 8°. celle de Malplaquet, en 1709; 9°. celle de Peterwaradin en Hongrie contre les Turcs, en 1716; 10°. enfin celle de Belgrade, en 1717.

*Van-der-Veld* (*Guillaume*), avoit un talent particulier pour représenter des vues & des combats de mer. On rapporte que l'amour pour son art l'engagea à s'embarquer avec l'amiral Ruyter, & que dans le feu du combat, il dessinait tranquillement à l'écart l'action qui se passoit sous ses yeux; mais son fils Guillaume le jeune l'a encore surpassé par ses talens en ce genre. Ce fils mourut à Londres en 1707, comblé des bienfaits de la nation; ses tableaux sont portés à un très-haut prix.

*Van-der-Mulen* (*Antoine-François*), a pris pour sujets ordinaires de ses tableaux des chasses, des sièges, des combats, des marches, ou des campemens d'armées; ils font l'ornement de Marly, & des autres maisons royales.

*Verschuur* (*Henri*), né à Gorcum en 1627, mort en 1690, avoit un goût dominant pour représenter des batailles. Il suivit l'armée des Etats en 1672, pour peindre les divers campemens, les marches, les combats, les retraites. Né avec un génie vif & facile, il a mis dans ses tableaux tout le feu que requiert ce genre de composition.

*Vroom* (*Henri Cornaille*), né à Harlem en 1566, avoit un rare génie pour représenter des batailles navales. L'Angleterre & les princes d'Orange l'occupèrent à peindre les victoires que ces deux puissances avoient remportées sur mer contre les Espagnols. Enfin on exécuta de très-belles tapisseries d'après les ouvrages de cet artiste.

PEINTRE de fleurs & de fruits, (*Peinture.*) on appelle ainsi les artistes qui se font attachés particulièrement à ce goût de peinture; c'est un genre qui



Peut être traité d'une manière supérieure. Il requiert un choix élégant dans les fleurs & dans les fruits, l'art de les grouper & de les assortir, une touche légère, un coloris frais, brillant, & sur-tout une parfaite imitation de la belle nature. Entre les artistes qui se sont distingués dans l'art de peindre les fleurs & les fruits, on nomme Van-Huyfium, Mignon, De Heem, Nuzzi, Monnoyer & Fontenay. J'ai parlé des trois premiers à l'article ECOLE, je ne dirai ici qu'un mot des trois autres.

Mario Nuzzi, plus connu sous le nom de Mario di Fiori, né à Penna dans le royaume de Naples, mort à Rome en 1673, peignit les fleurs & les fruits avec cette vérité qui charme & séduit les sens; aussi Smith en a-t-il gravé plusieurs pots d'après lui.

Monnoyer (Jean-Baptiste), né à Lille en 1635, mort à Londres en 1699, a peint des tableaux de fleurs qui sont précieux par la fraîcheur, l'éclat & la vérité qui y brillent.

Fontenay (Jean-Baptiste Blain de), né à Caen en 1654, mort en 1715, avoit un talent éminent à représenter des fleurs & des fruits, les grouper avec art, & varier l'esprit de sa composition. Les insectes paroissent vivre dans les tableaux; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, les fruits de leur fraîcheur. On croit voir découler la rosée des tiges, on est tenté d'y porter la main. (D. J.)

PEINTRE, marchand, f. m. (Communauté.) les maîtres peintres composent à Paris une communauté dont le commerce comprend tout ce qui se peut faire en Peinture & en Sculpture, soit doré, soit argenté, soit cuivré, en détrempe & à l'huile. Leurs ouvrages de dorure, s'ils sont ordinaires, sont dorés d'un or qu'on appelle *or pâle*; & si l'on veut qu'il soient propres, on y emploie de l'or jaune. Les ouvrages argentés s'argentent les uns en blanc, & les autres en jaune. Les ouvrages cuivrés sont ceux où l'on ne se sert que d'or faux, c'est-à-dire de cuivre battu en feuille & mis en œuvre comme l'or fin.

PEINTURE, f. f. (Hil. des beaux arts.) c'est un art qui, par des lignes & des couleurs, représente, sur une surface égale & unie, tous les objets visibles.

L'imagination s'est bien exercée pour trouver l'origine de la Peinture; c'est là-dessus que les poètes nous ont fait les contes les plus agréables. Si vous les en croyez, ce fut une bergère qui la première, pour conserver le portrait de son amant, conduisit avec fa houlette une ligne sur l'ombre que le visage du jeune-homme faisoit sur un mur. La Peinture, disent-ils,

*La brillante Peinture est fille de l'Amour :  
C'est lui qui le premier inspirant une amante,  
Aux rayons de Phébus, guidant sa main tremblante,  
Crayonna sur un mur l'ombre de son amant.  
Des diverses couleurs de riche assortiment,  
L'art d'animer la toile & de tromper l'absence,  
Ainsi que d'autres arts lui doivent la naissance.*

Ce sont là des apologues inventés pour l'explication de cette vérité, que les objets, mis sous les yeux de l'homme, semblent l'inviter à l'imitation; & la nature elle-même, qui, par le moyen des jours & des ombres, peint toutes choses soit dans les eaux, soit sur les corps dont la surface est polie, apprend aux hommes à satisfaire leurs goûts par imitation.

Quoi qu'il en soit, on doit placer la Peinture parmi les choses purement agréables, puisque cet art n'ayant aucun rapport avec ce qu'on appelle précisément les *nécessités de la vie*, est tout entier pour le plaisir des yeux & de l'esprit. La Poésie, fille du plaisir, n'a semblablement pour but que les plaisirs même. Si, dans la suite des tems, la vertu, pour faire sur les hommes une impression plus vive, a emprunté les charmes de l'un & de l'autre, ainsi que la Junon d'Homère emprunta la ceinture de Vénus pour paroître

Tom. XII,

plus aimable aux yeux de Jupiter; si la vertu à entrepris d'ennoblir par-là, & de relever le mérite de la Poésie & de la Peinture, c'est un bienfait que ces deux arts tiennent d'elle, & qui dans le fond leur est absolument étranger; ce n'est point le besoin qui leur a donné naissance, elles ne lui doivent point leur origine.

Ce sont deux seurs dont les intentions sont les mêmes: les moyens qu'elles emploient pour parvenir à leurs fins, sont semblables, & ne diffèrent que par l'objet: si l'une par les yeux se fait un chemin pour aller toucher l'esprit, l'autre peint immédiatement à l'esprit; mais la Peinture saisit l'âme par le secours des sens; & c'est peut-être dans le fond le plus sûr moyen de l'attacher. Elle trompe nos yeux par cette magie qui nous fait jouir de la présence des objets trop éloignés, ou qui ne sont plus. Son attrait frappe & attire tout le monde, les ignorans, les connoisseurs & les artistes mêmes. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque excellent tableau, sans être comme surpris, sans s'arrêter, & sans jouir quelque-tems du plaisir de la surprise. La Peinture nous affecte par le beau choix, par la variété, par la nouveauté des choses qu'elle nous présente; par l'histoire & par la fable, dont elle nous rafraîchit la mémoire; par les inventions ingénieuses, & par ces allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens, & de critiquer l'obscurité.

C'est un des avantages de la Peinture, que les hommes pour être de grands peintres, n'ont guère besoin pour se produire du bon plaisir de la fortune. Cette reine du monde ne peut que rarement les priver des secours nécessaires pour manifester leurs talents. Tout devient palettes & pinceaux entre les mains d'un jeune-homme doué du génie de la Peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est, quand lui-même ne le fait pas encore. Ajoutez que l'art de la Peinture n'est pas moins propre à attirer autant de considération à ceux qui y excellent, qu'aucun des autres arts qui sont faits pour flatter les sens.

Il y a dans la Peinture des avantages que les objets mêmes qu'elle imite sont bien éloignés de procurer. Des monstres & des hommes morts ou mourans, que nous n'osions regarder, ou que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons avec plaisir imités dans les ouvrages des peintres; mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Le masacre des Innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des mères sanglantes. Le tableau de le Brun où nous voyons l'imitation de cet événement tragique, nous émeut & nous attendrit, mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune de quelque durée. Nous savons que le peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons, & que notre douleur, qui n'est que superficielle, disparaît presque avec le tableau: au lieu que nous ne ferions pas maîtres ni de la vivacité, ni de la durée de nos sentimens, si nous avions été frappés par les objets mêmes. C'est en vertu du pouvoir qu'il tient de la nature, que l'objet réel agit sur nous. Voilà d'où procède le plaisir que la Peinture fait à tous les hommes. Voilà pourquoi nous regardons avec contentement des peintures, dont le mérite consiste à mettre sous nos yeux des aventures si funestes, qu'elles nous auroient fait horreur si nous les avions vues véritablement.

Ceux qui ont gouverné les peuples dans tous les tems, ont toujours fait usage des peintures & des statues, pour leur mieux inspirer les sentimens qu'ils voulaient leur donner, soit en religion, soit en politique. Quintilien a vu quelquefois les acculateurs faire exposer dans le tribunal un tableau où le crime dont ils poursuivoient la vengeance étoit représenté,

L 1 ij

afin d'exciter encore plus efficacement l'indignation des juges contre le coupable. S. Grégoire de Nazianze rapporte l'histoire d'une courtisane, qui dans un lieu où elle n'étoit pas venue pour faire des réflexions sérieuses, jeta les yeux par hasard sur le portrait de Palémon, philosophe fameux par son changement de vie, lequel tenoit du miracle, & qu'elle reentra en elle-même à la vue de ce portrait. Les peintres d'un autre genre ne font pas moins capables, par l'armore d'un spectacle agréable aux yeux, de corrompre le cœur & d'allumer de malheureuses passions.

Mais les peintures en bien & en mal font une impression plus forte sur les hommes dans les contrées, où communément ils ont le sentiment très-vif, telles que sont les régions de l'Europe les plus voisines du soleil, & les côtes de l'Asie & de l'Afrique qui font face à ces régions. Qu'on se souvienne de la défense que les tables de la loi font aux Juifs de peindre & de tailler des figures humaines : elles faisoient trop d'impression sur un peuple enclin, par son caractère, à se passionner pour tous les objets capables de l'émouvoir.

Il paroît même que le pouvoir de la Peinture est plus grand sur les hommes que celui de la Poésie, parce que la Peinture agit sur nous par le moyen du sens de la vue, lequel a généralement plus d'empire sur l'ame que les autres sens, & parce que c'est la nature elle-même qu'elle met sous nos yeux. Les anciens prétendoient que leurs divinités avoient été mieux servies par les Peintres que par les Poètes.

Au reste, il est facile de comprendre comment les imitations que la Peinture nous présente sont capables de nous émouvoir, quand on fait réflexion qu'une coquille, une médaille, où le tems n'a laissé que des phantômes de lettres & de figures, excitent des passions inquiètes, le désir de les voir & l'envie de les posséder. Une grande passion, allumée par le plus petit objet, est un événement ordinaire. Rien n'est surprenant dans nos passions qu'une longue durée, dit M. l'abbé Dubos.

Après m'être étendu sur les charmes de la Peinture, je voudrois pouvoir découvrir l'origine de cet art, en marquer les progrès & les révolutions ; mais tous les écrits où les anciens avoient traité cette partie historique sont perdus ; nous n'avons pour nous consoler de cette perte que les ouvrages de Pline, qu'il faut lire en entier, & dont par conséquent nous n'entreprendrons point de faire ici l'extrait. C'est assez de remarquer avec lui, que la recherche qui concerne les commencemens de la peinture, n'offre que des incertitudes.

Les Egyptiens, dit-il, assurent que l'art a pris naissance chez eux six mille ans avant que de passer dans la Grece, ostentation manifestement frivole. Il ne conteste point à l'Egypte d'avoir possédé les peintres les plus anciens ; il reconnoissoit même le Lydien Gigès pour le premier inventeur de la peinture égyptienne, soit qu'il n'en restât plus de son tems aucun monument, soit que les ouvrages y méritassent peu d'attention, parce que la politique des Egyptiens avoit toujours entreteenu la peinture, selon Platon, dans le même état de médiocrité, sans aucune altération & sans aucun progrès ; mais les Grecs la portèrent au plus haut point de grandeur & de perfection. De la Grece elle passa chez les Romains, sans y produire cependant des artistes du premier ordre. Elle s'éteignit avec l'empire, & ne reparut dignement en Europe, que sous le siècle de Jules II. & de Léon X.

Cette dernière révolution a produit la distinction de la peinture antique & de la peinture moderne. La première se subdivise en peinture grecque & romaine. La seconde a formé diverses écoles, qui ont chacune leur mérite & leur caractère particulier. Si donc vous

êtes curieux de suivre l'histoire complète de la peinture, voyez PEINTURE antique, PEINTRES grecs, & PEINTURE des Grecs, PEINTURE des Romains, PEINTURE moderne, ÉCOLE, &c.

Nous avons puisé nos recherches dans un grand nombre d'ouvrages pour traiter tous ces articles avec soin, & c'est bien notre faute si nous n'avons pas réussi. (Le chevalier DE JAVCOURT.)

PEINTURE ANTIQUE, (Hist. des arts.) c'est celle qui d'Egypte passa en Grece, & de la Grece à Rome, où elle fut en grande réputation sous les premiers empereurs, jusqu'à ce qu'enfin le luxe & les guerres ayant dissipé l'empire romain, elle s'éteignit, & ne reparut en Italie, que quand Cimabué, vers le milieu du treizième siècle, retira d'entre les mains de quelques grecs, les déplorables restes de ce bel art.

Quoique l'Egypte ait été le berceau de la Peinture, elle n'a produit aucun chef-d'œuvre en ce genre. Plin ne n'en cite aucun, & Pétrone écrit que les Egyptiens ne formèrent que de mauvais peintres. Il ajoute même qu'ils avoient nui beaucoup à cet art, en inventant des règles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

Parmi les morceaux qui nous restent de la peinture antique, on remarque, 1°. à Rome la nocce de la vigne Aldobrandine, & les figurines de la pyramide de Cestius. Il n'y a point de curieux qui du moins n'en ait vu des estampes. En second lieu, les peintures qui sont au palais Barberin dans Rome, & qui furent trouvées dans des grottes souterraines, lorsqu'on jeta les fondemens de ce palais. Ces peintures sont le paysage, ou le nymphée, dont Lucas Holstadius a publié l'estampe, avec une explication qu'il avoit faite de ce tableau ; la Vénus restaurée, par Carle-Maratte, & une figure de Rome qui tient une victoire. Les connoisseurs qui ne favent pas l'histoire de ces deux fresques, prennent l'une pour être de Raphaël, & l'autre pour être du Corrège. 3°. On voit encore au palais Farnese un morceau de peinture antique, trouvée dans la vigne de l'empereur Adrien à Tivoli, & un reste de plafond dans le jardin d'un particulier auprès de S. Grégoire. 4°. On a aussi trouvé plusieurs autres peintures antiques dans la vigne Farnese sur le mont Palatin, dans l'endroit qu'occupoit autrefois le palais des empereurs. Le roi des deux Siciles, aujourd'hui roi d'Espagne, les a fait transporter à Naples : elles n'ont point encore été gravées. 5°. On a trouvé en 1752, en fouillant les ruines d'Herculanum, une riche collection de peintures antiques, qui doivent former un trésor unique en ce genre. Voyez HERCULANUM.

6°. Enfin plusieurs particuliers ont dans leurs cabinets quelques morceaux de peinture antique. Le docteur Mead, M. le marquis Capponi, M. le cardinal Maffini, M. Crozat & autres, possédoient plusieurs de ces morceaux.

Quant à ce qui reste dans les thermes de Titus, il n'y a plus que des peintures à demi effacées. Il est vrai cependant que depuis deux siècles, on en a détérré un grand nombre en Italie, & en Espagne même ; mais la plupart de ces peintures sont pèries, & il ne nous en est demeuré que les desseins, ou des estampes. Voyez les ouvrages curieux sur cette matière, tels que le *pistura antiche delle grotte di Bocca*, par M. de la Chauffe ; les ouvrages de Bartoli, de Bellori, du P. Montfaucou, & autres. Les peintures du tombeau des Nasons, qu'on détérra près de Poutemole en 1674, ne subsistent déjà plus ; les peintures mêmes qu'on détérra il y a environ soixante & quinze ans, à la vigne Corlioni, bâtie sur le Janicule, sont détruites.

On connoît aisément par ce détail abrégé, qu'on ne peut sans témérité, entreprendre un parallèle de



la *peinture antique*, avec la *peinture moderne*, sur la foi des fragmens de la *peinture antique*, qui ne subsistent plus qu'en images, du moins par la vétusté. D'ailleurs ce qui nous reste, & ce qui étoit peint à Rome sur les murailles, n'a été fait que long-tems après la mort des peintres célèbres de la Grece. Or il paroît par les écrits des anciens, que les peintres qui ont travaillé à Rome sous Auguste, & sous ses premiers successeurs, étoient très-inférieurs au célèbre Apelle, & à ses illustres contemporains. Pliny qui composoit son histoire sous Vespasien, & quand les arts avoient atteint déjà le plus haut point de perfection où ils soient parvenus sous les empereurs; ne cite point parmi les tableaux qu'il compte pour un des plus grands ornemens de la capitale de l'univers, aucun tableau qui donne lieu de croire avoir été fait du tems des Césars. On ne sauroit donc assavoir sur des fragmens de la *peinture antique* qui nous restent, & qui sont les débris faits dans Rome sous les empereurs, aucun jugement certain concernant le degré de perfection où les Grecs & les anciens Romains pourroient avoir porté ce bel art. On ne sauroit même décider par ces fragmens, du degré de perfection où la *Peinture* pouvoit être lorsqu'ils furent faits, quel rang tenoit entre les peintres de son tems, l'artiste qui les fit, ni en quel endroit étoit son ouvrage, & s'il passoit pour un ouvrage excellent en son genre.

Il seroit téméraire de décider la question de la prééminence de la *peinture antique* sur ce que nos tableaux ne sont point ces effets prodigieux que les tableaux des anciens peintres ont fait quelquefois suivant les apparences. Les récits des écrivains qui nous racontent ces effets, sont exagérés, & nous ne savons pas même ce qu'il en faudroit rabatre pour les réduire à l'exacte vérité. Nous ignorons quelle part la nouveauté de l'art de la *Peinture*, peut avoir eue dans l'impression qu'on veut que certains tableaux aient faite sur les spectateurs. Les premiers tableaux, quoique grossiers, ont dû paroître des ouvrages divins. L'admiration pour un art naissant, fait tomber aisément dans l'exagération, ceux qui parlent de ces productions; & la tradition en recueillant ces récits outrés, aime encore quelquefois à les rendre plus merveilleux qu'elle ne les a reçus. On trouve même dans les écrivains anciens des choses impossibles données pour vraies, & des choses ordinaires traitées de prodige. Savons-nous d'ailleurs quel effet auroient produit sur des hommes aussi sensibles & aussi disposés à se passionner, que l'étoient les compatriotes des anciens peintres de la Grece, plusieurs tableaux de Raphaël, de Rubens, & d'Annibal Carache?

Enfin nous ne savons pas même quelle comparaison on pouvoit faire autrefois entre les fragmens de *peinture antique* qui nous restent, & les beaux tableaux des peintres de la Grece qui ne subsistent plus.

Les injures du tems, & les ravages des hommes plus cruels que le tems même, nous ont dérobé les moyens de prononcer d'une façon décisive sur la *peinture* des Grecs. Il est probable que leurs peintres réunissoient dans leurs ouvrages les beautés que l'on admire dans leurs sculpteurs; cependant on n'accorde communément aux peintres grecs que le dessin & l'expression, & on leur ôte la science de la perspective, de la composition & du coloris. On fonde ce sentiment sur les bas-reliefs antiques, & sur quelques *peintures* anciennes qui ont été trouvées aux environs de Rome, & à Rome même dans des voûtes souterraines des palais de Mécène, de Titus, de Trajan & des Antonins. Il est à observer que ces *peintures*, dont il n'y en a guère que huit qui se soient conservées en entier, & dont quelques-unes ne sont

qu'en mosaïques, ne viennent point des auteurs grecs.

Turbull, auteur anglois, a fait un traité sur la *peinture* des anciens, en un vol. in fol. imprimé en 1749; il a orné son ouvrage de plusieurs de ces morceaux qui ont été dessinés par Camillo Paderini, & gravés par Mynde, & qui sont le seul mérite d'un livre magnifique, dont on a sujet de regretter le papier mal employé. Parmi les estampes de cet ouvrage, il y en a deux dont les originaux étoient dans le cabinet de feu M. Richard Mead, célèbre médecin de Londres.

Les écrivains modernes, qui ont traité de la *peinture antique*, nous rendent plus savans, sans nous rendre plus capables de juger la question de la supériorité des peintres de l'antiquité sur les peintres modernes. Ces écrivains se sont contentés de ramasser les passages des auteurs anciens qui parlent de la *Peinture*, & de les commenter en philologues, sans les expliquer par l'examen de ce que nos peintres font tous les jours, & même sans appliquer ces passages aux morceaux de la *peinture antique* qui subsistent encore. Ainsi, pour se former une idée aussi distincte de la *peinture antique* qu'il soit possible de l'avoir, il faudroit considérer séparément ce que nous pouvons savoir de certain sur la composition, sur l'expression & sur le coloris des peintres de l'antiquité.

À l'égard de la composition pittoresque, il faut avouer que dans les monumens qui nous restent, les peintres anciens ne paroissent pas supérieurs à Raphaël, à Rubens, à Paul Veronèse & à M. le Brun; mais il ne faut pas dire la même chose de l'excellence des anciens dans la composition poétique: comme ils étoient grands desinateurs, ils avoient toutes sortes de facilités pour y réussir, & nous ne pouvons douter qu'ils n'y aient excellé. Les tableaux d'Aristide parloient aux yeux. Les auteurs qui nous en parlent avec tant de goût & de sentiment, ne pouvoient pas se tromper en jugeant de l'expression dans les tableaux; c'est par-là qu'Aufone loue si bien la Médée de Timomaque. On sait avec quelle affection Pliny vante le tableau du sacrifice d'Iphigénie. On connoît la belle description du tableau d'Éon qui représentoit le mariage d'Alexandre & de Roxane, le tableau de Zeuxis représentant la famille d'un centaure, & tant d'autres qui prouvent que cette partie de l'art étoit portée au plus haut point de perfection par les peintres de l'antiquité. Voyez PEINTRES ANCIENS.

Il suffit de voir l'Antinoüs, la Vénus de Médicis & plusieurs autres monumens semblables, pour être convaincu que les anciens savoient du moins aussi-bien que nous dessiner élégamment & correctement. Leurs peintres avoient mille occasions que les nôtres ne peuvent avoir, d'étudier le nud; & les exercices qui étoient alors en usage pour dénouer & pour fortifier les corps, les devoient rendre mieux conformés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Comme le tems a éteint les couleurs, & confondu les nuances dans les fragmens qui nous restent de la *peinture antique* faite au pinceau, nous ne saurions juger à quel point les peintres de l'antiquité ont excellé dans le coloris, ni s'ils ont surpassé les grands maîtres de l'école lombarde dans cette aimable partie de la *Peinture*. Il y a plus, nous ignorons si la Noce de la vigne aldobrandine & les autres morceaux sont d'un grand coloriste, ou d'un artiste médiocre de ce tems-là. Ce qu'on peut dire de certain sur leur exécution, c'est qu'elle est très-hardie. Ces morceaux paroissent l'ouvrage d'artistes aussi maîtres de leur pinceau, que Rubens & Paul Veronèse l'étoient du leur. Les touches de la Noce aldobrandine qui sont très-heurtées, & qui paroissent même grossières quand elles sont vues de près, sont un effet merveilleux quand on regarde ce tableau à la distance

de vingt pas. C'étoit sans doute de cette distance qu'il étoit vu sur le mur où le peintre l'avoit fait. Voyez NOCL ALDORANDINE.

Il semble que les récits de Pline, & ceux de plusieurs auteurs anciens doivent nous convaincre que les Grecs & les Romains excelloient dans le coloris : mais avant que de se laisser persuader, il est bon de faire la réflexion que les hommes parlent ordinairement du coloris par comparaison à ce qu'ils peuvent avoir vu. On ne sauroit donc décider notre question sur des récits. Il faudroit, pour la juger sans réplique, avoir des pièces de comparaison, & elles nous manquent.

Pour ce qui concerne le clair-obscur, & la distribution enchanteresse des lumières & des ombres, ce que Pline & les autres écrivains de l'antiquité en disent, est si positif; leurs récits sont si bien circonstanciés & si vraisemblables, qu'on ne sauroit disconvenir que les anciens n'égalassent du moins dans cette partie de l'art les plus grands peintres modernes. Les passages de ces auteurs que nous ne comprenons pas bien quand les peintres modernes ignoroient encore quels prestiges on peut faire avec le secours de cette magie, ne sont plus si difficiles à entendre depuis que Rubens, ses élèves, Polidore de Caravage & d'autres peintres les ont bien mieux expliqués, les pinceaux à la main, que les commentateurs les plus érudits ne le pouvoient faire dans des livres.

Il paroît résulter de cette discussion que les anciens avoient poussé la partie du dessin, du clair obscur, de l'expression & de la composition poétique du moins aussi loin que les modernes les plus habiles peuvent l'avoir fait. Il paroît encore que nous ne saurions juger de leur coloris; mais que nous connoissons suffisamment par leurs ouvrages, supposé que nous ayons les meilleurs, que les anciens n'ont pas réussi dans la composition pittoresque aussi bien que Raphaël, Rubens, Paul Veronèse & quelques autres peintres modernes.

Les anciens ont très-bien connu la perspective & la projection des ombres; cependant plusieurs modernes semblent tâcher de rabaisser les lumières des anciens en ce genre, ou du moins de rabattre de leur gloire, à proportion de ce qu'ils ont bien voulu en accorder à leurs statuaires : mais ce jugement n'est pas équitable; il faut considérer qu'il nous reste très-peu de peintures anciennes, & celles-là même ne sont pas de la première beauté, ni des grands maîtres de l'art. La fortune peut avoir contribué autant que le tems à ce désastre; car, dit Cicéron, quoique l'injure des ans, les outrages du fort & la vétusté fassent tout périr, ces causes néanmoins sont bien davantage & plutôt funestes à la peinture qu'à la sculpture : il arrive même souvent que dans cette perte commune, ce qu'il y a de meilleur disparoît, & ce qu'il y a de plus imparfait reste. Les hommes de notre siècle, continué-t-il, enchantés à la vue des peintures nouvelles, ne font attention qu'à ce qui frappe leurs yeux, & pensent bien moins favorablement de ce qu'ils ne voient pas, parce que leur imagination n'en est point réveillée.

J'ajoute qu'il convient encore de distinguer ici; car il est sûr qu'il faut avoir une autre idée des peintures grecques, que de celles des Latins. Rome ne cultiva les arts qu'après bien des siècles, & leurs artistes en peinture ne furent jamais comparés aux artistes de la Grece.

Mais quant à ceux-ci, le témoignage des anciens, & même le peu d'ouvrages qui nous restent d'eux, laissent peu de choses à désirer sur la perfection de leur art en ce genre. Enfin les auteurs s'accordent tous à nous en donner des exemples qui ne peuvent convenir qu'à des peintres du premier ordre. Apelle, disent-ils, étoit distingué par la délicatesse & la grace

infinie de son pinceau; quelques-uns, comme Alcibiode, l'emportoient sur lui par la disposition des figures & l'harmonie générale du tableau; Apelle cependant les effaçoit tous. Protogène, Pamphile, Mélanthius, Antiphile, Étion ont tous été célèbres; le premier par son exactitude, le second & le troisième par leur composition, le quatrième par sa facilité & le cinquième par sa belle imagination. Mais pourquoi nous arrêter à ces détails, puisque l'histoire que nous avons donnée des peintres grecs n'est qu'une preuve répétée de cette vérité. Voyez donc PEINTRES grecs & PEINTURE des Grecs. (Le Chevalier DE JAU COURT.)

PEINTURE des Grecs, (Peinture antique.) c'est le genre de peinture le plus admirable de l'antiquité.

Après avoir fait en général une esquisse de parallèle de la peinture antique avec la moderne, il importe de considérer en particulier celle des Grecs, puisqu'elle seule mérite principalement nos regards. Je sais que son origine n'offre qu'incertitude : incertitude pour le lieu; les uns vouloient qu'elle eût commencé à Sycone, les autres chez les Corinthiens : incertitude pour le nom des inventeurs; on nommoit ou Philoclès d'Egypte, ou Cléanthe de Corinthe : incertitude sur l'opération primitive qu'ils employèrent, & qui servit de préparation à la véritable découverte de l'art.

On disoit à la vérité que ce début fut le contour d'une figure humaine, tracée autour de l'ombre d'un corps opaque; mais quand on n'a rien à dire de mieux circonstancié sur un fait de cette nature, qui se perd dans l'obscurité des tems, c'est fe fonder sur des conjectures plutôt que sur des témoignages authentiques. On ne pouvoit pourtant mieux faire dans l'histoire inconnue de l'origine d'un art, que de partir d'une hypothèse assez vraisemblable, ou du-moins accréditée.

À la délinéation du simple contour, succéda une autre peinture linéaire plus parfaite, qui distingua par le dessin, & sans aucune couleur, les traits du visage renfermés dans l'intérieur du contour. Elle eut pour inventeur Ardicès de Corinthe, & Téléphane de Sicyone. Ces deux auteurs des portraits dessinés, furent les premiers qui exercèrent l'art de représenter la figure sur une surface égale & unie. En effet, la méthode du contour extérieur ne marquant pas les traits du visage, & ne rendant point la personne reconnaissable, ne représentoit point la figure. Les deux artistes que nous venons de nommer, furent aussi les premiers qui écrivirent sur leurs ouvrages le nom de la personne représentée. La précaution auroit été fort inutile dans la première méthode, qui ne représentant point la figure, n'auroit excité par l'addition du nom, ni la curiosité de la postérité, ni celle des étrangers, ni finalement celle de personne. Tels étoient les usages préliminaires de la peinture grecque avant la guerre de Troie.

Dans la suite, les Grecs employèrent la peinture proprement dite, la peinture colorée; & il paroît au rapport de Pline, qu'elle n'étoit point encore connue dans le tems de la guerre de Troie. Cette opinion, qu'on ne trouve combattue par aucun ancien auteur, est d'un très-grand poids; elle n'étoit pas seulement appuyée sur le silence d'Homère, puisque nous voyons en général les anciens écrivains admettre dans les tems héroïques plusieurs faits historiques dont le poète n'avoit jamais fait mention. Le témoignage de ceux qui nous ont transmis celui-ci, doit donc avoir toute la force d'une preuve positive, malgré les efforts qu'ont faits quelques savans modernes pour tâcher de la réfuter.

Après qu'on eut inventé en Grece la peinture colorée, plus recherchée que l'autre dans ses opérations, elle fut appelée peinture monochrome, parce



qu'on n'y employa d'abord qu'une seule couleur dans chaque ouvrage, à moins que nous ne donnions le nom de *seconde couleur* à celle du fond sur lequel l'on travailloit. L'auteur de cette méthode, l'inventeur de la *peinture* proprement dite, fut Cléophrante de Corinthe ; il débuta par colorier les traits du visage avec de la terre cuite & broyée : ainsi la couleur rouge, comme la plus approchante de la carnation, fut la première en usage. Les autres peintres monochromes, & peut-être Cléophrante lui-même, varient de tems en tems dans le choix de la couleur des figures, différente de la couleur du fond. Peut-être aussi qu'ils mirent quelquefois la même couleur pour le fond & pour les figures ; on peut le présumer par l'exemple de quelques-uns de nos camayeux, pourvu qu'on n'admette point dans les leurs l'usage du clair obscur, dont la découverte accompagna l'introduction de la *peinture polychrome*, ou de la pluralité des couleurs.

Ce fut Bnlarchus, contemporain du roi Candaule, qui le premier introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul ouvrage de *peinture*. Au moyen de la pluralité de ces couleurs, l'art jusque-là trop uniforme se diversifia, & inventa dans la suite les lumières & les ombres. Panemus peignit la bataille de Marathon, avec la figure ressemblante des principaux chefs des deux armées. Peu après Panemus, parut Polygnote de Thafos, qui le premier donna des draperies légères à ses figures de femmes, & qui quitta quelquefois le pinceau pour peindre en encaustique. Damophile & Gorgasus enrichirent d'ornemens de plastique l'extérieur du temple de Cérés à Rome. Enfin à la 94<sup>e</sup> olympiade, Apollodore d'Athènes ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau siècle de la *Peinture*.

Il fut suivi par Zeuxis, Parrhasius, Timanthe & Eupompe, qui tous ont été ses contemporains. On vit ensuite paroître Pausias, Pamphile de Macédoine, Euphranor, Caladès, Étion, Antidorus, Aristide, Atclepiodore, Nicomachus, Melanthius, Antiphile, Nicias, Nicophane, Apelle & Protogène, tous excellens artistes qui se font illustrés à jamais dans l'espace d'un siècle, en différens genres d'ouvrages.

On peut partager avec Plin le *peintures* de la Grèce en un certain nombre de classes. La première présente les plus anciens, qui ne sont pas les plus habiles, & qui finissent à Polygnote, vers le tems de la guerre du Peloponnèse.

La seconde classe renferme les artistes qui ont fait le beau siècle de la *Peinture* depuis la fin de la guerre du Peloponnèse, jusqu'après la mort d'Alexandre le grand. Il ne faut cependant mettre dans cette liste que ceux qui exerçoient alors leurs pinceaux sur de grands sujets & dans de grands tableaux.

La troisième classe contient ceux qui se font distingués par le pinceau, mais dans de petits tableaux ou sur de petits sujets.

La quatrième classe est composée de ceux qui avoient pratiqué la fresque, *peinture* qu'on applique sur l'enduit d'une muraille. Parmi ces peintres, dit Plin, il n'y en a point qui se soient faits un grand nom. Il n'embellissoient ni murailles dont l'ornement n'auroit été que pour le maître du logis, ni maisons stables & permanentes, qu'on ne pouvoit pas sauver de l'incendie. *Pictorque rei communis utrarum erat*, trait bien flatteur pour l'art & pour les artistes. Un peintre appartenoit à l'univers entier. Ces grands hommes destinoient toutes les productions de leur art à pouvoir passer de ville en ville.

La cinquième classe comprend les plus célèbres peintres encaustiques, c'est-à-dire ceux qui employoient le pinceau & non le pinceau.

La sixième classe est réservée pour les peintres encaustiques ou autres, comme Crésilochus, qui se plai-

soient à des ouvrages de *peinture* insolente.

Enfin la dernière classe offre à notre mémoire les femmes célèbres qui ont réussi chez eux dans la *peinture*. Ils ne croyoient pas que l'ignorance, la paresse & les amusemens purement frivoles, dussent être le partage de la moitié du genre humain.

Tous ces artistes se formèrent dans les écoles de *Peinture* que les Grecs avoient établies, & auxquelles ils avoient donné des noms fixes comme à leurs ordres d'architecture. Leur *peinture* n'avoit d'abord eu que deux distinctions, l'héliadique & l'asiatique, ou l'attique & l'ionique, car on les trouve l'une & l'autre sous ces deux noms ; mais Eupompe, qui étoit de Sicyone, se rendit si recommandable par son talent, que l'on ajouta la sicyonienne par rapport à lui. Si Plin rapporte ce fait tout simplement, sans l'accompagner d'aucun détail, c'est qu'on doit présumer que les écoles ou les différens manières s'étoient multipliées dans la Grèce, on abandonna ce projet, & l'on ne parla plus, comme l'on fait aujourd'hui, que des maîtres en particulier & de leurs élèves.

On peut cependant comparer ces premiers noms à ceux que nous donnons en général, & qui nous servent de point de distinction. Telles sont les écoles de Florence, de Rome, de Pologne, de Venise, de France, de Flandre ou d'Allemagne. L'étendue ou l'éloignement de ces pays a exigé & perpétué l'usage de ces distinctions. La Grèce plus resserrée & plus romaine, n'a pas eu besoin de les continuer ; mais elle forma des artistes en tout genre, qui n'ignorèrent rien de tout ce que nous savons en *Peinture*.

Les grandes compositions héroïques, & que nous appellons l'histoire, les portraits, les sujets bas, les payages, les décorations, les arabesques, ornemens fantastiques & travaillés sur des toiles d'une seule couleur : les fleurs, les animaux, la miniature, les camayeux, les marbres copiés, les toiles peintes : voilà la liste des opérations des Grecs du côté des genres de *peinture*. Il me semble que nous ne peignons en aucun autre genre, & que nous n'avons aucun autre objet. Nous ne pouvons donc nous vanter d'avoir de plus, que la *peinture* en émail, encore je ne voudrais pas assurer qu'elle fût inconnue aux anciens ; mais ce qui nous appartient sans conteste, c'est l'exécution des grands plafonds & des coupoles. Les Grecs ni les Romains ne paroissent pas avoir connu ce genre d'ornement, ou du-moins avoir pratiqué la perspective jusqu'au point nécessaire pour rendre ces décorations complètes ; les modernes peuvent au contraire présenter un très-grand nombre de ces chefs-d'œuvre de l'esprit & de l'art.

On gardoit dans l'antiquité, comme on garde aujourd'hui les études & les premières pensées des artistes, toujours pleines d'un feu proportionné au talent de leur auteur, souvent au-dessus des ouvrages terminés, & toujours plus piquans : ces premiers traits, plus ou moins arrêtés, sont plus ou moins essentiels pour la *Peinture*, que les idées jetées sur le papier ne le sont pour tous les autres genres d'ouvrages. Comme aujourd'hui, on finvoit avec plaisir les opérations de l'esprit d'un artiste : on se rendoit compte des raisons qui l'avoient engagé à faire ces changemens en terminant son ouvrage ; enfin, comme aujourd'hui, on cherchoit à en profiter : les hommes de mérite pour s'en nourrir ou s'en échauffer, & les hommes médiocres pour les copier ou villement. Mais il est tems de passer à la *peinture* des Romains, en particulier. ( *Le Chevalier DE JAU COURT.* )

*PEINTURE des Romains, (Peinture antique.)* L'expiration du beau siècle de la *peinture* antique, lequel avoit commencé par Apollodore en l'an 404 avant Jésus-Christ, on voit en 304 pour la première fois, un jeune romain prendre le pinceau. « On a fait aussi » de bonne heure, dit Plin, honneur à la *Peinture*

chez les Romains ; car une branche de l'illustre famille des Fabius en tiré le furnon de *Pictor*, & le premier qui le porta, peignit le temple de la déesse Salus en l'an de Rome 450 : l'ouvrage a subsisté jusqu'à notre tems, que le temple a été brûlé sous l'empire de Claude. Il y a dans ces paroles une finesse & une exactitude singulière : on y sent une différence entre ce que Pline dit, & ce qu'il voudroit pouvoir dire. Il voudroit pouvoir avancer que l'art avoit été pratiqué fort anciennement à Rome par des citoyens ; & en historien exact, il joint à l'expression de *bonne-heure* la détermination de l'époque, qui ne va pas à 400 ans d'antiquité. Il voudroit pouvoir ajouter que l'exercice de la *Peinture* y fut dès-lors en honneur, & il dit uniquement qu'on y fit honneur à la *Peinture* : enfin il voudroit pouvoir vanter la beauté des ouvrages de Fabius ; & tout l'éloge qu'il en fait, c'est qu'ils s'étoient conservés jusqu'au regne de Claude.

Le seul ouvrage de *peinture* que l'auteur nous fasse remarquer à Rome dans le siècle qui suivit l'époque de Fabius *Pictor*, c'est un tableau que Valérius Messala fit faire de sa victoire de Sicile en l'an 264, & qu'il exposa sur un côté de la curie *Hofilia*. Le silence de Pline sur le nom du peintre, nous fait assez comprendre que l'artiste étoit grec ; les Romains étendant déjà pour lors leur domination sur le canton d'Italie appelé la *grande Grece*, & sur la Sicile pareillement peuplée de Grecs. L'exemple de Valérius Messala fut suivi dans la suite par Lucius Scipion, qui après avoir défait en Asie le roi Antiochus, étala dans Rome le tableau de sa victoire en l'an 190 avant Jésus-Christ.

L'année suivante 189, Fulvius Nobilior assiéga & prit Ambracie, où Pirrhus avoit autrefois rassemblée plusieurs rares productions des arts cultivés dans la Grece. Le consul romain, dit Pline, ne laissa que les ouvrages en plâtrée de Zeuxis, & transporta les muses à Rome : c'étoient neuf statues où chaque muse en particulier étoit représentée avec ses attributs. Tite-Live dit aussi que Fulvius enleva d'Ambracie les statues de bronze & de marbre, & les tableaux ; mais il paroît que les tableaux ne furent pas transportés à Rome, ou qu'ils n'y furent pas livrés à la curiosité du public, puisque Pline ne marque qu'en suite l'époque du premier tableau étranger qu'on ait étalé dans la ville. Les Romains n'étoient point encore curieux de *peinture* comme ils l'étoient de sculpture : les statues des muses apportées d'Ambracie, furent représentées chacune dans des médailles particulières, qu'on trouve expliquées fort ingénieusement dans Vaillant.

Vers l'an 180, Caius Terentius Lucanus, si c'est, comme l'a cru Vaillant, le frere de Publius, maître du poëte Tércence, fut le premier qui fit peindre à Rome des combats de gladiateurs.

Paul Emile, destructeur du royaume de Macédoine en 168, emmena d'Athènes à Rome Métrodore, qui étoit en même tems philosophe & peintre. Il ne vouloit un peintre que pour le faire travailler aux décorations de son triomphe.

Vers l'an 154, Pacuvius, neveu maternel d'Ennius, cultivoit à Rome & la Poësie & la *Peinture*. Entre Fabius *Pictor* & lui, dans un espace d'environ 150 ans, Pline n'a point de peintre romain à nous produire : il dit que les pieces de théâtre de Pacuvius donnerent plus de considération à la profession de peintre, & que cependant après lui elle ne fut guère exercée à Rome par d'honnêtes gens. Qu'on juge ensuite si l'écrivain a prétendu nous laisser une grande idée des peintres romains !

En l'an 147, Hostilius Mancinus, qui dans une tentative sur Carthage étoit le premier entré jusque dans la ville, exposa dans Rome le tableau de la situa-

tion de la place, & de l'ordre des attaques. L'année suivante, Mummus, destructeur de Corinthe, fit transporter à Rome le premier tableau étranger qu'on y ait exposé en public : c'étoit un Bacchus d'Aristide le thébain, dont le roi Attalus donnoit six cents mille sesterces, cent dix-sept mille cinq cents livres ; mais le général romain rompit le marché, dans la persuasion qu'un tableau de ce prix renfermoit des vertus secrètes. La somme offerte par Attalus ne paroitra pas exorbitante, si l'on considère qu'il acheta dans une autre occasion un tableau du même Aristide cent talens, quatre cents soixante-dix-mille livres ; & ce dernier fait étant rapporté par Pline en deux différens endroits, nous ne devons point y soupçonner de l'erreur dans les chiffres, comme il ne nous arrive que trop souvent de supposer des fautes de copistes, & même des fautes d'ignorance dans les historiens de l'antiquité, quand ce qu'ils attestent n'est pas conforme à nos idées & à nos usages ; vrai moyen d'anéantir toute l'ancienne histoire.

La conduite de Mummus fait voir que les Romains n'avoient point encore de son tems le goût de la *Peinture*, quoiqu'ils eussent celui de la *Sculpture* depuis la fondation de leur ville. Pour un tableau que ce général rapporta d'Achaïe, il en tira un si grand nombre de statues, qu'elles remplirent, suivant l'expression de Pline, la ville entière de Rome. Nous voyons aussi que dans la Grece le nombre des sculpteurs & des ouvrages de *Sculpture*, l'a de tout tems emporté sur le nombre des peintres & des ouvrages de *Peinture* ; c'est, comme l'a remarqué M. le comte de Caylus, que ces deux peuples jaloux de s'éterniser, préféroient les monumens plus durables à ceux qui étoient moins.

Cependant peu après l'expédition de Mummus ; les Romains commencerent à se familiariser davantage avec un art qui leur paroisoit comme étranger. On vit à Rome pendant la jeunesse de Varron, environ l'an 100 avant Jésus-Christ, Lala de Cyzique, fille qui vivoit dans le célibat & dans l'exercice de la *Peinture* ; on y voyoit dans ce tems-là même un Sopopolis & un Dionysius, dont les tableaux remplirent peu à-peu tous les cabinets.

En l'an 99, Claudius Pulcher étant édile, fit peindre le premier la scene pour une célébration des jeux publics ; & il est à croire qu'il y employa le peintre Sérapion : Pline ajoutant que le talent de cet artiste se bornoit à des décorations de scene, & qu'il seul de ses tableaux couvroit quelquefois au tems de Varron, tous les vieux piliers du Forum. Sylla, quelque tems après, fit peindre dans sa maison de plaisance de Tusculum, qui passa depuis à Ciceron, un événement de sa vie bien flatteur ; c'étoit la circonstance où, commandant l'armée l'an 89 sous les murs de Nole en qualité de lieutenant, dans la guerre des Marfes, il reçut la couronne obidionale.

Les Lucullus firent venir à Rome un grand nombre de statues, dans le tems apparemment de leur édilité, en 79 ; & l'aîné des deux freres, le célèbre Lucius Lucullus, étoit alors absent : on ne peut donc mieux placer qu'en cette occasion l'achat qu'il fit, selon Pline, dans Athènes aux fêtes de Bacchus, de la copie d'un tableau de Pausias, pour sa somme de deux talens (neuf mille quatre cents livres) disproportion toujours visible dans le nombre des ouvrages de *Peinture* & de *Sculpture*. Lucullus ramassa dans la suite une grande quantité des uns & des autres ; & Plutarque le blâme de ce goût pour les ouvrages de l'art, autant qu'il le loue du soin qu'il avoit de faire des collections de livres. La façon de penser de Plutarque ne doit pas nous surprendre ; elle a des exemples dans tous les siècles qui ont connu les Arts & les Lettres ; elle en a parmi nous, parce qu'il n'appartient qu'à un très-petit nombre de sçavans de ressem-



bler à Pline, & de n'avoir point de goût exclusif.

Il nous marque un progrès dans la curiosité des particuliers & du public pour la *Peinture*, vers l'an 75, en disant que l'orateur Hortensius, après avoir acheté les Argonautes de Cydias cent quarante-quatre mille sesterces (vingt-huit mille cent dix livres), fit bâtir dans sa maison de Tusculum, une chapelle exprès pour ce tableau, & que le forum étoit déjà garni de divers ouvrages de *Peinture*, dans le tems où Crassus, avant de parvenir aux grandes magistratures, se distinguoit dans le barreau.

Pour l'année 70, on trouve une apparence de contrariété entre la chronologie de Cicéron & celle de Pline, sur l'âge de Timomachus de Byzance, peintre encaustique. Cicéron écrivoit en cette année-là son quatrième discours contre Verres: il y parle de quelques tableaux, parmi un grand nombre d'ouvrages de Sculpture enlevés à la Sicile, & transportés à Rome par l'avidité du préteur. « Que seroit-ce, dit-il à l'occasion de ces tableaux, si l'on enlevait aux habitants de Cos leur Vénus, à ceux d'Epheèse leur Alexandre, à ceux de Cyzique leur Ajax ou leur Médée? » Cet Ajax & cette Médée sont visiblement l'Ajax & la Médée que Jules-César acheta depuis à Cyzique. Or selon Pline, la Médée étoit demeurée imparfaite par la mort de Timomachus, antérieure à l'an 70; & selon le même écrivain, Timomachus fut contemporain de César dictateur, en l'an 49. Telle est la difficulté, qui disparaîtra, si l'on veut considérer que Timomachus a pu mourir vers l'an 69, environ 20 ans avant la dictature de César, & avoir été contemporain de César, mais contemporain plus ancien. L'expression de Pline, *Casaris dictatoris aetate*, signifie donc dans le tems de César celui qui fut dictateur, & non pas dans le tems que César étoit dictateur.

Il faut souvent faire ces sortes d'attentions dans la chronologie de Pline, où le titre des magistratures désigne quelquefois l'époque des événements, & quelquefois la seule distinction des personnes d'un même nom que des lecteurs pourroient confondre. Le titre de *dictateur* qu'il donne par-tout à César, est de cette dernière espèce; mais il y a d'autres exemples où par les titres de *préteur*, d'*édile* ou d'*imperator*, il indique habilement les dates que la méthode élégante & précise ne lui permettoit pas de spécifier plus particulièrement.

Le préteur Marcus Junius (c'étoit l'an 67) fit placer dans le temple d'Apollon, à la solennité des jeux apollinaires, un tableau d'Aristide le thébain. Un peintre ignorant qu'il avoit chargé immédiatement avant le jour de la fête de nettoyer le tableau, en effaça toute la beauté.

Dans le même tems, Philiscus s'acquitt de l'honneur à Rome par un simple tableau dans lequel il représentoit tout l'attelier d'un peintre, avec un petit garçon qui souffloit le feu.

Les édiles Varron & Murena (c'étoit l'an 60) firent transporter à Rome, pour l'embellissement du comice, des enduits de *peinture* à fresque, qu'on enleva de dessus des murailles de brique à Lacédémone, & qu'on enchâssa soigneusement dans des cadres de bois, à cause de l'excellence des *peintures*: ouvrage admirable par lui-même, ajoute Pline, il le fut bien plus encore par la circonstance du transport.

Pendant l'édilité de Scaurus en l'an 58, on vit des magnificences qui nous paroîtroient incroyables sans l'autorité de Pline, & incompréhensibles sans les explications de M. le comte de Caylus sur les jeux de Curion, qui suivirent d'assez près ceux de Scaurus. Pour ne parler que de la *peinture*, Scaurus fit venir de Sicyone, où l'art & les artistes avoient fixé depuis long-tems leur principal séjour, tous les tableaux qui pouvoient appartenir au public & que les habitants vendirent pour acquitter les dettes de la ville.

Tome XII.

Les factions qui régnoient dès-lors dans Rome & qui renverferent bientôt la république; engagèrent Varron & Atticus à se livrer totalement à leur goût pour la littérature & pour les beaux-arts. Atticus, le fidele ami de Cicéron, donna un volume avec les portraits dessinés de plusieurs illustres personnages; & Varron distribua dans tous les endroits de l'empire romain un recueil de sept cents figures pareillement dessinées avec le nom de ceux qu'elles représentoient. Le même Varron attestoît l'empressement du peuple romain pour d'anciens restes de *peinture*. Quand on voulut réparer le temple de Cérès, que Démophile & Gorgasus avoient autrefois orné d'ouvrages de *peinture* & de plastique, on détacha des murs les *peintures* à fresque, & on eut soin de les encadrer; on dispersa aussi les figures de plastique.

Jules César parvenu à la dictature l'an 49, augmenta de beaucoup l'attention & l'admiration des Romains pour la *Peinture*, en dédiant l'Ajax & la Médée de Timomachus à l'entrée du temple de Vénus Génitrice: ces deux tableaux lui coutèrent 80 talens, (376 mille livres). En l'année 44, qui fut celle de la mort de César, Lucius Munacius Plancus ayant reçu le titre d'*imperator*, exposa au capitol le tableau de Nicomachus où étoit représentée l'image de la Victoire, conduisant un quadriga au milieu des airs. Observons que dans tous ces récits qui regardent Rome, ce sont des peintres grecs qu'on y voit paroître; l'auteur nomme cependant pour ces tems-ci Arellius, peintre romain, qu'il place peu avant le règne d'Auguste. Arrêtons-nous donc sur ce peintre de Rome.

Pline nous donne son portrait en ces mots: *Romæ celeber fuit Arellius, nisi flagitio insigni corripisset artem, semper alicujus famina amore flagrans, & ob id deas pingens, sed dilectarum imaginē, l. XXXV. c. 10.* Il faisoit toujours les déesses semblables aux courtisanes, dont il étoit amoureux. On sait que Flora étoit si belle, que Cécilius Metellus la fit peindre, afin de consacrer son portrait dans le temple de Castor & de Pollux.

On a remarqué que ce ne fût ni la première, ni la dernière fois que le portrait d'une courtisane reçut un pareil honneur. La Vénus sortant des eaux étoit ou le portrait de Campaspe maîtresse d'Alexandre le grand, selon Pline, ou bien celui de la courtisane Phryné, selon Athénée, l. XIII. Auguste le consacra dans le temple de Jules César. Les parties inférieures en étoient gâtées, & personne ne fut capable de les rétablir, le tems acheva de ruiner le reste; alors on fit faire une autre Vénus par Dorothee, & on la substitua à celle d'Apelle. Pendant que Phryné fut jeune, elle servit d'original à ceux qui peignoient la déesse des amours. La Vénus de Gnide fut encore tirée sur le modèle d'une courtisane que Praxitele aimoit éperdument. Arellius n'est donc pas le seul peintre ancien qui peignit les déesses d'après quelques-unes de ses maîtresses.

Le Christianisme n'est pas exempt de cette pratique, nous avons plus d'une Vierge peinte par les modernes d'après leurs propres amantes. M. Spon, dans ses *miscellannées antiq. érudit.* p. 13, rapporte l'explication d'une médaille de l'empereur Julien, sur laquelle on voit d'un côté Sérapis qui ressemble parfaitement à Julien, & de l'autre la figure d'un Hermanubis. Il n'étoit point rare de voir des statues d'hommes toutes semblables à celles de quelques dieux. La flatterie ou la vanité ont souvent produit cette idée.

Justin martyr dit, en se moquant des païens, qu'ils adoroient les maîtresses de leurs peintres & les mignons de leurs sculpteurs: mais n'ait-on pas tort de rendre les païens responsables des traits d'un Zeuxis ou d'un Lyippe? Ceux qui, parmi les Chrétiens, vénèrent les images de S. Charles Borromée, ne véné-

M m

rent qu'un portrait fait à plaisir & un caprice d'un maître de l'art, qui a peint fort beau un saint qui ne l'étoit guere. Il faut se résoudre à souffrir cette sorte de licence des artistes, parce qu'elle n'a rien de blâmable, & se reposer sur eux de la figure & de l'air des objets de la dévotion. Un peintre de Rome fit le tableau de la Vierge sur le portrait d'une sœur du pape Alexandre VI. qui étoit plus belle que vertueuse. Nous ne connoissons les dieux par le visage que selon qu'il a plu aux peintres & aux sculpteurs, disoit Cicéron des dieux de son tems, *L. I. de natur. deor.*

Nous ne sommes pas aussi difficiles aujourd'hui, dit M. de Caylus, que Pline l'étoit; contens que la beauté soit bien rendue, il nous importe peu d'après quelle personne elle est destinée. Nous désirons seulement de l'inconstance à nos peintres, pour jouir d'une certaine variété dans les beautés qu'ils ont à représenter, & nous ne faisons de reproches qu'à ceux qui nous ont donné trop souvent les mêmes têtes, comme a fait Paul Véronèse entre plusieurs autres. Je reviens à Auguste.

Ce fut sur-tout cet empereur qui orna les temples de Rome & les places publiques de ce que les anciens peintres de la Grece avoient fait de plus rare & de plus précieux. Pline qui de concert avec les autres écrivains nous assure le fait en général, désigne en particulier quelques-uns de ces ouvrages consacrés au public par Auguste; & nous devons attribuer aux soins du même prince l'exposition de plusieurs autres tableaux, que l'historien remarque dans Rome, sans dire à qui l'on en avoit l'obligation, le grand nombre fait que nous ne parlerons ni des uns ni des autres.

Agrippa, gendre d'Auguste, se distinguoit par le même goût, & Pline assure qu'on avoit encore de lui un discours magnifique & tout-à-fait digne du rang qu'il tenoit de premier citoyen, sur le parti qu'on devoit prendre de gratifier le public de tout ce qu'il y avoit de tableaux & de statues dans les maisons particulières de Rome: ce n'est pourtant pas nous faire voir dans cet amateur des ouvrages de peinture un homme attentif à leur conservation, que d'ajouter qu'il en confina quelques-uns dans les étuves des bains qui portoient son nom, ni nous donner une grande idée de sa dépense en tableaux, que de nous dire pour toute particularité dans ce genre qu'il acheta un Ajax & une Vénus à Cyzique 3000 deniers (2350 livres): quelle différence de prix entre l'Ajax & la Vénus d'Agrippa & l'Ajax & la Médée de Jules César, tous achetés dans la même ville!

Pline parle ici de Ludijs, qui vivoit sous le regne d'Auguste: il ne faut pas le confondre avec celui qui avoit orné de peintures un ancien temple de Junon dans la ville d'Ardee déjà détruite avant la fondation de Rome. Ce Ludijs moderne rétablit à Rome du tems d'Auguste l'usage de la peinture à fresque. *Divi Augusti etate Ludijs primus instituit amantissimam parietum picturam.* Il représenta le premier sur les murailles des ouvrages d'architecture & des paysages, ce qui prouve la connoissance de la perspective & celle de l'emploi du verd, car sans ces deux choses quelle idée pourroit-on se faire de ces sortes de tableaux? On ignoroit avant Ludijs l'aménité des sujets dans les peintures à fresque; on ne les avoit guere employées qu'à des ornemens de temples, ou à des sujets nobles & sérieux, & même les grands artistes de la Grece n'avoient jamais donné dans ce genre de peintures.

Auguste approuva le parti qu'on prit d'appliquer à la peinture le jeune Quintus Pédius, d'une des premières familles de Rome. Pline semble d'abord en vouloir tirer quelque avantage en faveur de la profession; cependant il ajoute en même tems avec son exactitude & sa fidélité ordinaires une circonstance

qui affoiblit totalement cette idée, c'est que le jeune Pédius étoit muet de naissance. Il convient aussi qu'Antistius Labéo, qui avoit rempli des charges considérables dans l'état & qui avoit refusé le consulat qu'Auguste lui offroit, se donna un ridicule en s'attachant à faire de petits tableaux, & en se piquant d'y réussir. En un mot, l'on aimoit, l'on estimoit les ouvrages de l'art, & l'on méprisoit ceux qui en faisoient leur occupation ou même leur amusement. Il n'y a pas long-tems que l'on en usoit de même dans ce royaume pour toutes les études & les connoissances; je doute que les grands fissent bien revenus de ce préjugé.

La mort d'Auguste fut bien-tôt suivie de la décadence des arts: cependant Pline parle d'un grand-prêtre de Cybele, ouvrage de Parrhasius, & tableau favori de Tibere, estimé soixante mille sesterces (onze mille sept cent cinquante livres), que ce prince tenoit enfermé dans sa chambre à coucher, & d'un tableau cheri d'Auguste, un Hyacinthe qu'il avoit apporté d'Alexandrie, & que Tibere consacra dans le temple du même Auguste. Pline naquit au milieu du regne de Tibere, l'an 25 de Jesus-Christ, & tout ce qu'il ajoute sur la Peinture & sur les peintres pour son tems, se réduit aux remarques suivantes.

Aux deux anciennes manieres, dit-il, de travailler l'encaustique, on en a ajouté une troisième, qui est de se servir du pinceau pour appliquer les cires qu'on fait fondre à la chaleur du feu; comme ces peintures résistoient à l'ardeur du soleil, & à la salure des eaux de la mer, on les fit servir à l'ornement des vaisseaux de guerre; on s'en sert même déjà, remarque-t-il, pour les vaisseaux de charge. Ces ornemens étoient en-dehors des bâtimens, suivant la force du terme latin *expinginus*.

Il nous donne une étrange idée du goût des successeurs de Tibere pour la Peinture. L'empereur Caius voulut enlever du temple de Lanuvium, à cause de leur nudité, les figures d'Atalante & d'Hélène peintes par l'ancien Ludijs; & il l'auroit fait, si la nature de l'enduit altéré par la trop grande vétusté, ne se fut opposée à l'exécution du projet.

L'empereur Claude crut signaler son bon goût, & donner un grand air de dignité à deux tableaux d'Apelle, consacrés au public par Auguste, d'y faire effacer la tête d'Alexandre le grand, & d'y faire substituer la tête d'Auguste lui-même. Pline se plaint encore soit de pareils changemens dans des têtes de statues, changemens qui tiennent à la barbarie; soit de la peinture des mosaïques de marbre mises à la place des tableaux, & inventées sous le même regne de Claude environ l'an 50 de Jesus-Christ.

Le regne de Néron, successeur de Claude, donna vers l'an 64, l'époque des marbres incrustés les uns dans les autres; & l'auteur s'en plaint également comme d'un usage qui portoit préjudice au goût de la peinture; & traite enfin d'extravagance réservée à son siècle, la folie de Néron qui se fit peindre de la hauteur de cent vingt piés romains. La toile dont les peintres ne s'étoient pas encore avisés de faire usage, fut employée alors pour la première fois, parce que le métal, ou même le bois n'auroient jamais pu se façonner pour un pareil tableau: il faut donc rapporter aussi à l'an 64 de Jesus-Christ l'époque de la peinture sur toile. *Voyez ce mot.*

Amulius, peintre romain, parut sous le regne de cet empereur. Il travailloit seulement quelques heures de la journée, & toujours avec une gravité affectée, ne quittant jamais la toge, quoique guidé sur des échafauds. Ses peintures étoient confinées dans le palais de Néron, comme dans une prison, suivant l'expression de Pline, qui a voulu marquer par-là les inconvéniens de la fresque.



Le même Pline admire la tête d'une Minerve que peignit le même artiste ; cette tête regardoit toujours celui qui la regardoit , *spectantem spectans quicumque aspiceretur*. Cependant ce jeu d'optique ne tient point au mérite personnel , & suppose seulement dans le peintre une connoissance de cette partie de la perspective. On montre en Italie plusieurs têtes dans le goût de celle d'Amulius. Cet artiste n'étoit mort que depuis peu lorsque Pline écrivait.

La mémoire du peintre Turpilius , chevalier romain & vénitien de naissance , étoit pareillement récente. Il avoit embelli Véronne de ses ouvrages de peinture. On peut les croire aussi beaux qu'on le voudra ; on fait du moins qu'il avoit appris son art dans la Grece. Pline , *liv. XXXV. c. 19.* dit qu'avant lui on n'avoit jamais vu de peintres gauchers ; & il paroît admirer cette particularité ; mais l'habitude fait tout pour le choix des mains , & il ne faut pas une grande philosophie pour faire cette réflexion. D'ailleurs cette habitude entre pour beaucoup moins qu'on ne l'imagine dans un art que l'esprit seul conduit , & qui donne sans peine le sens de la touche , en indiquant celui de la hachure , & qui produit enfin des équivalens pour concourir à l'expression générale & particulière.

Depuis Turpilius on a vu des peintres gauchers parmi les modernes ; on en a vu également des deux mains. Jouvenet attaqué d'une paralysie sur le bras droit quelques années avant sa mort , a fait de la main gauche son tableau de la *Visitation* qu'on voit à Notre-Dame , & qui est un des plus beaux qui soit sorti de ses mains. Ce fait est plus étonnant que celui du chevalier Turpilius , puisque Jouvenet avoit contracté toute sa vie une autre habitude ; & l'on n'en a fait mention à Paris que pour ne pas oublier cette petite singularité de la vie d'un grand artiste. Pline finit l'article de Turpilius en remarquant que jusqu'à lui , on ne trouve point de citoyen de quelque considération , qui depuis Pacuvius eût exercé l'art de la *peinture*.

Il nomme enfin sous le règne de Vespasien , vers l'an 70 de Jésus-Christ , deux peintres à presque tous des romains , Cornelius Pinus & Accius Priscus. Fort peu de tems après , il compose , sous le même règne , son immense recueil d'histoire naturelle. Il venoit de l'achever lorsqu'il en fit la dédicace à Titus , consul pour la sixième fois , en l'an 78 de Jésus-Christ.

L'année suivante fut celle où Titus monta sur le trône , au mois de Mars , & Pline mourut au commencement de Novembre suivant. Cet illustre écrivain avoit donc composé immédiatement auparavant son grand ouvrage , avec la digression sur la *Peinture* , morceau des plus précieux de l'antiquité.

On fait que Pline entre en matière par des plaintes amères contre son siècle sur la décadence d'un art qu'il trouve infiniment recommandable par l'avantage qu'il a de conserver la mémoire des morts , & d'exciter l'émulation des vivans. Il fait l'éloge des tableaux comme monumens du mérite & de la vertu. Il étend cet éloge aux autres ouvrages qui avoient la même destination , aux figures de cire que les Romains conservoient dans leur famille , aux statues dont ils ornoient les bibliothèques , aux portraits dessinés , que Varon & Pollion mirent en usage , enfin aux boucliers où étoient représentés les personnages illustres de l'ancienne Rome.

Après avoir pris les Romains du côté de l'honneur & de la vertu , il cherche à piquer leur curiosité en leur indiquant l'antiquité de l'art , & en s'arrêtant au récit de quelques peintures plus anciennes que la fondation de Rome. Il nomme les différentes villes où on les voyoit , & il distingue le mérite de ces ouvrages d'avec l'abus qu'en vouloit faire la lubricité

Tome XII.

d'un empereur , tenté d'en tirer deux de leur place à cause de quelques nudités.

Aux motifs d'une curiosité louable , Pline joint les motifs d'émulation puisés dans le sein même de la ville de Rome ; il propose par une gradation suivie l'exemple des citoyens qui s'étoient autrefois appliqués à l'exercice de la *Peinture* ; l'exemple des héros de la nation qui avoient étalé dans Rome les tableaux de leurs victoires ; l'exemple des généraux & des empereurs qui , après avoir transporté dans la capitale une quantité prodigieuse de tableaux étrangers , en avoient orné les portiques des temples & les places publiques.

Son éloquence & son esprit nous charment par des traits de feu & par des images enchanteresses qu'on ne trouve en aucun autre auteur , ni si fréquentes , ni d'une si grande beauté , enfin par une énergie de style qui lui est particulière. C'est ainsi que pour donner une idée d'un tableau où Apelle avoit représenté un héros nud , il déclare que c'étoit un défi fait à la nature. Il dit de deux hoplites , ouvrage de Parrhasius : « celui qui court , on le voit suer ; celui qui » met les armes bas , on le sent haleter. Apelle , dit-il » ailleurs , peignit ce qui est impossible à peindre , » le bruit du tonnerre & la lueur des éclairs ». En matière de style , comme en matière de *peinture* , les savantes exagérations sont quelquefois nécessaires ; & ce principe doit être gravé dans l'esprit d'un peintre s'il veut parvenir à l'intelligence de ce que Pline a écrit & de ce que Apelle avoit exécuté.

Il est donc vraisemblable que personne ne s'aviserait jamais de traiter Pline en qualité d'historien des Peintres ou d'enthousiaste , sans connoissance de cause , ou de déclamateur qui joue l'homme passionné , ou d'écrivain infidèle & frivole. Les qualifications diamétralement opposées sont précisément celles qui caractérisent ce grand homme , heureusement pour sa gloire , heureusement pour celle des arts dont il a été le panégyriste , heureusement enfin pour l'intérêt de la littérature & des sciences dont il a été le dépositaire.

Voilà ce que j'avois à dire sur Pline & sur la *peinture des Romains* ; c'est un précis de deux beaux mémoires donnés par M. de Caylus & par M. de la Nauze dans le recueil de littérature , *tom. XXV. (Le Chevalier de JAUCORT.)*

PEINTURE MODERNE , (*Beaux-Arts.*) L'art de la *Peinture* , dit M. l'abbé Dubos , après avoir été longtemps enseveli en occident sous les ruines de l'empire romain , se réfugia foible & languissant chez les orientaux , & renaquit enfin dans le treizième siècle , vers l'an 1240 , à Florence , sous le pinceau de Cimabué. Cependant on ne peignit qu'à fresque & à détrempe , jusqu'au quatorzième siècle , que Jean de Bruges trouva le secret de peindre à l'huile. Il arriva pour lors que plusieurs peintres se rendirent illustres dans les deux siècles suivans ; mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces peintres si vaatés dans leur tems , ont eu le sort des poésies de Ronfard , on ne les cherche plus.

En 1450 la *Peinture* étoit encore grossière en Italie , où depuis près de deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit scrupuleusement la nature sans l'ennoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin , qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux ; les draperies étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or. La main des artistes avoit bien acquis quelque capacité ; mais ces artistes n'avoient pas encore le moindre feu , la moindre étincelle de génie. Les beautés qu'on tire du nud dans les corps représentés en action , n'avoient point été imaginées de personne ; on n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair-obscur , ni dans la perspective aérienne , non plus que dans l'élegance

M m ij

des contours & dans le beau jet des draperies. Les peintres favoient arranger les figures d'un tableau, sans favoir les disposer suivant les regles de la composition pittoresque aujourd'hui si connues. Avant Raphaël & ses contemporains, le martyre d'un saint ne touchoit aucun des spectateurs. Les assistants que le peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'espace de la toile, que le saint & les bourreaux laissoient vuide.

A la fin du quinziesme siecle, la *Peinture* qui s'acheminait vers la perfection à pas si tardifs, que sa progression étoit imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La *Peinture* encore gothique commença les ornemens de plusieurs édifices, dont les derniers embellissemens sont les chefs-d'œuvre de Raphaël & de ses contemporains.

Le prodige qui arrivoit à Rome arrivoit en même tems à Venise, à Florence, & dans d'autres villes d'Italie. Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valaient mieux que les maîtres qui les avoient enseignés : des hommes sans précurseurs, & qui étoient les élèves de leur propre génie. Venise se vit riche tout-à-coup en peintres excellens, sans que la république eût fondé de nouvelles académies, ni proposé aux peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses qui se répandoient alors sur la *Peinture*, furent cherchées au commencement du seiziesme siecle, le Corrège dans son village, pour en faire un grand peintre d'un caractère particulier.

Toutes les écoles qui se formoient alloient au beau par des routes différentes. Leurs manieres ne se ressembloient pas, quoiqu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque école n'eût pas suivi la sienne. Le nord reçut aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbein, & Lucas de Leyde, peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit encore fait dans leur pays.

Cependant dans le même climat où la nature avoit produit libéralement & sans secours extraordinaire les peintres fameux du siecle de Léon X. les récompenses, les soins de l'académie de S. Luc, établie par Grégoire XIII. & Sixte V. l'attention des souverains, enfin tous les efforts des causes morales, n'ont pu donner une postérité à ces grands artistes nés sans ancêtres. L'école de Venise & celle de Florence dégénérèrent & s'aneantirent en soixante ou quatrevingts ans. Il est vrai que la *Peinture* se maintint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siecle dernier, on y voyoit même de grands maîtres : mais ces grands maîtres étoient des étrangers, tels que le Poussin, les élèves des Carraches, qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'école de Boulogne, & quelques autres.

Le Poussin en trente années de travail assidu dans un atelier placé au milieu de Rome, ne forma point d'élève qui se soit acquis de nom dans la *Peinture*, quoique ce grand artiste fût aussi capable d'enseigner son art, qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même ville, mais en d'autres tems, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses élèves, avoit formé dans le cours de dix ou douze années une école de cinq ou six peintres, dont les ouvrages sont toujours une partie de la gloire de Rome.

Enfin toutes les écoles d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les artistes supérieurs se multipliaient si facilement & si promptement, en sont aujourd'hui dénuées. Le singulier est que ce fut dans des tems de prospérité que toutes ces écoles s'appauvrirent de bons sujets, & qu'elles tombèrent en décadence : comme leur midi, ajoute ici l'abbé Dubos, s'étoit trouvé fort près de leur levant, leur couchant ne se trouva point bien éloigné de leur midi.

La *Peinture* qui avoit commencé à naître en Flandres sous le pinceau de Jean de Bruges, y resta dans un état de médiocrité jusqu'au tems de Rubens, qui sur la fin du seiziesme siecle en releva la gloire par ses talens & par ses ouvrages. Alors la ville d'Anvers devint l'Athènes du pays au-delà des monts ; mais son éclat fut de courte durée. Si Rubens laissa des élèves comme Vandick, Jordans, Dispenbeck, Van-Tulden, qui font honneur à sa réputation, ces élèves sont morts sans disciples qui les aient remplacés. L'école de Rubens a eu le sort des autres écoles, je veux dire qu'elle est tombée, quand tout paroisoit concourir à la soutenir. Milé en peut être regardé comme son dernier peintre.

Il sembloit que la *Peinture* qui a passé en France plus tard qu'ailleurs, vouloit y fixer un empire plus durable. Il est vrai qu'il ne tint pas à François I. de la faire fleurir dans le bon tems : il s'en déclara le protecteur. On fait avec quelle générosité il payoit les tableaux qu'il commandoit à Raphaël. Ses libéralités attirèrent des peintres étrangers dans son royaume ; il combla de faveurs ; & l'on peut dire d'amitié, le Rono & André del Sarto. Il reçut les derniers soubres de Léonard de Vinci ; mais tous ces grands maîtres moururent sans élèves, du-moins dignes d'eux. C'est proprement sous Louis XIV. que la *Peinture* commença de paroître dans ce royaume avec le Poussin. La France a eu sous son regne des peintres excellens en tout genre, quoique ce ne soit pas dans cette profusion qui fait une des richesses de l'Italie. Cependant sans nous arrêter à un le Sueur, qui n'eut d'autres maîtres que lui-même, à un le Brun qui égala les Italiens dans le dessin & dans la composition, à un le Moine qui ne leur eût guère inférieur, j'ai nommé dans un des volumes de ce Dictionnaire près de vingt peintres françois, qui ont laissé des morceaux si dignes de recherche, que les étrangers commencent à nous les enlever.

Je n'allègue point en faveur de la *Peinture* françoise les académies établies par Colbert pour l'encouragement de cet art. Le génie de la nation, ses richesses, les immenses collections de tableaux d'Italie amassées par Louis XIV. par M. le Duc d'Orléans, & par des particuliers, ont favorisé plus que les académies le goût de cet art dans le royaume. D'ailleurs ces fantômes de passions, si je puis parler ainsi, que la *Peinture* fait exister, en nous émouvant par les imitations qu'elle nous présente, satisfont merveilleusement à ce genre de luxe, à notre desolvement, à notre ennui, & au besoin où nous sommes d'être occupés par le spectacle des Beaux-Arts. Mais enfin notre décadence à tant d'égards prévue il y a plus de soixante ans par M. de Fontenelle, ne commence-t-elle pas à se vérifier sur la *Peinture* ?

Le bon tems de celle des Hollandois est aussi passé ; encore faut-il convenir que quoique leur *peinture* soit admirable par le beau fini, la propreté, le moelleux & la parfaite intelligence du clair obscur ; cependant elle ne s'est jamais élevée dans l'Histoire, & n'a jamais réussi dans ces deux parties de l'ordonnance d'un tableau, que nous appelons *composition poétique* & *composition pittoresque*.

Depuis deux siecles les Anglois aiment la *Peinture* autant & plus qu'aucune autre nation, si l'on en excepte l'Italienne. On fait avec quelle magnificence ils récompensent les peintres étrangers qui s'établissent chez eux, & quel prix ils mettent aux beaux ouvrages de *Peinture*. Cependant leur terroir n'a point produit de peintres d'un ordre supérieur, tandis que leurs poètes tiennent un rang si distingué parmi ceux des autres peuples. On voit à Londres dans l'hôpital des enfans trouvés des tableaux d'histoire faits par MM. Hayman, Hogarth, Wills, Highmore, qui prouvent seulement que ces divers artistes possé-



doient les qualités propres à faire les grands peintres, mais non pas qu'ils fussent de cette classe. Il n'est guère possible qu'il y ait en Angleterre des peintres d'histoire vraiment habiles, parce qu'ils y manquent d'émulation; leur religion ne fait chez eux aucun usage des secours de la *Peinture* pour inspirer la dévotion; leurs églises n'y sont décorées d'aucuns tableaux, tandis que par une raison contraire ils réussissent parfaitement dans le paysage & les marines. Enfin les peintres anglois ont un obstacle à surmonter, qui arrête les progrès de leurs talens, ce sont ces gens dont la profession est de vendre des tableaux, & qui ne pouvant faire commerce des tableaux des peintres vivans de la nation, prennent le parti de les décrier, & trouvent en cela l'approbation du pays même.

À l'égard de la *peinture* des habitans du nord, on fait assez ce qu'il en faut penser. Il paroît que cet art ne s'est pas approché du pôle plus près que la hauteur de la Hollande. Je dois encore moins m'arrêter sur la *peinture chinoise*; elle n'offre qu'un certain goût d'imitation servile, où l'on ne trouve ni génie, ni dessein, ni invention, ni correction.

Après ce que nous venons d'exposer sur l'état actuel & les vicissitudes que la *Peinture* a essuyées chez les divers peuples de l'Europe depuis la renaissance des arts, il est clair que tous les siècles & que tous les pays ne sont point également fertiles en beaux ouvrages de ce genre, & qu'ils le sont plus ou moins en divers tems. Il y a des siècles où les arts languissent, il en est d'autres où ils donnent des fleurs & des fruits en abondance. La *Peinture* n'étoit point la même dans les deux siècles qui précéderent le siècle de Léon X. que dans le siècle de ce pontife. Cette supériorité de certains siècles sur les autres est si connue, & se sent si bien par les gens d'esprit dans le même siècle où ils vivent, qu'il est inutile de le prouver. Les annales du genre humain font mention de trois siècles dont les productions en *Peinture* ont été admirées par tous les siècles suivans. Ces siècles heureux sont celui de Philippe & d'Alexandre le Grand, celui de Jules César & celui d'Auguste, celui de Jules II. & de Léon X. Ce sont ces trois siècles qui ont formé la distinction de la *peinture moderne*, dont je viens de donner l'histoire; d'avec la *peinture antique*, dont je tâcherai de décrire le mérite & le caractère dans l'article suivant.

Personne n'ignore qu'il y a plusieurs sortes de *Peinture* en usage; savoir à détrempe, en émail, à fresque, à huile, en miniature, à la mosaïque, au pastel, sur le verre, sur la porcelaine, une *peinture mixte*, des camayeux, &c. Voyez chacun de ces mots.

On a aussi essayé de tracer des *peintures* sur du marbre blanc, avec des teintures particulières & propres à le pénétrer. On fait encore des *peintures* avec des laines & des soies, qui sont des broderies en tapisserie travaillées à l'aiguille ou au métier. Ne peut-on pas mettre parmi les différentes espèces de *peintures* celle qui se fait sur des étoffes de soie blanche, ou sur des toiles de coton blanc, en y employant seulement des teintures qui pénétrant ces étoffes & ces toiles? En un mot, l'industrie des hommes a-t-elle trouvé le secret de représenter les images visibles par divers moyens, sur quantité de corps très-différens, verre, pierre, terre, plâtre, cuivre rouge, bois, toile, &c. On n'a point craint de multiplier les merveilles d'un art enchanteur, & de les répéter à la vue de toutes sortes de manières. On a connu que plus on étendrait les prestiges de sa magie, plus cette variété frapperait nos sens avec plaisir; & de telles conjectures font rarement trompées.

Enfin un moderne, le sieur Picaut, a trouvé le secret de transporter sur une nouvelle toile les ouvrages de *peinture* qui dépérissent sur une vieille toile,

ou sur le bois. Les preuves qu'a données cet homme industrieux de cette découverte, ne permettent pas de douter du fait. Le fameux tableau qui représente S. Michel foudroyant les anges rebelles, étoit peint sur le bois. Ce tableau que Raphaël peignit en 1518 pour François premier, a été transporté sur toile dans sa beauté en 1752 par le sieur Picaut; & le 18 Octobre de la même année, il a été exposé aux yeux du public dans le palais du Luxembourg à Paris. En conséquence l'académie de *Peinture* ayant jugé que le sieur Picaut avoit exécuté son opération avec un grand succès, lui a donné des témoignages authentiques de son approbation. Je voudrois bien ofer ajouter que cette découverte peut assurer à la postérité la conservation des ouvrages des peintres célèbres, & les garantir de l'outrage des tems. Article de M. le chevalier DE JAU COURT.

PEINTURE ARABESQUE ANCIENNE, (*Peint. anc.*) c'est une *peinture* qui consistoit à représenter à fresque sur les murailles des figures de caprice, ou des compositions d'architecture, pour servir d'ornement & de décoration.

Il y a quelques morceaux de cette *peinture* dans des tombeaux auprès de Naples; mais c'est peu de chose en comparaison de ce qu'on peut voir de ce genre dans les desseins recueillis par Pietro-fonto; Bartoli, Jean d'Udine, Raphaël & quelques-uns des ses élèves ont imité ces anciennes grotesques; & on les a gravées d'après les études qu'ils en avoient faites.

Ces ornemens fantastiques inventés avec génie, paroissent à bien des gens n'exiger que peu ou point de parties de la perspective, puisque les figures feules enlacées & liées à des ornemens légers & délicats, sont ordinairement peintes sur le fond de la muraille, ou sur une couleur qui la suppose. Cependant il y a plusieurs desces grotesques où l'on voit des compositions d'architecture dans lesquelles il entre par conséquent des colonnes, des entablemens & d'autres membres d'architecture; toutes ces parties tendent à un point de vue donné avec autant d'exactitude que pourroit faire le peintre le plus au fait de la perspective: ainsi l'on doit en conclure que si dans des sujets où le désordre semble permis, les anciens ont été si réguliers observateurs de la perspective, on ne peut sans injustice leur refuser la même connoissance & la même attention dans des ouvrages plus réfléchis.

Les *peintures arabesques* ont été mises en usage par les anciens pour couvrir à peu de frais & cependant avec goût des murailles nues, telles qu'on les voyoit dans l'intérieur de leurs maisons, car leurs logemens particuliers ne nous laissent pas une grande idée de leurs ameublemens. Plinie cite à peine ces meubles dans la description de ses maisons, preuve qu'ils ne méritoient pas une grande considération. Les Romains faisoient consister la magnificence de leurs meubles dans des ornemens plus solides, & considérablement plus coûteux que nos étoffes & nos tapisseries. Leurs lits de festins, leurs vases, leurs coupes, leurs buffets, leurs planchers étoient d'un prix beaucoup plus considérable que tout ce que nous employons aujourd'hui. Les maisons particulières des Grecs étoient encore moins riches à la ville & à la campagne, en ce que nous entendons par le terme de *meuble*, que celles des Romains. La décoration des édifices publics étoit le seul objet des soins & de la dépense des Grecs, & cet objet étoit bien plus noble que le nôtre. *Mém. de l'ac. des Ins.*

Pour ce qui regarde la *peinture arabesque moderne*, voyez GROTESQUES, (*beaux arts.*) (D. J.)

PEINTURE A DÉTREMPE, (*Peint.*) voyez GUACHE.

PEINTURE A HUILE, (*Peint. mod.*) dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, la *Peinture* fut rétablie, & ce fut au commencement du quatorzième qu'un Flamand nommé Jean de Bruges, employa des

couleurs détrempées dans des huiles. Avant cette découverte les grands ouvrages se faisoient en mosaïque, ou à fresque, ou en détrempe. La mosaïque, comme on fait, est formée par des pierres de différentes couleurs rapportées artistement les unes à côté des autres, & qui toutes ensemble concourent à produire un effet général. On peint à fresque sur des enduits tout frais de mortier, & où les couleurs s'imbibent, détrempant les couleurs dans la gomme, on peut les employer par-tout, & c'est ce qu'on appelle *peindre en détrempe*.

La *peinture à huile* a des grands avantages sur toutes les autres manières. La mosaïque demande beaucoup de travail, & elle est difficilement exacte. La fresque ne peut être retouchée; & si le premier trait n'est point de la dernière justesse, si le premier coup de pinceau ne donne pas la nuance exacte, il faut faire regrater l'enduit, & recommencer jusqu'à ce qu'enfin on ait achevé l'ouvrage, sans avoir commis la moindre erreur. Cette exactitude qu'il faut trouver du premier coup, est d'autant plus difficile, que les couleurs ne conservent point les nuances qu'elles ont lorsqu'on les emploie; elles changent à mesure que le mortier sèche, & il faut les avoir employées du premier coup de pinceau, non pas comme elles sont, mais comme elles doivent rester. La *peinture à détrempe*, outre ce dernier inconvénient de la *peinture à fresque*, n'a point de solidité, ne permet point d'unir les couleurs par des nuances vraies & délicates.

Mais la *peinture à l'huile* donne la facilité à l'artiste de retoucher son tableau aussi souvent qu'il le veut. Sur une première ébauche dont les traits ou les nuances ne lui paroissent pas convenables, il emploie une seconde couleur différente de la première, & qui rend avec plus de vérité l'effet qu'il en attend; dans cette manière l'artiste a encore l'avantage d'employer les couleurs à-peu-près comme elles doivent rester. Les ouvrages à l'huile ne sont point nécessités d'être toujours à une même place, comme l'est la fresque sur la toile, sur le bois & sur les métaux, ceux à l'huile peuvent être transportés par-tout; mais ils se conservent moins que la fresque, & n'ont qu'un seul point de vue.

Cependant quoique l'huile donne une très-grande facilité de pinceau, & qu'elle rende le travail plus agréable qu'à aucun autre corps le pourroit faire, les anciens, peu sensibles au moment présent, travailloient toujours pour la postérité. Or il est constant que l'huile nous a fait perdre l'avantage de la conservation. Ce n'est pas tout, elle altère nos couleurs, & les fait jaunir par la seule impression de l'air. Les teintes poussent souvent avec inégalité, les ombres noircissent, enfin nos couleurs & nos impressions s'écaillent, & les *peintures* anciennes étoient, ce me semble, à l'abri de tous ces inconvénients. Nous pratiquons l'huile depuis un tems assez considérable pour en connoître les effets, & pour avancer que l'on ne verra aucune de nos *peintures* préparées de cette façon dans huit cent ans; au contraire, Plin a pu voir celles qui subsistoient dans les ruines d'Ardée, & nous voyons encore aujourd'hui des restes d'une beaucoup plus grande ancienneté dans quelques endroits de l'Italie, & même jusques dans l'Égypte; aussi ce sont des *peintures à fresque*.

Le *pastel* a de grandes beautés; il est fait avec des craies de différentes couleurs, mais le seul mouvement de l'air le détruit, & on ne peut le conserver qu'en le couvrant d'une glace. Derrière les glaces, on y peint aussi à huile. (D. J.)

PEINTURE CHINOISE, (*Peint.*) c'est une sorte de *peinture* que les Chinois font sur des éventails ou sur la porcelaine, où ils représentent des fleurs, des animaux, des paysages, des figures, &c. avec des

couleurs fines & brillantes. Le seul mérite de leur *peinture* est une certaine propreté & un certain goût d'imitation servile, mais où l'on ne remarque ni génie, ni dessin, ni invention, ni correction.

PEINTURE des Mexicains sur le bois, (*Peinture d'Amérique.*) on ne sera peut-être pas fâché de voir ici la manière dont les Indiens du Mexique se servent des couleurs pour peindre sur le bois, & pour travailler les cabinets & autres meubles de cette espèce: voici le secret de cette *peinture*.

On prépare la couleur dont on veut faire le fond, & on en passe plusieurs couches sur tout l'ouvrage, ce qui forme une croûte assez épaisse, que l'on adoucit & qu'on égale le plus qu'il est possible. Pendant que la *peinture* est encore fraîche, on prend un poinçon ou une baguette de bois le plus dur qu'on peut trouver, avec quoi l'on dessine les figures que l'on veut peindre; on se sert de l'autre bout du poinçon ou de la baguette, qui est aplatie en forme de spatule, pour râcler la couleur renfermée dans le contour de la figure; dans ce vuide on met une autre couleur telle que la figure le demande; & s'il y en doit entrer de différentes, on remplit d'abord tout l'espace de celle qui doit dominer; puis on dégarrit la place que doivent occuper les autres couleurs, & on les applique les unes après les autres, comme on avoit fait la première jusqu'à ce que tout l'ouvrage soit achevé.

Pour conserver l'éclat des couleurs & leur donner le lustre, ils ont différens vernis composés d'huiles tirées de divers fruits.

Dans la province des Yucatan, le vernis le plus ordinaire est une huile faite avec certains vers qui viennent sur les arbres du pays. Ils font de couleur rougeâtre, & presque de la grandeur des vers-à-soie. Les Indiens les prennent, les font bouillir dans un chaudron plein d'eau, & ramassent dans un autre pot la graisse qui monte au-dessus de l'eau. Cette graisse est le vernis même. Il devient dur en se figeant; mais pour l'employer, il n'y a qu'à le faire chauffer; & la *peinture* sur laquelle on a passé le vernis, conserve cette même odeur durant quelque tems; mais en l'exposant à l'air pendant quelques jours, l'odeur se dissipe entièrement. Ce sont aussi les huiles de ce vernis qui sont que les ouvrages ainsi vernissés, peuvent se laver sans être endommagés. De-là vient qu'on a fait avec le bois ainsi peint & vernissé quantité de vaisseaux pour l'usage ordinaire. (D. J.)

PEINTURE PASTORALE, (*Peint. mod.*) c'est ainsi qu'on nomme celle qui s'exerce sur les amusemens de la campagne, les bergeries, les marchés, les animaux. Ce goût est susceptible de toutes les beautés dont le génie du peintre est capable pour imiter la belle nature; & elle plaît à tout le monde. Le *Castiglione* (*Benedicti*), né à Gènes, & mort à Mantoue en 1670, à 54 ans, est un des artistes du dernier siècle qui a le mieux réussi en ce genre. La délicatesse de sa touche, l'élégance de son dessin, la beauté de son coloris, & son intelligence du clair obscur ont rendu ses tableaux précieux. (D. J.)

PEINTURE DES TOILES, (*Peint. anc.*) nous dirions aujourd'hui *teinture des toiles*, mais je me sers du mot de Plin, qui finit le *xj. chap. de son XXXV. livre*, par nous apprendre la façon dont les Egyptiens peignoient des toiles, ou faisoient des toiles peintes. Rapportons d'abord le passage en latin qui est fort curieux.

*Pingunt & vestes in Aegypto inter pauca mirabili genere, candida vela postquam attrivere illinentes non coloribus, sed colorem sorbentibus medicamentis. Hoc cum secere, non apparet in velis; sed in corinam pigmenti serventis mersa, post momentum extrahuntur picta. Mirumque cum sit unus in cortina color, ex illo alius atque alius sit in veste, accipientis medicamenti qualitate mu-*



*ratu. Nec postea abluui potest; ita cortina non dubit com-  
fusura colores, si pictus acciperet, digerit ex uno, pin-  
giquæ dum coquit. Et adusta vestes firmiores fiunt, quam  
si non urerentur.* Voici la traduction :

« Dans le nombre des arts merveilleux que l'on  
» pratique en Egypte, on peint des toiles blanches  
» qui servent à faire des habits, non en les couvrant  
» avec des couleurs, mais en appliquant des mor-  
» dans qui, lorsqu'ils sont appliqués, ne paroissent  
» point sur l'étoffe; mais ces toiles plongées dans une  
» chaudière de teinture bouillante, sont retirées un  
» instant après colorées. Ce qu'il y a d'étonnant,  
» c'est que quoiqu'il n'y ait qu'une couleur, l'étoffe  
» en reçoit de différentes, selon la qualité des mor-  
» dans, & les couleurs ne peuvent ensuite être em-  
» portées par le lavage. Ainsi une liqueur qui n'étoit  
» propre qu'à confondre les couleurs, si la toile étoit  
» étée peinte avant que d'être plongée, les fait naître  
» toutes d'une seule; elle se distribue, elle peint la  
» toile en la cuisant, pour ainsi dire. Et les couleurs  
» de ces étoffes teintes à chaud sont plus solides que  
» si elles étoient teintes à froid ».

Cette pratique pour exécuter la teinture des toiles est en usage dans l'Europe & en Orient. Il est à présumer que l'Inde a tiré originairement ce secret de l'Egypte, qui après avoir été le centre des arts & des sciences, la ressource de l'Asie, & de l'Europe par la fertilité de son terroir, le climat le plus heureux par la salubrité de l'air, un monde par la multitude des naturels du pays & par l'affluence des étrangers, n'est plus aujourd'hui qu'une terre empestée & une retraite de brigands, pour avoir perdu de vue les arts & les sciences qui faisoient son bonheur & sa gloire; exemple palpable qui suffiroit seul pour confondre un odieux paradoxe avancé de nos jours, s'il méritoit d'être sérieusement réfuté. La Chine connoît aussi la pratique de teindre les toiles, où nous l'avons trouvée établie dans les tems de sa découverte. Plus on approfondit les arts, du moins quant à la peinture, & plus on observe que les anciens n'ignoroient presque rien de ce que nous savons & de ce que nous pratiquons. *Mémoire des Inscriptions. tom. XXV. (D. J.)*

**PEINTURE SUR VERRE.** (*Peint. mod.*) cette peinture est toute moderne, & les François prétendent que ce fut d'un peintre de Marseille, qui travailloit à Rome sous Jules II. que les Italiens l'apprirent. On en faisoit autrefois beaucoup d'usage dans les vitraux des églises & des palais; mais cette peinture est aujourd'hui tellement négligée, qu'on trouve très-peu de peintres qui en aient connoissance. Elle consiste dans une couleur transparente, qu'on applique sur le verre blanc; car elle doit faire seulement son effet, quand le verre est exposé au jour. Il faut que les couleurs qu'on y emploie soient de nature à se fondre sur le verre qu'on met au feu quand il est peint; & c'est un art de connoître l'effet que ces couleurs feront quand elles seront fondues, puisqu'il y en a que le feu fait changer considérablement.

Lorsque cette peinture étoit en regne, on fabriquoit dans les fourneaux des verres de différentes couleurs, dont on composoit des draperies, & qu'on tailloit suivant leurs contours, pour les mettre en œuvre avec le plomb. Le principal corps de presque toutes ces couleurs, est un verre assez tendre, qu'on appelle *rocaille*, qui se fait avec du sablon blanc, calciné plusieurs fois, & jeté dans l'eau, auquel on mêle ensuite du salpêtre pour servir de fondant.

On a aussi trouvé le secret de peindre à l'huile sur le verre, avec des couleurs transparentes, comme font la laque, l'émail, le verd-de-gris, & des huiles ou vernis colorés, qu'on couche uniment pour servir de fonds; quand elles sont seches, on y met des ombres, & pour les clairs, on peut les emporter par

hachures avec une plume taillée exprès. Ces couleurs à l'huile sur le verre, se conservent long-tems, pourvu que le côté du verre où est appliquée la couleur, ne soit pas exposé au soleil. (*D. J.*)

**PEINTURE.** (*Architect.*) cet art contribue dans les bâtimens, 1<sup>o</sup>. à la légèreté, en les faisant paroître plus exhaussés & plus vastes par la perspective; 2<sup>o</sup>. à la décoration par la variété des objets agréables répandus à propos, & par le racordement du faux avec le vrai; 3<sup>o</sup>. enfin à la richesse, par l'imitation des marbres, des métaux, & autres matières précieuses.

La Peinture se distribue en grands sujets allégoriques pour les voutes, plafonds, & tableaux; ou en petits sujets, comme ornemens grotesques, fleurs, fruits, &c. qui conviennent aux compartimens & panneaux des lambris.

On pratique dans les bâtimens trois sortes de peinture; la peinture à fresque, la mosaïque, & la peinture à l'huile. La première, qui est la plus ancienne, & la moins finie, sert pour les dedans des lieux spacieux, tels que sont les églises, basiliques, galeries, & même pour les dehors sur les enduits préparés pour la retenir. Cette peinture est particulièrement propre pour décorer des murs de jardins par des vûes, des perspectives, &c. La mosaïque, quoiqu'elle soit moins en usage qu'aucune sorte de peinture, est cependant la plus durable; la peinture à l'huile convient au bois & à la toile, pour enrichir toutes sortes d'appartemens. (*D. J.*)

**PEINTURE DOUBLE.** (*Poste, Art orat.*) on appelle double peinture, celle qui consiste à présenter deux images opposées, qui jointes ensemble, se relevent mutuellement; c'est ainsi que Virgile fait dire à Enée, lorsqu'il voit Hector en songe : « Ce n'étoit point cet Hector vainqueur de Patrocle, » & chargé des dépouilles d'Achille, où la flamme » à la main embrasant la flotte des Grecs : sa barbe » & ses cheveux étoient souillés de sang, & son » corps portoit encore les marques de toutes les » blessures qu'il reçut sous les murs de Troie ».

*Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo  
Hector qui redit exuvias indutus Achillis,  
Vel Danaum Phrygius jaculatus puppibus ignes!  
Squallentem barbam, & concretos sanguine crines,  
Vulneraque ille gerens, quæ circum plurima muros  
Accipie patrios.* *Ænéid. l. II. v. 274.*

Annibal Caro, dans sa traduction italienne de l'Énéide, a rendu cet endroit bien noblement.

*Lasso me! quale & quanto era mutato  
Da quell' Etor, che ritorno vestito  
Dele spoglie d'Achille, è rilucente  
Del foco, ond'arse, il grand navile argolico!  
Squallida havea la barba, horredo il crine,  
E rappreso di sangue: il petto lacerato  
Di quante unqua ferite al patrio muro  
Hebbe d'intorno.*

C'est encore en usant d'une double peinture, que Corneille dans le récit du songe de Pauline, lui fait dire en parlant de Sévère. *Acte I. scène 2.*

*Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux  
Qu'une ombre défolée emporte des tombeaux;  
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire,  
Qui retranchant sa vie, assure sa mémoire;  
Il sembloit triomphant, & tel que sur son char  
Victorieux dans Rome, entre noire César, &c.*

Concluons que la double peinture est d'un merveilleux effet pour le pathétique; mais comme cette adresse est une des plus grandes du poète & de l'orateur, il faut la savoir ménager, l'employer sobrement, & à propos. (*D. J.*)

**PEINTURE D'IMPRESSION**, (*Peinture.*) peinture de diverses couches de couleurs en huile ou en détrempe, dont on imprime dans les bâtimens les ouvrages de Menuiserie, de Charpenterie, de Maçonnerie, &c de Serrurerie, ou qui sont à l'air, ou que l'on veut embellir, &c mettre d'une même teinte. Les Italiens disent *imprimatura*, dont quelques-uns de nos peintres ont fait *imprimature*, &c d'autres *imprimure*. Le véritable mot françois est *impression* à huile, ou *impression* à détrempe, suivant la liqueur &c ingrédients qui y entrent. (*D. J.*)

**PEINTURE**, adj. (*Peinture.*) ce qui n'est peint ou enduit que d'une seule couleur sans desseins, ni sans compartimens. On le dit comme par opposition à *peint*, qui signifie une chose peinte avec art; ainsi on dit une *gallerie bien peinte*, lorsque le peintre l'a ornée de différens ouvrages de peinture, ou tableaux; &c une *gallerie bien peinte*, quand elle a été imprimée d'une seule couleur. (*D. J.*)

**PEIPUS**, (*Géog. mod.*) en langue russe *Cyud-Kow*, grand lac aux confins de l'Esthonie, de la Livonie, &c de l'Ingrie. Il reçoit les eaux de diverses rivières, &c se décharge dans la Neva, qui porte ses eaux dans le golfe de Finlande. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large. En 1701, le Czar Pierre fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portoient environ cinquante hommes chacune; il y entretenait cette flotte pour empêcher les vaisseaux suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, &c en même tems pour former des matelots.

**PEISKER**, (*Hist. nat.*) en latin *pacilias*, ou *piscis fossilis*. Les Allemands le nomment aussi *schlammbeisser*, ou *mordeur de vase*, parce qu'on le trouve dans le limon ou dans la vase qui est au fond de quelques eaux. C'est un poisson qui ressemble à une aiguille ou à un ferpent.

**PEISO**, (*Géog. anc.*) lac de la Pannonie; Plin., *l. III, c. xxiv.* dit qu'il joignoit la Norique. C'est aujourd'hui le lac de Neuhäuser-Lée, aux confins de la Hongrie &c de l'Autriche.

**PEITS**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la basse-Lusace, sur la rive droite de la Sprée, à deux lieues au-dessus de Colbus. Elle a des mines de fer dans ses environs.

**PEIUM**, (*Géog. anc.*) Strabon, *l. XII, p. 567.* donne cette place aux Tolistoboges, de même que celle de Blucium; il ajoute que l'une étoit la résidence du roi Déjotarus, & que l'autre étoit destinée à garder les trésors.

**PEKELI**, (*Géog. mod.*) province de la Chine, & la première des quinze de ce vaste empire. Elle est au midi de la grande muraille, & à l'orient d'un bras de mer. Sa figure est un triangle rectangle; l'air y est très-froid, le terrain stérile &c plein de sable. Peking en est la capitale. (*D. J.*)

**PEKIA**, f. m. (*Botan.*) nom donné par Pison à un arbre des Indes, qui porte un fruit un peu plus gros qu'une orange; son suc est extrêmement doux &c agréable. Laët parle aussi de cet arbre, mais ni lui ni l'autre n'en ont donné la description.

**PEKING**, (*Géog. mod.*) ou Xuntien & Cambalu dans quelques relations de voyageurs; grande ville de la Chine, la capitale de l'empire, & le siège ordinaire des empereurs. Nous en parlons par cette seule raison; le père du Halde vous en donnera la description. On lit dans les lettres édifiantes, que cette ville a six lieues de tour de 3600 pas chacune. Ses portes ont quelque chose de plus magnifique que celles de toutes les villes de l'Europe; elles sont extrêmement élevées, &c enferment une grande cour carrée environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti des salons, tant du côté de la campagne, que du côté de

la ville. Le palais de l'empereur a deux milles d'étendue en longueur, un en largeur, &c fix de tour. Il y tient plus de trois mille concubines. *Longit.* suivant les peres Jésuites, Caffini &c Desplaces 134<sup>d</sup>. 8', &c suivant le pere Gaubil 133. 51. 45. *lat.* 39. 54. *Long.* orient, suivant M. le Monnier 133. 35. *lat.* 39. 55. *Long.* suivant le pere Feuillée, 133. 55. *lat.* 39. 55. (*D. J.*)

**PELACHE**, f. f. (*Manufact.*) espece de peluche grossiere, faite de fil &c de coton, dont les pieces portent dix à onze aunes de long.

**PELADE**, f. f. (*Lainage.*) c'est le nom de la laine que les Mégisiers & Chamoiseurs font tomber par le moyen de la chaux, de dessus les peaux de moutons &c brebis, provenantes des abattis des bouchers; on l'appelle aussi *pelure*, *pelis*, *avalis*.

Les laines *pelades* sont si inférieures aux laines de toison, qu'il n'est pas permis aux ouvriers en bas au métier, d'en employer dans leurs ouvrages, ainsi qu'il est porté par l'article 11 de leur règlement du 30 Mars 1760; leur usage plus ordinaire est pour faire les trêmes de certaines fortes d'étoffes, celles de toison étant plus propres à faire les chaînes.

**PELAGIÈ**, (*Géog. anc.*) île de la mer Méditerranée, entre la Sicile & l'Afrique. Ptolomée, *liv. IV, ch. ii.* les met au nombre de trois; savoir, *Cossira*, *Glaucis insula* & *Melita*. (*D. J.*)

**PELAGIE**, (*Géog. anc.*) *Pelagia*, île consacrée à Saturne. Avenius, *ora Maris, vers. 164.* fait entendre qu'elle étoit voisine des colonnes d'Hercule.

**PELAGIANISME**, hérésie des Pélagiens. Voyez l'article suivant.

**PELAGIENS**, (*Théolog.*) anciens hérétiques ainsi nommés de Pélagie leur chef, &c fort connus dans l'Eglise par les écrits de S. Augustin.

Pélagie, auteur de cette secte, étoit anglois. On prétend que son nom anglois étoit *Morgan*, qui signifie *mer*, que l'on a rendu en grec &c en latin par celui de *Pélagie*. Il étoit moine, mais on ne fait pas certainement s'il avoit embrassé ce genre de vie en Angleterre ou en Italie. Les Anglois prétendent qu'il avoit été moine du monastere de Banchor, sans décider si c'étoit de celui qui est situé dans le pays de Galles ou d'un autre de même nom qui étoit en Irlande. On ajoute qu'il passa en Orient, où il commença à semer ses erreurs sur la fin du quatrième siècle; d'autres disent qu'il vint à Rome &c qu'il y dogmatifia au commencement du cinquième.

On peut rapporter à trois principaux chefs, les erreurs de Pélagie &c de ses disciples. Elles rouloient; 1°. sur le péché originel; 2°. sur les forces du libre arbitre; 3°. sur la nature, l'existence & la nécessité de la grace.

Quant au premier article, Pélagie enseignoit que nos premiers parens Adam &c Eve avoient été créés mortels, que leur prévarication n'avoit nui qu'à eux-mêmes, &c nullement à leur postérité. 2°. Que les enfans qui naissent sont dans le même état où étoient Adam &c Eve avant leur péché; 3°. que ces enfans, quand même ils ne seroient pas baptisés auroient la vie éternelle, mais non pas le royaume des cieux; car ils mettoient entre ces deux choses une distinction qu'eux seuls apparemment se piquoient d'entendre.

Quant au libre arbitre, ils prétendoient qu'il étoit aussi entier, aussi parfait, &c aussi puissant dans l'homme, qu'il l'avoit été dans Adam avant sa chute; 2°. que par les propres forces du libre arbitre, l'homme pouvoit parvenir à la plus haute perfection, vivre sans passions déréglées &c même sans péché; 3°. Julien un des sectateurs de Pélagie, ajoutoit que par les seules forces du libre arbitre, les infidèles pouvoient avoir de véritables vertus qui les rendaient parfaitement bons &c justes, non-seulement dans l'ordre moral



tal & naturel, mais encore dans l'ordre surnaturel.

Quant à la grâce; Pélagie soutint d'abord que les forces naturelles du libre arbitre suffisoient pour remplir tous les commandemens de Dieu, vaincre les tentations; en un mot, opérer toutes sortes de bonnes œuvres dans l'ordre du salut. Mais attaqué de toutes parts & poussé vivement par les Catholiques, il admit d'abord des grâces extérieures, comme la loi, la prédication de l'Evangile, les exemples de Jésus-Christ. Il alla ensuite jusqu'à reconnoître une grâce intérieure d'entendement pour les vérités révélées, non qu'il la jugeât absolument nécessaire, mais simplement utile pour en faciliter la connoissance. Enfin, il admit une grâce intérieure de volonté, mais réduite presque à rien par les subtilités & par celles de ses disciples; car ils soutenoient que cette grâce n'étoit nécessaire que pour achever les bonnes œuvres, & non pour les commencer; qu'elle n'étoit pas absolument nécessaire pour opérer le bien, mais pour en faciliter l'opération; & enfin que cette grâce n'étoit point gratuite, puisque Dieu ne la conféroit aux hommes, qu'en considération de leurs mérites & à titre de justice. Or, selon eux, ces mérites étoient purement humains, produits par les seules forces de la nature. S. August. lib. de Gert. Pelag. de grat. & lib. arbit. de grat. Christ. & contr. Julian. Tournely, *était, de la Grâce, tom. I. disput. 1. art. 3.*

On voit que ce système tend à anéantir la nécessité de la grâce; Pélagie eut pour principaux disciples, Célestius & Julien, évêques d'Eclane en Sicile. Condamné en Afrique & en Orient par divers conciles, il trompa le pape Zozime par une feinte profession de foi; mais ce pontife mieux instruit par les évêques d'Afrique, condamna Pélagie & Célestius dans un concile tenu à Rome en 418: leurs erreurs furent proscrites de toutes parts, tant par la puissance ecclésiastique, que par l'autorité séculière. On tint sur cette matière vingt-quatre conciles en dix-neuf ans, & les empereurs Honorius, Constance & Valentinien ayant approuvé par leurs lois les décisions de l'Eglise, le pélagianisme parut écrasé, mais il reparut en partie dans la suite sous le nom de *semipélagianisme*. Voyez SEMIPÉLAGIANISME & SEMIPÉLAGIENS.

Ce fut en combattant ces hérétiques, que S. Augustin composa les divers ouvrages qui lui ont mérité le titre de *docteur de la grâce*. C'est aussi contre eux que S. Prosper a fait son poème intitulé *contre les ingrats*; S. Hiérome, S. Fulgence & plusieurs autres peres ont aussi réfuté les Pélagiens.

PÉLAGONIE, (*Géog. anc.*) *Pelagonia*, contrée de la Macédoine, dont la capitale portoit le même nom, selon Tite-Live, liv. XLV. c. xxix. il est vraisemblable que cette ville fut ruinée du tems de la guerre de Macédoine, car depuis Tite-Live aucun écrivain n'en fait mention. Les habitans de la *Pélagonie* étoient appellés *Pélagones* & *Péonies*, parce que leur pays étoit quelquefois compris dans la Pœonie. Cellarius place la *Pélagonie* au midi du mont Hémus, entre la Mygdonie & la Pœonie. (*D. J.*)

PELAGUS, (*Lexic. Géogr.*) nom dont les Grecs ufoient pour désigner la mer, & que les Latins reçurent dans leur langue; quoiqu'il semble dans sa propre signification vouloir dire la haute mer; Ptolomée néanmoins donne ce nom à toutes les mers particulières. Voyez MER.

2°. *Pelagus* est dans Pausanias, L. VIII. c. xj. une forêt d'Arcadie, qui faisoit la borne entre les Mantiniens & les Tégéens.

PELAINS, f. f. pl. (*Comm. de la Chine.*) ce sont des sains de la Chine, mais qui passent par les mains des Indiens, de qui les commis de la compagnie les re-

Tom. XII.

çoivent & les achètent; leur longueur est de huit aunes sur sept seizièmes de largeur.

PELAMYPDE ou THON D'ARISTOTE, f. f. (*Hist. nat. Ichtiolog.*) *timaria limosa*, poisson de mer qui est fort ressemblant au maquereau par la forme du corps, par le nombre & par la position des nageoires, & qui n'en diffère que par la couleur & par les taches qui sont sur le dos. Voyez MAQUEREAU.

La *pelamyde* a le ventre blanc, & le dos est de couleur livide & quelquefois blanc; il y a sur les côtés du corps des traits noirs, fort près les uns des autres, qui s'étendent depuis le dos presque jusqu'au ventre. On confond souvent ce poisson avec la bise qui lui ressemble à tous égards, par la forme & par la couleur; il en diffère en ce qu'il a le corps en entier, lisse & sans écailles; au lieu que dans la bise, la partie qui se trouve au-dessous de la nageoire des omes est couverte d'écailles; les traits noirs des côtés du corps sont moins près les uns des autres dans la bise, que dans la *pelamyde*. Voyez BISE. Rondelet, *Hist. nat. des Poissons, part. I. liv. VIII. ch. x. Voyez POISSON.*

PELARD, BOIS, (*Comm. de bois.*) sorte de bois à brûler, dont on a ôté l'écorce pour faire du tan.

PELARDEAUX, (*Marins.*) voyez PALARDEAUX.

PELARGE, f. f. (*Myth.*) fille de Potnèus qui ayant rétabli à Thèbes le culte des dieux Cabires, mérita qu'après sa mort on lui décernât les honneurs divins par ordre même de l'oracle de Delphes.

PELASGICUM ARGOS, (*Géog. anc.*) c'est un des noms qui furent donnés à la Thessalie. Elle en a souvent changé, comme Plin. liv. IV. ch. vij. nous l'apprend. Celui-là lui appartient lorsqu'elle fut habitée par les Pélasges, peuples de l'Argie.

PELASGES, (*Géog. anc.*) *Pelagî*, ancien peuple de la Grece; il habita d'abord l'Argie, & tiroit son nom du roi Pélagus, fils de Jupiter & de Niobé. On peut lire dans les *mémoires de littérature* les savantes recherches de M. l'abbé Geinot, tom. XIV. & tom. XVI. in-4°. sur l'origine des *Pélasges*, & leurs différentes migrations; c'est assez pour nous de les parcourir d'un œil rapide d'après Denys d'Halycarnasse, liv. I.

Les *Pélasges*, dit-il, après la sixième génération, laissèrent le Péloponnèse, & se transportèrent dans l'Hémonie, appelée depuis la *Thessalie*. Les chefs de cette colonie furent Achæus, Phrithus & Pélagus, fils de Neptune & de Larisse. Après avoir chassé les habitans du pays, ils s'y établirent & la partagerent entr'eux, donnant à chaque portion le nom d'un de leurs commandans. C'est de là que sont venus les noms de *Phthiotide*, d'*Achaïde* & de *Pélasgiotide*.

Après la cinquième génération dans cette seconde demeure, les Curetes, les Léleges, & divers autres habitans les chassèrent: une partie se sauva dans l'île de Crète, & une autre partie dans les îles Cyclades; quelques-uns se retirèrent sur le mont Olympe, & dans le pays voisin; d'autres dans la Bœotie, dans la Phocide & dans l'Eubée; il y en eut qui passèrent en Asie, & qui s'emparèrent d'une partie de la côte de l'Helléspont & des îles voisines, entr'autres de celles de Lesbos; mais la plus grande partie alla dans le pays des Dodonéens leurs alliés, & y demeurèrent jusqu'à ce que devenant à charge au pays par leur grand nombre, ils furent conseillés par l'oracle de passer en Italie, appelée alors *Saurinie*. Pour cet effet ils équipèrent une flotte, sur laquelle ils traversèrent la mer Ionienne; & étant venu débarquer à l'embouchure du Pô, ils y laissèrent ceux d'entr'eux qui n'étoient pas en état de supporter la fatigue de l'expédition qu'ils méditoient.

Ceux-ci, avec le tems, bâtirent une ville, qu'ils nommèrent *Spina*, du nom de l'embouchure du Pô, sur le bord de laquelle ils avoient pris terre. Ils s'y

N n

furent respecter de leurs voisins, & eurent pendant long-tems l'empire de la mer : mais dans la suite, ces mêmes voisins les ayant chassés de leur ville, qui fut enfin subjuguée par les Romains, cette partie des *Pelasges*, qui s'étoient établis à l'embouchure du Pô, cessa d'être connu dans l'Italie.

À l'égard de ceux qui avoient pénétré dans les terres, ils passèrent les montagnes, arrivèrent dans l'Umbrie, voisine du pays des Aborigènes, & s'y rendirent maîtres de quelques bourgades. Ils n'y demeurèrent néanmoins pas long-tems. L'impuissance où ils se virent de résister aux habitans du pays, les obligea de passer chez les Aborigènes, avec qui ils firent alliance. Ces derniers les reçurent d'autant plus volontiers chez eux, qu'ils avoient besoin de ce secours pour résister aux Sicules qui les inquiétoient souvent.

Cette alliance causa un grand changement en Italie. Les *Pelasges* & les Aborigènes se trouverent assez forts pour s'emparer d'une partie de l'Umbrie & de la ville de Crotone, dont ils firent une place d'armes ; ils vinrent même à bout de chasser les Sicules, qu'ils obligèrent de passer dans l'île voisine appelée *Sicanie*, & à laquelle ils donnerent leur nom.

Ces premiers progrès des *Pelasges* furent suivis d'autres encore plus grands. Ils conquièrent plusieurs villes ; ils en bâtirent de nouvelles, & devinrent forts puissans dans le pays. Mais cette fortune ne fut pas de longue durée : affligés de diverses calamités, & fatigués par les guerres continuelles qu'ils avoient sur les bras, un grand nombre d'entr'eux repassa en Grèce, & se dispersa en divers endroits : il n'en resta que très-peu en Italie, où ils se maintinrent avec l'aide des Aborigènes. Une grande partie des villes que ces peuples avoient possédées, furent envahies par les Tyrrhéniens, qui commencèrent à s'établir alors dans l'Italie. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

**PÉLASGIE**, (*Géog. anc.*) *Pelassgia* ; nom qui fut donné pendant long-tems au Péloponnèse. La Toscane & diverses autres contrées que les *Pelasges* habiterent, furent aussi appelées *Pelassgie*.

**PÉLASGIOTIDE**, (*Géog. anc.*) *Pelagissis* ou *Pelassia*, contrée de la Thessalie, dont elle faisoit la quatrième partie, selon Strabon, liv. IX. p. 430. Son nom venoit des *Pelasges* qui l'avoient habitée. Elle s'étendoit anciennement jusqu'à la mer ; mais dans la suite la partie maritime de cette contrée fut comprise sous la Magnésie. Les peuples s'appelloient *Pelagiotas*.

**PÉLATES**, f. f. pl. (*Antiq. grecques*) *πιδυται*, domestiques particuliers chez les Athéniens. C'étoit des citoyens libres, qui, par pauvreté, se trouvoient forcés de servir à gages ; ils n'avoient aucun suffrage dans les affaires publiques, faute d'avoir un bien suffisant pour les rendre propres à donner leurs voix ; mais ils ne restoient serviteurs qu'autant qu'ils le jugeoient à-propos, & que leur besoin le requéroit ; car ils étoient libres de changer de maîtres ; & s'ils venoient à acquérir quelque bien, ils pouvoient se relever entièrement de leur état de servitude. Potter, *archæol. grec. tom. I. p. 57.*

**PELECEIN**, f. m. *pelecinus*, (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur papilionacée ; le pistil s'élève du calice & devient dans la suite une silique aplatie, & composée de deux pièces qui n'a que deux capsules, & qui renferme des semences aplaties, & semblables ordinairement à un petit rein. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

**PELKIS**, (*Géog. mod.*) M. le comte de Marigli écrit ainsi, & M. de Lisle *Belkis* ; bourg d'Hongrie près du Danube, au-dessous de Salankemen, & au-dessus de Belgrade. Ce bourg est connu par la victoire que le prince Eugene de Savoie y remporta sur les Turcs en 1697. (*D. J.*)

**PELÉ**, (*Géog. anc.*) nom de deux villes de Thessalie, dont l'une obéissoit à Eurypyle, & l'autre à Achille. *Pelé* est encore une île sur la côte d'Ionie, proche de la ville de Clazomene, selon Plin. liv. XXXII. ch. ij.

**PÉLÉCOÏDE**, f. m. en *Géométrie*, se dit d'une figure en forme de hache.

Telle est la figure *BCDA*, Pl. de *Géom.* figure 45. contenue sous les deux quarts de cercle renversés *AB*, *AD*, & le demi-cercle *BCD*.

L'aire du *pélécôide* est égal au carré *AC*, & celui-ci au rectangle *EB*, ce qui se voit à l'œil : car le *pélécôide* est égal au carré *AC*, parce qu'il lui manque les deux segmens inférieurs *AB*, *AD*, lesquels segmens sont égaux aux deux segmens *BC*, *CD*, que le *pélécôide* a de plus que le carré dans sa partie supérieure ; & le rectangle *BFED* contient quatre triangles rectangles, comme *BAF*, dont chacun est le quart du carré *BCDA*.

On peut trouver encore d'autres espaces circulaires quarrables. Voyez **LUNULE** (O)

**PÉLEGRINO**, (*Géog. mod.*) montagne fort haute de la Sicile dans le val de Mazzara, sur la côte septentrionale, près la ville de Palerme. Son ancien nom est *Ereia*, ou *Ereia*, comme écrivent Polybe & Diodore de Sicile.

**PELENDONES**, (*Géog. anc.*) peuples de l'Espagne. Plin. liv. III. ch. iij. les comprend sous les Celtibères, & ajoute, liv. IV. ch. xx. que le fleuve Durus avoit sa source chez eux. Ptolomée, liv. II. ch. vj. leur donne trois villes ; savoir, *Vifonium*, *Angustobriga* & *Savia*.

Une ancienne inscription rapportée par Gruter, p. 111. n. 5. fait mention de ces peuples, & écrit *Pelendones*, au lieu que Plin. & Ptolomée disent *Pelendones*.

GENIO LOCI.  
PELENDONES.  
AREACON.

(*D. J.*)

**PELER**, v. act. (*Gram.*) c'est ôter la peau : on *pèle* un fruit, une étoffe se *pèle* ; on *pèle* un arbre, une terre.

**PELERIN**, f. m. (*Hist. mod.*) personne qui voyage ou qui parcourt les pays étrangers pour visiter les saints lieux, & pour faire ses dévotions aux reliques des Saints. Voyez **RELIQUE**, **JUBILÉ**, &c.

Ce mot est formé du flamand *pelegrin*, ou de l'italien *peligrino*, qui signifie la même chose, & tous ces mots viennent originellement du latin *peregrinus*, étranger ou voyageur.

On avoit autrefois un goût excessif pour les pèlerinages, sur-tout vers le tems des croisades. Voyez **CROISADES** & **CROISÉ**.

Plusieurs des principaux ordres de chevalerie étoient établis en faveur des *pèlerins* qui alloient à la Terre-sainte, pour se mettre à couvert des violences & des insultes des Sarrasins & des Arabes, &c. Tels étoient l'ordre des chevaliers du temple, ou destempliers, des hospitaliers, des chevaliers de Malte, &c. Voyez **ORDRE**, **TEMPLIER**, **MALTE**, &c.

**PÉLERIN** se dit d'un faucon, & c'en est une espèce.

**PÉLERINAGE**, (*Hist. mod.*) voyage de dévotion mal entendue ; les idées des hommes ont bien changé sur le mérite des *pèlerinages*. Nos rois & nos princes n'entreprennent plus des voyages d'outre-mer, après avoir chargé la figure de la croix fur leurs épaules, & reçu de quelque prélat l'encartelle & le bâton de pèlerin. On est revenu de cet empressément d'aller visiter des lieux lointains, pour y obtenir du ciel des secours qu'on peut bien mieux trouver chez soi par de bonnes œuvres & une dévotion éclairée. En un mot, les courses de cette espèce ne sont plus faites que pour des courours de profession, des gueux



qui, par superstition, par oisiveté, ou par libertinage, vont se rendre à Notre-Dame de Lorette, ou à S. Jacques de Compostelle en Galice, en demandant l'aumône sur la route. (D. J.)

**PELERINAGE DE LA MECQUE, (Religion mahom.)** tout le monde sait que les Mahométans en général se croient obligés par leur loi de faire, une fois en leur vie, le *pèlerinage de la Mecque*; ce n'est même qu'une ancienne dévotion qui se pratiquoit avant Mahomet. Il est certain que ce lieu (le Kabaa de la Mecque) a été visité comme un temple sacré par tous les peuples de cette presqu'île arabe de tems immémorial, c'est-à-dire avant Mahammed, de même qu'après lui. Ils y venoient de toutes les parties de l'Arabie pour y faire leurs dévotions. Le Kabaa étoit plein d'idoles du soleil, de la lune & des autres planètes. Les pierres même de l'édifice étoient des objets d'idolâtrie; chaque tribu des Arabes en avoit tiré une qu'ils porteroient partout où ils s'étendoient, & qu'ils élevoient en quelque lieu, se tournant vers elle en faisant leurs prières, ou la mettant à l'endroit éminent d'un tabernacle qu'ils dressaient d'après la figure du Kabaa.

Il y a beaucoup d'apparencé que Mahammed voyant le zèle universel qu'on avoit pour ce temple, prit le parti de consacrer le lieu, en changeant les rites du *pèlerinage*, de même que le but & l'objet; il ne se contenta pas de confirmer la tradition reçue que le Kabaa étoit l'oratoire d'Abraham, fondé par la direction de Dieu; il confirma de plus le *pèlerinage*, & la procession au-tour de la chapelle; & il enchérit même sur tout ce qu'on en croyoit déjà, en disant que Dieu n'exauce les prières de personne en aucun endroit de l'univers, que quand elles sont faites le visage tourné vers cet oratoire.

Les Mahométans sont néanmoins aujourd'hui partagés sur la nécessité absolue: les Turcs, les petits Tartares & autres, prétendent que le précepte oblige tous ceux qui peuvent se soutenir avec un bâton, & qui ont seulement une écuelle de bois vaillant pendue à la ceinture; on va même chez les Chafay (une des quatre grandes sectes du musulmanisme), jusqu'à enseigner que chacun est obligé de faire le *pèlerinage*, n'eût-il pas un sou vaillant; les Persans au contraire, soutiennent qu'il ne faut pas prendre le précepte à la lettre, mais avec modification, & que les Immans, qui sont les premiers successeurs de Mahammed, ont déclaré que l'obligation du *pèlerinage* n'est que pour ceux qui sont en parfaite santé, qui ont assez de bien pour payer leurs dettes, pour assurer la dot de leurs femmes, pour donner à leurs familles la subsistance d'une année, pour laisser de quoi se mettre en métier ou en négoce au retour, & pour emporter en même tems cinq cens écus en deniers pour les frais du voyage; qu'enfin, si l'on n'a pas ces moyens-là, on n'est point obligé au *pèlerinage*; que de plus si on les a, & qu'on n'ait pas la santé requise, il faut faire le *pèlerinage* par procuration. *Il est avec le ciel des accommodemens...* (D. J.)

**PELERINE, adj. (Divin.)** nom que les Astrologues donnent à une planète, lorsqu'elle se trouve dans un signe où elle n'a point une de ses dignités essentielles, &c. Voyez DIGNITÉ. (G)

**PELERINE, terme de marchand de modes,** c'est un petit ajustement ancien qui étoit fait de chenille, de gaze, de taffetas, ou de satin, de toute couleur. Les femmes s'en servoient pour couvrir leur cou & leur poitrine, & ne débordoit point tout autour sur leurs habillemens; cela s'attachoit par devant avec de petits rubans de soie.

**PELETHRONIUM, (Géog. anc.)** 1°. montagne de la Thessalie, au voisinage du mont Pélion. Lucain Pharsal. l. VI. v. 386. parle des cavernes de cette montagne dans ces vers :

Tome II.

*Ille sentiens Ixionides centaurus  
Fœta Phætroniis nubes effudit in antris.*

2°. *Pelethronium*, est aussi une ville de Thessalie, sur la montagne du même nom.

**PELIAS, (Géog. anc.)** île sur la côte de Sicile, aux environs du promontoire Drepanum. Il est vraisemblable que c'est celle qu'on nomme présentement *Colombara*, vis-à-vis de Trapani, & près de la côte. (D. J.)

**PELICAN, f. m. ONOCROTALE, GRAND GOSSIER, GOETTREUSE, LIVANE, onocrotalus, five pelicanus, Ald. Pl. X. fig. 4.** oiseau aquatique de la grandeur du cygne. M. Perrault de l'académie des Sciences, a donné la description de deux *pelicans* morts à la ménagerie de Versailles. Ces deux oiseaux différoient par la couleur; l'un étoit en entier d'un blanc mêlé d'un peu de rouge, ou couleur de chair, à l'exception des petites plumes du bord supérieur de l'aile & des premières grandes plumes extérieures qui avoient du noir & du gris brun. L'autre *pelican* étoit d'une couleur de chair plus foncée, & les plumes du bord supérieur de l'aile n'avoient point de noir. Les plumes du cou étoient très-courtes & semblables à du duvet; celles du derrière de la tête avoient un peu plus de longueur que celles du cou. La pièce supérieure du bec étoit plate, & presque de la même largeur dans toute sa longueur, & terminée par une sorte d'ongle crochu, creux par-dessous & d'un rouge très-vif; les côtés du bec au lieu d'être dentelés comme ceux du cygne, étoient tranchans; le dessous du bec avoit une couleur gris pâle; le milieu étoit brun & les bords avoient un peu de rouge mêlé de jaune. Il y avoit sous la pièce inférieure du bec une poche composée de deux peaux, l'une intérieure & l'autre extérieure; celle-ci n'étoit autre chose que la peau du cou, qui s'étendoit le long de la pièce inférieure du bec; cette peau en se dilatant formoit un grand sac, & elle avoit beaucoup de petites rides qui ressembloient à du duvet. Ces deux *pelicans* n'avoient à chaque pié que quatre doigts tous unis ensemble par une membrane. La longueur de ces oiseaux étoit de cinq piés depuis la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, & ils avoient onze piés d'envergure; la longueur du bec étoit d'un pié deux pouces. Le *pelican* passe pour avoir les plus grandes ailes & pour voler plus haut que tous les autres oiseaux; il se nourrit de poissons; il en remplit sa poche, ensuite il se retire sur quelque montagne. *Memoire pour servir à l'hist. nat. des animaux, par M. Perrault, tome III. troisième partie. Voyez OISEAU.*

**PELICAN, instrument de chirurgie** dont on se sert pour arracher les dents. La forme ordinaire de cet instrument est très-défectueuse; notre objet n'étant point de faire l'énumération des inconvéniens qui s'y trouvent, nous allons nous borner à la description exacte de la forme qui paroît la plus avantageuse. On peut diviser cet instrument en quatre parties, qui sont le corps, le manche, & ce qui en dépend, le pivot & la branche. *Voyez la figure 9. Pl. XXV.*

Le corps est d'acier; c'est une canule à jour d'un pouce dix lignes de longueur, & qui a plus de cinq lignes de diamètre. Les côtés de cette canule, ou espece de niche, sont deux lames d'acier, plantées en dedans, légèrement arrondies en dehors, & qui ont une ligne d'épaisseur.

De l'extrémité antérieure de cette canule s'élève une tige qui a un pouce de long, & trois lignes de diamètre. La tige est fendue par son extrémité, ce qui laisse deux avances, une supérieure & l'autre inférieure, lesquelles sont percées par un trou, pour contenir une demi-roue ronde.

La face antérieure de cette demi-roue n'est point circulaire comme on a coutume de la fabriquer aux  
N n ij

*pelicans* ordinaires; la convexité de la roue regarde la canule, & la face antérieure est une cavité semi-lunaire superficielle: elle doit représenter un arc, dont la corde livrée d'une corne à l'autre, auroit neuf lignes de longueur. L'épaisseur de cette demi-roue est de deux lignes deux tiers; il y a un trou dans le milieu de l'épaisseur de la roue, de sorte que cette dernière s'ajustant entre les avances de la tige, elle y est arrêtée par un clou à rivure perdue; ce qui donne un petit mouvement de charnière à cette pièce ajoutée.

L'extrémité postérieure de la canule, est une espèce de mitte qui porte sur le manche, & qui est percée dans son milieu pour laisser passer la soie d'une vis.

Le manche est composé de deux pièces, dont la première est une double vis, c'est-à-dire, qui a deux pas ou deux filets; sa matière est d'acier, & sa longueur est d'un pouce sept lignes, sur deux lignes de diamètre; elle a une soie qui a environ seize lignes de longueur, & qui est cylindrique l'espace de deux lignes, afin de tourner facilement dans le trou que nous avons fait observer dans la mitte de la canule; le reste de la soie est carré pour tenir avec plus de fermeté dans le manche.

Il est essentiel d'observer ici que la vis occupe le dedans de la canule, & qu'elle y tient par une mécanique toute singulière; car la mitte de la vis étant arrêtée par la surface antérieure de la mitte de la canule; elle y est tellement engagée, qu'elle n'en peut sortir; & son extrémité antérieure, taillée comme un pivot, roule dans une petite cavité gravée à l'extrémité antérieure de la canule.

La seconde pièce du manche est d'ivoire; sa figure est celle d'une petite poire, & sa longueur est d'un pouce sur dix lignes de diamètre dans l'endroit le plus large. Il est percé dans le milieu de sa longueur pour laisser passer la soie carrée de la vis, qui est rivée à sa partie postérieure sur une rosette d'argent assez solide.

Le vrai pivot qui se rencontre dans la machine est mobile; & c'est lui qui avance ou retire la branche par un mécanisme industrieux. Sa base est une espèce de piédestal exactement carré, & dont chaque surface a trois lignes de largeur, & autant de haut.

Ce piédestal est comme soudé sur un rondau aussi d'acier, avec lequel il fait corps, & qui sert comme de borne au pivot, en glissant sur la surface inférieure de la canule. Il est encore percé en écrou, pour donner passage à la vis dont nous avons parlé; de sorte qu'en tournant le manche de gauche à droite, ce piédestal s'approche du manche; au contraire quand on tourne le manche de droite à gauche, il s'en éloigne & s'approche de la partie antérieure de la canule, ce qui donne de grands avantages à la machine.

Il s'élève de la partie supérieure du piédestal une tige de la hauteur de sept lignes, & de deux lignes & demie de diamètre: elle est exactement cylindrique l'espace de près de trois lignes; & c'est cette partie qui est le pivot autour duquel la branche tourne: le reste de la tige est une vis simple, c'est-à-dire, qu'elle n'a qu'un filet.

La branche est un crochet d'acier, dont le corps a environ trois pouces de longueur: elle est plate du côté qu'elle doit toucher la canule, arrondie de l'autre, & percée par un trou, afin de loger la tige cylindrique ou le pivot autour duquel elle tourne. Cette branche est tenue ferme dans cet endroit par le moyen d'un écrou en forme de rosette, qui s'engage dans les pas de la vis simple que j'ai décrit à la tige. Cette branche est ordinairement droite, & la force du levier en est plus grande; il est néanmoins

à propos d'avoir des branches coudées pour l'extraction des dernières dents, & même d'en avoir deux différemment contournées, pour s'en servir aux deux côtés de la mâchoire. L'extrémité antérieure de ces branches est un crochet d'environ cinq lignes, terminé par deux petites dents garnies en dedans d'inégalités transversales, pour mieux s'appliquer contre la dent qu'on veut arracher: il faut que ce crochet soit bien trempé.

Cet instrument est un des meilleurs dont on puisse se servir pour l'extraction des dents. On le prend avec la main droite, si la dent qu'on veut arracher est à droite, & de la main gauche, si la dent est à gauche. On tourne le manche pour avancer la branche plus ou moins, suivant que la dent est plus ou moins dans le fond de la bouche. On fait asseoir le malade par terre ou sur un coussin, & dans un endroit où le jour éclaire bien. Le chirurgien derrière le malade, lui fait appuyer la partie postérieure de la tête sur ses cuisses qui sont un peu approchées l'une de l'autre: puis le malade ayant la bouche ouverte, le chirurgien porte le crochet de l'instrument contre la dent qu'il veut arracher, du côté qui regarde la langue, observant d'avancer les dents du crochet entre la gencive & la dent, autant qu'il est possible; ce qui se fait facilement. Lorsque la couronne est ulcée par la carie, ou qu'elle a été cassée par les tentatives qu'on a faites pour arracher la dent, on doit avoir la précaution de séparer la gencive du collet de la dent, ce qui s'appelle *déchausser*. Voyez DÉCHAUSSOIR.

Le crochet ainsi posé, le chirurgien doit tenir le *pelican* de manière qu'il embrasse son manche & presse toute la canule avec les quatre doigts; le pan doit être appuyé sur la branche, en s'allongeant presque sur la tête du crochet. On approche alors la cavité semi-lunaire de la demi-roue sur les deux dents voisines de celle qu'on veut arracher: on peut garnir la roue avec le coin d'un mouchoir ou d'une serviette fine.

L'instrument en place, comme on vient de le dire, il ne s'agit plus que de donner le tour de main pour arracher la dent. Ce tour de main consiste à tirer l'instrument en dehors, en soulageant autant qu'on peut la demi-roue qui appuie sur les dents saines, & fort près de la gencive. On observe que les dents du crochet portent seulement sur la dent qu'on arrache, & on culbute la dent, en faisant que l'instrument décrive une ligne oblique avec la dent, en élevant un peu le poignet si c'est à la mâchoire inférieure, & en l'abaissant si c'est à la mâchoire supérieure. Si l'on tiroit horizontalement, on n'arracherait pas la dent d'un seul coup sans éclater beaucoup la mâchoire; dans ce cas, quand on s'est aperçu que la dent s'est un peu penchée en dehors, il ne faut pas faire d'efforts avec le *pelican*; on peut achever de tirer la dent avec les doigts, ou avec un davier.

On pince ensuite la gencive avec deux doigts, pour resserrer l'alvéole, & on fait gargariser avec de l'eau tiède & un peu de vinaigre. (Y)

PELICAN, (*Chimie*) vaisseau de verre qui servoit autrefois en Chimie pour les digestions & pour les circulations des liqueurs: on les y faisoit entrer par un bec ou cou étroit, qu'on bouchoit ensuite hermétiquement; la figure du vaisseau étoit diversifiée, tantôt ronde, tantôt longue. On employe maintenant en sa place les vaisseaux de rencontre qui sont deux matras dont le cou de l'un entre dans celui de l'autre. (D. J.)

PELICAN, (*Artillerie*) on a donné ce nom à une pièce d'artillerie, qui est un quart de coulevrine, portant six livres de boulet.

PELIGNES, LES (*Géograp. anc.*) peuples d'Italie. Strabon, *liv. v.* dit que le Sagrus les séparoit des



Maruccini. Ils eurent la gloire d'avoir Ovide pour compatriote, comme il le dit lui-même, *amor. eleg. XV. lib. iij.*

*Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo,  
Pelignæ dicar gloria gentis ego.*

C'étoit un peuple du pays latin, voisin des Marfès, dans la quatrième région d'Italie, & dont la capitale étoit Sulmo, patrie d'Ovide, aujourd'hui Sul-E-mona.

Les *Pélignes*, autrefois compris sous le nom des *Sannites*, habitoient donc dans la contrée de l'Italie, qui fait aujourd'hui partie de l'Abrusse méridionale, au royaume de Naples, du côté de la ville de Salmo-na, entre la Pescara & le Sangre.

PELING, f. m. (*Comm. de la Chine.*) étoffe de soie qui se fabrique à la Chine. Il y en a de blanche, de couleur, d'unie, d'ouvrée, de simple, de demi-double, & de triple. Entre un grand nombre d'étoffes qui se font à la Chine, la plupart de celles que les Hollandais apportent en Europe, sont des *pélings*, parce qu'ils y trouvent un plus grand profit. Les *pélings* entrent aussi dans les assortimens pour le négoce du Japon.

PÉLION, (*Géog. anc.*) *Pelios* ou *Pelios*, montagne de la Thessalie, dans la partie orientale de la Magnésie. Elle s'étendoit le long de la péninsule qui formoit le golfe Pélasgique. Dicaërque, qui eut la commission de mesurer les montagnes de la Grèce, estime que le *Pélion* est la plus haute de toutes. Il lui donne dix stades de hauteur; Plin dit 1250 pas, ce qui est la même chose, c'est-à-dire un tiers de mille d'Allemagne.

Les Poètes ont feint que le mont *Pélion* fut mis sur le mont Ossa par les géants, lorsqu'ils voulurent escalader le ciel; c'est ce que décrit Virgile dans ces vers des géorgiques, *liv. I. v. 281.*

*Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,  
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum.*  
Et Horace, *liv. III. od. IV.*

*Fratesque tendentes opaco  
Pelion imposuisse Olympo.*

On disoit que les Géans, aussi bien que les Centaures, avoient leur demeure dans cette montagne. Son nom moderne est *Petras*, selon Tzetzés, *chiliad. G. n. 5.*

2°. *Pelion*, *Pelium* ou *Pellium*, est une ville des Dassiaretès, dont Tite-Live, *liv. XXX. c. xl.* dit qu'elle étoit avantageusement située pour faire des courses dans la Macédoine. (*D. J.*)

PELISSE, f. f. (*terme de Fourreur.*) on appelle *pelisses*, des robes de chambre fourrées, faites à-peu-près comme les vestes de dessus que portent les Turcs. On nomme *pelissions* des espèces de jupons de fourrures, dont les femmes se servent pour les garantir du froid.

PELISSE, (*terme de Marchand de modes.*) c'est un grand mantelet qui est fait comme les mantelets ordinaires, qui sert aux mêmes usages, mais qui est beaucoup plus long, & qui descend aux femmes jusqu'à la moitié du corps. Les deux devans sont coupés & entaillés en long pour passer les bras. Cet ajustement est fait des mêmes étoffes que les mantelets ordinaires; ils sont aussi garnis de dentelle ou d'hermine, & ont un cabochon.

Il y a aussi des demi-pelisses qui ne sont pas tout-à-fait si longues, mais qui sont faites de même.

PELLA, (*Géog. anc.*) 1°. ville de de-là le Jourdain. Plin. *liv. V. ch. xvij.* la met dans la Décapole, & la loue pour ses belles eaux. Elle étoit du royaume d'Agrippa, entre Jabès & Gerafa. Elle devint

dans la suite des tems une des épiscopales de la seconde Palestine.

2°. *Pella*, ville de la Thessalie, selon Etienne le géographe, qui en met une autre dans l'Achaïe, & une troisième dans l'Ethiopie.

3°. *Pella*; la plus fameuse des villes de ce nom, est celle de la Macédoine, qui devint capitale de ce royaume, après que celle d'Edesse eut cessé d'être. *Pella* étoit située à 120 stades de la mer, aux confins de l'Emathie, Tite-Live, *l. XLIV. c. ult.* en décrit fort exactement la situation. Elle est, dit-il, sur une élévation entourée de marais, & défendue par une forteresse; enforte que pour l'assiéger, on ne trouvoit d'accès d'aucun côté. On ne pouvoit y entrer ni en sortir, que par un seul pont, qu'il étoit aisé de garder avec très-peu de monde. La rivière qui couloit entre la ville & la forteresse, se nommoit *Lydias*.

Le même historien, *l. LI. ch. xlij.* nomme *Pella*, *vetus regia Macedonum*, parce qu'elle avoit toujours été la demeure des rois de Macédoine depuis Philippe, fils d'Amyntas, jusqu'à Persée. Plin<sup>e</sup>, *liv. IV. chap. x.* lui donne le titre de *colonie romaine*; & en effet, nous avons une médaille d'Auguste où elle porte ce même titre. On y lit cette inscription, *col. Jul. Aug. Pell.* c'est-à-dire *colonia Julia Augusta Pella*. Dans la suite elle déchu beaucoup de sa première splendeur, puisque Lucien rapporte que de son tems, les habitans étoient pauvres, & en petit nombre. Présentement on nomme ce lieu *Palatissa*, comme qui diroit les *petits palais*.

Mais elle sera toujours célèbre dans l'histoire, par la naissance de Philippe, vainqueur de la Grèce, & d'Alexandre son fils, vainqueur de l'Asie, *illi Pellæo qui domuit Porum*. A beaucoup d'esprit, & de grandes qualités, Philippe joignoit des foibles, des vices honteux, & de grands défauts. Jaloux du mérite de ses généraux, il affectoit de les mortifier, quand ils se signaloient par de belles actions. Arcadion avoit conçu contre lui, tant de haine, que pour ne le point voir, il s'étoit exilé volontairement. Un jour Philippe l'ayant rencontré à Delphes: « Jusqu'à quand, » lui dit-il, avez-vous résolu de courir le monde? Arcadion lui répondit par une parodie d'un vers d'Homère: « jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu où l'on ne connoisse point Philippe. Le vers d'Homère est,

*Εισοχὴ τῶς ἀφικναι οἱ ἐν ἰσασί διαλασσας.*

» jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez des peuples qui ne connoissent point la mer ». Cette faillie naïve & plaisante, à laquelle le prince ne s'attendoit point, le fit rire; il invita Arcadion à souper, & depuis ils furent toujours amis.

Un jour une femme s'avisa de lui demander justice lorsqu'il sortoit d'un repas; il la juge, & la condamne. Elle répond de sens-froid, j'en appelle. Comment, dit Philippe, de votre roi? & à qui? A Philippe à jeun, répliqua-t-elle. La manière dont il reçut cette réponse, feroit honneur au roi le plus fobre. Il examine l'affaire de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement, & se condamne à le réparer.

Il faut mettre entre ses foibles sa sensibilité pour l'adulation; il ne fut jamais s'en garantir; il récompensa d'un royaume les flatteries de Thraxide. Théopompe avoit écrit l'histoire de ce prince, dont il ne nous reste que quelques fragmens. On fait qu'après un règne de vingt-quatre ans, il fut assassiné par Pausanias au milieu de deux Alexandre, l'un son gendre, & l'autre son fils.

Celui-ci décoûvrit dès sa première jeunesse tout ce qu'il seroit un jour. Parvenu au trône de ses ancêtres, âgé de dix-huit à vingt ans, il détrompa les

gens qui ne le connoissoient pas, & Démoklène même qui le traitoit d'enfant. Cet enfant lui répondit : » J'ai atteint l'adolescence dans mon passage par » la Thessalie, d'où je me propose en peu de jours, » d'arriver homme fait devant les murailles d'Athènes ». Ce fut bien autre chose dans la suite, quand au milieu de ses conquêtes rapides, il construisit Alexandrie & Scanderon, rétablit Samarkande, bâtit des villes jusques dans les Indes, établit des colonies au-delà de l'Oxus, envoya dans la Grece les observations de Babylone, & changea le commerce de l'Asie, de l'Europe, & de l'Afrique, dont Alexandrie devint le magasin général. (*Le chevalier de JAV-COURT.*)

PELLACONTA, (*Géog. anc.*) fleuve de la Mésopotamie, selon Plin., *liv. VI. ch. xxvj.* ce fleuve se jetoit dans l'Euphrate, presque cinq cens stades au-dessus de Séleucie.

PELLACOPAS, (*Géog. anc.*) c'étoit un des lits de l'Euphrate, ou un canal creusé de mains d'homme, & qui n'avoit point de source. Arrien, de *exped. Alex. liv. VII. n.º. 21.* en donne une ample description.

PELLÆUS, *pagus*, (*Géog. anc.*) Alexandre, selon Plin., *l. VI. c. xxvj.* donna ce nom au canton où étoit située la ville d'Alexandrie, qu'il bâtit à l'embouchure du Tigre, & qui fut depuis nommée *Charax*. (*D. J.*)

PELLAGE, *f. m.* (*Jurisprud.*) est un droit singulier, appartenant aux seigneurs qui ont des terres & ports le long de la Seine dans les baillages de Mante & de Meulan; il consiste à percevoir quelques deniers sur chaque muid de vin chargé ou déchargé en leurs ports, voyez le glossaire du droit françois au mot *pellage*, & ci-devant le mot *PALLAGE*. (*d*)

PELLANE, (*Géog. anc.*) *Pellana*, ville de la Laconie. Pausanias, *l. III. c. xxj.* dit qu'il y avoit deux choses remarquables dans cette ville; savoir le temple d'Esculape, & la fontaine Pellana. On rapporte, ajoute-t-il, qu'une fille étant allée pour y puiser de l'eau, & y étant tombée, on trouva son voile dans une autre fontaine appelée *Lancea*.

PELLE, *f. f.* (*Instrument d'ouvriers.*) instrument de bois, propre à divers artisans & ouvriers. Celle qui sert aux Boulangers & Pâtisiers, pour enfourner leur pain & pâtisseries, a le manche plat & très-long, afin de pouvoir atteindre au fond du four. Sa palette qu'on nomme aussi *pellâtre*, est large ou étroite, suivant les pièces de four, ou les pains qu'on y veut placer; mais toujours très-mince & très-plats, afin qu'ils puissent couler sur l'âtre avec plus de facilité. Les *pelles* des Pâtisiers & des Boulangers les plus étroites, se nomment des *pellérons*.

La *pelle* des maçons, paveurs, jardiniers & autres tels artisans & manouvriers, a le manche rond & la palette un peu creusée en dedans, & convexe en dehors pour la facilité du service.

La *pelle* des gagne-deniers, mesureurs de charbon, que de-là on nomme *garçons de la pelle*, a la palette très-large & presque carrée; le manche qui est rond & assez court, n'y est pas attaché tout droit comme aux autres *pelles*, mais forme avec elle une espèce d'angle irrégulier; le manche par le bout & la palette tout-au-tour sont ferrés. Savary. (*D. J.*)

PELLE, (*Ustensile de ménage.*) cet ustensile de ménage fait partie de ce qu'on appelle le *feu* d'une cheminée; elle est de fer en forme de palette carrée, plus ou moins large, suivant l'usage, avec un long manche aussi de fer pour la tenir.

Quand les feux qui servent dans les cheminées des plus beaux appartemens, ont des ornemens d'argent ou de cuivre doré; la *pelle* a aussi le sien de l'un ou de l'autre métal qu'y mettent les Orfèvres s'ils sont

d'argent, & les Fondeurs & Doreurs sur métal s'ils sont de cuivre.

Les *pelles* de fer communes se font par des ferruriers de province, & se vendent à Paris par les quincailliers. Les *pelles* polies & d'un ouvrage achevé, se fabriquent par les maîtres de la ville. (*D. J.*)

PELLE, (*Ustensile de Boulanger.*) dont ils se servent pour mettre le pain au four; il y en a de longues & de rondes, pour le pain long & rond. Voyez les fig. *Planche du Boulanger*, qui représente une *pelle* pour le pain long.

PELLE à tirer la braise, en terme de Boulanger, est un instrument de tôle large & haut de bords, excepté du côté destiné à recevoir la braise, qui n'en a point. Elle est ainsi nommée de l'usage qu'on en fait pour retirer la braise du four. Voyez les fig. *Pl. du Boulanger*.

PELLENÆUS-MONS, (*Géog. anc.*) nom d'une montagne de l'île de Chios, & d'une autre montagne de la Carie.

PELLENÉ, *f. f.* (*Mythol.*) nom que les habitants de Pellène en Achaïe donnaient à Diane, qu'ils honoroient particulièrement. Plutarque dit que lorsque l'on portoit la statue de Diane Pelléné en procession, son visage devenoit si terrible, que personne n'osoit la regarder; & que le prêtre qui la servoit ayant porté la statue dans l'Ionie, tous ceux qui la virent devinrent insensés. Mais Plutarque avoit trop d'esprit pour donner quelque créance à ce conte ridicule. (*D. J.*)

PELLENE ou Pellène, (*Géog. anc.*) ville du Péloponnèse située dans l'Achaïe. Elle étoit célèbre par la fabrique de certaines robes (*χλαῖνον lanarum*) si chaudes, que Pindare les appelle un *double remède* contre les vents froids, *ψυχρὰν ὑπὸν ὄψιαν ἀνέμω*. Les laines de cette ville étoient si estimées, dit Pollux, qu'on en faisoit des robes que l'on proposoit pour prix dans divers jeux publics. Cette ville étoit à 60 stades du golfe de Corinthe. Un disciple d'Aristote nommé Dicéarque, natif de Messène, mathématicien, historien & philosophe, en avoit décrit le gouvernement, conjointement avec celui d'Athènes & de Corinthe. (*D. J.*)

PELLENÉ, (*Géog. anc.*) ancienne ville des Spartiates, appelée aujourd'hui *Macropoulo*. C'étoit proche cette ville que l'on avoit construit l'aqueduc de Sparte sur une hauteur, près du fleuve Eurotas, & dont on voit encore des restes. L'eau couloit à fleur de terre dans des canaux, jusqu'au vallon distant de Sparte d'environ une lieue, où se trouve un torrent au-dessus duquel l'aqueduc s'éleve en arcades de pierres de taille, plus hautes & plus larges que celles des deux aqueducs d'Athènes. Les arcades joignent ensemble deux éminences d'où les eaux entroient autrefois dans une galerie souterraine, pour se rendre ensuite près de la ville dans un réservoir qui est aujourd'hui à découvert; ce réservoir forme une vaste pièce carrée, pavée de petits cailloux qui étoient joints avec un ciment aussi dur que le caillou même. Du réservoir l'eau passoit dans la ville, & entroit dans un autre aqueduc composé de cent petites arcades voisines: celui-là prenoit ses eaux à deux lieues & demie, dans deux canaux de trois piés de large, sur un pié de profondeur, qui se remplissoient par des saignées qu'on avoit faites au *knasseus* & au *tisofa*. *Mem. des Inscrip. tom. XV. (D. J.)*

PELLERON, *f. m.* (*Instrument de Boulanger.*) pelle longue & étroite dont les Pâtisiers & Boulangers se servent: ceux-ci pour enfourner leurs petits pains, & les autres pour mettre au four leurs plus petits pâtés, tarlettes, darioles, & autres légères pièces de pâtisserie.

PELLETÉRIE, *f. f.* (*Commerce de peaux.*) le mot *pelletterie* signifie toutes sortes de peaux garnies de



poil destinées à faire des fourrures, telles que sont les peaux de martres, d'hermines, de castors, de loutres, de tigres, de petits-gris, de fouines, d'ours & ourçons, de loups, de putois, de chiens, de chats, de renards, du lièvre, de lapins, d'agneaux, & autres semblables.

Les plus belles & les plus précieuses *pelletteries* viennent des pays froids, particulièrement de la Lapponie, de Moldovie, de Suède, de Danemarck & de Canada; celles des pays chauds leur sont inférieures, aussi les appelle-t-on ordinairement *pelletteries communes*.

On nomme *pelletteries ornées* ou non apprêtées, celles qui n'ont encore reçu aucune façon ni apprêt, & qui sont telles qu'elles ont été levées de dessus le corps des animaux.

Ce qu'on appelle *sauvagine* n'est autre chose que de la *pelletterie crue* ou non apprêtée, provenant de la dépouille de plusieurs animaux sauvages qui peuvent se trouver en France.

La *pelletterie* apprêtée ou ouvree, est celle qui a passé par la main de l'ouvrier, qui l'a façonnée & mise en état d'être employée en fourrure.

Les plus grosses *pelletteries* se préparent & s'apprêtent par les Mégissiers, & les plus fines par les marchands Pelletiers; mais ce sont les derniers qui les mettent en œuvre. *Savary. (D. J.)*

PELLETIER, f. m. (*Art mécanique.*) marchand qui achète, vend, prépare & apprête toutes sortes de peaux garnies de leur poil, & qui les emploie aux différents ouvrages de fourrures.

Les Pelletiers de Paris sont appelés dans leurs statuts maîtres marchands Pelletiers, *Haubaniers*, *Fourreurs*; Pelletiers, parce qu'ils font commerce de pelletteries; *Haubaniers*, à cause d'un droit qu'ils payoient anciennement au roi, pour avoir la faculté de lotir leurs marchandises dans les foires, halles & marchés de Paris; ce droit s'appelloit *hauban*. Enfin, *Fourreurs*, parce que ce sont eux qui fourrent ou garnissent de peaux en poil les justaucorps, robes, manteaux, &c. & qu'ils font des aumesses, manchons, &c. autres sortes de fourrures.

Le corps des Pelletiers est régi par six maîtres gardes, trois anciens & trois nouveaux; le premier des anciens est appelé le *grand-garde*; il est regardé comme le chef de la communauté, & c'est lui qui préside dans les assemblées. Le dernier des nouveaux est chargé du détail des affaires; il fait la recette & la dépense, & rend ses comptes par-devant les maîtres & gardes, au bureau de la Pelletterie.

Tous les ans, le samedi de l'octave du saint Sacrement, on élit à la pluralité des voix deux maîtres & gardes, un ancien & un nouveau, à la place du premier des anciens, & du plus ancien des nouveaux qui sortent de charge.

Les statuts du corps de la Pelletterie ont été donnés par Henri III. en 1586, confirmés & augmentés en 1618 par Louis XIII. & depuis par Louis XIV. en 1648.

Suivant ces statuts, personne ne peut être admis dans le corps s'il n'a fait quatre ans d'apprentissage, servi les maîtres en qualité de compagnon pendant quatre autres années, & fait chef-d'œuvre.

Il n'est permis aux maîtres d'avoir qu'un apprentif à-la-fois; il ne doit être ni marié ni étranger.

Il est défendu aux Pelletiers, 1<sup>o</sup>, de prendre aucuns compagnons à leur service, s'ils n'ont un certificat en bonne forme des derniers maîtres qu'ils ont servi.

2<sup>o</sup>. De mêler de la marchandise vieille avec de la nouvelle.

3<sup>o</sup>. De fourrer des manchons pour les Merciers.

4<sup>o</sup>. De travailler & fourrer pour les Fripiers.

5<sup>o</sup>. De faire le courtage de la marchandise de Pelletterie & de fourrure;

6<sup>o</sup>. Enfin, de s'associer avec des marchands forains, ou autres qui ne sont pas de leur corps.

PELLICULE, f. f. (*Gramm.*) c'est une tunique mince & délicate, ou le fragment d'une membrane ou peau. *Voyez MEMBRANE.*

Ce mot est un diminutif de *pellis*, peau. L'épiderme ou cuticule est une cuticule qui couvre le derme ou la peau. *Voyez CUTICULE.*

Les soupapes des veines & des artères, sont des *pellicules* insensibles qui s'ouvrent & se ferment pour la circulation du sang. *Voyez SOUPAPE.*

Quand on fait évaporer une dissolution chimique à une chaleur douce, jusqu'à ce qu'il se forme en dessus une peau ou une tunique mince, on l'appelle *évaporation à pellicule*, dans laquelle on ne laisse précipitément de liqueur qu'autant qu'il en faut pour tenir les sels en fusion. *Voyez EVAPORATION.*

PELLICULE, (*Conchyl.*) en latin *cortex*. Ce mot, en *Conchyliologie*, est souvent pris pour l'épiderme; c'est le drap marin, la sur-peau d'une coquille, laquelle s'use dans le roulis de la mer quand le poisson est mort. On l'ôte aussi des coquilles en les polissant pour jouir de toute leur beauté.

PELLISSIER, f. m. (*Peaucerie.*) c'est celui qui fait & qui vend des *pelisses* ou des pelissions. On le dit aussi de ceux qui préparent des peaux.

PELODES, (*Géog. anc.*) mot grec qui signifie *vaux*. On l'a donné à quelques golfes, à cause que leur fond étoit plein de vase. Ainsi *Pelodes* dans Protomée, l. III. c. iij. est le nom d'un golfe sur la côte de la Susiane; c'est aussi dans Strabon, l. VII. p. 324. le nom d'un port de l'Epire. (*D. J.*)

PELOIR, terme de Mégissier; c'est un petit bâton dont ces ouvriers se servent pour faire tomber la laine de dessus les peaux de mouton. Ces peaux ayant passé à la chaux, la laine n'y tient presque plus; & pour la faire tomber entièrement, on les étale sur le chevallet, & on frotte un peu rudement le côté de la laine avec un petit bâton rond de la longueur d'environ un pié, d'un pouce de diamètre: cette opération fait tomber la laine sur-le-champ. *Voyez les fig. dans les Pl. du Mégissier.*

PELOPIDES, LES, f. m. (*Hist. grecque.*) c'est le nom que les Grecs donnerent à la malheureuse famille de Pélopes. *Sava Pelopis domus*, dit Horace. On fait les tragiques scènes que cette famille a fournies sans cesse au théâtre: la guerre de Thèbes, les noms de Tantale, de Thieste, d'Atreë, d'Agamemnon, d'Egiste, de Clitemnestre & d'Oreste, retracent à l'esprit les plus sanglantes catastrophes. (*D. J.*)

PELOPIES, f. f. pl. (*Antiq. grecq.*) *παιωνια*, fête que célébroient les Eléens en l'honneur de Pélopes, pour lequel ils avoient plus de vénération que pour aucun autre héros. Vous trouverez toutes les cérémonies de cette fête décrites dans Potter. Pausanias nous apprend qu'Hercule fut le premier qui sacrifia à Pélopes un bélier noir, comme on faisoit aux divinités infernales. Dans la suite les magistrats d'Elide suivirent le même exemple, en ouvrant leurs *pélopies* par un semblable sacrifice. Potter, *archaol. grec.* l. II. c. xx. tom. I. p. 429.

PELOPIS, (*Géog. anc.*) Pausanias, l. II. c. xxxjv. dit qu'on donnoit ce nom à de petites îles de Péloponnèse, vis-à-vis de Melhana, & que ces îles étoient au nombre de sept.

PELOPONNESE, *Peloponnesus*, (*Géogr. anc.*) aujourd'hui la Morée; c'est une grande presqu'île qui faisoit la partie méridionale de la Grèce, & qui étoit jointe à la septentrionale par l'isthme de Corinthe. Quoique le *Péloponnèse* ne fût qu'une péninsule, Denis le périégète, vers 403, ne laisse pas de lui donner le nom d'île, parce qu'elle ne tient à la terre ferme que par une isthme large seulement de quelques stades. Plin., l. IV. c. iv. Strabon, l. II. p. 83.

& Pomponius Mela, *l. II. c. iiij.* disent que le contour du *Péloponnèse* a la figure d'une feuille de platane.

Ce pays n'eut pas toujours le même nom ; il fut appelé *Appia* sous le règne d'Appius ; *Pelafgia* sous celui de Pelafgus ; *Argos*, sous celui d'Argus ; & enfin *Pél-onnèse* sous Pélors.

Le *Péloponnèse* a été divisé par les anciens suivant le nombre de ses peuples & de ses villes : ce qui a beaucoup varié, les peuples ayant changé, & les villes n'ayant pas toujours été les mêmes. Ptolomée, *l. III. c. xvj.* y comprend même la Corinthie & la Sicyonie ; mais Pomponius Mela, *l. II. c. iiij.* partage cette péninsule seulement en six contrées principales, qui sont l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Elide, l'Achaïe propre & l'Arcadie.

L'Argolide ou l'Argie étoit bornée du côté de l'orient par le golfe Argolique ; vers l'occident par l'Arcadie ; au midi par la Laconie, & au septentrion par le golfe Saronique. Argos étoit la principale ville de cette province.

La Laconie étoit bornée au midi par le golfe Messéniaque & le golfe Laconique ; à l'orient par le golfe Argolique, au septentrion par l'Argie, à l'occident par l'Arcadie & la Messénie. Sparte étoit la citadelle & la capitale.

La Messénie étoit située dans la partie méridionale, entre la Laconie à l'orient, & l'Elide à l'occident. Elle avoit l'Arcadie au septentrion, & s'étendoit vers le midi, entre le golfe Messéniaque & le golfe Cyparissien. Messène en étoit la ville principale.

L'Elide avoit pour confins, au nord l'Achaïe propre, au levant l'Arcadie, au midi la Messénie, & au couchant la mer Ionienne. La capitale se nommoit *Elide*.

L'Achaïe propre avoit pour bornes le golfe de Corinthe du côté du septentrion ; la mer Ionienne à l'occident ; l'Elide & l'Arcadie au midi, & la Sicyonie vers l'orient. Patras en étoit la capitale.

L'Arcadie étoit en pleine terre, éloignée du bord de la mer, & avoit au levant l'Argie & la Laconie ; au couchant l'Elide, au septentrion l'Achaïe propre, & au midi la Messénie. Elle avoit pour capitale Mégalopolis.

La Corinthie, qui s'étendoit dans la partie septentrionale du *Péloponnèse*, confinoit au couchant avec la Sicyonie, au midi & à l'orient avec l'Argie, & étoit séparée de la grande Achaïe par le golfe & l'isthme de Corinthe, & par le golfe Saronique.

La Sicyonie, la plus resserrée de ces provinces, tiroit son nom de sa ville capitale, appelée *Sicyone*, & avoit pour limites à l'orient la Corinthie, au couchant l'Achaïe propre, au septentrion le golfe de Corinthe, & l'Arcadie du côté du midi.

Le *Péloponnèse* est aujourd'hui connu sous le nom de *Morée* ; on la divise présentement en quatre parties, savoir le duché de Clarence qui comprend l'Achaïe, la Sicyonie & la Corinthie ; le Belvédère, autrefois l'Elide & la Messénie ; la Scanie, autrefois le pays d'Argos ; & la Tzacanie, qui comprend l'Arcadie & la Laconie des anciens : cette dernière partie est aussi nommée le *bras de Maina*. Ses principales villes sont Coron, Clarence, Argos, Belvédère, autrefois *Elis* ; Maina, *Leuſtrum* ; Leontari, *Mégalo-polis* ; Coranto ou Corto, *Corinthus* ; Mifitra, *Sparta* ; Patras, *Napoli* de Romanie, &c.

Mahomet II. empereur des Turcs, conquît le *Péloponnèse* dans le xv. siècle, sur les princes Démétrius & Thomas, frères de l'empereur Constantin Dracofes, & souverain de ce pays. Les Turcs en sont toujours les maîtres, mais tout est misérable sous leur domination.

On donna dans l'histoire de l'ancienne Grèce, le nom de guerre du *Péloponnèse*, à celle que les peuples de cette presqu'île entreprirent contre les Athéniens.

Cette guerre célèbre dura depuis la deuxième année de la 87<sup>e</sup> olympiade, 431 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à la 94<sup>e</sup> olympiade, qui est l'an 404 avant Jésus-Christ, que la ville d'Athènes fut prise. (*Le Chevalier DE JAUCOURT*)

PELORDE, voyez PALOURDE.

PELORIES ; *l. f. pl.* (*Antiq. grecq.*) fête célèbre chez les Thessaliens, assez semblable aux saturnales de Rome. Un certain Pélors étant venu le premier avertir Pelafgus que par le moyen d'une ouverture dans la vallée de Tempé, les eaux qui inondoient le pays s'étoient écoulées, ce prince en conçut tant de plaisir, qu'il régala magnifiquement Pélors, & voulut même le servir à table ; & à cette occasion il institua une fête où l'on faisoit des banquets publics en faveur des étrangers & des esclaves mêmes, qui étoient servis par leurs maîtres. Potter, *archaeol. grac.* *l. II. c. xx. tom. I. p. 425.* (*D. J.*)

PELORUS, (*Geog. anc.*) *Pelorum*, *Pelbris* & *Pelorias* ; promontoire qui forme la partie la plus orientale de la Sicile du côté du nord, & il défend en quelque manière le passage du fare de Messine. Agathamere fixe à onze stades le trajet de ce promontoire en Italie. Les Grecs & les Latins lui ont donné le même nom de *Pelora*. Denis le Périgète, *v. 472*, dit que le promontoire *Peloris* regarde l'Aufonie ; & Polybe, *l. I. c. xliij.* qui écrit *Pelorias*, dit que c'est le promontoire septentrional. Ovide, *Silius Italicus*, & divers autres auteurs, parlent de ce promontoire. Le premier dit, *metamorph. l. XIII. v. 726.*

*At arcton*

*Æquoris expertem spectat boreanque Peloros.*

Et *Silius Italicus*, *l. XIV. v. 79*,

*Celsus arenoso tollit se mole Pelorus.*

Servius fait une remarque sur ces vers de Virgile ; *Æneid. l. III. v. 410-411.*

*At ubi digressum sculca te admovent ora  
Venus ; & angustis rarefcent claustra Pelori.*

Il dit que selon Saluste le promontoire *Pelorus* fut ainsi nommé d'un pilote qu'Annibal tua, croyant qu'il le trahissoit. J'ai pourtant là, ajoute-t-il, que ce promontoire avoit le nom de *Pelorus* avant cette époque. Quoi qu'il en soit, on assure qu'Annibal répara son erreur, en faisant élever au bord de la mer une statue qu'il nomma *Pélors*, du nom de ce malheureux pilote. On l'appelle aujourd'hui *Cabo della torre di Faro*, à cause de la tour du phare de Messine, située à l'extrémité de ce promontoire, sur une longue pointe assez basse (*D. J.*)

PELOTAGE, LAINE, (*Lainage*) la laine pelotage de Vigogne, c'est la troisieme sorte des laines de Vigogne. On l'appelle *pelotage*, parce qu'elle vient d'Espagne en pelotes.

PELOTE DE MER, (*Hist. nat. de la mer.*) par nos auteurs *pila marina*, en anglais the *sea-ball* ; nom d'une substance très-commune qu'on trouve sur le rivage de la mer ; cette substance est ordinairement en forme de balle oblongue, arrondie ou sphérique, grosse comme le poing, quelquefois plus, quelquefois moins, lanigineuse, de couleur obscure, composée d'une multitude de petites fibres irrégulièrement amoncelées & pelotonées.

Les naturalistes ne sont point d'accord sur l'origine de ces sortes de *pelotes* ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont composées de substances fibreuses de plantes ; enfin Klein a presque démontré qu'elles sont formées des fibres & des feuilles de l'algue marine dont on fait le verre, *alga marina viridiorum* ; ces fibres chevelues étant tombées dans la mer, y sont battues ensemble, rassemblées & amoncelées

par



par les vagues en *pelotes* oblongues, ovales & arrondies. *Voyez* Kleinus, de *tubulis marinis*. (D. J.)

PELOTE, f. f. *terme générique de Commerce*; masse que l'on fait en forme de boule de diverses choses; une *pelote* de fil, de laine, de soie, de coton.

PELOTE, f. f. *meuble de toilette*; ce sont plusieurs petites recoupes de drap enveloppées d'un morceau de velours, ou d'autre étoffe bien proprement cousue, & de différentes formes, qu'on pose sur la toilette d'une femme pour y mettre des épingles dont on se sert quand on la coiffe ou qu'on l'habille, ou dont elle se sert elle-même.

On nomme encore *pelote* un petit coffret dans lequel les femmes serrent leurs boucles, leurs bagues, & autres choses de toilette.

PELOTE A FEU. On appelle ainsi en *terme d'Artificiers*, une *pelote* dont on se sert la nuit pour éclairer les fossés & les autres endroits d'une place assiégée. Elle se fait comme il suit.

Prenez une partie de poix résine, trois parties de soufre, une livre de salpêtre & une livre de grosse poudre; faites fondre & incorporer ce tout ensemble avec des étoupes, & faites-en des *pelotes*.

PELOTE, *terme de Chandelier*; les Chandeliers appellent *pelotes* de coton les écheveaux de coton qu'ils ont dévidés pour faire la meche de leur chandelle. Outre les petites *pelotes* de coton dévidée, les Chandeliers en composent d'autres très-grosses du poids de vingt à trente livres, & davantage, qu'ils nomment *pelote d'étalage*. Celles-ci sont faites d'écheveaux entiers qu'on tourne ainsi en forme sphérique pour les mieux conserver. On les pend ordinairement au plancher des boutiques: ce qui leur a fait donner le nom de *pelotes d'étalage*. (D. J.)

PELOTES, (Fonderie), les Fondeurs de petits ouvrages nomment ainsi le cuivre en feuilles qu'ils ont préparé pour mettre à la fonte.

On réduit le cuivre en *pelotes* afin de le mettre plus commodément dans le creuset avec la cuillère du fourneau, qui de-là est appelée *cuillère aux pelotes*.

On nomme aussi *mortier & maillet aux pelotes* ceux de ces outils qu'on emploie à cet usage dans les ateliers des Fondeurs.

La préparation des *pelotes* est ordinairement le premier ouvrage des apprentis.

PELOTES, (Maréchal.) c'est une marque blanche qui vient au front des chevaux. On l'appelle autrement *étoile*. Les Marchands de chevaux, Maquignons & autres, qui se mêlent du commerce des chevaux, mettent les *pelotes* au nombre des marques qui dénotent un bon cheval.

PELOTES, *terme de Paumier*; ce sont les balles pour jouer à la paume, avant qu'elles soient couvertes de drap. On les appelle aussi des *pelotons*.

Les Paumiers doivent, suivant leurs statuts, avoir soin que les *pelotes* ou *pelotons* soient bien rondes, & faites de morceaux ou rognures de drap avec une bande de soie, & serrées bien fort avec de la ficelle. L'instrument dont on se sert pour faire les *pelotes* est une espèce de billot qu'on appelle *chevre*.

Les maîtres Paumiers prennent la qualité de maîtres Paumiers Raquetiers, faiseurs de *pelotes*. *Voyez* PAUMIER.

PELOTES, (Soieries), on nomme ainsi dans le commerce des soies, les soies grèges & non-ouvrées qui viennent ordinairement de Messine & d'Italie, & qui sont pliées, ou plutôt roulées en grosses *pelotes*. (D. J.)

PELOTE, *terme de Tailleurs*; c'est une bande de lièvre roulée sur elle-même & cousue dans cet état. On s'en sert pour dévider le fil de la soie & le poil de chevre.

Tome XII.

PELOTE, (Verrerie) c'est, dans les fours à verre, une espèce de petit établi de terre, couverte de braie éteinte, sur laquelle on fait pendant quelque tems reposer le plat de verre au sortir du grand ouvreau, avant de le mettre dans les arches du four à recuire. (D. J.)

PELOTER, v. n. *jeu de paume*; c'est jouer sans s'assujettir à aucune autre règle de ce jeu, sinon d'attendre la balle & de la renvoyer. Les balles perdues soit à la grille, soit au trou, soit aux filets, sont perdues pour ceux qui les perdent.

PELOTER, se dit encore de certaines substances qui s'amassent en petit tas, ainsi de la neige qui se *pelote*.

PELOTER, v. n. *terme de Pêcheur*; c'est jeter de petites *pelotes* de mangeaille aux poissons pour les amorcer avant que de pêcher.

PELOTON, f. m. *terme de Couturière*; petite *pelote* de soie, de laine, de fil, de coton, & autres matières, filée, dévidée en rond.

On nomme aussi *peloton* une espèce de petit couffinet moins gros que la *pelote*, qu'on remplit ordinairement de son, & qu'on couvre de serge, d'étoffe, de velours, pour y mettre des épingles.

PELOTON, *terme de Paumier*, ou *ploton*; balle à jouer à la paume. On le dit ordinairement de celles qui ne sont pas encore couvertes, & qui ne sont encore qu'en corde.

PELOTON, (Fabrique de tabac.) on forme de gros *pelotons*, ou grosses *pelotes* de tabac; comme c'est au sortir du filage qu'il fait son plus grand déchet, & qu'il en fait moins tant qu'il reste en *pelotons*, on a coutume de l'y laisser le plus long-tems qu'il est possible; après qu'il a été en *pelotons*, on le roule; ce qui s'appelle le mettre en rôles. (D. J.)

PELOTON, en *terme de Guerre*, est un petit corps carré de 40 à 50 hommes, qu'on tire d'un bataillon d'infanterie, & qu'on place entre des escadrons de cavalerie pour les soutenir, ou que l'on met en embuscade dans des passages étroits & des défilés, qui ne pourroient contenir un bataillon ou un régiment entier.

Ce mot est formé par corruption du vieux mot françois *peloton*, qui signifie un tas ou un paquet de fil roulé.

Les grenadiers sont généralement rangés en *peloton* à côté des bataillons. *Voyez* BATAILLON. Chambers.

On donne aussi le nom de *pelotons* à des petits corps d'infanterie qu'on emploie à couvrir les angles des bataillons carrés & triangulaires. Le *peloton* a toujours moins de cent hommes.

L'ordonnance du 6 Mai 1755 donne le nom de *peloton* à deux compagnies couplées ou jointes ensemble. *Voyez* FEU MILITAIRE & EVOLUTIONS. (Q)

PELOUSE, f. f. (Jardin.) *Voyez* TAPIS DE GAZON.

PELTA, f. f. (Littérat.) πέλτα, c'étoit un bouclier contourné qui étoit particulier aux amazones. Dans une médaille grecque de grand bronze, frappée dans l'intervalle du règne de Septime Severe à celui de Gallien, on voit d'un côté une amazone ayant au bras gauche cette sorte de bouclier. On remarque au-dessous un bout de draperie, une espèce de petite serviette, qui aidait apparemment à tenir le bouclier plus ferme, & qui pouvoit encore servir à d'autres usages; tel paroit le *pelta* qu'on donne aux amazones sur les médailles. On s'en servoit à la guerre, comme on le voit dans Virgile, & il faut bien que sa forme n'ait pas toujours été la même; car, selon Xenophon, il étoit de la figure d'une feuille de lierre, selon Pline, d'une feuille de figuier d'Inde, & selon Servius, de la lune demi-pleine. (D. J.)

PELTÆ, (*Géog. anc.*) ville de la grande Phrygie, dont parle Strabon, l. XII. p. 577. Ptolomée, l. V. ch. ij. & Xenophon, l. I. on l'appelle présente ment *Felti*, selon Leunclavius.

PELUCHE, ou PLUCHE, f. f. (*Fabrique.*) étoffe veloutée du côté de l'endroit, composée d'une trème d'un simple fil de laine, & d'une double chaîne, dont l'une est de laine, de fil retors à deux fils, & l'autre de fils de poil de chevre.

La *peluche* se fabrique de même que les velours & les panes, sur un métier à trois marches. Deux des marches separent & font baisser la chaîne de laine, & la troisième fait lever la chaîne de poil; alors l'ouvrier lance ou jette la trème, & la fait passer avec la navette entre les deux chaînes de poil & de laine, mettant ensuite une broche de léton sous celle de poil sur laquelle il la coupe avec un instrument destiné à cet usage, que l'on appelle communément *couteau*; ce qu'il fait en conduisant le couteau sur la broche, qui est un peu cavée dans toute sa longueur; & c'est ce qui rend la surface de la *peluche* veloutée.

Quelques-uns prétendent que l'invention de la *peluche* soit venue d'Angleterre; d'autres veulent qu'elle ait été tirée de Hollande, particulièrement de Harlem. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce n'est guère que vers l'année 1690, qu'on a commencé d'en fabriquer en France. (*D. J.*)

PELUCHE, f. f. (*Soierie.*) c'est une sorte d'étoffe toute de soie, dont le côté de l'endroit est couvert d'un poil un peu long; cette espèce de *peluche* se manufacture sur un métier à trois marches, ainsi que les autres *peluches*, les velours & les panes.

Sa chaîne & son poil doit être d'organin filé & tordu au moulin, sa trème de pure & fine soie, & la largeur d'onze vingt-quatrièmes d'aune.

Il se fabrique encore une autre espèce de *peluche*, toute de soie, qui a du poil des deux côtés, dont l'un, qui est celui de l'endroit, est court & d'une couleur; & l'autre, qui est du côté de l'envers, est plus long & d'une autre couleur: cette dernière sorte de *peluche* est extraordinaire, & de très-peu d'usage. (*D. J.*)

PELUCHE, terme de Fleuriste; la *peluche* est cette touffe de feuilles menues & délicates qu'on voit dans quelques fleurs, comme dans les anémones doubles, dont elles font la principale beauté. (*D. J.*)

PELURE, f. f. (*Gramm.*) est la peau de certains légumes ou fruits: on dit la *pelure* de l'oignon, la *pelure* de la pomme & de la poire; la peau du raisin, & l'écorce du citron.

PELUS, (*Géog. anc.*) nom, 1°. d'une île voisine de celle de Chio; 2°. d'une montagne de la Toscane; 3°. d'un torrent de la Sicile. (*D. J.*)

PÉLUSE, (*Géog. anc.*) *Pelusium*, ville d'Egypte, à l'embouchure du bras le plus oriental du Nil, & le plus voisin de la Palestine; c'est la même ville que Damiette; on la nommoit autrement *Abarim* & *Typhon*, ou comme disoient les Hébreux, *Python*. Les Egyptiens l'appelloient *Séthron*, & la région *Séthroïte*; d'où vient que Pline dit: *qua juxta Pelusium est regio, nomen habet Bubastitem, Sethronitem, Tanilem*.

*Péluse* étoit comme la clé de l'Egypte du côté de la Phénicie & de la Judée. Ezechiel, ch. xxx. v. 15. & 16. en parle sous le nom de *Sin*, & il l'appelle la force de l'Egypte; ou le rempart de l'Egypte. L'hébreu *sin*, qui signifie de la boue, revient fort bien au grec *pelusium*, qui dérive de *pelos*, & qui a la même signification. Strabon, liv. XVII. p. 802. dit que la ville de *Pelusium* étoit environnée du lac qu'on appelloit *Barathra*, & de quelques marais. Il la place à vingt stades de la mer, & il donne à ses murailles un égal nombre de stades de circuit. Elle est mise dans l'Augustinienne par Ammien Marcellin, qui veut qu'elle

ait été bâtie par Pélée; ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'elle fut souvent assiégée & prise, quoique difficilement. On s'attaquoit d'autant plus à cette place, qu'elle donnoit, à ceux qui en étoient les maîtres, l'entrée libre dans l'Egypte. L'embouchure la plus orientale du Nil prenoit son nom dans cette ville. Lucain dit:

*Dividui pars maxima Nili  
In vada decurrit Pelusia, septimus annis.*

Claude Ptolomée, mathématicien célèbre, étoit de *Pelusium*, mais il fit son séjour à Alexandrie: il vivoit dans le second siècle. Les ouvrages qu'il a laissés lui ont acquis une très-grande réputation; la Géographie sur-tout lui doit beaucoup: ses œuvres ont paru à Amsterdam en 1618, in fol.

Ildore, le plus avant & le plus célèbre des disciples de saint Chrisostome, fut surnommé Ildore de *Péluse*, parce qu'il se retira dans la solitude au voisinage de cette ville, las des tracasseries de ses confrères. Il vivoit au commencement du cinquième siècle, & mourut en 440. Ses œuvres, où l'on trouve des points importants de discipline ecclésiastique très-bien traités, ont été imprimés plusieurs fois; mais la meilleure édition est celle de Paris en 1638, in-folio, en grec & en latin. Les lettres de cet auteur respirent la candeur & l'érudition; elles sont courtes & bien écrites: en voici un trait curieux sur les ecclésiastiques de son tems. « Pourquoy, dit-il, lib. IV. » *epist.* 57. vous étonnez-vous de ce que se mettant » en fureur par un violent amour de domination, ils » feignent d'avoir des différends entre eux sur des » dogmes qui sont au-dessus de leur portée & de » leurs expressions? » Quoi! déjà dans le cinquième siècle, des prélats accusés par Ildore, de feindre par esprit de domination, & de feindre sur des dogmes essentiels à la foi! Ce sont-là des traits historiques qu'il ne faut point oublier.

*Pelusium* étoit aussi le nom d'un port de la Thessalie. (*D. J.*)

PELYSS, (*Géog. mod.*) *Pelyssau* ou *Pissen*, petite ville de la basse Hongrie, capitale d'un comté de même nom, près du Danube, à 3 lieues sud-est de Grau, & nord de Bude. Long. 36. 25. lat. 47. 26.

PEMBA, (*Géog. mod.*) 1°. île de la mer des Indes, proche de la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis de la baie de saint Raphaël, sur la côte du Mélinde. Elle est située à 4°. 50'. de latitude méridionale, sous les 56°. 30'. de longitude, vers l'orient méridional de la ville de Monbaza: l'île de *Pemba* a le titre de royaume.

2°. *Pemba*, petite province d'Afrique, au royaume de Congo, dont la capitale se nomme *Banza*: c'est la résidence du gouverneur général. Long. mérid. 7. 28.

PEMBROKE, (*Géog. mod.*) ville d'Angleterre, au pays de Galles, capitale de *Pembroke-shire*, avec titre de comté. Elle a deux paroisses, est fortifiée d'un château, & est située sur une pointe du port de Milfort, à 195 milles de Londres: elle envoie deux députés au parlement. Long. 12. 45. lat. 51. 48.

C'est dans le château de cette ville que naquit Henri VII. roi d'Angleterre, dont il faut lire la vie par Bacon.

La bataille de Bosworth en 1485, mit fin aux défoliations dont la rose rouge & la rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le trône toujours enflamment & renversé, fut enfin ferme & tranquille. Henri VII. ayant su vaincre, sut gouverner; son règne qui fut de vingt-quatre ans, & presque toujours paisible, humanisa les mœurs de la nation. Les parlements qu'il assembla & qu'il ménagea firent de sages lois: le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard III. ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. Henri VII. eût été sage s'il n'eût



été qu'économe; mais une léfine honteuse, & des rapineries fiscales ternirent sa gloire : il tenoit un registre secret de tout ce que lui valaient les confiscations.

Son historien nous a laissé un trait fort singulier de son avarice. Le comte d'Oxford étoit, de tous les seigneurs de son royaume, celui en qui il avoit le plus de confiance, & qui lui avoit rendu les plus grands services. Un jour le roi étant allé le voir dans sa maison de campagne, il le reçut avec toute la splendeur dont il put s'aviser. Quand le roi fut prêt à partir, il vit en haie un grand nombre de gens de livrée magnifiquement vêtus : le comte avoit peut-être oublié que plusieurs actes du parlement défendoient de donner des livrées à d'autres qu'à des domestiques en service, mais le roi n'en avoit point perdu la mémoire. Lorsqu'il aperçut ce grand nombre de gens portant la même livrée : « Mylord, dit-il au comte, j'avois beaucoup ouï parler de votre magnificence, mais » elle surpasse extrêmement ce qu'on m'en a dit; » tous ces gens-là que je vois en haie sont apparamment vos domestiques ordinaires? Le comte qui ne comprit pas le but du roi, répondit en fourrant, « qu'il n'avoit pas à sa livrée un si grand nombre de » gens : « Par ma foi, mylord, répondit le roi brusquement, je vous remercie de votre bonne chère, » mais je ne souffrirai point que sous mes propres » yeux on viole ainsi mes lois ». Il en coûta quinze cens marcs au comte d'Oxford pour cette contravention. (D. J.)

PEMBROKE-SHIRE, (Géogr. mod.) province d'Angleterre, à l'occident de celle de Caermarthen, dans le diocèse de Saint-David. Elle est très-fertile, sur-tout à l'est, & la mer l'environne presque de toutes parts. Cette province a 93 milles de tour, & contient environ quatre cens vingt mille arpens, quarante-cinq paroisses, & neuf villes de marché. Il faut remarquer entre ses productions celle de son chauffage appelé *culm*, qui n'est autre chose que la poussière du charbon de terre. On pètrit cette poussière avec un tiers de boue, & elle fait un très-bon feu d'une grande utilité, parce que c'est le meilleur de tous les chauffages pour brûler de la chaux, & pour secher l'orge dont on fait de la bière. Mais le plus grand avantage de cette province est le port de Milford, *Milford-aven*, qui semble l'emporter sur tous les ports de l'Europe, pour sa largeur, & la sûreté qu'y trouvent les vaisseaux; il y a seize criques, cinq baies, & treize rades, & doit par cette raison être mis au nombre des raretés du pays.

PEMPHINGODÈS, adj. (Lexicog. medicin.) *πεμπηγώδης αἱματός*, fièvres distinguées par des fluxions & des enflures, dans lesquelles on éprouve des vents qui se font sentir au toucher; ce terme grec a été employé par Hippocrate, & expliqué fort diversement par Galien.

PEMSEY, (Géogr. mod.) aujourd'hui *Pevinsley*, port assez fréquenté dans le comté de Suffex. La chronique saxonne en parle sous les années 1046, 1052, 1087; il avoit été donné près de cent ans auparavant à l'abbaye de Saint-Denis en France par le duc Bertold, avec Chichester, Hastings, & les salines qui en dépendoient. Il est sur la côte méridionale de l'Angleterre, & presque vis-à-vis de l'embouchure de la Canche en Ponthieu; ce n'est plus qu'un bourg avec un petit havre; mais cet havre est célèbre, parce que c'est celui où Guillaume-le-Conquérant fit sa descente pour la conquête de l'Angleterre. (D. J.)

PEN, f. m. (Géogr.) suivant Camdem, signifie originellement une haute montagne, qui fut ainsi appelée parmi les anciens Bretons, & même parmi les Gaulois, & c'est de-là que l'on appelle *Apennins* cette haute & longue chaîne de montagnes, qui

Tome XII.

partagent l'Italie dans toute sa longueur. Voyez MONTAGNE.

PENA-GARCIA, (Géogr. mod.) petite ville de Portugal, dans la province de Béira. Philippe V. la prit en 1704; mais il fut obligé de se retirer à l'approche des alliés. Elle est sur les confins de l'Estremadure espagnole, à six lieues sud-est d'Idanhavelha. Long. 11. 43. lat. 39. 30. (D. J.)

PÉNAL, adj. (Jurisprud.) est ce qui a rapport à quelque peine, comme une clause pénale, une loi pénale. Voyez CODE PÉNALE, & aux mots CLAUSE & LOI. (A)

PÉNAL, f. m. (Mesure de grains.) espèce de mesure de grains, différente suivant les lieux où elle est située. En Franche-Comté, le pénal est semblable au boisseau de Paris; à Gray, les huit pénaux font quinze boisseaux de Paris, ce qui est égal à l'année de Lyon; en sorte que le pénal est à-peu-près le double du boisseau de Paris; à Bourbonne le pénal de froment pèse 72 livres poids de marc, de méteil 70, de seigle 68, & d'avoine 58 livres; on s'y fait aussi du bichet. Savary. (D. J.)

PÉNATES, DIEUX, (Mythologie & Littérat.) les dieux pénates étoient regardés ordinairement comme les dieux de la patrie; selon quelques-uns ce sont Jupiter, Junon, & Minerve; selon d'autres ce sont les dieux des Samothraces, qui étoient appelés *divi potes*, dieux puissans, ou *cabires*, qui est la même chose; car *cabir* en phénicien ou syriaque, signifie *puissant*, & ces dieux sont Cérès, Proserpine, Minerve, & Pluton; quelques-uns y ajoutent Esculape & Bacchus.

Les Grecs ont rendu le mot pénates par Πατριάρχαι, Patriens; Τριτάτοι, Généthliens; Ἐργεῖοι, Césiens; Μεγίστοι, Mychiens; & Ἐπαῖοι, Herciens, mots qui signifient tous la même chose. Virgile décrit ces pénates herciens dans ces vers du livre II. de l'Enéide:

*Ædibus in mediis medioque sub ætheris axe  
Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus  
Incumbens aræ, atque umbræ complexa penates.*

« Au milieu du palais, dans un endroit découvert » étoit un grand autel, & tout auprès un vieux laurier, qui de son ombre couvroit l'autel & les dieux pénates ».

Denis d'Halicarnasse nous peint les dieux pénates apportés de Troie, tels qu'on les voyoit dans un vieux temple à Rome, près du marché; c'étoit, dit-il, deux jeunes hommes assis tenant chacun une lance d'un ouvrage fort antique, & avec cette inscription, *denates*, pour *penates*; les anciens, continue-t-il, qui n'avoient pas l'usage de la lettre P, se servoient de la lettre D.

Cicéron distingue trois ordres de dieux pénates, ceux d'une nation, ceux d'une ville, & ceux d'une maison; en ce dernier sens les dieux pénates ne différoient pas beaucoup des dieux lares; c'étoient les dieux protecteurs du logis; on leur donna le nom de *pénates*, continue le même Cicéron, du mot *penu*, parce qu'ils veillent à ce qu'il y a de plus secret dans le domestique, ou si l'on aime mieux, parce qu'on les mettoit dans l'endroit le plus retiré de la maison, *in penitissimâ adium parte*. Suétone raconte que dans le palais d'Auguste il y avoit un grand appartement pour les dieux pénates, c'est-à-dire pour les dieux lares; un jeune palmier étant né devant la maison de l'empereur, il le fit apporter dans la cour des dieux pénates, avec ordre qu'on eût grand soin de sa culture; mais il faut finir par un fait bien plus important.

Il étoit d'abord défendu à Rome d'honorer chez soi des divinités dont la religion dominante n'admettoit pas le culte. Dans la suite les Romains plus éclairés sur les moyens d'aggrandir l'état, y souffrirent

non-seulement l'introduction des dieux particuliers, mais l'autoriserent par le gouvernement politique, puisqu'une loi des douze tables enjoignoit de célébrer les sacrifices des dieux pénates, & de les continuer sans interruption dans chaque famille, suivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient prescrit. (D. J.)

PENAUTIER, (Géog. mod.) petite ville de France dans le haut Languedoc, sur la rivière de Fresquel, à deux lieues de Carcassonne.

PENCER LA FOSSE, terme de Tanneur, c'est retirer la fosse au tan afin d'y remettre du tan nouveau pour y replacer encore les cuirs.

PENCER les plains, , terme de Tanneur, qui signifie ôter les cuirs du plain, & y remettre de nouvelle chaux.

PENCHANT, INCLINATION, (Synon.) ces deux termes sont relatifs au goût naturel ou acquis qu'on a pour quelque objet.

L'inclination dit quelque chose de moins que le penchant. La première nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne. Il semble aussi que l'inclination doive beaucoup à l'éducation; & que le penchant tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies est essentiel pour les jeunes gens, parce qu'à cet âge on prend aisément les inclinations de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un penchant insurmontable vers le plaisir, il le cherche même, au moment qu'il croit se faire violence.

On donne ordinairement à l'inclination un objet honnête; mais on suppose celui du penchant plus sensuel, & quelquefois même honteux. Ainsi l'on dit qu'un homme a de l'inclination pour les arts & pour les sciences, & qu'il a du penchant à la débauche & au libertinage. Girard. (D. J.)

PENCHER, v. act. & neut. (Gramm.) il se dit de tout corps qui s'écarte de la situation verticale & même horizontale. Cette tour penche de ce côté. La balance penche en ma faveur. Il penche à la clémence. Ainsi il se prend, comme on voit, au simple & au figuré.

PENDANT, f. m. (Hist. anc. & mod.) anneau d'oreille c'est un ornement de quelque matière précieuse que portent les femmes. On le suspend à l'oreille par un trou pratiqué à cet effet. Les pendans d'oreille sont fort souvent enrichis de diamans, de perles & autres pierres précieuses. Voyez DIAMANT, PERLE, &c.

Il y a long-tems que les pendans d'oreille ont été de goût de l'un & de l'autre sexe. Les Grecs & les Romains se servoient des perles & des pierres les plus précieuses pour parer leurs oreilles, avec cette différence remarquée par Isidore, liv. XVIII. de ses origines, ch. xxxj. que les jeunes filles avoient un pendant à chaque oreille, & les jeunes garçons n'en avoient qu'à une seulement.

Les Grecs nommoient les pendans d'oreille, κρυκτοσπινος, les Latins, in aureis ou stalagmia. Une servante demande à Menacme, act. III. sc. iij. de lui donner de quoi acheter des boucles & des pendans d'oreille :

Amabo, mi Menacme, in aureis da mihi.  
Faciendas pondo duum nummum stalagmia.

Juvenal nous apprend aussi dans sa Satyre VI. que les Romains nommoient encore elenchi, les pendans d'oreille :

Nil non permisit tibi mulier, turpe putat nil  
Cum virides gemmas collo circumdedit, & cum  
Auribus extensis magnos commisit elenchos.

Les Grecs avoient plusieurs noms différens pour exprimer les pendans d'oreille. Hefychius & Julius Pollux en ont remarqué quelques-uns. Quant à la forme, à la matière, au poids & à l'ouvrage, il n'y

a point eu de règle certaine, chacun a suivi son génie, ses forces & sa vanité; & le luxe n'a pas été moins dans cette espèce d'ornement que dans tout ce que l'ambition & la volupté ont pu inventer pour satisfaire l'orgueil des hommes. Nous apprenons même de quelques inscriptions rapportées par Gruter, qu'il y avoit des femmes & des filles qui n'avoient d'autre emploi que d'orner les oreilles des femmes, comme nous avons des coiffeuses.

Les pendans d'oreille étoient du nombre des choses dont les mères ornoient leurs filles, pour paroître devant celui qui devoit être leur mari. Ce soin est bien dépeint par Claudien sous un des consulats d'Honorius :

At velut officii trepidantibus ora puella,  
Spe propiore thori mater solertior ornat  
Adveniente proco, vestesque & singula comit  
Sape manu, viridique angustis jaspide pectus;  
Substringit comam gemmis, & colla monili  
Circui, & baccis ornat candentibus aures.

Séneque n'avoit donc pas grand tort de dire qu'il connoissoit des femmes qui portoient deux & trois patrimoines au bout de chaque oreille : Video uniones, dit-il, non singulos singulis auribus comparatos, jam enim exercitata aures oneri ferendo sunt; junguntur inter se, & insuper alii binis super ponuntur : non satis mulieribus infamia viros subjecerat, nisi bina & terna patrimonio auribus singulis pependissent.

On fait par le témoignage de Pline, qu'Antonia, femme de Drusus, ne se contentoit pas de porter elle-même des pendans d'oreille magnifiques, mais qu'elle en mit de semblables à une lamproie dont elle faisoit ses délices.

Les pendans des femmes européennes ne sont rien en comparaison de ceux que portent les Indiens, tant hommes que femmes, qui ont la mode de s'allonger les oreilles, & d'en augmenter le trou en y mettant des pendans grands comme des faucieres, & garnis de pierrieres.

Peyrard dit que la reine de Callicut & les autres dames de sa cour ont des oreilles qui par le moyen de ces ornemens leur descendent jusqu'aux mamelles, & même plus bas; le préjugé du pays est que les plus longues sont d'une grande beauté. Elles y font des trous assez larges pour y passer le poing. Il n'est pas permis aux moncois, qui sont les gens du peuple, de les avoir aussi longues que les naïres, qui sont les nobles. Celles des premiers ne doivent pas passer la longueur de trois doigts. Aux Indes occidentales Christophe Colomb nomma une certaine côte Orega, à cause qu'il y trouva des peuples qui faisoient dans leurs oreilles des trous assez grands pour y passer un œuf. Voyez OREILLE.

Ils se font aussi percer les narines & les lèvres pour y suspendre des pendans; ce qui est pratiqué par les Mexicains & par d'autres nations. Voyez NEZ.

PENDANT, terme de Blason, qui se dit des parties qui pendent au lambel au nombre de deux, trois, quatre, cinq, &c. que l'on spécifie en blasonnant.

La Verne, en Bourgogne, de gueules au lambel d'argent de deux pendans. Sa situation naturelle est d'être près du chef. Il y en a de trois, de quatre, de cinq, de six & de sept pendans.

PENDANT, f. m. (Stereotomie.) c'est un petit vouffoir des vouîtes gothiques sans coupe, fait à l'équerre.

PENDANT ou FLAME, voyez FLAME.

PENDANT, f. m. (terme de Ceinturier.) les deux pendans du baudrier ou du ceinturon sont les parties qui pendent au bas du baudrier, & au-travers desquels on passe l'épée.

PENDANT, se dit aussi de la partie d'une boîte de montre, à laquelle on attache la chaîne ou le cor-



don. Il est composé d'un petit bouton qu'on rive à la boîte, & d'un anneau qui tient à ce bouton par le moyen d'une vis, ou d'une goupille qui passe à-travers l'un & l'autre. *Voyez nos Pl. d'Horlogerie.*

PENDANT, (Soierie.) on appelle *pendans* du *caffin*, les tenons qui soutiennent les planches des arcades. *Voyez ARCADES & CASSIN.*

PENDELI, (Géog. anc. & mod.) montagne de l'Attique, dans le voisinage d'Athènes, qu'on voit de-là au nord-est.

Au pié de cette montagne est un monastère du même nom, l'un des plus célèbres de toute la Grece. Il est composé de plus de cent caloyers, & d'un grand nombre d'autres personnes qui ont là des revenus assez considérables. Ils payent tous les ans de carach ou de tribut six mille livres de miel pour la mosquée, que la sultane, mere de l'empereur Mahomet IV. a fait bâtir à Constantinople; ils sont obligés d'en fournir encore autant, à raison de cinq piaîtres le quintal. Ils ont rarement moins de cinq mille effains d'abeilles, outre des terres labourables & des troupeaux de brebis, avec de grands vignobles, & quantité d'oliviers. La situation de ce monastère est fort agréable pendant l'été, à cause qu'il est entre les croupes de la montagne d'où sortent plusieurs ruiffeaux qui se rendent dans des réservoirs pour conserver du poisson, & pour faire tourner les moulins. Ces caloyers sont ombragés de diverses sortes d'arbres pour modérer la chaleur de l'été, & pour se fournir de bois pendant l'hiver, qui est assez vif en ce lieu-là, parce que le haut de la montagne est couvert de neige. Ils ont une bibliothèque, qui consiste en un grand nombre de volumes des peres grecs.

La montagne est un rocher entier de marbre blanc, & ainsi on ne doute point que ce ne soit la montagne *Pentelicus*, dont Pausanias vante si souvent le marbre. A une lieue & demie de *Pendeli*, il y a un village appelé *Cephissia*; Hérode Atticus y avoit une maison de plaisance. Ce village est situé sur un ruisseau qui vient du mont *Pendeli*, & qui tombe dans le Cephise. On y découvre quelques anciennes murailles de marbre proche d'une mosquée.

La Guilletiere, dans fa description d'Athènes, a pris la montagne de S. George (*Agios Georgios*), pour le mont *Pentelique*, où est le monastère de *Medeli*, & il a pris le mont *Pentelique* pour l'*Anchesmus*; mais il est certain que la montagne située à deux lieues d'Athènes, où est le monastère de *Medeli*, est le mont *Pentelique*; car c'est à une demi-lieue au-dessus du couvent que se trouvent les carrieres d'où l'on a autrefois tiré le marbre pour les temples d'Athènes. (D. J.)

PENDELOQUE, f. f. en terme de Metteur en œuvre, est une piece taillée en forme de poire, montée sur de l'or ou de l'argent, qui joue au moindre mouvement. Les *pendeloques* se placent ordinairement au bas d'une croix, de boucles d'oreille, &c.

On donne le nom de *pendeloque* à la pierre-même, lorsqu'elle a la forme de poire.

PÉNDENTIF, f. m. (Archit.) c'est une portion de voûte entre les arcs d'un dôme, qu'on nomme aussi *fourche* ou *panache*, & qu'on taille de sculpture: tels sont les *pendentifs* du Val-de-Grace, & ceux de S. Louis des Invalides à Paris, où l'on a représentés les quatre Evangelistes. On peint encore les *pendentifs*, & ils en paroissent alors plus légers, comme on le remarque à la plupart de ceux des dômes de Rome, & particulièrement à ceux de S. Charles *alli Catinari*, & de S. André *della Valle*, qui sont du Dominiquain.

*Pendentif de moderne*, c'est la portion d'une voûte gothique entre les formerets, avec doubleaux, ogives, liernes & tiercerons.

*Pendentif de Valence*, espece de voûte en maniere

de cul-de-four, rattachée par fourche. Il y a de ces *pendentifs* aux charniers neufs des SS. Innocens. On les appelle de *Valence*, parce que le premier a été fait à Valence en Dauphiné, où on le voit encore dans un cimetière porté sur quatre colonnes, où il couvre une sépulture. *Daviler. (D. J.)*

PENDER, f. m. (Hist. mod.) docteur parmi les Gentils indiens; mais ce terme est sur-tout affecté à ceux des Brachmanes.

PENDERACHI, (Géog. mod.) autrement nommé *Eragri*; petite ville de Grece dans la Romanie, avec un archevêque suffragant de Constantinople. Elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne ville d'Héraclée, une des plus belles de l'Orient, si même on en juge par ses ruines, & par les vieilles murailles construites de gros quartiers de pierre qui sont encore sur le bord de la mer, *Penderachi* est près de la mer, à 20 lieues S. O. de Constantinople. Long. 45. 23. lat. 40. 57.

PENDEURS, PENDOURS, f. m. (Marine.) le *pendeur* est un bout de corde moyennement longue, à laquelle tient une poulie pour passer la manœuvre. Les Provençaux disent *pendour*, & ce mot est reçu ailleurs aussi-bien que celui de *pendure*.

*Pendeurs de balanciers*, ce sont ceux qui sont passés à la tête des grands mâts & des mâts de misaine, qui pendent sur les hunes, & où sont passées les balancines.

*Pendeurs d'écoutes de civadières*, *pendeurs de bras*, ce sont ceux qui sont frappés au bout des vergues, & où les bras sont pressés.

*Pendeurs de caliores*; ils servent à tenir les poulies de caliorne des deux mâts; ils sont frappés & passés comme ceux des balancines.

*Pendeurs de palan*, ce sont ceux qui tiennent les poulies où sont passés les palans des deux mâts.

PENDILLON, f. m. (Horlog.) c'est une verge rivée avec la tige de l'échappement, pour communiquer le mouvement au pendule, & le maintenir en vibration. Cette piece est aussi appelée *fourchette*; ce qui lui a fait donner ces deux noms, c'est que le *pendillon* porte une broche qui entre dans une ouverture faite au plat de la verge du pendule; & on l'appelle *fourchette*, parce qu'elle tient lieu de broche dans laquelle passe la verge du pendule.

PENDRE, v. a. (Gramm.) attacher quelque chose en haut par sa partie supérieure. On *pend* les cloches. L'évêque porte une croix *pendue* à son cou. Il signifie aussi *trainer*, *pendre*, *descendre trop bas*. Il y a longtemps que votre cotillon *pend*. *Pendre* se dit aussi du supplice de la potence. On *pend* son épée au croc.

PENDRE, (Hist. natur. Botan.) plante de l'île de Madagascar. Elle a la feuille piquante; ses fleurs sont blanches & très-aromatiques. Les femmes les laissent tremper dans l'huile pour en frotter leurs cheveux.

PENDULE, f. m. (Mécanique.) est un corps pesant, suspendu de maniere à pouvoir faire des vibrations, en allant & venant autour d'un point fixe par la force de la pesanteur. *Voyez VIBRATION.*

La pesanteur est l'unique cause des vibrations du *pendule*. Si le corps étoit absolument libre, & abandonné à lui-même, il descendroit vers la terre par la force de sa gravité, autant qu'il lui seroit possible, mais étant attaché par un fil, il ne peut obéir qu'en partie à l'effort de sa gravité, & il est contraint de décrire un arc de cercle.

Les vibrations, c'est-à-dire, les descentes & les remontées alternatives du *pendule* s'appellent aussi *oscillations*. *Voyez OSCILLATION.*

Le point autour duquel le *pendule* fait ses vibrations, est appelé *centre de suspension* ou de mouvement. *Voyez CENTRE.* Une ligne droite, qui passe par le centre parallèlement à l'horizon apparent, & perpendiculairement au plan dans lequel le *pendule* os-

cille, est appelé *axe d'oscillation*. Voyez *AXE*.

Galilée fut le premier qui imagina de suspendre un corps grave à un fil, & de mesurer le tems dans les observations astronomiques, & dans les expériences de physique par ses vibrations; à cet égard, on peut le regarder comme l'inventeur des *pendules*. Mais ce fut M. Huyghens, qui le fit servir le premier à la construction des horloges. Avant ce philosophe, les mesures du tems étoient très-fautives ou très-pénibles; mais les horloges qu'il construisit avec des *pendules*, donnent une mesure du tems infiniment plus exacte que celle qu'on peut tirer du cours du soleil: car le soleil ne marque que le tems relatif ou apparent, & non le tems vrai. Voyez *ÉQUATION DU TEMS*.

Les vibrations d'un *pendule* sont toutes sensiblement isochrones, c'est-à-dire, qu'elles se font dans des espaces de tems sensiblement égaux. Voyez *ISOCRONÉ*.

C'est ce qui fait que le *pendule* est le plus exact chronomètre, ou l'instrument le plus parfait pour la mesure du tems. Voyez *TEMs* & *CHRONOMETRE*.

C'est pour cela aussi qu'on propose les différentes longueurs du *pendule*, comme une mesure & invariable & universelle des longueurs, pour les contrées & les siècles les plus éloignés. Voyez *MESURE*.

Ainsi, ayant une fois trouvé un *pendule* dont une vibration est précisément égale à une seconde de tems, prise sur le mouvement moyen du soleil, si le pié horaire (ainsi que M. Huyghens appelle la troisième partie de son *pendule* à seconde) comparé au pié qui sert, par exemple, d'étalon en Angleterre, est comme 392 à 360; il sera aisé, par le calcul, de réduire à ces piés toutes les autres mesures du monde; les longueurs des *pendules*, comptées du point de suspension jusqu'au centre de la boule, étant les unes aux autres, comme les carrés des tems pendant lesquels se font les différentes oscillations: elles sont donc réciproquement comme les carrés des nombres d'oscillations qui se font dans le même tems. C'est sur ce principe que M. Mouton, chanoine de Lyon, a composé un traité de *mensura posteris transmissenda*.

Peut-être même seroit-il à souhaiter que toutes les nations voulussent s'accorder à avoir une mesure commune, qui seroit, par exemple, celle du *pendule* à secondes: par-là on éviteroit l'embarras & la difficulté de réduire les unes aux autres les mesures des différentes nations; & si les anciens avoient suivi cette méthode, on connoitroit plus exactement qu'on ne fait aujourd'hui les diverses mesures dont ils se servoient.

Cependant quelques savans croient que cette méthode a des inconvéniens. Selon eux, pour réussir à la rendre universelle, il faudroit que la pesanteur fût la même à tous les points de la surface de la terre. En effet, la pesanteur étant la seule cause de l'oscillation du *pendule*, & cette cause étant supposée rester la même, il est certain que la longueur du *pendule* qui bat les secondes, devroit être invariable, puisque la durée des vibrations dépend de cette longueur, & de la force avec laquelle les corps tombent vers la terre. Par conséquent, la mesure qui en résulte seroit universelle pour tous les pays & pour tous les tems; car nous n'avons aucune observation qui nous porte à croire que l'action de la gravité soit différente dans les mêmes lieux en différens tems.

Mais des observations incontestables ont fait connoître que l'action de la pesanteur est différente dans différens climats, & qu'il faut toujours allonger le *pendule* vers le pôle, & le raccourcir vers l'équateur. Ainsi, on ne sauroit espérer de mesure universelle que pour les pays situés dans une même latitude.

Comme la longueur du *pendule* qui bat les secondes à Paris, a été déterminée avec beaucoup d'exac-

titude; on pourroit y rapporter toutes les autres longueurs. Pour rendre la mesure universelle, il faudroit avoir par l'expérience des tables des différences des longueurs du *pendule*, qui batroit les secondes dans les différentes latitudes. Mais il n'est nullement aisé de déterminer ces longueurs par l'expérience avec la précision nécessaire pour en bien connoître les différences, qui dépendent quelquefois de moins que d'un quart de ligne. Pour connoître la quantité de l'action de la pesanteur dans un certain lieu, il ne suffit pas d'avoir une horloge à *pendule*, qui batte les secondes avec justesse dans ce lieu; car ce n'est pas la seule pesanteur qui meut le *pendule* d'une horloge, mais l'action du ressort, & en général tout l'assemblage de la machine agit sur lui, & se mêle à l'action de la gravité pour le mouvement. Il n'est question que de trouver la quantité de l'action de la seule pesanteur; & pour y parvenir on se sert d'un corps grave suspendu à un fil, lequel étant tiré de son point de repos, fait les oscillations dans de petits arcs de cercle, par la seule action de la pesanteur. Afin de savoir combien ce *pendule* fait d'oscillations dans un tems donné, on se sert d'une horloge à *pendule* bien réglée pour le tems moyen, & l'on compte le nombre d'oscillations que le *pendule* d'expérience, c'est-à-dire, celui sur qui la pesanteur agit, a fait, pendant que le *pendule* de l'horloge a battu un certain nombre de secondes. Les carrés du nombre des oscillations que le *pendule* de l'horloge & le *pendule* d'expérience font en un tems égal, donnent le rapport entre la longueur du *pendule* d'expérience, & celle du *pendule* simple qui seroit les oscillations par la seule force de la pesanteur, & qui seroit isochrone au *pendule* composé de l'horloge, & qui par conséquent batroit les secondes dans la latitude où l'on fait l'expérience, & cette longueur est celle du *pendule* que l'on cherche. M. Formey.

Voilà un précis de ce que quelques savans ont pensé sur cette mesure universelle tirée du *pendule*; on pourroit y répondre qu'à la vérité la longueur du *pendule* n'est pas exactement la même dans tous les lieux de la terre; mais outre que la différence en est assez petite, on ne peut disconvenir, comme ils l'avouent eux-mêmes, que la longueur du *pendule* ne demeure toujours la même dans un même endroit; ainsi les mesures d'un pays ne seroient au-moins sujettes à aucune variation, & on auroit toujours un moyen de les comparer aux mesures d'un autre pays avec exactitude & avec précision. On peut avoir sur ce sujet les réflexions de M. de la Condamine dans les *mémoires de l'académie*, année 1747.

M. Huyghens détermine la longueur du *pendule* qui bat les secondes à trois piés, trois pouces, & trois dixièmes d'un pouce d'Angleterre, suivant la réduction de M. Moor: à Paris MM. Varin, Des Hays & de Glos ont trouvé la longueur du *pendule* à secondes de 440 lignes  $\frac{1}{2}$ ; M. Godin de 440 lignes  $\frac{1}{4}$ ; M. Picard de 440 &  $\frac{1}{4}$ , & il trouva la même dans l'île de Heune, à Lyon, à Bayonne & à Sette. M. de Mairan ayant répété l'expérience en 1735 avec beaucoup de soin, l'a trouvée de 440 lignes  $\frac{1}{10}$ , qui ne diffère de la longueur de M. Picard que de  $\frac{1}{10}$  de ligne. Ainsi on peut s'en tenir à l'une ou l'autre de ces mesures pour la longueur exacte du *pendule* à secondes à Paris. Remarquez que les longueurs des *pendules* se mesurent ordinairement du centre de mouvement, jusqu'au centre de la boule ou du corps qui oscille.

Sturmus nous apprend que Riccioli fut le premier qui observa l'isochronisme des *pendules*, propriété si admirable, & qu'il en fit usage pour la mesure du tems: après lui Ticho, Langrenus, Werdelin, Mersenne, Kircher & d'autres, ont trouvé la même chose; mais Huyghens, comme nous l'avons déjà dit, est le



premier qui ait appliqué le *pendule* aux horloges. Voyez HORLOGE.

Il y a des *pendules* simples & composés.

Le *pendule* simple consiste en un seul poids, tel que *A*, considéré comme un point, & en une ligne droite inflexible, comme *CA*, regardée comme si elle n'avoit aucune pesanteur; & suspendue au centre *C*, autour duquel elle peut aisément tourner. *Pl. de Méchanique, fig. 36.*

Le *pendule* composé consiste en plusieurs poids, fixés de manière à conserver la même distance, tant les uns des autres, que du centre autour duquel ils font leurs vibrations. Voyez COMPOSÉ & OSCILLATION.

*Théorie du mouvement des pendules.* 1°. Un *pendule* élevé en *B*, retombera par l'arc de cercle *BA*, & s'élèvera encore en décrivant un arc *AD* de même grandeur, jusqu'à un point *D*, aussi haut que le premier; de-là il retombera en *A*, & se relèvera jusqu'en *B*, & continuera ainsi perpétuellement de monter & de descendre.

Car supposons que *HI* soit une ligne horizontale, & que *BD* lui soit parallèle; si le corps *A*, que l'on considère ici comme un point, est élevé en *B*; la ligne de direction *BH*, étant une perpendiculaire tirée du centre de pesanteur *B* sur la ligne horizontale *HI*, tombe hors du point *C*, & par conséquent l'action de la pesanteur n'est point détruite par la résistance de la verge *BC*, comme elle l'est lorsque la verge est dans une situation verticale *CA*, le corps ne sauroit donc rester en *B*, il faut qu'il descende. Voyez DESCENTE.

Mais ne pouvant, à cause du fil qui la retient, tomber perpendiculairement par *BH*, il sera forcé de décrire l'arc *BA*: de plus, quand il arrive en *A*, il tend à s'émouvoir suivant la tangente *AI*, avec la vitesse qu'il a acquise en tombant le long de l'arc *BA*, & cette vitesse est égale à celle qu'elle auroit acquise en tombant de la hauteur *BH* ou *FA*; & comme le corps ne peut se mouvoir suivant *AI*, à cause du fil qui le retient, il est obligé de se mouvoir sur l'arc *AD*. Or en montant le long de cet arc, la pesanteur lui ôte à chaque instant autant de degrés de vitesse qu'elle lui en avoit donnés lorsqu'elle descendoit le long de l'arc *BA*; d'où il s'ensuit que lorsqu'il sera arrivé en *D*, il aura perdu par l'action successive & répétée de la pesanteur, toute la vitesse qu'il avoit au point *A*: donc quand il sera arrivé en *D*, il cessera de monter, & redescendra par l'arc *DA* pour remonter jusqu'en *B*, & ainsi de suite. Voyez ACCELERATION & PESANTEUR.

Ce théorème est confirmé par l'expérience dans un nombre fini d'oscillations: mais si on les supposoit continuées à l'infini, on appercevrait enfin quelque différence: car la résistance de l'air, & le frottement autour du centre *C*, détruira une partie de la force acquise en tombant: ainsi le corps ne remontera pas précisément au même point.

C'est pourquoi la hauteur à laquelle le *pendule* remonte diminuant considérablement, les oscillations cesseront enfin, & le *pendule* demeurera en repos dans la direction perpendiculaire à l'horizon, qui est sa direction naturelle. On fait cependant abstraction de la résistance de l'air & du frottement que le *pendule* éprouve à son point de suspension lorsqu'on traite des oscillations des *pendules*, parce qu'on ne les considère que dans un tems très-court; & que dans un petit espace de tems ces deux obstacles ne font pas un effet sensible sur le *pendule*. Ainsi les vibrations du même *pendule*, dans des petits arcs de cercles inégaux, s'achèvent dans des tems sensiblement égaux, quoiqu'ils ne le soient pas géométriquement, & que divers inconvénients puissent les augmenter ou les diminuer.

Les oscillations dans de plus grands arcs se font

toujours dans un tems un peu plus long, & ces petites différences qui sont très-peu de chose dans un tems très-court & dans de très-petits arcs, deviennent sensibles lorsqu'elles sont accumulées dans un tems plus considérable, ou que les arcs diffèrent sensiblement. Or mille accidens soit du froid, soit du chaud, soit de quelque faleté qui peuvent le glisser entre les roues de l'horloge, peuvent faire que les arcs décrits par le même *pendule* ne soient pas toujours égaux, & par conséquent les tems marqués par l'aiguille de l'horloge, dont les vibrations du *pendule* font la mesure seroient ou plus courts ou plus longs. L'expérience s'est trouvée conforme à ce raisonnement; car M. Derham ayant fait osciller dans la machine pneumatique un *pendule*, qui faisoit ses vibrations dans un cercle, il trouva que lorsque l'air étoit pompé de la machine, les arcs que son *pendule* décrivait étoient d'un cinquième de pouce plus grands de chaque côté que dans l'air, & que ses oscillations étoient plus lentes de deux secondes par heure. Les vibrations du *pendule* étoient plus lentes de 6 secondes par heure dans l'air, lorsqu'on ajustoit le *pendule* de façon que les arcs qu'il décrivait fussent augmentés de cette même quantité d'un cinquième de pouce de chaque côté; *Trans. phil. n°. 294.* car l'air retarde d'autant plus le mouvement des *pendules*, que les arcs qu'ils décrivent sont plus grands; le *pendule* parcourt de plus grands arcs dans le vuide, par la même raison qui fait que les corps y tombent plus vite, c'est-à-dire, parce que la résistance de l'air n'a pas lieu dans ce vuide. Enfin M. Derham remarque que les arcs décrits par son *pendule* étoient un peu plus grands, lorsqu'il avoit nouvellement nettoyé le mouvement qui le faisoit aller.

C'est pour remédier à l'inégalité du mouvement des *pendules*, que M. Huyghens imagina de faire osciller les *pendules* dans des arcs de cycloïde, au lieu de leur faire décrire des arcs de cercle. Voyez RÉSTANCE & FROTTEMENT.

2°. Si le *pendule* simple est suspendu entre deux demi-cycloïdes *CB* & *CD* (*Pl. Méc. fig. 37.*) dont les cercles générateurs aient leur diamètre égal à la moitié de la longueur du fil *CA*, de manière que le fil, en oscillant, s'applique ou se roule autour des demi-cycloïdes; toutes les oscillations, quelle que soit la différence ou l'inégalité de leur grandeur, seront isochrones, c'est-à-dire, se feront en des tems égaux.

Car, puisque le fil du *pendule* *CE* est roulé autour de la demi-cycloïde *BC*; le centre de pesanteur de la boule *E*, que l'on y considère comme un point, décrira, par son développement, une cycloïde *BEAD*, comme on le démontre par la théorie de cette courbe: or toutes les ascensions & descentes dans une cycloïde sont isochrones, ou se font en tems égaux: c'est pourquoi les oscillations du *pendule* sont aussi isochrones. Voyez CYCLOÏDE.

Imaginons présentement, qu'avec la longueur du *pendule* *CA*, on décrit un cercle du centre *C*: il est certain qu'une portion très-petite de la cycloïde, proche le sommet *A*, est presque décrite par le même mouvement; car si le fil *CA* ne décrit qu'une très-petite portion de la cycloïde, comme *AL*, il ne s'enveloppera autour des cycloïdes *CB*, *CD*, que par une petite partie de son extrémité vers *C*, & les points *A*, *L* seront sensiblement à la même distance du point *C*; c'est pourquoi un petit arc de cercle se confondra presque entièrement avec le cycloïde.

Ainsi, dans les petits arcs de cercle, les oscillations des *pendules* seront sensiblement isochrones, quoiqu'inégales entr'elles; & le rapport au tems de la descente perpendiculaire par la moitié de la longueur du *pendule*, est le même que celui de la circonférence d'un cercle à son diamètre, comme M. Huyghens l'a démontré pour la cycloïde.

D'où il suit que plus les *pendules* qui oscillent dans des arcs de cercle sont longs, plus les oscillations sont isochrones; ce qui s'accorde avec l'expérience; car dans deux grands *pendules* d'égale longueur, mais qui oscillent dans des arcs inégaux, pourvu néanmoins que l'un de ces arcs ne soit pas trop grand, à peine appercevra-t-on quelque inégalité ou différence dans le nombre de cent oscillations.

D'où il suit encore que l'on a une méthode de déterminer l'espace que parcourt en un tems donné un corps pesant qui tombe perpendiculairement. Car ayant le rapport du tems d'une oscillation au tems de la chute par la moitié de la longueur du *pendule*, on a le tems de la chute par la moitié de la longueur du *pendule*; d'où l'on peut déduire l'espace qui sera parcouru dans tout autre tems donné quelconque.

C'est au célèbre M. Huyghens que nous sommes redevables de toute la théorie des *pendules*, qui oscillent entre deux demi-cycloïdes, tant par rapport à la théorie qu'à la pratique: il la publia d'abord dans son *horologium oscillatorium, sive demonstrationes de motu pendulorum*, &c.

Depuis ce tems on a démontré en beaucoup de manières différentes tout ce qui regarde le mouvement des *pendules*, & le célèbre M. Newton nous a donné dans ses principes une belle théorie sur ce sujet, dans laquelle il a étendu aux épicycloïdes les propriétés que M. Huyghens avoit démontrées de la cycloïde.

3°. L'action de la pesanteur est moindre dans les parties de la terre, où les oscillations du même *pendule* sont plus lentes, & elle est plus grande où elles sont plus promptes.

Car le tems d'une oscillation dans la cycloïde est au tems de la descente perpendiculaire par le diamètre du cercle générateur, comme la circonférence du cercle est au diamètre. Par conséquent, si les oscillations du même *pendule* sont plus lentes, la descente perpendiculaire des corps pesans est aussi plus lente, c'est-à-dire, que le mouvement est moins accéléré, ou que la force de la pesanteur est moindre, & réciproquement.

Ainsi, comme l'on trouve par expérience que les oscillations du même *pendule* sont plus lentes près de l'équateur que dans les endroits moins éloignés du pôle, la force de la pesanteur est moindre vers l'équateur que vers les pôles; & de-là on a conclu que la figure de la terre n'est pas précisément une sphère, mais un sphéroïde. Voyez FIGURE DE LA TERRE.

Ainsi M. Richer trouva, par une expérience faite en l'île de Cayenne, vers le quatrième degré de latitude, qu'un *pendule* qui bat les secondes à Paris, devoit être raccourci d'une ligne & un quart, pour réduire ses vibrations au tems d'une seconde.

M. Deshayes, dans un voyage qu'il fit en Amérique, confirma l'observation de M. Richer; mais il ajoute que la diminution établie par cet auteur paroît trop petite.

M. Couplet le jeune, à son retour d'un voyage en Brésil & en Portugal, se réunit à M. Deshayes, quant à la nécessité de raccourcir le *pendule* vers l'équateur, plus que n'avoit fait M. Richer. Il observa que même à Lisbonne, le *pendule* à secondes doit être deux lignes  $\frac{1}{2}$  plus court qu'à Paris; ce qui est une plus grande diminution que celle de Cayenne, telle que M. Richer l'a déterminée, quoique Cayenne ait 24 degrés moins de latitude que Lisbonne. Mais les observations de M. Couplet n'ont point paru assez exactes à M. Newton pour qu'on pût s'y fier: *crassioribus, dit-il, hujus observationibus minus fidendum est. Prop. xx. liv. III. de ses principes.*

D'autres auteurs ont prétendu que la diminution du *pendule* ne se faisoit point régulièrement: Messieurs

Picard & de la Hire ont trouvé la longueur du *pendule* à secondes exactement la même à Bayonne, à Paris, & à Vranibourg en Danemarck; quoique la première ville soit à 43 degrés  $\frac{1}{2}$  de latitude, & la dernière à 53°. 3'.

C'est pourquoi M. de la Hire présuma que la diminution n'est qu'apparente, que la verge de fer avec laquelle M. Richer mesura son *pendule*, peut s'être allongée par les grandes chaleurs de l'île de Cayenne; & qu'ainsi, en approchant de la ligne, le *pendule* ne devoit pas proprement être raccourci, abstraction faite de la chaleur. Mais en premier lieu, on pourroit répondre, que suivant la table donnée par M. Newton de la longueur du *pendule* aux différentes latitudes, la différence des longueurs du *pendule* à 43 degrés & demi & à 35 degrés, est assez petite pour avoir été difficile à appercevoir; car cette différence n'est que d'environ  $\frac{1}{10}$  de lignes; à plus forte raison la différence à Bayonne & à Paris sera-t-elle encore plus insensible. A l'égard de l'observation de M. de la Hire sur l'accroissement des verges du *pendule* par le froid, & leur dilatation par la chaleur, M. Newton répond que dans l'expérience que M. de la Hire rapporte, la chaleur de la verge étoit plus grande que celle du corps humain, parce que les métaux s'échauffent beaucoup au soleil, au lieu que la verge d'un *pendule* n'est jamais exposée à la chaleur directe du soleil, & ne reçoit jamais un degré de chaleur égal à celui du corps humain; d'où il conclut qu'une verge de *pendule* longue d'environ 3 piés, peut être, à la vérité, un peu plus longue en été qu'en hyver, & à l'équateur que dans nos climats, si on a égard à la chaleur, mais que son allongement ne doit pas être assez grand pour produire toute la différence que l'on observe dans la longueur du *pendule*. M. Newton ajoute qu'on ne peut point attribuer non plus cette différence aux erreurs des Astronomes françois; car quoique leurs observations ne s'accordent pas parfaitement entr'elles, cependant la différence en est si petite, qu'elle peut être négligée. En comparant entr'elles ces différentes observations, M. Newton croit qu'on peut prendre deux lignes pour la quantité dont le *pendule* à secondes doit être augmenté sous l'équateur.

M. de Maupertuis, à la fin de son traité de la *parallaxe de la lune*, nous a donné un précis des principales opérations qui ont été faites pour la mesure du *pendule* dans les différens endroits de la terre par les plus habiles observateurs, & il y joint les observations qui ont été faites par lui-même & par messieurs Clairaut, Camus, le Monnier, &c. à Pello pour y déterminer la longueur du *pendule*. Il déduit ensuite de ces observations les rapports de la pesanteur en différens lieux, dont il a formé une table; il trouva par exemple qu'un poids de 100000 livres à Paris peseroit à Pello 100137, & à Londres 100018. Voyez FIGURE DE LA TERRE. Voyez aussi les ouvrages de messieurs Bouguer, la Condamine, Boscovich, &c. sur cet important sujet.

4°. Si deux *pendules* sont leurs vibrations dans des arcs semblables, les tems de leurs oscillations sont en raison sous-doublée de leurs longueurs.

D'où il suit que les longueurs des *pendules*, qui sont leurs vibrations dans des arcs semblables, sont en raison doublée des tems que durent les oscillations.

5°. Les nombres des oscillations isochrones faites dans le même tems par deux *pendules*, sont réciproquement comme les tems employés aux différentes vibrations.

Ainsi les longueurs des *pendules*, qui sont leurs vibrations dans des petits arcs semblables, sont en raison doublée réciproque des nombres d'oscillations faites dans le même tems.

6°. Les longueurs des *pendules*, suspendus entre deux



deux cycloïdes, font en raison doublée des tems, pendant lesquels se font les différentes oscillations.

D'où il suit qu'elles font en raison doublée réciproque des nombres d'oscillations faites dans le même tems; & que les tems des oscillations, faites en différentes cycloïdes, font en raison sous-doublée des longueurs des pendules.

7°. Pour trouver la longueur d'un pendule, qui fasse un certain nombre de vibrations en un tems donné quelconque.

Supposons que l'on demande 50 vibrations dans le tems d'une minute, & que l'on demande la longueur de la verge, en comptant du point de suspension jusqu'au centre d'oscillation ou de la boule qui est au bout : c'est une règle constante que les longueurs des pendules font l'une à l'autre réciproquement comme les carrés de leurs vibrations. Maintenant supposons qu'un pendule à secondes, c'est-à-dire, qui fait 60 vibrations dans une minute, est de 39 pouces &  $\frac{1}{2}$ ; dites donc, le carré de 50, qui est de 2500, est au carré de 60, qui est de 3600, comme 39  $\frac{1}{2}$  est à la longueur du pendule cherché, que l'on trouvera de 56 pouces  $\frac{1}{10}$ .

Remarque pratique. Puisque le produit des termes moyens de la proportion sera toujours 1411200, c'est-à-dire,  $3600 \times 39 \frac{1}{2}$ , il n'y a seulement qu'à diviser ce nombre par le carré du nombre des vibrations assigné; & le quotient donnera la longueur d'un pendule, qui fera précisément autant de vibrations dans une minute.

8°. La longueur d'un pendule étant connue, trouver le nombre de vibrations qu'il fera dans un tems donné.

Cette question est l'inverse de la première : dites la longueur donnée 56  $\frac{1}{10}$  est à la longueur du pendule à secondes, qui sert de modèle, c'est-à-dire ici, est à 39  $\frac{1}{2}$ , comme le carré des vibrations de ce dernier pendule dans un tems donné; par exemple, une minute est au carré des vibrations cherchées; c'est-à-dire, 56  $\frac{1}{10}$  : 39  $\frac{1}{2}$  :: 3600. 2500, & la racine carrée de 2500 ou 50 sera le nombre des vibrations que l'on demande.

Mais dans la pratique, il faut agir ici comme dans le premier problème; vous n'aurez seulement qu'à diviser 1411200 par la longueur, vous aurez le carré du nombre des vibrations; de même que l'on divise ce nombre par le carré des vibrations pour trouver la longueur.

Sur ces principes M. Derham a construit une table des vibrations des pendules des différentes longueurs dans l'espace d'une minute.

Longueur du pendule en pouces.	Vibrations en une minute.	Longueur du pendule en pouces.	Vibrations en une minute.
1.	375. 7.	30.	68. 6.
2.	265. 6.		
3.	216. 9.	39. 2.	68. 0.
4.	187. 8.		
5.	168. 0.	40.	59. 5.
6.	153. 3.	50.	53. 1.
7.	142. 0.	60.	48. 5.
8.	132. 8.	70.	44. 9.
9.	125. 2.	80.	42. 0.
10.	118. 8.	90.	39. 6.
20.	84. 0.	100.	37. 5.

Remarquez que ces lois du mouvement des pendules ne s'observeront pas à la rigueur, à moins que le fil qui soutient la boule n'ait aucun poids, & que la pesanteur de tout le poids ne soit réunie en un seul point.

Tome XII.

C'est pourquoi il faut se servir dans la pratique d'un fil très-fin & d'une petite boule, mais d'une matière fort pesante; sans cela le pendule, de simple qu'on le suppose, deviendrait composé, & ce serait presque la même chose que si différents poids étoient appliqués à différents endroits de la même verge inflexible.

L'usage des pendules, pour mesurer le tems dans les observations astronomiques, & dans les occasions où l'on a besoin d'un grand degré de précision, est trop évident pour qu'il soit besoin d'en parler ici.

On peut régler la longueur du pendule avant son application, & la faire pour battre un tems demandé, par exemple, les secondes, les demi-secondes, &c. par l'art. 4. ou bien, on peut la prendre à volonté, & déterminer ensuite le tems des vibrations suivant l'art. 8.

Quant à l'usage des pendules pour la mesure des distances inaccessibles, fort éloignées par le moyen du son, voyez SON, Chambers, Wolf, &c. (O)

Méthode générale pour trouver le mouvement d'un pendule. Soit  $a$  le rayon du cercle que décrit le pendule, ou la longueur du pendule;  $b$ , l'abscisse totale qui répond à l'arc du centre, en prenant cette abscisse depuis le point le plus bas;  $x$ , l'abscisse d'une portion quelconque de cet arc;  $p$ , la pesanteur;  $u$ , la vitesse en un point quelconque, on aura  $uu = 2p(b-x)$ . Voyez les articles FORCE ACCÉLÉRATRICE & PLAN INCLINÉ; & le tems employé à parcourir un arc quelconque infiniment petit, sera

$\frac{1}{v} \sqrt{\frac{a-dx}{1+\frac{dx}{a}}}$ , ou de  $\frac{dx}{v} \times \frac{1}{\sqrt{1+\frac{dx}{a}}}$ . Or, lorsque l'arc descendu n'a pas beaucoup d'amplitude,  $x$  est petit par rapport à  $a$ ; & on peut, au lieu de  $\sqrt{1+\frac{dx}{a}}$ , écrire  $1 + \frac{1}{2} \frac{dx}{a}$ , &c. (voyez BINÔME, APPROXIMATION, & EXPOSANT); de manière que l'élément du tems sera à-peu-près

$\frac{1}{v} \times \left( \frac{1}{\sqrt{1+\frac{dx}{a}}} + \frac{1}{4} \frac{dx}{a} \right)$ , &c. quantité qui étant intégrée par les règles connues, donnera à-peu-près le tems d'une demi-vibration du pendule. On peut même, lorsque l'arc descendu est fort petit, négliger entièrement le terme  $\frac{1}{4} \frac{dx}{a}$ ; & alors le tems de la descente du pendule sera sensiblement le même que celui de la descente dans une cycloïde qui auroit le rayon osculateur à son sommet égal au rayon du pendule.

On voit aussi que le tems de la descente par un arc de cercle, est en général un peu plus grand que celui de la descente par un tel arc de cycloïde : de plus il est aisé de comparer le tems d'une vibration avec le tems de la descente verticale d'un corps le long d'un espace quelconque  $h$ . Car la vitesse, à la fin de cet espace, est  $\sqrt{2ph}$ , & l'élément du tems est  $\frac{dh}{\sqrt{2ph}}$ , dont l'intégrale est  $\frac{\sqrt{2h}}{v}$ . Or le tems de la demi-vibration est égal à l'intégrale de  $\frac{1}{v} \sqrt{\frac{a-dx}{1+\frac{dx}{a}}}$ , ou de  $\frac{dx}{v} \times \frac{1}{\sqrt{1+\frac{dx}{a}}}$ , c'est-à-dire (en nommant  $c$  la circonférence du rayon  $a$ )  $a \frac{c}{2a} \times \frac{1}{\sqrt{1+\frac{dx}{a}}}$ . Donc les deux tems sont entre eux comme  $\frac{1}{\sqrt{2h}}$  à  $\frac{1}{\sqrt{2h}}$ . D'où il est aisé de tirer tous les théorèmes sur les pendules.

Dans ces théorèmes on fait abstraction de la résistance de l'air; cependant il est bon d'y avoir égard, & plusieurs géomètres s'y sont appliqués. Voyez les Mém. de Pétersbourg, tom. III. & V. Voyez aussi mon Essai sur la résistance des fluides, art. xcvi. xcvi. & suiv. (O)

PENDULE, RÉCIPROCATION DU. On appelle ainsi

Pp

un petit mouvement presque insensible de libration ou d'oscillation que doit avoir, suivant quelques philosophes, un long *pendule* attaché fixement à un plancher, & qu'on y laisse en repos.

Il est certain que le centre de gravité de la terre change continuellement de place, ne fût-ce que par le mouvement du flux & reflux. Voyez FLUX ET REFLUX. Or ce mouvement dans le centre de gravité doit produire une altération dans la direction & le mouvement des graves. Reste à savoir si cette altération est sensible. Pour cela il faut suspendre à un plancher un long *pendule*, & voir si ce *pendule* est dans un parfait repos. Un gentilhomme de Dauphiné, nommé Calignon de Peirins, ami de Gassendi, ayant fait cette expérience sur un *pendule* de trente piés, prétendit y avoir observé du mouvement; ce qui occasionna entre les Savans une dispute dont on peut voir le détail dans l'histoire de l'académie de 1742: depuis ce tems, d'autres savans ont entrepris de répéter la même expérience, & ont trouvé des résultats différens, les uns tenant pour le balancement, les autres le niant. Enfin M. Bouguer, dans les *Mémoires de l'académie de 1754*, a traité cette matiere avec beaucoup de soin; & il en résulte que la réciprocation du *pendule*, lorsqu'il y en a, tient à une cause prochaine & irrégulière, & ne peut être mise au rang des phénomènes généraux qui dépendent du système du monde. (O)

PENDULE, f. f. (*Horlogerie.*) espece d'horloge à *pendule*, exécutée en général avec plus de précision que les horloges de cette espece, & qui n'en differe essentiellement que par la disposition de ses parties, sur-tout de la cage qui ressemble fort à celle des montres.

Dans le tems où l'on commença à appliquer le *pendule* aux horloges, les premières dans lesquelles on employa ce nouveau régulateur, furent probablement appellées d'abord *horloges à pendule*, ensuite simplement *pendules*; & comme ces horloges n'étoient que d'une grandeur médiocre & faites avec plus de précision que les autres, il est arrivé de-là, que malgré que dans toutes les horloges on ait substitué dans la suite le *pendule* au balancier, il n'y a eu que celles d'une certaine grandeur & dont nous venons de parler, auxquelles on ait donné le nom de *pendules*, les autres ayant conservé celui d'*horloges*, comme horloge de clocher, de chambre, &c.

On distingue les *pendules* en général en *pendules à poids* & *pendules à ressort*. Dans les premières, sont toutes les *pendules* à grandes vibrations, à équation, &c. Dans les secondes, sont toutes celles d'une certaine grandeur qui ont pour principe de mouvement un ressort, comme celles qui se mettent sur un pié, sur une table, qui se plaquent contre un mur, &c. telles sont ordinairement les *pendules* à quinze jours à sonnerie, les *pendules* à quarts, les *pendules* à trente heures, les *pendules* à répétition, les *pendules* à trois parties; c'est-à-dire celles qui répètent l'heure lorsque l'on tire le cordon, & qui sonnent en même tems l'heure & les quarts d'elles-mêmes. Enfin, celles à quatre parties, qui, outre les propriétés de ces dernières ont encore celle d'être à réveil; il y a encore des *pendules* à carillon & des *pendules* à remonter, qui sont en quelque façon à poids & à ressort, la force motrice originale étant un ressort employé à faire sonner la sonnerie, & en même tems à remonter un poids qui fait aller le mouvement. Voyez REMONTOIR.

PENDULE D'ÉQUATION, (*Horlogerie.*) espece de *pendule* construite de façon qu'elle marque & l'heure du tems vrai, & celle du tems moyen; au moyen de quoi, la différence entre ces deux especes d'heure, indique l'équation du soleil. Quoiqu'on ait commencé de très-bonne heure à faire des horloges cu-

rieuses qui marquoient les mouvemens des planetes, &c. cependant leur mouvement étoit trop irrégulier, pour qu'on pensât à leur faire marquer les equations du soleil, ces horloges avançant ou retardant souvent d'une demi-heure en très-peu de tems, tandis que l'équation du soleil n'est que de seize minutes dans l'espace de trois mois. Mais dès que l'on eût appliqué le *pendule* aux horloges, le mouvement de ces horloges, ou plutôt de ces *pendules*, en devint si juste par rapport à celui des horloges ordinaires, qu'on s'appercut bien-tôt que pour les bien régler, il falloit avoir égard à l'équation du soleil; ce qui fit apparemment naître l'idée des *pendules d'équation*. Une des premières dont on ait connoissance, est celle qui se trouva dans le cabinet du roi d'Espagne en 1699, dont parle M. Sully dans la regle artificielle du tems, édit. de pag. Cette *pendule* marquoit l'équation du soleil, au moyen de deux aiguilles, dont l'une indiquoit le tems vrai, & l'autre le tems moyen; & c'est de cette façon qu'on les a faites en Angleterre. Le même M. Sully propose dans le même livre de faire une *pendule* non pas d'équation, mais dont l'inégalité des vibrations du *pendule* répondroit à l'inégalité des jours, &c. Idée qui étoit aussi venue au R. P. D. Alexandre bénédictin, dès 1699, ce qu'il prouve par le certificat de l'académie royale des Sciences, qu'il rapporte: ce pere dans son traité des *Horloges*, s'efforce de prouver la beauté de cette invention; mais pour peu qu'on entende l'horlogerie, on verra combien elle est ridicule, & que les *pendules* ne sont pas déjà trop précises pour ajouter de nouvelles sources d'erreur dans l'allongement & le raccourcissement périodique du *pendule*; mais il est inutile de parler de cette espece de *pendules*, qui ne sont réellement pas des *pendules d'équation*.

PENDULE en tant qu'appliquée aux horloges. L'invention des horloges à *pendule*, qu'on appelle simplement *pendule*, est due à l'industrie heureuse du siecle passé: Huyghens & Galilées en disputent l'honneur. Le premier qui a fait un volume considérable sur ce sujet, déclare qu'on n'a exécuté cette espece d'horloge qu'en 1657, & qu'on n'en a imprimé la description qu'en 1658. Becker, dans sa *nova dimetiendi temporis theoria*, se déclare vivement pour Galilée, & rapporte (à la vérité de la seconde main) toute l'histoire de cette invention, ajoutant qu'un nommé *Theffler*, horloger du pere du grand duc de Toscane, qui vivoit de son tems, avoit fait la première *pendule* à Florence, sous la direction de Galilée, *Galileo*, & qu'il en avoit envoyé un modele en Hollande. L'académie del Cimento dit expressément, que l'application du *pendule* au mouvement des horloges avoit été d'abord proposée par Galilée, & que c'étoit son fils Vincenzo Galilei qui l'avoit mis le premier en pratique en 1649.

Quel qu'ait été l'auteur de cette invention, au moins est-il certain qu'elle n'a reçu sa perfection que de Huyghens, lequel fait remarquer avec soin, que si Galilée en a eu quelque idée, au moins ne l'a-t-il pas portée à sa maturité.

C'est en 1662, que M. Fromentil, hollandais, a fait en Angleterre la première *pendule*.

Le *pendule* en tant qu'appliqué à l'horloge, est composé d'une verge d'acier, *AB*, fig. 18. (*Pl. de la pendule à secondes*) suspendue à un point fixe *P*; de façon qu'elle puisse se mouvoir librement autour de lui; & d'un corps grave *B*, auquel on donne la forme lenticulaire, afin de diminuer la résistance que l'air apporte à son mouvement.

Ce qui rend le *pendule* si supérieur aux autres régulateurs, c'est que pendant fort peu de son mouvement, il est entretenu en vibration par une force très-foible à son égard, & dont par conséquent les inégalités influent bien moins sur sa justesse.



Si l'on met en vibration dans le même tems un pendule & un balancier joint à son ressort, l'expérience fait voir qu'au bout de 90 secondes, le dernier aura perdu tout son mouvement, au lieu que l'autre le conservera pendant dix heures & plus. Ainsi les réstitutions du mouvement sur le pendule, sont à celles qu'exige le balancier aidé du ressort, à-peu-près comme un à 400.

Plusieurs causes concourent à cette supériorité du pendule sur le balancier : les particules du ressort éprouvant un frottement les unes sur les autres, quand il reprend sa première figure ; la force qu'il devoit communiquer au balancier en est d'autant plus diminuée ; mais ce qui contribue encore plus à la perfection du pendule, c'est la suspension. Voyez SUSPENSION.

L'expérience a montré qu'un long pendule donne plus de régularité qu'un court, en parcourant les mêmes espaces ; en voici les raisons.

1°. Sa lentille descendant par un plan moins incliné, peut être beaucoup plus pesante, parce que son mouvement est moins difficile à restituer, & parce qu'il s'en perd une moindre quantité ; le nombre des oscillations dans un tems quelconque, n'étant pas si considérable, & l'air n'étant point frappé avec autant de rapidité dans chacune d'elles.

2°. Pour des solides de figures semblables, les surfaces n'étant point comme les masses, mais comme les quarrés de leurs racines cubiques, les résistances de l'air deviennent d'autant moins puissantes sur les lentilles fort pesantes.

3°. Ces vibrations plus lentes rendent le rouage plus simple, plus constamment le même, & moins sujet à l'usure. On remarque que dans les pendules à secondes, par exemple, les trous des pivots ne s'usent presque jamais.

4°. Par toutes les raisons précédentes, la force motrice d'un long pendule peut être beaucoup moins considérable à l'égard du poids vibrant ; & les inégalités de cette force influent beaucoup moins sur la justesse des vibrations. Enfin, les longs pendules peuvent décrire des arcs beaucoup plus petits, qui, comme il est démontré, article CYCLOIDE, approchent davantage des arcs cycloïdaux.

*Pendule à 15 jours à ressort & à sonnerie.* La figure qu'on voit dans nos Pl. d'Horlog. représente une pendule de cette espèce dont on a ôté la grande platine ; on y voit la disposition des roues du mouvement & de la sonnerie, comme dans tous les mouvements ; c'est toujours la même théorie ; on entendra facilement de quelle manière elles agissent les unes sur les autres ; la seule différence essentielle entre cette pendule, & la pendule à secondes, dont nous venons de parler, c'est qu'au lieu de poulie il y a ici un barillet R, denté à sa circonférence ; S est la seconde roue ; T la troisième, ou la roue à longue tige ; V la roue de champ, & X la roue de rencontre. On voit dans une autre fig. la manière dont la roue de champ agit sur la roue de rencontre, & dont celle-ci agit sur les palettes de la verge. De l'autre côté, on voit le rouage de sonnerie, qui est composé de cinq roues, en comptant le barillet Q, denté aussi ; à sa circonférence P, est la seconde roue, O la troisième, ou la roue de chevilles, M, la roue d'étoquieu, N, la roue du volant, & 4 le pignon du volant. La fig. suiv. représente cette pendule vue du côté où sont les aiguilles ; le cadran étant ôté, on voit le détentillon D C G, dont le bras G est levé toutes les demi-heures, pour faire sonner la pendule, au moyen des deux chevilles opposées qui sont sur la roue de minutes B. La figure 15. représente la détente qu'on voit en place dans le profil de la figure 9. les parties F D, sont représentées par les parties p ; la fonction de la partie E, est mieux représentée en E dans la figure 7. ou

Tome XII.

ou la voit qui s'appuie sur le détentillon ; au moyen de quoi, celui-ci s'élève à toutes les demi-heures. Pour entendre bien comment toutes ces pièces agissent pour faire sonner la pendule, voyez l'article SONNERIE.

A, fig. 7. est la tige du marteau qui a un ressort qui tend toujours à la faire tourner dans le sens contraire à celui où elle tourne quand les chevilles de la troisième roue agissent sur l'espace de palette qu'elle a en Y. On voit en haut de cette figure 7. le marteau dont la queue entre quarrément sur cette tige : 7. & 8. sont les rochets qui entrent à quarré sur les arbres de barillet, & qui sont retenus par les cliquets. Voyez l'article ENCLIQUE TAGE. Les figures 13, 12, & 10, représentent le chaperon, le remontoir, & la potence A D, qui contient la verge des palettes C A, & dans la partie A de laquelle roule le pivot d'en haut de la roue de rencontre. B, est la contre potence qui reçoit le pivot d'en bas de cette roue.

*Pendules à quarts.* Les hommes étant toujours portés à imiter, ce n'est qu'avec effort qu'ils sortent des routes ordinaires. Ainsi la sonnerie des heures dans les premières horloges ayant été faite avec un rouage particulier, quand on voulut leur faire sonner les quarts, on n'imagina rien de mieux que de faire aussi un rouage pour la sonnerie des quarts, quoique ce fut employer beaucoup d'ouvrage à produire peu d'effet ; ce qui est directement contraire à la saine mécanique, qui veut que la complication des machines soit toujours proportionnelle à celle des effets qu'elles produisent : plusieurs horlogers sentant ce défaut des pendules à quarts ont voulu y remédier, en les faisant sonner l'heure & les quarts par un seul rouage, mais jusqu'à-présent il y en a peu qui aient réussi, leurs pendules pour la plupart étant fort compliquées ; il n'y a guère que quelques habiles horlogers & mon pere qui en aient fait avec cette simplicité qui est, si cela se peut dire, la véritable élégance dans les machines.

La fig. 28. représente la disposition des rouages du mouvement, de la sonnerie des heures & de celle des quarts d'une pendule à quarts ordinaire ; le mouvement ne différant en rien essentiellement de la pendule à quinze jours que nous venons de décrire. Quant au nombre des roues du mouvement, les voici :

Barillet, 84 - 14	
1 <sup>re</sup> roue, . . . 84 - 7	↓
2 <sup>re</sup> roue, . . . 84 - 7	↓
3 <sup>re</sup> roue, . . . 78 - 6	↓
roue de champ, . . . 66 - 6	↓
roue de rencontre, . . . 33 - 2	↓
pendule, . . .	↓
	verge des palettes.

Par ces nombres, on voit que la troisième roue ou la roue à longue tige, faisant un tour par heure, le nombre des vibrations du pendule, dans le même tems, fera de 9438, & par conséquent que la longueur de ce pendule sera de cinq pouces trois lignes, ou à-peu-près ; un pendule de cette longueur donnant par heure 9450 vibrations. Or par les nombres des premiers mobiles, il est clair que la roue à longue tige fait soixante-douze tours pour un du barillet, & le ressort faisant six tours dans le barillet, il s'ensuit que le ressort, ayant d'être au bas, fera faire à

cette roue 432, qui équivaudront à autant d'heures; & ce nombre étant divisé par 24 donnera le nombre de jours que la *pendule* marchera avant que d'être au bas. Quant aux nombres des roues de la sonnerie, ils sont les mêmes que ceux dont il est parlé à l'article SONNERIE: ainsi nous y renvoyons.

La sonnerie des heures n'en diffère pas essentiellement non plus, si ce n'est 1°. que cette *pendule* sonnante la demie par les quarts, un tour du chaperon au lieu d'équivaloir à 90 coups de marteau, n'équivaut qu'à 78, nombre des heures qu'une *pendule* doit sonner en 12 heures; & 2°. que le détentillon *QRS* (fig. 29.) au lieu d'être levé par la roue de minutes toutes les heures, l'est par un chaperon *T* qui appartient aux quarts: de sorte que l'heure ne peut sonner qu'après les quarts, & qu'il n'est point nécessaire que ce détentillon ait une partie *H* fig. 13. telle que celui d'une *pendule* à sonnerie ordinaire, pour faire le décal, parce qu'ici la sonnerie des heures est dirigée par celle des quarts; & que dès que ceux-ci sont sonnés, il faut que l'heure parte. Quant à la sonnerie des quarts, voici comme elle s'exécute. La roue de minutes *N* fig. 19. porte quatre chevilles qui levent alternativement le détentillon des quarts *NOP*, pour faire détendre la sonnerie des quarts comme à l'ordinaire; celle-ci étant libre, sonne de la manière suivante. La roue *1 Q*, fig. 18. porte un nombre de chevilles égal aux coups de marteau que les quarts doivent frapper pendant une heure, c'est-à-dire dix; & comme ces dix coups doivent être frappés alternativement par deux marteaux, dont l'un doit toujours partir le premier: six de ces chevilles sont d'un côté de la roue & quatre de l'autre, & non toutes d'un même côté, comme il est marqué dans la fig. ces chevilles levent alternativement une double bascule *M* pour les deux marteaux qui sont ici placés sur le côté, mais qu'on n'a point représentés. La sonnerie des quarts ayant été mise en liberté, la *pendule* sonne un certain nombre des quarts qui sont déterminés, de même que dans la sonnerie des heures, par une roue de compte (fig. 19. 2.) qui entre à quarré sur l'axe de la roue de chevilles, & qui est divisée en quatre parties 1, 2, 3, 4, pour un quart, deux quarts, &c. lorsque l'aiguille des minutes est sur le midi, dans l'instant que les quatre quarts sont sonnés, la cheville *S* du chaperon *T* leve le détentillon *QRS* de la sonnerie des heures, au moyen de quoi l'heure sonne. On conçoit bien que le nombre des tours de la roue de chevilles de la sonnerie des quarts par rapport à ceux de son barillet, sont déterminés de façon que si la *pendule* va 18 jours, par exemple, cette roue fera autant de tours qu'il y a d'heures dans cet intervalle de tems; c'est ce qu'on verra facilement par les nombres de cette sonnerie. On concevra de même que comme la sonnerie des heures ne frappe que 78 coups en 12 heures, la roue de chevilles de cette sonnerie fera par tour du chaperon un nombre de tours qui multiplié par celui de ses chevilles, fera encore égal à 78. Voyez là-dessus l'article SONNERIE.

Nombres des roues de cette *pendule*. Mouvement.

Barillet 84	— 14
1 <sup>e</sup> roue, . . .	77 — 7
3 <sup>e</sup> roue, . . . . .	72 — 6
roue de champ, . . .	60 — 6

roue de rencontre, . . . 31 — 2 verge des palet-tes.

pendule, . . . .  
Sonnerie des heures.

Barillet, 84 — 14

2<sup>e</sup> roue, . . . 78 — 8  
— 8 chevilles.

roue de chevilles, 56 — 7

roue d'étoiquiau, . . . . 56 — 6

roue du volant, . . . . . 48 — 6 pignon du volant.

Sonnerie des quarts.

Barillet, 84 — 14

2<sup>e</sup> roue, . . . 72 — 8  
— 10 chevilles.

roue de chevilles, 60 — 6

roue d'étoiquiau, . . . 56 — 6

roue du volant, . . . . . 48 — 6 pignon du volant.

PENDULE, (*Physiq. génér.*) entre les découvertes sur le *pendule*, les Anglois attribuent à M. Christophe Wren, un des plus illustres Architectes de son siècle, les suivantes. Ils prétendent qu'il a trouvé le premier que le *pendule* dans un tour & retour, se meut inégalement en des tems égaux, selon une ligne de sinus; qu'il pourroit se mouvoir d'une manière circulaire ou elliptique, & que ces vibrations auroient les mêmes périodes que celles qui sont alternatives; que par la jonction de plusieurs *pendules*, qui dépendroient les uns des autres, on pourroit représenter les mouvemens des planetes ou d'autres plus embarrassés encore; ce qui n'empêcherait pas ces *pendules* de faire sans confusion, de même que les planetes, trois ou quatre mouvemens différens, en agissant sur le même corps en divers périodes; enfin, qu'on pourroit trouver une mesure universelle pour l'usage ordinaire, par le moyen du *pendule*. (*D. J.*)

PENDULIER, f. m. (*Horlogerie.*) nom que les horlogers donnent à celui qui fait des *pendules*.

PÈNE ou PENNE, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans le Languedoc, près de l'Aveyron, avec un château ruiné.

PENE, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne; elle a sa source dans le duché de Meckelbourg, & se décharge dans la mer Baltique, vis-à-vis de l'île de Ruden. (*D. J.*)

PENES, (*Marine.*) ce sont des bouchons de laine que le calfeutateur attache à un manche, appelé le bâton à *Vadel*, & dont il se sert à braier le vaisseau. (*Q.*)

PÈNE, (*Rubnier.*) est le reste de la piece que l'on emploie jusqu'au plus près des lisses qu'il est possible, au moyen de la corde à encorder dont on a parlé à l'article CORDE à encorder, ce *pène* devenant inutile, parce qu'il est trop court, n'est plus propre à ce métier, il sert aux religieux qui en font mille petits ouvrages de dévotion.

PENE, f. m. (*Serrurerie.*) c'est dans une serrure le morceau de fer que la clé fait aller & venir, en tour-



nant sur elle-même & qui ferme la porte; *pêne* vient de *penulus*, verrouil.

Le *pêne* en bord à lieu aux serrures de coffre, il passe le long du bord de la serrure; lorsque le couvercle du coffre est fermé; l'aubron entre dans le bord de la serrure, & le *pêne* dans l'aubron, lorsqu'on tourne la clé.

Le *pêne* à demi-tout ou à ressort a lieu dans une serrure où il est toujours repoussé par un ressort qui le tient fermé; il n'y a que l'action de la clé ou la pression d'un bouton qui le tiennent ouvert.

Le *pêne* dormant est celui qui ne va que par le moyen de la clé, & qui reste dans la place où elle l'a conduit.

Le *pêne* fourchu est le même que le *pêne* dormant, excepté qu'il a la tête fendue & qu'il forme deux *pênes* en apparence, en se montrant au bord de la serrure par deux ouvertures.

Le *pêne* à pignon est celui qui est mû par un pignon, ce pignon peut chasser un grand nombre de *pênes* à la fois, comme on voit à certains coffres forts.

PENÉE, (*Géog. anc.*) *Peneus*, 1<sup>o</sup>. fleuve de la Thessalie, au travers de laquelle il couloit, selon Strabon, l. IX. Pomponius Mela, l. II. c. iiij. dit qu'il séparait la Thessalie de la Phthiotide; & Ptolomée, liv. III. ch. vij. veut qu'il séparât la Thessalie de la Pélasgiotie; mais ces deux géographes entendent seulement parler de la Thessalie propre, que Strabon appelle *Thessaliotie*.

Ce fleuve avoit sa source dans le mont Pindus; il couloit d'orient en occident en serpentant, & après s'être accru des eaux de diverses rivières, il se rendoit dans la vallée de Tempé, pour aller ensuite se jeter dans le golfe Thérmaïque, entre le mont Olympe & le mont Ossa.

Le *Péné* est célèbre chez les Poètes, cela vient du grand nombre de lauriers qui étoient sur ses bords. On y en voit encore aujourd'hui une belle quantité. Il a perdu son ancien nom; on l'appelle présentement la *Salambria*. Elle n'est guère plus grosse que le bras de la Seine qui passe à Paris devant le quai des Augustins; mais ses eaux sont plus claires, & pour le moins aussi agréables à boire.

2<sup>o</sup>. *Peneus* est encore une rivière du Péloponnèse, dans l'Elide. Elle avoit son embouchure sur la côte occidentale, entre la ville Cyllène & le promontoire Chelonata, selon Strabon, l. VIII. p. 338. Thevet & Niger prétendent que le nom moderne de cette rivière est *Igliaco*.

3<sup>o</sup>. *Peneus*, fleuve de la Sicile.

4<sup>o</sup>. Strabon, liv. II. pag. 531. dit que ce nom fut donné à l'Araxe, fleuve de l'Arménie, à cause de la ressemblance qu'il avoit avec le *Péné* de Thessalie. (*D. J.*)

PENESTES, f. m. pl. (*Hist. grecq.*) ce qu'étoient les Ilotes à Lacédémone, les *Pénestes* étoient en Thessalie; on les traitoit avec la même dureté, & cette barbarie fut aussi cause qu'ils se révoltèrent très-souvent. L'humanité des Athéniens eut la récompense, leurs esclaves les servirent toujours fort utilement en plus d'une rencontre, comme à la bataille de Marathon, dans la guerre d'Egine & au combat d'Arginuse. (*D. J.*)

PENÉTRABILITÉ, f. f. (*Gramm.*) ce seroit une qualité en conséquence de laquelle un même espace occupé tout entier par un corps, pourroit encore en recevoir un autre. On sent la contradiction de cette hypothèse. Les corps sont perméables à d'autres corps, mais ils sont impenétrables les uns aux autres.

PENÉTRALE, f. m. (*Antiq. rom.*) lieu où étoient les statues des dieux domestiques; il se prend dans Horace pour toute la maison, comme le mot *penates*,

Ce poëte appelle le palais d'Auguste *sanctus penetralis*, comme le palais d'un dieu. (*D. J.*)

PÉNÉTRATION, f. f. (*Gramm.*) c'est la facilité dans l'esprit, de saisir sans fatigue & avec promptitude les choses les plus difficiles, & de découvrir les rapports les plus déliés & les vérités les plus cachées. Le travail opiniâtre supplée quelquefois à la pénétration; on a de la pénétration dans un genre, & l'on est obtus dans un autre. La pénétration s'accroît par l'application & par l'exercice, mais elle est naturelle, & on ne l'acquiert point quand on ne l'a pas.

PÉNÉTRER, v. act. (*Gramm.*) terme relatif à l'action d'un corps qui s'insinue avec peine dans l'intérieur d'un autre. On dit l'humidité pénétre tout; c'est une forêt touffue au fond de laquelle il est difficile de pénétrer. On ne pénétre point dans ces contrées sans péril; il est pénétré de cette vérité; il est pénétré de douleur; il a pénétré dans les ténèbres de la Philosophie platonicienne. Il ne faut pas qu'un ministre se laisse facilement pénétrer, d'où l'on voit qu'il se prend au simple & au figuré.

PENGOUIN, PINGUIN, OIE DE MAGELLAN, PINGUIN *Batavorum*, *su. anser Magellanicus Clusij*. Wil. Oiseau de la grandeur d'une oie, auquel on a donné le nom de *pinguin*, parce qu'il est très-gras. La face supérieure de cet oiseau est noire, & l'inférieure a une couleur blanche; le cou est couvert de plumes noires, qui forment une sorte de collier. Les ailes sont courtes, & ressemblent à des nageoires; les plumes de la face inférieure ont une couleur noire; elles sont courtes, étroites, roides, & sont serrées les unes contre les autres: celles de la face supérieure sont blanches, plus courtes & plus roides que celles du dessous de l'aile; il y a aussi quelques plumes noires mêlées parmi les plumes blanches. Le bec est plus fort que celui du cormoran, mais cependant moins élevé. Les pieds sont noirs, aplatis, & semblables pour la forme à ceux de l'oie, mais plus petits: la queue est très-courte. Cet oiseau quitte rarement la haute mer; il ne vient sur terre que dans le tems de l'incubation; il se nourrit de poissons, & sa chair n'a pas un goût désagréable. Willughbi, *Ornis. Voyez OISEAU*.

PÉNIBLE, adj. (*Gramm.*) qui se fait avec peine. On croit que l'Algebre est une étude pénible. La route que nous avons à faire en ce monde, est courte, mais il y a des hommes pour qui elle aura été bien pénible. La connoissance des langues suppose un exercice de la mémoire long & pénible. Un plaisir qui n'a rien de pénible, est communément insipide.

PENICHE, (*Géog. mod.*) ville forte de Portugal dans l'Estremadure, au nord du Tage, avec un port & une citadelle, à 4 lieues de Lisbonne. Long. 8. 40. latit. 39. 15.

PENICK, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le cercle de la haute Saxe, au marquisat de Misnie. Elle est sur la Mulde, à 3 lieues E. d'Altenbourg. Long. 30. 40. latit. 50. 54.

PENIDE, ou SUCRE D'ORGE, en Pharmacie, c'est une préparation de sucre que l'on compose en la faisant bouillir avec une décoction d'orge, jusqu'à ce que celle devienne cassante ou fragile, après quoi on la verse sur un marbre enduit d'huile d'amandes douces, & on la païtrir avec les mains comme la pâte; & pendant qu'elle est encore chaude, on la tire en petits bâtons retors comme des cordes. Voyez SUCRE.

Les *penides* sont bons contre les rhumes, pour modérer ou adoucir l'acrimonie des humeurs, provoquer l'expectoration, &c.

M. de Quinci faisoit usage de *penide* avec un mélange d'empois, le tout mis en boîtes, au lieu d'une espèce de sucre clarifié.

PENIE, f. f. (*Mythol.*) la déesse de la Pauvreté, Platon raconte que les dieux donnaient un jour un grand

festin, le dieu des Richesses qui avoit un pen trop bû s'étant endormi à la porte de la salle, *Pénie* qui étoit venue là pour recueillir les restes du repas, l'acosta, lui plut, & en eut un enfant qui fut l'Amour. Cette fable allégorique veut peut-être dire que l'amour unit quelquefois les deux extrêmes. ( *D. J.* )

**PENIL**, f. m. ( *Anatom.* ) partie antérieure de l'os barré qui est autour des parties naturelles, & qui se couvre de poil, la marque de la puberté, tant aux mâles qu'aux femelles.

**PENIL**, terme d'*Anatomie* qui se dit d'une partie du corps humain, que l'on appelle aussi la verge à cause de sa forme, ou encore par excellence le membre ou membre viril, à cause que c'est un des principaux organes de la génération dans l'espèce mâle. Voyez nos *Pl. d'Anat.* & leur explic. Voyez aussi les articles GÉNÉRATION, SEMENCE, ERECTION, MÂLE, FEMELLE, TESTICULE, &c.

Il est attaché à la partie inférieure de l'os pubis, & à la partie supérieure de l'os ischion. Son corps consiste en un corps caverneux, celui de l'uretre.

Les corps caverneux du *penil*, appelés aussi corps nerveux & spongieux, &c. sont attachés de part & d'autre à la branche de l'os pubis & à celle de l'os ischion, & de-là vont en augmentant en grosseur & en épaisseur, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le corps caverneux de l'uretre, où ils se joignent, en laissant tout le long de leur étendue un interstice ou un canal pour son passage; ils continuent ainsi d'aller ensemble liés l'un à l'autre par un corps membraneux appelé *septum*. Les fibres de cette cloison laissent d'espace en espace un petit écartement entr'elles, par où les deux corps caverneux communiquent ensemble; elle devient très-mince, & va toujours en diminuant vers les extrémités arrondies, dans lesquelles ces corps se terminent au gland. Voyez CORPS CAVERNEUX & GLAND.

Le corps caverneux de l'uretre renferme l'uretre ou le passage urinaire. Sa forme, contraire à celle des autres corps caverneux, est plus large aux deux extrémités, & plus petite dans le milieu. M. Cowper appelle la bulbe de l'uretre cette partie enfermée entre les deux origines des corps caverneux du *penil*; son autre extrémité dilatée forme le corps que l'on appelle le gland. Voyez URETRE, &c.

Le *penil* reçoit des artères des branches iliaques internes, & des artères ombilicales; & ces artères se divisant enfin en un nombre infini de branches, il vient autant de veines de leurs extrémités capillaires. Dans les canaux de ces veines il y a des ouvertures qui correspondent à autant de cellules, lesquelles communiquant entr'elles, se déchargent dans des canaux veineux plus considérables, & coulent sur la surface supérieure du *penil*: quelques-uns d'eux s'unissent aux veines du prépuce, d'autres composent un gros tronc appelé *veine du penil*, lequel rampe sur le dos du *penil* jusqu'aux prostates, se divise en deux, & entre dans l'iliaque interne des deux côtés.

Le *penil* reçoit ses nerfs d'un tronc composé de la réunion de la troisième paire de nerfs de l'os *sacrum*, & d'une branche du grand nerf sciatique; ces nerfs viennent gagner les corps caverneux, s'épanouissent sur leur surface supérieure, d'où ils se distribuent à toutes les parties du *penil*.

Les canaux lymphatiques du *penil* sont fort nombreux sur sa surface, qui est sous la peau; ils se déchargent dans les glandes inguinales. Voyez SEMENCE & URINE.

Le *penil* a deux paires de muscles, avec un muscle impair; ce dernier s'appelle l'accélérateur de l'urine. Sa partie supérieure qui couvre le bulbe, sert à comprimer les veines qui y passent; il vient du corps caverneux de l'uretre, & empêche par ce moyen le reflux du sang dans le tems de l'érection; & par des

contractions répétées, il chasse le sang du bulbe vers le gland. Son allongement sert à comprimer le canal de l'uretre, & à forcer la sortie de la semence ou de l'urine qui y est contenue. Voyez ACCÉLÉRATEUR.

La première paire de muscles se nomme les *érecteurs du penil*: leur action soutient & tire le *penil* vers les os pubis; & moyennant le secours du ligament suspensoir de la verge, la veine du *penil* s'applique au ligament transverse des os pubis. Ainsi le sang refluant ne pouvant aller par cette route, il est nécessaire que les corps caverneux se distendent. Voyez ERECTEUR & COLLATÉRAL.

La dernière paire de muscles sont les transverses du *penil*, qui varient dans différents sujets, & qui manquent quelquefois; ils servent à dilater la partie du corps caverneux de l'uretre, à laquelle ils sont attachés. Voyez TRANSVERSEUR.

Le *penil* a aussi trois glandes qui ont été d'abord découvertes par M. Cowper: elles se déchargent toutes dans l'uretre; & à cause de la ténacité de la liqueur dont elles font la sécrétion, on les appelle *glandes muqueuses*. Voyez GLANDES MUQUEUSES.

Tout l'assemblage du *penil* est enveloppé d'une membrane cellulaire d'une ténacité admirable, qui est encore recouverte d'une tunique nerveuse fort serrée, & celle-ci l'est d'une cuticule & d'une peau. La duplication de la peau sur le gland fait le prépuce. Voyez PRÉPUCE.

Il est attaché à la partie inférieure du gland par un ligament appelé le *frein*, voyez FREIN; par un autre ligament nommé le *suspensoir*, il tient aux os pubis. Voyez LIGAMENT. Le *penil* sert à l'évacuation de la semence & de l'urine. A la vérité, M. Drake, en considérant sa structure, pense qu'originellement il n'a été destiné qu'à l'évacuation de la semence, & que la conduite de l'urine n'est point ce que la nature a envisagé dans le mécanisme de cette partie. Voyez SEMENCE & URINE.

Il ajoute un autre usage, celui de provoquer l'amour & de porter à la propagation de l'espèce. Effectivement, sans un pareil instrument, la semence des animaux les plus parfaits ne seroit point portée au lieu où se fait la procréation; ajoutez à cela que l'état alternatif d'érection & de détention est absolument nécessaire; le premier, afin que cette partie pût s'acquitter de ses fonctions, & le second pour la mettre en sûreté.

Sans une érection il est impossible de lancer & de loger la semence à l'endroit que la nature lui a destiné; & si cette érection étoit perpétuelle ou constante, il seroit en quelque sorte impossible de la garantir d'injures, sans parler de la perte du désir, qui seroit une suite de l'érection constante. Voyez PRIAPISME.

La cause de l'érection du *penil* vient du sang, qui distend ou qui dilate les corps caverneux, ainsi qu'il est évident par plusieurs expériences, entr'autres par celle où on lia la verge d'un chien en coit, & dans laquelle on ne trouva que du sang. C'est pourquoi dans les corps des criminels qu'on laisse suspendus long-tems après leur mort, la verge parvient à l'état d'érection, à cause du sang qui tombe aux parties inférieures & qui s'y arrête.

Le corps caverneux de l'uretre est tendu par les muscles accélérateurs qui embrassent les veines de son bulbe. Voyez ERECTION.

**PENING** ou **PENNING**, ( *Comm.* ) le denier de Hollande. Il vaut un cinquième de plus que ne valoit le denier tournois de France.

**PENINSULA**, ( *Géog. anc.* ) Plin. l. IV. c. xviij. donne ce nom à la partie de la Gaule lyonnaise, qui s'étend vers l'occident & avance dans l'Océan. Il lui donne 625 milles de circuit, en commençant à compter aux confins des Osismii, dont le pays se terminoit à peu-près dans l'endroit où est aujourd'hui la



ville de Saint-Malo. Plin ajoute que l'isthme de cette *peninsule* avoit 125 milles de largeur.

**PENINSULE**, f. f. c'est, en *Géographie*, une portion ou une étendue de terre jointe au continent par un col étroit, tout le reste étant environné d'eau. Voyez **ISTHME**.

Ce mot est composé des mots latins *pene* & *insula*, c'est-à-dire *presqu'île*; tel est le Péloponnèse ou la Morée; tels sont aussi l'Italie, la Judlande, &c.

On a aussi appelé la Chersonèse *peninsule*. Voyez **CHERSONESE**.

On voit que la mer attaquant continuellement les terres, & les rongant, les contrées maritimes qui doivent souffrir le plus s'altèrent, & même disparaissent à la longue, ce sont les *peninsules*; dont la petite portion de terre qui les unit au continent, se rompt à la longue. La *peninsule* doit finir par former une île.

**PENISCOLA**, (*Géog. mod.*) ou *Penoscola*, ville d'Espagne au royaume de Valence, vers le bord de la mer, au nord d'Oropesa, & sur une pointe de terre fort élevée. Long. 13. G. lat. 39. 15. (*D. J.*)

**PÉNITENCE**, f. f. (*Théologie*.) prise pour l'exercice de la *pénitence* peut être définie, une punition volontaire ou imposée par une autorité légitime, pour l'expiation des fautes qu'une personne a commises. Voyez **PUNITION**.

Les théologiens catholiques considèrent la *pénitence* sous deux différens rapports, ou comme vertu, ou comme sacrement. A ne considérer la *pénitence* que comme vertu, on la définit une détestation sincère des péchés qu'on a commis, jointe à une ferme résolution de n'y plus retomber, & de les expier par des œuvres pénibles & humiliantes: l'écriture & les peres donnent des idées exactes de toutes ces conditions. La *pénitence* considérée comme vertu a été de tout tems absolument nécessaire, & l'est encore aujourd'hui, pour rentrer en grace avec Dieu.

Ils définissent la *pénitence*, envisagée comme sacrement, un sacrement de la loi nouvelle, institué par notre Seigneur Jésus-Christ pour remettre les péchés commis après le baptême: c'est pourquoi les peres l'ont appelé une seconde planche qui sauve du naufrage de la mort spirituelle ceux qui ont perdu l'innocence baptismale; *secunda post naufragium tabula est penitentia*. Hieronim. in cap. iij. *Isaïe*.

L'institution du sacrement de *pénitence* suppose trois choses; 1°. que Jésus-Christ a donné à son Eglise le pouvoir de remettre les péchés commis après le baptême: or c'est ce qu'on voit expressément dans S. Jean, c. xx. v. 21. 22. & 23. & ce qui est attesté par toute la tradition; 2°. que ce pouvoir dont l'Eglise est revêtue, est une autorité véritablement judiciaire qui influe réellement dans la remission des péchés commis après le baptême, & non simplement déclarative que ces péchés sont remis, comme il paroît par saint Matthieu, chap. xvj v. 19, & par la pratique constante de l'Eglise depuis son établissement; 3°. que l'Eglise n'exerce judiciairement ce pouvoir qu'en se servant de quelque signe sensible qui en manifeste l'usage & qui en dénote l'effet, ce qui exige une accusation de la part du coupable, & une absolution de la part du ministre qui exerce cette fonction au nom de Jésus-Christ.

Les Théologiens sont partagés sur ce qui constitue la matière du sacrement de *pénitence*: le plus grand nombre pense qu'elle consiste dans les trois actes du pénitent, la contrition, la confession, & la satisfaction: d'autres soutiennent que l'imposition des mains du prêtre fait la matière de ce sacrement. Quant à la forme, on en peut distinguer de trois sortes: l'une indicative, *ego te absolvo à peccatis tuis, in nomine patris*, &c. c'est celle qui est en usage depuis le xij. siècle dans l'Eglise latine, qui employoit auparavant la forme déprécative: l'autre déprécative ou conçue

en forme de prières, telle que celle qui est en usage chez les Grecs, & qui commence par ces termes, *Domine Jesu Christe fili Dei vivi, relaxa, remitte, condona peccata*, &c. & enfin une impérative, comme *absolvatur*, &c. on convient que ces trois formules sont également bonnes.

Le concile de Trente, *session 14. de penit. can. 101.* a décidé que les prêtres, & par conséquent les évêques, sont les seuls ministres du sacrement de *pénitence*: mais outre la puissance d'ordre qu'ils reçoivent dans leur ordination, il leur faut encore une puissance de juridiction ou ordinaire comme à titre de curé, ou de juridiction déléguée, telle que l'approbation de l'évêque, sans quoi ils ne peuvent ni licitement ni valablement absoudre, excepté dans les cas de nécessité.

*Pénitence* se dit aussi particulièrement de la peine que le confesseur impose pour la satisfaction des péchés dont il absout. Voyez **ABSOLUTION**, **CONFESION**.

**PÉNITENCE**, chez les Chrétiens, est une peine imposée après la confession des péchés: elle étoit secrète ou publique, selon que l'évêque ou les prêtres par lui commis le jugeoient à propos pour l'édification des Chrétiens: plusieurs faisoient *pénitence* publique sans que l'on fût pour quels péchés ils la faisoient: d'autres faisoient *pénitence* en secret, même pour de grands crimes, lorsque la *pénitence* publique auroit causé trop de scandale, ou les auroit exposés au danger. Le tems des *pénitences* étoit plus ou moins long, selon les différens usages des églises, & nous voyons encore une grande diversité entre les canons pénitenciaux qui nous restent; mais les plus anciens sont d'ordinaire les plus sévères. Saint Basile marque deux ans pour le larcin, sept pour la fornication, onze pour le parjure, quinze pour l'adultère; vingt pour l'homicide, & toute la vie pour l'apostasie. Ceux à qui il étoit prescrit de faire *pénitence* publique, s'adressoient à l'archiprêtre ou autre prêtre pénitencier, qui prenoit leurs noms par écrit; puis le premier jour du carême ils se présentoient à la porte de l'église en habits pauvres, sales, & déchirés, car tels étoient chez les anciens les habits de deuil: étant entrés dans l'église, ils recevoient des mains du prélat des cendres sur la tête, & des cilices pour s'en couvrir, puis on les mettoit hors de l'église, dont les portes étoient aussitôt fermées devant eux. Les pénitens demeuroient d'ordinaire enfermés, & passoient ce tems à pleurer & à gémir, sinon les jours de fêtes, auxquels ils venoient se présenter à la porte de l'église sans y entrer: quelque tems après on les y admettoit pour entendre les lectures & les sermons, à la charge d'en sortir avant les prières: au bout d'un certain tems ils étoient admis à prier avec les fideles, mais prosternés contre terre; & enfin on leur permettoit de prier debout jusqu'à l'offertoire qu'ils sortoient: ainsi il y avoit quatre ordres de pénitens, les *pleurans*, les *auditeurs*, les *prosternés*, & les *connitans*, ou ceux qui prioient debout.

Tout le tems de la *pénitence* étoit divisé en quatre parties, par rapport à ces quatre états: par exemple, celui qui avoit tué volontairement étoit quatre ans entre les *pleurans*, c'est-à-dire qu'il se trouvoit à la porte de l'église aux heures de la prière, & demouroit dehors revêtu d'un cilice, ayant de la cendre sur la tête & le poil non rasé, en cet état il se recommançoit aux prières des fideles qui entroient dans l'église: les cinq années suivantes il étoit au rang des *auditeurs*, & entroit dans l'église pour y entendre les instructions: après cela il étoit du nombre des *prosternés* pendant sept ans: & enfin il passoit au rang des *connitans*, priant debout, jusqu'à ce que les vingt ans étant accomplis, il étoit admis à la participation de l'Eucharistie; ce tems étoit souvent

abrégé par les évêques, lorsqu'ils s'apercevoient que les pénitents méritoient quelque indulgence; que si le pénitent mourait pendant le cours de la pénitence & avant que de l'avoir accomplie, on avoit bonne opinion de son salut, & l'on offroit pour lui le saint sacrifice. Lorsque les pénitents étoient admis à la réconciliation, ils se présentoient à la porte de l'église où le prélat les faisoit entrer & leur donnoit l'absolution solennelle: alors ils se faisoient faire le poil & quitoient leurs habits de pénitents pour vivre comme les autres fideles; cette rigueur étoit sagement instituée, parce que, dit saint Augustin, si l'homme revenoit promptement dans son premier état, il regarderoit comme un jeu la chute du péché.

Dans les deux premiers siècles de l'église le tems de cette pénitence ni la manière n'étoient pas réglés, mais dans le troisième on fixa la manière de vivre des pénitents & le tems de leur pénitence. Ils étoient séparés de la communion des fideles, privés de la participation & même de la vue des saints mystères, obligés de pratiquer diverses austérités jusqu'à ce qu'ils reçussent l'absolution. La rigueur de cette pénitence a été si grande en quelques églises, que pour le crime d'idolâtrie, d'homicide, & d'adultère, on laissoit les pécheurs en pénitence pendant le reste de leur vie, & qu'on ne leur accordoit pas même l'absolution à la mort. On se relâcha à l'égard des derniers, mais pour les apostats cette sévérité a duré plus long-tems. Ce point fut résolu du tems de S. Cyprien à Rome & à Carthage, mais on n'accordoit l'absolution à la mort qu'à ceux qui l'avoient demandée étant en santé; & si par hasard le pénitent revenoit de la maladie, il étoit obligé d'accomplir la pénitence. Mais jusqu'au sixième siècle quand les pécheurs après avoir fait pénitence retomboient dans des crimes, ils n'étoient plus reçus au bénéfice de l'absolution & demeuroient en pénitence séparés de la communion de l'église, qui laissoit leur salut entre les mains de Dieu: non que l'on en désespérât, dit saint Augustin, mais pour maintenir la rigueur de la discipline, *non desperatione venie factum est, sed rigore discipline.*

Au reste, les degrés de cette pénitence ne furent entièrement réglés que dans le iv. siècle, & n'ont été exactement observés que dans l'église grecque. Les clercs dans les quatorze premiers siècles étoient soumis à la pénitence comme les autres: dans les suivans ils étoient seulement déposés de leur ordre & réduits au rang des laïcs quand ils tomboient dans des crimes pour lesquels les laïcs étoient mis en pénitence. Vers la fin du v. siècle il s'introduisit une pénitence mitoyenne entre la publique & la secrète, laquelle se faisoit pour certains crimes commis dans les monastères ou dans d'autres lieux en présence de quelques personnes pieuses. Enfin vers le vij. siècle la pénitence publique pour les péchés occultes cessa tout-à-fait. Théodore, archevêque de Cantorbéry, est regardé comme le premier auteur de la pénitence secrète pour les péchés secrets en Occident. Vers la fin du vij. siècle on introduisit le rachat ou plutôt la commutation des pénitences imposées que l'on changeoit en quelques bonnes œuvres, comme en aumônes, en prières, en pèlerinages. Dans le xij. on imagina celle de racheter le tems de la pénitence canonique avec une somme d'argent, qui étoit appliquée au bâtiment d'une église, & quelquefois à des ouvrages pour la commodité publique: cette pratique fut d'abord nommée *relaxation* ou *relâchement*, & depuis *indulgence*. Voyez *INDULGENCE*.

Dans le xij. siècle les hommes s'étant tout-à-fait éloignés de la pénitence canonique, les prêtres se virent contraints à les y exhorter pour les péchés secrets & ordinaires; car pour les péchés publics & énormes, on impositoit encore des pénitences très-

rigoureuses. Dans le xiv. & le xv. on commença à ordonner des pénitences très-légères pour des péchés très-graves, ce qui a donné lieu à la réformation faite à ce sujet par le concile de Trente, qui enjoit aux confesseurs de proportionner la rigueur des pénitences à l'énormité des cas, & veut que la pénitence publique soit rétablie à l'égard des pécheurs publics. Tertull. de *penit.* S. Cyp. *epist.* & *trait.* de *lapsis*. Laubespine, *observ.* Morin, de *penit.* Godeau, *Histoire de l'Eglise* liv. 11<sup>e</sup>. Fleury, *mœurs des Chrétiens* n. xav.

PÉNITENCE, dans le Droit canon anglois, se dit d'une punition ecclésiastique que l'on inflige particulièrement pour cause de fornication. Voyez *FORNICATION*.

Voici ce que les canons prescrivent à cet égard. Celui qui a commis le péché de fornication doit se tenir pendant quelques jours de dimanche dans le porche ou le vestibule de l'église, la tête & les pieds nus, enveloppé dans un drap blanc, avec une baguette blanche en main, se lamentant & suppliant tout le monde de prier Dieu pour lui. Il doit ensuite entrer dans l'église, s'y prosterner, & baiser la terre, & enfin placé au milieu de l'église sur un endroit élevé, il doit déclarer l'impureté de son crime scandaleux aux yeux des hommes & détestable aux yeux de Dieu.

Si le crime n'est pas de notoriété publique, les canons permettent de commuer la peine à la requête de la partie en une amende pécuniaire au profit des pauvres.

PÉNITENCE, chez les Juifs, nommée *thejourtha*, nom qui signifie *changement* ou *conversion*. La véritable pénitence doit être, selon eux, conçue par l'amour de Dieu, & suivie de bonnes œuvres. Ils faisoient une confession le jour des expiations, ou quelque tems auparavant. Ils impositoient des pénitences réglées pour les péchés, & ils ont chez eux des pénitentiels qui marquent les peines qu'il faut imposer aux pécheurs; lorsqu'ils viennent confesser leurs péchés. Cette confession est d'obligation parmi eux; on la trouve dans les cérémonies du sacrifice pour le péché: celui qui l'offroit confessoit son péché, & en chargeoit la victime. Ils reconnoissoient un lieu destiné à la purification des âmes après la mort; on offroit des sacrifices pour elles, maintenant ils se contentent de simples prières. Ainsi parmi les péchés ils en distinguent de deux sortes, les uns qui se pardonnent dans l'autre vie, les autres qui sont irrémédiables. Jofeph nous apprend que les Phariens avoient une opinion particulière là-dessus. Ils enseignoient que les âmes des gens de bien, au sortir d'un corps, entroient dans un autre, mais que celles des méchans alloient d'abord dans l'enfer. Hérode le tetrarque, prévenu de ce sentiment, croyoit que l'âme de saint Jean, qu'il avoit fait mourir, étoit passée dans la personne de Jesus-Christ. Le P. Morin, de *penitentiâ*, le pere Lamy de l'Oratoire, *introduction à l'Ecriture-sainte*. Voyez *EXPIATION*, *RESURRECTION*, *SACRIFICE*.

PENITENCERIE, f. f. (*Jurisprud.*) est de deux sortes; la pénitencerie de Rome, *camera penitentialia*, est l'office, tribunal ou conseil de la cour de Rome, dans lequel s'examinent & se délivrent les bulles, brefs ou grâces & dispenses secrètes qui regardent les fautes cachées, & par rapport au for intérieur de la conscience, soit pour l'absolution des cas réservés au pape, soit pour les censures, soit pour lever les empêchemens de mariages contractés sans dispense.

Les expéditions de la pénitencerie se font au nom du pape; elles sont scellées en cire rouge, & s'envoient cachetées à un docteur en Théologie, approuvé par l'évêque pour entendre les confessions; mais sans en désigner



désigner aucun spécialement, soit par son nom, soit par son emploi.

Le grand pénitencier de Rome, au nom duquel le bref est expédié, enjoint au confesseur d'absoudre du cas exprimé, après avoir entendu la confession sacramentelle de celui qui a obtenu le bref, en cas que le crime ou l'empêchement du mariage soit secret. Il est ensuite ordonné au confesseur de déchirer le bref aussitôt après la confession, sous peine d'excommunication, sans qu'il lui soit permis de le rendre à la partie.

Les absolutions obtenues & les dispenses accordées en vertu des lettres de la *pénitencerie*, ne peuvent jamais servir dans le for extérieur; ce qui doit sur-tout s'observer en France, où les tribunaux, tant ecclésiastiques que séculiers, ne reconnoissent point ce qui est émané de la *pénitencerie*.

En France, la *pénitencerie* est le bénéfice ou le titre de celui qui est grand pénitencier de l'évêque; c'est-à-dire, qui a le pouvoir d'absoudre des cas réservés.

La *pénitencerie* est ordinairement une des dignités des églises cathédrales. Voyez les lois ecclésiastiques, voyez PÉNITENCIER. (A)

PÉNITENCIER, f. m. (*Jurisprud.*) qu'on appelloit aussi autrefois *pénancier*, *patorum exhedra*, est un ecclésiastique qui exerce l'office de la *pénitencerie*.

On donnoit au commencement le titre de *pénitenciers* à tous les prêtres qui étoient établis par l'évêque pour ouïr les confessions. Anastase le bibliothécaire dit que le pape Simplicius choisit quelques-uns des prêtres de l'église romaine pour préndre aux pénitences; les autres évêques firent la même chose chacun dans leur église.

A mesure que la distinction des paroisses fut établie, les fideles alloient à confesse à leur propre paroisse.

Il n'y avoit que les prêtres qui se confessoient à l'évêque, & les laïcs qui avoient commis quelque'un des cas dont l'évêque s'étoit réservé l'absolution.

Mais bien-tôt les évêques établirent dans leur cathédrale un *pénitencier* en titre pour les cas réservés; & pour distinguer ces *pénitenciers* des confesseurs ordinaires, auxquels on donnoit aussi anciennement le titre de *pénitenciers*, on les turnomma *grands pénitenciers*; ils sont aussi nommés *l'oreille de l'évêque*.

L'institution des *grands pénitenciers* est fort ancienne. Quelques-uns la font remonter jusqu'au tems du pape Corneille, qui siégeoit en 251. Gomez tient que cet office ne fut établi à Rome que par Benoît II. qui parvint au pontificat en 684.

Il est fait mention des *pénitenciers* dans les conciles d'York en 1194, de Londres en 1237, & d'Arles en 1260. Les *pénitenciers* y sont appelés les *confesseurs généraux du diocèse*.

Le quatrième concile de Latran, tenu en 1215, sous Innocent III. ordonne aux évêques d'établir des *pénitenciers*, tant dans leur cathédrale, que dans les églises collégiales de leur diocèse, pour les soulager dans la confession des cas réservés. Peu-à-peu les évêques se déchargèrent entièrement de cette fonction sur leur grand *pénitencier*.

Le concile d'Arles, dont nous avons déjà parlé, ordonne aux évêques d'envoyer dans les campagnes, au tems de carême, des prêtres *pénitenciers* pour absoudre des cas réservés; & que ces prêtres seront tenus de renvoyer aux curés pour les cas ordinaires. Un évêque d'Amiens qui fonda dans son église la *pénitencerie* en 1218, excepta les curés, les barons & les autres grands du diocèse de ceux qui pourroient être confessés par le *pénitencier*.

A Rome le pape a son grand *pénitencier* qui est ordinairement un cardinal. Ce grand *pénitencier* préside au tribunal de la *pénitencerie*, dans lequel s'accordent les absolutions pour des fautes cachées, & des

dispenses pour des choses qui regardent la conscience; il a sous lui un régent de la *pénitencerie*, & vingt-quatre procureurs ou défenseurs de la sacrée *pénitencerie*; il est aussi le chef de plusieurs autres prêtres *pénitenciers* établis dans les églises patriarcales de Rome, qui le viennent consulter sur les cas difficiles.

Enfin, le grand *pénitencier* est le vicaire de l'évêque pour les cas réservés. Il est ordinairement établi en dignité dans la cathédrale, ou plutôt de personnat; car le grand *pénitencier* n'a point de juridiction ni dans le chœur, ni en-dehors, ni dans le diocèse. Il a sous lui un ou plusieurs *sous-pénitenciers*, mais ceux-ci ne sont pas en titre de dignité ni de bénéfice; ils n'ont qu'une simple commission verbale du grand *pénitencier*, laquelle est révocable *ad nutum*.

La fonction de *pénitencier* a toujours été regardée comme si importante, que le concile de Trente, & plusieurs conciles provinciaux du royaume ont ordonné que la première prébende vacante seroit affectée au *pénitencier*, & que cette place seroit remplie par un personnage doué de toutes les qualités nécessaires, & qui soit docteur ou licencié en Théologie ou en droit canon, & âgé de quarante ans, ou le plus idoine que l'on pourra trouver.

Ce decret du concile de Trente a été renouvelé par l'assemblée de Melun en 1579, par les conciles de Bordeaux & de Tours en 1583, par ceux de Bourges en 1584, d'Aix en 1585, de Bordeaux en 1624, & par le premier concile de Milan sous S. Charles.

L'usage du royaume est que dans les églises où la *pénitencerie* est un titre de bénéfice, il faut être gradué en Théologie ou en droit canon pour la posséder, quand même ce bénéfice n'auroit pas titre de dignité.

Le *pénitencier* est obligé à résidence, c'est pourquoi il ne peut posséder en même tems un bénéfice-cure; aussi le concile de Trente veut-il qu'il soit tenu présent au chœur quand il vaquera à son ministère, & si on l'en privoit, il y auroit abus.

La fonction d'official & celle de promoteur sont incompatibles avec celle de *pénitencier*.

Le concordat comprend la *pénitencerie* dans les bénéfices qu'il assujettit à l'expectative des gradués.

Mais, suivant l'ordonnance de 1606, les dignités des églises cathédrales en sont exceptées, & conséquemment la *pénitencerie* dans les églises où elle est élevée en dignité.

Un ecclésiastique peut être pourvu de la *pénitencerie* par résignation, en faveur ou par d'autres voies qui en rendent la collation nécessaire. Voyez les conciles du P. Labbe; les lois ecclésiastiques de d'Héricourt; Fevret, tr. de l'abus; les mémoires du clergé, & PÉNITENCIER. (A)

PÉNITENS, (*Théologia.*) nom de quelques dévots qui ont formé des confréries, principalement en Italie, & qui font profession de faire une pénitence publique, en allant en procession dans les rues, couverts d'une espèce de sac, & se donnant la discipline.

On dit que cette coutume fut établie à Péronne en 1260, par les prédications pathétiques d'un hermite qui excitoit les peuples à la pénitence. Elle se répandit ensuite en d'autres pays, & particulièrement en Hongrie, où elle dégénéra en abus, & produisit la secte des flagellans. Voyez FLAGELLANS.

En retranchant les superstitions qui s'étoient mêlées à cet usage, on a permis d'établir des confréries de *pénitens* en divers lieux d'Italie. Le P. Mabillon, dans son voyage, dit en avoir vu une à Turin. Il y a en Italie des *pénitens* blancs, aussi-bien qu'à Lyon & à Avignon. Dans d'autres villes du Languedoc & du Dauphiné, on trouve des *pénitens* bleus & des *pénitens* noirs. Ceux-ci assistent les criminels à la mort, & leur donnent la sépulture.

Le roi Henri III. ayant vu la procession des *pénitens* blancs à Avignon, voulut y être agrégé, & en établit depuis une semblable dans l'église des Augustins, sous le titre de l'*Annonciation de Notre-Dame*, dans laquelle entrent la plupart des princes & des grands de sa cour. Ce prince assistoit aux processions de cette confrérie, sans gardes, vêtu d'un long habit blanc de toile d'Hollande en forme de sac, ayant deux trous à l'endroit des yeux, avec deux longues manches & un capuchon fort pointu. A cet habit étoit attaché une discipline de lin pour marquer l'état pénitent, & une croix de satin blanc sur un fond de velours tanné. On peut voir dans les *mémoires de l'Etoile* l'effet que produisoient ces dévotions.

*PÉNITENS*, (*Théolog.*) est aussi le nom qu'on a donné à plusieurs communautés ou congrégations de personnes de l'un ou l'autre sexe, qui ayant précédemment vécu dans la débauche & le libertinage, se sont retirés dans ces maisons pour y expier par la pénitence les désordres de leur vie passée. On a aussi donné ce nom aux personnes qui se dévouent à la conversion des débauchés & des femmes de mauvaise vie.

Tel est en particulier l'ordre de la pénitence de sainte Magdelaine établi vers l'an 1272, par un bourgeois de Marseille nommé *Bernard*, qui travailla avec zèle à la conversion des courtisanes de cette ville. Il fut secondé dans cette bonne œuvre par plusieurs autres personnes, & leur société fut enfin érigée en ordre religieux par le pape Nicolas III. sous la règle de S. Augustin.

On ajoute qu'ils formèrent aussi un ordre religieux de femmes converties auxquelles ils donnerent la même règle.

La congrégation des *pénitens* de la Magdelaine à Paris doit son origine aux prédications du pere Jean Tisseran, cordelier de Paris, qui ayant converti par ses sermons plusieurs femmes publiques, établit cet institut pour y retirer celles qui à leur exemple voudroient mener une vie plus exemplaire. Ce fut vers l'an 1294, que Charles VIII. leur donna l'hôtel de Bohaines, & en 1500, Louis duc d'Orléans, qui régna sous le nom de Louis XII. leur donna son hôtel d'Orléans, où elles demeurèrent jusqu'en 1572, que la reine Cathérine de Médicis les plaça ailleurs. Dès l'an 1497, Simon, évêque de Paris, leur avoit dressé des statuts & donné la règle de S. Augustin.

Une des conditions pour entrer dans cette communauté étoit autrefois d'avoir vécu dans le désordre, & l'on n'y recevoit point de femmes au-dessus de 35 ans. Mais depuis la réforme qu'on y a établie en 1616, on n'y reçoit plus que des filles, qui portent toujours néanmoins le nom de *pénitentes*.

Il y a aussi en Espagne, à Séville, une congrégation de *pénitentes* du nom de *Jésus*. Ce sont des femmes qui ont mené une vie licentieuse. Elles furent fondées en 1550, sous la règle de S. Augustin. Leur monastère est divisé en trois quartiers; un pour les religieuses professes, un pour les novices, & un troisième pour celles qui sont en correction. Lorsque celles-ci donnent des marques d'un repentir sincère, on les fait passer au quartier des novices; & si elles ne s'y conduisent pas bien, on les renvoie à la correction.

Les *pénitentes* d'Orviete sont une congrégation de religieuses instituées par Antoine Simonelli, gentilhomme de cette ville. Le monastère qu'il bâtit fut d'abord destiné à recevoir des pauvres filles abandonnées par leurs parens, & en danger de perdre leur vertu. En 1662, on l'ériga en maison propre à recevoir des filles qui ayant mené une vie scandaleuse, auroient formé une bonne résolution de renoncer au monde, & de se consacrer à Dieu par des vœux solennels. Leur règle est celle des Carmélites.

Ces religieuses ont ceci de particulier, qu'elles ne

font point de noviciat. Tout ce qu'on exige d'elles; c'est de continuer pendant quelques mois à porter dans le monastère l'habit séculier, après quoi on les admet à faire des vœux.

*PÉNITENS INDIENS*, (*Hist. mod. superfl.*) rien n'est plus étonnant que ce que les voyageurs nous rapportent des austerités & des rigueurs que quelques bramines ou prêtres de l'Indostan exercent sur eux-mêmes. Les vies des premiers solitaires & anachoretes de l'Eglise chrétienne ne nous offrent rien de si frappant que les pénitences que s'imposent ces fanatiques idolâtres, que l'on nomme *joguis* ou *jaguis*. Ils forment plusieurs sectes qui diffèrent les unes des autres, non pour la doctrine, mais pour le genre de vie qu'elles embrassent, dans la vue de plaire à la divinité.

Les *vanaprastras* vivent avec leurs femmes & leurs enfans dans les déserts & les forêts; ils ne se nourrissent que de plantes & des fruits que la terre donne sans qu'il soit besoin de la cultiver. Quelques-uns d'entr'eux pouillent le scrupule jusqu'à ne point arracher des racines de la terre de peur de déloger quelqu'ame qui pourroit y être passée.

Les *sanjassi* ou *sanias* renoncent à tous les plaisirs du monde. Ils s'interdisent le mariage, ne prennent de la nourriture qu'une fois le jour; ils ne se servent que de vaisseaux de terre. Ils sont obligés de ne vivre que d'aumônes, sans cependant qu'il leur soit permis de toucher de l'argent. Ces *pénitens* n'ont point de demeure fixe, ils ne peuvent demeurer plus d'une nuit dans un même endroit. Ils portent un habit rouge & un bâton. Ils ont six ennemis à combattre; la concupiscence, la colère, l'avarice, l'orgueil, l'amour du monde, & le désir de la vengeance, pour s'élever à la contemplation des choses divines. Les *sanjassi* sont de la tribu des bramines. Ceux de la tribu des kutterys ou nobles, se nomment *perma amsa*; ceux de la tribu des foudras ou du petit peuple, se nomment *joguis*; ces derniers sont moins réglés.

Les *avadutas* font encore plus austères que les *sanjassi*. Ils quittent tout, femmes, enfans & leurs biens. Ils vont tout nus, cependant quelques-uns couvrent leur nudité avec une piece d'étoffe. Ils se frottent le corps avec de la fiente de vache. Pour demander à manger ils ne font que tendre la main, sans proférer une parole; d'autres attendent qu'on vienne leur apporter des alimens pour se nourrir. Ces *pénitens* pratiquent quelquefois des macérations incroyables, comme de garder pendant long-tems la même posture. Les uns tiendront pendant plusieurs jours les deux bras élevés; les autres se font suspendre par les pieds au-dessus d'un feu qui rend une fumée épaisse; d'autres se tiennent immobiles, & sont comme en extase, sans paroître s'apercevoir de ce qui se passe autour d'eux: en un mot, il n'y a sortes d'austerités & de rigueurs que ces *pénitens* n'exercent sur eux. Ils n'en ont d'autre récompense que la vénération qu'ont pour eux les Indiens idolâtres; les femmes poussent la leur jusqu'à leur baiser dévotement les parties que la pudeur ne permet point de nommer.

*PÉNITENTIEL*, adj. qui appartient à la pénitence. Les sept pécaumes *pénitentiaux*; les canons *pénitentiaux*.

*PÉNITENTIEL*, (*Théolog.*) *penitential*, livre ecclésiastique en usage chez les Catholiques. C'est un recueil de canons qui ordonnent letens & la manière de la pénitence qu'il falloit imposer régulièrement pour chaque péché, & les formulaires de prières dont on devoit se servir pour recevoir ceux qui entroient en pénitence, & pour réconcilier les pénitens par une absolution solennelle.

Les principaux ouvrages de ce genre sont le *pénitentiel* de Théodore, archevêque de Cantorbéry; celui du vénérable Bede, prêtre anglois, que quel-



ques-uns attribuent à Ecbert, archevêque d'York, contemporain de Bede; celui de Raban Maur, archevêque de Mayence, & le pénitentiel romain. Ces livres introduits depuis le vij. siècle pour maintenir la discipline de la pénitence en vigueur, devinrent très-communs; & la liberté que chacun se donna d'en faire, & d'y insérer des pénitences arbitraires, contribuèrent à y introduire le relâchement: aussi y en eut-il plusieurs de cette dernière espèce condamnés dans le concile de Paris, sous Louis le Débonnaire, & dans divers autres conciles. Morin, de *pénit.*

**PENNACHES**, f. m. (*Art milit.*) ce sont des bouquets de plumes en touffe qu'on portoit autrefois au haut du casque.

La mode des *pennaches* a toujours duré dans les armées pour les princes & pour les officiers jusqu'à l'abolition des armures de fer. Les plumets que les officiers mettent à leur chapeau sont une espèce de diminutif des *pennaches*. (Q)

**PENNADE**, f. f. (*Lang. franç.*) vieux mot qu'on trouve dans Nicot, & qui paroît à-peu-près synonyme à *ruade*; les Italiens disent qu'à la bataille de Fornoue, le cheval du roi Charles VIII. se déchargea à *ruades* & *pennades* des ennemis qui le pressoient, & qu'il étoit perdu sans cela; M. le Duchat dans ses notes sur Rabelais, l. I. ch. xj. dit que *pennader* dans le langage du Languedoc, c'est donner du pié. Voici les termes de Rabelais: » Afin que Gar- » gantua fût toute sa vie bon chevaucheur, on lui » fit un beau grand cheval de bois, qu'il faisoit *pennader*, sauter, voltiger, ruer & danser tout ensemble. (D. J.)

**PENNAGE**, f. m. terme de Fauconnerie; on appelle *pennage*, tout ce qui couvre le corps de l'oiseau de proie. *Pennage* blond, roux, noir, baglé, fleuri, turturin, cendré, &c. selon les diverses couleurs que les oiseaux portent en leur robe. L'oiseau à quatre sortes de *pennages*; 1<sup>o</sup>, le *duvet* qui est comme la chemise de l'oiseau proche sa chair; 2<sup>o</sup>, la *plume menue* qui couvre tout son corps; 3<sup>o</sup>, les *vanneaux* qui sont les grandes plumes de la jointure des ailes; 4<sup>o</sup>, les *pennes* qui s'étendent jusqu'à la penne du bout de l'aile, qu'on appelle *cercueu*. (D. J.)

**PENNE**, f. f. (*Marine*.) c'est le point ou le coin d'en-haut des voiles latines, ou à tiers point. On dit dans une galère, faire la *penne*, pour dire joindre la longueur de son antenne à la longueur de son arbre, ce qui fait que la *penne* de la voile répond au bâton de l'étendard, & cela fait une élévation où l'on fait monter un moufle, quand on veut faire quelque découverte, comme le gabier monte au-haut de mât pour faire le quart.

**PENNES**, f. f. pl. (*Lainage & fil.*) autrement, *paines*, *pesnes*, *peinnes*; ce sont les bouts de laines ou de fil qui restent attachés aux ensubles, lorsque l'étoffe ou la toile est levée de dessus le métier. Les *pennes* de fil servent à enfiler les chandelles en livres. Les *pennes* de laine se hachent & se passent au tamis, pour faire de la tapiserie de tonture. (D. J.)

**PENNES ou PANNES**, terme de Fauconnerie; on nomme ainsi les longues plumes des ailes, *pennæ decussatæ*; celles de la queue s'appellent *balai*. Les *pennes* croisées sont une marque de la bonté de l'oiseau. Toutes les *pennes* des ailes ont leurs noms, une, deux, trois, quatre, cinq, les *rameaux* & le *cercueu*; les *pennes* du *balai* pareillement, le milieu, la deux, la trois, &c. Les oiseaux ont douze *pennes* à la queue.

**PENNINUS**, (*Mythol.*) divinité gauloise, autrefois honorée chez les habitants des Alpes *pennines*; on représentoit ce dieu sous la figure d'un jeune homme nud, qui n'avoit qu'un œil au milieu du front, & on lui donnoit l'épithète de *Deus optimus, maximus*. (D. J.)

**PENNON**, f. m. (*Art milit.*) espèce de bannière

Tome XII.

ou d'étendard, à longue queue ou en pointe, que portoit autrefois à la guerre un gentilhomme qui y alloit avec ses vassaux pour servir sous les chevaliers bannerets, ou qui avoient droit de porter la bannière. Le *pennon* étoit en quelque sorte le guidon du chevalier banneret. Le *pennon* différoit principalement de la bannière, en ce que celle-ci étoit quadrée & que le *pennon* se terminoit en pointe, mais pour faire du *pennon* une bannière; il ne s'agissoit que de lui couper la pointe, & c'est ce que l'on faisoit lorsque le gentilhomme étoit autorisé à porter bannière. Voyez *BANNERET*. (Q)

**PENNOCRUCIUM**, (*Géog. anc.*) ville d'Angleterre, que l'itinéraire d'Antonin met entre Uxacona & Etocetum, à 12 milles de l'une & de l'autre de ces places; c'est aujourd'hui le bourg de Penkridge dans le Stafford-Shire, environ à une lieue de Stafford, du côté du midi. (D. J.)

**PENNON**, on appelle en terme de Blason, *pennon généalogique*, un écu rempli de diverses alliances des maisons dont un gentilhomme est descendu. Il doit comprendre les armes du père & de la mère, de l'aïeul & de l'aïeule, du bis-aïeul & de la bis-aïeule, & sert à faire les preuves de noblesse.

**PENNON DE VÉLÉZ**, (*Géog. mod.*) forteresse d'Afrique, dans un écueil de la Méditerranée, près de la ville de Véléz. Elle fut bâtie en 1508, par Dom Pedre de Navarre; les Maures la prirent en 1522; les Espagnols la reprirent d'assaut en 1664, & depuis ce temps elle leur est demeurée. Long. 13, 20. lat. 35. 25. (D. J.)

**PENNY**, f. m. (*Monnoie*.) petite monnoie d'argent, & la plus petite de celles qui se frappent de ce métal en Angleterre: elle vaut six *pennys* ou deniers sterlings. La pièce de douze *pennys* s'appelle *schilling*.

**PENO-ABSOU**, f. m. (*Botan. exot.*) c'est un arbre de l'Amérique dont parle beaucoup Thevet; il a l'écorce odorante; ses feuilles ressemblent à celles du pourpier; mais elles sont plus épaisses, plus charnues, & toujours vertes. Son fruit est de la grosseur d'une orange; il contient six ou dix noix faites comme nos amandes, mais plus larges, & un petit noyau dont on tire l'huile pour l'appliquer sur les plaies; cependant le fruit est un vrai poison.

**PENŒA**, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, anomaie & découpée profondément en plusieurs parties; la pièce supérieure & celle d'en-bas sont en forme de cuillière, les autres pièces ressemblent à un cœur; le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit arrondi, applati & divisé en deux loges, qui renferment une semence ressemblante à une lentille. Plumier, *Nova. plant. amer. gen.* Voyez *PLANTE*.

**PENOMBRE**, f. f. en *Astronomie*, signifie cette ombre faible qu'on observe dans les éclipses avant l'obscurcissement total, & avant la lumière totale. Ce mot vient des mots latins *pene*, presque, & *umbra*, ombre. Voyez *OMBRE*.

La *penombre* est principalement sensible dans les éclipses du lune, car on voit cette planète s'obscurcir par degrés à mesure qu'elle avance vers la partie la plus épaisse de l'ombre de la terre; au contraire il n'y a point à proprement parler de *penombre* dans les éclipses de soleil, car les parties du soleil qui se cachent à nos yeux, se cachent & s'obscurcissent tout d'un coup & sans dégradation. Cependant on peut dire que les endroits de la terre où une éclipse de soleil n'est pas totale, ont la *penombre*, parce qu'ils sont en effet dans l'ombre par rapport à la partie du soleil qui leur est cachée.

La *penombre* vient de la grandeur du disque du soleil; car si cet astre n'étoit qu'un point lumineux, il n'y auroit qu'une ombre parfaite sans *penombre*; mais

Q q ij

comme le soleil a un diamètre d'une certaine grandeur, il arrive que dans les éclipses certains endroits reçoivent la lumière d'une partie de son disque, sans être éclairés par le disque entier.

Ainsi, supposons que *S* soit le soleil (*Pl. astronom. fig. 47.*), que *T* soit la lune, & que l'ombre de cette dernière planète soit projetée sur un plan; l'ombre vraie & propre de la lune *T*, savoir *GH*, sera environnée d'une ombre imparfaite ou *penombre HI* & *GE*, dont chaque portion est éclairée par quelque partie du disque du soleil.

Le degré de lumière ou d'obscurité est différent dans les différentes parties de la *penombre*, selon que ces parties sont éclairées par une partie plus ou moins grande du soleil. Ainsi de *L* en *H* & de *E* en *G*, la lumière diminue continuellement; & dans les confins *G* & *H* la *penombre* se perd & se confond avec l'ombre même, comme elle se confond avec la lumière parfaite dans les confins *E* & *L*.

Il doit y avoir de la *penombre* dans toutes les éclipses, soit de soleil, soit de lune, soit d'autres planètes, premières ou secondaires; mais l'effet de la *penombre* est principalement remarquable dans les éclipses de soleil, pour les raisons que nous allons rapporter.

Dans les éclipses de lune, la terre est à la vérité entourée par la *penombre*; mais la *penombre* ne nous est sensible que parce qu'elle est proche de l'ombre totale.

La raison de cela est que la *penombre* est fort foible à une distance considérable de l'ombre; & comme la lune n'a pas par elle-même une lumière aussi vive à beaucoup près que celle du soleil, la diminution que son entrée dans la *penombre* cause à sa lumière, ne devient sensible que quand la *penombre* commence à être forte. Aussi rien n'est-il plus difficile que de déterminer dans les éclipses le moment où la lune entre dans la *penombre*, ce moment devant être nécessairement incertain, & par conséquent différent pour chaque observateur. L'effet de la *penombre* dans les éclipses de lune est si peu considérable, que la lune n'est point censée éclipée toutes les fois qu'elle ne tombe que dans la *penombre*. Une autre difficulté qui empêche de reconnoître l'instant de l'entrée dans la *penombre*, c'est que la face de la lune, même lorsqu'elle est entrée tout-à-fait dans l'ombre, n'est pas entièrement obscurcie, & est couverte d'une lumière rougeâtre qui empêche de la perdre entièrement de vue. Mais un astronome qui seroit placé sur la lune dans le tems d'une éclipse de lune, verroit alors le soleil éclipé, & commenceroit à voir une petite partie de son disque couverte sitôt qu'il entreroit dans la *penombre*; ainsi il détermineroit beaucoup plus exactement l'instant de l'entrée de la lune dans la *penombre*, que ne pourroit faire un observateur placé sur la terre.

Ainsi l'œil placé en *I* ou en *F*, verroit seulement le demi diamètre du soleil, le reste étant caché par la lune. Si l'œil avoit de *I* vers *H*, il verroit continuellement une moindre partie du soleil, jusqu'à ce qu'enfin arrivé dans l'ombre parfaite, il cesseroit totalement de voir cet astre.

C'est pour une semblable raison que nous avons des éclipses de soleil, quoique l'ombre de la lune ne touche pas la terre, pourvu que la *penombre* seulement l'atteigne; & c'est de-là que vient la différence que l'on observe dans les éclipses de soleil, selon que la partie cachée par la *penombre* est plus ou moins grande, au lieu que les éclipses de lune paroissent les mêmes dans tous les endroits où elles sont visibles.

Quand l'ombre totale parvient jusqu'à la terre, on dit alors que l'éclipse du soleil est totale ou centrale; quand il n'y a que la *penombre* qui touche la terre, l'éclipse est partielle. Voyez ECLIPSE.

La *penombre* s'étend à l'infini en longueur, parce qu'à chaque point du diamètre du soleil, il répand un

espace infini en longueur, & qui est privé de la lumière de ce point, mais non de la lumière de tous les autres. Les deux extrémités ou tranchans de la *penombre*, sont formés par deux rayons tirés des deux extrémités du diamètre de la terre, & qui sont divergens: par conséquent la *penombre* augmente continuellement en largeur, & est aussi infinie en ce sens. Tout cet espace infini est la *penombre*, si on en excepte le triangle d'ombre qu'elle renferme.

Cet espace a la figure d'un trapèze, dont un des côtés est le diamètre de la terre; le côté opposé, parallèle au diamètre de la terre, est une ligne infinie, c'est-à-dire la largeur de la *penombre* projetée à l'infini, & les deux autres côtés sont deux rayons tirés des extrémités du diamètre de la terre, aux extrémités du diamètre du soleil, & qui avant que d'arriver au soleil se croisent en un certain point, où ils font un angle égal au diamètre apparent du soleil; cet angle peut être appelé *angle de la penombre*.

La *penombre* est d'autant plus grande que cet angle, c'est-à-dire que le diamètre apparent de l'astre est plus grand, la planète demeurant la même; & si le diamètre de la planète augmente, l'astre demeurant le même, la *penombre* augmente.

M. de la Hire a examiné les différens degrés d'obscurité de la *penombre*, & les a représentés géométriquement par les ordonnées d'une courbe qui font entr'elles comme les parties du disque du soleil qui éclairent un corps placé dans la *penombre*.

Voilà pour ainsi dire l'abrégé de la théorie géométrique de la *penombre*; cette théorie peut s'appliquer non-seulement aux planètes éclairées par le soleil, mais à tout corps opaque éclairé par un corps lumineux. Au reste, il est bon de remarquer que l'expérience diffère ici de la théorie à beaucoup d'égards: les ombres d'un corps & leur *penombre*, telles qu'on les observe, ne suivent point les lois qu'elles paroissent devoir suivre en considérant la chose mathématiquement. M. Maraldi, dans les *mem. de l'acad. de 1723*, nous a donné un recueil d'expériences sur ce sujet, & un détail des bizarreries singulières auxquelles l'ombre & la *penombre* des corps sont sujettes. On trouvera à l'article OMBRE, un précis de ces expériences. (O)

PENRITH, (*Géog. mod.*) ou Panreth, ville à marché d'Angleterre, dans le comté de Cumberland, près de la rivière d'Eden, qui la sépare du Westmorland. Elle envoie deux députés au parlement, & est à 214 milles S. O. de Londres. Long. 12. 30. latit. 50. 10. (D. J.)

PENSEE, f. f. (*Métaphysiq.*) opération, perception, sensation, conscience, idée, notion, semblent être tous des termes synonymes, du moins à des esprits superficiels & paresseux, qui les emploient indifféremment dans leur façon de s'expliquer; mais comme il n'y a point de mots absolument synonymes, & qu'ils ne le sont tout au plus que par la ressemblance que produit en eux l'idée générale qui leur est commune à tous, je vais exactement marquer leur différence délicate, c'est-à-dire la manière dont chacun diversifie une idée principale par l'idée accessoire qui lui constitue un caractère propre & singulier. Cette idée principale que tous ces mots dont je viens de parler énoncent, est la *pensée*; & les idées accessoires qui les distinguent tous, en sorte qu'ils ne sont point parfaitement synonymes, en sont les diverses nuances. On peut donc regarder le mot *pensée* comme celui qui exprime toutes les opérations de l'ame. Ainsi, j'appellerai *pensée* tout ce que l'ame éprouve, soit par des impressions étrangères, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion. Opération, la *pensée* entant qu'elle est propre à produire quelque changement dans l'ame, & par ce moyen à l'éclairer & à la guider. Perception, l'impression qui se produit en nous à la présence des



objets. *Sensation*, cette même impression étant qu'elle vient par les sens. *Conscience*, la connoissance qu'on en prend. *Idee*, la connoissance qu'on en prend comme image. *Notion*, toute idee qui est notre propre ouvrage. On ne peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient. On peut appeler les idées simples indifféremment *perceptions* ou *idées*, mais on ne doit pas les appeler *notions*, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire la *notion du blanc*, mais la *perception du blanc*. Les notions à leur tour peuvent être considérées comme images; on peut par conséquent leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de *perception*: ce seroit faire entendre qu'elles ne sont pas notre ouvrage. On peut dire la *notion de la hardiesse*, & non la *perception de la hardiesse*; ou, si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire, les *perceptions qui composent la notion de la hardiesse*.

Une chose qu'il faut encore remarquer sur les mots d'*idée* & de *notion*, c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, & le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées & les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. Quant aux bêtes, si tant est qu'elles pensent & qu'elles ne soient point de purs automates, elles n'ont que des sensations & des perceptions; & ce qui n'est pour elles qu'une perception, devient idée à notre égard, par la réflexion que nous faisons que cette perception représente quelque chose. Voyez tous ces mots chacun à son article.

PENSÉE, SENTIMENT, OPINION. (*Synon. Gram.*) Ils sont tous les trois d'usage lorsqu'il ne s'agit que de la simple énonciation de ses idées: en ce sens, le *sentiment* est le plus certain; c'est une croyance qu'on a par des raisons ou solides ou apparentes. L'*opinion* est la plus douteuse; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement. La *pensée* est moins fixe & moins assurée, elle tient de la conjecture. On dit rejeter & soutenir un *sentiment*, attaquer & défendre une *opinion*, désapprouver & justifier une *pensée*.

Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût; c'est un *sentiment* général qu'Homère est un excellent poète. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de science: l'*opinion* commune est que le soleil est au centre du monde. Le mot de *pensée* se dit plus particulièrement, lorsqu'il s'agit de juger des événements des choses ou des actions des hommes; la *pensée* de quelques politiques est que le moscovite trouveroit mieux ses vrais avantages du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe.

Les *sentiments* sont un peu soumis à l'influence du cœur; il n'est pas rare de les voir conformes à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention; il est d'ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maîtres. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination; on en a souvent de chimériques. *Synonymes françois.* (*D. J.*)

PENSÉE, (*Art orat.*) La *pensée* en général est la représentation de quelque chose dans l'esprit, & l'expression est la représentation de la *pensée* par la parole.

Les *pensées* doivent être considérées dans l'art oratoire comme ayant deux sortes de qualités: les unes font appelées *logiques*, parce que c'est la raison & le bon sens qui les exigent; les autres sont des qualités de goût, parce que c'est le goût qui en décide. Celles-là sont la substance du discours, celles-ci en font l'assaisonnement.

La première qualité logique essentielle de la *pensée*, c'est qu'elle soit vraie, c'est-à-dire, qu'elle représente la chose telle qu'elle est. A cette première qualité tient la justesse. Une *pensée* parfaitement vraie, est juste. Cependant l'usage met quelque différence

entre la vérité & la justesse de la *pensée*: la vérité signifie plus précisément la conformité de la *pensée* avec l'objet; la justesse marque plus expressément l'étendue. La *pensée* est donc vraie quand elle représente l'objet: & elle est juste, quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui.

La seconde qualité est la clarté. Peut-être même est-ce la première; car une *pensée* qui n'est pas claire n'est pas proprement une *pensée*. La clarté consiste dans la vûe nette & distincte de l'objet qu'on se représente, & qu'on voit sans nuage, sans obscurité: c'est ce qui rend la *pensée* nette. On le voit séparé de tous les autres objets qui l'environnent: c'est ce qui la rend distincte.

La première chose qu'on doit faire, quand il s'agit de rendre une *pensée*, est donc de la bien reconnoître, de la démêler d'avec tout ce qui n'est point elle, d'en saisir les contours & les parties. C'est à quoi se réduisent les qualités logiques des *pensées*; mais pour plaire, ce n'est pas assez d'être sans défaut; il faut avoir des grâces; & c'est le goût qui les donne. Ainsi tout ce que les *pensées* peuvent avoir d'agrément dans un discours, vient de leur choix & de leur arrangement. Toutes les règles de l'élocution se réduisent à ces deux points, choisir & arranger. Etendons ces idées d'après l'auteur des principes de la Littérature; on en trouvera les détails instructifs.

Dès qu'un sujet quelconque est proposé à l'esprit, la face sous laquelle il s'annonce produit sur le champ quelques idées. Si l'on en considère une autre face, ce sont encore d'autres idées; on pénètre dans l'intérieur; ce sont toujours de nouveaux biens. Chaque mouvement de l'esprit fait éclore de nouveaux germes: voilà la terre couverte d'une riche moisson. Mais dans cette foule de productions, tout n'est pas le bon grain.

Il y a de ces *pensées* qui ne sont que des lueurs fausses, qui n'ont rien de réel sur quoi elles s'appuient. Il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on se propose de rendre. Il y en a de triviales, aussi claires que l'eau, & aussi insipides. Il y en a de basses, qui sont au-dessous de la dignité du sujet. Il y en a de gigantesques qui sont au-dessus: toutes productions qui doivent être mises au rebut.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les *pensées* communes, qui se présentent à tout homme de sens droit, & qui paroissent naître du sujet sans nul effort. C'est la couleur foncière, le tissu de l'étoffe. Ensuite viennent les *pensées* qui portent en soi quelque agrément, comme la vivacité, la force, la richesse, la hardiesse, le gracieux, la finesse, la noblesse, &c. car nous ne prétendons pas faire ici l'énumération complète de toutes les espèces de *pensées* qui ont de l'agrément.

La *pensée vive* est celle qui représente son objet clairement, & en peu de traits. Elle frappe l'esprit par sa clarté, & le frappe vite par sa brièveté. C'est un trait de lumière. Si les idées arrivent lentement, & par une longue suite de signes, la secousse momentanée ne peut avoir lieu. Ainsi quand on dit à Médée: que vous restez-t-il contre tant d'ennemis? elle répond, moi: voilà l'éclair. Il en est de même du mot d'Horace, qu'il mourut.

La *pensée forte* n'a pas le même éclat que la *pensée vive*, mais elle s'imprime plus profondément dans l'esprit; elle y trace l'objet avec des couleurs foncées; elles s'y grave en caractères ineffaçables. M. Bossuet admire les pyramides des rois d'Egypte, ces édifices faits pour braver la mort & le tems; & par un retour de sentiment, il observe que ce sont des tombeaux: cette pensée est forte. La beauté s'envole avec la jeunesse; l'idée du vol peint fortement la rapidité de la fuite.

La *pensée hardie* a des traits & des couleurs extraor-

dinaires, qui paroissent fortis de la regle. Quand Despreaux osa écrire : *le chagrin monte en croupe & galope avec lui*, il eut besoin d'être rassuré par des exemples, & par l'approbation de ses amis. Qu'on se représente le chagrin assis derrière le cavalier, la métaphore est hardie ; mais qu'on soutienne la *pensée*, en faisant galoper ce personnage allégorique, c'étoit s'exposer à la censure.

On sent assez ce que c'est que la *pensée brillante*, son éclat vient le plus souvent du choc des idées :

*Qu'à son gré désormais la Fortune me joue,  
On me verra dormir au branle de sa roue.*

« Les secousses de la fortune renversent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer le philosophe ».

L'idée riche est celle qui présente à-la-fois non-seulement l'objet, mais la manière d'être de l'objet, mais d'autres objets voisins, pour faire, par la réunion des idées, une plus grande impression. *Prends ta foudre* : le seul mot *foudre* nous peint un dieu irrité, qui va attaquer son ennemi & le réduire en poudre.

*Et la scène française est en proie à Pradon.*

Quel homme que ce Pradon, ou plutôt quel animal féroce, qui déchire impitoyablement la scène française ! elle expire sous ses coups.

La *pensée fine* ne représente l'objet qu'en partie, pour laisser le reste à deviner. On en voit l'exemple dans cette épigramme de M. de Maucroix.

*Ami, je vois beaucoup de bien  
Dans le parti qu'on me propose ;  
Mais toutefois ne pressons rien :  
Prendre femme est étrange chose,  
On doit y penser mûrement.  
Gens sages, en qui je me fie,  
M'ont dit que c'est fait prudemment  
Que d'y penser toute sa vie.*

Quelquefois elle représente un objet pour un autre objet. Celui qu'on veut présenter se cache derrière l'autre : comme quand on offre l'idée d'un livre chez l'épicié.

La *pensée poétique* est celle qui n'est d'usage que dans la Poésie, parce qu'en prose elle auroit trop d'éclat & trop d'appareil.

La *pensée naïve* sort d'elle-même du sujet, & vient se présenter à l'esprit sans être demandée.

*Un boucher moribond voyant sa femme en pleurs,  
Lui dit : ma femme, si je meurs,  
Comme en notre métier un homme est nécessaire,  
Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire ;  
C'est un fort bon enfant, sage, & que tu connois ;  
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurois mieux faire.  
Hélas, dit-elle, j'y songeais.*

Il y a des *pensées* qui se caractérisent par la nature même de l'objet. On les appelle *pensées nobles*, grandes, sublimes, gracieuses, tristes, &c. selon que leur objet est noble, grand, &c.

Il y a encore une autre espèce de *pensées*, qui en porte le nom par excellence, sans être désignée par aucune qualité qui leur soit propre. Ce sont ordinairement des réflexions de l'auteur même, enchaînées avec art dans le sujet qu'il traite. Quelquefois c'est une maxime de morale, de politique, *Rien ne touche les peuples comme la bonté* : d'autres fois c'est une image vive ; trois guerriers (les Horaces) portoient en eux tout le courage des Romains.

A toutes ces espèces de *pensées* répondent autant de sortes d'expressions. De même qu'il y a des *pensées* communes, & des *pensées* accompagnées d'agrément, il y a aussi des termes propres & sans agrément marqué, & des termes empruntés, qui ont la plupart un

caractère de vivacité, de richesse, &c. pour représenter les *pensées* qui sont dans le même genre ; car l'expression, pour être juste, doit être ordinairement dans le même goût que la *pensée*.

Je dis ordinairement, parce qu'il peut se faire qu'il y ait dans l'expression un caractère qui ne se trouve point dans la *pensée*. Par exemple, l'expression peut être fine, sans que la *pensée* le soit. Quand Hyppolite dit en parlant d'Aricie, *si je la haïssois, je ne la suivrois pas*, la *pensée* n'est pas fine, mais l'expression l'est, parce qu'elle n'exprime la *pensée* qu'à demi. De même l'expression peut être hardie, sans que la *pensée* le soit, & la *pensée* peut l'être sans l'expression : il en est de même de la noblesse, & de presque toutes les autres qualités.

Ce qui produit entr'elles cette différence, est la diversité des règles de la nature, & de celles de l'art en ce point. Il seroit naturel que l'expression eût le même caractère que la *pensée*, mais l'art a ses raisons pour en user autrement. Quelquefois par la force de l'expression, on donne du corps à une idée foible ; quelquefois par la douceur de l'une on tempère la dureté de l'autre : un récit est long, on l'abrege par la richesse des expressions : un objet est vil, on le couvre, on l'habille de manière à le rendre décent : il en est ainsi des autres cas.

Enfin, si quelqu'un me demandoit quel est le choix qu'on doit faire des *pensées* dans l'élocution, je lui répondrois que c'est tout ensemble le génie & le goût qui peuvent l'en instruire. L'un lui suggérera les belles *pensées*, l'autre les placera dans leur ordre ; parce que le goût & le jugement n'adoptent que ce qui peut prendre la teinte du sujet, & faire un même corps avec le reste. *Le Chevalier DE JAUCOURT.*

PENSÉE, (*Critiq. sacrée.*) ce terme ne signifie pas toujours la simple opération de l'esprit qui pense ; l'Ecriture l'emploie quelquefois pour un dessein, un projet, une entreprise : *in illa die peribunt omnes cogitationes eorum* ; Ps. cxlv. 4. leur mort dans ce jour même rompra tous leurs projets. *Nemo avertens potest cogitationes ejus* ; Job, xxiii. 13. personne ne peut empêcher les desseins de Dieu. Ce mot veut dire encore le soin qu'on a de quelqu'un : *cogitatio illorum apud Altissimum* ; Sap. v. 16. le Très-Haut a soin des justes. Il se prend pour doute, scrupule : *quid cogitationes ascendunt in corda vestra* ; Luc, xxiv. 28. Enfin, il se prend pour raisonnement : *evanuerunt in cogitationibus suis*, dit saint Paul aux Romains, j. xxj. en parlant des philosophes payens. Ils se font égarés dans leurs vains raisonnemens, c'est-à-dire, qu'ils ont été entraînés à l'idolâtrie par de faux raisonnemens ; car idole dans les Septante est appelée *μᾶταιον*, & saint Paul dit *μᾶταιονισμῶν*. (D. J.)

PENSÉE, en Peinture, est une légère esquisse de ce qui s'est présenté à l'imagination, sur un sujet qu'on se propose d'exécuter. Ce terme diffère de celui d'*ébauche*, en ce que la *pensée* n'est jamais une chose digérée, au lieu qu'une esquisse, quoique projet d'ouvrage, ne diffère quelquefois de la perfection de l'ouvrage même que parce qu'elle est en plus petit volume ; *pensée* n'a pas la même signification que *croquis*. On dit j'ai fait un croquis de la *pensée* de tel, mais on ne dit point j'ai fait une *pensée* de la *pensée* de tel.

PENSÉE, *herba Trinitatis*, (*Jardinage.*) est une petite fleur qui, comme la violette, a trois couleurs. Ses tiges rampantes, garnies de feuilles presque rondes, se partagent en rameaux qui produisent des fleurs composées de cinq feuilles, lesquelles portent un calice partagé en cinq parties de trois couleurs blanches ou jaunes, purpurines & bleues. Il vient après ces fleurs une coque qui renferme des semences qu'on sème sur couche. On les transplante dans des plates-bandes le long des terrasses, & on en forme les ma-



sis & les coquilles des grands parterres. Sa culture est des plus ordinaires, elle fleurit au printemps.

PENSÉE, *coulour de*, ( *Ténuure* ) espece de violet tirant sur le pourpre.

PENSER, SONGER, RÉVER, ( *Gramm. & Synon.* ) voyez l'article PENSÉE. On *pense* tranquillement & avec ordre pour connoître son objet; on *songe* avec plus d'inquiétude & sans suite pour parvenir à ce qu'on souhaite; on *rêve* d'une manière abstraite & profonde pour s'occuper agréablement. Le poète dramatique *pense* à l'arrangement de sa pièce. L'homme, embarrassé d'affaires, *songe* aux expédients pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours. Girard. ( *D. J.* )

PENSHURST, ( *Géog. mod.* ) petit bourg d'Angleterre, dans la province de Kent; mais ce bourg a été bien illustré le 29 Novembre 1554 par la naissance de Sidney (Philippe), profond politique, philosophe sage, & grand homme de guerre. Favori d'Elisabeth; il fut couronné des myrthes des amans, du laurier des guerriers, & de la palme des Poètes.

Il se trouva à Paris le 24 Août 1572, jour du massacre de la saint Barthélemi, & cette horrible boucherie lui rendit odieuse la religion romaine. En 1579, il présenta à la reine Elisabeth un mémoire plein de force contre son mariage avec le duc d'Anjou; & ce mémoire a été imprimé dans la *Cabala*.

En 1582, cette princesse le fit chevalier. En 1585, il forma avec François Drake le projet d'enlever l'Amérique aux Espagnols; mais quelque bien concertée & digérée à tous égards que fût cette entreprise, on en tira plus de profit que de gloire. La reine elle-même, par tendresse pour Sidney, mit obstacle à son embarquement, & le nomma gouverneur de Fleetsingue.

Le chevalier Robert Naunton assure que le bruit de son grand mérite le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne, mais que la reine ne voulut point l'appuyer pour ne pas perdre le premier homme de son tems. Il fut blessé à mort au combat de Zutphen le 22 Septembre 1586, & son corps fut enterré à Londres dans la cathédrale de saint Paul. Le chevalier Grévil lord Brookés a fait sa vie, dont je ne tire-rais qu'un seul trait.

Il y rapporte que le chevalier Sidney ayant eu la cuisse cassée d'un coup de mousquet, le cheval qu'il montoit tout en fureur l'obligea à quitter le champ de bataille, mais qu'il ne laissa pas de se tenir dessus, comme sur le brancart le plus convenable pour porter un homme de guerre à son tombeau. Dans cet état il passa auprès du reste de l'armée que son oncle commandoit, & la perte du sang l'ayant altéré, il demanda à boire; on lui en donna fur le champ; mais comme il portoit la bouteille à la bouche, il vit un pauvre soldat qui avoit eu le même sort que lui, & qui regardoit la bouteille avec avidité: le chevalier qui s'en aperçut lui remit la bouteille avant qu'en boire lui-même, en lui disant, « bois le premier, tu en as plus besoin que moi »; & ensuite il fit raison à ce soldat, « Aimez ma mémoire, dit-il à son frere » immédiatement avant que de mourir, chérifiez mes amis, & contemplez en ma personne ce que c'est que le monde avec toutes les vanités ».

Son roman philosophique intitulé l'*Arcadie*, a été imprimé très-souvent à Londres, & traduit dans toutes les langues. Le but de l'auteur dans les caractères & les fictions de ce roman ingénieux, a été de rendre sensible par des exemples les préceptes arides de la Philosophie. Par rapport aux sujets, il a dépeint les diverses situations de faveur & de disgrâce, de prospérité & d'adversité, en un mot, tout ce qui entre dans le cours de la vie privée, soit en bien, soit en mal. Outre son *Arcadie*, il a fait d'autres ouvrages poétiques, mais qui n'ont pas eu le même succès. Il avoit

traduit les Pseaumes en vers anglois, & ce manuscrit se trouvoit dans la bibliothèque de la comtesse de Pembroke sa sœur. ( *D. J.* )

PENSION, f. f. ( *Jurisprud.* ) signifie en général une certaine rétribution qui se paye en retour de quelque chose que l'on a reçu.

On entend quelquefois par le terme de *pensions*, les cens & servis dûs au seigneur par le tenancier; quelquefois les fermages dûs par l'emphitéote ou fermier au propriétaire.

Le terme de *pension*, se prend aussi pour le salaire que l'on paye à quelqu'un pour sa nourriture, entretien, éducation, & autres prestations.

On appelle aussi *pension*, ce qui est donné ou légué à quelqu'un pour sa subsistance.

*Pension viagère*, est celle qui est donnée à quelqu'un sa vie durant seulement.

On peut en certain cas réserver une *pension* sur un bénéfice. Voyez l'article suivant. ( *A* )

PENSION ECCLÉSIASTIQUE, ou *sur un bénéfice*, est une portion des fruits & du revenu d'un bénéfice, assignée par l'autorité du pape, & pour cause légitime, à un autre que le titulaire du bénéfice.

On peut réserver à titre de *pension*, une certaine quantité de fruits en nature, comme tant de septiers de grain, tant de muids de vin; mais cette portion ne doit pas être assignée par quotité, comme du tiers ou du quart; ce seroit une espece de scission du bénéfice, laquelle est prohibée par les canons. La *pension* doit être d'une certaine somme d'argent, ou d'une certaine quantité de fruits; & en l'un & l'autre cas, elle ne doit pas excéder le tiers des revenus.

Il faut même que la *pension* payée, il reste encore au titulaire la somme de 300 livres, franche de toute charge, sans comprendre dans ces 300 livres, le casuel & le creux de l'église, qui appartiennent au curé, ni les distributions manuelles, si c'est un canonicat. Telles sont les dispositions de l'édit du mois de Juin 1671.

L'usage des *pensions ecclésiastiques* est fort ancien, puisque dans le concile de Chalcédoine, tenu en 451, Maxime, évêque d'Antioche, pria l'assemblée d'assigner à Domnus son prédécesseur, une certaine portion des revenus de son église pour sa subsistance; la fixation en fut laissée à Maxime.

L'évêque d'Ephèse fut aussi obligé de payer chaque année deux cens écus d'or à deux évêques auxquels il avoit été subrogé.

Mais pendant long-tems les *pensions* ne s'accorderent que difficilement, & pour des considérations fort importantes.

Pour pouvoir posséder une *pension* sur un bénéfice, il faut être au-moins clerc tonsuré, & avoir l'âge de sept ans.

Les laïcs ne peuvent jouir de telles *pensions*; on excepte néanmoins les chevaliers de saint Lazare, lesquels quoique laïcs, & même mariés, peuvent posséder des *pensions ecclésiastiques*, même jusqu'à la valeur de 500 ducats, de la chambre apostolique; mais ils perdent ce privilège, lorsqu'ils convolent en troisièmes noces.

Le concile d'Aix tenu en 1585, déclare simoniaques toutes *pensions sur bénéfices*, lorsqu'elles ne sont pas autorisées par le pape, lequel peut seul créer des *pensions*.

Les signatures de cour de Rome pour la création ou l'extinction d'une *pension*, & les procurations pour y consentir, doivent être insinuées dans trois mois au greffe des insinuations ecclésiastiques du diocèse où les bénéfices sont situés.

Les évêques ni leurs grands vicaires, n'ont pas le pouvoir de créer des *pensions*.

L'évêque de Tournay a cependant été maintenu

dans le droit & possession de créer des *penfions* réelles sur les cures & autres bénéfices de son diocèse, pourvu qu'il y ait juste cause de le faire.

Les causes légitimes admises en France pour la création des *penfions* sont,

1°. Pour que le régnant ne souffre pas un préjudice notable.

2°. Pour le bien de la paix, c'est-à-dire, dans le cas d'un bénéfice en litige; mais il faut que ce soit sans fraude.

3°. Dans le cas de permutation, pour compenser l'inégalité des bénéfices.

4°. Lorsqu'on donne un coadjuteur à un bénéficiaire infirme.

Il y a néanmoins une autre espèce de *penfion*, que l'on appelle *penfion sans cause*, pour la validité de laquelle il faut obtenir d'abord un brevet du roi, & le faire enregistrer du consentement du bénéficiaire sur lequel la *penfion* est assignée; ensuite se pourvoir à Rome pour y faire admettre la *penfion*, en payant le droit de componende.

Les bénéfices qui sont à la collation du roi, ne peuvent être chargés de *penfions*, si ce n'est en vertu d'un brevet du roi, ou autres lettres émanées de lui.

Anciennement lorsque le roi pendant la régence, admettoit une résignation en faveur faite entre ses mains, sous la réserve d'une *penfion*, on n'avoit pas besoin de se pourvoir à Rome pour faire autoriser cette *penfion*, mais le garde des sceaux du Vair introduisit l'usage de renvoyer à Rome pour faire créer & autoriser la *penfion*. Le pape n'admet point la *penfion*, à moins que l'on ne fasse une nouvelle résignation entre ses mains; mais pour ne pas préjudicier à la provision du roi, on met dans la procuration *ad resignandum*, que c'est à l'effet de faire créer la *penfion* en cour de Rome; & néanmoins la *penfion* a lieu du jour du brevet du roi, lorsque cela est ainsi porté par le brevet.

On ne peut créer une *penfion* au profit d'un tiers qui n'a aucun droit au bénéfice, si ce n'est du consentement du roi; ce qui ne se pratique ordinairement que sur des bénéfices consistoriaux, & quand la *penfion* est créée dans un tems postérieur à l'admission de la nomination; en ce cas, il faut payer à la chambre apostolique un droit de componende.

En France on peut, du consentement du roi, & de l'autorité du pape, réserver au lieu de *penfion* sur les bénéfices consistoriaux, la collation des bénéfices qui en dépendent.

En réservant une *penfion*, on ne peut pas stipuler qu'elle cessera d'être payée lorsque le régnant aura fait avoir au résignataire un bénéfice de valeur égale à la *penfion*.

Le collateur ni le patron ne peuvent pas se réserver une *penfion* sur le bénéfice qu'ils donnent.

Il n'est pas permis non plus de réserver une *penfion* sur un bénéfice dont on se dote pour cause d'incompatibilité, sur-tout lorsque le bénéfice que l'on garde est suffisant pour la subsistance du titulaire.

Une *penfion* ne peut être permutée contre un bénéfice; & en cas de permutation d'un bénéfice contre un autre, on ne peut réserver de *penfion* que sur le bénéfice qui se permute.

Les deux permuteurs ne peuvent pas créer une *penfion* dont la jouissance ne doive commencer qu'au profit du survivant.

Mais quand le bénéfice est déjà chargé d'une *penfion* telle qu'il la peut supporter, le régnant peut se réserver une *penfion* de même valeur, à condition qu'elle ne sera payable qu'après l'extinction de la première.

Un bénéfice peut être chargé d'une double *penfion*, pourvu que les deux *penfions* jointes ensemble n'excedent pas le tiers du revenu, non compris le casuel & les autres obventions.

Il y auroit subreption, si l'on n'exprimoit pas la première *penfion* dont le bénéfice est chargé, ou si celui qui a déjà une *penfion* sur un autre bénéfice, ne le déclaroit pas.

Lorsque celui qui a une *penfion* sur un prieuré dépendant d'une abbaye, est ensuite pourvu de cette abbaye, il ne conserve plus la *penfion* qu'il avoit.

On ne peut pas réserver de *penfion* sur une commanderie de l'ordre de Malte ou de celui de saint Lazare, parce que ces commanderies ne sont pas des bénéfices.

Il en est de même des hôpitaux, à moins qu'ils ne soient érigés en titre de bénéfice.

Les bénéfices en patronage laïc, ne peuvent pas non plus être grevés de *penfion*, si ce n'est du consentement du patron laïc, & si c'est un patronage mixte, & que le bénéfice vienne à vaquer dans le tour du patron laïc, la *penfion* demeure éteinte.

Les *penfions* ne peuvent pas être transférées d'une personne à une autre, même du consentement des parties intéressées.

Le pape ne peut pas admettre la résignation & rejeter la *penfion*; car l'acte ne se divise pas.

On peut insérer dans le rescrit de Rome, que la *penfion* sera payée franche & quitte de décimes & de toutes autres charges ordinaires, à l'exception du don gratuit, à la contribution duquel on ne peut déroger par aucune clause; mais les curés qui ont résigné sous *penfion* après quinze années de service, ou même plutôt à cause de quelque notable infirmité, sont ordinairement déchargés des décimes par les contrats passés entre le roi & le clergé; & même en général tous pensionnaires ne sont point taxés pour les décimes ordinaires & anciennes; mais on les fait contribuer aux dons gratuits à proportion de leurs *penfions*.

On peut donner une caution pour le paiement de la *penfion*; cependant au grand conseil on n'admet point les stipulations de cautions.

Quand la *penfion* excède le tiers des revenus du bénéfice, elle est réductible *ad legitimum modum*. Le grand conseil excepte les *penfions* réservées sur les bénéfices qui sont à la nomination du roi, lesquelles, suivant la jurisprudence de ce tribunal, ne sont réductibles qu'au cas seulement où il ne resteroit pas au titulaire de quoi soutenir la dignité de ses fonctions.

Le résignataire d'un bénéfice simple à charge de *penfion*, & celui qui lui succède par résignation en faveur ou permutation, ne peuvent pas demander la réduction de la *penfion*; mais le pourvu *per obitum*, le peut faire; & même si c'est une cure ou autre bénéfice à résidence, le résignataire lui-même peut demander la réduction de la *penfion* au tiers, ou quand elle n'excéderoit pas le tiers; il peut encore la faire réduire, s'il ne lui reste pas 300 livres les charges payées.

Les *penfions* sont aussi sujettes à diminution pour les mêmes causes pour lesquelles on accorde une diminution au fermier; mais cette diminution momentanée cesse quand la cause a cessé.

Dans le cas d'union du bénéfice, la *penfion* qui est créée n'est pas réductible.

La minorité du bénéficiaire qui s'est chargé de payer la *penfion*, n'est pas un moyen de restitution.

Enfin, quelque excessive que soit la *penfion*, cela ne rend pas la résignation nulle.

Une *penfion* ne peut être vendue; il y auroit simonie.

Il n'est pas permis de stipuler que le résignant rentrera dans son bénéfice, faute de paiement de la *penfion*. Cependant à défaut de paiement, le résignant peut user du regrès, qu'on appelle *regrès de droit*; & pour cet effet, il doit obtenir sentence.

Quand



Quand le regrès n'est pas admis, on adjuge quelquefois une *penſion* alimentaire au réſignant, mais différente de celle qui avoit été ſtipulée.

Les *penſions* s'éteignent par la mort du *penſionnaire*, ou par ſon mariage, par ſa profeſſion religieuſe, & par les autres cauſes qui font vaquer le bénéfice de plein droit : enſin, par le rachat de la *penſion* ; ce qui ne ſe peut faire qu'en vertu d'un concordat autorisé par le pape. Voyez Gigas, de *penſion. eccléſiaſt. quaſt.* 8. Pinton, de *penſ.* Rebuſſe, ſur le concordat ; Chopin, de *ſacr. poliſt.* Fevret, les *lois eccléſiaſtiques* ; Fuet, Drapier, & les mots BÉNÉFICE, REGRES, RÉSIGNATION. (A)

PENSION, (Littérat.) l'usage des ſouverains d'accorder des récompenses pour des ſervices importants, ou même ſans aucun ſervice, eſt fort ancien dans le monde ; il n'y a que la maniere de gratifier qui ait varié. Les rois d'orient, au lieu de *penſions*, donnoient des villes & des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Les tributs même que les rois exigeoient des villes & des provinces, avoient chacun leur destination particulière. Une telle province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande ; celle-là tant pour les menus plaiſirs, & celle-ci tant pour la garde-robe. Dans les provinces déſignées à fournir la garde-robe d'une femme, l'une étoit pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, l'autre pour des habits ; & chacune de ces provinces portoit le nom des parures qu'elle fournisſoit. Artaxerxès donna à Thémistoſte Magnéſie, ſur le Méandre, pour ſon pain. Thucydide prétend que ce capitaine grec en tiroit cinquante talens, c'eſt-à-dire au moins cinquante mille écus. Lampſaque, le plus beau vignoble d'Asie, étoit pour ſon vin ; & Myonte, ſi fertile en pâturages & en poiſſon, lui fut donnée pour ſa table. Mais une choſe remarquable, c'eſt que du tems de Plutarque, les deſcendans de Thémistoſte jouiſſoient encore par la faveur du roi de Perſe, des prérogatives accordées à Thémistoſte même, il y avoit près de ſix cens ans. (D. J.)

PENSIONNAIRE, f. m. (*Hiſt. mod.*) ſe dit d'une perſonne qui a une *penſion*, un appointement, ou une ſomme annuelle, payable ſa vie durant à titre de reconnoiſſance, miſe ſur l'état d'un prince ou d'une compagnie, ſur les biens d'un particulier, ou autres ſemblables, &c.

Dans l'Egliſe romaine, il eſt fort ordinaire de mettre des *penſions* ſur des bénéfices : on les accordoit autrefois avec la plus grande facilité, ſous prétexte d'infirmités, de pauvreté, &c. Mais depuis le douzième ſiècle, ces prétextes avoient été portés ſi loin, que les titulaires des bénéfices étoient un peu plus que des fermiers. Cela déterminà les puiſſances ſpirituelles à fixer les cauſes & le nombre des *penſions*. Il n'y a préſentement que le pape qui puiſſe créer des *penſions* ; elles ne doivent jamais excéder le tiers du revenu, étant arrêté qu'il doit toujours en reſter les deux tiers au titulaire.

La *penſion* une fois établie, ſubſiſte pendant toute la vie du *penſionnaire*, quoique le bénéfice paſſe à un autre : ſaute de payer la *penſion* pendant plufieurs années, le réſignant peut demander à rentrer dans le bénéfice. La *penſion* ſe perd par les mêmes voies que le bénéfice, par le mariage, par l'irrégularité, par le crime ; mais elle peut être rachetée par une ſomme d'argent, pourvu qu'elle ne ſerve pas de titre cléricale au *penſionnaire*, & qu'elle ait été créée de bonne foi ſans aucune paſſion ſimoniaque. Fleury, *Inſtitut. au droit eccléſiaſtique*, tome I.

*Penſionnaire*, eſt auſſi un nom que l'on donne au premier miniſtre des états de la province d'Hollande. Voyez ETATS.

Le *penſionnaire* eſt préſident dans les aſſemblées  
Tome XII.

des états de cette province ; il propoſe les matieres ſur leſquelles on doit délibérer ; il recueille les voix, forme & prononce les réſolutions ou déciſions des états, ouvre les lettres, confère avec les miniſtres étrangers, &c.

Il eſt chargé d'avoir l'inſpection des finances, de maintenir ou de défendre les droits de la province, de ſoutenir l'autorité des états, & d'avoir l'œil à l'obſervation des lois, &c. pour le bien ou la proſpérité de l'état. Il aſſiſte à l'aſſemblée des conſeillers députés de la province, qui représente la ſouveraineté en l'abſence des états ; & il eſt un député perpétuel des états généraux des Provinces-unies. Sa conmiſſion n'eſt que pour cinq ans : après quoi, on délibère ſ'il ſera renouvelé ou non. Il n'y a point d'exemple, à la vérité, qu'il ait été révoqué ; la mort eſt la ſeule cauſe qui met un terme aux fonctions importantes de ce miniſtre : on l'appelloit autrefois *avocat* de la province. Le titre de *penſionnaire* ne lui fut donné que du tems que l'arnayelt fut élevé à cette charge. Grotius l'appelle en latin *adſeſſor juris-peritus* ; Mercuri, *advocatus generalis* ; M. tñar. s. profeſſeur à Leyde, *conſiliarius penſionarius*, qui eſt la qualité que les états lui donnent dans les actes publics.

*Penſionnaire*, ſe dit auſſi du premier miniſtre de la régence de chaque ville d'us la province d'Hollande. Voyez PROVINCE.

Sa charge conſiſte à donner ſon avis ſur les matieres qui ont rapport au gouvernement, ſoit de la ville en particulier, ou de l'état en général ; & dans les aſſemblées des états des provinces, il parle en faveur de ſa ville en particulier.

Néanmoins la fonction de ces *penſionnaires* n'eſt pas égale par-tout. Dans quelques villes ils donnent ſeulement leur avis, & ils ne ſe trouvent jamais aux aſſemblées des magiſtrats, à-moins qu'ils n'y ſoient expreſſément appelés ; dans d'autres, ils ſ'y trouvent toujours ; & dans d'autres, ils ſont même des propoſitions de la part des bourguemeſtres, & tirent leurs conſuſions. On les appelle *penſionnaires*, à cauſe qu'ils reçoivent des appointemens ou une *penſion*.

Gentils-hommes *penſionnaires*, c'eſt une compagnie de gentils-hommes, dont la charge conſiſte à garder le roi dans ſa propre maiſon ; c'eſt dans cette vue, qu'ils ſont eſpérans dans la chambre de préſence.

Henri VII. eſt le premier qui les ait mis ſur pié ; ils ſont quarante : chacun d'eux eſt obligé d'entretenir trois chevaux qui portent en croupe, & un valet qui doit être armé ; de ſorte qu'à proprement parler, ils compoſent un corps-de-garde ; c'eſt pourquoi ils doivent paſſer en revue devant leurs propres officiers ; mais le roi les diſpenſe ordinairement de ce devoir, auquel ils ſe ſont obligés par ſerment. Leurs officiers ſont un capitaine, un lieutenant, un enſeigne, & un clerc de contrôle ; leurs armes ordinaires ſont la hache d'armes dorée, avec laquelle ils accompagnent le roi, quand il va à la chapelle royale, ou lori qu'il en revient. Ils le reçoivent dans la chambre de préſence, ou quand il ſort de ſon appartement privé, de même que dans toutes les grandes ſolemnités. Leur *penſion* eſt de cent livres ſterling par an.

PENSUM, f. m. (*Littérat.*) *penſum* étoit proprement une certaine quantité de laine qu'on donnoit chaque jour aux fileuſes pour leur tâche ; on la peſoit, & c'eſt de-là qu'on l'a nommée *penſum*, mot qu'on a depuis étendu ſur ce qui eſt impoſé comme un travail réglé & ordinaire.

PENSILVANIE, (*Géog. mod.*) province de l'Amérique ſeptentrionale, bornée au nord par le pays des Iroquois ; à l'orient par le nouveau Jerſey ; au midi par le Mariland, & à l'occident par le pays des  
R r

Oniafontkes, ou si vous voulez, par le Canada. Elle s'étend depuis le quarantième jusqu'au quarante-deuxième degré de latitude; & la largeur est à-peu-près égale, se trouvant comprise entre le 294°. 50'. & le 302°. de long.

Charles II. roi d'Angleterre, gratifia de cette province en 1681, Guillaume Pen de la fesse des Quakers, homme d'un rare mérite, & qui a donné son nom à cette province. L'air y est doux & pur. Le terroir y est généralement bon. Il produit des fruits de toute espèce, du froment, de l'orge, de l'avoine, du seigle, des pois, des fèves, toutes sortes de racines, du gibier, &c. Les oiseaux domestiques sont les coqs d'Inde, les faisans, les pigeons, les perdrix, &c. On y trouve aussi beaucoup d'oiseaux sauvages, comme cygnes, oies grises & blanches, canards, & autres. La terre est arrosée de diverses sources & de rivières, qui abondent en poisson, comme esturgeons, aloses, anguilles, &c.

Les Anglois occupent dans cette province six contrées qu'ils nomment *Chester, Buckingham, Newcastle, Kentisburgh*, & *Philadelphie*, qui est la capitale. L'intérieur du pays est habité par quelques nations d'Indiens, qu'on dit être au nombre d'environ six mille ames; ce sont ces gens-là que l'illustre Pen a gagnés par ses bienfaits. Ces Indiens sont grands, bien proportionnés, hospitaliers, & d'une probité qui leur est aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates, & M. Pen est un second Lycurgue: « Quoi qu'il ait » eu la paix pour objet, comme Lycurgue à eu la guerre, ils se ressemblent dans la voie singulière où ils » ont mis leur peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu » sur des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont » vaincus, dans les passions qu'ils ont soulevées ».

(D. J.)

**PENTACHORDE**, f. m. (*Musique des anciens.*) lyre composée de cinq cordes, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. On avoit sur cet instrument la consonnance de la quinte, outre celle de la tierce & de la quarte que donnoit déjà le tétracorde. Il est dit du musicien Phrynis, que de sa lyre à cinq cordes il tiroit douze sortes d'harmonies, ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations différentes, & nullement de douze accords, puisqu'il est manifeste que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxième, la tierce, la quarte & la quinte, d'où l'on peut tirer une preuve que ce mot *harmonie*, se prend presque toujours parmi les Grecs pour la simple modulation, le simple chant.

**PENTACLE**, f. m. (*Magie.*) c'est le nom que la magie des exorcismes donne à un sceau imprimé ou sur du parchemin vierge fait de peau de bouc, ou sur quelque métal, or, argent, cuivre, étain, plomb, &c. On ne peut faire aucune opération magique pour exorciser les esprits, sans avoir ce sceau qui contient les noms de Dieu. Le *pentacle* se fait en renfermant un triangle dans deux cercles: on lit dans ce triangle ces trois mots; *formatio, reformatio, transformatio*. A côté du triangle est le mot *agla*, qui est très-puissant pour arrêter la malice des esprits. Il faut que la peau sur laquelle on applique le sceau soit exorcisée & bénite. On exorcise aussi l'encre & la plume, dont on se sert pour écrire les mots dont on vient de parler. Après cela on encense le *pentacle*; on l'enferme trois jours & trois nuits dans un vase bien net; enfin, on le met dans un linge ou dans un livre que l'on parfume & que l'on exorcise. Voilà les fadaïses qu'on lit dans le livre intitulé *Enchiridion Leonis papæ*, ouvrage misérable, qui n'a servi qu'à gêner davantage les esprits crédules & portés à la superstition. (D. J.)

**PENTACOSIOMEDIMNES**, f. m. pl. (*Hist. anc.*)

nom donné à la première classe des habitans d'Athènes, composée des citoyens qui avoient de revenu

annuel cinq cent médimes ou mesures, tant en grains qu'en choses liquides. Comme ils étoient les plus opulens, c'étoit d'entr'eux qu'on tiroit les premiers magistrats, selon la disposition des lois de Solon.

**PENTACROSTICHES**, f. m. pl. (*Littérat.*) vers disposés de manière qu'on y trouve toujours cinq acrostiches de même nom en cinq divisions de chaque vers. Voyez **ACROSTICHE**.

**PENTADACTYLUS**, (*Géog. anc.*) montagne d'Égypte proche du golfe arabique, selon Plin., l. VI. ch. xxix. Ptolomée, l. IV. c. v. qui en fait aussi mention, la place près de Bérénice. On lui avoit donné le nom de *Pentadactilus*, à cause qu'elle s'élevait en cinq pointes ou sommets.

**PENTADECAGONE**, f. m. (*Géométrie.*) Voyez **QUINDECAGONE**.

**PENTAGI**, ou **PENTAGIOL**, (*Géog. mod.*) ville ruinée dans la Livadie, à l'entrée du golfe de Salone. M. Spon, voyage de Grece, tom. II. p. 26. croit que c'est l'ancienne ville *Canthéa*, que Pausanias, l. X. ch. 38. place dans le golfe Crisséus, entre Amphissa & Naupactus. Il remarque uniquement qu'il y avoit un temple consacré à Venus, & un autre consacré à Diane, dans une forêt épaisse plantée de cyprès & de pins. Les fondemens de la ville paroissent sur une presqu'île, qui est presque environnée de deux petites baies. Vers le milieu il y a une église grecque, où l'on voit le piédestal d'une statue, avec la dédicace à Jupiter restaurateur, par Aurnuntius Novatus. J. O. M. *restitutori Aurnuntius Novatus. P. (D. J.)*

**PENTAGLOTTE**, f. f. (*Gram.*) dictionnaire fait en cinq langues. La *pentaglotte* de Jean Justiniani.

**PENTAGONE**, f. m. en *Géométrie*, figure qui a cinq côtés & cinq angles. Voyez **FIGURE**.

Ce mot est composé de *πεντα*, cinq, & *γωνία*, angle. Voyez **POLYGONE**.

Si les cinq côtés sont égaux, & que les angles le soient aussi, la figure s'appelle un *pentagone régulier* (tel que la fig. 47. *Geom.*) la plupart des citadelles sont des *pentagones réguliers*. Voyez **CITADELLE**.

La propriété la plus considérable d'un *pentagone* est qu'un de ses côtés, par exemple *DE*, est égal en puissance aux côtés d'un angle & d'un décagone inscrit dans le même cercle *ABCDE*, c'est-à-dire, que le carré du côté *DE* est égal à la somme des carrés des côtés *Da* & *Db*. Voyez **EXAGONE** & **DÉCAGONE**.

La surface du dodécædre, qui est le quatrieme corps régulier, est composée de douze *pentagones*. Voyez **DODÉCÆDRE**. Chambers. (E)

Le côté du décagone étant trouvé (*art. DÉCAGONE*) on peut trouver aisément le côté du *pentagone*, puisqu'il n'y a qu'à doubler l'angle ou centre du décagone, & prendre la corde de l'arc qui soutient cet angle. On peut aussi le trouver, mais moins commodément, par la proportion ci-dessus, en cherchant l'hypothénuse d'un triangle rectangle dont le rayon & le côté du décagone soient les deux côtés. Voyez **HYPOTHENUSE**.

**PENTAMETRE**, f. m. (*Littérat.*) dans la poésie grecque & latine, sorte de vers composé de cinq piés ou mesures. Voyez **PIÉ** & **VERS**.

Ce mot vient du grec *πεντα*, cinq, & *μετρον*, mesure. Les deux premiers piés d'un vers *pentametre* peuvent être dactyles ou spondées, selon la volonté du poète; le troisième est toujours un spondée, & les deux derniers sont anapestes. On le scande ordinairement en laissant une mesure longue après le second & le quatrième pié, ensuite que ces deux mesures forment comme le cinquieme. On le joint ordinairement aux vers hexamètres dans les élégies, les épitres, les épigrammes, & autres petites pieces. Il n'y a point de piece composée de vers *pentamètres* seuls. Voyez **HEXAMETRE**.



**PENTAPHYLOIDES**, f. f. (*Hist. nat. bor.*) genre de plante qui diffère de la quinte-feuille en ce que ses feuilles ne sont pas rangées en main ouverte à l'extrémité du même pédicule; leur position varie de plusieurs façons, mais elle est toujours différente de celle des feuilles de la quinte-feuille. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

Ce genre de plante contient six espèces, dont la principale est le *pentaphylloides argentum*, *alatum*, *I. R. H.* 198, en français, *argentine*. Voyez **ARGENTINE**.

**PENTAPARTE**, f. m. (*Mécaniq.*) machine à cinq poulies, dont trois sont à la partie supérieure, & deux à la partie inférieure.

**PENTAPOLE**, f. f. en *Géographie*; c'est proprement & en général un pays où il y a cinq villes.

Ce nom a été donné à plusieurs contrées, particulièrement à la vallée où étoient les cinq villes infâmes, qui furent détruites par une pluie de feu & de pierre du tems d'Abraham. On croit communément que ce pays étoit l'endroit où est à-présent le lac Asphaltite ou la mer Morte. Sanson le place dans le voisinage de ce lac, mais sans en apporter aucune preuve. D'Herbelot l'appelle la *pentapole* des sodomites.

La plus célèbre *pentapole* étoit la *pentapole* cirénaïque ou la *pentapole* d'Egypte, dont les cinq villes étoient Bérénice, Arfinoë, Ptolemais, Cyrene & Apollonia.

Chez les anciens géographes & historiens il est fait aussi mention de la *pentapole* de Lybie, que l'on appelle aujourd'hui *mesrata*, de la *pentapole* d'Italie, & de la *pentapole* de l'Asie mineure. Chambers. (E)

**PENTAPOLE**, (*Géog. anc.*) en grec *πενταπόλις*. Ce nom qui veut dire *cinq villes*, a été donné à plusieurs contrées, où il y avoit un pareil nombre de villes principales.

1°. *Pentapole* étoit une contrée de l'Asie mineure. Herodote, *I. I. n°. 144.* dit qu'elle étoit habitée par les Doriens, & qu'elle avoit auparavant été appelée *Hexapole*. 2°. C'étoit une contrée de la Phrygie Pacatiane. 3°. C'étoit une contrée de l'Egypte, dont une des cinq villes, selon le concile de Chalcédoine, s'appelloit *Ticella*. 4°. C'étoit enfin une ville de l'Inde au-delà du Gange. Ptolomée, *liv. VII. ch. ij.* la place dans le golfe du Gange, au-delà de l'embouchure de ce fleuve appelée *citra Dourum*.

**PENTAPOLIS** ou **JOURDAIN**, la, (*Géog. anc.*) l'Ecriture-sainte, *Jap. x. 6.* donne ce nom à cinq villes de la Paletine; savoir, Sodome, Gomorre, Adama, Séboim, Segor. Ces cinq villes étoient condamnées à périr entièrement, mais Loth obtint la conservation de Segor, autrement appelée *Bala*. Sodome, Gomorre, Adama, & Séboim furent consumées par le feu du ciel; & en la place où elles étoient situées, se forma le lac Asphaltite, ou lac de Sodome. (D. J.)

**PENTAPOLE DE LYBIE**, la, (*Géog. anc.*) contrée d'Afrique dans la Cyrénaïque. Elle fut nommée *Pentapole*, à cause de ses cinq villes principales dont Pline, *l. V. ch. v.* nous a conservé les noms. La Cyrénaïque, dit-il, ou la *Pentapole*, est principalement célèbre par ses cinq villes qui sont Bérénice, Arfinoë, Ptolémaïde, Apollonie & Cyrene.

**PENTAPOLE DES PHILISTINS**, la, (*Géog. anc.*) contrée de la Paletine, & proprement le pays des Philistins. Ces peuples avoient plusieurs bourgades depuis Joppé jusqu'aux confins de l'Egypte, soit sur le bord de la mer, soit dans les terres; mais il y en avoit cinq principales, qui avoient entr'elles une alliance réciproque, & formoient comme une espèce de république. Les cinq villes qui donnerent le nom de *Pentapole* à ce pays, sont Azot, Gaza, Aïcalon, Gath & Accaton.

Tome XII.

**PENTAPOLITAIN**, adj. qui est d'une pentapole. La doctrine de Papellius, qui commença à se répandre à Ptolémaïde dans la pentapole d'Egypte, s'appelle *pentapolitaine*.

**PENTAPROSTADE**, f. f. (*Hist. anc.*) nom collectif des dignités des cinq premiers officiers de l'empire grec.

**PENTASTICHE** ou **PENTASTIQUE**, f. m. en *Poésie*; c'est une strophe ou division d'un poème, composée de cinq vers. Voyez **STROPHE** ou **STANCE**.

Ce mot est formé du grec *πεντα*, cinq, & de *στιχες*, vers.

**PENTASTYLE**, ou **PENTASTIQUE**, f. m. en *terme d'Architecture*, se dit d'un ouvrage où il y a cinq rangs de colonnes à la face de devant. Voyez **COLONNE**.

Tel fut le portique commencé par l'empereur Galien, & qui devoit aller depuis la porte Flaminienne jusqu'au pont Milvius, c'est-à-dire; depuis le Porto del popolo jusqu'au Porte-mole.

**PENTATEUQUE**, f. m. (*Théolog.*) composé de *πεντα*, cinq, & de *τευχος*, instrument, volume. C'est le nom que les Grecs, & après eux les Chrétiens, ont donné aux cinq livres de Moïse, qui sont au commencement de l'ancien Testament, savoir la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, & le Deutéronome, auxquels les Juifs donnoient par excellence le nom de *loi*; parce que la partie la plus essentielle de ces livres contenoit la loi que Moïse reçut de Dieu sur le mont Sinai.

Une possession immémoriale, & des raisons détaillées par les plus habiles commentateurs de l'Ecriture, prouvent que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. Nous ne nous arrêterons ici qu'aux raisons de quelques nouveaux critiques, tels que M. Simon & M. Leclerc, qui ont contesté cet ouvrage à Moïse. On trouve, disent-ils, dans le *Pentateuque*, plusieurs choses qui ne conviennent point au tems & au caractère de ce législateur. L'auteur, *num. xij.* parle très-avantageusement de Moïse: d'ailleurs il parle toujours en troisième personne; le Seigneur parla à Moïse & lui dit, &c. Moïse parla à Pharaon, &c. Quelle apparence que Moïse eût fait lui-même son éloge & n'eût pas parlé en première personne; 2°. le récit de la mort de Moïse, qui se trouve à la fin des nombres, n'est certainement pas de ce législateur, non plus que le détail des familles, & la comparaison qu'on y voit entre lui & les prophètes si successeurs; 3°. on remarque dans le texte du *Pentateuque* quelques endroits défectueux, par exemple, *Exode xij. 8.* on voit que Moïse parle à Pharaon, sans que l'auteur marque le commencement de son discours. Le *Pentateuque* samaritain l'a suppléé, ce qu'il fait encore en beaucoup d'autres endroits: enfin on voit dans le *Pentateuque* des traits qui ne peuvent guère convenir à un homme comme Moïse, né & élevé dans l'Egypte, comme ce qu'il dit du paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosent & qui en fortoient, des villes de Babylone, d'Arat, de Refen, de Chalamé, de l'or du Phison, du bdellium, & de la pierre de Sohem que l'on trouvoit en ces pays-là. Ces particularités, si curieusement recueillies, semblent, dit-on, prouver que l'auteur du *Pentateuque* étoit de-delà l'Euphrate: ajoutez ce qu'il dit de l'arche de Noé, de sa construction, du lieu où elle s'arrêta, du bois dont elle fut bâtie, du bitume de Babylone, &c. Ces dernières remarques ont fait croire à quelques-uns, que le lévite envoyé par Assaradon aux Cuthéens établis dans la Samarie, pourroit bien avoir composé le *Pentateuque*, & que les Juifs auroient pu le recevoir, avec quelques légères différences, de la main des Samaritains: d'autres se font imaginé que le *Pentateuque*, en l'état où nous l'avons, n'étoit que l'ouvrage d'un plus grand ouvrage,

Rr ij

composé par des écrivains publics, chargés de cette fonction chez les Juifs.

Dom Calmet, qui se propose ces objections dans son dictionnaire de la Bible, y répond par trois réflexions générales; 1°. que pour débouter Moïse de la possession où il est depuis tant de siècles de passer pour l'auteur du *Pentateuque*, possession appuyée du témoignage de la synagogue & de l'Eglise, des écrivains sacrés de l'ancien & du nouveau Testament, de Jésus-Christ & des Apôtres, il faut certainement des preuves sans réplique & des démonstrations: or il est évident que les objections proposées sont fort au-dessous même de preuves solides; car 2°. les additions, les transpositions, les omissions, les confusions qu'on lui reproche, & qu'on veut bien ne pas contester, ne décident pas que Moïse ne soit pas l'auteur du livre, elles prouvent seulement que l'on y a retouché quelque chose, soit en ajoutant, soit en diminuant. Dieu a permis que les livres sacrés ne soient pas exempts de ces sortes d'altérations qui viennent de la main des copistes, ou qui sont une suite de la longueur des siècles. Si une légère addition ou quelque changement fait au texte d'un auteur suffit pour lui ôter son ouvrage, quel écrivain seroit sûr de demeurer en possession du sien pendant un siècle? 3°. Les systèmes de M. Leclerc & de M. Simon sont dénués de vraisemblance. Ces écrivains publics ne doivent leur existence qu'à l'imagination de M. Simon. Le prêtre ou le lévite envoyé par Assaradon aux Chuthéens ne peut être l'auteur d'un livre cité dans plusieurs ouvrages qui passent constamment pour être antérieurs au tems de ce lévite. La loi a toujours été pratiquée depuis Moïse jusqu'à la captivité; elle étoit donc écrite: on en mit un exemplaire dans l'arche & il fut trouvé sous Josias: enfin les Juifs & les Samaritains avoient trop d'éloignement les uns pour les autres pour se communiquer leurs écrits sacrés: d'ailleurs on verra ci-dessous le quel du *Pentateuque* hébreu ou du *Pentateuque* samaritain est une copie de l'autre. *Dictionn. de la Bible*, tom. III. lettre P, pag. 161 & 162.

Mais l'auteur qu'on fait que les additions reprochées au *Pentateuque* sont d'Eldras, qui après la captivité retoucha & mit en ordre les livres saints, donnent matière à une autre objection des incrédules: car, disent-ils, si Eldras a ainsi travaillé sur les livres saints, quelle preuve a-t-on qu'il ne les ait pas notablement altérés, ou même totalement supposés?

Abbadie répond à cette difficulté, 1°. que les psaumes, les prophètes, les livres de Salomon rapportent une infinité de traits comme Moïse, & par conséquent que le *Pentateuque* subsistait avant tous ces auteurs: 2°. qu'Eldras n'a eu nul intérêt, soit personnel, soit politique, de changer la forme des livres saints: 3°. qu'il ne l'a pas fait à l'égard de ceux de Moïse, parce que sa phrase & sa manière d'écrire est toute différente de celle de Moïse, & que d'ailleurs s'il en avoit été ainsi, il leur auroit donné une meilleure forme, selon Spinosa même, qui accuse les livres de Moïse d'être mal écrits & mal digérés: on peut voir ces réponses étendues dans Abbadie, *traité de la vérité de la Relig. chrétienne*, tom. I. §. 3. chap. xij. & xijj.

On distingue deux *Pentateuques*, ou plutôt deux fameuses éditions du *Pentateuque*, qui se sont longtemps disputé la préférence, tant par rapport à l'ancienneté que par rapport au caractère: celui des Juifs appelé le *Pentateuque* judaïque ou hébreu, écrit en caractère chaldéen ou assyrien; & celui des Samaritains, écrit en caractère samaritain ou phénicien: on soutient que l'un & l'autre est l'ancien *Pentateuque* hébraïque. A considérer le texte en général, ils sont assez conformes l'un à l'autre, puisqu'ils contiennent les passages dont nous avons parlé ci-dessus, attribués

aux copistes, quoique le samaritain en contienne un ou deux qui ne se rencontrent point dans l'hébreu; le premier est un passage qui se trouve dans le Deutéronome, xxxij. 4. où il est commandé de bâtir un autel & d'offrir des sacrifices sur le mont Ebal, ou plutôt sur le mont Garizim; ce qui est une interpolation manifeste, faite pour autoriser le culte des Samaritains, & montrer qu'il ne le cédoit point en antiquité au culte qu'on rendoit à Dieu dans le temple de Jérusalem. Voyez SAMARITAINS.

Cependant M. Whiston déclare qu'il ne voit pas la raison d'accuser de corruption sur ce point le *Pentateuque* samaritain, que ce reproche tombe plutôt sur le *Pentateuque* hébreu, & il soutient très-sérieusement que le premier est une copie très-fidèle des livres de Moïse, qui vient originellement de la séparation des dix tribus, du tems de Jéroboam: mais le contraire est évident par les additions qu'on attribue à Eldras, qui vivoit plusieurs siècles après Jéroboam.

Mais la différence la plus sensible est dans les lettres ou caractères. Le *Pentateuque* hébreu étant en caractère chaldéen ou assyrien, & le samaritain en ancien caractère phénicien; il sembleroit par-là que ce dernier est plus ancien que le premier: mais M. Pr. deaux pense que le *Pentateuque* des Samaritains n'est qu'une copie tirée en d'autres caractères, sur l'exemplaire composé ou réparé par Eldras; 1°. parce que toutes les interprétations de l'édition d'Eldras s'y trouvent; 2°. par inattention que l'on a eu d'y mettre des lettres semblables à celles de l'alphabet hébreu, qui n'ont rien de commun avec les lettres de l'alphabet samaritain, variations qui ne sont venues que de ce qu'on a transcrit le *Pentateuque* de l'hébreu vulgaire en samaritain, & non du samaritain en hébreu.

Ajoutez à cela que M<sup>rs</sup> Simon, Allix, & plusieurs autres savans, prétendent que le caractère chaldéen ou assyrien a toujours été en usage parmi les Juifs, & que le samaritain ou ancien caractère phénicien n'avoit jamais été usité parmi eux avant la captivité, de quelque manière que ce fût, ni dans les livres ni sur les médailles.

Ussierius pense que le *Pentateuque* samaritain a été corrompu par un certain Dosithée, dont parle Origène, & M. Dupin croit que c'est l'ouvrage de quelque samaritain moderne qui l'a compilé de divers exemplaires des Juifs répandus dans la Palestine & dans la Babylonie, aussi bien que de la version des Septante, parce qu'il est quelquefois conforme à l'hébreu & quelquefois au grec: mais il s'en éloigne aussi fort souvent. Le texte samaritain avoit été inconnu depuis le tems d'Origène & de saint Jérôme, qui en avoient quelquefois fait mention. Dans les derniers siècles on en rapporta quelques exemplaires d'Orient, & le pere Morin en fit imprimer un en 1631, qu'on trouve dans la Polyglotte de le Jai, & plus correct dans celle de Walton. La comparaison qu'on en a faite avec le texte hébreu, a fait penser à plusieurs savans qu'il étoit plus pur & plus ancien que celui-ci: de ce nombre sont le pere Morin & M. Simon. Le commun des théologiens pense que le *Pentateuque* samaritain & celui des Juifs ne sont qu'un seul & même ouvrage, écrit en la même langue, mais en caractères différens; & que les diversités qui se rencontrent entre ces deux textes, ne viennent que de l'inadvertance ou de la négligence des copistes, ou de l'affectation des Samaritains qui y ont glissé certaines choses conformes à leurs intérêts & à leurs prétentions; que ces additions y ont été faites après coup, & qu'originellement ces deux exemplaires étoient entièrement conformes: suivant cela il faut dire que le *Pentateuque* des Juifs est préférable à celui des Samaritains, comme étant exempt des altérations qui se rencontrent dans ce dernier. Calmet,



*Didionn. de la Bible, tom. III, lettre S, au mot Samaritain, pag. 454, dissert. sur le Pentateuque.*

Nous terminerons cet article par le récit de ce que pratiquent les Juifs dans la lecture du *Pentateuque*. Ils sont obligés de le lire tout entier chaque année, & le divisent en paragraphes ou sections, qu'ils distinguent en grandes & petites. Les grandes comprennent ce qu'on a accoutumé de lire dans une semaine. Il y en a cinquante-quatre, parce que dans les années intercalaires des Juifs il y a ce nombre de semaines. Les petites sections sont divers endroits qui regardent certaines matières. Les Juifs appellent quelques-unes de ces sections, soit grandes soit petites, *sections ouvertes*. Celles-là commencent par un commencement de ligne : si c'est une grande section, on y marque trois fois la lettre *phé*, au-lieu que les petites n'ont qu'une lettre ; & ils nomment les autres *sections fermées*, elles commencent par le milieu d'une ligne. Si elles sont grandes on y met trois *samech*, ou un seul si elles sont petites. Ces sections sont appelées du premier mot par lequel elles commencent : ainsi la première de toutes s'appelle *bereschit*, qui est le commencement de la Genèse. Chaque grande section se sous-divise en sept parties, parce qu'elles sont lues par autant de différentes personnes. C'est un prêtre qui commence, ensuite un lévite ; & dans le choix des autres lecteurs, on a égard à la dignité ou à la condition des gens. Après le texte de Moïse ils lisent aussi un paragraphe de la paraphrase d'Onkelos. On a fait une semblable division des livres prophétiques dont on joint la lecture à ceux de Moïse. Le pere Lami, dont nous empruntons ceci, pense que cette division est très-ancienne chez les Juifs, & qu'elle a donné lieu à celle que l'Eglise a faite des livres saints, dans les lectures distribuées qu'on en fait dans ses offices. Quoi qu'il en soit, elle a lieu parmi les Juifs, qui marquent exactement ces sections, tant du *Pentateuque* que des livres prophétiques, dans leurs Bibles & dans leurs Calendriers. Lami de l'Oratoire, *Introduit. à l'Ecriture-sainte*.

**PENTATHLE**, f. m. (*Jeux des Grecs & des Rom.*) nom des cinq exercices qui composoient les jeux publics de la Grece, & ensuite de l'Italie : ces combats sont renfermés dans ce vers grec.

ἄλμα, πῶδ' ὁκλήνη, δίσκος, ἀκοντα, πάλη.

« le saut, la course, le palet, le javelot, & la lutte ». On couronnoit les athlètes qui avoient vaincu de suite dans ces sortes de combats ; il n'y avoit qu'un seul prix pour ces cinq exercices.

L'amusement du peuple, naturellement avide de spectacles, n'est pas l'unique but que les anciens se soient proposé dans l'institution des divers exercices qui composoient les jeux publics de la Grece & de l'Italie. Ils ont eu principalement en vue d'endurcir les corps au travail, & en leur procurant par-là une santé plus vigoureuse, de les rendre plus propres au pénible métier des armes, c'est à quoi tendoit ordinairement toute leur gymnastique, & les hommes y trouvoient des ressources merveilleuses pour l'accroissement de leurs forces & de leur agilité : ces deux qualités s'y perfectionnoient plus ou moins, suivant le choix des exercices. Il y en avoit quelques-uns par l'usage desquels le corps entier devenoit ou plus robuste ou plus souple. La *lutte*, par exemple, & le *pancrace* produisoient le premier effet ; la *dansé* & la *paume* produisoient le second. Il y en avoit d'autres qui n'opéroient que sur certaines parties ; c'est ainsi que les jambes acquéroient à la course une plus grande légèreté ; que le pugilat augmentoit la vigueur & la souplesse des bras ; mais nul exercice peut-être ne les fortifioit plus efficacement que celui du disque, *Voyez Disque*. (*D. J.*)

**PENTATONON**, f. m. étoit, dans l'*ancienne Musique*, le nom d'un intervalle que nous appellons aujourd'hui *sixte superflue*. *Voyez Sixte*. Il est composé de quatre tons, d'un demi-ton majeur, & d'un demi-ton mineur, d'où lui est venu le nom de *pentatonon*, qui signifie cinq tons.

**PENTAUREA**, (*Histoire nat.*) nom d'une pierre fabuleuse, inventée par Apollonius de Thyane, qui avoit la faculté d'attirer toutes les autres pierres, comme l'aimant attire le fer.

**PENTE**, f. f. terme relatif à la situation horizontale ; tout ce qui s'écarte de cette situation, enlorte qu'une des parties du plan reste dans la ligne horizontale, & l'autre descende au-dessous, est en *pente*. Un corps mis sur une surface en *pente* descend de lui-même. Ce terme se prend au simple & au figuré ; la *pente* de cette colline est douce ; la *pente* naturelle au vice est rapide ; nous avons tous une *pente* à la gourmandise, au vol, & au menfonge.

**PENTE**, (*Architecture*) inclinaison peu sensible, qu'on fait ordinairement pour faciliter l'écoulement des eaux ; elle est réglée à tant de lignes par toise, pour le pavé & les terres, pour les canaux des aqueducs, pour les conduites, & pour les châteaux & gouttières des combles.

On appelle *contre-pente*, dans le canal d'un aqueduc, ou d'un ruisseau de rue, l'interruption d'un niveau de *pente*, causée par maliaçon, ou par l'affoiblissement du terrain, en sorte que les eaux n'ayant pas leur cours libre, s'étendent ou restent dormant.

*Pente de chéneau*, plâtre de couverture conduit en glacis, sous la longueur d'un chéneau, de part & d'autre, depuis son haut.

*Pente de comble*, c'est l'inclinaison des côtes d'un comble, qui le rend plus ou moins roide sur la hauteur par rapport à sa base. (*D. J.*)

**PENTE**, bande qui entoure le ciel d'un dais ou d'un lit sur le haut des rideaux ; on donne le même nom aux bandes d'étoffe qu'on attache sur le bord des tablettes d'une bibliothèque.

**PENTE**, *tabac mis à la*, (*Fabrique de tabac*) pendu par la queue, sur des cordes ou sur des perches, après que les feuilles ont été ensilées ; dans les lieux où l'on fabrique du tabac, on a de grands ateliers couverts pour mettre les tabacs à la *pente* : c'est-là qu'ils sechent & qu'ils prennent couleur. Il ne faut pas croire néanmoins qu'on les fasse sécher assez pour les mettre en poudre ; on se contente de leur laisser évaporer leur plus grande humidité, & les faire amortir ou mortifier suffisamment pour pouvoir être filés, à-peu-près comme on file le chanvre, & ensuite être mis en rôles ou rouleaux. *Savary*. (*D. J.*)

**PENFECOMARQUE**, f. m. (*Hist. anc.*) en général un gouverneur de cinq bourgs.

**PENTECOULORE**, f. m. (*Hist. & Marine anc.*) bâtiment à cinquante rames.

**PENTECOSTALES**, f. f. pl. (*Théol.*) étoient autrefois en Angleterre des offrandes pieuses que les paroissiens faisoient à leurs curés à la fête de la Pentecôte, & que les églises ou paroisses inférieures faisoient aussi quelquefois dans le même tems à l'église mere ou principale. *Voyez OFFRANDE ou OBLATION*.

Ces offrandes s'appelloient aussi *deniers pentecostaux*, & on les divisoit en quatre parties, dont l'une étoit pour le curé, la seconde pour les pauvres, la troisième pour les réparations de l'église, & la quatrième pour l'évêque du diocèse.

**PENTECOSTAIN**, f. m. livre ecclésiastique des Grecs qui contenoit leur office depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte.

**PENTECOTE**, f. f. (*Théolog.*) fête solennelle qu'on célèbre dans l'Eglise chrétienne le cinquantième jour après Pâque, en mémoire de la descente du

Saint-Esprit sur les Apôtres, rapportée dans les *actes*, ch. xj. v. 1. & *juiv.*

Ce mot vient du grec *πεντηκοστής*, *quinquagesimus*, cinquantième, parce que la Pentecôte se célèbre cinquante jours après Pâque.

Dans la primitive Eglise, la Pentecôte finissoit le tems païchal ou le tems de Pâque; & Tertulien & S. Jérôme remarquent que durant tout ce tems on célébroit l'office debout, & qu'il n'étoit pas permis de jeûner, &c.

Les Juifs ont aussi une fête appelée *Pentecôte*, qu'ils solemaïsent cinquante jours après Pâque, en mémoire de ce que cinquante jours après leur sortie d'Egypte, Dieu donna à leurs peres la loi sur le mont Sinai par le ministère de Moïse. Ils la nomment la *fête des semaines*, parce qu'on la célèbre à la fin des sept semaines qui suivent Pâque, ou le jour des *prémices*, parce qu'on y offroit les prémices du froment, dont la moisson commençoit alors, selon quelques-uns, & selon d'autres, s'achevoit. Ces prémices consistoient en deux pains levés, de deux asarons de farine, ou de trois pintes de farine chacun, non par chaque famille, mais au nom de toute la nation, comme l'insinue Joseph, *Antiq. liv. III. ch. x.* On immoloit aussi différentes victimes, comme deux veaux & un bœuf en holocauste, sept agneaux en hosties pacifiques, & un bouc pour le péché. *Num. xxxij. 27.*

Les Juifs modernes célèbrent la *Pentecôte* pendant deux jours qui sont gardés comme les fêtes de Pâque; c'est-à-dire qu'on s'abstient de tout travail, & qu'on ne traite d'aucune affaire, excepté qu'on peut toucher au feu & apprêter à manger. Ils tiennent par tradition que la loi a été donnée ce jour-là sur le mont Sinai; c'est pourquoi ils ont coutume d'orner la synagogue & les autres lieux où l'on fait la lecture de la loi, & même leurs maisons, avec des roses, des couronnes de fleurs & des festons, pour représenter, disent-ils, la verdure dont le mont Sinai étoit revêtu dans cette saison. Le soir du second jour de la fête on fait l'*Abdala*. Voyez *ABDALA* ou *HABDALA*. Leon de Moden, *cerim. des Juifs*, part. III. ch. iv.

Buxtorf ajoute à ces pratiques quelques autres cérémonies particulières & propres aux Juifs d'Allemagne; comme de faire un gâteau fort épais, composé de sept couches de pâte, qu'ils appellent *sinai*, & selon eux, ces sept épaisseurs de pâte représentent les sept cieux que Dieu fut obligé de remonter depuis le sommet de cette montagne jusqu'au ciel des cieux où il fait sa demeure. Buxtorf, *Imag. Jud. apud Calmet*, *Dictionn. de la Bible*, tom. III. lettre P, au mot *Pentecôte*.

*PENTELICUM MARMOR*, (*Hist. nat.*) nom donné par les anciens à un marbre statuaire d'un beau blanc, & en masses fort grandes.

*PENTESYRINGUE*, f. f. (*Littérat.*) machine de bois à cinq trous où l'on entravoit chez les Grecs, les jambes, les bras & la tête des criminels, afin qu'ils ne pussent se remuer. Aristote, *liv. III. c. x.* en parlant d'un orateur célèbre, nommé Pœlisippe, qui quoiqu'il paralytique, tâchoit de brouiller l'état, ajoute, il est étrange que cet homme arrêté par une maladie pire que la *pentesyringue*, ait l'esprit si remuant. Cette métaphore agréable en grec, perd sa grace dans notre langue, parce que des figures qui représentent des images ne touchent point les personnes à qui ces images sont inconnues. (*D. J.*)

*PENTEXOCHE*, (*Hist. nat.*) nom donné à une pierre semblable à une nœlle.

*PENTHEMIMERIS*, dans la poésie grecque & latine, c'est une partie d'un vers composé de deux piés & d'une syllabe longues: comme,

*Nos patri | a si nēs, &c.*

Ce mot est grec *πεντηχοστής*, & formé de *πεντε*, cinq, de *νῆμεν*, moitié, & de *μῆμεν*, partie, c'est-à-dire cinq demi-mesures, chaque pié, dans la poésie grecque, étant composé de deux demi-mesures, & la syllabe longue en formant une. Voyez *CESURE*.

*PENTHESE*, f. f. (*Hist. ecclési.*) on a donné ce nom dans l'Eglise d'Orient à la fête de la Purification, qui se célèbre le 2 Février.

*PENTHIEVRE*, (*Géog. mod.*) ancien comté dans la Bretagne, érigé en duché-pairie par Charles IX. l'an 1569, en faveur de Sébastien de Luxembourg. Cette pairie appartient aujourd'hui à M. le duc de Penthievre, & comprend les terres de Guincamp, Moncontour, la Roche-Emard, Lambale, Lanizu & Jugon.

*PENTHORUM*, f. m. (*Botan.*) genre de plante dont voici les caractères, selon Linnaeus. Le calice est très-petit, durable, & composé d'une seule feuille divisée dans les bords en cinq segmens; il n'y a point de fleurs; les étamines sont dix filets foyeux, deux fois aussi longs que le calice, & permanens; les bissettes des étamines sont arrondies & tombent très-promptement; l'embryon du pistil est divisé en cinq parties, & se termine en cinq files, qui sont coniques, droits, & de la longueur des étamines; le fruit est une capsule contenant cinq loges; les graines sont nombreuses, petites & applaties. (*D. J.*)

*PENTICAPEE*, (*Géog. anc.*) ville qui, suivant Strabon & d'autres, étoit la capitale du Bosphore cimmérien, & le séjour ordinaire de ses rois. Dans une médaille de Pœridade, au revers qui représente Pallas, on trouve à la partie inférieure du siège de cette divinité le monogramme, ou le commencement du nom de *Penticapée*. Ce monogramme est singulier, le n renferme l'A, & le renferme de manière qu'il forme le N qui devoit le suivre; au-dessus paroît un trait qui ajoute à la première syllabe le T qui commence la seconde, & distingue ainsi le nom de *Penticapée* de celui des anciens Panonitains qui l'abrégeoient quelquefois sur leurs médailles par un monogramme tout semblable, mais composé des trois premières lettres seulement. Le trident placé au-dessus du monogramme de *Penticapée*, exprime la situation de cette ville sur les bords de son détroit, à-peu-près comme dans nos cartes & plans géographiques un peu étendus, nous marquent le cours des rivières par des fleches couchées. (*D. J.*)

*PENTIERE*, f. f. (*Chasse.*) espèce de grand filet fait de mailles quarrées & à losanges. On prend à la *penriere* les bécasses & autres oiseaux de passage.

*PENTLAND-FIRTH*, (*Géog. mod.*) en latin *mare Pifcium*. C'est cette partie de la mer septentrionale qui est entre le comté de Cathnes dans le nord d'Ecosse, & les Orcades, & qui a 24 milles de large. La marée y est si forte, que dans deux heures de tems les petits bâtimens la traversent.

On dit que ce détroit tire son nom du naufrage qu'y fit la flotte des Piétes, après avoir été repoussée par les habitants du comté de Cathnes d'un côté, & par ceux des Orcades de l'autre. Leurs vaisseaux furent engloutis par les tourmens d'eau produits par les concours des marées opposées qui viennent de l'Océan calédonien & de la mer d'Allemagne, & des grands rochers de ces îles qui se trouvent en cet endroit. Chaque pointe de rocher fait une nouvelle marée; & ces marées agissent ensemble avec tant de violence, même quand le tems est calme, qu'on diroit que les vagues vont se joindre aux nuées, & toute la mer en est couverte d'écume. Mais rien n'est plus épouvantable que lorsque dans une tempête les vagues marins sont mis en pièces contre les rochers.

Il y a deux tems où l'on peut traverser ce détroit sans danger; savoir dans le tems du reflux & dans celui de la haute marée, quoiqu'alors il y ait des



ournoyemens d'eau dangereux pour les petits vaisseaux ; mais les marins les connoissent, & sont si bien expérimentés, qu'ils les évitent, ou passent par-dessus avec beaucoup d'adresse. (D. J.)

**PENTURE**, f. f. (Serrur.) morceau de fer plat replié en rond par un bout, pour recevoir le mamelon d'un gond, & qui attaché sur le bord d'une porte ou d'un contrevent, sert à le faire mouvoir, à l'ouvrir, ou à le fermer.

*Penture flamande*, c'est une *penture* faite de deux barres de fer foudées l'une contre l'autre & repliées en rond, pour faire passer le gond. Après qu'elles sont foudées, on les ouvre, on les sépare l'une de l'autre autant que la porte a d'épaisseur, & on les courbe ensuite quarrément pour les faire joindre des deux côtés contre la porte. On met quelquefois des feuillages sur ces sortes de *pentures*.

**PENTURE de gouvernail**, (Marine.) voyez **FERRURE de gouvernail**.

**PENTURE de sabords**, voyez **FERRURE**.

**PENTURE à gonds**, (Marine.) ce sont des bandes de fer, ou des plaques qu'on cloue en quelque endroit pour y faire entrer un gond sur lequel elles se meuvent comme sur un pivot, pour s'ouvrir & se fermer. (Z)

**PENULA**, f. f. (Littérat.) espece de manteau des Romains, long, étroit, & qui n'étoit ouvert que par le haut. On le vêtoit en passant la tête par cette ouverture, & on ne le prenoit que pour se garantir de la pluie & du froid ; c'étoit proprement un manteau de campagne, quoiqu'on le portât aussi en ville dans les grands froids. Horace parle du *penula* dans son épître à Bullatius, *ep. xj. l. I.* Il lui dit :

*Incolumi Rhodos, & Mitylene pulchra facit, quod Penula solstitio.*

« Si votre esprit, mon cher Bullatius, étoit dégagé des passions qui le tourmentent, vous ne trouveriez pas plus de plaisir à demeurer à Rhodes ou à Mitylene, toutes charmantes que sont ces villes, qu'à porter un gros manteau au mois de Juin ».

Spartien remarque qu'Adrien faisoit la fonction de tribun du peuple, eut un heureux préage de la continuation de cette dignité dans sa personne par la perte qu'il fit de son manteau appelé *penula*, que les tribuns portoient dans le tems de pluie ou de neige, & dont les empereurs ne se servoient jamais. *Tribunus plebis factus est candido & quadrato, & iterum coll. in quo magistratu ad perpetuam tribuniciam potestatem, omen sibi factum asserit, quod penulas amiserit, quibus uti tribuni plebis pluvia tempore solebant ; imperatores autem numquam.* (D. J.)

**PÉNUULTIÈME**, adj. (Gramm.) dans un ordre de choses, c'est elle qui occupe la place d'avant la dernière. La *pénultième* leçon. Le *pénultième* de sa classe.

**PEON**, f. m. (Poésie grec.) c'est-à-dire *pié*. Les anciens comptoient quatre sortes de piés qui s'appelloient *peons*. On leur donna ce nom parce qu'on les employoit particulièrement dans les hymnes d'Apollon, qu'on nommoit *Péan*. Le premier *peon* est composé d'une longue & trois breves, comme *colli-gere* ; le second est composé d'une breve, une longue & deux breves, comme *resolvere* ; le troisième est composé de deux longues, une breve & une longue, comme *communicant* ; & le quatrième est composé de trois breves & une longue, comme *temeritas*.

**PEONE**, (Jardinage.) voyez **PIVOINE**.

**PEONIEN ÉPIBATE**, rythme, (Musique anc.) le rythme *peonien* épibate étoit composé, 1°. d'un *frapé*, ou d'une longue ; 2°. d'un *levé*, ou d'une autre longue ; 3°. d'un double *frapé*, ou de deux longues ; 4°. d'un *levé*, ou d'une cinquième longue. (-|-|-|-|-|)

**PEONIQUE** rythme, (Musique anc.) étoit un des trois rythmes de la musique vocale des anciens ; les

deux autres étoient le rythme *dactylique*, & le rythme *jambique*.

On rapportoit au rythme *peonique* non-seulement les quatre *peons*, mais aussi tous les autres piés, dont la mesure se battoit à deux tems inégaux, suivant la proportion de 3 à 2, ou de 2 à 3.

Plutarque nomme le rythme *peonique* dans la proportion *sesquialtère* ou de 3 à 2, composé d'une longue & de trois breves ; & comme cette longue dans cet assemblage peut occuper quatre places différentes, cela forme autant de piés différens appelés *peons* : 1, 2, 3, 4, parce qu'ils étoient singulièrement usités dans ces hymnes d'Apollon, qu'on nommoit *peans*. Voyez **RYTHME & PÉAN**.

**PEOTE**, f. f. (Marine.) c'est une espece de chaloupe très-légère qui est en usage parmi les Vénitiens. Comme cette sorte de petit vaisseau va d'une très-grande vitesse, ils s'en servent quand ils veulent envoyer des avis en diligence.

**PEPARETHE**, (Géog. anc.) *Peparethus*, île de la mer Égée sur la côte de la Macédoine, selon Ptolomée, *liv. III. ch. xij.* qui y place une ville de même nom. Elle produisoit d'excellent vin & de très-bonnes olives. Plin., *liv. XIV. ch. vij.* dit que le médecin Apollodore conseillant le roi Ptolomée, touchant le vin qu'il devoit boire, préféra celui de *Peparethus*. Ovide, *Méam. l. VII. v. 470.* fait l'éloge des olives de cette île :

*Et gyarus, niidaque ferax Peparethos oliva.*

Des géographes modernes appellent cette île *Lemnos*, *Saraquino*, & *Opula*.

Dioclès né dans l'île de *Pepareth*, est le premier des grecs qui ait écrit de l'origine de Rome. Il vivoit avant la seconde guerre de Carthage ; car Plutarque *in Romulo*, nous apprend que cet auteur avoit été copié en plusieurs endroits par *Trabius Pictor*.

Je dois observer en passant, que les Grecs ont eu plusieurs écrivains du nom de Dioclès. C'est Dioclès de Rhodes qui étoit auteur d'une histoire d'Étolie ; le même, ou un autre Dioclès avoit fait une histoire de Perse. Diogene Laërce se sert très-souvent des vies des Philosophes écrites par un Dioclès, qui est, selon les apparences, différent de ceux dont on vient de parler. On doit encore distinguer entre les hommes de ce nom, deux Dioclès de Caryste, l'un médecin, qui vécut dans un tems peu éloigné d'Hippocrate, dont il égala presque la réputation, si l'on en croit Plin., qui le cite souvent ; l'autre Dioclès de Caryste, étoit un rhéteur du tems d'Auguste, de qui Sénèque fait mention dans sa première controverse. Dioclès d'Athènes est un poète comique souvent cité par Athénée. Dioclès d'Elée est un musicien qui ne nous est connu que par Suidas. (D. J.)

**PEPASME**, f. m. terme de Médecine, qui signifie l'action de digérer & de mûrir les humeurs morbifiques. Voyez **MATURATION**, **DIGESTION**, &c.

**PEPASTIQUE** ou **PEPTIQUE**, adj. terme de Médecine, c'est le nom qu'on donne à une sorte de médicament, dont la consistance est semblable à celle d'un emplâtre, & qui a la propriété de guérir les humeurs vicieuses & corrompues, en les disposant à la suppuration. Voyez **MURISSANT & DIGESTIF**.

Ce mot, ainsi que le mot *pepasme*, est formé du mot grec *πῆπαισι*, digérer ou mûrir.

Les beurres, les racines de mauve ou fleurs de lis, les oignons & les feuilles de l'oxylapathum passent pour de bons *pepastiques* ou *maturatifs*.

**PEPERIN**, f. m. (Architect.) sorte de pierre grise & rustique, dont on se sert à Rome pour bâtir.

**PEPHNON**, (Géog. anc.) ville de la Laconie, selon Etienne le géographe. Pausanias, *l. III. c. xxvj.* qui en fait une ville maritime, la met à vingt stades de Thalami, & ajoute qu'il y avoit au-devant une

petite île fort semblable à un rocher, & qui s'appelloit de même nom. Je m'étois que Paulanias ait donné le nom d'*île* à un misérable petit rocher, dont le sommet n'a pas plus d'étendue, que ce qu'il y a de terre-plein au haut de Montmartre; mais le pays natal de Castor & de Pollux méritoit d'être ennobli, & voilà pourquoi Paulanias en parle magnifiquement. (D. J.)

PEPIE, f. f. maladie qui attaque la volaille; elle consiste en une petite peau ou tunique blanche & déliée, qui leur vient au bout de la langue, & qui les empêche de se nourrir.

Cette maladie vient ordinairement faute d'eau, ou d'avoir bû de l'eau bourbeuse, ou mangé des aliments sales; on la guérit en arrachant la petite peau avec les doigts, & en frottant la langue avec du sel.

Les faucons en particulier sont fort sujets à cette maladie, elle leur vient sur-tout d'avoir mangé de la chair puante ou corrompue. Voyez FAUCON.

PEPIN, f. m. (Hist. nat. Bot.) graine de certains arbres que l'on nomme particulièrement *arbres fruitiers à pépin*; comme le poirier, le pommier, le coignassier & le cormier. On donne aussi le nom de *pépin* aux graines de quelques autres arbres & arbrisseaux, comme l'oranger, la vigne, le groseillier, l'épine-vinette; quoiqu'il n'y ait entre les semences de ces derniers arbres & celles des premières, ni analogie ni ressemblance; mais l'usage a prévalu. Comme on s'est fort attaché de tout tems à semer les *pepins* des arbres fruitiers pour leur multiplication, on a donné le nom de *pepinier* aux terrains qui servoient à semer les *pepins*. Sur la culture des différentes sortes de *pepins*, voyez l'article des arbres qui les produisent & le mot *PEPINIERE*.

PEPINIERE, f. f. (Jard.) c'est un terrain destiné à multiplier, cultiver & élever des arbres de toutes sortes, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être placés à demeure. On y sème les noyaux, les *pepins*, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent servir à la multiplication des différentes espèces d'arbres fruitiers, & des diverses sortes d'arbres qui sont propres à peupler les forêts, à planter les possessions rurales, & à embellir les parcs, les jardins, & les approches des châteaux & maisons de plaisance: d'où il suit que le terrain d'une *pepinier* doit être distribué en différentes parties, relativement à la diversité de culture & à la variété des objets qu'on se propose d'y élever.

Après qu'on aura traité de la qualité du terrain propre à former une *pepinier*, de l'exposition qui lui convient, & de l'étendue qu'elle doit avoir, on entrera dans le détail des semés & des greffes, de la culture & de la transplantation, des boutures & des branches couchées; enfin, des précautions & des soins qu'exige la première éducation des arbres pendant leur jeunesse.

Le terrain d'une *pepinier* doit être de médiocre qualité: si on la plaçoit dans un sol bas, humide & gras, il y auroit autant d'inconvénient que de la mettre dans une terre sèche, légère & trop superficielle. Loin de considérer en ceci le premier progrès des arbres, c'est la qualité du sol où on se propose de les mettre qu'il faut avoir principalement en vue. Si l'on tire les arbres d'un terrain fort limoneux & trop substantiel, ils auront à courir les risques de passer dans une terre fort inférieure ou tout au moins médiocre, & dans l'un ou l'autre cas ils languiront, dépériront ou feront long-tems à se remettre du changement. S'ils viennent au contraire, d'un mauvais fonds, d'un terrain pauvre, ingrat ou usé; les plants sont maigres, secs, & leurs racines sont foibles, minces & courtes; ce n'est pour ainsi dire, que du chevelu. De tels plants sont d'une constitution languissante qu'on ne peut rétablir, ils repren-

nent difficilement & ne font jamais des arbres vigoureux, quand même on les planteroit dans un bien meilleur sol. Il faut donc établir les *pepiniers* dans un terrain de moyenne qualité, qui soit de deux à trois piés de profondeur, qui ait du corps & de la substance, sans être gras ni humide; qui soit meuble, fertile & en bonne culture.

Le levant est la meilleure exposition que l'on puisse choisir pour une *pepinier*, & il vaudroit mieux la placer au nord qu'au midi, qui est le plus mauvais aspect pour le premier progrès des arbres. La situation que l'on doit préférer ensuite, est celle des côtes, pour éviter sur-tout l'humidité permanente qui est l'obstacle le plus contraire à la formation des arbres fruitiers, des arbres toujours verts, &c.

L'étendue que doit avoir une *pepinier*, dépend de tant de circonstances, qu'on ne peut guère la déterminer qu'avec connoissance des arrangements particuliers qui en doivent décider. Cependant en examinant la portée de chaque objet qui doit y entrer, en pourra donner une notion générale, qui fera juger de l'espace convenable au service qu'on en voudra tirer. On fait communément ce calcul, qu'un arpent royal contient quarante-huit mille quatre cents piés carrés; qu'en mettant les jeunes plants en ligne de deux piés de distance, & les plants à un pié l'un de l'autre; un arpent en contiendra vingt-quatre mille deux cents. Mais on n'examinera pas qu'il faut de l'espace pour les clôtures, les allées, les semis, & pour les places vuides, parce que tout ne peut être rempli; attendu que quand on a vuide un canton, il faut le remettre en culture, qu'il y a d'ailleurs des arbres qui périssent, d'autres dont la greffe manque, d'autres aussi qui sont défectueux; qu'enfin il faut attendre plusieurs années pour greffer les sujets dont on veut faire des hautes tiges. Il faut donc compter que la moitié de l'emplacement se trouvera employé en clôtures, en allées, en semis & autres places nécessaires au service; en sorte que l'autre moitié ne pourra contenir qu'environ douze mille plants dans la supposition des distances que l'on a dites. Mais comme il y a toujours des plants qui meurent ou qui sont défectueux, ou qui manquent à la greffe, c'est un quart à déduire: ainsi reste à neuf mille plants. Et en considérant qu'il faut trois ans pour élever un pècher nain, quatre ou cinq ans pour un poirier nain, & sept à huit ans pour les arbres à hautes tiges; il en résulte que la mesure commune sera de cinq ans pour l'éducation des neuf mille plants, & que par conséquent, une *pepinier* d'un arpent ne pourra produire que deux mille arbres fruitiers par an. Et en examinant encore que les files pour certains arbres sont trop serrées à deux piés, & que les plants sont souvent trop proches à un pié pour avoir de l'aïssance; il faut encore déduire un tiers du produit de la *pepinier* qui n'ira plus qu'à quinze cents plants. Ce calcul peut conduire à déterminer, que quand on ne veut élever que des arbres fruitiers, un quart d'arpent doit suffire à un particulier qui a des jardins un peu considérables à entretenir, & qu'il faut trois ou quatre arpents à un marchand jardinier qui ne s'attache qu'à cette partie, & qui pourroit vendre tous les ans six mille plants d'arbres fruitiers. Mais si l'on veut élever en même tems des arbres forestiers & de curiosité, il faut augmenter le terrain à proportion de l'étendue des objets que l'on veut embrasser; & comme il faut fix à sept ans pour former la plupart des grands arbres & les amener au point d'être transplantés à demeure, un arpent de *pepinier* ne pourra guère fournir par an que mille plants de ces arbres. Ainsi on peut estimer que pour faire un établissement complet de *pepinier* où on voudroit élever de toutes sortes d'arbres, il faudroit six arpents d'emplacement qui pourroient fournir tous les



ans dix à douze mille plants, sans y comprendre les jeunes plants qu'on peut tirer des semis au-delà du service de la *pepiniere*.

Les arbres fruitiers sont communément l'objet principal des *pepinieres* : si on veut se borner à ce point, on pourra diviser le terrain en six parties égales, dont la première sera destinée à placer le semis des différentes graines qui doivent servir au peuplement de la *pepiniere* ; la seconde place sera assignée aux pêchers & aux abricotiers ; la troisième, aux cerisiers & aux pruniers ; la quatrième, aux poiriers ; la cinquième, aux pommiers ; & la sixième, aux noyers, châtaigniers, &c. mais si l'on se propose de généraliser l'objet de la *pepiniere* en y admettant de tout ; il faudra comprendre dans la distribution six autres parties égales, dont la première qui deviendra la septième servira à élever des mûriers blancs. Dans la huitième, des ormes, des tilleuls ; des maronniers d'inde & des peupliers. Dans la neuvième, des arbres étrangers ; dans la dixième, des arbrisseaux curieux ; dans la onzième, des arbres toujours verts ; & dans la douzième, des arbres forestiers, parmi lesquels la charmillie sera comprise. L'entrera dans le détail de la culture de chacun de ces objets en particulier, pour éviter les répétitions, & simplifier les idées autant qu'il sera possible de le faire sans prolixité.

La meilleure exposition & la terre la mieux qualifiée, doivent décider l'emplacement du semis ; on entend par la meilleure exposition, celle qui a son aspect au sud-est & qui est défendue par des haies, des murs, ou de grands arbres du côté du nord ; mais il ne faut pas que ces arbres couvrent le terrain de leurs branches, ni que leur racine puisse s'y étendre ; ce qui seroit un double inconvénient, pire que le défaut d'abri. La qualification de la terre consiste à ce qu'elle soit la plus saine, la plus légère & la plus meuble de l'emplacement dont on emploiera pour le semis une sixième partie, quand il s'agira d'une petite *pepiniere* & seulement la douzième partie environ, pour une grande *pepiniere*, attendu que l'on sème la plupart des graines des grands arbres dans la place même où ils doivent être élevés, & qu'il faut peu de plants pour le renouvellement de ces sortes d'arbres qui sont long-tems à se former.

On peut aussi préserver le canton du semis, & favoriser ses progrès, en l'environnant d'une palissade dont la hauteur se détermine par l'étendue du semis ; cette palissade doit être formée pour le mieux avec des arbres toujours verts qui donnent en tout tems le même abri.

Il sera encore très-à-propos de distribuer le terrain du semis en six parties, dont la première servira pour les noyaux des différents arbres fruitiers de ce genre ; la seconde pour les pepins des pommiers, &c. La troisième pour les graines des arbrisseaux ; la quatrième pour celle des grands arbres qui levent la première année ; la cinquième pour les semences des arbres qui ne levent que la seconde année ; & la sixième pour les arbres toujours verts qui se plairont dans la place la plus mal exposée & la moins défendue.

Le canton du semis n'exige pas autant de profondeur de terre que le reste de la *pepiniere* ; il suffira de l'avoir fait défoncer d'un pié & demi : du reste ce terrain doit être en bonne culture depuis un an, bien nettoyé de pierres, de mauvaises herbes, &c. & il est à-propos, pour la facilité de la culture, de le distribuer en planches de quatre piés de largeur, dont les sentiers de séparation donneront au moins 15 pouces d'aisance pour le service. Sur la façon de semer on peut observer que c'est un mauvais usage de répandre les graines à plein-champ ; cette pratique est sujette à un double inconvénient : d'abord l'impossibilité de remuer la terre autour des jeunes plants épars, & en-

suite la difficulté de démêler & enlever les mauvaises herbes parmi les bons plants. Il est donc bien plus avantageux de semer les graines en rangées ; il est indifférent de les diriger sur la longueur ou la largeur des planches, pourvu qu'on laisse depuis six pouces jusqu'à un pié de distance entre les rayons, relativement au plus ou moins de progrès des arbres pendant les deux ou trois premières années. Si l'on sème les graines en rayons, il faudra donner à ces rayons une profondeur proportionnée au volume de la graine ; pour les plus grosses on creusera le rayon de deux à trois pouces ; pour les moyennes, il suffira de faire un sillon de la façon qu'on le pratique pour semer des pois ; & dans ces deux derniers cas on recouvre & on nivelle le terrain avec le rateau. Mais à l'égard des menues graines, il y faut plus d'attention : le rayon ne doit avoir qu'un pouce de profondeur ; & après que les graines y seront semées, on les recouvrira avec le terreau le plus fin & le plus consommé, que l'on répandra soigneusement avec la main, en sorte que les graines n'en soient couvertes que de l'épaisseur d'un demi-pouce ; & on se dispensera de niveler le terrain, afin que l'humidité puisse mieux se rassembler & se conserver autour des graines.

On peut semer en différents tems, & c'est une circonstance qui mérite de l'attention. Il y a des graines qui mûrissent dès l'été : on pourroit les semer aussi-tôt après leur maturité, si l'on n'avoit à craindre de les voir germer & pointer avant l'hiver, dont les intempéries en détruiraient un grand nombre ; il vaut mieux remettre cette opération à l'automne ou au printemps. Entre ces deux partis, le volume de la graine doit décider. La fin d'Octobre & le mois de Novembre feront le tems convenable pour les grosses graines, & même pour les médiocres ; mais il faut attendre le commencement du printemps pour toutes les menues graines, sur-tout celles des arbres résineux. Il y a cependant des précautions à prendre pour faire attendre les graines, dont la plupart ne se conservent qu'en les mettant dans la terre ou du sable en un endroit sec & abrité. On ne peut entrer ici dans tout ce détail, non plus que dans la distinction de quelques especes d'arbres qui étant délicats dans leur jeunesse, demandent à être abrités pendant les premiers hivers ; pour s'en instruire, on pourra recourir à l'article de chaque arbre en particulier. On conçoit bien au surplus qu'il faut arroser les semis dans les tems de hâle & de sécheresse, les sarcler, bêcher, cultiver, &c. A l'égard du tems & de la force auxquels les jeunes plants doivent être mis en *pepiniere*, on en parlera dans les différents articles qui suivent.

Les pêchers & les abricotiers, après le semis, doivent occuper la meilleure place de la *pepiniere*, & toujours la plus saine ; ce n'est que pour la curiosité que l'on s'avise de faire venir ces arbres de noyau, c'est-à-dire pour se procurer de nouvelles variétés, car il n'y a que cinq ou six especes de pêchers dont les noyaux perpétuent l'espece. D'ailleurs ces arbres lorsqu'ils sont francs ne durent pas long-tems ; l'usage est de les greffer pour les accélérer, les perfectionner & les faire durer. Comme on ne plante pas à beaucoup près autant d'abricotiers que de pêchers, ces premiers ne doivent occuper qu'une petite partie du quart destiné à ces deux especes d'arbres ; & en général on ne doit former que le quart de ces arbres pour le plein-vent. Les sujets propres à greffer l'abricotier & le pêcher, sont les pruniers de damas, de cerisette & de saint Julien, l'amandier, les plants venus des noyaux d'abricot & de pêcher ; il y a des especes d'abricotiers & de pêchers qui réussissent mieux sur quelques-uns de ces sujets que sur d'autres. Le terrain sec ou humide dans lequel on se propose de placer ces arbres à demeure, doit aussi servir de règle pour la qualité des sujets : c'est sur toutes ces circonstances

qu'il faut se déterminer pour le choix du sujet. On plante ces sujets en files éloignées l'une de l'autre depuis deux piés jusqu'à trois, selon l'aisance que l'on peut se donner: on place dans ces lignes les plants depuis un pié jusqu'à deux de distance. Le mois de Novembre est le tems le plus propre à faire cette plantation: on les rabat à six ou huit pouces pour les greffer ensuite en écusson au mois d'Avril de la seconde année. A l'égard des noyaux de pêches & d'abricots, ainsi que les amandes, il vaut mieux les semer en place, & dans ce cas on pourra les greffer la même année: le tout pour former des arbres nains. Quant aux sujets que l'on veut élever pour le plein-vent, il ne faudra les greffer à hauteur de tige qu'au bout de quatre, cinq, ou six ans, lorsqu'ils auront pris une force suffisante. Tous ces arbres doivent se tirer de la pépinière après qu'ils ont un an de greffe; celles qui ont poussé trop vigoureusement sont autant à rejeter que celles qui sont trop foibles: on doit préférer à cet égard les pousses d'une force médiocre. Il reste à observer que les amandes douces à coquille dure sont les meilleures pour former des sujets propres à la greffe, & que les amandes douces à coquille tendre sont bien moins convenables, parce que les plants qui en viennent sont plus sujets à la gomme.

Les cerisiers & les pruniers seront placés ensuite. Les sujets propres à greffer le cerisier sont le mérifier pour élever de grands arbres, & le cerisier mahaleb, que l'on nomme *canot* en Bourgogne, & *canout* à Orléans, pour former des plants d'un médiocre volume. On rejette pour sujet la cerise rouge commune, parce qu'elle n'est pas de durée, & que ses racines poussent des rejettons. On tire ces sujets du semis au bout de deux ans, pour être plantés en pépinière dans les distances expliquées à l'article précédent; & on peut les greffer dans l'année suivante en écusson à œil dormant, soit pour avoir des arbres nains, ou pour les laisser venir à haute tige avec le tems; mais on peut attendre aussi que la tige des sujets soit formée, pour les greffer alors à la hauteur de six ou sept piés. A l'égard du prunier, on le multiplie également par la greffe sur des sujets de damas noir, de cerisette ou de saint Julien. On tire aussi ces sujets du semis à l'âge de deux ans: on les plante & on les espace dans le tems & de la façon qui a été ci-dessus expliquée; ensuite on les greffe en écusson ou en fente, lorsqu'ils ont pris une grosseur suffisante.

Le poirier se multiplie aussi par la greffe en fente ou en écusson, sur franc ou sur coignassier: on nomme *frances* les sujets qui sont venus de culture en semant des pepins de poires, pour les distinguer des poiriers sauvages que l'on peut tirer du bois, mais qui ne sont pas aussi convenables que les sujets francs, parce que ces sauvages conservent toujours une âcreté qui se communique aux fruits que l'on greffe dessus. Les sujets francs de poirier seront tirés du semis au même âge, plantés dans le même tems, réglés à pareille distance, & greffés de la façon qu'on l'a dit pour les arbres qui précèdent. A l'égard des sujets de coignassier, on les élève de deux façons: quelquefois on tire des jeunes plants aux piés d'anciens troncs de coignassier, que l'on nomme *meres*, & que l'on tient en réserve pour ce service dans un coin de la pépinière; mais le plus commun usage, qui est aussi la voie la plus courte, c'est de faire des boutures. On les plante de bonne heure au printemps, de la grosseur d'un petit doigt & d'un pié de long, en rangée & à pareille distance que les plants enracinés, & on les enfonce de moitié dans la terre. Il faut avoir soin pendant la première année de ne laisser subsister que la plus haute des branches qui ont poussé, & de supprimer tous les autres rejettons avant qu'ils aient plus de deux pouces: on les greffe en écusson sur le vieux bois la seconde année. Les poiriers greffés sur franc

sont propres à former de grands arbres à plein vent car on ne se détermine à les mettre en espalier que dans les terrains secs & légers, parce qu'ils sont trop long-tems à se mettre à fruit. Les poiriers greffés sur coignassier conviennent particulièrement pour les terres humides & pour l'espalier; comme on plante beaucoup plus de poiriers à ce dernier usage que pour le plein vent, la pépinière doit être fournie de deux tiers de poiriers greffés sur coignassier, contre un tiers des autres. Ce n'est qu'après deux ou trois ans de greffe que ces arbres sont en état d'être plantés à demeure.

Il est aussi d'usage de multiplier le pommier par la greffe, en fente ou en écusson, sur franc, sur le doucin, ou sur le pommier de paradis. On nomme *frances* les sujets élevés de pepins de pomme, comme on vient de le dire pour le poirier; & il y a même raison pour les préférer aux pommiers sauvages que l'on tire des bois. Il faudra aussi les conduire & les élever de la même façon. Le doucin, pour la hauteur & pour la durée, tient le milieu entre le pommier franc & le pommier de paradis. Les pommiers greffés sur le doucin ne font que des arbres d'une moyenne stature, mais ils croissent vite & donnent promptement de beaux fruits. A l'égard du pommier de paradis, c'est un excellent sujet pour former de petits arbres qu'on peut même admettre dans les jardins d'agrément. Le doucin & le paradis viennent aisément de boutures qui se plantent, comme celles du coignassier, & se greffent aussi la seconde année sur le vieux bois. Tous ces arbres ne doivent être tirés de la pépinière qu'après deux ou trois ans de greffe; mais comme on prend beaucoup plus de plants greffés sur franc que sur d'autres sujets, il faut élever du double plus de ceux-ci que des autres.

Les noyers, châtaigniers, & autres arbres de ce genre, s'élèvent en semant les graines dans l'endroit même de la pépinière où on veut les élever. Après avoir conservé ces graines dans du sable, en lieu sec pendant l'hiver, on les plante de deux pouces de profondeur & à quatre d'intervalle, dans des lignes de deux ou trois piés de distance. Après la seconde année on élague les jeunes plants, & on enlève ceux qui sont trop serrés pour garnir les places vuides, enforte pourtant que tous les plants se trouvent au moins à un pié de distance: on continue d'élagner ces arbres dans les années suivantes, mais avec beaucoup de ménagement, c'est-à-dire en ne retranchant les branches qu'à mesure que les arbres prennent de la force; cependant s'il y a sur une tige foible des branches qui s'élancent trop, on les coupe au trois ou quatrième œil. Nul autre soin que d'aider ces arbres à former une tige droite; au bout de cinq ou six ans ils auront assez de grosseur & d'élévation pour être transplantés à demeure.

Le mûrier blanc est d'une si grande utilité, qu'on ne sauroit trop s'attacher à le multiplier, à l'élever, & à le répandre dans tous les pays dont le terrain peut lui convenir. Sur la culture de cet arbre, on pourroit s'en tenir à renvoyer le lecteur au mot *MURIER*; mais l'objet est assez intéressant pour ne pas craindre de se répéter. On peut élever le mûrier blanc de semence ou de bouture: par le premier moyen on se procure une grande quantité de plants, mais dont les feuilles sont de petite qualité; au lieu que de l'autre façon on n'a pas une si grande quantité de plants, mais aussi on les a plus promptement & d'autre bonnes feuilles que celles des arbres dont on a coupé les branches pour en faire des boutures. On sème la graine dans le canton de la pépinière destiné au semis. Lorsque les plantes dont on veut se servir sont en bon état de culture & bien nivelées, on y trace en travers des rayons de six à huit pouces de distance, & d'un pouce de profondeur, en appuyant le manche du



bateau sur la planche : on y fêmera la graine aussi épais que celle de laitue, & on la recouvrira avec du terreau de couche bien conformaté, que l'on réparera avec la main sur les rayons, en sorte que les graines ne soient recouvertes que d'un demi-pouce d'épaisseur, & on laissera les planches en cet état sans les niveler. Il faut une once de graine pour semer une planche de trente piés de long, sur quatre de largeur. Le tems le plus convenable pour cette opération est le mois d'Avril, du 10 au 20 ; on pourra prendre la précaution de garnir les planches d'un peu de grande paille, pour ne laisser pénétrer l'air & le soleil qu'à demi, & pour empêcher que la terre ne soit battue par les arrosements, qu'il ne faudra faire qu'au besoin, & avec bien du ménagement. Au bout d'un an les jeunes plants les plus forts, & les autres après deux ans, seront en état d'être mis en *pepinière*, & on les plantera à un pié de distance en rangées éloignées de trois piés ; au printemps suivant on retranchera toutes les branches latérales, mais les autres années il ne faudra les élaguer qu'à proportion que la principale tige prendra du soutien & de la force. Si cependant il y a sur un tige foible des branches qui s'élancent trop, il faudra les couper au trois ou quatrième oeil. Quand ces arbres auront quatre ans, ils seront en état pour le plus grand nombre d'être transplantés à demeure ; mais il sera plus aisé & bien plus court d'élever le mûrier blanc de bouture, qu'il sera inutile de greffer, & qu'il faudra planter dans l'endroit même où l'on se propose d'élever ces arbres. Voyez la façon d'élever ces boutures, au mot *Mûrier*. Il n'y a que le mûrier d'Espagne qui se multiplie de graine sans que ses feuilles s'abâtardissent ; à l'égard des mûriers communs que l'on élève de semence, il n'y en a qu'un petit nombre qui aient des feuilles de bonne qualité, en sorte qu'il faut greffer ceux qui sont défectueux à cet égard : on peut les greffer à tout âge en écusson à oeil dormant, ou à fûter. La meilleure feuille pour les vers & pour la soie est celle de l'arbre que l'on nomme la *reine bavarde*. Il y a cependant de l'inconvénient à avoir des mûriers greffés, on prétend que ces arbres à l'âge de 25 ou 30 ans meurent subitement, quoiqu'ils soient dans un état florissant. On s'est plaint beaucoup dans le Languedoc, la Provence, les Cévennes, &c. Il y a donc un grand avantage à élève le mûrier blanc de bouture, puisque c'est la voie la plus facile & la plus courte, qui donne de beaux arbres & de longue durée.

L'orme, le tilleul, le marronnier d'inde, le peuplier, &c. méritent de trouver place dans une grande *pepinière*. On multiplie l'orme de semence, que l'on doit conduire de la même manière que celle du mûrier. On élève le tilleul de branches couchées ; il faut avoir pour cet effet dans un canton de la *pepinière* des fouches ou meres de tilleuls de l'espèce d'Hollande, dont on couche les rejetons qui ont d'assez bonnes racines au bout de l'année pour être plantés en *pepinières*. On sème sur place les marrons d'inde comme les noix, & on les conduit de la même façon. On élève le peuplier de boutures de 12 ou 15 pouces de longueur, que l'on plante sur place en rangées, & à la distance usitée pour les arbres de pareille grandeur ; le principal soin qu'on doit donner à ces arbres, c'est de les redresser & de ne les élaguer qu'avec ménagement à mesure qu'ils prennent de la force & du soutien. Mais on greffe sur l'orme comme en écusson, soit à la pousse ou à l'œil dormant, les espèces curieuses de ce genre d'arbre. Comme l'orme ne pousse pas aisément, & qu'il est sujet à se garnir d'une trop grande quantité de memes branches qui se chiffonnent, il faudra les couper entièrement après la troisième année à un pouce de terre : on ne leur laissera ensuite qu'un rejeton qui s'élèvera promptement au bout de cinq ou six ans. La plupart de tous ces arbres

seront en état d'être placés à demeure ; savoir le peuplier à cinq ans, l'orme à six, le tilleul à sept, & le marronnier à huit ans.

Les arbres étrangers doivent être élevés & conduits relativement à la grosseur de leurs graines. Les plus grosses, comme le gland, peuvent être semées dans le canton même de la *pepinière* où l'on se propose de les cultiver ; à l'égard des plus mentes & même des médiocres ; il faudra les élever dans le semis ; & comme partie de ces arbres sont assez délicats pour exiger qu'on les garantisse des gelées pendant les deux ou trois premiers hivers, il sera à-propos de les semer dans des terrains ou dans des caisses plates, pour les ferrer sous quelque abri durant la saison rigoureuse. Ces différents arbres se mettent en *pepinière* à mesure qu'ils acquièrent une force suffisante. La plupart de ces graines lèvent la première année, d'autres ne paroissent qu'à la seconde, & quelques-unes ne viennent complètement que la troisième ; il faut que la patience engage à les soigner & à les attendre. Il y a tant de variété dans le progrès de ces arbres & dans la façon de les conduire, qu'il n'est pas possible d'entrer dans aucun détail à ce sujet.

Les arbrisseaux curieux doivent avoir leur canton particulier ; ils seroient retardés & souvent étouffés par les grands arbres si on les mettoit avec eux ; & d'ailleurs on peut ferrer davantage les arbrisseaux, tant pour les ranger que pour la distance d'un plant à l'autre. Du reste on doit leur appliquer ce qui a été observé sur les grands arbres.

Les arbres toujours verts doivent nécessairement être placés séparément de ceux qui quittent leurs feuilles, moins pour éviter la bigarrure & faire une sorte d'agrément, que parce que ces arbres veulent être soignés différemment des autres. Les arbres toujours verts demandent l'exposition la plus fraîche, la plus ombragée, & la mieux tournée au nord ; néanmoins il faut les placer sagement, car ils craignent l'humidité sur toutes choses : memes conseils pour les distinctions à faire sur le semis des graines, sur les attentions pour les préserver, & sur l'âge de les tirer du semis ; mais il n'en est pas de même sur la façon propre à les planter en *pepiniers*. Ces arbres se conduisent tout différemment de ceux qui quittent leurs feuilles : ceux-ci doivent se planter en automne, ou de bonne-heure au printemps ; la transplantation des arbres toujours verts ne se doit faire au contraire que dans des saisons douces & assurées, c'est-à-dire immédiatement avant la seve, dans le tems de son repos, & quand elle cesse d'être en mouvement. Ces circonstances se trouvent communément dans le commencement des mois d'Avril, de Juillet & de Septembre ; il faut profiter dans ces saisons d'un tems sombre & humide pour les changer de place ; cette opération ne leur réussit généralement que pendant leur première jeunesse, encore doit-on les planter le plus qu'il est possible avec la motte de terre à leur pié ; & une précaution encore plus indispensable, c'est de les couvrir de paille & de les arroser habituellement, mais modérément, jusqu'à ce que leur reprise soit assurée. Il suit de-là qu'on ne peut les laisser long-tems en *pepinière*, & qu'il faut les mettre à demeure le plutôt que l'on peut.

Enfin les arbres forestiers seront placés dans le restant de la *pepinière* : on se conformera, pour la façon de les élever & de les conduire, sur la qualité des graines & sur la nature des arbres, relativement à ce qui vient d'être dit sur les arbres étrangers.

Il reste à parler de la culture nécessaire à la *pepinière*, qui consiste sur-tout en trois labourages par an, qui doivent être faits très-légerement avec une pioche pointue, & non avec la bêche, qui endommageroit les racines des jeunes plants ; mais le principal objet à cet égard doit être d'empêcher les mauvaises

herbes : on peut les comparer à des insectes qui sont d'autant plus voraces, que leur vie est de courte durée. Les herbes de toutes sortes interceptent les petites pluies, les rosées, les vapeurs, &c. & elles pompent évidemment les sucs, les sels, & l'humidité de la terre : en sorte qu'on doit regarder l'herbe comme le fléau des jeunes arbres, & sur-tout des nouvelles plantations. Un autre soin essentiel, c'est l'élaguement qu'exigent les différens arbres. La plus forte taille se doit faire après les grands froids passés : on doit ensuite les visiter durant la belle saison, pour retrancher, accourcir & émonder les branches folles, nuisibles ou superflues, avec cette attention pourtant, de traiter les arbres toujours verts avec beaucoup de réserve à cet égard ; on doit leur laisser plus de branches qu'on ne leur en ôte. Il faut aussi conserver aux arbrisseaux fleurissans leur figure naturelle en buisson, pour les placer dans des bordures ou dans des bosquets, & diriger pour la palissade les arbres qui y sont destinés. Enfin la grande attention du jardinier doit se porter à surveiller continuellement les écussions qui exigent absolument des soins habituels.

PEPITES, f. f. (*Hist. nat. Minéralogie.*) en espagnol *pepitas* ; ce sont des masses d'or vierge, que l'on trouve dans quelques mines du Chili, du Potosi & du Pérou, mais particulièrement dans les lavaderos ou dans certaines couches de terre de ce premier royaume. Il est assez ordinaire de voir des *pepites* de 4, de 6, de 8 & de 10 marcs ; les plus grosses dont les Espagnols conservent la mémoire, sont les deux qui furent trouvées dans un lavadero de la province de Guiane près de Lima, l'une étoit de 64 marcs, l'autre de 45. Cette dernière avoit cela de singulier, qu'on y trouvoit de l'or de trois titres différens ; il y en avoit de 11, de 18 & de 21 carats. Voyez OR.

PEPLUS minor, f. m. (*Botan.*) espèce de tithymale, nommée par Tournefort *tithymalus annuus folio rotundiore acuminato* ; en effet ses feuilles sont presque rondes, un peu pointues : ses fleurs sont des godets découpés en plusieurs quartiers ; il leur succède, quand elles sont tombées, de petits fruits lisses, relevés de trois coins, & divisés en trois cellules remplies chacune d'une semence oblongue : sa racine est menue, fibreuse. Toute la plante jette du lait quand on la rompt, & ce lait est un si violent purgatif, qu'on ne l'emploie qu'extérieurement pour faire tomber les verrues. (*D. J.*)

PEPLUS, f. m. (*Antiq. rom.*) *πίπλος*, habit de femme ou de déesse. Manteau léger, sans manches, brodé ou broché d'or ou de pourpre, attaché avec des agrafes sur l'épaule ou sur le bras.

Voilà l'habillement dont on paroît anciennement les statues, ou autres représentations des dieux & des déesses. C'est pour cela qu'Homère donne l'épithète de divin au *peplus* de Vénus, & dit que les grâces l'avoient fait de leurs propres doigts.

On voit dans les monumens anciens que les *pepli* s'attachoient par des agrafes, *per fibulas*, tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur la gauche, quelquefois sur les deux épaules, & souvent au-dessous des mamelles sur le bras droit ; d'où il paroît qu'Eustathe n'a pas assez consulté les antiques, quand il prétend que le *peplus* couvroit toujours le côté gauche, & que ses deux ailes, comme il les nomme, du devant & du derrière, ne s'attachoient ensemble que du côté droit.

Le nom de *voile* fut donné à tous les *pepli* consacrés aux divinités célestes ; témoin ce que dit Virgile du fameux *peplus* de Minerve à Athènes, *tale dea velum solenni in tempore portant* ; aussi dans Porphyre, le ciel est appelé *peplus* comme le voile des dieux.

Ces *pepli* n'étoient pas toujours trainans, mais quelquefois retrouffés, ou même attachés par des ceintures. Ils laissoient communément une partie du corps

mud & à découvert, comme chez les Lacédémoniens, qui les attachoient par des agrafes sur les deux épaules. Aussi quand Homère dit de Minerve, qu'elle se développa de son *peplus* pour endosser le harnois ; ce poète par ces paroles nous la représente toute nue, ce qui n'étoit pas une chose nouvelle à cette déesse, puisqu'il en coûta la vie à Tyrtées.

Après tout, les *pepli* n'ont pas seulement été donnés aux femmes & aux déesses, mais aussi aux dieux & aux hommes ; c'est ce qu'on peut recueillir des monumens anciens qui nous restent, indépendamment du témoignage d'Eichyle, de Théocrite, & autres. Dans Sophocle, le manteau fatal que Déjanire envoia à Hercule, y est souvent appelé du nom de *peplus* ; & Eustathius qui en fait la remarque, cite encore à ce sujet Eurypide. Eichyle parle des *pepli* du roi de Perse, & Xénophon de ceux de l'arménien Tigranes. Synésius appelle du nom de *peplus* la robe triomphale des Romains. Je ne dis rien du *peplus* des époux & des épouses.

Du reste nous savons que ces *pepli* étoient d'ordinaire blancs. On les faisoit dans l'Orient de byssus, & ils formoient une étoffe très-légère. Il faut encore ajouter qu'on les faisoit de diverses couleurs, *versicolores* ; de sorte que dans Homère, la mere d'Hector cherche d'offrir à Minerve celui qui se trouveroit être le plus grand & le plus bigarré : c'est aussi ce que fait Hélène à l'égard de Télémaque dans l'Odyssée. De-là vient qu'Eichyle désigne un *peplus* par le mot de *ποικιλια*, à cause de sa bigarrure, *variis liciis textus* ; mais indépendamment de la couleur, le *peplus* étoit d'ordinaire brodé, frangé, & tissu d'or & de pourpre. Tels étoient sur-tout ces *pepli barbarici* dont parle Eschyle, & qu'il représente fort différens de ceux qui étoient usités en Grèce, *pepli dorici*.

Enfin le mot de *peplus* signifie quelquefois un drap mortuaire ; mais alors ils étoient très-simples & sans bigarrure, du-moins chez les Grecs ; Eichyle, dans son Agamemnon, dit que le *peplus* dont Patrocle fut enveloppé, étoit simple, sans bigarrure ; au lieu que quand il parle des funérailles d'Hector, il lui donne un *peplus* ou drap mortuaire teint de pourpre, ainsi qu'il pouvoit convenir à un barbare à l'égard des Grecs. Tous ces faits sont justifiés par une infinité de passages, qu'il eût été trop long de citer ici.

Accée, fameux brodeur de Patare en Lycie, fut celui qui fit pour la Pallas des Athéniens le voile sacré, que les Grecs nommoient *peplona*. C'étoit un homme admirable en son genre. Minerve elle-même avoit donné à ses mains une grace divine. (*D. J.*)

PEPLUS de Minerve, (*Littérat.*) Listez ce qu'on a dit au mot PEPLUS ; j'ajouterai seulement que le *peplus* de Minerve étoit une robe blanche sans manches, & toute brochée d'or, sur laquelle on voyoit représentées les grandes actions de la déesse, de Jupiter, & des héros. On portoit ce *peplus* dans les processions des grandes panathénées, qui se faisoient tous les cinq ans ; ou plutôt on transportoit ce voile célèbre sur un vaisseau le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérés, d'où on le remenoit aussitôt pour le conserver dans la citadelle. Les dames romaines imiterent l'usage d'Athènes, en offrant tous les cinq ans en grande pompe une robe magnifique à Minerve. (*D. J.*)

PEPO, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante auquel on a donné le nom de *citrouille*, & dont les fleurs sont campaniformes, ouvertes & profondément découpées. Il y a deux sortes de fleurs sur cette plante : les unes n'ont point d'embryons & sont stériles ; les autres sont fécondes & placées sur un embryon qui devient dans la suite un fruit oblong ou rond, charnu, creux dans son intérieur, & couvert quelquefois d'une écorce dure & remplie de tubercules. Ce fruit se divise souvent en trois parties, & renferme des se-



mences applaties, entourées d'une espece d'anneau, & attachées à un placenta spongieux. Tournesfort, *infr. rei herb.* Voyez PLANTE.

PEPSIE, *pepsis*, terme de Médecine, qui signifie la coction ou digestion des viandes ou des humeurs du corps. Voyez COCTION & DIGESTION. Ce mot est grec, *pepsis*, qui signifie bouillonnement.

PEPTIQUE, terme de Médecine. Voyez PEPASTIQUE.

PEPUZA, (*Géog. anc.*) ville de Phrygie. Elle donna son nom aux hérétiques appellés *Pépuziens*. Ces hérétiques, dit saint Epiphane, *Thesf. XLVIII. fécl. xiv.* avoient une grande vénération pour un certain lieu de Phrygie, où fut bâtie autrefois la ville de *Pepusa*. Elle étoit entièrement détruite du tems de saint Epiphane. La notice d'Hieroclès attribue cette ville à la Phrygie capatiane, & lui donne le dix-huitième rang. (*D. J.*)

PEPUZIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) ancienne secte d'hérétiques autrement appellés *Phrygiens* ou *Cataphriges*. Voyez CATAPHRIGES. Ils prirent le nom de *Pépuziens*, parce qu'ils prétendoient que Jesus-Christ étoit apparu à une de leurs prophétesses dans la ville de *Pepusa* en Phrygie, qui étoit pour eux la cité sainte. Ils attribuoient aux femmes les fonctions du sacerdoce, & enseignoient les mêmes erreurs que les Montanistes dans le onzième siècle. Voyez MONTANISTES.

PEQUEA, (*Hist. nat. Botan.*) arbre qui se trouve dans le Brésil, & qui est de deux especes: la première produit un fruit semblable à l'orange, mais dont la peau est plus épaisse & dont le jus est doux comme du miel; la seconde espece passe pour fournir le bois le plus dur & incorruptible. Les Portugais le nomment *flais*.

PEQUIGNY, (*Géog. mod.*) petite ville, ou, pour mieux dire, bourg de France dans la Picardie, sur la rive gauche de la Somme, à trois lieues au-dessous d'Amiens. Il est remarquable par l'entrevue de Louis XI. roi de France, & d'Edouard, roi d'Angleterre, sur un pont qui fut fait exprès. *Long. 19. 37. lat. 49. 53.*

*Pequigny*, (*Bernardin de*) prit, comme on voit, le nom de cette petite ville, où il naquit en 1632, & se fit capucin. Il mourut à Paris en 1709, après avoir donné une exposition latine des Epîtres de S. Paul, imprimée à Paris en 1703 *in-fol.* & en françois en 1714. Il fit en françois un petit abrégé de son ouvrage, qui est estimé.

PERAGRATON, f. f. (*Comput.*) on appelle mois de peragraton, ou mois périodique, le tems que la lune est à parcourir tout le zodiaque, & à revenir au même point d'où elle étoit partie. Ce tems est de sept jours, sept heures & 43 minutes. Ce mot vient du latin *peragrato*, qui signifie *action de parcourir*. La lune a un autre mois qu'on appelle *synodique*, ou de conjonction, qui est de 29 jours & demi; c'est le tems qu'elle est entre la conjonction avec le soleil, jusqu'à ce qu'elle soit revenue à la même conjonction. (*D. J.*)

PÉRAGU, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) arbrisseau du Malabar; sa racine insérée dans du petit-lait acidulé, est estimée pour la lenterie, la colique & les tranchées qui proviennent d'inflammation; sa poudre répandue sur les pustules les dessèche; le suc des feuilles pris intérieurement, chasse les vers des intestins. (*D. J.*)

PERAMBULATION d'une forêt, (*Jurisp.*) signifie en Angleterre l'arpentage ou la visite d'une forêt & de ses limites, faite par des officiers de justice, ou par d'autres nommés pour cet effet, afin de déterminer les bornes de la forêt, & de fixer ce qui est compris ou ce qui n'y est pas compris. Voyez PURLIEU & FORÊT.

En général le terme de *perambulation* chez les Anglois, est synonyme à ce que nous appellerions *descentes sur les lieux*, faite à l'effet d'en déterminer l'étendue, & d'en fixer les limites. Et en effet on pratique la *perambulation* en matière de bornage, aussi bien qu'en matière de pur-lieu. Voyez BORNAGE.

PERÆTHEI, (*Géog. anc.*) peuples de l'Arcadie. Pausanias, *liv. VIII. ch. iv.* dit qu'ils tiroient leur nom de la ville *Perethus*, qui ne subsistoit plus de son tems, mais parmi les ruines de laquelle on voyoit encore le temple du dieu Pan.

PERCALLE, f. f. (*Comm. des Indes.*) Les *percalles* sont des toiles de coton blanches, plus fines que grosses, qui viennent des Indes orientales, particulièrement de Pontichery. Les *percalles* portent sept aunes & un quart de long, sur une aune & un huit de large.

PERCE. Voyez LOCHE.

PERCE, f. f. (*Luth.*) outil dont les facteurs de musettes se servent pour perforer les chalumeaux; cet instrument est composé d'une longue tige d'acier cylindrique, emmanchée par une de ses extrémités dans une poignée comme une lime; à l'autre extrémité est une meche semblable à celle de bedouets. Voyez BEDOUE, & la fig. de ces instrumens, *Pl. X. de Lutherie*, fig. 1. 5.

PERCE-À-MAIN, outil dont les facteurs de musettes se servent pour percer les trous qui forment les différens tons de cet instrument. Voyez l'article PERCE, & la fig. 13. *Pl. X. de Lutherie*.

Cet outil ne diffère de la *perce* qu'en ce que sa tige & sa meche sont beaucoup plus courtes.

PERCE-BOURDON, représenté *Pl. X. de Lutherie*, fig. 8. est un outil dont les facteurs de musettes se servent pour percer les trous des bourdons. C'est une espece de foret emmanché comme une lime, que l'on appuie contre l'endroit du bourdon où on veut faire un trou, pendant que la piece d'ivoire dont le bourdon est fait, tourne sur le tour à lunette. Voyez TOUR À LUNETTE & TOUR ENTRE DEUX PEINTES.

PERCE-FEUILLE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) ce genre de plante est nommé *bupleuron* par Tournesfort. Il y en a deux especes principales, la *perce-feuille vivace* & la *perce-feuille annuelle*. La *perce-feuille vivace*, nommée par le vulgaire *oreille-de-lievre*, en anglois *hare's-ear*, est le *bupleuron vulgatifissimum*, seu folio sub rotundo, *I. R. H.* 309.

Sa racine est petite, ridée, verdâtre, fibreuse, d'un goût âcre. Elle pousse une tige à la hauteur d'un ou de deux piés, grêle, lisse, cannelée, noueuse, vuide en-dedans, rameuse, de couleur quelquefois rougâtre, d'autrefois verte; ses feuilles, sur-tout celles de la tige, sont languettes, étroites, simples, nerveuses, & rangées alternativement; ses fleurs naissent au sommet de la tige, & des rameaux en ombelles, de couleur jaune, semblables à celles du fenouil; chacune d'elles est composée de plusieurs pétales disposés en rose. Quand les fleurs sont tombées, il leur succede des semences oblongues, assez semblables à celles du persil, cannelées, grises, d'un goût âcre. Cette plante croît abondamment aux lieux montagneux, argilleux, le long des haies & parmi les brofsaïlles; elle fleurit en Juillet & Août, & sa graine mûrit en Septembre & Octobre. Elle sert en Médecine; ses feuilles passent pour détersives & desiccatives; sa semence est réputée discussive & apéritive.

La *perce-feuille annuelle*, *bupleuron perfoliatum*, *rotundi-folium*, *annuum*, *I. R. H.* 310, ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle est annuelle & se multiplie de graine. On lui donne des vertus astringentes. (*D. J.*)

PERCE-MOUSSE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) espece de capillaire, que Tournesfort nomme *muscus capillaceus*, *major*, *pediculo & capitulo crassioribus*, *I. R. H.*

550. Sa racine est longue, menue, fibrée. Ses tiges sont hautes de quatre à six pouces, garnies des bas jusqu'au milieu de petites feuilles étroites, longuettes & jaunâtres; mais du milieu jusqu'au haut, ces tiges sont nues & unies. Il naît à leurs sommets une petite tête oblongue, pleine de fine poussière qui tombe lorsque cette tête panche, & qu'elle s'ouvre à la manière de plusieurs autres espèces de mouffes; cette poussière est, selon toute apparence, la graine même de la plante. (D. J.)

PERCE-NEIGE, f. f. *narcisso-leucium*, (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur lilacée, composée de six pétales, tantôt égaux & tantôt inégaux, & disposés en forme de cloche suspendue. Le calice de cette fleur devient dans la suite un fruit arrondi & divisé en trois loges, qui renferme des semences de la même forme que le fruit. Ajoutez aux caractères de ce genre que la racine est bulbeuse. Tournesfort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

PERCE-NEIGE, (Mat. méd.) l'opignon de *perce-neige* est un émétique doux, dont la vertu fut découverte par hasard, selon l'observation du D. Michel Valentin, rapporté dans les *Ephémérides d'Allemagne*, année 1727, p. 286. L'observateur rapporte qu'une payzanne ayant vendu des oignons de *perce-neige* en guise de ciboulette, toutes les personnes qui en mangèrent furent surprises de vomissement, qui n'eurent aucunes suites fâcheuses. (b)

PERCE-OREILLE, OREILLERE, *forficula auricularia*, (Hist. nat. Insectolog.) insecte que M. Linnæus a mis dans la classe des coléoptères. Cet auteur en distingue deux espèces. La première se trouve dans les terres ensemencées; cet insecte est allongé, il a deux longues antennes composées chacune de treize ou quatorze anneaux; le corcelet est aplati, tronqué par-devant & arrondi par derrière; le milieu est noir, & le reste a une couleur plus pâle. Les élytres sont d'un roux pâle; les ailes s'étendent au-delà des élytres, & ont à leur extrémité une tache blanche ovoïde; le ventre a une couleur roussâtre; la queue est fourchue, elle a deux sortes de pointes crochues & de substance de corne qui se touchent par l'extrémité. On a donné le nom de *perce-oreille* & d'*oreillere* à cet insecte, parce qu'on prétend qu'il cherche à entrer dans les oreilles des personnes qui s'endorment sur la terre.

Le *perce-oreille* de la seconde espèce se trouve dans les fumiers, il est plus petit de moitié que le précédent; il en diffère principalement en ce qu'il est d'un brun châtain, & qu'il n'a que dix anneaux dans chaque antenne. Linnæi *faun. succ. insecta*, an. 1746. Voyez INSECTE.

PERCE-PIERRE, f. f. (Hist. nat. Botan.) plante nommée *percepier* *anglorum* par J. B. 3. 74. Ger. Emac. 1594. Rau, *hist. l. 209. synopsis*. 67. Boerh. *Ind. Alt.* 2. 93. mais par Tournesfort, *alchimilla montana*, *inimima*, l. R. H. 508. C'est, selon lui, une espèce d'*alchimille* ou de *pit-de-lion*.

C'est une petite plante basse, ordinairement rampante, dont la racine est fibreuse, & qui pousse plusieurs tiges à la hauteur de la main, rondes, velues, & revêtues de petites feuilles, disposées alternativement, à l'endroit des nœuds un peu cotonneuses, & découpées en trois parties. Il sort de leurs aisselles de petites fleurs à étamines, disposées en grappes à cinq pétales; elles sont soutenues par un calice divisé en quatre parties. Quand la fleur est tombée, il lui succède de petites semences rondes, enfermées séparément dans des capsules fermées par le calice. Cette plante croît dans les lieux arides & dans les terres en friche: elle passe pour être diurétique. (D. J.)

PERCE-PIERRE ou FENOUIL MARIN, (Diet. & Mat. méd.) cette plante a un goût vif & aromatique fort agréable, qui la fait employer à titre d'affai-

sonnement, sur-tout pour les marinades. Les huîtres marinées de Dieppe & des côtes voisines doivent en partie à cette plante l'agrément de leur assaisonnement. La *perce-pierre* confite au vinaigre qu'on apporte à Paris de Boulogne est fort bonne en salade, soit seule, soit employée, comme fourriture, avec la laitue & les autres plantes purement aqueuses. Elle réveille l'appétit, aide à la digestion, &c.

Cette plante est fort rarement employée à titre de remède: cependant on lui attribue les qualités apéritive, diurétique, emmenagogue, & même la lythoriptique; il est très-vraisemblable qu'elle possède en effet les premières. Quant à la dernière, elle n'en doit évidemment la réputation, comme les laxatifs, qu'à je ne fais quelle induction tirée, on ne peut pas plus gratuitement, du fol *pierrux* où croît naturellement cette plante. (b)

PERCE-PIERRE, f. m. *alauda non cristata*, (Hist. nat. Bot.) poisson de mer lisse & sans écailles; on lui a donné le nom de *perce-pierre*, parce qu'il vit dans des trous de rochers; il diffère de la coquillarde en ce qu'il n'a point de protubérance sur la tête en forme de crête, ce qui lui a fait donner le nom d'*alauda non cristata*. Voyez COQUILLADE. Le *perce-pierre* a la tête petite & ronde; les dents de la mâchoire supérieure se trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche est fermée. Les yeux & l'ouverture de la bouche sont petits. Ce poisson a quatre petites nageoires près des ouïes, deux de chaque côté; une sur le dos qui s'étend presque depuis la tête jusqu'à la queue, & une autre auprès de l'anus qui s'étend aussi jusqu'à la queue. Il vit de petits poissons. Sa chair est molle & de mauvais goût. Rondelet, *Hist. nat. des poissons*, part. I. liv. VI. chap. Voyez POISSON.

PERCÉ, adj. (Archit.) épithète qu'on donne aux ouvertures qui distribuent les jours d'une façade. Ainsi on dit qu'un pan de bois, un mur de face est bien *percé* lorsque les vuides sont bien proportionnés aux solides. On dit aussi qu'une église, un vestibule, un salon est bien *percé* lorsque la lumière y est répandue suffisamment & également. On dit aussi un *percé* pour une ouverture artistement pratiquée qui conduit la vue d'un lieu dans un autre. (D. J.)

PERCÉ, en terme de Blason, se dit d'une pièce qui est *percée*, & qui fait voir en elle une espèce de trou.

La forme de ce trou doit s'exprimer dans le Blason: ainsi une croix qui a un trou carré, ou qui est *percée* au centre, se blasonne au quart *percé*, ce qui vaut mieux que de dire au quartier *percé*, comme Leigh s'exprime: on dit en France, *percé en quart*: quand le trou est rond, il faut dire *percé en rond*. C'est ce que Gibbon nomme en latin *perforata*, à cause que tous les trous faits avec des perçoirs ou des tarières sont ronds. Si le trou au centre est en forme de losange, on dit *percé en losange*.

Tout ce qui est *percé*, c'est-à-dire le trou doit toujours être de la couleur du champ ou de l'écu, parce qu'il est naturel que le trou d'une pièce laisse voir ce qui est dessous: ainsi quand on voit de semblables figures au centre d'une croix qui ne sont pas de la couleur de l'écu, on ne doit pas supposer que la croix soit *percée*, mais que cette figure est une autre pièce, on doit par conséquent l'exprimer en blasonnant. Voyez CROIX, &c.

Bologne en Dauphiné, d'argent à une patte d'ours en pal, *percée* en rond de six pièces, 3. 2. 1.

Les macles, les rustres & les mollettes sont *percées*.

PERCEINTES, PRÉCEINTES, CEINTES, f. f. (Marine.) les *perceintes* sont des rebords, cordons ou pièces de bois qui regnent en-dehors le long du bordage d'un navire, & qui servent à la liaison des tit-



lacs. *Voyez* CEINTES, *Pl. I. fig. 2.* les *perceintes* cottiées 4. & *fig. 2.* les *préceintes* cottiées O. *Voyez* aussi *Pl. IV. fig. 1. n°. 163, 164, 165 & 166.* les première, seconde, troisieme & quatrieme *perceintes.* (Z)

PERCEMENT, *f. m. (Archit.)* nom général qu'on donne à toute ouverture faite après coup pour la baie d'une porte ou d'une croisée, ou pour quelque autre fujet. Les *percemens* ne doivent pas se faire dans un mur mitoyen sans y appeler les voisins qui y sont intéressés. Sur quoi on doit consulter les *articles 203 & 204 de la coutume de Paris.* *Voyez* aussi MUR MITOYEN. (D. J.)

PERCEMENT, (*Hist. nat. Minéral.*) c'est ainsi qu'on nomme dans les mines métalliques une galerie qui part du centre d'une montagne ou d'une mine que l'on exploite, & qui de-là va se terminer en pente à la surface de la terre ou dans un vallon. Il sert à écoulér les eaux, & l'on a recours à ce moyen, qui est souvent fort courtux lorsque les eaux sont si abondantes que les pompes ordinaires ne peuvent point suffire à les épuiſer. L'on ne peut point toujours former un *percement*, cela n'est pratique que lorsque la mine qu'on exploite est au-dessus du niveau des plaines ou d'une rivière. *Voyez* l'article MINES.

PERCEPTION, *f. f. (Métaphysiq.)* la *perception*, ou l'impression occasionnée dans l'ame par l'action des sens, est la première opération de l'entendement : l'idée en est telle, qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours ; la seule réflexion sur ce que nous éprouvons quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir. Les objets agiroient inutilement sur les sens, & l'ame n'en prendroit jamais connoissance, si elle n'en avoit pas la *perception*. Ainsi le premier & le moindre degré de connoissance, c'est d'apercevoir.

Mais puisque la *perception* ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connoissance doit avoir plus ou moins d'étendue, selon qu'on est organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue, d'autres qui le soient de la vue & de l'ouïe, & ainsi successivement ; vous aurez bientôt des créatures qui étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connoissance. Supposez au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des hommes plus parfaits que nous ne le sommes : que de *perceptions* nouvelles ! par conséquent combien de connoissances à leur portée, auxquelles nous ne saurions atteindre, & sur lesquelles même nous ne saurions former des conjectures !

Nos recherches sont quelquefois d'autant plus difficiles, que leur objet est plus simple ; les *perceptions* en sont un exemple. Quoi de plus facile en apparence que de décider si l'ame prend connoissance de toutes celles qu'elle éprouve ? Faut-il autre chose que réfléchir sur soi-même ? Pour résoudre cette question, que les philosophes ont embarrassée de difficultés, qui certainement n'y ont pas été mises par la nature, nous remarquerons que, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'ame des *perceptions* qui n'y sont pas à son insu. Or ce sentiment qui lui en donne connoissance, je l'appellerai *conscience*. Si, comme le veut M. Locke, l'ame n'a point de *perception* dont elle ne prenne connoissance, en sorte qu'il y ait contradiction qu'une *perception* ne soit pas connue, la *perception* & la conscience ne doivent être prises que pour une seule & même opération. Si au contraire le sentiment opposé étoit le véritable, elles seroient deux opérations distinctes ; & ce seroit à la conscience, & non à la *perception*, que commenceroit proprement notre connoissance.

Entre plusieurs *perceptions* dont nous avons en même tems conscience, il nous arrive souvent d'avoir

plus conscience des unes que des autres, ou d'être plus vivement avertis de leur existence. Plus même la conscience de quelques-unes augmente, plus celle des autres diminue. Que quelqu'un soit dans un spectacle où une multitude d'objets paroissent se disputer ses regards ; son ame sera assaillie de quantité de *perceptions*, dont il est constant qu'elle prend connoissance : mais peu-à-peu quelques-unes lui plairont & l'intéresseront davantage ; il s'y livrera donc plus volontiers. Dès-là il commencera à être moins affecté par les autres. La conscience en diminuera même insensiblement jusqu'au point que, quand il reviendra à lui, il ne se souviendra pas d'en avoir pris connoissance. L'illusion qui se fait au théâtre en est la preuve. Il y a des momens où la conscience ne paroît pas se partager entre l'action qui se passe & le reste du spectacle. Il sembleroit d'abord que l'illusion devoit être d'autant plus vive, qu'il y auroit moins d'objets capables de distraire. Cependant chacun a pu remarquer qu'on n'est jamais plus porté à se croire le seul témoin d'une scène intéressante, que quand le spectacle est bien rempli. C'est peut-être que le nombre, la variété & la magnificence des objets remuent les sens, échauffent, élevent l'imagination, & par là nous rendent plus propres aux impressions que le poète veut faire naître. Peut-être encore que les spectateurs se portent mutuellement, par l'exemple qu'ils se donnent, à fixer la vue sur la scène. Quoi qu'il en soit, cette opération par laquelle notre conscience par rapport à certaines *perceptions*, augmente si vivement, qu'elles paroissent les seules dont nous ayons pris connoissance, je l'appelle *attention*. Ainsi être attentif à une chose, c'est avoir plus conscience des *perceptions* qu'elle fait naître, que de celles que d'autres produisent, en agissant comme elle sur nos sens ; & l'attention a été d'autant plus grande, qu'on se souvient moins de ces dernières.

Je distingue donc de deux sortes de *perceptions* parmi celles dont nous avons conscience ; les unes dont nous nous souvenons au-moins le moment suivant, les autres que nous oublions aussitôt que nous les avons eues. Cette distinction est fondée sur l'expérience que je viens d'apporier. Quelqu'un qui s'est livré à l'illusion se souviendra fort bien de l'impression qu'a fait sur lui une scène vive & touchante ; mais il ne se souviendra pas toujours de celle qu'il recevoit en même tems du reste du spectacle.

On pourroit ici prendre deux sentimens différens de celui-ci. Le premier seroit de dire, que l'ame n'a point éprouvé, comme je le suppose, les *perceptions* que je lui fais oublier si promptement ; ce qu'on essayeroit d'expliquer par des raisons physiques. Il est certain, diroit-on, que l'ame n'a des *perceptions* qu'autant que l'action des objets sur les sens se communique au cerveau. Or on pourroit supposer les fibres de celui-ci dans une si grande contention par l'impression qu'elles reçoivent de la scène qui cause l'illusion, qu'elles résisteroient à toute autre. D'où l'on concluroit que l'ame n'a eu d'autres *perceptions* que celles dont elle conserve le souvenir.

Mais il n'est pas vraisemblable que quand nous donnons notre attention à un objet, toutes les fibres du cerveau soient également agitées ; en sorte qu'il n'en reste pas beaucoup d'autres capables de recevoir une impression différente. Il y a donc lieu de présumer qu'il se passe en nous des *perceptions* dont nous ne nous souvenons pas le moment d'après que nous les avons eues.

Le second sentiment seroit de dire qu'il ne se fait point d'impression dans les sens qui ne se communique au cerveau, & ne produise par conséquent une *perception* dans l'ame. Mais on ajouteroit qu'elle est sans conscience, ou que l'ame n'en prend point connoissance. Mais il est impossible d'avoir l'idée d'une

pareille *perception*. J'aimerois autant qu'on dit que j'aperçois sans apercevoir.

Je pense donc que nous avons toujours conscience des impressions qui se font dans l'ame, mais quelquefois d'une maniere si légère, qu'un moment après nous ne nous en souvenons plus. Quelques exemples mettront ma pensée dans tout son jour.

Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu conscience que des idées qu'elle a fait naître; il ne paroitra pas qu'on en ait eu davantage de la *perception* de chaque lettre, que de celle des ténèbres, à chaque fois qu'on baïsse involontairement la paupiere. Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence, si l'on fait réflexion que sans la conscience de la *perception* des lettres, on n'en auroit point eu de celle des mots, ni par conséquent des idées.

Cette expérience conduit naturellement à rendre raison d'une chose dont chacun a fait l'épreuve; c'est la vitesse étonnante avec laquelle le tems paroît quelquefois s'être écoulé: cette apparence vient de ce que nous avons oublié la plus considérable partie des *perceptions* qui se font succédées dans notre ame.

C'est une erreur de croire que tandis que nous fermons des milliers de fois les yeux, nous ne prenions point connoissance que nous sommes dans les ténèbres. Cette erreur provient de ce que la *perception* des ténèbres est si prompte, si subite, & la conscience si foible, qu'il ne nous en reste aucun souvenir. Mais que nous donnions notre attention au mouvement de nos yeux, cette même *perception* deviendra si vive, que nous ne douterons plus de l'avoir eue.

Non-seulement nous oublions ordinairement une partie de nos *perceptions*, mais quelquefois nous les oublions toutes, quand nous ne fixons point notre attention; enforte que nous recevons les *perceptions* qui se produisent en nous, sans être plus avertis des unes que des autres; la conscience en est si légère, que si l'on nous retire de cet état, nous ne nous souvenons pas d'en avoir éprouvés. Je suppose qu'on me présente un tableau fort composé, dont à la première vue les parties ne me frappent pas plus vivement les unes que les autres, & qu'on me l'enleve avant que j'aie eu le tems de le considérer en détail; il est certain qu'il n'y a eu aucune de ses parties sensibles qui n'ait produit en moi des *perceptions*: mais la conscience en a été si foible, que je ne puis m'en souvenir: cet oubli ne vient pas de leur durée. Quand on supposeroit que j'ai eu pendant long-tems les yeux attachés sur ce tableau, pourvu qu'on ajoute que je n'ai pas rendu tout-à-tour plus vive la conscience des *perceptions* de chaque partie, je ne ferai pas plus en état, au bout de plusieurs heures, d'en rendre compte, qu'au premier instant.

Ce qui se trouve vrai des *perceptions* qu'occasionne ce tableau, doit l'être par la même raison de celles que produisent les objets qui m'environnent: si agissant sur les sens avec des forces presque égales, ils produisent en moi des *perceptions* toutes à-peu-près dans un pareil degré de vivacité; & si mon ame se laisse aller à leur impression, sans chercher à avoir plus conscience d'une *perception* que d'une autre, il ne me restera aucun souvenir de ce qui s'est passé en moi. Il me semblera que mon ame a été pendant tout ce tems dans une espece d'assoupissement, où elle n'étoit occupée d'aucune pensée. Que cet état dure plusieurs heures, ou seulement quelques secondes, je n'en saurois remarquer la différence dans la suite des *perceptions* que j'ai éprouvées, puisqu'elles sont également oubliées dans l'un & l'autre cas. Si même on le faisoit durer des jours, des mois, ou des années, il arriveroit que, quand on en sortiroit par quelque sensation vive, on ne se rappelleroit plu-

sieurs années que comme un moment.

Concluons que nous ne pouvons tenir aucun compte du plus grand nombre de nos *perceptions*; non qu'elles aient été sans conscience, mais parce qu'elles sont oubliées un instant après. Il n'y en a donc point dont l'ame ne prenne connoissance. Ainsi la *perception* & la conscience ne sont qu'une même opération sous deux noms: en tant qu'on ne la considère que comme une impression dans l'ame, on peut lui conserver celui de *perception*; entant qu'elle avertit l'ame de sa présence, on peut lui donner celui de conscience. Voyez l'Essai sur l'origine des connoissances humaines, de qui ces réflexions sont tirées.

**PERCEPTION**, (*Gram.*) se dit encore de la recette ou recette des fruits d'un bénéfice, & de la maniere de rassembler les impôts assis sur le peuple.

**PERCER**, v. act. (*Gram.*) c'est pratiquer une ouverture. Il se prend au simple & au figuré. On dit *percer* un mur, *percer* la foule, *percer* les nuits, *percer* dans le monde, *percer* un complot, &c.

**PERCER**, en terme de Boutonnier, c'est faire quatre trous les uns après les autres à l'endroit tracé par la marque avec une pointe montée sur une mollette ou petite roue tournée dans la poupée avec la grande roue du rouet; au moyen de la corde, qui de l'une tombe sur l'autre. Voyez POINTES.

**PERCER**, l'aiguille, terme d'Epinglier; c'est former le trou d'une aiguille par le moyen d'un petit poinçon d'acier bien trempé, que l'on frappe avec un marteau sur l'enclume de chaque côté du plat de la tête de l'aiguille.

**PERCER**, en terme de Cloutier, faiseur d'aiguille de chirurgien; c'est marquer le trou de l'aiguille sans enlever la piece.

**PERCER**, (*Jardinage*.) se dit des traces qu'on fait sur une couche pour y semer des raves: on dit encore faire de beau *perçes*, quand on ouvre des routes dans une forêt, des allées dans un bois.

**PERCER une étoffe**, (*Lainage*.) on le dit des étoffes qui, à force d'être foulées, deviennent trop étroites, & perdent de la largeur ordonnée par les réglemens.

**PERCER**, en terme de Potier; c'est faire des trous au-tour d'un rechaud & à sa grille, pour donner de l'air au feu.

**PERCER**, en terme de Rafineur; c'est l'action de faire légèrement un trou dans la tête du pain avec un prime, pour donner passage au syrop qui y descend. Voyez PRIME & SYROP.

**PERCER**, terme de Chasse, se dit & d'une bête qui tire de long, & s'en va sans arrêter, & du piqueur qui *perce* dans le fort; le cerf a *percé* dans le bois, il faut *percer* dans ce fort.

**PERCEUR**, f. m. (*Marine*.) les *perceurs* sont ceux dont le métier est de percer les navires pour les cheviller. Selon l'ordonnance du roi de France de l'année 1681, une même personne peut exercer les métiers de charpentier, de calfeuteur & de *perceur* de vaisseau.

**PERCEUR**, f. m. c'est un poinçon dont le Cloutier faiseur d'aiguilles courbes se sert pour marquer & commencer la chaffe de son aiguille; il ne differe du troqueur qu'en ce qu'il a la pointe plus épaisse.

**PERCHANS**, f. m. (*Oisilier*.) oiseau attaché par le pié, & que l'on tire avec une ficelle pour le faire voltiger, appercevoir des oiseaux qui passent, les appeller & les faire prendre.

**PERCHE**, f. f. *perca* (*Hist. nat. Ichtiolog.*) on a donné ce nom à un poisson d'eau douce & à un poisson de mer, qui diffèrent l'un de l'autre. La *perche* d'eau douce a le corps large, fort applati pour un poisson de riviere, & couvert de petites écailles; les nageoires & la queue sont rouges: elle a sur le dos deux nageoires dont la première est la plus grande, deux



aux ouies, deux sous le ventre, & une au-dessous de l'anus : la bouche est petite & dépourvue de dents. La chair de ce poisson est dure & difficile à digérer. Rondelet, *histoire nat. des poissons*, II. partie, ch. xix.

La perche de mer est rousse, elle a la bouche petite & les dents fort pointues. Les côtés du corps sont traversés par des traits dont les uns sont rouges & les autres noirs ; la partie antérieure du ventre est beaucoup plus pendante que la postérieure : il y a une longue nageoire sur le dos, deux aux ouies, deux au ventre, & une longue au-dessous de l'anus qui se trouve située presque au milieu du ventre. Ce poisson a la chair d'un meilleur suc que la perche de rivière ; elle est tendre, molle, friable & facile à digérer. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, première part. liv. VI. ch. viij. Voyez POISSON.

PERCHE, f. f. (*Arpent.*) longue mesure dont on se sert dans l'arpentage, ou la mesure des terrains. Voyez MESURE.

Chez les anciens Romains la perche, *pertica*, étoit de 10 piés ; & encore aujourd'hui beaucoup de géomètres lui donnent cette même longueur : on l'appelle autrement *catena*, *funis*, & *decempeda*.

En Angleterre, la perche d'ordonnance, ou établie par la loi est de 16 piés & demi, & pour le bois taillis, &c. elle est de 18 piés. 40 perches quarrées font une vergée ou un quart d'arpent, & 160 font un arpent. Voyez ARPENT.

En France la perche ordinaire varie suivant les différentes provinces, ou les différentes coutumes ; c'est à celui qui va faire des arpentages dans un pays, d'en prendre connoissance chez le juge du lieu : à Paris la perche contient trois toises ou 18 piés ; pour les travaux royaux elle a 22 piés. Ainsi la perche quarrée, mesure de Paris, est un quarré qui a trois toises de long sur trois de large. L'arpent contient 100 perches quarrées, c'est-à-dire, en le considérant comme un quarré, qu'il contient 10 perches de longueur sur 10 perches de largeur. Chambers. (E).

PERCHE d'Arpenteur, f. m. (*Arpent.*) instrument composé de deux règles qui peuvent s'étendre jusqu'à 10 piés. Ces règles divisées en piés & en pouces, sont accompagnées d'une pinnule mobile : & sur leurs bords on marque les chaînons de la chaîne dont on fait usage. Cet instrument, qui n'est guère en usage qu'en Angleterre, sert dans l'arpentage à prendre aisément ces distances. (D. J.)

PERCHE, f. f. on appelle ainsi dans le nivellement des bâtons bien droits, équarris par en haut, & armés d'un carton coupé à l'équerre. On nomme encore perche une mesure employée dans l'arpentage des terres, & dont la longueur vaut 20, 22 piés courans en plusieurs juridictions, & 18 seulement dans le Parisien. (K)

PERCHE, le, (*Géog. mod.*) petite province de France, bornée au nord par la Normandie ; au midi par le Dunois & le Maine ; au levant par la Beauce ; & au couchant par la rivière de Sarre. Elle n'a que 15 lieues de longueur sur 12 de largeur.

Ce pays a pris son nom d'une grande forêt appelée *Perticus saltus*, dont il est fait mention dans plusieurs auteurs, jusqu'à l'an 1000. L'histoire de ses comtes est embrouillée ; mais c'est assez de dire ici, que Jacques de Château-Gontier ceda ses droits du comté de Perche à S. Louis, qui par cette cession réunissait cette petite province à la couronne de France. Une chose bizarre, c'est qu'elle se trouve de trois différents diocèses, de celui du Mans, de celui de Chartres, & pour la plus grande partie, de celui de Sées ; mais pour la justice, le Perche relève entièrement du parlement de Paris : sa coutume a été rédigée premièrement en 1505, & secondement en 1558.

Les lieux principaux du Perche sont Mortagne, Bellême, & Nogent-le-Rotrou.

Tome XII,

C'est dans le Perche, je ne fais où, que naquit vers le milieu du xvj. siècles Jacques de Lorens, poète françois, riche & curieux en tableaux, mais malheureux en ménage, n'ayant jamais pu s'accorder avec sa femme. Il lui fit après la mort cette épitaphe :

*Ci gît ma femme : ô qu'elle est bien !*

*Pour son repos & pour le mien.*

(D. J.)

PERCHE, col de la, (*Géog. mod.*) c'est l'un des passages de France en Espagne par les montagnes. On entre du Rouffillon dans la Sardaigne par le col de la Perche. Louis XIV. y fit bâtir une forteresse qu'il appella de son nom le Mont-Louis.

PERCHES, f. f. pl. (*Archit.*) ce sont dans l'Architecture gothique certains piliers ronds, menus & fort hauts, qui joints trois ou cinq ensemble, portent de fond & se courbent par le haut pour former des arcs & nefs d'ogives qui retiennent les pendentifs. Voyez ces mots. Ces perches sont imitées de celles qui servaient à la construction des premières tentes & cabanes.

PERCHES A FEU, (*Artificier.*) Voyez LANCE A FEU.

PERCHE, PORTE-PERCHES, PASSER A LA PERCHE, terme de manufecture en laine, voyez l'article LAINE, & l'article suiv.

PERCHE, (*Lainage.*) c'est un certain morceau de bois de la grosseur du bras, long d'environ quinze piés, pendu en l'air par les deux bouts, sur lequel les emplaigneurs ou laineurs étendent l'étoffe pour la lainer ou tirer à poil. On dit tirer un drap à la perche, pour dire, le lainer, en tirer le poil avec les chardons sur la perche.

PERCHE de lisses, (*Haute-lissier.*) long morceau de bois rond fait au tour, de trois pouces de diamètre, & de toute la longueur du métier. Cette perche pose des deux bouts sur les fiches & crochets de fer qu'on nomme des hardilliers ; elle sert à ouvrir & croiser la chaîne de l'ouvrage par le moyen des lisses qui y sont enfilées.

PERCHE, (*Jardinage.*) est un long bâton qui sert à soutenir les arbres de haute tige, à faire des treillages, des haies, des paillassons. On se sert dans le nivellement & dans les grands alignemens de perches armées de cartons blancs coupés à l'équerre.

PERCHE, f. f. (*Commerce de bois.*) morceau ou pièce de bois long, en forme de grosse gaule, ayant un bout beaucoup plus menu que l'autre. Les perches sont ordinairement de bois de châtaignier, ou de bois d'aune. Elles servent à faire des espaliers, des treilles & des perchis, ou clôtures de jardins. On les vend à la botte, chaque botte composée d'un certain nombre, suivant qu'elles sont plus ou moins grosses.

PERCHES d'AVALANS, sont parmi les Marchands de bois, des perches qui servent à conduire les trains. Il en faut six pour un train, quatre de 14 à 15 piés, & deux de 17 à 18, toutes d'environ 10 pouces de circuit. On fait une coche à une de leurs extrémités pour s'en servir avec plus de facilité, & l'autre bout s'aiguise & se garnit d'un fer qui a deux cornes recourbées en-dehors.

PERCHE, (*Teinturier.*) ce mot se dit de certains longs bâtons placés en l'air pour y poser les choses que l'on veut faire sécher. Les Teinturiers ont des perches à leurs fenêtres pour y faire sécher les étoffes, les soies, les laines & les fils qu'ils ont teints. Les Blanchisseurs d'étoffes en ont aussi pour étendre leurs draps & leurs ferges, après les avoir blanchis. Les statuts des uns & des autres reglent la hauteur à laquelle leurs perches doivent être placées lorsqu'elles sont sur la rue.

PERCHE, (*instrument de Tourneur.*) l'arc ou la perche est au tourneur ce qu'est la plume à un écrivain ; c'est-à-dire, si nécessaire, qu'il est impossible

T t

de s'en passer. On peut se servir de l'un ou de l'autre en les attachant par-dessus le tour. La *perche* doit être à-peu-près perpendiculaire au milieu des jumelles, & l'extrémité du côté du tourneur doit avancer tant-soit-peu au-delà des mêmes jumelles. On fait ordinairement ces *perches* de bois de frêne, de fau, d'if, d'érable, & particulièrement de buis, qui est toujours le meilleur, sur-tout si on en trouve sans nœud. La *perche* doit donc être une pièce de bois de plante droite, de la longueur de 7 à 8 piés, de l'épaisseur du bras en son gros bout, allant en diminution jusqu'à l'autre, & un peu planée par-dessous à la manière d'un cerceau. On la perce par son gros bout, & on l'arrête avec une fiche de fer ronde à une pièce de bois attachée au plancher, de manière qu'elle puisse tourner. Elle doit être supportée environ vers la troisième partie de sa longueur sur une tringle de bois un peu plus grosse que le bras, longue environ de deux piés, & arrêtée horizontalement à deux montans de bois attachés au plancher. P. Plumier, *élem. du tour*, p. I. c. ij. (D. J.)

**PERCHE**, f. f. (terme de Chasse.) on appelle *perches*, les deux grosses tiges du bois, ou de la tête du cerf, du daim, du chevreuil, &c. où sont attachés les andouillers. Quand le cerf entre dans sa seconde année, il pousse ses deux petites *perches*, & dans sa troisième année les *perches* qu'il pousse sont fermées d'andouillers.

**PERCHÉ**, adj. (Blason.) on dit en termes de blason, un oiseau *perché*, lorsqu'il est peint sur une perche ou branche d'un autre émail. Porte d'azur à l'épervier à vol étendu, lié, *perché* & grilleté d'argent.

**PERCHER**, se, v. n. (Chasse.) il se dit des oiseaux qui se posent sur les arbres. Il y a des oiseaux qui se *perchent*, comme le corbeau, le moineau, la corneille, la grue, &c. & il y en a qui ne se *perchent* point, comme la perdrix, la caille, l'alouette, &c.

**PERCHIS**, f. m. (terme de Jard.) il signifie quelquefois une clôture faite avec des *perches*, & quelquefois un treillage qui n'est pas fait avec des échelas.

**PERÇOIR**, f. m. (outil d'Ouvriers.) instrument avec lequel on perce. Les ouvriers en fer disent plus ordinairement *poignon* ou *mandrin*, que *perçoir*, quand ils veulent signifier l'instrument de fer pointu & acéré avec lequel ils percent le fer ou à chaud ou à froid.

Le *perçoir* du Tonnelier est une espèce de foret dont il se sert pour percer les pièces de vin.

Les Serruriers ont des *perçoirs* ou *perçoueres* pour forer les clés; & les Armuriers en ont aussi de très-gros pour forer les canons des armes à feu.

**PERCOTE**, (Géog. anc.) ville de la Troade, que Strabon, *liv. XIII. p. 390.* place entre Abydos & Lampsaque. *Percote* fut, selon Plutarque, une des villes qu'Artaxerce donna à Thémistocle pour l'entretien de ses meubles & de ses habits. (D. J.)

**PERÇOERE**, f. m. (outil d'Ouvriers.) ou *perçoir*, outil dont se servent les Serruriers, Tailleurs, Maréchaux & autres ouvriers qui travaillent les métaux, & particulièrement le fer.

La *perçouere* est un morceau de fer rond & troué, ou une espèce de grosse virole percée à jour, sur laquelle on appuie une pièce de métal pour y faire un trou avec le poignon ou le mandrin.

Les Serruriers ont des *perçoueres* d'enclume & d'autres d'établi. Il y en a de unes & des autres, de rondes, de carrées, de plates, de barlongues, d'ovales, &c. suivant la figure du trou qu'on veut percer.

**PERCHÉE DE TERRE**, (Jurisprud.) est une certaine étendue de terre qui contient en superficie une perche en carré, ou sur tous sens: la *perche* ou *mesure* est communément de 22 piés de long, ce qui fait pour la *perchée* 484 piés carrés de superficie; dans d'autres endroits, la *perche*, qu'on appelle aussi

*verge* ou *corde*, n'a que 18 ou 20 piés. (A)

**PERCOWITZ**, (Comm.) c'est un poids de Russie, suivant lequel on compte pour le chargement des vaisseaux. Le *percowitz* contient 30 pudes, ou 325 livres d'Allemagne qui font de 14 onces.

**PERCUNUS**, (Idolâtrie.) si l'on en croit Hartknock, *differt. X. de cultu deorum Pruss.* c'est le nom d'un faux dieu des anciens Prussiens. Ces peuples, dit-il, entretenoient un feu perpétuel à l'honneur de ce dieu; & le prêtre qui en étoit chargé, étoit puni de mort, s'il le laissoit éteindre par sa faute. Les Prussiens croyoient que quand il tonnoit, le dieu *Percunus* parloit à leur grand-prêtre, qu'ils nommoient *kriva*. Alors ils se prosternoient par terre pour adorer cette divinité, & la prier d'épargner leurs campagnes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous n'avons aucune connoissance de la religion des Borussiens, ou anciens Prussiens, si tant est qu'ils eussent une religion; nous ne sommes pas plus éclairés sur leurs mœurs & leurs usages. On raconte, comme une merveille, que sous l'empire de Néron, un chevalier romain eût passé de Hongrie dans ce pays-là pour y acheter de l'ambre. Ainsi tout ce que Hartknock dit de ces peuples & de leurs dieux, doit être mis au nombre des fables de son imagination. (D. J.)

**PERCUSSION**, f. f. en Physique, est l'impression qu'un corps fait sur un autre qu'il rencontre & qu'il choque; ou le choc & la collision de deux corps qui se meuvent, & qui en se frappant l'un l'autre, altèrent mutuellement leur mouvement. V. MOUVEMENT, COMMUNICATION, CHOC, COLLISION, &c.

La *percussion* est ou directe ou oblique.

La *percussion* directe, est celle où l'impulsion se fait suivant une ligne perpendiculaire à l'endroit du contact, & qui de plus passe par le centre de gravité commun des deux corps qui se choquent.

Ainsi, dans les sphères, la *percussion* est directe; quand la ligne de direction de la *percussion* passe par le centre des deux sphères, parce qu'alors elle est aussi perpendiculaire à l'endroit du contact.

La *percussion* oblique est celle où l'impulsion se fait suivant une ligne oblique à l'endroit du contact, ou suivant une ligne perpendiculaire à l'endroit du contact, qui ne passe point par le centre de gravité des deux corps. Voyez OBLIQUE.

C'est une grande question en Mathématique & en Physique, que de savoir quel est le rapport de la force de la pesanteur à celle de la *percussion*. Il est certain que cette dernière paroît beaucoup plus grande: car, par exemple, un clou qu'on fait entrer dans une table avec des coups de marteau assez peu forts, ne peut être enfoncé dans la même table par un poids immense qu'on mettroit dessus. On sentira aisément la raison de cette différence, si on fait attention à la nature de la pesanteur. Tout corps qui tombe s'accélère en tombant, mais fa vitesse au commencement de sa chute est infiniment petite, de façon que s'il ne tombe pas réellement, mais qu'il soit soutenu par quelque chose, l'effort de la pesanteur ne tend qu'à lui donner, au premier instant, une vitesse infiniment petite. Ainsi un poids énorme, appuyé sur un clou, ne tend à descendre qu'avec une vitesse infiniment petite; & comme la force de ce corps est le produit de sa masse par la vitesse avec laquelle il tend à se mouvoir, il s'ensuit qu'il tend à pousser le clou avec une force très-petite. Au contraire, un marteau avec lequel on frappe le clou, a une vitesse & une masse fixées, & par conséquent sa force est plus grande que celle du poids. Si on ne vouloit pas admettre que la vitesse actuelle, avec laquelle le poids tend à se mouvoir, est infiniment petite, on ne pourroit au moins s'empêcher de convenir qu'elle est fort petite, & alors l'explication que nous venons de donner demeurerait la même. Voyez sur



cette question l'article FORCE ACCELERATRICE.

On agite encore une autre question qui n'est pas moins importante. On demande si les lois de la *percussion* des corps telles que nous les observons, sont des lois nécessaires, c'est-à-dire s'il n'eût pas pu y en avoir d'autres. Par exemple, s'il est nécessaire qu'un corps qui vient en frapper un autre de même masse lui communique du mouvement, & s'il ne pourroit pas se faire que les deux corps restassent en repos après le choc. Nous croyons, & nous avons prouvé aux articles DYNAMIQUE & MÉCANIQUE, que cette question se réduit à savoir si les lois de l'équilibre sont nécessaires; car dans la *percussion* mutuelle de deux corps, de quelque façon qu'on la considère, il y a toujours des mouvemens qui se détruisent mutuellement. Or si les mouvemens ne peuvent se détruire que quand ils ont un certain rapport, par exemple, quand les masses sont en raison inverse des vitesses, il n'y aura qu'une loi possible d'équilibre, & par conséquent qu'une manière de déterminer les lois de la *percussion*. Car supposons, par exemple, que deux corps  $M, m$ , se viennent choquer directement en sens contraires avec des vitesses  $A, a$ , & que  $V, v$ , soient les vitesses qu'ils doivent avoir après le choc, il est certain que les vitesses  $A, a$ , peuvent être regardées comme composées des vitesses  $V & A-V$ , &  $v, a-v$ ; or, 1°. les vitesses  $V, v$ , qui sont celles que les corps gardent, doivent être telles qu'elles ne se nuisent point l'une à l'autre; donc elles doivent être égales & en même sens, donc  $V=u; 2^\circ$ . de plus, il faut que les vitesses  $A-V, a-v$  se détruisent mutuellement, c'est-à-dire que la masse  $M$  multipliée par la vitesse  $A-V$  doit être égale à la masse  $m$  multipliée par la vitesse  $a-v$ , ou  $a+u$  (parce que la vitesse  $-u$  qui est égale à  $V$  est en sens contraire de la vitesse  $a$ , & qu'ainsi  $a-u$  est réellement  $a+u$ ); on aura donc  $MA-MV=ma+mV$ ; donc  $V=\frac{MA-ma}{M+m}$ , d'où l'on voit que l'on détermine facilement la vitesse  $V$ , & qu'elle ne peut avoir que cette valeur. Mais s'il y avoit une autre loi d'équilibre, on auroit une autre équation que  $MA-MV=ma+mV$ , & par conséquent une autre valeur de  $V$ : ainsi la question dont il s'agit se réduit à savoir s'il peut y avoir d'autres lois de l'équilibre que celles qui nous sont connues, par le raisonnement & par l'expérience; c'est-à-dire s'il est nécessaire que les masses soient précisément en raison inverse des vitesses pour être en équilibre. Cette question métaphysique est fort difficile à résoudre; cependant on peut au moins y jeter quelque jour par la réflexion suivante. Il est certain que la loi d'équilibre, lorsque les masses sont en raison inverse des vitesses, est une loi nécessaire, c'est-à-dire qu'il y a nécessairement équilibre lorsque les masses de deux corps qui se choquent directement, sont entr'elles dans ce rapport. Ainsi, quelles que puissent être les lois générales des *percussions*, il est incontestable que deux corps égaux & parfaitement durs, qui se choquent directement avec des vitesses égales, resteront en repos; & si l'un de ces corps étoit double de l'autre & qu'il n'eût qu'une vitesse sous-double, ils resteroient aussi nécessairement en repos l'un & l'autre. Or si la loi d'équilibre dont on doit se servir pour trouver les lois du choc étoit différente de cette première loi, il paroîtroit difficile de réduire à un principe général tout ce qui regarde les *percussions*. Supposons, par exemple, que la loi d'équilibre que les corps observent dans le choc soit telle que les masses doivent être en raison directe des vitesses au lieu d'être en raison réciproque, on trouveroit dans l'exemple précédent  $V=\frac{M+mA}{M-m}$ ; d'où l'on voit que si les masses  $M$  &  $m$  étoient en raison inverse des vitesses  $A, a$ , on

trouveroit que les corps  $M$  &  $m$  devroient se mouvoir après le choc, & qu'ainsi il n'y auroit point d'équilibre, quoiqu'il soit démontré qu'il doit y avoir équilibre alors; ainsi la formule précédente seroit fautive, au moins pour ce cas-là; & par conséquent il faudroit différentes formules pour les différentes hypothèses de *percussion*: cet inconvénient n'auroit pas lieu en suivant notre première formule  $V=\frac{MA-ma}{M+m}$ ; & il faut avouer qu'elle paroît en cela beaucoup plus conforme à la simplicité & à l'uniformité de la nature. Quoi qu'il en soit, nous nous attacherons à cette dernière formule, comme étant la plus conforme à l'expérience, & suivie aujourd'hui par tous les philosophes modernes. Voyez sur la nécessité ou la contingence des lois du mouvement, la préface de la nouvelle édition de mon traité de *Dynamique*, 1739.

Descartes paroît être le premier qui ait pensé qu'il y avoit des lois de *percussion*, c'est-à-dire des lois suivant lesquelles les corps se communiquent du mouvement: mais ce grand homme n'a pas tiré d'une idée si belle & si féconde, tout le parti qu'il auroit pu. Il se trompa sur la plupart de ces lois, & les plus zélés des sectateurs qui lui restent, l'abandonnent aujourd'hui sur ce point. M<sup>r</sup> Huyghens, Wren, & Wallis sont les premiers qui les aient données d'une manière exacte, & ils ont été suivis ou copiés depuis par une multitude d'auteurs.

On peut distinguer au moins dans la spéculation trois sortes de corps, des corps parfaitement durs, des corps parfaitement mols, & des corps parfaitement élastiques.

Dans les corps sans ressort, soit parfaitement durs, soit parfaitement mols, il est facile de déterminer les lois de la *percussion*; mais comme les corps, même les plus durs, ont une certaine élasticité, & que les lois du choc des corps à ressort sont fort différentes des lois du choc des corps sans ressort; nous allons donner séparément les unes & les autres.

Nous ne devons pas cependant négliger de remarquer, que le célèbre M. Jean Bernoulli, dans son discours sur les lois de la communication du mouvement, a prétendu qu'il étoit absurde de donner les lois du choc des corps parfaitement durs; la raison qu'il en apporte est, que rien ne se fait par *saut* dans la nature, *natura non operatur per saltum*, tous les changemens qui arrivent s'y font par des degrés insensibles; ainsi, dit-il, un corps qui perd son mouvement ne le perd que peu-à-peu & par des degrés infiniment petits, & il ne sauroit, en un instant & sans gradation, passer d'un certain degré de vitesse ou de mouvement, à un autre degré qui en diffère considérablement: c'est cependant ce qui devoit arriver dans le choc des corps parfaitement durs; donc, conclut cet auteur, il est absurde d'en vouloir donner les lois, & il n'y a point dans la nature de corps de cette espèce.

On peut répondre à cette objection, 1°. qu'il n'y a point à la vérité de corps parfaitement durs dans la nature, mais qu'il y en a d'extrêmement durs, & que le changement qui arrive dans le mouvement de ces corps, quoiqu'il puisse se faire par des degrés insensibles, se fait cependant en un tems si court, qu'on peut regarder ce tems comme nul; de sorte que les lois du choc des corps parfaitement durs sont presque exactement applicables à ces corps: 2°. qu'il est toujours utile dans la spéculation de considérer ce qui doit arriver dans le choc des corps parfaitement durs, pour s'assurer de la différence qu'il y auroit entre les chocs mutuels de ces corps & ceux des corps que nous connoissons: 3°. que le principe dont part M. Bernoulli, que la nature n'opère jamais par *saut*, n'est peut-être pas aussi général

& aussi peu susceptible d'exception qu'il le prétend. Les lois du choc peuvent en fournir un exemple. Imaginons deux boules parfaitement égales & élastiques qui viennent se choquer avec des vitesses égales en sens contraires, il est certain qu'à l'instant du choc le point de contact commun perd tout-d'un-coup toute sa vitesse; & comme on ne peut pas supposer la matière actuellement divisée à l'infini, il est impossible que ce point perde toute sa vitesse, sans qu'une petite partie qui lui sera voisine dans chaque sphère, ne perde aussi la sienne: voilà donc deux corps qui perdent tout-d'un-coup leur mouvement sans que cette perte se fasse par des degrés insensibles.

Quoi qu'il en soit, nous allons exposer les lois du choc des corps durs, & celles des corps mous, telles que l'expérience & le raisonnement les confirment. Ces lois sont les mêmes, quant au résultat; mais la manière dont se fait la communication du mouvement entre les corps durs & entre les corps mous, est différente. Ceux-ci changent de figure par le choc, & ne la reprennent plus, de façon que leur mouvement change aussi par degrés. Les corps durs au contraire ne changent point de figure, & se communiquent leur mouvement dans un instant.

Pour trouver le mouvement que doivent avoir après le choc, deux masses qui se frappent, en sens contraire; avec des vitesses connues, on se servira de la formule ci-dessus.  $V = \frac{M \cdot a - m \cdot a}{M + m}$ .

Si l'une des masses, comme  $m$ , étoit en repos, alors la vitesse  $a$  seroit égale à zéro, & l'on auroit  $V = \frac{M \cdot a}{M + m}$  pour la vitesse commune des deux masses après le choc.

Enfin si cette masse  $m$ , au lieu de se mouvoir dans une direction opposée à celle de la masse  $M$ , se mouvoit dans le même sens avec une vitesse  $a$  (qui fût moindre que la vitesse  $A$ , afin que la masse  $M$  pût l'attraper), en ce cas il faudroit changer le signe du terme où  $a$  se trouve dans la formule ci-dessus, & on aura  $V = \frac{M \cdot A + m \cdot a}{M + m}$  pour la vitesse que doivent avoir après le choc, deux masses  $M$ , qui alloient du même côté avant le choc. La vitesse après le choc étant connue, il sera aisé de trouver la quantité de mouvement de chacun des corps après le choc, car ces quantités de mouvement seront  $MV$  &  $mV$ , ou  $\frac{M \cdot A + M \cdot m \cdot a}{M + m}$  &  $\frac{m \cdot M \cdot A + m \cdot m \cdot a}{M + m}$ ; par conséquent, retranchant ces quantités de mouvement des quantités de mouvement que les corps avoient avant le choc, on aura ce qu'ils ont perdu ou gagné de quantité de mouvement perdu, si la différence est positive, & gagné, si elle est négative; on aura ainsi  $M \cdot A - M \cdot V = \frac{m \cdot M \cdot A + M \cdot m \cdot a}{M + m}$  &  $\mp m \cdot a - m \cdot V = \mp \frac{m \cdot M \cdot A - m \cdot M \cdot a}{M + m}$ ; or de ces différentes formules on tirera aisément les lois suivantes, que nous nous contenterons d'exposer.

**Lois de la percussion dans les corps sans ressort.**  
1°. Si un corps en mouvement, comme  $A$  (Pl. méch. fig. 40.), choque directement un autre corps en  $B$ , le premier perdra une quantité de mouvement précisément égale à celle qu'il communiquera au second; de sorte que les deux corps iront ensemble après le choc, avec une égale vitesse, comme s'ils ne faisoient qu'une seule masse. Si  $A$  est triple de  $B$ , il perdra un quart de son mouvement: de sorte que s'il parcourroit avant le choc 24 piés en une minute, il ne parcourra plus après le choc que 18 piés, &c.

2°. Si un corps en mouvement  $A$  en rencontre un autre  $B$ , qui soit lui-même déjà en mouvement, le premier augmentera la vitesse du second; mais il perdra moins de son mouvement que si le second corps

étoit en repos, puisque pour faire aller les deux corps ensemble, après le choc, comme cela est nécessaire, le corps  $A$  a moins de vitesse à donner au second corps, que quand ce second corps étoit en repos.

Supposons, par exemple, que le corps  $A$  ait douze degrés de mouvement, & qu'il vienne à choquer un autre corps  $B$ , moindre de la moitié, & en repos, le corps  $A$  donnera au corps  $B$  quatre degrés de mouvement & en retiendra huit pour lui: mais si le corps choqué  $B$  a déjà trois degrés de mouvement lorsque le corps  $A$  le choque, le corps  $A$  ne lui donnera que deux degrés de mouvement; car  $A$  étant double de  $B$ , celui-ci n'a besoin que de la moitié du mouvement de  $A$  pour aller avec une vitesse égale à celle de  $A$ .

3°. Si un corps  $A$  en mouvement choque un autre corps  $B$ , qui soit en repos, ou qui se meuve plus lentement, soit dans la même direction, soit dans une direction contraire, la somme des quantités de mouvement (c'est-à-dire des produits des masses par les vitesses) si les corps se meuvent du même côté, ou leur différence, s'ils se meuvent en sens contraires, fera la même avant & après le choc.

4°. Si deux corps égaux  $A$  &  $B$  viennent se choquer l'un l'autre, suivant des directions contraires, avec des vitesses égales, ils resteront tous deux en repos après le choc.

Plusieurs philosophes, & entr'autres Descartes, ont soutenu le contraire de cette loi, & ont prétendu que deux corps égaux & durs venant se choquer avec des vitesses égales & contraires, devoient rester en repos. Leur principale raison est, qu'il ne doit point y avoir de mouvement perdu dans la nature. Mais en premier lieu, il est question ici de corps parfaitement durs, tels qu'il ne s'en trouve point dans l'univers, & par conséquent, quand la prétendue loi de la conservation auroit lieu, elle pourroit n'être pas applicable ici. 2°. Le choc des corps élastiques dont les lois sont confirmées par l'expérience, nous fait voir que la quantité de mouvement n'est pas toujours la même avant & après le choc, mais qu'elle est quelquefois plus grande & quelquefois moindre après le choc qu'avant le choc. 3°. On peut démontrer directement la fausseté de l'opinion cartésienne de la manière suivante; toutes les fois qu'un corps change son mouvement en un autre, le mouvement primitif peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il prend, & d'un autre qui est détruit. Supposons donc que les corps  $M, M$ , égaux qui viennent en sens contraire se choquer avec les vitesses  $A, A$ , réjaillissent après le choc avec ces mêmes vitesses  $A, A$ , en sens contraire, comme le veulent les Cartésiens, c'est-à-dire, avec les vitesses  $-A, -A$ , il est certain que la vitesse  $A$  de l'un des corps avant le choc est composée de la vitesse  $-A$ , & de la vitesse  $2A$ , & qu'ainsi c'est la vitesse  $2A$  qui doit être détruite, c'est-à-dire que les corps  $M, M$ , animés en sens contraires des vitesses  $2A, 2A$ , se font équilibre. Or, cela posé, ils doivent se faire équilibre aussi étant animés des vitesses simples  $A, A$  en sens contraire. Car il n'y a point de raison de disparité; donc les deux corps dont il s'agit doivent rester en repos après le choc.

5°. Si un corps  $A$ , choque directement un autre corps  $B$  en repos: sa vitesse après le choc, sera à sa vitesse avant le choc, comme la masse de  $A$  est à la somme des masses  $A$  &  $B$ ; par conséquent si les masses  $A$  &  $B$  sont égales, la vitesse après le choc sera la moitié de la vitesse avant le choc.

6°. Si un corps en mouvement  $A$ , choque directement un autre corps qui se meuve avec moins de vitesse, & dans la même direction, la vitesse après le choc sera égale à la somme des quantités de mou-



vément divisée par la somme des masses.

7°. Si deux corps égaux, mus avec des vitesses différentes, se choquent directement l'un l'autre en sens contraire; ils iront tous deux ensemble après le choc avec une vitesse commune, égale à la moitié de la différence de leurs vitesses avant le choc.

8°. Si deux corps  $A$  &  $B$  se choquent directement en sens contraire avec des vitesses qui soient en raison inverse de leurs masses; ils demeureront tous deux en repos après le choc.

9°. Si deux corps  $A$  &  $B$  se choquent directement en sens contraire avec des vitesses égales, ils iront ensemble après le choc avec une vitesse commune, qui sera à la vitesse de chacun des corps avant le choc, comme la différence des masses est à leur somme.

10°. La force du choc direct ou perpendiculaire, est à celle du choc oblique, toutes choses d'ailleurs égales, comme le sinus total est au sinus de l'obliquité. Voyez DÉCOMPOSITION.

Lois de la percussion pour les corps élastiques. 11°. Dans les corps à ressort parfait, la force de l'élasticité est égale à la force avec laquelle ces corps sont comprimés; c'est-à-dire que la collision des deux corps l'un contre l'autre est équivalente à la quantité de mouvement que l'un ou l'autre des deux acquerrait ou perdrait si les corps étoient parfaitement durs & sans ressort. Or, comme la force du ressort s'exerce en sens contraire, il faut retrancher le mouvement qu'elle produit du mouvement du corps choquant, & l'ajouter à celui du corps choqué; on aura de cette manière les vitesses après la percussion. Voyez ÉLASTICITÉ.

12°. Si un corps vient frapper directement un obstacle immobile, le corps & l'obstacle étant tous deux élastiques, ou l'un des deux seulement, le corps sera réfléchi dans la même ligne suivant laquelle il étoit venu, & avec la même vitesse. Car s'il n'y avoit de ressort ni dans le corps ni dans l'obstacle, toute la force du choc seroit employée à surmonter la résistance de l'obstacle; & par conséquent le mouvement seroit entièrement perdu: or cette force du choc est employée ici à bander le ressort d'un des corps ou de tous les deux; de sorte que quand le ressort est entièrement bandé, il se débände avec cette même force, & par conséquent repousse le corps choquant avec une force égale à celle qu'il avoit, & fait retourner ce corps en arrière avec la vitesse qu'il avoit avant le choc. De plus, le ressort se débände dans la même ligne suivant laquelle il a été bandé, puisqu'on suppose que le choc est direct; d'où il s'ensuit qu'il doit repousser le corps choquant dans la même ligne droite suivant laquelle ce corps est venu.

13°. Si un corps élastique vient frapper obliquement un obstacle immobile, il se réfléchira de manière que l'angle de réflexion sera égal à l'angle d'incidence. Voyez RÉFLEXION & MIROIR.

14°. Si un corps élastique  $A$ , choque directement un autre corps  $B$  en repos qui lui soit égal; après le choc,  $A$  demeurera en repos, &  $B$  ira en avant avec la même vitesse, & suivant la même direction que le corps  $A$  avoit avant le choc.

Car si les corps n'étoient point élastiques, chacun auroit après le choc la même direction, & une vitesse commune, égale à la moitié de la vitesse du corps  $A$ ; mais comme le ressort agit en sens contraire, avec une force égale à celle de la compression; il doit repousser  $A$  avec la moitié de la vitesse, & par conséquent arrêter son mouvement; au contraire il doit pousser en avant avec cette même moitié de vitesse le corps  $B$ , dont la vitesse totale sera par conséquent égale à celle du corps  $A$  avant le choc.

Donc puisque  $A$  (Pl. Mch. fig. 41.) transfère toute sa force à  $B$ ,  $B$  la transférera de même à  $C$ ;  $C$  à  $D$ ,

&  $D$  à  $E$ . Donc si on a plusieurs corps élastiques égaux qui se touchent l'un l'autre, & que  $A$  vienne choquer  $B$ , tous les corps intermédiaires resteront en repos, & le dernier seul  $E$  s'en ira avec une vitesse égale à celle avec laquelle le corps  $A$ , a choqué  $B$ .

15°. Si deux corps élastiques égaux  $A$ ,  $B$ , se choquent directement en sens contraire avec des vitesses égales; ils se réfléchiront après le choc, chacun avec la vitesse qu'il avoit, & dans la même ligne. Car, mettant à part le ressort, il est certain que ces deux corps resteroient en repos: or toute la force du choc est employée à la compression du ressort, & le ressort se débände en sens contraire avec la même force par laquelle il a été bandé, donc il doit rendre à chacun de ces corps leurs vitesses, puisqu'il agit également sur chacune.

16°. Si deux corps à ressort égaux  $A$  &  $B$  se choquent directement en sens contraire avec des vitesses inégales; après le choc ils se réfléchiront en faisant échange de leurs vitesses.

Car supposons que les corps se choquent avec les vitesses  $C+c$  &  $C$ ; s'ils se choquoient avec la même vitesse  $C$ , ils devroient, après le choc, se réfléchir avec cette même vitesse. Si  $B$  étoit en repos, & que  $A$  le choquât avec la vitesse  $c$ ,  $B$  prendroit la vitesse  $c$  après le choc, &  $A$  demeureroit en repos. Donc l'excès  $c$  de la vitesse de  $A$  sur celle de  $B$ , est transféré entièrement au corps  $B$ ; ainsi  $A$  se meut après le choc avec la vitesse  $C$ , &  $B$  avec la vitesse  $C+c$ .

Donc les deux corps s'éloignent l'un de l'autre après le choc avec une vitesse égale à celle avec laquelle ils s'approchoient avant le choc.

17°. Si un corps élastique  $A$ , choque un autre corps  $B$  qui lui soit égal, & qui ait un moindre degré de mouvement, suivant la même direction; ces deux corps iront après le choc, suivant la même direction, & feront échange de leurs vitesses.

Car si  $A$  est supposé choquer avec la vitesse  $C+c$  le corps  $B$  qui n'ait que la vitesse  $C$ ; il est évident que des vitesses égales  $C$ , &  $C$ , il ne peut résulter aucun choc; ainsi tout se passe de la même manière que si le corps  $A$  choquoit le corps  $B$  en repos, avec la seule vitesse  $c$ . Or dans ce cas  $A$  resteroit en repos après le choc, & donneroit à  $B$  la vitesse entière  $c$ . Donc après le choc  $B$  aura la vitesse  $C+c$ , &  $A$  ne gardera que la vitesse  $C$ ; & chacun de ces deux corps conservera la même direction.

18°. Si un corps en mouvement  $A$  choque un autre corps  $B$  aussi en mouvement; le choc sera le même que si le corps  $A$  venoit choquer le corps  $B$  en repos, avec la différence des vitesses.

Donc, puisque la force élastique est égale à la percussion; il s'ensuit que cette force agit sur le corps  $A$ ,  $B$ , avec la différence des vitesses qu'ils avoient avant de se rencontrer.

19°. On propose de déterminer les vitesses que doivent avoir après le choc deux corps élastiques quelconques qui se rencontrent & se frappent directement avec des vitesses quelconques. Si un corps à ressort  $A$  choque un autre corps à ressort  $B$ , qui soit en repos, ou qui se meuve moins vite que  $A$ , voici comment on trouvera la vitesse de l'un des corps; par exemple, de  $A$  après la percussion. On fera, comme la somme des deux masses est au double de l'un des deux corps qui, dans ce cas-ci est  $B$ ; ainsi la différence des vitesses avant le choc est à une autre vitesse, qui étant soustraite de la vitesse du corps  $A$  avant le choc, & dans d'autre cas lui étant ajoutée, donnera la vitesse qui lui reste après le choc.

Pour déterminer cette loi générale du choc des corps élastiques, on n'a besoin que du principe suivant; si deux corps élastiques se viennent choquer directement avec des quantités de mouvement égales, c'est-à-dire avec des vitesses en raison inverse

de leurs masses, ils retourneront après le choc en arrière, chacun avec la vitesse qu'il avoit avant le choc. En effet, si les corps dont il s'agit étoient parfaitement durs, nous avons vu qu'ils resteroient en repos, & qu'ils se feroient équilibre, parce que leurs mouvemens seroient détruits. Or l'effet du ressort parfait, tel qu'on le suppose ici, est de rendre à chaque corps en sens contraire le mouvement qu'il a perdu; donc les deux corps réjailliront avec leurs vitesses primitives.

Or nous avons vu que dans le choc de deux corps durs il y a toujours deux quantités de mouvement égales & contraires qui se détruisent, c'est pourquoi ces quantités de mouvement doivent être rendues à chacun des corps en sens contraire pour avoir leur quantité de mouvement après le choc, & par conséquent leurs vitesses. Par exemple, dans le cas où les deux corps  $M, m$ , vont du même côté avant le choc avec les vitesses  $A, a$ , nous avons vu que leur vitesse commune  $V$  après le choc seroit

$\frac{MA + ma}{M + m}$  en les considérant comme des corps durs, d'où il s'ensuit que la quantité de mouvement que le corps  $A$  a perdu, c'est-à-dire,  $MA - MV$ , & qui a dû être détruite dans le choc, est  $\frac{MA - mMa}{M + m}$ ; ajoutant cette quantité de mouvement en sens contraire à la quantité de mouvement  $MV$ , c'est-à-dire, l'en retranchant, on aura pour la quantité de mouvement du corps  $M$  après le choc, en le supposant à ressort  $\frac{MA - mMa}{M + m} + MV$ ; & ajoutant cette même quantité de mouvement à  $mV$ , on aura pour la quantité de mouvement du corps  $m$  après le choc  $\frac{mMA + mma - mMa}{M + m}$ . Par le moyen de ces deux formules on déterminera aisément la loi dont il s'agit & les suivantes.

20°. Si un corps à ressort  $A$  choque directement un autre corps en repos  $B$ , la vitesse de  $A$  après le choc, sera à sa vitesse avant le choc, comme la différence des masses est à leur somme, & la vitesse de  $B$  après le choc sera à la vitesse de  $A$  avant le choc comme le double de la masse de  $A$  est à la somme des masses.

Ainsi la vitesse de  $A$  après le choc est à la vitesse de  $B$ , comme la différence des masses est au double de la masse  $A$ .

21°. Si deux corps à ressort  $A \& B$ , se choquent directement en sens contraire avec des vitesses qui soient en raison inverse de leurs masses: ils réjailliront après le choc, chacun de son côté, avec la même vitesse, & suivant la même direction qu'ils avoient avant le choc.

22°. Dans le choc direct des corps, la vitesse restante demeure toujours la même avant & après le choc, c'est à-dire que quand les corps vont tous deux du même côté, la différence des vitesses est la même avant & après le choc, & que quand ils se choquent en sens contraire, la différence ou la somme des vitesses après le choc est la même que leur somme avant le choc: savoir la différence si les corps se meuvent dans le même sens après le choc, & la somme s'ils s'éloignent l'un de l'autre après le choc suivant des directions contraires.

Ainsi les deux corps s'éloignent l'un de l'autre après le choc avec la même vitesse avec laquelle il s'approchoient l'un de l'autre avant le choc.

23°. Dans le choc des corps à ressort, la quantité de mouvement n'est pas toujours la même avant & après le choc; mais elle augmente quelquefois par le choc, & quelquefois elle diminue.

Ainsi Descartes & ses sectateurs se trompent, lorsqu'ils soutiennent que la même quantité de mouvement subsiste toujours dans l'univers.

24°. Si deux corps à ressort  $A \& B$  se choquent,

la somme des produits des masses par les carrés des vitesses est toujours la même avant & après le choc.

C'est le célèbre M. Huyghens qui a le premier découvert cette loi, & ceux qui soutiennent que les forces vives des corps, c'est-à-dire, les forces des corps en mouvement sont les produits des masses par les carrés de leurs vitesses, s'en servent pour prouver leur opinion; car ces philosophes font voir que non-seulement dans le choc des corps, mais aussi dans toutes les questions de Dynamique, la somme des masses par les carrés des vitesses fait toujours une quantité constante. Or, comme il est naturel de penser, selon eux, que la force des corps en mouvement demeure toujours la même, de quelque manière qu'ils agissent les uns sur les autres, ces auteurs en concluent que cette force est donc le produit de la masse par le carré de la vitesse & non par la vitesse simple. Voyez FORCES VIVES.

25°. Pour déterminer le mouvement de deux corps  $A \& B$  (fig. 42.) qui se choquent obliquement, soit que ces corps aient du ressort ou n'en aient point; le mouvement du corps  $A$  suivant  $AC$ , peut se décomposer en deux autres, dans les directions  $AE \& AD$ , & le mouvement du corps  $B$  suivant  $BC$ , peut aussi se décomposer en deux autres suivant  $BF \& BG$ , & les vitesses suivant  $AD \& BF$  seront aux vitesses suivant  $AC \& BC$ , comme les lignes droites  $AD, BF, AC$ , &  $BC$ : or comme les droites  $AE \& BG$  sont parallèles, les forces qui agissent suivant ces directions ne sont opposées en rien, & par conséquent, on ne doit point y avoir égard, pour déterminer le mouvement que les deux corps se communiquent par le choc; mais comme les lignes  $AD \& BF$ , ou ce qui revient au même,  $EC \& GC$ , composent une même ligne perpendiculaire à  $DC$ ; il s'ensuit que le choc est le même, que si les corps  $A \& B$  se choquoient directement avec des vitesses qui fussent entr'elles comme  $EC \& GC$ . Tout se réduit donc à trouver la vitesse de  $A \& B$  suivant les règles données ci-dessus. Supposons, par exemple, que la vitesse du corps  $A$ , après le choc dans la perpendiculaire  $EC$ , soit représentée par  $CH$ ; comme le mouvement suivant  $AE$  n'est point changé par le choc, on fera  $CK = AE$ , & on achèvera le parallélogramme  $HCKI$ ; la diagonale  $CI$  représentera le mouvement de  $A$  après le choc; car après le choc, le corps se mouvra suivant la direction  $CI$ , & avec une vitesse qui sera comme  $CI$ . On trouvera de la même manière que le corps  $B$  se réfléchira suivant la diagonale du parallélogramme  $CM$ , dans lequel  $LM = BG$ , en supposant que la vitesse  $BF$  se change après le choc en  $CL$ ; ainsi les vitesses après le choc seront entr'elles comme  $CI$  à  $CM$ .

Centre de percussion est le point dans lequel le choc ou l'impulsion d'un corps qui en frappe un autre, est la plus grande qu'il est possible. Voyez CENTRE.

Le centre de percussion est le même que le centre d'oscillation, lorsque le corps choquant se meut autour d'un axe fixe. Voyez OSCILLATION.

Si toutes les parties du corps choquant se meuvent d'un mouvement parallèle & avec la même vitesse; le centre de percussion est le même que le centre de gravité. Voyez GRAVITÉ & CENTRE.

Sur les lois de la percussion des corps irréguliers, élastiques ou non, voyez mon traité de Dynamique.

J'y ai déterminé, art. 169. de la seconde édition les lois de cette percussion par une méthode fort simple. Cette méthode suppose en général que le mouvement d'un corps après le choc est toujours composé d'un mouvement du centre de gravité en ligne droite, & d'un mouvement de rotation autour de ce centre, lequel mouvement est  $= 0$  dans le cas de la percussion directe. On peut voir sur cela un plus grand



détail dans l'article cité de mon *traite de Dynamique*.  
(O)

PERDICITES, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques naturalistes à une pierre de la couleur des plumes d'une perdrix.

PERDITION, f. f. (*Critique sacrée.*) ce mot signifie dans l'Ecriture, perte, ruine; *perditio tua Israël*, Osée, *xvij. 9.* « votre ruine ne vient que de vous Israël ». 2°. Le tombeau, le sépulchre. « Quel qu'un, dit le Psalmiste, *Pf. lxxxvij. 12.* racontera-t-il votre vérité dans le tombeau » ? in *perditione*. (D. J.)

PERDOTTE, f. m. (*Idolatrie.*) nom propre d'un faux dieu des anciens habitants de Prusse; c'étoit leur Neptune, ou leur dieu de la mer; d'où vient qu'il étoit honoré singulièrement par les matelots & les pêcheurs. Ils lui offroient des poissons en sacrifice; ensuite leurs prêtres tiroient les auspices, examinant les vents, & leur prédisoient le jour & le lieu où ils pourroient faire une heureuse pêche. Hartsnoch, *Dissert. X. de cultu deorum prussorum*, a forgé tous ces contes, semblables à ceux qu'il a imaginés sur le dieu Perennus. Voyez PERENNUS. (D. J.)

PERDRE, v. act. (*Gram.*) c'est le corrélatif de *conserver*; il marque la privation d'une chose précieuse qu'on possédoit: *perdre la vie*, la santé, l'innocence; *perdre le sang*, *perdre une bataille*; *perdre son pere*, la mere, & les amis; *perdre* sur une marchandise; *perdre son tems*. Il a quelques autres acceptions, comme dans ces phrases, il est *perdu d'amour*; c'est un homme que je *perdrai*; je le *perds* de vue; il s'est *perdu* dans ces forêts; j'ai *perdu* la confiance que j'avois en lui; je *perds* le fil de son discours; les idées se *perdent*, &c.

PERDREAUX, f. m. pl. (*Artillerie milit.*) les *perdreux* sont plusieurs grenades qui partent ensemble d'un même mortier avec une bombe, comme une compagnie de *perdreux*, dont la bombe représente la mere perdrix. Le mortier qui jette la bombe, est un mortier ordinaire, mais dont le bord dans son contour & dans son épaisseur, contient treize autres petits mortiers, dans chacun desquels est une grenade. On met le feu à la lumière du gros mortier, qui a communication avec celle des petits. La bombe & les grenades partent dans le même moment; c'est un italien nommé *Pari*, qui fit fondre d'abord ces sortes de mortiers. (D. J.)

PERDRIX, PERDRIX GRISE, PERDRIS, PERDRIS GRINGETTE, PERDRIX GOACHE, ou GOUACHE, PERDRIX GRIECHE, *perdris cinerea*, *Aldrovandi*, Will. oiseau qui a environ un pié & un demi-pouce de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & plus d'un pié six pouces d'envergure: le front, les côtés de la tête, & la gorge, sont d'un roux clair; le dessus de la tête est d'un brun rousâtre mêlé de petites lignes longitudinales jaunâtres. Il y a au-dessous des yeux de petites excroissances de chair rouge; la face supérieure du cou a des bandes transversales de cendré, de noir, & d'un peu de roux; les plumes du dos, du croupion, & celles du dessous de la queue, ont les mêmes couleurs, & il y a au bout de chaque plume une bande étroite & transversale de couleur rousse; la partie inférieure du cou & la poitrine, sont d'un cendré bleuâtre mêlé de petites taches rouses & de bandes noires transversales; il y a au bas de la poitrine une large bande en forme de fer à cheval de couleur de marron; les plumes des côtés du corps sont de même couleur que celles de la poitrine; elles ont chacune près de l'extrémité une large bande transversale rousse; le bas-ventre est d'un blanc sale & jaunâtre; les plumes des jambes, & celles des dessous de la queue, sont rousâtres & traversées de taches

noirâtres: le milieu de chaque plume a une tache blanche longitudinale, en suivant la direction du tuyau; les petites plumes des ailes & les grandes des épaules, ont les mêmes couleurs que celles du dos, & de plus de grandes taches rouses; chaque plume a aussi une ligne d'un blanc rousâtre, qui s'étend selon la longueur des tuyaux; les grandes plumes des ailes sont brunes & rayées transversalement de blanc rousâtre; la queue est composée de vingt plumes; les six du milieu ont les mêmes couleurs que le dos; les sept autres de chaque côté sont rouses, à l'exception de la pointe qui est cendrée; le bec, les piés, & les ongles, ont une couleur cendrée bleuâtre; le mâle a un ergot obtus à la partie postérieure du pié.

Les couleurs des *perdris* grises varient; on en trouve qui sont presque entièrement blanches, & qui ont de petites lignes brunes transversales en forme de zig-zag. Cet oiseau multiplie beaucoup; la femelle pond seize ou dix-huit œufs; les petits qui en sortent vivent tous en société avec le pere & la mere pendant tout l'hiver, jusqu'à ce que chaque mâle cherche à s'appareiller avec une femelle. *Ornith.* de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.

PERDRIX de la nouvelle Angleterre, *perdris novæ Angliæ*, Klein. avi. Elle est plus petite que la *perdris* grise; elle a la tête, le cou, le dos, le croupion, les petites plumes des ailes, & celles des dessous de la queue d'un brun tirant sur le roux mêlé de noir; il y a quelques petites taches blanches sur la partie supérieure du cou; la gorge est blanche; la poitrine, le ventre, & les côtés du corps, sont jaunâtres & traversés par des bandes noires; il y a de chaque côté de la tête une bande longitudinale, qui commence à l'origine du bec, qui passe sur les yeux, & qui s'étend jusque derrière la tête; les jambes & les plumes du dessous de la queue ont une couleur jaunâtre, marquée de taches de couleur de maron; les grandes plumes des ailes & celles de la queue, sont brunes: on trouve cet oiseau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Ornith.* de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.

PERDRIX BLANCHE, ARBENNE, *lagopus avis*, *Aldrovandi*, Will. oiseau que M. Brisson a mis dans le genre des gélinotes, & qu'il a décrit sous le nom de *gelinote blanche*. Il est un peu plus gros que la *perdris* rouge; il a environ un pié deux pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; il change de couleur au printemps, comme la plupart des autres animaux blancs; & il est presque entièrement blanc pendant l'hiver; il y a sur les côtés de la tête une petite tache noire entre les yeux & le bec; le tuyau de la seconde des grandes plumes de l'aile & des quatre qui suivent, est noirâtre; les quatre plumes du milieu de la queue sont blanches; toutes les autres ont une couleur noirâtre, à l'exception de la pointe qui est blanche; les piés, & même les doigts, sont couverts jusqu'à l'origine des ongles, de plumes blanches; il y a au-dessus des yeux une petite bande de mamelons charnus, d'un très-beau rouge; le bec est noir, & les ongles sont bruns. Pendant l'été cet oiseau est en partie brun, & en partie blanc; il a aussi quelquefois un peu de couleur de maron rayée transversalement de noir. On le trouve dans le pays du Nord, & même en France & en Italie sur les hautes montagnes. *Ornith.* de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.

PERDRIX DU BRÉSIL, *perdris brasiliensis jambu dicta* Pijoni, Will. Cette *perdris* a la grosseur de nos *perdris*; elle est en entier d'une couleur jaunâtre obscure; mêlée de brun; elle se perche sur les arbres; ses œufs sont d'un très-beau bleu: c'est un oiseau du Brésil. *Ornith.* de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.

PERDRIX DE LA CHINE, *perdix sinensis*; cette espèce de *perdrix* est un peu plus grosse que notre *perdrix* rouge; elle a environ un pié six lignes de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & un pié quatre pouces jusqu'au bout des ongles. Il y a de chaque côté de la tête quatre bandes longitudinales, qui commencent toutes à l'origine du bec, & qui s'étendent jusqu'au derrière de la tête; la première, c'est-à-dire, celle qui se trouve au-dessus des autres, passe sur les yeux; elle est la plus large & noirâtre. La seconde est blanche; la troisième noirâtre, & la dernière a une couleur roussâtre. Le sommet de la tête est d'un brun mêlé de petites taches blanchâtres, & la gorge a une couleur blanche; les plumes du dos, du croupion, & celles du dessous de la queue, sont rayées transversalement de brun & de roussâtre; les plumes des ailes sont brunes, & ont aussi des bandes transversales blanchâtres, qui forment sur chaque côté de la plume un petit arc de cercle; la queue est roussâtre & a des bandes transversales noires; le bec est noirâtre; les piés sont roux; le mâle a un ergot long de deux lignes & demie à chaque pié: on trouve cet oiseau à la Chine. *Ornith. de M. Brisson. Voyez OISEAU.*

PERDRIX DE DAMAS, PERDRIX DE SYRIE, *perdix damascena Bellonii*, Will. On a mis cet oiseau dans le genre des gelinotes, & M. Brisson l'a décrit sous le nom de *gelinote des Pyrenées*: il est à-peu-près de la grosseur de la *perdrix* grise; il a dix pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout des ongles; le dessus de la tête, la face supérieure du cou & le dos, ont différentes couleurs mêlées ensemble, telles que le noir, le roux, le jaunâtre, & le verdâtre; le croupion est rayé transversalement de noir & de roux; les petites plumes des ailes sont d'un brun tirant sur le marron; les grandes ont une couleur verdâtre, mêlée de jaunâtre, à l'exception de la pointe qui est noire; les joues sont fauves; il y a derrière les yeux une petite ligne noire; le tour des yeux & la gorge ont cette même couleur; le dessus de la face inférieure du cou est olivâtre; le dessous est roux, terminé par une bande noire, & séparé de la couleur olivâtre par une seconde bande de la même couleur; ces bandes entourent le cou comme un double collier; les plumes de la poitrine, du ventre, des côtés du corps, & celles de la face inférieure des ailes, sont blanches; la couleur des grandes plumes des ailes est cendrée; elles ont l'extrémité brune & le tuyau noir; il y a seize plumes dans la queue; les deux du milieu ont presque le double de la longueur des autres; toutes ces plumes sont de couleur cendrée, mêlée confusément d'olivâtre: on trouve cet oiseau en Syrie & sur les Pyrenées.

On a donné le nom de *perdrix de Damas*, à une variété de la *perdrix* grise, comme dans différentes provinces de France, sous le nom de *perdrix grise* de la petite espèce. Elle ne diffère de la vraie *perdrix* grise, qu'en ce qu'elle est plus petite, & qu'elle a le bec plus allongé. *Ornith. de M. Brisson. Voyez OISEAU.*

PERDRIX FRANÇHE, voyez PERDRIX ROUGE.

PERDRIX DE GRECE, voyez BARTAVELLE.

PERDRIX DE LA GUIANE, GROSSE PERDRIX DU BRÉSIL, *gallina silvestris macucagna Brasiliensis dicta Marg.* Will. Cette espèce de *perdrix* est plus grosse qu'une poule; elle a le bec noir, & long de plus d'un pouce & demi; la tête & le cou sont variés de petits points noirs & d'un jaune obscur; la gorge est blanche; le dos, la poitrine, le ventre & les jambes ont une couleur cendrée obscure; les petites plumes des ailes sont brunes, & ont des lignes noires en zig-zag; les grandes plumes sont entièrement noires: cet oiseau n'a point de queue. Ses œufs sont un peu

plus gros que ceux des poules, & d'un bleu verdâtre. On le trouve dans la Guiane & au Brésil. *Ornith. de M. Brisson, tom. I. Voyez OISEAU.*

PERDRIX DE MONTAGNE, voyez OCOCOLIN.

PERDRIX DE MONTAGNE du Mexique, voyez OCOCOLIN DU MEXIQUE.

PERDRIX ROUGE, PERDRIX AUX PIÉS ROUGES, PERDRIX FRANÇHE, PERDRIX GAILLE, GAYE ou GAULE, PERNISSE, *perdix rufa*, Will. La *perdrix* rouge est un peu plus grosse que la *perdrix* grise. Elle a près d'un pié un pouce de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & un pié six pouces d'envergure. Le devant de la tête est d'un gris-brun, & le derrière d'un gris tirant sur le roux; la gorge a une couleur blanche qui est entourée d'une bande noire: cette bande commence aux narines, passe sous les yeux, & va se terminer sous la gorge, où elle forme une sorte de collier; il y a aussi de chaque côté de la tête une bande longitudinale blanche. Les plumes de la face inférieure & des côtés du cou sont cendrées, & ont chacune deux taches noires à leur extrémité: une de chaque côté du tuyau; la face supérieure est d'un brun roux; les plumes qui sont près du derrière de la tête ont chacune à leur extrémité deux taches noires & oblongues; les plumes du dos, du croupion, des dessus de la queue, & celles des ailes sont d'un gris-brun; la poitrine est cendrée; les plumes du ventre, des jambes & celles du dessous de la queue ont une couleur rouille; celles des côtés du corps sont cendrées à leur origine, elles ont ensuite une raie transversale blanche, suivie d'une autre raie noire; enfin leur extrémité est rouille. Il y a seize plumes dans la queue: les quatre du milieu sont d'un gris-brun; celle qui les suit de chaque côté a les barbes extérieures rouilles, & les intérieures d'un gris-brun; toutes les autres sont entièrement rouilles. L'iris des yeux, le bec & les piés ont une belle couleur rouge.

Les couleurs de la *perdrix* rouge varient. On trouve de ces oiseaux presque entièrement blancs ou blanchâtres, à l'exception de la tête qui est d'un brun-roux. Le bec & les piés restent toujours rouges. *Ornith. de M. Brisson, tom. I. Voyez OISEAU.*

PERDRIX ROUGE DE BARBARIE, *perdix Barbara Klein*, cet oiseau est un peu plus petit que la *perdrix* grise. Il a environ un pié de longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, & un pié sept pouces d'envergure. Le dessus de la tête est couleur de marron; cette couleur devient plus obscure derrière la tête, & elle forme sur le cou une sorte de collier parsemé de taches blanches & rondes; les côtés de la tête & la gorge sont d'un cendré clair & bleuâtre, & il y a près de l'endroit des oreilles une tache qui tire sur le brun. La partie supérieure du cou & le dos ont une couleur brune obscure tirant sur le cendré; le croupion est cendré. Les grandes plumes des épaules & celles du dessus des ailes sont d'un beau bleu, à l'exception des bords qui ont une couleur de marron. La partie inférieure du cou, au-dessous du collier, est d'un cendré clair; le ventre, les plumes du dessous de la queue & celles de la face inférieure des ailes sont d'un brun clair; la poitrine est de couleur de rose pâle; les plumes des côtés du corps sont cendrées près de la racine; elles ont ensuite une bande blanche transversale dans leur milieu, & leur extrémité est de couleur orangée. Les grandes plumes des ailes sont d'un brun obscur tirant sur le cendré; les moyennes ont la même couleur, mais plus claire. Le bec, le tour des yeux & les piés sont d'un très-beau rouge. Le mâle a sur la patte postérieure du pié un petit ergot obtus. On trouve cet oiseau en Barbarie. *Ornith. de M. Brisson, tom. I. Voyez OISEAU.*

PERDRIX ROUSSE DES ANTILLES, voyez PIGEON VIOLET DE LA MARTINIQUE.

PERDRIX



**PERDRIX DU SÉNÉGAL**, *perdrix Senegalensis*, oiseau du genre des *perdrix*, il est un peu plus grand que notre *perdrix* rouge. Il a environ un pié deux pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; tout le corps est varié de roux, de brun & de blanc sale; le dessus de la tête est roux & n'a point de taches; les côtés sont d'un blanc sale, & ont de petites taches longues & brunes; la gorge est aussi d'un blanc sale, mais elle n'a point de taches. Il y a sur les côtés de la tête trois petites bandes qui prennent leur origine à la racine du bec; la bande du milieu est blanche, & les deux autres sont noires; la supérieure s'étend jusques sur le derrière de la tête, & les deux autres seulement derrière les yeux; le cou est roux & marqué de taches brunes & de blanc sale. Il y a à chaque pié deux ergots. On trouve cet oiseau au Sénégal. *Ornith. de M. Brisson. Voyez OISEAU.*

**PERDRIX**, (*Chasse.*) on donne, comme on voit, le nom *perdrix* à plusieurs oiseaux de différens pays, tels que la *perdrix* de Grece, celle de Damas, celle de la Guadeloupe, &c. mais ce nom est particulièrement attribué aux especes que nous appellons en Europe *perdrix grise*, *perdrix rouge*, & *perdrix blanche*: cette dernière espece ne se trouve communément qu'en Savoie & dans les Alpes. *Voyez ARBENNE.*

La *perdrix grise* & la *rouge* qui sont communes en France, ont dans les mœurs aussi-bien que dans la forme & le plumage, des différences qui en font des especes très-séparées: aussi ne se mêlent-elles point ensemble, même dans les lieux où l'abondance des unes & des autres les met souvent en présence dans le tems de l'effervescence commune. Cependant lorsque le nombre des mâles *perdrix* rouges excède celui des femelles, on voit quelques-uns de ces mâles s'attacher à une paire de *perdrix* grises, la suivre constamment, & donner des marques d'empressement & d'amour. Mais on n'a jamais vu aucune *perdrix* rouge en venir avec une grise jusqu'à l'accouplement. Cet amour étranger n'a d'effets que la jalousie. Il trouble seulement le ménage; & ces fois assidus ne produisent qu'une importunité sans fruit. La manière dont les deux especes se nourrissent est à-peu-près la même. Elles vivent de grain, de semences, d'œufs de fourmis, de petites araignées & d'autres insectes qui se trouvent dans les campagnes & dans les bois.

Les *perdrix* grises s'apparient dès la fin de Février, ou au commencement de Mars, lorsque les grandes gelées sont passées. Il y a pendant les premiers jours beaucoup de combats entre les mâles, & même entre les femelles, jusqu'à ce que le choix mutuel soit fait d'une manière fixe, & que la parade soit décidée. Le tems doux avance ce moment; & à mesure que la chaleur augmente, la fermentation de l'amour devient plus forte dans ces oiseaux. Les mâles sont plus empressés, & les femelles plus dociles. Ils s'accouplent vers le commencement d'Avril, & les femelles pondent à la fin de ce mois, ou au commencement de Mai. Le nombre des œufs varie ordinairement selon l'âge de la *perdrix*. A deux & trois ans la ponte est souvent de dix-huit œufs. Elle diminue ensuite, & cesse presque entièrement à six ans. Alors la *perdrix* est déjà vieille, & il ne lui reste plus guere qu'une année à vivre. Elle dépose ses œufs dans un nid fait presque sans apprêt. Ce n'est qu'une fente au fond de laquelle sont arrangées quelques brins de paille ou d'herbe sèche, & quelques feuilles. Les jeunes *perdrix* ne choisissent pas même avec beaucoup de soin le lieu où elles placent ce nid. Mais celles que l'âge & l'expérience ont instruites y apportent beaucoup d'attention. Elles choisissent un endroit élevé, à l'abri de l'inondation, & environné de brofsailles qui le déroberont à la vue & en défendent l'en-

trée. De plus lorsqu'elles quittent leurs œufs, pour aller manger, elles ont soin de les couvrir avec des feuilles. *Voyez INSTINCT.*

Le tems de l'incubation est de vingt-deux jours. Pendant ce tems le mâle reste aux environs du nid, & accompagne sa femelle lorsqu'elle relève pour chercher à vivre. Les petits étant éclos, le pere & la mere prennent soin en commun de les conduire. Ils les promènent dans les prés, aux bords des bois, découvrent pour eux les fourmilieres, les appellent presque continuellement, & leur indiquent les insectes & les graines qui sont propres à leur nourriture. La *perdrix* grise donne à ses petits des soins plus empressés & plus actifs qu'aucune autre espece. Leur tendresse va jusqu'à une jalousie cruelle à l'égard des perdreaux qui ne sont pas de leur compagnie. Dans les pays fort peuplés de gibier, on voit communément les vieilles *perdrix* poursuivre avec fureur les petits les unes des autres, & les assommer à coups de bec. Lorsque quelque péril vient à menacer la famille, le pere & la mere, pour l'en détourner, s'y présentent eux-mêmes avec un courage qui étonne dans des animaux aussi foibles. Si c'est un chasseur, ou un chien qui les menace, ils se montrent d'abord, fuient ensuite en traînant l'aile, laissent aux poursuivans l'espérance de les joindre; & quand ils les ont suffisamment éloignés, ils revolent à leurs petits.

Les *perdrix* grises vivent réunies en familles, qu'on nomme *compagnies*, jusqu'au tems où l'amour les sépare & les apparie. Celles même qui n'ont point pondu, ou dont les œufs ont été détruits par quelque accident, se remettent en compagnies dans le mois de Juillet, & y restent jusqu'au tems de la parade.

Les *perdrix* rouges diffèrent en cela des grises, quant aux mœurs. Elles ne sont pas, à beaucoup près aussi étroitement liées par compagnies. Les petits même qui ont été élevés ensemble, & qui sont de la même famille, se tiennent toujours à quelque distance l'un de l'autre; ils ne partent pas ensemble, & ne vont pas tous du même côté. Les *perdrix* grises, lorsqu'elles ont été forcées de se séparer, se rappellent aussi-tôt avec beaucoup de vivacité & d'inquiétude. Cela n'arrive guere parmi les *perdrix* rouges qu'entre le mâle & la femelle dans le tems de l'amour. Les *perdrix* rouges s'apparient ainsi que les grises; mais aussi-tôt que la femelle couve, le mâle la quitte, & la laisse seule chargée du soin de ses petits. La *perdrix* grise s'approprie aisément; elle se familiarise avec les passans le long des chemins; & en lui donnant à manger pendant l'hiver, on l'engage aisément à pénétrer jusque dans les maisons. La *perdrix* rouge conserve toujours un caractère plus farouche, & l'éducation domestique en est plus difficile. *Voyez FASSANDERIE.*

Les *perdrix* grises habitent volontiers les plaines fertiles; elles se plaisent sur-tout dans celles qui sont fécondées par des engrais chauds, tels que la marne, &c. Elles ne sont tranquilles, qu'autant qu'elles ont des remises à portée d'elles; mais en général elles ne se jettent dans le bois que pour éviter la poursuite des oiseaux ou des chasseurs, & elles en sortent dès que le péril est passé. Les *perdrix* rouges cherchent naturellement les montagnes fourrées de bruyeres & de jeunes bois. Si elles relevent dans les plaines, c'est pour aller vivre, & les bois sont leur habitation propre. *Voyez GIBIER.*

Tout le monde fait quelle ressource on tire des *perdrix*, soit pour l'agrément de la table, soit pour le plaisir de la chasse. C'est pour réunir ces deux objets qu'on prend tant de soins pour la conservation de ces oiseaux. La manière de les chasser la plus ordinaire, est avec des chiens couchans qui les arrêtent, & indiquent au chasseur le lieu où elles sont. Le chasseur doit alors les tourner, chercher à les ap-

percevoir, & les tuer devant son chien, soit à terre si elles tiennent, soit au vol si elles viennent à partir. Les heures les plus convenables pour cette chasse sont dans l'automne, depuis dix heures jusqu'à midi, & depuis deux heures jusqu'à quatre. Le matin, à midi & le soir, les perdrix relient pour manger, & alors elles sont presque toujours en mouvement. On prend les perdrix pendant la nuit avec des filets, appelés les uns *trainaux*, les autres *pantiers*. Mais ces sortes de chasses qui n'appartiennent qu'aux bracciers, ne méritent pas qu'on en donne des leçons. Il est une autre manière de les prendre pendant le jour, qui peut être utile, & qui tend à la conservation sans rien prendre sur l'usage. On a un filet rond monté sur des cerceaux qui lui donnent la figure d'un cône fort allongé; on l'appelle *tonnelle*. On tend ce filet dans un chaume, & on l'ajustait de manière que les mailles d'en-bas touchent exactement la terre, & que les pieds des perdrix ne puissent pas s'y embarrasser. On place ensuite en-avant de la tonnelle deux filets conducteurs, qu'on nomme *aillers*, qui partent de l'embouchure de la tonnelle, & dont l'intervalle va en s'élargissant. Lorsque cet attirail est préparé, le chasseur porte devant lui une toile jaune tendue sur un chassis, & qu'on appelle *vache*, parce qu'elle en a la couleur. Cette vache a un trou placé à la hauteur de l'œil, au moyen duquel le chasseur voit ce qui se passe devant lui. Toujours caché derrière cette toile, il va chercher une compagnie de perdrix qui marchant devant cet objet sans en être assez effrayée pour prendre son vol, est conduite pas-à-pas, d'abord entre les aillers, & de-là dans la tonnelle même. Alors le chasseur jette sa vache, court à son filet, & saisit les perdrix dont il laisse aller les femelles, & tue les coqs. Par ce moyen il ôte la surabondance des mâles, sans courir le risque, comme avec le fusil, d'en blesser inutilement, ou de se méprendre. Il naît ordinairement dans l'espèce des perdrix un tiers de coqs plus que de femelles. Il est important pour la reproduction d'ôter cet excédent afin que les paires ne soient point troublées au tems de la ponte. On garde aussi pour cela dans des cages quelques poules privées. On les porte le soir dans les endroits où on a remarqué trop de coqs. Elles appellent, & leur chant attire les mâles qu'on tue alors à coups de fusil. On nomme *chanterelles*, les perdrix destinées à cet usage.

**PERDRIX, (Diet.)** cet oiseau est dès-long-tems fameux parmi les alimens les plus exquis & les plus salutaires; supériorité réelle qu'a la chair de la perdrix, à ces deux titres, sur les autres chairs que mangent les hommes, c'est d'être véritablement succulente sans être grasse. Elle peut convenir par cette qualité singulière à tous les sujets, soit vigoureux, soit délicats, tant à ceux qui sont en pleine santé, qu'à ceux qui sont en convalescence.

Je ne fais ce qu'il faut croire d'une opinion qui est répandue parmi le peuple, savoir que le glouton le plus décidé ne sauroit manger une perdrix tous les jours pendant un mois entier.

**PERDU, voyez l'article PERDRE.** On dit en Peinture que les contours des objets représentés dans un tableau sont perdus, lorsqu'ils ne se détachent pas de leur fond.

**PERDU, BOIS, (Comm. de bois.)** faire flotter du bois à bois perdu, veut dire le jeter dans de petites rivières qui ne peuvent porter ni train, ni bateau, pour le rassembler à leurs embouchures dans de plus grandes, & en former des trains, ou en charger des bateaux.

Lorsqu'il y a plusieurs marchands qui jettent leurs bois à bois perdu dans le même tems & dans le même ruisseau, ils ont coutume de marquer chacun le leur à la tête de chaque buche, avec un marteau de

fer gravé des premières lettres de leur nom, ou de quelqu'autre figure à leur volonté, afin de les dé mêler quand on les tire à bord. Ils ont aussi à communs frais, des personnes qui parcourent les rives de ces petites rivières des deux côtés, & qui avec de longues perches armées d'un croc de fer, remettent à flot les bois qui donnent à la rive & qui s'y arrêtent. (D.J.)

**PERDUELLIO, (Hist. Rom.)** nos auteurs traduisent toujours ce mot par *rébellion*, crime de rébellion; mais ce n'est point cela, *perduellio* étoit un crime qu'on poursuivoit devant le peuple dans ses assemblées par centuries. On appelloit *perduellis*, celui qui étoit coupable de quelque attentat contre la république; les anciens donnoient le nom de *perduellis* aux ennemis, comme on le voit dans Plaute, *Amphit.* act. 1. sc. j. v. 94. On réputoit coupable de *perduellion* celui qui avoit violé les lois qui favorisoient le droit des citoyens, & la liberté du peuple: tel étoit, par exemple, celui qui avoit donné atteinte à la loi Porcia, établie l'an de Rome 566 par P. Porcius Laeca tribun du peuple, ou à la loi Semproniana; on en trouve un exemple concernant la loi Porcia dans Valère Maxime, *exemple 3.* La première de ces lois, défendoit de battre ou de tuer un citoyen romain; la seconde, défendoit de décider de la vie d'un citoyen romain sans l'ordre du peuple, à qui appartenait le droit légitime de se réserver cette connoissance; aussi étoit-ce un crime de lèse-majesté, ou de *perduellion* des plus atroces, que d'y donner atteinte. Voyez ce qu'en dit Cicéron, *Verr. liv. 1. ch. v. Tite-Live, l. XXVI. c. iij. (D.J.)*

**PERE, f. m. (Droit naturel.)** Relation la plus étroite qu'il y ait dans la nature. « Tu es pere, dit » le Brame inspiré, ton enfant est un dépôt que le » ciel t'a confié; c'est à toi d'en prendre soin. De sa » bonne ou de sa mauvaise éducation, dépendra le » bonheur ou le malheur de tes jours; fardeau hon- » teux de la société, si le vice l'emporte, il sera ton » opprobre; utile à sa patrie, s'il est vertueux, il » fera l'honneur de tes vieux jours.

On ne connoît jamais bien la joie des peres ni leurs chagrins, dit Bacon, parce qu'ils ne peuvent exprimer leur plaisir, & qu'ils n'osent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les soins & les fatigues plus supportables; mais il rend aussi les malheurs & les pertes doublement amers; toutefois si cet état augmente les inquiétudes de la vie, il est mêlé de plaisirs indicibles, & a l'avantage d'adoucir les horreurs & l'image de la mort.

Une femme, des enfans, autant d'otages qu'un homme donne à la fortune. Un pere de famille ne peut être méchant, ni vertueux impunément. Celui qui vit dans le célibat, devient aisément indifférent sur l'avenir qui ne doit point l'intéresser; mais un pere qui doit se survivre dans sa race, tient à cet avenir par des liens éternels. Aussi remarque-t-on en particulier, que les peres qui ont fait la fortune ou l'élévation de leur famille, aiment plus tendrement leurs enfans; sans doute, parce qu'ils les envisagent sous deux rapports également intéressans, & comme leurs héritiers, & comme leurs créatures; il est beau de se lier ainsi par ses propres bienfaits.

Mais que l'avarice & la dureté des peres est condamnable & mal entendue, puisqu'elle ne tourne qu'à leur préjudice! leurs enfans en contrastent une bassesse de sentimens, un esprit de fourberie & de mauvaise conduite, qui les deshonnore, & qui fait mépriser une famille entière; c'est d'ailleurs une grande sottise d'être avar, pour faire tôt ou tard des prodiges.

C'est une autre coutume fort mauvaise, quoiqu'ordinaire chez les peres, de mettre dès le bas âge entre les enfans des distinctions & des prééminences, qui



produisent ensuite des discordes, lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé, & causent des divisions dans les familles.

Il est honteux de sacrifier des enfans à son ambition par des destinations forcées; il faut seulement tâcher de détourner de bonne heure leurs inclinations vers le genre de vie dont on a fait choix pour eux, quand ils n'étoient pas encore dans l'âge de se décider; mais dès qu'un enfant a une répugnance ou un penchant bien marqué pour un autre vocation que celle qu'on lui destinoit; c'est la voix du destin, il y faut céder.

On remarque presque toujours dans une nombreuse famille, qu'on fait grand cas d'un des aînés, qu'il y en a un autre parmi les plus jeunes qui fait les délices du *pere* & de la mere; & ceux qui sont entre deux se voient presque oubliés; c'est une injustice; le droit d'aînesse en est une autre. Enfin, les cadets réussissent très-rarement, ou pour mieux dire, ne réussissent jamais, lorsque par une prédilection injuste, l'on a pour l'amour d'eux deshérité les aînés.

L'obligation naturelle qu'a le *pere* de nourrir ses enfans, a fait établir le mariage; il déclare celui qui doit remplir cette obligation; mais comme les enfans n'acquiescent de la raison que par degrés, il ne suffit pas aux *peres* de les nourrir, il faut encore qu'ils les élèvent & qu'ils les conduisent; déjà ils pourroient vivre, & ils ne peuvent pas se gouverner. Enfin, quoique la loi naturelle ordonne aux *peres* de nourrir & d'élever leurs enfans, elle ne les oblige pas de les faire héritiers. Le partage des biens, les lois sur ce partage, les successions après la mort de celui qui a eu ce partage, tout cela ne peut être réglé que par la société, & par conséquent par des lois politiques ou civiles. Il est vrai que l'ordre politique ou civil, demande ordinairement que les enfans succèdent aux *peres*; mais il ne l'exige pas toujours. Voyez M. de Montesquieu.

Quant à l'origine & à l'étendue du pouvoir paternel, voyez POUVOIR PATERNEL; c'est une matiere délicate à traiter. (D.J.)

*PERE naturel* est celui qui a eu un enfant d'une personne avec laquelle il n'étoit point marié, dans ce cas le *pere* est toujours incertain, au lieu que la mere est certaine.

*PERE légitime* est celui qui a eu un enfant d'un mariage légitime, *pater est quem nuptia demonstrant.*

*PERE putatif* est celui qui est réputé le *pere* d'un enfant, quoiqu'il ne le soit pas en effet.

*PERE adoptif* est celui qui a adopté quelqu'un pour son enfant. Voyez ADOPTION.

Les *peres* & meres doivent des alimens à leurs enfans, soit naturels ou légitimes, du-moins jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie.

Les enfans doivent aussi des alimens à leurs *pere* & mere, au cas que ceux-ci tombent dans l'indigence.

Chez les Romains, le pouvoir des *peres* sur leurs enfans étoit extrêmement étendu; ils devoient tuer ceux qui leur naissoient avec des difformités considérables; ils avoient aussi droit de vie & de mort sur ceux même qui étoient bien constitués, & pouvoient les vendre; ils pouvoient aussi les exposer & leur faire souffrir toutes sortes de supplices.

Les Gaulois & plusieurs autres nations pratiquoient la même chose; mais ce pouvoir trop rigoureux fut restreint par Justinien, & présentement les *peres* n'ont plus sur leurs enfans qu'un droit de correction modérée.

Quant aux autres droits attachés à la qualité de *pere*, voyez GARDE, ÉMANCIPATION & MARIAGE, PUISSANCE PATERNELLE, SECONDES NÔCES.

Les enfans doivent porter honneur & respect à

leurs *peres* & mere; c'est la loi divine qui le leur commande.

Les *peres* sont obligés de doter leurs enfans, & singulièrement leurs filles; mais cette obligation naturelle ne produit point d'action civile.

Le *pere* & le fils sont censés une même personne; soit par rapport à leur suffrage ou témoignage, soit en matiere de donations.

La succession des meubles & acquêts des enfans décédés sans enfans, appartient aux *peres* & mere, comme plus proches parens. Voyez ACQUÊTS, PROGRÉS, SUCCESSION, RETOUR.

En matiere criminelle, le *pere* est responsable civilement du délit de son fils mineur.

Voyez aux institut. les titres de *patria potestate*, de *nuptiis*. (A)

*PERE*, (*Critiq. sacrée.*) ce terme, outre la signification de *pere* immédiat, en a quelques autres dans l'Ecriture qui y ont un rapport indirect. Dieu est nommé *pere* de tous les hommes, comme créateur & conservateur de toutes les créatures. *Pere* désigne quelquefois l'ayeul, le bisayeul, l'auteur même d'une famille, quelquefois éloignée qu'il en soit; ainsi Abraham est dit le *pere* de plusieurs nations. *Pere* marque encore les rois, les magistrats, les supérieurs, les maîtres; il dénote aussi les personnes âgées, *scribo vobis, patres*, 1. Joan. ij. 13. il marque enfin l'auteur ou l'inventeur de quelque chose. Satan est *pere* du mensonge, Joan. viij. 44. Jubal fuit *pater canentium cytharâ*, Gen. iv. 21. Jubal fut le premier qui instruisit les hommes à jouer de la cythare, ou qui inventa cet instrument de musique. (D.J.)

*PERES CONSCRIPTS*, (*Hist. Rom.*) en latin *patres conscripti*, nom qu'on donnoit aux sénateurs de Rome, par rapport à leur âge, ou à cause des soins qu'ils prenoient de leurs concitoyens. » Ceux qui composoient anciennement le conseil de la république, » dit Saluste, avoient le corps affoibli par les années; » mais leur esprit étoit fortifié par la sagesse & par l'expérience.

Il n'en étoit pas de même au tems de cet historien; d'abord sous les rois, le nom de *peres conscripti* n'appartenoit qu'à deux cens sénateurs qui s'accrurent tellement dans la suite, que l'on en comptoit jusqu'à neuf cens sous Jules-César, au rapport de Dion.

*PERE DE L'ÉGLISE*, (*Hist. ecclésiast.*) on nomme *peres de l'Eglise* les écrivains ecclésiastiques grecs & latins, qui ont fleuri dans les six premiers siècles du Christianisme.

On en compte vingt-trois, savoir S. Ambroise; S. Athanase, Athénagore, S. Augustin, S. Basile, S. Chrysostôme, Clément d'Alexandrie, S. Cyprien, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Cyrille de Jérusalem, S. Gregoire de Naziance, S. Gregoire de Nyse, S. Gregoire le grand, S. Hilaire, S. Jérôme, S. Irénée, S. Justin, Lactance, S. Léon, Minutius Felix, Origene, Tertullien & Théodoret. On leur joint S. Bernard qui a fleuri dans le xij. siècle. Mais nous parlerons de chacun suivant l'ordre des tems.

Ces hommes célèbres à tant d'égards méritent bien que nous discutions d'eux dans ce dictionnaire avec beaucoup de recherche, à cause de leur foi, de leur piété, de leur gloire, de leurs vertus, de leur zèle pour les progrès de la religion & de leurs ouvrages dont nous pouvons tirer de grandes lumières; cependant, comme en matieres de morale, de dogmes & sur quelque sujet que ce soit, il n'y a point d'hommes, ni de société d'hommes infallibles ici-bas; comme on ne doit aucune déférence aveugle à quelque autre autorité humaine que ce soit, en fait de sciences & de religion, il doit être permis d'apporter dans l'examen des écrits des *peres* la même méthode de critique & de discussion qu'on emploie dans tout autre auteur humain. Le respect même qui n'est dû

qu'à l'autorité divine suppose toujours le discernement de la droite raison, afin de ne point prendre pour elle ce qui n'en a que l'apparence, & d'éviter de rendre à l'erreur un hommage qui n'est dû qu'à la vérité éternelle.

*Justin martyr (Saint)* étoit de Napolouse en Palestine. Il fit honneur au Christianisme par sa science & par la pureté de ses mœurs, & confirma sa doctrine par sa constance dans la foi dont il fut martyr l'an 167. Il nous reste de lui deux apologies pour les Chrétiens, un dialogue avec le juif Tryphon, deux écrits adressés aux Gentils, & un traité de l'unité de Dieu, &c. Les meilleures éditions sont celles de Robert Etienne en 1551 & 1571, en grec; celle de Commelin en 1593, en grec & en latin; celle de Morel en 1656, greque & latine; & enfin celle de dom Prudent Maran, bénédictin, en 1742, in fol.

Il paroît que S. Justin a eu le premier sur le célibat & la continence des idées telles qu'elles lui ont fait regarder le mariage comme ayant par lui-même quelque chose d'impur; du-moins ses expressions à ce sujet donnerent lieu depuis à Tatien son disciple de traiter nettement le mariage de débauche & de fornication réelle.

*Irénée (Saint)*, célèbre évêque de Lyon, né dans la Grece vers l'an 120 de Jésus-Christ, fut disciple de Papias & de S. Polycarpe. Il devint le chef des églises des Gaules, & les gouverna avec zèle jusqu'à l'an 202, qu'il finit ses jours sous l'empire de Severe. Il avoit écrit en grec plusieurs ouvrages; il ne reste qu'une version latine assez barbare des cinq livres qu'il composa contre les hérétiques; quelques fragments grecs rapportés par divers auteurs, & une lettre du pape Victor sur le jour de la célébration de la Pâque qu'on trouve dans Eusèbe; les meilleures éditions de ses œuvres sont celles d'Erasme en 1526, de Grabe en 1702, & du P. Massuet en 1710, mais il y faut joindre les curieuses dissertations que Dodwel a composées sur les écrits de S. Irénée pour en faciliter l'intelligence, *Dissertationes in Irenaeum*, imprimées à Oxford en 1689, in-8°. Ces dissertations ne sont pourtant que les prolégomènes d'un ouvrage étendu que se favaient projettoit de publier sur la nature des hérésies qui se formèrent dans l'Eglise primitive.

Photius prétend que ce *pere* a corrompu, par des raisonnemens étranges & peu solides, la simplicité & l'exacte vérité des dogmes de l'Eglise. Nos critiques desireroient qu'il eût traité les vérités de la religion avec toute la gravité qui leur convient, & qu'il eût communément appuyé les dogmes de notre foi sur des fondemens plus solides que ceux dont il fait usage. Ses livres contre les hérésies ne sont pas toujours remplis de raisonnemens vrais & concluans. S. Irénée embrassa l'opinion des Millénaires: il avoit sur le tems de la mort de Jésus-Christ un sentiment tout particulier, prétendant que notre Seigneur étoit âgé de plus de 40 ans quand il commença de prêcher l'Evangile. Il a posé une maxime qui a été adoptée par plusieurs autres *peres*; c'est que toutes les fois que l'Ecriture sainte rapporte quelque action des patriarches ou des prophètes sans la blâmer, quelque mauvaise qu'elle nous paroisse d'ailleurs, il ne faut pas la condamner, mais y chercher un type. Enfin il a jeté les semences d'une opinion dangereuse, soutenue dans la suite ouvertement par S. Augustin, c'est que tout appartient aux fideles & aux justes.

*Athénagore*, philosophe chrétien d'Athènes, se distingua dans le ij. siècle par son zèle pour la foi & par sa science. On a de lui une apologie pour les Chrétiens, adressée à Marc-Aurèle Antonin & à Lucius-Aurèle Commode l'an 179, si nous en croyons Baronius, ou l'an 168, si nous en croyons Dodwel. Son autre ouvrage est sur la résurrection des morts. Ces deux écrits le trouvent dans la bibliothèque des

*peres*, & à la fin des éditions de S. Justin. Les Œuvres d'Athénagore ont été imprimées à Oxford en 1682, par les soins de l'évêque Fell, en grec & en latin, avec des notes: on les réimprima à Leipzig en 1684 & 1686. Il faut y joindre la dissertation du P. Nourry, qui est la troisième du second tome de son *Apparatus ad bibl. veter. patrum*.

Athénagoras n'est pas bien purgé de toute hétérodoxie, selon l'opinion de plusieurs critiques. Ils trouvent qu'il est rempli d'idées platoniciennes. Il abandonne la providence particulière de toutes choses aux anges que Dieu a établis sur chacune, & laisse à l'Etre suprême une providence générale; cette opinion vient en effet des principes de la philosophie de Platon. Il admet aussi deux sortes de mauvais anges: l'une comprend ceux que Dieu créa, & qui s'acquitterent mal de la commission qu'ils avoient reçue de gouverner la matière; l'autre, renferme ceux qu'ils engendrèrent par le commerce qu'ils eurent avec les femmes. Athénagore n'a pas bien appliqué le passage de l'Evangile qui blâme ceux qui répudiaient une femme pour en épouser une autre; car il s'en sert à condamner les secondes noces, qu'il traite sans détour d'honnête adultère. Je ne dirai rien des fausses idées qu'on lui reproche au sujet de la Trinité; on peut lire sur cet article les *originiana* de M. Huet, l. II. c. iij. Quant au style de ce philosophe chrétien, il est pur & bien attique, mais un peu trop chargé d'hyperbates & de parenthèses.

On a quelque raison d'être surpris que ce *pere* de l'Eglise ait été inconnu à Eusèbe, & à S. Jérôme, & à presque tous les autres écrivains ecclésiastiques; car on ne le trouve cité que dans un ouvrage d'Epiphane.

M. Huet parle amplement d'un roman qui a paru sous le nom d'Athénagoras, & qu'il conjecture être de Philander; ce roman dont on ne connoît qu'une traduction française est intitulé: « Du vrai & par » fait amour; écrit en grec par Athénagoras, philo » sophe athénien, contenant les amours honnêtes de » Théogone & de Charide, de Phérécides & de Mé » langénie. Paris 1599 & 1612, in-12 ».

*Clément d'Alexandrie (Saint)*, après avoir étudié dans la Grece, en Italie & en Orient, renonça aux erreurs du Paganisme, & fut prêtre & catéchiste d'Alexandrie en 190. Il mourut vers l'an 220: il nous reste de lui plusieurs ouvrages en grec, qui ont été traduits en latin: ils sont remplis de beaucoup d'érudition. Les principaux sont les *stromates*, l'exhortation aux gentils, & le pédagogue. On a perdu un de ses ouvrages divisé en huit livres, & intitulé, *les hypotyposes*; Hervet a traduit le premier ces traités de grec en latin. Heinsius en a donné une édition à Leyde en 1616, & ensuite en 1629, in-fol. C'est la meilleure de toutes. L'édition de Paris en 1641 est moins correcte & moins belle.

Tous les critiques ne sont pas également remplis d'admiration pour S. Clément d'Alexandrie. M. Dupin étoit d'avis de retrancher tous les endroits du pédagogue, où il est parlé de péchés contraires à la chasteté. M. Buddeus observe, d'après lui, que ce *pere* a transporté dans le Christianisme plusieurs choses des dogmes & des expressions de la philosophie stoïcienne. Il représente son gnostique (ou l'homme chrétien) comme un homme entièrement exempt de passions. On desireroit de l'ordre dans les livres des *stromates*, ainsi que dans l'ouvrage du pédagogue: le style en est aussi trop négligé, & manque d'une gravité convenable. S. Clément fait profession de n'y point garder de méthode; cependant en matière de morale, la liaison des pensées & l'ordre des sujets qu'on traite ne sont pas des choses indifférentes.

On trouve encore que les raisonnemens de ce *pere* de l'Eglise sont d'ordinaire vagues, obscurs, fondés



ou sur de pures subtilités, ou sur de vaines allégories; ou sur de fausses explications de passages de l'Ecriture. On lui reproche d'avoir cherché à étaler une érudition mal-placée; d'avoir jeté sur le papier sans d'assez mûres réflexions tout ce qui lui venoit dans l'esprit; enfin d'avoir débité quelquefois des maximes ou visiblement fausses ou fort outrées. Il est vrai qu'en condamnant sévèrement les mœurs de son siècle, il distingue rarement l'usage légitime des choses indifférentes de leur nature d'avec l'abus le plus criminel; mais il seroit aisé de défendre l'opinion qu'il avoit sur le salut des Païens, regardant la Philosophie comme le moyen que Dieu leur avoit donné pour y parvenir.

*Tertullien* (Quintus Septimius Florens Tertullianus), prêtre de Carthage & l'un des hommes célèbres que l'Afrique ait produits, étoit fils d'un centurier dans la milice. Il se fit chrétien, & se maria après son baptême: il prit ensuite la prêtrise, & alla à Rome. Il se sépara de l'Eglise catholique au commencement du iij. siècle, & se fit montanisme, se laissant séduire par des révélations ridicules. Il parvint à une extrême vieillesse, & mourut sous le règne d'Antonin Caracalla vers l'an 216. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Rigault & de Venise en 1746, in-folio.

On remarque dans ses écrits un génie austère, une imagination allumée, un style énergique & impétueux, mais dur & obscur. Ses plus grands admirateurs conviennent que les raisonnemens de Tertullien n'ont pas toute la justesse & la solidité que demanderoient les matières importantes qu'il discute. Le P. Ceillier & M. Dupin avouent que Tertullien a débité, étant encore dans le sein de l'Eglise, des règles de morale excessivement outrées, & qu'il a fait paroître dès les premiers ouvrages beaucoup de penchant aux sentimens les plus rigides. En effet, qu'on lise les écrits de ce *pere de l'Eglise* avant qu'il donnât dans le montanisme, tout y respire ce tour d'esprit austère, qui ne fait pas garder un juste milieu dans ses jugemens; cette imagination africaine qui grossit les objets, cette impétuosité qui ne laisse pas le tems de les considérer avec attention.

Dans le traité de l'idolâtrie qu'il écrivit avant d'être montanisme, il condamne tout métier, toute profession qui regardoit les choses dont les païens pouvoient faire quelque abus par des actes d'idolâtrie, quand même on n'auroit pas d'autres moyens pour subsister. Il déclame contre toutes sortes de couronnes, & principalement contre celles de laurier, comme ayant du rapport à l'idolâtrie. Il blâme la recherche & l'exercice des emplois publics; il enseigne qu'il est absolument défendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes; ce qui, dit M. Nicole, est manifestement contre la doctrine & contre la pratique de l'Eglise. Il se déclare vivement contre les secondes noces, sur-tout dans ses livres de la monogamie. Enfin il regarde comme incompatible la qualité d'empereur & celle de chrétien.

*Origene*, l'un des plus savans écrivains ecclésiastiques de la primitive Eglise au iij. siècle, naquit à Alexandrie l'an 185 de Jesus-Christ; il eut pour maître S. Clément d'Alexandrie, & lui succéda dans la place de catéchiste. Il mourut à Tyr l'an 254 à 69 ans. Ses ouvrages sont fort connus: les principaux qui nous restent sont, 1<sup>o</sup> un traité contre Celse, dont Spencer a donné une bonne édition en grec & en latin, avec des notes; 2<sup>o</sup> des homélies avec des commentaires sur l'Ecriture-sainte; 3<sup>o</sup> la philocalie; 4<sup>o</sup> des fragmens de ses hexaples, recueillis par le P. Montfaucon, en deux volumes in-folio; 5<sup>o</sup> le livre des principes, dont nous n'avons plus qu'une version latine. La plus ample édition de toutes les

œuvres d'Origene est celle du P. de la Rue, bénédictin, en grec & en latin.

Son traité de la prière qui n'avoit jamais été imprimé, le fut en grec & en latin à Oxford l'an 1686. Sa réponse au philosophe Celsus, qui est un des meilleurs livres de ce célèbre écrivain, a été publié en françois en 1700: c'est M. Bouhereau qui est l'auteur de cette version.

M. Dupin a discuté fort au-long tout ce qui regarde la vie & les ouvrages de ce *pere de l'Eglise*. Il n'est pas le seul, il faut lui joindre 1<sup>o</sup> M. de la Motte-le-Vayer, vie de Tertulien & d'Origene, Paris 1675, in-8<sup>o</sup>; 2<sup>o</sup> l'histoire des mouvemens arrivés dans l'Eglise au sujet d'Origene & de sa doctrine, Le P. Doucin jésuite est l'auteur de ce dernier ouvrage imprimé à Paris en 1700; il contient aussi un abrégé de la vie d'Origene.

On ne peut le lire, dit Bayle, sans déplorer le sort bizarre de l'esprit humain. Les mœurs d'Origene étoient d'une pureté admirable; son zèle pour l'Evangile étoit très-ardent; affamé du martyre, il soutint avec une constance incroyable les tourmens dont les persécuteurs de la foi se servirent contre lui; tourmens d'autant plus insupportables qu'on les faisoit durer long-tems, en évitant avec soin qu'il n'expirât dans la torture. Son esprit fut grand, beau, sublime; son savoir & sa lecture très-vaste, & néanmoins il tomba dans un prodigieux nombre d'hérésies, dont il n'y en a aucune qui ne soit monstrueuse; ce sont les termes du P. Doucin; & apparemment il n'y tomba qu'à cause qu'il avoit tâché de sauver de l'insulte des païens les vérités du Christianisme, & de les rendre même croyables aux philosophes, ce qu'il desiroit avec une ardeur extrême, ne doutant pas qu'avec eux il ne convertit l'univers. Tant de vertus, tant de beaux talens, un motif si plein de zèle, n'ont pu le garantir des erreurs dans les matières de la foi!

On ne s'imagine pas ordinairement que les erreurs de ce rare génie aient quelque liaison, elles semblent être la production d'un esprit vague & irrégulier; cependant il paroît, après un peu d'examen, qu'elles coulent d'une même source, & que ce sont des fautes de systèmes qui forment une chaîne de conséquences. C'est dans ses trois livres des principes qu'il a développé & établi ses hérésies, tellement liées qu'on les voit toutes naître d'un même principe.

L'Origenisme charnel ne dura guère, & fut plus aisé à détruire que l'Origenisme spirituel qui étoit une manière de Quietisme. Le charnel fut abhorré de tout le monde, ceux-mêmes qui en étoient infectés n'osèrent produire aux yeux des hommes une doctrine de cette espèce; mais l'Origenisme spirituel dont les sectateurs, selon S. Epiphane, étoient irréprochables du côté de la pureté, ne put être éteinte qu'après plus de deux siècles, & ce n'a pas été pour toujours.

*Cyprien* (Saint), natif de Carthage, y enseigna la rhétorique avant que d'être chrétien. Après sa conversion, arrivée en 246, il prit le nom de *Cécile*, & fut déclaré évêque de Carthage en 248. Il eut la tête tranchée dans la persécution de Valérien en 258. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Pamelius en 1568, de Rigault en 1648, d'Oxford en 1682, & finalement celle de M. Baluze, avec une préface de dom Prudent Maran bénédictin. M. Lambert Ponce a publié les œuvres de S. Cyprien en françois, & dom Gervais ancien abbé de la Trappe a écrit sa vie.

La seconde naissance du nouvel homme dans ce *pere de l'Eglise* hâta ses progrès dans la piété, sans le mettre à l'abri des erreurs humaines. Il se trompa dans son opinion de la déiense de soi-même en la condamnant même pour sauver sa vie contre les attaques d'un injuste agresseur. Il outra les idées de

la religion dans ses louanges du célibat, de la continence, de l'aumône & du martyre; mais il est fort excusable, n'ayant goûté de tels principes que dans le dessein de porter les hommes à des vertus dont ils ne franchissent guère les limites. Ainsi le défaut de justesse dans son jugement est en quelque sorte compensé par la droiture de son intention; au reste, quoique ce soit un des *peres* qui ait le mieux écrit en latin, M. de Fénelon a remarqué que son style & sa diction sentent l'enflure de son tems & la dureté africaine. Il ajoute qu'on y trouve encore des ornemens affectés, & particulièrement dans l'épître à Donat, que S. Augustin cite néanmoins comme une pièce d'éloquence.

*Minutius Felix* naquit, à ce qu'on croit, en Afrique au commencement du iii. siècle. Nous avons de lui un dialogue intitulé, *Octavius*, dans lequel il introduit un chrétien & un payen qui disputent ensemble. M. Rigault a publié en 1643 une bonne édition de ce dialogue: on l'a fondue depuis dans celle des œuvres de S. Cyprien en 1666; mais l'édition la plus recherchée est celle de Jean Davies, à Cambridge en 1678, & réimprimée à Londres en 1711. M. Perrot d'Ablancourt a aussi mis au jour une traduction française de *Minutius Felix*.

Je soufcris volontiers aux éloges que *Lactance* & S. Jérôme ont faits du dialogue de *Minutius Felix*, quoique l'auteur me paroisse avoir trop effleuré son sujet; mais on peut moins le justifier sur d'autres reproches plus importants. Il semble faire regarder les secondes nocces comme un véritable adultère; il condamne sans aucune exception l'usage des couronnes de fleurs; enfin, séduit par la force de son imagination, il ne se contente pas de louer le signe de la croix que faisoient les chrétiens en mémoire de la crucifixion de notre Sauveur, il prétend que ce signe est naturel à tous les hommes, & qu'il entroit même dans la religion des payens. *Apolog. c. xxix.*

*Lactance* étoit africain, selon *Baronius*; & selon d'autres, étoit natif de Fermo dans la Marche d'Ancone. Il fleurissoit au commencement du iv. siècle, étudia la Rhétorique sous *Arnobé*, & fut choisi par l'empereur Constantin pour être précepteur de son fils *Crispe César*. La plus ample édition de ses œuvres est celle de Paris 1748, en deux volumes in-4°.

Les institutions divines en sept livres, sont le principal ouvrage de *Lactance*. S. Jérôme trouve qu'il renverse mieux les erreurs des payens, qu'il n'est habile à établir les dogmes des chrétiens. Il lui reproche de n'être pas exempt de fautes, & de s'être plus appliqué à l'Eloquence & à la Philosophie, qu'à l'étude de la Théologie. Quoi qu'il en soit, c'est de tous les anciens auteurs ecclésiastiques latins, celui qui a le mieux écrit dans cette langue. Il évita le mauvais tour d'expressions de *Tertullien* & de S. Cyprien, préférant la netteté du style à l'enflure & au gigantesque; mais adoptant les idées de ses prédécesseurs, il condamne absolument la défense de soi-même contre tout agresseur, & regarde le prêt à usure comme une espèce de larcin.

On lui a attribué le traité de la mort des persécuteurs, que Baluze a donné le premier au public; mais quelques savans doutent que ce traité soit de *Lactance*, & le P. Nourry prétend qu'il est de *Lucius Cœcilius*, qui vivoit au commencement du vj. siècle.

*Hilaire*, S. évêque de Poitiers, lieu de sa naissance, & docteur de l'Eglise, quitta le Paganisme, & embrassa la religion chrétienne avec sa femme & sa fille. Il mourut en 368, après avoir mené une vie agitée de troubles & de disputes qu'il eut sans cesse avec les Ariens. Cependant il a fait plusieurs ouvrages: outre un traité sur le nombre septenaire qui s'est perdu, il a écrit douze livres sur la Trinité, & des commentaires sur l'Ecriture. Les Bénédictins ont publié

le recueil de ses œuvres en 1686, & le comte Scipion Maffey en a mis au jour à Vérone en 1730, une nouvelle édition fort augmentée.

Saint Jérôme appelle saint Hilaire le rhône de l'éloquence latine, *latina eloquentia rhodanus*. Je laisse à expliquer cette épithète; je dirai seulement que les commentaires de l'évêque de Poitiers sur l'Ecriture, sont une simple compilation d'Origène, dont il se faisoit lire les écrits par Héliodore.

*Anastase*, Saint, patriarche d'Alexandrie, étoit égyptien; il assista au concile de Nicée en 325, & obtint l'année suivante le siège d'Alexandrie, dont il fut dépossédé en 335. Il éprouva plusieurs fois pendant le cours de sa vie les faveurs & les disgrâces de la fortune. Enfin, après avoir été tantôt exilé, tantôt rappelé par divers empereurs qui se succéderent, il mourut le 3 Mai 373. Il n'est point l'auteur du symbole qui porte son nom.

Ses ouvrages roulent principalement sur la défense des mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la divinité du Verbe & du saint-Esprit. Nous en avons trois éditions estimées, celle de Commelin en 1600, celle de Pierre Nanius en 1627, & enfin celle du P. Montfaucon. M. Hermant a donné la vie de S. Athanasie en français.

Ce *pere* de l'Eglise paroît ne s'être attaché qu'à la défense des dogmes du Christianisme: il y a peu de principes de morale dans ses ouvrages; & ceux qui s'y rencontrent, si vous en exceptez ce qui regarde la fuite de la persécution & de l'épiscopat, n'y sont pas traités dans l'étendue qu'ils méritent: c'est le jugement qu'en porte M. Dupin.

*Cyrille*, Saint, patriarche d'Alexandrie, succéda à Théophile son oncle, le 6 Octobre 412. Après avoir fait des commentaires sur l'évangile de saint Jean, & sur plusieurs autres livres de l'Ecriture, il mourut en 444. Jean Aubert, chanoine de Laon, publia ses ouvrages en grec & en latin en 1638, en six tomes in-folio.

Les critiques les trouvent obscurs, diffus & pleins de subtilités métaphysiques. Nous avons sa réponse à l'empereur Julien, qui reprochoit aux Chrétiens le culte de leurs reliques. S. Cyrille lui répond que ce culte étoit d'origine payenne, & que par conséquent l'empereur avoit tort de le blâmer. *Cyrill. contra Julian. lib. X. p. 336.* Dans le fond, cette coutume réduite à ses justes bornes, pouvoit avoir alors un usage fort utile. Il seroit plus difficile de justifier la faute que fit *Cyrille* d'Alexandrie, en érigeant en martyr un moine nommé *Ammonius*, qu'on avoit condamné pour avoir insulté & blessé Oreste, gouverneur romain, au rapport de Socrate, dans son *histoire ecclésiastique*. Je passe à S. Cyrille de Jérusalem, que j'aurois dû nommer le premier.

*Cyrille*, S. patriarche de Jérusalem, succéda à Maxime en 350; & après bien des révolutions qu'il éprouva sur son siège, il mourut le 18 Mars 386. Il nous reste de ce *pere* de l'Eglise 18 catecheses adressées aux cathécumènes, & cinq pour les nouveaux baptisés. On a encore de lui une lettre écrite à l'empereur Constance, sur l'apparition d'une croix lumineuse qui fut vue sur la ville de Jérusalem. La meilleure édition des œuvres de saint Cyrille, est celle du P. Toustée, en grec & en latin. M. Grancolas, docteur de Sorbonne, les a traduites en français avec des notes. Tout le monde peut les lire; & si elles ne paroissent pas composées suivant les règles de l'art, il n'en faut point blâmer l'auteur, puisqu'il avoue lui-même en quelque manière les avoir faites à la hâte & sans beaucoup de préparation.

*Basilé le grand*, S. naquit à Césarée en Cappadoce vers l'an 328. Il alla achever ses études à Athènes, où il lia une étroite amitié avec S. Grégoire de Nazianze. Il fut élu évêque de Césarée en 369, & tra-



vailla à la réunion des églises d'Orient & d'Occident qui étoient divisées au sujet de Méléc & de Paulin, deux évêques d'Antioche. Ensuite il écrivit contre Apollinaire & contre Eulathe de Sébaste. Il mourut en 379. La meilleure édition de ses œuvres est celle du P. Garnier, en grec & en latin, Paris 1751, trois volumes *in-fol.* M. Herman, docteur de Sorbonne, a donné sa vie, avec une traduction des *ascétiques* de ce *pere* de l'Eglise.

Erasme faisoit un grand cas de l'éloquence de saint Basile; son style est pur & ses expressions élégantes. Ses lettres sur la discipline ecclésiastique, sont très-instructives; & l'on trouve en général dans ses ouvrages beaucoup d'érudition. Mais il s'est fait, comme les prédécesseurs, des idées outrées de la patience chrétienne. Il établit que tout laïque qui s'est défendu contre des brigands, doit être suspendu de la communion, & déposé s'il est du clergé. Il pensoit aussi qu'il n'est pas permis à un chrétien d'avoir de procès, pas même pour les vêtements qui lui sont nécessaires pour couvrir son corps. *Moral. régul. XLIX. cap. j. p. 453. tom. II.*

Grégoire de Naziance, S. naquit dans le bourg d'Arrianze, près de Naziance en Cappadoce, vers l'an 328. Il acheva ses études à Athènes avec S. Basile, qui fut le plus cher de ses amis. Il devint évêque de Constantinople en 379, & mourut dans sa patrie le 9 Mai 391. Ses ouvrages, qui consistent en 55 discours ou sermons, en plusieurs pièces de poésie, & en un grand nombre de lettres, ont été imprimés en grec & en latin en 1609, 2 volumes *in-fol.* avec des notes.

La piété de ce *pere* n'est pas douteuse, mais l'on s'aperçoit que son ardente passion pour la retraite le rendit d'une humeur triste & chagrine; c'est ce qui le fit aller au-delà des justes bornes dans le zèle qu'il témoigne contre les hérétiques. Le renoncement aux biens de ce monde, lorsqu'on ne peut les conserver sans préjudice du salut, semble être plutôt un vrai commandement qu'un simple conseil; à quoi Grégoire de Naziance paroît néanmoins le rapporter. A l'égard de son style, il s'est peu chatié, quelquefois dur, & presque toujours excessivement figuré.

M. Dupin a remarqué que ce *pere* de l'Eglise affecte trop les allusions, les comparaisons & les antithèses: Erasme trouve aussi qu'il aime les pointes & les jeux de mots. Les études d'Athènes étoient fort déchues quand S. Grégoire de Naziance & S. Basile y allèrent: le raffinement d'esprit avoit prévalu; ainsi les *peres* instruits par les mauvais rhéteurs de leur tems, étoient nécessairement entraînés dans le préjugé universel.

Mais il connut par expérience les menées, les cabales, les intrigues & les abus qui regnent dans les synodes & dans les conciles: on en peut juger par sa réponse à une invitation pressante qu'on lui fit d'assister à un concile solennel d'évêques qui devoit se tenir à Constantinople. « S'il faut, répondit-il, vous écrire franchement la vérité, je suis dans la ferme résolution de fuir toute assemblée d'évêques, parce que je n'ai jamais vu synode ni concile qui ait eu un bon succès, & qui n'ait plutôt augmenté que diminué le mal. L'esprit de dispute & celui de domination (croyez que j'en parle sans fiel) y font plus grands que je ne puis l'exprimer ».

Il falloit bien qu'alors le mal fût grand dans les assemblées ecclésiastiques, car on lit les mêmes protestations & les mêmes plaintes de saint Grégoire, répétées ailleurs avec encore plus de force. « Jamais, dit-il dans un de ses autres ouvrages, jamais je ne me trouverai dans aucun synode: on n'y voit que divisions, que querelles, que mystères honteux qui éclatent avec des hommes que la fureur domine ». Quoi, des évêques assemblés pour la religion, & do-

minés par la fureur! Quel cas doit-on faire de leurs statuts & de leurs décisions, puisque l'esprit de l'Evangile ne les animoit point? Remarquez que les termes grecs qu'emploie saint Grégoire, font beaucoup plus énergiques que ma faible traduction.

Grégoire de Nyffe, S. naquit en Cappadoce vers l'an 331; il étoit frère de saint Basile, fut élu évêque de Nyffe en 372, & mourut le 9 Mars 396. Le P. Fronton du Luc a donné une édition de ses œuvres en 1605.

On y trouve beaucoup d'allégories, un style affecté, des raisonnemens abstraits, & des opinions singulières. On attribue tous ces défauts à son attachement pour les livres d'Origène.

Ambroise, S. fils d'Ambroise préfet ou prétoire des Gaules, naquit, selon la plus commune opinion, à Arles, vers l'an 340. Anicius Probus l'envoya en qualité de gouverneur, dans l'Emilie & la Ligurie; il devint ensuite évêque de Milan en 374, convertit saint Augustin, & mourut en 397 âgé de 57 ans. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, donnée par les Bénédictins en 1691, en 2 vol. *in-fol.* Paulin, prêtre de Milan, qu'il ne faut pas confondre avec saint Paulin, a écrit sa vie.

Saint Ambroise est le premier, & presque le seul des *Peres*, qui a entrepris de donner une esquisse d'abrégé d'une partie considérable de la Morale, dans ses trois livres des *offices*. On doit lui savoir gré d'avoir rompu la glace, en rassemblant dans cet ouvrage quantité de bonnes & excellentes choses, dont la pratique ne peut que rendre les hommes vertueux. Il est vrai que le traité de ce *pere* de l'Eglise est bien au-dessous du chef-d'œuvre de l'orateur de Rome, qu'il s'est proposé d'imiter, soit pour l'élégance du style, soit pour l'économie de l'ouvrage & l'arrangement des matières, soit pour la solidité des pensées & la justesse des raisonnemens. Il est encore vrai que les exemples & les passages de l'Ecriture, qui sont la principale partie de ce livre chrétien, n'y sont pas toujours heureusement appliqués ou expliqués. Enfin, S. Ambroise a semé dans cet ouvrage & dans ses autres écrits, les idées outrées de ses prédécesseurs sur l'étendue de la patience chrétienne & le mérite du célibat. Il a même adopté la fausse légende du martyre de sainte Thècle, pour en tirer un argument en faveur de l'excellence de la virginité.

Au milieu de ces idées portées trop loin contre le mariage, il semble en avoir eu d'autres sur l'adultère entièrement opposées à ses principes; du-moins il s'est exprimé sur ce crime d'une façon qui donne lieu à la critique. En parlant du patriarche Abraham & d'Hagar, il dit qu'avant la loi de Moïse & celle de l'Evangile, l'adultère n'étoit point défendu: il entend peut-être par *adultère* le concubinage; ou bien le sens de saint Ambroise est qu'avant Moïse l'adultère n'étoit point défendu par une loi écrite qui décernât quelque peine contre ceux qui le commettoient. Mais on pourroit répliquer qu'Abraham n'avoit nul besoin de la loi écrite pour savoir que l'adultère étoit illicite. Il faut donc avouer que S. Ambroise, S. Chrysostome, & d'autres *peres* de l'Eglise, s'étant persuadés à tort que les saints personnages dont il est fait mention dans l'Ecriture, étoient exempts de tous défauts, ont excusé ou même loué des choses qui ne pouvoient ni ne devoient être louées ou excusées.

Chrysostome (Saint Jean), naquit à Antioche vers l'an 347. Il étudia la Rhétorique sous Libanius, & la Philosophie sous Andragathe. Il fut élu patriarche de Constantinople en 397, & mourut en 407, à 60 ans. Les meilleures éditions de ses œuvres, sont celle de Henri Savile à Oxford, en 1613, 8 tom. *in-fol.* tout en grec; celle de Commelin & de Fronton, du Duc, en grec & en latin, 10 vol. *in-fol.* & enfin celle du *pere* Montfaucon en grec & en latin, avec des notes, Paris 1718, *in-fol.* en 13 vol. M. Herman, docteur

de Sorbonne, a écrit sa vie : il est bien difficile de la connoître au bout de treize siècles.

Tous les ouvrages où S. Chrysostôme traite de morale, sont remplis de beaucoup de bonnes & de belles choses ; mais il faut se souvenir que c'est un orateur qui parle, & qu'il est excusable s'il n'est pas toujours exact dans ses expressions, ou dans ses pensées : l'imagination échauffée des orateurs, les porte bien davantage à émouvoir les passions, qu'à établir solidement la vérité ; c'est ainsi qu'en louant ce que firent Abraham & Sara, d'après le récit de la Genèse, c. xx. v. 11. & suiv. S. Chrysostôme s'est laissé trop entraîner à son génie. Il se fert, dit le pere Ceillier, d'expressions très-fortes & très-dures, pour peindre le danger auquel Abraham exposa Sara. En effet, rempli d'idées confuses sur ce sujet important, il s'est exprimé non seulement d'une manière peu propre à éclairer, mais encore capable de faire de fâcheuses impressions sur l'esprit de ses auditeurs & de ses lecteurs. Il a donné de fausses idées de Morale, en voulant justifier l'expédient dont Abraham se servit pour empêcher qu'on attentât à sa vie, s'il étoit reconnu pour mari de Sara ; en un mot, il semble avoir ignoré qu'il n'est pas permis de sauver ses jours, ni ceux d'un autre, par un crime.

Le meilleur auroit été d'avouer de bonne foi qu'il y avoit eu de la foiblesse dans le fait d'Abraham & de Sara. L'histoire sainte ne nous détaille pas ici, non plus qu'en une infinité d'autres endroits, toutes les circonstances du fait, qui seroient nécessaires pour juger sûrement du bien ou du mal qu'il peut y avoir. Ainsi l'équité & la bonne critique veulent également que l'on ne condamne pas des actions qui, quel que apparence d'irrégularité qu'elles aient d'abord, sont telles qu'il est très-facile d'imaginer des circonstances qui, étant connues, justifieroient pleinement la conduite de ceux que l'on rapporte simplement avoir fait ceci ou cela, sans aucune marque de condamnation. Or, qu'est-ce que dit Moïse ? Abraham alloit en Egypte, pour se garantir de la famine qui regnoit & s'augmentoît de jour en jour dans le pays de Canaan ; car c'est une pure imagination que d'alléguer ici, comme fait S. Ambroise, un ordre de Dieu, qu'Abraham eût reçu, & auquel il ne put se dispenser d'obéir, au péril même de l'honneur de sa femme. Le patriarche, en approchant d'Egypte, fit réflexion que s'il y étoit reconnu pour mari de Sara qui, quoique dans un âge assez avancé, étoit encore d'une beauté à donner de l'amour, il courroit lui-même risque que quelque Egyptien n'attentât à sa vie, pour lever, en se débaissant de lui, l'obstacle qui s'opposoit à la possession de Sara.

Voilà tout ce qu'on peut inférer des termes de l'historien sacré. Il n'y a pas la moindre chose qui insinue qu'Abraham pensât à voir de ses propres yeux, sa femme entre les bras d'un autre ; ni, par conséquent, qu'il se passât dans son ame un combat entre la jalousie & la crainte de la mort, tel que le représente l'imagination de S. Chrysostôme. Au contraire, comme il est permis, & juste même de supposer que ce saint homme n'étoit ni indifférent sur le chapitre de l'honneur de sa femme, ni peu avisé, il y a tout lieu de croire qu'il avoit bien examiné la situation présente des choses, & projeté des mesures très-apparentes qui accordassent le soin de sa propre conservation avec celui de l'honneur de sa femme.

Où il craignoit qu'on ne voulût lui enlever sa femme, pour en jouir par brutalité ; & en ce cas-là, on le seroit fort peu embarrassé qu'elle eût un mari ou non, sur-tout un mari étranger, qui par-là n'étoit nullement redoutable : ou il appréhendoit qu'on ne le tuât pour épouser Sara ; & c'est-là apparemment cette pensée qui seule lui fit prendre le parti, de concert avec elle, de se dire seulement son frere, afin qu'on

inférât de-là qu'il n'étoit point son mari, sur quel fondement qu'on doit croire que ces deux qualités ne pouvoient être réunies en une seule personne.

Or, dans cette supposition, il pouvoit espérer de rendre inutiles par quelque adresse, les desseins & les efforts de ceux qui seroient frappés de la beauté de Sara, en disant, par exemple, qu'elle avoit ailleurs un mari, ou qu'elle n'étoit pas en état de se marier pour quelqu'autre raison ; ou qu'elle demandoit du tems pour y penser, & autres ruses légitimes que les circonstances auroient fournies ; de sorte que par ces moyens ou il auroit éludé les sollicitations, ou il se seroit ménagé la dernière ressource dans une retraite secrète.

Tout cela étoit d'autant plus plausible, qu'il comptoit sur l'assistance du Ciel, éprouvée tant de fois, & qui parut ici par l'événement. Est-il besoin d'aller chercher autre chose pour mettre la conduite d'Abraham, en cette occasion, à l'abri de tout reproche ? Mais S. Chrysostôme auroit perdu l'occasion de faire briller son éloquence & la subtilité de son esprit, en représentant l'agitation d'un cœur saisi de passions vives & opposées, & en prêtant à ceux dont il parle, des pensées conformes à ces mouvements.

Jérôme (Saint), naquit à Stridon, ville de l'ancienne Pannonie, vers l'an 340 de J. C. Il fit ses études à Rome, où il eut pour maître le grammairien Donat, célèbre par ses commentaires sur Virgile & sur Térence. Il apprit l'hébreu à Jérusalem, vers l'an 376, & se rendit à Constantinople vers l'an 380, pour y entendre S. Grégoire de Naziance. Deux ans après il devint secrétaire du pape Damase, publia un livre contre Helvidius, & ensuite mit au jour sa défense de la virginité contre Jovinien. Ce fut dans le monastère de Béthléem qu'il écrivit contre Vigilance ; il eut aussi quelques disputes avec S. Augustin.

Il voyagea dans la Thrace, le Pont, la Bythinie, la Galatie & la Cappadoce ; il mourut l'an 420, âgé d'environ 80 ans. Ses œuvres ont d'abord été recueillies par les soins de Marianus Victorius. Il s'en fit une autre édition à Paris, en 1623, en 9 vol. in-fol. Le pere Martianay, bénédictin de la congrégation de saint Maur, en a depuis publié une nouvelle édition qui passe pour la meilleure. On y a joint sa vie, faite par un auteur inconnu. D'un autre côté, le pere Petau, dans la chronique du second tome de son livre de *doctrina temporum*, a donné la date des voyages & des principaux écrits de S. Jérôme.

C'est de tous les peres latins celui qui passe pour avoir eu le plus d'érudition ; tous les critiques ne conviennent cependant pas de sa grande habileté dans la langue hébraïque, quoiqu'il ait mis au jour une nouvelle version latine du vieux Testament sur l'hébreu, & qu'il ait corrigé l'ancienne version latine du Nouveau, pour la rendre conforme au grec. C'est cette version que l'église latine a depuis adoptée pour l'usage public, & qu'on appelle *vulgate*. Il a fait des commentaires sur les grands & petits prophètes, sur l'Ecclesiastique, sur l'évangile de S. Matthieu, sur les épîtres de S. Paul aux Galates, aux Ephésiens, à Tite & à Philemon. Il a encore composé quantité de traités polémiques contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Rufin, les Pélagiens & les Origénistes, outre des lettres historiques. Enfin il a traduit quelques homélies d'Origene, & a continué la chronique d'Eusebe.

Si S. Jérôme eût joui du loisir nécessaire pour revoir ses ouvrages après les avoir composés, il en auroit sans doute retranché quantité de choses qui montrent qu'il écrivoit avec une grande précipitation, & sans se donner la peine de méditer beaucoup. De-là vient que dans son épître aux Ephésiens, il suit tantôt Origene, tantôt Didime, tantôt Apollinaire, dont les opinions étoient entièrement opposées. Il nous apprend



prend lui-même la manière dont il composoit ses écrits. Après avoir lu, dit-il, d'autres auteurs, je fais venir mon copiste, & je lui dictant mes pensées, tantôt celles d'autrui, sans me souvenir ni de l'ordre, ni quelquefois des paroles, ni même du sens. . . . . *Itaque, ut simpliciter sciret, legi hac omnia, & in mente mea plurima coarctans, accito notario, vel meo, vel alieno dictavi; nec ordinis, nec verborum interitum, nec sensuum memoriam retentans.* Comment. in epist. ad Galat. tom. IX. pag. 158. D. . . . . D'abord que mon copiste est arrivé, dit-il dans sa préface sur la même épître, je lui dicté tout ce qui me vient dans la bouche; car si je veux un peu rêver pour dire quelque chose de meilleur, il me critique en lui-même, retire sa main, fronce le sourcil, & témoigne par toute sa contenance qu'il n'a que faire auprès de moi. . . . . *Accito notario, aut statim dicto quicquid in buccam venerit, aut si paululum voluero cogitare, melius aliquid prolaturus, tunc me tacitus ille reprehendit, manum contrahit, frontem rugat, & se frustra adesse, toto gestu corporis, contestatur.* Praefat. in lib. III. comm. in Gal. tom. VI. pag. 189.

Plin d'un trop grand amour pour la vie solitaire, la sainteté de cette vie, celle de la virginité & du célibat, il parle en plusieurs endroits trop défavorablement des secondes noces. Il fut pendant longtemps admirateur & disciple déclaré d'Origène; ensuite il abjura l'origénisme, en quoi il mérite d'être loué; mais il seroit à souhaiter qu'il eût montré moins de violence contre les Origénistes, en ne suggérant pas aux empereurs les lois pour leurs proscriptions, comme il reconnoît lui-même; il pouvoit renoncer à l'erreur, sans maltraiter les errans. Pour quelle foiblesse aura-t-on de la condescendance, si l'on n'en a pas pour celles qu'on a soi-même éprouvées? Son naturel vif & impétueux, & la lecture des auteurs profanes satyriques, dont il emprunta le style, ne le laisserent pas le maître de ses expressions piquantes contre ses adversaires, & en particulier contre Vigilance, prêtre de Barcelone, auquel il avoit donné lui-même le titre de *saint*, dans une lettre à Paulin.

Enfin, dit le fameux évêque d'Avranches, il seroit à souhaiter que ce saint docteur eût eu plus d'égalité d'ame & de modération; qu'il ne se fût pas laissé emporter si aisément à sa bile, ni s'abandonner à des opinions contraires, selon les circonstances des affaires & des tems: enfin qu'il n'eût pas chargé quelquefois d'injures les plus grands hommes de son siècle; car il faut avouer que Rufin l'a souvent repris avec raison, & qu'il a lui-même souvent accusé Rufin sans le moindre fondement. *Origeniana*, p. 205 & 206.

Augustin (*Saint*), naquit à Tagaste dans l'Afrique, le 13 Novembre 354. Son pere nommé *Patrice*, n'étoit qu'un petit bourgeois de Tagaste. Sa mere s'appelloit *Monique*, & étoit remplie de vertu. Leur fils n'avoit nulle inclination pour l'étude. Il fallut néanmoins qu'il étudiât; son pere voulant l'avancer par cette voie, l'envoya faire ses humanités à Madeuse, & sa rhétorique à Carthage, vers la fin de l'an 371. Il y fit des progrès rapides, & il l'enseigna en 380. Ce fut alors qu'il prit une concubine, dont il eut un fils qu'il appella *Adodat*, Dieu-donné, prodige d'esprit, à ce que dit le pere, & mort à 16 ans. S. Augustin embrassa le Manichéisme à Carthage, où sa mere alla le trouver pour tâcher de le tirer de cette hérésie, & de la vie libertine.

Il vint à Rome, ensuite à Milan pour y voir S. Ambroise qui le convertit l'an 384, & le baptisa l'an 387. fut ordonné prêtre l'an 391, & rendit des services très-importans à l'Eglise par sa plume. Il mourut à Hippone durant le siège de cette ville par les Vandales, le 28 Août 430, âgé de 76 ans.

On trouvera le détail de sa vie épiscopale & de ses écrits, dans la bibliothèque de M. Dupin, dans les

Tome XII,

*acta studiorum*, 1683, & dans Moreri. La meilleure édition des œuvres de ce pere, est celle qui a paru à Paris par les soins des bénédictins d. S. Maur; elle est divisée en 10 vol. in-fol. comme quelques autres, mais avec un nouvel arrangement, ou une nouvelle économie dans chaque tome. Le I. & le II. furent imprimés l'an 1679; le III. parut en 1680; le IV. en 1681; le V. en 1683; le VI. & VII. en 1685; le VIII. & le IX. en 1688; & le X. en 1690: ce dernier volume contient les ouvrages que S. Augustin composa contre les Pélagiens. Son livre de la cité de Dieu, est celui qu'on estime le plus.

z Mais l'approbation que les conciles & les papes ont donné à S. Augustin sur sa doctrine, a fait le plus grand bien à sa gloire. Peut-être que sans cela les Thomistes du dernier siècle auroient mis à néant son autorité. Aujourd'hui tout l'Eglise romaine est dans l'engagement de respecter le système de ce pere sur ce point; cependant bien des gens pensent que sa doctrine, & celle de Jansénius évêque d'Ypres, sont une seule & même chose. Ils ajoutent que le concile de Trente en condamnant les idées de Calvin sur le franc-arbitre, a nécessairement condamné celles de S. Augustin; car il n'y a point de calvinistes, continue-t-on, qui aient nié le concours de la volonté humaine, & la liberté de notre ame, dans le sens que S. Augustin a donné aux mots de *concours* & de *liberté*. Il n'y a point de calvinistes qui ne reconnoissent le franc-arbitre, & son usage dans la conversion, en prenant ce mot selon les idées de l'évêque d'Hippone. Ceux que le concile de Trente a condamnés, ne rejettent le franc-arbitre qu'en tant qu'il signifie la liberté d'indifférence; les Thomistes le rejettent aussi, & ne laissent pas de passer pour très-catholiques. En un mot, la pré-détermination physique des thomistes, la nécessité de S. Augustin, celle des jansénistes, celle de Calvin, sont au fond la même chose; néanmoins les Thomistes renoncent les Jansénistes, & les uns & les autres prétendent qu'on les calomnie, quand on les accuse d'enseigner la doctrine de Calvin.

Les Arminiens n'ayant pas les mêmes ménagemens à garder, ont abandonné saint Augustin à leurs adversaires, en le reconnoissant pour un aussi grand prédestinateur que Calvin lui-même; & bien des gens croient que les Jésuites en auroient fait autant, s'ils avoient osé condamner un docteur de l'Eglise, quo les papes & les conciles ont tant approuvé.

Un savant critique français lue principalement saint Augustin d'avoir reconnu son insuffisance pour interpréter l'Ecriture. Ce pere de l'Eglise d'occident a très-bien remarqué, dit M. Simon, les qualités nécessaires pour cette besogne; & comme il étoit modeste, il a avoué ingénument que la plupart de ces qualités lui manquoient, & que même l'entreprise de répondre aux Manichéens étoit au-dessus de ses forces. Aussi n'est il pas ordinairement heureux dans ses allégories, ni dans le sens littéral de l'Ecriture. Il convient encore lui-même s'être extrêmement pressé dans l'explication de la Genèse, & de lui avoir donné le sens allégorique quand il ne trouvoit pas d'abord le sens littéral. Quand donc l'Eglise nous assure que ceux qui ont enseigné la Théologie, ont pris ce pere de l'Eglise d'Occident pour leur guide; ces paroles du bréviaire romain ne signifient pas que les opinions de l'évêque d'Hippone soient toujours des articles de foi, & qu'il faille abandonner les autres peres lorsqu'ils ne s'accordent pas avec lui.

Le plus fâcheux est que les Scholastiques aient emprunté de saint Augustin la morale & la manière de la traiter; car en établissant des principes, il a étalé plus d'art que de savoir & de justice. Emporté par la chaleur de la dispute, il passe ordinairement d'une extrémité à l'autre. Quand il fait la guerre aux Ariens, on le croiroit sabellien: s'agit-il de résister les Sabel-

liens, on le prendroit pour arien. Dispute-t-il contre les Pélagiens, il se montre manichéen. Attaque-t-il les Manichéens, le voilà presque pélagien. Il ne dissimule point sa conduite, & reconnoît avo. dit bien des choses à la légère, & qui demanderoient la lime.

Je pense qu'on doit mettre dans cette classe son opinion que Sara pouvoit, en se servant du droit qu'elle avoit sur le corps de son mari, l'engager à prendre Agar pour femme. Ils s'ent encore trompé plus fortement, en décidant que par le droit divin tout appartient aux justes ou aux infidèles, & que les infidèles ne possèdent rien légitimement.

Mais son opinion sur la persécution pour cause de religion, est d'autant plus inexcusable qu'il avoit été d'abord dans des sentimens de douceur & de charité. Il commença par l'esprit & finit par la chair. Il osa le premier établir l'intolérance civile, maxime contraire à l'Evangile, à toutes les lumières du bon sens, à l'équité naturelle, à la charité, à la bonne politique. S'il eût vécu quelques années de plus, il auroit senti les mauvaises suites de son principe, & le tort qu'il avoit eu d'abandonner le véritable; il auroit vu l'Arianisme triompher par les mêmes voies, dont il avoit approuvé l'usage contre les Donatistes!

*Léon I. saint*, docteur de l'Eglise, monta sur le siege de Rome après Sixte III. le 10 Mai 440. Il s'attacha beaucoup à faire observer la discipline ecclésiastique, & mourut à Rome le 11 Novembre 461. Il nous reste de lui quantité de sermons & de lettres. La meilleure édition de ses œuvres est celle du pere Quefnel, à Lyon, en 1700, in-fol.

M. Dupin trouve que saint Léon n'est pas fort fertile sur les points de morale, qu'il les traite légèrement, & d'une manière qui n'est ni onctueuse, ni touchante. Il y a plus: sa morale glace d'effroi sur la manière de traiter les hérétiques; car oubliant tout principe d'humanité, il approuve sans détour l'effusion du sang. C'est à lui sur-tout qu'on auroit dû répéter le discours que Jésus-Christ tint à ses apôtres pour arrêter la fougue de leur zèle: «vous ne savez de quel esprit vous êtes»!

*Théodoret*, évêque de Cyr en Syrie au cinquième siècle, l'un des savans peres de l'Eglise, naquit en 386. Simple dans sa maison, il embellit sa patrie de deux grands ponts, de bains publics, de fontaines, & d'aqueducs. Il montra pendant quelque tems beaucoup d'attachement pour Jean d'Antioche & pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit. Les uns croient qu'il mourut en 451, & d'autres reculent sa mort jusqu'à l'an 470. La meilleure édition de ses œuvres est celle du pere Sirmond, en grec & en latin, en 4 volumes in-fol. Le pere Garnier, jésuite, y joignit en 1684 un cinquième volume, pour compléter toutes les œuvres de ce pere de l'Eglise.

Il est bien difficile de justifier l'approbation que donna Théodoret à l'action d'Abdas ou Abdaa, évêque de Suze ville de Perse, qui du tems de Théodose le jeune brûla un des temples où l'on adoroit le feu, & ne voulut point le rétablir. Le roi (nommé Isdeberge) en étant averti par les mages, envoya querir Abdas, & après l'avoir censuré avec beaucoup de douceur, il lui enjoignit de faire rebâtir le temple qu'il venoit de détruire, le menaçant, au cas qu'il y manquât, d'user d'une espèce de représaille sur les églises des Chrétiens; en effet cette menace fut exécutée sur le refus obstiné d'Abdas, qui aimait mieux perdre la vie & exposer les Chrétiens à une infinité de maux, que d'obéir à un ordre si juste. Théodoret qui rapporte cette histoire admire le refus d'Abdas, ajoutant que c'eût été une aussi grande impiété de bâtir un temple au feu que de l'adorer.

Mais la décision de Théodoret n'est pas judicieuse, parce qu'il n'y a personne qui puisse se dispenser de cette loi de la religion naturelle: «il faut réparer par

» restitution ou autrement, le dommage qu'on a fait » à son prochain ». Abdas, simple particulier & sujet du roi de Perse, en brûlant le temple des mages, avoit ruiné le bien d'autrui, & un bien d'autant plus privilégié qu'il appartenoit à la religion dominante. D'ailleurs, il n'y avoit point de comparaison entre la construction d'un temple sans lequel les Perses n'auroient pas laissé d'être aussi idolâtres qu'auparavant, & la destruction de plusieurs églises chrétiennes. Enfin répondroit-on que le temple qu'il auroit rebâti auroit servi à l'idolâtrie, ce n'eût pas été lui qui l'auroit employé à cet usage.

*Grégoire I. saint*, surnommé le Grand, naquit à Rome d'une famille patricienne. Pelage II. l'envoya nonce à Constantinople pour demander du secours contre les Lombards, mais il ne réussit pas dans ses négociations. Sa nonciature étant finie par le décès de l'empereur Tibère qui mourut en 582, il revint à Rome, servit quelque tems de secrétaire au pape Pelage, & ensuite il fut élu pape lui-même par le clergé, par le sénat, & par le peuple romain, le 3 Septembre 590.

Il parut par sa conduite qu'on ne pouvoit pas choisir un homme qui fût plus digne de ce grand poste, car, outre qu'il étoit savant, & qu'il travailloit par lui-même à l'instruction de l'Eglise, soit en écrivant, soit en prêchant, il avoit l'art de ménager l'esprit des princes en faveur des intérêts temporels & spirituels de la religion, & nous verrons dans la suite qu'il poussa cet art trop loin.

Il entreprit la conversion des Anglois sous le regne d'Ethelrede, & en vint à bout fort heureusement par le secours de Berthe femme de ce prince, qui contribua extrêmement à la conversion du roi son époux, & à celle de ses sujets.

Le pere Maimbourg dit «que comme le diable se » servit autrefois des artifices de trois impératrices, » qui furent femmes l'une de Licinius, l'autre de » Constantius, & la troisième de Valens, pour établir l'hérésie arienne en orient: Dieu, pour renverser sur son ennemi ses machines, & le combattre de ses propres armes, se voulut aussi servir de » trois illustres reines, Clothilde femme de Clovis, Ingonde épouse de saint Ermenigilde, & Theodelinde femme d'Aquilulphe, pour sanctifier l'occident, en » convertissant les Francs du paganisme, & en exterminant l'arianisme de l'Espagne & de l'Italie par la » conversion des Visigots & des Lombards ».

Il y a beaucoup d'apparence que le zèle que saint Grégoire témoigna contre l'ambition du patriarche de Constantinople étoit mal réglé. Mais il n'est pas certain qu'il ait fait détruire les beaux monumens de l'ancienne magnificence des Romains, afin d'empêcher que ceux qui venoient à Rome ne fissent plus d'attention aux arcs de triomphe, &c. qu'aux choses saintes du Christianisme. On doit porter le même jugement de l'accusation qu'on lui intente d'avoir fait brûler une infinité de livres payens, & nommément Tite-Live. Il est vrai cependant qu'il regarda l'étude de la Critique, de la Littérature & de l'Antiquité, comme indigne non-seulement d'un ministre de l'Evangile, mais encore d'un simple chrétien; c'est ce qu'il déclara dans une lettre à Didier, archevêque de Vienne.

Sur la fin de son pontificat, quoiqu'il eût sur les bras toutes les affaires chrétiennes, il composa son antiphonaire, & s'appliqua principalement à régler l'office & le chant de l'Eglise. Il mourut le 10 Mars 604.

S'il étoit vrai qu'après sa mort on eût brûlé une partie de ses écrits, on pourroit en conclure que la gloire de ce pontife, aussi-bien que celle de quelques autres anciens peres, ressemble aux fleuves, qui de très-petits qu'ils sont à leur source, deviennent très-grands lorsqu'ils en sont fort éloignés. Il est certain



généralement parlant, que les objets de la mémoire sont d'une nature très-différente de celle des objets de la vue. Ceux-ci diminuent à proportion de leur distance, & ceux-là pour l'ordinaire grossissent à mesure qu'on est éloigné de leur tems & de leur lieu : *omnia post obitum fingit majora vetustas.*

On fit du vivant de saint Grégoire tant de copies de ses ouvrages, qu'ils ont presque tous passé jusqu'à nous. Le pere Denis de Sainte-Marthe les a publiés en 1697 avec sa vie, sous le nom d'*Histoire de saint Grégoire le Grand*. M. de Gouffainville avoit déjà mis au jour une édition des œuvres de ce pontife en 1675.

Les dialogues qui portent le nom de *saint Grégoire*, & que le bénédictin de saint Maur reconnoît lui appartenir, ne sont pas dignes, de l'aveu de M. Dupin, de la gravité & du discernement de ce saint pape; tant ils sont pleins de miracles extraordinaires & d'histoires fabuleuses ! il est vrai qu'il les a rapportés sur le témoignage d'autrui, mais il ne devoit pas si légèrement y ajouter foi, ni les débiter comme des choses constantes.

Il se montra bien plus précautionné sur les traits de la calomnie, car il la proscrivoit rigoureusement comme un monstre d'autant plus dangereux qu'il est difficile à découvrir; aussi n'écouloit-il les délateurs que sur des preuves de leurs délations plus claires que le jour. Il craignoit tant encore de s'y tromper, quoique innocemment, qu'il se dispensoit lui-même de juger des accusations portées à son tribunal !

Il ne fut pas moins sévère sur le devoir de chasteté des ecclésiastiques, estimant qu'un homme qui avoit perdu sa virginité, ne devoit point être admis au sacerdoce. Il exceptoit seulement de cette rigueur les veufs, pourvu qu'ils eussent été réglés dans leurs mariages, & que depuis fort long-tems ils eussent vécu dans la continence. Il écrivit tant de choses sur la discipline ecclésiastique, les rites, & les cérémonies minutieuses, que tout vint à dégénérer en tristes superfluités; on ne s'attacha plus dans les conciles qu'à de vains raffinements sur l'extérieur de la religion, & leurs canons eurent plus d'autorité que l'Écriture.

Son commentaire en 35 livres sur Job, offre un des ouvrages des plus diffus, & des moins travaillés qu'on connoisse. C'est un répertoire immense de moralités & d'allégories appliquées sans cesse au texte de Job, mais qu'on pourroit également appliquer à tout autre livre de l'Écriture; & plusieurs même de ces moralités & de ces allégories manquent de justesse & d'exactitude.

D'ailleurs, saint Grégoire déclare dans les prolégomènes de ce commentaire, qu'il a dédaigné d'y suivre les règles du langage. « J'ai pris à tâche, dit-il, de négliger l'art de parler que les maîtres des Sciences humaines enseignent; je n'évite point le concours choquant des mêmes consonnes, je ne suis point le mélange des barbarismes, je méprise le soin de placer comme il faut les prépositions, & de mettre les cas qu'elles régissent, parce que je trouve indigne de moi d'assujettir aux règles de Docteur les paroles des oracles célestes ».

Mais n'y a-t-il aucun milieu entre la trop grande recherche de l'élégance du style & celle de sa netteté, qui a tant d'influence sur le but qu'on doit se proposer d'être entendu de tout le monde. Il semble que pour enseigner aux hommes la religion & leurs devoirs, il ne convient jamais de les rebuter par un langage barbare. Après tout, excusons ces défauts du style de saint Grégoire en profitant des bonnes choses qu'il a répandues dans ses écrits.

Il est plus aisé de concevoir qu'il s'étoit mis dans l'esprit que l'étude des Lettres humaines étoit l'étude des Lettres divines; que d'accorder la liaison de ses principes touchant la contrainte de la conscience, le peu d'uniformité de ses maximes à cet égard paroît

Tome XII.

manifestement en ce qu'il n'approuvoit pas que l'on forçât les Juifs à se faire baptiser, & qu'il approuvoit que l'on contraignît les hérétiques à rentrer dans l'Eglise, du-moins par des voies indirectes: cela, dit-il, peut s'exécuter en deux manières, l'une en traitant à la rigueur les obstinés, l'autre en faisant du bien à ceux qui se convertissent; & quand même, ajoute-t-il, ces gens ne seroient pas bien convertis, on gagnera toujours beaucoup en ce que leurs enfans deviendront bons catholiques: *aut ipsos ergo, aut eorum filios lucratur, lib. IV. epist. vi.* Machiavel n'a pas poussé le raffinement plus loin.

Mais le principal trait de la vie de S. Grégoire, que tous les moralistes ont condamné, c'est la prostitution des louanges avec laquelle il s'insinua dans l'amitié de l'horrible usurpateur Phocas, & de la reine Brunehaut, une des méchantes femmes de la terre.

Le traître & barbare Phocas étoit encore tout dégoûtant d'un des plus exécrables parricides que l'on puisse lire dans les annales du monde. Il venoit de faire égorger en sa présence l'empereur Maurice, son maître, après avoir donné à cet infortuné pere, le triste spectacle de voir mourir de la même manière, cinq petits princes ses enfans. Le pere Maimbourg vous détaillera cette horrible action, & vous peindra le caractère du cruel & infâme Phocas; c'est assez de dire, qu'il réunissoit en lui toutes les méchantes qualités qu'on peut opposer à celles de l'empereur Maurice. Saint Grégoire a la foiblesse de féliciter le monstre Phocas de son avènement à la couronne; il en rend grâces à Dieu, comme du plus grand bien qui pouvoit arriver à l'empire. Il lui écrit trois épîtres à ce sujet, *lib. II. epist. 38. ind. 6. 45. & 46.* Quel aveuglement ! Quelle chute dans S. Grégoire ! Un pape qui ne veut point recevoir dans les ordres sacrés, & qui dépose avec la dernière rigueur, un prêtre qui n'est coupable que d'avoir eu dans sa vie un moment de foiblesse, écrit à Phocas trois lettres de félicitation, sans même lui témoigner dans aucune, qu'il eût désiré que Maurice & ses enfans n'eussent pas souffert le dernier supplice !

Quant à ce qui regarde la reine Brunehaut, je rapporterai seulement ce que dit le pere Daniel dans son *hist. de France, tom. I.* » S. Grégoire qui avoit besoin de l'autorité de Brunehaut pour seconder les missionnaires d'Angleterre, & pour se consacrer en Provence le petit patrimoine de l'Eglise romaine; lui faisoit la cour en louant ce qu'elle faisoit de bien, sans toucher à certaines actions particulières ou qu'il ignoroit, ou qu'il jugeoit à propos de dissimuler. Plusieurs bonnes œuvres, dont l'histoire lui rend témoignage, comme d'avoir bâti des monastères, des hôpitaux, racheté des captifs, contribué à la conversion d'Angleterre, ne sont point incompatibles avec une ambition demeurée, avec les meurtres de plusieurs évêques, avec la persécution de quelques saints personnages, & avec une politique aussi criminellement que celle dont on lui reproche d'avoir usé pour se conserver toujours l'autorité absolue ».

Cependant dans toutes les lettres que S. Grégoire lui écrivit, il la peint comme une des plus parfaites princesses du monde; & regarde la nation Françoisse pour la plus heureuse de toutes, d'avoir une semblable reine douée de toutes sortes de vertus, *liv. II. epist. 8.* voilà donc dans la vie d'un seul homme, deux exemples mémorables de la basse servitude où l'on tombe, pour vouloir se soutenir dans les grands postes !

Les siècles suivans offrent peu de docteurs qui méritent quelques louanges, par leur savoir en matière de religion ou de morale. Cette dernière science se corrompant de plus en plus devint sèche, décharnée, misérablement défigurée par toutes sortes de

X x ij

superstitions, & par les subtilités épineuses de l'école. Enfin, il n'est plus question dans l'histoire des *peres de l'Eglise*, si l'on en excepte le seul fondateur de Clerveaux, à qui l'on a donné le nom de dernier des *SS. peres*.

S. Bernard, dont M. le Maître a fait la vie dans notre langue, naquit au village de Fontaine en Bourgogne en 1091. Il vint au monde fort à-propos dans un siècle de brigandage, d'ignorance & de superstitions, & fonda cent soixante monastères en différens lieux de l'Europe. Je n'ose dire avec le cardinal Baronius, qu'il n'a point été inférieur aux grands apôtres; je craindrois de répéter une impiété; mais il a été puissant en œuvres & en paroles, par les prodiges qui ont suivi sa prédication & ses discours.

Ce fut avec raison, dit un historien philosophe, que le pape Eugene III. n'agueres disciple de saint Bernard, choisit son premier maître pour être l'organe de la seconde croisade. Il avoit su concilier le tumulte des armes avec l'austerité de son état; il étoit parvenu à cette considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité même.

A Vézelay, en Bourgogne, fut dressé un échafaud dans la place publique en 1146, où S. Bernard parut à côté de Louis le Jeune, roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla ensuite. Tout ce qui étoit présent prit la croix, Louis la prit le premier des mains de S. Bernard. Il s'étoit acquis un crédit si singulier, qu'on le choisit lui-même pour chef de la croisade; il avoit trop d'esprit pour l'accepter. Il refusa l'emploi de général, se contenta de celui de prophète.

Il se rendit en Allemagne, donna la croix rouge à l'empereur Conrad III. prêchoit en françois aux Allemands, & promit de la part de Dieu, des victoires signalées contre les infidèles. Il se trompa; mais il écrivit beaucoup, & fut mis au rang des *peres de l'Eglise*. Il mourut le 20 Août 1153, à soixante-trois ans.

La meilleure édition de ses œuvres a été mise au jour par le pere Mabillon, à Paris en 1690, & elle forme 2. vol. in-fol. son style au jugement des critiques est fort mélangé, tantôt vif, tantôt concis & serré; sa science est très-médiocre. Il entasse pêle-mêle l'Ecriture-sainte, les canons & les conciles, sembla-ble au cardinal qui avoit placé dans son cabinet, le portrait de J. C. entre celui d'Alexandre VI. & de la dame Vanotia sa maîtresse. Il déploie par-tout une imagination peu solide, & très-féconde en allégories.

Enfin, des siècles lumineux ont appris la vraie manière d'expliquer l'Ecriture, & de traiter solidement la morale; ils ont éclairé le monde sur les erreurs où les *peres de l'Eglise* sont tombés. Mais quand nous considérerons que les apôtres eux-mêmes ont eu pendant long-tems leurs préjugés & leurs faiblesses; nous ne serons pas étonnés que les ministres qui leur ont succédé, & qui n'étoient favorisés d'aucun secours extraordinaire du ciel, n'aient pas eu dans tous les points des lumières suffisantes pour les préserver des erreurs inséparables de l'humanité.

D'abord, il paroît clairement que l'idée du regne de mille ans sur la terre dont les Saints jouiroient avec J. C. a été l'opinion des *peres* des deux premiers siècles. Papius (*apud Euseb. Hist. ecclif. 3. 39.*) ayant assuré qu'il tenoit des apôtres cette doctrine flatteuse, elle fut adoptée par les grands personnages de son tems, par S. Justin, S. Irénée, Népos, Victorin, Laënce, Sulpice Severe, Tertullien, Quintus Julius, Hilarion, Commodianus, & autres qui croyoient en le soutenant, défendre une vérité apostolique. Voyez les *Antiquités* de Bingham, & les *Mémoires pour l'Hist. Ecclif.* de M. de Tillemont.

Les mêmes *peres* ont été dans une seconde erreur, au sujet du commerce des mauvais anges avec les

femmes. Ils vivoient dans un tems où l'on croyoit assez communément, que les anges bons & mauvais étoient corporels, & par conséquent sujets aux mêmes passions que nous; ce sentiment leur paroisoit établi dans les livres sacrés. C'est particulièrement dans le livre d'Enoch qu'ils avoient puisé cette idée touchant le mariage des anges, & des filles des hommes. Cependant dans la suite les *peres* reconnoissant que les anges devoient être tout spirituels; ils ont déclaré que les esprits n'étoient capables d'aucune passion pour les femmes, & que par les enfans & les anges de Dieu dont il est parlé dans l'Ecriture, on doit entendre les filles des hommes, celles de la race de Cain.

Mais une erreur qui a jetté dans leur esprit les plus profondes racines, c'est l'idée qu'ils se font presque tous formé de la sainteté du célibat. De-là vient qu'on trouve dans leurs ouvrages, & sur-tout dans ceux des *peres* grecs, des expressions fort dures au sujet des secondes nocés; en sorte qu'il est difficile de les excuser sur ce point. Si ces expressions ont échappé à leur zèle, elles prouvent combien on doit être en garde contre les excès du zèle; car des qu'en matière de morale, on n'apporte pas une raison tranquille à l'examen du vrai, il est impossible que la raison soit alors bien éclairée.

Le nombre des *peres de l'Eglise* qui condamnent les secondes nocés est trop grand, leurs expressions ont trop de rapport ensemble pour admettre un sens favorable, & pour ne pas donner lieu de croire que ceux qui se sont exprimés moins durement que les autres, n'en étoient pas moins au fond dans les mêmes idées, qui se font introduites de fort bonne heure.

S. Irénée, par exemple, traite la Samaritaine de fornicatrice pour s'être mariée plusieurs fois; cette pensée se trouve aussi dans S. Basile & dans S. Jérôme. Origène pose en fait, que les secondes nocés excluent du royaume de Dieu, voyez les *Origeniana* de M. Huet, liv. II. quest. xiv. §. 3. S. Basile parlant de ceux qui ont épousé plus de deux femmes, dit que cela ne s'appelle pas un mariage, mais une polygamie, ou plutôt une fornication mitigée. C'est en conséquence de ces principes, qu'on flétrit dans la suite autant qu'on pût les secondes nocés, & que ceux qui les célébroient, étoient privés de la couronne qu'on mettoit sur la tête des mariés. On leur imposoit encore une pénitence, qui consistoit à être suspendus de la communion.

Les premiers *peres* qui se déclarèrent si fortement contre les secondes nocés, embrassèrent peut-être ce sentiment par la considération, qu'il faut être plus parfait sous la loi de l'Evangile, que sous la loi Moïsaïque, & que les laïques Chrétiens devoient observer la plus grande régularité qui fût en usage parmi les ecclésiastiques de la synagogue. S'il fut donc trouvé à-propos d'interdire le mariage d'une veuve au souverain sacrificateur des Juifs, afin que cette défense le fit souvenir de l'attachement qu'il devoit à la pureté; on a pu croire qu'il falloit mettre tous les Chrétiens sous le même joug. Peut-être aussi que la première origine de cette morale sévère, fut le désir d'ôter l'abus de cette espèce de polygamie, que le divorce rendoit fréquente.

Quoi qu'il en soit de cette idée outrée qu'ont eu les *peres* sur la sainteté du célibat, il leur est arrivé par une conséquence naturelle, d'avoir approuvé l'action de ceux & de celles qui se tuent, de peur de perdre leur chasteté. S. Jérôme, S. Ambroise & S. Chrysostome ont été dans ce principe. La superstition honora comme martyres quelques saintes femmes qui s'étoient noyées pour éviter le violement de leur pudicité; mais ces sortes de résolutions courageuses en elles-mêmes ne laissent pas d'être en bonne morale une vraie faiblesse, pour laquelle seule-



ment l'état & les circonstances des personnes qui y succombent, donnent lieu d'espérer la miséricorde d'un Dieu qui ne veut point la mort du pécheur.

S. Ambroïse décide, que les vierges qui ne peuvent autrement mettre leur honneur à couvert de la violence, sont bien de se donner la mort; il cite pour exemple, sainte Pélagie, & lui fait dire que la foi ôte le crime. S. Chrysostome donne les plus grands éloges à quelques vierges qui avoient été dans ce cas; il regarde ce genre de mort, comme un baptême extraordinaire, qu'il compare aux souffrances de N. S. J. C. Enfin, les uns & les autres semblent avoir envisagé cette action, comme l'effet d'une inspiration particulière de l'esprit de Dieu; mais l'esprit de Dieu n'inspire rien de semblable. La grande raison pour quoi l'Être suprême défend l'omicide de soi-même, c'est qu'en qualité d'arbitre souverain de la vie, que nous tenons de sa libéralité, il n'a voulu nous donner sur elle d'autres droits, que celui de la vie, que nous devons seulement regarder comme dignes de la pitié de Dieu, des femmes qui ont employé le triste expédient de se tuer pour exercer leur vertu.

Je vais plus loin; je pense que les *peres* ont eu de fausses idées sur le martyre en général, en y invitant, en y exhortant avec beaucoup de force, & en louant ceux qui s'y étoient offerts témérairement; mais ce desir du martyre est également contraire, & à la nature, & au génie de l'Evangile qui ne détruit point la nature. J. C. n'a point abrogé cette loi naturelle, une des plus évidentes & des plus indispensables, qui veut que chacun travaille en tant qu'en lui est, à sa propre conservation. L'avantage de la société humaine, & celui de la société chrétienne demandent également que les gens de bien & les vrais chrétiens ne soient enlevés du monde, que le plus tard qu'il est possible, & par conséquent qu'ils ne s'exposent pas eux-mêmes à périr sans nécessité. Ces raisons sont si claires & si fortes, qu'elles rendent très-suspect, ou d'ignorance, ou de vanité, ou de témérité, un zèle qui les foule aux pieds pour se faire une gloire du martyre en lui-même, & le rechercher sur ce pied-là. Le cœur des hommes, quelque bonne que soit leur intention, est sujet à bien des erreurs & des faiblesses; elles se glissent dans les meilleures actions, dans les plus héroïques & les plus éclatantes.

Une humeur mélancholique peut aussi produire ou féconder de pareilles illusions. Rien après tout ne seroit plus propre à détruire le Christianisme, que si ces idées du martyre désirable par lui-même, devenoient communes dans les sociétés des Chrétiens; il en pourroit résulter quelque chose de semblable, à ce que l'on raconte de l'effet que produisirent sur l'esprit des auditeurs, les discours véhéments d'un ancien philosophe, *Hégésius*, sur les misères de cette vie. Enfin, Dieu peut en considération d'une bonne intention, pardonner ce que le zèle a de mal réglé; mais la témérité demeure toujours témérité, & si l'on peut l'excuser, elle ne doit faire ni l'objet de notre imitation, ni la matière de nos louanges.

Il est certain que les *peres* mettent sans cesse une trop grande différence entre l'homme & le chrétien, & à force d'outter cette distinction, ils prescrivent des règles impraticables. La plupart des devoirs dont l'Evangile exige l'observation, sont au fond les mêmes, que ceux qui peuvent être connus de chacun par les seules lumières de la raison. La religion chrétienne ne fait que suppléer au peu d'attention des hommes, & fournir des motifs beaucoup plus puissans à la pratique de ces devoirs, que la raison abandonnée à elle n'est capable d'en découvrir. Les lumières naturelles, toutes divines qu'elles sont, ne nous montrent rien par rapport à la conduite ordinaire de la vie, que les lumières naturelles n'adoptent pas les

réflexions exactes de la pure philosophie. Les maximes de l'Evangile ajoutées à celles des philosophes, sont moins de nouvelles maximes, que celles qui étoient gravées au fond de l'âme raisonnable.

En vain la plupart des *peres* ont regardé le prêt à usure comme contraire à la loi naturelle, ainsi qu'aux lois divines & humaines. Il est certain que quand ce prêt n'est accompagné ni d'extorsions, ni de violations des lois de la charité, ni d'aucun autre abus, il est aussi innocent que tout autre contrat.

Je ne dois pas supprimer un défaut commun à tous les *peres*, & qu'on a raison de condamner, c'est leur goût passionné pour les allégories, dont l'abus est d'une dangereuse conséquence en matière de morale. Lisez sur ce sujet un livre de Dan. Withy, intitulé *differtatio de scripturarum interpretatione secundum patrum commentarios*. Lond. 1714 in-4°. Si J. C. & ses apôtres ont proposé des images & des allégories, ce n'a été que rarement, avec beaucoup de sobriété, & d'une manière à faire sentir qu'ils ne les donnoient que comme des choses propres à illustrer, & à rendre en quelque façon sensibles au vulgaire grossier, les vérités qu'ils avoient fondées sur des principes également simples, solides, & suffisants par eux-mêmes.

Il ne suffit pas de voir quelque conformité entre ce que l'on prend pour figure, & ce que l'on croit être figure: il faut encore être assuré que cette ressemblance a été dans l'esprit & dans l'intention de Dieu, sans quoi l'on court grand risque de donner ses propres fantaisies pour les vues de la sagesse divine. Rien n'est plus différent que le tour d'esprit des hommes; & il y a une infinité de faces, par lesquelles on peut envisager le même objet, soit en lui-même, ou en le comparant avec d'autres. Ainsi l'un trouvera une conformité, l'autre une autre, aussi spacieuse quoique différente, & même contraire. Celle qui nous paroît la mieux fondée sera effacée par une nouvelle, qui nous a frappés depuis; de sorte qu'ainsi l'Ecriture-sainte sera en bute à tous les jeux de l'imagination humaine. Mais l'expérience a assez fait voir dans quels égaremens on se jette ici, faute de règle & de boussole. Les *peres de l'Eglise* suffisoient de reste, quand ils n'auroient jamais eu d'imitateurs, pour montrer le péril de cette manière d'expliquer le livre le plus respectable.

Après tout, il est certain que les Apôtres ne nous ont pas donné la clé des figures ou des allégories qu'il pouvoit y avoir dans l'Ecriture-sainte, outre celles qu'ils ont eux-mêmes développées; & cela suffit pour réprimer une curiosité que nous n'avons pas le moyen de satisfaire. Enfin les allégories sont inutiles pour expliquer la morale évangélique, qui est toute fondée sur les lumières les plus simples de la raison.

Il semble encore que les *peres* se sont plus attachés aux dogmes de pure spéculation qu'à l'étude sérieuse de la morale; & qu'en même tems ils ont trop négligé l'ordre & la méthode. Il seroit à souhaiter qu'en abandonnant les argumens oratoires, ils se fussent piqués de démontrer par des raisons solides les vertus qu'ils recommandoient. Mais la plupart ont ignoré l'art critique qui est d'un très-grand secours pour interpréter l'Ecriture-sainte, & en découvrir le sens littéral. Parmi les *peres* grecs il y en avoit peu qui entendissent la langue hébraïque, & parmi les *peres* latins, quelques-uns même n'étoient pas assez versés dans la langue grecque.

Enfin leur éloquence est communément fort enflée, souvent déplacée, & pleine de figures & d'hyperboles. La raison en est, que le goût pour l'éloquence étoit déjà dépravé dans le tems que les *peres* ont vécu. Les études d'Athènes même étoient déchuës, dit M. de Fénelon, dans le

tems que S. Basile & S. Grégoire de Naziance y allerent. Les raffinemens d'esprit avoient prévalu; les *peres* instruits par les mauvais rhéteurs de leur tems, étoient entraînés dans le préjugé universel.

Au reste, toutes les erreurs des *peres* ne doivent porter aucun préjudice à leur gloire, d'autant qu'elles sont bien compensées par les excellentes choses qu'on trouve dans leurs ouvrages. Elles deviennent encore excusables en considération des défauts de leurs siècles, des tentations & des conjonctures dans lesquelles ils se sont trouvés. Enfin, la foi qu'ils ont professée, la religion qu'ils ont étendue de toutes parts malgré les obstacles & les persécutions, n'ont pu donner à personne le droit de faillir comme eux. (Le Chevalier de Jaucourt.)

PEREAN, f. m. (Crier.) une chaudière plus longue que large, dans laquelle on fond la cire pour la première fois pour la mettre en pain. Voyez nos Pl. & leur explication.

PEREASLAW, (Géog. mod.) ville de Pologne, au Palatinat de Kiovie, sur le Tribiecz. Les Polonois l'ont cédée à la Russie. Elle est à 10 lieues sud-est de Kiovie. Long. 50. 19. lat. 49. 46. (D. J.)

PERECZAS, (Géog. mod.) petite ville de la haute-Hongrie, capitale d'un comté de même nom, à 18 lieues de Tockai. Long. 39. 45. lat. 49. 44.

PERÉE, (Géog. anc.) *Peræa*; ce mot vient du grec *περα*, qui signifie au-delà. On a donné le nom de *Peræa* à diverses contrées & à divers lieux qui étoient au-delà de la mer, au-delà de quelques fleuves, ou au-delà d'une autre contrée.

Ainsi 1°. on nomma *Peræa*, Perée, une contrée au-delà du Jourdain, à l'orient du fleuve; mais la *Perée* propre étoit la seule partie méridionale qui comprenoit les tribus de Ruben & de Gad.

2°. *Peræa Rhodiorum*, contrée d'Asie, qui faisoit partie de la Carie. C'étoit une contrée maritime vis-à-vis de l'île de Rhodes, & à laquelle on donna le nom de *Perée des Rhodiens*, parce que ces peuples s'en rendirent maîtres anciennement.

3°. Etienne le géographe donne le nom de *Peræa*, à un petit pays d'Asie sur le bord du Tigre; 2°. à un canton du territoire de Corinthe; & 3°. à une petite ville de Syrie. (D. J.)

PEREGRINAIRE, f. m. (Hist. ecclésiastique.) nom qu'on donnoit dans les anciens monastères, à un moine chargé de recevoir & d'amuser les étrangers qui venoient visiter le monastère.

PERÉGRINE, COMMUNION, (Hist. ecclésiastique.) c'est une dégradation des clercs, par laquelle on les réduisoit à un ordre inférieur; ce mot *communio perégrine*, a été employé pour la première fois dans le troisième canon du concile de Riez, au sujet d'Armentarius, lorsqu'il fut dégradé de son évêché d'Embrun, & qu'on lui permit de se retirer dans toute église où l'on voudroit charitablement le souffrir, pour y confirmer seulement les Néophytes, sans pouvoir faire aucune fonction épiscopale que dans ladite église, où il seroit reçu par charité. Le P. Pétau, prétend qu'on appelloit cette dégradation *communio perégrine*, parce qu'elle réduisoit ceux qui étoient ainsi dégradés au même état des clercs étrangers, qui avoient bien des lettres formées, mais qui ne pouvoient faire des fonctions ecclésiastiques, jusqu'à ce que leurs lettres eussent été examinées par le synode ou l'évêque du lieu. Par le second canon du concile d'Agde, il est dit que les clercs rebelles, réduits à la *communio perégrine*, peuvent être rétablis. Nous renvoyons les curieux de plus grands détails à une ample dissertation que Marc-Antoine Dominici, juriconsulte canoniste, a fait imprimer en 1645 sur la *communio perégrine*. (D. J.)

PERÉGRINE, (Bijout.) la perle ainsi nommée est cette fameuse perle dont l'eau, la figure, la beauté,

en un mot la perfection, firent une telle impression sur un marchand connoisseur, qu'après l'avoir vue, il osa bien en donner cent mille écus, en longeant, dit-il, à Philippe IV. quand il la lui présenta, qu'il y avoit encore un roi d'Espagne au monde.

PEREGRINI, (Langue latine.) les Romains appelloient *peregrinos*, tous les peuples soumis à leur domination; à qui ils avoient laissé leur ancienne forme de gouvernement; disant *peregrinum qui suis legibus uteretur*. Varro, l. IV. de ling. lat. (D. J.)

PEREGRINITE, f. f. (Gram. & Jurisprud.) signifie l'état de celui qui est étranger dans un pays; on appelle *vie de pérégrinité*, l'incapacité résultante de la qualité d'étranger. Voyez AUBAIN & ÉTRANGER. (A)

PEREKOP, ou PERCOPS, ou PRÉCOP, (Géog. mod.) ville de la Crimée, située sur la côte orientale de l'Isthme, qui joint la Crimée à la terre ferme, à une petite distance du rivage du Palus-Méotide. Cette Isthme n'ayant qu'une demi-lieue de largeur en cet endroit, on regarde avec raison la ville de *Perekop*, comme la clé de la Crimée; cependant ce n'est qu'un fort vilain petit trou d'environ 60 feux, avec un château ruiné à moitié. Les Turcs font en possession des deux meilleures places de la presqu'île de Crimée, qui sont la ville de Caffa, & le port de Baluclava, situé à 44°. 44'. de lat. sur le rivage méridional de ce pays.

*Perekop*, qui veut dire terre-fossée, est le nom que les Polonois ont donné à cet endroit; les Tartares l'appellent *Orkapy*, nom magnifique qui signifie la porte d'or; ce n'est cependant que la porte d'un trou. (D. J.)

PERELLE, f. f. (Hist. nat. Minéralog.) c'est une espèce de terre composée de particules en petites écailles, elle est sèche au toucher, & d'une couleur qui tire sur le gris. On la trouve en Auvergne dans le voisinage de S. Flour; elle est attachée aux rochers. On s'en sert dans la teinture, & l'on prétend que c'est une espèce de lichen ou de mousse qui se forme à la surface des rochers de même que l'orseille. C'est vraisemblablement la chaleur du soleil qui en desséchant cette substance lui donne la consistance d'une terre.

PEREMPTION d'instance, f. f. (Jurisprud.) est l'anéantissement d'une procédure qui est regardée comme non-avenue, lorsqu'il y a eu discontinuation de poursuite pendant trois ans.

Elle tire son origine de la loi *properandum*, au code de *judiciis*, suivant laquelle tous les procès criminels devoient être terminés dans deux ans, & les procès civils dans trois ans, à compter du jour de la contestation en cause.

Mais cette loi ne prononçoit pas l'anéantissement des procédures par une discontinuation de poursuites, comme il a lieu parmi nous; la litiscontestation perpétuoit même l'action pendant 40 ans.

La loi *properandum* a toujours été suivie en France, du moins ainsi qu'il est justifié par l'ancien style du parlement, mais la *péremption* étoit autrefois encourue par une discontinuation de procédure pendant un an, à moins que l'on n'obtinât des lettres de relief contre le laps d'une année.

Dans la suite la *péremption* ne fut acquise qu'au bout de trois ans; elle étoit déjà usitée avant l'ordonnance de 1539, puisque celle-ci porte, art. 120. que dorénavant il ne sera expédié des lettres de rélevement de la *péremption* d'instance.

Cette pratique ayant été négligée, on la renouvella par l'ordonnance de Roussillon, art. 15. qui porte que l'instance intentée, quoique contestée, si par le laps de trois ans elle est discontinuée, n'aura aucun effet de perpétuer ni de proroger l'action, ains aura la prescription son cours, comme si ladite instance n'a-



voit été formée ni introduite, & fans qu'on puisse dire ladite prescription avoir été interrompue.

L'ordonnance de 1629, art. 91. ordonne l'exécution de celle de Rouffillon dans tout le royaume.

Cependant la *péremption* n'a pas lieu en Dauphiné, ni en Franche-Comté, si ce n'est au bout de 30 ans.

En Artois & au parlement de Bordeaux elle a lieu au bout d'un an de cessation de procédures.

Au parlement de Toulouse la *péremption* de 3 ans a lieu, mais on observe sur cela plusieurs distinctions qui sont expliquées par M. Bretonnier au mot *péremption*.

Le parlement de Paris a fait, en 1691, un arrêté sur les *péremptions*, portant

1°. Que les instances intentées, bien qu'elles ne soient contestées, ni les assignations suivies de constitution & de présentation de procureur par aucune des parties, seront déclarées péries, en cas que l'on ait cessé & discontinué les procédures pendant 3 ans, & n'aient aucun effet de perpétuer ni de proroger l'action, ni d'interrompre la prescription.

2°. Que les appellations tomberont en *péremption*, & emporteront de plein droit la confirmation des sentences, si ce n'est qu'en la cour les appellations soient conclues ou appointées au conseil.

3°. Que les raisons réelles & les instances de criées des terres, héritages, & autres immeubles, ne tomberont en *péremption* lorsqu'il y aura établissement de commissaire, & baux faits en conséquence.

4°. Que la *péremption* n'aura lieu dans les affaires qui y sont sujettes, si la partie qui a acquis la *péremption* reprend l'instance, si elle forme quelque demande, fournit des défenses, ou si elle fait quelque autre procédure, & s'il intervient quelque appointement ou arrêt interlocutoire ou définitif, pourvu que lesdites procédures soient connues de la partie & faites par son ordre.

La *péremption* n'est point acquise de plein droit, il faut qu'elle soit demandée & prononcée, & la moindre procédure faite avant la demande suffit pour couvrir la *péremption*.

Au conseil du roi il n'y a jamais de *péremption*.

Au parlement elle n'a pas lieu pour les appellations conclues ou appointées au conseil.

On juge aussi aux requêtes du palais que les instances appointées ne périssent point.

On tient pour maxime au palais, que le décès d'une des parties, ou de son procureur, empêche la *péremption*.

Il y a certaines matieres dans lesquelles la *péremption* n'a point lieu, telle que les causes du domaine, de régalé, les appellations comme d'abus, & en général toutes les causes qui concernent le roi, le public, ou la police, l'état des personnes, & les procès criminels, à moins qu'ils ne soient civilisés.

Voyez le traité des *péremptions* de Menelet, les notes sur Dupleffis, tr. des *prescript.* liv. II. ch. 1. sect. 2. le recueil de quest. de Bretonnier, au mot *Péremption*, & ci-après les mots *PÉREMPTOIRE* & *PÉRIMÉ*.

*PÉREMPTOIRE*, adj. m. & f. (*Jurispr.*) se dit de ce qui tranche toute difficulté, comme une raison ou un moyen ou une exception *péremptoire*. L'ordonnance de 1667, tit. 5. art. 5. veut que dans les défenses soient employées les fins de non-recevoir, nullités des exploits, ou autres exceptions *péremptoires*, si aucunes y a, pour y être préalablement fait droit. Voyez EXCEPTION, MOYEN, NULLITÉ, *PÉREMPTION*.

PERENA, LA, (*Géog. mod.*) c'est la même ville qu'on nomme aujourd'hui Coquimbo, & qui fut bâtie par Petro de Valdevia, en 1544. Les arbres y sont chargés de fruits, que les habitants sont obligés au commencement de l'été d'en abattre une moitié,

pour que les arbres puissent supporter le reste. Voyez COQUIMBO. (*D. J.*)

*PÉREQUATEURS*, f. m. pl. (*Antiq. rom.*) gens préposés à la répartition égale des impôts sur les campagnes. Ils furent institués sous Constantin appelé le Grand. Le but de leur fonction étoit louable; mais comment s'en acquittoient-ils?

*PERESKIA*, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice devient dans la suite un fruit rond, charnu, mol, & garni de petites feuilles, qui renferme ordinairement trois semences rondes & applaties. Plumier, *nova plant. amer. gener.* Voyez PLANTE.

Elle a été ainsi nommée par le pere Plumier, en l'honneur du célèbre Péiresc, l'un des beaux génies françois, & des plus savans hommes du xvij. siecle.

La fleur de la *pereskia* est blanche, en forme de rose, & composée de plusieurs pétales disposés en rond. Son calice se change en un fruit mol, charnu, de couleur jaunâtre, de figure sphérique, & environné de feuilles. Il contient dans le milieu quantité de semences plates, arrondies, & enfermées dans un mucilage. Le pere Plumier n'établit qu'une espèce de ce genre de plantes, favoir *pereskia aculeata*, *flore albo*, *fructu flavescente*, *plant. nov. gener.* Elle croit dans quelques provinces des Indes espagnoles; d'où elle a été transportée dans les colonies angloises, où elle est appelée *goosberry*, & par les Hollandois *blad apple*. (*D. J.*)

*PERESLAW REZANSKI*, (*Géog. mod.*) ville de l'empire russe, capitale du duché de Rézan, au bord méridional de l'Occa, mais à quelque distance de cette rivière, sur une petite hauteur. Long. 59. 28. latit. 54. 36.

*PERESLAW SOLESKOI*, (*Géog. mod.*) ville de l'empire russe, dans le duché de Rostow, entre Moscou & Arcangel, sur un lac. Long. 57. 34. lat. 56. 25. (*D. J.*)

*PEREYRA*, (*Hist. nat. Botan.*) arbre des Indes orientales, qui est de la même nature que celui qu'on appelle *guayavier*. Son fruit est verd & jaune à l'intérieur; il a la forme d'une poire, blanchâtre à l'extérieur, & d'une substance molle comme celle d'une poire trop mûre; on en fait de très-bonnes confitures.

*PERFECTION*, f. f. (*Métaphysique.*) c'est l'accord qui regne dans la variété de plusieurs choses différentes, qui concourent toutes au même but. Tout composé fait dans certaines vues est plus ou moins parfait, à proportion que ces parties s'afforment exactement à ces vues. L'œil, par exemple, est un organe de plusieurs pieces qui doivent toutes servir à tracer une image claire & distincte de l'objet visible au fond de la rétine. Si toutes ces pieces servent autant qu'elles en sont capables, à cet usage, l'œil est censé parfait. La vie de l'homme, autant qu'elle désigne l'assemblage de ses actions libres, est censée parfaite, si toutes ses actions tendent à une fin qu'elles soit commune avec les actions naturelles. Car de-là résulte cet accord entre les actions naturelles & les actions libres, dans lequel consiste la *perfection* de la vie humaine. Au contraire l'imperfection, ou le mal métaphysique, consiste dans la contrariété de diverses choses qui s'écartent d'un même but.

Toute *perfection* a une raison générale, par laquelle on peut comprendre pourquoi le sujet en qui réside la *perfection*, est disposé de telle maniere, & non autrement. On peut l'appeller la *raison déterminante de la perfection*: il n'y a point d'ouvrage de la nature ou de l'art, qu'on n'ait sa destination; c'est par elle, en y rapportant tout ce qu'on observe dans le sujet, qu'on estime sa *perfection*. C'est, par exemple, de la combinaison d'une lentille concave placée à l'oppo-

sité d'une lentille convexe dans un tube, que réduite la possibilité de voir distinctement un objet éloigné, comme s'il étoit prochain. On démontre que les lentilles doivent être d'une telle grandeur & d'un tel diamètre plutôt que d'un autre; que le tube doit être construit ainsi & non autrement; & on démontre, dis-je, la perfection de chacune de ces parties, & conséquemment celle du tout, par leur rapport au but qu'on se propose d'apercevoir les objets éloignés.

Si la raison déterminante est unique, la perfection sera simple; s'il y a plusieurs raisons déterminantes, la perfection est composée. Si un pilier n'est planté que pour soutenir quelque voûte, il aura toute la perfection qu'il lui faut, pourvu que sa grosseur ou sa force soit suffisante pour porter ce poids; mais s'il s'agit d'une colonne destinée à orner aussi-bien qu'à soutenir, il faut la travailler dans cette double vue. Les fenêtres d'une maison ont une perfection composée tant qu'elles servent à introduire la lumière, & à procurer un point de vue agréable.

Il y a aussi des raisons prochaines & des raisons éloignées, *primaria, secundaria*, qui déterminent la perfection prochaine ou éloignée d'une chose. Toute perfection a ses règles, par lesquelles elle est explicable. Lorsque diverses règles qui découlent des différentes raisons d'une perfection composée se contraignent, cette collision produit ce qu'on appelle *exception*, favoir une détermination contraire à la règle née de la contrariété des règles. Une perfection simple ne sauroit être sujette à *exception*; elle n'a lieu que dans la perfection composée. Dès qu'il n'y a qu'une règle à observer, d'où naîtroit le cas d'une collision? Mais aussi-tôt qu'il s'en trouve seulement deux, leur opposition dans certain cas, peut produire des *exceptions*.

La perfection d'une maison, par exemple, embrasse plusieurs objets, la position, distribution commode des appartemens, proportion de ses différentes parties, ornemens intérieurs & extérieurs: un habile architecte ne perd rien de vue; mais chaque chose entre dans son plan à proportion de son importance; & quand il ne sauroit tout allier, il laisse ce dont on peut le plus aisément se passer.

Les défauts occasionnés par les *exceptions*, ne sont pas des défauts réels; & la perfection du sujet n'en est point altérée. Placer l'idée de la perfection dans l'accord des choses qui ne sauroient être conciliées, ce seroit supposer l'impossible. Ainsi, les *exceptions* qui ne naissent que de cette impossibilité, n'ont rien qui nuise à la perfection du sujet. Un œil est parfait, quoiqu'il ne puisse pas faire tout-à-la-fois les fonctions du télescope & du microscope; parce qu'un même organe ne sauroit les allier, & que l'une & l'autre nuieroient à la véritable perfection de l'œil, qui consiste à découvrir distinctement ce qui est à la portée du corps.

Le principe des *exceptions* se trouve dans la raison déterminante de la perfection du tout, qui doit toujours prévaloir sur la perfection d'une partie. C'est un principe capital pour écarter les jugemens faux & précipités sur la perfection des choses; il faut en embrasser toute l'économie pour raisonner pertinemment. Qui ne connoît qu'une partie, & forme ses décisions là-dessus, court grand risque de s'égarer, & ne réussit que par hasard. La perfection du tout est l'objet de quiconque travaille d'une manière sensée à quelque ouvrage que ce soit: on n'ira pas sacrifier les commodités d'une maison entière, pour rendre une salle parfaite. En un mot, dans un tout, chaque partie a la perfection qui lui est propre; mais elle est relative & subordonnée à celle du tout, au point que trop de perfection dans une partie, seroit une vraie imperfection dans le tout.

La grandeur de la perfection se mesure par le nom-

bre des déterminations de l'être qui s'accordent avec les règles. Plus il y a de convenances entre les déterminations & les règles, plus la perfection s'accroît; ou bien moins un sujet a de défauts réels & véritables, plus il a de perfection.

PERFECTIONNER, *v. act. (Gramm.)* corriger ses défauts, avancer vers la perfection; rendre moins imparfait. On se perfectionne soi-même; on perfectionne un ouvrage. L'homme est composé de deux organes principaux; la tête organe de la raison, le cœur, expression sous laquelle on comprend tous les organes des passions; l'estomac, le foie, les intestins. La tête dans l'état de nature, n'influerait presque en rien sur nos déterminations. C'est le cœur qui en est le principe; le cœur d'après lequel, l'homme animal seroit tout. C'est l'art qui a perfectionné l'organe de la raison; tout ce qu'il est dans ses opérations est artificiel; nous n'avons pas eu le même empire sur le cœur; c'est un organe opiniâtre, foudroyé, violent, passionné, aveugle. Il est resté, en dépit de nos efforts, ce que nature l'a fait; dur ou sensible, foible ou indomptable, pusillanime ou téméraire. L'organe de la raison est comme un précepteur attentif, qui le prêche sans cesse; lui, semblable à un enfant, il crie sans cesse; il fatigue son précepteur qui finit par l'abandonner à son penchant. Le précepteur est éloquent, l'enfant au contraire n'a qu'un mot qu'il répète sans se lasser, c'est oui ou non. Il vient un tems où l'organe de la raison, après s'être épuisé en beaux discours, & instruit par expérience de l'inutilité de son éloquence, se moque lui-même de ses efforts; parce qu'il sait qu'après toutes ses remontrances, il n'en sera pourtant que ce qu'il plaira au petit despote qui est-là. C'est lui qui dit impérieusement, car tel est notre bon plaisir. C'est un long travail que celui de se perfectionner soi-même.

PERFECTISSIMAT, *f. m. perfectissimus*, (*Jurispud.*) c'étoit le rang la dignité de ceux auxquels on donnoit chez les Romains le titre de *perfectissimus*. On donnoit ce titre à quelques gouverneurs de province, & à certaines autres personnes chargées de quelque administration. Le titre de *perfectissime* étoit moindre que celui de *clarissime*.

Il en est parlé au *cod. lib. I. tit. de natur. libert. & lib. II. tit. de quasi. Voyez Cujas & Godefron, sur la tit. 32. du liv. I. lexicon juridicum Calvin. Alciat. (A)*

PERFIDE, *adj. (Gramm.)* & PERFIDIE, *f. f. (Morale)*, la Bruyère dit que la perfidie est un mensonge de toute la personne, si l'on peut parler ainsi; c'est mettre en œuvre des sermens & des promesses qui ne coûtent pas plus à faire qu'à violer. On tire de bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

PERFIDIE, *f. f. en Musique*, est un terme emprunté des Italiens, & qui signifie une affectation de faire toujours la même chose, ou de poursuivre le même dessein, de conserver le même mouvement, le même chant, les mêmes passages & les mêmes figures de notes. Voyez DESSEIN, MOUVEMENT, CHANT, &c. Telles sont les basses continues, comme celles des chaconnes, & une infinité de manières d'accompagnement qui dépendent du caprice du compositeur.

Ce terme n'est point usité en France, & je ne fais s'il a jamais été écrit en ce sens ailleurs que dans l'abbé Brosard. (S)

PERFIQUE, *f. f. (Mythol.)* déesse des anciens qui rendoit les plaisirs parfaits. Les hommes n'ont pas eu, je crois, de divinité qui fit plus mal ses fonctions. Où est le plaisir entièrement pur & parfait? Rien n'est plus vrai, ni n'a été dit d'une manière plus touchante que la plainte de Lucrece sur la petite pointe d'amertume qui se mêle à tous nos plaisirs:

*Adeo de fonte leporum  
Surgit amari aliquid, mediisque in floribus angit.*



Sur le duvet, sur le lit le plus voluptueux & le plus doux, entre des draps de satin, sur le sein d'une femme dont la blancheur efface celle du satin-même qui l'enveloppe, il se trouve toujours, je ne sais comment, une feuille de rose qui nous blesse.

**PERFORANT**, est le nom qu'on donne en Anatomie, à deux muscles de la main & du pied, qu'on appelle aussi à cause de leur action, *flexisseurs communs des doigts*. Voyez *Planch. anatomiq. & leur explication*. Voyez **PERFORÉ**.

Le *perforant* de la main, ou le *profond*, est situé le long de la partie interne de l'avant-bras, & est couvert par le *perforé*. Il vient charnu de la partie externe & supérieure du cubitus, & du ligament interosseux; & après avoir formé un corps charnu & assez épais, il se divise en quatre tendons ronds qui passent sous le ligament annulaire, & à-travers les fentes des tendons du *perforé*, s'insèrent à la partie interne & supérieure de la troisième phalange de chaque doigt. Voyez **DOIGT**.

Le *perforant* du pied est le nom d'un muscle du pied, appelé aussi *profond*, & à cause de son action, *flexisseur* de la troisième phalange des doigts du pied, ou *grand flexisseur*. Ce muscle est situé à la partie postérieure de la jambe, entre le tibia & le péroné, & sur le ligament interosseux.

Ce muscle vient de la partie supérieure & postérieure du tibia & du péroné; & passant derrière la malléole interne & le ligament qui joint le tibia avec le calcaneum, il se divise en quatre tendons qui passant par les trous du *perforé*, s'insèrent à la troisième phalange des petits orteils.

Il y a une masse ou substance charnue qui vient du calcaneum, & qui joint le tendon de ce muscle dans l'endroit où commencent les lombrireaux. M. Winslow l'appelle l'*accessoire du long flexisseur*, & d'autres anatomistes le *quatrième*.

**PERFORATIF**, instrument de Chirurgie, voyez **TRÉPAN**.

**PERFORÉ**, en Anatomie, nom de deux muscles des doigts de la main & du pied, ainsi appelés parce que leurs tendons sont percés par ceux du *perforant*. On les appelle quelquefois *flexisseurs de la seconde phalange*, à cause de leur action, & quelquefois *sublimes*, à cause de leur situation. Voyez nos *Pl. d'Anat.*

Le *perforé* de la main est situé le long de la partie interne de l'avant-bras. Il vient tendineux du condyle interne de l'humérus, & de la partie supérieure & antérieure du radius; ensuite il se partage en quatre parties, & passe sous le ligament annulaire, d'où il envoie différents tendons qui se bifurquent à la partie supérieure & interne de la seconde phalange de chaque doigt. C'est par cette fente ou trou que passent les tendons du *perforant*.

Le *perforé* du pied est un muscle du pied appelé aussi *flexisseur du pied*, & *sublime*. Il est situé sous la plante du pied, & vient de la partie inférieure du calcaneum, & envoie un tendon à la seconde phalange de chacun des quatre petits orteils. Dans ce muscle, comme dans le *perforé* de la main, il y a une fente à chaque tendon pour laisser passer les tendons du *perforant*.

**PERGAME**, (*Géogr. anc.*) Pergamum, Pergamia, Pergamea & Pergamus, sont les noms de plusieurs lieux & villes.

1°. Virgile appelle Pergamum, la citadelle de Troye, & prend souvent cette forteresse pour Troye elle-même.

2°. Pergamum, ville de la Thrace dans les terres, selon Ptolémée, l. III. c. xi.

3°. Pergamum, ou Pergamea, ville de l'île de Crète. Velleius Paterculus dit qu'Agamemnon ayant été jeté dans cette île par la tempête, il y fonda trois villes, Mycènes, Tégée & Pergame; cette dernière

Tome XII.

en mémoire de sa victoire. Virgile, *Æneid. lib. III. v. 132*. attribue cependant la fondation de cette ville à Enée, à qui il fait dire:

*Ergo avidus muros optata molior urbis  
Pergameamque voco.*

Plutarque, in *Lycurgo*, dit que les habitants de l'île de Crète montraient le tombeau de Lycurgue dans le territoire de Pergame, près du grand chemin.

4°. Pergamum, ou Pergamus, ville de l'Asie mineure, dans la grande Mysie, selon Strabon, qui dit que le fleuve Caicus l'arrosait. Plin. *liv. V. ch. xxx.* y joint le Selinus & le Cetus. Sa situation étoit donc très-avantageuse. Ce fut d'abord une forteresse bâtie sur une montagne. Lyfimachus, l'un des successeurs d'Alexandre, y mit ses trésors, & en confia le gouvernement à Philétarus, qui profitant des conjonctures, s'en appropria la succession. Pergame devint dans la suite la capitale des rois Euménès & des Attale.

La magnifique bibliothèque que les rois de Pergame dressèrent, & le temple d'Esculape, furent les principaux ornemens de cette ville. Plutarque nous apprend que Marc-Antoine fit présent à Cléopâtre de la bibliothèque de Pergame, dressée par Euménès, & dans laquelle il y avoit deux cens mille volumes. Le roi d'Egypte qui vivoit du tems d'Euménès, vit avec chagrin que les soins du roi de Pergame étoient capables d'effacer la gloire de la bibliothèque d'Alexandrie; & l'émulation de ces princes fit naître plusieurs impostures en fait de livres.

Pour ce qui regarde Esculape, il est nommé *Pergaméen* dans Martial, *Epig. xvij. l. IV.* & nous apprenons de Tacite, *Annal. l. III. c. lxxij. ad annum 775*, que quand on fit à Rome la recherche des faux asyles, les preuves de l'asyle de l'Esculape des Pergaméens se trouverent valables.

Pergame fit bâtir un temple à l'empereur Auguste & à la ville de Rome. Strabon, *liv. XIII. p. 429*. vous dira les hommes illustres dont elle fut la patrie. On fait que Galien & Oribaze, tous deux grands médecins, sont du nombre. Disons présentement un mot des rois de Pergame.

Ce royaume commença vers l'an 470 de Rome par Philétarus, dont nous avons déjà parlé; mais ni lui, ni son successeur ne prirent le nom de rois. Attale I. se donna le premier cette qualité, & il crut le pouvoir faire sans arrogance, après la gloire qu'il avoit acquise en gagnant une bataille contre les Gaulois. Il s'allia avec les Romains, & se rendit exprès à Athènes pour nuire à Philippe, roi de Macédoine. Alors toute la ville, hommes, femmes & prêtres avec leurs habits sacerdotaux, furent au-devant de lui. Peu s'en fallut qu'on ne contraignit les dieux à lui rendre le même honneur. Cependant il trouva plus conforme à sa dignité de communiquer par écrit ses propositions, que de commettre sa modestie à la nécessité d'étaler lui-même ses services; & de recevoir d'un peuple flatteur une infinité d'applaudissemens; c'est Tite-Live qui le dit, *liv. XXXI*. La guerre fut conclue contre Philippe. Ce fut alors que pour honorer Attalus, on proposa d'ajouter une nouvelle tribu aux dix anciennes, & de la nommer *Attalide*. Ce prince régna 44 ans, & en vécut 72. Il aima les Philosophes, se servit de ses richesses en homme magnanime, fut fidèle à ses alliés, & éleva très-bien ses quatre fils.

Euménès II. l'aîné de tous, lui succéda. Il étoit d'un tempérament infirme, mais d'une grandeur de courage qui suppléoit à la faiblesse de son corps. Il aimoit souverainement la gloire; il fut magnifique, & combla de bienfaits plusieurs villes grecques & plusieurs particuliers. Il étendit au long & au large les bornes de ses états, & ne fut redevable de cet aggrandissement qu'à son industrie & qu'à sa prudence. Il se tint inviolablement attaché à l'alliance des Romains, & il en tira de gran les utilités. Il mourut

Y y

rut fort âgé l'an 596, laissant la tutelle de son fils à son frere Attale.

Celui-ci commença sa régence par une action glorieuse, ce fut de rétablir Ariarathe dans le royaume de Cappadoce. Il se signala par plusieurs autres faits, & mourut l'an 616; ensuite de quoi son pupille Attale III. regna seul.

Ce prince fut surnommé *Philometor*, en vertu de sa piété pour sa mere, qui même fut cause de sa mort; car comme il lui creusoit un tombeau, il fut frappé du soleil sur la tête, & mourut en sept jours. Il aima extrêmement l'agriculture, & même il composa sur ce sujet des livres qui n'étoient pas inconnus à Varro, à Plin & à Columelle. Il entendoit très-bien la matiere médicale & la fonte des métaux; mais il ternit ses vertus & ses talens par un penchant à la cruauté. Il fit mourir plusieurs personnes illustres, ce qui le jetta dans une triste mélancholie; il se couvrit alors, pour ainsi dire, de sac & de cendre, abandonna le soin des affaires, & ne s'occupa que du soin de son jardin. Il mourut environ l'an 621; & comme il n'avoit point d'enfans, il institua pour son héritier le peuple romain.

Ainsi finit le royaume de *Pergame*, qui dans l'espace de 150 années étoit devenu fort puissant, & où la magnificence fut si éclatante, que elle passa en proverbe. Il suffit de lire les Poètes & leurs commentaires pour n'en pas douter:

*Attaliciis conditionibus  
Nunquam dimoveas.*

C'est Horace qui parle ainsi des richesses d'Attale. Properce en dit bien davantage:

*Nec mihi tunc fulcro sternatur lectus eburno  
Nec sit in Attalico mors mea mixta toro.*  
Eleg. xii. liv. II.  
*Attalicas supra vestes, atque omnia magnis  
Gemmea sint ludis, ignibus ista dabis.*  
Eleg. xvij. l. III.

Les tapisseries ne furent connues à Rome que depuis qu'on y eut transporté celles d'Attalus. Ce prince fut l'inventeur de la broderie d'or: *aurum intexere in eadem Asia, invenit Attalus rex.*

Enfin je ne dois pas oublier de dire que l'émulation de Ptolomée, roi d'Egypte, & d'Euménès, roi de *Pergame*, à qui dresseroit une plus belle bibliothèque, fut cause que le roi d'Egypte fit interdire le transport du papier; mais l'on trouva à *Pergame* l'art de préparer des peaux, c'est-à-dire le parchemin, pour y suppléer. C'est donc encore à cette ville de Mysie qu'est due la gloire de l'invention d'une chose qui assure aux hommes une sorte d'immortalité.

M. l'abbé Sevin a donné dans le recueil des Inscriptions, tom. XII. in-4°. trois savans mémoires sur les rois de *Pergame*; c'est l'histoire complete de ce royaume: il faut la lire, elle ne laisse rien à desirer. J'ajouterais seulement qu'Athénodore, surnommé *Cordylion*, célèbre philosophe stoicien, étoit de *Pergame*, où il demeura une grande partie de sa vie, considéré de tout le monde, & refusant constamment les graces & les honneurs que les rois & les généraux voulerent lui faire. Caton le jeune étant en Asie à la tête d'une armée, & ayant oui parler du grand mérite de cet homme illustre, souhaita extrêmement de l'avoir auprès de lui; mais persuadé qu'une simple lettre ne pourroit l'engager à sortir de sa retraite, il prit le parti de se rendre lui-même à *Pergame*, capitale du royaume d'Attale, & à force de sollicitations & de prières, il engagea Athénodore à le suivre dans son camp, & de-là à Rome, où il revint avec lui en triomphe, plus content de l'acquisition qu'il venoit de faire, que Lucullus & Pompée ne pouvoient l'être de toutes leurs conquêtes. Athénodore demeura jus-

qu'à sa mort avec Caton, dans la maison duquel il mourut, ainsi que nous l'apprend Strabon, l. XIV. pag. 674. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

PERGAMO, (*Géogr. mod.*) ville bâtie sur les ruines de Pergame, dans la grande Mysie, & dont on peut voir l'article n°. 4.

*Pergamo* est une ville de la Natolie, à 34 milles de Smyrne, & à 20 de Thyatire. Elle est assise au pié d'une montagne qu'elle a au nord, dans une belle plaine, fertile en grains, où passent le *Titanus* & le *Caicus*, qui se déchargent dans la riviere d'Hermus. Voici ce qu'en disoit M. Spon dans le dernier siecle.

A côté de la ville passe le ruiffeau rapide appellé anciennement *Selinus*, qui court au S. S. E. & se va rendre dans le *Caicus*. De l'autre côté du *Selinus* il y a une église qui portoit le nom de *Sainte Sophie*, & qui est convertie présentement en mosquée. Dans le quartier oriental de la ville, on voit les ruines d'un palais; c'étoit peut-être la demeure des rois du pays. De toutes les colonnes qui enrichissoient cet édifice, il n'en reste que cinq de marbre poli, hautes seulement de 21 piés, & l'on en voit encore quelques-unes de l'autre côté de la rue.

Vers la pointe méridionale de la ville, il y a aux deux côtés du grand chemin, deux petites collines artificielles sur lesquelles étoient deux tours pour garder l'entrée de la ville, & au levant il y en avoit deux autres semblables. On voit près de-là un grand vase de marbre de 21 piés de tour, gravé d'un bas-relief d'hommes à cheval.

Le long de la montagne, vers le S. O. se voient les ruines d'un aqueduc, qui a encore six arcades, sur un ruiffeau, & au midi de ces arcades, il y en a six autres avec de grandes voûtes, que les Turcs appellent *kisserai*. De-là en tirant encore plus vers le S. on aperçoit les ruines d'un théâtre sur le penchant de la colline.

Parmi les débris de marbre, on trouve une inscription ancienne, consacrée par le sénat & par le peuple de *Pergame* à l'honneur de Caius Antius Aulus Julius Quadratus. L'inscription porte qu'il avoit été deux fois consul, & proconsul d'Asie, qu'il avoit eu plusieurs emplois dans diverses provinces particulières en Candie & en Cypre; enfin, qu'il avoit été éparque de Syrie, sous l'empereur Trajan, & grand bienfaiteur de *Pergame*.

Les Chrétiens de *Pergamo* sont aujourd'hui en pauvre état, puisqu'ils ne font qu'un nombre d'une douzaine de familles qui cultivent la terre; la ville n'est peuplée que d'environ deux mille turcs. Voilà les successeurs des Euménès & des Attalus.

*Téléphus*, grammairien, naquit à *Pergamo* vers l'an 118 de Jesus-Christ. Il composa l'histoire de sa patrie, les vies des poètes comiques & tragiques, & un grand traité des lois, des usages & des tribunaux d'Athènes. (*D. J.*)

PERGANTIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Ligurie. C'est aujourd'hui Bregançon, sur la côte de Provence, vis-à-vis les îles d'Hières; car la Ligurie s'est autrefois étendue jusques-là.

PERGASE, f. f. (*Hist. d'Athènes.*) l'une des démarchies ou intendances, selon lesquelles le pays de l'Attique étoit distribué. La *pergasé* se trouvoit dans la tribu érechthéide. (*D. J.*)

PERGE, (*Géog. anc.*) *Perga*, ville de Pamphylie; selon Strabon, l. XIV. p. 667. Ptolomée, l. V. c. v. & Plin l. V. c. xxvij. Elle étoit dans les terres, à 8 milles de la mer. Orelus dit qu'on la nomme présentement *Pirgi*.

Pomponius Mela, l. I. c. xiv. la place entre les fleuves Ceftron & Cataractes, & il nous apprend qu'il y avoit un temple de Diane *Pergée*, ainsi appelée du nom de cette ville. Ce temple, selon Strabon, étoit situé sur une hauteur voisine; il étoit fort au-



cien, & on l'avoit en grande vénération, ainsi que l'atteste Cicéron. *Perga sanum antiquissimum & sanctissimum Dianæ scimus esse, id quoque à te nudatum & spoliatum esse, ex ipsa Diana quod habebat auri detractum, atque ablatum esse dico. Orat. 6. in Verrem.* Quoique la Diane d'Ephèse surpassât la Diane de Pergé, celle-ci ne laissoit pas d'avoir bonne part à la dévotion des peuples.

Il s'y faisoit tous les ans une nombreuse assemblée; c'est alors, sans doute, que l'on y chantoit les hymnes que Damophila, contemporaine de Sappho, avoit composées en l'honneur de cette déesse, & qui se chantoient encore au tems d'Apollonius de Tyane. Il y a plusieurs médailles qui parlent de la Diane de Pergé, Περγέα ἀρτυς. Voyez Spanheim de praesant. & usi numismat. p. 782.

Il est fait mention de Pergé dans les actes des Apôtres, c. xiiij. v. 14. Comme elle n'étoit pas maritime, il faut que saint Paul ait remonté le fleuve Cestron pour y arriver, ou qu'il soit allé par terre, dans le dessein qu'il avoit d'y annoncer l'Evangile.

Pergé est à présent en une triste état: le siège archiepiscopal en a été transféré à Attala, l'une des 14 villes qui en dépendoient auparavant.

Le fameux géomètre Apollonius, dont on a un traité des sections coniques, étoit natif de Pergé. Il vivoit sous la 134. olympiade, vers l'an 244 de Jésus-Christ, & au commencement du règne de Ptolomée Evergetes, roi d'Egypte. Il étudia long-tems à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, & il mit au jour plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que celui des sections coniques, que plusieurs auteurs anciens ou modernes ont commenté ou traduit. Nous avons encore le commentaire qu'Eutocius d'Ascalon fit sur les quatre premiers livres de cet ouvrage, avec quelques lemmes & corollaires de sa façon. Nous avons aussi au nombre de 65, les lemmes que Pappus disposa sur les coniques d'Apollonius. Entre les modernes, il faut lire (Vincentio) Viviani, de maximis & minimis geometria divinitio, in quantum librum conicorum Apollonii Pergaei. Florence 1659, in-fol. (D. J.)

PERGÉE, adj. (Mythol.) surnom de Diane pris d'une ville de Pamphylie, où cette déesse étoit honorée. La Diane Pergée est représentée tenant une pique de la main gauche, & une couronne de la droite; à ses pieds est un chien qui tourne la tête vers elle, & qui la regarde, comme pour lui demander cette couronne qu'il a méritée par ses services. (D. J.)

PERGUBRIOS, f. m. (Idolâtrie.) nom propre d'un faux-dieu des anciens Lithuaniens & Prussiens. selon Hartfnoch, dans sa deuxième dissertation de fœtis vet. Prussiarum. Cet auteur fertile en fictions, dit que ce dieu présidoit aux fruits de la terre; que ces anciens peuples célébroient sa fête le 22 Mars, en passant la journée en réjouissances, en festins, & particulièrement à boire une grande quantité de bière. (D. J.)

PERGUS, ou PERGUSA, (Géog. anc.) lac de l'île de Sicile, à 5 milles de la ville d'Enna, du côté du midi. Les Poètes disent que c'est près de ce lac que Pluton ravit Proserpine. Comme les anciens avoient beaucoup de vénération pour le lac de Pergus, on croit que c'est de ce lac dont Claudien entend parler dans ces vers:

..... Admittit in altum  
Cernentis oculos; & late pervius humoi  
Ducit in offensus liquido sub gurgite visus:  
Imaque perspicui prodit secreta profundi.

Ce lac a quatre milles de circuit; & au lieu qu'il se trouvoit autrefois au milieu d'une forêt, aujourd'hui ses bords sont plantés de vigne: on ny voit point de poissons, mais on y pourroit pêcher une prodigieuse quantité de couleuvres. (D. J.)

Tome XII.

PÉRI, f. m. (Terme de roman asiatique.) Les péris sont dans les romans des Persans, ce que sont dans les nôtres les fées; le pays qu'ils habitent font le Genuislan, comme la Féerie est le pays où nos fées résident. Ce n'est pas tout, ils ont des péris femelles, qui sont les plus belles & les meilleures créatures du monde; mais leurs péris mâles (qu'ils nomment dives & les Arabes giun) sont des esprits également laids & méchans, des génies odieux qui ne se plaisent qu'au mal & à la guerre. Voyez, si vous ne m'en croyez pas, la bibliothèque orientale de d'Herbelot. (D. J.)

PÉRI, (Blason.) Le terme péri se dit des pièces qui sont extrêmement raccourcies, à la différence de celles qu'on appelle alaisées. Les cadets de Bourbon brisent leurs armes d'un bâton péri en bande, & les batards, d'un bâton péri en barre. (D. J.)

PERIANTHIUM, (Botan.) calice particulier de la fleur. Ce mot, dans le système de Linnæus, désigne cette espèce de calice qui est composé de plusieurs feuilles, ou d'une seule feuille divisée en divers segments qui environnent la partie inférieure de la fleur. (D. J.)

PERIAPTE, f. m. (Médéc. anc.) Les anciens nommoient péri-ptes les remèdes qu'on mettoit extérieurement sur soi, pour prévenir de certains maux, ou pour les guérir, &c. Pline dit que de son tems quelques gens croyoient rendre les chevaux infatigables à la course, en leur attachant des dents de loup. On portoit sur soi certaines pierres précieuses contre la jaunisse, le mal caduc, &c. Ces pratiques superstitieuses se sont perpétuées jusqu'à nous, & se perpétueront jusqu'à la fin des siècles. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays, ont un grand fond de crédulité pour ces sortes de remèdes, qui n'ont d'autre vertu que celle qu'ils empruntent d'une imagination vivement frappée. (D. J.)

PÉRIBOLE, f. m. (Littér.) espace de terre planté d'arbres & de vignes qu'on laissoit autour des temples; il étoit renfermé par un mur consacré aux divinités du lieu; & les fruits qui en provenoient appartenoient aux prêtres. C'est ce que les Latins appelloient templi conceptum, selon Hoffman, qui cite les notes de Saumaïse sur Solin. Peribolus étoit le même que sacellum, lieu sans toit & consacré aux dieux. Le peribole des églises des premiers chrétiens, contenoit des cellules, des petits jardins, des bains, des cours & des portiques; ces lieux étoient des ayles pour ceux qui s'y étoient réfugiés, comme nous l'apprend une constitution de Théodose & de Valentinien. (D. J.)

PÉRIBOLE, f. f. (Lexicog. médéc.) περιβολή, de περιβαλλών, environner; terme employé fréquemment par Hippocrate, & en différens sens dans ses ouvrages. Il désigne communément un transport des humeurs, ou de la matière morbifique des parties internes sur la surface du corps. (D. J.)

PERIBOLOS, (Critiq. sacr.) Ce mot grec désigne dans Ezéch. xlvij. 7. l'enceinte, la clôture, la balustrade, le mur qui entouroit le parvis destiné pour les prêtres. Il signifie, dans le I. des Macchab. xiv. 48, une galerie qui environnoit le sanctuaire. (D. J.)

PERIBOLUS ou PERIBOLUM (Géog. anc.) Denis de Byfance, p. 10. dans sa description du Bosphore de Thrace, dit qu'après le bois d'Apollon ou trouvoit le Peribolus où les Rhodiens attachoient leurs vaisseaux pour les garantir des tempêtes. Il ajoute que de son tems il en demouroit encore trois pierres, & que le reste étoit tombé de vieillesse. Le mot περιβολος & peribolus, dans la description dont Denis de Byzance l'accompagne, semble dire que c'étoit un mole, une muraille, ou un quai revêtu. Pierre Gylles, de Bosphoro trac. l. II. c. viij. juge que ce lieu est le même que les pêcheurs nomment aujourd'hui Rhodac.

Y y ij

nion ; & il fonde ce jugement non-feulement fur le rapport des noms, mais encore fur la fuaion des lieux ; Denis de Byzance plaçant le lieu où les Rhodiens attachoient leurs vaiffeaux, précédemment dans l'endroit appellé aujourd'hui *Rhodacinion*. On n'y voit présentement qu'une groffe pierre qui fort au-deffus de l'eau, & qui tient à d'autres pierres qu'on jetta autrefois dans l'eau pour y fonder un mole qui formoit un port.

*Peribolus* est un mot grec qui signifie proprement une enceinte. La traduction des Septante d'Ezéchiel, c. xlii. v. 7. emploie ce terme pour signifier un mur du parvis des prêtres qui avoit 50 coudées de long, ce qui étoit toute la longueur des appartemens qui environnoient ce parvis. (D. J.)

PÉRICARDE, f. m. (*Anat.*) capsule membraneuse, ou poche dans laquelle le cœur est renfermé. Voyez CŒUR.

Ce mot est formé des mots grecs *περι*, autour, & *καρδια*, cœur. Le péricarde est composé de deux membranes : leur figure est conique comme celle du cœur ; & le cœur n'y est point trop ferré, afin de pouvoir faire aisément les battemens. Voyez CŒUR.

Le péricarde environne tout le cœur inférieurement ; il se colle dans toute la longueur de sa surface inférieure au diaphragme, dont on ne peut le séparer. Antérieurement il en couvre le plan convexe ; & s'élevant un peu plus haut, il adhère d'abord postérieurement & obliquement à la veine cave ; il donne ensuite la faux ou cette petite cloison qui se trouve entre la veine cave, l'aorte, & l'artere pulmonaire ; il donne une gaine au canal artériel, tient alors à l'artere pulmonaire, entre l'artere & la veine de ce nom ; forme une faux très-sensible. La partie antérieure du péricarde tient avec la partie postérieure à cette faux ; elle est divisée en deux parties par les bronches : la supérieure est entre les grandes artères & la division de la trachée - artere, & devant cette trachée il se continue à l'inférieure, qui distingue le sinus pulmonaire de la plevre ; & sous le sinus il adhère au diaphragme. Il se termine latéralement aux inflexions des vaiffeaux pulmonaires, auxquels il donne des gaines dans le poulmon, outre celles qu'ils ont de sa membrane externe & le tissu cellulaire : car le péricarde est fait de deux fortes membranes séparées par un tissu cellulaire. On distingue aisément deux lames dans l'endroit où les nerfs passent au cœur, car ils y serpentent dans les interstices de ces deux membranes : l'extérieure de ces lames avec le tissu cellulaire, donne des gaines à l'aorte, à l'artere pulmonaire, aux veines caves & pulmonaires. Voyez Vinslow.

Nous ne manquons pas d'observations qui nous apprennent que le péricarde ne se trouve pas toujours non-seulement dans le chien & dans plusieurs autres animaux, mais dans l'homme même. Vieussens fait mention de plusieurs hommes d'une fanté parfaite, qui n'avoient point de péricarde : il s'accorde en cela avec Colombus. Ces observations sont-elles bien certaines ? Ce sac fort mince dans certains animaux, & qui dans l'homme se colle quelquefois au cœur, n'en auroit-il pas imposé à ceux qui les ont faites ? Il se trouve en effet fort & charnu, même dans les amphibiens, comme dans le crocodile & dans la tortue. Le poisson qu'on nomme *lamproie* a un péricarde presque cartilagineux ; & l'on trouve très-certainement cette même capsule dans le hérisson, qui en manque, ainsi que le chien de mer, si l'on veut croire d'autres auteurs.

On observe dans le péricarde une eau qui paroît filtrée par des artères exhalantes de toutes ces parties, & cette eau sert à humecter le cœur, qui desséché par son mouvement continu, eût nécessairement contracté des adhérences avec les parties voisines,

comme je l'ai observé dans un cadavre que j'ouvris ; & dans lequel je trouvai le cœur collé par-tout au péricarde, qui étoit plus épais qu'à son ordinaire.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur cette liqueur. Quelques-uns prétendent qu'elle n'est point naturelle, & qu'elle est l'effet forcé des agonies qui surviennent à l'article de la mort. En effet, les anatomistes sont embarrassés pour savoir d'où cette liqueur peut venir, & quels en sont les vaiffeaux sécrétoires. Les uns admettent des glandes pour la filtrer, d'autres prétendent que ce sont des artères exhalantes. Le docteur Keil, dans son *traité des sections animales*, prétend que la liqueur du péricarde doit être la plus fluide de toutes celles qui se séparent dans le corps, parce que les parties s'unissent les premières, & sont séparées les premières ; car ces particules qui s'unissent les premières doivent avoir la plus grande force attractive, par conséquent elles doivent être plus sphériques & plus solides : donc elles doivent se toucher par moins de surface, & par conséquent avoir plus de fluidité. Voyez FLUIDITÉ.

PÉRICARDIAIRE, adj. (*Médec.*) épithète qu'on a donné aux vers qui s'engendrent dans le péricarde ou la capsule du cœur. Voyez VERS & PÉRICARDE.

M. Andry met les vers péricardiaux au nombre des douze espèces de vers qui peuvent s'engendrer dans le corps de l'homme ; ces vers occasionnent quelquefois des convulsions, dont le paroxysme ne dure que fort peu de tems, mais revient continuellement.

Ceux qui sont atteints de cette maladie, ont le visage extrêmement pâle, le poulx petit, de grands maux de poitrine & d'estomac, quelquefois aussi des palpitations de cœur, voyez PALPITATION. M. Andry ajoute que ces vers causent quelquefois des morts subites.

Ces vers ont la même cause & la même origine que les autres ; il faut y employer les mêmes remèdes. Voyez VERS & VERMIFUGE.

On a éprouvé que l'elixir de Garus donné par cuillerée, seroit fort utile dans la syncope causée par ces vers.

PÉRICARDINE, en Anatomie, nom des artères & des veines qui se distribuent au péricarde. Voyez PÉRICARDE.

PÉRICARPE, f. m. (*Botan.*) ce mot désigne tout ce qui environne le fruit des végétaux, soit membrane, cosse ou pulpe, de *περι*, autour, & *καρπός*, fruit ; mais dans le système des botanistes modernes, le péricarpe est l'enveloppe des graines de chaque plante ; il est formé par le germe du pistil grossi, & ne se trouve pas dans tous les fruits.

On distingue huit espèces de péricarpes ; savoir la capsule, la coque, la filique, la gouffe, le fruit à noyau, la pomme, la baie, & le cône.

La capsule, *capsula*, est composée de plusieurs panneaux élastiques, renfermant des graines dans une ou plusieurs loges, d'où viennent les dénominations de capsules uniloculaires, & multiloculaires.

La coque, *conceptaculum*, a les panneaux mous.

La filique, *siliqua*, est composée de deux panneaux qui s'ouvrent d'un bout à l'autre, & qui sont séparés par une cloison membraneuse.

La gouffe, *legumen*, est un péricarpe oblong à deux cosses, & les semences sont attachées aux limbes supérieures de chacune.

Le fruit à noyau, *drupe*, est composé d'une pulpe charnue contenant un noyau.

La pomme ou fruit à pépin, *pomum*, a une pulpe charnue, où sont les graines, dans une enveloppe membraneuse.

La baie, *bacca*, a une pulpe succulente qui renferme les semences.

Le cône, *strobilus*, est composé d'écaillés couronnées par le haut. (D. J.)



**PÉRICHONDRE**, f. m. *en Anatomie*, membrane qui recouvre les cartilages, & qui est à leur égard ce que le périoste est aux os. *Voyez* PÉRIOSTE.

**PÉRICHORES, JEUX**, (*Antiq. grecq.*) les Grecs donnoient ce nom aux jeux qui n'étoient ni sacrés ni périodiques, & dans lesquels les vainqueurs recevoient pour prix, non une simple couronne, comme dans les grands jeux, mais ou de l'argent ou quelque chose d'équivalent : on donnoit des phioles d'argent à Marathon, un bouclier d'airain dans les jeux célébrés à Argos en l'honneur de Junon. Dans les théoxénies, le prix étoit une forte de robe appelée *lana*. Dans les tacées, les vainqueurs recevoient des amphores de quelque métal ; en un mot toutes les récompenses étoient lucratives, & par conséquent ignobles : aussi ces jeux ne se célébroient que pour des habitants des villes & bourgs du voisinage, comme l'indique le nom même ; car *périchore* veut dire *voisin, voisinage*. (*D. J.*)

**PÉRICLITER**, v. n. (*Gram.*) être en péril : cette affaire *périclité* entre ses mains : cet effet *périclité*.

**PERICLYMENUM**, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, en forme de tuyau, profondément découpée, & soutenue par un calice, qui devient dans la suite un fruit mou, ou une baie qui renferme une semence aplatie & arrondie. *Tournefort, Inst. rei herb. Voyez* PLANTE.

*Tournefort* compte deux espèces de ce genre de plante, celle de Virginie toujours verte, & celle des Indes à fleur jaune ; il faut y joindre celle du Chili que nous allons décrire.

Le *periclymenum* du Chili s'éleve en forme d'arbrisseau divisé en plusieurs bras, couverts d'une écorce grise-brune : chaque rameau finit par un bouquet de fleurs, dont le nombre est indéterminé, tantôt pairs, tantôt non-pairs : chaque fleur est un tuyau, rouge-de-sang, rond, fermé par le bas, & ouvert par le haut, découpé en quatre lobes jusques vers la partie moyenne : des parois internes de la fleur sortent quatre étamines jaunes, enfilées par un file plus long que ne sont les étamines ; la fleur étant passée, le calice devient un fruit semblable à nos olives, en grosfeur & en couleur, revêtu d'une peau fort mince. Il renferme une chair douceâtre, blanche & gommeuse, & contient un noyau dur, osseux : on employe cet arbrisseau pour teindre en noir les étoffes, qui ne se déchargent pas comme celles d'Europe ; cette teinture se fait en partie avec de la terre noire du pays, en partie avec le bois de cette plante, brisé en petits morceaux : on fait bouillir le tout ensemble dans de l'eau commune, jusqu'à suffisante cuisson. (*D. J.*)

**PERICRANE**, f. m. (*Anatom.*) nom que les Anatomistes donnent à une membrane solide & épaisse qui couvre le crâne par-dehors. *Voyez* CRANE.

Ce mot est formé des mots grecs *peri*, autour, & *crane*, crâne. Quelques auteurs donnent à cette membrane le nom général de *périoste*, à cause qu'elle est adhérente à l'os : d'autres la divisent en deux membranes ; & ils appellent *péricrane* celle des deux qui enveloppe immédiatement le crâne, & *périoste* celle qui est plus extérieure. En effet, le *péricrane* est une double membrane, composée comme beaucoup d'autres, de deux tuniques. On croit qu'il prend son origine de la dure-mère, qui passant à-travers les sutures du cerveau, forme cette membrane épaisse par différens filamens : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve que le *péricrane* est attaché à la dure-mère par des fibres qui traversent les sutures.

Vers l'origine des muscles temporaux les deux tuniques du *péricrane* se partagent : l'extérieure passe par-dessus ces muscles, & l'intérieure demeure toujours adhérente au crâne. *Voyez* PÉRIOSTE.

**PÉRIDOT**, f. m. (*Hist. nat. Lithologie.*) c'est le

nom que les joailliers françois donnent à une pierre précieuse d'une couleur verdâtre, qui tire un peu sur le jaune. Quelques-uns ont cru que cette pierre étoit le *prafius* des anciens : d'autres, avec plus de probabilité, ont conjecturé que le *péridot* étoit la chrysoprase. Quoi qu'il en soit, de ces sentimens, M. Lehmann, de l'académie de Berlin, a publié, en 1755, un mémoire dans le recueil de cette académie ; il y fait voir les erreurs des auteurs sur la pierre que les anciens appelloient *chrysoprase*, qu'ils ont confondu avec la chrysolite, le chrysoberille, le *prafius*, ou le *prafius*, l'émeraude, les topazes, &c. Ensuite il nous apprend avoir trouvé en Silésie, près d'un village appelé *Kosmitz*, une pierre à qui il prétend que convient le nom de *chrysoprase*. Cette pierre est d'un verd céladon ou verd pomme ; elle n'a que très-peu de transparence ; elle est ordinairement remplie de taches blanches qui nuisent à sa pureté, & la couleur en est en général trouble. Aurreste, cette pierre prend un très-beau poli & se taille en facettes. Cette pierre, que M. Lehmann appelle *chrysoprase* se trouve dans des couches en morceaux détachés ou fragmens, qui sont ordinairement renfermés dans de l'asbeste, qui leur sert d'enveloppe ou de matrice ; & ces fragmens sont accompagnés de pierres d'un beau verd, un peu tendres, & mêlées d'une terre verte : ces pierres ne prennent point le poli. *Voyez* les Mémoires de l'académie de Berlin, année 1755, pag. 202.

Il est certain que la pierre que M. Lehmann appelle *chrysoprase* est d'une couleur verte très-agréable ; mais son peu de transparence, & les défauts dont elle est remplie, l'empêcheront d'être estimée des Jouailliers. (—)

**PÉRIDROME**, f. m. (*Archit. anc.*) c'est, dans une périptère, l'espace, la galerie, l'allée qui regne entre les colonnes & le mur. Les *péridromes* étoient des promenades chez les Grecs. *Voyez* SAUMAIË sur Solin. (*D. J.*)

**PERIEGETE**, f. m. (*Antiq. grecq.*) les *periegetes* Περηγηται, étoient des ministres du temple de Delphes. Ce terme doit être conservé, parce que le mot d'interprète n'exprime pas entièrement le mot grec ; le mot de guide ne l'exprime pas non-plus. Ces ministres étoient guides & interprètes tout ensemble. Ils s'occupoient à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les desennuyer du long séjour qu'ils étoient obligés d'y faire ; ils leurs monroient les offrandes que la piété des peuples y avoit consacré ; ils leurs apprennoient par qui telle statue, tel tableau avoit été donné, quel en étoit l'artiste, dans quel tems & à quelle occasion on l'avoit envoyé ; enfin c'étoient des gens pleinement instruits de toutes les antiquités de la ville & du temple.

**PERIER**, f. m. *terme de Fondeur*, c'est un morceau de fer emmanché au bout d'une perche ; on s'en sert à ouvrir les fourneaux, pour faire couler le métal lorsque les Fondeurs veulent jeter quelques ouvrages en bronze. (*D. J.*)

**PERIGÉE**, f. m. *terme d'Astronomie*, qui signifie le point de l'orbite, du soleil ou de la lune, où ces planetes sont le plus près de la terre, ou en général le point de la plus petite distance d'une planète à la terre. *Périgée* est opposé à *apogée*. *Voyez* APOGÉE. *Voyez* aussi PÉRIHELIE & APHÉLIE.

**PÉRIGORD**, LE, (*Gog. mod.*) province de France, qui a au nord l'Angoumois, au levant la Saintonge, à l'orient d'hiver elle touche le Basadois & le Bourdellois, au midi elle a l'Agénois, à l'orient d'été le Quercy & le Limosin.

Son nom vient de celui des anciens peuples *Petricorii* ou *Pericorii*, qu'on a corrompu dans le cinquième siècle en *Pericordii*. Ces peuples qui sont connus dans les commentaires de César, étoient

alors du nombre des Celtes, & Auguste les mit sous l'Aquitaine. Cette province ayant été divisée en deux sous Valentinien I. les *Pericorii* furent attribués à la seconde, & eurent pour métropole Bourdeaux; leur capitale s'appelloit *Vesuna*, comme nous l'apprenons de Ptolomée; mais dans le quatrième siècle, la ville quitta entièrement ce nom pour prendre celui du peuple *Pericorii*, d'où on fit *Petricordium* & *Pericorium*, aujourd'hui Périgueux.

Le Périgord vint au pouvoir des Goths dans le commencement du v. siècle; dans le suivant il fut pris sur eux par les François. Les rois de Neustrie Mérovingiens l'ont possédée jusqu'au tems du duc Eudes, qui se rendit absolu dans l'Aquitaine, & ce fut Pepin, pere de Charlemagne, qui conquit le Périgord sur Gaisre, petit-fils d'Eudes. Les Carlovingiens, qui ont régné dans la France occidentale, ont eu jusqu'au dixième siècle le même pays, qu'ils gouvernoient par des comtes, qui n'étoient que de simples officiers.

Dans la suite des tems, Charles, duc d'Orléans, comte de Périgord, ayant été fait prisonnier par les Anglois, vendit, l'an 1437, son comté de Périgord à Jean de Blois, comte de Penthievre, qui le laissa à son fils Guillaume. Celui-ci n'eut qu'une fille, nommée *Françoise*, qui épousa Alain, sire d'Albret, bisayeul de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Jeanne apporta tous les états en mariage à Antoine de Bourbon, pere d'Henri IV. qui ayant succédé au royaume de France après la mort d'Henri III. unit à la couronne le Périgord, avec ses autres biens patrimoniaux.

Le Périgord a environ trente-trois lieues de long sur vingt-quatre de large. On le divise en haut & bas Périgord, ou bien en blanc & en noir. Périgueux est la capitale de tout le Périgord. Sarlat est la principale ville du bas Périgord, nommé *Périgord noir*, parce qu'il est plus couvert de bois.

Les rivières de cette province sont la Dordogne, la Vézère, l'Isle, & la haute Vézère; ces trois dernières ne sont navigables que par le secours des écluses. L'air du pays est pur & sec. Il abonde en mines d'excellent fer, & ses montagnes sont couvertes de noyers & de châtaigniers. Il s'y trouve aussi quelques sources d'eaux médicinales.

Mais le Périgord doit à jamais se glorifier d'avoir donné le jour à M. de Fenslon, archevêque de Cambrai. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différens; tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son Télémaque l'inspire. On apprend, en le lisant, à s'y attacher, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à aimer son pere & sa patrie, à être roi, citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourroit former un jour un Télémaque & un Mentor.

« Il a substitué dans ce poème une prose cadencée à la versification, & a tiré de ses fictions ingénieuses, une morale utile au genre humain. Plein de la lecture des anciens, & né avec une imagination vive & tendre, il s'étoit fait un style qui n'étoit qu'à lui, & qui couloit de source avec abondance.

« Les éditions du Télémaque furent innombrables. Il y en a plus de trente en anglois, & plus de dix en hollandois. C'est en vain qu'en examinant ce poème à toute rigueur, on a cru y reprendre des descriptions trop uniformes de la vie champêtre, qu'il est toujours vrai que cet ouvrage est un des plus beaux monumens d'un siècle florissant. Il valut à son auteur la vénération de toute l'Europe, & lui vaudra celle des siècles à venir.

« Les Anglois sur-tout, qui firent la guerre dans son diocèse, s'empresèrent à lui témoigner leur respect. Le duc de Malborough prenoit autant soin qu'on épargnât ses terres, qu'il en eût pris pour

» celles de son château de Blenheim: enfin M. de Fenslon fut toujours cher au duc de Bourgogne qu'il avoit élevé. Voici son épitaphe, qui n'est pas un éloge; mais un portrait.

*Omnes dicendi lepores virtutis sacrauit ac veritatis; & dum sapientiam spiras, semetipsum inficiis rexit. Bono patriæ unice intentus, regis principes ad utilitatem publicam instituit. In urdque fortunâ sibi constans; in prosperâ aulæ favores ut dùm prensaret, adeptos etiam ablicavit; in adversâ Deo magis adhaesit. Gregem sibi creditum, assiduâ fovit presentia, verbo nutritiv, exemplo eruditiv, opibus sublevavit. Exteris perinde carus ac suis, hos & illos ingenii famâ, & comitate morum, sibi devinxit. Vitam laboribus exercitavit, clarâ virtutibus, meliore vitâ commutavit, septimo Januarii, anno M. DCCXV. ætatis, LXIV.*

Montagne (Michel de), né en Périgord en 1533, a trop de partisans pour que j'oublie de parler de lui à l'article de son pays. Il a vécu sous les regnes de François I. Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV. étant mort en 1592, âgé de 59 ans.

Il se montra, dans le cours de sa vie, bon citoyen, bon fils, bon ami, bon voisin, enfin un galant homme. Ce n'en est pas une petite marque, que d'avoir pu se vanter au milieu de la licence des guerres civiles, de ne s'y être point mêlé, & de n'avoir mis la main, ni aux biens, ni à la bourse de personne. Il assure de plus, qu'il a souvent souffert des injustices évidentes, plutôt que de se réjouir à plaider; entortie que sur ses vieux jours il étoit encore, dit-il, *siège de procès & de querelles*.

Sa morale étoit stoïcienne en théorie, & ses mœurs épicuriennes; c'est un point sur lequel il dit lui-même, qu'il a le cœur assez ouvert pour publier hardiment sa *double*. Il avoue encore qu'il ressembleroit volontiers à un certain romain que peint Cicéron, en disant que « c'étoit un homme abondant en toutes sortes de commodités & de plaisirs, conduisant une vie tranquille & toute sienne, l'âme bien préparée contre la mort, la superstition, &c. » Voilà en effet le portrait de Montagne, & qui même auroit peut-être été plus ressemblant, s'il avoit osé traduire à la lettre celui qu'a fait Cicéron de ce romain: mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un seul coup de pinceau, il seroit aisé de le retrouver en détail, si l'on prenoit la peine de rassembler tous les traits où il s'est peint en différens endroits de ses *Essais*.

On ne peut nier que cet ouvrage ne soit rempli d'esprit, de grace & de naturel. Il est d'autant plus aisé d'en être séduit, que son style tout gascon & tout antique qu'il est, a une certaine énergie qui plaît infiniment. Il écrit d'ailleurs d'une manière qu'il semble qu'il parle à tout le monde avec cette aimable liberté, dont on s'entretient avec ses amis. Ses écarts même, par leur ressemblance avec le desordre ordinaire des conversations familières & enjouées, ont je ne fais quel charme, dont on a peine à se défendre.

C'est dommage qu'il respecte assez peu ses lecteurs pour entrer dans des détails puériles & frivoles de ses goûts, de ses actions, & de ses pensées. « Que nous importe de savoir, disoit avec raison Scaliger, si Montagne aimoit mieux le vin blanc que le clair » ret? Mais on trouve dans son ouvrage des choses bien plus choquantes, comme quand il nous parle du soin qu'il prenoit de se tenir le ventre libre, & d'avoir particulière commodité de lieu & de siège pour ce service.

Je lui pardonne encore moins les obscénités grossières dont son livre est parsemé, & dont la plupart ne sont propres qu'à faire rougir les personnes les plus effrontées; cependant malgré tous ces défauts, ses écrits ont des grâces singulières; & il faut bien



que cela soit ainsi, puisque le tems & les changemens de la langue, n'ont point altéré la réputation de leur auteur.

Je ne puis ici me dispenser de parler d'une censure que Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & sur laquelle personne ne s'est avisé de le contredire; c'est ce qu'il dit de sa manière d'écrire à bâtons rompus, d'un style décousu, mal lié, qui ne va qu'à sauts & à gambades, pour parler son langage.

La cause de ce défaut ne vient pas absolument du génie même de Montagne, qui l'a entraîné sans raison d'un sujet dans un autre, sans qu'il ait pu donner plus d'ordre & plus de suite à ses propres pensées: mais ce défaut provient en partie de ce que je ne fais combien d'additions qu'il a faites çà & là dans son livre, toutes les fois qu'on est venu à le réimprimer. On n'a qu'à comparer les premières éditions des *Essais* avec les suivantes, pour voir à l'œil que ces fréquentes additions ont jeté beaucoup de désordre dans des raisonnemens qui étoient originairement clairs & suivis. Après tout, on seroit fâché de perdre les additions que Montagne a insérées dans son livre, quoiqu'elles le défigurent dans plusieurs endroits, de la manière dont elles y sont enchaînées.

De toutes les éditions des *Essais* de Montagne, il n'y en a aucune d'authentique que celle de l'Angelier, mise au jour à Paris en 1595; mais l'édition publiée à Londres en 1724, celles de Paris en 1725 & 1739, données par M. Coffe, sont les meilleures que nous ayons de cet ouvrage. ( *Le chevalier DE Jaucourt.* )

**PÉRIGUEUX**, *f. m.* (*Hist. nat.*) lapis petrocorius; nom d'une substance minérale noire, pesante & compacte, difficile à pulvériser. Elle se trouve en Périgord, en Gascogne & en Dauphiné; on l'appelle aussi *Périgord ou pierre de Périgord*. Les Emaillleurs s'en servent pour colorer leurs émaux, & les Potiers de terre pour colorer & noircir le vernis, ou la couverture qu'ils donnent à de certaines poteries. Il y a lieu de croire que cette substance n'est autre chose que celle qui est plus connue sous le nom de *magnésie ou mangnèse*. Voyez cet article. On dit qu'elle est déterfève & astringente, ce qui vient de la partie ferrugineuse qui entre dans sa composition.

**PÉRIGUEUX**, (*Géog. mod.*) en latin, *Vesuna, Vesunna, Petrocori*. *Petrocorii, civitas petrocoriorum* ou *petrocoriorum*, capitale du Périgord.

La tour Vésune, le reste d'un amphithéâtre, & quelques autres monumens, sont des preuves de l'ancienneté de cette ville, qui fut ruinée en divers tems par les Barbares. La tour Vésune est de forme ronde; sa hauteur va au-delà de cent piés; l'épaisseur de la muraille qui est encore assez entière, est d'une toise; en dedans elle est enduite d'un ciment de chaux & de tuile; elle n'a ni portes ni fenêtres, en sorte qu'on y entre par deux souterrains qui y conduisent.

Il y a dans cette ville un évêché ancien, suffragant de Bourdeaux, un présidial, un bailliage, une élection & un college, dirigé ci-devant par les Jésuites. L'évêché rapporte environ 35000 livres de rente, & renferme plus de 450 paroisses. S. Front fut le premier évêque de cette ville, dans le iv. siècle.

*Périgueux* est dans un bon pays, mais pauvre; elle ne paye point de taille, & sa banlieue paye peu d'impôts. Elle est située sur l'île, à 18 lieues S. O. de Limoges, à 16 S. E. d'Angoulême, à 25 au N. E. de Bourdeaux, & à 106 au S. O. de Paris.

*Raconnet* (Aymar) étoit de cette ville. Il passa pour un des savans hommes de son siècle. Cujas lui dédia ses notes in *Julii Pauli recepti sent.* Il fut d'abord conseiller au parlement de Bourdeaux, puis président en l'une des chambres des enquêtes du parlement de Paris. Les Guises qui le haïssoient, le firent mettre à

la bastille, & l'accusèrent d'avoir eu un commerce criminel avec sa fille. Il fut si touché de sa détention, qu'il se fit mourir, âgé de 60 ans. On n'a jamais vu une famille plus malheureuse que la sienne. Sa fille finit ses jours sur un fumier; son fils fut exécuté à mort, & sa femme périt d'un coup de foudre. (*D. J.*)

**PERIHELIE**, *f. m.* terme d'Astronomie, c'est le point de l'orbite d'une planète, dans lequel cette planète est à sa plus petite distance du soleil. Voyez PLANETE, SOLEIL, &c.

Le *périhelie* est opposé à l'*aphelie*, voyez APHELIE. Les anciens astronomes substituoient le *périgée* au *périhelie*, parce qu'ils mettoient la terre au centre. Voyez APHELIE & PÉRIGÉE.

La terre est dans son *périhelie*, & par conséquent le soleil dans son *périgée*, lorsque le diamètre du soleil nous paroît le plus grand; car c'est alors que le soleil est le plus près de nous qu'il est possible, puisque les objets les plus éloignés paroissent plus grands à mesure qu'ils s'approchent. Voyez APPARENT. (O)

**PERIL, RISQUE, DANGER**, (*Synon.*) *danger* regarde le mal qui peut arriver. *Péril & risque*, regardent le bien qu'on peut perdre; avec cette différence, que *péril* dit quelque chose de plus grand & de plus prochain, & que *risque* indique d'une façon plus éloignée la possibilité de l'événement. De-là ces expressions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à en courir les *risques*. Le soldat qui a l'honneur en recommandation ne craint point le *danger*, s'expose au *péril*, & court tranquillement tous les *risques* du métier. *Danger* s'emploie quelquefois au figuré, pour signifier un inconvénient: je ne vois aucun *danger* à fonder ses intentions avant que de lui proposer cette affaire. (*D. J.*)

**PERILEUCOS**, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs à une espèce d'agate blanche.

**PERIME**, adj. (*Jurisprud.*) se dit de ce qui est anéanti par l'effet de la péremption, comme une instance *périme* ou *périe*. Voyez PÉREMPTION. (A)

**PERIMELE**, (*Géog. anc.*) île de la mer Ionienne, & l'une des cinq Echinades. Ovide en parle dans le VIII. l. de ses *Métamorphoses*:

*Ut tamen ipsè vides, procul una recessit  
Insula, grata mihi. Perimelen navita dicit.*

(*D. J.*)

**PERIMETRE**, *f. m.* terme de Géométrie, c'est le contour ou l'étendue qui termine une figure ou un corps. Voyez FIGURE.

Ce mot est formé des mots grecs *πῆρι*, autour, & *μέτρον*, mesure. Les *périmètres* des surfaces ou figures, sont des lignes; ceux des corps sont des surfaces. Voyez SURFACE.

Dans les figures circulaires, &c. le *périmètre* est appelé *périphérie* ou circonférence. Voyez PÉRIPHÉLIE.

*Chambers.* (E)

**PERIMULA**, (*Géog. anc.*) ville de l'Inde au-delà du Gange, selon Ptolomée qui, lib. VII. c. ij. la place sur la Chersonèse d'or. Plin. lib. VI. c. xx. & lib. IX. c. xxxv. donne le nom de *Périmula* à un promontoire de l'Inde, aux environs de l'embouchure du fleuve Indus, du côté de l'Orient; il ajoute qu'il s'y pêchoit des perles, & que sur ce promontoire, il y avoit une ville fort commerçante.

**PERINALDO**, (*Géog. mod.*) bourg du comté de Nice, dont je ne parle que parce qu'il a donné la naissance en 1625, au grand Cassini, & en 1665, à M. Maraldi son neveu.

*Cassini*. (Jean Dominique) astronome du premier ordre, fut attiré en France par M. Colbert en 1669, & y fut reçu membre de l'académie des Sciences. Il mourut en 1712, âgé de 87 ans, laissant des enfans distingués dans l'astronomie. On a des mémoires précieux sur les planetes, sur la méridienne, &

sur la comète qui parut en 1652. Il découvrit en 1671, le troisième & le cinquième satellite de Jupiter. Voyez JUPITER, & le mot ASTRONOMIE.

**Maraldi** (Jacques Philippe), vint en France en 1687, & fut reçu de l'Académie des Sciences. Il a fait un catalogue des étoiles fixes, plus exact, dit-on, que celui de Bayer; mais cet ouvrage n'est encore que manuscrit. Ses observations sur les abeilles ont été insérées dans les mémoires de l'Académie des Sciences, année 1712. Il mourut en 1729, à 64 ans. (D. J.)

**PERINDÈ-VALERE**, (*Jurisprud.*) est le nom que l'on donne à un rescrit de cour de Rome, dans lequel est cette clause. L'effet de ce rescrit est de valider une provision qui auroit pu être attaquée pour quelque défaut qui s'y trouvoit renfermé. Ces sortes de rescrits ne s'obtiennent que quand les provisions ont été expédiées par bulles; car quand elles ont été expédiées par simple signature, on les rescrit par une autre signature appelée *cui prius*, à laquelle on met la même date qu'à la première. Il n'en est pas de même des rescrits ou provisions, avec la clause *perindè-valere*, elles n'ont d'effet que du jour de leur date, de sorte que si entre les premières provisions & les nouvelles, quelqu'un en avoit obtenu de régulières, elles prévaudroient. Voyez Amidenius, de *sylo data-ria*, c. ix. (A)

**PERINÉE**, f. m. (*Anat.*) est le nom que les Anatomistes donnent à l'espace qui est entre le fondement & les parties génitales. C'est proprement la future ligamenteuse qui joint ensemble ces deux parties. Les Latins l'appellent *interfemineum*.

Ce mot est formé des mots grecs *περι*, autour, & *νοον*, habiter.

**PERINÉE**, maladie du, (*Médecine*) l'endroit placé entre le fondement & les parties génitales, connu sous le nom de *perinée*, qui dans les hommes occupe l'espace qui se trouve entre le gros intestin & l'urethre; mais qui dans les femmes, est entre le même gros boyau & le vagin, & se trouve sujet à quelques maladies particulières.

Souvent dans les hommes, la contusion du *perinée* produit une suppreffion d'urine; dans les femmes, le déchirement de cette partie, suite d'un accouchement trop difficile; ou du peu de précaution d'une sage-femme dans l'attouchement, venant à causer une éscarre, laisse après sa séparation, une incontinence d'excréments, à laquelle on ne peut remédier. Les abcès de cette partie, les ulcères, les blessures, les fistules, les hémorrhagies, se guérissent plus difficilement qu'autre part. Le calcul qui s'y trouve attaché doit être enlevé par la section. Le sentiment du froid qu'éprouvent les femmes enceintes, se rapporte aux signes qui annoncent la mort de l'enfant dans le sein de sa mère. Enfin la tumeur qui arrive à cette partie dans les hommes, est souvent suivie de la suppreffion d'urine. (D. J.)

**PERIN-KARA**, f. m. (*Botan. exot.*) grand olivier sauvage qui croît dans le Malabar. Son fruit est de couleur bleu-purpurine lorsqu'il est mûr, & d'un goût douxâtre, mêlé de quelque acidité; mais sa couleur est jaunâtre quand il est vert, & alors son goût est très-austère.

**PERIN-NINOURI**, (*Botan. exot.*) nom qu'on donne dans l'*Horius Malabaricus*, à un arbrisseau du Malabar qui porte des baies, dont le noyau contient six amandes; cet arbrisseau méritoit d'être caractérisé plus au long. (D. J.)

**PERIN-PANEL**, (*Botan. exot.*) arbrisseau de Malabar portant des fleurs en grappes, & des baies oblongues, qui renferment quatre semences. Il donne des fleurs & du fruit toute l'année. On compose de ses fleurs & de son fruit, avec un peu de poivre long & de graine de cumin, une boisson vantée dans le pays,

pour la toux, l'asthme, & autres maladies des poulmons. On se sert de ses feuilles & de son écorce, cuites dans une infusion de riz, pour les appliquer en forme de cataplasme sur les tumeurs qu'on veut amener à suppuration.

**PERINTHE**, (*Géog. anc.*) *Perinthus*, *Perinthus*; ville nommée autrement *Héraclée de Thrace*, située sur la Propontide selon Ptolomée, lib. III. c. xj. à 54°. & 50'. de long. & à 42°. 20'. de lat.

Ce fut cette ville qui résista la première aux Perses, & dont la prise facilita à Mécabise, lieutenant de Darius, la conquête du reste de la Thrace. Hérodote rapporte qu'il ne put s'en emparer que par le secours des Péoniens qui l'attaquèrent à l'improviste. On fait le plaisant défi que les *Perinthiens* firent alors aux Péoniens; ils les appellèrent en trois sortes de duels, l'un d'hommes, l'autre de chevaux, & le troisième de chiens: & comme ils se réjouissoient en chantant l'hymne de la victoire, qu'ils avoient déjà remportée dans le premier & le second défi, les Péoniens profitant du moment favorable où les *Perinthiens* étoient plongés dans l'ivresse & la sécurité, les taillèrent en pièces, & se rendirent maîtres de leur capitale.

Philippe ayant formé le projet de subjuguier la Grece, ravagea les terres des *Perinthiens*, & tâcha de s'emparer de leur capitale; mais les Athéniens secoururent vivement *Perinthe*, & Philippe fut obligé d'abandonner cette entreprise. C'est à ce sujet que les *Perinthiens* firent en faveur des Athéniens leurs bienfaits, un décret des plus honorables, dont Démosthène a donné le détail dans sa harangue pour Crésiphon.

Ce fut un Héraclius, prince de Constantinople, qui changea le nom de cette ville en celui d'Héraclée. Elle est fameuse par son exarque, dont l'évêque de Constantinople relevoit encore sous l'empereur Constantin. Cette prééminence dura jusqu'au premier concile de Constantinople, qui en dépouilla Héraclée, pour attacher tous les honneurs du patriarcat au siège de la nouvelle Rome.

Cette ville est encore assez peuplée pour le pays, mais on n'y trouve plus que quelques vestiges de son amphithéâtre si vanté par les anciens; cependant M. Buanoroti, dans ses observations, *supra alcuni Medaglioni Antichi*, a rassemblé tout ce que l'histoire & la fable disent de *Perinthe*; l'ouvrage est digne du nom de l'auteur: dans la race de Michel-Ange il n'est pas permis d'être un homme médiocre. (D. J.)

**PERIOCHA**, mot purement latin & dérivé du grec *περιοχη*, argument ou sommaire qui indique ce qu'un discours contient. Voyez ARGUMENT.

**PERIODE**, f. f. en terme d'Astronomie, est le tems qu'une planète met à faire sa révolution; ou la durée de son cours, depuis qu'elle part d'un certain point des cieux jusqu'à ce qu'elle retourne à ce même point.

La période du soleil, ou plutôt de la terre, est de 365 jours, 5 heures, 49 minutes. Celle de la lune est de 27 jours, 7 heures, 43 minutes. Voyez SOLEIL, LUNE, &c. Les périodes des comètes sont encore inconnues pour la plupart. Il y en a néanmoins quelques-unes dont on croit connoître les périodes: une par exemple dont on fait que la période est de 75 à 76 ans, & qu'on a revûe en 1759; une autre dont on croit que la période est de 129 ans, & qu'on attend en 1789 ou 1790; une autre enfin dont on croit que la période est de 375 ans, c'est la fameuse comète de 1680. Voyez COMETE.

Il y a une admirable harmonie entre les distances des planètes au soleil, & leurs périodes autour de cet astre; la loi de cette harmonie est que les carrés des tems périodiques sont toujours comme les cubes des moyennes distances au soleil. Voyez PLANETE. Voici ces périodes & ces moyennes distances.



	Jours.	Heures.	'	"	Moyen. diff.
Saturne .	10579	6	36	26	953800
Jupiter .	4332	12	20	35	520110
Mars .	686	23	27	30	152369
La Terre.	365	6	9	30	100000
Vénus .	224	16	49	24	72133
Mercure.	87	23	15	53	38710

PÉRIODE, en terme de Chronologie, signifie une époque ou un intervalle de tems par lequel on compte les années, ou une suite d'années au moyen de laquelle le tems est mesuré de différentes manières, dans différentes occasions, & par des nations différentes. Voyez TEMS.

Telles sont les périodes callippique & méthonique, qui étoient deux différentes corrections du calendrier grec; la période julienne inventée par Jos. Scaliger; la période victorienne, &c.

PÉRIODE CALLIPPQUE, ainsi nommée de Callippus son inventeur, est une suite de 76 ans qui reviennent continuellement, & qui étant écoulés redonnent les pleines & les nouvelles lunes au même jour de l'année solaire.

La période callippique a été inventée pour perfectionner la période méthonique de 19 ans; cette dernière période ne se trouvant pas assez exacte, Callippus, athénien, la multiplia par 4, & forma ainsi la période callippique. Voyez CALLIPPQUE.

PÉRIODE CONSTANTINOPLITAINE, est la période dont se servent les Grecs: elle est la même que la période julienne. Voyez PÉRIODE JULIENNE.

PÉRIODE DYONISIENNE, ainsi appelée de Denis le Petit, son inventeur, est la même chose que la période victorienne. Voyez PÉRIODE VICTORIENNE.

PÉRIODE D'HYPPARQUE, est une suite de 304 années solaires qui reviennent continuellement, & qui, selon Hypparque, redonnent en revenant les pleines & les nouvelles lunes au même jour de l'année solaire.

Cette période n'est autre que la période callippique multipliée par 4. Hypparque faisoit l'année solaire de 365 jours, 5 heures, 55' 12"; & de-là il concluoit qu'en 304 ans la période callippique devoit errer d'un jour entier. C'est ce qui l'engagea à multiplier cette période par 4, & à ôter du produit un jour. Mais cette correction ne fait pas revenir les pleines & les nouvelles lunes au même jour de la période; car il y en a qui anticipent d'un jour, 8 heures, 23', 29", 20".

PÉRIODE JULIENNE, est une suite de 7980 ans, qui vient de la multiplication des cycles du soleil, de la lune, & des indictions l'un par l'autre, c'est-à-dire, des nombres 28, 19, 15. Elle commence au premier Janvier dans l'année julienne.

Chaque année de la période julienne a son cycle solaire, son cycle lunaire, & son cycle d'indictions particulier, de sorte qu'il n'y a point dans toute l'étendue de cette période deux années qui aient à-la-fois le même cycle solaire, le même cycle lunaire, & le même cycle d'indictions: d'où il s'ensuit que toutes les années de la période julienne sont distinguées les unes des autres.

Cette période fut inventée par Scaliger, comme renfermant toutes les époques, pour faciliter la réduction des années d'une époque donnée à celles d'une autre époque pareillement donnée. Elle s'accorde avec l'époque ou période constantinopolitaine, qui étoit en usage parmi les Grecs; avec cette différence, que les cycles solaires & lunaires, & celui des indictions, s'y comptent différemment, & que la première année de la période julienne diffère de celle de la période constantinopolitaine.

PÉRIODE ou CYCLE MÉTHONIQUE, appelé aussi

cycle lunaire, est une suite de 19 ans, au bout desquels les pleines & les nouvelles lunes sont supposées revenir au même jour de l'année solaire. On a appelé cette période méthonique, du nom de son inventeur Meihon. Voyez MÉTHONIQUE. Voyez aussi CYCLE.

PÉRIODE VICTORIENNE, est un intervalle de 532 années juliennes, au bout desquelles les nouvelles & les pleines lunes reviennent au même jour de l'année julienne, selon le sentiment de Victorinus, ou Victorius, qui vivoit sous le pape Hilaire.

Quelques auteurs attribuent cette période à Denis le Petit, & l'appellent pour cette raison période dionysienne: d'autres l'appellent grand cycle pascal, parce qu'elle a été inventée pour trouver le tems de la Pâque, & que dans l'ancien calendrier, la fête de Pâque au bout de 532 ans tombe au même jour.

La période victorienne se trouve en multipliant le cycle lunaire 19 par le cycle solaire 28; le produit de ces deux nombres est 532.

Mais il s'en faut quelquefois d'un jour, 16 heures, 58', 59", 40", que les pleines & les nouvelles lunes ne retombent au même jour dans cette période. Chambers. (O)

PÉRIODE CHALDAÏQUE, voyez SAROS.

PÉRIODE, en termes de Grammaire & de Rhétorique, est une petite étendue de discours qui renferme un sens complet, dont on distingue la fin par un point (.), & les parties ou divisions par la virgule (,), ou par le point avec la virgule (;), ou par les deux points (:). Voyez PENSÉE, & POINT.

Le pere de Colonia définit la période une pensée courte, mais parfaite, composée d'un certain nombre de membres, & de parties dépendantes les unes des autres & jointes ensemble par un lien commun.

La période, suivant la fameuse définition d'Aristote, est un discours qui a un commencement, un milieu & une fin, qu'on peut voir tout-à-la-fois. Il définit aussi la période composée de membres, une élocution achevée, parfaite pour le sens, qui a des parties distinguées, & qui est facile à prononcer tout d'une haleine.

Un auteur moderne définit la période d'une manière beaucoup plus courte & plus claire: une phrase composée de plusieurs membres, liés entre eux par le sens & par l'harmonie.

On distingue en général de deux sortes de périodes, la période simple & la période composée. La période simple est celle qui n'a qu'un membre, comme la vertu seule est la vraie noblesse: c'est ce qu'on appelle autrement proposition, les Grecs la nommoient *proposition*. La période composée est celle qui a plusieurs membres, & l'on en distingue de trois sortes: savoir, la période à deux membres, appelée par les Grecs *di-membres*, & par les Latins *bimembres*; la période à trois membres, *tri-membres*; & celle à quatre membres, *tetra-membres*, ou *quadrimembres*.

Une vraie période oratoire ne doit avoir ni moins de deux membres, ni plus de quatre: ce n'est pas que les périodes simples ne puissent avoir lieu dans le discours, mais leur brièveté le rendroit trop décoloré & en banniroit l'harmonie, pour peu qu'elles y fussent multipliées.

Dès qu'une période passe quatre membres, elle perd le nom de période & prend celui de discours périodique.

Voici un exemple d'une période à deux membres, tiré de Cicéron: *ergo & mihi mea vita pristina consuetudinem, C. Casar, interclusam aperuisti* (premier membre), *& his omnibus ad bene de republica sperandum, quasi signum aliquod sustulisti* (second membre).

Exemple de la période à trois membres: *nam cum antea per auctorem hujus loci auctoritatem coningeret non auderem* (premier membre), *statuere quicquid nihil luc nisi persedum ingenio elaboratumque industria afferri oportet*.

zeir (second membre), *omne meum tempus amicorum temporibus transmittendum putavi* (troisième membre); *Cic. pro lege Maniliâ*.

On trouve un exemple de la période à quatre membres dans la belle description que fait le même orateur du supplice des parricides qu'on jetoit dans la mer enfermés dans un sac: *ita vivunt, ut duere antum de calo non quant* (premier membre); *ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat* (second membre); *ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur* (troisième membre); *ita postremo ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui requiescant* (quatrième membre); *Cic. pro Roscio Amerino*.

Les anciens orateurs observoient assez scrupuleusement les règles de l'art pour la mesure, l'étendue & l'harmonie des périodes dans leurs harangues; mais dans les langues modernes on est beaucoup moins severe ou plus négligent.

Selon les règles de l'art oratoire, les membres d'une période doivent être égaux au moins à-peu-près, afin que les repos ou suspensions de la voix à la fin de chaque membre puissent être à-peu-près les mêmes: mais on n'a point égard à cette règle, quand ce qu'on écrit n'est pas destiné à être prononcé en public.

Le discours ordinaire & familier admet des périodes plus longues & plus courtes que les périodes oratoires. Dans un discours public, les périodes trop courtes, & pour ainsi dire mutilées, nuisent au grand & au sublime dont elles interrompent la marche majestueuse. Au contraire les périodes trop longues l'appesantissent cette marche, tiennent l'esprit de l'auditeur dans une suspension qui produit souvent de l'obscurité dans les idées. D'ailleurs la voix de l'orateur n'est pas assez forte pour soutenir le ton jusqu'au bout; on fait à cet égard les plaisanteries qu'on a fait sur les longues périodes de Maimbourg, Phalarée, Hermogene, TERENCE & les autres rhéteurs, bornent à quatre membres la juste longueur de la période, appelée par les Latins *ambitus* & *circuitus* selon ce distique:

*Quatuor membris plenum formare videbis  
Rhetora circuitum; sive ambitus ille vocatur.*

C'est aussi le sentiment de Cicéron qui dit dans l'orateur: *constat ille ambitus & plena comprehensio ex quatuor fere partibus, quæ membra dicuntur, ut & aurem impleat & non brevis sit quam satis est neque longior.*

Cet orateur nous fournit un exemple du discours périodique dans l'exorde de l'oraison pour le poète Archias: *si quid in me sit ingenii, judices, quod sentio quam sit exiguum, aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum, aut si hujusce rei ratio atque ab optimarum artium studiis & disciplinâ profecta, à quâ ego confiteor nullum ætatis mea tempus abhorruisse, earum rerum omnium vel imprimis hic Aul. Licinius fructum à me repetere proprio suo jure debet.*

Il y a encore des périodes qu'on nomme rondes, & d'autres qu'on nomme guarrées, à cause de leur construction & de leur chute différentes. La période quarree est celle qui est composée de trois ou quatre membres égaux, distingués l'un de l'autre, comme celle que nous avons citée sur le châtiment des parricides, ou celle-ci de M. Fléchier: *si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre* (premier membre), *s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines* (second membre), *si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité* (troisième membre), *je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions* (quatrième membre). Tous ces membres, comme on voit, ont entr'eux une juste proportion.

La période ronde est celle dont les membres sont tellement joints & pour ainsi dire enchaînés les uns dans les autres, qu'à-peine voit-on ce qui les unit, de sorte que la période entière coule avec une égalité parfaite, sans qu'on y remarque de repos considérables;

telles sont les périodes de Cicéron à deux & à trois membres, rapportées ci-dessus.

D'autres appellent période ronde celle dont les membres sont tellement disposés, qu'on pourroit mettre le commencement à la fin, & vice versa, sans rien ôter au sens ni à l'harmonie du discours; & ils en citent pour exemple cette période de Cicéron: *si quantum in agro locisq; desertis audacia potest, tantum in foro atque judicii impudentia valet, non minus in causâ cederet Aulus Cæcina Sexti Eburni impudentia, quantum in vi faciendâ cessit audacia*; car on pourroit la commencer par ces mots: *non minus in causâ cederet, &c.* sans que la pensée ni le nombre oratoire en souffrissent.

Enfin, on appelle période croisée, *periodus decussata*, celle dont les membres sont opposés, telle qu'est celle qu'on vient de lire; ou celle-ci de M. Fléchier: *plus grande dans ce dévouement de sa grandeur, & plus glorieuse lorsqu'environnée de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit à l'humilité & à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de trompes victorieuses, dans un char brillant & pompeux, elle prenoit part à la gloire & aux triomphes de son époux.* On en trouve un grand nombre de cette espèce dans cet orateur, qui donnoit beaucoup & peut-être trop dans les antithèses.

Au demeurant, il n'y a guère de lois à prescrire sur l'emploi de la période. En général, le commencement d'un discours grave & noble sera périodique; mais dans le cours de sa harangue, l'orateur se laisse diriger par le caractère de ses pensées, par la nature de ses images, par le sujet de son récit. Tantôt ses phrases sont coupées, courtes, vives & pressées; tantôt elles deviennent plus longues, plus tardives & plus lentes. On acquiert par une longue habitude d'écrire, la facilité de prendre le rythme qui convient à chaque chose & à chaque instant; presque sans s'en appercevoir & à la longue, ce goût dont la nature donne le germe & que l'exercice déploie, devient très-scrupuleux.

PÉRIODE, (*Belles-Lettres.*) se dit aussi du caractère ou du point (.), qui marque & détermine la fin des périodes dans le discours, & qu'on appelle communément *plein repos* ou *point*. Voyez PONCTUER.

Le P. Buffier remarque qu'il se rencontre deux difficultés dans l'usage de la période ou du point, savoir de la distinguer du colon ou de deux points, & de déterminer précisément la fin d'une période ou d'une pensée.

On a remarqué que les membres surnuméraires d'une période séparés des autres par des colons & des demi-colons commencent ordinairement par une conjonction. Voyez COLON. Cependant il est certain que ces conjonctions sont encore plus souvent le commencement d'une nouvelle période, que des membres surnuméraires de la période précédente. C'est le sens du discours & le discernement de l'auteur qui doivent le guider dans l'usage qu'il fait de ces deux différentes ponctuations. Une règle générale là-dessus & qu'il faut admettre, si l'on ne veut pas renoncer à toutes les règles, c'est que quand le membre surnuméraire est aussi long que le reste de la période, c'est alors une période nouvelle; que s'il est beaucoup plus court, c'est un membre de la période précédente.

La seconde difficulté consiste en ce qu'il y a plusieurs phrases courtes & coupées, dans lesquelles le sens paroît être complet, & qui néanmoins ne semblent pas être de nature à devoir se terminer par un point. Ce qui arrive fréquemment dans le discours libre & familier; par exemple: *Vous êtes tous en suspens: faites promptement vos propositions: vous serez blâmables d'hésiter plus long-tems.* D'où l'on voit qu'il y a de simples phrases, dont le sens est aussi complet que celui des périodes, & qui, à la rigueur, doi-



vent être terminées par des points; mais leur brièveté fait qu'on y substitue les deux points.

**PÉRIODE, PÉRIODIQUE**, (*Médecine*.) ces mots sont tirés du grec *περιόδος*, formé de *περι*, à l'entour, & *odos*, chemin, ils signifient littéralement *circuit & circulaire*; les Physiologistes s'en servent quelquefois pour désigner la *circulation du sang*; mais ces termes sont plus usités dans la Pathologie. La *période* marque proprement le tems qui s'écoule entre les accès, paroxysmes ou redoublemens des maladies intermittentes; ainsi la *période* comprend deux tems, celui du paroxysme & celui de la remission. *Voyez ces mots*. La *période* peut être fixe & constante, ou vague & indéterminée; elle est fixe dans la plupart des fièvres intermittentes, vague dans les fièvres erratiques, & pour l'ordinaire dans la goutte & l'épilepsie; sa durée peut varier beaucoup; elle est d'un jour dans les fièvres quotidiennes, de deux jours dans les tierces, de trois dans les quarts, d'un an dans les annuelles, quelquefois de plusieurs années dans la goutte.

On donne la qualité ou l'épithète de *périodiques* à toutes ces maladies qui éprouvent pendant un certain tems des alternatives de bien & de mal, de diminution & d'augmentation des symptômes qui cessent même tout-à-fait & recommencent ensuite; ainsi *périodique* peut être regardé comme synonyme d'*intermittent*. La cause de ces maladies, après avoir beaucoup exercé les Médecins, est encore pour eux un mystère profond, & dans le siècle éclairé où nous vivons, les Médecins cherchent peu à le pénétrer, ayant appris par les erreurs de ceux qui les ont précédé combien les recherches dans ce genre sont pénibles, & combien elles ont été infructueuses. *Voyez PAROXYSMES, FIEVRE INTERMITTENTE, &c.* On doit se contenter de savoir que toutes les maladies *périodiques* affectent principalement les nerfs; que c'est cette affection nerveuse qui est la cause de la *périodicité*; mais on ne peut aller plus avant, c'est là le *nec plus ultra*; l'action de cette cause, son mécanisme, sont tout-à-fait ignorés, on n'en connoît que les effets; des observations pratiques ont appris 1<sup>o</sup> que ces maladies n'étoient pas dangereuses, *quocumque modo* intermittent, (*Hippocr. aphor. 43. lib. IV.*); 2<sup>o</sup> qu'il étoit quelquefois au contraire dangereux de les faire cesser à bonne heure; 3<sup>o</sup> que les remèdes les plus propres à emporter leur périodicité étoient les nerveux, antispasmodiques, amers, vertus qui se trouvent éminemment réunies dans le quinquina, remède anti-périodique par excellence: j'ai quelques observations particulières qui m'ont constaté une vertu semblable dans le castor, la rhûe, l'affa-fétida, & autres anti-hystériques, même vis-à-vis des fièvres intermittentes; mais qu'on n'oublie jamais que l'usage de ces remèdes n'est pas sûr, & qu'il est d'autant plus à craindre qu'ils sont plus efficaces. Je ne m'arrêterai point à rassembler une quantité d'observations de fièvres intermittentes trop-tôt suspendues ou *coupées*, comme on dit, & qui sont devenues mortelles, aiguës, ou qui ont dégénéré en différentes affections chroniques très-fâcheuses. La goutte fournit aussi des exemples terribles: on me rapportoit, il y a quelques jours, qu'une personne ayant pris du quinquina par l'avis de quelque charlatan pour guérir une goutte violente dont il étoit tourmenté, fut effectivement soulagé, les accès furent moins forts & plus éloignés les uns des autres; mais il mourut peu de tems après subitement, victime de l'ignorance de son prétendu guérisseur & de sa propre crédulité. (M)

**PÉRIODEUTE**, f. m. (*Hist. ecclésiast. grecq.*) officier ecclésiastique, visiteur chez les Grecs. Le concile de Laodicée établit des *périodeutes* dans les bourgs & les châteaux où il n'y avoit point d'évêques; c'étoient des espèces de doyens ruraux, & on les appelloit

Tome XII,

*périodeutes*, dit Zonaras, parce qu'ils étoient toujours en chemin, allant de côté d'autres pour tenir les fideles dans le devoir. Balamon les nomme *exarques*, & les Grecs appellent encore aujourd'hui de ce nom les visiteurs des diocèses que les patriarches envoient pour la levée des deniers. (D. J.)

**PÉRIODIQUE**, adj. (*Chron. & Astron.*) est ce qui termine & renferme une période.

Mois *périodique* est l'espace de tems où la lune achève sa période ou son mouvement *périodique*. Cet espace est 27 jours 7 heures 43 minutes, après lequel elle retourne au même endroit du zodiaque, d'où elle étoit partie au moment de sa conjonction. *Voyez MOIS & LUNAISON.*

*Périodique* se dit en général de ce qui va & revient suivant quelque loi: ainsi on dit que les accès sont *périodiques* dans les fièvres intermittentes.

On appelle aussi *ouvrage périodique* des ouvrages qui paroissent régulièrement à certains intervalles de tems égaux, comme les journaux des sçavans, les gazettes, &c. (O)

**PÉRIODIQUE**, en terme de Grammaire & de Rhétorique, se dit d'un style ou d'un discours qui a du nombre ou de l'harmonie, ou qui est composé de périodes travaillées avec art. *Voyez NOMBRE.*

Le style *périodique* a deux avantages sur le style coupé; le premier, qu'il est plus harmonieux; le second, qu'il tient l'esprit en suspens. La période commencée, l'esprit de l'auditeur s'engage & est obligé de suivre l'orateur jusqu'au point, sans quoi il perdrait le fruit de l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette suspension est très-agréable à l'auditeur, elle le tient toujours éveillé & en haleine: ce qui prouve que le style *périodique* est plus propre aux discours publics que le style coupé, quoique celui-ci n'en doive pas être exclus, mais le premier doit y dominer.

**PÉRIODIQUES, Jeux**, (*Antiq. grecq.*) les jeux *périodiques* étoient ceux qui se célébroient toujours après une certaine révolution d'années, comme les jeux olympiques, les pythiens, les isthmien & les néméens.

**PÉRIODONIQUE COMBAT, ou PÉRIODIQUE**, (*Art numismat.*) ce mot précédé de *Cer.* se trouve en abrégé, *Cer. Per.* sur quelques médailles de Sidon. MM. Vaillant & Spanheim prétendent qu'ils signifient *certamina periodonica*, & qu'ils désignent des jeux auxquels étoient admis exclusivement à tous autres les seuls athlètes *périodoniques*, c'est-à-dire ceux qui avoient déjà remporté la victoire dans les quatre anciens jeux sacrés de la Grece, savoir d'Olympie, de Delphes, de Némée & de l'Isthme de Corinthe; avantage que les anciens Grecs exprimoient par ces termes: *νικῶν τὴν περιόδον*, vaincre le tour, vaincre la période. M. Iselin combat cette idée de MM. Vaillant & Spanheim, & pense que ces mots *Cer. Per.* signifient *certamen periodicum*, & qu'ils marquent simplement des jeux institués à Sidon, à l'imitation de ceux des Grecs, & qui leur ressembloient dans les principaux points. On peut lire ses raisons dans l'*Histoire de l'acad. des Belles-Lettres*, tome III. p. 415. in-12. & cependant tenons-nous-en à l'opinion de MM. Vaillant & Spanheim sur les athlètes *périodoniques* de la Grece. En effet, quand Pausanias nous apprend que Ergoteles fut *périodonique*, il veut dire certainement qu'il remporta des prix dans les quatre jeux solennels de la Grece, les Grecs désignant ces jeux par le nom de *période*. Ergoteles fut doublement digne du titre glorieux de *périodonique*, car il avoit été deux fois vainqueur dans chacun; aussi lui éleva-t-on dans le bois de Pise une statue magnifique de la main de Lyssippe. (D. J.)

**PERIÉCIENS**, (*Cosmog.*) en grec *περιέκιοι*, en latin *Periæci* c'est-à-dire qui sont tout-à-l'entour. On nomme

Z z ij

me *périaciens* en Géographie des habitans de la terre sous les mêmes parallèles, c'est-à-dire à même distance du pôle & de l'équateur, mais toujours vers le même pôle. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait 180 degrés de distance des uns aux autres. Le mot ne dit point cela; il suffit d'être sous le même parallèle. Par exemple, les habitans de Charlestown dans la Caroline, de Miquenez au Maroc, de Candahar en Asie, &c. sont *périaciens* l'un à l'autre, par rapport à ce qu'ils habitent sous un même parallèle, quoiqu'à différentes distances du premier méridien.

Les peuples qui sont sous un même parallèle, ont le même été & le même hiver; en un mot, les mêmes saisons, sauf pourtant la différence qu'y peuvent mettre les qualités du terroir plus haut ou plus bas, plus sec ou plus humide, &c. Ils ont les jours également longs, & les nuits de même, c'est-à-dire que si le plus long jour est de vingt heures pour le peuple d'un parallèle, tous les peuples qui sont *Périaciens* à son égard, ont le jour aussi de vingt heures dans le même tour du soleil; il en est de même des nuits.

Si, par *périaciens*, on entend ceux qui habitent sous un même parallèle & sous un même méridien continué au-delà du pôle, de sorte que les deux peuples qui sont *périaciens* l'un à l'autre aient précisément la même latitude, mais une longitude différente de 180 degrés, alors on conçoit aisément que des peuples qui ont entr'eux ce rapport doivent être opposés pour le jour & pour la nuit, quoiqu'ils comptent la même heure, l'un à midi quand l'autre la compte à minuit. Il est trois heures également pour l'un & pour l'autre, mais l'un compte trois heures du matin, & l'autre trois heures du soir, & ainsi de tous les autres instans du jour & de la nuit. En ce sens, ce qui est au couchant d'un de ces peuples, est à l'orient de l'autre. Aux jours des équinoxes, le soleil se lève pour l'un de ces peuples, quand il se couche pour l'autre. (D. J.)

PÉRIOSTE, f. m. (*Anat. & Physiol.*) membrane très-fine qui revêt les os; elle est d'un tissu fort serré, parsemée d'une infinité d'arteres, de veines & de nerfs qui la rendent d'un sentiment très-exquis. Développons la structure du *périoste*, c'est un beau sujet d'Anatomie physiologique.

Le *périoste* enveloppe non-seulement les parties convexes des os, mais il porte encore des vaisseaux artériels dans leurs cellules & dans leur moëlle, & est parsemé d'un nombre incroyable de vaisseaux veineux, tant grands que petits. On sait que Clopton Havers a démontré, dans son *Ostéologie*, que tous les os du corps humain sont couverts d'une membrane très-déliée, extrêmement fine, & composée de différens lits de fibres placées les unes sur les autres sans s'entrelacer; ces fibres sont parallèles les unes aux autres, & dans la même direction que la longueur de l'os.

Cette membrane est plus épaisse dans de certains endroits que dans d'autres, & paroît composée de fibres qui se croisent de différentes manières, mais cela provient des muscles & de leurs tendons, qui s'insèrent dans le *périoste* avant que de s'unir aux os.

Clopton Havers a remarqué que le *périoste* qui couvre les os n'existe point dans les lieux où naissent les ligamens qui unissent les os articulés, & que le *périoste* s'étend sur les ligamens, & passe de cette manière à l'os adjacent: d'où il a conjecturé que ce n'étoit autre chose qu'une continuation de la même membrane qui tirant son origine de la dure-mère, couvroit le crâne, s'étendoit sur la surface de tous les autres os, & s'adaptoit si parfaitement à toutes leurs cavités & à toutes leurs éminences qu'elle couvroit toute leur surface. Quant à la partie des os articulés contenue sous les ligamens qui forment les capsules des articulations, elle est destinée du *périoste*;

cette membrane s'en sépare, & passe sur les ligamens: d'où il s'ensuit que rien n'entre dans les os, ni n'en sort que par le moyen du *périoste*.

Tous les vaisseaux qui entrent dans les os, tant pour leur nutrition que pour leur accroissement, qui pénètrent dans leurs parties cellulaires, ou qui s'unifient par des trous à la moëlle ramassée dans la cavité qui est au milieu, ou à la partie également éloignée des extrémités, traversent d'abord le *périoste*. Il en est de même des petites veines qui rapportent le sang, d'où il s'ensuit que cette membrane est d'une nature extrêmement vasculaire, ainsi que Ruysch l'a démontré dans ses *Advers. decad. 3. Pl. II. fig. 8.*

D'ailleurs le *périoste* est fortement uni aux os par le moyen des ramifications des vaisseaux qui le traversent pour y entrer, & des veines qui le traversent de rechef pour en sortir presque à chaque point. Telle est la cause de la forte adhésion, surtout dans les jeunes gens. Pour les vieillards en qui la plupart de ces vaisseaux sont desséchés, on a remarqué que le *périoste* ne tenoit que faiblement à l'os.

Clopton Havers surpris de l'adhésion de cette membrane avec les os, imagina avant les découvertes de Ruysch, qu'elle n'étoit jamais plus grande qu'à cet âge, où les os sont mous, & pour ainsi dire glutineux. Il avoit d'ailleurs observé que le *périoste* s'unifioit aux os par de petites fibres qui en partoient, & qui pénédroient dans leur substance. Ruysch démontra dans la suite par ses injections, que les fibres de Clopton Havers étoient des petits vaisseaux, qui passaient du *périoste* dans l'os, en nombre incroyable. Ce ne sont pas les plus grands os seulement qui sont couverts d'un *périoste* vasculaire, cela leur est commun avec les plus petits os, même avec ceux de l'oreille, quoique d'habiles anatomistes aient assuré le contraire. La cavité intérieure du tympan à son *périoste* parsemé d'une multitude innombrable de vaisseaux, ainsi que Ruysch l'a démontré par la figure qu'on en trouve dans la neuvième de ses épitres anatomiques.

Les os ont encore un *périoste* intérieur, qui enduit & couvre les cavités qui contiennent la moëlle, distribue les vaisseaux artériels aux vésicules médullaires, & reçoit un nombre incroyable de vaisseaux veineux, tant grands que petits.

Le *périoste* interne ne se représente pas aux sens si facilement que le *périoste* externe: cependant, il n'y a point de doute que cette membrane n'existe, & qu'elle ne soit d'une nature fort tendre, puisque la nature a jugé à-propos de la couvrir d'un os pour la garantir de toutes injures. La dure-mère couvre le crâne, & lui tient lieu de *périoste*. Mais comme c'est de cette membrane que partent les gaines qui enveloppent les nerfs dès leur origine de la moëlle allongée, & de la moëlle spinale, il étoit nécessaire que son tissu fût tant soit peu plus épais & plus fort, afin qu'elle pût servir à les garantir.

Le *périoste* interne étant dans les os creux les plus considérables, mis à l'abri de toute offense, & ne servant qu'à tapisser leur surface intérieure, & à recevoir des vaisseaux, n'avoit pas besoin de la même fermeté & de la même force que le *périoste* extérieur. C'est là foiblesse extrême qui le rend difficile à découvrir. Il est très-difficile de suivre la continuité de cette membrane dans les os, dont la surface intérieure est entièrement cellulaire, l'irrégularité de la structure & du tissu ne le permet pas.

La même observation n'est pas plus facile vers les extrémités des gros os, où l'union étroite & forte des lames osseuses les rend plus solides, & où ils ont une cavité considérable destinée à contenir la moëlle.

Nous lisons dans les *advers. Decad. 3.* de Ruysch, que les Anatomistes ont hâlardé beaucoup de choses sur la membrane qu'ils supposent servir d'enveloppe à la moëlle. Cet auteur prétend qu'il n'y a



aucune membrane commune dont la moëlle soit couverte dans les os, dont les cavités sont pleines d'une substance osseuse & spongieuse, ou osseuse & filamenteuse, ce qui ne seroit point surprenant; car il est évident qu'alors la moëlle n'est pas ramassée dans une seule cavité, mais qu'elle se trouve distribuée dans plusieurs cellules.

Le même auteur décrit encore dans l'endroit que nous venons de citer, une portion de l'os de la cuisse d'un enfant. Il parut dans la cavité de cet os, divisé avec une scie, une membrane mince comme une toile d'araignée, qui enveloppoit la moëlle, & qui étoit parsemée de petites artères. Il est donc évident qu'il y a dans la cavité intérieure des os une membrane mince, telle que le *périoste* interne. Ce dont il est permis de douter, c'est si cette membrane appartient à la moëlle, ou si elle tapisse l'os en qualité du *périoste* interne, ou si elle est destinée à l'un & à l'autre emploi.

Si nous examinons avec attention ce que Clopton Havers dit dans son *ostéologie* nouvelle, de la structure de la moëlle, il nous paroîtroit fort vraisemblable que la membrane en question en est distinguée; car cet auteur avance que la moëlle entière est contenue sous une membrane mince & transparente, qui est en quelques endroits d'une couleur rougeâtre, comme s'il y avoit de petits vaisseaux sanguins, qui n'appartenoient point du tout à la membrane qui seroit d'enveloppe, & qu'il avoit séparée.

On lit dans cet auteur, immédiatement après ce que nous venons de citer, que la membrane dont il s'agit, non-seulement est attachée à l'os par des petites veines, mais s'insinue même dans les pores obliques, dont la surface interne des os est percée. A s'en tenir à cette description, on prononcera sans balancer, que la membrane mince que nous examinons ici, est adhérente à la surface interne des os, & que des vaisseaux forment sous elle une nouvelle membrane qui couvre la moëlle; & conséquemment que le *périoste* interne est distingué de la moëlle à laquelle il est contigu.

L'usage de ce *périoste* interne sera non-seulement de distribuer des vaisseaux artériels dans les vésicules médullaires, & de recevoir à leur retour des vésicules médullaires les vaisseaux veineux; mais encore de faciliter l'accroissement & la nutrition des os par le moyen de ces vaisseaux qui entrent dans leur substance & en sortent.

Il y a telle maladie des os, qui suffiroit peut être par les phénomènes qu'on y remarque, pour achever de confirmer tout ce que nous venons de dire du *périoste* interne. Ruysch, *thésaur.* 10. n. 179. donne la description & la figure d'un cubitus carié & corrodé, dans la cavité duquel il y avoit un tuyau osseux, entièrement séparé de la substance extérieure de cet os, & mobile en tous sens. Il est assez vraisemblable que la partie intérieure de l'os, à la nutrition de laquelle sert principalement le *périoste* interne, ayant été affectée avec ce *périoste* même, la partie intérieure & tubuleuse de l'os s'est séparée de la partie extérieure. De-là naissent des inflammations dans le *périoste* interne, maladies qui passeront à l'os qui est contigu, de même qu'à la moëlle qui est juxtaposée; mais c'en est assez sur cette matière. (D. J.)

PERIPATÉCIENNE PHILOSOPHIE, ou PHILOSOPHIE D'ARISTOTE, ou ARISTOTÉLISME, (*Hist. de la Philosophie*). Nous avons traité fort au long du Péripatétisme, ou de la philosophie d'Aristote à l'article ARISTOTÉLISME; il nous en reste cependant des choses intéressantes à dire, que nous avons réservées pour cet article, qui servira de complément à celui du premier volume de cet ouvrage.

De la vie d'Aristote. Nous n'avons rien à ajouter à ce qui en a été dit à l'article ARISTOTÉLISME. Con-

sultez cet endroit sur la naissance, l'éducation, les études, le séjour de ce philosophe à la cour de Philippe & à celle d'Alexandre, sur son attachement & sa reconnaissance pour Platon son maître, sur sa vie dans Athènes, sur l'ouverture de son école, sur sa manière de philosopher, sur sa retraite à Chalcis, sur sa mort, sur ses ouvrages, sur les différentes parties de sa philosophie en général. Mais pour nous conformer à la méthode que nous avons suivie dans tous nos articles de Philosophie, nous allons donner ici les principaux axiomes de chacune des parties de sa doctrine considérées plus attentivement.

De la logique d'Aristote. 1. La logique a pour objet ou le vraisemblable, ou le vrai; ou, pour dire la même chose en des termes différens, ou la vérité probable, ou la vérité constante & certaine; le vraisemblable ou la vérité probable appartient à la dialectique, la vérité constante & certaine à l'analyse. Les démonstrations de l'analyse sont certaines; celles de la dialectique ne sont que vraisemblables.

2. La vérité se démontre, & pour cet effet on se sert du syllogisme, & le syllogisme est ou démonstratif & analytique, ou topique & dialectique. Le syllogisme est composé de propositions; les propositions sont composées de termes simples.

3. Un terme est ou homonyme, ou synonyme, ou paronyme; homonyme, lorsqu'il comprend plusieurs choses diverses sous un nom commun; synonyme, lorsqu'il n'y a point de différence entre le nom de la chose & sa définition; paronyme, lorsque les choses qu'il exprime, les mêmes en elles, diffèrent par la terminaison & le cas.

4. On peut réduire sous dix classes les termes univoques; on les appelle *prédicaments* ou *catégories*.

5. Et ces dix classes d'être peuvent se rapporter ou à la substance qui est par elle-même, ou à l'accident qui a besoin d'un sujet pour être.

6. La substance est ou première proprement dite, qui ne peut être le prédicat d'une autre, ni lui adhérer; ou seconde, substantielle dans la première comme les genres & les espèces.

7. Il y a neuf classes d'accidens, la quantité, la relation, la qualité, l'action, la passion, le tems, la situation, l'habitude.

8. La quantité est ou contenue ou discrète; elle n'a point de contraire; elle n'admet ni le plus ni le moins, & elle dénomme les choses, en les faisant égales ou inégales.

9. La relation est le rapport de toute la nature d'une chose à une autre; elle admet le plus & le moins; c'est elle qui entraîne une chose par une autre, qui fait suivre la première d'une précédente, & celle-ci d'une seconde, & qui les joint.

10. La qualité se dit de ce que la chose est, & l'on en distingue de quatre sortes, la disposition naturelle & l'habitude, la puissance & l'impuissance naturelles, la passibilité & la passion, la forme & la figure; elle admet intensité & remission, & c'est elle qui fait que les choses sont dites semblables ou dissemblables.

11. L'action & la passion; la passion, de celui qui souffre; l'action, de celui qui fait, marque le mouvement, admet des contraires, intensité & remission.

12. Le tems & le lieu, la situation & l'habitude indiquent les circonstances de la chose désignées par ces mots.

13. Après ces prédicaments, il faut considérer les termes qui ne se réduisent point à ce système de classes, comme les opposés; & l'opposition est ou relative, ou contraire, ou privative, ou contradictoire; la priorité, la simultanéité, le mouvement, l'avoir.

14. L'énonciation ou la proposition est composée de termes ou mots; il faut la rapporter à la doctrine de l'interprétation.

15. Le mot est le signe d'un concept de l'esprit, il est ou simple & incomplexe, ou complexe; simple, si le concept ou la perception est simple, & la perception simple n'est ni vraie, ni fautive; ou la perception est complexe, & participe de la fausseté & de la vérité, & le terme est complexe.

16. Le nom est un mot d'institution, sans rapport au tems, & dont aucune des parties prise séparément & en elle-même n'a de signification.

17. Le verbe est un mot qui marque le tems, dont aucune partie ne signifie par elle-même, & qui est toujours le signe des choses qui se disent d'un autre.

18. Le discours est une suite de mots d'institution, dont chaque partie séparée & l'ensemble signifient.

19. Entre les discours, le seul qui soit énonciatif & appartenant à l'hermeneutique, est celui qui énonce le vrai ou le faux; les autres sont ou de la rhétorique ou de la poésie. Il a son sujet, son prédicat & sa copule.

20. Il y a cinq sortes de propositions, des simples & des complexes, des affirmatives & des négatives, des universelles, des particulières, des indéfinies & des singulières, des impures & modales. Les modales sont ou nécessaires ou possibles, ou contingentes, ou impossibles.

21. Il y a trois choses à considérer dans la proposition, l'opposition, l'équipollence & la conversion.

22. L'opposition est ou contradictoire ou contraire ou sous-contraire.

23. L'équipollence fait que deux propositions désignent la même chose, & peuvent être ensemble toutes les deux vraies ou toutes les deux fausses.

24. La conversion est une transposition de termes, telle que la proposition affirmative & négative soit toujours vraie.

25. Le syllogisme est un discours où de prémisses posées il s'ensuit nécessairement quelque chose.

26. Trois termes font toute la matière du syllogisme. La disposition de ces termes, selon les figures & les modes, en est la forme.

27. La figure est une disposition du terme moyen & des extrêmes, telle que la conséquence soit bien tirée. Le mode est la disposition des propositions, en égard à la quantité & à la qualité.

28. Il y a trois figures de syllogisme. Dans la première, le terme moyen est sujet de la majeure, & prédicat de la mineure; & il y a quatre modes où la conséquence est bien tirée. Dans la seconde, le terme moyen est le prédicat des deux extrêmes, & il y a quatre modes qui concluent bien. Dans la troisième, le moyen est le sujet aux deux extrêmes, & il y a six modes où la conclusion est bonne.

29. Tout syllogisme est dans quelqu'une de ces figures, se parfait dans la première, & peut se réduire à son mode universel.

30. Il y a six autres formes du raisonnement; la conversion des termes, l'induction, l'exemple, l'abduction, l'instance, l'enthymème. Mais toutes ayant force de syllogisme, peuvent & doivent y être réduites.

31. L'invention des syllogismes exige 1. les termes du problème donné; & la supposition de la chose en question, des définitions, des propriétés, des antécédences, des conséquences, des répugnances. 2. Le discernement des essentiels, des propres, des accidentels, des certaines & des probables. 3. Le choix de conséquences universelles. 4. Le choix d'antécédences dont la chose soit une conséquence universelle. 5. L'attention de joindre le signe d'universalité non au conséquent, mais à l'antécédent. 6. L'emploi de conséquences prochaines & non éloignées. 7. Le même emploi des antécédents. 8. La préférence de conséquences d'une chose universelle, & de conséquences universelles d'une chose.

La finesse & l'étendue d'esprit qu'il y a dans toutes ces observations est incroyable. Aristote n'aurait découvert que ces choses, qu'il faudrait le regarder comme un homme du premier ordre. Il eût perfectionné tout d'un coup la logique, s'il eût distingué les idées de leurs signes, & qu'il se fût plus attaché aux notions qu'aux mots. Interrogez les Grammairiens sur l'utilité de ses distinctions.

32. Tout discours scientifique est appuyé sur quelque pensée antérieure de la chose dont on discours.

33. Savoir, c'est entendre ce qu'une chose est, qu'elle est, que telle est sa cause, & qu'elle ne peut être autrement.

34. La démonstration est une suite de syllogismes d'où naît la science.

35. La science apodictique est des causes vraies, premières, immédiates; les plus certaines, & les moins sujettes à une démonstration préliminaire.

36. Il n'y a de science démonstrative que d'une chose nécessaire; la démonstration est donc composée de choses nécessaires.

37. Ce qu'on énonce du tout, est ce qui convient au tout, par lui-même & toujours.

38. Le premier universel est ce qui est par soi-même, dans chaque chose, parce que la chose est chose.

39. La démonstration se fait par des conclusions d'éternelle vérité. D'où il s'ensuit qu'il n'y a ni démonstration des choses passagères, ni science, ni même définitions.

40. Savoir que la chose est, est un, & savoir pourquoi elle est, est un autre. De-là deux sortes de démonstrations, l'une *a priori*, l'autre *a posteriori*. La démonstration *a priori* est la vraie & la plus parfaite.

41. L'ignorance est l'opposé de la science; ou c'est une négation pure, ou une dépravation. Cette dernière est la pire; elle naît d'un syllogisme qui est faux, dont le moyen pêche. Telle est l'ignorance qui naît du vice des sens.

42. Nulle science ne naît immédiatement des sens. Ils ont pour objet l'individuel ou singulier, & la science est des universaux. Ils y conduisent, parce que l'on passe de l'individuel connu par le sens à l'universel.

43. On procède par induction, en allant des individuels connus par le sens aux universaux.

44. Le syllogisme est dialectique, lorsque la conclusion suit de chose probable: or le probable est ce qui semble à tous ou à plusieurs, aux hommes instruits & sages.

45. La dialectique n'est que l'art de conjecturer. C'est par cette raison qu'elle n'atteint pas toujours sa fin.

46. Dans toute proposition, dans tout problème on énonce ou le genre, ou la différence, ou la définition, ou le propre, ou l'accident.

47. La définition est un discours qui explique la nature de la chose, son propre, non ce qu'elle est, mais ce qui y est. Le genre est ce qui peut se dire de plusieurs espèces différentes. L'accident est ce qui peut être ou n'être pas dans la chose.

48. Les arguments de la dialectique procedent ou par l'induction ou par le syllogisme. Cet art a ses lieux. On emploie l'induction contre les ignorans, le syllogisme avec les hommes instruits.

49. L'élenchus est un syllogisme qui contredit la conclusion de l'adversaire; si l'élenchus est faux, le syllogisme est d'un sophiste.

50. L'élenchus est sophistique ou dans les mots ou hors des mots.

51. Il y a six sortes de sophismes de mots, l'homonymie, l'amphibologie, la composition, la division, l'accent, la figure du mot,



42. Il y a sept sortes de sophismes hors des moÿs ; le sophisme d'accident, le sophisme d'universalité, ou de conclusion d'une chose avouée avec restriction à une chose sans restriction ; le sophisme fondé sur l'ignorance de l'élenchus ; le sophisme du conséquent ; la pétition de principe ; le sophisme de cause supposée telle, & non telle ; le sophisme des interrogations successives.

53. Le sophiste trompe ou par des choses fausses, ou par des paradoxes, ou par le solécisme, ou par la tautologie. Voilà les limites de son art.

*De la philosophie naturelle d'Aristote.* Il disoit 1. le principe des choses naturelles n'est point un, comme il a plu aux Eléatiques ; ce n'est point l'homéométrie d'Anaxagore ; ni les atomes de Leucippe & de Démocrite ; ni les élémens sensibles de Thalès & de son école, ni les nombres de Pythagore, ni les idées de Platon.

2. Il faut que les principes des choses naturelles soient opposés entr'eux, par qualités & par privations.

3. J'appelle principes, des choses qui ne sont point réciproquement les unes des autres, ni d'autres choses, mais qui sont d'elles-mêmes, & dont tout est. Tels sont les premiers contraires. Puisqu'ils sont premiers, ils ne sont point d'autres ; puisqu'ils sont contraires, ils ne sont pas les uns des autres.

4. Ils ne sont pas infinis ; sans cette condition, il n'y a nul accès à la connoissance de la nature. Il y en a plus de deux. Deux se mettroient en équilibre à la fin, ou se détruiraient, & rien ne seroit produit.

5. Il y a trois principes des choses naturelles ; deux contraires, la forme & la privation ; un troisième également soumis aux deux autres, la matière. La forme & la matière constituent la chose. La privation n'est qu'accidentelle. Elle n'entre point dans la matière. Elle n'a rien qui lui convienne.

6. Il faut que ce qui donne origine aux choses soit une puissance. Cette puissance est la matière première. Les choses ne sont pas de ce qui est actuellement, ni de ce qui n'est pas actuellement, car ce n'est rien.

7. La matière ni ne s'engendre, ni ne se détruit ; car elle est première ; le sujet infini de tout. Les choses sont formées premierement, non pas d'elles-mêmes, mais par accident. Elles se résoudront ou se résolvent en elle.

8. Des choses qui sont, les unes sont par leur nature, d'autres par des causes. Les premières ont en elles le principe du mouvement ; les secondes ne l'ont pas. La nature est le principe & la cause du mouvement ou du repos en ce qui est premierement de soi & non par accident ; ou elles se reposent & se meuvent par leur nature ; telles sont les substances matérielles. Les propriétés sont analogues à la nature qui consiste dans la matière & dans la forme. Cependant la forme qui est un acte est plus de nature que la matière.

Ce principe est très-obscur. On ne sait ce que le philosophe entend par nature. Il semble avoir pris ce mot sous deux acceptions différentes, l'une de propriété essentielle, l'autre de cause générale.

9. Il y a quatre especes de causes ; la matérielle, dont tout est ; la formelle, par qui tout est, & qui est la cause de l'essence de chaque chose ; l'efficiente, qui produit tout ; & la finale pour laquelle tout est. Ces causes sont prochaines ou éloignées ; principales ou accessoires ; en acte ou en puissance ; particulières ou universelles.

10. Le hasard est cause de beaucoup d'effets. C'est un accident qui survient à des choses projetées. Le fortuit se prend dans une acception plus étendue. C'est un accident qui survient à des choses projetées

par la nature, du moins pour une fin marquée.

11. La nature n'agit point fortuitement, au hasard, & sans dessein : ce que nature prémédite a lieu ; en tout ou en partie ; comme dans les monstres.

12. Il y a deux nécessités, l'une absolue, l'une conditionnelle. La première est de la matière ; la seconde, de la forme ou fin.

13. Le mouvement est un acte de la puissance en action.

14. Ce qui passe sans fin est infini. Il n'y a point d'acte infini dans la nature. Il y a cependant des êtres infinis en puissance.

15. Le lieu est une surface immédiate & immobile d'un corps qui en contient un autre. Tout corps qu'un autre contient est dans le lieu. Ce qui n'est pas contenu dans un autre n'est pas dans le lieu. Les corps ou se reposent dans leur lieu naturel, ou ils y tendent comme des portions arrachées à un tout.

16. Le vuide est un lieu dénué de corps. Il n'y en a point de tels dans la nature. Le vuide se suppose, il n'y auroit point de mouvement. Car il n'y auroit ni haut, ni bas, ni aucune partie où le mouvement tendit.

17. Le tems est le calcul du mouvement relatif à la priorité & à la postériorité. Les parties du tems touchent à l'instant présent ; comme les parties d'une ligne au point.

18. Tout mouvement & tout changement se fait dans le tems ; & il y a dans tout être mu, vitesse ou lenteur qui se peut déterminer par le tems. Ainsi le ciel, la terre & la mer sont dans le tems, parce qu'ils peuvent être mus.

19. Le tems étant un nombre nombré ; il faut qu'il y ait un être nombreux qui soit son support.

20. Le repos est la privation du mouvement dans un corps considéré comme mobile.

21. Point de mouvement qui se fasse en un instant. Il se fait toujours dans le tems.

22. Ce qui se meut dans un tems entier, se meut dans toutes les parties de ce tems.

23. Tout mouvement est fini ; car il se fait dans le tems.

24. Tout ce qui se meut est mu par un autre qui agit ou au-dedans ou au-dehors du mobile.

25. Mais comme ce progrès à l'infini est impossible ; il faut donc arriver à un premier moteur, qui ne prenne son mouvement de rien, & qui soit l'origine de tout mouvement.

26. Ce premier moteur est immobile, car s'il se mouvoit, ce seroit par un autre ; car rien ne se meut de soi. Il est éternel, car tout se meut de toute éternité, & si le mouvement avoit commencé, le premier moteur n'auroit pu mouvoir, & la durée ne seroit pas éternelle. Il est indivisible & sans quantité. Il est infini ; car le moteur doit être le premier, puisqu'il meut de toute éternité. Sa puissance est illimitée ; or une puissance infinie ne peut se supposer dans une quantité finie, telle qu'est le corps.

27. Le ciel composé de corps parfaits, comprenant tout, & rien ne le comprenant, est parfait.

28. Il y a autant de corps simples que de différences dans le mouvement simple. Or il y a deux mouvemens simples, le rectiligne & le circulaire. Celui-là tend à s'éloigner du centre ou en approcher, sans modification ou avec modification. Comme il y a quatre mouvemens rectilignes simples, il y a quatre élémens ou corps simples. Le mouvement circulaire étant de nature contraire au mouvement rectiligne, il faut qu'il y ait une cinquième essence, différente des autres, plus parfaite, divine, c'est le ciel.

29. Le ciel n'est ni pesant, ni léger. Il ne tend ni à s'approcher, ni à s'éloigner du centre comme les graves & les légers. Il se meut circulairement.

30. Le ciel n'ayant point de contraire, il est sans

génération, sans conception, sans accroissement, sans diminution, sans changement.

31. Le monde n'est point infini, & il n'y a hors de lui nul corps infini; car le corps infini est impossible.

32. Il n'y a qu'un monde. S'il y en avoit plusieurs poussés les uns contre les autres, ils se déplaceroient.

33. Le monde est éternel; il ne peut ni s'accroître ni diminuer.

34. Le monde ou le ciel se meut circulairement par sa nature; ce mouvement toutefois n'est pas uniforme & le même dans toute son étendue. Il y a des orbes qui en croissent d'autres; le premier mobile a des contraires; de-là les causes des vicissitudes, de générations & de corruptions dans les choses sublunaires.

35. Le ciel est sphérique.

36. Le premier mobile se meut uniformément; il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Le premier mobile & le premier moteur sont éternels, & ne souffrent aucune altération.

37. Les astres de même nature que le corps ambiant qui les soutient, sont seulement plus denses. Ce sont les causes de la lumière & de la chaleur. Ils frottent l'air & l'embrasent. C'est sur-tout ce qui a lieu dans la sphère du soleil.

38. Les étoiles fixes ne se meuvent point d'elles-mêmes; elles suivent la loi de leurs orbes.

39. Le mouvement du premier mobile est le plus rapide. Entre les planètes qui lui sont soumises, celles-là se meuvent le plus vite qui en sont les moins éloignées, & réciproquement.

40. Les étoiles sont rondes. La lune l'est aussi.

41. La terre est au centre du ciel. Elle est ronde, & immobile dans le milieu qui la soutient. Elle forme un orbe ou globe avec l'eau.

42. L'élément est un corps simple, dans lesquels les corps composés sont divisibles; & il existe en eux ou en acte ou en puissance.

43. La gravité & la légèreté sont les causes motrices des éléments. Le grave est ce qui est porté vers le centre; le léger ce qui tend vers le ciel.

44. Il y a deux éléments contraires; la terre qui est grave absolument; le feu qui est naturellement léger. L'air & l'eau sont d'une nature moyenne entre la terre & le feu, & participent de la nature de ces extrêmes contraires.

45. La génération & la corruption se succèdent sans fin. Elle est ou simple, ou accidentelle. Elle a pour cause le premier moteur & la matière première de tout.

46. Être engendré est un, être altéré, un autre. Dans l'altération, le sujet reste entier, mais les qualités changent. Tout passe dans la génération. L'augmentation ou la diminution est un changement dans la quantité; le mouvement local, un changement d'espace.

47. L'accroissement suppose nutrition. Il y a nutrition lorsque la substance d'un corps passe dans la substance d'un autre. Un corps animé augmente, si sa quantité s'accroît.

48. L'action & la passion sont mutuelles dans le contact physique. Il a lieu entre des choses en partie dissimilaires de forme, en partie semblables de nature; les unes & les autres tendant à s'assimiler le patient.

49. Les qualités tactiles, objets des sens, naissent des principes & de la différence des éléments qui différencient les corps. Ces qualités sont par paires au nombre de sept; le froid & le chaud; l'humide & le sec; le grave & le léger; le dur & le mol; le visqueux & l'aride; le rude & le doux; le grossier & le tenu.

50. Entre ces qualités premières, il y en a deux d'actives, le chaud & le froid; deux de passives, l'humide & le sec; le chaud rassemble les homogènes; le froid dissipe les hétérogènes. On retient difficilement l'humide, le sec facilement.

51. Le feu naît du chaud & de l'aride; l'air du chaud & de l'humide; l'eau du froid & de l'humide; la terre du froid & du sec.

52. Les éléments sont tous convertibles les uns dans les autres, non par génération, mais par altération.

53. Les corps mixtes sont composés ou mélangés de tous les éléments.

54. Il y a trois causes des mixtes; la matière qui peut être ou ne pas être telle chose; la forme, cause de l'essence; & le mouvement du ciel, cause efficiente universelle.

55. Entre les mixtes, il y en a de parfaits; il y en a d'imparfaits; entre les premiers, il faut compter les météores, comme les comètes, la voie lactée, la pluie, la neige, la grêle, les vents, &c.

56. La putréfaction s'oppose à la génération des mixtes parfaits. Tout est sujet à putréfaction, excepté le feu.

57. Les animaux naissent de la putréfaction aidée de la chaleur naturelle.

*Principes de la Psychologie d'Aristote.* 1. L'âme ne se meut point d'elle-même; car tout ce qui se meut est mu par un autre.

2. L'âme est la première entéléchie du corps organique naturelle; elle a la vie en puissance. La première entéléchie est le principe de l'opération; la seconde est l'acte ou l'opération même. Voyez sur ce mot obscur *entéléchie*, l'article LÉIBNITIANISME.

3. L'âme a trois facultés; la nutritive, la sensitive & la rationnelle. La première contient les autres en puissance.

4. La nutritive est celle par qui la vie est à toute chose; ses actes sont la génération & le développement.

5. La sensitive est celle qui les fait sentir. La sensation est en général un changement occasionné dans l'organe par la présence d'un objet aperçu. Le sens ne se meut point de lui-même.

6. Les sens extérieurs sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

7. Ils sont tous affectés par des espèces sensibles abstraites de la matière, comme la cire reçoit l'impression du cachet.

8. Chaque sens aperçoit les différences de ses objets propres, aveugle sur les objets d'un autre sens. Il y a donc quelque autre sens commun & interne, qui saisit le tout, & juge sur le rapport des sens externes.

9. Le sens diffère de l'intellect. Tous les animaux ont des sens. Peu ont de l'intellect.

10. La fantaisie ou l'imagination diffère du sens & de l'intellect; quoique sans exercice préliminaire des sens, il n'y ait point d'imagination, comme sans imagination, il n'y a point de pensée.

11. La pensée est un acte de l'intellect qui montre science, opinion & prudence.

12. L'imagination est un mouvement animal, dirigé par le sens en action, en conséquence duquel l'animal est agité, concevant des choses tantôt vraies, tantôt fausses.

13. La mémoire naît de l'imagination. Elle est le magasin de réserve des choses passées; elle appartient en partie à l'imagination, en partie à l'entendement; à l'entendement par accident, en elle-même à l'imagination. Elles ont leur principe dans la même faculté de l'âme.

14. La mémoire qui naît de l'impression sur le sens, occasionnée par quelque objet, cesse si trop d'humidité



dité ou de sécheresse, efface l'image. Elle suppose donc une sorte de tempérance dans le cerveau.

15. La réminiscence s'exerce, non par le tourment de la mémoire, mais par le discours, & la recherche exacte de la suite des choses.

16. Le sommeil suit la stupeur ou l'enchaînement des sens; il affecte sur-tout le sens interne commun.

17. L'insomnie provient des simulacres de l'imagination offerts dans le sommeil, quelques mouvemens s'excitant encore, ou subsistant dans les organes de la sensation vivement affectés.

18. L'intellect est la troisième faculté de l'ame; elle est propre à l'homme; c'est la portion de lui qui connoît & qui juge.

19. L'intellect est ou agent ou patient.

20. Patient, parce qu'il prend toutes les formes des choses; agent, parce qu'il juge & connoît.

21. L'intellect agent peut être séparé du corps; il est immortel, éternel, sans passion. Il n'est point confondu avec le corps. L'intellect passif ou patient est périssable.

22. Il y a deux actes dans l'entendement; ou il s'exerce sur les indivisibles, & ses perceptions sont simples, & il n'y a ni vérité ni fausseté; ou il s'occupe des complexes, & il affirme ou nie, & alors il y a ou vérité ou fausseté.

23. L'intellect actif est ou théorique ou pratique; le théorique met en acte la chose intelligible; le pratique juge la chose bonne ou mauvaise, & meut la volonté à aimer ou à haïr, à désirer ou à fuir.

24. L'intellect pratique & l'appétit sont les causes du mouvement local de l'animal; l'un connoît la chose & la juge; l'autre la desire ou l'évite.

25. Il y a dans l'homme deux appétits; l'un raisonnable & l'autre sensible: celui-ci est ou irascible, ou concupiscent; il n'a de règle que le sens & l'imagination.

26. Il n'y a que l'homme qui ait l'imagination déli-  
 liberative, en conséquence de laquelle il choisit le mieux. Cet appétit raisonnable qui en naît doit commander en lui à l'appétit sensible qui lui est commun avec les brutes.

27. La vie est une permanence de l'ame retenue par la chaleur naturelle.

28. Le principe de la chaleur est dans le cœur; la chaleur cessant, la mort suit.

*Métaphysique d'Aristote.* 1. La Métaphysique s'occupe de l'être en tant qu'être, & de ses principes. Ce terme *être* se dit proprement de la substance dont l'essence est une; & improprement, de l'accident qui n'est qu'un attribut de la substance. La substance est donc le premier objet de la Métaphysique.

2. Un axiome universel & premier; c'est qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas, dans le même sujet, en même tems, de la même manière & sous le même point de vue. Cette vérité est indémontrable, & c'est le dernier terme de toute argumentation.

3. L'être est ou par lui-même, ou par accident; ou en acte ou en puissance, ou en réalité, ou en intention.

4. Il n'y a point de science de l'être par accident; c'est une sorte de non-être; il n'a point de cause.

5. L'être par lui, suit dans sa division, les dix prédicamens.

6. La substance est le support des accidens; c'est en elle qu'on considère la matière, la forme, les rapports, les raisons, la composition. Nous nous servons du mot de *substance* par préférence à celui de *matière*, quoique la matière soit substance, & le sujet premier.

7. La matière première est le sujet de tout. Toutes les propriétés séparées du corps par abstraction, elle reste; ainsi elle n'est ni une substance complète,

Tome XII.

ni une quantité, ni de la classe d'aucun autre prédicament. La matière ne peut se séparer de la forme; elle n'est ni singulière, ni déterminée.

8. La forme constitue ce que la chose est dite être; c'est toute sa nature, son essence, ce que la définition comprend. Les substances sensibles ont leurs définitions propres; il n'en est pas ainsi de l'être par accident.

9. La puissance est ou active ou passive. La puissance active est le principe du mouvement, ou du changement d'une chose en une autre, ou de ce qui nous paroît tel.

10. La puissance passive est dans le patient; & l'on ne peut séparer son mouvement du mouvement de la puissance active, quoique ces puissances soient en des sujets différens.

11. Entre les puissances il y en a de raisonnables; il y en a qui n'ont point la raison.

12. La puissance séparée de l'exercice n'en existe pas moins dans les choses.

13. Il n'y a point de puissance dont les actes soient impossibles. Le possible est ce qui suit ou suivra de quelque puissance.

14. Les puissances sont ou naturelles ou acquises; acquises ou par l'habitude, ou par la discipline.

15. Il y a acte lorsque la puissance devient autre qu'elle n'étoit.

16. Tout acte est antérieur à la puissance, & à tout ce qui y est compris, antérieur de concept, d'essence & de tems.

17. L'être intentionnel est ou vrai ou faux; vrai si le jugement de l'intellect est conforme à la chose; faux si cela n'est pas.

18. Il y a vérité & fausseté même dans la simple appréhension des choses, non-seulement considérée dans l'énumération, mais en elle-même en tant que perception.

19. L'entendement ne peut être trompé dans la connoissance des choses immutables; l'erreur n'est que des contingens & des passagers.

20. L'unité est une propriété de l'être; ce n'est point une substance, mais un catégorème, un prédicat de la chose, en tant que chose ou être. La multitude est l'opposé de l'unité. L'égalité & la similitude se rapportent à l'unité; il en est de même de l'identité.

21. Il y a diversité de genre & d'espèce; de genre entre les choses qui n'ont pas la même matière; d'espèce entre celles dont le genre est le même.

22. Il y a trois sortes de substances; deux naturelles, dont l'une est corruptible, comme les animaux; & l'autre sempiternelle, comme le ciel; la troisième immobile.

23. Il faut qu'il y ait quelque substance immobile & perpétuelle, parce qu'il y a un mouvement local éternel; un mouvement circulaire propre au ciel qui n'a pu commencer. S'il y a un mouvement & un tems éternels, il faut qu'il y ait une substance sujet de ce mouvement, & mue, & une substance source de ce mouvement & non mue; une substance qui exerce le mouvement & le contienne; une substance sur laquelle il soit exercé & qui le mouve.

24. Les substances génératrices du mouvement éternel ne peuvent être matérielles, car elles meurent par un acte éternel sans le secours d'autres puissances.

25. Le ciel est une de ces substances. Il est mu circulairement. Il ne faut point y chercher la cause des générations & des conceptions, parce que son mouvement est une forme. Elle est dans les sphères inférieures, & sur-tout dans la sphère du soleil.

26. Le premier ciel est donc éternel; il est mu d'un mouvement éternel; il y a donc autre chose d'éternel.

A a a

quel qu'il le meut, qui est acte & substance, & qui ne se meut point.

27. Mais comment agit ce premier moteur ? En désirant & en concevant. Toute son action consiste en une influence par laquelle il concourt avec les intelligences inférieures pour mouvoir leurs sphères.

28. Toute la force effétrice du premier moteur n'est qu'une application des forces des moteurs subalternes à l'ouvrage qui leur est propre, & auquel il coopère, de manière qu'il en est entièrement indépendant quant au reste ; ainsi les intelligences meuvent le ciel, non par la génération des choses inférieures, mais pour le bien général auquel elles tendent à se conformer.

29. Ce premier moteur est Dieu, être vivant, éternel, très-parfait, substance immobile, différente des choses sensibles, sans parties matérielles, sans quantité, sans divisibilité.

30. Il jouit d'une félicité complète & inaltérable ; elle consiste à se concevoir lui-même & à se contempler.

31. Après cet être des êtres, la première substance, c'est le moteur premier du ciel, au-dessous duquel il y a d'autres intelligences immatérielles, éternelles, qui président au mouvement des sphères inférieures, selon leur nombre & leurs degrés.

32. C'est une ancienne tradition que ces substances motrices des sphères sont des dieux, & cette doctrine est vraiment céleste. Mais sont-elles sous la forme de l'homme, ou d'autres animaux ? c'est un préjugé qu'on a accrédité parmi les peuples pour la sûreté de la vie & la conservation des lois.

*De l'athéisme d'Aristote. Voyez l'article ARISTOTÉLISME.*

*Principes de la morale ou de la philosophie pratique d'Aristote.* 1. La félicité morale ne consiste point dans les plaisirs des sens, dans la richesse, dans la gloire civile, dans la puissance, dans la noblesse, dans la contemplation des choses intelligibles ou des idées.

2. Elle consiste dans la fonction de l'âme occupée dans la pratique d'une vertu ; ou s'il y a plusieurs vertus, dans le choix de la plus utile & la plus parfaite.

3. Voilà le vrai bonheur de la vie, le souverain bien de ce monde.

4. Il y en a d'autres qu'il faut regarder comme des instrumens qu'il faut diriger à ce but ; tels sont les amis, les grandes possessions, les dignités, &c.

5. C'est l'exercice de la vertu qui nous rend heureux autant que nous pouvons l'être.

6. Les vertus sont, ou théorétiques ou pratiques.

7. Elles s'acquiescent par l'usage. Je parle des pratiques, & non des contemplatives.

8. Il est un milieu qui constitue la vertu morale en tout.

9. Ce milieu écarte également l'homme de deux points opposés & extrêmes, à l'un desquels il pèche par excès, & à l'autre par défaut.

10. Il n'est pas impossible à saisir même dans les circonstances les plus agitées, dans les moments de passions les plus violents, dans les actions les plus difficiles.

11. La vertu est un acte délibéré, choisi & volontaire. Il suit de la spontanéité dont le principe est en nous.

12. Trois choses la perfectionnent, la nature, l'habitude & la raison.

13. Le courage est la première des vertus ; c'est le milieu entre la crainte & la témérité.

14. La tempérance est le milieu entre la privation & l'excès de la volupté.

15. La libéralité est le milieu entre l'avarice & la prodigalité.

16. La magnificence est le milieu entre l'économie fordidie & la faste insolent.

17. La magnanimité qui se rend justice à elle-même, qui se connoît, tient le milieu entre l'humilité & l'orgueil.

18. La modestie qui est relative à la poursuite des honneurs est également éloignée du mepris & de l'ambition.

19. La douceur comparée à la colère, n'est ni féroce, ni engourdie.

20. La popularité ou l'art de capter la bienveillance des hommes, évite la rusticité & la bassesse.

21. L'intégrité, ou la candeur se place entre l'impudence & la dissimulation.

22. L'urbanité ne montre ni grossièreté ni bassesse.

23. La honte qui ressemble plus à une passion qu'à une habitude, a aussi son point entre deux excès opposés ; elle n'est ni pusillanimité ni intrépidité.

24. La justice relative au jugement des actions, est ou universelle ou particulière.

25. La justice universelle est l'observation des lois établies pour la conservation de la société humaine.

26. La justice particulière qui rend à chacun ce qui lui est dû, est ou distributive, ou commutative.

27. Distributive, lorsqu'elle accorde les honneurs & les récompenses, en proportion du mérite. Elle est fondée sur une progression géométrique.

28. Commutative, lorsque dans les échanges elle garde la juste valeur des choses, & elle est fondée sur une proportion arithmétique.

29. L'équité diffère de la justice. L'équité corrige le défaut de la loi. L'homme équitable ne l'interprète point en sa faveur d'une manière trop rigide.

30. Nous avons traité des vertus propres à la portion de l'âme qui ne raisonne pas. Passons à celle de l'intellect.

31. Il y a cinq espèces de qualités intellectuelles, ou théorétiques ; la science, l'art, la prudence, l'intelligence, la sagesse.

32. Il y a trois choses à fuir dans les mœurs ; la disposition vicieuse, l'incontinence, la féroceité. La bonté est l'opposé de la disposition vicieuse ; la continence est l'opposé de l'incontinence. L'héroïsme est l'opposé de la féroceité. L'héroïsme est le caractère des hommes divins.

33. L'amitié est compagne de la vertu ; c'est une bienveillance parfaite entre des hommes qui se payent de retour. Elle se forme ou pour le plaisir ou pour l'utilité ; elle a pour base ou les agréments de la vie, ou la pratique du bien ; & elle se divise en imparfaite & en parfaite.

34. C'est ce que l'on accorde dans l'amitié, qui doit être la mesure de ce que l'on exige.

35. La bienveillance n'est pas l'amitié, c'en est le commencement ; la concorde l'amène.

36. La douceur de la société est l'abus de l'amitié.

37. Il y a diverses sortes de voluptés.

38. Je ne voudrais pas donner le nom de volupté aux plaisirs deshonnêtes. La volupté vraie est celle qui naît des actions vertueuses, & de l'accomplissement des desirs.

39. La félicité qui naît des actions vertueuses est ou active, ou contemplative.

40. La contemplative qui occupe l'âme, & qui mérite à l'homme le titre de sage, est la plus importante.

41. La félicité qui résulte de la possession & de la jouissance des biens extérieurs n'est pas à comparer avec celle qui découle de la vertu, & de ses exercices.

*Des successeurs d'Aristote, Théophraste, Straton, Lycon, Arifton, Critolaüs, Diodore, Diéarque, Eudème, Héractide, Phénias, Demétrius, Hyeronimus.*

Théophraste naquit à Eresse, ville maritime de l'île de Lesbos. Son père le consacra aux muses, & l'envoya sous Alcippe. Il vint à Athènes ; il vit Pla-



ton ; il écouta Aristote, qui disoit de Callisthène & de lui, qu'il falloit des éperons à Callisthène & aux mœurs à Théophraste. *Voyez à l'article ARISTOTÉLISME*, les principaux traits de son caractère & de sa vie. Il se plaignoit, en mourant, de la nature qui avoit accordé de si longs jours aux corneilles, & de si courts aux hommes. Toute la ville d'Athènes suivit à pié son convoi. Il nous reste plusieurs de ses ouvrages. Il fit peu de changemens à la doctrine de son maître.

Il admettoit avec Aristote autant de mouvemens, que de prédicamens ; il attribuoit aussi au mouvement l'altération, la génération, l'accroissement, la corruption, & leurs contraires. Il disoit que le lieu étoit immobile ; que ce n'étoit point une substance, mais un rapport à l'ordre & aux positions ; que le lieu étoit dans les animaux, les plantes, leurs dissemblables, animés ou inanimés, parce qu'il y avoit dans tous les êtres une relation des parties au tout qui déterminoit le lieu de chaque partie ; qu'il falloit compter entre les mouvemens les appétits, les passions, les jugemens, les spéculations de l'ame ; que tous ne naissent pas des contraires ; mais que des choses avoient pour cause leurs contraires, d'autres leurs semblables, d'autres encore de ce qui est actuellement. Que le mouvement n'étoit jamais séparé de l'action ; que les contraires ne pouvoient être compris sous un même genre ; que les contraires pouvoient être la cause des contraires ; que la salure de la mer ne venoit pas de la chaleur du soleil, mais de la terre qui lui servoit de fond ; que la direction oblique des vents avoit pour cause la nature des vents même, qu'en partie graves, & en partie légers, étoient portés en même tems en haut & en bas ; que le hasard & non la prudence mène la vie ; que les mules engendrent en Cappadoce ; que l'ame n'étoit pas fort assujettie au corps, mais qu'elle faisoit beaucoup d'elle-même ; qu'il n'y avoit point de volupté fautive ; qu'elles étoient toutes vraies ; enfin qu'il y avoit un principe de toutes choses par lequel elles étoient & subsistoient, & que ce principe étoit un & divin.

Il mourut à l'âge de 85 ans ; il eut beaucoup d'amis, & il étoit d'un caractère à s'en faire & à les conserver ; il eut aussi quelques ennemis, & qu'est-ce qui n'en a pas ? On nomme parmi ceux-ci Epicure & la célèbre Léontine.

Straton naquit à Lampfac. Il eut pour disciple Ptolomée Philadelphie ; il ne négligea aucune des parties de la Philosophie, mais il tourna particulièrement ses vûes vers les phénomènes de la nature. Il prétendoit :

Qu'il y avoit dans la nature une force divine, cause des générations, de l'accroissement, de la diminution, & que cependant cette cause étoit sans intelligence.

Que le monde n'étoit point l'ouvrage des dieux, mais celui de la nature, non comme Démocrite l'avoit rêvé, en conséquence du rude & du poli, des atomes droits ou crochus, & autres visions.

Que tout se faisoit par les poids & les mesures.

Que le monde n'étoit point un animal, mais que le mouvement & le hasard avoient tout produit, & conservoient tout.

Que l'être ou la permanence de ce qui est, c'étoit la même chose.

Que l'ame étoit dans la base des fourcis.

Que les sens étoient des espèces de fenêtres par lesquelles l'ame regardoit, & qu'elle étoit tellement unie au sens, que eu égard à ses opérations, elle ne paroissoit pas en différer.

Que le tems étoit la mesure du mouvement & du repos.

Que les tems se résolvoient en individu, mais que

Tome XII.

le lieu & les corps se divisoient à l'infini.

Que ce qui se meut, se meut dans un tems individuel.

Que tout corps étoit grave & tendoit au milieu.

Que ce qui est au-delà du ciel étoit un espace immense, vuide de sa nature, mais se remplissant sans cesse de corps ; en sorte que ce n'est que par la pensée qu'on peut le considérer comme subsistant par lui-même.

Que cet espace étoit l'enveloppe générale du monde.

Que toutes les actions de l'ame étoient des mouvemens, & l'appétit irraisonnable, & l'appétit sensible.

Que l'eau est le principe du premier froid.

Que les comètes ne sont qu'une lumière des astres renfermée dans une nue, comme nos lumières artificielles dans une lanterne.

Que nos sensations n'étoient pas, à proprement parler, dans la partie affectée, mais dans un autre lieu principal.

Que la puissance des germes étoit spirituelle & corporelle.

Qu'il n'y avoit que deux êtres, le mot & la chose, & qu'il y avoit de la vérité & de la fausseté dans le mot.

Straton mourut sur la fin de la 127<sup>e</sup> olympiade. *Voyez à l'article ARISTOTÉLISME* le jugement qu'il faut porter de sa philosophie.

Lycon, successeur de Straton, eut un talent particulier pour instruire les jeunes gens. Personne ne fut mieux exciter en eux la honte & réveiller l'émulation. Sa prudence n'étoit pas toute renfermée dans son école ; il en montra plusieurs fois dans les conseils qu'il donna aux Athéniens ; il eut la faveur d'Attale & d'Eumene. Antiochus voulut se l'attacher, mais inutilement. Il étoit fastueux dans son vêtement. Né robuste, il se plaisoit aux exercices athlétiques ; il fut chef de l'école péripatéticienne pendant 44 ans. Il mourut de la goutte à 74.

Lycon laissa la chaire d'Aristote à Arifton. Nous ne savons de celui-ci qu'une chose, c'est qu'il s'attacha à parler & à écrire avec élégance & douceur, & qu'on desira souvent dans ses leçons un poids & une gravité plus convenables au philosophe & à la Philosophie.

Ariston eut pour disciple & successeur Critolaïs de Phasclide. Il mérita par son éloquence d'être associé à Carneade & à Diogène, dans l'ambassade que les Athéniens décernèrent aux Romains. L'art oratoire lui paroissoit un mal dangereux, & non pas un art. Il vécut plus de 80 ans. Dieu n'étoit, selon lui, qu'une portion très-subtile d'*æther*. Il disoit que toutes ces cosmogonies que les prêtres débitent aux peuples, n'avoient rien de conforme à la nature, & n'étoient que des fables ridicules ; que l'espèce humaine étoit de toute éternité ; que le monde étoit de lui-même ; qu'il n'avoit point eu de commencement ; qu'il n'y avoit aucune cause capable de le détruire, & qu'il n'auroit pas de fin. Que la perfection morale de la vie consistoit à s'assujettir aux lois de la nature. Qu'en mettant les plaisirs de l'ame & ceux du corps dans une balance, c'étoit peser un atome avec la terre & les mers.

On fait que Diodore instruit par Critolaïs, lui succéda dans le lycée, mais on ignore qu'il fut ; quelle fut sa manière d'enseigner ; combien de tems il occupa la chaire, ni qui lui succéda. La chaîne péripatéticienne se rompit à Diodore. D'Aristote à celui-ci, il y eut onze maîtres, entre lesquels il nous en manque trois. On peut donc finir à Diodore la première période de l'école péripatéticienne, après avoir dit un mot de quelques personnages célèbres qui lui ont fait honneur.

Dicéarque fut de ce nombre ; il étoit Messénien. Cicéron en faisoit grand cas. Ce philosophe disoit :

1. L'ame n'est rien : c'est un mot vuide de sens. La force par laquelle nous agissons, nous sentons, nous pensons, est diffusée dans toute la matière dont elle est aussi inséparable que l'étendue, & où elle s'exerce diversifiquement, selon que l'être un & simple est diversifiquement configuré.

2. L'espèce humaine est de toute éternité.

3. Toutes les divinations sont fausses, si l'on en excepte celles qui se présentent à l'ame, lorsque libre de distraction, elle est suffisamment attentive à ce qui se passe en elle.

4. Qu'il vaut mieux ignorer l'avenir que le connaître.

Il étoit versé profondément dans la politique. On lisoit tous les ans une fois, dans l'assemblée des éphores, le livre qu'il avoit écrit de la république de Lacédémone.

Des princes l'employèrent à mesurer la hauteur & la distance des montagnes, & à perfectionner la Géographie.

Eudème, né à Rhodes, étudia sous Aristote. Il ajouta quelque chose à la logique de son maître, sur les argumentations hypotétiques & sur les modes. Il avoit écrit l'histoire de la Géométrie & de l'Astronomie.

Héraclide de Pont écouta Platon, embrassa le pythagorisme, passa sous Speusippe, & finit par devenir aristotélicien. Il réunit le mérite d'orateur à celui de philosophe.

Phanias de Lesbos étudia la nature, & s'occupa aussi de l'histoire de la Philosophie.

Démétrius de Phalère fut un des disciples de Théophraste les plus célèbres. Il obtint de Cassandre, roi de Macédoine, dans la 115 olympiade, l'administration des affaires d'Athènes, fonction dans laquelle il montra beaucoup de sagesse. Il rétablit le gouvernement populaire, il embellit la ville ; il augmenta ses revenus ; & les Athéniens animés d'une reconnaissance qui se montrait tous les jours, lui éleverent jusqu'à 350 statues, ce qui n'étoit arrivé à personne avant lui. Mais il n'étoit guère possible de s'illustrer & de vivre tranquille chez un peuple inconstant : la haine & l'envie le persécutèrent. On se souleva contre l'oligarchie. On le condamna à mort. Il étoit alors absent. Dans l'impossibilité de se saisir de sa personne, on se jeta sur ses statues, qui furent toutes renversées en moins de tems qu'on n'en avoit élevé une. Le philosophe se réfugia chez Ptolomée Soter, qui l'accueillit & l'employa à réformer la législation. On dit qu'il perdit les yeux pendant son séjour à Alexandrie ; mais que s'étant adressé à Siparis, ce dieu lui rendit la vue, & que Démétrius reconnut ce bienfait dans des hymnes que les Athéniens chanterent dans la suite. Il conseilla à Ptolomée de se nommer pour successeurs les enfans d'Euridice, & d'exclure le fils de Bérénice. Le prince n'écouta point le philosophe, & s'associa Ptolomée connu sous le nom de Philadelphie. Celui-ci après la mort de son père, reléguait Démétrius dans le fond d'une province, où il vécut pauvre, & mourut de la piquure d'un aspic. On voit par la liste des ouvrages qu'il avoit composés, qu'il étoit poète, orateur, philosophe, historien, & qu'il n'y avoit presque aucune branche de la connoissance humaine qui lui fût étrangère. Il aimait la vertu, & fut digne d'un meilleur sort.

Nous ne savons presque rien d'Hieronimus de Rhodes.

*De la philosophie péripatéticienne à Rome, pendant le tems de la république & sous les empereurs. Voyez l'article ARISTOTÉLISME, & l'article PHILOSOPHIE DES ROMAINS.*

*De la philosophie d'Aristote chez les Arabes. Voyez les articles ARABES & ARISTOTÉLISME.*

*De la philosophie d'Aristote chez les Sarrasins, voyez l'article SARRASINS & ARISTOTÉLISME.*

*De la philosophie d'Aristote dans l'Eglise, voyez les articles JESUS-CHRIST & PERES DE L'EGLISE, & ARISTOTÉLISME.*

*De la philosophie d'Aristote parmi les Scholastiques ; voyez les articles PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE & ARISTOTÉLISME.*

*Des restaurateurs de la philosophie d'Aristote, voyez l'article ARISTOTÉLISME & l'article PHILOSOPHIE.*

*Des philosophes récents Aristotélico-scholastiques, voyez l'article ARISTOTÉLISME, où ce sujet est traité très-long. Nous résumerons seulement ici quelques noms moins importants qu'on a omis, & qui peut-être ne valent guère la peine d'être tirés de l'oubli.*

Après Bannez, on trouve dans l'histoire de la Philosophie, *Franciscus Sylvestrius*, Sylvestrius naquit à Ferrare ; il fut élu chef de son ordre ; il enseigna à Bologne ; il écrivit trois livres de commentaires sur l'ame d'Aristote. *Matthæus Aquarius* les a publiés avec des additions & des questions philosophiques. Sylvestrius mourut en 1528.

*Michel Zanard de Bergame*, homme qui favoit lever des doutes & les résoudre ; il a écrit de *triplici universo, de Physicâ & Metaphysicâ, & commentaria cum dubiis & questionibus in octo libros Aristotelis*.

*Joannes*, à S. Thomas, de l'ordre aussi des Dominicains ; il s'entendit bien en Dialectique, en Métaphysique & en Physique, en prenant ces mots selon l'acception qu'ils avoient de son tems, ce qui réduisit le mérite de ses ouvrages à peu de chose, sans rien ôter à son talent. Presque tous ces hommes qui auroient porté la connoissance humaine jusqu'où elle pouvoit aller, occupés à des argumentations futiles, furent des victimes de l'esprit dominant de leur siècle.

*Chrysostome Javelle*. Il naquit en Italie en 1488 ; il regarda les opinions & la philosophie de Platon comme plus analogues à la Religion, & celle d'Aristote comme préférable pour la recherche des vérités naturelles. Il écrivit donc de la philosophie morale selon Aristote d'abord, ensuite selon Platon, & en dernier lieu selon Jesus-Christ. Il dit dans une de ses préfaces, *Aristotelis disciplina nos quidem doctos ac subtilissimos de moralibus, sicut de naturalibus differens accipere potest ; at moralis Platonica ex vi dicendi atque paternâ adhortatione, veluti prophetia quadam, & quasi superum vox inter homines tonans, nos procul dubio sapientiores, probatioris, vitæque feliciores reddit*. Il y a de la sagesse dans son premier traité, de la sublimité dans le second, de la simplicité dans le troisième.

Parmi les disciples qu'Aristote a eus chez les Franciscains, il ne faut pas oublier *Jean Ponzius*, *Mastrius*, *Bonaventure Mellut*, *Jean Lallemandet*, *Martin Meurisse*, *Claude Fraffenius*, &c.

Dans le catalogue des aristotéliciens de l'ordre de Citeaux, il faut inférer après *Ange Manriquez*, *Bartholomée Gomez*, *Marcile Vasquez*, *Pierre de Oviedo*, &c.

Il faut placer à la tête des scholastiques de la société de Jesus, *Pierre Hurtado de Mendosa* avant *Vasquez*, & après celui-ci, *Paul Vallius* & *Balthazar Tellez* ; & après *Suarez François Tollez* & *Antoine Rubius*.

A ces hommes on peut ajouter *François Alphonse*, *François Gonzalez*, *Thomas Compton*, *François Rafter*, *Antonius Polus*, *Honoré Fabri* : celui-ci soupçonné dans la société de favoriser le Cartésianisme, y souffrit de la persécution.

*Des philosophes qui ont suivi la véritable philosophie d'Aristote, voyez l'article ARISTOTÉLISME.*

Parmi ceux-ci, le premier qui se présente est *Nicolas Leonie Thomée*. Il naquit en 1457 ; il étudia la langue grecque & les Lettres sous le célèbre *Démé-*



trius Chalecondylas ; & il s'appliqua sérieusement à exposer la doctrine d'Aristote telle qu'elle nous est présentée dans les ouvrages de ce philosophe. Il ouvrit le voie à des hommes plus célèbres, Pomponace & à ses disciples. *Voyez à l'article ARISTOTÉLISME, l'abrégé de la doctrine de Pomponace.*

Celui-ci eut pour disciples Hercules Gonzaga, qui fut depuis cardinal ; Théophile Folengius, de l'ordre de saint Benoît, & auteur de l'ouvrage burlesque que nous avons sous le titre de *Merlin Cocaye* ; Paul Jove, Helicée, Gaspard Contarin, autre cardinal, Simon Porta, Jean Genesius de Sepulveda, Jules César Scalliger, Lazare Bonami, Jules-César Vanini, & Ruphus, l'adversaire le plus redoutable de son maître. *Voyez l'article ARISTOTÉLISME.*

Inscrivez après Ruphus, parmi les vrais Aristotéliens, Marc-Antoine Majoragius, Daniel Barbarus, Jean Genesius de Sepulveda, Petrus Victorius ; & après les Strozze, Jacques Mazonius, Hubert Gifanius, Jules Pacius ; & à la suite de César Cremonin, François Vicomescat, Louis Septale, plus connu parmi les Anatomistes qu'entre les Philosophes ; Antoine Montecatius, François Burana, Jean Paul Pernumia, Jean Cottusius, Jason de Nores, Fortunius Licet, Antoine Scaynus, Antoine Roccus, Felix Ascorombon, François Robertel, Marc-Antoine Muret, Jean-Baptiste Monslor, François Vallois, Nunneus Balfurcus, &c.

Il ne faut pas oublier parmi les protestans aristotéliens, Simon Simonius, qui parut sur la scène après Joachin Camerarius & Melanchton ; Jacob Schegius, Philippe Scherbius, &c.

Ernest Somers précéda Michel Piccart, & Conrad Horneus lui succéda & à Corneille Martius.

Christianus Dreierus, Melchior Zeidlerus, & Jacques Thomaeus, finissent cette seconde période de l'Aristotélisme.

Nous exposerons dans un article particulier la philosophie de Thomaeus. *Voyez THOMAEUS, philosophie de.*

Il nous resteroit à terminer cet article par quelques considérations sur l'origine, les progrès & la réforme du *Peripatétisme*, sur les causes de sa durée, sur le ralentissement qu'elle a apporté au progrès de la vraie science, sur l'opiniâtreté de ses sectateurs, sur les arguments qu'elle a fournis aux athées, sur la corruption des mœurs qui s'en est suivie, sur les moyens qu'on pouvoit employer contre la secte, & qu'on négligea ; sur l'attachement mal entendu que les Protestans affectèrent pour cette manière de philosopher, sur les tentatives inutiles qu'on fit pour l'améliorer, & sur quelques autres points non moins importants ; mais nous renvoyons toute cette matière à quelque traité de l'histoire de la Philosophie en général & en particulier, où elle trouvera sa véritable place. *Voyez l'article PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL, (histoire de la)*

PERIPETIE, f. f. (*Belles-Lettres.*) dans le poème dramatique, c'est ce qu'on appelle ordinairement le *dénouement* ; c'est la dernière partie de la pièce, où le nœud se débrouille, & l'action se termine. *Voyez TRAGÉDIE.*

Ce mot vient du grec *περιπτωσις*, chose qui tombe dans un état différent, & qui est formé de *περι*, autour, & de *πτωσις*, cado, je tombe.

La *peripétie* est proprement le changement de condition, soit heureuse, soit malheureuse, qui arrive au principal personnage d'un drame, & qui résulte de quelque reconnaissance ou autre incident, qui donne un nouveau tour à l'action.

Ainsi la *peripétie* est la même chose que la catastrophe, à moins qu'on ne dise que celle-ci dépend de l'autre, comme un effet dépend de sa cause ou de son occasion. *Voyez CATASTROPHE.*

La *peripétie* est quelquefois fondée sur un ressus-

venir ou une reconnaissance, comme dans l'*Œdipe* roi, où un député envoyé de Corinthe, pour offrir la couronne à Œdipe, lui apprend qu'il n'est point fils de Polybe & de Merope ; par-là Œdipe commence à découvrir que Laüs qu'il avoit tué étoit son pere, & qu'il a épousé Jocaste sa propre mere ; ce qui le jette dans le dernier desespoir. Aristote appelle cette sorte de dénouement une *double peripétie*. *Voyez RECONNOISSANCE.*

Les qualités que doit avoir la *peripétie*, sont d'être probables & nécessaires ; pour cela elle doit être une suite naturelle, ou au-moins l'effet des actions précédentes, & encore mieux naître du sujet même de la pièce, & par conséquent ne point venir d'une cause étrangère, & pour ainsi parler, collatérale.

Quelquefois la *peripétie* se fait sans reconnaissance, comme dans l'*Antigone* de Sophocle, ou le changement dans la fortune de Créon, est produit par la seule opiniâtreté. La *peripétie* peut aussi venir d'un simple changement de volonté. Cette dernière sorte de dénouement, quoiqu'elle demande moins d'art, comme l'observe Dryden, peut cependant être telle, qu'il en résulte de grandes beautés ; tel est le dénouement du *Cinna* de Corneille, où Auguste signale sa clémence, malgré toutes les raisons qu'il a de punir & de se vanger.

Aristote appelle ces deux *peripéties*, *peripéties simples* ; les changemens qu'elles produisent consistant seulement dans le passage du trouble & de l'action, à la tranquillité & au repos. *Voyez FABLE & ACTION.*

Corneille avoue que l'*agnition*, c'est-à-dire, ce que nous nommons *reconnaissance*, est un grand ornement dans les tragédies ; une grande ressource pour la *peripétie*, & c'est aussi le sentiment d'Aristote ; mais il ajoute qu'elle a ses inconvénients. Les Italiens l'affectent dans la plupart de leurs poèmes, & perdent quelquefois par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques qui auroient des beautés plus considérables. P. Corn. 2. *disc.* sur la tragédie.

Nous pourrions dire la même chose de presque tous nos dramatiques modernes depuis Corneille & Racine. Il est étonnant sur-tout que dans les pièces de ce dernier, les *peripéties* ne soient jamais l'effet d'une reconnaissance ; en sont-elles moins belles & moins intéressantes ?

PERIPHERIE, f. f. (*en Géométrie.*) est la circonférence ou la ligne qui termine un cercle, une ellipse, une parabole, ou une autre figure curviligne. *Voyez CIRCONFÉRENCE, CERCLE, &c.*

Ce mot est formé de *περι*, autour, & de *φειρα*, je porte.

La *périphérie* de chaque cercle est supposée divisée en 360 degrés, qui se subdivisent encore chacun en 60 minutes, les minutes en 60 secondes chacune, &c. *Voyez DEGRÉ, MINUTE, &c.*

Les Géomètres démontrent que l'aire ou surface du cercle est égale à celle d'un triangle, dont la base est égale à la *périphérie*, & la hauteur au rayon. *Voyez TRIANGLE.*

Il suit de-là que les cercles sont en raison composée de leurs *périphéries* & de leurs rayons. Or, étant que figures semblables, ils sont aussi en raison doublée de leurs rayons : donc les *périphéries* des cercles sont entre elles comme leurs rayons ; & par conséquent aussi comme leurs diamètres. *Chambers. (E)*

PERIPHRASE, f. f. (*Rhetorique.*) c'est-à-dire *circumlocution*, détour de mots, figure dont Quintilien a si bien traité, liv. VIII. c. vj. *Quod uni aut paucioribus dici potest, explicatur, periphrasim vocant, circumlocutionem loquendi, qui non nunquam necessitatem habet, quoties dictum deformia operit. . . Interim ornatum petit, solum qui est apud Poetas frequentissimus, & apud*

*Oratores non rarus, semper tamen adstricior.* Il est de la décence de recourir aux *périphrases*, pour faire entendre les choses qu'il ne convient pas de nommer. Ces tours d'expression sont souvent nécessaires aux Orateurs. La *périphrase* en étendant le discours le relève; mais il la faut employer avec choix & avec mesure, pour qu'elle soit *orationis dilucidior circuitio*, & pour y produire une belle harmonie.

Platon dans une oraison funebre parle ainsi : « En fin, messieurs, nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achevent ce fatal voyage ». Il appelle la mort ce *fatal voyage*; ensuite il parle des derniers devoirs comme d'une pompe publique que leur pays leur avoit préparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. De même Xénophon ne dit point, vous travaillez beaucoup; mais, « vous regardez le travail comme le seul guide qui peut vous conduire à une vie heureuse ».

La *périphrase* suivante d'Hérodote, est encore plus délicate. La déesse Vénus pour châtier l'insolence des Scythes, qui avoient osé piller son temple, leur envoya une *maladie qui les rendoit femmes*. Il y a dans le grec *ἡρώδης νόσος*; c'est vraisemblablement le vice de ceux dont S. Grégoire de Naziance dit qu'ils sont.

*ἡρώδης νόσος, καὶ γυναικὶς πάθος,  
ἃς δὲς γυναικὶ καὶ γυναικὶς ἀνδρὶ νόσος.*

Un passage du Scholiaste de Thucydide est décisif. Il parle de Philoctète qu'on fait avoir été puni par Vénus de la même manière qu'Hérodote dit qu'elle punit les Scythes.

Cicéron dans son plaidoyer pour Milon, use d'une *périphrase* encore plus belle que celle de l'historien grec. Au lieu de dire que les esclaves de Milon tuèrent Clodius, il dit : *fecerunt servi Milonis, neque imperante, neque sciente, neque praesente domino, id quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.* Cet exemple, aussi-bien que celui d'Hérodote, entre dans le trope que l'on nomme *euphémisme*, par lequel on évite des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne font point les noms propres de ces idées : ils leur servent comme de voiles; & ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin.

L'usage de la *périphrase* peut s'étendre fort loin, & la Poésie en tire souvent beaucoup d'éclat; mais il faut alors qu'elle fasse une belle image. On a eu raison de blâmer cette *périphrase* de Racine, dans le récit de Thérémène.

*Cependant sur le dos de la plaine liquide  
S'élève à gros bouillons une montagne humide.*

Une montagne humide qui s'élève à gros bouillons sur la plaine liquide, est proprement de l'enslure. Le *dos de la plaine liquide*, est une métaphore qui ne peut se transporter du latin en français; enfin, la *périphrase* n'est pas exacte, & fort du langage de la tragédie.

Mais les deux vers suivants,

*Indomptable taureau, dragon impétueux,  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.*

Ces deux vers, dis-je, sont bien bien éloignés d'être une *périphrase* gigantesque; c'est de la grande poésie, où se trouve la précision du dessein, & le hardiesse du coloris. Oubliions seulement que c'est Thérémène qui parle. (D. J.)

PÉRIPLE, f. m. (*Geog. anc.*) ce mot veut dire journal de navigation autour d'une mer, ou de quelque côte; nous connoissons en ce genre le *périple* de Scyllax, le *périple* d'Hannon, le *périple* de Pythéas, & le *périple* d'Arrien, qui décrit toutes les côtes de la mer Noire, après les avoir reconnues en qua-

lité de général de l'empereur Adrien, à qui il en dédia la description sous le nom du *périple du Pont-Euxin*.

Scylax, célèbre géographe, né dans la Carie, florissait quelque tems après Hannon, c'est-à-dire environ 330 ans avant J. C. Nous avons sous son nom un *périple* intéressant, qui est peut-être un court abrégé de son ouvrage. Il y est parlé de quelques villes phéniciennes bâties sur la côte d'Afrique, entre autres de la ville de Thytiaterium, que bâtit Hannon.

Le *périple* d'Hannon paroît donc le plus ancien, & le seul morceau de ce genre que nous ayons en original. Il est antérieur au commencement du règne d'Alexandre, c'est-à-dire, à l'an 336 avant J. C. puisqu'il y parle de Tyr, comme d'une ville florissante, qui a un roi particulier, & qui est située dans une île séparée du continent par un détroit de trois stades. On voit par-là, que le voyage d'Hannon est plus ancien que l'an 300 avant J. C. Plin. dit qu'il fut fait dans le tems de la puissance des Carthaginois, *Carthaginiis potentia florente*; mais cette puissance a commencé de si bonne heure, qu'on ne peut en fixer la date précise.

Strabon, l. I. p. 47. traite de fabuleuse la relation du célèbre amiral de Carthage. Dодwel regarde aussi le voyage d'Hannon comme un roman de quelques grecs déguisés sous un nom punique; mais malgré toute l'érudition qu'il prodigue à l'appui de ses raisonnemens, il n'a pas convaincu l'auteur de l'esprit des Lois. M. de Montesquieu met le *périple* d'Hannon au nombre des plus précieux monumens de l'antiquité; & M. de Bougainville adoptant le même sentiment, a donné dans le recueil de l'académie des Inscriptions, tome XXXVI. un mémoire curieux sur ce voyage, outre la traduction du *périple* même d'Hannon, accompagnée des éclaircissements nécessaires. En voici le précis.

Hannon partit du port de Carthage à la tête de soixante vaisseaux, qui portoient une grande multitude de passagers hommes & femmes, destinés à peupler les colonies qu'il alloit établir. Cette flotte nombreuse étoit chargée de vivres & de munitions de toute espèce, soit pour le voyage, soit pour les nouveaux établissemens. Les anciennes colonies carthaginoises étoient semées depuis Carthage jusqu'au détroit: ainsi les opérations ne devoient commencer qu'au-delà de ce terme.

Hannon ayant passé le détroit, ne s'arrêta qu'à près deux journées de navigation, près du promontoire Hermeum, aujourd'hui le cap Cautin; & ce fut au midi de ce cap, qu'il établit sa première peuplade. La flotte continua sa route jusqu'à un cap ombragé d'arbres, qu'Hannon nomme *Solat*, & que le *périple* de Scylax, met à trois journées plus loin que le précédent; c'est vraisemblablement le cap Bojador, ainsi nommé par les Portugais, à cause du courant très-dangereux que forment à cet endroit les vagues qui s'y brisent avec impétuosité.

Les Carthaginois doublerent le cap; une demi-journée les conduisit à la vue d'un grand lac voisin de la mer, rempli de roseaux, & dont les bords étoient peuplés d'éléphants & d'animaux sauvages. Trois journées & demie de navigation séparèrent ce lac d'une rivière nommée *Lixus*, par l'amiral carthaginois. Il jeta l'ancre à l'embouchure de cette rivière, & séjourna quelque tems pour lier commerce avec les Nomades Lixites, répandus le long des bords du Lixus. Ce fleuve ne peut être que le Rio-do-Ouro, espèce de bras de mer, ou d'étang d'eau salée, qu'Hannon aura pris pour une grande rivière à son embouchure.

Ensuite la flotte mouilla près d'une île qu'Hannon appelle *Cerné*; & il laissa dans cette île des habitans pour y former une colonie. Cerné n'est autre



que notre île d'Arquin, nommée *Ghir* par les Maures : elle est à cinquante milles du cap Blanc, dans une grande baie formée par ce cap, & par un banc de sable de plus de cinquante milles d'étendue du nord au sud, & un peu moins d'une lieue de large de l'est à l'ouest. Sa distance du continent de l'Afrique, n'est guère que d'une lieue.

Hannon s'étant remis en mer, s'avança jusqu'au bord d'un grand fleuve qu'il nomme *Chrès*, à l'extrémité duquel il vit de hautes montagnes habitées par des sauvages vêtus de peaux de bêtes féroces. Ces sauvages s'opposèrent à la descente des Carthaginois, & les repoussèrent à coups de pierres : selon toute apparence, ce fleuve *Chrès*, est la rivière de S. Jean, qui coule au sud d'Arquin, à l'extrémité méridionale du grand banc. Elle reçoit les eaux de plusieurs lacs considérables, & forme quelques îles dans son canal, outre celles qu'on voit au nord de son embouchure. Ses environs en sont habités par les Nomades de la même espèce que ceux du Lixus ; & ce sont-là probablement les sauvages que vit Hannon.

Ayant continué sa navigation le long de la côte vers le midi, elle le conduisit à un autre fleuve très-large & très-profond, rempli de crocodiles & d'hypopotames. La grandeur de ce fleuve, & les animaux féroces qu'il nourrit, désignent certainement le Sénégal. Il borna sa navigation particulière à ce grand fleuve, & rebrouffant chemin, il alla chercher le reste de sa flotte dans la rade de Cerné.

Après douze jours de navigation le long d'une côte unie, les Carthaginois découvrirent un pays élevé, & des montagnes ombragées de forêts ; ces montagnes boisées d'Hannon, doivent être celles de Serra-Liona, qui commencent au-delà de Rio-Grande, & continuent jusqu'au cap Sainte-Anne.

Hannon mit vingt-six jours, nettement exprimés dans son *périphe*, à venir de l'île de Cerné, jusqu'au golfe, qu'il nomme la *corne du midi* ; c'est le golfe de la côte de Guinée, qui s'étend jusqu'aux côtes de Bénin, & qui commencent vers l'ouest du cap des trois pointes, finit à l'est par le cap Formoso.

Hannon découvrit dans ce golfe une île particulière, remplie de sauvages, parmi lesquels il crut voir beaucoup plus de femmes que d'hommes. Elles avoient le corps tout velu, & les interprètes d'Hannon les nommoient *Gorilles*. Les Carthaginois pourfuivirent ces sauvages, qui leur échappèrent par la légèreté de leur course. Ils faïsirent trois des femmes ; mais on ne put les garder en vie, tant elles étoient féroces ; il fallut les tuer, & leurs peaux furent portées à Carthage, où jusqu'au tems de la ruine de cette ville, on les conserva dans le temple de Junon. L'île des Gorilles, est quelque-une de celles qu'on trouve en assez grand nombre dans ce lac. Les pays voisins sont remplis d'animaux pareils à ceux qu'Hannon prit pour des hommes sauvages. C'étoient, suivant la conjecture de Ramusio, commentateur d'Hannon, des singes de la grande espèce, dont les forêts de l'Afrique intérieure sont peuplées.

Le cap des Trois-pointes fut le terme des découvertes d'Hannon ; la disette des vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage, il y rentra plein de gloire, après avoir pénétré jusqu'au cinquième degré de latitude, prit possession d'une côte de près de six cents lieues, par l'établissement de plusieurs colonies, depuis le détroit jusqu'à Cerné, & fonda dans cette île, un entrepôt sûr & commode pour le commerce de ses compatriotes, qui s'accrut considérablement depuis cette expédition.

On n'a pas de preuves que les Carthaginois aient dans la suite conservé toutes les connoissances qu'ils devoient au voyage d'Hannon. Il est même à présumer que leurs marchands n'allerent pas d'abord au-

delà du Sénégal, & que peu-à-peu ils restèrent beaucoup en-deçà de ce fleuve.

Au tems de Scylax, l'île de Cerné étoit devenue le terme de la navigation pour les gros bâtimens. La colonie d'Hannon s'y maintint ; & Cerné fut toujours l'entrepôt du commerce des Carthaginois au Sud de l'Afrique. Leurs gros navires restoient à la rade de l'île ; la côte ultérieure n'étant pas aisément navigable, à cause des écueils & des bas fonds couverts d'herbes qu'on y rencontre fréquemment. Ils s'embarquerent à Cerné sur des bâtimens légers, à bord desquels ils alloient faire la traite le long des côtes, & même dans les rivières, qu'ils remontoient assez avant.

Scylax fait mention d'une ville d'Ethiopiens ou de negres, où ils alloient commercer, & nous donne un détail des marchandises qui faisoient de part & d'autre la matière de ce commerce. Les Carthaginois y portoient des vases de terre, des tuiles, des parfums d'Egypte, & quelques bijoux de peu de conséquence pour les femmes. En échange, ils en recevoient des peaux de cerfs, de lions, & de panthères, des cuirs, & des dents d'éléphants. Ces cuirs étoient d'un grand usage pour les cuirasses & les bouchiers.

Scylax garde le silence sur la poudre d'or qu'ils tiroient aussi de ces contrées ; c'est un secret de leur commerce, qu'il ignoroit sans doute, n'ayant consulté que les routiers des pilotes, où l'on n'avoit garde de faire mention de cet article important. Mais Hérodote, instruit par l'indiscrétion de quelque Carthaginois, nous l'a révélé dans son histoire, liv. IV. ch. cxcvj.

On voit encore dans l'île d'Arquin, un monument du long séjour des Carthaginois ; ce sont deux citernes couvertes, creusées dans le roc avec un travail immense, pour rassembler les eaux de diverses sources, & les défendre contre la chaleur immodérée du climat. Ces citernes marquées dans quelques plans du fort appartenant dans cette île à la compagnie des Indes françoises, contiennent assez d'eau pour en fournir plusieurs gros bâtimens. Ce n'est point un ouvrage des Maures ; ces peuples maîtres de l'intérieur du pays & des côtes, n'avoient nul besoin de l'entreprendre ; d'ailleurs, ils ne font pas navigateurs, ainsi nous sommes obligés de l'attribuer aux Carthaginois, anciens possesseurs de l'île, depuis la découverte d'Hannon.

Ce grand homme de retour à Carthage, déposa dans le temple une espèce de journal ou de sommaire de la navigation ; c'est le *périphe* qui porte son nom, & dont l'original, perdu depuis long-tems, a eu le sort de tous les écrits composés par les compatriotes. Le peu de familiarité des anciens avec la langue & les caractères puniques, l'indifférence des Grecs, & la haine des Romains, ont fait périr les ouvrages des Carthaginois, sans qu'un seul ait pu se soustraire à la proscription générale ; perte réelle pour la postérité, que les monumens de littérature & d'histoire Carthaginoise auroient instruite de l'état de l'Afrique intérieure, de celui de l'ancienne Espagne, & d'une infinité de faits inconnus aux Grecs, concentrés en eux-mêmes ; & qui trop superfiels pour rien approfondir, étoient trop enorgueillis de la supériorité qu'ils avoient dans les arts, & de celle qu'ils prétendoient dans les sciences, pour ne pas nier tout ce qu'ils ignoroient.

Le *périphe* d'Hannon avoit été traduit en grec, vraisemblablement par quelque Sicilien, devenu sujet de Carthage, depuis qu'elle eut soumis une partie de la Sicile à la domination. Le traducteur a défiguré quelques termes de l'original, & peut-être même ne nous en a-t-il conservé qu'un extrait. Du moins, c'est ce qu'on présume au premier coup d'œil, en

comparant la brièveté du *périple* avec la longueur de l'expédition. Peut-être aussi ce *périple* d'Hannon traduit par un Grec, étoit-il l'abrégé fait par Hannon lui-même, d'un journal complet & circonstancié, que les principes exclusifs de la politique carthaginoise, ne lui permettoient pas de rendre public.

En effet, on ne trouve dans ce qui nous reste nul détail sur les différens objets du nouveau commerce dont cette entreprise ouvroit la route aux Carthaginois, & particulièrement sur cet or, qu'ils alloient acheter pour des marchandises de peu de valeur; articles sur lesquels le gouvernement ne pouvoit avoir trop de lumières, & qu'Hannon n'avoit pas sans doute oubliés dans son récit. Mais on fait avec quelle jalousie ces républicains cachotent aux étrangers les sources de leur opulence; ce fut toujours pour eux un des secrets de l'état, & les anciens nous ont transmis plus d'un exemple des précautions qu'ils prenoient, pour rendre impénétrable à leurs rivaux le voile dont ils cherchoient à se couvrir.

Pythéas, né à Marseille, vers le milieu ou la fin du quatrième siècle, avant J. C. est célèbre par ses connoissances astronomiques, & par ses voyages. Il partit du port de sa patrie, & voguant de cap en cap, il côtoya toute la partie orientale de l'Espagne, pour entrer dans le bras de la Méditerranée, qui baignant le midi de ce royaume, & le nord de l'Afrique, se joint à l'Océan par le détroit de Gibraltar.

Au sortir du détroit, il remonta vers le nord; le long des côtes de la Lusitanie, & continuant de faire le tour de l'Espagne, il gagna les côtes de l'Aquitaine & de l'Armorique, qu'il doubla pour entrer dans le canal qu'on nomme aujourd'hui la *Manche*. Au-delà du canal, il suivit les côtes orientales de l'île Britannique; & lorsqu'il fut à sa partie la plus septentrionale, poussant toujours vers le nord; il s'avança en six journées de navigation, jusqu'à un pays que les Barbares nommoient *Thulé*, & où la durée du jour solsticial étoit de vingt-quatre heures; ce qui suppose 66° 30' de latitude septentrionale. Ce pays est l'Islande, située entre les 65 & 67° de latitude; c'est Strabon qui nous fournit ce détail.

Le voyage au nord de l'île Britannique, n'est pas le seul qu'ait fait Pythéas; il en entreprit un second vers le nord-est de l'Europe; & suivant dans celui-ci, comme il avoit fait dans le premier, toute la côte occidentale de l'Océan, il entra par le canal de la Manche dans la mer du nord, & de celle-ci par le détroit du Sond dans la mer Baltique, dans laquelle il vogua jusqu'à l'embouchure d'un fleuve, auquel il donna le nom de *Tanaïs*, & qui fut le terme de ses courses.

Le fleuve Tanaïs de ce voyageur, étoit une des rivières qui se jettent dans la mer Baltique; peut-être la Vistule ou le Redaune, qui tombent dans ce fleuve auprès de Dantzig. La quantité de succin que l'on trouve sur leurs bords, rend cette conjecture assez vraisemblable. Le mot *Tana* ou *Thènes* entroit, suivant l'observation de Leibnitz, dans la composition des noms de la plupart des grands fleuves du nord.

Pythéas composa en grec deux ouvrages, dans lesquels il exposoit ce qu'il avoit vu de remarquable. Le premier sous le titre de description de l'Océan, contenoit une relation de son voyage par mer depuis Gadès jusqu'à Thulé; le second étoit la description de celui qu'il avoit fait le long des côtes de l'Océan, jusques dans la mer Baltique.

Ce second ouvrage est appelé *périple* par un ancien scholiaste d'Apollonius de Rhodes, & *périple* dans l'abrégé d'Artémidore d'Ephèse; ce qui pourroit faire croire que le voyage, dont il exposoit l'histoire, avoit été en partie par terre, en partie par mer. Nous n'avons plus que quelques citations de

ces écrits de Pythéas; encore faut-il les prendre le plus souvent chez des auteurs prévenus contre lui.

Dans le tems que Pythéas alloit vers le septentrion pour reconnoître les îles qui fournissoient l'étain, & les contrées d'où l'on pouvoit tirer l'ambre jaune; un autre Marseillois fut envoyé par ses compatriotes vers le midi, pour découvrir sur les côtes d'Afrique les pays d'où on tiroit la poudre d'or; ce Marseillois nommé *Euthymene*, fit un voyage dans l'Océan du côté du Sud, dans lequel tomboit un fleuve considérable qui couloit vers l'occident, & dont les bords étoient peuplés de crocodiles.

Strabon a eu tort de se déchaîner en toutes occasions contre les observations de Pythéas dans ses voyages; s'il avoit fait plus d'usage de son esprit & de son savoir, il auroit rendu plus de justice à ce célèbre marseillois; non que ses relations soient exemptes de fautes, comme on le reconnoît par le peu de fragmens qui nous en restent. Etranger dans les pays qu'il a décrits, il n'avoit eu ni le tems, ni la facilité de vérifier ce que lui disoient les habitans; il vivoit dans un siècle rempli de préjugés sur les matières physiques. Enfin, il étoit grec & voyageur; que de sources de méprises, & quel-est-ce de fictions!

Mais ces méprises que produit une ignorance qu'on ne peut pas même blâmer, ces fictions de détail que fème dans une relation l'amour du merveilleux, autorisent-elles à rejeter une foule de vérités, qui fait l'essentiel de l'ouvrage? En remarquant ces fautes de quelque genre qu'elles fussent, en condamnant même avec sévérité celles qui méritoient de l'être, il falloit louer l'exactitude des observations de Pythéas, & faire sentir le mérite de ses voyages & de ses découvertes. Il falloit en un mot, le représenter comme un homme auquel on ne peut refuser l'honneur d'avoir établi le premier la distinction des climats, par la différente longueur des jours & des nuits, & frayé la route vers des contrées que l'on croyoit inhabitables. Toutes ces judicieuses réflexions sont de M. de Bougainville; il nous reste à parler d'Arrien & de son *périple*.

Cet historien & philosophe célèbre, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il fleurissoit du tems d'Adrien, & des deux Antonins; son savoir & son éloquence lui firent donner le titre de nouveau Xenophon, & l'élevèrent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au consulat. Il étoit gouverneur de Cappadoce l'an 134 de J. C. & nous avons de lui la relation d'un voyage qu'il fit autour du Pont-Euxin, & qu'il adressa à l'empereur Adrien.

Cet ouvrage connu sous le nom de *periplus Pontis Euxini*, a paru en grec à Genève en 1577; M. Fabricius ne parle d'aucune édition de Genève; il en cite une de 1577 de Lyon, in-fol. en grec & en latin, de la version d'Adrien Turnebe, procurée par Jean-Guillaume Auckius de Zurich, qui fit imprimer dans ce même volume le *periplus maris Erythraei*, avec le commentaire & les cartes d'Abraham Ortelius. La première édition en grec est de Bâle, chez Froben en 1533, in-4°. Sigismond Gelenius donna dans un volume, le *periplus Pontis Euxini*, le *periplus maris Erythraei*, le voyage de Hannon, le traité de Plutarque, des Fleuves & des Montagnes, & l'abrégé de Strabon. Il y a d'autres éditions plus nouvelles, & entr'autres celle de M. Hudson en 1698, à Oxford, qui a donné les deux voyages, dans le premier tome de son recueil des anciens géographes Grecs, nommés les *Petits*, avec de savantes dissertations chronologiques de Dodwell, mais qui ne sont pas exemptes de préjugés.

Le *periplus Pontis Euxini*, ou navigation du Pont-Euxin, n'est que comme une lettre ou une relation adressée à l'empereur Adrien, par Arrien. Il commandoit alors à Trébizonde & aux environs, soit que



que ces pays fussent du gouvernement de la Cappadoce, soit qu'il ait eu une commission particulière pour les visiter, soit qu'il ait été aussi gouverneur de cette partie du Pont.

Il commence sa relation par son arrivée à Trébizonde, où Adrien faisoit alors bâtir un temple de Mercure. Il s'embarqua à Trébizonde, pour aller faire le tour du Pont-Euxin du côté de l'Orient. Il passa la rivière du Phase, dont il remarque que l'eau nage long-tems sur celle de la mer, parce qu'elle est extrêmement légère, & qu'elle se garde plus de dix ans sans se corrompre. Il y avoit-là un château gardé par quatre cens soldats romains, & un bourg habité par des vétérans & par quelques gens de mer; Adrien ordonna d'y faire un nouveau fossé pour la sûreté du bourg. Il termina sa navigation à Sébastople, où étoit la dernière garnison romaine. Il fut attaqué dans ce voyage d'une grande tempête; dont un de ses vaisseaux fut brisé.

Entre les peuples barbares dont il cotoya le pays, les plus voisins de Trébizonde, & aussi les plus belliqueux, étoient les Sannes nommés *Drilles* par Xénophon; ils n'avoient point de rois. Ils avoient autrefois payé tribut aux Romains, & Arrien promet à Adrien de les y réduire de nouveau, ou de les exterminer. Il ne fit pas le dernier, car plusieurs siècles après on parloit encore des Tranes, qui sont sans doute les mêmes que les Sannes. Il paroît que ces Sannes habitoient une partie de la Colchide, que l'on distinguoit alors du pays des Lazes.

A la relation de son voyage, il joint une description de la côte de l'Asie, depuis Bylance jusqu'à Trébizonde, & une autre du pays qui est depuis Sébastople jusqu'au Bosphore Cimmérien, & depuis le Bosphore jusqu'à Bylance, afin qu'Adrien pût prendre sur cela les mesures, s'il vouloit entrer dans les affaires du Bosphore, dont il lui mande que le roi Cotys étoit mort depuis peu de tems.

Nous avons aussi sous le nom d'*Arrien*, une description des côtes de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes orientales de l'Afrique, & de celles de l'Asie jusqu'aux Indes: l'inscription latine est à l'empereur Adrien; quoi qu'il ne soit point parlé de lui dans la description même. Saumaïse croit qu'elle a été écrite du tems de Plin le naturaliste, ou même un peu avant lui, & qu'ainsi elle ne peut être d'Arrien de Nicomédie, ni même adressée à l'empereur Adrien; c'est ce qu'il conclut de ce qu'il y est fait mention de plusieurs princes qui vivoient du tems de Plin. A ces preuves, M. de Tillemont ajoute un passage de la description, où il est dit qu'on alloit du bourg de Lencé à Pétra vers Malican, roi des Nabathéens, or la ville de Pétra & toute l'Arabie Pétrée, avoit été soumise aux Romains dès l'an 105 de J. C. & réduite ensuite en province, & l'on ne trouve point qu'Adrien l'ait abandonnée; au contraire, on a des médailles de la ville de Pétra sous cet empereur, avec le titre de métropole.

Il faut donc que cette description soit antécédente à l'année 105; & par conséquent elle n'est point d'Arrien, qui vivoit encore sous Marc-Aurèle, c'est-à-dire après l'an 160. Enfin l'auteur parle de l'Egypte comme de son pays, & fait quelquefois usage des mots Egyptiens. M. de Tillemont croit donc que cet ouvrage pourroit être de celui à qui Plin le jeune écrit plusieurs lettres, comme à une personne habile & éloquente, & qui passoit pour un imitateur de Démosthène: il paroît que dès le tems de Nerva, ou dans les premières années de Trajan, cet Arrien s'étoit retiré pour vivre tranquillement, ce qui n'étoit permis aux sénateurs, que dans un âge fort avancé; ainsi cela ne convient point au disciple d'Epictète.

Si maintenant l'on veut joindre à ces détails de

Tome XII,

l'antiquité, les descriptions de nos navigateurs modernes, dont on a parlé en leur lieu, on aura l'historie complète de la navigation, & cette histoire est fort intéressante. (*Le Chevalier DE JACOURT.*)

*PERIPLOCA*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, & beaucoup plus ouverte que celle de l'apocin, de sorte qu'elle approche plus de la figure d'une roue. Il s'élève du calice un pistil qui est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & qui devient dans la suite un fruit si ressemblant à celui de l'apocin, que les auteurs n'ont pas coutume de faire de ces deux plantes deux genres particuliers. Tournefort, *Instit. rei herb. Voyez* PLANTE.

Entre les douze espèces de *ploca*, établies par Tournefort, il suffira bien de décrire celle qui est à longues feuilles, *periploca foliis oblongis*. I. R. H. 93.

Elle pousse des tiges sarmenteuses, fort longues, ligneuses, pliantes, nouées, rougeâtres, lesquelles s'élèvent & s'entortillent autour des arbres ou arbrisseaux voisins. Ses feuilles sont opposées, longues, larges, pointues, veinées: ses fleurs viennent aux sommités des branches; elles sont monopétales, fort évasées à la guele, & de couleur purpurine. Il succède à ses fleurs un fruit à deux graines, un peu courbées, plus grandes que celles de l'apocin. Elles s'ouvrent dans leur maturité, & laissent paroître une matière lanugineuse, sur laquelle sont couchées des semences à aigrette: cette plante croît dans les bois, & a la plupart des caractères de l'*apocynum scandens*. (*D. J.*)

*PERIPNEUMONIE*, f. f. (*Médecine.*) inflammation du poulmon, que l'on distingue en vraie & en fausse.

*Péripneumonie vraie.* La *péripneumonie* vraie est l'inflammation de la substance même du poulmon, avec fièvre, chaleur & douleur.

Les vaisseaux susceptibles de cette inflammation sont les artères bronchiales & les artères pulmonaires: elle est plus ou moins dangereuse, selon la différence des vaisseaux engorgés, & selon la qualité du sang engorgé.

Les causes de cette double inflammation sont, 1°. les causes générales de toutes les inflammations: 2°. les causes qui affectent particulièrement le poulmon, comme un air trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop grossier ou trop subtil, un air chargé d'exhalaisons caustiques, ou astringentes, ou coagulantes, un chyle formé de matières épaisses, sèches, visqueuses, l'exercice violent du poulmon par la course, la lutte, le mouvement du cheval contre le vent, les poisons coagulans, caustiques, astringens, portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes passions de l'ame, l'esquinancie avec oppression de poitrine & orthopnée, une forte pleurésie, une paraphrénésie violente, l'action d'un émétique dans un estomac tendre & délicat.

Les symptômes de la *péripneumonie* sont différens, selon son siège; celle qui réside dans les bronches produit tous les effets de l'inflammation, & enflamme même les extrémités de l'artère pulmonaire qui leur sont contiguës, en les comprimant & en leur communiquant la maladie dont ils sont attaqués.

Cette inflammation peut s'attacher à différentes parties du poulmon; son étendue peut aussi varier; les symptômes seront plus violens s'il y a deux lobes entrepris que s'il n'y en a qu'un, ou si un lobe est totalement enflammé, que s'il n'y en a qu'une partie; la *péripneumonie* n'est pas guérissable dans le premier cas, à cause de la grandeur & de l'étendue de l'engorgement: dans le second cas elle peut se guérir, si les symptômes ne sont pas extrêmes, si la toux, la douleur, la chaleur & l'oppression peuvent se supporter & céder peu-à-peu à l'action des remèdes.

B b b

La *péritumonie* vraie se guérit par une résolution bénigne, par des crachats abondans qui viennent de bonne heure, par un cours de ventre bilieux, dont la matière ressemble assez aux crachats, par une évacuation abondante d'urine épaisse & chargée, dont le sédiment devient blanc.

Si elle ne se résout pas, elle se change en une autre maladie qui est l'abcès du poulmon, ou une métastase de la matière morbifique sur une autre partie; la suppuration prochaine se connoît par le défaut de la résolution au jour marqué, par la diminution, par la douleur, par la foiblesse du poul, par le changement de la fièvre, par la continuation de la difficulté de respirer, accompagnée de la soif & des autres accidens; d'autres fois il se fait une éruption foudaine du pus dans la trachée-artère, le malade en est suffoqué; quelquefois aussi le pus est évacué par un crachement abondant de matière purulente, mais souvent il tombe dans la cavité de la poitrine, dans laquelle il cause l'empyème, la phthisie, ou d'autres maladies.

La métastase arrive lorsque la matière purulente & morbifique étant prise par les petites vésicules lymphatiques du poulmon se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelque viscère particulier, comme dans le foie, la rate, le cerveau, ou quelque autre partie: de-là viennent des parotides ou abcès *péritumoniques* autour des oreilles, aux jambes, ou aux hypochondres; souvent ces abcès disparaissent tout-à-coup, ce qui annonce une mort prochaine.

Le pronostic de cette maladie est des plus fâcheux; ainsi avant de rien prononcer, on doit surtout considérer le nombre & la violence des symptômes, les excréments, la qualité des crachats.

La suppression des crachats, jointe à l'oppression, au crachement de sang épais, bourbeux, noir, livide, semblable à de la lie, sont d'un présage funeste, ils marquent un grand embarras du poulmon, & un resserrement des vaisseaux, avec une grande acrimonie dans les humeurs. Si le pus sort par le dévoiement, l'urine épaisse devenue claire, la toux sèche, les éternuements fréquents, le poul manquant, les extrémités du corps froides, pendant que la poitrine, la tête ou le cou conservent une ardeur brûlante, ce sont autant de signes avant-coureurs d'une mort prochaine.

La cure est la même que celle de toutes les inflammations; elle consiste dans les saignées répétées, selon la force de la fièvre & la vigueur du poul, la tisane délayante, adoucissante & béchique, les béchiques doux, légèrement incisifs & détersifs: les apéritifs doux conviennent & sont indiqués dans les différens états & périodes de cette maladie.

*Tisane pour la péritumonie vraie.* Prenez racine de chiendent, de fraiser, de chaque une once; faites-les bouillir dans cinq pintes d'eau de rivière réduites à quatre; lorsqu'elles auront un peu bouilli, ajoutez-y fleurs de violette, de mauve, de chaque deux gros; faites-y infuser racine de guimauve, reglisse effilée, de chaque deux gros: passez le tout, & faites-en boire au malade le plus qu'il pourra.

*Potion propre à débarrasser les poulmons en augmentant les crachats.* Prenez eau distillée de buglote, de bourache, de scabieuse, de chacune deux onces; blanc de baleine un demi gros, kermès minéral deux grains, huile d'amandes douces une once, & de sirop de guimauve une once; faites du tout une potion à prendre par cuillerée.

On ne négligera pas, dans le cours de la maladie, l'usage des lavemens faits avec la décoction de graine de lin, de son, & des herbes émollientes: ces lavemens doivent être donnés deux & trois fois par jour.

Enfin on doit avoir pour objet de rétablir le ton des parties, & de faciliter de plus en plus les ex-

crétions de l'humeur bronchiale & des crachats, & alors on emploie, sur la fin, sur-tout le quinquina, le mars, les opiates, le benjoin, les pilules de Morthon, combinées tous ensemble, & partagées ou coupées avec le lait.

On fait des opiatés que l'on donne après avoir évacué, ensuite on adoucit avec le lait coupé. *Voyez OPIAT.*

Souvent on a recours aux eaux de Cauterets, de Plombières, ou on fait des eaux artificielles qui imitent la qualité savonneuse des véritables eaux naturelles.

Dans le cas de suppuration menaçante, il faut faire tout ce qu'on peut pour la détourner & pour procurer la résolution, ce que l'on obtient par les saignées répétées, le régime humectant & tempérant. Cependant, si malgré toutes les précautions que l'art suggère on ne sauroit l'empêcher de se faire, on doit, autant qu'il est possible, recourir aux remèdes qui aident la suppuration; & lorsqu'elle est faite, il faut chercher à évacuer le pus; mais comme on ne peut savoir où s'ouvrira l'abcès, la maladie n'en devient que plus dangereuse; on pourroit déterminer la suppuration par la tige d'orge, avec l'hydromel, par l'usage des plantes expectorantes & détersives, telles que le lierre terrestre, l'hysope, le pié de chat, & autres de cette nature.

Lorsque la suppuration est faite, alors ce n'est plus une inflammation, mais un abcès ou un ulcère interne que l'on a à traiter; c'est une véritable phthisie qu'il faut entreprendre. *Voyez PHTHISIE.*

Si au contraire la fièvre, la toux, la douleur & la chaleur se soutiennent au-delà du cinquième ou du septième jour, ce qui marque une impossibilité de la résolution, on doit craindre un mal incurable, qui est la gangrene du poulmon. *Voyez GANGRENE.*

Le régime doit être des plus rigides dans tout le tems de la maladie. Le bouillon seul, & le plus léger, est tout ce qu'on doit permettre; l'air doit être tempéré.

*Péritumonie fausse.* Cette maladie tire ordinairement son origine d'une humeur muqueuse ou pituiteuse, dont toute la masse du sang se trouve empreinte, & qui engorge insensiblement les vaisseaux sanguins ramifiés sur les bronches, & les ramifications des vaisseaux pulmonaires & bronchiques.

Les causes éloignées sont les saignées copieuses, un sang aqueux & appauvri, dépouillé de la partie sulphureuse, tandis que les humeurs contenues dans les premières voies ont passé dans le sang & dans ses vaisseaux à la place des globules sanguins; aussi cette maladie arrive à toutes les personnes foibles, délicates, aux tempéramens pituiteux, aux vieillards, aux hydriques, à tous ceux qui sont d'une constitution cathartique, pituiteuse, froide, & enrhumés du cerveau; elle se fait inopinément & commence par une courbature, ou légère fatigue, une foiblesse, un abattement presque entier des forces de l'esprit; elle est accompagnée d'oppression, de pesanteur, de difficulté de respirer, qui sont les signes les plus dangereux. Les symptômes ordinaires sont une chaleur douce & une fièvre légère, la difficulté de respirer avec râle, suivie d'une grande foiblesse, terminent en peu de tems cette maladie par une mort d'autant plus subite, que ni les urines ni le poul n'ont donné aucun lieu de prévoir un tel événement.

*Cure.* Lorsqu'on reconnoît une *péritumonie* fausse par les signes propres, qui sont sur-tout une difficulté de respirer, un poul foible, une oppression considérable, il faut employer les remèdes évacuans, incisifs & expectorans, les béchiques incraissans.

L'indication principale est d'aider l'expectoration & de provoquer les crachats; plus le malade crache-



ra, & plutôt il fera foulagé: les huileux sont inoûts propres à cela que les incisifs.

*Tisane bonne dans la péripneumonie fausse.* Prenez des feuilles de becabunga, de lierre terrestre, & d'hysope, de fleurs de pié de chat, de chaque un gros; faites-les infuser dans trois demi-septiers d'eau bouillante, & y ajoutez miel blanc une once; on fera prendre de cette infusion de demi-heure en demi-heure, & pour aider plus efficacement l'excrétion de l'humeur muqueuse, on fera prendre la potion suivante.

Prenez d'huile d'amandes douces tirée sans feu, trois onces, de syrop de lierre terrestre, de syrop de pas d'âne, de chaque demi-once; de blanc de balaine, deux gros; de kermès minéral, six grains: dissolvez le kermès & le blanc de balaine en particulier dans l'huile, ensuite mêlez le tout ensemble, & donnez une cuillerée de ce mélange au malade, d'heure en heure, & par-dessus un verre de la boisson ci-dessus.

Si la toux est stomachale, que la langue soit épaisse & la bouche fort sale & pâteuse, on ordonnera l'apozème suivant. Prenez de racine d'aunée, d'iris de Florence, de chaque six gros; de fleurs de mauve & de pas d'âne, de chaque deux gros: faites-les infuser dans trois chopines d'eau bouillante, ajoutez-y du tartre stibié, six grains. On tâchera de procurer le vomissement selon l'indication, & si le vomissement fatigue trop, on procurera la précipitation par les selles au moyen d'un minoratif, tel que la manne & le sel d'épion, dont on donnera une dose proportionnée à la quantité du liquide.

**PERIPOLIUM**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, chez les Locres Epirépyriens, sur le bord du fleuve Halice, aujourd'hui Alice. Elle étoit la patrie de Praxitèle, célèbre sculpteur dont nous parlerons en traitant de son art. Les uns croyent que c'est aujourd'hui Mendolia, bourg d'Italie dans la partie méridionale de la Calabre ultérieure; d'autres prétendent que c'est Pagliopoli, village à une lieue de Mendolia.

**PERIPSEMA**, (*Critiq. sacr.*) *περίψημα* & *ῥαδάρμα*, sont deux mots grecs synonymes, termes du dernier mépris, signifient balayures, ordures, fumier, exécution, fardéau de la terre. S. Paul dit que les Chrétiens étoient regardés comme les balayures de ce monde; *οἱ περιψήματα, σκῆτον περίψημα*, I. Cor. iv. 4. 13.

On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que saint Paul fait allusion, dans ce passage, aux cathartiques des anciens, qui ont été écrites en vers par Jean ou Isaac Tretzes, dans ses Chiliades historiques, imprimées par Fabricius, Bibl. grec. tom. II. p. 419.

Voici, dit ce poëte, quelle étoit la victime expiatoire, *ῥαδάρμα*, qu'on offroit, lorsque par la colere des dieux une ville étoit désolée par quelque malheur, soit peste, soit famine, soit quelque autre fléau. L'on se faisoit de l'homme le plus laid qu'il y eût dans la cité, afin de servir de remède aux maux qu'on souffroit. Dès que cette victime, qui devoit bien-tôt être immolée, avoit été conduite dans un lieu destiné à sa mort, on lui mettoit à la main un fromage, un morceau de pâte & des figues; on le battoit sept fois avec un fauceau de verges, fait d'une espèce d'oignons, de figuiers sauvages, & d'autres branches d'arbrisseaux de même nature; on le brûloit enfin dans un feu de bois d'arbres sauvages, & on jettoit sa cendre dans la mer & au vent: tout cela se faisoit pour l'expiation de la ville affligée; *τὸ ῥαδάρμα τῆς πόλεως τὴν ἐνοχλα*.

Les deux expressions *ῥαδάρμα*, & *περίψημα* ont été indifféremment dites l'une & l'autre de ces hommes qu'on immolait aux dieux irrités. Le formulaire en étoit, que cette victime soit propitiation pour

Tom. XII,

nous! *περίψημα ἡμῶν γὰρ!* Voyez les *Œuvres* de Lambert Bos, sur le passage des Corinthiens. (*D. J.*)

**PERIPTERE**, f. m. (*Archit.*) c'est dans l'architecture antique, un bâtiment environné en son pourtour extérieur de colonnes isolées. Tels étoient le portique de Pompée, la basilique d'Antonin, le septizonne de Sévère, &c. Ce mot vient du grec *περί*, à l'entour, & *πτερον*, aile. (*D. J.*)

**PERIPTERE**, f. m. (*Archit. antiq.*) lieu environné de colonnes, & qui a une aile tout au-tour; le mot est grec, car *πτερον*, signifie proprement l'ordre des colonnes qui est au portique & au côté des temples, ou de quelque autre édifice. Ces *periptères* étoient des temples qui avoient des colonnes de quatre côtés, & qui étoient différentes du *peristyle* & de l'*amphiprostyle*, en ce que l'un n'en avoit que devant, & l'autre devant & derrière, & point aux côtés.

M. Perrault, dans ses notes sur Vitruve, remarque que le *periptere* est proprement le nom d'un genre qui comprend toutes les espèces de temples, qui ont des portiques de colonnes tout au-tour, soit que ce temple soit diptere ou pseudodiptere, ou simplement *periptere*, qui est une espèce qui a le nom du genre, & qui en ce cas a ses colonnes distantes du mur d'un entrecolonnement. Il y a des *periptères* carrés & des ronds; le portique de Pompée, la basilique d'Antonin, le septizonne de Sévère étoient des *periptères*. Voyez **TEMPLE PERIPTERE**. (*D. J.*)

**PERIR**, v. neut. (*Gramm.*) rien ne s'anéantit, mais tout change d'état. En ce sens nous *perissons* sans cesse, ou nous ne *perissons* point du tout, puisqu'il n'y a aucun instant dans l'éternité de notre durée où nous différons plus de nous-mêmes que dans aucun autre instant antérieur ou postérieur, & que nous sommes dans un flux perpétuel. Le verbe *perir* est relatif à un état de destruction très-sensible; & l'on dit ce vaisseau a *péri* sur la côte; les hommes ont une fois *péri* par les eaux, & l'on croit qu'ils *périront* un jour par le feu; les bâtiments inhabités *périssent*; il a *péri* par la faim. N'auriez-vous pas honte de laisser *périr* celui à qui vous n'auriez qu'à tendre la main pour le sauver?

**PERIRRANTERION**, f. m. (*Littérat. grecq.*) *περίρραντήριον*; vase qui contenoit l'eau lustrale chez les Grecs. Ce mot est composé de *περί*, *circum*, & *ῥανω*, *aspergo*. On mettoit ce vase, selon Casaubon, dans le vestibule du temple, & selon d'autres, dans le sanctuaire; peut-être le plaçoit-on, dit M. de Tourneil, dans l'un & dans l'autre de ces endroits. Tous ceux qui entroient se lavoient eux-mêmes de cette eau sacrée, s'ils n'aimoient mieux s'en faire laver par les prêtres, ou par quelque ministre subalterne.

Ce n'étoit pas seulement dans les temples qu'on mettoit ces sortes de vases; on en poisoit aussi aux avenues de la place publique, & dans les carrefours; mais sur-tout on ne manquoit pas de placer de ces vases à la porte des maisons particulières, lorsqu'il y avoit quelque mort dans les familles. Pollux appelle cette sorte de bénitier mortuaire, *ἀγδονιον*; Hésichius, *ῥαντήριον*, & Aristophane, *δοτράκιον*. On arrosoit de l'eau qui étoit dans ces bénitiers mortuaires, ceux qui assistoient aux funérailles, & l'on se servoit d'une branche d'olivier pour faire ces aspersions, *ramo felicitis olivæ*, dit Virgile. On sacroit cette eau en trempant dedans un tifon ardent, tandis qu'on brûloit la victime. Au reste cette eau lustrale servoit à deux sortes de purifications; l'une qui se bornoit aux mains seules, & se nommoit *χειρὶ*, de *χειρ*, *main*, & *ῥαντω*, *je lave*; l'autre s'étendoit à tout le corps, & s'appelloit *περὶ ῥαντισ*, dont nous avons donné la racine. (*D. J.*)

**PERISCCELIS**, (*Critiq. sacrée*) en grec *περισκελής*; B b ij

ce mot signifie une jarretière, ou si l'on aime mieux, un ornement que les femmes mettoient autour de leurs jambes en guise de jarretières. Il est dit dans les Nombres, xxxj. So. que les Israélites qui dévirent les Madianites, offrirent au Seigneur les *περισκελίδες*, les bagues, les anneaux & les brâselets, qu'ils avoient gagnés sur l'ennemi. Toutes les femmes de l'Orient portoient de magnifiques jarretières. Cet usage passa dans la Grece & dans l'Italie, où les femmes galantes se piquoient d'avoir des jarretières fort riches; mais c'étoit aussi un ornement des filles les plus sages, parce que leurs jambes étant découvertes dans les danses publiques, leurs brillantes jarretières servoient à les faire paroître & à relever leur beauté. Celles de nos dames ne sont pas aujourd'hui si magnifiques, parce que leurs jambes sont toujours couvertes. (D. J.)

PERISCIENS, f. m. pl. en Géographie, sont les habitants de la terre dont l'ombre parcourt successivement tous les points de l'horizon en un seul & même jour.

Ce mot est formé de *περι*, autour, & *σκια*, ombre.

Tels sont les habitants des zones froides, ou ceux qui habitent l'espace renfermé entre les poles & le cercle arctique d'un côté, & entre le pole & le pole antarctique de l'autre: car comme le soleil ne se couche point pour eux, lorsqu'une fois il s'est levé, & qu'il tourne autour de leurs têtes, leur ombre doit aussi faire une révolution entière; de sorte que pendant le jour ils doivent voir leur ombre successivement de tous les côtés. Voyez ZONE. Chambers. (E)

PERISCYLACISME, f. m. (Littérat. grecq.) *περισκυλακισμός*, c'est-à-dire expiation par un renard, qu'on sacrifioit à Proserpine; *σκυλαξ*, est un renard. Les Grecs offroient à cette déesse dans les purifications, un renard que l'on faisoit passer tout-autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiés, & ensuite on immoloit l'animal. Voyez le traité des quest. romaines de Plutarque, quæst. 60. & Potter. *Archæol. grecq. tom. I. page 223.*

PERISCYPHISME, f. m. (Chirurgie anc.) opération qui suivant l'étymologie du mot, consistoit dans une incision autour du crâne; on pratiquoit cette opération pour guérir les fluxions copieuses sur les yeux, accompagnées de l'ulcération des paupières, & d'une douleur de tête aiguë & profonde. Paul Éginete, lib. VI. c. vij. vous donnera tous les détails de cette opération, qui n'est point pratiquée par les modernes. (D. J.)

PERISKYTISME ou PERISKYPISME, en Chirurgie, est une opération que faisoient les anciens sur le crâne.

Ce mot est formé des mots grecs *περι*, autour, & *κυττιζω*, couper ou écorcher la peau.

Le *periskytisme* étoit une incision qu'on faisoit à la future coronale, depuis une tempe jusqu'à l'autre, & qui découvrit le crâne; on la faisoit pour séparer le péricrâne du crâne. Voyez PÉRICRANE.

Cette opération est abolie; quelques auteurs en recommandent encore une approchante du *periskytisme*, contre une maladie de la peau du visage, appelée par quelques-uns *couperose*. Voyez GOUTTE, ROSE.

PERISSABLE, adj. (Gramm.) qui péricite entre nos mains, qui se dissipe malgré nous, qui nous échappe. Les biens de la fortune sont *périssables*, la vie est *périssable*.

PERISSOCHOREGIE, f. f. (Droit romain.) ce mot se trouve dans le code; mais on ne convient pas de ce qu'il signifie. Quelques auteurs veulent que ce soit un nom de charge & d'office. Alciat prétend que le *périssochoregie* étoit celui qui avoit soin de l'aumône; Dominique Macri croit que *périssochoregie* signifie un donatif, une distribution qui se faisoit aux soldats au-dessus de leur paye ordinaire. Voyez *lexicon juridicum* de Jean Calvin. (D. J.)

PERISSOLOGIE, f. f. (Rhétorique.) discours superflu, *sermo supervacaneus*; fait lequel Quintilien s'exprime ainsi: *sed ut cum decorum habet periphrasis, ita cum in vitiis incidit perissologia dicitur; obstat enim quicquid non adjuvat*. C'est la répétition en d'autres termes & sans nécessité, d'une même pensée qu'on vient d'expliquer suffisamment. Les *périssologies* sont très-fréquentes dans Ovide & dans Sénèque le tragique.

PERISSON, f. m. (Botan. anc. Hist. nat.) nom donné par les anciens Grecs & ensuite par les Romains, du tems de Pline, à une espèce de solanum qui rendoit fous ceux qui en faisoient usage intérieurement; c'est pour cela qu'on l'appelloit encore le *strychnum manicum* ou simplement *manicum*, c'est-à-dire la plante qui rend fou. (D. J.)

PERISTALTIQUE, MOUVEMENT, (Physiolog.) le mouvement peristaltique ou vermiculaire des intestins, est la contraction & le relâchement alternatif des intestins, lesquels s'étrecissant successivement, poussent en avant le chyle qui y coule entre les rides des fibres intestinales.

La préparation & la distribution des humeurs par tout le corps, supposent un mouvement local. La codion des aliments & leur assimilation, requierent ce mouvement auquel les tuniques des intestins, l'impulsion du cœur, du diaphragme, des muscles du bas-ventre, coopèrent de leur côté; & au moyen de toutes ces actions réunies, le chyle est exprimé dans les conduits que renferme le mésentère, pour le porter dans le ventricule droit du cœur.

Cette compression des intestins plissés comme ils sont, par laquelle le chyle est poussé dans les veines lactées, est une mécanique qui a assez de rapport à celle dont on se sert pour faire entrer le foin dans le linge qu'on veut laver, qui est de plisser & de boucher le linge, & ensuite de le comprimer.

Il y a plusieurs instrumens qui contribuent à cette compression, tels que sont d'abord les muscles de l'œsophage. Son action & celle des intestins, paroît consister dans une constriction successive, que leurs fibres circulaires produisent; cette constriction se fait toujours derrière l'humeur qui est poussée, comme il est aisé de juger lorsqu'un animal ayant la tête en-bas, fait monter dans son estomac la boisson ou les herbes qu'il prend, & lorsque le chyle & les autres humeurs, après être descendues au bas du ventre, remontent jusqu'au haut; ce qui ne se peut exécuter que par cette constriction successive qui produit le même effet dans l'œsophage & dans les intestins, que les valvules dans les veines.

Mais cette constriction circulaire ne suffiroit pas pour pousser le chyle dans les tuniques des intestins, & les vaisseaux du mésentère, si le plissement des mêmes tuniques n'y contribuoit. Or, ces replis dans lesquels le chyle est engagé, leur aide à pénétrer les porosités des intestins, lorsqu'ils sont comprimés par les muscles du ventre dans l'action de la respiration; de la même manière que les replis du linge que l'on bat à la lessive aide à faire pénétrer l'eau du foin dans les pores du linge, lorsqu'il est frotté avec les mains & frappé avec le battoir.

L'action par laquelle les intestins prennent une figure propre à faire que la compression des muscles puisse servir à l'expression du chyle qu'ils contiennent, est visible dans l'ouverture des animaux vivans, où l'on observe ce mouvement qui représente assez bien celui d'un ver de terre, lequel pour ramper, se resserre, rentre en lui-même, & s'allonge successivement pour sa progression.

La structure des intestins est tout-à-fait commode pour cette action, étant garnie en-dedans d'un très-grand nombre de feuillets posés transversalement; de plus, la largeur de ces feuillets va en se retrécissant



vers chaque bout, pour donner le passage au chyle.

Les intestins ont encore une puissance de se plisser, qu'ils exercent en deux manières. La première, est par le moyen de la membrane du mésentère à laquelle ils sont attachés, qui les oblige en les accourcissant, à se plisser comme une fraise. La seconde, est par le moyen de leurs fibres, lesquelles étant presque toutes circulaires, sont très-propres à produire tout ce qui est nécessaire pour le frocement d'une membrane dont une cavité est composée; & c'est à l'accourcissement successif de ces fibres qu'il faut attribuer toutes les actions du mouvement des intestins; car lorsqu'elles se retrécissent successivement, elles produisent l'impulsion de ce qui est contenu dans les intestins.

Voilà l'exécution du mouvement péristaltique, qui est naturellement tranquille, doux, & comme un mouvement d'ondulation; c'est ce qui a été ainsi ordonné par la nature, pour empêcher les aliments digérés, de passer trop rapidement des intestins grêles dans les gros, & de-là à l'anus, comme il arrive dans la diarrhée. Ce mouvement est alternatif, c'est-à-dire, composé de resserrement & de relâchement; car lorsqu'une partie d'un intestin se contracte & se resserre, la matière qu'elle contient passe dans la partie voisine qu'elle dilate, & qui se resserre immédiatement après. Il résulte de ce détail, que le mouvement péristaltique des intestins est la principale cause de la sécrétion du chyle, & de son mouvement progressif dans les vaisseaux lactés.

Au reste, ce mouvement ne cesse jamais durant la vie, & même subsiste encore pendant quelques moments après la mort. Voyez les expériences de Glisson, de Wepfer & de Peyer, car il seroit trop long de les rapporter pour preuves; c'est assez dans cet ouvrage de proposer des vérités. (D. J.)

**PÉRISTAPHYLIN**, f. m. en Anatomie, nom de deux paires de muscles de la lèvre, & qui sont distingués en internes & en externes.

Les péristaphylins externes, voyez SPHÉNO-SALPINGO-STAPHYLIN.

Les péristaphylins internes, voyez PETRO-SALPINGO-STAPHYLIN.

**PÉRISTAPHYLIN PHARYNGIEN**, f. m. en Anatomie, sont deux petits muscles du pharynx qui sont attachés entre la lèvre & l'extrémité inférieure de l'aile interne de l'apophyse-ptérygoïde, & vont obliquement en arrière sur les côtés du pharynx; on les appelle encore *hypero-pharyngiens* & *palato-pharyngiens*.

**PÉRISTERE**, f. f. (*Mythol.*) une des nymphes de la suite de Vénus, qui fut métamorphosée en colombe par l'Amour. Ce dieu jouant un jour avec sa mère, voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle. La déesse se fit aider par la nymphe *Péristère*, & gagna la gageure; mais Cupidon fut si piqué, qu'il changea la nymphe en colombe. Cette fable n'est fondée que sur le nom grec de la nymphe qui veut dire une colombe. Cependant Théodotus prétend qu'il y avoit à Corinthe une courtisane, nommée *Péristère*, qui passa pour nymphe de Vénus, parce qu'elle en imitoit la conduite. (D. J.)

**PÉRISTERIDES**, (*Géogr. anc.*) île d'Asie sur la côte d'Ionie, proche la ville de Smyrne, selon Pline. Elle fut nommée *Péristerides*, à cause de la multitude de pigeons dont elle étoit peuplée. (D. J.)

**PÉRISTERITES**, (*Hist. natur.*) nom donné par quelques naturalistes à une pierre dans laquelle ils ont cru trouver la ressemblance d'un pigeon.

**PÉRISTARQUE**, f. m. (*Antiq. grec.*) *περιστάρχης*, nom de celui qui officioit dans les lustrations. Potter, *Archæol. greci.* t. I. p. 35.

**PÉRISTYLE**, f. m. (*Archit. civile.*) lieu environné de colonnes isolées en son pourtour intérieur,

c'est par-là qu'il diffère du périptère, comme est le temple d'hyperre de Vitruve, & comme sont aujourd'hui quelques basiliques de Rome, plusieurs palais en Italie, & la plupart des cloîtres.

On entend encore par *péristyle* un rang de colonnes, tant au-dedans qu'au-dehors d'un édifice, comme le *péristyle* corinthien du portail du Louvre, l'ionique du château de Trianon, & le dorique de l'abbaye de Ste Gèneviève à Paris. Ce dernier est du dessin du P. de Creil.

Le terme *péristyle* est composé de deux mots grecs, dont l'un *péri*, signifie autour, & l'autre *stylos*, colonne. (D. J.)

**PÉRISYSTOLE**, f. f. en Médecine, signifie la pause ou l'intervalle entre les deux battemens ou mouvemens du cœur; savoir le mouvement de systole ou de contraction, & le mouvement de diastole ou de dilatation. Voyez SYSTOLE & DIASTOLE. Voyez aussi BATTEMENT & CŒUR.

**PÉRITA**, (*Géog. anc.*) ville de l'Inde; Alexandre, dit Plutarque, in *Alex.* ayant perdu un chien, appelé *péritas*, fit bâtir en son honneur une ville qu'il nomma de son nom. (D. J.)

**PÉRITHE** ou **PÉRIDONIUS**, (*Hist. nat.*) pierre d'une couleur jaune, qui avoit, dit-on, la vertu de guérir de la goutte, & de brûler lorsqu'on la serroit fortement dans la main. On prétend qu'il y avoit une autre pierre de ce nom semblable à la chrysolite. Quelques auteurs ont cru que c'étoit la pyrite.

**PÉRITHÈDÈ**, (*Géog. anc.*) municipalité du territoire d'Athènes, dans la tribu Onéide. Plutarque, in *Alciade*, parle d'un certain Hyperbolus du bourg ou municipalité *Périthoide*, méchant homme, qui fournit de son tems une riche matière aux poètes comiques, qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives.

**PÉRITIEN**, MOIS, (*Calend. grec.*) c'étoit un mois des Macédoniens qui répond, selon le P. Pétau, au mois de Février. Les Syriens adoptèrent ce mois en mémoire d'Alexandre le Grand; ou plutôt les Macédoniens l'introduisirent chez ce peuple après l'avoir subjugué, de même qu'ils imposèrent à la plupart des villes & des vivières de Syrie, le nom des villes & des fleuves de Macédoine.

**PÉRITOINE**, f. m. (*Anat.*) en latin *peritonæum*, en grec *περιτοναϊον* de *περιτινα*, tendre à l'entour, enveloppe membraneuse très-considérable immédiatement adhérente à la surface interne des muscles transverses, & à celle de tout le reste de la cavité du bas-ventre dont elle couvre & enveloppe les viscères comme une espèce de sac.

Cette membrane est en général un tissu assez serré, néanmoins très-souple, capable d'une grande extension; après laquelle elle peut encore reprendre son étendue ordinaire, ou celle qu'elle avoit déjà eue. C'est ce que l'on voit manifestement dans la grossesse, dans l'hydropisie, & dans les personnes qui ont le ventre gros par embonpoint, ou par réplétion.

Le *péritoine* paroît composé, selon son étendue, en largeur de deux portions, l'une interne & l'autre externe: plusieurs Anatomistes ont pris ces portions pour une duplicature de deux lames membraneuses réellement distinguées; mais, à proprement parler, il n'y en a qu'une qui mérite le nom de lame membraneuse; savoir la portion interne qui fait comme le corps du *péritoine*; la portion externe n'est qu'une espèce d'apophyse folliculeuse de l'interne: on l'appelle assez convenablement le tissu cellulaire du *péritoine*.

La vraie lame membraneuse, nommée généralement *lame interne*, est fort lisse du côté qui regarde la cavité & les viscères du bas-ventre; & on trouve sa surface interne toujours mouillée d'une sérosité qui paroît suinter par des pores presque imperceptibles: on découvre ces pores en renversant une por-

tion du *péritoine* sur le bout du doigt, & en la tirant là-dessus de côté & d'autre; car alors on aperçoit les pores dilatés & des gouttelettes en sortir distinctement, même sans microscope.

Les sources de ces gouttelettes & de cette sérosité de la face interne du *péritoine* ne sont pas encore bien connues: peut-être se fait-elle par transsudation, ou par une transpiration, telle qu'on l'observe dans l'ouverture des animaux nouvellement tués. Les grains blanchâtres qu'on y trouve dans certains sujets morts de maladie ne décident rien pour les glandes, que l'on prétend y être dans l'état naturel.

Le tissu cellulaire ou la partie externe du *péritoine* est très-adhérente aux parties qui forment les parois internes de la cavité du bas-ventre. Ce tissu cellulaire n'est point d'une égale épaisseur par-tout; de plus, il y a des endroits où ce tissu ressemble à une membrane adipeuse, y étant remplie de graisse, comme autour des reins, le long des portions charnues des muscles transverses auxquels il est adhérent.

Les gros vaisseaux sanguins, favoir l'aorte & la veine cave, sont aussi renfermés dans l'épaisseur de la portion cellulaire du *péritoine*. En un mot, ce tissu enveloppe immédiatement & en particulier les parties & les organes que l'on dit être communément situés dans la duplicature du *péritoine*.

Les principaux usages du *péritoine* paroissent être de tapisser la cavité du bas-ventre; d'envelopper, comme dans un sac commun, les viscères contenus dans cette partie; de leur fournir des tuniques ou enveloppes particulières; de former des alongemens, des ligamens, des attaches, des replis, des gaines, &c.

La rosée fine qui suinte par-tout de la surface interne du *péritoine*, empêche les inconvéniens qui pourroient arriver par le frottement continu & les ballotemens plus ou moins considérables auxquels les viscères du bas-ventre sont exposés en partie naturellement, & en partie à l'occasion des différens mouvemens externes.

Telle est la structure du *péritoine*, d'après MM. Douglas & Winslow, qui, quoique très-exacte, ne suffit pas pour en donner une idée, mais il est impossible de la faire sans la démonstration; tout ce qu'on en peut dire en général est que c'est un sac pyriforme comprimé supérieurement, plus large en son milieu, & qui va en diminuant d'une façon obtuse vers les parties inférieures. De la partie inférieure du diaphragme, il descend en-bas devant les muscles iliaques & psoas, se continue devant le rectum, se replie au-dessus de la vessie devant l'os pubis & derrière les muscles abdominaux: ce sac est percé pour laisser passer l'œsophage & le rectum; il renferme dans sa cavité le foie, la rate, le pancréas, & tout le volume des intestins avec l'estomac. L'aorte, la veine cave, le canal thorachique, les reins, les vaisseaux voisins, & la plus grande partie du rectum sont hors de la cavité du *péritoine* dans cette membrane cellulaire qui l'environne, & le lie au diaphragme, aux muscles transverses, à la vessie, aux muscles releveurs de l'anus, aux psoas, aux iliaques & aux enveloppes tendineuses des vertèbres des lombes. Sa surface extérieure est soutenue de fibres solides à la partie antérieure du bas-ventre: l'intérieure est humectée d'une vapeur qui transpire sans cesse.

Le *péritoine* est tellement rempli des viscères qu'il contient, qu'il porte l'empreinte des intestins; il repousse le ventricule que le diaphragme fait descendre en s'abaissant, & oppose une certaine rénitence à la compression des muscles abdominaux sur l'estomac, qui par-là se trouve entre deux especes de pressions, parce que tout est plein dans le bas-ventre. C'est pourquoi lorsque cette membrane est percée, sur-tout dans le vivant, les viscères sortent avec

effort par l'ouverture faite à l'enveloppe qui les retient. Enfin cette membrane reçoit des vaisseaux peu considérables, des épi-graphiques, des spermaticques & des autres troncs voisins. (D. J.)

**PÉRITOINE DES POISSONS**, (*Ichtholog.*) cette membrane est fort diversement colorée dans les poissons, car elle est d'un blanc argentin dans les carpes, les perches, &c. d'un beau blanc incarnat dans d'autres, comme dans le saumon; dans quelques-uns elle est totalement noire, & dans d'autres marquée d'un grand nombre de petites taches noires, comme dans la classe de ceux que les Latins nomment *clupea*, *gadi*, *spari*. *Ariedi Ichtholog.* (D. J.)

**PERLE**, f. f. *perla* ou *margarita*, (*Hist. nat.*) corps dur, blanc & luisant, ordinairement arrondi, que l'on trouve dans plusieurs coquillages, mais sur-tout dans celui qui est appelé la *nacre* de *perle*, la *mere-perle*, l'*huître* à *écaille nacrée*, &c. *mater perlum*, *concha margaritifera*, &c. La coquille de la *mere-perle* est bivalve, fort pesante, grise & ridée en-dehors, blanche ou de couleur argentée, unie & luisante en-dedans, un peu verdâtre, aplatie & circulaire.

Les plus belles *perles* se trouvent dans l'animal qui habite cette coquille; il y en a aussi qui sont adhérentes aux parois internes de la coquille. Chaque coquillage de *mere-perle* produit ordinairement dix ou douze *perles*: un auteur qui traite de leurs productions prétend en avoir trouvé cent cinquante dans un seul animal, mais leur formation avoit différens degrés; les plus parfaites ou les plus avancées tombent toujours les premières, tandis que les autres restent au fond de la coquille.

On a fait sur la formation des *perles* un grand nombre d'hypothèses, la plupart assez vagues & peu fondées; les anciens tels que Pline, Solinus, &c. disent qu'elles sont formées de la rosée. Selon eux, le coquillage s'élève tous les matins sur la surface de l'eau, & là il ouvre sa coquille pour recevoir la rosée du ciel, laquelle comme une *perle* liquide s'insinuant dans le corps de la *mere perle*, y fixe les sels, & y reçoit la couleur, la dureté, & la forme de *perle*, comme il arrive à quelques liqueurs d'être changées dans la terre en cristaux, ou au suc des fleurs d'être transformé en miel ou en cire dans le corps de l'abeille: quand même cette opinion auroit pu se soutenir par le raisonnement, elle auroit été démentie par les faits; car les *mares-perles* ne peuvent pas s'élever jusqu'à la surface de l'eau pour y recevoir la rosée, puisqu'elles restent toujours attachées très-fortement aux rochers.

D'autres pensent que les *perles* sont les œufs des animaux dans lesquels on les trouve, mais cela ne s'accorde point avec les effets ou les phénomènes dont on a l'expérience; car l'on trouve les *perles* répandues par toute la substance de l'animal dans la tête, dans l'enveloppe qui le couvre, dans les muscles circulaires qui s'y terminent, dans l'estomac, & en général dans toutes les parties charnues & musculaires; de sorte qu'il n'y a point d'apparence que les *perles* soient dans les coquillages ce que les œufs sont dans les volatils & le frai dans les poissons: car outre qu'il n'y a pas d'endroit particulier destiné à leur formation, les Anatomistes n'ont pu y trouver aucune chose qui eût quelque rapport à ce qui se passe à cet égard dans les autres animaux. On peut dire seulement que comme dans une poule il y a une infinité de petits œufs, en forme de semences, dont quelques-uns croissent & viennent à maturité pendant que les autres restent à-peu-près dans le même état, l'on trouve aussi dans chaque huître une *perle* beaucoup plus grande & qui vient à maturité beaucoup plus vite que le reste. Cette *perle* devient quelquefois assez grande pour empêcher l'huître de se former, auquel cas l'animal se corrompt & meurt.



D'autres avec M. Geoffroi le jeune mettent les *perles* au nombre des bezoards, comprenant sous cette classe toutes les pierres qui se forment par couches dans le corps des animaux. Voyez BEZOARD.

M. de Reaumur a donné dans les *mémoires de l'académie des Sciences*, année 1717, un mémoire sur la conformation des coquilles & des *perles*. Il croit que les *perles* se produisent de même que les autres pierres dans les animaux; par exemple, comme celles qui se forment dans la vessie, dans les reins, &c. & qu'elles sont apparemment les effets de quelques maladies ou de quelque désordre de l'animal où elles se trouvent. En effet, elles sont toutes formées d'une liqueur extravasée de quelques vaisseaux rompus, qui est retenue & fixée entre les membranes. Afin d'en faire sentir la possibilité, il fait voir que les coquilles de mer aussi-bien que celles de terre, par exemple celles des limaçons, &c. sont entièrement formées d'une matière glutineuse & pierreuse qui s'écoule du corps de l'animal; ainsi il n'est pas étonnant qu'un animal, qui a des vaisseaux où circule une quantité de sucs pierreux, suffisante pour former une coquille, en ait assez pour produire des *perles*, dans le cas où les sucs, destinés à l'accroissement de la coquille, viendroient en trop grande abondance, & s'épancheroient dans quelque cavité du corps ou entre les membranes.

Pour confirmer ce système, l'auteur observe que la partie intérieure de la moule qui produit la *perle* commune, & que l'on trouve sur les côtes de Provence, est en partie d'une couleur de *perle* ou de nacre de *perle*, & en partie rougeâtre; que les couleurs des *perles* sont précisément les mêmes que celles de la coquille; que les *perles* d'une couleur se trouvent toujours dans la partie de la coquille de même couleur qu'elles: ce qui fait voir que dans le même endroit où la transpiration d'un certain suc a formé & auroit continué à former une tunique, ou une couche de coquille d'une certaine couleur, les vaisseaux qui ont apporté ce suc étant rompus, il s'y est formé une petite masse ou un petit amas de liqueur, laquelle venant à s'endurcir est devenue une *perle* de même couleur que la partie de la coquille qui lui correspond.

Ajoutez à cela que la partie de la coquille qui est de couleur d'argent ou de *perle*, est formée de couches posées les unes sur les autres, comme celles d'un oignon; & que la partie rougeâtre est composée de petites fibres cylindriques & fort courtes, appliquées l'une contre l'autre: cette même tisiure convient aux *perles* des deux couleurs; ce n'est pas que ces deux espèces soient composées toutes deux de couches concentriques, car celles des *perles* rougeâtres sont beaucoup moins sensibles, & de plus elles ont des traits ou des filets qui, semblables à des rayons, vont du centre à la circonférence. Toutes ces circonstances paroissent effectivement déterminer la formation des *perles*. Chambers.

Pour une *perle* qui se trouve dans le corps de l'animal, il y en a mille qui sont attachées à la coquille comme autant de verrues. Tous les coquillages de l'espèce des *meres-perles* ne renferment pas des *perles*; il y a lieu de croire que l'on n'en trouve que dans ceux qui sont viciés, aussi l'on a remarqué que les côtes où se fait la pêche des *perles* sont mal-saines, & que la chair de l'animal des *meres-perles* est encore plus mauvaise à manger, lorsqu'il y a réellement des *perles*, que lorsqu'il ne s'y en trouve point.

La perfection des *perles*, soit qu'elles soient rondes, en forme de poires, d'olives, ou d'une figure irrégulière, consiste principalement dans le lustre & la netteté de sa couleur; c'est ce que l'on appelle son *eau*. Il y en a quelques-unes dont l'eau est blanche; ce sont les plus estimées en Europe, l'eau des autres tire sur le jauné; quelques indiens & quelques arabes les

préfèrent aux blanches. Il y en a quelques-unes d'une couleur de plomb, quelques autres tirant sur le noir, & d'autres tout-à-fait noires.

Elles sont sujettes à changer quand on les porte; dans l'espace de 80 ou 100 ans elles deviennent ordinairement d'une fort petite valeur, particulièrement les blanches qui se jaunissent & qui se gâtent en 40 ou 50 ans.

Il n'est pas douteux que la différence des couleurs vient des différentes parties de l'huître, ou les *perles* formées, quand le sperme ou la semence vient à être chassée dans le mesentère, ou dans le foie, ou dans les parties qui y répondent; il n'est pas étonnant que les impuretés du sang changent leur blancheur naturelle.

En Europe, les *perles* se vendent au carat: le carat contenant quatre grains en Asie, on fait usage de différens poids pour les *perles*, suivant la différence des états. Voyez CARAT.

On ne donne proprement le nom de *perle* qu'à ce qui ne tient point à la coquille, la coquille elle-même s'appellant nacre de *perle*. Les pièces qui ont tenu à la coquille, & qui en ont été détachées par l'adresse de l'ouvrier, se nomment *loupes de perles*, qui ne sont en effet autre chose que des excroissances arrondies, ou des pièces de la coquille, quoiqu'on les prenne fort souvent pour la coquille même.

Le pere Bouhours observe que les *perles* ont cet avantage sur les pierres précieuses que l'on détache des rocs, &c. en ce que ces dernières doivent leur lustre à l'industrie des hommes; la nature ne faisant, pour ainsi dire, que les ébaucher, & laissant à l'art le soin de les finir: mais les *perles* ont d'elles-mêmes cette eau charmante qui en fait tout le prix. Elles se trouvent parfaitement polies dans les abîmes de la mer; & la nature y a mis la dernière main avant que d'être séparées de leur mere.

Les *perles* d'une figure irrégulière, c'est-à-dire, qui ne sont ni rondes, ni en poires, sont appelées *baroques* ou *perles d'Ecasse*. Les *perles* parangones sont des *perles* d'une grosseur extraordinaire, comme celles de Cléopâtre, que Plin évalue à quatre-vingt mille livres sterling: on en apporta une à Philippe II. en 1579, grosse comme un œuf de pigeon, prise 14400 ducats. L'empereur Rodolphe n. eut une *perle* parangone, grosse comme une poire muscade, pesante 30 carats, selon Boëce, & appelée la *pelegrina* ou l'incomparable: Tavernier fait mention d'une autre qui étoit entre les mains de l'empereur de Perse en 1633, & que l'on avoit achetée d'un arabe pour 32000 toman; à 3 livres 9 sols le toman, cela produit 110400 livres sterling.

Les *perles* sont de quelque usage en Médecine, mais il n'y a que celles de la plus petite espèce qui aient cette propriété; on les appelle *semence de perles*: il faut pour cela qu'elles soient blanches, claires, transparentes, & véritablement orientales. Elles servent à composer des potions cordiales dont on faisoit autrefois un très-grand cas; mais aujourd'hui elles ont perdu beaucoup de leur ancienne réputation, & il n'y a guère que des charlatans qui en fassent quelque cas.

Les dames font aussi usage, pour leur teint, de certaines préparations de *perles*, comme on leur fait accroire; tels sont les blancs de *perles*, les fleurs, les essences, les esprits, les teintures de *perles*, &c. mais il y a beaucoup d'apparence que ce sont de pures tromperies.

Once-perles, voyez l'article ONCE.

Pêches des *perles*. On prend des *perles* dans les mers des Indes orientales, dans celles de l'Amérique, & en quelques parties de l'Europe. Voyez PÊCHE.

Les pêches de *perles* qui se font aux Indes orientales, sont 1°. à l'île de Bahren ou Baharem dans le golfe Persique: cette pêche appartenait aux Portu-

gais, lorsqu'ils étoient maîtres d'Ormuz & de Mascata; mais elle est revenue au fopli de Perle, depuis que ce prince, avec le secours des Anglois, a pris Ormuz sur eux, & que les Arabes se sont emparés de Mascata.

2°. La pêche de Catifa, sur la côte de l'Arabie heureuse, vis-à-vis Bahren.

3°. Celle de Manar, un port de mer dans l'île de Ceylan. Les perles que l'on y pêche sont les plus fines de tout l'Orient, tant par la beauté de leur eau que par la perfection de leur rondeur: mais elles pèsent rarement plus de quatre carats.

Enfin, on pêche des perles sur la côte du Japon; mais elles sont grossières, irrégulières, & peu considérées.

Les perles de Bahren & de Catifa sont celles que l'on vend communément dans les Indes; elles tirent un peu sur le jaune, mais les Orientaux ne les estiment pas moins pour cela. Ils regardent cette couleur comme le caractère de leur maturité, & ils sont persuadés que celles qui ont naturellement cette teinture jaunâtre, ne changent jamais de couleur; & qu'au contraire celles d'eau blanche ne sont pas trente ans sans prendre une couleur d'un jaune sale, à cause de la chaleur du climat & de la sueur des personnes qui les portent.

Les pêches de perles, en Amérique, se font toutes dans le grand golfe de Mexique, le long de la côte de la Terre-ferme. Il y en a cinq: 1°. la pêche du Cubagna, île à cinq lieues de la nouvelle Andalouse, à 10 degrés  $\frac{1}{2}$  de latitude septentrionale.

2°. Celle de l'île Marguerite, ou de l'île des Perles.

3°. Celle de Comogote vers la Terre-ferme.

4°. Celle de la rivière de la Hach, appelée la Rencheria.

5°. Celle de Sainte-Marthe, à soixante lieues de la rivière de la Hach.

Les perles de ces trois dernières pêches sont ordinairement de bon poids, mais mal formées, & d'une eau livide. Celles de Cubagna pèsent rarement plus de cinq carats, mais on en trouve en abondance: celles de l'île Marguerite sont les plus nombreuses & les plus belles, tant par rapport à leur eau qu'à leur poids.

La pêche des perles, dans la Tartarie chinoise, se fait proche la ville de Nipehoa, située sur un lac de même nom: les perles n'y sont pas si belles, ni en si grand nombre qu'à Baharem. C'est cette pêche qui a été la cause de la guerre entre les Chinois & les Moscovites, & qui a été terminée vers la fin du dernier siècle par les négociations des jésuites Pereira & Gerbillon. Le lac, qui est d'une grande étendue, fut alors divisé entre les deux nations, dont chacune prétendoit à la possession du tout.

Il y a quelques pêches de perles dans la mer du Sud, mais elles sont fort peu considérables.

Les pêches de perles, en Europe, se font en quelques endroits sur les côtes d'Ecosse & dans un fleuve de Bavière; mais les perles que l'on y trouve ne sont pas comparables à celles des Indes orientales ou de l'Amérique, quoiqu'elles servent à faire des colliers que l'on vend quelquefois mille écus & plus.

Manière de pêcher les perles dans les Indes orientales. Il y a deux saisons dans l'année pour la pêche des perles: la première est en Mars & en Avril, & la seconde se fait en Août & en Septembre; plus il tombe de pluie dans l'année, plus les pêches sont abondantes.

A l'ouverture de la saison, il paroît quelquefois deux cens cinquante barques sur le rivage. Les plus grandes ont deux plongeurs, les plus petites n'en ont qu'un: toutes les barques quittent le rivage, avant le lever du soleil, par un vent de terre qui ne manque jamais de souffler; elles reviennent de même par un

vent de mer qui succède au premier l'après-midi.

Aussi-tôt que les barques sont arrivées & ont jetté l'ancre, chaque plongeur s'attache sous le corps une pierre épaisse de six pouces & longue d'un pié; elle lui sert comme de lest, & pour empêcher qu'il ne soit chassé ou emporté par le mouvement de l'eau, & qu'il soit en état d'aller avec plus de fermeté à travers les flots.

Outre cela, ils se lient à un pié une autre pierre fort pesante, qui les précipite au fond de la mer en un instant; & comme les huîtres sont ordinairement attachées très-fortement aux rochers, ils arment leurs doigts de mitaines de cuir, pour prévenir les blessures quand ils viennent à les arracher avec violence: quelques-uns même se servent pour cela d'un râteau de fer.

Enfin chaque plongeur porte avec lui un grand filet en manière de sac, lié à son cou avec une longue corde, dont l'autre extrémité est attachée au côté de la barque: le sac est destiné à recevoir les huîtres que l'on recueille ou que l'on détache du rocher, & la corde sert à retirer le plongeur quand son sac est plein, ou qu'il a besoin d'air. Dans cet équipage il se précipite quelquefois plus de 60 piés sous l'eau. Comme il n'a pas de tems à perdre en cet endroit, il n'est pas plutôt arrivé au fond qu'il commence à courir de côté & d'autre, quelquefois sur un sable, quelquefois sur une terre grasse, & tantôt parmi les pointes des rochers, arrachant les huîtres qu'il rencontre, & les fourrant dans son sac.

A quelque profondeur que les plongeurs soient dans l'eau, la lumière est si grande qu'ils voient très-distinctement tout ce qui passe dans la mer, avec la même clarté que sur terre. Et, ce qui ne manque pas de les confondre, ils aperçoivent quelquefois des poissons monstrueux, dont ils deviennent souvent la proie, quelque précaution qu'ils aient de troubler l'eau, afin de n'en être pas aperçus; de tous les dangers de cette pêche, il n'y en a point de plus grand ni de plus ordinaire.

Les meilleurs plongeurs restent sous l'eau une demi-heure, & les autres pas moins qu'un quart-d'heure. Durant ce tems, ils retiennent leur haleine sans faire aucun usage d'huile ni d'autres liqueurs.

Voyez PLONGER.

Quand ils se trouvent incommodés, ils tirent la corde à laquelle le sac est attaché, & ils la tiennent ferme & bien serrée avec les deux mains; alors ceux qui sont dans la barque voyant le signal, les élevent en l'air & les déchargent de leur poisson; il y a quelquefois cinq cens huîtres, d'autres fois il n'y en a pas plus de cinquante.

Quelques plongeurs ont besoin d'un moment pour reprendre haleine, d'autres se rejettent à l'instant dans la mer, & continuent sans relâche ce violent exercice pendant plusieurs heures.

Les pêcheurs déchargent leurs barques sur le rivage, & ils mettent leurs huîtres dans un nombre infini de petites fosses creusées dans le sable, & qui ont quatre ou cinq piés carrés, ils les recouvrent de petits tas de sable à la hauteur d'un homme; ce qui paroît, à quelque distance, semblable à une armée rangée en bataille. On les laisse dans cet état jusqu'à ce que la pluie, le vent & le soleil les obligent de s'ouvrir; ce qui ne tarde pas à les faire mourir. Alors la chair se corrompt, se dessèche, & les perles ainsi dégagées tombent dans la fosse quand on vient à retirer les huîtres.

La chair de ce poisson est excellente; & s'il est vrai, ainsi que le prétendent quelques naturalistes, que les perles sont des pierres formées par une mauvaise constitution du corps où elles se trouvent, comme cela arrive quelquefois aux hommes & au bœzard, ce vice ou cette maladie n'altère point les humeurs;



# PER

humeurs ; au-moins les Pavavas qui en mangent ne trouvent aucune différence entre ceux qui ont des perles & ceux qui n'en ont pas.

Après avoir nettoyé les fosses des fâletés les plus grossières, on crible le sable plusieurs fois, afin d'en séparer les perles. Mais quelque attention que l'on y ait, on en perd toujours un grand nombre. Quand les perles sont nettoyées & séchées, on les fait passer par une espèce de crible proportionné à leur grosseur. Les plus petites sont vendues pour de la semence de perles, les autres le sont au plus offrant.

*Manière de pêcher les perles dans les Indes occidentales.* La saison pour cette pêche est ordinairement depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars. Il fort alors de Carthagene dix ou douze barques sous l'escorte d'un vaisseau de guerre, appelé *Larmadille*. Chaque barque a deux ou trois esclaves qui lui servent de plongeurs.

Parmi les barques il y en a une appelée *la Capizane*, à laquelle toutes les autres sont obligées d'apporter la nuit ce qu'elles ont pris pendant le jour, afin de prévenir les fraudes. Les plongeurs ne subsistent pas long-tems, à cause du travail excessif qu'on leur fait supporter ; ils restent quelquefois sous l'eau plus d'un quart-d'heure : tout le reste s'y fait de même que dans les pêches des Indes orientales.

Les Indiens connoissoient le prix de leurs perles avant la découverte de l'Amérique ; & quand les Espagnols y arrivèrent, ils en trouverent une grande quantité qui étoit en réserve, & que les Américains mettoient à un haut prix ; mais elles étoient presque toutes imparfaites d'une eau jaune & enfumée, parce qu'ils avoient coutume de se servir de feu pour ouvrir les poissons où elles se forment. Dans le *dictionnaire de commerce* il y a une table de la valeur des perles ; elle a été communiquée à l'auteur par une personne très-capable. Comme les perles sont un article fort curieux dans le commerce, & qu'il y a des endroits où leur valeur est peu connue, comme en Angleterre, on va en donner ici un abrégé réduit à la monnoie d'Angleterre. Pour la France, il est évident que l'on doit copier ce qu'en dit le *dictionnaire de commerce*. Sur le pié de 15. 6 d. sterling la livre de France, ou de 45. 6 d. l'écu de France.

*Valeur de toutes sortes de perles par rapport à leurs différens poids.*

## Semences de perles.

	liv.	fol.	den.
Les semences de perles non-percées propres à être broyées, valent	00.	09.	
La belle semence de perles percées pour de petits colliers, ou pour la broderie,	01.	019	
De la même espèce un peu plus grandes,	01.	16.	

## Perles irrégulières.

	liv.	fol.	den.
De 500 à l'once, valent	03.	00.	
300	06.	00.	
150	11.	02.	
100	18.	00.	
60	33.	15.	
30	75.	00.	

## Perles rondes régulières.

	liv.	fol.	den.
Une perle d'un demi-grain vaut,	00.	00.	2½.
d'un grain,	00.	00.	4½.
d'un grain & demi,	00.	01.	0.
de deux grains,	00.	02.	0.
de deux grains & demi,	00.	04.	6½.
de 3 grains,	00.	07.	6.
de 4 grains ou un carat,	00.	18.	0.
de 5 grains,	01.	10.	0.

*Tome XII.*

# PER

385

	liv.	fol.	den.
de 6 grains,	02.	05.	0.
de 7 grains,	03.	01.	0.
de 8 grains ou 2 carats,	04.	10.	0.
de 9 grains,	06.	00.	0.
de 10 grains,	08.	05.	0.
de 11 grains,	09.	15.	0.
de 13 grains,	13.	05.	0.
de 15 grains,	21.	00.	0.
de 17 grains,	27.	10.	0.
de 20 grains ou 5 carats,	37.	10.	0.
de 22 grains,	52.	10.	0.
de 24 grains ou 6 carats,	82.	10.	0.
de 26 grains,	99.	00.	0.
de 28 grains ou 7 carats,	150.	00.	0.
de 32 grains ou 8 carats,	225.	00.	0.
de 36 grains ou 9 carats,	262.	10.	0.
de 40 grains ou 10 carats,	300.	00.	0.

Quant aux perles qui ont une forme de poires, quoiqu'elles soient également parfaites & d'un poids égal à celui des rondes, leur valeur est fort inférieure ; néanmoins quand on en trouve deux qui s'affortissent, se rapportent, ou qui se marient bien ensemble, leur prix n'est qu'à un tiers moindre que celui des perles rondes.

*Fausse perles.* Ce sont des perles contrefaites ou factices, qui ressemblent aux véritables perles par leur eau ou par leur couleur ; on les appelle vulgairement *des grains de collier* ou de *chapelet*.

Autrefois elles n'étoient faites que de verre, avec une teinture de vis-argent en-dessus. Par la suite on se servit de cire, que l'on recouvroit d'une colle de poisson fine & brillante.

On a inventé depuis en France une autre manière de faire ces sortes de perles ; on les rend si semblables aux naturelles par le lustre & par l'eau, qu'on fait leur donner, que de bons yeux peuvent s'y méprendre : ce sont de celles-là que les femmes en général portent à présent au défaut de vraies perles ; les petits colliers de celles-ci n'étant plus de leur goût, & les grands étant généralement trop chers.

*Méthode de faire de fausses perles.* On est redevable de cette curieuse invention au sieur Janin : ce qui en relève le prix n'est pas seulement sa simplicité, mais c'est qu'elle n'est point sujette aux mauvais effets de ces fausses perles que l'on fait avec du vis-argent ou avec de la colle de poisson.

Cet ingénieux artiste ayant remarqué que les écailles d'un petit poisson, que l'on appelle *albe* & que l'on trouve abondamment dans la rivière de Marne, avoient non-seulement tout le lustre de la perle réelle, mais qu'après les avoir réduites en poudre dans l'eau ou bien dans le talco colle de poisson ; elles reprenoient leur premier lustre, en redevenant seches, il s'avisa d'en mettre un peu dans la cavité d'un grain de collier ou d'un grain de girasole, qui est une espèce d'opale ou de verre, tirant beaucoup sur la couleur de perle. La difficulté fut d'y en faire entrer, & après y être parvenu, de l'étendre également par toute la cavité du grain.

Un petit tube de verre long de 6 ou 7 pouces, d'une ligne & demie de diametre, très-aigu à une extrémité & un peu recourbé, servit à l'introduction de la matiere en la soufflant avec la bouche, après en avoir pris ou enlevé une goutte avec l'extrémité pointue du tube ; & pour l'étendre par toute la circonférence intérieure, il se contenta de la remuer doucement pendant fort long-tems dans un petit panier d'osier revêtu de papier.

Les écailles étant pulvérisées & attachées par ce mouvement à la surface intérieure du grain, reprennent leur lustre à mesure qu'elles deviennent seches. Pour augmenter ce lustre, on met les grains pendant l'hiver dans un crible fait de poil, ou dans une toïle

C c c

à blater, que l'on suspend au plafond, & l'on met dessous à 6 piés de distance des monceaux de cendres chaudes : pendant l'été, on les suspend de la même manière, mais sans aucun feu.

Quand les perles sont ainsi seches, elles deviennent fort brillantes, & il ne reste plus qu'à boucher l'ouverture ; on se sert pour cela de cire fondue, que l'on y porte avec un petit tube semblable à celui dont on fait usage pour l'introduction des écailles dissoutes.

Après avoir ôté la cire superflue, on perce les perles avec une aiguille, on les enfle, & c'est de cette manière que l'on commence les colliers.

*Nacre de perle.* C'est la coquille non pas de l'huître-perle, mais de l'auris-marina, petit poisson de mer, qui est une espèce d'huître.

Cette coquille est très-unie & très-polie intérieurement, elle a la blancheur & l'eau de la perle même ; le dehors fait voir un lustre semblable après qu'on l'a nettoyé avec de l'eau - forte & le tourlet de lapidaire les premières lames ou feuilles, qui composent la couche ou la tunique extérieure de cette riche coquille. On en fait usage dans les ouvrages marquetés ou à la mosaïque, dans plusieurs bijoux, comme des tabatières, &c.

Les loupes de perle sont certaines excroissances ou endroits relevés en forme de demi-perle, que l'on trouve quelquefois au fond des coquilles à perle.

Les Lapidaires ont l'adresse d'enlever ces protubérances par le moyen de la scie, de les joindre ensemble, & de les faire servir à plusieurs ouvrages de joaillerie, comme si c'étoient de véritables perles.

PERLE, en terme de *Blason*, est un mot dont font usage ceux qui blasonnent avec des pierres précieuses, au lieu de couleurs & de métaux ; ils s'en servent pour de l'argent ou pour du blanc. Voyez ARGENT.

PERLE, CATARACTE ou TAYE, en terme de Médecine, se dit d'une tache sur l'œil ou d'une membrane épaisse qui n'est pas naturelle. Voyez PANNUS & UNGUIES.

*Couronnes perlées.* Voyez l'article COURONNE.

PERLE, (Mat. méd.) les louanges pompeuses données aux perles par les anciens pharmacologistes, exactement appréciées d'après les lumières de la saine chimie & de l'observation, doivent être réduites à l'affertion simple & positive que cette concrétion animale n'est autre chose dans l'ordre des médicaments, qu'un absorbant terreux parfaitement analogue aux yeux d'écrevisse, à l'écaille d'huîtres, aux coques d'œufs, &c. Voyez TERRES & REMÈDES TERREUX. Voyez aussi NACRE, CORAIL, ÉCREVISSE, &c. (b)

PERLE, mere de, (Mat. méd.) voyez NACRE.

PERLES, f. f. pl. collier de, (Joaillerie.) ce sont plusieurs perles assorties & enfilées ensemble, que les femmes mettent autour de leur cou pour leur servir d'ornement. On dit aussi un esclavage de perles, un bracelet de perles, une attache de perles, pour signifier divers autres ouvrages faits avec des perles que les dames font entrer dans leur parure.

PERLE, (Gazette.) on appelle perles, en termes de fabrique de gaze, de petits globes d'émail percés par le milieu, avec une petite queue ouverte ; cette queue sert à les attacher aux lisses, & le trou du milieu à y passer les foies de la chaîne ; de toutes les étoffes de soie il n'y a que la gaze qui se fasse à la perle. Savary. (D. J.)

PERLES LOUPES, (Joaillerie) ce sont des excroissances en forme de demi-perles, qui s'élèvent sur la superficie intérieure des nacres de perles, que les Jouailliers savent scier adroitement, & qu'ils mettent en œuvre au lieu de véritables perles dans divers bijoux.

PERLES, *semence de*, (Joaillerie.) nom qu'on donne aux perles les plus menues.

PERLE, la, (Fondeur de caractères d'Imprimerie.) est, si l'on veut, le vingt-unième corps de caractère d'Imprimerie, mais ce caractère est peu en usage : il a été fondu aux dépens du roi, & pour l'usage de son imprimerie royale établie à Paris, où il est juste qu'il y ait, ne fût-ce que par curiosité, tous les corps possibles, & qui peuvent être mis en œuvre.

PERLES, (Géog. mod.) il y a deux bancs de ce nom, l'un dans la mer des Indes à l'opposé de Tutucurin, l'autre dans la même mer au midi de l'île de Manar. On connoît aussi plusieurs petites îles qu'on nomme *îles des Perles*, & qui sont dans l'Amérique septentrionale, près de la côte de Guatemala. Enfin la rivière aux Perles est une rivière dans la Louisiane, entre le bras oriental du Mississipi & la petite baie de S. Louis.

PERLÉ, adj. (terme de Confiseur.) les Confiseurs appellent du sucre perlé ou cuit à la perle, celui auquel on a donné le second degré de cuisson. On reconnoît que du sucre est cuit à perlé, lorsqu'on en prend avec le doigt & qu'on le met sur le pouce : car si en entrouvrant les doigts, il s'en forme un petit filet, & s'étend autant qu'on les peut ouvrir, cette cuisson s'appelle grand perlé, & s'il s'étend moins, & qu'il se rompe, on le nomme petit perlé. La parfaite Confiseur. (D. J.)

PERLEBERG, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Marche de Brandebourg, sur la petite rivière de Strepenitz, au nord de Wittemberg.

PERLOIR, f. m. (terme d'Ouvrier en ciselure.) les Fourbisseurs, Arquebustiers, Eperonniers & autres ouvriers qui ornent leurs ouvrages de ciselure & damasquinerie appellent ainsi de petits ciselets ou poinçons gravés en creux, avec lesquels ils forment d'un seul coup de marteau ces petits ornemens de relief qui sont faits en forme de perle. Voyez les Pl. (D. J.)

PERLON, voyez CORBEAU DE MER.

PERLURE, f. f. (terme de Chasse) on appelle perlure des grumeaux qui viennent le long du bois de la tête des cerfs, des daims & des chevreuils, & qui sont une croûte raboteuse ; c'est une extravasation du suc nourricier.

PERMANENT, adj. (Gramm.) qui demeure constamment dans le même état, qui n'est sujet à aucune vicissitude. Il n'y a rien de permanent dans le monde.

PERME, f. m. (Mariane.) c'est un petit vaisseau turc fait en forme de gondole, dont on se sert à Constantinople pour le trajet de Pera, de Galata, & autres lieux.

PERMEABLE, adj. (Physique.) se dit d'un corps considéré en tant que ses pores sont capables de laisser le passage à quelqu'autre corps : ainsi on dit d'un corps ou d'un fluide transparent, que ce corps est perméable à la lumière. Voyez PORE, DIAPHANITÉ, OPACITÉ, TRANSPARENT.

PERMEKKI, (Géog. mod.) Permski, ou Permie ; ville de l'empire russe, capitale d'une province de même nom. Elle est sur la rivière de Wîschora, entre le Wolga & l'Oby. Long. 73. 55. lat. 60. 26.

La province de Permekki est bornée au nord par les Samoyèdes, & une partie de la Jugurie ; Ouest par la Zirannie & la Viatica ; Est par la Sibérie.

Cette province de Permekki ou Permie, autrefois nommée le Solikan, étoit l'entrepôt des marchandises de la Perse, & des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoie au coin des premiers kalifes, & quelques idoles d'or des Tartares ; mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté & dans les déserts ; il n'y avoit plus aucune trace de commerce. Ces révolutions n'arrivent que trop vite &



aiement dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles. (D. J.)

PERMESSIDES, f. f. pl. (Mythol.) c'est ainsi qu'on a appelé les mufes du mont Parnasse, où l'on étoit qu'elles habitoient.

PERMESSUS, (Géog. anc.) fleuve de la Béotie. Strabon, liv. IX. pag. 407. dit que ce fleuve est celui d'Olmejus, qui avoient tous deux leur source dans l'Hélicon, joignoient leurs eaux, & se jettoient dans le marais Copaides. Pausanias, liv. IX. ch. xxix. écrit *Termessus*, & Nicander, in *Theriac*. *Permessus*. Virgile parle de ce fleuve dans ses *Bucoliques*, *Ecl. VI. vers. 64.*

*Tum canis errantem Permessi ad flumina Gallum.*

PERMETTRE, TOLERER, SOUFFRIR, (Syn.) termes relatifs à l'usage de la liberté On *tolere* les choses lorsque les connaissant, & ayant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *souffre* lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer, ou ne pouvant les empêcher. On les *permet* lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

*Tolerer* & *souffrir* ne se disent que pour des choses mauvaises, ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit pour le bien & pour le mal.

Les magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *souffrir* des abus dans la discipline de l'Eglise plutôt que d'en rompre l'unité. Les lois humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend; mais elles descendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

*Souffrir* en tant que synonyme à *permettre*, veut après soi un infinitif, ou un *que* avec le conjonctif. Ainsi c'est une faute de dire, comme dans l'épigramme d'Edouard VI.

*Urne où ses cendres reposent*

*Souffrez-nous de graver ces vers sur son tombeau.*

Il falloit dire, *souffrez que nous gravions*. (D. J.)

PERMEZ, f. f. terme de Relation. petite nacelle en usage à Constantinople. Elles sont faites à-peu-près comme les gondoles de Venise, mais plus légères. Les unes font menées par un homme qui voyage en arrière avec deux rames; les autres par deux, trois ou quatre bateliers, selon la grandeur du bateau, & la quantité des personnes qui sont dedans. La légèreté de ces petits *permezes* suffit pour faire juger du calme du port de Constantinople, & même de celui du Bosphore. *Duloir*.

PERMIE, province de, (Géog. mod.) province du royaume de Casan, appartenant à la Russie, & dont la capitale se nomme *Perruski*, ou *Permekki*, voyez *PERMEKKI*.

PER-MINIMA, en terme de Médecine, signifie un mélange parfait des plus petites parties ou ingrédients de différens corps. Voyez *MÉLANGE & MINIMA*.

Mais plus exactement dans la langue de Pharm. c'est un mélange parfait & intime des corps naturels, dans lequel leurs vrais *minima*, c'est-à-dire leurs atomes, ou leurs premières particules composantes sont supposées être exactement mêlées ensemble. Voyez *MIXTION*.

Si on fait fondre ensemble de l'argent & du plomb, ces métaux se mêlent *per minima*. Voyez *ARGENT*, *PLOMB*, *MÉTAL*, &c.

PERMISSION, f. f. (Gramm.) congé, licence, liberté, pouvoir accordé par un supérieur à un inférieur de faire une chose que celui-ci ou ne pouvoit point faire du tout, ou ne pouvoit faire sans le rendre coupable, faute de la *permission*. Voyez l'article *PERMETTRE*.

PERMISSIONNAIRE, f. m. (Littérat.) c'est à Paris tout maître qui a permission du chantre de Notre-Dame.

tre-Dame de tenir pension, & d'enseigner la grammaire & les humanités.

PERMUTATION, f. f. (analyse.) on entend par ce mot la transposition qu'on fait des parties d'un même tout, pour en tirer les divers arrangemens dont elles sont susceptibles entr'elles. Comme si l'on cherchoit en combien de façons différentes on peut disposer les lettres d'un mot, les chiffres qui expriment un nombre, les personnes qui composent une assemblée, &c.

Il ne faut donc pas confondre la *permutation* avec la combinaison. Dans celle-ci, le tout est en quelque sorte démembré, & l'on en prend les différentes parties 1 à 1, 2 à 2, &c. Dans celle-là le tout conserve toujours son intégrité, & l'on ne fait que faire changer d'ordre aux différentes parties qui le constituent.

Pour trouver toutes les permutations possibles d'un nombre quelconque de termes, il ne s'agit que d'un procédé très-simple & très-facile, lequel porte avec soi la démonstration.

Il est clair qu'un seul terme *a* ne peut avoir qu'un arrangement.

Si l'on ajoute un second *b*, on le peut mettre devant ou après *a*; ce qui donne deux arrangemens

$\left\{ \begin{array}{l} ba: \text{c'est-à-dire } 1 \text{ (qu'on avoit déjà pour le premier cas)} \\ ab \end{array} \right\} \times 2$  (quantité du nouveau terme).

Si l'on prend un 3<sup>e</sup> terme *c*, il peut occuper trois places dans le *ba*, & autant dans *ab*, ce qui donne

deux fois 3 ou six arrangemens  $\left\{ \begin{array}{l} cba \quad cab \\ bca \quad acb: \text{c'est-à-dire } 2 \text{ (résultat du cas précédent)} \\ bac \quad abc \end{array} \right\} \times 3$  (quantité du nouveau terme).

Un quatrième terme *d* pourra occuper quatre places dans chacun de ces six derniers arrangemens; ce qui en donnera 4 fois 6, ou 24 nouveaux: c'est-à-dire 6 (résultat du cas précédent)  $\times 4$  (quantité du nouveau terme).

On voit, sans qu'il soit besoin de pousser plus loin l'induction, qu'un cinquième terme *e* donneroit 24  $\times 5$  ou 120 arrangemens, & ainsi de suite à l'infini.

En général le nombre des *permutations* pour *n* termes n'étant que celui de *n-1* termes  $\times n$ , comme celui de *n-1* termes est celui de *n-2* termes  $\times n-1$ , &c. ainsi de suite en remontant jusqu'à 1; il résulte que pour trouver de combien de *permutations* est susceptible un nombre quelconque *n* de termes, il faut faire le produit continu des termes de la progression naturelle, depuis & y compris 1 jusqu'à ce terme *n* inclusivement.  $1 \times 2 \times 3 \times 4 \dots \times n$ .

On a supposé jusqu'ici qu'aucun des termes dont on cherche les *permutations* n'étoit répété, ou ce qui est la même chose, qu'ils n'avoient tous qu'une seule dimension, & que leur exposant commun étoit l'unité. Si la chose étoit autrement, supposons que *a* représente l'exposant du premier terme, *b* celui du second, *c* celui du troisième, & ainsi de suite jusqu'au dernier.

D'abord, *n*, dans la formule ci-dessus, ne sera plus simplement le nombre des termes, mais la somme de leurs exposans.

De plus cette forme ne doit être considérée que comme le numérateur d'une fraction, à laquelle on donnera pour dénominateur le produit continu d'autant de produits particuliers qu'il y a d'exposans ou de termes; & chacun de ces produits particuliers sera le produit continu des nombres naturels poussés jusqu'à celui inclusivement qui exprime l'exposant du terme correspondant, en sorte que la formule absolument générale sera





2°. Quand l'un des co-permutans n'accomplit pas les conditions.

3°. Lorsque le bénéfice n'est pas tel qu'on l'a énoncé, comme si on a supposé que c'étoit un bénéfice simple, & qu'il soit à charge d'âmes, ou que l'on ait caché la véritable quotité d'une pension dont le bénéfice étoit chargé, cela suffit pour donner lieu au regrès, & le co-permutant peut rentrer dans son bénéfice en vertu d'un simple jugement, sans obtenir de nouvelles provisions.

Enfin la permutation devient encore sans effet, quand l'un des co-permutans est évincé du bénéfice qui lui a été résigné.

On peut permuer un bénéfice litigieux, pourvu que le litige soit exprimé.

Un bénéfice tenu en commande, peut être permuté contre un bénéfice tenu en titre, parce qu'en France la commande vaut titre.

On peut permuer un bénéfice contre plusieurs autres.

Tant que le collateur n'a point donné des provisions, le co-permutant peut révoquer sa procuration pour permuer. Il suffit de faire signifier la révocation au collateur, ou si la résignation pour permutation se fait en cour de Rome, on fait signifier la révocation au co-permutant, avant que la résignation soit admise.

Mais si l'un des bénéfices est à la nomination du roi, l'autre à la collation pure & simple de l'ordinaire, un des co-permutans ne peut révoquer sa procuration *ad resignandum*, sans le consentement du roi, lorsque sa majesté a donné son brevet de nomination, quoique les bulles ne soient pas encore expédiées, ni la résignation de l'autre bénéfice admise en cour de Rome.

Le collateur qui a conféré sur la permutation, ne peut pas conférer par mort en vertu de la règle des 20 jours, si ce n'est que la résignation peche dans son principe, ou que l'un des co-permutans eût refusé de l'exécuter pendant la vie de l'autre.

Ceux qui sont pourvus sur résignation, pour cause de permutation, doivent prendre possession dans le même tems, & avec les mêmes formalités que l'on observe pour les résignations en faveur.

Les provisions obtenues sur permutation sont nulles, si elles ne sont insinuées deux jours francs avant le décès de l'un des co-permutans; mais il suffit pour celui qui s'unit, qu'il ait satisfait à cette condition: ses provisions sont valables.

Les procurations pour permuer entre les mains du pape, doivent être insinuées au greffe du diocèse où elles se font; & si le bénéfice est dans un autre diocèse, il faut aussi y faire enregistrer les procurations, & ce, dans trois mois après l'expédition des provisions, le tout à peine de nullité. *Déclaration de 1699, art. 11.*

Au reste le défaut d'insinuation ne peut être opposé que par les indultaires gradués, & autres expectans, & par les patrons. *Voyez Dumolin, ad reg. de public. Fevret, liv. II, ch. iv. & v. Rebuffe, prax. tit. de permut. recueil de Drapier, tome II, ch. xx. (A)*

**PERNAMBUCO** ou **FERNAMBUCO**, (*Géog. mod.*) capitainerie ou province de l'Amérique méridionale au Brésil. Elle est bornée au nord par la capitainerie de Tamaraca, au midi par celle de Serrippe; à l'orient par la mer, mais elle n'a point de bornes fixées à l'occident.

Cette province est située entre les huit & les dix degrés de latitude australe. Elle a été découverte par Vincent-Yannez Pinçon, Caillan; & trois mois après D. Pero Alvarez Cabral, amiral de la flotte Portugaise des Indes, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, dont sa nation lui attribue la découverte. Jean III. roi de Portugal, concéda la province

de Pernambuco, à Édouard d'Albuquerque, à condition d'en soumettre les habitans, ce qu'il exécuta dans la suite. Les Hollandois s'en étant rendus les maîtres, le roi Jean IV. après qu'elle eut été reprise sur eux, la réunit au domaine. Jusqu'à l'invasion, Olinde avoit été la capitale de la capitainerie; mais cette ville a été presque entièrement détruite pendant les guerres. (*D. J.*)

**PERNE**, (*Géog. anc.*) 1°. ile sur la côte de l'Ionie. *Plin.* l. II. c. lxxix. dit qu'un tremblement de terre joignit cette ile au territoire de la ville de Milet. 2°. ville de la Thrace, qui étoit à l'opposite de celle de Thafus, selon Stephanus.

**PERNE**, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg de France dans la Provence, au diocèse de Carpentras. *Long. 22. 41. lat. 44. 2.*

Cet endroit est la patrie d'Esprit Flechier, évêque de Lavaur en 1685, & puis de Nîmes en 1687. Il avoit été reçu à l'académie française en 1673. Il étoit, dit M. de Voltaire, poëte françois & latin, historien, prédicateur, mais connu sur-tout par ses belles oraisons funebres. Il a traduit du latin d'Antoine-Marie Gratiani, la vie du cardinal Commendon; il a donné celle du cardinal Ximenes; & son histoire de l'empereur Théodose, a été faite pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne. Il mourut le 16 Février 1710, à 78 ans.

**PERNES**, (*Géog. mod.*) petite ville de France dans l'Artois sur la Clarence, à trois lieues S. O. de Bethune, sept N. O. d'Arras. *Long. 20. 6. lat. 50. 29. (D. J.)*

**PERNETTE**, f. f. vase à l'usage des potiers-de-terre & des fayanciers. *Voyez l'article FAYANCE.*

**PERNIACUM**, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule belgique, que l'itinéraire d'Antonin met entre Geminiacum, & *Aduaca Tongrorum*, à 22 milles de la première de ces villes, & à 14 de la seconde. On croit que c'est aujourd'hui Perveis, bourgade du Brabant, entre Jemblours & Indoigne, dans le quartier de Louvain; & cette bourgade est une ancienne baronie. (*D. J.*)

**PERNICIEUX**, adj. (*Gram.*) capable d'entraîner la perte de quelque chose. Un discours est pernicieux; un conseil est pernicieux; un effet est pernicieux; un esprit est pernicieux.

**PERNICITAS**, f. f. (*Phys.*) est un mot latin, dont quelques auteurs se servent pour désigner une vitresse extraordinaire de mouvement; comme celle d'un boulet qui fend l'air, de la terre dans son orbite, &c. *Chambers.*

**PERNIO**, terme de Chirurgie, c'est le nom d'un mal qui attaque ordinairement les mains & les pieds en hiver, & qu'on appelle vulgairement engelures. Les parties affectées de ce mal s'enflent, & prennent une couleur blanchâtre, accompagnées de douleur & de demangeaison: cependant la tumeur se dissipe sans aucune exulcération, en frottant d'huile de pétrole la partie malade. *Voyez ENGELURES.*

**PERNISSE**, voyez PERDRIX ROUGE.

**PEROË**, (*Géog. anc.*) petit fleuve de la Bæotie; sur le chemin de Platée à Thebes. Il prenoit sa source au mont Cithéron, dont il descendoit par deux endroits différens, en sorte qu'il formoit une île. (*D. J.*)

**PERONÉ**, f. m. (*en Anatomie.*) est un des os de la jambe, voyez nos Planches d'Anatomie & leur explication. *Voyez aussi les articles OS, JAMBE, &c.*

Le peroné est l'os le plus menu des deux os de la jambe; cependant, quoiqu'il soit plus exposé & beaucoup plus foible que l'os intérieur ou le tibia, il n'est pas si sujet à être cassé, parce qu'il est plus pliant & plus flexible; d'où il arrive que souvent le tibia est rompu, tandis que le peroné reste entier.

Le peroné se joint & s'articule avec le tibia aux

deux extrémités, au moyen d'une espèce de diarthrose obscure qui les couvre. On le divise en trois parties; la partie supérieure qui a une tête ronde, & qui se termine un peu au-dessous du genouil, & qui reçoit une éminence latérale du tibia dans une petite cavité qui fait l'articulation de cette partie. Le milieu est menu, long & triangulaire, comme le tibia, mais un peu plus irrégulier. La partie inférieure est reçue dans une petite cavité du tibia, & ensuite se termine par une grande apophyse qu'on appelle *malleole externe* ou *cheville externe*; elle est un peu creuse au-dedans pour donner à l'astragale la liberté du mouvement & un peu convexe du côté extérieur, afin qu'il ait plus de force pour retenir l'astragale.

Le tibia & le *peroné* ne se touchent qu'aux extrémités, de même que le radius & le cubitus; l'intervalle est rempli par un fort ligament membraneux, qui les tient attachés ensemble & fortifie l'articulation. Voyez TIBIA.

PERONIER, f. m. (*Anatomie.*) ancien, long, ou premier; c'est un muscle de la jambe, charnu & tendineux dans son origine, qui vient depuis la tête jusqu'au milieu du *peroné*; de-là il va passer sur la partie postérieure de la cheville extérieure, sur laquelle il glisse, comme sur une poulie; & il s'insère à l'extrémité supérieure de l'os du métatars, qui joint le grand orteil. L'usage de ce muscle est de tirer le pied en-haut. Voyez nos Planches d'Anatomie & leur explication.

*Peronier* postérieur, court, ou second, est un muscle qu'on appelle aussi quelquefois *semifibuleux*, charnu dans son origine, inégal, & venant de la partie postérieure du *peroné*; de-là il se dirige de haut en-bas le long de la partie extérieure du même os, jusqu'à ce qu'il arrive au milieu, où il forme un tendon long, plat & uni, qui va suivant la même direction gagner le bas de la malleole interne avec le long *peronier*, & se termine à la partie extérieure de l'os du métatars, contigu au petit orteil; l'action de ce muscle est de pousser le pied en-haut. Voyez nos Planches anatomiques & les explications qui y sont jointes.

L'artère *peronière* est une des branches de l'artère poplitée, qui se porte tout le long de la partie postérieure du *peroné*, où elle jette dans son trajet différents rameaux, & va se perdre dans le pied où elle s'anastomose avec la tibiale antérieure, & avec la postérieure, & prend le nom de *plantaire externe*. Voyez POPLITÉ, PLANTAIRE & TIBIALE.

PÉRONNE, (*Géog. mod.*) ville de France, dans la Picardie, capitale du Santerre, sur le bord septentrional de la Somme, à 12 lieues au-dessus, & au levant d'Amiens, à 10 au S. O. de Cambrai, & à 32 de Paris, parmi des marais, qui avec ses fortifications en font une très-forte place.

Elle est ancienne, car les premiers rois Mérovingiens y avoient un domicile. Clovis II. ayant donné cette place à Archinoald, maire de son palais, il y bâtit un monastère pour des moines Ecoffois. Le premier abbé fut S. Wiltan, neveu de S. Furcy, abbé de Lagny; lequel S. Furcy est enterré à Péronne, où il est devenu depuis ce tems-là le patron de la ville.

Héribert, Comte de Vermandois, s'empara de Péronne, & enferma dans la forteresse Charles III. dit le Simple, qui y finit ses jours en 929. âgé de cinquante ans. Il est vrai que ce malheureux prince se fit toujours mépriser de son peuple pendant sa vie, par sa faiblesse & son manque de courage. N'ayant pas su faire valoir ses droits à l'Empire, après la mort de Louis IV. l'Empire sortit de la maison de France, & devint électif. Charles le Simple fut enterré à Péronne. Il avoit eu trois femmes; de la pre-

mière dont on ne fait pas le nom, il eut Gisele, mariée en 912 à Rollon, premier duc de Normandie; de la seconde, nommée *Friderune*, morte en 917, on doute s'il eut des enfans; de la troisième, nommée Ogine, il eut Louis, depuis appelé d'Ouremer. Cette Ogine, fille d'Edouard I, roi des Anglois, après avoir marqué un grand conrage dans presque tout le cours de sa vie, finit par se marier par amour, après la mort de son mari, avec Héribert, comte de Troyes, second fils d'Héribert, comte de Vermandois, qui avoit tenu son mari prisonnier les sept-dernières années de sa vie.

Les successeurs d'Héribert, jouirent de Péronne & de ses dépendances, jusqu'au tems de Philippe Auguste. En 1466 Louis XI. donna cette ville & ses annexes à Charles, duc de Bourgogne, & s'en refaisit ensuite après la mort de ce prince.

L'église collégiale de cette ville, a été bâtie & dotée par le même Archinoald dont nous avons parlé; cette collégiale est aujourd'hui de soixante petites prébendes, toutes à la nomination du roi.

Péronne est surnommée la *pucelle*, parce qu'elle n'a jamais été prise, quoiqu'assiégée quelquefois, & entr'autres par le comte Henri de Nassau en 1536. Elle a sa coutume particulière, qui est suivie à Mont-Dier & à Roze. Il y a dans cette ville, une élection & un bailliage auquel la prévôté est unie; mais elle est sur-tout redoutable par les vexations des commis des fermes. Long. 20. 35. 44. lat. 49. 55. 30.

Fraffen (Claude) natif de Péronne ou de Vire, s'est distingué par son savoir dans l'ordre de S. François, dont il devint définitif général en 1682. Il a fait plusieurs ouvrages, & entr'autres des dissertations sur la bible intitulées: *Disquisitiones publicæ*, 2 vol. in-4°. Il mourut à Paris en 1711, à quatre-vingt onze ans.

Longueval (Jacques) laborieux jésuite, naquit à Péronne en 1680; il a publié les huit premiers volumes de l'histoire de l'église Gallicane, & avoit presque mis la dernière main au neuvième & au dixième volume de cet ouvrage, lorsqu'il mourut à Paris d'apoplexie en 1735 à cinquante-quatre ans. (*D. J.*)

PERORAISON, f. f. (*Belles Lettres.*) en Rhétorique, c'est la conclusion ou la dernière partie du discours, dans laquelle l'orateur résume en peu de mots les principaux chefs qu'il a traités avec étendue dans le corps de sa piece, & tâche d'émouvoir les passions de ses auditeurs.

De-là il s'ensuit que la *peroraison* est composée de deux parties; 1°. d'une récapitulation, qui contient l'abrégé & l'exposé succinct de toutes les choses sur lesquelles a roulé le discours, & auxquelles on tâche de donner une nouvelle force, en les réunissant ainsi d'une manière précise. Voyez RÉCAPITULATION.

2. L'orateur doit y exciter les passions, ce qui est si essentiel à la *peroraison*, que les maîtres de l'art appellent cette partie du discours *sedes affectuum*. Voyez PASSIONS.

Les passions qu'on doit exciter dans la *peroraison* varient, suivant les diverses espèces de discours. Dans un panégyrique, ce sont des sentimens d'amour, d'admiration, de joie, d'émulation qu'on se propose d'imprimer dans l'ame des auditeurs. Dans une invective, c'est la haine, le mépris, l'indignation, la colere, &c. dans un discours du genre délibératif; on s'efforce de faire naître, l'espérance ou la confiance, d'inspirer la crainte ou de jeter le trouble dans les cœurs.

Les qualités requises dans une *peroraison* sont, qu'elle soit véhémence & pleine de passions, mais en même tems courte; car selon la remarque de Cicéron, les larmes sechent bien vite. Il ne faut pas laisser à l'auditeur le tems de respirer pour ainsi dire, parce



que le propre de la réflexion est d'étendre ou d'amortir la passion.

La *peroraison* étoit la partie principale où Cicéron excelloit. Et en effet, non-seulement il y anime & échauffe les auditeurs, mais il y semble encore lui-même tout de feu, sur-tout lorsqu'il excite la commiseration & la pitié pour un accusé. Il rapporte, que souvent il arrachoit des larmes à son auditoire, & même aux juges, & il ajoute que lorsque plusieurs orateurs étoient chargés de parler dans une même cause, la *peroraison* lui étoit toujours réservée, & il nous donne une excellente raison de cette préférence. C'étoit moins, dit-il, le génie qui le rendoit éloquent & pathétique dans ces occasions, que la douleur dont il étoit lui-même pénétré & le vif intérêt qu'il prenoit à ses clients; c'est ce qu'il est aisé de remarquer dans ces paroles de la *peroraison* pour Milon: *Sed finis sit, neque enim præ lacrymis jam loqui possim, & hic se lacrymis defendi vetat.* Et dans celle pour Rabirius Posthumus: *Sed jam quoniam, ut spero, fidem quam potui tibi præstavi, Posthume reddam etiam lacrymas quas deheo. Jam indicat tot hominum cœtus quam sit carus tuis, & me dolor debilitat includit que vocem.*

Quand on dit que la *peroraison* doit émouvoir les passions, on suppose que le sujet en est susceptible; car rien ne seroit plus ridicule que de terminer par des traits pathétiques une cause, où il ne s'agiroit que d'un intérêt léger ou d'un objet fort peu important.

On peut enfin observer qu'on conçoit quelquefois la *peroraison* en forme de prière; l'éloquence de la chaire est restée en possession de cette dernière méthode, très-convenable aux sujets qu'elle traite. On en trouve cependant quelques exemples dans les orateurs profanes, comme dans la harangue de Démosthènes pour Ctésiphon, & dans la seconde Philippique de Cicéron.

**PERORSI**, (*Géog. anc.*) peuples de la Mauritanie Tingitane, selon Plin, *liv. V. ch. j.* Ptolomée, *liv. IV. c. vi.* se place dans la Lybie intérieure loin de la mer. Selon le pere Hardouin, le pays des *Perorsi*, comprenoit les royaumes de Zahanda & de Tefset, entre le royaume de Maroc au nord, celui de Gualata au midi, & l'océan Atlantique au couchant. (*D. J.*)

**PEROT**, f. m. (*Eaux & Forêts*) ce mot de l'exploitation des bois, se dit d'un arbre qui a deux âges de coupe; de sorte que si la coupe se fait tous les vingt-cinq ans, le *perot* en a cinquante. Il y a trois sortes de baliveaux, les étalons, les *perots* & les tayeux. (*D. J.*)

**PEROU**, LE, (*Géog. mod.*) vaste région de l'Amérique méridionale, dans la partie occidentale. Elle est bornée au nord par le Popayan; au midi par le Chili; à l'orient par le pays des Amafones, & au couchant par la mer du sud. Ce pays a environ six cents lieues de longueur du nord au sud, & cinquante de largeur.

Dès l'année 1502, Christophe Colomb étant dans la province de Honduras, qu'il venoit de découvrir, eut des naturels du pays quelques connoissances du Pérou, c'est-à-dire, d'un puissant empire abondant en or, qui étoit du côté de l'Orient, ce qui l'empêcha d'y tourner ses vues. En 1524, Pâchal de Andagoya découvrit une partie de la côte de la mer du Sud, mais il tira peu de profit de ce voyage. Enfin, en 1524, François Pizarro partit de Panama, & découvrit la province du Beru (c'étoit le nom d'un indien), qu'il donna au pays, en changeant le B en P; car les Espagnols écrivent Péru, & prononcent Pérou. On fait comment il conquit toute cette région depuis le royaume de Quito jusqu'au Chili, dans l'espace de dix ans.

On fait aussi qu'avant ce tems-là cette vaste contrée avoit été gouvernée par des rois nommés *yncas*, dont la magnificence étoit étonnante, & dont les richesses étoient immenses; on peut en juger par l'offre que fit à Pizarro le dernier des *yncas* pour obtenir sa liberté. Atahualpa lui offrit pour sa rançon autant d'or qu'il en pourroit entrer dans une chambre de vingt-deux piés de long, de dix-sept de large, & de six de haut. Il reste encore dans le pays des vestiges de leurs temples en l'honneur du soleil, & du grand chemin de Quito qui avoit quarante piés de largeur, cinq cents lieues de longueur, & de hautes murailles des deux côtés. L'empire des *yncas* avoit alors des bornes deux fois plus étendues que celles qu'on donne au pays nommé aujourd'hui le Pérou.

Il est traversé par une chaîne de montagnes appelées la *Cordillera de los Andés*. Il est rempli de plusieurs autres montagnes fameuses par les abondantes mines d'or & d'argent qu'on y a trouvées. Les forêts y produisent des cèdres de plusieurs espèces, des cotonniers, des bois d'ébène, & différens autres. Les vallées qui peuvent être arrosées sont très-fertiles, mais la plus grande partie du pays est stérile faute de pluies. Le chaud & le froid y sont excessifs, selon les différens endroits; les montagnes qui font étendues le long des Andes sont très-froides, tandis que l'on étouffe dans le plat-pays.

Depuis que le Pérou est sous la domination espagnole, il est gouverné par un viceroy, dont le pouvoir est sans bornes. Ses appointemens fixes vont à quarante mille ducats, & l'accessoire monte infiniment au-delà. Il nomme à toutes les places civiles & militaires, avec cette restriction que les procédures seront confirmées par le roi d'Espagne, ce qui ne manque guère d'arriver. Entre les Indiens naturels du pays, une partie a embrassé le christianisme, & s'est soumise au joug; l'autre partie, infiniment plus considérable, est restée idolâtre & indépendante.

Les Espagnols divisent le Pérou en trois gouvernemens, qu'ils appellent *audiences*; savoir, l'audience de Quito; l'audience de Lima, ou de Los-Reyes; l'audience de los Charchas, ou de la Plata; mais ils ont beau diviser le pays en audiences, ils n'en retirent presque plus rien. Lima porte le nom de capitale du Pérou. Voyez sur cette grande région d'Amérique le commentaire royal du Pérou du chevalier Paul Ricaut, 2. vol. in-fol. c'est un bel ouvrage. (*D. J.*)

**PÉROUSE**, (*Géog. mod.*) en latin *Perusia* & *Perusum*, & en italien *Perugia*, ville d'Italie dans l'état de l'Eglise, capitale du Pérugin.

Elle fut autrefois une des douze principales villes de l'Etrurie; mais durant les guerres civiles, entre Octave & Marc-Antoine; ce premier l'ayant prise, la saccagea impitoyablement, en abandonna le pillage à ses troupes, & fit mer en sa présence les trois cents hommes qui composoient son sénat. Elle se rétablit dans la suite, & soutint un siège de sept ans contre Totila roi des Goths, qui la prit à la fin, la ruina, & passa au fil de l'épée une partie de ses habitans. Les rois de France l'ayant conquise au vij. siècle, la donnerent au saint siège. Enfin elle fut mise dans la désolation durant la guerre des Guelphes & des Gibelins; mais elle s'est relevée de tous ses malheurs. Elle est aujourd'hui très-propre, assez peuplée, & défendue par une citadelle. Elle étoit épiscopale dès le iij. siècle. L'évêque ne reconnoît que le pape. Elle est située entre le Tibre au levant, & la rivière de Genna au couchant, sur une colline, à 8 milles au nord-est d'Assise, 25 ouest de Nocera. Long. 32. 2. lat. 43. 8.

J'ai oublié de dire que Pérouse est une université, qui même a produit des jurisconsultes célèbres dans le xiv. siècle. Balde, disciple de Bartole, fut du nombre. Une de ses réparties lui valut la chaire de Pa-

vie. Il étoit de petite taille, de sorte que quand on le vit arriver dans l'auditoire, on s'écria, *minuit praesentia famam*. Il répondit, sans se décontenancer, *augebit cetera virtus*; sur quoi Pauzirole ajoute, *quo dicto omnibus sui admirationem injectit*. Balde gagna beaucoup de bien par ses consultations, & composa quantité de livres, donnant tout son tems à l'étude. « Chaque pas que fait mon cheval, disoit-il un jour » en voyageant, sont autant de lois qui sortent de » ma mémoire : bonne preuve qu'il avoit acquis, & qu'il conservoit son savoir à force de lire.

Mais ce sont les Dante de la famille des Rainaldi, qui ont sur-tout illustré de bonne-heure l'université de Pérouse; c'étoit des gens en qui les talens semblaient avoir été un héritage dans l'un & l'autre sexe.

Dante (Pierre Vincent) entendit les belles-lettres, les mathématiques, l'architecture, & composoit de si beaux vers à l'imitation de Dante florentin, que l'on jugea qu'il faisoit revivre en quelque façon la sublimité de ce grand génie. On lui donna même le surnom de *Dante*, qui est resté à sa famille. Il mourut fort âgé en 1512, laissant un fils & une fille qui se distinguèrent. Ce fils, nommé *Julius*, fit un livre de *alluvione Tybris*, & des notes in *ornamenta Architectura*. Il mourut l'an 1575. Théodore Dante, sa sœur, mérita un rang parmi les mathématiciens du tems. Elle composa des livres sur cette science, & l'enseigna à Ignace son neveu dont je vais parler.

Dante (Ignace) se fit moine jacobin, mais moine jacobin savant dans les Mathématiques. Il fut appelé à Florence par le grand duc Cosme I, & ensuite à Rome par Grégoire XIII. qui lui donna l'évêché d'Alatri. Il publia quelques livres à Florence, & entre autres un traité de la construction & de l'usage de l'astrolabe. Il mourut en 1586.

Dante (Vincent), fils de Jule, petit-fils de Pierre Vincent, & neveu de la docte Théodora, suivit aussi les études de sa famille, & devint bon architecte & bon mathématicien. Il fut de plus très-versé dans la peinture & dans la sculpture. On a de lui en italien la vie de ceux qui ont excellé dans le dessin des statues. Il mourut à Pérouse l'an 1596, à l'âge de 46 ans.

Dante (Jean-Baptiste), né à Pérouse dans le xv. siècle, étoit encore vraisemblablement de la même famille. On dit qu'il se fit des ailes dont il se servit pour voler, & qu'en en faisant l'expérience dans le tems d'une grande fête, il eut le fort de Dédale, tomba en volant sur une église de la ville, & se cassa une cuisse. Il ne mourut pas de cette chute, mais de maladie avant l'âge de 40 ans.

Lancelot (Jean-Paul), florissoit dans le droit à Pérouse sa patrie, vers le milieu du xvj. siècle, & mourut dans cette ville en 1591, âgé de 80 ans. Il a mis au jour plusieurs livres de droit, & entr'autres des institues du droit canon, réimprimées en France avec des notes de M. Doujat. (*D. J.*)

PÉROUSE, LAC DE, (*Géog. mod.*) lac très-poissonneux d'Italie, à 7 milles de la ville de même nom, du côté du couchant. Il est presque rond, & a environ six milles de diamètre en tout tems. On y voit trois îles, dont deux ont chacune un bourg.

PERPEIRE, f. m. *arnoglossus lavis*, (*Hist. natur. Ichthyolog.*) poisson de mer qui est une espèce de sole, à laquelle il ressemble par la forme du corps & par le nombre & la position des nageoires; il n'en diffère qu'en ce qu'il a des écailles si petites, qu'on croit au premier coup d'œil qu'il n'en a point, & que c'est un poisson lisse. Voyez SOLE. La chair du perpeire est fort tendre & très-délicate. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, première part. liv. XI. ch. xiiij. Voyez POISSON.

PERPENDICULAIRE, f. f. en terme de Géométrie, est une ligne qui tombe directement sur une autre li-

gne, de façon qu'elle ne panche pas plus d'un côté que de l'autre, & fait par conséquent de part & d'autres des angles égaux. On l'appelle aussi ligne normale. Voyez LIGNE.

Ainsi la ligne IG (*Pl. géo. fig. 57.*) est perpendiculaire à la ligne KH; c'est-à-dire, qu'elle fait avec cette ligne KH des angles droits & égaux.

De cette définition de la perpendiculaire il s'en suit 1°. que la perpendicularité est mutuelle & réciproque: c'est-à-dire, que si une ligne IG est perpendiculaire à une autre ligne KH, cette ligne KH est aussi perpendiculaire à la première IG.

2°. Que d'un point donné on ne peut tirer qu'une perpendiculaire à une ligne donnée.

3°. Que si on prolonge une ligne perpendiculaire à une autre; de manière qu'elle passe de l'autre côté de cette ligne, la partie prolongée sera aussi perpendiculaire à cette même ligne.

4°. Que si une ligne droite qui en coupe une autre à deux points qui soient chacun à égale distance des extrémités de la ligne qu'elle coupe, elle sera perpendiculaire à cette ligne.

5°. Qu'une ligne perpendiculaire à une autre ligne est aussi perpendiculaire à toutes les parallèles qu'on peut tirer à cette ligne. Voyez PARALLELE.

6°. Que la perpendiculaire est la plus courte de toutes les lignes qu'on peut tirer d'un point donné à une ligne droite donnée.

Donc la distance d'un point à une ligne droite se mesure par la perpendiculaire même de ce point sur la ligne, & la hauteur d'une figure, par exemple, d'un triangle, est une perpendiculaire même du sommet de la figure sur sa base. Voyez DISTANCE.

Pour élever une perpendiculaire GI sur la ligne ML, à un point G pris dans cette ligne, on mettra une des pointes du compas en G, & ouvrant le compas à volonté, on prendra de chaque côté de ce point G des intervalles égaux GH & GK; des points K, H, & d'un intervalle plus grand que la moitié de KH, on décrira des arcs de cercle qui le coupent en I; & on fixera la ligne GI qui sera perpendiculaire à ML.

Dans la pratique, la meilleure méthode pour tirer les perpendiculaires est d'appliquer le côté d'un équerre sur la ligne proposée, & de tirer le long de l'autre côté une ligne, qui sera la perpendiculaire cherchée.

Pour élever une perpendiculaire à l'extrémité d'une ligne donnée, par exemple, au point P, on ouvrira le compas d'une quantité convenable, & mettant une des pointes C, on décrira l'arc RPS; on placera une règle sur les points S & C, & on trouvera sur l'arc RPS le point R, duquel tirant la ligne PR, elle sera perpendiculaire à PM.

Pour laisser tomber d'un point donné I hors d'une ligne MP, une perpendiculaire à cette ligne MP (*fig. 57. n. 2.*), on mettra une des pointes du compas en L, & on décrira à volonté un arc de cercle qui coupe la ligne MP en M & en G; ensuite mettant la pointe du compas successivement en G & en M, on décrira deux autres arcs qui se coupent en A, & par les points L, A, on tirera une ligne LA, qui sera la perpendiculaire demandée.

On dit qu'une ligne est perpendiculaire à un plan, quand elle est perpendiculaire à toutes les lignes qu'elle rencontre dans ce même plan.

Un plan est dit perpendiculaire à un autre plan, quand une ligne, tirée dans un des plans perpendiculairement à leur commune section est perpendiculaire à l'autre plan. Voyez PLAN.

Une perpendiculaire à une courbe est une ligne qui coupe la courbe dans un point où une autre ligne la touche, & qui est perpendiculaire à la ligne touchante,



se. Voyez TANGENTE & son PERPENDICULAIRE. Chambers. (E).

PERPENDICULAIRE, *la*, c'est dans les systèmes de M<sup>rs</sup> de Pagan & de Vauban, la partie du rayon droit comprise entre le côté extérieur & l'angle flanquant, laquelle partie sert à mener les lignes de défense.

Ainsi *1 D* (Pl. II. de Fortific. fig. 7.), est la *perpendiculaire* : elle est dans les systèmes ou constructions de M. de Vauban, la huitième partie du côté du polygone dans le carré, la septième dans le pentagone, & la sixième dans l'hexagone & dans les polygones au-dessus. Voyez FORTIFICATION. (Q)

PERPENDICULARITÉ DES PLANTES, est un phénomène curieux d'Histoire naturelle, que M. Dodart a le premier observé & publié dans un essai sur la *perpendicularité* que paroissent affecter & observer les tiges ou troncs des plantes, les racines de plusieurs d'entr'elles, & même leurs branches, autant qu'il est possible. Voyez PLANTE.

Voici le fait qu'il s'agit d'expliquer. Presque toutes les plantes, quand elles se lèvent, sont un peu recourbées, cependant leurs tiges croissent perpendiculairement, & leurs racines s'abaissent & s'enfoncent aussi perpendiculairement; lors même qu'elles sont forcées de s'incliner, soit par la déclivité du sol, soit par quelque autre cause, elles se redressent d'elles-mêmes, & se remettent ainsi dans la situation perpendiculaire, en faisant un second pli ou coude qui redresse le premier. Ce phénomène, que le vulgaire voit sans en être surpris, est un sujet d'étonnement pour ceux qui connoissent les plantes & la manière dont elles se forment.

En effet chaque graine contient une petite plante déjà formée, & qui n'a besoin que de développement : cette petite plante a la petite racine; & la pulpe, qui est ordinairement séparée en deux lobes, est l'endroit d'où la plante tire sa première nourriture par le moyen de sa racine, lorsqu'elle commence à germer. Voyez GRAINE, RADICULE, &c.

Or si une graine est placée en terre de telle sorte que la racine de la petite plante soit directement en bas, & la tige en haut, il est aisé de concevoir que la plante venant à croître & à se développer, la tige se lèvera perpendiculairement, & que sa racine descendra aussi perpendiculairement. Mais une graine qu'on jette en terre au hasard, ou qui vient s'y jeter elle-même, ne doit presque jamais prendre une situation telle que la petite plante qu'elle renferme ait sa tige & sa racine placées perpendiculairement, l'une en haut, l'autre en bas. Voyez SÉMINATION.

Par conséquent si la plante prend toute autre situation, il faut que la tige & la racine se redressent d'elles-mêmes : mais quelle est la force qui produit ce changement? est-ce que le tige étant moins chargée dans le sens perpendiculaire, doit naturellement se lever dans le sens où elle trouve le moins d'obstacles? Mais la racine devroit, par la même raison, se lever perpendiculairement de bas en haut, au lieu de descendre comme elle fait.

M. Dodart a donc eu recours à une autre explication pour ces deux actions si différentes.

Il suppose que les fibres des tiges sont de telle nature qu'elles se raccourcissent par la chaleur du soleil, & s'allongent par l'humidité de la terre, & qu'au contraire celles des racines se raccourcissent par l'humidité de la terre, & s'allongent par la chaleur du soleil.

Selon cette hypothèse, quand la plante est renversée & que la racine est par conséquent en enhaut, les fibres d'un même écheveau, qui fait une des branches de la racine, ne sont pas également exposés à l'humidité de la terre; celles qui regardent en enhaut sont plus que les supérieures. Les fibres inférieures doivent donc se raccourcir davantage, & ce

raccourcissement est encore facilité par l'allongement des supérieures, sur lesquelles le soleil agit avec plus de force. Par conséquent cette branche entière de racine se rabat du côté de la terre, & comme il n'est rien de plus délié qu'une racine naissante, elle ne trouve point de difficulté à s'insinuer dans les pores d'une terre qui seroit même assez compacte, & cela d'autant moins qu'elle peut gauchir en tout sens, pour trouver les pores les plus voisins de la perpendiculaire. En renversant cette idée, M. Dodart explique pourquoi au contraire la tige se redresse : en un mot, on peut imaginer que la terre attire à elle la racine, & que le soleil contribue à la laisser aller; qu'au contraire le soleil attire la tige à lui, & que la terre l'envoie en quelque sorte vers le soleil.

A l'égard du second redressement, savoir du redressement de la tige en plein air, M. Dodart attribue à l'impression des agens extérieurs, principalement du soleil & de la pluie, car la partie supérieure d'une tige pliée est plus exposée à la pluie, à la rosée, & même au soleil, que la partie inférieure : or la structure des fibres peut être telle que ces deux causes, savoir l'humidité & la chaleur, tendent également à redresser la partie qui est la plus exposée à leur action, par l'accourcissement qu'elles produisent successivement dans cette partie : car l'humidité accourcit les fibres en gonflant, & la chaleur en dissipant. Il est vrai qu'on ne peut deviner quelle doit être la structure des fibres pour qu'elles aient ces deux différentes qualités.

M. de la Live explique ce même phénomène de la manière suivante : il connoit que dans les plantes la racine tire un suc plus grossier & plus pesant, & la tige au contraire & les branches un suc plus fin & plus volatil; & en effet, la racine passe chez tous les Physiciens pour l'estomac de la plante, où les sucs terrestres se digèrent & se subtilisent au point de pouvoir ensuite se lever jusqu'aux extrémités des branches. Cette différence des sucs suppose de plus grands pores dans la racine que dans la tige & dans les branches, en un mot une différente texture; & cette différence de tissu doit se trouver, les proportions gardées, jusque dans la petite plante invisible que la graine renferme. Il faut donc imaginer dans cette petite plante, comme un point de partage, tel que tout ce qui sera d'un côté, c'est-à-dire, si l'on veut, la racine, se développera par des sucs plus grossiers qui y pénétreront, & tout ce qui sera de l'autre par des sucs plus subtils.

Que la petite plante, lorsqu'elle commence à se développer, soit entièrement renversée dans la graine, de sorte qu'elle ait sa racine en haut & sa tige en bas; les sucs qui entreront dans la racine ne laisseront pas d'être toujours les plus grossiers, & quand ils l'auront développée, & en auront élargi les pores, au point qu'il y entrera des sucs terrestres d'une certaine pesanteur, ces sucs toujours plus pesants appesantissant toujours la racine de plus en plus, la tireront en enhaut, & cela d'autant plus facilement, ou avec d'autant plus d'effort, qu'elle s'étendra ou s'allongera davantage, car le point de partage supposé étant connu comme une espèce de point fixe de levier, ils agiront par un plus long bras. Dans le même tems les plus volatils qui auront pénétré la tige, tendront aussi à lui donner leur direction de bas en haut, & par la raison du levier ils la lui donneront plus aisément de jour en jour, puisqu'elle s'allongera toujours de plus-en-plus. Ainsi la petite plante tourne sur le point de partage immobile, jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement redressée.

La plante s'étant ainsi redressée, on voit que la tige doit se lever perpendiculairement pour avoir une assiette plus ferme, & pour pouvoir mieux résister aux efforts du vent & de l'eau.

Voici l'explication donnée sur la même matière par M. Parent: le suc nourricier étant arrivé à l'extrémité d'une tige qui se leve, s'il s'évapore, le poids de l'air qui l'environne de tous côtés doit le faire monter verticalement; & s'il ne s'évapore point, mais qu'il se congèle & qu'il demeure fixé à l'extrémité d'où il soit prêt à sortir, le poids de l'air lui donnera encore la direction verticale; de sorte que la tige acquerra une particule nouvelle placée verticalement: par la même raison que dans une chandelle placée obliquement, la flamme se leve verticalement en vertu de la pression de l'atmosphère, les nouvelles gouttes de suc nourricier qui viendront ensuite auront la même direction: & comme toutes ces gouttes réunies forment la tige, elles lui donneront une direction verticale, à moins que quelque cause particulière n'en empêche.

A l'égard des branches, qui d'abord sont supposées sortir latéralement de la tige dans le premier embryon de la plante: quoiqu'elles aient par elles-mêmes une direction horizontale, elles doivent cependant se redresser par l'action continuée du suc nourricier, qui d'abord trouve peu de résistance dans les branches encore tendres & souples; & qui ensuite, lorsque les branches sont devenues plus fortes, agit encore avec beaucoup plus d'avantage, parce qu'une branche plus longue donne un plus long bras de levier. L'action d'une petite goutte de suc nourricier, qui est en elle-même fort petite, devient plus considérable par sa continuité, & par le secours des circonstances favorables; par-là on peut expliquer la situation & la direction constante des branches, qui sont presque toutes & presque toujours le même angle constant de  $45^\circ$ , avec la tige & entre elles. Voyez BRANCHE.

M. Astruc, pour expliquer la perpendicularité de la tige & son redressement, suppose ces deux principes: 1<sup>o</sup>. que le suc nourricier vient de la circonférence de la plante, & se termine vers la moëlle; 2<sup>o</sup>. que les liquides qui sont dans des tuyaux parallèles ou inclinés à l'horizon, pèsent sur la partie inférieure de leurs tuyaux, & n'agissent point du tout sur la supérieure.

Il est aisé de conclure de ces deux principes, que lorsque les plantes sont dans une situation parallèle ou inclinée à l'horizon, le suc nourricier qui coule de leur racine vers leur tige, doit par son propre poids tomber dans les tuyaux de la partie inférieure, & s'y ramasser en plus grande quantité que dans ceux de la partie supérieure; ces tuyaux devront par-là être plus distendus, & leurs pores plus ouverts. Les parties du suc nourricier qui s'y trouvent ramassées, devront par conséquent y pénétrer en plus grande quantité, & s'y attacher plus aisément que dans la partie supérieure; par conséquent l'extrémité de la plante étant plus nourrie que la partie supérieure, cette extrémité sera obligée de se courber vers le haut.

On peut par le même principe expliquer un autre fait dans une fève qu'on sème à contre sens, la radicule en haut, & la plume en bas; la plume & la radicule croissent d'abord directement de près de la longueur d'un pouce; mais peu après elles commencent à se courber l'une vers le bas, & l'autre vers le haut.

On observe encore la même chose dans un tas de blé, qu'on fait germer pour faire de la bière, ou dans un monceau de glands qui germent dans un lieu humide; chaque grain de blé dans le premier cas, ou chaque gland dans le second, ont des situations différentes: tous les germes pourtant tendent directement en haut dans le tems que les racines font tournées en bas, & la courbure qu'elles font, est plus ou moins grande, suivant que leur situation appro-

che plus ou moins de la situation directe, où elles pourroient croître sans se courber.

Pour expliquer des mouvements si contraires, il faut supposer qu'il y a quelque différence considérable entre la plume & la radicule.

Nous n'y en connoissons point d'autre, sinon que la plume se nourrit par le suc, que des tuyaux parallèles à ses côtés lui portent: au lieu que la radicule prend sa nourriture du suc, qui pénètre dans tous les pores de la circonférence. Toutes les fois donc que la plume se trouve dans une situation parallèle ou inclinée à l'horizon, le suc nourricier doit croupir dans la partie inférieure, & par conséquent il doit la nourrir plus que la supérieure, & redresser par-là son extrémité vers le haut, pour les raisons que nous avons déjà rapportées. Au contraire, lorsque la radicule est dans une situation semblable, le suc nourricier doit pénétrer en plus grande quantité par les pores de la partie supérieure, que par ceux de l'inférieure. Le suc nourricier devra donc faire croître la partie supérieure plus que l'inférieure, & faire courber vers le bas l'extrémité de la radicule: cette courbure mutuelle de la plume & de la radicule doit continuer jusqu'à ce que leurs côtés se nourrissent également; ce qui n'arrive que quand leur extrémité est perpendiculaire à l'horizon. Voyez les mém. acad. roy. des Sciences, année 1708.

PERPENDICULE, f. m. ligne verticale & perpendiculaire, qui mesure la hauteur d'un objet, par exemple, d'une montagne, d'un clocher, & l'on dit le perpendiculaire de cette tour est de cinquante toises. On appelle encore perpendiculaire, le fil qui dans une équerre est tendu par le plom, & qui donne la perpendiculaire à l'horizon.

PERPÉTUAINE, f. f. (Commerce.) sorte d'étoffe qui se fabriquoit en Portugal.

PERPÉTUEL, adj. (Métaph.) est proprement ce qui dure toujours, ou qui ne finit jamais. Voyez ÉTERNITÉ.

Perpétuel, se dit quelquefois de ce qui dure tout le long de la vie de quelqu'un. Ainsi les offices qui durent toute la vie, font appellés perpétuels. Le secrétaire de l'académie des Sciences est perpétuel, &c. Chambers.

Mouvement perpétuel, est un mouvement qui se conserve & se renouvelle continuellement de lui-même, sans le secours d'aucune cause extérieure; ou c'est une communication non interrompue du même degré de mouvement qui passe d'une partie de matière à l'autre, soit dans un cercle, soit dans un autre courbe rentrante en elle-même; de sorte que le même mouvement revienne au premier moteur, sans avoir été altéré. Voyez MOUVEMENT.

Trouver le mouvement perpétuel, ou construire une machine qui ait un tel mouvement, est un problème fameux, qui exerce les Mathématiciens depuis 2000 ans.

Nous avons une infinité de desseins, de figures, de plans, de machines, de roues, &c. qui sont le fruit des efforts qu'on a faits pour résoudre ce problème. Il seroit inutile & déplacé d'en donner ici le détail; il n'y a aucun de ces projets qui mérite qu'on en fasse mention, puisque tous ont avorté. C'est aussi plutôt une insulte qu'un éloge, de dire de quelqu'un qu'il cherche le mouvement perpétuel: l'inutilité des efforts que l'on a faits jusqu'ici pour le trouver, donnent une idée peu favorable de ceux qui s'y appliquent.

En effet, il paroît que nous ne devons guère espérer de le trouver. Parmi toutes les propriétés de la matière & du mouvement, nous n'en connoissons aucune qui paroisse pouvoir être le principe d'un tel effet.

On convient que l'action & la réaction doivent



être égales, & qu'un corps qui donne du mouvement à un autre, doit perdre autant de mouvement qu'il en communique. Or dans l'état présent des choses, la résistance de l'air, les frottemens, doivent nécessairement retarder sans cesse le mouvement. *Voyez* RÉSISTANCE.

Ainsi pour qu'un mouvement quelconque pût subsister toujours, il faudroit, ou qu'il fût continuellement entretenu par une cause extérieure; & ce ne seroit plus alors ce qu'on demande dans le mouvement *perpétuel*: ou que toute résistance fût entièrement anéantie; ce qui est physiquement impossible. *Voyez* MATIÈRE & FROTTEMENT.

Par la seconde loi de la nature (*voyez* NATURE), les changemens qui arrivent dans le mouvement des corps sont toujours proportionnels à la force motrice qui leur est imprimée, & font dans la même direction que cette force: ainsi une machine ne peut recevoir un plus grand mouvement que celui qui réside dans la force motrice qui lui a été imprimée.

Or sur la terre que nous habitons, tous les mouvemens se font dans un fluide résistant, & par conséquent ils doivent nécessairement être retardés: donc le milieu doit absorber une partie considérable du mouvement. *Voyez* MILIEU.

De plus, il n'y a point de machine où on puisse éviter le frottement, parce qu'il n'y a point dans la nature de surfaces parfaitement unies, tant à cause de la manière dont les parties des corps sont adhérentes entre elles, qu'à cause de la nature de ces parties, & du peu de proportion qu'il y a entre la matière propre que les corps renferment, & le volume qu'ils occupent. *Voyez* FROTTEMENT.

Ce frottement doit par conséquent diminuer peu-à-peu la force imprimée, ou communiquée à la machine: de sorte que le mouvement *perpétuel* ne fau- roit avoir lieu, à-moins que la force communiquée ne soit beaucoup plus grande que la force génératrice, & qu'elle ne compense la diminution que toutes les autres causes y produisent: mais comme rien ne donne ce qu'il n'a pas, la force génératrice ne peut donner à la machine un degré de mouvement plus grand que celui qu'elle a elle-même.

Ainsi toute la question du mouvement *perpétuel* en ce cas, se réduit à trouver un poids plus pesant que lui-même, ou une force élastique plus grande qu'elle-même.

Où enfin, en troisième & dernier lieu, il faudroit trouver une méthode de regagner par la disposition & la combinaison des puissances mécaniques, une force équivalente à celle qui est perdue. C'est principalement à ce dernier point, que s'attachent tous ceux qui veulent résoudre ce problème. Mais comment, ou par quels moyens, peut-on regagner une telle force?

Il est certain que la multiplication des forces ou des puissances ne sert de rien pour cela: car ce qu'on gagne en puissance, est perdu en tems; de sorte que la quantité de mouvement demeure toujours la même.

Jamais la mécanique ne fauroit faire qu'une petite puissance soit réellement égale à une plus grande, par exemple que 25 livres soient équivalentes à 100. S'il nous paroît qu'une puissance moindre soit équivalente à une plus grande, c'est une erreur de nos sens. L'équilibre n'est pas véritablement entre 25 livres & 100 livres, mais entre 100 livres qui se meuvent ou tendent à se mouvoir avec une certaine vitesse, & 25 livres qui tendent à se mouvoir avec quatre fois plus de vitesse que les 100 livres.

Quand on considère les poids 25 & 100 comme fixes & immobiles, on peut croire d'abord que les 25 livres seules empêchent un poids beaucoup plus grand de s'élever; mais on se trompera bientôt si

on considère l'un & l'autre poids en mouvement, car on verra que les 25 livres ne peuvent élever les 100 livres qu'en parcourant dans le même tems un espace quatre fois plus grand. Ainsi les quantités de mouvement virtuelles de ces deux poids seront les mêmes, & par conséquent il n'y aura plus rien de surprenant dans leur équilibre.

Une puissance de 10 livres étant donc mue, ou tendant à se mouvoir avec dix fois plus de vitesse qu'une puissance de 100 livres, peut faire équilibre à cette dernière puissance; & on en peut dire autant de tous les produits égaux à 100. Enfin, le produit de part & d'autre doit toujours être de 100, de quelque manière qu'on s'y prenne; si on diminue la masse, il faut augmenter la vitesse en même raison.

Cette loi inviolable de la nature, ne laisse autre chose à faire à l'art que de choisir entre les différentes combinaisons qui peuvent produire le même effet. *Voyez* LOIS DE LA NATURE, au mot NATURE. *Chambers*. (O)

M. de Maupertuis, dans une de ses lettres sur différens sujets de Philosophie, fait les réflexions suivantes sur le mouvement *perpétuel*. Ceux qui cherchent ce mouvement excluent des forces qui doivent le produire, non-seulement l'air & l'eau, mais encore quelques autres agens naturels qu'on y pourroit employer. Ainsi ils ne regardent pas comme mouvement *perpétuel* celui qui seroit produit par les vicissitudes de l'atmosphère, ou par celles du froid & du chaud.

Ils se bornent à deux agens, la force d'inertie, *voyez* INERTIE, & la pesanteur, *voyez* PESANTEUR; & ils réduisent la question à savoir si on peut prolonger la vitesse du mouvement, ou par le premier de ces moyens, c'est-à-dire en transmettant le mouvement par des chocs d'un corps à un autre; ou par le second, en faisant remonter des corps par la descente d'autres corps, qui ensuite remonteront eux-mêmes pendant que les autres descendront. Dans ce second cas il est démontré que la somme des corps multipliés chacun par la hauteur d'où il peut descendre, est égal à la somme de ces mêmes corps, multipliés chacun par la hauteur où il pourra remonter. Il faudroit donc, pour parvenir au mouvement *perpétuel* par ce moyen, que les corps qui tombent & s'élèvent conservassent absolument tout le mouvement que la pesanteur peut leur donner, & n'en perdissent rien par le frottement ou par la résistance de l'air, ce qui est impossible.

Si on veut employer la force d'inertie, on remarquera, 1°. que le mouvement se perd dans le choc des corps durs; 2°. que si les corps sont élastiques, la force vive à la vérité se conserve. *Voyez* CONSERVATION DES FORCES VIVES. Mais outre qu'il n'y a point de corps parfaitement élastiques, il faut encore faire abstraction ici des frottemens & de la résistance de l'air. D'où M. de Maupertuis conclut qu'on ne peut espérer de trouver le mouvement *perpétuel* par la force d'inertie, non plus que par la pesanteur, & qu'ainsi ce mouvement est impossible. *Lettre XXII.*

PERPÉTUER, v. act. (*Gramm.*) rendre durable. La nature veille à la conservation de l'individu, & à la perpénuité des espèces. Les espèces se *perpétuent* principalement par la semence & par les graines. L'intérêt des gens de palais, & la mauvaïse foi des plaideurs, s'entendent pour *perpétuer* les procès.

PERPÉTUITÉ, (*Jurisprud.*) signifie la stabilité de quelque chose qui doit durer toujours. La plupart des lois sont faites pour avoir lieu à *perpétuité*. Un pere de famille établit ses enfans, & fait des substitutions pour assurer la *perpétuité* de sa race & de sa maison. (A)

PERPÉTUITÉ, terme de Droit canonique, signifie la qualité d'un bénéfice concédé irrévocablement, ou dont on ne sauroit priver celui qui en est pourvu, D d d ij

excepté en certains cas déterminés par la loi. *Voyez* BÉNÉFICE.

Plusieurs auteurs prétendent avec raison que la *perpétuité* des bénéfices est établie par les anciens canons, & que les prêtres sont inséparablement attachés à leurs églises par un mariage spirituel; il est vrai que la corruption s'étant introduite avec le tems, & les prêtres séculiers étant tombés dans un grand désordre & même dans un grand mépris, les évêques furent obligés de se faire aider dans l'administration de leurs diocèses par des moines, à qui ils confioient le soin des âmes & le gouvernement des paroisses, se réservant le droit de renvoyer ces moines dans leurs monastères quand ils le jugeroient à-propos, & de les révoquer ainsi dès qu'il leur en prenoit envie.

Mais cette administration vague & incertaine n'a duré que jusqu'au xij. siècle, après quoi les bénéfices sont revenus à leur première & ancienne *perpétuité*.

PERPIGNAN, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Perpinianum*; ville de France, capitale du Roussillon, bâtie dans l'endroit où étoit autrefois une ville municipale appelée *Flavium Ebusum*.

Elle est très-forte, munie d'une citadelle qui est sur la hauteur, & commande la ville. Elle a un évêché, un conseil souverain, un intendant, un hôtel des monnoies, & une université fondée en 1349 par Pierre, roi d'Aragon.

Cette université est composée de quatre facultés; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les chaires de Théologie sont partagées en deux sentimens. Dans l'une on enseigne la doctrine de S. Thomas, & dans l'autre, la doctrine de Suarez. Il est permis aux étudiants de suivre celle qui leur plaît; mais les professeurs de ces deux chaires doivent être bien habiles: ceux-ci, pour découvrir la doctrine de S. Thomas, noyée en 18 volumes *in-folio*, ceux-là pour pénétrer celle de Suarez, dont les œuvres forment 23 volumes *in-folio*.

L'évêché de Perpignan est suffragant de Narbonne; on en évalue les revenus à 25 mille livres, & l'on compte dans son diocèse 180 paroisses. Quelques évêques de cette ville ont pris le titre d'*inquisiteurs*; mais rien n'est plus déplacé dans un royaume tel que la France, où le seul nom d'*inquisition* revolte les esprits, & où l'évêque de Perpignan ne peut s'arroger des prérogatives, & avoir des fonctions différentes de celles de ses collègues.

La première église de Perpignan fut élevée par les habitans sous l'invocation de S. Jean-Baptiste, dans le xj. siècle. Beranger, évêque d'Eluc, la consacra le 26 de Mai 1025, & Gaufred, comte de Roussillon, soucrivit l'acte ou apposa son scel à l'acte qu'on fit de cette consécration.

Le corps-de-ville de Perpignan est un des plus illustres qu'il y ait dans le royaume; il est gouverné par cinq consuls qui ont le privilège de créer tous les ans deux nobles, qui jouissent de toutes les prérogatives des gentilshommes, & ont la qualité de chevaliers. La noblesse de ces sortes de citoyens est reçue à Malte, en forme de la bulle magistrale du grand-maître, du 14 Juin 1631.

La ville de Perpignan est située sur la rive droite du Tet, partie dans une plaine & partie sur une colline, dans un terroir fertile en bon vin, à une lieue de la mer, à 12 lieues au sud-ouest de Narbonne, à 30 au sud-ouest de Montpellier, à 40 sud-est de Toulouse, & à 175 au midi de Paris. *Longitude*, suivant Cassini, Lieutenant & Desplaces, 20. 24. lat. 42. 41.

C'est à Perpignan que mourut d'une fièvre chaude Philippe III. roi de France, à son retour d'Aragon, en 1285, âgé de 40 ans & quelques mois. On le surnomma le *Hardi*, & l'on ne sait pas trop pourquoi, car il ne fit jamais rien qui pût lui mériter ce titre, quelle que soit l'idée qu'on y attache. Le corps de ce

prince fut porté à Narbonne, où l'on célébra ses obseques. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

PERPLEX, PERPLEXITÉ, (*Gramm.*) état de l'esprit incertain sur un événement, sur une question, sur un ordre, &c. La doctrine sur la prédestination jette l'âme dans de grandes perplexités. Si nous n'abandonnions pas beaucoup de choses au hasard, notre vie ne seroit qu'un long tissu de perplexités. La perplexité naît toujours ou de la puillanimité, ou de la bêtise, ou de l'ignorance.

PERQUISITEUR, f. m. (*Jurispr.*) expédition qu'on leve en la chancellerie romaine, afin de certifier qu'il y a eu telle demande formée, tel acte, telles lettres expédiées. On produit souvent dans les procès pour bénéfices, des *perquisiteurs*.

PERQUISITION, f. f. (*Gramm.*) recherches ordonnées par un supérieur, & occasionnées par un délit sur lequel on n'a pas les connoissances nécessaires. La publication de ce livre donna lieu aux *perquisitions* les plus rigoureuses. Avec toutes ces *perquisitions*, on ne découvrit rien.

PERRANTHES, (*Géog. anc.*) nom que l'on donnoit, selon Tite-Live, l. XXXVIII. c. jv. à une colline escarpée qui commandoit la ville Ambracia dans l'Epire. (*D. J.*)

PERRAU, f. m. (*Cirier.*) sorte de grand chaudron étamé, étroit, rond & profond, dont les marchands Epiciers - Ciriers se servent pour faire chauffer l'eau dans laquelle ils font amollir la cire qu'ils emploient dans la fabrique des cierges à la main. (*D. J.*)

PERRE, (*Géog. anc.*) ville d'Asie, aux environs du mont Taurus. L'itinéraire d'Antonin la place sur la route de Méliène à Samosate; & la notice de Léon le sage en fait une ville épiscopale dans l'Euphratense, sous la métropole d'Hierapolis. (*D. J.*)

PERREE, f. f. (*Mesure de continence.*) mesure de grains en Bretagne, dont les dix font le tonneau.

PERRELLE, f. f. (*Droguerie.*) terre sèche en petites écailles grises qu'on vend chez les Droguistes, & qu'on nous apporte de S. Flour en Auvergne. On la prend sur des rochers, où elle a été formée d'une poudre terreuse que les vents y ont portée. Là, après avoir été humectée par la pluie, desséchée, ou comme calcinée par la chaleur du soleil, elle se leve en petites écailles comme nous la voyons. La perrelle entre dans la composition du tournefol en pâte, qu'on appelle autrement *osfeille*. Trévoux.

PERRHEBES, LES, (*Géog. anc.*) *Perrhabii*. 1°. Peuples de la Thessalie, le long du fleuve Pénée vers la mer. Ce fut, selon Strabon, liv. IX. pag. 439. leur première demeure. Chassés ensuite par divers peuples, ils se reculèrent dans les terres toujours le long du Pénée; & enfin ils furent tellement dispersés, qu'une partie se retira vers le mont Olympe, d'autres vers le Pinde, & d'autres se mêlèrent avec les Lapithes & avec les Pélasgiotes. Plutarque, in *Flaminio*, dit que les *Perrhebes* furent un des peuples que Flaminus déclara libres, après qu'il eut vaincu le roi Philippe. La Thessalie presque entière séparoit les *Perrhebes* orientaux, ou Thessaliens, des *Perrhebes* occidentaux, ou Epirotes. Cette nation comprenoit aussi les Selles & les Hellopes, dont quelques auteurs font autant de peuples différens. Le scholiaste d'Homère observe que, selon les anciens, les Centaures du mont Péion étoient de la même nation que les *Perrhebes*. (*D. J.*)

PERRICHE, voyez PERRUCHÉ.

PERRIER, f. m. (*Fonderie.*) les Fondeurs appellent ainsi une barre de fer suspendue à une chaîne, avec laquelle on pousse le tampon du fourneau pour faire couler le métal dans l'écheno. Voyez ECHENO & FONDERIE, & la Planc. I. de la Fonderie des figures équestres.



PERRIERE, f. f. ( *Archit.* ) carrière d'où l'on tire des pierres. Il se dit principalement en Anjou des ardoisiers. Voyez CARRIERE.

PERRIERE, f. f. dans l' *Artillerie* & la *Fonderie*, est un morceau de fer qui a une masse pointue à son extrémité, avec laquelle le maître fondeur enfonce & débouche le trou du fourneau par où sort le métal tout liquide & tout bouillonnant pour se précipiter dans les moules. C'est le même outil que le *perrier*. (Q)

PERRIQUE, voyez PERRUCHE.

PERRON, f. m. ( *Archit.* ) lieu élevé devant une maison, où il faut monter plusieurs marches de pierre. Quelques auteurs écrivent *paron*, parce qu'ils prétendent que le mot *perron* vient de *pas rond*, tous les *perrons* étant autrefois faits de marches arrondies.

*Perron à pans.* *Perron* dont les encoigneures sont coupées, comme au portail de l'église du college Mazarin, à Paris.

*Perron ceinté.* *Perron* qui a les marches rondes ou ovales. Il y a de ces *perrons* dont une partie des marches est en-dehors, & l'autre en-dedans; ce qui forme un palier rond dans le milieu, comme celui, par exemple, du bout du jardin de Belvedere, à Rome; ou un palier ovale, comme au Luxembourg, à Paris, & au château de Caprarole.

*Perron double.* *Perron* qui a deux rampes égales qui tendent à un même palier, comme le *perron* du fond du Capitole; ou deux rampes opposées pour arriver à deux paliers, comme celui de la cour des fontaines de Fontainebleau. Il y a des *perrons doubles* qui ont ces deux dispositions de rampes; enforte que par un *perron* carré on monte sur un palier, d'où commencent deux rampes opposées pour arriver chacune à un palier rectangulaire; de ce palier on monte par deux autres rampes à un palier commun: tel est le *perron* du château neuf de Saint-Germain-en-Laye, du dessin de Guillaume Marchand, architecte d'Henri IV. & les *perrons* des Tuileries qui sont du dessin de M. le Nautre. Ces sortes de *perrons* sont fort anciens. On voit encore les vestiges d'un parmi les ruines de Teheilminar, près Schiras en Perse, dont M. Deslandes rapporte la figure dans son livre *des beautés de la Perse*.

*Perron quarré.* *Perron* qui est d'équerre, comme sont la plupart des *perrons*, & particulièrement celui de la Sorbonne & du Val-de-Grace. Le plus grand *perron* qu'il y ait est celui du jardin de Marly. (D.J.)

PERRON, f. m. ( *Hydr.* ) sont les escaliers dérivés d'un bâtiment, d'une cascade, ou d'un fallon placé dans un jardin; ils peuvent être simples ou doubles, ronds, ovales ou quarrés, composés de marches, & de paliers ou repos. (K)

PERROQUET, f. m. ( *Hist. nat. Ornithol.* ) *psittacus*, nom générique que l'on a donné à un grand nombre d'espèce d'oiseaux qui diffèrent entr'eux principalement par la grandeur & par les couleurs, mais qui se ressemblent tous à-peu-près par la forme du bec & du corps, & par le nombre & la position des doigts. Voyez OISEAU. Les *perroquets* en général ont la tête grosse, le bec & les ongles crochus, le crâne dur & épais, la langue large, les ouvertures des narines rondes & placées à la base de la piece supérieure du bec près des premieres plumes du devant de la tête; enfin ils ont tous quatre doigts à chaque pié, dont deux sont dirigés en avant, & deux en arriere. La plupart se servent de leur pié pour porter leur nourriture à leur bec. On divise tous les *perroquets* en trois classes; la premiere comprend les plus grands, ils ont la grosseur d'un chapon; ceux de la seconde classe sont d'une médiocre grosseur, qui égale à-peu-près celle du pigeon domestique; enfin on a mis dans la troisieme classe les petits *perroquets*. On a donné le nom de *perruche* ou *perrièche* à ceux de la seconde & de la troisieme

classe qui ont la queue longue. La plupart des *perroquets* apprennent aisément à parler. Will. Ornis. voyez OISEAU.

PERROQUET d'Angola, cet oiseau est un peu plus grand qu'une tourterelle. Il a le bec d'un brun verdâtre; les plumes de la tête, du dos, de la poitrine & celles des épaules sont d'un beau jaune couleur d'or, mêlé d'une teinte rouge couleur d'écarlate; la couleur des petites plumes des ailes est verte, excepté les deux extrémités qui sont d'un beau bleu; les grandes plumes des ailes ont cette même couleur bleue: la queue est longue, fourchue, & d'un verd jaunâtre; les piés sont d'un rouge mêlé de gris. *Hist. nat. des oiseaux* par Derham, tome III. pag. 6. Voyez OISEAU.

PERROQUET ARRAS; on a donné ce nom à deux espèces de *perroquets* que l'on distingue en *arras* bleu & en *arras* rouge. Ils sont les plus grands de tous les *perroquets*, ils égalent en grosseur un chapon.

L' *arras* jaune, *psittacus maximus cyanotroceus*, *Aldrovandi*. Il a le bec noir & un peu allongé; il y a sur la peau qui entoure les yeux des plumes noires; le sommet de la tête est applati & verd; la gorge a une forte de collier formé de plumes noires; toute la face inférieure de cet oiseau est d'un jaune couleur de safran, & l'inférieure a une belle couleur bleue: la queue a environ dix-huit pouces de longueur; les cuisses sont très-courtes; les jambes & les piés ont une couleur brune, & les ongles sont noirs.

L' *arras* rouge, *psittacus maximus alter Aldrovandi*; cet oiseau a le bec plus court que l' *arras* rouge; la piece supérieure est blanche, & l'inférieure noire; les tempes & le tour des yeux sont blanchâtres: le corps en entier, l'origine des ailes, & toute la queue ont une belle couleur rouge; la partie intérieure des grandes plumes des ailes a cette même couleur; la partie extérieure & les plumes du dessous de la queue sont d'un très-beau bleu; la couleur des plumes du second rang de l'aile est jaune, à l'exception des bords qui sont rouges; elles ont chacune à l'extrémité une tache bleue qui ressemble à un petit œil; les cuisses sont courtes & les ongles ont une couleur brune. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

PERROQUET DES BARBADES, *psittacus viridis & luteus barbadensis*; cet oiseau est de la grandeur d'un pigeon domestique; ses yeux sont entourés d'une peau de couleur cendrée, & dégarinée de plumes; ils ont l'iris d'un jaune couleur de safran; le devant de la tête est d'un brun pâle, entouré d'une belle couleur jaune, qui s'étend sur les côtés de la tête & sous la gorge; le sommet de la tête, le dos, la poitrine & le ventre sont d'un beau verd; les plumes des cuisses & des épaules ont une couleur verte jaunâtre; les trois premieres plumes du premier rang des petites plumes des ailes sont d'un beau bleu; toutes celles du second rang ont une couleur rouge; enfin les grandes sont d'un bleu sombre & pourpre: la queue est composée de douze plumes, & elle a une belle couleur verte; les jambes sont garnies de plumes jusqu'aux piés, qui ont une couleur brune cendrée. *Hist. nat. des oiseaux* par Derham, tom. III. pag. 6. Voyez OISEAU.

PERROQUET DE BENGAL; cet oiseau est de moyenne grandeur. Il a la piece supérieure du bec jaune & l'inférieure de couleur noirâtre; le derriere de la tête est d'un rouge pâle, mêlé d'une teinte de pourpre; les plumes de la gorge sont noires & le cou a un petit collier formé par des plumes de la même couleur que celles de la gorge; les plumes de la poitrine, du ventre & des cuisses ont une couleur verte, pâle & jaunâtre; celles du dos & des ailes sont d'un très-beau verd. *Hist. natur. des oiseaux* par Derham, tom. III. Voyez OISEAU.

PERROQUET BLANC HUPÉ, *psittacus albus cristatus*

*Aldrovandi*, cet oiseau est de la grosseur du pigeon domestique, il a une huppe sur la tête; il est entièrement blanc & il porte la queue fort élevée. On a donné à ce perroquet le nom de *katacoua*. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE BONTIUS, LE PETIT**, *psittacus parvus Bontii*: ce perroquet est de la grosseur d'une alouette, le bec & la gorge sont gris, l'iris des yeux a une couleur argentée; la tête, le cou, le dessus de la queue & le bas ventre sont rougeâtres; les plumes de la poitrine & celles du dessous de la queue ont une couleur de rose pâle; l'extrémité de ces plumes est verte ou verdâtre: les plumes des ailes sont pour la plupart vertes, & il y en a de rougeâtres mêlées parmi les vertes. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET CENDRÉ**, *psittacus cinereus seu subcaeruleus Aldrovandi*. Ce perroquet est de la grosseur du pigeon domestique, il a le bec noir, le corps en entier est d'un cendré obscur, la queue est courte & s'étend à peine au-delà de l'extrémité des ailes; elle a une très-belle couleur rouge, les yeux sont entourés d'une peau blanche & dégarinée de plumes. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE CLUSIUS, LE BEAU**, *psittacus elegans Clusii*. Ce perroquet est de la grosseur d'un pigeon; les plumes du cou & de la poitrine sont de diverses couleurs; le bord extérieur de chacune de ces plumes est d'un très-beau bleu; cet oiseau les dresse lorsqu'il s'irrite. Les couleurs du ventre sont à peu près les mêmes que celles de la poitrine avec une teinte de brun; le dos & la queue sont verts, les grandes plumes des ailes ont une couleur bleuâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET A COLLIER**, *psittacus torquatus, macrourus antiquorum Aldrovandi*: ce perroquet a neuf pouces & demi de longueur, le bec est d'un beau rouge couleur de vermillon, & les yeux ont l'iris jaune; le cou est entouré d'une sorte de collier d'un très-beau rouge; il y a sous le menton une ligne noire qui s'étend depuis la pièce inférieure du bec jusqu'à ce collier: le corps est en entier d'un verd plus foncé sur le dos & plus clair sur le ventre, les plumes extérieures des ailes ont à leur extrémité supérieure une tache rouge. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PETIT PERROQUET D'ETHIOPIE**, *psittacus pusillus viridis aethiopicus Clusii*. Ce perroquet est de la grosseur d'un pinçon; il a le bec rougeâtre, épais & fort; le corps en entier est d'un verd plus pâle sur le ventre & plus foncé sur le dos, les grandes plumes des ailes sont en partie brunes & en partie d'un verd foncé; la face supérieure est brune. Les plumes de la queue sont d'un jaune verdâtre à leur racine, ensuite elles ont une belle couleur rouge, enfin elles sont noires près de l'extrémité qui est teinte de verd. Les plumes du devant de la tête & de toute la gorge sont variées de rouge & d'un verd vif, les cuisses sont cendrées & très-courtes, elles ont à peine un demi-pouce de longueur, les ongles sont blancs & assez longs. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET GRIS**, *psittacus maracana brasiliensis dictus*. Ce perroquet est de la grande espèce & en entier d'une couleur grise bleuâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE LA JAMAÏQUE**. Derham a donné ce nom à l'arras rouge; il prétend que l'arras jaune est la femelle de l'arras rouge, & il ne fait qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. *Hist. nat. des Oiseaux par Derham*, tom. II, pag. 11. Voyez PERROQUET ARRAS.

**PERROQUET LORI**, *psittacus coccineus orientalis*. Ce perroquet est de la grosseur d'un merle; il a le corps en entier d'un très-beau rouge couleur d'écarlate, les petites plumes des ailes sont vertes, les

grandes ont une couleur noire; le bord de l'aile est jaune, les plumes de la queue sont de cette même couleur jaune depuis leur racine jusqu'à la moitié de leur longueur, le reste a une couleur jaune verdâtre. Il y a sur les cuisses au-dessus du genou un cercle de plumes vertes: le bec & l'iris des yeux ont une couleur jaune, les cuisses sont très-courtes & noires. On trouve cet oiseau dans les Indes orientales. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE MACAO**, *psittacus maracana arara*. Ce perroquet est plus petit que l'arras auquel il ressemble par la forme du corps & par la longueur de la queue; il a le bec long & noir, la peau qui entoure les yeux est blanche & a des taches formées par de petites plumes noires. La tête, le cou & les ailes sont d'un verd foncé à l'exception du sommet de la tête qui a une couleur plus pâle & mêlée de bleuâtre; la face supérieure des ailes & de la queue est verte, & l'inférieure a une couleur bleue, excepté l'extrémité de chaque plume qui est d'un bleu obscur; les ailes ont chacune à leur naissance une tache d'une belle couleur rouge, & il y en a une brune au dessus de la base du bec. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**GRAND PERROQUET DE MACAO**, Derham a décrit sous ce nom l'arras jaune; il prétend que c'est la femelle de l'arras rouge, & il ne fait qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. *Hist. nat. des Oiseaux*, par Derham, tom. I, p. 11. Voyez PERROQUET ARRAS.

**PERROQUET PLONGEUR**, (*Hist. nat.*) oiseau singulier qui se trouve vers les côtes de Spitzberg. Il a le bec de 3 pouces de large, & rempli de petites raies de différentes couleurs; ce bec est pointu & un peu courbé par-dessus, & par-dessous garni de quatre entailles qui se joignent, & percé de deux trous. Au-dessus près de l'œil, il a un cartilage blanchâtre, rempli de trous. Ses pieds ont 3 ongles liés par une peau rouge; ses jambes qui sont courtes, ont la même couleur; ses yeux sont entourés d'un cercle rouge; le dessus de la tête est noir, le reste au-dessous des yeux est d'un beau blanc; le cou est entouré d'un cercle noir; le dos & le dessous des ailes sont noirs & le ventre blanc. Cet oiseau qui ne ressemble en rien au perroquet, se tient long-tems sous l'eau, où il se nourrit de poissons. Sa chair est très-délicate.

**PERROQUET ROUGE ET VERT**, *psittacus leucophthalmus Aldrovandi*; ce perroquet a le bec & la partie antérieure de la tête blancs; la gorge & le bord supérieur des ailes sont d'un très-beau rouge; le milieu de la poitrine, & l'espace qui est entre les cuisses, ont une couleur rouge obscure; le reste de la poitrine & les cuisses sont d'un verd-pâle; le derrière de la tête, le cou, le dos, les ailes & les plumes du dessous de la queue, ont une couleur verte foncée. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET ROUGE ET VERT HUPPÉ**, *psittacus erythrochlorus cristatus Aldrovandi*; ce perroquet est entièrement vert, à l'exception des ailes, de la queue & de la huppe, qui sont rouges; sa huppe ressemble à celle du perroquet blanc huppé, elle est composée de six plumes, dont il y en a trois grandes & trois petites; les yeux ont l'iris rouge, & la prunelle est noire. Willughbi, *ornith.* Voyez OISEAU.

**PERROQUET VARIÉ**, *psittacus versicolor, seu erythrocyaneus Aldrovandi*; ce perroquet est de médiocre grandeur; il a le bec court & noirâtre; la tête, le cou, la poitrine, sont bleus, excepté le sommet de la tête qui a une couleur jaune; l'espace où se trouvent les yeux est blanchâtre; le ventre a une couleur verte; la partie antérieure du dos est d'un bleu-pâle; la partie inférieure & le croupion sont jaunes; les petites plumes des ailes ont trois couleurs, qui sont le verd, le jaune & le couleur de rose. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.



**PERROQUET VERT COMMUN**, *psittacus viridis*, *alarum costâ supernâ rubente*, Aldrovandi; ce perroquet est de la grosseur du pigeon domestique. La piece supérieure du bec à l'extrémité noire, le milieu bleuâtre & le reste rougeâtre; la piece inférieure est blanche; les yeux ont l'iris d'un jaune de safran; le sommet de la tête est jaune; tout le reste du corps a une couleur verte, plus foncée sur la face supérieure de l'oiseau, & plus claire sur la face inférieure; le bord supérieur de l'aile est rouge; les jambes & les pieds sont cendrés; la queue est très-courte, elle a en-dessous, sur les côtés, une longue tache rouge, & en-dessus une tache jaunâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PETIT PERROQUET VERT**, *psittacus minor macronos*, tous *viridis* Aldrovandi; ce perroquet a neuf pouces & demi de longueur, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'une grive. La piece supérieure du bec est rouge, & l'inférieure a une couleur rouge, mêlée de noirâtre; l'iris des yeux est en partie rouge & en partie jaune; le corps en entier est d'un beau verd, couleur de pré, plus foncé sur les grandes plumes des ailes, & plus claire sur le ventre; la queue est très-étroite, & paroît comme pointue à l'extrémité; les pieds & les pattes sont rouges, ou de couleur de chair; ce caractère suffit pour le faire distinguer de toutes les autres especes de perroquets. On trouve cet oiseau dans la Nouvelle-Espagne. Willughby, *ornith.* Voyez OISEAU.

**PERROQUET VERT ET ROUGE**, *psittacus viridis menaloignacos* Aldrovandi; ce perroquet est de médiocre grosseur; il a du bleu à la base du bec, sur le sommet de la tête & sous la gorge; toute la face supérieure de l'oiseau est d'un verd-foncé, & la face inférieure est en partie d'un jaune pur, & en partie d'un jaune-verdâtre; les plumes de dessous la queue & le bord de l'aile, sont d'un très-beau rouge. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET VERT VARIÉ**, *psittacus poikilorhynchos* Aldrovandi; ce perroquet a la face supérieure du bec d'un verd-bleuâtre, & les côtés d'un jaune couleur d'ochre; il y a près de l'extrémité une tache blanche transversale; le milieu de la piece inférieure est jaunâtre, & le reste a une couleur plombée; le sommet de la tête est d'un jaune couleur d'or; tout le reste du corps a une couleur verte, plus obscure sur la face supérieure de l'oiseau, & plus claire sur la face inférieure; les ailes & la queue sont vertes, & ont plusieurs autres couleurs mêlées avec ce verd, telles que le violet, le noir, le rouge-obscure, le beau rouge couleur d'écarlate & le jaune. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

J'ajouterai quelques remarques sur cet oiseau. Son bec est composé de deux parties qui sont couvertes de corne, comme le bec de tous les oiseaux. La supérieure jointe à l'os du nez, fait ensemble la machoire supérieure, qui se termine en pointe crochue. L'inférieure est une continuité de la machoire inférieure; elle est crochue, mais elle ne se termine pas en pointe. L'os du nez est joint à l'os coronal par synchondrose, & au bec par une substance recouverte d'une matiere qui n'est ni os ni corne, mais qui approche plus de la corne que de l'os; la machoire inférieure du perroquet se meut comme dans les autres oiseaux, ayant la même articulation, avec une épiphyse attachée à l'os de l'oreille.

L'articulation par synchondrose de la machoire supérieure avec le crâne, est une particularité que l'on trouve dans le crâne du perroquet: en voici une autre. On remarque deux os plats; l'un à droite, l'autre à gauche, qui forment le palais, & si minces qu'ils en sont un peu transparents. Leur figure est très-irrégulière; car ils ont chacun six côtés, dont il y en a trois plus longs que les autres. La machoire inférieure a

aussi ses particularités; car elle est bien plus large que celle du coq d'Inde, du hibou & d'autres oiseaux. Son articulation est différente, aussi-bien que l'extrémité antérieure qui est crochue. Au moyen de deux gouttières qui sont à l'extrémité de cette machoire, elle peut s'avancer en-devant & reculer en-arrière. A chacune des surfaces latérales on voit un trou large de près d'une ligie, & qui est percé dans la partie moyenne.

Une autre singularité du perroquet regarde les paupieres. Il a la paupiere supérieure mobile, comme le chat-huant; elle s'abaisse en même tems que la paupiere inférieure s'élève, mais beaucoup moins que la paupiere inférieure ne s'abaisse. Dans le perroquet mort, les deux paupieres se trouvent jointes ensemble sur la cornée; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer, ce que M. Petit n'a jamais observé que dans le perroquet; car il a remarqué que dans tous les autres oiseaux, c'est la paupiere inférieure qui s'élève dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupiere supérieure qui ne s'abaisse en aucune maniere. Tout ceci n'est que pour les Anatomistes, qui peuvent en outre parcourir la dissection du perroquet donnée par Oliger, dans les *acta Haffn.* vol. II. n°. 124. ann. 1673. Voici des détails pour d'autres lecteurs.

Plin. lib. X. c. xliij. dit: *super omnia humanas voces reddunt psittaci, & quidem sermocinantes; India avem hanc miuit. Psittacum vocant toto corpore tantum in cervice distinctam*. Les anciens ne connoissoient point d'autres perroquets que les indiens; c'est l'oiseau des Indes de Crésias, d'Aristote, d'Elie, de Pausanias & autres. On lit dans Diodore de Sicile, lib. II. p. 95. que l'on trouvoit encore des perroquets en Syrie, c'est-à-dire en Assyrie, où étoit la ville de Sittace ou Psitace, que l'on supposoit avoir tiré son nom de cet oiseau. Calisthene le rhodien, cité par Athenée, dit que du tems de Ptolomée Philadelphie, on vit à Alexandrie, comme une grande merveille, des perroquets, des paons, des phalans, & quelques autres oiseaux de cette rareté. Les perroquets étoient encore très-rare à Rome du tems de Varron; car parlant de certaines poules, il ajoute qu'on en montrait dans les fêtes publiques, ainsi que des perroquets, des merles blancs, & autres animaux de ce genre peu connus. Aussi Ovide en pleurant la mort du perroquet de sa Corine, *amor. II. eleg. vj.* l'appelle *extremo munus ab orbe datum*, un présent donné du bout du monde. Bientôt ils devinrent moins rares; ils étoient connus sous le regne de Tibere.

Les especes de perroquets & d'aras, différens en grandeur, en couleur & en figure, sont sans nombre. Les perroquets les plus ordinaires au Para, ceux qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *tahouas* ou de perroquets de l'Amazone, sont verts, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des ailes d'un beau jaune. Une autre espece appelée aussi *tahouas* à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence, que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares de tous, sont ceux qui sont entièrement jaunes, de couleur de citron à l'extérieur, avec le dessous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très-beau verd; ils deviennent extrêmement familiers. On ne connoît point en Amérique l'espece grise qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui est si commune en Guinée.

Les Indiens des bords de l'Oyapoc, ont l'adresse de procurer artificiellement aux perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la nature, en leur tirant des plumes en différens endroits sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé du sang de certaines grenouilles; c'est là

*Aldrovandi*, cet oiseau est de la grosseur du pigeon domestique, il a une hupe sur la tête; il est entièrement blanc & il porte la queue fort élevée. On a donné à ce perroquet le nom de *katacoua*. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE BONTIUS, LE PETIT**, *psittacus parvus Bontii*: ce perroquet est de la grosseur d'une alouette, le bec & la gorge sont gris, l'iris des yeux a une couleur argentée; la tête, le cou, le dessus de la queue & le bas ventre sont rougeâtres; les plumes de la poitrine & celles du dessous de la queue ont une couleur de rose pâle; l'extrémité de ces plumes est verte ou verdâtre: les plumes des ailes sont pour la plupart vertes, & il y en a de rougeâtres mêlées parmi les vertes. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET CENDRÉ**, *psittacus cinereus seu subcaeruleus Aldrovandi*. Ce perroquet est de la grosseur du pigeon domestique, il a le bec noir, le corps en entier est d'un cendré obscur, la queue est courte & s'étend à peine au-delà de l'extrémité des ailes; elle a une très-belle couleur rouge, les yeux sont entourés d'une peau blanche & garnie de plumes. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE CLUSIUS, LE BEAU**, *psittacus elegans Clusii*. Ce perroquet est de la grosseur d'un pigeon; les plumes du cou & de la poitrine sont de diverses couleurs; le bord extérieur de chacune de ces plumes est d'un très-beau bleu; cet oiseau les dresse lorsqu'il s'irrite. Les couleurs du ventre sont à peu près les mêmes que celles de la poitrine avec une teinte de brun; le dos & la queue sont verts, les grandes plumes des ailes ont une couleur bleuâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET A COLLIÈRE**, *psittacus torquatus, macrourus antiquorum Aldrovandi*: ce perroquet a neuf pouces & demi de longueur, le bec est d'un beau rouge couleur de vermillon, & les yeux ont l'iris jaune; le cou est entouré d'une sorte de collier d'un très-beau rouge; il y a sous le menton une ligne noire qui s'étend depuis la pièce inférieure du bec jusqu'à ce collier: le corps est en entier d'un verd plus foncé sur le dos & plus clair sur le ventre, les plumes extérieures des ailes ont à leur extrémité supérieure une tache rouge. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PETIT PERROQUET D'ETHIOPIE**, *psittacus pusillus viridis aethiopicus Clusii*. Ce perroquet est de la grosseur d'un pinson; il a le bec rougeâtre, épais & fort; le corps en entier est d'un verd plus pâle sur le ventre & plus foncé sur le dos, les grandes plumes des ailes sont en partie brunes & en partie d'un verd foncé; la face supérieure est brune. Les plumes de la queue sont d'un jaune verdâtre à leur racine, ensuite elles ont une belle couleur rouge, enfin elles sont noires près de l'extrémité qui est teinte de verd. Les plumes du devant de la tête & de toute la gorge sont variées de rouge & d'un verd vif, les cuisses sont cendrées & très-courtes, elles ont à peine un demi-pouce de longueur, les ongles sont blancs & assez longs. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET GRIS**, *psittacus maracana brasiliensis dictus*. Ce perroquet est de la grande espèce & en entier d'une couleur grise bleuâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE LA JAMAÏQUE**. Derham a donné ce nom à l'arras rouge; il prétend que l'arras jaune est la femelle de l'arras rouge, & il ne fait qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. *Hist. nat. des Oiseaux par Derham, tom. II. pag. 11.* Voyez PERROQUET ARRAS.

**PERROQUET LORI**, *psittacus coccineus orientalis*. Ce perroquet est de la grosseur d'un merle; il a le corps en entier d'un très-beau rouge couleur d'écarlate, les petites plumes des ailes sont vertes, les

grandes ont une couleur noire; le bord de l'aile est jaune, les plumes de la queue sont de cette même couleur jaune depuis leur racine jusqu'à la moitié de leur longueur, le reste a une couleur jaune verdâtre. Il y a sur les cuisses au-dessus du genou un cercle de plumes vertes: le bec & l'iris des yeux ont une couleur jaune, les cuisses sont très-courtes & noires. On trouve cet oiseau dans les Indes orientales. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET DE MACAO**, *psittacus maracana arara*. Ce perroquet est plus petit que l'arras auquel il ressemble par la forme du corps & par la longueur de la queue; il a le bec long & noir, la peau qui entoure les yeux est blanche & a des taches formées par de petites plumes noires. La tête, le cou & les ailes sont d'un verd foncé à l'exception du sommet de la tête qui a une couleur plus pâle & mêlée de bleuâtre; la face supérieure des ailes & de la queue est verte, & l'inférieure a une couleur bleue, excepté l'extrémité de chaque plume qui est d'un bleu obscur; les ailes ont chacune à leur naissance une tache d'une belle couleur rouge, & il y en a une brune au dessus de la base du bec. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**GRAND PERROQUET DE MACAO**, Derham a décrit sous ce nom l'arras jaune; il prétend que c'est la femelle de l'arras rouge, & il ne fait qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. *Hist. nat. des Oiseaux*, par Derham, *tom. I. p. 11.* Voyez PERROQUET ARRAS.

**PERROQUET PLONGEUR**, (*Hist. nat.*) oiseau singulier qui se trouve vers les côtes de Spitzberg. Il a le bec de 3 pouces de large, & rempli de petites raies de différentes couleurs; ce bec est pointu & un peu courbé par-dessus, & par-dessous garni de quatre entailles qui se joignent, & percé de deux trous. Au-dessus près de l'œil, il a un cartilage blanchâtre, rempli de trous. Ses pieds ont 3 ongles liés par une peau rouge; ses jambes qui sont courtes, ont la même couleur; ses yeux sont entourés d'un cercle rouge; le dessus de la tête est noir, le reste au-dessous des yeux est d'un beau blanc; le cou est entouré d'un cercle noir; le dos & le dessous des ailes sont noirs & le ventre blanc. Cet oiseau qui ne ressemble en rien au perroquet, se tient long-tems sous l'eau, où il se nourrit de poissons. Sa chair est très-délicate.

**PERROQUET ROUGE ET VERT**, *psittacus leucophthalmus Aldrovandi*; ce perroquet a le bec & la partie antérieure de la tête blancs; la gorge & le bord supérieur des ailes sont d'un très-beau rouge; le milieu de la poitrine, & l'espace qui est entre les cuisses, ont une couleur rouge obscure; le reste de la poitrine & les cuisses sont d'un verd-pâle; le derrière de la tête, le cou, le dos, les ailes & les plumes du dessous de la queue, ont une couleur verte foncée. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET ROUGE ET VERT HUPPÉ**, *psittacus erythrochlorus cristatus Aldrovandi*; ce perroquet est entièrement vert, à l'exception des ailes, de la queue & de la huppe, qui sont rouges; sa huppe ressemble à celle du perroquet blanc huppé; elle est composée de six plumes, dont il y en a trois grandes & trois petites; les yeux ont l'iris rouge, & la prunelle est noire. Willughbi, *ornith.* Voyez OISEAU.

**PERROQUET VARIÉ**, *psittacus versicolor, seu erythrocyaneus Aldrovandi*; ce perroquet est de médiocre grandeur; il a le bec court & noirâtre; la tête, le cou, la poitrine, sont bleus, excepté le sommet de la tête qui a une couleur jaune; l'espace où se trouvent les yeux est blanchâtre; le ventre a une couleur verte; la partie antérieure du dos est d'un bleu-pâle; la partie inférieure & le croupion sont jaunes; les petites plumes des ailes ont trois couleurs, qui sont le verd, le jaune & le couleur de rose. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.



**PERROQUET VERT COMMUN**, *psittacus viridis*, *alarum colia superna rubente*, *Aldrovandi*; ce perroquet est de la grosseur du pigeon domestique. La piece supérieure du bec a l'extrémité noire, le milieu bleuâtre & le reste rougeâtre; la piece inférieure est blanche; les yeux ont l'iris d'un jaune de safran; le sommet de la tête est jaune; tout le reste du corps a une couleur verte, plus foncée sur la face supérieure de l'oiseau, & plus claire sur la face inférieure; le bord supérieur de l'aile est rouge; les jambes & les pieds sont cendrés; la queue est très-courte, elle a en-dessous, sur les côtés, une longue tache rouge, & en-dessus une tache jaunâtre. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PETIT PERROQUET VERT**, *psittacus minor macronos*, tous *viridis Aldrovandi*; ce perroquet a neuf pouces & demi de longueur, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'une grive. La piece supérieure du bec est rouge, & l'inférieure a une couleur rouge, mêlée de noirâtre; l'iris des yeux est en partie rouge & en partie jaune; le corps en entier est d'un beau verd, couleur de pré, plus foncé sur les grandes plumes des ailes, & plus claire sur le ventre; la queue est très-étroite, & paroît comme pointue à l'extrémité; les pieds & les parties sont rouges, ou de couleur de chair; ce caractère suffit pour le faire distinguer de toutes les autres especes de perroquets. On trouve cet oiseau dans la Nouvelle-Espagne. Willughby, *ornith.* Voyez OISEAU.

**PERROQUET VERT ET ROUGE**, *psittacus viridis menaloehyos Aldrovandi*; ce perroquet est de médiocre grosseur; il a du bleu à la base du bec, sur le sommet de la tête & sous la gorge; toute la face supérieure de l'oiseau est d'un verd-foncé, & la face inférieure est en partie d'un jaune pur, & en partie d'un jaune-verdâtre; les plumes de dessous la queue & le bord de l'aile, sont d'un très-beau rouge. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

**PERROQUET VERT VARIÉ**, *psittacus poikilorhynchos Aldrovandi*; ce perroquet a la face supérieure du bec d'un verd-bleuâtre, & les côtés d'un jaune couleur d'ochre; il y a près de l'extrémité une tache blanche transverse; le milieu de la piece inférieure est jaunâtre, & le reste a une couleur plombée; le sommet de la tête est d'un jaune couleur d'or; tout le reste du corps a une couleur verte, plus obscure sur la face supérieure de l'oiseau, & plus claire sur la face inférieure; les ailes & la queue sont vertes, & ont plusieurs autres couleurs mêlées avec ce verd, telles que le violet, le noir, le rouge-obscur, le beau rouge couleur d'écarlate & le jaune. Rai, *synop. meth. avium*. Voyez OISEAU.

J'ajouterai quelques remarques sur cet oiseau. Son bec est composé de deux parties qui sont couvertes de corne, comme le bec de tous les oiseaux. La supérieure jointe à l'os du nez, font ensemble la machoire supérieure, qui se termine en pointe crochue. L'inférieure est une continuité de la machoire inférieure; elle est crochue, mais elle ne se termine pas en pointe. L'os du nez est joint à l'os coronal par synchondrose, & au bec par une substance recouverte d'une manière qui n'est ni os ni corne, mais qui approche plus de la corne que de l'os; la machoire inférieure du perroquet se meut comme dans les autres oiseaux, ayant la même articulation, avec une épiphise attachée à l'os de l'oreille.

L'articulation par synchondrose de la machoire supérieure avec le crâne, est une particularité que l'on trouve dans le crâne du perroquet: en voici une autre. On remarque deux os plats; l'un à droite, l'autre à gauche, qui forment le palais, & si minces qu'ils en sont un peu transparents. Leur figure est très-irrégulière; car ils ont chacun six côtés, dont il y en a trois plus longs que les autres. La machoire inférieure a

aussi ses particularités; car elle est bien plus large que celle du coq d'Inde, du hibou & d'autres oiseaux. Son articulation est différente, aussi-bien que l'extrémité antérieure qui est crochue. Au moyen de deux gouttières qui sont à l'extrémité de cette machoire, elle peut s'avancer en-devant & reculer en-arrière. A chacune des surfaces latérales on voit un trou large de près d'une ligne, & qui est percé dans la partie moyenne.

Une autre singularité du perroquet regarde ses paupieres. Il a la paupiere supérieure mobile, comme le chat-huant; elle s'abaisse en même tems que la paupiere inférieure s'élève, mais beaucoup moins que la paupiere inférieure ne s'abaisse. Dans le perroquet mort, les deux paupieres se trouvent jointes ensemble sur la cornée; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer, ce que M. Petit n'a jamais observé que dans le perroquet; car il a remarqué que dans tous les autres oiseaux, c'est la paupiere inférieure qui s'élève dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupiere supérieure qui ne s'abaisse en aucune manière. Tout ceci n'est que pour les Anatomistes, qui peuvent en outre parcourir la dissection du perroquet donnée par Olier, dans les *acta Hoffn.* vol. II. n°. 124. ann. 1673. Voici des détails pour d'autres lecteurs.

Pline lib. X. c. xliij. dit: *super omnia humanas voces reddunt psittaci, & quidem sermocinantes: India avem hanc mitti. Psittacum vocant toto corpore tantum in cervice distinctam*. Les anciens ne connoissoient point d'autres perroquets que les indiens; c'est l'oiseau des Indes de Ctésias, d'Aristote, d'Elie, de Pausanias & autres. On lit dans Diodore de Sicile, lib. II. p. 95. que l'on trouvoit encore des perroquets en Syrie, c'est-à-dire en Assyrie, où étoit la ville de Sittace ou Psittace, que l'on supposoit avoir tiré son nom de cet oiseau. Calisthene le rhodien, cité par Athénée, dit que du tems de Ptolomée Philadelph, on vit à Alexandrie, comme une grande merveille, des perroquets, des paons, des phaisans, & quelques autres oiseaux de cette rareté. Les perroquets étoient encore très-rares à Rome du tems de Varron; car parlant de certaines poules, il ajoute qu'on en monroit dans les fêtes publiques, ainsi que des perroquets, des merles blancs, & autres animaux de ce genre peu connus. Aussi Ovide en pleurant la mort du perroquet de sa Corine, *amor. II. éleg. vj.* l'appelle *extremo manus ab orbe datum*, un présent donné du bout du monde. Bientôt ils devinrent moins rares; ils étoient connus sous le regne de Tibere.

Les especes de perroquets & d'aras, différens en grandeur, en couleur & en figure, sont sans nombre. Les perroquets les plus ordinaires au Para, ceux qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *tahouas* ou de perroquets de l'Amazone, sont verts, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des ailes d'un beau jaune. Une autre espece appelée aussi *tahouas* à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence, que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares de tous, sont ceux qui sont entièrement jaunes, de couleur de citron à l'extérieur, avec le dessous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très-beau verd; ils deviennent extrêmement familiers. On ne connoit point en Amérique l'espece grise qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui est si commune en Guinée.

Les Indiens des bords de l'Oyapoc, ont l'adresse de procurer artificiellement aux perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la nature, en leur tirant des plumes en différens endroits sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé du sang de certaines grenouilles; c'est là

ce qu'on appelle à Cayenne *aspirer un perroquet*. Voyez *PERROQUET TAPIRÉ*.

On fait communément que les *perroquets* vivent très-longtemps. Comme il y en avoit un à Florence qui avoit acquis une espèce de célébrité, M. de Réaumur pria M. l'abbé Cevati de vouloir bien lui mander ce qui en étoit ; & voici ce qu'il en apprit : le plumage de cet oiseau étoit blanc, avec une seule huppe couleur de rose sur la tête ; il avoit le bec & les pieds noirs, & parloit extrêmement bien ; il étoit de la grosseur & du poids d'un bon poulet de trois mois. A l'égard de son âge, il n'a pas été possible de le savoir au juste ; il avoit été apporté à Florence en 1633 par la grande duchesse Julie Vidoire de la Rovere d'Urbino, lorsqu'elle y vint épouser le grand duc Ferdinand, & cette princesse dit alors que ce *perroquet* étoit l'ancien de sa maison ; il a vécu à Florence pendant près de cent ans. Quand on ne lui donneroit, sur ce que dit la grande duchesse, qu'environ 20 ans de plus, il auroit donc vécu près de cent vingt années. Ce n'est peut-être pas le plus long terme de la vie de ces animaux ; mais au moins est-il sûr par cet exemple qu'ils peuvent aller jusques-là.

Seroit-il possible de faire pondre & couvrir des *perroquets* dans nos climats ? M. de Réaumur raconte que dans ce siècle un chanoine d'Angers a eu chez lui une paire de *perroquets* qui pendant trois années consécutives ont pondu & couvé ; que des accidents ont empêché deux des couvées de réussir ; mais que trois petits *perroquets* sont nés de la troisième couvée, & qu'un de ceux-ci vivoit encore en 1740. Cependant on ne cite que ce seul fait ; & le physicien qui le rapporte se flatoit que nous pouvions nous rendre propres en Europe la plupart des espèces de *perroquets*. (D. J.)

Quoi qu'il en soit, les voyageurs ont rendu cet oiseau si commun en Europe, qu'il paroît inutile d'en décrire la figure, que tout le monde connoît ; on en distingue de trois sortes, qui diffèrent beaucoup en grosseur, & dont les espèces varient à l'infini : les aras par leur taille tiennent le premier rang dans ce genre de volatile ; on en voit dont le plumage est varié d'incarnat, de pourpre, de bleu clair & foncé, de verd & de jaune ; les plus communs sont d'un bleu céleste sur le dos, ayant quelques plumes plus foncées aux extrémités des ailes & de la queue, qui est fort longue ; ils ont le dessous de l'estomac d'un beau jonquille ; le bec fort & crochu, les pattes courtes, cagneuses & garnies de griffes. Cet oiseau très-commun en Amérique est pesant, mal-adroit, stupide, articulant mal ce qu'on lui fait dire ; son cri naturel est fort désagréable.

L'espèce des *perroquets* varie considérablement ; les grandes Indes en produisent de différentes sortes, dont les principales sont celles que l'on appelle *cacaoua* ; leur plumage est blanc, & quelquefois cendré ; ils ont sur la tête une espèce de crête de couleur orangée, couchée sur le derrière du col ; cette crête se dresse & se déploie lorsque l'animal est en colère.

Les loris sont beaucoup plus petits, bien faits, assez hauts sur jambes, ayant la tête petite, le col proportionné, la taille légère, la queue longue & le plumage diversifié de couleur de feu, de pourpre, de bleu & de jaune.

Les *perroquets* noirs sont communs dans l'île Maurice ; ils ressemblent au bec près, à des corbeaux.

La côte d'Afrique produit aussi un grand nombre de *perroquets* ; les plus connus qui viennent communément de l'île du Prince, sont d'un beau gris ; ayant la queue couleur de feu ; ces oiseaux sifflent très-bien, & peuvent exécuter des airs à leur portée : élevés de jeunesse, ils s'approprient facilement ; ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement est extrême à l'é-

gard de ceux qu'ils ont pris en amitié.

Il est presque impossible de décrire toutes les espèces de *perroquets* que produit l'Amérique ; ceux que l'on appelle *anacotons* venant des bords de la rivière de ce nom, sont forts de taille ; leur plumage est d'un beau verd mêlé de quelques plumes rouges & jaunes sur le gros des ailes, dont les extrémités ont un peu de bleu ; ils ont encore une espèce de bandeau de petites plumes jaunes au-dessus du bec sur le devant de la tête ; ces *perroquets* sont grands railleurs, contre-faisant le cri des animaux, & même le ton des personnes ; ils parlent très-bien.

On voit dans les Antilles, principalement dans celles qui sont peu habitées, des *perroquets* d'une espèce particulière à chacune de ces îles ; ceux de Tabago sont fort gros ; leur plumage est verd avec un peu de bleu aux ailes & sur la tête. Il s'en trouve dans l'île de Saint-Vincent d'une couleur ardoisée tirant sur le verdâtre ; ils ont quelques plumes d'un rouge sang de bœuf sur le gros des ailes : ces animaux sont mal faits, lourds, & semblent participer de la stupidité des sauvages du pays.

Les habitants de la Martinique, de la Guadeloupe & de la Grenade, ont tellement fait la chasse aux *perroquets*, qu'on n'en trouve presque plus dans ces îles.

Les *perroquets* sont leurs nids au sommet des plus hauts arbres, dans des trous faits par la nature, ou qu'ils creusent avec leur bec ; ces trous sont très-profonds, & presque toujours dirigés de bas en haut : quoique les *perroquets* paroissent pesants, ils volent cependant très-bien, fort haut, & en compagnie de quatre ou cinq, perchant sur les arbres pour le reposter, & faisant un grand dégrat de fruits, de graines & de branches, lorsqu'ils prennent leur nourriture, ou qu'ils s'amuse. La chair de cet oiseau est brune, grasse, & d'un goût approchant de celle du pigeon ; on en fait de très-bonne soupe ; elle réussit encore très-bien étant mise en daube ou en pâte.

Les periques sont des *perroquets* de la petite sorte, qui ne grossissent jamais ; on peut les distinguer en grande & en petite espèce ; elles sont toujours fort inférieures pour la taille aux *perroquets* ordinaires ; leur forme est plus dégagée ; elles ont aussi la voix moins forte, & le caquet plus affilé. On voit de grandes periques dont le plumage est d'un beau verd d'émeraude, ayant des petites plumes couleur de feu sur le gros des ailes, & un bourrelet de pareilles plumes sur le devant de la tête ; leur bec est ordinairement d'un blanc couleur de chair.

Il vient de la côte de Guinée des periques extrêmement jolies, moins fortes que les précédentes ; elles ont la queue fort longue ; leur plumage d'un verd de poirée est égal par-tout le corps, à l'exception d'un collier de plumes noires qu'elles ont au-tour du col ; leur tête est ronde, bien faite, ornée de deux yeux fort vifs, & d'un bec de couleur noire. La même côte produit une autre sorte de periques plus petites, d'un vert plus foncé, ayant des plumes rouges, jaunes & noires ; enfin il s'en trouve qui ne sont guère plus grosses que des moineaux, dont le plumage est verd d'émeraude, mêlé de quelques petites plumes rouges sur la tête & aux ailes. Il est bon de faire attention que le mot *perique* désigne toujours la petite espèce des *perroquets*, & que celui de *peruche* s'emploie en parlant des femelles.

*PERROQUET TAPIRÉ*, (*Hist. des Arts.*) nous nommons *perroquets tapirés*, ceux qui doivent à l'art une partie de leurs belles plumes. Les Indiens de la Guinée savent faire venir des plumes rouges & des plumes jaunes aux *perroquets* qui n'en avoient pas en assez grand nombre. Ce fait que M. de la Condamine a rapporté dans son intéressante relation de la rivière des Amazones, est attesté par tous ceux qui ont habité à Cayenne. On nous dit que les Indiens arrachent



les plumes des *perroquets* dans les endroits où ils favent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & qu'ils frottent les chairs qu'ils ont mises à découvert avec du sang de grenouille. Si un plus long séjour, ou moins d'occupations, eussent permis à M. de la Gondamine de faire *tapirer* devant lui des *perroquets*, nous saurions mieux ce que nous devons penser de la recette de sang de grenouille. Tout ce que font les Indiens se réduit peut-être à faire paroître plutôt des plumes que la mue eût fait paroître plus tard; le sang de grenouille ne tient vraisemblablement lieu que de baume aux petites plaies qu'ils ont faites aux *perroquets*.

Les Indiens connoissent, dit-on, les *perroquets* propres à être *tapirés*; n'est-ce point qu'ils ont une connoissance semblable par rapport aux *perroquets*, à celle que nous aurions par rapport à nos poules, dont la couleur du plumage change après chaque mue? On achete cependant moins les *perroquets tapirés*, quand on fait qu'ils l'ont été; aussi les Indiens se gardent-ils bien de les annoncer pour tels. N'est-ce point encore parce que le changement auquel l'art a eu quelque part, est l'effet d'une opération équivalente à la mue, & que l'expérience a appris que les plumes rouges ou jaunes qui tomboient à la mue suivante, n'étoient pas toujours remplacées par des plumes de même couleur. Ainsi les plumes blanches de nos coqs & poules ne font d'ordinaire remplacées par des plumes de même couleur qu'au bout de plusieurs années. (D. J.)

**PERRUQUET**, poisson de mer auquel Rondelet a donné le nom de *perroquet*, parce qu'il est de différentes couleurs: il a le dos noir; le ventre & les côtés du corps sont jaunes, & la nageoire du dos est verte. Ce poisson a plusieurs traits verts qui s'étendent depuis les ouïes jusqu'à la queue: au reste il ressemble au tourd, dont il est une espèce particulière. Voyez TOURD. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, I. part. liv. VI. chap. vj. Voyez POISSON.

**PERRUQUET**, (Marine.) c'est le mât le plus élevé du vaisseau; il y en a un arboré sur le grand mât de hune; un autre sur le mât de hune d'avant, ou de misène; un sur le mât de beaupré, & l'autre sur le mât d'artimon. Voyez MAT.

*Perroquets volans*; ce sont deux *perroquets* que l'on met & que l'on ôte facilement, & que l'on amène étant sur le pont du vaisseau.

*Perroquet en bannière*, mettre les *perroquets en bannière*, c'est lâcher les écoutes des voiles de *perroquet*, en sorte qu'on les laisse voliger au gré du vent; cela se pratique lorsqu'on peut donner de jour quelques signaux dont on est convenu. Voyez BANNIERE.

*Perroquets d'hiver*; ce sont des *perroquets* qui sont plus petits que ceux que l'on porte d'ordinaire dans les belles saisons. Voyez la position des *perroquets*, Pl. I. fig. 2. & fig. 1.

**PERRUQUE**, f. f. (Ornithol.) nom qu'on donne à la plus petite espèce du genre des *perroquets* à longue queue.

On distingue différentes sortes de *perruches*: 1°. la *perruche* commune, qui est verte, rouge & jaunâtre; c'est la première espèce du genre des *psittacus* qu'on ait vû en Europe, & elle étoit bien connue des anciens; 2°. la *perruche* qui est toute verte sans aucun mélange; 3°. la *perruche* rouge & jaune; 4°. la *perruche* rouge, jaune & à crête; 5°. la *perruche* rouge avec les ailes colorées de noir & de jaune.

Outre ces espèces de *perruches*, Margrave en a décrit sept autres espèces particulières au Brésil, où on les nomme *tuia pitejuba*, *tuitirica*, *jeudaia*, *tuita*, *tuipara*, *anaca* & *qujubatu*. Il parle encore de deux autres espèces de *perruches* fort curieuses, mais qui n'ont point de nom particulier; l'une est de la grosseur d'une hirondelle, toute jaune, à bec noir & à très-longue

queue; l'autre est de la grosseur d'un étourneau, d'un jaune foncé sur le dos, d'un jaune pâle sur le ventre, & à queue plus courte. On voit des *perruches* à la Guadeloupe à plumes rouges sur la tête, & à bec tout blanc: enfin c'est un genre d'oiseau extrêmement diversifié. Les *perruches* s'approprient aisément, deviennent familières, aiment la compagnie, & parlent presque toujours; il y en a cependant quelques-unes qui ne disent mot. (D. J.)

**PERRUQUE**, f. f. (Art méch.) coëffure de tête, faite avec des cheveux étrangers, qui imitent & remplacent les cheveux naturels. L'usage & l'art de faire des *perruques* est très-moderne; ils n'ont pas plus de 120 ans. Avant ce tems, l'on se couvroit la tête avec de grandes calottes, comme les portent encore aujourd'hui les comédiens qui jouent les rôles à manteau, ou ceux qui sont les payfans. On y coufroit des cheveux doubles, tout droits; car on ne savoit pas tresser, & l'on frisoit ces cheveux au fer comme on les frise aujourd'hui sur la tête.

Le premier qui porta *perruque* fut un abbé, nommé *La Rivière*. On travailloit alors sur un couffin, semblable à celui des ouvrières en dentelle. Cet ouvrage étoit beaucoup plus facile, parce que ce que l'on place aujourd'hui au-bas d'un petit bonnet, étoit alors au-dessus de la tête. Les *perruques* étoient si garnies & si longues, qu'elles pesoient assez communément jusqu'à deux livres. Les belles étoient blondes; c'étoit la couleur la plus recherchée. Les cheveux d'un beau blond cendré, forts, & de la longueur de ceux qu'on place au-bas des *perruques*, valoient jusqu'à 50 ou 60, & même 80 livres l'once, & les *perruques* se vendoient jusqu'à mille écus. Celui qui coëffoit Louis XIV. de ces énormes *perruques* que nous lui voyons dans ses portraits, s'appelloit *Binett*. Il disoit qu'il dépouilleroit les têtes de tous ses sujets pour couvrir celle du souverain. En même tems un nommé *Ervais* inventa le crêpe qui joint mieux, qui s'arrange plus aisément, & qui fait paroître les *perruques* bien garnies, quoiqu'elles soient légères & peu chargées de cheveux. Nous expliquerons ailleurs comment on crêpe des cheveux plats. Voici maintenant ce qu'il y a à observer sur le choix des cheveux.

1°. Il ne faut point que ce soient des cheveux d'enfant; il est rare qu'ils soient forts au dessous de 15 ou de 20 ans: les blonds sur-tout les ont d'une qualité plus fine & plus filasseuse, & plus sujets à rouffir quand on les emploie; aussi ne s'en sert-on guère.

2°. Les cheveux châtains sont ordinairement les meilleurs; des enfans mêmes les ont forts. Il y a trois sortes de châtain; le châtain, le châtain clair, & le châtain brun.

3°. Les cheveux noirs forment aussi trois nuances différentes: il y a le noir, le petit noir, & le noir jais, couleur que l'on peut porter sans poudre, mais très-difficile à trouver.

4°. Il y a des cheveux grisâtres d'une infinité de tons différens. Ceux que nous appellons *gris de maure* ont été noirs jais, mais ils sont devenus au quart blancs. Le gris sale est la couleur de cheveux des personnes brunes; ils passent de même au quart blancs. Le blanc fond jaune est la couleur de cheveux blonds qui ont blanchi. Il faut que ces cheveux soient à moitié blancs pour qu'on s'en aperçoive, le blanc restant moins du blond que du noir & du châtain.

5°. Dans la variété des cheveux blancs, celle dont les *Perruquiers* font le plus de cas est le blanc agate. Ce sont ordinairement les personnes les plus noires qui ont les cheveux de cette couleur, lorsqu'ils ont entièrement blanchi.

Le blanc perle est la couleur des cheveux des châtains, lorsqu'ils sont devenus tous blancs; les cheveux blancs de lait ont été blonds ou roux, ils ont pris cette nuance avec le tems, souvent l'extrémité

en est jaune. Ceux qui ont été blonds ne sont pas d'une si bonne qualité que ceux qui ont été roux; ceux-ci sont très-forts & beaucoup meilleurs. Le corps en est continu. La pointe en reste toujours fine, & boucle naturellement. Ces cheveux n'ont point de prix.

Toutes ces couleurs forment une longue suite de nuances changeantes & perceptibles d'une année à une autre, à les examiner de l'enfant où ils tirent à la blancheur.

Il y a cette différence des personnes blondes aux autres, que plus elles avancent en âge, plus leurs cheveux brunissent, & par conséquent valent moins; & qu'aux autres au contraire, plus ils blanchissent en avançant en âge, plus leurs cheveux augmentent en couleur & en force. Il faut pourtant observer que cette augmentation ne se fait communément que jusqu'à l'âge de 60 ans, âge au-delà duquel les cheveux ne prennent plus la même nourriture, & deviennent plus secs & plus filasseux.

L'on observe en général que les cheveux des personnes qui ne se livrent à aucun excès se conservent long-tems, & que ceux au contraire des hommes livrés à la débauche des femmes, ou des femmes livrées à l'usage des hommes, ont moins de force, sechent, & perdent de leur qualité.

Dans les pays où la bière & le cidre sont la boisson commune, les cheveux sont meilleurs que par-tout ailleurs. Les Flamands ont les cheveux excellens, la bière les nourrit & les graisse. Ces peuples sont presque tous ou blonds, ou d'un châtain clair. On les distingue facilement pour peu que l'on ait d'expérience. Ils s'éclaircissent au bouillissage, au lieu que les cheveux blonds des autres pays y brunissent.

Les Perruquiers préfèrent communément les cheveux de femmes aux cheveux d'hommes, quoique pourtant il s'en trouve de ces derniers d'une bonne qualité.

Les cheveux des femmes de la campagne se conservent plus long-tems que les cheveux des femmes qui habitent les villes. Les payannes les ont toujours renfermés sous leur bonnet, ne les poudrent jamais, & ne les exposent rarement à l'air qui les dessèche. Si les hommes en usoient de la même manière, on employeroit avec le même avantage leur chevelure. Il faut en excepter ceux d'entre eux qui sont adonnés au vin ou aux femmes. Ceux des femmes qui se frisent & se poudrent habituellement sont mauvais.

Ces observations ne sont point si générales qu'il n'y ait des exceptions. Il y a de bons cheveux chez l'un & l'autre sexe, quoique plus rarement parmi les hommes.

Après avoir parlé de la matière, nous allons passer aux outils.

Il faut d'abord des cardes. Il y en a de plusieurs sortes : 1<sup>o</sup>. des cardes ou peignes de fer à plusieurs rangs de dents. Elles ont ordinairement un pié de long. Certaines en ont moins, mais les plus courtes sont d'un demi-pié. On les fait avec du fil de fer tiré exprès; il est plus ou moins gros, mais communément du diamètre des aiguilles à tricoter depuis les plus grosses jusqu'aux plus fines. Aux plus grosses que l'on appelle *seran*, les dents sont d'acier. La hauteur en est de 2 pouces  $\frac{1}{2}$  ou environ, la longueur de 8 à 9 pouces ou environ, & la largeur de 8 à 9 rangs de dents sur 18 à 20 de longueur; d'où l'on voit combien il en peut entrer dans un *seran*. Souvent le *seran* est tout de fer. La plaque ou le dedans est rivé. Le fer débordé à-peu-près d'un pouce de chaque côté. Il y a au milieu un trou à placer une vis ou un clou. Il faut, pour la sûreté de l'ouvrier, que la table sur laquelle il pose sa carde ou son *seran*, ait un rebord tout-autour d'un demi-doigt de haut. Voyez les Pl.

2<sup>o</sup>. Il y a des cardes à tirer à plat, c'est-à-dire, à peigner les cheveux droits, ou tels qu'ils ont été levés

de dessus la tête. Les dents de ces cardes sont attachées à une planche qui peut avoir 10 ou 12 pouces, & qui est toute couverte de fer-blanc. Elles n'y sont point si serrées qu'aux autres cardes. Dans chaque rangée il n'y en a guère qu'une trentaine en long sur six en large. La hauteur de ces dents est communément d'un bon pouce  $\frac{1}{2}$ . Il faut quatre de ces cardes pour les placer 2 à 2 les unes sur les autres. Voyez les Pl.

3<sup>o</sup>. On a des cardes à dégager. Elles sont de la même longueur que les cardes à tirer à plat. La différence qu'il y a de celles-ci aux autres, c'est qu'elles sont partagées en deux par le milieu de l'espace d'un ou de deux doigts, & ont à un bout les dents aussi longues, aussi grosses, & aussi écartées que les précédentes; mais d'un côté ces dents n'ont que 9 lignes de haut, sont plus fines & plus serrées que de l'autre, ce qui les fait à-peu-près ressembler à peigne à accommoder, où les dents sont d'un côté plus éloignées, & de l'autre plus rapprochées. Voyez les Pl.

4<sup>o</sup>. Il y a des cardes fines pour tirer les cheveux frisés. Elles sont à-peu-près comme le côté fin des cardes à deux fins. Elles ne s'attachent que par un bout, parce que l'on s'en sert en long & en large selon la longueur du paquet. Voyez les Pl.

5<sup>o</sup>. Des cardes faites au ciseau & à l'équerre, un des côtés en est plus large, plus haut, & moins serré. L'autre a les dents plus fines & plus serrées. Elles servent à tirer & à dégager par le moyen de l'équerre. L'ouvrier en place devant lui une en long, & une autre en large. Voyez les Pl.

6<sup>o</sup>. Des cardes semblables aux cardes à matelats, avec des manches & des dents crochues. Elles ne servent qu'à tirer des cheveux frisés. Voyez les Pl.

Les Perruquiers ont des moules ou bilboquets qu'ils emploient à friser les cheveux. Ces moules sont de buis ou de quelque autre bois, de la longueur de 3 pouces. Il y en a de différentes grosseurs. Les plus petits n'ont que le diamètre des tuyaux de pipe; les seconds, celui des plumes à écrire; les troisièmes, celui à-peu-près du petit doigt; les quatrièmes, celui du petit doigt; les cinquièmes, celui du doigt annulaire; les sixièmes, celui du doigt du milieu; les septièmes sont un peu plus gros; les huitièmes ont la grosseur du pouce; les neuvièmes sont au-dessus de la grosseur du pouce. Les moules de buis sont les meilleurs. Les autres bois s'imbibent de plus d'eau, & sont plus difficiles à sécher. Autrement on se servoit de moules de terre. Nous en avons quitté l'usage, parce qu'en les mettant sur l'étau, la terre s'échauffoit trop & rendoit les cheveux trop cuits. On en faisoit aussi avec des cordes ou des ficelles pliées en plusieurs doubles, de la longueur de 3 pouces, & des différentes grosseurs dont nous avons parlé. On les couvroit d'une toile que l'on cousoit, & que l'on ferroit bien. Voyez les Pl.

Il y a encore des moules brisés pour la frisure que l'on appelle *frisure sur rien*. Ces moules brisés sont faits à-peu-près comme les étnis à mettre des épingles ou des aiguilles. Voyez les Pl.

Il faut un étau. Cet outil n'a rien de particulier; il est seulement fort petit. Depuis que l'on fait des *perruques* courtes, les étaux ne sont plus placés comme ils l'étoient. On les renverse en-dedans; par ce moyen on frise plus aisément, & aussi court que l'on veut. Voyez les Pl.

Il faut des têtes à monter les *perruques*. Elles sont distinguées les unes des autres par un numéro. Les plus petites sont de trois, de trois & demi. Elles servent pour les *perruques* des petits enfans. On peut aussi s'en servir pour les hommes qui ont la tête fort petite. Viennent ensuite celles du quatrième, du cinquième & du sixième numéro. Ces dernières sont d'un usage plus fréquent, parce que c'est la grosseur des têtes ordinaires. Il y en a qui vont jusqu'au



septième & huitième numéro, mais elles ne servent que dans des cas extraordinaires. Une tête à monter à la forme d'une tête réelle. *Voyez les Pl.*

Depuis que l'on porte des *perruques à bourse*, & que l'on fait des montures à oreilles, on a inventé des têtes à tempes, afin que les *perruques* serrassent mieux sur le front, sur les tempes & sur l'oreille : le bord du front en est très-mince. Depuis le dessus de l'oreille jusqu'au sommet, le bois grossit imperceptiblement toujours en montant; d'où il arrive que le devant du rebord étant plus ferré, prend mieux, serre davantage, & remplit même les tempes les plus creuses. *Voyez les Pl.*

Il y a encore des têtes creuses. Elles sont moins lourdes, & fatiguent moins la frisure qui se fait sur les genoux; mais elles donnent plus de peine à celui qui monte. Comme elles font extrêmement légères, pour peu que le point arrête, il faut retenir la tête en poussant l'aiguille. *Voyez les Pl.*

Enfin, il y a des têtes brisées qui s'ouvrent en deux depuis le menton jusqu'au derrière de la tête. Elles servent à monter de petites & de grosses *perruques*. Pour ces dernières, on met dans l'entre-deux des planches faites pour cet usage, plus ou moins épaisses, suivant l'ampleur que l'on veut donner à l'ouvrage. *Voyez les Pl.*

Il faut un métier. Il est composé d'une barre de bois qui peut avoir 2 piés ou 2 piés &  $\frac{1}{2}$  de long sur 4 pouces de large & 2 de haut, très-plat en-dessous, & d'un bois un peu lourd pour qu'elle soit plus à plomb sur les genoux. Elle doit être percée aux deux bouts : on met dans ces deux trous un bâton rond de la longueur de 15 à 16 pouces sur 4 ou 4 pouces &  $\frac{1}{2}$  de diamètre. Les deux trous doivent avoir à-peu-près un pouce d'ouverture, & la grosseur des bâtons doit être proportionnée par le bas à cette ouverture pour qu'ils puissent y entrer. Nous dirons ailleurs à quoi servent ces métiers. On peut pratiquer des trous sur les tables, & y placer les bâtons. Cela est plus solide. *Voyez les Pl.*

Le perruquier a besoin d'une marmite ou chaudière. Ce vaisseau doit être fait en poire, plus large par le bas que par le haut. Cette forme empêche les cheveux de remonter lorsqu'ils sont sur les moules. Sa grandeur ordinaire est d'un feu & demi, & il peut contenir 2 livres ou 2 livres & demie de cheveux frisés sur des moules qui ne soient ni trop gros ni trop petits. *Voyez les Pl.*

Il lui faut aussi une étuve. Il y en a de rondes & de carrées. Ceux qui ont du terrain peuvent les faire en maçonnerie comme les fourneaux. Celles que l'on commande aux Menuisiers sont carrées & de bois de chêne. C'est une espèce de coffre de 3 piés &  $\frac{1}{2}$  à 4 piés de haut, sur 2 à 2 piés &  $\frac{1}{2}$ . On place ordinairement en dedans une croix de fer. Si l'étuve a 4 piés, il faut que la croix soit posée à la hauteur de 3 piés ou environ, & couverte d'une grille de gros fil de fer, dont les trous soient un peu écartés. Sous la grille, l'on met une poêle proportionnée à la grandeur de l'étuve, pleine de charbons bien couverts, & disposés de manière qu'en se consumant ils ne forment point de cavité. *Voyez les Pl.*

Les étuves rondes se trouvent chez les Boisseliers. Elles sont du même bois que les seaux. Au défaut des unes & des autres, on peut se servir d'un tonneau bien sec.

Les cheveux s'étagent à différens degrés, depuis 1 jusqu'à 24 tout au plus. Pour les mesurer, on se sert d'une règle d'environ 2 piés, divisée par pouces & par lignes. Le premier degré peut avoir 2 pouces &  $\frac{1}{2}$ . Depuis le premier degré jusqu'au septième degré, on peut augmenter chaque étage d'un demi pouce; depuis le septième degré jusqu'au douzième, de 8 lignes; depuis le douzième degré jusqu'au sei-

zième, depuis 8 jusqu'à 11 lignes; du seizième au dix-huitième, les étages ont 12 lignes de plus; depuis le dix-huitième jusqu'au vingtième, 14 lignes; depuis le vingtième jusqu'au vingt-quatrième, 18 lignes; enfin, pour le vingt-quatrième étage, il faut que les cheveux aient 3 quarts d'aune de long, & c'est la dernière longueur qu'on puisse donner aux *perruques*. Voilà tous les outils. Voyons à-présent la manière d'employer les cheveux.

Si l'on se propose un ouvrage en cheveux grisaille, il faut avoir soin de séparer les veines de gris sale qui pourroient se trouver dans les coupes dont on veut faire la tire; car il est assez ordinaire que dans une coupe il y ait trois ou quatre nuances différentes. On les examinera par la pointe, & l'on ôtera ceux qui sont jaunes, ou d'une autre couleur.

On fait cette opération sur toutes les coupes depuis la plus longue jusqu'à la plus courte; on prend une meche de chacune; l'on en forme un paquet à-peu-près de la grosseur d'un pouce; & lorsque les paquets sont faits, on les noue avec du fil de penné (ce fil est ce qui reste attaché aux ensuples, lorsqu'une pièce de toile est finie); on les étête, c'est-à-dire que l'on ôte la bourre qui se trouve à la tête des cheveux: pour cet effet, l'ouvrier tient le paquet du côté de la pointe par le milieu, & il en laisse hors de sa main environ la longueur de trois doigts; il les peigne avec un peigne fort, & dont les dents soient un peu larges, jusqu'à ce que la bourre ou le duvet soit entièrement tombé; ce qui arrive lorsque le peigne passe aisément à travers. Il a soin d'égaliser les cheveux le plus qu'il lui est possible.

Pendant ce travail il doit avoir le seran attaché bien ferme sur la table.

Lorsque les paquets sont étetés, il faut dégraisser les cheveux. Cela se fait ordinairement avec du gruau. On en met un ou deux litrons sur un tablier de cuir que l'on a sur les genoux; on dénoue le paquet; on le tient à-peu-près par le milieu; on l'étale du côté de la tête, & l'on répand une poignée de gruau entre les cheveux que l'on frotte entre les mains, comme une blanchisseuse frotte du linge fin. Après qu'on a opéré sur la tête des cheveux, on le retourne, & en fait autant du côté de la pointe. Après quoi on sépare le gruau le plus qu'il est possible en mêlant les cheveux & en les passant plusieurs fois dans le seran. Pour les bien mêler on tient le paquet par le milieu. Comme dans les paquets il se trouve des cheveux courts & des cheveux longs, on prend de la tête le moins qu'on peut, afin que les cheveux courts qui se trouvent parmi les longs ne puissent pas sortir du paquet. On jette la tête des cheveux dans le seran; on serre le reste du paquet librement de la main gauche, & avec le premier doigt de la main droite on les tourne en dedans, & on les peigne avec le seran; ce qui sert beaucoup à faire sortir le gruau. Après ce travail l'on renoue les paquets que l'on serre bien, & le dégraisage est fini.

Cela fait, il faut tirer les paquets par la tête les uns après les autres. Pour cet effet on a deux petites cartes à côté du seran. On étend les paquets en long sur une de ces cartes, & l'on met la pareille sur les paquets; ou, au défaut d'une seconde carte, l'on se sert d'une vergette sur laquelle on pose un poids suffisant, pour qu'en tirant les cheveux ils viennent doucement; il faut observer de les tirer bien droit, & de mêler les courts & les longs le mieux que l'on peut.

Quand tous les paquets du triage seront tous bien tirés, il faut avoir deux cartes à tirer à plat. L'on prend une de ces cartes, l'on y place un gros fil double, plié en doubles écartés de deux doigts, le long des rangées des dents de la carte, en observant que ce fil passe plus du côté de l'anneau que de l'autre côté. L'on prend ensuite les paquets séparément les

ens des autres, & on les jette dans les cardes avec la plus grande égalité possible. Pour faciliter cette manœuvre, on met une carte à chaque bout, si les paquets doivent remplir toute la cardé, & un rang de cartes sur le derrière de la cardé à l'endroit où l'on voit que les cheveux les plus courts peuvent sortir. On peut charger de paquets la cardé jusqu'à un pouce au-dessus des dents. En les plaçant il faut avoir l'attention de les bien ferrer, de les tenir pressés par une vergette ou des cardes. Les paquets longs & les paquets courts doivent toujours être entremêlés, de façon qu'en les tirant il en vienne des uns & des autres. Quand la cardé est bien remplie, l'on prend les bouts de fil qui sortent de la cardé; on les passe sur les cheveux & dans l'anneau; après quoi on serre le plus que l'on peut, & l'on arrête les fils en-dehors de la cardé à une pointe ou à une dent. L'on pose ensuite l'autre cardé sur les cheveux, de façon que ses dents répondent aux dents de la cardé de dessous, & ne débordent d'aucun côté. On la serre bien pour que les cheveux ne glissent pas plus que l'on ne voudroit; & à mesure qu'on les tire, il faut ferrer de tems en tems la cardé de dessus.

Pour faire le tirage avec plus de facilité, il faut passer une ficelle dans les deux trous des deux cardes, & l'arrêter à un clou placé à une certaine distance derrière les cardes, afin que les cheveux qui se trouvent dedans ne débordent pas plus de trois doigts en-dehors de la table.

Le premier paquet que l'on tire ne se tire point aussi gros que les autres: ordinairement il est épointé par la tête; & pour que le tirage soit bien fait, il faut que le paquet soit aussi quarré par la tête que par la pointe. Ceux qui tirent bien, tirent les paquets avec leurs doigts; mais l'on se sert communément d'un couteau ou de ciseaux. Le deuxième paquet doit être plus gros, & autant qu'il le faut pour remplir quatre, cinq ou six moules. A mesure que les plus longs cheveux sortent, les paquets ne doivent plus être si gros. Si l'on veut relever les paquets tout de suite, il faut que l'ouvrier ait son fer à côté de lui.

Relever les paquets, c'est lorsqu'on les tire par la pointe, les renouer tout de suite par la tête, & serer le fil le plus que l'on peut, pour que les cheveux ne s'échappent point en les frisant.

Les paquets des cheveux les plus courts ne doivent pas être plus gros que le tuyau d'une petite plume. Parvenu à la fin du tirage, on retrouve tous les étages depuis le plus long jusqu'au plus court.

Tout étant tiré & relevé, selon la quantité de cheveux que l'on a, on a par rangs plusieurs suites que l'on enfle chacune selon son étage, pour les retrouver plus facilement en les frisant.

Venons à présent à la frisure que l'on doit faire avec attention; car c'est de-là que dépend la durée de l'ouvrage.

Après avoir attaché bien solidement l'étau devant la table, il faut avoir un morceau de cuir de la longueur & de la largeur du pouce; on l'attache à l'étau avec une petite ficelle un peu longue pour en jouir avec plus d'aisance. Avant de mettre le paquet dans ce morceau de cuir, il faut le frotter un peu par la tête; cela empêche un frison de glisser: on tourne le cuir tout-à-tour. Il faut toujours commencer à friser les courts; cette précaution règle pour la hauteur & la grosseur de la frisure. Les plus courts qui sont l'1 & le 2 se font en rouleaux.

Voici la manière dont on les fait. On coupe des bandes de papier du bon bout qui est le large; & ces bandes on les coupe en petits morceaux quarrés. Si ce sont des cheveux blonds ou gris, on prend de l'eau chaude dans un vase où les cheveux puissent tremper à leur aise; on a de l'indigo, qui doit être de

Guatemala, parce que c'est le meilleur, & qu'il ne rougit pas; tout autre gâte les cheveux. L'on en met de la grosseur d'une petite noix dans un linge plus gros que fin, que l'on serre avec du fil; on l'écrase un peu; on le trempe dans l'eau chaude, & on le presse à mesure avec le doigt, afin que la couleur sorte plus aisément. Si les cheveux sont blancs, il faut que l'eau en soit bien teinte. Quand les cheveux auront bien trempé, & que l'on en aura bien exprimé l'eau, ils doivent rester un peu bleus; pour les cheveux blonds, il faut faire la même chose. Moins les cheveux sont blancs ou blonds, moins il faut que l'eau soit chargée; pour des cheveux noirs ou châtain, de l'eau simple suffit. Il ne faut point frotter la tête du paquet, mais simplement la mettre dans le morceau de cuir, la ferrer dans l'étau, avoir un peigne un peu ferré, le passer une ou deux fois dans le paquet, & choisir le moule qui convient; on le tient de la main droite, & de la main gauche on prend une des petites papillotes quarrées que l'on met sous le paquet; avec les deux pouces on maintient la papillote, en tenant le moule ferme par les deux bouts dans les deux mains jusqu'à ce qu'on ne voye plus la pointe du moule & de la papillote; pour lors il faut tourner en avant le paquet pour que la frisure se trouve plus étendue sur le moule. Ayant ainsi tourné toujours terme jusqu'au fil, on desserre l'étau; l'on prend une bande de papier que l'on tient bien ferme; & après avoir tiré tout-à-fait le paquet de l'étau, on roule le papier sur le paquet jusqu'à ce qu'il soit entièrement enveloppé sous le papier; l'on déchire le papier qui reste, & l'on serre bien fort le paquet avec du fil ou une ficelle. Si l'on ne veut point se servir de deux papillotes, il suffit de prendre une bande de papier dans laquelle on roule le paquet jusqu'à ce qu'il soit entièrement enveloppé; mais il peut arriver que la frisure en vienne un peu plus grosse. Ayant opéré de cette manière sur tous les paquets qui se trouvent jusqu'au 2 ou 3, il faut avoir une corde un peu plus grosse que la ficelle avec laquelle on frise, que l'on passe dans le pié & sur l'étau, de façon qu'elle soit assez longue pour qu'elle ne gêne point; cette ficelle doit être de la grosseur de celle qu'on appelle *ficelle de trois*; elle doit être coupée par bouts de la longueur de 20 pouces, ou une demi-aune tout-au-plus.

Après avoir ferré le paquet dans l'étau, comme nous avons dit, il faut, avec le peigne, le partager en deux, en relever la moitié dessous la ficelle qui est à l'étau ou à votre pié, & le rouler, comme nous avons dit, jusqu'au fil qui noue le paquet; alors on prend la ficelle que l'on fait passer sous les paquets. Elle doit être égale par les deux bouts que l'on a dans la main droite au-dessous du moule, & on tient le moule bien ferme par un bout de la main gauche; puis on fait un tour de la main droite avec la ficelle double. On passe un des bouts dans la main gauche, & avec l'autre bout on fait deux ou trois tours de la main droite, après quoi l'on fait deux nœuds bien serrés. L'on reprend ensuite l'autre moitié du paquet, & l'on exécute la même chose. On renoue les deux moules ensemble avec le bout de la ficelle qui passe. A mesure que le paquet augmente en grosseur, l'on augmente la grosseur du moule & la quantité de cheveux sur chaque paquet. Si l'on en met trois, on les partage en tiers; si l'on en met quatre, on les partage en quart; ainsi de suite en augmentant. A mesure que les paquets deviennent longs, il faut en augmenter la hauteur proportionnellement à la hauteur de la frisure, de façon que les cheveux les plus longs ne doivent avoir que quatre ou cinq pouces de frisure.

Si l'on veut donner du crêpe aux cheveux, quand on a frisé un paquet, s'il est en deux moules; après avoir bien frotté le paquet, on l'ôte de l'étau pour



repousser le fil qui le noue le plus haut que l'on peut; pour lors il faut prendre un moule de chaque main, tourner l'un à droite & l'autre à gauche; après les avoir tournés jusqu'à ce qu'ils fassent une espèce de corde, les passer l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils forment une corde qui fasse à-peu-près l'effet du crin que l'on carde pour les matelas. Si le paquet est à trois moules, quand on en a tourné deux, comme nous l'avons dit, tourner le troisième à droite & le passer par-dessus. Si les deux paquets suivans sont aussi en 3 moules, tourner les deux premiers, comme nous avons dit, tourner ensuite le troisième à gauche, le passer par-dessus, & faire la même chose aux autres paquets, tant qu'il y aura trois moules, pour que le crêpe n'emporte pas plus d'un côté que de l'autre. Quand il y aura quatre moules au paquet, en prendre deux, les tourner l'un à droite & l'autre à gauche, & les attacher bien ferme tous deux l'un contre l'autre avec le bout de ficelle qui passe; & après en avoir fait autant aux deux autres moules, les attacher tous quatre ensemble; si l'on veut que le crêpe soit plus fort, les renater tous quatre ensemble. Autrement on portoit le devant des *perruques* très-haut, comme on le voit aux portraits de Louis XIV. cela s'appelloit *devant à la Fontange*, parce que le marquis de Fontange en avoit amené le goût, & c'est ainsi comme on travailloit. Quand les paquets étoient frisés à-peu-près depuis le 5 & le 6, dont on faisoit les devans dans ce tems-là, on dénouoit les paquets, on séparoit chaque moule, on prenoit une grande ficelle de la grosseur de celle avec laquelle on frisoit, on présentait le moule par le bout de la ficelle, on partageoit les meches en trois, l'on natoit comme les Allemands natent leurs cheveux, & après on repoussait la nate jusqu'au près du moule, & c'est ainsi des autres; lorsqu'on dégrassoit les cheveux, comme nous l'expliquerons plus bas, il arrivoit de-là que les cheveux *treffés* & coufus sur la tête, se tenoient tout droits, comme on les vouloit.

Il y a une frisure que l'on appelle *frisure sur rien*: voici comme elle se pratique. On a un moule brisé; ce moule est fait à-peu-près comme les autres, excepté qu'il s'ouvre en deux; un des côtés entre dans l'autre, comme un étui; on fait les papillotes plus longues que quarrées; on les coupe par les deux bouts, comme une carte à placer dans un chandelier; on partage les cheveux, comme nous avons dit, on les roule de même; l'on renverse la découpeure des papillotes de chaque bout tout-au-tour des cheveux; l'on attache une ficelle par-dessus, ce qui empêche que les cheveux n'échappent; l'on retire ensuite le moule par les deux bouts qui s'ouvrent, & la frisure est sur rien. Il faut avoir égard à la hauteur & à la grosseur, comme nous l'avons prescrit; pour cet effet on a des moules de toutes les grosseurs.

Il y a une autre façon de friser sur rien, que l'on appelle *à l'angle*. On a des bâtons de toutes les grosseurs, à-peu-près comme les moules, hors qu'ils doivent être une fois plus longs. On met les paquets dans l'étui; on a de la petite ficelle, sans être coupée comme on la coupe pour les autres; on tient la ficelle tout le long du moule; on la mouille dans la bouche parce qu'elle s'étend mieux sur les bâtons: il ne faut point de papillotes comme aux autres frisures; on roule la frisure à la hauteur convenable; on passe le bout de la ficelle deux fois pour faire un double nœud que l'on serre avec les dents, & en même tems l'on retire le bâton de l'autre main.

Si l'on frise des cheveux pour une *perruque* d'ecclésiastique, il faut observer de faire la frisure très-basse. Si l'on en frise pour des boucles ou de boudins, il faut au contraire friser très-haut, avoir le moule plus long; & au lieu de commencer à placer les cheveux dans le milieu du moule, comme nous avons dit ci-

dessus, l'on prend un des bouts du moule, & on tourne toujours jusqu'à ce que l'on soit remonté à l'autre bout.

Quand tous les paquets de cheveux sont frisés, on a une longue ficelle de la grosseur de celle avec laquelle on frise. On enfle tous les paquets par rang; & pour trouver les étages plus facilement, on pratique deux nœuds coulans, dans lesquels on passe la tête des paquets que l'on approche le plus que l'on peut.

Après avoir observé exactement tout ce que nous venons de dire, il faut prendre la chaudière dont nous avons parlé, & la remplir aux environs de trois quarts d'eau de rivière. Si c'est de l'eau de puits, il ne faut pas qu'elle soit ni crue, ni trop acre. On élève la chaudière sur un trépié, afin qu'elle ait de l'air par-dessous. Il faut que l'eau bouille trois heures à gros bouillons sans discontinuer. Si l'on y met des cheveux bruns ou gris-blancs, ou blonds, il suffit que l'eau ait bouilli deux heures & demie: à mesure que l'eau diminue, il faut avoir devant le feu un coquemar d'eau chaude pour remplir la chaudière; car il est nécessaire que l'eau fume toujours aux cheveux: à mesure que les cheveux jettent leur crasse, il est à-propos de les écumer.

Tout cela fait, il faut retirer les cheveux, & les égoutter le plus vite que l'on peut, afin qu'ils n'aient pas le tems de se refroidir; & pour les avoir plutôt égouttés, il faut les essuyer avec des linges.

On met ensuite les cheveux dans l'étuve. On couvre de papier la grille, on y pose les suites de cheveux sur lesquels on étend une couverture, & l'on ferme bien l'étuve où l'on a placé une poêle remplie de charbons bien allumés au feu, arrangés de manière qu'en se consumant ils ne s'écroulent point, & ne fassent point de cavités, & couverts de cendres rouges. Quand la poêle est bien préparée, elle peut durer depuis le soir jusqu'au lendemain matin, sans y toucher ni remuer les cheveux. Dès le matin il faut avoir l'attention de remuer la poêle avec une pelle tout-au-tour doucement, pour que le feu ne soit point trop vif; on retournera les suites de cheveux au-moins toutes les heures jusqu'à ce que les moules soient secs, & qu'ils commencent à être lâches dans la frisure. Si une poêle de feu ne suffit pas, il faut en remettre une seconde, & avoir soin que le feu ne soit point trop vif; si, dans l'étuve, il y a des cheveux blancs ou blonds, l'on ne sauroit avoir trop cette attention, parce que ces sortes de cheveux sont sujets à jaunir. Sans trop presser ni ralentir le feu, les cheveux doivent rester communément dans l'étuve 36 ou 40 heures pour se sécher.

Les cheveux séchés, il faut avoir 5 ou 6 feuilles de papier gris qui ne soit point battu, dans lesquels on les enveloppe, de manière que l'on ne voye ni les cheveux, ni les moules. On a une corde de la grosseur d'une corde à tendre, & suffisamment longue pour la passer plusieurs fois dessus & dessous, afin que rien n'en puisse fortir; le tout doit être bien fermé.

A Paris, ce sont les Boulangers de pain-d'épice qui font la pâte du pâté & qui le font cuire. Les Perruquiers qui sont dans des pays où ils n'ont point cette commodité, la préparent eux-mêmes, avec le gruau qui sert à dégraisser les cheveux. Il faut que le pâté ne soit ni trop mince, ni trop épais. Le tems de la cuisson, il peut être d'environ trois heures, à-peu-près le tems qu'il faut pour cuire un pain de 10 à 12 livres. Le pâté cuit, il faut le couper tout chaud, & remettre les suites de cheveux dans l'étuve à une chaleur très-légère, & les laisser ainsi bien refroidir.

Pour faire bouillir les cheveux de la première frisure sur rien qui s'exécute sur des moules brisés, voici ce qu'il est à-propos d'observer. Il faut prendre un

panier qui puisse entrer dans la chaudière, & y ranger les fuites de façon qu'elles y soient un peu serrées pour qu'elles ne varient point, & avoir soin que le panier soit aussi bien fermé ; c'est la même chose pour la frisure à l'angle sur rien : quand les fuites sont dans le panier, & le panier dans la chaudière, & que l'eau commence à bouillir (chose qu'il faut observer pour tous), l'on prend un litron de farine que l'on délaye bien dans de l'eau chaude. Lorsqu'elle est bien délayée, on la jette dans la chaudière : on la laisse bouillir ; après quoi, on fait sécher les cheveux sur l'étuve comme les autres. Et, pour s'assurer qu'ils sont secs, il faut voir si la ficelle y tourne : au lieu de les mettre dans un pâte comme les autres, on a une cucurbitte que l'on met dans un chaudron ou dans une marmite. On fait bouillir au bain-marie pendant huit heures. La cucurbitte doit être bouchée avec de la laine. Il en faut deux bouchons, afin que lorsque le premier a pris l'humidité des cheveux, on puisse remettre le second, tandis que le premier se sèche, & ainsi alternativement jusqu'à la fin des huit heures. Voilà tout ce qui regarde le bouillissage & le séchage des cheveux ; opérations très-nécessaires à faire exactement, si l'on veut que l'ouvrage soit d'un bon usage.

Il faut que les cheveux soient bien froids avant que de les décolorer : décolorer des cheveux, c'est défaire la ficelle & ôter les moules ; cela se doit exécuter avec attention, & ne pas négliger de bien remettre toujours la frisure dans son centre. Après les avoir décolorés, il faut les détacher paquet à paquet de la ficelle qui les tient enfilés, & commencer par les plus longs.

Avant que d'aller plus loin, nous allons dire un mot de la manière dont on travaille le crin.

Il faut d'abord le mettre en paquet, & le tirer par la tête & par la pointe, comme les cheveux ; faire une eau de savon, le savonner à plusieurs reprises, comme l'on savonne le linge fin ; avoir une eau d'indigo, le passer à cette eau, & le friser comme les cheveux, excepté qu'il faut employer des moules plus gros, & monter la frisure moins haut. Après l'avoir retiré de l'eau d'indigo, on le soudre comme les bas de soie & la blonde.

Il y a des Perruquiers dans certaines provinces où l'on ne paye point les *perruques*, qui y mettent beaucoup de poil de chevre. Ce poil se blanchit beaucoup & donne une très-belle couleur, mais il ne dure pas ; il se coupe en le peignant. On le travaille de même que le crin.

Pour revenir au dégagement, après avoir défait les paquets de la ficelle, en commençant par les plus longs, il est à propos d'avoir son seran bien attaché devant soi. Alors on prend deux ou trois paquets dont l'on a débarrassé la tête sur le seran ; on les tient bien ferme, & on les ratifie à plusieurs reprises sans peigner ; on les égalise bien par la pointe, & on les peigne ensuite du côté de la tête en les tenant toujours bien ferme, afin qu'ils ne se dérangent point, ce qui est très-essentiel. Quand les paquets auront été bien peignés & qu'ils passeront aisément dans le seran, on les mêlera avec le doigt, comme nous avons dit ci-devant, on les repeignera par la pointe, & on recommencera par la tête en continuant toujours de les mêler jusqu'à ce que la frisure soit bien ouverte, & que le corps des cheveux n'ait plus de mauvais pli : après quoi on les attachera avec du fil bien ferme, & on les mettra en boucle du bon côté ; on commencera par les plus longs, & l'on continuera jusqu'aux plus courts.

Voilà tout ce qui concerne le dégagement du crin, des cheveux, du poil sec : car, dans certaines provinces, il y a des Perruquiers qui se servent de laine de Barbarie, & la travaillent comme le poil. Cette

laine est d'un très-mauvais usage. Si l'on s'en sert pour les *perruques* des spectacles, c'est qu'on la teint aisément de diverses couleurs.

Il y a une sorte de cheveux, que l'on appelle *cheveux herbés* : on les travaille à-peu-près de la manière suivante. L'on prend des coupes de cheveux noirs, bruns, rouges ou châains ; on les tresse sur du gros fil ou sur une petite ficelle : on prend des passés très-gros du paquet, ou autrement dit d'une coupe, que l'on tresse à simple tour, comme nous l'expliquerons ci-après. Ainsi tressés, on les lessive & on les prépare comme la toile bise que l'on veut blanchir en les mettant sur l'herbe : c'est d'où ils tirent le nom de *cheveux herbés*. L'on s'en sert pour donner la couleur aux nœuds des *perruques* nouées, & au derrière des *perruques* à bourre : ils ne sont bons qu'à être mêlés avec d'autres cheveux ; & si on les employoit seuls, ils feroient d'un très-mauvais usage, car au blanchissage ils perdent leur force & leur substance : c'est des Anglois que nous tenons cette méthode qui nous dispense depuis environ 40 ans de mettre dans les nœuds des *perruques* nouées & au derrière des *perruques* à bourre des bons cheveux, qui en augmenteroient le prix de beaucoup, sans qu'elles en durassent davantage.

Lorsque les cheveux sont tous dégagés, il faut les enfiler avec une aiguille & du fil un peu fort tous par étage, afin de les trouver plus aisément quand on veut les tirer ; c'est alors que la carte faite en équerre devient utile. Après qu'on l'a attachée ferme devant soi, on prend un ou deux paquets que l'on vient de dégaier, on les remêle par la tête, comme on l'a déjà dit, en observant de les tenir toujours bien égaux par la pointe. Après les avoir renoués à une certaine hauteur, on les étend sur un des côtés de la carte qui se présente en long jusqu'au fil. Après quoi on met une carte pareille par-dessus, alors on retire des paquets des petits, de la grosseur d'une plume. S'ils se trouvent bien épointés, on en retire une moindre quantité, parce qu'il faut qu'ils se trouvent quarrés par la tête & par la pointe. Si les paquets sont à-peu-près quarrés, on peut tirer plus des petits. Il ne faut pas attendre que la carte soit entièrement vuide, mais sur la fin des premiers en remettre d'autres dans l'autre côté de la carte, les bien mêler ; à mesure que l'on tire un des paquets, le bien égaliser, le peigner dans la carte, le nouer par la tête, le remettre en boucle, & faire la même chose jusqu'à la fin des fuites, soit de cheveux, de crin, de poil. Après avoir tiré le tout, il est à propos de le partager en plusieurs fuites, & de les enfiler par la tête avec une aiguille & du fil, comme nous avons dit ci-devant pour les cheveux plats.

Il s'agit maintenant du préparage. Il n'est pas trop aisé d'en faire une description exacte, car il dépend de l'idée & du goût de l'ouvrier : voici cependant comment l'on s'y prend communément. Si l'on veut préparer une *perruque* nouée, un peu ample, c'est-à-dire une *perruque* pour une personne d'un certain âge, il faut que les cheveux soient un peu crépés (nous avons oublié de dire que quand on dégaie les cheveux crépés, il faut avoir l'attention de les passer dans le seran jusqu'à ce que le crépe soit bien ouvert). Nous parlerons d'abord de la *perruque* nouée, parce que c'est la première qui ait été inventée ; quoiqu'elle ne paroisse guère imiter les cheveux, elle les imitoit cependant dans le tems où l'on commençait à la porter, parce que l'on ne connoissoit ni la bourre ni la queue. Les soldats même qui avoient les cheveux longs, les officiers, les bourgeois partageoient leurs cheveux en deux par derrière, les ramenoient en-devant & les nouoient comme les nœuds de nos *perruques* nouées.

Si l'on fait une *perruque* courte & légère, il n'est



pas à propos qu'il y ait du crêpe. Dans les premiers tems, on faisoit les *perruques* à devans hauts, garnis, gonflés, & longue suite, comme nous avons dit ci-devant : elles étoient si longues, qu'elles alloient jusqu'au 18 ou 20, & on les portoit en devant. Pour peu qu'un homme eût le visage maigre, il en étoit si offusqué qu'à peine lui voyoit-on le visage. Ces longues *perruques* étoient faites en pointe, & se terminoient par un boudin.

Pour la préparation, il faut prendre des cheveux crêpés, comme nous l'avons dit. L'ouvrier a devant lui une règle, sur laquelle sont marqués les étages ; il commence par les plus longs. Supposé que l'on fasse un préparé de *perruque* nouée sur le 11 ou le 12, l'on commence par les longs ; on prend 5 ou 6 des petits paquets que l'on met juste au 12. Il est à propos pour le bas de la noure de mêler du 11 dans le 12, pour qu'il se trouve épointée, & faire ainsi la même chose à tous les paquets jusqu'au 11, qui est le plus court.

Si c'est une *perruque* griffaille que l'on prépare, que les paquets ne soient pas tous d'une même longueur, & qu'il s'en trouve quelques-uns de plus noir, on y mêle un petit paquet blanc. S'il y en avoit de trop blanc, on y en ajouteroit de plus gris ou même de noir.

Après avoir bien mêlé & remêlé tous les paquets, il faut les remettre les uns après les autres dans les cardes, les tirer bien quarrés, les nouer ferme avec du fil, & faire la même chose à tous. Ensuite on coupe des bandes de papier blanc un peu fort ; elles doivent être plus larges pour les paquets longs que pour les courts, autrement la friure seroit gênée. Après avoir roulé un ou deux fois les bandes de papier sur le fil qui attache les paquets & renoué la papilote, on les numérote depuis l'1, jusqu'au plus long. Ces numéros empêchent que l'on ne se trompe en treffant. Ensuite on les remet en boucle : l'on prend un des bâtons du métier dont nous avons parlé. On a de la soie de Grenade, qu'autrefois l'on choisissoit violette, & une carte à jouer que l'on coupe en long en deux parties. L'on fait un petit trou à l'un des bouts, l'on y attache la soie que l'on roule sur la carte aux environs de cinq ou six aunes ; on répète cela six fois ; quand on en a disposé trois, ce qui suffit pour treffer un des côtés : l'on ne fait point toucher la quatrième aux autres : entr'elle & la troisième, pour ne se point embarrasser en travaillant, on laisse l'intervalle d'un doigt. L'on arrange ainsi six cartes, quoi qu'il n'en faille que trois pour treffer un côté de la *perruque*. Mais pour avoir plus égalité, on treffe une hoche de chaque paquet, jusqu'à la fin de chaque rang. En s'y prenant ainsi, les deux côtés de la *perruque* se trouvent exécutés en même tems & également ; à la fin de chaque rang, on les met en boucles, l'un devant soi & l'autre à côté.

Les six fois étant arrangées dans l'ordre que nous venons de dire, il faut avoir à l'autre bâton pareil un petit clou d'épingle attaché à-peu-près à un demi-pié du bas du bâton, & le courber, & faire un nœud de tisseran aux six fois que l'on passe dans la pointe du clou. Nous avons dit plus haut que l'on plaçoit les deux bâtons dans les trous d'une barre de bois ; mais cela ne se pratique guère. L'on fait deux trous sur la table, & l'on y plante les bâtons : cette manière est plus commode ; on n'est point obligé de tenir une barre sur les genoux, & lorsqu'on treffle, les bâtons toujours tendus ne sont point sujets à se déranger : cependant si la table étoit entièrement occupée, un ouvrier avec une barre pourroit treffer séparément sans être gêné. Après avoir mis les bâtons dans les trous & avoir attaché les six soies, comme nous avons dit, il faut les tendre également en tournant la carte sur le bâton entre le pouce & le premier

doigt ; & en faisant sonner les soies avec les doigts, comme lorsqu'on accorde un instrument, on s'assure qu'elles sont tendues également. Nous expliquerons plus bas la manière de treffer.

Autrefois les ouvriers prenoient la mesure à peu près sur la tête qu'ils croyoient propre avant de faire la monture ; aujourd'hui que l'on opere plus justement & plus finement, on fait les montures de tête avant que de prendre la mesure.

Les montures faites, voici comment l'on prend la mesure d'une tête. L'on a une bande de papier gris ou blanc un peu fort, on la coupe un peu en pointe d'un côté pour y distinguer un bout qu'on appelle le commencement. Quand une personne a les cheveux bien plantés, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni trop hauts ni trop bas ; il faut prendre depuis la racine du toupet jusques dans la fossète du col, & faire avec des ciseaux une hoche à la mesure, comme font les tailleurs ; ensuite on passe les bouts de la mesure sur le bord d'une tempe en l'étendant sur le derrière de la tête jusqu'à l'autre tempe, ensuite il faut avoir le tour, & pour cet effet saisir la mesure par les deux bouts & en placer le milieu dans la fossète du col, rapprocher les bouts en devant, passer sur les oreilles, & remonter jusqu'à l'extrémité des cheveux sur le front. Si la monture est à oreilles, il faut passer au-dessus d'une oreille, s'avancer par-dessus la tête jusqu'à l'autre oreille, & toujours observer de faire des hoches pour reconnoître les points. Si la tête dont on prend mesure est bien proportionnée, la hauteur de l'oreille fait la profondeur du devant au derrière : toutes les dimensions prises, il faut écrire sur chaque hoche le point que l'on vient de prendre, comme la profondeur du devant en derrière, d'une tempe à l'autre, au tour de l'oreille & autour de la tête ; il faut ensuite avoir du ruban que l'on appelle *ruban de tour* fil & soie, ou *tour de soie*, mais le premier vaut mieux. On les emploie de deux couleurs, rose & gris de maure ; la largeur du ruban peut être d'un pouce & demi, il y en a de deux ou trois lignes au-dessus comme au-dessous ; pour que le ruban soit bon, il faut qu'il soit bien frappé & que la lisière soit bonne de chaque côté, afin qu'en y passant l'épingle avec le fil elle ne casse pas : une monture de *perruque* en prend une demi-aune & demi-quart. Si la monture est pleine & fermée on en replie un peu de chaque bout qu'on coud jusqu'aux trois quarts de la largeur ; ensuite l'on prend exactement le milieu d'un des remplis à l'autre, & on le marque d'un trait fait avec de l'encre ; on a des clous d'épingle ni trop gros ni trop petits, on place le trait que l'on a fait avec de l'encre sur le ruban dans la raie qui se trouve sur les têtes à monter. Cette raie en marque exactement le milieu, on y fixe le ruban par un clou fiché sur le devant, & puis par un second fiché sur le derrière ; si l'on veut faire une pointe au front, il faut prendre un autre clou, le ficher sur le ruban à la distance de trois lignes de celui du milieu, & relever le ruban un peu de chaque côté ; la pointe pour la grandeur d'un front bien fait est ordinairement, tout bien compassé, de cinq pouces & demi ou six pouces, par conséquent si on la fait de 6 pouces il faut observer de renverser le ruban, ou de l'échancrer de trois pouces de chaque côté, puis l'arrêter par un clou ou deux de chaque côté, qui le maintienne également ; cela ne doit être pratiqué qu'après l'avoir bien compassé également, car la première chose qui faute à la vue c'est son inégalité, la *perruque* en paroît de travers. Ensuite à l'endroit de la couture on place deux autres clous sur la raie également en observant que si la personne a un cou gras & court, il faut les placer plus haut pour que le derrière relève, & que si la personne est maigre & a le col long, il faut pratiquer le contraire. Cela fait,

on tire le ruban d'un côté à peu près vis-à-vis le gras de la joue, & l'on fiche un clou, on en fait autant de l'autre côté, & toujours bien symétriquement pour que les parties y correspondent; ensuite on a du fil de Bretagne uni & fort avec une aiguille un peu grosse de la longueur de deux pouces; on disperse différens clous sur le visage, un suffit au menton, un autre au-dessous du nez, un troisième au-dessus, un quatrième au milieu du front, un à chaque coin de l'œil, & enfin par tout où l'on en aura besoin; mais le moins que l'on en puisse employer, c'est toujours le mieux. On arrête le fil qui part du ruban, au premier de tous ces clous disposés comme on a dit, parce que à une monture pleine on commence toujours par le bas de la joue: on tire ensuite le fil avec justesse de la main gauche en le poussant avec le pouce de la main droite. On passe une carte sous le ruban pour le faire glisser plus aisément; il faut ordinairement cinq ou six de ces fils; on observe que le ruban en soit bien arrondi; on arrête le fil à la pointe qui se trouve auprès de l'œil, en faisant deux ou trois tours avec le fil au tour du clou, & l'on y marque après un ou deux nœuds coulans. Il faut avoir attention de ne pas passer plus de fils d'un côté que de l'autre, de les poser également, & de rendre au compas les deux côtés égaux. C'est la même manœuvre si l'on fait un petit devant avec du crin, qu'aux *perruques* nouées; il ne faut point un petit clou pointu au front, au contraire il faut qu'il soit rond, & communément le front pas si ouvert qu'aujourd'hui, au reste chacun a son goût, & il n'y a point de règle là-dessus. Quelle manière qu'on suive, on prendra une aiguillée de soie un peu forte, & on l'arrêtera au clou du milieu du front, l'on piquera ensuite l'aiguille, dans la lisière, de façon que la raie d'encre se trouve dans le milieu, en passant l'aiguille par-dessus la lisière, de-là ou la fera passer au clou où la soie a été arrêlée; l'on fera ensuite un autre point à droite, de l'autre côté, à peu de distance, & un autre à gauche à distance égale, glissant toujours, comme nous l'avons dit, une carte dessous le fil, pour que le ruban passe plus aisément, & qu'il ne se fatigue point non plus que le fil; le reste n'a rien de difficile. Ensuite il faut ficher derrière, dans le milieu de la tête, quatre clous, à commencer à un pouce près de la raie jusqu'à la tempe; prendre une aiguillée de fil, l'arrêter au premier clou du côté de la tempe, le passer dans la lisière du derrière du ruban ou plus avant; mettre un ou deux fils, selon que l'on veut faire la tempe creusée ou ronde, également au-dessus, à la partie qui forme le front, former l'autre côté égal, & bien compasser le tout, pour que le front ne creusé pas plus d'un côté que d'un autre. Si la lisière du ruban fronce derrière, à l'endroit de l'oreille, il faut y faire un pli, ou y passer un fil à peu près à la hauteur de l'œil, jusque derrière l'oreille; ce fil doit être tiré & arrêté bien ferme. Si la personne a le col gras, il faut comme nous avons dit, mettre un point plus haut dans la raie de la tête au-dessus du ruban, prendre une aiguillée de fil, poser le premier point sur la couture du ruban, & le tirer en avant de la même façon que nous avons expliqué plus haut, & si le cas le requiert, poser encore un autre fil de chaque côté; ensuite avoir un cordonnet moyen, en prendre la valeur du quart, faire un nœud à chaque bout, & l'arrêter bien de chaque côté pour qu'il ne s'échappe point en serrant la *perruque*; l'on en fait passer les deux bouts à l'endroit du ruban qui n'a point été cousu jusqu'à la lisière; ensuite on relève le ruban par-dessus le cordonnet, on fait un point un peu lâche à la lisière qu'on vient de relever, & par ce moyen le cordonnet n'est point gêné. Ceci fait, & le ruban placé, on met le rézeau que l'on nomme aussi ordinairement *coiffe*; ce rézeau est fait de soie

ou de fleur et ou de fil. Si la *perruque* est pour une personne qui transpire beaucoup de la tête, un rézeau de fleur vaut mieux, il est moins sujet à se retirer, il faut que les mailles n'en soient pas trop grandes. Dans les premiers tems on avoit mis un contrôle sur les coiffes, on l'a ôté, on en a senti la puérilité, & l'impossibilité d'obvier à la fraude. En plaçant le rézeau sur la tête, il faut observer que ce qui termine la fin du rézeau soit bien dans le milieu de la tête; sans cette précaution, un côté seroit plus large que l'autre; on en attache un côté avec un clou pour qu'il ne varie point, & l'on le coute avec le ruban, en pratiquant à peu près un point à chaque maille. Quand le rézeau est cousu, s'il se trouve trop grand, il faut couper tout ce qui devient inutile.

L'on a ensuite un ruban que l'on appelle *le ruban large*; il est ordinairement brun fil & soie, il n'est point aussi frappé que celui du tour; la largeur est de quatre pouces, on y fait d'abord un rempli & on commence à le coudre à la lisière du ruban des la pointe; on le tire ensuite par en bas aux environs de quatre doigts au-dessus du ruban de derrière; on le coupe, on le remplace au-dessous, on met un clou dans une petite raie qui se trouve dans le milieu du ruban, on en met aussi un dans la raie de la tête, & un autre de chaque côté, en tirant depuis le dessus de la tête pour que le ruban ne fronce point; on prend ensuite une aiguillée de fil que l'on passe dans le ruban, & plus bas dans celui qui fait la monture, observant toujours que le milieu du ruban se trouve dans le milieu de la raie de la tête, pour que les rangs frisent également. Ainsi arrêté de chaque côté, on le coute dans le bas, & pareillement au haut, en prenant un fil de la raie du ruban placé sur la couture du ruban de tour. Pour que la *perruque* soit ferme, on y met un taffetas qu'il faut d'abord sautiller sur le rézeau, & couper après comme il convient; ensuite on commence à le coudre sur le devant le long du derrière du ruban de tour, toujours en remontant jusqu'à la raie. Il est à propos de ne pas aller sur le derrière jusqu'au ruban large, parce que si la personne transpire, cela peut faire retirer la *perruque*; on procède ainsi également de chaque côté. Voilà tout ce qui regarde la monture d'un bonnet un peu ample, ou d'une *perruque* nouée d'une personne d'un certain âge.

Il faut ensuite prendre les mesures: la première qui est la basse s'appelle *mesure de tournant*, parce qu'on la prend depuis le coin du front jusqu'à la couture de derrière; il faut la plier en deux pour que le papier soit plus fort & résiste davantage; ensuite on fait la mesure de corps de rang, à peu près comme on en verra le modèle dans nos Planches.

Si l'on fait un bonnet pour une personne âgée ou qui ne veuille point de boucle, il ne faut point épouser les paquets, au contraire ils doivent être très-quarrés par la pointe pour cet effet. Il n'y a pas encore plus de douze ou dix-huit années, qu'après les avoir tirés comme nous avons dit plus haut, avant d'y mettre des papillotes, on plaçoit le paquet dans une carde par la tête, & on le tiroit par la pointe pour qu'il fût plus quarré: c'étoit un ouvrage très-difficile & qu'il falloit faire avec attention; ensuite on y remettoit le papillon & on commençoit la *perruque*; on distribuoit du crin où il est marqué.

Il faut d'abord avoir la mesure du bord du front; on la prend avec une bande de papier double de la largeur du front de la monture que nous venons d'expliquer. Il faut que le front soit fait sur le plus court paquet, & treffé fin & à cinq tours pour un devant peigné avec du crin. Malgré le plan des mesures que nous venons de donner, il n'en faut pas faire une règle générale; tout dépend du goût des personnes, de



l'air du visage, & de l'idée du perruquier : il faut suivre la forme de la tête. Si la forme de la tempe est plate, & que l'on veuille la *perruque* gonflée, on montera les longs plus haut en faisant la mesure. Si au contraire la tempe est forte & gonflée, on ne montera point les longs si haut, & par conséquent on tirera la *perruque* plus court. De même si la personne est grande, si elle a le visage maigre & le col long, on l'engagera davantage par les cheveux.

De la manière de tresser, qu'on entendra mieux encore par les Planches que par ce que nous en allons dire. Pour tresser, il faut donc prendre les deux bâtons, celui où sont les six foies, & celui qui porte la pointe : on les mettra dans les trous de la table. Pour le tournant, il ne faut que trois foies. On prend le n<sup>o</sup>. premier, qui est le plus court; on tresse fin & serré à cinq tours : on place son paquet dans la carde qui est devant soi : on en tire à-peu-près sept à huit cheveux de la main droite, & de la gauche on les reprend par la pointe; on laisse excéder hors des doigts le moins que l'on peut de la tête; on les passe avec la main derrière les foies, & l'on présente la tête par-devant entre la seconde & la troisième foie; puis on les passe par-dessus avec la main droite, & on les reprend entre le pouce & le premier doigt de la gauche. On les repasse là, entre la première & la seconde avec le pouce & le premier doigt de la droite; on les passe par-dessous, & on les reprend de la gauche, en les repassant par la seconde & la troisième. Après quoi l'on les passe par-dessus; l'on les reprend des doigts de la gauche, & l'on les repasse entre la première & la seconde; on les reprend des doigts de la droite, & on en repasse le bout entre la seconde & la troisième. On les tire pour lors de la gauche, en lâchant doucement, & en faisant couler la tête de la droite. On laisse passer la tête des cheveux le moins que l'on peut, & on la pousse jusqu'au nœud que l'on a fait; quand elle est au point que l'on veut, l'on reprend la frisure, que l'on repasse entre la dernière & la seconde foie, en observant de la passer par-devant. Ce dernier tour-ci ne sert qu'à la première passée de chaque rang & tournant que l'on veut commencer; ensuite on retire une autre passe, & l'on travaille de même. Lorsque la passée est faite, elle doit former une *m*, dont il faut avoir soin de presser les jambes l'une contre l'autre, pour que tout soit égal; & ne laisse point d'espace plus grand ou plus petit: vous tressiez ainsi jusqu'au chiffre qui marque le r; l'on reprend le 2, & l'on tresse jusqu'à 2; puis l'on reprend le 3, & l'on tresse jusqu'au chiffre 3; ensuite l'on reprend le 4, & l'on tresse jusqu'au 4, en montant imperceptiblement la garniture: l'on continue jusqu'au 5 ou 6, toujours en remontant de garniture, qui au lieu d'une *m*, ne forme qu'une *n*. Alors on prend la passe comme nous venons de dire; on la passe deux fois en-dessus & une fois en dessous, & on la finit entre la seconde & la troisième foie: elle en garnit davantage la tresse & la fait plus pressée. Il faut toujours augmenter de garniture jusqu'au dernier paquet, où les passes doivent se trouver d'une bonne pincée. Il faut avoir soin en mettant les paquets dans la carde, de placer un peigne dessus, pour que les cheveux ne viennent pas trop vite; il faut aussi prendre garde que les paquets soient toujours bien égaux. À la fin du rang il faut faire une passe d'arrêt, en repassant la tête entre la seconde & dernière jambe de l'*m*. Autrefois quand on faisoit des devans bien élevés & les tempes à-proportion, on tressoit aussi à bouts levés; au lieu de passer la main gauche qui tient la passe, on la mettoit par-devant, en passant la tête de la passe entre la première & la seconde; au lieu de passer par-dessus, on repasse par-dessous, & l'on fait le tour à l'ordinaire: ensuite on prend une autre passe que l'on met de l'autre côté, en passant de même par

dedans, & l'on continue le tour de même. Voilà ce qu'on appelle *tresser à bouts levés*. On tressoit aussi à demi-bouts levés, en faisant celui de devant comme nous venons de dire, & l'autre passe à l'ordinaire.

Pour revenir au tournant, quand on a fait la passe d'arrêt comme nous l'avons dit, on laisse un espace de foie, & l'on recommence par les mêmes paquets par où l'on a fini, en faisant une passe d'arrêt comme on la doit pratiquer à tous les commencemens & fins de chaque rang. Il faut observer de rendre la garniture la même, en faisant aller en arrière ce que l'on a fait aller en devant, c'est-à-dire que les n<sup>o</sup>. 11 reviennent aux 10, ainsi des autres à-proportion. Le plus court se trouvera à la fin de la mesure, & les deux côtés seront égaux. Il faut faire un second tournant de même, en observant la même règle, & mettre à la fin de chaque paquet un fil rouge pour marquer tous les étages, ce qui sert beaucoup lorsqu'il est question de poser les rangs; c'est-à-dire qu'il faut en poser deux dans la hoche du 6. La marque de fil indique où elles commencent & où elles finissent. Lorsqu'on pose les 2 du 6, indiqués par la mesure, on a les 3 sur le 5 dans la hoche du 5, le 4 dans la hoche du 4, le 5 sur le 3 dans celle du 3, le 6 dans celle du 2, & les 8 dans celle du 1. Il faut que celui qui monte sache combien de rangs il a posé dans chaque hoche, & qu'il s'arrange en conséquence. Il faut poser les fils à la fin de chaque hoche, à l'autre côté du second tournant, en observant la même régularité & la même garniture qu'à celle du premier côté.

Ensuite il faut bien mettre les deux tournants en boucle devant soi, c'est-à-dire du même côté, & les ôter de dessus le métier; remonter ensuite le métier avec les six foies, comme nous avons dit, pour commencer le corps de rangs, en le travaillant à six foies. On fait les deux côtés ensemble, & la garniture se trouve égale par le moyen de la mesure. Les premiers rangs commencés sur les six foies, il les faut prendre & aller jusqu'à 6, ainsi des autres, comme nous avons expliqué, en tournant. Après 3 ou 4 rangs il faut diminuer de garniture jusqu'à la fin, où elle doit être extrêmement légère, en observant de mettre un crin ou deux à chaque passée pour soutenir la tempe. Il faut observer que quand on a fini les grands corps de rangs (on les appelle ainsi, parce que depuis l'endroit où on les pose, ils doivent se rejoindre ensemble par derrière), on en fait plus ou moins aux tempes, selon que l'on veut que la frisure monte, & au-dessus on met un paquet préparé exprès qui ne frise pas beaucoup; ce paquet s'appelle *plaque*: on la fait d'une tresse de suite, sans la travailler par rang.

Après les grands, il y a les petits, qu'on appelle ainsi, parce qu'ils ne croissent pas, & qu'ils ne font que la face; on les termine par des paquets de plaque. Le premier petit rang a la mesure suivante: il commence au troisième sur le 3, & finit sur le 5; quand on a fait jusqu'au 5, l'on prend les paquets de plaque que l'on travaille jusqu'à la raie, ainsi des autres.

Après avoir fait ce que nous venons de dire, c'est-à-dire les corps, on emploie les fournitures. L'on commence par les bords du front: nous avons dit comment on en prenoit la mesure, & qu'il falloit les tresser fin & serré; à la fin du front on fait une petite étoile, c'est-à-dire cinq ou six passes: tressiez ferme, fermez, & laissez de chaque côté un quart de vos trois foies; nous marquerons en son tems où ces passes doivent se poser. Si la tempe de ladite mesure étoit sur le 2, il seroit à-propos de faire les devans par rang de la longueur du dernier rang d'en haut de la mesure: le 1 & le 2 faits, on mettra un crin à chaque passe; mais comme la tempe de ces mesures n'est que sur le

7, on peut faire une tresse de suite également sur le 1, en mêlant toujours un crin à chaque passe, cela se tresse & se coud plus vite : il en faut ordinairement au-moins trois ou quatre aunes. Ainsi finit ce qu'il faut pour le devant.

Ensuite on travaille la plaque, qui se fait de cheveux frisés naturellement : les plus fins sont les meilleurs, la plaque va mieux sur la tête. Si les cheveux naturels ne frisent point assez, on peut en mettre de frisés en dedans. D'ordinaire on fait la plaque de la longueur du dernier corps de rangs croisés. A la *perruque* que nous traçons ici, le dernier corps de rang est sur le 6, par conséquent il se fait sur le 6, en observant que les paquets soient épointés. Il en faut aux environs de quatre ou cinq aunes, & en faire en commençant la valeur du quart avec le 6, en y mêlant une passe dudit paquet de plaque avec une passe du 6, si le dernier corps de rang est sur le 6, en observant que la tresse soit fine & point trop entassée. Voilà tout ce qui concerne le tressé de la *perruque* que nous venons de détailler.

Présentement il s'agit de la monter : il faut commencer par les bords du front ; on monte ordinairement avec de la soie un peu forte, ni trop grosse, ni trop fine. Il faut d'abord l'attacher, en faisant un nœud de tisserand tout près de la tresse, le moins gros qu'il se peut. Il faut coudre à petit point entre chaque passe, & que le point soit bien ferme & ferré, & sur le bord de la lisière du ruban, observant de n'aller ni dessus ni dessous. Quand on est au bout on arrête proprement, après quoi on frappe tout du long pour resserrer le point, & pour que le bord soit moins épais : ensuite on prend le premier tournant, que l'on arrête & que l'on coud de même jusqu'à l'endroit où est posé le cordonnet, par-dessus lequel on fait le tournant de façon qu'en serrant le cordonnet rien ne l'arrête. Quand on est à la fin du tournant, il faut bien l'arrêter, & même revenir avec le bout de la soie par-dessus, formant cinq ou six points : cela est plus propre, & en peignant la *perruque* aucune passée ne s'échappe. On coud l'autre de même, & on l'arrête sur le bout de celui-ci : on coud ensuite un morceau de bougran, que l'on découpe selon la forme du ruban. Il faut qu'il soit posé depuis le bas de la joue jusqu'au-dessus de l'œil, touchant toujours la tresse du premier tournant. On le coupe carré par derrière ; on le fait à-peu-près de la largeur de quatre doigts : ensuite on coud le second tournant, en commençant à la hauteur du premier, à deux lignes ou environ du premier : on va toujours de suite jusqu'à la fin, & l'autre côté se fait de même, observant que les fils soient égaux d'un côté & de l'autre, pour que les corps de rangs soient posés également. Ensuite il faut mettre en boucle, prendre les corps de rangs, & regarder le sens de la frisure, pour qu'elle ne se trouve point en-dessous. Il faut observer que le premier rang par-devant est commencé sur le 6 ; par conséquent comme il y en a deux dessus, le poser dans le milieu de la hoche. La mesure étant ainsi prise, la fin de ce rang doit arriver jusqu'à la fin du tournant ; cela exécuté, on passe aux autres rangs : on coud le premier de même ; on recoud ensuite le second de ce même côté, en le posant sous les fils du 5 : l'on reprend l'autre côté, & l'on coud deux rangs de suite ; le dernier des deux rangs sert de pied d'attente pour l'autre côté : il en est toujours de même jusqu'à la fin des grands corps de rangs, observant de le poser avec attention dans chaque hoche, comme il a été dit ci-dessus.

Les grands corps de rangs étant ainsi cousus, on peut coudre les petits tout de suite du même côté, observant de coudre les six premiers du bas plus serrés que les autres. Il faut de tems en tems compasser, pour qu'ils ne soient pas montés plus haut ou plus bas

d'un côté que de l'autre ; après qu'on a monté tous les petits rangs d'un côté, il faut monter l'autre côté de même avec attention.

Si l'on n'a point posé l'étoile après avoir cousu le bord du front, il faut commencer par la poser. Nous avons dit qu'on laisse trois soies de chaque côté : on les enfle toutes trois dans une aiguille que l'on passe juste dans la petite raie que l'on a faite avec de l'encre au ruban, tout près de la tresse du bord du front. On fait sortir les trois soies hors du ruban avec un point un peu allongé ; ensuite on renfile les trois autres soies de l'autre côté, que l'on repasse avec la pointe de l'aiguille dans le même trou, en faisant de l'autre côté le point égal. On tire les soies de chaque côté, jusqu'à ce que le petit bout de tresse soit entré dedans, & on l'arrête de chaque côté.

On prend ensuite un morceau de bougran de la longueur du petit ruban, que l'on coupe de la même forme que l'on a fait la pointe ; si l'on veut que la pointe soit plus ferme, on peut y mettre dessous de la gomme arabique : elle ne doit être ni trop épaisse ni trop liquide. Après en avoir bien barbouillé le ruban, il faut passer le bougran, que l'on laisse de la largeur de trois ou quatre doigts à-peu-près, selon la largeur qu'on veut donner au devant ; on prend ensuite la tresse faite sur le 1, comme nous avons dit. On peut coudre un rang du devant contre le bord du front ; il fera en cet endroit un second rang, comme un second tournant ; puis on coud le devant de la largeur du dernier petit rang. Si l'on veut que le devant soit bien large, on continue à le coudre de même ; si au contraire on ne veut pas qu'il soit si large, on diminue peu-à-peu. Il faut que les rangs soient un peu serrés : le dernier doit être placé sur la petite raie du ruban large, qui doit se trouver juste dans le milieu de la tête ; on coud l'autre côté, en observant de le coudre de même, c'est-à-dire ni plus large, ni plus étroit, ni plus serré, ni plus écarté, avec autant de rangs d'un côté que de l'autre ; & enfin de coudre le dernier rang d'un côté sur le dernier rang de l'autre côté.

Ensuite il faut prendre la plaque : on commence par le côté où l'on a mis du frisé, & l'on coud de suite comme l'on a fait pour le devant, toujours en retournant la tresse à la fin de chaque rang ; il ne faut pas presser les rangs autant que sur le devant. Vous ne devez poser chaque rang que sur la fin de chaque petit corps de rangs, en allant toujours jusqu'au devant en fer à cheval, en sorte que cela finisse jusqu'à une passée ou deux rangs de devant, qui en feront la fermeture. Ainsi finit la monture de la *perruque*.

Il faut ensuite faire allumer un réchaud de charbon, le couvrir de cendres, & y mettre un fer à passer fait pour cet usage : ce fer à-peu-près la forme de la moitié d'un fer à friser ; les uns en ont de faits en marteau, les autres en une espèce de boudon ; il n'y a point de règle là-dessus. On fait chauffer ce fer de façon qu'il ne puisse brûler les cheveux ; on commence par le bas en prenant deux rangs à deux rangs. On a de l'eau dans un pot, où l'on trempe deux doigts que l'on applique depuis la tresse jusqu'à la frisure, & même jusque sur la frisure si elle se trouve trop haute : on va de même jusqu'à la tempe ; ensuite l'on prend un peu de cheveux que l'on renverse sur les côtés : on fait de même meche par meche jusqu'au milieu du devant, en revenant toujours en avant jusqu'au bord du front ; & quand on est arrivé au milieu du bord du front, on partage le petit bout des tresses que l'on nomme *étoiles*, en deux, l'un à droite & l'autre à gauche, c'est ce qui lui fait faire l'étoile. Ensuite on étend un papier double sur toutes les parties que l'on a passées : on l'arrête avec des pointes de façon à ne se point défaire sur les genoux ; on passe alors l'autre de même, avec l'attention de ne point baisser la frisure des cheveux courts. Quand elle est un peu re-



froïdie, il faut la passer aux ciseaux; on la met de côté sur les genoux, & l'on commence d'abord par les deux tournans, en coupant les pointes également toujours en descendant, & ensuite on retranche la longueur d'un pouce: on fuit de même en descendant jusqu'à la moitié de la *perruque*. On remet les côtés en boucle; on ratche le papier, & l'on passe l'autre côté, le devant & la tempe demandant plus d'attention. Il faut les couper de plusieurs façons; au commencement c'est en descendant comme le quarré, & puis en long deux rangs à deux rangs, en commençant du côté du bord du front en coulant en arriere, où il faut qu'ils soient toujours plus longs; & puis il faut les dégarnir légèrement, de façon qu'en peignant le devant & les tempes, les cheveux ne pelotent point, & s'arrangent au coup de peigne.

Il faut ensuite démonter l'ouvrage, & bien éplucher tous les fils. On y passe une soie forte depuis le coin du bord du front jusqu'au commencement du cordonnet. Cette soie sert à ramener le bord en dedans, & à le faire mieux coler. Il faut coudre à petits points, & ferrer doucement, pour qu'il n'y ait point de froncement & de plis. Il faut travailler l'autre côté également, & puis frapper le bord avec un marteau pour le rabaisser; puis on retend le dessus de la tête, & on repasse le fer doucement le long de la bordure. S'il y a quelques cheveux qui soient rétifs, on prend un bout de chandelle, que l'on frotte légèrement dessus; on trempe les doigts dans l'eau, on les passe sur ces cheveux, & ensuite on les fere jusqu'à ce que l'on les ait entièrement couchés & domptés. Il faut connoître le point juste de chaleur du fer; car s'il est trop chaud, il roussit & brûle, s'il ne l'est point assez, il ne dompte point les cheveux, & ne les couche point. Cela fait, il faut prendre de l'huile & de la pommade, les bien marier ensemble, en bien humecter la *perruque*, & passer ensuite un grand peigne partout dans les cheveux, observant de peigner le devant & la tempe dans leur centre. Après quoi on peigne bien à fond toute la *perruque*. Si l'on n'en est point pressé, il est plus à propos de la laisser reposer un jour ou deux, remisée avec attention dans ses boucles.

On fera la monture d'une *perruque* nouée comme celle du bonnet dont nous venons de parler. Il faut observer la même régularité pour les tresses. Les tournans n'étant point si longs, & ne marquant que la face, il faut qu'ils ne soient point plus garnis que les autres ne l'ont été, jusqu'à la face. Voyez dans nos *Planches* la mesure de la *perruque* nouée.

Il faut observer de suivre la même régularité pour le corps, tressant les trois premiers à simple tour. Les deux qui sont sur le 9 doivent être à corps garni, & ce qui est étagé derrière, doit être le plus garni. Ce que l'on appelle *étage*, est le paquet qui est le plus court derrière. Après il s'en trouve 3 sur le 8, le 7 & le 6. Il faut diminuer la garniture à proportion, comme nous avons dit plus haut, observant que quand on est arrivé au rang qui est sur le 4, il faut faire l'étage de derrière plus fin, & toujours en montant aux courts & plus fins, par derrière.

Le devant doit être tressé. Les bords du front & l'étoile travaillés à l'ordinaire. Au lieu de mettre les rangs jusqu'au milieu du derrière où est posé le cordonnet, on y met le boudin qui doit occuper à-peu-près cette largeur. Ensuite on place les nœuds qui doivent à-peu-près être de la même largeur de chaque côté. On fait une tresse, que l'on appelle *tresse sur boucle*. On en prépare communément 14 ou 15 rangs. La longueur du premier rang doit aller jusqu'à la première raie. On va toujours en remonant d'une raie. Voilà à-peu-près la conduite qu'il faut tenir. Il faut commencer le premier rang sur le 10 & en faire un, un peu garni. Ensuite le second

prend le 9. On fait une passée, & puis une passée du 10. On quitte le 10, on en fait une sur le 9 seul, & sur le 9 & le 8, & ainsi de même jusqu'à l'1. On prend pour le former le toupet, la tête des cheveux tirés, & qui trop courts pour venir sont restés dans la carde. On y ajoute des cheveux trisés épointés à la longueur du 2. On les mêle, on les retire à plusieurs fois & les remêle. Il faut 3 ou 4 aunes de ces tresses, que l'on appelle *coupes de derrière*.

Il ne faut point qu'elles soient tressées serrées, mais très-fin. Le nœud & la boucle se tressent de suite, & de la garniture du bas; pour le tournant d'un bonnet, pour le nœud, il en faut deux ou trois rangs de la longueur de la mesure que nous avons indiquée, & pour la boucle, à-peu-près une demi-aune. Voilà tout ce qui regarde la tresse.

Présentement il nous reste à parler de la monture. Il faut monter le bord du front, l'étoile & les tournans. Ensuite on monte les nœuds au bout des tournans. On les laisse passer, comme nous avons dit, pour la boucle. Puis il faut prendre les corps de rangs; le premier étant sur le 7, il faut le placer au fil du 6 du tournant; en observant de le poser dans chaque espace où sont les fils que nous appelons *hoches*, comme nous l'avons dit. Il est à-propos que les rangs d'une *perruque* nouée fassent un peu le dos d'âne, en rabaisant la fin des rangs toujours en bas; cela donne de la grace. L'on monte ensuite les devants à l'ordinaire. Après on monte la boucle, observant de laisser un petit espace de chaque côté entre elle & les nœuds; cela sert à faire une pincée de chaque côté, si la *perruque* se trouve trop large. Ensuite l'on monte le dessus des boucles. Chaque rang ne doit être séparé que par un très-petit espace. Arrivé jusqu'au ruban large, on monte le toupet; voici comment on s'y prend. Il faut tenir la tête de côté sur les genoux, poser le premier rang, au bout du premier rang de devant; le coudre en descendant jusque sur le dernier rang de dessus des boucles, & en ajouter 5 ou 6 de chaque côté, de façon qu'il se trouve une séparation d'un doigt. On commence par le bas à coudre dans cette séparation, toujours sans couper la même tresse du toupet, allant & revenant & bien près, jusqu'à ce que l'on ait atteint le devant. Ainsi finit la monture de la *perruque* dont il s'agit.

Montée, on la passe aux ciseaux & au fer, comme nous avons dit plus haut, à la réserve du toupet, que l'on sépare par le milieu. La petite raie du ruban guide pour cela. En faisant l'ouverture, on renverse à droite & à gauche les cheveux du toupet sur le bout des corps de rangs; on passe le fer dans le milieu pour les maintenir; puis on les épointe, & on les passe aux ciseaux pour les mettre de la longueur des rangs.

Nous allons maintenant dire un mot de la *perruque* quarrée, ou *perruque* de palais. Voici la mesure que nous allons suivre, en commençant par les tournans. Voyez dans nos *Planches* la mesure de cette *perruque*.

Il faut tresser ces *perruques* quarrées, comme on a tressé la *perruque* nouée; la monture étant faite de même, il faut la monter de même, observant que les tournans arrivent jusqu'à l'endroit où finissent les nœuds de la nouée. On laisse le même espace pour la boucle; du reste on monte, on dresse, comme nous l'avons dit de la *perruque* nouée.

Nous avons oublié de parler de la longueur que l'on donne ordinairement au boudin. La *perruque* étant sur le 12, le boudin peut se mettre sur le 10 ou le 11.

La préparation se fait d'ordinaire moitié cheveux & moitié crin.

Il y a une sorte de *perruque* que l'on appelle à la brigadiere. Il n'y a guere que les anciens militaires qui en

portent. La monture en est à-peu-près la même que celle des autres *perruques*. Voyez la mesure dans nos *Planches*.

Les tournans ici sont treffés comme ceux de la *perruque* nouée. Pour les corps de rangs longs, il faut qu'ils soient moins garnis sur le derrière que sur le devant; le 10 & le 9 sont séparés pour être pris dans les cordons qui nouent le boudin; les autres, à commencer sur le 8, seront garnis, comme le 6 ou 7, sur le derrière d'un bonnet, & sur la face de même. On monte les tournans comme ceux de la *perruque* nouée, en laissant les passées pour le boudin.

Il faut monter les rangs comme pour un bonnet. Mais au lieu de presser le derrière des rangs, comme à un bonnet, il faut plutôt les écarter, & finir le reste comme dans les bonnets. Le boudin sera de la longueur du 16, un à droite, & l'autre à gauche, se regardant. Voilà à-peu-près ce que l'on en peut dire. Nous finirons les ouvrages à monture pleine par la *perruque* des ecclésiastiques. Voyez la mesure dans nos *Planches*.

Cette *perruque* est sur le 16; mais la longueur ordinaire n'est que le 9 ou le 9½, c'est pourquoi nous y avons mis des demi-étages, c'est-à-dire, 1 & ½, un 2 & un 2 & ½, ainsi jusqu'à 9. La plaque se fait à-peu-près comme celle d'un bonnet.

Si on y veut une tonsure couverte, ce sont des religieuses qui les font au métier, & on les achète toutes faites. Si l'on est dans un pays où l'on n'en trouve point, on peut en faire avec une tresse fine, que l'on coud en tournant ou en croissant, après l'avoir coupée à la hauteur de 3 lignes. Il y en a de quatre grandeurs; celles de soudiacres, des diacres, des prêtres, des évêques, & même des archevêques. Nous avons encore une tresse que nous nommons *tour de tonsure*, qui se fait très-fine, à simple tour, & treffée pressée: quand on veut que ces *perruques* aillent au coup de peigne sans boucle, il faut couper presque toute la frisure.

Nous allons présentement parler de la *perruque* à bourse, qui est la plus moderne. On l'appelloit d'abord *perruque à la régence*, parce qu'elle fut inventée sous la régence du duc d'Orléans, il n'y a pas plus de quarante ans. C'est celle qui imite le plus les cheveux; c'est pour cet ouvrage qu'on a inventé la monture à oreille. Cette monture est faite de la même façon que nous avons les cheveux plantés: je ne fais comment on ne l'a pas imaginée plutôt, car la forme des cheveux l'indique aisément. Nous en allons donner une idée par une mesure; mais c'est celle qui change le plus souvent. On la fait tantôt longue, tantôt courte, tantôt large, & tantôt étroite, selon l'idée & le goût. Pour en faire la monture, on se sert d'une tête à tempes. On prend une demi-aune de ruban ou plus, selon la tête. On le plie par le milieu & l'on fait une raie avec de l'encre; puis on fiche une pointe dans le milieu de la raie à l'endroit de la tête où l'on veut poser le ruban; on en fiche une seconde à-peu-près dans la lisière à la distance de deux ou trois lignes. On relève le ruban vers la raie; l'on cloue une troisième & quatrième pointes de chaque côté également; elles doivent être plus en arrière que celles que l'on a posées d'abord. C'est ainsi qu'on forme la petite pointe de la *perruque*. Il faut ensuite mettre une pointe de chaque côté à deux pouces de distance de celle du milieu; on prend ses dimensions pour le front, comme nous l'avons déjà dit. La mode la plus commune à présent est de former une tempe, les cheveux étant communément plantés de cette manière. Ceux qui les ont ainsi disposés l'exigent, & ceux qui les ont autrement veulent qu'on l'imite. Pour former la longueur d'une face à la suite du front, il faut prendre communé-

ment la longueur d'une carte que l'on marque au ruban. Pour commencer la tempe, il faut poser une pointe environ 2 pouces après le front en l'avancant au-dessus de l'œil. Ensuite on tire le ruban en arrière, & l'on pose une pointe où l'on a marqué la raie. On relève le ruban à la hauteur où l'on doit marquer l'oreille; après la mesure que l'on a prise sur la personne, & après avoir mesuré sur la table où l'on fait la monture, on doit voir la hauteur. Il faut prendre garde que le ruban ne tombe sur l'oreille, parce qu'en le serrant, cela peut blesser. Ayant éloigné le ruban jusqu'à l'extrémité de l'oreille, on le plie en deux, on le cloue avec une pointe, & on le rabat derrière l'oreille jusqu'au bas du col; on y met une pointe, & l'on en fait autant de l'autre côté. Il faut passer avec attention les deux côtés pour qu'ils soient égaux, & que la *perruque* n'aile de travers. Ensuite on pose les fils comme nous l'avons déjà dit. Les pointes indiquent les droits à-peu-près où on doit les mettre. On place la coiffe, le ruban large & le tafetas, ainsi qu'il a été prescrit. On peut faire aussi des *perruques* à oreille sans tête à tempes. On y en ajoute avec des cartes que l'on coupe. Cela dépend du goût & de l'idée de l'ouvrier; ce qui convient à l'un, ne convient pas toujours à un autre. Voyez dans nos *Planches* la mesure de la *perruque* à bourse.

En commençant par les corps des rangs, il faut que les 2 & 3 premiers rangs soient treffés un peu garnis à simple tour. Au bout de ces rangs on peut y mettre la longueur de 2 pouces de cheveux lisses environ une demi-aune; c'est ce que l'on appelle *derrière de bouffes*. Il faut y passer une passée de cheveux frisés entre un paquet plus court que les lais du rang que l'on tresse derrière. Pour l'accommodage d'aujourd'hui il faut épointer tous les paquets, c'est-à-dire, mettre une passée plus courte que celle que l'on tresse au bord du front. Ces *perruques*-ci, qui ne sont point ouvertes sur le front, comme celles que nous venons de décrire, s'appellent *bord de front à toupet*. Pour cet effet, il faut, dans le milieu du rang du bord de front, faire la largeur d'un pouce de tresse à simple tour, fin & ferré. On tient le bout plus court; on fait une étoile derrière, & 1 pouce ou 2 de tresse sur l'1 avec la tête plus longue & à simple tour. On la monte à-peu-près à l'ordinaire, commençant par les bords de front, l'étoile, les tournans, les corps de rangs & le devant, que l'on élargit, ou que l'on retrecit plus ou moins, selon que la mode où les personnes l'exigent. Il le faut de la largeur du bout du doigt. On ne coud point les rangs de devant jusqu'à bord de front. Le bout que j'ai dit devoir être fait de la longueur d'un pouce ou deux, doit être cousu derrière l'étoile à la petite pointe. Il faut mettre le visage de la tête devant soi, & coudre cette tresse à la reaverse en zig-zag, bien près, au 4 ou 5 petits rangs. On monte la plaque de derrière. Il faut en avoir environ une aune où il y ait une passée de frisée. On finit le haut comme nous avons dit à la plaque du bonnet. On la passe au fer, comme nous l'avons dit des autres.

Pour la passer au ciseau, la façon est différente, car pour l'accommodage d'aujourd'hui on les époince. Autrefois si l'on eût vu travailler ainsi, on auroit cru la *perruque* perdue. Pour époincer, voici comme on s'y prend: la *perruque* étant sur le 6, le 5 & le 4, on prend les deux premiers rangs; on commence par l'étage du 4: on a des ciseaux à découper; on tient de la main gauche la pointe du cheveu, & le ciseau de la main droite. On coupe légèrement la pointe toujours en élevant légèrement jusqu'à la pointe du cheveu, & de même jusqu'à la fin du rang. On reprend ensuite ceux du 5, & l'on en fait autant jusqu'à l'1, & jusqu'au-devant, toujours de 2 rangs en 2 rangs, & jamais plus large que 2 lignes. Dans les



courts, sur le bord du front, on les époinète presque de passée en passée. C'est un ouvrage très-long & très-difficile; quelquefois un jour n'y suffit pas. Pour que les 2 côtés soient égaux, il faut une attention & une régularité infinie. Quelquefois on gâte un tiers des cheveux qui sont à la *perruque*. On met aussi des frisons ou favoris qui tombent sur le col. On fait à-peu-près une demi-aune de tresse sur un paquet époinète, du 2, du 3 & du 4 ensemble, que l'on coud en zig-zag sur le ruban qui se trouve au bas de l'oreille. La *perruque* époinetée, on coule les ciseaux en descendant, comme nous avons dit aux autres. Ensuite on la démonte, & l'on coud par-derrière une jarretière du côté droit large du doigt, & de l'autre côté un autre bout de jarretière avec une boucle d'acier. Il faut coudre cette jarretière au bout du ruban bien ferme, afin qu'en serrant elle n'échappe point. Pour que la *perruque* tresse également, il faut faire attention que la boucle se trouve juste dans la fossette du col. Ceci fait, on démonte la *perruque*, on passe la soie, & on repasse un peu le fer sur les bords, comme nous avons dit: on la repasse à fond, & tout est fini.

*De la perruque nouée à oreille.* La monture s'en fait à-peu-près de même qu'à la *perruque* à bourse. Voyez la mesure dans nos Planches.

Une *perruque* nouée, telle que celle-ci, se fait communément avec un toupet, comme nous l'avons expliqué de la *perruque* à bourse, excepté que le devant est de beaucoup plus étroit que le dernier corps de rangs, comme nous le marquons à la mesure. On peut faire aussi un devant ouvert, comme nous l'avons dit en parlant d'une autre *perruque* nouée, toutes les tresses se montent de même, à la réserve des nœuds qui doivent être un peu longs de cheveux, puisqu'on les monte plus haut. Il faut tresser ces nœuds plus fins, & faire au moins une demi-aune de tresse de suite de chaque côté, on coud en allant & venant. Si l'on veut que l'accommodage soit en grosses boucles détachées, il faut l'époineter comme à la *perruque* à bourse. Si on la veut toute peignée, on l'étage comme l'autre, on passe le fer & les ciseaux comme aux *perruques* à bourse; on la démonte; on ôte le fil; on passe la soie; on repasse le fer, & on la peigne à fond.

*Des perruques quarrées à oreille.* La monture est à-peu-près celle des *perruques* nouées, & la tresse à-peu-près la même, hors le bas qui doit être plus garni. Voyez la mesure dans nos Planches.

Le 1<sup>er</sup> tour jusqu'au 6 doit être tressé légèrement, le 2 doit l'être de même; mais depuis le 6 du premier jusqu'à la fin, ils doivent être de la même garniture que nous avons spécifiée à l'autre *perruque* quarrée. Les quatre petits rangs doivent être aussi tressés, un peu garnis, & le reste comme le milieu d'une *perruque*. Quand les rangs sont montés, on monte le boudin, les autres tresses sont les mêmes qu'aux autres *perruques*, on passe de même le fer & les ciseaux. Voyez dans nos Planches la mesure d'un bonnet à oreille.

Il faut faire deux tournans de même un peu garnis depuis le 6 jusqu'au bout, & légers depuis le 5. Il faut que les quatre ou cinq premiers grands corps de rangs soient tressés garnis; le reste des grands autant sur le devant que sur le derrière, & les autres à proportion. Si l'on veut on peut faire un petit devant ouvert, mais d'ordinaire on les fait avec un toupet. Ces bonnets-ci se montent à-peu-près de même que les autres; on les époinète, on les coupe aux ciseaux, & on les passe au fer comme la *perruque* à bourse.

La différence qu'il y a entre une *perruque* à oreille & une autre, c'est que le ruban & la tresse n'en avancent pas tant sur les joues; il faut que ce soit les cheveux qui les couvrent, c'est pourquoi on les

travaille plus au long. Voyez dans nos Planches la mesure d'une *perruque* d'abbé à oreille, avec les étages & les demi-étages. Les étages ne peuvent se suivre de trop près.

Cette *perruque* se monte & se tresse comme les bonnets à oreille: on serre les rangs sur l'oreille un peu plus que sur le derrière. Si l'on veut une tonture ouverte, il faut prendre une coiffe qui ne soit point finie derrière. En l'étendant sur le devant de la tête, la coiffe s'ouvre derrière; quand on l'a au point que l'on veut, on passe un fil dans toutes les mailles, & on l'arrête en renouant les deux bouts ensemble, on passe ensuite les ciseaux & le fer comme aux autres.

La *perruque* naturelle à oreille, dont on verra la mesure dans nos Planches, se tresse comme les autres, le bas un peu garni; la monture est la même qu'aux autres *perruques* à oreille. Il faut observer que la plaque en est difficile à préparer; il en faut faire plusieurs paquets; que ce soient des cheveux lisses & naturels, & qu'elle ne tombe pas trop longue dans les frisés. A mesure que l'on fait des rangs, il faut en ôter un des courts & en remettre un plus long. Quand on a fini le rang, il faut commencer la plaque en faisant de petits rangs sur deux ou trois paquets, & les remettre toujours les uns dans les autres, ils en seront plus époinetés; à mesure que l'on monte plus avant, il faut toujours en remettre de plus longs, pour que la plaque qui est déjà montée auprès du devant, retombe dans la seconde boucle du bas: à l'égard de la monture, du dégarnissage, de la coupe aux ciseaux, & du fer, c'est la même chose qu'aux autres *perruques* à oreille.

*Des perruques de femme, que l'on appelle communément chignon.* Ce sont les *perruques* les plus modernes, puisqu'il n'y a pas plus de vingt ans que l'on en porte; elles ne se sont perfectionnées, comme on les voit aujourd'hui, que depuis dix ans. La monture se fait à-peu-près comme une monture à oreille. Pour qu'elles aillent bien, il faut exactement se conformer à la manière dont les personnes ont les cheveux plantés, puisque l'on rejette dessus les tempes & le toupet. Il faut communément que le front soit rond & étroit, la pointe un peu aiguë, & la tempe très-droite, le bas venant un peu de la joue & pointu, l'oreille point trop en arrière, la partie de derrière l'oreille très-rabattue. Ensuite on fait une avance au bas de l'oreille. Il ne faut point que le ruban soit ouvert, mais qu'il soit cousu comme aux montures fermes. On met un peu de bougran à la pointe du front de la largeur du doigt, de même qu'à la pointe de la tempe au bas de l'oreille on met du fil d'archal brûlé que l'on coud de la largeur de trois doigts, de la hauteur de tout le ruban: on ne met point de coiffe, on y coud un taffetas avec attention pour qu'il ne poche point, & on n'y met point de ruban large; pour la conduite on n'a point de mesure, on travaille avec des tresses de suite, d'abord sur le court qui est 1; les hauteurs les plus longues pour le bas ne passent point le 6. Nous avons dit que la frisure se frise très-petite & toute roulée. Si l'on veut que le chignon soit tout à plein & tout bouclé, il faut coudre la valeur de deux aunes du 6, si la personne pour qui l'on travaille a le cou long, si elle ne l'a pas long le 5 suffit. Après le 2 on coud deux aunes de suite, & autant des autres jusqu'au plus court. On coud la plus courte à bord de front, & tournant on fait une face de la largeur de trois doigts, & on coud tous les rangs en pente pour faire la boucle en long. Les uns coulent le bas en fer à cheval, les autres le coulent droit; cette façon de coudre dépend de la façon d'accommoder: il faut en tout que les tresses soient un peu garnies, le bas davantage, & montées les unes près des autres. Un chignon doit avoir

communément quinze aunes de tresses. Le haut se finit à-peu-près comme la plaque: on passe ceci au ciseau légèrement, & le bord légèrement au fer.

Voilà à-peu-près comme se fait un chignon plein. Il y en a en abbé, à la pareuseuse, d'autres avec deux boucles sur l'oreille. Ceux d'abbés se font pour la monture comme nous avons dit: on fait derrière la valeur de deux ou trois boucles, & ensuite on prend des cheveux naturels de plusieurs longueurs. Si l'on finit la frisure sur le 4, on fait un 4 de cheveux naturels peu frisés, un 3 & un 2, & on en tresse proportionnellement pour faire les devans; on coud sept à huit petits rangs de courts frisés; ensuite on a une tresse faite avec des cheveux un peu longs & crépés forts, que l'on tresse & que l'on coupe de la longueur du doigt, & l'on en forme la face; on monte ces tresses naturelles jusqu'en haut. Quand on a confu les frisés, on a de ces tresses crépées, tressées avec une passée de frisés, que l'on monte de même jusqu'en haut. Ce sont ceux à la pareuseuse qui paroissent être frisés sans l'être & qui gonflent le moins. On fait aussi des favoris de boucles: les favoris sont très-anciens. On les faisoit autrefois comme une espèce de croissant sur le front, comme on le voit encore dans les anciens portraits des dames: pour faire ces favoris on faisoit une tresse de suite qui étoit sur le 1 & le 2, que l'on montoit sur un ruban noir que l'on attachait aux cheveux en avant ou en arrière, selon qu'on vouloit qu'il avançât. Présentement on fait de petites boucles que l'on met sur les tempes; on les fait avec une tresse faite d'une frisure semblable à celle du chignon, & on les monte sur un fil d'archal brûlé, de la grosseur d'une petite paille; si on les veut à droite, on les monte en tournant du côté droit, & de même à gauche: l'on plie le fil d'archal qui prend la forme que l'on veut, & on le coupe au bout où l'on peut attacher les épingles; on en fait de longues & de courtes que l'on place au-dessus des oreilles & au dedans, de façon qu'une femme peut avoir le chignon retrouffé, & en mettant de ces boucles au bas des oreilles, on croit qu'elle a le bas de ses cheveux frisés.

Il y a encore d'autres boucles qui servent pour les dames de cour; les jours des grandes fêtes elles en mettent quatre ou six; les deux plus longues se mettent sur le derrière. Elles portent ordinairement trois quarrés. Il faut pour qu'elles fassent bien le boudin, que ce soient des cheveux qui ne crépent point, au contraire qu'ils soient lisses & frisés naturellement; la frisure se fait, comme nous l'avons dit, de la frisure des boucles; les deux d'ensuite sont de demi-aune, elles se posent derrière les oreilles; les deux autres sont d'un quart & demi, elles se posent au-dessus des oreilles: ces boucles ne se tressent point; on enveloppe la tête avec un ruban que l'on noue ferme avec un fil fort, & on les attache par le ruban avec des épingles.

On a ensuite la cadenetie; il faut avoir une coupe de cheveux longs & garnis sans être tirés. Si elle est trop quarrée, il faut l'épointer pour qu'elle soit plus grosse en haut qu'en bas. Il faut qu'elle soit tressée gros & bien pressée, & ensuite on la monte sur un ruban pour un chignon de cheveux droits: pour le revers de la cadenetie il faut au contraire qu'il soit long & quarré. On fait avec un ruban étroit une espèce de rond; puisque cette coëffure ne prend que derrière les faces, il ne faut ni pointe ni rien qu'une espèce de calote; que le ruban soit doublé tout-au-tour pour y passer la cadenetie, dont le bout doit sortir par en haut, pour se cacher mieux sous la garniture; on attache sur le ruban un réseau sans le garnir de tafetas; on le tresse garni & on le monte sur réseau.

*Des tours qui allongent les cheveux aux gens de robe.*

L'on ne peut guère donner de mesure de ces tours; les cheveux manquant aux uns dans un endroit, aux autres ailleurs. Il ne s'agit ici que d'une tête qui a assez de cheveux, & qui ne veut que les allonger. Si elle les a très-garnis derrière, l'ouvrage devient plus difficile, attendu qu'il faut que le bas soit encore plus garni que le haut. Je suppose que la personne ait les cheveux au 10 derrière, & qu'elle veuille son tour au 15, il faut prendre 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15; faire sur le 15 un petit rang de la largeur de trois doigts, & un peu garni; on fait ensuite une mesure de la longueur d'une oreille à l'autre. Supposé que la largeur du papier soit de la longueur marquée dans nos Planches, voici comme l'on fait.

9 10 11 12 13 14 15 | 15 14 13 12 11 10 9:

On travaille à trois toises; dans le milieu où il y a une raie, on met un fil, puis l'on continue le 15, le 14, & ainsi des autres. Avec les petits on a 2 sur 15, & 1 sur chaque rang par les longs jusqu'au 11; ensuite on coud tous les rangs ensemble, comme nous le dirons après. Si l'on veut un tour en plein pour garnir depuis le haut de la tête jusqu'au bas, il faut faire une mesure comme celle des tournans, mais l'engager davantage. On tresse les tournans jusqu'aux plus longs, & l'on met un fil sans faire de séparation. Je suppose que la personne ait les cheveux épointés qui aillent au 16, on fait un tour sur le 10.

La mesure que l'on verra dans nos Planches éclaircira la chose. Quand ce sont des cheveux épointés sur le 16, voilà la mesure qui convient pour faire un tour en plein, observant que ce n'en est que la moitié. Il faut que l'autre côté tienne ensemble sans séparation, seulement par un fil que l'on met dans la tresse pour marquer le milieu; on coud tous les rangs les uns sur les autres, en ordre comme la mesure l'indique; ensuite on y coud un cordonnet ou une corde à boyau, & l'on fait une espèce d'oeillet avec la soie; on passe le cordonnet dedans, & on l'arrête après avoir bien pris les dimensions pour la grosseur de la tête, puis on borde avec un ruban noir pour que les bouts des têtes de cheveux ne débordent point, & on pose en élevant les cheveux on passe les cheveux du tour dessous en faisant passer ses cordonnets sur la tête, & tirant le tout en avant. On peigne les cheveux par-dessus, & on ne voit rien du tout. On peut coucher avec; on le frise avec les cheveux, & on ne l'ôte que pour peigner à fond.

Il y a encore des tours pour les faces, que l'on fait à-peu-près comme celui que nous venons de marquer jusqu'à 9; on met de même un cordonnet en haut, & par le bas deux autres cordons que l'on noue derrière: il faut pourtant après les frisés y tresser des cheveux droits, & l'on peut, en peignant en arrière, cacher les deux cordons dont nous venons de parler.

Il y a des demi-perruques à mettre par-dessus les cheveux, quelque quantité que l'on en ait. On fait une monture, comme nous venons de dire pour les perruques à bourse. On travaille la face de même excepté que l'on emploie seulement un demi-travers de doigt de lisses, tressées à simple tour, puis un rang des mêmes lisses aussi-bien garni, que l'on coud en cercle jusqu'à l'endroit où l'on a fini d'attacher le ruban large; on commence depuis le coin d'une oreille en remontant jusqu'au milieu de la raie du ruban large, & redescendant de même jusqu'à l'autre oreille, après quoi on remplisse tous les rangs, on monte le vuide de lisse jusqu'au devant, comme aux autres perruques; on passe aux ciseaux & au fer: après avoir fini on coupe les réseaux tout auprès du rang dont nous venons de parler; pour-lors il



ne reste que la face & quelque peu de lisses pour couvrir les cheveux : on se sert de deux cordons qui servent à fermer derrière.

On fait aussi des tempes de toupet ; après avoir pris les dimensions où travaille comme pour une monture ; on monte le toupet de même, après avoir préparé le rang du bord de front, on fait d'autres petits rangs de la longueur du pouce, on y tresse derrière de la plaque. Si la personne a des cheveux en bourse, on la met longue ; si elle porte des cheveux ronds, on la met plus courte, comme celle d'un bonnet, après avoir passé au fer : on attache deux cordons de soie noirs ; on serre derrière, comme nous l'avons dit pour la demi-perruque, ou bien on se sert d'agraphe.

Voilà à-peu-près tout ce que l'on peut dire d'un art dont le travail est si subordonné à la fantaisie. Qui ne riroit pas en effet de voir une personne maigre, à joues creuses, à cou long, se faire accommoder bien court, bien en arrière, le derrière bien accompagné, & prendre toutes les précautions possibles pour se faire une tête de mort ?

*Des perruques à deux queues.* Elles sont plus ordinaires dans les cours d'Allemagne qu'ailleurs. On ne pouvoit se présenter devant le pere de la reine d'Hongrie d'aujourd'hui sans ces deux queues ; jeunes ou vieux, tous devoient en avoir. Ces coiffures se portent pour les grandes fêtes & pour les bals parés. Elles servent aussi aux comédiens dans les rôles de princes tragiques. *Voyez-en la mesure dans nos Planches.*

Ces perruques se tressent comme les perruques naturelles dont le derrière de la face iroit jusqu'à 12 ; & comme la mesure ne croît pas, on remplit le vuide avec la plaque qui sert à faire les deux queues ; le reste se tresse en diminuant & finit de se tresser de même. Communément on y fait des devans à toupet, quoique l'on puisse y en ajuster d'autres. La monture est celle d'une perruque à bourse, & se termine de la même manière. Il faut observer qu'en préparant les lisses, il faut les faire épointées dans le bas pour que la queue aille en diminuant. Il est à propos que le bas frise pour qu'il forte une boucle à l'extrémité des queues.

*PERRUQUIER*, f. m. (*Art Méch.*) celui qui fait des perruques & qui en fait négoce.

Comme l'usage des perruques étoit rare autrefois en France, les *Perruquiers* restèrent long-tems sans former de communauté ; mais à mesure que l'usage en devint plus familier, on créa quarante-huit *Barbiers-Baigneurs-Etuvises, Perruquiers*, qui furent confirmés par des Arrêts du Conseil des 11 Avril & 5 Mars 1634 ; au mois de Mars 1673, il s'en fit une nouvelle création de deux cens maîtres ; c'est cette communauté qui subsiste encore aujourd'hui.

Les statuts de ce corps, dressés au conseil le 14 Mars 1674, & enregistrés en parlement le 17 Août suivant, contiennent 36 articles : les trois premiers concernent l'élection de six syndics & gardes, & reglent la quantité de voix nécessaires pour cette élection.

Le 4. ordonne que les bassins servant d'enseignes aux *Perruquiers* soient blancs, pour les distinguer de ceux des Chirurgiens, qui doivent être jaunes.

Les 5, 6 & 7, parlent des visites, des prévôts, syndics & gardes.

Les 8 articles suivans traitent des apprentis, & de leur réception à maîtrise.

Le 23. défend de se servir de la tresseuse de son confrère, sans un congé par écrit.

Le 26. marque, à qui il appartient de convoquer les assemblées.

Le 29. leur donne le droit exclusif de vendre des cheveux, & défend à toutes autres personnes d'en

vendre ailleurs qu'au bureau des *Perruquiers*.

Je ne rapporterai point les autres articles qui ne sont que de discipline.

*PERSAN*, f. m. (*Archit.*) c'est le nom qu'on donne à des statues d'hommes qui portent des entablemens. *Voyez PERSIQUE, ORDRE.*

*PERSANES, DYNASTIES*, (*Hist. de Perse*) les auteurs persans comptent quatre dynasties ou races des rois de Perse ; 1<sup>o</sup>. la race des Pischdadiens ; 2<sup>o</sup>. celle des Kianans ; 3<sup>o</sup>. celle des Eschganiens ; 4<sup>o</sup>. celle des Schekkans.

Les Pischdadiens ont pris leurs noms de *Pisch*, qui en persan signifie premier, & de *dad* qui signifie justice, comme si les rois de cette race avoient été les plus anciens administrateurs de la justice. Le premier des trente-six rois de cette famille, est nommé par les historiens persans *Caïoumarath* ; il civilisa, disent-ils, les peuples, & leur fit quitter une vie sauvage, pour bâtir des maisons & pour cultiver la terre.

La famille des Kianans donna neuf rois à la Perse, dont le dernier est nommé par les mêmes historiens *Alskander* ; c'est Alexandre le Grand, à ce qu'ils prétendent.

La race des Eschganiens eut vingt-cinq rois, dont les auteurs persans nomment le premier *Schabus*, qui est le Sapor des Romains.

La race des Schekkans a produit trente-un rois, dont le dernier s'étant fait abhorrer de ses sujets par son gouvernement tyrannique, fournit aux Arabes & aux Mahométans le moyen de soumettre la Perse à leur domination.

*PERSE, LA*, (*Géog. mod.*) grand royaume d'Asie, borné au nord par la Circassie & la Géorgie ; au midi, par le golfe Persique & la mer des Indes ; au levant, par les états du Mogol ; & au couchant, par la Turquie asiatique.

Le Mont-Taurus la coupe par le milieu, à-peu-près comme l'Apennin coupe l'Italie, & il jette ses branches çà & là dans diverses provinces, où elles ont toutes des noms particuliers. Les provinces que cette montagne couvre du nord au sud, sont fort chaudes : les autres qui ont cette montagne au midi, jouissent d'un air plus tempéré.

Le terroir est généralement sablonneux & stérile dans la plaine, mais quelques provinces ne participent point de cette stérilité. Il y a peu de rivières dans toute la Perse, & même il n'y en a aucune de bien navigable dans toute son étendue. La plus grande, qui porte quelques radeaux, est l'Aras, l'Araxes des anciens, qui coule en Arménie ; mais si le terroir est sec par le défaut de rivières, les Persans par leur travail & leur industrie, le rendent fertile dans une grande partie de l'empire.

Le climat de Perse est admirable pour la vigne ; on y recueille d'excellent vin, du riz, des fruits, & des grains de toute espèce, excepté du seigle & de l'avoine ; les melons y sont d'une grosseur extraordinaire, & d'un goût exquis. Dès qu'on a passé le Tigre en tirant vers ce royaume, on ne trouve que des roses dans toutes les campagnes.

Les montagnes sont remplies de gibier ; mais la plus grande partie du commerce consiste à élever une quantité prodigieuse de vers à soie, dont on fait tous les ans plus de vingt mille balles de soie, chaque balle pesant deux cens seize livres. On en vend la plus grande partie en Turquie, dans les Indes, & aux Anglois & Hollandois qui trafiquent à Ormus. Une autre branche du commerce de la Perse, consiste en magnifiques tapis, en toiles de coton, en étoffes d'or & d'argent, & en perles.

Les Persans sont d'une taille médiocre, maigres & secs, comme du tems d'Ammien Marcellin, mais forts & robustes. Ils sont de couleur olivâtre, & ont

le poil noir; leur vêtement est une tunique de coton ou de soie, large, qui descend jusqu'au gras de la jambe, & qu'ils ceignent d'une écharpe, sur laquelle les gens très-riches mettent une belle ceinture. Ils ont sous cette tunique quand ils sortent, une veste de soie de plusieurs couleurs; leurs chausses sont de coton, faites comme des caleçons; leurs souliers sont pointus au bout, & ont le quartier fort bas. Ils se peignent les ongles d'une couleur orangée; leur turban est de toile de coton fine, rayée, de différentes couleurs, & qui fait plusieurs tours; les grands du royaume portent des bonnets fourrés, ordinairement rouges. La coiffure de leurs prêtres est blanche, & leur robe est de la même couleur.

Les femmes opulentes sont brillantes dans leur habillement; elles n'ont point de turban, mais leur front est couvert d'un bandeau d'or émaillé, large de trois doigts, & chargé de pierreries; leur tête est couverte d'un bonnet brodé d'or, environné d'une écharpe très-fine, qui voltige & descend jusqu'à la ceinture; leurs cheveux sont tressés, & pendent par derrière; elles portent au col des colliers de perles; elles ne mettent point de bas, parce que leurs caleçons descendent jusqu'au-dessous de la cheville du pied; l'hiver elles ont des brodequins richement brodés; elles se servent comme les hommes de pantoufles de chagrin; elles peignent en rouge leurs ongles & le dedans des mains; elles se noircissent les yeux avec de la thuhie, parce que les yeux noirs sont les plus estimés en *Perse*.

La dépense du ménage chez les Persans est fort médiocre, pour la cave & la cuisine; la toile de coton dont les bourgeois s'habillent est à grand marché; les meubles consistent en quelques tapis; le riz fait la nourriture de toute l'année; le jardin fournit le fruit, & le premier ruisseau tient lieu de cave.

L'éducation consiste à aller à l'école pour y apprendre à lire & à écrire; les metzides ou mosquées qui servent pour la prière, servent aussi pour les écoles; tout le monde écrit sur le genou, parce qu'on n'a point en *Perse* l'usage des tables; ni des sièges; le papier se fait de chiffons de coton ou de soie; on unit ce papier avec une polissoire pour en ôter le poil.

La langue persane tient beaucoup de l'arabe, s'apprend aisément, & se prononce un peu du gosier; mais la plupart des Persans apprennent avec leur langue celle des Turcs qui est familière à la cour. Ils étudient encore dans leurs collèges l'arithmétique, la médecine, l'astronomie, ou plutôt l'astrologie.

Le royaume est un état monarchique, despotique; la volonté du monarque sert de loi. Il prend le titre de *fopht*, & en qualité de fils de prophète; il est en même tems le chef de la religion. Les enfans légitimes succèdent à la couronne; à leur défaut, on appelle les fils des concubines: s'il ne se trouve ni des uns, ni des autres, le plus proche des parens du côté paternel, devient roi. Ce sont comme les princes du sang, mais la figure qu'ils font est bien triste; ils sont si pauvres, qu'ils ont de la peine à vivre. Les fils du *fopht* sont encore plus malheureux; ils ne voient jamais le jour que dans le fond du ferrail, d'où ils ne sortent pas du vivant du roi. Il n'y a que le successeur au trône qui ait ce bonheur; & la première chose qu'il fait, est de priver ses frères de l'usage de la vie, en leur faisant passer un fer rouge devant les yeux, pour qu'ils ne puissent aspirer à la couronne.

Après le *fopht*, les grands pontifes de la religion mahométane tiennent le premier rang à sa cour; ils sont au nombre de quatre. Le premier pontife de *Perse* s'appelle *sadré-cassa*, il est le chef de l'empire pour le spirituel, gouverne seul la conscience du roi, & règle la cour & la ville d'Ispahan, selon les règles de l'alcoran. Il est tellement révéré, que les rois

prennent ordinairement les filles des Sadres pour femmes; il commet le second pontife pour avoir soin du reste du royaume, & établit des vicaires dans toutes les villes capitales des provinces. On lui donne la qualité de Nabab, qui veut dire, vicaire de Mahomet & du roi.

Il y a six ministres d'état pour le gouvernement du royaume, & chacun a son département; on les appelle *rhôna-dolyet*, c'est-à-dire les colonnes de l'empire. Le premier est le grand vizir, appelé *ema-doulet-itimad-ud-dewlet*, c'est-à-dire l'appui de la puissance; il est le chancelier du royaume, le chef du conseil, le sur-intendant des finances, des affaires étrangères, & du commerce; toutes les gratifications & les pensions, ne se payent que par son ordre. Je ne parlerai point des autres colonnes de l'état Persan; c'est assez d'avoir nommé la principale.

L'usage des festins publics est bien ancien en *Perse*, puisque le livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus; ceux que le *fopht* fait aujourd'hui par extraordinaire, sont toujours superbes, car on y étale ce qu'il y a de plus précieux dans sa maison.

Toute la *Perse* est pour ainsi dire du domaine du roi, mais ses revenus consistent encore en impôts extraordinaires, & en douanes qu'il afferme; les deux principales, sont celle du golfe Persique, & celle de Ghilan; ces deux douanes sont affermées à environ 7 millions de notre monnaie. Les troupes de sa maison qui montent à quatorze mille hommes, sont entretenus sur les terres du domaine; celles qu'il emploie pour couvrir ses frontières, peuvent monter à cent mille cavaliers, qui sont aussi entretenus sur le domaine. Le roi de *Perse* n'a point d'infanterie réglée; il n'a point non plus de marine; il ne tiendrait qu'à lui d'être le maître du golfe d'Ormuz, de la mer d'Arabie, & de la mer Caspienne; mais les Persans détestent la navigation.

Leur religion est la mahométane, avec cette différence des Musulmans, qu'ils regardent Ali, pour le successeur de Mahomet; au lieu que les musulmans prétendent que c'est Omar. De-là naît une haine irréconciliable entre les deux nations. L'ancienne religion des mages est entièrement détruite en *Perse*; on nomme ses sectateurs *gawes*, c'est-à-dire idolâtres; ces *gawes* n'ont cependant point d'idolâtres, & méprisent ceux qui les adorent; mais ils sont en petit nombre, pauvres, ignorans & grossiers.

Si la plupart des princes de l'Asie ont coutume d'affecter des titres vains & pompeux, c'est principalement du monarque Persan, qu'on peut le dire avec vérité. Rien n'est plus plaisant que le titre qu'il met à la tête de ses diplômes; il faut le transcrire ici par singularité.

» Sultan Usfein, roi de *Perse*, de Parthie, de Médie, de la Bactriane, de Chorazan, de Candahar, » des Tartares Usbaks; des royaumes d'Hircanie, » de Draconie, de Parménie, d'Hidaspie, de Sogdiane, d'Arac, de Paropamize, de Drawgiane, » de Margiane & de Caramanie, jusqu'au fleuve Indus: Sultan d'Ormuz, de Larr, d'Arabie, de Sufiane, de Chaldée, de Mésopotamie, de Géorgie, d'Arménie, de Circassie; seigneur des montagnes impériales d'Arac, de Taurus, du Caucase, commandant de toutes les créatures, depuis la mer de Chorazan, jusqu'au golfe de *Perse*, de la famille d'Ali, prince des quatre fleuves, l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe & l'Indus; gouverneur de tous les sultans, empereur des musulmans, rejeton d'honneur, miroir de vertu, & rose de délices, &c.

La *Perse* est située entre le 79 & le 108<sup>d</sup> de longitude, & entre le 25 & 42<sup>d</sup> de latitude. On la divise



en treize provinces, dont six à l'orient, quatre au nord, & trois au midi.

Les six provinces à l'orient, sont celles de Send, Makeran, Sitaïtan, Sablutan, Khorasan, Eistarahade.

Les quatre au nord sont Masanderan ou Tabristan; Schirvan, Adirbeitan, Frak-Atzem, qui renferme Hispahan, capitale de toute la Perse.

Enfin les trois provinces au midi, sont Khufistan, Farfistan ou Fars, & Kirman. (*Le chevalier DE JAU-COURT.*)

PERSES, empire des, (*Hist. anc. & mod.*) l'ancien empire des Perses étoit beaucoup plus étendu que ce que nous appelons aujourd'hui la Perse; car leurs rois ont quelquefois soumis presque toute l'Asie à leur domination. Xerxès subjuga même toute l'Egypte, vint dans la Grèce, & s'empara d'Athènes; ce qui montre qu'ils ont porté leurs armes victorieuses jusques dans l'Afrique, & dans l'Europe.

Persepolis, Suze, & Echatané, étoient les trois villes où les rois de Perse faisoient alternativement leur résidence ordinaire. En été ils habitoient Echatané, aujourd'hui Tabris ou Tauris, que la montagne couvre vers le sud-ouest contre les grandes chaleurs. L'hiver ils séjournoient à Suze dans le Suzistan, pays délicieux, où la montagne met les habitants à couvert du nord. Au printemps & en automne, ils se rendoient à Persépolis, ou à Babylone. Cyrus, qui est regardé comme le fondateur de la monarchie des Perses, fit néanmoins de Persépolis, la capitale de son empire, au rapport de Strabon, *livre XV.*

Cette grande & belle monarchie, dura deux cens six ans sous douze rois, dont Cyrus fut le premier, & Darius le dernier. Cyrus régna neuf ans depuis la prise de Babylone, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3466, jusqu'en 3475, avant J. C. 525. Darius, dit Codomanus, fut vaincu par Alexandre le Grand en 3674, après six ans de règne; & de la ruine de la monarchie des Perses, on vit naître la troisième monarchie du monde, qui fut celle de Macédoine dans la personne d'Alexandre.

La Perse, après avoir obéi quelque tems aux Macédoniens, & ensuite aux Parthes, un simple soldat persan, qui prit le nom d'Artaxare, leur enleva ce royaume vers l'an 226 de J. C. & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différoit guère alors de ce qu'il est aujourd'hui.

Nouschirwan, ou Khoïroës le grand, qui monta sur le trône l'an 531 de l'ère chrétienne, est un des plus grands rois de l'Histoire. Il étendit son empire dans une partie de l'Arabie Pétrée, & de celle qu'on nommoit *Heureuse*. Il reprit d'abord ce que les princes voisins avoient enlevé aux rois ses prédécesseurs; ensuite il soumit les Arabes, les Tartares, jusqu'aux frontières de la Chine; les Indiens voisins du Gange, & les empereurs grecs, furent contrains de lui payer un tribut considérable.

Il gouverna ses peuples avec beaucoup de sagesse: zélé pour l'ancienne religion de la Perse, ne refusant jamais sa protection à ceux qui étoient opprimés, punissant le crime avec sévérité, & récompensant la vertu avec une libéralité vraiment royale; toujours attentif à faire fleurir l'Agriculture & le Commerce, favorisant le progrès des Sciences & des Arts, & ne conférant les charges de judicature qu'à des personnes d'une probité reconnue, il se fit aimer de tous ses sujets, qui le regardoient comme leur pere. Il eut un fils nommé *Hormizdas*, à qui il fit épouser la fille de l'empereur des Tartares, & qui l'accompagna dans son expédition contre les Grecs.

Nouschirwan, alors âgé de plus de 80 ans, voulut encore commander ses armées en personne; il conquist la province de Méliène; mais bien-tôt après, la perte d'une bataille où son armée fut taillée en pie-

Tome XII.

ces, le mit dans la triste nécessité de fuir pour la première fois devant l'ennemi, & de repasser l'Euphrate à la nage sur un éléphant. Cette disgrâce précipita ses jours; il profita des derniers momens de sa vie pour dicter son testament; & ce testament le voici tel que M. l'abbé Fourmont l'a tiré d'un manuscrit turc.

« Moi, Nouschirwan, qui possède les royaumes de Perse, & des Indes, j'adresse mes dernières paroles à Hormizdas mon fils aîné, afin qu'elles soient pour lui une lumière dans les ténèbres; un chemin droit dans les déserts, une étoile sur la mer de ce monde.

« Lorsqu'il aura fermé mes yeux, qui déjà ne peuvent plus soutenir la lumière du soleil, qu'il monte sur mon trône, & que de-là il jette sur mes sujets une splendeur égale à celle de cet astre. Il doit se ressouvenir que ce n'est pas pour eux-mêmes que les rois sont revêtus du pouvoir souverain, & qu'ils ne sont à l'égard du reste des hommes, que comme le ciel est à l'égard de la terre. La terre produira-t-elle des fruits si le ciel ne l'arrose?

« Mon fils, répandez vos bienfaits d'abord sur vos proches, ensuite sur les moindres de vos sujets. Si j'osois, je me proposerois à vous pour exemple; mais vous en avez de plus grands. Voyez ce soleil, il part d'un bout du monde pour aller à l'autre; il se cache & se remonte ensuite; & s'il change de route tous les jours, ce n'est que pour faire du bien à tous. Ne vous montrez donc dans une province que pour lui faire sentir vos grâces & lorsqu'il vous la quittera, que ce ne soit que pour faire éprouver à une autre les mêmes biens.

« Il est des gens qu'il faut punir, le soleil s'éclipse: il en est d'autres qu'il faut récompenser, & il se remontre plus beau qu'il n'étoit auparavant: il est toujours dans le ciel; soutenez la majesté royale: il marche toujours, foyez sans cesse occupé du soin du gouvernement. Mon fils, présentez-vous souvent à la porte du ciel pour en implorer le secours dans vos besoins, mais purifiez votre âme auparavant. Les chiens entrent-ils dans le temple? Si vous observez exactement cette règle, le ciel vous exaucera; vos ennemis vous craindront; vos amis ne vous abandonneront jamais; vous ferez le bonheur de vos sujets; ils feront votre félicité.

« Faites justice, réprimez les insolens, soulagez le pauvre, aimez vos enfans, protégez les Sciences, suivez le conseil des personnes expérimentées, éloignez de vous les jeunes gens, & que tout votre plaisir soit de faire du bien. Je vous laisse un grand royaume, vous le conserverez si vous suivez mes conseils; vous le perdrez si vous en suivez d'autres ».

Nouschirwan mourut l'an 578, & Hormizdas, qui lui succéda, ne suivit point ses conseils. Après bien des concussions, il fut jugé indigne de sa place, & déposé juridiquement, par le consentement unanime de toute la nation assemblée. Son fils mis sur le trône à sa place, le fit poignarder dans sa prison: ce fils lui-même fut contraint de sortir de son royaume, qui devint la proie d'un sujet de Waranes, homme de grand mérite, mais qui fut enfin obligé de se réfugier chez les Tartares, qui l'empoisonnèrent.

Sur la fin du règne de Nouschirwan, naquit Mahomet à la Mecque, dans l'Arabie Pétrée en 570. Bientôt profitant des guerres civiles des Persans, il étendit chez eux sa puissance & sa domination. Omar son successeur, poussa encore plus loin ses conquêtes: Jédasgird, que nous appelons *Hormizdas IV.* perdit contre ses lieutenans à quelques lieues de Madaïn (l'ancienne Ctesiphon des Grecs) la bataille & la vie. Les Persans passerent sous la domination

d'Omar plus facilement qu'ils n'avoient subi le joug d'Alexandre.

Cette servitude sous les Arabes, dura jusqu'en 1258, que la Perse commença à renaître sous ses propres rois. Haalou recouvra ce royaume par le succès de ses armes; mais au bout d'un siècle, Tamerlan, kan des Tartares, se rendit maître de la Perse, l'an 1369, subjuguait les Parthes, & fit prisonnier Bajazet I. en 1402. Ses fils partagèrent entre eux les conquêtes, & cette branche régna jusqu'à ce qu'une autre dynastie de la faction du *mouzon blanc*, s'empara de la Perse en 1469.

Uffum Cassan chef de cette faction, étant monté sur le trône, une partie de la Perse flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre Ali au-dessus d'Omar, & de pouvoir aller en pèlerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidement ce dogme que propoisa un persan nommé *Xeque Aidar*, & qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi*, c'est-à-dire, *sage*. Les semences de cette opinion étoient jetées depuis long-tems; mais Sophi donna la forme à ce schisme politique & religieux, qui paroît aujourd'hui nécessaire entre deux grands empires voisins, jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Persans n'avoient aucune raison de reconnoître Omar & Ali pour successeurs légitimes de Mahomet. Les droits de ces arabes qu'ils avoient chassés, devoient peu leur importer. Mais il importoit aux Persans que le siège de leur religion ne fût pas chez les Turcs; cependant Uffum Cassan trouva bien des contradicteurs, & entre autres, Rustan qui fit assassiner Sophi en 1499. Il en résulta d'étranges révolutions, que je vais transcrire de l'histoire de M. de Voltaire, qui en a fait le tableau curieux.

Ismaël fils de Xeque-Aidar, fut assez courageux & assez puissant, pour soutenir la doctrine de son père les armes à la main; ses disciples devinrent des soldats. Il convertit & conquît l'Arménie, subjuguait la Perse, combattit le sultan des Turcs Sélim I. avec avantage, & laissa en 1524 à son fils Tahamas, la Perse puissante & paisible. Ce même Tahamas repoussa Soliman, après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Il laissa l'empire en 1576 à Ismaël II. son fils, qui eut pour successeur en 1585 Scha-Abas, qu'on a nommé le *grand*.

Ce grand homme étoit cependant cruel; mais il y a des exemples que des hommes féroces ont aimé l'ordre & le bien public. Scha-Abas pour établir sa puissance, commença par détruire une milice telle à-peu-près que celle des janissaires en Turquie, ou des strelets en Russie; il construisit des édifices publics; il rebâtit des villes; il fit d'utiles fondations; il reprit sur les Turcs tout ce que Soliman & Sélim avoient conquis sur la Perse. Il chassa d'Ormus en 1622 par le secours des Anglois, les Portugais qui s'étoient emparés de ce port en 1507. Il mourut en 1629.

La Perse devint sous son regne extrêmement florissante, & beaucoup plus civilisée que la Turquie; les Arts y étoient plus en honneur, les mœurs plus douces, la police générale bien mieux observée. Il est vrai que les Tartares subjuguèrent deux fois la Perse après le regne des kalifes arabes; mais ils n'y abolirent point les Arts; & quand la famille des Sophi régna, elle y apporta les mœurs douces de l'Arménie, où cette famille avoit habité long-tems. Les ouvrages de la main passaient pour être mieux travaillés, plus finis en Perse, qu'en Turquie; & les Sciences y avoient de tous autres encouragemens.

La langue persane plus douce & plus harmonieuse que la turque, a été féconde en poésies agréables. Les anciens grecs qui ont été les premiers précepteurs de l'Europe, sont encore ceux des Persans. Ainsi leur philosophie étoit au seizième & au dix-

septième siècles, à-peu-près au même état que la nôtre. Ils tenoient l'astrologie de leur propre pays, & s'y attachoient plus qu'à aucun peuple de la terre. Ils étoient comme plusieurs de nos nations, pleins d'espérance & d'erreurs.

La cour de Perse étoit plus de magnificence que la Porte ottomane. On croit lire une relation du tems de Xerxès, quand on voit dans nos voyageurs, ces chevaux couverts de riches brocards, leurs harnois brillans d'or & de pierreries, & ces quatre mille vases d'or, dont parle Chardin, lesquels servoient pour la table du roi de Perse. Les choses communes, & sur-tout les comestibles, étoient à trois fois meilleur marché à Ispahan & à Constantinople, que parmi nous. Ce prix est la démonstration de l'abondance.

Scha-Sophi, fils du grand Scha-Abas, mais plus cruel, moins guerrier, moins politique, & d'ailleurs abruti par la débauche, eut un regne malheureux. Le grand-mogol Scha-Géan enleva Candahar à la Perse, & le sultan Amurath IV. prit d'assaut Bagdat en 1638.

Depuis ce tems, vous voyez la monarchie persane décliner sensiblement, jusqu'à ce qu'enfin la mollesse de la dynastie des *sophi*, a causé sa ruine entière. Les eunuques gouvernoient le ferrail & l'empire sous Muza-Sophi, & sous Houssein, le dernier de cette race. C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité; & c'est le dernier attentat du despotisme, de confier le gouvernement à ces malheureux.

La foiblesse de Scha-Houssein qui monta sur le trône en 1694, faisoit tellement languir l'empire, & la confusion le troubloit si violemment par les factions des eunuques noirs & des eunuques blancs, que si Myrr-Weis & ses Aguans, n'avoient pas détruit cette dynastie; elle l'eût été par elle-même. C'est le sort de la Perse, que toutes ses dynasties commencent par la force, & finissent par la foiblesse. Presque toutes les familles ont eu le sort de Serdan-Pull, que nous nommons *Sardanapale*.

Ces Aguans qui ont bouleversé la Perse au commencement du siècle où nous sommes, étoient une ancienne colonie de tartares, habitant les montagnes de Candahar, entre l'Inde & la Perse. Presque toutes les révolutions qui ont changé le sort de ces pays-là, sont arrivées par des tartares. Les Persans avoient reconquis Candahar sur le Mogol, vers l'an 1650 sous Scha-Abas II. & ce fut pour leur malheur. Le ministre de Scha-Houssein, petit-fils de Scha-Abas II. traita mal les Aguans. Myrr-Weis qui n'étoit qu'un particulier, mais un particulier courageux & entreprenant, se mit à leur tête.

C'est une de ces révolutions, où le caractère des peuples qui la firent, eut plus de part que le caractère de leurs chefs: car Myrr-Weis ayant été assassiné, & remplacé par un autre barbare nommé *Maghmud*, son propre neveu, qui n'étoit âgé que de dix-huit ans; il n'y avoit pas d'apparence que ce jeune homme pût faire beaucoup par lui-même, & qu'il conduisît ses troupes indisciplinées de montagnards féroces, comme nos généraux conduisent des armées réglées. Le gouvernement de Houssein étoit méprisé, & la province de Candahar, ayant commencé les troubles, les provinces du Caucase du côté de la Géorgie, se révoltèrent aussi. Enfin, Maghmud assiégea Ispahan en 1722; Scha-Houssein lui remit cette capitale, abdiqua le royaume à ses pieds, & le reconnut pour son maître; trop heureux que Maghmud daignât épouser sa fille. Ce Maghmud crut ne pouvoir s'affermir qu'en faisant égorguer les familles des principaux citoyens de cette capitale.

La religion eut encore part à ces défolations: les



Aguans tenoient pour Omat, comme les Persans pour Ali; & Maghmad chef des Aguans, mêloit les plus lâches superstitions aux plus détestables cruautés. Il mourut en démence en 1725, après avoir défolé la *Perse*.

Un nouvel usurpateur de la nation des Aguans, lui succéda. Il s'appelloit *Akrass*, ou *Archrass*, ou *Echerf*; car on lui donne tous ces noms. La défolation de la *Perse* redouloit de tous côtés. Les Turcs l'inondoient du côté de la Géorgie, l'ancienne Colchide. Les Russes fondoient sur ses provinces, du nord à l'occident de la mer Caspienne, vers les portes de Derbent dans le Shirvan, qui étoit autrefois l'Ibérie & l'Abanie.

Un des fils de Scha-Husseim, nommé Thamas, échappé au massacre de la famille impériale, avoit encore des sujets fidèles, qui se rassemblerent autour de sa personne vers Tauris. Les guerres civiles & les tems de malheur produisent toujours des hommes extraordinaires, qui eussent été ignorés dans des tems paisibles. Le fils du gouverneur d'un petit fort du Khorasan devint le protecteur du prince Thamas, & le soutien du trône, dont il fut ensuite l'usurpateur. Cet homme qui s'étoit placé au rang des plus grands conquérans, s'appelloit *Nadir* (*Chah*).

Nadir ne pouvant avoir le gouvernement de son pere, se mit à la tête d'une troupe de soldats, & se donna avec sa troupe au prince Thamas. A force d'ambition, de courage, & d'activité, il fut à la tête d'une armée. Il se fit appeler alors *Thamas Kouli-Kan*, le Kan esclave de Thamas. Mais l'esclave étoit le maître sous un prince aussi foible & aussi efféminé que son pere Husseim. Il reprit Ispahan & toute la *Perse*, pourfuivit le nouveau roi Aïraf jusqu'à Candahar, le vainquit, le prit prisonnier en 1729, & lui fit couper la tête après lui avoir attaché les yeux.

Kouli-Kan ayant ainsi rétabli le prince Thamas sur le trône de ses ayeux, & l'ayant mis en état d'être ingrat, voulut l'empêcher de l'être. Il l'enferma dans la capitale du Khorasan, & agissant toujours au nom de ce prince prisonnier, il alla faire la guerre au Turc, sachant bien qu'il ne pouvoit affermir sa puissance, que par la même voie qu'il l'avoit acquise. Il battit les Turcs à Erivan en 1736, reprit tout ce pays, & assura ses conquêtes en faisant la paix avec les Russes. Ce fut alors qu'il se fit déclarer roi de *Perse*, sous le nom de *Scha-Nadir*. Il n'oublia pas l'ancienne coutume, de crever les yeux à ceux qui peuvent avoir droit au trône. Les mêmes armées qui avoient servi à défoler la *Perse*, servirent aussi à la rendre redoutable à ses voisins. Kouli-Kan mit les Turcs plusieurs fois en fuite. Il fit enfin avec eux une paix honorable, par laquelle ils rendirent tout ce qu'ils avoient jamais pris aux Persans, excepté Bagdat & son territoire.

Kouli-Kan, chargé de crimes & de gloire, alla conquérir l'Inde, par l'envie d'arracher au Mogol, tous ces trésors que les mogols avoient pris aux Indiens. Il avoit des intelligences à la cour du grand-mogol, & entr'autres deux des principaux seigneurs de l'empire, le premier visir, & le généralissime des troupes. Cette expédition lui réussit au-delà de ses espérances; il se rendit maître de l'empire, & de la personne même de l'empereur en 1739.

Le grand-mogol Mahamad sembloit n'être venu à la tête de son armée, que pour étaler sa vaine grandeur, & pour la soumettre à des brigands aguerris. Il s'humilia devant Thamas Kouli-Kan, qui lui parla en maître, & le traita en sujet. Le vainqueur entra dans Delhi, ville qu'on nous représente plus grande & plus peuplée que Paris ou Londres. Il traînoit à sa suite ce riche & misérable empereur. Il l'enferma d'abord dans une tour, & se fit proclamer lui-même roi des Indes.

Tome XII.

Quelques officiers mogols essayèrent de profiter d'une nuit, où les Persans s'étoient livrés à la débauche, pour prendre les armes contre leurs vainqueurs. Thamas Kouli-Kan livra la ville au pillage; presque tout fut mis à feu & à sang. Il emporta autant de trésors de Delhi, que les Espagnols en prirent à la conquête du Mexique. On compte que cette somme monta pour sa part à quatre-vingt-sept millions & demi sterling, & qu'il y en eut sept millions & demi sterling pour son armée. Ces richesses amassées par un brigandage de quatre siècles, ont été apportées en *Perse* par un autre brigandage, & n'ont pas empêché les Persans d'être long-tems les plus malheureux peuples de la terre. Elles y sont dispersées ou ensevelies pendant les guerres civiles, jusqu'au tems où quelque tyran les rassemblera.

Kouli-Kan en partant des Indes pour retourner en *Perse*, laissa le nom d'empereur à ce Mahamad qu'il avoit détrôné; mais il laissa le gouvernement à un vice-roi qui avoit élevé le grand-mogol, & qui s'étoit rendu indépendant de lui. Il détacha trois royaumes de ce vaste empire, Cachemire, Caboul & Multan, pour les incorporer à la *Perse*, & imposa à l'Indoustan un tribut de quelques millions. L'Indoustan fut alors gouverné par le vice-roi, & par un conseil que Thamas Kouli-Kan avoit établi. Le petit-fils d'Aurang-Zel garda le titre de roi des rois, & ne fut plus qu'un fantôme.

Thamas Kouli-Kan arrivé chez lui, donna la régence de la *Perse* à son second fils Nefralla Mirza, recruta son armée, & marcha contre les tartares Eusbegs, pour les châtier des désordres qu'ils avoient commis dans le Khorasan, pendant qu'il étoit occupé dans l'Inde. Il traversa des déserts presque impraticables, & l'on crut qu'il y périroit infailliblement; mais il revint quelques mois après, amenant quantité d'Eusbegs qui avoient pris parti dans son armée, & il soumit dans son passage plusieurs peuples inconnus même aux Persans.

Cependant l'année suivante, qui étoit en 1742, les Arabes se soulevèrent de toutes parts, & désirèrent totalement ses troupes. Obligé de faire la guerre par mer & par terre, & ne voulant pas toucher aux trésors immenses qu'il avoit apportés de l'Inde, il mit sur toute la *Perse* un nouvel impôt de sept cens mille tomans (quatorze millions d'écus.) En même tems il fit publier, qu'ayant reconnu la religion des Sunnis pour la seule véritable, il l'avoit embrassée, & qu'il désireroit que ses sujets suivissent son exemple. Il se prépara à attaquer les Turcs, & mit en marche une partie de ses troupes pour qu'elles se rendissent à Mohl, tandis que lui-même marcheroit à Vau, dans le dessein d'attaquer les Turcs par deux différens côtés, & de pousser ses conquêtes jusqu'à Constantinople; mais le succès ne répondit point à ses espérances.

A peine s'étoit-il mis en marche, que les peuples de diverses provinces persanes se révolterent, ce qui l'obligea de retourner sur ses pas pour étouffer la rébellion. Mais le mécontentement étoit général; le feu de la révolte gagnoit par-tout. A mesure que Nadir (ou si vous voulez, Thamas Kouli-Kan) l'éteignoit d'un côté, il s'allumoit d'un autre. Ne pouvant courir dans toutes les provinces révoltées, il fit la paix avec les Turcs en 1746.

Enfin s'étant rendu de plus en plus odieux aux Persans par ses cruautés envers ceux dont la fidélité lui étoit suspecte, il se forma contre lui une conspiration si générale, qu'ayant été obligé de se sauver d'Ispahan, & ayant crû plus en sûreté dans son armée, ses propres troupes se soulevèrent, & le massacrèrent dans son camp. Il fut assassiné par Ali-Kouli-Kan, son propre neveu, comme l'avoit été Myrr-Weis, le premier auteur de la révolution. Ainsi à

G g g ij

péri cet homme extraordinaire à l'âge d'environ 59 ans, après avoir occupé le trône de *Perse* pendant 12 ans.

Par la mort de cet usurpateur, les provinces élevées au grand-mogol lui sont retournées; mais une nouvelle révolution a bouleversé l'Indoustan; les princes tributaires, les vice-rois ont secoué le joug; les peuples de l'intérieur ont détrôné le souverain, & l'Inde est encore devenue, ainsi que la *Perse*, le théâtre de nouvelles guerres civiles. Enfin tant de dévastations consécutives ont détruit dans la *Perse* le commerce & les arts, en détruisant une partie du peuple.

Plusieurs écrivains nous ont donné l'histoire des dernières révolutions de *Perse*. Le P. du Cerceau l'a faite, & son ouvrage a été imprimé à Paris en 1742. Nous avons vu l'année suivante l'histoire de Thamas Kouli-Kan; mais il faut lire le voyage en Turquie & en *Perse* par M. Otter & M. Frazer, *the history of Nadir-Shah*. Ces deux derniers ont été eux-mêmes dans le pays, ont connu le Shah-Nadir, & ont conversé pour s'instruire avec des personnes qui lui étoient attachées; ils n'ont point enloupé les noms persans, parce qu'ils entendoient la langue; & quoi qu'ils ne soient pas d'accord en tout, ils ne diffèrent pas néanmoins dans les principaux faits. Il paroît par leurs relations, que l'auteur de l'histoire de Thamas Kouli-Kan, a composé un roman de la naissance de Nadir, en le faisant fils d'un père ou d'un marchand de troupeaux, dont il vola une partie à son père, les vendit, & s'affocia à une troupe de brigands pour piller les pèlerins de Mached.

Nadir (Shah) naquit dans le Khorasan. Son père étoit un des principaux entre les Afghars, tribu Turcomane, & gouverneur du fort de Kiélat, dont le gouvernement avoit été héréditaire dans sa famille depuis long-tems. Nadir étant encore mineur quand son père mourut, son oncle prit possession du gouvernement, & le garda. Nadir obtint du Begler-Beg une compagnie de cavalerie, & s'étant distingué en diverses occasions contre les Eusbegs qu'il eut le bonheur de battre, le Begler-Beg l'éleva au grade de min-bacchi, ou commandant de mille hommes. Tel fut le commencement de sa fortune. Ensuite il fut envoyé contre les Turcs, les vainquit, fut élevé au grade de lieutenant-général; & au commencement de l'année 1729, il parvint au généralat. Alors Chah Thamas prit tant de confiance en lui, qu'il lui abandonna entièrement le gouvernement des affaires militaires.

M. Frazer qui a demeuré plusieurs années en *Perse*, & qui a été souvent dans la compagnie du Shah Nadir, nous a tracé son portrait en 1743; & il paroît qu'il admiroit beaucoup cet homme extraordinaire.

« Le Shah Nadir, dit-il, est âgé d'environ 55 ans. » Il a plus de six piés de haut, & est bien proportionné, d'un tempérament très-robuste, sanguin, avec quelque disposition à l'embonpoint, s'il ne le prévient pas par les fatigues. Il a de beaux yeux noirs, bien fendus, & des sourcils de même couleur. Sa voix est extrêmement haute & forte. Il boit du vin sans excès, mais il est très-adonné aux femmes dont il change souvent, sans cependant négliger ses affaires. Il va rarement chez elles avant onze heures ou minuit, & il se lève à cinq heures du matin. Il n'aime point la bonne chère; sa nourriture consiste sur-tout en pillau, & autres mets simples; & lorsque les affaires le demandent, il perd ses repas, & se contente de quelques pois secs qu'il porte toujours dans ses poches, & d'un verre d'eau. Quand il est en son particulier, qui que ce soit ne peut lui envoyer de lettres, de messages, ni obtenir audience.

« Il entretient par tout des espions. Il a de plus établi dans chaque ville un ministre nommé *hum calam*, qui est chargé de veiller sur la conduite du gouverneur, de tenir registre de ses actions, & de lui en envoyer le journal par une voie particulière. Très-rigide sur la discipline militaire, il punit de mort les grandes fautes, & fait couper les oreilles à ceux qui en commettent les plus légères. Pendant qu'il est en marche, il mange, boit & dort comme un simple soldat, & accoutume ses officiers à la même rigueur. Il est si fort endurci à la fatigue, qu'on l'a vu souvent dans un tems de gelée passer la nuit couché à terre en plein air, enveloppé de son manteau, & n'ayant qu'une selle pour chevet. Au soleil couchant, il se retire dans un appartement particulier, où débarrassé de toute affaire, il soupe avec trois ou quatre de ses favoris, & s'entretient familièrement avec eux.

« Quelque tems après qu'il se fut saisi de Shah Thamas, des gens attachés à la famille royale firent agir la mère de Nadir, qui vint prier son fils de rétablir ce prince, sur les assurances qu'elle lui donna que pour reconnoître cet important service, Shah Thamas le feroit son généralissime à vie. Il lui demanda si elle le croyoit sérieusement? Elle ayant répondu qu'oui: « Si j'étois une vieille femme, repliqua-t-elle, peut-être que je le croirois aussi, mais je vous prie de ne vous plus mêler d'affaires d'état. » Il a épousé la sœur cadette du Shah Hussein, dont on dit qu'il a une fille. Il a d'ailleurs de ses concubines plusieurs enfans, & deux fils d'une femme qu'il avoit épousée dans le tems de son obscurité. Quoique d'ordinaire il charge lui-même à la tête de ses troupes, il n'a jamais reçu la plus petite égratignure; cependant il a eu plusieurs chevaux tués sous lui, & son armure souvent effleurée par des balles.

M. Frazer ajoute qu'il a entendu dire & qu'il a vu lui-même plusieurs autres choses remarquables de ce prince, & propres à convaincre toute la terre qu'il y a peu de siècles qui aient produit un homme aussi étonnant: cela se peut; mais à juger de cet homme singulier selon les idées de la droite raison, je ne vois en lui qu'un scélérat d'une ambition sans bornes, qui ne connoissoit ni humanité, ni fidélité, ni justice, toutes les fois qu'il ne pouvoit la satisfaire. Il n'a fait usage de sa bravoure, de son habileté & de sa conduite, que de concert avec ses vues ambitieuses. Il n'a respecté aucun des devoirs les plus sacrés pour s'élever à quelque point de grandeur, & ce point étoit toujours au-dessous de ses desirs. Enfin, il a ravagé le monde, défolé l'Inde & la *Perse* par les plus horribles brigandages; & ne mettant aucun frein à sa brutalité, il s'est livré à tous les mouvemens furieux de sa colère & de sa vengeance, dans les cas mêmes où sa modération ne pouvoit lui porter aucun préjudice.

J'ai tracé l'histoire moderne des *Perses*; leur histoire ancienne est intimement liée avec celle des Médes, des Assyriens, des Egyptiens, des Babylo-niens, des Juifs, des Parthes, des Carthaginois, des Scythes, des Grecs & des Romains. Cyrus, le fondateur de l'empire des *Perses*, n'eût point d'égal dans son tems en sagesse, en valeur & en vertu. Hérodote & Xénophon ont écrit sa vie; & quoi qu'il semble que ce dernier ait moins voulu faire l'histoire de ce prince, que donner sous son nom l'idée d'un héros parfait, le fond de son ouvrage est historique, & mérite plus de croyance que celui d'Hérodote. ( *Le Chevalier de Jaucourt.* )

PERSES, Philosophie des, ( *Histoire de la Philosophie.* ) Les seuls garans que nous ayons ici de l'histoire de la Philosophie, les Arabes & les Grecs ne sont pas d'une autorité aussi solide & aussi pure qu'un critique



févere le desireroit. Les Grecs n'ont pas manqué d'occasions de s'instruire des lois, des coutumes, de la religion & de la philosophie de ces peuples; mais peu sincères en général dans leurs récits, la haine qu'ils portoient aux Perses les rend encore plus suspects. Qu'est-ce qui a pu les empêcher de se livrer à cette fureur habituelle de tout rapporter à leurs idées particulières? La distance des tems, la légèreté du caractère, l'ignorance & la superstition des Arabes n'affoiblisent guère moins leur témoignage. Les Grecs mentent par orgueil; les Arabes mentent par intérêt. Les premiers défigurent tout ce qu'ils touchent pour se l'approprier; les seconds pour se faire valoir. Les uns cherchent à s'enrichir du bien d'autrui, les autres à donner du prix à ce qu'ils ont. Mais c'est quelque chose que de bien connoître les motifs de notre méfiance, nous en ferons plus circonspects.

De Zoroastre. *Zerduشت* ou *Zaradusht*, selon les Arabes, & Zoroastre, selon les Grecs, fut le fondateur ou le restaurateur de la Philosophie & de la Théologie chez les Perses. Ce nom signifie *l'ami du feu*. Sur cette étymologie on a conjecturé qu'il ne désignoit pas une personne, mais une secte. Quoi qu'il en soit, qu'il n'y ait jamais eu un homme appelé Zoroastre, ou qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, comme quelques-uns le prétendent, on n'en peut guère reculer l'existence au-delà du règne de Darius Hystaspes. Il y a la même incertitude sur la patrie du premier Zoroastre. Est-il chinois, indien, perse, medo-perse ou mede? S'il en faut croire les Arabes, il est né dans l'Aderbijan, province de la Médie. Il faut entendre toutes les puérilités merveilleuses qu'ils racontent de sa naissance & de ses premières années; au reste, elles sont dans le génie des Orientaux, & du caractère de celles dont tous les peuples de l'orient ont défiguré l'histoire des fondateurs du culte religieux qu'ils avoient embrassé. Si ces fondateurs n'avoient été que des hommes ordinaires, de quel droit eût-on exigé de leurs semblables le respect aveugle pour leurs opinions?

Zoroastre, instruit dans les sciences orientales, passe chez les Idolâtres. Il entre au service d'un prophète. Il y prend la connoissance du vrai Dieu. Il commet un crime. Le prophète, qu'on croit être Daniel ou Esdras, le maudit; & il est attaqué de la lèpre. Guéri apparemment, il erre; il se montre aux peuples, il fait des miracles; il se cache dans des montagnes; il en descend; il se donne pour un envoyé d'en-haut; il s'annonce comme le restaurateur & le réformateur du culte de ces magies ambitieuses que Cambise avoit exterminées. Les peuples l'écoutent. Il va à Xis ou Ecbatane. C'étoit le lieu de la naissance de Smerdis, & le magianisme y avoit encore des sectateurs cachés. Il y prêche; il y a des révélations. Il passe de-là à Balch sur les rives de l'Oxus, & s'y établit. Hystaspes régnoit alors. Ce prince l'appelle. Zoroastre le confirme dans la religion des magies que Hystaspes avoit gardée; il l'entraîne par des prestiges; & sa doctrine devient publique, & la religion de l'état. Il y en a qui le font voyager aux Indes, & conférer avec les brachmanes; mais c'est sans fondement. Après avoir établi son culte dans la Bactriane, il vint à Suse, où l'exemple du roi fut suivi de la conversion de presque tous les courtisans. Le magianisme, ou plutôt la doctrine de Zoroastre se répandit chez les Perses, les Parthes, les Bactres, les Chorasmiens, les Saïques, les Medes, & plusieurs autres peuples barbares. L'intolérance & la cruauté du mahométisme naissant n'a pu jusqu'à présent en effacer toutes les traces. Il en reste toujours dans la Perse & dans l'Inde. De Suse, Zoroastre retourna à Balch, où il éleva un temple au feu; s'en dit archimage, & travailla à attirer à son culte les rois circonvoisins; mais ce zèle ardent lui devint funeste. Argaspe, roi

des Scythes, étoit très-attaché au culte des astres; c'étoit celui de sa nation & de ses aïeux. Zoroastre ne pouvant réussir auprès de lui par la persuasion, emploie l'autorité & la puissance de Darius. Mais Argaspe indigné de la violence qu'on lui faisoit dans une affaire de cette nature, prit les armes, entra dans la Bactriane, & s'en empara, malgré l'opposition de Darius, dont l'armée fut taillée en pièces. La destruction du temple patriarchal, la mort de ses prêtres & celle de Zoroastre-même furent les suites de cette défaite. Peu de tems après Darius eut sa revanche; Argaspe fut battu, la province perdue recouverte, les temples consacrés au feu relevés, la doctrine de Zoroastre remise en vigueur, & l'azur gustasp, ou l'édifice de Hystaspes construit. Darius en prit même le titre de grand-prêtre, & se fit appeler de ce nom sur son tombeau. Les Grecs qui connoissoient bien les affaires de la Perse, gardent un profond silence sur ces événements, qui peut être ne sont que des fables inventées par les Arabes, dont il faudroit réduire le récit à ce qu'il y eut dans un tems un imposteur qui prit le nom de Zoroastre déjà révérend dans la Perse, attira le peuple, séduisit la cour par des prestiges, abolit l'idolâtrie, & lui substitua l'ancien culte du feu, qu'il arrangea seulement à sa manière. Il y a aussi quelqu'apparence que cet homme n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans la médecine & les sciences naturelles & morales; mais que ce fut une encyclopédie vivante, comme les Arabes le disent, c'est sûrement un de ces mensonges pieux auxquels le zèle qui ne croit jamais pouvoir trop accorder aux fondateurs de religion, se détermine si généralement.

Des Guebres. Depuis ces tems reculés, les Guebres ont persisté dans le culte de Zoroastre. Il y en a aux environs d'Ispahan dans un petit village appelé de leur nom *Gauradab*. Les Mulsulmans les regardent comme des infidèles, & les traitent en conséquence. Ils exercent-là les fonctions les plus viles de la société; ils ne sont pas plus heureux dans la Commanie; c'est la plus mauvaise province de la Perse. On les y fait payer bien cher le peu d'indulgence qu'on a pour leur religion. Quelques-uns se font réfugiés à Surate & à Bombay, où ils vivent en paix, honorés pour la sainteté & la pureté de leurs mœurs, adorant un seul Dieu, priant vers le soleil, révéralent le feu, détestant l'idolâtrie, & attendant la résurrection des morts & le jugement dernier. Voyez l'article GUEBRES ou GAURES.

Des livres attribués à Zoroastre. De ces livres le zend ou le zendavesta est le plus célèbre. Il est divisé en deux parties; l'une comprend la liturgie ou les cérémonies à observer dans le culte du feu; l'autre prescrit les devoirs de l'homme en général, & ceux de l'homme religieux. Le zend est sacré; & les saintes Ecritures n'ont pas plus d'autorité parmi les Chrétiens, ni l'alcoran parmi les Turcs. On pense bien que Zoroastre le reçut aussi d'en-haut. Il est écrit en langue & en caractères perses. Il est renfermé dans les temples; il n'est pas permis de le communiquer aux étrangers; & tous les jours de fêtes les prêtres en lisent quelques pages aux peuples. Thomas Hyde nous en avoit promis une édition; mais il ne s'est trouvé personne même en Angleterre qui ait voulu en faire les frais.

Le zend n'est point un ouvrage de Zoroastre; il faut en rapporter la supposition au tems d'Eusebe. On y trouve des psaumes de David; on y raconte l'origine du monde d'après Moïse; il y a les mêmes choses sur le déluge; il y est parlé d'Abraham, de Joseph & de Salomon. C'est une de ces productions telles qu'il en parut une infinité dans ces siècles où toutes les sectes qui étoient en grand nombre, cherchoient à prévaloir les uns sur les autres par le titre

d'ancienneté. Outre le zend, on dit que Zoroastre avoit encore écrit dans son traité quelques centaines de milliers de vérités sur différens sujets.

*Des oracles de Zoroastre.* Il nous en reste quelques fragmens qui ne font pas grand honneur à l'anonyme qui les a fabriqués ; quoiqu'ils aient eu de la réputation parmi les platoniciens de l'école d'Alexandrie, c'est qu'on n'est pas difficile sur les titres qui autorisent nos opinions. Ces philosophes n'étoient pas fâchés de retrouver quelques-unes de leurs idées dans les écrits d'un sage aussi vanté que Zoroastre.

*Du mage Hytaspé.* Cet Hytaspé est le pere de Darius ; il se fit chef des mages. Il y eut là-dedans plus de politique que de religion. Il doubla son autorité sur les peuples en réunissant dans sa personne les titres de pontife & de roi. L'inconvénient de cette réunion, c'est qu'un seul homme ayant à soutenir deux grands caractères, il arrive souvent que le roi deshonoré le pontife, ou que le pontife rabaisse le roi.

*D'Ostanes ou d'Otanes.* On prétend qu'il y eut plusieurs mages de ce nom, & qu'ils donnerent leur nom à la secte entière qui en fut appelée *ostanite*. On dit qu'Ostanes ou Otanes cultiva le premier l'Astronomie chez les Perses. On lui attribue un livre de chimie. Ce fut lui qui initia Démocrite aux mystères de Memphis. Il n'y a que le rapport des tems qui contredit cette fable.

*Du mot mage.* Ceux qui le dérivent de l'ancien mot *mog*, qui dans la Perse & dans la Médie signifioit adorateur ou prêtre du feu, en ont trouvé l'étymologie la plus vraisemblable.

*De l'origine du magianisme.* Cette doctrine étoit établie dans l'empire de Babylone & d'Assyrie, & chez d'autres peuples de l'orient long-tems avant la fondation des Perses. Zoroastre n'en fut que le restaurateur. Il faut en conclure de-là l'extrême ancienneté.

*Du caractère d'un mage.* Ce fut un théologien & un philosophe. Un mage naissoit toujours d'un autre mage. Ce fut dans le commencement une seule famille peu nombreuse qui s'accrut en elle-même ; les peres se marierent avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs sœurs. Epars dans les campagnes, d'abord ils n'occupèrent que quelques bourgs ; ils fonderent ensuite des villes, & se multiplièrent au point de disputer la souveraineté aux monarques. Cette confiance dans leur nombre & leur autorité les perdit.

*Des classes des mages.* Ils étoient divisés en trois classes. Une classe infime attachée aux services des temples ; une classe supérieure qui commandoit à l'autre ; & un archimage qui étoit le chef de toutes les deux. Il y avoit aussi trois sortes de temples ; des oratoires où le feu étoit gardé dans une lampe ; des temples où ils entretenoient sur un autel ; & une basilique, le siege de l'archimage, & le lieu où les adorateurs alloient faire leurs grandes dévotions.

*Des devoirs des mages.* Zoroastre leur avoit dit : Vous ne changerez ni le culte, ni les prières. Vous ne vous emparez point du bien d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dans votre cœur aucun desir impur ; dans votre esprit aucune pensée perverse. Vous craindrez toute souillure. Vous oublierez l'injure. Vous instruirez les peuples. Vous préférez aux mariages. Vous fréquenterez sans cesse les temples. Vous méditez le zendavesta : ce sera votre loi, & vous n'en reconnoîtrez point d'autre : & que le ciel vous punisse éternellement, si vous souffrez qu'on le corrompe. Si vous êtes archimage, observez la pureté la plus rigoureuse. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Recevez la dixme des peuples. Ne soyez ni ambitieux, ni vain. Exercez les œuvres de la miséricorde ; c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire

de votre richesse. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puissiez y entrer sans être aperçu. Lavez vous souvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre femme les jours de solennité. Surpassez les autres dans la connoissance des sciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchans : de quel rang qu'ils soient, n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux souverains. Sachez distinguer la vraie révélation de la fausse. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de sa manifestation ; & soyez-y toujours préparé. Gardez soigneusement le feu sacré ; & souvenez-vous de moi jusqu'à la consommation des siècles, qui se fera par le feu.

*Des sectes des mages.* Quelque simple que soit un culte, il est sujet à des hérésies. Les hommes se divisent bien entr'eux sur des choses réelles, comment s'accorderoient-ils long-tems sur des objets imaginaires ? Ils sont abandonnés à leur imagination, & il n'y a aucune expérience qui puisse les réunir. Les mages admettoient deux principes, un bon & un mauvais ; l'un de la lumière, l'autre des ténèbres : étoient-ils co-éternels ? Ou, y avoit-il priorité & postériorité dans leur existence ? Premier objet de discussion ; première hérésie ; première cause de haine, de trahison & d'anathème.

*De la philosophie des mages.* Elle avoit pour objet Dieu, l'origine du monde, la nature des choses, le bien, le mal, & la regle des devoirs. Le système de Zoroastre n'étoit pas l'ancien ; cet homme profita des circonstances pour l'altérer, & faire croire au peuple tout ce qu'il lui plut. La distance des terres, les mensonges des grecs, les fables des arabes, les symboles & l'emphase des orientaux, rendent ici la matière très-obscur.

*Des dieux des Perses.* Ces nations adoroient le soleil ; ils avoient reçu ce culte des Chaldéens & des Assyriens. Ils appelloient ce dieu *Mithras* ; ils joignoient à Mithras Orolimade & Arimane.

Mais il faut bien distinguer ici la croyance des hommes instruits, de la croyance du peuple. Le soleil étoit le dieu du peuple ; pour les théologiens ce n'étoit que son tabernacle.

Mais en remontant à l'origine, Mithras ne sera qu'un de ces bienfaiteurs des hommes, qui les rassemblent, qui les instruisent, qui leur rendent la vie plus supportable & plus sûre, & dont ils faisoient ensuite des dieux. Celui des peuples d'Orient s'appelloit *Mithras*. Son ame au sortir de son corps s'envola au soleil, & de-là le culte du soleil, & la divinité de cet astre.

On n'a qu'à jeter les yeux sur les symboles de Mithras pour sentir toute la force de cette conjecture. C'est un homme robuste ; il est ceint d'un cimeter ; il est couronné d'une tiare ; il est assis sur un taureau, il conduit l'animal féroce, il le frappe, il le tue. Quels sont les animaux qu'on lui sacrifie ? des chevaux. Quels compagnons lui donne-t-on ? des chiens.

L'histoire d'un homme défigurée, est devenue un système de religion. Rien ne peut subsister entre les hommes sans s'altérer ; il faut qu'un système de religion, fut-il révélé, se corrompe à la longue, à moins qu'une autorité infaillible n'en assure la pureté. Supposons que Dieu se montrât aux hommes sous la forme d'un grand spectre de feu, qu'élevé au-dessus du globe qui tourneroit sous ses pieds, les hommes l'écoulassent en silence, & que d'une voix forte il leur dictât ses lois, croit-on que les lois subsisteroient incorruptibles ? croit-on qu'il ne vint pas un tems où l'apparition même se révoquât en doute ? Il n'y a que le séjour constant de la divinité parmi nous, ou par ses miracles, ou par ses prophètes, ou par un représentant infaillible, ou par la voix de la conscience, ou



par elle-même, qui puisse arrêter l'inconstance de nos idées en matière de religion.

Mithras est un & triple; on retrouve dans ce triple Mithras des vestiges de la trinité de Platon & de la nôtre.

Orosmade ou Hordsmidas est l'auteur du bien; Arimane est l'auteur du mal : écoutons Leibnitz sur ces dieux. Si l'on considère, dit le philosophe de Leipsick, que tous les potentats d'Asie se sont appelés *Hordsmidas*, qu'*Irmen* ou *Hermen* est le nom d'un dieu ou d'un héros celto-scythe, on sera porté à croire que l'Arimane des Perses fut quelque conquérant d'occident, tels que furent dans la suite Gengis-Chan & Tamerlan, qui passa de la Germanie & de la Sarmatie dans l'Asie, à-travers les contrées des Alains & des Massagètes, & qui fondit dans les états d'un Hordsmidas, qui gouvernoit paisiblement ses peuples fortunés, & qui les défendit constamment contre les entreprises du ravisseur. Avec le tems l'un fut un mauvais génie, l'autre un bon; deux principes contraires qui sont perpétuellement en guerre, qui se défendent & se battent bien, & dont l'un n'obtient jamais une entière supériorité sur l'autre. Ils se partagent l'empire du monde, & le gouvernement, ainsi que Zoroastre l'établit dans sa chronologie. Ajoutez à cela, qu'en effet au tems de Cyaxare, roi des Medes, les Scythes se répandirent en Asie.

Mais comment un trait historique si simple, devient-il à la longue une fable si compliquée? C'est qu'on transporta dans la suite, au culte, aux dieux, aux statues, aux symboles religieux, aux cérémonies, tout ce qui appartenait aux sciences, à l'Astronomie, à la Physique, à la Chimie, à la Métaphysique & à l'histoire naturelle. La langue religieuse resta la même; mais toutes les idées changèrent. Le peuple avoit une religion & le prêtre une autre.

*Principes du système de Zoroastre.* Il ne faut pas confondre ce système, renouvelé avec l'ancien; celui des premiers mages étoit fort simple; celui de Zoroastre se compliqua.

1. Il ne se fait rien de rien.
2. Il y a donc un premier principe, infini, éternel, de qui tout ce qui a été & tout ce qui est, est émané.
3. Cette émanation a été très-parfaite & très-pure. Il faut la regarder comme la cause du mouvement, de la chaleur & de la vie.
4. Le feu intellectuel, très-parfait, très-pur, dont le soleil est le symbole, est le principe de cette émanation.
5. Tous les êtres sont sortis de ce feu, & les matériels & les immatériels. Il est absolu, nécessaire, infini; il se meut lui-même; il meut & anime tout ce qui est.
6. Mais la matière & l'esprit étant deux natures diamétralement opposées, il est donc émané du feu originel & divin, deux principes subordonnés, ennemis l'un de l'autre, l'esprit & la matière, Orosmade & Arimane.
7. L'esprit plus voisin de sa source, plus pur, engendre l'esprit, comme la lumière, la lumière: telle est l'origine des dieux.
8. Les esprits émanés de l'océan infini de la lumière intellectuelle, depuis Orosmade, jusqu'au dernier, sont & doivent être regardés comme des natures lucides & ignées.
9. En qualité de natures lucides & ignées, ils ont la force de mouvoir, d'entretenir, d'échauffer, de perfectionner; & ils sont bons. Orosmade est le premier d'entr'eux; ils viennent d'Orosmade: Orosmade est la cause de toute perfection.
10. Le soleil, symbole de ses propriétés, est son trône, & le lieu principal de sa lumière divine.
11. Plus les esprits émanés d'Orosmade s'éloignent de leur source, moins ils ont de pureté, de lu-

mière, de chaleur & de force motrice.

12. La matière n'a ni lumière, ni chaleur, ni force motrice; c'est la dernière émanation du feu éternel & premier. Sa distance en est infinie, aussi est-elle ténébreuse, inerte, solide & immobile par elle-même.

13. Ce n'est pas à ce principe de son émanation, mais à la nature nécessaire de son émanation, à sa distance du principe, qu'il faut attribuer ses défauts. Ce sont ces défauts, suite nécessaire de l'ordre des émanations, qui en font l'origine du mal.

14. Quoiqu'Arimane ne soit pas moins qu'Orosmade, une émanation du feu éternel, ou de Dieu, on ne peut attribuer à Dieu ni le mal, ni les ténèbres de ce principe.

15. Le mouvement est éternel & très-parfait dans le feu intellectuel & divin; d'où il s'enfuit qu'il y aura une période à la fin de laquelle tout y retournera. Cet océan reprendra tout ce qui en est émané, tout, excepté la matière.

16. La matière ténébreuse, froide, immobile, ne sera point reçue à cette source de lumière & de chaleur très-pure, elle restera, elle se mouvra, sans cesse agitée par l'action du principe lumineux; le principe lumineux attaquera sans cesse les ténèbres, qui lui résisteront, & qu'elle affaiblira peu-à-peu, jusqu'à ce qu'à la suite des siècles atténuée, divisée, éclairée, autant qu'elle peut l'être, elle approche de la nature spirituelle.

17. Après un long combat, des alternatives infinies, les ténèbres seront chassées de la matière; les qualités mauvaises seront détruites; la matière même sera bonne, lucide, analogue à son principe qui la réabsorbera, & d'où elle émanera de rechef, pour remplir tout l'espace & se répandre dans l'univers. Ce sera le règne de la félicité parfaite.

Voilà le système oriental, tel qu'il nous est parvenu après avoir passé, au sortir des mains des mages, entre celles de Zoroastre, & de celles-ci, entre les mains des Pythagoriciens, des Stoïciens & des Platoniciens, dont on y reconnoît le ton & les idées.

Ces philosophes le portèrent à Cosroës. Apparaissant la sainteté en avoit été constatée par des miracles à la cour de Sapor; ce n'étoit alors qu'un manichéisme assez simple.

Le fadder, ouvrage où la doctrine zoroastrique est exposée, emploie d'autres expressions; mais c'est le même fonds. Il y a un Dieu: il est un, très-saint: rien ne lui est égal: c'est le Dieu de puissance & de gloire. Il a créé dans le commencement un monde d'esprits purs & heureux; au bout de trois mille ans, sa volonté, lumière resplendissante, sous la forme de l'homme. Soixante & dix anges du premier ordre l'ont accompagnée; & elle a créé le soleil, la lune, les étoiles & les âmes des hommes. Après trois autres mille ans, Dieu créa au-dessous de la lune un monde inférieur, plein de matière.

*Des dieux & des temples.* La doctrine de Zoroastre les rejettoit aussi. La première chose que Xerxès fit en Grèce, ce fut de détruire les temples & les statues. Il satisfaisoit aux préceptes de sa religion; & les Grecs le regardoient sans doute comme un impie. Xerxès en usoit ainsi, dit Cicéron, *ut parietibus excluderentur dii, quibus esse deberent omnia potentia & libera*: pour briser les prisons des dieux. Les sectateurs du culte des mages ont aujourd'hui la même aversion pour les idoles.

*Abregé des prétendus oracles de Zoroastre.* Il y a des dieux. Jupiter en est un. Il est très-bon. Il gouverne l'univers. Il est le premier des dieux. Il n'a point été engendré. Il existe de tous les tems. Il est le pere des autres dieux. C'est le grand, le vieil ouvrier.

Neptune est l'aîné de ses fils. Neptune n'a point eu de mere. Il gouverne sous Jupiter. Il a créé le ciel.

Neptune a eu des freres; ces freres n'ont point eu de mere. Neptune est au-dessus d'eux.

Les autres dieux ont été tirés de la matière, & font nés de Junon. Il y a des démons au-dessous des dieux.

Le soleil est le plus vieux des enfans que Jupiter ait eu de leur mère. Le soleil & Saturne président à la génération des mortels, aux titans & aux dieux du tartare.

Les dieux prennent soin des choses d'ici-bas, ou par eux-mêmes, ou par des ministres subalternes, selon les lois générales de Jupiter. Ils sont la cause du bien : rien de mal ne nous arrive par eux. Par un destin inévitable, indéclinable, dépendant de Jupiter, les dieux subalternes exécutent ce qu'il y a de mieux.

L'univers est éternel. Les premiers dieux nés de Jupiter, & les seconds n'ont point eu de commencement, n'auront point de fin ; ils ne constituent tous ensemble qu'une sorte de tout.

Le grand ouvrier qui a pu faire le tout, le mieux qu'il étoit possible, l'a voulu, & il n'a manqué à rien.

Il conserve & conservera éternellement le tout immobile & sous la même forme.

L'âme de l'homme, alliée aux dieux, est immortelle. Le ciel est son séjour : elle y est & elle y retournera.

Les dieux l'envoient pour animer un corps, conserver l'harmonie de l'univers, établir le commerce entre le ciel & la terre, & lier les parties de l'univers entr'elles, & l'univers avec les dieux.

La vertu doit être le but unique d'un être lié avec les dieux.

Le principe de la félicité principale de l'homme est dans la portion immortelle & divine.

*Suite des oracles ou fragmens.* Nous les exposons dans la langue latine, parce qu'il est presque impossible de les rendre dans la nôtre.

*Unitas dualitatem genus ; Dyas enim apud eam sedet, & intellectuati luce fulgurat, inde trinitas, & hæc trinitas in toto mundo lucet & gubernat omnia.*

Voilà bien Mythras, Orosmade & Arimane ; mais sous la forme du christianisme. On croiroit en lisant ce passage, entendre le commencement de l'évangile selon S. Jean.

*Deus fons fontium, omnium matrix, continens omnia, unde generatio variè se manifestantis materia, unde tractus præter infiliens cavitatibus mundorum, incipit deorsum tendere radios admirandos.*

Galimatias, moitié chrétien, moitié platonicien & cabalistique.

*Deus intellectualem in se ignem proprium comprehendens, cuncta perficit & mente tradit secundâ ; sicque omnia sunt ab uno igne progenita, patre genita lux.*

Ici le Platonicisme se mêle encore plus évidemment avec la doctrine de Zoroastre.

*Mens patris striduit, intelligens indefesso consilio ; omniformes ideae fonte vero ab uno evolantes exsiliunt, & divisa intellectualem ignem sunt natae.*

Proposition toute platonique, mais embarrassée de l'allégorie & du verbiage oriental.

*Anima existens, ignis splendens, vi patris immortalis manet & vitæ domina est, & tenet mundi multas plenitudines, mentem enim imitatur ; sed habet congenitum quid corporis.*

Il est incroyable en combien de façons l'esprit inquiet se replie. Ici on aperçoit des vestiges de Léibnizianisme.

*Opifex qui fabricatus est mundum, erat ignis moles, qui totum mundum ex igne & aqua & terra & aere omnia composuit.*

Ces éléments étoient regardés par les Zoroastriens comme les canaux matériels du feu élémentaire.

*Oportet te festinare ad lucem & patris radios, unde missa est tibi anima multam induta lucem, mentem enim in anima reposuit & in corpore deposuit.*

Ici l'expression est de Zoroastre, mais les idées sont de Platon.

*Non deorsum prorsus sis est nigritantem mundum, cui profunditas semper infida substrata est & hædes, circum quaque nubilis squalidus, idolis gaudens, amens, præceptis, tortuosus, cæcum, profundum semper convolvens, semper regens obscurum corpus iners & spiritum carens, & osor lucis mundus & tortuosa fluentia, sub quibus multi trahuntur.*

Galimatias mélancholique, prophétique & sybillain.

*Quare animi canalem, unde aut quo ordine servus factus corporis, in ordinem à quo effluxisti, iterum resurgas.*

C'est la descente des âmes dans les corps, selon l'hypothèse platonicienne.

*Cogitatio igne tota primum habet ordinem ; mortalitas enim ignis proximus factus, à Deo lumen habebit.*

Puisqu'on vouloit faire passer ces fragmens sous le nom de Zoroastre, il falloit bien revenir au principe ignée.

*Luna cursum & astrorum progressum & strepitum dimittit, semper currit opere necessitatis ; astrorum progressus tui gratia non est editus.*

Ici l'auteur a perdu de vue la doctrine de Zoroastre, qui est toute astrologique ; & il a dit quelque chose de sensé.

*Natura suadet esse demones puros, & mala materia germinia, utilia & bona, &c.*

Ces démons n'ont rien de commun avec le magisme ; & ils sont sortis de l'école d'Alexandrie.

*Philosophie morale des Perses.* Ils recommandent la chasteté, l'honnêteté, le mépris des voluptés corporelles, du faste, de la vengeance des injures ; ils défendent le vol ; il faut craindre ; réfléchir ; consulter la prudence dans ses actions ; fuir le mal, embrasser le bien ; commencer le jour par tourner les pensées vers l'être suprême ; l'aimer, l'honorer, le servir ; regarder le soleil quand on le prie de jour, la lune quand on s'adresse à lui de nuit ; car la lumière est le symbole de leur existence & de leur préience ; & les mauvais génies aiment les ténébres.

Il n'y a rien dans ces principes qui ne soit conforme au sentiment de tous les peuples, & qui appartienne plus à la doctrine de Zoroastre, que d'aucun autre philosophe.

L'amour de la vérité est la fin de tous les systèmes philosophiques ; & la pratique de la vertu, la fin de toutes les légulations : & qu'importe par quels principes on y soit conduit !

PERSES, f. f. (*Comm.*) ce sont les toiles tant brodées que peintes, qui nous viennent de la Perse, & qui sont ordinairement de lin ; au lieu que celles des Indes sont de coton : elles sont estimées, parce que les dessins en sont beaux, & les toiles très-fines & bien lustrées. Elles s'impriment de même que les autres avec des planches de bois.

PERSE, (*Chimie*) est aussi un terme de Chimie. Quand un corps est distillé simplement & sans l'addition qu'on fait d'ordinaire d'une autre matière pour l'élever ; on dit qu'il est distillé *per se*, c'est-à-dire, sans addition. Voyez DISTILLATION.

L'esprit volatil de corne de cerf s'élève de lui-même à la distillation, en quoi il diffère de celui qu'on distille par l'addition de la chaux.

Le mercure qui a été calciné par une douce mais longue chaleur, dans l'œuf philosophique, s'appelle du mercure précipité *per se*. Voyez MERCURE & voyez ŒUF PHILOSOPHIQUE.

PERSEA, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Il s'élève du milieu de cette fleur un pistil qui devient dans la suite un fruit charnu & mol, qui renferme une semence dure, divisée en deux lobes, & enveloppée d'une sorte de membrane ou de péri-carde.



carde, Plumier, *nova plant. amer. gen.* Voyez PLAN-TE.

La beauté de cet arbré, qui est toujours verd, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, & celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Egyptiens y avoient attachés; ils l'avoient consacré à Isis, & mettoient son fruit sur la tête de leurs idoles, quelquefois entier, & d'autres fois ouvert, pour faire paroître l'amande: cette figure de poire doit toujours le faire discerner du lotis par les antiquaires curieux de déchiffrer les monumens antiques.

Tous les anciens parlent de cet arbre: Théophraste, Strabon, Plutarque, Dioscoride, Plin & Galien. Ils disent qu'il a été planté à Memphis par Persée, qui lui a donné son nom; que ses feuilles sont amples, fermes, d'une odeur agréable; que ses fleurs naissent en grappe; que son fruit est oblong; & qu'il contient une espèce d'amande du goût de la châtaigne. On ne retrouve plus aujourd'hui cet arbre en Egypte.

Le *perse* des modernes approche beaucoup de celui d'Egypte; on l'appelle en français *poirier* de la nouvelle-Espagne; c'est le *prunifera arbor, fructu maximo, pyriformi viridi, pericarpio esculento butyraceo, nucleo unico maximum, officulo nullo testum, vincte*. Catal. Jamaïc. 183.

Il s'étend fort au large, & conserve toujours sa verdure; ses feuilles sont semblables à celles du laurier à larges feuilles. Ses fleurs sont à six pétales, & naissent en grappes. Son fruit a d'abord la figure d'une prune, & s'allonge en poire en murissant; il est noir, d'un goût agréable, & contient une amande douce, faite en cœur. Cet arbre croît dans la Jamaïque. (D. J.)

PERSECUTEUR, v. a. PERSECUTEUR, f. m. & PERSECUTION, f. f. (Droit naturel, Politique & Morale.) la persécution est la tyrannie que le souverain exerce ou permet que l'on exerce en son nom contre ceux de ses sujets qui suivent des opinions différentes des siennes en matière de religion.

L'histoire ne nous fournit que trop d'exemples de souverains aveuglés par un zèle dangereux, ou guidés par une politique barbare, ou séduits par des conseils odieux, qui sont devenus les persécuteurs & les bourreaux de leurs sujets, lorsque ces derniers avoient adopté des systèmes religieux qui ne s'accordoient point avec les leurs. Sous Rome payenne les empereurs persécutèrent la religion chrétienne avec une violence & une cruauté qui font frémir. Les disciples du Dieu de la paix leur paroissent des novateurs dangereux qui méritoient les traitemens les plus barbares. La providence se servit de ces persécutions pour étendre la foi chez tous les peuples de la terre, & le sang des martyrs devint un germe fécond qui multiplia les disciples de J. C. *sanguis martyrum semen christianorum.*

A peine l'Eglise eut-elle commencé à respirer sous les empereurs chrétiens, que ses enfans se divisèrent sur ses dogmes, & l'arianisme protégé par plusieurs souverains, excita contre les défenseurs de la foi ancienne des persécutions qui ne le cédoient guère à celles du paganisme. Depuis ce tems de siècle en siècle l'erreur appuyée du pouvoir a souvent persécuté la vérité, & par une fatalité déplorable, les partisans de la vérité, oubliant la modération que prescrit l'évangile & la raison, se sont souvent abandonnés aux mêmes excès qu'ils avoient justement reprochés à leurs oppresseurs. Delà ces persécutions, ces supplices, ces proscriptions, qui ont inondé le monde chrétien de flots de sang, & qui souillent l'histoire de l'Eglise par les traits de la cruauté la plus raffinée. Les passions des persécuteurs étoient allumées par un faux zèle, & autorisées par la cause qu'ils vou-

loient soutenir, & ils se sont cru tout permis pour venger l'Etre suprême. On a pensé que le Dieu des miséricordes approuvoit de pareils excès, que l'on étoit dispensé des lois immuables de l'amour du prochain & de l'humanité pour des hommes que l'on cessoit de regarder comme ses semblables, dès-lors qu'ils n'avoient point la même façon de penser. Le meurtre, la violence & la rapine ont passé pour des actions agréables à la Divinité, & par une audace inouïe, on s'est arrogé le droit de venger celui qui s'est formellement réservé la vengeance. Il n'y a que l'ivresse du fanatisme & des passions, ou l'imposture la plus intéressée qui ait pu enseigner aux hommes qu'ils pouvoient, qu'ils devoient même détruire ceux qui ont des opinions différentes des leurs, qu'ils étoient dispensés envers eux des lois de la bonne foi & de la probité. Où en seroit le monde si les peuples adoptoient ces sentimens destructeurs? L'univers entier, dont les habitans diffèrent dans leur culte & leurs opinions, deviendrait un théâtre de carnages, de perfidies & d'horreurs. Les mêmes droits qui armeroient les mains des Chrétiens, allumeroient la fureur insensée du musulman, de l'idolâtre, & toute la terre seroit couverte de victimes que chacun croiroit immoler à son Dieu.

Si la persécution est contraire à la douceur évangélique & aux lois de l'humanité, elle n'est pas moins opposée à la raison & à la saine politique. Il n'y a que les ennemis les plus cruels du bonheur d'un état qui aient pu suggérer à des souverains que ceux de leurs sujets qui ne pensoient point comme eux étoient devenus des victimes dévouées à la mort & indignes de partager les avantages de la société. L'inutilité des violences suffit pour défabuser de ces maximes odieuses. Lorsque les hommes, soit par les préjugés de l'éducation, soit par l'étude & la réflexion, ont embrassé des opinions auxquelles ils croient leur bonheur éternel attaché, les tourmens les plus affreux ne font que les rendre plus opiniâtres; l'ame invincible au milieu des supplices s'applaudit de jouir de la liberté qu'on veut lui ravir; elle brave les vains efforts du tyran & de ses bourreaux. Les peuples sont toujours frappés d'une confiance qui leur paroît merveilleuse & surnaturelle; ils sont tentés de regarder comme des martyrs de la vérité les infortunés pour qui la pitié les intéresse; la religion du persécuteur leur devient odieuse; la persécution fait des hypocrites & jamais des prosélytes. Philippe II. ce tyran dont la politique sombre crut devoir sacrifier à son zèle inflexible cinquante-trois mille de ses sujets pour avoir quitté la religion de leurs pères, & embrassé les nouveautés de la réforme, épuisa les forces de la plus puissante monarchie de l'Europe. Le seul fruit qu'il recueillit fut de perdre pour jamais les provinces du Pays-bas excédées de ses rigueurs. La fatale journée de la S. Barthélemi, où l'on joignit la perfidie à la barbarie la plus cruelle, a-t-elle éteint l'hérésie qu'on vouloit opprimer? Par cet événement affreux la France fut privée d'une foule de citoyens utiles; l'hérésie aigrie par la cruauté & par la trahison reprit des nouvelles forces, & les fondemens de la monarchie furent ébranlés par des convulsions longues & funestes.

L'Angleterre, sous Henri VIII. voit traîner au supplice ceux qui refusaient de reconnaître la suprémacie de ce monarque capricieux; sous sa fille Marie, les sujets sont punis pour avoir obéi à son père.

Loin des souverains, ces conseillers intéressés qui veulent en faire les bourreaux de leurs sujets. Ils leur doivent des sentimens de pitié, quelles qu'étoient les opinions qu'ils suivent lorsqu'elles ne troublent point l'ordre de la société. Elles ne le troublent point lorsqu'on n'emploiera pas contre elles les tourmens & la violence. Les princes doivent imiter la divinité,

H h h

s'ils veulent en être les images sur la terre; qu'ils levent les yeux au ciel, ils verront que Dieu fait lever son soleil pour les méchants comme pour les bons, & que c'est une impiété ou une folie que d'entreprendre de venger le très-haut. *Voyez* TOLÉRANCE.

PERSÉCUTION, (*Théol.*) on compte ordinairement vingt-quatre persécutions depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Le P. Riccioli en ajoute deux qui sont la première & la dernière dans l'ordre que nous allons indiquer.

1<sup>re</sup>. Celle de Jérusalem, excitée par les Juifs contre S. Etienne, & continuée par Hérode Agrippa, contre S. Jacques, S. Pierre & les autres.

La seconde, sous Néron, commencée l'an 64 de J.C. à l'occasion de l'incendie de Rome, dont on accusa fausement les Chrétiens; elle dura jusqu'à l'an 68.

La troisième, sous Domitien, depuis l'an 90 jusqu'à l'année 96.

La quatrième, sous Trajan, commencée l'an 97; elle cessa en 116.

La cinquième, sous Adrien, depuis l'année 118 jusqu'à 129, avec quelques interruptions occasionnées par les apologies de Quadrat & d'Aristide, en faveur des Chrétiens. Il y eut encore quelques martyrs sous son règne en 136.

La sixième, sous Antonin le Pieux; elle commença en 138, & finit en 153.

La septième, sous Marc Aurèle, depuis l'an 161 jusqu'en 174.

La huitième, sous Sévère, commencée l'an 199, dura jusqu'à la mort de ce prince en 211.

La neuvième, sous Maximin, en 235; elle ne dura que trois ans.

La dixième, sous Déce en 249; elle cessa à sa mort en 251; & dans ce court espace de tems elle fut une des plus sanglantes. Ses successeurs Gallus & Volutien la renouvellerent deux ans après.

La onzième, sous Valérien & Gallien en 257; elle dura trois ans & demi.

La douzième, sous Aurélien, commencée l'an de J.C. 273, & continuée jusqu'en 275.

La treizième, commencée par Dioclétien & Maximien l'an 303, & continuée sous le nom du premier jusqu'en 310, quoiqu'il eût abdiqué l'empire. Maximien la renouvella en 312, & Licinius la fit durer jusqu'à l'an 315, que l'empereur Constantin donna la paix à l'Eglise.

La quatorzième fut ordonnée par Sapor II. roi de Perse, à l'instigation des Mages & des Juifs, l'an 343; elle coûta, selon Sozomène, la vie à 16 mille chrétiens.

La quinzième, mêlée d'artifice & de cruauté, est celle que Julien suscita contre les Chrétiens. Elle ne dura qu'un an.

La seizième fut autorisée par l'empereur Valens, arien, l'an 366, jusqu'en 378.

La dix-septième, sous Théodose, roi de Perse, en 420; elle ne finit que trente ans après sous le règne de Varannes V.

La dix-huitième contre les Catholiques, pendant le règne de Genséric, roi des Vandales, arien, depuis l'an 433, jusqu'en 476.

La dix-neuvième, sous le règne d'Huneric, successeur de Genséric, en 483; elle ne dura qu'un an.

La vingtième, sous Gondebaud, aussi roi des Vandales, en 494.

La vingt-unième, sous Trasimond, successeur de Gondebaud; elle commença en 504.

La vingt-deuxième, par les Ariens en Espagne, sous Leowigilde, roi des Goths, en 584, & finie sous Recarede, deux ans après.

La vingt-troisième, sous Cosroès II. roi de Perse, depuis l'an 607, jusqu'en 627.

La vingt-quatrième, instituée par les Iconoclastes, sous Léon l'Aurique, depuis 726, jusqu'en 741; elle continua sous Constantin Copronyme, jusqu'en 775.

La vingt-cinquième fut donnée par Henri VIII. roi d'Angleterre, l'an 1534, contre tous les Catholiques, après que ce prince se fut séparé de l'Eglise romaine. Elle fut renouvelée par la reine Elisabeth.

La vingt-sixième commença dans le Japon, l'an 1587, sous le règne de Taicosama, à l'instigation des bonzes. Elle fut renouvelée en 1616, par le roi Xongusama, & exercée avec encore plus de cruauté par Toxonguno qui lui succéda, en 1631. Riccioli, *chronolog. reform. tom. III.*

La lance a fait un traité de la mort des persécuteurs, qui a été long-tems inconnu, & que M. Baluze a donné le premier au public. Quelques auteurs doutent que cet ouvrage soit véritablement de Laïnce, mais M. Burnet qui l'a traduit en anglais, prouve qu'on doit le lui attribuer.

PERSEE, *f. m. en Astronomie*, est une constellation de l'hémisphère septentrional, composée, selon Ptolomée, de 29 étoiles; d'autant, selon Tycho; & de 67, selon le catalogue britannique, &c.

PERSEE, (*Mythol.*) tout ce que la fable débite de ce fils de Jupiter & de Danaë est une énigme inexplicable. Hérodote dit que non-seulement les peuples de Mycènes & d'Argos élevèrent à ce prince des monumens héroïques, mais qu'il reçut de grands honneurs à Athènes où il eut un temple. Le même historien parle encore d'un autre temple de Persée, qu'on lui bâtit à Chemnis en Egypte.

Ce héros fut mis dans le ciel parmi les constellations septentrionales, avec Andromède son épouse, Calliopée & Céphée. (*D. J.*)

PERSEPHONE, (*Mythol.*) c'est un des noms de Proserpine.

PERSEPOLIS, (*Géog. anc.*) ville de la Perse, selon Ptolomée *liv. VI. ch. iv.* qui la place dans les terres. Quinte-Curce la met à 20 stades de l'Araxe, & lui donne le titre de capitale de l'Orient. Il est dit dans le *II. liv.* des Macchabées, *ch. vi. v. 1. & suiv.* qu'Antiochus Epiphane étant à Persépolis, dans le dessein d'y piller un temple très-riche, tout le peuple courut aux armes, & le chassa de la ville avec sa troupe; mais comme Persépolis étoit ruinée de fond en comble du tems d'Antiochus Epiphane, il y a nécessairement une faute dans le texte du livre que nous venons de citer. Peut-être que l'auteur a mis Persépolis pour signifier la capitale de la Perse, quoique son vrai nom fût Elymais.

Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les superbes maïures connues sous le nom de ruines de Persépolis. Ces ruines sont dans une vaste plaine sur la rivière de Baudemir. L'ancien palais des rois de Perse, communément nommé *la maison de Darius*, & appelé dans la langue du pays, *chelmimar* ou *chilminar*, est à l'ouest de cette plaine, au pied d'une montagne qui est de roche vive. La façade de ce superbe bâtiment ruiné a six cents pas de large du nord au sud, & trois cents quatre-vingt-dix pas de l'ouest à l'est. On ne voit ensuite que restes de portiques, d'escaliers, de colonnes, de murailles, de figures d'hommes & d'animaux. Plusieurs de ces colonnes sont encore toutes entières, ainsi que des niches, & des figures sans nombre, grandes comme nature. On voit aussi dans la montagne deux tombeaux taillés dans le roc, tous deux ayant environ 70 piés par en bas, autant de hauteur, & 40 piés de large.

Toutes ces ruines de Persépolis ont été décrites dans plusieurs livres, & copiées dans plusieurs estampes. Il est vrai que la plupart des écrivains qui en ont parlé, n'ont songé qu'à plaire par des relations



pompeuses, & que d'autres qui les ont examinées n'y ont point apporté les connoissances nécessaires. Je crois que c'est à la Brun & à Thevenot que nous en devons la relation la plus exacte.

On ne sauroit douter que ces ruines qu'ils ont décrites, ne soient celles d'un palais superbe qui étoit décoré de magnifiques portiques, galeries, colonnes, & autres ornemens splendides. De plus, il est constant que les ruines de Chilminar, la situation, les vestiges de l'édifice, les figures, leurs vêtemens, les ornemens, & tout ce qui s'y trouve, répond aux manières des anciens Perses, & à beaucoup de rapport à la description que Diodore de Sicile donne de l'ancien palais de Persépolis.

Cet auteur, liv. XVII. ch. lxxj. après avoir dit qu'Alexandre exposa cette capitale du royaume de Perse au pillage de ses Macédoniens, à la réterve du palais royal, décrit ce palais comme une pièce particulière en cette forte.

Ce superbe édifice, dit-il, ou ce palais royal, est ceint d'un triple mur, dont le premier, qui étoit d'une grande magnificence, avoit 16 coudées d'élévation, & étoit flanqué de tours. Le second semblable au premier quant à la structure, étoit deux fois plus élevé. Le troisième est carré, taillé dans le roc, & à 60 coudées de hauteur. Le tout étoit bâti d'une pierre très-dure, & qui promettoit une stabilité éternelle. A chacun des côtés il y a des portes d'airain, & des palissades de même métal, hautes de vingt coudées; les dernières pour donner de la terreur, & les autres pour la sûreté du lieu. A l'orient du palais est une montagne appelée la montagne royale, qui en est éloignée de quatre cens piés, & où sont les tombeaux des rois.

Il est certain que la description de la Brun répond autant qu'il est possible à celle de Diodore, & l'on ne peut la lire sans une espèce d'admiration pour des mâtures mêmes, échappées aux flammes dont Alexandre & la courtesane Thais mirent Persépolis en cendres. « Mais étoit-ce un chef-d'œuvre de l'art, qu'un palais bâti aux piés d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encore debout ne sont assurément ni dans des belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapiteaux surchargés d'ornemens grossiers, ont presque autant d'hauteur que le fût des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont en un mot des monumens de grandeur; mais non pas des monumens de goût. (D. J.)

**PERSÉVÉRANCE**, f. f. **PERSÉVÉRANT**, adj. (Théol. morale.) la persévérance est le nom d'une vertu chrétienne qui nous rend capables de persister dans la voie du salut jusqu'à la fin.

Les Catholiques distinguent deux sortes de persévérances finales; l'une purement passive & formelle, qui n'est autre chose que la jonction actuelle & formelle de la grace sanctifiante avec l'instant de la mort. C'est celle qui se rencontre dans les enfans qui meurent avant que d'avoir atteint l'âge de raison, & dans les adultes qui meurent immédiatement après avoir reçu la grace justifiante. L'autre qu'ils appellent *active & efficiente*, est celle qui nous fait persévérer constamment dans les bonnes œuvres depuis l'instant que nous avons reçu la grace de la justification jusqu'à celui de la mort.

Les Pélagiens pensoient qu'on pouvoit persévérer jusqu'à la fin par les seules forces de la nature, & les semi-Pélagiens, que la persévérance dans la foi n'étoit pas un effet de la grace.

Les Catholiques au contraire pensent qu'on ne peut persévérer jusqu'à la fin sans la grace, & sans une grace actuelle & spéciale distinguée de la grace sanctifiante, quoiqu'elle ne soit pas distinguée des

graces actuelles & ordinaires que Dieu leur accorde pour accomplir les commandemens, & que cette grace ne manque jamais aux justes que par leur faute. C'est la doctrine du deuxième concile d'Orange. can. 25, & du concile de Trente, sess. 6. cap. xj.

Ils ajoutent qu'outre la grace sanctifiante & les secours actuels, les justes ont besoin d'une grace pour persévérer *in actu* 1<sup>o</sup> jusqu'à la fin, enforte que sans cette grace ils ne persévéreroient pas; & c'est ce qu'on appelle proprement le don de persévérance dont saint Augustin a dit: *negare non possumus perseverantiam in bono proficentem usque in finem, magnum esse Dei munus. Lib. de corrept. & grat. c. xvj.* Or ce don, selon les Théologiens, outre les graces actuelles & ordinaires, renferme une grace de protection extérieure, qui éloigne d'eux tout danger, toute occasion de chute particulièrement à l'heure de la mort. 2<sup>o</sup> La collection de toutes les graces actuelles qui leur sont nécessaires pour opérer le bien, éviter le mal, vaincre les tentations, &c. 3<sup>o</sup> Une providence & une prédilection spéciale de Dieu qui est la source & le principe de ces deux premiers avantages: C'est ce qu'enseigne expressément saint Augustin *lib. de corrept. & grat. cap. vij.*

Les Arminiens & les Gomaristes sont fort partagés sur l'article de la persévérance finale; les derniers soutenant que la grace est inadmissible & totalement & finalement; d'où il s'ensuit que la persévérance des justes est non-seulement infaillible, mais encore nécessaire; les Arminiens au contraire prétendant que les personnes les plus affermes dans la piété & dans la foi, ne sont jamais exemptes de chute. Ce point de leur doctrine fut condamné dans le synode de Dordrecht. Voyez ARMINIENS & ARMINIANISME.

Persévérance se prend aussi pour un attachement ferme & constant à quelque chose que ce soit, bonne ou mauvaise. On persévère dans le vice ou dans la vertu.

**PERSIA**, (Géog. anc.) ou *Persis*, royaume d'Asie, qui a fait une grande figure dans le monde, & qui a souffert bien des révolutions. Voyez PERSES, empire des (hist. anc. & mod.)

Quelquefois la Parthie ou la Perse ont été des royaumes différens, & quelquefois le nom de Perse a été commun à ces deux états, parce que tous deux ont été de tems en tems sujets à un même roi, & habités par un même peuple. (D. J.)

**PERSICAIRE**, f. f. (Hist. nat. Bot.) *persicaria*, genre de plante dont la fleur n'a point de pétales, elle est composée de plusieurs étamines qui sortent d'un calice profondément découpé. Le pistil devient dans la suite une semence aplatie, de figure ovoïde-pointue, & renfermée dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *Infl. rei. herb.* Voyez PLANTE.

Les fleurs sont disposées en épi aux sommets des tiges & des branches: le calice est découpé en quatre quartiers; quelques Botanistes l'ont pris par erreur pour une fleur à quatre pétales: les étamines sont au nombre de six; l'ovaire qui est au centre du calice est fécond, de figure oblique ou circulaire; il est muni d'un pistil découpé en deux levres, & dentelé: la semence est plate & terminée en forme d'ovale; une peau environne la tige à l'endroit d'où les feuilles sortent, & entoure aussi les petites branches à l'opposé des feuilles.

Toutes les *persicaires* sont douces ou âcres, & forment dix-neuf espèces dans Tournefort. La *persicaria* douce commune est fort bien nommée par C. Bauhin, *persicaria mitis, maculosa, & non maculosa*, en anglais, the common mil'd-ashtar.

Elle pousse plusieurs tiges rondes à la hauteur d'un pié & plus, creuses, rougeâtres, rameuses, branchues, noneuses, & couvertes d'une peau fort dé-

liée. Ses feuilles sont disposées alternativement, longues & pointues, plus larges & plus amples que celles de la *persicaire* âcre: elles sont lisses, marquées quelquefois au milieu d'une tache noirâtre ou de couleur plombée, faite en forme de croissant, & quelquefois sans tache.

Ses fleurs naissent aux extrémités des tiges en forme de gros épis, elles sont petites & attachées à de longs pédicules; chacune de ces fleurs est de monopétale, fendue en cinq parties, à six étamines de couleur ordinairement purpurine, quelquefois blancheâtre. Lorsque les feuilles sont tombées, il leur succède des semences applaties, faites en ovale pointue, lisses & noirâtres; la racine est grêle & toute fibreuse.

Cette plante a une saveur un peu acide, elle vient aux lieux humides, sur le bord des étangs & des fossés, & fleurit au mois de Juillet; ses feuilles sont estimées rafraichissantes.

La *persicaire* âcre ou brûlante, nommée vulgairement curage, *persicaria urans*, *seuhy dropper*, L. R. H. 509. pousse plusieurs tiges semblables à celle de la *persicaire* douce; les feuilles ressemblent aux feuilles du pêcher, ce qui lui a fait donner le nom de *persicaria*, mais elles ne sont point tachetées, & leur saveur est presque aussi brûlante que celle du poivre, les fleurs sont un peu plus pâles que celles de l'espece précédente, mais elles produisent les mêmes semences; toute la plante est d'un goût poivré, âcre & mordicant, elle est annuelle.

On trouvera dans les Mémoires de l'acad. des Sciences, année 1703, la description donnée par Tournefort de la *persicaire* du levant, qu'il nomme *persicaria orientalis*, *nicotiana folio*, *calice florum purpureo*; c'est la plus grande & la plus belle espece de *persicaire*. (D. J.)

PERSICAIRE, (Mat. méd.) *persicaire* douce, tachée ou ordinaire.

Tournefort assure dans les mémoires de l'académie royale des Sciences, année 1703, que cette plante est un des plus grands vulnéraires qu'il connoisse, & que sa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une manière surprenante. Cette vertu qui seroit bien précieuse, si elle étoit réelle, devroit être reconnue sur une aussi grande autorité que celle de Tournefort; s'il y avoit en médecine des autorités qui pussent tenir lieu de l'observation répétée & constante. La *persicaire* n'est point employée dans les gangrenes malgré cet éloge de Tournefort, peut-être par une négligence blâmable des Médecins, peut-être aussi parce qu'on a éprouvé que son inefficacité, que ses qualités extérieures rendent très-vraisemblable, étoit aussi très-réelle.

La tisane de cette plante est aussi recommandée dans la dysenterie & dans les maladies de la peau.

PERSICAIRE BRULANTE, (Mat. méd.) piment ou poivre d'eau, curage.

Cette plante est regardée comme très-propre contre l'hydropisie, la jaunisse & les obstructions du bas ventre; on peut donner ses feuilles à la dose d'une poignée en décoction dans l'eau simple ou dans un bouillon, mais sa saveur âcre & brûlante empêche qu'on ne l'emploie communément pour l'usage intérieur; son application extérieure est plus commune, du moins plus praticable, car cette plante est en tout assez peu usitée; ses feuilles étant écrasées & appliquées sur les parties actuellement affligées de la goutte, passent pour en soulager les douleurs; on dit la même chose d'une petite tente formée avec ses feuilles & introduite dans le creux d'une dent qui cause de la douleur. On la vente encore comme rongean les chairs baveuses des vieux ulcères, les détergeant & les dissipant à la cicatrice, comme dissipant les enflures des jambes, &c.

Il est à peine utile de rapporter que la *persicaire*

brûlante a passé pour exercer ses vertus sur les parties internes en étant portée dans les foulures; qu'étant appliquée sur la joue dans la douleur des dents, ou sur les plaies & sur les ulcères, tous ces maux disparaissent: dès qu'elle a été détruite par la putréfaction ou la combustion, quoique ce soient des Médecins de réputation qui aient imaginé ou adopté ces pauvretés, ce n'est qu'une anecdote toute commune de la crédulité ou de la charlatanerie médicale. (b)

PERSICUM MARE, (Géog. anc.) la mer Persique & la mer Rouge sont deux noms synonymes dans Hérodote, l. IV. n. 39, & dans Strabon, l. VI. La mer Rouge se prend néanmoins dans un sens bien plus étendu que la mer Persique. On a appelé autrefois mer Rouge ou mer Erythrée, cette partie de l'Océan indien qui mouille l'Arabie heureuse au midi, & qui forme deux grands golfes, l'un à l'orient de l'Arabie appelé le golfe Persique, & l'autre à l'occident nommé le golfe Arabique, qui retient encore à présent le nom de mer Rouge. (D. J.)

PERSICUS SINUS, (Géog. anc.) grand golfe d'Asie entre la Perse & l'Arabie, & qui communique à l'Océan indien; Strabon, l. xvj. p. 765, dit que le golfe Persique est aussi appelé la mer Persique, & qu'on lui donnoit encore le nom de mer Rouge, parce qu'on entendoit par mer Rouge, non-seulement la partie de l'Océan indien, & qui mouille l'Arabie au midi, mais encore le golfe Persique & le golfe Arabique. Les Perses selon Plin. l. VI. c. xxvj habiterent toujours le bord de la mer Rouge, ce qui fit qu'on donna le nom de golfe Persique à cette partie de la mer Rouge qui sépare la Perse de l'Arabie. Plutarque in Lucullo appelle ce golfe mer Babylonienne. (D. J.)

PERSIENNES, f. f. (Gram. & Menuis.) jalousses ou chassis de bois qui s'ouvrent en dehors comme des contrevents, & sur lesquels sont assemblés à égale distance des tringles de bois en abat-jour qui font le même effet que les stores, rompent la lumière & donnent entrée à l'air dans un appartement.

PERSIENNES, fortes des grilles de bois que l'on met aux fenêtres de l'étendoir des manufactures de papier; elles sont composées d'une grille dormant, tant pleine que vuide, c'est-à-dire dont les barreaux ont autant de largeur que l'espace qu'ils laissent entr'eux, & d'une autre mobile qui peut glisser dans des coulisses pratiquées en haut & en bas de la fenêtre. Lorsque la persienne est ouverte, les barreaux de la grille mobile sont vis-à-vis de ceux de l'autre en cette sorte, ○○○○; & lorsqu'elle est fermée, ils répondent vis-à-vis des intervalles que les premiers laissent entr'eux en cette manière, ○○○○. On est maître d'ouvrir plus ou moins cette grille, selon que les différents vents qui soufflent l'exigent; c'est une des choses qui contribuent le plus à la blancheur du papier, que de le faire sécher à-propos.

PERSIENNE, SOIE, f. f. (Manufacture en soie.) La persienne ne diffère du double fond qu'en ce qu'au lieu de 45 portées de poil, elle n'en contient que 22 & demie; & au lieu de quatre lisses pour lever & quatre pour rabattre, elle n'en contient que deux pour l'un & deux pour l'autre. Le travail du reste est le même qu'au double fond.

PERSIL, *apium*, f. m. (Hist. nat. Botan.) genre de plante à fleur en rose & en ombelle, composée de plusieurs pétales égaux disposés en rond, & soutenus par un calice qui devient dans la suite un fruit composé de deux semences fort menues, qui sont relevées en bosse, striées d'un côté, & applaties de l'autre. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont divisées en ailes, ou qu'elles naissent sur



Une côte branchue. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Sa racine est simple, longue, grosse comme le doigt, garnie de quelques fibres blanchâtres, s'enfonçant profondément en terre, & bonne à manger; elle jette des tiges à la hauteur de trois ou quatre piés, de la grosseur d'un pouce, rondes, cannelées, nouées, creutes & rameuses. Ses feuilles sont composées d'autres feuilles vertes, découpées, attachées à de longues queues. Ses fleurs naissent aux sommets des tiges & des rameaux, en ombelles; chaque fleur est formée de cinq pétales disposés en rose: à ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, menues, cannelées, grises, arrondies sur le dos, d'un goût un peu âcre. On cultive beaucoup cette plante dans les jardins potagers; elle pousse la tige à la seconde année, fleurit en Juin & Juillet, & amène ses semences à maturité en Août. L'usage de cette plante remonte à l'antiquité la plus reculée, & elle a été vantée dans tous les tems comme un excellent légume.

Le persil contient beaucoup de sel âcre, & une médiocre quantité d'huile exaltée; c'est apparemment par le principe de ce sel âcre, que toutes les parties de cette plante font apéritives, propres à débarrasser, à provoquer les urines & les regles. Son usage est très-commun dans la cuisine & dans la Pharmacie; sa racine se met dans le potage, & les feuilles par leur faveur agréable & aromatique, relèvent plusieurs fortes d'alimens: cette même racine s'emploie dans les tisanes & apozèmes apéritifs. La graine est une des quatre semences chaudes mineures: elle passe pour atténuante & diurétique.

Enfin cette plante étoit employée dans l'antiquité la plus reculée à divers autres égards: on la feroit sur les tombeaux, & on en faisoit des couronnes dont on se paroit à table. Dans Virgile, le berger Linus est couronné de cette plante, *apio ornatus amaro.* » Mon » jardin, dit Horace à Philis, vous fournira de l'ache » pour vous couronner, & du lierre avec lequel vous » entendez à nouer vos cheveux avec tant de grace ».

*Est in horto*

*Philli, nec tendis apium coronis;*

*Est hederæ vis*

*Multa, quæ crines religata fulges.*

Les modernes cultivent dans les jardins deux autres persils; l'un n'est qu'une variété de celui dont on vient de parler, & qui s'en distingue seulement par ses feuilles frisées & crépées: on le nomme *persil frisé*; l'autre s'élève beaucoup plus haut, ses feuilles sont plus grandes, & les racines vivaces bonnes à manger, comme celles du céleri: on appelle cette espèce *gros persil*; c'est l'*apium hortense lactifolium* de Tournefort. (D. J.)

PERSIL, (*Diete & Mat. méd.*) persil commun ordinaire des jardins, ou domestique. Tout le monde connoît l'usage diététique de la racine & sur-tout des feuilles de persil. La racine se mange dans les potages, & leur donne un goût relevé & une odeur fort agréable. Les feuilles, soit entières, soit hachées, crues & cuites, fournissent un assaisonnement fort commun aux viandes & aux poissons. Cette racine & ces feuilles employées dans les alimens, passent avec raison pour échauffantes; mais cette qualité devient à-peu-près indifférente par l'habitude à tous les sujets sains.

On emploie à titre de remède dans l'usage intérieur, la racine & la semence de persil. La racine entre dans les tisanes, les apozèmes & les bouillons apéritifs destinés à purifier le sang. On la croit diaphorétique & portant à la peau; c'est à ce dernier titre qu'on l'emploie sous la forme de tisane pour aider l'éruption de la petite vérole & de la rougeole.

La semence de persil est une des quatre semences chaudes mineures. Voyez SEMENCES CHAUDES.

L'application extérieure des feuilles de persil pilées avec du lard ou du sain-doux, ou bien arrosées avec de l'eau-de-vie, est un remède populaire assez efficace contre les contusions, & pour dissiper le lait des mammelles.

La racine de persil entre dans l'eau générale, dans le sirop de guimauve, celui des cinq racines & celui d'armoïse; dans le *philonium romanum*, la bénédicté laxative, l'hier de coloquinte, &c. (b)

PERSIL DE MACÉDOINE (*Bot.*) c'est une autre fameuse espèce d'ache nommée en latin comme en françois, *apium macedonicum*, L. R. H. 305. Il diffère seulement du persil ordinaire, en ce que ses feuilles sont plus amples & un peu plus découpées, & que sa semence est plus menue, plus aromatique. On le cultive dans nos jardins, où il aime un terrain sablonneux & pierreux. Sa semence est employée dans la thériaque. (D. J.)

PERSIL DE MACÉDOINE, (*Mat. méd.*) il n'y a que la semence de cette plante qui soit employée en Médecine, & même dans quelques compositions officinales seulement; par exemple dans la mithridate, la thériaque, les trochisques de myrrhe de la pharmacopée de Paris.

On croit que cette plante est le vrai persil des anciens, celui dont ils faisoient beaucoup de cas, surtout à cause de son usage pour le mithridate & la thériaque, & qu'ils tiroient autant qu'ils pouvoient de Macédoine, comme le meilleur. (b)

PERSIL DE MARAIS, (*Botan.*) c'est le genre de plante que Tournefort a nommé *thyselinum*. Voyez THYSSELINUM, *Botan.*

PERSIL DE MONTAGNE, *oreofelinum*, genre de plante à fleur en rose & en ombelle, composée de plusieurs pétales disposés en rond & soutenus par un calice qui devient dans la suite un fruit composé de deux graines ovales, applaties, amples, striées & frangées, qui pour l'ordinaire se dépouillent aisément de leur enveloppe. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont ailées & grandes. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

PERSILLADE, i. f. (*Cuisina.*) assaisonnement avec du persil entier ou haché. On fait des persillades de bœuf.

PERSILLÉ, adj. (*Gramm.*) Il se dit d'un fromage dont l'intérieur est parsemé de points ou taches d'un verd de persil.

PERSIQUE, GOLFE, (*Géog. mod.*) Voyez GOLFE PERSIQUE. Ce golfe, autrement nommé *golfe de Balfora*, sort de l'Océan indien, auprès de l'île d'Ormus; il s'étend du sud-est au nord-ouest, entre la Perse à l'est & l'Arabie à l'ouest, jusqu'à l'ancienne Chaldée, où il reçoit l'Euphrate & le Tigre, qui joignent leurs lits un peu avant leur embouchure; mais il ne reçoit guère d'autres rivières considérables.

Les femmes des îles du golfe persique sont, au rapport des voyageurs, brunes, jaunes & laides; leur visage est large, leurs yeux sont petits: elles ont des modes & des coutumes semblables à celles des femmes indiennes, comme celle de se passer dans le cartilage du nez des anneaux, & une épingle d'or au-travers de la peau du nez sous les yeux. Il est vrai que cet usage de se percer le nez pour porter des bagues & d'autres joyaux, s'est étendu fort loin, car il y a beaucoup de femmes chez les Arabes qui ont une narine percée pour y passer un grand anneau; & c'est une galanterie chez ces peuples de baiser leurs femmes à-travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour enfermer la bouche dans leur rondeur. (D. J.)

PERSIQUE, DIANE, (*Mythol. asiat.*) La Diane persique étoit la divinité que les Persans nommoient *Anahis*, & qui avoit des temples dans toute la Capadocce. Il n'étoit pas permis de laisser éteindre le

feu sacré qui brûloit sur ses autels. Le temple principal de la *Diane persique* étoit à Zéla. (D. J.)

**PERSIQUE, ORDRE, (Archit.)** Les Architectes caractérisent ainsi un ordre qui a des figures d'esclaves persans au lieu de colonnes, pour porter un entablement. Voici l'origine de cet ordre. Paulanias ayant défait les Persans, les Lacédémoniens pour signaler leur victoire, érigèrent des trophées avec les armes de leurs ennemis, & ils y représentèrent des persans sous la figure d'esclaves qui soutenoient leurs portiques, leurs arches, leurs cloisons, &c. (D. J.)

**PERSISTER, (Gramm.)** c'est demeurer ferme, garder constamment le même état d'âme, d'esprit & de corps. On *persiste* dans le repos, dans le mouvement, dans la foi, dans l'incrédulité, dans le vice, dans la vertu, dans son amitié, dans ses haines, dans son sentiment; & même dans son incertitude, quoique le mot de *persiste* marque de la constance, que celui d'*incertitude* marque de la vacillation; dans son refus, dans ses bontés, dans sa déposition, à affirmer, à nier, &c.

**PERSONNAGE, f. m. (Gramm.)** il est synonyme à *homme*, mais toujours avec une idée accessoire favorable ou défavorable, énoncée ou sous-entendue. C'est un *personnage* de l'antiquité. Il se croit un *personnage*. C'est un *lot* *personnage*. Avez-vous vu le *personnage* ?

*Personnage* se dit encore du rôle qu'on fait sur la scène ou dans le monde. Il fit dans cette occasion un assez mauvais *personnage*. Le principal *personnage* fut mal joué dans cette tragédie. Il est presque impossible à un méchant de faire long-tems sans se démentir le rôle ou le *personnage* d'homme de bien : il vient un moment critique qui leve le masque & montre la chose. Le masque étoit beau, mais dessous la chose étoit hideuse.

**PERSONNAGE allégorique, (Poésie)** c'est tout être inanimé que la Poésie personnifie. Les *personnages allégoriques* que la Poésie emploie, sont de deux espèces; il y en a de parfaits, & d'autres que nous appelons *imparfaits*.

Les *personnages* parfaits sont ceux que la Poésie crée entièrement, auxquels elle donne un corps & une âme, & qu'elle rend capables de toutes les actions & de tous les sentimens des hommes. C'est ainsi que les Poètes ont personnifié dans leurs vers la Victoire, la Sagesse, la Gloire, en un mot tout ce que les Peintres ont personnifié dans leurs tableaux.

Les *personnages allégoriques* imparfaits sont les êtres qui existent déjà réellement, auxquels la Poésie donne la faculté de penser & de parler qu'ils n'ont pas, mais sans leur prêter une existence parfaite, & sans leur donner un être tel que le nôtre. Ainsi la Poésie fait des *personnages allégoriques* imparfaits, quand elle prête des sentimens aux bois, aux fleuves, en un mot quand elle fait parler & penser tous les êtres inanimés, ou quand élevant les animaux au-dessus de leur sphère, elle leur prête plus de raison qu'ils n'en ont, & la voix articulée qui leur manque.

Ces derniers *personnages allégoriques* sont le plus grand ornement de la Poésie, qui n'est jamais si pompeuse que lorsqu'elle anime & qu'elle fait parler toute la nature: c'est en quoi consiste la beauté du psaume *in exitu Israël de Egypte*, & de quelques autres. Mais ces *personnages* imparfaits ne sont point propres à jouer un rôle dans l'action d'un poème, à moins que cette action ne soit celle d'un apologue. Ils peuvent seulement, comme spectateurs, prendre part aux actions des autres *personnages*, ainsi que les chœurs prenoient part aux tragédies des anciens.

Les *personnages allégoriques* ne doivent pas jouer un des rôles principaux d'une action, mais ils y peuvent seulement intervenir, soit comme des attributs des *personnages* principaux, soit pour exprimer plus

riollement, par le secours de la fiction, ce qui paroîtroit trivial s'il étoit dit simplement. Voilà pourquoi Virgile personnifie la Renommée dans l'*Énéide*.

Quant aux actions allégoriques, elles n'entrent guère avec succès que dans les fables & autres ouvrages destinés à instruire l'esprit en le divertissant. Les conversations que les fables supposent entre les animaux, sont des actions allégoriques, mais ces actions allégoriques ne sont point un sujet propre pour le poème dramatique, dont le but est de nous toucher par l'imitation des passions humaines : ce pié-d'estal, dit l'abbé du Bos, n'est point fait pour la statue. (D. J.)

**PERSONNAGE allégorique, (Peinture.)** Les *personnages allégoriques* sont des êtres qui n'existent point, mais que l'imagination des Peintres a conçus, & qu'elle a enfantés en leur donnant un nom, un corps & des attributs. C'est ainsi que les Peintres ont personnifié les vertus, les vices, les royaumes, les vents & les fleuves. La France représentée sous une figure de femme, le Tibre sous une figure d'homme couché, & la Calomnie sous une figure de satire, sont des *personnages allégoriques*.

Ces *personnages allégoriques* sont de deux espèces : les uns sont nés depuis plusieurs années; depuis long-tems ils ont fait fortune. Ils se sont montrés sur tant de théâtres, que tout homme un peu lettré les reconnoît d'abord à leurs attributs. La France représentée par une femme la couronne fermée en tête, le sceptre à la main, & couverte d'un manteau bleu semé de fleurs-de-lis d'or; le Tibre représenté par une figure d'homme couché, ayant à ses pieds une louve qui allaite deux enfans, sont des *personnages allégoriques* inventés depuis long-tems, & que le monde reconnoît pour ce qu'ils sont : ils ont acquis, pour ainsi dire, le droit de bourgeoisie par le genre humain.

Les *personnages allégoriques* modernes sont ceux que les Peintres ont inventés depuis peu, & qu'ils inventent encore pour exprimer leurs idées; ils les caractérisent à leur mode, & ils leur donnent les attributs qu'ils croient les plus propres à les faire reconnoître : ce sont des chiffres dont personne n'a la clé, que peu de gens cherchent, & qu'on méprise. Ainsi je ne parlerai que des *personnages allégoriques* de la première espèce, c'est-à-dire des anciens, & je remarquerai d'abord que les peintres qui passent aujourd'hui pour avoir été les plus grands poètes en peinture, ne sont pas ceux qui ont mis au monde le plus grand nombre de *personnages allégoriques*. Il est vrai que Raphaël en a produit de cette espèce; mais ce peintre si sage ne les emploie que dans les ornemens qui servent de bordure ou de soutien à ses tableaux dans l'appartement de la signature. Il a même pris la précaution d'écrire le nom de ces *personnages allégoriques* sous leur figure.

Le sentiment des gens habiles est que les *personnages allégoriques* n'y doivent être introduits qu'avec une grande discrétion, puisque ces compositions sont destinées à représenter un événement arrivé réellement, & dépeint comme on croit qu'il est arrivé; ils n'y doivent même entrer dans les occasions où l'on peut les introduire, que comme l'écu des armes ont les attributs des *personnages* principaux, qui sont des *personnages* historiques. C'est ainsi qu'Harpocrate, le dieu du silence, ou Minerve, peuvent être placés à côté d'un prince, pour désigner sa discrétion & sa prudence. Je ne pense pas que les *personnages allégoriques* y doivent être eux-mêmes des acteurs principaux : des *personnages* que nous connoissons pour des phantômes imaginés à plaisir, à qui nous ne saurions prêter des passions pareilles aux nôtres, ne peuvent pas nous intéresser beaucoup à ce qui leur arrive. D'ailleurs la vraisemblance ne peut être observée



trop exactement en Peinture : or des *personnages allégoriques* employés comme acteurs dans une composition historique, doivent en altérer la vraisemblance. Du Bos, *réflexions sur la Peinture*. (D. J.)

PERSONNALISER, v. act. (Grammaire.) c'est donner un corps, une âme, du mouvement, de l'action, des discours à des êtres métaphysiques qui n'existent que dans l'entendement, ou qui sont innamés dans la nature. C'est la ressource des Poètes & des Peintres. On dit aussi *personnifier*. Je permets plus volontiers cette machine aux Poètes qu'aux Peintres. Les êtres personnifiés répandent de l'obscurité dans les compositions de la Peinture.

PERSONNALITÉ, f. f. (Gramm.) terme dogmatique; ce qui constitue un individu dans la qualité de personne.

PERSONNALITÉ, f. f. (Gramm.) mots injurieux, adressés à la personne même; réflexions sur des défauts qui sont en elle.

PERSONNAT, f. m. (Jurisprud.) est un bénéfice auquel il y a quelque prééminence attachée, mais sans juridiction, à la différence des dignités ecclésiastiques qui ont tout-à-la-fois prééminence & juridiction : ainsi la place de chœur d'une église cathédrale ou collégiale, est ordinairement un *personnat*, parce qu'elle n'a qu'une simple prééminence sans juridiction; que si le chœur a juridiction dans le chœur, alors c'est une dignité. Voyez le *recueil de Drapeau*, tome I. ch. ij. n. 10. Voyez BÉNÉFICE, DIGNITÉ, OFFICE. (A)

PERSONNE, f. f. (Grammaire.) Il y a trois relations générales que peut avoir à l'acte de la parole le sujet de la proposition; car ou il prononce lui-même la proposition dont il est le sujet, ou la parole lui est adressée par un autre, ou il est simplement sujet sans prononcer le discours & sans être apostrophé. Dans cette proposition, *je suis le Seigneur ton Dieu* (Exod. xx. 2.), c'est Dieu qui en est le sujet, & à qui il est attribué d'être le Seigneur Dieu d'Israël; mais en même tems c'est lui qui produit l'acte de la parole qui prononce le discours : dans celle-ci (Ps. l.), *Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde*, c'est encore Dieu qui est le sujet, mais ce n'est pas lui qui parle, c'est à lui que la parole est adressée : enfin, dans celle-ci (Eccl. xvij. 1.), *Dieu a créé l'homme de terre & l'a fait à son image*, Dieu est encore le sujet, mais il ne parle point, & le discours ne lui est point adressé.

Les Grammairiens latins ont donné à ces trois relations générales le nom de *personnes*. Le mot latin *persona* signifie proprement le masque que prenoit un acteur, selon le rôle dont il étoit chargé dans une pièce de théâtre; & ce nom est dérivé de *sonare*, rendre du son, & de la particule ampliative *per*, d'où *personare*, rendre un son éclatant : Bassius, dans Aulugelle, nous apprend que le masque étoit construit de manière que toute la tête en étoit enveloppée, & qu'il n'y avoit d'ouverture que celle qui étoit nécessaire à l'émission de la voix; qu'en conséquence tout l'effort de l'organe se portant vers cette issue, les sons en étoient plus clairs & plus résonnans : ainsi l'on peut dire que sans masque, *vox sonabat*, mais qu'avec le masque, *vox personabat*; & de-là le nom de *persona* donné à l'instrument qui facilitoit le retentissement de la voix, & qui n'avoit peut-être été inventé qu'à cette fin, à cause de la vaste étendue des lieux où l'on représentait les pièces dramatiques. Le même nom de *persona* fut employé ensuite pour exprimer le rôle même dont l'auteur étoit chargé; & c'est une métonymie du signe pour la chose significée, parce que la face du masque étoit adaptée à l'âge & au caractère de celui qui étoit censé parler, & que quelquefois c'étoit son portrait même : ainsi le masque étoit un signe non-équivoque du rôle.

C'est dans ce dernier sens, de *personnage* ou de *rôle*, que l'on donne en Grammaire le nom de *personnes* aux trois relations dont on vient de parler, parce qu'en effet ce sont comme autant de rôles accidentels dont les sujets se revêtent, suivant l'occurrence, dans la production de la parole : qui est la représentation sensible de la pensée. On appelle *première personne*, la relation du sujet qui parle de lui-même : *seconde personne*, la relation du sujet à qui l'on parle de lui-même : & *troisième personne*, la relation du sujet dont on parle, qui ne prononce ou qui n'est pas censé prononcer lui-même le discours, & à qui il n'est point adressé.

On donne aussi le nom de *personnes* aux différentes terminaisons des verbes, qui indiquent ces relations, & qui servent à mettre les verbes en concordance avec le sujet considéré sous cet aspect : *ego amo, tu amas, Petrus amat*, voilà le même verbe avec les terminaisons relatives aux trois différentes personnes pour le nombre singulier; *nos amamus, vos amatis, milites amant*, le voilà dans les trois personnes pour le nombre pluriel.

Il y a donc en effet quelque différence dans la signification du mot *personne*, selon qu'il est appliqué au sujet du verbe ou au verbe même. La *personne*, dans le sujet, c'est l'association à l'acte de la parole; dans le verbe, c'est une terminaison qui indique la relation du sujet à l'acte de la parole. Cette différence de sens doit en mettre une dans la manière de s'expliquer, quand on rend compte de l'analyse d'une phrase; par exemple, *nos autem viri fortes satisfacisse videmur* : il faut dire que *nos* est de la première personne du pluriel, & que *videmur* est à la première personne du pluriel. De indique quelque chose de plus propre, de plus permanent; *a* marque quelque chose de plus accidentel & de moins nécessaire. Il faut dire, par la même raison, qu'un nom est *de tel genre*, par exemple, *du* genre masculin, & qu'un adjectif est *de tel genre*, *au* genre masculin : le genre est fixe dans les noms, & leur appartient en propre; il est variable & accidentel dans les adjectifs.

Comme la différence des *personnes* n'opère aucun changement dans la forme des sujets, & qu'elle n'influe que sur les terminaisons des verbes, cela a fait croire au contraire à Sanctius (*Minerv. j. 12.*), que les verbes seuls ont des *personnes*, & que les noms n'en ont point, *sed sunt alicujus personæ verbalis*. Il devoit donc raisonner de même sur les genres à l'égard des noms & des adjectifs, & dire que les noms n'ont point de genres, puisqu'ils ont des terminaisons invariables à cet égard, & qu'ils sont propres aux adjectifs, puisqu'ils en font varier les terminaisons. Cependant, par une contradiction surprenante dans un homme si habile, il a pris une route toute opposée, & a regardé le genre comme appartenant aux noms à l'exclusion des adjectifs, quoique l'influence des genres sur les adjectifs soit la même que celle des *personnes* sur les verbes. Mais outre la contrariété des deux procédés de Sanctius, il n'a trouvé la vérité ni par l'un ni par l'autre. Les genres sont, par rapport aux noms, différentes classes dans lesquelles les usages des langues les ont distribués; & par rapport aux adjectifs, ce sont différentes terminaisons adaptées à la différence des classes de chacun des noms auxquels on peut les rapporter. Pareillement les *personnes* sont, dans les sujets, des points de vue particuliers sous lesquels il est nécessaire de les envisager; & dans les verbes, ce sont des terminaisons adaptées à ces divers points de vue en vertu du principe d'identité. Voyez GENRE & IDENTITÉ.

De-là vient que comme les adjectifs s'accordent en genre avec les noms leurs corrélatifs, les verbes s'accordent en *personne* avec leurs sujets : si un adjectif se rapporte à des noms de différens genres, on le met au

pluriel à cause de la pluralité des corrélatifs, & au genre le plus noble, *frater & foror sunt pii*; de même si un verbe se rapporte à des sujets de diverses personnes, on le met au pluriel à cause de la pluralité des sujets, & à la personne la plus noble, *ego & tu ibimus*. C'est de part & d'autre, non la même raison, si vous voulez, mais une raison toute pareille. Voyez au surplus PERSONNEL & IMPERSONNEL. (B. E. R. M.)

PERSONNES, GENS, (*Synon.*) le mot de *gens*, dit l'abbé Girard, a une couleur très-indéfinie qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir un rapport marqué à l'égard du sexe. Celui de *personnes* en a une plus particularisée, qui le rend susceptible de calcul, & de rapport au sexe quand on veut le désigner. Il y a peu d'honnêtes gens à la cour; les personnes de l'un & de l'autre sexe y sont plus polies qu'ailleurs. Le plaisir de la table n'admet que gens de bonne humeur, & ne souffre pas qu'on soit plus de huit ou dix personnes. Voyez aussi l'article GENS. (D. J.)

PERSONNE, *persona*, (*Théologie.*) une substance individuelle, une nature raisonnable ou intelligente. Voyez SUBSTANCE & INDIVIDUEL.

Le Pere & le Fils sont réputés en droit une même personne. Un ambassadeur représente la personne de son prince. Voyez AMBASSEADEUR.

En Théologie, la Divinité réside en trois personnes; mais alors le mot *personne* emporte une idée particulière, fort différente de celle que l'on y attache en toute autre circonstance. On ne s'en sert qu'au défaut d'un autre terme plus propre & plus expressif. Voyez TRINITÉ.

On dit que le mot *personne*, *persona*, est emprunté de *personando*, l'action de jouer un personnage ou de le contrefaire; & l'on prétend que la première signification étoit celle d'un masque. C'est dans ce sens que Boëce dit, *in larvâ concavâ sonus volvatur*; c'est pourquoi les acteurs qui paroissent masqués sur le théâtre, étoient quelquefois appelés *larvati*, & quelquefois *personati*. Le même auteur ajoute que, comme les différents acteurs représentoient chacun un personnage unique & individuel, comme Œdipe, Chremès, Hécube, Médée: ce fut pour cette raison que d'autres gens qui étoient aussi distingués par quelque chose dans leur figure ou leur caractère, ce qui servoit à les faire connoître, furent appelés par les Latins *personæ*, & par les Grecs *πρόσωπα*. De plus, comme ces acteurs ne représentoient guère que des caractères grands & illustres, le mot *personne* vint enfin à signifier l'esprit, comme la chose de la plus grande importance & de la plus grande dignité dans tout ce qui peut regarder les hommes: ainsi les hommes, les Anges, & la Divinité elle-même, furent appelés personnes.

Les êtres purement corporels, tels qu'une pierre, une plante, un cheval, furent appelés *hypostasés* ou *supposita*, & non pas personnes. Voyez HYPOSTASE, HYPOSTASIS, &c.

C'est ce qui fait conjecturer aux savans que le même nom *personne* vint à être d'usage pour signifier quelque dignité, par laquelle une personne est distinguée d'une autre, comme un pere, un mari, un juge, un magistrat, &c.

C'est en ce sens que l'on doit entendre ces paroles de Cicéron: «César ne parle jamais de Pompée qu'en termes d'honneur & de respect; mais il exécute des choses fort dures & fort injurieuses à sa personne». Voyez PERSONNEL.

Voilà ce que nous avions à dire sur le nom *personne*: quant à la chose, nous avons déjà défini le mot *personne*, ce qui signifie une substance individuelle d'une nature raisonnable; définition qui revient à celle de Boëce.

Maintenant, une chose peut être individuelle de deux manières: 1<sup>o</sup>. logiquement, en sorte qu'elle ne puisse être dite de tout autre, comme Cicéron, Platon, &c. 2<sup>o</sup>. physiquement, en ce sens une goutte d'eau, séparée de l'Océan, peut s'appeler une *substance individuelle*. Dans chacun de ces sens, le mot *personne* signifie une nature individuelle: logiquement, selon Boëce, puisque le mot *personne* ne se dit point des universels, mais seulement des natures singulières & individuelles; on ne dirait pas la *personne* d'un animal ou d'un homme, mais de Cicéron & de Platon: & physiquement, puisque la main ou le pied de Socrate ne sont jamais considérés comme des personnes.

Cette dernière espèce d'individuel se dénomme de deux manières: positivement, comme quand on dit que la *personne* doit être le principe total de l'action; car les Philosophes appellent une *personne*, tout ce à quoi l'on attribue quelque action: & négativement, comme quand on dit avec les Thomistes, &c. qu'une *personne* consiste en ce qu'elle n'existe pas dans un autre comme un être plus parfait.

Ainsi un homme, quoiqu'il soit composé de deux substances fort différentes, savoir de corps & d'esprit, ne fait pourtant pas deux personnes, puisqu'aucune de ces deux parties ou substances, prises séparément, n'est pas un principe total d'action, mais une seule *personne*; car la manière dont elle est composée de corps & d'esprit, est telle qu'elle constitue un principe total d'action, & qu'elle n'existe point dans un autre comme un être plus parfait: de même, par exemple, que le pied de Socrate existe en Socrate, ou une goutte d'eau dans l'Océan.

Ainsi quoique Jésus-Christ consiste en deux natures différentes, la nature divine & la nature humaine, ce n'est pourtant pas deux personnes, mais une seule *personne* divine; la nature humaine en lui n'étant pas un principe total d'action, mais existante dans une autre plus parfaite; mais de l'union de la nature divine & de la nature humaine il résulte un individu ou un tout, qui est un principe d'action: car quelque chose que fasse l'humanité de Jésus-Christ, la *personne* divine qui est unie la fait aussi; de sorte qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule *personne*, & en ce sens une seule opération, que l'on appelle *théandrique*. Voyez THÉANDRIQUE.

PERSONNEL, LLE, adj. (*Gramm.*) ce mot signifie qui est relatif aux personnes, ou qui reçoit des inflexions relatives aux personnes. On applique ce mot aux pronoms, aux terminaisons de certains modes des verbes, à ces modes des verbes, & aux verbes mêmes.

On appelle pronoms personnels ceux qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée prise de l'une des trois personnes. Les pronoms personnels dans le système ordinaire des Grammairiens ne sont qu'une espèce particulière, & l'on y ajoute les pronoms démonstratifs, les possessifs, les relatifs, &c. mais il n'y a de véritables pronoms que ceux que l'on nomme personnels; & les autres prétendus pronoms sont ou des noms, ou des adjectifs, ou même des adverbes. Voyez PRONOM.

Les terminaisons personnelles de certains modes des verbes sont celles qui sont relatives à l'une des trois personnes, & qui servent à marquer l'identification du verbe avec un sujet de la même personne déterminée. *Ego amo, tu amas, Petrus amat*; voilà le même verbe identifié, par la concordance, avec le sujet *ego*, qui est de la première personne, avec le sujet *tu* qui est de la seconde, & avec le sujet *Petrus* qui est de la troisième.

On peut encore regarder comme des terminaisons personnelles ou comme des cas personnels le nominatif & le vocatif des noms. En effet, dans une proposition on ne considère la personne que dans le sujet, parce



parce qu'il n'y a que le sujet qui prononce le discours, ou à qui l'on adresse, ou dont on énonce l'attribut sans qu'il parle ni qu'il soit apostrophé. Or le nominatif est le cas qui désigne le nom comme sujet de la troisième personne, c'est-à-dire comme le sujet dont on parle, *Dominus probavit me* : le vocatif est le cas qui désigne le nom comme sujet de la seconde personne, c'est-à-dire comme le sujet à qui on parle, *Dominus probasti me* : c'est la seule différence qu'il y ait entre ces deux cas ; & parce que la terminaison *personnelle* du verbe est toujours suffisante pour désigner sans équivoque cette idée accessoire de la signification du nom qui est sujet, c'est pour cela que le vocatif est semblable au nominatif dans la plupart des noms latins au singulier, & que ces deux cas, en latin & en grec, sont toujours semblables au pluriel. Voyez VOCATIF.

Les modes *personnels* des verbes sont ceux où les verbes reçoivent des terminaisons *personnelles*, au moyen desquelles ils se mettent en concordance de personne avec le nom ou le pronom qui en exprime le sujet. Ces modes sont directs ou obliques ; les directs sont l'indicatif, l'impératif & le suppositif, dont le premier est pur & les deux autres mixtes ; les obliques qui sont aussi mixtes, sont le subjonctif & l'optatif. Voyez MODE, & chacun de ces modes en particulier.

Enfin les Grammairiens ont encore distingué des verbes *personnels* & des verbes *impersonnels* : mais cette distinction est fautive en soi, & suppose un principe également faux, comme je l'ai fait voir ailleurs. Voyez IMPERSONNEL. (B. E. R. M.)

PERSONNEL, (*Belles-Lettres*.) ce qui concerne ou regarde particulièrement les personnes. Voyez PERSONNE.

Dans les disputes littéraires il n'entre que trop souvent du *personnel* ; aussi distingue-t-on les critiques en critiques réelles & critiques *personnelles*. Les critiques réelles sont celles où l'on ne s'attache qu'à relever les défauts des ouvrages. Les critiques *personnelles* sont celles où l'on s'attaque à l'auteur dont on censure la vie, les mœurs, le caractère, &c. Celles-ci ne se renferment pas toujours dans les bornes d'un badinage léger & permis, elles ne dégèrent que trop souvent en fiel & en aigreur, à la honte des lettres, ou, pour mieux dire, de ceux qui les cultivent. Voyez ANTI.

C'est une maxime en morale que toutes fautes sont *personnelles*, c'est-à-dire qu'elles ne doivent point nuire aux parents ou aux descendants du coupable. Cette maxime n'avait pas lieu chez les Macédoniens pour le crime de lèse-majesté ; quiconque en étoit convaincu, étoit lapidé, & sa famille étoit enveloppée dans la même condamnation.

PERSONNEL, (*Jurisprud.*) c'est ce qui est attaché à la personne, ou destiné à son usage, ou qui s'exerce sur la personne comme un droit *personnel*, une servitude *personnelle*, une obligation *personnelle*, une action *personnelle*, une charge *personnelle*. Le *personnel* est ordinairement opposé au *réel* qui suit le fond. Voyez ACTION, BAIL À RENTE, CHARGE, OBLIGATION, RENTE, SERVITUDE. (A)

PERSONNIER, f. m. (*Jurisprud.*) se dit en certaines coutumes pour exprimer celui qui tient quelque chose en commun avec un autre, comme un co-héritier, un copropriétaire, un composseur, qui est sujet à même droit de taille ou deniers de servitude, ou mortaille, ou qui tient en commun & par indivis un héritage avec d'autres personnes, ou qui est compagnon de quelque trafic & négociation ; on appelle aussi *personnier* celui qui est complice d'un crime. Voyez les *assises de Jérusalem*, & les coutumes de Normandie, Lille, Bourbonnois, la Marche, Ant-

Tome XII.

goumbis, S. Jean d'Angely, Poitou, Nivernois, Anjou, Maine, Bayonne. (A)

PERSONNIFIER, v. act. (*Littérat.*) action, ou, pour mieux dire, licence poétique, par laquelle on prête un corps, une ame, un village, un esprit à des êtres purement intellectuels ou moraux, auxquels on attribue aussi un langage, un caractère, des sentimens & des actions.

Ainsi les poètes *personnifient* les passions ou d'autres êtres métaphysiques dont ils ont fait des divinités, & que les païens adoroient ou craignoient, telles que l'envie, la discorde, la faim, la fortune, la victoire, la déesse de la persuasion, le dieu du sommeil. A leur imitation, les modernes ont aussi *personnifié* des êtres semblables, telle est la mollesse dans le *Lutrin* de Boileau ; le fanatisme, la discorde, la politique, l'amour dans la *Henriade* de Voltaire. Voyez MACHINES, MERVEILLEUX. On peut voir sous ces mots quelles précautions un auteur doit observer en *personnifiant* certains êtres, & dans quelles bornes ils sont maintenant resserlés à cet égard.

Quelques auteurs prétendent que les êtres *personnifiés* sont essentiels au poème épique, & d'autres réduisent à ces sortes de fictions toutes les libertés que peuvent maintenant prendre les auteurs qui travailleroient en ce genre. Voyez MERVEILLEUX.

PERSPECTIF, adj. un plan *perspectif*, en *Architecture*, est un plan où les différentes parties d'un bâtiment sont représentées selon les dégradations ou les diminutions conformes aux lois de la Perspective. Voyez PERSPECTIVE.

Pour rendre les plans intelligibles, on a coutume de distinguer les parties natives & solides par le moyen d'un lavis noir. Les failles du rez-de-chaussée se marquent en lignes pleines, & celles que l'on suppose au-dessus, se distinguent par des lignes ponctuées, les augmentations & les changemens que l'on doit faire sont marquées par une couleur différente de celle qui représente ce qui est déjà bâti, & les teintes de chaque plan deviennent plus claires ou plus légères, à-proportion que les étages sont plus élevés ; dans les grands bâtimens, on fait ordinairement trois différens plans pour les trois premiers étages. On dit aussi *représentation perspective*, élévation *perspective*, &c. pour dire *représentation d'un objet*, suivant les règles de la Perspective, élévation d'un objet représenté en perspective. Voyez PERSPECTIVE. (E)

PERSPECTIVE, f. f. (*Ordre Encycl. Entend. Raison, Philos. ou Science*, Science de la nature, Mathématiques, Mathématiques mixtes, Optique, Perspective.) c'est l'art de représenter sur une surface plane les objets visibles tels qu'ils paroissent à une distance ou à une hauteur donnée à-travers un plan transparent, placé perpendiculairement à l'horizon entre l'œil & l'objet. La Perspective est ou *spéculative* ou *pratique*.

La *spéculative* est la théorie des différentes apparences ou représentations de certains objets, suivant les différentes positions de l'œil qui le regarde.

La *pratique* est la méthode de représenter ce qui paroît à nos yeux ou ce que notre imagination conçoit, & de le représenter sous une forme semblable aux objets que nous voyons.

La Perspective, soit spéculative, soit pratique a deux parties, l'*Ichonographie*, qui est la représentation des surfaces, & la *Scénographie* qui est celle des solides. Voyez ICHNOGRAPHIE & SCÉNOGRAPHIE.

Nous trouvons dans quelques ouvrages des anciens, & principalement dans Vitruve, des traces des connoissances qu'ils avoient de la Perspective, mais il ne nous est resté d'eux aucun écrit en forme sur ce sujet. Ainsi si cette science a été, pour ainsi dire, recrée par les modernes, Albert Dürer & Pietro del Borgo en ont les premiers donné les règles ;

Balthazar Perruzzi les a perfectionnées; Guido Ubal-di, en 1600, étendit & simplifia la théorie de cette science; après lui une foule d'auteurs y ont travaillé, entre lesquels nous nommerons le P. Deschales, le P. Lamy, & sur-tout l'essai de *Perspective* de M. Gravesande, & celui du savant Taylor, les deux meilleurs ouvrages que nous ayons sur cette matière. Voyez l'hist. des Mathémat. de M. Montucla, tome I. p. 632.

La perspective s'appelle plus particulièrement *perspective linéaire*, à cause qu'elle considère la position, la grandeur, la forme, &c. des différentes lignes, ou des contours des objets; elle est une branche des Mathématiques: quelques-uns en font une partie de l'Optique, & les autres en font simplement une science dérivée de l'Optique; ses opérations sont toutes géométriques. Voyez OPTIQUE.

Pour en donner une idée plus précise, supposons un plan transparent  $HI$ , Pl. *perspect.* fig. 1, élevé perpendiculairement sur un plan horizontal, & que le spectateur  $S$  dirige son œil  $O$  au triangle  $ABC$ ; si l'on conçoit présentement que les rayons  $AO, OB, OC$ , &c. en passant par le tableau  $HI$  laissent des traces de leur passage aux points  $a, b, c$  sur le plan, on aura sur ce plan l'apparence du triangle  $abc$ , laquelle venant à l'œil par les mêmes rayons  $ao, bo, co$ , qui apportent à ce même œil l'apparence du triangle  $ABC$ , fera voir la véritable apparence de ce triangle sur le tableau, quand même on supprimerait l'objet, en conservant néanmoins la même distance & la même hauteur de l'œil. Voyez VISION, &c.

On enseigne donc dans la perspective des règles sûres & infaillibles, pour trouver géométriquement les points  $a, b, c$ , &c. & par conséquent l'on y donne la méthode de dessiner très-exactement un objet quelconque, puisqu'il ne s'agit pour dessiner un objet que d'en tracer exactement le contour. Voyez DESSEIN.

Avant que d'entrer dans un plus grand détail, il est à-propos de savoir qu'on appelle *plan géométral* un plan parallèle à l'horizon, sur lequel est situé l'objet qu'on veut mettre en perspective; *plan horizontal*, un plan aussi parallèle à l'horizon, & passant par l'œil; *ligne de terre ou fondamentale*, la section du plan géométral & du tableau; *ligne horizontale*, la section du plan horizontal & du tableau; *point de vue ou point principal*, le point du tableau sur lequel tombe une perpendiculaire menée de l'œil; *ligne distante*, la distance de l'œil à ce point, &c.

Par cette seule idée que nous venons de donner de la perspective linéaire, il est aisé de juger combien elle est nécessaire à la Peinture, & combien par conséquent il est essentiel de savoir les règles de la perspective pour exceller dans le dessin. Un tableau n'est autre chose que la perspective d'une multitude d'objets revêtus de leurs couleurs naturelles. On ne sauroit donc trop recommander aux Peintres de s'appliquer à la perspective; car les fautes grossières qu'on remarque souvent dans des tableaux d'ailleurs très-beaux, sont souvent la suite de l'ignorance où étoit l'artiste sur les règles de la perspective. Le P. Bernard Lamy de l'Oratoire, auteur de différents ouvrages élémentaires de Mathématique, a fait un traité de perspective, où il s'étend beaucoup sur la nécessité indispensable d'en connoître les règles pour exceller dans l'art de la Peinture. De plus, en apprenant ces règles, le peintre ne doit pas se borner à une pratique aveugle; il est bon qu'il en apprenne aussi les démonstrations, & qu'il se les rende familières pour être en état de se guider sûrement lorsqu'il aura des perspectives singulières à représenter.

1°. L'apparence d'une ligne droite est toujours une ligne droite; ainsi les deux extrémités de l'apparence de cette ligne étant données, l'apparence de

toute la ligne est donnée. 2°. Si une ligne  $FG$ , placée dans le tableau qu'on suppose vertical, fig. 12, est perpendiculaire à quelque ligne droite  $NI$ , tirée sur le plan horizontal, elle sera perpendiculaire à toute autre ligne droite tirée par le même point sur le même plan. 3°. La hauteur du point apparent sur le plan est à la hauteur de l'œil, comme la distance du point objectif au plan, est à la somme de cette distance & de la distance de l'œil au tableau.

Lois de la projection des figures planes, ou l'Ichnographie perspective. Représenter l'apparence perspective  $h$  d'un point objectif  $H$ , fig. 2. du point donné, tirez  $HI$  perpendiculairement à la ligne fondamentale  $DE$ , c'est-à-dire à la ligne de base du tableau; de la ligne fondamentale  $DE$  retranchez  $IK = IH$ ; par le point de vue  $F$ , c'est-à-dire par le point où tombe la perpendiculaire menée de l'œil  $O$  au tableau, tirez une ligne horizontale  $FP$ ; faites  $FP$  égale à la distance  $SL$  de l'œil; enfin du point  $I$  au point de vue  $F$  tirez  $FI$ , & du point  $K$  au point de distance  $P$  la ligne  $PK$ . L'intersection  $h$  est l'apparence du point objectif.

En effet, 1° il est facile de voir que l'apparence du point  $H$  doit être dans la ligne  $FI$ , puisque cette ligne  $FI$  est la section du plan  $OHI$ , avec le plan du tableau. 2°. Si on tire par les points  $NS$  &  $H$  la ligne  $HMS$ , on aura à cause des triangles semblables,  $FP$  ou  $SL$  est à  $KI$  ou  $HI$ , comme  $Nh$  est à  $hM$ ; par conséquent  $SM$  est à  $Mh$ , comme  $Nh$  est à  $hM$ ; d'où il s'ensuit que  $SH$  est à  $Mh$ , comme la somme de  $Nh$  & de  $hM$ , c'est-à-dire  $NM$  est à  $hM$ , donc  $VH : IH :: FI : hI$ ; d'où l'on voit que les points  $O, h, H$ , sont dans la même ligne, & qu'ainsi  $h$  est l'apparence ou l'image de l'objet  $H$ .

C'est pourquoi, 1°. puisque l'apparence des extrémités d'une ligne droite étant donnée, l'apparence de toute la ligne est donnée, on peut avoir par cette méthode la projection ichnographique d'une figure quelconque rectiligne. 2°. Puisque l'on peut avoir par ce moyen la projection d'un nombre quelconque des points d'une courbe sur le plan du tableau; on peut avoir pareillement la projection des lignes courbes, en suivant la même méthode. 3°. Ainsi en quoi cette méthode s'étend aux figures mixtilignes; elle est par conséquent universelle. A la vérité d'autres auteurs ont donné d'autres méthodes, mais celle-ci est la plus usitée; pour en concevoir tout l'avantage, il est bon de l'éclaircir par quelques exemples.

Trouver l'apparence perspective d'un triangle  $ABC$  fig. 3. n. 2. dont la base  $AB$  est parallèle à la ligne fondamentale  $DE$ .

A la ligne fondamentale  $DE$  tirez une parallèle  $HR$  à un intervalle égal à la hauteur de l'œil. Prenez le point de vue ou un point principal  $V$ ; portez la distance de l'œil du point  $V$  au point  $K$ : des différents angles du triangle  $ACB$  abaissez les perpendiculaires  $A_1, C_2, B_3$ ; transportez ces perpendiculaires sur la ligne de terre ou fondamentale  $DE$  de l'autre côté du point de distance  $K$ . Des points  $1, 2, 3$ , tirez des lignes droites au point fondamental ou principal  $V$ ,  $V_2, V_3$ . Des points  $A, B, C$ , de la ligne fondamentale  $DE$ , tirez au point de distance ces autres lignes droites  $AK, BK, CK$ .

Par la construction précédente les points  $a, b, c$ , sont les apparences des points  $A, B, C$ , donc ayant tiré les lignes droites  $ca, ab, bc$ ,  $abc$  fera l'apparence du triangle  $ACB$ .

On fait de même la projection d'un triangle sur un plan, quand le sommet  $C$  est opposé à l'œil; il n'est besoin que de changer la situation du triangle sur le plan géométral, & de tourner le sommet  $C$  vers la ligne de terre  $ED$ .

Représenter l'apparence perspective d'un quarré  $ABDC$  vu obliquement (figure 4.) & dont un des



côtés  $AB$  est sur la ligne de terre  $DE$ , puisque le carré est vu obliquement; prenez dans la ligne horizontale  $HR$  le point principal  $V$ , de manière qu'une perpendiculaire à la ligne de terre puisse tomber au-dehors du côté du carré  $AB$ , ou qu'au moins elle ne le coupe pas en deux parties égales; & soit  $VK$  la distance de l'œil au tableau; transportez les perpendiculaires  $AC$  &  $BD$  sur la ligne de terre  $DE$ ; & tirez les lignes droites  $KB$ ,  $KD$ , comme aussi  $AV$ ,  $VC$ ; alors les points  $A$  &  $B$  ieront eux-mêmes leurs propres apparences;  $c$  &  $d$  les apparences des points  $C$  &  $D$ ; par conséquent  $Ac$  &  $Bd$  est l'apparence du carré  $ABCD$ .

Si le carré  $ACDB$  étoit à quelque distance de la ligne de terre  $DE$ , il faudroit aussi transporter sur la ligne de terre les distances des angles  $A$  &  $B$ , ainsi qu'il est évident par le problème précédent.

Comme le cas des objets vus obliquement n'est pas fort commun; nous supposons toujours dans la suite que la figure est dans une situation directement opposée à l'œil, à moins que nous n'avertissions expressément du contraire.

Représenter l'apparence d'un carré  $ABCD$ , (fig. 5.) dont la diagonale  $AC$  est perpendiculaire à la ligne de terre.

Prolongez les côtés  $DC$  &  $CB$  jusqu'à ce qu'ils rencontrent la ligne de terre aux points  $1$ ,  $2$ , du point principal  $V$ ; transportez la distance de l'œil en  $K$  & en  $L$ . De  $K$  aux points  $K$  &  $I$  tirez les droites  $KA$  &  $KI$ ; & de  $L$  aux points  $A$  &  $2$ , les lignes droites  $LA$ ,  $L2$ . Les intersections de ces lignes représenteront l'apparence du carré  $ABCD$  vu par l'angle.

Représenter l'apparence d'un carré  $ABCD$  (fig. 6.) dans lequel on en a inscrit un autre  $IMGH$ , le côté du plus grand  $AB$  étant sur la ligne de terre, & la diagonale du plus petit perpendiculaire à cette même ligne. Du point principal  $V$  transportez de part & d'autre, sur la ligne horizontale  $HR$ , les distances  $VL$  &  $VK$ ; tirez  $VA$  &  $VB$ ,  $KA$  &  $LB$ ; alors  $Ac$  &  $Bd$  fera l'apparence du carré  $ACDB$ . Prolongez le côté du carré inscrit  $IH$ , jusqu'à ce qu'il rencontre la ligne de terre au point  $I$ , & tirez les lignes droites  $KI$  &  $KL$ , alors  $ihgm$  sera la représentation du carré inscrit  $IMGH$ ; d'où l'on conçoit aisément la projection de toutes sortes de figures inscrites dans d'autres figures.

Mettre en perspective un plancher fait de pierres carrées vues directement. Divisez le côté  $AB$  (fig. 7.) transporté sur la ligne de terre  $DE$  en autant de parties égales, qu'il y a de pierres dans un rang du carré; des différens points de division tirez des lignes droites au point principal  $V$ ; de  $A$  au point de distance  $K$  tirez une ligne droite  $AK$ ; & de  $B$  à l'autre point de distance  $L$ , tirez une autre ligne  $LB$ . Par les points des intersections des lignes correspondantes tirez des lignes droites parallèles à  $AB$ , que vous prolongerez jusqu'aux lignes droites  $AV$  &  $BV$ ; alors  $AfgB$  fera l'apparence du plancher  $AFGB$ .

Mettre en perspective un cercle; si le cercle est petit, circonscrivez lui un carré. Après avoir tiré les diagonales du carré, & avoir mené outre cela dans le cercle les diamètres  $ha$  &  $de$  (fig. 8.) qui s'entre-coupent à angles droits, tirez les lignes droites  $fg$  &  $bc$  parallèles au diamètre  $de$  par les points  $b$  &  $c$ , de même que par les points  $c$  &  $g$ ; tirez des lignes droites qui rencontrent la ligne de terre  $DE$  aux points  $3$  &  $4$ . Au point principal  $V$  tirez les lignes droites  $V1$ ,  $V3$ ,  $V4$ ,  $V2$ , & aux points de distance  $L$  &  $K$  menez les lignes droites  $L2$  &  $K1$ ; enfin joignez les points d'intersection  $a$ ,  $b$ ,  $d$ ,  $f$ ,  $h$ ,  $g$ ,  $e$ ,  $c$ , par les arcs  $ab$ ,  $bd$ ,  $df$ ; de cette manière  $abdfhgca$  sera l'apparence du cercle.

Si le cercle est considérable, sur le milieu de la li-

gne de terre  $AB$  (fig. 9.) décrivez un demi-cercle, & de différens points de la circonférence  $C$ ,  $F$ ,  $G$ ,  $H$ ,  $I$ , &c. que vous prendrez en assez grand nombre, abaissiez sur la ligne de terre les perpendiculaires  $C1$ ,  $F2$ ,  $G3$ ,  $H4$ ,  $I5$ , &c. Des points  $A$ ,  $1$ ,  $2$ ,  $3$ ,  $4$ ,  $5$ , &c. tirez des lignes droites au point principal  $V$ ; tirez-en aussi une de  $B$  au point de distance  $L$ , & une autre de  $A$  au point de distance  $K$ ; par les points d'intersection communs, tracez des lignes droites comme dans le problème précédent; par-là vous aurez les points  $a$ ,  $c$ ,  $f$ ,  $h$ ,  $i$ , qui sont les représentations des points  $A$ ,  $C$ ,  $F$ ,  $G$ ,  $H$ ,  $I$ , &c. en les joignant comme ci-dessus ils donneront la projection du cercle.

Il est à remarquer qu'on peut se tromper en joignant par des arcs les points trouvés suivant la méthode que nous venons d'enseigner; car ces arcs ne sont point des arcs de cercle, mais des arcs d'une autre courbe connue par les Géomètres sous le nom d'*ellipse*, & dont la description géométrique n'est pas fort facile, sur-tout lorsqu'il est question de la faire passer par plusieurs points: c'est pourquoi il est presque impossible que la perspective du cercle soit parfaitement juste, en la traçant suivant les règles que nous venons d'enseigner, mais ces règles suffisent dans la pratique.

La raison pour laquelle la perspective d'un cercle est une ellipse, au moins presque toujours, c'est que la perspective d'un cercle est la section du plan du tableau avec le cône qui a l'œil pour sommet & pour base le cercle. Or la section d'un cône par un plan qui coupe tous ses côtés est presque toujours une ellipse. Voyez SECTIONS CONIQUES.

Au reste; la méthode que nous venons de proposer pour mettre un cercle en perspective, a cela de commode, qu'elle peut être employée également pour mettre en perspective une courbe ou une figure curviligne quelconque; car il n'y a qu'à inscrire & circoncrire à cette figure des carrés ou des rectangles, si la figure n'est pas fort grande, ou si elle l'est, mettre en perspective plusieurs de ses points, que l'on joindra ensuite par des lignes courbes: on peut se servir de la même méthode pour mettre un plancher en perspective, quelle que soit la figure des pierres dont il est composé.

On voit de quel usage le carré peut être dans la perspective, car même dans le second cas où l'on s'est contenté de tracer la perspective du cercle par plusieurs points, on fait réellement usage d'un carré, divisé en un certain nombre d'aréoles, & circonscrit au cercle, quoiqu'il ne soit pas tracé sur le plan géométral dans la figure que l'on s'est proposée.

Représenter en perspective un pentagone régulier ayant un bord ou limbe fort large, & terminé par des lignes parallèles,  $1^o$  des différens angles du pentagone extérieur  $B$ ,  $C$ ,  $D$ ,  $E$ , (fig. 10.) abaissiez sur la ligne de terre  $TS$  les perpendiculaires  $B1$ ,  $C2$ ,  $D3$ ,  $E4$ , que vous transporterez comme ci-dessus, sur la ligne de terre, après quoi des points  $1$ ,  $2$ ,  $3$ ,  $4$ , tirant des lignes au point principal  $V$ , & de ces mêmes points tirant d'autres lignes au point de distance  $K$ , les communes intersections de ces lignes représenteront l'apparence du pentagone extérieur. Maintenant si des angles intérieurs  $G$ ,  $H$ ,  $L$ ,  $I$ , vous abaissiez pareillement les perpendiculaires  $G5$ ,  $H6$ ,  $L7$ ,  $I8$ , & que vous acheviez le reste comme dans le premier cas, vous aurez la représentation du pentagone intérieur: ainsi le pentagone  $ABCDE$  sera représenté en perspective avec son bord.

On a mis ici ce problème, afin que l'on eût un exemple d'une figure en perspective, terminée par un bord large.

Il faut observer ici, que si les grandeurs des différentes parties d'un objet étoient données en nombres

avec la hauteur & la distance de l'œil, on doit premièrement en construire la figure avec une échelle géométrique, & y déterminer, par le même moyen, le point fondamental & le point de distance.

Il n'est pas toujours nécessaire que l'objet soit tracé sous la ligne de terre, quand on fait la projection des quarrés & des planchers, il est mieux de s'en passer; mais quand cela est nécessaire & que l'espace manque, on le trace en particulier, & après avoir trouvé les divisions dont on a besoin, on les transporte sur la ligne de terre qui est dans le tableau.

Si l'on attache des fils au point principal & au point de distance, & qu'on les étende au point de division sur la ligne de terre, la commune section de ces fils donnera très-distinctement la projection des différens points, & cette méthode peut souvent être employée avec succès, car il est fort difficile d'éviter la confusion quand on est obligé de tracer un grand nombre de lignes.

La perspective scénographique, ou la projection des corps sur un plan, est la représentation d'un corps sur un plan avec toutes ses dimensions, tel qu'il paroît aux yeux. Voyez l'article SCÉNOGRAPHIE.

Toute la difficulté se réduit au problème suivant: sur un point donné *C* (fig. 1. & 2.) élever une hauteur perspective correspondante à la hauteur objective *PQ* donnée.

Sur la ligne de terre élevez une perpendiculaire *PQ*, égale à la hauteur objective donnée. Des points *P* & *Q* menez à un point quelconque, tel que *T*, les lignes droites *PT* & *QT*. Du point donné *C* tirez une ligne *CK* parallèle à la ligne de terre *DE*, & qui rencontre en *K* la ligne droite *QT*; au point *K* élevez une perpendiculaire *IK* sur *KC*; cette ligne *IK*, ou son égale *CB*, est la hauteur scénographique que l'on demandoit.

De la perspective d'un bâtiment. Dans la pratique de cette perspective on considère deux choses, le plan & l'élevation du bâtiment: le plan est ce qu'on appelle autrement *ichnographie*. Voyez ICHNOGRAPHIE. On trace ce plan de manière que les parties les plus éloignées soient plus petites, suivant la proportion qu'on y veut mettre & qui dépend de la position du point de vue, & on élève ensuite sur ce point les perpendiculaires qui marquent les hauteurs correspondantes des différentes parties du bâtiment; après quoi on ajoute à la figure de la carcasse du bâtiment les ornemens des différentes parties. Ainsi on voit que le problème qui consiste à mettre un bâtiment en perspective se réduit à mettre en perspective des surfaces ou des solides placés à des distances connues.

PERSPECTIVE À VUE D'OISEAU, est la représentation que l'on fait d'un objet en supposant l'œil fort élevé au-dessus du plan où cet objet est représenté, en sorte que l'œil en aperçoive un très-grand nombre de dimensions à-la-fois: par exemple, le plan d'une ville avec ses rues & ses maisons, est un plan à vue d'oiseau; tel est le plan en grand de Paris qui a été fait il y a quelques années par ordre de la ville. (E)

PERSPECTIVE AÉRIENNE, est celle qui représente les corps diminués & dans un moindre jour à proportion de leur éloignement.

La perspective aérienne dépend sur-tout de la teinte des objets que l'on fait plus ou moins forte, ou plus ou moins claire, selon qu'on veut représenter l'objet plus ou moins proche. Voyez COULEUR & CLAIR-OBSCUR. Cette méthode est fondée sur ce que plus est longue la colonne d'air à-travers laquelle on voit l'objet, plus est faible le rayon visuel que l'objet envoie à l'œil. Voyez VISION.

PERSPECTIVE, se dit aussi d'une espèce de peinture que l'on voit ordinairement dans les jardins,

ou au fond des galeries, qui est faite exprès pour tromper la vue, en représentant la continuation d'une allée, d'un bâtiment, d'un paysage, d'un lointain, ou de quelque chose semblable.

PERSPECTIVE, (*Peinture*.) la perspective est l'art de représenter les objets qui sont sur un plan, selon la différence que l'éloignement y apporte, soit pour la figure, soit pour la couleur; elle est fondée sur la grandeur des angles optiques & des images qu'ils portent à différentes distances.

On distingue donc deux sortes de perspectives, la linéaire, & l'aérienne. La perspective linéaire consiste dans le juste raccourcissement des lignes; l'aérienne, dans une juste dégradation des couleurs; car dégrader, c'est en terme de peinture, ménager le fort & le foible des jours, des ombres & des teintes, selon les divers degrés d'éloignement. C'est par cette sorte d'illusion que la peinture séduit les sens, & qu'on attribue du relief à ce qui n'en a pas. Voici le mécanisme qui produit cette erreur agréable.

Le jugement que l'instinct porte de la grandeur & des dimensions des corps, se mesure par leurs éloignemens apparens, & par leurs différens degrés de clarté. Un objet qui se trouve placé à une grande distance de l'œil qui le voit, paroît sous des dimensions diminuées, mais l'instinct habituel frappé de la distance corrige cette altération, & rend à l'objet sa véritable grandeur.

Ainsi pour séduire le jugement involontaire, il doit suffire de donner sur un tableau les apparences des distances réelles. Ces apparences sont décidées & par la diminution de l'objet, & par l'affoiblissement de sa clarté. Une extrémité de paysages dont les traits sont diminués & incertains, les couleurs mal décidées & la lumière affoiblie, ne peut rappeler que des objets éloignés. L'instinct involontaire transporte au loin ces représentations qui par la faiblesse de leur clarté ne peuvent être supposées qu'à de grandes distances.

La distance apparente peut être encore augmentée par le nombre d'objets réels ou apparens & intermédiaires. Dans un tableau où les traits ne seroient point terminés, ni la lumière fixe, il paroîtroit qu'on eût peint de petits objets dans le crépuscule; mais si on décide le jour par la vivacité de certaines couleurs, par la force & la correction du dessin de certaines parties, alors ce qui est sur la surface plate & dont la clarté est affoiblie, frappe l'instinct comme il feroit dans l'éloignement. Le jugement involontaire sépare ces objets de ce qui est fixement éclairé.

Pour rendre sur une surface plate un lointain dans lequel la vue puisse se perdre, on peint une suite d'objets dégradés par nuances. Ce sont ou des palais, ou des campagnes, ou des figures qui dans leurs successions suivent les diminutions optiques, & qui à proportion d'un plus grand éloignement, où l'on veut les faire paroître, ont des desseins moins arrêtés & une lumière plus affoiblie. Cette imitation de l'éloignement séduisant l'instinct, le tableau prend du relief, les objets y paroissent séparés, & à de grandes distances; il n'est pas même possible à la réflexion de détruire ces effets mécaniques.

Il est constant que l'imitation est non-seulement la première règle de la Peinture, mais qu'elle est son principe, sa source, enfin ce qui lui a donné la naissance; il est constant encore qu'il ne faut pas avoir eu une connoissance & une pratique bien étendues dans ce même art pour avoir exprimé ou indiqué dès le premier instant qu'il a été exercé, le fuyant, la diminution & la dégradation que la nature présente & dessine de tous les côtés; c'est-là, comme nous l'avons dit, ce qu'on appelle perspective, c'est-à-dire le changement & la diminution que l'air pour la cou-



leur & la distance pour le trait apportent sur les objets exposés à notre vue.

La *perspective* de la couleur a peut-être été plus long-tems à s'établir ; les peintres auront été plus long-tems retenus par le défaut des moyens ; & quand la pratique & l'usage leur ont fourni ces mêmes moyens, il est vraisemblable qu'ils ont vu quelque tems cette diminution de la couleur, & même les dégradations du trait les plus compliquées & les moins naturelles, sans oser les exprimer, dans la crainte de n'être point entendus. En effet quelle devoit être à cet égard la réserve des anciens peintres, puisque même encore aujourd'hui l'on est obligé d'éviter des figures telles que la *perspective* peut les donner, parce qu'elles ne font point heureuses ? N'entend-on pas tous les jours les gens du monde dire, en considérant le fond d'un tableau : « mais ce n'est point-là tel bâtiment, je n'en ai point vu de cette couleur, jamais » il n'y a eu de si petites maisons, &c. » Car ces mêmes gens, qui d'ailleurs ont de l'esprit, mais qui n'ont jamais réfléchi sur la nature & moins encore sur l'imitation, ne reconnoitroient pas leur ami défini de profil, ou des trois quarts, parce qu'ils n'en ont jamais été frappés qu'en face. Mais laissons ces gens du monde qui font le malheur des arts & de toutes les connoissances qu'ils n'ont pas ; & revenons à la *perspective*, après être convenus que les premiers peintres ont été long-tems sans oser exprimer celle de la double & peut-être celle du trait.

Il faut remarquer que la *perspective* s'étend sur tous les objets les plus voisins de l'œil, & que le monde en général ne connoît que celles qui représentant des bâtimens & des architectures sur des plans dégradés, en portent le nom par excellence. Pour se convaincre de la facilité avec laquelle tous les hommes ont pu remarquer la *perspective*, & par conséquent l'exprimer ; il suffit de regarder par l'angle un bâtiment un peu élevé, & de quelque étendue dans sa longueur, on sera frappé de l'abaissement proportionnel de son trait dans toutes ses parties, ainsi que la dégradation de sa couleur ; & dès-lors on concevra que tout peintre, sans être obligé de passer par les règles, a dû nécessairement exprimer ce qu'il voyoit aussi clairement & aussi constamment.

L'imitation seule, un raisonnement des plus simples, enfin l'art lui-même nous prouvent donc incontestablement que tous les peuples qui ont connu le dessin, ont dû avoir une idée plus ou moins juste, & plus ou moins étendue, mais toujours constante de la *perspective*. Cependant on a voulu en refuser la connoissance aux Grecs, les peuples de la terre qui ont poussé le plus loin le sentiment, la finesse & l'exécution des arts. S'ils n'eussent point connu la *perspective*, auroient-ils conduit l'imitation jusqu'à tromper les hommes-mêmes ? Auroient-ils élevé ces superbes scènes, & décoré ces immenses théâtres d'Athènes avec tant de grandeur & tant de dépense ? Un peuple si fin & si délié en toutes choses auroit-il soutenu la vue d'un amas confus d'arbres, de bâtimens, enfin celle d'un spectacle de désordre, tel qu'il auroit été nécessairement sans ce premier principe, dont la nature fournit à chaque instant des exemples si faciles à comparer ?

M. Perault admirateur outré de son siècle, est un de ceux qui a porté le plus loin la prévention contre les anciens, n'ayant cherché dans les écrits qu'à les abaisser presque en toutes choses ; mais il n'a pas eu plus de succès que tous ceux qui ont couru la même carrière, en soutenant d'auili mauvaises thèses que les siennes. Cet homme peu philosophe, dans lequel sens qu'on veuille prendre ce mot, a avancé deux propositions également fausses ; l'une que les peintres ou les sculpteurs n'avoient aucune idée de la *perspective*, qu'ils en ignoroient les règles, qu'ils n'étoient

point conduits par la vue de ces principes qui dirigent aujourd'hui nos peintres ; l'autre qu'ils n'avoient point par conséquent le secret de dégrader les figures, ni par la forme, ni par les couleurs, & qu'ils n'avoient jamais fait de tableau où cette dégradation fût sensible.

Nous ne prétendons pas affirmer que les anciens aient eu une théorie aussi étendue de la *perspective* que celle que nous avons aujourd'hui. Peut-être que cette intelligence parfaite des mystères de la *perspective* devoit être le fruit des réflexions, du goût & du travail de tant de génies extraordinaires qui ont paru depuis 1500 ans. Comme les sciences & les arts se prêtent un secours mutuel, les découvertes qu'on a faites en plusieurs de ces arts qui ont rapport à la peinture, ont bien pu servir à mieux développer nos connoissances, & à produire des ouvrages plus réguliers & plus parfaits. Chaque siècle ajoute aux lumières des siècles précédens. Si donc M. Perrault étoit contenté d'accorder à notre siècle quelque supériorité en ce genre, il n'auroit rien dit qui ne fût raisonnable ; mais en ravalant le mérite des peintres anciens jusqu'à leur refuser toute connoissance de la *perspective*, c'est se montrer par trop ridicule. Comment se peut-il que la peinture ait eu tant d'éclat, sous le regne d'Alexandre le grand, & que les plus habiles n'aient eu aucune idée de la *perspective*, sans le secours de laquelle on convient que le peintre ne peut pas tirer une ligne, ni donner un seul coup de pinceau ?

Ludius, dit Plinie, peignit le premier sur les murailles des ouvrages d'architecture & des paysages. Or quelle idée pourroit-on se faire de ces sortes de tableaux, si l'on refusoit aux anciens la connoissance de la *perspective* ? Apaturius fit une décoration de théâtre dans une ville de Lydie, célèbre par son temple de la Victoire, & cette décoration étoit faite dans toutes les règles établies par Agatharque de Samos qui l'avoit inventée. Léonard de Vinci, en expliquant ces mêmes règles, n'en a pas mieux fait sentir les effets, que Platon dans un dialogue du philosophe, & Socrate dans son dixième livre de la République.

En effet, Apaturius peignit à Tralles dans un petit théâtre une scène où il représenta, au lieu de colonnes, des statues, des centaures qui soutenoient les architraves, des toits en rond, des dômes ; sur tout cela il peignit encore un second ordre, où il y avoit d'autres dômes, des faîtes que l'on ne voyoit qu'à demi, & toutes les autres choses qui sont aux toits des édifices. « Tout l'aspect de cette scène paroissoit fort beau, dit Vitruve, liv. VII. ch. v. à cause que » le peintre y avoit si bien ménagé les différentes teintes, qu'il sembloit que cette architecture eût toutes ses saillies ». Le texte signifie à la lettre que l'aspect de cette scène flattoit agréablement la vue à cause de son apreté, *propter asperitatem*, ou plutôt à cause de son inégalité ; ce qui venoit de ce que la lumière étant bien choisie & bien répandue sur certaines masses, elles avoient un grand relief, & sembloient s'avancer ; la toile quelque unie qu'elle fût, paroissoit raboteuse. Mais il étoit impossible que certaines parties de cette peinture eussent une apparence de saillies, qu'il n'y en eût d'autres plongées dans l'enfoncement & dans un lointain, ce qui est tout le secret de la *perspective*.

Quoique cette conséquence soit évidente, quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, renfermée toute entière dans ces termes mêmes du passage, je vais la faire envisager dans un autre encore plus précis. C'est toujours Vitruve qui parle dans sa préface, & la traduction de Claude Perrault. « Démocrite & Anaxagore ont écrit sur ce sujet, principalement par » quel artifice on peut, ayant mis un point en un cer-

« tain lieu, imiter si bien la naturelle disposition des  
 « lignes qui sortent des lieux en s'élargissant, que bien  
 « que cette disposition des lignes nous soit inconnue,  
 « on ne laisse pas de rencontrer à représenter fort  
 « bien les édifices dans les *perspectives* que l'on fait  
 « aux décorations des théâtres, & on fait que ce  
 « qui est peint seulement sur une surface plate paroît  
 « avancer en des endroits, & se reculer en d'autres».

Les anciens n'ignoroient donc pas la *perspective* !

« Il est malheureux que la peinture ancienne, au  
 moins la plus parfaite & la plus terminée, n'existe plus,  
 pour nous convaincre du degré auquel les anciens  
 ont porté la *perspective*. On fait qu'au siècle même  
 d'Auguste les tableaux de Zeuxis, d'Apelle, de Pro-  
 togene & des autres grands peintres du bon tems de  
 la Grece, se distinguoient à peine, tant la peinture  
 en étoit évaporée, effacée, & le bois vermoulu. Il  
 ne nous reste aujourd'hui, pour établir notre juge-  
 ment que quelques peintures sur la muraille, que  
 nous sommes trop heureux d'avoir, mais que notre  
 goût pour l'antique ne doit pas nous faire admirer  
 également. Toutes belles qu'elles puissent être à de  
 certains égards, il est certain qu'on ne peut les com-  
 parer à ces superbes tableaux dont les auteurs anciens  
 ont fait de si grands éloges, dont ils parloient à ceux-  
 même qui les admiroient avec eux, à ceux qui sen-  
 toient tout le mérite des chefs-d'œuvre de sculpture,  
 sur lesquels on ne peut soupçonner ces auteurs de pré-  
 vention, puisque nous en jugeons & que nous les  
 admirons tous les jours, & qu'enfin nous savons qu'ils  
 étoient également employés à la décoration des tem-  
 ples & des autres lieux publics. Ces arts se suivent au  
 point qu'il est physiquement impossible que l'un fût  
 élégant & sublime, tandis que l'autre auroit été ré-  
 duit à un point de platitude & d'imperfection, telle  
 que seroit en effet une peinture sans relief, sans dé-  
 gradation, enfin dans ce qu'on appelle l'*intelligence*  
 & l'*harmonie*, parties de l'art, qui toutes, quoiqu'el-  
 les ne paroissent pas appartenir directement à notre  
 objet, doivent cependant être comprises sous le nom  
 de la *perspective* dont elles font partie. Après-tout, les  
 peintures à fresque détachées d'Herculanum fuffis-  
 sent pour justifier que la *perspective* étoit bien connue des  
 anciens.

Avant même que le roi d'Espagne, alors roi de  
 Naples, nous en eût donné cette preuve, en retirant  
 de cette ville un prodigieux nombre de peintures; les  
 hachures qui expriment les ombres dans la noce Al-  
 dobrandine, nous apprennent bien que son auteur  
 n'ignoroit point cette partie de l'art. Ce n'est pas  
 tout, le sujet traité dans un intérieur de maison re-  
 présente dix figures sur le même plan; elles sont po-  
 sées simplement & naturellement, sans aucune atti-  
 tude forcée & sans la recherche ni l'affectation d'au-  
 cun contraste. Si d'un côté elles ne sont point obli-  
 gées d'avoir aucune diminution de trait ou de cou-  
 leur; le peintre n'en a pas moins indiqué la *perspec-  
 tive* dans toutes les parties où elle étoit nécessaire, non-  
 seulement par la rondeur des corps, & par le senti-  
 ment de l'intervalle qui les sépare du fond, mais par  
 la juste dégradation des corps que son sujet lui de-  
 mandoit, tels que l'autel, le lit, le plancher, &c.  
 Or si toutes ces parties ne sont pas de la *perspective* aux  
 yeux d'un homme d'art, je ne fais où il en faut cher-  
 cher, aujourd'hui même que cette science est assu-  
 rément plus connue qu'elle ne l'a jamais été.

Si l'on veut bien encore examiner plusieurs pein-  
 tures antiques du tombeau des Nazoni, & principa-  
 lement une chasse de cerf qu'on trouvera dessinée à  
 la planche XXX, ainsi que tout le recueil mis au  
 jour par Pietro Santo Bartoli, édition de Rome 1680,  
 on sera frappé des connoissances que les anciens  
 avoient fait dans la *perspective* depuis Pausias.

Les sacrifices peints par ce célèbre artiste donnent

une idée complète de la *perspective*; c'est Plinè qui  
 en parle, liv. XXXV. c. xj. en ces mots: *Cum om-  
 nes que volunt eminentia videri, candicantia faciant,  
 coloremque condant nigro, hic totum bovem atrii coloris  
 fecit; c'est-à-dire, loin de faire, comme on le prati-  
 que ordinairement, les corps faillans blancs avec des  
 oppositions noires, il peignit le bœuf absolument  
 noir. On ne peut mieux décrire l'intelligence, l'har-  
 monie & la ruption des couleurs, d'autant que le mê-  
 me Plinè ajoute: *umbræque corpus ex ipso dedit (scilicet  
 nigro)*; il tira les ombres & le corps (du bœuf)  
 de cette seule couleur (noire). Il dit ensuite: *Mag-  
 nâ profus arte, in quo extantia ostendens, & in con-  
 fracto solida omnia*; faisant voir avec un art infini sur  
 une surface toute l'étendue & la solidité des corps par  
 des traits rompus. Il est impossible de donner plus  
 parfaitement l'idée des corps mis en *perspective*.*

M. Perrault fonde une de ses preuves de l'ignorance  
 des anciens, en fait de *perspective*, sur les bas-re-  
 lies de la colonne trajane où en effet toutes les règles  
 de la *perspective* sont violées: mais il a en grand tort  
 de ne pas distinguer la différence des siècles de l'anti-  
 quité. Peut-il y avoir quelque rapport entre la sculp-  
 ture des Romains du tems de Trajan, & celle des  
 Grecs dans l'éclat de leurs arts? D'ailleurs fonder  
 une induction générale sur un exemple particulier,  
 est un vice de raisonnement contraire aux préceptes  
 de tous les logiciens du monde. Mais on peut oppo-  
 ser à M. Perrault des faits incontestables contre son  
 opinion, & qu'il ne devoit pas ignorer. Le recueil  
 de Rossi qui a pour titre, *admiranda veteris sculpu-  
 ræ vestigia*, nous présente plusieurs bas-reliefs qui  
 sont une preuve évidente de la connoissance des an-  
 ciens dans la *perspective*.

M. Perrault donne aussi les médailles des anciens  
 pour preuve de leur ignorance dans la *perspective*; il  
 assure même que l'on n'en connoît aucune trace sur  
 ces monnoies; mais c'est un reproche trop outré; car  
 quoiqu'il soit vrai que la plus grande partie des mé-  
 dailles anciennes manque du côté des règles de la  
*perspective*, il n'est pas vrai qu'elles soient toutes  
 dans ce cas-là. On a plusieurs médailles, & sur-tout  
 des médaillons dans lesquels non-seulement on fait  
 plus que d'entrevoir la *perspective*, mais elle s'y trou-  
 ve entièrement prononcée. Tel est un médaillon de  
 Seleucus I. roi de Syrie, représentant d'un côté la  
 tête de Jupiter, & au revers Pallas dans un char tiré  
 par quatre éléphants, lançant d'une main un javelot,  
 & de l'autre tenant un bouclier; cette Pallas est dé-  
 gradée avec toute l'intelligence nécessaire, les élé-  
 phants se distinguent sans confusion, & la roue du  
 char est vue de côté, même avec une grande finesse  
 de *perspective*, ce qu'il faut voir sur le médaillon; car  
 tous ceux qui l'ont gravé n'ayant point été sensibles  
 à cette partie ne l'ont pas fait sentir. Au reste, ce  
 médaillon, qui est du cabinet du roi, se trouve gravé  
 dans l'histoire des rois de Syrie par M. Vaillant, dans  
 les annales de Syrie du P. Frélich, & dans plusieurs  
 autres recueils d'antiquité. Tels sont encore deux  
 médaillons de bronze de la suite du roi. Le premier  
 est de Faustine mere: d'un côté la tête de cette prin-  
 cesse, de l'autre l'enlèvement des Sabines; ce revers  
 représente plusieurs femmes dans le trouble naturel  
 à leur situation, mais groupées avec tout l'art du  
 dessin & de la *perspective*. Le second est de Lucius  
 Verus; le revers représente Marc-Aurèle, & le  
 prince dans un char tiré par quatre chevaux, est pré-  
 cédé par plusieurs soldats posés sur différens plans,  
 avec des dégradations convenables à leur éloigne-  
 ment. M. de Caylus a fait graver toutes ces médail-  
 les à la suite de son discours sur la *perspective* des an-  
 ciens dans les mémoires de littérature, tome XXIII.  
 pag. 341.

La *perspective* des fonds est plus rare dans les pierres



gravées, que dans les médailles; la raison en est bien simple, nous avons moins de sujets de comparaison, & l'un ne se multiplie pas comme l'autre: néanmoins si l'on regarde dans le recueil des pierres gravées du roi, que M. Mariette a donné au public avec tant de soin, les numéros 95, 102 & 112, l'on verra que les anciens n'ignoroient pas l'art de marquer la dégradation dans les figures, suivant l'endroit du plan où elles sont placées. La fameuse pierre connue sous le nom de *cachet de Michel Ange*, suffiroit seule pour le justifier. Il résulte invinciblement de tout ce discours que les anciens ont connu la *perspective*, & qu'il n'étoit pas possible qu'ils l'ignorassent. Mais il faut lire les mémoires même de M. l'abbé Salier & de M. de Caylus sur cette matière; ils sont insérés dans le recueil de littérature, tom. VIII. & XXIII. J'en ai tiré tout l'usage que me permettoit ce Dictionnaire pour l'étendue d'un article. (*Le Chevalier de Jaucourt.*)

**PERSPECTIVE MILITAIRE, (Fortific.)** c'est l'art de dessiner sur un plan un objet tel qu'il se présente à l'œil, placé à une certaine hauteur & à une certaine distance, & vu sur un tableau transparent, qu'on met entre l'œil & l'objet. Exemple, soit un pentagone *ABDEF*, entre lequel & l'œil *C* est élevé perpendiculairement le tableau *VP* sur le plan horizontal *HR*. En s'imaginant que de tous les points passent des rayons du point *C* sur le tableau, comme *CA, CB, CD*, &c. & qu'ils laissent sur le tableau *VP*, de façon que les rayons qui en sortent vers l'œil, feront le même effet que si le pentagone *ABDEF* y étoit réellement. La *perspective* enseigne donc la manière de trouver par des règles géométriques, les points *ABDEF* sur le tableau *VP*; c'est-à-dire à dessiner un objet suivant qu'il se présente à la vue, eu égard à la distance & à la position de l'œil. Quoique pour établir ces règles on ait écrit des volumes entiers, on peut cependant les renfermer dans peu de principes. (*D. J.*)

**PERSPICACITÉ, f. f. (Gramm.)** pénétration prompte & subite; c'est une qualité qui s'accompagne pas toujours la vivacité de l'esprit, quoiqu'elle la suppose. La *perspicacité* s'exerce sur les choses difficiles à démêler.

**PERSPICUITÉ, f. f. (Gramm.)** clarté, netteté d'idées & de discours; c'est une qualité essentielle d'un auteur ou d'un orateur. Sans elle, il fatiguera ceux qui l'écouteront, & ses écrits auront besoin d'un commentaire. Ce mot est emprunté de la transparence ou de l'air, ou de l'eau, ou du verre.

**PERSUADER, SUGGÉRER, INSINUER, (Synon.)** l'abbé Girard a parfaitement développé la différence de ces trois mots. On *insinue* finement & avec adresse. On *persuade* fortement, & avec éloquence. On *suggère* par crédit, & avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le tems, l'occasion, l'air & la manière de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons & l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des perionnes.

*Insinuer*, dit quelque chose de plus délicat. *Persuader*, dit quelque chose de plus pathétique. *Suggérer*, emporte quelquefois dans sa valeur quelque chose de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *insinuer*. On propose nettement ce qu'on veut *persuader*. On fait valoir ce qu'on veut *suggérer*.

On croit souvent avoir pensé de soi-même ce qui a été *insinué* par d'autres. Il est arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raisonnement a *persuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonstratives. La société des personnes, qui ne peuvent & n'agissent qu'autant qu'elles sont *suggérées* par leurs domestiques, ne peut pas être d'un goût bien délicat. (*D. J.*)

**PERSUASION, f. f. (Gram.)** c'est l'état de l'ame considéré relativement à la vérité ou la fausseté d'un fait ou d'une proposition, à sa vraisemblance ou à son défaut de vraisemblance, à sa possibilité ou à son impossibilité; c'est le jugement sincère & intérieur qu'elle porte de ces choses. Après l'examen, on peut être persuadé d'une chose fautive; mais celle dont on est convaincu est toujours vraie. La conviction est l'effet de l'évidence qui ne trompe jamais. La *persuasion* est l'effet des preuves morales qui peuvent tromper. La conviction, non plus que l'évidence ne sont pas susceptibles de plus ou de moins. Il n'en est pas ainsi de la *persuasion*, elle peut être plus ou moins forte. La *persuasion* excite souvent l'action. Les anciens avoient fait de la *persuasion* une déesse; c'étoit la patronne des Poètes & des Orateurs.

**PERTE, voyez l'article PERDRE.**

**PERTE, dans le commerce**, dommage que l'on souffre, diminution de bien & de profit. Les banqueroutes sont quelquefois occasionnées par la mauvaise conduite des négocians, & souvent aussi par les *peres* inopinées qui leur surviennent. Voyez BANQUEROUTE.

Vendre sa marchandise, donner sa marchandise à *perte*, c'est la vendre à moins qu'elle ne coûte. *Dictionnaire de Commerce.*

**PERTE, f. f. (Hydraul.)** est bien différente d'une fuite dans une conduite d'eau; elle arrive quand on ne connoit point sur la superficie de la terre les endroits où l'eau se perd: alors on est obligé de découvrir entièrement une conduite pour l'examiner d'un bout à l'autre, & remédier aux fuites & fraîcheurs que l'on aperçoit le long des tuyaux. (*K.*)

**PERTIGUES ou PERTIGUELTES, f. m. plur. (Marine.)** bâtons qui portent avec la fleche une piece d'étoffe qu'on appelle *tendele*, & qui sert à couvrir la poupe d'une galere, contre le soleil & contre la pluie.

**PERTH, (Géog. mod.)** ville d'Ecosse, capitale du comté du même nom, sur la riviere de Tay, à 18 lieues N. E. d'Edimbourg, 119 N. par O. de Londres. Long. 14. 35. lat. 56. 40. (*D. J.*)

**PERTHSHIRE, (Géog. mod.)** province d'Ecosse, au sud & à l'est d'Athol. Elle se divise en deux parties; l'une qui porte proprement le nom de *Perth*, & l'autre celui de *Gowrie*. Perth est au midi, & Gowrie au nord de Perth. (*D. J.*)

**PERTICA, f. f. (Phys.)** nom que les anciens auteurs donnent à une espece de comete, qu'ils appellent autrement *véru*, *broche*, parce qu'elle est semblable à une perche ou à une broche par sa figure.

**PERTICA, (Antiq. rom.)** Les Romains se servoient de la perche *perica*, pour partager les terres dans l'établissement des nouvelles colonies, ou lorsqu'après avoir chassé les anciens habitans d'une contrée dont ils s'étoient rendus maîtres; ils vendent à l'enchere les terres après en avoir fait la division. Properce appelle ce partage *triflis perica* avec raison, puisque les anciens propriétaires se voyoient dépouillés de leurs biens.

*Nam tua cum multis versarem arva juvenis,  
Absulit exultas pertica tristis opes.*

Le mot *perica* signifioit non-seulement ce bâton long de dix piés, dont on mesuroit les terres, mais encore le fonds mesuré & confiné, comme nous l'apprenons de Siculus Flaccus, de Frontin, & de plusieurs autres que Cæsius a recueillis, & qu'il a expliqué par des notes très-nécessaires pour leur intelligence. (*D. J.*)

**PERTINENT, adj. (Jurisprud.)** se dit d'un fait articulé qui vient bien à la chose & dont la preuve est admissible; quand le fait n'est pas de cette nature, on dit qu'il est *impertinent* & inadmissible. (*A.*)

**PERTOIS, LE.** (*Géog. mod.*) en latin moderne ; *pagus Pertusis* ; pays de France en Champagne, & dont il est fait mention dans les capitulaires de Charlemagne. Il s'étend le long de la Marne, entre la Champagne proprement dite & le Barrois ; sa capitale est Vitry-le-François. (*D. J.*)

**PERTUIS, f. m.** (*Archit. Hydraul.*) c'est un passage étroit, pratiqué dans une rivière aux endroits où elle est basse pour en augmenter l'eau de quelques piés, afin de faciliter ainsi la navigation des bateaux qui montent & qui descendent. Cela se fait en laissant entre deux batardeaux une ouverture qu'on ferme avec des ailes, comme sur la rivière d'Yonne, ou avec des planches en-travers, comme sur la rivière de Loing, ou enfin avec des portes à vannes, ainsi qu'au pertuis de Nogent-sur-Seine. Voyez ECLUSE.

*Pertuis de bassin* ; c'est un trou par où le perd l'eau d'un bassin de fontaine ou d'un réservoir, lorsque le plomb, le ciment ou le corroi est fendu en quelque endroit. Si l'on veut connoître la dépense d'un pertuis, soit carré, circulaire, rectangulaire, &c. vertical ou horizontal, il faut lire les sections 9. & 10. de l'*Archit. hydraul.* de M. Belidor, tom. 1. de la première partie. (*D. J.*)

**PERTUIS, terme géographique** ; ce mot est employé en Géographie, sur-tout sur les côtes de Poitou, pour désigner un détroit de mer, comme il paroît par les exemples suivans.

*Pertuis d'Antioche*, détroit de l'Océan, dans la mer de France, entre l'île de Ré au nord, & l'île d'Oléron au midi.

*Pertuis-Breton*, détroit de l'Océan, dans la mer de France, entre la côte du Poitou & de l'Aunis au nord & l'île de Ré au midi.

*Pertuis de Maumisson*, détroit de l'Océan, dans la mer de France, entre l'île d'Oléron au nord, & la côte de Saintonge au midi & à l'occident.

Mais le pertuis-Rostain ou pertuis-Rostang, est une roche percée au-dessus de laquelle, on voit à l'entrée une dédicace faite à Auguste en ces termes : *Divo Cæsari Augusto dedicata, salutate eam.* (*D. J.*)

**PERTUIS, (Géog. mod.)** petite ville de France, en Provence, dans la Vigueirie d'Aix, à 4 lieues N. E. d'Aix, 11 N. de Marseille, 162 S. E. de Paris. Long. 23. 15. lat. 43. 44.

**PERTUIS, i. m.** (*Serrur.*) sorte de garde qu'on met aux planches des ferrures. Il a différens noms selon sa figure. On en use le plus communément aux ferrures benardes & antiques. Il ne faut pas le confondre avec le rouet qu'on pose sur le palatre, la couverture ou le foncet.

Il y a le pertuis à jambe, & le pertuis volant.

Le pertuis à jambe se pose sur la planche à l'endroit où passe la tige de la clé. Pour l'arrêter à la planche, on fait un trou à la planche à l'endroit où doit passer la tige de la clé, & on épargne par-derrière un petit rivet.

Le pertuis volant se place à quelque-endroit de la planche qu'on le veut. Après que la planche a tourné dans la clé, on marque ce pertuis des deux côtés de la planche avec une pointe à tracer, comme si c'étoit un rouet. On en prend la longueur avec un compas. On a une pièce de fer qu'on fend juste par le milieu jusqu'à deux lignes de ses extrémités ; on épargne de chaque côté un pié qu'on rive à la planche. On dresse ensuite cette pièce, on la fait entrer dans la planche sur le trait, & on rive. Cela fait, on fait tourner la clé, & on lime le pertuis par le bout.

Il y a des pertuis en cœur, en rond, en tresse, de quarrés, de coudés, en ovale, en croix de S. André, en étoiles, de renversés, de haïtes, de deux pleines croix, en M, en brin de sauge, &c.

**PERTUIS, f. m.** *terme de Tireur d'or* ; ancien mot qui signifie un trou, & qui n'est plus guere d'usage en

ce sens, que parmi les Tireurs d'or, ou autres ouvriers, qui réduisent les métaux en fil ; il signifie dans leur langage, les ouvertures ou trous de filières, à-travers desquels ils font passer successivement ces métaux. Chaque pertuis a son embouchure & son œil : l'embouchure est le côté par où entre le fil, & l'œil est le côté par où il sort ; on passe le lingot par plus de sept vingt pertuis, avant de le porter jusqu'au superfin.

**PERTUISAGE, DROIT DE, f. m.** (*Gram. Jurisp.*) droit à payer pour mettre un tonneau en perce & d'en vendre le vin.

**PERTUISANE, f. f.** (*Art. milit.*) c'est une sorte d'arme composée d'une hampe, & d'un fer large, aigu & tranchant au bout de la hampe. C'est une manière de halebard très-propre à défendre un vaisseau à l'abordage. La lame est de 18 à 19 pouces de long, avec une canelure au milieu, & la hampe est de bois de trêne.

**PERTUNDA, f. f.** (*Mytholog.*) une des déesses qui présidoient aux mariages. On en plaçoit la statue dans la chambre de la nouvelle mariée le jour de ses nocces.

**PERTURBATEUR, f. m.** (*Gram.*) homme turbulent, inquiet, séditieux, qui émeut les esprits des citoyens, & cause du désordre dans la société. Après cette définition, ou une autre peu différente, on ajoute dans le dictionnaire de Trév. que les Théologiens font ordinairement perturbateurs de l'état.

**PERTURBATRICE, f. f.** & adj. qui trouble, qui dérange. Il n'a guere lieu qu'en géométrie dans la solution des problèmes où des corps s'attirent les uns les autres ; on donne à une force qui dérange le mouvement d'un corps, le nom de perturbatrice.

**PERTUS, terme de Saline** ; c'est une planche percée de plusieurs trous, qu'on place dans la terre, ou la vette d'un marais salant. Les trous du pertus sont bouchés avec des chevilles, & quand on veut introduire l'eau du mort dans la table, on tire les chevilles, en commençant par les plus hautes, & ainsi du reste, jusqu'à ce qu'il soit entré de l'eau suffisamment. (*D. J.*)

**PERVENCHE, pervinca, f. f.** (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, en forme d'entonnoir évasé en manière de soucoupe & profondément découpée. Le pistil sort du calice ; il est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur ; il devient dans la suite un fruit composé de deux filiques, & il renferme une semence oblongue, le plus souvent cylindrique & filonnée. Tournefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

**PERVENCHE, pervinca, (Jardinage.)** arbrisseau grimpant qui est toujours verd. Il vient dans les bois des pays tempérés de l'Europe. Il pousse du pié plusieurs tiges sarmenteuses & fort menues qui rampent contre terre & s'étendent au loin. Ses feuilles sont petites, oblongues, & relevées par-dessous d'une forte arête dans le milieu ; leur surface est luisante, les bords sont sans dentelure, & la verdure en est agréable, quoiqu'un peu foncée. Ses fleurs de couleur bleue & disposées en rose paroissent au printemps. Ses graines qui sont longues, ovales & filonnées, se trouvent dans des filiques accouplées.

Cet arbrisseau est assez commun dans plusieurs pays, il se plaît dans les terres grasses & humides, à l'ombre des arbres. Il se multiplie fort aisément de bouture & de branches couchées ; ses branches font racine pour peu qu'elles touchent contre terre. Son accroissement, qui est très-rapide, joint à cette facilité de se propager, fait qu'il envahit bien-tôt un terrain, si on le laisse aller.

Les pervenches peuvent contribuer à l'agrément d'un jardin. En les laissant courir à leur gré, elles formeront des tapis de verdure qui seront garnis de fleurs dans les mois de Mars & d'Avril. On en peut faire



faire de petites palissades en les soutenant avec du treillage. On les laisse aussi grimper contre la tige des gros arbres pour les garnir de verdure ; & comme ces arbrisseaux aiment l'ombre, la fraîcheur, l'exposition du nord, & qu'ils viennent à fouhait dans les endroits ferrés & couverts d'arbres, ou nulle autre plante ne pourroit réussir, il n'est pas douteux qu'on en peut tirer du service pour compléter l'arrangement d'un grand jardin. Cette plante a d'ailleurs des propriétés intéressantes ; on en fait usage en médecine à plusieurs égards.

Les *pervenches* portent rarement des graines, mais elles se multiplient si aisément d'elles-mêmes qu'il ne faut pas y avoir de regret. Cependant on peut les amener à la fructification en les tenant en pot avec peu de terre au grand air.

On connoit plusieurs variétés de ces arbrisseaux : voici les principales.

1. La *pervenche* à fleur bleue, c'est la plus commune.
2. La *pervenche* à fleur blanche.
3. La *pervenche* à fleur rougeâtre.
4. La *pervenche* à fleur bleue, double.
5. La *pervenche* à fleur bleue, double & d'un pourpre foncé.
6. La *pervenche* à fleur double, variée de plusieurs couleurs.
7. La *pervenche* à feuilles panachées de blanc.
8. La grande *pervenche* à fleur bleue ; cet arbrisseau est plus grand que les précédents dans toutes ses parties. Sa verdure est très-brillante, ses fleurs sont d'un bleu vif de belle couleur. Elles paroissent de très-bonne heure au printemps, & elles se succèdent pendant plus de quatre mois. On a vu cette plante s'élever jusqu'à douze piés en deux ans. Elle est extrêmement convenable pour garnir des murs exposés au nord.

9. La grande *pervenche* à fleur blanche.
10. La grande *pervenche* à feuilles panachées.
11. La *pervenche* de Madagascar. C'est un arbrisseau précieux & charmant, qui ne s'élève qu'à douze ou quinze pouces. Sa fleur ressemble à celle du laurier-rose, qu'elle surpasse en vivacité, en beauté & en durée. Elle fleurit constamment pendant plus de six mois. Le grand soleil anime ses fleurs au lieu de les altérer & de les faire pâlir. Cette plante est délicate ; il faut la traiter comme les mirtes & la multiplier de semence.

**PERVENCHE**, (*Mat. méd.*) petite ou commune, à feuilles étroites, petit pucelage, violette des forçiers, grande *pervenche*, *pervenche* à larges feuilles, grand pucelage.

On emploie indifféremment les deux espèces de *pervenche* qui possèdent les mêmes vertus.

La *pervenche* est comptée parmi les vulnéraires astringens les plus usités. On ordonne intérieurement son infusion contre les pertes de sang ou flux immodéré des menstrues, contre le crachement de sang, & les autres hémorrhagies des parties internes. On donne aussi dans ces cas & dans la phthisie & la dysenterie le lait coupé avec la décoction ou infusion de ses feuilles.

**PERVRS, PERVERTIR, PERVERSION, PERVERSITÉ**, (*Gramm.*) tous ces mots sont relatifs à la corruption de l'esprit ou du cœur, & ils en marquent le dernier degré. Il est difficile de conserver la pureté des mœurs, l'honnêteté, la droiture, la rigoureuse probité, en vivant avec des hommes *pervers*, & malheureusement la société en est pleine. Le *luxu perversu* bien des femmes.

**PÉRUGIN, LE, ou LE PÉROUSIN**, (*Géog. mod.*) territoire d'Italie dans l'état de l'Eglise, & auquel la ville de Pérouse, qui en est la capitale, donne son nom. Il est borné au nord par le duché d'Urbain, à

l'orient par l'Umbrie, au midi par l'Orviétan, & à l'occident par la Toscane. La plus grande étendue de ce pays du septentrion au midi, ne passe pas vingt-huit milles ; & on ne lui en donne pas plus de trente du levant au couchant. Le Tibre le coupe du nord-nord-ouest au sud. (*D. J.*)

**PERVIGILLA**, (*Ant. rom.*) nom donné aux fêtes nocturnes qu'on célébroit en l'honneur de différentes divinités, comme Cérès, Vénus, la Fortune, &c. on les nommoit *pervigilia*, parce que toutes les nuits de ces fêtes s'employoient à veiller.

**PERUSIA**, (*Géog. anc.*) aujourd'hui *Pérouse*, voyez **PÉROUSE**.

Eutrope la nomme *Perusum*, ville d'Italie dans la Toscane ; elle étoit fort peuplée, & Tite-Live, *l. X. ch. xxxvij*. l'estime une des trois plus fortes villes de l'Etrurie ; son nom moderne est en italien *Perugia*. On doit mettre dans les fastes d'Auguste le saccage de cette ville, & la mort inhumaine de ses trois cents sénateurs ; ce fait peut servir à tracer son portrait, que nous donnerons avec celui d'Antoine & de Lépide, au mot **TRIUMVIRAT**.

**PÉRUVIENNE**, (*Manuscr. de soie.*) *péruvienne* à boutons ou à ligatures.

L'étoffe appelée *péruvienne* est composée de deux chaînes de différentes couleurs contenant 40 portées doubles ou simples chacune suivant la quantité que le fabricant veut donner à l'étoffe.

L'on fabrique cette étoffe sans qu'il soit besoin du secours des lisses-marches, &c. le corps ou les ligatures suffisent pour cette opération.

On donne le nom de *ligatures* à des lisses dont la maille contient une petite boucle, laquelle empêche le fil de lever ou baisser, si ce n'est lorsque la ligature leve ou baisse ; les mailles à boucle ou ligatures sont semblables à celles des lisses dont on se sert dans tous les métiers de la draperie & de la toilerie.

Les dessins pour la *péruvienne* sont très-petits ; cette étoffe est aussi propre pour habit d'homme que pour habit de femme ; l'endroit de l'étoffe se fait ordinairement dessus, la navette y fait la figure comme dans la prussienne, avec cette différence, que comme il n'y a point de lisses pour faire le fond ou corps de l'étoffe, quand le tireur ou tireuse a tiré le lac qui doit faire la figure, & que la navette qui doit figurer est passée, il faut à la seconde navette tirer tout ce qui a été laissé au premier coup, & c'est précisément ce qui lie les deux chaînes : on expliquera plus amplement cette façon de travailler quand on aura donné celle de lire le dessin sur les ligatures.

La quantité de ligatures n'est point fixée pour la *péruvienne*, elle doit être proportionnelle à la longueur & à la largeur du dessin ; mais sur-tout à la largeur. Par exemple, un dessin qui portera en largeur cinq dizaines de 8 en 10, qui composent 40 cordes, se travaillera avec 40 ligatures pour une des deux chaînes, & 40 pour l'autre, ce qui fera en tout 80 ligatures. Ces 80 ligatures doivent produire le même effet que 1600 mailles de corps, attendu que chacune de ces ligatures doit contenir 20 mailles ou boucles. Chaque boucle de la ligature doit contenir quatre fils doubles de la chaîne pour la réduction ordinaire, de façon que 40 ligatures contiennent, à 20 mailles ou boucles chacune, 3200 fils ; nombre complet d'une chaîne de 40 portées doubles. Les 40 autres ligatures étant destinées pour la seconde chaîne, il n'est pas besoin de dire que chaque ligature, en la supposant de 20 mailles ou boucles, doit être distribuée de façon que les 20 mailles doivent porter la largeur de l'étoffe, conséquemment faites & placées à jour ou à une distance égale, afin qu'elles puissent se trouver précisément placées à la rencontre de chaque fil de chaîne sans être portées à droite ni à gauche du fil.

Comme les lissiers dans les étoffes ordinaires por-

tent 3, 4 lignes & plus d'épaisseur, si ceux des ligatures étoient de même, il arriveroit que 80 ligatures portant une largeur extraordinaire, il ne seroit pas possible qu'elles pussent se tirer avec la même égalité, c'est pour cela que les liférons des ligatures ne doivent porter qu'une ligne d'épaisseur, conséquemment 80 liférons ne portent pas plus de 6 pouces & 8 lignes, & pour les resserer davantage, l'ouvrier a soin de faire faire les lisses de façon, que quoi que toutes les boucles soient à même hauteur de la soie, néanmoins il se trouve une lisse qui est élevée de 4 pouces plus que l'autre, ce qui est alternatif; & au moyen de cette précaution, les 80 lisses ne portent gueres plus larges que 40. La façon de disposer ainsi ces ligatures est très-simple, par la précaution que la faiseuse de lisses prend de les faire toutes ensemble 4 pouces plus longues d'un côté que d'un autre, lorsqu'étant sur le liferon on les attache, on met la première lisse, de façon que la partie la plus longue se trouve en haut; à la seconde, la partie la plus longue en bas; ainsi des autres jusqu'à ce qu'elles soient toutes attachées.

Chaque lisse doit être attachée à une corde de rame; ainsi le dessin portant 40 cordes pour chaque chaîne, il faut quatre-vingt cordes de rame pour les deux.

La façon de passer les fils dans les ligatures est différente de celle qui se pratique dans les autres métiers; si le dessin est à pointe, c'est-à-dire, que si le côté ne contient que la moitié d'une fleur, d'un fruit, &c. & qu'il doive être entier sur l'étoffe, on commence à passer quatre fils de la première chaîne à la première ligature du côté de l'ensuple de derrière, & on continue par la seconde, & celles qui suivent jusqu'à la quarantième du côté du battant, après quoi, au lieu de recommencer par la première du côté de l'ensuple, vous prenez la seconde du côté du battant, & allez en reculant lisse par lisse, jusqu'à la même lisse, par laquelle vous avez commencé, qui est la première du côté de l'ensuple, & continuez de même jusqu'à ce que la chaîne soit passée en entier, de façon que le remettage forme une espèce de N.N.

Seconde façon de passer les fils. Il faut observer encore que, pour que les fils ne soient ni gênés, ni contrariés, quand on a passé un fil d'une chaîne sur une ligature, il faut que le fil de la seconde chaîne suive sur l'autre, afin que rien ne soit embrouillé, & qu'il se trouve un accord parfait, & que toutes les ligatures soient passées à-la-fois, c'est-à-dire ensemble, cette dernière façon de passer les fils, quoique plus embarrassante, fait néanmoins que l'étoffe se travaille plus aisément. Au surplus on peut choisir.

Si le dessin est à chemin, c'est-à-dire, qu'il ne répare pas sur les côtés, pour lors on passe les fils à l'ordinaire, en commençant par la première ligature du côté de l'ensuple, & finissant par la dernière du côté du battant, & reprendre ensuite la première sans reculer au remettage.

Le dessin à pointe par la façon du remettage porte dans la fabrication le double dans la largeur de l'étoffe; & s'il est de même dans la hauteur en revenant sur ses pas lorsqu'on tire le bouton, c'est à-dire, en reculant par le même chemin qu'on a fait en commençant, on fait également le double dans la hauteur de l'étoffe.

Si chaque chaîne est passée sur quarante lignes, & que les fils ne soient pas lardés dans les remettages (c'est le terme), c'est-à-dire, que les deux chaînes ne soient pas passées ensemble, ainsi qu'il est démontré dans la partie ci-devant qui est sous-lignée; pour lors il faut lire le dessin une fois sur les quarante cordes qui doivent faire la figure, & une fois de suite sur les quarante qui doivent faire le fond, qui

est réservé pour le second coup de navette, dont la trame doit être très-fine, afin que l'étoffe soit liée, ou pour mieux dire, afin que les deux chaînes soient liées ensemble, sans quoi les fils qui ne seroient pas tirés badineroient dessus ou dessous l'étoffe.

Si, au contraire, les fils sont passés dans les ligatures, ainsi qu'il est démontré dans la partie qui est sous-lignée; pour lors quand le dessin est fait, il faut le translater, c'est-à-dire, que s'il est peint sur cinq dizaines, il faut le mettre sur dix, attendu qu'il faut toujours laisser la corde de fond entre celle qui se tire, c'est pourquoi il faut qu'il soit peint en deux couleurs, afin qu'on ne lise pas une corde d'une façon & une corde de l'autre, & que dans les endroits où il faut prendre quatre, cinq cordes, plus ou moins, celle qui fait le fond ne soit pas prise, quoiqu'elle se trouve entre deux. Dans ce cas, on lit le dessin de suite.

Il s'ensuit, par ce qui vient d'être démontré, que les ligatures font le même effet que le corps, avec cette différence, qu'au lieu de 800 arcades, il n'y en a point du tout, au lieu de 1600 aiguilles, il n'y en a que 160, c'est-à-dire, deux aiguilles chaque lisse, il n'y a ni carrette, ni marches, ni calqueur.

La péruvienne n'a ordinairement que trois couleurs; favori celle des deux chaînes, & celle du premier coup de navette; le second devant être d'une trame très-fine, & pour ainsi dire imperceptible, on fait des péruviennes à 40 portées doubles, à 40 portées simples, en observant qu'il faut toujours deux chaînes égales & de différentes couleurs.

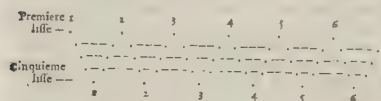
La beauté de la péruvienne est qu'elle n'a point d'avers; au moyen des deux chaînes, elle est aussi belle d'un côté que d'un autre, & c'est précisément ce qui la distingue de la prussienne. Par exemple: si une chaîne est pourpre & bleue, ce qui fera une figure bleue d'un côté, fera de l'autre une figure pourpre, & c'est précisément ce qui en fait le mérite principal. La couleur dans un habit de femme est-elle passée d'un côté, elle le tourne de l'autre, pour lors la robe paroît neuve; il en est de même pour les habits d'homme; c'est précisément cette singularité qui caractérise la péruvienne.

La quantité d'étoffes qui se fabriquent à Lyon à la petite tire, ou au bouton, est si considérable, que de dix mille métiers qui travaillent actuellement dans la fabrique en étoffes façonnées, il y en a au moins la moitié dans ce genre; il n'est point d'année qu'il ne paroisse quelque nouveauté dans ce genre d'étoffe, soit dans le mécanisme, soit dans le goût, c'est ce qui fait que l'étranger ne peut pas parvenir à l'imitation de la fabrique de Lyon, attendu qu'aussi-tôt qu'il s'est saisi d'un goût, incontinent il s'en trouve un autre.

On fait aujourd'hui des taffetas à bandes ombrées & carrelées, & avec des petits agréments entre les bandes, sans qu'il soit besoin de tireuse, l'endroit dessus, & cela au moyen de six ou huit ligatures, qui sont disposées de façon que six ou huit marches placées à gauche sur le côté du métier en font l'embaras. L'ouvrier foulant la première marche à gauche avec le pié gauche de même, passe ses coups de navette en foulant les deux marches du taffetas qui sont du côté droit aussi long-tems, ou passe autant de coups qu'il veut donner d'étendue à son cannelé & à son carrelé, tandis que tenant la marche du côté gauche foulée, cette même marche faisant lever les ligatures qui sont faites à jour, & en conformité de la largeur des bandes, ces mêmes ligatures demeurent levées pendant les coups de navette qu'il passe. Il faut observer qu'une marche à gauche suffiroit s'il n'avoit qu'un cannelé, il n'en faudroit que deux pour le carrelé; & lorsqu'il y en a davantage, elles ne font déf-



tinées que pour quelques fleurons qui contiennent six, huit ou dix coups. On appelle *coup* chaque partie où la marche de retour, qui est une de celles du pied gauche, demeure levée, tandis que l'ouvrier passera six ou huit coups de navette du côté droit. Le dessin est-il disposé pour le retour ? L'ouvrier ayant achevé la quantité de marches à gauche, au lieu de recommencer par la première, revient sur ses pas : pour lors le dessin étant sur huit marches en contient quinze, quoiqu'il y ait deux fois le mouvement de huit marches, parce que la première marche & la dernière n'étant foulées qu'une fois dans le cours, tandis que chacune des autres l'est deux fois, ces deux marches n'en doivent composer qu'une, ce qui est un peu difficile à comprendre. Par exemple, en supposant huit marches de retour, vous passez huit coups ; quand vous avez passé la huitième marche, vous revenez sur vos pas par la septième jusqu'à la première, ce qui ne fait que sept coups pour finir le cours, & huit pour le commencement, faisant en tout quinze coups. Il en est de même quant à la façon de passer les fils dans les ligatures pour les *péruviennes* dont le dessin est à pointe, & dont par conséquent le remettage doit être en zig-zag ainsi qu'il a été démontré dans ce mémoire. Pour cette opération, si le dessin est disposé pour quarante ligatures complètes, il en faut quarante-une, savoir trente-neuf de vingt mailles chacune, & deux de dix qui font la première & la dernière ; conséquemment la première & la dernière ne contenant que dix mailles ou ligatures n'en sauroient valoir qu'une. La chose est bien sensible, & pour la faire comprendre, il faut donner un exemple moins étendu ou plus petit en volume de lisses ou ligatures. Veut-on remettre cinq lisses pour faire pointe de vingt mailles chacune ? il faudra que la première & la dernière lisse ne contiennent que dix mailles, & ces cinq lisses n'en composeront que quatre : en voici la raison. Le premier fil étant passé sur la première lisse, le cinquième fil, après avoir passé les autres, se trouve sur la cinquième : or, en retournant sur ses pas, la quatrième lisse se trouve avoir deux fils, tandis que la cinquième n'en a qu'un, la troisième de même, la seconde également, & la première en finissant s'en trouve deux ; mais en revenant par contre au remettage, comme on a commencé, la seconde s'en trouve deux, la troisième de même ainsi que la quatrième, tandis que la première par laquelle on a commencé n'en a qu'un : les points désignés ci-dessous indiqueront cette façon de faire le remettage & les lisses.



Chaque point étant une maille, il est visible que la première lisse n'a eu que six mailles de prises ainsi que la cinquième, tandis que les trois autres en ont douze chacune, ce qui fait que la première & la cinquième ne contiennent pas plus de fils que chacune des trois autres : il est donc d'une nécessité indispensable de bien faire attention, dans cette façon de remettre les métiers, que la première & la dernière lisse ne contiennent non-seulement que la moitié des mailles des autres, mais encore que ces mailles soient placées à une distance juste pour que les fils ne soient pas gênés.

Mais, dira-t-on, pour éviter cet embarras de demi-lisses, il n'est besoin que de passer deux fils sur la première & deux sur la dernière, afin que toutes les lisses soient égales : à quoi on répond que chaque lisse ne contenant qu'un fil seul dans les étroites où le

remettage est tel, deux fils qui se trouveroient ensemble marqueroient trop en comparaison des autres. Par exemple, dans la *péruvienne*, chaque maille de la ligature contenant quatre fils doubles, si on passoit sur deux boucles ensemble quatre fils à chacune, il se trouveroit huit fils doubles ensemble ; & si, par la disposition du dessin, cette première ou dernière lisse se trouvoit faire une découpeure dans l'étoffe, il arriveroit que cette découpeure seroit le double plus large que celles qui se trouveroient faites par les autres lisses, ce qui seroit une défectuosité marquée & qui gâteroit la forme du dessin.

On peut faire la *péruvienne* avec le corps sans ligatures ; mais comme les dessins pour cette étoffe sont très-petits, la dépense pour monter ces étoffes est diminuée des trois quarts au-moins par la suppression des arcades, des aiguilles, & de seize cens mailloins de verre, ce qui fait un objet de plus de 80 livres, tandis qu'avec les ligatures à pince en coûtera-t-il 12 livres : voilà l'objet.

**PESADE**, f. f. *terme de Manège*, c'est le premier mouvement du cheval, lorsqu'il leve les pieds de devant sans remuer ceux de derrière. C'est la première leçon qu'on donne aux chevaux pour manier à courbettes, & autres airs relevés. (*D. J.*)

**PESAGE** ou **POIZAGE**, f. m. (*Jurisp.prud.*) droit domanial que le roi perçoit en quelques endroits sur les marchandises qui se pèsent sous les halles. Voyez **POIDS-LE-ROI**. (*A.*)

**PESANT**, **LOURD**, (*Synon.*) voyez l'article **PESANTEUR**.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *pesant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'esprit. Il faut de la force pour porter l'un, de la supériorité de génie pour soutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuste trouve léger ; l'administration de toutes les affaires d'un état est un fardeau bien *pesant* pour un seul : mais on dit une *lourde* faute, pour signifier une grande imprudence, une faute que ne pourroit être faite par un habile homme. (*D. J.*)

**PESANT**, **PESANTEUR**, (*Critiq. sacrée.*) Ces mots au figuré signifient *poids aggravant* ; la *pesanteur* de la main de Dieu, dans l'Ecriture, est un terme métaphorique, qui marque la rigueur de ses châtimens. Un joug *pesant*, désigne l'esclavage sous un maître dur. *Alligant onera gravia; Matt. xxij. 4.* les Phariens attachent des fardeaux insupportables ; ces fardeaux étoient les fardeaux rigoureux de la loi, joints à ceux de leurs traditions. *Populus gravis*, marque un grand. Je te louerai, Seigneur, au milieu d'un peuple nombreux ; *Pf. iv. 18. Musca gravissima; Exod. viij. 24.* une multitude de mouches très-incommodes. *Vae populo gravi; Is. j. 4.* malheur au peuple chargé d'iniquités. *Dormibat sopore gravi; Jon. j. 15.* Jonas dormoit d'un profond sommeil. (*D. J.*)

**PESANT**, (*Marichallerie.*) Un cheval *pesant* est celui qui marche grossièrement, & court sans aucune légèreté.

**PESANT** ou **PLOMB**, *terme de Tailleurs*, &c. & autres ouvriers qui travaillent en couture. C'est un morceau de fer ou de plomb couvert d'étoffe, qu'ils posent sur l'ouvrage qu'ils travaillent afin de l'assujettir. On l'appelle plus ordinairement un *plomb*, à cause de la matière principale dont il est fait.

**PESANTEUR**, f. f. (*Phys.*) est cette propriété en vertu de laquelle tous les corps que nous connoissons tombent & s'approchent du centre de la terre, lorsqu'ils ne sont pas soutenus. Il est certain que cette propriété a une cause, & on auroit tort de croire qu'un corps qui tombe, ne tombe point par une autre raison que parce qu'il n'est pas soutenu. Car, qu'on

mette un corps pesant sur une table horizontale, rien n'empêche ce corps de se mouvoir sur la table horizontalement & en tout sens. Cependant il reste en repos : or il est évident qu'un corps, considéré en lui-même, n'a pas plus de penchant à se mouvoir dans un sens que dans un autre, & cela parce qu'il est indifférent au mouvement ou au repos. Donc, puisqu'un corps se meut toujours de haut en bas quand rien ne l'en empêche, & qu'il ne se meut jamais dans un autre sens à moins qu'il n'y soit forcé par une cause visible, il s'ensuit qu'il y a nécessairement une cause qui détermine pour ainsi dire les corps pesants à tomber vers le centre de la terre. Mais il n'est pas facile de connoître cette cause. On peut voir aux articles *GRAVITÉ & GRAVITATION*, ce que les différentes sectes de philosophes ont pensé là-dessus. Nous rapporterons seulement ici les lois de la pesanteur, telles que l'expérience les a fait découvrir.

Cette même force qui fait tomber les corps lorsqu'ils ne sont point soutenus, leur fait presser les obstacles qui les retiennent & qui les empêchent de tomber : ainsi une pierre pèse sur la main qui la soutient, & tombe, selon une ligne perpendiculaire à l'horizon, si cette main vient à l'abandonner.

Quand les corps sont retenus par un obstacle invincible, la gravité, qui leur fait presser cet obstacle, produit alors une force morte, car elle ne produit aucun effet. Mais, quand rien ne retient le corps, alors la gravité produit une force vive dans ces corps, puisqu'elle les fait tomber vers la surface de la terre.

*Voyez FORCE VIVE.*

On s'est aperçu dans tous les tems, que de certains corps tomboient vers la terre, lorsque rien ne les soutenoit, & qu'ils pressoient la main qui les empêchoit de tomber ; mais comme il y en a quelques-uns dont le poids paroît insensible, & qui remontent soit sur la surface de l'eau, soit sur celle de l'air, comme la plume, le bois très-léger, la flamme, les exhalaisons, &c. tandis que d'autres vont au fond, comme les pierres, la terre, les métaux, &c. Aristote, le pere de la Philosophie & de l'erreur, imagina deux appétits dans les corps. Les corps pesants avoient, selon lui, un appétit pour arriver au centre de la terre, qu'il croyoit être celui de l'univers ; & les corps légers avoient un appétit tout contraire qui les éloignoit de ce centre, & qui les portoit en haut. Mais on reconnut bien-tôt combien ces appétits des corps étoient chimériques.

Galilée qui nous a donné les véritables lois de la pesanteur, combattit d'abord l'erreur d'Aristote, qui croyoit que les différens corps tomboient dans le même milieu avec des vitesses proportionnelles à leur masse. Galilée osa assurer, contre l'autorité d'Aristote (unique preuve que l'on connoît alors), que la résistance des milieux dans lesquels les corps tombent, étoit la seule cause des différences qui se trouvent dans le tems de leur chute vers la terre, & que dans un milieu qui ne résisteroit point-du-tout, tous les corps de quelque nature qu'ils fussent tomberoient également vite. Les différences que Galilée trouva dans le tems de la chute de plusieurs mobiles, qu'il fit tomber dans l'air de la hauteur de cent coudées, le portèrent à cette assertion, parce qu'il trouva que ces différences étoient trop peu considérables pour être attribuées au différent poids des corps. Ayant de plus fait tomber les mêmes mobiles dans l'eau & dans l'air, il trouva que les différences de leurs chutes respectives dans les différens milieux, répondoient à-peu-près à la densité de ces milieux, & non à la masse des corps : donc, conclut Galilée, la résistance des milieux, & la grandeur, & l'aspérité de la surface des différens corps, sont les seules causes qui rendent la chute des uns plus prompte que celle des autres. Lucrece lui-même, tout mauvais physicien

qu'il étoit d'ailleurs, avoit entrevu cette vérité, & l'a exprimée dans son deuxième livre par ces deux vers :

*Omnia quapropter debent per inane quietum  
Æquè ponderibus non aquis concita ferri.*

Une vérité découverte en amène presque toujours une autre. Galilée ayant encore remarqué que les vitesses des mêmes mobiles étoient plus grandes dans le même milieu, quand ils y tomboient d'une hauteur plus grande, il en conclut que, puisque le poids du corps & la densité du milieu restant les mêmes la différente hauteur apportoit des changemens dans les vitesses acquises en tombant, il falloit que les corps eussent naturellement un mouvement accéléré vers le centre de la terre. Ce fut cette observation qui le porta à rechercher les lois que suivroit un corps, qui tomberoit vers la terre d'un mouvement également accéléré. Il supposa donc que la cause quelle qu'elle soit, qui fait la pesanteur, agit également à chaque instant indivisible, & qu'elle imprime aux corps qu'elle fait tomber vers la terre, un mouvement également accéléré en tems égaux, en sorte que les vitesses qu'ils acquièrent en tombant, sont comme les tems de leur chute. C'est de cette seule supposition si simple que ce philosophe a tiré toute sa théorie de la chute des corps. *Voyez ACCÉLÉRATION & DESCENTE.*

Riccioli & Grimaldi cherchèrent à s'assurer d'une vérité que Galilée avoit avancée d'après ses propres expériences : c'est que les corps en tombant vers la terre par leur seule pesanteur, parcourent des espaces qui sont entr'eux comme les quarrés des tems. Pour cet effet, ils firent tomber des poids du haut de plusieurs tours différemment élevées, & ils mesurèrent le tems de la chute de ces corps à ces différentes hauteurs par les vibrations d'un pendule, de la justesse duquel Grimaldi s'étoit assuré en comptant le nombre de ses vibrations, depuis un passage de l'étoile de la queue du lion par le méridien jusqu'à l'autre. Ces deux savans jésuites trouverent par le résultat de leurs expériences, que ces différentes hauteurs étoient exactement comme les quarrés des tems des chutes. Cette découverte de Galilée est devenue par les expériences le fait de Physique dont on est le plus assuré ; & tous les Philosophes, malgré la diversité de leurs opinions sur presque tout le reste, conviennent aujourd'hui que les corps en tombant vers la terre, parcourent des espaces qui sont comme les quarrés des tems de leur chute, ou comme les quarrés des vitesses acquises en tombant. Le pere Sébastien, ce géomètre des sens, avoit imaginé une machine composée de quatre paraboles égales, qui se coupoient à leur sommet ; & au moyen de cette machine dont on trouve la description & la figure dans les *mémoires de l'académie des Sciences*, 1699, il démonstrois aux yeux du corps, du témoignage desquels les yeux de l'esprit ont presque toujours besoin, que la chute des corps vers la terre s'opere selon la progression découverte par Galilée.

Il est donc certain aujourd'hui 1°. que la force qui fait tomber les corps est toujours uniforme, & qu'elle agit également sur eux à chaque instant. 2°. Que les corps tombent vers la terre d'un mouvement uniformément accéléré. 3°. Que leurs vitesses sont comme les tems de leur mouvement. 4°. Que les espaces qu'ils parcourent sont comme les quarrés des tems, ou comme les quarrés des vitesses ; & que par conséquent les vitesses & les tems sont en raison sous-doublée des espaces. 5°. Que l'espace que le corps parcourt en tombant pendant un tems quelconque, est la moitié de celui qu'il parcourroit pendant le même tems d'un mouvement uniforme avec la vitesse acquise ; & que par conséquent cet espace est égal à ce-



lui que le corps parcouroit d'un mouvement uniforme avec la moitié de cette vitesse. 6°. Que la force qui fait tomber ces corps vers la terre, est la seule cause de leur poids, car puisqu'elle agit à chaque instant, elle doit agir sur les corps, soit qu'ils soient en repos, soit qu'ils soient en mouvement; & c'est par les efforts que ces corps font sans cesse pour obéir à cette force, qu'ils peinent sur les obstacles qui les retiennent. Cependant, comme la résistance de l'air se mêle toujours ici-bas à l'action de la gravité dans la chute des corps, il étoit impossible de connoître avec précision, par les expériences que Galilée avoit faites dans l'air, en quelle proportion cette force qui anime tous les corps à tomber vers la terre, agit sur ces corps. Il fallut donc imaginer de nouvelles expériences.

On en fit une dans la machine du vuide, qui confirma ce que Galilée avoit plutôt deviné que prouvé. De l'or, des flocons de laine, des plumes, du plomb, tous les corps enfin abandonnés à eux-mêmes tombèrent en même tems de la même hauteur au fond d'un long récipient purgé d'air. Cette expérience paroît déceptive; mais cependant comme le mouvement des corps qui tombent dans cette machine étoit très-rapide, & que les yeux ne pouvoient pas s'apercevoir des petites différences du tems de leur chute, supposé qu'il y en eût, on pouvoit encore douter si les corps sensibles possèdent la faculté de peser à raison de leur masse, ou bien si le poids des différens corps suit quelque autre raison que celle de leur masse. Voici comment M. Newton leva cette difficulté.

Il suspendit des boules de bois creusées & égales à des fils d'égale longueur, & mit dans ces boules des quantités égales en poids, d'or, de bois, de verre, de sel, &c. en faisant ensuite osciller librement ces pendules, il examina si le nombre de leurs oscillations seroit égal en tems égal; car la pesanteur cause seule l'oscillation des pendules, & dans ces oscillations les plus petites différences deviennent sensibles. M. Newton trouva par cette expérience que tous les différens pendules faisoient leurs oscillations en tems égal. Or le poids de ces corps étant égal, ce fut une démonstration que la quantité de matière propre des corps est directement proportionnelle à leur poids, (en faisant abstraction de la résistance de l'air, qui étoit la même dans toutes les expériences); & que par conséquent la pesanteur agit sur tous les corps sensibles à raison de leur masse.

De ces expériences il s'ensuit 1° que la force qui fait tomber les corps vers la terre est proportionnelle aux masses, en sorte qu'elle agit comme 100 sur un corps qui a 100 de masse, & comme 1 sur un corps qui ne contient que 1 de matière propre. 2° Que cette force agit également sur tous les corps, quelle que soit leur texture, leur forme, leur volume, &c. 3° Que tous les corps tomberoient également vite ici-bas vers la terre, sans la résistance que l'air leur oppose, laquelle est plus sensible sur les corps qui ont plus de volume & moins de masse; & que par conséquent la résistance de l'air est la seule cause pour laquelle certains corps tombent plus vite que les autres, comme l'a voit assuré Galilée.

Que quelque changement qui arrive à un corps par rapport à la forme, son poids dans le vuide reste toujours le même, si la masse n'est point changée. A cette occasion, il est important de remarquer qu'il faut distinguer avec soin la pesanteur des corps de leur poids. La pesanteur, c'est-à-dire cette force qui anime les corps à descendre vers la terre, agit de même sur tous les corps quelle que soit leur masse; mais il n'en est pas ainsi de leur poids: car le poids d'un corps est le produit de la pesanteur par la masse

de ce corps. Ainsi quoique la pesanteur fasse tomber également vite dans la machine du vuide, les corps de masse inégale, leur poids n'est cependant pas égal. Le différent poids des corps d'un volume égal dans le vuide sert à connoître la quantité relative de matière propre & de pores qu'ils contiennent; & c'est ce qu'on appelle la pesanteur spécifique des corps. Voyez SPÉCIFIQUE.

C'est donc la résistance de l'air qui retarde la chute de tous les corps; son effet presque insensible sur les pendules à cause de leur poids & des petites hauteurs dont ils tombent, devient très-considérable sur des mobiles qui tombent de très-haut, & il est d'autant plus sensible que les corps qui tombent ont plus de volume & moins de masse.

M. Desaguliers a fait là-dessus des expériences que leur justice & les témoins devant qui elles ont été faites ont rendu très-fameuses. Il fit tomber de la lanterne qui est au haut de la coupole de S. Paul de Londres, qui a 272 piés de hauteur, en présence de MM. Newton, Halley, Derham, & de plusieurs autres savans du premier ordre, des mobiles de toutes especes, depuis des sphères de plomb de deux pouces de diamètre jusqu'à des sphères formées avec des vessies de cochons très-desséchées & enflées d'air d'environ cinq pouces de diamètre. Le plomb mit 4½ secondes à parcourir les 272 piés, & les sphères faites avec des vessies 18½ secondes. Il résulta du calcul fait, selon la théorie de Galilée, que l'air avoit retardé la chute des sphères de plomb de 17 piés environ en 4½ secondes. *Transact. philos. n° 362. Voyez aussi les expériences de M. Mariotte dans son Traité de la percussion, page 116.*

Comme l'air résiste au mouvement des corps, il en résulte que les corps qui le traversent en tombant ne doivent pas accélérer sans cesse leur mouvement: car l'air, comme tous les fluides, résiste d'autant plus qu'il est fendu avec plus de vitesse, sa résistance doit à la fin compenser l'accélération de la gravité quand les corps tombent de haut. Les corps descendent donc dans l'air d'un mouvement uniforme après avoir acquis un certain degré de vitesse, que l'on appelle leur vitesse complète, & cette vitesse est d'autant plus grande à hauteur égale, que les corps ont plus de masse sous un même volume. Le tems, après lequel le mouvement accéléré d'un mobile se change en un mouvement uniforme en tombant dans l'air, est différent selon la surface & le poids du mobile, & selon la hauteur dont il tombe; ainsi ce tems ne sauroit être déterminé en général.

On a calculé qu'une goutte d'eau qui seroit la 10.000.000.000. partie d'un pouce cube d'eau, tomberoit dans l'air parfaitement calme de 4 pouces ½ par secondes d'un mouvement uniforme, & que par conséquent elle y seroit 23½ toises par heure. On voit par cet exemple que les corps légers qui tombent du haut de notre atmosphère sur la terre, n'y tombent pas d'un mouvement accéléré, comme ils tomberoient dans le vuide par la force de la pesanteur, mais que l'accélération qu'elle leur imprime est bientôt compensée par la résistance de l'air; sans cela la plus petite pluie seroit de grands ravages, & loin de fertiliser la terre, elle détruiroit les fleurs & les fruits.

Les corps abandonnés à eux-mêmes tombent vers la terre, suivant une ligne perpendiculaire à l'horizon; il est constant, par l'expérience, que la ligne de direction des graves est perpendiculaire à la surface de l'eau. Or la terre étant démontrée à-peu-près sphérique par toutes les observations géographiques & astronomiques, le point de l'horizon vers lequel les graves sont dirigés dans leur chute, peut toujours être considéré comme l'extrémité d'un des rayons de cette sphère. Ainsi si la ligne, selon laquelle les

corps tombent vers la terre, étoit prolongée, elle passeroit par son centre, supposé que la terre fût parfaitement sphérique. Mais si l'on s'en rapporte aux opérations faites par l'académie au pôle & à l'équateur, la terre est un sphéroïde applati vers les pôles, & alors la ligne de direction des graves n'étant point précisément au centre de la terre, leur lieu de tendance, occupe un certain espace autour de ce centre. *Voyez TERRE & ANTIPODE. Voyez aussi GRAVITÉ. Cet article est de M. FORMEY, qui l'a tiré en partie des Inst. de Phys. de Mad. du Châtelet.*

Les Physiciens ont recherché la pesanteur spécifique des principaux corps connus. *Voyez dans cet Ouvrage le mot BALANCE HYDROSTATIQUE.*

Mais pour satisfaire encore davantage la curiosité, nous allons donner ici une table beaucoup plus complète sur ce sujet, & dans laquelle nous substituerons à l'ordre alphabétique l'ordre gradué des pesanteurs spécifiques de différentes matieres solides & fluides.

Or fin ou de coupelle, . . . . .	19640.
Or d'une guinée, . . . . .	18888.
Or d'un ducat, . . . . .	18261.
Or d'un louis, . . . . .	18166.
Mercur, . . . . .	14000.
Mercur doux, . . . . .	13382.
Plomb, . . . . .	11325.
Argent fin de coupelle, . . . . .	11091.
Argent monnoyé, . . . . .	10535.
Mercur doux sublimé trois fois, . . . . .	9804.
Bismuth, . . . . .	6700.
Cuivre rouge du Japon, . . . . .	9000.
Cuivre de Suede, . . . . .	8784.
Turbith mineral, . . . . .	8235.
Cinnabre artificiel, . . . . .	8200.
Mercur doux sublimé quatre fois, . . . . .	8170.
Cuivre jaune ou de laiton, . . . . .	8000.
Acier trempé, . . . . .	7850.
Fer, . . . . .	7645.
Régule martial, . . . . .	7500.
Etain, . . . . .	7471.
Autre étain, . . . . .	7320.
Cinnabre naturel, . . . . .	7300.
Cinnabre d'Almaden, . . . . .	6188.
Zinc, . . . . .	7107.
Sublimé corrosif, . . . . .	6325.
Litharge d'or, . . . . .	6000.
Litharge d'argent, . . . . .	6044.
Cinnabre d'antimoine, . . . . .	6044.
Verre d'antimoine, . . . . .	5180.
Aimant de Hongrie, . . . . .	5106.
Autre aimant de Hongrie, . . . . .	5004.
Aimant de Cerpho, . . . . .	5245.
Pierre calaminaire, . . . . .	5000.
Pierre bleue de Namur, . . . . .	5000.
Antimoine de Hongrie, . . . . .	4700.
Antimoine d'Allemagne, . . . . .	4000.
Antimoine d'Auvergne, . . . . .	4858.
Tutie, . . . . .	4615.
<i>Crocus metallorum</i> , . . . . .	4500.
Pierre de Bologne, . . . . .	4196.
Grenats de Bohême, . . . . .	4360.
Pierre hématite, . . . . .	4360.
Fausse topaze, . . . . .	4270.
Mine d'antimoine de Poitou, . . . . .	4215.
Mine de fer des Pyrénées, . . . . .	4171.
Grenats de Suede, . . . . .	3978.
Mine de grenats marcasites, . . . . .	3100.
Arsenic blanc, . . . . .	3695.
Orpiment, . . . . .	3521.
Saphir d'Orient, . . . . .	3562.
Pyrite vitriolique, . . . . .	3512.
Ardoise bleue, . . . . .	3500.
Malachite, . . . . .	3490.

Diamant, . . . . .	3400.
Pierre à aiguifer de Lorraine, . . . . .	3288.
Cérite, . . . . .	3156.
Verre blanc ou cristal, . . . . .	3150.
Calamine d'Isly, . . . . .	3108.
Turquoise, . . . . .	3088.
Emeril de l'île de Naxos, . . . . .	3068.
Emeril de Normandie, . . . . .	3058.
<i>Lapis lazuli</i> , azur, . . . . .	3054.
Peridot, . . . . .	3052.
Talc de la Jamaïque, . . . . .	3000.
Topaze, . . . . .	2712.
Amianthe, . . . . .	2913.
Souffre rouge de Quito, . . . . .	2908.
Pierre divine ou néphrétique, . . . . .	2894.
Opale, . . . . .	2882.
Crapaudine, . . . . .	2826.
Pierre hématite de Minorque, . . . . .	2806.
Talc de Venise, . . . . .	2780.
Emeraude, . . . . .	2777.
Sucre de Saturne, . . . . .	2745.
Bol d'Arménie, . . . . .	2727.
Nitre fixé, . . . . .	2723.
Cristal d'Islande, . . . . .	2720.
Marbre, . . . . .	2718.
Marbre blanc d'Italie, . . . . .	2707.
Marbre noir d'Italie, . . . . .	2704.
Pierre bélemnite, . . . . .	2675.
Verre de bouteille, . . . . .	2666.
Jade, . . . . .	2683.
Corail rouge, . . . . .	2689.
Corail blanc, . . . . .	2500.
Cristal de roche, . . . . .	2650.
Pierre à fusil, . . . . .	2641.
Hyacinthe, . . . . .	2631.
Agathe-onix, . . . . .	2627.
Verre verd commun, . . . . .	2620.
Jaspe, . . . . .	2610.
Caillou d'Egypte, . . . . .	2578.
Agathe d'Angleterre, . . . . .	2512.
Pierre judaïque, . . . . .	2500.
Pierre ou caillou ordinaire, . . . . .	2500.
Marne de Marly, . . . . .	2428.
Sélénite, . . . . .	2322.
Tartre vitriolé, . . . . .	2298.
Tartre émétique, . . . . .	2246.
Sel admirable de Glauber, . . . . .	2246.
Ostéocolle, . . . . .	2240.
Os sec de mouton, . . . . .	2222.
Améthyste, . . . . .	2211.
Sardoine, . . . . .	2180.
Pierre noire d'Irlande, . . . . .	2165.
Sel de gayac, . . . . .	2148.
Sel polychreste, . . . . .	2148.
Sel de prunelle, . . . . .	2148.
Sel Gemme, . . . . .	2143.
Iris, . . . . .	2130.
Terre favonneuse, . . . . .	2094.
Ecaillés d'huîtres, . . . . .	2092.
Terre à pipe de Rouen, . . . . .	2088.
Soufre de la Guadeloupe, . . . . .	2077.
Soufre de l'Archipel, . . . . .	2018.
Terre de Lemnos, . . . . .	2000.
Brique, . . . . .	2000.
Soufre vif, . . . . .	2000.
Nitre, . . . . .	1900.
Crème de tartre, . . . . .	1900.
Vitriol blanc, . . . . .	1900.
Vitriol d'Angleterre, . . . . .	1880.
Corne de cerf, . . . . .	1875.
Corne de bœuf, . . . . .	1840.
Albatre, . . . . .	1872.
Tartre, . . . . .	1846.
Yvoire, . . . . .	1825.



# PES

Soufre minéral, . . . . .	1800.
Alun, . . . . .	1715.
Borax, . . . . .	1714.
Verd-de-gris, . . . . .	1714.
Huile de Vitriol, . . . . .	1700.
Calcul humain, . . . . .	1700.
Autre calcul, . . . . .	1664.
Os de bœuf, . . . . .	1656.
Esprit de nitre rectifié, . . . . .	1610.
Huile de tartre, . . . . .	1550.
Bezoard oriental, . . . . .	1530.
Bezoard occidental, . . . . .	1500.
Sel de corne de cerf, . . . . .	1496.
Sel ammoniac, . . . . .	1453.
Ens de mars sublimé une fois, . . . . .	1453.
... sublimé trois fois, . . . . .	1269.
Miel, . . . . .	1450.
Esprit de nitre bezoardique, . . . . .	1414.
Gomme arabique, . . . . .	1375.
Opium, . . . . .	1363.
Eau forte double, . . . . .	1341.
Noix de cocos, . . . . .	1340.
Esprit de nitre de M. Geoffroy, . . . . .	1338.
Bois de Gayac, . . . . .	1337.
Gomme adragante, . . . . .	1333.
Esprit de nitre commun, . . . . .	1315.
Eau forte, . . . . .	1300.
Myrrhe, . . . . .	1250.
Charbon de terre, . . . . .	1240.
Agathe noire, . . . . .	1238.
Eau régale, . . . . .	1234.
Resine de Gayac, . . . . .	1204.
Esprit de vitriol, . . . . .	1203.
Scammonée, . . . . .	1200.
Bois néphrétique, . . . . .	1200.
Bois d'aloës, . . . . .	1177.
Ebene, . . . . .	1177.
Poix, . . . . .	1150.
Esprit de foie, . . . . .	1145.
Esprit de sel, . . . . .	1150.
Le même par l'huile de vitriol, . . . . .	1145.
Sédiment du sang humain, . . . . .	1126.
Esprit d'urine, . . . . .	1120.
Colle de poisson, . . . . .	1111.
Huile de sassafras, . . . . .	1094.
Décoction de gentiane, . . . . .	1085.
Décoction de bistorte, . . . . .	1073.
Esprit de tartre, . . . . .	1073.
Racine d'eiquine, . . . . .	1071.
Encens, . . . . .	1071.
Lessive de potasse, . . . . .	1060.
Santal blanc, . . . . .	1041.
Ambre, . . . . .	1040.
Sang humain, . . . . .	1040.
Décoction d'arum, . . . . .	1036.
Huile de cannelle, . . . . .	1035.
Huile de gérofle, . . . . .	1034.
Vin de Canarie, . . . . .	1133.
Sérosité du sang humain, . . . . .	1030.
Bois de Brésil, . . . . .	1030.
Buis, . . . . .	1030.
Esprit d'ambre, . . . . .	1030.
Eau de mer, . . . . .	1030.
Urine, . . . . .	1030.
Vinaire distillé, . . . . .	1030.
Vinaigre ordinaire, . . . . .	1017.
Lait de vache, . . . . .	1030.
Lait de chevre, . . . . .	1030.
Laudanum liquide de Sydenham, . . . . .	1024.
Décoction de quinquina, . . . . .	1024.
Bière, . . . . .	1019.
Bois verd, . . . . .	1004.
Eau de riviere, . . . . .	1009.
Eau de pluie, . . . . .	1000.

# PES

447

Eau de puits, . . . . .	0999.
Eeau distillée, . . . . .	0993.
Eau bouillante, . . . . .	0963.
Camphre, . . . . .	0996.
Vin d'Orléans, . . . . .	0996.
Vin de Pontac, . . . . .	0993.
Vin de Bourgogne, . . . . .	0992.
Cire jaune, . . . . .	0995.
Huile d'aneth, . . . . .	0994.
hyssope, . . . . .	0986.
fabine, . . . . .	0983.
succin, . . . . .	0978.
cumin, . . . . .	0975.
menthe, . . . . .	0975.
rue, . . . . .	0975.
Huile de muscade, . . . . .	0948.
tanaïse, . . . . .	0946.
origan, . . . . .	0940.
carvi, . . . . .	0940.
spicnard, . . . . .	0936.
romarin, . . . . .	0934.
lin, . . . . .	0932.
olive, . . . . .	0913.
genievre ou cade, . . . . .	0911.
bois de campeche, . . . . .	0931.
cœur de chêne, . . . . .	0929.
Elixir de pp. avec le sel volatil, . . . . .	0939.
Huile de lin, . . . . .	0936.
noix, . . . . .	0934.
navette, . . . . .	0919.
Teinture de quinquina, . . . . .	0900.
Teinture de gomme ammoniacque, . . . . .	0899.
Esprit de miel, . . . . .	0895.
Beaume de tolu, . . . . .	0896.
Huile d'orange, . . . . .	0888.
térébenthine, . . . . .	0871.
Branche de chêne, . . . . .	0870.
Teinture d'antimoine, . . . . .	0866.
Huile de navette, . . . . .	0853.
Teinture d'acier de Mynsicht, . . . . .	0853.
Bois de hêtre, . . . . .	0854.
Lentisque, . . . . .	0849.
Huile de cire, . . . . .	0831.
Santal citrin, . . . . .	0809.
Esprit de vin rectifié, . . . . .	0806.
Esprit-de-vin éthéré, . . . . .	0732.
Racine de gentiane, . . . . .	0500.
Frêne sec, . . . . .	0600.
Quinquina, . . . . .	0784.
Bois de Sainte-Lucie, . . . . .	0773.
K, . . . . .	0760.
Erable sec, . . . . .	0755.
Prunier sec, . . . . .	0663.
Cedre, . . . . .	0613.
Orme, . . . . .	0600.
Cypres, . . . . .	0591.
Génévrier, . . . . .	0556.
Sapin, . . . . .	0550.
Laurier, . . . . .	0549.
Sassafras, . . . . .	0482.
Pin, . . . . .	0430.
Liege, . . . . .	0240.
Air, . . . . .	0001.

On a mis les gravités spécifiques des bois secs, & non pas des bois verts; car le docteur Jurin a observé que la substance des bois est spécifiquement plus pesante que l'eau, puisqu'ils vont au fond après qu'on a fait sortir l'eau de leurs pores ou de leurs vaisseaux aériens, en les plaçant dans l'eau chaude sous un récipient; ou si on n'a pas de machine pneumatique, en les laissant pendant quelque tems dans l'eau bouillante. Il a aussi trouvé quelques calculs humains aussi pesans que la brique, & même que la plus tendre ei-

pece de grès. *Voyez* Transact. Philosoph. n°. 369.

Les gravités spécifiques du sang humain, de ses résidences fibreuses, & celle du serum, ont été déterminées par le même auteur. *Transf. Phil.* n°. 361.

Les *pesanteurs* spécifiques des liqueurs ont toutes été déterminées lorsqu'elles avoient le même degré de chaleur, savoir quatre degrés au-dessus du thermomètre de M. de Réaumur.

Il est bon d'observer que les gravités spécifiques des corps solides & des corps fluides, sont différentes en été & en hiver; cependant afin qu'on soit plus à portée de juger par comparaison, si les espaces de la dilatation causée par un même degré de feu, sont entr'eux comme les dilatations des corps dilatés, ou en raison réciproque de leurs densités; je crois qu'il ne seroit point hors de propos de mettre ici la table que le docteur Muschenbroek nous a donnée des *pesanteurs* spécifiques des différentes liqueurs en été & en hiver.

	En été.	En hiver.
	onc. gros. grains.	onc. gros. grains.
Le mercure, . . . . .	7. 3. 66.	o. 7. 14.
L'huile de vitriol, . . .	o. 7. 59.	o. 7. 71.
L'esprit de vitriol, . . .	o. 5. 33.	o. 5. 38.
L'esprit de nitre, . . . .	o. 6. 24.	o. 6. 44.
L'esprit de sel, . . . . .	o. 5. 49.	o. 5. 55.
L'eau forte, . . . . .	o. 6. 23.	o. 6. 35.
Le vinaigre, . . . . .	o. 5. 15.	o. 5. 21.
Le vinaigre distillé, . . .	o. 5. 11.	o. 5. 15.
L'esprit de vin, . . . . .	o. 4. 32.	o. 4. 42.
Le lait, . . . . .	o. 5. 20.	o. 5. 25.
L'eau de rivière, . . . .	o. 5. 10.	o. 5. 13.
L'eau de puits, . . . . .	o. 5. 11.	o. 5. 14.
L'eau distillée, . . . . .	o. 5. 8.	o. 5. 11.

*Voyez* là-dessus le fameux Boyle, dans son traité intitulé *Medicina hydrostatica*; Muschenbroeck; les élémens de Physique de M. Cotes, & la chimie de Boerhaave. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

**PESANTEUR, POIDS, GRAVITÉ, (Synon.)** la pesanteur est dans le corps une qualité qu'on sent & qu'on distingue par elle-même. Le poids est la mesure ou le degré de cette qualité, on ne le connoît que par comparaison. La gravité désigne une certaine mesure générale & indéfinie de pesanteur. Ce mot se prend en Physique pour la force que le vulgaire appelle pesanteur, & en vertu de laquelle les corps tendent vers la terre. Dans le système newtonien, gravité se dit quelquefois de la force par laquelle un corps quelconque tend vers un autre.

On se sert fréquemment du mot de gravité au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs & de manières, & ce mot se prend en bonne part. Le poids se prend aussi au figuré en bonne part; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, & qui procure à celui qui le possède du crédit & de l'autorité sur l'esprit des autres; mais le mot pesanteur au figuré se prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'esprit.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de sa pesanteur naturelle que le commerce des femmes & de la cour; la réputation donne plus de poids chez le commun du peuple que le vrai mérite: l'étude du cabinet rend s'avant, & la réflexion rend sage; mais l'une & l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, & le font paroître pesant dans la conversation, quoiqu'il pense finement. (*D. J.*)

**PESANTEUR, (Médecine.)** c'est un état de non-chalance qui vient d'une transpiration diminuée, ou qui se fait avec peine, ou bien de ce que l'on prend du froid, ainsi que l'on s'exprime communément. C'est pourquoi, comme cet état est fort souvent accompagné d'un écoulement du nez, des yeux, on

prend indifféremment les mots *gravedo* & *coryza* l'un pour l'autre. *Voyez* CORYZA, ENCHIFFREMENT & RHUME.

**PESARO, (Géog. mod.)** en latin *Pisaurum*, ville d'Italie, capitale d'une seigneurie de même nom, & la plus grande du duché d'Urbain. Elle est riante, fertile, produisant des olives, des figues exquises, & toutes les commodités de la vie. Son évêché est suffragant d'Urbain. Sa position est agréable, sur une hauteur, à l'embouchure de la Foglia, dans la mer Adriatique, au-dessous de plusieurs côtes, à 7 lieues N. E. d'Urbain, 50 N. E. de Rome. Long. 30. 35. latit. 43. 56.

Cette ville que l'on croit colonie romaine, fut détruite par Totila, & rétablie quelque tems après par Belisaire, plus belle qu'elle n'étoit auparavant. On peut lire sur les antiquités de Pesaro l'ouvrage intitulé *Marmora Pisaurensia*, imprimé dans cette ville en 1738, in-folio.

Jean-François Albani naquit à Pesaro, devint cardinal; & étant âgé de 51 ans, il succéda en 1700 à Innocent XI. Il prit alors le nom de Clément XI. & fut sacré évêque après son exaltation, ce qu'on n'avoit pas vu depuis Clément VIII.

Dans la guerre, entre Louis XIV. & l'empereur, il se détermina suivant les événemens de la fortune. L'empereur, dit le poète historien du siècle de Louis XIV. força Clément XI. en 1708 à reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne. Ce pape, dont on disoit qu'il ressembloit à S. Pierre, parce qu'il affirmoit, nioit, se repentoit & pleuroit, avoit toujours reconnu Philippe V. à l'exemple de son prédécesseur; & il étoit attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des papes, & sur-tout Parme & Plaisance, en ravagant quelques-terres ecclésiastiques, en se saisissant de la ville de Commacchio.

Autrefois un pape eût excommunié tout empereur qui lui auroit disputé le droit le plus léger, & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puissance des clés étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI. animé par la France, avoit osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étoient pas faits pour manier l'épée. Il désarma, il laissa Commacchio en dépôt à l'empereur; il consentit à écrire à l'archiduc, à notre très-cher fils roi catholique en Espagne.

Une flotte angloise dans la Méditerranée & les troupes allemandes sur ses terres le forcèrent bientôt d'écrire à notre très-cher fils roi des Espagnes. Ce suffrage du pape, qui n'étoit rien dans l'empire d'Allemagne, pouvoit quelque chose sur le peuple espagnol, à qui on avoit fait accroître que l'archiduc étoit indigne de régner, parce qu'il étoit protégé par des hérétiques qui s'étoient emparés de Gibraltar.

Le même Clément XI. avoit admiré le livre du P. Quefnel, prêtre de l'Oratoire, mais il le condamna sans peine, quand Louis XIV. l'en sollicita, donna la bulle *Vineam Domini*, & la constitution *Unigenitus*. Les censures suivirent ses éloges, & l'Angleterre n'avoit point armé de flotte dans la Méditerranée pour soutenir les Janénistes.

Au reste, ce pape aimoit les savans, & l'étoit lui-même, quoique la France ne regarde point ses œuvres comme un trésor de grand prix. Il mourut le 19 Mars 1721, à 72 ans, & eut pour successeur Innocent XIII. le huitième pape de la famille Conti.

Pesaro est aussi la patrie de quelques gens de lettres, & entre autres de Mainus (Jalon), un des premiers juriconsultes de son siècle. Après avoir perdu dans sa jeunesse son bien & ses livres au jeu, il prit le

goût



goût de l'étude, & y fit de si grands progrès, qu'il avoit à-la-fois jusqu'à deux mille disciples. L'empereur le combla de présents; mais on peut comparer l'accueil que Louis XII. lui fit en Italie, aux honneurs rendus par Pompée au philosophe Posidonius. Il étoit en plein jour à la chandelle, parce qu'il lui falloit pour prévenir les distractions dans les travaux littéraires, dérober à ses yeux la diversité des objets que le grand jour présente; & ce n'est pas le seul homme de lettres qui, pour composer des ouvrages, ait été obligé de se concentrer en lui-même. On estime ses commentaires sur les pandectes & sur le code de Justinien. Il devint aveugle d'assez bonne heure, & imbécille sur la fin de sa vie qu'il termina en 1519, âgé de 84 ans.

Je ne dois pas oublier de nommer *Collenuccio* (Pandolfo) parmi les gens de lettres, natif de *Pesaro*. Il est connu par une histoire de Naples, une apologie de Plinie, un traité latin sur la vipère, & plus encore par sa mort tragique en 1507. Jean Sforce, tyran de *Pesaro*, ou, selon d'autres, César Borgia, duc de Valentinois, le fit étrangler en prison. Ange Politien, Lilio Giraldi, Pierius Valerianus, & autres écrivains ont consacré des éloges funèbres à sa mémoire. (D. J.)

*PESCARA*, (Géog. mod.) ville d'Italie, au royaume de Naples, dans l'Abruzzo citérieure; elle est à l'embouchure d'une rivière de même nom (l'*Aternus* des anciens) qui prend sa source dans l'Apennin, & se jette dans la mer Adriatique, à six milles de Chieti, 8 au levant de Citta di Penna, 12 S. E. d'Attri, 112 N. E. de Naples. Long. 31. 53. latit. 42. 20. (D. J.)

*PESCE-DONNA*, (Hist. nat.) ce mot signifie poisson-femme, il a été donné par les Portugais à un poisson d'eau douce qui se trouve dans le royaume de Congo en Afrique. On dit qu'il a la tête plate comme une grenouille, sa gueule est armée de deux rangées de dents blanches & déliées; ses yeux sont grands & fortans; ses narines sont larges comme celles d'un dogue; son front est grand & ses oreilles évasées. Il a des poils fort longs qui flottent le long de son dos qui est large; son cou est épais & court. Sur son estomac sont des mammelles fermes & tendues, le reste du ventre est velu; le sexe est facile à distinguer. Cet animal singulier a des espèces de bras longs & nerveux, au bout desquels sont cinq doigts qui sur chacun trois articulations; chaque doigt est uni aux autres par une membrane semblable à celle des pattes d'un canard; le ventre se termine en queue de poisson; cette partie est couverte d'écaillés & est fourchue, par-dessus le tout est une peau qui couvre l'animal comme d'un manteau, & qui va depuis le cou jusqu'aux deux tiers de la longueur du corps, c'est où il loge ses petits; ce font peut-être des poissons de cette espèce qui ont donné naissance aux fables des naïades, des sirènes, &c.

Ce poisson se trouve dans les rivières & les lacs du royaume de Congo; il se retire parmi les roseaux, le mâle ne quitte gueres sa femelle; on les tue malgré leurs cris lamentables, & leur chair est un manger délicat pour les Africains, quoique les Européens n'en portent point le même jugement. Les Nègres attribuent beaucoup de vertus fabuleuses à leurs côtes & à deux os qui se trouvent au-dessus de leurs oreilles.

*PESCESE*, f. m. (Hist. ecclésiast. des Grecs.) c'est un tribut que l'on paye au sultan pour parvenir au patriarcat de Constantinople. Quelques seigneurs de Trébizonde s'étant mis en tête de faire patriarche un certain Siméon Hiéromoine, corrompirent plusieurs ecclésiastiques, pour accuser Kilocarabe d'avoir été l'inventeur du *pescese*, de sorte qu'il fallut le déposer. Le prix du *pescese* n'est pas fixé à une somme déterminée, parce que l'ambition l'a fait quelquefois por-

Tome XII.

ter à un prix si excessif, que plusieurs patriarches n'ont pu acquitter ce qu'ils avoient promis. Cependant M. le Clerc dit qu'il se monte à présent à mille ducats. Le patriarche Nédair fut exilé faute d'avoir été en état de payer le *pescese*. (D. J.)

*PESCHERIE*, LA CÔTE DE LA, (Géog. mod.) on donne ce nom à la partie méridionale de la péninsule de l'Inde. Elle s'étend depuis le cap de Commorin, jusqu'à la pointe de Ramanacor, l'espace de 40 lieues; elle a le nom de *pescherie*, à cause de la pêche des perles qu'on y fait tous les ans au mois d'Avril, & à laquelle on emploie un grand nombre de pêcheurs; ce sont les habitants de Tatucurin, ville capitale ou plutôt la seule de cette côte, qui s'y destinent principalement.

Les Hollandais y assistent en qualité de protecteurs, mais ils en sont véritablement les maîtres, car ils se font donner pour chaque bateau un droit considérable, & il y a quelquefois trois ou quatre cents bateaux pour cette pêche. Les commissaires hollandais viennent de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, pour la diriger; ils y font en même tems de grosses acquisitions de toiles, contre lesquelles ils donnent en échange de leurs épiceries des Moluques. Ils achètent aussi pour rien les coquillages qu'on nomme *xauxur*, qu'ils envoient ensuite dans le royaume de Bengale, où ils servent de monnaie, & où conséquemment ils les vendent fort cher; enfin ils se réservent toujours le droit d'acquiescer les plus belles perles; & comme ils ont des effets recherchés par tous les habitants du lieu, ils sont sur ces sortes de pierreries, un gain immense.

Toutes les perles qu'on retire le premier jour, sont pour le roi de Maduré, ou pour le prince de Marava, à qui le pays appartient.

Cette côte dans le tems de la pêche, est exposée à des maladies contagieuses, qui viennent principalement de ce que les habitants se nourrissent alors de la chair des huîtres, qui est malsaine & généralement corrompue; on ne voit partout que de méchants villages dépeuplés. Du tems des Portugais, cette contrée étoit florissante, parce qu'ils avoient permis aux Pararas (c'est le nom des peuples de la côte de la *pescherie*) de trafiquer avec leurs voisins; mais depuis que ce secours leur manque, ils sont réduits à une extrême pauvreté. (D. J.)

*PESCHIERA*, (Géog. mod.) ou *Pesciera*, petite ville d'Italie dans le Véronois, avec une forteresse. Les Vénitiens la prirent aux ducs de Mantoue en 1441. Elle est sur le lac de la Garda, à l'endroit où le Menzo en sort, à 5 lieues O. de Vérone. Long. 28. 12. latit. 45. 23. (D. J.)

*PESCIA*, (Géog. mod.) *Fanum Maris*, petite ville d'Italie dans la Toscane, au Florentin, sur la petite rivière de même nom, entre Lucques au S. O. & Pistoie au N. E. Long. 28. 15. latit. 43. 52. (D. J.)

*PESEÉ*, f. f. (Comm.) ce qui se pese en une seule fois; chaque *pesée* de marchandises doit avoir son trait, c'est-à-dire être trebuchante & emporter le poids qui est dans l'autre bassin de la balance.

*PESEÉ* en Perse où les sacs d'argent se pèsent & ne se comptent pas. On fait cinquante *pesées* de chaque sac d'abassis qui doit être composé de deux mille pièces de cette monnaie, en sorte que chaque *pesée* n'est que d'un toman ou cinquante abassis; mais lorsqu'on soupçonne qu'il y a dans les sacs des pièces ou fausses ou légères, les *pesées* ne sont que de vingt-cinq abassis qu'on pèse non contre un poids mais contre vingt-cinq autres abassis de poids, ce qui découvre le faux ou la légèreté des autres. Voyez ABASSIS. Dictionn. de comm.

*PESE-LIQUEUR*, f. m. (Phys.) est la même chose.

qu'arcometre. Voyez AREOMETRE. Voyez aussi ELEC-TROMETRE.

PESENAS, (*Géog. mod.*) ville de France, au bas Languedoc, dans le diocèse d'Agde. Elle est dans une situation charmante, sur la Peyne, à 4 lieues N. E. de Beziers, 8 de Montpellier, 3 N. d'Agde, 160 S. de Paris. Long. 21. 3. latit. 43. 26.

*Pesenas* est une ville fort ancienne, puisque Pline, l. 48. c. 8. en fait mention; il la nomme *Piscena*, & il loue la laine des environs, la teinture qu'on lui donnoit, & les étoffes durables qu'on en faisoit. Saint Louis acquit cette ville en 1261 de deux seigneurs qui en étoient co-propriétaires, & il l'unit au domaine royal; c'étoit une châtellenie que le roi Jean érigea en comté l'an 1361, en faveur de Charles d'Artois; ce comté entra par la suite des tems dans la maison de Montmorenci, vint à M. le prince de Condé, & enfin est échu en partage aux princes de Conti.

C'est à *Pesenas* que le poète Sarrazin (Jean-François) mourut de douleur en 1664, pour s'être mêlé d'une affaire qui n'avoit pas réussi. Il étoit né à Hermanville près de Caën en 1605, & devint secrétaire du prince de Conti. Un jour le maire & les échevins d'une ville étant venus pour complimenter ce prince, l'orateur resta court à la seconde période, sans pouvoir continuer son compliment. Sarrazin saute aussitôt du carrosse où il étoit avec S. A. se joint au harangueur, & poursuit la harangue, l'affaissant de plaisanteries si fines & si délicates, & y mêlant un stile si original, que le Prince ne put s'empêcher lui-même d'en être extrêmement surpris. Le maire & les échevins remercièrent Sarrazin de tout leur cœur, & lui présentèrent par reconnaissance le vin de la ville. Ses œuvres en prose & en vers méritoient d'être réimprimés, parce qu'elles sont pleines d'esprit, de naturel & d'agrémens. Il écrivoit de génie, avec une facilité qui n'étoit égalée que par sa paresse. Dans une ode à M. le prince d'Enguien, il s'excuse de le louer par ces deux vers :

*Car je n'ai qu'un filet de voix,  
Et ne chante que pour Silvie.* (D. J.)

PESER, v. a. (*Gramm. & Comm.*) c'est examiner la pesanteur de quelque chose, la confronter avec un poids certain, réglé & connu, tel que peut être la livre, le marc, le cent, le quintal, &c.

Pour *peser* les métaux, les drogueries, les épiceries, les cotons, les laines & autres semblables marchandises d'œuvres de poids, que l'on vend en gros; l'on se sert de la romaine, ou des grandes balances à plateaux.

A l'égard des mêmes marchandises qui se vendent en détail, c'est de la petite balance à bassins, ou du peson dont on se sert. Le trébuchet est pour *peser* l'or, l'argent, & autres choses précieuses.

On dit qu'il faut *peser* des marchandises net, pour faire entendre qu'elles doivent être pesées sans emballages, caisses, ni barils: au contraire, quand on dit qu'elles doivent être pesées ort ou brut, cela veut dire qu'il faut les *peser* avec leur emballage, leurs caisses & leurs barils. *Dict. du commerce.* (D. J.)

*PESER les malades*, c'étoit anciennement en Angleterre une coutume de guérir les enfans malades, en les pesant au tombeau de quelque saint, en mettant, pour les contrebalancer, dans l'autre côté de la balance, de l'argent, du pain de froment ou quelque autre chose que les parens avoient la volonté de donner au bon Dieu, à ses saints ou à l'église.

Mais c'étoit toujours une somme d'argent qui devoit faire partie du contrepoids; on venoit à bout de les guérir par ce moyen, *ad sepulchrum sancti nummo se ponderabat.*

Supposé que cette coutume fût reçue en Angleterre, elle approche de celle que la pieuse crédulité des fideles a introduite dans différentes provinces de France, de vouer leurs enfans malades aux Saints sur leurs tombeaux, ou sur leurs autels, de les y faire asseoir, de leur faire boire de l'eau des fontaines qui coulent près de leurs reliques ou des églises qui leur sont dédiées.

*PESER la pierre*, (*terme de Carrier.*) c'est la soulever de dessus le tas avec la grosse barre, pour la mettre sur les boules.

*PESER A LA MAIN*, en *terme de Manège*, se dit d'un cheval qui n'ayant point de sensibilité dans la bouche, s'appuie sur le mors au point de fatiguer le bras du cavalier.

*PESER*, (*Marine.*) c'est tirer de haut en bas. *Peser* sur une manœuvre, ou sur quelque autre chose, c'est-à-dire, tirer sur cette manœuvre pour la faire baisser.

*Peser* sur un levier, c'est aussi le faire baisser. *PESER*, (*Chasse.*) se dit d'une bête qui enfonce beaucoup de ses pieds dans la terre; c'est une marque qu'elle a grand corsage.

*PESEUR*, f. m. (*Comm.*) celui qui pèse; il se dit plus ordinairement de la personne qui tient le poids du roi. Dans toutes les villes de commerce bien policées, les *peseurs* royaux ou publics sont obligés de prêter serment devant le magistrat, & de tenir bon & fidele registre de toutes les marchandises qu'ils pèsent à leur poids; ce sont eux qui reglent ordinairement les contestations qui arrivent entre les marchands pour raison du poids de leurs marchandises.

Il y a Amsterdam douze *peseurs* publics établis en titre d'office pour peser toutes les marchandises sujettes au poids. Il y a aussi à Amiens des officiers *peseurs* de fils de sayette & autres fils de laine, & des *peseurs* de fils de chanvre & de lin pour peser ces marchandises que les filassiers apportent dans les halles ou marchés. Ceux-ci ne sont que quatre, les premiers sont au nombre de douze. *Dict. du comm.*

*PESICI*, (*Géog. anc.*) peuples de l'Espagne tarraconnoise. Plin. l. IV. c. xx. la place dans une péninsule; le P. Hardouin dit que cette péninsule se nommoit *Corusia*, & qu'elle étoit sur la côte septentrionale de la Galice. (D. J.)

*PESNES*, f. f. pl. (*Métiers.*) c'est le nom qu'on donne en plusieurs endroits aux cordelettes qui pendent tout-autour des caparaçons d'été, & qui par leur agitation, garantissent les chevaux des mouches. On donne cependant plus communément le nom de *pesnes*, aux cordelettes qui pendent de la fangle que les vouturiers attachent autour du bât qu'ils mettent sur leurs chevaux, & autour des couvertures des chevaux de harnois, qu'à celles qui pendent des caparaçons à rézeau, dont on couvre les chevaux de maîtres en été. (D. J.)

*PESNES ou PAINES*, *terme de Corroyeur*, ce sont des morceaux de drap ou d'étoffe de laine dont ils font leur gipon. Voyez GIPON.

*PESNES ou PENNES*, *terme de Tisserand*, ce sont des bouts de fils qui restent attachés aux ensuples du métier de Tisserand, après que la piece de toile est finie, & qu'on l'a ôtée de dessus le métier. C'est avec ces *pesnes* que les Chandeliers enfilent & mettent par livres les chandelles communes ou à la baguette.

*PESO*, f. m. (*Monnoie.*) monnoie de compte d'Espagne; les dix mille *pesos* valent douze mille ducats.

*PESON*, f. m. en *Mécanique*, est une sorte de balance appelée autrement *statera romana*, ou *balance romaine*, au moyen de laquelle on trouve la pesanteur des différens corps, en se servant d'un seul & même poids qu'on leur compare. Voyez BALANCE.



**Construction du pefon.** Il est composé d'un rayon de fer *AB* (*Planch. de Méchanique, fig. 35*), sur lequel on prend un point à discrétion, comme *C*. d'où on élève la perpendiculaire *CD*. A la branche la plus courte *AC*, est suspendu un plateau *G* pour recevoir les corps qu'on veut peser; le poids *I* peut parcourir les différens points de la branche *CB*, & on l'éloigne du point *C*, jusqu'à ce qu'il soit en équilibre avec le poids qu'on a mis dans le plateau *G*. On connoît que c'est le poids mis dans ce plateau, par l'endroit où le poids *I* se trouve sur le bras *CB*; par exemple si le poids *I* est d'une livre, & qu'il se trouve au point de division *G* en équilibre avec le poids qui est dans le plateau, on en conclut que le dernier poids est de six livres, & ainsi du reste. *Voyez LEVIER & PUISSANCES MÉCHANIQUES.*

Par la construction du *peson*, on voit aisément qu'elle est la maniere de s'en servir: & on peut remarquer que le *peson* est d'un usage commode, en ce que n'ayant besoin que d'un seul poids qui n'est pas considérable, il est très-portatif en petit; & quand on l'emploie en grand sur des masses qui sont très-pesantes, & qu'on ne peut pas diviser, on est dispensé d'avoir un grand nombre de poids difficiles à rassembler, & le point fixe en est beaucoup moins chargé; mais il faut observer aussi que cet instrument ne peut pas servir à peser exactement de petites quantités, parce qu'il n'est point assez mobile, ce qui vient principalement de ce qu'un de ses bras est fort court. *Voyez ROMAIN.*

**PESON A CONTREPOIDS, (Balance.)** c'est une espece de balance qui sert à peser diverses sortes de marchandises. On l'appelle aussi *crochet*, ou *balance romaine*.

**PESON A RESSORT, f. m. (Méchan.)** forte de machine assez ingénieuse, dont on se sert pour peser certaines especes de marchandises, comme le foin, la paille, le fil, la filasse, la chair, &c.

Ce sont les petits marchands qui vont aux foires, les étapiers, les fourriers & les vivandiers d'armée, qui se servent plus ordinairement du *peson à ressort*.

Il y en a de différentes grandeurs pour peser, depuis une livre jusqu'à cinquante. Les premiers qui parurent à Paris, furent apportés de Besançon; ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire, que c'est à cette ville que l'on a l'obligation de l'invention de cette machine. Cependant bien des gens veulent qu'elle vienne d'Allemagne.

Le *peson à ressort* est composé de plusieurs pieces.

1°. D'un anneau qui sert à le suspendre en l'air.  
2°. D'une même branche presque carrée, ordinairement de cuivre, & quelquefois de fer ou de buis, sur l'un des faces de laquelle sont marquées les différentes divisions des poids; c'est au haut de cette branche que l'anneau est attaché par une S.

3°. D'un ressort de fil d'acier en forme de tire-bourre, arrêté au bas de la branche par un écrou, la branche passant de haut en embas au-travers du ressort.

4°. D'une boîte ou canon de figure cylindrique, qui renferme la branche & le ressort.

Enfin d'un crochet attaché par une S au bas de la boîte, qui sert à accrocher la marchandise que l'on veut peser.

Pour se servir de *peson à ressort*, il faut le tenir par l'anneau suspendu en l'air perpendiculairement; ce qui fait que le poids de la marchandise tirant le crochet en-embas, resserre le ressort: de sorte que la branche sortant par le haut de la boîte, à proportion du poids, l'on découvre les divisions qui y sont marquées par des rayes & des chiffres, ce qui dénote la pesanteur de la marchandise.

Ce *peson*, quoiqu'assez indutrieusement fait, & assez commode en apparence, n'est cependant pas si

juste que le *peson* à contre-poids ou romaine. Le défaut de justesse provient de ce que le ressort est sujet à se relâcher & à s'affoiblir par son trop grand usage.

Les Chinois se servent aussi d'une espece de *peson*, qui ressemble assez à la balance romaine. On en peut voir la description à l'article de la balance. *Voyez les Pl. du Balancier. Dict. du Comm. (D. J.)*

**PESON A TIERS POINT**, est composé, 1°. d'un ressort d'acier rond à ressort à chien: 2°. deux tirans ceintrés sur le champ, dont celui qui a un anneau pour passer le pouce & le tenir, & qui passe par l'ouverture de l'extrémité du ressort, & qui est arrêté sur l'autre extrémité: 3°. & le second sur lequel sont gravés les chiffres qui marquent le poids, & arrête à la partie supérieure du ressort, & passe à-travers de l'inférieure. 4°. Au bout est le crochet. *Voyez les fig. Pl. du Balancier.*

**PESSAIRE, f. m. (Chirurgie.)** Moyen dont on se sert en Chirurgie pour retenir la matrice dans sa situation naturelle. On les fait ordinairement avec du liege, en maniere d'anneau rond ou ovale, qu'on trempe dans de la cire fondue pour en remplir les pores, & faire un enduit qui le préserve de pourriture. *Voyez les fig. 6, 7, 8 & 9, Pl. VII.* Quelques auteurs conseillent l'usage des *peffaires* d'argent en forme de tuyau, dont la partie supérieure soit terminée par un petit godet percé, pour soutenir l'orifice de la matrice. Mais on a observé que les humeurs du vagin altèrent l'argent, & forment aux *peffaires* faits de cette matiere, des trous dans lesquels les chairs excoriées par les inégalités de ces trous s'engagent, ce qui produit des ulcères. Les personnes riches peuvent se servir des *peffaires* d'or; car on a remarqué que les humeurs du vagin n'altèrent point ce métal. Ceux d'ivoire sont plus convenables encore, & à l'abri de toute espece d'altération.

Les *peffaires* en anneau ne conviennent point dans tous les cas. On trouve dans le premier volume des *mémoires de l'acad. de Chirurgie*, un mémoire de M. de Garengeot sur plusieurs hernies fonguilles, dans lequel on lit une observation d'une hernie intestinale par le vagin. L'auteur voulut la contenir par un *peffaire* ovalaire, qui ne réussit que la premiere journée. Le lendemain la malade sentit de vives douleurs, avec un tiraillement considérable à l'estomac, & des vomissemens qui ne cessèrent que par la soustraction du *peffaire*: il étrançloit conjointement avec le pubis une portion d'intestin qui s'étoit glissée entre deux. On réduisit l'hernie, & on appliqua un autre *peffaire* d'une grosseur convenable, auquel on donna la figure d'un bondon. Il étoit percé dans son milieu, & étoit armé de deux cordons pour pouvoir être retiré facilement, afin de le changer au besoin.

Saviard rapporte plusieurs observations sur les défcentes de matrice, & parle dans son observation xiiij. d'une matrice si grosse, qu'elle ne pouvoit être retenue par les *peffaires* ordinaires. Il en fit faire un d'acier, attaché à une ceinture par le moyen d'un ressort qui se recouroit jusque dans la vulve, à l'extrémité duquel il y avoit un petit écuffon qui retenoit la matrice dans son lieu naturel.

La fig. 10 représente un *peffaire* élastique formé par un ressort d'acier tourné en spirale. On revêt cet instrument d'une toile cirée. Les anciens se servoient de *peffaires* médicamenteux pour provoquer le flux menstruel, pour arrêter le flux immodéré des regles, & contre la maladie qu'ils appelloient *suffocation de matrice*. Mais la connoissance plus exacte de la nature des parties lésées, & du caractère des maladies, a fait rejeter de la pratique ces moyens inutiles. (Y)

**PESSE, f. f. (Botan.)** nom vulgaire de l'espece de sapin que Tournefort appelle *abies tenuiore folio*,

*fructu deorsum inflexo.* On trouve souvent des ruches sur les extrémités des branches de cet arbre. Il n'est pas trop aisé de comprendre comment elles se forment; & l'on ne se douteroit pas que des ruches aussi régulières fussent l'ouvrage des mouchérons. Rien cependant n'est plus vrai. Un essain de ces petits animaux, dit M. de Tournefort, vient piquer les branches de la peste dans le tems qu'elles sont encore tendres; chaque moucheron fait son trou à l'origine de la jeune feuille, justement dans l'aisselle, c'est-à-dire, dans l'endroit où la base de la feuille est attachée en travers contre la tige. Ainsi le suc nourricier qui s'extravase, élargit le trou de la piquûre, & fait écarter la base de cette feuille, qui n'est encore que collée contre la tige. Il arrive de-là que cette espèce de plaie prend d'abord la forme d'une petite bouche à levres velues, & ensuite celle d'une gueule qui laisse voir le creux de chaque cellule. Ces cellules toutes ensemble, composent la ruche. Elles sont pleines dans l'été de pucerons verdâtres, semblables à ceux qui naissent sur les herbes potageres. Chaque puceron, mis sur le creux de la main, se développe dans moins d'un demi-quart-d'heure, & laisse échapper un petit moucheron. *Hist. de l'acad. des Scienc. ann. 1705. (D. J.)*

PESSÉLAGE, f. m. (*Agriculture.*) c'est l'action de garnir une vigne de pessaux.

PESSÉAU, f. m. (*Econom. russ.*) Voyez ÉCHALATS.

PESSINUNTE, (*Géog. anc.*) *Pessinus*, ville des Galates Tolitobogies, ou Tolitobogies, dont elle étoit la métropole, selon Plin. *liv. V. chap. xxxij.* Strabon dit que le fleuve Sangarius couloit auprès de cette ville.

Elle étoit célèbre par son temple dédié à Cybèle, & par la statue naturelle de cette divinité qui étoit tombée du ciel; c'étoit une pierre noire qu'on gardoit précieusement à *Pessinunte*; mais Rome étant affligée de maladies populaires, & d'autres calamités publiques, envoya aux Pessinuntins une ambassade, pour leur demander cette statue de Cybèle. Ses prêtres, avec tout l'attirail du culte de la divinité, vinrent eux-mêmes la remettre aux Romains. On chargea la vestale Clodia de cette pierre mystérieuse, qui fut portée en procession au-travers de la ville de Rome.

La fête ordonnée pour Cybèle à ce sujet, se renouvelloit tous les ans, & on alloit laver sa statue dans le petit fleuve Almon. Ovide nous apprend cette dernière particularité.

*Est locus in Tiberim quâ lubricus influit Almo,  
Et nomen magno perdit in amne minor.  
Illic purpureâ canus cum veste sacerdos  
Almonis dominam sacraque lavat aquis.*

Denys d'Halicarnasse, qui raconte en détail l'histoire de cette translation de Cybèle, remarque que Scipion Nasica étoit le chef de l'ambassade des Romains.

Quant à ce qui regarde *Pessinunte*, nous savons seulement que dans la suite des tems, cette ville devint une métropole ecclésiastique; du moins c'est le titre que lui donne la notice de l'empereur Andronic, Paléologue le vieux. (*D. J.*)

PEST, (*Géog. mod.*) ville de la haute Hongrie, capitale du comté de même nom, sur la rive orientale du Danube, dans une plaine, vis-à-vis de Bude, à soixante S. E. de Presbourg. *Long. 36. 46. lat. 47. 21. (D. J.)*

PESTE, f. f. (*Médecine.*) c'est une maladie épidémique, contagieuse, très-aiguë, causée par un venin subtil, répandu dans l'air, qui pénètre dans nos corps & y produit des bubons, des charbons, des exanthèmes, & d'autres symptômes très-fâcheux.

C'est une fièvre aiguë, qui devient mortelle & enlève les malades dès le premier ou le second jour, si les forces vitales ne chassent promptement le venin par les bubons, les charbons, le pourpre & autres exanthèmes.

*Causes.* Ce point est des plus difficile à traiter: tous les auteurs ont écrit sur cette matière, mais nous n'avons rien de certain sur cet article. On a donné un nombre infini de conjectures; les uns ont inféré sur la coagulation; les autres sur l'infection générale ou locale, qui agit sur les humeurs de notre corps. Mais ce qui est de plus singulier, c'est que tous sont obligés de reconnoître que la peste agit d'une façon fort différente sur ceux dans les pays desquels elle naît, que sur nous autres.

La peste nous vient de l'Asie, & depuis deux mille ans toutes les pestes qui ont paru en Europe y ont été transmises par la communication des Sarrasins, des Arabes, des Maures, ou des Turcs avec nous, & toutes les pestes n'ont pas eu chez nous d'autre source.

Les Turcs vont chercher la peste à la Meque, dans leurs caravanes & leurs pèlerinages; ils l'amenent aussi de l'Egypte avec les blés qui sont corrompus; & enfin, elle se conserve chez eux par leur bizarre façon de penser sur la prédestination: persuadés qu'ils ne peuvent échapper à l'ordre du Très-haut sur leur sort, ils ne prennent aucune précaution pour empêcher les progrès de la peste & pour s'en garantir, ainsi ils la communiquent à leurs voisins.

On reconnoît quatre sortes de pestes. 1<sup>o</sup>. La peste à bubons, où il survient des bubons aux aisselles & aux aines, ou d'autres éruptions par tout le corps, comme les charbons.

2<sup>o</sup>. La suette des Anglois, *sudor anglicus*, dans laquelle le malade périt par des sueurs, le premier, le second, le troisième jour, sans bubon, ni charbon.

La troisième est sans bubon, ni charbon; mais elle est accompagnée de dépôts gangreneux qui attaquent les piés, les mains, & sur-tout les parties extérieures de la génération dans les hommes; de sorte que ces membres se détachent d'eux-mêmes du corps de ces sortes de pestiférés. C'est la peste d'Athènes qui a été décrite par Hérodote, & ensuite par Lucrèce.

La quatrième espèce est la plus connue, elle s'appelle communément le mal de Siam; elle vient de l'orient, & on voit mourir beaucoup de malades de cette peste à la Rochelle. Dans cette espèce, le sang se perd par les pores de la peau en manière de transpiration, & les malades périssent.

Ainsi la peste est une infection particulière, qui prend sa naissance dans les pays chauds, qui nous vient par les vaisseaux chargés de marchandises empestées en Turquie, en Egypte, où la peste est trois ou quatre mois l'année, à cause des débordemens du Nil.

Les pestiférés, ou les ballots empestés débarqués dans nos ports, nous causent & nous attirent la peste; telle que la dernière peste de Marseille, qui fut occasionnée par un vaisseau qu'on avoit pris sur les Turcs, & que l'on avoit amené à Marseille. Ou bien elle nous vient par la communication de l'Allemagne & de la Hongrie avec la Porte-ottomane; c'est ainsi que les Allemands ont apporté la peste chez eux au retour des campagnes qu'ils avoient faites en Hongrie contre les Turcs.

De cette façon la peste naît & prend son origine dans les pays orientaux, & nous l'allons chercher chez eux. La peste agit sur nos humeurs, & nous ne savons pas comment.

Les causes sont internes & externes, prochaines & éloignées. Les internes sont le vice des parties, la corruption du sang & des autres humeurs. Les passions, le chagrin & la crainte de la part de l'ame; le



mauvais régime & l'abus des choses non-naturelles, soit de l'air, soit des aliments, soit le défaut d'exercice, contribuent beaucoup à attirer cette maladie. Les causes externes sont les vents du midi, ou le défaut de vent; l'hiver trop doux; les saisons inégales; les froids violents & les chaleurs excessives; l'air fort sec ou fort humide. Les maladies épidémiques avec bubons & phlegmons, sont des avant-coureurs de peste plus certains que des exhalaisons & des influences imaginaires.

La famine peut aussi être mise au nombre des causes; parce que dans cette triste conjoncture, la même cause qui gâte les biens de la terre & qui amène la disette, doit produire la peste: d'ailleurs dans le tems de famine, on se trouve obligé de manger de toutes sortes d'aliments malsains, qui forment un mauvais sang, & les corps font par conséquent plus disposés à la pourriture.

Quelques-uns attribuent la peste au tremblement de terre, parce qu'on a vu souvent des maladies malignes & fâcheuses succéder à ces tremblemens.

La cause véritable est la reception d'exhalaisons putrides dans l'air, qui viennent des pays chauds, & qui est aidée & fomentée par la disposition de nos corps. Leur mauvais effet se fait sur-tout sentir quand un vent chaud & humide souffle, ou bien quand elles sont elles-mêmes mêlées avec des vapeurs corrompues. C'est ainsi qu'arrive la peste en Egypte à la suite de l'inondation du Nil; alors les eaux corrompues par une chaleur excessive, poulissent des exhalaisons pestilentielles: les terres humectées & comme chargées de pourriture, sont très-mal saines.

C'est ainsi que les cadavres corrompus dans les grandes villes, pendant les sieges, ou dans les armées à la suite des batailles, infectent horriblement l'air; les exhalaisons fétides & volatiles de ces cadavres produisent souvent des maladies malignes, mais elles ne produisent point la peste, sans un venin particulier qui est apporté des pays chauds, & qui mêlé avec elles leur donne un caractère pestilentiel.

Ce levain ne peut s'étendre si loin qu'au moyen de l'air qui lui sert de véhicule; car l'air une fois infecté de ces exhalaisons, les porte avec lui & les communique à beaucoup de corps qu'il pénètre: ce levain même reste caché pendant longtemps dans ces corps infectés, comme il est arrivé dans la dernière peste. C'est ainsi que l'on a vu des personnes tomber roides mortes, & frappées subitement de peste à l'ouverture seule des ballots empestés, déchargés de vaisseaux venus de l'orient.

Cependant ces exhalaisons n'infectent pas toute la masse de l'atmosphère, elles le dispersent & se jettent de côté & d'autre, à-peu-près comme la fumée; de-là vient que la peste ne suit pas tous ceux qui sont dans le même air, qui est néanmoins le véhicule du levain pestilentiel. Il faut une disposition, c'est à proprement parler la cause déterminante & dispositive de la peste.

*Cause dispositive.* En effet, tous les corps ne sont pas susceptibles de ce venin, il n'affecte que ceux dont les fluides & les solides sont disposés à recevoir l'infection; si le corps n'a point cette disposition, il résistera à la contagion: ainsi tout ce qui sera capable de garantir nos solides & nos fluides contre la pourriture lorsque la peste regne, doit passer pour un préservatif.

La disposition à la pourriture est une cause qui aide l'effet de la contagion. Or la pourriture est un mouvement intestin de nos humeurs qui tend à en détruire le mélange, la forme & le tissu qui changent de nature. D'ailleurs si le sang se ralentit, cela seul suffit pour contracter ce mouvement de putréfaction; c'est ce qui arrive dans le chagrin & le vice des premières voies.

Ce venin de la peste agit fort différemment de celui qui agit dans la petite vérole, le pourpre, la fièvre maligne & la dysenterie. Ce venin agit sur les humeurs & les coagule, comme il paroît par les éruptions critiques.

Ce venin agit d'abord sur les nerfs, ce qui paroît par les symptômes, tels que la douleur de tête, la foiblesse, les nausées, le frisson, le froid extérieur avec feu interne à l'intérieur, le sang alors trouvant de la résistance sur les parties externes, se jette sur les internes.

La cause prochaine de la peste est donc l'action du venin sur nos solides, le développement de la pourriture des humeurs & de ce venin, & enfin son action sur les nerfs. Ces actions produisent l'érection du genre nerveux; c'est de-là que vient la pourriture. Telle est la nature du venin pestilentiel, sans cette disposition vénéneuse, les exhalaisons n'ont aucune action dans le corps, elles y restent long-tems cachées & comme assoupies, à la fin elles transpirent & se dissipent sans produire aucun ravage.

Cet érection est une roideur dans les fibres, & une contraction semblable à celle qui y est excitée par les passions de l'ame, par tous les irritans, tels que les aliments chauds, les aromates & tous les stimulans, ont coutume de produire. Cette roideur est augmentée par l'agacement des fibres que cause le venin; celles-ci ébranlées contractent la maladie pestilentielle; car l'exhalaison passant alors dans le sang & dans les humeurs, y fait éclater les différens symptômes de la pourriture.

*Symptômes.* Le malade est d'abord saisi d'un frisson suivi d'une ardeur d'entrailles; souvent il n'est pas altéré, quoiqu'il sente une ardeur violente; quelquefois la sueur est petite, & la soif extraordinaire. La fièvre est fort inégale, mais la langue est sèche & noire; l'urine est aussi fort différente, souvent elle n'est point changée; elle est dans quelques-uns rouge & ardente, dans d'autres claire & crue, dans quelques autres elle est trouble, & elle varie souvent dans un même jour; tantôt elle est comme dans l'état de santé, d'autres fois sanglante; quelquefois le malade est assoupi & dans le délire, d'autres fois il est accablé d'une cruelle douleur de tête, accompagnée d'insomnie avec des yeux enflammés, & le cœur fort resserré; souvent le pouls est fort, d'autres fois il est foible & fréquent; tantôt égal, tantôt inégal, & dans certains malades il est intermittent; le malade est dans des inquiétudes & dans des agitations continuelles; on aperçoit dans les tendons des soubresauts & des mouvemens convulsifs; la vue est troublée, & le malade est tourmenté de tintemens & de siflemens d'oreilles; il y en a qui sont abattus au commencement de la maladie, d'autres conservent leurs forces jusqu'à la mort; il y en a qui ont des dévoiements qui résistent à tout remède; les déjections en sont quelquefois crues & fréquentes, elles sont comme de l'eau trouble; dans certains malades on y trouve des vers; d'autres ont des hémorrhagies par le nez & par la bouche, par les yeux, par les oreilles, par la verge, par la matrice; d'autres suent le sang pur; quelques-uns ont des vomissemens continels; d'autres ont des nausées & des dégoûts; on voit dans la plupart des douleurs cardialgiques, le hoquet; on en voit qui ont des taches de couleur pourprée, ou violetes ou noires, tantôt en petit nombre, tantôt en grande quantité, tantôt petites, tantôt grandes & presque exactement rondes; tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, souvent sur toute le corps; il y en a beaucoup qui ont des bubons ou des charbons en différens endroits du corps. Ce sont là des signes évidens & très-assurés de la peste, sur-tout lorsqu'ils sont accompagnés de la fièvre, ou qu'ils y surviennent.

Le diagnostic se tire des symptômes suivans:

1°. L'abattement des forces, défaut de respiration, la foiblesse, l'intermittence & l'intercadence du pouls.

2°. Les symptômes du bas-ventre, les nausées, les vomissemens, les cardialgies, les mouvemens convulsifs.

Les aigreurs & la pourriture des bouillons & de tous les alimens.

3°. Les urines sont troubles, grasses, chargées d'huile ramassée en flocons; les sueurs sont colliquatives, aigres, grasses, & fétides.

4°. Les bubons aux aînes, aux aisselles des parotides, des charbons dans différentes parties, des lanières noires ou violettes, ou bleues; la force du venin est indiquée par ces symptômes.

5°. La gangrene sèche & la mollesse des membres après la mort, & avant la mort les déjections de sang par les selles, les excréctions de sang par les selles & par la sueur.

6°. Enfin, la généralité & l'universalité de l'épidémie, la mortalité nombreuse & par trop répandue, la violence & le nombre infini des accidens, la mort imprévue qui saisit les malades, le premier, le second ou le troisième jour, & souvent presque aussitôt qu'ils sont attaqués, sont des signes évidens & diagnostiques de la peste, si on les compare avec tous ceux que nous avons rapportés plus haut, & avec les causes que nous avons détaillées.

*Prognostic.* Il est d'autant plus fâcheux que personne n'a encore donné ni la cause, ni le remède de ce terrible mal, bien que nous ayons nombre de traités des plus complets sur sa cause & la façon de le traiter. En effet, c'est de tous les maux le plus cruel. Tout frémit au seul nom de cette maladie; cet effroi n'est que très-bien fondé; plus funeste mille fois que la guerre, elle fait périr plus de monde que le fer & le feu. Ce n'est qu'avec horreur qu'on se représente les affreux ravages qu'elle cause; elle moissonne des familles entières; elle n'épargne ni âge, ni sexe; on voit périr également les vieillards, les hommes faits, les adultes, les enfans dans le berceau; ceux mêmes qui sont cachés dans les entrailles de leur mère, quoiqu'ils paroissent à l'abri de ses coups, subissent le même sort; elle est même plus pernicieuse pour les femmes grosses; & si l'enfant vient à naître, c'est moins pour vivre que pour mourir; l'air empesté leur devient fatal; il l'est même davantage pour ceux qui sont d'un tempérament fort & vigoureux; la peste détruit le commerce entre les citoyens, la communication entre les parens; elle rompt les liens les plus forts de la parenté & de la société; parmi tant de calamités, les hommes sont continuellement prêts à tomber dans le désespoir.

Cependant la peste n'est pas toujours si dangereuse que l'on se l'imagine communément; l'essentiel est de ne point s'effrayer en tems de peste; la mort épargne ceux qui la méprisent, & poursuit ceux qui en ont peur; tous les habitans de Marseille ne périrent point de la peste, & la frayeur en fit périr davantage que la contagion. La peste ne fait pas de plus grands ravages parmi les Turcs & les autres peuples d'Orient qui y sont accoutumés, que les maladies épidémiques chez nous, quoiqu'ils ne prennent que peu ou point de précautions, & cela parce qu'ils n'ont point peur. D'ailleurs, ceux qui assistent les malades ne se trouvant point incommodés, il paroît qu'elle n'attaque que ceux qui y sont disposés.

*Traitement de la peste.* On peut considérer la peste comme menaçante & prête à saisir le malade, ou comme déjà venue & ayant infecté le malade. Dans le premier cas, il faut s'en garantir, s'il est possible; & dans le second, il faut la combattre pour la dissiper, & arrêter ses progrès. Ainsi les remèdes sont prophylactiques & détournent le mal prochain, ou

ils sont thérapeutiques & proprement curatifs, en guérissant le mal lorsqu'il est présent.

*Cure préservative.* On peut se préserver de la peste, en s'éloignant de la cause de la peste, ou en se munissant contre elle; ce qui regarde en partie le public ou le magistrat, & en partie les particuliers.

Le magistrat doit avoir soin de faire nettoyer ou transporter toutes les immondices & les matières puantes & corrompues, qui ne sont que fomentent le venin pestilential & le retenir caché; de faire nettoyer & ôter les fumiers, les boues & les ordures, des rues & des places publiques; de faire enterrer les morts hors des églises, dans des endroits éloignés, de les faire couvrir de chaux, de défendre toutes les assemblées, soit dans les places, soit dans les maisons; d'ordonner des feux, de faire tirer le canon & la mousqueterie, pour éloigner par ce moyen l'infection, & pour corriger l'air par l'odeur de la poudre; d'interdire le commerce avec les villes où le mal regne, ou qui sont suspectes; de défendre absolument l'entrée ou l'usage des mauvais alimens; enfin, d'abord que la peste commence à se manifester, de faire séparer au plutôt les malades d'avec ceux qui se portent bien.

Les préservatifs des particuliers se réduisent à la diète, aux remèdes chirurgicaux & pharmaceutiques; la diète règle l'usage de l'air & des passions de l'ame, qui sont les deux points importants dans cette maladie. On évite l'air empesté par la fuite, ou bien on le corrige par des fumigations, des parfums, avec des odeurs, en les approchant souvent du nez, pour corriger l'air à mesure qu'on respire; la plupart ne se fiant à aucun remède contre un mal si cruel & si subit, recommandent la fuite comme l'unique préservatif par ces deux vers.

*Hac tria tabificam tollunt adverbium pestem;  
Mox, longè, tardè, cede, recede, redi.*

Le contentement de l'esprit empêche l'effet de la crainte; Thalès de Crète passe pour avoir chassé une peste qui faisoit d'horribles ravages à Lacédémone, en procurant de la joie aux habitans. Le médecin est inutile à ceux qui peuvent prendre ces précautions; mais il est nécessaire à ceux qui ne peuvent prendre la fuite, & sont obligés de rester au milieu des pestiférés. Nous ne saurions donner ici tous les remèdes préservatifs contre la peste; il faudroit recourir à une foule d'auteurs qui ont écrit sur cette matière.

M. Geoffroi a fait une thèse en 1721, où il propose ce problème; savoir si l'eau est un excellent préservatif en tems de peste. Cette thèse se trouve traduite en françois dans un livre intitulé, *les verus medicinales de l'eau commune.*

*Cure thérapeutique.* Les remèdes qui sont indiqués pour guérir la peste lorsqu'elle est présente, sont internes ou externes. Nous allons détailler les plus vantés; ensuite nous parlerons de quelques compositions, ou de quelques secrets & spécifiques, que l'on estime beaucoup.

Les remèdes internes ont reçu dans les auteurs le nom d'*antidote*, ou d'*alexipharmaque*; mais où est le véritable alexipharmaque? il est encore inconnu & caché, ou plutôt enveloppé de profondes ténèbres; il y a cependant beaucoup de remèdes, tant simples que composés, qui portent ce nom.

Les remèdes simples sont, les racines d'angelique, d'aunée, d'imperatoire, de carline, de contrayerva, de vipérine, de saxifrage, de compte-venin, de zédoaire; les écorces & les bois, la canelle, le cassia lignea, le santal, le bois de baume, le bois d'aloës; les feuilles de buis, de scorium, de dictame de Crète, de mélisse, de chardon béni, de mille-feuilles; les fleurs de fouci, de roses, de romarin, de millepertuis. Les fruits; les citrons, les oranges, les li-



mons, les figues, les noix, les baies de genievre, les cubebes, le cardamome, le cloux de gérofle, la noix muscade, le macis, les fucs & les gommés; le camphre, la myrrhe, le styrax, le baume de Judée; les parties des animaux, les chairs de vipere, l'ivoire, les cornes de licorne, de rhinoceros & de cerf; les fels volatils, leur fiel; les fragmens précieux; les perles, la pierre de bézoard, la pierre de porc-épic; les terres; le bol d'Arménie, la terre sigillée, le soufre blanc & l'antimoine.

Les remèdes internes composés sont; la thériaque d'Andromaque, la thériaque céleste, le mithridate de Damocrate, le diacordium de Fracastor, les confectiions d'alkermès & d'hyacinthe, l'orvietan, les eaux thériacales, le vinaigre thériaçal, les teintures & les élixirs alexipharmques.

Il y en a mille autres auxquels on a donné des noms pompeux; mais on fait par plusieurs raisons & par une infinité d'observations, que tous ces remèdes au lieu de faire du bien, trompent ceux qui s'y fient, nuisent souvent, & prétent de nouvelles forces au venin pestilentiel. Voyez ALEXIPHARMAQUE.

Les alexipharmques externes sont ceux, qui appliqués extérieurement, passent pour être propres à détruire le venin, ou à l'éloigner de nos corps; il y en a d'artificiels qui sont purement superstitieux; ils sont chargés de caractères, de figures, de signes de mois; ce sont des productions de l'ignorance & de la superstition, qui doivent être rejetées par tout homme de bon sens. Il y en a qui sont de vrais poisons, comme l'arsenic, le realgal, l'orpiment, les crapaux, les araignées; si ces choses ne font point de mal, elles sont au-moins inutiles, comme l'expérience l'a fait voir souvent.

A quoi donc, dira-t-on, faut-il recourir? De tous les remèdes, suivant la thèse de M. Geoffroi, il n'y en a point de meilleur & de plus sûr que l'eau en boisson; c'est elle seule qui peut ramollir les fibres nerveuses, quand elles sont trop roides & trop crispées, détruire l'éréthisme des solides, délayer les humeurs trop épaisses, atténuer celles qui sont trop grossières, adoucir leur acreté, empêcher leur corruption, modérer ou même totalement arrêter la violence du venin pestilentiel, lorsqu'il est une fois glissé dans nos corps: d'ailleurs on n'a pas sujet d'en appréhender le moindre mal; c'est ce que le savant auteur déjà cité, démontre en détail, & d'une manière qui me paroît sans réplique.

La peste peut se regarder comme une espèce de fièvre, & être traitée de même; dès-lors on combinera les indications de la fièvre avec celles de la contagion; & d'ailleurs si on lit les auteurs qui ont écrit après avoir traité des pestiférés, tels qu'Hildanus, Caldeira, Heredia, & Thonerus; on verra que les cordiaux trop chauds ont fait périr plusieurs personnes. Les cordiaux sont donc dangereux & ne sont pas l'unique ni le vrai remède & antidote de la peste, non plus que des autres maladies, où il y a un grand abatement.

Celle dit que les maladies pestilentielles demandent une attention particulière; puisque dans ces cas la diète, les clystères & la purgation, ne sont d'aucune utilité; mais la saignée est très-salutaire, lorsque les forces le permettent, sur-tout lorsque la maladie est accompagnée de douleurs de fièvre violente.

Rivière, & après lui de grands praticiens, recommandent la saignée faite à petite dose: ce remède est fort contredit par le grand nombre des praticiens; & d'ailleurs il a eu souvent de mauvais succès; on a vu des malades périr dans la saignée. Cependant on peut dire que la saignée indiquée par une roideur, une force, & une grandeur dans le pouls, par une chaleur & une soif extraordinaire, & par les autres si-

gnes inflammatoires, sera faite très-faiblement; & alors pour en éviter les inconvéniens qui font d'augmenter l'abattement, on auroit soin de la modérer, d'en arrêter ou empêcher les mauvais effets. On saignera peu à la fois, & on réitérera la saignée tout au plus une fois; on la soutiendra par des cordiaux.

Les praticiens célèbres conseillent la purgation; ce qui est encore fort contesté: d'abord il répugne de purger dans l'abattement & dans la foiblesse; d'ailleurs les bubons & les charbons marquent que le venin cherche à sortir, & le public pense que les saignées & les purgatifs les font rentrer. Nous observerons seulement sans décider ces questions, que la pourriture des premières voies, aide les progrès de la peste; & qu'ainsi les purgatifs en la nettoyant feront un grand bien, & préviendront les ravages qu'elle attire; ils emporteront les aigreurs des premières voies, & par-là la pestilence fera moins d'effet.

Mais l'effet des purgatifs étant d'abattre les forces, d'augmenter les douleurs cardialgiques, de détourner les humeurs de la circonférence au centre, que n'en doit-on pas attendre pour la rentrée des bubons, des charbons, & des exanthèmes; ces derniers demandent l'administration des cordiaux, & l'indication des purgatifs les contre-indique: c'est au médecin sage à concilier les indications & les contre-indications dans cette fâcheuse perplexité.

Les purgatifs seront l'émétique ordinaire, l'essence émétique, les potions purgatives ordinaires. Voyez PURGATIF, & POTION.

Les cordiaux seront simples ou composés: les simples sont tous ceux que nous avons détaillés ci-dessus; les composés sont les confectiions alexitaires, les teintures, tels que la teinture d'or mêlée dans six onces d'eau de scorfonnerie, le syrop de contrayerva, les pilules anti-pestilentielles, les sudorifiques antipestilentiels, les décoctions sudorifiques alexitaires. Voyez tous ces articles.

*Potion cordiale contre la peste.* Prenez des eaux thériacale simple, de sureau, de scabieuse, de chacune deux onces; de confectiion d'alkermès, un gros; de fiel de porc préparé, un demi-gros; de l'essence émétique & du lium de Paracelse, de chaque trenta gouttes; de syrop de contrayerva, trois onces.

Cette potion se donnera par cuillerée à chaque demi-heure; on retranchera l'émétique dans les potions réitérées.

*Autre potion cordiale.* Prenez des eaux de chardon béni, d'angelique, de mélisse simple, & thériaque composée, de chaque une once & demie; de teinture d'or & d'éllixir de propriété, de chaque un scrupule; de syrop d'oeillet, une once & demie: faites une potion que l'on réitérera selon le besoin.

Le régime doit être humectant, doux, & légèrement cordial & acide; on peut ordonner pour boisson la limonade avec le syrop de contrayerva, ou un autre pareil. Voyez SYROP DE CONTRAYERVA.

*Narcotiques.* Nous ne pouvons nous dispenser ici de faire une observation sur les narcotiques préparés avec l'opium ou le pavot blanc; ils sont contraires par eux-mêmes à la cause générale de la peste, qui est la coagulation du sang; cependant il est des cas où ils peuvent être indiqués; alors on doit en user avec toute la sagesse possible. Voyez OPIUM & NARCOTIQUES.

Cela dépend de l'inspection d'un habile médecin, de même que tout le traitement de la peste.

On doit conclure de tout ce qui a été dit sur la peste, que cette maladie nous est totalement inconnue quant à ses causes & son traitement; que la seule expérience ne nous a que trop instruit de ses funestes effets.

PESTE, f. f. (*Hist. anc. & mod.*)

*Voilà ce mal qui répand par-tout la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre.*

Je ne peindrai pas les rigueurs de ces climats, où cette cruelle fille de la déesse Némésis, descend sur les vill es infortunées. Cette grande destructrice est née des bois empoisonnés de l'Éthiopie, des matières impures du grand Caire, & des champs empuantis par des armées de fauterelles, entassées & putréfiées en nombre innombrable. Les animaux échappent à sa terrible rage, tandis que l'homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure, que des vents tempérés & bienfaisants ont abandonnée. Tout alors n'est que désastre. La Sagesse majestueuse détourne son œil vigilant; l'épée & la balance tombent des mains de la Justice sans fonctions; le commerce ne porte plus ses secours utiles; l'herbe croît dans les rues dépeuplées; les demeures des hommes se changent en des lieux pires que les déserts sauvages; personne ne se montre, si ce n'est quelque malheureux frappé de phrénésie qui brise ses liens, & qui s'échappe de la maison fatale, séjour funeste de l'horreur. La porte qui n'est pas encore infectée, n'ose tourner sur ses gonds, elle craint la société, les amis, les parents, les enfans mêmes de la maison. L'amour éteint par le malheur, oublie le tendre lien & le doux engagement du cœur sensible; le firmament & l'air qui animent tout, sont infectés des traits de la mort; chacun en est frappé à son tour, sans recevoir ni soins ni derniers adieux, & sans que personne ordonne son triste cercueil: ainsi le noir Désespoir étend son aile funèbre sur les villes terrassées, tandis que pour achever la scène de déolation, les gardes inexorables dispersés tout-around, refusent toute retraite, & donnent une mort plus douce au malheureux qui la fuit.

Les annales de l'histoire font mention de deux pestes à jamais mémorables, & qui ravagèrent le monde, l'une 431 ans avant Jésus-Christ, & l'autre dans le xiv. siècle de l'ère chrétienne. Thucydide, Diodore de Sicile, & Plutarque, vous instruiront fort au long de la première, qui parcourut une vaste étendue de pays, & dépeupla la Grèce sur son passage, sous le règne d'Artaxercès Longue-main; cette peste commença en Éthiopie, d'où elle descendit en Lybie, en Égypte, en Judée, en Phénicie, en Syrie, dans tout l'empire de Perse, & fondit ensuite dans l'Attique, & particulièrement sur Athènes. Thucydide qui en fut attaqué lui-même, en a décrit expressément les circonstances & les symptômes, afin, dit-il, qu'une relation exacte de cette affreuse maladie, puisse servir d'instruction à la postérité si un pareil malheur arrivoit une seconde fois.

«Premièrement, dit cet historien (*liv. II. de la guerre du Péloponnèse*), cette année fut exempte de toute autre maladie, & lorsqu'il en arrivoit quelque une, elle dégénéroit en celle-ci; à ceux qui se portoient bien, elle prenoit subitement par un grand mal de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue & le gosier sanglans, une haleine infecte, une respiration difficile suivie d'éternuemens & d'une voix rauque. De-là descendant dans la poitrine, elle excitait une toux violente: quand elle attaquoit l'estomac elle le faisoit soulever, & causoit des vomissemens de toute sorte de bile avec beaucoup de fatigue. La plupart des malades avoient un hoquet suivi de convulsions qui s'apaisoient aux uns pendant la maladie, aux autres long-tems après. Le corps rougeâtre & livide étoit couvert de pustules, & ne paroissoit pas fort chaud au toucher, mais brûloit tellement au-dedans qu'on ne pouvoit souffrir aucune couverture, si bien

qu'il falloit demeurer nud. On prenoit un plaisir infini à se plonger dans l'eau froide, & plusieurs qu'on n'avoit pas eu soin de garder, se précipitèrent dans des puits, pressés d'une soif qu'on ne pouvoit éteindre, soit qu'on bût peu ou beaucoup.

«Ces symptômes étoient suivis de veilles & d'agitations continuelles, sans que le corps s'affoiblît, tant que la maladie étoit dans sa force; la plupart mouraient au septième ou au neuvième jour de l'ardeur qui les brûloit, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. Si l'on passoit ce terme, la maladie descendoit dans le bas-ventre, & ulcérait les intestins, causoit une diarrhée immodérée, qui faisoit mourir les malades d'épuisement; car la maladie attaquoit successivement toutes les parties du corps, commençant par la tête, & se portant, si on échappoit, aux extrémités. Le mal se jettoit tantôt sur les bourfes, tantôt sur les doigts des pieds & des mains; plusieurs n'en guérissent qu'en perdant l'usage de ces parties, & quelques-uns même celui de la vie: quelquefois revenant en santé, on perdoit la mémoire jusqu'à se méconnoître soi-même & ses amis.

«La maladie donc, ajoute-t-il peu après, laissant à part beaucoup d'accidens extraordinaires, différens dans les différens sujets, étoit en général accompagnée des symptômes dont nous venons de faire l'histoire. Quelques-uns périrent faute de secours, & d'autres quoiqu'on en eût beaucoup de soin; on ne trouva point de remède qui pût les soulager, car ce qui faisoit du bien aux uns nuisoit aux autres; enfin la contagion gagna ceux qui assistoient les malades, & c'est ce qui produisit le plus grand désastre».

Hippocrate qui s'y dévoua noblement, a fait de son côté une courte description de cette peste en médecin, & Lucrèce en grand poète. Artaxercès avoit invité Hippocrate de venir dans ses états, traiter ceux qui étoient atteints de cette cruelle maladie. Ce prince y joignit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne à ses récompenses, & du côté de l'honneur promettant de l'égalier à ce qu'il y avoit de personnes les plus considérables à la cour; mais tout l'éclat de l'or & des dignités ne fit pas la moindre impression sur l'âme d'Hippocrate. Sa réponse fut qu'il étoit sans besoins & sans desirs, qu'il devoit ses soins à ses concitoyens, & qu'il ne devoit rien aux barbares ennemis déclarés des Grecs.

En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes il s'y rendit, & ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades, & pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir instruits de la manière dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnaissance la plus vive. Ils ordonnèrent par un décret public, qu'Hippocrate feroit initié aux grands mystères, de la même manière que l'avoit été Hercule, le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille statères, & que le décret qui la lui accordoit seroit lu à haute voix par un héraut dans les jeux publics, à la grande fête des panathénées; qu'il auroit en outre le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'état; enfin que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athènes comme s'ils y étoient nés.

Il ne manqua à la gloire d'Hippocrate que d'avoir eu la satisfaction de compter Périclès parmi les malades auxquels il sauva la vie. Ce grand capitaine, le premier,



premier homme de l'état, dont la sagesse & l'habileté avoient soutenu le poids des affaires de la république pendant quarante ans, après avoir perdu tous ses parens de la peste, en mourut lui-même entre les bras d'Hippocrate, & malgré tous les secours de son art.

Mais quelque cruelle qu'ait été la peste dont nous venons de parler, elle le fut encore moins par sa violence & par son étendue, que celle qui ravagea le monde vers l'an 1346 de Jésus-Christ. La description qu'en font les historiens contemporains au défaut d'observateurs médecins qui nous manquent ici, ne se peut lire sans frémir. La contagion fut générale dans tout notre hémisphère. Elle commença au royaume de Cathay, partie septentrionale de la Chine, par une vapeur de feu, dit-on, horriblement puante, qui infecta l'air, & confuma avec une promptitude incroyable deux cens lieues de pays; elle parcourut le reste de l'Asie, passa en Grece, de-là en Afrique, & finalement en Europe, qu'elle saccagea jusqu'à l'extrémité du nord. Ici elle emporta la vingtième, là elle détruisit la quinziesme partie des habitans; ailleurs ce fut la huitieme partie, comme en France, ailleurs même; comme en Angleterre, le tiers ou le quart des habitans; j'en parle ainsi d'après le témoignage des écrivains des deux nations.

La dernière peste qu'on ait vûe en Europe; est celle de Marseille en 1720 & 1721. Elle enleva dans cette seule ville environ cinquante mille personnes; la mémoire en est encore récente.

Toutes nos connoissances sur cette horrible maladie se bornent à savoir qu'elle se répand par contagion; qu'elle est la plus aiguë des maladies inflammatoires; qu'elle est accompagnée de symptômes très-différens & très-variés; qu'elle se termine par des tumeurs vers les parties glanduleuses qui dégénèrent en absces; que cette crise est d'autant plus salutaire qu'elle est prompte; que ce mal a ses tems de décroissement & de diminution, & qu'alors les secours de l'art sont d'une grande utilité; que la contagion s'adoucit & se détruit par de grands froids; qu'en conséquence elle est plus rare & fait moins de ravages dans les pays septentrionaux que dans les pays méridionaux; qu'elle marche quelquefois seule, mais qu'elle a plus communément pour compagnes deux autres fléaux non moins redoutables, la guerre & la famine; & dans ce cas si elle n'attaque pas les hommes, les bestiaux en sont la victime: voilà les faits dont l'histoire ne fournit que trop de tristes monumens.

Il semble que le meilleur moyen de se garantir de la peste, seroit de fuir de bonne heure les lieux où elle regne. Si cela n'est pas possible, il faut tâcher de se séquestrer dans un domicile convenable, bien aéré, y éviter, autant qu'on peut, toute communication au-dehors; vivre sans frayeur, user d'acides, en particulier de citrons, se gargariser de vinaigre, s'en laver le corps, les hardes, &c. purifier l'air des appartemens par la vapeur du bois & des baies de genievre, user d'alimens opposés à la pourriture, & pour boisson de vins blancs acidules par préférence aux autres.

Ce ne sont pas les livres qui manquent sur la peste, le nombre en est si considérable, que la collection des auteurs qui en ont fait des traités exprès, formeroit une petite bibliothèque. La seule peste de Marseille a produit plus de deux cens volumes qui sont déjà tombés dans l'oubli; en un mot, de tant d'ouvrages sur cette horrible maladie, à peine en peut-on compter une douzaine qui méritent d'être recherchés.

Celui de Mindererus, de *pestilentia*, Aug. Vindel. 1608, in-8°. n'est pas méprisable. Il faut lui joindre

Tome XII.

Méad (Richard) a short discourse concerning pestilential contagion, Lond. 1720, in-8°. Hodge, de peste. Maratori (Ludov. Anton.) del governo medico e politico delle peste, in Brescia 1721, in-8°. & le traité suivant qui est fort rare. Vander Mye, de morbis & symptomatibus popularibus Bredanis, iempore obsidionis hujus urbis grassantibus, Antwerp. 1627, in-4°. mais j'oubliois que je ne me suis proposé dans cet article que de traiter de la peste en historien; ainsi, voyez PESTE, Mède. (Le chevalier DE JAVCORT.)

PESTE D'ORIENT, du VI. siècle. (Hist. de la Méd.) cette affreuse peste a été décrite par Evagre & par Procope. Voici le précis de leurs descriptions; je commence par celle d'Evagre.

Selon cet historien ecclésiastique, la peste dont il s'agit arriva l'an de J. C. 543, & fit pendant cinquante-deux ans un horrible ravage presque dans toute l'étendue de la terre; elle commença deux ans après que la ville d'Antioche eut été prise par les Perles, & parut en quelques choses semblable à la peste d'Athenes qui a été décrite par Thucydide, & en d'autres choses fort différente.

Elle tomba d'abord sur l'Ethiopie, & de-là se répandit successivement sur presque toutes les parties de l'univers. Quelques villes en furent si cruellement affligées, qu'elles perdirent tous leurs habitans. Il y avoit des personnes qu'elle attaquoit par la tête, par le visage, par les yeux qui paroisoient extrêmement enflammés; puis descendant à la gorge, elle les emportoit impitoyablement: d'autres avoient des dévoiements; d'autres des absces dans l'aîne; d'autres des fièvres dont ils mouroient, le second ou le troisieme jour; d'autres tomboient en délire avant que de périr; d'autres en périssant, avoient tout le corps couvert de pustules & de charbons. Quelques-uns ayant été attaqués une ou deux fois de ce fléau, & y ayant résisté, y succomboient la troisieme fois.

Il y avoit différentes manieres & fort difficiles à comprendre, de contracter cette maladie. Plusieurs moururent pour être seulement entrés dans des maisons infectées; d'autres pour avoir légèrement touché des malades, & d'autres sans aucune communication, prenoient le mal dans les campagnes & les places publiques. Quelques-uns s'en préservèrent en fuyant des villes pestiférées, & ne laissèrent pas de communiquer la peste. Quelques autres demeurèrent au milieu des malades, sans crainte & sans y trouver la mort, & même sans accident. Evagre rapporte qu'il étudioit la grammaire, lorsque cette peste commença, qu'il en fut attaqué; mais qu'il perdit dans la suite sa femme, quelques-uns de ses enfans, de ses parens, & de ses esclaves.

Procope nous a donné la description de cette maladie, avec autant d'art que d'exactitude, & aussi bien que s'il avoit été médecin de profession. Selon lui, ce fléau confuma presque tout le genre humain. Il n'affligea pas une seule partie de la terre, & ce ne fut pas dans une saison particulière de l'année, mais dans toutes indistinctement. Elle n'épargna, ni condition, ni âge, ni sexe, quoiqu'il y ait une si grande diversité dans les tempéramens & dans les dispositions. La différente situation des lieux, la diete, les complexions, les mœurs, rien ne put sauver les malades.

Elle commença parmi les Egyptiens de Péluze, se répandit à Alexandrie, dans le reste de l'Egypte, & dans ces parties de la Palestine, qui confinent à l'Egypte; ensuite avançant toujours avec une marche réglée; elle parcourut le monde, comme si elle eût eu pour but de travailler successivement à tout ravager. La terre-ferme, les îles, les cavernes, les sommets des montagnes, tous les lieux où il y avoit des hommes en furent infectés. Des côtes de la mer, elle s'étendit sur les terres, & quand elle fautoit par-des-

M m m

fus un pays, on n'avoit pas long-tems sujet de s'en féliciter, elle retournoit ensuite sur ses pas; dès la seconde année vers le milieu du printemps, elle se fit jour à Constantinople, où Procope demouroit alors.

Plusieurs personnes attaquées du mal, croyoient voir des apparitions d'esprits, en toutes sortes de formes humaines; d'autres s'imaginoient que les hommes qu'ils rencontroient les frappaient en quelque partie de leur corps; d'autres croyoient dans leurs visions entendre une voix qui leur crioit, qu'ils étoient marqués dans le livre des morts; d'autres se réfugioient dans les Eglises, où ils périssoient. Plusieurs, sans aucun symptôme précurseur de maladie, étoient pris subitement d'une sorte de fièvre, qui n'annonçoit par le pouls aucun danger; cependant ils étoient emportés par un bubon qui se formoit, tantôt plutôt, tantôt plus tard, ou à l'aîne ou à l'aisselle, ou sous l'oreille, ou en d'autres parties du corps.

On remarqua dans cette maladie, une grande diversité de symptômes. Les uns tombaient dans un assoupissement profond, d'autres étoient agités d'une phrénésie violente, quelques-uns demandoient à manger, & quelques autres dégoutés de toute nourriture, mouraient d'inanition. Dans certains tems, ni médecin, ni garde, ni fossoyeur ne gaignoit la maladie auprès des malades & des morts; ils continuoient à jouir d'une santé parfaite, quoiqu'ils soignassent & ensevelissent des personnes infectées; d'autres au contraire gaignoient la maladie sans savoir comment, & en mouraient incontinent. Plusieurs sans être altérés de soif, se jetoient dans l'eau douce ou dans la mer. Quelques-uns sans avoir eu d'assoupissement ou d'attaque de phrénésie, avoient des bubons gangrenés, & expiroient dans les douleurs; d'autres finissoient leurs jours par un vomissement de sang.

Quelques médecins conjecturant que le venin de la maladie consistoit dans les ulcères pestilentiels, ouvrirent ces ulcères dans les corps morts, & y trouverent un charbon énorme. Ceux dont le corps étoit taché de petits boutons noirs de la grosseur d'une lentille, ne vivoient pas un jour. Quelques-uns entièrement abandonnés des médecins, se rétablissoient contre toute attente; d'autres de la guérison desquels ils se croyoient sûrs, périssoient soudainement. Le bain fit du bien à quelques-uns, il nuisit à d'autres; ceux-ci moururent par les remèdes, & ceux-là échappèrent sans en avoir usé. En un mot, il n'étoit pas possible de trouver aucune méthode pour conserver la vie des hommes, soit en prévenant le mal, soit en le domptant, n'y ayant aucune cause apparente à laquelle on pût attribuer la maladie ou sa guérison.

Les femmes enceintes qui en étoient frappées mouraient, les unes en faisant de fausses couches; & d'autres délivrées heureusement, périssoient également avec leurs enfans; on vit peu d'exemples du contraire. Les malades dont les ulcères ouverts couloient abondamment, réchappoient pour l'ordinaire, la violence du charbon étant adoucie par l'écoulement; mais ceux dont les ulcères restoient dans le même état qu'ils avoient paru d'abord, périssoient presque toujours. Quelques-uns eurent les cuisses desséchées, sans que les ulcères eussent flué; d'autres échappèrent de la maladie avec la langue mutilée, & ne purent pendant le reste de leur vie articuler que des sons confus.

Cette peste dura quatre mois à Constantinople, d'abord avec assez de bénignité; mais ensuite avec tant de fureur, que le nombre des morts monta jusqu'à dix mille personnes en un jour. Au commencement, on les ensevelissoit soigneusement, mais à la fois tout tomba dans la dernière confusion; les domestiques n'avoient pas de maîtres, & les personnes riches n'avoient point de domestiques pour les servir. Dans

cette ville affligée, on ne voyoit que maisons vuides, & que magasins & boutiques qu'on n'ouvroit plus; tout commerce pour la subsistance même étoit anéanti.

L'empereur chargea Théodore, l'un de ses référendaires, de tirer du trésor l'argent nécessaire pour en distribuer à ceux qui étoient dans le besoin, mais ce n'étoit-là qu'une foible ressource. Procope ajoute que plusieurs malheureux, frappés d'épouvante, quittèrent leur mauvaise vie, tandis que d'autres retournerent à leurs dérèglemens aussi-tôt que le danger fut passé.

Il résulte de tout ce détail, que quoique cette peste ait duré cinquante-deux ans, en changeant souvent de symptômes, suivant les pays; cependant la description d'Evagre diffère en peu de choses essentielles de celle de Procope.... mais comme l'histoire de Procope étoit connue de tout le monde, Evagre eut tort d'avancer, que cette maladie n'avoit pas été décrite avant lui. On ne peut pas douter que sa description & celle de Procope ne regardent la même peste, laquelle, au rapport d'Agathias, commença la cinquième année (il faudroit lire la quinzième année de Justinien). Procope l'a décrite telle qu'elle parut à Constantinople la seconde année, & Evagre en parle conformément à ce qu'elle étoit plusieurs années après; c'est cette différence de tems & de lieux, qui sont apparemment les principales causes de la différence qui se trouve quelquefois dans les descriptions de ces deux historiens.

Evagre, par exemple, rapporte une circonstance très-surprenante, qu'on ne lit point dans Procope; savoir, qu'aucune personne native des villes attaquées, quelqu'éloignée qu'elle fût du lieu où étoit la maladie, n'échappoit pourtant à sa fureur; ces mots *aucune personne* pris à la rigueur de la lettre, détruisent toute croyance; mais si l'on interprète son récit par un très-grand nombre de personnes, il ne sera point suspect de fausseté pour ceux qui n'ignorent pas des exemples semblables que rapportent les historiens dans des tems plus modernes, au sujet de la sueur angloise, genre de peste qui vint à éclorre dans la principauté de Galles en 1483, ravagea l'Angleterre, se répandit en Allemagne, reparut à Londres en 1551 pour la cinquième fois, attaqua quantité de naturels anglois dans les pays étrangers, & épargna presque tous les étrangers établis en Angleterre. Voyez SUEUR ANGLOISE. (Le Chevalier DE JAUCCOURT.)

PESTIFÉRÉ, adj. (*Gram.*) qui est attaqué de la peste. Voyez PESTE.

PESTILENCE, s. f. en Médecine; c'est une maladie épidémique, maligne & contagieuse, ordinairement mortelle, connue vulgairement sous le nom de peste. Voyez PESTE.

Ce mot est formé du latin *pestis*, qui signifie la même chose.

Maison de peste; c'est un lazaret ou une infirmerie, où l'on met en dépôt & où l'on a soin des marchandises des personnes, &c. infectées, ou que l'on soupçonne infectées de quelque maladie contagieuse. Voyez LAZARET.

PESTILENTIEL, adj. (*Médecine.*) se dit en Médecine des maladies, de l'air & des alimens; on dit un air pestilentiel, un aliment empesté.

La maladie pestilentielle est une maladie épidémique, dont il meurt plus de monde qu'il n'en réchappe, & dont les malades meurent plus promptement que dans les maladies épidémiques ordinaires, les signes propres & caractéristiques de la maladie ou fièvre pestilentielle ou de la peste sont; 1° l'épidémie; 2° la mortalité; 3° les accidens, tels que les bubons, les charbons, le pourpre, la mollesse,



l'abattement de tout le corps ; 4°. la cause qui gît dans le vice de l'air & des alimens.

Ce sont ces quatre conditions, l'épidémicité, la mortalité, la qualité des accidens, & la cause commune qui constituent le caractère des maladies *pestilentielles* ; ces quatre conditions se rencontrent souvent dans les fièvres malignes, dans les fièvres continues à redoublement, dans les péripneumonies, dans les pleurésies, les dysenteries, les petites véroles, &c. & alors ces maladies sont *pestilentielles*.

Les maladies *pestilentielles* diffèrent de la peste, en ce que l'épidémie est plus générale dans celle-ci ; 2°. en ce que la mortalité y est aussi plus grande ; 4°. en ce que les accidens sont plus violens dans la peste, & enfin la cause de la peste est différente ; car elle est produite par une infection particulière. *Voyez PESTE.*

La cause de la fièvre *pestilentielle*, est une cause épidémique & souvent sporadique, jointe à une cause particulière qui est l'infection ; c'est ainsi qu'une fièvre maligne simple qui attaquera différens habitans d'une ville, deviendra sporadique, & souvent épidémique ; & si l'infection particulière, soit de l'air, soit des alimens, se joint à cette fièvre maligne, elle sera *pestilentielle* ; c'est ainsi que la peste accompagne la fièvre continue à redoublement, la pleurésie, les dysenteries, les péripneumonies, la petite vérole, la rougeole & le pourpre.

La peste au contraire, est toujours causée par la seule infection particulière sans cause sporadique : les symptômes de la fièvre *pestilentielle* sont, 1°. l'abattement des forces, d'où dépendent le défaut de la respiration, la foiblesse, l'intermittence & l'intercadence du pouls.

2°. Des nausées, des cardialgies, des vomissemens, par le vice de l'estomac où les oscillations pèchent, & où les bouillons même s'agrippent ou se corrompent.

3°. Des urines troubles & grasses, où l'huile est comme par flocons, par la laxité des tuyaux sécrétoires des reins.

4°. Des sueurs colliquatives, aigres, grasses & fétides par la même cause.

5°. Des bubons aux aines ou aux aisselles, des charbons, des lanieres de pourpre, noires ou violettes, ou bleues ; l'acreté des humeurs & leur épaississement produisent ces différens accidens. *Voyez BUBONS.*

6°. La gangrene sèche & la mollesse des membres après la mort. *Voyez GANGRENE SECHE.*

7°. Des déjections sanglantes par les selles, des excréments de sang, par les urines & par la sueur.

*Prognostic.* La fièvre *pestilentielle* est très-funeste ; en effet, on n'en connoît point le caractère, on ne peut y employer les remèdes ordinaires aux autres maladies, sans une crainte infinie & un ménagement inconcevable. Le prognostic n'est d'ailleurs que trop vérifié, par l'expérience funeste que nous donne le nombre de malades qui périssent de cette maladie ; cependant le prognostic varie selon le degré de la peste, selon le nombre & la violence des symptômes, selon le dénaturément du sang, selon que la maladie sporadique domine sur la peste, ou que la peste prend le dessus sur la maladie sporadique.

Voici ce qui doit régler le pronostic :

1°. Plus l'épidémie est grande, plus il y a des malades attaqués en même tems, plus la peste est à craindre.

2°. Plus la mortalité est grande, & plus le danger est grand.

3°. La violence & le nombre des accidens, la gangrene des parties extérieures, l'intermittence & l'inter-

*Tome XII.*

tercadence suivies dans le pouls, sont des signes très-dangereux.

*Curation.* La peste ou la fièvre *pestilentielle* est très-difficile à traiter ; elle présente cependant deux indications, celle de la maladie sporadique ou de l'épidémie, & celle de la peste. Le sentiment des médecins est partagé sur l'administration de la saignée & de la purgation : mais si nous distinguons nos chefs d'indications & différens degrés dans la maladie, nous verrons que l'on peut saigner dans ces maladies, mais moins que dans les maladies inflammatoires ordinaires ; il en sera de même de la purgation. D'ailleurs quoique les cordiaux soient conseillés par le plus grand nombre, il est cependant prouvé par l'expérience qu'ils nuisent fort souvent, & qu'il périt plus de personnes par les cordiaux que par l'usage des autres remèdes ; nous sommes donc de l'avis suivant :

1°. On saignera, s'il y a une inflammation, comme péripneumonie, pleurésie, &c. s'il y a douleur locale, ou effervescence considérable dans le sang ; si le pouls est plein, fort & tendu ; mais comme il y a peste, on saignera de façon que l'on modérera le nombre & la quantité des saignées : hors ces cas, on ne doit point saigner du tout.

2°. On purgera pour vider les premières voies pour détourner le venin sur le bas-ventre, & le jeter par les selles ; on emploiera les purgatifs, & même l'émétique ; on tiendra le ventre libre en donnant de tems à autre des cathartiques ; mais la foiblesse contraindra ces remèdes : & il faut remarquer qu'elle augmente assez souvent par la saignée & les purgatifs, au lieu qu'elle diminue dans les autres maladies. Ceci mérite une attention singulière.

Le remède contre cette foiblesse est l'antidote ou le spécifique propre contre la peste ; mais quel est ce spécifique ? c'est ce qu'on cherche depuis long-tems sans le trouver. Les quatre alexipharmaques, les confectons d'alkermès & d'hyacinthe, la thériaque & l'orviétan ; les esprits volatils tirés des animaux ; les cordiaux acides sont mêlés avec les précédens, ou donnés séparément, on remarque en général qu'ils ne causent pas une si grande dissolution du sang ; ainsi on peut employer en même-tems que les remèdes généraux, la potion suivante.

*Potion antipestilentielle.* Prenez des eaux de chardon béni ; de reine des prés & d'angelique, de chaque deux onces ; d'eau thériaque de baidron ; de vinaigre thériaque ; de l'esprit de citron, de chaque cinq gros ; de sirop d'œillet, une once : faites une potion du tout dont on donnera par cuillerée, pour soutenir le pouls & procurer une douce moiteur.

On peut employer la thériaque, la poudre de vipère, l'antidote de Tichobrahé. *Voyez ces articles.*

Enfin, on applique les vésicatoires & les ventouses. Quant aux amulettes, *voyez AMULETTES.*

Le régime doit être proportionné à l'état du mal ; il doit être analeptique, restaurant & soutenu par les antiputrides. *Voyez PESTE.*

PET, f. m. air qui se sépare dans les intestins, & qui s'échappe avec bruit par l'anus. C'est un effet de la digestion, de la qualité des alimens, du froid, du chaud, &c.

Les anciens avoient le dieu *Pet*.

PET, (*Cuisine.*) espèce de petits beignets, ronds, faits de farine, de lait, de sucre & de jaunes d'œufs délayés ensemble.

PETA, f. f. (*Mytholog.*) déesse de la demande. Son nom vient du verbe *peto*, demander.

PÉTAGUEI, (*Géog. mod.*) pays de l'Amérique méridionale au Brésil, borné nord par le pays de Dele & par la mer ; sud par la capitainerie de Rio grande ; ouest par les Tupuyes. Il y a des mines d'argent dans cette contrée.

**PÉTALE**, f. m. *petalum* ; on a donné ce nom aux feuilles de la fleur des plantes , pour les distinguer des vraies feuilles. Les *pétales* sont ordinairement les plus belles parties des plantes , tant par leur couleur que par leur forme ; ils tombent facilement d'eux-mêmes ; jamais ils ne deviennent l'enveloppe de la semence. Quoique les feuilles de la fleur de l'ellébore n'aient qu'une couleur verte , & qu'elles ne tombent pas , elles sont censées être de vraies *pétales* , parce qu'elles ne sont pas l'enveloppe du fruit. Voyez FLEUR.

**PÉTALISME**, (*Hist. anc.*) la crainte que l'on avoit à Athènes des citoyens trop puissans , & dont le crédit s'établisoit auprès du peuple , fit introduire dans cette république l'ostracisme , voyez OSTRACISME. Un usage semblable fut établi à Syracuse ; on le nomma *pétalisme* , parce qu'on écrivoit le nom de celui qu'on vouloit bannir sur une feuille d'olivier. Ce mot vient du mot grec *petalos*. Le *pétalisme* étoit une institution beaucoup plus inique & rigoureuse que l'ostracisme même , vu que les principaux citoyens de Syracuse se bannissoient les uns les autres en se mettant une feuille d'olivier dans la main. La loi du *pétalisme* parut si dure , que la plupart des citoyens distingués de Syracuse prenoient le parti de la fuite aussi-tôt qu'ils craignoient que leur mérite ou leurs richesses ne fissent ombre à leurs concitoyens ; par là la république se trouvoit privée de ses membres les plus utiles. On ne tarda point à s'apercevoir de ces inconvéniens , & le peuple fut obligé lui-même d'abolir une loi si funeste à la société.

**PÉTALODE**, adj. (*Médec.*) c'est un nom que l'on donne à l'urine quand elle paroît contenir de petites bulles & de petits bleuets. Voyez URINE.

**PÉLAMINAIRE**, f. m. (*Littérat.*) *petaminarius* , c'est-à-dire homme qui vole en l'air , de *petamais* , voler. On appelloit chez les Romains *pétaminaires* , des fauteurs , des voltigeurs , des gens qui faisoient en l'air des tours de souplesse , des sauts hardis , périlleux & surprenans. Le mot *pétaminaire* se trouve dans *Salvian* & dans *Flavius*.

**PÉTARAS-E**, f. f. (*Marine.*) espèce de hache à marteau , faite du côté du taillant comme le calas double , & employée à pousser l'étrépe dans les grandes coutures.

**PÉTARD**, f. m. en terme de Guerre , est une sorte de canon de métal , qui ressemble un peu à un chapeau haut de forme , ou plus exactement à un cône tronqué. Il sert à rompre les portes , les barricades ou barrières , les ponts-levis , & tous les autres ouvrages que l'on a dessein de surprendre.

On peut considérer le *pétard* , comme une pièce d'artillerie fort courte , étroite par la culasse , & large par l'ouverture. Elle est faite de rosette mêlée avec un peu de cuivre. On en fait aussi de plomb & d'étain mêlés ensemble. Il est ordinairement long de sept pouces & large de cinq à sa bouche , pesant quarante à cinquante livres.

Sa charge est de cinq à six livres de poudre : on ne le charge qu'à trois doigts de la bouche , le reste se remplit d'étrépe , & on l'arrête avec un tampon de bois. On couvre la bouche d'une toile que l'on serre bien fort avec une corde ; on le recouvre d'un madrier ou d'une planche de bois , dans laquelle on a pratiqué une cavité pour recevoir la bouche du *pétard* , & on l'attache en bas avec des cordes , ainsi qu'il est exprimé dans nos Planches.

Il est d'usage dans les attaques clandestines ; il sert à rompre les portes , les ponts , les barrières , &c. auxquelles on l'attache ; ce qui se fait par le moyen d'une planche de bois. On s'en sert aussi dans les contremines pour briser les galeries ennemies , & pour en élever les mines.

Au lieu de poudre à canon pour charger cette ar-

me , quelques-uns se servent de la composition suivante ; savoir sept livres de poudre à canon , une once de mercure sublimé , huit onces de camphre ; ou bien six livres de poudre à canon , une demi-once de verre broyé , & trois quarts de camphre. On fait aussi quelquefois des *pétards* de bois entourés de cerceaux de fer.

On attribue l'invention des *pétards* aux huguenots français en 1579 , dont le plus signalé exploit fut la surprise de la ville de Cahors , ainsi que nous l'apprend d'Aubigné. *Chambers*.

Pour se servir du *pétard* on fait en sorte d'approcher de la porte qu'on veut rompre sans être découvert des sentinelles de la ville ; & avec un tirefond , ou quelque autre instrument semblable , on attache le madrier auquel le *pétard* est joint à la porte qu'il s'agit de briser ; ce qui étant fait , on met le feu à la fusée du *pétard* , laquelle étant remplie d'une composition lente , donne le tems au pétardier , ou à celui qui a attaché le *pétard* , de se retirer. La fusée ayant mis le feu à la poudre dont le *pétard* est chargé , cette poudre en s'enflammant presse le madrier contre la porte avec un tel effort , qu'il la brise , ou qu'il y fait une ouverture.

Le métier de pétardier est extrêmement dangereux. Peu d'officiers reviennent de cette sorte d'expédition ; car ou des défenses qui sont sur la porte , ou de celles qui sont à droite ou à gauche , si ceux qui sont dans la ville s'aperçoivent de cette manœuvre , ils choisissent le pétardier , & ils ne le manquent presque jamais.

Les Artificiers appellent aussi *pétard* une espèce de boîte de fer de dix pouces de haut , de sept pouces de diamètre par en-haut & de dix pouces par en-bas , du poids de 40 à 60 livres , dont on se sert pour enfoncer les herbes & les portes des villes assiégées , ou des ouvrages où l'on veut entrer. Le madrier sur lequel on le place , & où il est attaché avec des liens de fer , est de 2 piés par sa plus grande largeur , & de 18 pouces par les côtés ; l'épauleur est d'un madrier ordinaire. Au-dessous du madrier sont des bandes de fer passées en croix avec un crochet qui sert à attacher le *pétard*.

Il n'y a pas d'autre secret pour l'appliquer que de s'approcher , à l'entrée de la nuit , avec un détachement , le plus près de la place qu'on peut ; de descendre dans le fossé lorsqu'il est sec , ou de trouver quelque autre moyen quand il est plein d'eau , ce qui n'est pas à la vérité si facile. Peu d'officiers reviennent de ces sortes d'expéditions , & il faut être muni d'une très-forte résolution pour prendre une commission pareille à celle-là.

Lorsqu'on veut charger un *pétard* qui aura 15 pouces de hauteur , & 6 à 7 pouces de calibre par l'ame , il faut commencer par le bien nettoyer par-dedans , & le chauffer , de manière néanmoins que la main puisse en souffrir la chaleur.

Prendre de la plus fine poudre & de la meilleure que l'on puisse trouver , jeter dessus un peu d'esprit de vin , la présenter au soleil , ou la mettre dans un poêle ; & quand elle sera bien sèche , la mettre dans le *pétard* de la manière suivante :

On passera dans la lumière un dégorgeoir que l'on y fera entrer de deux pouces , ensuite l'on y jettera environ deux pouces & demi de haut de la poudre ci-dessus. Voyez DÉGORGER.

On aura ensuite un morceau de bois du calibre du *pétard* bien uni par les deux bouts & bien arrondi par les côtés , qu'on fera entrer dans le *pétard* , & avec un maillet de bois l'on frappera sur cette espèce de refouloir sept ou huit coups pour presser la poudre , observant néanmoins de ne l'écraser que le moins qu'il se pourra ; l'on prendra ensuite du sublimé , l'on en semera une pincée sur ce lit de poudre , puis l'on y



remettra encore de la poudre la hauteur de deux pouces & demi, on la refondra de même; on aura dans une phiole grosse comme le pouce, du mercure qui fera couvert d'un simple parchemin, auquel on fera sept ou huit petits trous avec une épingle, & l'on secouera trois ou quatre fois pour en faire sortir du mercure.

L'on fera un autre lit de poudre comme le premier, & l'on y mettra du sublimé, comme on a fait d'abord; ensuite un autre lit de poudre, & encore du mercure, comme ci-devant; ce qui fait en tout quatre lits; le cinquième fera comme le premier.

Vous le couvrirez de deux doubles de papier coupés en rond du diamètre du pétard, que vous mettrez dessus son ouverture: vous mettrez des étoupes par-dessus à la hauteur d'un pouce, & avec le morceau de bois, dont on a parlé, l'on enfoncera le tout à force.

On fera un mastic composé d'une livre de brique ou de tuile bien cuite, que l'on pulvérisera & tamisera, & d'une demi-livre de poix-résine ou colofane.

Vous ferez tout fondre ensemble, & remuerez avec un bâton, en sorte que le tout soit bien délayé, & vous verserez ce mélange tout chaud sur les étoupes.

Vous aurez une plaque de fer de l'épaisseur de 4 ou 5 lignes du calibre du pétard, à laquelle il y aura trois pointes qui débordent du côté du madrier, afin qu'elles puissent entrer dedans; vous appliquerez ce fer sur le mastic, dont le surplus débordera par le poids du fer.

Il faut que ce fer soit au niveau du pétard, & le poser ensuite sur votre madrier, qui sera entaillé de quatre à cinq lignes pour loger le pétard, observant de faire trois trous pour recevoir les trois pointes de la plaque de fer que vous avez appliquée sur le cul du pétard.

Vous remplirez ensuite l'encastrement de ce mastic mis bien chaud, & renverserez dans le moment votre pétard dessus; & comme il doit y avoir quatre tenons ou tirans de fer passés dans les anses pour arrêter le pétard sur le madrier, il faudra faire entrer une vis dans chacun, & le ferrer bien ferme pendant que le mastic sera chaud, afin de boucher tout le jour qui pourroit se trouver dans l'encastrement.

Il est bon de remarquer encore que la lumière du pétard se met quelquefois au haut, & quelquefois à un pouce & demi au-dessous; mais de quelque manière qu'elle soit située, il faut toujours un porte-feu fait de fer du diamètre de la lumière, & de trois pouces de longueur, qu'on enfoncé dedans avec un maillet de bois.

Avant que de le placer, il faut avec un dégorgeoir de fer, dégorger un peu la composition du dedans du pétard, & y faire entrer ensuite un peu de nouvelle composition, afin de donner mieux le feu, & avec un peu plus de lenteur.

Cette composition doit être d'un huitième de poudre, d'un quatrième de salpêtre, & d'un deuxième de soufre; c'est-à-dire que pour huit onces de poudre, il faut quatre onces de salpêtre & deux de soufre. On pulvérisé ces trois matières séparément; & après les avoir mêlées, on en charge le porte-feu, qu'on couvre avec du parchemin ou du linge goudronné pour le garantir de l'injure de l'air.

PÉTARD, (*terme d'Artificiers.*) on peut mettre au nombre des garnitures ces petits pétards que font les enfans dans les rues avec du papier & un peu de poudre, qu'on appelle aussi *pétarolles*.

On pèle une feuille de gros papier sur sa longueur par plis de 9 à 10 lignes d'intervalle en trois plis successifs, qu'on ouvre ensuite pour former une espèce de canal dans lequel on couche un lit de poudre de peu d'épaisseur, étendue bien également, on l'y

enveloppe en plusieurs doubles en continuant de plier le reste de la feuille, ce qui forme un paquet long & plat qu'on replie ensuite en travers de l'intervalle d'environ un pouce & demi, par plis alternatifs en zigzag, en façon de Z d'un côté & d'autre, frappant sur les bords de chacun avec un marteau dans la largeur de 2 à 3 lignes, pour écraser un peu la poudre qui s'y trouve, afin que le passage du feu y étant moins ouvert s'y communique successivement, & non pas tout-d'un-coup, comme il arriveroit sans cette précaution. Le paquet ainsi réduit à cette petite longueur, doit être ferré par le milieu avec plusieurs tours de ficelle; & pour y mettre le feu, on fait un trou à côté de la ligature qui pénètre jusqu'à la poudre grenée, dans lequel on introduit un peu de poudre écrasée dans l'eau pour lui servir d'amorce. Il n'est personne qui n'ait vu l'effet de cet artifice, qui est tombé, pour ainsi dire, en mépris, tant il est commun, mais qui a son mérite lorsqu'on en joint ensemble une certaine quantité pour faire une escopeterie successive assez amusante.

PÉTARDER, v. act. (*Art. milit.*) c'est attaquer une porte, un château, par le moyen du pétard.

PÉTARDIER, f. m. (*Art. milit.*) officier d'artillerie commandé pour attacher le pétard & y mettre le feu.

PÉTARRADE, f. f. (*Maréchal.*) pet de cheval ou d'âne. C'est aussi une ruade que le cheval fait lorsqu'il est en liberté.

PETASITE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *petasites*; genre de plante à fleur en fleurons, composée de plusieurs fleurons profondément découpés, & soutenues par un calice presque cylindrique, & divisé en plusieurs parties. Chaque fleuron est placé sur un embryon qui devient dans la suite une semence garnie d'une aigrette. Ajoutez aux caractères de ce genre que les fleurs naissent avant les feuilles. Tournefort, *instit. rei herb.* Voyez PLANTE.

Tournefort établit quatre espèces de ce genre de plante, en anglais *butter-burr*, dont nous décrirons la grande ou commune, *petasites major*, *vulgaris*, L. R. H. 451, (*tuftilago*) *apo imbricato thyrsifera, strobilulis omnibus hermaphroditis*, Linnæi. Hort. Clifort 411.

La racine de cette espèce de *petasite*, ou grand pas d'âne, est grosse, longue, brune en-dehors, blanche en-dedans, d'un goût âcre, aromatique, un peu amer, & d'une odeur suave. Elle pousse des tiges à la hauteur d'environ un pié, de la grosseur du doigt, creuses, lanugineuses, revêtues de quelques petites feuilles étroites, pointues, terminées par un bouquet de fleurs à fleurons purpurins, & semblables à de petits godets, taillés en quatre ou cinq parties; tous ces fleurons sont soutenus par un calice presque cylindrique, recoupé jusques vers la base en plusieurs quartiers. Les fleurs se flétrissent en peu de tems, & tombent avec leur tige; elles sont suivies par des semences garnies chacune d'une aigrette.

Après que la tige est tombée, il s'élève des feuilles grandes & amples, presque rondes, un peu dentelées en leur bord, d'un verd brun en-dessus, attachées par le milieu à une queue longue de plus d'un pié, grosse, ronde, charnue; ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur la queue.

Cette plante aime les lieux humides, les bords des rivières & des ruisseaux: elle fleurit au commencement du printemps, & même quelquefois dès le mois de Février dans les pays chauds. On fait usage de la racine; on l'estime apéritive, résolutive & vulnérinaire; elle entre dans l'orviétan, & l'emplâtre diabolatum de la pharmacopée de Paris. (*D. J.*)

PETAURE, f. f. (*Littér.*) en latin *petaurum*; roue posée en l'air sur un aîlleu, par le moyen de laquelle.

deux hommes se balançoient l'un l'autre. On attribue l'invention de cette espèce de jeu aux Germains, selon Ammien Marcellin. Manilius en fait la description dans son *Astronomie*, l. V.

*Ad numeros etiam ille ciet cognata per artem  
Corpora, quæ valido saluunt excussa petrauro,  
Alternosque ciet motus elatus, & ille  
Nunc jacet, atque hujus casu suspenditur alter.*

On nommoit *pétraristes*, ceux qui se divertissoient à cet exercice.

**PÉTÉCHIALE, FIEVRE**, (*Médec.*) c'est une fièvre continue, maligne, contagieuse, accompagnée de taches plates, semblables à des morsures de puces, de différente couleur, & causée par une corruption des humeurs, suivie d'une dissolution putride.

Les malades éprouvent dès le commencement de ces fortes de fièvres, de grandes faiblesses, & l'épuisement des forces, la douleur & la pesanteur de tête, l'abattement & l'inquiétude de l'esprit; l'insomnie continuelle, la pulsation du pouls languissant, foible & inégale, l'oppression de poitrine, les vomissemens, & souvent la contraction & les tressaillemens de tendons. Plusieurs malades néanmoins ne se plaignent que d'un abattement extraordinaire, d'une grande insomnie, & de défaillance. Le quatrième, cinquième, ou même le septième jour, des taches commencent à paroître, principalement sur le dos & les reins, elles sont plus ou moins abondantes, assez semblables à des morsures de puces & de différentes couleurs & figures, jaunes, rougeâtres, pourprées, rondes, lenticulaires; on les nomme *pétéchies*. Voyez ce mot.

Ces taches paroissent sans ardeur, sans démangeaison, sans élévation, sans ulcération de la peau, & sans apporter aucun soulagement au malade; parce qu'elles sont d'une nature putride; aussi plus elles sont nombreuses, plus elles marquent le degré de corruption, & même une corruption sphacéleuse, lorsqu'elles sont d'une couleur livide, plombée & d'un verd noirâtre.

Les autres signes funestes dans cette maladie sont une langue sèche, crévassée, noirâtre, sans désir de boire; le gosier enflammé, la difficulté d'avaler, le délire après l'éruption des taches; l'embarras de la respiration, l'urine sans aucun dépôt; s'il survient en même tems des tressaillemens dans les tendons, l'écoulement involontaire des excréments, la sueur froide, & les convulsions, il ne faut point douter que la mort ne soit prochaine.

La cause formelle de ces fièvres pernicieuses consiste dans une dissolution putride, & dans une colliquation des humeurs, & dans une corruption vicieuse du fluide lymphatique & subtil qui est dans le sang.

Cet état a d'ordinaire pour première origine une vapeur nuisible qui passe de l'air dans le corps par les narines, le gosier & les bronches. Ce venin affecte immédiatement les nerfs, cause la pesanteur de tête, & l'abattement des forces. Il se mêle principalement avec la salive, & descend avec elle dans le ventricule & les intestins; d'où naissent le dégoût pour les alimens, & les inquiétudes par la communication des nerfs, des parties voisines du cœur. Hippocrate a déjà attribué autrefois la première origine de ces fièvres contagieuses à la corruption générale de l'air ou des humeurs; de-là vient qu'elles sont fréquentes dans les camps, & qu'on leur a donné le nom de *maladies d'armées*. C'est aussi par la même raison qu'elle font tant de ravages dans les hôpitaux, dans les vaisseaux & dans les prisons publiques.

Les Médecins doivent agir de concert avec la nature, & la seconder pour parvenir à la guérison de

cette cruelle maladie. Les remèdes volatils & sudorifiques augmentent la corruption, occasionnent une orgasme, & abattent les forces; il faut donc les éviter. La bonne méthode curative consiste à corriger la putréfaction, & à évacuer les humeurs corrompues quand elles sont en état d'être évacuées, ce qui arrive depuis le septième jusqu'au quatorzième jour. Les remèdes propres à cet effet, sont ceux qui relâchent le ventre du malade, sans y causer l'érythème; telles sont la manne, mêlée avec la crème de tartre; le sirop solutif de roses, mêlé avec le sel polychresté dans quelque véhicule délayant comme le petit-lait, la pulpe de tamarins & autres semblables. La saignée ne doit avoir lieu que dans les personnes pléthoriques, & qui vivent dans l'abondance de toutes choses. Les tisanes acides sont propres à diminuer la corruption des humeurs. Enfin le régime antiputride convient dans le cours & à la fin de ces maladies, pour préserver de dangereuses rechutes: la nature elle-même les guérit quelquefois par des diarrhées critiques, qui surviennent le septième, le neuvième ou le onzième jour. Quelquefois ces maladies sont populaires, contagieuses, & presque pestilentielles; alors le plus sûr est d'éviter la contagion en se retirant à tems, & en fuyant un air imprégné d'exhalaisons venéneuses. (*D. J.*)

**PÉTÉCHIES**, f. f. pl. (*Médec.*) *petechia*; taches rouges ou pourprées, semblables à des morsures de puces ou de cousins, qui s'élèvent sur la peau dans les fièvres malignes & contagieuses, & qui sont toujours d'un très-mauvais présage. Sydenham soupçonne avec raison qu'elles sont quelquefois excitées par un régime & des remèdes trop chauds. Quoi qu'il en soit, les anciens ont appelé ces taches du nom général d'*exanthèmes*; les Italiens les ont nommées *pétéchie* du mot *pédechio*, morsure de puce; les François *taches pourprées*; les Espagnols *tabardillo*, à cause de leur couleur rouge-jaunâtre; & les Allemands *lenticulaires*, à cause qu'elles ont la figure & la couleur des lentilles: ces sortes de taches constituent avec d'autres symptômes les maladies qu'on appelle *fièvres pétéchiales*. Voyez PÉTÉCHIALES, fièvres, Médec.

Au reste, ces taches *pétéchies*, & la fièvre qui les accompagne ont été décrites; premierement & distinctement, par Fracastor, sous le nom de *lenticulæ* & de *puncticula*; voyez son traité de morbo, contag. l. II. cap. vj. & vij. (*D. J.*)

**PETILIA**, ou **PETILIA**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans les terres chez les Brutiens, selon Plin., liv. III. c. x. & Ptolomée, l. III. c. j. Virgile, *Æneid.* l. III. v. 402. attribue sa fondation à Philoctète le Troyen.

*Parva Philoctetæ subnixâ Petilia muro.*

Elle ne demeura pas toujours dans cet état de médiocrité, car elle devint dans la suite métropole, ou du moins l'une des principales villes des Brutiens. Strabon dit au commencement du VI. liv. p. 254. que la ville *Petilia* étoit regardée comme la capitale des Lucaniens, & que de son tems elle étoit assez peuplée. Il ajoute qu'elle étoit forte, & par sa situation & par ses murailles. Elle étoit voisine de Crotona, puisqu'elle avoit été bâtie dans le lieu où est aujourd'hui Strongoli, où l'on a trouvé d'anciennes inscriptions: dans l'une on lit ce mot *Petilia*, & dans une autre celui-ci *Reip. Petelinorum*. Elle est fameuse dans l'histoire, & on la compare à la ville de Sagunte, tant pour sa fidélité envers les Romains, que pour ses dévastres, ce qui a fait dire à Silius Italicus, liv. XII. v. 431.

*Fumabat versis incensa Petilia testis,  
Infelix fidei, miseraque secunda Sagunto.*

(*D. J.*)



**PÉTENUCHE**, f. f. (*Soierie*.) ou galette de co-  
cole. C'est une bourre de soie d'une qualité inférieure  
à celle qu'on appelle *fleuret*. Quand elle est filée, tein-  
te, & bien apprêtée, on l'emploie à la fabrique de  
certaines étoffes, comme papelines, &c. On s'en sert  
aussi à faire des padoues, des galons de livrée, des  
lacets, & d'autres semblables ouvrages.

**PETER**, v. n. Voyez *L'art. PET*.

**PETER**, f. m. (*Gram. Hist. nat. Bot.*) espèce de né-  
musa qui croît dans l'eau, dont la racine est attachée  
à une substance blanche couverte d'une peau rouge,  
qui se partage en plusieurs gouffes; il a le goût de la  
noisette quand il est frais. Son suc attaque le cuivre,  
à ce qu'on dit; cependant il est doux.

**PETER**, v. n. (*Gram.*) lâcher un vent par-derrè-  
re, avec bruit. On dit que les Boriens ne le gënoient  
pas là-dessus, cela me paroît plus des Cyniques.

On dit *peter*, de tout ce qui fait un bruit subit &  
éclatant.

**PÉTERBOROUGH**, (*Géog. mod.*) ville épiscopale  
d'Angleterre, en Northamptonshire, avec titre de  
comté. Elle envoie deux députés au parlement, &  
est sur le Neu. C'est un des six évêchés établis par  
Henri VIII. Long. 17. 20. lat. 52. 36.

**PETERKOW**, **PETRICOW**, **PETRICOVIE**,  
ou **PIELTRICOW**, (*Géog. mod.*) petite ville de Po-  
logne dans la partie orientale du Palatinat de Sira-  
die, près de la Pileza, à 26 lieues au nord de Cra-  
covie. Long. 37. 32. latit. 51. 16. (*D. J.*)

**PETERMANGEN**, (*Comm.*) petite monnoie d'Al-  
lemagne, qui se frappe dans l'électorat de Trèves,  
& sur laquelle on voit l'image de l'apôtre S. Pierre;  
elle vaut cinq kreutzers. Voyez *KREUTZER*.

**PETEROLLE**, f. f. (*Artificier.*) c'est le petit ar-  
tificer des écoliers, fait avec un peu de poudre renfer-  
mée dans une feuille de papier repliée de plusieurs  
fois, pour tirer plusieurs coups de suite.

**PÉTERSBOURG**, (*Géog. mod.*) la plus nouvelle  
& la plus belle ville de l'empire de Russie, bâtie par  
le czar Pierre, en 1703, à l'orient du golfe de Fin-  
lande, & à la jonction de la Néva & du lac de La-  
doga.

*Petersbourg*, capitale de l'Ingrie, s'élève sur le  
golfe de Constat, au milieu de neuf bras de ri-  
viers qui divisent les quartiers; un château occupe  
le centre de la ville dans une île formée par le grand  
cours de la Néva; sept canaux tirés des rivières, bai-  
gnent les murs du palais, ceux de l'amirauté, du  
chantier, des galeries, & de quelques manufactures.  
On compte aujourd'hui dans cette ville trois cens  
mille âmes, trente-cinq églises; & parmi ces églises  
il y en a cinq pour les étrangers, soit catholiques-  
romains, soit réformés, soit luthériens: ce sont cinq  
temples élevés à la Tolérance, & autant d'exemples  
donnés aux autres nations.

Les deux principaux palais sont l'ancien palais d'é-  
té, situé sur la rivière de Néva, & le nouveau pa-  
lais d'été près de la porte triomphale; les bâtimens  
élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets,  
pour les collèges impériaux, pour l'académie des  
sciences, la bourse, le magasin des marchandises, ce-  
lui des galeries, sont autant de monumens utiles. La  
maison de la police, celle de la pharmacie publique,  
où tous les vases font de porcelaine; le magasin pour  
la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les plans,  
les caernes, pour la garde à cheval, & pour les gar-  
des à pié, contribuent à l'embellissement de la ville,  
autant qu'à sa sûreté.

Mais une chose étonnante, c'est qu'elle ait été éle-  
vée dans l'espace de six mois, & dans le fort de la  
guerre. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir,  
l'éloignement des secours, les obstacles imprévus  
qui renaissoient à chaque pas en tout genre de travail,  
enfin les maladies épidémiques qui enlevoient un

nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découra-  
gea le fondateur. Ce n'étoit à la vérité qu'un assem-  
blable de cabanes avec deux maisons de briques,  
entourées de remparts; la confiance & le tems ont  
fait le reste.

Il n'est pas moins surprenant que ce soit dans un  
terrain désert & marécageux, qui communique à la  
terre ferme par un seul chemin, que le czar Pierre  
ait élevé *Petersbourg*; assurément il ne pouvoit choi-  
sir une plus mauvaise position.

Quoique cette ville paroisse d'abord une des bel-  
les villes de l'Europe, on est bien défabusé quand  
on la voit de près. Outre le terrain bas & maréca-  
geux, une forêt immense l'environne de toutes  
parts; & dans cette forêt, tout y est mort & inani-  
mé. Les matériaux des édifices sont très-peu solides,  
& l'architecture en est bâtarde. Les palais des boyards  
ou grands seigneurs, sont de mauvais goût, mal con-  
struits & mal entretenus. Quelqu'un a dit que par-  
tout ailleurs, les ruines se font d'elles-mêmes, mais  
qu'on les fait à *Petersbourg*. Les habitans voyent re-  
lever leurs maisons plus d'une fois en leur vie, parce  
que les fondemens ne sont point durables faute de  
pilotis.

Ajoutez que cette ville & le port de Cronstadt,  
sont en général des places peu convenables pour la  
flotte, qui eût été beaucoup mieux à Revel. L'eau  
douce de la Néva fait pourrir les vaisseaux en peu  
d'années. La glace qui ne leur permet de sortir que  
fort tard dans la saison, les oblige de rentrer bien-  
tôt, & les expose à beaucoup de dangers. Lors mê-  
me que la glace est fondue, les vaisseaux ne peuvent  
sortir que par un vent d'est; & dans ces mers, il ne  
regne presque que des vents d'ouest pendant tout  
l'été.

Enfin, les bâtimens ne peuvent être conduits des  
chantiers de *Petersbourg* à Cronstadt qu'après bien  
des périls, & avec des frais très-couteux; mais le  
Czar se plaçoit à vaincre les difficultés, & à forcer  
la nature. Il vouloit avoir des gros vaisseaux, quoi-  
que les mers pour lesquelles ils étoient destinés n'y  
fussent pas propres: il vouloit avoir ces vaisseaux  
près de la capitale qu'il élevoit. On pouvoit appli-  
quer à sa flotte & à sa ville, ce qui a été dit de Ver-  
failles: votre flotte & votre ville ne feront jamais que  
des favoris sans mérite.

Le bois de construction qu'on emploie pour les  
vaisseaux de *Petersbourg*, vient du royaume de Ca-  
san par les rivières, les lacs & les canaux, qui for-  
ment la communication de la Baltique avec la mer  
Caspienne: ce bois demeure deux étés en chemin, &  
ne se bonifie pas dans le trajet.

Tout mal situé qu'est *Petersbourg*, il a bien fallu  
que cette ville devint le siège du commerce de la  
Russie, dès qu'une fois le souverain en a fait la capitale  
de son empire. Les marchandises de cet empire consi-  
stent en pelletteries, chanvres, cendres, poix, lin, bois,  
saxon, fer & rhubarbe. On y voit arriver annuel-  
lement 80 à 90 vaisseaux anglois, & la balance du  
commerce des deux nations est en faveur de la Rus-  
sie, d'environ cinquante mille livres sterling. Les  
vaisseaux hollandois ne passent pas pour l'ordinaire  
par les ports de Narva ou de Riga. La balance est à-  
peu-près égale entre les deux peuples. Le commerce  
avec la Suede est presque entièrement à l'avantage  
des Russes, aussi-bien que celui qu'ils font avec les  
Polonois.

Mais *Petersbourg* fait des emplettes très-considéra-  
bles des marchandises françoises, qui servent à nour-  
rir le luxe de cette cour, & l'on peut compter que  
les Russes, pauvres en argent, y dépensent plus que  
le profit qu'ils font sur l'Angleterre. Il faudroit en  
Russie des loix somptuaires, bien observées, qui mis-  
sent des bornes à ce genre de frénésie, d'autant plus

ridicule, que dans un pays si froid, il n'y a que le luxe en pelletteries de l'empire qui y convienne.

Pour comprendre l'âpreté des hivers qui regnent dans cette ville, il suffit de dire que le froid du 27 Janvier 1733, observé par M. de Lisle à *Petersbourg*, fit descendre le mercure de son thermomètre, au degré qui répond au 27, au-dessous de la congélation dans celui de M. de Réaumur. En 1748 le froid fut encore plus grand; le mercure descendit au degré qui répond au 30 de celui de M. de Réaumur. Si l'on considère que le froid de 1709 n'a fait descendre le thermomètre de M. de Réaumur qu'à 15 degrés & demi, on jugera sans peine de la rigueur des froids de *Petersbourg*.

Cette ville a deux autres grands inconvénients, les inondations qui y causent de tems-en-tems de grands ravages, & les incendies fréquens, qui ne font pas moins redoutables, parce que la plus grande partie des maisons sont bâties en bois. L'incendie de 1737 consuma un tiers de *Petersbourg*.

*Petersbourg* est à environ 220 lieues nord-ouest de Moscou, 310 nord-est de Vienne, 210 nord-est de Coppenhague, 130 nord-est de Stockholm. *Longit.* suivant Cassini, 47. 31. 30. *lat.* 60. *Longit.* suivant de Lisle, 48. 1. *lat.* 59. 57.

Le czar Pierre I. y est mort en 1725, âgé de 53 ans. Quelques écrivains célèbres ont fait à l'envi son éloge, en nous le peignant comme un des plus grands princes qui ait paru dans le monde. Je me contenterai d'observer, que s'il avoit de grandes qualités du côté de l'esprit, il avoit aussi de grands défauts du côté du cœur. Quoiqu'il ait fait des choses surprenantes dans ses états, & qu'il ait parcouru le monde pour apprendre mieux à régner, il n'a jamais pu dépouiller une certaine férocité qui constituait son caractère, réprimer à-propos les emportemens de sa colère, adoucir sa sévérité, ni modérer son despotisme.

Il obligea les seigneurs de s'absenter de leurs terres, ce qui contribua à leur ruine, & à l'augmentation des taxes. Il dégrada le sénat pour se rendre plus absolu, & éloigna de sa confiance les personnes de distinction, pour l'accorder toute entière à un prince Menzikoff, qui n'étoit d'ailleurs qu'un petit génie. Il corrompit les mœurs de ses sujets, en encourageant la célébration burlesque de ce qu'ils appeloient la *slavlenie*. En reculant ses frontières, il détournait les yeux de l'intérieur de l'empire, sans considérer qu'il ne faisoit que le ruiner davantage. Il força les enfans des meilleures familles, de faire, sans qu'ils y fussent propres, le service de soldats & de matelots, tandis qu'il introduisoit à sa cour tous les excès de luxe étranger, qui n'ont fait qu'appauvrir son pays. Il transporta le commerce de l'empire, d'Archangel à *Petersbourg*, & la résidence de la cour du centre de ses états à une des extrémités. Sa manière irrégulière de vivre, & les débauches auxquelles il étoit accoutumé dès sa jeunesse, abrégèrent ses jours.

C'est en vain qu'il a tâché de faire l'univers juge de sa conduite; en publiant la malheureuse histoire du prince Alexis, son fils, il n'a persuadé personne qu'il n'avoit rien à se reprocher à cet égard. Il ne parloit jamais à ce fils avec amitié; & comme il avoit entièrement négligé son éducation, on doit lui attribuer en partie les écarts de ce malheureux prince. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

PETERSHAGEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne dans la province de Minden en Westphalie, à une lieue de Minden, sur le Weser. *Long.* 26. 36. *lat.* 52. 20.

PETER-VARADIN, (Géog. mod.) ou *Petri-Varadin*, ou *Peter-Wardein*; ville forte de la basse-Hongrie, à 16 lieues N. O. de Belgrade, 6 E. d'Ilok. Elle ap-

partient à la maison d'Autriche. C'est près de *Petri-Varadin* que le prince Eugene en 1716 livra bataille au grand visir Ali, favori du sultan Achmet III. & remporta la victoire la plus signalée. *Long.* 37. 44. *lat.* 45. 18. (D. J.)

PETEUSE, voyez ROSIERE.

PETHOR, (Géog. anc.) ville de Méopotamie; & d'où étoit natif le mauvais prophète Balaam. L'hébreu appelle cette ville *Pethura* ou *Pathura*. Ptolomée la nomme *Pachora*, & Eusebe *Pathura*; il la place dans la haute Méopotamie. Nous croyons, dit dom Calmet, *Dictionn.* qu'elle étoit vers Thaplaque, au-delà de l'Euphrate. S. Jérôme, dans sa traduction du livre des Nombres, c. xxij. v. 5. a omis ce nom; il dit simplement, vers Balaam, qui demouroit sur le fleuve des Ammonites. Il lisoit autrement que nous dans l'hébreu. Les Septante portent: *A Balaam, fils de Beov. Pathura, qui demeure sur le fleuve du pays de son peuple.* (D. J.)

PETIGLIANO, ou PITIGLIANO, (Géog. mod.) petite ville d'Italie dans le Siennois, aux confins du duché de Castro. Elle avoit autrefois ses comtes particuliers; elle est près de la rivière de Lente, à quatre lieues S. E. de Soana, 18 S. E. de Sienne, 3 N. O. de Castro. *Long.* 29. 20. *lat.* 42. 33. (D. J.)

PETILIEN, LE BOIS, (Géog. anc.) *Petelinus lucus*. C'est en ce lieu que Camille, au rapport de Plutarque in *Camillo*, transporta le tribunal lorsqu'il se fut aperçu de l'effet que la vue du capitole produisoit sur les juges de Marcus Manlius Capitolinus. Ce bois devoit être près de Rome, à la gauche du Tibre, puisqu'il étoit Tite-Live, l. VI. c. xx. le place hors la porte Flumentane. (D. J.)

PETILIENS, f. m. (Hist. ecclési.) nom de secte. Les *petiliens*, hérétiques donatistes, ainsi appelés de Petilianus, faux évêque de Cyrène en Afrique, & chef des Donatistes, prétendoient que les bons ne pouvoient être corrompus par les méchants, & qu'un mauvais ministre ne conféroit pas valablement un sacrement.

PETILLER, v. n. (Gram.) éclater avec un petit bruit réitéré. On dit que le sel *petille* sur le feu, que le vin *petille* dans la verre, &c. Il se prend au simple & au figuré. Il *petille* d'esprit.

PETILLIERES, f. f. Les *Gantiers-Parfumeurs* appellent ainsi un endroit dans la peau moins frappé que le reste, où les pores sont plus défunis & boursofflés, pour ainsi parler.

PETIT, adj. (Gram.) corrélatif & opposé de grand. Il n'y a rien qui soit d'absolument grand, rien qui soit absolument petit. L'éléphant est grand à l'égard de l'homme, qui *petit* à l'égard de l'éléphant, est grand à l'égard de la mouche, qui *petite* à l'égard de l'homme, est grande à l'égard du ciron. Ce mot a une infinité d'acceptions différentes: on dit, un *petit* homme, un *petit* espace, un *petit* enfant, de petites choses, de petites idées, de *petits* animaux, un *petit* gain, &c. Il se prend, comme on voit, au simple & au figuré. Il semble que l'homme se soit établi la commune mesure de tout ce qui l'environne: ce qui est au-dessus de lui n'est rien & il l'appelle grand; ce qui est au-dessous est moins que rien, & il l'appelle petit.

PETIT, en Anatomie, nom de quelques muscles, ainsi appelés par comparaison avec d'autres qui ont plus d'étendue, & sont nommés grands. Voyez GRAND.

Le petit zigomatique.	} Voyez	ZIGOMATIQUE.
Le petit oblique.		OBLIQUE.
Le petit droit.		DROIT.
Le petit pectoral.		PECTORAL.
Le petit dentelé.		DENTELÉ.
Le petit rond.		ROND.
Le petit fessier r.		FESSIER.

PETITS BOIS des croisées à verre, (Menuiserie.) c'est ce qui sert le remplissage des croisées, & sert à porter les



les carreaux de verre. *Voyez les fig. dans nos Pl. de la Menuiserie.*

**PETIT CORPS DES MARCHANDS**, *terme de corporation.* C'est ainsi que les trois premiers corps, qui sont la Draperie, l'Épicerie & la Mercerie, appellent les trois derniers corps, qui sont la Pelleterie, la Bonneterie & l'Orfèverie.

Ils se servent sans doute de ce terme *petit*, non pas par rapport au nombre des marchands dont ces trois derniers corps sont composés; car il est certain que celui des Bonnetiers & celui des Orfèvres sont chacun séparément beaucoup plus nombreux que celui des Drapiers, qui a cependant la prééance; mais on les appelle *petits-corps* par rapport à leur rang.

Aussi l'usage s'est introduit insensiblement, que de quatre négociants qui entrent chaque année dans le consulat, il y en a toujours un de chacun des trois premiers corps; & à l'égard des trois derniers, à peine permet-on qu'il y en entre un de chaque corps en trois ans, c'est-à-dire un de l'un des trois chaque année. *Savary. (D. J.)*

**PETIT CORPS.** (*Sergenterie.*) On appelle ainsi dans la fergetterie de Beauvais, les fergers qui ne fabriquent que de petites ferges, & de certaine qualité & nature.

**PETIT-GRIS**, *terme de Fourreur*, nom que l'on donne à une sorte de riche fourrure faite de peaux d'une espèce de rats ou d'écureuils, dont le poil de l'échine est d'un très-beau gris-cendré, & celui de la queue & du ventre d'un blanc tirant un peu sur le gris. Ces sortes de rats ou d'écureuils se trouvent communément dans les pays froids, sur-tout dans la Sibérie, d'où les Anglois & les Hollandois en tirent quantité par la voie d'Archangel, de Hambourg & de Lubeck.

Furetier dit que le *petit-gris* étoit autrefois une fourrure précieuse que portoient les dames & les grands seigneurs, & qu'il étoit défendu aux courtisanes d'en avoir; présentement elle se porte indifféremment par toutes sortes de personnes qui veulent en porter & en ont le moyen.

Le *petit-gris* destiné pour la Turquie, se vend en Moscovie par milliers de peaux assorties, depuis n°. 1 jusqu'à n°. 4, qui vont toujours en diminuant de beauté & de prix depuis le premier numéro jusqu'au dernier. Les Turcs, particulièrement ceux de Constantinople, en consomment une prodigieuse quantité pour leurs vestes, dont ils en font onze d'un millier de peaux entières; savoir cinq de l'échine, qui est le plus beau & le plus cher, & six du ventre, qui est le moins estimé.

Presque tout le *petit-gris* qui se voit en France y est envoyé ou de Hollande ou d'Angleterre; ce sont à Paris les marchands Merciers & les Pelletiers qui en font tout le négoce. Les premiers le vendent en gros au cent de peaux, & les autres l'emploient en fourrures, comme bas, manchons, aumucs, jupons, couvre-piés, manteaux-de-lit, robes-de-chambre, vestes, justaucorps, &c.

On nomme aussi quelquefois, mais mal-à-propos, *petit-gris*, les peaux de lapin, dont le poil est un gris approchant de celui du véritable *petit-gris*; quoique le *petit-gris* de lapin s'emploie aux mêmes usages que le véritable *petit-gris*, il est cependant beaucoup moins estimé. *Savary. (D. J.)*

**PETIT-GRIS.** (*Plumassier.*) se dit encore d'une espèce de duvet ou petites plumes qui se tirent du ventre & du dessous des ailes de l'autruche. Ce *petit-gris* est regardé comme le rebut des autres plumes de cet oiseau, & par conséquent peu estimé: il se vend au poids.

**PETIT-JAN** au *tridrac*, se dit de douze dames couvertes qu'un joueur a dans la table où les autres sont en piles. Quand ce *jan* vient par simples, on le compte pour quatre, & pour six par doublets, & pour

huit par deux moyens simples, & douze par trois moyens, c'est-à-dire quatre par chaque moyen, six par doublet, & douze par deux.

Avant que de faire la café qui reste, on aura soin de marquer toujours les points qu'on gagne par le coup qui achève le *petit-jan*, qui arrive plutôt par les dez qui amènent quatre & trois, ou cinq & deux, que par ceux qui amènent six & as. Il est bon de ne point perdre ce *petit-jan* autant qu'on le peut, d'autant plus que chaque coup de dez qu'on jette on gagne quatre points par simples, & six par doublets.

**PETIT-MAITRE.** (*Langue françoise.*) nom qu'on a donné à la jeuneffe ivre de l'amour de soi-même, avantageuse dans ses propos, affectée dans ses manières, & recherchée dans son ajustement. Quelqu'un a défini le *petit-maitre*, un insecte léger qui brille dans sa parure éphémère, papillonne, & secoue ses ailes poudrées.

Le prince de Condé devenu riche & puissant, comblé de la gloire que ses succès lui avoient acquise, étoit toujours suivi d'un nombreux cortège. Les jeunes seigneurs de la cour furent appelés *petits-maitres*, parce qu'il étoient attachés à celui qui paroïssoit le maitre de tous les autres.

Nos *petits maitres*, dit M. de Voltaire, font l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. Ajoutons que par-tout où l'on tolere ces sortes d'hommes, on y trouve aussi des femmes changeantes, vaines, capricieuses, intéressées, amoureuses de leur figure, ayant enfin tous les caractères de la corruption des mœurs & de la décadence de l'amour. Aussi le nom de *petit-maitre* s'est-il étendu jusqu'au sexe taché des mêmes défauts, & qu'on nomme *petites-maitresses*.

Quand Rome asservie n'eut plus de part aux affaires du gouvernement, elle regorgea de *petits-maitres* & de *petites-maitresses*, enfans du luxe, de l'oisiveté & de la mollesse des Sybarites; ils étoient tard & cassolette depuis la tête jusqu'aux piés; c'est un mot de Senèque: *Nosti illos juvenes*, dit-il, *epist. 93, barbâ & comâ nitidos, de capsulâ totos.*

Mais j'aime singulièrement le trait qu'il cite d'un *petit-maitre* de Rome, qui ayant été porté par ses esclaves du bain dans une chaise-à-porteurs, trouva bon de leur demander d'un ton que nous imaginons entendre, *s'il étoit assis*, regardant comme une chose au-dessous de lui de savoir ce qu'il faisoit. Il convient de transcrire ici tout le passage en original. *Audio quemdam ex delicatis, si modò delicia vocandæ sunt, vitam & consuetudinem dediscere, cum ex balneo inter manus elatus, & in sellâ positus esset, dixisset interrogando, jam sedeo? Nimis humilis & contempti hominis esse videtur quid faciat. Senèque, de brevitate vitæ, c. xij. N'y auroit-il point de nos aimables qui eussent fait paroli à ce *petit-maitre* romain? pour moi, je crois qu'oui.*

**PETIT-OLONE.** (*Comm. de toile.*) c'est le nom que l'on donne à une sorte de toile de chanvre écrue, propre à faire des voiles de navire, & d'autres bâtimens de mer.

Cette toile se fabrique à Médérnac & aux environs de ce petit bourg de Bretagne; car il ne s'en fait point de cette espèce dans la ville d'Olone en Poitou, quoiqu'elle en ait pris le nom, à cause que ce sont les Olonois qui en firent les premiers le négoce.

Ces sortes de toiles, qui ont vingt pouces de roi de largeur, se vendent à la piece, qui contient ordinairement quatorze à quinze aunes, mesure de Paris. *Dist. de comm. (D. J.)*

**PETIT-PÈRE.** (*Hist. monach.*) c'est ainsi qu'on nomme à Paris la congrégation des Augustins-Déchauffés. La reine Marguerite, petite-fille de François I. les établit en 1608 au fauxbourg S. Germain. Le P. Hilarion, provençal, les établit sept ans après à la porte de Mont-mantre, à l'endroit qu'on appelle

aujourd'hui le quartier S. Joseph. Il y lona une vieille petite maison avec un petit jardin, dont il composa un hospice, & ce fut la pauvreté & la petitesse de cet établissement qui leur fit donner le nom de *Petits-Pères*, qui est un nom de compassion sur la misère de cette congrégation naissante; mais ils ne font plus dans ce cas-là. Voyez HERMITES, des Augustins-Déchaussés. (D. J.)

PETIT-TEINT, (*Teinturier*.) nom que l'on donne en France à la communauté de cette sorte de Teinturiers qui n'emploient que des drogues communes dans les teintures, & qui ne peuvent aussi teindre que les moindres étoffes; au contraire des Teinturiers du grand & bon teint, à qui les bonnes étoffes sont réservées, mais qui aussi ne doivent se servir que des meilleures drogues; c'est au sujet du grand & du petit-teint que les ordonnances de M. Colbert ont grand besoin d'être rectifiées. (D. J.)

PETIT-VENISE, (*Comm. de toile*.) nom que l'on donne à une espèce de linge ouvré, qui se fabrique en Basse-Normandie. Il y a aussi une autre sorte de linge ouvré, appelée *rosette* ou *petite-venise*, qui vient de Flandres.

PETITE-GUERRE, est celle qui se fait par détachement ou par partis, dont l'objet est d'éclairer les démarches de l'ennemi, d'observer ses mouvemens, de l'incommoder ou le harceler dans toutes ses opérations, de surprendre ses convois, établir des contributions, &c. Les détachemens ou les partis qu'on envoie ainsi à la guerre sont composés de troupes légères & des troupes régulières, de cavalerie & d'infanterie, plus ou moins nombreuses, suivant les différentes choses qu'ils doivent exécuter. Cette guerre demande beaucoup d'intelligence & de capacité dans les officiers qui en ont le commandement. Ils doivent savoir distinguer le fort & le faible du camp & de la position de l'armée ennemie, & juger des avantages que la nature du terrain peut donner pour l'attaquer ou la surprendre, soit dans sa marche ou dans les lieux où elle doit fourrager. Il faut aussi qu'ils sachent pénétrer les desseins de l'ennemi par ses mouvemens, & qu'ils l'observent assez exactement pour n'être point trompés par de fausses manœuvres, dont l'objet seroit d'en imposer & de surprendre l'armée qui lui est opposée.

Des partis ou détachemens conduits par des officiers habiles & expérimentés sont absolument nécessaires pour la sûreté de l'armée. Un général peut par ce moyen n'être jamais surpris, parce qu'il est toujours informé à tems de tous les mouvemens & de toutes les opérations de son adversaire. Il lui rend les communications difficiles, de même que le transport des vivres & des munitions, & il trouve que le moyen d'étendre les contributions jusqu'à 30, 40, & même 50 lieues de son camp. Par le moyen des partis, on assure aussi les marches de l'armée, & l'on empêche l'ennemi de venir les troubler ou les inquiéter.

Lorsqu'il ne s'agit que de savoir des nouvelles de l'ennemi, les petits partis sont plus commodes que les grands, parce qu'ils ont plus de facilité à se cacher & à roder avec moins d'inconvénient autour du camp ennemi, attendu la célérité avec laquelle ils peuvent s'en éloigner: ces petits partis doivent être de cavalerie. M. le maréchal de Saxe ne les vouloit point au-dessus de cinquante hommes. Ils doivent marcher par les lieux les moins fréquentés & les plus détournés, se cacher ou s'embusquer dans les bois & autres lieux fourrés de l'armée ennemie, & tâcher de faire des prisonniers. Ceux qui commandent ces partis doivent toujours se ménager une retraite assurée, & faire en sorte de n'être point coupés & enlevés. On partage la troupe en petits détachemens qui se soutiennent les uns & les autres, de manière que si les

premiers sont enlevés, les autres puissent se retirer!

Lorsque les partis ou les détachemens sont destinés à établir des contributions, & à forcer de petites villes, châteaux & autres lieux capables de quelque défense, on les fait plus nombreux. Leur conduite demande alors à-peu-près la même science & la même intelligence que la guerre qui se fait entre les grandes armées. Il faut veiller avec d'autant plus de soin à la conservation de sa troupe & à éviter les surprises, qu'on se trouve environné d'ennemis de toutes parts; qu'il est important de braver les entreprises que l'on fait pour ne pas donner le tems à l'ennemi de rassembler des troupes pour s'y opposer, & qu'il faut beaucoup de fermeté & une grande connoissance du pays pour éluder toutes les difficultés que l'ennemi peut employer pour s'opposer à la retraite. (Q)

PETIT-VIEUX, dans l'infanterie française est une expression bizarre, qui sert à distinguer les fix régimens qui suivent les vieux corps. Parmi ces régimens, ceux de la Tour-du-Pin, Bourbonnois & Auvergne roulent ensemble de la même manière que le font Champagne, Navarre & Piémont. V. RÉGIMENT. (Q)

PETITESSE, f. f. (*Gramm.*) voyez l'article PETIT. On dit la *petitesse* de la taille, & la *petitesse* de l'esprit. La *petitesse* de l'esprit est bien voisine de la méchanceté. Il n'y a presque aucun vice qu'elle n'accompagne, l'avarice, l'intolérance, le fanatisme, &c.

PÉTITION, f. f. (*Jurisprud.*) signifie demande; ce terme est sur-tout usité en matière d'hérédité; par exemple, on dit que l'action en *pétition* d'hérédité dure trente ans.

*Pétition de principe*, c'est lorsqu'on fonde ses demandes sur de prétendus principes qui ne sont point accordés. Voyez ci-après PLUSPÉTITION.

PÉTITOIRE, f. m. (*Jurisprud.*) c'est la contestation au fond sur le droit qui est prétendu respectivement par deux parties à un héritage, ou droit réel, ou à un bénéfice.

Le *pétitoire* est opposé au *possessoire*, lequel se juge par la possession d'an & jour, au lieu que le *pétitoire* se juge par le mérite du fond sur les titres & la possession immémoriale.

L'action *pétitoire* ou au *pétitoire* ne peut être intentée par celui contre lequel la complainte ou réintégrand a été jugée qu'après la cessation du trouble, & que le demandeur a été rétabli avec restitution de fruits, & qu'il n'a été payé des dommages & intérêts, s'il lui en a été adjugé.

S'il est en demeure de faire taxer les dépens & liquider les fruits dans le tems ordonné, l'autre partie peut poursuivre le *pétitoire*, en donnant caution de payer le tout, après la taxe & liquidation conformément à l'article iv. du tit. XVIII. de l'ordon. de 1667.

L'article v. du même titre porte que les demandes en complainte ou réintégrand ne pourront être jointes au *pétitoire*, ni le *pétitoire* poursuivi, que le *possessoire* n'ait été terminé & la condamnation exécutée; ce même article défend d'obtenir des lettres pour cumuler le *pétitoire* avec le *possessoire*.

En matière de régle, la cour connoît du *pétitoire*, au lieu que dans les autres cas les juges séculiers ne prononcent que sur le *possessoire*; mais cela revient au même, car quand le juge royal a maintenu en possession, comme le *possessoire* est jugé sur les titres, le juge d'église ne peut plus connoître de *pétitoire*. Voyez ci-devant COMPLAINTE, MAINTENUE, & ci-après POSSESSOIRE, RÉINTÉGRANDE. (A)

PETIVERE, f. f. (*peiveria*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante dont la fleur est composée de quatre pétales disposés presque en forme de croix. Il s'élève du fond du calice un pistil, qui devient dans la suite un fruit découpé ou plutôt échanuré à sa partie supérieure; il ressemble à une besace renversée, & il renferme une semence oblongue. Plumier, *nova plant. amer. gener.* Voyez PLANTE.



Voici les caractères : la fleur est composée de quatre pétales, disposés presque en forme de croix. Il s'élève du calice un pistil qui se change en un fruit découpé à son sommet, & qui a la figure d'un bouchier renversé; ce fruit est rempli de semences oblongues.

Cette plante est très-commune à la Jamaïque, aux Barbades, & dans les autres îles des Indes occidentales, où elle croit abondamment dans tous les taillis. Comme elle conserve long-tems sa verdure, elle attire les bestiaux; mais elle donne à leur lait une odeur forte, désagréable, approchant de celle de l'ail sauvage.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante en Amérique, lui donna le nom de *petiviera* pour honorer la mémoire de cet apothicaire & fameux botaniste anglois. On ne connoît qu'une seule espèce de cette plante nommée, par le P. Plumier, *petiveria folani foliis, loculis spinosis.* (D. J.)

PÉTONCLE, f. m. (Conchyliolog.) pétongle dans quelques côtes de France, en latin *petunculus*, en anglois *cockles*. Coquille bivalve, de la famille des peignes. Voyez PEIGNE.

Lister cependant distingue le *pétoncle* de peigne; le *pétoncle*, dit-il, n'a point d'oreille, mais comme il y a divers *pétoncles* qui en ont, sa distinction ne me paroit pas juste. Voyez cependant son système sur ce sujet au mot COQUILLE.

Le *pétoncle* est recherché pour le coquillage qui est un des meilleurs de la mer, soit qu'on le mange cuit, soit qu'on le mange crud; c'est aussi, je crois, de ce coquillage que parle Horace, quand il dit que « Tarente, séjour de la mollesse, se vante d'avoir les » *pétoncles* les plus délicats.

*Pectinibus patulis jassat se molle Tarentum.*

Sat. 4. l. II.

Le *peçon* de Tarente est celui que les Italiens appellent *romia*, qui a deux coquilles cannelées & ouvragées. La coquille du *pétoncle* est composée de deux pièces; le ligament à ressort qui les assemble & qui sert à les ouvrir est du côté du sommet. Quelques *pétoncles* n'ont point d'oreilles, d'autres en ont une, & d'autres deux; il y en a qui en diffèrent en droits sont armés de petites pointes. La variété est aussi très-grande dans la couleur de ces fortes de coquilles; les unes font entièrement blanches, d'autres rouges, d'autres brunes, & d'autres tirent sur le violet. Enfin on en voit où toutes ces couleurs sont diversement combinées.

Le poisson de cette coquille est un des fileurs de la mer, ayant la puissance de filer, c'est-à-dire de former des fils comme la moule, mais ils sont beaucoup plus courts & plus grossiers; on n'en peut tirer aucun usage, ils ne servent qu'à fixer le coquillage à tout corps qui est voisin, soit que ce soit une pierre, un morceau de corail, ou quelque coquille.

Tous ses fils partent, comme ceux des moules, d'un tronc commun; ils sortent de la coquille dans les *pétoncles* qui n'ont qu'une oreille un peu au-dessous de cette oreille. Pour prouver qu'il est libre à ce coquillage de s'attacher quand il lui plaît avec ses fils, il suffit de dire que souvent, après une tempête, on en trouve dans des endroits où l'on n'en trouvoit pas les jours précédens, & que ces coquilles qu'on trouve sont souvent attachées à de grosses pierres immobiles.

On prouve de reste que ces coquillages forment leurs fils de la même manière que les moules forment les leurs, en remarquant qu'ils ont une filière assez semblable à celle de la moule, quoiqu'elle soit plus courte, & qu'elle ait un canal plus large; aussi le poisson du *pétoncle* file des fils plus courts & plus gros que la moule. (D. J.)

PÉ-TONG, (Hist. nat. Minéral.) les jésuites, mis-

Tome XII.

sionnaires à la Chine, disent que l'on trouve dans la province de Yun-Nan une espèce de métal, appelé *pé-tong* par les Chinois; on ne nous apprend rien sur ce métal, sinon qu'il est blanc à son intérieur, ainsi qu'à son extérieur, & que d'ailleurs il a beaucoup de rapport avec le cuivre ordinaire. Peut-être cette substance n'est-elle qu'une pyrite arsénicale dont la couleur est blanche, mais elle n'a aucune des propriétés du cuivre.

PETORRITUM, f. m. (Antiq. rom.) char des anciens Romains à quatre roues. On veut que son nom soit grec œblien, *πτερίς*, quatre, & qu'il passa des Phocéens de Marseille à Rome, mais il y a plus d'apparence qu'il est purement gaulois; *peten-ridom* signifie encore aujourd'hui la même chose en flamand.

PÉTOVIO, (Géog. anc.) on écrit ce nom fort diversement, favoir *Petevio*, *Petavio*, *Petobio*, *Petovium*, *Patevio* & *Patovio*, ville de la haute Pannonie, selon Tacite, *hist. l. III. c. j.* il dit que la treizième région avoit son quartier d'hiver à *Pétovio*. La position que l'itinéraire d'Antonin & la table de Peutinger donnent à cette place fait juger que c'est aujourd'hui la ville de Pétau sur la Drave. (D. J.)

PETRA, (Géog. anc.) ce mot en grec & en latin, veut dire une roche, un rocher ou une pierre. On l'a appliqué à différens lieux, à cause de leur situation sur un rocher, ou parce qu'ils étoient environnés de rochers, ou parce qu'ils avoient quelque autre rapport à un ou plusieurs rochers.

1°. *Petra*, ville capitale de l'Arabie Pétrée, autrefois capitale de ce qu'on appelloit l'ancienne Palestine. Strabon, *lib. XVI.* dit qu'elle étoit la métropole des Nabathéens; qu'elle étoit située dans une plaine arrosée de fontaines, & toute environnée de rochers: enfin que les Minéens & les Géréens débitoient leurs parfums aux habitans. Pline, *lib. VI. c. xxviii.* en parle à-peu-près de même; mais le géographe de Nubie, *nubicus, climat. III. part. V.* assure que la plupart des maisons de *Petra* étoient creusées dans le roc.

2°. *Petra*, lieu de l'Elide. Pausanias, *L. VI. c. xxiv.* le place au voisinage de la ville Elis, & dit que le sépulcre de Pyrrhon, fils de Pistostrate, étoit dans ce lieu.

3°. *Petra*, rocher habité dans la Sogdiane. Quinte-Curce, *lib. VII. c. xj.* dit qu'Arimazes le défendoit avec trente mille hommes armés.

4°. *Petra*, ville de la Colchide au pays des Laziens. Cet endroit, dit Procope, n'étoit autrefois qu'un village sans nom, sur le bord du Pont-Euxin; mais il devint une ville considérable sous l'empereur Justinien qui le fortifia & l'emplifia.

5°. *Petra*, lieu élevé proche de Dyrrachium; cet endroit, suivant César, formoit une baie médiocre, où les vaisseaux étoient à l'abri de certains vents.

6°. *Petra*, ville de Sicile, nommée par Silius Italicus *Petraa*. Le nom des habitans étoit *Petini*.

7°. *Petra*, ville de la Pierie, selon Tite-Live, *lib. XXXIX. c. xxvj.*

8°. *Petra*, ville de la Médie, selon le même Tite-Live, *l. XL. c. xxij.*

9°. *Petra Achabron*, ville de la Galilée supérieure, selon Joseph, *de bel. l. II. c. xxv.*

10°. *Petra divisia*, nom que donne le premier livre des Rois, *c. xxij. v. 28.* au rocher, ou à la montagne du désert de Mahon.

11°. *Petra incisa*, lieu de Phénicie, au voisinage de l'ancienne Tyr; il étoit entre Capharnaum & Dora, deux villes maritimes. (D. J.)

PETRA, (Géog. mod.) ville de l'île de Mételin, qui n'étoit plus qu'un méchant village avec un port, du tems de Tournefort; le capitaine Hugues Creveliers avoit pillé cette ville en 1676, & en avoit emporté de grandes richesses.

PETRAS, (*Géog. mod.*) nom moderne du Pélion montagne de Thessalie. *Voyez* PÉLION. (*D. J.*)

PÉTREAU, f. m. (*Jardinage.*) est le peuple qui croît au pied des poiriers & pommiers, & qui sert à les replanter & à les produire.

PETREL, f. m. (*Hist. nat. Ornitholog.*) PINÇON DE MER, OISEAU DE TEMPÊTE, *plautus minimus procellarius*, Klein; oiseau qui a six pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & un pied d'envergure; les ailes étant pliées excèdent de plus d'un pouce le bout de la queue; le bec est noir & il a un pouce de longueur; les narines se trouvent placées dans un tubercule qui est au milieu de la pièce supérieure du bec; le sommet de la tête & le dos sont noirs; il y a sur le croupion une grande tache blanche; le ventre & les ailes ont une couleur moins foncée que celle du dos; la queue a un pouce & demi de longueur, elle est composée de douze plumes qui sont toutes brunes; les pieds & les jambes ont une couleur brune foncée. On a donné au *petrel* le nom d'*oiseau de tempête*, parce qu'il vient se cacher derrière les vaisseaux qui sont en mer, lorsqu'on est menacé d'une tempête. *Hist. nat. des oiseaux* par Derham, tom. III. *Voyez* OISEAU.

PETREUX, en Anatomie, nom de l'apophyse pierreuse de l'os temporal; on la nomme aussi le rocher. *Voyez* TEMPORAL.

Les sinus *petreux* de la dure-mère sont au nombre de six, trois de chaque côté; un antérieur sur l'angle antérieur du rocher; un moyen ou angulaire, sur l'angle postérieur supérieur du rocher, & un inférieur. Les deux inférieurs achevent avec les sinus occipitaux, le sinus circulaire autour du grand trou occipital. *Voyez* ROCHER.

PÉTRÉE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) nom donné par Houtton à un genre de plante, en l'honneur du lord Petre: en voici les vrais caractères d'après Linnæus. Le calice particulier de la fleur est large, coloré, & composé d'une seule feuille, divisée en cinq segments obtus & déployés; ils subsistent avec le fruit; la fleur est irrégulière, plus petite que le calice, & monopétale; les étamines sont quatre filets inégaux en grandeur, mais tous cachés dans le calice de la fleur; les bossuettes des étamines sont simples; le germe du pistil est ovale; le style est simple & de la longueur des étamines; enfin le style du pistil est obtus. (*D. J.*)

PÉTRICHERIE, f. f. (*Pêcherie.*) terme de marine qui se dit de tout l'appareil qui se fait pour la pêche des morues, comme chaloupes, hameçons, couteaux, lignes, &c. Les Basques & les autres Terre-neuviens qui vont à cette pêche, ont emprunté ce mot des Espagnols qui appellent *petrechos*, un équipage de guerre ou de chasse.

PÉTRIFIANT, adj. (*Physiq.*) une chose qui a la faculté de pétrifier, ou de changer les corps en pierres. *Voyez* PIERRES.

Les Physiciens parlent d'un principe *pétrifiant*, d'un esprit *pétrifiant*, d'un suc *pétrifiant*. Les eaux ou fontaines *pétrifiantes*, sont celles qui contenant des parties pierreuses dissoutes, & qui y agissent, les déposent sur le bois, sur les feuilles, & sur d'autres corps qu'on y plonge; de sorte qu'après que ces parties s'y sont durcies en une espèce de croûte, on regarde ordinairement ce qui en résulte comme des *pétrifications*. *Voyez* FONTAINE, PÉTRIFICATION.

PÉTRIFICATION, f. f. (*Hist. nat. Minéralogie.*) c'est une opération de la nature, par laquelle un corps du règne végétal, ou du règne animal, est converti en pierre, en conservant toujours la forme qu'il avoit auparavant.

Toutes les pierres ne sont formées que par la réunion de molécules terreuses qui ont été ou dissoutes, ou détrempées dans de l'eau, *voyez* l'article PIERRES.

C'est donc aux eaux seules que l'on doit attribuer la *pétrification*; ainsi il s'agit d'examiner de quelle manière cette opération se fait. Nous prendrons pour exemple le bois, & nous allons considérer comment cette substance, dont le tissu est lâche en comparaison de celui des pierres, peut devenir un corps dur, pesant & compacte, sans rien perdre de sa forme.

Le bois, suivant les analyses, est composé; 1°. d'une terre qui lui sert de base, ainsi qu'à tous les corps de la nature; 2°. d'une portion d'eau qui entre dans sa combinaison; 3°. d'une substance que l'on nomme *extractive*, qui est ou une gomme, ou une résine, ou qui est l'une & l'autre à la fois; 4°. d'une substance saline, qui est tantôt de la nature du vitriol, tantôt de celle du nitre, tantôt de celle du sel marin. Le bois est formé par l'assemblage d'un amas de filets ou de fibres, qui sont autant de tuyaux qui donnent passage à la sève; & il est rempli de pores qui vont du centre à la circonférence. Lorsqu'un morceau de bois est enfoui en terre, il ne tarde point à être pénétré par l'eau; ce fluide en s'infiltrant par ses pores & ses fibres, dissout peu-à-peu les substances dont il est le dissolvant, telles que les parties salines, les parties gommeuses, &c. & s'unit avec l'eau qui étoit déjà contenue dans le bois, & qui faisoit partie de sa combinaison; par ce moyen il se fait une décomposition du bois, les parties se détachent les unes des autres; les pores & les tuyaux se dilatent & s'agrandissent, l'eau y entre comme dans une éponge. Quoique privé de plusieurs de ses principes, le bois conserve son tissu & sa forme, il lui reste encore la terre qui lui sert de base. En effet lorsqu'on brûle une plante avec précaution, c'est-à-dire en la garantissant du vent, il reste une cendre qui est pour ainsi dire le squelette de la plante; & cette cendre n'est autre chose que la terre & la partie saline de cette même plante. L'eau en circulant sans cesse dans ces fibres ou tuyaux vuidés, y dépose peu-à-peu les molécules terreuses dont elle-même est chargée; ces molécules se combinent avec celles qui entroient dans la combinaison du bois, elles s'y moulent, elles remplissent, & à l'aide de l'évaporation, ces molécules accumulées se lient les unes avec les autres, & le bois changé en pierre conserve la même forme qu'il avoit auparavant. Alors le bois devient une masse de pierre qui est ou calcaire, ou argilleuse, ou de la nature du caillou & de l'agate, suivant la nature des molécules terreuses que les eaux ont ou dissoutes, ou détrempées, & qu'elles ont charriées & déposées dans les fibres du bois.

Pour que cette opération se fasse, il est aisé de concevoir qu'il faut que la terre dans laquelle est renfermé le corps qui doit se pétrifier, ne soit ni trop sèche, ni trop humide. Trop d'eau pourroit le bois trop promptement, & le réduiroit en terre, avant que les molécules eussent eu le tems de se disposer peu-à-peu, & de se lier les unes aux autres. D'un autre côté, un terrain trop sec ne feroit point l'eau qui, comme on a vu, est absolument nécessaire à la *pétrification*. L'eau ne doit point être en mouvement, parce qu'elle ne pourroit point déposer les molécules dont elle est chargée. Enfin il faut que le corps qui doit se pétrifier, soit garanti du contact de l'air extérieur, dont le mouvement trop violent nuirait au travail de la nature.

Quelques personnes n'admettent point de *pétrification* véritable; elles paroissent fonder leur sentiment sur une dispute de mots. Il est bien certain que toutes les parties du bois ne sont point converties en pierre, il n'y a que celles qui sont terreuses qui soient propres à entrer dans la nouvelle combinaison qui se produit. Quant aux autres principes, après avoir été chassés, ils sont remplacés par les molécules que les eaux déposent; c'est ce remplacement que l'on appelle *pétrification*. Dans ce sens, il y auroit de l'absur-



dité à nier l'existence des *pétrifications*. En effet, on a trouvé en plusieurs endroits de la terre, des arbres entiers pétrifiés, avec leurs branches & leurs racines. On aperçoit en les coupant, les cercles annuels de leur croissance; on en a des morceaux sur lesquels on voit distinctement qu'ils ont été rongés par les vers; d'autres portent des marques visibles de la coignée & de la scie. Enfin ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, on a trouvé, quoique rarement, des morceaux de bois dont une portion étoit encore dans l'état d'un bois véritable & propre à brûler, tandis qu'une autre portion étoit changée en agate, ou en une pierre d'une autre espèce.

Ce qui vient d'être dit du bois peut s'appliquer aux parties des animaux qui se pétrifient. Les animaux ont ainsi que les végétaux, une terre qui leur sert de bâte; c'est cette terre qui forme leurs os, les coquilles; ils contiennent encore des parties salines & aqueuses; ils sont remplis de fibres & de pores qui peuvent admettre les eaux de la terre; ces eaux peuvent déposer dans les pores & interstices de ces substances animales, les molécules terreuses dont elles sont chargées & qui s'y durcissent peu-à-peu. Les substances animales qu'on trouve le plus ordinairement pétrifiées, sont les coquilles, les madrépores, les ossements de poissons; cela est assez naturel, vu que ces substances ont déjà par elles-mêmes beaucoup d'analogie avec les pierres, étant composées pour la plus grande partie, de molécules terreuses & calcaires. A l'égard des parties grasses & charnues des animaux, elles sont d'un tissu trop lâche, & trop sujettes à la pourriture, pour pouvoir donner le tems aux eaux de déposer la matière lapidifique dans leurs fibres.

Quant aux *pétrifications* des quadrupèdes, elles doivent être très-rares, si tant est qu'il en existe; on trouve assez souvent leurs ossements enfouis en terre, mais ils ne font point pétrifiés pour cela; on doit sur-tout regarder comme très-incertain ce qui a été rapporté par quelques auteurs, d'un cadavre humain pétrifié que l'on dit avoir été trouvé en 1583 aux environs de la ville d'Aix en Provence: on peut en dire autant des hommes pétrifiés que l'on prétend avoir été trouvés dans une montagne de la Suisse; ces hommes, dit-on, faisoient partie de l'équipage d'un vaisseau qui fut trouvé avec ses agrès au même endroit. Ces faits sont aussi fabuleux que la prétendue ville de Bidbodo en Afrique, dont on nous conte que tous les habitants ont été pétrifiés. Le merveilleux de cette histoire disparaîtra si l'on fait attention que souvent les voyageurs qui passent dans les endroits sablonneux de l'Arabie & de la Lybie, sont tout d'un coup ensevelis sous des montagnes de sable que le vent élève; quelques siècles après on retrouve leurs cadavres durcis & desséchés, événement qui a pu arriver aux habitants de la ville de Bidbodo.

Un grand nombre d'auteurs nous parlent d'ossements de quadrupèdes pétrifiés; cependant en regardant la chose de près, on trouvera que rien n'est moins décidé que leur existence, & l'on verra que les ossements des quadrupèdes que l'on rencontre en terre, sont ou dans leur état naturel, ou simplement rongés & calcinés. Voyez les articles OSSEMENTS FOSSILES, IVOIRE FOSSILE, &c. Cependant il peut se faire que ces os, par leur séjour dans la terre, aient acquis une dureté beaucoup plus grande qu'ils n'avoient auparavant, mais cela n'autorise point à les mettre au rang des *pétrifications*.

On a aussi raison de se défier des prétendus oiseaux pétrifiés avec leurs œufs, que l'on assure se trouver au pays de Hesse, dans le Westerwald, dans une montagne appelée *Vogelsberg*. On doit porter le

même jugement des crapaux, des lézards, & même des serpens pétrifiés qui se font quelquefois trouvés en terre; quant aux serpens il y a lieu de soupçonner que des gens peu instruits auront pu être trompés par des cornes d'amon, qui ressemblent assez à un serpent entortillé.

La chose est beaucoup plus certaine pour les animaux marins, & l'on est assuré qu'il s'en trouve de pétrifiés; près des villages de Mary & de Lisy, dans le voisinage de Meaux, on trouve une grande quantité de crabes pétrifiés; on rencontre en plusieurs autres endroits des dents & des palais de poissons pétrifiés, &c. au point de donner des étincelles lorsqu'on les frappe avec un briquet. Telles sont les pierres que l'on nomme *crapaudines*, *glossopetres*, &c. Voyez ces articles. Les belemnites, les cornes d'amon, les ourfins ou échinites, & un grand nombre de coquilles & de lithophytes sont souvent véritablement pétrifiés; on en voit qui sont entièrement changés en cailloux ou en agathe; d'autres ont servi de moule à la matière lapidifique qui a été reçue dans l'intérieur de ces corps; mais ce seroit se tromper que de mettre tous les corps marins qui se trouvent dans le sein de la terre au rang des *pétrifications*; quelques-uns de ces corps n'ont éprouvé aucune altération, d'autres ont été simplement rongés, ont perdu leur liaison, ce qui ne peut passer pour un changement en pierre; d'où l'on voit que l'on ne doit pas donner indistinctement le nom de *pétrification* à toutes les coquilles ou corps marins qui se trouvent enfouis dans les couches de la terre. Voyez l'article FOSSILE. Lorsqu'on veut parler avec exactitude, il seroit à propos de distinguer même les pierres qui sont venues se mouler dans l'intérieur des coquilles ou des corps marins, des vraies *pétrifications*. En effet, on voit souvent des pierres ainsi formées ou moulées, qui sont encore enveloppées de la coquille qui a servi de moule à la matière lapidifique, la coquille elle-même n'a point été changée, elle est souvent dans son état naturel. Il ne faut point croire non plus que l'animal qui logeoit dans ces coquilles ait été converti en pierre, tout ce qu'on peut dire, c'est que le suc pierreux est venu occuper la place de l'animal.

Ce seroit encore se tromper que de prendre pour une vraie *pétrification* les incrustations ou croûtes pierreuses qui se forment à l'entour de quelques substances qui ont séjourné quelque tems au fond de certaines eaux; les molécules terreuses contenues dans ces eaux se sont déposées sur les feuilles ou les plantes, & les ont couvertes d'un enduit qui s'est durci & changé en pierre, en conservant la forme du corps sur lequel ces molécules se sont déposées, tandis que le corps lui-même s'est pourri & a disparu. Voyez INCrustATION.

On ne doit pas non plus confondre avec les *pétrifications*, les empreintes des végétaux ou des poissons qui se trouvent sur quelques pierres; la pierre qui porte ces empreintes, étant dans un état de mollesse, a pris la figure du corps qu'elle enveloppoit, elle s'est durcie peu-à-peu, & le corps qui a fait l'empreinte a souvent entièrement disparu. Voyez PHYTOLITES & TYPOLITES.

Enfin on ne peut donner le nom de *pétrifications* aux pierres à qui des circonstances fortuites ont fait prendre dans le sein de la terre des formes bizarres, qui peuvent quelquefois avoir de la ressemblance avec des corps étrangers au regne minéral. Voyez l'article JEUX DE LA NATURE.

Les vraies *pétrifications* sont donc les substances, soit animales, soit végétales, qui ont été pénétrées & imbibées du suc pierreux, qui est venu remplacer les principes dont ces corps étoient originellement composés, sans changer leur structure & leur tissu.

Une infinité d'exemples nous prouvent que la terre renferme des *pétrifications* de cette espèce, elles portent si distinctement la forme du corps animal ou végétal qu'elles étoient originairement, qu'il est impossible de s'y tromper; c'est ainsi que nous avons un grand nombre de bois pétrifiés. En Franche-Comté, près de Salins, on a trouvé une assez grande quantité de noix & de noisettes entièrement changées en pierre. On a trouvé aussi des châtaignes, des pommes de pin, & d'autres fruits semblables véritablement pétrifiés; mais il faut convenir que l'on voit souvent dans les collections des curieux des pierres que l'on veut faire passer pour des *pétrifications*, & qui ne sont réellement redevables de leur figure qu'à des effets du hasard.

Quelques naturalistes ont été très-curieux de savoir combien la nature employoit de tems à la *pétrification*, ils ont cru que cela pourroit faire connoître l'antiquité de notre globe. L'empereur François I. actuellement régnant, dont le goût pour l'histoire naturelle est connu de tout le monde, fit tirer du Danube un pilotes qui avoit servi à un pont que Trajan a fait bâtir sur ce fleuve en Servie. Ce pilotes étoit pétrifié tout autour à-peu-près d'un travers de doigt d'épaisseur. Il paroît que cette voie seroit très-peu sûre pour nous faire découvrir l'âge du monde, vu que certaines eaux sont plus chargées que d'autres de molécules lapidifiques, certains terrains peuvent être plus propres que d'autres à la *pétrification*, & quelques substances peuvent être plus disposées que d'autres à recevoir les sucs pétrifiants; nous en avons un exemple dans le lac d'Irlande, que l'on nomme *Lough-neagh*. Voyez cet article. (—)

PETRIN, f. m. (*Boulang.*) est une espèce de coffre dans lequel on pétrit le pain. Il est fermé d'un couvercle qu'on appelle *tour*, parce qu'il sert à tourner le pain, & qui est environné tout autour, excepté sur le devant, d'une bordure de planche haute d'environ trois pouces, qui va toujours en rétrécissant sur les côtés jusqu'à la hauteur du devant. Voyez la fig. Pl. du *Boulang.*

PETRINAL ou POITRINAL, f. m. (*Art. milit.*) étoit, selon Nicot, une espèce d'arquebuse plus courte que le mousquet, mais de plus gros calibre, qui à cause de sa pesanteur étoit attaché à un large baudrier pendant en écharpe de l'épaule, & couché sur la poitrine de celui qui le portoit. On appelloit *poitrinater* l'homme de guerre qui se servoit du *poitrinal* dans le combat. Il est fait mention de cette arme dans une relation du siège de Rouen par Henri IV. en 1592; il y a long-tems qu'elle n'est plus en usage. (Q)

PETRINIA, (*Géog. mod.*) petite ville de la Croatie, sur la rivière de Pétrinia, qui se jette dans le Kulpe: elle appartient à la maison d'Autriche, a été bâtie en 1592, & est à sept lieues E. de Carlestadt. Long. 34. 15. lat. 45. 46. (D. J.)

PETRINUM SINUESSANUM, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie, dans la Campanie. Horace, l. I. *epist.* v. v. 5. en fait mention. Il promet à Torquatus du vin qui croissoit entre Minturne & Sinuessa, dans le lieu qu'il appelle *Petrinum Sinuessanum*: c'étoit vraisemblablement une montagne qui commandoit la ville de Sinuessa, & où il y a maintenant un bourg avec un petit fort, qu'on nomme *Rocca di monté Ragoné*, où l'on cueilloit autrefois un des meilleurs vins de l'Italie.

PETROCORES, LES, (*Géog. anc.*) *Petrocorii*, peuples de la Gaule, dont Jules-César fait mention parmi les Celtes, & qu'Auguste comprit dans l'Aquitaine. Ils habitoient les pays que renferment les diocèses de Périgueux & de Sarlat; car Sarlat a été tiré de l'ancien diocèse de Périgueux; le nom moderne de ces peuples est corrompu de l'ancien: on les ap-

pelle présentement *Périgourds*; le pays se nomme *Périgord*, & leur capitale *Périgueux*.

PETROMANTALUM, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule lyonnaise. L'itinéraire d'Antonin la met sur la route de *Casfaromagus* (Beauvais), à *Lutetia*. Il marque de *Petromantalum* à *Briva Isara* (Pontoise), quatorze lieues gauloises; ainsi, selon M. l'abbé Belley, *Mém. des Inscr.* tom. XIX. in-4°. c'est peut-être Magny. M. de Valois croit qu'il faut placer *Petromantalum* à Mante; mais on a de la peine à croire que la grande route de Beauvais à Paris eût descendu jusqu'à Mante, pour passer ensuite à *Briva Isara* (Pontoise): cependant si les différentes distances de l'itinéraire convenoient à Mante, l'opinion de M. de Valois seroit plus que probable. (D. J.)

PETRIR, (*Boulang.*) c'est mêler l'eau, le levain & la farine, & former à bras ou autrement la pâte à faire le pain. L'avantage principal de *pétrir* consiste à distribuer également l'air, l'eau & le levain dans tout le corps de la pâte, afin que la fermentation s'établisse par-tout, en même tems, & également dans la masse. En conséquence plus le pain est *pétri*, meilleur il est, plus il y a d'yeux. Les yeux du pain sont-ils formés par l'eau mise en expansion par l'action du feu, tandis que le pain cuit, ou par la dilatation de l'air enfermé dans la pâte, en le *pétrissant*? c'est ce qui n'est pas encore déterminé. Il est sûr que le pain mal *pétri* est lourd, mal-fain, & sans yeux. Quant à ces bulles qu'on voit se former à la pâte tout en la *pétrissant*, je me trompe fort, ou c'est l'effet d'un commencement de fermentation, dans lequel une portion d'air se sépare, comme il arrive dans toute autre fermentation, dans un fluide même où l'on voit des bulles se former. Or ces bulles sont, toutes choses égales d'ailleurs, le phénomène même des yeux formés dans la pâte & pendant qu'on la *pétrit*, & quand elle cuit au four.

PETROBRUSIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) secte d'hérétiques qui parurent en France vers l'an 1126, & qui prirent ce nom de leur chef *Pierre de Bruys*, provençal.

Un moine nommé *Henri* se mit aussi à leur tête, ce qui leur fit donner le nom d'*Henriciens*. Voyez HENRICIENS.

Pierre le vénéral abbé de Cluny a fait un traité contre les *Petrobrusiens*, dans la préface duquel il réduit leurs erreurs à cinq chefs principaux. 1°. Ils nioient que le baptême fût nécessaire ni même utile aux enfans avant l'âge de raison, parce que, disoient-ils, c'est notre propre foi actuelle qui nous sauve par le baptême. 2°. Qu'on ne devoit point bâtir d'églises, mais au contraire les détruire, les prières étant selon eux aussi bonnes dans une hôtellerie que dans un temple, & dans une étable que sur un autel. 3°. Qu'il falloit brûler toutes les croix, parce que les chrétiens devoient avoir en horreur tous les instrumens de la passion de Jésus-Christ leur chef. 4°. Que Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie. 5°. Que les sacrifices, les aumônes & les prières, ne servent de rien aux morts.

On les a aussi accusés de manichéisme, & ce n'est pas à tort, car il est prouvé qu'ils admettoient deux principes comme les anciens manichéens, il est par Roger de Hoveden dans ses annales d'Angleterre, qu'à l'exemple de ces hérétiques, les *Petrobrusiens* ne recevoient ni la loi de Moïse, ni les prophètes ni les Psaumes, ni l'ancien Testament, & par Radulphe Ardens, auteur du xj. siècle, qui rapporte que les hérétiques d'Agenois se vantent de mener la vie des apôtres, disent qu'ils ne mentent point & ne jurent point, condamnant l'usage des viandes & du mariage, rejettent l'ancien Testament & une partie du nouveau, & ce qui est de plus terrible admettent deux créateurs, disent que le sacrement de l'autel n'est



que du pain tout pur, méprisant le baptême & la résurrection des morts; or ces hérétiques d'Agénois du XI<sup>e</sup> n'étoient autres que les *Petrobrysiens* & les *Henriciens* dont la secte s'étoit répandue en Gascogne & dans les provinces voisines, & c'étoient là sans doute des Manichéens bien marqués, dit M. Rofnet, *Hist. des Variat. liv. XI. num. 42. pag. 146. som. II.* C'est donc à tort que M. Chambers accuse le P. Langlois d'avoir voulu par un faux zèle noircir les *Petrobrysiens* d'une accusation de manichéisme; c'est contre les auteurs contemporains qu'il faudroit intenter cette accusation; mais on fait le motif qui porte les Protestans à écarter ce soupçon de manichéisme des hérétiques qui dans le xj. siecle ont nié la présence réelle, & l'on peut voir ce que M. Boffuet a répondu à ce sujet au ministre la Roque. *Hist. des Variat. tom. II. Liv. XI. n. c. xxx. & suiv. pag. 199. & suiv.*

**PÉTRO-JOANNITES**, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) nom de quelques sectaires assez obscurs, ainsi nommés d'un certain Pierre Jean ou Pierre fils de Jean, qui parut dans le xj. siecle. Ses opinions ne furent connues qu'après sa mort, & son cadavre fut déterré & brûlé.

Ses erreurs se réduisoient à dire que lui seul avoit la connoissance du vrai sens dans lequel les apôtres avoient prêché l'évangile, que l'ame raisonnable n'étoit point la forme du corps, qu'aucune grace ne nous est infusée par le baptême, & que Jésus-Christ étoit encore vivant sur la croix lorsqu'on perça le côté avec une lance. *Prateol.*

**PÉTROL**, f. m. (*Hist. nat. des huiles minér.*) on disoit auparavant *pétrol*; en italien *petroglio*, en anglois *petrol* ou *rock-oil*. Huile minérale, subtile, inflammable, d'une odeur forte de bitume, & de différente couleur.

Les hommes rapportent tout assez volontiers à leurs goûts, ou à leurs passions. Il y a peu de nos dames qui ignorent la cause à laquelle Rousseau attribue la mort de l'amoureux fils d'Alcmene, & peut-être pensent-elles comme ce poète. Pour moi qui ne songe qu'à la nature du *pétrol*, & qui suis rempli des détails qu'en racontent divers auteurs; je m'imaginais avec quelques-uns d'eux, que la robe fatale qu'on supposoit teinte du sang de Nessus, & que Déjanire envoya ensuite à Hercule, de même que celle que Médée envoya à Glaucé, causèrent la mort du ravisseur d'Iole, & de la fille de Créon, parce que ces deux robes avoient été trempées dans le *pétrol*, qu'on trouvoit aux environs de Babylone.

Ce *pétrol* ou ce naphthe de Babylone, étoit d'une nature si subtile, qu'il s'enflammoit dès qu'on l'approchoit du feu, & l'on ne pouvoit l'éteindre qu'en étouffant ce feu avec de la boue, du vinaigre, de l'alun & de la glu: Alexandre en fit l'expérience sur un jeune garçon, qu'on eut bien de la peine à sauver. Ces faits qu'on lit dans l'histoire, m'ont conduit à rechercher avec avidité les observations de nos meilleurs physiciens sur ce bitume liquide.

Les noms du *pétrol* chez les anciens. Le nom de *naphthe* que porte le *pétrol*, dérive du chaldéen *noph*, découler, parce qu'il découle & dégoutte des rochers, tantôt plus liquide, & tantôt moins; le prophète Daniel *ch. ii. v. 46.* dit que l'on alluma la fournaise où l'on devoit jeter Misack, Sidrack & Abdenage, avec du naphthe, de la poix & d'autres matières combustibles; mais le naphthe dont il s'agit ici, est le pissasphalte ou le bitume de Judée. De même, quand il est dit dans la genèse, *ch. xi. v. 3*, que les murs de la tour de Babel étoient liés avec un mortier où il entroit beaucoup de naphthe; ce mot désigne du pissasphalte, espèce de bitume qui mêlé avec le limon argilleux, fait un ciment pour joindre les pierres des murailles, lequel tient lieu de celui que l'on fait

avec la chaux. C'est avec ce ciment que Vitruve pense que les murs de Babylone ont été bâtis; cependant les Babyloniens nommoient proprement *naphthe* une huile blanche, ou noire, qui découloit de quelques fontaines auprès de Babylone.

Les Grecs appelloient communément le naphthe, *πετρελαιον*, c'est-à-dire *huile de pierre*; d'autres simplement *huile*, ou *huile par excellence*, & quelques-uns *ναιον* *Mnd'ias*, *huile de Médie*, ce qui justifie ma conjecture sur la mort de Créuse; les Latins disoient *petroleum* par syncope, parce qu'elle découle des rochers. Nicolas Myrepte le nomme *μύρον τῆς ἁγίας Βαρβάρας*, *huile de sainte Barbe*, d'autres, *huile de sainte Catherine* & *huile sainte*, quelques-uns enfin *αἶμα*, du verbe *αἵμα*, qui signifie *être allumé*. Saint Ambroise tire l'origine du mot *naphthe*, de *ἐνώντω*, *attacher, lier, joindre*, parce que le naphthe, dit-il, colle, joint, unit; mais cela n'est vrai que du pissasphalte, & l'étymologie chaldéenne de naphthe paroît la seule bonne.

Ses noms dans nos auteurs modernes. Nos naturalistes modernes nomment l'huile de pétrol, *naphia*, *naphia alba*, & *nigra*, Kempf. Amoen. 274. *petroleum*, *oleum petras*; *bitumen liquidum oleo simile, quod innatat lacubus*. Kentin. 20.

Le *pétrol* est une huile naturelle. Outre ces huiles artificielles & végétales, c'est-à-dire tirées des plantes par expression, il y en a de naturelles & de minérales, qui sortent d'elles-mêmes des entrailles de la terre. On les appelle en général, *huiles de pétrol*, parce qu'elles sortent de quelques fentes de pierres. Le *pétrol* est donc un bitume liquide qui ne diffère que par sa liquidité des bitumes solides, tels que l'asphaltum ou le bitume de Judée, l'ambre; le jayet, &c. Il est de différentes couleurs, blanc, jaune, roux, verd, noirâtre, suivant les lieux qui le produisent.

On en trouve aux Indes, en Asie, en Perse, &c. Il y a quelques pays chauds des Indes & de l'Asie qui fournissent du *pétrol*. Dans l'île de Sumatra, on en recueille une espèce très-célèbre, fort estimée, & on l'appelle *miniar-tannah*, qui signifie *huile de terre*. L'on en tire une grande quantité de certaines sources qui sont près de Hit en Chaldée, selon Edrissi. On en trouve aussi dans les montagnes de Farganah dans la province de Tranfoxane, selon Ebu Hancal. Oléarius assure qu'il en a vu plusieurs sources auprès de Scamachie en Perse, aujourd'hui Schirvan, ville renversée de fond en comble par un horrible tremblement de terre.

Nous ne voyons point en Europe aucun des *pétrols* dont nous venons de parler, & nous ne connoissons que ceux de France & d'Italie. Ce dernier pays abonde en huile de *pétrol*, qui se trouve dans les duchés de Modene, de Parme & de Plaisance.

On tire le *pétrol* en quantité de différents puits & de plusieurs fontaines dans le duché de Modene, car tout le Modénois paroît rempli de cette huile bitumineuse, mais sur-tout elle abonde auprès du fort de Mont-Baranzon, dans un lieu appelé *il Fiumetto*. On creuse des puits de 30 ou 40 brasses de profondeur, jusqu'à ce qu'il paroisse une source d'eau mêlée avec de l'huile. Les puits que l'on creuse au bas des collines, fournissent une grande quantité d'huile rousse; ceux que l'on creuse au haut donnent une huile blanche, mais en moindre quantité. Il y a encore dans le même pays dans une vallée très-stérile du bailliage de Mont-festin, un grand rocher à douze milles de Modene; du côté du mont Apennin, près du mont Gibbuis, d'où découle continuellement une fontaine d'eau, où nage le *pétrol*; elle est si abondante, que deux fois la semaine, on en retire environ six livres chaque fois.

On trouve aussi du *pétrol* en France, mais grossier,

Nous avons aussi en France de l'*huile de pétrol* dans la Guyenne près du village de Gabian, qui n'est pas éloigné de Beziers, il découle des fentes de certains rochers, une huile noirâtre, mêlée avec de l'eau, que l'on recueille avec soin. On appelle cette huile de pétrol, *huile noire de Gabian*. On la vend ordinairement pour l'*huile de pétrol noire d'Italie*, quoiqu'il s'en faille bien qu'elle approche de ses qualités. Elle est d'une consistance moyenne, d'une odeur forte & puante, d'une couleur noire; elle se contrefait avec de l'huile de térébenthine qu'on colore avec de la poix noire. Elle étoit autrefois assez estimée, & faisoit une partie du revenu de M. l'évêque de Beziers, à qui la roche appartient, & qui la faisoit recueillir, mais à présent il ne s'en fait plus de commerce.

On parle encore d'une fontaine de cette huile, près de Clermont en Auvergne, dans un lieu qu'on appelle le *puits de Pige*, mais on n'en peut tirer aucun parti. Elle est noire, épaisse, de mauvais odeur.

*Examen du pétrol de Modene.* Le seul pétrol recherché est celui d'Italie, & sur-tout du duché de Modene qui est constamment le meilleur; c'est même un bonheur assez singulier d'en posséder qui soit hors de tout soupçon d'avoir été falsifié, car les drogues rares & peu connues le sont presque toujours. M. Boulduc profita de ce bonheur-là en 1715, pour faire des observations qui appartinrent sûrement aux vrais pétrols, & il a donné ces observations dans l'histoire de l'académie des Sciences de la même année.

Il s'agit dans les observations de M. Boulduc, du pétrol qu'on trouve près du mont Gibbuis. Ce fut un médecin de Ferrare nommé *François Arioste*, qui le découvrit en 1640. On a ménagé dans le lieu avec beaucoup de dépenses, & même de périls, différents canaux, d'où coulent dans de petits réservoirs ou bassins, trois différentes sortes de pétrol.

Le premier est presque aussi blanc, aussi clair & aussi fluide que de l'eau, d'une odeur très-vive, très-pénétrante, & pas désagréable; c'est le plus parfait. Le second est d'un jaune clair, moins fluide que le blanc, & d'une odeur moins pénétrante. Le troisième est d'un rouge noirâtre d'une consistance plus parfaite, & d'une odeur de bitume un peu désagréable.

Les Italiens n'envoient guères le premier hors de chez eux; on seroit encore trop heureux qu'ils donnaient le second pur, mais souvent en le mêlant en petite quantité avec le troisième, & en y ajoutant quelque huile subtile, comme celle de térébenthine, ils donnent le tout pour le premier. L'odeur de ces pétrols est si forte & si pénétrante, qu'on dit qu'on s'en aperçoit à un quart de mille de la source. Quoiqu'il en soit, M. Boulduc a fait sur le pétrol de la première espèce ou blanc, les observations suivantes.

Il s'allume à une bougie dont il ne touche point la flamme, & quand il est échauffé dans un vaisseau, il attire la flamme de la bougie, quoiqu'élevée de plusieurs piés au-dessus du vaisseau, & ensuite se consume entièrement, c'est-à-dire qu'une vapeur subtile, qui s'élève de ce bitume liquide, va jusqu'à la flamme de la bougie, y prend feu, & que le feu qui se communique à toute la sphere de vapeur, gagne jusqu'au pétrol du vaisseau.

Il brûle dans l'eau, & vraisemblablement, c'étoit là une des matières du feu grégeois.

Il fume toutes les liqueurs, & même l'esprit de vin rectifié, qui est plus pesant de  $\frac{1}{3}$ .

Il se mêle parfaitement avec les huiles essentielles de thim, de lavande, de térébenthine, quoiqu'il soit minéral, & que ces huiles soient végétales. Mais

peut-être aussi le minéral & le végétal ne différent-ils pas en cette matière, car les huiles végétales ont été auparavant minérales, puisque les plantes les ont tirées de la terre.

Le pétrol fortement agité, fait beaucoup de bulles, mais il se remet en son état naturel plus promptement que toute autre liqueur. Cela vient de ce que l'air distribué dans toute la substance du pétrol, y est distribué d'une certaine manière unique & nécessaire, & que les parties de la liqueur n'en peuvent naturellement souffrir une autre; en effet, les parties d'une huile ont une certaine union, certains engagements de leurs filets, ou petits rameaux les uns avec les autres, ce qui oblige l'air qu'elles renferment, à s'y conformer.

Le pétrol est d'une extension surprenante: sur l'eau, une goutte s'étend plus d'une toise, & en cet état elle donne des couleurs, c'est-à-dire que ses petits filets deviennent des prismes.

La plus forte gelée n'y fait aucune impression.

Le papier enduit de pétrol ne devient transparent que pour quelques momens; il cesse de l'être dès qu'il a été séché à l'air.

M. Homberg a fait voir qu'il y a des huiles qui s'enflamment par le mélange d'un esprit acide bien délégué. On auroit pu attendre le même effet du pétrol, mais il n'arrive point; seulement les esprits acides s'y mêlent parfaitement, & le rendent d'une consistance très-épaisse; ces huiles qui s'enflamment font des huiles essentielles de plantes aromatiques des Indes, & il n'est pas surprenant que le pétrol n'en ait pas les conditions.

Il se mêle & s'unit difficilement avec l'esprit-de-vin, parce que peut-être sa consistance est trop grasse.

L'esprit-de-vin rectifié, qui est le grand dissolvant des soutes & des huiles, ne tire rien du pétrol, même après une longue digestion.

Par la distillation M. Geoffroy l'ainé en a retiré une liqueur huileuse, qui est un peu plus transparente, mais qui perd beaucoup de son odeur & de sa subtilité naturelle; lorsqu'on l'allume, elle donne une lueur moins obscure, mais plus languissante. Au fond de l'alambic il trouva seulement un peu de marc jaune.

De même M. Boulduc n'a pu tirer du pétrol par la distillation, soit au bain de vapeur, soit au bain de sable, aucun slegme, ni aucun esprit salin. Tout ce qui est monté étoit de l'huile seulement; il est resté au fond de la cornue une très-petite quantité d'une matière un peu épaisse & un peu brune; d'où il résulte que le pétrol ne se perfectionne point par la distillation.

On ne peut donc mieux faire, quand on usera de pétrol en médecine, que de le laisser tel qu'il est; c'est un remède tout préparé par la nature, comme plusieurs autres, dont nous avons parlé, & où l'art n'a point lieu d'exercer son inquiétude.

*Examen du pétrol de Plaisance.* Le pétrol de Plaisance est d'une même nature que celui de Modene, c'est pourquoi je n'en dirai qu'un mot. On le tire en abondance du mont Ciaro, situé environ à 12 lieues italiennes de Plaisance. Voici comme on s'y prend.

Il y a dans cette montagne des ardoises grises; couchées presque horizontalement, mêlées d'argile, & d'une espèce de sélénite qui paroît d'une nature calcaire. On perce perpendiculairement ces ardoises jusqu'à ce qu'on trouve l'eau, & alors le pétrol qui étoit contenu entre les couches des ardoises & dans leurs fentes suinte, & tombe sur l'eau de ces puits qu'on a creusés. Quand il s'y en est assez amassé, comme au bout de huit jours, on le va prendre avec des bassins de cuivre jaune. Il est mêlé avec de l'eau, mais on pense aisément qu'il est facile de l'en séparer. Ce pétrol du mont Ciaro est clair, blanc, extrêmement inflammable.



inflammable. Il se conserve fort bien sur l'eau dans ces puits, dont nous venons de parler, au lieu que dans des vaisseaux bouchés, il ronge les bouchons dont on se sert ordinairement, il s'évapore en grande partie.

*Origine du pétrol.* Il nous manque encore beaucoup d'observations sur le pétrol, sur sa nature & sur son origine; cependant on peut conjecturer avec assez de vraisemblance, qu'il est l'ouvrage des feux souterrains qui élèvent ou subliment les parties les plus subtiles de certaines matières bitumineuses qui se rencontrent dans des terroirs particuliers. Ces parties se condensent en liqueur par le froid des voûtes des rochers où elles s'amassent, & coulent par les fentes ou les ouvertures que la disposition du terrain leur fournit.

*Examen du prétendu pétrol d'Angleterre.* Quelques anglais ont mis au rang des pétrols une substance bitumineuse qu'on tire dans leur pays par art, d'une pierre noirâtre qui se trouve dans les mines de charbon. Voici ce que c'est.

A Brofely, Bentley, Pitchfort & autres lieux voisins dans la Shropshire, on trouve par la plupart des mines de charbon, une couche assez épaisse d'un rocher, ou pierre noirâtre, laquelle est poreuse, & contient une grande quantité de matière bitumineuse.

On transporte cette pierre dans l'atelier où on la moud avec des moulins à cheval, semblables à ceux dont on se sert pour briser les cailloux dont on fait le verre. On jette cette poudre dans de grands chaudrons pleins d'eau, & on l'y fait bouillir, de façon que la matière bitumineuse se sépare du gravier, ce dernier se précipitant au fond, & l'autre nageant sur la surface de l'eau.

Cette substance bitumineuse étant recueillie & évaporée, acquiert la consistance de la poix; & à l'aide de l'huile distillée de la même pierre, que l'on mêle avec elle, elle devient aussi liquide que le goudron. On n'en tire d'autre utilité que pour le radoub des vaisseaux; & comme elle n'éclate point, & qu'elle se conserve noire & molle, elle peut être propre à empêcher les vers de s'y mettre.

On tire de semblable pétrol par la distillation de certaines terres & pierres bitumineuses que l'on rencontre en Allemagne & en France.

*Choix à faire dans les divers pétrols d'Italie.* Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'huile de pétrol d'Italie est la seule bonne. On estime le pétrol qui est récent, clair, léger, très-inflammable, d'une odeur forte & pénétrante, approchant de celle du soufre. On ne peut le contrefaire, & il ne souffre aucun mélange. Ceux qui en font commerce doivent user de grandes précautions contre le feu, parce qu'il s'enflamme du moins aussi aisément que la poudre à canon.

Le pétrol jaune est le plus estimé après le blanc, ensuite vient le roux, ensuite le verd; le noirâtre est regardé comme trop grossier, c'est le moindre de tous.

*Usage qu'on tire des pétrols.* On a coutume de se servir en quelques endroits d'Italie des pétrols grossiers pour s'éclairer à la place d'huile; il s'en emploie aussi une assez grande quantité par les maréchaux & par ceux qui font des feux d'artifice. Les Persans, au rapport de Kempfer, ne tirent à-présent d'autre usage de leur pétrol que pour délayer leurs vernis.

Dioscoride faisoit grand cas du naphte de Babylone dans plusieurs maladies. Il lui attribue un grand nombre de vertus médicinales très-importantes, qui néanmoins ne nous intéressent point, puisque nous ne connoissons plus ce pétrol. D'ailleurs, on ne peut guère être prévenu en faveur du jugement de Dioscoride, quand on voit qu'il vante le naphte de Ba-

Tome XII.

bylone pour l'appliquer sur les yeux afin d'en dissiper les fluxions & les taies.

Les Italiens sont mieux fondés à regarder leurs pétrols comme un remède fort pénétrant, incisif, balsamique, propre dans quelques maladies chroniques, & plus encore employé extérieurement, pour fortifier les nerfs des parties affoiblies, donner du jeu & du ressort aux fibres relâchées. Dans ce dernier cas, l'on peut avec succès lui substituer en Languedoc, le pétrol de Gabian.

Je fais tous les éloges que Koenig, Ettmuller, Schroeder, Boecler & quelques autres auteurs allemands donnent à l'huile de pétrol: je fais combien ils la vantent dans la suppression des règles, l'affection hystrérique, la fièvre quarte, le mal de dents, les vers, les douleurs néphrétiques, &c. Mais que de telles ordonnances ressemblent bien à celles des bonnes femmes, ou des gens du monde qui parlent médecine sans y rien entendre, demandant nécessairement des remèdes diversifiés, & opposés aux causes du mal! Dans les cas mêmes où l'huile de pétrol pourroit convenir, on a de beaucoup meilleurs remèdes à employer. De plus, il faut avouer que si l'on devoit compter sur quelques observations véritables des vertus du pétrol, ce ne pourroit être qu'en conséquence d'expériences répétées par d'habiles médecins sur les habitants des pays qui produisent cette huile; je veux dire dans le duché de Modène, ou de Plaisance. Par-tout ailleurs on ne peut guère prescrire l'huile de pétrol avec confiance par rapport à ses effets. Cette huile perd toute sa vertu subtile par le transport. Nos apothicaires & nos droguistes les plus curieux n'en ont jamais de pure, parce qu'on la leur envoie falsifiée sur les lieux même. Je ne parle pas des autres falsifications qu'y font les détailliers.

Concluons qu'il faut presque nous passer sans regret de l'huile de pétrol pour la Médecine, nous réduire à ses usages pour quelques arts, & à la considération spéculative de son origine, & des qualités particulières qui la distinguent de toutes les huiles végétales & artificielles.

*Auteurs sur le pétrol.* Vossius a écrit une savante dissertation sur le naphte ancien & moderne; mais c'est Jacobus Oligerus qui a le premier publié en 1690, à Copenhague, la brochure du médecin François Aristote sur le pétrol de Modène, de *oleo montis Zibitisi*, *feu petrolo agri Matinensis*; Ramazzini l'a redonnée plus correcte & plus étendue. Elle est dans le recueil de ses œuvres. (*Le Chevalier DE JACOURT.*)

PETRO-PHARYNGIEN, f. m. en Anatomie, nom d'une paire de muscles du pharynx. Ils viennent de la partie inférieure de l'extrémité de l'apophyse pierreuse de l'os des tempes.

PETRO-SALPINGO-STAPHYLIN, f. m. en Anatomie, nom de deux muscles de la lèvre. Voyez SALPINGO-STAPHYLIN.

PETROSILEX, (*Hist. nat. Lithologie.*) nom générique que M. Wallerius donne à une pierre de la nature du jaspe ou du caillou, sans cependant avoir tout-à-fait sa dureté, & sans faire feu aussi vivement que lui lorsqu'on le frappe avec le caillou; on le trouve par lits & par couches suivies: pour le vitrifier il faut un feu très-violent. C'est une roche siliceuse, ou de la nature du caillou, mais qui n'est point en morceaux ou en masses détachées comme lui, le jaspe en est une variété. Voyez La Minéralogie de Wallerius, tome I. pag. 176.

PETTALORINCHYTES ou PETTALORUNCHYTES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) fanatiques qui mettoient leur second doigt dans leur nez en priant, prétendant par ce geste symbolique se constituer les juges du monde. Leur nom vient de *peptales*, pieu, & *runchos*, nez.

PETTEIA, f. f. dans la *Musique ancienne*, est un terme grec, auquel je n'en vois point de correspondant dans notre langue.

La mélodie, c'est-à-dire l'art d'arranger les sons de manière à faire mélodie, se divise en trois parties, que les Grecs appellent *leptis*, *mixis* & *chresis* : les latins *sumptio*, *mixtio* & *usus* ; & les Italiens *presa*, *mescolamento* & *uso* : cette dernière est aussi appelée par les Grecs *μίστρον*.

La *petteia* est donc, selon Aristide, Quintilien, l'art de faire un juste discernement de toutes les manières d'arranger & de combiner les sons entr'eux, en sorte qu'ils puissent produire leur effet, c'est-à-dire qu'ils puissent exciter les différentes passions que l'on se propose de mettre en mouvement. Ainsi, par exemple, elle enseigne de quels sons on doit faire ou ne pas faire usage, combien de fois on en peut répéter quelques-uns ; ceux par où l'on doit commencer, ceux par où l'on doit finir.

C'est la *petteia* qui constitue les modes de musique ; elle détermine au choix de telle ou telle passion, de tel ou tel mouvement de l'âme propre à la réveiller dans telle ou telle occasion ; c'est pourquoi la *petteia* est en musique ce que les mœurs sont en poésie. Voyez *MŒURS*.

On ne voit pas ce qui a déterminé les Grecs à lui donner ce nom, à moins qu'ils ne l'aient pris de *παιον*, leur jeu d'échecs, la *petteia* de musique étant une sorte de combinaison & d'arrangement de sons, de même que le jeu d'échecs est un arrangement de pièces appelées *παιον*, *calculi*, des échecs. (S)

PETTINA, (*Hist. mod.*) c'est le nom que l'on donne en Russie à un impôt extraordinaire, par lequel dans des nécessités pressantes, les sujets de cet état despotique sont forcés de payer le cinquième de leurs biens.

PETTAW, (*Géogr. mod.*) ou *Pettau*, petite ville d'Allemagne au cercle d'Autriche, dans le duché de Stirie. Cette ville est ancienne, & subsistait du tems des Romains, qui l'ont connue sous le nom de *Petavio*, diversément orthographiée. On en peut voir les antiquités dans l'ouvrage latin de Lazius, de la république romaine. *Pettaw* est à la frontière de la basse Stirie, à 4 milles au-dessous de Rackerspurg, sur la Drave, qui étoit anciennement la borne des Romains, à 43 lieues S. de Vienne, 14 N. E. de Cilley. *Long.* 34. 4. *lat.* 46. 40. (D. J.)

PETUARIA, (*Géogr. anc.*) ville de la grande Bretagne. Ptolomée, *liv. II. ch. iij.* la donne au peuple Parisi. Quelques-uns veulent que c'est présentement Peterborn, & d'autres disent *Beverley*.

PETULA, (*Géogr. anc.*) village d'Italie dans le territoire & au voisinage de Mantoue. C'est un village bien remarquable, puisqu'il occupe la place de l'ancien village d'Andés, où naquit Virgile, sous le consulat du grand Pompée, & de M. Licinius Crassus, le 15 Octobre de l'an 683 de la fondation de Rome. Il mourut à Brindes le 22 Septembre 734. Voyez, dans le supplément de cet ouvrage, ANDES & BRUNDISIUM.

Dans tous les lieux qui nous retraceront la mémoire de Virgile, nous ne nous lasserons point d'en parler, parce que nous l'aimons pour la beauté de son caractère, comme nous l'admirons pour l'excellence de sa muse. Une pensée heureuse dans les écrits de ses rivaux, lui plaisoit autant que s'il l'avoit inventée lui-même. Telle étoit la générosité de son cœur, qu'il n'étoit pas piqué qu'un autre s'appropriât la gloire de son travail. Sa modestie lui valut le beau surnom qu'il portoit. Enfin il effaçoit tous les poètes de son tems, & tous ne pouvoient s'empêcher de le chérir. On fait avec quel art il inféra dans l'Enéide l'éloge du fils d'Octavie, & nous n'oublierons pas cette particularité, en parlant du théâtre de Marcellus. (D. J.)

PETULANT, adj. (*Gram.*) il se dit d'un homme incommode par l'agitation continuelle où il est, le mouvement qu'il se donne, & le trouble où il tient les autres.

PÉTUNSE ou PETUNSE, f. m. (*Hist. nat. Min. & Arts.*) c'est le nom que les Chinois donnent à une pierre, qui, pulvérisée & mêlée avec une terre qu'ils appellent *kaolin*, fait une véritable porcelaine. Voyez *PORCELAINE*.

Le *pétunse* est une pierre dure & opaque, d'un gris clair, tirant un peu sur le jaunâtre ou sur la couleur de chamoi : il y en a aussi qui est un peu verdâtre. Il se trouve par couches dans le sein de la terre, & est assez souvent chargé de dendrites ou de figures semblables à des arbrisseaux ou à des buissons. Cette pierre fait feu lorsqu'on la frappe avec le briquet, mais elle ne donne que peu d'étincelles, & elles sont assez faibles.

Le célèbre M. de Reaumur a cru que le *pétunse* étoit une espèce de caillou, & que c'étoit comme pierre vitrifiable, qu'il se trouvoit propre à entrer dans la composition de la porcelaine, qu'il regardoit comme une espèce de vitrification ; mais la description qu'on vient de donner de cette pierre, suffit pour faire voir qu'elle diffère du caillou. D'ailleurs la propriété qu'elle a de donner du corps à la composition de la porcelaine, & de se durcir au feu, caractérise une pierre argilleuse.

Les Chinois après avoir réduit le *pétunse* en une poudre fine, lui donnent la forme d'une brique, afin de s'en servir pour faire la porcelaine. Voyez cet article.

Comme depuis plusieurs années on a cherché les moyens de perfectionner les porcelaines qui se font en Europe, on a tâché de se procurer les matières employées par les Chinois. Dans cette vue, feu M. le duc d'Orléans qui s'occupoit dans sa retraite, d'expériences utiles à la société, fit venir de la Chine du *pétunse* & du *kaolin*. Après en avoir reçu des échantillons suffisants, ce prince n'eut rien plus à cœur, que de faire examiner si ces substances ne se trouvoient point en France. Ses soins ont été assez infructueux, & de son vivant on n'a pas pu trouver de pierre qui ressembloit en tout point au *pétunse* des Chinois ; mais depuis on a trouvé que cette matière étoit très-abondante dans quelques provinces du royaume. Quant au *kaolin*, on en avoit déjà trouvé depuis assez long-tems ; ainsi il ne nous manque plus rien pour faire de la porcelaine, qui ait toutes les qualités de celle de la Chine, & qui ne soit point une vitrification, comme sont toutes les porcelaines de Saxe, de Chelsea, de Chantilly, &c. En un mot, comme toutes celles qui ont été faites en Europe jusqu'à présent. Voyez l'article *PORCELAINE*.

On croit devoir avertir qu'il se trouve fort communément une espèce de pierre à chaux, dure, compacte, d'un grain fin & un peu luisante, qui au coup d'œil extérieur, ressemble beaucoup au *pétunse* dont nous parlons ; mais on découvrira bientôt qu'elle en diffère, vu qu'elle ne donne point d'étincelles lorsqu'on la frappe avec de l'acier, & qu'elle se dissout avec effervescence dans les acides, ce qui caractérise une pierre calcaire, tandis que ces acides n'agissent en aucune manière sur le vrai *pétunse*.

On trouve dans les mémoires de l'académie royale des Sciences de Suede, année 1763, une dissertation de M. Henri Théod. Scheffer, dans laquelle il prend pour le *pétunse* des Chinois, une pierre feuilletée, luisante, demi-transparente, d'une couleur verdâtre & fort pesante, qui lui avoit été donnée comme venant de la Chine. Il conclut d'après les expériences qu'il a faites sur cette pierre, qu'elle est de la nature du gypse ; mais la description que nous avons donnée du *pétunse*, suffit pour faire voir que ce sentiment n'est point fondé. (—)



**PETUSIA**, (*Géog. anc.*) lieu dont parle Martial, liv. IV. *épigr. liv.* dans ces vers :

*Turgentisque lucus Petusique,  
Et parva vada pura Vetonijs.*

Je ne fais point ce que c'étoit que ces deux endroits qu'il appelle *Petusia* & *Vetonijs*. Ils ne se trouvent cités ni l'un ni l'autre dans aucun auteur. (*D. J.*)

**PETZORA**, (*Géog. mod.*) province du nord de la Moscovie, le long de la mer glaciale, vers le levant & le septentrion. Elle est remplie de hautes montagnes, & il y fait si froid, que les rivières n'y dégèlent qu'au mois de Mai, & recommencent à geler au mois d'Août. La rivière de *Petzora*, qui donne le nom à cette province, entre dans la mer par six embouchures, auprès du détroit de Weigatz. Les montagnes qui couvrent les deux rives, & qui nourrissent de belles zibelines, font peut-être les monts Riphées & Hyperboréens des anciens.

**PEVAS**, LES, (*Géog. mod.*) peuple de l'Amérique méridionale, avec une bourgade de même nom, sur le bord septentrional de la rivière des Amazones, au-dessous de l'embouchure du Napo. C'est la dernière des missions Elpagnoles sur le bord de l'Amazone. (*D. J.*)

**PEUCÉDANE**, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur en rose & en ombelle, composée de plusieurs pétales disposés en rond, & soutenus par un calice qui devient dans la suite un fruit composé de deux semences presque plates, d'une figure ovale, légèrement frisées & frangées. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont ailées, étroites, faites comme celles du chien-dent, & divisées en trois parties. Tournesfort, *infl. rei herb. Voyez PLANTE.*

**PUCÉDANE**, (*Botan.*) Tournesfort compte quatre espèces de ce genre de plante, dont la plus commune est le *peucedane* d'Allemagne, *peucedanum germanicum* L. R. H. 318 ; en anglais, *the german hogs fennel*, & en français vulgaire, *queue de pourreau d'Allemagne*.

Sa racine est grosse, longue, chevelue, noire en dedans, pleine de suc, rendant par incisions une liqueur jaune & d'une odeur virulente de poix. Elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux piés, creuse, cannelée, rameuse. Ses feuilles sont plus grandes que celles du fenouil, laciniées, étroites, plates, ressemblantes aux feuilles de chien-dent. Les sommets de la tige & des branches portent des ombelles ou parasols amples, garnis de petites fleurs jaunes, à cinq pétales disposés en rose. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succède des semences jointes deux à deux, presque ovales, plus longues que larges, rayées sur le dos, bordées d'un feuillet membraneux, d'un goût âcre & un peu amer.

Cette plante croît aux lieux ombrageux, maritimes, sur les montagnes & dans les prés. Elle fleurit en Juillet & Août. Sa graine mûrit en automne, & c'est alors qu'on la ramasse.

Sa racine est très-vivace, difficile à arracher, & elle exhale une odeur forte & sulfureuse. Elle passe en Médecine pour être incisive, atténuante, & convenable dans les maladies des poulmons furchargés d'humeurs visqueuses. On la recommande aussi dans les obstructions des viscères. (*D. J.*)

**PEUCÉLAÏTIS** ou **PEUCÉLAOTIS**, (*Géog. anc.*) contrée de l'Inde, qu'Arrien, liv. IV. chap. xxij. place entre les fleuves Cophènes & Indus. Elle tiroit son nom de celui de sa capitale. Strabon, liv. XV. & Plin, liv. VI. ont connu cette capitale; mais le premier écrit *Peucelatis*, & le second *Peucolais*. (*D. J.*)

**PEUCÉLLA**, (*Géog. anc.*) fleuve de Phrygie. Pausanias, liv. X. ch. xxxij. dit que les peuples qui habitoient sur ses bords, descendoient des Azanes, Tome XII.

peuples de l'Arcadie, & qu'il y avoit chez eux un<sup>e</sup> caverne, où étoit un temple consacré à la déesse Cybele.

**PEUCETII**, (*Géog. anc.*) peuple d'Italie appelé aussi *Pedicali* par les Latins, & *Daunii* par les Grecs. Ils habitoient au nord du golfe de Tarente, c'est-à-dire, une partie de la terre d'Otrante, & la terre de Bari. Il ne faut pas les confondre avec les *Peucetia*, peuple de la Liburnie, selon Callimaque, cité par Plin, liv. III. ch. xxj. qui dit que leur pays étoit de son tems, compris sous l'Illyrie. (*D. J.*)

**PEUCITES**, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques naturalistes à une pierre chargée d'une empreinte semblable aux feuilles d'un pin.

**PEVETII**, (*Botan. exot.*) arbre baccifère du Malabar, caractérisé par P. Alpin. *arbor baccifera indica, floribus ad foliorum exortis, fructu sulcato decapryno, solanum somniferum antiquorum exhibente*. (*D. J.*)

**PÉVIGUE**, f. m. terme de pêche, usité dans le ressort de l'amirauté de Bordeaux. Les pêcheurs de la baie d'Arcachon comprennent sous ce nom toutes les pêches qu'ils font en mer. Ils désignent par le nom de pêche à la *petite mer*, celles qu'ils font dans le bassin d'Arcachon.

**PEUILLES**, (*à la Monnoie.*) Après la délivrance de chaque brete ; les juges-gardes prennent un certain nombre de pièces qu'ils font essayer pour constater le titre de la fonte. Ces espèces ainsi essayées prennent le nom de *peuilles* : on les envoie au receveur des boîtes, qui les garde jusqu'au jugement du travail que prononce la cour des monnoies ; ensuite on les remet au directeur.

Il y a quatre différens essais pour chaque fonte. Le premier se fait lorsque la matière est en bain, pour savoir si elle est au titre prescrit, & pour en assurer le directeur. Le second, pour la sûreté des juges-gardes qui font la délivrance : c'est de cet essai que proviennent les *peuilles*. Le troisième est fait par la cour des monnoies sur ces mêmes *peuilles*, & aussi sur quelques pièces prises au hasard, pour éclairer la conduite des officiers, & voir si les directeurs, contrôleurs & juges-gardes, ne font point d'intelligence pour délivrer des espèces au-dessous du titre, & enfin constater les *peuilles* de titre.

**PEULE**, LA, (*Géog. mod.*) ou la **PUELE**, en latin *Pabula* ; petit canton de France, dans la Flandre : c'est un des cinq quartiers qui composent la châtellenie de Lille. Il s'étend entre la Deule & l'Escaut. L'abbaye de Chifoin en est le chef-lieu. (*D. J.*)

**PEUPLADE**, f. f. (*Gramm.*) colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée.

**PEUPLADE**, (*Pêche.*) On se sert de ce terme pour parler du frai, de l'alvin, & enfin de tous les petits poissons que l'on met dans un étang pour le rempoissonner.

**PEUPLE**, LE, f. m. (*Gouvern. politiq.*) nom collectif difficile à définir, parce qu'on s'en forme des idées différentes dans les divers lieux, dans les divers tems, & selon la nature des gouvernemens.

Les Grecs & les Romains qui se connoissoient en hommes, faisoient un grand cas du *peuple*. Chez eux, le *peuple* donnoit sa voix dans les élections des premiers magistrats, des généraux, & les decrets des proscriptions ou des triomphes, dans les réglemens des impôts, dans les décisions de la paix ou de la guerre, en un mot, dans toutes les affaires qui concernoient les grands intérêts de la patrie. Ce même *peuple* entroit à milliers dans les vastes théâtres de Rome & d'Athènes, dont les nôtres ne sont que des images maigres, & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler Sophocle, Eurypide, Plaute & Térence. Si nous jettons les yeux sur quelques gouvernemens modernes, nous verrons qu'en Angleterre le

*peuple* élit ses repréſentans dans la chambre des communes, & que la Suede compte l'ordre des payſans dans les aſſemblées nationales.

Autrefois en France, le *peuple* étoit regardé comme la partie la plus utile, la plus précieufe, & par conféquent la plus reſpectable de la nation. Alors on croyoit que le *peuple* pouvoit occuper une place dans les états-généraux; & les parlemens du royaume ne faiſoient qu'une raifon de celle du *peuple* & de la leur. Les idées ont changé, & même la claſſe des hommes faits pour compoſer le *peuple*, ſe retrécit tous les jours davantage. Autrefois le *peuple* étoit l'état général de la nation, ſimplement oppoſé à celui des grands & des nobles. Il renfermoit les Laboureurs, les ouvriers, les artiſans, les Négocians, les Financiers, les gens de Lettres, & les gens de Lois. Mais un homme de beaucoup d'eſprit, qui a publié il y a près de vingt ans une diſſertation ſur la nature du *peuple*, penſe que ce corps de la nation, ſe borne actuellement aux ouvriers & aux Laboureurs. Rapportons ſes propres réflexions ſur cette matiere, d'autant mieux qu'elles ſont pleines d'images & de tableaux qui ſervent à prouver ſon ſyſtème.

Les gens de Lois, dit-il, ſe ſont tirés de la claſſe du *peuple*, en ſ'ennoblifſant ſans le ſecours de l'épée: les gens de Lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le *peuple* comme profane. Il ne ſeroit pas honnête d'appeller *peuple* ceux qui cultivent les beaux Arts, ni même de laiſſer dans la claſſe du *peuple* cette eſpece d'artiſans, diſons mieux, d'artiſtes maniérés qui travaillent le luxe; des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au *parfait*, qui ajuſtent une mode *ſupérieurement*, de telles mains ne reſſembleront point aux mains du *peuple*. Gardons-nous auſſi de mêler les Négocians avec le *peuple*, depuis qu'on peut acquérir la nobleſſe par le Commerce; les Financiers ont pris un vol fi élevé, qu'ils ſe trouvent côte à côte des grands du royaume. Ils ſont faux, confondus avec eux; alliés avec les nobles, qu'ils penſionnent, qu'ils ſoutiennent, & qu'ils tirent de la miſère: mais pour qu'on puiſſe encore mieux juger combien il ſeroit abſurde de les confondre avec le *peuple*, il ſuffira de conſidérer un moment la vie des hommes de cette volée & celle du *peuple*.

Les Financiers ſont logés ſous de riches plafonds; ils appellent l'or & la ſoie pour filer leurs vêtemens; ils reſpirent les parfums, cherchent l'appétit dans l'art de leurs cuiſiniers; & quand le repos ſuccède à leur oſiveté, ils s'endorment nonchalamment ſur le duvet. Rien n'échappe à ces hommes riches & curieux; ni les fleurs d'Italie, ni les perroquets du Breſil, ni les toiles peintes de Maſulipatan, ni les magots de la Chine, ni les porcelaines de Saxe, de Sève & du Japon. Voyez leurs palais à la ville & à la campagne, leurs habits de goût, leurs meubles élégans, leurs équipages leſtes, tout cela ſent-il le *peuple*? Cet homme qui a ſu brüſquer la fortune par la porte de la finance, mange noblement en un repas la nourriture de cent familles du *peuple*, varie ſans ceſſe ſes plaiſirs, réforme un vernis, perfectionne un luſtre par le ſecours des gens du métier, arrange une fête, & donne de nouveaux noms à ſes voitures. Son fils ſe livre aujourd'hui à un cocher fougueux pour effrayer les paſſans; demain il eſt cocher lui-même pour les faire rire.

Il ne reſte donc dans la maſſe du *peuple* que les ouvriers & les Laboureurs. Je contemple avec intérêt leur façon d'exiſter; je trouve que cet ouvrier habite ou ſous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a beſoin de ſa force. Il ſe lève avec le ſoleil, & ſans regarder la fortune qui rit au-deſſus de lui, il prend ſon habit de toutes les ſaiſons, il fouille nos mines & nos carri-

res, il deſſèche nos marais, il nettoie nos rues, il bâtit nos maiſons, il fabrique nos meubles; la ſaim arrive, tout lui eſt bon; le jour finit, il ſe couche durement dans les bras de la fatigue.

Le laboureur, autre homme du *peuple*, eſt avant l'aurore tout occupé à enſemencer nos terres, à cultiver nos champs, à arroſer nos jardins. Il ſouffre le chaud, le froid, la hauteur des grands, l'inſolence des riches, le brigandage des traitans, le pillage des commis, le ravage même des bêtes ſauves, qu'il n'oſe écarter de ſes moisſons par reſpect pour les plaiſirs des puiſſans. Il eſt ſobre, juſte, fidele, religieux, ſans conſidérer ce qui lui en reviendra. Colas épouſe Colette, parce qu'il l'aime; Colette donne ſon lait à ſes enfans, ſans connoître le prix de la fraîcheur & du repos. Ils grandiffent ces enfans, & Lucas ouvrant la terre devant eux, leur apprend à la cultiver. Il meurt, & leur laiſſe ſon champ à partager également; ſi Lucas n'étoit pas un homme du *peuple*, il le laiſſeroit tout entier à l'ainé. Tel eſt le portrait des hommes qui compoſent ce que nous appelons *peuple*, & qui forment toujours la partie la plus nombreuſe & la plus néceſſaire de la nation.

Qui croiroit qu'on a oſé avancer de nos jours cette maxime d'une politique infâme, que de tels hommes ne doivent point être à leur aïſe, ſi l'on veut qu'ils ſoient induſtrieux & obéiſſans: ſi ces prétendus politiques, ces beaux génies pleins d'humanité, voyegeoient un peu, ils verroient que l'induſtrie n'eſt nulle part ſi active que dans les pays où le petit *peuple* eſt à ſon aïſe, & que nulle part chaque genre d'ouvrage ne reçoit plus de perfection. Ce n'eſt pas que des hommes engourdis ſous le poids d'une miſère habituelle ne puiſſent s'éloigner quelque tems du travail, ſi toutes les impoſitions ceſſoient ſur le champ; mais outre la différence ſenſible entre le changement du *peuple* & l'excès de cette ſuppoſition, ce ne ſeroit point à l'aïſance qu'il faudroit attribuer ce moment de pareſſe, ce ſeroit à la ſurcharge qui l'auroit précédée. Encore ces mêmes hommes, revenus de l'importement d'une joie inſpérée, ſentiroient-ils bientôt la néceſſité de travailler pour ſubſiſter; & le deſir naturel d'une meilleure ſubſiſtance les rendroit fort actifs. Au contraire, on n'a jamais vu & on ne verra jamais des hommes employer toute leur force & toute leur induſtrie, ſ'ils ſont accoutumés à voir les taxes engloutir le produit des nouveaux efforts qu'ils pourroient faire, & ſ'ils ſe borneroient au ſoutien d'une vie toujours abandonnée ſans aucune eſpece de regret.

A l'égard de l'obéiſſance, c'eſt une injuſtice de calomnier ainſi une multitude infinie d'innocens; car les rois n'ont point de ſujets plus fideles, & ſi j'oſe le dire, de meilleurs amis. Il y a plus d'amour public dans cet ordre peut-être, que dans tous les autres; non point parce qu'il eſt pauvre, mais parce qu'il ſait très-bien, malgré ſon ignorance, que l'autorité & la protection du prince ſont l'unique gage de ſa ſûreté & de ſon bien-être; enfin, parce qu'avec le reſpect naturel des petits pour les grands, avec cet attachement particulier à notre nation pour la perſonne de ſes rois, ils n'ont point d'autres biens à eſpérer. Dans aucune hiſtoire, on ne rencontre un ſeul trait qui prouve que l'aïſance du *peuple* par le travail, a nui à ſon obéiſſance.

Concluons qu'Henri IV. avoit raïſon de deſirer que ſon *peuple* fût dans l'aïſance, & d'aſſurer qu'il travailleroit à procurer à tout laboureur les moyens d'avoir l'oie graſſe dans ſon pot. Faites paſſer beaucoup d'argent dans les mains du *peuple*, il en reſſue néceſſairement dans le tréſor public une quantité proportionnée que perſonne ne regrettera: mais lui arracher de force l'argent que ſon labeur & ſon induſtrie



lui ont procuré, c'est priver l'état de son embonpoint & de ses ressources. (D. J.)

PEUPLE ROMAIN, *plebs romana*, (Hist. rom.) Tout ce qui par l'établissement de Romulus n'étoit pas sédentaire ou chevalier, étoit peuple, *plebs*, habitant de la ville ou de la campagne, *rufica vel urbana*. Le peuple de la campagne la cultivoit, & tenoit le premier rang : d'où il arriva que dans les commencemens de la république, les patriciens eux-mêmes, dans le sein de la paix, travailloient à la culture des terres ; parce que chacun cultivoit sans deshonneur son propre champ, ou celui qui lui étoit assigné sur les terres romaines.

Une partie du peuple qui habitoit la ville, exerçoit le trafic, les arts, les différens métiers ; & les plus distingués d'entr'eux s'appliquoient au ministère du barreau pour s'élever à la magistrature.

La populace de Rome, qu'il ne faut pas confondre avec le peuple proprement dit, *plebs*, étoient des vagabonds, sans feu ni lieu, toujours prêts à exciter des troubles & à commettre des crimes. Tite-Live nomme cette troupe vagabonde, *turba forensis*, la troupe du forum, parce qu'elle se tenoit dans les places publiques, criant qu'on partageât les terres suivant la loi agraire. Ciceron l'appelle *plebs urbana*, la populace de la ville, & Horace *popellum tunicatum*, la populace à tunique, parce qu'elle ne portoit qu'une simple tunique. Pour soulager la ville de ces misérables, on les envoyoit dans les champs publics ; mais une grande partie les quittoit pour revenir à Rome. C'étoit-là que les séditieux, qui ne cherchent qu'à troubler l'état pour envahir les biens des honnêtes gens, amontoient cette canaille, & s'en servoient à leurs fins, comme des coquins qui n'avoient rien à perdre. (D. J.)

PEUPLE, (Jardinage.) se dit des jettons ou talles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuses. Voyez TALLEs.

PEUPLIER, v. aét. & n. (Gramm.) Il se dit des hommes, des animaux & des plantes. C'est se multiplier dans une contrée. Voyez l'article POPULATION.

PEUPLIER, v. aét. (Charpent.) c'est, en charpenterie, garnir un vuide de pièces de bois, espacées à égale distance. Ainsi on dit *peupler* de poteaux une cloison, *peupler* de folives un plancher, *peupler* de chevrons un comble, &c. (D. J.)

PEUPLIER une étoffe en boutons, (Lainage.) c'est la friser par l'envers comme certains draps, ou par l'endroit comme des ratines. On dit qu'une étoffe est bien *peuplée*, lorsque les boutons de la frisure y sont si épais & si durs, que l'on a peine à appercevoir le fond de l'étoffe. (D. J.)

PEUPLIER, f. m. *populus*, (Hist. nat. Botan.) genre de plante à fleur en chaton, composée de plusieurs petites feuilles qui ont des sommets. Cette fleur est stérile ; les jeunes fruits naissent sur des espèces de *peupliers* qui ne portent point de fleurs : ils sont disposés en épi, & composés de plusieurs petites feuilles, sous lesquelles on voit une sorte de cloche qui embrasse un embryon ; cet embryon devient dans la suite une filique membraneuse & en épi, qui s'ouvre en deux parties, & qui renferme des semences aigrettées. Ajoutez aux caractères de ce genre le port des espèces du *peuplier* qui diffère de celui des saules. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

PEUPLIER, *populus*, (Jardinage.) grand arbre qui croît naturellement dans les climats tempérés de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. Il fait une tige droite qui loin de se confondre avec les branches, conserve toujours une pointe jusqu'à la plus grande élévation de l'arbre. Sa tête est garnie de quantité de rameaux qui sont grêlés & un peu courbe, à cause de leur disposition naturelle à se dresser du côté de la

principale tige. Son écorce, d'une couleur jaunâtre, est long-tems lisse & unie : il ne s'y fait des gerfures que quand l'arbre est avancé en âge. Ses racines sont tortes, & s'enfoncent assez profondément dans la terre. Sa feuille est lisse, dentelée, & d'un verd brun ; elle est légèrement arrondie par le bas, & se termine rapidement en pointe. Tous les *peupliers* ne produisent pas des graines ; les fleurs mâles viennent sur des arbres différens de ceux qui produisent les fleurs femelles propres à donner des semences. Les fleurs mâles sont des chatons d'une couleur rougeâtre d'assez jolie apparence, qui paroissent au commencement d'Avril, & qui tombent au bout de quinze jours ou trois semaines. Les fleurs femelles qui donnent la graine, sont rassemblées sur un filet commun, de même forme que les chatons, mais de couleur d'herbe, & qui ne tombe que long-tems après, lors de la maturité, vers la fin de Mai ou le commencement de Juin : dans ce tems, les graines qui sont fort petites & terminées par une aigrette, sont dispersées par le vent.

Le *peuplier* doit être mis au nombre des plus grands arbres, & il mérite de tenir le premier rang parmi ceux qui se plaisent dans un terrain aquatique. Cet arbre croît très-promptement, se multiplie avec la plus grande facilité, & résiste à toutes les intempéries des saisons. Son utilité s'étend à divers usages très-profitables à la société.

Le *peuplier* peut venir dans différens terrains, mais il réussit infiniment mieux dans les lieux aquatiques, autour des étangs, le long des rivières, sur le bord des ruisseaux, & il se plaît singulièrement sur les berges des fossés remplis d'eau. Cet arbre vient mieux dans les vallons que dans les plaines, & il se contentera plutôt dans cette dernière position que de celle des côtes ; il languit sur les hauteurs, il dépérit dans les terrains secs & sablonneux, & il ne dure pas long-tems dans les terres argilleuses, trop fortes ou trop dures.

Cet arbre se multiplie de rejetton, de plançon & de bouture ; mais ce dernier moyen étant la voie la plus facile, la plus prompte & la plus assurée, c'est celle dont on doit se servir. Ces boutures se font après l'hiver, aussitôt que la terre commence à être praticable ; il faut choisir de préférence absolue, les rejettons de la dernière année les plus forts, les plus vigoureux, & les plus unis, car le bois de deux & trois ans n'est point propre à cet usage. On coupe les boutures d'un pié ou de quinze pouces de longueur ; on les pique dans la terre en les couchant & les tournant de façon qu'il y ait un œil en-dessus qui puisse pousser perpendiculairement. Ces boutures ne doivent sortir de terre que de deux ou trois yeux : on peut les planter dans la place même où on veut les élever, à un pié ou quinze pouces les unes des autres, en rangées de deux piés ou de deux piés & demi de distance. On les laissera pousser à leur gré la première année ; mais au printems suivant on coupera tous les rejettons, à l'exception de celui qui marquera le plus de disposition pour se dresser : les années suivantes on élaguera les jeunes plants à mesure qu'ils prendront de la force ; mais chaque année on rabattra jusqu'au pié ceux qui seront d'une mauvaise venue, pour les obliger à former une nouvelle tige. Ces arbres au bout de quatre ou cinq ans auront communément dix à douze piés de haut, & seront en état d'être transplantés à demeure ; ils sont à leur perfection à 25 ou 30 ans.

Le *peuplier* réussit aisément à la transplantation, & on peut le tailler dans toutes les saisons sans inconvénient ; non pas à la façon des saules que l'on éteint entièrement, mais en coupant toutes les branches près de la maîtresse tige, au-dessus de laquelle on laisse un bouquet. Cette façon de tailler le *peuplier*

tous les quatre ou cinq ans, est la meilleure pour en retirer de l'utilité ; on peut même le couper plus souvent en menus branchages pendant le mois d'Octobre : on fait sécher ces rameaux avec leurs feuilles, c'est une excellente nourriture pour le bétail pendant l'hiver.

Le bois de *peuplier* est jaunâtre, souple, assez dur, passablement solide, mais un peu difficile à la fente ; on en peut faire des pièces de charpente pour des bâtimens de peu de conséquence ; on en tire aussi des planches de durée, si on les garantit de l'humidité. Les Sculpteurs l'emploient à défaut du tilleul ; il est aussi de quelque usage pour les Menuisiers, les Tourneurs, les Sabotiers, &c.

Cet arbre a quelques propriétés qui sont d'usage en Médecine. Les yeux ou les boutons des branches du *peuplier*, lorsque le mouvement de la sève se fait sentir au printemps, se chargent d'une espèce de gomme d'une odeur assez agréable ; les bonnes qualités de ce suc visqueux le font entrer dans la composition du baume que l'on nomme *populeum*, qui est recommandable à plusieurs égards.

Les différentes espèces ou variétés de *peupliers*, sont,

1°. Le *peuplier noir* ; c'est à cette espèce que l'on doit particulièrement appliquer tout ce qui a été dit ci-dessus.

2°. Le *peuplier noir*, que l'on nomme vulgairement l'*osier blanc*. Il a plu aux gens de la campagne de l'appeler ainsi, parce qu'ils emploient dans les travaux de la vigne les jeunes branches de cet arbre en place de l'osier ; pour cet effet ils l'affujettissent à la tonte comme l'osier, mais il n'est pas si convenable que ce dernier pour l'usage que l'on en fait. Les feuilles de cet arbre sont dentelées plus profondément & onduées sur les bords ; & c'est ce qui sert principalement à le distinguer du *peuplier noir* ordinaire.

3°. Le *peuplier noir de Lombardie* ; c'est une très-jolie variété nouvellement venue d'Italie, où on en fait grand cas. Sa beauté consiste en ce que ses feuilles, qui ont beaucoup de ressemblance avec celle de l'osier blanc, sont d'un verd brillant très-vif, quoique foncé ; & cette verdure qui est stable, ne s'obscurcit point sur l'arrière saison comme celle des feuilles du *peuplier noir* ordinaire ; mais un autre agrément plus recommandable, c'est que le *peuplier* de Lombardie forme naturellement la pyramide bien plus que les autres arbres de son genre, au moyen de ce que ses branches affectent de se rapprocher de la maîtresse tige, ce qui rend cet arbre des plus propres à former des avenues d'une grande & singulière apparence.

4°. Le *peuplier de Canada*, autre variété du *peuplier noir* qui a son mérite. Il prend plus de corps, sa tête est plus garnie de rameaux forts & épais, qui se dirigent plus en dehors que ceux du *peuplier noir* ordinaire, mais la maîtresse tige ne pointe pas, & l'arbre prend moins d'élévation. Ses jeunes rameaux ont des cannelures, mais dont les arrêtes sont bien moins saillantes que dans le *peuplier* de la Caroline, dont il sera parlé ci-après ; son écorce est jaunâtre, elle est sujette à contracter promptement beaucoup de gerfures très-profondes. Sa feuille est plus grande, plus épaisse, plus obtuse à la pointe, & d'un verd plus clair que celle du *peuplier noir* ordinaire. Celui de Canada dont il s'agit ici, est encore rare en France : je ne connois pas l'espèce mâle ; tous les plants que j'ai de cet arbre sont de l'espèce femelle. Le plus gros qui est âgé de 12 ans, a 35 piés de hauteur, sur trois de circonférence : sa tête est aussi ronde que celle d'un tilleul. Il a 18 piés de tige, dont l'écorce est extrêmement & profondément sillonnée ; cependant l'aspect n'en est point désagréable, parce que les ger-

fures se rappellent l'une l'autre en s'adoucissant ; elles sont un compartiment varié, & la couleur jaunâtre est uniforme. Quand l'arbre entre en sève au printemps, ses boutons se gonflent & répandent au loin une odeur balsamique extrêmement agréable ; au mois de Juin suivant, on voit tomber les filets qui portent la graine, & qui sont de trois, quatre & cinq pouces de longueur ; mais ce qu'ils ont de remarquable, c'est que chaque loge qui contient ou doit contenir les graines, est remplie d'un duvet plus soyeux que le coton, & tout aussi blanc, qui se tient rassemblé autour des filets. L'arbre en produit une si grande quantité, que la terre en est couverte au pié de l'arbre lorsqu'ils sont tombés. Peut-être pourra-t-on trouver moyen d'employer cette matière dans les arts. Par la comparaison qui a été faite de grosses branches de neuf pouces de tour que l'on a coupées de cet arbre, avec des branches de pareille force de *peuplier noir* & de tremble, il paroît que le bois du *peuplier* de Canada tient le milieu entre celui du *peuplier noir* & du tremble, pour la couleur & la consistance. Cet arbre seroit très-propre à former des avenues : il a plus de soutien que le *peuplier noir* ; il est de plus belle apparence, & il est tout aussi robuste. Il se plaît dans un terrain frais & humide ; mais ceux que l'on avoit plantés dans un terrain sec & élevé, y ont bientôt dépérî ; & sont morts enfin.

5°. Le *peuplier noir odorant*, le *sacamahaca*, le *baumier* ; cet arbre est originaire de la Caroline, où il ne se trouve que le long des rivières : il y devient fort élevé, & il étend considérablement ses branches ; mais il s'en faut bien que ce *peuplier* fasse de tels progrès en Europe. M. Miller, auteur anglais, assure que les plus grands arbres de cette espèce que l'on ait vu en Angleterre, n'avoient que 15 ou 16 piés de hauteur ; & on n'en a point encore vu en France qui aient atteint cette élévation. Ce *peuplier* fait une tige assez droite, & il affecte de diriger ses branches en-dehors. L'écorce des jeunes rameaux est d'une couleur rouille très-obscur ; ses boutons sont fort gros, & toujours remplis d'une gomme jaune, épaisse & balsamique, dont l'odeur, quoique très-forte, n'est point désagréable ; mais cette gomme est plus abondante quand l'arbre entre en sève, & elle regorge à l'insertion des feuilles dans les tendres rejettons : alors elle est plus liquide, & d'une odeur plus pénétrante. Ses feuilles paroissent de bonne heure au printemps, & dès la fin de Février ; dans ce tems elles sont d'un jaune vif qui se change en un verd clair, puis en un verd brun & terne. Le dessous de la feuille est d'un blanc sale, mat & un peu jaunâtre ; elle est grande, figurée en cœur, légèrement dentelée & pointue. Je n'ai encore vu que les chatons de l'arbre mâle de cette espèce de *peuplier* ; ils paroissent en même tems que les feuilles ; ils sont plus gros & plus longs que ceux du *peuplier noir* ordinaire, & d'un rouge plus apparent. Cet arbre veut absolument un terrain humide, sans quoi il languit : il est sujet à pousser des rejettons sur ses racines, qui peuvent servir à le multiplier ; mais il est plus court de le faire venir de boutures, qui réussissent fort bien quand on les fait de bonne heure dans un endroit abrité, c'est-à-dire dès le mois de Novembre. Au lieu que si on les fait à la fin de l'hiver, le succès en est bien moins assuré. On peut encore l'élever de branches couchées, mais il ne réussit pas à la greffe sur le *peuplier noir* ; car en ayant fait faire plusieurs écussons à la pousse sur des sujets de cette espèce, ces écussons reprirent & poufferent bien pendant l'année, mais au printemps suivant tous les sujets se trouverent morts & desséchés. Ceci sert à prouver qu'il ne suffit pas pour le succès de la greffe, que les parties solides & configurantes du sujet & de la greffe se correspondent, & qu'il faut encore de l'analogie entre les sucs séveux de l'un &



de l'autre. Cet arbre m'a paru jusqu'à-présent suffisamment robuste pour résister en plein air dans ce climat. Ses feuilles se flétrissent & tombent de bonne heure en automne, même dès la fin de Septembre; il est vrai que cette feuille est assez belle au printemps & en été. Mais cet arbre tire son principal mérite de sa gomme balsamique, qui pourroit être d'usage en Médecine; ce qu'il y a de certain, c'est que cette gomme est souveraine pour guérir les coupûres.

6°. Le *peuplier noir de la Caroline*; c'est sans contredit la plus belle espèce de *peuplier*, qui n'est pourtant connue que depuis peu d'années en France, non plus qu'en Angleterre. Cet arbre est sur-tout remarquable par la grandeur admirable de ses feuilles, qui ont souvent 10 pouces de longueur, sur 8 à 9 de largeur; elles sont aussi légèrement qu'agréablement campânées sur les bords: la verdure en est vive, brillante & stable: elles tiennent à l'arbre par de longs pédicules qui étant aplatis sur les côtes, s'inclinent à contre-sens des feuilles ordinaires; ce qui fait que la feuille de ce *peuplier* est suspendue de côté. Vers la fin de l'été les principales côtes de sa surface se teignent d'une couleur rougeâtre qui fait avec la verdure un contraste singulier; mais l'accroissement de ce *peuplier* est un phénomène digne d'admiration: c'est de tous les arbres qui peuvent venir dans les climats tempérés de l'Europe, celui qui croît le plus promptement; il s'élève & grossit d'une vitesse surprenante. De jeunes plants d'un demi-pié de haut plantés dans une terre meuble & fraîche, ont pris en deux ans 15 piés de hauteur, sur huit à neuf pouces de circonférence, ayant des têtes de huit à dix piés de diamètre, garnies de six, sept ou huit branches de cinq, sept & jusqu'à neuf piés de longueur. On peut regarder cet arbre comme un prodige de végétation. Ce *peuplier* est encore remarquable par ses profondes cannelures, au nombre de quatre ou cinq, qui sont sur le bois de l'année, & dont les arêtes sont saillantes & très-vives; ces arêtes s'adouccissent avec l'âge, & laissent encore des traces sur le bois de deux & de trois ans. On ne connoît encore ni les fleurs mâles, ni la graine, ni la qualité du bois de cet arbre; quoiqu'originaires des contrées méridionales de la Caroline & de la Virginie, il est néanmoins fort robuste; il vient à toutes les expositions dans les lieux bas; il profite assez bien dans une terre franche, meuble & douée, mais il se plaît sur-tout dans l'humidité, pourvu qu'elle ne soit pas permanente: c'est-là sur-tout qu'il prospère & qu'il fait de grands progrès. On le multiplie de branches couchées, qui font peu de racines en un an, mais qui ne laissent pas de reprendre; de boutures qui réussissent passablement quand on les fait dès le commencement du mois de Novembre, & par la greffe, qui prend assez bien sur le *peuplier* noir ordinaire. Il m'a paru que le *peuplier* de Lombardie n'étoit pas à beaucoup près si propre à lui servir de sujet. Le *peuplier* de la Caroline est extrêmement convenable pour former des avenues, des allées, & sur-tout des filles en verdure & des quinconces, où cet arbre se défend mieux contre les vents impétueux, qui lui rompent quelquefois des branches.

7°. Le *peuplier blanc à larges feuilles*, que l'on nomme aussi *grisaille d'Hollande*, ou *ypreau*, ou *franc picard*, & en Angleterre *abele*, est un grand arbre qui ne pousse pas autant que le *peuplier* noir ordinaire, mais qui s'étend beaucoup plus, & qui grossit davantage: son accroissement est aussi plus prompt, mais moindre pourtant que celui du *peuplier* de la Caroline. Son écorce, qui est blanche & fort unie, ne se ride que dans un âge très-avancé. Sa feuille en général est figurée en cœur, & découpée par les bords d'échancrures, les unes plus, & les autres moins profondes; elle est d'un verd fort brun en-dessous, & d'une extrême blancheur par-dessus qui est veloutée. Ses

fleurs mâles & les filets qui portent la graine, paroissent & tombent en même tems que ceux du *peuplier* noir ordinaire. Les racines du *peuplier* blanc s'étendent beaucoup à la surface de la terre, ce qui le rend sujet à être quelquefois renversé par les vents. Il a le mérite particulier de réussir dans tous les terrains, même dans les lieux assez secs & élevés; il ne redoute que la craie, le gravier maigre & le sable pur; il se plaît dans les terres noires, grasses & argilleuses, mais il profite beaucoup plus dans les lieux bas & aquatiques, où il croît avec une extrême vivacité. Les intempéries des saisons ne peuvent rien contre cet arbre, que l'on peut multiplier très-facilement de boutures, mais plus promptement en se servant des rejettons qui viennent en quantité sur ses racines; il ne leur faut que trois ans de pépinière pour les mettre en état d'être plantés à demeure. Il se garantit par lui-même des bestiaux, car ils ne veulent point de son feuillage, à ce que rapporte Ellis, auteur anglois. Le bois de ce *peuplier* est très-blanc; aussi est-il tendre, léger, & facile à fendre; mais il est moins sujet à se gerfer que beaucoup d'autres espèces de bois blancs: c'est ce qui le fait employer par les Tourneurs, les Luthiers & les Layetiers. Les Menuisiers font aussi usage de ce bois, qui est excellent pour la boiserie, & sur-tout pour parquer. Il sert aussi aux Charrons pour faire des trains de voitures légères. Enfin le *peuplier* blanc est très-propre à former de grandes avenues le long des canaux & dans des fonds marécageux, où quantité d'arbres refusent de venir.

8°. Le *peuplier blanc à petites feuilles*. Cet arbre ne diffère du précédent que par la figure de ses feuilles, qui sont plus petites & moins échancrées, ce qui le rend fort inférieure pour l'agrément.

9°. Le *peuplier blanc à petites feuilles panachées*. Il faut que cette variété soit d'un agrément bien médiocre, car les auteurs anglois n'en font aucun détail, quoiqu'en Angleterre on soit fort curieux de rassembler les arbres panachés.

10°. Le *tremble*. C'est un grand arbre, & l'espèce la plus ignoble des *peupliers*: il a presque toujours un air cheu & dépérissant qui le dégrade; il vient communément dans les bois dont le sol est froid, humide, argilleux; il fait une tige assez droite qui ne grossit pas à-proportion de sa longueur. Sa tête est assez ronde. Ses racines tracent à fleur de terre, & poussent une grande quantité de rejettons. Son écorce, de couleur cendrée, paroît terne, matte, & sèche comme si elle étoit morte. Sa feuille est presque ronde, fort unie, légèrement campânée sur les bords, & d'un verd clair cendré assez joli; elles sont soutenues par de longs pédicules si minces, que les feuilles sont agitées au moindre mouvement de l'air. Ses fleurs mâles ou chatons paroissent des premiers, & plus d'un mois avant ceux des autres *peupliers*; ils sont d'une couleur rousse obscure; les filets qui portent la graine tombent à la fin de Mai. Nul agrément à attendre de cet arbre, & encore moins d'utilité, si ce n'est celle qu'on peut retirer de son bois, qui n'est guère propre pour le chauffage: c'est le moindre de tous les bois des différens *peupliers* pour l'usage des Arts; cependant les Menuisiers, les Tourneurs & les Sabotiers, l'emploient, & les Ebénistes s'en servent pour les bâts propres à recevoir les bois de placage.

11°. Le *tremble à petites feuilles*. C'est une variété de l'espèce qui précède, dont elle diffère par sa feuille, & de plus par son volume. Le *tremble* ne devient ni si grand ni si gros que l'espèce à large feuille; mais ce diminutif est compensé par la facilité qu'il a de venir avec quelques fuccès dans des terrains secs & élevés, & d'assez mauvaise qualité. (M. D'AUBENTON le subdélégé.)

PEUPLIER, (Mat. méd.) *peuplier* noir, le *peuplier* noir fournit à la Pharmacie ses yeux ou bourgeons

naissans, en latin *ovili seu gemma populi nigra*. Ces yeux sont enduits & pénétrés d'un suc balsamique d'une odeur fort agréable. Tournefort recommande contre les diarrhées invétérées & les ulcères internes, l'usage intérieur d'une teinture tirée des yeux de *peuplier*. Plusieurs auteurs en recommandent encore l'usage extérieur; par exemple, leur application en forme de cataplasme sur les hémorroïdes, &c. mais l'un & l'autre de ces usages est absolument négligé, & les bourgeons de *peuplier* ne sont absolument employés que dans la préparation de l'onguent *populeum*, auquel ils donnent leur nom, & dont voici la description d'après la pharmacopée de Paris.

**Onguent populeum.** Prenez des bourgeons de *peuplier* une livre & demie; broyez-les dans trois livres de sain doux, & gardez ce mélange dans un vaisseau de terre vernissé à orifice étroit & bien bouché dans un lieu temperé, jusqu'à ce que vous puissiez vous procurer dans le courant de l'été les matières suivantes : savoir feuilles de pavot noir, de mandragore, ou à son défaut, de belle de nuit, de jusquiame, de grande & petite joubarbe, de laitue, de glouteron, de violette, de nombril de Vénus, ou à son défaut d'orpin, de jeunes pousses de ronces, de chacun trois onces; de morelle des boutiques, six onces; pilez toutes ces matières; mêlez-les exactement avec votre sain-doux chargé de bourgeons de *peuplier*, mises à feu doux, en agitant de tems-en-tems dans un vaisseau couvert; passez, exprimez à la presse, & vous aurez votre onguent.

Cet onguent est d'un usage très-commun contre les tumeurs inflammatoires extérieures, & principalement contre les hémorroïdes très-douleuruses, dont il est regardé comme le calmant spécifique.

L'onguent *populeum* entre dans la composition de plusieurs médicamens officinaux externes; par exemple, dans le baume hypnotique, l'onguent contre la gale, l'onguent hémorrhoidal, & l'onguent épispastique de la pharmacopée de Paris. (6)

**PEUR, FRAYEUR, TERREUR.** (*Synon.*) ces trois expressions marquent par gradation les divers états de l'ame plus ou moins troublée par la crainte. L'appréhension vive de quelque danger cause la *peur*; si cette appréhension est plus frappante, elle produit la *frayeur*; si elle abat notre esprit, c'est la *terreur*.

La *peur* est souvent un foible de la machine pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du péril. La *frayeur* est une épouvante plus grande & plus frappante. La *terreur* est une passion accablante de l'ame, causée par la présence, ou par l'idée très-forte de l'effroi.

Quelques exemples tirés de l'histoire romaine, vont justifier la distinction qu'on vient de donner de ces trois mots.

Pyrrhus eut moins de *peur* des forces de la république, que d'admiration pour ses procédés; au contraire dans la suite des siècles, Attila faisoit un trafic continuel de la *frayeur* des Romains; mais Julien par sa sagesse, sa constance, son économie, sa valeur, & une suite perpétuelle d'actions héroïques, rechassa les Barbares des frontières de son empire; & la *terreur* que son nom leur inspiroit, les contint tant qu'il vécut.

Auguste armé, craignoit les révoltes des soldats; & quand il fut en paix, il redoutoit également les conjurations des citoyens. Dans la *peur* qu'il eut toujours devant les yeux d'éprouver le sort de son prédécesseur, il ne songea qu'à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clé de toute la vie d'Octave.

On lit qu'après la perte de la bataille de Cannes, la *frayeur* fut extrême dans Rome; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple libre & belliqueux, qui se trouve toujours des ressources de courage, comme de celle d'un peuple esclave qui ne sent que sa faiblesse.

Le célèbre sénat-us-consulte que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cézène, par lequel on devoit aux dieux infernaux quiconque avec une cohorte seulement, passeroit le rubicon, prouve combien le sénat appréhendoit les desseins de César. Aussi ne peut-on exprimer la *terreur* qu'il répandit lorsqu'il passa ce ruisseau. Pompée lui-même éperdu ne sut que fuir, abandonner l'Italie, & gagner promptement la mer. (D. J.)

**PEUR & PALEUR.** (*Mytholog. Médailles, Littér.*) divinités payennes qui avoient des autels chez les Grecs & les Romains, afin qu'elles préservassent de l'opprobre & de l'infamie. Thésée leur sacrifia dans cette vûte; Alexandre en fit de même; & par les mêmes principes, la *Peur* avoit une chapelle à Sparte; passons à Rome.

La ville d'Albe ayant été soumise aux Romains par un traité fait après la victoire des Horaces, la paix ne dura pas long-tems; elle fut rompue par la trahison du dictateur Metius Suffetius, & par la révolte des Albains qui attirèrent dans leur parti les Fidénates & les Véiens. Le roi Tullus ayant pris la résolution de les combattre, il s'aperçut au milieu du combat, qu'à la sollicitation du dictateur, les Albains qui s'étoient d'abord déclarés pour les Romains, tournerent leurs armes contre eux. Tullus, pour prévenir l'épouvante qui pouvoit se répandre dans son armée, voua dans le moment, dit l'historien, douze Saliens & des temples à la *Peur* & à la *Paleur*. Ce vœu eut son effet, Tullus fut vainqueur, &c.

Il y a deux médailles de la famille Hostilia, rapportées dans les familles romaines de Fulvius Urinus, de Patin, & de Vaillant, lesquelles représentent la *Peur* & la *Paleur*. La première offre une tête avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte, & un regard qui marque l'épouvante dans une occasion périlleuse. La seconde offre une face maigre, allongée, les cheveux abattus, & le regard fixe; c'est la *paleur*, laquelle est l'effet ordinaire de la *peur*: le sang & la couleur se retirent au-dedans de nous, lorsque nous l'éprouvons; le visage devient pâle, la sueur froide, le tremblement, l'immobilité, succèdent, &c. Aussi Lucrèce applique ingénieusement à la *peur* les mêmes effets que Sapho attribue à un violent amour.

*Verum ubi vehementi magis est commota metu mens;  
Consentire animam totam per membra videmus  
Sudores itaque & pallorem existero toto  
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri;  
Calligare oculos, sonare aureis, succidere artus:  
Denique concidere ex animi terrore videmus  
Sapè homines.*

(D. J.)

**PEUREUX**, adj. cheval *peureux*, voyez OMBRA-GEUX.

**PEWTER**, (*Métallurgie.*) nom que les Anglois donnent à un alliage dont l'étain fait la base, & dans lequel sur un quintal d'étain, on joint quinze livres de plomb, & six livres de cuivre jaune; on en fait des vaisseaux & les ustensiles de ménage.

On fait aussi une autre composition ou alliage d'étain, dans lequel on fait entrer du régule d'antimoine, du bismuth & du cuivre, dans des proportions différentes.

On prétend que Jacques II. roi d'Angleterre, étant en Irlande, fit faire de la monnoie de *pewter* ou d'étain; on y lisoit la légende *melioris tessera fati*.

**PEYER**, GLANDES DE, (*Anatomie.*) Peyer de Schafouse s'est attaché à la recherche des glandes intestinales répandues dans les intestins grêles; ces glandes portent son nom. Il a outre cela fait différentes découvertes, & nous a laissé différens traités.

PEYQ,



PEYQ, f. m. (*Hist. mod.*) valet-de-piè du grand-seigneur. Ils portent à leur tête un bonnet d'argent doré, avec une plume grise ou blanche qui pend par derrière.

PEYREHOURADE, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Petra-Forata*, petite ville de France, dans le pays des Landes, au confluent de l'Adour & du Gave. Elle est chef-lieu du vicomté d'Orthez.

PEYRUSSE, (*Géog. anc.*) petite ville de France, dans le Rouergue : elle est sur une montagne, au pied de laquelle passe la petite rivière de Diege, à 4 lieues de Capdenac, 109 de Paris. Long. 18. 46. latit. 44. 36. (*D. J.*)

PEYSE, f. f. (*Monnoie.*) petite monnoie de cuire qui a cours dans les Indes orientales, particulièrement à Amadubath, ville des états du Mogol. Les 26 peyses font un mamoudis, & les 54 une roupie; ainsi la peyse est environ deux sols de France. (*D. J.*)

PEZGALLO, (*Ichthyolog.*) c'est-à-dire poisson-coq; c'est un poisson de la mer du Sud, ainsi nommé par les créoles de l'Amérique méridionale, de la crête ou trompe qu'il porte sur le museau. Les François l'appellent *demoiselle*, ou *éléphant*; toutes dénominations qui ne sont pas meilleures les unes que les autres. Il a sur le dos un aiguillon si dur qu'il pourroit servir d'aiguille pour percer les cuirs les plus durs. M. Frieser auroit dû entrer dans d'autres particularités sur la structure de ce poisson, au lieu de se contenter de nous dire, qu'on en pêche quantité à Quillota, & qu'on les fait sécher pour les envoyer à San-Jago. (*D. J.*)

## P F

PFAFFENHOFEN, (*Géog. mod.*) ville du bailliage d'Allemagne, dans la haute Bavière, sur l'Inn, à 12. lieues d'Ingolstadt, 18. de Munich. Long. 28. 35. latit. 49. 5. (*D. J.*)

PFEFFERS, f. m. (*Géog. Hist. nat.*) abbaye cénobite de la Suisse, située dans le voisinage des Grisons, à deux lieues de Coire, dont l'abbé est prince de l'Empire. C'est auprès de cette abbaye que l'on trouve une source d'eau thermale très-renommée par son efficacité. Cette source est au fond d'un précipice affreux, entouré de tous côtés par les Alpes; son eau cesse de couler vers le commencement d'Octobre, & elle recommence au mois de Mai. Les eaux de Pfeffers se nomment en latin *thermæ fabariæ*, ou *thermæ piperinæ*.

PFIN, (*Géog. mod.*) en latin *Fines*, ou *ad Fines*, petite ville de Suisse, dans le Thourgaw, sur le bord du Thour, près de Stein, chef-lieu d'un bailliage de même nom, dépendant du canton de Zurich, qu'y envoie un bailli, dont la résidence est dans le château. Les Romains avoient bâti-là une place pour arrêter les incursions des Germains & des Helvétiens. On voit encore les murailles de l'ancienne ville, & l'on a déterré quelques médailles dans le voisinage. Les comtes d'Eberstein possédoient cette place dans le xvj. siècle. Un gentilhomme nommé *Wambold*, en fit l'acquisition, & après sa mort, ses héritiers la rendirent à M. de Zurich.

PFORTZHEIM, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Suabe, au marquisat de Bade-Dourlach, aux frontières du Craichsgow; elle est sur la rive d'Entz, à 42 milles est de Dourlach, 8 nord-est de Haguenau, 7 sud-ouest de Heidelberg, 6 sud-est de Spire. Long. 27. 17. lat. 48. 55.

Reuchlin (Jean), l'un des savans hommes en langue latine, grecque, & hébraïque, que l'Allemagne ait produit dans le xvj. siècle, naquit à Pfortzheim. On le connoît aussi sous le nom de *Fumée*, & de *Capiton*, parce que *reuch* en allemand, & *capiton* en grec, signifient fumée. Il s'attira beaucoup d'en-

nemis, pour avoir obtenu de l'empereur qu'on ne brûlât pas les livres des Juifs, où il n'étoit point question de religion. Il donna lui-même plusieurs ouvrages où regnent l'érudition des langues, aussi loin qu'elle avoit été portée jusqu'alors. Il mourut en 1512, à 67 ans. Quelques écrivains lui attribuerent les *Litteræ obscurorum virorum*, dans lesquelles on tourne plaisamment en ridicule les théologiens scholastiques; mais ce badinage est de Henri Hurten; Reuchlin ne possédoit point l'esprit de raillerie; il étoit toujours grave & sérieux dans ses écrits.

PFREIMBD, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au cercle de Bavière, dans le Nord-Gow. Long. 29. 37. lat. 49. 30.

PFULLENDORFF, (*Géog. mod.*) petite ville impériale d'Allemagne, au cercle de Suabe, dans le Hégow, sur la rivière d'Omdelfpach, à 7 lieues nord de Constance, 12 sud-ouest d'Ulm, 4 nord d'Überlingen. Long. 26. 58. lat. 48.

## P H

PHABIRANUM, (*Géog. anc.*) ville de la Germanie, dans sa partie la plus septentrionale, selon Ptolomée, qui la met liv. II. c. vj. entre *Ecclesia* & *Treva*. On croit que c'est présentement la ville de Brême.

PHACOLITHUS, (*Hist. nat.*) nom que quelques naturalistes ont donné à la pierre lenticulaire. Voyez LENTICULAIRE.

PHÆCASIE, f. f. (*Littérat.*) *phacasia*, c'étoit le nom d'une espèce de chaussure des anciens. Hesychius dit que c'étoit une chaussure de laboureur semblable à des brodequins de toile. D'autres disent qu'on nommoit ainsi les souliers des philosophes. Appien, de bello, prétend que c'étoit la chaussure des prêtres d'Athènes & d'Alexandrie; mais il ajoute que les philosophes qui fuyoient le luxe, la portoient ainsi, de même que les gens de la campagne. Voyez de plus grands détails dans Hoffman, *Lexic. univers.*

PHÆCASIEN, adj. (*Littérat.*) on donnoit à Athènes ce nom à quelques divinités, soit parce qu'elles étoient représentées avec des *phacasiens* aux pieds, soit parce que leurs prêtres en portoient, ou qu'ils en prenoient lorsqu'ils offroient des sacrifices à ces dieux.

PHÆACIE, (*Géog. anc.*) *Phaacia*; île de la mer Ionienne, qu'Homère appelle tantôt *Phaacia*, & tantôt *Pheria*; elle fut ensuite appelée *Corcyra*; mais son premier nom étoit *Drépané*; c'est aujourd'hui Corfou, près des côtes d'Albanie, à l'entrée du golfe de Venise.

Du tems qu'Alcinoüs régnoit dans cette île, la brillante jeunesse n'y respiroit que la volupté. Alcinoüs lui-même le reconnoît en parlant de sa cour, dans le VIII. liv. de l'*Odyssée*. « Les festins, dit-il, la musique, la danse, les habits, les bains chauds, le sommeil & l'oisiveté, voilà toute notre occupation ». C'est d'après Homère, qu'Horace, qu'*Epiq. ij. lib. I.* voulant peindre les désordres des Romains, dit :

*Nos numerus sumus, & fruges consumere nati,  
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque,  
In cûtè curandâ plus aquo operata juvenus,  
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &  
Ad strepitum citharæ cessantem ducere curam.*

« A quoi sommes-nous bons nous autres, sinon à boire » & à manger ? Semblables aux amans de Pénélope, » ou aux courtisans d'Alcinoüs, nous vrais débauchés, qui n'avoient d'autre occupation que celle de » leurs plaisirs, & qui faisoient consister tout leur » bonheur à dormir jusqu'à midi, & à rappeler le

» sommeil fugitif au bruit des instrumens de musique. (D. J.)

PHÉNICITÉ, (*Hist. nat.*) c'est ainsi que quelques auteurs ont nommé la pierre judaïque, voyez cet article.

PHAENNA, f. f. (*Mythol.*) l'une des deux graces que les Lacédémoniens reconnoissoient, selon Pausanias. L'autre étoit *Clita*. Ces deux dénominations étoient, dit-il, fort convenables aux graces : en effet *phaenna* signifie *éclatante*, & *clita* signifie *celebre*.

PHÆSTUM, (*Géog. anc.*) ou *Phæstus*, ville de l'île de Crète. Diodore de Sicile, *liv. V. c. lxxix.* dit qu'elle fut bâtie par Minos sur le bord de la mer. Strabon, *l. X. p. 479.* & Plin, *l. IV. c. xij.* la mettent dans les terres : le premier dit même qu'elle en étoit éloignée de 20 stades, & qu'elle étoit à 60 stades de Gortyna. Denis le Périgète, v. 88. confirme ce sentiment :

*Juxta sacram Gortynem & Mediætraneam Phæstum.*

2°. *Phæstum* ou *Phæstus*, village des Locres Ozoles selon Plin, *l. IV. c. iij.*

3°. *Phæstum*, ville de la Macédoine. Ptolomée, *liv. III. c. xij.* la donne aux *Étioles*. C'est apparemment la même que Tite-Live *l. XXXVI. c. xij.* dit qui fut prise par *Bæbius*.

C'est à *Phæste*, ville de Crète, que naquit *Épiménide*, suivant le témoignage de Strabon, quoique *Laërce* & *Valere Maxime* disent que cet ancien poète & philosophe étoit de *Gnosse*. On fait la fable de son long sommeil, que quelques auteurs réduisent avec raison au naturel, estimant qu'il employa ce tems à voyager pour se perfectionner dans la connoissance des simples ; cependant son aventure merveilleuse ayant été répandue dans toute la Grèce, chacun regarda *Épiménide* comme le favori des dieux. Les Athéniens étant affligés de la peste, l'oracle leur ordonna de purifier solemnellement leur ville, & ce fut *Épiménide* qui fit cette expiation dans la quarante-sixième olympiade. Pausanias & Lucien en parlent fort amplement.

Cet homme sage lia une grande amitié avec Solon, & lui donna de bons avis pour l'établissement de ses lois. *Laërce* nous a conservé une de ses lettres que voici.

*Épiménide à Solon.* « Ayez bon courage, mon cher ami ; si Pisistrate avoit réduit des gens accoutumés à la servitude, peut-être que sa domination pourroit durer long-tems : mais il a à faire à des hommes libres qui ne manquent pas de cœur. Ils ne tarderont guère à se ressouvenir des préceptes de Solon ; ils auront honte de leurs chaînes, & ne souffriront pas qu'un tyran les tienne plus long-tems en esclavage. Enfin quand Pisistrate resteroit le maître pendant toute sa vie, son royaume ne passera jamais à ses enfans ; car il est impossible que des gens accoutumés à vivre librement sous de bonnes lois, puissent jamais se résoudre à rester éternellement dans la servitude. Pour ce qui est de vous, je vous prie de ne point demeurer errant de côté & d'autre : dépêchez-vous de nous venir trouver en Crète, où il n'y a aucun tyran qui tourmente personne ; car je crains fort que si les amis de Pisistrate vous rencontroient dans leur chemin, ils ne vous fissent un mauvais parti ».

Les Athéniens rendirent de grands honneurs à *Épiménide*, & lui offrirent de riches présents qu'il refusa. Il retourna en Crète, où il mourut bien-tôt après dans un âge avancé. Il a écrit plusieurs ouvrages en vers, dont *Laërce* nous a conservé les titres. *S. Jérôme* fait mention d'un de ses traités intitulé, *oracles & réponses*. C'est de ce traité que *S. Paul*, *ut. l. v. 12.* a cité le vers suivant :

*Κρήτες δὲ καὶ Λακωνικὰ ὄπλα γαστήρι ἄρρη.*

Les Crétois sont menteurs & mauvais & bêtes, ventres pareilleux. Les anciens s'accordent à attribuer aux Crétois le caractère que *S. Paul* en donne, d'après *Épiménide* ; car *S. Chrysostome*, *Théodore*, & quelques autres peres de l'Eglise se sont trompés en attribuant à *Callimaque* le vers qu'on vient de citer.

Pausanias rapporte, *in Corinthid.* ch. xxj. qu'on voyoit à Argos devant le temple de *Minerve Trompette*, le tombeau d'*Épiménide*, & *Plutarque* nous apprend que ce poète philosophe étoit mis au nombre des sept sages par ceux qui en excluoient *Périandre*. *Laërce* nomme deux autres *Épiménides*, l'un génealogiste, & l'autre qui écrivit en dialecte dorique un ouvrage sur l'île de Rhodes. (D. J.)

PHÆTELINUS, (*Géog. anc.*) fleuve de Sicile, selon *Vibius Sequester*, dont voici le passage : *Sicilia fluvius, juxta Peloridum, confinis templo Dianæ.* Au lieu de *Phætelinus*, quelques manuscrits portent *Facelinus*. J'aurois mieux, dit *Ortelius*, lire *Facelinus*, parce que la Diane qui étoit adorée dans ces quartiers, s'appelloit *Diana Facelina*. M. de Lisle, dans sa carte de l'ancienne Sicile, nomme ce fleuve *Melas*, ou *Facelinus* ; il met son embouchure à l'orient du temple de Diane *Facelina*, & pour nom moderne, lui donne celui de *Nuciti*.

PHÆTIALUCI, (*Géog. anc.*) lac de l'Attique. *Wehler*, dans son voyage d'Athènes, *liv. III. p. 223.* dit qu'en rodant au-tour de la baie qui s'étend au nord, depuis Porto-Lione & le détroit de Salamine, il arriva à un petit lac d'eau salée & bitumineuse, qui se décharge dans la mer par un courant, que *Pausanias*, *liv. I. c. xxvj.* appelle *Schirus*. Il ajoute qu'on nommoit autrefois ce lac *Phætaluci*. *Pausanias* en fait les limites des Athéniens & des Eleusiniens.

PHÆTON, f. m. (*Mythol.*) fils du Soleil & de *Chimène* ; sa fable est connue de tout le monde.

*Eurypide* avoit fait, sous le nom de *Phæton*, une tragédie qui s'est perdue, & dont *Longin* nous a conservé les vers où le Soleil parle ainsi à *Phæton*, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

*Prens garde qu'un ardeur trop funeste à ta vie  
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Lybie ;  
Là jamais d'aucune eau le fillon arrosé  
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé...  
Aussi-tôt devant toi s'offrirent sept étoiles.  
Dresse par là ta course, & suis le droit chemin.  
Phæton à ces mots prend les rênes en main,  
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.  
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.  
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un aigle,  
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.  
Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,  
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste  
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux,  
Le suit autant qu'il peut, de la voix & des yeux ;  
Va par-là, lui dit-il, reviens : détourne : arrête.  
Dépréaux.*

Ne penseriez-vous pas, observe *Longin*, que l'ame du poète monte sur le char avec *Phæton*, qu'elle partage tous ses périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ?

Les Mythologues moralistes trouvent dans la fable de *Phæton* l'emblème d'un jeune téméraire, qui forme une entreprise au-delà de ses forces, & qui veut l'exécuter sans prévoir les dangers qui l'environnent.

*Plutarque* assure qu'il y a eu réellement un *Phæton*, qui regna sur les Molosses, & qui se noya dans le Pô ; que ce prince s'étoit appliqué à l'astronomie, & qu'il avoit prédit une chaleur extraordinaire qui



arriva de son tems, & qui causa une cruelle famine dans son royaume. (D. J.)

PHAETONTIADÉS, f. f. (Myt.) ou les sœurs de Phaéton changées en peupliers, après avoir pleuré long-tems la mort de leur frere. Voyez HÉLIADES.

PHAGEDENE, PHAGEDENIQUE, en Chirurgie, &c. se dit d'un ulcere profond & boursofflé, qui mange & corrode les parties voisines. Voyez UL-CERE.

Ce mot est grec, φαγδαινα, formé de φαγειν, manger.

Médicamens phagédéniques, ce sont ceux dont on se sert pour manger les chairs fongueuses, ou des excroissances. Voyez EPULOTIQUES, SARCOTIQUE, CAUSTIQUE, &c.

Ulcer phagédénique, voyez PHAGEDENE & UL-CERE.

Les éphémérides de l'académie des curieux de la nature rapportent que les ulcères phagédéniques ont été souvent guéris avec de la siente des brebis.

Eau phagédénique; en Chimie, se dit d'une eau que l'on tire de la chaux vive; elle est ainsi appelée de la vertu qu'elle a de guérir les ulcères phagédéniques. Voyez CHAUX & EAU.

Pour préparer cette eau, on met deux livres de chaux vive dans une grande terrine, & l'on verse dessus environ dix livres d'eau de pluie. On laisse cette composition pendant deux jours en la remuant fort souvent; enfin après avoir laissé bien raffoier la chaux, on verse l'eau par inclination, on la filtre, & on la met dans un bouteille de verre; l'on y ajoute une once de sublimé corrosif pulvérisé, qui change alors sa couleur blanche en jaune, & tombe au fond de la bouteille. Quand cette eau est raffée, elle est propre à nettoyer les plaies & les ulcères, & manger les chairs superflues, particulièrement dans les gangrenes; auquel cas on peut y ajouter une troisième ou une quatrième partie d'esprit-de-vin. Voyez GANGRENE.

PHAGEDENIQUE, eau, (mat. Méd.) voyez sous le mot EAU, & l'article MERCURE, Mat. Méd.

PHAGESIES, f. f. pl. (Mythol.) ou PHAGESI-POSIES, fêtes de Bacchus, dans lesquelles on faisoit de grands festins; c'est ce que signifie leur nom dérivé de φαγειν, manger.

PHAIOSNÉE, f. f. (Marine.) c'est un bâtiment du Japon dont les grands seigneurs se servent pour aller se promener, à-peu-près comme on se sert des yachts en ce pays-ci. Il y a dans le milieu une chambre pour le maître du bâtiment. Elle est couverte de nattes, & les armes du propriétaire sont élevées au-dessus.

PHALAIA, (Chimie.) c'est un mot barbare dont s'est servi le premier Baïlle Valentin pour désigner un remède panchreste, catholique, universel, une panacée infailible, dont l'usage intérieur guérissoit de tous les maux. Ce remède n'étoit autre chose, suivant lui, que le mercure philosophique, dont on peut voir l'éloge dans l'introduction à une longue vie de Jap. . . ou cet auteur enthousiaste met le mercure, ainsi préparé, le phalaia, à la tête des remèdes dont l'effet est de prolonger le nombre des années; ainsi il est intérieurement ce que leur aia est appliqué à l'extérieur. Rolsinkius a aussi employé le mot phalaia, mais dans un autre sens: il a donné ce nom à la teinture de jalap, formant par anagramme phalaia, de phalap. Traité, de purgat. section ij. artic. 3. Voyez Castell. lexic.

PHALANGE, f. f. (Anat.) les trois pieces dont chaque doigt est composé portent le nom de phalanges; chacune de ces phalanges est divisée à-peu-près comme le doigt entier, en base, en corps, en portion moyenne, en tête, en deux faces, une convexe & l'autre concave, & en deux bords. La première phalange a plus de longueur & d'épaisseur que la se-

conde, & les bases des phalanges paroissent très-long-tems épiphyfes, comme les têtes des os du métacarpe. Voyez DOIGT. (D. J.)

PHALANGE, LA, (Art. milit.) chez les Grecs étoit un corps d'infanterie composé de soldats armés de toutes pieces, d'un bouclier & d'une sarisse, arme plus longue que n'étoient nos piques qui avoient 12 piés. Chaque file étoit de seize soldats, & elles étoient jusqu'au nombre de 1024. Ainsi la phalange étoit une espèce de bataillon de 1024 hommes de front sur 16 de hauteur, c'est-à-dire de 16384 soldats pesamment armés. On y joignoit la moitié de ce nombre de troupes légères; c'est-à-dire que ces troupes étoient de 8192 hommes, lorsque la phalange étoit de 16384. A l'égard de la cavalerie, elle étoit la moitié de ce dernier nombre, ou de 4096 cavaliers.

Ainsi dans les armées des Grecs le rapport des pesamment armés aux troupes légères, étoit celui de 2 à 1, & celui de toute l'infanterie à la cavalerie de 6 à 1; en sorte que la cavalerie faisoit la septième partie de l'armée, comme on l'a déjà dit au mot INFANTERIE.

Le nom de phalange paroît avoir été donné chez les Grecs, à tout corps d'infanterie pesamment armé; mais Philippe, pere d'Alexandre, s'appliqua à en former un corps régulier qui subsista chez les Macédoniens jusqu'à la défaite de Persée par les Romains.

Polybe attribue la défaite de la phalange par les Romains, à l'avantage de leur ordre de bataille, qui étoit formé de plusieurs parties plus petites que la phalange, & qui se mouvoient plus aisément. Les généraux romains surent l'attirer dans des lieux difficiles & raboteux, où la phalange ne pouvant conserver cette union qui en faisoit la force, ils profitoient des vuides qu'elle laissoit à cause de l'inégalité du terrain, & ils la combattoient ainsi avec beaucoup d'avantage. M. de Folard ajoute encore une autre raison à celle de Polybe. Selon cet auteur, « la longueur des sarisses ou des piques des soldats de la phalange fut la principale cause de sa défaite, parce qu'il n'y avoit guere que les piques du premier & du second rang dont on pût se servir dans la défense » & dans l'attaque, & que celles des autres rangs restoient comme immobiles & sans effet; elles se trouvoient toutes ramassées en faisceaux entre l'intervalle de chaque file, sans qu'il fût presque possible aux piquiers du troisième rang (car le reste ne seroit que d'appui), & même au second de voir ce qui se passoit hors du premier rang, ni de remuer leurs longues piques qui se trouvoient comme enchaînées & emboîtées entre les files, sans pouvoir porter leurs coups à droite ou à gauche; ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de surmonter un obstacle redoutable en apparence, & au fond très-méprisable. » Folard, traité de la colonne. Voyez pour ce qui concerne la formation & la composition de la phalange, la tactique d'Elie & celle d'Arrien. (Q)

PHALANGE, (Hist. nat. & Méd.) espèce d'araignée vénimeuse, dont la piquure fait tomber dans un assoupissement léthargique; les remèdes à ce poison sont l'orviétan, les sels volatils de vipères, de corne de cerf, d'urine, la danse, la symphonie.

La tarentule est une phalange dont plusieurs auteurs ont donné l'histoire, & dont la morsure se guérit par le son des instrumens & la danse.

Le venin des phalanges consiste en un sel acide qu'elles élancent dans les vénéules des chairs par leur piquure, & qui est porté ensuite dans les grands vaisseaux, où il intercepte la circulation en figeant le sang; d'où vient que les sels volatils alkalis, & tous les autres remèdes propres à raréfier les humeurs,

& à les rendre fluides, sont bons pour dissiper ce Pénin.

Les *phalanges* écrasées & appliquées autour du poignet à l'entrée de l'accès d'une fièvre intermittente, la guérissent quelquefois à cause de leur sel volatil qui entre par les pores, & qui dissout ou emporte par sa volatilité l'humeur qui causoit la fièvre.

**PHALANGIUM**, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur liliacée, & composée de six pétales. Le pistil sort du milieu de cette fleur, & devient dans la suite un fruit arrondi & divisé en trois loges, qui renferme des semences anguleuses. Ajoutez aux caractères de ce genre que la racine est fibreuse, ce qui fera distinguer aisément le *phalangium* de l'*ornitogalum*. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

**PHALANGOSE**, f. f. (*Médec.*) *φαναγώσις*; nous dirions en François, rangée d'un grand nombre de cils des paupières, qui se portent au-dedans de l'œil & l'offensent; selon Paul Éginete, la *phalangoise* est un renversement du bord de la paupière au-dedans de l'œil, sans aucune relaxation de cette paupière; ce vice de la paupière est une espèce de trichiasis. Voyez ce mot.

**PHALANNA**, ( *Géog. anc.* ) 1<sup>o</sup>. ville de la Perthébie. Lycophron écrit *Phalanum*: ville de l'île de Crète: Etienne le géographe dit que Phagiadès le péripatéticien étoit natif de cette ville. ( *D. J.* )

**PHALARIQUE**, f. f. (*Art milit. des anc.*) *phalarica*; c'étoit un dard d'une espèce particulière. Voici la description que Tite-Live en fait, l. XXI. *Phalarica erat Saguntinis missile telum, hastili oblongo, & cetera tereti, praterquam ad extremum, ubi ferrum exstabat. Et sicut in pilo quadratum in stupā circumligabant, linebantque pice. Ferrum autem tres in longum habebat pedes, ut cum armis transfigere corpus posset. Sed id maxime, etiam si hastisset in scuto, nec penetrasset in corpus, pavorem faciebat: quod cum medium accensum miseretur, conceptumque ipso motu multo majorem ignem ferret, arma omitti cogebat, nudumque militem ad insequentes ius præbebat.*

La *phalarique* étoit donc une longue lance, une espèce de perruque, & il falloit qu'elle fût grosse, pique *Silius Italicus* l'appelle *trabs*. Son fer avoit trois piés de longueur; c'étoit une arme blanche, & une arme à feu. Dans le combat de Turnus, décrit par Virgile, *Æneid. l. IX. v. 702.* la *phalarique* ne paroît pas une arme à feu. Dans d'autres occasions, on enveloppoit le fer qui étoit quarré, d'étoupes poissées: on y mettoit le feu, & on le lançoit avec la baliste contre les tours de bois appelée *fali*, & contre les machines de guerre, quelquefois même contre des hommes, dont on perçoit le bouclier, la cuirasse, & le corps en même tems. Ce fut cette sorte particulière d'armes dont se servirent les Sagontins dans la défense de leur ville; comme dit Tite-Live, que j'ai cité ci-dessus. ( *D. J.* )

**PHALARIS**, f. m. (*Botan.*) genre de plante dont voici les caractères, selon Ray. Il porte un gros épi composé d'un amas écailléux de gouffles pleines de semences; deux de ces gouffles sont creuses, carénées, contenant une graine enveloppée de sa cosse. Le même botaniste établit huit espèces de *phalaris*, dont la plus connue est à graines blanches; c'est le *gramen spicatum, semine miliaceo albo*, de Tournefort. l. R. H. 518.

Mais le *phalaris* dans le système de Linnæus, renferme tous les *phalaroides*, & forme un genre distinct de plante qu'il caractérise ainsi. Le calice, qui ne contient qu'une fleur est large, obtus, applati, formé de deux pièces, dont chacune est aplatie, obtuse en-dessus, avec des bords qui se rencontrent en lignes parallèles. La fleur est aussi à deux pièces, & plus petite que le calice. Les étamines sont trois filets capillaires, plus courts que le calice. Les boffet-

tes des étamines sont oblongues; l'embryon du pistil est arrondi; les styles sont au nombre de deux, & très-déliés; les stygmates sont chevelus; la fleur sert d'une enveloppe ferrée à la semence. Cette graine est unique, lisse, arrondie, mais pointue aux deux bouts. ( *D. J.* )

**PHALARNA**, ou plutôt **PHALASARNA**, (*Géogr. anc.*) comme lit Calaubon dans Strabon, liv. X. p. 479. Décérarque parle de *Phalafarna* en ces termes: on dit qu'il y a dans l'île de Crète une ville nommée *Phalafarna*, située à l'occident de cette île; qu'elle a un port qu'on peut fermer, & un temple de Diane Dietynne. On croit que c'est présentement le bourg Concarini.

**PHALÈRE**, *Phalerum*, (*Géog. anc.*) ancien port & ville de l'Attique, nommé au paravant *Phanos*, selon Suidas. C'étoit le port de la ville d'Athènes; il étoit extrêmement habité avant que Thémistocle eût entrepris de fortifier le Pyrée, & d'y transporter la marine.

C'est au *Phalere* qu'on avoit mis les autels des dieux inconnus, dont a parlé S. Paul. « En passant, dit cet apôtre, & en contemplant vos dévotions, j'ai trouvé même un autel, où il y avoit cette inscription, au dieu inconnu: Je vous annonce donc ce-lui que vous honorez sans le connoître ».

L'inscription n'étoit pas telle que S. Paul la rapportoit, au dieu inconnu; car il y avoit, aux dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, dieux inconnus & étrangers; mais comme l'apôtre n'avoit pas besoin de plusieurs divinités inconnues, & qu'il ne lui falloit qu'un dieu inconnu, il s'est servi du singulier au lieu du pluriel.

Pausanias, Philostrate & Suidas se servent du nombre pluriel, quand ils parlent de l'inscription de cet autel, & Diogène Laërce attribue à Epiménide d'avoir fait bâtir des autels sans nom; or c'est à Epiménide qu'on attribue ordinairement l'autel des dieux inconnus; mais il ne laisse pas d'être vrai que Théophraste, Isidore de Péluze, Écumenius & Chrysostome, se sont servi du singulier en parlant de cet autel. Meursius assure que les habitants d'Athènes s'étant convertis à l'Evangile, consacrerent au dieu inconnu, le temple où l'autel d'Epiménide avoit été élevé.

On voit encore à la distance d'un mille de *Phalere* sur le rivage, le lieu où étoit jadis la forteresse de Munichia, dont il est si souvent parlé dans l'histoire ancienne, tant par la beauté de son temple de Diane, qu'à cause que les gens qu'on maltraitoit au Pyrée & à *Phalere*, y trouvoient un sûr asyle.

Le *Phalere* se nomme aujourd'hui *Porto*, & est à cinq quarts de lieues d'Athènes, mais sans avoir un seul habitant. Wheler dit qu'il y reste seulement quelques vestiges des murailles qui fermoient autrefois ce port. Il est aujourd'hui plein de sable, tout à découvert tant au vent du sud en été, qu'au vent d'aval en hiver; & les vaisseaux qui y mouillent sont forcés de se tenir au large, parce qu'il n'y a pas de fond; en sorte que les Athéniens eurent raison d'abandonner ce port, pour retirer leurs vaisseaux dans le Pyrée.

Cependant on est toujours tenté d'y débarquer, quand on se rappelle que le poète Musée, qui inventa la sphère, y a la sépulture depuis trois mille ans; & plus encore, quand on songe que c'est dans ce lieu que vit le jour un des plus grands hommes qu'Athènes ait jamais produit; je parle de Démétrius de *Phalere*, philosophe péripatéticien, homme d'état, savant & plein de modération. Il s'éleva par son mérite, devint archonte d'Athènes, & gouverna cette république pendant dix ans avec un pouvoir absolu, dont il n'abusa jamais.

On ne fait pas précisément l'année qu'il naquit;



mais il paroît par Cicéron, qu'il ne devoit pas être âgé lorsqu'il parvint au gouvernement de la république sous Cassander, roi de Macédoine, la troisième année de la 115<sup>e</sup>. olympiade.

Il fut non-seulement le disciple, mais encore l'ami intime de Théophraste; sous un aussi savant maître, il perfectionna les talens naturels qu'il avoit pour l'éloquence, & se rendit encore habile dans la philosophie, la politique & l'histoire. On peut voir dans Diogene Laërce, le catalogue des ouvrages qu'il avoit composés sur différens genres de sciences. Il est le seul des Grecs, dit Cicéron, qui ait pris soin de cultiver en même tems la philosophie & l'éloquence; & pour s'être attaché à traiter des matieres philosophiques, & l'avoir fait avec toute l'exactitude & la subtilité que demande ce genre d'écriture, il n'a pas laissé d'être orateur. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'est pas des plus véhémens; cependant il a ses grâces, & on reconnoît aisément en lui le génie de son maître Théophraste. Cette douceur, qui faisoit le caractère de ses ouvrages, étoit aussi celui de son esprit; il étoit d'ailleurs très-bien fait de sa personne, & la beauté de ses fourcils, lui valut le nom de *χαλκιδάκιος*.

Pendant les dix années qu'il gouverna sa patrie, il s'acquît tant de gloire, qu'il n'est pas facile, ajoute Cicéron, de trouver quelqu'un qui ait excellé comme lui tout ensemble dans l'art du gouvernement & dans les sciences. Il augmenta les revenus de l'état, & il embellit la ville d'Athènes d'édifices. Il diminua le luxe qui n'étoit que pour le faste, & laissa au peuple la liberté d'user de ses richesses pour les cérémonies religieuses, & les fêtes publiques que l'antiquité avoit consacrées. Il régla les mœurs, & les pauvres citoyens vertueux furent l'objet de ses attentions. C'est ainsi, dit Elien, que se passa glorieusement l'administration de ce grand homme, jusqu'à ce que l'envie si naturelle à ses compatriotes, l'obligea de sortir d'Athènes.

Au commencement de la seconde année de la cent dix-huitième olympiade, Démétrius Poliorcetes vint aborder au port de Pyrée, avec une flotte de deux cent cinquante vaisseaux, annonçant aux Athéniens qu'il venoit pour rétablir chez eux les lois de la liberté, & chasser de leurs villes les garnisons de Cassander. En vain Démétrius de Phalère représenta au peuple d'Athènes, que le fils d'Antigonos ne feroit rien de ce qu'il promettoit, ils n'écouterent point leur archonte, qui prit le parti de se retirer de la ville, & de demander à ce prince une escorte pour le conduire à Thèbes. Démétrius Poliorcetes lui accorda sa demande, respectant, dit Plutarque, sa réputation & sa vertu.

Bientôt les Athéniens renversèrent les 360 statues qu'ils avoient élevées à sa gloire, & l'accusant d'avoir fait beaucoup de choses contre les lois pendant son gouvernement, il fut condamné à mort; ceux qui avoient eu une étroite liaison avec lui, furent inquiétés; & peu s'en fallut que le poète Ménandre ne fût appelé en jugement, pour la seule raison qu'il avoit été de ses amis.

Démétrius de Phalère après avoir resté quelques tems à Thèbes, se retira vers Ptolémée Soter, la première année de la cent vingtième olympiade. Ce prince, recommandable par sa libéralité, la noblesse de ses sentimens, & sa débonnaireté à l'égard de ses amis, étoit le refuge de tous les malheureux. Démétrius en fut bien reçu; & , selon Elien, Ptolémée lui donna la fonction de veiller à l'observation des lois de l'état. Il tint le premier rang parmi les amis de ce roi; il vécut dans l'abondance de toutes choses, & se trouva en état d'envoyer des présens à ses amis d'Athènes: c'étoit de ces véritables amis, dont Démétrius disoit, « qu'ils ne venoient dans la prospéri-

» té, qu'après qu'on les avoit mandés; mais que dans » l'adversité ils le présentent toujours sans qu'on les » eût priés ».

Il s'occupa pendant son exil à composer plusieurs ouvrages sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile; & cette occupation étoit pour son esprit une espece de nourriture, qui entretenoit en lui le goût de l'urbanité attique. Mais un ouvrage dont plusieurs auteurs lui font honneur, c'est l'établissement de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Aristée, Aristobule, philosophe péripatéticien, juif, Joseph, Tertullien, Clément d'Alexandrie, S. Cyrille de Jérusalem, S. Epiphane, S. Jérôme, S. Augustin, & plusieurs autres écrivains chrétiens, qui ont parlé de cette bibliothèque, & de la traduction des septante, disent tous que cet établissement fut commis aux soins de Démétrius de Phalère. Les auteurs payens ont à la vérité parlé de la bibliothèque d'Alexandrie, mais ils ne font point mention de Démétrius. Joseph Scaliger s'est déclaré ouvertement contre le sentiment des auteurs chrétiens, fondé sur ce que Démétrius ayant été l'objet de la haine de Ptolémée Philadelphie, il n'avoit pu être l'instrument dont ce prince s'étoit servi pour cet établissement.

Quoi qu'il en soit, Démétrius de Phalère vécut paisiblement en Egypte pendant dix-neuf ou vingt ans, sous le gouvernement tranquille de Ptolémée Soter. Ce prince, deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la royauté, & de la céder à Ptolémée Philadelphie, malgré les raisons qu'employa Démétrius pour l'en dissuader; bien-tôt après, il eut tout lieu de se repentir de ses avis; car Soter étant mort l'année suivante, Ptolémée Philadelphie, instruit du conseil que Démétrius avoit donné à son père, le régua dans une province, où il mena une vie fort triste, & mourut enfin de la piquure d'un aspic, âgé d'environ 67 ans, dans la troisième ou quatrième année de la cent vingt-quatrième olympiade. Cicéron nous apprend qu'il mourut volontairement, & de la même manière que Cléopâtre se fit mourir depuis. *Video, dit-il, (Orat. pro Rabirio) Demetrium, & ex republica Atheniensium, quam optime digesserat, & ex doctrina nobilem & clarum, qui Phalereus vocatus est, in eodem isto Aegyptii regno, aspidē ad corpus admodū, vidē esse privatum.* Il fut enterré près de Diopolis dans le canton de Busris. *Extrait des mém. de littérat. t. l'III. in-4<sup>o</sup>.*

2<sup>o</sup>. *Phalerum* est encore le nom d'une ville de Thessalie, selon Suidas & Etienne le géographe. Les habitans de cette ville sont appelés *Phalerenses* par Strabon. *Le Chevalier DE JAUCOURT.*

PHALEUCE, ou PHALEUQUE, f. m. (*Belles lettres.*) dans la poésie grecque & latine. C'est une sorte de vers de cinq piés, dont le premier est un spondée, le second un dactyle, & les trois derniers sont des trochées: on l'appelle aussi *hendecasyllabe*, parce qu'il est composé d'onze syllabes, comme

*Numquam divitiis deos rogavi,*

*Contentus modicis, meoque latus, Martial.*

Ce vers est très-propre pour l'épigramme & pour les poésies légères. Catulle y excelloit. On prétend qu'il a tiré son nom de Phaleucus, qui l'inventa.

PHALLIQUES, (*Antiq. grecq.*) fêtes que l'on célébroit à Athènes en l'honneur de Bacchus. Elles furent instituées par un habitant d'Eleuthère nommé *Pégase*, à l'occasion qu'on va dire. Pégase ayant porté des images de Bacchus à Athènes, s'attira la rixe & le mépris des Athéniens. Peu après ils furent frappés d'une maladie épidémique, qu'ils regardèrent comme une vengeance que le dieu tiroit d'eux. Il envoyèrent aussitôt à l'oracle pour avoir le remède au mal présent, & pour réparer l'injure qu'ils avoient faite à Bacchus. On leur répondit, qu'ils devoient

recevoir dans leur ville ce dieu en pompe, & lui rendre de grands honneurs. On fit faire des figures de Bacchus, qu'on porta en procession dans toute la ville, & on attacha aux thyrses des représentations des parties malades, comme pour marquer que c'étoit au dieu qu'on en devoit la guérison. Cette fête fut continuée dans la suite un jour chaque année.

**PHALLOPHORE**, f. m. (*Antiq. grecq. & rom.*) les phallophores étoient les ministres des Orgyes, ceux qui portoient le phallus dans les fêtes de Bacchus; ils couroient les rues barbouillés de lie de vin, couronnés de lierre, & chantant en l'honneur du dieu, des cantiques dignes de leurs fonctions.

**PHALLUS**, f. m. (*Littérat.*) c'est cette figure scandaleuse à nos yeux, du dieu des jardins, la même que l'on portoit en Grece aux fêtes de Bacchus, & plus anciennement encore aux fêtes d'Osiris. La coutume des bramins qui portent encore en procession le phallus des Egyptiens, est bien étrange pour nos mœurs. Nos idées de bienfaisance nous font penser, dit M. de Voltaire, qu'une cérémonie qui nous paroît si infâme, n'a été inventée que par la débauche; mais, ajoute le même écrivain, il n'est guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple, établi des cérémonies religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut introduite dans des tems de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée. Une telle cérémonie a dû ensuite inspirer la licence à la jeunesse, & paroître ridicule aux esprits sages, dans des tems plus raffinés, plus corrompus & plus éclairés; mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus; & il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir. (*D. J.*)

**PHALMAN**, f. m. (*Hist. nat.*) montre marin dont il est fait mention dans les auteurs arabes. Selon eux, on le trouve sur la côte de Tartarie, en une contrée appelée *Dist*.

**PHALTZBOURG**, (*Géog. mod.*) petite ville de France, entre l'Alsace & la Lorraine, avec titre de principauté. C'est une place d'importance pour la communication des trois évêchés de Metz, Toul & Verdun. Elle est sur une hauteur au pied des montagnes de Vosge, à 2 lieues de Saverne, 11 N. O. de Strasbourg, 92. E. de Paris. Long. 34. 56. 17. lat. 48. 46.

La ville de Phaltzbourg appartenait aux ducs de Lorraine, mais elle a été cédée à la France avec ses dépendances, par le traité de Vincennes, en 1661, ensuite par celui de Ryfwik en 1697, & finalement par celui de Paris en 1718. (*D. J.*)

**PHAMENOTH**, f. m. (*Calend. égyptien.*) nom que les Egyptiens donnent au septième mois de leur année. Il commence le 25 Février du calendrier Julien.

**PHANEUS**, (*Mythol.*) les peuples de l'île de Chio honoroient Apollon sous le nom de Phaneus; c'est-à-dire celui qui donne la lumière, de *phain*, luire, éclairer.

**PHANTASE**, f. m. (*Mythol.*) divinité trompeuse qui enchantait les sens de ceux qui veilloient ou qui dormoient. Ce dieu maléfaisant, environné d'une foule innombrable de menfonges ailés qui voltigent autour de lui, répandoit de nuit ou de jour une liqueur subtile sur les yeux de ceux qu'il vouloit décevoir. Dès ce moment leurs rêves les abusoient; & quand ils étoient levés, ils n'éprouvoient pas de moindres illusions, ils ne voyoient rien de véritable; enfin de fausses images de ce qu'ils regardoient, se présentent également à leur vue pour les tromper. Ce sont-là les erreurs de l'imagination, & c'est des phantômes qu'elle se fait, que le mot de *phantase* a tiré sa naissance.

**PHANTASTIQUE**, en Musique, stile phantastique, c'est-à-dire, manière de composition libre & aisée, propre aux instrumens. Voyez **STYLE & COMPOSITION**. (*S.*)

**PHANTOME**, f. m. (*Théolog. payenne.*) spectre effrayant. La même source d'où sont venus les oracles, a donné naissance aux phantômes. On se forgea des dieux qu'on n'inspiroient que la terreur & la crainte des maux qu'on les croyoit capables de faire: ayant plus de part à la religion des peuples, que la confiance & l'amour de la justice, les esprits s'occupèrent des idées de leurs divinités redoutables, sous des figures monstrueuses, qui ne pouvoient manquer d'altérer l'imagination des enfans. Ces vains phantômes les tenoient dans une frayeur terrible, & lui deroit quelquefois autant que leur vie.

Mais les poètes ôterent aux phantômes leur appareil ridicule, pour ne les considérer que comme des illusions que les dieux employoient quelquefois à tromper les hommes; c'est ainsi que dans Virgile, Junon voulant sauver Turnus, & le tirer de la mêlée où il exposoit témérairement sa valeur, forma d'une épaisse nuée, le phantôme d'Enée, auquel elle donna les armes, la démarche & le son de voix du prince troyen. Elle présente ce phantôme devant Turnus, qui ne manqua pas d'abord de l'attaquer; le faux Enée se fauve, & Turnus le poursuit jusques dans un vaisseau qui se trouvoit au port: alors la déesse pousse le vaisseau en pleine mer, & fait disparaître le rival imaginaire du prince Rutule.

*Quo fugis Ænea, thalamos ne desere patris?*

*Talia vociferans, sequitur, stridulumque coruscant*

*Mucronem, nec ferre vides sua gaudia ventos.*

*Æneid. lib. 10. v. 649.*

« Où suis-tu Enée, s'écrie-t-il, n'abandonne pas l'épouse qui t'est promise »? En parlant ainsi, il poursuit un phantôme, l'épée à la main, & ne voit pas que les vents emportent la fausse joie. (*D. J.*)

**PHARAON**, f. m. (*Jeu de hasard.*) les principales règles de ce jeu sont,

Que le banquier taille avec un jeu entier composé de cinquante-deux cartes.

Qu'il tire toutes les cartes de suite, mettant les unes à sa droite, & les autres à sa gauche.

Qu'à chaque main on taille, c'est-à-dire de deux en deux cartes: le ponte a la liberté de prendre une ou plusieurs cartes, & de hasarder dessus une certaine somme.

Que le banquier gagne la mise du ponte, lorsque la carte du ponte arrive à la main droite dans un rang impair, & qu'il perd, lorsque la carte du ponte tombe à la main gauche, & dans un rang pair.

Que le banquier prend la moitié de ce que le ponte a mis sur la carte, lorsque dans une même taille, la carte du ponte vient deux fois; ce qui fait une partie de l'avantage du banquier.

Et enfin que la dernière carte qui devoit être pour le ponte, n'est ni pour lui, ni pour le banquier; ce qui est encore un avantage pour le banquier;

D'où l'on voit, 1°. que la carte du ponte n'étant plus qu'une fois dans le talon, la différence du sort du banquier & du ponte est fondée sur ce qu'entre tous les divers arrangements possibles des cartes du banquier, il y en a un plus grand nombre qui le font gagner, qu'il n'y en a qui le font perdre, la dernière carte étant considérée comme nulle; 2°. que l'avantage du banquier augmente à mesure que le nombre des cartes du banquier diminue; 3°. que la carte du ponte étant deux fois dans le talon, l'avantage du banquier se tire de la probabilité qu'il y a qu'elle carte du ponte viendra deux fois dans une même taille; car alors le banquier gagne la moitié de la mise du ponte, excepté le seul cas où la carte du ponte viendrait en doublet dans la dernière taille, ce qui donneroit au banquier la mise entière du ponte; 4°. que la carte du ponte étant trois ou quatre fois dans la main du banquier,



l'avantage du banquier est fondé sur la possibilité qu'il y a que la carte du pont se trouve deux fois dans une même taille, avant qu'elle soit venue en pur gain ou en pure perte pour le banquier. Or cette possibilité augmente ou diminue; selon qu'il y a plus ou moins de cartes dans la main du banquier, & selon que la carte du pont se y trouve plus ou moins de fois.

D'où l'on conclut encore que pour connoître l'avantage du banquier, par rapport aux pontes, dans toutes les différentes circonstances du jeu, il faut découvrir dans tous les différens arrangemens possibles des cartes que tient le banquier, & dans la supposition que la carte s'y trouve ou une, ou deux, ou trois, ou quatre fois, quels sont ceux qui le font gagner, quels sont ceux qui lui donnent la moitié de la mise du pont, quels sont ceux qui le font perdre, & quels sont ceux enfin qui ne le font ni perdre ni gagner.

On peut former deux tables de tous ces différens hasards. Pour en connoître l'usage, dans la première, le chiffre renfermé dans la cellule □ exprimerait le nombre de cartes que tient le banquier, & le nombre qui suit, ou la cellule dans la première colonne, ou deux points dans les autres colonnes, exprimeroient le nombre de fois que la carte du pont est supposée se trouver dans la main du banquier.

L'usage de la seconde table seroit de donner des expressions, à la vérité moins exactes, mais plus simples & plus intelligibles aux joueurs; pour entendre cette table, il faut savoir que ce signe  $\times$  marque excès, & que celui-ci  $<$  marque défaut; en sorte que  $>\frac{1}{2}<\frac{1}{3}$  signifie plus grand que  $\frac{1}{2}$ , & plus petit que  $\frac{1}{3}$ .

En examinant ces tables, on verroit dans la première colonne que l'avantage du banquier est exprimé dans la première colonne par une fraction dont le numérateur étant toujours l'unité, le dénominateur est le nombre des cartes que tient le banquier.

Dans la seconde colonne, que cet avantage est exprimé par une fraction dont le numérateur étant selon la suite des nombres naturels, 1, 2, 3, 4, &c. le dénominateur a pour différence entre ces termes, les nombres 8, 26, 34, 42, 50, 58, dont la différence est 8.

Que dans la troisième colonne le numérateur étant toujours 3, la différence qui regne dans le dénominateur est 8.

Que dans la quatrième colonne la différence étant toujours 4 dans le numérateur, le dénominateur a pour différence entre ses termes les nombres 24, 40, 56, 72, 88, & dont la différence est 16.

Qu'une autre uniformité assez singulière entre les derniers chiffres du dénominateur de chaque terme d'une colonne, c'est que dans la première les derniers chiffres du dénominateur sont selon cet ordre: 4, 6, 8, 0, 2, 4, 6, 8, 0, 2; & dans la seconde selon cet ordre, 2, 0, 6, 0, 2, 2, 0, 6, 0, 2, 2, 0, 6, 0, 2; & dans la troisième selon cet ordre, 2, 0, 8, 6, 4, 2, 0, 8, 6, 4; & dans la quatrième selon cet ordre, 6, 0, 0, 6, 8, 6, 0, 0, 6, 8, &c.

On pourroit, par le moyen de ces tables, trouver tout d'un coup combien un banquier a d'avantage sur chaque carte, combien chaque taille complete aura dû, à fortune égale, apporter de profit au banquier, si l'on se souvient du nombre de cartes prises par les pontes, des diverses circonstances dans lesquelles on les a mises au jeu, & enfin de la quantité d'argent hasardé sur ces cartes.

On donneroit de justes bornes à cet avantage, en établissant que les doublets fussent indifférens pour le banquier & pour le pont, ou du-moins qu'ils valussent seulement au banquier le tiers ou le quart de la mise du pont.

Afin que le pont prenant une carte ait le moins de désavantage possible, il faut qu'il en choisisse une

qui ait passé deux fois; il y auroit plus de désavantage pour lui; s'il prenoit une carte qui eût passé une fois; plus encore sur une carte qui auroit passé trois fois, & le plus mauvais choix seroit d'une carte qui n'auroit point encore passé.

Ainsi, en supposant  $A =$  une pistole, l'avantage du banquier qui seroit 19 sols 2 deniers, dans la supposition que la carte du pont fût quatre fois dans douze cartes, deviendra 16 sols 8 deniers si elle n'y est qu'une fois; 13 sols 7 deniers si elle y est trois fois; & 10 sols 7 deniers si elle n'y est que deux fois.

Les personnes qui n'ont pas examiné le fond du jeu demanderoient pourquoi on n'a rien dit des mases, des parolis, de la paix, & des sept & le va, c'est que tout cela ne signifie rien, qu'on risque plus ou moins, & puis c'est tout; les chances ne changent point.

L'avantage du banquier augmente à proportion que le nombre de ses cartes diminue.

L'avantage du banquier sur une carte qui n'a point passé, est presque double de celui qu'il a sur une carte qui a passé deux fois; son avantage sur une carte qui a passé trois fois est à son avantage sur une carte qui a passé deux fois dans un plus grand rapport que de trois à deux.

L'avantage du banquier qui ne seroit qu'environ 24 sols si le pont mettoit six pistoles ou à la première taille du jeu, ou sur une carte qui auroit passé deux fois, lorsqu'il n'en resteroit plus que vingt-huit dans la main du banquier (car ces deux cas reviennent à-peu-près à la même chose) fera 7 liv. 2 sols si le pont met six pistoles sur une carte qui n'ait point encore passé, le talon n'étant composé que de dix cartes.

L'avantage du banquier seroit précisément de six livres, si la carte du pont, dans ce dernier cas, passe trois fois.

Ainsi, toute la science du pharaon se réduit pour les pontes à l'observation des deux règles suivantes.

Ne prendre des cartes que dans les premières tailles, & hasarder sur le jeu d'autant moins qu'il y a un plus grand nombre de tailles passées.

Regarder comme les plus mauvaises cartes celles qui n'ont point encore passé, ou qui ont passé trois fois, & préférer à toutes celles qui ont passé deux fois.

C'est ainsi que le pont rendra son désavantage le moindre possible.

**PHARÆ**, (*Géog. anc.*) il y a plusieurs villes de ce nom, savoir, 1°. celle de l'Achaïe propre, selon Polybe, *liv. II. n°. 41.* & Etienne le géographe, qui connoît dans la même contrée une ville nommée *Phara*.

Il se pourroit fort bien faire que cette dernière seroit la même que *Phara*, que Ptolomée, *liv. III. chap. xvj.* appelle aussi *Phara*, il la met dans les terres; mais suivant l'ordre dans lequel Strabon, *livre VIII. pag. 388.* qui écrit *Phara*, place cette ville, elle ne devoit pas être bien éloignée de la mer.

2°. *Phara* du Péloponnèse, près du golfe Messéniaque: Ptolomée, *liv. III. chap. xvj.* qui écrit *Phara*, la place au-delà du fleuve Pamisus; & Pausanias, *l. Messén. c. xxxij.* dit qu'elle étoit presque à 6 stades de la mer.

3°. *Phara* de l'île de Crète, selon Etienne le géographe, qui dit que c'étoit une colonie des Messéniens. Pline, *liv. IV. chap. xij.* fait aussi mention de cette ville. (*D. J.*)

**PHARAN**, (*Géog. anc.*) 1°. désert de l'Arabie pétrée, au midi de la Terre promise, au nord & à l'orient du golfe Élanitique; il en est beaucoup parlé dans l'Écriture; la plupart des demeures de ce pays étoient creusées dans le roc.

2°. *Pharan*, ville de l'Arabie pétrée, située à trois

jours de la ville d'Elat ou Ailat, vers l'Orient: c'est cette ville qui donnoit le nom au désert de *Pharan*.

*PHARANGIUM*, (*Geog. anc.*) forteresse de la Perse arménienne. Procope, *liv. II. chap. xxv.* dans son Histoire de la guerre contre les Perses, dit qu'il y avoit des mines d'or aux environs, & que Cavade à qui le roi de Perse en avoit donné la direction, livra le fort de *Pharangium* aux Romains, à la charge qu'il ne leur donneroit rien de l'or qu'il tiroit des mines. Procope dit plus bas, *liv. II. chap. xxix.* que le fleuve Boas prend sa source dans le pays des Arméniens qui habitent *Pharangium*, proche des frontières des Traniens. (*D. J.*)

*PHARE*, f. m. (*Littérature.*) tour construite à l'entrée des ports ou aux environs, laquelle par le moyen des feux qu'on y tient allumés, servent sur mer à guider pendant la nuit ceux qui approchent des côtes.

Ces tours étoient en usage dès les plus anciens tems. Leichès, auteur de la petite Iliade, qui vivoit en la trentième olympiade, en mettoit une au promontoire de Sigée, auprès duquel il y avoit une rade où les vaisseaux abordoient. Il y avoit des tours semblables dans le pirée d'Athènes & dans beaucoup d'autres ports de la Grece. Elles étoient d'abord d'une structure fort simple; mais Ptolomée Philadelphie en fit faire une dans l'île de Pharos, si grande & si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde. Cette tour, élevée l'an 470 de la fondation de Rome, prit bientôt le nom de l'île; on l'appella le *phare*, nom qui depuis a été donné à toutes les autres tours servant au même usage. Voici l'histoire des *phares* d'après un mémoire de dom Bernard de Montfaucon, inséré dans le *recueil de Littér. tom. VI.*

Les rois d'Egypte joignirent l'île de Pharos à la terre par une chaussée, & par un pont qui alloit de la chaussée à l'île. Elle avoit un promontoire ou une roche contre laquelle les flots de la mer se brôient. Ce fut sur cette roche que Ptolomée fit bâtir de pierre blanche la tour du *phare*, ayant plusieurs étages voûtés, à-peu-près comme la tour de Babylone, qui étoit à huit étages, ou plutôt, comme Hérodote s'exprime, à huit tours l'une sur l'autre.

L'extraordinaire hauteur de cette tour faisoit que le feu que l'on allumoit dessus paroisoit comme une lune, c'est ce qui a fait dire à Stace :

*Lumina noctivaga tollit Paros æmula luna.*

Mais quand on le voyoit de loin, il sembloit plus petit, & avoit la forme d'une étoile assez élevée sur l'horison, ce qui trompoit quelquefois les marins, qui croyant voir un de ces astres qui les guidoient pour la navigation, tournoient leurs proues d'un autre côté, & alloient se jeter dans les sables de la Marmarique.

Le géographe de Nubie, auteur qui écrivoit il y a environ 650 ans, parle de la tour du *phare* comme d'un édifice qui subsistoit encore de son tems; il l'appelle un *candélabre*, à cause du feu & de la flamme qui y paroisoit toutes les nuits. Il n'y en a point, dit-il, de semblables dans tout l'univers; quant à la solidité de sa structure, elle est bâtie de pierres très-dures jointes ensemble avec des ligatures de plomb. La hauteur de la tour, poursuit-il, est de trois cens coudées ou de cent cinquante coudées; c'est ainsi qu'il s'exprime pour marquer que la tour avoit la taille de cent hommes, en comptant trois coudées pour la taille d'un homme. Selon la description du même auteur, il falloit qu'elle fût fort large en bas, puisqu'il dit qu'on y avoit bâti des maisons. Il ajoute que cette partie d'en bas, qui étoit si large, occupoit la moitié de la hauteur de cette tour; que l'étage qui étoit au-dessus de la première voûte étoit beaucoup plus étroit que le précédent, en sorte qu'il falloit

une galerie où l'on pouvoit se promener. Il parle plus obscurément des étages supérieurs, & il dit seulement qu'à mesure qu'on monte, les escaliers sont plus courts, & qu'il y a des fenêtres de tous côtés pour éclairer les montées.

Plinie dit que ce *phare* coûta huit cens talens, qui à raison de quatre cens cinquante livres sterling pour chaque talent, supposé que ce soit monnoie d'Alexandrie, font la somme de trois cens soixante mille livres sterling. Sostrate Gnidien qui en fut l'architecte, sentant tout le prix de son travail, craignit l'envie & la basse jalousie, de tout tems ennemies du vrai mérite, s'il en faisoit parade & s'il ne l'appuyoit d'une puissante protection. Touché également de l'amour de la gloire & de celui du repos, il voulut concilier l'un avec l'autre. Dans cette vue il dédia ce *phare* au roi, par une inscription toute à son avantage; mais il ne la grava que sur du plâtre, proprement plaqué sur une autre inscription contenant ces mots : *Sostrate Gnidien, fils de Dixiphane, a consacré cet ouvrage aux dieux nos conservateurs & au salut des navigateurs.* Par cet artifice la première dédicace ne subsista guère que pendant la vie du roi, le plâtre se détruisant peu-à-peu, & l'autre parut alors, & a transmis le nom de Sostrate à la postérité. Fischer a représenté le *phare* de Sostrate dans son *Essai d'Architecture historique*, planche IX. liv. I.

Le *phare* d'Alexandrie, qui communiqua son nom à tous les autres, leur servit aussi de modèle. Hérodien nous apprend qu'ils étoient tous de la même forme. Voici la description qu'il en donne à l'occasion de ces catafalques qu'on dressoit aux funérailles des empereurs. « Au-dessus du premier quarré il y a un autre étage plus petit, orné de même, & » qui a des portes ouvertes; sur celui-là il y en a un » autre, & sur celui-ci encore un autre, c'est-à-dire » jusqu'à trois ou quatre, dont les plus hauts sont » toujours de moindre enceinte que les plus bas, de » sorte que le haut est le plus petit de tous; tout » le catafalque est semblable à ces tours qu'on voit » sur les ports & qu'on appelle *phares*, où l'on met » des feux pour éclairer les vaisseaux, & leur donner moyen de se retirer en lieu sûr. »

Il y a eu plusieurs *phares* en Italie. Plinie parle de ceux de Ravenne & de Pouzzol; Suétone fait aussi mention du *phare* de l'île Caprée, qu'un tremblement de terre fit tomber peu de jours avant la mort de Tibère. Il ne faut pas douter qu'on n'en ait fait encore bien d'autres.

Denis de Byfance, géographe, cité par Pierre Gilles, fait la description d'un *phare* célèbre situé à l'embouchure du fleuve Chryssorhoas, qui se dégorgeoit dans le Bosphore de Thrace. Au sommet de la colline, dit-il, au bas de laquelle coule le Chryssorhoas, on voit la tour Timée d'une hauteur extraordinaire, d'où l'on découvre une grande plage de mer, & que l'on a bâtie pour la sûreté de ceux qui navigoient, en allumant des feux à son sommet pour les guider, ce qui étoit d'autant plus nécessaire que l'un & l'autre bord de cette mer est sans ports, & que les ancres ne sauroient prendre à son fond; mais les Barbares de la côte allumoient d'autres feux aux endroits les plus élevés des bords de la mer pour tromper les marins & profiter de son naufrage, lorsque se guidant par ces faux signaux, ils alloient se briser sur la côte; à présent, poursuit cet auteur, la tour est à demi ruinée, & l'on n'y met plus de fânal.

Un des plus célèbres *phares* que l'on connoisse, & qui subsistoit encore en 1643, c'est celui de Boulogne sur mer, *Banonia*, qui s'appelloit aussi autrefois *Gessoriacum*. Il semble qu'il n'y ait pas lieu de douter que ce ne soit de ce *phare* dont parle Suétone dans la vie de l'empereur Caius Caligula qui le fit bâtir.



bâti. Il y a d'autant plus lieu de croire que l'histoire ne fait mention d'un phare bâti sur cette côte, & qu'on n'y a jamais remarqué de trace d'aucun autre.

Cette tour fut élevée sur le promontoire ou sur la falaise qui commandoit au port de la ville. Elle étoit octogone; chacun des côtés avoit, selon Bucherius, vingt-quatre ou vingt-cinq piés. Son-circuit étoit donc d'environ deux cens piés, & son diamètre de soixante-six. Elle avoit douze entablemens ou especes de galeries qu'on voyoit au-dehors, en y comprenant celle d'en bas cachée par un petit fort que les Anglois avoient bâti tout-autour quand ils s'en rendirent maîtres en 1545. Chaque entablement ménagé sur l'épaisseur du mur de dessous, faisoit comme une petite galerie d'un pié & demi; ainsi ce phare alloit toujours en diminuant, comme nous avons vu des autres phares.

Ce phare étoit appelé depuis plusieurs siècles *turris ordans*, ou *turris ordenfis*. Les Boulonnois l'appelloient la tour d'ordre. Plusieurs croient, avec assez d'apparence, que *turris ordans* ou *ordenfis* s'étoit fait de *turris ardans*, la tour ardente, ce qui convenoit parfaitement à une tour où le feu paroïssoit toutes les nuits.

Comme il n'y a point d'ouvrage fait par la main des hommes qui ne périsse enfin, soit par l'injure du tems, soit par quelque autre accident, la tour & la forteresse tombèrent. Voici comment; cette partie de la falaise ou de la roche qui avançoit du côté de la mer, étoit comme un rempart qui mettoit la tour & la forteresse à couvert contre la violence des marées & des flots; mais les habitans y ayant ouvert des carrières pour vendre de la pierre aux Hollandois & à quelques villes voisines, tout ce devant se trouva à la fin dégarni, & alors la mer ne trouvant plus cette barrière, venoit se briser au-dessous de la tour, & en détachoit toujours quelques pieces; d'un autre côté, les eaux qui découloient de la falaise, minoient insensiblement la roche, & creusoient sous les fondemens du phare & de la forteresse, de sorte que l'an 1644, le 29 de Juillet, la tour & la forteresse tombèrent en plein midi. C'est encore un bonheur qu'un boulonnois, plus curieux que ses compatriotes, nous ait conservé la figure de ce phare; il seroit à souhaiter qu'il se fût avisé de nous instruire de même sur ses dimensions.

Ce phare, bâti par les Romains, éclairoit les vaisseaux qui passaient de la Grande-Bretagne dans les Gaules. Il ne faut point douter qu'il n'y en eût aussi un à la côte opposée, puisqu'il y étoit aussi nécessaire pour guider ceux qui passaient dans l'île. Plusieurs personnes croient que la vieille tour qui subsiste aujourd'hui au milieu du château de Douvre, étoit le phare des Romains; d'autres pensent que ce phare étoit situé où est le grand monceau de pierres & de chaux qu'on voit auprès du château de Douvre, & que les gens du pays appellent la *goutte du diable*.

L'archevêque de Cantorbéry envoya au P. Montfaucon un plan de ce qu'il croyoit être le phare de Douvre. En fouillant dans un grand monceau de maïfures, par l'ordre de cet archevêque, on trouva un phare tout-à-fait semblable à celui de Boulogne, sans aucune différence, ce qui fait juger que celui qui est encore aujourd'hui sur pié, ne fut fait que quand l'ancien eut été ruiné.

Le nom de phare s'étendit bien davantage que celui de maïfologie. Grégoire de Tours le prend en un autre sens. On vit, dit-il, un phare de feu qui sortit de l'église de saint Hilaire, & qui vint fondre sur le roi Clovis. Il se sert aussi de ce nom pour marquer un incendie: ils mirent, dit-il, le feu à l'église de saint Hilaire, & firent un grand phare; & pendant que l'église brûloit, ils pillèrent le monastère: un brûleur d'église

Tome XII.

étoit par conséquent un faïseur de phares.

On appella phares dans des tems postérieurs, certaines machines où l'on mettoit plusieurs lampes ou plusieurs cierges, & qui approchoient de nos lustres; elles étoient de diverses formes.

Ce mot phare a encore été pris en un sens plus métaphorique; on appelle quelquefois phare tout ce qui éclaire en instruisant, & même les gens d'esprit qui servent à éclairer les autres: c'est en ce sens que Ronfard disoit à Charles IX.

*Soyez mon phare, & garde d'abysses  
Ma nef qui tombe en si profonde mer.*

(Le chevalier DE JAUCCOURT.)

PHARÈS, (*Géog. anc.*) ville d'Achaïe, où Mercure & Vesta avoient conjointement un oracle célèbre. Auguste réunit cette ville au domaine de Patra; voici ce qu'en dit Pausanias.

On compte de Pharès à Patra, environ cent cinquante stades, & de la mer au continent, on en compte environ soixante-dix. Le fleuve Piérus passe fort près des murs de Pharès; c'est le même qui baigne les ruines d'Olene, & qui est appelé Piérus du côté de la mer. On voit sur les rives comme une forêt de platanes, vieux, creux pour la plupart, & en même tems d'une si prodigieuse grosseur, que plusieurs personnes y peuvent manger & dormir comme dans un antre.

La place publique de Pharès, continue Pausanias, est bâtie à l'antique, & son circuit est fort grand. Au milieu vous voyez un Mercure de marbre qui a une grande barbe; c'est une statue de médiocre grandeur, de figure quarrée, qui est debout à terre, sans piédestal. L'inscription porte que cette statue a été posée par-là par Simylus Méliénien, & que c'est Mercure Agoreus, ou le dieu du marché: on dit que ce dieu rend là des oracles.

Immédiatement devant sa statue, il y a une Vesta qui est aussi de marbre; la déesse est environnée de lampes de bronze, attachées les unes aux autres, & foudées avec du plomb. Celui qui veut consulter l'oracle, fait premierement sa prière à Vesta, il l'encense, il verse de l'huile dans toutes les lampes & les allume, puis s'avancant vers l'autel, il met dans la main droite de la statue une petite piece de cuivre, c'est la monnaie du pays; ensuite il s'approche du dieu, & lui fait à l'oreille telle question qu'il lui plaît. Après toutes ces cérémonies, il sort de la place en se bouchant les oreilles avec les mains; dès qu'il est dehors, il écoute les passans, & la première parole qu'il entend, lui tient lieu d'oracle; la même chose se pratique chez les Egyptiens dans le temple d'Apis.

Une autre curiosité de la ville de Pharès, c'est un vivier que l'on nomme *hama*, & qui est consacré à Mercure avec tous les poissons qui sont dedans, c'est pourquoi on ne le pêche jamais. Près de la statue du dieu, il y a une trentaine de grosses pierres quarrées, dont chacune est honorée par les habitans sous le nom de quelque divinité; ce qui n'est pas fort surprenant, car anciennement les Grecs rendoient à des pierres toutes brutes les mêmes honneurs qu'ils ont rendus depuis aux statues des dieux.

A quinze stades de la ville, les Dioscures ont un bois sacré tout planté de lauriers; on n'y voit ni temples, ni statues; mais si l'on en croit les habitans, il y a eu autrefois dans ce lieu nombre de statues qui ont été transportées à Rome; présentement il n'y reste qu'un autel qui est bâti de très-belles pierres. Au reste, je n'ai pu savoir si c'est Pharès, fils de Philodamie, & petit-fils de Danaüs, qui a bâti la ville de Pharès, ou si c'en est un autre; ce récit de Pausanias contient bien des choses curieuses, entre les-

quelles il faut mettre l'oracle singulier de cette ville. (D. J.)

PHARICUM, f. m. (*Hist. des poisons.*) nom d'un poison violent, qui par bonheur est inconnu aux modernes. Scribonius Largus nous apprend, n°. 195. qu'il étoit composé de plusieurs ingrédients; mais on n'en connaît aujourd'hui aucun. (D. J.)

PHARINGEE, en Anatomie, nom des artères qui se distribuent aux pharinx. Haller, icon. Anat. fust. 2. & 3.

PHARINGO-PALATIN DE SANTORINI, en Anatomie, est le pharingo-staphilin de Winslow, de Walther, d'Heister, de Valiava, &c. & une partie de muscle thyro-palatin. Voyez THYRO-PALATIN.

PHARINGO-STAPHILIN, en Anatomie, nom d'une paire de muscle de la lèvre qui viennent de chaque côté des parties latérales du pharinx & se terminent au voile du palais.

PHARINGOTOME, f. m. instrument de Chirurgie, dont on se sert pour scarifier les amygdales enflammées & si gonflées, qu'elles empêchent la déglutition & menacent de suffocation, ou pour ouvrir les abcès dans le fond de la gorge.

Ce mot est grec φάρυγγότομος, formé de φάρυγξ, pharinx, gosier, & de τομή, sédio, incisio, section, incision.

Cet instrument imaginé par M. Petit est une lancette cachée dans une canule ou gaine d'argent, & que l'on porte dans le fond de la bouche sans aucun risque, & sans que les malades, qui pour l'ordinaire craignent beaucoup les instrumens tranchans, s'en aperçoivent. fig. 3. Pl. XXIII.

Le pharingatome est composé de trois parties; d'une canule, d'un stilet & d'un ressort. Voyez la fig.

La canule se divise en deux parties; la supérieure qui forme le manche de l'instrument ressemble à une petite seringue à injection; c'est une petite canonnrière exactement cylindrique. Ce cylindre est creux, fort poli en dedans, & long de deux pouces sur six lignes de diamètre. On fait fonder sur le milieu de cette canonnrière un anneau, exactement rond & poli sur le côté parallèle au tranchant de la lancette; on passe le doigt du milieu dans cet anneau lorsqu'on tient l'instrument.

La partie inférieure de la canule est un fourreau ou gaine d'argent, de même que le cylindre. Sa longueur est de quatre pouces & demi, la largeur de quatre lignes, & son diamètre d'une ligne & un tiers y compris la cavité. Ce fourreau ne doit pas être soudé à la partie inférieure de la canonnrière; il faut qu'il s'y monte par le moyen d'une vis, pour pouvoir nettoyer l'instrument avec facilité, après une opération qui a couvert de pus ou de sang la lancette, qui rentre dans le fourreau dès que les incisions convenables sont faites.

La gaine doit être légèrement courbe, de façon que la convexité se trouve formée par un des côtés du fourreau, & la cavité par l'autre; cette légère courbure permet à l'œil de voir l'endroit abscédé ou gonflé où l'on veut opérer, avantage que n'auroit point une gaine droite.

La seconde partie du pharingatome est le stilet, ou pour mieux dire le mandrin; la matière est d'argent comme toute la gaine, & il est de deux ou trois lignes plus long qu'elle; les deux tiers de son corps doivent être aplatis, afin de cadrer avec la cavité du fourreau ou gaine. Ses deux extrémités sont différemment construites, car l'une est émincée pour y fonder une lancette à grain d'orge, assez forte pour résister & ne pas s'émoucher; l'autre extrémité est exactement ronde, & représente un petit cylindre dans l'étendue de deux travers de doigts, au bout duquel on fait faire un petit bouton en forme de pomme, & garni sur son sommet de petites cannelures

radieuses pour recevoir le pouce par une surface inégale.

Un pouce ou environ au-dessous de cette pomme, il y a une plaque circulaire, placée horizontalement & soudée dans cet endroit; l'usage de cette plaque est de peler sur le ressort à boudin, de le pousser vers la partie inférieure de la canonnrière, & d'empêcher le stilet de s'élever plus qu'il ne faut.

Enfin la troisième partie du pharingatome est un ressort à boudin fait avec un ressort de montre tourné en cône; on met ce boudin dans la canonnrière, de sorte que lorsqu'on pousse le bouton du stilet, la petite plaque circulaire approche les pas de ce ressort l'un de l'autre, ce qui permet au stilet d'avancer vers l'extrémité antérieure de la gaine, & à la lancette de sortir tout-à-fait dehors pour faire des scarifications ou ouvrir des abcès. Aussi-tôt qu'on cesse de pousser le bouton avec le pouce, le ressort l'éloigne de la canonnrière, & la lancette rentre dans sa gaine. (I)

PHARINX, f. m. terme d'Anatomie, qui se dit de l'ouverture supérieure de l'œsophage ou du gosier, qui est placée au fond de la bouche, & que l'on appelle aussi sauces. Voyez ŒSOPHAGE & BOUCHE.

Le pharinx est cette partie, que l'on appelle plus particulièrement le gosier, par où commence l'action de la déglutition, & où elle reçoit sa principale forme.

Cette fonction est aidée par tous les muscles qui composent principalement le pharinx. Voyez DÉGLUTITION.

PHARINX, maladies du, (Médéc.) toute la cavité postérieure du gosier appuyée sur les vertèbres du col, recouverte à l'extérieur par les artères carotides qui sont couchées dessus, par les veines jugulaires, & par la sixième paire des nerfs, ayant pour enveloppe intérieure une membrane enduite de mucosité, rendue mobile par plusieurs muscles qui lui sont propres, se terminant à l'œsophage, destinée à la déglutition des aliments, & connue sous le nom de pharinx, est sujette à grand nombre de maladies.

Quand cette membrane se tuméfie à la suite d'une inflammation, d'un érépelle, ou d'une hydropisie, maladies qu'on distinguera les unes des autres par leurs signes caractéristiques, elle rend la déglutition douloureuse ou impossible, elle repousse les aliments par les narines, la salive s'écoule de la bouche ainsi que la mucosité, comme elle comprime le larynx qui lui est adjacent & les autres vaisseaux, elle cause plusieurs symptômes irréguliers; cette maladie doit être traitée par des remèdes appropriés & convenables à la partie.

Si cette cavité se trouve bouchée par la déglutition de quelque bol, il le faut tirer, chasser, ou ôter par l'opération de la pharingatomie; mais la mucosité concrète, la pituite, le grumeau, les aphthes qui remplissent le pharinx, doivent être détruits par le moyen des détersifs, & rejetés au-dehors par l'expectation; il faut avoir recours à l'art pour déraciner le polype qui remplit ces parties.

Le resserrement naturel de ces mêmes parties est incurable; mais celui qui est occasionné par la convulsion, trouve sa guérison dans l'usage des antispasmodiques: dans la curation de la compression extérieure, il faut avoir égard à la cause qui la produit. L'aspérité, la fécité, & l'excoriation du pharinx, se dissipent par les boissons adoucissantes; les ulcères, les blessures, la rupture demandent les consolides pris en petite dose. Dans la déglutition, il faut éviter tous les aliments trop durs, & n'en prendre qu'avec ménagement. La paralysie des muscles a sa cause ordinairement dans le cerveau d'une manière peu connue; toute métastase qui arrive à cette partie est toujours dangereuse. L'acrimonie catarrhale se



trouve souvent dissipée par un gargarisme émollient, & par une boisson mucilagineuse. (D. J.)

**PHARISIEN**, (*Hist. & critiq. sacrée.*) les *Pharisiens* formoient la secte la plus nombreuse des Juifs, car ils avoient non-seulement les scribes & tous les scribes dans leur parti, mais tout le gros du peuple. Ils différoient des Samaritains, en ce qu'outre la loi, ils recevoient les prophètes & les Hagiographes, & les traditions des anciens; ils différoient des Sadducéens, outre tous ces articles, en ce qu'ils croyoient la vie à venir & la résurrection des morts; & dans la doctrine de la prédestination & du franc-arbitre.

Pour le premier de ces points, il est dit dans l'Écriture, qu'au lieu que les Sadducéens assurent qu'il n'y a point de résurrection, ni d'anges, ni d'esprits, les *Pharisiens* confessoient l'un & l'autre, c'est-à-dire; 1°. qu'il y a une résurrection des morts; 2°. qu'il y a des anges & des esprits. A la vérité, selon Joseph, cette résurrection n'étoit qu'une résurrection à la pythagoricienne; c'est-à-dire simplement un passage de l'âme dans un autre corps, où elle renaîtoit avec lui.

Pour ce qui est de l'opinion des *Pharisiens* sur la prédestination & le franc-arbitre; il n'est pas aisé de la découvrir au juste; car selon Joseph, ils croyoient la prédestination absolue, aussi-bien que les Esséniens, & admettoient pourtant en même tems le libre-arbitre, comme les Sadducéens. Ils attribuoient à Dieu & au destin tout ce qui se fait, & laissoient pourtant à l'homme sa liberté. Comment faisoient-ils pour ajuster ensemble ces deux choses qui paroissent si incompatibles? C'est ce que personne n'expliquera.

Mais le caractère distinctif des *Pharisiens* étoit leur zèle pour les traditions des anciens, qu'ils croyoient émanées de la même source que la parole écrite; ils prétendoient que ces traditions avoient été données à Moïse en même tems que la parole sur le Mont-Sinai; & aussi leur attribuoient-ils la même autorité qu'à celle-là.

Cette secte qui faisoit son capital de travailler à leur propagation, & à les faire observer où elles étoient déjà établies, commença en même tems qu'elles; & les traditions & la secte s'accrurent si bien avec le tems, qu'enfin la loi traditionnelle étouffa la loi écrite; & ses sectateurs devinrent le gros de la nation juive. Ces gens-là, en vertu de leur observation rigide de la loi ainsi grossie de leurs traditions, se regardoient comme plus saints que les autres, & se séparoient de ceux qu'ils traitoient de pécheurs & de profanes, avec qui ils ne vouloient pas seulement manger ou boire; c'est de là que leur est venu le nom de *Pharisiens*, du mot de *pharasa*, qui signifie *séparé*, quoique cette séparation dans leur première intention, eût été de s'écarter du petit peuple, qu'ils appelloient *am-haaretz*, le peuple de la terre, & qu'ils regardoient avec un souverain mépris comme la balayure du monde; leurs prétentions hypocrites d'une sainteté au-dessus du commun, imposèrent à ce petit peuple même & l'entraînèrent, par la vénération & l'admiration qu'elles lui causèrent.

Notre-Seigneur les accuse souvent de cette hypocrisie, & d'ancêtre la loi de Dieu par leurs traditions. Il marque plusieurs de ces traditions, & les condamne, comme nous le voyons dans l'Évangile; mais ils en avoient encore bien d'autres, outre celles-là. Pour parler de toutes, il faudroit copier le talmud, qui n'a pas moins de douze *vol. in-fol.* Ce livre n'est autre chose, que les traditions que cette secte imposoit & commandoit, avec leurs explications. Quoiqu'il y en ait plusieurs qui sont impertinentes & ridicules, & que presque toutes soient onéreuses; cette secte n'a pas laissé d'engloutir toutes les autres; car depuis plusieurs siècles, elle n'a eu

Tome XII,

d'opposans qu'un petit nombre de Caraites. A cela près, la nation des Juifs, depuis la destruction du temple jusqu'à présent, a reçu les traditions *pharisiennes* & les observe encore avec respect.

Les *Pharisiens* ne se contenterent pas des vaines spéculations sur la résurrection, les anges, les esprits, la prédestination & les traditions; ils s'intriguoient dans toutes les affaires du gouvernement, & entr'autres choses ils soutinrent sous main le parti qui ne vouloit point d'étranger pour roi. De-là vient, que pendant le ministère de notre Sauveur, ils lui proposèrent malignement la question, s'il étoit permis de payer le tribut à César ou non; car quoique la nécessité les obligât de le payer, ils prétendoient toujours que la loi de Dieu le défendoit; mais ce n'est pas à Notre-Seigneur seulement, qu'ils tendirent des pièges; long-tems avant sa naissance, ils persécutèrent avec violence tous ceux qui n'étoient pas de leur faction. Enfin leur tyrannie ne finit qu'avec le regne d'Aristobule, après avoir tourmenté leurs compatriotes depuis la mort d'Alexandrie Janinée. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

**PHARMACIE**, f. f. (*Ordre encyclop.*) La *Pharmacie* est la science ou l'art de recueillir, conserver, préparer & mêler certaines matières pour en former des médicamens efficaces & agréables.

Il est déjà clair par cette définition, que la *Pharmacie* peut être divisée en quatre branches ou parties principales. La recette ou choix, *electio*, la conservation, la préparation, & le mélange ou composition.

Nous avons répandu dans les articles de détail, destinés à chaque drogue ou matière pharmaceutique, toutes les observations qui regardent la recette ou le choix. Nous avons traité de la conservation, de la préparation, & de la composition des médicamens, dans des articles exprès & généraux, & dans un grand nombre d'articles subordonnés à ceux-là, & destinés aux divers sujets, aux diverses opérations, aux divers instrumens pharmaceutiques, aux divers produits, c'est-à-dire, aux diverses formes de remède. On trouvera donc un corps assez complet de doctrine pharmaceutique, dans les articles CONSERVATION, DESSICCATION, COMPOSITION, DISPENSATION, FRUITS, FLEURS, SEMENCES, RACINES, CUIVE, CLARIFICATION, DESPUMATION, DÉCANTATION, FILTRE, MANCHE, TAMIS, MORTIER, ÉLECTUAIRE, ÉMULSION, ÉMPLÂTRE, SYROP, &c.

Il ne nous reste ici qu'à présenter un tableau abrégé de ces sujets, de ces opérations, de ces instrumens, de ces produits, & à proposer quelques notions générales sur l'essence même de l'art.

Les sujets pharmaceutiques sont toutes les substances naturelles simples, des trois regnes, & un grand nombre de produits chimiques, dans lesquels les hommes ont découvert des vertus médicamenteuses. Ils sont tous compris sous le nom de *matière médicale*. Voyez MATIÈRE MÉDICALE, & SIMPLE PHARMACIE.

Les opérations pharmaceutiques ont toutes pour objet, de préparer ces divers corps, de manière qu'ils deviennent des remèdes efficaces, mais à un certain degré déterminé, & aussi agréables qu'il est possible. Les Pharmaciens remplissent ces deux objets, 1°. en extrayant des corps leurs principes vraiment utiles, & rejetant leurs parties inutiles ou nuisibles: la distillation, la décoction, l'infusion, la macération, l'expression, la filtration, l'action de monder, la dépuraison, la clarification, la cribration, opèrent cette utile séparation. 2°. En mêlant ensemble diverses matières qui s'aident ou se temperent mutuellement, la composition, la correction, l'aromatification, l'édulcoration, la coloration, sont les ouvrières de cet effet pharmaceutique. 3°. En donnant diverses formes aux remèdes composés, ce qui s'opère par les justes

Q q q ij

proportions des divers ingrédients, qui est la même chose que la dispensation, par la cuite, la pulvérisation, l'action de brasser, de malaxer. Les diverses formes de remèdes composés, sont divisées, selon un ancien usage, en formes liquides, formes molles & formes sèches. Les liquides se subdivisent en formes de remèdes magistraux, & formes de remèdes officinaux, dont le caractère essentiel & distinctif consiste en ce que les premières n'ont pas besoin de rendre le remède durable, & que cette qualité est au contraire essentielle aux dernières. *Voyez OFFICINAL & MAGISTRAL.*

Les remèdes magistraux liquides, sont la décoction, l'infusion, qu'on appelle *theiforme*, lorsqu'elle est courte, & qu'on emploie l'eau bouillante, la macération, appelée plus communément *infusion* à froid, le julep, l'émulsion, la potion, la tisane, la mixture, le gargarisme, le collyre, le clystère, l'injection, la fomentation, l'embrocation, l'épithème liquide, le bain, le demi-bain, l'inceffus, le vin & les vinaigres médicamenteux magistraux.

Les remèdes officinaux liquides, sont les vins & les vinaigres médicamenteux, les teintures, les élixirs, les baumes, les sirops, les loochs, les huiles par infusion & décoction, les eaux distillées composées, les esprits distillés composés, les esprits volatils aromatiques huileux.

Les remèdes mous sont pareillement divisés en magistraux & officinaux. Les premiers sont les gelées, les opiatés magistraux, les cataplasmes. Les seconds sont les électuaires mols, les conserves molles, les extraits composés, les miels médicamenteux, les liniments, onguents & cérats, les emplâtres.

Les remèdes secs ou solides, peuvent être tous prescrits sur le champ par le médecin, & être dans ce cas regardés comme magistraux; mais comme ils sont tous, par leur consistance, capables d'être conservés dans les boutiques, ils sont essentiellement officinaux. Ce sont les poudres, les espèces, les bols, les tablettes, les trochisques, les conserves solides, les pilules. Il y a dans ce dictionnaire des articles particuliers sur toutes les choses nommées dans ces considérations générales. *Voyez ces articles.*

Le lecteur doit s'être aperçu que nous avons confondu la Pharmacie, appelée vulgairement *galénique*, avec celle qu'on appelloit *chimique*, selon la même division. Nous l'avons fait parce que cette division est mal entendue; car les décoctions, les infusions, la cuite des emplâtres, celle des sirops, qui appartient à la Pharmacie, appelée *galénique*, sont des opérations tout aussi chimiques, que la distillation des esprits, que la préparation des régules, &c. qu'on renvoyoit à la Pharmacie chimique. Il est vrai que les simples mélanges, & les simples *disgregations*, sont des opérations mécaniques; mais la chimie elle-même emploie des moyens de cet ordre. (6)

**PHARMACITIS**, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs à une terre imprégnée de bitume, & qui est propre à s'enflammer, avec une odeur désagréable. On lui a aussi donné le nom d'*ampelitis*. Il paroît que son nom lui a été donné à cause qu'on en faisoit usage dans la Médecine.

**PHARMACOLOGIE**, f. f. (*Med.*) science ou traité des médicaments & de leur préparation. C'est une branche de la partie de la Médecine appelée *thérapeutique*. *Voyez THÉRAPEUTIQUE*. Elle embrasse l'histoire naturelle chimique & médicinale de la matière médicale. *Voyez MATIÈRE MÉDICALE*, & la Pharmacie. *Voyez PHARMACIE*. (B)

**PHARMACOPEE**, f. f. *Voyez DISPENSAIRE*.

**PHARMACOPOLA**, (*Lang. latine.*) Le mot de *pharmacopola*, ne désigne pas chez les Latins nos pharmaciens, nos apothicaires d'aujourd'hui: il

se dit également chez eux des pharmaciens, des drogistes, des épiciers & des parfumeurs. Il est synonyme à *unguentarius*, *μωρτός*, vendeurs de drogues & de parfums, autant de gens qui étoient ordinairement de la bande des débauchés, parce qu'outre les parfums qu'ils fournissoient, ils donnoient aussi des drogues pour faire avorter, & pour empêcher les grossesses. En Grece il étoit défendu par une loi de Solon, qu'aucun citoyen d'Athènes exerçât cet art; & Seneque nous apprend que tous les parfumeurs, *pharmacopola*, furent chassés de Lacédémone. Ils n'étoient pas moins méprisés à Rome qu'en Grece: c'est pourquoi Horace les range avec les joueurs de flûtes, les porteurs de besace, les bâteleuses, les danseurs, &c. *satyr. 2. liv. 1. vers 1.*

*Ambubajarum collegia*, Pharmacopolæ,  
*Mendici, mimi, balatrones, hoc genus omne*  
*Mæstum ac sollicitum est, cantoris morte Tigelli.*

Le musicien Tigellius est mort. Les joueuses de flûtes, les parfumeurs; les portes-besaces, les bâteleurs, & toute la canaille de même espèce en font en deuil. (D. J.)

**PHARMACOPOLE**, f. m. (*Hist. de la Médecine anc.*) *Pharmacopole*, étoit chez les anciens tout vendeur de médicaments. Mais il faut entrer dans quelques détails de la médecine ancienne, pour donner au lecteur une idée juste de la différence qu'il y avoit entre un pharmacute, un *pharmacopole*, un pharmacotribe, un herboriste, & autres mots, qui concernoient chez eux la matière des médicaments.

Ceux qui s'attachèrent à la pharmacuterie ou à la médecine médicamenteire, furent appelés *pharmacuta*; car le nom de *pharmacopole* se prenoit alors en mauvaise part, & signifioit dans l'usage ordinaire, un empoisonneur: il étoit synonyme à *φαρμαχέτης*, & *φαρμαχικός*, dérivé de *φαρμαχία*, mot générique pour toute sorte de drogue, ou de composition bonne, ou mauvaise, ou pour tout médicament ou poison, tant simple que composé. Les Latins entendoient aussi par *medicamentum*, un poison, & par *medicamentarius*, un empoisonneur; quoique le premier signifiait encore un médicament, & le dernier un apothicaire.

Les *pharmacopoles* (*pharmacopola*) formoient encore chez les anciens un corps différent des premiers. En général on appelloit de ce nom tous ceux qui vendoient des médicaments; quoiqu'ils ne les préparassent point. En particulier, ceux que nous nommons aujourd'hui charlatans, bâteleurs, gens dressant des échafauds en place publique, allant d'un lieu en un autre, & courant le monde en distribuant des remèdes; c'est de là que dérivent les dénominations de *circulatores*, *circuitoires* & *circumforanei*. Ils avoient encore celle d'*agyræ*, du mot *αγύρται*, qui assemble, parce qu'ils assembloient le peuple autour d'eux, & que la populace, toujours avide du merveilleux, accouroit en foule, aussi crédule à leurs promesses, qu'elle l'est encore aujourd'hui à celles des charlatans qui les représentent. C'est par la même raison qu'on les appelloit *ὄχλαγοί*. On leur donnoit enfin le nom de médecin sédentaire, *σέδωταρι* *medici*, *ἐπίδωταροι* *ιατροί*, parce qu'ils attendoient les marchands assis sur leurs boutiques. Ce fut le métier d'Eudamos, d'un certain Chariton, de qui Galien a tiré quelques descriptions de médicaments, & à qui il donne l'épithète d'*ὄχλαγογός*; & de Clodius d'Ancone, que Cicéron appelle *pharmacopola circumforaneus*.

On ne fait si les Pharmacotribes, *Pharmacotriba*, ou mœurs, broyeurs de drogues, étoient les mêmes que les Pharmaceutes, *Pharmaceuta*; ou si ce nom ne convenoit qu'à ceux qui composoient les médicaments sans les appliquer. Ces derniers pourroient bien avoir été les valets des Drogistes, ou



ces gens appellés par les Latins *Seplafarii* & *Pigmentarii*, & par les Grecs *παντοφύλακες*, ou *κατοδικοί*, ou vendeurs de drogues; & dans les derniers tems de la Grece, *πυμνταριοί*, terme dérivé du latin.

Les boutiques ou magasins de ces marchands, s'appelloient *seplasia* au neutre pluriel, & leur métier *seplasia*, au féminin singulier. Ils vendoient aux Médecins, aux Peintres, aux Parfumeurs, & aux Teinturiers, toutes les drogues tant simples que composées, dont ils avoient besoin. Ils étoient, ainsi que les charlatans, fort sujets à débiter des compositions mal conditionnées, & mal faites Pline reprochoit aux médecins de son tems de négliger la connoissance des drogues, de recevoir les compositions telles qu'on les leur donnoit, & de les employer sur la bonne foi d'un marchand, au lieu de le pourvoir des unes, & de composer les autres à l'exemple des anciens médecins.

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes que les Médecins achetoient; ils tiroient les plantes communes des Herboristes, *Herbarii* en latin, en grec *ῥιζότομοι*, ou coupeurs de racines, & *βοτανολογοί*, ou Botaniques, cueilleurs d'herbes, & non pas *βοτανισται*, nom propre à ceux qui mondoient les blés, ou qui en arrachent les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour faire valoir leur métier, affectoient superflueusement de cueillir les simples en de certains tems particuliers, avec diverses précautions & cérémonies ridicules. Ils étoient fort attentifs à tromper les Médecins, en leur donnant une herbe, ou une racine pour une autre.

Les Herboristes, & ceux qui exerceoient la Pharmaceutique, avoient des lieux propres pour placer leurs plantes, leurs drogues, & leurs compositions; on appelloit ces lieux en grec *ἀποθήκαι*, *apothecae*, d'un nom général, qui signifie place où l'on renferme quelque chose.

Les boutiques des Chirurgiens, se nommoient en grec *ιατρεία*, de *ιατρικὴ*, médecine; parce que tous ceux qui se mêloient de quelque partie de la Médecine ce fut, s'appelloient médecins; & que tous les Médecins exerçoient anciennement la Chirurgie. Plaute rend le terme *ιατρεία*, par celui de *medicina*; & comme de son tems la Médecine n'étoit point encore partagée, & que le médecin, le chirurgien, l'apothicaire, & le droguiste, n'étoient qu'une seule personne; ce nom s'étend dans ce poète à toutes les boutiques en général, soit qu'on y pensât des blessés, qu'on y vendit des drogues & des médicaments, soit qu'on y étalât des plantes & des herbes; de même que *medicus* signifie dans le même poète un vendeur de médicaments.

Le partage de la Médecine, comme on vient de l'exposer, est celui qui subsistait au tems de Celse. L'usage changea dans la suite; les uns ayant empiété sur la profession des autres, ou en ayant exercé plus d'une; les mêmes noms restèrent, quoique les emplois ne fussent plus les mêmes. Quelques siècles après Celse, ceux que l'on nommoit en grec *πυμνταριοί*, & en latin *pimentarii*, ou *pigmentarii*, qui devoient être des droguistes, faisoient aussi la fonction d'apothicaires; ce que l'on prouve par un passage d'Olympiodore, ancien commentateur de Platon. Le médecin, dit-il, ordonne, & le *pimentarius* prépare tout ce que le médecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement; mais Olympiodore vivoit environ 400 ans après Celse. (D. J.)

PHARMACUSE, *Pharmacusa*, (Géog. anc.) 1°. île de la mer Egée, selon Pline, l. IV. c. ij. On croit que c'est dans cette île que fut tué Attalus. Aujourd'hui, selon l'opinion commune, cette île se nomme *Pafmos*. C'est auprès de l'île *Pharmacusi* que Jules-César fut pris par des pirates. 2°. Etienne le géographe met

deux îles de ce nom proche celle de Salamina; & Strabon, l. IX. p. 383, dit que ce sont deux petites îles, dans la plus grande desquelles on voyoit le tombeau de Circé. (D. J.)

PHARMUTHI, f. m. (Calendr. égypt.) nom du huitième mois de l'année égyptienne; il répondoit au mois d'Avril de l'année Julienue. Théon dit que le tems de la moisson tomboit vers le 25 de ce mois. (D. J.)

PHARNACES, (Géog. anc.) peuples d'Ethiopie, selon Pline, l. VII. c. ij. qui dit après Damon que la sueur de ce peuple causoit la phthisie à ceux qu'elle touchoit. Quelques manuscrits portent *Pharmaces* pour *Pharnaces*.

PHARNAK, (Mythol.) dieu adoré dans le Pont. Strabon nous apprend que le dieu adoré sous ce nom dans l'Hébie & dans le Pont, étoit le même que le dieu *Lunus*, ou que l'intelligence qui présidoit au cours de la lune. Ce dieu avoit un temple célèbre à Cabira ou *Sebastopolis*, sous le nom de *Μην Ὀφειας*; & les fermens qui se faisoient en joignant son nom à celui du roi régnant, passaient pour inviolables. Strabon ajoute que ce dieu *Lunus* avoit des temples en Phrygie & en Pisidie, sous le titre de *Μην Ἀρχαίου*.

On voit dans Haun, sur une médaille de Sardis, le buste de ce dieu, coiffé d'un bonnet phrygien, & porté dans un croissant, avec le titre de *ΜΗΝΑΣ-ΚΗΝΟΣ*. Il y a beaucoup d'apparence que la figure en pié qui se voit au revers des médailles de Pharnace & de son fils Mithridate, est celle du *ΜΗΝ ΦΑΡΝΑΚΟΣ*, ou du dieu *Lunus* de Cabira, représenté à-peu-près comme on le voit sur plusieurs médailles publiées par M. Vaillant. On compte, dans ses médailles grecques des empereurs, jusqu'à 19 villes de l'Asie mineure, de la Thrace & de la Syrie, qui ont mis ce dieu *Lunus* sur leurs médailles. (D. J.)

PHARODENI, (Géog. anc.) peuples de Germanie. Ptolomée, l. II. c. xj. dit qu'ils habitoient après les Saxons, depuis le fleuve *Chalusus*, jusqu'au fleuve *Suevus*. Peut-être croit que les *Paradeni* de Ptolomée sont les *Suardones* de Tacite.

PHAROS, (Géog. anc.) île d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie; je dis île, parce que *Pharos* étoit au commencement une véritable île à sept stades de la terre-ferme, & on n'y pouvoit aller que par eau; mais ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'étoit fait à Tyr: cette chaussée fut appelée l'*heptastade*, à cause des sept stades qu'elle avoit de longueur.

Cet ouvrage ordonné par Ptolémée Philadelphie I. & non par Cléopâtre, comme le dit Ammien Marcellin, fut exécuté l'an 284 avant Jésus-Christ, à-peu-près en même tems que la tour du phare, par Deiphanès, pere de Sosstrate; & sans doute que ce ne fut pas le plus facile des deux ouvrages. Ainsi, pour les distinguer quand on parle de la péninsule, on dit l'île ou la péninsule de *Pharos*; & quand on parle du final ou du phare qui étoit dans *Pharos*, on dit simplement le *phare*.

L'île de *Pharos* avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphie I. fit bâtir de pierre blanche la tour du phare, ouvrage d'une magnificence surprenante, à plusieurs étages voûtés, à-peu-près comme la tour de Babylone, qui étoit à huit étages, ou, comme Hérodote s'exprime, à huit tours l'une sur l'autre.

L'extraordinaire hauteur de cette tour faisoit paroître comme une lune le feu qu'on allumoit au-dessus; c'est ce qui fait dire à Stace :

*Lumina noctivaga tollit Pharos amula luna.*

Le géographe de Nubie, qui écrivoit il y a environ 600 ans, parle de la tour du phare comme d'un édi-

sice qui subsistait encore de son tems. Un scholiaste de Lucien, manuscrit, cité par Isaac Vossius, dit que cette tour étoit carrée, & que ses côtés avoient près d'un stade de long.

Tous les anciens auteurs ont parlé de l'île de *Pharos*. Voyez César, comment. de bell. civ. c. iij. Strabon, l. XV. p. 792. Pomponius Mela, l. II. c. vij. Plin. l. V. c. xj. & l. XIII. c. xij. Ce dernier lui donne le titre de *colonie de Jules-César*.

Homère a bien chagriné ses admirateurs, en faisant dire à Ménélas, dans l'*Odyssée*, liv. IV. vers 353, que l'île de *Pharos* est éloignée d'une journée de l'Égypte, *αἰνῆσις*. Plusieurs critiques ont accusé le poète grec d'une énorme bévue; mais d'autres leur ont répondu que le mot *Ægyptus* désignoit ici le Nil, & qu'en effet l'île de *Pharos* est éloignée d'une journée de la principale embouchure du fleuve *Ægyptus*, qui est le Nil. Strabon eût peut-être adopté cette explication s'il y eût songé; mais en homme d'esprit, il a entrepris de justifier son poète favori de tout reproche d'ignorance. « C'est, dit-il, Ménélas qui raconte ses » voyages; il use du privilège des voyageurs, il » ment. D'ailleurs c'est un poète qui le fait parler, qui » favoit bien que cette distance n'étoit pas aussi con- » dérable que le dit Ménélas, mais il veut intéresser » le lecteur par le merveilleux de la fiction ».

Ortelius dit qu'on nomme aujourd'hui l'île de *Pharos* Farion, & qu'elle est appelée *Magrah* par les habitants du pays.

2°. *Pharos*, ou *Iffa-Pharos*, île de la mer Adriatique, sur la côte de l'Illyrie, selon Plin. l. III. c. xxj, qui dit qu'on la nommoit auparavant *Paros*. Le P. Hardouin retranche cette île dans son édition de Plin; mais c'est un retranchement bien hardi, d'autant plus que Diodore de Sicile l. XV. Strabon l. VII. p. 315. & Polybe l. V. p. 108. en font mention.

3°. *Pharos*, île sur la côte d'Italie, vis-à-vis de Brundisium. Pomponius Mela, l. II. c. vij. en parle, & dit qu'on l'appella *Pharos*, à cause du phare qui y fut élevé pour guider les vaisseaux. (D. J.)

PHARPHAR, (*Géog. anc.*) un des deux fleuves de Damas; ou plutôt c'est un bras du Barrady ou du Chrysothraos, qui arrose la ville & les environs de Damas. Le fleuve de Damas a sa source dans les montagnes du Liban; étant arrivé près de la ville, il se partage en trois bras, dont l'un traverse Damas: les deux autres arrosent les jardins qui sont tout autour; puis se réunissant, ils vont se perdre à quatre ou cinq lieues de la ville, du côté du nord.

PHARSALE, *Pharsalus*, (*Géog. anc.*) 1°. ville de Thessalie, que certaines cartes attribuent mal-à-propos à l'Étèroïde, puisque Strabon, l. IX. la range parmi les villes de la Phthiotide. Elle étoit à six lieues de Larissa, & à l'extrémité d'une plaine très-fertile qui a plus de quatre lieues d'étendue. Imaginez-vous, dit la Guilletière, si je pus traverser cette plaine sans me rappeler que j'étois sur les lieux où César & Pompée terminèrent le plus grand différend qui ait jamais troublé l'univers, & que la bataille qu'ils y donnerent renversa la plus puissante de toutes les républiques, & fonda la plus formidable de toutes les monarchies? Nommez-moi tant de batailles qu'il vous plaira, celle-ci est sans contredit la plus fameuse; elle se donna 48 ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'est cette journée mémorable où, selon Corneille,

Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,  
Pharsale décida ce qu'ils n'osoient juger.

Pompée ayant perdu la bataille, se retira vers Larissa, comme la ville la plus voisine, où il n'entra pas néanmoins. Le fleuve Enipus arrosoit *Pharsale*; & ce fleuve qui se jettoit dans l'Apidenus,

étoit différent de l'Enipus de Macédoine. Appien, l. II. civit. p. 778, rapporte que l'armée de Pompée étoit campée entre la ville de *Pharsale* & le fleuve Enipée, ce qui semble contredire ce que Strabon, l. IX. avance, que l'Enipée baignoit la ville de *Pharsale*; mais comme il y avoit deux villes de ce nom, la nouvelle & la vieille, il est apparent que l'une étoit bâtie sur le bord du fleuve, & que l'autre en étoit peu éloignée.

La bataille entre César & Pompée se donna auprès de la ville de *Pharsale*, appelée *Palapharsalus* par Tite-Live, l. XLIV. c. ij. & c'étoit celle-là, sans doute, qui se trouvoit à quelque distance du fleuve.

2°. *Pharsalus* étoit aussi un lieu de l'Épire où César arriva avec sa flotte, & où il débarqua ses soldats. Quelques manuscrits, au lieu de *Pharsalus*, portent *Pharsalia*: d'autres disent *Palestina*; & c'est de cette dernière façon qu'écrivit Lucain, l. V. v. 460, en parlant de la sorte de César,

*Lapsa Palestina uncis confixet arenas.*

3°. Il y avoit encore une ville de Pamphylie qui portoit le nom de *Pharsalus*. (D. J.)

PHARSALE, *bataille de*, (*Hist. rom.*) nom de cette fameuse bataille qui termina la guerre civile des Romains, & qui se donna l'an 705 de Rome, entre César & Pompée, auprès de *Pharsale*, ville de Thessalie, voisine de Larisse. Il faut lire, sur cette bataille, Lucain, Denis d'Halicarnasse, l. XLI. Appian l. II. Plutarque, dans la *vie de César*, Florus, Eutrope, Velleius Paterculus, Cicéron, César, *de bello civili*, li. I. & II. &c. C'est assez pour moi de faire deux ou trois remarques.

On sait que l'empire ne coûta, pour ainsi dire, à César qu'une heure de tems, & que la bataille de *Pharsale* en décida. La perte de Pompée, qui périt depuis en Égypte, entraîna celle de son parti; mais on ne peut assez s'imaginer quels étoient alors le luxe & la mollesse des Romains. Le pauvre officier languissoit dans les honneurs obscurs d'une légion, pendant que les grands tâchoient de couvrir leur lâcheté & d'éblouir le public par la magnificence de leur train, & par l'éclat de leur dépense. Lucain disoit:

*Savior armis*

*Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*

Les jeunes gens ne connoissoient que des chanteuses & des baladines, dont ils faisoient l'objet de leurs ridicules affections; ils se frisoient comme elles; ils affectoient même d'imiter le son de leur voix & leur démarche lascive; ils ne surpassoient ces femmes perdues que par leur mollesse & leur lâcheté. Aussi Jules-César, qui connoissoit la fausse délicatesse de cette jeunesse efféminée qui suivoit le parti de Pompée, ordonna à ses soldats, dans la *bataille de Pharsale*, au lieu de lancer de loin leurs javalots, de les porter droit au village: *Miles faciem feri*. C'est une anecdote que raconte Florus, l. IV. c. ij. & il arriva que ces jeunes gens, idolâtres de leur beauté, prirent la fuite, de peur de s'exposer à être défigurés par des blessures & des cicatrices.

Le luxe & la mollesse régnoient dans leur camp comme à Rome: on voyoit une foule de valets & d'esclaves avec tout l'attirail de la volupté, suivre l'armée comme une autre armée. Pompée étoit ainsi campé délicieusement entre la ville de *Pharsale* & le fleuve Enipée, dont il tiroit toute ses provisions. César après avoir forcé son camp, y trouva les tables dressées comme pour des festins. Les buffets, dit-il, *de bello civili*, lib. V. ploient sous le poids des vases d'or & d'argent. Les tentes étoient ornées de gazon verd; & quelques-unes, comme celles de Lentulus, pour conserver le frais, étoient ombragées de rameaux & de lierre. En un mot, il vit du côté qu'il



força, le luxe & la débauche; & dans l'endroit où l'on se battoit encore, le meurtre & le carnage. *Alibi praelia & vulnera, alibi popinae, simul cruor & frues corporum juxta sortis & sortis simile.*

On a remarqué que César régla à cette bataille la disposition de son armée sur le modele de la disposition que Cyrus avoit faite à la bataille de Thimbrée; & c'est à cette disposition qu'il dut sa victoire complète.

Presque tous nos auteurs ne font que louer la modération & la clémence que César fit paroître après sa victoire. Quoiqu'il fut élevé par Marius son oncle, nous disent-ils, il sacrifia ses ressentimens à l'établissement de sa domination, & pardonna à tous les partisans de Pompée. Mais Dion n'en parle point sur ce ton-là. Voici ses propres paroles, l. XLIX: *Equites & senatores qui Pompeio fuissent supplicio destituti, paucis exceptis. Legionarios milites ingeniosos Caesar in suas legiones adscripsit; servos dominis restituit, ut parvas darent; qui non inveniebant dominos suos, in crucem attulerunt.* Tous les sénateurs & les chevaliers qui lui avoient été attachés, furent punis de mort, à l'exception d'un très-petit nombre. Ses légions furent incorporées dans celles d'Octave; on donna les esclaves à leurs maîtres pour les punir; & ceux qui ne trouvoient point de maîtres moururent en croix.

Ainsi la liberté de Rome, si précieuse aux premiers Romains, & qui avoit été si long-tems sous la garde de la pauvreté, de la tempérance, & de l'amour de la patrie, fut ensevelie par César dans les champs de Pharsale. Tout pla depuis sous sa puissance; & deux ans après le passage du Rubicon, on le vit entrer dans Rome triomphant, & bientôt justement assassiné au milieu d'une république dont il étoit devenu le tyran. (D. J.)

PHARUSES, LES, *Pharusi*, (Géog. anc.) peuples de la Lybie, selon Strabon, l. XVII. & Etienne le géographe. Pomponius Mela, l. III. c. x. les met au-dessus des Nigrites, & les étend jusqu'à l'Ethiopie, Plin., l. V. c. viij. dit que ces peuples étoient Perles d'origine, & qu'ils accompagnèrent Hercule lorsqu'il entreprit de passer dans le jardin des Hespérides. (D. J.)

PHASES, f. f. en Astronomie, se dit des diverses apparences de la lune, de vénus, de mercure & des autres planetes, ou des différentes manieres dont elles paroissent éclairées par le soleil. Voyez PLANETE.

Ce mot est formé du grec *phaiv*, je parois, je brille. La variété des phases de la lune est fort remarquable, quelquefois elle croît, quelquefois elle décroît, quelquefois elle est courbée en forme de corne, puis paroît comme un demi cercle, ensuite elle paroît bossue, & reprend enfin une face circulaire pleine. Voyez CROISSANT, BOSSU, DICHOTOMIE, FAUX, &c. Quant à la théorie des phases de la lune. Voyez LUNE.

Pour celles de vénus, on n'y découvre aucune diversité à la vue simple, mais on y en remarque avec le télescope; Copernic prédit que les siecles à venir découvriraient que vénus éprouveroit les mêmes changemens que la lune: Galilée fut le premier qui accomplit cette prédiction, en dirigeant son télescope sur vénus, il observa que les phases de cette planète étoient semblables à celles de la lune, que tantôt elle étoit pleine, tantôt en croissant. Voyez VENUS.

Mercury fait voir les mêmes apparences, touté la différence entre celles-ci & celles de la lune, est que quand ces planetes sont pleines, le soleil est entre elle & nous, au lieu que quand la lune est pleine, nous sommes entre elle & le soleil. Voyez MERCURE.

Saturne a embarrasé long-tems les Astronomes par son étrange diversité de phases: Hevelius & d'autres

la trouvent 1<sup>o</sup>, monosphérique, 2<sup>o</sup>, tiisphérique, 3<sup>o</sup>, sphérico-anse, 4<sup>o</sup>, elliptico-anse, 5<sup>o</sup>, pointu-sphérique. Huyghens crut d'abord que ces phases prétendues ne venoient pour la plupart que de l'imperfection des télescopes de ces observateurs, cependant il a remarqué lui-même des variétés réelles dans la figure de cette planète, & les a expliquées. Ce grand homme avec le secours des meilleurs télescopes y remarqua trois phases principales: savoir, le 16 Janvier 1656, cette planète lui parut ronde; le 13 Octobre il la vit comme si elle avoit des bras; & le 17 de Décembre 1657, comme si elle avoit des anses.

Il expliqua ces différentes irrégularités par la supposition d'un anneau lumineux dont saturne est entouré, & publia sa découverte dans son système de saturne, imprimé parmi ses autres ouvrages dans les recueils qu'on en a faits; les différentes positions de cet anneau par rapport à notre oeil, occasionnent ces irrégularités apparentes. Voyez SATURNE & ANNEAU.

On observe aussi beaucoup de changemens sur le disque de jupiter. Voyez JUPITER & BANDES, Chambers. (U)

Les phases de la lune prouvent que la surface de cette planète est sensiblement sphérique, car en la supposant sphérique, on trouve que la plus grande largeur de la phase doit être à-peu-près comme le sinus versé de l'élongation au soleil; or, suivant les observations d'Hevelius, les largeurs des phases lui-vient à peu près ce rapport. Voyez mes Recherches sur le système du monde. 1<sup>re</sup> partie, pag. 263 & 264.

PHASE, (Géog. anc.) 1<sup>o</sup>, *Phasis*, grand & célèbre fleuve de l'Asie qui traverse la Colchide, aujourd'hui la Mingrelie, & se rend dans la mer Noire. Hérodote le donne pour la borne entre l'Asie & l'Europe. M. de Lisle s'est trompé en soutenant que le Phase étoit le même que l'Araxe. Les Turcs l'appellent *Frachs*; & les gens du pays le nomment *Rione*.

On l'appelloit anciennement *Areturus*, & il ne prit le nom de *Phasis*, que depuis qu'un jeune homme s'y fut précipité; ce jeune homme étoit fils d'Apollon & d'Ocyroë, fille de l'Océan. Après avoir tué sa mere qu'il avoit surprise entre les bras d'un amant, les furies le tourmenterent à un tel point qu'il se jeta dans l'*Areturus*.

Mais il n'y a rien qui ait fait autant parler du Phase que l'expédition des Argonautes, puisque tous les Poètes qui ont chanté cette expédition, ont été obligés de se souvenir du grand fleuve qu'il fallut que les Argonautes remontaient pour se rendre maîtres de la Toison d'or.

Cette riviere étoit encore célèbre, parce qu'on trouvoit sur les bords la plante nommée *leucophyllus*, qui étant cueillie avec quelques précautions, avoit la vertu d'empêcher les femmes de tomber dans l'adultère. Voyez LEUCOPHYLLUS.

Pour revenir à la topographie du Phase, le P. Archange Lamberti, relat. de la Mingrelie, & Charadin, qui tous deux ont parcouru les bords de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à sa source, disent qu'il court d'abord rapidement dans un lieu étroit, mais que dans la plaine, son cours qui est d'orient en occident, devient très-imperceptible. Il se décharge dans la mer par deux embouchures qui sont éloignées de sa source d'environ 90 milles, & qui sont séparées par une île que forme cette riviere.

On ne trouve aujourd'hui dans cette île du Phase, aucun vestige du temple de Rhea, qu'Arrien dit qu'on y voyoit de son tems. On cherche avec aussi peu de succès les ruines de l'ancienne Sébaste, qu'on dit avoir été bâtie à l'embouchure du Phase. Tout ce qu'on y remarque de conforme à ce que les anciens ont écrit de cet endroit de la mer Noire, c'est qu'il y a beaucoup de phaisans, & qu'ils sont plus gros &

plus beaux qu'en aucun autre endroit. Martial prétend que les Argonautes apportèrent de ces oiseaux en Grece où on n'en avoit jamais vu auparavant, & qu'on les appella *phasianus*, en latin *phasiani*, parce qu'on les avoit pris sur le bord du *Phase*.

Les anciens disent qu'on avoit été obligé de jeter dessus cette riviere jusqu'à six-vingt ponts à cause de ses fréquentes courbures. Strabon raconte que la plupart de ces ponts étoit aux environs d'une forteresse de la Colchide, nommée *Sarapanus*, & qui étoit le premier des quatre passages par où l'on entroit dans l'Ibérie. Ces ponts, ajoute-t-il, sont nécessaires, parce que la riviere coule rapidement dans ces lieux remplis de rochers, & tout creusés par les torrens qui se précipitent des montagnes voisines. Une pareille description montre qu'on avoit une assez exacte connoissance de la contrée dont on parloit : & il falloit bien qu'on l'eût, puisqu'on y avoit cherché un passage dans un pays dont toutes les entrées étoient extrêmement difficiles & qu'on l'y avoit trouvé.

Le *Phase* sépare aujourd'hui la Mingrélie de la principauté de Gurie, & du petit royaume d'Imirete. La côte est par-tout un terrain bas, sablonneux, chargé de bois & de petites îles habitées çà & là. Il reçoit dans son cours trois rivières assez considérables, savoir l'Hippus des anciens, appelé par les gens du pays *Scheni-Schari*; le Glaucus, appelé *Abassia*; & le Sicamen, qu'on nomme aujourd'hui *Tachur*.

2°. *Phasis* est encore le nom d'un fleuve de l'île de Taprobane. Ptolomée en parle, liv. VII. ch. iv. (D. J.)

**PHASE**, (*Critique sacrée*) terme hébreu, qui répond au mot françois *passage*. Vous mangerez l'agneau pascal promptement, car c'est le *phase*, c'est-à-dire le passage du Seigneur, *Exod. 12. 11*. La raison de cet ordre, c'est que l'agneau pascal fut immolé à l'occasion de l'ange qui passa les maisons marquées du sang de cet agneau, & entra dans celles des Egyptiens, pour y tuer les premiers nés. De-là vient que *phase* désigne aussi l'agneau pascal qu'on immoloit en mémoire de ce passage de l'ange. Immolez le *phase*, *Exod. 12. 21*. c'est-à-dire l'agneau pascal; de plus, ce mot se prend pour le jour qu'on immoloit cet agneau, savoir le quatorzième de la lune; & finalement pour toutes les victimes qui étoient immolées pendant la semaine de Pâques. Vous immolerez au Seigneur le *phase* de vos bœufs & de vos brebis. *Deuteronomie xvj. 2*.

**PHASELIS**, (*Géog. anc.*) ville maritime dans la Lycie, sur les confins de la Pamphylie, près d'une montagne nommée *Climan*, selon Strabon, l. XIV. p. 666. Pomponius Mela, l. I. ch. xiv. prétend qu'elle avoit été bâtie par Mopsus. Etienne le géographe dit qu'on l'appella premierement *Petyussa*, & ensuite *Pharsalus*. Elle subsistoit d'elle-même, & n'entroit point en communauté avec les Lyciens.

Ce fut l'une des villes qui s'enrichirent le plus des pirateries des Ciliciens; & Florus nous apprend que c'est par cette raison qu'elle fut ruinée par Publius Servilius après les victoires qu'il remporta sur ces corsaires. *Phaselim*, dit cet historien, & *Olympion* *avertis*, *Isaurumque*, *ipsam arcem Ciliciae*; elle étoit dans un pitoyable état lorsque Pompée y aborda après la bataille de Pharale, car Lucain, l. VIII. raconte qu'il y avoit plus de gens dans le vaisseau de Pompée que dans cette ville.

*Te primum parva Phaseli  
Magnus adit, nam te metui vetat incolæ rarus,  
Exhaustaque domus populis, majorque carina  
Quam tua turba fuit.*

Ainsi quand Strabon, qui vivoit après Pompée, parle de *Phaselis* comme d'une ville considérable, & à trois ports, il avoit égard apparemment à ce qu'elle

avoit été; mais il auroit dû ne pas s'exprimer au tems présent, car il n'y a point d'apparence que depuis la bataille de *Pharale* jusqu'au tems de Strabon cette ville eût été rétablie.

Elle pouvoit néanmoins toujours se vanter d'avoir été le lieu de la naissance & du mausolée de Théodecte, contemporain d'Aristote, un des plus beaux hommes de son tems; mais la beauté de l'esprit surpassoit en lui celle du corps. Il étoit également grand poète, & grand orateur. Il avoit fait cinquante tragédies & plusieurs oraisons qui toutes ont péri. (D. J.)

**PHASELUS**, f. m. (*Littérat.*) sorte de bâtiment à voiles & à rames, dont les Romains faisoient usage pour n'être point arrêtés dans leurs expéditions; ce bâtiment avoit tiré son nom de la ville de Phaelis en Pamphylie, qui avoit servi long-tems de retraite aux pirates. (D. J.)

**PHASEOLE**, f. f. (*Botan.*) ce genre de plantes qu'on vient de caractériser, en latin *phasolus*, & qui porte une longue gouffe remplie de semences faites en forme d'un petit rein, constitue un genre très-étendu dans le système de Tournefort, puisqu'il renferme cinquante-neuf especes. Nous en avons décrit çà & là quelques-unes d'étrangères sous leurs noms propres, & en particulier la plus commune connue dans nos jardins sous le nom de *haricot*.

**PHASEOLOIDES**, f. f. (*Botan. exot.*) genre de plante, que les Anglois nomment *kidney-bean-tree*; en voici les caractères: ses feuilles sont ailées, composées d'un nombre inégal d'autres feuilles découpées. Sa fleur est légumineuse; le pistil qui sort du calice devient une longue gouffe, renfermant plusieurs semences faites en forme de rein. On ne connoit en Europe qu'une seule espèce de ce genre de plante; on la nomme *phasoloides caroliniana*, *frutescens*, *seandens*, *foliis pinnatis*, *floribus caruleis spicatis*. Les graines de cette plante ont été envoyées de la Caroline en Angleterre par M. Catesby en 1724, & distribuées aux curieux; il s'est élevé de ses graines plusieurs *phasoloides* dans les jardins des environs de Londres, & on les a multipliées par des rejetons que la racine fournit en abondance. Ils viennent en toutes sortes de terres, sur-tout dans une bonne terre légère, & ne craignent rien de la dureté des hivers, pourvu qu'on les abrie des vents les plus rudes. On peut planter cette plante avec les arbrisseaux grimpons, & en la soutenant par des piquets, elle grandit à la hauteur de douze ou quatorze piés, & produit plusieurs épis de très-belles fleurs bleues. Dans une saison favorable, ses graines viennent à parfaite maturité. (D. J.)

**PHASSACHATES**, (*Hist. nat.*) nom donné par les anciens à une agate dont ils ne nous ont transmis que le nom. Cependant M. Hill prétend que c'est la même pierre que les anciens nommoient aussi *leucachates*, agate blanche ou *periluca*. Il dit que le fond de la couleur de cette agate est d'un gris pâle & bleuâtre ou gorge de pigeon, & que souvent on y voit des veines noires & blanches qui forment des cercles assez concentriques; ce qui fait que les morceaux de cette pierre ressemblent à des *onyx*. Il s'en trouve aux Indes orientales, en Bohême, & en plusieurs endroits d'Europe. Voyez Hill, *natur. history of fossils*.

**PHATZISIRANDA**, (*Botan. exot.*) plante de la Floride, qui paroît être une espèce de porreau; mais les voyageurs ne nous en donnent que des descriptions infidèles & fabuleuses. Ses feuilles sont semblables à celles des porreaux, mais plus longues & plus menues. Sa tige est noueuse, & s'élève seulement à une coudée & demie. Sa fleur est petite, étroite, composée de six pétales, disposée en lis; sa racine est toute boutonée. Les habitans broient les feuilles de cette plante entre deux pierres pour en tirer un suc,



fac, dont ils se frottent tout le corps pour se peindre & se fortifier. (D. J.)

PHAUSIA, (Géog. anc.) nom commun à plusieurs endroits. 1°. C'est un lieu du Cherfonnése des Rhodiens, c'est-à-dire, dans la partie de la Carie opposée à l'île de Rhodes, selon Plin. l. XXXI. c. ij. 2°. C'est une ville de Médie; Plin. l. VI. c. xiv. en fait mention. 3°. C'est une ville de la grande Arménie, que Ptolomée, l. V. c. xiiij. place entre Sogocaria & Phandalia. (D. J.)

PHAZEMONITIS, (Géog. anc.) contrée du Pont. Elle s'étendoit, selon Strabon, l. XII. p. 560. depuis le fleuve Amyfus jusqu'à celui d'Haliys. Pompée changea le nom de cette contrée en celui de Megalopolis; & du bourg Phazemon il fit une ville qu'il appella *Neapolis*. Etienne le géographe écrit Phamizon pour Phazemon, & place cette ville près de l'Amyfus, vers le midi. (D. J.)

PHEA, (Géog. anc.) nom d'une ville de l'Elide, d'un fleuve peu considérable du Péloponnèse, & d'une ville de Thessalie, selon Ortelius. (D. J.)

PHEBUS, (Mythol.) voyez APOLLON.

PHÉGONÉE, (Mythol.) Jupiter de Dodone est quelquefois appelé *Phégonée*, c'est-à-dire, qui habite dans un hêtre, *πῆγος*, parce qu'il se trouvoit à Dodone un hêtre célèbre qui servoit à un oracle, & dans lequel le peuple s'imagina que Jupiter avoit choisi sa résidence. (D. J.)

PHÉGOR, (Géog. anc.) nom d'une montagne, selon Ortelius, qui cite Isidore. De-là, ajoute-t-il, vient le nom de *Baal-Phégor*, n. 25. 3. & 5. Deut. iv. 3. Josué, xxij. 17. c'est-à-dire, Baal sur la montagne de Phégor. *Baal-Phégor* signifie, selon Suidas, le lieu où Saturne étoit adoré. *Baal-Phégor*, dit dom Calmet, est le dieu Phégor ou Phégor. On peut voir les conjectures qu'il a rapportées sur cette fausse divinité. Dans une dissertation que ce savant bénédictin a faite exprès à la tête du livre des Nombres, il tâche d'y montrer que c'est le même dieu, Adonis ou Orus, adoré par les Egyptiens & par la plupart des peuples d'Orient. L'Ecriture dit que les Israélites étant campés au désert de Sen, se laissent aller à l'adoration de *Baal-Phégor*, qu'ils participent à ses sacrifices, & qu'ils tombent dans l'impudicité avec les filles de Moab. Et le Psalmiste racontant le même événement, dit que les Hébreux furent initiés aux mystères de *Baal-Phégor*; & qu'ils participent aux sacrifices des morts. *Phégor* ou *Pégor*, ajoute dom Calmet, est le même qu'*Or* ou *Orus*, en retranchant de ce mot l'article *pé*, qui ne signifie rien. A l'égard d'*Orus*, dit-il, c'est le même qu'Adonis ou Osiris. On célébroit les fêtes d'Adonis comme des funérailles, & l'on commettoit dans ces fêtes mille dissolutions, lorsqu'on chantoit qu'Adonis qu'on avoit pleuré mort étoit vivant. Ainsi dom Calmet est bien éloigné de dire que *Phégor* soit une montagne. (D. J.)

PHÉHUAME, f. m. (Botan.) cette plante qui, selon Hernandez, est une espèce d'aristoloche, croit au Mexique; ses feuilles ont la figure d'un cœur; ses fleurs sont purpurines; sa racine est longue, grosse, couverte d'une écorce rougeâtre. Elle est âcre, odorante, chaude. Les sauvages s'en servent pour guérir la toux invétérée & pour dissiper les vents. (D. J.)

PHELLANDRIUM, f. m. (Hist. nat. Botan.) genre de plante auquel on a donné le nom de *ciguë d'eau*, & dont la fleur est en rose & en ombelle, composée de plusieurs pétales faits en forme de cœur, disposés en rond & soutenus par un calice, qui devient dans la suite un fruit composé de deux petites semences relevées en bosse, légèrement striées d'un côté & plates de l'autre. Tournefort, *inst. rei herb.*

Voyez PLANTE.

Tournefort ne compte que deux espèces de ce

Tome XII,

genre de plante : le *phellandrium* des Alpes, *phellandrium alpinum*, *umbellæ purpureæ*; & le *phellandrium* aquatique. La première espèce a une vertu approchant de celle du *méum*. Ses racines sont apéritives, incisives & discutives. La seconde espèce est au contraire suspecte dans ses effets, & passe pour avoir les mêmes qualités que la ciguë aquatique; c'est pourquoi les Anglois la nomment *the water-hemlock*. Elle vient dans les marais, & s'élève au-dessus de l'eau à la hauteur de deux ou trois piés; sa tige est cannelée, nouée, vuide, divisée en plusieurs rameaux qui s'étendent en ailes. Ses feuilles sont amples, découpées comme celles du cerfeuil, d'un goût assez agréable, un peu âcre. Ses fleurs naissent en ombelles aux sommets des branches; elles sont disposées en rose, à cinq feuilles blanches; il leur succède des semences jointes deux à deux, un peu plus grosses que celles de l'anis, presque ovales, rayées, convexes, noirâtres, odorantes; ses racines sont fibrées. On n'emploie cette plante qu'extérieurement, pour arrêter les progrès de la gangrene. (D. J.)

PHELLODRYS, f. m. (Botan.) arbre que nous pouvons nommer *laurier-chêne*; il croît en Dalmatie, & suivant quelques-uns, en Grece. C'est le *phellodrys alba*, *latifolia*, & *angustifolia* de Parkinson, *théât.* 1399. Ses feuilles, son écorce, & ses glands sont employés au même usage que ces mêmes parties du chêne ordinaire. Il paroît que Plin. a confondu le *phellodrys* de Théophraste, qui est la même plante que celle qu'il appelle *aria*, avec le *suber*, nommé *phellos*; car il attribue au *suber* toutes les propriétés que Théophraste donne au *phellodrys*. (D. J.)

PHELLOË, (Géog. anc.) ville de l'Achaïe. Pausanias, l. VII. c. xxvj. qui la met au voisinage d'Ægira; dit que s'il y a un lieu dans la Grece, qui puisse être dit arrosé d'eaux courantes, c'est *Phelloë*. Il ajoute qu'on y voyoit deux temples; l'un consacré à Bacchus, & l'autre à Diane. La statue de Diane étoit d'airain, & dans l'attitude d'une personne qui tire une fleche de son carquois; celle de Bacchus étoit de bois, peint en vermillon. (D. J.)

PHELLUS, (Géog. anc.) c'est le nom de plusieurs lieux : 1°. d'une ville de Lycie, opposée à Antiphellus, ou plutôt, comme dit Plin. l. V. c. xxxvj. dans l'enfoncement, ayant Antiphellus à l'opposite; car *Phellus* étoit à quelque distance dans les terres, au lieu qu'Antiphellus étoit sur le rivage. Le périple de Scylax, p. 39. donne un port à *Phellus*; mais on ce port étoit celui d'Antiphellus, ou il n'étoit pas contigu à la ville. A la vérité Strabon, l. XIV. p. 666. semble mettre l'une & l'autre de ces villes dans les terres; mais on ne peut le dire que de *Phellus*, & s'il y place Antiphellus, ce n'est qu'à cause du voisinage de ces deux places. Elles étoient toutes deux épiscopales, suivant la notice d'Hierocles. 2°. Nom d'une ville du Péloponnèse, appelée autrement *Phello*, dans l'Elide. Strabon, l. VIII. p. 334. la met au voisinage d'Olympia. 3°. Nom d'une montagne d'Italie. Le grand étymologique qui en parle, dit qu'on y voyoit beaucoup de pestes, sorte d'arbre d'où découle la poix. (D. J.)

PHÉLONÉ, f. m. (Critiq. sacrée.) *φελόνι* ou *φονήνι*; saint Paul, dans sa seconde épître à Timothée, ch. iv. v. 13. dit, « apportez avec vous le *pheloné* (*τὸν φελόνι*) que j'ai laissé à Troas chez Carpus, avec mes livres, & sur-tout mes parchemins ». On varie dans l'explication de ce mot *φελόνι*: quelques-uns l'entendent d'une cassette où saint Paul avoit mis ses livres, mais la plupart l'entendent d'un manteau qui servoit contre le froid & la pluie; aussi la vulgate rend *φελόνι* par *penula*, qui étoit une sorte de manteau romain dont nous avons parlé sous ce mot. L'auteur du commentaire sur les épîtres de saint Paul, qui se

trouve parmi les œuvres de saint Ambroise, & qu'on croit être saint Hilaire, diacre de Rome, dit qu'à la vérité saint Paul, en qualité de juif, ne devoit point avoir de *penula*, parce que ce vêtement n'étoit point à l'usage des Juifs; mais que comme les habitans de Tarfe avoient été admis à l'honneur d'être citoyens romains, ils se servoient aussi du vêtement appelé *penula*: il ajoute que les habitans de Tarfe avoient obtenu ce privilège pour avoir été au-devant des Romains, & leur avoir fait des présents. La bourgeoisie romaine dont saint Paul se glorifie, venoit, selon le même auteur, de ce qu'il étoit bourgeois de Tarfe. (D. J.)

PHELYPÆA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, anomale, en massue, divisée en deux lèvres, dont la supérieure est droite & partagée en deux parties, & l'inférieure en trois. Le pistil sort du calice; il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit arrondi qui s'ouvre en deux portions, & qui renferme des semences petites pour l'ordinaire. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

PHÉGITES, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs au bois de hêtre pétrifié.

PHENEUS, (*Géog. anc.*) 1°. Lac ou étang de l'Arcadie. C'étoit dans ce lac que le fleuve Ladon prenoit sa source, selon Pausanias, *liv. VIII. ch. xx.* Ovide attribue aux eaux du *Pheneus* une vertu merveilleuse. Si on buvoit de ces eaux la nuit, elles donnoient la mort; mais on pouvoit en boire le jour sans aucun péril:

*Est lacus Arcadiæ, Phenum dixere priores,  
Ambiguis suspensus aquis: quas nocte timeto;  
Noctæ nocent potæ, sinenoxæ luce biberunt.*

2°. *Pheneus* ou *Pheneum*, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, proche de Nomarus, selon Strabon, *liv. VIII.* c'est entre ces deux villes que se trouve le rocher d'où coule l'eau du Stix. Virgile, *Æneid. lib. VIII. vers. 165.* fait entendre que *Pheneus* fut la demeure d'Evander & celle de ses ancêtres. Plutarque, in *Cleomen.* & Pausanias, *liv. VIII. ch. xiv.* font aussi mention de cette ville; & le premier parle d'une ancienne Phénée qui avoit été détruite par une inondation. (D. J.)

PHENGITES, (*Hist. nat.*) nom donné par Agricola & quelques autres naturalistes à un marbre jaune d'une seule couleur.

M. Hill croit que c'étoit un marbre ou un albâtre d'un blanc un peu jaunâtre & transparent, à-peu-près comme de la cire. Il prétend qu'il n'étoit point fait de fenêtres. Selon lui, il se trouvoit en Cappadoce, & il en rencontra encore en Allemagne, en France & en Angleterre, dans la province de Derby. Voyez Hill's *natural history of fossils.*

PHENICIE, (*Géog. anc.*) *Phanicia*, province de Syrie, dont les limites n'ont pas toujours été les mêmes. Quelquefois on lui donne l'étendue du nord au midi, depuis Orthosie jusqu'à Péluse; d'autres fois on la borne du côté du midi au mont Carmel, & à Ptolémaïde. Il est certain qu'anciennement, c'est-à-dire, depuis la conquête de la Palestine par les Hébreux, elle étoit assez bornée, & ne possédoit rien dans le pays des Philistins, qui occupoient presque tout le terrain, depuis le mont Carmel, le long de la Méditerranée, jusqu'aux frontières de l'Egypte. Elle avoit aussi très-peu d'étendue du côté de la terre, parce que les Israélites qui occupoient la Galilée, la referroient sur la Méditerranée. Ainsi lorsqu'on parle de la *Phénicie*, il faut bien distinguer le tems. Avant que Josué eût fait la conquête de la Palestine, tout

ce pays étoit occupé par les Chananéens fils de Cham, partagés en onze familles, dont la plus puissante étoit celle de Chanaan, fondateur de Sidon, & chef des Chananéens proprement dits, auxquels les Grecs donnent le nom de *Phéniciens*.

Ils se maintinrent long-tems dans l'indépendance; mais enfin ils furent assujettis par les rois d'Assyrie & par ceux de Chaldée. Ils obéirent ensuite successivement aux Perses, aux Grecs & aux Romains, & aujourd'hui la *Phénicie* est soumise aux Ottomans, n'ayant point eu de rois de leur nation, ni de forme d'état indépendant depuis trois mille ans; car les rois que les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs & les romains y ont quelquefois laissés, étoient tributaires de ces conquérans, & n'exerçoient qu'un pouvoir emprunté.

Les principales villes de *Phénicie* étoient Sidon, Tyr, Ptolémaïde, Ecclippe, Sarepta, Bérÿthe, Biblis, Tripoli, Othosie, Simire, Arade. Les *Phéniciens* possédoient aussi anciennement quelques villes dans le Liban, & personne n'ignore que Carthage fut une de leurs premières colonies.

Quelquefois les auteurs grecs comprennent toute la Judée sous le nom de *Phénicie*. Dans les anciennes notices ecclésiastiques, on distingue la *Phénicie* de dessus la mer, & la *Phénicie* du Liban. L'une étoit dans les terres, & l'autre sur le bord de la mer. Hérodote, *liv. IV. ch. civ.* dit que les *Phéniciens* habiterent d'abord sur la mer Rouge, & que de-là ils vinrent s'établir sur la Méditerranée entre la Syrie & l'Egypte.

Le nom de *Phénicie* ne se trouve point dans l'Ecriture, dans les livres écrits en hébreu, mais seulement dans ceux dont l'original est grec, comme les Machabées & les livres du nouveau Testament. L'hébreu dit toujours *Chanaan*. Moïse fait venir les *Phéniciens* de Cham, qui peupla l'Egypte & les pays voisins. S. Matthieu qui écrivoit en hébreu ou en syriaque, appelle *chananéenne*, une femme que S. Marc qui écrivoit en grec, a appelée *syro-phénicienne*, ou *phénicienne* de Syrie, pour la distinguer des *Phéniciens* d'Afrique, ou des Carthaginois.

On dérive le nom de *phénicien*, ou de *palmiers*, appelés en grec *phoenix*, qui sont communs dans la *Phénicie*; ou d'un tyrien, nommé *Phanix*, dont parle la fable, ou de la mer Rouge, des bords de laquelle on prétend qu'ils étoient venus. *Phanix* signifie quelquefois *rouge*; d'où vient *punicus* & *phaniceus color*.

On attribue aux *Phéniciens* plusieurs belles inventions. Par exemple, l'art d'écrire. Le poète Lucain s'exprime ainsi:

*Phanices primi, famæ si creditur, auri  
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

C'est-à-dire: « Les *Phéniciens*, si l'on en croit la tradition, furent les premiers qui fixèrent par des signes durables les accens fugitifs de la parole ». On dit de plus qu'ils ont les premiers inventé la navigation, le trafic, l'Astronomie, les voyages de long cours. Bochart a montré, par un travail incroyable, qu'ils avoient envoyé des colonies, & qu'ils avoient laissé des vestiges de leur langue dans presque toutes les îles & toutes les côtes de la Méditerranée.

Ils ont les premiers habité l'île de Délos. Leur trafic avec les Grecs introduisit chez ce peuple la corruption & le luxe. Leurs colonies portèrent dans les lieux où elles s'établirent le culte de Jupiter Ammon, d'Illis, & des déesses-mères. Ils furent les seuls au commencement qui eussent la liberté de trafiquer avec l'Egypte. Dès le règne de Nécros, ils firent le tour de l'Afrique, & en conquirent les côtes méridionales. Ils échangèrent sur les côtes d'Espagne le



fer & le cuivre contre de l'or & de l'argent qu'ils recevoient en retour.

On peut ajouter qu'ils ont ouvert le commerce des îles britanniques. Quelques modernes ont voulu faire honneur aux Grecs des commencemens de ce commerce ; mais outre qu'il est très-incertain que les Grecs l'aient jamais fait, Strabon dit nettement que les *Phéniciens* l'ont commencé, & qu'ils le faisoient seuls ; termes précis qui détruisent toutes les conjectures des modernes en faveur des Grecs, & de toute autre nation.

Strabon nous donne le détail de ce commerce. Les *Phéniciens*, dit-il, portoient aux îles britanniques de la vaisselle de terre, du sel, toutes sortes d'instrumens de fer ou de cuivre, & ils les recevoient en échange des peaux, des cuirs & de l'étain : mais il y a apparence que ce commerce étoit plus étendu ; car le même Strabon nous dit dans un autre endroit que ces îles étoient fertiles en blé & en troupeaux ; qu'elles avoient des mines d'or, d'argent & de fer, & que toutes ces choses faisoient partie de leur commerce, aussi-bien que les peaux, les esclaves, & les chiens même qui étoient excellens pour la chasse, & dont les Gaulois, quelquefois aussi les peuples de l'Orient se servoient à la guerre. Quoi qu'il en soit de l'étendue de ce commerce, il est certain que celui de l'étain seul étoit une source inépuisable de richesses pour les *Phéniciens*. (*Le Chevalier de JAUCOURT.*)

**PHÉNICIENS**, *Philosophie des*, (*Hist. de la Philosophie*,) voici un peuple intéressé, turbulent, inquiet, qui ose le premier s'exposer sur des planches fragiles, traverser les mers, visiter les nations, lui porter ses connoissances & ses productions, prendre les leurs, & faire de sa contrée le centre de l'univers habité. Mais ces entreprises hardies ne se forment point sans l'invention des sciences & des arts. L'Astronomie, la Géométrie, la Mécanique, la politique sont donc fort anciennes chez les *Phéniciens*.

Ces peuples ont eu des philosophes & même de nom. Mochus ou Mochus est de ce nombre. Il est dit de Sidon. Il n'a pas dépendu de Possidonius qu'on ne dépouillât Leucippe & Democrite de l'invention du système atomique en faveur du philosophe *phénicien* ; mais il y a mille autorités qui réclament contre le témoignage de Possidonius.

Après le nom de Mochus, c'est celui de Cadmus qu'on rencontre dans les annales de la philosophie phénicienne. Les Grecs le font fils du roi Agénor ; les *Phéniciens*, plus croyables sur un homme de leur nation, ne nous le donnent que comme l'intendant de sa maison. La Mythologie dit qu'il se sauva de la cour d'Agénor avec Harmonie, célèbre joueuse de flûte, qu'il aborda dans la Grece, & qu'il y fonda une colonie. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette fable. Il est certain qu'il est l'inventeur de l'alphabet grec, & que ce service seul exigeoit que nous en fissions ici quelque mention.

Il y eut entre Cadmus & Sanchoiatiou, d'autres philosophes ; mais il ne nous reste rien de leurs ouvrages.

Sanchoiatiou est très-ancien. Il écrivoit avant l'ère troienne. Il touchoit au tems de Moïse. Il étoit de Babel. Ce qui nous reste de ses ouvrages est supposé. Voici son système de cosmogonie.

L'air ténébreux, l'esprit de l'air ténébreux & le chaos sont les principes premiers de l'univers.

Ils étoient infinis, & ils ont existé long-tems avant qu'aucune limite les circonscrivît.

Mais l'esprit aime les principes ; le mélange se fit ; les choses se lièrent ; l'amour naquit & le monde commença.

L'esprit ne connut point la génération.

L'esprit liant les choses engendra moi.

Tome XII.

*Mot* est, selon quelques-uns, le limon ; selon d'autres la putréfaction d'une masse aqueuse.

Voilà l'origine de tous les germes, & le principe de toutes les choses ; de-là sortirent des animaux privés d'organes & de sens qui devinrent avec le tems des êtres intelligens, contemplateurs du ciel ; ils étoient sous la forme d'œufs.

Après la production de *mot*, suivit celle du soleil, de la lune & des autres astres.

De l'air éclairé par la mer & échauffé par la terre, il résulta les vents, les nuées & les pluies.

Les eaux furent séparées par la chaleur du soleil, & précipitées dans leur lieu ; & il y eut des éclairs & du tonnerre.

A ce bruit les animaux assoupis sont réveillés ; ils sortent du limon & remplissent la terre, l'air & la mer, mâles & femelles.

Les *Phéniciens* sont les premiers d'entre les hommes ; ils ont été produits du vent & de la nuit.

Voilà tout ce qui nous a été transmis de la philosophie des *Phéniciens*. C'est bien peu de chose. Serait-ce que l'esprit de commerce est contraire à celui de la philosophie ? Serait-ce qu'un peuple qui ne voyage que pour s'enrichir, ne songe guère à s'instruire ? Je le croirois volontiers. Que l'on compare les essaims incroyables d'euro péens qui ont passé de notre monde dans celui que Colomb a découvert, avec ce que nous connoissons de l'histoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues, & l'on jugera. Que demande un commerçant qui descend de son vaisseau sur un rivage inconnu, est-ce quel dieu adorez-vous ? avez-vous un roi ? quelles sont vos lois ? Rien de cela. Mais avez-vous de l'or ? des peaux ? du coton ? des épices ? Il prend ces substances, il donne les siennes en échange ; & il recommence cent fois la même chose sans daigner seulement s'informer de ce qu'elles sont, comment on les recueille. Il fait ce qu'elles lui produiront à son retour, & il ne se soucie pas d'en apprendre davantage. Voilà le commerçant hollandais. Et le commerçant français ? Il demande encore, vos femmes sont-elles jolies ?

**PHENINDE**, f. f. (*Sphéristique des anciens*,) nom d'un jeu chez les anciens Romains, nommé plus communément *la petite balle*. Ce jeu se jouoit avec une petite balle que les joueurs se pouffoient, mais en tâchant de se tromper, faisant semblant de vouloir la jeter à l'un, & cependant la jettant à l'autre. Voyez SPHÉRISTIQUE.

**PHÉNIX**, f. m. (*Hist. nat. fabul.*) oiseau merveilleux qui, selon les idées populaires, vivoit plusieurs siècles, & en mourant produisoit de la moëlle des os un petit ver qui formoit un nouveau *phoenix*.

Les Egyptiens, dit Hérodote dans son Euterpe, ont un oiseau qu'ils estiment sacré, que je n'ai jamais vu qu'en peinture. Aussi ne le voit-on pas souvent en Egypte, puisque, si l'on en croit ceux d'Héliopolis, il ne paroît chez eux que de cinq en cinq siècles, & seulement quand son pere est mort. Ils disent qu'il est de la grandeur d'une aigle, qu'il a une belle houppe sur la tête, les plumes de son cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche mêlée de pennes incarnates, des yeux étincellans comme des étoiles. Lorsqu'il est chargé d'années, il voit sa fin approcher, il se forme un nid de bois & de gommés aromatiques, dans lequel il meurt. De la moëlle de ses os il naît un ver d'où se forme un autre *phoenix*. Le premier soin de celui-ci est de rendre à son pere les honneurs de la sépulture ; & voici comment il s'y prend, selon le même Hérodote.

Il forme avec de la myrthe une masse en forme d'œuf : il essaie ensuite en la soulevant, s'il aura assez de force pour la porter : après cet essai, il creuse cette masse, y dépose le corps de son pere, qu'il couvre encore de myrthe ; & quand il l'a rendue du

R r r ij

même poids qu'elle étoit auparavant, il portoit ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du soleil. C'est dans les déserts d'Arabie qu'on le fait naître, & on prolonge sa vie jusqu'à cinq ou six cents ans.

Les anciens historiens ont compté quatre apparitions du *phœnix*; la première sous le règne de Sésostris; la seconde sous celui d'Amasis; la troisième sous le troisième des Ptolémées. Dion Cassius donne la quatrième pour un présage de la mort de Tibère. Tacite place cette quatrième apparition du *phœnix* en Egypte sous l'empire de Tibère; Plinius la fait tomber à l'année du consulat de Quintus Plancius, qui vivoit à l'an 36 de l'ère vulgaire: & il ajoute qu'on apporta à Rome le corps de ce *phœnix*; qu'il fut exposé dans la grande place, & que la mémoire en fut conservée dans les registres publics.

Rendons justice aux anciens qui ont parlé de cet oiseau fabuleux; ils ne l'ont fait que d'une manière qui détruit leur propre relation. Hérodote après avoir raconté l'histoire du *phœnix*, ajoute qu'elle lui paroît peu vraisemblable. Plinius dit que personne ne doute à Rome que ce ne fût un faux *phœnix* qu'on y avoit fait voir; & Tacite donne la même conclusion à son récit.

L'opinion fabuleuse du *phœnix* se trouve reçue chez les Chinois, dit le père du Halde dans sa description de la Chine; ils n'ont donc pas été si renfermés chez eux, qu'ils n'aient emprunté plusieurs opinions des Egyptiens, des Grecs & des Indiens, puisqu'ils attribuent à un certain oiseau de leur pays la propriété d'être unique, & de renaître de ses cendres. (D. J.)

**PHŒNIX**, (Botan.) nom donné par Kæmpfer & Linnæus à un genre de plantes appelé par les autres botanistes *elae* & *katovindal*; en voici les caractères. Ce genre de plante produit séparément des fleurs mâles & femelles, & leur enveloppe tient lieu de calice. Dans les fleurs mâles, les pétales sont au nombre de trois, ovales & concaves; leurs étamines sont trois filets déliés, dont les boissières sont très-courtes. Dans les fleurs femelles l'embryon du pistil est arrondi; le style est court & pointu; le fruit est une baie ovale, qui n'a qu'une seule loge; elle renferme une semence dure comme un os, ovale, marquée d'une raie profonde dans toute sa longueur. *Linnaei gen. plant.* 513. *Muscl. cliff.* 2. *Hort. malab.* 3. 23.

**PHENOMENE**, f. m. (Phys.) ce mot est formé du grec *phaino*, j'apparçois; il se dit dans l'usage ordinaire de quelque chose d'extraordinaire qui paroît dans les cieux, comme les comètes, l'aurore boréale, &c. Mais les Philosophes appellent *phénomènes* tous les effets qu'on observe dans la nature. Voyez **PHYSIQUE** **EXPÉRIMENTALE**, &c.

L'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui satisfait le mieux à la plupart des *phénomènes*. Voyez **HYPOTHESE**. Les Newtoniens prétendent que tous les *phénomènes* des corps célestes procèdent de l'attraction mutuelle qu'il y a entre ces corps; & presque tous les *phénomènes* des plus petits corps viennent de l'attraction & de la répulsion qu'il y a entre leurs parties. Voyez **GRAVITATION**, **ATTRACTION**, &c. (O)

**PHEONS**, en terme de Blason, ce sont de fers, de dards, de fleches ou d'autres armes barbelés.

Dans les Planches de Blason on voit la figure des *phéons*. D'Egerton de sable, à la fasce d'hermine entre trois *phéons*.

**PHEOS**, f. m. (Botan. anc.) nom donné par Théophraste, Dioscoride & autres, à une plante dont se servoient les foulons pour apprêter leurs draps; c'est peut-être le *gnaphalium* des modernes; mais les anciens donnoient aussi le nom de *phéos* au filago, c'est-à-dire à notre herbe de coton. Ils employoient cette

dernière à faire les matelas de leurs lits, & à empêcher leur poterie pour l'empêcher de se casser.

**PHERECRATE**, ou **PHERECRATIE**, f. m. (Belles-Lett.) dans l'ancienne poésie, sorte de vers composé de trois pieds; savoir d'un dactyle entre deux ipondées, comme:

*Crās dō | nābērīs | hā dō*  
*Fēsis | vōmērē | tāuris.*

On conjecture que ce nom lui vient de *Pherecrate* son inventeur.

**PHEREPHATTE**, f. f. (Mythol.) c'étoit le premier nom de Proserpine, & sous lequel elle avoit des fêtes chez les Cyclopiens appellées *phéréphatues*.

**PHEREPOLÉ**, adj. (Mythol.) ou celle qui porte le pole. Pindare donne ce surnom à la Fortune, pour marquer que c'est elle qui soutient l'univers, & qui le gouverne. La première statue qui fut faite de la Fortune pour ceux de Smyrne, la représentoit ayant le pole sur la tête, & une corne d'abondance à la main.

**PHÈRÈS**, (Geog. anc.) *Phērā*; il y avoit de ce nom plusieurs villes: savoir une dans l'Achaïe, une dans le Péloponnèse, une dans la Macédoine, une dans l'Asie, une dans la Bœotie, une dans la Lapygie, une dans la Laconie, &c.

**PHEREZEENS**, (Géog. sacrée.) anciens peuples qui habitoient la Palestine, & qui étoient mêlés avec les Cananéens; mais comme ils n'avoient point de demeure fixe, & qu'ils vivoient dispersés, tantôt en un lieu du pays, & tantôt dans un autre, on les nomma *Phériziens*, c'est-à-dire épars. *Phérazot* signifie des hameaux, des villages. Il est beaucoup parlé des *Phériziens* dans l'Ecriture; & même du tems d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone, plusieurs Israélites avoient épousé des femmes de cette nation. (D. J.)

**PHESANE**, (Géog. anc.) ville d'Arcadie, selon le scholiaste de Pindare, & le sentiment de tous les auteurs, excepté Didyme, qui prétend sans aucun fondement, que c'étoit une ville de l'Elide.

**PHESTI**, (Géog. anc.) lieu d'Italie dans le Latium, à cinq ou six milles de Rome. C'étoit autrefois l'extrémité du territoire de cette ville; ce qui fait que du tems de Strabon, les prêtres y faisoient les sacrifices nommés *ambarvalia*, comme dans les autres lieux qui étoient aux frontières des Romains.

**PHÉUGARUM**, (Géog. anc.) ville de la Germanie, entre *Tulsiurgium* & *Cenduum*, selon Ptolomée, liv. II. c. xj. On croit que la ville de Halberstadt, dans la Saxe, a été bâtie de ses ruines.

**PHIAGIA**, (Géog. anc.) 1°. ville ou bourgade de l'Attique. Elle est attribuée par quelques-uns à la tribu Egeïde, & par d'autres à l'Aiantide; mais une inscription dont parle M. Spon la met sous l'Hadriannide. 2°. Bourgade de l'Attique, dans la tribu Pandionide, selon Etienne le géographe. (D. J.)

**PHIALE**, (Géog. anc.) en grec *φιάλη*; ce mot qui veut dire une coupe plate, remplie jusqu'au bord, a été donné à divers lacs ou réservoirs d'eau, à cause de leur ressemblance à un bassin plein d'eau.

1°. *Phiale*, fontaine ou lac célèbre au pied du mont Hermon, & d'où le Jourdain prend sa source. Joseph, de bel. lib. III. c. xvij. raconte qu'à cent vingt stades de Césarée de Philippe, sur le chemin qui va à la Tranchonite, on voit le lac de *Phiale*, lac rond comme une roue, & dont l'eau est toujours à pleins bords, sans diminuer ni augmenter. On ignoroit que ce fût la source du Jourdain, jusqu'à ce que Philippe, tétarque de Galilée, le découvrit d'une manière à n'en pouvoir douter, en jettant dans ce lac de la menue paille qui se rendit par des canaux souterrains à Panium, d'où jusqu'alors on avoit cru que le Jourdain tiroit sa source.



2°. *Phiale*, ou *Phiala*, est un lieu d'Egypte sur le Nil & dans la ville de Memphis. Tous les ans, dit Plin. *liv. VIII. chap. xlvij.* on y jetoit une coupe d'or & une coupe d'argent le jour de la naissance du dieu Apis.

3°. C'est encore un lieu d'Egypte dans la ville d'Alexandrie. On donnoit le nom de *phiale* au lieu où l'on feroit le blé qu'on amenoit d'Egypte sur des bateaux par le canal que l'on avoit creusé depuis Chérée jusqu'à Alexandrie; mais comme le peuple étoit accoutumé à exciter dans cet endroit de fréquentes séditions, Justinien, pour arrêter le cours de ce désordre, fit enfermer ce lieu d'une forte muraille.

4°. *Phiale* est aussi le nom de la source du Nil.

5°. *Phiale*, ou *Phialia*, ou *Phigalia*, étoit une ville de l'Arcadie sur les bords du fleuve Neda, auquel les enfans de cette ville confacroient leurs cheveux. Le nom moderne de cette ville est, à ce qu'on croit, *Davia*. (*D. J.*)

PHIBIONITES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) c'est une branche des gnostiques.

PHIDITIÉS, f. m. pl. (*Antiq. grég. & de Lacédém.*) *Phiditia*, les *phidities* étoient des repas publics qui se donnoient en Grece. Ils furent institués par Lycurgue. Ce législateur voulant faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit à Lacédémone l'établissement des repas publics. Il en écarta toute somptuosité & toute magnificence: il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la loi; & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnaie pour acheter de la viande. Il est vrai que quand quelqu'un faisoit chez lui un sacrifice, ou qu'il avoit été à la chasse, il envoyoit une piece de sa victime ou de sa venaison, à la table dont il étoit; car il n'y avoit que ces deux occasions où il fut permis de manger chez soi; savoir, quand on étoit revenu de la chasse fort tard, & que l'on avoit achevé fort tard son sacrifice: autrement on étoit obligé de se trouver au repas public; & cela s'observa fort long-tems avec une très-grande exactitude, jusques-là que le roi Agis, qui revenoit de l'armée, après avoir défait les Athéniens & qui vouloit souper chez lui avec sa femme, ayant envoyé demander ses portions dans la salle, les polémarques les lui refusèrent; & le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le sacrifice d'actions de grâces, comme on avoit accoutumé après une heureuse guerre, ils le condamnerent à une amende qu'il fut obligé de payer.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là, ils entendoient de graves discours sur le gouvernement; ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien, & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse, & à souffrir d'être raillés; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un lacédémonien, de supporter patiemment la raillerie. S'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit en lui montrant la porte, *rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle manière on procédoit à son élection, pour voir s'il étoit agréé dans la compagnie: ceux qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain. L'esclave qui

les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête: celui qui agréoit le prétendant, jetoit simplement sa boule dans ce vaisseau; & celui qui le refusoit, l'aplatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi aplatie valoit la feve percée qui étoit la marque de condamnation; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu; car on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé étoit dit *decadé*, parce que le vaisseau dans lequel on jetoit les boules, étoit appelé *caddos*.

Après qu'ils avoient mangé & bu très-sobrement, ils s'en retournoient chez eux sans lumière; car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Licurgue ayant voulu que l'on s'accoutumât à marcher hardiment par tout de nuit & dans les ténèbres. Voilà quel étoit l'ordre de leur repas.

Par cet établissement des repas communs, & par cette frugale simplicité de la table, on peut dire que Lycurgue fit changer en quelque sorte, de nature aux richesses, en les mettant hors d'état d'être désirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs; car il n'y avoit plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux salles publiques, après la précaution d'avoir pris d'autre nourriture, parce que tous les convives obéissent avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance, & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire, un jeune homme nommé Alcandre créva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple irrité d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue qui fut bien s'en venger; car d'empêché & de violent qu'étoit Alcandre, il le rendit très-sage & très-moderé.

Les repas publics étoient aussi fort en usage parmi les philosophes de la Grece. Chaque secte en avoit d'établis à certains jours avec des fonds & des revenus, pour en faire la dépense; & c'étoit, comme le remarque Athenée « afin d'unir davantage ceux qui » s'y trouvoient, afin de leur inspirer la douceur & » la civilité si nécessaires au commerce de la vie. Lali- » berté d'une table honnête produit ordinairement » tous ces bons effets ». Et qu'on ne s'imagine point que ces repas fussent des écoles de libertinage, où l'on raffinoit sur les mets & sur les boissons enivrantes, & où l'on cherchât à étourdir la severe raison: tout s'y passoit avec agrément & décence. On n'y cherchoit que le plaisir d'un entretien libre & enjoué: on y trouvoit une compagnie choisie, & aussi sobre que spirituelle: on y chantoit l'hymne qu'Orphée adresse aux mules, pour faire voir qu'elles président à toutes les parties de plaisir dont la vertu ne rougit point. Timothée, général des athéniens, fut un jour traité à l'académie par Platon. Un de ses amis l'arrêta en sortant, & lui demanda s'il avoit fait bonne chère. *Quand on dine à l'académie*, répondit-il en souriant, *on ne craint point d'indigestion.*

Rien ne ressembloit mieux à ces festins philosophiques, que les agapes, ou repas de charité des premiers chrétiens qui faisoient même une partie du service divin dans les jours solennels; mais comme les meilleures choses dégénèrent insensiblement, le luxe y prit la place de la modestie, & la licence qui ose tout, en chassa la retenue. On fut enfin obligé de les supprimer.

Meursius a épuisé tout ce qui regarde les *phidities*, lisez-le. (*D. J.*)

PHILA, f. f. (*Mythol.*) un des noms de Vénus qui

caractérisé la mere de l'amour, car *φιλῶν*, c'est aimer. (D. J.)

PHILA, (Géog. anc.) 1<sup>re</sup> île de la Libye. Elle étoit formée par les eaux du fleuve Triton, & on y voyoit la ville de Nyfa, dans laquelle on ne pouvoit entrer que par un seul endroit appelé *porta Nisfa*, les portes de Nyfa. 2<sup>o</sup>. Il y avoit une ville nommée *Phila* en Macédoine, à moitié chemin entre *Dium* & *Tempe*, sur un rocher au bord d'un fleuve qui semble être l'Enipée, suivant la narration de Tite-Live, livre XXXIV, c. viij. (D. J.)

PHILADELPHIE, (Hist. anc.) nom tiré du grec *φίλος*, amateur, & *ἀδελφός*, frere. Il fut donné comme une marque de distinction par les anciens à quelques princes qui avoient marqué beaucoup d'attachement pour leurs freres. Le plus connu est Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, dont la memoire ne péra jamais, tant que dureront les lettres qu'il honora toujours d'une protection éclatante, soit en formant la magnifique bibliothèque d'Alexandrie, composée de 400000, & selon d'autres, de 700000 volumes, sous la direction de Demetrius de Phalere, soit en faisant traduire en grec les livres saints; cette traduction qu'on appelle communément la *version des septante* parce que ce prince y employa soixante-dix sçavans.

Le P. Chamillart avoit une médaille d'une reine de Comagene, avec le titre de *philadelphie*, sans aucun autre nom, & M. Vaillant dit que Philippe, roi de Syrie, avoit pris le même titre.

PHILADELPHIE, (Géog. anc. & mod.) *Philadelphie*, ou *Philadelpheia*, ville de l'Asie mineure, à 27 milles de Sardes vers le sud-est, au pied du Tmolus, d'où la vue est très-belle sur la plaine: elle tiroit son nom d'*Atalus philadelphie*, frere d'Eumenes son fondateur. Les habitans s'appelloient *philadelphie* & *philadelphini*. Cette ville fut célèbre entr'autres par des jeux publics, & Georges Wheeler rapporte une inscription, où entr'autres choses on y lit: *κοινὰ ἀκίαι ἐν φιλadelphείᾳ*, c'est-à-dire *les fêtes communes de l'Asie à Philadelphie*, ou l'assemblée solennelle pour les jeux de l'Asie à Philadelphie.

*Philadelpheia* été dans le premier siècle un siege épiscopal. Les grecs modernes conservent l'ancien nom de *Philadelphie*, & les Turcs l'appellent *Allahscheyr*, comme pour dire, *la ville de Dieu*: lorsqu'ils vinrent pour s'emparer du pays, les habitans se défendirent vigoureusement; mais les Turcs, pour leur donner de la terreur, s'avisèrent de faire un retranchement par une muraille toute d'os de morts liés ensemble avec de la chaux; les habitans se rendirent en faisant une capitulation plus douce que celle de leurs voisins. On leur laissa quatre églises qu'ils ont encore; savoir, Panagia, S. George, S. Théodore & S. Taxiarque, qui est le même que S. Michel. Il y a dans *Philadelphie* cinq à six mille habitans, entre lesquels on peut compter mille chrétiens. Long. 47. latit. 38. 6'.

Il y a eu une ville de Cilicie, & une ville d'Egypte, qui ont porté le nom de *Philadelphie*. (D. J.)

PHILADELPHIE, (Géog. mod.) ville de l'Amérique septentrionale, capitale de la Pensylvanie; c'est aujourd'hui une des plus belles, des plus riches & des plus florissantes villes que les Anglois aient dans le nouveau monde. Elle est située entre deux rivières navigables, à deux milles de leur jonction. Elle a trente rues, dont il y en a dix de deux milles de long, qui traversent d'une rivière à l'autre. Les vingt autres qui les coupent à angles droits, ont la moitié de la longueur des premières. On a laissé autour du centre de ce parallélogramme, un carré de dix arpens (*acres*); & au milieu de chacun des quatre quartiers de ce parallélogramme, il y en a un de cinq. Ces places sont destinées à y élever des églises, des écoles, d'autres édifices publics, & à servir de promenade aux habitans, comme font les *mourfields* à Londres.

C'est le fameux Guillaume Pen qui a tracé les alignemens de la ville de *Philadelphie*. Les Anglois ne sauroient trop honorer sa memoire; & en mon particulier, je lui ai déjà rendu mes hommages en parlant de la *Pensylvanie*. Il y a trois à quatre mille maisons bâties dans la capitale de cette province de l'Amérique septentrionale angloise. Sa position est très-avantageuse pour le commerce, à cause des deux rivières qui y amènent les vaisseaux, par celle de la *Ware*, dans laquelle elles se déchargent, à deux milles de-là. On pourroit dans la suite, pour exécuter le plan du fondateur, former un carré parfait des deux côtés du parallélogramme; & pour-lors *Philadelphie* ressembleroit à *Babylone*, excepté ses murailles & la grandeur de son enceinte; mais elle la surpasseroit de beaucoup pour la commodité de sa situation. Long. 301. 40. latit. 39. 50. (D. J.)

PHILADELPHES, (Littérat. & Art. numism.) *φιλadelphια*; c'est ainsi qu'on nommoit des jeux institués à Sardes, pour célébrer l'union de Caracalla & de Géta, fils de Septime-Sévère, *φιλadelphια*.

Les Sardiens ayant élevé un temple en l'honneur de Septime & des princes ses enfans, ils y offrirent des sacrifices, & célébrèrent des jeux solennels qu'ils nommèrent *philadelphies*, pour engager les deux freres à la concorde, ou plutôt pour demander aux dieux cette union tant désirée, & qui étoit l'objet principal des vœux de l'empereur leur pere. Sur un médaillon frappé à Sardes, sous Septime, la Concorde paroît debout entre Caracalla & Géta, avec cette légende: *ΕΙΣ ΠΑΙΣΙΝΟΥΣ ΜΑΚΕΔΩΝΙΟΥ ΔΙΣ ΝΥΜΦΕΩΝ ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΙΑ*.

Ces jeux n'étoient point différens des anciens jeux consacrés aux dieux; il paroît même qu'ils étoient pythiques, c'est-à-dire qu'on célébroit les jeux pythiques pour la concorde de Caracalla & de Géta; la couronne de laurier qui est sur la médaille, en est une preuve visible: & même ces jeux sont expressément nommés pythiens sur une médaille de périnthe, *φιλadelphια παύλο περινήν*, avec une urne qui indique que ces deux noms expriment la même espèce de jeux. S'ils avoient été différens, ils auroient été désignés par deux urnes, suivant un usage reconnu par les plus sçavans antiquaires.

Les deux temples couronnés sont connoître qu'on célébra à Sardes les jeux *φιλadelphια*, en même tems que les augustaux, comme ils le furent sous le même regne à Nicée. On lit sur une médaille de cette ville, *αυγουστια & φιλadelphια νικαιας*. Les deux temples couronnés paroissent sur une autre médaille de Sardes, avec la tête de Julia Domna, mere des deux princes.

Au reste ces vœux furent bien inutiles. Caracalla, peu après la mort de Septime, eut l'inhumanité monstrueuse de poignarder Géta entre les bras de l'impératrice leur mere; & si les deux temples font encore représentés avec leurs couronnes, sur une médaille de Caracalla, on n'y lit plus le titre de *φιλadelphια*.

On pourroit, dit M. de Montesquieu, appeler Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Neron & Domitien bornerent leur cruauté dans Rome; celui-ci alla promener sa fureur dans tout l'univers. Ayant commencé son regne par tuer, comme nous l'avons dit, Géta son frere entre les bras de l'impératrice leur mere, il employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévère, non pas à un seul; qu'enfin les temples qu'ils avoient bâties, & les *philadelphies* qu'ils avoient célébrées, regardoient les deux fils de l'empereur, & non pas un seul.

Caracalla pour les appaiser augmenta leur paye; & pour diminuer l'horreur du meurtre de son frere, il le mit au rang des dieux: ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin,



qui, après l'avoir fait poignarder, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur. Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie, & que le sénat n'osant le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui le méritoit moins que lui. *Mém. de Littérat. tom. XVIII. ind. 4. pag. 144. (D. J.)*

PHILADELPHIE, pierres de, (*Hist. nat.*) les murs de Philadelphie, ville de l'Asie mineure, sont bâtis d'une pierre qui renferme des concrétions femblables à des os, ce qui a donné lieu à une fable qui dit que les Turcs, après s'être rendus maîtres de cette ville, la fortifièrent avec les os des chrétiens, dont ils élevèrent des murailles.

PHILÆ, (*Géog. anc.*) ville d'Egypte, proche de la cataracte du Nil, selon Ptolomée, *l. IV. chap. v.* Il y avoit aussi une île de même nom; & c'est dans cette île que la ville étoit bâtie, selon Sénèque, *liv. IV. quest. nat. c. ij.* Le Nil, après s'être répandu dans de vastes déserts, & y avoir formé divers marais, se rassemble au-dessus de Philæ, il s'escarpée de tous côtés. Deux bras du fleuve font cette île, & se réunissant au-dessous, ne forment plus qu'un seul lit, qui est le Nil, & qui en porte le nom. (*D. J.*)

PHILAKI, f. m. (*Ant. grecq.*) nom que les Grecs modernes donnent à la prison publique de Misistra: c'est la même prison où le roi Agis finit malheureusement ses jours. Ces fortes de lieux changent peu d'usage, sur-tout quand ils sont près d'un tribunal souverain, comme celui-ci l'étoit autrefois des Nomophylaces, & comme on dit qu'il l'est encore aujourd'hui du Mula. Quoique ce soit un réduit effroyable, il n'y en a point de plus renommé chez les auteurs. Strabon rapporte qu'il s'appelloit *caades*, & pour nous figurer un cachot, il le représente comme une caverne. Dion, Chrysostome, Eustathius, Suidas, & plusieurs autres, en ont parlé; mais aussi c'étoit la prison de Sparte. Plutarque m'attendrit sans cesse, quand je relis dans la vie d'Agis, de quelle façon ce jeune roi & les deux princesses Archidamia & Agésistrata moururent dans cette petite prison. Elle est située près de la rue du grand Bazar, cette fameuse rue qu'on appelloit autrefois *Aphétiás*, & qu'Ulysse contribua tant à rendre célèbre, quand elle lui servit de carrière, pour disputer à la course la possession de Pénélope contre ses rivaux. Icarus, père de cette belle lacédémonienne, voyant plusieurs amans qui la recherchoient, incertain du choix, leur proposa des jeux de course dans ce même lieu, & promit Pénélope pour prix de la victoire qu'Ulysse eut la gloire de remporter. En reconnaissance de cet avantage, il consacra dans Sparte trois temples à Palas, sous le nom de *Cléothée*. (*D. J.*)

PHILANDRE, PHILANDER, OPOSSUM, f. m. (*Zoologie.*) animal très-remarquable d'Amérique. Il a été fort mal décrit par divers auteurs sous le nom de *maritacata*, *carigoi*, *popoza*, *careguia*, *jupátuma*, *elaquatrin*, *farigoi*, *femi vulpa*, *marfupiale*, &c.

C'est un animal de la grosseur d'un gros chat. Sa tête est faite comme celle d'un renard. Il a le nez pointu, & la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure. Ses dents sont petites, mais semblables à celles du renard, excepté qu'il en a deux grandes comme le lièvre au haut du museau; ses yeux sont petits, ronds, & pleins de vivacité. Ses oreilles sont grandes, fines, douces, droites, comme celles du renard, minces, & comme transparentes. Il a comme le chat des moustaches noires, & d'autres poils de même espèce sur la face & au-dessus des yeux; sa queue est ronde & d'un pied de long, pleine de poil à son insertion; ensuite toute chauve, de couleur en partie noire, & en partie d'un brun cendré; ses pieds de derrière sont beaucoup plus longs que ceux de

devant; ils ressemblent à des mains, & ont chacun cinq orteils armés d'ongles blancs & crochus; l'orteil de derrière est le plus long, ainsi que dans les singes. Son dos & ses côtés sont de couleur noirâtre avec un mélange de gris, & d'un faux jaune sur le ventre.

L'opossum répand une odeur puante comme le renard; il se nourrit de cannes de sucre, & d'autres végétaux; il mange aussi les oiseaux qu'il va prendre jusque sur les arbres, & imite souvent les rufes du renard pour piller la volaille.

Mais ce qui le distingue de tous les autres animaux du monde, c'est le sac ou la poche dans laquelle la femelle fait entrer ses petits lorsqu'elle met bas; alors le petit opossum n'est pas plus gros qu'une noix, quoique destiné à l'être autant qu'un chat. Ce sac est placé sous le ventre près des jambes de derrière. Les petits s'y trouvent à l'abri jusqu'à ce qu'ils soient en état de se tirer d'affaire; & quand ils commencent à être forts, ils en sortent, & y rentrent librement pendant quelques semaines. Enfin lorsqu'ils sont grands, la mère les en chasse pour toujours, comme sont les femelles des autres animaux, à l'égard de leurs petits. L'opossum mâle a, de même que la femelle, cette espèce de poche sous le ventre, & prend de tems-en-tems sur lui le soin d'y porter ses petits, pour les tirer d'un danger pressant, & soulager sa femelle.

Cette poche singulière mérite bien que nous la décrivions. C'est un corps membraneux assez mince, quoique composé de plusieurs membranes; il y a quatre paires de muscles qui servent à la resserrer & à l'étendre, à ouvrir & à fermer l'ouverture. Deux os particuliers à cet animal, & qui sont placés dans cette partie de son corps, servent à l'insertion des muscles dont nous venons de parler. La poche paroît être en partie musculieuse, & en partie glanduleuse, car elle a la double action de mouvement & de sécrétion. L'intérieur de cette poche est tapissé de quelques poils, qui sont çà & là, couverts d'une matière jaune & gluante, produite par diverses petites glandes dont la poche est semée; cette matière écumeuse est d'une odeur forte & désagréable.

Le sac de l'opossum, outre sa tunique glanduleuse & musculaire, est pourvu d'une troisième tunique vasculaire, dans laquelle les vaisseaux sanguins découlent en grand nombre.

L'opossum sent aussi mauvais pendant qu'il est en vie que le putois, & même davantage. Cette odeur virulente vient principalement de la matière contenue dans sa poche, qui est d'une nature si semblable à celle du sac de la civette, qu'après avoir été exposée à l'air pendant quelques jours, elle perd son odeur forte, & devient un parfum des plus agréables, approchant de celui de la civette.

La structure des jambes, des pieds & des ongles de l'opossum, semble lui avoir été donnée pour grimper avantageusement sur les arbres; & c'est aussi ce qu'il exécute avec beaucoup de vitesse.

Enfin, la nature a employé une mécanique admirable dans les épines ou crochets, qui sont au centre du côté inférieur des vertèbres de sa queue. Les trois premières vertèbres n'ont point d'épines; mais on les voit dans toutes les autres. Elles sont placées justement au milieu & à côté de chaque jointure. Je crois qu'on ne sauroit rien imaginer de plus propre à cette fonction que de le suspendre par la queue; car la queue étant une fois tournée autour d'une branche, soutient aisément le poids de l'animal par le moyen de ces épines crochues; cette action ne demande qu'un peu de travail dans les muscles pour courber ou fléchir la queue.

J'aurois beaucoup d'autres choses curieuses à ajouter

ter, mais je les supprime en renvoyant le lecteur à l'anatomie de l'opossum par le docteur Tyson, en 1698, dans les *Transf. philos.* n. 239. Le chevalier DE JAU-COURT.

Il y a plusieurs especes de *philandres* que l'on a réunies sous un même genre. Leurs caractères communs sont d'avoir, dans la mâchoire du dessous, huit dents incisives, & dans celle de dessus dix : les deux du milieu sont plus grandes que les autres, & d'avoir les pieds conformés comme ceux des fenges. Les especes de *philandres* sont au nombre de neuf ; savoir, 1<sup>o</sup>. le *philandre* simplement dit, c'est celui qui a déjà été décrit dans cet article ; 2<sup>o</sup>. le *philandre* oriental, qui a une couleur brune foncée sur le dos, & jaune sous le ventre, avec des taches jaunes au-dessous des yeux : il est plus grand que le *philandre* simplement dit ; car il a onze pouces de longueur depuis l'occiput jusqu'à l'origine de la queue, tandis que l'autre n'a que huit pouces ; 3<sup>o</sup>. le *philandre* d'Amboine, qui est d'un rouge bai noirâtre sur le dos, & de couleur cendrée blanchâtre sur le ventre, avec des taches d'un brun foncé ; sa longueur est de treize pouces. Les femelles de la seconde & de la troisième espece de *philandres* ont une poche sous le ventre, comme celles de la premiere espece ; mais les femelles des cinq especes suivantes n'ont pas cette poche ; & on ne fait si les individus, tant mâles que femelles de ces cinq especes, ont les autres caractères de ce genre seulement, il est certain qu'ils ressemblent aux *philandres* des trois premieres especes par la forme de la tête, du museau, de la queue, des pieds, &c. & par la façon de vivre : ces cinq especes sont le *philandre* du Brésil, le *philandre* d'Amérique, le *philandre* d'Afrique, le *philandre* de Sminan, le *philandre* à grosse tête, & le *philandre* à courte queue. *Regn. anim.* par M. Brisson.

PHILANTROPIE, f. f. (*Moral.*) la *philantropie* est une vertu douce, patiente, & déintéressée, qui supporte le mal fans l'approuver. Elle se sert de la connoissance de sa propre foiblesse, pour compatir à celle d'autrui. Elle ne demande que le bien de l'humanité, & ne se laisse jamais dans cette bonté déintéressée; elle imite les dieux qui n'ont aucun besoin d'eux-mêmes ni de victimes. Il y a deux manieres de s'attacher aux hommes; la premiere est de s'en faire aimer par ses vertus, pour employer leur confiance à les rendre bons, & cette *philantropie* est toute divine. La seconde maniere est de se donner à eux par l'artifice de la flatterie pour leur plaire, les captiver & les gouverner. Dans cette dernière pratique, si commune chez les peuples polis, ce n'est pas les hommes qu'on aime, c'est loi-même. (*D. J.*)

PHILARONICI, (*Hist. littér.*) c'est le nom que prend une société littéraire établie à Vérone en Italie, en 1543. Elle a quatre présidens ou directeurs, que l'on nomme *pæres*. Cette académie embrasse tous les objets des sciences. Elle s'assemble dans un édifice dans lequel on voit plusieurs salles dont est ornée de portraits des principaux membres de la société, avec cette inscription *anno MDXLIII. catus philharmonicus academica leges sancit, ac musis omnibus litat.*

PHILAUTIE, f. f. (*Morale.*) c'est ce que l'on entend dans les écoles par l'amour de soi-même, qui est une affection vicieuse, & une complaisance démesurée pour sa propre personne.

Ce mot est formé du grec φίλος, *amicus*, ami, & αὐτός, *ipse*, soi-même. Voyez AMOUR-PROPRE.

PHILELIE, f. f. (*Belles lettres*). chanson des anciens Grecs en l'honneur d'Apollon. La *philetie*, dit Athénée, *liv. XIV. ch. iij.* étoit une chanson à l'honneur d'Apollon, comme l'enseigne Telefila. Elle fut ainsi appelée, observe Cafaubon, du refrain propre à cette chanson, *ἐξῆς ἐξῆς, ἀφίλ ἄμει, lève-vous,*



soient & s'évaluoient les payemens au commencement de ce siècle. (D. J.)

PHILIPES, *bataille de*, (*Hist. rom.*) cette bataille se donna l'an 712 de Rome fur la fin de l'automne. Brutus & Cassius les derniers Romains y périrent, & leurs troupes furent entièrement défaites par celles d'Octavien. Cette ville de *Philippes* étoit de Phthiotide, petite province de Thessalie; & c'est une chose assez remarquable, que la bataille de Pharfale & celle de *Philippes* qui porta le dernier coup à la liberté des Romains, se soient données dans le même pays & dans les mêmes plaines.

PHILIPPES, (*Géog. anc.*) en latin *Philippi*, ville de la Macédoine, selon quelques-uns, & de la Thrace, selon le plus grand nombre, entre le Strymon & le Nestus ou Nessus, assez proche de la mer. Plin. l. IV. c. xj. Pomponius Mela, l. II. c. ij. & d'autres anciens Géographes ont eu raison de mettre *Philippi* dans la Thrace, parce qu'elle étoit à notre égard au-delà du fleuve Strymon qui sépare la Macédoine proprement dite, d'avec la Thrace.

Avant que Philippe la fortifia, elle se nommoit *Dathos*, & auparavant encore on la nommoit *Crénides*, selon Appien, *civil. l. IV. p. 650*, qui nous apprend qu'elle étoit située sur une colline escarpée, dont elle occupoit tout le sommet. Les Romains y établirent une colonie. Le titre de *colonie* lui est donné dans les Actes des apôtres, c. xvj. vers. 12. & dans Plin. l. IV. c. xj. de même dans plusieurs médailles. Aujourd'hui cette ville s'appelle *Philippi*, & conserve encore quelques restes d'antiquités.

Elle est célèbre à d'autres égards, & particulièrement dans le Christianisme par l'épître que S. Paul adressa à ses habitans. Elle est encore bien mémorable dans l'histoire par la bataille qui s'y donna l'an de Rome 712, & qui fut fatale à Brutus & à Cassius, *cum fracta virtus, & minaces turpe solum tetigere mentis*, dit Horace; cette bataille où la valeur même fut contrainte de céder à la force. Cassius périt dans cette malheureuse journée, & Brutus s'y donna la mort, désespérant trop-tôt du salut de sa patrie.

Comme l'occasion se présentera de peindre ailleurs le caractère de Brutus, je me contenterai de rapporter ici ce que César en augura dans la conjoncture suivante. Le roi Déjotarus eut une grande affaire à Rome, dont personne n'osoit entreprendre la défense; Brutus s'en chargea, & César Payant entendu plaider cette cause dont il étoit juge, dit en se retournant vers ses amis : « Il est de la dernière importance d'examiner si ce que cet homme-là veut » est juste ou non, car ce qu'il veut, il le veut bien » fort ». Le roi de la petite Arménie n'oublia jamais le service de Brutus; si le déclara hautement en sa faveur après l'assassinat de César, mais malheureusement pour Brutus, ce prince ne survécut guère lui-même à cet événement. (D. J.)

PHILIPPEVILLE, (*Géog. mod.*) petite ville de France dans le Hainaut, sur une hauteur auprès des ruisseaux de Jaimagne & de Bridon, à 6 lieues N. O. de Charlemont, à 3 N. de Mariembourg, à 10 S. E. de Mons, & à 56 de Paris. Ce n'étoit autrefois qu'un bourg, nommé *Corbigni*, que Marie, reine d'Hongrie, sœur de Charles-Quint, fit fortifier en 1555, & qu'elle nomma *Philippeville*, en l'honneur de Philippe II. roi d'Espagne, son neveu. Il y a de nouvelles fortifications de la façon de M. de Vauban. Long. 22.6. latit. 50. 10. (D. J.)

PHILIPPINES, LES, (*Géog. mod.*) îles de la mer des Indes, au-delà du Gange, presque vis-à-vis les grandes côtes des riches royaumes de Malaca, Siam, Cambaia, Chiampa, Cochinchine, Tunaquin, & la Chine. Elles sont situées dans la mer que Magellan appella l'archipel de S. Lazare, parce qu'il y mouilla

Tome XII.

ce jour-là sous la zone Torride, entre l'équateur & le tropique du Cancer.

Ces îles anciennement connues sous le nom de *Maniola* furent découvertes en 1521 par le même Magellan dont je viens de parler, & qui y fut tué. Elles furent appelées *Philippines* du nom de Philippe II. roi d'Espagne, sous le regne duquel les Espagnols s'y sont fixés en 1564.

Quand ils y entrèrent, ils y trouverent trois sortes de peuples. Les Mores Malais étoient maîtres des côtes, & venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Bornéo & de la terre-ferme de Malaca. De ceux-ci sont fortis les Tagales, qui sont les originaires de Manille & des environs, comme on le voit par leur langage qui est fort semblable aux Malais, par leur couleur, par leur taille, par leurs coutumes & leurs manières. L'arrivée de ces peuples dans ces îles a pu être fortuite & causée par quelque tempête, parce qu'on y voit souvent aborder des hommes dont on n'entend point le langage. En 1690, par exemple, une tempête y amena quelques Japonais. Il pourroit bien se faire aussi que les Malais feroient venus habiter ces îles d'eux-mêmes, soit pour le trafic ou autres raisons; mais tout cela est incertain.

Ceux qu'on appelle *Bifayas* & *Pintados* dans la province de Camerinos, comme aussi à Leyte, Samal, Panay & autres lieux, viennent vraisemblablement de Macassar, où l'on dit qu'il y a plusieurs peuples qui se peignent le corps comme des *Pintados*.

Pierre Fernandez de Quiros, dans la relation de la découverte des îles de Salomon en 1595, dit qu'ils trouverent à la hauteur de 10<sup>d</sup>. nord à 1800 lieues du Pérou, à-peu-près à la même distance des *Philippines*, une île appelée la *Magdeleine*, habitée par des Indiens bien faits, plus grands que les Espagnols, qui alloient nus, & dont le corps étoit peint de la même manière que celui de Bifayas.

On doit croire que les habitans de Mindanao, Nolo, Bool & une partie de Cebu sont venus de Ternate. Tout le persuade : le voisinage, le commerce, & leur religion, qui est semblable à celle des habitans de Ternate. Les Espagnols en arrivant les trouverent maîtres de ces îles.

Les noirs qui vivent dans les rochers & dans les bois, dont l'île de Manille est couverte, diffèrent entièrement des autres. Ils sont barbares, se nourrissent de fruits, de racines, de ce qu'ils prennent à la chasse, & n'ont d'autre gouvernement que celui de la parenté, tous obéissans au chef de la famille. Ils ont choisi cette sorte de vie par amour pour la liberté. Cet amour est si grand chez eux, que les noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de venir sur la leur, autrement ils se battent cruellement.

Ces noirs s'étant alliés avec des Indiens sauvages, il en est venu la tribu des Manghiens, qui sont des noirs qui habitent dans les îles de Mindora & de Mundo. Quelques-uns ont les cheveux crépus comme les negres d'Angola, d'autres les ont longs. Les Sambales, autres sauvages, portent tous les cheveux longs, comme les Indiens conquis.

Du reste, il est encore vraisemblable qu'il a passé dans les *Philippines* des habitans de la Chine, de Siam, de Camboya, & de la Cochinchine. Quoi qu'il en soit, les Espagnols ne possèdent guère que les côtes de la plupart de ces îles.

Le climat y est chaud & humide. Il y a plusieurs volcans, & elles sont sujettes non-seulement à de fréquents tremblemens de terre, mais à des ouragans si terribles qu'ils déracinent les plus gros arbres. Ces accidens n'empêchent point que les arbres ne soient toujours verts, & qu'ils ne portent deux fois l'année. Le riz vient assez bien dans ces îles, & les pal-

miers y croissent en abondance. Les buffes sauvages y sont communs; les forêts sont remplies de cerfs, de sangliers, & de chevres sauvages semblables à celles de Sumatra. Les Espagnols y ont apporté de la nouvelle Espagne, du Japon & de la Chine des chevaux & des vaches qui ont beaucoup multiplié.

On tire de ce pays des perles, de l'ambre gris, du coton, de la cire & de la civette. Les montagnes abondent en mines d'or, dont les rivières charient des paillettes avec leur sable; mais les Indiens s'attachent peu à les ramasser, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne les y force par l'esclavage.

Les principales d'entre les *Philippines* sont Manille ou Luçon, Mindanao, Ibabao, Leyte, Paragua, Mindoro, Panay, Cebu, Bool & l'île des noirs. Les cartes géographiques mettent toutes les *Philippines* entre le 132 & le 145 degré de longitude, & leur latitude depuis 5 degrés jusqu'à 20. (*Le chevalier DE JAU-COURT.*)

**PHILIPPINES**, les nouvelles, ou les îles de Palaos, (*Géog. mod.*) îles de la mer des Indes, situées entre les Moluques, les anciennes *Philippines* & les Mariannes. Le hasard les fit découvrir au commencement de ce siècle par la violence des vents, qui portèrent à la pointe de l'île du Samal, une des plus orientales des *Philippines*, quelques-uns des insulaires qui s'étoient embarqués pour se rendre dans une de leurs propres îles. On en peut voir le récit dans les lettres édifiantes.

Elles nous apprennent qu'on compte plus de quatre-vingt nouvelles îles *philippines*, qui forment un des beaux archipel de l'Orient & qui sont fort peuplées. Les habitants vont à moitié nus à cause de la grande chaleur. Ils ne paroissent avoir aucune idée de la divinité, & n'adorent aucune idole. Ils ne connoissent aucun métal, se nourrissent de poissons & de fruits. Ils laissent croire leurs cheveux qui leur flottent sur les épaules. La couleur de leur visage est à-peu-près la même que celle des Indiens des anciennes *Philippines*; mais leur langage est entièrement différent de tous ceux qu'on parle dans les îles espagnoles, & même dans les îles Mariannes. C'est dommage que nous n'ayons aucune connoissance de ces nouvelles îles & des peuples qui les habitent; car les Espagnols ont fait jusqu'ici des tentatives inutiles pour y aborder; les ouragans & les brises qui regnent dans ces mers, ont fait périr tous les vaisseaux qu'ils avoient équipés pour s'y rendre. Long. 145. 160. latit. 2. jusqu'à 11. (*D. J.*)

**PHILIPPIQUES**, f. f. plur. (*Littérat.*) nom qu'on donne aux oraisons ou harangues de Démosthène contre Philippe, roi de Macédoine. Voyez ORAISON.

On regarde les *philippiques* comme les pièces les plus importantes de ce célèbre orateur. Longin cite un grand nombre d'exemples du style sublime qu'il tire de ces oraisons, & il en développe parfaitement les beautés. En effet, la véhémence & le pathétique qui faisoient le caractère de Démosthène, ne se produisent nulle part ailleurs avec plus de force que dans ces interrogations pressantes, & dans ces vives apostrophes avec lesquelles il tonnoit contre l'indolence & la mollesse des Athéniens. Quelque délicatesse qu'il y ait dans les discours du même orateur contre Leptines, les *philippiques* l'emportent encore, soit par la grandeur du sujet, soit par l'occasion qu'elles fournissent à Démosthène de déployer son principal talent, celui d'émouvoir & d'étonner.

Denys d'Halicarnasse met l'oraison sur l'Halonefe au nombre des *philippiques*, & la compte pour la huitième; mais quelque respectable que soit l'autorité de ce critique, cette oraison sur l'Halonefe n'a ni la force, ni la majesté qui, selon Cicéron, caractérise les *philippiques* de Démosthène; aussi les savans la

regardent-ils généralement comme un ouvrage superflu.

Libanius, Photius, & d'autres l'attribuent à Hégésippe, fondés principalement sur la longueur du style & sur la bassesse d'expression qui regnent dans cette pièce, & qui sont diamétralement opposées à l'énergie & à la noblesse de l'élocution de Démosthène.

M. de Tourreil a donné une excellente traduction des *philippiques* de Démosthène; c'est une chose extraordinaire que de voir tant d'esprit dans une traduction, & de trouver dans une langue moderne une aussi grande partie de la force & de l'énergie de Démosthène, & cela dans une langue aussi foible que la langue française.

Tel est le jugement que M. Chambers a porté de la traduction de M. de Tourreil, mais nos meilleurs écrivains en pensent bien différemment.

« On a laissé, dit M. Rollin, dans la dernière traduction de M. de Tourreil, quoique beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes, beaucoup d'expressions basses, triviales, & d'un autre côté le style en est quelquefois enflé & empouillé (& il donne des exemples de l'un & de l'autre); défauts, ajoute-t-il, directement opposés au caractère de Démosthène dont l'élocution réunit en même temps beaucoup de simplicité & beaucoup de noblesse. M. de Maucroix en a traduit quelques discours, sa traduction moins correcte en quelques endroits me paroît plus conforme au génie de l'orateur grec ». *Traité des études, tome II, page 335.*

Cependant cette traduction de M. de Maucroix, selon M. l'abbé Maffieu dans sa préface des œuvres de M. de Tourreil, n'est rien moins que parfaite, puisqu'on n'y trouve pas autant de fidélité & de force qu'on y rencontre d'élégance & d'agrément; or qu'est-ce qu'une traduction qui manque de fidélité, & qu'est-ce qu'une traduction de Démosthène, surtout quand elle manque de force?

Le même abbé Maffieu, dans des remarques (dont l'original se garde manuscrit à la bibliothèque du roi) sur la seconde édition de M. de Tourreil, parle ainsi de ce dernier traducteur. « Le privilège d'entendre M. de Tourreil n'est pas donné à tout le monde. » En beaucoup d'endroits, on doute qu'il s'entende lui-même. Il quitte le sens pour les mots, & le solide pour le brillant. Il aime les épithètes qui emplissent la bouche, les phrases synonymes qui disent trois ou quatre fois la même chose, les expressions singulières, les figures outrées, & généralement tous ces excès qui sont les écueils des écrivains médiocres. Il ignore sur-tout la naïveté du langage, &c. » Préface de M. l'abbé d'Olivet sur sa traduction des *philippiques* de Démosthène. Serait-ce toutes ces qualités qui auroient séduit M. Chambers, & décidé son admiration pour la traduction de M. de Tourreil?

Il suffira d'ajouter que dans les remarques dont on a parlé, M. l'abbé Maffieu compte treize fautes dans la traduction que M. de Tourreil a donnée de la première *philippique*, & que le P. Jouvenci en compte vingt-neuf dans celle de la première. On peut voir ces observations dans un ouvrage de M. l'abbé d'Olivet, intitulé *philippiques* de Démosthène & *catilinaires* de Cicéron, imprimé à Paris en 1744, où l'on trouve aussi une traduction latine de la première *philippique* par le P. Jouvenci.

On a aussi donné le nom de *philippiques* à quatorze oraisons de Cicéron contre Marc-Antoine. C'est Cicéron lui-même qui leur donna ce titre dans une épître à Brutus où il en parle, & la postérité l'a trouvé si juste qu'il s'est perpétué jusqu'à nous.

La seconde de ces harangues a toujours été la plus estimée. Juvénal ne craint pas de l'appeler un ouvrage divin.



*Quam te conspicue divina philippica fama  
Volveris à primâ quæ proxima.*

*Satyr. x.*

Le nom même que Cicéron donna à ces pièces, qu'il eût dû naturellement appeler *antoniques*, marque assez le cas qu'il en faisoit, & combien il s'y étoit proposé d'imiter Démosthène, dont on dit qu'il avoit traduit la première *philippique*, mais cette traduction n'a pas passé jusqu'à nous.

Les *philippiques* de Cicéron lui coûterent la vie; Marc-Antoine en ayant été irrité, que dans la proscription qui signala son triumvirat avec Auguste & Lépide, il obtint qu'on lui abandonneroit Cicéron, le fit poignarder, & attacher la tête & les mains de cet orateur sur la tribune aux harangues où il avoit prononcé les *philippiques*.

Durant la minorité de Louis XV. & sous le regne de M. le duc d'Orléans, il parut contre ce dernier prince un libelle en vers très-injurieux sous le nom de *philippiques*, par allusion au nom de *Philippe* que portoit M. le régent. Plusieurs poètes furent soupçonnés d'en être les auteurs, mais fur-tout la Grange, auteur de plusieurs tragédies, qui fut envoyé aux îles de Ste Marguerite, & ne s'en fava que pour s'expatrier. M. de Voltaire en parle ainsi dans son épître sur la calomnie :

*Vous avez bien connu, comme je pense,  
Ce bon régent qui gâta tout en France;  
Il étoit né pour la société,  
Pour les beaux arts & pour la volupté;  
Grand, mais facile, ingénieux, affable,  
Peu scrupuleux, mais de crime incapable,  
Et cependant, ô mesfonge ! ô noirceur !  
Nous avons vu la ville & les provinces  
Au plus aimable, au plus élément des princes,  
Donner les noms . . . Quelle absurde fureur !  
Chacun les lit; ces archives d'horreur,  
Ces vers impurs, appelés philippiques,  
De l'imposture, éternelles chroniques !  
Et nul François n'est assez généreux  
Pour s'élever, pour déposer contre eux.*

Ils auront le sort de tous les libelles, ils seront oublés, & la mémoire du prince qu'ils outrageoient ne périra point.

**PHILIPPISTES**, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) nom que quelques Luthériens ont donné à ceux de leur secte, qui se sont attachés aux sentimens de Philippe Melancthon. Voyez LUTHÉRANISME.

Ce réformateur s'étant opposé vivement aux Ubiquistes ou Ubiquitaires qui s'éleverent de son tems, & la dispute loin de cesser après sa mort n'en étant devenue que plus opiniâtre, les Flaccius ou disciples de Flaccus, son antagoniste, donnerent ce nom de *Philippistes* aux théologiens de l'université de Wirtemberg qui soutenoient le sentiment de Melancthon. Voyez UBQUISTE ou UBQUITAIRÉ.

**PHILIPPOPOLI**, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie européenne, dans la Romanie, dont voyez l'article au mot PHILIPPOLIS. (*D. J.*)

**PHILIPPOPOLIS**, (*Géog. anc.*) ville de Thrace au nord, dans les terres, & sur l'Hebrus. Elle reconnoissoit Philippe, fils d'Amyntas, pour son fondateur, ou plutôt pour son restaurateur; & elle étoit déjà célèbre, lorsque la ville de Philippe, *Philippi*, commença à faire figure dans le monde.

Cette ville subsiste encore, & s'appelle *Philippopolis*, ville de la Turquie en Europe, dans la Romanie, à 24 lieues au-dessus d'Andrinople, au nord-ouest, & à 68 de Constantinople. Elle est sans murailles, & bâtie sur trois hauteurs qui, selon les apparences, lui servoient autrefois de fortresses. Elle a au ponce la Marié, qui est l'Hebrus des anciens,

*Tome XII.*

& qui lui fournit les commodités de la vie; elle est habitée par un petit nombre de tures, de juifs & de chrétiens. *Longit.* 42. 30. *latit.* 42. 15. (*D. J.*)

**PHILIPSTAD**, (*Géog. mod.*) petite ville de Suede dans la partie orientale du Vermeland. Elle est entre des marais & des étangs, à 7 lieues nord de Carlestadt, 42 nord-ouest de Stockholm. *Longit.* 32. 5. *latit.* 59. 30. (*D. J.*)

**PHILISBOURG** ou **PHILIPPSBOURG**, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans le cercle du haut-Rhin, sur la rive orientale du Rhin, à l'embouchure de la Saltza, à 2 lieues au midi de Spire, 5 est de Landau, 9 est de Worms, 16 nord-est de Strasbourg, & 110 sud de Paris.

Ce n'étoit autrefois qu'un village appelé *Udenheim*, où Jean Georges, comte palatin, bâtit un palais pour l'évêque de Spire en 1313. Philippe-Christophe de Sotteren, évêque de Spire, fortifia ce lieu de sept bastions, & l'appella *Philippo-burgum*. Ensuite que cet endroit est devenu une place très-importante qui appartient à l'évêque de Spire, mais où l'empereur a droit de mettre garnison en tems de guerre: c'est aussi pour cela qu'elle a souvent été prise & reprise; par les Suédois, en 1633; par les Impériaux, en 1635; par Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, en 1644; par les Alliés, en 1676; par Louis, dauphin de France, en 1688; par les François, en 1734; mais cette place fut rendue bien-tôt après à l'empereur par le traité de Vienne. *Long.* 26. 8'. 15". *latit.* 49. 13'. 30". (*D. J.*)

**PHILISTINS**, LES, (*Géog. sacrée.*) peuples venus de l'île de Caphtor dans la Palestine, & descendants des Caphtorims, qui sont sortis des Chasluims, enfans de Mizraïm, suivant le récit de Moïse, *Genes.* x. 13. 14.

Dom Calmet a tâché de prouver dans une dissertation sur l'origine & les divinités des *Philistins*, que l'île de Caphtor désignoit l'île de Crete. Le nom de *philistin* n'est point hébreu. Les septante le traduisent ordinairement par *allophyls*, étrangers. Les Péléthéens & les Céréthéens étoient aussi *philistins*; & les septante traduisent quelquefois, comme dans *Ezech.* xxxv. 16. *Sophon.* xj. 5. 6. céréthim par *קרתיים*, crétois. Les Chasluims, peres des Caphtorims, demeuoroient originairement dans la Pentapole cyrénaïque, selon le paraphraste Jonatham, ou dans le canton pentaschenite de la basse Egypte, selon le paraphraste jérosolymitain.

Nous trouvons dans la Marmarique la ville d'Axi-lis, & dans la Lybie Sagylis, noms qui ont quelque rapport avec Chasluim. Ce pays est situé près de l'Egypte, où les enfans de Mizraïm ont eu leur demeure; & il est assis vis-à-vis l'île de Crete. Strabon, l. XVII. pag. 837. ne met que mille stades de distance entre le port de Cyrène & celui de Crete, nommé *Ciou-Metopou* ou *front de bœuf*. Le commerce étoit grand entre la Cyrénaïque & l'île de Crete, comme il paroît par Phine & Strabon. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Chasluims envoyèrent de la Cyrénaïque des colonies dans cette île, lesquelles passèrent de-là sur les côtes de la Palestine.

Ce système ingénieux de dom Calmet, est encore appuyé par la conformité qui se trouve entre les noms de Céréthim & des Crétois, & par plusieurs traits de ressemblance entre les mœurs, les armes, les divinités, & les coutumes de ces deux peuples.

Les *Philistins* avoient déjà des villes dans la Palestine du tems d'Abraham. Au commencement du regne de David, leur état étoit divisé en cinq petites latrapies; ils furent assujettis par David, & soumis au roi de Juda pendant environ 240 ans. Flammimuc, roi d'Egypte, prit leur ville Azoth, après un siège de 29 ans, suivant Hérodote, l. II. c. 159. &

C'est le plus long siège de ville que l'on connoisse. Nabuchodonosor assiégea vraisemblablement les *Philistins* avec les autres peuples de la Syrie, de la Phénicie, & de la Palestine. Ils tombèrent ensuite sous la domination des Perses, puis sous celle d'Alexandre le Grand, & enfin les Arméniens les soumirent à leur domination. Le nom de *Palestine* est venu des *Philistins*, quoique ces peuples n'en possédassent qu'une petite partie. (D. J.)

PHILLUS, (Géog. anc.) ville de la Thessalie; Strabon, l. IX. p. 433. dit que c'étoit dans cette ville qu'étoit le temple de Jupiter Phylléen. (D. J.)

PHILOBOETUS, (Géog. anc.) montagne de la Béotie, dans la plaine d'Elatee, selon Ortelius, qui cite Plutarque; mais Plutarque, in *Sylla*, dit simplement qu'il y avoit dans la plaine d'Elatee une éminence, où Hortensius & Sylla camperent. Cette éminence étoit très-fertile, couverte d'arbres, & au pied couloit un ruisseau. Plutarque ajoute que Sylla vanitoit extrêmement la situation de ce lieu. Au reste, le texte grec porte *Φιλοβοτος*, *Philobotos*. (D. J.)

PHILOCANROS, (Géog. anc.) île de la mer Égée, & l'une des Cyclades, selon Ptolomée, l. III. c. xv. Plin. l. IV. c. xij. & Etienne le géographe écrivent *Pholocandros*, & la mettent parmi les îles Sporades. Héfyche écrit *Phlegandros*. On la nomme aujourd'hui *Policandro*: elle est entre les îles de Milo & de Sikino. (D. J.)

PHILONIUS PORTUS, (Géog. anc.) port de l'île de Corse. Ptolomée, l. III. c. ij. le place sur la côte méridionale près d'Alifia. Niger & Léander disent que c'est aujourd'hui Porto-Vecchio. (D. J.)

PHILLYREA, f. f. (Botan.) Tournefort compte treize espèces de ce genre de plante. Décrivons ici la plus commune qui est à feuilles de troëne, *phillyrea folio ligustri*; C. B. P. 476. & J. R. H. 309.

Sa racine est ferme, enfoncée profondément en terre. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de six à huit piés, rameuses, revêtues d'une écorce blanchâtre, un peu ridée. Ses feuilles sont assez semblables à celles du troëne, mais plus amples & plus longues, charnues, d'un verd brun, opposées les unes aux autres, ou deux à deux le long de la tige & des branches, toujours vertes, d'un goût astringent.

Ses fleurs naissent plusieurs ensemble des aisselles des feuilles, petites, & semblables à-peu-près à celles de l'olivier; chacune d'elles est un godet découpé en quatre parties, de couleur blanche-verdâtre. Après que ces fleurs sont passées, il leur succède des baies sphériques grosses comme celles du myrte noir, quand elles sont mûres, disposées en petites grappes, d'un goût douxâtre, accompagné de quelque amertume, & approchant des baies de genievre; elles contiennent chacune un petit noyau rond & dur.

Cet arbrisseau croît dans les haies & les bois aux environs de Montpellier. Il se plaît dans les endroits pierreux, rudes & incultes: il fleurit en Mai & Juin, & son fruit est mûr en Septembre. Comme son feuillage est toujours verd, on en fait des berceaux & de jolies palissades. Elle s'élève facilement de graine & de bouture. On la tond comme on veut, en buisson, en boule, en haie, en espalier. La Médecine ne fait point usage de cette plante; on ne pense pas même que ce soit la même plante que la *phillyrea* de Dioscoride. (D. J.)

PHILOGÉE, f. m. (Mytholog.) c'est le nom d'un des chevaux du soleil: ce mot signifie qui aime la terre, de *φίλος*, j'aime, & *γῆ*, terre; il prend son nom du soleil à son coucher, où il paroît tendre vers la terre. Quand cet astre s'abaisse, qu'il semble s'élargir par degrés au déclin du jour; que les nuages entourent avec magnificence le trône du couchant, comme disent nos poètes; c'est dans cet instant, si l'on en croit les chants fabuleux de la Grece, que Phébus don-

nant relâche à ses coursiers fatigués, *Philogée*, *Pyroëis*, *Eous* & *Ethon*, cherche les bosquets d'Amphitrite pour se reposer lui-même avec les nymphes océanides. Il baigne ses rayons à moitié plongés, & tantôt montrant un demi-cercle doré, il donne un dernier regard lumineux, & disparaît enfin totalement dans le sein de Téthys. (D. J.)

PHILOLAUS, (Mythol.) Éculape avoit un temple près de la ville d'Asope dans la Laconie, où il étoit honoré sous le nom de *Philolaüs*, c'est-à-dire bon & salutaire aux hommes. Il ne pouvoit avoir un surnom plus glorieux. (D. J.)

PHILOLOGIE, f. f. (Littérat.) espèce de science composée de grammaire, de poétique, d'antiquités, d'histoire, de philosophie, quelquefois même de mathématiques, de médecine, de jurisprudence, sans traiter aucune de ces matières à fond, ni séparément, mais les effleurant toutes ou en partie.

Ce mot est dérivé du grec *φίλος* & *λογος*, amateur des discours, des lettres ou des sciences.

La philologie est une espèce de littérature universelle, qui traite de toutes les sciences, de leur origine, de leur progrès, des auteurs qui les ont cultivées, &c. Voyez POLYMATHE.

La philologie n'est autre chose que ce que nous appelons en France les *Belles-lettres*, & ce qu'on nomme dans les universités les *humanités*, *humaniores litteræ*. Elle faisoit autrefois la principale & la plus belle partie de la Grammaire. Voyez GRAMMAIRE & GRAMMAIRIEN.

PHILOLOGUE, f. m. (Littérat.) on appelle ainsi quiconque embrasse cette littérature universelle, qui s'étend sur toutes sortes de sciences & d'auteurs, comme ceux qui ont travaillé sur les anciens auteurs pour les examiner, les corriger, les expliquer & les mettre au jour.

Eratosthène, bibliothécaire d'Alexandrie, fut le premier qui porta le nom de *philologue*, si l'on en croit Suetone, ou celui de *critique*, selon Clément alexandrien. Il vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, & mourut fort âgé dans la cccxxvj. olympiade.

On compte encore parmi les *philologues* fameux dans l'antiquité, Varron, Alconius Pedianus, Plin l'ancien, Lucien, Aulugelle, Athénée, Julius Pollux, Solin, Philostrate, Macrobe, Donat, Servius, Stobée, Photius, Suidas, &c.

Entre les modernes, les deux Scaliger, Turnebe, Casaubon, Lambin, les Vossius & les Heinsius, Erasme, Juste Lipse, les PP. Sirmond, Petau & Rapin, Gronovius, Gravius, Spelman, &c. se sont fort distingués dans la Philologie. Elle est très-cultivée en Angleterre, en Allemagne & en Italie. Notre académie des Belles-lettres s'efforce de la remettre en honneur parmi nous, & rien n'y est plus propre que les mémoires curieux dont elle enrichit le public.

PHILOMELE, f. f. (Mythol.) les Mythologues ont parlé de Progné & de Philomèle d'une manière très-peu uniforme. L'opinion généralement reçue par les modernes, est que Progné fut changée en hirondelle, & *Philomèle* en rossignol, & c'est aussi le sentiment de quelques anciens; cependant d'autres, en grand nombre, ont dit le contraire. Homère, par exemple, au XIX. livre de l'*Odyssée*; Aristophane & son icholaste, dans la comédie des *Oiseaux*; Anacréon, dans sa xij. ode; Ovide, dans l'*Épître de Sapho*; & Varron, au IV. livre de la *langue latine*. Ce contraste forme une double tradition fabuleuse, & met les Poètes en droit de choisir. Virgile a fait plus, car il a suivi tantôt l'une & tantôt l'autre tradition; dans la *vj. bucolique* il change *Philomèle* en hirondelle, & au IV. liv. de *ses géorgiques*, il en fait un rossignol.

On fait que Progné & *Philomèle* étoient deux sœurs extrêmement belles, & filles de Pandion. Térée, roi de Thrace, épousa Progné, & se livra à la brutalité



de sa passion pour *Philomèle*, après l'avoir conduite dans un bois écarté. Ovide vous dira les suites de cette déplorable aventure ; le changement de *Philomèle* en rossignol, de Progné en hirondelle, & de Térée en huppe. Il semble que la Mythologie par ces métamorphoses, ait voulu peindre le caractère de ces différentes personnes ; mais la Fontaine en adoptant la Fable, a sçu en tirer un parti bien plus heureux dans la réflexion fine & judicieuse qu'il prête à *Philomèle*. Progné la trouvant enfin dans un séjour solitaire, lui dit :

Venez faire aux ciels éclater leurs merveilles ;  
Aussi-bien en voyant les bois,  
Sans cesse il vous venoit que Térée autrefois  
Parmi des demeures pareilles,  
Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
Eh ! c'est le jouvenir d'un si cruel outrage  
Qui fait, repris sa fœur, que je ne vous suis pas ;  
En voyant les hommes, hélas !  
Ils en jouissent bien davantage.

(D. J.)

**PHILONIUM**, f. m. (*Mat. médic. anc.*) espèce d'opiat anodin & somnifère, ainsi nommé de Philon son inventeur. Galien dit que le *philonium* jouissoit d'une grande réputation depuis long-tems, & que ce médicament étoit un des plus anciens de ce genre, ce qui signifie plus ancien que le mithridate, la thériaque, la hière & autres semblables. Cependant il est permis de douter que la composition de Philon fût tout-à-fait aussi ancienne que le mithridate ; mais elle alloit apparemment de pair pour le tems avec la hière simple, inventée par Thémison qui vivoit sous le règne d'Auguste. La thériaque étoit plus nouvelle, car ce ne fut que sous Néron qu'on commença à la composer. Ce qui fait croire que le *philonium* étoit un peu postérieur au mithridate, c'est que Philon recommande son remède pour la colique. Or cette maladie n'a pas été connue sous ce nom long-tems avant le règne de Tibère. Il est donc assez vraisemblable que Philon a vécu sous Auguste, à-peu près en même tems que Thémison, & les premiers disciples d'Asclépiade ; cette date n'empêche pas que Galien n'ait dû parler du *philonium* comme d'une ancienne composition, puisqu'il n'a écrit qu'environ deux cent ans après le tems auquel nous supposons, avec M. le Clerc, que cette composition a été inventée. Au reste, elle est très-mal digérée ; mais quiconque du tems de Galien se seroit avisé de le dire, eût passé pour atteint du crime de lèse-pharmacie, & rarement les Médecins en ont été coupables. (D. J.)

**PHILOPARABOLOS**, (*Médec. anc.*) φιλωπαβολος ; épithète qu'Asclépiade donne à l'une des deux méthodes dont il se servit dans la cure de la phrénésie ; & cette épithète signifie une *méthode violente*, par opposition à l'autre qu'il pratiquoit. Or cette méthode violente qu'il nommoit *philoparabolos*, terme dont Plutarque ensuite s'est servi pour désigner un homme qui se jette sans ménagement dans les plus grands dangers, consistoit à donner au malade dès la première visite, un grand verre de vin pur, mêlé avec de l'eau salée. Ce remède, dit le médecin grec, est fort à la vérité, mais il a cet avantage sur le mulsüm & les autres liqueurs semblables, d'arrêter les sueurs coliquatives, d'élever le pouls, & d'opérer par la détente du ventre, la guérison du malade. (D. J.)

**PHILOPATOR**, (*Hist. anc.*) surnom donné par les anciens à quelques princes qui s'étoient distingués par leur tendresse pour leurs pères ; comme l'exprime ce mot tiré de φίλος, *amateur*, & πατήρ, *père*. On connoît dans l'histoire d'Égypte Ptolomée *philopator*, & dans celle des rois de Syrie, un Seleucus & un Antiochus distingués des autres princes du même nom, par le titre de *philopator*.

**PHILOSÈBASTE**, (*Ant. grec. & rom.*) φιλοσηβαστος, c'est-à-dire *amis d'Auguste*. C'étoit un titre que des princes & des villes prenoient afin de témoigner publiquement leur attachement à quelque empereur. Ce titre se trouve sur des marbres de Cyzique, & sur d'autres inscriptions. Il ne faut pas s'étonner que la ville de Cyzique s'en soit décorée, puisque l'empereur Adrien l'avoit comblée de bienfaits. Il y a dans Muratori, P. DXC. 2. une inscription qui montre que la ville d'Ephèse avoit aussi pris la qualité de *philosèbaste*. Plusieurs villes & plusieurs princes ont pris semblablement la qualité d'*amis des Romains*, φιλορωμαιος, & d'*amis de César*, φιλοκαισαρ, &c. (D. J.)

**PHILOSOPHALE**, PIERRE, voyez les articles HERMÉTIQUE, Philosophie, CHIMIE.

**PHILOSOPHE**, f. m. Il n'y a rien qui coûte moins à acquérir aujourd'hui que le nom de *philosophe* ; une vie obscure & retirée, quelques dehors de sagesse, avec un peu de lecture, suffisent pour attirer ce nom à des personnes qui s'en honorent sans le mériter.

D'autres en qui la liberté de penser tient lieu de raisonnement, se regardent comme les seuls véritables *philosophes*, parce qu'ils ont osé renverser les bornes sacrées posées par la religion, & qu'ils ont brisé les entraves où la foi mettoit leur raison. Fiers de s'être défaits des préjugés de l'éducation, en matière de religion, ils regardent avec mépris les autres comme des âmes foibles, des génies ferviles, des esprits pusillanimes qui se laissent effrayer par les conséquences où conduit l'irreligion, & qui n'osant fortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes nouvelles, s'endorment sous le joug de la superstition.

Mais on doit avoir une idée plus juste du *philosophe*, & voici le caractère que nous lui donnons.

Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir, ni connoître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le *philosophe* au contraire démêle les causes autant qu'il est en lui, & souvent même les prévient, & se livre à elles avec connoissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentimens qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, & cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du *philosophe*, ce que la grace est à l'égard du chrétien. La grace détermine le chrétien à agir ; la raison détermine le *philosophe*.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion : ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres ; au lieu que le *philosophe* dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion ; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le *philosophe* forme ses principes sur une infinité d'observations particulières. Le peuple adopta le principe sans penser aux observations qui l'ont produit : il croit que la maxime existe pour ainsi dire par elle-même ; mais le *philosophe* prend la maxime dès sa source ; il en examine l'origine ; il en connoît la propre valeur, & n'en fait que l'usage qui lui convient.

La vérité n'est pas pour le *philosophe* une maîtresse qui corrompt son imagination, & qu'il croie trouver par-tout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'appréhender. Il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, & pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable. Il fait plus, & c'est ici une grande perfection du *philosophe*, c'est que lorsqu'il n'a point de motif propre pour juger, il fait demeurer indéterminé.

Le monde est plein de personnes d'esprit & de

beaucoup d'esprit, qui jugent toujours; toujours ils deviennent, car c'est deviner que de juger sans sentir quand on a le motif propre du jugement. Ils ignorent la portée de l'esprit humain; ils croient qu'il peut tout connoître: ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, & s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le philosophe croit qu'il consiste à bien juger: il est plus content de lui-même quand il a suspendu la faculté de se déterminer que s'il s'étoit déterminé avant d'avoir senti le motif propre à la décision. Ainsi il juge & parle moins, mais il juge plus sûrement & parle mieux; il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées qu'on est souvent étonné de voir unies. C'est dans cette prompte liaison que consiste ce que communément on appelle *esprit*; mais aussi c'est ce qu'il recherche le moins, & il préfère à ce brillant le soin de bien distinguer ses idées, d'en connoître la juste étendue & la liaison précise, & d'éviter de prendre le change en portant trop loin quelque rapport particulier que les idées ont entr'elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle *jugement* & *justesse d'esprit*: à cette justesse se joignent encore la *souplesse* & la *netteté*. Le philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres. Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette, avec la même étendue & la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation & de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes; mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus loin son attention & ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer, ou dans le fond d'une forêt: les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire; & dans quel état où il puisse le trouver, ses besoins & le bien être l'engagent à vivre en société. Ainsi la raison exige de lui qu'il connoisse, qu'il étudie, & qu'il travaille à acquérir les qualités sociales.

Notre philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde; il ne croit point être en pays ennemi; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre; il veut trouver du plaisir avec les autres: & pour en trouver, il en faut faire: ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre; & il trouve en même tems ce qui lui convient: c'est un honnête homme qui veut plaire & se rendre utile.

La plupart des grands à qui les dissipations ne laissent pas assez de tems pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux. Les philosophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde; ils fuient les hommes, & les hommes les évitent. Mais notre philosophe qui fait se partager entre la retraite & le commerce des hommes, est plein d'humanité. C'est le Chrémès de Térence qui sent qu'il est homme, & que la seule humanité intéresse à la mauvaise ou à la bonne fortune de son voisin. *Homo sum, humani à me nihil alienum puto.*

Il seroit inutile de remarquer ici combien le philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle *honneur* & *probité*. La société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui sur la terre: il l'encense, il l'honore par la probité, par une attention exacte à ses devoirs, & par un désir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant. Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution mécanique du philosophe, que les lumières de l'esprit. Plus vous trouverez de

raison dans un homme, plus vous trouverez en lui de probité. Au contraire où regne le fanatisme & la superstition, regnent les passions & l'empotence. Le tempérament du philosophe, c'est d'agir par esprit d'ordre ou par raison; comme il aime extrêmement la société, il lui importe bien plus qu'au reste des hommes de disposer tous ses efforts à ne produire que des effets conformes à l'idée d'honnête homme. Ne craignez pas que parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité. Non. Cette action n'est point conforme à la disposition mécanique du sage; il est paillard, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre & de la règle; il est rempli des idées du bien de la société civile; il en connoît les principes bien mieux que les autres hommes. Le crime trouveroit en lui trop d'opposition, il auroit trop d'idées naturelles & trop d'idées acquises à détruire. Sa faculté d'agir est pour ainsi dire comme une corde d'instrument de musique montée sur un certain ton; elle n'en sauroit produire un contraire. Il craint de se détonner, de le décadaver avec lui-même; & ceci me fait ressouvenir de ce que Velleius dit de Caton d'Utique. « Il n'a jamais, dit-il, fait de bonnes actions pour paroître les avoir faites, mais parce qu'il n'étoit pas en lui de faire autrement ».

D'ailleurs dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle: c'est le bien ou plutôt l'attrait présent, suivant la disposition mécanique où ils se trouvent qui les fait agir. Or le philosophe est disposé plus que qui que ce soit par ses réflexions à trouver plus d'attrait & de plaisir à vivre avec vous, à s'attirer votre confiance & votre estime, à s'acquitter des devoirs de l'amitié & de la reconnoissance. Ces sentimens sont encore nourris dans le fond de son cœur par la religion, où l'on conduit les lumières naturelles de sa raison. Encore un coup, l'idée de mal-honnête homme est autant opposée à l'idée de philosophe, que l'est l'idée de stupide; & l'expérience fait voir tous les jours que plus on a de raison & de lumière, plus on est sûr & propre pour le commerce de la vie. Un sot, dit la Rochefoucault, n'a pas assez d'étoffe pour être bon: on ne pêche que parce que les lumières sont moins fortes que les passions; & c'est une maxime de théologie vraie en un certain sens, que tout pécheur est ignorant.

Cet amour de la société si essentiel au philosophe; fait voir combien est véritable la remarque de l'empereur Antonin: « Que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois »!

Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, & qui joint à un esprit de réflexion & de justesse les mœurs & les qualités sociales. Entrez un souverain sur un philosophe d'une telle trempe, & vous aurez un parfait souverain.

De cette idée il est aisé de conclure combien le sage insensible des stoïciens est éloigné de la perfection de notre philosophe: un tel philosophe est homme, & leur sage n'étoit qu'un fantôme. Ils rougissoient de l'humanité, & il en fait gloire; ils vouloient follement anéantir les passions, & nous élever au-dessus de notre nature par une insensibilité chimérique: pour lui, il ne prétend pas au chimérique honneur de détruire les passions, parce que cela est impossible; mais il travaille à n'en être pas tyrannisé, à les mettre à profit, & à en faire un usage raisonnable, parce que cela est possible, & que la raison le lui ordonne.

On voit encore par tout ce que nous venons de dire, combien s'éloignent de la juste idée du philosophe ces indolens, qui, livrés à une méditation paresseuse, négligent le soin de leurs affaires temporelles, & de tout ce qui s'appelle *fortune*. Le vrai philosophe n'est point tourmenté par l'ambition, mais il veut



avoir les commodités de la vie ; il lui faut, outre le nécessaire précis, un honnête superflu nécessaire à un honnête homme, & par lequel seul on est heureux : c'est le fond des bienfaisances & des agréments. Ce sont de faux philosophes qui ont fait naître ce préjugé, que le plus exact nécessaire lui suffit, par leur indolence & par des maximes éblouissantes.

PHILOSOPHES, (*Alchimie & Chimie.*) Ce mot dans le langage alchimique signifie la même chose qu'*adepte* ou *possesseur de la pierre philosophale*. Les Alchimistes n'ont pas manqué de se décorer de ce grand nom, & de celui de *sage*.

Il existe dans la Chimie ordinaire plusieurs préparations & opérations, la plupart assez communes, & qui sont apparemment des préens de l'Alchimie qui sont spécifiées par le nom de leurs inventeurs, qualifiés du titre de *philosophes*. Ainsi il y a une huile des *Philosophes*, appelée autrement huile de brique, *oleum laterinum*, qui n'est autre chose que de l'huile d'olive dont on a imbibé des briques rouges au feu, & qu'on a ensuite distillée à feu nu; une édulcoration philosophique, qui est une distillation des sels métalliques à la violence du feu (*Voyez DISTILLATION*) ; une pulvérisation philosophique, une calcination philosophique. *Voyez PULVÉRISATION & CALCINATION. (b)*

PHILOSOPHES, *huile des, (Pharmacie.)* c'est l'huile de brique. Ce nom lui a été donné par les Alchimistes qui se disent les véritables *philosophes*, à cause qu'ils emploient souvent de la brique dans la construction de leurs fourneaux, dont ils se servent pour faire ce qu'ils appellent le *grand-œuvre*, ou la *pierre philosophale*. *Voyez BRIQUE.*

PHILOSOPHIE, f. f. *Philosophie* signifie, suivant son étymologie, l'*amour de la sagesse*. Ce mot ayant toujours été assez vague, à cause des diverses significations qu'on y a attachées, il faut faire deux choses dans cet article ; 1°. rapporter historiquement l'origine & les différentes acceptions de ce terme ; 2°. en fixer le sens par une bonne définition.

1°. Ce que nous appelons aujourd'hui *Philosophie*, s'appelloit d'abord *sophie* ou *sagesse* ; & l'on fait que les premiers *philosophes* ont été décorés du titre de *sages*. Ce nom a été dans les premiers tems ce que le nom de *bel esprit* est dans le nôtre ; c'est-à-dire qu'il a été prodigué à bien des personnes qui ne méritoient rien moins que ce titre fastueux. C'étoit alors l'enfance de l'esprit humain, & l'on étendoit le nom de *sagesse* à tous les arts qui exerçoient le génie, ou dont la société retiroit quelque avantage ; mais comme le savoir, l'érudition est la principale culture de l'esprit, & que les sciences étendues & réduites en pratique apportent bien des commodités au genre humain, la *sagesse* & l'érudition furent confondues ; & l'on entendit par être *versé* ou instruit dans la *sagesse*, posséder l'encyclopédie de ce qui étoit connu dans le siècle où l'on vivoit.

Entre toutes les Sciences, il y en a une qui se distingue par l'excellence de son objet ; c'est celle qui traite de la divinité, qui règle nos idées & nos sentimens à l'égard du premier être, & qui y conforme notre culte. Cette étude étant la *sagesse* par excellence, a fait donner le nom de *sages* à ceux qui s'y sont appliqués, c'est-à-dire aux Théologiens & aux Prêtres. L'écriture elle-même donne aux prêtres chaldéens le titre de *sages*, sans doute parce qu'ils se l'arrogeoient, & que c'étoit un usage universellement reçu. C'est ce qui a eu lieu principalement chez les nations qu'on a coutume d'appeler *barbares* ; il s'en falloit bien pourtant qu'on pût trouver la *sagesse* chez tous les dépositaires de la religion. Des superstitions ridicules, des mystères puériles, quelquefois abominables ; des visions & des mensonges destinés à affermir leur autorité & à en imposer à la populace aveugle,

voilà à quoi se réduisoit la *sagesse* des prêtres de ces tems. Les philosophes les plus distingués ont essayé de puiser à cette source : c'étoit le but de leurs voyages, de leur initiation aux mystères les plus célèbres ; mais il s'en sont bientôt dégoûtés, & l'idée de la *sagesse* n'est demeurée liée à celle de la Théologie que dans l'esprit de ces prêtres orgueilleux & de leurs imbécilles esclaves.

De sublimes génies se livrant donc à leurs méditations, ont voulu déduire des idées & des principes que la nature & la raison fournissent, une *sagesse* solide, un système certain & appuyé sur des fondemens inébranlables ; mais s'ils ont pu le couer par ce moyen le joug des superstitions vulgaires, le reste de leur entreprise n'a pas eu le même succès. Après avoir détruit, ils n'ont su édifier, semblables en quelque sorte à ces conquérans, qui ne laissent après eux que des ruines. De-là cette foule d'opinions bizarres & contradictoires, qui a fait douter s'il restoit encore quelque sentiment ridicule, dont aucun philosophe ne se fût avisé. Je ne puis m'empêcher de citer un morceau de M. de Fontenelle, tiré de sa *dissertation* sur les anciens & sur les modernes, qui revient parfaitement à ce sujet. « Telle est notre condition, dit-il, qu'il ne nous est point permis d'arriver tout-d'un-coup à rien de raisonnable sur quelque matière que ce soit : il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile de s'aviser que tout le jeu de la nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Aristote ; & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai système. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en restoit plus d'autre ; & il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-tems qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire ; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnaissance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matières, où il y a je ne sais combien de fortifications que nous dirions si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas pour ainsi dire enlevées. Cependant il y a encore quelquefois des modernes qui s'en ressaussent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il le faut ».

Ce seroit ici le lieu de tracer un abrégé des divers sentimens qui ont été en vogue dans la *Philosophie* ; mais les bornes de nos articles ne le permettent pas. On trouvera l'essentiel des opinions les plus fameuses dans divers autres endroits de ce Dictionnaire, sous les titres auxquels elles se rapportent. Ceux qui veulent étudier la matière à fond, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans l'excellent ouvrage que M. Brucker a publié d'abord en allemand, & ensuite en latin sous ce titre : *Jacobi Bruckeri historia critica Philosophia, à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*. On peut aussi lire l'histoire de la *Philosophie* par M. Deslandes.

L'ignorance, la précipitation, l'orgueil, la jalousie, ont enfanté des montres bien flétrissantes pour la *Philosophie*, & qui ont détourné les uns de l'étudier, ou jeté les autres dans un doute universel.

N'outrons pourtant rien. Les travers de l'esprit humain n'ont pas empêché la *Philosophie* de recevoir des accroissemens considérables, & de tendre à la perfection dont elle est susceptible ici bas. Les anciens ont dit d'excellentes choses, sur-tout sur les devoirs de la morale, & même sur ce que l'homme doit à

Dieu; & s'ils n'ont pu arriver à la belle idée qu'ils se formoient de la sagesse, ils ont au-moins la gloire de l'avoir conçue & d'en avoir tenté l'épreuve. Elle devint donc entre leurs mains une science pratique qui embrassoit les vérités divines & humaines, c'est-à-dire tout ce que l'entendement est capable de découvrir au sujet de la divinité, & tout ce qui peut contribuer au bonheur de la société. Dès qu'ils lui eurent donné une forme systématique, ils se mirent à l'enseigner, & l'on vit naître les écoles & les sectes; & comme pour faire mieux recevoir leurs préceptes ils les ornoient des embellissements de l'éloquence, celle-ci se confondit insensiblement avec la sagesse, chez les Grecs sur-tout, qui faisoient grand cas de l'art de bien dire, à cause de son influence sur les affaires d'état dans leurs républiques. Le nom de *sage* fut travesti en celui de *sophiste* ou *maître d'éloquence*; & cette révolution fit beaucoup dégénérer une science qui dans son origine s'étoit proposée des vûes bien plus nobles. On n'écouta bientôt plus les maîtres de la sagesse pour s'instruire dans des connoissances solides & utiles à notre bien-être, mais pour repaître son esprit de questions curieuses, amuser ses oreilles de périodes cadencées, & adjudger la palme au plus opiniâtre, parce qu'il demeurait maître du champ de bataille.

Le nom de *sage* étoit trop beau pour de pareilles gens, ou plutôt il ne convient point à l'homme: c'est l'apanage de la divinité, source éternelle & inépuisable de la vraie sagesse. Pythagore qui s'en apperçut, substitua à cette dénomination fautive le titre modeste de *philosophe*, qui s'établit de manière qu'il a été depuis ce tems-là le seul usité. Mais les sages raisons de ce changement n'étouffèrent point l'orgueil des *Philosophes*, qui continuèrent de vouloir passer pour les dépositaires de la vraie sagesse. Un des moyens les plus ordinaires dont ils se servirent pour se donner du relief, ce fut d'avoir une prétendue doctrine de réserve, dont ils ne faisoient part qu'à leurs disciples affidés, tandis que la foule des auditeurs étoit repue d'instructions vagues. Les *Philosophes* apprenant sans doute pris cette idée & cette méthode des prêtres, qui n'initioient à la connoissance de leurs mystères qu'après de longues épreuves; mais les secrets des uns & des autres ne valaient pas la peine qu'on se donnoit pour y avoir part.

Dans les ouvrages philosophiques de l'antiquité qui nous ont été conservés, quoiqu'il y regne bien des défauts, & sur-tout celui d'une bonne méthode, on découvre pourtant les semences de la plupart des découvertes modernes. Les matières qui n'avoient pas besoin du secours des observations & des instrumens, comme le sont celles de la morale, ont été poussées aussi loin que la raison pouvoit les conduire. Pour la Physique, il n'est pas surprenant que favorisée des secours que les derniers siècles ont fournis, elle surpasse aujourd'hui de beaucoup celle des anciens. On doit plutôt s'étonner que ceux-ci aient si bien deviné en bien des cas où ils ne pouvoient voir ce que nous voyons à-présent. On en doit dire autant de la Médecine & des Mathématiques; comme ces sciences sont composées d'un nombre infini de vûes, & qu'elles dépendent beaucoup des expériences que le hasard seul fait naître, & qu'il n'amène pas à point nommé, il est évident que les Physiciens, les Médecins & Mathématiciens doivent être naturellement plus habiles que les anciens.

Le nom de *Philosophie* demeura toujours vague, & comprit dans sa vaste enceinte, outre la connoissance des choses divines & humaines, celle des lois, de la Médecine, & même des diverses branches de l'érudition, comme la Grammaire, la Rhétorique, la Critique, sans en excepter l'Histoire & la Poésie. Bien plus: il passa dans l'Eglise; le Christianisme fut

appelé la *philosophie sainte*; les docteurs de la religion qui en enseignoient les vérités, les ascètes qui en pratiquoient les austerités, furent qualifiés de *philosophes*.

Les divisions d'une science conçue dans une telle généralité, furent fort arbitraires. La plus ancienne & la plus reçue a été celle qui rapporte la *Philosophie* à la considération de Dieu & à celle de l'homme.

Aristote en introduisit une nouvelle; la voici. *Tria genera sunt theoreticarum scientiarum, Mathematica, Physica, Theologica*. Un passage de Sénèque indiquera celle de quelques autres sectes. *Stoicis vero Philosophiae tres partes esse dixerunt, moralem, naturalem, & rationalem: prima componit animum, secundum naturam naturam servatur, tertia proprietatis verborum exigis & structuram & argumentationes, ne pro veris falsa subreant*. Epicuri duas partes Philosophiae putaverunt esse, naturalem aequalem; rationalem removerunt. Deinde cum ipsis rebus cogerentur ambigua scernere, falsa sub specie veri latentia coarguere, ipsi quoque locum, quem de judicio & regulis appellant, alio nomine rationalem induxerunt: sed cum accessionem esse naturalis partis existimant, Cyrenaici naturalia cum rationalibus susculerunt, & contenti fuerunt moralibus, &c. Seneca, *epist.* 89.

Les écoles ont adopté la division de la *Philosophie* en quatre parties, Logique, Métaphysique, Physique & Morale.

2°. Il est tems de passer au second point de cet article, où il s'agit de fixer le sens du nom de la *Philosophie*, & d'en donner une bonne définition. *Philosopher*, c'est donner la raison des choses, ou du-moins la chercher, car tant qu'on se borne à voir & à rapporter ce qu'on voit, on n'est qu'historien. Quand on calcule & mesure les proportions des choses, leurs grandeurs, leurs valeurs, on est mathématicien; mais celui qui s'arrête à découvrir la raison qui fait que les choses sont, & qu'elles sont plutôt ainsi que d'une autre manière, c'est le philosophe proprement dit.

Cela posé, la définition que M. Wolf a donnée de la *Philosophie*, me paraît renfermer dans sa brièveté tout ce qui caractérise cette science. C'est, selon lui, *la science des possibles en tant que possibles*. C'est une science, car elle démontre ce qu'elle avance. C'est la science des possibles, car son but est de rendre raison de tout ce qui est & de tout ce qui peut être, dans toutes les choses qui arrivent, le contraire pourroit arriver. Je hais un tel, je pourrais l'aimer. Un corps occupe une certaine place dans l'univers, il pourroit en occuper une autre; mais ces différens possibles ne pouvant être à-la-fois, il y a donc une raison qui détermine l'un à être plutôt que l'autre; & c'est cette raison que le philosophe cherche & assigne.

Cette définition embrasse le présent, le passé, & l'avenir, & ce qui n'a jamais existé & n'existera jamais, comme sont toutes les idées universelles, & les abstractions. Une telle science est une véritable encyclopédie; tout y est lié, tout en dépend. C'est ce que les anciens ont senti, lorsqu'ils ont appliqué le nom de *Philosophie*, comme nous l'avons vu ci-dessus, à toutes sortes de sciences & d'arts; mais ils ne justifioient pas l'influence universelle de cette science sur toutes les autres. Elle ne sauroit être mise dans un plus grand jour que par la définition de M. Wolf. Les possibles comprennent les objets de tout ce qui peut occuper l'esprit ou l'industrie des hommes: aussi toutes les sciences, tous les arts ont-ils leur *philosophie*. La chose est claire: tout se fait en Jurisprudence, en Médecine, en Politique, tout se fait, ou du-moins tout doit se faire par quelque raison. Découvrir ces raisons & les assigner, c'est donc donner la *Philosophie* des sciences futures; de même l'architecte, le peintre, le sculpteur, je



dis plus, un simple fendeur de bois, à ses raisons de faire ce qu'il fait, comme il le fait, & non autrement. Il est vrai que la plupart de ces gens travaillent par routine, & emploient leurs instrumens sans sentir quel en est le mécanisme, & la proportion avec les ouvrages qu'ils exécutent; mais il n'en est pas moins certain que chaque instrument a sa raison, & que s'il étoit fait autrement, l'ouvrage ne réussiroit pas. Il n'y a que le philosophe qui fasse ces découvertes, & qui soit en état de prouver que les choses sont comme elles doivent être, ou de les rectifier, lorsqu'elles en sont susceptibles, en indiquant la raison des changemens qu'il veut y apporter.

Les objets de la Philosophie sont les mêmes que ceux de nos connoissances en général, & forment la division naturelle de cette science. Ils se réduisent à trois principaux, Dieu, l'ame, & la matiere. A ces trois objets répondent trois parties principales de la Philosophie. La première, c'est la Théologie naturelle, ou la science des possibles à l'égard de Dieu. Les possibles à l'égard de Dieu, c'est ce qu'on peut concevoir en lui & par lui. Il en est de même des définitions des possibles à l'égard de l'ame & du corps. La seconde, c'est la Psychologie qui concerne les possibles à l'égard de l'ame. La troisième, est la Physique qui concerne les possibles à l'égard des corps.

Cette division générale souffre ensuite des sous-divisions particulières; voici la manière dont M. Wolf les amène.

Lorsque nous réfléchissons sur nous-mêmes, nous nous convainquons qu'il y a en nous une faculté de former des idées des choses possibles, & nous nommons cette faculté l'entendement; mais il n'est pas aisé de connoître jusqu'où cette faculté s'étend, ni comment on doit s'en servir, pour découvrir par nos propres méditations, des vérités inconnues pour nous, & pour juger avec exactitude de celles que d'autres ont déjà découvertes. Notre première occupation doit donc être de rechercher quelles sont les forces de l'entendement humain, & quel est leur légitime usage dans la connoissance de la vérité: la partie de la Philosophie où l'on traite cette matiere, s'appelle logique ou l'art de penser.

Entre toutes les choses possibles, il faut de toute nécessité qu'il y ait un être subsistant par lui-même; autrement il y auroit des choses possibles, de la possibilité desquelles on ne pourroit rendre raison, ce qui ne sauroit se dire. Or cet être subsistant par lui-même, est ce que nous nommons Dieu. Les autres êtres qui ont la raison de leur existence dans cet être subsistant par lui-même, ont le nom de créatures; mais comme la Philosophie doit rendre raison de la possibilité des choses, il convient de faire précéder la doctrine qui traite de Dieu, à celle qui traite des créatures: j'avoue pourtant qu'on doit déjà avoir une connoissance générale des créatures; mais on n'a pas besoin de la puiser dans la Philosophie, parce qu'on l'acquiert dès l'enfance par une expérience continue. La partie donc de la Philosophie, où l'on traite de Dieu & de l'origine des créatures, qui est en lui, s'appelle Théologie naturelle, ou doctrine de Dieu.

Les créatures manifestent leur activité, ou par le mouvement, ou par la pensée. Celles-là sont des corps, celles-ci sont des esprits. Puis donc que la Philosophie s'applique à donner de tout des raisons suffisantes, elle doit aussi examiner les forces ou les opérations de ces êtres, qui agissent ou par le mouvement ou par la pensée. La Philosophie nous montre donc ce qui peut arriver dans le monde par les forces des corps & par la puissance des esprits. On nomme pneumatologie ou doctrine des esprits, la partie de la Philosophie où l'on explique ce que peuvent effectuer les esprits; & l'on appelle physique ou doctrine de la nature cette autre partie où l'on montre ce

qui est possible en vertu des forces des corps.

L'être qui pense en nous s'appelle âme; or comme cette âme est du nombre des esprits, & qu'elle a outre l'entendement, une volonté qui est cause de bien des événements; il faut encore que la Philosophie développe ce qui peut arriver en conséquence de cette volonté; c'est à quoi l'on doit rapporter ce que l'on enseigne du droit de la nature, de la morale, & de la politique.

Mais comme tous les êtres, soit corps, ou esprits, ou âmes, se ressemblent à quelques égards, il faut rechercher ce qui peut convenir généralement à tous les êtres, & en quoi consiste leur différence générale. On nomme ontologie, ou science fondamentale, cette partie de la Philosophie qui renferme la connoissance générale de tous les êtres; cette science fondamentale, la doctrine des esprits, & la théologie naturelle, composent ce qui s'appelle métaphysique ou science principale.

Nous ne nous contentons pas de pousser nos connoissances jusqu'à savoir par quelles forces se produisent certains effets dans la nature, nous allons plus loin, & nous mesurons avec la dernière exactitude les degrés des forces & des effets, afin qu'il paroisse véritablement que certaine force peut produire certains effets. Par exemple, il y a bien des gens qui se contentent de savoir, que l'air comprimé avec force dans une fontaine artificielle, porte l'eau jusqu'à une hauteur extraordinaire; mais d'autres plus curieux font des efforts pour découvrir de combien s'accroît la force de l'air, lorsque par la compression il n'occupe que la moitié, le tiers ou le quart de l'espace qu'il remplissoit auparavant, & de combien de fois il fait monter l'eau chaque fois; c'est pousser nos connoissances à leur plus haut degré, que de savoir mesurer tout ce qui a une grandeur, & c'est dans cette vue qu'on a inventé les mathématiques.

Le véritable ordre dans lequel les parties de la Philosophie doivent être rangées, c'est de faire précéder celles qui contiennent les principes, dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence & la démonstration des suivantes; c'est à cet ordre que M. Wolf s'est religieusement conformé, comme il paroît par ce que je viens d'extraire de lui.

On peut encore diviser la Philosophie en deux branches, & la considérer sous deux rapports; elle est théorique ou pratique.

La Philosophie théorique ou spéculative se repose dans une pure & simple contemplation des choses; elle ne va pas plus loin.

La Philosophie pratique est celle qui donne des règles pour opérer sur son objet: elle est de deux sortes par rapport aux deux especes d'actions humaines qu'elle se propose de diriger: ces deux especes sont la Logique & la Morale: la Logique dirige les opérations de l'entendement, & la Morale les opérations de la volonté. Voyez LOGIQUE & MORALE. Les autres parties de la Philosophie sont purement spéculatives.

La Philosophie se prend aussi fort ordinairement pour la doctrine particulière ou pour les systèmes inventés par des philosophes de nom, qui ont eu des sectateurs. La Philosophie ainsi envisagée s'est divisée en un nombre infini de sectes, tant anciennes que modernes; tels sont les Platoniciens, les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Stoïciens, les Pythagoriciens, les Pyrrhoniens, & les Académiciens; & tels sont de nos jours les Cartésiens, les Newtoniens. Voyez l'origine, le dogme de chaque secte, à l'article qui lui est particulier.

La Philosophie se prend encore pour une certaine manière de philosopher, ou pour certains principes sur lesquels roulent toutes les recherches que l'on fait par leur moyen; en ce sens l'on dit, Philosophie

corpusculaire, Philosophie mécanique, Philosophie expérimentale.

Telle est la saine notion de la Philosophie, son but est la certitude, & tous ses pas y tendent par la voie de la démonstration. Ce qui caractérise donc le philosophe & le distingue du vulgaire, c'est qu'il n'admet rien sans preuve, qu'il n'acquiesce point à des notions trompeuses, & qu'il pose exactement les limites du certain, du probable, & du douteux. Il ne se paye point de mots, & n'explique rien par des qualités occultes, qui ne sont autre chose que l'effet même transformé en cause; il aime beaucoup mieux faire l'aveu de son ignorance, toutes les fois que le raisonnement & l'expérience ne fauroient le conduire à la véritable raison des choses.

La Philosophie est une science encore très-imparfaite, & qui ne sera jamais complète; car qui est-ce qui pourra rendre raison de tous les possibles? L'être qui a tout fait par poids & par mesure, est le seul qui ait une connoissance philosophique, mathématique, & parfaite de ses ouvrages; mais l'homme n'en est pas moins louable d'étudier le grand livre de la nature, & d'y chercher des preuves de la sagesse & de toutes les perfections de son auteur: la société retire aussi de grands avantages des recherches philosophiques qui ont occasionné & perfectionné plusieurs découvertes utiles au genre humain.

Le plus grand philosophe est celui qui rend raison du plus grand nombre de choses, voilà son rang assigné avec précision: l'érudition par ce moyen n'est plus confondue avec la Philosophie. La connoissance des faits est sans contredit utile, elle est même un préalable essentiel à leur explication; mais être philosophe, ce n'est pas simplement avoir beaucoup vu & beaucoup lu, ce n'est pas aussi posséder l'histoire de la Philosophie, des sciences & des arts, tout cela ne forme souvent qu'un cahos indigeste; mais être philosophe, c'est avoir des principes solides, & surtout une bonne méthode pour rendre raison de ces faits, & en tirer de légitimes conséquences.

Deux obstacles principaux ont retardé long-tems les progrès de la Philosophie, l'autorité & l'esprit systématique.

Un vrai philosophe ne voit point par les yeux d'autrui, il ne se rend qu'à la conviction qui naît de l'évidence. Il est assez difficile de comprendre comment il se peut faire que des gens qui ont de l'esprit, aiment mieux se servir de l'esprit des autres dans la recherche de la vérité, que de celui que Dieu leur a donné. Il y a sans doute infiniment plus de plaisir & plus d'honneur à se conduire par ses propres yeux que par ceux des autres, & un homme qui a de bons yeux ne s'avisa jamais de se les fermer ou de se les arracher, dans l'espérance d'avoir un conducteur; c'est cependant un usage assez universel: le pere Malebranche en apporte diverses raisons.

1°. La paresse naturelle des hommes, qui ne veulent pas se donner la peine de méditer.

2°. L'incapacité de méditer dans laquelle on est tombé, pour ne s'être pas appliqué dès la jeunesse, lorsque les fibres du cerveau étoient capables de toutes sortes d'inflexions.

3°. Le peu d'amour qu'on a pour les vérités abstraites, qui sont le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici bas.

4°. La fote vanité qui nous fait souhaiter d'être estimés sçavans; car on appelle sçavans ceux qui ont plus de lecture: la connoissance des opinions est bien plus d'usage pour la conversation & pour étourdir les esprits du commun, que la connoissance de la vraie Philosophie, qui est le fruit de la réflexion.

5°. L'admiration excessive dont on est prévenu pour les anciens, qui fait qu'on s'imagine qu'ils ont été plus éclairés que nous ne pouvons l'être, & qu'il n'y a rien à faire où ils n'ont pas réussi.

6°. Un je ne fais quel respect, mêlé d'une fote curiosité, qui fait qu'on admire davantage les choses les plus éloignées de nous, les choses les plus vieilles, celles qui viennent de plus loin, & même les livres les plus obscurs: ainsi on estimoit autrefois Héraclite pour son obscurité. On recherche les médailles anciennes, quoique rongées de la rouille, & on garde avec grand soin la lanterne & la pantoufle de quelques anciens; leur antiquité fait leur prix. Des gens s'appliquent à la lecture des rabbins, parce qu'ils ont écrit dans une langue étrangère, très-corrompue & très-obscure. On estime davantage les opinions les plus vieilles, parce qu'elles sont les plus éloignées de nous; & sans doute si Nembrot avoit écrit l'histoire de son regne, toute la politique la plus fine, & même toutes les autres sciences y seroient contenues, de même que quelques-uns trouvent qu'Homère & Virgile avoient une connoissance parfaite de la nature. Il faut respecter l'antiquité, dit-on; quoi, Aristote, Platon, Epicure, ces grands hommes se seroient trompés? On ne considère pas qu'Aristote, Platon, Epicure étoient des hommes comme nous, & de même espèce que nous, & de plus, qu'au tems où nous sommes, le monde est âgé de plus de deux mille ans; qu'il a plus d'expérience, qu'il doit être plus éclairé; & que c'est la vieillesse du monde & l'expérience qui sont découvrir la vérité.

Un bon esprit cultivé & de notre siècle, dit M. de Fontenelle, est pour ainsi dire composé de tous les esprits des siècles précédens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce tems-là: ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent; a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie & l'éloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu, & il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de forces & plus de lumières que jamais. Cet homme même, à proprement parler, n'aura point de vieillesse, il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'est-à-dire pour quitter l'allégorie: les hommes ne dégénèrent jamais, & les vûes saines de tous les bons esprits, qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Ces réflexions solides & judicieuses devroient bien nous guérir des préjugés ridicules que nous avons pris en faveur des anciens. Si notre raison, soutenue de la vanité qui nous est si naturelle, n'est pas capable de nous ôter une humilité si mal entendue, comme si en qualité d'hommes nous n'avions pas droit de prétendre à une aussi grande perfection; l'expérience du-moins fera assez forte pour nous convaincre, que rien n'a tant arrêté le progrès des choses, & rien n'a tant borné les esprits, que cette admiration excessive des anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, dit M. de Fontenelle, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la nature, non-seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abyme de galimathias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espèce une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-tems; on sera des siècles entiers à en revenir, même après qu'on en aura connu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes, & le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à-peu-près le même inconvénient.



Si ce respect outré pour l'antiquité a une si mauvaise influence, combien devient-il encore plus contagieux pour les commentateurs des anciens ? Quelles beautés, dit l'auteur ingénieux que nous venons de citer, ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un grec ou un latin inspire à son respectueux interprète ? Si l'on commente Aristote, *c'est le génie de la nature* ; si l'on écrit sur Platon, *c'est le divin Platon*. On ne commente guère les ouvrages des hommes tout court ; ce sont toujours les ouvrages d'hommes tout divins, d'hommes qui ont été l'admiration de leur siècle. Il en est de même de la matière qu'on traite, c'est toujours la plus belle, la plus relevée, celle qu'il est le plus nécessaire de savoir. Mais depuis qu'il y a eu des Descartes, des Newtons, des Leibnitzs, & des Wolfs, depuis qu'on a allié les Mathématiques à la Philosophie, la manière de raisonner s'est extrêmement perfectionnée.

7°. L'esprit systématique ne nuit pas moins au progrès de la vérité : par esprit systématique, je n'entends pas celui qui lie les vérités entre elles, pour former des démonstrations, ce qui n'est autre chose que le véritable esprit philosophique, mais je désigne celui qui bâtit des plans, & forme des systèmes de l'univers, auxquels il veut ensuite ajuster, de gré ou de force, les phénomènes ; on trouvera quantité de bonnes réflexions là-dessus dans le second tome de l'histoire du ciel, par M. l'abbé Pluche. Il les a pourtant un peu trop poussées, & il lui seroit difficile de répondre à certains critiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est plus louable que le parti qu'a pris l'académie des Sciences, de voir, d'observer, de coucher dans ses registres les observations & les expériences, & de laisser à la postérité le soin de faire un système complet, lorsqu'il y aura assez de matériaux pour cela ; mais ce tems est encore bien éloigné, si tant est qu'il arrive jamais.

Ce qui rend donc l'esprit systématique si contraire au progrès de la vérité, c'est qu'il n'est plus possible de tromper ceux qui ont imaginé un système qui a quelque vraisemblance. Ils conservent & retiennent très-chèrement toutes les choses qui peuvent servir en quelque manière à le confirmer ; & au contraire ils n'appercevoient pas presque toutes les objections qui lui sont opposées, ou bien ils s'en défont par quelque distinction frivole. On les fait plaître intérieurement dans la vie de leur ouvrage & de l'estime qu'ils espèrent en recevoir. Ils ne s'appliquent qu'à considérer l'image de la vérité que portent leurs opinions vraisemblables. Ils arrêtent cette image fixe devant leurs yeux, mais ils ne regardent jamais d'une vue arrêtée les autres faces de leurs sentimens, lesquelles leur en découvriraient la fausseté.

Ajoutez à cela les préjugés & les passions. Les préjugés occupent une partie de l'esprit & en infectent tout le reste. Les passions confondent les idées en mille manières, & nous font presque toujours voir dans les objets tout ce que nous désirons d'y trouver : la passion même que nous avons pour la vérité nous trompe quelquefois, lorsqu'elle est trop ardente. *Mallebranche.*

PHILOSOPHIE, f. f. septième corps des caractères d'imprimerie ; sa proportion est d'une ligne 5 points, mesure de l'échelle ; son corps double est le gros parangon. V. PROPORTION des caractères d'imprimerie.

La philosophie est un entre corps ; on emploie ordinairement pour le faire, l'œil de cicero sur ledit corps de philosophie qui est de peu de chose plus foible. Voyez MIGNONNE & l'exemple à l'article CARACTERES.

PHILOSOPHIQUE, ESPRIT, (Morale.) l'esprit philosophique est un don de la nature perfectionné par le travail, par l'art, & par l'habitude, pour ju-

Tome XII.

ger sagement de toutes choses. Quand on possède cet esprit supérieurement, il produit une intelligence merveilleuse, la force du raisonnement, un goût sûr & réfléchi de ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde ; c'est la règle du vrai & du beau. Il n'y a rien d'estimable dans les différens ouvrages, qui sortent de la main des hommes, que ce qui est animé de cet esprit. De lui dépend en particulier la gloire des belles-lettres ; cependant comme il est le partage de bien peu de favans, il n'est ni possible, ni nécessaire pour le succès des lettres, qu'un talent si rare se trouve dans tous ceux qui les cultivent. Il suffit à une nation que certains grands génies le possèdent éminemment, & que la supériorité de leurs lumières les rendent les arbitres du goût, les oracles de la critique, les dispensateurs de la gloire littéraire. L'esprit philosophique réside avec éclat dans ce petit nombre de gens, il répandra pour ainsi dire, ses influences sur tout le corps de l'état, sur tous les ouvrages de l'esprit ou de la main, & principalement sur ceux de littérature. Qu'on bannisse les Arts & les Sciences, on bannira cet esprit philosophique qui les produit ; des-lors on ne verra plus personne capable d'enfanter l'excellence ; & les lettres avilies languiront dans l'obscurité. (D. J.)

PHILOTE, f. f. (*Mythol.*) l'une des filles de la Nuit, selon Hésiode dans sa *Théogonie*, 224. Ce poète a entendu par *philote*, l'abus du penchant que les deux sexes ont l'un pour l'autre. Hygin a rendu ce mot par celui d'*incontinence*.

PHILOTESIE, f. f. (*Littérat.*) c'est ainsi que s'appelloit chez les Grecs, la cérémonie de boire à la santé les uns des autres ; elle se pratiquoit de cette manière. Dès que le roi du festin, ou celui qui donnoit un grand repas avoit versé du vin dans sa coupe, il en répandoit d'abord en l'honneur des dieux ; ensuite après l'avoir porté à ses lèvres, il présentait la coupe à son voisin ou à la personne à qui il vouloit faire honneur, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités ; celui-ci en buvoit, la présentait ensuite à un autre, & ainsi la coupe alloit de main en main, jusqu'à ce que tous les conviés en eussent bu. Les philosophes se pratiquoient encore à l'arrivée de quelque hôte, mais il n'étoit permis qu'aux étrangers de boire à la santé de la femme du roi du festin. A l'égard des autres règles de cette cérémonie de table, on peut consulter la lettre du P. Fronteau à M. de Bellievre. Le mot *philotesie*, veut dire *amitié*. (D. J.)

PHILOTI, (*Hist. littéraire.*) société établie à Vérone en Italie, pour les progrès des exercices convenables à la noblesse, comme le manege, les armes, la danse, &c. elle est gouvernée par des présidens.

PHILTRE, f. m. (*Hist. anc. & Divinat.*) breuvage ou autre drogue pour donner de l'amour ; ce mot est grec, *φίλτρον*, & vient du verbe *φιλέω*, aimer.

On distingue les *philtres* en faux & en véritables ; & l'on tient pour faux ceux qui donnent quelquefois les vieilles femmes ou les femmes débauchées ; ceux-là sont ridicules, magiques & contre nature, plus capables d'inspirer de la folie que de l'amour à ceux qui s'en servent : les symptômes en sont même dangereux.

Tous les démonographes conviennent qu'on emploie de ces sortes de *philtres*, & les mettent au nombre des maléfices. Il est certain que les anciens les connoissoient, & que dans la confection de ces poisons ils invoquoient les divinités infernales. Il entroit dans leur composition diverses herbes ou matières, telles que le poisson appelé *remore*, certains os de grenouilles, la pierre astroïtes, & sur-tout l'hippomane. Voyez HIPPOMANÈS. Delrio ajoute qu'on s'y est aussi servi de sperme ou semence humaine, de sang menstruel, de rognures d'ongles, des métaux, des reptiles, des intestins de poissons & d'oiseaux,

T t t ij

& qu'il y a eu des hommes assez impies pour mêler avec tout cela de l'eau benite, du saint-chrême, des reliques des saints, des fragmens d'ornemens d'église, &c. On a des exemples de personnes ainsi maléficiées & précipitées dans une rage d'amour; mais l'auteur que nous venons de citer prétend qu'un *philtre* ne peut pas agir à moins qu'il n'y ait dans la personne à qui on l'a donné, un penchant & des dispositions à aimer la personne qui le lui a donné, & encore qu'un ferme refus de consentement de la part de la première empêche l'effet du *philtre*. Delrio, *Disquisit. magic. lib. III. part. I. quæst. iij. sect. 1 & 2.*

On entend par véritables *philtres* ceux qui peuvent concilier une inclination mutuelle entre une personne & une autre, par l'interposition de quelque moyen naturel & magnétique qui transpire, pour ainsi dire, l'affection. Mais on demande s'il est des *philtres* de cette nature; & d'ordinaire on répond que non. Quelques-uns croient avoir des expériences contraires. On dit que si un homme met un morceau de pain sous son aisselle, pour l'imbiber de la sueur & de la matière de l'insensible transpiration, le chien qui en aura mangé ne le quittera jamais. On tient qu'Hartmannus ayant donné un *philtre* tiré des végétaux à un moineau, cet oiseau ne le quitta plus depuis, demeurant avec lui dans son cabinet, & volant pour le suivre quand il visitoit ses malades. Vanhelmont a écrit qu'ayant tenu une certaine herbe dans sa main durant quelque tems, & pris ensuite la patte d'un petit chien de la même main, cet animal le suivit partout & quitta son premier maître. Le même auteur ajoute que les *philtres* demandent une consécration de mumie, pour attirer l'amour à un certain objet, & rend par-là raison pourquoi l'attouchement d'une herbe échauffée transpire l'amour à un homme ou à une brute. C'est, dit-il, parce que la chaleur qui échauffe l'herbe n'étant pas seule, mais animée par les émanations des esprits naturels, détermine l'herbe vers soi & se l'identifie; & ayant reçu ce ferment, elle attire magnétiquement l'esprit de l'autre objet, & le force d'aimer ou de prendre un mouvement amoureux; delà il conclut qu'il y a des *philtres* déterminés. Les malades, après avoir mangé ou bu quelque chose, soupçonnent quelquefois certaines personnes de leur avoir donné quelque charme, & se plaignent principalement du désordre de l'estomac & de l'esprit. On dit encore que la passion amoureuse causée par un *philtre* revient périodiquement. Le docteur Langius témoigne qu'il a guéri un jeune homme, qui ayant mangé à quatre heures après midi, la moitié d'un citron qu'il avoit reçu d'une femme, sentoit tous les jours à la même heure un amour empressé qui le faisoit courir de côté & d'autre, pour la chercher & la voir. Cela lui duroit une heure; & comme il ne pouvoit satisfaire son envie, à cause de l'absence de cette femme, son mal augmenta & le jetta dans un état pitoyable. Les *philtres* causent de fréquentes manies & assez souvent la perte de la mémoire. Il peut y avoir des breuvages qui produisent cet effet; mais il est difficile de croire qu'il y en ait qui inspirent de l'amour plutôt pour une personne que pour une autre. *Dictionn. des arts.*

**PHILYRA**, f. f. (*Littérat.*) peau fort délicate qui se trouve entre l'écorce des arbres & l'aubier; les anciens en faisoient des bandelletes, dont ils entrelaçoient leurs couronnes de fleurs: le tilleul étoit particulièrement estimé pour cet usage. (*D. J.*)

**PHILYRES**, (*Géog. anc.*) peuples qui habitoient sur le Pont-Euxin, selon Etienne le géographe. Valerius Flaccus Apollinius, l. II. met dans le Pont Euxin une île appelée *Philyrida*, qui pouvoit tirer son nom de celui de ses peuples, ou lui avoir donné le sien; & il y a apparence que ce sont les maisons des *Phily-*

res qu'Ovide, *Métamorph. lib. VII.* appelle *philyrea tellas*. (*D. J.*)

**PHIMOSIS**, f. m. (*Chirurgie.*) c'est une maladie de la verge, dans laquelle le prépuce est collé & fortement resserré sur le gland; de manière qu'on ne peut pas le tirer en arrière, pour découvrir le gland. *V. GLAND, PRÉPUCE.* Ce mot est grec; il signifie proprement une ligature avec une ficelle, *phimos* signifiant *ligature faite avec une corde*.

Quelquefois un *phimos* cache des chancres qui sont sur le gland, ou qui l'environnent. Il est quelquefois si violent, qu'il cause une inflammation & enfin la gangrene dans cette partie.

On distingue le *phimos* en naturel & en accidentel. Le naturel vient de naissance; il n'est point ordinairement dangereux, à moins qu'il n'y survienne une inflammation par l'acrimonie de l'urine, si elle séjourne long-tems entre le gland & le prépuce. L'accidentel est benin ou malin. Le premier vient de quelque cause externe qui irrite le prépuce, y attire une inflammation & un gonflement, & le fait tellement resserrer, qu'il se forme à son extrémité un bourrelet circulaire qui l'empêche de se renverser & de découvrir le gland. Le *phimos* malin est semblable à celui-ci; mais il reconnoît pour cause un virus vénérien; il survient souvent à la chaudepisse, aux chancres, & à d'autres maladies vénériennes qui attaquent la verge.

Le *phimos* naturel peut mettre dans le cas d'une opération, même sans qu'il y survienne d'inflammation. Si l'ouverture du prépuce ne répondoit pas précisément à l'orifice de l'urètre, l'urine ne sortiroit point par un jet continu, mais s'épancheroit entre le gland & le prépuce. Le défaut de soin dans ce cas a souvent donné lieu à la concrétion de l'urine, & conséquemment à la formation des pierres dans cette partie. Si l'on a soin de presser le prépuce après qu'on a uriné, on évitera cet inconvinient; mais on sent que ces personnes sont hors d'état d'avoir des enfans, parce qu'il arrivera à la liqueur séminale ce qui arrive à l'urine. Une petite scarification au prépuce à l'un des côtés de la verge, lui donnera la facilité de découvrir l'orifice de l'urètre, & levera les obstacles qui s'opposent à l'éjaculation.

On a imaginé un petit instrument d'acier élastique, pour dilater le prépuce trop étroit. *Voyez fig. 5. Planch. VII.* L'extrémité antérieure se met dans le trou du prépuce, & on dilate les branches, en lâchant la vis qui les contient.

Lorsque le *phimos* est accidentel, il faut saigner le malade relativement à la nature & aux progrès de l'inflammation, faire des injections adoucissantes entre le prépuce & le gland, appliquer des cataplasmes anodins & résolutifs, en observant la situation de la verge, qui doit être couchée sur le ventre, pour les raisons que nous avons dites au mot *PARAPHIMOSIS*: ce n'est qu'après avoir employé tous ces moyens sans succès, qu'on doit en venir à l'opération.

Le malade peut être assis dans un fauteuil, ou rester couché sur le bord de son lit. Le chirurgien prend la verge de sa main gauche, & tient de sa main droite des ciseaux droits & mouffes; il introduit une des deux lames à plat, entre le prépuce & le gland au-delà de la couronne; on en relève ensuite la lame, & on coupe tout ce qui est compris entre deux. Cette incision doit se faire au milieu de la partie supérieure, à l'opposite du filet. Si le prépuce étoit chancereux ou infiltré d'une lympe gangreneuse, comme je l'ai vu presque toujours lorsque le *phimos* a été négligé, il faut emporter tout le prépuce en ôtant les levres de la plaie obliquement pour aller mourir au filet qu'il n'est point nécessaire de couper. Cela se fait avec les ciseaux ou avec le bistouri.

La perfection de l'opération du *phimos* consiste à couper également la peau & la membrane interne du



prépuce. Pour cet effet, il ne faut point tirer la peau vers le gland; car par la section on mettroit une partie des corps caverneux à découvert: il faut au contraire retirer la peau de la verge vers le pubis, avant de couper.

Feu M. de la Peyronie à corrigé l'ancien bistouri herniaire pour cette opération. Voyez BISTOURI HERNIAIRE. L'usage des ciseaux doit autant qu'il est possible être proscrit de la chirurgie opératoire. L'incision du prépuce se fait bien plus facilement avec un bistouri qui coule le long d'une sonde cannelée qu'on a introduite préalablement entre le prépuce & le gland.

Le premier appareil de l'opération du *phimosis* consiste à arrêter le sang avec de la charpie sèche. Les plaies qui en résultent suppurent les jours suivans; & l'on dirige les soins pour en obtenir la cicatrice le plutôt qu'il est possible. Voyez PLAIE, ULCERE. (Y)

PHINTHIA, (Géog. anc.) 1°. ville de Sicile, que l'on juge avoir été dans l'endroit où est aujourd'hui Licata, & où l'on découvre un grand nombre d'antiquités. 2°. *Phinthia* est encore une fontaine de Sicile: Plin raconte d'après Appien, mais sans en rien croire, que tout ce qui y étoit jetté fumageoit. Elle étoit apparemment au voisinage de la ville *Phinthia*.

PHINTONIS, *insula*, (Géog. anc.) île de la mer Méditerranée, entre la Sardaigne & l'île de Cofse, selon Plin, *l. III. c. vij.* & Ptolomée, *l. III. c. iij.* Les uns croient que c'est aujourd'hui l'île de Figo, *isola di Figo*, & d'autres la prennent pour *isola Rossa*. (D. J.)

PHIOLE, f. f. (*Gramm.*) c'est une petite bouteille de verre mince. Voyez VERRE. Ce mot est formé du grec *φιάλη*, qui signifie la même chose.

PHIOLE ÉLÉMENTAIRE, (*Phys.*) vase dans lequel on met divers solides & liquides, dont chacun se place selon la différente gravité spécifique, de manière que le tout représente les quatre élémens ainsi nommés vulgairement; savoir, la terre, l'eau, l'air & le feu.

Il y a différentes manières de faire la *phiole* des quatre élémens; voici une des meilleures. Prenez de l'émail noir grossièrement cassé, qui ira au fond du vaisseau de verre, & il représentera la terre. Pour l'eau, ayez du tartre calciné, ou des cendres grillées; laissez-les à l'humidité, & prenez la dissolution qui s'en fera, & sur-tout celle qui sera la plus claire: mêlez-y un peu d'azur de roche, pour y donner la couleur d'eau de mer. Pour l'air, il faut avoir de l'eau-de-vie la plus subtile, que l'on teindra en bleu céleste avec un peu de tournesol. Enfin pour représenter le feu, prenez de l'huile de lin, ou de l'huile de térébenthine qui se fait ainsi. Distillez de la térébenthine au bain-marie, l'eau & l'huile monteront ensemble également blanches & transparentes, cependant l'huile fumagera. Il la faut séparer avec un entonnoir de verre; ensuite teignez-la en couleur de feu, avec de l'orcanette & du safran. Si vous la distillez au sable dans une cornue, il viendra de la térébenthine restée au fonds de l'alambic, une huile épaisse & rouge, qui est un très-excellent baume. Toutes ces matières sont tellement différentes en poids & en figures, que quand on les brouille par quelque violente agitation, on voit à la vérité pour un peu de tems un vrai cahos, & une confusion telle, qu'on s'imagineroit que tous les petits corps de ces liqueurs sont pêle-mêle, sans aucun rang; mais à peine a-t-on cessé d'agiter ces substances, qu'on voit chacune retourner en son lieu naturel, & tous les corpuscules d'un même ordre s'unir pour composer un volume séparé absolument des autres. Cette expérience fait donc voir, comment les corpuscules les plus légers cedent aux plus pesans, & passent réciproquement entre les pores les uns des autres, pour aller pren-

dre leur place naturelle. La différente figure empêche tellement que les corps qu'on mêle ne se confondent, & que quelq'un d'indéparables qu'ils paroissent les uns des autres dans le mélange qu'on en fait, ils ne laissent pas de se dé mêler; de manière que si on met de l'eau dans du vin, on peut en retirer l'eau assez facilement. Il ne faut qu'avoir une tasse faite d'un tronc de lierre, on y verse le vin & l'eau mêlés; à peine font-ils dedans, que l'eau passe, se filtre au-travers des pores de la tasse, & laisse le vin qui ne peut passer, parce que la figure de ses corpuscules n'a point de proportion avec les interstices qui sont dans le bois de lierre; c'est ainsi enfin qu'il y a des fleuves qui conservent leur cours, & même la douceur de leurs eaux durant plusieurs lieues, après être entrés dans la mer. Article de M. Formey.

PHISIQUE, f. f. Voyez PHYSIQUE.

PHLAGUSA, (Géog. anc.) ville de la Chersonèse, voisine de la ville de Troye, où l'on voyoit le tombeau de Protésilais; cette ville avoit un port nommé *Crater*, selon Hygin. (D. J.)

PHLEBOTOMIE, f. f. en Médecine & en Chirurgie, c'est ce que l'on appelle saignée, c'est-à-dire l'art ou l'opération de tirer du sang. Voyez SANG.

Ce mot est composé du grec *φλεβ*, & *τομή*, cou-

per.

La *phlébotomie* est une espèce d'évacuation de la plus grande importance en Médecine; sur ce que nous allons dire, on peut prendre une idée de ses effets, avec la raison de ses usages.

Il est évident que le sang poussé hors du cœur, en frappant sur le sang qui le précède, & le chassant en avant, lui communique une partie de son propre mouvement; & qu'ainsi ce mouvement en est ralenti d'autant; par conséquent si l'on tire du sang de la veine basilique du bras droit, celui qui lui succède, ou celui qui est porté par l'artère axillaire ou la sous-clavière droite, sera moins embarrassé dans son mouvement qu'il ne l'étoit auparavant que cette veine fût ouverte; car une partie du sang étant ôtée par l'ouverture de cette veine, il en reste une moindre quantité dans la veine axillaire, ou bien il y a moins de sang contenu entre l'extrémité la plus éloignée de l'artère axillaire & le cœur, qu'il n'y en avoit auparavant; c'est pourquoi en faisant sortir le sang par la veine, ce qui en reste dans l'artère sera moins embarrassé dans son mouvement qu'avant cette ouverture. Voyez POULS.

Ainsi le sang de cette artère qui communique avec la veine qui est ouverte, coulera avec plus de vitesse après cette ouverture qu'il ne faisoit auparavant; par conséquent, lorsque le sang sort par la veine du bras, celui qui est poussé du cœur dans l'aorte, trouve moins de résistance dans le tronc ascendant que dans le tronc descendant, il coulera donc plus vite dans l'ascendant que dans le descendant; & par conséquent aussi, il trouvera moins de résistance dans l'artère sous clavière droite, que dans la gauche.

Enfin il paroît de-là, qu'après avoir tiré du sang d'une veine du bras droit, celui qui reste dans l'artère axillaire droite coulera avec une plus grande vitesse dans l'artère de ce bras qui lui est contigu, que par l'artère thorachique ou la scapulaire droite, qui lui est aussi contiguë; parce que quand on ne suppose pas que le sang est tiré de quelque veine correspondante à l'artère thorachique, ou dans laquelle cette artère se décharge, il y a à proportion un plus grand obstacle au mouvement du sang dans l'artère thorachique, que dans celle du bras; mais comme la vitesse du sang dans l'artère sous-clavière ou dans l'axillaire droite, est plus grande que dans la gauche; la vitesse dans l'artère thorachique droite sera aussi plus grande que dans l'artère thorachique gauche.

D'où il est clair, qu'en tirant du sang par une veine du bras droit, la plus grande vitesse du sang restant sera dans l'artere de ce bras; à cause qu'il décharge son sang immédiatement dans la veine qui est ouverte; & la plus grande vitesse après celle-ci, se trouvera dans l'artere thorachique ou la scapulaire du même côté, qui sort de l'artere axillaire; mais la vitesse du sang sera beaucoup moindre dans l'artere brachiale, axillaire & thorachique, du côté gauche & opposé, & la moindre de toutes dans les arteres qui viennent du tronc descendant de l'aorte.

Sur ces principes, on peut aisément inférer ce qu'il faut faire dans plusieurs circonstances de la saignée: par exemple, si l'on veut empêcher le progrès de quelq' humeur provenant d'un sang stagnant dans la jambe gauche, ou si l'on veut parvenir à faire couler dans cette jambe en un espace de tems donné quelconque, une aussi petite quantité de sang qu'il est possible; on doit premierement, tirer du sang par le bras ou la jambe du côté droit; car c'est-là le véritable moyen de faire ce que l'on appelle *révulsion*.

De plus, si l'on tire du sang du même côté, & par quelque veine qui reçoit le sang d'une branche de ce tronc qui le transmet à la partie enflée, on occasionnera une plus grande dérivation de sang à ce membre.

Quant à ce qui regarde toute la constitution du corps; dans tous les cas où le sang coule avec lenteur, ou quand il est visqueux, s'il y a encore assez de force & d'élasticité dans les solides; la *phlébotomie* fera circuler plus vite le sang qui reste, le rendra plus coulant & plus chaud; mais dans une pléthore qui vient de débâche & d'une trop grande quantité d'alimens spiritueux, ou d'une diminution de transpiration, dans laquelle cependant le sang conserve sa fluidité naturelle; la *phlébotomie* fera circuler le reste de la masse plus lentement & le rafraichira.

Dans le premier cas une diminution de résistance dans les vaisseaux sanguins, augmentera les puissances contractives de ces vaisseaux, elle les fera battre plus vite & fera circuler avec plus de rapidité les humeurs qu'ils contiennent; mais dans le dernier cas, une diminution de la quantité d'un sang spiritueux fera aussi diminuer la quantité d'esprits, dont la sécrétion se fait dans le cerveau, s'en suivra que le cœur & les arteres ne se contracteront plus si souvent, ni si fortement qu'auparavant; ainsi le sang circulera plus doucement & deviendra plus frais. Voyez CŒUR & ARTERE, & voilà les principes sur lesquels roule toute la doctrine de la saignée. Voyez ÉVACUATION, DÉRIVATION & RÉVULSION.

Pour la maniere de faire la *phlébotomie*. Voyez SAIGNÉE.

PHLÉGÉTHON, f. m. (*Mythol.*) fleuve d'enfer, qui non-seulement rouloit des torrens de flammes, mais qui environnoit de toutes parts la prison des scélérats; son nom vient de φλογω, je brûle. Les habitants, voisins du marais Acheruse plein d'eaux croupissantes, débitoient sur ces eaux mille fables ridicules, dont les Poëtes se jouèrent en les ennoblissant. (*D.J.*)

PHLEGMAGOGUE, adj. (*Médecine.*) c'est un médicament propre à purger le phlegme ou la pituite. Voyez PURGATIF. Ce mot est formé du grec φλεγμα, pituite, & αγω, chasser ou tirer. L'agaric, l'hermodactyle, le turbitif sont réputés des drogues *phlegmagogues*.

PHLEGMASIE, f. f. (*Médecine.*) dans Hippocrate, signifie non-seulement une inflammation en général, mais quelquefois encore une chaleur violente excitée par une fièvre: ailleurs il signifie une espece d'urine pituiteuse qui contient beaucoup d'humours froids & grossiers.

On peut dire que l'inflammation attaque la lymphe comme le sang. Les inflammations lymphatiques ne sont pas connues des médecins ordinaires, qui ne caractérisent que les maladies dont ils ont étudié, ou se sont accoutumés à reconnoître les symptômes dans les livres des anciens, ou dans le courant de leur pratique ordinaire. Voyez LYMPHE & INFLAMMATION.

PHLEGMATIQUE, adj. (*Médecine.*) tempérament dans lequel le phlegme ou la pituite est l'humeur dominante. Voyez TEMPÉRAMENT & PHLEGME.

Les tempéramens *phlegmatiques* sont sujets aux rhumes, aux fluxions, &c. Voyez CONSTITUTION & COMPLEXION.

PHLEGME, f. m. (*Médecine.*) Une humeur morbifique, secrétoire, tenace, glutineuse, blanche, sans action, produite peu-à-peu par une augmentation de chaleur, ou de mouvement du corps, s'appelle *phlegme*.

Les humeurs naturelles, albumineuses, gélatineuses, mucilagineuses, muqueuses, & peut-être la graisse elle-même, par une disposition morbifique du corps, paroissent dégénérer en cette matiere.

Comme dans la distillation, après l'ascension de la partie volatile, monte le *phlegme* sans action, de même les humeurs de bonne qualité qui ont souffert une longue agitation par la force de la circulation & la chaleur du corps, se changent en cette humeur tenace & glutineuse.

Le *phlegme*, difficile à se résoudre après la cessation d'une violente inflammation & de la fièvre, préface toujours la longueur de la maladie, produit des aphtes de durée, un sédiment muqueux dans l'urine, des crachats abondans & tenaces dans les poudrons, des ordures dans les ulcères, dans la bouche, sur la langue, & dans les yeux, des selles muqueuses & tenaces que le malade rend sans aucun soulagement.

Pour diviser le *phlegme*, il faut employer les détersifs savonneux, incapables de trop échauffer ou de trop rafraichir: par le moyen de semblables antiseptiques, on prévient le trop grand progrès & la corruption du *phlegme*; enfin on le dissipe très-douce-ment.

*Phlegme*, dans les anciens comme dans Galien, signifie toute humeur froide & humide; mais dans Hippocrate, ce mot ne désigne pas seulement une humeur blanche & froide, mais encore une inflammation. De plus φλεγμαίνω, dans le même auteur, signifie quelquefois une chaleur violente excitée par la fièvre. Enfin, dans le même Hippocrate, φλεγμαίνω ne signifie pas seulement causer une tumeur, mais exténer. (*D.J.*)

PHLEGMON, f. m. terme de Chirurgie, inflammation sanguine qui fait éminence au-dehors, & qui s'étend profondément dans la partie qu'elle occupe. On définit ordinairement le *phlegmon*, une tumeur circonscrite avec rougeur, chaleur, douleur & pulsation.

La cause du *phlegmon* est un engorgement dans les extrémités capillaires, artérielles, sanguines, avec constriction & érétilisme des vaisseaux engorgés. Voyez INFLAMMATION & ÉRÉTISME. L'amas du sang dans des vaisseaux dont l'action seroit abolie ou empêchée, ne produit point une tumeur inflammatoire. Voyez APOSTÈME.

Les signes qui font connoître le *phlegmon*, sont la rougeur, la chaleur, la circonscrition, la tumeur, la dureté, la tension, la douleur, la pulsation, la fièvre & l'insomnie. L'application du doigt sur la tumeur ne fait pas évanouir pour un moment la rougeur comme dans l'érysipele. Voyez ÉRYSIPELE.

Pour guérir le *phlegmon*, il faut tâcher de procurer la résolution de l'humeur arrêtée dans la partie: aucun remède ne peut suppléer à la saignée; & si la plupart des *phlegmons* se terminent par suppuration,



c'est parce qu'on n'a point employé les saignées aussi promptement & aussi abondamment qu'il l'auroit fallu. On ne peut que par une soustraction fort considérable de la partie rouge, rendre la masse du sang assez sereuse & assez fluide, pour que cette partie rouge qui contribue à l'étranglement & à l'embarras, se trouve inondée ou détremée au point d'être facilement déplacée & entraînée par son véhicule devenu plus abondant. Tout consiste donc à rendre le sang fort aqueux, coulant, & moins inflammable; & il n'y a d'autre moyen pour y réussir que d'abondantes saignées pratiquées assez promptement.

Quoique la saignée soit le principal remède que l'on puisse employer pour procurer la résolution du *phlegmon*, il faut la seconder par d'autres remèdes dont l'expérience a fait connoître l'utilité.

Dans le commencement de la maladie, on peut se servir avec succès des repercutifs. Ces médicaments en reserrant, par leur vertu astringente, les vaisseaux sanguins, empêchent non-seulement une partie du sang d'entrer dans les vaisseaux reserrés, mais ils forcent celui qui y est arrêté d'enfler les vaisseaux collatéraux où la circulation n'est pas empêchée. Pour peu que l'inflammation ait fait de progrès, ces remèdes ne doivent point être employés; ils attireroient la mortification: il faut avoir recours aux émolliens résolutifs pour relâcher l'étranglement qui arrête le cours du sang dans les capillaires artériels. On se sert fort efficacement du cataplasme avec la mie de pain cuite dans le lait, ou de celui des quatre farines cuites pareillement dans le lait ou dans de l'eau. Ces remèdes farineux contiennent une huile mucilagineuse, relâchante, qui, seconnée par les mêmes qualités qui se trouvent dans le lait, procure la détente des vaisseaux: ces remèdes contiennent aussi un sel acceff qui leur donne une vertu légèrement repercutive.

C'est l'expérience qui a fait connoître l'excellence de ces remèdes; car en suivant l'idée qu'on s'est toujours faite de la résolution des tumeurs, on a donné le nom de *résolutifs* à des médicaments qui ont une vertu atténuante, incisive, pénétrante, propre à subtiliser l'humeur & à la faire évaporer par les pores de la peau: tels que sont tous les remèdes remplis de sels volatils, d'huiles éthérées; les liqueurs spiritueuses, chargées d'huiles alcoolisées & d'huiles essentielles, ou d'huiles éthérées distillées. Mais tous ces remèdes n'ont aucunement la vertu qu'on leur attribue; loin de diffondre & d'atténuer le sang, ils l'épaississent & le condensent pour la plupart: ces remèdes sont des stimulans violens qui n'agissent qu'en irritant les solides, & qui sont capables d'augmenter beaucoup l'inflammation, & d'en causer même où il n'y en a point.

Il semble cependant que ces remèdes en excitant le jeu des vaisseaux, devroient procurer le même effet que s'ils atténuoient les humeurs en agissant sur elles immédiatement; parce que l'action des vaisseaux augmentée paroit devoir les briser & les subtiliser: cet effet peut avoir lieu à l'égard des tumeurs oedémateuses causées par une crudité pituiteuse; mais il n'en est pas de même du sang qu'un jeu des vaisseaux trop violent durcit & racornit. Si l'action violente des vaisseaux étoit un remède contre l'inflammation, la maladie, selon l'expression de M. Quesnay, seroit à elle-même son propre remède, puisqu'elle consisté dans cette action même devenue excessive; il ne seroit pas nécessaire d'avoir recours à des remèdes capables d'exciter cette action déjà trop animée. L'usage inconsidéré des remèdes résolutifs procure l'induration des tumeurs inflammatoires. Voyez INDURATION.

Lorsque le *phlegmon* est dans son état, on applique les émolliens tout simples en forme de cataplasme,

voyez ÉMOLLIENS; & si la maladie donne des signes de résolution, on joindra les résolutifs aux émolliens, pour passer ensuite par degrés aux résolutifs seuls. Voyez RÉSOLUTIFS & RÉSOLUTION.

Si la tumeur donne des signes qu'elle suppurera, voyez SUPPURATION, on se sert des remèdes gras & onctueux, voyez SUPPURATIFS; & lorsque le pus est formé, le *phlegmon* est dégénéré en abcès. Voyez ABCÈS. (Y)

PHLEGRA, (*Géog. anc.*) ville de la Thessalie, selon Martianus Capella. Ce fut, disent les Poètes, dans les champs de cette ville, que les géans combattirent contre les dieux, & qu'ils furent foudroyés. (D. J.)

PHLEGYAS, (*Mythol.*) chef des phlégiens, peuple belliqueux de la Béotie; après les avoir rassemblés de toutes parts, il porta son audace, dit Pausanias, jusqu'à marcher avec eux contre Delphes, pour piller le temple d'Apollon. .... mais ils furent exterminés par le feu du ciel, par des tremblemens de terre, & par la peste. Les Poètes, pour punir *Phlegyas*, le mettent dans le Tartare, & nous représentent Tiphonnetoute enfanglantée, goûtant aux mets qu'on lui présentait, afin qu'il en eût horreur, malgré la faim qui le dévorait. (D. J.)

PHLEGYÆ, (*Géog. anc.*) peuples de la Thessalie, selon Strabon; il y avoit aussi dans la Boëtie, une ville appelée *Phlegya*: le mot *Phlegya* se lit dans Virgile, *Æneid.* l. VI, vers. 618.

*Phlegya*que miserrimus omnes

*Admonet.*

Le poète désigne vraisemblablement ici, ces gens de la Boëtie, qui, selon Pausanias, ayant voulu piller le temple d'Apollon à Delphes, périrent presque tous par la foudre, par des tremblemens de terre, & par la peste. De-là vient que *Phlegya* a signifié en général, des impies & sacrilèges; & c'est en ce sens qu'il faut prendre ce mot dans le passage de Virgile.

PHLEUM, f. m. (*Botan.*) c'est dans le système de Linnæus, un genre de plante, dont voici les caractères. Le calice est une balle contenant une fleur; cette balle est bivalve, oblongue, comprimée & ouverte au sommet; la fleur est composée de deux pièces plus courtes que celles du calice; les étamines sont trois filets capillaires, qui s'élèvent au-dessus du calice; les boissettes des étamines sont oblongues & fendues en deux à leur extrémité; l'embryon du pistil est arrondi; les styles sont au nombre de deux, petits & penchés; le calice & la fleur renferment une seule graine qui est de figure arrondie. (D. J.)

PHLIUS, (*Géog. anc.*) nous traduisons en français *Phlionte*; il y a trois villes du nom de *Phlius*, toutes trois dans le Péloponnèse.

La première est une ville du Péloponnèse en Sicyonie, selon Ptolomée, l. III, c. xvj. qui la place dans les terres. Strabon, l. VIII, pag. 382, dit « que la » ville d'Aroethyrée, que l'on appelloit de son tems » *Phlyasia*, étoit dans une contrée de même nom, » près de la montagne *Calossa*: il ajouta que dans » la suite les habitans changèrent de place, & allèrent » à trente stades de ce lieu, bâtir une autre ville, » qui fut aussi nommée *Phlius* ».

La seconde *Phlius* est une ville maritime du Péloponnèse dans l'Argie, placée, selon Ptolomée, l. III, c. xvj. entre *Nauplia-Navale*, & *Hormioné*. Pinet prétend que c'est *Focia*, & *Sophien Yri*.

La troisième *Phlius* est une ville du Péloponnèse dans l'Elide, selon Plin, qui la met à cinq milles de Cyllène. Le P. Hardouin prétend que c'est la même qui est placée dans la Sicyonie par Ptolomée & par Strabon.

J'ignore laquelle de ces trois villes du Péloponnèse, étoit la patrie du poète-musicien Thrasyllé, dont

parle Plutarque dans son dialogue sur la musique, entre qu'il y a trois Thrasylles fameux chez les Grecs par leurs talens. Le premier étoit de *Phlionte*; le second est un philosophe cynique, contemporain du vieil Antigonus, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand; le troisième étoit de Mendès, ville d'Egypte.

M. l'abbé Sévin dans les *Mém. des Inscriptions*, tom. X. pag. 89. prend ce dernier Thrasylle, homme versé dans presque toutes les sciences, pour le Thrasylle de *Phlionte*; mais ce savant est vraisemblablement dans l'erreur. Le Thrasylle de Mendès étoit à la vérité musicien, mais un simple musicien spéculatif, au lieu que le Thrasylle de *Phlionte* étoit musicien-praticien, comme Pindare & Simonide, comme Eschyle & Phrynique, comme Pancrate & Tyrtée. Il joignoit comme eux, le mérite de la poésie lyrique à celui de la musique; c'est-à-dire, qu'il composoit comme eux, des airs & des chants de plus d'une espèce, qui s'exécutoient aussi sur les instrumens.

Cette musique des Grecs dans les siècles d'Auguste, de Tibère & de Thrasylle le mindésien, étoit bien déchu de la belle simplicité qui en faisoit autrefois le principal mérite. Mais si Thrasylle de Mindès ne se distingua pas dans la musique, il joua un grand rôle auprès de Tibère, par son étude de l'astrologie judiciaire. Ce prince, quoique naturellement très-réserve, l'honora de sa confiance la plus intime, & il fut la conserver jusqu'à sa mort qui ne précéda que d'un an celle de l'empereur. Tous les historiens romains, Suétone, Tacite, Dion Cassius, parlent beaucoup de ce Thrasylle; il le méritoit par son esprit, par la bonté de son cœur, & par la droiture de ses intentions.

Il ne s'en tint pas là: les mêmes auteurs rapportent que plusieurs illustres romains furent redevables de leur conservation, à la sagesse de Thrasylle. Les défiances de Tibère augmentoient avec l'âge, & le désir d'assurer à sa maison l'autorité souveraine, excita un violent orage contre les membres du sénat les plus distingués, & par la naissance & par le mérite personnel. On les arrêta, & ils auroient péri infailliblement, si Thrasylle n'eût pas trouvé le secret de persuader à l'empereur, que les astres lui promettoient une vie extrêmement longue. Ce que l'on souhaite avec ardeur, est cru fort aisément: Tibère convaincu de la vérité de cette prédiction, différa toujours d'immoler à ses soupçons, un si grand nombre de victimes. Enfin, attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau, il rejeta les secours de la médecine qu'on lui offrit, & la mort combla les vœux de tout le monde.

C'est à *Phlionte* en Sycionie, que naquit Asclépiade, disciple de Stilpon, & le tendre ami de Ménédème. Tous deux fort pauvres, ils gagnèrent leur vie commune à la sueur de leur visage, & devinrent par leur génie & par l'étude, de grands & d'estimables philosophes; ils le furent encore par les liens d'une amitié rare, & qui dura jusqu'au tombeau. Résolus tous deux de se marier, & de ne se jamais séparer, ils jugèrent nécessaire, pour réussir dans ce dessein, de choisir leurs femmes, avec une précaution qui leur put promettre la concorde domestique; & ils trouverent ce bonheur dans une famille où il y avoit une femme & une fille, l'une & l'autre en âge d'être mariées. Ménédème prit la mère, & Asclépiade la fille; celle-ci étant morte au bout d'un an, Ménédème céda son épouse à son ami, & se remaria avec une riche & vertueuse héritière, qui déposa le fonds & l'administration de ses biens entre les mains de sa belle-sœur. Les ames des deux amis & des deux femmes se réunirent encore, & se confondirent avec leur fortune & l'éducation de leurs enfans. (*Le Ch. DE JAUCCOURT.*)

PHLOGINOS, (*Hist. nat.*) Pline donne ce nom à une pierre qui se trouvoit en Egypte, dont la couleur étoit d'un jaune vif. Quelques modernes ont cru que cette pierre est la même que les anciens nommoient *chryssitris*.

PHLOGISTIQUE, f. m. (*Chimie.*) c'est la même chose que le feu élémentaire. Voyez l'article FEU.

PHLOGITES, (*Hist. nat.*) Les naturalistes ne font point décidés sur la nature de la pierre que les anciens ont désignée sous ce nom. Les uns croient que c'est l'opale, à cause du feu qu'elle semble jeter. Pline met cette pierre au rang des pierres précieuses.

D'autres croient que ce nom doit être appliqué à une espèce de spath strié, & d'une couleur rouge qui ressemble assez à une flamme, & que quelques-uns ont ridiculement regardé comme une flamme pétrifiée. Il s'est trouvé en Allemagne, des pierres qui avoient cette figure.

PHLOGOSÉ en Médecine, accident qui dénote quelquefois une menace d'inflammation.

Quand l'inflammation de l'œil est légère, & modérée, on l'appelle *phlogosé*; quand elle est violente, c'est une *chemose*.

La *phlogose* est la disposition à l'inflammation en général. Voyez INFLAMMATION.

PHLOGUS, f. m. (*Botan. anc.*) nom donné par quelques-uns des anciens naturalistes, à différentes espèces de gleyaux, ou d'iris bulbeux, & par quelques autres, à la *flammula-jovis*, espèce de clematite, ainsi nommée à cause de son goût acre & brûlant; mais il semble que cette plante a reçu le dernier nom de *flammula-jovis*, d'une méprise de Pline, qui copiant Théophraste, & trouvant que cet auteur parle en même tems du *phlogus*, & d'une autre plante nommée *diosanthos*, c'est-à-dire fleur de Jupiter, a confondu les deux noms qui étoient réunis, pour mettre entr'eux le mot *flammula-jovis*. Il y a plus d'une erreur semblable dans les écrits de Pline. (*D. J.*)

PHLOMIS, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale & labiée; la levre supérieure est en forme de casque, & tombe sur la levre inférieure qui est un peu renflée, & divisée en trois parties. Le pistil sort du calice; il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & entouré de quatre embryons, qui deviennent dans la suite autant de sémences oblongues, renfermées dans une capsule, ou tuyau à cinq angles qui a servi de calice à la fleur. Tournesfort, *Instit. rei herb.* Voyez PLANTE.

Tournesfort compte huit espèces de ce genre de plante; la principale *phlomis fruticosa*, *sylvia folio latiore & rotundiore*, I. R. H. 177. se cultive dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. On lui donne les vertus de la sauge, d'être astringente & vulnéraire. (*D. J.*)

PHLYA, (*Géog. anc.*) bourgade de l'Attique: elle étoit de la tribu de Protémaïde, selon le marbre des treize tribus, rapporté par M. Spon; & selon Hésychius, cette ancienne bourgade qui est dans le Mésoïa, entre Rasti & le Cap-Colonne, conserve encore son nom. C'étoit la patrie du poète Eurypide; mais il y a eu trois poètes célèbres de ce nom là. Pausanias fait mention de plusieurs temples & autels qui étoient à *Phlya*, entr'autres de ceux d'Apollon, de Diane, de Bacchus & des Euménides. *A Athenes*, ajoute M. Spon, dans l'église *Agivi Apostoli*, on lu cette inscription: ΕΡΑΥΡΟΣ ΕΒΕΝΟΝΝΕ, ΠΛΥΣΙΜ. (*D. J.*)

PHLIACOGRAPHIE, f. m. (*Littérat.*) nom que donnoient les anciens à une imitation gaie & burlesque de quelque pièce grave & sérieuse, & particulièrement d'une tragédie tournée sur le ton d'une pièce comique. Voyez PARODIE.

Ce mot est grec, formé de *φλυαζω*, badiner, ou de *φλυξ*, folâtre, dérivés de *φλυω*, je badine, joint avec *γραφω*, j'écris, c'est-à-dire pièce ou composition badine.

La *Phliacographie* paroît avoir été la même chose que l'hilarodie ou l'hilarotragédie. Voyez HILARODIE, &c.

On distinguoit cependant plusieurs espèces de *Phliacographie*, dont on peut voir les noms dans le livre de Saumaïse, intitulé *Exercitationes in Solmum*.



Les parodies qu'on a faites de quelques morceaux ou pièces des meilleurs poètes, comme le Virgile travesti de Scarron & de Cotton; les coquines rivales de Cybber travesties des reines rivales de Lee; quelques morceaux d'opéra dont on a adapté la musique à des paroles bouffonnes & ridicules, sont aussi comprises dans la notion de *Phliacographie*. Voyez PARODIE.

PHLYCTENES, f. f. (*Chirurgie*). ce sont des petites pustules ou vésicules qui causent des démangeaisons, & qui viennent sur la peau, principalement entre les doigts & autour du poignet. Elles sont pleines d'une sérosité lymphide; elles dégèrent quelquefois en gale, & quelquefois en dartres. Voyez GALE, &c. On les guérit de même que les autres éruptions cutanées. Voyez PSORA & PUSTULE.

*Phlyctènes* signifient aussi de petites vésicules ulcéreuses qui viennent quelquefois sur la conjonctive, & quelquefois sur la cornée de l'œil, semblables à autant de petites vessies pleines d'eau, que l'on appelle vulgairement *pustules aux yeux*.

Elles paroissent comme des grains de millet, & quand elles sont produites par une humeur fort corrosive, elles causent une violente douleur: les pustules qui viennent sur la conjonctive, sont rouges; celles qui viennent sur la cornée, sont noirâtres, si elles sont proche de la surface, mais elles sont plus blanches quand elles sont plus profondes. On les guérit avec des déssicatifs & des dissolutifs.

On appelle aussi *phlyctènes* les vessies qui surviennent à la gangrene, aux brûlures, & à l'application d'un vésicatoire; elles sont formées par l'amas de la lymphie entre la peau & l'épiderme. En coupant l'épiderme, on détruit la *phlyctène*: un peu de cerat camphré suffit pour dessécher la peau dans les *phlyctènes* benignes, telle que celle formée par la transpiration retenue, à l'occasion de l'appareil & bandages dans les fractures. Les *phlyctènes* qui sont le symptôme d'une maladie dangereuse, ne sont d'aucune considération; c'est la maladie qui les a produites qui mérite l'attention du chirurgien. Le mot de *phlyctènes* est grec; il vient de *φλυκτεν*, *ferve*, je bous. (Y)

PHLYSTENE, f. f. (*Médec.*) *phlystena*; espèce d'ébullition, comme l'indique le mot grec *φλυστα*, *ebullit*; c'est une maladie qui produit des boutons pleins de sérosité, quelquefois gros, livides, pâles ou noirâtres. Quand on les perce, la chair paroît dessous comme ulcérée. Ces boutons sont causés par une lymphie chaude & âcre; ils viennent par tout le corps, & quelquefois même sur la cornée: Celle en parle dans ses ouvrages. (D. J.)

PHOBETOR, f. m. (*Mythol.*) le second des trois songes, enfans du Sommeil: son nom signifie *épouvantier*, parce qu'il épouvantait en prenant la ressemblance des bêtes sauvages, des serpens & autres animaux qui inspirent la terreur.

PHOBOS, (*Mythol.*) ou la peur; elle étoit personnifiée chez les Grecs, & représentée avec une tête de lion.

PHOCARUM, *insula*, (*Géog. anc.*) île sur la côte de l'Arabie, au voisinage de l'île des Tortues & de celle des Eperviers. Elle étoit ainsi nommée à cause de la quantité de veaux marins qu'on y pêchoit. Strabon, *lib. XVI. p. 776*. semble encore mettre une île du même nom sur la même côte, près du promontoire des Nabatéens. (D. J.)

PHOCAS, voyez VEAU MARIN.

PHOCEE, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure, assez voisine de Smyrne. Elle tiroit apparemment son nom du mot *phocas*, qui signifie un *veau marin*, parce qu'il se pêche près de-là quantité de ce poisson, & même dans tout le golfe de Smyrne. Un médaillon de l'empereur Philippe semble le confirmer par son revers, où il y a un chien qui est aux prises avec un de ces phocas, & le mot de *phocæus*, à l'entour, qui

Tome XII.

veut dire que c'est une médaille des *Phocéens*. L'emblème est difficile à pénétrer; car pourquoi joindre un chien avec un poisson, si ce n'est peut-être pour donner à entendre que leur puissance sur terre, étoit égale à leurs forces maritimes, ou que leur fidélité à l'empereur romain, & leur vigilance dont le chien est l'emblème, dispoisoient leur ville signifiée par ce poisson, à tous les devoirs que demandoit une si douce domination. Mais, dit M. Spon, ces fortes d'énigmes sont des nez de cire qu'on peut tourner de quel côté l'on veut. *Phocæensis* étoit le nom des habitants; & *phocaicus* étoit le possessif, comme on le voit dans ce vers de Lucain, *lib. III. v. 583*.

*Phocaicis romana ratis vallata carinis.*

*Phocaicis* est là pour *Maffiliensibus*, parce que la ville de Marseille est une colonie de Phocéens.

*Phocé* étoit la dernière ville d'Ionie, au septentrion vers l'Eolide, sur la mer de son nom; aujourd'hui c'est *Foglia-Vecchia*, misérable village sur les côtes de la petite Aidine, entre la rivière de Quiai & le golfe de Sanderli.

Les anciens habitants de cette ville prirent le parti de la quitter, plutôt que de tomber entre les mains des Perses qui leur faisoient continuellement la guerre. C'est de-là & non d'ailleurs, que sortirent ces nombreuses peuplades qui s'établirent dans quelques îles d'Italie, & sur les côtes de la Lucanie, de la Ligurie, de la Provence, du Languedoc, du Roussillon & de la Catalogne, où ils bâtirent plusieurs villes, & y portèrent les sciences de leur pays ainsi que leur commerce. Il ne faut pas confondre ces Phocéens d'Asie, avec les peuples de la Phocide en Europe. Les premiers s'appellent en latin *Phocii* ou *Phocæenses*; & les derniers *Phocenses*: on s'y est trompé plus d'une fois. La première transmigration des Phocéens, arriva la 164. année de Rome; il s'en fit une autre l'an 210 de Rome: les transmigrations suivantes ne se trouvent point dans l'histoire. (D. J.)

PHOEBADE, (*Mythol.*) c'est le nom qu'on donnoit à la prêtresse d'Apollon à Delphes, & à tous les ministres de son temple.

PHŒBUS, (*Mythol.*) nom que les Grecs donnoient à Apollon, pour faire allusion à la lumière du soleil, & à la chaleur qui donne la vie à toutes choses, comme si l'on disoit, *φῶς τῷ βίῳ*, *lumière de la vie*. D'autres disent que le nom de *Phæbus* fut donné à Apollon par Phoebé mere de Latone. (D. J.)

PHOCIDE, (*Géog. & Hist. anc.*) *Phocis*, contrée de la Grece, entre la Béotie & la Locride. Elle avoit anciennement des frontières plus reculées, puisque Strabon, *lib. IX.* dit qu'elle étoit bornée au nord par la Boeotie, mais qu'elle s'étendoit d'une mer à l'autre; c'est-à-dire, depuis le golphe de Corinthe, jusqu'à la mer Eubée. Si nous nous en rapportons à Denis le périégète, la *Phocide* s'est autrefois étendue jusqu'aux Thermopyles, ce qui néanmoins fut de courte durée.

Deucalion commença à regner dans la *Phocide*, autour du mont Parnasse, du tems de Cécrops. Les Phocidiens formèrent ensuite une république, en changeant leurs chefs selon les occasions. Leur pays avoit pour principaux ornemens le temple de Delphes & le mont Parnasse.

Les Phocidiens s'aviserent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour crièrent au sacrilège, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leurs vengeances particulières. La guerre qui survint à ce sujet, s'appella *sacrée*, comme entreprie par un motif de religion.

On décria les profanateurs aux Amphictyons, qui composoient les états généraux de la Grece, & qui s'assembloient tantôt aux Thermopyles, tantôt à Del-

phes. L'affaire ayant été portée à leur tribunal, on déclara les Phocéens sacrilèges, & on les condamna à une grosse amende. Un d'entr'eux nommé *Philomèle*, homme audacieux & fort accrédité, les révolta contre ce décret. Il prouva par des vers d'Homère, qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenait aux Phocidiens; il fallut soutenir la révolte par les armes: on leva de part & d'autre des troupes.

Les Phocidiens s'assurèrent du secours d'Athènes & de Sparte, & ne se promirent pas moins que d'abattre l'orgueil de Thebes, qui s'étoit montrée la plus ardente à pourvoir le jugement. Les premiers avantages qu'ils remportèrent ne servirent pas peu à fortifier cette espérance. Mais bientôt les fonds nécessaires pour les dépenses de la guerre leur ayant manqué, ils y suppléèrent par un nouveau sacrilège.

Philomèle avoit eu assez de religion pour ne pas toucher au temple de Delphes. Onomarque & Phayllus qui lui succédèrent dans le commandement, furent moins scrupuleux; ils enlevèrent tous les précieux dons que la piété des rois & des peuples y avoit consacrés. Les sommes qu'ils en retirèrent à plusieurs fois, monterent à plus de dix mille talens. Ils trouverent ainsi le secret de soutenir la guerre aux dépens d'Apollon. Les dévots crièrent plus que jamais au sacrilège. On en vint souvent aux mains. La fortune se rangea tantôt d'un parti, tantôt de l'autre. Les Phocidiens réduisirent enfin les Thébains à se jeter entre les bras de Philippe, qui se chargea volontiers de mettre les ennemis de Thebes à la raison.

Ce prince n'eut qu'à paroître pour terminer une guerre qui duroit depuis dix ans, & qui avoit également épuisé l'un & l'autre parti. Les Phocidiens désespérèrent de résister à un tel ennemi. Les plus braves obtinrent la permission de se retirer dans le Péloponnèse; le reste se rendit à discrétion, & fut traité fort inhumainement.

Philippe ne fût aux yeux du peuple, il convoqua les Amphictyons, les établit pour la forme souverains juges de la peine encourue par les Phocidiens; & sous le nom de ces juges dévoués à ses volontés, il ordonna qu'on ruinât les villes de la Phocide; qu'on les réduirait toutes en bourgs de soixante feux au plus; que l'on profcrirait les sacrilèges, & que les autres ne demeureraient possesseurs de leurs biens qu'à la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera jusqu'à la restitution entière des six milles talens enlevés dans le temple de Delphes. Cela faisoit une somme d'environ six millions d'écus, ou dix-huit millions de livres.

On ne doit point être surpris que le butin pris par les Phocéens montât si haut. Il y avoit dans le temple de Delphes des richesses immenses, à cause de la multitude innombrable de vases, de trépiés, de statues d'or, d'argent & de bronze que les rois, les grands capitaines, les villes & les nations y envoyaient de tous les endroits de la terre.

Le vainqueur, c'est Philippe dont je veux parler, ne s'oublia pas pour prix d'une victoire qui ne lui coûta que la peine de se montrer: outre le titre de prince religieux, de fidele allié, il eut encore les Thermopyles, le grand objet de ses desirs, & l'unique passage qui menât de Macédoine en Italie.

Avec le tems néanmoins les Phocidiens parvinrent à se procurer une belle porte pour leur rétablissement; car chassés en qualité de profanateurs exécrables, ils rentrèrent avec la qualité d'insignes libérateurs. Une œuvre de religion rehabilita de la sorte ceux qu'une action sacrilège avoit dégradés. On les avoit exclus des privilèges des autres Grecs, pour avoir pillé de leurs propres mains le temple de Delphes, on les leur rendit honorablement pour l'avoir sauvé du pillage des Gaulois, commandés par Brennus. (D. J.)

PHŒNICE, (Géog. anc.) ou *Phanica*; c'est le nom 1°. d'une ville de l'Epire; 2°. d'une île située sur le golfe Mariandynus en Bithynie; 3°. d'une île de la Méditerranée, sur la côte de la Gaule, & l'une des plus petites îles appelées *Stachades*. Plin. l. III. c. v. parle de cette île, & la joint avec celles de *Sturium* & de *Phila*. Ces trois îles sont aujourd'hui *Ribaudus*, *Langouffier* & *Baquéou*. 4°. c'est encore le nom d'une île de la mer Egée, & l'une des Sporades; elle s'appella ensuite *Jos*, selon Plin. lib. IV. c. xij. Le nom de *Phanice* lui avoit été donné à cause des palmiers qu'elle produit. 5°. c'est un des noms que l'on donna à l'île de Ténédos, selon Plin. l. V. c. xxxj.

PHŒNICIARQUE, f. m. (Littérat.) nom qu'on donnoit aux premiers magistrats chez les Phéniciens; tels étoient les *Afiarques* en Asie, & les *Lyciarques* en Lybie. Ce mot vient de *φινίξ*, un phénicien, & *ἀρχή*, je commande. (D. J.)

PHŒNICOPTÈRE, voyez FLAMANT.

PHŒNICUM, (Géog. anc.) c'est-à-dire lieu planté de palmiers. Procope, dans son hist. de la guerre contre les Perses, dit: « L'or que l'on a passé les frontières de la Palestine, on trouve la nation des Sarrasins, qui habitent depuis long-tems un pays planté de palmiers, & où il ne croît point d'autres arbres. Abocarabe qui en étoit le maître, en fit don à Justinien, de qui en récompense, il reçut le gouvernement des Sarrasins de la Palestine, où il le rendit si formidable, qu'il arrêta les courses des troupes étrangères. Aujourd'hui, ajoute Procope, l'empereur n'est maître que de nom de ce pays qui est planté de palmiers; & il n'en jouit pas en effet: tout le milieu qui contient environ dix journées de chemin étant entièrement inhabité, à cause de la sécheresse; & il n'a rien de considérable que le vain titre de donation faite par Abocarabe, & acceptée par Justinien. » Il y avoit encore une ville de l'Arabie heureuse, appelée *Phaniceum*, sur le golfe Éthiopique, entre les villages *Hippos* & *Ahaunathi*. (D. J.)

PHŒNICUSA, (Géog. anc.) île de la Méditerranée, au nord de la Sicile, & l'une des îles Eoliennes, son nom moderne est *Felicur*. M. de l'Isle écrit *Felicudi*.

PHŒNICUS PORTUS, (Géog. anc.) 1°. port de l'île de Crète; 2°. port de l'Asie propre dans l'Ionie, & que Tite-Live appelle le premier port du territoire d'*Erythia*; 3°. port du Péloponnèse, dans la Messénie; 4°. port du nome de Lybie; 5°. port de la Lybie; 6°. port de la Sicile; 7°. port de l'île de Cythere. (D. J.)

PHŒNIGME, f. m. c'est un médicament qui occasionne une rougeur, & qui produit des ampoules aux endroits où on l'applique. Voyez VÉSICATOIRE, &c.

Ce mot est formé du grec *φαινε*, rouge; tels sont la graine de moutarde, le poivre, les vésicatoires, &c. Voyez VÉSICATOIRE, SINAPISME, &c.

On fait usage de ces remèdes pour attirer l'humour à la partie où on les applique, afin de la détourner de la partie affligée. Voyez RÉVULSION.

PHŒNIX, (Géog. anc.) 1°. lieu fortifié dans l'Asie propre, sur la côte orientale du golfe de la Doride; 2°. montagne de l'Asie propre dans la Doride; 3°. fleuve de l'Asie propre, près de la ville de *Phœnix*, dans la Doride; 4°. port de Lybie; 5°. bourg d'Égypte; 6°. ville d'Italie ou de Sicile, près du promontoire *Coccynum*, selon Appien; 7°. fleuve de Thessalie, qui se jetoit dans le fleuve *Apidanus*; 8°. petite rivière de l'Achaïe propre. (D. J.)

PHOLADE, f. f. (*Conchylol.*) nom d'un genre de coquilles dont voici les caractères. C'est une coquille multivalve, oblongue, qui a deux ou six pièces, une, raboteuse, faite en reseau, fermant d'or-



écaillère exactement, & quelquefois entr'ouverte en quelque endroit.

Entre les coquilles oblongues, nommées communément *pholades*, & qui sont à deux écaillés, on distingue les espèces suivantes, 1°. la *pholade* lisse de Rondelet; 2°. la *pholade* lisse & étroite d'Aldrovandus; 3°. la *pholade* de Rumphius; 4°. la *pholade* de Lister; 5°. la *pholade* unie faite comme la moule; 6°. la *pholade* de Bonanni faite en doigt; 7°. la *pholade* rougeâtre & blanche.

Entre les *pholades* oblongues irrégulières consistant en deux écaillés, on connoît 1°. une grande *pholade* d'Amérique; 2°. la *pholade* large avec un tuyau très-épais sortant en-dehors.

Dans la classe des *pholades* oblongues irrégulières à six écaillés, on distingue l'espèce décrite par Lister, & qui est logée dans la pierre. Il y a plusieurs autres *pholades* à six écaillés, dont la plupart sont américaines.

Le mot *pholade* est grec, & veut dire une chose renfermée, parce que le poisson qui loge dans cette coquille, se forme & se cache communément dans les trous des pierres spongieuses de la nature de celle de ponce, de banche, de marne, ou bien dans la glaïse, comme nous le dirons dans la suite.

Il se trouve ordinairement plusieurs de ces coquilles dans une même pierre, quelquefois jusqu'à vingt, comme on l'a remarqué dans divers ports d'Angleterre & de France. L'usage est d'enlever ces pierres de la mer, & de les casser par morceaux pour en tirer le poisson qui est excellent à manger; il sert aussi d'appât pour en prendre d'autres.

On donne différens noms à cette coquille. On l'appelle en Normandie *piant*; en Poitou & en pays d'Aunis on la nomme *dail*; à Toulon *datte*; en Angleterre *pidcock*; à Paris, *pholade* est le nom reçu.

Aldrovandus admet deux espèces de *pholades* différentes de celles de Rondelet: la première est attachée au rocher, & se trouve en quantité dans la même pierre. Elle a deux pièces ou écaillés; sa figure est oblongue, arrondie comme un cylindre, & ressemble à une datte. La seconde espèce, composée de six pièces de couleur cendrée, est longue de cinq doigts, avec un petit pédicule. Lister a décrit exactement une *pholade* à cinq pièces, dont les trois dernières inférieures en grandeur aux deux principales, sont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & tombent aussi-tôt que la *pholade* sort de la mer; mais cette coquille de Lister est fort rare.

On lit dans l'*Auditorium musæi Balfouriani*, que les *pholades* d'Angleterre ont cinq valves; il falloit dire six, comme les observations nouvelles en ont convaincu les Naturalistes. Celles de la Rochelle, du Poitou ont assez communément six pièces. On apporte aussi de l'Amérique des *pholades* toutes blanches, longues de sept à huit pouces, grosses à proportion, & qui ont six valves. Mais les dattes de Toulon & d'Ancone sont bivalves. Concluons qu'il y a deux genres de *pholades*, l'une à six valves, l'autre à deux, & cependant leur différence avec d'autres coquilles se peut faire par la figure & par le caractère du coquillage qui se creuse lui-même un trou dans la pierre, & qui ne prend de l'eau que par un très-petit canal.

Le coquillage de la *pholade* à deux valves, ne diffère du poisson de la *pholade* à six valves que par sa coquille. Il sort du milieu de son corps une grande trompe ou long tuyau, partagé en deux cloisons inégales, dont un trou lui sert à vider les excréments, l'autre à respirer, & à prendre de la nourriture.

L'ovaire & les parties de la génération sont logées sous ce tuyau. Sa superficie extérieure est toujours la même; elle ressemble à une lime avec des aspérités assez élevées, dentelées, & serrées depuis le haut de

Tome XII.

la coquille jusqu'en bas, de manière que les pointes les plus fortes sont vers la tête. Il semble qu'avec les armes ce coquillage perce les pierres, & aggrandit sa sépulture à mesure qu'il grandit; mais c'est avec une partie ronde & charnue, telle qu'une langue, qu'il fait cette opération.

Il convient de remarquer que ces coquillages quoiqu'ils renferment dans leurs trous, sont peut-être les animaux qui se donnent le plus de mouvement intérieur, puisqu'ils creusent continuellement leur demeure; mais ils ont un mouvement progressif si lent, qu'il n'y en a guère de plus lent dans la nature. Muré, comme est cet animal dans son trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre, & ne creuse son domicile qu'autant qu'il croit lui-même, comme je viens de le dire.

Le terroir qu'habitent ces coquillages, est d'ordinaire la banche & quelquefois la glaïse; ils sont logés dans des trous plus profonds que leur coquille n'est longue. L'espace qui reste est occupé par le tuyau charnu de figure conique dont j'ai parlé; ils l'alongent ordinairement jusqu'à l'ouverture du trou, & se servent de ce tuyau à tirer alternativement l'eau dans leur coquille, & à la rejeter. Lorsqu'on approche de leur domicile, ils font rentrer fort vite le tuyau dans la coquille, & chassent de même avec vitesse l'eau qu'il contenoit.

Au reste, ce n'est pas seulement dans des pierres qu'on a trouvé des *pholades*, mais on en rencontre aussi dans le bois, & particulièrement dans des fonds de vaisseaux. Voyez sur tout cela Lister, Aldrovandus, Bonanni, Rumphius, Dargenville, & les mémoires de l'Académie des Sciences, année 1712. (D. J.)

PHOLLIS, f. m. (*Monn. judaïq.*) c'est la plus petite espèce de monnaie de cuivre qui fut en usage chez les Juifs dans le tems du bas-empire. Il falloit vingt-quatre *phollis* de cuivre pour un denier d'argent, dont douze valaient un denier d'or, de sorte qu'il falloit 288 *phollis* pour un denier d'or; les *phollis* répondoient à-peu-près au sesterce des Romains. Voyez le P. Petau sur S. Epiphane, & Saumaïse sur la vie d'Eliogabale, par Lampridius.

PHOLOË, (*Géog. anc.*) 1°. montagne de la Thessalie. Quintus Calaber, l. VII. dit que c'est le lieu où Hercule tua le centaure. 2°. Montagne du Péloponnèse, selon Pomponius Mela, l. II. c. liij. Plin. liv. IV. c. vi. met cette montagne dans l'Arcadie, & y joint une ville du même nom. (D. J.)

PHONASCIE, f. f. (*Hist. anc.*) l'art de former la voix humaine. Voyez VOIX.

Ce mot est dérivé du grec *φωνη*, voix: dans l'ancienne Grèce, on avoit établi des exercices où l'on disputoit pour la supériorité de la voix, de même que pour les autres parties de la Gymnastique.

Ces combats duroient encore du tems de Galien, c'est pourquoi on appelloit *phonasciens*, *φωνασκοι*, les maîtres de cet art, & ceux qui montraient à bien conduire la voix, tous ceux qui se destinaient à l'art oratoire, au chant, au théâtre, prenoient des leçons de ces maîtres, &c.

PHONIQUE, f. f. est la doctrine ou la science des sons, que l'on appelle autrement & plus communément *acoustique*. Voyez ACOUSTIQUE.

Ce mot est dérivé du grec *φωνη*, voix, son; la *phonique* peut se considérer comme une science analogue à l'Optique. Quelques auteurs en faisant allusion aux trois parties de l'Optique, savoir, l'optique proprement dit, la catoptrique & la dioptrique (voyez ces mots) appellent les branches ou parties de l'acoustique, *phoniques*, *diaphoniques* & *cataphoniques*.

On peut cultiver ou perfectionner la *phonique* par rapport à l'objet, au milieu & à l'organe.

L'objet, qui est le son, peut être perfectionné

V v v ij

quant à la génération & à la propagation des sons.

La génération des sons peut se perfectionner en perfectionnant toutes les manières de produire des sons; car toutes les manières de produire le son, soit par la parole, soit par le chant, soit par les instrumens, &c. sont des arts qui ont leur méthode.

La propagation des sons peut devenir plus parfaite par la position des corps sonores.

Quant au milieu, la *phonique* peut acquérir de nouveaux degrés de perfection par la ténuité ou le repos des parties du milieu, & par le corps sonore lorsqu'il est situé proche une muraille fort unie, plane ou voutée, particulièrement en forme de parabole ou d'ellipse; & c'est là-dessus qu'est fondée la construction des voutes ou cabinets secrets. Voyez CABINETS SECRETS.

C'est aussi de-là que vient la théorie des instrumens qui augmentent considérablement le son, comme les cors-de-chasse, les trompettes, &c.

En plaçant le corps sonore près de la surface de l'eau, le son en devient plus doux; & si on le place sur une surface plane & bien unie, le son sera porté à une distance beaucoup plus grande, que si le corps sonore posoit sur un terrain inégal ou raboteux, &c. Voyez SON.

Pour l'organe du son, qui est l'oreille, on le rend de meilleur service, en employant des instrumens qui augmentent la force du son, & qui aident les oreilles foibles, comme les lunettes aident les yeux, tels que les cornets acoustiques, le porte-voix, &c. Voyez PORTE-VOIX & CORNETS, voyez aussi LUNETTE & OREILLE.

La cataphonique, ou l'ouïe considérée par rapport aux sons réfléchis, peut être perfectionnée par différentes espèces d'échos artificiels. Voyez ECHO. Chambers. (O)

PHONIQUE CENTRE, voyez CENTRE.

PHONOCAMPTIQUE CENTRE, voyez CENTRE.

PHOQUES, f. m. pl. *phoci*, (*Mythol.*) ce sont les veaux marins de Neptune, dont Protée étoit le berger. (D. J.)

PHORCUS ou PHORCYS, f. m. (*Mythologie*.) étoit, selon Hésiode, fils de la mer & de la terre; il épousa Ceto dont il eut les Grées & les Gorgones; il fut vaincu dans un combat par Atlas, & de dépit il se précipita dans la mer. Nos mythologues pensent que c'étoit un roi de l'île de Corse, qui fut défait par Atlas dans quelque combat naval; & comme on ne put retrouver son corps, on supposa qu'il avoit été changé en dieu marin. (D. J.)

PHORCYNIDOS, *antra Meduse*, (*Géograp. anc.*) caverne que Silius Italicus, *liv. VII. v. 19.* met dans la Marmarique. Lucain, *liv. IX. v. 626.* parle des champs de Méduse Phorcynide. Le nom de *Phorcynide* avoit été donné à Méduse, à cause que son pere s'appelloit *Phorcus* ou *Phorcys*, selon Apollodore, *lib. I. c. ij. & liv. II. c. iv.* (D. J.)

PHORCYNUS, (*Géog. anc.*) port de l'île d'Ithaque. Homère, *Odyss. v. 96.* y place l'autre des Nymphes; mais Strabon, *liv. I. p. 59.* dit que de son tems on ne voyoit aucun vestige de cet ancre. Il vaut pourtant mieux, dit-il, en attribuer la cause aux changemens qui ont pu arriver, que d'accuser un poète tel qu'Homère d'ignorance ou de mensonge. (D. J.)

PHORONICUM, (*Géog. anc.*) nom que Pausanias, *liv. II. ch. xvj.* & Etienne le géographe donnent à la ville d'Argos, capitale de l'Argie dans le Péloponnèse. Elle fut premièrement nommée *Phoronium*, du nom de son fondateur *Phoronius*, fils d'Inachus. (D. J.)

PHORONOMIE, f. f. (*Mécaniq.*) La *Phoronomie* est la science des lois de l'équilibre, du mouvement des solides & des fluides. Ce mot est composé de

*phora*, mouvement, & de *nomos*, loi. Nous avons un excellent ouvrage sur cette matière, de Jacques Herman, célèbre mathématicien de ce siècle. Cet ouvrage intitulé *Phoronomia, sive de viribus & motibus corporum solidorum & fluidorum*, a paru à Amsterdam, en 1715, in-4°. Il est partagé en deux livres, dont voici le précis.

Le premier livre où il s'agit des forces & des mouvemens des solides, est divisé en deux sections. La première roule sur les lois de l'équilibre des puissances mécaniques qui s'entrepuissent, & leurs directions moyennes, soit que ces puissances soient appliquées à des corps inflexibles & rigides, soit à des corps flexibles. Ces deux cas lui fournissent des théorèmes généraux fort ingénieux, par lesquels on peut fixer les lois de l'équilibre des fluides & des solides, & trouver les solutions de divers problèmes; d'où l'on tire, par forme de corollaire, les figures d'une voile, d'un linge, &c. La seconde section contient la doctrine du mouvement, en tant qu'il provient de l'impulsion que l'auteur nomme *solicitation continue* de la pesanteur, ou en tant qu'il résulte du choc des corps entre eux. Cette section renferme donc les principales choses qu'on peut démontrer touchant les mouvemens accélérés ou retardés, par la pesanteur uniforme ou diversifiée. Elle donne aussi la ligne isochrone, ou que les corps décrivent en des tems égaux, quelque système que l'on suive touchant la pesanteur, & cela en cas que les directions des corps pesans tendent à un seul & même point. Mais parce que les courbes des corps mûs, en quelque hypothèse que ce soit, d'un mouvement diversifié, ne peuvent pas être algébriques, on donne une règle générale selon laquelle la pesanteur doit varier, afin que les corps mûs décrivent des courbes algébriques.

Pour les orbes mobiles & presque circulaires, on donne aussi une règle facile, selon les forces centripètes requises dans la courbe mobile; & l'on montre ensuite comment cette force centripète étant donnée, on peut trouver le mouvement d'une courbe circulaire.

On trouve dans cet ouvrage une nouvelle théorie du centre d'oscillation, qui plaît par sa simplicité; elle est toute fondée sur ce que certaines sollicitations supposées qui agissent sur les particules qui ont un mouvement oscillatoire dans les directions perpendiculaires, sont d'une égale force aux pressions de la pesanteur selon les distances des particules à l'axe de l'oscillation. Par ce principe, & par la comparaison d'un pendule composé avec un simple qui lui soit isochrone, on trouve la longueur du pendule, & cela par une seule & simple analogie.

Le second livre de la *Phoronomie*, destiné aux corps fluides, traite 1°. de la gravitation des liqueurs sur les plans qui les supportent, & sur les côtes des vases dans lesquels elles sont contenues; d'où l'on tire des règles sur la force dont ces vases doivent être pour pouvoir contenir ces liqueurs sans se rompre; 2°. de l'équilibre des liqueurs entre elles & avec les corps solides qu'on y jette; 3°. des figures que les fluides donnent aux corps flexibles qu'ils renferment; 4°. de la pesanteur & de l'élasticité de l'air & des densités de l'atmosphère dans toutes les distances de la terre, & selon quelque loi de l'élasticité que ce soit; 5°. du mouvement & de la mesure des eaux qui s'écoulent de quelque vase que ce soit, ou qui coulent dans des canaux; 6°. des effets du choc dans les fluides, à quoi appartiennent la résistance que les figures des corps souffrent dans les fluides, les directions moyennes de ces résistances, & le problème de la courbe des voiles, &c. 7°. des mouvemens tant rectilignes que courbes, dans des milieux qui ré-



sistent aux corps qui s'y meuvent; 8°. du mouvement des vaisseaux poussés par le vent; 9°. du mouvement circulaire des fluides; 10°. du mouvement de l'air dans la production du son; 11°. du mouvement interne des fluides, duquel naît la chaleur. *Chauspied, Dictionn. (D. J.)*

**PHOSPHORE**, f. m. (*Physiq.*) corps qui a la propriété de donner de la lumière dans l'obscurité; il y a des *phosphores* naturels, c'est-à-dire, que la nature produit sans le secours de l'art, comme la pierre de Boulogne: il y en a d'artificiels, comme le *phosphore* de Kunckel, celui de M. Homberg; il y en a qui ont besoin, pour donner de la lumière, d'être frottés auparavant, comme le *phosphore* de Kunckel; il y en a qui n'ont besoin que d'être exposés à l'air, comme le *phosphore* de M. Homberg & la pierre de Boulogne. La cause générale de la lumière des *phosphores*, est que la matière du feu ou celle de la lumière se trouve en général plus abondante dans ces corps que dans d'autres, en sorte que le simple frottement peut le mettre en action, ou que la simple action des particules de feu ou de lumière répandues dans l'air peut la réveiller. Les phénomènes des *phosphores* ont beaucoup de rapport aux phénomènes électriques. *Voyez* FEU, FEU ÉLECTRIQUE, LUMIÈRE, ÉLECTRICITÉ, &c.

**PHOSPHORE**, (*Chimie.*) le nom de *phosphore* ou *porte-lumière*, a été donné à différents corps, dans lesquels l'élément du feu qu'ils contiennent devient apparent. Il est plusieurs de ces corps qui jouissent naturellement de la propriété phosphorique, & qui n'ont besoin pour être reconnus tels, que d'être examinés dans l'obscurité; d'autres de quelques secours particuliers; ceux-ci de quelques mélanges; ceux-là sont les produits de différentes dissolutions, fermentations, & effervescences; d'autres enfin, sont absolument formés par l'art.

Quoique nous n'ayons dessein que de parler du *phosphore*, qui est un produit de l'art, nous jugeons cependant à propos de présenter ici l'ordre particulier dans lequel les différentes espèces de *phosphores*, doivent être rangés.

**Premier ordre.** En premier lieu, il est des corps qui sont rendus *phosphores*, par le fluide électrique qui les pénètre. Tels sont les vers luisans, le leuciola d'Italie, les mouches des Antilles, les mouches de la gune de Venise, l'éguillon de la vipère irritée, les yeux de quelques animaux vivans, la chair de ceux qui sont nouvellement tués, certains poissons vivans, quelques coquillages, les poils des chats, des chiens, des chevaux, ceux des hommes, & leurs cheveux vivement frottés; ces corps ne sont pas par eux-mêmes *phosphores*, mais le deviennent en ce qu'ils sont dans ces occasions l'office de conducteur de la matière électrique qui sort de ces animaux; les conducteurs de l'électricité en rendent les effets plus apparens, selon qu'ils sont plus denses & figurés en pointe, comme sont les poils. On range dans ce même ordre tous les *phosphores* produits par l'électricité qui naît du frottement, comme le mercure agité dans un tube vuide d'air; ce même tube sans mercure vivement frotté extérieurement; le globe d'Hauvée, &c. les *phosphores* électriques produits par communication de l'électricité. On peut même ajouter quelques météores lumineux, comme certains éclairs & le tonnerre. *Voyez* ELECTRICITÉ.

**Second ordre.** Nous comprenons dans ce second ordre les corps rendus *phosphores* par des chocs ou frottemens rudes qui mettent en jeu le feu contenu dans leurs intérieurs.

Les cailloux, les pierres naturelles, battues les unes contre les autres, ou frottées vivement; celles que l'art imite, comme aussi l'union de quelques ter-

res avec certaines substances; par exemple, le spat, ou le colchotar fondu avec l'argille, l'acier, & le fer, s'embrasent, s'ils sont vivement percutés par un caillou, un diamant, une agate, un marteau, une lime, ou tout autre corps dur, ainsi que l'alliage du fer à l'antimoine, & de plusieurs autres métaux entre eux, lorsqu'on les lime rudement.

Nous mettons ainsi dans cet ordre les bois durs & résineux vivement frottés, le sucre, la cadmie des fourneaux, le mélange de chaux & de sel ammoniac, qui rendent aussi de la lumière dans l'endroit frappé.

**Troisième ordre.** Nous y comprenons les corps qui exposés à la chaleur du soleil ou d'un feu violent, ont absorbé la lumière lors de leur dilatation, & la retiennent ensuite pour ne la laisser échapper que peu-à-peu, ou seulement lorsqu'une douce chaleur les rapproche de l'état où ils étoient lorsqu'ils l'admirerent. L'émanation lumineuse que donnent ces corps, diminue à proportion que la chaleur ou la lumière qui les mettoit en mouvement, n'agit plus sur eux.

Tels sont la pierre de Boulogne, la topaze de Saïxe, & les pierres de ce genre; les albâtres, les marbres, le gyps, les bélemnites, les pierres à chaux, les fossiles; en un mot, toutes les substances qui sont ou qui fournissent des terres absorbantes, deviennent semblables à la pierre de Boulogne, lorsqu'elles sont calcinées à un feu violent; & tous ces corps rendent la lumière comme ils l'ont reçue; je veux dire colorée, suivant la couleur que l'on a donnée au feu qui les a calcinées; les substances, qui quoique de ce genre, ne deviennent pas *phosphores* par la calcination, le deviennent par art: le *phosphore* de Baudouin, qui est le plus connu, n'est qu'une dissolution de craie dans l'acide nitreux. Cette dissolution évaporée à siccité & calcinée, produit un *phosphore*, qui comme la pierre de Boulogne, devient lumineux dans l'obscurité dès qu'il a été exposé un moment au soleil ou simplement au jour.

M. Dufay observe, *mémoire de l'Académie 1730*; que toutes les substances terreuses & pierreuses qui sont dissolubles dans l'acide nitreux, jouissent de la même propriété. Il est des substances sans nombre, qui selon les observations de M. Beccarri, consignées dans les mémoires de l'Académie de Boulogne, n'ont besoin que de la simple exposition au soleil pour devenir lumineuses dans l'obscurité. Le vieux bois de chêne, les coquilles d'œufs & le papier, possèdent la propriété phosphorique supérieurement. M. Beccarri remarque que le papier & sans doute plusieurs autres substances, deviennent *phosphores* par le contact d'un métal échauffé. Suivant les différentes recherches de MM. Boyle, Dufay, & Beccarri, il paroît qu'il n'est point de substance qui ne devienne *phosphore*, si toutesfois on en excepte les métaux, & les corps obscurs; & celles qui ne le sont pas par la simple exposition au soleil, ou à la chaleur, le deviennent au moyen de l'ébullition dans l'eau, ou par la calcination simple, ou précédée de leur dissolution dans l'acide nitreux. Les linges & les étoffes de soie, chauffées auprès d'un feu de charbon, frottées ensuite vivement entre les mains selon leur longueur, rendent des étincelles de lumière; & nous avons éprouvé que ces étoffes comme le bois pourri, la pierre de Boulogne, & beaucoup d'autres substances, jettent une lumière plus vive lorsqu'elles sont humides ou entièrement mouillées. Il est naturel de penser qu'un fluide tel que l'eau, s'insinuant facilement dans ces corps, les comprime, & dispose la lumière à s'échapper plus rapidement. Aussi observe-t-on que ces corps mouillés, lorsqu'ils sont rendus *phosphores*, gagnent sur la vitresse de l'émanation, ce qu'ils perdent sur la durée.

**Quatrième ordre.** Il comprend les *phosphores* pro-

duits par fermentation, dissolution, & tout ce qui en dépend, comme exhalaisons, effervescences, &c.

Le feu qui naît des substances par la chaleur de la fermentation établie dans certains aggrégés, comme sont les foins mouillés, la farine, &c. les flammes des vapeurs spiritueuses, sulphureuses & putrides. Telles sont celles des latrines, les exhalaisons phosphoriques des mines, des fontaines thermales, les feux follets, les étoiles tombantes, celles qui s'élèvent, les éclairs, les aurores boréales, & autres semblables météores. Les exhalaisons lumineuses des poissons & viandes cuites & pourries, l'inflammation d'une matière grasse, phosphorique, qui s'échappe de certains animaux, désignée par le nom d'*ignis lam-bens*; comme aussi celles qui s'allument dans leur intérieur, & les consomment entièrement. La flamme produite par la réaction de différentes substances les unes sur les autres, comme de l'eau sur un mélange de soufre & de fer; de-là les volcans, l'inflammation des huiles au moyen des acides; celles des vapeurs de certaines dissolutions, comme de celles que donne le fer dissout dans l'acide vitriolique, ou dans l'acide marin, auquel on ajoute de l'alcali volatil. Nous rangeons ici les pyrophores. Voyez PYROPHORES.

*Cinquième ordre.* Il comprend les phosphores produits par l'union d'un acide particulier au phlogistique. L'acide nitreux dans l'instant de son union au phlogistique forme bien un phosphore, mais il ne sauroit être conservé par aucun moyen connu. Le soufre est bien aussi une union de l'acide vitriolique au phlogistique; mais il n'est pas phosphore quoiqu'il soit très-combustible; & si l'on prétendoit le ranger dans cet ordre, en raison de sa composition, il faudroit aussi regarder comme phosphore les graines, les huiles & les esprits ardents: il n'est donc qu'un seul corps dans cette classe qui mérite à juste titre ce nom, c'est le phosphore de Brandt, du nom de son premier inventeur, mais plus connu sous le nom de *Kunkel*, artiste plus renommé. C'est du résidu de l'évaporation de l'urine que l'on a retiré pendant long-temps ce phosphore. On fut naturellement porté à croire, après la découverte de la formation du soufre, & quelque ressemblance avec le phosphore, que cette nouvelle substance étoit formée des mêmes principes, c'est-à-dire, d'acide & de phlogistique; on n'étoit pas éloigné de la vérité; mais on erroit sur l'espèce d'acide. Vû la quantité de sel marin qui est mêlé dans les aliments, & la faveur de l'urine, on crut que l'acide du sel marin abandonnoit sa base pour s'unir au phlogistique, & former ce corps singulier. Le sel marin jeté sur un feu ardent communique à sa flamme & la couleur & l'odeur du phosphore qui distille; l'expérience seule qui devoit éclaircir des conjectures aussi vraisemblables, anéantit les idées qu'on s'étoit formées. Plusieurs chimistes expérimentés firent des essais multipliés pour tâcher d'unir l'acide du sel marin concentré de différentes manières avec le phlogistique; toutes ces tentatives furent infructueuses. On chercha donc la matière du phosphore dans les aliments dont se nourrissoient les animaux; on en retira effectivement de plusieurs, comme des graines de moutarde, de raves, de rue, du seigle, du froment, & quelques parties animales, mais en moindre quantité que de l'urine. On revint de nouveau à la traiter, & on perfectionna la méthode de faire le phosphore, par la découverte que firent en même-temps plusieurs chimistes des véritables principes qu'elle contient, & qui sont propres à le former. Un sel singulier, différent par ses qualités de tous les autres sels connus fut découvert dans l'urine. Ce sel mêlé au charbon que donne l'urine, à tout autre charbon léger, ou de la suie, fournit calcinée, par la distillation à un feu violent, un très-beau phosphore. Nous exposons la méthode dont nous nous servons

pour le composer, qui sans doute est la meilleure, si elle est la plus courte, la moins dispendieuse, & qu'elle fournisse une plus grande quantité de phosphore que les autres. « Prenez la quantité qu'il vous plaira d'urine (plus long-temps elle aura putréfiée, plus elle vous produira du sel qui fournit le phosphore); priez-la de son phlegme par l'évaporation insensible ou violente; vous pouvez aussi employer la voie de la congélation par le froid; que cette urine soit évaporée jusqu'à siccité dans des vases de terre ou de fer; calcinez cette matière dans un creuset jusqu'à ce qu'elle ne fume plus: par cette méthode, qui est celle d'Ilaac le hollandais, vous réduisez en cendre ou en charbon toutes les matières qui pourroient nuire à la cristallisation ou purification des sels que contient l'urine; dissolvez dans l'eau la matière calcinée; filtrez la dissolution, & l'évaporez doucement; mettez à cristalliser; vous obtiendrez des cristaux de sel marin; mais vous n'en aurez point, si l'urine employée avoit putréfiée environ pendant trois ans. Séparée par une cristallisation répétée & ménagée, tous les cristaux qui se formeront, qui seront tous de sel marin, la liqueur qui reste incristallisable, & qui est oléagineuse, contient le sel désiré, & que vous aurez sous forme de cristaux, si vous ajoutez à cette liqueur le quart de son poids d'esprit de sel armoniac tiré par les alkalis; évaporez ensuite lentement un tiers de la liqueur à laquelle vous aurez ajouté la moitié de son poids d'eau avec l'esprit de sel armoniac, la mettant à cristalliser dans des lieux froids, vous aurez des sels en cristaux brillans, octogones, prismatiques, laissant un goût frais sur la langue; ils ne tombent pas en déliquescence, ni n'effleurissent à l'air. Ils se dissolvent dans trois fois leur poids d'eau; mais lorsqu'ils ne sont pas unis à l'alkali volatil, ils y sont plus dissolubles; ce qui facilite le moyen de les séparer exactement du sel marin. La méthode vulgaire pour tirer ce sel cristallisé, est d'étendre à plusieurs reprises dans l'eau l'urine évaporée à consistance mielleuse, & à un feu assez doux. Chaque dissolution de cette matière doit être filtrée pour en séparer à chaque fois une portion terreuse, huileuse & mucilagineuse, qui nuit à la cristallisation; pour lors ce sel se cristallise avant ou avec le sel marin, & plusieurs autres espèces de sel que fournit l'urine. Malgré toute cette manœuvre, on a l'inconvénient d'avoir ces cristaux impurs, bruns ou jaunâtres. Que si on veut absolument les avoir blancs, il faut filtrer la matière mielleuse de l'urine dissoute dans l'eau sur une terre argilleuse ou crétacée qui absorbe & retient la matière muqueuse qui nuit à la cristallisation, & colore les cristaux. On se sert aussi avec succès de l'esprit-de-vin & de la colle de poisson. Ces cristaux, du moins ceux qui se forment les premiers, sont les mêmes que ceux dont nous avons déjà parlé, qui sont formés par l'addition de l'alkali volatil à la liqueur oléagineuse dont on a séparé le sel marin. Si par une évaporation trop rapide de l'urine, il arrivoit que l'on ne pût attirer ces cristaux par cette dernière méthode, l'évaporation de l'urine auroit été trop rapide, il faudroit alors y rajouter l'alkali volatil que la violence du feu auroit fait dissiper; le sel de l'urine reçoit par sa cristallisation la moitié de son poids de cet alkali; mais il ne sert de rien dans l'opération du phosphore. A peine ce sel sent-il la chaleur que cet esprit alkali s'en sépare; il l'abandonne même lorsque ce sel est conservé quelque temps dans des flacons mal bouchés, voyez SEL MICROCOSMIQUE. Le sel que l'on retire, soit après une évaporation totale de la liqueur qui ne fournit plus par la cristallisation de sel marin, soit en cristaux, après l'addition de l'alkali volatil, est donc également pro-



» pre à faire le *phosphore*; une once de ce sel dégagé  
 » d'alkali avec demi-once de noir de fumée, du char-  
 » bon de hêtre, ou de saule divisée par deux onces de  
 » sable grossier pilés finement, fournira une dragme  
 » de très-beau *phosphore*. Lorsqu'on veut procéder,  
 » il faut mettre le mélange énoncé dans une petite  
 » cornue de très-bonne terre, enduite encore d'un  
 » lut qui la mette à l'abri du froid subit que l'air ou  
 » le vent d'un soufflet peut lui communiquer. Cette  
 » cornue doit être placée dans un fourneau à rever-  
 » bere, garni de son dôme, qu'il y ait l'intervalle  
 » de quatre ou cinq pouces de la cornue aux parois  
 » intérieurs du fourneau; on y allume le feu peu-à-  
 » peu & graduellement, on le pousse sur la fin à la der-  
 » nière violence par tous les moyens connus; la cor-  
 » nue restant quatre heures embrasée, entièrement  
 » couverte de charbon; cette cornue est adaptée avec  
 » un ballon de verre assez ample, tubulé dans sa par-  
 » tie moyenne supérieure, & rempli d'eau au tiers,  
 » dans lequel ballon le cou de la cornue doit avan-  
 » cer le plus qu'il est possible les premières choses qui  
 » paroissent dans le récipient font quelques fuliginosi-  
 » tés qui noircissent l'extérieur & l'embouchure du  
 » cou de la cornue; ces fuliginosités sont suivies d'un  
 » sel qui tapisse la partie supérieure du ballon, lequel  
 » est dissout en parties par la vapeur de l'eau du  
 » ballon que la chaleur du fourneau a échauffé. Le  
 » trou du ballon doit régler pour la direction du feu,  
 » suivant qu'il soufflé l'air plus ou moins rapidement,  
 » il faut augmenter ou diminuer le feu; le doigt appli-  
 » qué sur ce trou indique aussi l'arrivée d'un *phospho-*  
 » re volatil qui ne se condense pas, c'est lui qui rend  
 » tout le vuide du ballon lumineux, lorsqu'on le re-  
 » garde après l'opération dans l'obscurité, il s'atta-  
 » che aux doigts & les rend phosphoriques. Il sort  
 » aussi des traits de lumière très-visibles par le trou  
 » du ballon lorsque le feu est fort actif; pour lors le  
 » *phosphore* solide ne tarde pas à distiller, ce qu'il  
 » fait par gouttes ou larmes qui ne se réunissent pas  
 » dans l'eau au fond du récipient, à moins qu'elle ne  
 » soit fort chaude & capable de les fondre. On tire du  
 » ballon, lorsque l'appareil est refroidi, tout le *phos-*  
 » *phore*; & pour le mouler & le séparer, on le met  
 » dans un tuyau de verre plus étalé par le haut que  
 » par le bas, bouché dans la partie inférieure; on em-  
 » plit d'eau ce tuyau de verre où est le *phosphore*, &  
 » on le plonge dans l'eau bouillante, il se fond à cette  
 » chaleur; alors on le remue avec un fil de fer, les  
 » parties fuligineuses qui le noircissoient montent à  
 » la surface: on retire le tuyau de l'eau; & le *phos-*  
 » *phore* étant congelé, on l'en sépare par la partie su-  
 » périeure: on coupe la partie du bâton du *phospho-*  
 » re qui est moins pure, & on se l'assemble toutes  
 » les fuliginosités; l'autre partie doit être plon-  
 » gée dans l'eau, & conservée dans un lieu frais ».

Tout le sel employé a-t-il servi à la composition  
 du *phosphore* tant solide que volatil? Cette question  
 pour être résolue demandoit des expériences. On  
 s'aperçut d'abord que le *phosphore* se détruit lui-même  
 & se consume lorsqu'il est exposé à l'air libre,  
 mais qu'il laisse après lui une liqueur acide & glutineuse,  
 qui par l'évaporation acquiert une consistance  
 solide & transparente, & qu'elle attiroit l'humidité  
 de l'air. Ce sel acide mêlé avec de la suie ou autre  
 matière abondante en phlogistique reproduit du *phos-*  
*phore*; le sel de l'urine a donc subi une altération dans  
 la formation du *phosphore*; car ce dernier sel ne donne  
 aucune marque d'acidité, mais plutôt de qualité  
 absorbante, puisqu'il décompose le sel armoniac,  
 comme la chaux, en en faisant sortir un esprit que  
 l'esprit-de-vin ne coagule pas; il retient beaucoup d'acide  
 vitriolique, un peu du nitreux & du marin, il  
 ne s'unit aucunement avec les alkalis fixes, & ne con-  
 traite pas d'union intime avec les volatils; il forme

une espèce de savon avec les huiles grasses: l'acide  
 du *phosphore* au contraire qui reste après la combus-  
 tion à l'air, a toutes les propriétés d'un acide; il  
 rougit les syrops violats, fermente & s'unit avec les  
 alkalis, & attire l'humidité de l'air; c'est un acide  
 même très-puissant, puisqu'il précipite de leur base  
 par la distillation les autres acides. Ces observations  
 nous font considérer le sel de l'urine comme un sel  
 neutre, dont l'acide d'une espèce particulière forme  
 le *phosphore*, & nous est inconnu; mais nous don-  
 nerons sur la base des conjectures. Lorsqu'on a eu  
 soin pour la formation du *phosphore*, de ne prendre  
 que les cristaux figurés, comme il a été dit, on ne  
 trouve presque aucun vestige de sel dans ce qui reste  
 dans la cornue; d'où il suit que la partie fixe qui lie  
 & sert de base à l'acide dans le sel fixe d'urine que  
 nous avons annoncé neutre, a été aussi volatilisée;  
 nous l'avons cherchée cette base, & trouvée dans ce  
 sel singulier qui tapisse l'intérieur du ballon, s'élève à  
 un feu très-violent avec le *phosphore* volatil; ce sel ou  
 base de l'acide du *phosphore* retiré de l'eau du reci-  
 pient, ne nous a pas paru différer du sel sédatif; il  
 ne manqueroit pour confirmer nos conjectures, que  
 de réformer du sel d'urine avec le sel sédatif &  
 l'acide phosphorique, comme nous en avons formé  
 avec ce sel retiré du récipient, & cet acide. Voyez à  
 ce sujet SEL MICROSCOPIQUE.

*Propriétés du phosphore.* Le *phosphore* d'urine est  
 jaune, transparent; il se fond, se moule, & se coupe  
 comme de la cire: si on le regarde au microscope,  
 l'on voit toutes ses parties comme dans un mouve-  
 ment violent d'ébullition; exposé à l'air, il brûle &  
 se consume comme un charbon donnant une fumée  
 blanche, ayant une odeur d'ail ou d'arsenic, ou plu-  
 tôt encore semblable à l'odeur que donne un fil blanc  
 quand il brûle sans flamme. Cette fumée du *phosphore*  
 est une flamme subtile, de couleur bleue violette qui  
 est visible dans les ténèbres; s'il est chauffé, vivement  
 frotté, ou en contact avec un corps enflammé, il  
 s'enflamme avec bruit & crépitation, & se consume  
 dans le moment; il s'enflamme aussi si on l'expose au  
 soleil, mêlé avec la poudre à canon. Dans tous ces  
 états, il met le feu aux matières combustibles; on le  
 conserve dans l'eau à laquelle il communique à la  
 longue la propriété phosphorique, son odeur, & un  
 peu d'acidité. Dans un tems chaud, ou si l'eau est  
 échauffée, il darde des traits de lumière au-travers de  
 ce fluide; l'eau qui reste dans le récipient où a distillé  
 le *phosphore*, conserve aussi long-tems la propriété lu-  
 mineuse, & jette de tems-en-tems des traits de lu-  
 mière qui ressemblent à des éclairs. On trace avec ce  
*phosphore* comme avec un crayon, sur un carton, du  
 papier ou un mur, des caractères ou figures qui de-  
 viennent lumineux dans l'obscurité; un vent froid  
 ou humide éteint ces caractères qui paroissent plus  
 brillans dans un tems chaud & sec. Le *phosphore* brille  
 beaucoup plus dans le vuide, mais les vapeurs qu'il  
 donne en se décomposant font que dans cet état il s'é-  
 teint bien-tôt. L'admission subite de l'air, lorsqu'il  
 brille le plus, est comme un vent froid, & l'éteint  
 pour un moment.

*Phosphore liquide.* C'est une dissolution du *phosphore*  
 dans les huiles. Les huiles essentielles pesantes ne le  
 dissolvent pas si aisément que les huiles légères, com-  
 me celles de térébenthine, néanmoins on choisit les  
 premières parce que le *phosphore* fait de cette manière  
 est plus lumineux, & ne le dissipe pas si promptement,  
 le procédé suivant est assez estimé: « broyez  
 » ensemble & mêlez exactement trois gros d'huile de  
 » gérosle ou de canelle, demi-gros de camphre, &  
 » trois grains de *phosphore*; on peut frotter de ce  
 mélange les cheveux, la face, les vêtements, ou tout  
 autre corps, ou en former des caractères pour être  
 apperçus lumineux dans l'obscurité. Ce *phosphore* est

plus lumineux que le solide, on mêle l'un & l'autre avec des pommades, il les rend lumineuses. On fait aussi un onguent mercuriel lumineux, en unissant une demi-dragme de mercure avec une dissolution de dix grains de phosphore dans deux dragmes d'huile d'aspic. Le phosphore se cristallise dans l'huile où il a été dissous comme le soufre; les cristaux s'enflamment à l'air, ils perdent cette propriété s'ils sont seulement trempés dans l'esprit-de-vin; alors exposés à l'air pendant quinze jours, selon les expériences de M. Grosse, ils n'ont pas diminué de poids, ils s'enflamment néanmoins comme le phosphore s'ils sont frottés ou échauffés. Le phosphore se dissout aussi, mais difficilement, dans l'éther, & mieux dans le nitreux que le vitriolique; il leur communique une foible vertu phosphorique. Le phosphore digéré avec l'esprit-de-vin, il se change en une espèce d'huile blanche & transparente qui reste au fond du vase sans le laisser dissoudre; cette huile ne se coagule qu'à un grand froid, mais lavée plusieurs fois dans l'eau, le phosphore recouvre sa consistance, s'enflamme plus difficilement par la chaleur, ne brille plus dans l'obscurité, & a perdu la couleur jaune; l'esprit-de-vin qu'on a retiré de dessus cette huile, sent fortement le phosphore, mais a une foible vertu lumineuse, encore ne l'a-t-il que dans l'instant qu'on le mêle avec de l'eau. Le phosphore trituré avec le camphre, le nitre, ou la limaille de fer, donne à ces substances, restant uni avec elles, la propriété phosphorique. La trituration ne les enflamme pas selon Hoffman; nous assurons néanmoins le contraire avec Vogel au sujet du nitre. Le phosphore est décomposé & dissous par l'alkali fixe, réduit en liqueur à-peu-près comme le soufre; Vogel a retiré de cette union des sels neutres, qu'il a cru être analogues au tartre vitriolé & au sel marin. L'argent, le fer, le cuivre, & d'autres métaux exposés aux vapeurs du phosphore, ou poussés au feu dans une cornue mêlé avec lui, éprouvent des changemens singuliers qui ont néanmoins quelque rapport avec ce qui arrive à ces mêmes corps traités avec le soufre. *Voyez les expériences de Christian Democrite, de Stalh & Junker.* Les acides altèrent beaucoup le phosphore distillé avec l'acide nitreux; il y demeure quelque tems indissoluble, mais très-lumineux; la cornue étant bien échauffée, le mélange délagre avec éclat & explosion du vaisseau, l'acide vitriolique concentré, jeté seul sur le phosphore ou mêlé avec de l'eau, le réduit en poudre. Dans cette espèce de dissolution, il s'élève beaucoup de vapeurs qui sont lumineuses dans l'obscurité, & la liqueur qui surnage la poudre, garde long-tems la propriété phosphorique. Il est aisé de voir combien peu de propriétés on a encore reconnu à cette matière; sa rareté étant diminuée avec la difficulté d'en produire, il y a espérance que l'on étendra les connoissances que l'on a déjà acquises. Son acide a aussi des propriétés particulières sur lesquelles *voyez SEL MICROSCOPIQUE.* Cet article est de M. WILLERMOZ, docteur en Médecine, & démonstrateur royal de Chimie en l'université de Montpellier.

PHOSPHORIES, f. f. pl. ( *Antiq. grec.* ) *φωσφορία*, fête chez les Grecs en l'honneur de Phosphorus & de Lucifer. *Voyez Potter, archæol. græc. tom. I. p. 436. (D. J.)*

PHOSPHORIQUE, COLONNE, ( *Archit.* ) Cette épithète, tirée du grec *φωσφορος*, porte-lumière, caractérise une colonne creusée à vis, élevée sur un écuëil, ou sur le bout d'un mole, pour servir de fanal à un port; & en général toutes les colonnes qui dans les fêtes, réjouissances, & places publiques, portent des feux & des lanternes, comme autrefois les colonnes groupées de la place des Victoires, à Paris. ( *D. J.* )

PHOSPHORUS, se dit, en *Astronomie*, de l'étoile

du matin, c'est-à-dire, de la planète de Vénus, quand elle précède le soleil. *Voyez VÉNUS.*

Les Latins l'appellent *Lucifer*; le peuple, en France, la nomme l'étoile du berger; les Grecs, *Phosphorus*, qui est composé de *φως*, lumière, & de *φορος*, je porte. *Chambers.*

PHOTINIENS, f. f. pl. ( *Hist. ecclési.* ) secte d'anciens hérétiques qui parurent dans le quatrième siècle, & qui nioient la divinité de Jesus-Christ. Ils furent ainsi nommés de Photin leur chef, évêque de Sirmich, disciple de Marcel d'Ancyre, & célèbre par son savoir & par son éloquence. L'abus qu'il fit de ces talens, le précipita dans l'erreur. Non content de renouveler celles d'Ebion, de Cerinthe, de Sabelius, & de Paul de Samosate, il soutenoit que non-seulement Jesus-Christ n'étoit qu'un pur homme, mais encore qu'il n'avoit commencé à être le Christ que quand le Saint-Esprit descendit sur lui dans le Jourdain; & qu'il étoit appelé *Fils unique* par la seule raison que la sainte Vierge n'en eut point d'autre. Il fut d'abord condamné par les évêques d'Orient dans un concile tenu à Antioche en 345, & par ceux d'Occident au concile de Milan, en 346 ou 347; & enfin déposé dans un concile tenu à Sirmich en 351. L'hérésie des Photiniens a été renouvelée dans ces derniers tems par Socin. *Voyez SOCINIANISME.*

PHOTOSCIATÉRIQUE, adj. terme dont quelques auteurs se servent pour désigner la Gnomonique. *Voyez GNOMONIQUE.* Ce nom vient de ce que la Gnomonique apprend à déterminer les heures non-seulement par l'ombre d'un gnomon, ce qui l'a fait nommer *sciaticque*, mais quelquefois aussi par la lumière du soleil, comme dans les cadrans qui marquent l'heure par un point lumineux, &c. à-travers lequel passent les rayons du soleil. Ce mot vient de *εξία*, ombre, & de *φως*, lumière. *Voyez GNOMONIQUE, CADRAN, GNOMON, &c.* Au-reste le mot de *photosciaticque* ne s'emploie plus aujourd'hui. *Chambers. (O)*

PHOXOS, ( *Léxic. médéc.* ) *φοξός* est celui qui a le sommet de la tête extrêmement pointu, & par conséquent difforme. Homère nous dépeint Thersite avec une pareille tête. Ce mot *φοξός* se rencontre deux fois dans le sixième livre des épidémiques d'Hippocrate.

PHRÆNIAN, ( *Botan. anc.* ) nom donné par les anciens botanistes grecs & romains à une sorte d'anémone qu'ils employoient dans les bouquets, les guirlandes & autres semblables ornemens. ( *D. J.* )

PHRASE, f. f. c'est un mot grec francisé, *φράσις*, locutio; de *φράζω*, loquor; une phrase est une manière de parler quelconque, & c'est par un abus que l'on doit proscrire que les rudimentaires ont confondu ce mot avec proposition; en voici la preuve: *legi tuas litteras, litteras tuas legi, tuas legi litteras*; c'est toujours la même proposition, parce que c'est toujours l'expression de l'existence intellectuelle du même sujet sous le même attribut: cependant il y a trois phrases différentes, parce que cette même proposition est énoncée en trois manières différentes.

Aussi les qualités bonnes ou mauvaises de la phrase sont-elles bien différentes de celles de la proposition. Une phrase est bonne ou mauvaise, selon que les mots dont elle résulte sont assemblés, terminés & construits d'après ou contre les règles établies par l'usage de la langue: une proposition au contraire est bonne ou mauvaise, selon qu'elle est conforme ou non aux principes immuables de la morale. Une phrase est correcte ou incorrecte, claire ou obscure, élégante ou commune, simple ou figurée, &c. une proposition est vraie ou fautive, honnête ou deshonnête, juste ou injuste, pieuse ou scandaleuse, &c. si on l'envisage par rapport à la matière; & si on l'envisage dans le discours, elle est directe ou indirecte, principale



principale ou incidente, &c. Voyez PROPOSITION.

Une phrase est donc tout assemblage de mots réunis pour l'expression d'une idée quelconque : & comme la même idée peut être exprimée par différents assemblages de mots, elle peut être rendue par des phrases toutes différentes. *Contrà Italiam* est une phrase simple, *Italiam contrà* est une phrase figurée. *Aio te, Acacida, Romanos vincere posse* est une phrase louche, ambiguë, amphibologique, obscure ; *te Romani vincere possunt* est une phrase claire & précise ; chanter très-bien est une phrase correcte ; chanter des mieux est une phrase incorrecte. « Cette façon de parler, dit Th. Corneille sur la Rem. 126. de Vaugelas, n'est point reçue parmi ceux qui ont quelque soin d'écrire correctement. »

« Il est indubitable, dit M. de Vaugelas, Rem. préf. §. IX. p. 64. que chaque langue a ses phrases, & que l'essence, la richesse & la beauté de toutes les langues & de l'élocution consistent principalement à se servir de ces phrases-là. Ce n'est pas qu'on n'en puisse faire quelquefois, . . . au lieu qu'il n'est jamais permis de faire des mots ; mais il y faut bien des précautions, entre lesquelles celle-ci est la principale, que ce ne soit pas quand l'autre phrase qui est en usage approche fort de celle que vous inventez. Par exemple, on dit d'ordinaire lever les yeux au ciel, . . . c'est parler français de parler ainsi ; néanmoins, comme quelques écrivains (modernes) croient qu'il est toujours vrai que ce qui est bien dit d'une façon n'est pas mauvais de l'autre, ils trouvent bon de dire aussi élever les yeux vers le ciel, & pensent enrichir notre langue d'une nouvelle phrase. Mais au lieu de l'enrichir, ils la corrompent ; car son génie veut que l'on dise lever, & non pas élever les yeux ; au ciel, & non pas vers le ciel. Ils s'écrient encore, que si nous en sommes crus, Dieu ne fera plus suppléer, mais seulement prié. Je soutiens avec tous ceux qui savent notre langue, que suppléer Dieu n'est point parler français, & qu'il faut dire absolument prier Dieu, sans s'amuser à raisonner contre l'usage qui le veut ainsi. Quitter l'envie pour perdre l'envie ne vaut rien non plus . . . Mais pour fortifier encore cette vérité qu'il n'est pas permis de faire ainsi des phrases, je n'en alléguerai qu'une, qui est que l'on dit abonder en son sens, & non pas abonder en son sentiment, quoique sens & sentiment ne soient ici qu'une même chose ; & ainsi d'une infinité d'autres, ou plutôt de toute la langue dont on fapperoit les fondemens, si cette façon de l'enrichir étoit recevable. Qu'on ne m'allègue pas, dit ailleurs Vaugelas, Rem. 125. qu'aux langues vivantes, non plus qu'aux mortes, il n'est pas permis d'inventer de nouvelles façons de parler, & qu'il faut suivre celles que l'usage a établies ; car cela ne s'entend que des mots . . . Mais il n'en est pas ainsi d'une phrase entière qui étant toute composée de mots connus & entendus, peut être toute nouvelle & néanmoins fort intelligible ; de sorte qu'un excellent & judicieux écrivain peut inventer de nouvelles façons de parler qui seront reçues d'abord, pourvu qu'il y apporte toutes les circonstances requises ; ces requises, c'est-à-dire un grand jugement à composer la phrase claire & élégante, la douceur que demande l'oreille, & qu'on en use sobrement & avec discrétion. »

Qu'il me soit permis de faire quelques observations sur ce que dit ici Vaugelas. « Un excellent & judicieux écrivain peut inventer, dit-il, de nouvelles façons de parler qui seront reçues d'abord, pourvu qu'il y apporte toutes les circonstances requises. » Il me semble qu'apporter les circonstances requises n'est point une phrase française ; on apporte les attentions requises, on prend les précautions requises, mais on est dans les circonstances requises ou on les

Tome XII.

attend ; d'ailleurs un grand jugement, & la douceur que demande l'oreille, ne peuvent pas être regardés comme des circonstances d'un même objet. Vaugelas ajoute, & qu'on en use sobrement ; c'est une phrase louche : on ne fait s'il faut user sobrement d'un grand jugement, ou de la douceur que demande l'oreille, ou d'une phrase nouvellement inventée, ou du pouvoir d'en inventer de nouvelles. Il paroît par le sens que c'est sur ce dernier article que tombent les mots user sobrement ; mais par-là même la phrase, outre le vice que je viens d'y reprendre, est encore estropiée. « On dit qu'une phrase est estropiée quand il y manque quelque chose, & qu'elle n'a pas toute l'éten due qu'elle devrait avoir. » Bouch. Rem. nouv. t. II. p. 29. Or il manque à la phrase de Vaugelas le nom auquel il rapporte ces mots qu'on en use sobrement, je veux dire le pouvoir d'inventer de nouvelles phrases.

On sent bien que s'il y a quelque chose de permis à cet égard, c'est sur-tout dans le sens figuré, par lequel on peut quelquefois introduire avec succès dans le langage un tour extraordinaire, ou une affociation de termes dont on n'a pas encore fait usage jusques-là. Mais, je l'ai dit, article NÉOLOGISME, il faut être fondé sur un besoin réel ou très-apparent, si forte nécessité est ; & dans ce cas-là même il faut être très-circonspect & agir avec retenue, dabitur licentia sumpta pudenter.

« Parler par phrases, dit le P. Bouhours, Rem. nouv. tome II. p. 426. c'est quitter une expression courte & simple qui se présente d'elle-même, pour en prendre une plus étendue & moins naturelle, qui a je ne fais quoi de fastueux. . . . Un écrivain qui aime ce qu'on appelle phrase, . . . ne dira pas, . . . si vous savez vous contenir dans de justes bornes, mais il dira, si vous aviez soin de retenir les mouvements de votre esprit dans les bornes d'une juste modération. . . . Rien n'est plus opposé à la pureté de notre style. » Et c'est ordinairement le style que les jeunes gens remportent du collège, où, au lieu de prescrire des règles utiles à la fécondité naturelle de leur âge, on leur donne quelquefois des secours & des motifs pour l'augmenter ; ce qui ne manque pas de produire les effets les plus contraires au but que l'on devoit se proposer, & que l'on se proposoit peut-être.

On emploie quelquefois le mot de phrase dans un sens plus général qu'on n'a vu jusqu'ici, pour désigner le génie particulier d'une langue dans l'expression des pensées. C'est dans ce sens que l'on dit que la phrase hébraïque a de l'énergie ; la phrase grecque, de l'harmonie ; la phrase latine, de la majesté ; la phrase française, de la clarté & de la naïveté, &c. & c'est dans la vue d'accoutumer les jeunes gens au tour & au génie de la phrase latine ainsi entendue, que l'on a fait des recueils de phrases détachées, extraites des auteurs latins, & rapportées à certains titres généraux du système grammatical qu'avoient adopté les compilateurs : tels sont l'ouvrage du cardinal Adrien de modis latinè loquendi ; un autre plus moderne répandu dans les collèges de certaines provinces, les délices de la langue latine ; celui de Mercier, intitulé le manuel des Grammairiens, &c. ce sont autant de moyens mécaniques laborieusement préparés pour ne faire souvent que des imitateurs serviles & mal-adroits. Il n'y a qu'une lecture assidue, suivie & raisonnée des bons auteurs qui puisse mettre sur les voies d'une bonne imitation. (B. E. R. M.)

PHRASE, f. f. en Musique, est une suite de chant ou d'harmonie, qui forme un sens plus ou moins achevé, & qui se termine sur un repos par une cadence plus ou moins parfaite.

Il y a deux espèces de phrases. En mélodie, la phrase est constituée par le chant, c'est-à-dire par une suite de sons tellement disposés, soit par rapport

X x x

auton, soit par rapport à la mesure, qu'ils fassent un tout bien lié, lequel aille se résoudre sur une des cordes essentielles du mode.

Dans l'harmonie, la *phrase* est une suite régulière d'accords, tous liés entr'eux par des dissonances exprimées ou soufentendues. Cette suite se résout sur une cadence, & selon l'espèce de cette cadence, selon que le sens est plus ou moins achevé, le repos est aussi plus ou moins parfait.

C'est dans l'invention des *phrases* musicales, surtout dans leur liaison entr'elles & dans leur ordonnance selon de belles proportions, que consiste la véritable beauté de la musique. Mais cette dernière partie a été presque entièrement abandonnée par nos compositeurs modernes, sur-tout dans les opéra françois de ce tems, où l'on n'apperçoit plus que des rapsodies de petits morceaux durs, étranglés, mal coufus, & qui ne semblent faits que pour jurer ensemble. (S)

**PHRATRIARQUE**, f. m. (*Antiq. grec.*) *φρατρίαρχος*, magistrat d'Athènes qui présidoit sur les *φρατρία*, c'est-à-dire sur la troisième partie d'une tribu; il avoit le même pouvoir sur cette partie de la tribu, que le phylarque avoit sur la tribu entière. Potter, *Archæol. grec.* t. I. p. 78.

**PHRATRIUS, MOIS**, (*Mois des Grecs.*) *φρατρίαις*, mois particulier à la ville de Cumes en Eolie; il étoit composé de 30 jours, on ne trouve le nom de ce mois que sur un seul marbre tiré des ruines de la ville de Cumes, & dont l'inscription est en dialecte éolien; vous la pourrez lire toute entière dans les *antiquités* de M. de Caylus, tome II. C'est assez de remarquer ici que le mot *φρατρίαις* vient du nom de *φρατρία*, qui signifie des sociétés ou confréries établies en différentes villes de la Grece, & qui s'assembloient en des tems réglés pour la célébration des fêtes ou de certaines cérémonies; le lieu de l'assemblée s'appelloit *φρατρίαιον*; peut-être que le mois où ces assemblées se tenoient à Cumes en reçut son nom. (D. J.)

**PHRÉATIS, LE**, (*Antiq. grec.*) le *phréatis* ou *phréatium* qui faisoit un des quatre anciens tribunaux d'Athènes; il étoit établi pour juger ceux qu'on poursuivoit à l'occasion d'un second meurtre, sans s'être réconciliés avec les parens du citoyen qu'ils avoient tué involontairement. L'exilé accusé paroissoit sur la mer à un endroit appelé le *puits*, d'où ce tribunal reçut son nom; là il se défendoit sur son bord sans jeter l'ancre, ni aborder à terre; s'il étoit convaincu, on lui infligeoit les peines imposées au meurtrier volontaire; s'il étoit innocent, il retournoit à son exil, à cause de son premier meurtre. Teucer fut le premier qui le justifia de cette manière, & qui prouva qu'il n'étoit point coupable de la mort d'Ajax. (D. J.)

**PHRÉNESIE**, f. m. (*Médecine.*) délire continué ou dépravation des fonctions du cerveau, causée par une inflammation dans les vaisseaux de ce viscère, accompagnée d'une fièvre synoque ou putride. La paraphrénésie se dit d'une maladie qui en approche, & qui est causée par l'inflammation du diaphragme.

La cause a toujours été regardée comme propre au cerveau & à ses membranes. Ces parties sont alors affectées d'une inflammation produite par un sang échauffé, desséché & bouillant, comme l'ont reconnu Hippocrate, les plus grands Médecins ensuite, & avec eux les plus simples d'entre le peuple; ils ont pensé qu'elle venoit d'un sang épais qui se portoit à la tête, & que l'urine tenue & aqueuse dans un fébricitant, annonçoit une *phrénésie* prochaine. Ainsi il semble que la *phrénésie* a pour cause une métastase qui se fait de quelque humeur d'une partie sur une autre, ou un transport de la matière fébrile dans le cerveau.

Les dissections apprennent que la *phrénésie* n'est

pas causée par l'inflammation des meninges, non plus que la paraphrénésie par celle du diaphragme, mais par l'engorgement variqueux des vaisseaux du cerveau & des meninges; elle est quelquefois avec une inflammation dans les formes, & d'autres fois sans inflammation.

Ainsi toutes les causes qui disposent à l'engorgement de ces parties, sont celles de la *phrénésie*. Ainsi le chagrin, la fureur & continuelle application de l'esprit à un même sujet, la douleur, les passions vives, telles que la colère, la fureur, l'amour, les excès de la fureur utérine, sont autant de causes de la *phrénésie*.

Quelle que soit la cause, elle se connoît par les signes suivans, selon Lommius; savoir, une fièvre aiguë & continue, accompagnée d'un délire continué, concernant tantôt les unes, tantôt les autres des actions vitales, le malade est disposé à entreprendre tout ce qu'une audace effrénée peut lui inspirer; il est travaillé tout-à-tour par des insomnies cruelles, ou par des sommeils fâcheux & turbulens; ensuite qu'étant éveillé, il sort inopinément de son lit, il fait de grands cris, il agit en furieux, tantôt il pleure, tantôt il chante, ou fait des discours sans ordre & sans suite; quand il est interrogé, il fait des réponses qui n'ont aucun rapport aux demandes qu'on lui fait; les yeux sont toujours en mouvement, étincellans, rouges & malpropres; le malade les frotte sans cesse, & ils sont tantôt secs, & tantôt larmoyans; sa langue est rude & noire, il grince les dents, & il lui sort souvent des narines une sérosité sanglante; il ressent assez souvent de la douleur au derrière de la tête, il démêle entre ses doigts des flocons de laine qu'il tire de ses couvertures; son urine est tenue & enflammée, & ce qui est de plus fâcheux, c'est qu'elle est quelquefois limpide, tenue, & souvent blanchâtre. La *phrénésie* se termine en peu de tems, conjointement avec la fièvre par le retour de la santé, ou par la mort du malade; ou si elle dure long-tems, ou qu'elle subsiste après la fièvre, alors ou elle guérit, ou elle dégénère en d'autres maux, comme font la léthargie, la manie, la mélancholie, où les malades tombent dans une folie perpétuelle, leur cerveau étant, comme l'on dit, tout détraqué; la *phrénésie* qui succède à la péripneumonie, ou au misère, est mortelle, les hémorrhagies la guérissent quelquefois.

*Curation.* Si la fièvre accompagne la *phrénésie* dans le commencement, on a recours à la saignée, aux lavemens, aux purgatifs & aux émétiques, aux bains & demi-bains, aux douches sur la tête; on applique aux pieds des cataplasmes avec les feuilles de oue, de camomille, de verveine, la racine de brionne, les fleurs de pavot champêtre & le savon; ou bien en leur place on peut appliquer aux mêmes parties des pigeons ou des poulets coupés selon leur longueur.

Pour appaîser la soif, que les malades boivent d'une tisane délayante & calmante, & de la potion divine de Palmarius, qui est proprement une limonade faite avec l'eau de fontaine, le sucre de limon, & le sucre; ou bien qu'il prenne des émulsions ordinaires adoucies avec le sucre, ou bien les délayans nitreux & antiplogistiques.

On peut appliquer sur la tête ou sur les tempes, le marc ou chapeau de roses, ou bien un bandeau chargé de fleurs de pavot, arrosé de vinaigre, & foupoudré de muscade.

Les lotions & le rasement de la tête, les vésicatoires & les ventouses appliquées aux parties inférieures.

Les saignées du pié & de la gorge, faites consécutivement, sont excellentes dans cette maladie, & dans la plupart des maladies de la tête.

Les emplâtres de poix, d'ail, de graine de mou-



tarde, & de vieux fromage de Roquefort, sont aussi excellens pour procurer une révolusion de sang vers les parties inférieures.

**PHRÉNIQUE**, en Anatomie, c'est un nom que l'on donne à une veine & à quelques artères du corps humain, à cause de leur passage par le diaphragme. Voyez DIAPHRAGME.

L'artere *phrénique* ou diaphragmatique, vient de l'aorte descendante, & se distribue au diaphragme & au péricarde. Voyez l'observation anat. (angiol.) fig. I. n°. 40. Voyez aussi ARTERE, AORTE, &c.

Les veines *phréniques* sont deux veines, que la veine-cave descendante reçoit immédiatement après avoir percé le diaphragme. Voyez nos Pl. d'Anat. & leur explic. Voyez aussi VEINE & CAVE.

**PHRICODES**, (Méd. anc.) terme employé par les anciens médecins pour désigner une fièvre accompagnée d'horreurs & de frisson, non-seulement au commencement de l'accès, mais en différens intervalles pendant tout le cours de la fièvre : telle est l'hémittérie. Les symptômes ordinaires de cette fièvre mêlée de chaleur & de frisson, sont un pouls extrêmement foible, qui est insensible au toucher, & se retire, pour ainsi dire, en dedans ; le ventre est un peu enflé, avec des vents & des borborygmes ; la langue est très-humide, & chargée d'une humeur acide & piquante. (D. J.)

**PHRIXUS**, (Géog. anc.) nom de divers endroits ; 1°. c'est une ville de Lycie, selon Etienne le géographe ; 2°. c'est un fleuve de l'Argie, qui, selon Pausanias, l. II. ch. xxxvj. recevoit les eaux de l'Erasmus, & alloit se jeter dans la mer, entre Temenium & Lerna ; 3°. c'étoit un port de l'Asie, dans le Bosphore de Thrace, près de son embouchure, dans le Pont-Euxin, selon Denys de Byzance, de Thracie. Bosph. p. 21. & Etienne le géographe. (D. J.)

**PHRONTIS**, (Méd. anc.) *aporia videri*, maladie dont parle Hippocrate, & qu'on peut ranger sous la classe des affections mélancholiques. Dans cette maladie, dit ce célèbre Médecin, le malade sent comme une épine qui le pique au bas-ventre ; il est extrêmement inquiet, il fuit la lumière & la compagnie, se plaît dans l'obscurité, & a peur de tout ; il a des songes terribles, & croit voir à tout moment des objets épouvantables. (D. J.)

**PHRONTISTE**, f. m. (Théol.) nom qu'on donnoit autrefois à des chrétiens contemplatifs.

**PHRONTISTERE**, f. m. (Géog. Théol.) lieu où l'on médite. Il étoit autrefois synonyme à monastère.

**PHRUDIS**, (Géog. anc.) fleuve de la Gaule Belgique, Ptolomée, liv. II. ch. ix. place son embouchure entre celle de la Seine, & le promontoire Jium. Les uns croyent que Phrudis est aujourd'hui la Sambre, & les autres la prennent pour la Somme. (D. J.)

**PHRURIUM**, (Géog. anc.) mot grec, qui signifie un lieu fortifié où l'on tient garnison. On l'a donné à quelques lieux fortifiés, ou par la nature ou par l'art, & où il y avoit garnison, comme 1°. à un promontoire de l'île de Cypre, sur la côte méridionale, selon Ptolomée, liv. V. ch. xij. Lusignan & Mercator l'appellent Cabo-Blanco ; 2°. à une ville de l'Inde, en deçà du Gange. Ptolomée, liv. VII. ch. j. la donne aux Arvarnes, & dit qu'elle étoit dans les terres.

**PHRYGIE**, (Géog. anc.) *Phrygia*, grande contrée de l'Asie mineure, sur l'étendue de laquelle tous les auteurs ne sont pas d'accord. Elle étoit bornée au midi par la Lycaonie, la Pisidie & la Migdonie ; à l'orient par la Cappadoce, & au nord par la Galatie.

La Phrygie se divisoit en grande & en petite. Strabon nomme la petite Phrygie, tantôt Phrygie de l'Hellepont, & tantôt Phrygie épistème, c'est-à-dire, Phrygie acquise. Il dit que la grande Phrygie étoit celle

dont les Galates occupèrent une partie, & dont Mydas étoit roi.

Les notices ecclésiastiques distinguent la Phrygie sur l'Hellepont, la Phrygie pacatienne, la Phrygie montueuse, & la Phrygie salutaire. Chacune de ces Phrygies contenoit plusieurs évêchés. (D. J.)

**PHRYGIENS** ou **PHRYGASTES**, f. m. pl. (Théologie.) nom que donne S. Epiphane à d'anciens hérétiques qui parurent en grand nombre dans la Phrygie, province de l'Asie mineure, & qui étoient une branche des Montanistes. Voyez CATAPHRYGES.

Ils avoient une extrême vénération pour Montan & pour ses deux prétendues prophétesses, Priscille & Maximille. Le caractère distinctif de cette secte étoit l'esprit de vertige ou d'enthousiasme, dont étoient agités les partisans qui, de leur propre autorité, s'érigeoient en prophètes à l'exemple de leur chef. C'est mal-à-propos que M. Chambers les prétend orthodoxes sur le mystère de la Trinité. Montan l'attaquoit ouvertement, en disant qu'il étoit lui-même le S. Esprit ; & il y a grande apparence que les Phrygiens l'en croyoient sur sa parole.

**PHRYGIEN**, adj. (Musique.) mode *phrygien*, est un des principaux & des plus anciens modes de la musique des Grecs ; le caractère en étoit fier & guerrier, aussi étoit-ce, selon Athénée, sur le ton *phrygien* que l'on sonnoit les trompettes & autres instrumens militaires. Ce mode occupe le milieu entre le lydien & le dorien, & est à un ton de l'un & de l'autre. Voyez MODE. (S)

**PHRYGIENNE**, **PIERRE**, (Hist. nat.) *lapis phrygius* ; nom donné par Plin & par Dioscoride, à une pierre qui se trouvoit, dit-on, en Phrygie & en Cappadoce. On la faisoit rougir & on l'éteignoit par trois fois dans du vin pour la teinture. Dioscoride dit qu'elle étoit d'une couleur pâle, d'un pois médiocre, d'un tissu peu compacte, & traversée de raies blanches comme la cadmie. Galien dit que cette pierre étoit un remède pour les maux d'yeux, les ulcères, &c. Elle nous est inconnue ; de Boot la soupçonne d'avoir été vitriolique. Voyez son traité de *lapidibus & gemmis*.

Quelques auteurs donnent aussi le nom de *lapis phrygius* à une pierre qui se trouve au royaume de Naples, & qui produit des champignons. Les Italiens la nomment *pietra fungaria*. Voyez FUNGIFER LAPIS.

**PHTHIES**, (Géog. anc.) *Phthia* ; ville de Grece, dans la Phthiotide, sur le golfe Malacus. Plin, l. IV. c. vij. la donne comme une des plus célèbres villes de la Phthiotide. Pomponius Mela, lib. II. c. iij. & d'autres auteurs la connoissent. Eh ! pouvoient-ils ne pas connoître, au moins de nom, la patrie d'Achille ? Mais Procope dit que de son tems cette ville ne subsistoit plus, & qu'il n'en restoit aucun vestige ; ce qui ne favorise pas le sentiment de ceux qui prétendent qu'on la nomme présentement *Pharsala*. 2°. *Phthia*, port de la Marmarique. Ptolomée, lib. IV. c. v. le place entre la grande Chersonnèse & Palurus. On veut que ce port s'appelle aujourd'hui *Patriarcha*. 3°. *Phthia*, ville d'Asie, au voisinage du Pont-Euxin. Eustathius, in *Dionys.* dit qu'elle avoit été fondée par les Phthiotes Achéens. (D. J.)

**PHTHIOTIDE**, (Géog. anc.) *Phthiotis* ; province de la Thessalie. Ptolomée y place plusieurs villes, entre autres Pégasie, Larissa, Coronie & Hérachia Phthiotidis. La Phthiotide est maintenant une partie de la Jauna qui borde au sud le golfe de Volo.

**PHTHIRIASÉ**, f. f. (Médec.) *phthiriasis*, de *phthir*, un pou ; voyez PÉDICULAIRE, maladie : on dit que c'est de cette maladie qu'est mort le chancelier du Prat, cet homme qui a introduit le premier en France, la vénalité des charges de judicature ; qui a appris l'art de mettre toutes sortes d'impôts, qui a divisé l'intérêt du roi d'avec le bien public ; qui a mis

X x x ij

la discorde entre le conseil & le parlement, & qui a établi cette maxime si fautive & si nuisible à la liberté naturelle, qu'il n'est point de terre sans seigneur.

**PHTHIROPHAGIENS**, (*Géog. anc.*) *Phithrophagi*; peuples qui habitoient sur les bords du Pont-Euxin, selon Pomponius Mela. Strabon, *lib. II. p. 499.* dit qu'ils avoient été nommés ainsi à cause de leur malpropreté. (*D. J.*)

**PHTISIE**, i. f. (*Médec.*) se dit en général de toute exténuation, consomption, amaigrissement, dessèchement & marasme qui arrivent au corps humain. Dans le langage ordinaire on n'entend par ce mot que la seule consomption tabique du poulmon.

Nous allons traiter la *phtisie* en général; on appliquera aux différentes parties ce que nous allons dire sur cette matiere.

Si les poulmons, ou quelqu'autre partie noble, sont réellement rongés par un ulcere, on appelle cette maladie *consomption*; & celle qui attaque le poulmon, se nomme *phtisie*; ce qui provient de tout ulcere, ou de toute autre cause de pareille nature, qui appliquée au poulmon ou à une autre partie, le corrompt, le détruit, & fait tomber cette partie dans le marasme & le dessèchement.

Le foie, le pancreas, la rate, le mésentere, les reins, la matrice, la vessie, peuvent être ulcérés & produire la *phtisie*.

Les causes sont d'abord toutes celles qui disposent à l'émphthésie, aux obstructions des viscères, d'où il suit un ulcere dans les parties qui les consomment.

L'habitude & le tempérament particulier y influe, ainsi que la délicatesse des vaisseaux artériels, & des membranes qui forment le tissu des viscères; l'impétuosité d'un sang un peu âcre; la délicatesse des petits vaisseaux & de tout le corps; la longueur du cou, le peu de capacité de la poitrine; l'affaiblissement des épaules; la rougeur; la ténuité; l'acreté & la chaleur du sang; la blancheur & la rougeur du visage; la transparence de la peau; la vivacité du tempérament; la maturité & la subtilité de l'esprit, sont comme des signes avantcoureurs & des causes concomitantes de la *phtisie* en général, & sur-tout de la pulmonaire.

2°. La débilité des viscères qui ne peut se prêter à la digestion des alimens naturellement trop ténaces, donne lieu à des obstructions; d'ailleurs les alimens mal élaborés se corrompent & acquièrent une acrimonie qui ulcere les vaisseaux, déjà irrités, tiraillés, & souvent corrodés, ensuite de la stagnation qui a produit un crachement de sang. La foiblesse des vaisseaux se manifeste par une petite fièvre légère, & une petite toux sèche; par une grande chaleur; par la rougeur des levres, de la bouche, des joues, qui augmente vers le tems qu'il entre de nouveau chyle vers le sang; par la grande disposition que l'on a à suer en dormant; par la foiblesse & la difficulté que l'on a de respirer pour peu qu'on se donne de mouvement.

3°. La *phtisie* se forme à l'âge que les vaisseaux ne croissent plus, & résistent par ce moyen à l'effort que font les fluides pour les distendre, tandis que le sang augmente en impétuosité, en acreté, ce qui provient de la pléthore vraie ou fautive. Ceci arrive entre l'âge de seize & trente-six ans; de meilleure heure dans les filles que dans les garçons, parce que les premières sont plutôt formées.

4°. Ce vice qui produit la *phtisie*, vient d'une disposition héréditaire.

Les causes déterminantes sont, 1°. toutes les suppressions des évacuations ordinaires, sur-tout du sang, comme du flux hémorrhoidal, du flux menstruel & des vuudanges, du saignement de nez. La cessation des saignées auxquelles on s'étoit accoutumé, sur-tout dans les personnes d'un tempérament pléthorique, ou à qui l'on a coupé quelque membre.

2°. Par tout état violent du poulmon, sur-tout qui aura été produit par la toux, les cris, les chants, la course, de grands efforts, par la colere, par une blessure quelconque.

3°. Par des alimens salins, âcres ou aromatiques; par une boisson semblable; par le régime, par une maladie propre à augmenter la quantité & l'acrimonie du sang, sa vélocité, sa rarefaction & sa chaleur. De-là vient que ces symptômes sont si fréquens à la suite des fièvres aiguës, de la peste, de la petite vérole & du scorbut.

*Symptomes.* La *phtisie* commence accompagnée d'une douleur légère, d'une chaleur modique, & d'une oppression de poitrine. Le sang qui sort du poulmon est ordinairement rouge, vermeil & écumeux; plein de petites fibres, de membranes, de vaisseaux artériels, veineux & bronchiques; il sort avec toux & bruit, ou râllement des poulmons. Le pouls est mol, foible & ondoiant; la respiration est difficile; tous ces symptômes sont précédés d'un goût de sel dans la bouche.

Lorsque la *phtisie* est menaçante ou confirmée, on la peut reconnoître par les signes suivans. 1°. Une toux sèche qui continue pendant plusieurs mois, tandis qu'un simple catarre humoral ne dure pas longtemps. Le vomissement qui vient de cette toux après le repas, est un signe très-certain de la *phtisie*.

2°. La fièvre éthique, où l'on sent une chaleur à la paume de la main & aux joues, sur-tout après le repas.

3°. L'exténuation des parties solides qui se remarque particulièrement à l'extrémité des doigts, & qui cause la courbure des ongles.

4°. La fièvre éthique qui dégénere en fièvre coliquative & en consomption; la salivation; les fièvres coliquatives; la bouffissure, les hydropisies; les aphtes au gosier, qui sont opiniâtres & incurables, sont connoître que la mort n'est pas éloignée.

La *phtisie* héréditaire est la plus mauvaise de toutes, & on ne peut la guérir qu'en prévenant le crachement de sang, ou les autres causes qui peuvent la déterminer.

Celle qui vient d'un crachement de sang produit par une cause externe, sans qu'il y ait de vice externe préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.

5°. La *phtisie* dans laquelle la vomique se rompt tout-à-coup, & dans laquelle on crache un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion & excréation, est à la vérité difficile à guérir; cependant elle n'est pas absolument incurable.

6°. La *phtisie* qui vient de l'empyeme est incurable.

7°. Quand les crachats sont solides, pesans & de mauvaise odeur, & accompagnés des symptômes décrits ci-dessus, il n'y a plus d'espérance.

Lorsqu'il s'est déjà formé une vomique dans le poulmon.

*Curation.* Lorsqu'il s'est déjà formé une vomique dans le poulmon, l'indication médicale est de la rompre; & on en vient à bout par l'usage du lait, l'exercice du cheval, les vapeurs tièdes & les remèdes expectorans. Voyez **VOMIQUE**.

Lorsque la vomique est crevée, on la traite comme un ulcere interne. 1°. On garantit le sang de l'infection du pus. 2°. On évacue le pus le plus promptement qu'il est possible; on nettoye & on consolide les levres de l'ulcere. 3°. On doit user d'alimens aisés à digérer, & propres à circuler avec le sang; & capables de nourrir le corps, & incapables d'engendrer de nouveau pus.

On satisfait à la première indication par l'usage des médicamens d'une acidité & d'une salure douce &



agréable; par des remèdes vulnérinaires & balsamiques, donnés long-tems, en toute forme & à grande dose. *Voyez* BALSAMIQUE.

On satisfait à la seconde par les remèdes liquides, diurétiques externes & internes (*Voyez* DIURÉTIQUE); par ceux qui sont propres à exciter la toux; par l'équitation, l'air de la campagne qui est propre à hâter la sortie du pus; par les détersifs & les balsamiques internes & externes (*Voyez* DÉTERSIF); & enfin par des parégoriques consolidans.

On remplit la troisième par l'usage des bouillons, du lait & des tisanes. *Voyez* ces articles.

La cure palliative de la *phisie* regarde la toux, les oppressions, la fièvre lente & le flux de ventre coliquatif.

On y remédie par la diète, des opiat prudemment administrés, & des liqueurs chaudes convenables.

*Remèdes pour la phisie.* On emploie différens remèdes pour la *phisie*: voici ceux que conseille Morthon. Il commence par la saignée, la purgation douce avec les pilules de Rufus, la teinture sacrée; il emploie les diurétiques, le baume de soufre trébenthiné, les eaux minérales, les diaphorétiques, la décoction des bois dans l'eau de chaux.

Lorsque le catarre se joint à la chaleur hectique, il faut mêler les narcotiques avec les purgatifs; les meilleurs sont les pilules de cynoglosse ou celles de styrax: on rasera la tête du malade, on y appliquera des cauteres, ou on appliquera les vésicatoires à la nuque entre les épaules, aux cuisses & aux jambes.

La *phisie* confirmée ne se guérit jamais, mais il ne faut pas pour cela abandonner le malade, parce que si l'on ne peut pas guérir radicalement une maladie, l'humanité veut que l'on tâche au-moins de soulager le malade par une cure palliative.

Le lait dans la *phisie* pulmonaire avec le baume de soufre & les pilules de Morthon, est un excellent remède: on substitue au lait les bouillons au ris, à l'orge, &c.

Dans la diarrhée, la décoction blanche doit être la boisson ordinaire du malade; mais l'opium est le principal remède.

*Électuaire contre la diarrhée.* Prenez des yeux d'écrevisse préparés, un gros & demi; du corail rouge préparé, & de la nacre de perle, de chacun deux scrupules; de perles préparées, un demi-gros; des poudres; de la confécion hyacinthe, un scrupule; de l'essence de cannelle, quatre gouttes; de la gelée de coings, une once; du labdanum dissout dans l'esprit de safran, six grains; du sirop balsamique autant qu'il en faut pour faire un électuaire, &c.

Pour adoucir l'acrimonie, on fait prendre les bouillons de veau, de mouton, de mou de veau, d'écargots.

On fait quelquefois des injections & des clystères avec le bouillon de mouton, & une demi-once de diascordium.

Les narcotiques sont excellens dans les cas de diarrhée, à cause du transport de la matière morbifique qui se fait de la poitrine sur les intestins. Il ne faut pourtant pas arrêter mal-à-propos ni si promptement la diarrhée, de peur de causer un plus grand mal: ce que l'on préviendra en donnant au malade des potions expectorantes & lubrifiantes, & en modérant plutôt la diarrhée qu'en l'arrêtant tout-à-coup.

On ne doit presque employer que l'opium pour calmer la toux & donner du repos au malade, qui est travaillé d'une insomnie opiniâtre; mais on doit l'ordonner avec beaucoup de précaution & en petite quantité, & seulement dans une nécessité très-présente, de crainte qu'il ne jette le malade dans des langueurs & dans de grandes difficultés de respirer, &

qu'il ne lui cause un froid aux extrémités, & qu'ainsi il n'avance sa mort à la honte du médecin.

Les loochs de différente sorte, & les trochisques ou tablettes, sont ici d'un bon usage.

Les sueurs colliquatives ne doivent pas être arrêtées, à moins qu'elles ne soient excessives; mais si elles sont si abondantes qu'elles causent au malade des défaillances dangereuses, on les modère par des astringens & d'autres secours convenables.

On se sert à cette intention du julep suivant. Prenez des eaux de tormentille & de plantain, de chacun quatre onces & demie; de l'eau de cannelle, quatre onces; de l'eau admirable, une once; de perles préparées, & du corail rouge préparé, de chacun deux scrupules; du bol & du sang dragon, de chacun demi-gros; du cachou, un scrupule; du sirop de myrrhe, une once & demie; de l'esprit de vitriol dulcifié, ce qu'il en faut pour donner au remède une agréable acidité: mêlez tout cela pour un julep. Le malade en prendra deux ou trois onces à deux ou trois heures d'intervalle, après avoir agité la phiole.

On peut rapporter à la *phisie* & à la cure que nous venons de donner, différentes autres maladies qui portent le nom de *phisie*, & qui ne diffèrent que par le siège, la cause éloignée, ou différentes autres modifications. Telles sont la *phisie* par hémorrhagie; elle se guérit après que l'hémorrhagie est passée, par les adoucissans, le lait; le malade tombe dans la fièvre étiq, qu'on emporte par le quinquina.

Les purgatifs sont sur-tout nuisibles dans cette maladie.

La *phisie* causée par la gonorrhée ou par les fleurs blanches, quand elle est confirmée, est absolument incurable.

Quand elle est récente, on arrête d'abord les évacuations, ensuite on emploie la diète restaurante. *Voyez* GONORRÉE & FLEURS BLANCHES.

Pour éteindre la chaleur fébrile & étiq, l'usage du petit-lait & de l'eau ferrée est très-convenable.

La *phisie* qui succède aux abcès & aux ulcères du foie, de la rate, du pancréas, du méfentère.

On commence par guérir les abcès & les ulcères, au moyen des remèdes intérieurs & extérieurs; la boisson ordinaire du malade sera d'une eau de chaux.

La *phisie* des nourrices se connoît, 1<sup>o</sup>. à la diminution de l'appétit, à la foiblesse & au resserrement des hypocondres.

La *phisie* des enfans qui vient du carreau, & qui sont en état de chartre. *Voyez* CHARTRE.

La *phisie* rachitique provient du virus rachitique, & enfin de la consomption totale qu'il produit dans la lymphe, des nodosités qui compriment les vaisseaux. *Voyez* RACHITES.

La *phisie* qui survient à la diarrhée, à la dysenterie, aux diabetes, aux sueurs excessives, n'a rien de particulier: on suivra le plan de la cure générale.

La *phisie* écrouelleuse; on la connoît par les tumeurs scrophuleuses & crues des ophtalmies, des gales & autres affections. *Voyez* ECROUELLES.

On doit faire ici une attention que cette maladie est la plupart du tems abandonnée à des chirurgiens sans connoissance, qui ne savent que tailler & rogner, ce qui ne guérit pas ce mal.

La *phisie* scorbutique. Les principaux signes sont les taches scorbutiques répandues sur toute la peau, le crachement presque continuel d'un pus visqueux & salé que fournissent les glandes jugulaires, l'ulcération & l'exténuation des mâchoires. *Voyez* SCORBUT.

La *phisie* asthmatique. Les signes sont la courte haleine & la difficulté de respirer; cette *phisie* est une maladie chronique qu'on appelle la *phisie* de la vieillesse.

La *phisie* hypocondriaque ou hystérique, est celle

qui survient aux affections de ce nom, & ce que l'on appelle vapeurs. Voyez PHTISIE NERVEUSE & VAPEURS.

**PHTISIE DORSALE**, (*Médecine.*) espèce de *phtisie* qui a été ainsi appelée, parce qu'outre les symptômes généraux, elle est accompagnée d'une démangeaison douloureuse & singulière le long de l'épine du dos; les malades la représentent en la comparant à la sensation que feroient une grande quantité de fourmis qui courroient sur cette partie.

Hippocrate est le plus ancien auteur qui ait parlé de cette maladie, & celui qui l'a décrite avec le plus d'exactitude. Ceux qui en sont atteints évacuent avec l'urine, ou en même tems qu'ils font des efforts pour aller à la selle, une grande quantité de semence liquide; ils sont sujets à des pollutions nocturnes (*voyez ce mot*), ce qui les jette dans une foiblesse extrême, & dans une maigreur affreuse: leur respiration est difficile & courte; ils sont essouffés au moindre mouvement, prêts à suffoquer quand ils ont couru ou monté dans des lieux élevés: une pesanteur de tête les tourmente sans cesse, & un tintement importun leur fatigue l'oreille; ils éprouvent souvent des attaques de fièvre violente, enfin la fièvre pyrique se déclare, un feu intérieur les consume, tandis que les parties externes sont presque toujours glacées. Il n'est pas rare alors de voir survenir des symptômes effrayants, avant-coureurs d'une mort terrible, & pour l'ordinaire bien méritée. *Lib. II. de morbis; de aere, locis & aquis; de genitur. de natur. pueri.*

La *phtisie dorsale* est la suite familière & la juste punition des débauches outrées, des excès dans les plaisirs vénériens; tous les accidents qui l'accompagnent ont pour cause l'évacuation immodérée de la semence, dit Hippocrate, qui porte les principaux coups sur le cerveau & sur la moëlle épinière, qui n'en est qu'un prolongement. Trois autres causes peuvent aussi, suivant le même auteur, produire cette maladie, quoique moins fréquemment; savoir un influx trop abondant de sang dans la moëlle épinière, un transport d'humeurs de mauvais caractère sur cette partie, & enfin son exsiccation; mais alors l'excrétion de semence n'est pas si abondante, & les accidents ne sont ni aussi rapides ni aussi violents. Le danger est plus grand & plus prochain dans la vraie *phtisie dorsale* qui a pris naissance de la dissipation excessive de la semence: ces malades sont sujets à des enflures de jambes, à des ulcères opiniâtres & périodiques dans la région des lombes, à des cataractes épaisses sur les yeux; il n'est pas rare d'en voir qui perdent tout-à-fait la vue. La *phtisie dorsale* est souvent précédée & accompagnée de satyriasis, du priapisme, de la pollution nocturne, & des accidents terribles qui se rencontrent dans ces maladies. *Voyez ces articles & MANUSTUPRATION*, qui en est une des principales causes. Les malades parvenus à ce point, n'échappent presque jamais à la mort. Ce fut ainsi que se termina cette maladie dans Crypalopax, dont Hippocrate rapporte l'histoire *epidem. lib. VI. sect. viij. text. 52.* qui tombé dans cette consomption, étoit sujet à des excrétions involontaires de semence, non-seulement durant la nuit, à l'occasion de songes voluptueux, mais même pendant le jour étant très-bien éveillé.

Les dissipations, les voyages, l'exercice, l'équitation, & les plaisirs qui soient plus propres à dissiper qu'à faire naître les idées voluptueuses, sont les principaux secours desquels on puisse attendre du soulagement dans cette maladie: sans leur concours, en vain fatiguera-t-on le malade par les médicaments qui passent pour les plus appropriés; on n'en obtiendra que peu ou point d'effet; le parti le plus avantageux est de les seconder les uns par les autres. Ainsi aux secours indiqués on pourra joindre l'usage d'alimens légers, de facile digestion, & capables de fournir une

bonne nourriture, & des remèdes qui sans occasionner du trouble dans la machine, réparent doucement ses pertes, & rétablissent insensiblement le ton des vaisseaux relâchés. C'est pourquoi on évitera avec soin les purgatifs de quelque espèce qu'ils soient, & tous les remèdes échauffans; on mettra le malade au lait, même pour toute nourriture; mais on insistera davantage sur celui d'ânesse. Hippocrate conseille d'en continuer l'usage pendant quarante jours; pendant ce tems on pourra faire prendre quelques légères prises d'une poudre tonique faite avec le quinquina, le nitre & le safran de Mars, ou le tartre chalybé: on augmentera insensiblement la dose de ce remède à mesure qu'on s'apercevra de ses bons effets, qu'il n'anime pas trop, & qu'il n'entraîne aucun accident. On pourra venir ensuite à l'usage des bouillons stomachiques, des extraits amers, des eaux minérales ferrugineuses, excellentes à plus d'un titre: par ce moyen on parviendra à arrêter les progrès de cette funeste maladie, & peut-être à la guérir entièrement; il ne faut pas oublier que les bains froids sont très-bien indiqués dans le cas présent (*Voyez MANUSTUPRATION*); ils ont l'admirable propriété de calmer la mobilité des nerfs, de leur donner de la force & du ton, sans exciter la moindre chaleur ou la plus légère agitation; avantages bien précieux, sur-tout dans le traitement de cette maladie.

**PHTISIE NERVEUSE**; c'est une consomption tabide de tout le corps, sans fièvre, sans toux, ni difficulté de respirer qui soit considérable, avec perte d'appétit, indigestion & grande foiblesse, les chairs étant fondues & consumées. Cette maladie attaque quelquefois les Anglois, & sur-tout dans les derniers tems, de même que quelques François. La cause en est évidente, c'est l'usage des liqueurs spiritueuses; elle arrive aussi à ceux qui reviennent des Indes occidentales; toute l'habitude du corps paroît d'abord oedémateuse & se gonfle, étant remplie d'une lymphes vaporeuse & nullement spiritueuse; le visage est pâle, l'estomac répugne à toutes sortes d'alimens, à l'exception des liquides; le malade rend peu d'urine, qui souvent est rouge, quelquefois pourtant pâle & abondante. Il n'y a ni fièvre ni difficulté de respirer, si ce n'est dans le dernier état de la maladie. Le genre nerveux est affecté dans cette maladie, mais l'estomac est sur-tout le siège.

Les causes primitives sont pour l'ordinaire les violentes passions de l'ame, l'usage trop fréquent & trop abondant des liqueurs spiritueuses, le mauvais air, & généralement tout ce qui peut produire les crudités. C'est une vraie maladie chronique, & très-difficile à guérir, à-moins qu'on ne s'y applique dès son commencement; elle se termine ordinairement par une hydropisie incurable.

**Traitement.** Il demande les remèdes généraux, & ensuite les stomachiques intérieurs & les extérieurs, les martiaux, les anti-scorbutiques, les céphaliques, les amers. Il faut purger de la façon suivante: prenez des eaux de cerises noires, de pivoine, de poudre de hiera.

On emploie extérieurement l'emplâtre stomachique magistral, avec quelques gouttes d'huile de canelle & d'absinthe sur la région de l'estomac. On se sert en été des eaux minérales ferrugineuses. Entre les préparations du mars, l'extrait de Menfish est à préférer.

**PHTOSE**, (*Médec.*) *ophos*, relâchement de la paupière, dans lequel cas son bord se retourne en dedans, conjointement avec ses cils qui offensent & blesent l'œil; c'est une espèce de trichiasis. *Voyez TRICHIASIS. (D. J.)*

**PHURIM ou PURIM**, (*Crit. sacr.*) c'est-à-dire les *forts*, fête très-solennelle des Juifs, instituée en mémoire de leur heureuse délivrance du projet des *forts*



que fit jeter Aman par des devins, pour exterminer toute la nation juive qui se trouvoit dans les états d'Artaxerxès. On fait par le livre d'Esther, les détails de cet affreux projet, comment il échoua, le supplice d'Aman & de sa famille, & le massacre que les Juifs eux-mêmes, autorisés par le roi de Perse à se défendre, firent en un seul jour de tous leurs ennemis, le 13 du mois Adar, l'an 452 avant J. C. Délivrés du danger qui les avoit menacés d'une extermination totale, ils en célébrèrent pendant deux jours, des réjouissances extraordinaires: par ordre d'Esther & de Mardochée, trois jours entiers furent consacrés pour en faire tous les ans la commémoration; le premier jour par un jeûne, & les deux autres par des actes de vive réjouissance. Esther ix, 20, 22. Joseph, *Antiq. liv. XI. c. vi.*

Ils observent encore aujourd'hui le jeûne & la réjouissance; ils appellent le jeûne, *le jeûne d'Esther*, & nomment la réjouissance, *la fête de Purim* ou *Phurim*, parce qu'en persan, *purim* signifie les sorts, & qu'Aman s'étoit servi de cette espèce de divination pour fixer le jour de leur perte. Cette fête a été longtemps célébrée parmi les Juifs, dans le goût des bacchanales; & ils y pouffoient la débauche à de grands excès, du moins pour la boisson, prétendant que ce fut par des festins qu'Esther scût mettre Artaxerxès dans la bonne humeur dont elle avoit besoin pour obtenir la délivrance de sa nation.

Pendant les jours de cette fête, on lit solennellement dans les synagogues le livre d'Esther: tout le monde y doit assister, hommes, femmes, enfans & serviteurs, parce que tous ont eu part à la délivrance. Chaque fois que le nom d'Aman revient dans cette lecture, la coutume établie est de frapper des mains & des pieds, en s'écriant: *que sa mémoire périsse!* C'est la dernière fête de leur année, car la suivante est la pâque qui est toujours au milieu du mois par lequel commence l'année des Juifs. (*D. J.*)

PHYCITES, (*Hist. nat.*) nom donné par les anciens naturalistes à une pierre chargée de l'empreinte d'une plante marine, telle que l'algue ou le fucus.

PHYCUS, (*Géog. anc.*) promontoire & forteresse de la Cyrénaïque, selon Ptolomée, *liv. IV. ch. iv.* Strabon, *liv. XVII. pag. 863*, dit que le promontoire est fort peu élevé; mais qu'il s'étend beaucoup du côté du nord. Les marins italiens le nomment *Caborena*, à ce que prétend Niger.

PHYGELA, (*Géog. anc.*) ville de l'Ionie. Plin., *liv. V. c. xxix.* & Pomponius Mela, *liv. I. c. xvij.* disent qu'elle fut bâtie par des fugitifs. Strabon, *liv. XIV. p. 639*. Etienne le géographe qui l'a suivie, & Suidas, ne dérivent pas ce nom de *φυγάς*, qui veut dire *un fugitif*, *un exilé*, mais de *φυγάς*, sorte de maladie dont les compagnons d'Agamemnon furent atteints, & qui les obligea de demeurer dans ce lieu; aussi ces auteurs n'écrivent-ils pas *Phygela*, mais *Pugela*. Diofcoride, *liv. V. c. xij.* fait l'éloge du vin de *Phygela*. Selon le P. Hardouin, le nom moderne de cette ville est *Figela*. (*D. J.*)

PHYGETHLON, f. m. terme de Chirurgie, tumeur inflammatoire, éréspélateuse, dure, tendue, large, peu élevée, garnie de petites pustules, accompagnée d'une douleur & d'une chaleur brûlante, & qui ne vient presque jamais en suppuration. Voyez TUMEUR.

Ce mot est dérivé du grec *φυα*, j'engendre.

Le *phygthon* ne diffère du *phyma*, qu'en ce qu'il ne s'élève pas si haut; il vient à maturité très-doucement, & ne produit qu'un peu de pus. Voyez PHYMA.

Gorraeus définit le *phygthon*, un *phl gmon*, qui vient sur les parties glanduleuses, particulièrement autour du col, des aisselles & de l'aîne: ce dernier est appelé *bubon*. Voyez PHLEGMON, &c.

Les causes & les sym ptomes du *phygthon* sont les mêmes que ceux du *bubon* commun. Voyez BUBON.

Il vient souvent après les fièvres & les douleurs du bas-ventre, & on le guérit de même que les autres inflammations. Voyez INFLAMMATION. (Y.)

PHYLACE, (*Géog. anc.*) nom commun à quatre différens endroits. 1°. C'étoit une ville de la Thessalie, dans la Phiotide, au voisinage des Maliens, selon Strabon, *liv. IX. pag. 433*. Il en est fait mention dans l'Iliade, *B. v. 696*. On ne fait si elle étoit sur la côte ou dans les terres; 2°. c'étoit un lieu du Péloponnèse. Pausanias, *Arcad. c. ult.* dit que c'est où le fleuve Alphée prenoit sa source. 3°. C'étoit une ville de la Molossie; selon Tite-Live, *l. XLV. c. xxvj.* elle étoit différente de celle de Thessalie. 4°. C'étoit enfin une ville de la Macédoine dans la Piérie, selon Ptolomée, *liv. III. c. xij.* qui écrit aussi *phylace*. (*D. J.*)

PHYLACTERE, f. m. (*Hist. anc.*) nom qui signifie en grec *préservatif*, & que les Juifs ont donné à certains instrumens ou ornemens qu'ils portoient & qu'ils appelloient en hebreu *thephilim*, c'est-à-dire *instrumens de prière*, parce qu'on les portoit particulièrement dans le tems de la prière. Ces *phylactères* des Juifs étoient des morceaux de parchemin bien choisis, sur lesquels on écrivoit en lettres carrées avec soin, & avec de l'encre préparée exprès, des passages de la loi. On les rouloit ensuite, & on les attachoit dans une peau de veau noire qu'on portoit, soit au bras, soit au front. Il est fait mention de ces *phylactères* dans l'évangile de saint Matthieu, où J. C. faisant le portrait des Pharisiens, dit qu'ils aiment à étendre leurs *phylactères*: *dilatant phylactera sua*; c'est-à-dire qu'ils affectoient d'en porter de plus larges que les autres. Quelques-uns croient que Moïse est l'auteur de cette coutume, & se fondent sur ce verset du Deuteronomie *ch. vi.* *Vous lierez ces paroles pour signes sur vos mains, & elles vous serviront comme des frontaux entre vos yeux.* Mais saint Jérôme soutient avec raison, que ces expressions sont figurées & signifient seulement que les Hebreux devoient toujours avoir la loi de Dieu devant les yeux, & la pratiquer; mais les Pharisiens s'en tenoient ridiculement à la lettre, & leurs descendants les docteurs juifs modernes ont poussé l'extravagance sur les *phylactères*, jusqu'à soutenir sérieusement que Dieu en portoit sur sa tête. Quelques auteurs ont étendu le nom de *phylactères* aux anneaux & bracelets confectionnés, aux talismans, & même aux reliques des saints. Voyez TALISMAN, &c.

PHYLARQUE, f. m. (*Antiq. grecq.*) en grec *φυλάρχης* ou *φύλαρχος*, chef d'une tribu. Le peuple des grandes villes grecques étoit partagé en un certain nombre de tribus qui parvenaient successivement & dans des tems réglés, au gouvernement de la république. Chaque tribu avoit son chef ou *phylarque* qui présidoit aux assemblées de sa tribu, avoit l'intendance & la direction de son trésor & de ses affaires. Aristote dans ses Politiques, parle de ces *phylarques*. Hérodote rapporte que Calistène ayant augmenté le nombre des tribus d'Athènes, & en ayant formé dix de quatre anciennes, il augmenta aussi dans la même proportion, le nombre des *phylarques*. Les marbres de Cyzique font mention de plusieurs *phylarques*; on lit sur un marbre de Nicomédie, qu'Aurelius-Earinus avoit été *phylarque* d'une des tribus de cette ville. Dans la suite, ce terme perdit sa signification naturelle & primitive, en devenant le titre d'une dignité militaire. On y substitua le nom d'*epimélete*, administrateur, président, afin d'éviter toute équivoque, & de n'être pas sans cesse dans le risque de confondre le commandant d'une troupe de cavalerie, avec un magistrat. Potter, *Archaeol. grec. liv. I. c. xij.*

Il est aussi parlé de *phylarques* dans l'empire grec, où l'on donnoit ce nom au chef des troupes que l'on fournissait aux alliés, ou que les alliés fournissaient à l'empire; c'est ainsi qu'il fut donné au chef des Sar-

razins, parce que leurs troupes auxiliaires étoient divisées en tribus.

PHYLE, ou PHYLA, ou PHYLON, (*Géog. anc.*) bourgade de l'Attique, voisine de Decelia ou Decelia. Cornelius Nepos in *Thrasibulo*, c. ij, l'appelle *castellum munitissimum*; & Diodore de Sicile, l. IV. c. 33. qui en parle dans les mêmes termes, ajoute que celui étoit à cent stades d'Athènes. Etienne le géographe place Phyle dans la tribu Cnéide. Cela dit, Cellarius, *Géog. anc. liv. II. c. xij.* fait naître une difficulté. Il s'agit de savoir si Phyle étoit bien près de Decelia, dans la partie orientale de l'Attique; car la tribu Cnéide s'étendoit plutôt du côté du couchant. Les habitants sont appelés *Phylasii* par Aristophane, Suidas, Xénophon.

PHYLLANTHUS, (*Botan.*) c'est le genre de plante nommé par Martin, *nyuri*; ainsi que dans l'*Hortus* d'Amsterdam & de Malabar. Voici les caractères de ce genre de plante; les fleurs sont les unes mâles, & les autres femelles, produites sur la même plante: dans les fleurs mâles, le calice est composé d'une seule feuille en forme de cloche, & divisée en six segments ovales & obtus; ils sont colorés, & forment la fleur entière. Les étamines sont trois filets plus courts que le calice, & attachés fermement à sa base; les bossuettes des étamines sont doubles dans la fleur femelle; mais le calice est semblable à celui de la fleur mâle. Le nectarium environne le germe du pistil, & forme comme une bordure à douze angles. Le germe est arrondi, mais formant trois angles obtus; les styles au nombre de trois, sont fendus à leur extrémité; les stigmates sont obtus; le fruit est une capsule arrondie, marquée de trois sillons, & contenant trois loges, composées chacune de deux valvules. Les graines sont uniques, arrondies, & ne remplissent pas entièrement les loges de la capsule. *Linnaei gen. plant. 447. Martin, Hort. malab. vol. X. p. 27. (D. J.)*

PHYLLITES, (*Hist. nat.*) nom employé par les Naturalistes, pour désigner des pierres sur lesquelles on voit des feuilles empreintes, ou bien à des feuilles pétrifiées.

PHYLOBOLE, f. f. (*Antiq. grecq.*) *φυλλοβολία*, mot qui désigne l'usage où étoient les anciens, de jeter des fleurs & des feuilles de plante sur le tombeau des morts. Les Romains en prenant cette coutume des grecs, joignoient aux fleurs quelques flocons de laine. La *phylobolie* se pratiquoit aussi à l'occasion des victoires gagnées par un athlète dans lequel un des jeux publics; on ne se contentoit pas de jeter des fleurs au victorieux, mais encore à tous ses parens qui se trouvoient dans sa compagnie.

PHYLLON, f. m. (*Botan.*) nom que les Bauhins, Pathinson & Ray, donnent à deux espèces de mercuriale, dont l'une est appelée par Tournefort, *mercurialis fruticosa*, *incana*, *testiculata*; & l'autre, *mercurialis fruticosa*, *incana*, *spicata*, parce que les fleurs de cette dernière naissent en épis. (*D. J.*)

PHYLLUS, (*Géog. anc.*) ville de Thessalie. Strabon, liv. IX. p. 435. dit que c'est dans cette ville, qu'étoit le temple de Jupiter Phylléen. Ortelius croit que c'est la ville *Phyllis* d'Apollonius; il croit aussi que c'est la même que Stace appelle *Phyllos*. Il s'embarrasse peu du témoignage de Placidus, qui lui est contraire. Placidus, dit-il, est un grammairien, & ces sortes de gens ne sont pas fort exacts en fait de géographie.

PHYLOBASILE, f. m. (*Antiq. grecq.*) les *phylobasiles*, *φυλλοβασίλεις*, étoient chez les Athéniens des magistrats qui avoient sur chaque tribu particulière le même emploi, la même dignité, que le *basileus* avoit par rapport à toute la république; on choisissoit les *phylobasiles* d'entre la noblesse, ils avoient l'intendance des sacrifices publics, & de tout le culte

religieux qui concernoit chaque tribu particulière; ils tenoient leur cour ordinairement dans le grand portique appelé *basileion*, & quelquefois dans celui qu'on nommoit *basileion*. Potter, *Archaeol. grecq. tom. I. p. 78. (D. J.)*

PHYME, f. m. (*Médec.*) *φύμα*, de *φύμας*, je nais de moi-même; ce mot désigne dans la signification générale toutes sortes de tubercules ou de tumeurs, qui s'élèvent sur la superficie du corps, sans cause externe; augmentent, s'enflamment, & suppurent en peu de tems. Conformément à cette description, Hippocrate appelle *phymata*, toutes éruptions ou tubercules qui viennent d'un sang vicié, & qui sont excitées sur la peau par la force de la circulation. 2°. *Phymata* dans Gallien, désigne des inflammations des glandes qui surviennent tout d'un coup & suppurent en peu de tems; 3°. on trouve aussi le même mot employé pour désigner des tumeurs scrophuleuses auxquelles les enfans sont sujets; 4°. Celle rend le mot *phymata pulmonum*, par tubercules. Senèque en fait de même, & rapporte qu'une personne ayant reçu un coup d'épée d'un tyran qui en vouloit à sa vie, ne fut que légèrement blessé, & eut le bonheur d'être guéri par ce coup d'un abcès, *tuber*, qui l'incommodoit beaucoup. Plinie qui raconte la même histoire lui donne le nom de vomique, *vomica*. 5°. *Phyme* chez les modernes, désigne une tumeur des glandes, ronde, plus petite & plus égale que le phygéthon, moins rouge & moins douloureuse, qui s'élève & suppure promptement. (*D. J.*)

PHYRAMMA, (*Mat. méd. anc.*) nom donné par quelques-uns des anciens auteurs, à la gomme ammoniac, particulièrement à celle qui étoit douce & ductile entre les doigts; mais il n'est pas trop certain que la gomme ammoniac de ces tems-là soit la même que la nôtre.

PHYSCE ou PHYSCA, (*Géog. anc.*) ville de la Macédoine inférieure, selon Ptolomée, liv. III. c. x. qui la place entre les embouchures de l'Axiaque & du Tyrras. Niger dit qu'on l'appelle présentement *chosabai*. (*D. J.*)

PHYSCUS, (*Géog. anc.*) il y a plusieurs lieux de ce nom; savoir, 1°. Une ville de l'Asie mineure, dans la Doride, sur la côte, vis-à-vis de l'île de Rhodes, selon Diodore de Sicile, liv. XIV. Strabon, liv. XIV. p. 652. ce dernier dit qu'elle avoit un port; elle est nommée *Physcia* par Etienne le géographe, & *Physca* par Ptolomée, liv. V. ch. ij. 2°. Une ville des Ozoles de la Locride, Plutarque en parle dans ses questions grecques; 3°. une ville de la Carie, selon Etienne le géographe; 4°. une ville de la Macédoine, selon le même auteur; 5°. il donne aussi ce nom à un port de l'île de Rhodes; 6°. un fleuve aux environs de l'Assyrie, suivant un passage de Xénophon, l. II. de *Cyri exped.* cité par Ortelius; 7°. une montagne d'Italie dans la grande Grèce, près de Crotona, selon Théocrite. *Idyl. 4. (D. J.)*

PHYSICIEN, f. m. On donne ce nom à une personne versée dans la Physique; autrefois on donnoit ce nom aux Médecins, & encore aujourd'hui en anglais un médecin s'appelle *physicien*. Voyez PHYSIQUE & MÉDECINE. (O)

PHYSICO-MATHÉMATIQUES, (*Sciences.*) On appelle ainsi les parties de la Physique, dans lesquelles on réunit l'observation & l'expérience au calcul mathématique, & où l'on applique ce calcul aux phénomènes de la nature. Nous avons déjà vu au mot APPLICATION, les abus que l'on peut faire du calcul dans la Physique; nous ajouterons ici les réflexions suivantes.

Il est aisé de voir que les différens sujets de Physique ne sont pas également susceptibles de l'application de la Géométrie. Si les observations qui servent de base au calcul sont en petit nombre, si elles

sont



sont simples & lumineuses, le géomètre fait alors en tirer les plus grand avantage, & en déduire les connoissances physiques les plus capables de satisfaire l'esprit; des observations moins parfaites servent souvent à le conduire dans ses recherches, & à donner à ses découvertes un nouveau degré de certitude; quelquefois même les raisonnemens mathématiques peuvent l'instruire & l'éclairer: quand l'expérience est muette, on ne parle que d'une manière confuse. Enfin, si les matières qu'il se propose de traiter ne laissent aucune prise à ses calculs, il se rendroit alors aux simples faits dont les observations l'instruisent; incapable de se contenter de fausses lueurs, quand la lumière lui manque, il n'a point recours à des raisonnemens vagues & obscurs, au défaut de démonstrations rigoureuses.

C'est principalement la méthode qu'il doit suivre par rapport à ces phénomènes, sur la cause desquels le raisonnement ne peut nous aider, dont nous n'apercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaison que très-imparfaitement; comme les phénomènes de l'aimant, de l'électricité, & une infinité d'autres semblables, &c. Voyez EXPÉRIMENTAL.

Les sciences physico-mathématiques sont en aussi grand nombre, qu'il y a de branches dans les Mathématiques mixtes. Voyez MATHÉMATIQUES & l'explication du *Système figuré des connoissances humaines*, dans le premier volume de cet Ouvrage, à la suite du Discours préliminaire.

On peut donc mettre au nombre des sciences physico-mathématiques, la Mécanique, la Statique, l'Hydrostatique, l'Hydrodynamique ou Hydraulique, l'Optique, la Catoptrique, la Dioptrique, l'Aïrométrie, la Musique, l'Acoustique, &c. Voyez ces mots. Sur l'Acoustique dont nous avons promis de parler ici, voyez l'article FONDAMENTAL, où nous avons d'avance rempli notre promesse; voyez aussi sur l'Optique, l'article VISION; & sur l'Hydrodynamique l'article FLUIDE.

Une des branches les plus brillantes & les plus utiles des sciences physico-mathématiques est l'Astronomie physique, voyez ASTRONOMIE; j'entends ici par l'Astronomie physique, non la chimère des tourbillons, mais l'explication des phénomènes astronomiques par l'admirable théorie de la gravitation. Voyez GRAVITATION, ATTRACTION, NEWTONIANISME. Si l'Astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'Astronomie physique newtonienne est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. La recherche des causes des phénomènes célestes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'est pas d'ailleurs une spéculation stérile & dont le mérite se borne à la grandeur de son objet & à la difficulté de le saisir. Cette recherche doit contribuer encore à l'avancement rapide de l'Astronomie proprement dite. Car on ne pourra se flatter d'avoir trouvé les véritables causes des mouvemens des planetes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que peuvent produire ces causes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés. Or la combinaison de ces effets est assez considérable pour qu'il en reste beaucoup à découvrir, par conséquent dès qu'une fois on en connoît bien le principe, les conclusions géométriques qu'on en déduira feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomènes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, dé mêlés & fixés par l'observation seule.

Parmi les différentes suppositions que nous pouvons imaginer pour expliquer un effet, les seules dignes de notre examen sont celles qui par leur nature nous fournissent des moyens infaillibles de nous assu-

rer si elles sont vraies. Le système de la gravitation est de ce nombre, & mériterait pour cela seul l'attention des Philosophes. On n'a point à craindre ici cet abus du calcul & de la Géométrie, dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypothèses. Les planetes étant supposées se mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans un espace non-résistant, & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problème purement mathématique, que de déterminer les phénomènes qui en doivent naître; on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du système newtonien, & cet avantage ne sauroit être saisi avec trop d'empressement; il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées. Ainsi on ne pourra regarder comme vrai le système de la gravitation, qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exactement aux phénomènes; autrement l'hypothèse newtonienne ne mériteroit aucune préférence sur celle des tourbillons, par laquelle on explique à-la-vérité bien des circonstances du mouvement des planetes, mais d'une manière si incomplète, & pour ainsi dire si lâche, que si les phénomènes étoient tout autres qu'ils ne sont, on les expliqueroit toujours de même, très-souvent aussi-bien, & quelquefois mieux. Le système de la gravitation ne nous permet aucune illusion de cette espèce; un seul article où l'observation démentiroit le calcul, seroit écrouler l'édifice, & relègueroit la théorie newtonienne dans la classe de tant d'autres que l'imagination a enfantées, & que l'analyse a détruites. Mais l'accord qu'on a remarqué entre les phénomènes célestes & les calculs fondés sur le système de la gravitation, accord qui se vérifie tous les jours de plus en plus, semble avoir pleinement décidé les Philosophes en faveur de ce système. Voyez les articles cités.

A l'égard des autres sciences physico-mathématiques, consultez les articles de chacune. (O)

PHYSIOLOGIE, f. f. de *φύσις*, nature, & *λόγος*, discours, partie de la Médecine, qui considère ce en quoi consiste la vie, ce que c'est que la santé, & quels en sont les effets. Voyez VIE & SANTÉ. On l'appelle aussi *économie animale*, traité de l'usage des parties; & ses objets se nomment communément *choses naturelles* ou *conformes aux lois de la nature*. Voyez NATUREL & NATURE.

Or toutes les actions & les fonctions du corps humain sont ou vitales, ou naturelles, ou animales. Voyez VITAL, NATUREL & ANIMAL. Les actions & les fonctions vitales dépendent de la bonne constitution du cerveau, du cœur, & du poumon: les naturelles, de celle de tous les organes qui concourent à la nutrition; tels sont ceux de la mastication, de la déglutition, de la digestion, de la chylicification, de la circulation, des sécrétions, &c. & enfin les animales dépendent de la bonne disposition des organes à l'action desquels l'ame paroît concourir d'une manière particulière; tels sont ceux des sensations, de la vue, de l'odorat, de l'ouïe, du goût, du toucher, du mouvement musculaire, du sommeil, de la veille, de la faim, de la soif, &c. Voyez toutes ces choses à leur article particulier, CERVEAU, RESPIRATION, DIGESTION, SENSATION, &c.

Tout ce qui est purement corporel dans l'homme, ne nous offre que des principes tirés des mécaniques & des expériences de Physique; & c'est par-là seulement qu'on peut connoître les forces générales & particulières des corps. La Médecine, comme l'observe le grand Boërhavne, a donc des démonstrations distinctes & même si claires, si faciles à saisir, si évidemment vraies, qu'il faut être insensé pour les nier. Voici un exemple tiré de la respiration. Tout animal

Y y y

vivant respire sans cesse, c'est-à-dire inspire; on prend l'air, ou l'expire, ou le rend tour-à-tour. Dans l'inspiration, les véhicules du poulmon se dilatent, les vaisseaux distribués entr'elles se relâchent, & laissent un plus libre passage au sang: dans l'expiration, ces vaisseaux sont comprimés, le sang est fortement chassé du cœur aux poulmons par une artère élastique, conique, convergente, contre les parois de laquelle toute la partie du liquide qui y est contenu, doit nécessairement heurter, & conséquemment dilater en raison de son action. Ainsi le sang est tantôt plus mollement poussé par le cœur, & tantôt poussé avec force dans les petits vaisseaux par la compression des véhicules qui ne manquent pas de ressort. De cette mécanique démontrée par la dissection des animaux vivans, on déduit clairement tous les effets de la respiration, & l'on fait pourquoi dans toutes les maladies dans lesquelles le poulmon ne laisse pas librement passer le sang, comme dans l'asthme, dans la péripneumonie vraie ou fausse, &c. le visage est si rouge, les vaisseaux & ceux du col si gonflés, la tête entreprise jusqu'au vertige & au délire, le sang qui ressus par les veines jugulaires se mêle à celui de la veine-cave, de-là dans le ventricule droit & dans l'artere pulmonaire; mais c'est à son extrémité qu'est la digue qui empêche le trajet du sang: il retournera donc sur ses pas, & produira toutes sortes d'accidens fâcheux, si on ne dissipe ces obstacles; & il est également évident que la saignée & les délayans peuvent en venir à bout. La définition du cercle n'est pas plus claire en Géométrie, que les lumières qui guident souvent un savant praticien. Il ne s'occupe que du corps, & il ne connoît que les lois mécaniques que suivent tous les corps, & par lesquelles il est facile d'expliquer leur action; ainsi il peut appliquer au corps de l'homme, sans se tromper, tout ce qui est vrai de tout autre corps. Le frottement de deux parties solides produit de la chaleur dans le corps humain comme par-tout ailleurs.

Quant au commerce mutuel de l'ame & du corps, c'est non-seulement la chose du monde la plus inconcevable, mais même la plus inutile au médecin. La chaleur produite dans le corps peut bien se concevoir quand même l'homme ne seroit qu'un, comme parle Montaigne, puisque les pierres s'échauffent par le frottement. Le mouvement ne peut s'expliquer ni par les affections du corps, ni par les propriétés de l'ame; il n'y a rien dans l'idée de l'ame qui se trouve dans celle du mouvement. C'est pourquoi la chaleur & le mouvement ne peuvent s'expliquer par l'ame; & si, voulant expliquer le mouvement volontaire, vous dites qu'il consiste en ce que l'ame veut le mouvement, vous n'éclaircissez rien, parce qu'il n'y a rien dans l'idée du mouvement que vous puissiez trouver dans l'idée de l'ame; car éclaircir ou rendre raison d'une chose, c'est faire voir clairement qu'il y a dans l'idée d'*A* quelque chose contenue aussi dans celle de *B*, mais encore une fois le médecin ne doit s'embarasser que de rétablir la santé. Or cette curation est un changement qui se fait dans le corps humain par l'action d'autres corps. Mais l'ame n'est pas susceptible de pareils changemens, ainsi tous les systèmes sur son commerce avec le corps sont inutiles. Qui a guéri le corps, ne doit pas s'inquiéter de l'ame; elle revient toujours sûrement à ses fonctions, quand le corps revenant aux siennes, leve tous les obstacles qui sembloient l'empêcher d'agir. La cataracte se forme dans l'œil, & empêche l'ame de voir; abattez le cristallin, les rayons reprendront leur ancienne route, l'ame verra & vous aurez fait toute votre charge. Quelqu'un tombe en défaillance, comment rappeler son ame avec laquelle la vôtre n'a aucun commerce? irritez les nerfs de l'odorat, les fonctions de l'ame reparoîtront, comme si elle se fût réveillée

au bout de ces nerfs, ou comme si la correspondance des organes avec cette substance spirituelle vous étoit parfaitement connue. Boërhaave, *comment.*

Boërhaave a été le plus grand théoricien que nous ayons jamais eu, & il passoit aussi pour un grand praticien: en effet, combien de découvertes en Anatomie avoient jusqu'à lui paru sans utilité? on en peut juger par l'explication admirable de l'action du voile du palais, qu'on trouve dans quelques-unes des éditions de ses institutions de Médecine, dont le docteur Haller a enrichi le commentaire d'un nombre infini d'observations, par lesquelles on peut juger autant de son profond savoir dans l'Anatomie, que dans toutes les autres parties relatives à la *Physiologie*. Outre les ouvrages que nous avons de lui dans d'autres genres, comme dans la Botanique, dans l'Anatomie, &c. il vient de nous donner une *Physiologie* intitulée, *prima linea Physiologia*, qui le fera d'autant plus estimer parmi les connoisseurs, qu'il étoit extrêmement épineux d'en donner une qui parût encore nouvelle, après le précieux commentaire qu'il venoit de communiquer.

**PHYSIONOMIE**, f. f. (*Morale.*) la *physionomie* est l'expression du caractère; elle est encore celle du tempérament. Une fotte *physionomie* est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, &c. Mais il ne faut jamais juger sur la *physionomie*. Il y a tant de traits mêlés sur le visage & le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre; sans parler des accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite vérole, la maigreur, &c.

On pourroit plutôt conjecturer sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions, mais encore s'y tromperoit-on.

**PHYSIONOMIE**, f. f. (*Scienc. imagin.*) je pourrois bien m'étendre sur cet art prétendu qui enseigne à connoître l'humeur, le tempérament & le caractère des hommes par les traits de leur visage; mais M. de Buffon a dit tout ce qu'on peut penser de mieux sur cette science ridicule dans les deux seules réflexions suivantes.

Il est permis de juger à quelques égards de ce qui se passe dans l'intérieur des hommes par leurs actions, & connoître à l'inspection des changemens du visage, la situation actuelle de l'ame; mais comme l'ame n'a point de forme qui puisse être relative à aucune forme matérielle, on ne peut pas la juger par la figure du corps, ou par la forme du visage. Un corps mal fait peut renfermer une fort belle ame, & l'on ne doit pas juger du bon ou du mauvais naturel d'une personne par les traits de son visage; car ces traits n'ont aucun rapport avec la nature de l'ame, ils n'ont aucune analogie sur laquelle on puisse seulement fonder des conjectures raisonnables.

Les anciens cependant étoient fort attachés à cette espèce de préjugé, & dans tous les tems il y a eu des hommes qui ont voulu faire une science divinatoire de leurs prétendues connoissances en *physionomie*; mais il est bien évident qu'elles ne peuvent s'étendre qu'à deviner ordinairement les mouvemens de l'ame, par ceux des yeux, du visage & du corps; mais la forme du nez, de la bouche & des autres traits, ne fait pas plus à la forme de l'ame, au naturel de la personne, que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée. Un homme en fera-t-il moins sage parce qu'il aura des yeux petits, & la bouche grande? Il faut donc avouer que tout ce que nous ont dit les physionomistes est destiné de tout fondement, & que rien n'est plus chimérique que les inductions qu'ils ont voulu tirer de leurs prétendues observations métaphysiques. *Hist. nat. de l'homme.* (*D. J.*)

**PHISIONOMIQUE**, adj. terme dont se servent



quelques médecins & naturalistes pour exprimer les signes que l'on tire du maintien ou de la contenance, afin de juger de l'état, de la disposition, &c. du du corps & de l'esprit. Voyez SIGNE & PHYSIONOMIE.

**PHYSIQUE**, f. f. (*Ordre encyclopéd. Entend. Raison, Philos. ou Science, Science de la nature, Physique.*) cette science que l'on appelle aussi quelquefois *Philosophie naturelle*, est la science des propriétés des corps naturels, de leurs phénomènes & de leurs effets, comme de leurs différentes affections, mouvements, &c. Voyez PHILOSOPHIE & NATURE. Ce mot vient du grec *phusis*, nature.

On fait remonter l'origine de la *Physique* aux Grecs & même aux Barbares, c'est-à-dire aux brachmanes, aux mages, au prêtres égyptiens. Voyez BRACHMANE, MAGES, &c. ■

De ceux-ci elle passa aux sages de la Grèce, particulièrement à Thalès, que l'on dit avoir été le premier qui se soit appliqué, parmi les Grecs, à l'étude de la nature.

De-là elle se communiqua aux écoles de Pythagore, de Platon, des Péripatéticiens, qui la répandirent en Italie, & de-là par tout le reste de l'Europe. Cependant les druides, les bardes, &c. avoient aussi une *physique* qui leur étoit propre. Voyez PYTHAGORICIEN, PLATONICIEN, PÉRIPATÉTICIEN, voyez aussi DRUIDE, BARDE, &c.

On peut voir dans le *Système figuré* qui est à la suite du Discours préliminaire de cet Ouvrage, & dans l'explication détaillée de ce système, les différentes divisions & branches de la *Physique*. Pour ne point nous répéter, nous y renvoyons le lecteur, comme nous avons déjà fait à l'article MATHÉMATIQUES pour les divisions de cette science.

Par rapport à la manière dont on a traité la *Physique*, & aux personnes qui l'ont cultivée, on peut diviser cette science en *Physique symbolique*, qui ne consistoit qu'en symboles; telle étoit celle des anciens Egyptiens, Pythagoriciens & Platoniciens qui exposoient les propriétés des corps naturels sous des caractères arithmétiques, géométriques & hiéroglyphes. Voyez HIÉROGLYPHES.

La *Physique péripatéticienne*, ou celle des sectateurs d'Aristote, qui expliquoit la nature des choses par la matière, la forme & la privation, par les qualités élémentaires & occultes, les sympathies, les antipathies, &c.

La *Physique expérimentale* qui cherche à découvrir les raisons & la nature des choses, par le moyen des expériences, comme celles de la Chimie, de l'Hydrostatique, de la Pneumatique, de l'Optique, &c. Voyez l'article EXPÉRIMENTALE, où on a traité en détail de cette espèce de *physique*, qui est proprement la seule digne de nos recherches.

La *Physique mécanique & corpusculaire* qui se propose de rendre raison des phénomènes de la nature en n'employant point d'autres principes que la matière, le mouvement, la structure, la figure des corps & de leurs parties; le tout conformément aux lois de la nature & du mécanisme bien constatées. Voyez CORPUSCULAIRE. Chambers.

La *Physique*, dit M. Muschenbroeck, a trois sortes d'objets qui sont le corps, l'espace ou le vuide, & le mouvement. Nous appelons *corps* tout ce que nous touchons avec la main, & tout ce qui souffre quelque résistance lorsqu'on le presse. Nous donnons le nom d'*espace* ou de *vuide* à toute cette étendue de l'univers, dans laquelle les corps se meuvent librement. Le mouvement est le transport d'un corps d'une partie de l'espace dans un autre. Voyez CORPS, ESPACE, MOUVEMENT.

On appelle *phénomènes* tout ce que nous découvrons dans les corps à l'aide de nos sens. Ces phénomènes

mêmes regardent la situation, le mouvement, le changement & l'effet.

Tout changement que nous voyons survenir aux corps, n'arrive que par le moyen du mouvement; il suffit d'y faire quelque attention, pour en être entièrement convaincu. Un morceau de bois quelque dur qu'il puisse être, devient vieux avec le tems, il se fend, il se dessèche, il dépérit, & tombe enfin en poussière, quoiqu'il soit toujours resté dans la même place sans aucun mouvement; ce changement est arrivé parce que l'air ou les parties du feu ont continuellement environné ce bois, & s'y sont introduits. Une boule de cire ferrée & comprimée des deux côtés, devient plate & change de figure, parce que ses parties étant pressées & enfoncées, sont par conséquent mises en mouvement & hors de leur place. On peut faire voir aussi de quelle manière un changement peut arriver lorsque le mouvement vient à s'arrêter. Cela paroît dans un verre rempli d'eau trouble mêlée de boue; cette eau reste trouble aussi long-tems qu'on la tient en mouvement; mais dès qu'on la laisse reposer pendant quelque tems, toutes les petites parties de cette boue n'étant plus soutenues par celles de l'eau, tomberont par leur propre poids au fond du verre, & se sépareront de l'eau qui restera fort claire. Le mouvement est donc un des principaux objets de la *Physique*.

On a observé que tous les corps se meuvent selon certaines lois ou règles, quelle que puisse être la cause qui les met en mouvement. Toutes les plantes & tous les animaux ne se produisent que par le moyen de leurs semences, & cela toujours de la même manière, & selon les mêmes lois. Les corps qui se choquent ou se communiquent réciproquement leurs forces, ou les font diminuer, ou perdre entièrement, selon des lois constantes. Voyez PERCUSSION.

On n'a encore découvert qu'un petit nombre de lois dans la *Physique*, parce qu'on n'a pas fait beaucoup de progrès dans cette science durant les siècles précédents. Il est par conséquent de notre devoir de faire une recherche exacte de ces lois autant qu'il est possible. Pour cet effet nous devons observer avec soin toutes sortes de corps terrestres, les examiner ensuite, & y faire toutes les recherches & les remarques dont nous sommes capables.

On range tous les corps terrestres dans quatre différentes classes, qui sont celles des animaux, celle des végétaux, celle des fossiles & celle des corps de l'atmosphère. Chacun de ces genres se partage encore en diverses espèces, & celles-ci se distribuent aussi en diverses autres moins étendues que les premières. Après avoir commencé à rassembler les corps, & les avoir rangés selon leurs genres & leurs espèces, on a trouvé que le nombre de chacun de ces genres étoit fort grand; de sorte que la *Physique* est inépuisable.

La première chose que nous devons faire, c'est d'examiner tous ces corps, & de mettre tout en œuvre pour tâcher de connoître les propriétés de chacun d'eux en particulier; nous pourrions ensuite établir d'abord les lois communes, selon lesquelles nous remarquerons qu'il y a plu au Tout-puissant d'entretenir & de faire opérer tout ce qu'il a créé lui-même. Nous ne devons pas nous trop précipiter dans cette occasion, en tirant d'abord des conclusions générales de quelques observations particulières que nous pourrions avoir faites; mais il vaut mieux n'aller ici que lentement, & travailler beaucoup à faire des recherches & des découvertes. Quand on examine tout avec exactitude, on trouve qu'il y a beaucoup plus de lois particulières, que de lois générales.

C'est pourquoi on doit prier tous les véritables amateurs de la nature de rechercher & d'examiner avec soin & avec la dernière exactitude toutes sortes de corps, afin que les hommes puissent parvenir un

jour ou l'autre à une plus parfaite connoissance des lois de la nature. Il est entièrement impossible de parvenir à ce point, sans recueillir les remarques & les découvertes des sçavans, & sans recourir en même tems à des nouvelles expériences. *Musich. Essai de Physiq. §. 3. & suiv.*

Un des grands écueils de la *Physique* est la manie de tout expliquer. Pour montrer combien on doit se défier des explications même les plus plausibles, je supposerai un exemple. Supposons que la neige tombe en été, & la grêle en hiver (on sait que c'est tout le contraire), & imaginons qu'on entreprenne d'en rendre raison; on dira: La neige tombe en été parce que les particules des vapeurs dont elle est formée n'ont pas le tems de se congeler entièrement avant d'arriver à terre, la chaleur de l'air que nous respirons empêchant cette congélation; au contraire en hiver l'air qui est proche de la terre étant très-froid, congele & durcit ces parties; c'est ce qui forme la grêle. Voilà une explication dont tout le monde seroit satisfait, & qui passeroit pour démonstrative. Cependant le fait est faux. Olons après cela expliquer les phénomènes de la nature. Supposons encore que le barometre hausse avant la pluie (on sait que c'est le contraire); cependant on l'expliqueroit très-bien: car on diroit qu'avant la pluie, les vapeurs dont l'air est chargé le rendent plus pesant, & par conséquent doivent faire hausser le barometre.

Mais si la retenue & la circonspection doivent être un des principaux caractères du physicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le soutenir dans son travail. En quelque matière que ce soit, on ne doit pas trop se hâter d'élever entre la nature & l'esprit humain un mur de séparation; en nous méfiant de notre industrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuissance que nous sentons tous les jours de surmonter tant d'obstacles qui se présentent à nous, nous serions sans doute trop heureux, si nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil jusqu'où nos efforts peuvent atteindre; mais telle est tout-à-la-fois la force & la faiblesse de notre esprit, qu'il est souvent aussi dangereux de prononcer sur ce qu'il ne peut pas que sur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les anciens n'avoient pas même l'idée! Combien de découvertes perdues que nous contesterions trop légèrement! Et combien d'autres que nous jugerions impossibles, sont réservées pour notre postérité! (O)

PHYSIQUE, pris adjectivement, se dit de ce qui appartient à la nature ou à la Physique. *Voyez* PHYSIQUE & NATURE.

En ce sens l'on dit un point *physique*, par opposition au point mathématique, qui n'existe que par abstraction, & qui est considéré comme étant sans étendue. *Voyez* POINT.

On dit aussi une substance ou un corps *physique*, par opposition à esprit, ou à substance métaphysique, &c.

*Horizon physique* ou sensible. *Voyez* HORIZON.

PHYSITERE, f. m. (*Hist. nat. Ichthyolog.*) espece de balaine ou de poisson testacé, appelé autrement le *sousfleuret*. *Voyez* SOUFFLEUR.

PHYSOCELE, tumeur venteuse du *scrotum*. *Voyez* PNEUMATOCELE.

Ce mot est grec *φυσική* du verbe *φύσσω*, *flatu distendo*, je gonfle en soufflant, & de *κῆλη*, *hernie*.

PHYALIDES, (*Hist. anc.*) *Phyalidæ*; Plutarque & Pausanias disent que les *Phyalides* étoient les descendants de Phyalus, à qui Cérès avoit donné l'intendance des saints mystères pour le récompenser de l'hospitalité qu'il avoit exercée à son égard, l'ayant reçu fort humainement dans sa maison. (D. J.)

PHYTALMIEN, adj. (*Myth.*) *φύταλμος*, de *φυτόν*, plante, & de *αἶμα*, j'entretiens; ainsi *phytalmien* veut

dire *protecteur des plantes*, ou *des biens de la terre*; c'est un surnom que les anciens donnoient à quelques-uns de leurs dieux, & particulièrement à Jupiter. Les *Træziens* le donneroient à Neptune, & lui firent bâtir un temple sous les murs de leur capitale, parce qu'il n'inondoit plus leurs terres & leurs maisons de ses flots salés; la mer s'étoit insensiblement retirée de Troëzene.

PHYTEUMA, f. m. (*Botan.*) espece de réséda qui croît aux environs de Montpellier, où on l'appelle *herbe maure*; c'est le réséda *minor vulgaris* de Tournefort. *Voyez* RÉSEDA.

PHYTOLAQUE, *phytolacca*, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose composée de plusieurs pétales disposés en rond: le pistil sort du milieu de cette fleur, & il devient dans la suite un fruit ou une baie presque ronde & molle, qui renferme des semences disposées en rond. Tournefort, *infl. rei herb. Voyez* PLANTE.

Tournefort compte deux especes de genre de plante d'Amérique; la principale est la *phytolacca* de Virginie, qu'il nomme *phytolacca Americana*, *majori fructu*, l. R. H. 299, en anglois *the great red-cluster-fruited, Virginian night-shade*.

Sa racine est longue d'un pié, grosse comme la cuisse d'un homme, quelquefois davantage, blanche & vivace durant plusieurs années. Elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre piés, ronde, ferme, rougeâtre, divisée en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont placées sans ordre, amples, veineuses, lisses & douces au toucher, d'un verd pâle & quelquefois rougeâtre presque ressemblantes en figure à celles de la morelle commune. Au haut de la tige naissent des pédicules qui soutiennent de petites fleurs en grappes: chaque fleur est en rose, composée de plusieurs pétales rangés circulairement, de couleur rouge pâle. Après la chute de la fleur, le pistil qui occupe le milieu devient un fruit ou une baie ovoïde, molle, pleine de suc, semblable à un petit bouton applati en-dessus & en-dessous; en murissant elle prend une couleur rouge-brune, & renferme quelques semences ovales, noires, disposées en rond.

Cette plante est originaire de la Virginie; on la cultive en Europe, surtout en Angleterre; & Miller vous instruit de l'art de sa culture. Ses baies teignent le papier en une belle couleur de pourpre, qui n'est cependant pas durable. (D. J.)

PHYTOLITES, (*Hist. nat. Min.*) nom générique donné par les Naturalistes à toutes les pierres qui ont la figure, ou qui portent l'empreinte de quelque corps du regne végétal. Les auteurs ont donné des noms différens aux pierres, suivant les parties des végétaux qui étoient pétrifiées, ou dont elles portoient les empreintes; c'est ainsi que l'on a nommé *carpolites* les empreintes des fruits, ou les fruits pétrifiés; *lythoxyla*, les bois pétrifiés; *risolithes*, les racines pétrifiées; les pierres chargées d'empreintes de végétaux ont été nommées *typolites* ou *phytotypolites*; enfin les pierres sur lesquelles on voyoit des empreintes de feuilles ont été nommées *lichobiblia*. *Voyez* ces différens articles & *voyez* PÉTRIFICATION. (—)

C'est ordinairement dans des pierres feuilletées, telles que les schistes & les ardoises, que l'on rencontre des empreintes des végétaux, on les trouve très-fréquemment dans les couches de ces sortes de pierres qui accompagnent les mines de charbon de terre. Le phénomène qui a le plus embarrassé les Physiciens sur ces sortes d'empreintes, c'est que lorsqu'on les considère avec attention, on trouve qu'elles ont été faites par des végétaux entièrement différens de ceux qui croissent actuellement dans les pays où on les rencontre; c'est ainsi que M. Jussieu, en examinant les empreintes qui se trouvent sur la pierre qui accom-



pagne les mines de S. Chaumont en Lyonnais, érut botaniser dans un nouveau monde en voyant des empreintes de plantes dont les analogues ne croissent point en France, mais sont propres aux climats les plus chauds des Indes orientales & de l'Amérique; la plupart de ces empreintes sont des fougères & des capillaires. Le célèbre M. de Leibnitz avoit déjà été très-surpris de trouver des empreintes de plantes exotiques sur des ardoises d'Allemagne. Au reste, M. de Jussieu a remarqué que les feuilles empreintes dans les pierres de S. Chaumont étoient toujours étendues comme si elles eussent été collées à dessein, ce qui prouve, selon lui, qu'elles y ont été apportées par de l'eau. Un autre phénomène digne de remarque, c'est que les deux lames de ces pierres ont l'empreinte de la même face de ces feuilles, l'une en creux, l'autre en relief. *Voyez les mém. de l'acad. royale des Sciences, année 1718.*

M. de Jussieu cherche à expliquer ces phénomènes par le séjour de la mer sur quelques parties de notre globe, où ses eaux ont porté des plantes qu'elles avoient apportées d'autres pays éloignés; mais il paroît que l'on ne peut guère expliquer ce phénomène étrange, qu'en supposant que les pays que nous habitons, ont produit anciennement des plantes très-différentes de celles qu'ils nous offrent maintenant, & que les révolutions générales que notre globe a éprouvées depuis, ont changé notre climat & les productions. *Voyez l'article FOSSILES & TERRE, révolution de la. (—)*

PHYTOLOGIE, f. f. discours sur les plantes, ou une description de leurs formes, de leurs espèces, de leurs propriétés, &c. *Voyez PLANTE.*

Ce mot est composé du grec *φυτον*, plante, & *λογος*, discours, de *λογω*, je décris, je raconte.

PHYTOTYPLITES, (*Hist. nat.*) les Naturalistes se servent de ce mot pour désigner les végétaux dont on trouve des empreintes sur des pierres ou sur d'autres substances du regne minéral.

PHYXIEN, adj. (*Mythol.*) *φύξις*, de *φύω*, je me sème, je me réfugie; éphète qu'on donnoit à Jupiter chez les Grecs, parce qu'il étoit censé le protecteur de ceux qui se réfugioient dans les lieux où on l'honorait.

## P I

PIABUCU, f. m. (*Ichtyol.*) nom d'un poisson d'Amérique, que les habitants mangent en plusieurs endroits; c'est un petit poisson de trois ou quatre pouces de long, & d'un ou deux de large, tout couvert d'écaillés argentines, olivâtres sur le dos, avec des nageoires toutes blanches: ce petit poisson est si gourmand du sang humain, que si un homme qui se baigne à quelque part sur le corps une blessure ou une écorchure, ce poisson fait ses efforts pour en venir sucer le sang; c'est du moins ce que dit Marggrave dans son *hist. nat. du Brésil*. (*D. J.*)

PIACHÉS, f. m. (*Hist. mod. culte.*) nom sous lequel les Indiens de la côte de Cumana en Amérique désignent leurs prêtres. Ils étoient non-seulement les ministres de la religion, mais encore ils exerçoient la Médecine, & ils aidoient les Caciques de leurs conseils dans toutes leurs entreprises. Pour être admis dans l'ordre des *piaches*, il falloit passer par une espèce de noviciat, qui consistoit à errer pendant deux ans dans les forêts, où ils persuadoient au peuple qu'ils recevoient des instructions de certains esprits qui prenoient une forme humaine pour leur enseigner leurs devoirs & les dogmes de leur religion. Leurs principales divinités étoient le soleil & la lune, qu'ils assuroient être le mari & la femme. Ils regardoient les éclairs & le tonnerre comme des signes sensibles de la colère du soleil. Pendant les éclipses,

on se privoit de toute nourriture; les femmes se tiroient du sang & s'égratignoient les bras, parce qu'elles croioient que la lune étoit en querelle avec son mari. Les prêtres monroient au peuple une croix, semblable à celle de S. André, que l'on regardoit comme préservatif contre les fantômes. La médecine qu'exerçoient les *piaches* consistoit à donner aux malades quelques herbes & racines, à les frotter avec le sang & la graisse des animaux, & pour les douleurs ils scarifioient la partie affligée, & la sucoient longtemps pour en tirer les humeurs. Ces prêtres se mêloient aussi de prédire, & il s'est trouvé des Espagnols assez ignorans pour ajouter foi à leurs prédictions. Les *piaches*, ainsi que bien d'autres prêtres, savoient mettre à profit les erreurs des peuples, & se faisoient payer chèrement leurs services. Ils tenoient le premier rang dans les festins où ils s'enivroient sans difficulté. Ils n'avoient aucune idée d'une vie à venir. On brûloit les corps des grands un an après leur mort, & les échos passaient pour les réponses des ombres.

PIACULUM, f. m. (*Ant. rom.*) sacrifice expiatoire. *Piacula*, chez les Latins sont ce que les Grecs appelloient *καθάρματα*, les purgations dont on se servoit pour expier ceux qui avoient commis les crimes; ce mot signifioit aussi les *passions*, *δυσπραγία*, qu'on employoit pour délivrer ceux qui étoient possédés de quelque démon. Horace, *Epit. première, liv. I.* fait un bel usage de ce terme au figuré, pour désigner les remèdes de la philosophie propre à purger l'âme de ses vices. (*D. J.*)

PIADENA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, aujourd'hui bourgade dans le Crémone, sur les confins du Mantouan.

Cette bourgade est le lieu de la naissance de Barthélemi Platine dans le xv. siècle. Il donna les vies des papes jusqu'à Paul II. Cet ouvrage est écrit d'un style passable, avec beaucoup de liberté, mais non d'exactitude; il a été traduit en françois, en italien & en allemand. Platine a composé plusieurs autres livres, & toutes ses œuvres réunies ont été imprimées à Louvain en 1572, & à Cologne en 1574, in-fol. (*D. J.*)

PIAFFER, v. n. (*Marchallerie.*) se dit d'un cheval qui, en marchant, lève les jambes de devant fort haut, & les replace presque au même endroit avec précipitation. Les chevaux qui *piassent*, de même que ceux qui sont instruits au passage, sont les plus propres pour les carrouels & pour les occasions d'éclair.

PIAFFEUR, f. m. (*Marchallerie.*) on appelle ainsi un cheval qui piaffe. *Voyez PIAFFER.*

PIAIE, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom que les sauvages qui habitent l'île de Cayenne donnent à un mauvais génie, qu'ils regardent comme l'auteur de tous les maux. Ces mêmes sauvages donnent encore le nom de *piaies* ou de *piayes* à leurs prêtres, qui sont en même tems leurs forçiers & leurs médecins. Avant que d'être agrégés à ce corps, celui qui s'y destine passe par des épreuves si rudes, que peu de gens pourroient devenir médecins à ce prix. Lorsque le récipiendaire a reçu pendant dix années les instrumens d'un ancien *piaie*, dont il est en même tems le valet, on lui fait observer un jeûne si rigoureux, qu'il en est totalement exténué; alors les anciens *piaies* s'assemblent dans une cabane, & apprennent au novice le principal mystère de leur art, qui consiste à évoquer les puissances de l'enfer; après quoi on le fait danser jusqu'à ce qu'il perde connoissance; on le fait revenir en lui mettant des colliers & des ceintures remplis de fourmis noires, qui le piquent très-vivement; après cela, pour l'accoutumer aux remèdes, on lui fait avaler un grand verre de jus de tabac, ce qui lui cause des évacuations très-

violentes, qui durent quelquefois pendant plusieurs jours. Lorsque toutes ces cérémonies cruelles & ridicules sont finies, le récipiendaire est déclaré *pieu*, & on lui confie le pouvoir de guérir toutes les maladies, cependant il n'est en droit d'exercer qu'après avoir pallié encore trois ans d'abstinence. Leur méthode curative consistait en grande partie dans l'évacuation des esprits infernaux; cependant on assure qu'ils font usage de quelques plantes très-efficaces contre les plaies les plus envenimées, à l'aide desquelles ils opèrent quelquefois des cures merveilleuses.

**PIALIES**, f. f. pl. (*Littérat.*) jeux institués par Antonin Pie, à la mémoire d'Hadrien. C'étoit un combat isélastique qu'on donnoit à Pouzzoles.

**PIARA**, f. f. (*terme de relation*), nom que donnent les Espagnols dans l'Amérique méridionale à une troupe de dix mules conduites par deux hommes. Au Pérou on divise les troupeaux ou requats des mules, en plusieurs *piaras*; & comme il y a quelquefois des journées de hautes & rudes montagnes à traverser; les mules de rechange montent ordinairement au double des *piaras*.

**PIASTE**, ou **PIAST**, f. m. (*Hist. mod.*) en Pologne est le nom que les peuples de ce royaume donnent aux candidats qu'on propose pour remplir le trône, lorsqu'ils sont originaires ou naturels du pays. On tient communément que ce nom vient d'un payfan de Crusvies, appelé *Piaste*, à qui les Polonois défirent la couronne après la mort de Poppel en 830, & qui rendit heureux les peuples soumis à son gouvernement. Le trône de Pologne resta dans sa famille pendant plus de 400 ans.

**PIASTRE**, f. f. (*Monnoie*.) monnoie d'argent, d'abord fabriquée en Espagne, & ensuite dans plusieurs autres états de l'Europe, qui a cours dans les quatre parties du monde.

On l'appelle aussi *piece de huit* ou *réale de huit*, parce qu'elle vaut huit réaux d'argent; elle est à-peu-près au titre & du même poids que les écus ou louis blancs de France de neuf au marc,

Il y a deux sortes de *piastres* ou écus d'Espagne, les unes qui se fabriquent au Potosi, que l'on appelle *piastres du Pérou*; les autres qui viennent du Mexique. Ces derniers pèsent un peu plus que les péruviennes; mais par compensation elles ne font pas d'un argent aussi pur que celles du Potosi.

La *piastre* a ses diminutions qui font la demi-*piastre* ou *réale* de quatre; le quart de *piastre* ou *réale* de deux; le huitième de *piastre* ou *réale* simple; & le seizième de *piastre* ou demi-*réale*.

La *piastre* de huit réaux d'argent vaut quinze réaux de vellon, ou, comme on le prononce en espagnol, de *veillon*; en sorte que par rapport à cette différence de réaux ou de vellon, il faut pour chaque *piastre* 272 maravedis d'argent, & jusqu'à 510 maravedis de vellon. *Savary, Ricard & autres (D.J.)*

**PIAUTE**, f. m. (*terme de Marine*.) espèce de gouvernail dont on se sert pour les bateaux marnoïs, chalans & tout.

**PIAVE**, (*Geog. mod.*) rivière d'Italie dans l'état de Venise; elle prend sa source dans le Tirol, & se partage en deux branches qui toutes deux plus près ou plus loin, vont se jeter dans le golfe de Venise. Quelques-uns croient que la *Piave* est l'*Anassua* des anciens.

**PIC**, f. m. (*Hist. nat. Ornitholog.*) nom générique que l'on a donné à plusieurs oiseaux; les caractères de ce genre sont rapportés à l'article OISEAU. Voyez OISEAU.

**PIC D'AUVERGNE**. Voyez **PIC DE MURAILLE**.

**PIC CENDRÉ**. Voyez **TORCHEPOT**.

**PIC DE MURAILLE**, **ECHÉLETTE**, **TERNIER**, **PITSCHAT**, **PIC D'AUVERGNE**, *picus murarius Aldrovandi*. Wil. oiseau qui est un peu plus gros que le

moineau domestique; il a le bec long, mince & noir; la tête, le cou & le dos sont cendrés; la poitrine a une couleur blanchâtre; les ailes sont en partie cendrées & en partie rouges, sur-tout près du corps; les plus longues plumes des ailes, la partie inférieure du dos, le ventre & les jambes sont noires, la queue est courte & a la même couleur que le dos; les jambes sont courtes comme dans toutes les espèces de *pic*. Cet oiseau a les doigts très-longs; il y en a trois dirigés en avant & un en arrière; les ongles sont crochus & pointus. Aldrovande dit que le *pic de muraille* a le vol semblable à celui de la huppe, parce qu'il remue presque continuellement les ailes; on a donné à cet oiseau le nom de *pic de muraille*, parce qu'il se soutient & grimpe le long des murs pour chercher des vers entre les joints des pierres comme le *pic verd* en cherche sur le tronc des arbres: il a une voix très-agréable; il vole ordinairement seul, quelquefois on en voit deux ensemble; il niche dans des creux d'arbres. Willughby, *Ornit.* Voyez OISEAU.

**GRAND PIC NOIR**. Voyez **PIMAR**.

**PIC ROUGE**. Voyez **EPEICHE**.

**PIC VERD**, **PIVERT**, **PIC MARS**, *picus viridis*. Wil. oiseau qui a environ onze pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'au bout des doigts, & plus d'un pié jusqu'à l'extrémité de la queue: l'envergure est d'un pié sept pouces & plus; le bec a près de deux pouces de longueur depuis sa pointe jusqu'aux coins de la bouche, il est noir, dur, épais, triangulaire & obtus par le bout. Cet oiseau a la langue très-longue & terminée par une forte de pointe osseuse dont il perce les insectes en lançant sa langue sur eux comme un dard: sa tête est d'une belle couleur rouge parsemée de taches noires; les yeux sont entourés de noir, & il y a de chaque côté sous la pièce inférieure du bec un trait rouge de même couleur que la tête; la gorge, la poitrine, & le ventre sont d'un verd pâle; le dos, le cou, & les petites plumes des ailes ont une couleur verte; le croupion est d'un jaune couleur de paille; les plumes du dessous de la queue ont de petites bandes brunes transversales. Il y a dix-neuf grandes plumes dans chaque aile, sans compter la première qui est très-courte; celles qui sont le plus près du corps ont les barbes extérieures vertes & les intérieures de couleur brune, parsemées de taches blanches en demi-cercle; les autres ont les barbes intérieures de la même couleur que les premières plumes, & les barbes extérieures sont brunes & ont des taches blanches; la queue a quatre pouces & demi de longueur, elle est composée de dix plumes recourbées en-dessous, qui paroissent fourchues, parce que le tuyau ne s'étend pas jusqu'aux dernières barbes de chaque plume; les deux du milieu & les deux qui suivent de chaque côté ont sur la face supérieure des taches transversales d'un verd obscur, & sur la face inférieure des taches blanchâtres; les deux extérieures de chaque côté ont la pointe plus obtuse que les autres; la plus grande a sur toute sa surface des taches noires & des taches d'un verd obscur, la plus petite est verdâtre à la pointe, & noirâtre à la racine; les piés sont d'un blanc verdâtre. Cet oiseau a deux doigts en avant & deux en arrière; Il se nourrit d'insectes, & principalement de fourmis. La femelle pond cinq ou six œufs à chaque couvée. Le *pic verd* sur lequel on a fait cette description étoit mâle, il pesoit presque sept onces; dans toutes les espèces de *pics*, la pointe du tuyau des plumes de la queue paroît usée & rompue, parce que ces oiseaux se soutiennent, comme je l'ai déjà dit, sur ces plumes, en grimpant sur les arbres. Willughby, *Ornit.* Voyez OISEAU.

La langue de cet oiseau a arrêté les regards de



plusieurs phyficiens, & entr'autres de M<sup>rs</sup> Borelli, Perrault, Derham, & Mery.

Elle est faite d'un petit os fort court, revêtu d'un cornet d'une substance écailleuse; sa figure est pyramidale; elle est articulée par sa base avec l'extrémité antérieure de l'os hyoïde, & l'oiseau peut tirer sa langue hors du bec, à l'étendue de trois à quatre pouces.

Cet os, & le filet antérieur des branches qui le composent, sont renfermés dans une gaine formée de la membrane qui tapisse le dedans du bec inférieur: l'extrémité de cette gaine s'unit à l'embouchure du cornet écailleux de la langue. Cette gaine s'allonge quand la langue sort du bec, & s'accourcit quand elle y rentre.

Le cornet écailleux qui revêt le petit os de la langue, est convexe en-dessus, plat en-dessous, & cave en-dedans. Il est armé de chaque côté de six pointes très-fines, transparentes, & inflexibles; leur extrémité est un peu tournée vers le gosier.

Il y a bien de l'apparence que ce cornet armé de petites pointes, est l'instrument dont le *pic verd* se sert pour enlever sa proie, ce qu'il fait avec d'autant plus de facilité, que cet instrument est toujours empli d'une matière gluante, qui est versée dans l'extrémité du bec inférieur par deux canaux excrétoires, qui partent de deux glandes pyramidales, situées aux côtés internes de cette partie.

Pour se servir de cet instrument, la nature a donné au *pic verd* plusieurs muscles, dont les uns appartiennent aux branches de l'os hyoïde; ceux-ci tirent la langue hors du bec; d'autres appartiennent à la gaine qui renferme le corps de l'os hyoïde avec les filets antérieurs de ses branches, ceux-là retirent la langue dans le bec; enfin la langue a ses muscles propres qui la tirent en haut, en bas, de l'un & de l'autre côté.

La langue de cet oiseau, l'os hyoïde, & ses branches jointes ensemble, ont environ huit pouces de longueur, & de cette longueur il en sort près de quatre pouces quand elle est tirée, d'où il résulte que la langue parcourant le même chemin en rentrant qu'elle fait en sortant, les muscles qui la lient & retirent doivent avoir en longueur plus de quatre pouces, parce qu'ils ne peuvent pas s'accourcir de leur longueur entière. *Voyez les détails avec figures dans les Mém. de l'acad. des Sciences, ann. 1709. (D. J.)*

**PIC-VERD**, *petit, picus varius minor*, oiseau qui ressemble beaucoup à l'épéiche par sa forme & par sa couleur, & qui n'en diffère presque qu'en ce qu'il est beaucoup plus petit. Il pèse à peine une once; il a environ six pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces d'envergure. La queue a deux pouces de longueur; elle est composée de dix plumes; les deux du milieu sont les plus longues; les autres diminuent successivement de longueur jusqu'à l'extérieure qui est la plus courte; les quatre du milieu sont entièrement noires & courbées en-dessous: l'oiseau se sert de ces plumes pour se soutenir en grimpaant contre les arbres; les trois extérieures de chaque côté sont moins pointues; l'externe est noire à son origine, & blanche vers la pointe. Cette couleur blanche est interrompue par deux taches noires & transversales. Le noir de la seconde plume extérieure s'étend jusqu'à la seconde tache noire transversale seulement sur le côté intérieur du tuyau; le blanc descend plus bas sur le côté extérieur, & il n'y a qu'une seule tache noire transversale près de la pointe. La troisième plume est noire, à l'exception de la pointe qui a une couleur blanche. La gorge, la poitrine, & le ventre, sont d'un blanc pâle; le dessus des narines est brun, & il se trouve une tache blanche plus haut sur le sommet de la tête; le derrière de la tête est noir, & il

y a deux lignes larges & blanches qui s'étendent depuis les yeux jusqu'au milieu du cou; le devant du dos & une partie des petites plumes des ailes sont noires en entier; les autres & les grandes ont des taches blanches en demi-cercle; le milieu du dos est blanc & a des lignes transversales noires; les jambes sont couvertes de plumes presque jusqu'aux doigts: cet oiseau se nourrit d'insectes; le mâle diffère de la femelle, en ce qu'il a une tache rouge sur la tête au lieu d'une tache blanche. Willughby, *Ornith.* *Voyez OISEAU.*

**PIC VARIÉ**, *voyez EPEICHE.*

**PIC VERD**, *petit, PETIT PIC VARIÉ, CUL ROUGE, voyez EPEICHE.*

**PIC D'ADAM**, (*Hist. mod. Géographie.*) montagne très-élevée de l'île de Ceylan, que les Indiens nomment *Hamale*, & qui est pour eux un objet de vénération, parce que, suivant quelques traditions orientales, Adam fut créé sur le sommet de cette montagne. Le dieu Buddon en montant au ciel, laissa sur le roc l'empreinte de son pied, qui est, dit-on, d'une grandeur double de celui d'un homme ordinaire. La superstition y attire tous les ans au mois de Mars des troupes innombrables de pèlerins, qui vont y faire leurs dévotions.

**PIC LE**, (*Géog. mod.*) autrement le *Pic d'Adam*, en hollandais *Adam-Pic*, montagne de l'île de Ceylan. M. de l'île dans son Atlas, donne à cette montagne 98 degrés, 25 à 30 minutes de longitude, sur 5 degrés 55 minutes de latitude nord. Elle est fort haute, fort roide, fort escarpée, & à 20 lieues de la mer; mais les matelots la voyent encore de 10 à 15 lieues en mer. Ribero en a fait une description fort étendue, & mêlée de récits fabuleux, qui ne méritent aucune créance.

Les Géographes ont donné le nom de *pic* à quelques montagnes fort élevées, & qui se terminent en une seule pointe. Tel est le *pic d'Adam*, le *pic* de Saint Georges, le *pic* de Ténériffe, &c. Ce nom vient de la ressemblance de ces montagnes à l'outil de fer nommé *pic*, dont on se sert pour fouir la terre, & qui n'a qu'une pointe.

**PIC DE DERBY**, (*Géog. mod.*) en anglais *Peak of Derby-Shire*, c'est-à-dire, la pointe ou le sommet du comté de Derby. C'est un endroit situé entre les montagnes dans le nord-ouest de ce comté. Il est remarquable 1°. par les carrières; 2°. par son plomb; 3°. par ses trois cavernes. On les connoît en Angleterre sous les noms de *Devils-Arse*, le cul du diable, *Eldevis-Hole*, & *Pools-Hole*. Elles sont toutes trois larges & profondes. On dit qu'il sort de la première de l'eau qui a son flux & reflux quatre fois dans une heure. Elle se distingue par l'irrégularité des rochers qu'on trouve en-dedans. Celle qu'on appelle *Eldens-Hole*, a son entrée basse & étroite; les eaux qui en découlent, se congelent en tombant, & forment des glaçons pendans à la caverne. On peut joindre ici les puits du Boxton, d'où dans l'espace de huit à dix-neuf verges d'Angleterre, il sort quelques sources d'eaux un peu minérales & chaudes, excepté une seule qui est froide.

**PIC DE SAINT-GEORGE**, (*Géog. mod.*) on trouve dans une des îles de l'ouest ou des Açores, auprès de l'île Fal, une montagne appelée le *Pic de Saint-George*, d'où l'île elle-même a pris le nom de *Pico*. On prétend qu'elle est aussi haute, ou peu s'en faut, que le *pic* de Ténériffe. *Long. du Pic de Saint-George, selon Cassini, 340. 21 30. Latit. 38. 35.*

**PIC DE TÉNÉRIFE**, (*Géog. mod.*) le *pic* de Ténériffe, que les habitants appellent *pico de Terraira*, est regardé comme la plus haute montagne du monde, & on en voit en mer le sommet à 50 milles de distance.

On ne peut y monter que dans les mois de Juillet

& d'Août; car dans les autres mois il est couvert de neige, quoiqu'on n'en voye jamais dans cette île, ni dans les îles Canaries qui en sont voisines. Son sommet paroît distinctement au-dessus des nues; mais comme il est ordinairement couvert de neige, il n'est certainement pas au-dessus de la moyenne région de l'air. Il faut deux à trois jours pour arriver au haut de cette montagne; son extrémité n'est pas faite en pointe, mais unie & plate: de-là on peut appercevoir distinctement par un tems serein le reste des îles Canaries, quoique quelques-unes en soient éloignées de plus de 16 lieues.

Scaliger écrit que cette montagne vomissoit autrefois des charbons enflammés, sans discontinuer: on ne fait où cet auteur a pris ce fait. Cependant il est vraisemblable que cette montagne a été autrefois brûlante: car il y a au sommet un entonnoir qui produit une sorte de terre sulfureuse, telle que, si on la roule, & qu'on en fasse une chandelle, elle brûle comme du soufre. Il y a plusieurs endroits sur les bords du Pic qui brûlent ou fument: dans d'autres, si on retourne les pierres, on y trouve attaché du soufre pur. Il y a aussi dans le fond des pierres qui sont huiantes & semblables au machefer; ce qui vient sans doute de l'extrême chaleur du lieu d'où elles sortent. C'est ce que confirme M. Edens, qui y a fait un voyage en 1715. Voyez les *Transact. philos.* n°. 345. Long. du Pic de Tindiriffi, selon Cassini, 2. 51. 30. latitude 28. 30. (D. J.)

PIC A PIC, (Marine.) c'est-à-dire à plomb, ou perpendiculairement.

A *pie sur une ancre*, c'est-à-dire, que le vaisseau est perpendiculairement sur cette ancre, & qu'elle est dégagée du fond.

Des *sauts à pic dans une rivière*. C'est quand il se trouve un rocher escarpé ou sauts dans une rivière, où toute l'eau tombe de haut en-bas comme dans une cascade, ainsi qu'il s'en trouve dans de grandes rivières de l'Amérique. Voyez PORTAGE, faire portage; le vent est à pic. Voyez VENT.

PIC, (Poids.) gros poids de la Chine dont on se sert particulièrement du côté de Canton, pour passer les marchandises; il se divise en cent catis; quelques-uns disent en cent vingt-cinq; le catis en seize taels; chaque tael faisant une once deux gros de France; en sorte que le *pic* de la Chine, revient à cent vingt-cinq livres, poids de marc. Savary.

PIC, (Instrument d'ouvriers.) instrument de fer un peu courbé, pointu, & acéré, avec un long manche de bois qui sert aux maçons & terrassiers à ouvrir la terre, ou à démolir les vieux bâtimens. Les Carriers s'en servent aussi pour déraciner & découvrir les pierres dont ils veulent trouver le blanc. Cet outil ne diffère de la pioche pointue, qu'en ce que le fer en est plus long, plus fort, & mieux acéré. (D. J.)

PIC, en terme de Boutonnier, petit ouvrage en cartilage qui sert d'ornemens dans différens ouvrages, soit dans les carrosses, soit dans les harnachemens des chevaux, dans les ameublemens ou habillemens d'hommes ou de femmes, &c. C'est un quarreau un peu arrondi sur ses angles; pour faire une *pie*, la première chose nécessaire c'est de découper du vélin de la grandeur convenable avec l'emporte piece; on le met alors en soie en tournant une bobine autour de la cannetille ou du milleray qui borde ce fond. Par-là on arrête le bord, & on couvre le vélin tout ensemble, Voyez CANNETILLE. Ensuite on recommence l'opération en or & en argent s'il le faut. Le principal usage du *pic*, c'est dans les graines d'épinards, ou dans les jasmins. Voyez JASMIN.

PIC, en terme de Rafineur, est un instrument de fer en forme de langue de bœuf, monté sur un manche de trois piés de long: on s'en sert à piquer les

matieres quand elles sont trop massifiées dans le bac à sucre. Voyez BAC A SUCRE.

PIC, (Jeu.) le *pic* a lieu dans le jeu de piquet, lorsqu'ayant compté un certain nombre de points sans que l'adversaire ait rien compté, l'on va en jouant jusqu'à trente; auquel cas, au lieu de dire trente, l'on compte soixante, & l'on continue de compter les points que l'on fait de surplus. Il faut remarquer que pour faire *pie*, il faut être premier; car si vous êtes dernier, le premier qui jette une carte qui marque, vous empêche d'aller à soixante, quand vous auriez compté dans votre jeu 29, & que vous leveriez la carte jetée.

PICA, f. m. (Médéc. prasiq.) ce mot désigne une maladie dont le caractère distinctif est un dégoût extrême pour les bons alimens, & un appétit violent pour des choses absurdes, nuisibles, nullement alimentaires. Les étymologistes prétendent qu'on lui a donné ce nom qui dans le sens naturel signifie *pie*, parce que comme cet oiseau est fort varié dans ses paroles & son plumage, de même l'appétit dépravé de cette espèce de malade s'étend à plusieurs différentes choses, & se diversifie à l'infini; n'auront-on pas pu trouver un rapport plus sensible & plus frappant entre cet oiseau remarquable par son babil, & les personnes du sexe, qui sont les sujets ordinaires de cette maladie? est-ce un pareil rapport qui auroit autorisé cette dénomination? ou plutôt ne seroit-ce pas parce que la *pie*, comme l'ont écrit quelques naturalistes, se plaît à manger des petites boules de terre? On voit aussi que le mot grec, par lequel on exprime cette maladie, *νιδα*, ou, suivant la dialecte attique, *νριδα*, est le nom de la *pie*; quelques auteurs, comme il s'en trouve souvent, préférant aux explications naturelles les sens les plus recherchés, ont tâché de trouver au mot *νιδα* une autre étymologie, ils l'ont dérivé de *νιδα*, qui veut dire *lierre*, établissant la comparaison entre la maladie dont il s'agit & cette plante parasite, sur le nombre & la variété des circonvolutions & détours qu'elle fait à l'aide des autres corps qui lui servent d'appui: quoi qu'il en soit de la justesse de ces étymologies & de ces commentaires, laissons cette discussion de mots pour passer à l'examen des choses.

L'objet de l'appétit des personnes attaquées du *pica* est extrêmement varié; il n'y a rien de si absurde qu'on ne les ait vû quelquefois désirer avec passion, la craie, la chaux, le mortier, le plâtre, la poussière, les cendres, le charbon, la boue, le dessous des foulières, le cuir pourri, les excréments même, le poivre, le sel, la cannelle, le vinaigre, la poix, le coton, &c. & autres choses semblables, sont souvent recherchées par ces malades avec le dernier empressement. Il y a une observation rapportée par M. Nathanael Fairfax, *Ad. philosoph. anglic. num. 29. cap. v. §. 5.* d'une fille qui avoit un goût particulier pour l'air qui sortoit des soufflets; elle étoit continuellement occupée à faire jouer les soufflets, & avoit avec un plaisir délicieux l'air qui en étoit exprimé. Cette maladie est très-ordinaire aux jeunes filles, elle peut même passer pour une de ces affections qui leur sont propres. Quoiqu'il y ait quelques observations rapportées par Riviere Rhodius & Schenkius qui prouvent que les hommes n'en sont pas tout-à-fait exemts, ces faits sont très-rare & souvent peu constatés, il en est de même des prétentions de Reiselius & de Primerose, & des histoires qu'ils rapportent, d'où il résulteroit que des maris ont été attaqués de cette maladie lorsque leurs femmes étoient enceintes, ou s'étoient exposés aux causes qui la produisent ordinairement, ou, pour mieux dire, ces histoires sont évidemment fausses, & ces prétentions ridicules; il ne manqueroit plus pour porter le dernier coup à l'état de mari, que de lui faire partager les maladies de sa femme, & de le charger



charger des peines de ses dérangemens après l'avoir rendu responsable de sa sagesse, en le couvrant de ridicule & de honte lorsqu'elle en manque. On assure aussi que les animaux sont sujets au *pica*; Schenkius dit l'avoir observé dans des chats, *centur. 4. observ. 45.* On en voit aussi des exemples dans les chiens & les cochons; rapportés dans les *actes philosophiques anglois, vol. I. p. 741.* Les pigeons, sans en être attaqués, mangent souvent du petit gravier du sable, béquettent les murs, & les autruches dévorent du fer, d'autres oiseaux avalent des cailloux, mais c'est plutôt pour aider leur digestion naturelle que par maladie.

Les jeunes filles auxquelles cette maladie est familière, commencent souvent d'assez bonne heure à s'y adonner; l'exemple, les invitations de leurs amies, quelquefois l'envie de devenir pâles, un dérangement d'estomac, peut-être aussi d'esprit, sont les premières causes de cette passion; dès-lors l'appétit ordinaire cesse, les alimens qu'elles aimoient autrefois leur paroissent insipides, mauvais; elles deviennent tristes, rêveuses, mélancoliques, fuient la compagnie, se dérobent aux yeux de tout le monde pour aller en cachette satisfaire leur appétit dépravé; elles mangent les choses les plus absurdes, les plus sales, les plus dégoûtantes avec un plaisir infini, les choses absolument insipides flattent délicieusement leur goût; ce plaisir est bientôt une passion violente, une fureur qu'elles sont forcées de satisfaire, malgré tout ce que la raison peut leur inspirer pour les en détourner; la privation de l'objet qu'elles appetent si vivement, les jette dans un chagrin cuisant, dans une noire mélancolie, & quelquefois même les rend malades; si au contraire elles la satisfont librement, leur estomac se dérange de plus en plus, toutes ses fonctions se font mal & difficilement; il survient des anxiétés, des nausées, des rots, des gonflemens, douleurs, pesanteurs, ardeurs d'estomac, vomissement, constipation; la langue s'empare de leurs membres, les rots disparoissent de dessus leur visage, la pâle blancheur du lis ou une pâleur jaunâtre prend leur place, leurs yeux perdent leur vivacité & leur éclat, voyez PALES COULEURS, & leur tête panchée languissamment & sans force, ne se soutient qu'avec peine sur le col; fatiguées au moindre mouvement qu'elles font, elles sentent un malaise; lorsqu'elles sont obligées de faire quelque pas, & sur-tout si elles montent, alors elles sont essouffées, ont de la peine à respirer, & éprouvent des palpitations violentes: on dit alors qu'elles ont les pâles couleurs, ou qu'elles sont oppilées. Voyez PALES COULEURS, OPPILATION. Cette maladie ne tarde pas à déranger l'excrétion menstruelle, si son dérangement n'a pas précédé & produit le *pica*, comme il arrive souvent, à-moins qu'il ne survienne avant l'éruption des règles.

On a beaucoup disputé sur la cause & le siège de cette maladie; les uns ont prétendu que son siège étoit dans l'estomac, & ne dépendoit que de l'accumulation de mauvais sucs; les autres l'ont regardée comme une maladie de la tête, & en ont fait une espèce d'affection mélancolique. Parmi les premiers, les uns ont cru avec Aphrodisée que les mauvais sucs qui se ramassoient dans l'estomac étoient de la même nature que les alimens, ou que les choses qui étoient l'objet de l'appétit, & que c'étoit en vertu de ce rapport, de cette sympathie qu'on les appétoit; ils se fondaient sur ce que tous les sucs étant viciés, ils devoient exciter l'appétit de mauvais alimens, comme l'estomac sain ou les sucs bons font désirer des alimens de même nature: 2<sup>o</sup> ceux qui font d'un tempérament bilieux ne voient en songe que des incendies; les pituiteux ont toujours devant les yeux de l'eau, des débordemens, &c. il en doit être de même

Tom. XII.

des sucs d'une telle espèce déterminée, ils doivent frapper l'imagination d'une telle façon, & lui représenter les alimens analogues; les sucs acides, faire désirer les fruits aigrelets; les sucs brûlés, du charbon, &c. & par conséquent en faire naître l'appétit. Les autres pensent avec Avicenne que les sucs de l'estomac sont d'une nature contraire, & que cette contrariété est la cause du *pica*, alors ces prétendus alimens sont l'effet des remèdes; il ne leur manque pas de raison pour étayer & confirmer leur sentiment. 1<sup>o</sup> L'appétit des choses analogues au suc de l'estomac ne devroit jamais se rassasier, & devroit au contraire toujours augmenter, parce que ces sucs recevroient toujours plus de force & d'activité de la part des choses qui seroient prises en guise d'aliment; ce qui n'arrive pas. 2<sup>o</sup> Est-il probable que les sucs puissent s'altérer au point d'être comme du bois pourri, de la boue, du plomb, &c.? 4<sup>o</sup> Il n'est pas plus naturel que l'estomac se porte vers des choses dont il regorge. 4<sup>o</sup> Dans la soif & la faim, les objets désirés sont propres à faire cesser l'état forcé du gosier & de l'estomac, parce qu'ils lui sont contraires, &c. On pourroit encore ajouter à cela que les personnes bilieuses desirent avec ardeur les fruits acides, opposés à la nature & à l'action de la bile. 2<sup>o</sup> Que les personnes attaquées du *pica* font bien moins incommodes de l'usage des choses absurdes & nuisibles, quel que immodéré qu'il soit, qu'elles ne le seroient si elles n'avoient pas cette maladie, si elles ne s'y portioient pas avec cette fureur. 3<sup>o</sup> Enfin qu'il est rare qu'on souhaite passionnément une chose dont la jouissance n'est pas un besoin, un bien, en même tems qu'elle est un plaisir. Toutes ces raisons donnent beaucoup de vraisemblance à ce sentiment; les expériences & les observations de M. Reaumur lui donnent encore un nouveau poids. Cet illustre académicien dit avoir trouvé une analogie entre les sucs digestifs de ces malades & les choses qu'ils mangeoient, & cette analogie étoit telle que ces choses se dissolvoient très-facilement dans leurs sucs, ainsi que celles qui aimoient la craie, la chaux, &c. avoient des sucs légèrement acides qui dissolvoient très-bien tous les absorbans, alkalis, &c. Ces expériences n'ont pas été poussées assez loin, & ne sont pas assez générales pour avoir la force de la démonstration; mais cette opinion peut toujours passer pour une hypothèse ingénieuse, bien fondée & très-vraisemblable. Mais, demandera-t-on, n'y a-t-il point de vice d'imagination, de délire? Ceux dont nous venons d'exposer le sentiment, prétendent qu'il n'y a point de dérangement de raison, qu'il n'y a qu'une dépravation de cupidité, & qu'ainsi on ne doit pas plus regarder le *pica* comme délire, que la faim canine, que l'érotomanie, le satyriasis, cas où les besoins naturels sont simplement portés à un trop haut degré & dépravés.

Cependant on ne pourra guère s'empêcher de regarder le *pica* comme une espèce de délire, si l'on fait attention. 2<sup>o</sup> Qu'on peut délirer & raisonner très-bien. 2<sup>o</sup> Que le délire n'exclut pas les motifs des actions qu'on fait, qu'il est même très-vraisemblable que la plupart des délires ne consistent que dans des fausses apperceptions, & qu'étant supposées vraies, comme elles le paroissent au fou, toutes leurs actions faites en conséquence sont raisonnables; un homme qui regarde tous les assistans comme ses ennemis, comme des gens qui veulent l'assassiner, s'empporte contre eux en injures & en coups quand il peut, y a-t-il rien de plus naturel? 3<sup>o</sup> On pourra bien dire qu'une fille mange de la craie, de la chaux, de la terre, parce qu'elle a de l'acide dans l'estomac; mais expliquera-t-on par-là cette ardeur à se cacher, cette passion violente qui subsiste long-tems après que tous les acides seront détruits? Et pourquoi tous les enfans qui sont si fort tourmentés par l'acide, n'ont-

Z z z

ils pas le *pica*, &c? Comment expliquera-t-on d'ailleurs l'appétit du coton, du plomb, de la poix, de l'air, des excréments, &c? y a-t-il des fucs propres à les digérer? y a-t-il un vice dans ces humeurs qui exige ces corps pour remède & dont le vice en puisse être corrigé? 4<sup>o</sup> N'est-il pas naturel de regarder cette affection comme dépendante de la même cause que la passion de compter les carreaux, les vitres, les solives d'une chambre, de se plaire à la vue de certains objets laids, sales ou déshonnêtes, de rechercher avec fureur quelque odeur désagréable, comme celle des vieux livres pourris, d'une chandelle, d'une lampe mal éteinte, & même des excréments? Ces symptômes familiers, de même que le *pica* aux chlorotiques, annoncent évidemment & de l'aveu de tout le monde un délire mélancolique, & l'on ne s'avise pas de leur attribuer de l'efficacité pour la guérison du dérangement qui en est la cause. Voyez PALES COULEURS. 5<sup>o</sup> Parcourons les causes qui produisent ordinairement le *pica*, nous verrons presque toujours un vice dans l'excrétion menstruelle, ou des chagrins, des inquiétudes, des passions vives retenues, des desirs violens étouffés, des besoins naturels, pressans, non satisfaits par vertu, par crainte & par pudeur; quelles autres causes sont plus propres à déranger l'estomac & l'imagination? Nous pourrions ajouter bien d'autres preuves qui se tirent de l'état de ces malades, de leur manière d'agir, de se comporter, &c. qu'on peut voir tous les jours, & qu'on auroit de la peine à décrire: chacun peut là-dessus prendre les éclaircissements convenables, les occasions en sont malheureusement assez fréquentes.

Les femmes enceintes sont sujettes à une dépravation d'appétit fort singulière, & qui est fort analogue au *pica*; les auteurs qui ne se piquent pas d'une exactitude scrupuleuse confondent ordinairement ces deux affections qui sont cependant différentes; celle qui est propre aux femmes enceintes s'appelle en latin & en français *malacia*, nom dérivé du grec *μαλακία*, je molis; quelques auteurs l'ont attribué à l'état de mollesse, ou de relâchement des femmes enceintes; ce qui constitue le *malacia*, est un goût particulier pour une seule espèce d'aliment à l'exclusion de toute autre; mais cet aliment n'est pas nécessairement & par lui-même mauvais, absurde, il est toujours nutritif; ce sont, par exemple, des fruits d'une telle espèce, du riz, des poulets, des anchois, des harengs; il n'y a que l'aliment pour qui l'on s'est déterminé qui plaise, qui ait un goût délicieux, qui se digère facilement; les autres rebutent, déplaisent, pèsent sur l'estomac: & quoiqu'il y ait de ces alimens dont on dût d'abord s'ennuyer, ou dont on pût être incommodé à la longue, comme des harengs, des anchois; cependant on ne s'en dégoûte point, & on n'en ressent aucun mauvais effet. Cet appétit déterminé commence à se déclarer pour l'ordinaire vers le quarantième jour de la grossesse, & cesse à la fin du troisième mois ou au commencement du quatrième. Il me paroît qu'on doit distinguer cette affection des *envies* des femmes enceintes, par lesquelles elles desirer la possession de quelque objet, un joyau, un fruit, un mets particulier, elles sont satisfaites dès qu'elles l'ont obtenu; & si elles ne peuvent pas l'avoir, ou n'osent pas le demander, elles en sont incommodées, risquent de se blesser, & on prétend que l'enfant en porte la marque. Voyez ENVIE, TACHE, &c.

Le *pica* est une maladie très-sérieuse; elle est ordinairement ou la suite & l'effet de quelque obstruction du dérangement du flux menstruel, ou l'avant-coureur & la cause de ces maladies, elle affoiblit toujours le tempérament, gâte l'estomac, & prépare pour la suite une source inépuisable & féconde d'incommodité; ainsi les filles qui n'en meurent pas,

restent long-tems languissantes, malades; dans une espèce de convalescence difficile. Cette maladie est plus ou moins dangereuse, suivant la qualité des objets de l'appétit, suivant la violence de la passion & l'intensité des symptômes qui s'y joignent. Il est évident qu'un usage & un usage immodéré du poivre, du sel, des épices peut faire plus de ravages que ce même usage limité, ou que l'usage des terreux, de la craie, &c. Fernel a vu survenir un ulcère à la matrice, dont la malade mourut, à l'appétit déréglé du poivre trop abondamment satisfait; le danger est bien plus grand, si le plomb & ses préparations sont l'objet de l'appétit; personne n'ignore les funestes accidens, la terrible colique qu'occasionne ce métal pris intérieurement par lui-même, ou par les parties hétérogènes vénéneuses dont il est altéré. Voyez PLOMB, COLIQUE DES PEINTRES. Tulpius rapporte l'observation d'une jeune fille, qui mangeoit avec avidité de petites lames de plomb bien divisées; elle tomba en peu de tems dans une maladie affreuse à laquelle elle succomba; sa langue étoit sèche, ses hypocondres resserrés, la rate obstruée, l'estomac douloureux, le ventre confusé; sans cesse tourmentée par des suffocations de matrice, par des défaillances fréquentes, elle ne put trouver du soulagement dans aucun remède. Nicol. Tulp. observ. medicar. lib. IV. Ce qui redouble souvent la difficulté de la guérison, c'est que ces malades cachent aussi long-tems qu'il leur est possible leur état, & on ne le découvre que tard, qu'après que le mal est invétéré & rendu plus opiniâtre; d'ailleurs lors-même qu'on s'en apperçoit & qu'on veut y remédier, les malades sont peu dociles, elles ne veulent pas se priver du plaisir de satisfaire à leur passion, souvent elles ne le peuvent pas; & si elles rencontrent des médecins imprudens par trop de sévérité, qui leur défendent tout usage des mets pour lesquels elles sont passionnées, & des parens trop rigides & trop scrupuleusement attentifs à observer l'ordonnance du médecin, elles deviennent tristes, mélancoliques & sérieusement malades. Le *malacia* n'est pas une maladie, il n'y a point de danger à laisser suivre aux femmes enceintes leur caprice, il y en auroit à les en empêcher; elles n'en éprouvent pour l'ordinaire aucune incommodité, ni elles, ni l'enfant qu'elles portent; cependant lorsque les alimens pour lesquels elle s'est déterminée sont d'un mauvais caractère, trop sales, trop épicés, que ce sont des poisons, par exemple, des séchés & endurcis par le sel & la fumée, il est certain que le chyle qui s'en forme ne sauroit être bien bon; on doit, autant qu'on peut, faire en sorte par les avis, les invitations, que la femme en use sobrement, il faut aussi pour cela lui présenter des mets agréables, d'une nature opposée qui puisse modérer & contrebalancer l'action des autres, on les mêle pour cela souvent ensemble.

Quand on se propose de guérir une fille atteinte du *pica*, il est très-important de s'attirer sa confiance, de lui faire approuver & désirer le soin qu'on va prendre de sa santé; on peut réussir en cela, en la plaignant, en compatissant à ses peines, en se prêtant à ses goûts, à la passion; on ne la déçoit pas, on se garde bien d'en faire un crime & de la défendre; on assure au contraire que c'est une maladie indépendante de la volonté, qui même peut être bien lorsqu'elle est modérée; on se contente d'en faire voir les inconvéniens, on insiste sur tout sur les atteintes que la beauté pourroit en recevoir. On touche rarement cette corde sans succès; il est facile de prouver combien cet appétit déréglé fait du tort à un joli visage, on a toujours quelques exemples connus à citer; on peut engager par-là les malades à se modérer dans l'usage de ces choses absurdes, à en diminuer tous les jours la quantité,



à faire quelques remèdes; on promet une prompte guérison, le retour de la santé, de la beauté & de l'embonpoint; on peut aussi en s'insinuant adroitement dans l'esprit de ces jeunes & timides malades, en flattant ainsi leurs desirs, s'instruire de la cause qui a déterminé la maladie & des corps qui en sont l'objet; choses qu'elles s'obstinent d'autant plus à cacher qu'elles sont plus ridicules & qu'il est cependant très-important que le médecin sache. N'est-il pas bien naturel qu'elles refusent d'avouer que leur appétit les porte violemment à manger du cuir pourri, par exemple, des matières fécales? & quand la cause de cette maladie se trouve être une envie de se marier, qu'il leur est défendu de faire paroître & encore plus de satisfaire; quelle peine ne doit-il pas leur en coûter pour rompre le silence? Cependant de quelle utilité ces fortes d'aveux ne sont-ils pas pour le médecin? Utilité au reste qui reflue sur la malade. Lorsqu'on est instruit de la cause du mal, on y apporte le remède convenable: dans l'exemple proposé, on n'a point de secours plus approprié que le mariage, il remplit, en guérissant, ces trois grandes conditions si difficiles à réunir, *ciò, iud & jucundè*. Voyez MARIAGE. Lorsque la maladie est l'effet d'une suppression ou d'un dérangement dans l'excrétion menstruelle, il faut avoir recours aux emmenagogues variés suivant les cas. Voyez REGLES, SUPPRESSION, (*maladie de la*). Cependant on doit engager la malade à user des mets succulents & de facile digestion, l'estomac affaibli se fortifie par les stomachiques amers, aloétiques; on distrait & on récrée l'esprit triste & rêveur par les promenades, les parties de plaisir; les compagnies agréables, les spectacles, la musique, les concerts, &c. parmi les remèdes intérieurs, il faut choisir ceux qui sont les plus appropriés à l'espèce de dérangement d'estomac qu'a occasionné l'abus des aliments ou des corps qui étoient l'objet des délires mélancoliques; il faut opposer aux spiritueux aromatiques, à l'alcali caustique, les légers apéritifs délayans, &c. aux terreux, invivifiants, les toniques, les martiaux, les forts apéritifs; & si quelque maladie comme les obstructions de viscères, les pâles - couleurs y sont survenues, alors il faut diriger & varier le traitement en conséquence. Voyez OBSTRUCTION, PALES-COULEURS, &c. (b)

PICARA, (*Géog. mod.*) province de l'Amérique méridionale, au nouveau royaume de Grenade. Elle est bornée par les grandes montagnes des Andes, du côté de l'orient. (D. J.)

PICARDIE, LA, (*Géog. mod.*) province de France, bornée au nord par le Hainaut, l'Artois & la mer; au midi par l'île de France; au levant par la Champagne, & au couchant par la Manche & la Normandie. Elle a 48 lieues du levant au couchant, & 38 du midi au nord. Ses principales rivières sont la Somme, l'Oyfe, la Cauchè, la Scarpe, la Lys, & l'Aa. Cette province est abondante en blé & autres grains.

On divise la Picardie en haute, moyenne & basse. La haute comprend le Vermandois & la Tiérache; la moyenne, l'Amiénois & le Santerre; la basse comprend le pays reconquis, le Boulenois, le Ponthieu & le Vimeu. Les fabriques & les manufactures y occupent beaucoup de monde, on y fait quantité de serges, de camelors, d'étamines, de pannes & de draps; il y a plusieurs verreries. On voit dans la forêt de la Fère, au château de saint Gobin, la manufacture des glaces, d'où on les transporte à Paris pour être polies.

Outre le gouvernement militaire de Picardie, qui comprend trois lieutenances générales, il y a des gouverneurs particuliers de villes & citadelles. Amiens est la capitale de la province.

Tout XII,

On compte quatre évêchés dans le gouvernement de Picardie, tel qu'il est aujourd'hui: Amiens & Boulogne sont suffragans de l'archevêché de Rheims; Arras & saint Omer en Artois, sont sous la métropole de Cambrai.

Le nom de Picardie n'est pas ancien, & ne se trouve en aucun monument avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, où Guillaume de Nangis a appelé ce pays Picardie. Matthieu Paris parlant de la rébellion arrivée l'an 1229 à Paris, entre les bourgeois & les clercs ou écoliers de l'université, dit que les auteurs de ce trouble, furent ceux qui étoient voisins de la Flandre & qu'on nommoit communément Picards.

La Picardie ayant été conquise par Clodion, tomba sous la domination des rois Francs; ce prince établit à Amiens son siège royal. Méroué lui succéda, ainsi que Childeric son fils. Ensuite la Picardie échut en partage à Clotaire fils de Clovis, & resta sous la domination des rois de France, jusqu'à Louis le débonnaire, qui y établit en 823 des comtes qui devinrent presque souverains.

Philippe Auguste s'arrangea de cette province avec Philippe d'Alsace, comte de Flandres. En 1235 Charles VII. engagea toutes les villes situées sur la Somme au duc de Bourgogne, pour quatre cent mille écus. Louis XI les retira en 1463, & depuis ce tems-là, la Picardie n'a plus été aliénée. (D. J.)

PICARDS, (*Hist. ecclési.*) nom d'une secte qui s'établit en Bohême au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, & qui y fut cruellement persécutée. Elle eut pour chef un prêtre qui s'appelloit Jean, & qu'on nomma Picard, parce qu'il étoit de Picardie; d'autres l'ont nommé Martin, & d'autres Loquis.

L'article que Bayle a donné de la secte des Picards ne lui fait pas honneur, & on ne peut assez s'étonner que ce génie si fin dans la critique des historiens de la Grèce & de Rome, se soit plu à adopter les contes ridicules qu'il avoit lus sur les malheureux Picards. Ajoutez que son article est sec & entièrement tiré de Varillas, hardi conteur de fables, qui a ici copié celles d'Enée Sylvius, lequel déclare avoir rapporté ce que d'autres ont dit, & avoir écrit bien des choses qu'on ne croyoit point; c'est son propre aveu; *aliorum*, dit-il, *dicitur recenseo, & plura scribo quam credo*.

Lafitius rapporte que le prétendu Picard arriva en Bohême en 1418, du tems de Wencellus, surnommé le saintant & l'ivrogne; qu'il y vint accompagné d'environ quarante autres, sans compter les femmes & les enfans; que ces gens-là disoient qu'on les avoit chassés de leur pays à cause de l'évangile. Le jésuite Balbinus dans son *epitome rerum Bohemicarum*, liv. II. dit la même chose, & n'impute aux Picards aucuns des crimes, ni aucune des extravagances qu'Enée Sylvius leur attribue.

Jean Schlecta, secrétaire de Ladislas roi de Bohême, rendant compte à Erasme des diverses sectes qui partageoient la patrie, entre dans de plus grands détails sur celle des Picards. Ces gens-là, dit-il, ne parlent du pape, des cardinaux & des évêques, que comme de vrais antechrists, ils ne croient rien ou fort peu des sacrements de l'Eglise. Ils prétendent qu'il n'y a rien de divin dans le sacrement de l'Eucharistie, affirmant qu'ils n'y trouvent que le pain & le vin consacré, qui représentent la mort de Jésus-Christ, & ils soutiennent que ceux qui adorent le Sacrement sont des idolâtres, ce Sacrement n'ayant été institué que pour faire la commémoration de la mort du Sauveur, & non pour être porté de côté & d'autre, parce que Jésus-Christ qui est celui qu'il faut honorer du culte de latrerie, est assis à la droite de Dieu le pere. Ils traitent d'ineptie les suffrages des Saints, & les prières pour les morts, aussi-bien que la confession auriculaire, & la pénitence im-

Z z z ij

posée par les Prêtres. Ils disent enfin que les vigiles & les jeûnes font le fard de l'hypocrisie ; que les fêtes de la vierge Marie, des apôtres, & des autres saints font des inventions de gens oisifs. Ils célèbrent pourtant les dimanches & les fêtes de Noël & de la Pentecôte. *Epist. Erasim. Liv. XIV.* Ce récit de Schlesta nous apprend manifestement que les *Picards* n'étoient autres que des Vaudois, & M. de Beaufobre a démontré cette identité dans son histoire de la guerre des Hussites. Vous en trouverez l'extrait dans le dictionn. de M. de Chauvigné, qui a fait un excellent article des *Picards*. Voici en peu de mots le précis de ce qui les concerne.

Les Vaudois étoient en Bohême dès l'an 1178 ; des disciples de Valdo s'y réfugièrent, & furent fort bien reçus à Zátée & à Launitz, deux villes voisines situées sur la rivière d'Elbe, & assez proche des frontières de Misnie, par où les Vaudois entrement vraisemblablement en Bohême ; une partie du peuple suivoit alors le rit grec, pendant que la noblesse & les grands qui avoient commerce avec les Allemands leur voisins, & qui se conforment ordinairement à la cour, suivoient pour la plupart le rit latin ; mais ce rit ayant été introduit par force, n'en étoit que plus désagréable au peuple. Les Vaudois ayant trouvé de l'humanité & de l'accueil dans les habitants de ces deux villes, leur firent connoître les superstitions que le tems avoient introduites dans la religion chrétienne, & les affermirent dans l'aveu qu'ils avoient déjà pour l'église romaine.

Ces peuples conservèrent l'exercice public du rit grec, jusques vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, que l'empereur Charles IV & l'archevêque Ernest l'interdirent à la sollicitation des papes, & à la poursuite des moines. Le rit latin ayant été établi par-tout, les peuples s'assemblerent dans les bois, dans les solitudes & dans les châteaux de quelques gentilshommes qui les protégeoient. Mais quand les troubles s'élevèrent en Bohême, & que la nation leva l'étendard contre le pape, ces *Picards*, ces Vaudois cachés, commencèrent à se montrer ; ils s'en mêlèrent quelques-uns parmi les Taborites ; d'autres qui se virent en assez grand nombre dans une île que forme la rivière de Launitz, assez près de Neuhaus, dans le district de Bechin, prirent les armes & furent défaits par Ziska.

On peut réduire à trois chefs, les preuves qui justifient que ces *Picards* étoient Vaudois : 1<sup>o</sup> le principal prêtre qu'on leur donne : 2<sup>o</sup> les dogmes qu'on leur attribue : 3<sup>o</sup> les crimes, les folies, & les hérésies qu'on leur impute : tout quadre avec les Vaudois.

I. Théobalde dit que leur principal prêtre s'appelloit Martin de Moravet. Laurens de Byzin, chancelier de la nouvelle Prague sous Wencelas, qui a écrit un journal de la guerre des Hussites, *diarium de bello Hussico*, raconte qu'au commencement de 1420, quelques prêtres Taborites débiterent de nouvelles explications des prophéties, & annoncèrent un avènement prochain du fils de Dieu pour détruire ses ennemis, & pour purifier l'église. « Le principal auteur de cette doctrine, dit Laurens de Byzin, étoit un jeune prêtre de Moravie, fort bel esprit & d'une prodigieuse mémoire ; il se nommoit Martin, & fut surnommé *Loquis*, parce qu'il prêchoit avec une hardiesse étonnante ses propres pensées, & non celles des saints docteurs. Ses principaux associés furent Jean Olczin, le bachelier Markold, le fameux Coranda, & autres prêtres Taborites. Martin de Moravet ou de Moravie, surnommé *Loquis*, le principal prêtre des *Picards*, est donc un prêtre Taborite, un collègue du fameux Wencelas Coranda, qui fit tant de bruit dans ce parti, & qui avant & depuis la mort de Ziska, fut à la tête des

affaires. De-là il s'ensuit qu'au fond les *Picards* sont des Taborites, & que les accusations d'incestes & de nudités qui leur ont été intentées, sont de pures calomnies, puisque tout le monde convient que les Taborites n'en furent jamais coupables.

Martin de Moravie fut pris avec un autre prêtre, & envoyé à Conrad, archevêque de Prague, qui, après les avoir gardés dans un cachot pendant plusieurs mois, les fit jeter tous deux dans un tonneau de poix ardente. Quel étoit leur crime ? c'étoit d'avoir soutenu jusqu'à la mort, & sans avoir jamais voulu se rétracter, que le corps de Jésus-Christ n'est qu'au ciel, & qu'il ne faut point se mettre à genoux devant la créature, c'est-à-dire devant le pain de l'Eucharistie. Voilà un prêtre *picard* qui a tout l'air vaudois.

II. Les dogmes des *Picards* & des Vaudois sont les mêmes ; nous l'avons déjà vu par le détail que Schlesta fait des opinions des *Picards* de Bohême. Ils soutenoient qu'il ne faut point adorer l'Eucharistie, parce que le corps de Jésus-Christ n'y est point, le seigneur ayant été élevé au ciel en corps & en ame ; que le pain & le vin de l'Eucharistie demeurent toujours du pain & du vin, &c. Ce sont-là des doctrines vaudoises & purement vaudoises.

Les accusations mêmes font des usages vaudois déguisés en dogmes ; par exemple, les Vaudois ne reconnoissoient point de sainteté attachée aux autels, & n'en faisoient point une condition du service divin. Si cela étoit, disoient leurs adversaires, vous feriez donc dans les temples ce que les maris & les femmes font dans les maisons ? La conséquence fut transformée en dogme. Les *Picards*, dit-on, ont commerce avec leurs femmes dans les lieux sacrés ; ce sont donc des misérables qu'il faut exterminer.

Les prêtres vaudois étoient mariés, & ils soutenoient que leurs mariages étoient légitimes. Quoi ! disoient leurs ennemis, un prêtre sortant du lit de sa femme approchera des autels ? Autre conséquence convertie en dogme.

Les Vaudois n'adoroient point le sacrement, & ne fléchissoient point le genou dans les églises à la vue du pain sacré. Autre conséquence. Il n'est pas nécessaire d'adorer Dieu.

Ajoutez à cela les autres dogmes attribués aux *Picards* par Schlesta. Ils n'invoquoient point les saints ; ils ne prioient point pour les morts ; ils n'admettoient point la confession auriculaire, &c. Si ce ne sont pas-là des vaudois, ce sont des gens qui leur ressemblent parfaitement, & qui peuvent bien leur être associés.

III. Les crimes, les folies & les hérésies qu'on leur attribuent, persuadent encore que les pauvres *Picards* exterminés en Bohême étoient de véritables vaudois ; c'est ce dont on trouvera les preuves détaillées dans l'ouvrage de M. de Beaufobre : nous y renvoyons le lecteur.

Nous remarquerons seulement que la nudité qu'on leur impute est une pure fausseté, & que les *Picards* n'ont jamais été admissibles. On n'apporte que deux preuves dans l'Histoire, de la nudité *picarde* : la première est le témoignage du prêtre Taborite, & du docteur Gitzinus ; ils n'accusent pourtant pas les *Picards* d'une nudité pratique, mais seulement d'enseigner que les habits n'étoient point nécessaires, & que si ce n'étoit le froid, on pourroit aussi bien aller nud que vêtu. Ce n'est donc par ces deux témoins qu'une erreur spéculative qui ne conclut rien pour la pratique, encore moins pour ces ridicules opinions, que la nudité est un privilège de la liberté ou de l'innocence.

La seconde preuve qu'on donne de la nudité des *Picards*, est tirée de ce qu'on fit le rapport à Ziska que ceux qui s'étoient fortifiés dans une île y alloient tout nus, & commettoient sans honte toutes sortes



**P** infamies : cette preuve n'est qu'un conte absurde qu'on inventa contre des malheureux qu'on vouloit sacrifier ; & ce qui réfute pleinement la fausseté de ce bruit, c'est qu'entre tant de *picards* que Ziska saisi dans cette île, & qu'il fit périr, on ne voit pas dans l'Histoire qu'un seul ait été trouvé nud. De plus, comment se persuader que la noblesse de Moravie, qui protégeoit les *picards* de son pays, ait pu soutenir des fanatiques qui donnoient dans l'excès ridicule de se faire une religion de la nudité ? Enfin, comment imaginer que d'infâmes voluptueux souffrent constamment les plus cruels supplices, & qu'ils embrasent volontairement une mort cruelle qui les va priver de tous les plaisirs après lesquels ils couraient ? Ajoutez à toutes ces preuves le témoignage du jésuite Balbinus, qui ne doit pas être suspecté de favoriser ces hérétiques ; & néanmoins il convient que c'est à tort qu'on a accusé les *Picards* à cet égard, & il reproche à Théobald d'avoir donné mal-à-propos aux Adamites le nom de *Picards*. Balbin. *Epitom. rer. Bohem. lib. IV. pag. 449*. Voici ce que les Théologiens catholiques les plus modérés pensent des *Picards* : ils disent que ce fut une secte d'hérétiques qui s'élevèrent en Bohême dans le xv. siècle, & qui prirent ce nom de leur chef appelé *Picard*, natif des Pays-bas.

Que ce fanatique se fit suivre d'un assez grand nombre d'hommes & de femmes, qu'il prétendoit, disoit-il, rétablir dans le premier état d'innocence où Adam avoit été créé ; c'est pourquoi il prenoit aussi le titre de *nouvel Adam*.

Que sous ce prétexte il établit comme un dogme parmi ses sectateurs, la jouissance des femmes, ajoutant que la liberté des enfans de Dieu consistoit dans cet usage, & que tous ceux qui n'étoient pas de leur secte étoient esclaves. Mais quoiqu'il autorisât la communauté des femmes, ses disciples ne pouvoient cependant en jouir sans sa permission, qu'il accordoit aisément, en disant à celui qui lui présentait une femme avec laquelle il desiroit avoir commerce : *Va, fais croître, multiplie & remplis la terre*. Il permettoit aussi à cette populace ignorante d'aller toute nue, imitant en ce point comme en l'autre les anciens Adamites. Voyez ADAMITES.

Les *Picards* avoient établi leur résidence dans une île de la rivière de Lanfnecz, à quatorze lieues de Thabor, place forte, où Ziska, général des Hussites, avoit son quartier principal. Ce guerrier instruit des abominations des *Picards*, marcha contre eux, s'empara de leur île, & les fit tous périr par le fer ou par le feu, à l'exception de deux qu'il épargna, pour s'instruire de leur doctrine. Dubrav. *liv. VI. Sponde ad ann. chr. 1420*.

**PICAREL**, f. m. *imaris*, (*Hist. nat. Ichthol.*) poisson de mer. On lui a donné à Antibes le nom de *garon*, & en Languedoc celui de *picarel*, parce qu'il pique la langue lorsqu'il est desséché & salé. C'est une espèce de mendole qui est toujours blanche, cependant il est plus étroit & plus court que la mendole, car il n'a que la longueur du doigt. Le museau est pointu ; il y a de chaque côté sur le milieu du corps une tache noire & des traits argentés & dorés, mais peu apparens, qui s'étendent depuis la tête jusqu'à la queue ; au reste il ressemble à la mendole par les nageoires, les aiguillons, la queue, &c. Rondelet, *hist. des poissons*, liv. V. chap. xiv. Voyez MENDOLE, poisson.

**PICATAPHORE**, f. m. (*Astrolog. judic.*) Les Astrologues appellent ainsi la huitième maison céleste, par laquelle ils font des prédictions touchant la mort & les héritages des hommes. On la nomme encore *porte supérieure*, lieu paresseux, maison de mort & des héritages. Ranzovius, dans son *tractatus astrolog.* part. II. a traité toutes ces fadeuses ridicules. (*D. J.*)

**PICAVERET**, voyez LINOTE.

**PICCA-FLOR**, f. m. (*Hist. nat. Ornithol.*) c'est le nom que les Espagnols donnent au colibri ou à l'oiseau-mouche, à cause qu'il ne vit que du suc des fleurs. Son article est fait au mot COLIBRI.

Rien n'égale la beauté du plumage de ces charmans oiseaux ; ils font leurs nids avec tout l'art & les précautions possibles ; cependant ils n'en font que trop souvent chassés par des grosses & cruelles araignées, qui y viennent pour fucer les œufs ou le sang des pauvres petits colibri.

Presque tous les auteurs assurent que cet oiseau n'habite que les pays chauds ; mais M. de la Condamine déclare qu'il n'en a vu nulle part en plus grande quantité que dans les jardins de Quito, dont le climat tempéré approche plus du froid que de la grande chaleur. *Mém. de l'acad. des Scienc. 1745. (D. J.)*

**PICEA ABIES**, (*Jardinage*) est une espèce de sapin vulgairement appelé *epicia*, & semblable à l'if pour le bois & la feuille, qui ne tombe point ; il s'élève plus haut, sans être ni si garni ni si beau. Le *picca* produit de la graine qui le perpétue. On le place ordinairement dans les parcs entre les arbres isolés des allées doubles, ou dans les bosquets verts.

**PICELLO**, (*Géog. mod.*) ville ou bourg de l'Anatolie sur la mer Noire, entre Penderachi & Samastiro. C'est l'ancienne *Psyllium* de Ptolomée.

**PICENTIA**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, capitale des Picentins. Cette ville étoit dans les terres. Les habitans furent chassés de leur ville pour avoir pris le parti d'Annibal. Léander & Mazella disent qu'on la nomme présentement *Vicentia*. 2°. Il y avoit une autre ville d'Italie du nom de *Picentia* ; elle étoit dans le Latium, selon Denis d'Halicarnasse, l. V.

**PICENTINORUM GENS**, **PICENTINI** & **PICENTES**, (*Géogr. anc.*) peuples d'Italie. Ils habitoient sur la côte de la mer de Toscane, depuis le promontoire de Minerve, qui les séparoit de la Campanie, jusqu'au fleuve Silarus, qui étoit la borne entre les Picentins & les Lucaniens. Dans les terres ils s'étendoient jusqu'aux limites des Samnites & des Harpini ; limites qui nous sont néanmoins absolument inconnues.

**PICENUM**, (*Géog. anc.*) contrée d'Italie à l'orient de l'Umbrie, & connue aussi sous le nom d'*ager Picens*. Les habitans de cette contrée étoient appelés *Picentes* ; ils étoient différens des *Picentini*, qui habitoient sur la côte de la mer inférieure. Ce peuple étoit si nombreux, que Plin., *lib. III. cap. xviii.* fait monter à trois cens soixante mille le nombre des *Picentes* qui se soulevèrent aux Romains. Les bornes du *Picenum* proprement dit, s'étendoient le long de la côte, depuis le fleuve Eſus jusqu'au pays des *Præutiani*. Dans un sens plus étendu, le *Picenum* comprenoit le pays des *Præutiani* & le territoire de la ville Adria.

J'ai dit que les Picentins, *Picentini*, habitoient sur la côte de la mer inférieure ; j'ajoute ici que ce peuple étoit une colonie de Sabins, qui étant sortis de *Picenum*, aujourd'hui la Marche d'Ancone, s'emparèrent d'une partie de la Campanie. Ils possédoient le canton de terre où est à-présent la partie occidentale du Principat méridional, entre le cap Campanella & le fleuve Sêlo. On croit que Salerne étoit la capitale de ces peuples. (*D. J.*)

**PICHA-MAL**, (*Hist. nat. Botan.*) fleur qui se cultive dans l'île de Ceylan, elle est blanche & a l'odeur du jasmin : on en apporte tous les matins un bouquet au roi du pays, enveloppé dans un linge blanc, & suspendu à un bâton. Ceux qui rencontrent ce bouquet se détournent par respect. Il y a des officiers qui tiennent des terres du roi pour y planter de ces fleurs ; ils ont le droit de s'emparer de tous les endroits où ils pensent qu'elles croîtront le mieux.

**PICHET**, **PICHER**, **PICHE**, f. m. (*Marchand*

de vin.) petite cruche de terre à bec, qui leur sert à tirer du vin d'une piece pour en remplir d'autres.

PICHINCHA, (*Géog. mod.*) montagne de l'Amérique méridionale, dans l'audience de Quito, & au pied de laquelle est bâtie la ville de Quito. C'est une pointe de la Cordillière, & sur laquelle il y a un volcan, ainsi que sur la plupart des autres: celle-ci a 2434 toises au-dessus de la mer. MM. de la Condamine & Bouguer, dans leur voyage du Pérou, passerent trois semaines sur le sommet de *Pichincha*. (*D. J.*)

PICICITLI, f. m. (*Hist. nat. Ornithol.*) petit oiseau de passage des Indes occidentales espagnoles, qui ne paroît au Mexique qu'après la saison des pluies. Tout son pennage est gris, excepté la tête & le col, qui sont noirs. Nieremberg est le seul auteur qui en ait donné la description. (*D. J.*)

PICINÈ, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie entre Rome & Nole. C'est l'endroit où Sylla reçut la seconde ambassade du sénat, qui le prioit de ne pas marcher à main armée contre la ville de Rome. (*D. J.*)

PICNOSTYLE, ou PYCNOSTYLLE, f. m. (*Architect.*) c'est le moindre entre-colonne de Vitruve, qui est d'un diamètre & demi, ou de trois modules, du grec πύκνός, serré, & στυλος, colonne.

PICO, (*Géogr. mod.*) îles de l'Océan, l'une des Açores, à 3 lieues sud-est de Traial, à 4 sud-ouest de Saint-Georges, & à 12 sud-ouest quart à l'ouest de Terceira. Cette île a environ 15 lieues de circuit, & est exposée à des volcans; elle produit de meilleurs vins que toutes les autres Açores. Son nom lui vient d'une haute montagne qui y est, & qu'on appelle le *Pic* ou *Pic des Açores*. Long. de l'île, 349. 21. lat. 38. 35. (*D. J.*)

PICOL, f. m. (*Commerce*) poids dont on se sert à la Chine pour peler la soie. Il contient soixante-six catins, & trois quarts de catins; enforte que trois picols font autant que le bahar de Malaca, c'est-à-dire deux cens catins. Voyez BAHAR.

*Picol* est aussi un poids en usage en divers lieux du continent & des îles des Indes occidentales, il pèse environ vingt livres poids de Hollande. *Dictionn. de Commerce*.

PICOLETS, f. m. pl. (*Serrurerie*) les Serruriers appellent de la sorte deux petites pieces de fer rivées au côté de chaque poulée de leur tour, à-travers desquelles passent les bras qui soutiennent le support; les *picolets* sont aussi de petits crampons qui soutiennent le pêne dans la ferrure, ou plutôt qui en conduisent la queue. Il y en a de deux sortes, le *picolet* à patte & le *picolet* à rivure. Le premier se tire d'une piece de fer battue mince & large de six lignes; on plie le pied sur un mandrin fait de la hauteur & largeur de la queue du pêne; on le plie en-dehors, ce qui forme la patte qu'on perce d'un trou où passera la vis qui doit le fixer sur le palafre. Au bout du pied où il n'y a point de patte, on pratique un tenon qui entre dans une petite entaille qu'on a soin de pratiquer au palafre. Cette sorte de *picolet* ne se rive point, & on le démonte à volonté.

Le *picolet* qui se rive sur le palafre se fait comme le précédent, excepté qu'il n'a point de patte à un de ses pieds, mais deux tenons pour le river sur le palafre.

PICOLI, f. m. (*Monnaie*) monnaie de compte dont on se sert en Sicile, particulièrement à Messine & à Palerme, pour les changes & pour tenir les livres, soit en parties doubles, soit en parties simples; huit *picolis* valent un ponti, & six *picolis* font le grain. On compte par onces, tarins, grains & *picolis*, qu'on somme par 30, par 20 & par 6; l'once valant 30 tarins, le tarin 20 grains, & le grain 6 *picolis*. *Dict. du Commerce*.

PICOLLUS, f. m. (*Mythol. des Germains*) divinité

des anciens habitants de la Prusse, qui lui consacraient la tête d'un homme mort, brûloient du suif en l'honneur de ce dieu, & lui offroient des sacrifices sanglans pour n'en être pas tourmentés. (*D. J.*)

PICORÉE, f. f. (*Arm. milit.*) est l'espece de petite guerre que fait le soldat lorsqu'il sort du camp pour piller ou marauder. Voyez PILLAGE ET MARAUDE.

Suivant la Noue, la *picorée* prit naissance dans les guerres civiles ou de religion sous Charles IX. D'abord les troupes avoient observé beaucoup de discipline; mais elles se portèrent bientôt aux plus grands desordres: chacun se comporta, dit ce militaire célèbre, comme s'il y avoit eu un prix de proposé à celui qui feroit le plus de mal; d'où s'ensuivit, dit-il, la procratation de mademoiselle la *picorée*, qui depuis est si bien accrue en dignité, qu'on l'appelle maintenant madame. Cependant l'amiral Coligni ne négligeoit rien pour maintenir la discipline; mais malgré les exemples de sévérité dont il usoit pour réprimer ce desordre, comme tout le monde y prenoit part, la noblesse ainsi que le simple soldat, il ne lui fut pas possible d'y remédier entièrement. (q)

PICOT, f. m. terme de bucheron; petite pointe qui reste du bois taillis coupé sur terre, & qui blesse vivement les pieds quand on marche dessus sans y prendre garde.

PICOT, f. m. (*Instrument de carrier*) ce que les carriers nomment un *pico*, est une espece de marteau pointu qui n'a qu'un côté; il porte environ huit pouces de longueur, & un pouce en carré à l'endroit où il est emmanché. Son manche n'a pas moins de cinq pieds de long; c'est un des outils qui servent à foulever la pierre.

PICOT, f. m. (*Passenterie*) c'est la partie qui constitue le bas d'une dentelle ou passement, & qui règne d'un bout à l'autre, où elle forme une petite engrelure; il y a de l'apparence qu'on lui a donné ce nom à cause qu'elle se termine en petites pointes placées les unes contre les autres; on estime fort les dentelles dont le *pico* est bien travaillé & bien ferré, parce qu'elles durent plus que les autres. (*D. J.*)

PICOT, f. m. (*Pêche*) c'est une sorte de filets qui tire son nom de l'opération que font les Pêcheurs en piquant les fonds voisins du lieu où ils ont tendu leurs filets. La grandeur de la maille & la quantité du plomb dont ils doivent être chargés par le bas sont prescrits par l'ordonnance, liv. V. tit. 2. art. 8.

La pêche des *picots* commence à la fin d'Avril, & se continue jusqu'au mois de Novembre. Pour faire cette pêche, les Pêcheurs viennent dans leurs bateaux établir leurs filets d'ebe & de basse eau sur des fonds qui ont encore quelquefois cinq à six brasses d'eau. Le filet a 40 à 50 brasses de long, & 2 à 3 de chute. Le bout forain qui est le premier que l'on jette à la mer, est frappé sur une ancre. Ils tendent le filet un peu en demi-cercle & en-travers de la marée. L'autre bout du filet est frappé sur une grosse pierre ou cabrière, qu'ils nomment *étalon*, & sur laquelle est frappée une bouée pour la reconnoître.

Quand ils sont ainsi établis, les Pêcheurs s'éloignent un espace considérable de leurs filets. Après s'en être éloignés suffisamment, ils reviennent en piquant le fond pour faire faillir le poisson & le faire donner dans le filet qu'ils relèvent ensuite, & recommencent la même opération plusieurs fois; ce qu'ils appellent *trajets*, tant que dure l'ebe. S'ils n'ont rien pêché, ils continuent de flot en faisant la même manœuvre; & quand ils ne se servent pas de perches pour piquer le fond, ils ont une grosse pierre ou cabrière percée du poids de 60 à 80 livres, à marée à un cordage; ils la laissent tomber au fond de l'eau pour épouvanter le poisson plat, & le faire faillir hors du sable & se jeter dans le filet; ce qui leur réussit sur-tout si les *picots* sont tendus sur des fonds durs &



de roche, où il se trouve encore un peu de fable dans lequel le poisson plat se puisse enfoncer.

On prend principalement avec ce filet, des poissons plats comme turbots, barbus, folles & des flets; que pour cette raison les Pêcheurs nomment des *picots frans*.

**PICOTÉ**, f. f. (*Lainage*.) ou *guise*, étoffe toute de laine d'un très-bas prix; c'est une espèce de petit camelot. Cette sorte d'étoffe se fabrique à Lille en Flandres, où il s'en fait de plusieurs longueurs & qualités. Elle est à peu près semblable aux lamparillas & polimites, mais non pas de si bonne qualité. Sa destination la plus ordinaire est pour l'Espagne, car pour en France il ne s'y en conforme presque pas. Il y a aussi des *picotés* qui sont mêlés de soie. *Savary*.

**PICOTEMENT**, f. m. (*Médec.*) est une propriété des corps angulaires & aigus par laquelle ils picotent & causent des vibrations & les inflexions des fibres des nerfs, & une grande dérivation du fluide nerveux dans les parties affectées.

Les *picotements* produisent la douleur, la chaleur, la rougeur, &c. On peut les réduire aux dépilatoires violents & pénétrants, aux sinapismes modérés, aux vésicatoires & aux caustiques. *Voyez SINAPISME, VÉSICATOIRE, &c.*

**PICOTER**, v. act. piquer des trous; & **PICOTÉ**, adj. (*Gramm.*) taché de petits trous. Il se dit de ceux qui ont eu la petite-vérole. Il se dit aussi en Blaison pour *marqué*. Les pêcheurs & les naturalistes ont remarqué que la truie étoit *picotée*; c'est ainsi qu'ils rendent le mot latin *variegatus*, qui signifie *tristement couvert de taches de différentes couleurs*.

**PICOTEURS**, f. m. pl. (*Pêche.*) petits bateaux servant au lamanage & à la pêche; terme de pêche usité dans l'amirauté de Saint-Vallery en Somme.

**PICOTIN**, f. m. (*Mesure de contenance*.) sorte de petite mesure à avoine qui contient quatre litrons; c'est-à-dire le quart d'un boisseau de Paris. Le *picotin* dont se servent les bourgeois pour la distribution de l'avoine à leurs chevaux est ordinairement d'osier; mais celui dont se servent les regrattiers & maîtres grainiers doit être de bois.

Le *picotin* de bois n'est autre chose que le quart du boisseau de Paris; il doit avoir quatre pouces neuf lignes de hauteur sur six pouces neuf lignes de diamètre ou de large entre les deux fûts.

Le *picotin*, en anglais *peck*, est encore une mesure pour les grains dont on se sert à Londres & dans le reste de l'Angleterre; quatre *picotins* font un galon ou boisseau; huit galons font le quart ou barrique, & dix quarteaux un quart font le last. *Savary*. (*D. J.*)

**PICOTIN**, (*Arpentage*.) c'est une mesure qui sert à l'arpentage dans quelques lieux de la Guyenne. Il faut 12 escaits pour faire le *picotin*, chaque escait de 12 piés mesure d'Agen, qui est environ de trois lignes plus grande que le pié de roi. *Savary*.

**PICPUS**, **PICPASSE**, **PIQUEPUSSE**, f. m. (*Hist. eccl.*) religieux du tiers ordre de S. François, autrement dits *pénitens*, fondés en 1601 à *Picpus*, petit village qui touche au faubourg S. Antoine de Paris. C'est ce village qui a donné nom à la maison des religieux, & c'est cette maison qui n'est que la seconde de l'ordre, qui a donné nom à l'ordre entier. Lorsqu'un ambassadeur fait son entrée, les officiers du roi vont le prendre à *Picpus*. Ils dînent dans la maison. C'est de-là que la marche commence. Madame Jeanne de Saulx, veuve de René de Rochefoucauld, comte de Mortemar, en fut reconnue pour fondatrice. Henri IV. accorda des lettres-patentes au nouvel établissement. Louis XIII. posa la première pierre de l'église, & prit dans les lettres-patentes qu'il accorda en 1624 au monastère, la qualité de fondateur.

**PICQ** ou **PIC**, f. m. (*Mesure de longueur*.) mesure

étendue dont on se sert en Turquie; ainsi que l'on fait de l'aune en France pour mesurer les corps des longueurs, comme étoffes, toiles, &c.

Le *pieq* contient 2 piés 2 pouces 2 lignes, qui font trois cinquièmes d'aune de Paris; en sorte que cinq *pieqs* font trois aunes, ou trois aunes font cinq *pieqs*.

On appelle à Smyrne *tapis de pieq*, la seconde sorte de tapis de Turquie ou de Perse qui s'y achètent par les nations qui font le commerce du Levant. Ils sont ainsi nommés parce qu'ils ne se vendent pas à la pièce, mais au *pieq* quarté. *Dict. du Comm.*

**PIQUINAIRE**, f. m. (*Art milit.*) anciennement homme de guerre armé d'une pique.

**PICRIS**, (*Botan.*) nom donné par Linnæus au genre de plantes appelé par Vaillant *helminthotheca*; en voici les caractères. Le calice commun est double; l'extérieur est composé de cinq feuilles faites en cœur; l'intérieur est de forme ovale & tout ouvert. La fleur est d'un genre composé, elle est partie unifornne, & en partie faite en fœtiere. Les petites fleurs qui la forment sont égales & nombreuses, chacune est composée d'un seul pétale partagé en cinq segments; les étamines sont cinq filets capillaires; les bossettes des étamines sont cylindriques; le germe du pistil est placé sous la fleur; le style est de la longueur des éramines; les stigma au nombre de deux, sont recourbés; les calices subsistent après la chute des fleurs, & servent de capsule aux semences qui sont ovoïdes, obtuses & à aigrettes; le receptacle, ou l'enveloppe est nud; les graines varient en figure.

**PICTES**, LES, (*Hist. Gég.*) en latin *Pidi*; anciens peuples de la grande Bretagne, mais dont l'origine est fort obscure. Lorsque les Romains s'emparèrent de la grande Bretagne, les *Pictes* occupoient la partie orientale de l'île, depuis la Tine jusqu'à l'extrémité septentrionale.

Sous les premiers empereurs romains il ne se passa rien de remarquable où les *Pictes* paroissent avoir eu part; mais sous Valentinien I. les Romains les attaquent, parce que ces peuples, de concert avec leurs voisins, avoient fait des irruptions dans la province romaine. Nécartius, gardien des côtes, Buchobandes, Sever & Jovin entreprirent inutilement de les soumettre, car ils furent défaits tour-à-tour. Enfin Théodose l'ancien y ayant été envoyé, augmenta les terres des Romains d'un grand pays qui appartenait aux *Pictes*. Dans la suite Stilicon, tuteur d'Honorius, envoya Victorinus pour réprimer fortement ces peuples, qui depuis la mort de Théodose, recommençoient à faire de nouvelles courses dans la province romaine. Victorinus agissant en maître, leur défendit de nommer un successeur à Hengist leur roi qui venoit de mourir. Cette action de hauteur irrita les *Pictes*, qui crurent qu'il vouloit les chasser de leur île, comme il en avoit chassé les Scots par leur secours. Dans cette crainte, ils rappellerent les Scots; & Ferjus, prince du sang royal d'Ecosse, ravagea les terres des Romains, & se fit céder tout le pays au nord de l'Humber.

Vers l'an 511, les *Pictes* s'étant alliés des Saxons, assiégèrent Aréclute, mais Arthur les battit, & ruina leur pays d'un bout à l'autre.

Depuis l'irruption des Anglois, la Bretagne avoit été partagée entre les Bretons ou Gallois, les Ecofois, les *Pictes* & les Anglo-Saxons. Les *Pictes* & les Ecofois habitoient la partie septentrionale de l'île. L'Esca & la Ewede, & les montagnes qui sont entre ces deux rivières, les séparoient des Anglo-Saxons. Les *Pictes* étoient à l'orient, les Ecofois à l'occident. Le mont Grathain faisoit leur borne commune depuis l'embouchure de la Nyffe jusqu'au lac Lomon. Alberneth étoit la capitale des *Pictes*, & Edimbourg étoit encore à eux. Ils ne se contentèrent pas de ces terres, ils attaquèrent en 670 Egfrid, roi de tout le

Northumbetland; qui les battit, & les contraignit de lui céder une partie de leur pays pour avoir la paix.

Peu de tems après ils eurent leur revanches, & s'emparèrent d'une province de la Bernicie. Enfin, dans l'année 840, ayant perdu deux grandes batailles contre Kneth roi d'Ecosse, le vainqueur qui vouloit vanger la mort de son pere, qu'ils avoient tué, & dont ils avoient traité le corps avec indignité, agit envers eux de la maniere la plus inhumaine. Il les extermina tellement que depuis lors il n'est plus resté que la mémoire de cette nation belliqueuse, qui avoit fleuri si long-tems dans la grande Bretagne; & c'est par la destruction des *Pictes* que Kneth est regardé par les Ecoissois comme un des principaux fondateurs de leur monarchie.

Au reste, l'origine des *Pictes*, ainsi que celle de leur nom, est entièrement inconnue. On ne voit dans l'histoire romaine des deux premiers siècles, que le nom de *Calédoniens*, & jamais celui de *Pictes*, ni celui des *Scots*. Tacite qui connoissoit bien la grande Bretagne, par les voyages & par les conquêtes de son beau-pere Agricola, dont il a écrit la vie, ne parle que des Calédoniens, qu'il met au rang des Bretons.

Résumons. De tout ce qui précède, on voit que les *Pictes* furent un peuple qui du tems des Romains habitoit la partie orientale de l'île de la Grande-Bretagne vers le nord, c'est-à-dire dans le royaume d'Ecosse; qu'on croit qu'ils étoient un peuple différent des anciens Bretons, & que Bede pense qu'ils étoient venus de Scythie; par où il a peut-être voulu désigner la Norwege conquise par les Scythes sous la conduite d'Odin; que leur nom vint, dit-on, de *Picti*, que les Romains leur avoient donné parce qu'ils étoient dans l'usage de se peindre; & qu'ils furent subjugués par l'empereur Julien, par Théodose & par Constantin.

**PICTES, Murailles des, (Géog. anc. & antiq.)** c'est un monument des Romains. Lorsqu'ils s'établirent en Angleterre par la force des armes, ils se trouvoient continuellement harcelés par les *Pictes*, du côté de l'Ecosse. Pour arrêter leurs courses, Adrien éleva une muraille de plâtre qui tenoit depuis l'Océan germanique jusqu'à la mer d'Irlande, l'espace de 27 lieues de France, & la fortifia par des palissades en l'an 123. L'empereur Sévère la fit faire de pierre avec des tours de mille en mille, où il y avoit garnison. Les *Pictes* néanmoins s'ouvrirent un passage plusieurs fois en abattant cette muraille. Enfin Aëtius, général romain, la rebâtit de brique l'an 430; mais les *Pictes* ne furent pas long-tems à la renverser. Elle avoit 8 pieds d'épaisseur, & 12 de haut. On en voit aujourd'hui des traces en divers endroits des provinces de Cumberland & de Northumberland. (D. J.)

**PICTONES, (Géog. anc.)** *Pictones*, peuples de la Gaule aquitaine. Ils étoient connus du tems de César, qui lorsqu'il voulut faire la guerre aux Venetes, rassembla les vaisseaux des *Pictones*, des Santones & des autres peuples qui étoient en paix. Vercingetorix se joignit aux *Pictones* pour s'opposer aux Romains, & les princes de la Gaule ordonnerent aux *Pictones* de fournir huit mille hommes, lorsqu'il fut question de faire lever le siege devant Aleié. Strabon dit que la Loire couloit entre les *Pictones* & les Namnetes; il met les *Pictones* avec les Santones sur l'Océan, & il les range au nombre des vingt-quatre peuples qui habitoient entre la Garonne & la Loire, & qui étoient compris sous l'Aquitaine. Plin., liv. IV. ch. xix. met pareillement les *Pictones* parmi les peuples d'Aquitaine. Lucain, liv. IV. v. 436. fait entendre qu'ils étoient libres; *Pictones immunes subigunt sua rura*.

Ptolémée écrit *Pédones*, & ajoute qu'ils occupoient la partie septentrionale de l'Aquitaine, le long de la Loire & le long de la côte de l'Océan. Il

leur donne deux villes, savoir: *Augustoritum* & *Limonum*. M. Samson dans ses remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, dit que les *Pictones* sont les peuples des diocèses de Poitiers, Mailleraies & Luçon, qui ont été autrefois tous compris sous le diocèse de Poitiers.

Il est bon d'observer que les peuples *pictones* étoient primitivement compris dans la Gaule celtique. Auguste les attribua à l'Aquitaine dans la nouvelle division qu'il fit de la Gaule, & depuis ils en ont toujours fait partie. Leur territoire étoit d'une grande étendue: il occupoit toute la côte septentrionale de l'Océan, depuis le pays des Santones jusqu'à la Loire, en sorte que ce fleuve avoit son embouchure entre les *Pictones* & les Namnetes (peuples de Nantes). Telle étoit anciennement l'étendue du pays des *Pictones*. Ses limites étoient encore les mêmes du côté de la Loire, au milieu du neuvième siècle, en sorte qu'alors il étoit plus grand que n'est la province de Poitou; peut-être comprenoit-il le territoire des *Cambolétris agessinates* qui étoient joints aux *Pictones*, comme Plin. l'assure, & qui probablement occupoient l'Angoumois. (D. J.)

**PICTONIUM, (Géog. anc.)** promontoire de la Gaule dans l'Aquitaine qui, selon toute apparence, est la pointe des sables d'Olonne.

**PICUMNUS, & PILUMNUS, (Mythol.)** étoient deux freres fils de Jupiter & de la nymphe Garamantis. Le premier avoir inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut nommé *Sterquilinus*; & *Pilumnus* trouva l'art de moudre le blé, c'est pourquoi il étoit honoré particulièrement par les meuniers. Comme tous deux présidoient aux auspices qu'on prenoit pour les mariages, on dressoit pour eux des lits dans les temples, à la naissance d'un enfant; & lorsqu'on le posoit par terre, on le recommandoit à ces deux divinités, de peur que le dieu Sylvain ne lui nuisit.

**PIE, AGASSE, MATAGESSÉ, MARGOT, DAME JAQUETTE, f. f. (Hist. nat. Ornith.)** *pica varia caudata*, Wil. oiseau qui a un pié six pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement un pié jusqu'au bout des ongles; l'envergure est d'un pié dix pouces: le bec a un pouce sept lignes de longueur depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche. Le devant de la tête est d'un noir tirant sur le verd doré & le violet; le reste de la tête, la gorge, le cou, le haut de la poitrine, la partie antérieure du dos & les plumes du dessus de la queue sont d'un noir tirant sur le violet. Chacune des plumes de la gorge a une petite ligne cendrée qui s'étend dans la direction du tuyau. La partie postérieure du dos & le croupion sont gris; les grandes plumes des épaules & celles du bas de la poitrine, du ventre & des côtes du corps ont une couleur blanche; celles des plumes du bas-ventre, des jambes, de la face inférieure des ailes & du dessous de la queue est noire. Les petites plumes de l'aile sont d'un verd obscur; les grandes ont la même couleur qui tire un peu sur le violet du côté externe du tuyau; le côté interne est noir. Il y a vingt grandes plumes à chaque aile; la première est la plus courte, elle a trois pouces six lignes de moins que la cinquième, qui est la plus longue. Les douze plumes de la queue sont toutes noires en-dessous; la face supérieure des deux du milieu est d'un verd semblable à celui de la tête du canard mêlé d'un peu de couleur bronzée vers la pointe; l'extrémité est d'un verd obscur tirant sur le violet; les autres ont le côté intérieur noir & le reste a les mêmes couleurs que les plumes du milieu, qui sont plus longues d'un pouce que les deux qui les suivent immédiatement; les autres diminuent successivement de longueur jusqu'à la première qui n'a que cinq pouces sept lignes, tandis que celles du milieu ont dix pouces cinq lignes. Le bec, les



piés & les ongles sont noirs On trouve des individus de cette espèce qui sont devenus entièrement blancs. La pie fait son nid au haut des grands arbres ; l'extérieur de ce nid est hérissé d'épines, & couvert presque en entier ; il n'y a qu'une petite ouverture qui sert de passage à Poiseau. La femelle pond cinq ou six œufs, & quelquefois sept à chaque couvée. *Ornith. de M. Brisson, tom. II. Voyez OISEAU.*

PIE DU BRÉSIL, *Voyez TOUCAN.*

PIE DU BRÉSIL GRANDE, *Pica mexicana major*, oiseau qui surpasse en grosseur le choucas. Il est en entier d'un noir tirant un peu sur le bleu ; les grandes plumes des ailes n'ont que le côté extérieur de cette couleur, le côté intérieur & la face inférieure sont purement noirs. Cet oiseau chante presque continuellement ; sa voix est forte & sonore ; il s'approche volontiers des endroits habités. On le trouve au Mexique. *Ornith. de M. Brisson, tome II. Voyez OISEAU.*

PIE DE LA JAMAÏQUE, *pica jamaicensis*, oiseau qui a près d'un pied de longueur, depuis la pointe du bec, jusqu'à l'extrémité de la queue, & environ dix pouces jusqu'au bout des ongles ; les ailes étant pliées, ne s'étendent pas jusqu'à la moitié de la longueur de la queue ; le bec a un pouce quatre lignes de longueur, depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche ; cet oiseau est en entier d'un beau noir mêlé de violet, & brillant principalement sur la tête & le cou ; les grandes plumes des ailes ont seulement le côté extérieur de cette même couleur ; le côté intérieur, & toute la face inférieure sont noirs ; la queue est composée de douze plumes ; les deux du milieu sont beaucoup plus longues que les autres, qui diminuent de longueur successivement jusqu'à la première qui est la plus courte ; les yeux sont gris ; la femelle diffère du mâle en ce qu'elle est entièrement brune ; cette couleur est plus foncée sur le dos, sur les ailes & sur la queue, qu'ailleurs. On trouve cet oiseau en différents endroits de l'Amérique septentrionale, comme la Jamaïque, la Caroline, le Mexique, &c. *Brisson, Ornith. tome II. Voyez OISEAU.*

PIE DE MER, BÉCASSE DE MER ; *hamatopus bell. pica marina Gallorum & Anglorum*, Wil. Oiseau de la grosseur de la pie ordinaire ou de la corneille. Il a seize à dix-sept pouces de longueur, depuis la pointe du bec, jusqu'à l'extrémité de la queue ; les piés étendus n'excèdent pas la longueur de la queue ; le bec est droit, pointu, long d'environ trois pouces, & applati sur les côtés ; la pièce supérieure est un peu plus longue que l'inférieure ; les piés sont rouges, & quelquefois bruns ; cet oiseau n'a point de doigt postérieur ; la tête, le cou, la gorge, la partie supérieure de la poitrine & le dos, ont une couleur noire ; le reste de la poitrine, le ventre & le croupion sont d'un très-beau blanc ; il y a des individus de cette espèce, qui ont une grande tache blanche sous le menton, & une autre plus petite au-dessous des yeux ; la première des grandes plumes des ailes est noire presque en entier ; elle a seulement le bord extérieur blanc ; cette couleur occupe successivement un espace de plus en plus grand dans les autres plumes, de sorte que la vingtième, & les trois qui suivent, sont entièrement blanches ; les autres plumes intérieures ont un peu de noirâtre ; on trouve dans l'estomac de cet oiseau des patelles entières ; sa chair est dure & presque noire. *Willughbi. Ornith. Voyez OISEAU.*

PIE DU MEXIQUE, PETITE, *pica mexicana minor*. Oiseau qui est à-peu-près de la grosseur de la pie ordinaire, & qui a une couleur noirâtre sur toutes les parties du corps, excepté la tête & le cou, dont la couleur tire sur le fauve. Cet oiseau apprend aisément à parler. On le trouve au Mexique. *Brisson, Ornith. tome II. Voyez OISEAU.*

Tome XII.

PIE DE L'ÎLE PAPOE, *pica papoensis*, oiseau qui est de la grosseur du merle ; il a environ un pié huit pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement huit pouces jusqu'au bout des ongles, les ailes étant pliées, s'étendent peu au-delà de l'origine de la queue ; le bec a un pouce trois lignes de longueur, depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche ; la tête, la gorge & le cou sont d'un beau noir brillant, mêlé d'une couleur de pourpre très-vive ; tout le reste du corps est blanc, à l'exception des plumes des ailes qui ont des barbes noires ; les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres ; elles sont jusqu'à un pié deux pouces de longueur ; elles sont en partie noires, & en partie blanches ; le bec est blanc, & il a des sortes de poils noirs à sa racine, qui sont dirigés en avant ; les piés ont une couleur rouge, claire, & les ongles sont blancs. On trouve cet oiseau dans l'île Papoe. *Ornith. de M. Brisson, tome II. Voyez OISEAU.*

PIE DU SÉNÉGAL, *pica senegalensis*, oiseau qui est plus petit que notre pie ; il a un pié deux pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces & demi jusqu'au bout des ongles ; l'envergure est d'un pié neuf pouces & demi ; les ailes étant pliées, ne s'étendent environ qu'au tiers de la longueur de la queue ; les plumes de la tête, de la gorge, du cou, du dos, du croupion, les petites ailes, celles du dessus de la queue, de la poitrine, de la partie supérieure du ventre & des côtés du corps, sont d'un noir changeant en violet ; les plumes du bas ventre, des jambes, & celles du dessous de la queue ont une couleur noirâtre ; les grandes plumes des ailes sont brunes ; la queue est composée de douze plumes brunes ; la première de chaque côté n'a que quatre pouces de longueur, & celles du milieu en ont sept ; le bec, les piés & les ongles sont noirs. On trouve cet oiseau au Sénégal. *Ornith. de M. Brisson, tome II. Voyez OISEAU.*

PIE GRIECHE, MATAGASSE, MATAGASSE, PIE ESCRAYE ou ESCRAYERE, PIE ANCRONELLE, ARNÉAT, PONCHARY, GRANDE PIE GRIECHE, LANIER, *Lanius cinereus major*. Les Fauconniers donnent à cet oiseau le nom de *matagasse*. *Voyez* l'explication de ce mot dans Aldr. Cet oiseau est gros comme le merle ordinaire, il pèse trois onces ; il a plus de neuf pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; l'envergure est d'environ treize pouces ; le bec a un pouce & demi de longueur ; il est noir & un peu crochu, à l'extrémité ayant deux sortes d'appendices terminés en pointes de chaque côté de la partie supérieure ; la langue est fourchue, hérissée de petits filets sur ses bords, vers la pointe, & sur-tout à la base ; l'impression de la langue est marquée sur le palais par une cavité, au milieu de laquelle il y a une fissure longitudinale ; l'ouverture des narines est ronde, & recouverte par des sortes de poils noirs ; on voit de chaque côté de la tête, une tache ou une ligne noire qui commence auprès de l'ouverture du bec, qui passe sur les yeux, & qui se termine derrière la tête ; la tête, le dos, le croupion, sont de couleur cendrée ; le menton & le ventre sont blancs, la poitrine & le dessous des yeux sont traversés par des lignes de couleur noirâtre ; il y a dix-huit grandes plumes dans les ailes qui ont toutes la pointe blanche, à l'exception des quatre premières ; les bords extérieurs de la seconde & de la troisième sont blancs ; outre cela les premières plumes extérieures commencent à blanchir par le bas, & cette couleur blanche est plus étendue dans les plumes qui suivent, & augmente, de sorte qu'à la dixième plume elle en occupe plus de la moitié ; mais cet espace blanc di-

AA a a

minue peu-à-peu dans le bas des plumes suivantes, tandis qu'il remonte jusqu'à la pointe sur le bord inférieur, excepté dans les dernières où il n'y a point de blanc; la queue est composée de douze plumes; celles du milieu sont les plus longues; elles ont quatre pouces & demi, les autres diminuent peu-à-peu de chaque côté jusqu'à la dernière, qui n'a que trois pouces & demi de longueur; les deux plumes du milieu sont en entier noires à l'exception du bas & du haut, où il y a sur la pointe une petite tache; cette tache augmente peu-à-peu sur les plumes extérieures de chaque côté; de sorte que la dernière a du blanc presque sur les deux tiers de sa longueur; le bord extérieur de cette dernière plume, & de l'avant dernière, est blanc jusqu'au bas, où cette couleur s'étend sur toute la largeur de la plume, comme dans les autres jusqu'à celles du milieu. Willughbi dit, que selon Aldrovande, les quatre plumes du milieu sont noires en entier. Il faut qu'il y ait des variétés dans cet oiseau, ou qu'on confonde différentes especes; car la description de Willughbi ne convenoit point pour la queue à une *pie grièche* que j'ai vue, & sur laquelle j'ai fait la description de la queue précédente. Les pattes sont noires; cet oiseau se nourrit de chenilles, de scarabées & de sauterelles; on en trouve dans son estomac.

La *pie grièche* reste sur des arbrisseaux épineux; elle se perche toujours sur le sommet des branches, & lorsqu'elle est posée elle leve sa queue; elle niche dans les arbrisseaux, & elle fait son nid avec de la mousse, de la laine, des herbes cotonneuses & du foin, de la dent de lion, &c.

Cet oiseau ne se nourrit pas seulement d'insectes, il mange assez souvent de petits oiseaux, comme des pinçons & des roitelets: on dit qu'il attaque, & même qu'il tue des grives. Nos Fauconniers le dressent pour la chasse des petits oiseaux. Willughbi. Voyez OISEAU.

**PIE GRIÈCHE, petite, LANIER, Lanus aug. minor prius, Ald.** Oiseau qui a la tête & la partie antérieure du dos roux; la partie postérieure est cendrée; le croupion à une couleur blanche; il y a une tache blanche sur les plumes des épaules; les neuf grandes plumes extérieures des ailes ont la racine blanche; la gorge a de petites lignes brunes transversales; on trouve des individus de cette espèce, dont toute la face inférieure du corps est d'une couleur blanche mêlée de brun; les couleurs de cette espèce de *pie grièche* varient de même que celles de l'espece précédente, non-seulement par l'âge, mais encore dans les individus de différent sexe. Willughbi. Ornith. Voyez OISEAU.

**PIE, f. m. (Hist. mod.)** nom d'un ordre de chevalerie, institué par le pape Pie IV. en 1560. Il en créa jusqu'à cinq cents trente-cinq pendant son pontificat, & voulut qu'à Rome & ailleurs ils précédassent les chevaliers de l'empire & ceux de saint Jean de Jérusalem: mais malgré ces prérogatives & beaucoup d'autres qu'il leur accorda, cet ordre ne subsiste plus depuis long-tems.

**PIE, (Jurisprud.)** se dit de quelque chose de pieux, comme cause *pie*, ou pieusé, donation *pie*, legs *pie*, messe *pie*. Voyez CAUSE, LEGS, &c. (A)

**PIE, signifie aussi, en Bresse, une portion qui appartient à quelqu'un dans l'assée d'un étang, comme étant propriétaire de cette portion de terrain dont il a été obligé de souffrir l'inondation pour la formation de l'étang. Les propriétaires des *pies* contribuent aux réparations de l'étang avec les propriétaires de l'évôlage; ils jouissent de l'assée pendant la troisième année. Voyez ETANG. (A)**

**PIE, (Maréchallerie.)** poil de cheval. Il est blanc & parsemé de grandes taches noires, baiés ou alezannes.

**PIE-MERE, f. f. (Anat.)** c'est une tunique ou une membrane fine, qui enveloppe immédiatement le cerveau. Voyez MENINGE & CERVEAU.

On peut juger de l'extrême délicatesse de la *pie-mere* lorsque les vaisseaux sont remplis, car lorsqu'ils sont vuides, on les prend pour des vaisseaux de cette membrane, & ils en augmentent l'épaisseur. C'est le propre & la plus proche enveloppe du cerveau, elle revêt toutes ces plus petites parties internes, le corps calleux, les ventricules, les corps cannelés, les couches des nerfs optiques, les nerfs & testés, les péduncules du cerveau; enfin il n'est pas un seul point de la substance corticale, ou qui laisse passer des vaisseaux dans le cerveau, qui n'en soit très-exactement couvert. Elle suit toutes les circonvolutions de la substance corticale jusqu'à la moëlle où l'arachnoïde ne forme qu'un pont sur les sillons qu'elle rejoint ainsi. Par-tout elle est d'une délicatesse accompagnée de quelque solidité; & outre ses artères & ses veines, elle a sans doute un tissu membraneux propre, qui sert à unir & à assujettir les vaisseaux: ce tissu a été regardé par quelques-uns comme cellulaire, tel est Bergen qui ne reconnoît de vraie membrane que l'arachnoïde. Voyez CALLEUX, VENTRICULE, &c.

Leuwenhoeck nous a appris que la *pie-mere* donne au cerveau des vaisseaux sanguins, qui semblent à la vue seule remplis d'un petit nombre de globules, qui envoient latéralement un nombre innombrable de petits conduits parallèles (que cet auteur prend pour les fibres du cerveau), & qui, selon lui, sont retenus par de fines membranes, sont ronds, ridés, quatre fois plus gros que des fibres de chair de bœuf, de la même grosseur dans le rat, le cochon, le passe-reau & le bœuf, s'écartant tous de la même manière pour se rapprocher ensuite; qu'il en distilloit une liqueur cristalline, dont les plus grandes particules qui sont en petit nombre sont égales à un globule rouge, les autres à  $\frac{1}{2}$  de ce même globule, d'autres à-peine  $\frac{1}{3}$  du même; elles sont néanmoins toujours un peu rouges: toutes particules qui étoient contenues dans les plus petits vaisseaux de la substance corticale, qui n'est qu'un amas de vaisseaux cotonneux sanguins qui partent de la partie interne de la *pie-mere*, tant dans la moëlle allongée, que dans le cercelet & dans la moëlle épinière.

Quelquefois elle peut devenir calleuse, & alors produire la manie par la callosité. On en trouve une observation curieuse dans les essais de Médecine d'Edimbourg.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, qui avoit naturellement l'air sombre & mélancholique, se plaignoit depuis quatre ans d'un poids au-dessus de la tête qui augmentoit de plus en plus. Cette pesanteur étoit quelquefois accompagnée de vertiges qui le jetoient dans des accès de foiblesse, où il restoit souvent pendant un tems considérable privé de tous ses sens; enfin il devint égaré, & tomba dans une fureur maniaque. Après avoir tenté différents remèdes pour le guérir, on lui fit l'opération du trépan, mais inutilement, car il mourut au bout de dix jours.

En ouvrant le crâne, on ne remarqua rien qui fût contre-nature à la dure-mere; mais on trouva la *pie-mere* dure, calleuse, & ayant en quelques endroits le double de l'épaisseur de la dure-mere. On n'y voyoit aucune apparence de vaisseaux, & on la coupoit comme si c'eût été une corne tendre. La substance corticale du cerveau, couverte par cette *pie-mere* épaissie, étoit beaucoup plus blanche que dans l'état naturel, & il n'y paroïsoit guère de vaisseaux sanguins. En écartant les deux hémisphères du cerveau, on trouva que la portion de la *pie-mere* qui étoit contiguë à la faux, étoit altérée de la même manière. Les ventri-



cules du cerveau étoient fort distendus, & pleins de sérosités. (D. J.)

PIÉ ou PIED, f. m. (Anat.) partie de l'animal, qui lui sert à se soutenir, à marcher, &c. Voyez CORPS. Les animaux se distinguent, par rapport au nombre de leurs piés; en bipèdes qui n'ont que deux piés, comme les hommes & les oiseaux; en quadrupèdes qui ont quatre piés, comme la plupart des animaux terrestres; & en polypèdes qui en ont plusieurs, comme les insectes. Voyez QUADRUPÈDES, INSECTES, &c.

Les reptiles, tels que sont les serpents, &c. n'ont point de piés. Voyez REPTILE.

Les voyageurs voudroient nous persuader que les oiseaux de paradis n'ont point de piés, & que lorsqu'ils dorment, ou qu'ils mangent, ils se tiennent suspendus par les ailes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ceux qui les attrapent leur coupent les pattes pour que ces oiseaux paroissent plus merveilleux. D'autres disent que c'est pour qu'ils ne gâtent point leurs plumes, qui sont parfaitement belles.

Les écrevisses de mer ont douze piés. Les araignées, les mites, & les polypes en ont huit; les mouches, les fauterelles, & les papillons en ont six.

Gallien a donné plusieurs remarques excellentes sur le sage arrangement des piés de l'homme & des autres animaux: dans son traité de l'usage des parties, l. III. les piés de devant des taupes sont admirablement bien construits pour fouir & gratter la terre, afin de se faire une voie pour passer la tête, &c. Les pattes & les piés des oiseaux aquatiques sont merveilleusement construits, & cette structure est respectée à tout ce qu'ils doivent faire pour vivre. Ceux qui marchent dans les rivières, ont les jambes longues, & sans plumes, beaucoup au-dessus du genou; ils ont les doigts du pié fort larges: & ceux qu'on appelle *suce-boués*, ont en quelque sorte deux de leurs doigts unis ensemble, pour qu'ils n'enfoncent point facilement lorsqu'ils marchent sur les fondrières des marais.

D'autres ont tout le pié, c'est-à-dire, tous les doigts unis ensemble par une espèce de toile membraneuse, comme les oies, les canards, &c.

On a du plaisir à remarquer avec combien d'artifice ils replient leursorteils & leurs piés, quand ils tirent à eux leurs jambes ou qu'ils les étendent pour nager. Ils élargissent & ouvrent tout le pié quand ils pressent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant.

Jambe ou grand pié, en Anatomie, s'entend de ce qui est compris depuis la hanche jusqu'à l'extrémité desorteils, comme le bras est ce qui est compris depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts.

La jambe, le *pes magnus* ou grand pié, se divise en cuisse, en jambe & en pié. Voyez CUISSE, JAMBE, &c.

Les os de la jambe sont le fémur ou l'os de la cuisse, le tibia, le péronier, les os du tarse, du métatarse & desorteils. Voyez FÉMUR, TIBIA, &c.

Les artères de la jambe sont des branches de l'artère crurale, & ses veines se terminent à la veine crurale. Voyez CRURAL.

Il y a à la jambe cinq veines principales, savoir, la saphène, la grande & la petite sciatique, la musculaire, la poplitée, & la tibiale. Voyez chacune à son article, SAPHÈNE, &c.

Le pié proprement dit, ou le petit pié, ne s'entend que de l'extrémité de la jambe. On le divise en trois parties, savoir, en tarso, en métatarso, & en doigts ouorteils. Le tarso est ce qui est compris entre la cheville du pié & le corps du pié: il répond à ce qu'on appelle *carpe dans la main*. Le métatarso est le corps du pié jusqu'auxorteils, & les doigts &orteils sont les autres os du pié. Voyez TARSE, &c.

Ces parties sont composées de beaucoup d'os, qui sont le calcaneum, l'astragal, les os cunéiformes,

l'os cuboïde: le dessous de tous ces os s'appelle la sole ou la plante du pié, &c.

PIÉ, (Orthopédie.) le pié de l'homme est très-différent de celui de quelque animal que ce soit, & même de celui du singe; car le pié du singe est plutôt une main qu'un pié, les doigts en sont longs, & disposés comme ceux de la main, celui du milieu est plus grand que les autres, comme dans la main; d'ailleurs, le pié du singe n'a point de talon semblable à celui de l'homme; l'assiette du pié est aussi plus grande dans l'homme que dans tous les animaux quadrupèdes, & lesorteils servent beaucoup à maintenir l'équilibre du corps & à assurer ses mouvemens dans la démarche, la danse, la course, &c. Les animaux qui marchent sur deux piés, & qui ne sont point oiseaux, ont le talon court & proche des doigts du pié; ensuite qu'ils posent à la fois sur les doigts & sur le talon, ce que ceux qui vont à quatre piés ne font pas, leur talon étant fort éloigné du reste du pié. Ceux qui l'ont un peu moins éloigné, comme les singes, les lions, les chats & les chiens, s'accroissent; enfin, il n'y a aucun animal qui puisse être debout comme l'homme. Il semble cependant qu'il ait pris à tâche par des bisarreries de modes, de diminuer l'avantage qu'il en peut tirer, pour marcher, courir, & maintenir l'équilibre du corps, en étrécissant cette partie par des fouliers étroits qui la gênent & qui empêchent son accroissement.

On fait que l'une des plus étranges coutumes des Japonnois & des Chinois, est de rendre les piés des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir. Les voyageurs les plus véridiques, & sur le rapport desquels on peut compter davantage, conviennent que les femmes de condition se rendent le pié aussi petit qu'il leur est possible, & que pour y réussir, on le leur serre dans l'enfance avec tant de force, qu'effectivement on l'empêche de croître. Dans ces pays-là une femme de qualité ou seulement une jolie femme, doit avoir le pié assez petit pour trouver trop aisé la pantoufle d'un enfant du peuple âgé de six ans; les curieux ont dans leurs cabinets des pantoufles de dames chinoises qui prouvent assez cette bisarrerie de goût dont nos dames européennes ne sont pas fort éloignées. Cependant les piés sont sujets à un assez grand nombre d'accidens, de maladies, ou de défauts, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les multiplier encore par artifice; je vais parler de quelques-unes de leurs mauvaises tournures.

Les différentes conformations des piés sont d'être ou longs, ou courts, ou gros ou menus, ou larges d'assiette, ou étroits, ou entre-deux. Mais il y a des piés forcément tournés en-dehors, & d'autres forcément tournés en-dedans: cette difformité plus ou moins grande vient à l'enfant, de naissance ou d'accident. Quand c'est de naissance, il faut que la nourrice essaie tous les jours de lui tourner doucement les piés dans le sens naturel, & d'observer de les lui assujettir par l'emmaillement; comme les ligamens sont alors extrêmement tendres, ils céderont peut-être insensiblement à la tournure naturelle qu'on leur fera contracter.

Si la mauvaise tournure a été long-temps négligée ou qu'elle vienne d'accident, ou que l'enfant soit déjà un peu grand, on tâchera d'y remédier par les moyens suivans. 1°. En recourant à des remèdes capables de ramollir les ligamens, comme sont les fomentations avec les bouillons de tripes, les frictions avec l'huile de lis, les cataplasmes de feuilles, de fleurs, & de racine de guimauve, &c. 2°. En essayant tous les jours avec la main de ramener le pié dans sa situation naturelle; 3°. en employant pour cela de forts cartons, ou des attelles de bois, ou de petites platines de métal, qu'on a soin de serrer avec une bande.

Il y a une autre mauvaise tournure des *piés* fort différente de la précédente pour la cause ; c'est celle qui vient de la paresse à tourner les *piés* en-dehors, ou de l'affaiblissement à les tourner trop en-dehors. Les personnes qui ont persisté long-tems dans cette habitude, ont presque autant de peine à s'en corriger, que si la difformité venoit de naissance, ou d'accident ; c'est aux parens à y veiller ; mais si leurs soins & leurs avis sont infructueux, il faut qu'ils fassent faire de ces marche-piés de bois en usage chez les religieux pour leurs jeunes pensionnaires. Il y a dans ces marche-piés deux enfoncemens séparés pour y mettre les *piés*, & où ces deux enfoncemens sont creusés & figurés de manière que chaque *pié* y étant engagé est nécessairement tourné en-dehors. L'enfant le servira donc de ce marche-pié, toutes les fois qu'il sera assis. Il est vrai que cette méthode a un inconvénient, c'est que lorsque l'enfant voudra marcher les *piés* en-dehors, il chancelera & fera en danger de tomber, mais alors il faudra le soutenir pour l'accoutumer peu-à-peu à marcher comme les autres, & l'on y réussira en sacrifiant tous les jours une demi-heure à cet exercice.

Un autre moyen de corriger un enfant, qui par mauvaise habitude tourne les *piés* en-dedans, c'est de lui faire tourner les genoux en-dehors, car alors les *piés* se tourneront nécessairement de même. On peut avoir les *piés* en-dehors sans y avoir les genoux, ce qui est une mauvaise contenance, & qui empêche d'être bien sur ses *piés* ; mais on ne sauroit avoir les genoux en-dehors, que les *piés* n'y soient, & on est alors toujours bien planté.

La méthode de faire porter à des enfans de petits sabots pour leur faire tourner les *piés* en-dehors, n'a que l'inconvénient de mettre l'enfant en danger de tomber fréquemment ; mais cet usage est bon à la campagne, & dans un terrain où l'enfant ne risque pas de se faire du mal en tombant.

Au reste, la plupart des enfans n'ont les *piés* en-dedans que par la faute des nourrices qui les emmaillottent mal, & qui leur fixent ordinairement les *piés* pointe contre pointe, au lieu de les leur fixer talon contre talon ; c'est ce qu'elles pourroient néanmoins faire très-aisément par le moyen d'un petit coussinet engagé entre les deux *piés* de l'enfant & figuré en forme de cœur, dont la pointe seroit mise entre les deux talons de l'enfant, & la base entre les deux extrémités de ses *piés* ; ce moyen est excellent pour empêcher les enfans de devenir cagneux, & les parens devroient bien y prendre garde.

Si les *piés* penchent plus d'un côté que de l'autre, il faut donner à l'enfant des fouliers, qui vers l'endroit où les *piés* penchent, soient plus hauts de semelle & de talon ; ce correctif fera incliner les *piés* du côté opposé. Il convient de prendre garde, que les fouliers des enfans ne tournent, sur-tout en-dehors, car s'ils ne tournent qu'en-dedans, il n'y auroit pas grand mal, parce que cette inégalité pourvu qu'elle ne soit pas considérable aide à porter en-dehors la pointe du *pié* ; mais lorsque les fouliers tournent en-dehors, il font tourner la pointe du *pié* en-dedans.

Quant aux personnes qui affectent trop de porter les *piés* en-dehors, ils n'ont besoin que d'avis, & non de remèdes.

Il y a des personnes qui ont malheureusement de naissance des *piés* faits comme des *piés* de cheval ; on les nomme en grec *hippodes*, & en françois *piés équiens* ; on cache cette difformité par des fouliers, construits en-dehors comme les fouliers ordinaires, mais garnis en-dedans d'un morceau de liège qui remplit l'endroit du foulier que le *pié* trop court laisse vuide. Cette difformité passe pour incurable ; cependant on peut tâcher d'y remédier en partie, en

tirant fréquemment, mais doucement, les orteils de l'enfant, & en enveloppant chaque *pié* séparément avec une bande qui presse un peu les côtés du *pié*, pour obliger insensiblement le *pié* à mesure qu'il croît, à s'allonger par la pointe ; si cette tentative n'a point de succès, il n'y a rien à espérer. (D.J.)

**PIÉS, BAIN DE, (Médéc.)** *pediluvium* ; on pourroit dire *pediluve*, mais je n'ose hasarder ce terme.

La composition du bain des *piés*, est la même que celle des bains ordinaires ; c'est de l'eau pure à laquelle on peut ajouter du son de froment ou des fleurs de camomille ; ce remède est très-utile dans plusieurs cas. Comme son application relâche, ramollit les fibres nerveuses, tendineuses & musculieuses des *piés*, leurs vaisseaux se dilatent, le sang y aborde & s'y jette avec plus de liberté, au soulagement du malade. De plus, comme ces parties nerveuses & tendineuses ont une communication étroite avec les autres parties nerveuses du corps, & sur-tout avec les viscères du bas-ventre ; on ne peut douter qu'en humectant les *piés* avec une liqueur tiède, ce bain ne fasse cesser leurs contractions spasmodiques. La vertu qu'ils ont de calmer la violence des spasmes les rend utiles dans toutes les maladies convulsives & douloureuses, comme la cardialgie, la colique, les douleurs d'hypocondres, &c. il facilite encore les excréments salutaires, comme la transpiration insensible, l'évacuation de l'urine, & celle des excréments.

Il faut éviter que l'eau dans laquelle on met les *piés* ne soit trop chaude, parce que la pulsation des artères augmente alors trop considérablement, & la sueur fort en trop grande abondance. Il ne faut point faire usage de ce remède, lorsque le flux menstruel est imminent ou qu'il a commencé, parce que détournant le sang de l'utérus, il arrêteroit cette évacuation ou la rendroit trop considérable ; mais il contribue merveilleusement à la procurer quand on l'emploie quelques jours avant le période, sur-tout si l'on fait en même tems usage d'emmenagogues tempérés.

Il faut s'abstenir avec soin des bains de *piés* astringens, alumineux, sulfureux, pour tarir la sueur incommode de ces parties, dissiper les enflures oedémateuses, ou dessécher les ulcères, parce que ce remède repousseroit avec danger la matière virulente vers les parties internes, nobles & délicates.

Enfin, il est bon d'avertir que quand le bain des *piés* devient un remède nécessaire, comme dans les maux de tête opiniâtres, la migraine qui naît de plétore, l'ophthalmie, la difficulté de respirer causée par l'abondance du sang, les toux sèches, & le crachement de sang, &c. ce remède produit d'autant plus de bien, qu'on le fait précéder de la saignée de la même partie, qu'on en use vers le tems du sommeil, qu'on ne laisse pas refroidir ensuite les *piés*, & qu'on les transporte tout chauds dans le lit pour aider la transpiration par-tout le corps. Il y a un très-bon morceau sur les bains de *piés* dans les essais de Médecine d'Edimbourg, j'y renvoie le lecteur. (D.J.)

**PIÉS, puanteur des, (Médéc.)** Il y a des personnes dont les pores de la sueur se trouvant naturellement très-gros aux *piés*, reçoivent une grande quantité de liqueur, laquelle sort en gouttes par la chaleur & l'exercice. Cette sueur tendant à s'alkalifer par le séjour, répand une odeur fort puante ; cependant on ne doit point remédier à cet écoulement sudorifique tout d'un coup par de violents astringens. Il est vrai, par exemple, que l'écaille de cuivre, ou à sa place, la limaille de laiton pulvérisée avec le soufre & la racine d'iris de Florence, mise dans les fouliers, suppriment l'odeur puante des *piés*, mais ce n'est pas toujours sans danger ; car si on arrête imprudemment cette sueur fétide, il survient quelquefois des maux plus funestes ; & le meilleur est de se laver les



piés tous les jours avec de l'eau bien froide, où l'on ajoute un peu de vinaigre, changer chaque fois de chaufsons, & ne point porter de bas de laine.

**PIÉS & JAMBES des oiseaux, (Ornith.)** ce sont les instrumens du mouvement progressif des oiseaux sur terre & dans les eaux. Les jambes sont pliées dans tous les oiseaux, afin qu'ils puissent se percher, jucher, & se reposer plus facilement. Cette duplicature les aide encore à prendre l'essor pour voler, & se trouvant repliée contre les corps, elle ne porte point d'obstacle au vol. Dans certains oiseaux les jambes sont longues pour marcher & fouiller dans les marécages; en d'autres, elles sont d'une longueur médiocre, & dans d'autres plus courtes; & toujours convenables à leur caractère, & à leur manière de vivre.

Elles sont placées tant-foit-peu hors du centre de gravité, mais davantage dans les oiseaux qui nagent, afin de mieux diriger & pousser le corps dans l'eau, de même que pour l'assister dans l'action de plonger. Les piés des oiseaux nageurs sont dans quelques-uns entiers, en d'autres fourchus avec des doigts garnis de nageoires.

Quoique les oiseaux ne marchent que sur deux piés, ils ne posent point sur le talon; mais ils ont ordinairement un doigt derrière, de même que les animaux à piés fourchus ont deux ergots, sur lesquels néanmoins ils ne s'appuient point. Le doigt qui est derrière le pié aux oiseaux leur sert aussi davantage à se percher qu'à marcher. L'autruche qui ne vole & ne se perche jamais, n'a que deux doigts à chaque pié, encore ne pose-t-il que sur un seul; & ce doigt ressemble parfaitement au pié de l'homme quand il est chauffé.

Les piés de l'onocrotale, que nous appelons *pélican*, & ceux du cormoran ont une structure & un usage bien extraordinaires. Ces oiseaux qui vont prendre le poisson dans les rivières, ont les quatre doigts du pié joints ensemble par des peaux, & ces doigts sont tournés en-dedans, tout au-contraindre de ceux des piés de tous les autres animaux, où les doigts des piés sont ordinairement en-dehors, pour rendre l'assiette des deux piés plus large & plus ferme. Or la structure est différente dans les deux oiseaux dont il s'agit ici, de sorte qu'ils peuvent nager avec un seul pié, tandis qu'ils ont l'autre employé à tenir le poisson qu'ils apportent au bord de l'eau. En effet, leurs longs doigts par de larges membranes qui composent comme un grand aviron, étant ainsi tournés en-dedans, font que cet aviron agit justement au milieu du corps, & les fait aller droit; ce qu'un seul pié tourné en-dehors, ainsi qu'il est aux oies & aux canards, ne pourroit exécuter; de même qu'un seul aviron, qui n'agit qu'à un des côtés d'une nacelle ne la feroit faire aller droit.

Enfin c'est une chose remarquable de voir avec combien d'exactitude les jambes & les piés de tous les oiseaux aquatiques répondent à leur manière de vivre. Car ou-bien les jambes sont longues & propres à marcher dans l'eau; en ce cas elles sont nues, & sans plumes à une bonne partie au-dessus des genoux; ce qui les rend plus propres à ce dessein, ou-bien les doigts des piés sont tout-à-fait larges: dans ceux que les Anglois appellent *mud-suckers* (suceurs de boue), deux des doigts sont en quelque sorte joints ensemble, pour qu'ils n'enfoncent pas facilement, en marchant dans des lieux marécageux & pleins de fondrières. Quant à ceux qui ont les piés entiers, ou dont les doigts sont joints par des membranes, si l'on en excepte quelques-uns, les jambes sont en général courtes, & les plus convenables pour nager. C'est une chose très-curieuse de voir avec quel artifice ces oiseaux retirent & ferment les doigts du pié, lorsqu'ils levent les jambes, & qu'ils se préparent à frapper l'eau; & comment au contraire par

un artifice également grand, ils étendent & écartent les doigts des piés, lorsqu'ils les appuient sur l'eau, & qu'ils veulent s'avancer. (D. J.)

**PIÉ, (Hist. nat. des insectes.)** c'est la troisième partie de la jambe d'un insecte.

L'on y remarque ordinairement quelques articulations qui sont ou rondes, ou de la figure d'un cœur renversé, & dont la pointe est en haut. Les uns en ont deux, & d'autres en ont jusqu'à cinq. A l'antérieure de ces articulations, quelques uns ont deux pointes crochues, à l'aide desquelles ils s'attachent aux choses les plus polies. Entre ces pointes, d'autres ont encore une plante de pié qui leur sert à s'accrocher dans les endroits où les pointes seroient inutiles. Elle produit le même effet que le morceau de cuir mouillé, que les enfans appliquent sur une pierre, & qui s'y attache si fort, qu'ils peuvent lever la pierre en l'air, sans qu'elle se détache.

Griendelius attribue la cause de cette adhésion à la courbure de leurs ongles; & Bonnan aux coussinets qu'ils ont à l'extrémité de leurs piés, parce que quoique les poux & les puces aient aux piés des ongles crochus, ils ne laissent pas, lorsqu'on les a posés sur une glace de miroir, de glisser en bas dès qu'on le dresse, ce que ne font pas ceux qui ont de pareils coussinets. D'autres enfin prétendent que les insectes qui peuvent monter le long des corps les plus polis, le font par le moyen d'une humeur glutineuse, qu'ils expriment des coussinets qu'ils ont aux pattes.

Il y a des insectes qui ont une espèce de palette aux genoux, avec laquelle ils peuvent s'accrocher aux corps auxquels ils veulent se tenir. Cette palette se trouve à la première paire de jambe. Les mâles de plusieurs espèces de scarabées aquatiques en ont; mais M. Lyonnet n'en a jamais vu aux femelles; son observation feroit donc soupçonner que cette palette n'est donnée aux mâles, qu'afin de pouvoir mieux se tenir aux femelles lorsqu'ils s'accouplent; du moins ne manquent-ils pas alors d'en faire cet usage.

Le scarabée aquatique a en-dedans de la palette du genou un muscle qu'il peut retirer. Quand il a appliqué cette palette contre quelque corps, elle s'y joint très-étroitement; c'est par ce moyen que cet insecte s'attache fortement à sa femelle, à sa proie, ou à tel autre corps que bon lui semble.

Les insectes qui ont des piés n'en ont pas tous le même nombre, qui varie extrêmement, suivant l'espèce; ils sont communément situés sous le ventre.

Quelques-uns des insectes qui manquent de piés, ont, en divers endroits de leur corps, de petites pointes qui y suppléent; ils s'en servent pour s'accrocher & se tenir fermes aux corps solides. L'on trouve par exemple, dans la fiente des chevaux, un ver de la longueur de huit ou dix lignes, & dont le corps est à-peu-près de la figure d'un noyau de cerise; cet insecte a fix anneaux, par le moyen desquels il s'allonge & se raccourcit; le tour de chacun de ces anneaux est garni de petites pointes aiguës; de sorte que quand le ver les redresse, il peut les planter dans les entrailles des chevaux, & s'y tenir si ferme, que l'expulsion des excréments a de la peine à l'entraîner malgré lui. (D. J.)

**PIÉ, (Critique sacrée.)** les piés dans le style de l'Ecriture se prennent au sens naturel & au figuré, de différentes manières; 1°. au sens naturel, la summite se jette aux piés d'Elisée; c'étoit encore une marque de respect des femmes à l'égard des hommes, que de toucher les piés.

2°. Au sens figuré pour la chaussure, *pes tuus non est subtritus*. Deut. viij. 4. les souliers que vous avez à vos piés ne sont point usés.

3°. Pour les parties que la pudeur ne permet pas de nommer. *In die illa tradet Dominus novacula, ca-*

*pus*, & *pilos pedum & barbam universam*. *Is. vij. 20.* En ce tems-là le Seigneur se servira du roi des Affyriens, comme d'un rasoir pour raser la tête, la barbe, & le poil des *piés*; *dimissisti pedes tuos omni transeunti*; vous vous êtes abandonné à tous les passans, *Ezech. xiv. 25.*

4°. *Pié*, signifie l'arrivée de quelqu'un. *Quam speciosus pedes evangelisantium pacem. Is. lij. 7.* Que c'est une chose agréable de voir arriver ceux qui annoncent la paix!

5°. Il se prend pour la conduite, *pes meus stetit in directo, Ps. xv. 12.* mes *piés* sont demeurés fermes dans le droit chemin.

6°. Il signifie un soutien, un appui: *oculus fui cæco & pes claudus, Job. xxix. 15.* Il éclaire l'aveugle & soutient le boiteux.

7°. Il désigne ce qui est fort cher. *Si pes tuus scandalizat te, abscinde eum. Matth. xvij. 8.* Si ton *pié* te fait tomber, coupe-le.

8°. Etre sous les *piés* de quelqu'un, marque l'affervissement; *omnia subiecisti sub pedibus ejus. Ps. viij. 8.* Vous avez tout soumis à sa puissance.

9°. La trace d'un *pié*, signifie une très-petite quantité de terre. *Neque enim dabo vobis de terrâ eorum, quantum potest unius pedis calcare vestigium. Deut. ij. 5.*

10°. Mettre le *pié* dans un lieu, signifie en prendre possession. *Locus quem calcaveris pes vester, vester erit. Deut. xj. 24.* L'endroit où vous mettrez le *pié*, vous appartendra.

11°. Parler du *pié*, c'est gesticuler du *pié*. Salomon dans les proverbes *vj. 13.* attribue ce langage à l'insensé. (*D. J.*)

*PIÉS*, le *baïsement des*, (*Hist. mod.*) marque extérieure de déférence qu'on rend au seul pontife de Rome; les panchemens de tête & de corps, les prosternemens, les génuflexions, enfin tous les témoignages frivoles de respect devinrent si communs en Europe dans le vij. & viij. siècles, qu'ils ne furent plus regardés comme le sont aujourd'hui nos révérences; alors les pontifes de Rome s'attribuerent la nouvelle marque de respect qui leur est restée, celle du *baïsement des piés*. Il est vrai que Charles, fils de Pepin, embrassa les *piés* du pape Etienne à S. Maurice en Valois; mais ce même pape Etienne venant en France, s'étoit prosterné de son côté aux *piés* de Pepin, pere de Charles. On croit généralement que le pape Adrien I. qui prétendoit être au rang des princes, quoiqu'il reconnût toujours l'empereur grec pour son souverain, établit le premier sur la fin du viij. siècle, que tout le monde lui *baisât les piés* en paroissant devant lui. Le clergé y acquiesça sans peine par retour sur lui-même; enfin les potentats & les rois se soumirent depuis, comme les autres, à cette étiquette, qui rendoit la religion romaine plus vénérable aux peuples. (*D. J.*)

*PIÉ*, en poésie, en latin *pes* & mieux *metrum*, du grec *μετρον*. Alliance ou accord de plusieurs syllabes; on l'appelle *pié* par analogie & proportion, parce que comme les hommes se servent des *piés* pour marcher, de même aussi les vers semblent avoir quelque espèce de *piés* qui les soutiennent & leur donnent de la cadence.

On compte ordinairement dans la poésie grecque & latine vingt-huit *piés* différens, dont les uns sont simples & les autres composés.

Il y a douze *piés* simples; savoir, quatre de deux syllabes & huit de trois syllabes. Les *piés* simples de deux syllabes sont le pyrrhique ou pyrrique, le spondée, l'iambe & le trochée. Les *piés* simples de trois syllabes sont le dactyle, l'anapest, le molosse, le tribrache, l'amphibrache, l'amphimacré, le bacché, l'antibacché. Voyez tous ces mots à leur article.

On compte seize *piés* composés, qui tous ont quatre syllabes; savoir, le dispondée ou double spon-

dée, le procéleufmatique, le double trochée, le double iambe, l'antipaste, le choriambique, le grand ionique, le petit ionique, le péon ou péan, qui est de quatre espèces, & l'épithrite, qui se diversifie aussi en quatre manières. Voyez DISPONDÉE, ANTIPASTE, &c.

*Pié* & mesure dans la poésie latine & grecque font des termes synonymes.

Un auteur moderne explique aussi fort nettement l'origine des *piés* dans l'ancienne poésie. On ne s'avisa pas tout d'un coup, dit-il, de faire des vers; ils ne vinrent qu'après le chant. Quelqu'un ayant chanté des paroles, & se trouvant satisfait du chant, voulut porter le même air sur d'autres paroles; pour cela, il fut obligé de régler les paroles du second couplet sur celles du premier. Ainsi la première strophe de la première ode de Pindare se trouvant de dix-sept vers, dont quelques-uns de huit syllabes, quelques-uns de six, de sept, d'onze; il fallut que dans la seconde, qui figuroit avec la première, il y eût la même quotité de syllabes & de vers, & dans le même ordre.

On observa ensuite, que le chant s'adaptait beaucoup mieux aux paroles, quand les breves & les longues se trouvoient placées en même ordre dans chaque strophe pour répondre exactement aux mêmes tenues des tons. En conséquence on travailla à donner une durée fixe à chaque syllabe en la déclarant breve ou longue, après quoi l'on forma ce qu'on appella des *piés*, c'est-à-dire, de petits espaces tout mesurés, qui fussent au vers ce que le vers est à la strophe. *Cours de Belles-lettres, tom. I.*

Le nom de *pié* ne convient qu'à la poésie des anciens; dans les langues modernes on mesure les vers par le nombre de syllabes. Ainsi nous appellons vers de douze syllabes nos grands vers, ou vers alexandrins; & nous en avons de dix, de huit, de six, de quatre, de deux syllabes, & d'autres irréguliers d'un nombre impair de syllabes. Voyez VERS & VERSIFICATION.

*PIÉ-CORNIER*, terme des Eaux & Forêts; on appelle en style des eaux & forêts *piés-corniers*, les gros arbres qui sont dans les enclosures des ventes qui se font dans les forêts, & qui se marquent par le garde-marteau.

Il est dit dans l'article 9. du titre de l'affecton, *baillivage & marelage*, &c. que les arbres de lisières & de parois seront marqués du marteau du roi, & celui de l'arpenteur sur une face, à la différence des *piés-corniers*, qui le seront sur chaque face qui regardera la vente. Lorsque l'on vend quelques parties des forêts du roi, l'espace vendu est enfermé dans des lignes, que l'on tire suivant la situation des lieux. Ces lignes sont appellées *parois*, & les arbres que l'on laisse à côté ou au bout de la ligne entre deux *piés-corniers*, sont arbres de paroi ou de lisière. Exemple.

Pié-cornier.	Paroi.	Pié-cornier.
Paroi.	Paroi.	Paroi.
Pié-cornier.	Paroi.	Pié-cornier.

On voit par cette figure, que les *piés-corniers* sont les arbres laissés & marqués aux extrémités de la vente. On voit encore qu'entre deux *piés-corniers* il y a une paroi ou deux, eu égard aux distances des *piés-corniers*. Les *piés-corniers* doivent être marqués du marteau du maître, de celui du garde-marteau, & de celui du mesureur. Les places taillées sur les *piés-corniers* sont appellées *miroirs*, parce qu'elles sont tournées pour regarder & mirer la droite ligne qui conduit d'un *pié-cornier* à l'autre, & les côtés où les miroirs sont faits sont nommés *faces*.

La marque du maître est au-dessus des autres; celle du garde-marteau est ensuite, & en bas de l'arbre. Voyez sur cette matière Rouffleau sur les ordonnances



des Eaux & Forêts, & Duchaufourt dans son instruction sur le fait des Eaux & Forêts. Aubert. (D. J.)

PIÉ DE FIEF, en terme de Coutumes, signifie un fief démembré. On dit en terme de Coutumes, que le pié saïit le chef; ce qui veut dire, ou que la superficie appartient au propriétaire du sol, ou que le propriétaire du sol est en droit d'élever perpendiculairement son édifice si haut qu'il veut, & faire abattre les traverses ou chevrons des maisons voisines qui nuïroient à son elevation.

PIÉ DE FORÊT, *pes forestæ* (Comm.) contient dix-huit pouces.

Notandum est quod pes forestæ usitatus tempore Ric. Oysel. in arrentatione vassallorum factus est, signatus & sculptus in pariete cancellæ ecclesiæ de Edwinstone, & in ecclesiâ B. M. de Nottingham, & dictus pes continet in longitudine octodecim pollices, & in arrentatione quorundam vassallorum pericia, 20, 21 & 24 pedum usû fuit, &c.

*Pes monetæ*, dans les anciennes archives, se dit d'un règlement juste & raisonnable de la valeur réelle de toute monnaie courante. Voyez ÉTALON & MONNOIE.

PIÉ FOURCHÉ, (Comm. de bétail.) les marchands de bétail appellent bestiaux à pié fourché ou fourchu, les animaux qui ont le pié fendu en deux seulement, comme sont les bœufs, vaches, cochons, chevres, &c.

Le pié fourché est aussi un droit qu'on leve aux entrées de quelques villes de France, sur les bestiaux à pié fourché qui s'y consomment, & dont il est fait une ferme. (D. J.)

PIÉS POUDREUX (Cour des) Jurisprudence, est le nom d'une ancienne cour de justice, dont il est fait mention dans plusieurs statuts d'Angleterre, qui devoit se tenir dans les foires, pour rendre justice aux acheteurs & aux vendeurs, & pour réformer les abus ou les torts réciproques qui pouvoient s'y commettre. Voyez FOIRE.

Elle a pris son nom de ce qu'on la tenoit le plus souvent dans la saison de l'été, & que les causes n'y étoient guere poursuivies que par des marchands qui y venoient les piés couverts de poussière, & que l'on appelloit par cette raison, piés poudreux; ou bien elle a été ainsi nommée, parce qu'on s'y proposoit d'expédier les affaires de son ressort, avant que la poussière fût tombée des piés du demandeur & du défendeur.

Cette cour n'avoit lieu que pendant le tems que duroient les foires. Elle avoit quelque rapport avec notre juridiction de juges & consuls. Voyez CONSUL.

PIÉSENTE, (Jurisprud.) est un fenier qui doit contenir deux piés & demi de largeur; on ne peut y passer qu'à pié, & non y mener niramener des bêtes. Coutume de Boulonois, art. 166. (A)

PIÉ D'ALOUETTE, (Hist. nat. Bot.) *delphinium*, genre de plante à fleur polypétale, anormale & composée de plusieurs pétales inégaux; le pétale supérieur se termine en une autre queue, & reçoit un autre pétale divisé en deux parties, & garni d'une queue comme le premier: le pistil occupe le milieu de ces pétales, & il devient dans la suite un fruit dans lequel il y a plusieurs gaines réunies en forme de tête, qui s'ouvrent dans leur longueur, & qui renferment des semences, le plus souvent anguleuses. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

PIÉ DE CHAT, (Botan.) cette plante qu'on emploie dans les pharmacopées, sous le nom équivoque de *gnaphalium*, est appelée par Tournefort, *elichrysum montanum, flore majore, purpurascens*. I. R. H. 453.

Ses racines sont fibreuses & rampantes de tous côtés; les feuilles sont couchées sur terre; elles sont oblongues, arrondies vers la pointe, d'un verd gai, couvertes en dessous d'un duvet blanchâtre. Au sommet de ces tiges, sont plusieurs fleurs à fleurons, di-

visées en manière d'étoile, portées chacune sur un embryon, & renfermées dans un calice écailleux & luisant; l'embryon se change en une graine garnie d'aigrettes.

PIÉ DE CHAT, (*Mat. méd.*) les fleurs de pié de chat sont la seule partie qui soit en usage. Ces fleurs tiennent un rang distingué parmi les remèdes pectoraux: on en ordonne fréquemment l'infusion, la légers décoction, sous forme de tisane, & le sirop simple, dans presque toutes les maladies chroniques des poumons, & sur-tout dans les plus légères, telles que le rhume, soit récent, soit opiniâtre & invétéré; ce crachement incommode & abondant est connu sous le nom vulgaire de *pieute*, &c.

On donne cette infusion ou cette décoction, soit seule, soit mêlée avec du lait, & ordinairement édulcorée avec le miel, le sucre, ou un sirop approprié. (b)

PIÉ DE COQ égyptien, (*Botan. exot.*) c'est le *gramen dactylon ægyptiacum* de E. B. & de Parkinson; petite plante d'Egypte, à racine blanche, genouillée & rampante. Ses branches sont pareillement genouillées, & portent quatre épis, qui forment une croix; cette plante est d'usage médicinal en Egypte.

PIÉ DE GRIFFON, (*Botan.*) c'est un nom vulgaire de l'elébore noir, puant des botanistes, *helleborus niger, fetidus*, qui a quelque usage dans la médecine des bestiaux. Voyez ELÉBORE noir, (*Botan.*)

PIÉ DE LIÈVRE, (*Botan.*) espèce de trèfle que les anciens botanistes ont nommé *lagopus vulgaris*; ses fleurs ont une fausse ressemblance au pié d'un lièvre; elle croît parmi les blés; la graine est rougeâtre: quand elle est mêlée avec le blé, & écrasée au moulin, elle rend le pain rougeâtre, aussi le blé dans lequel elle se trouve, diminue considérablement de prix.

PIÉ DE LION, *alchimilla*, genre de plante dont la fleur n'a point de pétales; elle est composée de plusieurs étamines soutenues par un calice en forme d'entonnoir, & profondément découpé. Le pistil devient dans la suite une, ou plusieurs semences renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Ce genre de plante est connu des botanistes, sous le nom latin *alchimilla*, dont Tournefort compte treize espèces: nous décrirons la plus commune, *alchimilla vulgaris*, C. B. P. 319. *Classif. hist.* 108. Tournefort I. R. H. 508. en anglais, *the common ladies-mantle*.

Sa racine se répand obliquement; elle est de la grosseur du petit doigt, fibreuse, noirâtre & astringente; elle pousse un grand nombre de queues longues d'une palme & demie, velues; chaque queue porte une feuille qui approche de celle de la mauve, mais plus dure, oncée & partagée en huit ou neuf angles obtus. Cette feuille est crenelée symétriquement, & comme repliée avec autant de nervures qui viennent à la queue, & qui s'étendent jusqu'à l'extrémité; du milieu des feuilles s'élèvent quelques tiges grêles, velues, cylindriques, branchues, hautes de neuf pouces, garnies de quelques petites feuilles, portant à leur sommet un bouquet de fleurs sans pétales, composé de plusieurs étamines garnies de sommets jaunâtres; ces fleurs sont contenues dans un calice d'une seule pièce, en forme d'entonnoir, de couleur verte-pâle, partagé en quatre parties pointues, entre lesquelles il s'en trouve quatre autres plus petites.

Le pistil se change en une, ou deux menues graines jaunâtres, brillantes, arrondies, renfermées dans une capsule qui étoit le calice de la fleur. Cette plante se plaît parmi les herbes des Alpes, des Pirenées & des montagnes de la Provence. La plante est placée au rang des plantes vulnéraires astringentes; on

emploie son suc dans les ulcères internes, ainsi que pour arrêter les règles trop abondantes, les fleurs blanches, & la dysenterie; ce remède est fort utile dans le crachement de sang, le pissement de sang, le diabète & l'ulcère des poulmons.

Quelques filles, au rapport d'Hoffman, savent se servir adroitement de la décoction de *pié de lion*, dont elles font un demi-bain pour réparer leur virginité. Elles tâchent aussi, par cette même décoction, d'affermir leurs mammelles; pour cet effet, elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, & elles l'appliquent sur leur sein.

**PIÉ DE LOUP** (*Botan.*) le vulgaire appelle ainsi l'espece de mouffe terrestre nommée par Tournefort, *moscus terrestris clavatus*, parce qu'il a des pédicules qui s'élevaient d'entre les rameaux, & qui représentaient vers leur sommet une petite tête; cette petite tête, quand on la touche en automne, jette une poudre jaune, subtile, qui étant séchée, s'enflamme & fulmine presque comme de la poudre à canon. (*D. J.*)

**PIÉ D'OISEAU**, *ornithopodium*, genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice, & devient dans la suite une filique en forme de faucille, composée de plusieurs pièces jointes ensemble, & ordinairement plissée: chacune de ces pièces renferme une semence arrondie. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les filiques sont réunies plusieurs ensemble, & qu'elles ont quelque ressemblance avec le pié d'un oiseau. Tournefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

**PIÉ DE PIGEON**, (*Botan.*) par les botanistes, *geranium columbinum*. Voyez BEC DE GRUE, (*Botan.*)

**PIÉ DE PIGEON ou BEC DE GRUE**, (*Mat. méd.*) les feuilles de cette plante ont une saveur ityptique & gluante. Tournefort recommande le sirop fait de leur suc pour la dysenterie: son extrait a la même vertu. De quelque manière que l'on donne cette plante, elle arrête d'une manière surprenante le sang de quelque endroit qu'il coule. Geoffroi, *mat. méd.* Cet élogé est trop général & trop positif, il n'est pas même à la manière de Geoffroi: il faudroit bien se garder de trop compter sur un pareil secours dans des hémorrhagies dangereuses.

Le *pié de pigeon* a beaucoup d'analogie avec une autre espece de *geranium* ou bec de grue, appelée *herbe à Robert*. On emploie indifféremment l'une ou l'autre de ces plantes. Voyez HERBE À ROBERT. (*b*)

**PIÉ DE POULE**, (*Botan.*) nom que le peuple donne à l'espece de *gramen* ou chien-dent, appelé par Tournefort, *gramen dactylon*, *radice repente*. Ce même nom de *pié de poule*, est encore donné par le vulgaire au *lanium folio cauteum ambiente minus*, de Tournefort. Si l'on ne rejettoit pas les noms vulgaires des plantes, la Botanique deviendroit un chaos; il faut apprendre les noms de l'art & s'y tenir. (*D. J.*)

**PIÉ DE VEAU**, (*Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, anomale, & dont la forme ressemble à l'oreille d'un âne ou d'un lievre. Le pistil sort du fond de cette fleur, & il est entouré à sa base de plusieurs embryons qui deviennent dans la suite autant de baies presque rondes, dans chacune desquelles il y a une ou deux semences arrondies. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles ne sont pas divisées, ou qu'elles ont simplement de petites découpures. Tournefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

Tournefort compte 34 especes de ce genre de plante, dont il suffira de décrire la plus commune qui est d'usage en Médecine. Elle est nommée *arum vulgare*, non *maculatum*. C. B. P. 195. I. R. H. 158; en anglais, *the common wake-Robin*, or, *arum*, *with plain leaves*; & en français, *pié de veau sans taches*.

Sa racine est tuberculeuse, charnue, de la grosseur du pouce, arrondie, mais mal formée; blanche, remplie d'un suc laiteux, garnie de quelques fibres. Ses

feuilles sont longues de neuf pouces, presque triangulaires, semblables à une fleche, luisantes & veinées. Sa tige est environ de la hauteur d'une coudée, cylindrique, cannelée; elle porte une fleur membraneuse d'une seule pièce, irrégulière, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre, roulée en manière de gaine, d'un blanc verdâtre. Au fond de cette fleur est le pistil, d'un jaune pâle, à la naissance duquel plusieurs grains, comme ceux des raisins, ou plusieurs baies se trouvent rassemblées en une tête oblongue. Ces baies sont sphériques, de couleur de pourpre, molles, pleines de suc; elles renferment une ou deux petites graines, un peu dures & arrondies. Toute la plante est d'une saveur fort âcre, & qui brûle la langue.

Le *pié de veau* marqué de taches, *arum maculatum*, vulgare, *maculis candidis vel nigris*, C. B. P. 195. I. R. H. 158, ne diffère de l'espece précédente, que par les taches blanches ou noires dont ses feuilles sont parsemées; ces deux especes de *pié de veau* s'emploient en Médecine. Voyez PIÉ DE VEAU, Matière médicale.

L'*arum* montant d'Amérique, à grandes feuilles percées, *arum hederaceum*, *amplis foliis perforatis*, du P. Plumier s'attache au tronc des arbres de la même manière que nos lierres; cette espece d'*arum* étranger est le bois des couleuvres d'Acosta, & du P. du Tertre. *Hist. des Antilles*.

L'*arum* d'Amérique à feuilles de sagittaire, & qui s'élève en arbrisseau, *arum americanum arborescens*, *sagittaria foliis*, du même P. Plumier, porte un fruit qui pique la langue, tandis que sa racine est douceâtre & d'un assez bon goût; c'est l'*arum esculentum*, *sagittaria foliis viridi-nigrantibus*, de Sloane Cat. Jam. (*D. J.*)

**PIÉ DE VEAU**, (*Mat. méd.*) c'est la racine de cette plante qui est principalement en usage en Médecine. Cette racine fraîche a une saveur âcre & brûlante; qui se dissipe en très-grande partie par la dessiccation & par la décoction. Elle tient un rang distingué parmi les stomachiques, les béchiques incisifs, & les fondants ou desobstruans purgatifs. On la regarde aussi comme un bon fébrifuge. Elle est très-recommandée dans l'asthme humide, la toux invétérée & suivie de crachats épais & gluans, les pâles couleurs, la cachexie, la jaunisse & les affections mélancholiques-hypochondriaques. La dose de cette racine sèche est d'un demi-gros jusqu'à un gros & demi, en poudre & réduite sous forme d'opiat, avec un excipient convenable. C'est principalement avec le miel qu'on l'incorpore, lorsqu'on l'emploie contre l'asthme humide. On la fait entrer aussi dans les apozemes & les bouillons apéritifs & fondants.

La racine de *pié de veau* est de la classe de celles qui donnent une féculé, voyez FÉCULE. Quelques auteurs ont cru retrouver dans cette féculé les vertus de la racine entière, mais dans un degré plus mitigé. Ils se sont trompés, cette féculé est dépourvue de toute vertu médicinale.

La racine de *pié de veau* fraîche, adoucie par la cuisine, dans l'eau ou dans le vinaigre, est donnée pour un bon diurétique, & un excellent vulnéraire. Vanhelmont la recommande à ce dernier titre dans les chutes des lieux élevés.

Les feuilles pilées & réduites en forme de cataplasme, ou simplement battues & frottées entre les mains, sont dans plusieurs provinces, un remède populaire, fort efficace contre les brûlures, les écorchures, les coups aux jambes, aux coudes, &c. qui entament la peau, les ulcères récents, &c.

La racine de *pié de veau* entre dans l'eau générale, dans l'opiat méfentérique, dans l'emplâtre diabolotum, la poudre cachectique de Quercetan, &c. (*b*)

**PIÉ D'ÂNE**, (*Conchyl.*) nom vulgaire donné à une espece d'huître, différente de l'huître commune par



un mamelon à sa charniere; on l'appelle en latin *spondylus*, ainsi voyez SPONDYLE.

**PIÉ** ou **STILE**, terme de *Gnomoniq.* c'est le point du plan sur lequel tombe une ligne abaissée du bout du stile, perpendiculairement sur le plan du cadran. (*D. J.*)

**PIÉ**, (*Hydr.*) c'est la mesure de toutes les choses qui sont dans le commerce; la toise & la perche sont composés de *piés* de roi, ainsi que l'aune qui contient 3 *piés* 8 pouces.

Il y a différentes sortes de *piés*; savoir :

Le *pié* courant, qui est divisé en 12 pouces courans.

Le *pié* carré à 144 pouces carrés, en multipliant 12 pouces par 12 pouces, dont le produit est 144.

Le *pié* circulaire est de 144 pouces circulaires, en multipliant 12 par 12, dont le produit est 144.

Le *pié* cylindrique qui est un solide en la multiplication de la superficie d'un *pié* circulaire, contenant 144 pouces circulaires par sa hauteur 12, ce qui donne 1727 pouces cylindriques.

Le *pié* cube en la multiplication de la superficie d'un *pié* carré, contenant 144 pouces carrés par sa hauteur 12, ce qui donne 1727 pouces cubes. (*K*)

**PIÉ D'EAU**, (*Hydr.*) est un solide ou *pié* cube d'eau, qu'il ne faut pas confondre avec le *pié* cylindrique d'eau, qui n'est composé que de pouces circulaires multipliés par des pouces circulaires, qui produisent 1728 pouces cylindriques; chacun de ces *piés* cylindriques n'a que 113 pouces 2 lignes carrés, provenant de la proportion du *pié* carré au *pié* circulaire, & ne pèse que 55 livres; au-lieu que le *pié* cube d'eau pèse 70 livres. On évalue ce *pié* cube d'eau le huitième du muid d'eau, ce que l'on a reconnu par l'expérience. Ainsi quand on compose le muid d'eau de 288 pintes mesure de Paris, le *pié* cube d'eau vaut 36 pintes, huitième de 288; & quand le muid d'eau n'est évalué qu'à 280 pintes, le *pié* cube ne vaut que 35 pintes. (*K*)

**PIÉ DE VENT**, phénomène dont on trouve la description dans l'histoire de l'académie des Sciences de 1732. Il consiste dans un arrangement de nuages sur différentes lignes, qui étant prolongées concourent à deux points opposés de l'horizon, comme les méridiens d'un globe se réunissent aux poles. « Lors- que le ciel n'est pas tout-à-fait serein, ni entièrement couvert, il est rare, quand on y fait bien attention, que les nuages ne paroissent pas affecter cette disposition plus ou moins sensiblement. C'est d'ordinaire au point de réunion vers l'horizon, qu'elle est la plus remarquable, & quelquefois elle ne l'est pas ailleurs; c'est pour cela qu'il faut, surtout lorsqu'on n'a pas pris l'habitude d'observer le phénomène, un horizon fort étendu pour le voir distinctement. Souvent le point de réunion est très-sensible, & les nuages qui en partent semblent s'écarter en tout sens, en forme d'éventail, ou d'un côté de l'horizon seulement, tandis que l'autre côté est sans aucun nuage; ou des deux côtés de l'horizon à la fois, & alors un des deux centres est d'ordinaire plus apparent que l'autre. Ils ne sont pas toujours diamétralement opposés: quelquefois l'ordre des nuages se trouble & se confond, & l'on aperçoit pendant quelque tems, deux différens points de concours du même côté de l'horizon, jusqu'à ce que l'un des deux disparoisse & ce- de, pour ainsi dire, la place à l'autre. Divers nuages, disposés parallèlement les uns aux autres & à l'horizon à perte de vue, ce qui est l'arrangement naturel que le vent leur donne, doivent, suivant les règles de l'optique, nous paroître concourir à deux points opposés de l'horizon. On ne doit pas regarder ce phénomène comme une autre sorte de météore; mais on doit le ranger dans la classe des

Tom. XII.

» phénomènes que les nuées représentent par leur » différente situation ». *Essai de Phys. de Météor.* page 751. §. 1524.

**PIÉ**, on appelle en terme de *Blason*, *pié* de l'écu, la pointe ou partie inférieure de l'écu; & on dit qu'un animal est en *pié*, pour dire qu'il est posé sur ses quatre *piés*. Lorsqu'il ne paroît que les trois fleurs de lis, & que le *pié* qui est au-dessous en est retranché, on dit *pié coupé* & *pié nourri*. On appelle *pié fiché*, celui qui est pointu & propre à s'incruster en terre.

**PIÉ**, (*Chassé*) c'est par le *pié* qu'un bon chasseur peut connoître les différentes bêtes & leurs différents âges.

Les vieux cerfs ont ordinairement la sole du *pié* grande & de bonne largeur, le talon gros & large, la comblette ouverte, la jambe large, les os gros, courts & non tranchans, la *pièce* ronde & grosse, & ne font jamais aucune faulx démarcher, ce qui arrive souvent aux jeunes. Outre ce, les vieux cerfs n'avancent jamais le *pié* de derrière plus avant que celui de devant, au lieu que les jeunes le passent toujours. La biche a le *pié* fort long, étroit & creux, & le talon si petit, qu'il n'y a pas de cerf d'un an qui ne l'ait aussi gros.

On reconnoît dans les chevreuils les mâles des femelles au *pié*; les mâles ont ordinairement plus de *pié* devant que les chevrettes, le tour des pinces en est plus rond, & le *pié* plus plein; au lieu que les femelles les ont creux & les côtés moins gros que les mâles, qui ont aussi le talon & la jambe plus larges, & les os plus gros & tournés en-dedans.

La trace du sanglier se distingue d'avec celle d'une laie, en ce que lorsque la laie est pleine, elle pèse beaucoup en marchant, va ordinairement les quatre *piés* ouverts, & a les pinces moins grosses que n'a le sanglier qui va la trace serrée; elle a aussi les gardes, la sole & le talon plus larges, les côtés plus gros & plus usés, les allures plus longues & plus assurées, mettant les *piés* plus aisément dans une même distance. Dans la saison du rut, les laies ont les allures aussi longues que le sanglier; mais la trace du mâle est plus ronde & mieux faite. Il y a aussi une différence entre le sanglier en son tiers an, & celui en son quart an; celui en son tiers an a la sole moins pleine, & a les côtés de la trace plus tranchans, & les pinces moins grosses & plus tranchantes; le sanglier en son quart an a les gardes plus larges, plus usées & plus près du talon; les allures en sont plus longues, & le *pié* de derrière demeure plus éloigné que celui de devant, au-lieu que le sanglier en son tiers an rompt une partie de la trace, & va les *piés* plus ouverts. Les vieux sangliers mirés ont encore les gardes plus larges & plus grosses & plus usées; elles approchent plus aussi du talon, & sont plus bas jointes; & ils vont les quatre *piés* plus serrés.

On distingue par le *pié* le sanglier du cochon domestique, en ce que les pourceaux privés vont toujours les quatre *piés* ouverts, & les pinces pointues & sans rondeur; mais les bêtes noires vont les *piés* plus serrés, sur-tout ceux de derrière; ils ont les pinces plus rondes & mieux faites, & le *pié* plus creux que ceux des porcs privés, qui l'ont ordinairement plein, & n'appuient pas du bout de la pince comme les sauvages, qui ont le talon, la jambe & les gardes plus larges, & qui s'écartent beaucoup plus que ceux d'un pourceau sauvage, qui a les gardes petites & piquantes, droites en terre.

On distingue les traces d'un vieux loup d'avec celles du chien, parce que le loup, quand il va d'assurance, a toujours le *pié* très-serré, au-lieu que celui du chien est toujours fort ouvert, & qu'il a le talon moins gros & moins large que le loup, & les deux grands doigts plus gros, quoique les ongles du loup

B B b b

soient plus gros & enfoncent plus avant en terre; outre que les lous forment en-dessous trois petites fossettes, ce que celui du chien ne fait pas. Le loup a aussi plus de poil sur le *pié* que le chien, & les allures en sont bien plus longues, mieux réglées & plus assurées.

Le *pié* du loup diffère de celui de la louve, en ce que celle-ci a les ongles moins gros que le loup. Les jeunes lous se connoissent aux liaisons des *piés* qui ne sont point si fortes que celles des vieux lous, ce qui fait que les jeunes ont le *pié* plus ouvert, des ongles plus petits & plus pointus, & que leurs allures ne sont pas si réglées ni si longues.

Le *pié* du blaireau diffère beaucoup de celui des autres animaux qu'on chasse, ce qui en rend la connoissance aisée; il a les doigts du *pié* tous égaux & le talon fort gros; il pèse du *pié* quand il marche, & le fait porter également à terre.

*Pié, en Géométrie, (Arpentage, Commerce), &c.* est une mesure convenue dans chaque royaume ou état gouverné par ses propres lois, pour évaluer ou déterminer des longueurs; le *pié* français contient douze pouces. Voyez MESURE & POUCE.

Les Géomètres divisent le *pié* en dix doigts, le doigt en dix lignes, &c.

Les Anglois divisent leur *pié* comme nous, en douze pouces, & le pouce en douze lignes. Voyez LIGNE.

Un *pié* carré est une surface rectangulaire dont la longueur & la largeur sont égales à un *pié*; ce *pié* contient 144 pouces carrés. Voyez QUARRÉ.

Le *pié cube* ou *cube* a ses trois dimensions égales chacune à un *pié*; il contient 1728 pouces cubes. Voyez CUBE & CUBIQUE.

Table de la proportion du poids de différens corps ou matieres réduites à la grosseur du *pié cube*.

## TABLE.

Un <i>pié cube</i> d'or pèse, . . . . .	1368 liv.
Un <i>pié cube</i> d'argent, . . . . .	744.
Un <i>pié cube</i> de cuivre, . . . . .	648.
Un <i>pié cube</i> d'étain, . . . . .	576.
Un <i>pié cube</i> de plomb, . . . . .	829.
Un <i>pié cube</i> de vit-argent, . . . . .	977 $\frac{1}{2}$ .
Un <i>pié cube</i> de terre, . . . . .	95 $\frac{1}{2}$ .
Un <i>pié cube</i> de sable de rivière, . . . . .	132.
Un <i>pié cube</i> de sable de terre & de mortier, . . . . .	120.
Un <i>pié cube</i> de chaux, . . . . .	59.
Un <i>pié cube</i> de plâtre, . . . . .	86.
Un <i>pié cube</i> de pierre commune, . . . . .	140.
de pierre de liais, . . . . .	165.
de pierre de Saint-Leu, . . . . .	115.
Un <i>pié cube</i> de marbre, . . . . .	252.
Un <i>pié cube</i> d'ardoise, . . . . .	156.
Un <i>pié cube</i> d'eau douce, . . . . .	72.
d'eau de mer, . . . . .	73 $\frac{1}{2}$ .
De vin, . . . . .	70 $\frac{1}{2}$ .
D'huile, . . . . .	66 $\frac{1}{2}$ .
Enfin un <i>pié cube</i> de sel, . . . . .	110.

*Pié, (Mesure de longueur.)* mesure prise sur la longueur du *pié* humain, qui est différent selon les lieux. On appelle aussi *pié* un instrument en forme de petite règle, qui a la longueur de cette mesure, & sur laquelle les parties sont gravées.

On considère les *piés* comme antiques ou comme modernes, & c'est cette division que nous allons suivre en rapportant les *piés* usités selon qu'ils ont été déterminés par Suellius, Riccioli, Scammozzi, Petit, Picard, &c. Les uns & les autres sont réduits au *pié* de roi, qui est une mesure établie à Paris & en quelques autres villes de France; elle contient 144 lignes. Ce *pié* est divisé en douze pouces, le pouce en douze lignes, & la ligne en douze points. Ainsi ce *pié* est

divisé en 1728 parties. Six de ces *piés* font la toise. On se sert de palmes & de brasses au lieu de *piés* en quelques villes d'Italie. Toutes ces mesures sont principalement utiles pour l'intelligence des livres, des dessein, & des ouvrages d'Architecture de divers lieux.

*Piés antiques par rapport au pié de roi.*

*Pié* d'Alexandrie, 13 pouces 2 lignes 2 points.

*Pié* d'Antioche, 14 pouces 11 lignes 2 points.

*Pié* arabe, 12 pouces 4 lignes.

*Pié* babylonien, 12 pouces 1 ligne & 6 points. Selon Capellus, 14 pouces 8 lignes & demie; & selon M. Petit, 12 pouces 10 lignes & 6 points.

*Pié* grec, 11 pouces 5 lignes 6 points; & selon M. Perrault, 11 pouces 3 lignes.

*Pié* hébreu, 13 pouces 3 lignes.

*Pié* romain. Selon Vilalpand & Riccioli, ce *pié* a 11 pouces 1 ligne 8 points; Selon Lucas Poetus, au rapport de M. Perrault, & selon M. Picard, 10 pouces 10 lignes 6 points, qui est la longueur du *pié* qu'on voit au Capitole, & qui apparemment est la mesure la plus certaine du *pié* romain. Malgré ce témoignage, M. Petit pense que ce *pié* doit être de 11 pouces.

*Piés modernes par rapport au pié de roi.*

*Pié* d'Amsterdam, 10 pouces 5 lignes 3 points.

*Pié* d'Anvers, 10 pouces 6 lignes.

*Pié* d'Avignon & d'Aix en Provence, 9 pouces 9 lignes.

*Pié* d'Ausbourg en Allemagne, 10 pouces 11 lignes 3 points.

*Pié* de Bavière en Allemagne, 10 pouces 8 lignes.

*Pié* de Besançon en Franche Comté, 11 pouces 5 lignes 2 points.

*Pié* ou brasse de Bologne en Italie, 14 pouces selon Scammozzi, & 14 pouces 1 ligne suivant M. Picard.

*Pié* de Bresse, 17 pouces 7 lignes & 6 points, selon Scammozzi, & 17 pouces 5 lignes 4 points selon M. Petit.

*Pié* ou dérab du Caire en Egypte, 20 pouces 6 lignes.

*Pié* de Cologne, 10 pouces 2 lignes.

*Pié* de Franche Comté & Dole, 13 pouces 2 lignes 3 points.

*Pié* ou pic de Constantinople, 24 pouces 5 lignes. *Pié* de Copenhague en Danemark, 10 pouces 9 lignes 6 points.

*Pié* de Cracovie en Pologne, 10 pouces 2 lignes.

*Pié* de Dantzick en Pologne, 10 pouces 4 lignes 6 points selon M. Petit, & 10 pouces 7 lignes selon M. Picard.

*Pié* de Dijon en Bourgogne, 11 pouces 7 lignes 2 points.

*Pié* de Florence, 20 pouces 8 lignes 6 points selon Maggi; 21 pouces 4 lignes 6 points selon Lorini; 22 pouces 8 lignes selon Scammozzi, & 21 pouces 4 lignes selon M. Picard.

*Pié* de Genes, 9 pouces 9 lignes.

*Pié* de Geneve, 18 pouces 4 points.

*Pié* de Grenoble en Dauphiné, 12 pouces 7 lignes 2 points.

*Pié* de Heidelberg en Allemagne, 10 pouces 2 lignes selon M. Petit, & 10 pouces 3 lignes 6 points suivant une mesure originale.

*Pié* de Léipsic en Allemagne, 11 pouces 7 lignes 7 points.

*Pié* de Leyden en Hollande, ou *pié* rhenan, 11 pouces 7 lignes. Ce *pié* sert de mesure à tout le septentrion; sa proportion avec le *pié* romain est comme de 950 à 1000. Voyez Casimir, qui dans sa pyrothécnie a fait sa réduction au *pié* rhenan, de tous les autres *piés* des plus fameuses villes de l'Europe.

*Pié* de Liege, 10 pouces 7 lignes 6 points.



*Pié de Lisbonne* en Portugal, 11 pouces 7 lignes 7 points selon Suellius.

*Pié de Londres* & de toute l'Angleterre, 11 pouces 3 lignes, ou 11 pouces 2 lignes 6 points selon M. Picard, & suivant une mesure originale, 11 pouces 4 lignes 6 points. Le pouce d'Angleterre se divise en dix parties ou lignes.

*Pié de Lorraine*, 10 pouces 9 lignes 2 points.

*Pié de Lyon*, 12 pouces 7 lignes 2 points, selon M. Petit; & 12 pouces 7 lignes 6 points, selon une mesure originale. Sept piés & demi font la toise de Lyon.

*Pié de Manheim* dans le Palatinat du Rhin, 10 pouces 8 lignes 7 points, selon une mesure originale.

*Pié de Mantoue* en Italie, 17 pouces 4 lignes suivant Scammozzi.

*Pié de Mâcon* en Bourgogne, 12 pouces 4 lignes 3 points. Il en faut sept & demi pour la toise.

*Pié de Mayence* en Allemagne, 11 pouces 1 ligne 6 points.

*Pié de Middelbourg* en Zélande, 11 pouces 1 ligne.

*Pié de Milan*, 22 pouces.

*Pié de Naples*, est une palme de 8 pouces 7 lignes selon Riccioli.

*Pié de Padoue* en Italie, 13 pouces 1 ligne selon Scammozzi.

*Pié de Palerme* en Sicile, 8 pouces 5 lignes.

*Pié de Parme* en Italie, 20 pouces 4 lignes.

*Pié de Prague* en Bohême, 11 pouces 1 ligne 8 points.

*Pié du Rhin*, 11 pouces 5 lignes 3 points selon Suellius & Riccioli; 11 pouces 6 lignes 7 points selon M. Petit; 11 pouces 7 lignes selon M. Picard, & 11 pouces 7 lignes & demi, suivant une mesure originale. On en a trouvé une seconde en fouillant les ruines d'Herculanum; on dit que c'est une verge plantée de bronze, dans laquelle le pié romain est partagé en pouces & en lignes; de cette manière on saura définitivement l'étendue du pié romain.

*Pié de Rouen*, semblable au pié de roi.

*Pié de Savoie*, 10 pouces.

*Pié de Sedan*, 10 pouces 3 lignes.

*Pié de Sienna* en Italie, 21 pouces 8 lignes 4 points.

*Pié de Stockholm* en Suede, 12 pouces 1 ligne.

*Pié de Strasbourg*, 10 pouces 3 lignes 6 points.

*Pié de Tolède*, ou pié cathilan, 11 pouces 2 lignes 2 points, selon M. Riccioli, & 10 pouces 3 lignes 7 points selon M. Petit.

*Pié trévifan* dans l'état de Venise, 14 pouces 6 points selon Scammozzi.

*Pié de Turin* ou de Piémont, 16 pouces selon Scammozzi.

*Pié de Venise*, 12 pouces 10 lignes, selon Scammozzi & Lorini; 12 pouces 8 lignes selon M. Petit, & 11 pouces 11 lignes suivant M. Picard.

*Pié de Verone*, égal à celui de Venise.

*Pié de Vicence* en Italie, 13 pouces 2 lignes selon Scammozzi.

*Pié de Vienne* en Autriche, 11 pouces 8 lignes.

*Pié de Vienne* en Dauphiné, 11 pouces 11 lignes.

*Pié d'Urbain* & de Pezaro en Italie, 13 pouces 1 ligne selon Scammozzi.

*Pié selon ses dimensions.*

*Pié courant*; c'est le pié qui est mesuré suivant sa longueur.

*Pié carré*; c'est un pié qui est composé de la multiplication de deux piés. Ainsi un pié étant de 12 pouces, un pié carré est de 144 pouces, nombre qui provient de 12 multiplié par 12.

*Pié cube*: c'est un pié qui contient 1728 pouces cubes, nombre qui est formé du produit du pié carré par le pié simple.

Comme nous écrivons pour tous les peuples, & qu'il pourroit y avoir des étrangers qui ignoreroient le rapport & la différence du pié qui est en usage

chez eux au pié de roi, que nous avons pris ici pour règle, il convient d'ajouter encore une table qui puisse aider tout le monde à évaluer les différents piés à celui de Paris. Nous avons dit qu'il se divisoit en douze pouces, & chaque pouce en douze lignes. Si donc on suppose chaque ligne divisée en dix parties, on aura

	parties
Le pié de Paris, de . . . . .	1440.
Le pié de Bologne, de . . . . .	1682.
Le pié de Danemarck, de . . . . .	1404.
Le pié de Rhin ou de Leyden, de . . . . .	1390.
Le pié de Londres, de . . . . .	1350.
Le pié de Suede, de . . . . .	1316.
Le pié romain du capitol, de . . . . .	1306.
Le pié de Dantzick, de . . . . .	1272.
Le pié d'Amsterdam, de . . . . .	1258.
Le palme de Naples, de . . . . .	1169.
Le palme de Gènes, de . . . . .	1113.
Le palme de Palerme, de . . . . .	1073.
Le palme romain, de . . . . .	990.
La brassé de Bologne, de . . . . .	2640.
La brassé de Florence à terre, de . . . . .	2430.
La brassé de Parme & de Plaifance, de . . . . .	2423.
La brassé de Reggio, de . . . . .	2348.
La brassé de Milan, de . . . . .	2166.
La brassé de Bresle, de . . . . .	2075.
La brassé de Mantoue, de . . . . .	2062.
Le pié de Rome, de . . . . .	1320.
Le pié de Venise, de . . . . .	1540.
Le pié de Constantinople, de . . . . .	3140.
Le pié de Strasbourg, de . . . . .	1282 $\frac{1}{2}$ .
Le pié de Nuremberg, de . . . . .	1346 $\frac{1}{2}$ .
Le pié de Halle en Saxe, de . . . . .	1320.
Le pié de Leipzig, de . . . . .	1397.
Le pié de Cologne, de . . . . .	1220.
Le pié de Bavière, de . . . . .	1280.
Le pié d'Ausbourg, de . . . . .	1313.
Le pié de Lisbonne, de . . . . .	1397.
Le pié de Vienne en Autriche, de . . . . .	1400.
Le pié de Prague, de . . . . .	1338.
Le pié de Cracovie, de . . . . .	1580.
Le pié de Savoie, de . . . . .	1440.
Le pié de Geneve, de . . . . .	2592.
des Hébreux, de . . . . .	1590.
Ancien pié, { des Grecs, de . . . . .	1350.
des Romains, de . . . . .	1306.

Quand les Allemands n'expriment point la forte du pié dont ils se servent, il faut l'entendre du pié rhinlandique. (Le chevalier DE JAU COURT.)

PIÉS DROITS, (Marine.) ce sont des étances passées sur le fond de cale & sous quelques baux, dans les plus grands vaisseaux où il y a des broches taillées comme celle d'une cremaillière, par où les matelots montent & descendent avec le secours d'une tirevieille.

PIÉ MARIN, (Marine.) avoir le pié marin, se dit d'un homme de mer qui a le pié si sûr & si ferme qu'il peut se tenir debout pendant le roulis d'un vaisseau.

Il se dit aussi de celui qui entend bien la navigation, & qui est fait aux fatigues de la mer. Lorsqu'un officier a le pié marin, les gens de l'équipage ont bien plus de confiance dans sa conduite.

PIÉ FORT, terme de Monnoie, ce mot se dit d'une pièce d'or, d'argent, ou d'autre métal, plus forte ou plus épaisse que les monnoies ordinaires, quoique presque toujours frappée au même coin, mais qui n'a point de cours dans le commerce comme les autres espèces.

Ce sont les Monétaires ou Monnoyeurs qui les font frapper par curiosité, soit pour garder, soit pour les donner à leurs amis. On voit à Paris dans

les cabinets des curieux, des *piés fort* de quatre louis d'or, de huit, de douze, & de seize, presque tous gravés par le célèbre Varin, cet habile artiste, à qui la monnoie de France est redevable de sa perfection.

Outre les *piés forts* qui sont frappés sur de l'or, on en a aussi quantité d'argent & de cuivre gravés par cet excellent tailleur, qui égalent les beautés des médailles les plus estimées. *Boissard. (D. J.)*

**PIÉ**, f. m. (*Manufacture.*) ce mot se dit de la partie inférieure des rots, qui servent à la fabrique des étoffes & des toiles; la partie supérieure s'appelle la *tête*.

**PIÉ**, (*Mesure d'ouvriers.*) mesure de cuivre, de fer, de bois, ou de quelque autre matière que ce soit, qui sert à la plupart des ouvriers, entre autres aux Charpentiers, Menuisiers, Maçons, Couvresseurs, & autres semblables, pour mesurer les ouvrages.

Il y a de ces *piés* qui sont tout d'une pièce, d'autres qui se plient & sont brisés, d'autres encore qui en s'ouvrant portent leur équerre. Ce sont les faiseurs d'instruments de mathématiques qui sont ordinairement les *piés* de cuivre; ils en font aussi d'argent pour mettre dans des étuis portatifs: les uns & les autres sont divisés en pouces, & le premier pouce en lignes.

Les *piés* de fer ou d'ouvrage commun se vendent par les quincailliers. (*D. J.*)

**PIÉ DROIT**, f. m. (*Archit.*) c'est la partie du trumeau ou jambage d'une porte ou d'une croisée, qui comprend le bandeau ou chambranle, le tableau, la feuillure, l'embrasure, l'écoignon; on donne aussi ce nom à chaque pierre, dont le *pié droit* est composé.

**PIÉ DE FONTAINE**, f. m. (*Archit.*) espèce de gros balustre, ou piédestal rond ou à pans, quelquefois avec des consoles ou des figures, qui sert à porter une coupe ou un bassin de fontaine, ou un chandelier. Il y a dans la colonnade de Versailles trente-un *piés*, qui soutiennent autant de bassins de marbre blanc.

**PIÉ DE MUR**, (*Archit.*) c'est la partie inférieure d'un mur, comprise depuis l'empâtement du fondement jusqu'au-dessus, ou à hauteur de retraite.

**PIÉ-DE-CHEVRE**, terme d'ouvriers, espèce de pince de fer, recourbée & refendue par le bout, dont les Charpentiers, Maçons, Tailleurs de pierre, & autres ouvriers, se servent pour remuer leurs bois, leurs pierres, & semblables fardeaux.

**PIÉS DE DEVANT, DE DERRIÈRE.** Voyez l'article **BAS AU MÉTIER**.

**PIÉ-DE-CHEVRE**, (*Charpent.*) c'est une troisième pièce de bois, qui sert à en appuyer deux autres qui composent le montant de la machine qu'on appelle *chevre*, & qui est propre à élever des fardeaux: les Charpentiers ajoutent cette troisième pièce de bois pour servir de jambe à la machine appelée *chevre*, lorsqu'on ne peut l'appuyer contre un mur, pour enlever un fardeau de peu de hauteur, comme une poutre sur des tréteaux, pour la débiter, &c. Dans leur langage *enter en pié-de-chevre*, c'est une manière d'assembler dont ils se servent pour allonger des pièces de bois. (*D. J.*)

**PIÉ-CORNIER**, (*Charpent.*) ce mot se dit des longues pièces de bois qui sont aux encoignures des pans de charpente; on le dit aussi des quatre principales pièces qui font l'assemblage d'un bateau, d'un carrosse, qui soutiennent l'impériale; où l'on attache les mains, où l'on passe les fourchettes.

**PIÉ DE CIRE**, (*Cirier.*) c'est ainsi qu'on appelle le sédiment ou ordure de la cire qui s'échappe à travers la toile, ou par les trous du pressoir, & qui tombe au fond des moules, où l'on a jeté la cire étant encore chaude. On se sert d'un couteau ou d'un autre instrument fait exprès pour séparer la bonne cire d'avec le *pié de cire*, qui se trouve tou-

jours au-dessous des pains, après qu'on les a retirés des moules; moins la cire a de *pié*, & plus elle est estimée. *Dictionnaire de Comm.*

**PIÉ D'ÉTAPE**, (*Cloutier.*) est un instrument de fer pointu par en bas, & enfoncé dans le bloc qui sert d'établi aux Cloutiers; cet instrument a dix-huit pouces ou environ de hauteur, & quatre pouces de largeur; il est quarré dans toute sa longueur, excepté par en haut, où il est plus long que large, & se termine en pince d'un côté. Le *pié d'étape* a au côté opposé à la pince une ouverture dans laquelle on introduit la clouillère, qui de l'autre côté est posée sur la place. Voyez *planches du Cloutier*, & leur *explic.* vous y distinguerez le *pié d'étape*, la place, le ciseau, & la clouillère garnie en-dessous de son ressort, & dans le trou de laquelle est un clou.

**PIÉ**, (*Dentelle.*) ce mot se dit d'une dentelle très-basse, qui se coud à une plus haute, engrelure contre engrelure.

**PIÉ-DE-CHEVRE**, (*Ferblantier.*) outil de ferblantier, c'est un morceau de fer qui est fait à-peu-près comme un tas, à l'exception qu'il est plus haut sur son pié, & moins large; la face de dessus est fort unie. Il sert aux Ferblantiers pour former des piés & replis à leurs ouvrages. Voyez la figure *planches du Ferblantier*.

**PIÉ**, terme dont plusieurs artistes se servent, mais particulièrement les Horlogers, les faiseurs d'instruments de mathématiques; il signifie une petite cheville cylindrique fixée à une pièce qui doit tenir à vis sur une autre.

Il y a trois *piés* sous la potence d'une montre, lesquels étant juste dans des trous percés à la platine du dessus, empêchent que cette platine & la potence ne tourne sur la vis qui les tient pressées l'une contre l'autre. La fonction des *piés* est la même dans les autres pièces où ils sont ajustés; tels sont le coq, les barrettes, le petit coq, &c. On écarte, autant qu'il se peut, les *piés* les uns des autres, afin que par leur distance le jeu qu'ils pourroient avoir dans leur trou devienne moins sensible.

**PIÉ-DE-BICHE**, (*Horlogerie.*) se dit parmi les Horlogers, d'une détente brisée, dont le bout peut faire bascule d'un côté, mais non pas de l'autre; il se dit aussi de tout ajustement semblable.

**PIÉ DE GUIDE-CHAÎNE**, terme d'Horlogerie; c'est une espèce de petit pilier quarré rivé d, vers la circonférence de la platine de dessus d'une montre, entre le barillet & la fusée. Ce *pié* est représenté vu en plan avec le guide-chaîne, en *PI*, fig. 42. *Pl. X. de l'Horlogerie.* Il a dans sa largeur une fente *PI*, dans laquelle entre la lame du guide-chaîne, & a de plus un trou à la moitié de sa hauteur qui le traverse de part en part, & qui est à angle droit. Avec cette fente ce trou sert à loger une goupille, qui passant à-travers un trou semblable percé dans la lame du guide-chaîne, l'empêche de sortir de cette fente, en lui laissant cependant la liberté de tourner sur la goupille & de s'approcher ou de s'éloigner un peu de la platine. Voyez *GUIDE-CHAÎNE*.

**PIÉ HORLAIRE**, (*Horlogerie.*) c'est la troisième partie de la longueur d'un pendule qui fait ses vibrations dans une seconde. M. Huyghens est le premier qui ait déterminé cette longueur, & il a trouvé qu'elle est à celle du *pié* de Paris, comme 864 à 881. Ce mathématicien compte pour la longueur de ce pendule 3 piés de Paris, 8 lignes & demie. Voyez *Horolog. Oscillat. part. IV. Prop. 25. Aug. opera, tom. I. (D. J.)*

**PIÉ**, (*Jardinage.*) est le bas de la tige d'un arbre; on dit encore le *pié* d'une palissade.

**PIÉ DE CHEVRE**, terme d'imprimerie, s'entend d'une espèce de marteau particulier aux ouvriers de la presse; c'est un morceau de fer arrondi, de la lon-



gueur de sept à huit pouces, sur deux pouces de diamètre, dont une des extrémités qui se termine en talon ou tête de marteau, leur sert pour monter leurs balles, &c à proprement parler, à clouer les cuirs sur les bois de balle. L'autre extrémité qui est comme une pince aiguë, courbée, & refendue, leur tient lieu de tenailles, lorsqu'il s'agit de détacher les clous &c démonter les balles. Voyez BALLES, BOIS DE BALLES, CUIRS.

**PIÉ DE LA LETTRE,** (*Imprimerie.*) est le bout ou extrémité opposée à l'œil; on l'appelle *pié*, parce que c'est cette extrémité qui sert de point d'appui à la superficie &c au corps de la lettre, qui peut être considérée dans son tout, comme ayant trois parties distinctes, l'œil, le corps, & le *pié*.

**PIÉS DE MOUCHE,** (*Caractère d'Imprimerie.*) ainsi figuré ¶, il sert à faire connoître les remarques qu'un auteur veut distinguer du corps de sa matière, afin que l'on sache pour quelle raison on s'en sert dans un ouvrage; l'auteur doit en avertir le lecteur dans sa préface. Voyez table des Caractères, figure 5.

**PIÉ, HUIT PIÉS, OUVERT, ou HUIT PIÉS EN RÉSONNANCE,** (*jeu d'orgue.*) ce jeu qui est d'étain joue l'octave au-dessus du bourdon, &c de la montre de 16 piés, & l'unisson du bourdon de quatre piés bouché. Voyez la table du rapport &c de l'étendue des jeux de l'orgue, &c la fig. 33. *Pi. d'orgue.* Ce jeu est ouvert, & à quatre octaves.

**PIÉ,** dans les orgues: on appelle *pié*, la partie inférieure *c d e*, fig. 31. n° 2. *Pi. d'orgue*, de forme conique d'un tuyau. Le *pié* est ordinairement de la même étoffe que le tuyau, & y est soudé après que le biseau qui sépare le tuyau du *pié* a été soudé avec ce dernier. La levre inférieure de la bouche est prise dans le corps même du *pié* que l'on applatit en dedans pour les tuyaux qui ont la bouche en pointe; pour ceux qui l'ont ovale, c'est une pièce de la forme d'un segment de cercle que l'on retranche du *pié*. La fleche de ce secteur, *a* fig. 33. est le quart de sa corde; la pièce retranchée d'un tuyau sert pour un autre de moindre grosseur.

On observe de donner aux tuyaux des montres d'orgue, des longueurs &c des grosseurs symétriques, en sorte que les bouches des tuyaux suivent des deux côtés d'une tourelle ou dans des plates faces correspondantes, des lignes également inclinées à l'horizon. Cet arrangement donne plus de grace au fust d'orgue, que si les bouches étoient toutes sur une même ligne, ou qu'elles fussent disposées irrégulièrement.

**PIÉ dans le cheval,** (*Maréchal.*) c'est la partie de la jambe depuis la couronne jusqu'au bas de la corne. Voyez COURONNE. Il est composé de la couronne, du sabot, de la sole, de la fourchette, &c des deux talons. Les défauts du *pié* sont d'être gros, c'est-à-dire, trop considérables à proportion de la jambe; *gros*, c'est-à-dire, que la corne en est trop mince; *comble plat*, ou en *écaille d'huître*, est celui qui n'a pas la hauteur suffisante, &c dont la sole descend plus bas que les bords de la corne, &c semble gonflé; *dérobé*, ou *mauvais pié*, est celui dont la corne est si usée ou si cassante, qu'on ne sauroit y brocher des clous. *Pié* encastellé, voyez ENCASTELURE; *cercé*, voyez CERCLE. *Pié du montoir*, c'est le *pié* gauche de devant &c de derrière; *pié hors du montoir*, c'est le droit; *pié sec*, est celui qui se resserre, s'encastelle &c se cercle naturellement. Le petit *pié*, est un os qui occupe le dedans du *pié*, & qui est emboîté par la corne du sabot. *Pié neuf*, se dit d'un cheval à qui la corne est revenue après que le sabot lui est tombé; &c il n'est plus propre dans ce cas que pour le labour. *Parer la pié d'un cheval*, c'est rendre les bords de la corne unis, pour poser ensuite le fer dessus. *Galoper sur le bord ou sur le mauvais pié*, voyez GALOPER. On me-

surer les chevaux par *pié* & pouces; le *pié* de la lance. Voyez LANCE.

**PIÉ DE BICHE,** (*Menuiserie.*) est un morceau de planche, au bout duquel il y a une entaille en forme de *pié de biche*; il sert à tenir l'ouvrage sur l'établi. Voyez les fig. Planches de la Menuiserie.

**PIÉ DE BICHE,** terme de Menuisier; ils appellent *pié de biche*, une certaine façon de terminer les *piés* d'une table, d'une chaise, ou autre ouvrage en forme du *pié d'une biche*. (*D. J.*)

**PIÉ DE BICHE,** (*Orfèverie.*) ce sont les *piés* qui supportent les cafetières d'argent ou d'autres ouvrages de cette nature, qu'on appelle ainsi, parce qu'ils ont la forme du *pié d'une biche*.

**PIÉ.** On dit un tableau, un dessin réduit au petit *pié*, quand pour en copier un grand on proportionne toutes les parties par quarrés, suivant ceux qu'on a marqués sur l'original. C'est ce qu'on nomme aussi *craticuler*, ou faire un *chaffis* ou *treillis*.

**PIÉS-DROITS,** (*Plomberie.*) ce sont les plaques ou tables de plomb dont on couvre la charpente des lucarnes, pour empêcher que le bois ne pourrisse à la pluie. Les *piés-droits* se payent à tant le cent pesant mis en œuvre, plus ou moins, suivant le prix du plomb. *Savary.* (*D. J.*)

**PIÉ DE BICHE,** terme de Serrurier, c'est une barre de fer qui sert à fermer les portes cochères; cette barre est attachée à la muraille, & se divise à l'autre bout en deux crampons qui entrent dans les ferrures de la porte. (*D. J.*)

**PIÉ,** (*Soyerie.*) partie du métier. Il y a les *piés* de devant; ce sont des piliers de bois de 15 pouces d'équarrissage jusqu'à la banque, & au-dessus de 7 à 8 pouces.

Il y a les *piés* de derrière; ce sont des pièces de bois de 7 à 8 pouces d'équarrissage hautes de 6 *piés* ou environ: ceux de devant sont de la même hauteur.

**PIÉ,** (*Teinture.*) c'est la première couleur qu'on donne à une étoffe avant que de la teindre dans une autre couleur, comme le bleu avant que de le teindre en noir; ce qui s'appelle *pié de pastel* ou de *gaude*. On dit de même *pié* de garance, *pié* de gaude, *pié* de racine, &c ainsi des autres drogues dont est composée une teinture.

Une seule étoffe a autant de *piés* de couleur qu'elle est successivement teinte en différentes couleurs; & les Teinturiers en France sont obligés d'y laisser autant de roses ou rosettes que de *piés*, pour faire voir qu'ils ont donné les *piés* de leur couleur. *Savary.* (*D. J.*)

**PIÉ DERRIERE,** au jeu de quilles, se dit d'un joueur qui finissant sa partie est obligé de jouer un *pié* au but ou dans le cercle de sa boule, & l'autre derrière. Cela ne se fait qu'au dernier coup de la partie; & il y a même bien des joueurs qui conviennent de ne le pas faire.

**PIECE,** f. f. (*Littérat.*) dans la poésie dramatique, est le nom qu'on donne à la fable d'une tragédie ou d'une comédie, ou à l'action qu'on y représente. Voyez FABLE & ACTION.

M. Chambers ajoute que ce mot se prend plus particulièrement pour signifier le *naud* ou l'*intrigue* qui fait la difficulté &c l'embarras d'un poème dramatique. Cette acception du mot *piece* peut avoir lieu en Angleterre, mais elle n'est pas reçue parmi nous. Par *piece*, nous entendons le poème dramatique tout entier, &c nous comprenons les tragédies, les comédies, les opéra, même les opéra comiques, sous le nom générique de *pièces* de théâtre. Depuis Corneille & Racine, nous avons peu d'excellentes *pièces*.

On appelle aussi *pièces* de poésie certains ouvrages en vers d'une médiocre longueur, telles qu'une ode, une élégie, &c. Toutes les *pièces* de Rousseau ne font

pas d'une égale force : les *pièces* fugitives qu'on infère dans le *Mercur* ne sont pas toujours excellentes.

La coutume s'est aussi introduite depuis quelque tems dans le langage familier, d'appeler *pièces* les ouvrages des orateurs : ainsi l'on dit que tel prédicateur a nombre de bonnes *pièces* ; que le panegyrique de S. Louis par l'abbé Seguy, est une des meilleures *pièces* qui aient paru en ce genre.

*PIÈCES, (Jurisprud.)* On comprend sous ce terme tous les titres, papiers & procès-verbaux qui servent pour quelque affaire.

*Pièce adhérente* est celle qui se trouve à dire, qui est en défaut.

*Pièce arguée de faux ou inscrite de faux*, est celle que l'on maintient fautive. Voyez FAUX.

*Pièce arguée de nullité*, est celle que l'on soutient nulle.

*Pièce authentique* est celle qui est en forme probante.

*Pièce collationnée*, voyez COPIE COLLATIONNÉE.

*Pièce de comparaison* est celle dont l'écriture & la signature sont reconnues, & que l'on compare à une *pièce* arguée de faux, pour voir si l'écriture est la même.

*Pièce compulsée* est celle dont on a tiré une copie, soit en entier ou par extrait, par la voie du compulsoire.

*Pièce contrôlée* est celle qui a été visée & enregistrée au contrôle, & duquel il est fait mention sur la dite *pièce*. Voyez CONTRÔLE.

*Pièce déposée* est celle que l'on a mise dans un dépôt public, ou que l'on a remise entre les mains de quelque personne par forme de dépôt.

*Pièce inscrite de faux*, voyez *pièce arguée de faux*, & FAUX.

*Pièce inventoriée* est celle qui est comprise & énoncée dans un inventaire fait par un notaire ou autre officier public, ou qui est produite dans un inventaire de production fait par un procureur.

*Pièce paraphée* est celle qui est marquée d'un paraphe. Voyez ci-devant PARAPHE.

*Pièce par extrait* est celle dont on n'a tiré qu'un extrait, & non une copie entière.

*Pièce de production* est une *pièce* produite dans une instance ou procès.

*Pièce de production principale*, voyez PRODUCTION PRINCIPALE.

*Pièce de production nouvelle*, voyez PRODUCTION NOUVELLE.

*Pièces vites*, c'est lorsque les *pièces* ont été remises devant le juge.

*Pièce vidimée*, c'étoit la même chose que ce que nous appelons aujourd'hui *copie collationnée*. Voyez VIDIMUS. (A)

*PIÈCE d'argent des Romains, (Monnaie antique.)* Les *pièces d'argent* dans la manière de compter des Romains, étoient ou deniers ou sesterces ; ils comptoient quelquefois par deniers, & le plus souvent par sesterces ; c'est-à-dire que dans leur compte ils se servoient de la plus grande & de la plus petite monnaie qu'ils eussent. Le denier valoit 10 as romains, dont la matière étoit de cuivre, & chacun pesoit le poids d'une livre. C'est de-là qu'on l'appelloit *denarius*, & qu'on le marquoit avec un X. Le sesterce étoit une autre *pièce d'argent*, la quatrième partie du denier, valant deux as & demi, ou deux livres & demie de cuivre, d'où vient qu'on marquoit le sesterce LL. S. Les deux LL. signifioient les deux livres que pesoient les deux as ; L. S. vouloit dire *semi*, c'est-à-dire la moitié de l'as ou de la livre. Ces faits sont aisés à prouver par les sesterces d'argent de ce tems-là qui se conservent encore aujourd'hui dans les cabinets des curieux ; mais l'occasion viendra d'en parler ailleurs plus au long. (D. J.)

*PIÈCE DE SAINTE HÉLÈNE, (Art. numism.)* forte de médaille creusée comme un bassin, ou comme une petite tasse. Scaliger dit qu'il en a vu plusieurs frappées du tems de Justinien, & même du tems du paganisme. (D. J.)

*PIÈCES HONORABLES, en terme de Blason*, est le nom que l'on a donné à certaines *pièces* qui regardent proprement cette science.

Les *pièces honorables* sont au nombre de dix, savoir, le chef, le pal, la bande, la barre, la fasces, la croix, le fautoir, le chevron, la bordure & l'orle. Voyez chaque *pièce* sous son article particulier, Voyez CHEF, PAL, &c.

Les héralds d'armes allèguent plusieurs raisons pour lesquelles ces *pièces* ont été appellées *honorables*, savoir leur antiquité, comme ayant été en usage depuis l'origine des armoiries ; 2°. parce que ces *pièces* marquent les ornemens qui conviennent à des hommes nobles & généreux, de sorte que le chef représente le casque ou la couronne qui couvre la tête d'un vainqueur ; le pal marque sa pique ou sa lance ; la bande & la barre, son baudrier ; la fasces son écharpe ; la croix & le fautoir, son épée ; le chevron, ses bottes & ses éperons ; la bordure & l'orle, sa cotte de maille.

À l'égard de l'application ou collation de ces *pièces honorables*, quelques auteurs ont écrit que lorsqu'un cavalier s'étoit comporté valeureusement dans une bataille, on le présentait au prince ou au général, qui lui faisoit donner une cotte d'armes relative à sa belle action, c'est-à-dire la permission de porter dans ses armoiries un chef lorsqu'il avoit été blessé à la tête, un chevron quand il avoit été blessé aux jambes, & une croix ou bordure lorsque son épée & son armure avoient été teintes du sang des ennemis.

Quelques blasonneurs se sont avisés de multiplier le nombre des *pièces honorables* jusqu'à celui de vingt, ajoutant à celles ci-dessus le plein quartier, le giron, l'écusson, la cape dextre & fenestre, le point, &c. mais on n'a point encore jugé à-propos de reconnaître ces *pièces* pour honorables.

*PIÈCE, en Façonnerie*, on dit des oiseaux tout d'une *pièce*, c'est-à-dire d'une même couleur.

*PIÈCE, (Arpentage.)* ce mot signifie quelquefois une certaine étendue de terre labourable : ainsi l'on dit une *pièce de blé*, pour marquer un champ où il y a du blé en semence, en herbe ou en épi, &c. (E)

*PIÈCE, dans le Commerce*, signifie quelquefois un tour, & quelquefois une partie d'un tout.

Dans le premier sens, on dit une *pièce* de drap, de velours, &c. entendant par cette expression une certaine quantité d'aunes que la coutume a réglée. On suppose que la *pièce* est entière, & qu'elle n'a pas été coupée. Voyez DRAP.

Dans la seconde signification, on dit une *pièce* de tapisserie, ce qui veut dire une partie distinguée & travaillée séparément, laquelle avec plusieurs autres compose une tenture. Voyez TAPISSERIE.

Une *pièce* de vin, de cidre, &c. se dit d'un tonneau rempli de ces liqueurs.

*Pièces détachées, voyez DÉTACHÉ.*

*PIÈCES, en fait de monnaie*, signifie quelquefois la même chose qu'*espèce*, comme quand on dit cette *pièce* est trop légère, &c. Voyez ESPÈCE & COIN.

Quand on y ajoute la valeur des *pièces*, on s'en sert quelquefois pour exprimer celles qui n'ont point d'autre nom particulier : comme une *pièce* de 8 réaux, une *pièce* de 24 sols, &c.

En Angleterre, le mot *pièce* pris absolument, signifie quelquefois 20 cheilings sterling, & quelquefois une guinée. Voyez GUINÉE, LIVRE STERLING, & STERLING.

Par 6 G. II. C. 25. les jacobus valant 25 ou 23 cheilins, & les *pièces* qui en étoient les moitiés & les



quarts, sont absolument supprimées; & il est défendu à toutes personnes d'en recevoir à titre de payement ou de payer avec.

*Pièce* de huit ou piafre, c'est une monnoie d'argent frappée d'abord en Espagne, ensuite dans d'autres pays, & qui a cours présentement dans la plupart des parties du monde. *Voyez* COIN.

Elle s'appelle *pièce de huit*, ou *réale de huit*, à cause qu'elle vaut huit réales d'argent. *Voyez* RÉALE.

Sa valeur est presque sur le même pié que l'écu de France, c'est-à-dire quatre chelings & six sols sterling. En 1687 on changea la proportion de la simple réal au piafre; & au lieu de huit réales, on en donnoit dix: à-présent la réduction est conforme à l'ancien étalon.

Il y a deux sortes de piafres ou d'écus d'Espagne: l'un frappé au Potosi, & l'autre à Mexique; ces derniers sont un peu plus pesans que les premiers, mais en retour ou par compensation ils ne sont pas tout-à-fait d'une matière si pure.

La *pièce* de huit a ses diminutifs, c'est-à-dire qu'il y a des demi-piafres ou des *pieces* de quatre réales; des quarts de piafres, ou des *pieces* de deux; des huitièmes de piafre & des seizièmes. Le change entre l'Espagne & l'Angleterre se fait en *pieces* de huit. *Voyez* CHANGE.

*Pièce* est aussi une monnoie de compte, ou plutôt une manière de compter usitée chez les negres sur la côte d'Angola en Afrique. *Voyez* MONNOIE.

Le prix des esclaves & d'autres marchandises que l'on y négocie, comme aussi les droits que l'on paye aux petits rois, s'estiment en *pieces* de part & d'autre. Ainsi ces barbares demandant dix *pieces* pour un esclave, les européens évaluent pareillement en *pieces* l'argent ou les marchandises qu'ils se proposent de donner en échange. *Voyez* COMMERCE.

Par exemple, dix anabattes sont une *pièce*; un baril de poudre de dix livres pesant, fait une *pièce*; une *pièce* de salem pour is bieu vaut quatre *pieces*; dix bassins de cuivre, une *pièce*.

*PIÈCE D'INDE*, (*Comm.*) terme usité dans le commerce de la traite des negres, où l'on appelle *negre pièce d'inde*, un homme ou une femme depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ou trente ans au plus, qui est sain, bien fait, point boiteux & avec toutes ses dents.

Il faut trois enfans au-dessus de dix ans jusqu'à quinze pour deux *pieces*, & deux au-dessus de cinq ans jusqu'à dix pour une *pièce*. Les vieillards & les malades sont évalués trois quarts de *pièce*. *Voyez* NEGRES. *Dictionn. de comm.*

*PIÈCE*, f. f. (*Comm. d'Afrique.*) espece de monnoie de compte ou plutôt de manière de compter, en usage parmi les negres de la côte d'Angola en Afrique, particulièrement à Malimbo & à Cabindo.

Le prix des esclaves, des autres marchandises, & des rafraichissemens qui se traitent dans ces deux lieux, aussi-bien que les coutumes qui se payent aux petits rois à qui ils appartiennent, s'estiment de part & d'autre en *pieces*; c'est-à-dire, que si ces barbares veulent avoir dix *pieces* pour un esclave tête d'inde, les européens de leur côté évaluent pareillement en *pieces*, les denrées & les marchandises qu'ils en veulent donner en échange. *Savary. (D. J.)*

*PIÈCES DÉTACHÉES*, en terme de Fortification, ce sont les demi-lunes, les contrescarpes, les ouvrages à corne & à couronne, & même les bastions quand ils sont séparés ou à quelque distance du corps de la place. En général ce sont tous les ouvrages de la fortification qui n'appartiennent pas immédiatement à l'enceinte de la place.

*PIÈCES DE CAMPAGNE*, sont des canons qui marchent pour l'ordinaire avec une armée; tels

sont ceux de huit & de quatre livres de balles, &c. qu'on transporte aisément à cause de leur légèreté. *Voyez* PIÈCE. *Chambers.*

*PIÈCE DE HUIT.* *Voyez* CANON.

*PIÈCES*, dans l'Art militaire, signifient toutes sortes de grandes armes à feu, & de mortiers. *Voyez* FUSIL, CANON, MORTIER, &c.

*PIÈCES DE BATTERIE*, ce sont de grosses *pieces* dont on se sert dans les sièges pour faire breche, tels sont les canons de trente trois & de vingt-quatre livres de balles. *Voyez* CANON. *Chambers.*

*PIÈCE NETTE*, (*Artillerie.*) on appelle *pieces nettes*, les *pieces* d'artillerie qui n'ont point d'évent, ni d'autres défauts, qui n'ont ni chambre ni fûts, ni soufflures, dont le métal est sain, non poreux, ni venteux, ni grumeleux, & où le foret a eu prise partout. (*D. J.*)

*PIÈCE*, f. f. (*Archit.*) nom général qu'on donne aux lieux dont un appartement est composé. Ainsi une salle, une chambre, un cabinet, &c. sont des *pieces*. (*D. J.*)

*PIÈCE D'EAU*, f. f. (*Archit. hydraul.*) c'est dans un jardin, un grand bassin de figure conforme à sa situation, comme par exemple, la *pièce d'eau*, appelée des *juisses*, devant l'orangerie; celle de l'île royale, dans le petit parc; & celle de Neptune devant la fontaine du dragon, à Versailles. *Voyez* BASSIN. (*D. J.*)

*PIÈCES PERDUES*, (*Hydr.*) ce sont des bassins renfoncés & relevés de gazon, au milieu desquels il y a des jets, dont l'eau se perd à mesure qu'elle vient; tels sont les fontaines de la couronne à Vaux le Vilars, & trois *pieces* à Saint-Cloud dont deux sont dans les tapis de gazon, au bas de la grande cascade, & l'autre en face du nouvel amphithéâtre, au bout de la grande allée le long de la rivière.

*PIÈCE DE CHARPENTE*, (*Marine.*) c'est tout morceau de bois taillé pour un bâtiment, & qu'on fait entrer dans la construction d'un vaisseau.

*PIÈCES DE CHASSE*, ce sont des canons logés à l'avant d'un vaisseau, dont on se sert pour tirer par-dessus l'éperon sur les vaisseaux qui sont à l'avant, ou sur ceux qui prennent chasse, mais cette manière de tirer retarde le cours du vaisseau. Tirer des *pieces* de l'avant.

*Pièce*, une *pièce de corde*, c'est un paquet de corde, soit qu'elle soit liée en paquet ou en cerceaux.

Une *pièce* de cordes est de quatre-vingt brasses.

*PIÈCE DE DÉTENTE*, terme d'Arquebuser, c'est un morceau de fer quarré, épais d'une ligne, & long de deux pouces; cette *pièce* est fendue par le milieu dans sa longueur, pour laisser passer en dehors une partie de la détente, elle se place sous la poignée du fusil.

*PIÈCE DE POUCE*, terme d'Armurier, petite plaque de fer, de cuivre, d'or & d'argent, que les Arquebusers encastrillent sur la crosse des fusils & pistolets. On l'appelle *pièce de pouce*, parce que lorsqu'on se sert de ces armes, elle est couverte du pouce de celui qui veut tirer. La *pièce de pouce* est ordinairement faite en forme de cartouche, qui renferme un ovale ou écusson, où l'on grave les armoiries, la devise, ou l'effigie du maître à qui sont les armes. (*D. J.*)

*PIÈCE EN GÉNÉRAL*, & GRANDES *PIÈCES*, (*Bas au métier.*) deux expressions à l'usage des faiseurs de métiers à bas, & de bas au métier. *Voyez* ces articles.

*PIÈCE*, (*outil de Chapelier.*) sorte d'outil fait de cuivre avec un manche de même métal qui sert aux Chapeliers à estamper leurs chapeaux. *Savary. (D. J.)*

*PIÈCE DE CHARPENTE*, (*Charpent.*) c'est tout morceau de bois taillé, qui entre dans un assemblage de charpente, & qui sert à divers usages dans les

bâtimens. On nomme *maîresses pieces*, les plus grandes *pieces*, comme les poutres, trans, entrails, jambages de force, &c. (D. J.)

**PIECE DE BOIS**, (*Charpent.*) c'est selon l'usage un bois dont la mesure est de 6 piés de long sur 72 pouces d'équarrissage; ainsi une *piece* de bois méplat, de 12 pouces de largeur sur 6 pouces de grosseur, & de 6 piés de long, ou une solive de 6 pouces de gros sur 12 piés de long, fera ce qu'on appelle une *piece*; à quoi on réduit toutes les *pieces* de bois de différentes grosseurs & longueurs qui entrent dans la construction des bâtimens, pour les estimer par cent. (D. J.)

**PIECE DE PONT**, (*Charpent.*) c'est une grosse solive plus épaisse qu'une dosse, qui traverse une travée de pont de bois, & porte en dehors, dans laquelle à l'endroit des listes, on amortait les poteaux d'appui & les liens, pour les entretenir.

**PIECE**, *terme de Cordonnier*, morceau de maroquin ou de cuir qui couvre le coup du pié, & qu'on coud au bout de l'empeigne du soulier.

**PIECES**, (*Graveur en bois*.) petits morceaux de bois qu'on ajuste artificeusement pour réparer les brèches faites en vidant la gravure en bois. Voyez GRAVURE EN BOIS.

**PIECE**, (*Jardinage*.) *piece* de terre est la même chose qu'un terrain; on dit une *piece* de bois, une *piece* de pré; ce potager est divisé en tant de *pieces*.

**PIECES COUPÉES**, (*Jardin*.) on donne ce nom à un compartiment de plusieurs petites *pieces* figurées ou formées de lignes parallèles & d'enroulemens, & séparées par des sentiers, pour faire un parterre de fleurs ou de gazon. (D. J.)

**PIECE GRAYÉE**, (*Lutherie*.) dans les orgues sont des espèces de sommiers sur lequel on place les tuyaux d'orgue, que leurs volume empêche d'être placés sur le sommier proprement dit. Ces *pieces* sont percées à la face supérieure d'autant de trous que l'on veut y placer de tuyaux. Ces trous communiquent à d'autres percés dans la face latérale de la *piece* gravée; c'est à ces derniers trous qu'aboutissent les porte-vents de plomb qui viennent des endroits du sommier où les tuyaux auroient dû être placés. Les porte-vents sont arrêtés dans les trous de la chape du sommier & dans ceux de la *piece* gravée par de la filasse enduite de colle-forte, ce qui doit boucher entièrement le passage à l'air. Voyez SOMMIER D'orgue.

**PIECE D'ADDITION**, (*Lutherie*.) dans les orgues sont des *pieces* que l'on ajoute au sommier pour l'élargir lorsqu'il n'y a pas de place pour un jeu que l'on voudroit ajouter à l'orgue. Cette *piece* consiste en un fort morceau de bois de la longueur du sommier que l'on perce d'autant de trous dans la face, qui doit s'appliquer au sommier, que celui-ci a de gravures, avec lesquelles ces trous doivent communiquer. Au moyen des ouvertures faites au sommier à l'extrémité des gravures, on perce d'autres trous à la face supérieure de la *piece* d'addition, lesquels doivent communiquer avec les premiers, & par conséquent avec les gravures. Sur cette *piece* dûement collée & assujettie au sommier on met un registre, sur le registre une chape qui roidit le pié des tuyaux qu'on vouloit ajouter & qu'on fait tenir de bout au moyen d'un faux sommier qui les traverse. Voyez SOMMIER.

**PIECE D'APPUI**, (*Menuiserie*.) c'est un chaffis de menuiserie, une grosse moulure en saillie, qui pose en recouvrement sur l'appui ou tablette de pierre d'une croisée pour empêcher que l'eau n'entre dans la feuillure.

**PIECE QUARRÉE**, (*Outil de Menuisier*.) outil dont se servent les Menuisiers pour voir si les bois de leurs assemblages se joignent quarrément. Il est simple, &

ne consiste qu'en la moitié d'une planche exactement quarrée, coupée diagonalement d'un angle à l'autre.

**PIECE DE RAPPORT**, (*Placage*.) on appelle ouvrage de *pieces* de rapport un ouvrage composé de plusieurs petits morceaux de pierres précieuses; des marbres les plus riches, ou de bois de diverses couleurs, disposées & arrangées avec art pour représenter quelque dessin de grotesque, de compartiment, de fleurs, d'oiseaux, &c. ce sont les Menuisiers de placage & de marqueterie, si les ouvrages ne sont que de bois; ou les Marbriers & les Lapidaires, s'ils sont de marbre ou de pierres précieuses, qui travaillent en *pieces* de rapport. (D. J.)

**PIECE DE RAPPORT**, *en terme de Bijoutier*, a deux sens; il peut se prendre d'abord pour les corps étrangers, appliqués, incrustés ou enchâssés sur une tabatière, comme les pierres fines, fausses, cailloux, porcelaines, &c. Il s'entend ensuite de toutes les *pieces* de même métal qui sont ou appliquées ou soudées à la tabatière, & qui sont les reliefs, composant les tableaux variés dont elles sont ornées; on fait qu'on peut faire servir des reliefs sur une tabatière d'or, par le moyen du ciselet en repoussant par-dessous les formes principales, qui ensuite sont retracées, reformées & terminées par dessus par les ciselets différens dont l'artiste se sert au besoin de son sujet, mais alors cette plaque ciselée est creusée en-dessous, & il faut la recouvrir d'une autre plaque lisse pour cacher cette difformité désagréable à l'oeil; pour éviter cet inconvénient, on a pris le parti de découper des morceaux de même métal de la forme des reliefs que l'on vouloit exécuter, & de les fonder sur les plaques des tabatières; cette opération est même devenue indispensable depuis qu'on fait usage des ors de couleurs, & ce sont ces *pieces* ainsi découpées & unies par la soudure au corps de la tabatière, que l'on appelle proprement *pieces* de rapport.

**PIECES DE COLLIER**, *en terme de Metteur en œuvre*, ne sont autre chose que des simples parties de collier que l'on porte seules avec une pendeloque qui les termine. Voyez PENDELOQUE.

**PIECES DE CORPS sont des ornemens en pierres qui couvrent le devant de la taille des femmes. Les unes sont composées de différens chatons & feuillages, d'autres ne sont que plusieurs nœuds, tous plus petits les uns que les autres, & placés d'étage en étage.**

**PIECE**, *terme de marchand de mode*, ces *pieces* sont fort à la mode; c'est un morceau d'étoffe ou de toile de figure triangulaire, sur lequel on pose de la blonde, du ruban, de la chenille, de la dentelle, des fousis d'hanneton, des jais noirs ou blancs: cet ajustement sert aux femmes pour couvrir le devant de leur corps ou de leur estomac. Autrefois l'on appelloit ces *pieces* des *crevies*. On les a appelé aussi *échelle*, parce que les rubans étoient posés comme des échelons.

**PIECES DE PLAISIR**, à la Monnoie, sont des *pieces* d'or que le roi ordonne être fabriquées pour son seul usage, comme des *pieces* de dix louis, de cinq, quatre, &c. alors il est défendu au directeur d'en répandre aucune dans le public.

**PIECE DE FOUR**, *terme de Pâtissier*, c'est une pâte, une tourte, & toute autre sorte de *piece* de pâtisserie un peu considérable. (D. J.)

**PIECES DE RAPPORT**, *en étain*, se dit de toutes sortes d'ouvrages d'étain fin ou commun qui n'ont point de moules de leurs formes particulières, tels que des fontaines & cuvettes ovales ou à pans, boîtes carrées urinales, &c. pour cela le principal est d'avoir un moule de bûtes, autrement plaques d'étain, lesquelles on taille & ajuste de telle figure qu'il convient, & qu'on joint ensuite les unes aux autres en les soudant avec le fer à fonder, ou à la soudure légère, suivant les différentes sortes d'ouvrages; après quoi



quoï on répare pour achever. *Voyez* SOUDER, RÉPARER & ACHÉVER l'article.

PIECES, terme de Relieur, morceau de marroquin qu'on colle ordinairement sur le dos du livre pour y mettre le titre. (D. J.)

PIECES, (Rubanier.) s'entend de toutes les foies de chaîne contenues sur les enfoules de derrière, soit qu'il n'y en ait qu'une ou plusieurs, peu ou beaucoup considérables, d'égale ou d'inégale longueur; lorsqu'une pièce se trouve achevée la première, on y en substitue une autre qui pour-lors doit être composée d'autant de fils que celle-ci, puisqu'elle en doit remplacer autant que celle qui finit; il y a plusieurs manières d'attacher ces foies les unes au bout des autres, soit par le fonder, les nœuds ou le tord. *Voyez ces différens mots à leur article.* Pièce se dit encore de toute coupe d'ouvrage de quel qu'aunage qu'elle soit, ainsi on dit une pièce de galon, de ruban, de chenille, &c.

PIECE, roue de, *voyez* l'article TIREUR D'OR.

PIECE ou LARDON, (Serrurier.) petit morceau d'acier que le forgeron place dans les crevasses qui se font quelquefois aux gros fers lorsqu'on les forge. On fait la pièce d'acier, parce que l'acier se fonde plus aisément que le fer.

PIECE DE RENCONTRE, (Tourneur.) Les Tourneurs appellent ainsi un morceau de fer attaché au haut de la lunette d'une poupée, qui, par sa rencontre avec la pièce ovale, fait baisser ou hausser l'arbre sur lequel on tourne des ouvrages de figures irrégulières.

Pièce ovale, ou les autres pièces irrégulières de cet arbre, sont ordinairement de cuivre, afin que la rencontre en soit plus douce. (D. J.)

PIECES DE TUILE, (Tuilerie.) Ce sont tous les morceaux de tuile employés à différens endroits, sur les couvertures. On nomme tiercines, les morceaux d'une tuile fendue en longueur, employés aux battemens; & nigoteaux, ceux d'une tuile fendue en quatre pour servir aux folins & nillées. (D. J.)

PIECE DE VERRE, (Vitrerie.) ils appellent ainsi tous les petits carreaux ou morceaux de verre de différens figures & grandeurs, qui entrent dans les compartimens des formes & panneaux des vitres. (D. J.)

PIECE QUARRÉE, terme de Vitrerie, c'est un petit morceau de verre en carré, qui est entre deux bords dans un panneau de verre. (D. J.)

PIECE, (Jeux d'échecs.) c'est ainsi qu'on nomme à ce jeu le roi, la reine, les fous, les chevaliers, & les tours. (D. J.)

PIÉDESTAL, f. m. (Archit.) c'est un corps carré avec base & corniche, qui porte la colonne, & qui lui sert de soubassement. Il est différent suivant les ordres, comme nous allons le faire voir. Disons ici qu'on nomme aussi ce corps stylobate, du mot grec *στυλοβατης*, base de la colonne; & que le mot *piédestal* vient de *piédestallo*, terme italien, dérivé des deux mots *podos*, pié au gén. & *stylos*, colonne.

*Piédestal toscan.* Ce *piédestal* est le plus simple: il n'a qu'une plinthe & un astragale, ou un talon couronné, pour sa corniche. Le cavet de cette corniche a un cinquième & demi du petit module, & le cavet de la base en a deux, à prendre du *piédestal* même. L'une & l'autre, la base & la corniche, ont les moulures du *piédestal* corinthien, dans la colonne trajane. Le *piédestal* de Palladio n'a qu'une espèce de socle carré sans base & sans corniche; & celui qu'adoptent les François, après Scamozzi, tient un milieu entre ces deux exécs.

*Piédestal dorique.* Ce *piédestal* a des moulures, un cavet, & un larmier ou mouchette dans sa corniche. Il est un peu plus haut que le *piédestal* toscan. Sa proportion est telle: on partage le tiers de toute la base en sept parties, dont on donne quatre au tore qui est

Tome XII.

sur le socle, & trois à un cavet. La faille du tore est celle de toute la base, & celle du cavet a deux cinquièmes du petit module par-delà le nud du dé. A l'égard de la corniche, elle a un cavet avec son filet au-dessus; & ce filet soutient un larmier couronné d'un filet. Pour proportionner ces membres, on les partage en six parties, dont cinq font pour le larmier, & la sixième pour son filet. Un cinquième & demi du petit module par-delà le nud du dé, forment la faille du cavet avec son filet. On en donne trois cinquièmes au larmier, & trois & demi à son filet. Selon Vignole, Serlio & Perrault, ces membres forment le caractère du *piédestal* dorique. Mais Scamozzi y met un filet entre le tore & le filet du cavet, & Palladio y ajoute une doucine.

*Piédestal ionique.* Ce *piédestal*, orné de moulures presque semblables à celles du *piédestal* dorique, a deux diamètres de haut, & deux tiers ou environ. Sa base a le quart de toute la hauteur, la corniche a le demi-quart, & les moulures de la base ont le tiers de toute la base. La proportion de ces moulures se règle en divisant le tiers de la base en huit parties, qu'on distribue ainsi: quatre à la doucine, & une à son filet; deux au cavet & une à son filet. La faille de ce dernier membre est du cinquième du petit module, celle du filet de la doucine de trois; reste la corniche, dont les parties sont un cavet avec son filet au-dessous, & un larmier couronné d'un talon avec son filet. Ces parties ou membres étant partagés en dix parties, deux font pour le cavet, une pour le filet, quatre pour le larmier, deux pour le talon, & une pour son filet. Enfin, la faille de ces membres de la corniche, est la même que celle de la doucine, & du cavet dont on vient de parler.

*Piédestal corinthien.* La quatrième partie de la hauteur de la colonne, forme la hauteur de ce *piédestal*. On le divise en neuf parties, dont une est pour la cimaise, deux pour la base, & les autres pour le dé. Cette base est composée de cinq membres: savoir, un tore, une doucine avec son filet, & un talon avec son filet au-dessus. De neuf parties dont un tiers de la base est divisé, les deux autres tiers sont pour le socle, le tore en a deux & demie, la doucine trois, une demie pour son filet, le talon deux & demie, & son filet une demie. Ce premier membre a la faille de toute la base; la doucine a la sienne égale aux deux cinquièmes trois quarts du petit module; & la faille du talon avec son filet est d'un cinquième.

Six membres composent la corniche du *piédestal* corinthien: un talon avec son filet, une doucine, un larmier, & un talon avec son filet. On divise toute la hauteur de ces membres en onze parties, dont une & demie est pour le talon, une demie pour le filet, trois pour la doucine, trois pour le larmier, deux pour le talon, & une pour le filet. Pour les failles, on donne au talon avec son filet un cinquième du petit module, deux cinquièmes & demi-tiers à la doucine, trois au larmier, & un cinquième au talon supérieur avec son filet.

*Piédestal composite.* Ce *piédestal* est semblable, en proportion, au *piédestal* corinthien: mais les profils de sa base & de sa corniche en sont différens. La base est composée d'un tore, d'un petit astragale, & un filet. De dix parties de cette base, le tore en a trois, le petit astragale une, le filet de la doucine une demie, la doucine trois & demie, le gros astragale une & demie, & le filet qui fait le congé une demie. Les failles de ces membres sont égales à-peu-près à celles de ceux du *piédestal* corinthien.

Un filet, avec son congé, un gros astragale, une doucine avec son filet, un larmier, & un talon avec son filet forment la corniche qui occupe la huitième partie du *piédestal*. Le filet a une douzième & demie de toute la corniche, l'astragale une demie, la dou-

C c c c

cine trois & demie, le filet une demie, le larmier trois, le talon deux, & le filet une. Les saillies de ces membres sont à-peu-près les mêmes que celles de la corniche du piédestal corinthien.

Le piédestal composé a de hauteur la troisième partie de la colonne.

*Piédestal composé.* C'est un piédestal d'une forme extraordinaire, comme ronde, carrée-longue, arrondie, ou avec plusieurs retours. Il sert pour porter les groupes de figures, les statues, les vases, &c.

*Piédestal continu.* Piédestal qui, sans retraits, porte un rang de colonnes. Tel est le piédestal qui soutient les colonnes ioniques cannelées du palais des Tuileries du côté du jardin.

*Piédestal double.* Piédestal qui porte deux colonnes, & qui a plus de largeur que de hauteur. Les piédestaux des PP. Feuillans, rue saint Honoré, à Paris, & ceux de la plupart des retables d'autels, sont de cette espèce.

*Piédestal en adoucissement.* Piédestal dont le dé ou tronc est en gorge. Il y a de ces piédestaux autour du parterre à la dauphine, à Versailles, qui portent des statues de bronze.

*Piédestal en balustre.* Piédestal dont le profil est contourné en manière de balustre.

*Piédestal en talus.* Piédestal dont les faces sont inclinées. Tels sont, par exemple, les piédestaux qui portent les figures de l'Océan & du Nil dans l'escalier du capitol.

*Piédestal flanqué.* Piédestal dont les encoignures sont flanquées ou cantonnées de quelque corps, comme de pilastres attiques, ou en console, &c.

*Piédestal irrégulier.* Piédestal dont les angles ne sont pas droits, ni les faces égales ou parallèles, mais quelquefois centrées, par la saignée de quelque plan, comme d'une tour ronde ou creuse.

*Piédestal orné.* C'est un piédestal qui a non-seulement ses moulures taillées d'ornemens, mais dont les tables fouillées ou en saillie sont enrichies de bas-reliefs, chiffres, armes, &c. de la même matière ou postiches, comme sont la plupart de ceux des statues équestres, & des autres superbes monuments.

*Piédestal carré.* Piédestal qui est égal en hauteur & en largeur. Tels sont les piédestaux de l'arc des lions à Vérone, d'ordre corinthien, & que quelques sectateurs de Vitruve, comme Serlio & Philander, ont attribué à leur ordre toscan.

*Piédestal triangulaire.* Piédestal en triangle, qui a trois faces, quelquefois centrées par leur plan, & dont les encoignures sont en pan coupé, échancrées ou cantonnées. Il sert ordinairement pour porter une colonne avec des figures sur ses encoignures. Tel est le piédestal de la colonne funéraire de François II. dans la chapelle d'Orléans, aux Célestins, à Paris.

*Piédestaux par saillies & retraites.* Ce sont des piédestaux qui, sous un rang de colonnes, forment un avant-corps au droit de chacune, & un arrière-corps dans chaque intervalle. De cette espèce sont les piédestaux des amphithéâtres antiques de l'arc de Titus à Rome, & les piédestaux corinthiens, & composés de la cour du Louvre.

Les piédestaux que les Architectes appellent *acroteres*; ils sont fort petits, & ordinairement sans base; ils servent à porter des figures au-bas des corniches rampantes, & au-haut des frontons.

La plupart des commentateurs de Vitruve, après diverses opinions sur l'interprétation de ces mots: *scamilli impares*, escabeaux impairs, sont enfin d'avis qu'ils signifient cette disposition de piédestaux.

Pour ce qui regarde les piédestaux toscans, doriques, ioniques, corinthiens & composés, voyez l'ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens, par M. Perrault. (*Le Chevalier DE JACOURT.*)

**PIÉDOUCHE**, f. m. (*Archit.*) c'est une petite base longue ou carrée, en adoucissement, avec moulures, qui sert à porter un buste, ou une petite figure.

**PIÈGE**, f. f. (*Chasse.*) on se sert de ce terme pour tout ce qui sert à attraper les oiseaux, le gibier & toutes les bêtes nuisibles. Chacun en invente à sa mode. Les trapes, les traquenards, les balçules sont des pièges pour les loups & les renards; il y a des pièges de fer qui se bandent & se lâchent pour prendre des fouines & autres animaux.

Ce mot se prend aussi au figuré. On dit le *piège* de la beauté; le *piège* de la galanterie; le *piège* du delfin; le *piège* de la vanité.

**PIÈGE**, f. m. (*Chasse.*) c'est proprement toute machine ou toute invention destinée à surprendre des animaux. Il ne se dit guère qu'au figuré, par rapport aux hommes: ce n'est pas au propre que les fripons tendent des *pièges* aux honnêtes gens, ni que les fots donnent dans le panneau. On verra dans les *Planches* relatives à la chasse, des modèles des différentes espèces de *piège*: on a choisi ceux que l'usage a principalement consacrés, parce que l'expérience les a fait reconnoître comme les meilleurs.

Il est nécessaire, pour tendre heureusement des *pièges*, de bien connoître l'instinct & les habitudes des animaux qu'on cherche à prendre; cette science n'est pas fort étendue à l'égard des frugivores; ils ne sont pas naturellement déhants, parce que les besoins ordinaires de la vie ne les forcent pas à l'exercice de l'attention. Ordinairement il suffit de bien remarquer le lieu par lequel ils passent habituellement, & d'y tendre un colet. Comme leur manière de vivre est simple, leurs habitudes sont uniformes; ils ne soupçonnent point les embûches qu'on leur prépare, parce qu'ils ne font jamais dans le cas d'en tendre à d'autres. Il ne faut pas non plus beaucoup d'art pour prendre les oiseaux, parce qu'ils n'ont point l'usage du nez, qui pour une partie des quadrupèdes est un organe de défiance & un instrument de sûreté. On attire facilement les oiseaux frugivores avec du grain, & les carnassiers avec une proie sanglante; on peut même sans ce secours prendre beaucoup d'oiseaux de proie, en plaçant simplement sur un poteau un petit traquenard, parce que ces oiseaux ont naturellement de l'inclination à venir se percher sur ce poteau. Mais il faut beaucoup plus d'habileté & de connoissances pour tendre avec succès des *pièges* aux animaux qui vivent de rapine, sur-tout dans les pays où l'expérience les a rendus soupçonneux, & où l'habitude de rencontrer des dangers les saisit presque continuellement d'une crainte qui va jusqu'à balancer leurs appétits les plus violents. Alors il est nécessaire de connoître les refuges les plus compliqués de ces animaux, de les attirer, de les affriander, & d'écartier des appâts qu'on leur présente tout soupçon de danger, ce qui souvent est assez difficile. D'abord on doit s'assurer avec beaucoup de soin des lieux qui leur servent de retraite pendant le jour, de ceux où ils vont faire leur nuit, & de l'étendue de pays qu'ils parcourent habituellement. On prend des connoissances en suivant leurs traces par le pié, & on en juge encore par leurs abattis & leurs laissées. D'après ces points donnés, on peut choisir le lieu où il convient le mieux de les attirer par quelque appât, & on doit porter jusqu'au scrupule l'attention d'examiner le vent, afin que cet appât puisse sûrement frapper leur nez lorsqu'ils seront sortis de leurs retraites. Le choix & la composition des appâts entrent pour quelque chose dans les connoissances d'un tendeur de *pièges*: il y a beaucoup de gens qui se vantent d'avoir là-dessus des secrets; mais en général les chairs grillées, les fritures & les graisses devenues odorantes par la cuisson, sont le fond & l'essentiel des appâts. Le point impor-



tant est de bien connoître les ruses des animaux, & de ne manquer ni d'attention ni de vigilance. On doit bien se garder de dérégliter son appât, en y joignant des pièges dès le premier jour. L'odeur du fer devient suspecte à tous les animaux expérimentés, dans les pays où le fer sert communément à leur destruction; mais comme il est essentiel que les pièges soient couverts de terre ameuillée ou de sable, afin que le sentiment en soit dérobé sans que la force du ressort en soit affoiblie, il est nécessaire de parer d'avance les places où les pièges doivent être placés. Il faut que ces places soient disposées de manière que l'animal en suivant ses allures naturelles passe dessus pour aller à l'appât qu'on lui présente; lorsqu'il a franchi cet appareil pendant deux ou trois nuits, on peut être raisonnablement assuré qu'avec des pièges bien tendus on en fera maître. La manière dont on tend le piège doit être proportionnée à la pesanteur de l'animal qu'on cherche à prendre: pour un loup, il peut être tendu assez ferme: il faut beaucoup de légèreté pour un renard; mais pour tous il doit être enterré de manière que l'odeur n'en perce pas, & ne puisse point distraire l'animal de l'impression que lui fait l'appât qu'il évente. On frotte les pièges pour les dégourir, de différentes herbes aromatiques, & l'on se sert aussi de la graisse même de l'appât: tout cela est bon, mais à-peu-près inutile, lorsque d'ailleurs toutes les précautions que nous avons indiquées sont bien prises. Quelques tendeurs de pièges sont dans l'usage d'attacher leurs traquenards avec un piquet; mais par-là on s'expose à voir l'animal au désespoir se couper le pié pour échapper à la mort. La meilleure pratique est de laisser entraîner le piège, avec lequel il ne va jamais fort loin; on peut seulement l'embarrasser de quelque branche qui en retardant encore plus sa marche, ne lui fait pas perdre entièrement l'espérance de parvenir à se cacher. Voilà les principaux éléments de l'art de tendre des pièges; mais il n'est point de préceptes en ce genre qui puissent dispenser des connoissances, qu'on n'acquiert que par l'usage & l'attention vigilante. *Voyez* INSTINCT, LOUP, RENARD, &c. Article de M. LEROI.

PIÉMONT, (*Géog. mod.*) contrée d'Italie, bornée au nord par le Vallais, au midi par le comté de Nice & l'état de Gènes, au levant par le duché de Milan, & au couchant par le Dauphiné. Ses principales rivières sont le Pô, le Tanaro, la Doria, la Bormia & la Sture.

Les montagnes qui entourent le Piémont abondent en mines d'argent, de fer & de cuivre. *Voyez* Allion *oryctographia Pedemontana, Taurini, 1757. in-8°.*

Les rivières fournissent des poissons excellents, & les forêts nourrissent quantité de bêtes fauves. Le terroir est fertile en blé, en vins & en fruits; aussi est-il fort peuplé. Un autre grand avantage du Piémont, est d'avoir une noblesse nombreuse & distinguée, ce qui rend la cour de Turin extrêmement brillante. La religion du pays est la catholique romaine. On y compte plus de trente abbayes, & de riches commanderies.

Le fils aîné du roi de Sardaigne portoit autrefois le titre de prince de Piémont; il porte aujourd'hui celui de duc de Savoie. Le Piémont comprend le Piémont propre, le duché d'Aoste, la seigneurie de Verceil, le comté d'Asti, le comté de Nice & le marquisat de Saluzzes: Turin en est la capitale.

La contrée de Piémont qui a le titre de principauté, est une des plus considérables, des plus fertiles & des plus agréables de toute l'Italie. Le nom de Piémont, que l'on rend en latin par celui de *Pedemontium*, n'est guère usité que depuis fix à sept siècles. Il a été occasionné par la situation du pays, au pié des Alpes maritimes, cottiennes & grecques, au milieu desquelles se trouve le Piémont. Autrefois cette con-

Tome XII.

trée faisoit partie des plaines de la Ligurie: dans la suite elle fit partie de la Cisalpine; & après cela elle devint une portion du royaume de Lombardie. Sa longueur peut être de cent vingt mille pas, & sa largeur d'environ quatre-vingt-dix mille.

On croit que le Piémont fut premièrement habité par les Umbriens, les Etrusques, & les Liguriens: les Gaulois qui entrèrent en Italie, sous la conduite de Brennus & de Bellovese, s'établirent en partie dans ce pays qui dans la suite fut occupé par divers peuples, & partagé entr'eux. Les Liguriens surnommés *Statielli* habiterent la partie orientale. Les *Vagenni*, ou *Bagienni* leur succédèrent dans le pays qui est entre le Pô & le Tanaro. Les *Taurini* s'établirent entre le Pô & la petite Doire, *Doria riparia*, & s'étendirent dans la suite jusqu'aux Alpes. Les *Salassi*, divisés en supérieurs & en inférieurs, habiterent entre les deux Doires. Enfin les *Libici*, *Lebui* ou *Lebuii*, occupèrent cette partie de la Gaule Cisalpine, qui forme les territoires de Verceil & de Biele entre la grande Doire, *Doria baltea*, & la *Sesia*.

Il y a eu anciennement dans cette contrée un grand nombre de villes dont la situation est connue, & dont la plupart subsistent encore aujourd'hui. De ce nombre sont:

<i>Taurinorum augusta</i> , Turin.	<i>Ceba</i> , Ceva.
<i>Eporedia</i> , Ivree.	<i>Verrucium</i> , Verrue.
<i>Vercella Libicorum</i> , Verceil.	<i>Bardum</i> , Bardo.
<i>Augusta prætoria</i> , Aoste.	<i>Ocella</i> , Uffleglio.
<i>Asta pompeia</i> , Asti.	<i>Cotia</i> , Coaze.
<i>Alba pompeia</i> , Albe.	<i>Salasia</i> , Salassa.
<i>Segusium</i> , Susé.	<i>Carisium</i> , Cairo.
<i>Careja potentia</i> , Chieri.	<i>Mons-Jovis</i> , Mont-Jouet.
<i>Augusta Bagiennorum</i> , Benne.	<i>Pollentia</i> , Pollenzo, ville ruinée.

Les anciennes villes dont on connoît le nom, mais dont on ignore la situation, sont, *Forum Julii*, *Forum Vibrii*, *Iria*, *Autilia*.

Entre les anciennes villes du Piémont, Turin, Aoste, Verceil, Asti, Ivree & Albe eurent l'avantage de recevoir de bonne heure l'Evangile, & d'avoir des évêques. Depuis l'an 1515, l'évêque de Turin a été élevé à la dignité archiepiscopale. Il se trouve aussi dans le Piémont plusieurs villes décorées du titre de cités ducales. Charles-Emanuel I. du nom, choisit douze de ces villes pour en faire les capitales d'autant de provinces, afin que la justice pût être administrée avec plus d'ordre dans son Piémont. Ces douze villes furent Turin, Ivree, Asti, Verceil, Mondovi, Saluzzes, Savignano, Chieri, Bielle, Susse, Pignerol, Aoste. Il faut enfin remarquer que la plupart de ces villes sont fortifiées, & que l'on y tient garnison pour la sûreté du pays. (*D. J.*)

PIENZA, (*Géog. mod.*) en latin *Corsinianum*, ville d'Italie, en Toscane, dans le Siennois, sur les confins de l'état de l'Eglise, entre Monte-Pulciano & San-Quirino. *Long.* 29. 20. *lat.* 43. 6.

C'est la patrie d'Enée Sylvius, en latin *Æneas Sylvius*, qui reçut le jour en 1405. Dès qu'il fut parvenu à la papauté, il prit le nom de Pie II. & pour illustrer le lieu de sa naissance, qui s'appelloit auparavant *Corsignoli*, il l'éleva en ville épiscopale suffragante de Sienne; il la fit nommer *Pienza*, de son nom de *Pie*.

Enée Sylvius étoit de l'illustre famille des Piccolomini. Sa mere enceinte de lui, songea qu'elle étoit accouchée d'un enfant mitré; & comme c'étoit alors la coutume de dégrader les clercs en leur mettant une mitre de papier sur la tête, elle crut que son fils feroit la honte de sa famille; mais la suite justifia le contraire. Cependant les pere & mere d'Enée Sylvius étoient si pauvres, qu'il fallut que leur fils, au sortir de l'école, commençât à gagner son pain par les

C C c c ij

bas emplois de la vie rustique. Pour son bonheur, quelques parens lui trouvant beaucoup d'esprit, se cotifèrent, & l'envoyèrent étudier à Sienne, où il fit bien-tôt de grands progrès dans la poésie, les belles-lettres; la rhétorique & le droit civil.

En 1431, il alla au concile de Basse avec le cardinal de Capranica, en qualité de son secrétaire. Il se distingua tellement dans cette assemblée, qu'il devint secrétaire du concile même, dont il soutint les intérêts avec beaucoup de chaleur contre les papes, tant par ses discours que par ses écrits. Il présida souvent parmi les collateurs des bénéfices, & sa dextérité dans les affaires le fit employer en diverses ambassades, à Trente, à Constance, à Francfort, en Savoie & à Strasbourg.

En 1439, il entra au service du pape Félix V. qui le députa à la cour de l'empereur Frédéric; ce prince fut si content de lui, qu'il l'honora de la couronne poétique, le fit son secrétaire & son conseiller. L'empereur ayant insensiblement épousé les intérêts du pape Eugene, Enée Sylvius suivit son exemple, & fut envoyé vers ce pape, duquel il eut une audience favorable, & tant d'accueils de confiance, qu'il le nomma son légat apostolique en Allemagne.

Après la mort d'Eugene, les cardinaux le choisirent pour être protecteur du conclave jusqu'à l'élection d'un nouveau pape. Nicolas V. le fit évêque de Triceste, quatre ans après archevêque de Sienne, & légat en Bohême & en Autriche. Vers l'an 1456 Calixte III. le nomma cardinal, à la sollicitation de l'empereur; & après la mort de ce pape arrivée en 1458, Enée lui succéda sous le nom de Pie II.

On conçut de grandes espérances de son pontificat, tant à cause de son savoir, qu'en vertu de ses promesses qu'il prendroit des mesures pour la réformation de l'Eglise; mais il trompa sur ce point l'attente de la chrétienté; car il rétracta par une bulle tout ce qu'il avoit écrit en faveur du concile de Basse, & justifia combien sa condition présente avoit changé ses sentimens: «Faites plus de cas, dit-il, dans sa bulle adressée à l'université de Cologne, d'un faux verain pontife, que d'un particulier: refusez Enée » Sylvius, & recevez Pie II.

Il se conduisit en même-tems avec beaucoup de vigueur, & chassa plusieurs tyrans de l'état ecclésiastique. Il confirma le royaume de Naples à Ferdinand, & le fit couronner par le cardinal Urbin. Il excommunia Sigismond duc d'Autriche, pour avoir emprisonné le cardinal de Cusa; & interdit Sigismond Malatesta parce qu'il refusoit de payer les redevances à l'Eglise. Il priva l'archevêque de Mayence de sa place; fit un traité avec le roi d'Hongrie, & cita Podiebrad roi de Bohême, à comparoître devant lui. Il prit soin en même tems d'embellir Rome de magnifiques édifices, & fit voler son nom jusqu'en orient, d'où il reçut des ambassadeurs de la part des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie & de Jérusalem. Il envoya de son côté une ambassade à Louis XI. roi de France pour l'engager à abolir la pragmatique sanction, à quoi ce prince consentit avec plaisir.

Enfin Pie II. fit de grands préparatifs pour porter la guerre contre les Turcs; il réclama fortement le secours des princes chrétiens; & ayant rassemblé une armée considérable de croisés, il se rendit à Ancône pour s'y embarquer, & conduire lui-même cette armée contre les Infidèles. Mais étant prêt du départ, il fut attaqué d'une violente fièvre continue, & mourut le 14 d'Août 1464, dans sa cinquante-neuvième année. Quand il sentit sa fin approcher, il demanda les derniers sacremens; mais on le trouva d'avis différens sur ce point: comme il avoit déjà reçu l'Extrême-Onction à Basse, lorsqu'il y fut attaqué de la peste, Laurent Roverella évêque de Ferrare, qui passoit pour un habile théologien, put

qu'il ne pouvoit pas recevoir ce sacrement une seconde fois; cependant comme le pape ne voulut pas se rendre à cet avis, il le fit donner l'Extrême-Onction & l'Eucharistie, & décéda peu de tems après, ayant occupé le siege de Rome environ sept ans.

Sponde dit qu'il ne cédoit à personne en éloquence & en dextérité; & qu'il aimoit si passionnément à écrire, que même dans ses attaques de goutte il ne pouvoit guère s'en abstenir. Platine rapporte qu'il répétoit assez souvent que s'il y avoit quelques bonnes raisons d'interdire le mariage aux prêtres, il y en avoit de beaucoup meilleures pour le leur permettre. On dit aussi qu'il avoit enfin connu l'inutilité des grands mouvemens qu'il se donnoit pour la guerre contre les Turcs; mais que comme il craignoit les railleries du public, son dessein étoit de se rendre seulement à Brindes, d'y passer l'hiver, de retourner ensuite à Rome, & de rejeter la faute du mauvais succès de cette croisade sur les princes qui n'avoient pas voulu le seconder vigoureusement. Quoi qu'il en soit, sa mort prévint tous les embarras dans lesquels il s'étoit jeté.

Jean Gobelien, son secrétaire, a publié une histoire de sa vie, que l'on soupçonne avec raison avoir été composée par ce pape lui-même. Elle a été imprimée à Rome, in-4<sup>o</sup>. en 1584 & 1589, & à Francfort, in-fol. en 1614. Nous avons plusieurs éditions des œuvres d'Enée Sylvius. La première a paru à Basse, in-fol. en 1551, & la dernière beaucoup préférable, a été faite à Hemstadt en 1700, in-fol. avec la vie de l'auteur au commencement.

Il avoit écrit avant que d'être élevé au pontificat deux livres de mémoires de ce qui s'est passé au concile de Basse, *Commentarium de gestis concilii Basiliensis*, lib. II. Ces mémoires intéressans, parce qu'ils renferment des négociations & des faits, ont été imprimés dans le *Fasciculus rerum expectandarum* de Grolius, à Colog. en 1535, & ensuite à Basse en 1577, in-8<sup>o</sup>.

Enée Sylvius a fait encore d'autres ouvrages dont on trouvera le détail que nous n'inférerons point ici, dans le supplément à l'histoire littéraire du docteur Cave, par M. Henri Wharton. Ce savant a oublié l'histoire de Frédéric III. *Historia rerum Frederici imperatoris*, d'Enée Sylvius; elle a paru à Strasbourg par les soins de Kulpifius en 1685, in-fol. Mais en lisant cet ouvrage, il faut se rappeler que l'auteur étoit redevable de la fortune à Frédéric dans le tems qu'il y travailloit, outre qu'il lui a été constamment attaché jusqu'à la mort. Il a aussi traduit d'italien en latin un traité de la fin tragique des amours, de Guiscard & de Sigismonde, fille de Tancrede, prince de Salerne. Cette histoire fautive ou véritable a été parfaitement bien tournée par Dryden dans ses fables en anglais.

Le recueil des lettres du pape Pie II. au nombre de 432, a été imprimé à Nuremberg en 1481, à Louvain en 1483, à Lyon en 1497, & ailleurs. Entre plusieurs lettres qui roulent sur des questions de théologie & de discipline ecclésiastique, on en voit quelques-unes dont les titres sont amusans. Par exemple, la cxxij. *Songe sur la fortune*; la iij. *Louanges de la Poésie*; la clxvj. *La misère des Courtisans*. J'oublierois la cxiv. *Histoire des amours d'Euriale & de Lucrece*. Mais la plus curieuse de toutes, est assurément la lettre xv. du liv. I. à son pere, au sujet d'un fils qu'il eut d'une angloise à Strasbourg, dans le tems d'une de ses ambassades dans cette ville, & apparemment après qu'il eut été couronné poète par l'empereur Frédéric en 1439. Voici la traduction de cette lettre.

«Le poète Enée Sylvius à Sylvius son pere. Vous me marquez, que vous ne savez si vous devez vous réjouir, ou vous affliger, de ce que Dieu m'a donné un fils. Pour moi, je n'y trouve que des sujets de joie, & aucun de tristesse; car quel



» plus grand plaisir y a-t-il dans la vie, que de pro-  
» créer un autre soi-même, de perpétuer sa famille,  
» & de laisser, à sa mort, un enfant qui nous survive ?  
» Quoi de plus agréable que de se voir des petits-  
» fils ? Je rends grâce à Dieu de ce que mon enfant  
» est un garçon, parce que ce petit drôle pourra  
» vous divertir, vous & ma mère, & vous donner  
» en mon absence, des consolations & des secours.  
» Si ma naissance vous a causé quelque joie, celle de  
» cet enfant ne vous fera-t-elle pas plaisir ? C'est mon  
» image dans les traits. Ne ferez-vous pas charmé de  
» le voir vous obéir, vous embrasser, & vous faire  
» de petites caresses ?

» Vous êtes affligé, me dites-vous, de ce que cet  
» enfant est le fruit d'un commerce illégitime. Je ne  
» puis concevoir, Monsieur, quelle opinion vous  
» avez prise de moi. Il est certain que vous, qui êtes  
» de chair & d'os, ne m'avez pas fait d'un tempéra-  
» ment insensé. Vous savez bien en conscience  
» quel galant vous étiez ! Pour moi je ne me trouve  
» ni eunuque, ni impuissant. Je ne suis pas non plus  
» assez hypocrite pour vouloir paraître homme de  
» bien sans l'être réellement. Je confesse ma faute,  
» parce que je ne suis ni plus saint que David, ni  
» plus sage que Salomon ; mais ce genre de faute est  
» aussi commun que d'ancienne date. C'est un mal  
» fort général, si c'est un mal de faire usage des fa-  
» cultés naturelles, & s'il est juste de blâmer un pen-  
» chant que la nature, qui ne fait rien sans dessein,  
» a mis dans toutes les créatures pour pourvoir à la  
» conservation des espèces.

» Vous répondez sans doute que ce penchant est  
» est seulement légitime lorsqu'il est renfermé dans  
» de certaines bornes, & que l'on ne doit jamais s'y  
» livrer qu'en vertu des nœuds du mariage. J'en con-  
» viens ; & cependant on ne laisse pas de pécher fré-  
» quement dans l'état même du mariage. Il y a une  
» certaine règle pour manger, boire & parler ; mais  
» où est l'homme qui l'observe ? où est le juste qui  
» ne tombe sept fois le jour ? J'espère donc ma grâce  
» de la miséricorde de Dieu, qui fait que nous som-  
» mes sujets à bien des chutes. L'Etre suprême ne me  
» fermera pas la source du pardon qui est ouverte à  
» tous. Mais en voilà assez fur cet article.

» Puisque vous me demandez ensuite quelles rai-  
» sons j'ai de croire que cet enfant est à moi, je vais  
» vous le dire, en vous mettant au fait de mes amours ;  
» car il est bon que vous soyez assuré que cet aimable  
» fils n'est pas d'un autre père. Il n'y a pas encore  
» deux ans que j'étois ambassadeur à Strasbourg :  
» pendant le séjour que j'y fis, & dans le tems que  
» je me trouvois déseigné, il vint loger dans l'hôtel  
» une jeune dame angloise. Elle parloit parfaite-  
» ment la langue italienne. Elle m'adressa la parole  
» en dialecte toscan pour quelque chose dont elle  
» avoit besoin ; ce qui me fit d'autant plus de plaisir,  
» que rien n'est plus rare dans ce pays-là que d'en-  
» tendre parler notre langue à quelqu'un. Je fus d'ail-  
» leurs enchanté de l'esprit, de la figure, des grâces  
» & du caractère de cette belle femme ; & je me rap-  
» pellai que Cléopâtre avoit gagné le cœur d'Antoi-  
» ne & de Jules-César par les charmes de sa conver-  
» sation. Je me dis à moi-même : qui me blâmera de  
» faire ce que les grands hommes n'ont pas trouvé  
» au-dessous d'eux ? Je songeais tantôt à l'exemple  
» de Moïse, tantôt à celui d'Aristote, tantôt à celui  
» de S. Augustin & autres grands personnages du  
» Christianisme. En un mot, la passion l'emporta : je  
» devins fou de cette charmante angloise. Je lui dé-  
» clarai mon amour dans les termes les plus tendres ;  
» mais elle résista toujours à toutes mes sollicitations,  
» sembla à un roc contre lequel les flots de la mer  
» viennent se briser.

» Elle avoit une petite fille de cinq ans, qui étoit

» fortèment recommandée à notre hôte par Milinthe,  
» père de l'enfant ; & elle craignoit que si cet hôte  
» s'apercevoit de notre intrigue, il ne la mit avec  
» cette jeune fille hors de sa maison. Enfin, la nuit  
» avant son départ, n'ayant encore rien obtenu des  
» bonnes grâces, & ne voulant pas perdre ma proie,  
» je la priai de ne point fermer cette seule nuit sa  
» porte en dedans, ayant des choses importantes à  
» lui communiquer. Elle me refusa cette demande,  
» & ne me laissa pas l'ombre d'espérance. L'insultai ;  
» elle persista dans son refus, & s'alla coucher. Au  
» milieu du désordre de mes réflexions, je me rap-  
» pellai l'histoire du florentin Zima, & je m'imagi-  
» nai qu'elle pourroit peut-être faire comme sa mai-  
» tresse. Je pris donc le parti de tenter l'aventure.  
» Quand tout fut tranquille dans la maison, je mon-  
» tai dans la chambre de ma belle maîtresse, que je  
» trouvai fermée, mais par bonheur sans verrouil. Je  
» l'ouvris, j'entrai ; j'obtins l'accomplissement de mes  
» vœux, & c'est de-là que vient mon fils.

» Du milieu de Février jusqu'au milieu de Novem-  
» bre, il y a précisément le nombre de mois qu'on  
» compte depuis le tems de la conception jusqu'à  
» l'accouchement. C'est ce que la mère, qu'on nom-  
» me Elisabeth, femme riche, incapable de mentir, & de  
» chercher à m'en imposer, me dit elle-même à Bas-  
» le, & c'est ce dont elle m'assure encore aujourd'hui  
» en toute vérité, sans aucun intérêt, sans m'avoir  
» jamais demandé de l'argent, & sans espoir d'en tirer  
» actuellement de moi. Je n'ai point obtenu ses faveurs  
» par des prétens, mais par la persévérance de mon  
» amour. Enfin puisque pour ma conviction, toutes  
» les circonstances du tems & des lieux jointes au  
» caractère de cette dame, se réunissent ensemble,  
» je ne doute point que l'enfant ne soit à moi. Je vous  
» supplie aussi de le regarder sûrement comme tel,  
» de le recevoir dans votre maison, & de le bien éle-  
» ver jusqu'à ce que je puisse le prendre sous ma con-  
» duite, & le rendre digne de vous.

L'histoire ne nous apprend point ce que ce fils est  
» devenu ; mais s'il a vécu jusqu'à la mort de Pie II.  
» l'on ne doit pas douter que ce père qui l'aimoit avec  
» tendresse, & qui se félicitoit si hautement de sa nais-  
» sance, ne l'ait comblé de biens, d'honneurs & de di-  
» gnités ecclésiastiques. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)  
» PIERIDES, (*Mythol.*) filles de Piérus, roi de  
» Macédoine, étoient neuf sœurs qui excelloient dans  
» la musique & dans la poésie ; fières de leur nombre  
» & de leurs talens, elles osèrent aller chercher les  
» neuf muses sur le mont Parnasse, pour leur faire un  
» défi, & disputer avec elles du prix de la voix : le  
» combat fut accepté, & les nymphes de la contrée  
» furent choisies pour arbitres. Celles-ci après avoir  
» entendu chanter les deux parties, prononcèrent tou-  
» tes de concert en faveur des déesses du Parnasse. Les  
» *Piérides*, piquées de ce jugement, dirent aux muses  
» beaucoup d'injures, & voulurent même les frapper,  
» lorsqu'Apollon les métamorphosa en pies, leur lais-  
» sant toujours la même envie de parler. Cette fable  
» est fondée sur ce que les filles de Piérus se croyant  
» les plus habiles chanteuses du monde, osèrent pren-  
» dre le nom de muses.

On donne aussi aux muses le surnom de *Piérides*,  
» à cause du mont Piérus en Thessalie qui leur étoit  
» consacré. (*D. J.*)

PIERIE, (*Géog. anc.*) *Pieria*, nom commun à  
» bien des lieux, comme on va le voir. 1°. C'est le nom  
» d'une petite contrée de la partie orientale de la  
» Macédoine, sur le golfe Thermaïque. Ptolomée,  
» liv. III. chap. xiiij. la borne au nord par le fleuve  
» Ludias, & au midi par le fleuve Pénée. Strabon, ex-  
»cerpt. liv. VII. fine, donne des bornes différentes  
» à la *Pierie*. Il ne la commence du côté du midi, qu'au  
» fleuve Aliacmon, & la termine du côté du nord

au fleuve Axins ; & il nomme les habitants *Periota*.

2°. *Pieria*, contrée de Syrie dans la Séleucide, dont elle faisoit partie. Elle tiroit son nom du mont *Pierius* ou *Pieria*, que les Macédoniens avoient ainsi nommé, à l'imitation du mont *Pierius*, qui étoit dans leur patrie. 3°. C'étoit une ville de Macédoine. 4°. *Pieria* étoit une montagne de Thrace sur laquelle demouroit Orphée, & ce pourroit être la même que le mont Pangée. 5°. *Pieria* est une montagne de Syrie, ainsi dite à l'imitation d'une montagne du même nom en Grece. Cette montagne donnoit le nom à une contrée qui faisoit partie de la Séleucide. 6°. Lieu du Péloponnèse au voisinage de Lacédémone. 7°. Ville de la Boéotie, qui dans la suite fut appelée *Lyncos*, *Λυνκος*. 8°. C'est le nom d'une montagne de la Boéotie. 9°. Il y avoit une forêt de Macédoine dans la *Pierie*, qui portoit le nom de *Pieria silva*. Tite-Live, liv. XLIV. chap. xliij. dit que ce fut dans cette forêt que se fauva Persée, après avoir été battu par les Romains.

C'est de la *Pierie* de Macédoine qu'étoit natif *Pierus*, célèbre poète musicien, dont parlent Plutarque & Pausanias. Il eut neuf filles douées de tous les talens possibles pour la musique & la poésie; il leur imposa le nom des *neuf muses*, & les petits-fils qu'elles lui donnerent, portèrent les mêmes noms que les Grecs ont attribués depuis aux enfans des muses mêmes. Comme il excelloit également dans la musique & la poésie, il composa des poèmes dont l'histoire fabuleuse des muses, & leurs louanges, faisoient le principal sujet. Voilà d'où vient que les muses sont appelées *Pierides* par les poètes.

Une colonie de *Pieriens*, peuples de Thrace, entre le Carafon & le Bracs, étant entré au fond du golfe de Salonique en Macédoine, s'établit sur les côtes, entre la Platamona & le mont Aka, & donna à ce canton le nom de *Pierie*, aussi-bien qu'à une fontaine qui fut consacrée aux muses. Le Carafon ou le Mestro d'aujourd'hui, est apparemment le Nestus ou Mestus des anciens; le Bracs est le *Cossinitus* ou *Compasus*; la Platamona, l'*Astrus*; & le mont Aka est la partie orientale de l'ancien Olympus.

*Crison* (Quintus) historien, naquit à *Pierie* dans la Macédoine, apparemment depuis J. C. puisqu'aucun ancien auteur n'en parle. Il composa plusieurs ouvrages, dont les noms seuls nous ont été conservés. *Julius Pollux*, liv. X. cite son histoire de Nice, & *Etienne*, son histoire des Gètes. *Suidas* nomme une histoire de Pallene par *Criton*, une de Perse, une de Sicile, la description de Syracuse, l'origine de la même ville, enfin un traité de l'empire de Macédoine. (D. J.)

*PIERIENS*, (*Géog. anc.*) en latin *Pieres*, peuples voisins de la Macédoine. *Plin.* liv. IV. chap. x. les met dans la Macédoine même, auprès de *Treres* & *Dardani*. *Hérodote*, liv. VII. & *Thucydide*, liv. II. page 168. parlent aussi de ces peuples qui étoient les habitants de la *Pierie*. (D. J.)

*PIERRES*, f. f. pl. (*Hist. nat. Min.*) lapides. Ce sont des corps solides & durs, non ductiles, formés par des particules terreuses, qui, en se rapprochant les unes des autres, ont pris différens degrés de liaison. Ces corps varient à l'infini pour la consistance, la couleur, la forme & les autres propriétés.

Il y a des pierres si dures, que l'acier le mieux trempé n'a point de prise sur elles; d'autres au contraire ont si peu de liaison, que l'on peut aisément les égrader entre les doigts. Quelques pierres ont la transparence de l'eau la plus limpide, tandis que d'autres sont opaques, d'un tissu grossier, & sans nulle transparence. Rien de plus varié que la figure des pierres; on en voit qui affectent constamment une figure régulière & déterminée, tandis que d'autres se montrent dans l'état de masses informes & sans nulle ré-

gularité. Il y en a qui ne sont qu'un amas de feuillets ou de lames appliquées les unes sur les autres; d'autres sont composées d'un assemblage de filets semblables à des aiguilles; quelques-unes en se brisant se partagent toujours, soit en cubes, soit en trapézoïdes, soit en pyramides, soit en feuillets, soit en stries ou en aiguilles, &c. d'autres se cassent en éclats & en fragmens informes & irréguliers. Quelques pierres ont les couleurs les plus vives & les plus variées; plusieurs de ces couleurs se trouvent souvent réunies dans une même pierre; d'autres n'ont point de couleurs, ou elles en ont de très-grossières. Quelques pierres se trouvent en masses détachées; d'autres forment des bancs ou des couches immenses qui occupent des terrains très-considérables; d'autres forment des blocs énormes & des montagnes entières.

Telles sont les propriétés générales que nous présente le coup d'œil extérieur des pierres. Si l'on pousse plus loin l'examen; on trouve que quelques-unes donnent des étincelles, lorsqu'on les frappe avec de l'acier, ce qui tient de la forte liaison de leurs parties, tandis que d'autres ne donnent point d'étincelles de cette manière. Quelques pierres se calcinent, & perdent leur liaison par l'action du feu; d'autres exposées au feu s'y durcissent; d'autres y entrent en fusion; d'autres n'y éprouvent aucune altération. Il y en a qui se dissolvent avec effervescence dans les acides, tels que l'eau forte, le vinaigre, &c. quelques-unes ne sont nullement attaquées par ces dissolvans.

Toutes ces différentes qualités que l'on vient de faire remarquer dans les pierres, ont déterminé les naturalistes à en faire différentes classes; chacun les a divisées suivant les différens points de vues sous lesquels il les a envisagées; voilà pourquoi les auteurs sont très-peu d'accord sur les divisions méthodiques qu'ils nous ont données de ces substances. Quelques-uns ne consultent que le coup d'œil extérieur, ont divisé les pierres en opaques & en transparentes; d'autres ont eu égard aux effets que les pierres produisent dans le feu: c'est ainsi que *M. Wallerius* distingue les pierres en quatre ordres ou classes; savoir, 1°. en pierres calcaires; ce sont celles que l'action du feu réduit en chaux & prive de leur liaison; telles sont la pierre à chaux, la craie, les marbres, le spath, le gypse, &c. Voyez l'article CALCAIRE. 2°. En pierres vitrescibles; ce sont celles que l'action du feu couverte en verre. Dans ce rang il place les ardoises, les grais, le caillou, les agates, les jaspes, le quartz, le cristal de roche, les pierres précieuses. 3°. En pierres apyres; ce sont celles sur qui l'action du feu ne produit aucune altération; telles sont le talc, l'amiant, &c. Enfin, 4°. *M. Wallerius* fait une quatrième classe de pierres qu'il nomme composées, & qui sont formées par l'assemblage des différentes pierres qui précèdent, qui dans le sein de la terre se sont réunies pour ne faire qu'une masse.

*M. Pott*, qui dans sa *Lithogéognosie*, nous a donné un examen chimique de la plupart des pierres, les divise, 1°. en calcaires, c'est-à-dire, en pierres qui se dissolvent dans les acides, & que l'action du feu change en chaux; 2°. en gypseuses qui ne se dissolvent point dans les acides, mais que l'action du feu change en plâtre. Cependant aujourd'hui la plupart des Physiciens regardent le gypse ou la pierre à plâtre, comme une pierre calcaire qui est saturée par l'acide vitriolique; 3°. en argilleuses, qui ne sont point attaquées par les acides, mais qui ont la propriété de se durcir & de prendre de la liaison dans le feu; 4°. en apyres sur lesquelles ni les acides, ni l'action du feu n'ont aucune prise.

*M. Frédéric-Auguste Cartheuser* dans sa *Minéralogie*, divise les pierres en cinq ordres ou classes; 1°. en pierres par lames, lapides lamellofi; elles sont com-



posées de feuilles plus ou moins grands. Les différents genres de cette classe sont le spath, le mica, le talc. 2°. Les pierres composées de filets, *lapides filamentosi*; de ce nombre sont l'amiant, l'asbeste, le gypse strié. 3°. Les pierres solides ou continues, dont les parties ne peuvent être distinguées; de ce nombre sont le caillou, le quartz & les pierres précieuses, les pierres à chaux, les pierres à plâtre, le schiste ou l'ardoise, la pierre à pots. 4°. Les pierres par grains, *lapides granulati*; telles sont le gris, & suivant lui le jaspe. 5°. Les pierres mélangées.

M. de Justi dans son plan du regne minéral, publié en allemand en 1757, divise les pierres; 1°. en précieuses, & en communes; 2°. en pierres qui résistent au feu; 3°. en pierres calcaires; 4°. en pierres vitrescibles & fusibles au feu. On voit que cette division est très-fautive, vu que cet auteur considère d'abord les pierres relativement au prix que la fantaisie des hommes y attache, & ensuite il les divise relativement aux effets que le feu produit sur elles.

M. de Cronstedt, de l'académie de Stockholm, dans sa Minéralogie publiée en suédois en 1758, comprend les pierres & les terres sous une même classe, en quoi il semble être très-fondé, vu que les pierres ne sont que des produits des terres, qui ont acquis plus ou moins de consistance & de dureté. Il divise ces terres ou pierres en deux genres, la première est des calcaires, la seconde est des pierres ou terres silicees, c'est-à-dire, de la nature du caillou.

Toutes ces différentes divisions que l'on a faites des pierres nous prouvent qu'il est difficile de les ranger dans un ordre méthodique qui convienne en même tems à leur aspect extérieur & à leurs propriétés intérieures; au fond ces divisions sont assez arbitraires, & chacun peut en faire des classes relativement aux différents points de vue sous lesquels il les envisage. Le chimiste qui ne décide rien que d'après l'expérience, considérera les pierres relativement à leur analyse, tandis que le physicien superficiel, qui ne cherchera point à approfondir les choses, se contentera des qualités extérieures, sans s'embarasser de la combinaison de ces corps; cependant dans l'examen des pierres, ainsi que de toutes les substances du regne minéral, on risquera très-souvent de se tromper lorsqu'on ne s'arrêtera qu'aux apparences; un grand nombre de pierres qui ont des propriétés fort opposées, se ressemblent beaucoup à l'extérieur, & les sciences ne devant avoir pour but que l'utilité de la société, il est certain que l'analyse nous fera beaucoup mieux connoître les usages des substances que ne fera un examen superficiel.

Comme la nature agit toujours d'une façon simple & uniforme, il y a tout lieu de conjecturer que toutes les pierres sont essentiellement les mêmes, & qu'elles sont toutes composées de terres, qui ne diffèrent entre elles que par les différentes manières dont elles ont été modifiées, atténuées & élaborées, & combinées par les eaux; nous allons faire voir que l'eau est le seul agent de la formation des pierres.

L'expérience prouve que les eaux les plus pures contiennent une portion de terre assez sensible; on peut s'assurer de cette vérité en jettant les yeux sur les dépôts que font dans les vaisseaux les eaux qu'on y fait bouillir, & qu'on y laisse séjourner quelque tems. Si l'on met une goutte d'eau de pluie ou de la neige sur une glace bien nette, elle y formera une tache blanche aussi-tôt que l'eau sera évaporée; cette tache n'est autre chose que de la terre, d'où l'on voit que l'eau tenoit cette terre en dissolution, & qu'elle étoit si intimement combinée avec elle qu'elle ne nuisoit point à sa limpidité. L'eau par elle-même doit avoir la propriété de s'unir & de se combiner avec la terre; c'est de cette combinaison que résulte tout sel; il y a long-tems que la Chimie a

démontré que les fels ne sont qu'une combinaison de la terre & de l'eau; c'est de la différente manière dont l'eau se combine avec des terres, diversément atténuées & élaborées, qui produit la variété de ces fels. Ces vérités une fois posées, nous allons tâcher d'examiner les différentes manières dont les pierres peuvent se former.

La première de ces manières qui est la plus parfaite, est la cristallisation. On ne peut s'en former d'idée sans supposer que des eaux tenoient en dissolution des molécules terreuses avec lesquelles elles étoient dans une combinaison parfaite. L'eau qui tenoit ces molécules en dissolution venant à s'évaporer peu-à-peu, n'est plus en quantité suffisante pour les tenir en dissolution; alors elles se déposent & se rapprochent les unes des autres; comme elles sont similaires, elles s'attirent réciproquement par la disposition qu'elles ont à s'unir, & de leur réunion il résulte un corps sensible, régulier & transparent, que l'on nomme *crystal*; la régularité & la transparence dépendent de la pureté & de l'homogénéité des molécules terreuses qui étoient en dissolution dans l'eau; ces qualités viennent encore du repos où a été la dissolution, & de la lenteur plus ou moins grande avec laquelle l'évaporation s'est faite; d'ailleurs il est certain que c'est de ces circonstances que dépend la perfection des cristaux des fels, qui par leur analogie peuvent nous faire juger de la cristallisation des pierres. Ces cristaux varient en raison de la terre qui étoit en dissolution dans l'eau, & qui leur sert de base; si cette terre étoit calcaire, elle formera des cristaux calcaires, tels que ceux du spath, &c. si la terre étoit silicee, c'est-à-dire de la nature du caillou ou du quartz, on aura des pierres précieuses & du crystal de roche. Comme les eaux peuvent tenir en même tems en dissolution des terres métalliques diversément colorées, ces couleurs passeront dans les cristaux qui se formeront; de-là les différentes couleurs des cristaux & des pierres précieuses; leur dureté variera en raison de l'homogénéité des parties dissoutes, plus elles seront homogènes & pures, plus elles s'uniront fortement, & par conséquent plus elles auront de solidité & de transparence.

Quand même les eaux n'auraient point par elles-mêmes la faculté de dissoudre les molécules terreuses, elles acquerraient cette faculté par le concours des substances salines qui souvent y sont jointes. Personne n'ignore que la terre ne renferme une grande quantité de fels; c'est l'acide vitriolique qui s'y trouve le plus abondamment répandu. L'eau aidée de ces fels peut encore plus fortement dissoudre une grande quantité de molécules terreuses, avec lesquelles elle se combine, & lorsqu'elle vient à s'évaporer, il se forme divers cristaux en raison de la nature de la terre qu'elle tenoit en dissolution, & des fels qui entrent dans la combinaison.

Souvent une même eau peut tenir en dissolution des terres de différente nature, dont les unes demandent plus d'eau pour leur dissolution, tandis que d'autres en exigent beaucoup moins; alors lorsque l'évaporation viendra à se faire, il se formera d'abord des cristaux d'une espèce, & ensuite il s'en formera d'autres; cela se fait de la même manière que des fels de différente nature se cristallisent successivement les uns plutôt, les autres plus tard dans un vaisseau & dans un laboratoire. C'est ainsi que l'on peut expliquer assez naturellement la formation de ces masses que l'on rencontre souvent dans la terre, & qui sont un mélange confus de plusieurs cristaux de différente nature.

Les molécules terreuses qui servent à former les pierres ne sont point toujours dans un état de dissolution parfaite dans les eaux, souvent elles y sont en paties grossières, qui ne sont que détrempées, &

elles y demeurent suspendues tant que les eaux sont en mouvement; après avoir été charriées & entraînées pendant quelque tems, ces terres se déposent par leur propre poids, & forment peu-à-peu un corps solide ou une pierre; c'est ainsi que se forment les incrustations, les tufes, les stalactites; en un mot c'est de cette manière qu'on doit supposer qu'ont été formés les bancs de roches, d'ardoises, de pierres à chaux, &c. qui se trouvent par couches dans le sein de la terre, & qui paroissent des dépôts faits par les eaux de la mer. Voyez LIMON & TERRE, couches de la.

Les pierres ainsi formées n'affectent point de régularité dans leur figure, elles sont composées de tant de molécules grossières & hétérogènes, que les parties similaires n'ont point pu se rapprocher, & leur continuité a été interrompue par les matières étrangères & peu analogues qui sont venues se placer entre elles. En effet, il y a lieu de conjecturer que toutes les pierres, lorsqu'elles sont pures & lorsqu'elles sont dans un état de dissolution parfaite, doivent former des cristaux transparents & réguliers, c'est-à-dire doivent prendre la figure qui est propre à chaque molécule de la terre qui a été dissoute.

De toutes les pierres il n'y en a point dont la formation soit plus difficile à expliquer que celle des pierres de la nature du caillou; la plupart des naturalistes les regardent comme produites par une matière visqueuse & gélatineuse qui s'est durcie; cependant on voit que la matière qui forme le caillou lorsqu'elle est parfaitement pure, affecte une figure régulière; en effet, le cristal de roche ne diffère du caillou, du quartz, des agates, qui sont des pierres du même genre, que par sa transparence & sa forme pyramidale & hexagone. Il y a donc lieu de supposer que c'est la partie la plus parfaitement dissoute & la plus pure du caillou ou du quartz, qui forme des cristaux, & que c'est la partie la moins parfaitement dissoute, & qui par sa viscosité & son mélange avec des matières hétérogènes, n'a pu se cristalliser; semblable en cela à la matière grasse & visqueuse qui accompagne les sels qu'on appelle l'eau mère, & qui n'est plus propre à se cristalliser.

Peut-être que cette idée pourroit servir à nous faire connoître pourquoi certains cailloux arrondis ont à leur centre des cavités tapissées de cristaux réguliers, semblables en tout à du cristal de roche, tandis que d'autres cailloux, qui sont précisément de la même nature que les premiers, ont leurs cavités garnies de mamellons; on a tout lieu de présumer qu'ils renfermeroient des cristaux comme les premiers, si la cristallisation n'avoit point été embarrassée par des matières étrangères qui l'ont empêché de se faire. Voyez l'article SILEX.

Par tout ce qui précède on voit que toutes les pierres ont été originairement dans un état de fluidité: indépendamment des cristallisations dont nous venons de parler, nous avons une preuve convaincante de cette vérité dans les pierres que nous voyons chargées des empreintes de plantes & de coquilles, qui y sont marquées comme un cachet & sur de la cire d'Espagne; telles sont certaines ardoises ou pierres schisteuses qui portent des empreintes de poissons, & celles qu'on voit chargées des empreintes de plantes, qui accompagnent souvent les charbons de terre. On trouve encore fréquemment des cailloux très-durs qui sont venus se mouler dans l'intérieur des coquilles & d'autres corps marins dont ils ont pris la figure. De plus, ces choses nous fournissent des preuves indubitables que les pierres se forment journellement: nous voyons cette vérité confirmée par les grottes qui se remplissent peu-à-peu, par les stalactites qui se forment assez promptement, par les cristallisations & les incrustations qui recou-

vrent des mines dans leurs filons, & sur-tout par les cailloux & les marbres que l'on trouve souvent par petits fragmens, qui ont été liés & comme collés ensemble par un suc pierreux analogue, qui n'en a fait qu'une seule masse. Voyez TERRE, GLUTEN, INCrustation, PÉTRIFICATION, &c.

Ces observations ont dû conduire naturellement à distinguer les pierres en pierres anciennes & en pierres récentes. Par les premières, on entend celles dont la formation a précédé les divers changemens que notre globe a éprouvés, & qui doivent leur existence, pour ainsi dire, au débrouillement du chaos & à la création du monde. Ces sortes de pierres ne renferment jamais des substances étrangères au regne minéral, telles que des bois, des coquilles & d'autres corps marins; c'est de pierres de cette espèce que sont formées les montagnes primitives. Voyez MONTAGNES. Les pierres récentes sont celles qui ont été produites postérieurement & qui se forment encore tous les jours. On doit ranger dans cette classe toutes les pierres qui sont par lits ou par couches horizontales; elles ont été formées par le dépôt de la vase ou du limon des rivières & des mers qui ont occupé des portions de notre continent qui depuis s'en sont retirées; c'est pour cette raison que l'on trouve dans ces couches de pierres des corps entièrement étrangers à la terre, qui y ont été enveloppés & renfermés lorsque la matière molle dans son origine est venue à se durcir. De cette espèce sont les schistes, les ardoises, les pierres à chaux, les grais, les marbres, &c. Parmi ces pierres récentes il y en a qui ont été produites ou mises dans l'état où la nature nous les présente, par les embrasemens de la terre; de cette espèce sont la lave, la pierre ponce, &c. On doit aussi placer au rang des pierres récentes les veines de quartz & de spath, qui sont venues quelquefois reboucher les fentes des montagnes & des rochers, qui avoient été faites antérieurement par les tremblemens & les affaiblismens de la terre; il est aisé de concevoir que les pierres qui remplissent ces intervalles, sont d'une formation postérieure à celle des pierres qu'elles ont, pour ainsi dire, refoulées. (-)

PIERRES DES AMAZONES, ( *Physiq.* ) C'est chez les Topayos, au rapport de M. de la Condamine, Mem. de l'Acad. des Sciences, année 1745, qu'on trouve aujourd'hui plus aisément que par-tout ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de pierres des Amazones, dont on ignore l'origine, & qui ont été fort recherchées autrefois, à cause des vertus qu'on leur attribuoit, de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Il y en a eu un traité imprimé sous le nom de Pierre divine. La vérité est qu'elles ne diffèrent ni en couleur ni en dureté du jade oriental; elles résistent à la lime, & on n'imagine point par quel artifice les anciens Américains, qui ne connoissoient pas le fer, ont pu les tailler, les creuser, & leur donner diverses figures d'animaux: c'est sans doute ce qui a fait naître une fable peu digne d'être réfutée: on a débité fort sérieusement que cette pierre n'étoit autre chose que le limon de la rivière, auquel on donnoit la forme qu'on desiroit, en le pétrissant quand il étoit récemment tiré, & qui acquéroit ensuite à l'air, cette extrême dureté. Quand on accorderoit gratuitement cette merveille, dont quelques gens incrédules ne se sont débauchés qu'après que l'épreuve leur a mal réussi, il resteroit un autre problème plus difficile encore à résoudre pour nos lapidaires: comment ces mêmes Indiens ont-ils pu arrondir, polir des émeraudes, & les percer de deux trous coniques diamétralement opposés sur un axe commun? On trouve de telles pierres encore aujourd'hui au Pérou, sur la côte de la mer du sud, à l'embouchure de la rivière de San-Jago, au nord-ouest de Quito, dans



dans le gouvernement d'Emeraldas, avec divers autres monumens de l'industrie des anciens habitans. Les pierres vertes deviennent tous les jours plus rares, tant parce que les Indiens qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, qu'à cause du grand nombre de ces pierres qui a passé en Europe. (D. J.)

PIERRES APYRES, (Hist. nat. Minéralogie.) Quelques Naturalistes donnent cette épithète aux pierres qui ne souffrent aucune altération par l'action du feu, c'est-à-dire, qui ne sont ni calcinées ou réduites en chaux, ni fondues ou changées en verre par un feu ordinaire, tel que celui que la Chimie emploie pour les analyses. Les pierres de cette espèce sont le talc, l'amiant, l'asbeste, le mica, &c. Il faut observer que ces sortes de pierres, ne sont point absolument apyres, puisque le miroir ardent est en état de les faire entrer en fusion. Voyez l'article MIROIR ARDENT. (-)

PIERRE A CHAUX, (Hist. nat. Minéral.) lapis calcareus, nom générique que l'on donne à toute pierre que l'action du feu convertit en chaux. Plus les pierres que l'on emploie à cet usage sont dures & compactes, plus la chaux qui en résulte est d'une bonne qualité. Voyez CALCAIRE. & CHAUX. (-)

PIERRE D'AUTOMNE, (Chimie.) espèce de composition que préparent les Chinois. On fait bouillir dans une chaudière de fer, de l'urine d'un adulte; lorsqu'elle commence à bouillir, on y verse, goutte à goutte, la valeur d'un gobelet d'huile de navette. On laisse évaporer ce mélange jusqu'à consistance de colle; on étend ensuite ce résidu sur des plaques de tôle, & on le fait sécher au point de pouvoir être pulvérisé. On humecte ensuite cette poudre avec de l'huile, & on met ce mélange dans un creuset pour le sécher. On le remet encore en poudre, & on met cette poudre dans un vaisseau de porcelaine, couvert d'une étoffe de soie & d'un papier en double; on verse dessus de l'eau bouillante qui se filtre goutte à goutte au-travers de ces papiers, & l'on continue jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour donner à la poudre une consistance de pâte, que l'on fait ensuite sécher au bain marie.

Les Chinois regardent cette composition comme un grand remède pour les maux de poitrine; ils l'appellent en leur langue d'un mot qui signifie pierre d'automne, parce qu'ils font dans l'idée que les saisons ont des influences particulières sur les différentes parties du corps. Voyez les observations sur les coutumes de l'Asie.

PIERRES DE CROIX, (Hist. nat. Minéral.) lapis crucifer. C'est ainsi qu'on nomme des pierres qui se trouvent en Espagne, dans le voisinage de S. Jacques de Compostelle; on y remarque distinctement la figure d'une croix, d'une couleur noirâtre, tandis que le reste de la pierre est d'un blanc tirant sur le gris. Boece de Boot dit que cette pierre ressemble par sa grandeur & sa figure à la corne d'un bœuf, & que lorsqu'on la coupe horizontalement, on voit une croix dans son intérieur. Cette pierre est tendre & facile à tailler; les Espagnols en font des chapelets ou rosaires: ce qui donne lieu de croire que ces pierres sont de la nature de la serpentine ou de la pierre ollaire, qui par une cristallisation particulière affectent la figure que l'on y remarque. Le père Feuillée a trouvé dans une rivière du Chili en Amérique, des pierres qui portoient aussi la figure d'une croix.

PIERRES DIVINES, (Hist. nat.) nom sous lequel on a désigné quelquefois le jade. Voyez JADE.

PIERRES EMPREINTES, (Hist. nat. Minéral.) ce sont les pierres qui portent les empreintes de substances étrangères au regne minéral. Voyez les articles PHYOLITES & TYPOLITES.

PIERRES FIGURÉES, (Hist. nat. Minéral.) Ce Tome XII.

sont les pierres qui ont pris dans le sein de la terre une figure étrangère au regne minéral. Voyez FIGURÉES (PIERRES.)

PIERRES DE FLORENCE, (Hist. nat. Minéral.) ce sont des pierres de la nature du marbre, & susceptibles, comme lui, de prendre le poli, sur lesquelles on voit des figures qui ressemblent assez à des ruines: ce qui leur a fait donner le nom de lapis rudorum ou de pierres de ruines. Ces pierres sont ordinairement grisâtres, & la partie qui représente des ruines est composée de veines plus ou moins jaunâtres; cette partie semble, pour ainsi dire, collée à la pierre contiguë qui est d'une même couleur, & qui fait, pour ainsi dire, le fond du tableau.

PIERRES GYPSEUSES, (Hist. nat.) ce sont celles que l'action du feu convertit en plâtre. Voyez l'article GYPSE.

PIERRES HEMATITES, ou sanguines. Voyez l'article HEMATITES.

PIERRES D'HIRONDELLE, (Hist. nat.) Voyez HIRONDELLE (Pierre d.) on l'appelle aussi pierre de saffinage.

PIERRES OLLAIRES ou PIERRES A POTS. Voyez OLLAIRES (Pierres).

PIERRE PHILOSOPHALE, (Alchimie.) Si la passion des richesses, dit M. de Fontenelle, n'étoit pas aussi puissante, & par conséquent aussi aveugle qu'elle est, il seroit inconcevable, qu'un homme qui prétend avoir le secret de faire de l'or, pût tirer de l'argent d'un autre, pour lui communiquer son secret. Quel besoin d'argent peut avoir cet heureux mortel? Cependant c'est un piège où l'on donne tous les jours, & M. Geoffroi a développé dans les mém. de l'acad. des Sciences, année 1722, les principaux tours de passe-passe que pratiquent les prétendus adeptes, enfans de l'art, philosophes hermétiques, complotisés, rosecroix, &c. gens qu'un langage mystérieux, une conduite fanatique, des promesses exorbitantes, devoient rendre fort suspects, & ne font que rendre plus importants. Nous ne répéterons point ce qu'a dit M. Geoffroi sur leurs différentes supercheries; il est presque inutile d'écouter ces gens-là, du moins dans l'espérance de quelque profit. Ainsi nous transcrirons seulement un mot des observations de l'historien de l'académie des Sciences sur le fond de la chose.

Il pourroit bien être impossible à l'art de faire de l'or, c'est-à-dire d'en faire avec des matières qui ne soient pas or, comme il s'en fait dans le sein de la terre. L'art n'a jamais fait un grain d'aucun des métaux imparfaits, qui selon les Alchimistes, sont de l'or que la nature a manqué; il n'a seulement jamais fait un caillou. Selon les apparences, la nature le réserve toutes les productions. Cependant on ne démontre pas qu'il soit impossible qu'un homme ne meure pas. Les impossibilités, hormis les géométriques, ne se démontrent guère; mais une extrême difficulté, prouvée d'une certaine façon par l'expérience, doit être traitée comme une impossibilité, si non dans la théorie, au-moins dans la pratique.

Les Alchimistes prétendent dissoudre l'or radicalement, ou en ses principes, & en tirer quelque matière, un soufre, qui, par exemple, mêlé avec quelque autre minéral, comme du mercure, ou de l'argent, le change en or: ce qui en multiplieroit la quantité.

Mais on n'a jamais dissous radicalement aucun métal. On les altère, on les déguise quelquefois à un tel point qu'ils ne sont plus reconnaissables; mais on sait aussi les moyens de les faire reparoître sous leur première forme; leurs premiers principes n'étoient pas définis.

Il est vrai qu'il s'est fait par le miroir ardent des dissolutions radicales, que le feu ordinaire des four-

neaux n'auroit pas faites; mais un alchimiste n'en feroit pas plus avancé; car au feu du soleil, ou le mercure, ou le souffre des métaux qui feroient les principes les plus actifs & les plus précieux, s'envoient, & le reste demeure vitrifié, & inhabile à toute opération.

Quand même on auroit un souffre d'or bien séparé, & qu'on l'appliquât à de l'argent, par exemple; il ne feroit que changer en or une masse d'argent, égale à celle d'or, d'où il auroit été tiré. Je suppose qu'il lui auroit donné le poids, & toutes les autres qualités originaires; mais malgré tout cela, il valoit autant laisser ce souffre où il étoit nécessairement; on n'a rien gagné, si ce n'est une expérience très-curieuse, & certainement on a fait des frais.

J'avoue que les Alchimistes entendent que ce souffre agiroit à la manière, ou d'une semence qui végète, & devient une plante, ou d'un feu qui se multiplie, dès qu'il est dans une matière combustible; & c'est à cela que reviennent les contes de la poudre de projection, dont quelques atomes ont produit de grosses masses d'or; mais quelle physique pourroit s'accommoder de ces sortes d'idées?

J'avoue aussi que si de quelque matière qui ne fût point or, comme de la rosée, de la manne, du miel, &c. on pouvoit, ainsi qu'ils le disent, tirer quelque portion de l'esprit universel, propre à changer de l'argent ou du cuivre en or, il pourroit y avoir du profit; mais quelles propositions, quelle espérance!

Une chose qui donne encore beaucoup de crédit à la pierre philosophale, c'est qu'elle est un remède universel; ceux qui la cherchent, comment le savent-ils? Ceux qui la possèdent, que ne guérissent-ils tout? Et s'ils veulent, sans découvrir leur secret, ils auroient plus d'or que tous leurs fourneaux n'en pourroient faire. Quand on recherchera ce qui a fait donner à l'or des vertus physiques si merveilleuses, on verra bientôt que leur origine vient de ses vertus arbitraires & conventionnelles, dont les hommes sont si touchés. (D. J.)

PIERRES POREUSES, (Hist. nat.) *porus*, *undulago*, *incrufatum*, *tophus*, *stalactites*, &c. nom générique donné par les naturalistes à toutes les pierres formées par le dépôt des eaux. De ce genre sont le *tuf*, les *incrustations*, les *stalactites*, &c. Voyez ces différents articles. Les pores varient par la nature & par la forme, en raison des différentes terres que les eaux ont déposées; mais le plus communément ces pierres sont calcaires, parce que la terre calcaire a plus de facilité que toute autre à s'incorporer avec les eaux & à être mises en dissolution. Voyez CALCAIRE.

PIERRE-PONCE, (Hist. nat.) *pumices*; ce sont des pierres très-poreuses, & semblables à des éponges; elles paroissent composées de filamens; elles sont rudes au toucher, d'une figure irrégulière & informe: leur légèreté est si grande, qu'elles nagent à la surface des eaux.

Les pierres-ponces varient pour la couleur, & l'on en compte de blanches ou grises, de jaunâtres, de brunes & de noirâtres. Ces pierres se trouvent dans le voisinage des volcans ou montagnes qui jettent du feu, comme l'Etna & le Vésuve; ou dans des endroits où il y a eu autrefois des embrasemens souterrains; ou enfin dans des endroits où les pierres-ponces ont été poussées par les vents, lorsqu'elles nageoient à la surface des eaux de la mer.

MM. Stahl & Pott ont regardé la pierre-ponce, comme de l'asbeste que l'action du feu a mis dans l'état où nous le voyons; mais M. Wallerius croit que sa formation est due à une espèce de charbon de terre congloméré, & devenu spongieux par l'action du feu. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, M.

Henckel a observé que la pierre-ponce entroit en fusion à un feu violent, & formoit une scorie ou un verre assez dur pour faire feu, lorsqu'on le frappe avec l'acier; ce fait a été confirmé par l'expérience de M. Pott. C'est pour cette raison que quelques auteurs ont mis la pierre-ponce au rang des pierres que l'on nomme vitrifiables.

On trouve la pierre-ponce, comme nous l'avons fait observer, dans le voisinage des volcans, & l'on en rencontre dans toutes les parties du monde en Europe, près du mont Hecla en Islande, en Sicile, & au royaume de Naples; en Asie, dans l'île d'Ormus où il y a eu anciennement un volcan, dans l'île de Ternate, &c. Les voyageurs nous apprennent avoir quelquefois vu la mer toute couverte de pierres-ponces dans des endroits souvent fort éloignés des volcans qui les ont produits; ce sont les vents qui les poussent alors au loin; en se heurtant les unes les autres, & étant roulées par les eaux contre le rivage, elles s'arrondissent & s'usent, comme on le remarque sensiblement à de certaines pierres-ponces.

Les anciens ont cru que la pierre-ponce étoit formée de l'écume de la mer; & ils l'appelloient *pumex* du mot *spuma*.

Cette pierre est d'un grand usage dans les arts & métiers; elle sert à polir les pierres & les métaux. On l'a vantée autrefois dans la Médecine; mais aujourd'hui l'on fait que l'usage en est très-inutile. (—)

PIERRES, (Mat. méd.) on a attribué des vertus médicales à un grand nombre de pierres, qui ne diffèrent point à cet égard des terres, & auxquelles convient par conséquent ce que nous avons dit des remèdes terreux. Voyez TERREUX, (Mat. méd.)

Les pierres méritent cependant cette considération particulière, que celles qui ont une vertu médicamenteuse réelle; savoir, les calcaires & les argilleuses sont très-inférieures dans l'usage, aux terres proprement dites, en ce qu'elles sont d'un tissu plus compacte, plus serré que ces dernières substances. D'où l'on peut prononcer définitivement que les pierres simples ou homogènes des autres espèces primitives sont dénuées de toute vertu médicamenteuse; que celles qui ont quelques vertus ne la possèdent que dans un degré plus faible que des substances analogues, tout aussi communes qu'elles; & par conséquent, que les pierres doivent être bannies de la liste des remèdes.

Ces pierres qui sont ainsi inutiles, & que les pharmacologistes ont mis au rang des médicamens, sont outre les pierres précieuses, & principalement celles qu'on trouve dans les pharmacies, sous le nom de *fragmens précieux*, sont, dis-je, le cristal, le caillou, le bol, le talc, la pierre néphrétique ou le jade, la pierre-ponce, l'ochre, l'ardoise, la pierre d'aigle, la pierre d'aimant, &c. toutes substances absolument dépourvues de vertus médicales; & la bœlemnite, la pierre judaïque, la pierre d'éponge, l'ostéocol, le glossopetre ou langue de serpent, &c. toutes matières qui, quoique possédant en effet la vertu absorbante, étant composées en tout ou en partie de terre calcaire, doivent être pourtant rejetées, par les considérations que nous venons d'exposer ci-dessus.

Mais outre ces pierres inutiles, on trouve encore dans les listes des remèdes, deux pierres dangereuses; savoir, la pierre d'azur, & la pierre d'Arménie, l'une & l'autre recommandées par les anciens, comme purgatives. Voyez PIERRE D'ARMÉNIE, & PIERRE D'AZUR.

La pierre hématite qui n'est presque qu'une substance ferrugineuse, doit être renvoyée à la classe des remèdes martiaux. Voyez MARS & MARTIAUX, (Mat. méd.)

Au reste, la principale célébrité de la plupart de ces pierres leur est venue de l'opinion qu'on a eu de



leur inefficacité, à titre d'amulette; on a cru, par exemple, que la pierre néphrétique portée dans une ceinture, calmoit les douleurs des reins; & j'ai vu un homme de beaucoup d'esprit qui employoit ce remède, véritablement avec un léger degré de confiance. La langue de serpent est regardée comme très-propre à faire sortir les dents des enfans, lorsqu'on la leur suspend au col. La pierre d'aigle passe pour faciliter l'accouchement, si les femmes la portent attachée à la cuisse, & pour agir même avec tant d'énergie, que si on n'a soin de la détacher d'abord après l'accouchement, elle entraîne la matrice; fait attesté par des observations rapportées par de très-graves auteurs de Médecine; mais qui paroît si chimérique, que la plus sévère méthode du doute ne sauroit ce semble autoriser à discuter par de nouvelles expériences. (b)

PIERRE INFERNALE, (*Chimie. Mat. méd.*) on nomme ainsi le sel formé par l'union de l'acide nitreux, & de l'argent dépouillé par la fusion de toute son eau de cristallisation. Voici comme on le prépare d'après Lémery, *Cours de chimie*.

Faites dissoudre dans une phiole telle quantité d'argent de coupelle qu'il vous plaira, avec deux ou trois fois autant d'esprit de nitre; mettez votre phiole sur le feu de sable, & faites évaporer environ les deux tiers de l'humidité: renversez le restant tout chaud dans un bon creuset d'Allemagne assez grand, à cause des ébullitions qui se feront. (Une capsule de verre est préférable à un creuset, parce qu'une grande quantité de la matière pénètre le creuset, & s'imbibe dedans; & souvent passe à travers, sur-tout si c'est la première fois qu'on le fait servir à cette opération; note de M. Baron.) Placez-le sur un petit feu, & l'y laissez jusqu'à ce que la matière qui se fera beaucoup raréfiée, s'abaisse au fond du creuset: augmentez alors un peu le feu, & elle deviendra comme de l'huile; versez-la dans une lingotière un peu graissée & chauffée, elle se coagulera; après quoi vous pourrez la garder dans une phiole bien bouchée. C'est un caustique qui dure toujours, pourvu qu'on ne le laisse pas exposé à l'air: on peut faire cette pierre avec un mélange de cuivre & d'argent; mais elle ne se garde pas tant, parce que le cuivre étant fort poreux, l'air s'y introduit facilement, & la fond. Si vous avez employé une once d'argent, vous retirerez une once & cinq dragmes de pierre infernale.

On moule la pierre infernale en petits crayons pour l'usage.

Ce caustique n'attaque point la peau, mais il ronge très-promptement & très-efficacement les chairs découvertes, en les touchant seulement plus ou moins légèrement. Les chirurgiens n'en emploient presque point d'autre aujourd'hui pour consumer les bords calleux des ulcères, ou les chairs qui poussent trop pendant le traitement des plaies: elle peut servir encore aussi-bien que les caustiques préparés avec le mercure, à détruire les chancres & autres excroissances vénériennes qui viennent aux parties de la génération de l'un & l'autre sexe, &c.

Les chirurgiens portent leur pierre à cauter monter sur un porte-crayon qui se visse dans un étui d'argent, pour la préserver de l'humidité de l'air qui l'attaque cependant assez médiocrement. (b)

PIERRE A CAUTERE, (*Chimie, Mat. méd.*) on appelle ainsi l'alkali fixe du tartre, ou commun, rendu plus caustique par la chaux. Voyez TARTRE & CHAUX COMMUNE. Voici comme on la prépare, d'après la description de Lémery.

Mettez dans une grande terrine une partie de chaux vive, & deux parties de cendre gravelée; versez dessus beaucoup d'eau chaude, & les ayant laissés tremper cinq ou six heures, faites-le un peu bouillir: passez ensuite ce qui sera clair, par un papier

Tome XII,

gris, & le faites évaporer dans une bassine de cuivre, ou dans une terrine de grès: il vous restera un sel au fond, qu'il faut mettre dans un creuset sur le feu; il se fondra & bouillira jusqu'à ce qu'il se soit fait évaporation de l'humidité qui étoit restée: quand vous verrez qu'il sera réduit au fond en forme d'huile, jetez-le dans une bassine, & le coupez en pointe, pendant qu'il sera encore chaud: mettez promptement ces caustiques dans une bouteille de verre fort que vous boucherez avec de la cire & de la vessie, car l'air les refond facilement en liqueur: il faut encore observer de les mettre en un lieu bien sec pour les garder. Lémery, *Cours de chimie*.

Il est très-vraisemblable qu'on n'emploie par préférence les cendres gravelées, que parce qu'elles sont d'un moindre prix que le sel de tartre; car il paroît (contre l'opinion, & malgré la théorie de M. Baron, *Notes sur le cours de chimie de M. Lémery*, que le tartre vitriolé qui se trouve dans les cendres gravelées, nuit à la perfection de la pierre à cauter, plutôt qu'ellen'y sert: car le tartre vitriolé n'est point caustique, & le tartre vitriolé ne dispose point la chaux à la causticité.

La pierre à cauter est le plus actif des caustiques employés dans la Chirurgie, puisqu'il attaque même la peau entière, ce que ne font point les autres caustiques usités. Son usage chirurgical est d'être employée à établir ces ulcères ou égoûts artificiels connus sous le nom de cautere, voyez CAUTERE, *Méd.* & d'ouvrir des abcès. Voyez ABCÈS.

PIERRE D'AZUR, (*Mat. méd.*) lapis lazuli, elle a la vertu de purger par haut & par bas. Des auteurs la recommandent fort contre la mélancolie, la fièvre quart, l'apoplexie & l'épilepsie: Dioscoride & Galien lui reconnoissent une vertu corrosive avec un peu d'astringent. Il ne faut pas douter que la couleur bleue de cette pierre ne vienne de quelque partie de cuivre, d'où dépendent aussi ses vertus corrosives, purgatives & émetiques; mais on demande pourquoi on fait entrer ce remède acre & violent purgatif dans la confécion alkerme, qui est une composition cordiale & fortifiante.

Comme l'on a beaucoup de remèdes plus sûrs pour produire les effets dont on vient de parler, on se sert rarement de cette pierre; & à-présent, on n'a coutume de l'employer qu'en la composition alkerme. Geoffroi, *Mat. méd.*

On est plus avancé aujourd'hui que du tems de M. Geoffroi, car on ne fait plus entrer la pierre d'azur dans la confécion alkerme.

PIERRE DIVINE ou OPHTALMIQUE, (*Pharmacie, Mat. méd.*) prenez vitriol bleu, nitre & alun, de chacun trois onces; mettez-les en poudre subtile, mêlez-les exactement & placez-les dans un matras, & les exposez à une chaleur simplement suffisante pour les faire fondre; lorsque le mélange sera liquide, mêlez-y exactement un gros de camphre en poudre, & lorsque la masse sera figée par le refroidissement, cassez le matras, retirez-la, & gardez-la pour l'usage.

C'est ici un simple mélange de drogues. Le vitriol, l'alun & le nitre sont du genre des sels qui contiennent assez d'eau dans leur cristallisation pour être capables de la liquidité aqueuse par l'action d'une légère chaleur. Or dans cet état l'acide vitriolique n'agit point sur le nitre, & chacun de ces trois sels reste inaltéré dans le mélange.

Une liqueur appropriée, chargée d'une légère teinture de cette pierre, est un bon collyre. Voyez COLLYRE & OPHTALMIQUE. (b)

PIERRE MÉDICAMENTEUSE de Crollius, PIERRE MÉDICAMENTEUSE de Lémery. PIERRE ADMIRABLE, (*Pharmacie & Mat. méd.*) on trouve dans presque toutes les pharmacopées, & les chimies médicales sous le nom de pierre médicamanteuse, admirable, divine, des philosophes.

D D d d ij

phes, &c. divers mélanges d'alun, de vitriols, de nitre, de sel marin, de sel ammoniac, d'alkalis fixes, de litarge, de bol, &c. le tout pulvérisé, exactement mêlé, humecté avec du vinaigre, ou quelque autre liqueur saline; ensuite calciné ou fortement desséché jusqu'à ce que le mélange ait pris la consistance d'une pierre.

Ces pierres sont recommandées comme vulnérantes, déterfives, dessicatives, styptiques, ophtalmiques; mais elles ont éminemment le défaut des remèdes très-composés, qui sont d'autant plus graves, comme nous l'avons observé à l'article COMPOSITION (voyez cet article), qu'une réaction chimique non prévue ou mal estimée, a été plus excitée dans leur préparation. Aussi toutes ces pierres sont-elles fort peu employées, & ne devraient point l'être absolument, sur-tout puisqu'on ne manque point de remèdes plus simples & mieux entendus qui possèdent éminemment les vertus attribuées à ces pierres. (b)

PIERRE CALAMINAIRE, (Mat. méd.) voyez ZINC. PIERRE, (Archit.) corps dur qui se forme dans la terre, & dont on se sert pour la construction des bâtimens. Il y a deux sortes de pierres, de la pierre dure, & de la pierre tendre. La première est sans contredit la meilleure. La pierre tendre a cependant quelques avantages: c'est qu'elle se taille aisément, & qu'elle résiste quelquefois mieux à la gelée que la pierre dure. Mais ceci n'est pas assez recommandable pour mériter de la confiance à la pierre tendre. Il faut un froid très-rigoureux pour endommager la pierre dure, parce que ce n'est qu'en congelant l'eau que la pierre contient qu'il peut lui nuire. Aussi la plupart des carriers craignent bien davantage la lune, dont les rayons détruisent, à ce qu'ils disent, les matières les plus compactes; mais il y a dans ce propos plus de méchanceté que de bonne foi. Comme la pierre se détruit facilement quand l'ouvrier n'en a pas bien ôté le boudin, voyez ce mot, & que par cette mal-façon la pierre se gâte; en attribuant ce déchet à la lune, on couvre sa négligence pour ne rien dire de plus. Mais laissons-là les défauts qui peuvent provenir aux pierres de la part des ouvriers & de la lune. Disons quelque chose de plus utile; c'est la manière de connoître la qualité d'une pierre.

Lorsqu'une pierre est bien pleine, d'une couleur égale, qu'elle est sans veine, qu'elle a un grain fin & uni, que les éclats se coupent net, & qu'ils rendent quelque son, elle est certainement bonne. On connoît encore cette qualité, en exposant la pierre, nouvellement tirée des carrières, à l'humidité pendant l'hiver. Si elle résiste à la gelée, elle est bonne, & on peut l'employer avec confiance.

Voici les espèces, les qualités, les usages & les défauts de ce corps.

De la pierre dure suivant ses espèces. Pierre d'Arcueil, près de Paris. Cette pierre porte de hauteur de banc nette & taillée, depuis 14 jusqu'à 21 pouces; & le bas appareil d'Arcueil, 9 à 10 pouces.

Pierre de Belle-hache. C'est la plus dure de toutes les pierres, quoique moins parfaite que le liais ferant, voyez ci-après pierre de liais, à cause des cailloux qui s'y rencontrent: aussi s'en sert-on rarement. On la tire vers Arcueil d'un endroit appelé la Carrière-royale. Elle porte de hauteur 18 à 19 pouces.

Pierre de Bonhanc. Cette pierre qui se tire vers Vaugirard, porte depuis 15 jusqu'à 24 pouces de hauteur.

Pierre de Caën, en Normandie. Espèce de pierre noire, qui tient de l'ardoise, voyez ARDOISE, mais qui est beaucoup plus dure. Elle reçoit le poli, & sert dans les compartimens de pavé.

Pierre de la Chauffée, près Bougival, à côté de S. Germain-en-Laye; pierre qui porte 15 à 16 pouces.

Pierre de Cliquant, près d'Arcueil. Cette pierre, qu'on appelle aussi bas-appareil, porte 6 à 7 pouces.

Pierre de S. Cloud, pierre qu'on tire au lieu du même nom, près Paris, & qu'on trouve nette & taillée, depuis 18 jusqu'à 24 pouces de hauteur.

Pierre de Fécamp. On trouve cette pierre dans la vallée de ce nom, près Paris, elle a 15 à 18 pouces de hauteur.

Pierre de Lambourde. Cette pierre se trouve près d'Arcueil. Elle porte depuis 20 pouces jusqu'à 5 piés, mais on la délite. Il y a aussi de la lambourde, qu'on trouve hors du fauxbourg S. Jacques, à Paris, qui a depuis 18 jusqu'à 24 pouces.

Pierre dure de S. Leu. On tire cette pierre aux côtes de la montagne d'Arcueil.

Pierre de liais. Il y a plusieurs espèces de cette pierre. Le franc-liais & le liais-ferant, qui est plus dur que le franc, se tirent tous deux de la même carrière, hors de la porte S. Jacques, près Paris. Le liais-rose, qui est le plus doux, & qui reçoit un beau poli au grès, se tire vers S. Cloud; & on prend le franc-liais de S. Leu, le long des côtes de la montagne. Toutes ces espèces de liais portent depuis 6 jusqu'à 8 pouces de hauteur.

Pierre de Meudon près Paris. Cette pierre est depuis 14 pouces jusqu'à 18. Il y a une autre sorte de pierre de Meudon, qu'on appelle rustique de Meudon, qui est plus dure & plus trouée, mais qui a la même hauteur.

Pierre de Montesson, près Nanterre, à deux lieues de Paris. Pierre qui porte 9 à 10 pouces.

Pierre de Saint-Nom, au bout du parc de Versailles. Cette pierre a depuis 18 jusqu'à 22 pouces de hauteur.

Pierre de Senlis. On prend cette pierre à S. Nicolas-lès-Senlis, à 10 lieues de Paris. Elle porte depuis 12 jusqu'à 16 pouces.

Pierre de Souchet. On trouve cette pierre hors du fauxbourg S. Jacques de Paris. Elle porte depuis 12 jusqu'à 16 pouces.

Pierre de Tonnerre, en Bourgogne. Cette pierre a depuis 16 jusqu'à 18 pouces.

Pierre de Vaugirard. Pierre qui est dure & grise, & qui porte 18 à 19 pouces.

Pierre de Vergot. On tire cette pierre de S. Leu, à 10 lieues de Paris. Elle porte 18 à 20 pouces.

Pierre de Vernon, à 12 lieues de Paris. Cette pierre porte depuis 2 jusqu'à 3 piés.

De la pierre tendre suivant ses espèces. Pierre de S. Leu, à 10 lieues de Paris. Pierre qui porte depuis 2 piés jusqu'à 4.

Pierre de Maillet & de Trocy. On tire ces pierres de S. Leu, & elles n'ont rien de particulier, si ce n'est que le trocy est de toutes les pierres celle dont le lit est le plus difficile à connoître. On ne le découvre que par de petits trous.

De la pierre suivant ses qualités. De la pierre à chaux. Sorte de pierre grasse, qui se trouve ordinairement aux côtés des montagnes, & qu'on calcine pour faire de la chaux. Voyez CHAUX.

Pierre à plâtre. Sorte de pierre qu'on cuit dans les fours, & qu'on pulvérise ensuite pour faire du plâtre. Voyez PLÂTRE.

Pierre de couleur. Pierre qui étant rougeâtre, grisâtre ou noirâtre, cause une variété agréable dans les bâtimens.

Pierre de taille. On appelle ainsi toute pierre dure ou tendre, qui peut être équarrie & taillée avec paremens, ou même avec architecture, pour la solidité ou décoration des bâtimens.

Pierre fière. Pierre difficile à travailler, à cause qu'elle est sèche, comme la plupart des pierres dures, mais particulièrement la belle hache & le liais, voyez ces mots.



*Pierre franche.* On appelle ainsi toute pierre parfaite en son espèce, qui ne tient point de la dureté du ciel, ni du tendre du moillon de la carrière.

*Pierre fusilière.* Espèce de pierre dure & sèche, qui tient de la nature du caillou. Il y a de ces pierres qui sont grises; une partie du pont Notre-Dame est bâtie de cette pierre, & de petites qui sont noires, ce sont les pierres à fusil. On pave de celles-ci les terrasses & les bassins des fontaines.

*Pierre gélive verte.* Pierre qui est nouvellement tirée de la carrière, & qui n'a pas encore jeté son eau.

*Pierre pleine.* C'est toute pierre dure qui n'a point de cailloux, de coquillages, de trous ni de moie. Tels sont les plus beaux liais & la pierre de Tonnerre.

*Pierre trouée ou poreuse.* Pierre qui a des trous comme le rustique de Meudon, le tuf, & toutes les pierres de meulière. On l'appelle aussi *choqueuse*.

*De la pierre selon ses usages.* *Pierre au binard.* C'est tout gros bloc de pierre qui est apporté de la carrière sur un binard, attelé de plusieurs couples de chevaux (voyez BINARD), parce qu'il ne le peut être par les charrois ordinaires.

*Pierre bien faite.* C'est un quartier de voie, ou un carreau de pierre, qui approche beaucoup de la figure carrée, & qu'on équivarré presque sans déchet.

*Pierre de bas appareil.* Pierre qui porte peu de hauteur de banc, comme le bas appareil d'Arcueil, par exemple, le liais, &c.

*Pierre débitée.* C'est une pierre qui est sciée. La pierre dure se débite à la scie sans dents, avec l'eau & le grès; & la pierre tendre, comme le S. Leu, le tuf, la craie, &c. avec la scie à dents.

*Pierre d'échantillon.* C'est un bloc de pierre de certaine mesure déterminée, commandée exprès aux Carriers.

*Pierre d'encoignure.* Pierre qui ayant deux paremens, cantonne l'angle d'un bâtiment de quelque avant-corps.

*Pierre bousfinée.* Pierre dont on a ôté le bousfin ou le tendre.

*Pierre en chantier.* C'est une pierre qui est calée par le tailleur de pierre, & qui est disposée pour être taillée.

*Pierre en débord.* On nomme ainsi une pierre que les Carriers font voiturier près des ateliers, quoiqu'elle ne soit pas commandée, & que l'atelier ait même cessé.

*Pierre esnillée.* Pierre qui est équarrée & taillée grossièrement avec la pointe du marteau, pour être seulement employée dans le garni des gros murs, & le remplissage des piles, culées de pont, &c.

*Pierre faite.* Pierre qui est entièrement taillée, & prête à être enlevée pour être mise en place.

*Pierre fusible.* C'est une pierre qui, par l'opération du feu, change de nature, & devient transparente.

*Pierre hachée.* Pierre dont les paremens sont dressés avec la hache du marteau bretelé, pour être ensuite layée ou rustiquée.

*Pierre layée.* Pierre qui est travaillée à la laie ou marteau avec brételles.

*Pierre louvée.* Pierre où l'on fait un trou pour recevoir la louve. Voyez LOUVE & LOUVEUR.

*Pierre neuve.* Pierre qui est équarrée, & atteinte jusqu'au vif.

*Pierre parpaigue.* C'est une pierre qui traverse l'épaisseur d'un mur, & qui en fait les deux paremens.

*Pierre piquée.* Pierre dont les paremens sont piqués à la pointe, & dont les ciselures sont relevées.

*Pierre polie.* Pierre dure qui prend le poli avec le grès, en sorte qu'il n'y paroît aucun coup d'outil.

*Pierre ragrée au fer.* Pierre qui est passée au rislard,

espèce de ciseau large, avec des dents.

*Pierre retaillée.* On appelle ainsi non-seulement une pierre qui, ayant été coupée, est retaillée avec déchet, mais encore toute pierre tirée d'une démolition, & remise pour être de rechef mise en œuvre.

*Pierre retournée.* Pierre dont les paremens opposés les uns aux autres, sont d'équerre & parallèles.

*Pierre rustiquée.* Pierre qui, après avoir été redressée & hachée, est piquée grossièrement avec la pointe.

*Pierre statuaire.* Pierre qui, étant d'échantillon, est propre & destinée pour faire une statue. On dit aussi *marbre statuaire*.

*Pierre tranchée.* Pierre où l'on fait une tranchée dans sa hauteur avec le marteau pour en couper.

*Pierre traversée.* Pierre où les traits des brételles sont croisés.

*Pierre velue.* Nom qu'on donne à toute pierre brute, telle qu'on l'amène de la carrière.

*Pierres à bossages ou de refend.* Pierres qui étant en œuvre, sont séparées par des canaux, & sont d'une même hauteur, parce qu'elles représentent les assises de pierre, & dont les joints de lit doivent être cachés dans le haut des refends. Lorsque ces pierres sont en liaison, les joints montans sont dans l'un des angles du refend.

*Pierres artificielles.* Ce sont, selon Palladio, *Arch. liv. I. ch. iij.* les différentes espèces de briques, carreaux & tuiles patiries & moulées, cuites ou crues.

*Pierres saintes.* Ornaments de mur de face, dont les crépis & enduits sont séparés & compartés en manière de bossages en liaison.

*Pierres fichées.* Pierre dont le dedans des joints est rempli de mortier clair & de coulis.

*Pierres jointoyées.* Ce sont des pierres dont le dehors des joints est bouché & ragré de mortier terré, de plâtre ou de ciment.

*De la pierre par rapport à ses usages.* *Première pierre.* On nomme ainsi un gros quartier de pierre dure ou de marbre, qu'on met dans les fondemens d'un édifice, & où l'on enferme dans une entaille de certaine profondeur, quelques médailles, & une table de bronze sur laquelle est gravée une inscription. Cette coutume, qui est très-ancienne, à en juger par les médailles qu'on a trouvées, & qu'on trouve encore dans les recherches & démolitions des bâtimens antiques: cette coutume, disons-nous, ne s'observe que pour les édifices royaux & publics, & non pour les bâtimens particuliers.

On appelle *dernière pierre*, une table où est une inscription qui marque le tems auquel un bâtiment a été achevé.

*Pierre à laver.* Espèce d'auge plate, qui sert à laver de la vaisselle dans une cuisine.

*Pierre d'attente.* C'est toute pierre en bossage pour recevoir quelques ornemens ou inscription. On appelle aussi *pierre d'attente* les harpes & arrachemens. Voyez HARPE & ARRACHEMENTS.

*Pierre de touche.* Espèce de marbre noir que les Italiens appellent *pietra di paragone*, pierre de comparaison, parce qu'elle sert à éprouver les métaux; c'est pourquoi Vitruve l'appelle *index*. C'est de cette pierre qu'ont été faites la plupart de divinités, les Sphinx, les Fleuves, & autres figures des Egyptiens.

*Pierre incertaine.* Pierre dont les pans & les angles sont inégaux. Les anciens employoient cette pierre pour paver. Les ouvriers la nomment *pierre de pratique*, parce qu'ils la font servir, de quelque grandeur qu'elle soit.

*Pierre percée.* Dalle de pierre avec des trous, qui s'encastré en feuillure dans un châssis aussi de pierre sur une voute pour donner de l'air & un peu de jour

à une cave, ou pour donner passage dans un puisard aux eaux pluviales d'une cour.

On nomme aussi *Pierre à chassis* une dalle de pierre ronde ou quarrée, sans trous, qui s'encastre comme la *Pierre percée*, & qui sert de fermeture à un regard, ou à une fosse d'aisance.

*Pierre précieuse*. Nom général qu'on donne à toute pierre rare, dont on enrichit les ouvrages de marbre & de marqueterie, comme l'agate, le lapis, l'avanturine, &c. Parmi ces ouvrages, on estime sur-tout le tabernacle de l'église des Carmélites de Lyon, qui est de marbre & de pierres précieuses, & dont les ornemens sont de bronze.

*Pierre spéculaire*. C'étoit, chez les anciens, une pierre transparente, qui se débitoit par feuilles, comme le talc, & qui leur servoit de vitres. La meilleure venoit d'Espagne, selon Plin. Le poëte Marcial fait mention de cette sorte de pierre dans ses épigrammes, liv. II. épig. 14. voyez PIERRE spéculaire.

*Pierre de rapport*. Petite pierre de diverses couleurs, qui servent aux compartimens de pavé, aux ouvrages de mosaïque, & aux meubles précieux.

*Pierres jetées*. Ce sont toutes pierres qui peuvent être jetées avec la main, comme les gros & menus cailloux qui servent à affermir les aires des grands chemins, & à paver les grottes, fontaines & bassins, & qui étant sciez, entrent dans les ouvrages de rapport & de mosaïque.

*Pierre milliaire*. On appelloit ainsi chez les Romains certain dez ou bornes de pierre espacées à un mille l'une de l'autre, sur les grands chemins, pour marquer la distance des villes de leur empire. Ces pierres se comptoient depuis le milliaire doré de Rome. C'est ce que nous apprenons des mots des historiens : *primus, secundus, tertius*, &c. *ab urbe lapis*. L'usage des pierres milliaires est aujourd'hui pratiqué dans toute la Chine.

*Pierres perdues*. Pierres qui sont jetées à plomb dans la mer ou dans un lac pour fonder, & que l'on met ordinairement dans des caissons. On nomme aussi *pierres perdues*, celles qui sont jetées à bain de mortier pour bloquer.

*De la pierre selon ses défauts. Pierre coquillière*. Pierre dans laquelle il y a de petites coquilles qui rendent son parement troué. Telle est la pierre de Saint-nom.

*Pierre couplée*. C'est une pierre qui est gâtée, parce qu'étant mail taillée, elle ne peut servir où elle étoit destinée.

*Pierre défilée*. Pierre qui est fendue à l'endroit d'un fil de lit, & qui taillée avec déchet, ne sert qu'à faire des arrâles.

*Pierre de soupré*. C'est dans les carrières de S. Leu, la pierre du banc le plus bas, dont on ne se sert point, parce qu'elle est trouée & défectueuse.

*Pierre de fouchet*. On nomme ainsi en quelques endroits la pierre du banc le plus bas, qui n'étant pas plus formée que le bousin, est de nulle valeur.

*Pierre en délit*. Pierre qui n'est pas posée sur son lit de carrière dans un cours d'assises; mais sur son parement, ou délit enjoint.

*Pierre fêlée*. Pierre qui est cassée par un fil ou veine courante ou traversante; & *pierre entière*, c'est le contraire. Le son que la pierre rend en la frappant avec le marteau, fait connoître ces deux qualités.

*Pierre feuilletée*. Pierre qui se délite par feuillets ou écailles à cause de la gelée. La lambourde, entr'autres pierres, a ce défaut.

*Pierre gauche*. Pierre dont les paremens & les côtés opposés ne se bornoyent pas, parce qu'ils ne sont pas parallèles.

*Pierres grasses*. Pierre qui est humide, & par conséquent sujette à se geler. Telle est, par exemple, la pierre appelée cliquant.

*Pierre moyée*. Pierre dont la moie ou le tendre, est abattu avec perte, parce que son lit n'est pas également dur. Cela arrive très-souvent à la pierre de la chauffée.

*Pierre moulinée*. Pierre qui est graveleuse, & qui s'égrene à l'humidité. C'est un défaut particulier à la lambourde. *Daviler*. (D.J.)

PIERRE D'AIGLE, espèce de pierre connue dans l'histoire naturelle : les Grecs l'appellent *aetides*, & les Italiens *pietra d'aquila*; parce qu'on la trouve quelquefois dans des nids d'aigles. La tradition veut qu'elle ait une vertu merveilleuse, qui est d'avancer ou d'empêcher les accouchemens, selon qu'on l'applique au-dessus ou au-dessous de la matrice.

Marthiole dit que les oiseaux de proie n'écloient jamais leurs petits sans cette pierre, & qu'ils la vont chercher jusqu'aux Indes orientales. Baufez a fait un traité latin qui parle expressément de l'aetides ou pierre d'aigle. Voyez l'article AETITES, & l'article PIERRE en général.

PIERRE D'ARMÉNIE, *lapis armenius*, λιθός Αρμενιος, sorte de pierre ou terre minérale, de couleur bleue, mêlée de verd, de blanc, & de rouge; on l'apportoit anciennement d'Arménie : aujourd'hui elle vient d'Allemagne & du Tyrol.

La pierre d'Arménie a beaucoup de ressemblance avec le lapis lazuli, dont elle ne paroît distinguée que par le degré de maturité : la principale différence qu'il y a entre l'une & l'autre, consiste en ce que la pierre d'Arménie est plus molle, & qu'au lieu de paillettes d'or, elle a des taches vertes.

Boerhaave met cette pierre au rang des demi-métaux, & la croit composée de terre & de métal. Woodward dit que la couleur qu'elle a vient du cuivre qui y est mêlé. Voyez MÉTAL.

On l'emploie principalement dans les ouvrages en mosaïque, & on en fait aussi quelque usage en Médecine. Voyez AZUR & MOSAÏQUE.

PIERRE DE BOULOGNE, espèce de pierres qu'on trouve près de Boulogne en Italie, & qui moyennant une certaine préparation, deviennent lumineuses. Ces pierres sont de petites pierres blanchâtres en dehors, beaucoup plus pesantes que nos pierres communes, de la grosseur d'un œuf médiocre, & ordinairement plus petites. Ces pierres étant cassées, le dedans est un brillant, semé de rayons qui tendent à une espèce de centre, & fort semblable au talc qui est parmi les pierres de plâtre. On trouve aussi beaucoup de marcaffites aux endroits où il y a de ces pierres, savoir vers le bas du mont *Paterno*, & encore en d'autres contrées d'Italie.

La préparation qui les rend lumineuses, consiste à les limer à l'entour, à les mouiller dans de l'eau-de-vie, ou de l'eau commune, ou du blanc d'œuf, & à les plonger ou rouler dans leur poudre ou limaille, pour les en couvrir de l'épaisseur d'environ un quart de ligne. Ayant allumé des charbons ou braise, il en faut mettre à la hauteur de quelques doigts sur une grille de terre d'un petit fourneau ordinaire, placer les pierres sur ces charbons, & mettre encore d'autres charbons dessus environ de la hauteur de deux doigts, & laisser le tout jusqu'à ce que le charbon soit brûlé, éteint, & refroidi. Enfin, il faut conserver chacune de ces pierres dans une petite boîte de bois avec du coton ou de la laine tout-autour.

Si on les expose pendant un moment à la lumière du jour, ainsi préparées, & si on les porte promptement dans un lieu obscur, on les voit comme en feu, & semblables à un charbon ardent, cependant sans chaleur sensible : elles ne paroissent pas ainsi, avant que de les avoir exposées à la clarté du jour.

Le soufre contenu dans cette pierre, est la principale cause du phénomène.

En effet, la pierre de Boulogne contient beaucoup



de soufre, de même que les marcasites. Pendant sa préparation une partie de ce soufre est dissipée par le feu ; ce qui en reste dans la pierre, est beaucoup dilaté & principalement celui qui est resté dans les pores vers la surface, est devenu fort subtil & semblable à une légère teinture de couleur jaunâtre. Ce soufre est si inflammable, qu'étant exposé à la lumière du jour il s'allume, parce que la lumière du jour est un véritable feu dispersé dans l'air ; une multitude de ces fort petites flammes étant disposées aux ouvertures des pores de la surface de cette pierre, la rendent lumineuse, quand même le ciel seroit couvert de nuages ; il suffit seulement que le soleil soit levé. Il fort continuellement de cette pierre ainsi préparée, une odeur semblable à celle du soufre ordinaire, & encore plus semblable à l'odeur de l'orpiment dissous en eau de chaux. Cette vapeur soufreuse est jointe à un peu d'acide rogeant, semblable à de l'esprit de soufre commun, mais beaucoup plus adif ; puis que cette vapeur, de même que celle d'un peu de soufre ordinaire enflammé, tache les métaux ; elle noircit la surface de l'argent, & de plus elle blanchit celle du cuivre, &c. Cette dernière remarque fait croire qu'il y a de petites parties d'arsenic ou d'orpiment mêlées dans cette vapeur. Au reste, la pierre de Boulogne préparée, n'est lumineuse que pendant quelques années ; parce qu'enfin ces particules actives & sulfureuses se dissipent. On prétend que pour lui rétablir cette propriété, il faut encore la mettre au feu, comme auparavant, après l'avoir couverte de la poudre de semblables pierres, de même que la première fois.

Il y a bien d'autres pierres qui ont la propriété de s'imbiber de la lumière, & de la conserver pendant long-tems.

Il suffit d'en mettre dans un creuset qu'il faut couvrir, & de faire chauffer le tout par un feu augmenté peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il égale celui qui fond l'argent, & de les laisser en cet état, environ une demi-heure. Si ces pierres ne deviennent point lumineuses, ou le sont peu, il faut les chauffer une seconde, ou une troisième fois, & elles le paroîtront. Si pourtant on ne réussissoit pas en les faisant chauffer ainsi, comme il arrive avec la craie, la marne, le moilon, la pierre de taille de Paris, &c. Il faut broyer de ces pierres tendres, & les mettre à dissoudre dans des liqueurs acides, par exemple, dans de l'eau forte, ou dans de l'esprit de salpêtre, en les y jettant peu-à-peu jusqu'à ce que la fermentation ait cessé. Alors cette liqueur étant versée par inclination dans une terrine de grès, il faut l'y faire évaporer jusqu'à ce qu'il reste une matière sèche. Un peu de cette matière est mise dans un creuset, qui n'en soit qu'à demi-plein & découvert ; après l'avoir placé parmi des charbons ardents à un feu qui ne soit que comme pour fondre du plomb, cette matière se fond, bouillonne, & devient sèche. Le creuset étant refroidi, il est exposé à la lumière ; ensuite porté dans un lieu obscur, la matière qu'il contient paroît lumineuse & rougeâtre comme un charbon ardent, & s'éteint après quelques minutes. Cette propriété y est remarquée pendant quelques semaines : on prétend que les cendres dissoutes dans l'eau forte, & préparées comme les pierres tendres, deviennent lumineuses. Il y a lieu de croire que toutes les pierres qui peuvent être dissoutes par l'eau forte peuvent devenir lumineuses ; & que celles qui ne peuvent être dissoutes par l'eau forte, peuvent devenir lumineuses, après avoir été chauffées fortement, même par un feu de forge. Enfin, toutes les chaux différentes s'imprègnent facilement d'une lumière de diverses couleurs. Concluons par une remarque qui regarde généralement tous les phosphores ; c'est que pour les voir dans leur beauté, il faut avoir fermé les yeux pendant un peu de tems,

afin que la prunelle se dilate ; ensuite les ouvrant, elle reçoit plus de cette lumière, dont l'impression devient plus forte. Article de M. FORMEY.

PIERRE DENTALE, *dentalis lapis*, ou *dentalium*, sorte de coquille, que les Apothicaires pulvérisent, & qu'ils emploient dans différens médicamens, comme un excellent alkali.

Le vrai *dental*, décrit par M. Tournefort, est fait en forme de tuyau ou de cône, & d'environ trois pouces de long : sa couleur est éclatante, & d'un blanc verdâtre. Cette pierre est creuse, légère, & divisée dans toute sa longueur par des lignes parallèles qui vont depuis le bas jusqu'en haut. Elle est environ de la grosseur d'une plume, & a quelque ressemblance avec la dent d'un chien.

Elle est fort rare ; c'est pour cela qu'on emploie souvent à sa place une sorte de coquille de diverses couleurs qu'on trouve dans le sable quand la mer est retirée, mais qui n'est point cannellée comme le *dental*.

M. Lister, dans les *Transact. philosoph.* parle de deux especes de *dental* : la première se trouve assez facilement aux environs de l'île de Guernesey ; elle est longue, mince, ronde, & creuse à chaque extrémité : d'où lui est venu le nom de *denatium*, ou pierre semblable à la dent d'un chien. L'autre est proprement appelée *entalium* ; elle est plus longue & plus épaisse que la première, & outre cela rayée & sillonnée ; d'où est venu le mot italien *inaglia*.

PIERRE A FEU, est une sorte de pierre qui est utile, & dont on se sert pour les cheminées, les âtres, les fours, les étuves, &c. Voyez PIERRE.

PIERRES FIGURÉES, chez les Naturalistes ; ce sont de certains corps, que l'on trouve en terre, lesquels n'étant purement que de pierre, de caillou, ou de spath, ont néanmoins beaucoup de ressemblance avec la figure extérieure des muscles, des pétoncles, des huîtres, ou d'autres coquilles, plantes, ou animaux.

Les auteurs ne s'accordent guere sur l'origine de ces pierres figurées. Voyez leurs différentes opinions aux articles FOSSILE, COQUILLE, PIERRE, BARRE DE BOIS.

PIERRE A FUSIL, (*Lythologie.*) les paroisses de Meunes & de Couffy dans le Berry, à deux lieues de Saint-Aignan, & à demi-lieue du Cher, vers le midi, sont les endroits de la France qui produisent les meilleures pierres à fusil, & presque les seules bonnes. Aussi en fournissent-ils non-seulement la France, mais assez souvent les pays étrangers. On en tire de-là sans relâche depuis long-tems, peut-être depuis l'invention de la poudre ; & ce canton est fort borné ; cependant les pierres à fusil n'y manquent jamais ; dès qu'une carrière est vuide on la ferme, & plusieurs années après on y trouve des pierres à fusil, comme auparavant.

On sait comment ces pierres sont du feu ; en les battant avec un morceau d'acier, on détache de petites particules d'acier, qui se fondent en globules par la collision ; c'est ce que l'on voit évidemment en faisant l'expérience sur une feuille de papier blanc, & en regardant par le microscope ce qui y tombe. M. Hook fut le premier qui fit cette expérience, & il trouva qu'une particule noire, qui n'étoit pas plus grosse que la tête d'une épingle, paroissoit comme une balle d'acier poli, & réfléchissoit fortement l'image de la fenêtre voisine. Il est aisé de séparer les particules de fer fondu, d'avec les particules de la pierre, par un couteau aimanté. (D. J.)

PIERRE DE FLORENCE, (*Lythologie.*) les pierres de Florence, qu'on trouve dans le voisinage de cette ville, & qui représentent des ruines, des paysages, des arbres, sont entre les mains de tout le monde ; les agates appelées *dendrites*, & sur lesquelles on

voit des especes de buissons & de végétations, sont très-communes. Toutes ces pierres sont naturelles; l'art n'a pu jusqu'à présent parvenir à les imiter; mais il n'en est pas de même de toutes les autres agates & pierres figurées qui représentent des animaux, des fleurs, des dessins réguliers, des veines bizarres; on les imite si aisément, que la plupart de celles dont la singularité nous étonne, ne sont que le fruit d'un travail très-court & très-facile. (D. J.)

PIERRE JUDAÏQUE, *judaicus lapis*, est une pierre blanche, tendre & friable, en forme de gland, sur laquelle il y a des lignes si industrieusement travaillées, qu'elles paroissent avoir été faites au tour.

Elle passe en Médecine pour posséder une vertu lithontriptique; ce qui fait qu'on s'en sert pour rompre la pierre dans la vessie. Voyez LITHONTRIPTIQUE.

PIERRE DE LAIT, (*Litholog.*) pierre tendre, tantôt verte, tantôt noire, tantôt jaune, qui rend une liqueur laiteuse; on la trouve en Saxe dans les carrières; les Allemands l'appellent *milchstein*, & la recommandent pour arrêter les crachemens de sang, pour resserer les pores, & pour adoucir les douleurs de la vessie. Ils l'emploient en collyre pour dessécher les petits ulcères des paupières, & pour arrêter le flux des larmes involontaires. En un mot, ils donnent à leur *milchstein* toutes les propriétés que Dioscoride attribue à son *morochus* d'Egypte, comme s'il étoit certain que ce fussent les mêmes pierres, & que Dioscoride eut accusé juste sur les vertus de la lieue. On ne voit que des erreurs de cette nature en Médecine. (D. J.)

PIERRE NOIRE, (*Hist. mod. superst.*) c'est une pierre noire enchâssée dans de l'argent qui est assujettie dans la muraille, au S. E. de la Craba, ou du temple de la Meque. Les anciens Arabes ont eu dès l'antiquité la plus reculée, une très-grande vénération pour cette pierre; Mahomet qui étoit venu mettre à profit les erreurs de ses compatriotes, ne crut point devoir rien changer à l'égard de la pierre noire, et encore jusqu'à ce jour l'objet des respects de tous les Musulmans qui vont en pèlerinage à la Meque; ils croient qu'elle est tombée du ciel du tems d'Adam, & qu'elle est devenue noire pour avoir été touchée par une femme dans le tems mondriuel.

PIERRE DE S. PAUL, (*Hist. nat.*) en italien *pietra di S. Paulo*, nom que l'on donne à une espèce de craie, qui se trouve abondamment dans l'île de Malte, elle est d'un blanc sale, teinte de rude au toucher. C'est un absorbant, & on lui attribue un grand nombre de vertus, sur-tout contre la morsure des bêtes venimeuses; effier que l'on croit être dû à l'apôtre saint Paul, lorsqu'il fit naufrage dans l'île de Malte; on en fait de petits gâteaux avec des empreintes de saint Paul, & d'autres Saints. Voyez MALTE. (terre de)

PIERRE DE PÉRICORD, (*Hist. nat. des Fossiles.*) c'est une substance fossile, ferrugineuse, noire, dure & pesante; qui paroît contenir quelques particules de fer. On en tire des montagnes du Dauphiné, & elle ne sert qu'aux Potiers de terre & aux Emailliers. *Geoffroy.* (D. J.)

PIERRE-PONCE, s. f. on trouve une prodigieuse quantité de ces pierres répandues dans toutes les Antilles, principalement dans les terrains voisins des Soufrieres; le canton de la Ravine sèche, situé dans l'île de la Martinique, au pied de la montagne Pellée, en est tellement rempli, qu'on pourroit pour ainsi dire en bâtir une ville; on rencontre beaucoup de ces pierres plus grosses qu'un demi-boisseau; elles ne diffèrent de celles dont se servent les Osifères & les Doreurs, que par un peu moins de légèreté & un peu plus de dureté, elles peuvent

être facilement taillées avec une serpe, c'est de cette façon qu'on en forme des vouloirs de dix à douze pouces de clayée, dont on construit des voûtes extrêmement légères, très-solides, & qui n'ayant point ou très-peu de poussée, n'exigent pas des murs fort épais; on fait avec les pierres-ponce, des tuyaux de cheminées incomparablement meilleurs & plus légers que ceux de brique, ces pierres aspirent très-bien le mortier, & se lient si parfaitement que ces joints ne se séparent jamais; les murailles qui en sont construites ne sont point sujettes à s'écrouler comme celles de moillons; & si l'on réfléchit sur les qualités de la pierre ponce, on s'étonnera que messieurs les Ingénieurs en Amérique, n'en fassent pas plus d'usage pour la construction des parapets, des guérites, & autres ouvrages exposés au canon; ils auroient moins à craindre les éclats, ainsi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique.

Quoique la pierre-ponce paroisse devoir son existence & sa porosité aux feux souterrains, elle ne résiste pas long-tems à la chaleur d'un feu excité par le vent des soufflets; je l'ai expérimenté dans des fourneaux de fusion, qui se fendirent de toute leur hauteur dans différents endroits.

PIERRES SCHISTEUSES, (*Hist. nat. Minéralogie.*) Voyez SCHISTE.

PIERRE SPÉCULAIRE, (*Hist. nat. des anc.*) *lapis specularis*. C'étoit une pierre transparente dont les Romains faisoient leurs fenêtres & les glaces de leurs litiers. Les savans sont fort partagés sur ce que c'étoit que cette pierre; les uns soutiennent que la pierre spéculaire des Romains, est celle que les Grecs nommoient *σχις*, d'autres veulent que ce soit l'*ἀργυροειδής*, à cause qu'elle résiste à la violence du feu; quelques-uns prétendent que c'est la pierre *σκληρὴ*, à laquelle les Romains ont donné le nom de pierre spéculaire, eu égard à sa transparence. M. Saumaïse soutient que le *lapis specularis*, & le *σκληρὴ* sont la même chose. Comme cette diversité de sentimens marque que le *lapis specularis* n'est pas aujourd'hui trop connu, M. de Valois panche à croire que ce n'est autre chose que ce que l'on appelle *talc* en Allemagne & en France, non pas ce *talc* commun qui se trouve dans la plupart de nos carrières, mais ce *talc* parfaitement blanc & transparent, dont il y a encore aujourd'hui une si grande quantité en Mofcovie.

Le principal usage auquel le *lapis specularis* étoit employé par les Romains, c'étoit à fermer leurs fenêtres. Senèque fait mention de ces sortes de fenêtres, comme d'une chose établie de longue main, ce qui donne lieu de présumer qu'elle étoit déjà en vogue dès le tems de la République; c'étoit de la même pierre spéculaire que se faisoient les glaces des litiers couvertes des dames romaines.

A l'égard des fenêtres de verre, telles qu'on a maintenant les nôtres; elles étoient déjà en usage dans le v. siècle, puisque saint Jérôme en fait mention. (D. J.)

PIERRES VITRESCIBLES, ou vitrifiables, (*Hist. nat. Minéralogie & Chimie.*) c'est ainsi que l'on nomme les pierres que l'action du feu convertit en verre. Cette dénomination à parler strictement, ne convient à aucune pierre, vu qu'il n'y en a point qui sans addition soit propre à se vitrifier; celles qui se changent en verre, contiennent quelque substance étrangère qui facilite la fusion, telle que du métal ou quelque autre terre qui jointe à celle qui fait la base de la pierre, la fait entrer en fusion, & y entre elle-même. D'un autre côté, au feu du soleil rassemblé par le miroir ardent, il n'y a aucune pierre qui en plus ou moins de tems ne se convertisse en verre.

Voyez



Voyez FONDANT, MIROIRS ARDENTS, PIERRES PRÉCIEUSES, & VITRESCIBILITÉ.

PIERRE, (*Médec.*) on n'a rien de plus grave en Médecine que la formation de la pierre dans le corps humain, & les observations particulières en ce genre, méritent d'être recueillies. Je n'en citerai pour exemple que quelques-unes.

1°. En ouvrant le corps d'un gentil-homme mort en Angleterre en 1750, on lui a trouvé 42 pierres dans les reins, 14 dans la vésicule du fiel, & 10 dans la vessie, qui pesoient 8 onces  $\frac{1}{2}$ .

2°. On ne connoît que trop les pierres contenues dans la capacité de la vessie, mais qu'il s'en puisse trouver dans sa substance, dans ses parois, entre les membranes dont elle est formée, & des pierres qui soient dangereuses, c'est un accident assez extraordinaire en Médecine; cependant M. Litre en disséquant le corps d'un jeune homme, a vu deux pierres, qui ayant percé l'uretère dans la partie comprise entre les parois de la vessie, avoient passé par ce trou, s'étoient faites chacune un petit conduit dans la substance de la vessie & entre ses membranes, depuis le trou jusqu'à l'endroit où elles s'étoient arrêtées, & même avoient dû grossir en cet endroit, parce qu'elles étoient plus grandes que le trou par où elles avoient passé. *Hist. de l'acad. année 1702.*

3°. M. Dodart a fait voir à l'acad. des Sciences 12 pierres de diverses formes & grosseurs, toutes tirées d'un cadavre; la plus grosse étoit du diamètre d'un petit œuf, & la plus petite de celui d'une noix.

4°. Un chirurgien de Brest, trouva dans le cadavre d'un homme de 28 ans, un rein qui renfermoit une grosse pierre du poids de six onces & demie; le corps de la pierre formé à l'ordinaire par couches, remplissoit la capacité du bassin, & par son bout inférieur enfiloit la route de l'uretère. *Hist. de l'acad. année 1730.*

5°. Un enfant de trois ans ne pouvant uriner par un étrange phimosis, le même M. Litre fit faire une incision au prépuce par le côté, & ensuite en fit retrancher la partie qui excédoit l'extrémité du gland. D'une grande cavité que ce prépuce formoit, il en sortit un peu d'urine & un nombre incroyable de pierres, les plus petites, grosses comme des têtes d'épingles, & les plus grosses étoient comme des pois, unies, grâtres & friables. Il n'y a presque pas de doute, qu'elles ne se fussent formées des parties les plus grossières de l'urine qui étoient retenue, tandis que la petite ouverture du prépuce, ne permettoit qu'aux plus subtiles de sortir, & ce qui le confirme encore, c'est qu'après l'opération, l'enfant ne rendit plus de pierres. *Hist. de l'acad. année 1706.*

6°. Passons en Italie, Dominica B. fille de basse condition, âgée d'environ 20 ans, couchoit avec une autre fille, qui auroit voulu faire avec elle les fonctions dont elle étoit incapable. Elle se servoit donc d'une grosse aiguille d'os à tête, de la longueur d'un doigt, qui dans une action particulière entre les deux compagnes, entra par l'uretère de Dominica, & tomba dans la vessie. Dominica commença à n'uriner que goutte à goutte, & avec douleur. La honte de déclarer son aventure, lui fit cacher son mal pendant cinq-mois; mais enfin maigrissant & ayant de la fièvre, elle eut recours à un chirurgien, qui ayant introduit le doigt dans le vagin, & ayant senti une dureté, découvrit avec un instrument un bout de l'aiguille, emporta les matières pierreuses qui étoient à l'endroit, & crut avoir fait une belle opération; mais la malade continuant d'être dans le même état, & n'ayant eu par cette manœuvre aucun soulagement, un autre chirurgien fut appelé.

Celui-ci introduisit la sonde dans la vessie qui étoit déchirée & ulcérée du côté du vagin, & il

sentit un corps dur; pour soulager les vives douleurs, il fit prendre à la malade beaucoup d'huile d'olive, & s'en tint là; quelques jours après, la pierre qui s'étoit formée autour de l'aiguille, parut à l'orifice du vagin, par le trou fait à la vessie, & on la tira avec la main sans l'aide d'aucun instrument. La jeune fille se rétablit, mais lui en est resté une incontinence d'urine, & de tems en tems de légères inflammations dans ces parties. *Hist. de l'acad. année 1735.* Je laisse aux gens de l'art à recueillir un grand nombre d'autres observations semblables qui ne sont pas quelquefois sans utilité. (*D. J.*)

PIERRE, (*Critiq. sacrée.*) *πέτρα*, un rocher. La pierre de division; c'est le rocher du désert de Matton; la pierre d'Ethan, est le rocher où Samson se retiroit, lorsqu'il faisoit la guerre aux Philistins. La pierre d'Ézel est un rocher auprès duquel David devoit attendre la réponse de son ami Jonathas. La pierre du secours indique le lieu où les Philistins prirent l'arche du Seigneur.

La pierre sur laquelle Notre-Seigneur dit qu'il édifiera son Eglise, *Math. xvi. 18.* est expliquée par S. Augustin, de la doctrine du Sauveur lui-même, *πέτρα*, dans S. Luc, viij. 6. se prend pour un lieu pieux; ce mot désigne un fort, une forteresse dans le *IV. liv. des Rois, xiv. 17.* La pierre du désert, c'est la ville de Pétra.

Pierre au figuré, se prend pour asyle, *II. Reg. xxij. 2.* Il se trouve au propre pour les poids d'une balance. Il veut dire encore un monument, au *Deut. xxxij. 4.* parce que dans les premiers tems, ceux qui avoient fait ensemble quelque traité, élevoient des monceaux de pierres pour en conserver la mémoire, au défaut de l'Ecriture.

La pierre de Zohaleth, *III. Reg. j. 9.* étoit une de ces pierres rondes, fort pesantes, que les jeunes gens pour éprouver leurs forces tâchoient de lever. Pierre signifie l'idolâtrie. Juda, *sœur d'Israël*, s'est corrompue avec la pierre & le bois, *Jérém. iij. 5.* il se met pour la grêle dans Josué: le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres, c'est-à-dire de la grêle d'une grosseur & d'une dureté prodigieuse. Le psalmiste, *ps. lxxx. 17.* dit, que Moïse a rassasié les Hébreux du miel qui sortoit de la pierre, c'est-à-dire du miel que les abeilles avoient fait dans les trous des rochers. (*D. J.*)

PIERRES FINES, graveur en, (*Gravure.*) artiste qui grave en creux ou en relief sur les pierres fines, & même jusque sur les diamans. MM. Vafari, Vettori & Mariette, ont donné l'éloge ou la vie des maîtres qui s'y sont le plus distingués. Voyez aussi le mot PIERRE GRAVÉE.

PIERRE GRAVÉE, s'il est vrai que les inventions qui ont le besoin pour principes, ont dû précéder celles qui n'ont pour objet que le plaisir, & qu'elles sont de toute antiquité; l'on peut faire remonter assez haut l'origine de la gravure. Bientôt l'industrie jointe au besoin, imagina l'art de s'exprimer, prit le ciseau, traça des figures, des traits qui devinrent autant d'expressions & d'images de la parole; tels furent l'origine de cet art.

On doit présumer que les Egyptiens qui gravoient avec tant de facilité sur des matières aussi dures que sont le granite, le basalte, & tous les autres marbres des carrières de l'Egypte, n'ignorèrent pas long-tems l'art de graver en creux sur les métaux, & singulièrement en petit sur les pierres fines & sur les pierres précieuses. Moïse, *Exord. xxv. 30. & ch. xxxix. v. 6. 14.* parle avec éloge de Betsélel, de la tribu de Juda, qui grava les noms des douze tribus sur les différentes pierres précieuses dont étoient enrichies l'éphod, & le rational du grand prêtre.

On ne peut contester que l'art de la gravure sur les pierres fines qui avoit pris naissance dans l'Orient,

n'y ait été toujours cultivé depuis sans interruption, moins pour satisfaire à un vain appareil de luxe, que par la nécessité où se trouvoient les peuples de ces pays-là, d'avoir des cachets : car aucun écrit, aucun acte n'y étoient tenus pour légitimes & pour authentiques, qu'autant qu'ils étoient revêtus du sceau de la personne qui les avoit dictés. L'Ecriture fautive le dit positivement ; *Esther*, ch. iij. v. 10. c. viij. v. 8. & les auteurs ont décrit l'anneau de Gigès, *Plato in Politic.* & celui de Darius. Enfin, qu'on ouvre encore les livres saints, *Daniel VI. ch. xvij.* qu'on consulte Hérodote, *liv. I.* l'on y verra qu'à Babylone, les grands avoient chacun leurs cachets particuliers.

Les Egyptiens & les principales nations de l'Asie, conservèrent toujours leur attachement pour les pierres gravées. On fait que Mithridate en avoit fait un amas singulier, comme le dit Plîne, *liv. XXXVII. ch. j.* & lorsque Luculle, ce romain si célèbre par sa magnificence & par ses richesses, aborde à Alexandrie ; Ptolomée uniquement occupé du soin de lui plaire, ne trouve rien dans son empire de plus précieux à lui offrir qu'une émeraude montée en or, sur laquelle le portrait de ce prince égyptien étoit gravé. Celui de Bacchus l'étoit sur la bague de Cléopâtre, & le graveur s'y montra aussi fin courtisan, que supérieur dans son art. On connoît la jolie épigramme qui courut alors, & la charmante traduction en vers qu'en a donné M. Hardion ; c'est la neuvième du *liv. IV. ch. xvij. de l'Anthologie.*

Le commerce maritime des Etrusques les ayant liés avec les Egyptiens, les Phéniciens, & quelques autres peuples de l'Orient ; ils apprirent les mêmes arts & les mêmes sciences que ces nations professoient, & ils les apportèrent en Italie. Ce n'est guère que le commerce qui forme en quelque façon de différents peuples, une seule nation. Les Etrusques commencèrent donc à se familiariser avec les arts, heureux fruits de la paix & de l'abondance ! Ils cultivèrent la sculpture, la peinture, l'architecture, & ils ne montrèrent pas moins de talens pour la gravure sur les pierres fines.

Le commencement des arts ne fut point différent en Grece de ce qu'il avoit été en Etrurie. Ce furent encore les Egyptiens qui mirent les instrumens des arts entre les mains des Grecs, en même tems qu'ils dictoient à Platon les principes de la sagesse qu'il étoit venu puiser chez eux, & qu'ils permettoient aux législateurs grecs de transcrire leurs lois pour les établir ensuite dans leur pays.

Cette nation toute ingénieuse qu'elle étoit, demeura dans l'ignorance de la gravure jusqu'à Dédale, qui le premier fut animer la sculpture, en donnant du mouvement à ses figures. Il vivoit vers les tems de la guerre de Troie, environ douze cens ans avant J. C. Ce ne fut cependant que dans le siècle d'Alexandre, que les progrès des arts parurent en Grece dans tout leur éclat. Alors se montrèrent les Apelles, les Lyssippes & les Pyrgoteles, qui partageant les faveurs & les bienfaits de cet illustre conquérant, disputèrent à qui le représenteroit avec plus de grace & de dignité. Le premier y employa son pinceau avec le succès que personne n'ignore, & Lyssippe ayant été choisi pour former en bronze le buste de ce prince, Pyrgotele fut seul jugé digne de le graver.

La Nature ne produisit point des hommes si rares, sans leur donner pour émules d'autres hommes de génie ; ainsi l'on vit se répandre par toute la Grece une multitude d'excellens artistes ; & pour me renfermer dans mon sujet, il y eut dans toutes les villes des graveurs d'un mérite distingué. L'art de la gravure en pierres fines eut entre les mains des Grecs les succès que promettent des travaux assidus & multipliés ; il ne fallut plus chercher de bons graveurs

hors de chez eux, & ces peuples se maintinrent dans cette supériorité. Cronius, Apollonide, Dioscoride, Solon, Hyllus, & beaucoup d'autres dont les noms se sont conservés sur leurs gravures, se rendirent très-célebres dans cette profession. En un mot, on ne trouve gueres sur les belles pierres gravées d'autres noms que des noms grecs.

Les Romains ne prirent du goût pour les beaux Arts, que lorsqu'ayant pénétré dans la Grece & dans l'Asie, ils eurent été témoins de la haute estime qu'on y faisoit des grands artistes dans les arts libéraux, ainsi que de leurs productions. Alors ils se livrèrent à la recherche des belles choses, & ne mettant point de bornes à la curiosité des pierres gravées, non-seulement ils en dépouillèrent la Grece, mais ils attirèrent encore à Rome pour en graver de nouvelles ; les Dioscorides, les Solon, & d'autres artistes aussi distingués. On para les statues des dieux de ces fortes d'ornemens, on en monta des bagues à l'usage de toutes les conditions. Et qui le pourroit croire ! il se rencontra des voluptueux assez délicats pour ne pouvoir soutenir pendant l'été le poids trop pesant de ces sortes de bagues, *Juven. Sat. I. v. 38.* il fallut en faire de plus légères & de plus épaisses pour les différentes saisons.

Quand les personnes moins riches n'avoient pas le moyen de se procurer une pierre fine, ils faisoient seulement monter sur leurs anneaux un morceau de verre colorié, gravé ou moulé, sur quelque belle gravure ; & l'on voit aujourd'hui dans plusieurs cabinets de ces verres antiques, dont quelques-uns tiennent lieu d'excellentes gravures antiques qu'on n'a plus.

Leurs anneaux, leurs bagues, leurs pierres gravées, servoient à cacheter ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux, en particulier leurs lettres ou leurs tablettes. Cette coutume a passé de siècle en siècle, & est venue jusqu'à nos jours, sans avoir souffert presque aucune variation. Elle subsiste encore dans toute l'Europe, & jusques chez les Orientaux ; & c'est ce qui a mis ces derniers peuples, si peu curieux d'ailleurs de cultiver les Arts, dans la nécessité d'exercer celui de la gravure en creux sur les pierres fines, afin d'avoir des cachets à leur usage.

Comme tous les citoyens, au-moins les chefs de chaque famille, devoient posséder un anneau en propre ; il n'étoit pas permis à un graveur de faire en même tems le même cachet pour deux personnes différentes ; l'histoire nous a décrit les sujets de plusieurs de ces cachets. Jules-César avoit fait graver sur le sien l'image de Vénus armée d'un dard ; gravure dont les copies se font multipliées à l'infini. Le célèbre Dioscoride avoit gravé celui d'Auguste. Le cachet de Pompée représentoit un lion, tenant une épée. Apollon & Marsias étoient exprimés sur le cachet de Néron. Scipion l'Africain fit représenter sur le sien le portrait de Syphax qu'il avoit vaincu.

Les premiers chrétiens qui vivoient confondus avec les Grecs & les Romains, avoient pour signes de reconnaissance des cachets sur lesquels étoient gravés le monogramme de Jésus-Christ, une colombe, un poisson, une ancre, une lyre, la nacelle de S. Pierre, & autres pareils symboles.

Le luxe & la mollesse Asiatique qui s'accrurent chez les Romains avec leurs conquêtes, ne mirent plus de bornes au nombre & aux usages des pierres gravées. Ces maîtres du monde crurent en devoir enrichir leurs vêtements, & en relever ainsi la magnificence. Les dames Romaines les firent passer dans leurs coiffures ; les bracelets, les agrafes, les ceintures, le bord des robes en furent parémes, & souvent avec profusion. L'empereur Eliogabale porta cet excès si loin, qu'il faisoit mettre sur sa chaussure des pierres gravées d'un prix inestimable, & qu'il ne



vouloit plus revoir celles qui lui avoient une fois servi; Lampride, *in vitâ Eliogabal. ch. xxiiij.*

Il y avoit sans doute des *pierres gravées*, faites uniquement pour la parure, & l'on peut regarder comme telles ces émeraudes, ces saphirs, ces topases, ces améthystes, ces grenats, & généralement toutes ces autres *pierres précieuses* de couleur, sur la surface desquelles sont des gravures en creux, mais dont la superficie, au lieu d'être plate, est convexe, & fait appeller la *Pierre*, un *cabochon*. Il faut encore ranger dans cette classe toutes ces *pierres gravées* qui passent une certaine grandeur, & qui n'ayant jamais pu être portées en bagues, ne paroissent avoir été travaillées que pour l'ornement, ou pour satisfaire la curiosité de quelques personnes de goût. Il n'est pas douteux que les *pierres gravées* en relief, ou ce que nous nommons des *camées*, n'entraissent aussi dans les ajustemens dont elles étoient propres à relever la richesse & l'éclat.

Le Christianisme s'étant établi sur les ruines du paganisme, l'univers changea de face, & présenta un spectacle nouveau; les anciennes pratiques furent la plupart abandonnées, & l'on cessa par conséquent d'employer les *pierres gravées* à une partie des usages auxquels on les avoit fait servir jusqu'alors, elles ne servirent plus qu'à cacheter; mais quand la barbarie vint à inonder toute l'Europe, l'on ne cacheta plus avec les *pierres gravées*; l'on se fonda encore moins d'en porter en bagues, l'on n'étoit plus en état d'en connoître le prix. Elles se dissipèrent; plusieurs rentrèrent dans le sein de la terre pour reparoître dans un siècle plus éclairé & plus digne de les posséder. D'autres furent employées à orner des chasses, & à divers ouvrages d'orfèvrerie à l'usage des églises, car c'étoit le goût dominant; c'étoit à qui seroit plus de dépenses en reliquaires, & à qui en enrichiroit les autels d'un plus grand nombre. Plusieurs de ces anciennes gravures inestimables; plusieurs de ces précieuses camées que les empereurs d'Orient avoient emportés de Rome, ne sortirent du lieu où ils avoient été transférés, & ne repassèrent dans l'Occident, que pour venir y occuper des places dans les chapelles, & y tenir rang avec les reliques. Les Vénitiens en remplirent le fameux trésor de l'église de S. Marc, & les François en apportèrent plusieurs en France durant les croisades. Depuis très-long-tems, la belle tête de Julia, fille de Titus, & plusieurs gravures représentant des sujets profanes, sont confondues avec les reliques dans le trésor de l'abbaye de S. Denis.

On ne peut sans doute excuser un si grand fonds d'ignorance de ces siècles barbares, & c'est cependant à ce défaut de lumières, que nous sommes redevables de la conservation d'une infinité de précieux morceaux de gravures antiques, qui autrement auroient couru le risque de ne point arriver jusqu'à nous; car enfin si ceux qui vivoient dans ces siècles barbares eussent été plus éclairés, le même zèle de religion qui leur faisoit rechercher toutes sortes de *pierres gravées* pour en parer nos autels & les reliques des saints, leur eût fait rejeter toutes celles qui avoient rapport au paganisme, & les eût peut-être portés à les détruire.

On sent bien que cette perte eût été grande, quand on réfléchit sur l'utilité qu'on peut retirer des *pierres gravées*; je ne parle pas de leurs vertus occultes, ce ne sont que des idées folles; je ne prétends pas non plus relever le prix & la beauté de la matière, mais je parle d'abord du plaisir que fournit à l'esprit le travail que l'art y fait mettre. Ces précieux restes d'antiquité sont la source d'une infinité de connoissances, ils perfectionnent le goût, & meublent l'imagination des idées les plus nobles & les plus magnifiques. C'est de deux *pierres gravées* antiques qu'Annibal Car-

Tome XII,

rache a emprunté les pensées de deux de ses plus beaux tableaux du cabinet du palais Farnese à Rome. L'Hercule qui porte le ciel est une imitation d'une gravure antique qui est chez le roi.

Quoique les *pierres gravées* ne soient pas des ouvrages aussi sublimes que les admirables productions des anciens sculpteurs, elles ont cependant quelques avantages sur les bas-reliefs & les statues. Ces avantages naissent de la matière même des *pierres gravées* & de la nature du travail; comme cette matière est très-dure, & que le travail est enfoncé (il n'est ici question que des gravures en creux), l'ouvrage est à l'abri de l'usure (qu'on me permette d'employer ce mot), & se trouve en même tems garanti d'un nombre infini d'autres accidens, que les grands morceaux de sculpture en marbre n'ont que trop souvent éprouvés.

Comme il n'est rien de si satisfaisant que d'avoir des portraits fidèles des hommes illustres de la Grèce & de Rome, c'est encore dans les *pierres gravées* qu'on peut les trouver; c'est où l'on peut s'assurer avec le plus de certitude de la vérité de la ressemblance. Aucun trait n'y a été altéré par la vétusté; rien n'y a été émaillé par le frottement comme dans les médailles & dans les marbres. Il est encore consolant de pouvoir imaginer que ces statues & ces groupes qui firent autrefois le sujet de l'admiration d'Athènes & de Rome, & qui sont l'objet de nos justes regrets, se retrouvent sur les *pierres gravées*. Ce n'est point ici une vaine conjecture; l'on a sur des *pierres gravées* indubitablement antiques la représentation de plusieurs belles statues grecques qui subsistent encore: sans sortir du cabinet du roi de France, l'on y peut voir sur des cornalines la statue d'Hercule de Farnese, un des chevaux de Monte-Cavallo, & le groupe de Laocoon.

Indépendamment de tous les avantages qu'on vient d'attribuer aux *pierres gravées*, elles en ont encore un de commun avec les autres monumens de l'antiquité; c'est de servir à éclaircir plusieurs points importants de la Mythologie, de l'Histoire & des Coutumes anciennes. S'il étoit possible de rassembler en un seul corps toutes les *pierres gravées* qui sont éparées de côté & d'autre, on pourroit se flatter d'y avoir une suite assez complète de portraits des grands hommes & des divinités du Paganisme, presque toutes caractérisées par des attributs singuliers qui ont rapport à leurs cultes; combien n'y verroit-on point de différens sacrifices? Combien de sortes de fêtes, de jeux & de spectacles qui sont encore plus intéressans, lorsqu'ils nous mettent en état de les entendre par les descriptions qu'ils en ont laissées?

Cette belle *Pierre gravée* du cabinet de feu S. A. R. madame, où est représenté Thésée levant la *Pierre* sous laquelle étoient cachées les preuves de sa naissance; cette autre du cabinet du roi, où Jugurtha prisonnier est livré à Sylla, ne deviennent-elles pas des monumens curieux, par cela même qu'elles donnent une nouvelle force au témoignage de Plutarque, qui a rapporté ces circonstances de la vie de ces deux grands capitaines (vie de Thésée & de Marius)?

Il faut pourtant avouer que de cette abondance de matière il en résulteroit la difficulté insurmontable de donner des explications de la plus grande partie de ces *pierres gravées*. Mais quoique ces sortes d'explications ne soient point susceptibles de certitude, quoique nous n'ayons souvent que des conjectures sur ces sortes de monumens que nous possédons, cependant ces conjectures mêmes conduisent quelquefois à des éclaircissemens également utiles & curieux.

La chute de l'empire romain entraîna celle des beaux-arts; ils furent négligés pendant très-long-tems, ou du-moins ils furent exercés par des ou-

E E e ij

vriers qui ne connoissoient que le pur mécanisme de leur profession, & ils ne se releverent que vers le milieu du xv. siècle. La Peinture & la Sculpture qui ne vont jamais l'une sans l'autre, reparurent alors en Italie dans leur premier lustre, & l'on recommença à y graver avec goût tant en creux qu'en relief. Le célèbre Laurent de Médicis, surnommé *le magnifique* & *le pere des lettres*, fut le principal & le plus ardent promoteur de ce renouvellement de la gravure sur les pierres fines. Comme il avoit un amour singulier pour tout ce qui portoit le nom d'*antique*, outre les anciens manuscrits, les bronzes & les marbres, il avoit encore fait un précieux assemblage de *pierres gravées* qu'il avoit tirées de la Grece & de l'Asie, ou qu'il avoit recueillies dans son propre pays, la vue de ces belles choses qu'il possédoit, autant pour en jouir que pour avoir le plaisir de les communiquer, anima quelques artistes qui se consacrerent à la Gravure; lui-même, pour augmenter l'émulation, leur distribua des ouvrages. Le nom de ce grand protecteur des arts, j'ai presque dit ce grand homme, se lit sur plusieurs *pierres* qu'il fit graver ou qui lui ont appartenu.

Alors parut à Florence Jean, qu'on surnomma *Delle-Corniuole*, parce qu'il réussissoit à graver en creux sur des cornalines, & l'on vit à Milan Dominique, appelé *De' Camei*, à cause qu'il fit de fort beaux camées. Ces habiles gens formerent des élèves, & eurent bien-tôt quantité d'imitateurs. Le Vasari en nomme plusieurs, entre lesquels je me contenterai de rappeler ceux qui ont mérité une plus grande réputation; Jean Bernardi de Castal-Bolognese, Matthieu del Nafaro (ce dernier passa une grande partie de sa vie en France au service de François I.); Jean-Jacques Caraglio de Vérone, qui n'a pas moins réussi dans la gravure des estampes; Valerio Belli de Vienne, plus connu sous le nom de *Valerio Vicentini*; Louis Anichini, & Alexandre Célari, surnommé *le Grec*. Les curieux conservent dans leurs cabinets des ouvrages de ces graveurs modernes, & ce n'est pas sans raison qu'ils en admirent la beauté du travail. Qu'on n'y cherche pas cependant ni cette première finesse de pensée, ni cette extrême précision de dessin qui constituent le caractère du bel antique; tout ce qu'ils ont fait de plus beau, n'est que bien médiocre mis en parallèle avec les excellentes productions de la Grece.

Ce n'est peut-être pas tant à l'incapacité qui jusqu'à présent a empêché les graveurs modernes d'approcher de ceux de l'antiquité, qu'à l'ingratitude de la profession, à laquelle il en faut attribuer la cause; du-moins jamais nos artistes ne montrèrent plus de talens ni plus d'ardeur. Lorsqu'ils ont eu à graver des *pierres* en relief, travail aussi long & presque aussi difficile que celui de la gravure en creux, ils ont fait de très-belles choses. Tels sont les portraits qu'ils ont exécutés dans ce genre; il y en a tel qu'on pourroit ranger à la suite du bel antique. Telles sont quelques autres ouvrages soignés & exécutés dans ces derniers tems par l'habile Sirlet.

2°. *De la matiere sur laquelle on grave.* Les anciens graveurs qui en cela ont été suivis par tous les modernes, paroissent n'avoir excepté aucune des *pierres* fines, ni même des *pierres* précieuses pour graver dessus, hormis que ces *pierres* ne se soient trouvées si recommandables par elles-mêmes, que c'eût été un meurtre de les faire servir à la gravure. Encore aujourd'hui l'on a pour de telles *pierres* précieuses les mêmes égards. Du reste, on rencontre tous les jours des gravures sur des améthystes, des saphirs, des topases, des chrysolites, des périclites, des hyacinthes & des grenats. On en voit sur des bérilles ou aigues-marines, des primes d'émeraudes & d'améthystes, des opales, des turquoises, des malachites,

des cornalines; des chalcédoines & des agates. Les jaspes rouges, jaunes, verds & de diverses autres couleurs, & en particulier les jaspes sangins, le jade, des cailloux singuliers, des morceaux de lapis ou lyane, & des tables de cristal de roche ont aussi servi de matiere pour la gravure, même d'assez belles émeraudes & des rubis y ont servi. Mais de toutes les *pierres* fines, celles qu'on a toujours employées plus volontiers par la gravure en creux, sont les agates & les cornalines ou fardoines, tandis que les différentes especes agates-onix semblent avoir été réservées pour les reliefs.

C'est à la variété des couleurs dont la nature a embellie les agates, que nous devons ces beaux camées, qu'un savant pinceau n'auroit pu peindre avec plus de justesse, & qui presque tous sont des productions de nos graveurs modernes.

Ne passons pas ici sous silence des gravures singulieres & qui peuvent marcher à la suite des *pierres gravées*. Ce sont des agates ou d'autres *pierres* fines sur lesquelles des têtes ou des figures en basse-taille & ciselées en or ont été rapportées & incrustées, de façon qu'à la différence près de la matiere elles sont presque le même effet que les véritables camées. On en voit une à Florence, qui appartenait à l'électrice palatine Anne-Marie-Louise de Médicis, en qui tout est fini. Cette belle gravure doit se trouver dans le cabinet du grand-duc: c'est peut-être un Apollon vainqueur du serpent Python; il y en a une représentation dans le *Muséum Florent.* t. I. tab. 66. n°. 1. En 1749, un Italien a distribué à Paris plusieurs *pierres* semblablement incrustées; & comme il en avoit nombre & qu'elles étoient trop bien conservées pour n'être pas suspectes, les connoisseurs sont persuadés que c'étoient des pieces modernes.

Le diamant, la seule *pierre* précieuse sur laquelle on n'avoit pas encore essayé de graver, l'a été dans ces derniers siècles. Il est vrai que M. André Cornaro, venitien, annonça en 1713 une tête de Néron gravée en creux sur un diamant, & pour relever le prix de cette gravure qu'il estimoit douze mille sequins, il assuroit qu'elle étoit antique. Mais on ne peut guere douter du contraire, & peut-être son diamant étoit un ouvrage de Constanzi qui a long-tems travaillé à Rome avec distinction. Lorsque Clément Birague, milanois, que Philippe II. avoit attiré en Espagne, & qui se trouvoit à Madrid en 1564, fit l'essai de graver sur le diamant, personne n'avoit encore tenté la même opération. Cet ingénieux artiste y grava pour l'infortuné dom Carlos le portrait de ce jeune prince, & sur son cachet qui étoit un autre diamant, il mit les armes de la monarchie espagnole. L'on a fait voir à Paris un diamant où étoient gravées ou plutôt égratignées les armes de France; l'on dit qu'il y en a un semblable dans le trésor de la reine d'Hongrie à Vienne, & que le cachet du feu roi de Prusse étoit pareillement gravé sur un diamant. Au reste, ces gravures ne peuvent être ni bien profondes, ni fort arrêtées, ni faites sur des diamans parfaits. Ajoutez que souvent l'on montre des gravures qu'on dit être faites sur des diamans, & qui ne le sont réellement que sur des saphirs blancs.

3°. *De la distinction des pierres antiques d'avec les modernes.* Comme il regne beaucoup de ruse, de fraude & de stratagème pour tromper au sujet des *pierres gravées*, on demande s'il y a des moyens de distinguer l'antique du moderne, les originaux des copies; quelques curieux se font fait là-dessus des regles qui, toutes incertaines qu'elles sont, méritent cependant d'être rapportées.

Ils commencent par examiner l'espece de la *pierre*: si cette *pierre* est orientale, parfaite dans sa qualité, si c'est quelque *pierre* fine dont la carrière soit perdue, telles que sont, par exemple, les cornalines de



la vieille roche ; si le poli en est très-beau , bien égal & bien luisant , c'est , selon eux , des preuves de l'antiquité d'une gravure. Il est certain que l'examen de la qualité d'une *pierre gravée* & de son beau poli ne font point des choses indifférentes ; mais l'on a vu plus d'une fois nos graveurs effacer d'anciennes mauvaises gravures , retoucher des antiques , apporter dans le poliment une grande dextérité pour mieux tromper les connoisseurs. D'ailleurs ce seroit peut-être une preuve encore plus certaine de l'antiquité d'une *pierre gravée* , si la surface extérieure d'une telle *pierre* étoit dépolie par le frottement ; car les anciens gravoient pour l'usage , & toute *pierre* qui a servi doit s'en ressentir.

Les curieux croient encore reconnoître certainement si les inscriptions gravées en creux sur les *pierres* sont vraies ou supposées , & cela par la régularité & la proportion des lettres , & par la finesse des jambages ; mais il n'y a guère de certitude dans ces sortes d'observations ; tout graveur qui voudra s'en donner la peine & qui aura une main légère , tracera des lettres qui imiteront si bien celles des anciens , même celles qui sont formées par des points , que les plus fins connoisseurs prendront le change ; & ce stratagème conçu en Italie pour se jouer de certains curieux nourris dans la prévention , n'a que trop bien réussi. Ils ont corrompu jusque aux *pierres gravées* antiques , en y mettant de fausses inscriptions ; & c'est ce qu'ils exécutent avec d'autant plus de sécurité qu'il leur est plus facile alors d'en imposer. Qui pourra donc assurer que plusieurs de ces noms d'artistes qui se lisent sur les *pierres gravées* , & même auprès de fort belles gravures , n'y auront pas été ajoutées dans des siècles postérieurs ? sur-tout que depuis M. Gori a fait observer que le nom de *Cleomenes* écrit en grec , qu'on voit sur le socle de la fameuse & belle statue de la Vénus de Médicis , est une inscription postiche.

Il n'est pas plus difficile d'ajouter sur les *pierres gravées* , de ces cercles & de ces bordures en forme de cordon , qui suivant le sentiment de M. Gori , caractérisent les *pierres* étrusques , & sont un signe certain pour les reconnoître.

D'autres curieux prétendent que les anciens n'ont jamais gravé que sur des *pierres* de figures rondes ou ovales ; & lorsqu'on leur en montre quelques-unes d'une autre forme , telles que sont des *pierres* carrées ou à pans , ils ne balancent pas à dire que la gravure en est moderne , ce qui n'est pas toujours exactement vrai.

Quelques négligences qui se feroient glissées dans des parties accessoires au milieu des plus grandes beautés , ne doivent pas non plus faire juger qu'une gravure n'est pas antique : on en devroit peut-être conclure tout le contraire , d'autant que les gravures modernes sont en général assez suivies , & que celles des anciens ont assez souvent le défaut qu'on vient de remarquer. On peut citer pour exemple l'enlèvement du palladium gravé par Dioscoride : le Diomède qui est la maîtresse figure , réunit toutes les perfections , presque tout le reste est d'un travail si peu soigné , qu'à peine seroit-il avoué par des ouvriers médiocres. Cet habile artiste auroit-il prétendu relever l'excellence de sa production par ce contraste , ou auroit-il craint que l'œil s'arrêtât sur des objets étrangers , il ne se portât pas assez entièrement sur la principale figure ?

Mais une *pierre gravée* qui seroit enchâssée dans son ancienne monture ; une autre qu'on sauroit , à n'en pouvoir douter , avoir été trouvée depuis peu à l'ouverture d'un tombeau , ou sous d'anciens décombres qui n'auroient jamais été fouillés , mériteroit d'être reçue pour antique. Il paroît aussi qu'on ne devroit pas moins estimer une *pierre gravée* qui nous viendroit de ces pays où les arts ne se font

point relevés depuis leur chute : par exemple , des *pierres gravées* qui sont tirées & apportées du Levant , ne sont pas susceptibles d'altérations par le défaut d'ouvriers , comme le sont celles qu'on découvre en Europe ; enfin outre la certitude de l'antiquité pour la *pierre gravée* , il faut encore qu'elle soit réellement belle pour mériter l'estime des curieux. Concluons donc que la connoissance du dessin , jointe à celle des manières & du travail , est le seul moyen pour se former le goût , & devenir un bon juge dans les arts , & en particulier dans la connoissance du mérite des *pierres gravées* , tant antiques que modernes.

4°. Des illustres graveurs en *pierres fines*. Il semble qu'il manque quelque chose à l'histoire des arts , si elle ne marche accompagnée de celle des artistes qui s'y sont distingués. C'est ce qui a engagé M<sup>rs</sup> Vafari , Vettori , & Mariette , à faire la vie de ces illustres artistes ; il nous suffira néanmoins d'indiquer les noms des principaux parmi les modernes qui ont paru depuis la renaissance des arts.

Tout le monde sait que la chute du bon goût suivit de fort près celle de l'empire Romain ; des ouvriers grossiers & ignorans prirent la place des grands maîtres , & semblerent ne plus travailler que pour accélérer la ruine des beaux-arts. Cependant dans le tems même qu'ils s'éloignoient à si grands pas de la perfection , ils se rendoient , sans qu'on y prit garde , utiles , & même nécessaires à la postérité. En continuant d'opérer , bien ou mal , ils perpétuèrent les pratiques manuelles des anciens ; pratiques dont la perte étoit sans cela inévitable , & n'auroit peut-être pû se retrouver. Il est donc heureux que l'art de la gravure en *pierres fines* n'ait souffert aucune interruption , & qu'il y ait eu une succession suivie de graveurs qui se soient instruits les uns les autres , & qui se soient mis , pour ainsi dire , à la main , les outils , sans lesquels cet art ne sauroit se pratiquer.

Ceux d'entre eux qui abandonnerent la Grèce dans le quinzième siècle , & qui vinrent se chercher un asyle en Italie , pour se soustraire à la tyrannie des Turcs leurs nouveaux maîtres , y firent paroître pour la première fois quelques ouvrages , qui un peu moins informes que les gravures qui s'y faisoient journellement , servirent de prélude au renouvellement des arts , qui se préparoit. Les pontificats de Martin V. & de Paul II. furent témoins de ces premiers essais ; mais Laurent de Médicis , le plus illustre protecteur que les arts aient rencontré , fut le principal moteur du grand changement qu'éprouva celui de la gravure. Sa passion pour les *pierres gravées* & pour les camées , lui fit rechercher , ainsi que je l'ai déjà remarqué , les meilleurs graveurs ; il les rassembla auprès de sa personne ; il leur distribua des ouvrages ; il les anima par ses bienfaits , & l'art de la gravure en *pierres fines* reprit une nouvelle vie.

Jean delle Cornivole fut regardé comme le restaurateur de la gravure en creux des *pierres fines* , & Dominique de Camé de la gravure en relief. Ces deux artistes furent bien-tôt surpassés par Pierre-Marie de Pescia , & par Michéline. L'art de la gravure en *pierres fines* , s'étendit rapidement dans toutes les parties de l'Italie. Cependant il étoit réservé à Jean Bernardi , né à Castel-Bolognese , ville de la Romagne , d'enseigner aux graveurs modernes à se rendre de dignes imitateurs de ceux des anciens. Entre autres ouvrages de gravure de ce célèbre artiste , on vante beaucoup son Titus , auquel un vautour déchire le cœur , gravé d'après le dessin de Michel-Ange : comblé d'honneurs & de biens , il expira en 1555. Dans ce tems-là François I. avoit attiré en France le fameux Mathieu del Nassaro , qui s'occupa à former parmi nous des élèves qui fussent

en état de perpétuer dans le royaume l'art qu'il y avoit fait connoître.

Pendant le même tems, Luigi Anichini, & surtout Alexandre Cefari, sur-nommé *le Grec*, gravoit à Rome avec éclat toutes sortes de sujets sur des pierres fines : le chef-d'œuvre de ce dernier est un camée représentant la tête de Phocion l'athénien. Jacques de Trezzo embellissoit alors l'Escorial par ses ouvrages en ce genre.

Quand l'empereur Rodolphe II. monta sur le trône il protégea les arts, fit fleurir celui de la Gravure en Allemagne dans le dix-septième siècle, & employa particulièrement Gaspard l'Héman, & Miseroni; mais aucun de ces graveurs n'a pu soutenir le parallèle du Colderé, qui fleurissoit en France vers la fin du seizième siècle, & qui a vécu jusque sous le règne de Louis XIII. Cependant parmi les graveurs français, personne n'a mérité cette brillante réputation dont Flavius Sirlot a joui dans Rome jusqu'à sa mort, arrivée le 15 Août 1737; on ne connoît aucun graveur moderne qui l'égalé pour la finesse de la touche: il nous a donné sur des pierres fines des représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome: le groupe du Laocoon est son chef-d'œuvre.

Celui qui se distinguoit dernièrement le plus dans cette ville, est le chevalier Charles Costanzi; il a gravé sur des diamans, pour le roi de Portugal, une Leda, & une tête d'Antinoüs.

Je n'ai point parlé des graveurs qu'a produit l'Angleterre, parce que la plus grande partie sont demeurés fort au-dessous du médiocre; il faut pourtant excepter Charles Chrétien Reifsen qui a mérité une des premières places parmi les graveurs en creux sur les pierres fines, & qui a eu pour élève un nommé Claus, mort en 1739; ensuite Smart, & enfin Seaton, qui étoit de nos jours le premier graveur de Londres.

Mais nous avons lieu de regretter un de nos graveurs français, mort en 1746, & qui faisoit honneur à la nation; je parle de M. François-Julien Barier, graveur ordinaire du roi en pierres fines, homme de goût, né industrieux, & qui a fait dans l'un & dans l'autre genre de gravure, des ouvrages qui ont assuré sa réputation; il ne lui manquoit qu'une plus parfaite connoissance du dessin.

M. Jacques Guay qui lui a succédé, ne doit point craindre d'effluer un pareil reproche; il dessine très-bien, & de modèle de même; il a visité toute l'Italie pour se perfectionner, & a retiré de grands fruits de ses voyages. Il a jetté beaucoup d'esprit sur une cornaline, où il a exprimé en petit, d'après le dessin de M. Bouchardon, le triomphe de Fontenoy.

5°. De la pratique de la gravure en pierres fines. Quand on examine avec attention ce que Plin le Vieux a dit de la manière de graver sur les pierres précieuses, on demeure pleinement convaincu que les anciens n'ont point connu d'autres méthodes, que celles qui se pratiquent aujourd'hui. Ils ont dû se servir comme nous du tour, & de ces outils d'acier ou de cuivre, qu'on nomme scies & bouterolles; & dans l'occasion ils ont pareillement employé la pointe du diamant. Le témoignage de Plin est formel, *liv. XXXVII. ch. iv & ch. xiiij.* ce qui mettra cette vérité dans tout son jour, sera de donner ici la description détaillée de notre manière de graver; mais il faut la laisser faire à cet habile auteur notre collègue, qui après avoir puisé chez les artistes tout ce qui concerne les arts, fait les décrire dans cet ouvrage avec des talens au-dessus de mes éloges.

6°. Des pierres gravées factices. L'extrême rareté des pierres précieuses, & le vif empressement avec lequel on les recherchoit dans l'antiquité, ne permettant qu'aux personnes riches d'en avoir, firent

imaginer des moyens pour satisfaire ceux qui manquant de facultés, n'en étoient pas moins possédés du désir de paroître. On employa le verre, on le travailla, on lui alia divers métaux, & en le faisant passer par différens degrés de feu, il n'y eut presque aucune pierre précieuse dont on ne lui fit prendre la couleur & la forme. On a retrouvé ce secret dans le quinzième siècle, & on est rentré en possession de faire de ces pâtes ou pierres factices, que quelques uns appellent des compositions. Voyez PATE DE VERRE ou PIERRE GRAVÉE FACTICE.

7°. De la manière de tirer les empreintes. Pour ce qui regarde les diverses manières de tirer des empreintes sur les plus belles pierres gravées, voyez le mot EMPREINTE.

8°. De la conservation des pierres gravées. Un amateur tâche de conserver les pierres gravées, & à pour cet effet des écrans ou baguiers. Voyez ÉCRAN.

9°. Des auteurs sur les pierres gravées. Entre un si grand nombre d'auteurs, qui depuis Plin jusqu'à nous ont traité des pierres gravées, nous ne nous proposons ici que de nommer les principaux; les curieux peuvent recourir à la partie si intéressante du livre de M. Mariette, qui concerne la bibliothèque Daitylographique: une matière si sèche a pris entre ses mains les grâces & les ornemens qu'on ne trouve point ailleurs.

On connoît assez, sur les anneaux des anciens, les ouvrages de Kitchius, de Longus, de Kirchman, de Kornman, & de Liceti; ils ont tous été réimprimés ensemble à Leyde en 1672; le livre de Liceti imprimé à Udine en 1645, in-4°. n'est à la vérité qu'une misérable compilation, & ne peut être lue sans dégoût; mais en échange on sera fort content de la brochure de Cazalius sur les anneaux & leurs usages.

Antoine le Pois a donné un discours sur les médailles & gravures antiques, Paris 1579, in-4°. avec figures, livre très-curieux, très-bien imprimé, & d'un auteur qui a le premier rompu la glace sur cette matière. Ce livre estimé n'est pas fort commun; mais il faut prendre garde s'il se trouve à la page 126 une figure du dieu des jardins, qui en a été arrachée dans plusieurs exemplaires.

\* Baudelot de Dorival a mis au jour un livre de l'utilité des voyages, &c. Paris 1686, 2 vol. in-12. avec figures, & Rouen 1727, livre utile, intéressant, & dont on ne peut se passer.

Nous avons indiqué au mot GRAVURE, les ouvrages où l'on enseigne la pratique de cet art: passons aux plus beaux recueils & cabinets de pierres gravées; voici ceux de la plus grande réputation, publiés en Italie.

Agostini (Leonardo); le Gemme, antiche figurate; Colle, annotazioni di Pietro Bellori, in Roma 1657, in-4°. fig. secunda parte in Roma 1669, in-4°. seconde édition, in Roma 1686, 2 v. in-4°. fig. troisième édit. mise en latin par Jacques Gronovius, Amsterdam. 1683, 2 vol. in-4°. & à Francher 1694, 2 vol. in-4°. fig.

1. Léonard Agostini, né à Boccheggiano, dans l'état de Sienne, étoit un connoisseur d'un goût exquis, & il avoit vieilli parmi les artistes; son recueil est excellent, de même que son discours historique qui sert de préliminaire: il fait joindre l'utile à l'agréable, le goût avec l'érudition. Il eut encore l'avantage de trouver un dessinateur & un graveur habile dans la personne de Jean-Baptiste Gallestruzzi, florentin; la 2<sup>me</sup> édition, préférable à la première pour l'ordre qui y a été observé & l'amélioration des discours, lui sera toujours inférieure par rapport aux planches. Il n'est pas inutile d'avertir qu'on a employé dans cette édition deux sortes de papiers, & qu'on doit donner la préférence au plus grand papier, car outre que le petit est fort mauvais, l'impression des planches y est trop-négligée: l'édition de Hol-



lande à les planches gravées assez proprement, mais sans goût.

De la Chausse, *romanum Musæum*, &c. Roma, 1690, in-fol. editio secunda, Roma 1707, in-fol. editio tertia, Roma 1746, 2 vol. in-fol. item en français, Amsterdam 1706, fol. fig.

Michel Ange de la Chausse, parisien, ayant antiquaire, étoit allé assez jeune à Rome, & son caractère, autant que son goût, l'y avoit fixé. Le corps d'antiquités qu'il intitula *Musæum romanum*, est une collection qui réunit les plus singulières antiquités qui se trouvoient dans les cabinets de Rome au tems où l'auteur écrivoit. Les figures sont accompagnées d'explications aussi curieuses qu'instructives. Jamais ouvrage ne fut mieux reçu; Grævius l'inséra tout entier dans son grand recueil des Antiquités romaines. Il fut traduit en français, & imprimé à Amsterdam en 1706; mais l'édition originale fut suivie d'une seconde, à tous égards préférable à la première, pareillement faite à Rome en 1707, & considérablement augmentée par l'auteur même; on en donna tout-à-fuite une troisième édition à Rome en 1746, en 2 vol. in-fol. fort inférieure à la seconde, & dans laquelle le libraire n'a cherché qu'à induire le public en erreur, & à abuser de sa confiance.

La première partie du recueil de M. de la Chausse, comprend une suite assez nombreuse de gravures antiques, qui presque toutes sont des morceaux d'éclat, dont le public n'avoit point encore joui dans aucun ouvrage imprimé.

M. de la Chausse a encore publié à Rome, en 1700, in-4<sup>o</sup>. fig. un recueil de *pierres gravées* antiques, avec ses observations: le choix des *pierres* est fait avec discernement; les explications écrites en italien sont judicieuses & pleines d'érudition; les planches, au nombre de deux cens, gravées par Bartholi, ne sont qu'un trait.

*Musæum florentinum*, cum observ. Ant. Franc. Gori, Florentiæ, 1731, 1732, 2 vol. fol. maj. cum fig. &c.

Qui ne connoît pas le prix de cette rare & immense collection? jusqu'à présent on n'en a vu, je crois, que six volumes, mais c'en est assez pour admirer le plus beau cabinet de *pierres gravées* qu'il y ait au monde. Les deux premiers volumes donnés en 1731 & 1732, contiennent toutes les *pierres gravées* du grand duc, qui méritent quelque considération. Le premier volume contient plus de huit cens *pierres gravées*, qui occupent cent grandes planches; & le second quatre cens dix-huit *pierres gravées*, rangées comme dans le premier sur cent planches; les éditeurs n'ont point craint d'excéder, ni par rapport à la largeur des marges, ni pour la grosseur des caractères, ni dans la disposition des titres: l'épaisseur du papier répond à la grandeur; aucun des ornemens dont on a coutume d'enrichir les livres d'importance, n'ont été épargnés dans celui-ci; en un mot c'est un ouvrage d'apparat, & qui remplit parfaitement les vûes de ceux qui l'ont fait naître; ce livre coûte fort cher, mais aux souscrivans, & pour comble de malheur, la grande inondation de l'Arno, qui a fait périr sur la fin de 1740, une partie de l'édition mise dans le palais Corsini, n'en a pas fait baisser le prix.

10<sup>o</sup>. Des collections de *pierres gravées*. Non-seulement l'antiquité nous fournit des exemples de passions pour les *pierres gravées*, mais elle nous fournit des génies supérieurs, & les plus distingués dans l'état, qui formoient de ces collections. Quels hommes que César & Pompée! Ils aimèrent passionnément l'un & l'autre les *pierres gravées*, & pour montrer l'estime qu'ils en faisoient, ils voulurent que le public fût le dépositaire de leurs cabinets. Pompée mit dans le Capitole les *pierres gravées*, & tous les autres bijoux précieux qu'il avoit enlevés à Mithri-

date; & César consacra dans le temple de Vénus, surnommée *genetrix*, celles qu'il avoit recueillies lui-même avec des dépenses immenses; car personne n'égalait sa magnificence, quand il s'agissoit de choses curieuses. Marcellus, fils d'Octavie, & neveu d'Auguste; déposa son cabinet de *pierres gravées* dans le sanctuaire du temple d'Apollon, sur le mont Palatin. Marcus Scaurus, beau-fils de Sylla, homme vraiment splendide, avoit formé le premier un semblable cabinet dans Rome. Il falloit être bien puissant pour entreprendre alors de ces collections. Le prix des belles *pierres* étoit monté si prodigieusement haut, que de simples particuliers ne pouvoient guère se flatter d'y atteindre. Un réveu considérable suffisoit à peine pour l'achat d'une *pièce* précieuse. Jamais nos curieux, quelques passionnés qu'ils soient, ne pousseront les choses aussi loin que l'ont fait les anciens. Je ne crois pas qu'on rencontre aujourd'hui des gens, qui semblables au sénateur Nonius, prêtèrent l'exil, & même la proscription, à la privation d'une belle bague.

Il est pourtant vrai que depuis le renouvellement des beaux arts, les *pierres gravées* ont été recherchées par les nations polies de l'Europe avec un grand empressement; & ce goût semble même avoir pris de nos jours une nouvelle vigueur. Il n'y a presque point de prince qui ne se fasse honneur d'avoir une suite de *pierres gravées*. Celles du roi & celles de l'impératrice reine de Hongrie, sont considérables. Le recueil de M. le duc d'Orléans est très-beau. On vante en Angleterre les *pierres gravées* recueillies autrefois par le comte d'Arundel, présentement entre les mains de mylady Germain, celles qu'avoit rassemblé mylord Pembroke, & la collection qu'en avoit fait le duc de Devonshire, l'un des plus illustres curieux de ce siècle.

C'est néanmoins l'Italie qui est encore remplie des plus magnifiques cabinets de *pierres gravées*. Celui qui avoit été formé par les princes de la maison Farnèse, a fait un des principaux ornemens du cabinet du roi des deux Siciles; la collection du palais Barberin, tient en ce genre un des premiers rangs dans Rome, qui de même que Florence & Venise, abonde en cabinets particuliers de *pierres gravées*. Mais aucune de ces collections n'égale celle que possédoit le grand duc, qui paroît être la plus singulière & la plus complète qu'on ait encore vû, puisque le marquis Maffei assure qu'elle renferme près de trois mille *pierres gravées*. On fait que les plus remarquables se trouvent dans le *musæum florentinum*; aussi faut-il convenir que les peuples d'Italie sont à la source des belles choses. Fait-on la découverte de quelque rare monument, de ceux d'une ville même, d'un *Herculanum*, par exemple, elle se fait pour eux: ils sont les premiers à en jouir; ils peuvent continuellement étudier l'antique qui est sous leurs yeux; & comme leur goût en devient plus sûr & plus délicat que le nôtre, ils sont aussi généralement plus sensibles que nous aux vraies beautés des ouvrages de l'art.

11<sup>o</sup>. Des belles *pierres gravées*. Pour avoir des *pierres gravées*, exquises en travail, il faut remonter jusqu'au tems des Grecs; ce sont eux qui ont excellé en ce genre, dans la composition, dans la correction du dessin, dans l'expression, dans l'imitation, dans la draperie, en un mot en tout genre. Leur habileté dans la représentation des animaux, est encore supérieure à celle de tous les autres peuples. Ils étoient mieux servis que nous dans leurs modèles, & ils ne faisoient absolument rien sans consulter la nature. Ce que nous disons de leurs ouvrages au sujet de la gravure en creux, doit également s'appliquer aux *pierres gravées* en relief, appelées *camées* ou *camayeux*. Ces deux genres de gravure ont toujours chez les Grecs marché d'un pas égal. Les Etrusques ne les ont point

égaux; & les Romains qui n'avoient point l'idée du beau, leur ont été inférieurs à tous égards. Quoique curieux à l'excès des pierres gravées, quoique soutenus par l'exemple des graveurs grecs qui vivoient parmi eux, ils n'ont eu en ce genre que des ouvriers médiocres de leur nation, & la nature leur a été ingrate. Les arts illustroient en Grèce ceux qui les pratiquoient avec succès; les Romains au contraire n'employoient à leurs sculptures que des esclaves ou des gens du commun.

12°. De la plus belle pierre gravée connue. La plus belle pierre gravée sortie des mains des Grecs, & qui nous est restée, est je pense la cornaline, connue sous le nom de *cachet de Michel-Ange*. C'est le plus beau morceau du cabinet du roi de France, & peut-être du monde. On dit qu'un orfèvre de Bologne en Italie, nommé *Augustin Tassi*, l'eut après la mort de Michel-Ange, & la vendit à la femme d'un intendant de la maison des Médicis. Le sieur de Bagarris qui a été garde du cabinet des antiques d'Henri III. l'acheta huit cens écus, au commencement du dernier siècle, des héritiers de cette dame qui étoient de Nemours: le sieur Lauthier le pere l'eut après la mort de ces antiquaires; & ce sont les enfans dudit sieur Lauthier, qui l'ont vendue à Louis XIV. Voyez *CACHET de Michel-Ange*.

13°. Des pierres gravées de l'ancienne Rome. Il semble par ce que nous avons remarqué tout-à-l'heure, qu'il y avoit parmi les Romains une sorte d'insuffisance pour la culture des arts. J'ajoute, que ce n'est pas la seule nation qui pour avoir possédé les plus belles choses, & les avoir en apparence aimées avec passion, n'a pu fournir ni grands peintres, ni grands sculpteurs. Je n'ai plus qu'un mot à dire au sujet de certaines gravures sur le cristal par les modernes.

14°. Des gravures des modernes sur le cristal en particulier. Les graveurs modernes ont gravé en creux sur des tables de cristal, d'assez grandes ordonnances d'après les dessins des Peintres, & l'on enchâssoit ensuite ces gravures dans des ouvrages d'orfèvrerie, pour y tenir lieu de bas-reliefs.

Il faut lire, dans le Vafari, les descriptions qu'il fait d'un grand nombre de ces gravures, qui enrichissoient des croix & des chandeliers destinés pour des chapelles, & de petits coffres propres à fermer des bijoux. Valerio Vicentini en avoit exécuté un qui étoit entièrement de cristal, & où il avoit représenté des sujets tirés de l'histoire de la passion de Notre-Seigneur. Clément VII. en fit présent à François I. lors de l'entrevue qu'il eut avec ce prince à Marseille, à l'occasion du mariage de Catherine de Médicis, sa niece; & c'étoit, au rapport du Vafari, un morceau unique & sans prix. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

PIERRE GRAVÉE faïence, (*Gravure.*) Voici la manipulation usitée pour faire des pierres gravées faïences. On prend du blanc qui se trouve chez les Epiciers-Droguistes en gros pains, qu'ils appellent *blanc d'Espagne* ou de Rouen (*Voyez BLANC*, couleur en Peinture); on l'humecte avec de l'eau, & on le paitrit pour le former en gâteau, à-peu-près de la consistance que se trouve la mie de pain frais lorsqu'on la paitrit entre les doigts; on emplit de ce blanc humecté un anneau de fer de deux ou trois lignes d'épaisseur, & du diamètre qui convient à la pierre que l'on veut mouler; si l'on ne veut pas faire forger des anneaux de fer exprès, ceux qui se trouvent tout faits dans les ciseaux y sont très-propres, on n'a besoin que de les en détacher avec la lime. On emplit l'anneau de cette pâte dans lequel on la presse avec le doigt; on met ensuite dessus une couche de tripoli en poudre sèche, au-moins assez épaisse pour suffire au relief que l'on veut tirer. On se sert pour cela d'un couteau à couleuvre, pareil à ceux des Peintres; on presse légèrement le tripoli avec le couteau, & on

met dessus, du côté de la gravure, la pierre que l'on veut mouler, sur laquelle on appuie fortement avec le pouce, ou pour mieux faire encore, avec un morceau de bois tel que le manche d'un outil.

Il est essentiel alors de soulever un peu tout de suite la pierre par un coin, avec la pointe d'une aiguille enchâssée dans un petit manche de bois; & après l'avoir laissée encore un instant, on la fera sauter totalement de dessus son empreinte avec la pointe de l'aiguille, ou on l'en détachera en prenant le moule avec les deux doigts, & en le renversant brusquement. Il faut beaucoup d'adresse & d'usage pour bien faire cette dernière opération. Si la pierre ne reste pas assez long-tems sur le moule après avoir appuyé dessus, & qu'on vienne à l'en faire sauter avant que l'humidité de la pâte du blanc d'Espagne ait atteint la surface du tripoli, le renversement de la pierre causera du dérangement dans l'empreinte. Si la pierre reste trop long-tems sur le moule après avoir appuyé dessus, l'humidité de la pâte du blanc d'Espagne gagne tout-à-fait les creux de la gravure, dans lesquels il reste infailliblement des parties du tripoli. Il faut donc pour réussir que le renversement de la pierre se fasse dans le moment où l'humidité de la pâte du blanc d'Espagne vient d'atteindre la surface du tripoli, qui touche à toute la surface de la gravure de la pierre que l'on veut mouler.

Si l'on ne saïsit pas ce moment, on manque une infinité d'empreintes; il y a même des pierres que la profondeur de la gravure rend si difficiles à cet égard, qu'on est obligé, après les avoir imprimées sur le tripoli, de les laisser en cet état jusqu'à ce que le tout soit parfaitement sec, avant de tenter de séparer la pierre de l'empreinte: quoique cette pratique soit plus sûre, il faut cependant convenir qu'elle ne laisse pas l'empreinte aussi parfaite que l'autre quand elle est bien exécutée.

Le choix du tripoli est encore une chose de la dernière importance. M. Homberg, dans le mémoire qu'il a donné parmi ceux de l'Académie des Sciences en 1712, veut que l'on se serve de tripoli de Venise qui est ordinairement jaune; mais il s'en trouve en France de rougeâtre qui fait le même effet: il faut seulement le choisir tendre & doux au toucher comme du velours, en rejetant tout celui qui seroit dur & qui contiendrait du sable. Il ne faut pas tenter d'en ôter le sable par les lavages, on ôteroit en même tems une onctuosité qui fait que lorsqu'on le presse ses parties se joignent & se collent ensemble, & par ce moyen en font une surface aussi polie que celle du corps avec lequel on le presse. Il faut donc se contenter, après avoir passé le tripoli par un tamis de soie très-fin, de le broyer encore dans un mortier de verre ou de porcelaine avec un pilon de verre, sans le mouiller.

Le renversement de la pierre que l'on vient d'imprimer étant fait, il faut en considérer attentivement la gravure, pour voir s'il n'y seroit pas resté quelques petites parties du tripoli; dans lequel cas, comme ces parties manqueraient à l'empreinte, il faut recommencer l'opération en remettant de nouveau blanc d'Espagne dans l'anneau & de nouveau tripoli dessus.

Lorsque l'on est content de l'empreinte, on la met à sécher; & quand elle est parfaitement sèche, on peut avec un canif égaliser un peu le tripoli qui débordé l'empreinte, en prenant bien garde qu'il n'en tombe pas sur l'empreinte.

Lorsqu'on sera assuré que l'empreinte est bien faite & le moule bien sec, on choisira le morceau de verre ou de composition sur lequel on veut tirer l'empreinte; plus les verres seront durs à fondre, plus le poli de l'empreinte sera beau. On taillera le morceau de verre de la grandeur convenable en l'égru-

geant



geant avec de petites pincées, & on le posera sur le moule, en sorte que le verre ne touche en aucun endroit la figure imprimée, qu'il pourroit gâter par son poids.

On aura un petit fourneau pareil à ceux dont se servent les peintres en émail (*Voyez ÉMAIL*), dans lequel il y aura une moufle; on aura eu soin de remplir ce fourneau de charbon de bois, de façon que la moufle en soit environnée dessus, dessous, & par ses côtés. Lorsque le charbon sera bien allumé & la moufle très-rouge, on mettra le moule, garni du morceau de verre sur lequel on veut tirer l'impression, sur une plaque de tôle, & on l'approchera ainsi par degrés de l'entrée de la moufle, au fond de laquelle on le portera tout-à-fait lorsqu'on le jugera assez chaud pour que la grande chaleur ne fasse pas casser le morceau de verre; on bouchera alors l'entrée de la moufle avec un gros charbon rouge, de façon cependant qu'il se trouve un petit intervalle par lequel on puisse observer le verre. Lorsque le verre paroîtra luisant, & que ses angles commenceront à s'émousser, on retirera d'une main avec des pincettes la plaque de tôle; & avec l'autre main, sur le bord même du fourneau, sans perdre de tems on pressera fortement le verre avec un morceau de fer plat que l'on aura tenu chaud.

L'impression étant finie, on laissera le tout à l'entrée du fourneau, afin que le verre refroidisse par degrés, sans quoi il seroit sujet à casser.

Si l'on veut copier en creux une pierre qui est en relief, ou en relief une pierre qui est en creux; il faut en prendre une empreinte exacte avec de la cire d'Espagne, ou avec du soufre fondu avec un peu de minium. Il faut abattre avec un canif & une lime ce qui aura débordé l'empreinte, & on se servira de cette empreinte de cire d'Espagne ou de soufre pour imprimer sur le tripoli.

Comme par le procédé que l'on vient de donner, on voit que l'on ne peut avoir que des pierres d'une couleur, on va donner celui qu'il faut suivre pour imiter les variétés & les différens accidens que l'on voit dans les camées.

Les agates onix dont on forme les camées, étant composées de couches de différentes couleurs, & n'étant point transparentes, on a pris pour les imiter des morceaux du verre coloré dont on se servoit pour composer les vitres des églises; on a rendu ces verres opaques en les stratifiant dans un creuset avec de la chaux éteinte à l'air, du plâtre, ou du blanc d'Espagne, c'est à dire, en mettant alternativement un lit de chaux ou de plâtre, & un lit de verre. En exposant ce creuset au feu augmenté par degrés pendant trois heures, & finissant par un feu assez fort, ces verres deviennent opaques en conservant leurs couleurs; & ceux qui n'en avoient point deviennent d'un blanc de lait comme l'émail ou la porcelaine.

Si le feu a été bien ménagé dans le commencement, & qu'on ne l'ait point poussé trop fort sur la fin, ces verres opaques sont encore susceptibles d'entrer en fonte à un plus grand feu; on peut donc souder les uns sur les autres ceux de différentes couleurs, & par ce moyen imiter les lits de différentes couleurs que l'on rencontre dans les agates onix. On rencontre même dans les vitrages peints des anciennes églises, des morceaux de verres dans lesquels la couleur n'a pénétré que la moitié de leur épaisseur; les pourpres ou couleur de vinaigre sont tous dans ce cas ainsi que plusieurs bleus. Lorsque ces verres sont devenus opaques, ainsi qu'on l'a dit, la partie qui n'a point été pénétrée de la couleur, se trouve blanche & forme avec celle qui étoit colorée deux lits différens, comme on en voit dans les agates onix: lorsqu'on ne veut point souder ensemble les verres de différentes couleurs, il faut travailler sur ceux-là. Avant que de se servir de ces verres qui ont des couches de différen-

Tome XII.

tes couleurs, il faut les faire passer sur la roue du lapidaire, & manger de la surface blanche qui est destinée à représenter les figures du relief du camée, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une épaisseur plus mince, s'il est possible, qu'une feuille de papier.

On pose ce verre du côté de la surface blanche que l'on a rendue si mince, sur le modèle dans lequel est l'empreinte de la gravure qu'on veut imiter; on le fait chauffer dans la moufle, & on l'imprime de la manière que l'on a dit ci-devant.

Les verres que l'on a rendus opaques, en suivant le procédé ci-dessus, étant alors susceptibles d'être travaillés au touret, on y applique la pierre dont on vient de parler, & avec les mêmes outils dont on se sert pour la gravure en pierres fines, on enlève aisément tout le blanc du champ qui débordé le relief, & les figures paroissent alors isolées sur un champ d'une couleur différente comme dans les camées.

Si l'on ne vouloit imiter qu'une simple tête, qui ne fût pas trop difficile à chanterner, on pourroit se contenter, après avoir moulé cette tête, de l'imprimer ensuite sur un morceau de verre opaque blanc. On seroit ensuite passer ce verre imprimé sur la roue du lapidaire, & on l'useroit par derrière avec de l'émeril & de l'eau, jusqu'à ce que toute la partie qui fait un champ à la tête, se trouvât détruite, & qu'il ne restât absolument que le relief. S'il se trouve après cette opération qu'il soit encore demeuré quelque petite partie du champ, on l'enlève avec la lime ou avec la pointe des ciseaux; on applique cette tête ainsi découpée avec soin sur un morceau de verre opaque d'une couleur différente; on l'y colle avec de la gomme; & quand elle y est bien adhérente, on pose le verre du côté de la tête sur un moule garni de tripoli, & on l'y presse comme si on l'y vouloit mouler: mais au lieu de l'en retirer, comme on fait quand on prend une empreinte, on laisse sécher le moule toujours couvert de son morceau de verre; & lorsqu'il est sec, on l'enfourne sous la moufle, & on le presse avec la spatule de fer lorsqu'il est en fusion, ainsi qu'il a été expliqué ci-devant. La gomme qui attachoit la tête sur le fond se brûle; ainsi les deux morceaux de verre, celui qui forme le relief & celui qui lui doit servir de champ, n'étant plus séparés, s'unissent étroitement en se fondant, sans qu'on puisse craindre que dans cette fonte le relief puisse souffrir la moindre altération, puisque le tripoli, en l'enveloppant de toutes parts, lui sert comme d'une chape, & ne lui permet pas de s'écarter. Si on vouloit que quelques parties du relief, comme les cheveux, fussent d'une couleur différente, il suffit d'y mettre au bout d'un tube de verre un atome d'une dissolution d'argent par l'esprit de nitre, & faire ensuite chauffer la pierre sous la moufle, jusqu'à ce qu'elle soit très-chaude sans rougir. Il faut seulement prendre garde que la vapeur de l'esprit de nitre ne colore le reste de la figure.

Les verres tirés des anciens vitrages peints des églises, sont ce qu'il y a de meilleur pour faire ces espèces de camées: il est vrai qu'ils ont besoin d'un très-grand feu pour les mettre en fonte quand ils ont été rendus opaques, comme on l'a dit; mais ils prennent un très-beau poli, & ne sont pas plus susceptibles d'être rayés que les véritables agates.

**PIERRES PRÉCIEUSES**, (*Hist. nat. Mineral.*) C'est ainsi que l'on nomme des pierres à qui leur dureté, leur transparence, leur éclat, leurs couleurs & leur rareté ont fait attacher un prix considérable dans le commerce; c'est suivant toutes ces circonstances que l'on a assigné divers rangs aux pierres précieuses.

Les vraies pierres précieuses doivent avoir de la transparence & de la dureté; c'est sur-tout par cette dernière qualité qu'elles diffèrent du crystal. Cette dureté suppose des parties plus denses & plus rapprochées, ce qui doit produire nécessairement un plus

FFFF

grand poids sous un même volume. L'homogénéité des parties doit encore produire dans les *pierrés précieuses* la transparence & l'éclat : c'est ce qu'on appelle *eau en langage de lapidaire* ; & c'est le plus ou le moins de transparence ou de netteté de ces *pierrés* qui avec leur dureté augmente ou diminue considérablement le prix qu'on y attache.

Les vraies *pierrés précieuses* sont le diamant, le rubis, le saphire, la topase, l'émeraude ; la chrysolite, l'améthyste, l'hyacinthe, le péridot, le grenat, le berille ou aigue-marine. Voyez ces différents articles.

Toutes ces *pierrés* se trouvent ou dans le sein de la terre, ou dans le lit de quelques rivières, au sable desquelles elles sont mêlées ; elles ne peuvent pour l'ordinaire être reconnues que par ceux qui sont habitués à les chercher. C'est sur-tout dans les Indes orientales que l'on trouve les *pierrés précieuses* les plus dures & les plus estimées ; les îles de Bornéo, les royaumes de Bengale, de Golconde, de Visapour & de Pégû, ainsi que l'île de Ceylan, en fournissent assez abondamment. Quant à celles que l'on trouve dans les autres parties du monde, elles n'ont communément ni la dureté, ni l'éclat, ni la transparence des *pierrés précieuses* qui viennent de l'orient. C'est-là ce qui a donné lieu à la distinction que font les Jouailliers & les Lapidaires de ces *pierrés* en *orientales* & en *occidentales* ; distinction qui n'est fondée que sur leur plus ou moins de dureté. Ainsi quand un lapidaire dit qu'une *pierré précieuse est orientale*, il ne faut point imaginer pour cela qu'elles viennent réellement d'orient, mais il faut entendre par-là que sa dureté est la même que celle des *pierrés* de la même nature qui viennent de ces climats. Cette observation est d'autant plus vraie, qu'il s'est trouvé en Europe même & dans l'Amérique, des *pierrés précieuses* qui avoient la dureté & l'éclat de celles des Indes orientales.

Il est très-difficile de rendre raison pourquoi les Indes sont plus disposées que d'autres pays à produire des *pierrés précieuses* ; il paroît en général que les climats les plus chauds sont plus propres à leur formation que les autres, soit que la chaleur du soleil y contribue, soit que la nature du terrain y soit plus appropriée, & les fucs lapidifiques plus atténués & plus élaborés. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que toutes les *pierrés précieuses* ont la même origine que les cristaux ; lorsqu'on les trouve dans leurs matrices ou minieres, elles affectent toujours une figure régulière & déterminée qui varie, étant tantôt prismatiques, tantôt cubiques, tantôt en rhomboïde, &c.

A l'égard des *pierrés précieuses* qui se trouvent dans le lit des rivières, & mêlées dans le sein de la terre avec le sable, on sent aisément que ce n'est point-là le lieu de leur formation ; ces *pierrés* qui sont roulées & arrondies comme les cailloux ordinaires, doivent avoir été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux, qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naissance. On a remarqué que c'est à la suite des fortes pluies que l'on trouve plus communément les *pierrés précieuses*, les topases & les grenats dans le lit des rivières de l'île de Ceylan. On assure qu'il se trouve en Bohême des cailloux au centre desquels on voit des rubis lorsqu'on vient à les casser. Ce fait prouve que ces rubis ne sont autre chose que la matière la plus épurée de ces cailloux qui s'est rassemblée à leur centre.

Les *pierrés précieuses* varient pour la couleur ; les rubis sont rouges, les topases sont jaunes, les émeraudes sont vertes, les saphirs sont bleus, &c. L'on ne peut douter que ces différentes couleurs ne soient dues aux métaux, qui seuls dans le regne minéral ont la propriété de colorer. Comme ces substances sont différentes de celles qui constituent les *pierrés précieuses*, il n'est point surprenant que les *pierrés* colorées n'aient point communément la même dureté

que le diamant, qui est pur, transparent, & composé de parties purement homogènes.

Une des choses qui contribuent le plus au prix des *pierrés précieuses*, c'est leur grandeur. En effet, si ces *pierrés* sont rares par elles-mêmes ; celles qui sont d'une certaine grandeur sont moins communes encore. On pourroit en rendre une raison assez naturelle, en disant que les *pierrés précieuses* sont pour ainsi dire l'extrait ou l'essence d'une grande masse de matière lapidifique, dont la partie la plus pure & la plus parfaite ne peut former qu'un très-petit volume lorsqu'elle a été concentrée & rapprochée par l'évaporation insensible qui lui a donné la consistance d'une *pierré*.

Le grand prix des *pierrés précieuses* n'avoit point permis jusqu'à-présent aux Chimistes d'en tenter les analyses par le moyen du feu : une entreprise si coûteuse étoit réservée à des souverains ; elle a été tentée à Vienne depuis quelques années, par l'empereur François I. actuellement régnant, dont le goût pour le progrès des Sciences est connu de tout le monde. Par les ordres de ce prince on mit plusieurs diamans & rubis dans des creusets terminés en pointe, que l'on eut soin de lutter avec beaucoup d'exactitude ; on les tint au degré de feu le plus violent pendant vingt-quatre heures ; au bout de ce tems, lorsqu'on vint à ouvrir les creusets, on vit avec surprise que les diamans étoient totalement disparus, au point de n'en retrouver aucuns vestiges. Quant aux rubis, on les retrouva tels qu'on les avoit mis ; ils n'avoient éprouvé aucune altération : sur quoi on exposa encore un rubis pendant trois fois vingt-quatre heures au feu le plus violent, qui n'y produisit pas plus d'effet que la première fois ; il sortit de cette épreuve sans avoir rien perdu ni de sa couleur, ni de son poids, ni de son poli.

L'empereur a fait faire la même expérience de la même façon, sur plus de vingt *pierrés précieuses* de différentes espèces ; de deux heures en deux heures on en retiroit une du feu, afin de voir les différents changemens qu'elles pouvoient successivement éprouver. Peu-à-peu le diamant perdoit son poli, devenoit feuilleté, & enfin disparoissoit totalement ; l'émeraude étoit entrée en fusion, & s'étoit attachée au fond du creuset ; quelques autres *pierrés* s'étoient calcinées, & d'autres étoient demeurées intactes. Avant de faire ces expériences, on avoit eu la précaution de prendre des empreintes exactes de toutes ces *pierrés*, afin de voir les altérations qu'elles éprouveroient.

Le grand duc de Toscane avoit déjà antérieurement fait faire des expériences sur la plupart des *pierrés précieuses*, en les exposant au foyer d'un miroir ardent de Tichirnhafen. Ces opérations peuvent servir de confirmation à celles qui ont été rapportées ci-dessus faites au feu ordinaire. On trouva donc que le diamant résistoit moins à l'action du feu solaire que toutes les autres *pierrés précieuses* ; il commençoit toujours par perdre son poli, son éclat & sa transparence ; il devenoit ensuite blanc & d'une couleur d'opale ; il se gerçoit & se mettoit en éclats, & en petites molécules triangulaires, qui s'écrasoient sous la lame d'un couteau, & se réduisoient en une poudre dont les parties étoient imperceptibles, & qui considérées au microscope avoient la couleur de la poudre de la nacre de perle. Tous les diamans subissoient ces mêmes changemens, les uns plutôt, les autres un peu plus tard.

Enfin on essaya de joindre au diamant différents fondans ; on commença par du verre, qui ne tarda point à entrer en fusion au miroir ardent, mais le diamant nageoit à sa surface, sans faire aucune union avec lui ; on chercha à l'enfoncer dans la matière fondue, mais ce fut inutilement : le diamant diminua



peu-à-peu, & se dissipa à la fin comme dans les expériences dans lesquelles on n'avoit point employé de verre.

On ne réussit pas mieux à faire entrer le diamant en fusion, en le mêlant soit avec de la fritte de verre, soit avec du sel de tartre, soit avec du soufre, soit avec du plomb ; il repoussa constamment tous ces fondans ; il ne fit non plus aucune union ni avec les métaux, ni avec les pierres, de quelque nature qu'elles fussent, ni avec le vitriol, l'alun, le nitre, le sel ammoniac ; en un mot, jamais le diamant ne marqua la moindre disposition à entrer en fusion.

Le rubis résista beaucoup mieux que le diamant à l'action du feu folaire, qui ne fit que changer sa couleur & le ramollir, sans lui rien faire perdre de son poids. On trouvera ces expériences à l'article RUBIS.

Des émeraudes exposées à cette même chaleur, ne tardèrent pas à entrer en fusion ; elles commencèrent par devenir blanches, & par former des bulles ; la couleur & la transparence disparurent, & ces pierres passèrent par différentes nuances, suivant le tems qu'elles furent exposées à l'action du feu. Ces pierres deviennent par-là très-caillantes & très-tendres, au point de pouvoir en détacher des parties avec l'ongle. Voyez *giornale de letterati d'Italia*, tom. IX. (—)

PIERRES PUANTES, lapides fatidi, lapis fuillus, lapis felinus, (Hist. nat. Minéralog.) On a donné ces différens noms à des pierres qui répandent une odeur désagréable qu'elles ont contractée dans le sein de la terre ; cette odeur varie en raison des différentes substances qui l'ont occasionnée. En Suède, dans la province d'Åland, on trouve une pierre à chaux qui a une odeur très-forte d'urine de chat ; on a quelquefois trouvé des empreintes d'insectes sur ces pierres. En Westphalie, aux environs d'Hildesheim, on a trouvé de la pierre qui sentoit la corne brûlée. Près de Wigerdorf, dans le comté de Hohnstein en Thuringe, on trouve une espèce de schiste ou de pierre feuilletée grise, très-poreuse, qui frottée avec une autre pierre, répand une odeur semblable à celle de la fiente de porc. Près du couvent d'Issfeld, qui est aux environs de Nordhausen, près du Hartz, on rencontre une montagne qui n'est composée que d'une pierre très-puante, dont on se sert comme de castine ou de fondant dans les forges du voisinage, où elle facilite la fusion de la mine de fer. Voyez Bruckmann, *epistol. itineraria*, centur. ij. epist. 13.

On a trouvé près de Villers-Cotterets une pierre calcaire d'un blanc sale, qui lorsqu'on la frotte répand une odeur d'urine de chat. Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui se font communiquées à ces sortes de pierres, viennent de substances animales ou végétales qui sont entrées en putréfaction ; quelques-unes mêmes peuvent venir des bitumes & matières inflammables qui se trouvent dans le sein de la terre. Voyez ODORANTES, pierres. (—)

GRAVURE, auteurs sur l'art de la Gravure. Pomponii Gaurici neapolitani de sculptura, seu statuaria, libellus, Florentiæ 1504, in-8°. Item (secunda editio emendatior, curante Cornelio Graphico), Antuerpiæ 1523, in-8°. Le même ouvrage dans le tom. IX. du recueil des antiquités grecques.

Aldus Manutius de cælaturâ & picturâ veterum, dans le tom. IX. du recueil des antiquités grecques.

Ludovici Demontioffii Gallus Romæ hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur. Romæ 1585, in-4°. cum fig. Item. La partie de cet ouvrage qui traite des Arts ayant le Dessin pour objet, à la suite de la *distylitheca* de Goriæ ; & dans le tom. IX. de la collection des antiquités grecques, sous ce titre : Lud. Demontioffii de veterum sculpturâ, cælaturâ gemmarum, sculpturâ & picturâ, libri duo.

Julii Casarii Bullengeri de picturâ, plastice, & statuarîâ, libri duo. Lugduni 1627, in-8°. & dans le Tom. XII.

tom. IX. du recueil des antiquités grecques.

De la gravure sur les pierres précieuses & sur les cristaux, chap. viij. du liv. II. des principes de l'Architecture, de la Sculpture & de la Peinture, par André Félibien ; seconde édition augmentée. Paris 1690, in-4°.

De modo calandi gemmas, chap. xxvij. du livre intitulé : *Dissertatio Glyptographica*. Romæ 1739, in-4°.

Manière de copier sur le verre les pierres gravées, par Guillaume Homberg, dans les *mémoires de l'académie royale des Sciences*, année 1712. Paris, in-4°.

Vie des Graveurs. Vafari Giorgio nous a donné les vies des illustres peintres, graveurs & architectes, à Boulogne 1647, trois volumes in-4°. On en trouvera la suite dans un ouvrage du chevalier Vettori, dans une *dissertation latine sur les pierres gravées*. A Rome 1739, in-4°.

Nous avons quantité de cabinets de pierres gravées, publiées en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, & en France.

Gaurici (Pomponii, &c.), Pomponio Gaurico, né à Gifoni, bourg dans le royaume de Naples, avoit écrit ce traité sur la Sculpture, dont la première édition est de Florence 1504. Quoiqu'il dise qu'il manioit lui-même le ciseau, il paroît qu'il le manioit tort mal. Son livre mis en dialogue est aussi inutile que mal écrit.

Minutius Albus, &c. Son livre ne peut intéresser tout au plus que des grammairiens.

Bullengerii (Julii Casarii, &c.) Ce qui a été dit par le jésuite Jules-César Boulenger, dans son traité sur la peinture & la sculpture des anciens, est encore beaucoup plus superficiel.

Demontioffii (Ludovici) ; Louis de Monjosieu, loué dans M. de Thou, étoit un habile antiquaire ; & à l'occasion de la Sculpture, il parla des pierres gravées ; mais il n'a presque fait que transcrire à la fin de sa *dissertation latine sur la sculpture des anciens*, le peu de chose qu'il avoit lu dans Plinè concernant l'art de la gravure en pierres fines.

Si tous ces auteurs avoient eu bien sérieusement le dessein d'instruire, ils devoient s'en rapporter moins à leurs propres lumières, & consulter davantage les gens de l'art ; ils se seroient exprimés plus pertinemment. C'est le parti sage qu'ont pris M. Félibien & M. le chevalier Vettori, & qui leur a réussi lorsqu'ils nous ont exposé sous les yeux toutes les différentes opérations manuelles de la gravure en pierres fines ; le premier dans ses *principes des Arts*, & le second dans une *dissertation sur les pierres gravées*, dont j'aurai occasion de parler plus d'une fois. On peut aussi se fier à M. Homberg, quand on voudra faire des copies sur verre des pierres gravées. La méthode qu'il enseigne dans un *mémoire* qui fait partie de ceux de l'académie royale des Sciences, est fondée sur l'expérience ; le savant académicien ne rapporte rien qu'il n'ait pratiqué lui-même.

Taille du DIAMANT, (Art du Lapidaire.) La taille du diamant est le poli, le brillant & la forme qu'on donne aux diamans bruts par le secours de l'art.

C'est une découverte moderne, qui n'est point le produit de la recherche des gens qu'on nomme dans le monde gens d'esprit, ni même des philosophes spéculatifs. Ce n'est pas à eux que nous en sommes redevables, non plus que des inventions les plus étonnantes ; mais au pur hasard, à un instinct mécanique, à la patience, au travail & à ses ressources. Nous indiquerons bientôt d'après M. Mariette, la manière dont cette découverte a été faite il n'y a pas encore 300 ans, suivie & conduite au point de perfection où elle est aujourd'hui. L'Encyclopédie, s'il m'est permis de répéter ici les paroles des éditeurs de cet ouvrage : « L'Encyclopédie fera l'histoire des richesses » de notre siècle en ce genre ; elle la fera & à ce sie-

» cle qui l'ignore, & aux siècles à venir qu'elle mettra sur la voie pour aller plus loin. Les découvertes dans les arts n'auront plus à craindre de se perdre dans l'oubli ».

Personne n'ignore que le diamant est la plus compacte, & par conséquent la plus dure de toutes les productions de la nature. Il entame tous les autres corps, & ne peut l'être que par lui-même ; & s'il a sur eux de l'avantage, il en est redevable à cette extrême dureté, puisque c'est elle qui lui procure ce feu étincelant dont il paroît pénétré. Le diamant se tire de la mine ordinairement brut, & ressemble alors à un simple caillou ; on n'en rencontre point communément auxquels la nature ait elle-même donné la taille, c'est-à-dire qui soient polis, que la nature y ait concouru, & dont les faces soient régulièrement formées ; mais il s'en présente cependant quelquefois où la taille paroît indiquée, & qui ayant roulé parmi les sables dans le lit des rivières rapides, se trouvent polis naturellement, & tout-à-fait transparents : quelques-uns mêmes sont facetés. Ces sortes de diamans bruts se nomment *bruts ingénus* ; & lorsque leur figure est pyramidale & se termine en pointe, on les appelle *pointes naïves*.

Il n'y a pas d'apparence que les anciens aient reconnu & recherché d'autres diamans que ces derniers ; les quatre qui enrichissent l'agraphe du manteau royal de Charlemagne, qu'on conserve au trésor de S. Denis, ne font que ces *pointes naïves*. Tout imparfaits qu'étoient les diamans que la nature avoit ainsi formés, on ne laissa pas de les regarder comme ce qu'elle offroit de plus rare ; & Pline, l. XXXVII. ch. iv. remarque que pendant long-tems il n'appartint qu'aux rois, & même aux plus puissans, d'en posséder quelqu'un. On soupçonnoit Agrippa dernier roi des Juifs, d'entretenir un commerce incestueux avec Bérénice sa sœur ; & le précieux diamant qu'il mit au doigt de cette princesse, réalisa presque ces soupçons (*Voyez Juvenal, Satyre vi. vers 155.*), tant on avoit conçu une haute idée de cette pierre inestimable ! Je laisse à penser de quel œil les Romains auroient regardé nos *diamans brillans*, eux dont la magnificence alloit jusqu'à la prodigalité la plus outrée, quand il s'agissoit de satisfaire leur luxe.

Pline nous débite que pour avoir de la poudre de diamant, dont les Graveurs se servent lorsqu'ils gravent les autres pierres fines, on fait tremper le diamant dans du sang de bouc tout chaud, & que devant par ce moyen plus tendre, la pierre se réduit aisément en petits éclats, & se divise même en portions si menues, que l'œil peut à peine les discerner. Quoique rien ne soit plus ridicule que ce conte du naturaliste romain, on apperçoit néanmoins au-travers de son récit fabuleux, que les anciens broyoient comme nous le diamant ; & sans doute que ceux qui en avoient le secret, & qui faisoient négoce de poudre de diamant, n'avoient inventé un pareil mensonge qu'afin de donner le change, & demeurer plus sûrement en possession d'un commerce qui auroit cessé de leur être lucratif s'il eût été partagé.

Ce qui doit paroître assez surprenant, c'est que les anciens ayant reconnu dans le diamant la force d'entamer toutes les autres pierres fines sans exception, ils n'aient pas apperçu qu'il faisoit le même effet sur lui-même : cela les conduisoit tout naturellement à la taille de cette pierre précieuse, pour peu qu'ils y eussent fait attention. Mais c'est le sort de toutes les découvertes, que plus on semble prêt de les faire, plus on en est éloigné ; ce n'est presque toujours que le hasard qui en décide.

La taille du diamant, comme je l'ai dit ci-dessus, ne doit elle-même son origine qu'à un coup de hasard. Louis de Berquen, natif de Bruges, qui le premier la mit en pratique, il n'y a pas trois siècles (en

1476), étoit un jeune homme qui sortoit à peine des classes ; & qui né dans une famille noble, n'étoit nullement initié dans l'art du lapidaire. Il avoit éprouvé que deux diamans s'entamoient si on les frotoit un peu fortement l'un contre l'autre ; il n'en fallut pas davantage pour faire naître dans un sujet industrieux & capable de méditation, des idées plus étendues. Il prit deux diamans bruts, les monta sur le ciment, & les égrifant l'un contre l'autre, il parvint à y former des facettes assez régulières ; après quoi à l'aide de certaine route de fer qu'il avoit imaginée, & de la poudre qui étoit tombée de ces mêmes diamans en les égrifant, & qu'il avoit eu soin de recueillir, il acheva en promenant ces diamans sur cette poudre, de leur donner un entier poliment. On vit paroître pour lors le premier diamant devenu régulier, poli & brillant par le secours de l'art ; mais qui n'eut pour cette fois d'autre forme qu'une pointe naïve. *Voyez les merveilles des Indes*, par Robert de Berquen son petit-fils.

C'en étoit assez pour une première tentative ; il suffisoit d'avoir pu réduire le diamant à recevoir une forme & un poliment, sans lequel il continuoient de ne faire aucun effet, de n'avoir ni jeu ni brillant, & demeurait une pierre morte & absolument inutile. Le premier essai eut les suites les plus heureuses ; à l'exception d'un très-petit nombre de diamans revêches, auxquels on a donné le nom de *diamans de nature*, & qui quelquel'effort qu'on fasse, ne peuvent point acquiescer le poliment dans certaines parties, ce qui vient de ce que le fil en est tortueux, tous les autres diamans se sont prêtés à l'art du lapidaire, qui s'y est pris de différentes façons pour donner la taille, suivant que la forme du diamant brut le permettoit & le demandoit.

On est aux Indes dans cette persuasion, qu'il est important de ne rien perdre d'un diamant, & l'on y est moins curieux en le taillant de lui faire prendre une forme régulière, que de le conserver dans toute son étendue. Les pierres qu'on reçoit toutes taillées de ce pays-là, ont presque toujours des formes bizarres, parce que le lapidaire indien s'est réglé pour le nombre & l'arrangement de ses facettes, sur la forme naturelle du diamant brut, & qu'il en a suivi scrupuleusement le contour. Le plus grand diamant du grand-mogol, qui est une rose, présente une infinité de facettes toutes extrêmement inégales. Notre goût est sur cela fort différent ; il ne souffre point de ces figures baroques, & comme il veut du régulier, celui qui taille un diamant brut tâche, autant qu'il est possible, de donner une forme aimable à la pierre qu'on lui a mise entre les mains. Je vais décrire les différentes espèces de taille qui se pratiquent le plus fréquemment en Europe.

Lorsque la pierre s'étend en superficie, sans être épaisse, on se contente d'en dresser les deux principales faces, & l'on en abat les côtés ou tranches en talus, ou pour me servir des termes de l'art, on y forme sur chaque côté un *biseau*. Ces diamans ont assez souvent la figure d'un carré parfait, ou d'un carré long ; on en voit aussi de taillés à pans : & quelle que soit leur forme, on les appelle *pierres taillées en table*, ou *pierres foibles*. Ceux qui ont commencé à tailler les diamans, leur ont souvent donné cette taille.

Les diamans nommés *pierres épaisses*, sont taillés en-dessus comme les pierres foibles, c'est-à-dire que la partie qui doit se présenter, lorsque le diamant sera mis en œuvre, est en *table* ; mais il n'en est pas ainsi de la face opposée, au-lieu d'être plate elle est en *cuisse*, ayant à-peu-près le double d'épaisseur de la partie supérieure, & formant un prisme régulier. C'est encore ainsi qu'étoient taillés dans les commencemens



presque tous les diamans, pour peu qu'ils eussent d'épaisseur.

Mais depuis qu'on a perfectionné l'art de la taille, on ne forme plus guère les diamans autrement qu'en *rose*, ou en *brillant*. La première de ces deux espèces de taille est assez ancienne parmi nous, & elle est presque la seule qui soit admise chez les Orientaux; ils prétendent que tout diamant taillé autrement, n'a point le jeu qu'il doit avoir, ou qu'il papillote trop. Autrefois quand un diamant brut étoit trop épais, on le clevoit, c'est-à-dire qu'on le séparoit en deux, pour trouver deux diamans dans la même pierre; & encore aujourd'hui il y a des occasions où l'on est obligé d'user de cette pratique. Elle consiste à tracer dans tout le pourtour ou circonférence du diamant, un filon ou ligne de partage, en observant de suivre le vrai fil de la pierre; & lorsque cette ligne a acquis assez de profondeur, on prend une lame de couteau d'acier bien aiguillée & bien trempée, on la présente sur cette raye, & d'un seul coup sec & frappé juste sur la pierre, posée droite & bien à-plomb, on la divise net en deux parties à-peu-près égales.

Les diamans ainsi élevés, sont très-propres pour faire des *roses*; car le diamant-rose doit être plat par-dessous comme les pierres foibles, tandis que le dessus qui s'élève en dôme, est taillé à facettes. Le plus ordinairement on y exprime au centre six facettes qui décrivent autant de triangles, dont les sommets se réunissent en un point, & les bases vont s'appuyer sur un autre rang de triangles, qui posés dans un sens contraire aux précédens, viennent se terminer à leur sommet sur le contour tranchant de la pierre, qu'on nomme en terme de l'art le *feuilletois*, laissant entr'eux des espaces qui sont encore coupés chacun en deux facettes. Cette distribution donne en tout le nombre de 24 facettes. La superficie du diamant-rose étant ainsi partagée en deux parties, la plus éminente s'appelle la *couronne*, & celle qui fait le tour du diamant, prend le nom de *dentelle*.

Le diamant *rose* darde de fort grands éclats de lumière, & qui sont même à proportion, plus étendus que ceux qui sortent du diamant brillant, ou brillant; mais il est vrai que celui-ci joue infiniment davantage, ce qui est l'effet de la différence de la taille. Les pierres épaisses sont nécessairement dû faire naître l'idée du diamant brillant; car ce dernier est divisé dans son épaisseur en deux parties inégales, de la même manière, & dans la même proportion que les pierres épaisses; c'est-à-dire qu'environ un tiers est pour le dessus du diamant, & les deux autres tiers pour le dessous, nommé la *culasse*. Mais au-lieu que la table de la pierre épaisse n'est environnée que de simples bifeaux; dans le *brillant*, le pourtour de la table qui est à huit pans, est taillé en facettes, les unes triangulaires & les autres losangées, & le dessous de la pierre qui n'étoit qu'un prisme renversé, est encore taillé à facettes, appelées *pavillons*, précisément dans le même ordre que les facettes de la partie supérieure; car il est essentiel que tant les facettes de dessus, que celles de dessous, se répondent les unes aux autres, & soient placées dans une symétrie parfaite, autrement le jeu seroit faux.

Il n'y a guère plus d'un siècle qu'on a commencé à brillanter ainsi les diamans, ce qui les a mis en bien plus grande faveur qu'ils n'étoient: on ne les a que pour la parure, ainsi quiconque veut paroître préférera toujours ce qui attirera davantage les regards. On comprend facilement que comme il est aisé de faire un brillant d'une pierre épaisse, il ne doit presque plus rester de celles qui avoient reçu anciennement cette dernière taille; & il ne me paroît pas moins superflu de faire observer que c'est de la multiplicité des facettes, & de l'arrangement régulier de ces mêmes facettes, qui étant en opposition se reflé-

chissent & se mirent les unes dans les autres, qu'on a fait tout le jeu du diamant brillant, & l'extrême vivacité qui en sort.

Il est encore plus à la connoissance de tout le monde que les diamans les plus parfaits, les plus chers & les plus rares, sont les plus gros, qui joignent à une belle forme, de la hauteur & du fond; ceux de la plus belle eau, c'est-à-dire les diamans les plus blancs, & dont la couleur extrêmement vive, ne souffre aucune altération, & ne participe d'aucune couleur étrangère & fourde, comme celle du feu, de l'ardoise, &c. ceux enfin qui sont les plus nets, & exempts de taches, de points & de *glaces*: on a donné ce dernier nom à de petits interstices ou vuides, remplis de globules d'air, qui s'étant logés dans la pierre lors de sa formation, ont empêché la matière de se lier également par tout, & y font paroître des déchirures; si je puis me servir de ce terme, dont les facettes multiplient encore le nombre par la réflexion. Il ne faut qu'un choc, qu'un coup donné inconfidérément & à faux sur un diamant, non seulement pour l'étonner & y découvrir une glace cachée, ou en étendre une autre qui n'occupoit qu'un petit espace, mais pour fendre même la pierre. Le seul mouvement du pinceau, appuyé trop fortement en frottant, a causé plus d'une fois de pareils dommages. Quant aux points ou *dragons*, ce sont des parties métalliques qui pareillement engagées dans le corps du diamant, se montrent comme autant de petites taches, ou du moins une partie, & se dissilent en mettant le diamant dans un creuset, & le poussant à un feu violent; mais on n'est pas toujours sûr de réussir, & il arrive même que les parties métalliques venant à se diffoudre, la couleur du diamant en souffre, & en est singulièrement altérée.

Personne n'ignore qu'à l'égard des diamans sales, noirs, glaceux, pleins de filandres & de veines, en un mot de nature à ne pouvoir être taillés, les Diamantaires les mettent au rebut pour être pulvérisés dans un mortier d'acier fait exprès, & les emploient ainsi broyés à scier, tailler & polir les autres diamans.

Enfin ils ont donné le nom de *diamant paragon*, aux diamans qui sont d'une beauté, d'une grosseur & d'un prix extraordinaire. Tel est, par exemple, celui du grand-mogol, celui qui possédoit le grand-duc de Toscane, & celui qu'on appelle en France le *diamant de fancy*, corrompu de *cent-six*, qui est le nombre de karats qu'il pèse.

Voilà le lecteur instruit de la *taille du diamant*, & même de la langue du lapidaire; il fait présentement ce que c'est que pointes naïves, diamans bruts ingénus, diamans de nature, diamans brillans, diamans roses, diamans paragon, diamans d'une belle eau, diamans glaceux ou gendarmeux, pierres épaisses, pierres foibles ou pierres taillées en table: il entend les mots de biseau, couronne, culasse, dentelle, dragons, feuilletois, pavillon. En un mot, en s'éclairant de la *taille du diamant*, il a ici passé en revue la plus grande partie des termes de l'art; mais les *Planches* de cet ouvrage rempliront complètement sa curiosité, & dévoileront à ses yeux toute la manœuvre du lapidaire sur cette pierre, qui, grâce à notre luxe, ne perd rien de sa valeur en devenant tous les jours plus commune.

Si l'on desire de plus grands détails, on les trouvera dans quelques ouvrages particuliers, entre autres dans celui de Robert de Berquen, maître orfèvre, intitulé *les merveilles des Indes orientales & occidentales*, ou *traité des pierres précieuses*, Paris 1661, in-4°. & dans Jefferies (David), *a treatise of diamonds and pearls*, London 1750, in-8°, avec figures: ce dernier est traduit en français.

Je ne dois pas oublier de remarquer en finissant,

que la mine abondante découverte au Brésil, en 1728, & qui fait un des beaux revenus du roi de Portugal, fournit l'Europe de magnifiques diamans, qui ne diffèrent en rien de ceux des Indes orientales, & méritent, à tous égards, la même estime : c'est un fait qu'on ne révoque plus en doute ; & c'est une découverte de notre siècle. (*Le Chevalier DE JAVACOURT.*)

*Machin* pour forer dans toutes sortes de pierres dures & précieuses, consiste en une cage de bois, composée de deux montans *NP*, *OP*, de six piés de haut, qui sont de fortes planches de bois posées verticalement & parallèlement ; elles sont affermies en cette situation par d'autres planches 1, 2, 3, posées horizontalement ; ces planches sont arrêtées par des clavettes qui traversent leurs tenons, après que ceux-ci ont traversé les montans. *Voyez nos Planches & leur explication.* Les Pl. II. & III. peuvent, au moyen de cette construction, se lever ou s'abaisser à volonté, & se fixer où l'on veut, dans les coulisses *x x x* des faces latérales. Les trois planches 11, 22, 33, sont chacune percées d'un trou carré d'environ six ou sept pouces de large, au-travers desquels passe le foret *EB*. Ce foret est composé de plusieurs pièces. *E* est un crochet mouflé qui laisse tourner le foret sans tourner lui-même, au moyen de la boucle que son tenon traverse ; vers le milieu de la tige du foret est une bobine ou cuivrot, qui peut se mouvoir le long de la tige sur laquelle on se fixe par le moyen de clavette qui fixe tout à la fois la bobine & la tige, qui pour cet effet est percée de trous de distance en distance, cette bobine est appuyée contre une autre *D*, dont l'effieu est horizontal & fixé dans les parois latérales de la cage ; la corde qui donne le mouvement au foret, passe sur ces deux bobines. *Voyez la fig. 2* qui est le profil de toute la machine. A la partie inférieure du foret est une boîte *B*, qui reçoit la queue de la fraise qui y est retenue par une clavette qui la traverse, & la boîte dans laquelle elle est entrée ; cette fraise appuie par sa partie inférieure sur l'ouvrage que l'on veut creuser qui dans la figure est un étau de poche.

Mais comme le poids de la monture du foret est trop considérable, & que le laissant appuyer sur l'ouvrage on courroit risque de la briser, on allège ce poids par le moyen d'un contrepoids *G* suspendu à une corde qui passe par dessus une poulie *F* ; comme ce poids se peut augmenter ou diminuer à discrétion, on fait appuyer la fraise sur l'ouvrage, autant que l'on veut.

Pour faire mordre la fraise sur la pièce que l'on veut creuser, on se sert d'une poudre convenable à la matière que l'on veut creuser, soit de l'émeril ou de la poudre de diamant. *Voyez DIAMANTAIRE & nos Pl.*

**PIERRES FOIBLES ou ÉPAISSES**, (*terme de Lapidaires*) lorsque la pierre de diamant s'étend en superficie, sans être épaisse, on se contente d'en dresser les deux principales faces, & l'on abat les côtés ou tranches en talus, ou comme disent les artistes, en biseau. Ces diamans ont assez souvent la figure d'un carré parfait ou d'un carré long. On en voit aussi de taillés en pans ; mais quelle que soit leur forme, on les appelle pierres taillées en table ou pierres foibles. Les diamans nommés pierres épaisses, sont taillés en dessus comme les pierres foibles ; mais la face opposée, au lieu d'être plate, est en culasse, ayant à peu près le double d'épaisseur de la partie supérieure, & formant un prisme régulier. (*D. J.*)

**PIERRE-PONCE**, sorte de pierre spongieuse, poreuse, & friable. *Voyez PIERRE*. Les naturalistes ne s'accordent pas sur la nature & l'origine de la pierre-ponce : quelques-uns croient que ces pierres ne sont

autre chose que des pièces de rocher à moitié brûlées & calcinées, que les éruptions des volcans, particulièrement l'Étna, & le Vésuve, jettent dans la mer ; lesquelles étant imprégnées du sel & lavées par l'eau de la mer, perdent un peu de cette couleur blanche que les feux souterrains avoient donné, & deviennent d'une couleur plus foncée, & quelquefois grise, selon le tems qu'elles ont séjourné dans la mer. Le Docteur Woodward ne regarde la pierre-ponce que comme une espèce de slag ou de fraail, & soutient que cette pierre ne se trouve qu'aux endroits où il y avoit anciennement des forges de métaux, ou proche des volcans & des montagnes qui vomissent du feu ; d'autres auteurs croient que la pierre-ponce vient dans le fond de la mer, d'où ils supposent que les feux souterrains la détachent, & que c'est de-là que vient sa légèreté, sa porosité & son gout de sel ; ils allèguent, pour confirmer cette opinion, que l'on trouve la pierre-ponce en mer dans des lieux très-éloignés des volcans ; & ils ajoutent que les rivages de l'Archipel en sont couverts toutes les fois que les flots ont été un peu agités, d'où ils conjecturent qu'elle s'élève du fond de la mer. Le commerce de la pierre-ponce est très-considérable, & on s'en sert beaucoup dans les manufactures & dans les arts, pour polir & adoucir différens ouvrages. *Voyez POLIR.*

Les morceaux de la pierre-ponce sont de différente forme ; les Parcheminiers & les Marbriers se servent de la plus grande & de la plus légère espèce, les Corroyeurs, de la plus pesante & de la plus unie ; & les Potiers d'étain de la plus petite.

Plinie remarque que les anciens employoient beaucoup la pierre-ponce en Médecine ; mais on ne s'en sert plus à présent.

**PIERRE SANGUINE**, outil d'Arquebuser, cette pierre sanguine est un peu grosse, ressemble & est montée comme celle des Orfèvres avec laquelle ils brunissent ; les Arquebusers s'en servent pour bronzer les canons de fusils, pistolets, &c.

**PIERRE**, en terme de Batteurs d'or, c'est une pierre de marbre fort polie & emboîtée dans une espèce de table à rebords assez hauts sur le derrière, mais qui diminuent jusqu'à un certain point sur les côtés ; il n'y en a point sur le devant, ils empêcheroient le Batteur de travailler. *Voyez les fig. Pl. du Batteur d'or.*

**PIERRE A L'HUILE**, en terme de Bijoutier, est une pierre dure & douce qui sert à éguiser & à émoudre les échopes ou les burins, en la frottant d'huile ; on en tire de Lorraine dont la couleur est grise rougeâtre, & qui sont opaques, & du levant, qu'on estime les meilleures, qui sont d'un blanc tirant sur le blond, & un peu transparentes : on les monte sur un bois plus large & plus long qu'elles, pour les conserver plus longtems. *Voyez Pl. du Graveur.*

**PIERRE A POLIR**, en terme de Bijoutier, est une pierre avec laquelle on adoucit les traits que la lime ou l'outil ont faits sur une pièce. Il y en a de vertes, de rouges, de bleues, de douces, demi-douces & de rudes. *Voyez POLIR.*

Toutes ces pierres approchent beaucoup de la nature de l'ardoise.

**PIERRE**, en terme de Cardier, c'est un caillou de grès que l'on passe à force sur les pointes fichées sur le feuillet, soit pour émousser ces pointes, soit pour les conserver toutes également. *Voyez FICHER.*

**PIERRE ou CUVE**, c'est une espèce de demi-tonneau à un fond, fait de douves de bois, & cerclé de fer, dans lequel entre l'arbre tournant & ses couteaux, pour broyer & délayer la pâte avec laquelle les cartonniers fabriquent le carton. *Voyez les fig. Pl. du cartonnier.*



**PIERRE BLANCHE**, sert aux *Charpentiers* pour blanchir leur cordeau, lorsqu'ils veulent jeter quelques lignes sur une pièce de bois. Voyez *CRAIE*.

**PIERRE NOIRE**, sert à tracer les pièces.

**PIERRES A BRUNIR**, en terme de *Doreur* sur bois, sont des cailloux, ou des pierres à fustil taillées en coude, & montées sur des bois un peu longs, dont on se sert pour donner le poli à l'or dans les parties unies & sans ornemens d'une pièce dorée. Les sanguines ne peuvent être d'aucun usage ici ; elles sont trop douces.

**PIERRE servant aux Fondateurs de caractères d'imprimerie**, pour donner aux lettres une façon qu'on appelle *frotter* ; cette pierre est une meule de grès de quinze à vingt pouces de diamètre, de même nature que celles dont se servent les *Couteliers* pour remoudre les outils. Pour rendre ces grès à l'usage des fondateurs de caractères, on en prend deux que l'on met l'une sur l'autre sur le plat ; on met entre-deux du sable de rivière, puis on les tourne circulairement, en mettant de tems en tems de nouveau sable, jusqu'à ce que ce sable ait grugé les petites éminences qui sont sur ces pierres, & en ait rendu la surface droite & unie. Ce sable en dressant ces grès, ne les polit pas, mais les pointille & y laisse de petits grains propres à enlever aux corps des lettres, certaines superfluités ou bavures avec lesquelles elles sortent du moule ; ce qui se fait en frottant les lettres les unes après les autres sur cette pierre ; cela sert à les polir & dresser des deux côtés seulement, où elles se joignent à côté les unes des autres en les composant. Voyez *FROTTER*, & les fig. Pl. du *Fondeur de caractères d'imprimerie*.

**PIERRE A L'HUILE**, outil de *Fourbisseur* : cette pierre est la même que celle des *Orfèvres*, *Horlogers*, &c. & sert aux *Fourbisseurs* pour aiguïser leurs poinçons & outils.

**PIERRE A L'HUILE**, (*Graveur*) pierre qui sert à affûter les outils. (Voyez *AFFÛTER*), & qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est mouillée d'huile : elle est ordinairement ajustée sur une planche de bois qu'on appelle sa boîte. Voyez les figures, *Planche de la Graveur*, qui représentent la manière d'aiguïser les burins sur la pierre.

**PIERRE A PARER**, outil de *Gâinier*, c'est une pierre de lierre de la largeur de deux piés en quarré, sur laquelle les gâiniers diminuent l'épaisseur des cuirs qu'ils emploient. Voyez l'article *RELIRE*.

**PIERRES DURES**, parmi les *Lapidaires*, sont proprement les pierres fines qui en effet sont infiniment plus dures que les fausses.

**PIERRE A PAPIER**, terme de *Marbrier*, morceau de marbre rond, ovale ou quarré, au-dessus duquel il y a un bouton de marbre pour le prendre, & dont on se sert pour mettre sur le papier, afin de le tenir fixe. (*D. J.*)

**PIERRES DE RAPPORT**, (*Marqueterie*) nous avons expliqué à l'article *OUVRAGES DE MOSAÏQUE*, comment les anciens se servoient de petites pièces de pierres de verre & d'émail pour faire des ouvrages de mosaïque ; mais nos ouvriers modernes en pratiquent encore une autre avec des pierres naturelles, pour représenter des animaux, & généralement des fruits, des fleurs, & toutes autres sortes de figures, comme si elles étoient peintes. Il se voit de ces sortes d'ouvrages de toutes les grandeurs : un des plus considérables & des plus grands, est ce beau pavé de l'église cathédrale de Sienne, où l'on voit représenté le sacrifice d'Abraham. Il fut commencé par un peintre nommé *Duccio*, & ensuite achevé par *Dominique Beccafumi*. Il est composé de trois sortes de marbres, l'un très-blanc, l'autre d'un gris un peu obscur, & le troisième noir ; ces trois différens marbres sont si bien taillés & joints ensemble, qu'ils représentent

comme un grand tableau peint de noir & de blanc. Le premier marbre sert pour les ressautes & les fortes lumières, le second pour les demi-teintes, & le troisième pour les ombres : il y a des traits en hachures remplis de marbre noir ou de mastic qui joignent les ombres avec les demi-teintes ; car pour faire ces fortes d'ouvrages, on assemble les différens marbres, les uns auprès des autres, suivant le dessin que l'on a ; & quand ils sont joints & bien cimentés, le même peintre qui a disposé le sujet, prend du noir, & avec le pinceau, marque les contours des figures, & observe par des traits & des hachures, les jours & les ombres, de la même manière que s'il dessinait sur du papier : ensuite le sculpteur grave avec un ciseau tous les traits que le peintre a tracés : après quoi l'on remplit tout ce que le ciseau a gravé, d'un autre marbre, ou d'un mastic composé de poix noire ou d'autre poix qu'on fait bouillir avec du noir de terre. Quand ce mastic est refroidi & qu'il a pris corps, on passe un morceau de grès ou une brique par-dessus, & le frottant avec de l'eau & du grès ou du ciment pilé, on ôte ce qu'il y a de superflu, & on le rend égal & au niveau du marbre. C'est de cette manière qu'on pave dans plusieurs endroits de l'Italie, & qu'avec deux ou trois sortes de marbres, on a trouvé l'art d'embellir de différentes figures, les pavés des églises & des palais.

Mais les ouvriers dans cet art ont encore passé plus avant ; car comme vers l'année 1563, le duc Côme de Medicis eut découvert dans les montagnes de *Pietra sancta*, un endroit dont le dessus étoit de marbre très-blanc, & propre pour faire des statues, l'on trouva dessous un autre marbre mêlé de rouge & de jaune ; & à mesure qu'on alloit plus avant, on trouvoit une variété de marbres de toutes sortes de couleurs, qui étoient d'autant plus durs & plus beaux, qu'ils étoient cachés dans l'épaisseur de la montagne. C'est de ces sortes de marbres que les ducs de Florence, depuis ce tems-là, ont fait enrichir leurs chapelles, & qu'ensuite on a fait des tables & des cabinets de pièces de rapport, où l'on voit des fleurs, des fruits, des oiseaux, & mille autres choses admirablement représentées. On a même fait avec ces mêmes pierres, des tableaux qui semblent être de peinture ; & pour en augmenter encore la beauté & la richesse, on se sert de lapis, d'agate, & de toutes les pierres les plus précieuses. On peut voir de ces sortes d'ouvrages dans les appartemens du Roi, où il s'en trouve des plus beaux.

Les anciens travailloient aussi de cette manière, car il y avoit autrefois à Rome au portique de S. Pierre, à ce que dit Vassari, une table de porphyre fort ancienne, où étoient entaillées d'autres pierres fines qui représentoient une cage ; & Plin parle d'un oiseau fait de différens marbres, & si bien travaillé dans le pavé du lieu qu'il décrit, qu'il sembloit que ce fût un véritable oiseau qui bût dans le vase qu'on avoit représenté auprès de lui.

Pour faire ces sortes d'ouvrages, on scie par feuilles le bloc ou le morceau d'agate, de lapis, ou d'autres pierres précieuses qu'on veut employer. On l'attache fortement sur l'établi, puis avec une scie de fer sans dents, on coupe la pierre en versant dessus de l'émeril mêlé avec de l'eau, à mesure que l'on travaille : il y a deux chevilles de fer aux côtés de la pierre, contre lesquelles on appuie la scie, & qui servent à la conduire. Quand ces feuilles sont coupées, si l'on veut leur donner quelque figure pour les rapporter dans un ouvrage, on les serre dans un étau de bois ; & avec un archet qui est une petite scie faite seulement de fil de laiton, de l'eau & de l'émeril qu'on y jette, on la coupe peu-à-peu, suivant les contours du dessin que l'on appliqué dessus, comme l'on fait pour le bois de marqueterie. Voyez *MARQUETERIE*.

On se sert dans ce travail, des mêmes roues, tourterres, platines d'étain & autres outils dont il est parlé dans la gravure des pierres précieuses, selon l'occasion & le besoin qu'on en a, tant pour donner quelque figure aux pierres, que pour les percer & pour les polir : on a des compas pour prendre les mesures, des pincettes de fer pour dégarnir les bords des pierres, des limes de cuivre à main & sans dents, & d'autres limes de toutes sortes.

PIERRE A BROIER les couleurs des Peintres, sont des pierres qui sont ordinairement de porphyre, d'écaillé de mer, ou autres pierres très-dures. Voyez nos planches.

PIERRE DE CRAIE, dont les Peintres se servent pour dessiner. Voyez CRAYON.

PIERRE DE MINE DE PLOMB, servant à dessiner. Voyez CRAYON.

PIERRE NOIRE, servant à dessiner. Voyez CRAYON.

PIERRE SANGUINE, servant à dessiner. Voyez CRAYON.

PIERRE À RASOIR, (*Perruquier*.) est une sorte de pierre polie & dont le grain est très-fin : on s'en sert pour aiguïser les rasoirs en y répandant de l'huile, & passant obliquement le rasoir par-dessus de côté & d'autre. Ces pierres sont ordinairement ajustées sur un morceau de bois qui leur sert de manche, au moyen duquel on se sert plus commodément de ces pierres.

PIERRE, outil de Vernisseur, c'est une pierre de lierre, quarrée, épaisse de quatre à cinq pouces, longue & large d'un bon pied, sur laquelle les Vernisseurs broient leurs différentes couleurs avec la molette, & les délayent avec du vernis au lieu d'huile.

PIERRE ou STEEM, f. f. (*Comm.*) sorte de poids plus ou moins fort, suivant les lieux où il est en usage.

A Anvers la pierre est de huit livres, qui en font sept de Paris, d'Amsterdam, de Befançon & de Strasbourg, y ayant égalité de poids entre ces quatre villes. A Hambourg la pierre est de dix livres, qui font à Paris, à Amsterdam, &c. neuf livres douze onces & six gros, un peu plus. A Lubeck la pierre est aussi de dix livres, mais ces dix livres ne font que neuf livres huit onces trois gros de Paris. A Dantzick & à Revel, il y a la petite & la grosse pierre, la première qui sert à peser les marchandises fines, est de vingt-quatre livres, qui font à Paris, Amsterdam, &c. vingt-une livres cinq onces cinq gros, & la seconde qui est en usage pour les grosses marchandises, comme cire, amandes, ris, &c. est de trente-quatre livres, qui rendent à Paris trente livres quatre onces un gros. A Stetin il y a aussi une petite & une grosse pierre, la petite est de dix livres, qui font neuf livres quatorze onces de Paris, & la grosse est de vingt-une livres, qui reviennent à vingt livres onze onces, peu plus, poids de Paris. A Cölnsberg la pierre est de quarante livres, qui en font trente-deux de Paris. *Dictionn. du commerce.*

PIERRE-BUFFIERE, (*Géog. mod.*) bourg que Pignatoli qualifie de petite ville de France, dans le Limousin, à 4 lieues de Limoges, sur le chemin de Brive. (*D. J.*)

PIERRE, FORT SAINT, (*Géog. mod.*) fort de l'Amérique septentrionale, dans l'île de la Martinique, à 7 lieues au N. O. du fort Royal. C'est à présent une ville où il y a un intendant, un palais de justice, & deux paroisses, une desservie par les Jésuites, & l'autre par les Dominicains. (*D. J.*)

PIERRE, ÎLE DE SAINT, (*Géog. mod.*) île de France en Provence, à une lieue au levant d'éché de la ville d'Arles; cette île n'est formée que par les canaux qui ont été creusés à l'orient du Rhône, depuis la Durance jusqu'à la mer; mais elle est remar-

quable par l'abbaye de Monte-Majour, ordre de S. Benoît, dont on attribue la fondation à saint Trophime. (*D. J.*)

PIERRE LE MOUSTIER, SAINT, (*Géog. mod.*) petite ville de France, la seconde du Nivernois, avec un bailliage & une sénéchaussée. Elle est dans un fonds entourée de montagnes, près d'un étang bourbeux, à 7 lieues au midi de Nevers, 8 au N. O. de Moulins, 60 S. de Paris. Long. 21. 45. latit. 46. 46. (*D. J.*)

PIERRE-PERTUIS, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *petra-pertusa*, chemin de Suisse, percé au-travers d'un rocher. Le val de saint Imier, avec les terres en deçà, sont dans l'enceinte de l'ancienne Helvétie : les autres au-delà, sont le véritable pays des Rauragues. Ces deux parties sont séparées par une chaîne de montagnes & de rochers, qui font une branche du mont Jura. Dans ce quartier-là pour avoir un passage libre d'un pays à l'autre, on a percé un rocher épais, & on a taillé un chemin à travers. Il a quarante-six piés de longueur dans l'épaisseur du rocher, & quatre toises de hauteur. Ce passage appelé *Pierre-pertuis*, est à une grande journée de Bâle, & à une demi-journée de Bienne, près de la source de la Bris. Ce chemin n'est pas nouveau; une inscription romaine qu'on voit au-dessus de l'ouverture, mais que les passants ont mutilée, nous apprend qu'il a été fait par les soins d'un Paterius ou Paternus daumvir, de la colonie Helvétique établie à Avenche, sous l'empire des deux Antonins. (*D. J.*)

PIERRÉE, f. f. (*Hydr.*) est à-peu-près la même que chatière, c'est une grande longueur de maçonnerie dans les terres, pour conduire les eaux d'une source dans un réservoir ou regard de prise, elles se construisent ainsi; on leur donne d'ouverture depuis un pié jusqu'à 18 pouces; si la source est abondante, on élève de chaque côté un petit mur d'un pié d'épaisseur & de dix-huit pouces de haut, bâtie de rocaillies & pierres seches, afin que les filtrations des terres se jettent plus aisément dedans la pierrée; on la couvre en forme de chatières avec des pierres plates, appelées dalles ou couvertures. Quand le fond de la terre n'est pas assez ferme pour y faire rouler l'eau sans se perdre; on y étend un lit de glaïse que l'on bat, & l'on y pose dessus les moëlons des murs des côtés; on les peut encore paver ou cimenter pour plus grande sûreté.

PIERRERIES, f. f. pl. la collection des pierres précieuses montées qui forment l'écrain d'une femme. On met les perles au nombre des pierreries; il y a un officier garde des pierreries de la couronne.

PIERREUX, adj. (*Agric.*) se dit d'un terrain plein de pierres qui oblige de le passer à la claie. On dit encore un fruit pierreux, quand en le mangeant, il se trouve des durillons dans sa chair.

PIERRURES, f. f. (*Chasse.*) c'est ce qui forme la fraise qui est autour des meules de la tête d'un cerf, d'un daim & d'un chevreuil, en forme de petites pierres.

PIEKRIER, f. m. (*Artillerie.*) c'est une petite pièce d'artillerie, dont on se sert particulièrement dans un vaisseau, pour tirer à l'abordage des clous, des ferremens, &c. sur un ennemi. Voyez ARTILLERIE & MORTIER.

On les ouvre généralement par la culasse, & leurs chambres pouvant être démontrées, on les charge par ce moyen, au lieu d'agir par leur bouche, comme on le fait ordinairement par rapport aux autres armes à feu. *Chambres.*

On s'est servi autrefois de cette espèce de canon sur terre, mais il y a long-tems que l'usage en est interrompu. M. de S. Remy dit même que de son tems on a refondu tous ceux qui se trouvoient dans les ar-

canaux,



ceaux. Cependant plusieurs auteurs militaires prétendent qu'on pourroit encore s'en servir utilement.

Le *pierrier* est aussi une manière de mortier avec lequel on jette des pierres dans un retranchement ou autre ouvrage. Il se charge comme le mortier ordinaire, & les pierres ou cailloux se mettent dans un panier à la place de la bombe.

On voit dans la *Pl. VIII.* de fortification, figure 3, un *pierrier*, dont les principales parties sont : *A*, les tourillons ; *B*, le mufile avec la lumière sur la culasse ; *C*, le renfort avec ses moulures ; *D*, le ventre ; *E*, plate-bande du renfort de volée avec les moulures ; *FF*, les cercles ou renforts sur la volée ; *G*, le bourlet ; *H*, la bouche ou l'embouchure ; *I*, l'anse.

L'anse de ce mortier est ce qui est ponctué depuis le bourlet jusqu'au bas du ventre, & la chambre est l'espace ponctué entre le ventre de la lumière. Voyez *AME & CHAMBRE*.

Le *pierrier* ou mortier *pierrier* (car on lui donne aussi ce nom) pèse ordinairement 1000 livres ; sa portée la plus longue est de 150 toises, chargée de deux livres de poudre ; il a 15 pouces de diamètre à sa bouche, & 2 piés 7 pouces de hauteur.

La profondeur de la chambre, évaluée par le haut, sans y comprendre l'entrée où se met le tampon, est de 8 pouces.

Les tourillons ont 5 pouces de diamètre. La chambre doit entrer d'un pouce dans les tourillons. L'épaisseur du métal au droit de la chambre a 3 pouces ; l'épaisseur du ventre 2 ; & le long de la volée un pouce & demi. L'angle se place au ventre. Le mufile ou masque sert de bassin à la lumière.

On charge le *pierrier* de la même manière que le mortier, c'est-à-dire, qu'on y met d'abord la quantité de poudre dont la chambre doit être remplie. On recouvre cette poudre de foin & de terre qu'on recouvre avec la *demoiselle* ; après quoi on jette ou on pose dessus une quantité de pierres & de cailloux. L'effet du *pierrier* est très-grand. L'espèce de grêle de cailloux qu'il produit fait beaucoup de défordre & de ravages. Pour qu'il réussisse parfaitement, il faut qu'il ne soit éloigné que d'environ 150 pas de l'endroit où l'on veut faire tomber les pierres dont il est chargé. On mêle quelquefois des bombes & des grenades avec ces pierres, & l'effet en est encore plus grand. (O)

PIERROT, voyez MOINEAU.

PIERUS, (*Géog. anc.*) 1°. montagne de la Thessalie, selon Pline, *l. IV. c. viij.* Pausanias, *l. IX. c. xxix.* la place dans la Macédoine, & dit qu'elle tiroit son nom de *Pierus*, qui y établit le culte des muses sous le nom de *Pérides*.

2°. *Pierus* est aussi le nom d'un fleuve de l'Achaïe propre ; il traversoit, dit Pausanias, *l. VII. c. xxij.* le territoire de la ville *Phara*, Strabon, *l. VIII. p. 342.* qui écrit *Peirus*, dit qu'on nommoit aussi ce fleuve *Theuthias*, & qu'il se jettoit dans l'Achélois. (*D. J.*)

PIESMA, *s. m.* (*Mat. méd. des anciens.*) *πίσμα*, de *πίσσω*, je presse ; ce terme grec désigne le marc ou le résidu qui reste après qu'on a exprimé la partie fluide de quelque substance solide, comme des fruits, des amandes, &c. Ainsi, dans l'expression des huiles, le tourteau, ou ce qui reste dans le sac est appelé *piesma*, & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie ; cependant Dioscoride, parlant des baies de laurier, appelle leur suc exprimé, *piesma laurinum* ; & c'est aussi dans le même sens que Galien emploie ce mot.

PIÉTÉ, DÉVOTION, RELIGION, (*Synon.*) le mot de religion dans un sens, en tant qu'il marque une disposition de cœur à l'égard de nos devoirs envers Dieu, est seulement synonyme avec les deux autres mots ; la piété fait qu'on s'en acquitte avec plus

de respect & plus de zèle ; la dévotion y porte un extérieur plus composé.

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la religion ; la piété convient aux personnes qui se piquent de vertu ; la dévotion est le partage des gens entièrement retirés.

La religion est plus dans le cœur qu'elle ne paroît au-dehors. La piété est dans le cœur, & paroît au-dehors. La dévotion paroît quelquefois au-dehors sans être dans le cœur. Girard.

PIÉTÉ, promesse faite à la, (*Théologie.*) S. Paul dit en termes exprès *1. Thimoth. iv. 8.* « que la piété a » les promesses de la vie présente, comme de celle » qui est à venir » : Pour avoir des justes idées de ce que cet apôtre a voulu dire, il convient de 1. déterminer quelles sont les promesses dont il parle. 2. concilier son assertion avec l'expérience.

1. Sur le premier article, il faut observer d'abord qu'il s'agit de promesses proprement dites, de déclarations formelles émanées de Dieu. Le tour des expressions de S. Paul ne permet guère d'en douter. Il parle des promesses de la vie à venir, & l'on ne peut contester qu'il n'entende pas là l'engagement que Dieu a pris par des promesses expressees de rendre les gens de bien heureux dans la vie à venir. On doit par les promesses de la vie présente, entendre aussi des déclarations précises en forme d'engagement, qui regardent la vie présente, & qui promettent des avantages dans l'économie du tems.

Ce n'est pas tout-à-fait prouver la thèse de S. Paul, que de faire valoir les avantages que la piété est capable de procurer, à la considérer en elle-même & dans sa nature ; il semble que l'apôtre parle encore de promesses temporelles, différentes même des biens de la grace. Seroit-il ici question de tout ce qui peut rendre l'homme heureux dans ce monde ? mais l'expérience démentiroit la décision de S. Paul, à la prendre en ce sens. On pourroit dire, pour mieux expliquer les paroles de l'apôtre, qu'il portoit ses vues : 1°. Sur les promesses faites à la piété dans l'Ancien Testament, non sur toutes, mais sur celles qui regardent les fideles, en tant que tels en particulier. 2°. Sur les promesses faites dans l'évangile, par lesquelles celles de l'ancienne économie ont été confirmées.

Il ne s'agit pas, dans ces promesses, de grandeurs, de richesses, & d'autres biens de cet ordre ; c'est ce que Dieu n'a promis ni sous la loi, ni sous l'Evangile. Les promesses dont il s'agit sont celles par lesquelles Dieu se propose de protéger les fideles, de pourvoir à leurs besoins, & de les soutenir dans les traverses de la vie. C'est ce que S. Paul indique lui-même dans le *v. 10.* où il dit que Dieu est le confesseur de tous les hommes, mais principalement des fideles. Ce qui prouve encore que sa pensée ne porte que sur cette protection spéciale, sur laquelle les gens de bien peuvent compter, c'est qu'on voit regner le même principe en d'autres endroits de ses écrits. *Philipp. c. iv. v. 6.* « Ne foyez en inquiétude de rien ; mais en toutes choses, présentez à » Dieu vos demandes par des prières & des supplications, avec action de grace. *Hebr. c. xij. v. 5. 6.* » Que vos mœurs soient sans avarice, étant contents » de ce que vous possédez présentement ; car Dieu » lui-même a dit : je ne te délaisserai point, & ne » t'abandonnerai point : tellement que nous pourrions » dire avec assurance : le seigneur est mon aide, ainsi » je ne craindrai point ce que l'homme me pourroit » faire ». Il est évident que dans ce dernier passage S. Paul veut que les chrétiens envisagent les promesses de l'Ancien Testament, qu'il cite comme des promesses qui le regardent directement. Le Sauveur lui-même (*S. Matth. c. vj. v. 25. 34.*) veut que ses disciples n'attendent de Dieu que sa protection, & les choses

G G g

nécessaires à leur entretien; il ne leur promet rien au-delà.

Quand donc S. Paul dit que la *piété* a les promesses de la vie présente, il entend par-là que Dieu a promis sa bénédiction sur les besoins essentiels des fideles, & sur les soins légitimes qu'ils prendront pour subsister, outre qu'il leur accordera le don d'être contents dans les différentes situations où ils pourront se trouver.

Qu'on n'objecte donc plus qu'on voit communément des gens de bien malheureux; le bonheur ne consiste point dans la possession des grandeurs, des richesses, & de la prospérité extérieure; ce n'est pas ce que Dieu a promis aux fideles; ainsi il ne manque pas à ses promesses, en ne leur accordant point ces sortes d'avantages; cette prospérité extérieure est souvent fort trompeuse, & n'est rien moins que durable; mais l'homme de bien est protégé de Dieu, à proportion du besoin qu'il a de son secours; la confiance qu'il a dans l'Être suprême, & la paix intérieure dont il jouit, le consolent dans les traverses qu'il éprouve, & c'est en cela que la *piété* a les promesses de la vie présente. Cette *piété* ne met point obstacle à la prospérité temporelle du fidele, & si elle lui nuit dans certain cas aux yeux des hommes, ces cas entrent dans la classe ordinaire des événements dont Dieu n'a pas promis de changer le cours. (D. J.)

PIÉTÉ, (*Philosophie payenne*.) quoiqu'Aristote ait rapporté le culte de la divinité à la seule magnificence des temples, & que la religion ne soit entrée pour rien dans son système de morale; il paroît que plusieurs autres sages ont fait consister la *piété* dans les sentimens intérieurs, & non pas dans les actes extérieurs de la dévotion; je n'en citerai pour preuve que ce beau passage de Cicéron, tiré de son livre de la nature des dieux, liv. II. ch. xxvii. *Cultus autem diorum est opum, idemque castissimus, atque sanctissimus, plenissimusque pietatis, eos semper purâ integrâ, incorruptâ, & voce, & mente, veneremur. Non enim philosophi solum, verum etiam majores nostri, superstitionem à religione separaverunt.* « La meilleure maniere de servir les dieux, le culte le plus pur, le plus saint, le plus pieux, c'est de les honorer tous jours avec des sentimens & des discours purs, sinceres, droits & incorruptibles: ce ne sont pas seulement les Philosophes qui ont distingué la *piété* d'avec la superstition; nos ancêtres ont aussi connu cette différence ». Sénèque, Epictète, & quelques autres sages, ont tenu les mêmes discours. (D. J.)

PIÉTÉ, (*Mythol. Littérat. Monumens, Médailles*.) cette vertu, que les Grecs appelloient *Eusebie*, fut déifiée par les anciens, qui l'honorèrent comme déesse. Stace l'invoque dans une de ses pieces :

*Summa Deum pietas, &c.*

Nous voyons souvent son image sur les monumens de l'antiquité. Ils entendoient par la *piété* non-seulement la dévotion des hommes envers les dieux, & le respect des enfans pour leurs peres, mais aussi certaines actions pieuses des hommes envers leurs semblables. Il est peu de gens qui n'assènt cette bonne qualité, lors même qu'ils ne l'ont pas. Tous les empereurs se faisoient appeler *pieux*, les plus impies & les plus cruels comme les autres.

La *Piété* étoit représentée comme une femme affise, ayant la tête couverte d'un grand voile, tenant de la main droite un timon, & de la main gauche une corne d'abondance. Elle avoit devant ses pieds une cigogne, qui est le symbole de la *Piété*, à cause du grand amour de cet oiseau pour ses petits. C'est pour cela que Pétrone appelle la cigogne *pietatis cultrix* amatrice de la *Piété*. La *Piété* est quelquefois défi-

gnée sur des médailles par d'autres symboles, tantôt par un temple, ou par les instrumens des sacrifices; tantôt par deux femmes qui se donnent la main sur un autel flamboyant.

Il ne faut pas oublier ici le temple bâti dans Rome à la *Piété* par Acilius, en mémoire de cette belle action d'une fille envers sa mere. Voici comme Valere-Maxime raconte la chose. Une femme de condition libre, convaincue d'un crime capital, avoit été condamnée par le préteur, & livrée à un triumvir pour être exécutée dans la prison. Celui-ci n'osant poser ses mains sur cette criminelle, qui lui paroisoit digne de compassion, résolut de la laisser mourir de faim, sans autre supplice. Il permit même à une fille qu'elle avoit d'entrer dans la prison; mais avec cette précaution, qu'il la faisoit fouiller exactement, de peur qu'elle ne portât à sa mere de quoi vivre. Plusieurs jours se passent, & la femme est toujours en vie: le triumvir étonné observa la fille, & découvrit qu'elle donnoit à teter à sa mere. Il alla aussitôt rendre compte au préteur d'une chose si extraordinaire: le préteur en fit son rapport aux juges, qui firent grâce à la criminelle. Il fut même ordonné que la prison seroit changée en un temple consacré à la *Piété*, selon Plin, & les deux femmes furent nourries aux dépens du public. Les Peintres ont suivi cette tradition dans les tableaux où ils ont représenté cette histoire, qu'on appelle communément des *charités romaines*.

Festus, & quelques autres historiens, mettent un pere au lieu d'une mere dans l'anecdote qu'on vient de lire; mais cette circonstance ne change rien au fait. Ce temple-ci étoit dans le marché aux herbes: Plin parle d'un autre temple consacré à la *Piété*, & situé dans le neuvième quartier près du théâtre de Marcellus. Nardini doute si ces deux temples ne sont pas le même. Ce qui est certain, c'est qu'elle avoit divers temples & statues dans les provinces.

Nous avons dans Boissard une statue de femme vêtue de la stole, coiffée en cheveux, à la maniere de Matilde. Elle est de bout; sa main droite est appliquée sur sa poitrine. De la gauche elle tient un pan de sa robe. Devant elle est un autel sur lequel est une prétercule & une patere. Au bas sont gravés ces deux mots, *Pietati Augusta*.

Elle est aussi quelquefois représentée sous la figure d'une femme nue, tenant un oiseau dans sa main.

Dans les Miscellanées de Spon se trouve une inscription à la *Piété* d'Hadrien. Il y en a quatre autres dans Grutter. (D. J.)

PIÉTÉ, s. f. (*Ornithol.*) en latin *phalaris*. Cet oiseau est fort commun dans le Soissonnois & le Beauvoisis; il est plus grand qu'une cercelle, & moindre qu'un morillon: il y en a quelquefois de toutes blanches, & d'autres qui ont du noir dans le champ de leur pennage; mais leur couleur la plus commune, est d'avoir le dessous de la gorge & du ventre tout blanc, & le dessus du corps noir; les ailes comme celles d'une pie; les pieds & la queue comme celle du morillon; son bec est rond, & n'est point vouté par-dessus; mais il est dentelé par les bords; elle a une hupe à l'endroit où lui commence le cou sur le derrière de la nuque. (D. J.)

PIÉTÉ, s. f. (*Blason*.) On se sert de ce terme dans le blason, pour signifier les petits d'un pélican, qui s'ouvre le sein pour les nourrir de son sang. Les *Lamys* de Paris, originaires de Poitou, portent dans leurs armes un pélican avec sa *piété*, le tout de gueule. Ménétier. (D. J.)

PIÉTÉ, MONTS DE, Voyez l'article MONTS DE PIÉTÉ.

PIÉTER LE GOUVERNAIL, (*Marine*.) c'est y mettre des marques de distances en distances, divisées



en piés & pouces, afin de connoître combien il enfonce dans l'eau.

PIÉTISTES, f. m. pl. (*Hist. eccles.*) secte qui s'est élevée en Allemagne dans le sein du Luthéranisme, & qui est presque aussi ancienne que le Luthéranisme même, & qui semble tenir le milieu entre les Quakers ou Trembleurs d'Angleterre, & les Quétistes. Voyez QUAKERS & QUÉTISTES.

Schwenfeld en avoit ébauché le plan, Weigel l'avoit perfectionné, & Jacques Bohm, cordonnier de Silésie, l'avoit répandue dans sa patrie. C'étoient des hommes entêtés de la théologie mystique, qui ont outré l'idée de l'union de l'ame avec Dieu, prétendant que c'étoit une unité réelle, & une identité physique de l'ame transmuée en Dieu & en Jésus-Christ. Enforte que l'on pouvoit dire, selon eux, dans un sens propre & sans métaphore, « que l'ame » étoit Dieu, & que Jésus-Christ étoit en nous le » nouvel Adam; qu'ainsi adorer son ame, c'étoit » adorer Dieu & son Christ. » A cette erreur capitale, ils en ajoutèrent plusieurs autres, selon un ministre de Dantzick, qui les accuse, non-seulement d'hérésie, mais encore de schisme.

Cet auteur définit le *Piétisme*, un assemblage de systèmes d'Anabaptistes, de Schwenfeldiens, de Weigeliens, de Ralmaniens, de Labadistes & de Quakers, qui sous prétexte d'une nouvelle réforme, & dans l'espérance de tems plus favorables, abandonnent la confession d'Ausbourg, admettent à leur communion toutes sortes de sectes, particulièrement des Calvinistes, & sont parfaitement indifférents en matière de religion.

Il leur reproche encore de croire, avec les Donatistes, que l'effet des sacrements dépend de la piété & de la vertu du ministre; que les créatures sont des émanations de la substance divine; que l'état de grace est une possession réelle des attributs divins; qu'on peut être uni à Dieu quoiqu'on ne le divinité de Jésus-Christ; que toute erreur est innocente, pourvu qu'elle soit accompagnée de sincérité; que la grace prévenante est naturelle; que la volonté commence l'ouvrage du salut; que l'on peut avoir de la foi sans aucun secours surnaturel; que tout amour de la créature est un péché; qu'un chrétien peut éviter tous les péchés, & qu'on peut jouir dès ce monde du royaume de Dieu. *Manipulus observationum antipietistarum.*

M. Chambers observe que toutes ces accusations ne sont pas également fondées, & que quelques-unes mêmes sont exagérées; qu'il y a des *Piétistes* de différentes sortes, dont les uns sont dans des illusions grossières, & poussent le fanatisme jusqu'à détruire une grande partie des vérités chrétiennes; que d'autres sont simplement visionnaires, & de bonnes gens, qui, choqués de la froideur & des formalités des autres églises, & enchantés de la dévotion ordinaire des *Piétistes*, sont attachés à leur parti sans donner dans la grossièreté de leurs erreurs.

Mais on ne sauroit les excuser d'avoir fait schisme avec les Luthériens: car en 1661, Theophile Brochbandt & Henri Muller, l'un diacre de l'église de Rostok au duché de Méckelbourg, & l'autre docteur de l'université de cette ville, invectiverent contre le reste des cérémonies romaines que les Luthériens ont conservées, autels, baptêmes, chants ecclésiastiques, prédications, même tout selon eux devoit être aboli; & c'est ainsi qu'en usèrent Spener & Jean Horts, qui retranchèrent tout l'appareil des cérémonies dans les églises dont ils étoient pasteurs, & convertirent le service qui se faisoit dans les prêches, en assemblées particulières dans les maisons où ils expliquoient l'écriture à leur mode, & qu'on nomma pour cela colleges de la parole de Dieu, *collegia philibiblica*. Leur secte d'abord répandue en

Tome XII.

Saxe & en Prusse, y a été proscrire, & s'est maintenue seulement à Hambourg & en Hollande. Castrou, *hist. des Trembleurs*, liv. III.

PIÉTISTES, *secte des*, (*Hist. eccles.*) Secte moderne qui s'est élevée dans le xvij<sup>e</sup> siècle parmi les réformés, pour ranimer la piété chancelante, & conduire les hommes au salut par la seule foi qu'on doit avoir en la satisfaction de Jésus-Christ, mort pour nos péchés. Il est difficile de dire si ces *Piétistes* sont les mêmes que ceux de l'article précédent, tant on en parle diversément.

On place l'origine de cette secte plus pieuse qu'éclairée chez les Luthériens d'Allemagne; vers le milieu du dernier siècle. Elle s'est formée par les exhortations de Philippe-Jacques Spéner, célèbre Théologien Allemand. Il étoit né en Alsace, & mourut en 1705 à Berlin, où il étoit conseiller ecclésiastique, & un des principaux pasteurs.

Dans le tems qu'il demouroit à Francfort, frappé de la décadence de la piété & des progrès de la corruption, il forma le dessein de ranimer la première, & de s'opposer à l'autre. Dans cette vue il établit en 1670 une assemblée ou college de piété dans sa maison, d'où il la transporta dans une église avec la permission du magistrat. A cette assemblée étoient admises toutes sortes de personnes hommes & femmes, mais les femmes étoient séparées des hommes. M. Spéner commençoit l'exercice par un discours édifiant sur quelque passage de l'écriture sainte, après quoi, il permettoit aux hommes qui étoient là, de dire leur sentiment sur le sujet qu'il avoit traité.

Il publia un ouvrage où il indiquoit les défauts qu'il croyoit remarquer dans l'église luthérienne, & les moyens d'y remédier. Mais en plusieurs endroits les assemblées qu'il forma, produisirent parmi le peuple un mauvais effet, en lui inspirant une espèce de fanatisme plutôt que la pure religion, ce qui excita les plaintes de la plupart des théologiens, qui prétendoient que sous prétexte d'avancer la piété, on négligeoit la saine doctrine, & on donnoit occasion à des esprits séditieux de troubler la société & l'église.

Ce fut à-peu-près dans le même tems qu'il se forma à Leipsick un autre college de piété, semblable à celui de M. Spéner, & qui fut nommé *collegium philibiblicum*. Des amis de ce pasteur fondèrent aussi dans la même ville des assemblées particulières, destinées à expliquer en langue vulgaire divers livres de l'écriture-sainte, de la manière la plus propre à inspirer la piété à leurs auditeurs. La faculté de Théologie autorisa ces assemblées où la foule étoit grande; néanmoins on en parla à la cour de Saxe comme d'assemblées suspectes, & cette cour les défendit en 1690. Il faut consulter sur ce sujet Mosheim, *institut. hist. christ. seculi xvij.*

Ce fut ainsi que naquit le nom de *Piétistes*, qu'on a donné depuis à tous ceux qui ont voulu se distinguer par une plus grande austérité de mœurs, & par leur zèle vrai ou apparent pour la piété.

Leurs assemblées causèrent de grands mouvemens en Allemagne, & leur secte s'étendit dans la Suisse, & particulièrement à Berne. Un nommé Vigier, du canton de Zurich, enseigna le premier la doctrine des *Piétistes* dans Berne en 1698. Il reprétoient si vivement l'énormité du péché, & la difficulté de se soustraire à la colère d'un Dieu justement irrité, qu'il jettoit ceux qui l'écoutoient dans d'extrêmes perplexités. Leurs excellences firent des enquêtes très-sévères sur la doctrine de ce prédicateur; mais elles trouverent plusieurs personnes de considération qui lui étoient secrètement attachées.

Il combattoit sur-tout l'opinion de ceux qui prétendoient fonder le salut sur les œuvres extérieures de piété, les prières, les aumônes; & il enseignoit que l'unique voie pour obtenir le salut, consistoit

G G g ij

dans la foi qu'on doit avoir en la satisfaction de Jesus-Christ, mort pour nos offenses.

L'imagination effrayée du peuple, produisit dans quelques assemblées particulières des convulsions & des tremblemens, qu'ils disoient ressentir par l'horreur de leurs péchés, & la difficulté pour eux d'être régénérés & faits enfans de Dieu.

Leurs principes enthousiastes se sont depuis répandus dans les Provinces-Unies, où l'on n'a vu que trop de personnes qui en ont été imbus. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

PIETONNER, (*Pêche.*) c'est fouler ou pomme-ter le sable avec les piés pour la pêche du poisson plat.

PIETRA-SANTA, (*Géog. anc.*) petite ville d'Italie, dans la Toscane, entre l'état de la république de Lucques, & la principauté de Massa. Magin croit que c'est l'ancien endroit appelé *Lucus Feronia*. *Long. 27. 55. latit. 44. 5. (D. J.)*

PIETRO IN GALATINA, SAN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre d'Otrante, à 5 milles au levant de Nardo, & à 10 au midi de Lecce. (*D. J.*)

PIETTE, RELIGIEUSE, NOUETTE BLANCHE, f. f. (*Hist. nat. Ornitholog.*) *albellus albus*, Adl. *morgus major curatus gesu*, Wil. oiseau qui pèse environ une livre huit onces, & qui a seize à dix-sept pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ou des doigts. L'envergure est de plus de deux piés. La tête, le cou & la huppe, sont entièrement blancs, à l'exception de deux taches noires : l'une de ces taches entoure la huppe, & se termine en angle aigu; l'autre s'étend de chaque côté de la tête, depuis les coins de la bouche jusqu'aux yeux. Toute la face inférieure de l'oiseau est d'un très-beau blanc. Les longues plumes des épaules sont de la même couleur, & le dos est noir; il y a de chaque côté une tache noire en forme de croissant & double, qui descend du dos, & qui entoure en partie la poitrine comme un collier. Les ailes sont en partie noires & en partie blanches. La queue est d'un cendré noirâtre. Le bec & les piés ont une couleur cendrée ou bleuâtre. Les doigts sont unis les uns aux autres par une membrane brune.

La femelle est très-différente du mâle. Plusieurs auteurs en ont fait deux espèces particulières. Elle n'a point de huppe; la tête & les joues sont rouffes en entier; toute la face supérieure du corps, à l'exception des ailes, est d'un brun cendré: au reste elle ressemble assez au mâle. *Rai. synop. mit. avi. V. OISEAU.*

PIEU, f. m. (*Hist. anc.*) gros bâton pointu, ou pièce de bois, dont on se sert pour faire des enclos, des palissades. Les Grecs & les Romains s'en servoient pour fortifier leurs camps en les plantant sur la crête du parapet; mais ils n'avoient pas le même usage de les tailler ni de les ébrancher. Voici ce que Polybe remarque à cette occasion. Chez les Grecs, dit-il, les meilleurs pieux sont ceux qui ont beaucoup de branches autour du jet. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté. Ceux des Grecs sont plus aisés à arracher: car comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats y trouveront de la prise, l'enleveront facilement; & voilà une porte ouverte à l'ennemi, sans compter que tous les pieux voisins en seront ébranlés. Il n'en est pas ainsi chez les Romains, les branches sont tellement mêlées & inférées les unes dans les autres, qu'à-peine peut-on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible d'arracher ces pieux, parce qu'ils sont enfoncés trop avant; & quand on parviendrait à en enlever un de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. D'où il est aisé de voir avec quelle attention les anciens fortifioient leurs camps, partie de la guerre que les modernes ont presque totalement abandonnée.

On plantoit encore dans le camp d'espace en espace des pieux, pour servir de butaux jeunes soldats qu'on y exerçoit à tirer des armes & à lancer le javalot.

Dans les supplices, le pieu servoit à attacher les criminels condamnés à être battus de verges: ce qu'on appelloit *ad palam altigare*. Quelques-uns prétendent qu'on s'en servoit aussi pour les empaler, comme on fait aujourd'hui chez les Turcs, mais sans fondement; on ne trouve point dans les historiens de traits qui aient rapport à cette espèce de supplice.

PIEUX, f. m. pl. (*Archit. hydraul.*) pièces de bois de chêne, qu'on emploie dans leur grosseur, pour faire les palées des ponts de bois, ou qu'on équarrit pour les files des pieux (*voyez ce mot*) qui retiennent les berges de terre, les digues, &c. qui servent à construire les batardeaux. Les pieux sont pointus & ferrés comme les pilots; ce qui en fait pourtant la différence, c'est que les pieux ne sont jamais tout à fait enfoncés dans la terre, & que ce qui en paroît au dehors est souvent équarri. *Voyez PILOTS.*

Pieux de garde. Ce sont des pieux qui sont au-devant d'un pilotis, plus peuplés & plus hauts que les autres, & recouverts d'un chapeau. On en met ordinairement devant la pile d'un pont, & au pied d'un mur de quai ou de rempart, pour le garantir du heurt des bateaux & des glaçons, & pour empêcher le dégravoement. *Daviler. (D. J.)*

PIEUX, PILOTS ou PILOTIS. Les pieux sont le plus communément employés à porter un édifice construit au-dessus des hautes eaux, tels que sont les ponts de charpente, les moulins, &c.

On se sert des pilots ou pilotis pour porter un édifice de maçonnerie que l'on veut fonder sous les basses eaux, comme sont les ponts, les murs de quai, de certains bâtimens & autres ouvrages.

Les dimensions, positions, espacements & le bantage des pieux & des pilots ou pilotis, forment quatre objets distincts que l'on va examiner séparément.

Dimensions. Un pieu qui doit être exposé à l'eau & à l'injure du tems, doit être formé de la pièce la plus forte que l'on puisse tirer d'un arbre; & ce sera l'arbre même, surtout s'il est d'un droit fil & sain; tout équarissage & redressement trancheroit les fibres, & tronqueroit par segments les corps ligneux, annulaires, dont la texture plus serrée que des infertions qui se trouvent de l'un à l'autre de ces corps ligneux, pour mieux résister, étant conservés en leur entier; on doit se contenter d'abattre les nodosités, d'équarir & former en pointe pyramidale, le bout destiné à la fiche. On se contente quelquefois de le durcir au feu, quand le pieu est destiné pour un terrain qui n'est pas ferme, sinon il doit être armé d'une lardoire, ou sabot de fer à trois ou quatre branches, ou d'équarir aussi le bout vers la tête, lorsqu'il est trop gros & qu'il pourroit excéder la largeur des fommiers que l'on pose & assemble horizontalement à tenons & mortaises sur la tête des pieux.

On a le même intérêt de conserver les bois dans toute leur force pour les pilots; ils doivent pour cet effet être également ronds, de droits fils & sans nœuds excédens.

La grosseur des pieux dépend donc de celle des arbres que l'on peut avoir dans chaque endroit; l'on se propose communément de leur donner environ 10 pouces de grosseur mesurés au milieu de leur longueur pour 15 & 18 piés, & deux pouces de plus pour chaque toise excédente cette première longueur: ainsi un pieu de 33 à 36 piés, par exemple, devroit avoir environ 16 pouces de grosseur réduite sans l'écorce.

Les pilots d'une certaine longueur n'ont pas besoin d'être si gros à proportion que les pieux, étant presque toujours enfoncés entièrement dans le ter-



rein, & moins exposés pour cette raison à plier sous le fardeau & à être usés par le frottement de l'eau & des corps qu'elle charie; on doit pour cette raison choisir les arbres les plus jeunes & les plus menus.

Il suffit que ces *pilots* aient environ 9 pouces de grosseur, jusqu'à 10 & 12 piés de long, & un pouce de plus pour chaque toise excédente cette première longueur. Ainsi un *pilot* de 28 à 30 piés de long aura un pié de grosseur réduite, mesurée aussi sans l'écorce: ce qui donneroit à peu près 10 pouces à la pointe & 14 à la tête.

Lorsque l'on n'a pas des arbres assez longs, ou que les *pieux* ou *pilots* ayant pris plus de fiche que l'on ne l'avoit compté, se trouvent trop courts, on peut les anter & les assembler exactement en  $\otimes$  sur 2 & 3 piés de longueur, après quoi on doit les lier fermement avec deux bonnes fretées de fer, observant pour les *pieux* de disposer ces antes de façon qu'elles puissent être recouvertes par les moises qui les doivent embrasser & en liaison alternativement de l'une à l'autre moise.

Il sera parlé de ces moises par la suite.

On trouve dans le traité de Charpenterie de Mathurin Jouffe, par M. Delahire, que les *pilots* doivent être équarris; on donne à ceux de 12 piés 10 à 12 pouces de grosseur, & à ceux de 30 piés 16 à 21 pouces, au lieu de 9 pouces & de 12 red. de grosseur que l'on a proposé ci-devant, & qui suffisoient d'après ce qui se pratique avec succès sur les plus grands travaux pour ces différentes longueurs.

Mathurin Jouffe, en proposant d'équarrir les *pilots* & de donner des *dimensions* inégales pour leur grosseur, avoit suivi ce qui se pratique pour les bâtimens, où cela est nécessaire, & où il convient de donner plus de hauteur que de largeur aux pièces que l'on pose horizontalement: c'est ce que M. Parent a fait aussi connoître dans les mémoires de l'académie des Sciences de 1708, où il est démontré que la pièce la plus forte que l'on puisse tirer d'un arbre pour porter étant placée dans ce sens, doit être telle que le quarré de l'un de ses côtés soit double de celui de l'autre côté: ce qui revient à peu près au rapport de 7 à 5.

Il n'en est pas de même pour les *pieux* qui sont destinés à porter debout. Quant à l'équarrissement & à l'inégalité de leurs côtés, c'est ce que l'on croit avoir assez expliqué précédemment; mais on ne pouvoit se dispenser d'exposer ce qu'ont adopté à la fois un bon charpentier & un mathématicien habile sur le sujet que l'on vient de discuter, afin que l'on pût connoître mieux ce qui doit être préféré.

Ces réflexions ne doivent cependant pas empêcher d'employer des *pieux* ou des *pilots* équarris dans certaines circonstances; on place quelquefois, par exemple, des *pilots* de cette espece au pourtour extérieur des fondations, pour que les palplanches que l'on chasse entre ces *pilots* puissent être plus adhérentes.

On doit ôter l'écorce en entier, & laisser l'aubier aux *pieux* & aux *pilots* pour les parties qui se trouvent sous l'eau.

L'écorce ne donne point de force au bois; elle augmente beaucoup le frottement par son épaisseur & son aspérité, lors du battage des *pieux* ou *pilots*, & empêchent qu'ils ne prennent autant de fiche sous la même percussion.

L'aubier n'est point vicieux sous l'eau; il s'y conserve comme l'on fait que le fait le bois, lorsqu'il est continuellement submergé: surtout le chêne que l'on emploie par préférence aux ouvrages construits dans l'eau; il a d'ailleurs de la force lorsque la seve en est retirée, comme on peut en juger par les expériences de M. de Buffon (*mémoires de l'académie*,

année 1741, page 296.) suivant lesquelles il a reconnu que la force de l'aubier étoit seulement de  $\frac{1}{17}$  ou environ, moindre que celle du bois pris au cœur du même chêne: ce qui se trouvoit être aussi à peu près dans le rapport des densités de l'un & de l'autre bois & aubier. Les circonstances sur la longueur, grosseur & sur la façon de charger les bois & aubier, étoient d'ailleurs les mêmes, ainsi il paroît que l'on peut laisser l'aubier aux *pilots* sans inconvénient.

Lorsque l'écorce recouvre l'aubier, elle garantit l'œuf que la mouche y a déposé, & le ver qui en provient jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force pour abandonner l'aubier, dont la substance, lorsqu'elle est encore abreuvée de la seve, peut mieux convenir à la délicatesse de premier âge, que le bois où il ne pourroit s'introduire d'abord ni y vivre. C'est ainsi qu'en use la nature par rapport aux insectes: en général le degré de chaleur qui fait éclore le ver à soie, développe aussi la feuille du murier pour lui présenter une substance délicate; elle acquiert chaque jour une consistance plus forte, qui se trouve par ce moyen toujours analogue à celle du ver qui croît & se fortifie en même tems. L'arbre étant dépouillé sur pié de son écorce pendant le fort de la seve, & laissé ensuite sur pié au-moins six mois, on a reconnu que le bois durcissoit & que l'aubier en devenoit presque aussi fort que le bois. Voyez les expériences de M. de Buffon, *mémoires de l'académie* de 1738, page 169.

L'écorce étant ôtée lorsque l'on coupe l'arbre, le ver sera tué par les mauvais tems & la gelée, avant qu'il ait acquis assez de force pour s'introduire dans le bois; c'est au-moins à quoi l'on pense devoir attribuer ce que l'on a remarqué sur la conservation des bois exposés au dehors, & auxquels l'on avoit usé de cette précaution.

Il n'en sera pas de même des bois employés à couvert; la mouche déposera son œuf dans le peu d'aubier que l'on y aura laissé, & le bois sera ensuite attaqué du ver qui en proviendra; on croit pour cette raison qu'il n'est pas toujours nécessaire d'ôter l'aubier des *pieux* dans la partie qui se trouve au-dessus de l'eau. On a même remarqué à plusieurs ponts qu'il s'étoit durci & avoit acquis une consistance capable de fortifier ces *pieux* & de les conserver plus long-tems, surtout lorsque l'on avoit eu l'attention de laisser le bois dans l'eau pendant quelques mois, avant de les employer, précaution dont on use pareillement avec succès pour la latte que l'on fait quelquefois avec l'aubier; cependant chacun doit en user pour ce qui se trouvera au-dessus de l'eau, comme il le jugera le plus convenable, vu que la suppression de l'aubier ne sauroit d'ailleurs être préjudiciable dans cette partie, si l'on a attention d'y suppléer en donnant un peu plus de grosseur aux *pieux*.

Indépendamment de la vermoulure à laquelle le bois est exposé, la fermentation de la seve, surtout dans les parties renfermées, & leur exposition alternative à l'air & à l'eau, sont également des causes principales de destruction assez connues, & sur lesquelles nous ne nous arrêterons point pour ne pas trop nous écarter de notre projet principal.

*Position.* Les *pieux* & *pilots* battus dans les rivières doivent toujours être placés dans le sens du cours de l'eau; ils doivent être posés d'équerre entr'eux, autant que cela se peut, & à plomb, excepté le cas dont on va parler.

Une file de *pieux* battus pour porter un pont de charpente, se nomme *palée*; & une même palée est quelquefois composée de plusieurs files de *pieux* posés parallèlement, & à peu près suivant le plan des piles des ponts de maçonnerie.

Les deux ou trois *pieux* du milieu de ces palées

doivent être battus à plomb, & les autres de chaque côté obliquement; ou en décharge en sens opposé sur la longueur des palées, pour empêcher le deversement de l'édifice construit sur ces pieux.

On bat quelquefois des pieux plus petits de part & d'autre des palées pour les affermir à la hauteur des basses eaux, lorsque les principaux pieux ont beaucoup de longueur au-dessous de ces basses eaux au fond du lit de la rivière, ou bien aussi pour les préserver contre le choc latéral des glaces; on les nomme *pieux de basses palées*; ils doivent être battus à plomb, à quelques piés des grands pieux que l'on nomme aussi *pieux d'étape*; & au droit du vuide ou intervalle d'entre ces pieux, on les coëffe de chapeaux qui sont retenus entr'eux & contre les pieux d'étape avec des blochets moisés & assemblés à queue d'ironde sur les chapeaux.

Les pilots des batardeaux & ceux des crèches que l'on place quelquefois au pourtour des piles & au-devant des culées & murs pour plus de sûreté contre les affouillemens, doivent aussi être battus à plomb.

On est pareillement dans l'usage de battre les pilots de fondation à plomb; cependant lorsque le terrain est de peu de consistance, il est à propos d'incliner un peu ceux du pourtour des paremens extérieurs vers le massif de la fondation; par ce moyen on peut empêcher le deversement des pilots qui ne pourroit avoir lieu sans le redressement de ceux qui seroient inclinés, à quoi le poids de la maçonnerie du dessus doit s'opposer; ce sont les pilots des culées & murs de quai qui sont les plus exposés au deversement pour la poussée des terres du derrière.

Les pilots sont ordinairement présentés & posés par le petit bout; ils entrent, dit-on, plus aisément dans le sens, & sont mieux battus au refus, ce qui est le but essentiel que l'on doit se proposer pour les ouvrages de maçonnerie, à fonder à cause de leur poids beaucoup plus considérable pour l'ordinaire que des édifices que l'on établit sur des pieux au-dessus des grandes eaux: cependant des expériences faites avec soin nous ont fait connoître que les pilots ferrés & battus le gros bout en bas, comparés avec ceux de même longueur & grosseur battus de sens contraire dans le même terrain, & avec le même équipage, étoient d'abord entrés avec plus de difficulté, mais toujours assez également, & qu'ils sont parvenus plutôt d'environ un quart de tems au refus du mouton de 510 livres de pesanteur, à la même profondeur de 19 & 20 piés; ce qui paroît devoir provenir de ce que le frottement qu'éprouvent ces derniers pilots, est à peu près égal, lorsqu'ils augmentent toujours, à ceux qui sont chassés le petit bout en bas.

On croit cependant qu'il convient de s'en tenir à l'usage ordinaire de battre les pilots le petit bout en bas; cette disposition en plaçant la tête directement sous le fardeau, doit les rendre plus forts & moins vacillans.

À l'égard des pieux, le bout par lequel il convient de les mettre en fiche dépend de la hauteur à laquelle les basses eaux & les glaces doivent arriver contre ces pieux.

Lorsque le milieu de la longueur du pieu devra sensiblement se trouver au-dessous des basses eaux, il conviendra de les mettre en fiche par le petit bout, comme les pilots, parce que la partie la plus forte se trouvera au-dessus des basses eaux, où est celle qui sèche & mouille alternativement, & qui est pour cette raison la plus exposée à être endommagée. C'est aussi dans cette partie supérieure que se fait le choc des glaces, toutes causes de destruction plus importantes que celles que les pieux peuvent éprouver

dans leur partie inférieure par le frottement seul de l'eau.

Si le milieu de la longueur des pieux devoit se trouver élevé à la hauteur des eaux moyennes, au lieu de celle des basses eaux, comme cela arrive assez ordinairement aux grands ponts de charpente, il conviendrait, pour la raison que l'on vient d'expliquer ci-devant, de les battre le gros bout en bas.

Les pieux des grands ponts fournissent à raison de leur longueur, un motif de plus pour les battre le gros bout en bas; ils se trouvent pour lors comme l'arbre dans la position la plus naturelle & la plus forte près la racine, pour résister aux ébranlemens auxquels ils sont plus exposés par leur longueur.

On ne doit d'ailleurs point avoir égard à ce qui peut concerner une certaine situation que quelques physiciens prétendent devoir être préférable pour la conservation des bois, relativement à leur opinion, sur la circulation de la sève. On renvoie aux expériences de M. Hales pour en juger. *Statique des végétaux*, pag. 135.

*E spacemens.* L'espace des pieux & celui des pilots dépend de leur grosseur, leur longueur, & du fardeau qu'ils doivent porter, en les supposant d'ailleurs d'une même espèce & qualité de bois.

Suivant les expériences de Muschembroeck, *Essai de Physique*, pag. 356. les forces des pièces de bois rondes ou quarrées étant chargées sur leur bout, sont entr'elles comme les cubes de leur diamètre ou grosseur pris directement, & le quarré de leur longueur pris réciproquement.

(a) En comptant le pié rhenan dont s'est servi Muschembroeck pour 11 pouces 7 lignes du pié de roi, & la livre pour 14 onces poids de marc, qu'il paroît par d'autres expériences avoir employé, on peut conclure qu'une pièce de six pouces de gros en quarré, & six piés de long portera 2348 livres, le tout étant réduit aux mesures de Paris.

Cette résistance est pour le cas de l'équilibre; comme il ne faut pas même que les bois soient exposés à plier sensiblement, on conçoit qu'il convient, dans le calcul que l'on en feroit, d'évaluer cette résistance au-dessous du résultat précédent.

On peut voir par les expériences de M. de Buffon, & citées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de 1741*, sur la résistance des bois posés horizontalement, que plusieurs pièces de 14 piés & 5 pouces de gros qui ont été cassées sous un poids réduit de 5283 livres après avoir baissé de 10 pouces, avoient déjà plié de 12 à 15 lignes au dixième millier de la charge; ce qui fait connoître que la résistance des pièces ainsi chargées ne doit être évaluée qu'au quart ou au tiers au plus de leur résistance absolue.

Nous manquons de pareilles expériences en grand pour les pièces qui sont posées debout; mais comme elles sont bien moins sujettes à plier sous le fardeau dans ce sens, on croit qu'en réduisant à moitié leur résistance, ou le poids dont on peut les charger pour les rompre, elles ne seront pas exposées à plier sensiblement.

Dans ces expériences & remarques, on trouvera l'espace des pieux qu'il faudra donner aux pieux & aux pilots en divisant le poids dont ils devront être chargés par la force de l'un de ceux que les circonstances pourront permettre d'employer.

On connoitra, en faisant ce calcul, qu'un pieu de 36 piés de longueur & 16 pouces de grosseur réduite, qui auroit 27 piés au-dessus de la fiche & seroit moisiée de 9 en 9 piés, pourroit porter 7348 livres, ayant réduit à moitié la force résultante du calcul par les raisons expliquées ci-devant.

(a) Pour appliquer l'expérience de Muschembroeck, à des pièces rondes, on a réduit dans les calculs qui suivent le bois rond en bois quarré, de même bûche en superficie.



La travée du pont de charpente qui auroit 36 piés de long ou d'ouverture d'une palée à l'autre, & ce seroit une des plus grandes travées que l'on fait dans l'usage de construire, seferoit pour une partie de 4 piés & demi de largeur qu'auroit à porter un *pieu* d'entre ceux qui seroient espacés à cette distance, à-peu-près 41 milliers, compris le pavé & le sable du dessus; il resteroit à ce *pieu* une force excédente de 32458 livres, pour résister d'une part aux voitures chargées, dans le cas même où leurs effieux viendroient à se casser, & pour compenser d'autre part la diminution de force sur les *pieux* qui auront été chassés obliquement; car on sait que la force des piéces ainsi inclinées, est à celle des *pieux* qui sont posés debout, comme les co-sinus de l'angle que forment la direction de la charge avec la piéce inclinée est au sinus total.

Il est bon de remarquer que les noeuds & de certains vices inévitables sur la qualité des bois doivent en diminuer encore la force; mais cela pourra le trouver compensé en rapprochant les liernes & les moises jusqu'à six piés de distance entr'elles, ainsi que l'on est assez dans l'usage de le faire au-dessus des basses eaux; car pour ce calcul on ne doit compter la longueur des *pieux* que par la distance qui se trouve d'une moise à l'autre. Un pilot de 12 piés & 9 pouces de gros que l'on supposera excéder de 3 piés le dessus du terrain, pourroit porter 111018 livres ou environ moitié plus que le précédent, ce qui devient assez bien proportionné à cause du plus grand fardeau que les pilots sont destinés à porter; on n'a pareillement fait le calcul du pilot que pour 3 piés de longueur; la partie qui a pris fiche & qui est entretenue par le terrain, ne pouvant plier, elle ne doit pas entrer en considération sur la diminution de force qu'occasionne la longueur des piéces.

En supposant les pilots espacés de 4 piés de milieu en milieu, & la maçonnerie du poids de 160 livres, le pié cube, ils pourroient porter un mur de près de 47 piés de hauteur; ce qui viendrait assez bien à ce que donne l'expérience par rapport à la construction des ponts de maçonnerie de moyenne grandeur.

Si l'on vouloit faire porter un plus grand fardeau sans changer un certain espacement convenu pour les *pieux* ou les pilots, il faudroit augmenter leur gros-fleur en raison sous-triplée des poids; ainsi pour une charge octuple, par exemple, il faudroit doubler leur diamètre, & ce au lieu d'augmenter leur superficie dans la raison du poids dont ils devront être chargés, comme il sembleroit, à la première inspection, que cela devroit être pratiqué.

Cette regle que donne l'expérience est aussi conforme à ce qui arrive pour les bois inclinés ou posés horizontalement, leur résistance étant en raison du carré de leur hauteur; ainsi dans l'un & l'autre cas on voit que pour des piéces qui auroient même longueur, & dont la grosseur de l'une seroit double de celle de l'autre, la quantité du bois employé dans la plus grosse piéce ne seroit que quadruple, lorsque sa force pour porter un fardeau de toute sorte de sens seroit octuple; d'où il suit qu'il y aura de l'économie à employer par préférence des grosses piéces, lorsque leur prix augmente en moindre raison que la superficie de ces piéces prises dans le sens de leur gros-fleur.

On n'a parlé jusqu'à présent que des *pieux* ou des pilots de chêne; mais on peut employer d'autre bois plus ou moins forts; c'est à quoi, il faudra avoir égard dans le calcul. Pour cet effet on va donner le rapport de la force de différentes espèces de bois d'après les expériences qui en ont été faites pour les rompre, ces *pieux* étant chargés sur leur bout:

Le chêne . . . . 12 . . .  $\frac{2}{3}$  Saule . . . . 9 . . .  $\frac{2}{3}$

Sapin . . . . 9 . . .  $\frac{1}{3}$  Frêne . . . . 7 . . .  $\frac{1}{3}$   
Peuplier . . . . 7 . . .  $\frac{1}{3}$  L'aune . . . . 7 . . .  $\frac{1}{3}$

*Essais de Physique de Muschembroeck, pag. 357.*

On voit par ces expériences que le bois de chêne est le plus fort, que le sapin l'est moins, quoique pour porter, étant chargé dans une position horizontale, il soit plus fort à-peu-près d'un cinquième que le chêne, suivant l'expérience de M. Parent, *Mémoire de 1707*; le frêne qui est aussi plus dur que le sapin, & qui pourroit porter un plus grand poids que l'on y suspendroit étant placé horizontalement, se trouve cependant moins fort pour porter dans la position verticale: cela peut provenir de ce que le fil du bois de frêne est moins droit que celui du bois de sapin.

Les calculs que l'on vient de donner sur la force des *pieux* & des pilots pour déterminer leur espacement entr'eux, paroissent assez bien convenir aux applications qu'on en a faites; mais l'on ne doit pas toujours s'en rapporter au calcul dans un genre comme celui-ci où l'on manque d'expériences faites assez en grand sur la force des bois chargés debout, & où de certaines considérations physiques, & encore peu connues, pourroient induire à erreur; il faut donc consulter en même tems, comme on voit, l'expérience de ce qui se pratique avec le plus de succès.

On est dans l'usage d'espacer les *pieux* des ponts de bois depuis 4 jusqu'à 5 piés, & les pilots de fondation depuis jusqu'à 4 piés, & quelquefois quatre & demi, le tout de milieu en milieu. M. Bultet, dans son *traité d'Architecture*, est d'avis que l'on doit espacer les pilots, tant pleins que vuides, c'est-à-dire de deux piés en deux piés, lorsqu'ils auront un pié de gros; ainsi il en entreroit 16 dans une toise carrée isolée, & ce nombre se trouvera réduit à 9 lorsque les pilots de bordage seront rendus communs avec les parties environnantes.

On trouve dans d'autres auteurs, *traité des Ponts* par M. Gautier, pag. 68, qui avoit acquis de la réputation pour ce genre de construction, qu'il faut mettre environ 18 à 20 pilots dans la toise carrée des fondations.

Ce qui se pratique dans les plus grands ouvrages fait connoître qu'il suffit d'espacer ces pilots à 3 piés pour le plus près de milieu en milieu, il n'en entrera pour lors que 9 dans le premier cas ci-devant cité & seulement 4 dans le second, ce qui est bien suffisant, au lieu de 18 ou 20 proposés ci-dessus.

*Battage ou enfoncement des pieux.* Les *pieux* & les pilots sur-tout doivent être enfoncés jusqu'au soc ou tuf, & autre terrain assez ferme & solide pour porter le fardeau dont on aura à les charger, sans jamais pouvoir s'enfoncer davantage sous ce fardeau; il faut par conséquent pénétrer les sables & les terres de peu de consistance, & qui seroient d'ailleurs susceptibles d'être affouillés par le courant de l'eau.

On doit pour cet effet commencer par reconnoître les différentes couches de terrain & leur épaisseur, au moyen d'une sonde de fer d'environ 20 pouces de gros-fleur, battue & chassée au refus jusque sur le roc ou terrain solide, afin de savoir la longueur & gros-fleur que l'on aura à donner aux *pieux* ou aux pilots pour chaque endroit où il conviendra d'en battre.

On se sert pour battre les pilots d'une machine que Vitruve, Philander, Baldus & Perrault ont nommée *mouton*. Ce nom se donne plus particulièrement à la piéce de bois ou de fonte qui sert à battre le pilot, & l'équipage employé pour faire mouvoir le mouton se nomme le plus ordinairement *sonnette*.

On fait les moutons plus ou moins pesans, suivant la force des *pieux*, la fiche que l'on doit leur donner & la nature du terrain. Cela varie depuis 400 jusqu'à 1200 liv. & plus: on emploie ordinairement un mouton de 6 à 700 livres pour les pilotis; il est tiré par

la force de 24 ou 28 hommes qui l'élevant 25 ou 30 fois de suite en une minute jusqu'à quatre piés & demi de hauteur, ces hommes se reposent après autant de tems alternativement.

Les moutons de 1200 livres sont tirés par la force de 48 hommes; on s'en sert pour le fort pilotes ou les *pieux* ordinaires; mais les plus gros *pieux* exigent un mouton plus pesant.

On emploie pour lors une machine différente de la sonnette; six ou huit hommes sont appliqués avec des bras de leviers à mouvoir un treuil horizontal, sur lequel est placé la corde qui porte le mouton, étant élevé au sommet de la machine, un crochet à bécule ou un déclie, font lâcher le mouton, où descend la corde en déroulant le treuil pour le reprendre, ou bien plus commodément & par un échappement que M. Vaulhoue, horloger anglois, a imaginé; la corde redescend immédiatement après le mouton, qu'elle reprend par une espèce de tenaille de fer qui lui est attachée, & cette corde qui est placée sur une lanterne dont l'axe est vertical, le dévide seul en lâchant un déclie sans être obligé de retourner le treuil comme dans le premier cas, ce qui est bien plus commode & expéditif; ces deux sortes de façons de battre les *pieux* se nomment également *battre au déclie*: on s'en sert souvent aussi pour les moutons qui pèsent au-dessous de 1200 livres depuis 600 ou 700 livres, tant à cause de la difficulté d'avoir assez d'hommes dans de certaines circonstances pour équiper les grandes sonnettes, que parce qu'ils se nuisent, & qu'en tirant obliquement par les vingtaines ou petites cordes qui sont attachées à la corde principale, comme cela est inévitable, quoique ces petites cordes soient quelquefois attachées autour d'un cercle placé horizontalement pour diminuer l'obliquité, il y a toujours une partie assez considérable de la force qui se trouve perdue.

Il est vrai d'un autre côté que le déclie est moins expéditif, puisque le mouton est moins grand; ainsi supposer que pour lever un mouton de 1200 livres on se serve de huit hommes appliqués à la sonnette à déclie de M. Vaulhoue, au lieu de 48 qu'il faudroit à la sonnette ordinaire sans déclie, on emploiera six fois plus de tems, le reste étant supposé d'ailleurs égal. On pourra donc préférer pour le battage des *pieux* ou des pilotes, celle de ces deux machines qui pourra le mieux convenir pour le lieu & la circonstance, sans devoir se flatter que ce choix puisse épargner la dépense, & c'est-là le résultat de toutes les machines simples telles qu'elles soient.

Un pilote ne doit être considéré avoir été battu suffisamment, & à ce que l'on appelle *au refus du mouton*, que lorsque l'on est parvenu à ne le plus faire entrer que d'une ou deux lignes par volée de 25 à 30 coups, & pendant un certain nombre de volées de suite; à l'égard des *pieux*, comme ils doivent être moins chargés, on peut se contenter d'un refus de 6 lignes ou même d'un pouce par volée, suivant les circonstances.

Lorsque les *pieux* ou pilotes sont ferrés, il faut avoir l'attention d'en couper le bout quarrément sur 2 à 3 pouces, & de faire réserver au fond du sabot autant que cela se peut, afin que le choc du mouton puisse se transmettre immédiatement sur le fond de ce sabot, & non pas sur les cloux dont chaque branche est attachée, ce qui feroit cesser ce sabot & nuiroit à l'enfoncement des *pieux*.

La tête doit aussi être coupée quarrément sur la longueur du *pieu* un peu en chanfrain au pourtour, ensuite fretté de fer quelques pouces plus bas, s'il est besoin, pour empêcher qu'elle ne s'écrase ou se fende.

Le choc du mouton aidé de la pesanteur du pilote, le fait d'abord entrer sensiblement; le terrain qui se

réserve pour lui faire place forme ensuite une plus grande résistance.

Ce terrain est aussi ébranlé par la secousse & la réaction des fibres du pilote jusqu'à une certaine distance circulairement, & de plus en plus, à mesure que le pilote s'enfonce. On conçoit qu'il doit se trouver un terme auquel ces résistances & pertes de force employées pour mettre en mouvement le terrain qui environne le pilote, pourrout le mettre en équilibre avec la percussion, le pilote n'entrera plus, & au lieu d'un refus absolu, on n'aura qu'un refus apparent.

Si on vient à se battre ce pilote au bout de plusieurs jours, il pourra encore entrer; le terrain qui le pressoit latéralement comprime & repousse de proche en proche chaque portion circulaire de terre qui l'environne, la résistance se trouvera diminuée, & la même percussion employée de nouveau fera capable d'un même effet; c'est aussi ce qui se trouve confirmé par l'expérience.

On a grand intérêt de reconnoître le refus absolu pour cet effet, indépendamment de l'expédient précédent & de ce que l'on pourroit employer un mouton plus pesant en seconde reprise, le moyen le plus certain sera de faire préliminairement les sondes qui ont été proposées ci-devant, puisqu'elles feront connoître d'avance la profondeur & la nature du fonds sur lequel les pilotes devront s'arrêter.

L'expérience donne aussi quelquefois à connoître ce refus absolu; dans un terrain gras, lorsque le pilote est arrivé au refus apparent ou de frottement, l'élasticité de ce terrain fait remonter le pilote autant qu'il a pu entrer par le choc; si le pilote est au contraire parvenu au roc ou terrain ferme, le coup sera plus sec, & le mouton sera renvoyé avec plus de roideur par l'élasticité même de la réaction des fibres comprimées du pilote.

C'est de cette raison de l'élasticité de la part d'un terrain gras & compacte que l'on ne sauroit y enfoncer qu'un certain nombre de pilotes, passé lequel ceux qui ont été premièrement chassés ressortent à mesure que l'on en bat de nouveaux, & cela doit toujours arriver lorsqu'il s'est fait équilibre entre la percussion & la densité nouvellement acquise du terrain par la compression des pilotes.

Le terrain pourroit aussi avoir naturellement cette densité & élasticité dont on vient de parler; pour lors le premier pilote même n'y entrera qu'à une certaine profondeur, & qu'autant que la surface du terrain pourra s'élever pour lui faire place, cela arrive ainsi dans la glaïse pure & verte, lorsqu'elle est un peu ferme.

On pourroit faire que les pilotes que l'on auroit pu chasser dans un terrain un peu gras & élastique, n'en fortiroient point par la chaise d'un nouveau pilote; mais celui-ci n'y entreroit que comme le pourroit faire celui du dernier article, il suffiroit pour cela de battre les pilotes le gros bout en bas: en voici la raison.

Lorsque les pilotes sont chassés le petit bout en bas, leur surface conique se trouvant chargée de toute part, à cause de l'élasticité supposée dans ce terrain, (quand on vient à chasser un pilote aux environs) les chocs qui se font perpendiculairement à la surface du cône, se décomposent en deux autres; les uns qui sont dans le sens horizontal se détruisent, & les autres qui sont suivant la direction de l'axe, soulèvent le pilote, & le font ressortir en partie, il doit arriver le contraire, & pour la même raison, lorsque le pilote est chassé le gros bout en bas; ainsi, loin de pouvoir sortir, les chocs qu'il éprouve à sa surface ne tendent qu'à le faire enfoncer, suivant son axe, s'il y a moyen.

Lorsque l'on se propose de battre plus d'une ou deux files de *pieux* ou pilotes, comme quand il est question de fonder la pile ou la culée d'un pont, il faut



fait commencer par ceux du milieu, nommés *pilots de remplage*, s'éloignant successivement du milieu, & finissant par ceux du pourtour extérieur que l'on nomme *pilots de bordage*: on donne par ce moyen au terrain la facilité de se porter de proche en proche vers le dehors de l'enceinte que l'on a à piloter, & on peut les enfoncer plus avant, que si l'on suivoit une marche contraire; car ce terrain se trouveroit pour lors de plus en plus ferré vers le milieu de la fondation, & les *pilots* y entreroient beaucoup moins.

On pourroit alléguer contre cette opinion, que les *pilots* de bordage étant battus les premiers, pourroient aussi être chassés plus avant, ce qui sera avantageux dans les terrains faibles, & à cause des affouillemens auxquels le pied des *pilots* se trouveroit moins exposé; qu'à l'égard de ceux du remplage, si on a soin de les chasser tous au refus, ils seront également propres au fardeau que la percussion du mouton leur aura donné la facilité de porter.

Cette percussion, comme on va le voir, seroit bien suffisante pour que l'on n'eût rien à appréhender de la part du tassement des *pilots* dans les premiers tems; mais, comme on l'a fait remarquer précédemment, le terrain trop comprimé dans l'intérieur de la fondation tendra peu-à-peu à s'en écarter. La résistance occasionnée par le frottement diminuera, & les *pilots* pourront s'affaisser par cette première raison.

L'écartement du terrain poussera aussi les *pilots* avec d'autant plus d'avantage, que la force sera continue & lente, suivant les principes de la mécanique; on peut remarquer que le fardeau qui agira sur la tête des *pilots*, suivant une direction perpendiculaire à celle de la poussée de ces fables, ne pourra en arrêter ou diminuer en aucune sorte l'effet: les *pilots* pourront donc aisément s'écarter par leur bout, n'étant d'ailleurs point engagés dans un terrain assez solide, ainsi qu'on le suppose; ce qui formera une cause puissante d'affaiblissement & de destruction, d'où il suit que la première méthode que l'on vient d'expliquer, est préférable à tous égards.

Il est présentement question d'examiner quelle est la force de la percussion du mouton que l'on emploie à chasser les *pieux*, afin de connoître jusqu'à quel point il faudra les battre, pour être en état de porter une certaine charge déterminée, indépendamment de la résistance du terrain solide, lorsqu'ils y seront parvenus; on aura pour lors une sûreté de plus, vu l'incertitude où l'on peut quelquefois se trouver, d'avoir atteint le roc, ou autre terrain ferme.

Suivant des expériences de M. de Camus, gentilhomme lorrain (a), & autres faites sur le battage des *pilots* dans les travaux des ponts & chaussées, il paroît que la force du choc du mouton est proportionnée à la hauteur de sa chute, laquelle hauteur est comme le carré de la vitesse acquise à la fin de cette chute.

Le tems employé par les hommes pour lever le mouton, est en effet proportionné à son élévation, & on a lieu d'en attendre une quantité de mouvement qui soit proportionnée à la hauteur de la chute: ces expériences sont aussi conformes à celles faites sur la chute des corps dans la cire & la glaïse où ils se sont enfoncés, en proportion de la hauteur des chûtes. Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, pour l'année 1728, pag. 73 & suiv.

On voit, suivant ces expériences, que la force d'un seul coup de mouton fera équivalente à celle de plusieurs autres dont la somme des chûtes lui seroit égale; ainsi deux coups d'un même mouton, par exemple, tombant chacun de deux piés de hauteur; ou dont l'un viendroit de trois piés, & l'autre d'un

(a) Traité des forces mouvantes, page 164. Expériences faites en 1744, par M. Sayer, à la fondation du pont de la Boine, près la Fieche, les *pilots* étant battus au déclin.

Tome XII.

pié, feront, pour l'effet, égaux à un seul coup dont le mouton seroit élevé de quatre piés de hauteur.

Ce principe mérite cependant une exception dans la pratique, à cause de la perte occasionnée par le branlement du terrain, & autres causes physiques mentionnées au présent mémoire, qui pourroient rendre la percussion de nul effet, si le mouton étoit plus élevé; aussi est-on dans l'usage de donner quatre piés & plus d'élévation ou de chute au mouton: ce que l'on vient de dire à l'article précédent, n'aura donc lieu que pour le plus grand effet que l'on doive attendre de la percussion dans le battage des *pilots*, & il en résultera toujours que le déclin qui donne la facilité d'élever le mouton beaucoup plus haut que la sonnette, n'éprouvera que peu d'avantage à cet égard, & que ce sera de la pesanteur seule du mouton que l'on aura lieu d'attendre le plus d'effet pour battre les gros *pieux*; aussi voit-on que l'on a été obligé quelquefois d'avoir recours à des moutons de quatre mille livres, pour des *pieux* de quarante-cinq à cinquante piés de long, & de vingt à vingt-quatre pouces de grosseur à la tête, tels que les pièces de palées du pont de bois actuel de Saumur.

La force d'un mouton ordinaire de douze cens livres de pesanteur suffit à peine sur un tel *pieu* pour en ébranler la masse; il y a une perte inévitable d'une partie considérable de la force, celle qui est employée à la compression des fibres, & à résister à leur élasticité ou réaction, avant qu'elle puisse arriver à la pointe du *pieu*, & percer le terrain. Cette perte se trouve encore augmentée en raison de la longueur du *pieu*, & du plus ou moins de rectitude, par la difficulté de placer la percussion verticalement dans la direction de son axe, l'obliquité presque inévitable de cette percussion occasionne un balancement nommé *dardement*, qui augmente son élasticité, & diminue d'autant l'effet du choc.

(b) On voit par l'expérience de M. Mariotte, que le choc d'un corps de deux livres deux onces tombant de sept pouces de hauteur, est équivalente à la pression qu'occasionneroit un poids de quatre cens livres; ainsi la force d'un même poids de deux livres deux onces tombant de quatre piés de hauteur, qui est celle à laquelle on élève communément le mouton, sera, en raison de ces hauteurs, de deux mille sept cens quarante-deux livres  $\frac{1}{2}$ , & pour un mouton de six cens livres, de plus de sept cens soixante-treize milliers pour le cas du refus, car lorsque le *pilot* entre encore, il s'échappe en partie à l'effet de la percussion.

En matière de construction, il convient de rendre la résistance toujours supérieure; ainsi en la faisant double, il paroît que l'on pourroit charger un *pieu* chassé de la sorte, d'un poids de plus de trois cens quatre-vingt milliers, supposé qu'il soit assez fort par lui-même pour le porter.

On a vu ci-devant qu'un *pilot* de neuf pouces de grosseur, excédant de trois piés par sa tête le terrain

(a) Suivant M. de Camus, traité des forces mouvantes, page 170. Un poids d'une livre un quart, tombant de huit piés de hauteur, occasionne un choc ou une percussion équivalente à la pression d'un poids de 200 livres, ce qui reviendra d'autant mieux à l'expérience de M. Mariotte, que l'on croit qu'il y a erreur dans la hauteur de la chute de l'expérience de M. de Camus; & que suivant la proportion qu'il indique, elle doit être de 7 pouces, au lieu de huit pouces de chute.

On ignore pas combien il est difficile ou peut être même impossible d'établir mathématiquement aucun rapport entre les forces mortes & les forces vives; telle que la pression simple & la percussion; & on ne l'a entrepris ici que physiquement & d'après l'expérience, pour faire connoître à peu près à quoi on peut l'évaluer; cependant on n'en conclura rien qui puisse incréder la solidité, si les *pilots* sont chassés au refus jusqu'au terrain ferme comme on le recommande, & que le poids dont on les devra charger ne puisse pas excéder la moitié de ce qu'ils pourroient porter.

H H h h

dans lequel il est chassé, ne doit être chargé que d'un poids d'environ cent onze milliers, un *pilot* d'un pié de grosseur red<sup>te</sup>. qui est un des plus forts que l'on emploie, porteroit, dans la raifondu cube de son diamètre comparé à celui du diamètre du *pilot* précédent, environ deux cens soixante-quatre milliers; ainsi la percussion d'un mouton de six cens livres pourroit donner plus de force qu'il n'est nécessaire pour le poids que doit porter un tel *pilot*.

Les petits *pilots* sont battus à la sonnette; il convient de chasser les gros *pilots*, ainsi que les *pieux* au declic; la hauteur de l'élevation du mouton dans le premier cas, est d'environ quatre piés, & celle pour le declic, depuis quatre piés jusqu'à douze ou environ, ce qui donne huit piés de hauteur réduite.

Si l'on veut présentement favoir quel sera le poids du mouton, & la hauteur nécessaire à sa chute pour donner à un *pieu* ou à un *pilot* chassé au refus, une percussion équivalente au double du poids qu'il pourra porter :

En supposant le mouton seulement d'une livre de pesanteur, la force de percussion sera pour élévation à la sonnette, suivant l'expérience de M. Mariotte que l'on a rapportée ci-devant, de mille deux cens quatre-vingt-dix livres; & celle pour le declic, de deux mille cinq cens quatre-vingt livres: cette connoissance rend le calcul que l'on se propose, fort facile; il suffit pour cela de diviser le poids qu'un *pilot* de moyenne grosseur peut porter, dans le cas de l'équilibre, par mille deux cens quatre-vingt-dix livres, lorsqu'il s'agira d'un gros *pilot* & d'un *pieu* qui devra être chassé au declic, afin de conserver la résistance double dans tous les cas.

On vient de voir par exemple qu'un *pilot* de douze poudes de grosseur peut porter deux cens soixante-quatre milliers; divisant le double de ces poids mille deux cens quatre-vingt-dix livres, il viendra pour le poids du mouton qu'il faudra employer avec la sonnette seulement quatre cens neuf livres; mais à cause des frottemens & de la perte d'une partie de la force occasionnée par le mouvement que ce *pilot* communique sur une certaine étendue du terrain qu'il environne, il convient de donner au moins six cens livres de pesanteur au mouton.

En suivant ce que donne le calcul précédent, on auroit aussi un mouton trop foible pour chasser les *pieux* au declic par la raifon précédente, & de plus, pour celle de la masse du *pieu* à mettre en mouvement de l'obliquité du choc, & de l'élasticité & dardement dont il a été parlé ci-devant, toutes causes physiques qui ne sauroient être bien appréciées; ainsi il faut dans ce cas employer des moutons de mille deux cens livres & plus, suivant que les circonstances locales & les expériences l'indiqueront. Article de M. PERRONET.

PIEUX-BOUREAUX, terme de rivière, ce sont des pieces de bois que l'on met près des pertuis, pour y tourner une corde, afin que le bateau n'aille pas si vite.

PIEUX FOURCHUS, terme de Chasse, ce sont les bâtons dont on se sert pour tendre les toiles.

PIEXE. Voyez REMORE.

PIFFARO, (Musiq.) espece d'instrument de musique, qui répond à la haute-contre de haut-bois; mais cet instrument originaire d'Italie n'a pas fait fortune.

PIFFRE, f. m. (Hist. nat.) serpent fabuleux: on lui donne deux têtes; en conséquence on l'imagine fort dangereux.

PIFFRE, (Bat. d'or.) un des gros marteaux de ces ouvriers.

PIGACHE, f. f. terme de Chasse, c'est la connoissance qu'on remarque au pié du sanglier quand il a une pince à la trace plus longue que l'autre.

PIGAYA, f. f. (Botan. exot.) nom que les habitants du Bresil donnent à la racine ipecacuanha, Voyez IPECACUANHA.

J'ajouterai seulement ici que le premier européen qui ait mis cette racine en usage, étoit un apothicaire du Bresil, appellé *Michael Tristao*; il écrivit un petit livre sur ce remède, qui fut traduit en anglais, & inséré dans les voyages de Purchas: de Laët n'a presque fait que traduire en latin l'écrit de Tristao; mais Pison & Margrave étant sur les lieux, donnerent un détail beaucoup plus exact des propriétés & de l'usage du *pigaya*. Ils ne commirent qu'une faute, c'est d'avoir trop chanté ses vertus.

PIGEON, COULON, COLOMBE PRIVÉE, PIGEON DOMESTIQUE, f. m. (Hist. nat. Ornitholog.) *columba domestica*, seu *vulgaris*, Wil. oiseau très-familier qu'on élève dans des colombiers, dans les basses-cours, & même dans les chambres que l'on habite. Sa couleur varie comme celle de tous les autres oiseaux domestiques: la plupart sont d'une couleur grise-bleuâtre, ils ont le col d'un verd doré éclatant & changeant, qui paroît de couleur de cuire de rosette à certains aspects. On élève cette dernière sorte de *pigeon* dans des colombiers: ils sont moins familiers que les autres; ils vont chercher leur nourriture dans la campagne. Il y a peu de variétés dans les couleurs des *pigeons* des colombiers; on en voit cependant de blancs, d'autres noirâtres ou bruns; enfin il y en a qui ont plusieurs de ces couleurs, & d'autres les réunissent toutes: ils ont tous, de quelque couleur qu'ils soient, la partie inférieure du dos blanche; le bec est brun, & la membrane des narines est couverte d'une matière farineuse qui la fait paroître blanchâtre; les piés sont rouges & les ongles noirs. Le *pigeon* domestique a environ un pié un pouce de longueur depuis la pointe du bec, jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix à douze poudes jusqu'au bout des ongles: l'envergure est de plus de deux piés, lorsque les ailes sont pliées, elles s'étendent au-delà du bout de la queue, environ d'un pouce. Toutes les différentes especes de *pigeons* vivent de graines & de semences dures qu'ils avalent sans les casser. La femelle ne pond ordinairement que deux œufs: le mâle & la femelle les couvent chacun à leur tour; ils nourrissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec, des grains qu'ils gardent quelque tems dans leur jabot, pour les ramollir, & pour en faciliter la digestion à leurs petits. Communément il se trouve dans chaque couvée un mâle & une femelle qui s'appareillent ensemble dans la suite: ils sont plusieurs pontes chaque année. M. Brisson, Ornith. vol. I. On va rapporter d'après cet auteur les différentes especes de *pigeons* dont il a donné la description, & les seize diverses sortes de *pigeons* domestiques qu'on élève dans les basses-cours, & qu'il regarde comme des variétés du *pigeon* romain. Les descriptions de ces seize variétés sont numérotées, pour empêcher qu'on ne les confonde avec les vraies especes.

PIGEON VERD D'AMBOINE, *columba viridis amboinensis*, Bris. ce *pigeon* est à-peu-près de la grosseur d'une tourterelle. Il a le dessus de la tête gris; cette couleur est claire du côté du bec, & foncée vers le derrière de la tête. Les côtés de la tête, la gorge, le cou, la poitrine, le ventre, les côtés du corps, les jambes, le croupion & la face supérieure des plumes de la queue sont d'un verd d'olive, qui est jaunâtre sur la partie inférieure du cou & sur la poitrine. Les plumes de la queue sont noires en-dessous à leur origine, & d'un gris-blanc à leur extrémité; celles qui se trouvent sous la queue ont une couleur blanche sale & jaunâtre. Les petites plumes de l'aile sont noires ou noirâtres; il y a sur chaque aile une large bande jaune & transversale, parce que la plupart des petites plumes ont leur extrémité de cette couleur. Les grandes plumes & les moyennes sont noires en-dessus & grises en-dessous, & elles ont le bord exté-



rieur jaune. Le dos est de couleur de marron ; les pieds sont gris & le bec est verdâtre. On trouve cet oiseau à Amboine. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON DE BARBARIE**, *columba barbarica seu numidica*, Wil. ce pigeon a le bec très-court, & les yeux sont entourés d'une large bande de peau unie, qui a des mamellons farineux comme celle du pigeon messager.

**PIGEON BATTEUR**, *columba percussor*, Wil. ce pigeon tourne en rond lorsqu'il vole, & il bat des ailes avec force, & il fait plus de bruit que si on frappoit deux planches l'une contre l'autre ; aussi les plumes de ses ailes se trouvent souvent rompues.

**PIGEON CAVAILIER**, *columba equeus*, Wil. ce pigeon est le produit du pigeon à grosse gorge & du pigeon messager. La membrane des narines est fort épaisse ; elle s'étend comme dans le pigeon messager jusqu'à la moitié de la longueur du bec, & elle est couverte de tubercules farineux, de même que le tour des yeux ; il a aussi la faculté d'enfler son jabot en inspirant de l'air, comme le pigeon à grosse gorge.

**PIGEON ROUX DE CAYENNE**, *perdix montana*, Rai. *synop.* ce pigeon est plus petit que le pigeon ramier, il a toute la face supérieure du corps d'un roux tirant sur le pourpre ; la gorge, la face inférieure du cou & la poitrine sont de couleur de chair ; le ventre, les côtés du corps & les jambes ont une couleur rousâtre. Les grandes plumes des ailes, celles de la face inférieure & de la queue sont rouffées. Il y a autour des yeux de petits mamellons charnus d'un très-beau rouge ; l'iris est de cette même couleur ; le bec & les pieds sont moins rouges. On trouve cet oiseau à Cayenne. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON À LA COURONNE BLANCHE**, voyez ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE.

**PIGEON CUIRASSÉ**, *columba galeata*, Wil. ce pigeon a les grandes plumes des ailes & celles de la queue d'une même couleur, ou blanche ou noire, &c. mais toujours différente de celle du reste du corps.

**PIGEON CULBUTANT**, *columba gyatrix seu verza*, Wil. ce pigeon est petit & de différentes couleurs. Il se donne divers mouvements en volant, & il tourne sur lui-même comme une boule qu'on jette en l'air.

**PIGEON FRISÉ**, *columba crispa*, ce pigeon est blanc en entier, à l'exception des doigts qui sont rouges ; tout le reste de son corps est couvert de plumes frisées.

**PIGEON FUYARD**, on a donné ce nom aux pigeons qu'on élève dans des colombiers, & qui vont chercher leur nourriture dans la campagne.

**PIGEON À GORGE FRISÉE**, *columba turbida dicta*, Wil. ce pigeon a, comme les deux précédens, le bec très-court, mais on le distingue aisément par les plumes de la poitrine qui sont comme frisées. Le sommet de la tête est applati.

**PIGEON À GROSSE GORGE ou PIGEON GRAND GOSIER**, *columba gutturosa*, Wil. il est de la grosseur du pigeon romain, & ses couleurs varient de même ; il enflé tellement son jabot en inspirant beaucoup d'air, que cette partie paroît plus grosse que tout le reste du corps.

**PIGEON DE GUINÉE**, *columba guineensis*, Klein. *avi.* ce pigeon est de la grosseur du pigeon romain ; il a la tête, la gorge, la poitrine, le ventre, les côtés du corps & les jambes d'une couleur cendrée claire ; les plumes du cou finissent en pointe ; le milieu de chacune de ces plumes est aussi d'une couleur cendrée claire & les bords sont rougeâtres. La partie antérieure du dos est un brun tirant sur le pourpre ; cette couleur paroît violette à certains aspects. Les trois

plumes inférieures du premier rang des petites plumes des ailes & toutes celles des autres rangs, sont de la même couleur pourpre, & ont chacune à leur extrémité une tache blanche triangulaire ; les autres plumes des ailes sont noires, & ont le bord extérieur d'un cendré clair. La partie postérieure du dos & le croupion sont blancs ; les plumes qui couvrent la racine de la queue, tant en-dessus qu'en dessous, ont une couleur cendrée claire : celles de la queue sont d'un cendré obscur, à l'exception de l'extrémité qui est noire. Les yeux sont entourés d'une peau rouge dépourvue de plumes ; l'iris des yeux est d'une belle couleur orangée ; celle du bec est noirâtre, & les pieds sont d'un rouge-pâle. On trouve cet oiseau dans les parties méridionales de la Guinée. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON HUPÉ**, *columba cristata*, ce pigeon a une huppe formée par les plumes du derrière de la tête qui sont dirigées en-haut.

**PIGEON DE LA JAMAÏQUE**, *columba minor jamaicensis*, Rai. *synop. avi.* ce pigeon a neuf pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. Le sommet de la tête & toute la face inférieure de l'oiseau sont blancs ; la face supérieure du cou est mêlée de bleu & de pourpre. Le dos, le croupion & les ailes sont d'un brun tirant sur le pourpre, & mêlée d'une légère teinte de rouge. La queue est bleue, & elle a à son extrémité une petite bande blanche. On trouve cet oiseau au mois de Janvier à la Jamaïque dans les savannes ou dans les plaines. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON À QUEUE ANNELEE DE LA JAMAÏQUE**, *columba caudâ fasciâ notatâ*, Rai. *synop. avi.* ce pigeon a un pied trois pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. La tête, la partie inférieure du cou & la poitrine sont de couleur de pourpre ; la partie supérieure du cou est d'un pourpre changeant, qui paroît verd à certains aspects. Les plumes du dos, du croupion, & celles qui recouvrent le dessus de la racine de la queue sont d'un bleu pâle. La queue, qui est de la même couleur bleue que le dos, a une large bande transversale noire. La membrane qui est au-dessus des narines forme deux tubercules auprès de la racine du bec. On trouve cet oiseau à la Jamaïque. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON DES INDES**, *columba indica fusca*, Klein. *avi.* ce pigeon est à-peu-près de la grosseur de la tourterelle. Il a la partie antérieure de la tête, les joues, la gorge, la partie inférieure du cou & la poitrine d'un brun rousâtre clair ; le derrière de la tête & la partie supérieure du cou sont d'un brun plus obscur ; il y a de chaque côté au-dessous des oreilles une tache noire transversale. La partie antérieure du dos & la plupart des petites plumes des ailes sont en entier d'un brun obscur & rousâtre, mêlé d'un peu de bleu ; les autres ont le côté extérieur & l'extrémité blancs ; la partie inférieure du dos & le croupion sont d'un cendré obscur ; le ventre, les côtés du corps, les jambes, les plumes du dessous de la queue & celles de la face inférieure de l'aile ont une couleur cendrée claire & bleuâtre : les grandes plumes des ailes sont noires, à l'exception du bord extérieur qui est d'une couleur plus claire ; les deux plumes du milieu de la queue ont la même couleur que la partie antérieure du dos ; les autres sont d'un cendré obscur, à l'exception de l'extrémité qui est blanche. Les yeux sont entourés d'une peau nue, qui a une belle couleur bleue. L'iris est d'un rouge vif. Le bec est noir, & les pieds ont une couleur rouge. Cet oiseau remue fréquemment la queue, comme les bergeronnettes. On le trouve aux Indes orientales. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON DE LA MARTINIQUE**, *columba martinicensis*, HH h h ij

*cana*, on donne à ce pigeon le nom de *perdrix* à la Martinique, il est à-peu-près de la grosseur du pigeon domestique : il a la tête, le cou, la gorge & la poitrine d'un marron tirant sur le pourpre ; les plumes de la partie inférieure du cou sont d'un violet doré très-éclatant, & forment une sorte de collier ; le dos, le croupion & les petites plumes des ailes ont une couleur brune tirant sur le roux : le ventre, les jambes & les plumes du dessous de la queue sont d'un fauve clair, mêlé de violet : les côtés du corps & la face inférieure des ailes ont une couleur cendrée ; les grandes plumes des ailes sont noirâtres ; les deux plumes du milieu de la queue sont en entier d'un brun roussâtre ; les autres ont cette couleur sur la plus grande partie de leur étendue seulement du côté extérieur, & le côté intérieur est d'un cendré foncé ; elles ont une bande noire transversale près de leur extrémité qui est d'un gris blanc : les piés sont rouges. On trouve cet oiseau à la Martinique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON VIOLET DE LA MARTINIQUE**, *columba violacea martinicana*, Bris. le pere du Tertre, *hist. des Ant.* a donné à ce pigeon le nom de *perdrix rousse*. Il est à-peu-près de la grosseur de la tourterelle, & il a la tête, le cou, la poitrine, le dos, le croupion, les petites plumes des ailes, & la queue de couleur de marron, qui change à différents aspects en violet : le ventre, les jambes, & les plumes du dessous de la queue sont roussâtres ; les côtés du corps & la face inférieure de l'aile, ont une couleur rousse ; les grandes plumes de l'aile ont le côté extérieur & l'extrémité de même couleur que le dos ; le côté intérieur est roux ; les yeux sont entourés de petits mamelons charnus d'un très-beau rouge ; l'iris est de cette même couleur ; le bec & les piés sont d'un rouge moins foncé. On trouve cet oiseau à la Martinique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON MESSENGER**, *columba tabellaria*, Wil. Ce pigeon ressemble beaucoup au précédent ; il est d'un bleu foncé ou noirâtre : la membrane qui entoure les yeux, & celle qui couvre les narines, sont fort épaisses & couvertes de tubercules farineux blanchâtres : le bec est d'une moyenne longueur & noirâtre. On a donné à ces sortes de pigeons le nom de *messager*, parce qu'on leur fait porter des lettres d'un endroit à un autre : on les syle à ce service quand ils sont jeunes.

**PIGEON DU MEXIQUE**, *CEHOIOTL*, *columba sylvestris*, Rai, *synop. avi.* Ce pigeon a toutes les parties du corps couvertes de plumes brunes, excepté la poitrine & les extrémités des ailes qui sont blanches ; le tour des yeux est d'un rouge vif, & l'iris est noir ; les piés sont rouges : on le trouve au Mexique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON BLEU DU MEXIQUE**, *TLACHOIOTL*, *columba sylvestris species*, Rai, *synop. avi.* Ce pigeon est à-peu-près de la grosseur du pigeon domestique : la tête, le cou, le dos, le croupion, & les jambes sont bleues. Il y a aussi quelques plumes rouges sur la tête & sur le cou, principalement à sa partie inférieure ; les grandes plumes des ailes & celles de la queue sont bleues ; les plumes de la poitrine, du ventre, des côtés du corps, les petites des ailes, & celles du dessous de la queue, ont une couleur rouge, de même que l'iris des yeux, le bec & les piés : on trouve cet oiseau au Mexique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON DE MONTAGNE DU MEXIQUE**, *columba mexicana, montana maxima*, Rai. Ce pigeon est presque aussi grand que le pigeon romain, & entièrement d'un roux tirant sur le pourpre, excepté les petites plumes des ailes qui sont blanches ; le bec & les piés sont d'un très-beau rouge. Il y a des individus de cette espèce qui ont une couleur fauve claire, au

lieu d'être roux : on trouve cet oiseau sur les montagnes du Mexique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON NONAIN**, **PIGEON A CHAPERON**, **PIGEON PATÉ**, **JACOBIN**, *columba cucullata, sive jacobina*, Wil. Celui-ci a comme le pigeon de Barbarie le bec très-court ; les plumes du derrière de la tête & celles de la partie supérieure du cou, sont dirigées en-haut, & disposées de façon qu'elles forment une sorte de capuchon semblable à celui d'un moine ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *pigeon nonain*.

**PIGEON DE NINCOMBAR**, *columba Nincombar, indica*. Klein *avi.* Ce pigeon est un peu plus grand que le pigeon romain. Il a la tête & la gorge d'un noir bleuâtre ; les plumes du cou qui sont longues & étroites, & celles du dos & du croupion, ont différentes couleurs, telles que le bleu, le rouge, le pourpre & le jaune, & elles sont toutes antées d'un très-beau verd. La poitrine, le ventre, les côtés du corps & les jambes, ont une couleur brune obscure ; les petites plumes des ailes sont toutes vertes, excepté les trois extérieures du premier rang, dont la couleur est bleue ; les trois premières grandes ont cette même couleur bleue, & les autres sont en partie brunes & en partie rouffes ; la queue est blanche, les piés sont bruns en-dessus & jaunes en-dessous ; l'iris des yeux est rouge ; la femelle diffère du mâle, en ce qu'elle n'a pas des couleurs aussi brillantes, & que les plumes du cou sont moins longues : on trouve cet oiseau dans les îles de Nincombar. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON DE NORVEGE**, *columba norvegica*. Ce pigeon a presque la grosseur d'une poule ; il est d'un très-beau blanc ; ses piés sont couverts de plumes, & il a une huppe sur le sommet de la tête.

**PIGEON PAON**, **PIGEON A LARGE QUEUE**, *columba tremula laticauda*, Wil. On a donné à ce pigeon le nom de *pigeon-paon*, parce qu'il étend & qu'il étale sa queue, en la portant élevée, comme le paon & le coq d'Inde ; il a un plus grand nombre de plumes dans la queue que les autres pigeons. On l'a aussi nommé le *trembleur*, parce qu'il remue presque sans cesse la tête & le cou de côté & d'autre.

**PIGEON PATU**, *columba hirsutus pedibus*, Wil. Ce pigeon ne diffère des autres, qu'en ce qu'il a les piés couverts de plumes jusqu'au bout des doigts.

**PIGEON VERD DES PHILIPPINES**, *columba maderaspataana, variis coloribus eleganter depicta*, Rai, *synop. av.* Ce pigeon est un peu plus gros que notre tourterelle : il a la tête & la gorge d'un verd d'olive mêlé de brun ; le cou est de couleur de marron clair ; les plumes du dos, du croupion, des côtés du corps & celles du dessus de la queue, sont d'un verd d'olive ; les grandes plumes des ailes ont à leur extrémité une bande jaune de couleur de soufre ; la poitrine est orangée ; le ventre & les jambes sont d'un verd d'olive clair & tirant sur le jaune ; cette couleur s'éclaircit & devient d'autant plus jaune, qu'elle se trouve plus près de l'anus, qui est entièrement jaune. Les plumes qui sont sous la queue ont autant de longueur que celles de la queue même, & leur couleur est rousse ; les plumes de l'aile sont noirâtres en-dessus & cendrées en-dessous, à l'exception des bords extérieurs, qui ont une couleur jaune claire ; celles de la queue sont au contraire cendrées en-dessus & noirâtres en-dessous : on trouve cet oiseau aux îles Philippines. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON RAMIER**, voyez **RAMIER**.

**PIGEON DE ROCHE**, voyez **ROCHERAIE**.

**PIGEON ROMAIN**, *columba domestica major*, Wil. Le pigeon romain est beaucoup plus grand que le pigeon domestique ; il a environ quinze pouces de lon-



queur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; les couleurs varient; on en voit de blanches, de noires, de roux, de tendres; d'autres ont plusieurs de ces couleurs mêlées; enfin, il y en a qui les réunissent toutes les quatre; le bec est noir dans les uns, & rouge ou de couleur de chair dans les autres; ils ont tous la membrane, qui est au-dessus des narines, couverte d'une matière farineuse qui la fait paroître blanchâtre; les piés sont rouges & les ongles noirs, & quelquefois blanchâtres. M. Brisson dans son Ornithologie, fait de ce pigeon une espèce particulière, & il regarde comme des variétés de cette espèce les pigeons dont il a été fait mention au nombre de seize.

**PIGEON SAUVAGE**, *oenas seu vinago*, Wil. Ce pigeon est un peu plus gros que le pigeon domestique; il a un pié deux pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & deux piés deux pouces d'envergure; la tête est cendrée; la face supérieure & les côtés du cou font d'un verd doré qui paroît de couleur de cuivre de rose à certains aspects; la partie antérieure du dos & les petites plumes des ailes, ont une couleur cendrée obscure; les plumes qui couvrent le dessus de la racine de la queue, le croupion & la partie postérieure du dos, font d'un cendré clair; la face inférieure du cou depuis la tête jusqu'à environ le milieu de sa longueur, le reste du cou & la poitrine, sont d'un violet rougeâtre ou pourpre; le ventre, les côtés du corps, les jambes, & les plumes du dessous de la queue, ont une couleur cendrée claire; les quatre ou cinq premières grandes plumes des ailes sont noires, à l'exception du bord extérieur qui est blanc; toutes les autres, & celles du premier rang, sont cendrées à leur racine & noirâtres vers l'extrémité. Il y a encore sur chaque aile deux taches noires; toutes les plumes de la queue sont cendrées depuis leur origine jusqu'à environ les deux tiers de leur longueur, & le reste est noir, excepté la moitié des barbes extérieures de la première plume de chaque côté qui est blanche; les piés sont rouges, & le bec est d'un rouge pâle, selon Belon: ce pigeon fait son nid sur les rochers escarpés. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON SAUVAGE D'AMÉRIQUE**, *columbus palumbus carolinensis*. Klein. *avi.* ce pigeon est de la grosseur de notre pigeon sauvage; il a la face supérieure du corps de couleur cendrée, & l'inférieure d'un violet rougeâtre; les plumes des ailes sont d'un brun noirâtre, & les grandes ont le bord extérieur blanchâtre, le tour des yeux & les piés sont rouges. On trouve cet oiseau en Amérique. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON SAUVAGE DU MEXIQUE**, *columba mexicana hoiloli dista hernandesi*, Rai, *synop. avi.* ce pigeon est de la grandeur du pigeon domestique; il a la tête, le cou, le dos, le croupion, les ailes & la queue d'une couleur brune mêlée de taches noires, excepté les grandes plumes des ailes & la queue qui n'ont point de ces taches; la poitrine, le ventre & les jambes, sont d'un fauve clair, le bec est noir & les piés sont rouges. On trouve cet oiseau au Mexique dans les forêts & dans les endroits frais. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON VERT DE L'ISLE SAINT THOMAS**, *columba sylvestris ex insula sancti Thomæ*, Maregravius, Wil. ce pigeon est entièrement vert à l'exception des plumes du dessous de la queue qui sont jaunes; les plumes des ailes & l'extrémité de celles de la queue, ont une couleur verte tirant sur le brun; les yeux sont noirs & entourés d'un cercle bleu; le bec est d'un rouge de sang depuis sa racine jusqu'à la moitié de sa longueur, & le reste a une couleur mêlée de blanc & de jaune; les piés sont d'un de safran. On trouve cet oiseau dans l'île saint

mas. *Ornit. de M. Brisson, tome I. Voyez OISEAU.*

**PIGEON TREMBLEUR**, *columba tremula angusticauda seu acuticanda*, Wil. ce pigeon ressemble au pigeon paon par les mouvemens continuels qu'il se donne, mais il en diffère en ce qu'il a la queue étroite.

**PIGEON TURC**, *columba turcica seu persica*, Wil. la couleur de ce pigeon varie moins que celle de la plupart des autres pigeons; il est noirâtre ou d'un jaune rougeâtre ou obscur: la membrane qui entoure les yeux & celle qui se trouve au-dessus des narines sont rouges & fort épaisses: le bec est jaune & les piés sont d'un rouge pâle.

**PIGEON DE VOLIERE**, (*Économ. rustiq.*) c'est un pigeon nourri à la main & élevé à la maison dans une volière, & qui n'en sort que pour s'égayer. Les pigeons de volière sont plus chers que les autres, parce qu'ils sont meilleurs, & surtout quand ils ne mangent que du chènevi & du millet; les pigeons, soit de volière ou autres, couvent leurs œufs dix-huit jours, le mâle & la femelle tour-à-tour pendant la journée, mais la femelle toute la nuit; ils sont ordinairement des petits tous les mois; ils les nourrissent un mois durant, mais dès que leurs petits ont dix ou douze jours, ils commencent à se tirer le bec & à se cocher. Leurs petits mangent seuls, lorsqu'ils ont trois semaines; ils roucoulent à deux mois, & à six ou environ, ils commencent à profiter & à se préparer pour faire des petits. (*D. J.*)

**PIGEON**, (*Dict. & Mat. méd.*) l'usage très-commun que nous faisons du pigeon dans nos alimens, est une chose assez connue; on ne mange presque que le pigeonneau; la chair du vieux pigeon est sèche & dure, elle fournit pourtant un assez bon suc lorsqu'on la fait bouillir avec d'autres viandes pour en préparer des potages. Le pigeonneau de volière ne diffère du pigeonneau de colombier, qu'en ce que le premier est communément plus gros & toujours plus gras & par conséquent d'une chair plus délicate, plus fondante.

Le pigeonneau se mange dans deux états ou deux âges qui le font différer essentiellement: 1<sup>o</sup>, lorsqu'il commence à peine à pousser les tuyaux des plumes de la queue & des ailes, ce qui lui arrive lorsqu'il a environ quinze ou seize jours, ou lorsqu'il est presque entièrement couvert de plumes, ce qui lui arrive à-peu-près à l'âge d'un mois; dans le premier état, la chair en est absolument sucrée, elle n'est point faite, ce n'est presque qu'une gelée; elle est en général peu saine quoiqu'elle soit regardée comme plus délicate; dans le second état, la chair a une certaine consistance, quoiqu'elle soit tendre encore & pleine de suc; elle est généralement beaucoup plus salubre; on peut l'accorder à presque tous les sujets, aux tempéramens les plus délicats, aux convalescens: la première leur doit être interdite.

Quant aux usages pharmaceutiques du pigeon, son sang est compté avec raison parmi les remèdes adoucissans externes les plus éprouvés. C'est un bon remède contre les ophthalmies douloureuses, & contre les plaies de l'œil, que de saigner un pigeonneau sous l'aile, & de faire tomber sur le champ quelques gouttes de son sang dans l'œil. Un pigeon en vie ouvert par le milieu, & appliqué tout chaud sur la tête des phrénétiques ou sur le côté des pleurétiques, lorsque les calmans & résolutifs externes sont indiqués, produit quelquefois de très-bons effets; c'est un remède que les anciens médecins ont beaucoup employé; les médecins modernes au contraire paroissent trop négliger ces fortes d'applications. *Voyez TOPIQUE.* Il faut observer néanmoins que le pigeon ne mérite aucune préférence sur les autres animaux.

Celle recommande le foie du *pigeon* récent & crud, mangé pendant long-tems, contre l'ictère. Le cerveau de *pigeon* passe pour aphrodisiaque.

Les auteurs de Chimie & de Matière médicale, disent que la fiente de *pigeon* est éminemment nitreuse; Forellus conclut de cette observation, que cette fiente prise intérieurement, est un très-bon diurétique contre l'hydropisie; cette même fiente est vantée encore contre la pleurésie, à la guérison de laquelle le nitre paroît aussi être très-propre. La fiente de *pigeon* est aussi recommandée contre la suppression des regles. Ces vertus ne paroissent pas avoir été attribuées à la fiente de *pigeon* aussi légèrement que celles qu'on trouve attribuées dans les livres à beaucoup de matières semblables; ce remède paroît au contraire mériter d'être tenté dans ces divers cas.

Dioscoride, Galien, Plin & plusieurs auteurs modernes recommandent aussi l'usage extérieur de la fiente de *pigeon*, à laquelle ils accordent une puissante vertu discutive, résolutive, répercussive, cicatrisante, &c. Jean Becler dit qu'on trouve quelquefois dans les boutiques le mûle falsifié avec du sang de *pigeon*. La tourterelle & les deux espèces de ramier, savoir le petit ramier & le gros ramier ou palombe, sont évidemment des espèces de *pigeon* ou du-moins des animaux, on ne peut pas plus, analogues au *pigeon*; quant à leurs qualités diététiques & pharmaceutiques, les ramiers ont seulement la chair un peu plus ferme & un peu plus noire, & le goût beaucoup plus relevé.

Au pié des Pyrénées, où l'on prend au commencement de l'automne une quantité prodigieuse de ces oiseaux; on les mange communément à la broche presque crus, du moins c'est de toutes les viandes celle que j'ai vu servir la plus saignante; elle est délicieuse dans cet état, & il est rare qu'elle incommode. (L)

**PIGEON**, (*Hist. des inventions.*) dans l'orient surtout en Arabie & en Egypte, on dressé des pigeons à porter des billets sous leurs ailes, & à rapporter la réponse à ceux qui les ont envoyés. Le mogul fait nourrir des pigeons qui servent à porter les lettres dans les occasions où l'on a besoin d'une extrême diligence. Le consul d'Alexandrette s'en sert pour envoyer promptement des nouvelles à Alep. Les caravanes qui voyagent en Arabie, font savoir leur marche aux souverains Arabes, avec qui elles sont alliées, par le même moyen: ces oiseaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence, pour se rendre dans le lieu où ils ont été nourris, & où ils ont leurs nids. On voit quelquefois de ces pigeons couchés sur le sable & le bec ouvert, attendant la rosée pour se rafraichir & reprendre haleine. Au rapport de Plin, on s'étoit déjà servi de pigeons pour faire passer des lettres dans Modène assiégé par Marc-Antoine. On en renouvela l'usage en Hollande en 1574 au siège de Harlem & au siège de Leyde en 1575; le prince d'Orange après la levée du siège de cette dernière place, voulut que ces pigeons fussent nourris aux dépens du public, dans une volière faite exprès, & que lorsqu'ils seroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'hôtel-de-ville, en signe de reconnaissance perpétuelle. (D. J.)

**PIGEON**, clou à, (*Clouserie.*) les clous à pigeon sont des grands clous à crochet, qu'on nomme autrement *bec-de-canne*; ils servent à attacher dans les volets & colombiers, les paniers où l'on met poudre & couvrir les pigeons. (D. J.)

**PIGEONNER**, v. a. ou **ÉPIGONNER**, (*terme de Maçon.*) c'est employer le plâtre un peu serré, sans le plaquer ni le jeter, mais le lever doucement avec la main & la truelle par pigeons, c'est-à-dire

par poignées, comme lorsqu'on fait les tuyaux & les languettes de cheminées qui sont de plâtre pur. (D. J.)

**PIGER HENRICUS**, (*Chimie.*) Henri le paresseux; c'est un nom que l'on donne quelquefois à un fourneau chimique qui sert à faire plusieurs distillations & autres opérations à la fois. On l'appelle plus communément *athanor*. Voyez **ATHANOR** & **FOURNEAU**.

**PIGER UN CHANTIER**, *terme de rivière & de comm. de bois*, c'est lorsque l'on veut savoir combien un chantier contient de voies de bois, le faire mesurer.

**PIGNATOLIS**, en italien *pignatella*, petite mesure qui est en usage dans cette partie de l'Italie qu'on nomme la *Pouille*, pour mesurer les liqueurs. On s'en sert aussi en quelques endroits de la Calabre: c'est à peu-près la pinte de Paris. *Diffionn. de Commerce*, tom. III. p. 846.

**PIGNEROL**, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Italie dans le Piémont, à l'entrée de la vallée de Pérouse. Elle passa en 1042 dans la maison de Savoie. François I. s'en empara en 1536, mais Henri III. rendit cette place en 1574 au duc de Savoie. Elle passa ensuite en 1632 au roi de France en toute propriété, & pour lors les François y bâtirent une citadelle, qu'ils ont démolie en remettant *Pignerol* au duc de Savoie en 1696. Cette ville est sur la rivière de Chiufon ou Clufon, à 8 lieues au nord-ouest de Turin, 28 nord de Nice, 18 sud-ouest de Casal, 32 est de Grenoble. *Long.* 24. 56. *lat.* 44. 45.

M. Fouquet, surintendant des finances, fut enfermé en 1664 dans la citadelle de *Pignerol*, où il mourut en 1680. Le jugement qui le condamna à cette prison perpétuelle, ne fait pas honneur à M. Colbert; & de tant d'amis de la fortune de M. Fouquet, Pelisson fut presque le seul qui lui resta fidèle. (D. J.)

**PIGNES**, (*Minéralogie.*) On appelle ainsi dans le Pérou & le Chili des masses d'argent poreuses & légères, faites d'une pâte desséchée qu'on forme par le mélange ou l'amalgame du mercure & de la poudre d'or, d'argent, tirée des mines.

Lorsque le minéral ou la pierre qui contient l'un de ces métaux a été détachée du filon, on commence par la concasser, pour la mettre en état d'être écrasée, moulué dans des moulins destinés à cet usage, auxquels l'eau donne ordinairement le mouvement, & qui ont des pilons de fer du poids de 200 livres.

Après avoir réduit le minéral en poudre, on le passe par des tamis ou cribles de fer ou de cuivre, & on le paître ensuite dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une boue assez épaisse.

Cette boue étant à demi-séchée, on la coupe par tables d'un pié d'épaisseur, & d'environ 25 quintaux. Chaque table, qu'on nomme *cuerpo*, est de nouveau paître avec du sel marin, qui s'y fond & s'y incorpore; il en faut ordinairement 200 livres par table, mais on l'augmente ou on la diminue suivant la qualité du minéral.

Après cette préparation, à laquelle on emploie trois jours, on y joint depuis 10 jusqu'à 20 livres de mercure, suivant la richesse de la mine; c'est-à-dire on y en met une plus grande quantité si elle est riche, & une moindre si elle ne l'est pas. On recommence ensuite à repaître chaque table, jusqu'à ce que le mercure ait bien ramassé & se soit bien incorporé avec l'argent.

Ce travail est très-dangereux, à cause des mauvaises qualités du mercure; il se fait par des malheureux indiens, qu'il recommence huit fois par jour. Neuf ou dix jours suffisent pour cette amalgamation dans les lieux tempérés; mais dans les pays froids, on y emploie quelquefois un mois ou six semaines.

La chaux & les mines de plomb ou d'étain qu'on est souvent obligé d'y mêler, facilitent beaucoup l'a-



malgame du mercure ; il faut même pour de certaines mines se servir du feu pour en avancer l'effet.

Lorsqu'on croit le mercure & l'argent bien amalgamés, on en fait l'essai en prenant un peu de terre de chaque *cuervo*, & en la lavant dans de l'eau sur une affiette ; si le mercure est blanc, on juge qu'il a produit son effet ; s'il est noirâtre, il faut le païtir de nouveau, en y ajoutant du sel.

Lors enfin que l'essayeur est content, on l'envoie aux lavoirs : ce sont trois bassins construits en pente, qui se vuident successivement l'un dans l'autre, & d'où la terre qui est mise dans le plus élevé, s'écoule à force d'être délayée par l'eau d'un ruisseau qui y tombe, & qu'un indien agite avec les piés, ce que font aussi deux autres indiens dans les deux bassins suivans.

Lorsque l'eau sort toute claire des bassins, on trouve dans le fond, qui est garni de cuir, le mercure amalgamé avec l'argent, ce qu'on appelle la *pella* ; & c'est de cette *pella* qu'on forme les *pignes*, après qu'on en a fait sortir le plus que l'on peut de mercure, en la mettant d'abord dans des chaufses de laine de vigogne, qu'on presse & qu'on bat fortement, & en la foulant ensuite dans un moule de bois de figure pyramidale octogone, au bas duquel est une plaque de cuivre remplie de plusieurs petits trous.

On donne à volonté différens poids aux *pignes* ; & pour connoître la quantité que chacune peut contenir d'argent, on les pèse ; & en déduisant les deux tiers de leur pesanteur pour le mercure, on juge à-peu-près de ce qu'elles doivent contenir d'argent.

La *pigne* tirée hors du moule, & soutenue de la plaque de cuivre trouée, on la pose sur un trépié au-dessous duquel est un grand vaisseau plein d'eau : on couvre le tout d'un grand chapiteau de terre qu'on environne de charbon qu'on entretient toujours bien allumé. Le mercure que la *pigne* contient encore, se réduit en vapeur par la violence du feu ; il se condense ensuite dans l'eau, où il est reçu, & il reste une masse ou un amas de grains d'argent de différentes figures, qui se joignent par leurs extrémités, ce qui forme une masse poreuse & fort légère, & ce sont ces sortes de *pignes* que les mineurs tâchent de vendre furtivement aux vaisseaux étrangers qui vont dans la mer du Sud, & qui ont fait faire de si grands profits aux négocians qui se font hasardés dans les dernières guerres à faire ce commerce de contrebande.

Ceux qui achètent de l'argenterie *pigne*, doivent bien se garder de la mauvaise foi des mineurs espagnols, qui pour les rendre plus pesantes en remplissent le milieu avec du sable ou du fer. Le plus sûr est de les ouvrir ou de les faire rougir au feu ; car si elles sont falsifiées, elles noircissent ou jaunissent. On fraude aussi l'acheteur, en mêlant dans la même *pigne* de l'argent de différent aloi. Voyez le Dictionnaire de Chambers.

L'or en *pigne* est ce qui reste de l'amalgame qui a été fait du mercure avec l'or ; cette opération est décrite à l'article Or.

PIGNONS ou PIGNONS DOUX, (*Diste & Mat. med.*) fruits du pin franc ou cultivé. Voyez PIN.

Les *pignons* contiennent une amande ou semence émulsive qui est assez agréable à manger, sur-tout lorsqu'on l'a recouverte de sucre, c'est-à-dire qu'on en a fait une dragée, qu'on emploie dans les émulsions, & dont on tire une huile par expression qui est d'usage en médecine. Ces usages des *pignons*, & leurs propriétés diététiques & médicamenteuses, n'ont rien de particulier : tout cela leur est commun au contraire avec toutes les semences émulsives que les hommes mangent. Voyez SEMENCES ÉMULSIVES.

Les *pignons* ont cela de spécial, qu'ils sont d'un tissu mou & lâche, & qu'ils sont éminemment huileux, ce qui les rend communément pesans à l'esto-

mac, & très-sujets à vomir. Il est difficile de les préserver de cet accident pendant toute l'année, même en les conservant dans leur coque, qui est très-dure & très-dense. On ne doit les employer que lorsqu'ils sont récents, secs & très-blancs. (b)

PIGNON D'INDE, *ricinoides*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, & soutenus par un calice qui a plusieurs feuilles ; cette fleur est stérile. L'embryon se trouve sur le même individu séparément des fleurs ; il est couvert d'un calice, & il devient dans la suite un fruit qui se divise en trois capsules : elles renferment chacune une semence oblongue. Tournefort, *Inst. rei herb. app. Voyez PLANTE*.

PIGNON D'INDE ou RICIN, (*Mat. med.*) on trouve dans les boutiques plusieurs sortes d'amandes purgatives sous le nom de *pignon d'Inde* ou de *ricin*, que l'on apporte soit des Indes orientales, soit de l'Amérique. L'une porte plus particulièrement le nom de *graine de ricin* ou de *pignon d'Inde* : elle est le fruit du ricin vulgaire ou *palma Christi*. Une autre est connue sous le nom spécial de *pignon de Barbarie* : elle est le fruit du grand ricin d'Amérique ou *mediciner*. Voyez MÉDICINIER. Une troisième est le fruit du *mediciner d'Espagne*, & est quelquefois appelée *avelina purgative du nouveau monde* ; & enfin une quatrième espèce est connue sous le nom de *graine de Tilli* ou des *Molouques*, & c'est le fruit de l'arbre appelé vulgairement *panava* ou *pavana*.

Tous ces fruits, dont le premier a été connu des anciens, sont des purgatifs émétiques très-violens, capables d'enflammer la gorge, l'estomac & les intestins, & de produire tous les autres ravages des vrais poisons. Les habitans des pays où ces fruits croissent, se font un peu familiarisés avec ces remèdes, qu'ils préparent & qu'ils emploient diversément ; mais la Médecine possède assez de purgatifs violens aussi sûrs & moins dangereux, pour qu'elle doive rejeter absolument l'usage de ceux-ci. (b)

PIGNON, terme de Méchanique ; c'est en général la plus petite de deux roues qui engrenent l'une dans l'autre ; cependant on donne ce nom plus particulièrement à la roue qui est menée ; c'est dans ce dernier sens que nous le prenons dans tous les articles où nous parlons des *pignons*, & sur-tout dans l'article DENT, où tout ce que nous disons de la forme des dents des roues & des ailes des *pignons*, doit s'entendre de ces dents & de ces ailes, en tant que la roue mene & que le *pignon* est mené.

On emploie dans les machines de deux sortes de *pignons* : dans les grandes ce sont ordinairement des *pignons* à lanterne, *fig. 5. N Y* ; dans les petites, des *pignons* dont les dents ou ailes sont disposées & formées à peu-près de la même façon que celles des roues ; tels sont ceux des montres, des pendules, &c.

Les fuseaux *A B* des *pignons* à lanterne, sont ordinairement cylindriques. Plusieurs artistes ont renouvelé dernièrement une ancienne pratique, qui est de faire tourner ces fuseaux sur leurs axes, entre autres à Londres M. Harifon, dans sa première pendule pour les longitudes ; leur but étoit de diminuer par-là le frottement des dents de la roue sur les fuseaux ; mais quoique ce frottement soit assez de conséquence pour qu'on doive y faire attention, cependant ce n'est pas la chose essentielle dans un engrenage ; c'est l'uniformité de l'action de la dent de la roue sur le fuseau ou sur l'aile du *pignon*, comme on l'a vu à l'article DENT, uniformité qu'on a de la peine à se procurer lorsque l'on fait tourner les fuseaux sur leurs axes, parce qu'étant obligé de les faire d'une certaine grosseur, sans quoi l'avantage ne seroit presque rien, il est difficile de donner alors à la dent la forme requise pour qu'elle mene le fuseau toujours uniformément.

M. de la Hire, dans son *traité des épicycloïdes*, a démontré que pour qu'une dent mene toujours le fuseau uniformément, en supposant qu'il soit infiniment délié, il faut que sa face soit formée par la portion d'une épicycloïde engendrée par un cercle générateur, ayant pour diamètre celui du *pignon*, & roulant sur la circonférence de la roue. *Voyez la fig. 101. Pl. des outils d'Horlogerie.* Mais comme un tel fuseau n'existe point, & que tous ont une certaine grandeur, il ajoute que pour y suppléer, l'épicycloïde dont nous venons de parler étant une fois décrite, il faut de tous ses points décrire du côté de sa concavité des petits arcs de cercle dont le rayon soit égal à celui du fuseau, & que l'intersection de tous ces petits arcs formera une nouvelle courbe, qui fera la courbe requise.

Quant aux *pignons* ordinaires, dont on fait usage dans les montres & dans les pendules, la face de leurs ailes ou dents doit être terminée par une ligne droite tendante au centre, comme on l'a vu à l'article DENT. *Voyez le pignon de la fig. 102.* En général la figure des ailes d'un *pignon* doit être toujours conditionnelle à celle des dents de la roue; mais comme il y a telle forme de dent pour laquelle il seroit impossible de trouver une figure pour les ailes du *pignon*, telle qu'il en résulte un mouvement uniforme de ce *pignon*, & que de plus il seroit souvent impraticable de donner aux faces de ces ailes, certaines formes requises; on a choisi la ligne droite comme étant la plus simple & la plus facile à exécuter.

Pour qu'un *pignon* soit bien fait, il faut qu'il soit bien poli, que les faces de ces ailes tendent bien au centre, & que l'axe se trouve dans leurs plans prolongés.

Comme les diamètres des *pignons* doivent être à ceux des roues dans lesquelles ils engrenent, comme leur nombre à celui de ces dernières, il s'ensuit que les dents de l'un & de l'autre sont toujours égales, c'est-à-dire que la corde d'une dent du *pignon* doit être égale à celle d'une dent de la roue; or comme dans les pendules & dans les montres, les roues sont ordinairement faites les premières, & que c'est sur leurs diamètres que se déterminent ceux des *pignons*, il en résulte qu'un nombre quelconque de dents de la roue étant pris pour le diamètre du *pignon*, ce diamètre en formant cette analogie, 7 est à 22 comme le nombre des dents de cette roue est à ce que je cherche; le quatrième terme qui viendra par cette règle de trois, sera le nombre du *pignon*: ou lorsque le nombre est donné en renversant cette analogie, & disant 22 est à 7 comme le nombre du *pignon* est à ce que je cherche, on aura le nombre des dents de la roue qu'il faudra prendre pour le diamètre du *pignon*. Les Horlogers disputent souvent sur la véritable grosseur des *pignons* & la manière de la prendre; mais c'est faute de bien savoir de quoi il est question, car lorsqu'une fois le nombre d'un *pignon* & d'une roue qui engrenent l'un dans l'autre, sont donnés aussi bien que le diamètre de la roue, le diamètre du *pignon* l'est aussi invariablement, & ne peut être ni plus grand ni plus petit qu'une certaine grandeur, puisque ces deux diamètres doivent être entr'eux comme les nombres du *pignon* & de la roue. La seule difficulté seroit au sujet de cette partie de surplus de la roue & du *pignon* qui sont arrondis; mais quand une fois les diamètres réels de l'un & de l'autre sont déterminés, il est facile de trouver celles-ci, car le *pignon* ne doit être arrondi que pour que les angles des faces ne soient pas trop aigus.

*Pignon de renvoi* est un *pignon* qui sert à communiquer le mouvement d'une partie de l'horloge à une autre, comme du mouvement à la quadrature, &c.

*Pignon du volant* est dans un rouage de sonnerie ou de répétition, le dernier *pignon* dans les montres à

répétition; on le nomme *délat*. On l'appelle *pignon du volant*, parce que dans les horloges, les pendules, & quelquefois dans les montres, il porte sur sa tige une pièce à laquelle on donne le nom de *volant*. *Voyez VOLANT, SONNERIE, &c.*

*PIGNON, (Archit.)* c'est le haut d'un mur mitoyen ou d'un mur de face, qui se termine en pointe & où vient finir le comble. Le *pignon* de la salle du légat de l'hôtel-Dieu de Paris, très-orné de sculpture, est un des plus grands qu'il y ait. Il a été bâti sous François I. par ordre du cardinal Antoine Duprat.

*Pignon à redents*; c'est la tête d'un comble à deux égouts; un *pignon* dont les côtés sont par retraites en manière de degrés, & qu'on faisoit anciennement pour monter sur le faite du comble, lorsqu'il en falloit réparer la couverture. Cela se pratique aujourd'hui dans les pays froids, où les combles sont fort pointus, mais plutôt pour ornement que pour les réparations.

*Pignon entrapeté*; c'est un bout de mur à la tête d'un comble, dont le profil n'est pas triangulaire, mais qui a cinq pans comme celui d'une manlarde, ou même quatre comme un trapeze.

*PIGNON, (Chanverrie.)* ce mot se dit de tout ce qui sort du cœur du chanvre quand on l'apprete & qu'on l'habille, en le passant par les serans.

*PIGNON, ou PEIGNON, (Lainage.)* c'est une laine de médiocre qualité, qui tombe de la laine fine lorsqu'on la peigne avec les cardes & cardasses. Il y a trois sortes de *pignons* de laine, savoir de bons & fins *pignons*, de moyens & de gros, qui chacun selon leur qualité, peuvent être employés dans diverses natures d'étoffes de laine. *Savary.*

*PIGNON, (Serrurerie.)* pièce qui sert dans les serrures à faire mouvoir les verrous quand elles en ont, & à ouvrir & fermer les doubles penes des coffres-forts.

*PIGNONNÉ, (Blason.)* il se dit de la représentation d'un pignon de muraille, qui se termine en pointe par briques ou carreaux les uns sur les autres, en forme de plusieurs montans ou escaliers. Il porte d'argent à un lion naissant de fable, d'une campagne maçonnée, *pignonnée* de deux montans de gueules. *Dict. de Trevoux. (D. J.)*

*PIGNORATIF, (CONTRAT)* adjectif. *(Jurisprud.)* *Voyez au mot CONTRAT, l'article CONTRAT PIGNORATIF. (A)*

*PIGO, voyez BISE.*

*PIGOU, ou PICOU, f. m. (Marine.)* c'est une sorte de chandelier de fer à deux pointes, dont on se sert dans les navires, & qui est fort propre à tenir une chandelle. L'une de ces pointes est pour piquer de côté, & l'autre pour piquer debout.

*PIGRIECHÉ, voyez PIE GRIECHE.*

*PIKE, f. f. (Mesure de longueur.)* mesure égyptienne dont on distingue deux espèces; le grand *pique* & le petit *pique*. Le grand *pique* autrement nommé *pique* de Constantinople, est de 27  $\frac{21}{100}$  pouces d'Angleterre; c'est avec ce *pique* qu'on mesure toutes les marchandises étrangères, excepté celles qui sont faites de laine & de coton; on mesure ces dernières avec le petit *pique*, qu'on appelle *pique* du pays, parce qu'on s'en sert pour auner toutes les manufactures du lieu; ce petit *pique* est de 25  $\frac{1}{4}$  pouces d'Angleterre. *Pocock, descript. d'Egypte. (D. J.)*

*PILASTRE, f. m. (Archit.)* colonne quarrée, à laquelle on donne la même mesure, le même chapiteau, la même base, & les mêmes ornemens qu'aux autres colonnes, & cela suivant les ordres. Le *pilastre* est quelquefois isolé; mais il est plus souvent engagé dans le mur. Dans ce second cas, on le fait sortir du tiers, du quart, du sixième, ou de la huitième partie de sa largeur, selon les ouvrages. On appelle les *pilastres* comme les colonnes, & on leur donne sept



sept cannelures dans chaque face du fût.

Le *pilastre* a la même origine que les colonnes, c'est-à-dire, qu'il représente des arbres équarris. Voy. COLONNE. Ce mot vient de l'italien *pilastro* qui a la même signification.

*Pilastre attique.* C'est un petit *pilastre* d'une proportion particulière, & plus courte qu'aucune de ceux des cinq ordres. Il y a deux sortes de *pilastres* attiques, de simples, & de ravalés. On voit un modèle des premiers à la porte de l'hôtel de Jars, du dessin de François Manfard, rue de Richelieu, à Paris; & un modèle du second, au château de Versailles.

*Pilastre bandé.* *Pilastre* qui, à l'imitation des colonnes bandées, a des bandes sur son fût, uni ou cannelé. Tels sont les *pilastres* toscan de la galerie du Louvre du côté de la rivière.

*Pilastre cannelé.* C'est un *pilastre* qui a des cannelures.

*Pilastre ceinturé.* *Pilastre* dont le plan est curviligne, parce qu'il suit le contour du mur circulaire d'une tour ronde ou creuse, comme les *pilastres* du chevet d'une église, d'un dôme, &c.

*Pilastre cornier ou angulaire.* *Pilastre* qui cantonne l'angle ou l'encoignure d'un bâtiment, comme au portail du Louvre, par exemple.

*Pilastre coupé.* C'est un *pilastre* qui est traversé par une imposte qui passe par-dessus; ce qui fait un mauvais effet. On en peut juger par les *pilastres* ioniques des portiques du château des Tuilleries.

*Pilastre dans l'angle.* *Pilastre* qui ne présente qu'une encoignure, & qui n'a de saillie de chaque côté que le sixième ou le septième de son diamètre. Il y a de ces *pilastres* au portail du Louvre.

*Pilastre de rampe.* On appelle ainsi tous les *pilastres* à hauteur d'appui, qui ont quelquefois des bases & des chapiteaux, & qui servent à retenir les travées des balustrades, des rampes d'escaliers, & des balcons.

*Pilastre diminué.* C'est un *pilastre* qui étant derrière ou à côté d'une colonne, en retient le même contour, & est diminué par le haut, pour empêcher qu'il n'excede l'aplomb de l'entablement. Tel est le portail de l'église de S. Gervais, & celui du collège Mazarin, à Paris.

*Pilastre doublé.* *Pilastre* formé de deux *pilastres* entiers, qui se joignent à angles droits & rentrants, & qui ont leurs bases & leurs chapiteaux confondus, comme, par exemple, les *pilastres* corinthiens au grand fallon de Clagny, ou en angle obtus, tels que ceux qui sont derrière les huit colonnes corinthiennes du dedans de l'église des Invalides.

*Pilastre ébrasé.* *Pilastre* plié en angle obtus, par sujection d'un pan coupé, comme on le pratique aux églises qui ont un dôme sur leurs croisées.

*Pilastre engagé.* C'est un *pilastre* qui, quoique placé derrière une colonne auquel elle est adossée, n'en suit cependant pas le contour; mais qui est contenu entre deux lignes parallèles, & a sa base & son chapiteau confondus avec ceux de la colonne. Tels sont les *pilastres* des quatre chapelles d'encoignure de l'église des Invalides.

*Pilastre en gaine de terme.* *Pilastre* qui est plus étroit par le bas que par le haut. C'est ainsi que sont les grands *pilastres* rustiques de la haute terrasse de Meudon.

*Pilastre flanqué.* *Pilastre* accompagné de deux demi-*pilastres* avec une médiocre saillie. Tels sont les *pilastres* corinthiens de l'église de S. André della Valle, à Rome.

*Pilastre grêle.* *Pilastre* placé derrière une colonne, & qui est plus étroit qu'il ne devrait être, s'il étoit proportionné à cette colonne, parce qu'il n'a de largeur parallèle que le diamètre de la diminution de la colonne, pour éviter un reffaut dans l'entablement.

Tome XII.

Il y a des *pilastres grêles* à l'ordre dorique du gros pavillon du château de Clagny, & au grand portail de l'église de S. Louis des Invalides.

On nomme aussi *pilastre grêle* un *pilastre* qui a de hauteur plus de diamètre que le caractère de son ordre. C'est ainsi que sont les *pilastres grêles* corinthiens de l'église des religieuses Feuillantines du fauxbourg S. Jacques, à Paris, qui ont plus de douze diamètres, au lieu qu'ils devraient n'en avoir que dix.

*Pilastre lié.* On peut appeler ainsi non-seulement un *pilastre* qui est joint à une colonne par une languette, comme le cavalier Bernin l'a pratiqué à la colonnade de S. Pierre de Rome; mais encore les *pilastres* qui ont quelques parties de leurs bases & de leurs chapiteaux jointes ensemble. On a des *pilastres* doriques de cette espèce au portail des Minimes de la place royale, à Paris.

*Pilastre plié.* *Pilastre* qui est partagé en deux moitiés dans un angle rentrant. Il y a de ces *pilastres* dans les angles de la place de Louis le Grand, à Paris.

*Pilastre rampant.* Il y a deux *pilastres* ainsi nommés. Le premier, quoiqu'à plomb, suivant la rampe d'un escalier, se trouve d'équerre sur les paliers, & sert pour la décoration des murs de la cage, ou de l'échiffre. Le second *pilastre* est assujéti par quelque autre pente. De cette dernière espèce de *pilastre rampant*, sont les *pilastres* doriques des ailes qui communiquent la colonnade avec le portail de S. Pierre de Rome.

*Pilastre ravalé.* C'est un *pilastre* dont le parement est refouillé & incrusté d'une table de marbre bordée d'une moulure, ou avec des ornemens, comme on en voit, par exemple, aux *pilastres* des arcs des orfèvres, ou avec des compartimens en relief, ou de marbre de diverses couleurs. Il y a aux chapelles Sixte & Pauline de sainte Marie Majeure, à Rome, des *pilastres ravalés* de cette seconde espèce.

*Pilastre rudenté.* *Pilastre* dont les cannelures sont remplies jusqu'au tiers d'une redenture, comme les *pilastres* de la grande galerie du Louvre, ou d'une redenture plate, tel que ceux du Val-de-Grace, à Paris; ou enfin d'ornemens semblables à ceux des colonnes rudentées.

*Pilastres accouplées.* *Pilastres* qui sont deux-à-deux. Tels sont les *pilastres* composites de la grande galerie du Louvre. *Dict. d'architect.* (D. J.)

*PILASTRE de fer, (Serrur.)* c'est le nom qu'on donne à certains montans à jour, qu'on met d'espace en espace, pour entretenir les travées des grilles avec des ornemens convenables. Tels sont, par exemple, les *pilastres* des grilles du château de Versailles & de ses écuries. (D. J.)

*PILASTRE de lambris, (Menuis.)* espèce de montant, ordinairement ravalé entre les panneaux de lambris d'appui & de revêtement.

*PILASTRE de verre, (Vitr.)* espèce de montant de verre qui a base & chapiteau, avec des ornemens peints, & qui termine les côtés de la forme d'un vitrail d'église.

*PILASTRE de treillage, (Jardinage.)* corps d'architecture long & étroit, fait d'échelas en compartiment, pour décorer les portiques & cabinets de treillage dans les jardins.

*PILASTRE, (Antiq. rom.)* entre les sépulchres médiocres des Romains, on y comprend les *pilastres* & les coffres, qui ont servi pour des personnes d'une condition ordinaire, & quelquefois pour des princes même. Ces *pilastres* sont ou ronds ou carrés. Plin appelle les *pilastres* carrés qui sont de pierre, *stelas lapideas*. De la première espèce est le gros pilier du tombeau de Pacuvius, qui se trouve encore à Rome, tel qu'il nous est représenté dans le livre des tombeaux de Fondt, graveur polonois. Ce pi-

*lastre* n'a que trois diamètres de sa partie basse, & est recouvert d'un chapiteau dorique.

**PILAU**, f. m. *terme de relation*; sorte de préparation de riz, fort en usage chez les Turcs.

Ce peuple sobre, uniforme dans toutes les actions de sa vie, se contente de peu, & ne détruit point sa santé par trop de bonne chère. Le riz est le fondement de toute la cuisine des Turcs; ils l'apprennent de trois différentes manières. Ce qu'ils appellent *pilau*, est un riz sec, moëlleux, qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queues de mouton avec quoi il a bouilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de bouillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air, il se mettroit en bouillie.

La seconde manière d'apprendre le riz s'appelle *lapa*; il est cuit & nourri dans le bouillon, à la même consistance que parmi nous, & on le mange avec une cuiller, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le *pilau* par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient lieu d'assiette.

La troisième est le *tchorba*; c'est une espèce de crème de riz, qu'ils avalent comme un bouillon: il semble que ce soit la préparation du riz dont les anciens nourrissoient les malades; *sume hoc pisanarium oriza*, dit Horace. (D. J.)

**PILCOMAYO**, LE, ou RIO PILCOMAYO, (Géog. mod.) grande rivière de l'Amérique méridionale. Elle prend sa source dans la province de los Charcas, & se jette dans le Paraguay, vers les 26°. de latitude méridionale.

**PILE**, f. f. (Géom. & Phys.) amas de corps placés les uns sur les autres.

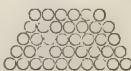
**PILE**, se dit dans l'Artillerie, d'un amas de plusieurs choses mises les unes sur les autres. Ainsi, une pile de boulets, de bombes, &c. sont des boulets ou des bombes arrangées les unes sur les autres.

Les piles de boulets ont ordinairement pour base un triangle équilatéral, un carré, & un rectangle ou carré long. Il y a des méthodes ou des tables particulières pour trouver le nombre des boulets que contiennent chacune de ces piles; on peut voir sur ce sujet les *mémoires d'artillerie* de S. Remy; le *cours de mathématique* de M. Belidor; la deuxième édition de notre *traité d'artillerie*, &c. (Q)

*Problème sur les corps sphériques rangés en piles. Trouver le nombre des corps sphériques rangés en piles.*

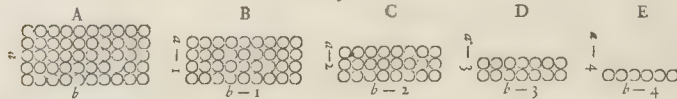
*Résolution.* Ce problème se distingue en deux différents cas: car ou la pile est quadrangulaire, lorsque sa base ou son premier étage a quatre côtés; ou triangulaire, lorsqu'elle n'en a que trois. Pour la

*Pile quadrangulaire*



ayant supposé le plus petit nombre de sphères, ou le plus petit côté de la base =  $a$ , le plus grand =  $b$ ; l'expression ou la formule générale de toutes les sphères contenues dans la pile sera  $\frac{1}{6}a^2b + \frac{1}{2}ab^2 + \frac{1}{6}b^3$ .

*Démonstration.*



Si l'on fait attention à la manière dont cette pile est arrangée, on s'apercevra qu'elle est composée d'un certain nombre d'étages quadrangulaires mis les uns sur les autres; chaque étage des rangs, chaque rang dans le même étage pris du même sens d'un égal nombre de sphères: que les rangs d'un étage supérieur ont une sphère de moins que ceux de l'étage immédiatement plus bas; ce qui est visible par l'inspection des figures A, B, C, D, E, qui représentent ces étages. Si on les conçoit mis les uns sur les autres, & que chaque sphère supérieure posant sur quatre autres inférieures, chaque rang d'un étage supérieur se trouve entre les deux rangs de l'étage inférieur. Ainsi le premier étage

$$= ab \quad = ab$$

le second  $= a-1 \times b-1 = ab-1 \times a+b+1$

le troisième  $= a-2 \times b-2 = ab-2 \times a+b+4$

le quatrième  $= a-3 \times b-3 = ab-3 \times a+b+9$

le cinquième  $= a-4 \times b-4 = ab-4 \times a+b+16$

Le nombre d'étages est toujours égal au plus petit nombre =  $a$ ; car si dans cet exemple  $a=5$ , on aura  $a-5=0$ : ainsi les étages finissent dans le cinquième  $a-4 \times b-4$ . Puisque donc chaque étage contient le rectangle ( $ab$ ), il y aura autant de ces rectangles que d'étages. Par conséquent pour avoir la somme de tous ces rectangles, il faut multiplier ( $ab$ ) par le plus petit nombre ( $a$ ): ainsi dans tous les cas possibles, on aura la somme des premiers termes de tous les étages =  $a^2b$ .

Les coefficients des seconds termes =  $1 \times a+b$ ,  $= 2 \times a+b$ ,  $= 3 \times a+b$ ,  $= 4 \times a+b$ , &c. font une progression arithmétique des nombres naturels

1, 2, 3, 4, &c. Le plus petit terme de cette progression est = 1, le plus grand =  $a-1$ , puisque dans le premier étage il n'y en a point: ainsi la somme de cette progression ou des coefficients des seconds termes est  $= \frac{a^2-1}{2}$ : changeant les signes, puisque ces coefficients sont négatifs, vient pour la somme des coefficients =  $\frac{a^2-1}{2}$ ; laquelle multipliée par ( $a+b$ ), donne la somme des seconds

$$\text{termes} = \frac{a^2-1}{2} \times a+b = \frac{a^3-a^2-b^2+ab}{2}$$

Les derniers termes 1, 4, 9, 16, &c. sont les carrés de la progression des nombres naturels 1, 2, 3, 4, &c. dont le premier terme = 1, le dernier =  $a-1$ ; puisque dans le premier étage il n'y en a point: ainsi la somme de ces carrés (selon ce qu'on enseigne dans l'analyse), est aussi la

$$\text{somme des derniers termes} = \frac{a^2-1}{6} \times a+b$$

On a donc trouvé dans tous les cas possibles la somme des premiers termes =  $a^2b$ .

$$\text{seconds,} \quad = \frac{a^3-a^2-b^2+ab}{2}$$

$$\text{troisièmes,} \quad = \frac{a^4-4a^3+6a^2-4a+1}{6}$$

Lesquelles sommes ajoutées & réduites au même dénominateur, donnent pour la formule générale de la somme de toutes les sphères contenues dans la pile quadrangulaire  $\frac{1}{6}a^2b + \frac{1}{2}ab^2 + \frac{1}{6}b^3$ . Ce qu'il falloit démontrer.

*Corollaire.* Si  $a=b$ , la formule devient  $\frac{1}{6}a^3 + \frac{1}{2}a^3 + \frac{1}{6}a^3$ : alors la pile se présente sous la figure

d'une pyramide quadrangulaire





dont la base est un carré de même que tous les autres étages, dont le dernier ou le plus haut n'a qu'une sphère: ce qui fait que j'ai renfermé dans un seul cas la résolution de ces deux *piles*, quoiqu'elles paroissent si différentes; puisque la première est comme une espèce de prisme, & que la dernière n'est qu'une pyramide.

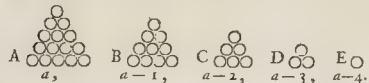
Pour trouver le nombre des corps sphériques contenus dans une

*pile triangulaire*



Ayant supposé le côté de la base =  $a$ , la formule de toutes les sphères contenues dans cette *pile* sera  $\frac{a^3 + 3a^2 + 3a}{6}$ .

*Démonstration.* Cette *pile* est composée d'un certain nombre d'étages équilatéraux mis les uns sur les autres; chaque étage des rangs des sphères font une progression arithmétique des nombres naturels; ainsi chaque étage est la somme de cette progression, dont le plus petit terme = 1; le plus grand est le nombre des sphères contenues dans le plus grand rang ou côté de cet étage. Le plus grand rang d'un étage supérieur a une sphère de moins que le plus grand rang de l'étage immédiatement plus bas. Tout cela s'aperçoit facilement par l'inspection des figures A, B, C, D, E, qui représentent ces étages, si on les conçoit mis les uns sur les autres.



Cela posé, puisque le plus grand rang du plus bas étage, ou le plus grand terme de la progression arithmétique contenue dans cet étage est =  $a$ , le plus petit = 1; on a la somme de cette progression, ou la valeur du plus bas étage =  $\frac{a^2 + a}{2}$ . Le plus grand rang du second étage étant =  $a - 1$ , du troisième =  $a - 2$ , du quatrième =  $a - 3$ , &c. en substituant successivement pour chaque étage à la place de ( $a$ ) ces quantités dans la valeur du plus bas étage, on aura ces étages ainsi qu'on les voit rangés ici, sçavoir le

$$\begin{aligned} \text{premier} &= \frac{a^2 + a}{2}, \\ \text{second} &= \frac{a^2 - a}{2}, \\ \text{troisième} &= \frac{a^2 - 3a + 2}{2}, \\ \text{quatrième} &= \frac{a^2 - 5a + 6}{2}, \\ \text{cinquième} &= \frac{a^2 - 7a + 12}{2}, \end{aligned}$$

Ce nombre d'étages est toujours =  $a$ ; car le plus grand rang du plus bas étage étant =  $a$ , du second =  $a - 1$ , du troisième =  $a - 2$ , du quatrième =  $a - 3$ , &c. Si dans cet exemple  $a = 5$ , on aura  $a - 5 = 0$ . Ainsi la *pile* finit dans l'étage où il y a  $a - 4$ , qui est le cinquième étage où il n'y a qu'une sphère. Puisque donc chaque étage contient le carré ( $a^2$ ), il y aura autant de ces carrés que d'étages. Par conséquent pour avoir la somme de tous ces carrés, il faut multiplier ( $a^2$ ) par le nombre d'étages ( $a$ ): ainsi dans tous les cas possibles on aura la somme des premiers termes =  $\frac{a^3}{3}$ .

Tous les coefficients des numérateurs des seconds termes négatifs =  $\frac{a^2 - 3a + 2}{2}$ , &c. faisant une progression des nombres impairs 1, 3, 5, 7, &c. dont le nombre des termes =  $a - 1$ , puisque dans le premier étage il n'y a point de coefficient négatif; cette somme est =  $a - 1$  =  $a^2 - 2a + 1$ : ou changeant les signes, à cause que ces coefficients sont négatifs.

gâtifs, multipliant par ( $a$ ), & divisant par (2), la somme de tous les seconds termes négatifs est =  $-\frac{a^3 + 3a^2 - 2a}{2} \times a$ : à laquelle ajoutant aussi le terme positif  $\frac{a^3}{3}$ , vient  $-\frac{a^3 + 3a^2 - 2a}{2} \times a + \frac{a^3}{3}$ . On a donc la somme des seconds termes =  $-\frac{a^3 + 3a^2}{2}$ .

Les derniers termes  $\frac{1}{2}, \frac{6}{2}, \frac{12}{2}, \frac{18}{2}, \frac{24}{2}, \frac{30}{2}$ , ou 1, 3, 6, &c. font une progression des nombres triangulaires, dont le nombre de termes =  $a - 2$ : car dans les deux premiers étages il n'y en a point. Ainsi la somme des troisièmes ou derniers termes =  $\frac{a^3 - 3a^2 + 2a}{6}$ .

On a donc trouvé que dans tous les cas possibles la somme des premiers termes =  $\frac{a^3}{3}$ ,

$$\text{seconds} = \frac{-a^3 + 3a^2}{2},$$

$$\text{troisièmes} = \frac{a^3 - 3a^2 + 2a}{6},$$

lesquelles ajoutées & réduites au même dénominateur, donnent pour la formule de la somme de toutes les sphères contenues dans la *pile* triangulaire  $\frac{a^3 + 3a^2 + 3a}{6}$ . Ce qu'il falloit démontrer.

*Usage.* Dans les places de guerre on a besoin de savoir le nombre des boulets de canon rangés en *piles*; ce qu'on obtiendra avec une très-grande facilité au moyen des formules que je donne: puisque pour la *pile* quadrangulaire oblongue il ne faut savoir que les deux côtés contigus quelconques de la base; & substituer leurs valeurs dans les formules respectives. Cet article nous a été adressé par M. Kurdwanowski, de l'Académie royale des Sciences de Prusse, & correspondant de celle de Paris, qui nous assure l'avoir donné il y a très-long tems à la Société des Arts, & qui se plaint de ce que M. l'abbé Deidier, dans un livre imprimé en 1745, a fait usage de ce problème sans en citer l'auteur.

**PILE, (Archit. Hydraul.)** c'est un massif de forte maçonnerie, dont le plan est presque toujours un exagone allongé, qui sépare & porte les arches d'un pont de pierre, ou les travées d'un pont de bois. On construit ce massif avec beaucoup de précaution. D'abord son fondement est relevé en talus, par recoupement, retraites & degrés, jusqu'au niveau de la terre du fond de l'eau.

En second lieu, la première assise est toute de pierres de taille, composée de carreaux & de boutisses, ceux-ci ayant deux piés de lit, & les boutisses au moins trois piés de queue; ces pierres sont coulées, fichées, jointoyées, mêlées de chaux & de ciment.

On cramponne celles qu'on appelle *pierres de parement*, les unes avec les autres, avec des crampons de fer scellés en plomb; outre cela, on met à chaque pierre de parement un crampon pour la lier avec des libages, dont on entoure la première assise. Ces libages, de même hauteur que les pierres de parement, sont posés à bain de mortier, de chaux & de ciment, & on en remplit bien les joints d'éclats de pierre dure. On bâtit de même les autres assises de pierres. On peut consulter là-dessus l'*Architecture hydraulique* de M. Belidor, tome IV. l. IV. c. ij.

La construction d'une *pile*, quoiqu'importante, n'est pas cependant la chose la plus essentielle: c'est sa proportion qui est difficile à déterminer. Selon M. Bergier, les anciens donnoient aux *piles* des ponts la troisième partie de la grandeur des arches, & même la moitié: *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, liv. IV. c. xxxv. Aujourd'hui on pense que les *piles* doivent avoir moins, comme un quart, & un cinquième. Mais sur quoi cette règle est-elle fondée? On n'en fait rien; & M. Gauthier, qui a réfléchi là-dessus, croit que l'expérience seule peut fixer les di-

mentions des *piles*. « Cette expérience consiste à savoir, dit-il, quelle est la force des matériaux qu'on trouve sur les lieux, qui supportent plus ou moins le fardeau dont on les charge, suivant le plus ou le moins qu'ils sont compactes & ferrés ».

M. Gautier suppose ici que les *piles* supportent la moitié de la maçonnerie des arches qui sont à leurs côtés, à les prendre depuis le milieu des clés. Si cela est aussi certain qu'il le parait, il est évident qu'avec l'expérience ci-devant rapportée, & connoissant la solidité d'une arche & celle des *piles*, on saura comment on doit régler les dimensions des *piles*, en égalant ces deux solidités. Mais n'y a-t-il pas quelque autre condition à examiner ? C'est à quoi les Ingénieurs des ponts & chaussées doivent prendre garde, ne pouvant nous-même en entreprendre l'examen dans un article où nos réflexions, comme dans tous les autres, doivent sagement être ménagées, afin que les connoissances que nous analysons, paroissent entièrement à découvert.

*Pile percée*. C'est une *pile* qui, au lieu d'avant-beccs d'amont & d'aval, est ouverte par une petite arcade au-dessus de la crèche, pour faciliter le courant rapide des grosses eaux d'une rivière, ou d'un torrent. Il y a de ces *piles* aux ponts du S. Esprit & d'Avignon, sur le Rhône. *Davilers*. (D.J.)

*Pile*, terme de *Bucheron* ; ce mot se dit du bois coupé ou scié ; aussi ce sont plusieurs ais rangés les uns sur les autres, ou plusieurs ouches & plusieurs rondins entassés proprement les uns sur les autres dans un chantier ou dans un bucher.

*Pile de bois*, (*Charp.*) c'est un tas de bois de charpente ou de menuiserie empilés les uns sur les autres.

*Pile de pont*, (*Charp.*) ce sont des assemblages de charpente, qui forment un pont par travées & palées.

*Pile*, terme d'ancien monnayage, la matrice ou le coin sur lequel étoient empreintes les armes ou autres allégories.

Cette façon de monnoyer a souvent changé par les inconvénients, les mauvaises empreintes qu'elle produisoit ; quoi qu'il en soit, voyez le premier procédé, le plus ancien & le plus imparfait.

Cette *pile* ou coin étoit fortement attaché & enfoncé dans un gros billot de bois, appelé par les anciennes ordonnances *ceveau*.

L'on posoit sur la *pile*, le flanc, & le trouffeau que l'on appliquoit sur le flanc & en opposition à la *pile*, frappoit, & le flanc étoit monnoyé. Voyez TROUSSEAU.

Les Hollandois monnoient avec la *pile*, mais avec des corrections, qui toutes sont bien imparfaites étant comparées à la marque du balancier.

Ce mot *pile* exprime encore le côté des armes d'une monnoie, & le revers sur lequel est l'effigie du prince est appelé *croix*, parce que dans les anciennes monnoies, au lieu d'effigie, on mettoit une croix ; c'est de-là qu'émane le jeu de croix ou *pile*. Sur l'étymologie de ce mot, Scaliger & quelques autres ont rapporté des choses assez peu intéressantes, peut-être même inutiles ; en cas qu'on en soit curieux, voyez *prima. Scaligerana, in voc. nummus rutilus*, pag. 115. *scila* au mot *pila*.

*Pile*, f. f. (*Papeterie*.) les *piles* sont des mortiers qui servent dans les papeteries pour préparer la pâte, qui doit être employée à faire le papier. Il y a de trois sortes de *piles* ; les unes que l'on nomme *piles* à drapeaux, les autres *piles* à fleuret, & les autres *piles* de l'ouvrier. (D.J.)

*PILES* ou AVANÇONS, terme de *Pêche*, ce sont les petites cordes frappées sur la ligne ou baufe auxquelles les hameçons sont attachés, les avançons sont ordinairement de fil vert, pour mieux tromper le poisson. voyez les fig. Pl. de *Pêche*.

Les pêcheurs qui font la pêche avec ces lignes qui sont des espèces de libouret, en mettent fix à la mer, trois à bas-bord & trois à tribord ; les deux de l'avant sont garnies d'un plomb de huit livres, les deux du milieu ont un poids de six livres, & les deux de l'arrière & qui sont manœuvrées ordinairement par celui qui tient le gouvernail, seulement au poids de deux livres ; cette différence de poids empêche les lignes de se mêler pendant que le bateau poursuit son sillage qui doit être modéré ; c'est pourquoi on amène à demi les voiles ainsi qu'il convient, eu égard à la force du vent.

*Pile*, f. f. (*Ustensile*.) les *piles* sont de grands vaiffeaux de pierre dure, dont les Italiens & les Provençaux se servent pour mettre les huiles qu'ils veulent garder, en attendant le tems favorable de les vendre ; on les met aussi dans des jarres, qui sont de grands vaiffeaux de terre cuite. (D.J.)

*Pile*, (*Jeu*.) le jeu nommé *croix* ou *pile*, est un jeu où lorsqu'on a jeté une pièce de monnoie en l'air, celui-là gagne le pari, qui a deviné la partie qui paroît quand la pièce de monnoie est tombée. Plusieurs prétendent que *pile* est un vieux mot qui signifioit *navire*, & que les anciens Romains jouoient à ce jeu avec une monnoie faite en mémoire de Saturne, où l'on voyoit la tête de Janus d'un côté, & de l'autre le navire sur lequel il étoit arrivé en Italie. C'est ce que témoigne Macrobie ; de-là dérive, ajoutez-on, le mot de *pilote*, pour dire un conducteur de navire. D'autres prétendent, que les Gaulois avoient une ancienne monnoie qui représentoit d'un côté un navire, & de l'autre une tête humaine nommée *chef* ; & que c'est de-là que vient le jeu nommé *croix* ou *pile*, depuis que les Chrétiens opposèrent la croix à la *pile*, au revers de leurs monnoies. (D.J.)

*Pile de malheur*, (*Jeu de triârac*.) on appelle à ce jeu *pile de malheur*, lorsqu'une des parties conserve si long-tems son grand-jeu sans le rompre, que la partie adverse ne peut passer dans le jeu de retour, & qu'il est obligé d'entasser toutes les dames sur celles de son coin. La *pile de malheur* complète est fort rare. (D.J.)

*Pile*, f. f. Terme de *Blason* ; ce mot se dit d'une pointe reanversée ou d'un pal aiguillé qui s'étrécit depuis le chef, & se termine en pointe vers le bas de l'écu ; quelques-uns croient que ce mot est emprunté du latin *pilum*, javeline armée de fer.

*PILÉE*, f. f. (*Couverturier*.) c'est en terme de Couverturier, la quantité de couvertures que le moulin à foulon peut fouler à la fois. Cette quantité s'estime ordinairement au poids ; en sorte que si un moulin peut fouler quatre-vingt livres, & que chaque couverture pèse vingt livres, la *pilée* est de quatre couvertures, & ainsi à proportion des *pilées* de tous les autres moulins.

*PILÉE*, f. f. (*Lainage*.) ce mot veut dire la quantité d'étoffe que l'on met dans l'auge ou vaiffeau de bois, destiné pour la faire fouler. Quelques-uns particulièrement du côté d'Amiens, disent *vaisselle* ; le mot de *pilée* vient de *pile*, parce qu'il y a bien des endroits où les vaiffeaux à fouler s'appellent ainsi.

*PILENTUM*, (*Antiq. Rom.*) espèce de char couvert & suspendu, en usage chez les Romains, plus honorable que le *carpentum*, qui étoit un char découvert. Tite-Live, l. V. c. xxv. rapporte que l'an de Rome 361, le sénat voulant récompenser la magnanimité des dames Romaines, qui avoient sacrifié leurs joyaux, pour fournir la somme promise aux Gaulois, leur accorda le privilège d'user de ce char couvert & suspendu, à condition néanmoins qu'elles ne s'en serviroient que les jours de fête, pour se rendre aux jeux & aux sacrifices, & que les jours ouvriers elles n'iroient dans les rues ; que dans des chars découverts : *Honoremque ob eam munificentiam*



*serunt matronis habitum, ut pilento ad sacra ludosque, carpentis seipso profecto uerentur.* Mais la simplicité de la vie des dames Romaines rendit cette permission inutile; elles ne fongeront point à en profiter. Le changement de leurs mœurs produisit dans la suite l'effet contraire; la sévérité des lois échoua quand il fut question de borner leur luxe, elles les transgressèrent avec hauteur, & elles ne voulurent plus que des voitures douces, des brancards, des litières, des chars à quatre roues, tous dorés, & tirés par des chevaux blancs. (D. J.)

**PILER**, v. act. (Gram.) c'est réduire un corps en parties plus ou moins menues, l'écraser avec un pilon, un marteau ou quelque autre instrument qui fasse le même effet.

**PILER DU POIVRE**, terme de l'Art militaire, se dit pour exprimer le mouvement des derniers bataillons d'une colonne de troupes en marche, lequel mouvement se trouve gêné ou retardé par les premiers bataillons. Dans cet état, les soldats ne font pour ainsi dire que *piéminer*, sans avancer qu'insensiblement; c'est ce qu'ils appellent *piler du poivre*. Art de la GUERRE, par M. le Maréchal de Puyfleur. (Q)

**PILER LE CHANVRE**, (Cordier.) c'est une préparation qu'on donne à la filasse avant que de la passer au peigne; elle consiste à mettre la filasse dans de grands mortiers de bois, & la battre avec de gros maillets.

**PILHANNAW**, f. m. (Hist. nat. Ornitholog.) nom donné par les Indiens à un oiseau de proie formidable, très-gros & très-hardi, qui habite dans les forêts de quelques-unes des plantations angloises, en Amérique. Non-seulement tous les oiseaux en sont épouvantés, parce qu'il en fait sa proie; mais même il dévore des quadrupèdes comme de jeunes phaoons de biche & autres semblables, sur lesquels il se jette. (D. J.)

**PILIER**, f. m. (Archit.) sorte de colonne ronde ou carrée, sans proportion, qui sert à soutenir la voûte de quelque édifice.

*Pilier butant.* C'est un corps de maçonnerie, élevé pour contretenir la poussée d'une voûte ou d'un arc; il y a des *piliers butans* de différents profils, comme en adoucissement ou en roulement, ou quelquefois avec des arcades; tels sont la plupart des *piliers* des nouvelles églises.

*Pilier butant en console.* Espèce de pilastre attique, dont la partie inférieure forme un enroulement par son profil, comme une console renversée; ce *pilier* sert pour buter un arc ou une voûte, & pour raccorder par une large retraite, deux plans ronds l'un sur l'autre différents de diamètre. On voit de ces *piliers* à l'attique du dôme des Invalides, à Paris.

*Pilier de dôme.* On appelle ainsi dans une église à dôme, chacun des quatre corps de maçonnerie isolés, qui ont un pan coupé à une de leurs encoignures, & qui étant proportionnés à la grandeur de l'église, portent sur leurs croisées.

*Pilier de moulin à vent.* C'est le massif de maçonnerie qui se termine en cône, & qui porte la cage d'un moulin à vent, laquelle tourne verticalement sur un pivot, pour en exposer les ailes ou volets au vent.

*Pilier carré.* C'est un massif appelé aussi *jambage*, qui sert pour porter les arcades, les platebandes & les retombées des voûtes.

*Pilier de carrière.* Ce sont des masses de pierre qu'on laisse d'espace en espace, pour soutenir le ciel d'une carrière. Daviler. (D. J.)

**PILIERS DE BITTE**, (Marine.) ce sont deux grosses pièces de bois posées debout, & entretenues par un traversin; comme ce sont les principales pièces de toute la machine des bittes, on leur donne souvent le nom de *bittes*. Voyez BITTES.

Les *piliers de bittes* sont ordinairement d'un tiers

plus épais que l'étrave: le sentiment de quelques charpentiers est que les *piliers de bittes* d'un vaisseau de cent trente-quatre piés de long, de l'étrave à l'étambord, doivent avoir quinze pouces d'épais & seize de large; la tête doit avoir dix-huit pouces de long, & demi-pouce de cannelure par le bas, avec un pié & un pouce de large: ils sont élevés de quatre piés au-dessus du premier pont, & posés à vingt-trois pouces l'un de l'autre. Voyez Planche IV. fig. 1. n°. 50.

**PILIERS**, parmi les Horlogers, signifie une espèce de petite colonne, qui dans les montres & pendules tient les platines éloignées l'une de l'autre, à la distance nécessaire: on met quatre *piliers* aux montres & cinq aux pendules.

On distingue trois choses dans un *pilier*, les pivots, les affiettes, & le corps. Les pivots sont les parties qui entrent dans les platines; les affiettes sont celles qui s'appliquent sur les platines; & le corps est la partie comprise entre les deux affiettes. Pour qu'un *pilier* soit bien fait, toutes les parties précédentes doivent être dans une juste proportion avec la hauteur & la grandeur de la cage. Voyez CAGE, &c.

**PILIER**, en terme de Manège, se dit du centre de la volte, autour duquel on fait tourner un cheval, soit qu'il y ait un *pilier* de bois ou non. Voyez MANÈGE.

Il y a aussi d'autres *piliers* dans les manèges, deux à deux, sur la circonférence ou sur les côtes, placés deux-à-deux à certaines distances, d'où vient qu'on les appelle les *deux piliers*, pour les distinguer de celui du centre. Quand on parle de ces derniers, on a coutume de dire, travailler un cheval entre deux *piliers*; & en parlant du premier on dit, travailler autour du *pilier*.

Le *pilier* du centre sert à régler l'étendue du terrain, afin que le manège sur les voltes puisse le faire avec méthode & justice, & que l'on puisse travailler par règle & mesure sur les quatre lignes de la volte, qui doivent être imaginées dans une égale distance de ce centre; il sert aussi à commencer les chevaux fougueux & difficiles sans exposer le cavalier.

On place les deux *piliers* à la distance de deux ou trois pas l'un de l'autre; on met le cheval entre deux pour lui apprendre à élever le devant, à détacher des ruades du derrière, & à se mettre sur des aires élevés, &c. soit par les aides ou par châiment. Voyez CORDE.

**PILIER**, terme de Vannier, c'est le bâton du milieu du verrier.

**PILIER**, (Ordre de Malte) nom qu'on donne dans l'ordre de Malte aux chefs des huit langues qui composent cet ordre; ainsi *pilier* de langue signifie celui des grands-croix, qui est à Malte le représentant & le chef d'une des langues. (D. J.)

**PILIPOC**, f. m. (Botan. anc.) nom d'un arbre des îles Philippines, décrit par Nieremberg. Sa racine est couverte de tubercules bruns, aussi gros que le poing. Son tronc est sans nœuds, & lorsqu'on le coupe de travers il se sépare en des espèces de pellicules comme des peaux d'oignon; ses feuilles ressemblent à celles du laurier, mais elles sont extrêmement pointues. Cet arbre croît dans les lieux humides, & jette des branches qui s'entortillent autour des plantes voisines. (D. J.)

**PILLAGE**, f. m. se dit à la guerre du dégât, du ravage, & de l'enlèvement que le soldat fait à la guerre de tout ce qui peut satisfaire son avidité pour le butin. Voyez DÉGÂT & PICORÉE.

Les lois de la guerre permettent d'abandonner au pillage les villes prises d'assaut; mais comme dans le désordre qui s'ensuit il n'est point de licences ni de crimes que le soldat ne se croie permis, l'humanité doit engager, lorsque les circonstances le permet-

rent, à ne rien négliger pour empêcher ces horreurs. On peut obliger les villes à se racheter du pillage, & si l'on distribue exactement & fidelement au soldat l'argent qui peut en revenir, il n'a point lieu de se plaindre d'aucune injustice à cette occasion, au contraire tous en profitent alors également, au lieu que dans le pillage le soldat de mérite est souvent le plus mal partagé; ce n'est pas seulement parce que le hasard en décide, mais c'est, dit M. le marquis de Sancta-Cruz, qu'un soldat qui a de l'honneur reste à son drapeau jusqu'à ce qu'il n'y ait rien à craindre de la garnison ni des habitans, tandis que celui dont l'avidité prévaut sur toute autre chose, commence à piller en entrant dans la ville, sans attendre qu'il lui soit permis de se débarrasser.

Outre le pillage des villes, qui arrive très-rarement, il y en a un autre qui produit le relâchement de la discipline, c'est la dévastation que fait le soldat dans le pays où le théâtre de la guerre est établi: ce pillage accoutume le soldat à secouer le joug de l'obéissance & de la discipline; l'envie de conserver son butin peut amortir sa valeur, & l'engager même à se retirer: d'ailleurs, en ruinant le pays on le met hors d'état de payer les contributions, & on expose l'armée à la disette ou à la famine. On se prive ainsi par cette licence, non-seulement des ressources que le pays fournit pour s'y soutenir, mais l'on se fait encore autant d'ennemis qu'il contient d'habitans: le pillage de tout ce qu'ils possèdent les mettant au désespoir, les engage à profiter de tous les moyens de nuire à ceux qui les oppriment aussi cruellement.

Le pays où l'on fait la guerre, quelquefois l'exactitude de la discipline qu'on fait observer aux troupes, se ressent toujours beaucoup des calamités qui en sont inséparables: c'est pourquoi l'équité devroit engager à ne faire que le mal qui devient absolument inévitable, à ne point ruiner les choses dont la perte n'affoiblit point l'ennemi, & qui ne servent qu'à indisposer les peuples: telles sont les églises, les maisons, châteaux, &c. les animaux & les instrumens qui servent à la culture des terres, devroient être conservés avec soin. Diodore de Sicile nous apprend que parmi les Indiens, les laboureurs étoient regardés comme sacrés; qu'ils travailloient paisiblement & sans avoir rien à craindre à la vue même des armées, & qu'on ne savoit ce que c'étoit que brûler ou couper les arbres en campagne.

La fermeté est très-nécessaire dans un général pour réprimer l'ardeur du pillage parmi les troupes; les exemples de sévérité sont souvent à propos pour cet effet; mais il faut les faire de bonne heure, afin que le trop grand nombre de coupables n'oblige point à leur pardonner.

Lorsque des troupes sont une fois accoutumées au pillage, au défaut de l'ennemi elles pillent leur propre pays, & même leurs magasins; c'est ce qu'on a vu dans plusieurs occasions, entre autres dans la guerre de Hollande de 1672; mais M. de Louvois fit revenir sur le payement de toute l'armée, ce qui étoit nécessaire pour dédommager les entrepreneurs, & il ordonna d'en user de même toutes les fois que pareille chose arriveroit. (Q.)

PILLAGE, (*Marine.*) le pillage est la dépouille des coffres & des hardes de l'ennemi pris, & l'argent qu'il a sur lui jusqu'à trente livres: le reste qui est le gros de la prise s'appelle butin.

Le capitaine ou les capitaines qui auront abordé un vaisseau ennemi, & qui l'auront pris, retiendront par préférence tous les vivres & les menues armes, & les matelots auront le pillage: mais pour le corps de la prise, le prix en sera distribué selon les divers réglemens qui sont faits pour diverses occasions.

PILLARD, f. m. (*Art militaire.*) soldat qui pille. Voyez l'article PILLAGE.

PILLAU, (*Géogr. mod.*) village de Prusse, dans le Samland, à l'embouchure du Pregel. Je ne parle de ce village qu'à cause qu'il est remarquable par son port qui est grand, & par sa douane qui porte un bon revenu au roi de Prusse. Il y a un fort avec garnison pour arrêter tout ce qui passe. Gustave Adolphe, roi de Suède, le força en 1626. On amasse aux environs de l'ambre jaune ou succin, & on y pêche des esturgeons. (D. J.)

PILLER, v. act. Voyez PILLAGE. Outre l'acceptation par laquelle il désigne le vol fait publiquement avec violence, il en a encore quelques autres, comme en littérature, s'emparer des écrits de ceux qui ont écrit avant nous sans les citer; & au jeu, emporter une carte avec une autre carte qui lui est supérieure, &c.

PILOIR, terme de Mégiffier, c'est un bâton d'environ cinq ou six piés de longueur, & garni quelquefois d'une espèce de petite masse dont on se sert pour enfoncer les peaux dans les pleins lorsqu'elles remontent au-dessus de l'eau de chaux ou d'alun. Voyez les fig. Pl. du Mégiffier.

PILON, f. m. (*Gram.*) instrument de bois, de pierre, ou de fer, dont on se sert pour piler, écraser, ou réduire en parties plus ou moins menues, toutes fortes de substances ou corps: on donne le même nom aux parties de quelques machines où elles ont la même fonction.

PILON ou PETITE ECORE, (*Marine.*) c'est une côte qui a peu de hauteur, mais qui est escarpée ou taillée en précipice.

PILON, f. m. terme de Libraire, envoyer des livres au pilon, veut dire en langage de libraire, les déchirer par morceaux, en sorte qu'ils ne puissent plus servir qu'aux Cartonnières, pour être pillonnés, & réduits en cette espèce de bouillie dont on fait le carton. (D. J.)

PILONS, (*Monnoyage.*) à la Monnoie, ils sont ou de bois dur, ou de fer, ou de fonte, conséquemment à leurs différens usages. Assez communément on se sert de pilons de fonte pour broyer dans des mortiers de bronze, les terres, creusets, &c. dans lesquels il pourroit être resté du métal; pulvérisé, on les envoie pour être passés aux tourniquets.

PILON À SUCRE, (*Sucerie.*) on appelle ainsi dans les sucreries des espèces de grosses masses d'un bois dur & pesant, emmanchés aussi de bois. La masse doit avoir huit pouces de hauteur sur cinq de diamètre, & le manche six piés de long. Ils servent à piler le sucre terré au sortir de l'étuve, & à le réduire en caissonade avant de le mettre dans les barriques. Le P. Labat.

PILONNER LA LAINE, (*Lainage.*) c'est la remuer fortement avec une pelle de bois dans une chaudière remplie d'un bain plus que tiède, composé de trois quarts d'eau claire & d'un quart d'urine, pour la dégraisser au sortir de la balle avant que d'être battus sur la claie. (D. J.)

PILORE, f. m. voyez PYLORE.

PILORI, f. m. (*Jurispud.*) est un petit bâtiment en forme de tour avec une charpente à jour, dans laquelle est une espèce de carcan qui tourne sur son centre. Ce carcan est formé de deux pièces de bois posées l'une sur l'autre, entre lesquelles il y a des trous pour passer la tête & les mains de ceux qu'on met au pilori, c'est-à-dire que l'on expose ainsi pour servir de risée au peuple & pour les noter d'infamie: c'est la peine ordinaire des banqueroutiers frauduleux; on leur fait faire amende honorable au pié du pilori; on les promène dans les carrefours, ensuite on les expose au pilori pendant trois jours de marché pendant deux heures chaque jour, & on leur fait faire quatre tours de pilori, c'est-à-dire qu'on fait



tourner le *pilori* quatre fois pendant qu'ils y sont attachés.

On tient que ce genre de peine fut introduit par l'empereur Adrien contre les banqueroutiers, leurs fauteurs & entremetteurs ; c'est ce que Diogene Laërce entend, *lib. VI.* lorsqu'il dit, *voluit eos catamidiari in amphiteatro, id est derideri & ibi ante confectum omnium exponi.*

On donne aussi quelquefois le nom de *pilori* aux simples poteaux & échelles patibulaires qui servent à-peu-près au même usage ; mais la construction des uns & des autres est différente, & le *pilori* proprement dit est celui qui est construit de la façon dont on vient de le dire. *Voyez ECHELLE PATIBULAIRE.*

Sauval, en ses *antiquités de Paris*, dit que dans un contrat de l'année 1295, le *pilori* des halles de Paris s'appelle *puteus dictus lori* ; il conclut de-là que *pilori* est un nom corrompu & tiré de *puteus lori*, c'est-à-dire d'une personne nommée *Lori*, & que ce gibet fut à la place ou aux environs de ce puits & qu'il en prit le nom.

Cependant Ducange au *pilorum* ou *spilorum* fait venir *pilori* de *pila*, & en français *pillier*, d'où l'on a fait *pilior* ; il cite les anciens textes où ce terme se trouve, tels que les lois des bourgs d'Ecosse, le *monasticon anglicanum*, une charte de Thibaut comte de Champagne de l'an 1227, qui est dans le trésor de l'église de Meaux, l'ouvrage intitulé *fleta*, les coutumes de Nevers, de Melun, de Meaux, de Sens, d'Auxerre.

Menage le dérive de *piluricum*, comme qui diroit petit poteau.

Spelman le dérive du mot français *pillent* ; mais l'opinion de Ducange paroît la plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit de l'étymologie de ce mot, il est constant que le *pilori* des halles à Paris est un des plus anciens, & que Sauval croit que jusqu'au xiii. & xiv. siècle, & même jusqu'au xv. que ce fut peut-être le seul lieu patibulaire qu'il y eut à Paris, & où les criminels du plus haut rang subirent la peine de leur révolte & de leurs autres crimes.

L'ancien *pilori* consistoit en une cour accompagnée d'une écurie, d'un appentis haut de sept piés sur neuf de longueur, & d'un couvert où se gardoient la nuit les corps des malfaiteurs avant que d'être portés à Montfaucon.

Celui qui subsiste présentement a été construit plus de 300 ans après. On n'y fait plus d'exécutions à mort, il ne sert que pour exposer les banqueroutiers frauduleux ; on y expose aussi en-bas les corps des criminels qui ont été exécutés dans la ville en attendant qu'on leur donne la sépulture.

Près de ce *pilori* est une croix au pié de laquelle les cessionnaires devoient venir déclarer qu'ils faisoient cession, & recevoir le bonnet verd des mains du bourreau ; mais il y a long-tems que cela ne se pratique plus. *Voyez BANQUEROUTÉ, BONNET VERD, CESSIION & FAILLITE.*

Bacquet, Loisel & Despeisses prétendent qu'un seigneur haut-justicier ne peut avoir un *pilori* en forme dans une ville où le roi en a un, qu'en ce cas le seigneur doit se contenter d'avoir une échelle ou carcan.

Cependant Sauval remarque qu'à la place de la barrière des Sergens du petit-marché du fauxbourg S. Germain, il y avoit autrefois un autre *pilori* & près de-là une échelle, & que l'un ou l'autre servoit pour exécuter ceux que les juges de l'abbé avoient condamnés, selon le genre de peine que le condamné devoit subir ; lorsqu'il y avoit peine de mort, le jugement s'exécutoit au *pilori*.

Le *pilori* est un signe de haute-justice, néanmoins Laurière, en son glossaire au mot *pillier*, dit qu'en quelques endroits les moyens justiciers ont aussi droit de *pilori*.

Dans la ville de Lyon, où il n'y a point de *pilori*, on se servoit en 1745 d'une cage de fer portée sur une charrette pour tenir lieu de *pilori*, à l'égard d'un banqueroutier frauduleux qui fut ainsi promené par la ville. *Voyez les coutumes de Bearn, tit. XLIV. & ci-devant le mot ECHELLES PATIBULAIRES. (A)*

PILORIER, exposer un criminel au *pilori*, lui faire faire les tours ordonnés par sa sentence ou par son arrêt de condamnation. *Ibid.*

PILORI, f. m. sorte de rat des îles Antilles, fréquentant les montagnes & les bois ; sa grosseur est trois fois plus considérable que celle des rats domestiques ; il a le poil blanchâtre tirant sur le roux, & la queue courte à proportion de son corps ; sa chair est blanche, grasse & délicate, mais elle sent si fort le musc, qu'il n'y a que les negres qui puissent en manger après l'avoir fait bouillir très-long-tems en changeant d'eau.

PILOSELLE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante qui a été décrit sous le nom d'*hieracium*. *Voyez HIERACIUM.*

Cette plante est nommée par le vulgaire oreille de rat ou de souris, & en anglois semblablement *the mouse-ear*. C'est dans le système de Tournefort la vingt-deuxième espèce de genre de plante qu'il nomme *dens leonis* ; la plupart des autres botanistes l'appellent en latin *pilosilla repens* ou *m. nor.* Linnæus le nomme *hieracium foliis integrissimis, ovatis, caule repente, scapo uniflora*, Hort. Cliffors. 388.

Sa racine est longue comme le doigt, menue, garnie de fibres. Elle pousse plusieurs tiges grêles, larmementueuses, velues, qui rampent à terre & y prennent racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout, ressemblantes à des oreilles de rat ou de souris, revêtues de poil, vertes en-dessus, veinues, blanchâtres, lanugineuses en-dessous & d'un goût adingent.

Ses fleurs sont à demi-fleurons, semblables à celles de l'*hieracium*, mais plus petites, jaunes, soutenues chacune par un calice écailléux & simple, & portées sur un pédicule délié & velu. Après que les fleurs sont passées, il leur succede des semences menues, noires, uniformes & aigrettées.

Cette plante croit aux lieux arides, & maigres, sur le côteaux incultes, dans les terres sablonneuses & aux bords des grands chemins. Elle fleurit en Mai, Juin & Juillet ; elle est très-amère, & passe en Médecine pour posséder des vertus vulnérables, astringentes & déterives. (*D. J.*)

PILOSELLE, (*Mat. medic.*) voyez OREILLE DE SOURIS.

PILOSITES, f. m. pl. (*Hist. ecclésiast.*) nom que les Origenistes donnoient aux Catholiques, parce que ceux-ci prétendirent que nous resusciterions tous avec toutes les parties de nos corps jusqu'au moindre poil.

PILOT ou PILOTIS, f. f. (*Archit. hydraul.*) pièce de bois de chêne ronde, employée de sa grosseur, affilée par un bout, quelquefois armée d'un fer pointu, & à quatre branches & frettée en sa couronne de fer qu'on enfonce en terre pour affermir un terrain.

On se sert pour enfoncer les *pilots* d'une machine appelée *fonnette*, & on estime ainsi le tems & la dépense que cause l'enfoncement.

On commence à fonder le fonds où l'on veut travailler : cette opération fait connoître la densité du terrain dans lequel le *pilot* doit être enfoncé. Si cette densité est uniforme, l'enfoncement croît à proportion du nombre des coups égaux qu'elle reçoit ; est-elle variable ? C'est par la différence des coups qu'on juge de la différente densité, c'est-à-dire que la densité d'une seconde couche étant, par exemple, plus grande, il faudra un plus grand nombre de coups

driques, assez semblables à celles du jonc. Les fleurs naissent dans les aisselles des rameaux.

La *pilulaire* est la seule plante connue de son genre; elle paroît vivace; ses jeunes branches, qui subsistent d'une année à l'autre, servent à la renouvellement pendant que les anciennes périssent. Les globules qui renferment les fleurs, commencent à se montrer dès le mois de Mai. Il en repousse continuellement de nouveaux, à mesure que les tiges & les branches se prolongent.

Il n'y a qu'en France & en Angleterre où cette plante ait été remarquée. A l'égard de la France, les seuls environs de Paris sont encore les lieux uniques où elle ait été observée, savoir près de Fontainebleau dans les mares de Franchard, dans celles de l'Otie, & entre Coignieres & les Effarts. On ne lui connoît aucune vertu; Merret, Morison, Plukenet, Ray, Vaillant, Petiver, Dillenius, Martin, Linnæus, M. de Jussieu, sont les seuls botanistes qui en ont parlé, & Merret le premier de tous; M. Vaillant l'a nommée *pilulaire*, à cause de la forme sphérique du bouton de ses fleurs. (D. J.)

**PILULE**, (Pharmacie.) les *pilules* sont une forme de médicament réduites à la grosseur & à la consistance d'un pois; on s'en sert pour épargner au malade le goût désagréable d'un liquide imprégné des drogues, & pour empêcher leur impression sur l'organe du goût. C'est la répugnance des malades contre les différentes espèces de drogues, qui a donné origine aux *pilules*. On leur a donné le nom de *pilule* à cause de leur ressemblance avec les petites bales qu'on nomme en latin *pila*.

Les *pilules* ne doivent pas excéder la dose de six grains; les drogues réduites en poudre demandent le double de leur poids de sirop, pour pouvoir être réduites en *pilules* à l'aide d'une liqueur ou excipient qui augmente leur consistance.

Nous allons donner un exemple de *pilules* pour servir de modèle.

*Pilules d'agaric.* Prenez de trochisques d'agaric une once, espèces de hiera demi-once, myrrhe six gros, sirop de neprun autant qu'il en faut pour faire une masse de *pilules*.

Quoique les *pilules* soient fort en usage & du goût de bien de gens, cependant on ne doit point trop les conseiller; & si les personnes peuvent prendre sur elles de vaincre la répugnance qu'elle pourroient avoir pour les drogues, il vaudroit beaucoup mieux qu'elles prissent les remèdes délayés dans un véhicule suffisant; la *pilule* est d'elle-même difficile à dissoudre; d'ailleurs elle est échauffante: ainsi l'on ne doit employer les *pilules* que dans les cas où on veut s'épargner le dégoût de sentir, ou une odeur, ou une amertume incommode.

La plupart des charlatans & des ignorans ont coutume d'envelopper leurs médicaments dans des conserves, & de se servir de *pilules*; & comme les drogues dont ils se servent, sont des plus acres & des plus vives, ce manège devient funeste pour les malades qui ont le malheur d'user de ces sortes de remèdes.

Si cependant l'on est obligé d'employer des *pilules*, on doit avoir soin de les diviser, au moyen d'une suffisante quantité de boisson, & de fixer au juste la dose de chaque ingrédient qui en fait la base & l'efficacité.

Les compositions ou préparations mercurielles doivent toutes se donner en *pilules*. On les doit faire très-petites, pour donner plus de facilité de les avaler.

**PILULES DE BELLOSTE**, Voyez MERCURE, (Mat. méd.)

**PILULES MERCURIELLES**, Voyez MERCURE, (Mat. méd.)

**PILULES PERPÉTUELLES**, (Pharm.) on donne ce

nom à des *pilules* faites de régule d'antimoine, qui ont la vertu de purger & de faire vomir, nonobstant qu'elles aient été employées une infinité de fois de suite, de façon qu'une seule peut servir à purger une armée entière. On peut les faire infuser dans le vin, & ce vin devient émétique; on fait aussi avec le régule des gobelets ou tasses qui produisent le même effet.

Mais ces sortes de remèdes ne conviennent point à tous les tempéramens, & il est rare qu'on les ordonne aux gens délicats; pour peu que l'on soit attentif à la conservation de ses malades, on se gardera de leur permettre de tels remèdes.

Au cas qu'ils eussent beaucoup tourmenté le malade, on emploiera les mêmes précautions que dans l'usage des antimoniaux.

**PILUM** ou **ÉPIEU**, f. m. (*Art milit.*) arme de jet chez les Romains, que portoient les hastaires & les princes. Cette arme avoit environ sept piés de longueur en y comprenant le fer; le bois de sa hampe étoit d'une grosseur à être empoigné aisément; le fer s'avançoit jusqu'au milieu du manche, où il étoit exactement enclavé & fixé par des chevilles qui le traversoient dans son diamètre. Il étoit quarré d'un pouce & demi dans sa plus grande grosseur; il perdoit insensiblement de son diamètre jusqu'à la pointe, qui étoit très-aiguë, & près de laquelle étoit un hameçon qui retenoit cet énorme stilet dans le bouclier qu'il avoit percé. M. de Folard pouvoit avoir méconnu cette terrible arme de jet, comme presque tous ceux qui en ont parlé. Cet auteur la croit une pertuisane semblable à l'éponton des officiers; & à la bataille de Régulus, il la donne aux soldats qui formoient la queue des colonnes.

Les favans qui ont écrit du militaire des anciens, ont trouvé obscure la description que Polybe fait du *pilum*, & ils ne conviennent point de la forme de cette arme. Le P. Montfaucon dans ses *antiquités expliquées*, représente plusieurs armes des anciens de différens âges, sans déterminer la figure du *pilum*.

Polybe compare le petit, que les soldats tenoient encore quelquefois dans la main gauche, & qui étoit plus léger que le grand, aux épieux d'usage contre le sanglier. On en peut déduire la forme du grand *pilum*. En combinant ce que Polybe, Tite-Live, Denis d'Halicarnasse, Appien & Végèce en disent, on trouve que le *pilum* a eu entre six & sept piés de longueur, que la hampe a été deux fois plus longue que le fer qui y étoit attaché, moyennant deux plaques de fer qui s'avançant jusqu'au milieu de la hampe, recevoient les fortes chevilles de fer dont il étoit traversé. Marius ôta une de ces chevilles de fer, & il lui en substitua une de bois, laquelle se cassant par l'effort du coup, faisoit pendre la hampe au bouclier percé de l'ennemi, & donnoit plus de difficulté à arracher le fer. On fait de plus que c'étoit un gros fer massif & pointu, de 21 pouces de longueur, qui au sortir de la hampe avoit un pouce & demi de diamètre; que le *pilum* étoit quelquefois arme de jet, & quelquefois aussi arme pour se défendre de pié ferme. Les soldats étoient dressés à s'en servir de l'une & de l'autre manière. Dans la bataille de Lucullus contre Tigrane, le soldat eut ordre de ne pas lancer son *pilum*, mais de s'en servir contre les chevaux de l'ennemi, pour les frapper aux endroits qui n'étoient point bandés.

Le *pilum* étoit l'arme particulière des Romains. Aussi-tôt qu'ils approchoient de l'ennemi à une juste distance, ils commençoient le combat en le lançant avec beaucoup de violence. Par la grande pesanteur de cette arme & la trempe du fer, elle perçoit cuirasse & bouclier, & causoit des blessures considérables. Les soldats étant déarmés du *pilum*, mettoient à l'instant l'épée à la main, & ils se jetoient sur l'ennemi avec une impétuosité d'autant plus heureuse,



que souvent les *pilum* avoient renversé ses premiers rangs.

Cet usage du *pilum* se trouve démontré dans les commentaires de César, & sur-tout dans le récit de la bataille de Pharsale. « Il n'y avoit, dit-il, entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en falloit pour le choc. Mais Pompée avoit commandé à ses gens de tenir ferme sans s'ébranler, espérant par-là de faire perdre les rangs & l'haleine aux nôtres, & rompant leur effort, rendre le *pilum* inutile. . . . Lorsque les soldats de César virent que les autres ne bougeoient point, il s'arrêtèrent d'eux-mêmes au milieu de la carrière; & après avoir un peu repris haleine, ils lancèrent le *pilum* en courant, puis ils mirent l'épée à la main, selon l'ordre de César. » Ceux de Pompée les requrent fort bien, car ils soutinrent le choc sans branler, & mirent aussi l'épée à la main après avoir lancé leur *pilum* ».

La pesanteur du *pilum* ne permettoit pas de le lancer ou darder de loin. On laissoit les velites fatiguer l'ennemi par leurs javelots, avant que l'action fût générale. Les haïtaires & les princes ne se servoient du *pilum* que quand l'ennemi étoit assez proche. De-là ce proverbe de Végece, pour indiquer la proximité des armées, *ad pila & spatas ventum est*; l'affaire en est venue jusqu'aux piques.

La pique des triaires, propre pour le combat de main & celui de pié ferme, étoit plus longue, moins grosse, & par conséquent plus aisée à manier que le *pilum*, dont on ne faisoit plus de cas lorsque le combat étoit engagé; les haïtaires même & les princes étoient obligés de jeter leur *pilum* sans en faire usage, quand l'ennemi étoit trop près. César raconte qu'ayant tout-d'un-coup les ennemis sur le corps, au point même de n'avoir pas assez d'espace pour lancer les piques, les soldats furent contraints de les jeter à terre pour se servir de l'épée. Les triaires armés de la pique, attendoient souvent de pié ferme le choc de l'infanterie, comme celui de la cavalerie. Suivant Tite-Live, ils ne quittoient point la pique dans la mêlée; ils meurtrissoient, dit-il, les visages des Latins avec leurs piques dont la pointe avoit été émoussée dans le combat. On pourroit regarder les triaires comme les piquiers d'autrefois; il y a cependant des occasions où ils abandonnoient la pique pour se servir de l'épée, qui étoit l'arme dans laquelle les Romains mettoient leur principale confiance.

M. le maréchal de Saxe, qui avoit conçu le projet de mettre l'infanterie sur le pié des légions, proposa pour les soldats des armes de longueur, ou des piques mêlées avec les armes à feu, comme des armes équivalentes aux *pilums*; mais on ne peut douter que l'arme romaine n'ait été tout-à-fait différente de la pique de ce général, quant à la forme & au service. *Mémoires militaires* par M. Guischardt. (Q)

PILUMNE, f. m. ( *Mytholog. rom.* ) dieu qui passoit pour l'inventeur de l'art de broyer ou mouler le blé.

PIMAR, PIEUMART, GRAND PIC NOIR, *picus maximus niger*, f. m. ( *Hist. nat. Orn.* ) oiseau qui pèse dix onces & demie; il a un pié cinq pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & deux piés trois pouces d'envergure; le bec est fort triangulaire, & long de deux pouces & demi; les narines ont leurs ouvertures arrondies & couvertes de poils. Cet oiseau est entièrement noir, à l'exception du sommet de la tête, qui a une belle couleur rouge qui s'étend jusqu'aux narines. Il y a dix-neuf grandes plumes dans chaque aile; la première n'a pas plus de longueur que celle du second rang. La queue n'est composée que de dix plumes: les extérieures sont très-courtes; les autres ont successivement plus de longueur jusqu'à celles du milieu, qui sont plus longues, & qui ont jusqu'à sept

Tome XII.

pouces; toutes, excepté la première de chaque côté, sont pointues, roides & courbées en-dessous. Cet oiseau se soutient par le moyen de ses plumes, en grimpant le long des arbres; il a deux doigts dirigés en avant, & deux en arrière. Les ongles sont très-grands, à l'exception de celui du plus petit doigt de derrière, qui est très-court. Willughbi, *Orn.* Voyez OISEAU.

PIMBERAH, ( *Hist. nat.* ) C'est ainsi qu'on nomme dans l'île de Ceylan un serpent qui est de la grosseur d'un homme, & d'une longueur proportionnée; il vit du bétail & des bêtes sauvages, & quelquefois il avale un chevreuil tout entier; il se cache dans les routes où il doit passer, & le tue d'un coup d'une espee de cheville ou d'os dont la queue est armée.

PIMENT, f. m. ( *Botan.* ) On appelle aussi cette plante *botrys vulgaire*; mais elle est connue des Botanistes sous le nom de *chenopodium ambrosioides, folio finuato*, L. R. H. Rai. *hisor.* 196.

Sa racine est petite, blanche, perpendiculaire, garnie de peu de fibres. Sa tige est haute de 9 à 12 pouces, cylindrique, ferme, droite, velue, divisée depuis le bas en plusieurs petits rameaux chargés de feuilles alternes. Ses feuilles sont découpées profondément des deux côtés, comme celles du chêne, traversées de grandes veines rouges lorsqu'elles commencent à paroître, ensuite pâles. Ses fleurs sont petites, gluantes, portées en grand nombre au haut des tiges & des rameaux, disposées en un long bouquet & comme en épi.

De l'aisselle de chaque petite feuille s'élèvent de petits rameaux chargés de petites fleurs & de graines; ces petits rameaux en se divisant se partagent toujours en deux, & chaque angle est garni d'une petite fleur sans pédicule. A la naissance des petits rameaux les fleurs sont sans pétales, composées de plusieurs étamines qui s'élèvent d'un calice verd, découpé en plusieurs quartiers. Il succede à chaque fleur une graine semblable à celle de la moutarde, mais beaucoup plus petite, & renfermée dans une capsule qui étoit le calice de la fleur.

Toute cette plante est aromatique & d'une odeur forte, mais qui n'est pas désagréable, d'une faveur un peu âcre, aromatique, & enduite d'un mucilage résineux qui tache les mains quand on la cueille. Elle vient d'elle-même dans les pays chauds, en Languedoc, en Provence le long des ruisseaux & des fontaines, dans les lieux arides & sablonneux; elle croît aisément dans nos jardins, & elle est toute d'usage. Les Médecins la recommandent beaucoup dans les fluxions de sérosités qui se jettent sur le poutmon, dans la toux catarrheuse, l'asthme humide, & l'orthopnée qui vient de la même cause. (D. J.)

PIMENT, ( *Botan.* ) plante du genre que les Botanistes appellent *capsicum*: celle-ci en est une espee, autrement nommée *poivre d'Inde*, *poivre du Brésil*, *poivre de Guinée*. Voyez la description sous le mot POIVRE DE GUINÉE, *Botan.*

PIMENT DE LA JAMAÏQUE, ( *Hist. nat. des drog. exot.* ) c'est l'arbre qui donne le poivre de la Jamaïque; ou on entend aussi par piment les poivres même de cet arbre. Voyez POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

PIMENT ROYAL, *gale*, genre de plante dont les piés qui fleurissent ne grainent pas, & dont les piés qui grainent ne fleurissent point; ceux qui fleurissent portent des chatons composés de petites feuilles disposées sur un pivot, creusées ordinairement en bafin, & coupées à quatre pointes; parmi ces feuilles naissent les étamines chargées chacune d'un sommet. Les fruits naissent sur des piés différens de ceux-ci, & ces fruits sont des grappes chargées de semences. Tournefort, *mém. de l'acad. royale des Scienc.* année 1706. Voyez PLANTE.

PIMENT, ( *Botan.* ) voyez CORAIL DE JARDIN.

K K k j j

PIMENT, (*Diet. & Mat. med.*) poivre d'Inde ou de Guinée, corail de jardin.

Cette plante croît naturellement en Guinée & dans le Brésil. On la cultive en abondance dans les pays chauds, comme en Espagne, en Portugal, & dans les provinces méridionales du royaume. Les fruits ou gouffes de cette plante ont une saveur âcre & brûlante, sur-tout dans leur état de maturité, c'est-à-dire lorsqu'elles sont devenues rouges. On rapporte cependant que les Indiens les mangent dans ce dernier état sans aucune préparation; ce qui est peu vraisemblable, du moins si ces fruits ont dans ces climats la même âcreté que dans le nôtre: car on ne sauroit mâcher un instant un morceau de notre *piment*, même avant la maturité, sans se mettre la bouche en feu: nulle habitude ne paroît capable de faire un aliment innocent d'une matière aussi active. Les habitans des pays de l'Europe où on cultive le *piment*, en cueillent les gouffes lorsqu'elles sont encore vertes, & qu'elles n'ont pas acquis tout leur accroissement. Dans cet état elles sont encore très-âcres, & fort amères, mais d'autant moins qu'elles sont moins avancées. Les moins âcres ne sont point encore mangeables sans préparation, & peut-être même sont-elles naturellement dangereuses; car le *piment* est de la classe des morelles, dont la plupart des espèces sont venéueuses (*voyez MORELLE*), & dont le correctif est l'acide, comme nous l'avons aussi observé à cet article.

Quoi qu'il en soit, on prépare les gouffes vertes de *piment* pour l'usage de la table, en les faisant macérer pendant un mois au moins dans de fort vinaigre, après les avoir ouvertes par une ou plusieurs incisions profondes.

On les mange communément en salade avec l'huile & le sel, après en avoir séparé par une forte expression, le plus de vinaigre qu'il est possible. On a coutume d'y ajouter du persil & de l'ail hachés: c'est-là un mets fort appétissant, point mal-sain, & fort usité dans les provinces méridionales du royaume, mais seulement parmi les payfans, les gens du peuple, & les sujets les plus vigoureux & les plus exercés de tout état, tels que les chasseurs, &c. Le *piment* est très-peu alimentaire; il ne sert, comme on parle vulgairement, qu'à *faire manger le pain*. Il convient très-tôt aux personnes dont nous venons de parler, aux gens forts & vigoureux, & sur-tout dans les climats chauds, & pendant les plus grandes chaleurs, comme résistants efficacement au relâchement, à l'affaiblissement, à la lassitude que le grand chaud procure (*voyez CLIMAT, Méd.*); les sujets délicats ne sauroient s'en accommoder, le *piment* les mettroit en feu; il irriteroit d'une manière dangereuse les estomacs sensibles.

On ne se sert point du *piment* à titre de remède; on pourroit cependant en espérer de très-bons effets contre les digestions languissantes, l'état de l'estomac vraiment relâché, perdu: il paroît très-capable de réveiller puissamment le jeu de cet organe. (b)

PIMENT, f. m. (*Hist. des mod.*) sorte de liqueur dont on faisoit autrefois usage en France, ainsi que du clair & de l'hypocras. Les statuts de Clugni nous apprennent ce que c'étoit que le *piment*. *Siatuum est ut ab omnis mellis, ac specierum (épices) cum vino conficiant, quod vulgari nomine pigmentum vocatur, fratres abstineant*. C'étoit donc un breuvage composé de vin, de miel & d'épices. Dans les festins de la chevalerie, les écuyers servoient les épices, les dragées, le clair, l'hypocras, le vin cuit, le *piment*, & les autres boissons qui terminoient toujours les festins, & que l'on prenoit encore en se mettant au lit; ce que l'on appelloit le *vin du coucher*. (D. J.)

PIMENTADE, f. f. terme de relation, nom d'une sauce dont les Insulaires se servent pour toutes sortes

de mets. Elle tire ce nom du piment des îles, parce qu'il en fait la principale partie. On l'écrase dans de suc de manioc qu'on fait bouillir, ou dans de la faumure avec de petits citrons verts. La *pimentade* ne sert pas seulement pour égoutter les sautes, on l'emploie aussi à laver les nègres que l'on a écorchés à coups de fouet. C'est un double mal qu'on leur cause, dans l'idée d'empêcher la gangrene des plaies qu'on leur a faites par une première inhumanité.

PIMIENTA, f. f. (*Botan.*) nom que donnent les Anglois au poivrier de la Jamaïque. *Voyez POIVRE de la Jamaïque*. (D. J.)

PIMPLENI ou PEPELI, f. m. (*Hist. nat.*) noms qu'on donne à Bengale au poivre-long. *Voyez POIVRE*.

PIMPINICHI, (*Botan. exot.*) petit arbre des Indes qui a la figure d'un pommier, & dont parle Monard dans son *Hist. des simples de l'Amérique*. On fait à cet arbrisseau des incisions par lesquelles il répand un suc visqueux, blanc & laiteux. Ce suc est un violent purgatif dont on se sert pour évacuer la bile & les sérosités: on en met dix ou douze gouttes dans un verre de vin; & si l'opération est trop violente, on l'arrête en prenant quelque liqueur adoucissante.

PIMPLA, (*Géog. anc.*) *Pimplius* ou *Pimpleus*; montagne de Boëtie voisine de l'Helicon, & consacrée aussi-bien que ce mont célèbre aux divines muses; ce qui fait qu'Horace, *lib. I. ode xxvj.* en s'adressant à sa muse, l'appelle *Pimplea dulcis*; & c'est ce qui fait dire à Catulle, *carm. 103.* *Pimpleum scandere montem*. Ce n'est donc point d'une fontaine de Macédoine, comme l'a cru Festus, mais du mont *Pimpla*, que les Muses ont été surnommées *Pimpléides*. Je suis toujours confondu de voir les Boëtiens décriés pour les peuples les plus grossiers de toute la Grèce, tandis que c'est en Boëtie que se trouvent les lieux où la Mythologie place le séjour des Muses. C'est en Boëtie qu'étoient les fontaines d'Aganipe, d'Aréthuse, de Dircé & d'Hippocrène, tant chantées dans les écrits des poètes. Les Turcs ignorent tout cela; à peine savent-ils que leur Livadie renferme l'Étolie, la Doride, la Phocide, l'Attique, & la Boëtie des anciens.

PIMPLEES, (*Littérat.*) ou *Pimpléides* ou *Pimpléades*, surnoms des Muses. Strabon dit que *Pimplée* étoit le nom d'une ville, d'une fontaine & d'une montagne de Macédoine. Les Thraces le transportèrent à une fontaine de Boëtie, qu'ils consacrerent aux Muses; & de-là elles furent nommées *Pimplées* par les Poètes. (D. J.)

PIMPLENOSE, (*Hist. nat. Botan.*) c'est le nom que les Anglois donnent à un fruit des Indes orientales de la grosseur du citron, dont l'écorce est épaisse, tendre & remplie d'inégalités: ce mot signifie *nez bourgeonné*. Cette écorce renferme une grande quantité de graines de la grosseur d'un grain d'orge & remplis de jus; le goût en est très-agréable, sur-tout celui du fruit qui croît dans l'île de Sumatra.

PIMPOU, f. m. (*Hist. mod.*) tribunal de la Chine où les affaires qui concernent les troupes sont portées.

PIMPRENELLE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *pimpinella*; genre de plante à fleur monopétale, en forme de rosette, & divisée jusqu'au centre en quatre parties. Cette fleur a plusieurs étamines, ou un pistil frangé. Le calice devient dans la suite un fruit, le plus souvent quadrangulaire & pointu aux deux bouts, qui a tantôt une seule capsule, & tantôt deux, & qui renferme des semences presque toujours oblongues. Tournefort, *inst. rei herb.* *Voyez PLANTE*.

Tournefort établit douze espèces de ce genre de plante. La plus commune est celle qui est nommée *pimpinella sanguisorba*, minor, *hirsuta & levis*, par C. B. P. 160. & dans les *I. R. H.* 137. en anglais, *the common pimpinell*, called *Burnet saxifrage*.



Sa racine est ronde, longue, grêle, divisée en plusieurs branches rougeâtres, entre lesquelles on trouve quelquefois de petits grains rouges. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de plus d'un pié, rougeâtres, anguleuses, rameuses, garnies d'un bout à l'autre de feuilles qui sont arrondies, dentelées en leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle, rougeâtre & velue. Ces tiges soutiennent en leur sommet des têtes rondes comme en peloton, garnies de petites fleurs purpurines formées en rosette, à quatre quartiers, ayant en leur milieu une touffe de longues étamines.

Ces fleurs sont de deux fortes; les unes stériles qui ont un paquet d'étamines, les autres fertiles qui ont un pistil. Quand les fleurs fertiles sont passées, il leur succède des fruits à quatre angles, ordinairement pointus par les deux bouts, de couleur cendrée dans leur maturité. Ils contiennent quelques semences oblongues, menues, d'un brun rouffâtre, d'une saveur astringente & un peu amère, & d'une odeur forte qui n'est pas désagréable.

Cette plante croît naturellement en des lieux incultes, sur les montagnes, les collines & dans les pâturages; on la cultive dans les jardins potagers, & elle est fort en usage dans les salades. Elle fleurit en graine aux mois de Juin & de Juillet, & est très-vivace. (D. J.)

**PIMPRENELLE**, (*Mat. med.*) cette plante tient un rang distingué parmi les remèdes altérans. Elle est regardée comme propre à purifier le sang, à en résoudre les arrêts légers, à donner du ressort aux parties, & à préserver des maladies contagieuses & même de la rage, &c. On ordonne fréquemment les feuilles de cette plante avec d'autres substances végétales, analogues, dans les bouillons & les apozèmes appelés *apéritifs*; & il paroît que son extrait peut concourir en effet au très-léger effet médicamenteux de ces fortes de remèdes. On compte aussi communément pour quelque chose, dans l'estimation de son action médicinale, un principe odorant très-foible dont elle est pourvue. Mais ce principe est en effet trop foible pour qu'on puisse compter sur son influence, & surtout lorsque la plante a été soumise à la décoction, voyez **DÉCOCTION**. Ce parfum léger se rend pourtant très-sensible lorsque, selon un usage fort connu, on fait infuser à froid quelques feuilles de cette plante dans du vin; mais il n'est pas permis de croire que le vin chargé de ce principe, & d'une quantité infiniment petite d'extrait, ait acquis une vertu apéritive & diurétique; car la vertu diurétique est une de celles qu'on a attribuées à la *pimpinelle*.

Une autre qualité pour laquelle on l'a beaucoup célébrée encore, & qui lui a mérité l'épithète de *sanguiforba*, c'est-à-dire capable de repomper ou d'éteindre le sang, c'est sa prétendue efficacité pour arrêter les hémorrhagies; je dis *prétendue*, sans penser à rejeter le témoignage des auteurs qui la lui ont attribuée, & pour exprimer seulement que cette propriété n'est point constatée par des effets journaliers, par l'usage.

Les feuilles de *pimpinelle* entrent dans le sirop de guimauve composé, appelé de *ibisco*; dans le sirop de guimauve de Fernel; dans le mondificatif d'ache; dans l'emplâtre de bérone, &c. (b)

**PIMPRENELLE BLANCHE**, (*Mat. med.*) **PIMPRENELLE-SAXIFRAGE**, **BOUQUETINE** ou **BOUCACE**, **GRANDE & PETITE**. Voyez **BOUCAGE**.

**PIN**, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *pinus*; genre de plante à fleur en chaton, composée de plusieurs étamines. Cette fleur est stérile: l'embryon naît séparément de la fleur, & devient dans la suite un fruit composé de feuilles en forme d'écaillés, qui ont deux fosses. On trouve entre ces feuilles deux coques osseuses, ou noyaux souvent ailés, qui renferment une amande

oblongue. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles naissent par paire, & qu'elles sortent de la même gaine. Tournefort, *infl. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

**PIN**, (*Jardinage.*) *pinus*, grand arbre toujours vert, qui se trouve en Europe & dans l'Amérique septentrionale. On connoît plus de vingt espèces de pins, qui ont entr'elles des différences si variées, qu'il n'est guère possible d'en donner une idée sûre & satisfaisante par une description générale: il sera plus convenable de traiter de chacune en particulier. On les distingue en trois classes, relativement au nombre des feuilles qui forment ensemble d'une gaine commune; c'est ce qui les a fait nommer *pin à deux feuilles*, *pin à trois feuilles*, & *pin à cinq feuilles*.

**I. Pin à deux feuilles.** Le *pin sauvage* ou *pin de Genève*, devient un grand arbre fort branchu, dont le tronc est court & souvent tortueux; ses racines s'étendent beaucoup plus qu'elles ne s'enfoncent; son écorce qui est grise dans la première jeunesse de l'arbre, devient rougeâtre à mesure qu'il avance en âge; ses feuilles sont fermes, piquantes, filamenteuses & d'un pouce ou deux de longueur; leur verdure est agréable & uniforme; ses fleurs mâles ou chatons s'épanouissent au mois de Mai; ses cônes commencent à paroître dans le même tems, mais il ne mûrissent qu'après le second hiver; ils ont environ un pouce de diamètre au gros bout sur deux à trois de longueur, ils sont pointus, & leurs écailles sont relevées d'éminences saillantes & recourbées vers la base, qui le rendent rude au toucher.

Cet arbre vient aisément de graine jetée au hasard, il croît assez promptement même dans des lieux incultes, il ne se refuse à aucun terrain quel qu'ingrat qu'il soit, & il ne faut ni soins ni précautions pour le multiplier, ni aucune culture pour l'élever. Il se plaît dans les lieux froids, sur les montagnes & à l'exposition du nord; il réussit dans les terrains secs & légers, pauvres & superficiels, il ne se refuse ni au sable le plus stérile, ni à la craie la plus vive; il profite également dans la terre forte & humide comme dans la glaie la plus dure; enfin il vient partout où le terrain peut avoir trois pouces d'épaisseur. Cet arbre ne craint point les vapeurs salines de la mer, il résiste à l'impétuosité des vents & il s'accommode de tous les climats de l'Europe, où on le trouve jusqu'aux extrémités de la Laponie.

Le *pin* de Genève est peut-être le plus sauvage, le plus robuste, le plus agreste & le plus vivace de tous les arbres, il ne craint ni le froid, ni le chaud, ni la sécheresse. J'ai tenu pendant cinq ans un *pin* de cette espèce, dans un pot de six pouces de diamètre; je l'ai toujours laissé au grand air sans le ferrer pendant l'hiver, ni l'arroser dans les plus grandes sécheresses; il a bravé toutes les vicissitudes des saisons, & malgré la petitesse du vase qui le contenoit, il s'est élevé à quatre piés, mais comme ses racines sortoient du pot, je le fis transplanter il y a dix ans dans un lieu inculte contre un rocher où il est plein de vie & où il fait autant de progrès que s'il y étoit venu de semence.

On ne peut multiplier cet arbre qu'en semant ses graines après les avoir tirées des cônes: on doit être assuré de leur maturité, lorsque leur couleur verte est devenue rouffâtre, ce qui arrive dans le mois de Février qui est le tems propre à les cueillir, car dès que le hâle de Mars se fait sentir, les cônes s'ouvrent & les graines sont bien-tôt dispersées par le vent. On peut conserver pendant deux ou trois ans les cônes sans qu'ils s'ouvrent, en les tenant dans un lieu frais, mais exempt d'humidité, & quand on a tiré la graine des cônes, elle garde encore très-longtems sa vertu productrice. J'en ai fait

un essai remarquable; j'ai semé tous les ans des graines de cet arbre qui avoient été recueillies au mois de février 1737, & qu'on avoit envoyées de Genève épluchées & tirées des cônes; elles ont levé constamment pendant dix-huit ans, & depuis ce tems il n'en a levé aucune pendant cinq ans que j'ai continué d'en semer; mais il est vrai que le semis des cinq ou six dernières années a peu-à-peu diminué de production, au point qu'à la fin il n'a pas levé la vingtième des graines. Pour les tirer des cônes, il n'y a qu'à les exposer au soleil ou devant le feu pour les faire ouvrir.

Pour semer ces graines, il faut aux petits semis un procédé bien différent des grands semis; si l'on ne veut avoir qu'un nombre médiocre de plants, il faudra semer dans des terrines ou des caisses plates, parce qu'il y a trop d'inconvénients à semer en pleine terre; ce n'est pas que les graines ne puissent très-bien lever de cette façon, mais les intempéries de l'hiver, & surtout le hâle du printemps qui est le fléau des arbres toujours verts dans leur première jeunesse, détruisent presque tout. On garnira le fond des caisses ou terrines d'un pouce d'épaisseur de sable ou vieux décombre; ensuite on les emplira jusqu'à un pouce du bord, de bonne terre quelconque, pourvu qu'elle soit fraîche & bien meuble, puis on y mettra un demi-pouce d'épaisseur de terreau bien consommé & passé dans un crible très-fin, après quoi on répandra la graine pardiessus, & enfin on la couvrira d'un demi-pouce du même terreau.

Le printemps est la seule saison convenable pour semer la graine de *pin*, on peut s'y prendre dès le commencement de Mars, & il seroit encore tems au 20 de Mai; cependant le mois d'Avril est le tems le plus assuré.

Mais si l'on veut faire de grands semis pour former des cantons de bois de cet arbre, il faut s'y prendre de toute autre façon. Quantité de gens ont tenté différens moyens pour le faire avec succès, mais les soins de culture & les procédés les plus recherchés n'ont nullement servi à remplir leur objet; quand on veut travailler en grand dans l'agriculture, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'imiter la nature le plus près qu'il est possible: on s'est avisé de ne point épargner la graine & de la semer avec profusion sur les terres incultes, dans l'herbe & les fougères, parmi les genevriers, les joncs, les bruyères, &c. cette opération toute simple qu'elle est, a presque toujours été suivie partout du plus grand succès; il est vrai que les plants ne paroîtront que la troisième année, mais bien-tôt ils s'empareront du terrain, ils étoufferont les buissons qui l'occupoient, & ils feront des progrès qui dédommageront de l'attente; si cependant on se détermine à semer de grands cantons avec plus de précision, on fera faire avec la charrue des sillons distans de trois à quatre piés, & après y avoir répandu la graine, on la fera recouvrir légèrement avec la pioche à main d'homme, d'un pouce d'épaisseur de terre ou environ, il arrivera encore souvent que les graines ne leveront qu'à la troisième année pour la plupart; ainsi beaucoup de patience & nulle culture.

Cet arbre dans sa première jeunesse réussit à la transplantation avec une facilité admirable; mais à moins qu'on ne les enlève avec la motte, il ne faut pas que les plants aient plus de deux à trois ans; à cet âge on pourra les mettre avec assurance dans des terrains pauvres, incultes & superficiels au point de n'avoir que trois pouces de fond: il suffira de les planter à 4, 5 ou 6 piés de distance, dans de petits trous faits avec la pioche, sans qu'il soit besoin d'y toucher ensuite, que pour commencer à les élaguer à l'âge de 5 ou 6 ans; cette opération favorise leur

accroissement; mais il ne faut la faire que peu à peu & avec beaucoup de ménagement. Le mois d'Avril est le tems propre à cette transplantation, après que les hâles sont passés, & avant que les jeunes plants commencent à pousser; cet arbre s'élève à 15 piés en dix ans dans un terrain cultivé: & des cantons formés en bois avec de jeunes plants de trois ans, se font élevés en 21 ans à la hauteur commune de 25 piés dans un terrain stérile, inculte & sablonneux qui n'a que trois ou quatre pouces de profondeur. Il y a une sorte d'avantage à ne former que de petits cantons de cet arbre; comme sa graine est fort légère, le vent la disperse, & en vingt ans le canton se trouve triplé: il est vrai que la venue n'est pas égale pour la hauteur, mais elle est bien plus considérable pour la quantité. Le *pin* n'est sujet à aucun insecte, & quoiqu'il soit exposé au parcours du gros & menu bétail, il n'en reçoit aucun préjudice; soit que son odeur résineuse les écarte, ou que la pointe des feuilles soit un obstacle à les brouter. Cet arbre craint le fumier, & après qu'il a été coupé, sa foughe ne repousse point.

II. Le *pin d'Ecône*. C'est aussi un *pin* sauvage qui approche beaucoup du *pin* de Genève; dont il diffère pourtant en ce que les feuilles sont plus courtes, plus étroites & d'un verd plus blanchâtre: les cônes sont moins gras, moins roux, & leurs éminences moins saillantes; l'arbre fait une tige plus droite & il prend plus d'élévation: au surplus on le multiplie & on l'élève de la même façon. Ses qualités sont aussi les mêmes, & on en peut tirer pour le moins autant de service & d'utilité.

III. Le *franc pin*, ou le *pin pignier*. On cultive beaucoup cette espèce de *pin* en Italie, en Espagne & dans les provinces méridionales du Royaume. C'est un bel arbre fort touffu qui s'étend plus qu'il ne s'élève; ses feuilles ont six pouces de longueur ou environ, elles sont dures, épaisses & d'un beau verd & lorsqu'il se trouve dans un lieu spacieux, ses branches retombent jusqu'à terre; sa tête prend naturellement la forme d'une pyramide écrasée, & toujours peu d'élévation; les cônes sont courts, obtus & fort gros; ils ont 4 à 5 pouces de longueur, sur 3 ou 4 de diamètre: on nomme *pignons* les graines qui y sont renfermées sous des écailles très-dures; ces pignons qui sont de figure ovale & de la grosseur d'une noisette, renferment une amande bonne à manger dont on peut faire le même usage que des pistaches. Les cônes sont en maturité dans les pays chauds dès le mois de Septembre, ils s'ouvrent deux mois après, & les pignons tombent d'eux-mêmes. Le *franc pin* se plaît dans les climats chauds, cependant il peut réussir dans la partie septentrionale de ce royaume; il n'y paroît délicat que dans sa jeunesse, on voit d'assez beaux arbres de cette espèce au jardin du roi, à Paris, où ils ont résisté à de fort grands hivers. Ce n'est donc que dans les premières années de l'éducation de cet arbre, qu'il faut prendre quelques précautions pour le garantir des fortes gelées; on ne peut le multiplier qu'en semant ses pignons: on pourroit le faire en plein air dans une platte-bande, contre un mur bien exposé; on les a souvent sauvés du froid au moyen de quelque abri durant l'hiver; mais il sera plus sûr de les semer dans des terrines ou des caisses plates, dans le tems & de la même façon qu'on l'a dit pour le *pin sauvage*, mais les graines ne leveront qu'au bout de six semaines environ, si on les y a disposées par de fréquens arrosemens dans les tems de sécheresse; si ce que la coquille des pignons étant dure, elle ne s'ouvre qu'à la faveur d'une humidité suivie, sans quoi ils ne leveront qu'au bout de 3 ou 4 mois: on évite encore mieux cet inconvénient, en faisant tremper les pignons sept ou huit jours avant de les



semer. Au surplus même tems, même soins & mêmes arrangemens à observer pour la transplantation de cet arbre qui se plaît sur les collines dans un terrain sec, léger & sablonneux : son accroissement est lent dans sa jeunesse, surtout quand il a été transplanté. Il ne donne du fruit qu'à 10 ou 12 ans, & ce n'est qu'à 15 qu'il commence à avoir de l'apparence.

Les pignons étoient autrefois à la mode : on en faisoit des dragées, des pralines, des crèmes, & on les faisoit entrer dans quantité de plats du service de l'entremets ; on leur a substitué les pistaches, qui sont une nourriture plus indifférente. On tire des pignons une huile très-douce, qui a toutes les autres qualités de l'huile d'amande, & le marc fait encore une meilleur pâte à laver les mains.

Le bois de franc-pin est blanchâtre, médiocrement chargé de résine, & il est propre aux mêmes usages que celui des autres pins.

4. Le pin de montagne ou torchepin, que l'on nomme pin *suffis* à Briançon, & que les Botanistes désignent sous le nom de *mugo*. Il fait un arbre d'une belle venue ; ses feuilles qui ont environ deux pouces de longueur, sont fermes, piquantes, & d'une belle verdure. Ses jeunes branches ont l'écorce écaillée & d'une couleur de canelle assez luïfante ; elles prennent une courbure naturelle qui tourne en agrément. Ses fleurs mâles ou chatons viennent en bouquet qui sont d'un joli aspect. Ses cônes ont un pouce de diamètre environ sur deux de longueur ; ils ont la figure d'un œuf très-pointu à l'extrémité ; leur couleur est d'un rouge canelle, vif & brillant ; ses écailles sont chargées de tubercules très-faillantes d'une forme variable ; les graines que renferment ces cônes sont de la grosseur d'un pépin de poire. Son bois, lorsqu'il est nouvellement coupé, est d'une couleur rousâtre ; il est très-résineux, aussi les gens de la campagne s'en servent-ils pour faire des torches.

5. Le pin de montagne, ou pin d'Haguenau ; cet arbre a beaucoup de ressemblance avec le précédent, si ce n'est que ses cônes sont plus longs, plus menus & plus pointus, & qu'assez souvent on y trouve des feuilles qui sortent trois à trois d'une même gaine.

6. Le grand pin maritime ; c'est l'espèce de pin la plus répandue dans le royaume ; il fait un grand arbre garni de belles feuilles qui sont assez longues, & d'une verdure agréable. Ses fleurs mâles ou chatons, forment au printemps des bouquets rouges de belle apparence. Ses cônes sont plus longs que ceux du franc-pin, mais de moindre grosseur ; ils ont deux pouces & demi de diamètre, environ sur quatre à cinq pouces de longueur ; les éminences des écailles sont tantôt coniques, tantôt pyramidales, & plus ou moins faillantes ; dans le premier cas elles finissent en pointe, & dans le second, elles sont terminées par un mamelon. Les pignons qui renferment ces cônes sont durs & bien moins gros que ceux du pin cultivé. Le bois de cet arbre sert aux mêmes usages que celui du franc-pin, & on en retire aussi de la résine.

7. Le petit pin maritime ; il fait un aussi grand arbre que le précédent, & son bois est de même service ; mais comme ses cônes sont de moindre grosseur, & ses feuilles plus courtes & plus menues, c'est ce qui lui a fait donner une qualification en petit ; d'ailleurs on s'est assuré dans le pays de Bordeaux, qu'en semant ces deux pins maritimes, les graines produisoient leur même espèce.

8. Le pin maritime de Mathiote ; cet arbre tient en quelque sorte le milieu entre le petit pin maritime & le pin de Genève. Ses feuilles sont plus menues, plus longues que celles du petit pin maritime, & d'un verd blanchâtre ; elles viennent par touffes en façon d'aigrettes, au bout des jeunes branches qui sont minces, souples, & se recourbent ; les autres branches sont

presque dénuées de feuilles, ce qui laisse voir leur écorce qui est grise & unie : ses fleurs mâles ou chatons sont blancs, & ses cônes un peu plus gros que ceux du pin de Genève. Le bois de cette espèce de pin est chargé de beaucoup de résine, mais il ne fait pas un si bel arbre que les deux autres pins maritimes.

9. Le petit pin sauvage, dont les chatons sont verdâtres.

10. Le petit pin sauvage, dont les chatons sont pourpres.

Ces deux espèces de pin ne s'élèvent qu'à hauteur d'homme, & donnent une grande quantité de cônes. Leurs feuilles sont courtes & semblables à celles de l'épicéa ; leurs branches sont aussi rangées régulièrement dans le même ordre, en sorte que de loin on prend ces pins pour des épicéas.

11. Le pin dont les cônes sont placés verticalement sur les branches ; cet arbre est très-peu connu.

12. Le pin rouge de Canada ; ses feuilles ont environ cinq pouces de longueur ; elles sont un peu arrondies par le bout : ses cônes sont de moyenne grosseur, & de la figure d'un œuf. Cet arbre a beaucoup de ressemblance avec le torchepin.

13. Le petit pin rouge de Canada ; il diffère du précédent en ce que ses feuilles sont plus délicates & plus courtes ; elles n'ont que trois ou quatre pouces de longueur.

14. Le pin gris ou pin cornu de Canada ; ses feuilles sont recourbées en se réunissant par les deux extrémités ; elles forment une espèce d'anneau ; il en est de même des cônes, qui par leur courbure, ont l'apparence d'une corne ; ils sont au surplus de pareille longueur & grosseur que ceux du torchepin, avec lequel le pin gris a autant de ressemblance que les deux précédents. Ces trois sortes de pins prennent une grande hauteur, & seroient très-propres à la maturation des vaisseaux, s'ils n'étoient trop noueux par la quantité de branches dont ces arbres se garnissent sur toute la longueur de leur tige. Le pin gris se trouve dans les terres sèches & sablonneuses ; son bois est fort résineux & très-souple.

15. Le pin de Jérusalem, ou d'Alep ; ses branches sont menues ; son écorce est cendrée ; ses feuilles ont environ quatre pouces de longueur ; elles sont d'un verd foncé & si délicates, qu'elles se croisent & s'entremêlent ainsi que les branches, ce qui donne à cet arbre une irrégularité qui ne peut passer qu'à la faveur de sa singularité. Ses cônes sont de la forme de ceux du franc-pin, si ce n'est qu'ils sont plus petits. Les graines conservent pendant plusieurs années leur vertu productrice, quoiqu'elles aient été tirées des cônes. M. Miller, auteur anglois, a éprouvé qu'elles ont très-bien levé pendant trois ans. Cet arbre n'étant pas si robuste que les autres espèces de pins, il faut des soins de plus pour le garantir des gelées, jusqu'à ce qu'il soit dans sa force. Il paroît aussi qu'il lui faut plus de tems qu'aux autres pins pour rapporter des graines qui soient fécondes.

*Pins à trois feuilles.*

16. Le pin de Virginie à cônes hérissés ; ses feuilles sortent par trois ou quatre ensemble d'une gaine commune. Il fait un grand arbre d'une belle apparence, & quand il se trouve dans un terrain léger & humide, son accroissement est très-prompt. C'est là tout ce qu'en a dit M. Miller, & c'est le seul auteur qui soit encore entré dans quelque détail sur cet arbre.

17. Le pin de Virginie à cônes épineux, ou le pin de Jersey, chez les Anglois. Cet arbre devient très-haut ; ses feuilles sortent au nombre de trois d'une gaine qui leur est commune ; elles ont une rainure sur toute la longueur de la face extérieure ; elles sont un peu moins longues & plus délicates que celles du pin rouge de Canada. Ses cônes sont à-peu-près de la grosseur de celui du pin rouge, mais ils sont plus aigus : les

éminences des écailles se terminent en une pointe qui est assez épineuse pour offenser la main ; son bois est souple, fort résineux, & il a le grain très-fin. Voilà les principales circonstances de la description que l'on trouve de cet arbre dans le traité des arbres de M. Duhamel.

18. Le *pin à trochet* ; ses feuilles sortent trois à trois d'une même gaine, & elles sont plus longues que celles du précédent : ses cônes viennent rassemblés dans un gros bouquet, quelquefois au nombre de vingt. Cet arbre est encore très-rare en France.

19. Le *pin de marais* ; cet arbre vient en Amérique dans les places humides ; il se soutient difficilement dans les terrains secs, & il fait peu de progrès dans les lieux élevés. Ses feuilles viennent trois & souvent quatre ensemble, d'une gaine commune ; elles ont quatorze pouces de longueur ; elles sont d'un verd foncé, plus grosses que celles d'aucune autre espèce de *pin*, & les jeunes rameaux en sont très-garnis. Ses branches sont couvertes d'une écorce rude & crevascée, ce qui ôte beaucoup de l'agrément de cet arbre. C'est le plus délicat de toutes les espèces de *pin* que l'on connoît ; il faut le garantir des gelées jusqu'à ce qu'il soit dans sa force ; ce qui étant difficile dans des lieux bas & humides où cet arbre se demande, on fera bien de le tenir en caisse jusqu'à ce qu'il soit en état de se soutenir contre le froid.

*Pins à cinq feuilles.*

20. Le *pin blanc*, ou le *pin du lord Weymouth* ; cet arbre se trouve dans le Canada, la nouvelle Angleterre, la Virginie, la Caroline, & autres pays de l'Amérique septentrionale, où on lui donne le nom de *pin blanc*. Il est fort fréquent dans toutes ces contrées & dans les terrains humides & de légère consistance, où il se plaît ; il y prend souvent plus de cent piés d'élevation : il fait une tige droite ; sa tête prend d'elle-même la forme d'un cône ; son écorce est lisse, unie & d'un verd brun sur les jeunes rameaux, mais elle est blanchâtre sur le tronc & les grosses branches. Ses feuilles sortent au nombre de cinq ensemble d'une gaine commune ; elles ont environ trois pouces de longueur, & elles sont d'un verd de mer des plus beaux : les jeunes rejetons en sont très-garnis ; le reste du branchage en est donné. Ses fleurs mâles ou chatons, qui sont d'abord très-blancs, prennent ensuite une teinte de violet : ses cônes tiennent aux branches par des queues d'un pouce de longueur ; ils ont environ quatre pouces de haut sur huit lignes de diamètre : les écailles en sont minces, flexibles, & détachées à leur extrémité, ce qui donne à ces cônes quelque ressemblance avec ceux du sapin. Les pignons en sont assez gros, & bons à manger ; ils tombent des cônes si on ne les cueille de bonne heure en automne : cet arbre fait bien du branchage qui est très-garni de feuilles d'une belle verdure ; c'est l'espèce de *pin* la plus convenable pour les plantations d'agrément ; son bois est blanc ; il est chargé d'une résine fluide & transparente, qui coule assez abondamment des entailles qu'on fait au tronc : on en peut faire des planches, mais il est trop rempli de nœuds pour être employé à faire une bonne mature.

21. Le *pinastre* ou *alvîet*, dans le Briançonnais ; quelques Botanistes ont aussi donné le nom de *cembro* à cet arbre ; on le trouve fréquemment sur les Alpes, où il se plaît dans les endroits les plus froids qui sont couverts de neiges la plus grande partie de l'année : il fait une tige droite, & une tête ronde bien garnie de branches ; ses feuilles sortent d'une même gaine au nombre de cinq le plus souvent, quelquefois quatre, & plus rarement jusqu'à six ensemble ; elles sont fermes, épaisses, & des plus larges ; leur longueur est de quatre pouces & demi environ. Ses cônes sont courts & obtus ; leur longueur est de trois pouces sur près de deux de diamètre ; les écailles se recouvrent

de la façon de celles des cônes du sapin. Les pignons qu'elles renferment sont presque triangulaires, faciles à rompre, mais moins gros que ceux du *franc-pin* ; l'amande en est douce & d'un goût agréable ; on les mange comme les noix, & on les fait entrer dans les ragôts. Cet arbre prend une bonne hauteur ; il est de belle apparence, & la verdure de son feuillage est très-agréable.

Généralement tous les *pins* ne peuvent se multiplier que de graines : on pourra se régler pour la façon de les semer, sur ce qui a été indiqué à l'article du *pin sauvage*, ou du *franc-pin*, relativement à la grosseur des pignons.

Le *pin* est de tous les arbres, l'un des plus intéressans, par les différens usages auxquels il est propre, & qui sont très-profitables à la société ; mais ce qui en relève encore plus les avantages, c'est que la plupart des espèces de *pins* peuvent venir & réussir presque par-tout, même dans les endroits où tous les autres arbres se refusent. On ne sauroit trop répéter que le plus grand nombre des *pins* n'exigent aucune culture, ou plutôt qu'ils en sont ennemis ; qu'ils supportent le froid comme le chaud, qu'ils ne craignent ni la sécheresse ni l'humidité ; qu'ils résistent encore mieux qu'aucun arbre à l'impétuosité des vents & aux vapeurs salines de la mer, & qu'ils réussissent dans des lieux élevés, incultes & abandonnés, dans des terrains pauvres, stériles & superficiels ; enfin dans l'argille, le sable, la craie, la pierreaille, & même parmi les rochers. Cet arbre croît fort vite, sur-tout dans les terrains où il se plaît : dès l'âge de dix ans on en peut faire des échelas pour les vignes, & quand il en a quinze ou dix-huit, on peut l'abattre pour le brûler ; & si l'on prend la précaution de l'écorcer & de le laisser sécher pendant deux ans, il n'aura presque plus de mauvaise odeur. Ces arbres font dans leur force à 60 ou 80 ans : quel avantage donc ne pourroit-on pas tirer de cet arbre pour différens besoins de la société, si on le semoit dans quantité de places vaines & vagues, où pas un buisson ne peut naître, & qui restent absolument inutiles & abandonnés ? Cependant le *pin* est encore inconnu dans plusieurs provinces du royaume ; on peut citer pour exemple la Bourgogne, où on ne trouve que dans le seul canton de Montbard un petit bois de *pin* de Genève, qui a été planté depuis vingt ans.

Le bois des différentes espèces de *pins* est plus ou moins chargé de résine ; mais en général il est d'un excellent usage pour les arts ; il est de très-longue durée & de très-bon service ; il est propre à la charpente & à la menuiserie : il entre dans la construction des vaisseaux ; on l'emploie en planche ; on en fait des corps de pompe, & des tuyaux pour la conduite des eaux : c'est aussi un bon bois à brûler ; son charbon est très-recherché pour l'exploitation des mines, & on assure que l'écorce des *pins* peut servir à tanner les cuirs. Mais on retire encore de cet arbre, pendant qu'il est sur pié, d'autres services qui ne sont pas moins avantageux. Outre quelques espèces de *pins* dont les pignons peuvent être mangés, toutes ces sortes d'arbres donnent plus ou moins de résine, que l'on peut tirer de différentes façons, & dont on fait du brai gras, du brai sec, du goudron, de la résine jaune, du galipot, de la térébenthine, du noir de fumée, &c. On commence à tirer cette résine lorsque les arbres ont 25 ou 30 ans, & on pourra continuer de le faire pendant 30 autres années, si on y apporte les ménagemens nécessaires, après quoi les arbres seront encore de bon service pour la charpente.

Les *pins* ont encore le mérite de l'agrément ; ils conservent pendant toute l'année leurs feuilles ; qui dans la plupart des espèces sont d'une très-belle verdure. Ces arbres sont d'une belle stature, & d'un accroissement régulier ; ils ne sont sujets ni aux insectes,



ti à aucuné maladie ; enfin plusieurs de ces pins font de la plus belle apparence au printemps , par la couleur vive des chatons dont ils sont chargés. Voyez sur la culture du pin , le dictionnaire des Jardiniers de M. Miller , & pour tous égards , le traité des arbres de M. Duhamel , qui est entré dans des détails intéressans sur cet arbre.

PIN, *manière d'en tirer le suc résineux*, (*Art. mēch.*) on choisit pour cet effet le pin le plus commun dans les forêts du pays sablonneux , connu sous le nom de *lands de Bordeaux*, c'est le petit pin maritime de Gaspard Bauhin , ou celui que M. Duhamel désigne par le n<sup>o</sup>. 3. à l'article du pin , de son *Traité des arbres & arbruslés*.

Pour retirer du suc résineux de ce pin , on attend qu'il ait acquis quatre piés de circonférence. Il est parvenu à cette grosseur environ trente-cinq ans après sa naissance dans les bons terrains , c'est-à-dire , dans des sables profonds de trois ou quatre piés. En général la grandeur de l'arbre , la rapidité de son accroissement , l'abondance du suc résineux , & la bonne qualité du bois augmentent toujours en raison d'une plus grande épaisseur de la couleur du sable.

L'ouvrier commence par emporter la grosse écorce de l'arbre depuis la racine jusqu'à la hauteur de deux piés sur six pouces de largeur. Cette première opération se fait au mois de Janvier , & c'est avec une hache ordinaire qu'elle s'exécute. Ensuite dès que les frois semblent avoir cessé , il enlève avec une hache d'une structure particulière , le *liber* ou la seconde écorce ; il la pénètre aussi dans le corps ligneux , & il en emporte un copeau très-mince.

Cette première entaille faite au pié de l'arbre , n'a guère plus de trois pouces de hauteur ; & elle ne doit point excéder quatre pouces en largeur. L'ouvrier la rafraichit chaque semaine , quelquefois plus souvent , lui conservant la même largeur ; mais s'élevant toujours de manière qu'après six ou sept mois , qui sont le tems de ce travail , elle se trouve haute d'environ 15 pouces.

L'année suivante , après avoir enlevé encore deux piés de grosse écorce , il élève de nouveau son entaille de 15 pouces , & il continue de même pendant huit années consécutives , après lesquelles elle a acquis environ 11 piés de hauteur.

La neuvième année on entame l'arbre à la racine auprès de l'endroit où s'est faite la première opération ; on suit celle-ci pendant huit ans , & procède toujours de la même manière , on fait le tour de l'arbre , même plusieurs fois , car on pratique aussi des entailles sur les cicatrices qui ont couvert les premières plaies.

Après trois ou quatre ans , l'ouvrier ne sauroit poursuivre son ouvrage sans le secours d'une échelle. Celle qu'il emploie & qu'il est quelquefois obligé d'appliquer à plus de deux mille pins éloignés au moins de quinze piés les uns des autres , devroit être légère , & faite de manière à ne point l'embarraffer dans sa marche , qui est assez prompte. Sa construction remplit ces deux objets. C'est une grosse pèche qu'on a rendue fort mince par le haut , & qu'on a diminuée par le bas jusqu'à ne lui laisser que deux pouces de diamètre. On ménage un empatement au bout inférieur , & ensuite des saillies peu éloignées les unes des autres , & taillées en cul-de-lampe. L'extrémité supérieure est aplatie & un peu courbée. L'ouvrier l'engage dans quelq'un des intervalles que laissent entre elles les rugosités de l'écorce. Il s'élève à la hauteur qui lui convient ; & l'un de ses piés demeurant sur une des saillies , il embrasse l'arbre de l'autre jambe. Dans cette attitude il se sert de sa hache , & il continue son ouvrage de la manière qui a été décrite.

Une hache dont le tranchant se trouveroit dans le plan du manche entamerait difficilement le pin de la

manière qu'on conçoit assez qu'il doit l'être , c'est-à-dire , en formant une espèce de voute à l'origine de l'entaille. Aussi la hache est-elle montée obliquement sur son manche , & de plus courbée en-dehors à l'extrémité du tranchant la plus éloignée de la main de l'ouvrier.

Depuis le printemps jusqu'au mois de Septembre , le suc résineux coule sous une forme liquide ; & dans cet état il se nomme *galipot*. Il va se rendre dans des petites auges taillées dans l'arbre même , à la naissance des racines. Celui qui sort depuis le mois de Septembre se fige le long de l'entaille , à laquelle il se colle quelquefois. Sous cette forme , on le nomme *barrais*. On le détache , lorsque cela est nécessaire , avec une petite ratifioire emmanchée.

On met le galipot & le barrais dans une chaudière de cuivre montée sur un fourneau de briques ou de tuileaux maçonnés avec de la terre grasse. On introduit le feu sous la chaudière par un conduit fouterrein , & on l'entretient avec du bois de pin , mais seulement avec la *lède* , c'est-à-dire , avec la partie qui a été entaillée. Le suc résineux doit être tenu sur le feu jusqu'à ce qu'il se réduise en poudre étant pressé entre les doigts. Alors on étend de la paille sur une auge de bois. On répand avec un poëlon la matière sur cette paille. Elle tombe dans l'auge parfaitement nette , ayant déposé sur ce filtre les corps étrangers dont elle étoit chargée. On la fait couler par un trou percé à l'extrémité de l'auge dans des creux cylindriques pratiqués dans le sable , & où elle est conduite par différentes rigoles. Elle s'y moule en pains du poids de cent ou de cent cinquante livres. Cette préparation du suc résineux se nomme le *brai sec*.

Dans quelques endroits on travaille avec beaucoup de propriété les creux dans lesquels on moule le brai sec. On a une aire remplie de sable fin , dans lequel on enfonce des morceaux de bois auxquels on a donné en les tournant la forme d'un petit tourteau. On remplit ces creux de matière fondue , qu'on transporte avec le poëlon ; il en sort de petits pains plus estimés que les grands , & qu'on vend plus avantageusement.

Le suc résineux étant dans l'auge , bien dépuré & encore très-chaud , on y mêle de l'eau qu'on a fait chauffer , mais qu'on n'a point laissé bouillir. On brasse fortement le mélange avec de grandes spatules de bois. Il devient jaune à mesure qu'on lui donne de l'eau ; & lorsque la couleur est parvenue au ton qu'on souhaite , on fait couler la matière dans les moules où elle se durcit ; & c'est la *résine*.

Le sable ne pouvant se soutenir par lui-même , il céderoit au poids du brai ou de la résine , dont les masses deviendroient informes. On moule les creux & les rigoles pour leur donner de la consistance.

On met du galipot dans la chaudière. Lorsqu'il est assez cuit pour avoir pris une couleur légèrement dorée , on le coule & on le fait passer de l'auge dans les bârriques , où il conserve l'état de liquidité d'un syrôp très-épais.

Dans la partie septentrionale des forêts de pins , on expose le galipot au grand soleil dans des baquets. Les pièces du fond de ces baquets n'étant pas exactement jointes , le galipot fondu tombe dans des auges placées pour le recevoir. C'est la *térébenthine de soleil* beaucoup plus estimée que la première , qu'on appelle *térébenthine de chaudière*.

La térébenthine ayant été mise avec de l'eau dans une chaudière entièrement semblable à celle dont on se sert pour faire l'eau-de-vie , & qui a le même attirail que celle-ci ; on en tire par la distillation une liqueur d'une odeur pénétrante , & assez désagréable , qu'on nomme *huile de térébenthine*.

On construit avec des tuileaux & de la terre grasse un four assez semblable à ceux qui servent à cuire le

Pain. Il en diffère par une ouverture pratiquée à son sommet, & par sa bafe creufée en maniere d'entonnoir fort évasé. Cette bafe pavée de briques, communique par un canal à une auge, qui se trouve au-dehors du four. L'auge & le canal font construits de briques liées avec de la terre grasse. Ce four est infcrit dans une cage quadrangulaire formée par des poutres de pin posées les unes sur les autres, & assemblées par leurs extrémités. L'intervalle qui reste entre le four & la cage doit être bien garni de terre. Après avoir rempli ce four de copeaux enlevés en entaillant les pins, de la paille à travers laquelle le galipot & le barras ont été filtrés, de mottes de terre ramassées sous les pins, & pénétrées du suc qui en a découlé, on met le feu par le trou du sommet : une substance noire & grasse coule bientôt après, & va se rendre dans l'auge. On garnit le feu, & lorsqu'il a brûlé assez long-tems pour que la matiere ait perdu une partie de sa liquidité, & qu'elle se réduise en poudre entre les doigts, ou l'éteint en couvrant l'auge de gazon. On fait couler dans des trous creusés dans le sable ce qui étoit contenu dans l'auge, & on a des pains d'une matiere noire & dure qu'on nomme *pégles*, nom qui paroît répondre au mot françois *poix*.

Ces différentes préparations viennent de l'arbre vivant ; il faut le détruire pour avoir le goudron. On le tire de la partie des pins la plus chargée du suc résineux. Le bois propre à donner du goudron est pesant, rouge, & quelquefois transparent en quelque degré, lorsqu'on l'a rendu fort mince. Les pins n'en fournissent point dans toute leur étendue ; & la quantité qu'ils en fournissent, dépend de la nature des terrains. On en trouve par-tout dans les racines des arbres coupés depuis quelques années ; la tède en donne en petite quantité dans les bois les plus avancés vers l'orient ou vers le sud-est, parce que la couche de sable y est moins épaisse, & plus abondamment dans les forêts les plus voisines de la mer. Dans ces mêmes cantons où le sable descend à une plus grande profondeur, les arbres que l'âge, les incendies, ou d'autres accidens ont fait périr, & qui ont demeuré sur pied ou renversés pendant plusieurs années, ont du bois propre à faire du goudron dans presque toute la longueur de leur tige.

On coupe le bois propre au goudron en petites buches de deux piés de longueur, sur un pouce & demi de largeur dans chacune des deux autres dimensions. On le rassemble auprès du four, qui n'est autre chose qu'un aire circulaire de dix-huit ou vingt piés de diamètre, pavée de briques creusées en entonnoir, & plus basse d'environ deux piés au centre qu'à la circonférence. Le centre est percé d'un trou qui communique à un canal bâti de brique qui, passant sous le four, va se terminer à une fosse. Autour d'un jeune pin qu'on a fait entrer dans ce trou, & qu'on élève perpendiculairement, on arrange les buches avec beaucoup de soin, observant qu'un de leurs bouts soit dirigé vers le centre, & l'autre vers la circonférence. Après avoir formé de cette maniere une pile de bois d'environ 20 piés de hauteur ; on la couvre de gazon dans toute son étendue, exceptant seulement une ouverture qu'on laisse au sommet, & on retire le pin autour duquel elle a été construite.

Ce bucher ayant été allumé par son extrémité supérieure, rien n'est plus intéressant que d'empêcher que le feu ne trouve quelque issue. Lorsqu'il menace de se faire jour par quelque endroit, on y met aussitôt du gazon qu'on a en réserve, & dont on doit être bien fourni.

Il fort d'abord une certaine quantité d'eau rousse, ensuite vient le goudron ; c'est-à-dire, cette substance noire, un peu liquide, mais épaisse & gluante, qui est assez connue ; on la reçoit dans des barils

qu'on arrange dans la fosse au-dessous d'une gouttière qui termine le canal.

On ne se met point en peine de séparer du goudron l'eau qui le précède dans cette distillation lorsqu'il en entre dans les barils. Elle ne lui est point nuisible, à la différence de l'eau commune qui en altérerait la qualité.

Trois parties de *pégles* & une partie de goudron mises sur un fourneau dans une chaudiere de fer fondues ensemble & bien écumées, font ce qu'on appelle le *bray gras*. Cette matiere qui a quelque degré de liquidité, se transporte dans des barils, dans lesquels on l'entoure en le tirant de la chaudiere.

PIN, chenille de, (*Insectolog*) en latin *pithyocampa*. Les forêts de pins nourrissent ces fameuses chenilles, qui passent une grande partie de leur vie en société, & qui sont dignes d'attention par la seule quantité & la qualité de la soie dont est fait le nid qu'elles habitent en commun. Cette soie est forte, & les nids sont quelquefois plus gros que la tête d'un homme.

La figure de ces nids est toujours à-peu-près celle d'un cône renversé. Tout l'intérieur est rempli de toiles dirigées en différens sens, lesquelles forment divers logemens qui se communiquent.

Toutes les chenilles de pin sorties des œufs d'un même papillon, travaillent apparemment de concert à se construire un nid peu de tems après qu'elles sont nées. Elles en forment toutes à la file au lever du soleil pour aller chercher de la pâture ; une trace de soie d'une ligne de large, marque la route qu'elles suivent pour s'éloigner de leur nid ; & elles y reviennent par la même route deux ou trois heures après en être sorties.

Cette chenille n'est guere plus grande & plus grosse dans nos climats que la chenille de grandeur médiocre. Elle est velue, la peau est noire, & paroît en une infinité d'endroits au-travers des poils. Ceux du dessus du corps font feuille morte, & ceux des côtés sont blancs ; la tête est ronde & noire ; elle a seize jambes, dont les membraneuses sont armées de demicouronnes de crochets ; la peau du ventre est rase, d'un vilain blanchâtre ; ses poils ne portent nulle part des tubercules ; ils tirent leur origine de la peau même.

Ces chenilles, comme la plupart de celles qui aiment à s'enfoncer en terre pour se métamorphoser, se métamorphosent néanmoins, quoique la terre leur manque.

On leur a attribué une singularité étonnante, celle de ne jamais se transformer en papillon, celle de faire des œufs pendant qu'elles font chenilles ; ce seroit là un grand prodige dans l'histoire des insectes ; aussi ce prodige merveilleux est-il contraire aux observations.

Mais une autre particularité véritable de ces chenilles, c'est d'avoir sur le dos des especes de stigmates, différens de ceux par lesquels elles respirent l'air ; & qui plus est, de darder visiblement dans certains tems par ces mêmes stigmates des flocons de leurs poils même assez loin. Ils peuvent en tombant sur la peau y causer des démangeaisons, pour peu qu'on ait été près de ces chenilles, mais l'effet en sera bien plus grand si on les a maniées.

Voilà sans doute la cause de l'averfion qu'on porte sur-tout à cette espece de chenille, & qui la fait regarder non-seulement comme venimeuse à toucher, mais encore comme un poison dangereux pour l'intérieur. Quelques modernes en parlent ainsi avec tous les anciens naturalistes ; les uns nous disent qu'elles agissent en vésicatoires sur la peau, comme les cantharides ; & d'autres qu'elles ont un venin encore plus efficace, si on en avoit mises en poudre ; cette dernière opinion est établie anciennement dans les



pays chauds, & le droit romain en condamne l'usage formellement par les plus grandes peines.

Tous les juriconsultes connoissent la loi contre ceux qui empoisonneront avec l'espèce de chenille nommée *pithyocampa*, c'est-à-dire, *chenille de pin*, ainsi que le mot grec le porte.

C'est une faute, pour le dire en passant, *in digest. apud Marcellum, l. XLVIII. tit. ad leg. corn. de venef.* le mot de *pithyocarpa*, qu'on y trouve pour *pithyocampa*.

Ulpien expliquant la loi *cor. de Sicar.* met au nombre des gens qui ont mérité la peine statuée par cette loi, ceux qu'il nomme *pithyocampa propinatores*. Y avoit-il réellement dans le pays chaud une chenille de *pin* qui empoisonnât & que nous ne connoissions plus? Ou plutôt cette idée seroit-elle une erreur populaire qui a passé jusqu'à nous par tradition & par écrit? Il y en a tant de ce genre!

PIN, (*Iconolog.*) il étoit consacré à plusieurs déités, mais sur-tout à Cybèle; car on le trouve ordinairement représenté avec cette déesse. Le dieu Sylvain porte aussi quelquefois de la main gauche un rameau de *pin* chargé de ses pommes. Properce prétend encore, que le dieu d'Arcadie aimoit & favorisoit cet arbre de sa protection. Enfin, on s'en servoit par préférence à tout autre pour la construction des buchers sur lesquels on brûloit les morts; & c'étoit-là le meilleur usage qu'on en pût tirer. (*D. J.*)

PINACIA, f. f. (*Antiq. grecq.*) *μνασία*; on nommoit ainsi chez les Athéniens des tablettes de cuivre, où étoient écrits les noms de toutes les personnes dûment qualifiées de chaque tribu, qui aspiraient à être juges de l'aréopage. On jetoit ces tablettes dans un grand vase, & l'on mettoit dans un autre vase un pareil nombre de fèves, dont il y en avoit cent de blanches, & toutes les autres noires. On tiroit le nom des candidats & les fèves une par une, & tous ceux dont les noms étoient tirés conjointement avec une fève blanche, étoient reçus dans le sénat. Du tems de Solon, il n'y avoit que quatre tribus, dont chacune étoit cent sénateurs; de sorte qu'alors l'aréopage n'étoit composé que de quatre cens membres; mais le nombre des tribus ayant ensuite été augmenté, le nombre des sénateurs le fut aussi proportionnellement: cependant la manière de les élire subsista toujours la même. Potter, *Archæol. grec. tom. I. p. 97.* (*D. J.*)

PINACLE, f. m. le dit en *Architecture*, du haut ou du comble d'une maison qui se termine en pointe. Voyez COMBLE.

Ce mot vient du latin *pinna*, *pinnaculum*: les anciens ne donnoient guère qu'aux temples cette espèce de comble; leurs combles ordinaires étoient tout plats ou en manière de plate-forme. Voyez PLATE-FORME.

C'est du *pinacle* que le fronton a pris son origine. Voyez FRONTON.

PINACLE, (*Antiq. rom.*) le *pinacle* étoit une sorte d'ornement parmi les Romains, que l'on mettoit au haut des temples. Les Grecs l'appelloient *αὐτὸς ἀκρόγων*, & les Romains *fastigium*; on en voit sur les médailles anciennes. Il ne dépendoit pas des particuliers de poser à leur volonté de pareils ornemens sur leurs maisons. C'étoit une faveur précieuse qu'il falloit obtenir du sénat, comme tout ce qui se prenoit sur le public. C'est ainsi que pour honorer Publicola, on lui donna la permission de faire que la porte de sa maison s'ouvrit dans la rue, au lieu de s'ouvrir en-dedans. César jouissoit de l'honneur du *pinacle*, que le sénat n'osa pas lui refuser, & qui distinguoit la maison de toutes les autres. Au reste, le *pinacle* étoit décoré de quelques statues des dieux, ou de quelques figures de la Victoire, ou d'autres ornemens, selon le rang, ou la qualité de ceux à qui

Tome XII.

ce privilège rare étoit accordé; car les maisons à *pinacles*, étoient regardées comme des temples. (*D. J.*)

PINACLE du temple, (*Critique sacrée.*) *pinnaculum templi*, en grec το πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ, *Luc. iv. 9.* C'étoit la galerie qui régnoit autour du toit plat de Jérusalem, ou la tourelle bâtie sur le vestibule du temple. (*D. J.*)

PINAHUITZIHUITL, (*Hist. nat. Botan.*) arbuste de la nouvelle Espagne, que l'on désigne dans de certaines provinces sous le nom de *cocochiatli*. Il a communément deux piés de haut; ses tiges sont minces & épineuses; ses feuilles sont divisées en fix parties; ses fleurs ressemblent à celles du châtaignier, & son fruit, qui forme de petites grappes, ressemble à la châtaigne; il est verd d'abord, ensuite il devient rougeâtre. Cette plante a, dit-on, les propriétés de la sensitive; elle se contracte lorsqu'on la touche, ou même lorsqu'on en approche.

PINARA, (*Géog. anc.*) 1°. ville d'Asie, dans la Lycie. Strabon, qui la met dans les terres au pié du mont Cragus, dit que c'étoit une des plus grandes villes de la Lycie; Etienne le géographe la place mal-à-propos dans la Cilicie. Les habitans de cette ville étoient appelés *Pinareta*.

2°. *Pinara*, ville de la Cæléfyrie, dans la partie septentrionale, sur le Gindarus; car la Cæléfyrie s'étendoit jusques-là, selon Plin, *l. V. c. xxiii.* Ptolomée, *l. V. c. xv.* la place dans la Piérie de Syrie. (*D. J.*)

PINARIENS, f. m. *Pinarii*, (*Antiq. rom.*) prêtres d'Hercule. Ils furent ainsi nommés *ἀπὸ τῆς πίνας*, *a fame*, pour marquer qu'il ne leur étoit pas permis de goûter aux entrailles des victimes, dont les seuls Potitiens avoient droit de manger; & cela en punition de s'être trouvés trop tard aux sacrifices, dont Hercule leur avoit donné le soin: cette punition fut donc l'effet de leur négligence.

Enfin, le sacré ministère cessa dans ces deux ordres de prêtres; car du tems de Denys d'Halicarnasse, c'étoient des esclaves achetés des deniers publics, qui avoient soin des sacrifices d'Hercule. Voici la cause de ce changement rapportée par Tite-Live, *livre IX.* de son histoire.

Tandis que Claudius Appius faisoit les fonctions de censeur, il engagea les Potitiens à se décharger du soin des sacrifices dont ils étoient les ministres, & à l'instruire des cérémonies dont ils avoient seuls la connoissance; mais il arriva, dit l'historien latin, que la même année, de douze branches dont étoit alors composée la famille des Potitiens, il mourut trente personnes toutes en âge d'avoir postérité, & que toute la race fut éteinte. Appius lui-même, pour avoir donné ce conseil, devint aveugle; comme si Hercule eût voulu venger sur Appius, & sur tous les Potitiens, le mépris qu'ils avoient de ses sacrifices, en les remettant en d'autres mains. (*D. J.*)

PINASSE, f. f. (*Marine.*) c'est un bâtiment fait à poupe quarrée, dont l'origine vient du nord, & qui est fort en usage en Hollande. On croit qu'on l'a appelé ainsi de *pinasse*, *pin*, à cause que les premières *pinasses* ont été faites de pin. Comme le vaisseau de 134 piés de long, de l'étrave à l'étambord, dont les proportions se trouvent ici sous chaque mot de construction, ou de membres de vaisseaux, est une *pinasse*, il n'est pas besoin d'en donner encore d'autres devis.

*Pinasse*, c'est un petit bâtiment de Bicaie, qui a la poupe quarrée: il est long, étroit, & léger; ce qui le rend propre à la course, à faire des découvertes, & à descendre du monde en un côté; il porte trois mâts & va à voiles & à rames.

PINCE, f. f. (*outil.*) gros levier de fer rond, de quatre piés de long & de deux piés de diamètre,

L L I I ij

coupé d'un côté en biseau, pour lui donner plus de prise & d'entrée dans les joints des pierres, ou autres matieres, qu'il sert à remuer, à disjoindre, & à démolir.

Il y a aussi des petites *pincés* qui servent seulement à mettre en place des ouvrages de menuiserie, de charpente, ou ceux des marbriers & des tailleurs de pierre. Les *pincés* qu'on appelle *piés de chevres*, sont courbées & refendues par le bout; en sorte qu'elles ont assez la figure du pié de l'animal dont elles ont pris le nom. Plusieurs ouvriers se servent de la *pince*, entr'autres les maçons, charpentiers, paveurs, tailleurs de pierre, carriers, &c.

Ce sont les taillandiers qui font & qui vendent les *pincés*, quand elles sont grosses; les petites se font par les ferruriers: il s'en trouve aussi dans les boutiques de quincailliers. *Savary. (D. J.)*

*PINCE, (Art milit.)* instrument de mineurs; ils en ont de plusieurs sortes. La *pince* simple, qui a la pointe droite ou courbe; la *pince* à talon; la *pince* à pié de biche, noms qui viennent de la figure de la *pince*. Ils ont encore une *pince*, qu'ils appellent *pince* à main, ainsi dite, parce que dans le milieu de la barre, il y a comme un nœud pour arrêter la main. *(D. J.)*

*PINCES, (outil d'Arquebuser.)* ces *pincés* sont exactement faites comme les *pincés* des ferruriers, &c. les arquebusiers s'en servent pour plusieurs usages, & en ont de rondes & de plates.

*PINCE à dresser les aiguilles*, voyez l'article MÉTIER A BAS, au mot BAS.

*PINCE*, instrument dont les *Bourrelliers* se servent pour assujettir les cuirs dans le tems qu'ils les coufent. Cet instrument est de bois & composé de deux pieces: la premiere a environ trois à quatre piés de longueur, est arrondie par en-bas, & terminée en pointe, & large & aplatie par en-haut. La seconde partie qui n'a guere qu'un pié & demi de long, s'enclave au milieu de la premiere par une espee de charnière de bois, & s'applique par en-haut sur le côté applati de la premiere. Pour se servir de cet instrument, l'ouvrier le place entre ses jambes & entrouvrant les deux parties de l'instrument qui se joignent par en-haut comme une véritable *pince*, il y passe le cuir qu'il veut assujettir, & pour lors il tient l'instrument bien ferré entre ses genouils. On se sert plus ordinairement de cet instrument pour piquer, ourler, & coudre les ouvrages les moins grossiers des bourrelliers. Voyez les fig. Pl. du Bourrellier.

*PINCE, en terme de Bouionnier*, c'est une sorte de tenaille à mâchoires creuses & rondes, pour tenir les petits ouvrages qui n'ont point de prise.

*PINCES PLATES, terme & outil de Chainetiers*, qui leur sert pour tenir les anneaux & chainons qu'ils veulent fonder ou qu'ils veulent limer. C'est un outil de fer de la longueur de cinq ou six pouces, composé de deux branches enchâssées en croissant l'une dans l'autre environ aux deux tiers, & arrêtées par un clou rivé, pour leur laisser le mouvement libre de s'ouvrir & de se fermer; les branches d'en bas forment une espee de ventre bombé en-dehors pour les empoigner plus commodément; & celles d'en-haut sont plates & larges, ce qui forme une espee de tenaille.

*PINCES RONDES, terme & outil de Chainetiers*, qui leur sert pour donner la figure ronde aux chainons ou anneaux qu'ils veulent faire. Elles ne different en rien des *pincés* rondes dont plusieurs autres ouvriers se servent.

*PINCE, (Chaudronnier.)* Les *pincés* des Chaudronniers sont des tenailles de fer assez semblables à celles des Serruriers, Maréchaux & Taillandiers, mais beaucoup plus petites. Ils s'en servent pour tenir leur ouvrage, lorsqu'ils ont besoin de le mettre au feu.

*PINCE, outil de Cordonnier*, c'est une espee de tenaille de fer de dix à douze pouces de longueur, dont la tête est très-massive, ordinairement de figure cubique, & dentelée en-dedans, en sorte que les dents d'un des côtés s'engrent dans les dents du côté opposé. Cette *pince* est particuliere aux Cordonniers, qui s'en servent pour mettre le soulier sur la forme, après que l'empeigne & les quartiers ont été coufés.

Quand cette *pince* est fermée, ils usent de la tête comme de marteau pour coigner les clous à brocher; & des bouts des branches qui sont fendus comme de tenailles pour les retirer: mais son plus grand usage est pour tirer le cuir & l'étendre sur la forme, & comme ils disent, pour le brocher, c'est-à-dire, pour le bâtir, & le mettre en état qu'on y coufe la semelle dedans. La masse est large & dentelée, afin qu'elle tienne fermement le cuir, sans pourtant le pouvoir déchirer.

Ces *pincés* se vendent par les marchands de crépin. Les autres quincailliers en font aussi commerce; mais les Cordonniers s'en fournissent plus volontiers chez les premiers. *Didion, du Commerce. (D. J.)*

*PINCE, terme de Couturiere*, pli en forme de pointe, qu'on fait sur divers ouvrages, comme aux chemises, manchettes, rabats, &c. *(D. J.)*

*PINCES RONDES & PLATES, outil de Ferblantier.* Ces *pincés* sont faites comme les *pincés* de bien d'autres ouvriers qui s'en servent. Voyez les fig. dans les Pl. du Ferblantier. Les premieres sont les tenailles plates, & les secondes les tenailles rondes.

*PINCES LONGUES, RONDES, outil de Ferblantier*, ce sont deux morceaux de fer en croix, comme des ciseaux, attachés au milieu avec un clou, rivé de façon que cela forme des *pincés*. Les branches d'en-haut sont rondes & finissent en pointe, & celles d'en-bas sont plates; elles servent aux Ferblantiers pour goudronner & canneler les lampions. Voyez les fig. Pl. du Ferblantier.

*PINCE, terme de Fondeur*, c'est le bord ou l'extrémité inférieure de la cloche, sur lequel frappe le battant. *(D. J.)*

*PINCES RONDES & PLATES, outils de Gainiers.* Ces *pincés* sont exactement faites comme les autres *pincés* dont tous les autres ouvriers se servent, comme par exemple celles des Chainetiers, Ferblantiers, &c. Voyez les Pl. de Ferblanterie.

*PINCES ou PINCETTES, fig. 88, Pl. XVII. de l'Horlogerie.* Cet outil dont les Horlogers se servent pour tenir différentes pieces, ou agir sur elles avec plus de commodité, est composé de deux branches mobiles sur un centre C; les extrémités ee de cet instrument sont taillées & trempées fort dur. Ces tailles servent à faire autant de petites dents qui, s'engageant dans la piece qui est contenue dans ces extrémités ee, sont qu'on la tient avec plus de force que si elles étoient lisses.

*PINCE, (Maréchal.)* c'est dans le pié des chevaux l'arrête que la corne fait aux piés de devant, & qui est comprise entre les deux quartiers. On broche plus haut à la *pince* des piés de devant qu'à ceux de derrière, parce que la corne ou la *pince* est plus forte; & qu'en brochant haut il y a outre cela moins de danger de rencontrer le vif.

*Pincés* sont aussi quatre dents de devant de la bouche du cheval, qu'il pousse entre deux ou trois ans, & dont deux sont à la mâchoire supérieure & deux à l'inférieure.

*PINCES DE BOIS*, sont parmi les Orfèvres en gros des *pincés* de bois dont ils se servent pour tirer les pieces d'orfèvrerie du blanchiment, parce que le fer rougiroit l'argent & gâteroit le blanchiment. Voyez fig. & les Pl.

*PINCE, outil de Passementier*, petit instrument de fer, en forme de tenailles pointues, dont se servent



les Passementiers-Boutonniers, pour redresser les fleurs de leurs campanes, & autres semblables ouvrages. (D. J.)

PINCE, *instrument de Pavcur*, barre de fer ronde & presque grosse comme le bras, grande d'environ trois piés, & pointue par le bout, dont les Pavcurs se servent pour arracher le pavé. (D. J.)

PINCE, *outil de Relieur*, outil en forme de tenailles de fer. Le mors de cette petite tenaille, c'est-à-dire, l'endroit par où elle pince, est plat. On s'en sert pour pincer les nervures; ce qui se fait en approchant avec la pince de chaque côté des nerfs, les ficelles dont le livre est fouetté. (D. J.)

PINCES, *instruments du métier des étoffes de soie*. Les pincettes sont un petit outil de fer à deux branches repliées l'une contre l'autre, bien limées, & qui se rencontrent juste lorsqu'on appuie les doigts pour les fermer; elles servent à nettoyer les étoffes à mesure qu'elles se fabriquent, ou quand elles sont fabriquées.

La pince est encore un outil propre à couper le poil du velours, à mesure qu'il se fabrique.

PINCES, *en terme de Tabletlier-Corneier*, se dit de grosses tenailles dont les ferres sont plates, qui sont attachées à un ban ou à un établi. Elles servent à tenir le galin dans la marmite où on l'a mis pour le mollifier, pour l'étendre & pour l'ouvrir. Voyez MOLLIFIER, ÉTENDRE & OUVRIR. Ces pincettes sont tenues fermées par le moyen d'une traverse percée de plusieurs trous, dans lesquels une des extrémités passe. Ces trous sont faits de distance en distance, pour que les pincettes restent plus ou moins ouvertes selon l'épaisseur de la pièce qu'elles tiennent. Voyez les figures & les Planches.

PINCES, f. f. pl. (*terme de Chasse*). les Chasseurs nomment pincettes, les deux bouts des piés des bêtes fauves. L'usage de leurs pincettes prouve que la bête est vieille.

PINCEAU DE MER, (*Hist. nat.*) Pl. XX. fig. 15. insecte de mer mis au rang des zoophites. Il ressemble beaucoup par sa forme aux pinceaux des Peintres: il a une sorte de tuyau dur qui tient aux rochers de la mer par un ligament mou & lâche; la substance intérieure de ce tuyau est charnue & jaune ordinairement, & quelquefois d'une autre couleur. Rondelet, *hist. des Zoophites*, chap. v. Voyez INSECTE.

PINCEAU, *terme & outil de Ceinturier*, qui sert à poser la colle sur leur ouvrage. Ce pinceau est de soie de cochon de la grosseur environ d'un ponce, emmanché d'un morceau de bois de la longueur de six pouces.

PINCEAU à goudronner, (*Marine*). c'est un pinceau de soie de cochon; il est emmanché de côté, & sert à goudronner le vaisseau, les mâts & les vergues.

PINCEAU, nom général qu'on donne à tout instrument dont les Peintres se servent pour appliquer leurs couleurs.

Ce mot vient du mot latin *penicillus*, *peniculus* ou *penicillum*, qui signifie la même chose. Il y a des pinceaux de différentes espèces & de différente matière. Ceux dont on se sert le plus ordinairement sont du poil de la queue d'un animal appelé *petit-gris*, espèce d'écureuil. On en fait de queues de biereau, de putois, de poil de chien; on en fait de soie de porc, de sanglier, qu'on appelle *brosse*. Les pinceaux & brosses sont renfermés par un bout dans des tuyaux de plume, & le bout des pinceaux se termine en pointe. Lorsqu'on veut de grosses brosses, on les fait, ainsi que les petites, avec de la soie de porc; mais ne pouvant les enfermer dans un seul tuyau de plume, on en ouvre plusieurs dont on les enveloppe en les assujettissant avec une ficelle; & quelquefois on lie la soie de porc autour de l'un des bouts d'un bâton appelé *manche* ou *hamp*. On fait encore une espèce de pinceau

ou brosse plate, de poil de porc appelé *tranchie*, qui sert beaucoup dans l'architecture & dans les grands ouvrages. Les pinceaux pour la mignature sont faits de la même manière que ceux pour peindre à l'huile, à cela près que leur pointe est plus aiguë. Voyez les Pl. & les fig.

Pinceau, se dit aussi en parlant des ouvrages d'un peintre. Ce peintre a un beau pinceau, un pinceau favori. Ce n'est pas là de son pinceau; je reconnois son pinceau, &c.

PINCEAU INDIEN, (*Invent. chinois*). les pinceaux indiens ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou, aiguë & fendu par le bout à un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre sur de la toile, & qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre la cire est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus. Il est mince dans le haut, & par cet endroit il s'insère dans un petit bâton qui lui sert de manche; il est fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la grosseur d'une muscade; ces cheveux s'imbibent de la cire chaude qui coule peu à peu par l'extrémité de cette espèce de pinceau.

PINCEAU, f. m. (*terme de Relieur*). sorte de brosse composée d'un manche de bois & de poil de sanglier ou de cochon. Les Relieurs s'en servent pour coller & jasper.

PINCEAUX DE FLANDRES, *en terme de Vergetier*, ce sont des pinceaux qui viennent de ce pays, & qui ne sont liés que par deux liens seulement. Ces pinceaux ne sont plus recherchés comme ils l'étoient autrefois; les ouvriers de Paris en font qui les valent pour le moins, & qu'on leur préfère.

PINCEAU, (*outil de Vernisseur*). les Vernisseurs se servent de pinceaux fort petits & ronds, comme les peintres, pour dessiner & former des figures & des paysages sur leurs ouvrages. Ils en ont de plus particuliers avec lesquels ils vernissent; ils sont plats, larges d'un bon ponce, épais de six lignes, dont la barbe est enchaissée avec du fer blanc & un petit manche de bois rond: le poil de ces pinceaux est de poil de petit gris, & de poil de blé rous.

PINCEE, f. f. (*terme de Médecine*). est la quantité de fleurs, de graine, ou autres substances semblables, qui peut tenir entre deux ou trois doigts, le ponce & le suivant ou les deux suivants.

Ce mot vient du latin *pugillus*, qui signifie *petit poing*. C'est la même chose que *pincée*.

Le *pugille* est estimé la huitième partie de la poignée, quoique quelques-uns confondent *pugille* avec *poignée*.

PINCELIER, f. m. (*Peinture*). bassin oblong ou carré, d'environ six pouces de long, qui est de fer blanc. Il a une traverse qui excède un peu ses bords, sur laquelle les peintres nettoient leurs pinceaux avec de l'huile en les faisant passer sur cette traverse, & appuyant le doigt dessus. Voyez les Pl. & les fig.

PINCER, v. act. (*Gramm.*) en général c'est serrer avec le bout des doigts. Les oiseaux pincement avec leurs becs; les écrevisses avec leurs pattes; les ouvriers avec des tenailles. On pince les cordes d'un luth, &c. Il se prend aussi au figuré, & l'on dit d'un homme qui raille finement, qu'il pince sans qu'on s'en aperçoive.

PINCER LE VENT, (*Marine*). c'est aller au plus près du vent, cingler à six quarts de vent près du rhumb d'où il vient. Voyez RANGER.

PINCER, PINCEMENT, (*Jardinage*). pincement, en terme de Jardinage, est l'action d'arrêter par les bouts tous les bourgeons de la pousse d'une année, lorsqu'ils sont parvenus à une certaine longueur. On appelle pincement cette opération, parce qu'on se

fert des deux ongles du pouce & de l'index pour rogner le bout des branches qui s'échappent trop.

On n'est pas bien d'accord sur la nature des bourgeons pour le *pincement*, ni même sur les effets, ni sur les raisons de *pincer* le bout des branches. Les uns prétendent par son moyen empêcher les bourgeons de s'étoler, c'est-à-dire de s'allonger trop en restant toujours fort menus ; & on prétend faire fortifier par là les bourgeons. D'autres pratiquent le *pincement* à dessein d'arrêter la sève, & de l'empêcher de s'emporter vers le haut. Il en est d'autres encore qui s'en servent dans la vue de faire ouvrir les yeux d'en bas à dessein de les faire drageonner.

Le *pincement* est en usage universellement dans le jardinage pendant les mois d'Avril, Mai & Juin. Il ne doit se faire que sur les grosses branches d'en-haut, & jamais sur les foibles, ni sur celles d'en-bas, qu'il est essentiel de conserver afin qu'elles en produisent d'autres pour remplacer les endroits sujets à se dégarnir. S'il en vient de chiffonnes & de gourmandes, on les retranchera entièrement.

Présentement on regarde le *pincement* comme la cause la plus meurtrière des arbres, & la source de leur infécondité ; on l'avoit pratiqué sans aucun examen & par la force du préjugé. On est convaincu par les expériences que l'on ne peut élever en piquant de beaux arbres qui donnent long-tems des fruits. Cette opération détruit le mécanisme de la végétation par la suppression de la cime du bourgeon, laquelle est un des organes ou une partie organique la plus nécessaire de l'arbre pour l'action de la sève. Il ne faut *pincer* les arbres que dans un seul cas, c'est quand on veut faire drageonner un arbre, c'est-à-dire, le faire pousser par le pied ; alors cette opération devient d'une nécessité indispensable. On *pincera* avec l'ongle les orangers & les autres arbres de fleurs dans les deux pousées, pour ôter les jets foibles ; & on ne laissera point porter les branches qui poussent trop ; on les coupera d'une longueur convenable à la forme & à la rondeur de l'arbre, qui est la principale chose que l'on doit observer en taillant les orangers.

Ne *pincez* point la première année les orangers étêtés, parce qu'ils ont besoin de toute la longueur des branches pour former promptement une nouvelle tête.

L'ébourgeonnement qu'on a trouvé à son article, tient lieu de *pincement*, & est infiniment meilleur. Voyez EBOURGEONNEMENT.

PINCER, ( *Maréchal.* ) c'est approcher délicatement l'épéron du flanc du cheval sans donner de coup ni appuyer. Le *pincer* est un aide, & appuyer un châiment. *Pincer* du droit, *pincer* du gauche, *pincer* des deux. Lorsqu'on a *pincé* un cheval, il ne faut pas laisser l'épéron dans le poil, mais le retirer d'abord.

PINCER, en terme de *Planeur*, c'est proprement l'action de former l'angle qui va tout-au-tour d'une pièce de vaiselle au-dessus du bouge, sous la marlie. Voyez ARRETE.

PINCER un livre, ( *terme de Relieur.* ) c'est approcher avec de petites pinces de fer de chaque côté des nerfs qui sont au dos d'un livre, les ficelles qui n'en sont pas assez proche quand on l'a fouetté.

PINCETTE, s. f. pl. ( *outil d'Ouvriers.* ) instrument de fer poli, composé d'une tête, d'un bouton, de deux branches & d'une patte.

Ce sont encore de petites tenailles, les unes simples, & les autres à ressort, dont se servent divers ouvriers pour placer les différentes pièces de leurs ouvrages, qui sont trop petites pour être mises à la main, comme sont les goupilles, les petites vis & autres semblables, particulièrement dans l'Horlogerie. Les deux branches de ces tenailles sont courbées en demi-cercle pour donner plus de force & de tenue au mors lorsqu'on les presse. A l'égard du mors,

il est toujours étroit & sans courbure ; mais aux unes plat & quarré, & aux autres plat & pointu.

Les Jouailliers se servent aussi de *pincettes* très-fines pour prendre les pierres précieuses qui sont d'un très-petit volume, & les ranger sur les dessins des diverses pièces de joaillerie qu'ils veulent monter.

Il y a des *pincettes* qui servent à arracher le poil & la barbe. On les appelle autrement *pinces*. ( *D. J.* )

PINCETTES à disséquer, ( *Instrum. anatom.* ) ces sortes de *pincettes* sont composées de deux petites lames soudées & unies par un bout, qui s'écartent l'une de l'autre par leur propre ressort, & qui se joignent à leurs extrémités en les serrant avec les doigts ; elles servent à soutenir les parties délicates qu'on veut disséquer. Voyez en la figure dans HABIOT, Lyser, & autres.

PINCETTES, instrument de Chirurgie, dont on se sert pour panser les plaies, les ulcères, les fistules, introduire dans leur fond les parties d'appareil qu'on ne sauroit y mettre avec les doigts, les en ôter dans le besoin, ou même en tirer les corps étrangers. Il y a plusieurs sortes de *pincettes* ; celles qui sont à anneaux sont le plus en usage.

Elles sont composées de deux branches unies ensemble par jonction passée, ce qui rend une branche mâle & l'autre femelle. Voyez JONCTION PASSÉE, terme de Coustellerie.

Le corps ou milieu des *pincettes* qui est formé par l'union des deux branches, les partage en partie antérieure, & en partie postérieure. La partie antérieure des *pincettes* est ordinairement appelée bec. Il commence à la partie antérieure de la jonction passée, & se continue l'espace de deux ou trois pouces, pour se terminer par une extrémité fort moufle & fort arrondie.

L'extérieur des branches qui composent ce bec, est exactement poli & arrondi dans toute sa longueur, & va insensiblement en diminuant jusqu'à l'extrémité, où il est moufle. L'intérieur au contraire est aplati depuis la jonction passée jusqu'à l'extrémité de chaque branche, où l'on remarque des inégalités différentes, suivant les divers usages des *pincettes* : mais outre le plan de chaque branche, elles sont encore un peu courbées dans leur milieu ; ce qui fait que la *pincette* étant fermée, on voit un petit espace entre chaque branche, qui s'efface à mesure qu'il approche de l'extrémité du bec ; cette courbure est nécessaire, pour que l'extrémité du bec pince exactement.

Les *pincettes* ont ordinairement des inégalités transversales & parallèles à la partie interne de leur extrémité antérieure ; mais par ce moyen elles ne sont propres qu'au pansement des plaies : si l'on y pratiquoit des cavités languettes, & qu'on fit garnir ces cavités de petites dents, ces *pincettes* n'en seroient pas moins propres au pansement des plaies ; & cette structure les rendroit en outre fort efficaces pour l'extraction des corps étrangers. C'est une remarque de M. Garengeot, dans son traité d'Instruments, à l'article des *pincettes*.

La partie postérieure des *pincettes* est à peu près de la même structure que la partie postérieure des ciseaux, voyez CISEAUX, à la différence que l'anneau est plus petit, & le manche plus arrondi. Voyez la fig. 4. Pl. I.

Les dimensions de ce manche, y compris les anneaux, sont de deux pouces de longueur, lesquels joints avec le corps ou le milieu qui a neuf lignes, & la lice qui est de deux à trois pouces, font à-peu-près la longueur d'environ cinq pouces & demi.

PINCETTE A POLYPE, la, ( *fig. 8, Pl. XXXII.* ) diffère peu de celle que nous venons de décrire. L'extrémité postérieure est un peu plus longue, étant de trois pouces, y compris l'anneau ; l'union est toute



la même chose par jonction passée ; mais leur bec est différent, il est très-légèrement arrondi en dehors, plat en dedans, & va toujours en augmentant peu à peu, pour se terminer par une extrémité fort moufle.

On pratique à l'extrémité du bec deux petites fenêtrures : ces ouvertures ont quatre lignes de hauteur sur deux lignes & demie de diamètre ; enfin le bec a un pouce neuf lignes de long sur près de quatre lignes de large, & la *pinceau* n'a en tout qu'un demi-pié de longueur. Voyez POLYPE.

Il y a des *pincettes* courbes & beaucoup plus longues pour tirer les polypes du nez par la bouche.

M. Levret a imaginé des *pincettes* pour la ligature des polypes : elles ont à leur bec des petites poulies dans l'épaisseur de l'extrémité du bec. Voyez POLYPE UTÉRIN.

PINCETTES ANATOMIQUES, instrument composé de deux petites lames foudées & unies par un bout, qui s'écartent l'une & l'autre par leur propre ressort, & qui se joignent à leur extrémité, en les serrant avec les doigts.

Cet instrument a ordinairement quatre pouces de longueur, cinq ou six lignes de large à la base de chaque branche qui va toujours en diminuant de largeur, & augmentant un tant-soit-peu d'épaisseur. Ces branches sont entourées extérieurement d'un petit biseau, & elles ont de petites inégalités transversales à leur partie intérieure & inférieure ; ce qui fait qu'elles ferment plus exactement. Voyez la fig. 9. Pl. I.

L'usage de ces *pincettes* est de soulever les parties délicates qu'on veut disséquer. Elles sont aussi très-utiles dans les pansements des plaies, & n'effraient point les malades, comme les *pincettes* à anneaux qu'ils craignent, parce qu'elles ressemblent à des ciseaux. (F)

PINCETTES à argent & d'or, sont des espèces de bruxelles d'ébène dont les doreurs sur cuir se servent pour prendre les feuilles d'or ou d'argent, & les appliquer sur leurs ouvrages : à l'extrémité où les deux branches se joignent, est attaché un morceau de queue de renard, dont l'usage est d'appliquer les feuilles sur l'assiette dont la peau est peinte. Voyez les fig. Pl. du Doreur sur cuir.

PINCHINA, f. m. (*Draperie*.) sorte d'étoffe de laine non croisée, qui est une espèce de gros & fort drap qu'on fabrique à Toulon ; leur largeur est d'une aune, & la longueur des pièces est de vingt-une à vingt-deux aunes, mesure de Paris. Il se fait des *pinchinas* tout de laine d'Espagne, & d'autres entières de laine du pays.

PINCON, QUINCON, GRINSON, FRINGILLANNE, f. m. (*Hist. nat. Ornith.*) *fringilla*, oiseau qui est un peu plus petit que le moineau, & qui pèse presque une once. Il a le bec fort & pointu ; l'extrémité & la pièce supérieure sont brunes, la pièce inférieure est blanchâtre. Le mâle a la tête blanchâtre, excepté derrière les narines où les plumes sont noires. Le dos a une couleur rousse mêlée de cendré ou de vert ; la poitrine est rougeâtre, & les plumes du dessous de la queue sont blanchâtres. Les couleurs de la femelle sont plus pâles, elle a cependant le croupion vert, comme le mâle ; mais la couleur du dos est moins rousse ; le bas ventre a une couleur brune mêlée d'une teinte de vert, & la poitrine est d'une couleur sale & obscure.

Il y a dix-huit grandes plumes dans chaque aile ; elles ont toutes, excepté les trois premières, la racine & les barbes intérieures blanches ; les bords extérieurs sont au contraire jaunâtres, ou plutôt verdâtres. On distingue aisément le mâle de la femelle, par les plumes de la base de l'aile qui sont bleuâtres, & par une tache blanche qui se trouve sur la partie supérieure de l'aile ; au-dessous de cette tache il y a un espace noir, & plus bas, une longue bande blan-

che qui s'étend sur la pointe des petites plumes de l'aile, depuis la quatrième jusqu'à la dixième. La partie de la bande qui passe sur la pointe, est d'un blanc jaunâtre : la queue a un peu plus de deux pouces de longueur, elle est composée de douze plumes ; l'extérieur de chaque côté a la racine & la pointe noires, seulement du côté extérieur du tuyau. L'espace intermédiaire est blanc : les plumes qui suivent n'ont de blanc qu'à la pointe, & du côté extérieur du tuyau ; les trois suivantes de chaque côté sont noires en entier ; enfin les deux du milieu ont une couleur cendrée, à l'exception des bords qui sont verdâtres. Les *pinçons* aiment le froid ; cependant quand il est grand, ils en sont incommodés. Willughbi, *Ornithol.* Voyez OISEAU.

PINÇON DES ARDENNES. Voyez PINÇON MONTAIN.

PINÇON DE MER. Voyez PETREL.

PINÇON MONTAIN, PINÇON DES ARDENNES, PINÇON DE MONTAGNE, *fringilla montana*, *feu monti-fringilla*, oiseau qui est à-peu-près de la grosseur du moineau : il a le bec grand, droit, fort, & de figure conique. Le mâle a les plumes de la tête & du cou jusqu'au milieu du dos, d'un beau noir luisant, comme celles de l'étourneau : le bord des barbes de chaque plume est d'un cendré rouffâtre. La partie inférieure du dos & de la poitrine sont blancs ; la gorge a une couleur jaune rouffâtre, & celle des plumes du derrière de l'anus est rousse : les plumes supérieures du pli de l'aile ont une belle couleur orangée ; celles de dessous sont d'un beau jaune.

La femelle au contraire a la tête de couleur rousse ou brune mêlée de cendré : le cou est cendré sans mélange d'autre couleur ; les plumes du dos ont le milieu noir & les bords de couleur cendrée rouffâtre : la gorge est moins rousse que celle du mâle, & les plumes du pli de l'aile n'ont point d'orangé ; en général toutes les couleurs de la femelle sont plus pâles que celles du mâle. Les grandes plumes extérieures de l'aile sont rouffes, & les intérieures noires, à l'exception des bords qui sont roux. La quatrième plume & les sept ou huit qui suivent, ont une tache blanche sur le côté extérieur du tuyau, à l'endroit où touchent les pointes des plumes du second rang. La queue est noire ; la plume extérieure de chaque côté a toujours le bord extérieur des barbes blanc, & quelquefois aussi celui des barbes intérieures : les couleurs de cet oiseau varient. Willughbi, *Ornithol.* Voyez OISEAU.

PINÇON ROYAL. Voyez GROS BEC.

PINÇURE, f. f. *terme de Drapier*, petit faux pli que les draps prennent quelquefois au foulon.

PINDATBA, f. f. (*Botan. exot.*) c'est le nom qu'on donne dans le Brésil au genre de plante que les Botanistes appellent *capsicura*. Voyez POIVRE DE GUINÉE, *Botan.* (D. J.)

PINDARIQUE, adj. (*Littérat.*) en Poésie, se dit d'une ode à l'imitation de celle de Pindare. Voyez ODE.

Le style *pindarique* se distingue par la hardiesse & la sublimité des tours poétiques, par les transitions frappantes & inattendues, par des écarts, des digressions, en un mot cet enthousiasme & ce beau désordre, dont M. Despréaux a dit en parlant de l'ode :

Son style impétueux souvent marche au hasard,  
Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Pindare, de qui le style *pindarique* a tiré son nom, étoit de Thebes ; il fleurissoit environ 478 ans avant Jésus-Christ, & fut contemporain d'Eschyle, d'Anacréon, & d'Eurypide. Quand Alexandre-le-Grand ruina la ville de Thebes, il voulut que la maison où ce poète avoit demeuré fut conservée.

De tous les ouvrages de ce poète, il ne nous reste qu'un livre d'odes faites à la louange des vainqueurs

qui remportoient le prix aux jeux publics de la Grece, aussi sont-elles intitulées les *olympiques*, les *némiens*, les *pythiques*, les *isthmiques*. Le nom de Pindare n'est guere plus le nom d'un poëte que celui de l'enthousiasme même. Il porte avec lui l'idée de transports, d'écarts, de désordre, de digressions lyriques; cependant il fort beaucoup moins de ses sujets qu'on ne le croit communément; ses pensées sont nobles, sentencieuses, son style vif & impétueux, ses faillies sont hardies; mais quoiqu'il paroisse quelquefois quitter son sujet, il ne le finit jamais sans y revenir.

Les poëmes de Pindare sont difficiles pour plusieurs raisons; 1°. par la grandeur même des idées qu'ils renferment; 2°. par la hardiesse de ses tours; 3°. par la nouveauté des mots qu'il a souvent fabriqués exprès pour l'endroit où il les place; & enfin parce qu'il est rempli d'une érudition détournée, tirée de l'histoire particulière de certaines familles & de certaines villes, qui ont eu peu de part dans les révolutions connues de l'histoire ancienne.

Les hardieses qui regnent dans ses odes, & surtout l'irrégularité de sa cadence & de son harmonie, ont fait imaginer à quelques poëtes qu'ils avoient fait des *odes pindariques*, parce que leurs vers se ressembloient du même délire, mais le public n'en a pas jugé de même. Cowley est de tous les auteurs anglais celui qui a le mieux réussi à imiter Pindare.

Dans la composition d'une ode pindarique le poëte doit d'abord tracer le plan général de la piece, marquer les endroits où les faillies élégantes & les efforts d'imagination produisent un plus bel effet, & enfin voir par quelle route il pourra revenir à son sujet. Voyez ENTHOUSIASME.

PINDE, LE (*Géog. anc.*) montagne de la Grece, fort célébrée par les Poëtes, parce qu'elle étoit consacrée aux Muses: ce n'étoit pas proprement une montagne seule, mais une chaîne de montagnes habitée par différens peuples de l'Epire & de la Thessalie, entre autres par les Athamanes, par les Acérides, & par les Perrhébes. Elle séparoit la Macédoine, la Thessalie, & l'Epire. Le *Pinde*, dit Strabon, *liv. IX.* est une grande montagne, qui a la Macédoine au nord, les Perrhébes au couchant, les Dolopes au midi, & qui étoit comprise dans la Thessalie. *Pline, liv. IV. chap. j.* la place dans l'Epire; pour accorder ces deux auteurs il suffit de dire que le *Pinde* étoit entre l'Epire & la Thessalie, & que les peuples qui l'habitoient du côté de l'Epire étoient réputés Epirotes, comme ceux qui l'habitoient du côté de la Thessalie étoient réputés Thessaliens. *Tite-Live, liv. XXXII.* nomme cette montagne *Lyncus*, & Chalcondyle, de même que Sophien, disent que le nom moderne est *Μετσοβο*.

2°. *Pindus* étoit encore une ville de Grece, dans la Dorique, selon Pomponius Mela, *liv. II. ch. iij.*

3°. *Pindus* est aussi le nom d'un fleuve de Cilicie, près la ville d'Issus.

4°. C'est le nom d'une riviere de l'Epire, ou de la Macédoine: cette riviere rouloit ses ondes par sauts & à travers les rochers. (*D. J.*)

PINDENISSUS, (*Géog. anc.*) ville de Cilicie, près du mont Amanus, chez les Eléuthérocliciens, c'est-à-dire les Ciliciens libres. Strabon l'appelle *μισιδένος*; Ciceron s'en rendit maître l'an 702 de Rome, comme il le dit lui-même, *epistola secunda ad Cælium*. (*D. J.*)

PINÉALE, GLANDE PINÉALE, en Anatomie, est le nom d'un petit corps mollet, grisâtre, environné de la grosseur d'un pois médiocre, irrégulièrement arrondi, quelquefois figuré comme une pomme de pin, d'où est venu le nom de *pinéale*, situé derrière les couches des nerfs optiques immédiatement au-dessus des tubercules quadrijumeaux. Voyez TUBERCULES.

C'est-là où Descartes prétend que l'ame réside d'une manière particulière.

PINEAU, f. m. (*Agriculture.*) c'est un raisin fort noir, qui vient en Auvergne, & qui est un des plus doux & des meilleurs à manger: le vin qu'on en tire s'appelle *auvernat* à Orléans, dans d'autres endroits *morillon*, & *pineau* en Auvergne: les Poitevins font beaucoup de cas du vin *pineau*. *Trévoux*. (*D. J.*)

PINEY ou PIGNEY, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans la Champagne, élection de Troye, érigée en duché-pairie en 1581. Elle est à 6 lieues au nord-est de Troye. *Long. 21. 48. lat. 48. 22.* (*D. J.*)

PING-PU, (*Hist. mod.*) c'est ainsi que les Chinois nomment un tribunal ou conseil qui est chargé du département de la guerre, & qui a soin de tous les détails militaires: c'est lui qui donne les commissions pour les officiers de terre & de mer; il ordonne les levées de troupes, les approvisionnements des armées; il a soin de l'entretien des places fortes & des garnisons, de la discipline militaire, & de l'exercice des soldats. Il y a quatre autres tribunaux militaires subordonnés à celui dont nous parlons, ils sont présidés par des inspecteurs nommés par l'empereur à qui ils rendent compte de tout ce qui se passe, & ils veillent sur la conduite des membres des différens tribunaux, ce qui les tient en respect.

PINGUICULA, f. f. (*Botan.*) on appelle vulgairement en français ce genre de plante *grasseuse*, & c'est sous ce nom qu'on en a donné les caractères d'après Tournefort; les voici maintenant dans le système de Linnæus.

Le calice est une enveloppe labiée, qui subsiste après la chute de la fleur; sa levre supérieure est droite & fendue en trois; sa levre inférieure est recourbée & fendue en deux; la fleur est labiée & monopétale; sa grande levre est droite, obtuse, fendue en trois; sa petite levre est fendue en deux, & plus ouverte; le nectarium a la figure d'une corne; les étamines sont deux filets cylindriques, crochus, panchés dans le haut, & plus courts que le calice. Les bossettes des étamines sont arrondies; le pistil a le germe sphérique, le style très-court, & le stigmate composé de deux levres. Le fruit est une capsule ovoïde qui s'ouvre naturellement au sommet, & qui contient une seule loge pleine d'un grand nombre de semences cylindriques qui y sont placées à l'aïse.

Tournefort distingue quatre especes de ce genre de plante, la commune, la blanche, la pourprée, & la petite à fleurs couleur de rose.

La commune est nommée proprement *grasseuse* en français; en anglais *the common butter-wort*, ou *montain-sanicle*; & par les Botanistes, *sanicula montana*, *stora calcari donato*.

Ses feuilles, qui sont en petit nombre, sont couchées sur terre, grasses au toucher, extrêmement luisantes, & d'un jaune tirant sur le verd pâle. Il s'élève d'entre elles des pédicules, dont chacun soutient à son sommet une fleur purpurine, violette ou blanche, semblable à quelques égards à celles de la violette, mais d'une seule piece, terminée par un long éperon. Quand la fleur est passée il lui succède une coque enveloppée du calice dans la partie inférieure; cette coque s'ouvre en deux, & laisse voir un bouton renfermant plusieurs semences menues, presque rondes.

La grassette montagneuse croît sur les collines arrosées d'eau, ainsi que dans les lieux humides; elle est vivace, se multiplie de graines sans être cultivée, fleurit au printemps, & passe vite. Elle est réputée vulnérable & consolidante. Le suc onctueux & adoucissant qu'on en exprime sert d'un très-bon liniment pour les gerçures des mamelles. La grassette de ses feuilles est aussi singulière que celle du *ros solis*. Les Lapones



Lapones versent par-dessus les feuilles fraîches de cette plante, le lait de leurs rennes tout chaud, après quoi elles le laissent reposer pendant un jour ou deux; le lait en acquiert plus de consistance, sans que la férosité s'en sépare, & sans le rendre moins agréable au goût: les paysannes en Danemarck se servent du suc gras de cette plante en guise de pomade, pour faire tenir la friture de leurs cheveux.

(D. J.)

PINGOUIN. Voyez PENGOUIN.

PINHEL, (Géog. mod.) petite ville de Portugal, dans la province de Tra los montes, capitale d'une comarca, au confluent de la Coa, & de Rio-Pinhel, à 12 lieues au nord de Guarda, 30 Est de Salammanque: elle jouit de grands privilèges, & les écrivains portugais prétendent, sans aucune preuve, qu'elle a été bâtie par les anciens Turdules. Long. 11. 18. lat. 40. 41. (D. J.)

PINNE-MARINE, (Conchyliol.) coquillage de mer, composé de deux valves, quelquefois chargées de pointes & de tubercules; ce coquillage est le plus grand de son genre que nous ayons dans nos mers; Les Vénitiens l'appellent *astura*, les Napolitains *perna*, & nos naturalistes *pinna* ou *pinna-marina*.

« Amyot, dit M. l'abbé d'Olivet, dans sa traduction des *œuvres philosophiques* de Cicéron, m'a donné l'exemple de franciser le mot *pinne*, comme les Romains l'avoient latinisé. « Mais le terme n'a été francisé à plus juste titre, & même l'on n'en doit point employer d'autre; celui de *nacre* de perle, dont on se sert sur les côtes de Provence & d'Italie, est d'autant moins convenable, qu'il signifie proprement la coquille de l'huître perlière; & la *nacre* désigne des élévations en demi-bosse, ou les loupes, comme disent les jouailliers, qui se trouvent quelquefois dans les fonds des coquilles de nacre.

Si la terre a ses vers à soie, la mer a pareillement ses ouvrières en ce genre. Les *pinnes marines* filent une telle soie, que plusieurs l'ont prise pour être le bysse des anciens, & qu'on en fait encore des bas & des gants en Sicile; de plus, ce coquillage nous donne des perles qui valent autant que celles des huîtres de l'Orient, pour fournir des viles sur la découverte de leur formation; enfin, il mérite quelques détails par toutes ces raisons.

La *pinne-marine* est un coquillage de mer, bivalve ou à deux battans, formés de deux pièces larges, arrondies par en-haut, fort pointues par en-bas, rudes & très-inégaies en-dehors, lisses en-dedans; leur couleur à la Chine tire sur le rouge, d'où leur vient le nom ridicule de *jambonneau*.

Il s'en trouve de différentes grandeurs, depuis un pié jusqu'à deux & demi de longueur; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur; il fort de ce coquillage, une espèce de houppe, longue d'environ six pouces, plus ou moins, & garnie, selon la grandeur ou la petitesse de la coquille. Cette houppe est située vers la pointe, du côté opposé à la charnière. Elle est composée de plusieurs filamens d'une soie brune fort déliée; ces filamens regardés au microscope paroissent creux: si on les brûle, ils donnent une odeur urineuse comme la soie.

Ce coquillage renferme un petit poisson qui est bon à manger, dans lequel s'engendrent quelquefois des perles de différentes couleurs & figures. On ramasse une grande quantité de *pinnes* sur les côtes de Provence, où la pêche s'en fait au mois d'Avril & de Mai. On en trouve aussi beaucoup à Messine, Palerme, Syracuse, Smyrne, & dans l'île de Minorque. L'animal qui l'habite se tient immobile sur les rochers dans la posture qu'il a choisie, & qui doit varier.

Les *pinnes-marines* peuvent être regardées comme une espèce de moule de mer, mais beaucoup plus

Tome XII.

grandes que toutes les autres. Leur coquille, comme celle des autres moules, est composée de deux pièces semblables & égales, qui depuis l'origine, s'élargissent insensiblement; elles sont plus applaties que les autres moules, par rapport à leur grandeur. Leur couleur est ordinairement d'un gris-foncé; celles de la Chine sont rouges, d'où elles ont eu le nom de *jambonneau*.

Dans la plupart des *pinnes-marines*, la charnière à ressort qui tient les deux pièces ensemble du côté concave, commence à l'origine de la coquille, & s'étend jusqu'au deux tiers de sa longueur; les pièces ne sont pas liées ensemble de l'autre côté, mais elles sont bordées par plusieurs couches de matière d'une nature approchante de celle de la corne. Il y a quelques *pinnes marines* qui s'entrouvrent tout du long du côté concave, & qui ont leur charnière du côté convexe; cependant malgré cette variété dans toutes les *pinnes marines*, les bords de la coquille sont toujours plus épais du côté où elles s'entrelacent, que du côté où est la charnière.

Dans la surface de chacune des pièces de la coquille qui étoit touchée par l'animal, on voit une bande d'une matière semblable à celle de la charnière, qui fait une espèce de fracture, comme si les deux pièces étoient mal appliquées l'une contre l'autre. Il est naturel de croire que cette bande de matière, différente de celle du reste de la coquille, marque la route qu'a suivie une partie du corps de l'animal, qui laisse échapper un suc pareil à celui qui borde les extrémités des coquilles, pendant que les autres parties ont laissé échapper un suc propre à épaissir & à étendre la coquille.

Les deux couches de matières différentes qui composent la coquille de ce poisson sont remarquables. Une partie de l'intérieure est de couleur de nacre; l'autre couche lui sert de croûte, & fait seule toute l'épaisseur de la coquille où la nacre manque. Cette couche-ci est raboteuse, la boue qui s'y est attachée, en obscurcit la couleur; mais intérieurement elle est polie, & paroît d'un rouge fort pâle. Cette couche est formée d'une infinité de filets appliqués les uns contre les autres, & peu adhérens ensemble dans certains endroits de la coquille. Ils sont très-déliés, quoiqu'on les découvre distinctement à la vue simple; mais avec un microscope, on voit de plus qu'ils sont chacun de petits parallépipèdes à base rectangulaire presque carrée.

Si on détache un petit morceau de cette croûte qui couvre la nacre, & qu'on le froisse entre les doigts, les filets se séparent les uns des autres, & excitent par leurs pointes sur la main des démangeaisons incommodes.

La partie de la coquille qui a la couleur de la nacre est composée de feuilles minces, posées parallèlement les unes sur les autres, de façon que l'épaisseur de la coquille est formée par celle de ces feuilles. On les sépare facilement les unes des autres, si on les fait calciner pendant un instant.

La structure de cette partie de la coquille ressemble donc à celle des ardoises & des autres pierres feuilletées, & celle de l'autre partie ressemble à la structure de l'amiante, & de quelques talcs ou gyps composés de filets. Cette structure des coquilles de la *pinne* lui est commune avec diverses coquilles, & en particulier avec la nacre de perle.

Les auteurs qui ont parlé de ce coquillage, disent qu'il est posé dans la mer verticalement, la pointe en-bas, & c'est apparemment sur la foi des pêcheurs, qu'ils lui ont donné cette situation, qui n'est pas aisée à vérifier. On peut plus compter sur ce que les pêcheurs assurent, que les *pinnes* sont toujours attachées aux rochers ou aux pierres des environs, par une houppe de filets; car pour les tirer du fond de

M M m m

l'eau, il faut toujours briser cette houe.

On les pêche à Toulon, à 15, 20, 30. piés d'eau, & plus quelquefois, avec un instrument appelé *crampe*; c'est une espèce de fourche de fer, dont les fourchons ne sont pas disposés à l'ordinaire; ils sont perpendiculaires au manche; ils ont chacun environ 8 pouces de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de 6 pouces, dans l'endroit où ils sont les plus écartés. On proportionne la longueur du manche de la fourche ou crampe, à la profondeur où l'on veut aller chercher les *pinnes*; on les saisit, on les détache, on les enlève avec cet instrument.

La houe de soie part immédiatement du corps de l'animal; elle sort de la coquille par le côté où elle s'entrouvre, environ à 4 ou 5 pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes*.

Elle fixe la *pinne marine*, elle l'empêche d'être entraînée par le mouvement de l'eau, mais elle ne saurait l'empêcher d'être renversée, ni la retenir verticalement comme on le veut, de sorte qu'il y a grande apparence, que ce coquillage est tantôt incliné à l'horizon, & tantôt coule à plat, comme le sont les moules & les coquillages qui ne s'enfoncent pas dans la vase. On ne peut guère s'assurer d'avoir les houpes dans toute leur longueur; on en a vu cependant à qui il en restoit 7 à 8 pouces; & on en a trouvé qui pèsent 3 onces. Les filets dont elles sont composées sont très-fins, & ordinairement si mêlés ensemble, qu'il n'est guère aisé de les avoir dans toute leur longueur; leur couleur est brune.

Ces fils soyeux sont filés par les *pinnes marines*, comme les moules filent les leurs; leur filière est placée dans le même endroit que la filière des moules & des pétoncles, & n'a de différence que celle de ces effets; c'est-à-dire que comme les *pinnes marines* ont à filer des fils beaucoup plus fins & plus longs que les moules, leurs filières sont aussi & plus longues & plus déliées. Voyez MOULE.

Cette filière n'agit point comme celle des chenilles & des vers-à-soie; c'est un moule dans lequel un suc visqueux prend la consistance & la figure du fil de ce moule; s'ouvre d'un côté dans toute sa longueur, pour laisser sortir le fil qu'il a façonné. Enfin, les fils dont la houe est composée, ont leur origine près de celle de la filière, & sont logés dans une espèce de sac membraneux de figure conique.

Dans ce sac membraneux, d'où part la houe des fils soyeux, il y a des feuillets charnus qui les séparent les uns les autres. C'est de ces filets soyeux, que sortent tous les fils qui attachent la *pinne marine*, & qui forment la houe. Peut-être les feuillets charnus n'ont d'autre usage que de les séparer. Peut-être aussi servent-ils à appliquer & coller le bout du fil nouvellement formé. Comme ces fils sont très-fins, il n'est pas possible qu'ils aient chacun beaucoup de force; mais ce qui leur manque de ce côté-là pour attacher solidement la *pinne marine*, est compensé par leur nombre, il est prodigieux.

Les *pinnes marines* diffèrent plus des moules de mer, par le nombre & la finesse de leurs fils, que par la grandeur de leurs coquilles; pour me servir de la comparaison de Rondelet, ses fils sont par rapport à ceux des moules, ce qu'est le plus fin lin par rapport à l'étaupe; & ce n'est pas peut-être assez dire, puisque les fils des *pinnes marines* ne sont guère moins fins & moins beaux que les brins de soie filés par les vers.

On n'a jamais pu tirer d'utilité des fils des moules, comme de ceux des *pinnes*, quoique la filière soit la même; & l'on dirait presque que ce n'est que dans la production de leur ouvrage, que ces deux parents ont voulu se faire distinguer; car d'ailleurs leur ressemblance se trouve étonnante, non-seulement dans l'extérieur, mais encore dans les parties

intérieures. Les *pinnes* sont comme les moules, attachées à leurs coquilles par deux forts muscles, dont l'un est auprès de la pointe de la coquille, & l'autre vers le milieu de sa longueur. L'autre est auprès du second, ou du plus gros des muscles, & la bouche auprès du premier; elle est seulement fermée dans les *pinnes marines*, par une levre demi-ovale, que n'ont point les moules de mer.

Les autres détails des parties intérieures de ce coquillage ne sont pas trop connus, parce qu'aucun anatomiste que je sache n'a pris le soin de les examiner; cependant comme il est le plus grand des coquillages à deux battans que nous ayons dans nos mers, il seroit commode à disséquer, & pourroit peut-être nous instruire en quelque chose sur les animaux du même genre.

M. de Réaumur le jugeoit propre à éclaircir la formation des perles en général. Il en produit beaucoup, mais dont le nombre n'est rien moins que constant; il y a des *pinnes marines* qui n'en ont point du-tout, & d'autres qui en ont des vingtaines. Mais il n'est pas dit que toutes les *pinnes marines* en aient autant que celles des côtes de Provence; leur production dépend sans doute de diverses causes qui nous sont inconnues.

Les perles qui se rencontrent dans ces coquilles, ne sont pas toutes de la même eau, & ne sont point de l'eau de celles des Indes; celles même qui en approchent le plus sont plombées, mais on leur en trouve de plusieurs nuances différentes de l'ambre, & transparentes comme lui, de rougeâtres, de jaunâtres & de noîâtres.

Leur forme la plus ordinaire est d'être en poire; toutes ces variétés de figure & de couleur, n'empêchent pas qu'elles ne soient de la même nature, puisqu'elles naissent dans le corps du même poisson; ce sont toujours de semblables concrétions pierreuses. Que ces perles, ainsi que toutes les autres, se forment dans le corps des poissons à coquille, comme le bécot ordinaire dans le corps des chevres qui le fournissent; c'est ce qu'on a tout lieu de penser, puisqu'en les cassant, on les trouve radieuses comme certains bécots, & formées par couches autour d'un noyau, qui paroît être lui-même une petite perle.

On en trouve de tellement baroques, qu'elles ne conservent plus la figure de perles, mais la matière en est toujours disposée par couches, telles que celles des bécots. Il n'y a guère lieu de douter que les perles orientales ne soient de la même nature que celles qui naissent dans les autres poissons à coquille, comme dans les huîtres que nous mangeons ordinairement, & dans les différentes sortes de moules. Toute la différence qui est entr'elles, ne consiste que dans leur différente eau & pesanteur; mais c'est par-tout la même matière & la même construction, comme le sont assez voir les différentes perles qu'on trouve dans la *pinne marine*.

On rencontre aussi quelquefois de petits crabes nichés dans les coquilles de la *pinne*; & comme ce coquillage étoit déjà remarquable par ses perles & par sa soie, le spectacle des petits crabes n'a pas manqué de produire plusieurs histoires singulières que les anciens nous ont rapportées sur ce fait.

Ils ont cru que ce petit animal naissoit avec le poisson de notre coquille, & pour sa conservation; aussi l'ont-ils appelé le *gardien du pinna*, s'imaginant que le poisson périrait dès qu'il venoit à perdre son gardien; voici en quoi ils jugeoient que ce petit crabe étoit utile à son hôte. Comme cet hôte est sans yeux, & qu'il n'est pas doué d'ailleurs d'un sentiment fort exquis, pendant qu'il a ses coquilles ouvertes, & que les petits poissons y entrent; le crabe l'avertit par une morsure légère, afin que referrant tout d'un coup ses coquilles, les poissons s'y



trouvent pris, & alors les deux amis partagent entre eux le butin.

Ceux qui n'ont pas crû que le crabe prit naissance dans les coquilles du *pinna*, relevant bien davantage la prudence de ce petit animal, qui pour se loger dans les coquilles des poissons, prend le tems qu'elles sont ouvertes, & a l'adresse d'y jeter un petit caillou pour les empêcher de se refermer & manger le poisson qui est dedans. Mais toutes ces circonstances ressembloit à un grand nombre d'autres rapportées par les anciens naturalistes; & c'est ce qui a contribué à décrier leurs ouvrages, quoique d'ailleurs ils nous apprennent des choses fort curieuses & fort véritables.

Ce que des modernes nous disent ici des petits crabes qui se logent entre les coquilles du *pinna*, se déruit sans peine; car premierement, ces petits animaux se trouvent indifféremment dans toutes les bivalves, comme les huîtres & les moules, aussi-bien que dans les coquilles du *pinna*, où l'on rencontre aussi quelquefois de petits coquillages qui entrent dedans ou qui s'attachent dessus. M. Geoffroy avoit un *concha venerea*, ce joli coquillage que nous nommons en françois *porcelaine*, coquille de Vénus, enfermé & vivant dans la coquille d'une *pinna*. D'ailleurs le poisson de ces coquilles ne vit point de chair, non plus que les moules ou les huîtres, mais seulement d'eau & de bourbe; ainsi l'adresse du petit crabe lui est inutile. Enfin, les petits crabes ne mangent point les poissons des coquilles où ils se logent, puisqu'on y trouve ces poissons sains & entiers, avec les petits crabes qui les accompagnent. Ce n'est donc que le hasard qui jette ces petits animaux dans ces coquilles pendant qu'elles sont ouvertes; ou bien ils s'y retirent pour s'y mettre à couvert, comme on en trouve souvent dans les trous des éponges & des pierres. Je finis, en observant que si la plupart des faits singuliers d'histoire naturelle que nous lisons dans divers auteurs, étoient examinés avec attention, il y auroit bien des merveilles détruites ou simplifiées, car on ne fait point assez jusqu'ou s'étend le goût fabuleux des hommes, & leur amour pour le singulier. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

**PINNITES**, (*Hist. nat.*) C'est ainsi que l'on nomme les coquilles appelées *pinnes marines*, lorsqu'elles se trouvent pétrifiées ou ensevelies dans le sein de la terre.

**PINOT**, f. m. (*Hydraul.*) est un morceau de fer ou de métal dont le bout est arrondi en pointe pour tourner facilement dans une crapaudine ou dans une virole. On met ordinairement un *pinot* au bout de l'arbre du rouet d'une pompe, ou au pied des ventaux d'une porte cochère, ou de celles d'une église. (*K*)

**PINQUE** ou **PINKE**, f. m. (*Marine.*) c'est une forte de flûte, bâtiment de charge fort plat de varangue, & qui a le derrière long & élevé. *Pinque* est aussi un sloop d'Angleterre.

**PINQUIN**, voyez **PENGOUIN**.

**PINSKO** ou **PINSK**, (*Géog. mod.*) ville ruinée du grand duché de Lithuanie, chef-lieu d'un territoire, & sur la rivière du même nom. Long. 44. 26. latit. 51. 56.

**PINTADE**, voyez **PEINTADE**, f. f. (*Ornithol.*) Cet oiseau de la côte d'Or, d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Mauritanie, en un mot de tous ces pays brûlans, étoit fort connu des Romains; ils l'appelloient *avis afra*, l'oiseau africain. Il ne brille pas par l'éclat de son plumage, mais les couleurs modestes ne sauroient manquer de contenter les yeux, par la régularité avec laquelle elles sont distribuées. Le pinceau ne peut rien faire de plus exactement symétrisé; & c'est aussi de-là que l'oiseau de Numidie a tiré son beau nom de *pinade*.

On range la *pinade* sous le genre des poules, d'où

Tome XII,

vient qu'on l'appelle la *poule de Numidie*. Elle a tous les attributs & toutes les qualités des poules, crête, bec, plumage, ponte, couvée, soin de ses petits; ses caractères distinctifs ont été indiqués ci-dessus.

Les différences des poules *pinades* sont fort bien désignées par Varron dans ces paroles, *grandes, varia, gibbera*. *Grandes*, elles sont effectivement plus grosses que les poules communes. *Varia*, leur plumage est tout moucheté: il y en a quelquefois de deux couleurs; les unes ont des taches noires & blanches, disposées en forme de rhombes, & les autres sont d'un gris plus cendré; toutes sont blanches sous le ventre, au-dessous & aux extrémités des ailes. *Gibbera*; leur dos en s'élevant forme une espèce de bosse, & représente assez naturellement le dos d'une petite tortue; cette bosse n'est cependant formée que du replis des ailes, car lorsqu'elles sont plumées, il n'y a nulle apparence de bosse sur leur corps; mais ce qui la fait paroître davantage, c'est que leur queue est courte & recourbée en bas, & non pas élevée & retroussée en haut comme celles des poules communes.

La *pinade* a le col assez court, fort mince, & légèrement couvert d'un duvet. Sa tête est singulière; elle n'est point garnie de plumes, mais revêtue d'une peau spongieuse, rude & ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre; le sommet est orné d'une petite crête en forme de corne, qui est de la hauteur de cinq à six lignes: c'est une substance cartilagineuse. Gesser la compare au corno du bonnet ducal que porte le doge de Venise; il y a pourtant de la différence, en ce que le corno du bonnet ducal est incliné sur le devant comme la corne de la licorne, au lieu que la corne de la *pinade* est un peu inclinée en arrière comme celle du rhinocéros. De la partie inférieure de la tête pend de chaque côté une barbe rouge & charnue, de même nature & de même couleur que la crête des coqs. Sa tête est terminée par un bec trois fois plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, & d'une belle couleur rouge.

La *pinade* pond & couve de même que les poules ordinaires: ses œufs sont plus petits & moins blancs; ils tirent un peu sur la couleur de chair, & sont marqués de points noirs. On ne peut guère accoutumer la *pinade* à pondre dans le poulailler; elle cherche le plus épais des haies & des broussailles, où elle pond jusqu'à cent œufs successivement, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid.

On ne permet guère aux *pinades* domestiques de couvrir leurs œufs, parce que les meres ne s'y attachent point, & abandonnent souvent leurs petits; on aime mieux les faire couvrir par des poules d'inde, ou par des poules communes. Les jeunes *pinades* ressemblent à des petits perdreaux: leurs pieds & leur bec rouge joint à leur plumage, qui est alors d'un gris de perdrix, les rend fort jolies à la vue. On les nourrit avec du millet; mais elles sont fort délicates, & très-difficiles à élever.

La *pinade* est un oiseau extrêmement vif, inquiet & turbulent; elle court avec une vitesse extraordinaire, à-peu-près comme la caille & la perdrix, & ne vole pas fort haut; elle se plaît néanmoins à percher sur les toits & les arbres, & s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulaillers. Son cri est aigre, perçant, désagréable, & presque continu: du reste elle est d'humeur querelleuse, & veut être la maîtresse dans la basse-cour. Les plus grosses volailles, & même les poules d'inde, sont forcées de lui céder l'empire. La dureté de son bec, & l'agilité de ses mouvemens, la font redouter de toute la gent volatile.

Sa manière de combattre est à-peu-près semblable à celle que Salluste attribue aux cavaliers numides: « Leurs charges, dit-il, sont brèves & précipitées,

M M m ij

» si on leur résiste, ils tournent le dos, & un instant » après font volte face : cette perpétuelle alternative » harcelle extrêmement l'ennemi ». Les *pinades* qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie numide. Les coqs d'inde glorieux de leur corpulence, se flattent de venir aisément à bout des *pinades*; ils s'avancent contre elles avec fierté & gravité, mais celles-ci les défont par leurs marches & contremarches: elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec, que les coqs d'inde n'ont pensé à se mettre en défense.

Les *pinades* nous viennent de Guinée : les Génois les ont apportées en Amérique dès l'an 1508, avec les premiers negres, qu'ils s'étoient engagés d'amener aux Castillans. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques; ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois & dans les savannes, où elles font devenues sauvages. On les appelle *pinades maronnes*; c'est une épithète générale qu'on donne dans les Indes à tout ce qui est sauvage & errant. Lorsque les François commencèrent à s'y établir, il y en avoit prodigieusement dans leurs cantons; mais ils en ont tué une si grande quantité, qu'il n'en reste presque plus.

Entre les auteurs romains qui ont parlé de la *pinade*, les uns l'ont confondue avec la mélégride, & n'en ont fait qu'une seule espèce. Tels sont Varron, Columelle & Plin. D'autres les ont distinguées, & en ont fait deux diverses espèces; tels sont Suétone, suivi par Scaliger, avec cette différence que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné de ceux même qui suivent son sentiment sur la diversité de la *pinade* & de la mélégride, & en particulier de M. Fontanini, archevêque titulaire d'Ancire, lequel a donné une curieuse dissertation sur la *pinade*, dont on trouvera l'extrait dans les *mem. de Trévoux*, année 1729, au mois de Juin; cependant le P. Margat a combattu le sentiment de M. Fontanini, dans le *recueil des lettres édifiantes*.

La *pinade* faisoit chez les Romains les délices des meilleures tables, comme il paroît par plusieurs passages d'Horace, de Pétrone, de Juvenal & de Varron; ce dernier prétend qu'elle n'étoit recherchée que par les gourmands, *propter fastidium hominum*, c'est-à-dire pour piquer leur goût, & les remettre en appétit. Plin dit, *venenum magno pretio propter ingratum virus*, expression assez difficile à entendre, mais qui vraisemblablement ne veut pas dire qu'on vendoit cher les *pinades*, parce qu'elles étoient détestables au goût. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

PINTADE, (*Diet.*) La chair de cet oiseau est très-favoreuse & très-salutaire. Les experts en bonne-chère prétendent que son goût ne ressemble à celui d'aucune volaille, & que ses différentes parties ont différens goûts. Les gens qui ne sont pas si fins trouvent que la viande de cet oiseau a beaucoup de rapport avec celle de la poule d'inde. Voyez POULE D'INDE, *diet.* On peut assurer en général que c'est un très-bon aliment. (*b*)

PINTE, f. f. (*Mesure de continence.*) espèce de moyen vaisseau ou mesure dont on se sert pour mesurer le vin, l'eau-de-vie, l'huile, & autres semblables marchandises que l'on débite en détail.

La *pinte* de Paris revient à-peu-près à la sixième partie du congé romain, ou, pour parler plus sûrement, elle est équivalente à 48 pouces cubiques; elle est à celle de Saint-Denis comme 9 à 14, & pèse une livre 15 onces, selon M. Couplet. Il met la *pinte* comble équivalente à 49 pouces  $\frac{1}{4}$ . Nous entrerons tout-à-l'heure dans de plus grands détails; nous dirons seulement en passant que la *pinte* ordinaire de Paris se divise en deux chopines, que quelques-uns appellent *septiers*; la chopine est de deux demi-septiers, & le demi-septier contient deux poisons, cha-

que poisson étant de six pouces cubiques. Les deux *pinets* sont une quarte ou quarteau, que l'on nomme en plusieurs endroits *pot*; mais il faut entrer dans des détails plus intéressans, car il importe de constater la quantité juste de liquide qu'une *pinte* doit contenir, parce que c'est de là qu'on doit partir pour fixer toutes les autres mesures.

La *pinte* jusqu'à-présent a été regardée de deux manières, ou comme *pinte rase*, ou comme *pinte comble*: de-là vient que M. Mariotte, dans son *traité des mouvemens des eaux*, distingue deux sortes de *pinets*, dont l'une qu'il dit ne remplir la *pinte* de Paris qu'à fleur de ses bords, pèse deux livres moins sept gros d'eau, & qui étant remplie à surpasse les bords sans répandre, pèse deux livres d'eau.

Pour constater la juste mesure de la *pinte* & celle de ses parties, comme la chopine, le demi-septier, &c. il faut en rapporter la capacité à celle d'une mesure fixe. M. d'Ons-en-Bray, dans les *mém. de l'acad. anth.* 1739, propose le pié cube rase pour cette mesure fixe, comme la plus convenable; or le pié cube contient 36 *pinets* de celles qui ne sont remplies que jusqu'au bord, ou qui pèsent environ deux livres moins sept gros; car si l'on vouloit se servir de la *pinte* qui pèse environ deux livres, ou qui surpasse les bords, le pié cube n'en contiendrait que 35. Voici les avantages particuliers qui se trouvent dans chacune de ces deux *pinets*.

La *pinte comble* pesant à-peu-près deux livres d'eau ou de 35 au pié cube, est très-commode pour la mesure du ponce d'eau, parce qu'on prend communément avec M. Mariotte pour un ponce d'eau, l'eau qui coulant continuellement par une ouverture circulaire d'un ponce de diamètre, donne par minute 14 *pinets* de celles de 35 au pié cube, ou qui pèsent à-peu-près deux livres. Cette façon de compter & de régler le ponce d'eau, seroit très-commode pour les distributions des eaux de la ville, car à ce compte un ponce d'eau donne trois muids par heure, & 72 muids en 24 heures.

Les avantages de la *pinte* de 36 au pié cube, ou de la *pinte* qui pèse deux livres moins sept gros, sont en premier lieu que la capacité ou solidité de cette *pinte* est de 48 pouces cubes justes, ce qui est une partie aliquote du pié cube; au lieu que la *pinte* de 35 au pié cube, ou qui pèse à-peu-près deux livres, sa capacité ou solidité est de 49 pouces  $\frac{1}{4}$  de ponce.

Mais en second lieu un avantage très-important de la *pinte* de 36 au pié, & qui peut seul faire décider en sa faveur, est que le muid contenant 8 piés cubes, on a dans le muid 288 de ces *pinets*: ce qui s'accorde avec l'usage ordinaire, qui est de compter 280 *pinets* claires au muid, & 8 *pinets* de lie; au lieu que si on prenoit la *pinte* de 35 au pié cube, il n'y auroit au muid que 272 de claires, & 8 *pinets* pour la lie.

Il semble par toutes ces raisons qu'il convient de prendre pour mesure fixe le pié cube ras, qui contient 36 *pinets* rases, ou qui, suivant M. Mariotte, pèse environ deux livres moins sept gros.

Les mesures de Paris, tant celles qui servent de matrices pour le septier; la *pinte*, la chopine, &c. que celles qui servent journellement à étalonner celles des marchands, ne se rapportent point juste l'une à l'autre, non plus qu'entr'elles, c'est-à-dire que le septier ne contient point exactement 8 *pinets*, la *pinte* deux chopines, &c. En voici la principale cause.

Les diamètres des orifices ne sont point uniformes, c'est-à-dire deux mesures de *pinte*, par exemple, dont la forme est différente, n'ont pas chez les marchands des ouvertures égales; & si elles ne sont pas remplies à ras, quoiqu'à pareille hauteur, il se trouve moins de liqueur dans la mesure dont l'ouverture est la plus grande.



Il paroît qu'on peut aisément remédier à ce défaut, en construisant la ville la forme de chaque différente mesure, à laquelle tous Potiers d'étain seroient à l'avenir obligés de se conformer, leur laissant cependant un toms pour débiter les mesures qu'ils ont de faites; ainsi qu'on en agit à l'égard des bouteilles.

2°. La nécessité où l'on est de remplir les mesures jusqu'aux bords, fait qu'il s'en répand toujours dans le transport & dans le comptoir des Cabaretiers.

L'on peut éviter ces inconvénients, en réglant une hauteur plus grande qu'il ne faut : par exemple, pour la pinte, on peut lui donner en hauteur un pouce d'abord au-dessus de son solide de 48 pouces cubes, & ainsi à proportion pour les autres mesures; & pour constater jusqu'à quelle hauteur chaque mesure doit être remplie, on pourroit former en dedans des briches des mesures, un rebord qui termine exactement jusqu'où doit monter la liqueur.

Les cubes des diamètres ne sont pas proportionnels aux capacités des mesures, ainsi qu'ils devroient l'être.

Ces irrégularités causent des erreurs quand on se sert des unes & des autres pour mesure.

On y remédiera sans peine, en faisant les diamètres des orifices tels que leurs cubes soient, comme nous avons dit, proportionnels à leur capacité ou contenu des mesures.

Pour déterminer quels diamètres on peut donner aux ouvertures proportionnelles des mesures, il faut observer que plus ces ouvertures seront petites, & plus les mesures seront exactes; mais d'un autre côté l'usage de ces mesures chez les marchands, demande pour les nettoyer aisément, qu'on ne les fasse point trop petites; ce n'est qu'aux mesures fiducielles de la ville qu'on peut faire les orifices si petits qu'on voudra. On pourroit donner à l'orifice de la pinte des marchands 40 lignes de diamètre, ce qui déterminerait les diamètres proportionnels de la chopine, du demi-septier, & des autres mesures, que l'on trouvera facilement en se servant de la ligne des solides du compas de proportion.

Table des diamètres & des hauteurs des mesures.

Noms des mesures.	Diamètres.		Hauteurs.	
	pouces.	lignes.	pouces.	lignes.
Septier.....	6	8	10	11
Pinte.....	3	4	5	5
Chopine.....	2	7	4	4
Demi-septier.....	2	1	3	5
Poission.....	1	8	2	8
Demi-poission...	1	3	2	2
Roquille.....	1	0	1	8

Je pourrois ajouter, d'après M. d'Ons-en-Bray, une seconde table du diamètre des mesures pour la dépouille des moules; mais je crains même d'en avoir trop dit. Qu'importe que notre pinte ne soit exacte ni en elle-même, ni vis-à-vis des autres mesures? on ne jugera peut-être jamais à-propos de corriger des défauts ou des inconvénients dont le public même qui achète tous les jours à pinte & à chopine toutes sortes de liqueurs, n'a pas la moindre connoissance. (D. J.)

PINTE, en terme de Marchand de modes, est une espèce de gland en cannetille, fincé à l'hanetton, & plus court & plus large que les glands des garnitures. Voyez GLAND & GARNITURE, dont on enjolive le nouet d'épée. Voyez NOUET D'ÉPÉE.

PINTIA, (Géog. anc.) ville de Sicile. Elle étoit; selon Ptolémée, l. III. c. iv. sur la côte méridionale, entre l'embouchure du fleuve Nazara, & celle du fleuve Sosius. Il y avoit un temple dédié à Pollux,

selon Claudius Aretius, qui dit que le nom moderne est Pollux. Leander appelle son territoire terra de Pollux. & ajoute qu'on y trouve quantité d'anciens momens; 2°. Pinda est encore le nom de deux villes situées dans l'Espagne tarragonnoise, selon Ptolémée, l. II. c. vj. (D. J.)

PINULES, f. f. pl. (Géom.) On appelle ainsi deux petites pièces de cuivre, assez minces & à peu-près carrées, élevées perpendiculairement aux deux extrémités de l'alidade d'un demi-cercle, d'un graphometre, d'une équerre d'arpenteur, ou de tout autre instrument semblable, dont chacune est percée, dans le milieu, d'une fente qui regne de haut en bas. Quand on prend des distances; que l'on mesure des angles sur le terrain, ou que l'on fait toute autre observation; c'est par ces fentes, qui sont dans un même plan avec la ligne qu'on appelle ligne de foi, & qui est tracée sur l'alidade (voyez ALIDADE), que passent les rayons visuels qui viennent des objets à l'œil. On voit donc que les pinules servent à mettre l'alidade dans la direction de l'objet qu'on se propose d'observer, & que les fentes servent à en faire discerner quelques parties d'une manière bien déterminée; c'est pourquoi ces fentes avant un peu de largeur, pour laisser voir plus facilement les objets, portent un cheveu qui en occupe le milieu depuis le haut jusqu'en bas : ce cheveu couvrant une petite partie de l'objet, la détermine plus précisément; & quand on veut avoir encore quelque chose de plus exact, on tend un autre cheveu dans une seconde fente qui coupe horizontalement la première; alors l'intersection des deux cheveux détermine sur l'objet le point que cette intersection couvre.

Remarque qu'au lieu d'un cheveu, d'un fil de soie très-délié, &c. que nous supposons ici, les faiseurs d'instrumens de Mathématiques laissent entre les fentes un filet de la même matière que les pinules; quand il s'agit d'instrumens où il n'est pas besoin d'une exactitude bien rigoureuse, tel que le bâton ou l'équerre d'arpenteur, &c.

On met quelquefois des verres aux fentes de ces pinules, & en ce cas elles sont l'office de télescopes.

MM. Flamsteed & Hook condamnent absolument l'usage des pinules sans verre dans les observations astronomiques. Selon Flamsteed, les erreurs dans lesquelles Tycho Brahe est tombé, par rapport aux latitudes des étoiles, ne doivent être attribuées qu'aux pinules de cette espèce. Voyez TÉLESCOPE.

Ce que nous venons de dire de la pinule suffit pour en avoir une juste idée; mais il ne sera pas inutile d'ajouter quelques particularités sur l'invention, l'usage & l'abandon de cette petite fente de laiton, ou ce petit rectangle que nous avons décrit plus haut, & qui, au lieu de porter le nom de pinule, s'appelloit autrefois visière. Une alidade est, comme nous l'avons dit, ordinairement garnie de deux pinules à ses extrémités, de sorte qu'en regardant un objet à-travers de ces deux pinules, on la tient parfaitement dans la direction du rayon visuel.

Autrefois tous les instrumens de Mathématiques & d'Astronomie, qui servent à prendre des angles ou des hauteurs, étoient garnis de pinules. Mais 50 ans ou environ après la découverte du télescope, quelques savans ayant pensé à le substituer aux pinules, la chose réussit si bien que depuis ce tems-là on n'en a fait aucun usage, & qu'on leur a substitué par-tout le télescope; si ce n'est dans le graphometre, & dans quelques autres instrumens de cette espèce.

C'est aux environs de l'année 1660 qu'on commença à faire ce changement aux instrumens. Il y eut à ce sujet de grandes contestations entre le docteur Hook & le fameux Hévelius. Le premier sachant toutes les peines que se donnoit Hévelius, & les grandes dépenses qu'il faisoit pour avoir des instrumens plus

parfaits que ceux de ses prédécesseurs en Astronomie, & particulièrement Tycho-Brahé, l'engagea fortement à faire usage de cette découverte, & à employer le télescope au lieu des *pinules*. Les principales raisons sur lesquelles il se fonde, étoient 1°. que l'œil ne pouvant distinguer un objet dont les rayons visuels forment un angle au-dessous d'une demi-minute, il étoit impossible avec des *pinules* de faire aucune observation qu'on pût affirmer exempte au moins de cette erreur; 2°. que par le secours du télescope, l'œil étant capable de distinguer jusqu'aux plus petites parties d'un objet, & même jusqu'aux secondes, les observations faites avec cet instrument seroient de beaucoup plus exactes que celles que l'on pourroit faire avec les *pinules*; & enfin que toutes les parties d'un instrument, devant également concourir à la justesse des observations, il étoit inutile de prendre une peine infinie pour diminuer ou corriger les erreurs de telle ou telle partie, comme par exemple de la division du limbe, tandis que d'autres parties donneroient lieu à des erreurs beaucoup plus considérables. Il est bon même de faire attention que cette remarque du docteur Hook est très-judicieuse, & qu'il faut bien prendre garde dans la construction d'un instrument, que toutes ses parties concourent également à sa perfection. Nonobstant la force de ces raisons, Hévelius persista toujours dans l'usage des *pinules*, prétendant que les verres des télescopes étoient sujets à se casser de même que les fils placés à leur foyer, & qu'enfin on étoit obligé de vérifier l'instrument; vérification qui devoit nécessairement, selon lui, emporter un tems considérable.

Flamsteed étoit aussi du sentiment du docteur Hook; car il attribuoit entièrement à l'usage des *pinules* les erreurs de Tycho-Brahé sur la grandeur des planètes, & il pensoit que la même cause feroit tomber Hévelius dans une erreur pareille.

Tel étoit le sentiment des plus habiles astronomes de ce tems-là; car ils abandonnerent les *pinules* pour faire usage du télescope. M. Picard fut un des premiers qui l'employa avec succès, ayant adapté un télescope, en place de *pinules*, au quart de cercle, dont il se servit pour la fameuse mesure de la terre: depuis ce tems-là, on a absolument abandonné l'usage des *pinules*, comme nous l'avons dit plus haut.

(T)  
**PIOCHE**, f. f. *outil d'ouvriers*, outil de fer avec un long manche de bois qui sert aux Terrassiers, Carriers & Maçons, pour remuer la terre, tirer des pierres, sapper, démolir, &c. Il y en a de plusieurs sortes: les unes dont le fer a deux côtés, comme un marteau, & un œil au milieu pour l'emmancher; chaque extrémité de cette *pioche* est pointue. D'autres sortes de *pioches* s'emmanchent par le bout du fer: toutes deux sont un peu courbes; mais l'une est pointue comme le pic, & l'autre qu'on nomme *feuille de sauge*, a le bout large & tranchant. (D. J.)

**PIOCHES**, (Luth.) ce sont de petits crochets de fer (fig. 17. Pl. d'Orgue), qui traversent la barre de derrière du chaffis, & les queues des touches. Voyez CLAVIER.

**PIOCHET**, (Ornitholog.) voyez GRIMPÉREAU. Le *piochet*, ou le petit grimpeur, est un oiseau connu d'Aristote; car je ne doute guère que ce ne soit celui qu'il appelle *πεπιδος*, & qu'il décrit élégamment en ces termes: *avicula exigua, nomine certhios, cui mores audaces, domicilium apud arbores, visus excoctis, ingenium sagax in viis officiis, vox clara; lib. IX. cap. xvij.* Le nom de petit grimpeur, & en anglais celui de *creeper*, lui conviennent à merveille; car il grimpe sans cesse sur les arbres, & ne se repose que quand il dort.

Linnaeus en fait un genre distinct des pics, parce qu'il n'a pas deux doigts derrière comme les pics,

mais un seul. C'est un oiseau de la grosseur d'un pigeon; son bec est crochu, & un peu pointu; sa langue n'est pas plus longue que son bec, ce qui le distingue encore de la classe des pics verts, mais elle se termine comme dans ceux-ci en une pointe osseuse; sa gorge, sa poitrine & son ventre sont blanchâtres; son dos & son croupion sont de couleur fauve, bigarrée d'un peu de blanc, de même que la tête. Il a de chaque côté une petite tache sur l'œil; les grandes plumes des ailes, sont les unes brunes par-dessus, & les autres liserées de blanc; les petites plumes de l'aile sont noirâtres; sa queue est droite, roide, composée de plumes de couleur tannées; ses jambes, & les doigts de ses pieds, tirent sur le jaune; les ongles sont noirs & crochus.

Il demeure toute l'année dans un même canton, comme les mélanges; il fait son nid dans des creux d'arbres, le long desquels il se plaît à monter & descendre, en en piquant l'écorce avec son bec. Il vit d'insectes & de vermineux qu'il rencontre sur sa route; il pond jusqu'à dix-huit ou vingt œufs.

Le bec de ces sortes d'oiseaux femelle destiné à creuser le bois, car ils l'ont arrondi, dur, aigu, & semblable à celui de tous les oiseaux qui grimpent; ils ont ainsi qu'eux, suivant la remarque de Willughby, 1°. des cuisses fortes & musculeuses; 2°. des jambes courtes & robustes; 3°. des ongles favorables pour se cramponner; 4°. les doigts ferrés ensemble, afin de se tenir fermement à l'arbre sur lequel ils montent & descendent; 5°. enfin, une queue roide & dure, un peu courbée en en-bas, pour se soutenir sur cette queue en grimpant. (D. J.)

**PIOCHON**, f. m. *outil de Charpentier*, espèce de beisaigu qui n'a que quinze pouces de long; elle sert aux Charpentiers pour frapper de grandes mortaises. (D. J.)

**PIOMBINO**, (Géog. mod.) petite ville d'Italie, sur la côte de l'océan, capitale d'une petite contrée de même nom, qui est entre le Siennois & le Pisan. Ses princes particuliers sont sous la protection du roi de Naples, lequel a droit de mettre garnison dans la forteresse de *Piombino*. On croit que c'est la *Populonia* des anciens, c'est-à-dire, la petite *Populonia*; car la grande étoit à 3 milles à Porto-Barato. Cette ville est sur la mer à 6 lieues sud-est de Livourne, 24 sud-ouest de Florence, & 16 sud-ouest de Sienne. Long. 28. 16. latit. 42. 56. (D. J.)

**PION**, voyez BOUVREUIL.

**PION**, f. m. (*Jeu des échecs*.) pièce du jeu des échecs, qui prend son nom de la pièce devant laquelle elle est. Ainsi on dit le *pion* du roi, le *pion* de la reine, le *pion* du fou. On ne passe point *pion*, c'est-à-dire, qu'un *pion* qui n'a point encore marché, & qui par cette raison est en droit de faire deux pas, si au premier pas il se trouve en prise par un des *pions* de l'adversaire, pourroit être pris.

La Bruyère a employé ce mot fort heureusement dans sa *peinture de la vie de la cour*. « Souvent, dit-il, avec des *pions* qu'on ménage bien, on va à dame, » & l'on gagne la partie: le plus habile l'emporte, » ou le plus heureux. (D. J.)

**PIONIE**, (Géog. anc.) ville de la Mysie asiatique, sur le fleuve Caïcus, selon Plin. l. V. c. xxx. & Pausanias, l. IX. c. xvij. Strabon, l. XIII. p. 610. nomme cette ville *Pionia*, & la place au voisinage de l'Etolie. (D. J.)

**PIONNIER**, f. m. (*Art milit.*) celui qui est employé à l'armée pour aplanir les chemins, en faciliter le passage à l'artillerie, creuser des lignes & des tranchées, & faire tous les autres travaux de cette espèce où il s'agit de remuer des terres. Il y a des officiers généraux qui veulent avoir un nombre prodigieux de *pionniers* pour faire la clôture d'un camp, les tranchées d'un siège, l'accommodement des chemins.



mins, en un mot, pour ôter toutes fonctions aux soldats de travailler à la terre, parce que, disent-ils, ceux d'aujourd'hui ne peuvent être assujettis à de tels travaux, comme les anciens Romains. Ils ajoutent encore, pour soutenir leur opinion, que le soldat, quand il arrive au quartier, est assez harassé, sans l'employer de nouveau à remuer la terre. Il est à craindre qu'en portant trop loin ce système, on ne vienne à gâter les soldats, en les épargnant trop & mal-à-propos. Il faut leur procurer des vêtements, avoir grand soin d'eux dans les maladies, & lorsqu'ils sont blessés; mais il faut les endurcir à la peine, & que leurs généraux leur servent d'exemple; car si vous voulez réduire les soldats à la disette, tandis que vous regorgerez d'abondance, & à travailler, tandis que vous demeurerez dans l'oisiveté, certainement ils murmureront avec raison. Nous ne nions pas cependant qu'on ne doive avoir des *pionniers* pour accommoder les chemins, & faire passer l'artillerie; mais cent *pionniers* suffisent à un grand équipage. Quant à la clôture du camp, le soldat est obligé de la faire, parce que ce travail lui donne letemps de se reposer & de dormir en sûreté. D'ailleurs c'est un ouvrage de trois ou quatre heures; pour cet effet, toute l'armée doit y travailler, ou au moins la moitié, quand l'ennemi est proche. S'il falloit ne donner cette besogne qu'à des *pionniers*, il en faudroit dans une armée autant que de soldats: ce qui seroit le vrai moyen d'affaiblir tout un pays, & d'augmenter l'embarras qu'on ne sauroit trop diminuer. Quant aux tranchées, les *pionniers* n'y réussissent guère bien, & lorsque de danger croît, les plus vaillants soldats n'y sont pas de trop; encore faut-il les animer à ce travail par un gain assuré, des promesses & des récompenses; car nul argent n'est si bien employé que celui-là. (D. J.)

PIOTE, f. m. (Archit. navale.) on écrit aussi *piotte*; espèce de petit bâtiment qui approche de la gondole, fort en usage à Venise; quand le Doge fait la cérémonie d'épouser la mer, le vaisseau qu'il monte, est environné & escorté des gondoles dorées des ambassadeurs, d'une infinité de *piotes*, & d'autres gondoles, &c.

PIPA, PIPAL, f. m. (Hist. nat.) Pl. XV, fig. 3, crapaud d'Amérique. Le mâle ressemble assez par la forme du corps, au bufon ou crapaud de terre de ces pays-ci; mais la femelle a une conformation très-différente; elle est beaucoup plus grosse que le mâle. La tête du *pipa* est petite, & la partie antérieure se termine en pointe à-peu-près comme le museau d'une taupe; l'ouverture de la bouche est très-grande, & les yeux sont fort petits; il y a de chaque côté, à l'extrémité postérieure de la tête, un petit appendice formé par un prolongement de la peau: le dos forme une élévation très-apparente à sa partie antérieure; il est très-large & couvert presque en entier de petits corps ronds de la grosseur d'un gros pois, & enfoncés fort avant dans la peau; ces corps ronds sont autant d'œufs couverts de leur coque, & posés fort près les uns des autres, presque à égale distance; l'espace de croûte membraneuse qui les recouvre, est d'un roux jaunâtre & luisant. On voit sur les intervalles qui se trouvent entre les œufs & sur les autres parties de la face supérieure du corps, un grand nombre de très-petits tubercules ronds, semblables à des perles. Lorsqu'on enlève la membrane extérieure qui recouvre les œufs, ils paroissent à découvert, & on distingue les petits crapauds. Les jambes de devant du *pipa* sont menues & terminées par quatre doigts longs qui ont de petites ongles; les jambes de derrière sont beaucoup plus grosses, & ont chacune cinq doigts tous unis les uns aux autres par une membrane, comme dans les canards: le dessous du ventre a une couleur cendrée jaunâtre. La femelle

est d'une couleur jaunâtre, à-peu-près semblable à celle des crapauds de ces pays-ci. On trouve le *pipa* en Amérique; les naturels du pays donnent le nom de *pipa* à la femelle, & celui de *pipal* au mâle: les negres mangent les cuisses de l'un & de l'autre, quoiqu'ils passent tous les deux pour être très-venimeux. M. Merian, *Metamorp. des inf. de Surinam*, dit, de même que Seba, que c'est la femelle qui porte ses petits sur son dos. La figure ci-dessus citée représente un *pipa* portant ses petits sur le dos dont les uns ne font que d'éclore, & les autres sont un peu plus grands. Seba, *thèse I. Voyez CRAPAUD.*

PIPE, f. f. (Futaille.) c'est une des neuf espèces de futailles ou vaisseaux réguliers, propres à mettre du vin & d'autres liqueurs.

En Bretagne la *pipe* est une mesure des choses sèches, particulièrement pour les grains, les légumes & autres semblables denrées; la *pipe* entendue de cette sorte, contient dix charges, chaque charge composée de quatre boisseaux: ce qui fait quarante boisseaux par *pipe*; elle doit peser six cent livres, lorsqu'elle est pleine de blé. (D. J.)

PIPE, f. f. (Poterie.) long tuyau défilé fait ordinairement de terre cuite très-fine, qui sert à fumer le tabac. A l'un des bouts du tuyau qui est recourbé, est une façon de petit vase que l'on appelle le fourneau, ou la tête de la *pipe*, dans lequel on met le tabac pour l'allumer & le fumer: ce qui se fait avec la bouche, en aspirant la fumée par le bout du tuyau opposé à celui du fourneau.

Il se fabrique des *pipes* de diverses façons, de courtes, de longues, de façonnées, d'unies, de blanches sans être vernissées, de différentes couleurs; on les tire ordinairement d'Hollande.

Les Turcs se servent pour *pipes* (qui sont de deux ou trois piés de longueur, plus ou moins), de roseau ou de bois troué comme des chalumeaux, au bout desquels ils attachent une espèce de noix de terre cuite qui sert de fourneau, & qu'ils détachent après avoir fumé; les tuyaux de leurs *pipes* s'emboîtent & se démontent pour être portées commodément dans un étui.

PIPEAU, f. m. terme d'Oïssier, bâton moins gros que le petit doigt, long de trois pouces, fendu par le bout pour y mettre une feuille de laurier, & contre-faire le cri ou pipi de plusieurs oiseaux.

PIPEE, f. m. (Chasse aux oiseaux.) cette chasse aux oiseaux se fait en automne, dès la pointe du jour, ou demi-heure avant le coucher du soleil. On coupe le jeune bois des branches d'un arbre; on fait des entailles sur ces branches pour mettre des gluaux; ensuite trente ou quarante pas autour de cet arbre, on coupe le bois taillis; on fait une loge sous l'arbre où sont tendus les gluaux; on s'y cache, & on y contre-fait le cri de la femelle du hibou avec une certaine herbe qu'on tient entre les deux pouces, & qu'on applique entre les deux levres, en poussant son vent, & en les poussant l'une contre l'autre. Les oiseaux qui entendent ce cri qui contre-fait celui de la femelle du hibou, s'amusent autour de l'arbre où l'on est caché, & se viennent le plus souvent percher sur l'arbre où sont tendus les gluaux; ils s'engluent les ailes, ils tombent à terre, & on les prend. *Ruyes innocentes*, liv. II. ch. xvii 18 & 19.

PIPELIEN, f. f. (Ornithol.) c'est ainsi que Frezier nomme un oiseau du Chili dans l'Amérique méridionale; il dit que les *pipéliens* ont les piés faits comme l'autruche, & qu'elles ressemblent en quelque chose aux oiseaux de mer, qu'on appelle *mauves*, lesquels ont le bec rouge, droit, long, étroit en largeur, & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux.

PIPELY, (Géog. mod.) petite ville des Indes, non murée, au royaume de Bengale, dans une plaine,

sur la rivière de *Pipely*, à quatre lieues au-dessus de son embouchure. *Long.* 106. 20. *lat.* 21. 40.

PIPER, v. neut. *terme d'Oislier*, c'est contrefaire le cri de la chouette, pour attirer les oiseaux qui la haïssent, & les engager à se venir percher sur un arbre où l'on a tendu des gluaux.

PIPERAPIUM, (*Bot. anc.*) nom d'une plante dont il n'est parlé que dans Apulée, & c'est un nom qu'il a tiré de sa faveur brûlante sur la langue; cette plante, ajoute-t-il, étoit si odieuse aux abeilles, qu'un de ses plus petits rameaux pendu sur leur ruche, les obligeoit toutes d'en sortir aussitôt. Comme cet étrange récit ne se trouve que dans ce seul Apulée, on ne peut y ajouter la moindre foi. Mais voici peut-être l'origine de son propos. Dioscoride a dit que la racine *acorus* étoit celle d'une plante entièrement ressemblante au *papyrus* du Nil, & en conséquence il nomme cette plante *papyraceum*, mot qui se trouve écrit dans quelques manuscrits *pipiracium*. Apulée aura changé & corrigé *peperachion* en *pipera-pium*; il a dû ensuite donner à son *pipera-pium* une faveur brûlante, & a enfin imaginé que les abeilles devoient redouter une semblable plante, & abandonner leurs ruches en la sentant. (*D.J.*)

PIPERNO ou PIPERINO, (*Hist. nat.*) nom que les Italiens donnent à une pierre que quelque auteurs regardent comme un grès; cette pierre est grise & entremêlée de veines & de taches d'une couleur plus obscure, qui sont plus compactes & plus dures que le reste de la pierre; elles sont feu avec l'acier, le reste de la pierre est assez tendre & spongieux. M. de la Condamine regarde cette pierre comme une vraie lave produite par des volcans. Voyez LAVE.

PIPERNO ou PRIVERNO-NOVELLO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie dans la campagne de Rome, à 7 milles de Terracine; son évêché, à cause de sa pauvreté, a été réuni à celui de cette dernière ville. *Piperno* est voisine des ruines de l'ancien *Priverum*. *Long.* 30. 46. *latit.* 41. 21. &c.

PIPES TERRES A, (*Hist. nat.*) nom générique que l'on donne aux terres argilleuses blanches, qui ont la propriété de se durcir dans le feu. Ce nom lui vient de ce qu'on s'en sert pour faire des pipes à fumer du tabac.

PIPI, (*Hist. nat.*) oiseau qui est fort commun en Abyssinie & en Ethiopie. Son nom lui vient du bruit qu'il fait qui ressemble aux deux syllabes *pipi*. Il est d'une grande utilité aux chasseurs du pays; cet oiseau leur fait découvrir le gibier; on assure qu'il ne cesse de les importuner de son cri jusqu'à ce qu'ils le suivent à l'endroit où le gibier est caché: ce qu'il fait dans l'espérance d'en avoir sa part & d'en boire le sang; cependant il seroit imprudent de suivre les indications de cet oiseau sans être bien armé, vu qu'il conduit souvent les chasseurs vers l'endroit où est quelque gros serpent, ou quelque autre animal dangereux.

PIPOT, f. m. (*Comm.*) on nomme ainsi à Bordeaux certaines futailles ou barrils dans lesquels on met les miels; c'est ce qu'on nomme ailleurs un *terson*. Le tonneau de miel est composé de quatre barriques ou de six pipots. Voyez BARRIQUE. *Diction. de commerce.*

PIPRIS, f. m. (*Marine.*) c'est une espèce de pirogue, dont se servent les negres du Cap-vert & de Guinée.

PIQUANT, adj. (*Gram.*) qui a une pointe aiguë, comme l'épine, l'épingle, le poinçon.

Il se dit aussi des choses qui affectent le goût, comme le sel, le vinaigre, le suc des fruits non mûrs, le vin nouveau de Champagne. An figuré, une femme est piquante, lorsqu'elle attire une attention vive de la part de ceux qui la regardent, par sa fraîcheur, sa légèreté, l'éclat de son teint, la vivacité de ses yeux, la jeunesse.

Un mot est piquant, lorsqu'il nous reproche d'une manière forte quelque défaut ou réel ou de préjugé. On diroit peu de ces mots, si l'on n'oublioit qu'il n'y en a aucun qui ne pût nous être rendu.

PIQUANT, f. m. (*Botan.*) ce mot se dit des pointes, ou grosses épines qui viennent au tronc, aux tiges, aux feuilles de certains arbrisseaux & de certaines plantes, à l'opacatia, par exemple, aux charbons, aux feuilles de houx, &c.

PIQUE, f. f. (*Art milit.*) arme offensive qui est composée d'une hampe ou d'un manche de bois long de douze ou quatorze piés, ferré par un bout d'un fer plat & pointu, que l'on appelle lance.

Celles qu'on voit dans les monumens faits du tems des empereurs romains sont d'environ fix piés & demi de longueur en y comprenant le fer. Celles des Macédoniens étoient infiniment plus longues, puisqu'ils tous les auteurs s'accordent à leur donner quatorze coudées, c'est-à-dire vingt-un piés de longueur. On conçoit difficilement comment ils pouvoient manier avec dextérité & avantage une arme de cette portée.

On dit que ce nom vient de *pie*, oiseau dont le bec est si pointu qu'il perce les arbres ou le bois comme une tarière. Ducange le dérive de *pice*, qu'on a dit dans la basse latinité, & que l'urne croit avoir été dit *quasi spica*, à cause qu'il ressemble à une espèce d'épi de blé. Octavio Ferrari le dérive de *spicula*. Fauchet dit que la pique a donné le nom aux Picards & à la Picardie, qu'il prétend être moderne & être venu de ce que les Picards ont renouvelé l'usage de la pique, dont le nom est dérivé de piquer, selon cet auteur.

La pique a été long-tems en usage dans l'infanterie pour soutenir l'effort ou l'attaque de la cavalerie: mais à présent on l'a supprimée, & on y a substitué la bayonnette que l'on met ou que l'on visse au bout de la carabine ou du mousquet. Voyez BAYONNETTE.

Cependant la pique est encore l'arme des officiers d'infanterie. Ils combattent la pique en main, ils l'ont avec la pique, &c. Plin dit que les Lacédémoniens ont été les inventeurs de la pique. La phalange macédonienne étoit un bataillon de piquiers. Voyez PHALANGE.

Ce n'est que sous Louis XI. que l'infanterie française commença à être armée de piques, hallebardes, pertuisanes & autres armes de longueur; on entre-mêla ensuite des fusiliers dans les bataillons, & ce n'est qu'au commencement du règne de Louis XIV. que l'infanterie a quitté absolument l'usage de la pique pour les armes à feu.

PIQUE, (*Commerce.*) on dit traiter à la pique avec les sauvages, pour dire faire commerce avec ces nations en se tenant sur les gardes, & pour ainsi parler, la pique à la main. On traite particulièrement de la sorte avec quelques sauvages voisins du Canada & avec quelques negres des côtes d'Afrique sur la bonne foi & la modération apparente desquels il y a peu à compter.

Traiter à la pique s'entend aussi du commerce de contrebande que font les Anglois & les Hollandois dans plusieurs endroits de l'Amérique espagnole voisins des colonies, que ces deux nations ont dans les îles Antilles. Peut-être faudroit-il dire traiter à *pie*, c'est-à-dire le vaisseau sur les ancras, parce que ce commerce qui est défendu sur peine de la vie, ne se fait que dans les rades où les vaisseaux restent à l'ancre, & attendent les marchands espagnols qui quelquefois en cachent, mais le plus souvent d'intelligence avec les gouverneurs & officiers du roi d'Espagne, viennent échanger leur or, leurs piastras, leur cochenille & autres riches productions du pays contre des marchandises d'Europe.

Ceux qui veulent qu'on dise en cette occasion *trai-*



ter à la pique, entendent que c'est traiter à la longueur de la pique à cause d'une certaine distance à laquelle les étrangers sont obligés de se tenir pour faire ce commerce, ne leur étant jamais permis d'entrer dans les ports, & n'étant même soufferts dans les rades que par une espèce de collusion; car il y a des armadilles ou vaisseaux de guerre qui veillent ou doivent veiller sans cesse, pour empêcher ce négoce visiblement préjudiciable à celui que les Espagnols d'Europe font en Amérique par leur flotte & leurs galions. *Dict. de commerce.*

PIQUE, f. m. *terme de Cartier*, gros point noir qu'on met sur les cartes à jouer, & qui a été appelé pique, parce qu'il a quelque ressemblance avec le fer d'une pique; ainsi on dit jouer de pique, tourner de pique, &c.

PIQUE DE MONTVALIER, (*Géog. mod.*) ou la pique en un seul mot; c'est la plus haute montagne des Pyrénées, & qui paroît s'élever en forme de pique d'où lui vient son nom. On la voit de 15 lieues sur les confins du diocèse de Couferans. *Longit.* 17<sup>d</sup>. 12'. 53". *latit.* 42<sup>d</sup>. 50'. 45". (*D. J.*)

PIQUÉ se dit d'un fruit tel que le gland ou la châtaigne qui ayant séjourné sur la terre sont piqués des vers, ce qui les rend inféconds.

On dit aussi qu'un fruit est piqué, sur-tout les abricots, les prunes & les poires, quand les vers y ont fait des ouvertures pour y pénétrer.

PIQUÉ, adj. *en Musique*, ce mot indique des sons secs & bien détachés, & s'applique particulièrement aux instrumens à archet. (*S*)

PIQUÉ, le poil piqué, *voyez* POIL.

PIQUÉ, *en terme de Brodeuse*, c'est un point l'un devant l'autre sans mesure, ni compte des fils, il se répète à côté l'un de l'autre jusqu'à ce que la feuille ou telle autre partie soit remplie. Il faut pour faire un beau piqué que les points soient drus & égaux en hauteur.

PIQUECHASSE, f. m. *terme d'Artificier*, c'est un poinçon aigu & menu, qui sert à percer les chasses ou sacs à poudre, pour ouvrir des communications aux feux qu'elles doivent donner aux artifices qu'elles font partir.

PIQUER, v. a. (*Manufacture.*) ce terme est d'un assez grand usage dans les manufactures & les communautés des arts & métiers.

Les tapissiers *piquent* des matelats, des couvertures ou courtpointes, des chantournés & des dedans & doublures de lits. Ils piquent aussi des matelats d'espace en espace avec une longue aiguille de fer, de la ficelle & des flocons de coton, pour les dresser & arrêter la laine entre les toiles; ils piquent d'autres matelats avec de la soie & sur des desseins donnés par les dessinateurs pour leur servir d'ornement.

Les Tailleurs pour femmes *piquent* des corps de jupe & des corsets entre de la baleine pour les affermir.

Les Ceinturiers *piquent* des baudriers & ceinturons avec de la soie, de l'or & de l'argent pour les enrichir, &c.

Les faïseuses de bonnets les *piquent*, en y faisant avec l'aiguille plusieurs petits points carrés en oeil de perdrix ou autrement.

PIQUER, v. a. (*Charp. & Maçon.*) piquer en Charpenterie, c'est marquer un piece de bois, pour la tailler & la façonner. Piquer en Maçonnerie, c'est rustiquer le parement ou les lits d'une pierre, c'est-à-dire que piquer signifie en fait de moilon le *sailler grossièrement*; on emploie le moilon piqué de la forte aux volutes de caves, aux puits & aux murs de clôture. Piquer signifie aussi faire sur les matériaux destinés à la construction extérieure des bâtimens, les *petits points ou creux* nécessaires pour leur servir d'ornement; on pique de cette manière la pierre de taille, *Tome XII.*

le grés & le moilon particulièrement pour l'ordre toscan. (*D. J.*)

PIQUER, *terme de Bourrelier*, &c. qui signifie faire avec du fil blanc une espèce de broderie sur différentes parties de harnois de chevaux de carosse. Ils se servent pour cela d'une aigle plus fine que les autres, qu'ils appellent *aigle à piquer*, & passent dans les trous du fil de Cologne en plusieurs doubles qu'ils frottent de cire.

PIQUER, *en terme de Cordonnier*, c'est faire des rangs de points tout-autour de la première semelle d'un soulier. (*D. J.*)

PIQUER LA BOTTE, (*même métier.*) c'est coudre avec du fil blanc le tour des talons couverts.

PIQUER, *terme de Découpeur*, c'est enlever avec un fer quelque partie d'une étoffe, & y faire une quantité de petites monchetures. On pique de cette manière les satins, les taffetas, les draps & les cuirs, particulièrement ceux qui sont parfumés, & dont on fait quelques ouvrages pour l'usage des dames, tels que sont des corps de jupe & de fouliers. (*D. J.*)

PIQUER, *en terme d'Epinglier*, c'est percer les papiers à distances égales & en plusieurs endroits pour y attacher les épingles; ce qui se fait avec un poinçon qui a autant de pointes, c'est-à-dire vingt-cinq, que l'on veut percer de trous: le papier est ployé en quarrés doubles que l'outil perce à-la-fois. *Voyez les fig. & les Pl. de l'Epinglier*; ce poinçon s'appelle *quarternon*.

PIQUER, v. a. *terme de Manege*, c'est donner de l'éperon au cheval pour le faire aller plus vite, courir ou galoper.

PIQUER DES DEUX, (*Maréchaltrie.*) c'est la même chose qu'appuyer. *Voyez* APPUYER.

PIQUER UN CHEVAL, *en terme de Maréchal*, c'est le blesser avec un clou en le ferrant.

On appelle *felle à piquer* une felle à trousséquin, dans laquelle on est tellement engagé qu'on peut soutenir les secousses que donnent les sauteurs, lorsqu'on les pique avec le poinçon. *Voyez* POINÇON.

PIQUER, *en terme de Pâtissier*, c'est faire de petits trous sur une piece pour lui donner plus belle apparence.

PIQUER, *en terme de Piqueur de tabatiere*, c'est percer avec une aiguille la piece pour la garnir ensuite de clous d'or, d'argent, &c. *Voyez* AIGUILLE & GARNIR.

PIQUER les cartons, (*Relieur.*) c'est faire trois trous en triangle vis-à-vis chaque nerf ou ficelle auxquelles le livre est cousu. On pique avec un poinçon proportionné selon la grosseur des ficelles. On dit *piquer* le carton.

PIQUER la viande, (*Rotisseur.*) ce mot signifie la larder proprement, & la couvrir entièrement de petits lardons ou morceaux de lard, conduits également avec la lardoire.

PIQUER, (*Serrurier.*) c'est tracer les places où doivent être posées les pieces & garnitures d'une ferrure.

PIQUER, n'est autre chose *en terme de Sucrerie*, que de démonceler à coups de pique. *Voyez* PIQUE. Les matieres trop mastiquées dans le bac à sucre. *Voyez* BAC A SUCRE.

PIQUER, (*même Manufacture.*) est une opération par laquelle on fait des trous dans toute l'étendue de la terre & qui en traversent toute l'épaisseur. Plus on fait de ces trous, plus la terre se nettoie aisément.

PIQUER une fusaille, (*Tonnellier.*) se dit de la petite ouverture que le tonnellier, le marchand de vin, ou le cabaretier y font avec le foret, pour essayer & goûter le vin, soit pour le vendre, soit pour le mettre en perce. (*D. J.*)

PIQUET, f. m. *Voyez* PIEU, (*Gramm.*) c'est un bâton pointu par un bout, gros & long à proportion

de la résistance qu'il doit faire, selon l'usage auquel il est destiné.

**PIQUET**, (*Archit. & Jardin.*) on appelle *piquet* en architecture & jardinage, de petits morceaux de bois pointus, qu'on enfonce dans la terre pour tendre des cordeaux, lorsqu'on veut planter un bâtiment ou un jardin. On nomme *taquets*, les *piquets* qu'on enfonce à tête perdue dans la terre, afin qu'on ne les arrache pas, & qu'ils servent de repaires dans le besoin. (*D. J.*)

**PIQUET**, en terme de *Fortification*, c'est un bâton pointu par un bout, que l'on garnit ordinairement, ou que l'on arme de fer: en les alignant sur le terrain, ils servent à en marquer les différentes mesures & les différens angles.

Il y a aussi de grands *piquets* que l'on enfonce en terre pour lier ensemble des fascines ou des fagots, lorsqu'on veut faire quelque ouvrage fort vite. Il y en a de plus petits qui ne servent qu'à joindre les fascines dont on se sert dans les sapes, logemens, & c. comblemens de fossés.

*Piquets* se dit aussi de bâtons ou de pieux que l'on fiche en terre dans un camp, proche les tentes des cavaliers, pour y attacher leurs chevaux; on en met aussi devant les tentes des fantassins, où ils posent leurs moutquets ou leurs piques, qu'ils passent dans un anneau.

Quand un cavalier a commis quelque faute considérable, on le condamne souvent à la peine du *piquet*, qui consiste à avoir une main tirée en haut, autant qu'elle peut être étendue, & de se tenir ainsi sur la pointe d'un *piquet*, appuyé uniquement sur les doigts du pied opposé, de sorte qu'il ne peut se tenir bien, ni se suspendre, ni avoir la commodité de changer de pied.

*Piquet* se dit aussi de ces bâtons, qui ont une coque vers le haut, auxquels on attache les cordages des tentes. Ainsi planter le *piquet*, c'est camper. *Chambers.*

**PIQUET**, on appelle *troupe du piquet* dans l'infanterie, cinquante hommes tirés de toutes les compagnies des régimens de l'armée, avec un capitaine, un lieutenant & un sous-lieutenant à la tête. Le *piquet* de la cavalerie est composé de 20 ou 25 maîtres par escadron. Les soldats & les cavaliers de *piquet* sont toujours prêts, pendant la durée de leur service, qui est de vingt-quatre heures, à prendre les armes au premier commandement. Dans la cavalerie, les chevaux de ceux qui sont de *piquet* sont sellés, la bride toute prête à passer dans la tête du cheval, & les armes du cavalier toutes préparées pour son service.

Toutes les différentes troupes de *piquet* sont ce qu'on appelle le *piquet* à l'armée; il sert à couvrir le camp des entreprises des ennemis, & à avoir des troupes toujours en état de s'opposer à ses attaques. À l'armée il y a chaque jour un brigadier, un colonel, un lieutenant colonel & un major de brigade de *piquet*. Leur service commence les jours de séjour à l'heure que les tambours battent l'assemblée des gardes; & dans les marches lorsqu'on assemble les nouvelles gardes qui doivent marcher avec le campement. Ces officiers se trouvent à la tête des *piquets* toutes les fois qu'on les assemble; ils doivent faire chacun leur ronde pendant la nuit, pour examiner si tous les officiers & soldats de *piquet* sont dans l'état où ils doivent être. Ils rendent compte le lendemain aux officiers généraux de jour, de tout ce qu'ils ont observé dans leur ronde. (*q*)

**PIQUET**, terme de *Boulangier*, petit instrument de fer à trois pointes, dont les boulangers qui font le bûc de mer se servent pour piquer le dessous de leurs galettes, avant que de les mettre au four, afin que la chaleur pénètre plus facilement jusqu'au

centre, & en chasse toute l'humidité. *Savary*. (*D. J.*)

**PIQUET**, (*Mesure de contenance.*) mesure de grains dont on se sert en quelques endroits de Picardie, particulièrement à Amiens; quatre *piquets* font le septier, qui pèse 50 livres, poids de Paris, ce qui fait 12 livres  $\frac{1}{2}$  pour chaque *piquet*; sur ce pied, il faut dix-neuf *piquets*  $\frac{1}{2}$  ou quatre septiers  $\frac{1}{2}$  d'Amiens, pour faire un septier mesure de Paris. (*D. J.*)

**PIQUET**, terme de *Desinateur*, grosse épingle dont se servent les desinateurs, quand ils montrent à un écolier à tracer un plan. (*D. J.*)

**PIQUETS**, f. m. pl. (*Cirerie.*) ce que les blanchisseurs nomment des *piquets* sont de grandes chevilles de plus de dix-huit pouces de longueur, qui sont placées de distance en distance au-tour des tables ou quarrés de l'herberie; ces *piquets* servent à relever les bords des toiles où l'on met blanchir la cire. *Savary*. (*D. J.*)

**PIQUET**, en terme de *Fondeurs de cloches*, est un pieu de fer ou de bois placé au centre du noyau d'une cloche, qui porte la crapaudine du compas de construction. Voyez les figures, Pl. de la fonderie des cloches, & l'article FONTE DES CLOCHES.

**PIQUET**, (*Jardinage.*) le *piquet* ne diffère du saclin qu'en ce qu'il est plus petit, n'ayant que deux pieds de long tout au plus. Il sert également à aligner, à borner & à tracer les différentes pièces qui composent les jardins.

**PIQUET**, (*Jeu.*) c'est un jeu auquel on ne peut jouer que deux, & le jeu ne doit contenir que trente-deux cartes, depuis l'as qui est la première, jusqu'au sept. Toutes les cartes valent les points qu'elles marquent, excepté l'as qui en vaut onze, & les trois figures valent dix points chacune. Quand on est convenu de ce qu'on jouera, on voit à qui mèlera le premier; quand les cartes sont battues & coupées, celui qui donne en distribue douze à son adversaire & à lui, deux à deux, ou trois à trois, selon son caprice, il faut continuer dans tout le cours de la partie par le nombre qu'on a commencé, car il n'est pas permis de changer la donne, à moins qu'on n'en avertisse. Si celui qui donne les cartes en donne treize à son joueur ou à lui, il est libre au premier en carte de se tenir à son jeu ou de refaire; mais s'il s'y tient lorsqu'il a treize cartes, il doit laisser les trois cartes au dernier, & n'en prendre que quatre; & si c'est le dernier qui les a, il en prend toujours trois. Si l'un des joueurs se trouve avoir quatorze cartes, n'importe lequel, il faut refaire le coup. S'il y a une carte retournée dans le talon, le coup sera bon, si la carte tournée n'est pas celle de dessus, ou la première des trois du dernier. Le joueur qui tourne & voit une ou plusieurs cartes du talon de son adversaire, est condamné à jouer telle couleur que son adversaire voudra, s'il est premier à jouer. La première chose qu'il faut examiner dans son jeu, c'est si l'on a cartes blanches; si on les avoit, l'on compteroit dix même avant le point; ces dix qu'on compte pour les cartes blanches servent à faire le pic & repic, & à les parer. Il faut pour compter son point, les tierces, &c. les avoir étalées sur le tapis, sans cela l'adversaire compteroit son jeu, encore qu'il valût moins que le vôtre. Un quatorze fait passer plusieurs cartes qu'on a par trois, encore que l'autre joueur ait trois cartes plus fortes: le quatorze plus fort passe devant un moindre, & l'annule. Le principal but des joueurs est de gagner les cartes pour gagner dix points pour elles. S'il se trouve que l'un des adversaires ait plus de cartes qu'il ne faut, s'il n'en a pas plus de treize, il est au choix de celui qui a la main, de refaire ou de jouer, selon qu'il le trouve avantageux à son jeu; & lorsqu'il y a quatorze cartes, on refait nécessairement.



Qui prend plus de cartes qu'il n'en a écarté, ou s'en trouve en jouant plus qu'il ne faut, ne compte rien du-tout, & n'empêche point l'autre de compter tout ce qu'il a dans son jeu.

Qui prend moins de cartes, ou s'en trouve moins, peut compter tout ce qu'il a dans son jeu, ni ayant point de fautes à jouer avec moins de cartes; mais son adversaire compte toujours la dernière. Qui a commencé à jouer, & a oublié de compter cartes blanches, le point, ses tierces, &c. n'est plus reçu à les compter après, & tout cet avantage devient nul pour lui.

Lorsqu'avant de jouer la première carte, on ne montre pas à l'adversaire ce qu'on a de plus haut que lui, on le perd, & il compte son jeu, pourvu qu'il le compte avant de jouer sa première carte.

Il n'est pas permis d'écarter à deux fois, c'est-à-dire que du moment que l'on a touché le talon, après avoir écarté telle carte, on ne peut plus la reprendre. Il n'est pas permis à aucun des joueurs de regarder les cartes qu'il prendra, avant que d'avoir écarté; celui qui a écarté moins de cartes qu'il n'en prend, & s'aperçoit de sa faute avant que d'en avoir retourné aucune, est reçu à remettre ce qu'il a de trop sans encourir aucune peine, pourvu que son adversaire n'ait pas pris les siennes. Si celui qui donne deux fois de suite, reconnoît sa faute auparavant d'avoir vu aucune de ses cartes, son adversaire sera obligé de faire, quoiqu'il ait vu son jeu. Quand le premier accuse ce qu'il a à compter dans son jeu, & que l'autre après lui avoir répondu qu'il est bon, il s'aperçoit ensuite en examinant mieux son jeu, qu'il s'est trompé, pourvu qu'il n'ait point joué, est reçu à compter ce qu'il a de bon, & efface ce que le premier auroit compté.

Celui qui pouvant avoir quatorze de quelque espèce que ce soit, en écarte un & n'accuse que trois, il doit dire à son adversaire quelle est celle qu'il a jeté, s'il le lui demande.

S'il arrivoit que le jeu de cartes se rencontrât faux de quelque manière que ce fût, le coup seulement feroit nul, les autres précédens seroient bons.

Si en donnant les cartes il s'en trouve une de retournée, il faut rebattre & recommencer à les couper & à les donner.

S'il se trouve une carte retournée au talon, & que ce ne soit pas la première ou la sixième, le coup est bon: celui qui accuse faux, comme de dire trois as, trois rois, &c. & qui ne les auroit pas, qui joue & que son adversaire voit qu'il ne les a pas, ne compte rien du coup, & l'autre compte tout son jeu. Toute carte lâchée & qui a touché le tapis est censée jouée; si pourtant on n'étoit que second à jouer, & qu'on eût couvert une carte de son adversaire qui ne fût pas de même couleur & qu'on en eût, on pourroit la reprendre & en jouer une autre.

Celui qui pour voir les cartes que laisse le dernier, dit je jouerai de telle couleur, pourrait être contraint d'en jouer s'il ne le faisoit pas.

Celui qui par mégarde ou autrement tourne ou voit une carte du talon, doit jouer de la couleur que son adversaire voudra autant de fois qu'il aura retourné de cartes.

Celui qui ayant laissé une de ses cartes du talon, la mêle à son écart avant que de l'avoir montrée à son homme, peut être obligé de lui montrer tout son écart, après qu'il lui aura nommé la couleur dont il commencera à jouer.

Qui reprend des cartes dans son écart, ou est surpris à en échanger, perd la partie; qui quitte la partie avant qu'elle soit finie, la perd; celui qui croyant avoir perdu, brouille ses cartes avec le talon, perd

la partie quoiqu'il s'aperçoive ensuite qu'il auroit pu la gagner.

Celui qui étant dernier, prendroit les cartes du premier, avant qu'il eût eu le tems d'écarter, & les auroit mêlées à son jeu, perdrait la partie.

Quand on n'a qu'un quatorze en main qui doit valoir, on n'est pas obligé de dire de quoi, on dit seulement quatorze, mais si l'on peut en avoir deux dans son jeu, & que l'on n'en ait qu'un, on est obligé de le nommer.

PIQUETTE, f. f. (*Bourrel.*) sorte de pincettes aiguës par la pointe, qui est à l'usage des bourreliers. Voyez les fig. Pl. du Bourrelier.

PIQUETTE, (*Econom. rustiq.*) mauvais vin destiné aux valets & aux pauvres habitans de la campagne. C'est de l'eau jetée sur le marc du raisin, qu'on remet en fermentation, avec quelques pommes fauvages, & des prunelles.

PIQUEUR, f. m. (*Archit.*) c'est dans un atelier, un homme préposé par l'entrepreneur, pour recevoir par compte les matériaux, en garder les tailles, veiller à l'emploi du tems, marquer les journées des ouvriers, & piquer sur son rôle, ceux qui s'absentent pendant les heures de travail, afin de retrancher de leurs salaires. On appelle *chassavans*, les moindres piqueurs qui ne font que hâter les ouvriers. (*D. J.*)

PIQUEUR, en terme d'Epinglier, est l'ouvrier qui est chargé de piquer les papiers pour les épingles.

PIQUEUR, en terme de Cavalerie, est un domestique destiné à monter les chevaux pour les dresser ou les exercer. Il y a des piqueurs à gages dans les écuries considérables, & des piqueurs qu'on loue pour un certain tems, lorsqu'on a de jeunes chevaux à accoutumer à l'homme: ces piqueurs les montent aussi dans les foires.

PIQUEUR, en terme de Rafinerie, est un gros bâton ferré & aigu par un bout & traversé par en haut, à un demi-pié de son extrémité, d'un plus petit qui forme de chaque côté une poignée qui facilite l'opération; il se nomme de l'usage qu'on en fait. Voyez PIQUER LA TERRE. Voyez les Pl.

PIQUEUR, terme de Chasse, ce sont des gens à cheval, établis pour faire chasser les chiens.

PIQUIER, f. m. (*Art. milit.*) homme armé d'une pique.

PIQUOISE ou PIQUOIS, f. f. (*Gravure.*) c'est une aiguille enfoncée par la tête dans une anse de pinceau ou autre petit morceau de bois; ce qui en sort n'a que deux ou trois lignes au plus de longueur. Ce petit instrument sert aux peintres, aux éventailistes, aux brodeurs, tapissiers & autres ouvriers à piquer le trait de leur dessin, pour pouvoir ensuite le poncer avec la ponce. Voyez PONCER & PONCE.

PIQUURE, terme de Chirurgie, plaie faite par un instrument piquant. Les panaris ont presque toujours pour cause une piquure d'aiguille; les piquures sont ordinairement plus dangereuses que les plaies plus étendues faites par instrument tranchant. Le séjour du sang dans le trajet de la division, peut donner lieu à des abcès; s'il y a quelque partie nerveuse de piquée, il en résulte quelquefois les accidens les plus graves, tels que la douleur, la tension inflammatoire, le spasme de la partie, les convulsions de tout le corps: la fièvre s'allume, & l'étranglement de la partie la fait tomber en gangrene. Ainsi la réunion des parties divisées, qui est le but auquel l'art doit tendre dans toute solution de continuité contre l'ordre naturel, ne peut être obtenue primitivement dans les piquures qui sont accompagnées de quelque accident; il faut pour y remédier faire cesser le désordre local qui consiste dans la tension & le tiraillement des fibres blessées, une incision suffit dans les cas simples. Les anciens brûloient toute l'étendue

due d'une plaie où un nerf avoit été piqué, avec de l'huile de térébenthine bouillante; cette cautérisation faisoit cesser les accidens, comme on détruit la douleur de dents, en brulant avec un fer rouge, le nerf qui est à découvert par la carie: lorsque la cautérisation ne réussissoit pas, on n'hésitoit point à faire des incisions transversales pour couper absolument les parties dont la tension étoit l'origine de maux formidables.

La *piqure* ou morsure des animaux venimeux a des suites très-funestes, tant par la qualité délétère du poison, que par la blessure des parties nerveuses. Dans les pays où la morsure des animaux venimeux est la plus dangereuse, comme en Afrique, les habitans ne se guérissent que par des applications extérieures; les secours de l'art ont toujours été dirigés dans la vue d'empêcher le venin de s'étendre, & de lui ouvrir une issue au-dehors; c'est ce qui a fait prescrire de fortes ligatures au-dessus de la blessure; & de laver promptement la plaie avec de l'urine ou de l'eau salée, de l'eau-de-vie, du vin chaud, du vinaigre, dans laquelle lotion on faisoit dissoudre de la plus vieille thériaque qu'on pouvoit trouver; le malade y tiendra la partie piquée assez de tems, & la liqueur doit être la plus chaude qu'il pourra la supporter: on applique ensuite de la thériaque. Ambroise Paré dit qu'il n'a jamais manqué de guérir ceux qu'il a traités ainsi, à moins que le venin n'eût déjà gagné les parties nobles. Pour attirer le venin, il recommande l'application des animaux ouverts tout vivans, & enfin la cautérisation pour conserver & détruire la partie infectée. Les cordiaux alexipharmaques étoient prescrits pour l'intérieur, dans l'intention de pousser le virus au-dehors.

Ce traitement a sans doute eu souvent le succès qu'on en espéroit: des personnes très-robustes ont pu résister à l'action des remèdes chauds pris intérieurement, d'autres s'en sont très-mal trouvés; il faut suivre les indications particulières que l'état des choses présente, & être instruit par l'expérience qui conduit dans ces cas mieux que le raisonnement.

La morsure des chiens enragés cause rarement des accidens primitifs, & les plaies qui en résultent se guérissent aisément: cela n'empêche pas que vers le quarantième jour de la blessure, ceux qui ont été mordus, ne soient atteints d'hydrophobie, maladie cruelle, dont on guérit par les antispasmodiques. Voyez HYDROPHOBIE & RAGE. Le venin qui cause ces accidens a une nature particulière, & les effets sont différens de tout autre venin connu. Des observations assez bien constatées semblent faire croire que si on eût dilaté & cautérisé les plaies, on auroit pu prévenir l'hydrophobie; les frictions mercurielles, dans l'intervalle du tems qui se passe entre la morsure & la manifestation des symptômes de la rage, peuvent détruire le principe venimeux; & les antispasmodiques ont réussi à guérir la rage caractérisée. Voyez un *essai sur l'hydrophobie*, par le docteur Nugent, traduit en françois, & qu'on trouve chez Cavelier.

La morsure des vipères ne donne pas tant de dé lai; en peu d'heures les personnes mordues souffrent des anxiétés mortelles, le teint devient jaune, elles vomissent de la bile verte; le membre piqué devient douloureux, se gonfle prodigieusement & devient noir.

L'alkali volatil a été découvert par M. de Jussieu, comme un spécifique contre le venin de la vipère, mais on n'a pas de meilleur remède que de faire tremper promptement la partie blessée dans de l'huile d'olive chaude: c'est un spécifique éprouvé, qui guérit comme par enchantement, en faisant cesser les

accidens qui paroissent être produits par l'action du venin sur les parties vitales. Voyez les observations de M. Ponteau, célèbre chirurgien de Lyon, dans un ouvrage qu'il a publié en 1760, sous le titre de *Mélanges de Chirurgie*. (Y)

**PIQUURE**, terme d'Ouvrières; ornemens que l'on fait sur une étoffe par compartiment & avec symétrie, en la piquant & coupant avec un emporte-pièce de fer tranchant. C'est aussi un corps de femme piqué par le tailleur, avant qu'il soit couvert d'étoffe. (D. J.)

**PIQUURE**, terme de Couturière; corps de toile garni de baleine & piqué, qu'on met aux enfans pour leur conserver la taille; mais pour y reussir, il faut tourner tous les jours ces fortes de corps.

**PIQUITINGA**, (*Ichthyolog.*) petit poisson des rivières du Brésil; il est à peine de deux pouces de long; ses yeux gros & noirs ont l'iris blanche; il a six nageoires, outre la queue qui est fourchue. Sa bouche paroît fort petite; sa tête est d'un blanc argenté; son dos est olivâtre; son ventre est couvert d'écaillés argentées; ses nageoires sont toutes blanches, & les larges raies qu'il a sur les côtés sont extrêmement brillantes.

**PIRAEMBU**, (*Hist. nat.*) poisson des mers du Brésil, qui ressemble à celui que les François des îles d'Amérique ont appelé *ronfleur*, à cause du bruit qu'il fait. Il est de huit ou neuf piés de longueur; sa chair est très-bonne à manger. Il a dans la gueule deux os fort durs, dont il se sert pour briser les coquillages, qui sont sa nourriture ordinaire.

**PIRAGUERA**, (*Ichthyol.*) poisson d'Amérique, M. Frezier dit qu'il est long de quatre à cinq piés, délicat, de la figure de la carpe, & couvert de grandes feuilles rondes; c'est à-peu-près ne rien dire pour le faire connoître; on ne lit dans les voyageurs que des descriptions de cette nature, qui n'instruisent de rien. (D. J.)

**PIRANO**, (*Géog. mod.*) ville d'Italie dans l'Istrie, environ à 14 milles de Capo d'Istria, en tirant vers le midi occidental. Elle est sur une petite presqu'île formée par le golfe Largon, & celui de Trieste. Les Vénitiens en font les maîtres depuis 1583. Long. 31, 46. lat. 45. 48.

**PIRATE**, f. m. (*Marine*.) on donne ce nom à des bandits, qui, maîtres d'un vaisseau, vont sur mer attaquer les vaisseaux marchands pour les piller & les voler. Ils se retirent pour l'ordinaire dans des endroits écartés & peu fréquentés, où ils puissent être à l'abri de la punition qu'ils méritent.

On aura de la peine à croire que la *piraterie* ait été honorable, & l'emploi des Grecs & des Barbares, c'est-à-dire, des autres peuples qui cherchoient des établissemens fixes, & les moyens de subsister. Cependant Thucydide nous apprend, dès le commencement de son histoire: « que lorsque les Grecs & les Barbares, qui étoient répandus sur la côte & dans les îles, commencèrent à trafiquer ensemble; ils firent le métier de *pirates* sous le commandement des principaux, autant pour s'enrichir, que pour fournir à la subsistance de ceux qui ne pouvoient pas vivre par leur travail; ils attaquoient les bourgs, les villes qui n'étoient pas en état de se défendre, & les pillèrent entièrement: ensuite que par ce moyen, qui bien loin d'être criminel, passoit pour honorable, ils subsistoient & faisoient subsister leur nation ».

L'historien ajoute que l'on voyoit encore des peuples de la terre, qui faisoient gloire du pillage; & dans les anciens poèmes, on voit de même que, lorsqu'on rencontroit dans le cours de la navigation quelque navire, ils se demandoient réciproquement s'ils étoient *pirates*. Mais il y apparence que le métier de *pirate*, n'a pas été long-tems un métier honorable; il est trop contraire à toutes sortes de droits, pour



n'être pas odieux à tous les peuples qui en souffrent des dommages considérables.

On convient que les Egyptiens & les Phéniciens commencerent à exercer le commerce par la voie de la mer ; les premiers s'emparèrent de la mer Rouge, & les autres de la Méditerranée, sur laquelle ils établirent des colonies, & bâtirent des villes qui ont été depuis fameuses ; ils y transportèrent l'usage de la piraterie & du pillage ; & quoiqu'on ait souvent tâché de les détruire, comme étant des voleurs publics dignes des plus cruels supplices ; ils se trouverent en si grand nombre sur la Méditerranée, qu'ils se rendirent redoutables aux Romains qui chargèrent Pompée de les combattre.

On méprisa d'abord des gens errans sur la mer, sans chef, sans discipline : la guerre contre Mitridate étoit un objet plus pressant, & occupoit entièrement le sénat, qui d'ailleurs étoit divisé par les brigues des principaux citoyens. Enforte que les pirates profitant de l'occasion, s'aggrandirent & s'enrichirent par le pillage des villes situées sur le bord de la mer, & par la prise de ceux qu'ils rencontraient. Plutarque a même remarqué que des personnes considérables par leurs richesses & par leur naissance, armerent des vaisseaux, où ils s'embarquerent & se firent pirates, comme si par la piraterie on pouvoit acquérir beaucoup de gloire.

Il faut avouer que de la manière dont Plutarque nous décrit la vie des corsaires, il n'est pas surprenant que des personnes riches, & même d'une famille illustre, aient pris leur parti. Leurs vaisseaux étoient magnifiques, l'or & la pourpre y étoient de toutes parts, leurs rames mêmes étoient argentées ; & s'étant rendus maîtres d'une partie de la côte maritime, ils descendoient pour se reposer, & tâchoient de se dédommager de leurs fatigues par toutes sortes de débauches. On n'entendoit, dit Plutarque, tout le long de la côte que des concerts de voix & d'instrumens ; & ils soutenoient les dépenses qu'ils faisoient, par les grosses rançons qu'ils exigeoient des personnes & des villes, & même par le pillage des temples.

Les Romains commençant à se ressentir du voisinage des pirates, qui causoient une disette de denrées, & une augmentation de prix à toutes choses ; on résolut de leur faire la guerre, & l'on en donna la commission à Pompée, qui les désarma dans l'espace de quarante jours, & les détruisit aisément par la douceur ; au lieu de les faire mourir, il les rélogua dans le fond des terres, & dans des lieux éloignés des bords de la mer. C'est ainsi qu'en leur donnant moyen de vivre sans piraterie, il les empêcha de pirater. (D. J.)

PIRATER, (Marine.) c'est faire le métier de pirate.

PIRA-UTOAH, (Hist. nat.) poisson du genre des orbes, qui se trouve dans les mers du Brésil ; il est, dit-on, d'une forme monstrueuse ; il a deux cornes ossieuses recourbées en arrière ; sa queue est faite en spatule ; ses lèvres sont épaisses, & sa gueule s'ouvre d'une manière hideuse.

PIRE, adj. (Gram.) degré comparatif de mauvais. Les hommes se plaignent toujours que le tems présent est pire que le tems passé. Il y a des hommes qui croient au fond de leur cœur, & qui font tout pour paroître incrédules, ils sont pres qu'ils ne paroissent ; d'autres au contraire sont incrédules au fond de leur cœur, & ils affectent la croyance commune ; ils tâchent de paroître meilleurs qu'ils ne sont.

PIRÉE, LE, (Géog. anc.) *πυρραίοις*, ou *πυρραίοις*, de *πυρρῶν*, traverser, faire un trajet, en latin *piraeus*, par les Grecs modernes *Porto-draco*, & par les Francs *Porto-Lione*.

Je doute qu'il se trouve aucun lecteur de l'Encyclopédie qui prenne avec le singe de la Fontaine, le

*piré* pour un nom d'homme ; personne n'ignore que c'étoit le port de la ville d'Athènes. Mais il y a bien des choses à en dire que tout le monde ne fait pas.

Le port de Phalère ne se trouvant ni assez grand, ni assez commode, on fit un triple port d'après l'avis de Thémistocle, & on l'entoura de murailles : de sorte qu'il égaloit la ville en beauté, & la surpassoit en dignité ; c'est Cornélius Nepos qui parle ainsi. Il est certain que Thémistocle eut raison de préférer le port de *Pirée* à celui de Phalère ; car il forme par ses courbures trois ports que l'ancre, l'abri & la capacité rendent excellens. Son entrée est étroite, mais quand on est dedans, il est de bonne tenue, bien fermé, sans rocher ni brisans cachés. Quatre cens bâtimens, selon Strabon, y pouvoient mouiller sur 9, 10 à 12 brasses ; cependant, aujourd'hui que nos vaisseaux sont des vaites machines, il paroît que 40 vaisseaux de la peine à s'y ranger.

Des trois ports, celui du milieu est proprement le Porto-Lione. On voit encore sur des rochers dans la mer quelques piles de pierres qui soutenoient la chaîne pour le fermer. Dans son enfoncement, il y a un moindre bassin où se retirent les galères. C'est ce que les Italiens nomment *dasie*. Les anciens appelloient un des trois ports *Aphrodion*, à cause du temple de Vénus, qui étoit tout proche ; ils nommoient le second *Cantharon*, à cause du héros *Cantharus* ; & le troisième *Zena*, parce qu'il étoit destiné à décharger du blé.

La première chose que nous fimes en prenant terre, dit M. de la Guilletière, ce fut de maudire les Romains & le barbare Sylla, qui, après avoir sacré la ville d'Athènes, ruinèrent aussi le *Pirée*. Nous vîmes donc avec un sensible déplaisir, la défolation & la solitude de Porto-Lione. Nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles des temples célèbres de Jupiter, de Minerve & de Vénus ; de ces cinq portiques qui, ayant été joints l'un à l'autre, furent appelés *Macra Stoa*, à l'exemple d'un pareil qui étoit à Athènes, de ce théâtre de Bacchus, dont Thucydide & Xenophon ont parlé ; de cette grande place publique, appelée la place d'*Hippodame*, & de la fameuse bibliothèque du curieux Apollicon, où l'on trouvoit ces incomparables exemplaires que l'on ne connoît plus, que par le dénombrement qu'en a fait Diogene Laërce. Quelle perte, & quelle douleur pour les gens de lettres !

Nous nous demandions le tribunal phréattys, remarquable par la sèance de ses juges, qui, dans les causes criminelles, se venoient placer sur le bord de la mer ; & par le privilège des coupables qui étoient montés sur un vaisseau quand on les interrogeoit.

Enfin, tous nous demandions ce superbe arsenal de marine, qui étoit un chef-d'œuvre de l'inimitable architecte Philon ; ces admirables couverts où l'on mettoit les galères à l'abri : & il nous falloit bien faire ces questions l'un à l'autre, puisqu'il ne s'y trouve pas présentement un seul habitant.

Où est le tems où l'on voyoit partir de ce port jusqu'au nombre de quatre cens vaisseaux à la fois, & qu'un grand peuple d'un côté, & une infinité de matelots de l'autre, se croient réciproquement en se quittant *agati tuki*, bonne aventure, *emploia*, bon voyage, *pronoia sozouza*, que la providence nous conserve ! Que sont venus, disions-nous, tant de thalassarques ou chefs d'escadre, & ces deux magistrats qu'ils nommoient *apôres*, & que nous appellons *intendants de la marine* ? Enfin, où sont tous les triarques ou riches bourgeois, qui étoient obligés de bâtir & d'équiper à leurs dépens un certain nombre de vaisseaux à proportion de leurs richesses ?

Le *Pirée* a eu la gloire d'avoir vu dans l'enceinte de ses murailles quelques-unes des premières écoles

de philosophie qui aient été dans l'univers. Ce fut au *Pirée* qu'Antisthène forma la secte des Cyniques. On leur donna ce nom à cause du fauxbourg d'Athènes appelé *Cynofarges*, où les Cyniques vinrent s'établir en quittant le *Pirée*.

On voit au *Pirée* un beau lion de marbre, qui a donné le nom de *Porto-Lion* à ce fameux port. Le lion ouvre la gueule du côté de la mer. Il est représenté comme rugissant, & prêt à s'élancer sur les vaisseaux qui y mouillent. On voit encore le long du rivage quantité de grosses pierres de taille, employées autrefois aux murailles anciennes qui joignent le *Pirée* à la ville; elles sont cubiques, & celles des fondemens sont jointes par des crampons de fer. C'est un ouvrage de fortification que les Athéniens firent faire pendant la guerre du Péloponnèse; & ce vieux débris est une des plus grandes marques qui nous restent de la richesse, de la magnificence & de la sage précaution des anciens Athéniens. Mais ce qu'on voyoit autrefois de plus merveilleux dans la fortification du *Pirée*, c'étoit cette fameuse tour de bois que Sylla ne put jamais brûler, parce que le bois employé à sa construction, avoit été préparé avec une composition d'alun, que les flammes & les feux d'artifice ne pouvoient endommager; le tems en est venu à-bout.

Le tombeau de Thémistocle qui bâtit le *Pirée*, étoit le long de la grande muraille; on ne fait plus dans quel endroit; car il faudroit être bien éclairé pour assurer que c'est un grand cercueil de pierres, qui est à environ cent pas du port, proche de quelques grottes taillées dans le roc.

A moitié chemin de *Pirée* à Athènes, il y a un puits entouré de quelques oliviers; mais il est trop profond pour se persuader que ce soit la fontaine qui étoit près d'un petit temple dédié à Socrate. En un mot, il ne reste plus rien de la ville du *Pirée*, ni de ces beaux portiques décrits par Pausanias. Le seul bâtiment qu'on y trouve est une méchante halle bâtie par les Turcs pour recevoir les marchandises & les droits de la douane.

Quoique l'entrée du *Pirée* soit étroite, de forte qu'à peine il pourroit y passer deux galères à la fois, cependant quand on est dedans, il a bon fonds partout, si ce n'est dans un de ces enfoncemens qui étoit peut-être comme une darse pour les galères, & qui est presque tout comblé. Il est de bonne tenue & bien fermé; ce qui le rend plus considérable, c'est que quand même les vaisseaux seroient portés à terre par quelque tempête, ils ne se rombroient pas, parce qu'il y a assez d'eau, & qu'il n'y a point de rochers & de brisans cachés: ce que l'on a vu par l'expérience de cinq vaisseaux anglois qui, dans le dernier siècle, eurent tous leurs cables rompus dans une nuit par une bourasque.

En revenant du *Pirée* à Athènes, on voit presque tout le long du chemin les fondemens de la muraille qui joignoit le *Pirée* à la ville, & qui fut détruite par Sylla. On l'appelloit *macra-teichi*, c'est-à-dire, les longues murailles; car elles n'avoient pas moins de cinq milles de longueur, puisqu'il y en a autant depuis le port de *Pirée* jusqu'à Athènes.

Je rentre dans ce port pour y parler de son marché, où l'on trouvoit tant de denrées, qu'au rapport d'Hocrate, le *Pirée* seul en fournissoit plus de toute espèce, que tous les autres ports de la Grece ensemble, n'en fournissoient d'une seule. Il y avoit dans ce port, outre cinq galeries couvertes, un lieu où l'on étaloit les marchandises, & qui par cette raison s'appelloit *dyvion*, comme qui dirait le lieu de la montre, de l'étalage. Les Athéniens tenoient au *Pirée* une garnison pour éloigner les corsaires, & pour obvier aux desordres. Divers magistrats y résidoient aussi afin d'y maintenir la police, l'ame du commerce, & de

couper le chemin aux petits différends inévitables dans une foule d'acheteurs & de vendeurs. La bonne foi, par ce moyen, regnoit à tel point dans le *Pirée*, que selon Aristote, les habitans du fauxbourg avoient, contre la coutume, l'esprit plus doux & plus traitable que les habitans de la ville.

C'est au *Pirée* que se noya, l'an 293 avant J. C. à 52 ans, l'aimable Ménandre, disciple de l'héophraste, célèbre poète comique, & l'un des plus beaux esprits de l'ancienne Grece. On le nomma le prince de la nouvelle comédie; & tous les auteurs grecs & latins citent ses pieces avec éloge. Il composa 108 comédies, dont il ne nous reste çà & là que de courts fragmens, qui ont été recueillis par M. le Clerc. Plutarque préféreroit les pieces de Ménandre à celles d'Aristophane, & vraisemblablement TERENCE pensoit de même.

J'ai déjà indiqué d'où viennent les noms de *Porto-Dracon* & *Porto-Lion* donnés par les Grecs & par les Francs au *Pirée*; ces deux noms viennent d'un beau lion de marbre de dix piés de haut, trois fois plus grand que nature, qui est sur le rivage au fond du port. Il est assis sur son derrière, la tête fort haute, percée par un trou qui répond à la gueule; & à la marque d'un tuyau, qui monte le long du dos, on connoît qu'il servoit à une fontaine, comme celui qui est proche de la ville.

Pour éviter toute équivoque en géographie, je dois observer en finissant, que le mot *Pirée*, *Piræus*, est encore le nom du peuple de la tribu Hippothoonide. Enfin Etienne le géographe appelle aussi *Pirée* le port de Corinthe; & selon Plutarque *Pyraenès* est le nom d'une bourgade de l'Attique dans la Mégardie. Le chevalier DE JACQUART.

PIRGO, (Géog. mod.) petite ville de l'île de Santorin, sur une terre d'où l'on découvre les deux mers, & les plus beaux vignobles: c'est la plus agréable de toute l'île. L'évêque du rit grec y fait sa résidence, ainsi que le cad. (D. J.)

PIRIFORME, adj. (Anat.) qui est en poire. Le premier des muscles abducteurs de la cuisse s'appelle le *piriforme* ou *pyramidal*, parce qu'il est en pyramide ou en poire. Il prend son origine à la partie supérieure & latérale de l'os sacrum, & à la partie latérale de l'os des îles, & va s'insérer dans une petite courbe, qui est à la racine du grand trochanter.

PIROGUE, f. f. c'est un bâtiment de mer dont se servent les Caraïbes & les Sauvages de la terre ferme. On voit des *pirogues* de trente-cinq à quarante piés, même plus de longueur, construites d'un seul arbre creusé, ayant sur les côtés deux longues planches assujetties & cousues avec de petites cordes, elles servent à exhausser de 12 à 14 pouces les bords de la *pirogue*, dont la figure approche de celle d'une navette; sa largeur dans le milieu est d'environ 6 à 7 piés; & sa profondeur à-peu-près de 4 & demi. Ce bâtiment dont les bords sont fort évasés, se termine en rond par-dessous; la poupe en est plate & garnie d'un gouvernail, & le haut de la proue se trouve communément traversé d'un morceau de planche chargé d'une sculpture grossière. Voyez OVARACABA. Pour maintenir l'équilibre des bords, la *pirogue* est traversée de 4 piés en 4 piés par de gros bâtons bien assujettis à leurs extrémités au moyen de petites cordes; c'est contre ces traverses que les Sauvages s'appuient lorsqu'ils rament, ayant le visage tourné vers la proue, & se servant de grandes palettes qu'ils appellent *pagayes*. S'ils veulent profiter du vent, ils attachent une petite voile quarrée à un bout de mât qu'ils plantent dans un embremement fait exprès au milieu de la barque, & qu'ils assujettissent avec des cordes contre l'un des bâtons dont on a parlé. Les grandes *pirogues* de 40 à 45 piés, s'appellent *bacallat*, & les moyennes ainsi que les petites de 12 à 15 piés,



conservent leur nom; ces dernières n'ont point d'échafaudage, c'est-à-dire que les bords n'en sont point élevés par des planches. Avec de semblables bâtimens les Sauvages traversent des détroits considérables, & affrontent les mers les plus orageuses.

**PIROTE**, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *pyrola*; genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Il sort du calice un pistil terminé par une sorte de trompe, qui devient dans la suite un fruit arrondi, strié: ce fruit a ordinairement un ombilic, il est divisé en cinq capsules, & il renferme des semences qui pour l'ordinaire sont petites. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

**PIRON**, f. m. (*Archit.*) c'est une espèce de gond debout, qui porte sur une couette, & est clouée sur le boudin ou montant de derrière d'une grande porte. (*D. J.*)

**PIROUETTE**, f. f. en terme de Danse, se dit d'un ou de plusieurs tours du corps que le danseur fait sur la pointe des pieds sans changer de place.

**PIROUETTE**, en terme de Manege, se dit d'un tour ou d'une circonvolution que fait un cheval, sans changer de place ou de terrain.

Les *pirouettes* sont d'une pîste, ou de deux pîstes. On appelle *pirouette d'une pîste*, le tour entier que fait un cheval en tournant court, d'une seule allure, & presque en un seultems; de manière que sa tête vient à l'endroit où étoit sa queue, sans qu'il soit hors de ses hanches. Dans la *pirouette à deux pîstes*, le cheval fait ce tour dans un terrain à-peu-près de sa longueur, qu'il marque tant de sa partie antérieure, que de sa partie postérieure. Voyez **PISTE**.

**PIROUETTE**, f. f. terme de Poupetier, morceau de métal ou de carton peinturé d'un côté, fait en forme de moule de bouton & percé par le milieu, au-travers duquel on passe un petit morceau de bois qu'on appelle *baïon*, & qui sert à faire tourner la *pirouette*. (*D. J.*)

**PIROUETTÉ**, f. m. en terme de Danse, c'est un pas qui se fait en place, c'est-à-dire qui ne va ni en avant ni en arrière; mais la propriété est de faire tourner le corps sur un pié ou sur les deux, comme sur un pivot, soit un quart de tour ou un demi-tour, selon que l'on croise le pié, ou que la figure de la danse le demande, ainsi:

Je suppose que l'on ait un *pirouetté* à faire du pié droit, & qu'on ne doive tourner qu'un quart de tour à la droite, il faut plier sur la gauche, le droit en l'air, & à mesure que le genou gauche se plie, la jambe droite en l'air marche en formant un demi-cercle. On pose ensuite la pointe du pié derrière la jambe gauche à la troisième position, pour se relever sur les deux pointes, ce qui fait tourner un quart de tour; au-lieu que si l'on veut tourner un demi-tour, il faut poser la pointe du pié plus croisé jusqu'à la cinquième position, ce qui fait qu'en s'élevant on tourne un demi-tour.

Il faut remarquer que lorsqu'on se relève, le pié qui a marché, & qui s'est posé derrière à la troisième ou cinquième position, de derrière qu'il étoit, le corps se tournant le fait changer de situation sans le faire changer de position, parce que le pié qui est derrière revient devant. Lorsqu'on s'élève, le corps se tournant un quart ou un demi-tour, oblige les jambes par son mouvement de changer de situation pour se trouver dans l'équilibre, ce qui fait que le pié qui étoit derrière change de situation.

Mais lorsque l'on est élevé & que l'on a tourné le quart ou demi-tour, il faut poser le talon du pié où le corps est posé, afin d'être plus ferme pour en reprendre une autre. Ce pas est très-agréable lorsqu'il est fait avec soin.

**PIRUM**, (*Géog. anc.*) ville de la Dace selon Ptolomée, liv. III. ch. viij. Elle étoit entre Phamidana

& Zufidaha. Quelques-uns croient que c'est Pixendorf, bourg de la basse Autriche.

**PIS**, f. m. (*Gram.*) mamelle de la vache, de la chevre, de la brebis, de la jument, &c.

**Pis**, (*Boucherie.*) c'est la poitrine du bœuf, de qui comprend la pièce tremblante ou le grumeau, les morceaux du tendron, les morceaux du milieu, ou les morceaux du flanchet.

**Pis**, adv. (*Gram.*) degré comparatif de *mal* adv. On disoit qu'il s'amendoit, mais je vois que c'est *pis* que jamais.

**PISÆ**, (*Géog. anc.*) *Pissæ*, par Polybe, liv. II. c. xxvij. Ptolomée, liv. III. ch. j. Lycophron, vers 1241. mais toutes les inscriptions romaines portent *Pisæ*; ville d'Italie dans l'Etrurie près des Liguriens. La plupart des anciens écrivains, tant grecs que latins, en ont parlé. Plin. liv. III. ch. v. la place entre les fleuves *Auser* & *Arnaus*. Elle avoit été fondée par les *Pisai*, peuples du Péloponnèse, qui l'avoient nommée *Alphée*, du nom d'un fleuve de leur patrie; c'est du moins ce que dit Virgile au X. liv. de l'Énéide, vers 179.

*Alphææ ab origine Pisæ,  
Urbs Etruscæ solo.*

On trouve la même chose dans Rutilius, itin. liv. I. vers 565.

*Alphææ veterem contemptor originis urbem  
Quam cingunt geminis Arnus & Auser aquis.*

Il appelle *Auser* le fleuve que Plin. nomme *Auser*.

Pisæ eut le titre de colonie romaine, & elle a conservé son ancien nom: c'est aujourd'hui la ville de Pise. Voyez son article. (*D. J.*)

**PISAN**, LE, (*Géog. mod.*) pays d'Italie dans la Toscane. Il est borné au nord par le Florentin & la république de Lucques, au midi par les Siennois, au levant par les Siennois encore, & par la mer au couchant. Il a 30 milles du nord au sud, & 50 du levant au couchant. C'est un très-bon pays; Pise en est la capitale.

**PISATELLO**, (*Géog. mod.*) petite rivière d'Italie dans la Romagne. Elle a sa source au pié de l'Apennin, & se rend dans la rivière Rigosa, environ à un mille de la côte du golfe de Venise. Léander croit que c'est le Rubicon des anciens. Voyez **RUBICON**.

**PISAURUM**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie appelée aujourd'hui *Pesaro*. Ptolomée, lib. III. c. j. qui la donne aux *Semnonnes*, la place entre *Fanum fortune* & *Ariminum*. César, civ. lib. I. c. xj. se rendit maître de cette ville. Tite-Live, lib. XXXIX. l. xlv. Velleius Paterculus, lib. I. c. xv. & d'anciennes inscriptions romaines lui donnent le titre de colonie.

**PISAURUS**, (*Géog. anc.*) rivière d'Italie dans le Picenum. Elle donnoit le nom à la ville *Pisaurum*. Vibius Sequester dit qu'on la nommoit aussi *Ipsaurus*. En effet on lit dans Lucain, lib. II. vers 406:

*Crustumiumque rapax & juncto Sapis Mauro.*

Mais peut-être la quantité a-t-elle obligé Lucain de dire *Ipsauro* pour *Pisaurum*. Cette rivière s'appelle aujourd'hui la *Foglia*, selon Magin.

**PISCATOIRES** ou **PESCADORES**, (*Géog. mod.*) c'est-à-dire îles du pêcheur. M. de Lisle ne marque qu'une île de ce nom dans sa carte des Indes & de la Chine; mais Dampier dit que les *Piscadores* sont plusieurs grandes îles désertes, situées près de Formosa, entre cette île & la Chine, à environ 23 degrés de latitude septentrionale, & presque à la même élévation que le tropique du cancer. (*D. J.*)

**PISCENA**, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule narbonnoise, selon Plin. liv. IV. c. iv. sur quoi le P. Hardouin remarque que c'est présentement la ville de Pezcnas au diocèse d'Agde.

**PISCES**, (*Astr.*) nom latin de la constellation des poissons. Voyez POISSONS.

**PISCHINAMAAS**, f. m. terme de relation, ministre de la religion mahométane en Perse, qui a soin de faire la prière dans les mosquées. On choisit ordinairement pour cette fonction des seûd-Emirs, c'est-à-dire, des descendans de Mahomet du côté paternel & maternel, ou des Chérifs, qui n'en descendent que par un côté.

**PISCHKIESCH**, (*Hist. mod.*) c'est ainsi que les Turcs nomment la taxe ou le présent que chaque prince établi par la Porte ottomane, paye au grand-seigneur & à ses ministres.

**PISCINA**, (*Géog. mod.*) petite ville, ou plutôt bourgade d'Italie, au royaume de Naples, dans l'Abbruze ultérieure, à un mille de la rive orientale du lac Celano.

C'est dans cette bourgade que naquit, le 14 Juillet 1602, Mazarini (Jules) qui devint cardinal, & premier ministre d'état en France. Il mourut à Vincennes le 9 Mars 1661, à 59 ans.

Voici ce qu'en dit M. de Voltaire. Le cardinal Mazarin ne fit de bien qu'à lui & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collège des Quatre-Nations ne fut que l'effet de son testament. Il se donna toutes les grosses abbayes du royaume, en sorte qu'il étoit riche à sa mort, d'environ deux cens millions de notre monnaie actuelle; & plusieurs mémoires disent qu'il en amassa une partie par des moyens au-dessous de sa place. Étant près de mourir; il craignit pour ses biens, & il en fit au roi la donation, persuadé que le roi les lui rendroit, en quoi il ne se trompa pas.

Le seul monument qui fait honneur au cardinal Mazarin, est l'acquisition de l'Alsace. Il procura cette province à la France, dans le tems que la France étoit avec raison déchaînée contre lui; & par une fatalité singulière, il fit du bien au royaume, lorsqu'il y étoit persécuté, & n'en fit point dans le tems de sa grande puissance.

On le vit, dit un de nos écrivains, tranquille en agissant, souple & pliant sous l'orage, vain & orgueilleux dans le tems de son crédit; habile à prévoir, songeant toujours à tromper; insensible aux plaisanteries de la Fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures du peuple comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer.

Il y avoit dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste & de moins concerté. C'étoit dans le cardinal Mazarin, plus d'adresse, plus d'artifices, & moins d'écarts. Richelieu étoit un implacable ennemi, & Mazarin un ami dangereux. On haïssoit l'un, & l'on se moquoit de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'état; tous deux ennemis déclarés des princes du sang: enfin tous deux fils de la fortune & de la politique, étalant un faste égal à celui des rois, opprimèrent indigne ment les citoyens & la patrie. (*D. J.*)

**PISCINE**, f. m. (*Hist. anc.*) chez les anciens, c'étoit un grand bassin dans une place publique & découverte ou un grand carré où la jeunesse romaine apprenoit à nager. Elle étoit entourée d'une haute muraille, pour empêcher que l'on n'y jettât des ordures. Voyez NAGE ou NAGER.

Ce mot est formé du latin *piscis*, poisson, à cause qu'en cet endroit les hommes en nageant, imitoient les poissons; & parce qu'il y avoit aussi quelques-unes de ces piscines où l'on conservoit anciennement du poisson.

*Piscine* se disoit aussi du bassin carré qui étoit au milieu d'un bain. Voyez BAIN.

*Piscine probatique*, *piscina probatica*, c'étoit un étang ou un réservoir d'eau proche le parvis du tem-

ple de Salomon. Elle est ainsi appelée du grec *πρόβατον*, brebis ou mouton, parce que l'on y lavoit le bétail destiné aux sacrifices. Voyez SACRIFICE.

Jésus-Christ se servit de cette piscine pour opérer la guérison miraculeuse du paralytique. Daviler observe qu'il reste encore cinq arches du portique, & d'une partie du bassin de cette piscine. Doubdan dans son *Voyage de la Terre sainte*, dit qu'elle étoit enfoncée dans terre de deux piques de profondeur, & d'environ cinquante de longueur sur quarante de largeur; que les quatre côtés sont revêtus de pierres de tuile fort bien cimentées; qu'on voit encore les degrés par où l'on y descendoit; mais que le fond en est à sec & rempli d'herbes.

*Piscine* ou lavoir chez les Turcs, c'est un grand bassin au milieu de la cour d'une mosquée, ou sous les portiques qui l'environnent. Voyez MOSQUÉE.

Sa forme est ordinairement un carré long, bâti de pierre ou de marbre, où il y a un grand nombre de robinets. Les Musulmans s'y lavent avant que d'offrir leur prière à Dieu, étant persuadés que cette ablution efface leurs péchés. Voyez ABLUTION.

**PISCO**, (*Géog. mod.*) ville de l'Amérique méridionale au Pérou dans l'audience de Lima, à un quart de lieue de la mer. Il y avoit jadis près de ce port, une ville célèbre située sur le rivage de la mer; mais elle fut entièrement ruinée par un furieux tremblement de terre, qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682. Depuis ce tems-là, on a bâti la ville dans un lieu où le débordement ne parvient pas. Les habitants au nombre d'environ deux cens familles, sont un composé de métis, de mulâtres, de noirs & de quelques blancs; cependant les campagnes de *Pisco* produisent d'excellens vins en abondance, ainsi que des fruits merveilleux, en sorte que *Pisco* est un des plus beaux endroits de toute la côte du Pérou. La rade est d'une grandeur à pouvoir contenir une armée navale, & on y est à couvert des vents ordinaires. On mouille ordinairement à Paraca, qui est à deux lieues de distance, parce que la mer est trop male au rivage de *Pisco*. Long. 302. latit. mérid. 14.

**PISCOPIA** (*Géog. mod.*) île de l'Archipel, entre celle de Stancio, & celle de Rhodes. C'est la *Taluo* da Pline, & la *Telos* de Strabon. Voyez TETOS.

**PISE**, (*Géog. mod.*) ville d'Italie en Toscane, sur la rivière d'Arno, dans une plaine unie. Cette ville très-ancienne a été la capitale d'une république qui se rendit fameuse par ses conquêtes en Afrique, & dans la Méditerranée, où elle s'étoit emparée sur les Sarrasins des îles Baléares, de Corse & de Sardaigne. Son port situé à cinq milles de l'embouchure de l'Arno dans la mer, étoit un lieu d'un très-grand commerce.

Elle formoit au treizième & quatorzième siècle, une république florissante, qui mettoit en mer des flottes aussi considérables que celles de Gènes; mais les Florentins assiégèrent la ville de *Pise*, & la prirent en 1406. De ville libre qu'elle étoit, elle devint sujette, & n'a pu se relever depuis. Toutes ses rues tirées au cordeau, sont couvertes d'herbes: elles contiennent à peine quinze milles ames; & cent mille habitans ne suffiroient pas pour les remplir.

L'évêché de cette ville fut érigé en métropole à la fin du onzième siècle. La cathédrale est belle, quoique bâtie à l'antique. L'université fondée en 1339, a peu d'étudiens. *Pise* est, à la vérité, le chef-lieu de l'ordre des chevaliers de S. Etienne, institué en 1561, mais cet ordre ne lui donne aucun lustre. Il s'est tenu dans cette ville deux conciles qui ne lui ont pas été avantageux; l'un en 1409, & l'autre en 1511.

Elle est séparée en deux par l'Arno qu'on passe sur trois ponts, dont l'un est de marbre blanc. Ses fortifications sont mauvaises: sa situation est à 3 milles de la mer, 14 de Livourne, 12 sud-ouest de Lucques,



45 ouest de Flobrence. *Long.* (suivant Cassini) 27. 52. 30. *latit.* 43. 42.

Le lecteur peut consulter sur *Pise*, l'ouvrage de Pietro Cardoni, intitulé *Memorie della gloria di Pisa*, ainsi que les bibliographes, sur les gens de lettres qui sont nés dans cette ville : je ne parlerai que d'un seul nommé *Albirti* ou *Barilemi de Pise*, parce qu'il fit en cette ville profession dans l'ordre de S. François, où il fleurissoit vers l'an 1380. Un de ses écrits, d'un caractère extrêmement singulier, & sans lequel il seroit sans doute demeuré dans l'obscurité la plus profonde, l'a rendu l'un des auteurs les plus connus de ces derniers siècles. Ce sont les fameuses *Conformités de la vie de saint François avec celle de J. C.* qu'il composa en 1389, & qu'il présenta au chapitre général de son ordre assemblé à Assise en 1399. Il en reçut non-seulement une approbation universelle, mais même la récompense la plus glorieuse à laquelle un homme de son état pût jamais s'attendre ; on lui donna l'habit complet que saint François avoit porté pendant sa vie.

Le livre des *Conformités* fut imprimé diverses fois dans le xv. & xvj. siècle, & ces fortes d'éditions sont d'une rareté extrême. L'on conserve précieusement le manuscrit de cet ouvrage dans la bibliothèque du duc d'Urbain.

La première édition est de Venise, mais sans indication d'imprimeur, de date ni de format : on fait cependant qu'elle est *in-folio*, & il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de l'empereur.

La seconde & la troisième édition ne sont qu'un abrégé de l'ouvrage intitulé *li Fioretti di san Francisco assimilati alla vita & alla passione di nostro Signore*, toutes les deux imprimées à Venise, l'une en 1480, & l'autre en 1484, *in-4°*.

La quatrième édition intitulée *Opus aurea & inexplicabile bonitatis & continentia conformitatum vite beati Francisci ad vitam Domini nostri Jesu Christi*, &c. a été faite à Milan en 1510, *in-folio*, elle est précédée d'une préface de François Zeni, vicaire général des Franciscains italiens.

La cinquième édition portant le même titre, a été donnée par Jean Mapelli, franciscain, & a paru de même à Milan en 1513, *in-folio*. Cette édition ne diffère en rien de la précédente. Aux titres de ces deux dernières éditions, l'on voit les armes des Franciscains, aubras nud de Jésus-Christ, & aubras vêtu & stigmatisé de saint François, passés en sautoir, & traversés d'une grande croix posée en pal, & surmontée de son écriteau *J. N. R. J.* On a même remarqué que dans ces armoiries, le bras de S. François occupe la place d'honneur, & que celui de Jésus-Christ est au-dessous.

Dès que les esprits commencerent à s'éclairer, on déclama fortement contre les superstitions, les impertinences & les impiétés dont cet ouvrage étoit rempli. La première réfutation qui s'en fit, parut d'abord en Allemagne, sans nom de ville ni d'imprimeur, mais en 1511, sous le titre de *Der Barfüßer Munch Elcuspiegel und alcoran*, avec une préface de Luther. Cette réfutation est d'un ministre luthérien du pays de Brandebourg, nommé *Erafme Albere*. Elle reparut de nouveau à Wittemberg en 1542, *in-4°*, & 1614, *in-8°*.

Cette première réfutation a été paraphrasée en latin, & imprimée sous divers titres : 1°. *Alcoranus Franciscanorum, seu blasphemiarum & nugarum lerna, de signatissimo idolo quod Franciscum vocant ex libro Conformitatum*, &c. Francofurti, 1542, *in-8°*. 2°. *Alcoranus Franciscanorum, sive Epitome precipuas fabulas & blasphemias complectens, eorum qui beatum Franciscum ipsi Christo equare ausi sunt, id que cum salubri antidoto*; Geneva, 1578, *in-8°*.

Conrad Badius, imprimeur de Genève, mit en

Tom. XII.

françois cette réfutation, & la publia sous ce titre *l'Alcoran des Cordeliers, tant en latin qu'en françois, d'Genève, 1556. in-12.* Il y joignit bien-tôt après un second livre, & le tout parut dans son imprimerie en 1560 en deux volumes *in-12*. La troisième édition vit aussi le jour à Genève en 1578, & a été réimprimée dans la même ville en 1644 & 1664, *in-8°*. Enfin en parut une édition nouvelle à Amsterdam en 1734 en 2 vol. *in-12.* avec de fort jolies figures imaginées par le célèbre Bernard Picart, & gravées sous sa direction. Je ne parle pas ici des traductions latines & flamandes : ce détail me meneroit trop loin.

La seconde réfutation des *Conformités* a été faite en Italie par Pietro Paolo Vergerio ; & ce fut de purs motifs de religion qui l'engagerent à cet ouvrage ; cependant sa réfutation fut stérile, & sa personne mise au nombre des hérétiques.

Je laisse à part la réfutation des *Conformités* par Ossander, par Vollius, ainsi que celle qui se trouve dans la légende dorée ; il me suffit de dire qu'entre tous les auteurs catholiques & protestans qui se sont attachés à réfuter les *Conformités*, personne ne s'en est plus agréablement & plus solidement acquitté que le savant & ingénieux Bayle, dans les remarques de son article de saint François d'Assise.

Il est vrai que les Franciscains éclairés ont tâché de supprimer les éditions des *Conformités*, autant qu'il étoit possible, & à en donner de nouvelles éditions différentes ; mais quelques auteurs franciscains ne sentant pas le tort que cet ouvrage leur faisoit, n'ont pu résister à la tentation de le reproduire de tems en tems, sous quelque nouvelle face. Tel est l'ouvrage intitulé, *Prodigium natura, & gratia portentum, hoc est, seraphici patris Francisci, vite acta, à Petro de Alva & Alarga*, imprimé à Madrid en 1551, *in-folio*.

On fait l'histoire du P. le Franc, gardien des Cordeliers de la ville de Rheims, & docteur en Théologie de la faculté de Paris : voulant rendre son nom recommandable à la postérité, il fit graver ces paroles en lettres d'or sur une table de marbre, au haut du frontispice du portail des Cordeliers de Rheims : *Deo homini & beato Francisco utrique crucifixo*. Cette inscription causa un scandale si général, que M. l'archevêque de Rheims lui commanda de l'ôter au plutôt ; & cet ordre fut accablant pour un homme qui s'imaginait avoir parfaitement bien raisonné.

Je crois qu'il en étoit de même de Barthélemi de Pise. Ce bon homme n'avoit eu pour but que de relayer fortement la gloire & l'excellence de son patriarche ; il regut avec des larmes de joie l'approbation du chapitre général des Franciscains, datée du 2 Août 1399, & il ne s'imagina point qu'un ouvrage si nettement approuvé, attireroit tant à lui qu'à son ordre, le mortifiant reproche d'impiété & de blasphème. Il ne jouit pas long-tems des applaudissemens & de la récompense que lui avoit valu son ouvrage ; car deux ans après il mourut extrêmement âgé dans le couvent de Pise, le 10 Décembre 1401. (*Le Chevalier DE JAUCCOURT.*)

*PISÆUS*, (*Mythol.*) surnom de Jupiter, pris de la ville de Pise en Elide, où il étoit particulièrement honoré. Hercule faisant la guerre aux Eléens, prit & saccagea la ville d'Elis ; il préparoit le même traitement à ceux de Pise qui étoient alliés des Eléens ; mais il en fut détourné par un oracle, qui l'avertit que Jupiter protégeoit Pise : elle fut donc redevenue de son salut au culte qu'elle rendoit à ce maître des dieux. (*D. J.*)

*PISIDIE*, *Pisidia*, (*Géog. anc.*) contrée d'Asie, enfermée entre la Lydie, la Phrygie, la Pamphylie, & la Carie. C'étoit un pays situé dans les montagnes pour la plus grande partie, & qui comprenoit l'extrémité occidentale du mont Taurus, selon Pline.

○○○

*I. V. c. xxvij.* & selon Strabon, *l. XII.* Les écrivains varient sur les limites; mais soit que la *Pisidie* ait été à l'extrémité du Taurus, comme le veulent quelques-uns, soit qu'elle ait occupé, selon d'autres, une partie considérable de cette montagne, il est certain qu'elle ne s'étendoit pas au-delà du Taurus. (*D. J.*)

**PISIFORME**, adj. (*Anat.*) nom de deux os qui ont à-peu-près la forme d'un pois, dont l'un appartient à l'organe de l'ouïe, & se le nomme aussi *orbiculaire*, ou *lenticulaire*; & l'autre est un des huit du carpe. Voyez OREILLE & CARPE.

**PISOLITE**, f. f. (*Hist. nat.*) nom donné par quelques naturalistes à une pierre qui semble composée d'un amas de petits corps globuleux de la grosseur d'un pois. Voyez OOLITES.

**PISONE**, f. f. *pifonia*, (*Hist. nat. Bot.*) est un genre de plante à fleur monopétale en forme de cloche & profondément découpée. Le pistil sort du calice & est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit oblong anguleux, qui s'ouvre en cinq parties du haut en-bas, & qui renferme une semence le plus souvent oblongue. Plumier, *nova plant. amer. gen.* Voyez PLANTE.

Ce genre de plante produit séparément des fleurs mâles & femelles : dans la fleur mâle le calice est droit, très-petit, & divisé en cinq parties. La fleur est en forme d'entonnoir, dont le tuyau est court, & la bouche très-évasée; elle est légèrement divisée en cinq segments, & demeure ouverte; les étamines sont cinq filets pointus, plus longs que la fleur; leurs sommets sont simples. Dans la fleur femelle, le calice est le même que dans la fleur mâle, excepté qu'il est attaché au germe : cette fleur est aussi faite comme la fleur mâle; il s'élève du germe un style simple, droit, cylindrique, plus long que la fleur, couronné de cinq stigmates oblongs : le fruit est une capsule ovale composée de cinq loges; mais qui ne forment intérieurement qu'une cavité; la graine est unique, lisse, & de figure ovale ou oblongue. Linnæi, *gen. plant. p. 474.* Plum. *gen. 12.* Houtton, 13. Vaillant, *ad. germ. (D. J.)*

**PISONIS-VILLA**, (*Géog. anc.*) maison de plaisance en Italie, près de la ville de Bayes. Tacite, *Annal. l. XV. c. liij.* dit que Néron s'y plaisoit beaucoup, & s'y rendoit fréquemment. Orelus croit que ce lieu se nomme aujourd'hui *Truglio*. (*D. J.*)

**PISSASPHALTE**, f. m. (*Histoire naturelle*.) C'est un bitume naturel & solide, que l'on trouve dans les monts Cérauniens d'Apollonie; il est d'une nature moyenne entre la poix & l'asphalte. Voyez BITUME.

Ce mot est composé de *πισσα*, poix, & d'*ασφαλτος*, bitume.

*Pissaspalte*, est aussi un nom que l'on donne à une substance factice, composée de poix & d'asphalte ou de bitume judaïque, *bitumen judaicum*. Voyez ASPHALTE.

La grossièreté de sa couleur noire, & son odeur puante, le distinguent du véritable asphalte.

Quelques écrivains se servent aussi du mot *pissaspalte*, pour exprimer la poix juive ou le simple asphalte.

**PISSAT**, f. m. urine, voyez URINE.

**PISSELLEUM**, f. m. (*Mat. médic. des anciens.*) *πισσελαιον*, huile de poix, de *πιον*, & *ελαιον*, huile. Dioscoride dit qu'elle servoit à guérir la galle & les ulcères des bêtes à corne. On retiroit une huile de la poix tandis qu'elle bouilloit, en étendant dessus de la laine qui absorboit la vapeur qui s'en élevoit, & qu'on exprimait ensuite dans un autre vaisseau; ce qu'on répéteroit plusieurs fois. Ray soupçonne que le *pissinum* de Plin., est la même chose que le *pissellatum* des Grecs; mais d'autres critiques prétendent que le *pissinum* des Latins étoit tiré du cedre. (*D. J.*)

**PISSEMENT DE SANG**, (*Médecine.*) on appelle *pissement de sang*; toute évacuation sanguinolente qui se fait par le canal de l'urethre, soit qu'on y voye un mélange d'urine, soit qu'il n'y en ait point.

Le sang peut passer par des vaisseaux trop dilatés; & quand il est intimement mêlé à l'urine, il n'est guère possible de le distinguer de l'urine sanguinolente; mais quand les vaisseaux sont une fois rompus, le sang est moins mêlé à l'urine, & est par conséquent plus pur. Le sang qui vient directement de l'urethre ou des corps spongieux, coule quelquefois sans qu'on rende d'urine; mais c'est en petite quantité.

Si dans les jeunes gens pléthoriques, dans la mutilation de quelque membre, dans l'hémorrhagie, les hémorrhoides, la suppression des vidanges ou des menstrues, la pléthore est suivie d'un *pissement de sang*; il est ordinairement salutaire, & la saignée suffit pour l'arrêter.

Mais celui qui doit sa naissance à quelque mouvement d'irritation particulière, produit dans les reins, par l'abus des diurétiques, des emménagogues, est à craindre; & dans ce cas il faut avoir recours aux délayans, aux mucilagineux, aux huileux, pris abondamment.

Dans le cas d'une circulation générale qui devient plus grande lorsqu'on a fait beaucoup d'exercice, qu'on est allé à cheval, qu'on a élevé un poids considérable, ou qui est une suite d'une fièvre aiguë, ardente, du trop grand usage des échauffans, des spiritueux, des aromates, d'autres corps âcres, de la colère, ou de toute passion de l'âme, & qui produit un *pissement de sang*; il convient d'employer les rafraichissans anodins.

Quant au sang trop dissous presque incoercible dans les maladies chroniques, le catarre, le scorbut, l'acrimonie, & les autres colliques des humeurs accompagnées du relâchement des solides; il le faut épaissir à la faveur des corroborans doués d'acrimonie particulière & convenable.

Le *pissement de sang* qui survient dans les fièvres malignes, pestilentielles, putrides, dans les pétéchies, ou lorsque la petite vérole, la rougeole, la pleurésie, l'érysipelle, ou l'inflammation, ont dégénéré en corruption, est un accident dangereux; on tâchera de l'arrêter par les antiseptiques combinés avec les incratifs.

Le calcul attaché aux reins ou à la vessie, & qui par son aspérité, blesse les vaisseaux, ne permet pas l'usage des forts diurétiques; mais pour procurer la sortie de cette pierre, il faut employer les boissons adoucissantes, oléagineuses, les mucilagineux, les favoronneux, & les anodins. Dès qu'on a eu le bonheur de faire sortir ce corps étranger, le *pissement de sang* s'arrête ordinairement de lui-même; ou bien on réussit à le faire cesser, en ajoutant les consolidans aux remèdes dont on vient de parler.

Enfin, le *pissement de sang* qui arrive après les blessures, les contusions, & les corrosions de ces parties, ne peut trouver sa guérison, que dans le traitement propre à ces maladies.

Outre les accidens généraux qui sont une suite de toutes sortes d'hémorrhagies, la concrétion du sang arrête quelquefois l'écoulement de l'urine, laisse un ulcère dans les reins ou la vessie, & cause ensuite une urine purulente. (*D. J.*)

**PISSENLIT**, f. m. (*Botan.*) nom vulgaire de la principale espèce du genre de plante nommé par Tournefort *dans leonis*, dent de lion, & dont on a indiqué les caractères sous ce dernier mot.

Sa racine est environ de la grosseur du petit doigt, & laiteuse. Ses feuilles sont oblongues, pointues, découpées profondément des deux côtés, comme celles de la chicorée sauvage, mais plus lisses, & couchées sur terre. Elle n'a point de tige, mais des pé-



dicules nuds, fistuleux, longs d'une palme & plus; rougeâtres, quelquefois velus, & garnis d'un duvet qui s'enlève aisément. Chacun de ses pédicules porte une fleur composée de demi-fleurs, évafés, jaunes, renfermés dans un calice poli, découpés en plusieurs parties, dont la bafe est garnie de quatre ou cinq feuilles verdâtres, réfléchies.

Chaque fleur est portée sur un embryon, qui lorsque le calice s'ouvre & se réfléchit sur le pédicule, se change en une semence rouffe, ou citrine, garnie d'agrette. Ces semences tombent, quand elles sont mûres, & elles sont emportées par le vent; la couche sur laquelle elles étoient, reste nue; & c'est une pellicule poreuse. Cette plante est très-commune; on la cultive dans les jardins: toutes ses parties sont amères, & remplies d'un suc laiteux. (D. J.)

PISSENLIT, (*Mat. méd.*) les vertus de cette plante sont absolument les mêmes que celles de la chicorée sauvage, & on les emploie aussi aux mêmes usages, & l'une au lieu de l'autre. La chicorée sauvage est cependant le médicament principal dans l'usage ordinaire, & le pissenlit est le succédané. Au reste, cette ressemblance est non-seulement établie sur l'observation des propriétés médicamenteuses de l'une & de l'autre plante, mais même sur leur nature ou composition chimique: en sorte que tout ce que nous avons dit de la chicorée sauvage convient entièrement au pissenlit. Voyez les articles CHICORÉE SAUVAGE, *Mat. méd.* & CHICORÉE SAUVAGE, *Diet.* Le pissenlit entre dans l'apozème officinal appelé communément bouillon rouge, & dans le syrop de chicorée composé de Charas.

PISSEROS, f. m. (*Phar. anc.*) cérat composé de cire fondue, d'huile rolat & de poix, mêlés en proportion convenable pour former une consistance d'onguent; Hippocrate recommande celui-ci en plusieurs cas, comme dans les brûlures & les plaies récentes; il paroît que cette espèce de cérat est de la nature du basilicon noir des modernes, qui passe en effet pour un très-bon emplâtre en diverses occasions.

PISSITES, (*Mat. méd. des anc.*) *missine*, c'est-à-dire vin de poix. Il se faisoit avec du goudron & du moût. On lavait d'abord le goudron dans de l'eau de la mer ou de la saumure jusqu'à ce qu'il fût blanchi; après cela on le relavait avec de l'eau douce, on mettoit ensuite sur huit congés de moût une once ou deux de goudron; on les laissoit fermenter & reposer, enfin on soutiroit la liqueur & on la mettoit dans des vaisseaux. Discorde, l. V. c. xlvj. en fait un grand éloge pour les maladies chroniques des viscères qui ne font point accompagnées de fièvre.

PISSOTTE, f. f. (*Leffiverie, Salpêtr.*) petite canule de bois que l'on met au-bas d'un cuvier à lessiver, pour donner passage à l'eau que l'on jette de tems en tems sur les cendres qui sont enfermées dans le charrier.

Dans les ateliers où se fabrique le salpêtre, les cuiviers où se font les lessives des terres propres à en tirer ce minéral, ont aussi leur pissotte; elle se place ordinairement dans le bas du cuvier à deux ou trois doigts du sable, avec deux billots de bois aux deux côtés en-dedans, pour soutenir le faux-fond du bas sur lequel se mettent les cendres & les terres dont les cuiviers se remplissent; c'est au-dessous de la pissotte que l'on met les recettes. Savary. (D. J.)

PISSYRUS, (*Géog. anc.*) ville de Thrace; il y avoit dans cette ville, selon Hérodote, l. VII. n°. 109. un lac de presque trente stades de circuit, très-poissonneux, & dont l'eau étoit extrêmement salée. Les meilleures éditions portent *Pysirus* au lieu de *Pissyrus*.

PISTACHE, f. f. (*Botan.*) on fait que c'est le fruit du pistachier; les pistaches s'appellent en latin

Tome XII.

*pistacia*, en grec dans Dioscoride *πιστάκια*, & par les Arabes *pastech*.

Ce sont des fruits ou des petites noix, de la grosseur & de la figure des avelines, oblongues, anguleuses, élevées d'un côté, applaties de l'autre, pointues & marquées d'un côté. Elles ont deux écorces; l'extérieure est membraneuse, aride, mince, fragile, d'abord de couleur verte, ensuite rouffe; l'intérieure est bigneuse, pliante, cassante, légère, blanche; elles renferment une amande d'un verd-pâle, grasse, huileuse, un peu amère, douce cependant & agréable au goût, couverte d'une pellicule rouge; on doit choisir celles qui sont bonnes, récentes, pleines & mûres.

Herman fait mention de deux sortes de pistaches, savoir les grandes & les petites. On nous apporte communément les grandes; les petites sont moins connues & plus savoureuses; elles viennent de Perse.

Ce fut Lucius Vitellius, gouverneur de Syrie, qui apporta le premier des pistaches en Italie sur la fin du règne de Tibère. (D. J.)

PISTACHE, (*Mat. médic.*) fruit du pistachier. Ces fruits renferment une amande ou semence émulsive, d'un goût agréable, & qui passe pour fournir une nourriture très-abondante & assez salutaire, & pour être propre par ses qualités à rétablir promptement les personnes amaigries par des maladies, à augmenter le lait & la semence, à adoucir les humeurs dans la phtisie, la toux, les dispositions à la colique néphrétique, &c.

Ces éloges sont un peu outrés. Il est vrai cependant que les pistaches tiennent un rang distingué parmi les semences émulsives considérées comme aliment, voyez SEMENCES ÉMULSIVES; & que les dragées, les tartes, &c. qu'on en prépare fournissent un aliment assez doux, qui n'est pas malsain, & qui paroît solliciter l'appétit vénérien.

Quant à l'usage qu'on en fait pour les émulsions, il n'y a rien de particulier. Voyez ÉMULSION. L'huile qu'on peut en retirer par expression est fort douce, mais elle est fort peu usitée, parce qu'on a reconnu que l'huile d'amandes-douces, qui coûte beaucoup moins, est tout aussi bonne.

Les pistaches entrent dans le looch verd de la pharmacopée de Paris, & dans le sirop de tortue résopatif. (b)

PISTACHE, (*Botan. exot.*) fruit de la plante arachnoidée d'Amérique, nommée dans le pays *manobi*. Voyez MANOBI, *Botan. exot.* (D. J.)

PISTACHES, les Confiseurs appellent de ce nom un ouvrage qu'ils font en forme de dragées extrêmement peütes, dont le fond est de la graine de pistache d'où cet ouvrage tire son nom.

PISTACHES EN SURTOUT, les Confiseurs donnent ce nom à des pistaches cassées & mises à la praline, & trempées dans une composition faite d'un œuf battu, & brouillé avec de l'eau de fleur d'orange.

PISTACHIER, f. m. (*Botan.*) arbre qui porte les pistaches; il s'appelle *terebinthus indica* dans Théophraste; *pistacia* dans J. B. i. 275; & *pistacia peregrina fructu racemoso, sive terebinthus indica* Theophr. dans C. B. p. 401.

Son tronc est épais; ses branches sont étendues, couvertes d'une écorce cendrée; elles donnent naissance à des feuilles qui sont rangées sur de longues côtes & disposées par paires, de manière cependant qu'elles ne se trouvent pas placées exactement vis-à-vis les unes des autres. L'extrémité de ces côtes est terminée par une seule feuille: elles sont tantôt arrondies, tantôt finissant en pointe, garnies de nervures, & semblables aux feuilles de térébinthe, mais plus grandes.

Il y a des pistachiers qui portent des fleurs mâles, d'autres des fleurs femelles; les fleurs mâles sont ra-

O O o o ij

massées en une espèce de chaton peu ferré, & en maniere de grappes ; chaque fleur est garnie d'une petite écaille ; ces fleurs ont un calice propre, découpé en cinq parties, & cinq étamines très-petites qui portent chacune un long sommet droit, ovulaire, & quadrangulaire. Les fleurs femelles n'ont point de pétales ; leur calice est très-petit, partagé en trois parties, & soutient un gros embryon ovulaire, chargé de trois styles recourbés dont les stigmates font un peu gros & velus. L'embryon se change en une baie ovoïde qui a peu de suc, & qui contient une amande lisse, semblablement ovulaire.

Cet arbre croît dans la Perse, l'Arabie, la Syrie & dans les Indes. On le cultive aussi dans l'Italie, la Sicile & dans les provinces méridionales de la France.

Le pistachier mâle est distingué du pistachier femelle par ses feuilles qui sont plus petites, un peu plus longues, émoussées & souvent partagées en trois lobes, d'un verd foncé, au lieu que dans le pistachier femelle les feuilles sont plus grandes, plus fermes, plus arrondies & partagées le plus souvent en cinq lobes.

Comme les pistachiers mâles naissent souvent dans des lieux éloignés des pistachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les palmiers ; ce qui se fait ensuite de la manière suivante : les paysans cueillent les chatons des fleurs du pistachier mâle, lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir ; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée ; ils attachent ce vaisseau à une branche du pistachier femelle jusqu'à ce que les fleurs soient sèches, afin que la fine poussière qui féconde soit dispersée par le moyen du vent, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles.

D'autres cueillent les fleurs mâles & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher, & ils en répandent la poussière sur les fleurs du pistachier femelle à mesure qu'elles épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur poussière féconde, & que les fruits du pistachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les pistachiers mâles & femelles ne sont pas éloignés les uns des autres, le vent suffit pour procurer la fécondité aux pistachiers mâles. (D. J.)

PISTACHIER, (*Mat. méd.*) les feuilles de cet arbre entrent dans l'emplâtre diabatanum.

PISTACHIER sauvage, (*Botan.*) nom vulgaire & ridicule de l'arbrisseau nommé par les Botanistes *staphylodendron*.

PISTAS, (*Géog. du moyen âge.*) lieu en France, situé sur les bords de la Seine, auprès du Pont-de-l'Arche, à l'embouchure des rivières d'Eure & d'Andelle. Cet endroit est le même que celui qui est aujourd'hui appelé *Pistrées*, & qui est à trois lieues au-dessus de Rouen. Charles le Chauve y fit bâtir une forteresse pour fermer à cet endroit le passage de la Seine aux Normands. Il a été long-tems une place d'armes contre les Normands. Charles le Chauve y assembla un parlement en 862. (D. J.)

PISTE, f. f. (*Gramm.*) c'est en général la trace que laisse un animal sur le chemin qu'il a suivi ; il se dit au simple & au figuré, il suit les anciens à la piste.

PISTE, en terme de Manege, est la marque que le cheval trace sur le chemin où il passe.

La piste d'un cheval peut être simple ou double.

Si le cavalier ne le fait aller que le galop ordinaire en tournant dans un cercle, ou plutôt dans un quartier, il ne marquera qu'une seule piste ; mais s'il le fait galoper les hanches en-dedans, ou aller terre à terre, il marquera deux pistes, l'une par le train de devant, & l'autre par le train de derrière. Ce sera la même chose, si le cavalier le fait passer de côté ou aller de travers, dans une ligne droite ou sur un cercle.

PISTIA, f. f. (*Botan.*) nom donné par Linnæus au genre de plante qui est appelé *kodda-pail* par le

P. Plumier, & les auteurs de l'*horus malabaricus*. En voici les caractères : il n'y a point de calice ; la fleur est formée d'un seul pétale inégal, fait en capuchon contourné, avec une seule levre oblique, longue, courbée & pliée sur les côtés. Il n'y a point aussi d'étamines, mais six boîtes doubles adhérent au pistil sous le stigma. Le germe du pistil est d'une figure ovale, allongée ; le style est plus court que la fleur ; le stigma est divisé obtusément en six segmens ; le fruit est une capsule ovale, contenant six loges ; les graines sont tronquées ; ce genre de plante approche beaucoup de celui des aristoloches. Linnæi, *gen. plant.* p. 438. Plumier, 39. (D. J.)

PISTICCIO, (*Géogr. mod.*) petite ville ruinée d'Italie au royaume de Naples, dans la Basilicate, entre les rivières Basiento & Salandrella. Cette ville a été tellement endommagée en 1688 par un tremblement de terre, qu'elle ne s'est pas relevée depuis.

PISTIL, f. m. (*Botan.*) les Botanistes nomment pistil la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, & qui par conséquent est toujours renfermée dans la fleur, ainsi qu'on peut le voir dans la couronne impériale, dans le lis, dans le pavot, &c. Le nom de pistil est tiré du latin *pissillum*, qui veut dire un pilon ; car quoique la figure des pistils des fleurs ne soit pas déterminée & qu'il s'en trouve d'une figure fort différente de celle d'un pilon, il est pourtant certain que le plus grand nombre des pistils approche plus de la figure d'un pilon que toute autre chose. Malpighi a nommé cette partie *stylus*, à cause qu'elle finit ordinairement en pointe, comme l'aiguille avec laquelle les anciens écrivoient sur des tablettes enduites de cire. Mais, pour dire quelque chose de plus important, le pistil est l'organe femelle de la génération dans les fleurs. Il est composé de trois parties ; le germe, le style & le stigma. Le germe tient dans les plantes la place de l'utérus ; quoique sa forme soit diversifiée, il est toujours situé au fond du pistil, & contient les graines de l'embryon. Le style est une partie diversément figurée, mais toujours placée sur le germe ; quelquefois il est très-court, & d'autresfois il paroît manquer absolument. Le stigma est aussi d'une forme variée, mais sa place est constante ; car il est toujours placé sur le sommet du style, & au défaut du style sur le haut du germe. (D. J.)

PILTIS, (*Mat. méd. des anciens.*) nom donné par les anciens à la gomme bdellium, mais particulièrement à celle qu'on tiroit d'Arabie, & qui étoit d'un blanc citrin, tantôt en petites larmes, tantôt en masses de forme ronde, & de consistance solide.

PISTOIE, (*Géog. mod.*) en latin *Pistoria*, ville d'Italie, dans la Toscane, avec un évêché suffragant de Florence. Elle est munie de bastions sans garnison. C'étoit autrefois une république qui perdit sa liberté en même tems que Pise. Ses belles rues sont sans habitans. Sa situation est au pied de l'Apennin, proche la rivière de Stella, dans un des plus beaux quartiers de la Toscane, à 30 milles N. E. de Pise, entre Lucques & Florence, à 21 milles de chacune de ces deux villes. Long. 28. 30. lat. 43. 55.

Elle a donné la naissance à quelques hommes dont je dois dire un mot.

Bracciolini, (*François*) poète que le pape Urbain VIII. combla d'honnêtetés. On ne conçoit pas combien grande étoit, je ne dis pas l'excellence, mais la fécondité de sa veine. Pour en citer un exemple, son poème de la Croix reconquise contient trente-cinq chants ; celui de la Rochelle prise par Louis XIII. en a vingt, & l'élection du pape Urbain VIII. vingt-trois. Ce poète est mort âgé de plus de 80. ans.

Sinus, juriconsulte, estimé au xiv. siècle, cultivait les muses, & fut un des premiers qui donna des



agréments à la poésie lyrique toscane. Pétrarque ne fit pas difficulté de profiter de ses pensées. Il mourut en 1336.

Clement IX. auparavant nommé *Julio Rospigliosi* naquit à Pistoie en 1599, & mourut de dépit l'an 1669, de la perte de Candie; tant il avoit à cœur que cette île ne tombât pas entre les mains des Infidèles. (D. J.)

PISTOLE, (*Monnaie*.) ce mot ne signifie pas toujours une pièce de monnaie, il désigne le plus souvent une somme de dix livres, en sorte que par douze ou quinze pistoles, on entend douze ou quinze fois dix livres, c'est-à-dire 120 ou 150 livres; cela vient de ce que les pistoles d'Espagne avoient cours en France après le mariage de Louis XIV. & valoient dans ce tems-là dix francs; & quoique ces mêmes pistoles aient dans la suite valu plusieurs différens prix, que le cours en soit devenu très-rare, & même qu'elles ne soient plus d'usage aujourd'hui, nous avons retenu le terme de pistole pour signifier dix livres, & l'on dit aussi-bien 50, 100 & 200 pistoles, que cinq cent, mille & deux mille francs.

PISTOLET, f. m. (*Arme*.) des arquebuses vinrent les pistoles ou pistolets à rouet, dont le canon n'avoit qu'un pié de long, c'étoient des arquebuses en petit. Ces armes furent appellées pistoles ou pistolets, parce que les premiers furent faits à Pistoie en Toscane. Les Allemands s'en servaient en France avec les Français; & les Reîtres qui les portoient du tems de Henri II. étoient appellés pistoliers. Il en est fait mention sous le règne de François I. Les pistolets sont à l'usage de toutes les troupes à cheval. Il y a bien long-tems qu'ils sont à simple ressort, ainsi que les fusils & les mousquetons, car en 1658 l'usage des pistolets à rouet n'étoit pas encore aboli. (D. J.)

PISTOLET A ROUET, voyez ARQUEBUSE A ROUET. PISTOLOCHIE DE VIRGINIE, (*Mat. méd.*) voyez SERPENTINAIRE DE VIRGINIE.

PISTON, f. m. (*Hydraul.*) est un cylindre de bois, quelquefois de métal, qui étant levé & baissé par les tringles d'une manivelle dans l'intérieur d'un corps de pompe, aspire ou pousse l'eau en l'air, & fouvent la comprime & la refoule. Ce piston doit être garni de fort cuir en forme d'un manchon par le bas pour entrer avec force dans le corps de pompe; il est ouvert dans le milieu & garni d'un clapet de cuir. Voyez CLAPET; voyez aussi POMPE.

On appelle quelquefois le piston barillet, voyez BARILLET.

PISTOR, (*Mythol.*) surnom de Jupiter. Pendant que les Gaulois assiégeoient le capitole, Jupiter, dit-on, avertit les assiégés de faire du pain de tout le blé qui leur restoit, & de le jeter dans le camp ennemi, pour lui prouver qu'ils ne seroient pas de long-tems réduits à manquer de vivres. Ce conseil réussit si bien, que les ennemis leverent le siège; & les Romains en actions de grâces, érigèrent dans le capitole une statue à Jupiter, sous le nom de *Pistor*.

PISTORIA, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans la Toscane. Ptolomée, liv. III. ch. j. la place dans les terres, entre Lucus Feroniae, Colonia & Florentia. Plin. liv. III. ch. v. l'appelle *Pistonium*. C'est aujourd'hui la ville de Pistoie.

PITAN, (*Géog. mod.*) province des Indes dans les états du Mogol, au-delà du Gange, bornée au nord par le mont de Naugracut, au midi par la province de Jésuat, au levant par le royaume d'Ozém, & au couchant par le royaume de Mevat. M. de Lisle donne à cette province, le nom de *Raja-Nupal*.

PITANAIDE, (*Géog. anc. & Hist. de Sparte*.) nom de l'une des tribus de Sparte. *Pitanica* lieu subsistant encore au milieu de la plaine qui s'étend de Sparte à Therapné, en étoit la capitale, & lui donnoit son nom. De-là on a tout lieu de soupçonner

que ceux de cette tribu étoient les laboureurs de cette plaine, & ne composoient pas la plus petite tribu de ce peuple, leur occupation étant la plus nécessaire aux hommes.

PITANCE, f. f. (*terme monastique*.) c'est ce qu'on donne à chaque religieux pour son repas; mais ce mot est vieux, & l'on dit aujourd'hui *portion*. Les Bourguignons disent encore *pitainche*, que M. de la Monnoye explique dans ses noëls bourguignons par *boisson de vin*.

Le P. Labbe dérive *pitance* de *pitancium* mot usité dans les écrits de l'un & l'autre Hincmar, pour une table enduite de poix où l'on mangeoit, d'autant que personne ne recevoit sa portion de pain, de vin, de viande, de poisson, ni autre chose nécessaire à la vie, que ceux qui étoient écrits dans la matricule.

Cet usage étoit pris des Romains, qui tiroient des greniers publics la subsistance de leurs soldats. Leur portion, *pitacium*, étoit réglée, & chacun étoit obligé d'aller la prendre avec un billet qui lui étoit donné par un greffier, lequel billet contenoit la quantité de l'étape pour chacun, s'il m'ést permis de me servir de ce terme. Le fait que j'avance est prouvé par la loi vj. du titre de *erogatione militaris annonæ*, *cod. Theodof.* où il dit: *Suscceptor, antequam diurnum pitacium authenticum ab actuariis susceperit, non erogat; quod si absque pitacio fuerit susceperit, non erogat; id quod expensum est, damni ejus suppetetur.* (D. J.)

PITANCERIE, f. f. (*Jurisprud.*) *mensaria*; office claustral qui est établi dans quelques abbayes, & qu'en d'autres on nomme *cellererie*, *mensaria*. Cet office qui est présentement sans fonction, consistoit autrefois à distribuer la pitance aux moines. Voyez PITANCE.

PITANCIER, f. m. (*Jurisprud.*) *obsonator*, officier claustral qui distribuoit autrefois la pitance aux moines. Voyez PITANCE. (A)

PITANÉ, (*Géog. anc.*) 1°. ville de l'Asie mineure, dans la Mysie, proche du Caicus, de l'embouchure duquel elle étoit éloignée de trente stades. Vitruve, liv. II. c. iij. rapporte qu'on y faisoit des briques qui nageoient sur l'eau, ce qui est appuyé du témoignage de Strabon.

2°. *Pitane* est un lieu de la Laconie sur le bord du Vasilipotamos (l'ancien Eurotas). La Guilière, *Lacédémone anc. & nouv.* nous assure qu'il y a de Perreur dans toutes les cartes qui en ont fait une ville, & en ont voulu marquer la position. C'étoit un quartier de Lacédémone, ou tout-au-plus un fauxbourg détaché de la ville. Pausanias, qui est très-exact à nommer les villes de Laconie, ne dit pas un mot de *Pitane*. Par ce silence il demeure si bien d'accord que ce lieu doit être confondu avec Sparte, qu'il parle d'un tribunal de Lacédémone appelé la *jurisdiction des Pitonates*, où apparemment ceux du quartier venoient répondre. Plutarque le marque assez dans son traité de l'*Exil* par ces paroles: « Tous les Athéniens ne demeurent pas dans le Colytos; tous les Corinthiens dans le Cranaou, & tous les Lacédémoniens dans le *Pitane*. » Le Colytos étoit un quartier d'Athènes; le Cranaou un fauxbourg de Corinthe; & il n'y auroit eu ni proportion, ni justice dans la comparaison de Plutarque, si le *Pitane* n'eût été dans la même proximité de Lacédémone.

La première église des Chrétiens fut autrefois bâtie dans ce lieu-là, quand S. André annonça l'Evangile à Lacédémone.

Ménélas reçut la naissance à *Pitane*; entre plusieurs témoignages, le cœur de la Troade d'Eurypide le justifie quand il fait des imprécations contre ce fils d'Atrée, souhaitant qu'il ne revienne jamais dans *Pitane* la patrie. Ne soyons pas surpris que la plupart des historiens aient parlé de ce petit fauxbourg, puisque c'étoit un fauxbourg de Lacédémone.

On voit encore quelques ruines de *Pitane* en venant de Magula à Mithra. Au-dessus de ces ruines est un vignoble qui produit le meilleur vin de la Morée, & qui paroît être le même terroir où Ulysse planta une vigne de sa propre main en l'honneur de Pénélope; car la situation de ce vignoble quadre parfaitement à la description d'Athénée. Lisez ce qu'il en a dit dans son premier livre, & n'oubliez pas d'y voir les vers d'Alcman. Du tems de ce poëte gourmet, le vin de *Pitane* avoit une odeur de fleurs, & même encore aujourd'hui il sent la framboise.

3°. *Pitane*, ville de l'Eolide voisine de la Troade. Cette *Pitane* est célèbre par la naissance d'Arcétilas, disciple du mathématicien Autolycus son compatriote, & qu'il suivit à Sardes; ensuite il vint à Athènes pour y prendre des leçons de Théophraste & de Crantor. Il fut le fondateur de la moyenne académie, comme Socrate avoit été le pere de l'ancienne, & comme Carnéade le fut de la nouvelle. Cicéron nous la dépeint pour le plus déterminé sceptique de tous les académiciens.

Eumenes I. roi de Pergame & Attalus son successeur, le comblèrent de bienfaits. Il étoit lui-même l'homme du monde le plus généreux; il faisoit du bien, & ne vouloit pas qu'on le fût; il pratiquoit ce précepte de l'Evangile avant qu'il eût été annoncé. Il fit une visite à Ctesibius son ami pauvre & malade, afin d'avoir occasion de lui glisser adroitement & en cachette sous l'oreiller, une bourse pleine d'argent. Une autre fois il prêta sa vaisselle d'argent à un ami qui devoit donner un festin, & il refusa de la reprendre lorsqu'on la lui reporta.

Ses dogmes tendoient au renversement des préceptes de la morale, & néanmoins il la pratiquoit, excepté dans les plaisirs de l'amour & de la table. Il mourut d'avoir trop bû à l'âge de 75 ans, la quatrième année de l'Olympiade 134.

Il souffroit la douleur en stoicien, quoiqu'il fût l'antagoniste du fondateur de cette secte. Au fort des tourmens de la goutte. « Rien n'est passé de-là ici », dit-il, en montrant son cœur à Carnéades l'épicurien, qui s'affligeoit de le voir si souffrant.

Il avoit une pensée fort bonne & fort vraie sur la mort: il disoit « que de tous les maux c'étoit le seul » dont la présence n'incommodât personne, & qui ne chagrînât qu'en son absence.

Nous avons sa vie dans Diogene Laërce, & son article dans Bayle; mais pour ce qui regarde sa doctrine, voyez dans ce Dictionnaire les mots ACADÉMICIENS & SCEPTICIENS. (Le Chevalier DE JAU-COURT.)

PITANGUAGUACU, (Ornithol.) nom d'un oiseau du Brésil qui est du genre & de la grosseur de l'étourneau ordinaire; son bec est épais, long, de figure pyramidale terminée en pointe aiguë; sa tête est large & aplatie; son cou est court, & il a la faculté de l'accourcir encore quand il lui plaît. Son cri est perçant; ses jambes & ses pieds sont d'un brun obscur. Il a la tête, le cou, le dos, les ailes & la queue d'un brun noirâtre avec un léger mélange de verd; la partie inférieure de la gorge, la poitrine & le ventre sont jaunes. Marggrave, *hist. du Brésil*.

PITE, f. f. (Botan. exot.) espèce de chanvre ou de lin qui se recueille en plusieurs endroits de l'Amérique équinoxiale, particulièrement le long de la rivière d'Orénoque. La plante qui le fournit, est sauvage ou cultivée; elle a des feuilles rondes, cannelées, de la grosseur du doigt, & longues d'un à deux pieds; ses fleurs ont la forme d'un caïque timbré, & sont fort petites; on tire des feuilles une espèce de fil, dont les Indiens se servent pour faire leurs lignes à pêcher; les cordes de leurs arcs, les cordages de leurs canots, leurs voiles, leurs hamacs & autres ouvrages. (D. J.)

PITE, f. f. (Com.) petite monnaie hors d'usage, dont la valeur étoit d'un quart de denier, demi-maille ou demi-bole. Il y a eu aussi des deniers-pites.

PITHA ou PITHEA, (Géog. mod.) province de la Laponie Suédoise, bornée au nord par la Laponie de Lulea, au midi par celle d'Uhma, au levant par la Bothnie occidentale, & au couchant par la Norwege. Elle est traversée par une rivière de même nom, & a pour chef-lieu une bourgade qui s'appelle aussi de même. Long. de cette bourgade, 38. 50. lat. 65. 5.

PITHECUSSÆ ou PITHECUSÆ, (Géog. anc.) Diodore de Sicile, liv. XX. chap. lix. met trois villes de ce nom dans l'Afrique propre. Il dit qu'on y rendoit un culte aux singes, qui fréquentoient les maisons des habitans, & qui usôient librement des provisions qu'ils y trouvoient. 2°. *Pithecia* étoient aussi des îles de la mer de Tyrhène, selon Etienne le géographe. (D. J.)

PITHEUS, (Géog. anc.) bourgade de l'Attique, dans la tribu Cécropide. Elle prenoit son nom du mot *πιθος*, qui signifie un tonneau, parce qu'anciennement il s'y en faisoit une grande quantité, selon M. Spon, *list. de l'Attique*. Etienne le géographe écrit *πιθος* pour *πιθος*.

PITHIE, f. f. (Physiq.) sorte de météore ou de phénomène lumineux. Voyez AURORA BORÉALE.

PITHIVIERS, (Géog. mod.) petite ville dans la Beauce, autrement nommée *Pluviers*. Voyez PLUVIERS.

PITHIUS, (Mythol.) surnom d'Apollon depuis sa victoire sur le serpent Python; peut-être aussi que ce nom lui vient de la ville de Delphes, qui s'appelloit anciennement *Pitho*.

PITHO, f. f. (Mythol.) ou la déesse de la persuasion, nommée *Suada* par les Romains, mérita d'être invoquée principalement par les orateurs. Il est du moins certain qu'elle eut plusieurs temples ou chapelles dans la Grèce. Thésée ayant persuadé à tous les peuples de l'Attique de se réunir dans une seule ville, pour ne faire désormais qu'un peuple, il introduisit à cette occasion le culte de la déesse *Pitho*. Hipermnestre après avoir gagné sa cause contre Danaüs son pere, qui la poursuivoit en justice, pour avoir sauvé la vie à son mari contre ses ordres, dédia une chapelle à la même déesse. Enfin elle avoit dans le temple de Bacchus à Mégare, une statue de la main de Praxitèle. (D. J.)

PITHÆGIE, (Antiq. d'Athènes.) *pithagia*, fête & sacrifice qui se célébroient à Athènes en l'honneur de Bacchus, le 11 du mois Anthistérion. Plutarque dans ses sympos, dit que c'étoit le jour auquel on commençoit à boire du vin nouveau; si cela est, ce mot peut dériver de *πιθος* *αὖλον*, l'ouverture des tonneaux.

PITHOM, (Géog. anc.) ville d'Egypte dans le nôme scythoite. Ce fut l'une des deux villes que Pharaon fit bâtir par les descendants de Jacob, *Exod. chap. j. v. 8*. Marsham prétend que la ville d'Abaris, celle de Typhon, celle de Séthrom, & celles de *Pithom*, mentionnées dans l'Exode, sont la même que les grecs nomment *Pelusium*. Le nom *Πιθώ* ou *Πίρρα*, donné à l'une des villes bâties par les enfans d'Israël, faisoit allusion à celui de Typhon. Les Egyptiens donnoient toujours à ce Typhon le nom de *Seth*; de-là vint qu'ils nommerent *Sethron* la ville de Typhon. Le nom *Séthroite* fut pris de la ville de Séthrom, qui étoit située sur le côté oriental du fleuve Rubaste, & ce nom étoit dans la partie occidentale du Delta. (D. J.)

PITIE, (Morale.) c'est un sentiment naturel de l'ame, qu'on éprouve à la vue des personnes qui souffrent ou qui sont dans la misère. Il n'est pas vrai que la *pitié* doive son origine à la réflexion, que nous



sommes tous sujets aux mêmes accidens, parce que c'est une passion que les enfans & que les personnes incapables de réfléchir sur leur état ou sur l'avenir, sentent avec le plus de vivacité. Aussi devons-nous beaucoup moins les actions nobles & miséricordieuses à la Philosophie qu'à la bonté du cœur. Rien ne fait tant d'honneur à l'humanité que ce généreux sentiment; c'est de tous les mouvemens de l'ame le plus doux & le plus délicieux dans ses effets. Tout ce que l'éloquence a de plus tendre & de plus touchant, doit être employé pour l'émouvoir.

« La main du printemps couvre la terre de fleurs, » dit le bramine inspiré. Telle est à l'égard des fils » de l'infortune la pitié sensible & bienfaisante. Elle » effuie leurs larmes, elle adoucit leurs peines. Vois » cette plante surchargée de rosée; les gouttes qui » en tombent donnent la vie à tout ce qui est autour » d'elle: elles font moins douces que les pleurs de » la compassion.

« Ce pauvre traîne sa misère de lieu en lieu; il n'a » ni vêtement, ni demeure, mets-le à l'abri sous les » ailes de la pitié; il transte de froid, réchauffe-le; » il est accablé de langueur, ranime ses forces, pro- » longe ses jours, afin que ton ame vive. » (D. J.)

PITINUM, (Géog. anc.) ville d'Italie. Ptolomée, liv. III. chap. I. la donne aux Umbres, qui habitoient dans les terres au nord des Tolcans. Elle donnoit le nom au territoire appelé *Pitinus ager* par Plin. *Pitinum* fut une ville épiscopale, comme il paroît par le concile romain tenu par le pape Symmaque. Holstenius dit, qu'elle n'étoit pas éloignée du fleuve Amitermus, & qu'on en trouve le nom & des vestiges dans un lieu à un peu plus de deux milles d'Aquila, appelé aujourd'hui *torre di Pitino*.

PITIS, f. m. (Monnoie de la Chine.) petite monnoie de bas aloi, moitié plomb & moitié écume de cuivre; elle a grand cours dans l'île de Java, où les Chinois la portent; cependant les deux cents *pitis* ne valent que neuf deniers de Hollande. (D. J.)

PITO, (Diet.) espece de liqueur fermentée, ou de biere qui est en usage parmi les negres de la côte des Esclaves en Afrique. Les voyageurs nous apprennent qu'elle est très-saine, très-agréable & très-raffraichissante.

PITON, f. m. terme de Serrurier, sorte de fiche plus ou moins grosse, au bout de laquelle il y a un anneau. (D. J.)

PITON ou TENON, terme d'Horlogerie, & de plusieurs autres arts, petite piece dont l'usage est de tenir ferme quelque autre piece. Il y a trois pitons dans une montre; deux sont d'acier & servent à tenir la vis sans fin dans la situation requise. Voyez a b, fig. 42. Pl. X. de l'Horlogerie; l'autre p est de laiton; un trou quarré y est percé, dans lequel on fixe l'extrémité extérieure du ressort spiral de la maniere suivante: on fait entrer cette extrémité dans ce trou quarré, & on la serre ensuite contre une de ses parois par le moyen d'une goupille quarrée qu'on y fait aussi entrer avec force. Voyez la fig. 52.

Des deux pitons de la vis sans fin l'un a est le plus souvent rond, on le nomme alors *piton à vis*, parce qu'il entre à vis dans un noyau fait dans la platine, & que ce n'est en effet qu'une espece de vis, dans la tête de laquelle on perce un trou pour recevoir le petit pivot de la vis sans fin; l'autre b, formé comme on le voit, fig. 42. le nomme *piton à oreille*, parce qu'on le laisse une espece d'oreille de chaque côté du canon, à-travers duquel passe la tige du quarré de la vis sans fin, lesquelles sont arrêtées sur la platine avec des vis. Lorsque cette vis est remontée, les oreilles du *piton* s'appliquent sur la platine, & y sont fixées au moyen de deux vis qui passent à-travers des trous percés dans ces oreilles, & sont vissées à la

platine, comme on le voit dans la figure ci-dessus. Voyez VIS SANS FIN.

PITON, (Marine.) c'est une cheville de fer; c'est aussi une fiche en forme de clou, dont la tête est percée.

*Pitons à boucles*, ce sont des chevilles de fer où il y a des boucles.

*Pitons d'afût*, ce sont des chevilles de fer dont on se sert pour tenir les plates-bandes d'un afût de canon.

*Pitons de presse d'Imprimerie*, ce sont deux petites plaques de fer percées & terminées en forme d'anneau que l'on attache de chaque côté du dehors du berceau, vis-à-vis l'une de l'autre, pour recevoir & soutenir les deux extrémités de la broche M du rouleau qui traverse le dessous du berceau de la presse. Voyez les Pl. d'Imprimerie.

PITONS, (Soierie.) petits anneaux à vis, qu'on attache aux lifférons pour crocheter les cramailles, au moyen d'une S ou espece de crochet.

PITONS, f. m. (Géog.) ce sont dans les îles Antilles de grands pics ou hautes montagnes isolées, terminées en pain de sucre, & dont le sommet se perd dans les nues, elles sont pour la plupart inacessibles: ces masses enormes entourées de precipices ne produisent point d'arbre, étant seulement couvertes d'une sorte de mousse fort épaisse & comme frisée. Les pitons les plus renommés dans les îles sont ceux de la Martinique, qu'on appelle assez mal-à-propos *pitons du Carbet*; celui de la montagne Pellée dans la même île; celui de la Souphrière de la Guadeloupe; & ceux de Sainte-Lucie ou Sainte-Laurie: ces derniers sont remarquables en ce qu'ils prennent naissance sur le bord de la mer, & qu'ils paroissent détachés des autres montagnes; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi élevés que les précédens, dont on aperçoit rarement le sommet.

PITONIUS, (Géog. anc.) fleuve d'Italie, selon Vilius Sequester, p. 335. qui dit qu'il passe au milieu du lac Fucinus (*lago di cefano*), sans mêler ses eaux avec celles de ce lac. *Pitoni* est le même fleuve que Plin. liv. XXXI. ch. iij. nomme *Piconium* ou *Pitonium*. (D. J.)

PITOYABLE, adj. (Gram.) qui est digne de pitié. Il est dans un état *pitoyable*; c'est un ouvrage *pitoyable*: d'où l'on voit qu'il y a deux sortes de pitié; l'une accompagnée de commisération; c'est celle qu'on a pour les malheureux; l'autre accompagnée de mépris, c'est celle qu'on a pour les choses ridicules. On dit un homme *pitoyable*; & cette phrase a deux acceptions, l'homme *pitoyable*, selon l'une, est un homme compatissant; selon l'autre, c'est un homme ridicule.

PITSCHAT, Voyez PIC DE MURAILLE.

PITSCHEN, (Géog. mod.) ancienne petite ville de Silésie, dans la principauté de Brieg. Elle étoit autrefois épiscopale, mais son siège fut transféré à Breslau en 1052. Maximilien d'Autriche, élu roi de Pologne en 1588, fut assiégé dans cette ville, fait prisonnier, & forcé de renoncer à son élection; tout y fut au pillage, ainsi qu'en 1627. Long. 35. 56. lat. 51. 12. (D. J.)

PITSIAI, (Hist. nat.) c'est le nom que l'on donne, dans l'île de Sumatra, à l'arbre qui est plus connu sous le nom d'arbre des Banians.

PITTEA, (Géog. anc.) surnom de la ville de Troezen; Ovide *Métamorph. liv. XV. v. 296*, nous l'apprend.

En prope Pittean tumulus Troezen, sine ullis  
Arduus arboribus.

Ovide donne à Troezen le surnom de *Pittée*, parce que cette ville avoit été bâtie par Pittée; ayeul inaternel de Thésée, comme Plutarque nous

l'apprend dans la vie de Thèlé. (D. J.)

PITONE, *pitonia*, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, en forme de cloche, renflée & profondément découpée. Le pistil sort du calice découpé; il est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit mol ou une baie sphérique; cette baie est pleine de suc & renferme deux semences, qui sont le plus souvent oblongues. *Plumier, nova. plant. amer. gen. Voyez PLANTE.*

PITTORESQUE, COMPOSITION. (*Peint.*) j'appelle avec l'abbé du Bos, *composition pittoresque*, l'arrangement des objets qui doivent entrer dans un tableau, par rapport à l'effet général de ce tableau. Une bonne *composition pittoresque*, est celle dont le coup-d'œil fait un grand effet, suivant l'intention du peintre & le but qu'il s'est proposé. Il faut pour cela que le tableau ne soit point embarrassé par les figures, quoiqu'il y en ait assez pour bien remplir la toile. Il faut que les objets s'y démêlent facilement. Il ne faut pas que les figures s'estropient l'une l'autre en se cachant réciproquement la moitié de la tête, ni d'autres parties du corps, lesquelles il convient au sujet, que le peintre fasse voir. Il faut enfin que les groupes soient bien composés; que la lumière leur soit distribuée judicieusement, & que les couleurs locales loin de s'entre-tuer, soient disposées de manière qu'il résulte du tout une harmonie agréable à l'œil par elle-même. (D. J.)

PIT-UISCH, f. m. (*lithologie.*) nom hollandois d'un poisson des Indes orientales, qui approche beaucoup du *turdus* des Européens, excepté qu'il n'a point d'écaillés; son corps est de forme obronde, & tout marqué de taches bleues & jaunes. Il peut faire sortir ses yeux de la tête, ou les retirer dans leur orbite; la nageoire de derrière est épineuse: ce poisson est d'un excellent goût, quoiqu'il aime à se tenir dans les endroits sales & bourbeux. (D. J.)

PITUITAIRE, GLANDE, (*Anatomie.*) c'est une glande dans le cerveau, que l'on a quelque peine à voir, sans la déplacer.

Elle est de la grandeur d'un fort gros pois, dans la selle de l'os sphénoïde, sous l'infundibulum ou l'entonnoir avec lequel elle communique; elle en reçoit une lymphé ou un suc qui est fourni à l'infundibulum par le plexus choroïde & la glande pinéale, & c'est de cette lymphé que la glande elle-même prend son nom. *Voyez GLANDE, &c.*

Elle filtre aussi un suc, en séparant du sang une liqueur blanche fort subtile, & en apparence fort spiritueuse. *Voyez ESPRITS.*

M. Littre observe un sinus ou un réservoir de sang qui touche cette glande, & qui est ouvert à l'endroit du contact, de manière que la glande réside ou pose en partie dans le sang: c'est ce réservoir que l'auteur regarde comme faisant l'office d'un bain-marie, à cause qu'il entretient dans la glande un degré de chaleur nécessaire pour s'acquiescer de ses fonctions.

On trouve cette glande dans tous les quadrupèdes, les poissons, les oiseaux, aussi-bien que dans les hommes. M. Littre donne un exemple d'une maladie lente ou languissante, & qui devient enfin mortelle, laquelle venoit d'une obstruction & d'une inflammation de la glande pituitaire.

PITUITAIRE, membrane, (*Physiologie.*) c'est cette membrane lisse qui tapisse sans interruption toute l'étendue interne du nez, toutes ses cavités, ses sinuosités, ses replis, les surfaces que forme le réseau, & par la même continuité non interrompue, toute la surface interne des sinus frontaux & maxillaires, des conduits lacrymaux, des conduits palatins, & des sphénoïdes; elle se continue encore au-delà des arrières narines, sur le pharynx; sur la cloison du palais, &c. On ne peut voir sans admiration com-

bien la surface de cette membrane muqueuse augmentée par la vaste expansion que la nature lui donne dans une cavité aussi étroite que celle des narines, sans cependant qu'une partie nuise jamais à l'autre.

Elle est nommée *pituitaire*, de ce que la plus grande partie de son étendue sert à séparer du sang artériel qui y est distribué, une lymphé mucilagineuse, que les anciens ont appelée *pituite*, & qui dans l'état naturel, est pour l'ordinaire médiocrement coagulante; car dans un autre état, elle est ou gluante ou limpide, & sans consistance, ou autrement altérée; mais elle n'est pas également fournie par toute l'étendue de la membrane schneiderienne, car on lui donne ce nom de membrane *schneiderienne*, en reconnaissance des travaux de Schneider sur cette partie.

Depuis lui les anatomistes modernes se sont appliqués à découvrir la structure de cette membrane. Sténon, Vieussens, Cowper, Drake, Collin, Morgagni, Santorini, Boerhaave, Ruyfch, Winflow, y ont donné tous leurs soins; & cependant malgré leurs travaux, leurs injections, leurs macérations, il ne paroît pas qu'ils l'aient encore parfaitement développée.

Il est vraisemblable que cette membrane est d'une différente structure dans ses différentes portions. Vers le bord des narines externes elle est très-mince, & y paroît comme un tissu dégénéré de la peau & de l'épiderme; sur le reste de son étendue, elle est en général comme spongieuse, & plus ou moins épaisse. Elle s'épaissit sur les parois de la cloison du nez, en allant au gosier, comme aussi le long du trajet inférieur des narines internes, & autour des cornets, elle est plus tenue dans les sinus. Winflow prétend que si l'on fait avec la pointe du scalpel, un petit trou dans l'épaisseur de cette membrane, & qu'on y souffle de l'air, on y découvrira un tissu cellulaire très-étendu.

Elle est parsemée d'un million de petits vaisseaux artériels, de quantité d'autres vaisseaux très-fins, qui diffusent une lymphé claire, & de quantité de petits corps ronds, glanduleux, du côté du périoste & du périchondre, dont elle est accompagnée. Les conduits excrétoires de ces petits corps glanduleux, sont très-longes autour de la cloison du nez, & leurs orifices sont assez sensibles. Morgagni, Ruyfch, Santorini les ont décrits. On en trouve une légion dans la partie antérieure du canal moyen, ainsi que dans celle de l'os spongieux supérieur: on voit les follicules qui sont dessous avec leurs glandes, tels que Ruyfch les a exposés. Ceux qui sont à la partie postérieure ont été décrits par Santorini & par Cowper. Ruyfch admet en général ces glandes des narines, quoiqu'il les nomme *pelotons de vaisseaux*.

C'est dans cette grande quantité de glandes & de vaisseaux artériels, dont la membrane pituitaire est parsemée, que se prépare & se sépare sans cesse une humeur douce, fluide, sans odeur, sans couleur, presque insipide, qui humecte, lubrifie, défend les nerfs olfactives, & cela dans toute l'étendue de la capacité des narines. Cette même mucoité ayant perdu par la chaleur du lieu, & par l'action de l'air, ses parties les plus liquides, s'y épaissit par son repos & la stagnation; la sécrétion s'en fait en quelque situation du corps qu'on soit: on en trouve toujours qui coule en quelque partie des narines; sans cela, comment se pourroit-il faire que des nerfs aussi tendres & aussi nus que ceux de l'odorat, pussent se conserver en bon état pendant un aussi grand nombre d'années?

Ruyfch imagine que l'humeur de ces glandes se sépare par des vaisseaux parallèlement situés dans la membrane de Schneider, & qu'il appelle *arterio-muqueux*; mais il ne fait aucune mention d'une sé-

crétion



création artérielle immédiate, quoiqu'elle se fasse peut-être de cette manière comme dans les intestins, dont la seule analogie rend cette conjecture probable. En effet, si l'on injecte la carotide d'un fœtus, on voit sortir des narines un mucus rougeâtre, écumeux, mêlé avec l'eau injectée. Le mucus des narines se filtre donc sans la médiation d'aucune crypte, autrement cet écoulement ne se feroit pas si vite. Outre cette sécrétion artérielle, il en est une autre glanduleuse, qui donne d'abord une humeur aussi claire que celle de la sécrétion artérielle; les glandes qui la filtrent reçoivent de très-petites artères dispersées sur la surface de la *membrane pituitaire*.

Cette humeur venant de cette double source, s'amasse dans les sinus frontaux, sphénoïdes, maxillaires, &c. de-là coule dans les narines, suivant les diverses positions du corps. Si le sinus frontal est presque toujours vuide, c'est que le plus souvent on a la tête droite: on en trouve toujours au contraire dans le sinus maxillaire & sphénoïdal, parce qu'ils peuvent rarement se vider; le mucus coulant de tous ces sinus va venir toute l'expansion des nerfs olfactifs, & les conserve comme le vernis de blanc d'œufs conserve les couleurs.

Cependant, de peur que cette liqueur, qui se métamorphose aisément en *tophus*, ne vint à s'épaissir trop, à s'accumuler à force de croupir dans les réservoirs, & qu'ainsi elle ne pût désormais en couler, la nature y a distribué des rameaux de nerfs, qui étant irrités produisent l'éternuement, au moyen duquel l'air poussé impétueusement par toutes les cavités des narines, balaye toute la mucosité qu'il trouve dans son passage.

S'il est certain que les polypes sont quelquefois formés dans le nez par la *membrane pituitaire*, lorsqu'elle se boursouffle, sort des sinus, & prend un accroissement des os spongieux; il n'est pas moins vrai que ces corps naissent quelquefois de l'épaississement & de la concretion de la mucosité dans quelques sinus, qui ne pouvant se vider, s'en remplit tout-à-fait, & le passage de l'air se trouve ainsi bouché par le polype éminent, formé de mucosité & de membrane; c'est comme un morceau de chair, qui pend dans le gosier ou dans le nez, & qu'il faut emporter suivant les règles de l'art.

En été, la partie la plus liquide de la mucosité du nez se dissipe par la chaleur, ce qui la rend plus épaisse. En hiver elle coule naturellement & est claire comme des larmes, qui la délayent & qui la disposent à ses excrétions; car les larmes coulent dans le nez par le canal nasal, que Salomon Alberti a le premier décrit.

Nous venons de voir que le principal usage de la *membrane pituitaire* est la filtration d'une liqueur lubrique, sans goût & sans odeur, qui se mêle facilement avec l'eau, qui se change en une espèce de plâtre quand on la fait sécher, & qui rend la surface interne du nez fort glissante.

Si la *membrane pituitaire* est parsemée de glandes & de vaisseaux sanguins, pour filtrer la mucosité dont nous venons de parler; elle reçoit aussi, comme nous l'avons dit, les nerfs olfactifs lubrifiés par cette mucosité. C'est par les trous de l'os ethmoïde que descendent du cerveau ces filaments nerveux, qui après avoir pénétré les guaines que leur fournit la dure-mère, vont se répandre par toute l'étendue de la membrane schneiderienne, en suivent tous les replis, & produisent la sensation que nous nommons *odorat*. Foy; ODORAT. (D. J.)

PITUITE, s. f. (Médic.) Toute humeur amassée dans quelque partie, qui y circule lentement, & qui est d'une couleur pâle, opaque, ou transparente sans force, devenue liquide par un excès de chaleur, &

Tome XII.

par les fonctions vitales dont le ralentissement lui a donné naissance, incapable d'acquiesce de la concrétibilité à l'approche du feu, s'appelle *pituite*.

Elle est produite 1°. par les alimens muqueux, glutineux, farineux, qui n'ont point été assez divisés, par le défaut de saponacité dans les humeurs, & la faiblesse des fonctions vitales; 2°. par la mucosité des humeurs des premières voies; 3°. par celles qui sont gélatineuses, mucilagineuses, albumineuses, & par la graisse elle-même dont le caractère a dégénéré par le défaut d'exercice du corps.

La *pituite* est encore produite par sa disposition naturelle à dégénérer, laquelle doit sa naissance & son accroissement au défaut d'humour saponacé, dans les premières voies, au ralentissement d'action de l'organe du chyle, à la diminution de la circulation du sang, & à la faiblesse des poumons, au relâchement des solides, à un sommeil trop long, au repos excessif du corps, à la tristesse de l'esprit, aux inquiétudes, à un trop grande application; elle attaque les vieillards & les enfants dans l'hiver; elle attaque aussi ceux qui habitent des lieux humides & froids, qui sont malades depuis long-tems, & sujets à de fréquentes hémorrhagies.

La *pituite* retenue long-tems dans le corps, ou 1°. elle devient d'abord liquide sans acrimonie, lorsqu'on l'appelle *limphe*; ou, en second lieu, elle devient liquide avec acrimonie, on la nomme alors *pituite sale* ou *humeur cathartique*; ou troisièmement enfin, elle acquiert une concrétibilité vitreuse, gypseuse, & devient une matière écrouelleuse, avec ou sans acrimonie.

Lorsque la *pituite* conserve sa qualité ordinaire, elle diminue la circulation, elle engendre des tumeurs molles, froides, le froid, la pâleur, la lassitude, le ralentissement du pouls, la laxité, la paralysie, la faiblesse, l'excrétion d'humours pituiteux, la diminution d'urine quelquefois pâle, quelquefois visqueuse, la difficulté de respirer sur-tout après qu'on a mis en action les muscles du corps, des stagnations fréquentes suivies d'obstruction. Ces accidens varient suivant qu'une partie est plus ou moins attaquée; il en arrive un grand nombre d'autres après leur métamorphose.

Il faut éviter les causes rapportées ci-dessus; faire usage d'alimens fermentés & assaisonnés; habiter des lieux secs, exposés au soleil, élevés & sablonneux; exercer le corps par de fréquentes promenades à pied, à cheval, en voitures rudes, & se faire des frictions. Il convient de recourir à des remèdes échauffans, aromatiques, stimulans, excitans, résineux, saponacés, alkalis, fixes & volatils; après que la *pituite* a perdu sa qualité naturelle, il faut varier la cure suivant la différence des changemens qui arrivent. (D. J.)

PITUITE des yeux, (Médic.) c'est une vieille fluxion qui rend les yeux tendres, chassieux & rouges, & qui a obligé les anciens à tenter toutes sortes de remèdes pour se délivrer de cette maladie; Hippocrate propose dans ses ouvrages divers moyens pour la guérir, & entr'autres les cauterres & les incisions à la tête. Celse traite aussi de la *pituite des yeux* avec beaucoup d'exactitude. Il la regarde comme la vraie cause de la chassie, & la nomme *pituia oculorum*, l. VII. c. vij. *scilicet* 15.

Ce passage sert à expliquer un vers d'Horace, qui est à la fin d'une de ses épitres à Mécenas:

*Ad summum sapiens uno minor ex Jove, dives,  
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,  
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.*

La *pituite* dont il veut parler est celle qui tombe sur les yeux. Ainsi l'on doit traduire le dernier vers: « enfin le sage se porte toujours bien, pourvu qu'il ne soit pas attaqué d'une chassie fâcheuse ».

P P P

Horace, après avoir fait l'éloge des philosophes stoïciens du nombre desquels il se met, & après avoir dit qu'ils jouissent de tous les biens que l'on peut souhaiter, sur-tout de la fanté qui est un des plus grands, ajoute qu'elle ne leur manque pas non plus; à moins, dit-il, qu'ils ne soient chassieux, comme je le suis. Cette conclusion est autant pour faire rire Mécenas, que pour tourner en ridicule les Stoïciens qui soutenaient que rien ne devoit troubler leur bonheur. (D. J.)

**PITULANI**, (*Géog. anc.*) peuples d'Italie, dans l'Umbrie. Plin. l. III. c. xiv. qui les met dans la sixième région de l'Italie, les partage en deux peuples, dont les uns étoient furnommes *Pisurtes*, & les autres *Mergentini*. La ville de *Pitulum* n'étoit pas dans leur pays, car Plin. la place dans la première région. (D. J.)

**PITULUM**, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans le *Laium*. Elle est rangée par Plin. l. III. c. v. au nombre des principales villes du pays. (D. J.)

**PITYEJA**, (*Géog. anc.*) ville de la Troade, dans le Pityunte au territoire de *Parium*, selon Strabon, l. XIII. p. 588. qui dit qu'au-dessus de cette ville il y avoit une montagne qui portoit une grande quantité de pins. Il ajoute que *Pityeja* étoit située entre *Parium* & *Priapus*.

2°. *Pityeja* est encore le nom d'une île de la mer Adriatique sur la côte de la Liburnie. (D. J.)

**PITYLISMA**, (*Gymnastiq. medicin.*) espèce d'exercice que les anciens médecins prescrivoient comme utile dans certaines maladies chroniques. Cet exercice consistoit à marcher sur la pointe des pieds, en tenant les mains élevées par-dessus la tête, & les agitant en différens sens avec beaucoup de vitesse; le malade devoit se promener ainsi, aussi long-tems que ses forces le lui permettoient. (D. J.)

**PITYTES**, (*Hist. nat.*) nom dont on s'est servi pour désigner du bois de pin pétrifié.

**PITYUS**, (*Géog. anc.*) ville sur le Pont-Euxin. Arrien, l. periplus. p. 18. la met à trois cens cinquante stades de Dioscureide: il la donne pour la borne de l'empire romain de ce côté-là, ce qui est confirmé par le témoignage de Suidas. Plin. l. VI. c. v. connoit aussi dans ces quartiers une ville nommée *Pytius*, & il dit qu'elle fut ruinée par les *Henochii*. (D. J.)

**PITYUSSÆ**, (*Géog. anc.*) îles d'Espagne, dans la mer Méditerranée. Les anciens ne comptoient que deux îles Baléares, savoir celles que nous appellons aujourd'hui *Majorque* & *Minorque*. Ils comprennoient sous le nom de *Pityuses*, les deux autres îles qu'on appelle *Yvica* & *Frumentara*.

Le nom de *Pityuses* leur avoit été donné à cause des pins qui s'y trouvoient en quantité. Aujourd'hui on ne s'arrête plus à cette distinction, & l'on comprend toutes ces îles sous le nom de *Baléares*, depuis qu'elles ont fait un royaume à part sous l'empire des Maures. (D. J.)

**PIVERT**, voyez **PIC-VERD**.

**PIVOINE**, f. f. *pæonia*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le pistil sort du calice qui est formé de plusieurs feuilles, & il devient dans la suite un fruit composé de plusieurs cornes, réunies en une sorte de tête & courbées en-dessous; ces cornes sont couvertes ordinairement de duvet, elles s'ouvrent dans leur longueur, & elles renferment des semences presque rondes. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

Cette plante naît d'une seule graine ainsi que les plantes monocotylédones. Sa racine est épaisse & tubéreuse; son calice est formé de plusieurs pièces; sa fleur est en rose, fort large, polypétale, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est composé d'une multitude de filiques recourbées dont le nombre n'est pas fixe. Ces filiques revêtent la forme d'une

corne, sont garnies de duvet, & entr'ouvertes longitudinalement; la semence est ordinairement sphérique, & renferme une petite amande.

Entre les vingt-deux espèces de *pivoine* que compte Tournefort, nous décrirons seulement la *pivoine-mâle* commune, *pæonia folio nigricante splendida, quæmas*; C. B. P. 323. I. R. H. 273. en anglais, *the common male-piony*.

Elle a plusieurs divisions branchues; ses feuilles sont longues, rondes, d'un verd brun, luisantes, attachées à de longs pédicules; les fleurs naissent aux sommets des tiges, larges, amples, à plusieurs pétales disposés en rose, tantôt purpurines, tantôt incarnates; elles sont soutenues par un calice à plusieurs pièces, & ont au milieu plusieurs étamines purpurines qui portent des sommets safranés. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des fruits composés de plusieurs cornets blancs, velus, reluisans, recourbés en en-bas; ils s'ouvrent longitudinalement en mûrissant, & laissent voir une suite de semences presque rondes, rouges au commencement, ensuite d'un bleu obscur, & enfin noires. Sa racine est composée d'un grand nombre de tubercules, les uns ronds, les autres larges, attachés par des filaments au tubercule principal. Cette plante fleurit en Avril & en Mai; on la cultive aussi dans nos jardins.

La *pivoine* commune femelle, *pæonia communis vel femina*, C. B. P. 323. I. R. H. 274. ne diffère de la *pivoine-mâle* que par ses feuilles, qui sont plus grandes & plus larges, & par ses semences qui sont plus petites.

La *pivoine* passe pour bienfaisante dans les affections des nerfs, & les maladies hystériques. On en tire dans les boutiques une eau simple, une eau composée, & un fyrop simple ou composé de ces fleurs.

**PIVOINE**, (*Mat. méd.*) *pivoine* mâle & *pivoine* femelle. On ne se sert presque en Médecine que de la *pivoine* mâle. On emploie principalement ses racines, quelquefois ses semences, très-rarement ses fleurs.

La *pivoine* tient le premier rang parmi les plantes anti-épileptiques, anti-spasmodiques, céphaliques, nervines; c'est un des plus anciens remèdes de la Médecine. Homère rapporte dans le cinquième livre de son *odyssée*, qu'on croyoit qu'elle avoit été nommée *pæonia* du nom de *Paon*, ancien médecin qui employa cette plante pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit fait Hercule. Tous les Pharmacologistes postérieurs à Galien ne manquent pas de rapporter une fameuse expérience de cet auteur, qui assure que cette racine étant portée en amulette par un enfant sujet à l'épilepsie, préservoit cet enfant des accès de ce mal, d'une manière si remarquable que l'amulette étant tombée par hazard, l'enfant fut saisi sur le champ de mouvemens convulsifs qui ne se dissipèrent qu'en remettant l'amulette à sa place; qu'il réitéra cette expérience à dessein avec le même succès, & qu'enfin ayant suspendu au col de cet enfant un plus grand morceau de racine fraîche, l'enfant convenablement renouvelée, &c. l'enfant avoit été radicalement guéri. Montanus, Fernel & quelques autres auteurs graves prétendent avoir répété l'expérience de Galien avec le même succès, & quelques autres à qui cette expérience n'a pas réussi, ont mieux aimé imaginer des raisons de ces succès contraires, que de se refuser à l'autorité de Galien, & parmi ces raisons on en trouve de fort bizarres, par exemple, celle de Galpar Hoffman qui soupçonne que la vertu de la racine qu'employa Galien, ne lui étoit pas propre ou naturelle, mais qu'elle l'avoit acquise par enchantement, par l'opération du diable. D'un autre côté, Sylvius plus philosophe, & par conséquent plus digne d'en être cru que tous ces auteurs, assure qu'il a très-souvent fait prendre la ra-



cine & les semences de *pivoine*, sans en avoir observé des effets bien merveilleux.

La racine de *pivoine* entre pourtant dans la plupart des compositions tant officinales que magistrales que l'on emploie le plus communément contre l'épilepsie, la paralysie, les vertiges, les tremblemens des membres, l'incube, la manie, &c. On donne la racine en poudre depuis un gros jusqu'à deux, & en décoction, à la dose de demi-once lorsqu'elle est sèche, & de deux onces lorsqu'elle est fraîche. Les semences peuvent s'ordonner dans les décoctions à la dose de deux gros jusqu'à demi-once. On peut les faire prendre aussi entières & mondées de leur écorce jusqu'au nombre de vingt ou trente; mais on donne rarement ces substances seules; on les prescrit plus communément dans les bouillons, les tisanes & les poudres composées.

On fait avec les fleurs de la *pivoine* femelle une conserve qui est peu usitée, & une eau distillée qui n'est bonne à rien.

La racine de la *pivoine* mâle entre dans l'eau générale, l'eau épileptique, le sirop d'armoife & les tablettes appellées *des racines de pivoine*. La racine & la semence dans la poudre de guttete & la poudre anti-spasmodique. (b)

PIVOINE, Voyez BOUVREUIL.

PIVOT, f. m. (terme de Mécanique.) on nomme ainsi ce sur quoi tourne ordinairement un morceau de métal dont le bout est arrondi en pointe, pour tourner facilement dans une virole. (D. J.)

PIVOT, f. m. (Archit.) morceau de fer ou de bronze, qui étant arrondi à l'extrémité, & attaché au ventail d'une porte, entre par le bas dans une crapudine, & par le haut dans une femelle, pour le faire tourner verticalement.

C'est la meilleure manière de suspendre les portes, comme on peut le remarquer à celles du Panthéon, à Rome, qui sont de bronze, & dont les ventails, chacun de vingt-trois piés de haut sur sept de large, n'ayant pas surplombé depuis le siècle d'Auguste qu'elles subsistent, s'ouvrent & se ferment avec autant de facilité qu'une simple porte cochère.

PIVOTS, (Horlogerie.) ce sont les parties des axes qui portent les mobiles ou roues, par le moyen desquels elles sont supportées pour recevoir le mouvement de rotation que la force motrice leur communique.

Force motrice dans l'Horlogerie, est la puissance qui anime les pendules & les montres. Elle est de deux fortes: la pesanteur & l'élasticité. L'on se sert de la première, par le moyen d'un poids qu'on applique aux grandes pendules: de la seconde, par un ressort qui tient lieu de poids, & qu'on applique aux petites pendules & dans toutes les montres. Voyez ARC DE LEVÉE, où vous verrez comme se mesure la force motrice dans les pendules & dans les montres.

Il faut donc que les pivots aient une force suffisante pour résister à cette force, & cependant proportionnelle à l'effort qu'ils reçoivent, pour qu'ils ne ploient ni ne rompent, en recevant le mouvement.

Comme les pivots sont pressés par la force qui leur est appliquée, il résulte qu'ils éprouvent la même résistance que le frottement causé dans tous les corps appliqués les uns contre les autres, pour leur communiquer le mouvement, avec cette différence néanmoins, que pour les pivots l'on peut diminuer leur frottement sans rien diminuer de la pression. Mais comme l'on ne connoit presque rien de positif sur la nature des frottemens (Voyez FROTTEMENT, Horlogerie), nous nous contenterons donc de rapporter dans cet article les expériences que nous avons faites, non pour déterminer une loi sur le frottement primitif, mais seulement relatif; c'est-à-dire, le rapport

Tome XII.

des frottemens par une même pression sur des pivots de différens diamètres. (Voyez MACHINE, &c.) L'on voit par ces expériences que le frottement des pivots de différens diamètres leur est parfaitement proportionnel; par exemple, que des pivots doubles ou triples, &c. ont leur frottement double ou triple, &c.

Horlogerie, première Planche A. Machine à plusieurs usages. 1°. A faire des expériences sur le frottement des pivots, relativement à leur diamètres.

2°. A faire marcher les montres dans toutes sortes de positions.

3°. A porter une bouffole dont l'aiguille est soutenue par deux pivots extrêmement déliés.

Première figure, la machine vue en dessus, le cercle M L est un miroir qui tient au moyen de trois vis V V V. P P P sont trois pitons qui servent à recevoir une main M fig. 2, qui au moyen de trois entailles E E E, s'ajuste avec les trois pitons P P P, fig. 1. Cette main est faite pour tenir un mouvement de montre, ou de répétition, & le miroir M I sert à voir marcher le balancier, lorsqu'il est en dessous.

La fig. 3 est une bouffole qui n'a rien d'étranger que son aiguille, qui au lieu d'être portée par un seul pivot, l'est par deux extrêmement déliés; en sorte qu'ils n'ont pour diamètres que la 36<sup>e</sup>. partie d'une ligne. L'avantage de cette suspension par deux pivots, c'est de supprimer tous ces mouvemens étrangers au courant magnétique que prennent les aiguilles à un seul pivot, par exemple, ce mouvement oscillatoire qu'elles prennent de haut en bas dans le plan vertical, au lieu que par ces deux pivots l'aiguille ne peut que tourner régulièrement, sans faire des oscillations.

Fig. 1 A B C D E F, mécanique vue ci-dessous, avec laquelle on peut substituer plusieurs balanciers.

D D, plaque divisée.

E E, autre plaque divisée.

S S, spiral. Voyez HORLOGE, II. Planche A fig. 1, où cette même mécanique est vue en face.

C C, balancier concentrique à la plaque D D divisée.

E E, autre plaque divisée portée par le pignon A.

S R, lame élastique dont l'extrémité R agit sur un très-petit levier perpendiculaire à l'axe du balancier.

P P est un fil que l'on tire en faisant décrire à la lame élastique un arc quelconque. Si l'on vient à lâcher ce fil, l'extrémité R rencontre en passant un petit bras de levier placé à cet effet sur l'axe du balancier, & par le moyen de ce choc le mouvement se communique au balancier.

Mais comme le balancier porte un spiral S S, il suit qu'il fait prendre à son ressort spiral alternativement un état forcé de contraction; & de dilatation, en faisant faire par son élasticité un certain nombre de vibrations, avant que de s'arrêter. Le nombre & l'étendue de ces vibrations est d'autant plus grand que les pivots de l'arbre du balancier sont plus petits, & que la tension de la petite lame S R est plus grande. C'est pour mesurer ces deux choses, qu'on a placé ces deux plaques divisées D D & E E.

1 2 3 4, différens arbres dont les pivots diffèrent en diamètres, & qui s'ajustent à frottement dans des canons qui sont rivés au balancier, pour les substituer aisément, quand on varie les expériences.

X X, deux ressorts spiraux de différentes forces, qui s'ajustent sur tous les axes.

P P, pitons qui se placent à frottement sur le porte-pivot F, & qui reçoivent dans un trou l'extrémité extérieure du ressort spiral S S, & l'autre extrémité intérieure se fixe sur l'axe du balancier.

A l'aspect de la figure, on voit que la machine est supportée par un pié Q Q qui a un mouvement de genou en G, pour donner l'inclinaison qu'on voudra, que le quart de cercle L L sert à mesurer les degrés d'inclinaison que peut prendre le plan H H,

P P p ij

que ce même quart de cercle *LL* est ajusté sur ce pié à frottement, pour pouvoir le tourner autour du plan *HH*.

*K* est une virole sur laquelle est fixé le quart de cercle *LL*, par le moyen de la vis *M*; & la vis *N* sert à fixer la virole *K* sur la tige *OO* qui tient par un écrou *Z*, sous l'entablement du pié *QQ*.

Entre ces trois piés est placée la boussole *B* vue du profil.

*Horlogerie. III. Planche. A*, la même machine qui, au lieu de présenter les balanciers & les plaques divisées en face, comme dans la précédente Planche, les présente ici de profil.

*Fig. 2*, balancier plein.

*Fig. 3*, un globe plein.

*Fig. 4*, boîte séparée qui appartient au genou du pié.

*SS*, spirale *MM*, *FF* porte-pivot de l'axe du balancier.

*X*, axe du balancier.

*DD*, *CC*, plaques divisées.

*AA*, piton qui porte la lame élastique.

*PPP*, pitons auxquels s'appuie la main.

*LL*, quart de cercle divisé.

*Horlogerie, Pl. IV. A*, *fig. 1*. même machine vue avec la main en place qui tient un mouvement de montre, & le balancier qui est réfléchi par la glace *MI*.

*Fig. 2, 3*, deux balanciers.

*Horlogerie, Pl. V. A*, *fig. 1*. même machine vue en dessous.

*Fig. 2*, est un compas à mesurer le diamètre des pivots : les branches ou rayons *AB* sont au rayon *AP* comme 12 est à 1 ; en sorte que l'ouverture *BCB* étant d'un pouce, l'ouverture *P C P* sera d'une ligne.

*K* est une vis pour ouvrir & fermer insensiblement le compas lorsqu'on a de très-petits pivots, par exemple ceux de la boussole, qui sont des plus déliés qu'il soit possible de faire, les ayant fait passer juste par la petite ouverture *p c p*. J'ai mesuré l'autre ouverture sur un pouce divisé en lignes & parties de ligne, & j'ai trouvé un tiers de ligne d'ouverture ; ce qui m'a fait conclure que mes pivots n'avoient pour diamètre que la trente-sixième partie d'une ligne ; & c'est, je crois, le dernier terme auquel il soit possible de réduire le diamètre des pivots.

Voici les principales expériences qui m'ont servi à déterminer le frottement des pivots en raison de leur diamètre.

Reprenant la *II. Pl. A*, soit placé le balancier *CC*, avec son spirale *SS*, je fais décrire avec la main un certain arc au balancier ; mais comme l'axe du balancier porte un ressort spirale dont l'extrémité intérieure est fixée sur cet axe, & l'autre extrémité extérieure est fixée par un piton sur le porte-pivot, il suit qu'on ne sauroit faire décrire un arc au balancier que le spirale ne prenne un état forcé de contraction ou de dilatation. Si l'on vient à abandonner ce balancier à cette force de contraction & de dilatation du spirale, la réaction de son élasticité agissant alors, fera faire alternativement un certain nombre de vibrations avant que d'être épuisés, & les arcs diminueront continuellement jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent.

J'ai compté exactement le nombre des vibrations du balancier de 10 degrés en 10 degrés de tension du ressort spirale jusqu'à 360, & j'ai trouvé que le nombre des vibrations étoit sensiblement proportionnel aux degrés de tension que je donnois au ressort spirale ; car pour 60 degrés de tension, le balancier fai-

soit 9 vibrations ; pour 70 degrés il en faisoit 10 1/2 pour 80 il en faisoit 11 ; pour 90, 12 ; pour 100, 13, &c. J'ai cependant remarqué que le nombre des vibrations augmentoit dans une proportion un tant-soit-peu moindre, en rapprochant des 360 degrés de tension.

J'ai répété ces expériences, l'axe du balancier étant horizontal, vertical, & sous différentes inclinaisons.

J'ai substitué différents arbres où les pivots sont de différents diamètres dans un rapport donné.

J'ai aussi substitué différents corps au balancier, comme plaque pleine, un globe plein, plusieurs balanciers de différents diamètres ; enfin un balancier dont la masse est éloignée des pivots : tous ces différents corps étoient exactement du même poids pour avoir toujours sur les pivots la même pression, que je considère ici comme la cause unique des frottements. Je me suis aussi souvent servi de la lame élastique pour communiquer le mouvement au balancier, en faisant en sorte qu'elle frappât le petit levier placé sur l'axe du balancier, pour voir la différence qu'il y avoit de communiquer le mouvement par un choc ou par un effort uniforme.

Enfin dans tous ces différents cas, j'ai toujours trouvé le nombre des vibrations sensiblement proportionnel aux degrés de tension que je donnois à la petite lame.

De ces premières expériences, il résulte que la force exprimée par les différents degrés de tension que je donne au ressort spirale, doit être prise pour une puissance active, qui sert à vaincre non-seulement l'inertie au balancier, mais encore la résistance qu'apporte au mouvement au balancier le frottement de ces pivots. Cela posé, je vais rapporter les expériences qui peuvent enfin déterminer dans quel rapport est cette résistance, sur des pivots de différents diamètres, l'inertie des balanciers étant exactement la même. Ces pivots des arbres qui m'ont servi dans mes expériences ont été mesurés fidèlement avec le compas, *Pl. V. fig. 1*.

1°. Le plus petit est de  $\frac{1}{12}$  de ligne de diamètre.

2°. Le moyen de  $\frac{1}{10}$  de ligne de diamètre.

3°. Le plus gros de  $\frac{1}{8}$  de ligne de diamètre ; en sorte qu'ils sont entr'eux comme 1, 5, & 9.

Première expérience avec le grand balancier, n°. 1. Pivot,  $\frac{1}{12}$  de ligne.

Le grand balancier de 41 lignes de diamètre, pesant 56 grains, & avec 360 degrés de tension du spirale, a fait cent vibrations avant que de s'arrêter en 220 secondes de tems, l'axe étant horizontal ; car je ne rapporterai pas toutes les expériences que j'ai faites en tenant l'axe vertical incliné. Il suffira de dire que la plus grande différence étoit du vertical à l'horizontal ; l'axe vertical faisoit près d'un quart de vibration de plus que l'horizontal, & ce nombre de vibrations étoit sensiblement le même par ces différents degrés d'inclinaisons de 10, 20, 30, 40 ; ce n'étoit qu'après 45 & 50 degrés que le nombre des vibrations augmentoit, & toujours de plus en plus jusqu'à 90 degrés.

Je n'ai pas cru devoir rapporter ces expériences, parce que mon objet étoit de voir le nombre des vibrations par le vrai diamètre des pivots, au lieu que l'axe étant vertical, le diamètre du pivot qui porte, & par conséquent qui frotte, est toujours moindre que le vrai diamètre qui frotte lorsque l'axe est horizontal, & l'on doit en sentir la raison ; c'est qu'il est impossible de terminer le bout des pivots assez bien pour que le vrai diamètre porte entièrement.



Tableau d'expériences suivies avec différens balanciers, mais tous du poids de 56 grains, avec le même ressort spiral, par un même degré de tension de 360 degrés, l'axe étant horizontal, auquel j'ai substitué des pivots de différens diamètres.

POIDS du Balancier.	DEGRÉS de Tension.	GROSSEUR des Pivots.	NOMBRE des Vibrations.	TEMPS employé aux Vibrations.
		lignes.		secondes.
1 <sup>er</sup> . Balancier de 41 lignes de diamètre, de	360. . . .	$\frac{1}{13}$ . . . .	100. . . .	220. . . .
		$\frac{1}{11}$ . . . .	20. . . .	40. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	18. . . .	16. . . .
2 <sup>e</sup> . Balancier de 20 lignes $\frac{1}{2}$ de diamètre, de	360. . . .	$\frac{1}{11}$ . . . .	136. . . .	40. . . .
		$\frac{1}{13}$ . . . .	17. . . .	17. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	7. . . .	7. . . .
3 <sup>e</sup> . Balancier de 10 lignes $\frac{1}{4}$ de diamètre, de	360. . . .	$\frac{1}{13}$ . . . .	136. . . .	75. . . .
		$\frac{1}{11}$ . . . .	16. . . .	8. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	4. . . .	3. . . .
4 <sup>e</sup> . Balancier, un globe plein de 3 lignes $\frac{1}{4}$ de diamètre, de . . . . .	360. . . .	$\frac{1}{13}$ . . . .	52. . . .	12. . . .
		$\frac{1}{11}$ . . . .	8. . . .	4. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	3 $\frac{1}{2}$ . . . .	1. . . .
5 <sup>e</sup> . Balancier plein de 2 1 lig. de diamètre, de	360. . . .	$\frac{1}{13}$ . . . .	56. . . .	45. . . .
		$\frac{1}{11}$ . . . .	15. . . .	12. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	7. . . .	6. . . .
6 <sup>e</sup> . Balancier de 20 lignes de diamètre, & dont la masse est éloignée des pivots, de . . .	360. . . .	$\frac{1}{13}$ . . . .	134. . . .	145. . . .
		$\frac{1}{11}$ . . . .	17. . . .	17. . . .
		$\frac{9}{13}$ . . . .	7. . . .	7. . . .

Remarque. Il faut favoir que dans toutes les expériences, lorsque l'axe étoit vertical, supporté par le pivot dont la masse étoit au-dessous du point d'appui, il faisoit un plus grand nombre de vibrations; & au contraire, il en faisoit moins dans la position opposée.

J'ai répété toutes ces expériences avec différens degrés de tension des ressorts spiraux de différentes forces dans toutes les positions horizontales, verticales & inclinées, même par différentes températures, j'ai toujours vu le nombre des vibrations proportionnel au degré de tension & au diamètre des pivots; quoique le nombre des vibrations variât suivant les circonstances, dans les mêmes, elles gardoient sensiblement l'uniformité des proportions avec le diamètre des pivots: je dis sensiblement; car il ne m'a pas été possible de m'assurer de deux expériences parfaitement égales, malgré tous mes soins. On pourroit donc m'objecter que le nombre des vibrations que je rapporte dans cet exemple n'étant pas exactement proportionnel au diamètre des pivots, j'ai peut-être tort d'en conclure.

Je réponds qu'outre que la différence est très-petite, c'est que dans le grand nombre d'expériences que j'ai faites, il s'en est souvent trouvé qui approchoient plus exactement de cette proportion. Mais comme j'ai eu dessein de rapporter l'expérience la mieux faite, sans égard si elle ne cadroit pas parfaitement avec la conclusion que j'en tire, j'ai dû préférer celle où j'ai porté toute l'exactitude dont je suis capable, & que j'ai lieu de présumer m'avoir le mieux réussi; car dans toutes ces expériences, il se trouve des degrés de délicatesse plus aisés à sentir qu'à décrire, & qu'on ne fait pas quand on veut. Enfin il faut remarquer que sur un grand nombre de vibrations, une de plus ou de moins ne fait rien; au lieu que dans un petit nombre, une de plus paroît être un objet, ce qu'il faut bien distinguer pour n'y pas avoir égard; parce que dans tous ces cas, lorsque le balancier approche l'instant de s'arrêter, un

rien de cause étrangère peut lui faire faire une vibration de plus ou de moins, sans égard à celle qui précède. C'est cet instant de passage du repos au mouvement qu'il faudroit saisir pour apprécier la véritable résistance qu'apporte le frottement dans la communication ou la conservation du mouvement; mais mon objet n'a pas été de trouver la loi du frottement en lui-même, cela est trop difficile, pour ne pas dire impossible (a), mais seulement le rapport des frottemens relativement au diamètre des pivots sur lesquels ils agissent.

Je dis donc que la force active qui communique le mouvement au balancier, en le déterminant à faire un certain nombre de vibrations, n'éprouve d'autre résistance que l'inertie du balancier, plus le frottement de ces pivots. Or si les inerties sont les mêmes, & qu'on vienne à varier le diamètre des pivots, le nombre des vibrations variera aussi, mais en raison inverse proportionnelle au diamètre des pivots, comme il est aisé de le voir dans le tableau des expériences rapportées: donc les frottemens des pivots sont entr'eux comme leur diamètre. (Article de M. ROMILLY, Horloger.)

PIVOT d'arbre, (Jardinage.) c'est la partie la plus basse du tronc d'un arbre, & des laquelle la racine commence à se fourcher. On appelle pivot ce qui reste d'un arbre lorsqu'on le scie tout-à-l'entour pour en faire couler pendant quelque tems la seve avant que de l'abattre, selon le conseil de Philibert Delorme.

PIVOT, est dans une fleur les petites parties qui en soutiennent les étamines. Dans un arbre c'est le corps de son pied.

De pivot on a fait pivoter.

PIVOT, les Imprimeurs appellent pivot l'extrémité inférieure de la vis de leur presse, qui terminée en

(a) Peut-être pourrai-je par la suite découvrir quelque chose de plus particulier sur cet objet; mais comme cette matière est abondante & exige un très-grand nombre d'expériences, il vaut encore mieux réfléchir plus exactement que de se précipiter.

pointe obtuse; tombe perpendiculairement & d'un plomb dans la grenouille, pour raison de quoi il est armé de même, c'est-à-dire d'acier trempé à propos, sans quoi il ne tarde pas à s'égrener. *Voyez GRENOUILLE, ARBRE, Vis. Voyez nos Pl. d'Imprimerie & leur explication.*

**PIVOT**, troisième chaîne du droguet de soie; le pivot est une chaîne perdue dans le droguet qui s'emboîte beaucoup plus que les autres chaînes.

**PIVOT**, *Voyez le mot DROGUET, & l'article des ETOFFES A LA PETITE TIRE.*

**PIVOTER**, verb. neut. (*Jardinage*). c'est pousser sa principale racine droit & perpendiculairement en terre.

**PIURA**, (*Géog. mod.*) ville de l'Amérique méridionale, au Pérou dans l'audience de Quito, à 62 lieues au midi de Tumbes, & au nord de Lima. C'est le premier établissement que les Espagnols aient eu dans le Pérou, & dont François Pizarro fit la découverte en 1531. *Latit. mérid. 5. 30. (D. J.)*

**PIZZIGHTONE**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie dans le Crémolois, avec un château vers les confins du Crémaque, sur la petite rivière de Serio qui se jette un peu au-dessous dans l'Adda. Elle fut prise sur l'empereur par les troupes alliées de France & de Sardaigne en 1733; mais on la rendit par le traité de paix. Cette place est à 5 lieues au nord-ouest de Crémone, à 8 sud-ouest de Milan, & à 6 sud-est de Lodi. *Long. 27. 16. lat. 45. 12.*

## P L

**PLACAGE**, f. m. (*Menuis.*) espèce de menuiserie qui consiste à plaquer des morceaux de bois sur les membrures ou panneaux, pour y pousser des moulures, & y tailler des ornemens qui n'ont pas pu être élégés dans la même pièce, parce qu'ils ont été faits après coup: c'est aussi le recouvrement de la menuiserie d'assemblage avec des bois durs & précieux collés par feuilles.

**PLACAGE PAR COMPARTIMENT**, (*Ebénisterie.*) ce mot se dit des ouvrages faits de diverses feuilles ou bandes de différens bois précieux, très-minces, appliquées & collées sur des fonds bâtis d'autres bois communs & ordinaires.

Tous les maîtres menuisiers ont droit de travailler en placage. Il y en a néanmoins qui, parce qu'ils ne font que de ces fortes d'ouvrages à compartiment, sont appelés *menuisiers de placage*, pour les distinguer des autres que l'on nomme *menuisiers d'assemblage*.

Outre les bois de diverse nature que l'on emploie au placage, on se sert aussi de l'écaille de tortue, de l'ivoire, de l'étaïn & du cuivre; de ces deux derniers battus & réduits en tables très-plates, & des autres débités en feuilles très-minces.

L'on peut, pour ainsi dire, distinguer comme deux fortes de placage; l'un qui est le plus commun, ne consiste qu'en quelques compartimens de différens bois; l'autre où il y a beaucoup plus d'art, représente au naturel des fleurs, des oiseaux & d'autres choses semblables: celui-ci s'appelle proprement *marqueterie*. On ne va parler dans cet article que du placage par compartiment.

Le bois destiné au placage se débite avec la scie à refendre, en feuilles environ d'une ligne d'épaisseur. Pour le débiter, les buches ou les planches, suivant le bois qu'on emploie, se mettent dans ce qu'on appelle *la presse à scier debout*, dont on peut voir la description à l'article des presses. Les feuilles se coupent en bandes, & se contournent en différentes figures conformes au dessin qu'on s'est proposé; & après que les joints en ont été régulièrement faits, & qu'elles ont été mises d'épaisseur & de largeur avec différens rabots propres à cet usage, on les colle sur un

fond de bois bien sec avec de forte colle d'Angleterre.

Quand toutes les feuilles sont *plaquées*, jointes & collées, on les met dans une presse, si ce sont de petits ouvrages; ou s'ils sont grands, on les laisse sur l'établi, & les ayant couverts par-dessus de quelque ais, ou morceau de planche proportionné à l'ouvrage, on les serre avec des *goberges*, c'est-à-dire avec des perches capables de faire un peu de ressort, dont un bout touche au plancher de la boutique, & l'autre porte sur l'ais qui couvre l'ouvrage. Afin d'affermir davantage les goberges & qu'elles fissent plus fortement le placage, on les calle avec un morceau de bois taillé en coin.

Après que la colle est parfaitement sèche, & qu'on a levé les goberges, on achève l'ouvrage, d'abord avec de petits rabots dont le dessous du fût est garni d'une plaque de fer, & ensuite avec les outils qu'ils nomment *raclours*.

Comme quelques-uns de ces rabots ont des dents à-peu-près semblables à celles des limes ou des truelles brettées, on les emploie plutôt pour limer le placage que pour le raboter.

Les raclours qui font des morceaux d'acier ou de fer bien acérés, bien tranchans & affûtés sur une pierre à huile, servent à emporter les raies ou brettures que les rabots ont laissées.

L'ouvrage raclé se polit avec la peau de chien marin, la cire, la brosse & le polissoir de presse, qui est la dernière façon qu'on lui donne. *Diction. du Com. (D. J.)*

**PLACARD**, f. m. (*Jurisp.*) signifie ordinairement quelque chose que l'on affiche publiquement.

A la chancellerie & dans les greffes, on appelle un acte expédié en placard, celui qui est écrit sur une seule feuille de papier ou parchemin non ployée, & qui n'est écrite que d'un côté.

On appelle aussi placards les ordonnances des anciens souverains de Flandres & de Brabant.

Ces placards sont la plupart en flamand; il y en a pourtant quelques-uns en français: il y en a quatre volumes de ceux de Flandres, & autant de ceux de Brabant. Le conseil d'Artois a dans son dépôt des registres des placards.

Ceux qui ont précédé la conquête, ou cessation des places des ressorts du parlement de Flandres, sont observés à moins que le roi n'y ait dérogé depuis.

Anselme en a fait un répertoire, intitulé *code belge*, & un commentaire sur les placards les plus importants, intitulé *tribonian belge*.

Zypæus, introduit. ad nov. juris belg. en rapporte plusieurs. Il dit, n. 6. que les placards n'obligent pas les sujets de chaque province en particulier, s'ils n'y ont été spécialement publiés.

Le plus important de tous ces placards est l'édit perpétuel des archiducs Albert & Isabelle, du 12 Juillet 1611. Anselme l'a commenté, & Romilius a fait un commentaire sur l'article neuf seulement. *Voyez l'instit. au dr. belge de Ghewiet. (A)*

**PLACARD**, (*Affiche d'Hollande.*) ce mot se dit en Hollande des affiches par lesquelles on rend publiques les résolutions & ordonnances des états-généraux des Provinces-unies, soit pour le gouvernement, soit pour la police, soit pour le commerce.

**PLACARD**, (*Archit.*) c'est une décoration de porte d'appartement en bois, en pierre ou en marbre, composée d'un chambranle couronné de sa frise ou gorge, & de sa corniche portée quelquefois sur des consoles.

On donne encore le nom de placard au revêtement d'une porte de menuiserie, garnie de ses vantaux.

**Placard ceintri**, c'est un placard dont le plan est curviligne, comme une arcade, une porte ronde, qui



sert par conséquent dans les fallons & vestibules ronds. On voit de ces *placards* dans le porche ou tambour de menuiserie de l'église des peres Chartreux à Paris.

*Placard double*, *placard* qui dans une baie de porte est répété devant & derrière, avec embrasure entre deux, sur l'épaisseur d'un mur ou d'une cloison.

*Placard saint*, *placard* qui ne sert que de lambris, pour faire symétrie avec une porte parallèle ou opposée. *Daviler. (D. J.)*

*PLACARD*, s'entend dans l'usage de l'imprimerie, de ces ouvrages imprimés dans toute l'étendue du papier, & qui n'ont aucun format décidé. Il arrive même qu'un *placard* est composé de plusieurs feuilles de papier collées ensemble, après avoir été imprimées séparément; quand la forme en plomb est trop considérable pour tenir sur la presse, le *placard* ne s'imprime que d'un côté pour pouvoir le coller sur le mur. Il ne diffère de l'affiche, qu'en ce que l'affiche ne contient au plus qu'une feuille de papier, elle s'imprime même sur une demie, & sur un quart de feuille.

*PLACE, LIEU, ENDROIT, (Synonym.)* lieu marque un total d'espace; *endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu; *place* insinue une idée d'ordre & d'arrangement. Ainsi l'on dit le *lieu* de l'habitation; l'*endroit* d'un livre cité; la *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a séance dans une assemblée.

On est dans le *lieu*, on cherche l'*endroit*, on occupe la *place*.

Paris est le *lieu* de toute la France le plus agréable; les espions vont dans tous les *endroits* de la ville; les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préférer les *lieux* sains, les *endroits* connus, & les *places* convenables. *Girard.*

Le mot *place* a un grand nombre d'acceptions différentes: on dit la plaine S. Denis seroit une belle *place* pour donner bataille; c'est en greve que se font les exécutions, l'évite de passer par cette *place*; il a eu la maison pour rien, car il n'a payé que la *place*; vous n'aurez pas assez de *place* pour le monde que vous vous proposez de recevoir; vous n'aurez pas de *place* au sermon si on ne vous la retient; je ne voudrois pas être à la *place* de cet homme qu'on loue tant; il est resté mort sur la *place*; il aura *place* dans l'histoire; la *place* est bonne, elle tiendra long-tems; l'étapier a tant de *places* à fournir par compagnie; ne prenez pas la *place* d'honneur, si vous n'avez un titre qui vous la décerne; le mépris a pris la *place* de l'estime; dans ce monde tout est à la *place*, on ne conçoit pas qu'il en puisse être autrement; il occupe une belle *place*; combien ces effets valent-ils sur la *place*? la *place* de Lyon est une des meilleures de France; on l'a subrogé en lieu & *place* du titulaire, &c.

*PLACE, (Jurisprud.)* ce terme a dans cette matiere plusieurs significations différentes.

*Place* se prend souvent pour le lieu où l'on siege dans un tribunal ou autre assemblée.

Quelquefois *place* se prend pour le rang, ou pour la dignité même de celui qui occupe, comme la *place* de chancelier, celle de premier président.

On entend aussi par le terme de *place* certains états & offices qui ne sont point vénaux, comme la *place* de conseiller d'état.

*Place* signifie quelquefois un terrain vain & vague, comme une *place* à bâtir, une *place* qui est ordinairement en pascage.

On appelle *place publique*, celle qui est destinée pour l'usage public, comme sont les marchés, ou comme les *places* de décoration & celles destinées pour les réjouissances publiques, & pour les exécutions de justice.

On appelle encore *place*, un certain espace de terrain où des marchands & débitans exposent leurs marchandises, comme sont les Boulangers & les marchandes de poisson & de légumes dans les marchés. Ces *places* dépendent la plupart du domaine; en quelques marchés il y en a qui dépendent des seigneurs hauts justiciers.

On dit aussi une *place* de barbier, c'est-à-dire l'état de barbier; ces *places* ne sont point des offices.

Les *places* monachales sont les lieux destinés à loger & entretenir un certain nombre de religieux: ces *places* ne sont point des bénéfices; mais quand un monastere est fondé pour tant de religieux, le chapitre général peut obliger ce monastere de recevoir des religieux à proportion du nombre qu'il y a de *places* vacantes. Voyez COUVENT, MONASTERE, RELIGIEUX. (A)

*PLACE, f. f. (Archit.)* espace de figure régulière ou irrégulière, destiné pour bâtir: on l'appelloit anciennement *parterre*.

*Place publique*, grande *place* découverte, entourée de bâtimens, pour la magnificence d'une ville; comme les *places* de Vendôme, Royale, des Victoires à Paris; de Bellecour, à Lyon; de S. Charles, à Turin, &c. ou pour l'utilité, telle qu'une halle, un marché; ainsi, par exemple, que la *place* Navonne, à Rome.

On proportionne la grandeur des *places publiques*, pour ce dernier usage, au nombre des habitans d'une ville, afin qu'elle ne soit pas trop petite si beaucoup de personnes y ont affaire, ou qu'elle ne paroisse pas trop vaste si la ville n'est pas beaucoup peuplée.

Les *places publiques* des Grecs sont quarrées, & il y a au-tour de doubles portiques, dont les colonnes ferrées les unes contre les autres, soutiennent des architraves de pierre ou de marbre, avec des galeries au-dessus. C'est sur ces galeries, & dans ces portiques que se plaçoient les spectateurs pour voir le combat des gladiateurs qu'on donnoit autrefois dans ces *places*. *Daviler. (D. J.)*

*PLACE, en terme de guerre*, est un mot générique, qui signifie toutes sortes de forteresses où l'on peut se défendre. Voyez FORTERESSE.

En ce sens l'on peut dire que c'est un lieu tellement disposé, que les parties qui l'entourent se défendent & se flanquent mutuellement. Voyez FORT & FORTIFICATION.

*Place forte ou place fortifiée*, est un lieu flanqué & couvert de bastions. Voyez BASTION & FORTERESSE.

*Place régulière*, est celle dont les angles, les côtés, les bastions, & les autres parties sont égales. Elle prend ordinairement son nom du nombre de ses angles; on l'appelle un pentagone, un hexagone, &c. Voyez PENTAGONE, HEXAGONE, &c. Voyez aussi RÉGULIER. *Palmanova*, bâtie par les Vénitiens, est un dodécagone. Voyez DODÉCAGONE.

Une *place irrégulière*, est celle dont les côtés & les angles sont inégaux. Voyez FORTIFICATION IRRÉGULIERE.

*Place d'armes*, en fortification, c'est une *place* forte, choisie pour être le principal magasin d'une armée.

*Place d'armes*, dans une ville ou dans une garnison; c'est un grand espace de terrain, ouvert ordinairement vers le centre, où l'on assemble les soldats pour les fonctions militaires, comme pour monter la garde, faire les revues, & en cas d'alarmes, pour y recevoir les ordres du gouverneur ou du commandant. Voyez GARNISON. *Chambers.*

Ces sortes de *places d'armes* ont différentes figures dans les *places* irrégulières, mais dans les régulières, elles sont ordinairement ou quarrées, ou de la figure du polygone de la *place*. Une *place d'armes* quarrée

est plus avantageuse, pour la régularité des maisons; que celle qui forme un autre polygone, parce que leur emplacement est alors rectangulaire, au lieu qu'il ne l'est point lorsqu'elle a une autre figure. Les principales rues de la ville doivent aboutir à la place d'armes, & l'on doit aussi de cette place pouvoir conduire les troupes aisément & promptement au rempart.

La grandeur des places d'armes est fort difficile à régler avec précision: car elle doit être relative à celle de la ville à la garnison, au nombre des habitans, & à la quantité du terrain dont on peut disposer. Une place d'armes, grande & spacieuse, a quelque chose de plus agréable qu'une petite. C'est un ornement pour la ville. D'ailleurs les principaux édifices, comme la grande église, l'hôtel-de-ville, le gouvernement ou la maison du gouverneur, ont ordinairement leur principale porte sur la place d'armes. Tout cela y attire un grand concours de monde. Lorsque les villes sont fort grandes, elles ont ordinairement plusieurs places d'armes; mais la plus grande ou la principale en occupe presque toujours à-peu-près le centre. Suivant le livre de la Science des Ingénieurs, lorsque la ville ou la place est un pentagone, le côté du carré de la place d'armes doit avoir 40 toises, 45 ou 50 si elle a six bastions; 55 à 60 si elle en a sept, 70 ou 75 si elle en a huit; & enfin 90 ou 95 si la place a onze ou douze bastions.

Place d'armes dans un siege, est une espee de tranchée parallèle à la place, qui a été mise en usage par M. le maréchal de Vauban, & où l'on a toujours des soldats préparés à soutenir ceux qui travaillent aux approches contre les entreprises de la garnison. Voyez PARALLELES ou PLACES D'ARMES.

Place d'armes particulière dans une garnison, c'est une place proche de chaque bastion, où les soldats que l'on envoie de la grande place aux quartiers qui leur sont assignés, viennent relever ceux qui sont de garde ou qui sont au combat. Chambers.

Place d'armes dans un camp, est un grand espace à la tête d'un camp, pour y ranger l'armée en bataille. Il y en a aussi pour faire assembler chaque corps particulier. Voyez CAMP.

Place d'armes d'une troupe ou d'une compagnie, c'est l'étendue du terrain sur lequel une troupe ou une compagnie se range en bataille. Voyez TROUPE, &c.

Face d'une place.	} Voyez {	FACE.
Feu de la place.		FEU.
Tenaille de la place.		TENAILLE.

Chambers.

Place d'armes dans le fossé sec, est une espee de chemin couvert que l'on y pratique, qui en traverse la largeur, & qui sert à augmenter la défense du fossé. Ces places ne consistent que dans un parapet perpendiculaire aux faces de demi-lunes, & autres ouvrages construits dans les fossés secs: elles occupent toute la largeur du fossé à l'exception d'un petit espace auprès de la contrescarpe qui est fermé par une barrière. Ce parapet est élevé de trois piés sur le niveau du fossé, lequel fossé est creusé dans cet endroit de la même quantité, il se perd en glacis comme celui du chemin couvert: il a aussi une banquette, & il est palissadé.

Place d'armes du chemin couvert, sont des espaces pratiqués à l'angle, rentrant & saillant, pour assembler les soldats nécessaires à la défense du chemin couvert, & faire des forties sur l'ennemi. Les places d'armes des angles saillans sont appellées saillantes, & elles sont formées par l'arrondissement de la contrescarpe. A l'égard des places d'armes des angles rentrans, & qu'on appelle places d'armes rentrantes, elles se construisent ainsi. On prend 12 ou 15 toises de part & d'autre de l'angle rentrant du chemin couvert, &

sur la ligne ou le terrain vers la campagne. De l'extrémité S & T de chacune de ces lignes (Pl. I. des fortifications, fig. 3.), & de l'intervalle de 18 ou 20 toises, on décrit deux arcs qui se coupent dans un point V vis-à-vis l'angle rentrant du chemin couvert. On tire de ce point deux lignes, VS, VT, aux extrémités des 12 ou 15 toises prises sur le côté intérieur du chemin couvert. Ces lignes sont les faces des places d'armes. Les deux premières lignes qui ne paroissent plus lorsque le plan est achevé, se nomment les demi-gorges. Il faut observer que l'angle que les faces des places d'armes font avec le chemin couvert, ne doit jamais être aigu, mais droit ou un peu obtus; autrement les soldats placés le long des faces des places d'armes, pourroient en tirant, tuer ou estropier ceux qui seroient sur les branches voisines. Les places d'armes de M. le maréchal de Vauban, n'ont que 10 toises de demi-gorge, & 12 de face; mais ces dimensions sont trop petites. De grandes places d'armes sont plus propres à être soutenues que de petites; & d'ailleurs les faces en flanquant bien plus avantageusement les branches du chemin couvert. (Q)

PLACE FORTIFIÉE, FORTERESSE ou FORTIFICATION; c'est une place bien flanquée & bien couverte d'ouvrages.

Les places fortifiées, selon la méthode des modernes, consistent principalement en bastions, courtines, & quelquefois en demi-bastions, selon la situation du terrain; en cavaliers, remparts, fausses braies, fossés, contrescarpes, chemins couverts, demi-lunes ou ravelins, ouvrages à corne, à couronne, rédans & tenailles. Voyez chacun de ces ouvrages à l'article qui est particulier à chacun d'eux, c'est-à-dire, voyez FORTIFICATION, BASTION, COURTINE, REMPART, CAVALIER, FAUSSE-BRAIE, FOSSE, &c. Chambers.

Toutes ces pieces sont composées d'un rempart & d'un parapet. Elles ont des bermes lorsqu'elles sont revêtues de galons, & alors elles sont ordinairement fraisées. Voyez BERME, FRAISE, &c.

Ces ouvrages sont composés de plusieurs parties qui ont différens noms; ainsi un bastion est composé de faces, de flancs, de casemates, d'orillons, de gorges; une demi-lune, de demi-gorges, de faces & quelquefois de flancs; un ouvrage à corne de demi-bastions & d'ailes, branches ou longs côtés, &c. Voyez les articles de tous ces différens ouvrages.

PLACES EN PREMIERE LIGNE, se dit dans l'Art militaire de celles qui couvrent les Provinces frontières des états, & qui se trouvent par conséquent les plus exposées aux entreprises de l'ennemi. Celles qui forment une espee de seconde enceinte derrière la première, sont dites être en seconde ligne, & celles qui suivent, en troisième ligne.

Les places en première & en seconde ligne, doivent être exactement fortifiées & disposées de manière, qu'elles ferment absolument l'entrée du pays à l'ennemi. On doit s'attacher à faire en sorte qu'il n'y en ait aucune qui n'ait son utilité; mais pour déterminer celles qui sont de cette espee, il faut avoir une grande connoissance du pays, des vues supérieures pour juger de tout ce qu'un ennemi intelligent peut faire, & des situations propres à arrêter ses progrès. Les livres ne peuvent guères donner que des idées fort superficielles sur cet objet, c'est-à-dire quelques principes généraux dont il est aisé de convenir, comme par exemple, que la première maxime de la fortification, qu'il ne doit y avoir aucun endroit de l'enceinte d'une place, qui ne soit vu & défendu de quelqu'autre partie de cette enceinte, doit s'appliquer aux différentes places des frontières des états; qu'ainsi ces places doivent fermer tous les passages à l'ennemi, & être disposées de manière qu'il ne puisse ni les éviter, ni pénétrer dans l'intérieur du



du pays pour en avoir forcé quelques-unes : ou bien comme ledit M. le comte de Beaufobre dans la deuxième partie de son commentaire sur *l'Enéide* le tacticien, que la tactique, la fortification particulière d'une place, & la fortification générale d'une frontière, sont dans la même analogie. Ces principes, quoique assez exactement vrais en eux-mêmes, n'en souffrent pas moins de difficultés dans la pratique. Il y a tant de circonstances particulières à examiner & à combiner pour les appliquer judicieusement, qu'on ne peut guère présumer d'y réussir parfaitement. Si l'on ajoute à cela les changemens que la guerre occasionne dans les frontières & dans les intérêts particuliers des princes, on verra qu'il est presque impossible de parvenir & de déterminer exactement le nombre & la nature des places fortes qui doivent faire la barrière des grands états. On peut voir ce que M. de Beaufobre dit sur ce sujet, dans l'ouvrage que nous venons de citer, & la manière dont il répond à cette question qu'il se fait. *Combien faut-il de places fortes dans un état, & quel doit être leur distribution & leur ordonnance ?* (Q)

**PLACE, reconnoître une** (*Art. milit.*) c'est en faire le tour avant que de l'assiéger, & remarquer avec soin les avantages & les défauts de son assiette & de sa fortification, afin de l'attaquer par l'endroit le plus faible. C'est un soin que le général doit prendre lui-même. On ne fait point de siège, qu'on n'aille auparavant reconnoître la place. *Dict. milit. (D. J.)*

**PLACE, secourir une** (*Art. milit.*) c'est faire lever le siège à une armée qui l'attaque. Le secours qu'on veut donner à une place assiégée, consiste ou en hommes, ou en munitions, ou en vivres. On proportionne la disposition du secours qu'on veut faire entrer, à la manière qu'on désire qu'il soit, c'est-à-dire, que s'il ne s'agit que d'introduire dans la place un nombre d'hommes pour en fortifier la garnison, ou un convoi de vivres pour en augmenter les provisions, ou l'un & l'autre tout ensemble ; on tâche de le faire avant que les lignes de circonvallation soient parfaites. Les difficultés qu'elles opposent sont très-difficiles à surmonter ; elles ne sont cependant pas impossibles à vaincre, mais on ne peut donner des règles certaines sur cela. Il faut de nécessité que ce soit la disposition des lieux, & celle de l'ennemi qui en décident.

Celui qui conduit l'entreprise s'instruit si bien de ses dispositions, qu'il n'est pas besoin d'autre guide que de lui-même. Si ce sont des troupes qu'on veut jeter dans une place, il faut qu'il se souvienne que c'est de l'infanterie qui y est nécessaire, & non pas de la cavalerie. Les cavaliers qui sont chargés d'introduire de la poudre dans une place, ont soin de les mettre dans des sacs de cuir, de peur que la poudre, si on la mettoit dans sacs de toile, ne se répande le long du chemin.

La meilleure manière de secourir les places, est d'y aller avec une bonne armée, pour combattre celle de l'assiégeant, de quelque manière qu'elle soit portée, afin de la contraindre de lever le siège. Si dans cette occasion il y a une armée d'observation, ou si celle qui assiège fort des lignes pour venir au-devant pendant l'action, pourvu que l'occasion se présente de jeter des troupes ou d'autres secours dans la place, il en faut profiter à cause du succès incertain de l'entreprise. Cette action doit être concertée avec le gouverneur par le moyen des espions, afin que pendant son cours, il fasse de son côté des efforts pour donner tout ce qu'il a besoin pour faire une vigoureuse résistance.

Mais si l'ennemi ne sort point de ses retranchemens, & qu'il faille l'y forcer, un général a deux partis à prendre. Le premier est d'attaquer en lignes déployées une partie de la circonvallation, séparée de l'autre par

Tome XII.

quelque rivière, ruisseau ou autre défilé, afin de n'avoir pas toutes les forces de l'ennemi à combattre ; ces corps ne manquent pas de profiter de leur absence pour pénétrer dans les lignes, & pousser, s'il est possible, jusqu'aux tranchées, ou du moins faire une puissante diversion. Le second parti est d'attaquer le retranchement par têtes de colonnes ; on les forme en divers endroits. Dans ce cas on choisit les plus faibles, d'où on puisse le plus aisément pénétrer jusqu'à la place.

Quelques mesures que l'assiégeant prenne, il ne lui est guère possible d'en prendre d'assez justes, pour s'opposer à ces fortes d'attaques ; car en faisant une disposition semblable, en opposant colonne contre colonne, il ne le peut sans être obligé de dégarnir presque entièrement le derrière de ses parapets, & sans s'exposer à être emporté par ces endroits. Il est infiniment plus aisé à l'assiégeant de donner le change, qu'il ne lui est facile de s'en garantir. (D. J.)

**PLACES PUBLIQUES DE ROME**, (*Antiquités de Rome*) les Grecs & les Romains se sont distingués par leurs places publiques, monumens à jamais célèbres de leur magnificence & de leur goût pour les arts.

Les places publiques chez les Grecs étoient quarées, & avoient tout-around de doubles & amples portiques, dont les colonnes étoient ferrées, & soutenoient des architraves de pierre ou de marbre, avec des galeries en haut ; mais cela ne se pratiquoit point en Italie, parce que l'ancienne coutume étant de faire voir au peuple les combats de gladiateurs dans ces places, il falloit pour de tels spectacles, qu'elles eussent tout-around des entre-colonnes plus larges ; & que sous les portiques, les boutiques des changeurs & les balcons au-dessus, eussent l'espace nécessaire pour faire le trafic, & pour la recette des deniers publics.

Il y avoit à Rome 17 places publiques nommées *fora* ; mais il y avoit 3 places publiques principales où les Romains rendoient la justice : 1°. la place romaine, *forum romanum*, qui étoit la plus ancienne & la plus fameuse de toutes, & dans laquelle étoient les rois : 2°. la place de César, *forum Julii Caesaris* : 3°. la place d'Auguste, *forum Augusti*. Ces deux dernières ne furent ajoutées que pour servir de supplément à la place romaine, à cause du grand nombre de plaideurs & de procès, comme dit Suétone.

Ces trois places étoient destinées aux assemblées du peuple, aux harangues, & à l'administration de la justice. À ces trois places, on en ajouta encore deux autres ; l'une fut commencée par Domitien, & achevée par l'empereur Nerva, qui, de son nom, fut appelée *forum divi Nervæ* ; & l'autre fut bâtie par Trajan, & nommée de son nom, *forum Trajani*. Disons un mot de toutes ces fameuses places.

La place romaine, située entre le mont Palatin & le Capitole, comprenoit tout cet espace qui s'étendoit depuis l'arc de Septimus Severus, jusqu'au temple de Jupiter Stator. Du tems de Romulus, ce n'étoit qu'une simple place sans édifices & sans ornemens. Tullus Hostilius fut le premier qui l'environna de galeries & de boutiques. Après lui ses successeurs, ensuite les consuls & les autres magistrats l'embellirent tellement, que dans le tems de la république florissante, c'étoit une des plus belles places du monde : elle étoit entourée d'édifices magnifiques, avec des galeries soutenues de colonnes, & s'étendoit alors depuis le pied du mont Capitolin où étoit l'arc de Septimus, jusqu'à l'arc de Titus ; & depuis le bas du mont Palatin, jusqu'à la voie sacrée.

Ses principales parties étoient le lieu appelé *comitium*, le comice, où le peuple s'assembloit pour les affaires publiques. Les édiles & les préteurs y donnoient souvent des jeux pour divertir le peuple. Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, dont Virgile

Q Q q q

a fait un si bel éloge, le fit couvrir de toile l'année de son édilité pour la commodité des plaideurs, *ut salubrius litigantes confisterent*, pour me servir des termes de Plin; Caton le censeur disoit au contraire, qu'il le falloit faire paver de pierres pointues, afin que les plaideurs n'y allaient pas si souvent, & qu'en y perdant patience, ils perdissent aussi l'envie de plaider. Dans ce lieu du comice ou de l'assemblée, il y avoit quatre basiliques, celle de *Paulus*, l'*Opimia*, où le sénat s'assembloit, la *Julia*, qui fut bâtie par Vitruve, & la *Portia* par Portius Caton.

A l'un des coins de cette place, au pié de la roche Tarpeienne, étoit cette grande & affreuse prison que fit faire Ancus Martius, & que Servius Tullius augmenta depuis de plusieurs cachots, d'où vient qu'on l'appella *Tullianum*. A l'entrée de la place, ou, comme dit Tacite, près du temple de Saturne, étoit la célèbre colonne appelée *milliarium aureum*, d'où l'on commençoit les mesures des distances des milles d'Italie. Il y avoit aussi une galerie, ou comme un pont de marbre, que fit faire l'empereur Caligula, pour aller & venir du mont Palatin au capitolé par la place romaine. Elle étoit soutenue par quatre-vingt grosses colonnes de marbre blanc. La vieille place romaine est appelée aujourd'hui *campo vaticano*, &c.

La place de César, étoit celle dont Jules César fit l'acquisition pour l'embellissement de Rome, & pour servir aux assemblées du peuple, il l'acheta cent millions de sesterces, qui valoient, selon le calcul de Budé en argent de France de son tems deux millions cinq cens mille écus, & Jules-César dépensa deux cent cinquante mille écus pour la faire paver. Ce dictateur y fit bâtir la basilique Julienne, & y fit dresser la statue sur un cheval de bronze.

La place d'Auguste à Rome fut l'ouvrage de cet empereur, parce que l'ancienne place romaine, & celle de Jules-César réunies, ne suffisoient pas pour toutes les assemblées publiques. On s'y rendoit pour délibérer de la guerre ou de la paix, & du triomphe que l'on accordoit aux vainqueurs, lesquels y apporientoient les enseignes & les trophées de leurs victoires. Le temple de Mars étoit dans cette place, & l'on y faisoit quelquefois des courses à cheval, & des jeux publics. On y voyoit une magnifique statue d'albâtre, qui représentoit Auguste, avec les statues de tous ceux qui avoient triomphé. Il y avoit aussi deux tableaux de la main d'Apelle, dont l'un représentoit Castor & Pollux, & l'autre les victoires d'Alexandre le Grand, monté sur un char de triomphe. Cette place d'Auguste étoit près de la place romaine, & voisine du Tibre, qui s'y déborda du tems de cet empereur.

La place de Nerva, à côté de celle d'Auguste, commença par l'empereur Domitien, fut achevée & embellie par Nerva son successeur. Elle étoit ornée de plusieurs statues, & de colonnes de bronze d'une hauteur extraordinaire, couvertes de bande de cuivre. Il y avoit près de-là un palais magnifique, avec un superbe portique, dont il reste encore quelques débris.

La place de Trajan, est celle que cet empereur fit bâtir entre la place de Nerva, le capitolé & le mont Quirinal. Tout y étoit de la dernière magnificence. On y voyoit un superbe portique soutenu d'un grand nombre de colonnes, dont la hauteur & la structure donnoient de l'admiration. Tout cela étoit accompagné d'un arc triomphal, orné de figures de marbre, avec la statue du cheval de Trajan, qui étoit élevée sur un superbe piédestal. Au milieu de la place, étoit la colonne de Trajan. Voyez COLONNE TRAJANE. (D. J.)

PLACE DU CHANGE, ou place commune des Marchands; c'est un lieu public établi dans les villes de négoce, où les marchands, négocians, banquiers,

courtiers ou agens de change, & autres personnes qui se mêlent du commerce des lettres & billets de change, ou qui font valoir leur argent, se trouvent à certains jours de la semaine pour y parler & traiter des affaires de leur commerce, & favoriser le cours du change. Voyez CHANGE.

A Paris on dit simplement la place, elle est située dans la cour du palais sous la galerie dauphine. A Lyon on la nomme aussi la place ou la place du change; à Toulouse, à Londres, à Amsterdam, & presque dans tous les pays étrangers, la bourse. Voyez BOURSE.

Faire des traites & remises de place en place, c'est faire tenir de l'argent d'une ville à une autre par le moyen des lettres de change, moyennant un certain droit qui se règle suivant que le change est plus ou moins haut. Voyez REMISE.

Quelquefois le mot de place se prend pour tout le corps des marchands & négocians d'une ville. On dit en ce sens que la place de Lyon est la plus considérable & la plus riche de France, pour dire qu'il n'y a point dans le royaume de banquiers & de marchands plus riches ni plus accrédités que ceux de Lyon.

On dit en termes de commerces: c'est demain jour de place. Je vais à la place. Il y a peu d'argent sur la place. L'argent de la place est à tant. Le change est haussé ou baissé sur la place, &c. Dans toutes ces expressions le nom de place ne signifie que le concours & l'assemblée des marchands qui négocient ensemble. Diction. de comm. tom. III. p. 863.

Place; on appelle encore ainsi en terme de commerce de mer, certains endroits destinés dans les ports de mer. Les bâtimens marchands, suivant les ordonnances de marine, ne doivent point être mêlés ni engagés avec les vaisseaux de roi, & avoir déchargé leurs poudres & autres marchandises combustibles, avant que de pouvoir prendre leurs places dans le port. Idem. Ibid.

Place est encore un lieu public, dans lequel se tiennent les foires ou marchés où les marchands ont leurs échopes ou petites boutiques pour étaler leurs marchandises, quelquefois sans payer aucun droit, & le plus souvent en le payant au roi ou aux seigneurs.

Place se dit aussi du lieu que les maîtres de quelques communautés des arts & métiers de Paris ont droit d'avoir aux halles pour y étaler leurs marchandises les jours de marché, la place des Potiers de terre, &c.

Place s'entend aussi des endroits où les vendeurs d'images & les petits merciers étalent leurs marchandises, comme sont à Paris le cimetière des SS. Innocens, les murs des églises & des grands hôtels. Diction. de comm.

PLACE, terme de Cloutier; c'est un ustensile de fer enfoncé par le pié dans un gros bloc de bois, qui sert comme d'établi au cloutier pour fabriquer ses cloux. Cet ustensile est une espèce d'enclume plus plate que quarrée, plus large par en-haut que par en-bas, dont la surface supérieure est unie & quarrée d'un côté, & alongée de l'autre; c'est sur cet instrument que les ouvriers forgent & amènent leur baguette de fer pour en former les cloux; il sert aussi pour appuyer la clouillère. Voyez les Planches du Cloutier.

PLACE, (Maréchal.) on appelle ainsi l'espace qui est entre deux poteaux dans une écurie, lequel est destiné pour y attacher & loger un cheval. Places s'entend dans quelques occasions pour le manege, comme quand le maître dit à l'écolier qui est à cheval de venir par le milieu de la place; d'arrêter au milieu de la place; il entend par cette expression le milieu du manege.

PLACES, tirer les, au médiateur, se dit d'une cérémonie de politesse qui sert de preuve à la bonne-foi



des joueurs en se plaçant où le sort l'a décidé. On prend pour cela quatre cartes dans un jeu ; savoir, un roi, une dame, un valet & un as, que l'on présente aux joueurs pour leur en faire prendre une à chacun. Celui qui a tiré le roi se place où il veut, la dame après lui, le valet ensuite, & l'as au-dessus, pour lui donner la main.

**PLACES, tirer les, au jeu de quadrille,** c'est voir au sort où chaque joueur doit se placer, ce qui se fait pour éviter toutes supercheries, & de la manière suivante : on prend d'abord quatre cartes, une de chaque couleur, que l'on met à découvert à chaque place de la table, puis on en prend encore une de chaque couleur, que l'on mêle & que l'on présente, la couleur cachée, à chacun des joueurs, qui doit en prendre une & se placer à la couleur qui répond à cette carte prise.

**PLACÉ, BIEN ou MAL, à cheval,** se dit d'un cavalier, selon qu'il est dans une belle ou mauvaise situation à cheval.

**PLACEL, f. m. (Marine.)** c'est ainsi qu'on appelle, dans la mer du Sud, un fond également élevé, sur lequel la mer change de couleur, & paroît plus unie qu'ailleurs.

**PLACENTA ou ARRIERE-FAIX, (Anat.)** c'est une masse ronde & mollette que l'on trouve dans la matrice d'une femme grosse, où les anciens croyoient que le sang étoit purifié & préparé pour la nourriture du fœtus. Voyez nos Pl. d'Anat. & leur explic. Voyez aussi Fœtus.

C'est pourquoi on l'appelle encore *hepar uterinum*, le foie de la matrice, comme s'il faisoit l'office d'un foie dans la préparation du sang. Voyez FOIE. Les modernes l'appellent *placenta*, c'est-à-dire, gâteau ou tourteau de la matrice, à cause qu'il a une forme de tourteau.

Quelques-uns croient que le *placenta* n'est qu'une masse de sang coagulé, parce qu'il se dissout quand on le presse ou quand on le lave ; & que son véritable usage consiste à servir d'oreiller aux vaisseaux ombilicaux qui posent dessus. Voyez OMBILICAL.

Sa figure est assez semblable à celle d'une assiette sans rebord : son diamètre est de huit pouces environ, & quelquefois un pié. Il est rond & généralement concave ou convexe. Le côté concave est adhérent à l'utérus, & il est inégal, ayant différentes protubérances & différentes cavités, au moyen desquels il fait des impressions sur l'utérus, qui en fait réciproquement sur le *placenta*. Quoi qu'en disent quelques-uns, sa place dans l'utérus n'est pas fixe ou certaine.

Les femmes n'ont qu'un *placenta*, à moins qu'elles n'accouchent d'enfants jumeaux, &c. cependant, en général, le nombre des *placenta* répond à celui des fœtus. Dans quelques brutes, particulièrement dans les vaches & dans les brebis, le nombre en est fort grand : il y en a quelquefois près d'un cent pour un seul fœtus, mais ils sont petits, & ressemblent à des glandes conglomerées d'une grosseur moyenne.

Du côté extérieur ou convexe, qui a pareillement ses protubérances, quoique recouvertes d'une membrane fort unie, sortent les vaisseaux ombilicaux, qui se distribuent en grande abondance dans toute la substance du *placenta*.

Il y en a même qui s'imaginent que cette partie n'est qu'un plexus de veines & d'arteres, dont les extrémités s'abouchent dans celles des vaisseaux hypogastriques, forment & entretiennent la circulation entre la mère & le fœtus ; car ce côté du *placenta*, qui est adhérent à la matrice, paroît n'être autre chose que les extrémités d'un nombre infini de petits filets, lesquels, dans le tems du travail, s'échappent des pores qui sont dans les côtés des vaisseaux sanguins hypogastriques, où ils s'étoient enfoncés, occasionnant l'écoulement des menstrues, jusqu'à ce que les par-

Tome XII,

ties de l'utérus se rapprochent, où que les pores se contractent par degrés, à cause de l'élasticité naturelle des vaisseaux. Voyez MENSTRUÉ, CIRCULATION, &c.

Les Anatomistes de l'acad. roy. des Sciences de Paris ont eu de grandes contestations sur la question de savoir si le *placenta* a quelque tunique extérieure, par laquelle il soit attaché à la matrice. M. Mery soutient qu'il n'y en a point, & que rien n'empêche le sang de la mère de passer de la matrice dans le *placenta*, & de-là au fœtus ; M. Robault tient aussi pour cette opinion ; mais MM. Vieussens & Winslow soutiennent le contraire. Dans un autre mémoire M. Robault tâche de faire voir que le *placenta* n'est pas une partie particulière, mais seulement une portion du chorion condensé ou épaissi. Voyez CHORION.

**PLACENTA, maladie du, (Médéc.)** on connoît la structure du *placenta*, c'est une masse presque charnue, d'une figure orbiculaire, aplatie, composée de ramifications des artères & des veines ombilicales ; le *placenta* n'est jamais double, si ce n'est dans les jumeaux ; il est attaché ordinairement au fond de la matrice, par une légère peau interposée, d'où part un cordon dans l'endroit où elle est couverte d'une membrane tenace, toute vasculaire, attachée par une toile cellulaire, & par des fibres entrelacées les unes dans les autres. Le *placenta* est doué d'une action particulière, qui cesse au moment de l'accouchement ; mais après cette opération, il doit être séparé de la matrice, & tiré dehors.

Si avant le tems on détache cette partie de la matrice, il en résulte un avortement inévitable, & souvent une hémorrhagie mortelle pour la mère & l'enfant, quand pour tirer le *placenta* il faut avoir recours à la main. Cette séparation se fait d'elle-même, lorsqu'il y a beaucoup de sang, ou qu'il coule rapidement dans les vaisseaux ; lorsqu'il arrive quelque mouvement déréglé dans la matrice, que le fœtus vient à regimber, que le cordon ombilical est court, ou que son action cesse trop tôt.

Après l'exclusion du fœtus, le *placenta*, qui reste adhérent à la matrice, s'en détache par les mouvements des fibres de ce viscère, & par la force de la circulation qui y subsiste ; on favorise ce détachement par les frictions sur le ventre, & en tirant doucement le cordon ombilical ; si cette manœuvre ne réussit point, les auteurs conseillent de séparer le *placenta* de la matrice, en glissant doucement la main auprès du cordon ; car en le touchant trop fortement on renverseroit la matrice : mais si les vuidanges ne suivent point, il faut plutôt le laisser jusqu'à ce qu'il vienne de lui-même, en soutenant aussi le ventre.

Si le *placenta* est adhérent, & qu'il ait encore un mouvement vital, il faut attendre jusqu'à ce qu'il se sépare de lui-même. Quand il y a une portion séparée du *placenta*, ou qu'il est rompu (ce qu'on connoît par des lochies plus abondantes), il convient de favoriser sa sortie en y mettant la main. Si le *placenta* est retenu par le resserrement de l'ouverture de la matrice, il est plus à-propos d'attendre que la constriction produite par l'irritation, vienne à cesser d'échauffer la partie par de douces fomentations, & de soutenir le ventre, que d'employer la force pour venir à-bout de l'arracher ; car dans la contraction des muscles abdominaux, le *placenta* sortira librement avec les grumeaux formés par le sang amassé dans cette partie. Ce sont là du moins les conseils de Deventer, homme profondément versé dans l'art des accouchemens. (D. J.)

**PLACENTA, (Botan.)** l'analogie qu'on a cru remarquer entre les animaux & les plantes a introduit ce terme en botanique, pour désigner un corps qui se trouve placé entre les semences & leur enveloppe,

QQqq ij

& qui sert à préparer leur nourriture. Ce corps est différent du cordon qui porte la nourriture à ces mêmes semences. (D. J.)

PLACENTÆ, (Hist. nat.) nom donné par quelques auteurs à des échinites ou ourfins aplatis & en forme de gâteaux pétrifiés.

PLACENTIA, (Géog. anc.) ville d'Italie dans la Gaule cisalpine, sur la rive méridionale du Pô. Elle fut bâtie, ainsi que Crémone, à la nouvelle qu'on eut qu'Annibal avoit passé l'Ebre, & se préparoit à porter ses armes en Italie. Tite-Live & Velleius-Paterculus lui donnent dès-lors le titre de *colonie romaine*. Dans la suite, comme tant d'autres villes, elle eut le titre de *municipe*. Elle étoit recommandable par ses richesses, c'est aujourd'hui la ville de Plaisance. *Placentia* étoit une ville d'Espagne qui a conservé son nom, & qui est située au royaume de Castille; elle s'appelle en effet *Plasencia*. (D. J.)

PLACER, POSER, METTRE, (Synon.) mettre a un sens plus général; *poser* & *placer* en ont un plus restreint; mais *poser*, c'est mettre avec justesse dans le sens & de la manière dont les choses doivent être mises; *placer*, c'est le mettre avec ordre dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poser*, il faut de l'adresse dans la main; pour bien *placer*, il faut du goût & de la science: on met des colonnes pour soutenir un édifice; on les *pose* sur des bases; on les *place* avec symétrie. Girard.

Ce verbe *placer* a autant d'acceptions différentes que le nom *place*. Voyez l'article PLACE.

PLACER, mettre une chose en sa place, la ranger, un marchand doit *placer* ses marchandises avec ordre, en sorte qu'il les trouve aisément sous sa main.

*Placer* son argent, c'est l'employer à quelque chose, & quelquefois le mettre à profit. J'ai *placé* mon argent à la grosse aventure, & sur tel vaisseau. J'ai *placé* vingt mille francs à 7½ pour cent d'intérêt. Voyez GROSSE AVENTURE & INTÉRÊT.

*Placer* un jeune homme, en termes de Commerce, c'est le mettre en apprentissage. Une boutique bien *placée* est une boutique bien exposée à la vue des chalands qui est dans un quartier de grand débit. On dit aussi dans le même sens un marchand bien *placé*. Diction. de commerce.

PLACER POINTE À POINTE, en terme d'Epinglier, c'est mettre toutes les pointes du même côté, afin que l'écolier ne se trompe point de bout. On appelle aussi cette opération *débourner*.

PLACER BIEN SA TÊTE, (Maréchal.) se dit du cheval lorsqu'il ne leve ni ne baisse trop le nez. La *placer mal* arrive lorsque le cheval avance trop le bout du nez, ou qu'il l'approche trop du poitrail. *Placer à cheval* se dit du maître quand il enseigne à l'écolier l'attitude qu'il veut qu'il tienne à cheval. Se *placer* ou être *placé à cheval*, c'est y être dans une belle & bonne attitude.

PLACET, f. m. (Histoire.) ces sortes de requêtes, de supplications faites par écrit que l'on présente au roi, aux grands seigneurs & aux juges sont appelés *placets*, parce qu'ils commencent toujours *plaise à votre majesté, plaise*, &c. les Latins les nomment *eloquia*.

Comme je ne connois point dans toute l'histoire de *placets* plus simple, plus noble, & selon toutes les apparences, plus juste que celui d'Anne de Boulen à Henri VIII. son époux, & qu'on conserve encore écrit de la propre main de cette reine dans la bibliothèque Cotton, je crois devoir le rapporter ici.

Il est presque inutile de rappeler aux lecteurs le jugement de cette princesse par des commissaires, sa fin tragique sur un échafaut, & ce que l'histoire manifeste, qu'on lui fit plutôt son procès par les ordres exprès du roi, alors amoureux de Jeanne Seymour,

que pour aucun crime qu'elle eût commis. Aussi son *placet* respire l'innocence, la grandeur d'âme & les justes plaintes d'une amante méprisée, Shakspear n'auroit pu lui prêter un style si conforme à son caractère & à son état. Sa douleur éloquente & profonde est pleine de traits plus pathétiques que ceux dont la plus belle imagination pourroit se parer. Voici donc de quelle manière s'exprimoit cette mere infortunée de la célèbre Elisabeth:

» Sire, le mécontentement de votre grandeur &  
» mon emprisonnement me paroissent des choses si  
» étranges, que je ne sai ni ce que je dois écrire, ni  
» fur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé  
» dire par un homme que vous savez être mon enne-  
» mi déclaré depuis long-tems, que pour obtenir  
» votre faveur je dois reconnoître une certaine vé-  
» rité. Il n'eut pas plutôt fait son message que je  
» m'aperçus de votre dessein; mais si, comme vous  
» le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma  
» délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon  
» cœur & avec une entière soumission.

» Que votre grandeur ne s' imagine pas que votre  
» pauvre femme puisse jamais être amenée à recon-  
» noître une faute dont la seule pensée ne lui est plus  
» venue dans l'esprit; jamais prince n'a eu une femme  
» plus fidèle à tous ses devoirs, & plus remplie d'une  
» tendresse sincère que celle que vous avez trouvée  
» en la personne d'Anne de Boulen, qui auroit pu se  
» contenter de ce nom & de son état, s'il avoit plu à  
» Dieu & à votre grandeur de l'y laisser. Mais au  
» milieu de mon élévation & de la royauté où vous  
» m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au  
» point de ne pas craindre quelque revers pareil à  
» celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élé-  
» vation n'avoit pas un fondement plus solide que le  
» goût passager que vous avez eu pour moi, je ne  
» doutois pas que la moindre altération dans les  
» traits qui l'ont fait naître ne fût capable de vous  
» faire tourner vers quelque autre objet.

» Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'é-  
» lever à la royauté & à l'auguste rang de votre com-  
» pagne. Cette grandeur étoit fort au-dessus de mon  
» peu de mérite, ainsi que de mes desirs. Cependant  
» si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souf-  
» rez pas, grand prince, qu'une inconstance injuste,  
» ou que les mauvais conseils de mes ennemis me  
» privent de votre faveur royale. Ne permettez pas  
» qu'une tache aussi noire & aussi indigne que celle  
» de vous avoir été infidèle, ternisse la réputation de  
» votre femme & celle de la jeune princesse votre  
» fille.

» Ordonnez donc, ô mon roi, que l'on instruisse  
» mon procès; mais que l'on y observe les lois de la  
» justice, & ne permettez point que mes ennemis  
» jurés soient mes accusateurs & mes juges. Ordon-  
» nez même que mon procès me soit fait en public;  
» ma fidélité ne craint point d'être flétrie par la honte;  
» vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons  
» levés, votre esprit satisfait, & la calomnie réduite  
» au silence, ou mon crime paroitra aux yeux de  
» tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à  
» vous d'ordonner de moi, votre grandeur peut se  
» garantir de la censure publique, & mon crime étant  
» prouvé en justice, vous serez en liberté devant  
» Dieu & devant les hommes, non-seulement de me  
» punir comme une épouse infidèle, mais encore de  
» suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette  
» personne qui est la cause du malheureux état où je  
» me vois réduite, & que j'aurois pu vous nommer il  
» y a long-tems, puisque votre grandeur n'ignore  
» pas jusqu'où alloient mes soupçons à cet égard.

» Enfin si vous avez résolu de me perdre, & que  
» ma mort fondée sur une infâme calomnie vous  
» doive mettre en possession du bonheur que vous



» souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardon-  
ner ce grand crime, aussi-bien qu'à mes ennemis  
» qui en sont les instrumens ; & qu'assis au dernier  
» jour sur son trône devant lequel vous & moi com-  
» paroîtrons bien-tôt, & où mon innocence, quoi  
» qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue ; je  
» le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas rendre  
» un compte rigoureux du traitement cruel & indi-  
» gne que vous m'aurez fait.

» La dernière & la seule chose que je vous deman-  
» de, est que je sois seule à porter tout le poids de  
» votre indignation, & que ces pauvres & innocens  
» gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus à  
» cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent  
» aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant  
» vous ; si jamais le nom d'Anne de Boulen a été agréa-  
» ble à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande,  
» & je ne vous importunerai plus sur quoi que ce  
» soit ; au contraire j'adresserai toujours mes ardent-  
» es prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir  
» en sa bonne garde & vous diriger en toutes vos  
» actions. De ma triste prison à la Tour, le 6 de Mai.  
» Votre très-fidèle & très-obéissante femme,

» ANNE DE BOULEN ». (D. J.)

PLACET, f. m. ustensile, petit siège bas, rembourré,  
sans bras ni dossier.

PLACHMALL, (Métallurgie.) c'est ainsi qu'on  
nomme l'argent icorifié par le moyen du soufre dans  
le départ qui se fait par la voie sèche, c'est-à-dire  
par la fonte.

PLACIA, (Géogr. anc.) Hérodote, l. I. écrit  
Πλακίη ; ville de Myrie, selon Plinie, l. V. c. xxxij.  
c'étoit une petite colonie des Pélasgiens. Denis d'Ha-  
lycarnaïsse, l. I. en nomme les habitans Placiens.

PLACIENE, LA MERE, (Inscript.) ΠΑΤΗΡ ΠΛΑΚΙΩΝ.  
La mere Placienne est Cybele, la mere des dieux, la  
mere par excellence ; elle étoit honorée en divers  
lieux de l'Orient d'où elle prit les différens noms de  
Bereynthia, de Sipyrene, d'Idéne, de Dindymene,  
&c. Mais comme cette déesse étoit particulièrement  
adorée à Placia, ville voisine & dépendante de Cyzi-  
que, c'est pour cette raison qu'on l'appelloit Pla-  
ciene. Il reste un marbre dans ceux de la bibliothèque  
du roi, qui lui donne cette qualification. Voyez PLA-  
CIA, Géogr. (D. J.)

PLACIER, f. m. (Comm.) le fermier des places  
d'un marché, celui qui loue les places aux haran-  
geres, fruitières & autres gens de marché. Le placier  
de la salle rend de sa ferme une certaine somme au  
domaine. Il est tenu de faire nettoyer le marché.

PLACITA, (Histoire de France.) espece de parle-  
ment ambulatorie que tenoient les premiers rois de  
la monarchie française ; c'est de-là qu'est venu le  
mot de *plaid*. (D. J.)

PLACITÉ, adj. (Jurisprud.) du latin *placitum*, signi-  
fioit dans l'origine *plaisir* ou *volonté*. Le sei-  
gneur convoquoit ses vassaux & sujets *ad placitum  
suum*, c'est-à-dire pour venir à son mandement, pour  
entendre sa volonté ; & comme dans cette convoca-  
tion ou assise, on rendoit la justice, on a pris *placi-  
tum* pour *plaid*, ou assise de justice.

Nos rois des deux premières races avoient leur  
*placité* général, ou grande assise, leur cour plénière  
qu'ils tenoient avec les grands du royaume, laquelle  
assemblée sous la troisième race a été appelée *parle-  
ment*.

En Normandie, on appelle *placités* ou articles *placi-  
tés* certains articles arrêtés par le parlement les  
chambres assemblées le 6 Avril 1666 contenant plu-  
sieurs usages de la province, lesquels articles furent  
envoyés au roi, avec prière à S. M. de trouver agréa-  
ble qu'ils fussent lus & publiés, tant en l'audience de  
la cour, qu'en toutes les juridictions du ressort. (A)

PLACTIQUE, adj. (Astrolog.) il se dit d'un aspect

qui n'est pas dans le juste degré. Nous ne nous étend-  
rons pas davantage sur ces mots, parce qu'ils sont  
vuides de sens, que la science à laquelle ils appar-  
tiennent est chimérique, que les auteurs qui en ont  
traité ne méritent pas d'être lus, & qu'il seroit à  
souhaiter qu'on laissât sortir de la langue toutes les  
expressions qui appartiennent à un système d'erreurs  
reconnues.

PLAFOND, f. m. (Archit.) c'est la partie supé-  
rieure d'un appartement, qu'on garnit ordinairement  
de plâtre, & qu'on peint quelquefois : les *plafonds*  
sont faits pour cacher les poutres & les solives.

Comme la plupart des *plafonds* antiques étoient de  
bois, ainsi que les nôtres : il n'en reste point de ves-  
tiges ; & l'on n'en peut juger que par les écrits de Vi-  
truve & des autres auteurs qui ont fait la description  
des édifices de l'antiquité. Ils nous apprennent que  
les *plafonds* des palais étoient de bois précieux, &  
d'ouvrages de marqueterie fort riches par la diversité  
des bois de couleurs, de l'ivoire & des nacres de  
perle, & par les compartimens qui les composoient.  
Il y en avoit qui étoient ornés de lames de bronze,  
ou faits tout entiers de cette matière. Tel étoit le  
*plafond* du portique du panthéon, qui ne subsiste plus.

Ces sortes de *plafonds* conviennent fort aux loges,  
salles & grandes pièces, où la hauteur du plancher  
donne assez d'éloignement pour les voir d'une distance  
raisonnable, parce que dans les petites pièces dépend-  
antes des grandes, il faut le moins de relief qu'il se  
peut. Il y faut observer des proportions qui consistent  
dans la division des compartimens, dont les cadres  
doivent répondre aux vuides des murs, comme aux  
fenêtres & aux portes, ce que les poutres reglent  
assez facilement. Or dans les grandes pièces, il faut  
de grandes parties, & particulièrement une qui mar-  
que le milieu, & qui soit différente des autres par sa  
figure. Par exemple, elle doit être ronde ou octogone  
pour les pièces carrées, & ovales pour les rondes.

Les renforcements peuvent être ornés de roses  
tomant en pendentifs, qui ne doivent pas excéder  
l'aratement des poutres principales. Les corniches  
ou entablemens doivent être tellement proportion-  
nés, que leur profil qui est ordinairement fort riche,  
ait la même hauteur que si l'ordre étoit au-dessous,  
au cas qu'il n'y fut pas ; parce qu'on est sûr que la  
corniche ne sera ni trop puissante, ni trop foible,  
lorsqu'elle sera élevée à la hauteur de l'ordre qu'elle  
doit couronner.

Les frises peuvent recevoir de grands ornemens  
en cet endroit, pourvu qu'ils soient convenables  
aux lieux & aux personnes ; ce que Scamozzi a pra-  
tiqué fort à-propos dans les salles de la procuratie de  
S. Marc, où il a mis les portraits des hommes illustres  
qui ont rendu de grands services à la république.

Outre les *plafonds* garnis de plâtre, il y en a de  
pierre qui sont nuds, & d'autres qu'on enrichit de  
peintures : nous ferons un article à part de ces der-  
niers *plafonds*, & nous ne dirons ici qu'un mot des  
*plafonds* de pierre.

On appelle *plafond de pierre* le dessous d'un plan-  
cher fait de dalles de pierre dure, ou de pierre de  
hauteur d'appareil. Ces *plafonds* sont ou simples,  
comme celui du porche de l'église de l'Assomption,  
rue saint Honoré à Paris ; ou avec compartimens &  
sculptures, comme au portail du Louvre.

Facon de faire les *plafonds en blanc en bourre*.  
Quand vous aurez latté votre *plafond*, vous y mettrez  
une couche d'environ trois à quatre lignes d'épaisseur.  
Cette couche est composée d'une bonne terre blan-  
che, un peu grasse & graveleuse, & on met douze  
boisseaux de cette terre, trois boisseaux de chaux-  
vive, trois livres de bourre grise de Tanneur.

Seconde couche : en faire avec de la bourre ou ton-  
ture d'étoffes ; l'on met trois livres de cette bourre

bien battue, avec un boisseau de chaix nouvellement éteinte que l'on mêle bien ensemble, & l'on met une couche d'environ une ligne d'épaisseur de cette matière sur la première couche, lorsqu'elle commence à sécher.

**PLAFOND DE CORNICHE**, (*Archit.*) c'est le dessous du larmier d'une corniche : il est simple ou orné de sculpture. On l'appelle aussi *sosita*. Voyez **SOFITE**.

**PLAFOND DE PEINTURE**, (*Peinture*) *plafond* enrichi de peintures, qui doivent être racourcies avec la proportion requise pour être vues de bas en haut ; telles sont celles des *plafonds* d'églises.

Les grandes machines sont dans l'art de la Peinture, ce que les grands poèmes sont dans l'art de la Poésie. C'est un ouvrage formé d'une infinité de parties toutes essentielles, dont la réunion & l'accord sont nécessaires à sa réussite. Faire agir des dieux, des héros, des rois, faire parler des sages, animer les passions, reproduire la nature, élever les âmes, toucher les cœurs, éclairer les esprits, instruire les hommes ; voilà ce qu'entreprend le poète.

Imiter ce qui n'a point de corps, l'air & la lumière ; donner du mouvement à ce qui est inanimé, la toile & la couleur ; exprimer ce qu'à peine nous concevons, la perfection des êtres célestes, & les sentiments qu'excitent en eux les mystères respectables de la religion ; telles sont les difficultés des grands poèmes en peinture.

Il en est d'autres moins faciles à surmonter dans les grandes machines, que nous nommons *plafonds*. Le spectateur veut avoir des figures parfaitement droites sur une surface dont le plan doit être une courbe irrégulière. Il veut être éclairé par une lumière vive & brillante, dans un endroit qu'une voûte épaisse met à l'abri des rayons du soleil : il veut voir se porter sur des nuées, ou voler dans les airs, des êtres que leur pesanteur naturelle semble devoir faire tomber sur la terre. Il prétend que la disposition de cent figures soit telle, qu'elles ne s'embarrassent point à ses yeux, & que placées avec une attention extrême, elles semblent arrangées par un heureux hasard qui ne fasse aucun trait de contrainte. Il desire des ornemens feints, sur le relief desquels il soit en droit de se tromper, après avoir considéré & réfléchi.

On veut encore que le tout soit magnifique par l'abondance & la variété des figures ; on veut que cette grande variété de figures s'arrange si naturellement, qu'elles ne soient point pressées, & si librement, que rien ne sente la gêne. On veut que le spectateur saisisse aisément & avec transport, l'ordre, le plan & la conduite de l'ouvrage ; que cet ouvrage présente une unité de composition qui enchante ; que toutes parties tendent à un seul corps, toutes les causes à un seul effet, tous les ressorts à un seul mouvement.

Les figures doivent être drapées d'une manière grande & large : sur-tout l'intelligence des racourcis y doit être portée à la perfection. Cette intelligence quoiqu'absolument indispensable dans les *plafonds*, est cependant très-rare, parce qu'elle a besoin d'un grand goût pour en tirer des figures d'un beau choix. Les masses de lumières & d'ombres y doivent être superieurement distribuées ; & en même tems l'œil doit se trouver tranquille par le repos & l'accord qui doivent régner, malgré la richesse des objets. Les groupes d'un *plafond* veulent être dégradés avec art, & les demi-teintes y soutenir une lumière brillante. La perspective locale & aérienne veulent être parfaites, le coloris frais & fort, la manière de dessiner & de peindre, très-grande.

Je ne déciderai point si M. Pierre, par exemple, a rempli tant de conditions ; je dirai seulement que sa coupole de la chapelle de la Vierge à S. Roch, offre aux regards du public, un travail prodigieux qui l'a

occupé plusieurs années. Le *plafond* qu'il a peint, cinquante-six piés dans un diamètre, & quarante-huit dans l'autre ; l'élevation de la coupole a dix-neuf piés ; ce qui forme un morceau considérable en architecture. J'ajoute que les occasions de traiter de si grands ouvrages, se trouvent rarement en France ; ce sont cependant des ouvrages publics, glorieux pour une nation ; & c'est en ce genre que l'Italie possède les plus belles choses.

Il me reste à dire que les Artistes entendent par *plafond marouflé*, un *plafond* peint sur une toile tendue sur un ou plusieurs châffis, & retenue (crainte que l'humidité ne la fasse bouffer) avec des clous dans les endroits les moins considérables de la peinture, & qu'on recouvre ensuite de couleurs. On *maroufle* de la même manière, des *plafonds* centrés ; mais il faut que la toile soit humectée ou collée par derrière, afin qu'en se séchant, elle se bande & s'unisse. C'est de cette sorte qu'est *marouflé* le *plafond* de la grande galerie de Versailles. (*Le chevalier DE JAUCCOURT.*)

**PLAFOND**, (*Hydr.*) on appelle ainsi le fond d'un bassin, d'un réservoir, qui, à proprement parler, est sa plate-forme, son arc. Voyez **AIRE**.

**PLAFOND DES PORTES & CROISÉES**, (*Menuiserie.*) c'est le dessous des linteaux dans l'épaisseur du mur, ou l'embranchement.

**PLAFOND**, **DESSUS DE**, (*Menuiserie.*) c'est un morceau de lambris qui se met pour remplir l'épaisseur qu'il y a depuis le *plafond* de la chambre ou la corniche en plâtre, jusqu'au bord du *plafond* des embrasemens des croisées. Voyez les **PL. d'Architecture**.

**PLAFONNER**, v. act. (*Archit.*) c'est revêtir le dessous d'un plancher ou d'un cintre de charpente, avec des ais ou du mairrain.

**PLAFONNER UNE FIGURE** (*Peint.*) c'est lui donner le racourci nécessaire pour qu'elle fasse un bon effet, étant peinte sur un *plafond* ; en sorte qu'elle paroisse comme placée en l'air, & dans une attitude qui n'ait rien de gêné. Le Corrège est le premier peintre moderne qui a représenté des figures en l'air ; c'est en même tems celui qui a le mieux connu l'art des racourcis, & la magie des *plafonds*. (*D. J.*)

**PLAGAL**, adj. ton ou mode *plagal*, terme de *Musique* : quand l'octave se trouve divisée harmoniquement, c'est-à-dire quand la quarte est au grave, & la quinte à l'aigu, on dit que le ton est *plagal*, pour le distinguer de l'authentique, où la quinte est au grave, & la quarte à l'aigu. C'est que dans le dernier cas, la modulation ne descend que jusqu'à la finale ou tonique, & dans le premier, elle descend plus bas jusqu'à la quarte de ce même son ; ainsi tous les tons sont réellement authentiques, & cette distinction n'est plus admise que dans le plein-chant. L'on y compte quatre tons *plagaux* ; savoir, le second, le quatrième, le sixième & le huitième. Voyez **TONS DE L'EGLISE**.

Il faut remarquer qu'en parlant de la division de l'octave, nous l'exprimons toujours par le rapport des vibrations ; ce qui rend cette division harmonique pour les modes *plagaux*, & arithmétique pour les authentiques ; mais si l'on s'attache seulement aux longueurs des cordes qui sont toujours reciproques aux nombres des vibrations, alors on trouvera l'octave divisée harmoniquement pour le mode authentique, & arithmétiquement pour le *plagal* ; ce qu'il faut bien entendre pour concilier sur ce point les contrariétés apparentes des auteurs. (*S.*)

**PLAGE**, f. f. (*Lang. françoise.*) ce mot est fort bon en termes de Marine ; il signifie un *rivage* de basse mer, sans port & sans rade pour se mettre à l'abri ; mais quand il veut dire une *contrée*, un *climat*, il n'est usité qu'en poésie.

*Est-il dans l'univers de plages si lointaines ;  
Où sa valeur, grand roi, ne te puisse porter &  
Des préaux.*



PLAGE, (*Géog. mod.*) mot qui vient du latin *plaga*, ou du grec *πλαγή*, qui signifie une chose plate & unie. On l'a employé en divers sens dans la Géographie.

1<sup>o</sup>. Plage signifie en général une partie ou un espace de la terre, par le rapport qu'elle a avec quelque partie du ciel, comme par exemple avec les zones, avec les climats, ou avec les quatre grandes parties du monde, le septentrion, l'orient, le midi, l'occident. Dans ce sens, il veut dire presque la même chose que *région* : ainsi, dire qu'une telle ville est vers telle *plage* du ciel, c'est comme si l'on disoit qu'elle est vers telle *région* du ciel.

2<sup>o</sup>. Plage a la même signification que *rhumb de vent*. Voyez RHUMB DE VENT.

3<sup>o</sup>. Plage est une mer basse vers un rivage étendu en ligne droite, fans qu'il y ait ni rade, ni port, ni aucun cap apparent, où les vaisseaux se puissent mettre à l'abri.

PLAGE - ROMAINE, (*Géog. mod.*) partie de la mer Méditerranée sur la côte de l'état de l'Eglise. Elle est appelée par ceux du pays, la *Spaggiia romana*, & s'étend depuis le mont Argentaro à l'occident, jusqu'au mont Circello, & au petit golfe de Terracine.

PLAGGON, (*Littérat.*) petite poupée de cire qui représentoit les personnes au naturel, & dont on se servoit dans les enchantemens. C'étoient des espèces de portraits que les femmes donnoient à leurs galans. Les Latins disoient *plaguncula*, ou *laguncula*. (*D.J.*)

PLAGIARA ou PLAGIARIA, (*Géog. anc.*) ville de la Lusitanie : l'itinéraire d'Antonin la met sur la route d'Olisipo à Emerita, entre Budua & Emerita, à douze milles de la première, & à trente milles de la seconde. Quelques manuscrits nomment cette ville *Plagia*. On en voit encore présentement les ruines près du bourg de Botua, dans l'Estramadure.

PLAGIARISME, ou *selon d'autres*, PLAGIAT, f.m. (*Littérat.*) est l'action d'un écrivain qui pille ou dérobe le travail d'un autre auteur, & qui se l'attribue comme son travail propre.

C'est donc le défaut d'attribution d'un ouvrage à son véritable auteur, qui caractérise le *plagiarisme*. Quiconque en écrivant, puise dans les auteurs qui l'ont précédé, & les cite fidèlement, ne peut, ni ne doit passer pour coupable de ce crime littéraire. Il faut mettre une grande différence entre prendre certains morceaux dans un auteur, ou les dérober. Quand en employant les pensées d'un autre écrivain, on le cite ponctuellement, on se met à couvert de tout reproche de pillage : le silence seul & l'intention de donner pour sien, ce qu'on a emprunté d'un autre, font le *plagiarisme*. Telle est l'idée qu'en avoit Jean-Michel Brutus, l'avant venant, qui vivoit dans le seizième siècle, & qui, accusé de s'être servi des observations de Lambin sur Cicéron, écrivit à Lambin qu'il pouvoit aller aux sources aussi-bien que lui, & qu'il avoit à la vérité pris, mais non pas dérobé dans les autres auteurs : *se sumptisse ab aliis, non vero surripuisse. Sumere enim eum, qui, à quo mutuatur, indicit; & laudem quem auctorem habet: surripere vero qui taceat, qui ex alterius industria fructum quarat.* Voyez Bayle, *Diâ. critiq. lett. B.* au mot Brutus.

Le même auteur remarque au sujet d'Ephore, orateur & historien grec, qu'on l'accusa d'avoir pillé de divers auteurs, jusqu'à trois mille lignes mot à mot. C'étoit un moyen fort aisé de faire des livres; & il ajoute à cette occasion : « Que les auteurs grecs aient été plagiaires les uns des autres, n'est-ce pas une coutume de tous les pays & de tous les tems ? Les peres de l'Eglise ne prenoient-ils pas bien des choses des écrits les uns des autres ? Ne fait-on pas cela tous les jours, de catholique à catholique, & de protestant à protestant... Il étoit moins défavorable aux Grecs de s'être pillés les uns les autres, que d'avoir pillé les richesses étrangères. Le défaut

» avantage est une exception aux regles communes.  
» Le cavalier Marin disoit que prendre sur ceux de sa  
» nation, c'étoit larcin; mais que prendre sur les étran-  
» gers, c'étoit conquête : & je pense qu'il avoit raison.  
» Nous n'étudions que pour apprendre, & nous n'appre-  
» nons que pour faire voir que nous avons étudié : ces  
» paroles sont de M. Scuderi. Si j'ai pris quelque chose,  
» continue-t-il, dans les Grecs & dans les Latins, je  
» n'ai rien pris du tout dans les Italiens, dans les Espa-  
» gnols, ni dans les François : me semblant que ce qui  
» est étudé chez les anciens, est volé chez les modernes.  
La Mothe le Vayer est du même sentiment; car voici ce qu'il dit dans une de ses lettres : « Prendre des ar-  
» ciens, & faire son profit de ce qu'ils ont écrit, c'est  
» comme pirater au-delà de la ligne; mais voler ceux  
» de son siècle, en s'appropriant leurs pensées & leurs  
» productions, c'est tirer la laine au coin des rues, c'est  
» ôter les manteaux sur le Pont-neuf. Je crois que tous  
» les auteurs conviennent de cette maxime, qu'il  
» vaut mieux piller les anciens que les modernes, &  
» qu'entre ceux-ci il faut épargner les compatriotes,  
» préférablement aux étrangers. La piraterie litté-  
» raire ne ressemble point du-tout à celle des arma-  
» teurs : ceux-ci se croient plus innocens, lorsqu'ils  
» exercent leur brigandage dans le nouveau Monde,  
» que s'ils l'exerçoient dans l'Europe. Les auteurs au  
» contraire arment en courtoisie bien plus hardiment  
» pour le vieux Monde que pour le nouveau; & ils  
» ont lieu d'espérer qu'on les louera des prises qu'ils  
» y feront. ... Tous les plagiaires, quand ils le  
» peuvent, suivent le plan de la distinction que j'ai  
» alléguée : mais ils ne le font pas par principe de  
» conscience; c'est plutôt afin de n'être pas reconnus.  
» Lorsqu'on pille un auteur moderne, la prudence  
» veut qu'on cache son larcin; mais malheur au pla-  
» giaire s'il y a une trop grande disproportion entre  
» ce qu'il vole, & ce à quoi il le coud. Elle fait juger  
» aux connoisseurs, non-seulement qu'il est plagiaire,  
» mais aussi qu'il l'est maladroitement. ... L'on peut  
» dérober à la façon des abeilles, sans faire tort à per-  
» sonne, dit encore la Mothe le Vayer; mais le vol de  
» la fourmi qui enlève le grain entier, ne doit jamais  
» être imité ». *Diâ. critiq. lett. E.* au mot Ephore.

« Victorin Strigelius, dit encore M. Bayle, ne se fai-  
» soit point de scrupule de se servir des pensées & des  
» expressions d'autrui. A cet égard là il sembleroit qu'il  
» approuvoit la communauté des biens, il ne croyoit  
» pas que sa conduite fût celle des plagiaires, & il  
» consentoit qu'on en usât envers ses livres, comme  
» il en usoit envers les autres auteurs. Si vous y trou-  
» vez des choses qui vous accommodent, servez-vous-  
» en librement, tout est à votre service, disoit-il ». Cette proposition sans doute autorisoit le *plagiarisme*, si celui qui la fait, offroit toujours d'aussi bonnes choses que celles qu'il emprunte des autres; mais pour l'ordinaire cet échange est trop inégal : & tel s'enrichit & se pare des dépouilles d'autrui, qui ne peut de son propre fonds, leur faire la moindre restitution, ou leur donner le plus léger dédommagement.

On a souvent démaillé publiquement les plagiaires. Tel fut, au rapport de Thomafius, cet Etienne Dolet, dont les commentaires sur la langue latine, qui ne formoient d'abord qu'un volume médiocre, se trouverent enflés jusqu'à deux volumes in-folio aux dépens de Charles Etienne, de Nizolius, de Riceius, & de Lazare Baif; ce que Charles Etienne devoit au public.

Enfin M. Bayle décide que le *plagiarisme* est un défaut moral & un vrai péché, à la tentation duquel succombent souvent des auteurs, qui d'ailleurs sont les plus honnêtes gens du monde. Il faut qu'ils se fassent à cet égard une fausse conscience, & pensent qu'il est moins criminel de dérober à un homme les productions de son esprit, que de lui voler son ar-

gont, on de le dépouiller de son bien. *Voyez le dict. de Bayle, au mot Majurus.*

PLAGIAIRE, f. m. écrivain qui pille les autres auteurs, & donne leurs productions comme étant son propre ouvrage.

Chez les Romains on appelloit *plagiare* une personne qui achetoit, vendoit ou retenoit comme esclave une autre personne libre, parce que par la loi *Flavia*, quiconque étoit convaincu de ce crime, étoit condamné au fouet, *ad plagas*. *Voyez* ESCLAVE. Thomasius a fait un livre de *plagio literario*, où il traite de l'étendue du droit que les auteurs ont sur les écrits des uns des autres, & des règles qu'on doit observer à cet égard. Les Lexicographes, au moins ceux qui traitent des arts & des sciences, paroissent devoir être exemts des lois communes du bien & du mal. Ils ne prétendent ni bâtir sur leur propre fonds, ni en tirer les matériaux nécessaires à la construction de leur ouvrage. En effet le caractère d'un bon dictionnaire tel que nous souhaiterions de rendre celui-ci, consiste en grande partie à faire usage des meilleurs découvertes d'autrui: ce que nous empruntons des autres nous l'empruntons ouvertement, au grand jour, & citant les sources où nous avons puisé. La qualité de compilateurs nous donne un droit en un titre à profiter de tout ce qui peut concourir à la perfection de notre dessein, quelque part qu'il se rencontre. Si nous dérobons, c'est seulement à l'imitation des abeilles qui ne butinent que pour le bien public, & l'on ne peut pas dire exactement que nous pillons les auteurs, mais que nous en tirons des contributions pour l'avantage des lettres. Que si l'on demande de quel droit; sans nous arrêter à la pratique de nos prédécesseurs dans tous les tems & parmi toutes les nations, nous répondrons que la nature de notre ouvrage autorise notre conduite, & la rend même inculpable. Serait-il possible d'en remplir le plan sans cette liberté que le lecteur judicieux ne nous refusera pas, & que nous accordons à ceux qui écrivirent après nous?

*Hanc enim penitusque damusque vicissim.* Horat.

Qu'est-ce donc proprement qu'un *plagiaire*? C'est un homme, qui voulant à quelque prix que ce soit s'enrager en auteur, & n'ayant pour cela ni le génie, ni les talens nécessaires, copie non-seulement des phrases, mais encore des pages & des morceaux entiers d'autres auteurs, & a la mauvaise foi de ne les pas citer; ou qui, à l'aide de quelques légers changemens dans l'expression ou de quelques additions, donne les productions des autres pour choses qu'il a imaginées & inventées, ou qui s'attribue l'honneur d'une découverte faite par un autre. Rien n'est plus commun dans la république des lettres: les vrais sçavans n'y font pas trompés; ces vols déguilés n'échappent guère à leurs yeux clairvoyans. Cependant les mépris que méritent les *plagiaires* ne diminuent pas beaucoup le nombre.

M. Bayle à l'article de *Boccalin*, pense qu'on ne doit point appeler *plagiaire* un auteur qui prête son nom à un autre, qui pour certaines raisons ne veut pas être connu pour auteur de tel ou tel ouvrage, parce que, dit-il, le premier ne dérobe pas la travail d'autrui, & que le second peut se dépouiller de son droit & le transporter à qui bon lui semble. *Dictionn. critiq. tom. 2, lett. B*, au mot *Boccalin*. Il ajoute ailleurs que le défaut ordinaire des *plagiaires* n'est pas de choisir toujours ce qu'il y a de meilleur dans les écrivains qu'ils pillent. Tout leur est bon. Ils enlèvent, dit-il, les meubles de la maison & les balayures aussi; ils prennent le grain, la paille, la balle, la poussière en même tems; *rem auferunt eum pulviculo*. *Plaut. in prolog. truculent.*

PLAGIARIUS, (Critic.) ce mot, dans Ulpian,

signifie celui qui vole des personnes libres, & qui les vend comme esclaves. La loi, dit S. Paul, n'a pas été établie pour les gens de bien, mais pour les voleurs d'esclaves. *1. Tim. j. 9.* car la loi qui défend quelque chose, n'a été faite que pour les méchants. On condamnoit à mort chez les Hébreux, & au fouet chez les Romains, ceux qui étoient convaincus de cette sorte de vol, & ce supplice s'appelloit *ad plagas*; d'où est venu le nom de *plagiaire*, qui dérobe les ouvrages des autres, & qui les vend comme siens. (*D. J.*)

PLAID, f. m. (*Jurispud.*) ce terme pris à la lettre signifie *plaiderie*; c'est en ce sens que Loisel dit, pour peu de chose peu de plaids.

Néanmoins on entend aussi par *plaid* une assemblée de justice. On dit *tenir les plaids*.

On en distingue de deux sortes:

Les *plaids ordinaires*, qui sont les jours ordinaires d'audience.

Les *plaids généraux* qu'on appelle en quelques endroits *assises*, sont une assemblée extraordinaire des officiers de la justice à laquelle ils convoquent tous les vassaux, censitaires & justiciables du seigneur.

Ce que l'on appelle service de *plaids* dans la comparaison que les hommes du seigneur doivent faire à ses *plaids*, quand ils sont assignés à cette fin.

Ces sortes de *plaids généraux* se reglent suivant la coutume, & dans celles qui n'en parlent pas suivant les titres du seigneur, ou suivant l'usage des lieux, tant pour le droit de tenir ces sortes de *plaids* en général, que pour la manière de les tenir & pour le tems: ce qui n'est communément qu'une fois, ou deux au plus, dans une année.

La tenue des *plaids généraux* ne se pratique guère, parce qu'il y a plus à perdre qu'à gagner pour le seigneur, étant obligé de donner les assignations à ses dévôts.

Quand le seigneur veut faire tenir ses *plaids*, il doit faire assigner les vassaux à personne ou domicile, ou faire donner l'assignation au fermier & détenteur du fief.

Le délai doit être d'une quinzaine franche.

Le vassal doit comparoître en personne, ou par procureur fondé de sa procuration spéciale.

Faute par lui de comparoître à l'assignation, s'il n'a point d'empêchement légitime, il doit être condamné en l'amende, laquelle est différente selon les coutumes; & pour le payement de cette amende, le seigneur peut saisir, mais il ne fait pas les fruits siens, & la saisie tient jusqu'à ce que le vassal ait payé l'amende & les frais.

Le seigneur peut faire tenir ses *plaids* dans toute l'étendue de son fief & dans les maisons de ses vassaux.

On tenoit autrefois ces *plaids généraux* dans des lieux ouverts & publics, en plein champ, sous des arbres, sous l'orme, dans la place, ou devant la porte du château ou de l'église.

Il y a encore quelques justices dans lesquelles les *plaids généraux* ou assises se tiennent sous l'orme, comme à Ainières près Paris, dont la seigneurie appartient à S. Germain des prés.

L'objet de la comparaison des vassaux aux *plaids généraux* est pour reconnoître les redevances qu'ils doivent, & déclarer en particulier les héritages pour lesquels elles sont dues, & si depuis les derniers aveux ils ont acheté ou vendu quelques héritages venus de la seigneurie, à quel prix, de qui ils les ont achetés, à qui ils en ont vendu, enfin devant quel notaire le contrat a été passé.

*Voyez* les coutumes de Péronne, Montdidier & Roye art. 63 & 82, Cambray art. 37, Normandie art. 85, Baigne sur l'article 191, Billecocq traité des fiefs, liv. VIII. & le mot ASSISE. (A)

PLAIDER, v. act. (*Jurispud.*) signifie soutenir une



une contestation en justice, ce qui s'applique non-seulement aux plaidoiries proprement dites ou affaires d'audience, mais aussi aux instances & procès par écrit. Voyez PLAID, PLAIDOYABLE, PLAIDOYER. (A)

PLAIDEUR, f. m. (Gram.) celui qui fait ou à qui l'on a fait un procès. Il est rare que les deux plaideurs soient de bonne foi : il y a presque toujours une des parties qui compte sur l'ignorance ou sur l'injustice du tribunal. Je n'ai pas assez d'expérience pour savoir jusqu'où cette espérance est bien ou mal fondée.

PLAIDOIRIE, f. f. (Gram. Jurisprud.) action de plaider, suite d'une affaire en justice. Il est bon pour la consultation, mauvais pour la plaidoirie.

PLAIDOYABLE, adj. (Jurisp.) ne se dit qu'en parlant des jours auxquels il y a audience au tribunal que l'on appelle *jours plaidoyables*.

PLAIDOYER, f. m. (Jurisprud.) est un discours fait en présence des juges pour la défense d'une cause.

Dans les tribunaux où il y a des avocats, ce sont eux qui plaident la plupart des causes, à l'exception de quelques causes légères qui ne roulent que sur le fait & la procédure, que les procureurs sont admis à plaider.

Une partie peut plaider pour elle-même, pourvu que le juge la dispense.

Un *plaidoyer* contient ordinairement six parties, savoir, les conclusions, l'exorde, le récit du fait, celui de la procédure, l'établissement des moyens, & la réponse aux objections.

Les anciens *plaidoyers* étoient chargés de beaucoup d'érudition ; on y entassoit les citations des textes de droit & des docteurs, les uns sur les autres. On peut dire des orateurs de ce tems qu'*erubescant sine lege loqui* ; ils mêloient même souvent dans les *plaidoyers* le sacré avec le profane, & des passages tirés de l'Ecriture & des saints peres avec d'autres tirés des poètes, des orateurs & des historiens.

Non-seulement les *plaidoyers* étoient ainsi surchargés de citations ; mais la plupart étoient mal appliquées ; les orateurs de ce tems étoient plus curieux de faire parade d'une vaine érudition que de s'attacher au point solide de la cause.

Depuis environ un siècle on s'est corrigé de ce défaut ; on a banni des *plaidoyers* toutes les citations déplacées ; mais on est tombé dans une autre extrémité presque aussi vicieuse, qui est de négliger par trop l'usage du droit romain.

Parmi les anciens on doit prendre pour modèle les *plaidoyers* de le Maître, de Parnu & de Gauthier, & parmi les modernes, ceux d'Evrard, de Gillet, de Terrasson & de Cochin.

Autrefois les *plaidoyers* des avocats étoient rapportés, du moins par extrait, dans le vû du jugement ; c'est pourquoi les procureurs étoient obligés d'aller au greffe après l'audience pour corriger les *plaidoyers*, c'est-à-dire, pour vérifier si les faits rapportés par le greffier étoient exacts ; mais depuis l'établissement du papier timbré en 1674, on a cessé presque partout de rapporter les *plaidoyers*.

Les conclusions ne se prenoient autrefois qu'à la fin du *plaidoyer* ; le juge devoit à l'avocat de conclure, & le dispositif du jugement étoit toujours précédé de cette clause du style, *postquam conclusum fuit in causâ* ; mais depuis long-tems il est d'usage que les avocats prennent leurs conclusions avant de commencer leur *plaidoyer* : ce qui a été sagement établi, afin que les juges sachent d'abord exactement quel est l'objet de la cause.

Il y a cependant quelque chose qui implique de conclure avant d'avoir commencé la plaidoirie, & pour parler plus correctement, il faudroit se contenter de dire, *la requête tend à ce que &c.* & l'on ne

Tome XII,

doit régulièrement conclure qu'à la fin du *plaidoyer* ; en effet jusques-là on peut augmenter ou diminuer à ses conclusions.

Aussi dans les causes du rôle qui sont celles que l'on plaide avec le plus d'apparat, & où les anciens usages sont le mieux observés, les avocats reprennent leurs conclusions à la fin de leur plaidoirie. Voyez AUDIENCE, AVOCAT, CAUSE, CONCLUSIONS, ROLLES. (A)

PLAIGNANT, particip. (Jurisprud.) est celui qui a rendu plainte au juge de quelque injure qu'il a reçue, ou de quelque délit, ou quasi délit qui lui cause préjudice. Voyez DÉLIT, INJURE, QUASI DÉLIT. (A)

PLAIN, adj. c'est une épithète que l'on donne à différentes choses, qui désignent en général quelque chose de poli, d'égal, de niveau ou de superficiel, de simple ou de facile, ou enfin quelque chose de semblable. Voyez PLAN.

Ces mots ainsi considérés sont opposés aux mots *rude, solide, travaillé, enrichi, &c.*

C'est une maxime, dans le blason, que plus l'écu est *plain*, plus il marque d'ancienneté. Les *écus plains* sont ceux qui sont les moins embarrassés de figures ou de pièces, & qui ne contiennent rien que de naturel. Voyez ECU, PIECE, &c.

PLAIE, f. f. (Chirurgie.) solution de continuité ou division des parties molles, récente & sanglante, faite aux parties molles par quelque cause externe.

Toutes les choses extérieures capables de faire quelque division, peuvent être cause de *plaies*. Les unes piquent, d'autres tranchent, d'autres contondent, d'autres enfin cautérifient. Par exemple, les *plaies* faites par une épée, une bayonnette & autres instrumens piquans, sont appelées *piquures*. Voyez PIQUURE. Celles qui sont faites par un sabre, un couteau, qui sont des instrumens tranchans, sont appelées *incisions*. Les instrumens contondans tels qu'un bâton, une pierre & autres corps durs, orbes, &c. comme éclats de grenades, de bombes, balles de fusil, sont des *plaies* contuses : les déchiremens que cause la morsure des animaux venimeux ou enragés, forment des *plaies* venimeuses : enfin le feu & toutes les espèces d'eau-forte produisent des *plaies* connues sous le nom de *brûlures*.

Ces différences de *plaies* viennent de leur cause : elles diffèrent encore par rapport à leur grandeur, à leur figure & à leur direction, & par les parties qui sont intéressées.

Par rapport à la grandeur, à la figure & à la direction, les *plaies* s'étendent en longueur, en largeur & en profondeur ; elles sont en T, en +, en X ou à lambeaux ; leur direction est droite, oblique ou transversale par rapport à la ligne verticale du corps, ou par rapport à la réstitude des fibres des muscles ; il y en a enfin qui sont accompagnées de perte de substance.

La différence des *plaies* qui vient des parties où elles se trouvent, exige bien des considérations. Les *plaies* sont aux extrémités ou au tronc : celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col, ou à la poitrine ou au bas ventre ; elles peuvent pénétrer jusqu'aux parties internes, ou se borner aux parties extérieures : celles des extrémités, ou celles qui ne sont qu'aux parties externes du tronc, peuvent intéresser les tégumens, les muscles, les tendons, les vaisseaux, les glandes, les articulations, &c.

Toutes ces différences ne sont qu'accidentelles. Celles qui sont essentielles, consistent dans la simplicité des *plaies*, dans leur composition & dans leur complication.

La *plaie* simple n'est qu'une solution de continuité des parties molles faite par quelque cause externe, & qui ne demande que la réunion. Voyez RÉUNION,

R R r r

La *plaie* composée est celle qui se trouve jointe à quelqu'autre indisposition qui ne demande pas un traitement différent de celui de la *plaie* simple. Telle est, par exemple, une *plaie* faite aux parties molles par un instrument tranchant, qui en la divisant, a aussi divisé les os.

La *plaie* compliquée est celle qui se trouve jointe à quelqu'autre indisposition, ou à laquelle il survient des accidens qui demandent un traitement différent de celui de la *plaie* simple.

La *plaie* est compliquée avec la cause, ou avec quelque maladie, ou avec quelque accident.

Lorsque l'instrument qui a fait la *plaie*, est resté dans la partie blessée, la *plaie* est compliquée avec sa cause. Voyez TUMEUR par la présence des corps étrangers.

Si quelque apostème survient à la partie blessée, ou qu'il y ait fracture, en même tems la *plaie* est compliquée avec maladie.

Enfin la douleur, l'hémorragie, la convulsion, la paralysie, l'inflammation, la fièvre, le dévoiement, le reflux de matiere purulente, sont des complications accidentelles des *plaies*. Voyez ces mots.

La douleur, la convulsion, l'inflammation & la fièvre viennent assez ordinairement de la division imparfaite de quelques parties aponévrotiques, nerveuses ou tendineuses: le moyen le plus efficace pour faire cesser ces accidens, consiste à débrider les étranglemens formés par le tiraillement des fibres de ces parties.

Le reflux des matieres purulentes, soit qu'on le regarde comme un vrai retour des matieres épanchées, soit qu'il vienne de l'érétisme ou retrécissement des orifices des vaisseaux, qui empêche les sucs de s'échapper; ce reflux, dis-je, peut être occasionné par l'exposition d'une *plaie* à l'air, par le mauvais régime, par les passions de l'ame, par l'application des remèdes qui ne conviennent pas à l'état de la *plaie*, par un pansement dur & peu méthodique. Voyez BOURDONNET.

Les signes qui caractérisent le reflux des matieres purulentes, sont la diminution de la suppuration, l'affaiblissement des bords de la *plaie*, sa pâleur, la mauvaise qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune & de mauvaise odeur, les frissons irréguliers suivis de fièvre & de sueur froide, la petitesse du pouls, enfin les symptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foie. Voyez DÉPÔT, DELITESCENCE, MÉTASTASE.

Les signes des *plaies* peuvent être divisés en commémoratifs, en diagnostics & en prognostics.

Les signes commémoratifs des *plaies* sont les circonstances qui ont accompagné la blessure lorsqu'elle a été faite, comme la situation du blessé, & celle de la personne ou de la chose qui l'a blessé; la grosseur & la figure de l'instrument qui a fait la *plaie*.

Les signes diagnostics des *plaies* sont sensuels ou rationnels. Par la vue on reconnoît la grandeur extérieure d'une *plaie*, & si elle est avec perte ou sans perte de substance; par le toucher, soit avec le doigt, soit avec la sonde, on en découvre la direction, la profondeur & la pénétration; par l'odorat on sent les excréments qui peuvent sortir par les *plaies* de certaines parties; par le goût on peut s'assurer de la qualité des liqueurs qui sortent de certaines *plaies*.

Les sens ne sont pas toujours appercevoir ce qu'il y a à connoître sur une *plaie*; la raison nous fait juger qu'une *plaie* s'étend jusqu'à certains endroits, par la lésion de l'action d'une certaine partie, par la situation de la *plaie* & de la douleur, par les excréments qui sortent de la *plaie*, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. Avec des connoissances anatomiques on trouvera très-facilement dans les *plaies* l'application de toutes ces choses.

Les signes prognostics des *plaies* se tirent des parties où elles sont situées, de leur cause, & de leur différence essentielle.

En considérant les parties où les *plaies* se trouvent; on les regarde comme légères, ou comme graves, ou comme mortelles. Les *plaies* légères sont celles de la peau, de la graisse, & des muscles; elles ne demandent que la réunion, lorsque d'ailleurs elles ne sont point compliquées d'accidens. Voyez RÉUNION.

Les *plaies* graves sont celles des parties membraneuses, tendineuses, aponévrotiques, & en particulier celles des articulations. Le succès de leur cure est quelquefois douteux, à cause des accidens dont elles sont souvent accompagnées.

On appelle *plaies mortelles* celles des gros vaisseaux & des parties intérieures, quoique certaines puissent guérir. On entrera dans un plus grand détail du prognostic des *plaies* des parties intérieures, en parlant des *plaies* en particulier.

Les *plaies* faites par instrument tranchant sont moins fâcheuses que celles qui sont faites par un instrument piquant; celles qui sont faites par un instrument contondant sont plus fâcheuses que celles qui sont faites par un instrument tranchant ou piquant. Les *plaies* simples ne sont point dangereuses, les complications le sont davantage; mais les complications sont toujours fâcheuses, plus ou moins, suivant la nature de la complication.

On distingue quatre états ou tems dans la durée des *plaies*. Le premier est celui où elle saigne; le second est celui où elle suppure; le troisieme est celui où se fait la régénération des chairs; & le quatrieme est celui où se fait la cicatrice.

La cure des *plaies* consiste dans la réunion des parties divisées par les moyens dont on traite au mot RÉUNION. Mais lorsqu'une *plaie* est avec une perte de substance si considérable qu'on ne peut en rapprocher les levres, on fait supputer légèrement cette *plaie* dans le premier & dans le second tems avec des suppuratifs doux; dans le troisieme tems, on la déterge avec des farcotiques; enfin, dans le quatrieme tems, on la dessèche & on la cicatrifie avec les dessicatifs & les cicatrisans.

Une chose essentielle dans la cure des *plaies* est d'éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurer la guérison de la *plaie*: on met la partie dans une situation qui favorise le retour des liqueurs, & l'on garantit la *plaie* & la partie des impressions de l'air par l'appareil & les médicamens convenables. La saignée & le régime empêchent l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la *plaie*; enfin, on remédie aux accidens par l'usage des remèdes convenables à leur espèce.

*Des plaies en particulier.* Les *plaies* sont divisées par rapport aux parties où elles arrivent, en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre, & des extrémités.

*Des plaies de tête.* Les *plaies* de la tête diffèrent entr'elles en ce que les unes sont faites aux parties contenant, & les autres aux parties contenues.

Celles de la peau du crâne sont avec division ou sans division. Les premières font l'effet de l'action d'un instrument tranchant ou piquant. Celles qui sont sans division forment une tumeur qu'on appelle vulgairement *bosse*, elles sont faites avec des instrumens contondans. Voyez CONTUSION.

Les *plaies* faites au péricrâne par des instrumens tranchans simples, sont ordinairement simples comme celles qui sont faites à la peau par les mêmes instrumens. Mais celles qui sont faites par un instrument contondant ou piquant, sont quelquefois suivies d'accidens fort violens.

La contusion du péricrâne s'annonce par les signes suivans: une douleur fort vive, mais extérieure; l'af-



soufflement du malade qui se réveille néanmoins quand on le touche à quelque endroit de la tête, & sur-tout à celui où il a reçu le coup; la rougeur du visage; le gonflement & la tension oedémateuse, & quelquefois inflammatoire de toute la tête, qui s'étendent jusqu'aux paupières, mais qui se bornent aux attaches des muscles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes.

Tous ces symptômes que la fièvre accompagne, sont des signes de l'inflammation du péricrâne, & des effets consécutifs de la contusion que cette membrane a soufferte. Ces accidens consécutifs doivent être très-exactement discernés; car s'ils ne venoient point de l'affection du péricrâne, ils indiqueroient l'opération du trépan, quand même il n'y auroit point de fracture au crâne. *Voyez l'article TRÉPANNER*, où nous exposons les cas douteux qui déterminent à faire ou à éviter cette opération.

On prévient l'inflammation du péricrâne par la saignée & par le régime; & l'on remédie à l'inflammation par une incision qu'on fait à cette membrane dans toute l'étendue de la contusion, en observant d'en scarifier les bords, & de couper plus de cette membrane que de la peau, pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaisseaux, on détend cette membrane, & on rétablit la circulation du sang dans son état naturel.

Les blessures au crâne par un instrument piquant, de quelque façon qu'elles aient été faites, n'ont pas de noms particuliers; mais celles qui sont produites par un instrument tranchant ont trois noms, selon la manière dont l'instrument a été porté sur la partie. *Voyez ÉCOPÉ, DIACOPÉ & APOKEPARNISMOS*.

Les instrumens contondans, portés avec violence sur le crâne, peuvent produire la contusion, l'enfoncement, la fente, & l'enfoncure.

La contusion proprement dite est l'affaissement des fibres offuses, qui par la violence du coup se sont approchées.

L'enfoncement est l'affaissement de la première table sur la seconde, ou de toutes les deux ensemble sur la dure-mère. Cela arrive principalement au crâne des enfans dont les os sont mols, & peuvent s'enfoncer comme un pot d'étain frappé par un coup violent.

La fente n'est qu'une simple division qui est quelquefois imperceptible. *Voyez TRICHISMOS*. La fente se fait quelquefois à un autre endroit du crâne que celui où le coup a porté. *Voyez CONTRE-FISSURE*.

L'enfoncure est un affaissement de plusieurs pièces du crâne qui a été faussé.

Les principaux effets que les coups violens puissent produire sont la commotion & la compression. La commotion est toujours un accident primitif; il n'indique pas l'opération du trépan. *Voyez COMMOTION & TRÉPANNER*. La compression est tantôt un accident primitif, & tantôt un accident consécutif. Celle qui vient du déplacement des os est du premier genre; mais celle qui est l'effet de l'épanchement du sang ou de quelque autre liquide sur la dure-mère, entre cette membrane & la pie-mère, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance de ce viscère, est un accident consécutif qui exige l'opération du trépan. L'inflammation des méninges par la contusion du péricrâne, est aussi une cause de la compression du cerveau; mais l'affouissement léthargique consécutif, signe de toute compression, se dissipe bien-tôt quand il vient du vice du péricrâne, lorsqu'on a débarrassé cette membrane comme nous l'avons dit plus haut. Il faut lire sur cette matière les ouvrages des maîtres de l'art: tels que Berengarius Carpentis, de *fractura cranii*; le traité des plaies de la tête de M. Rorhault, &c. & principalement les mémoires qui traitent

Tome XII.

de cette matière, dans le premier volume de l'académie royale de Chirurgie.

Les signes diagnostiques des fractures du crâne sont quelquefois fournis aux sens, quand ces fractures se font voir; lorsque les os frappés rendent un son obscur tel que celui d'un pot fêlé (ce signe est équivoque); mais principalement lorsqu'on rencontre avec le doigt ou avec la sonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artères dans le tems que les os étoient encore mous.

Si les sens n'aperçoivent aucune marque de fracture, la raison peut suppléer à leur défaut, en s'informant des circonstances qui ont accompagné la blessure, en examinant les endroits du crâne qui ont été frappés, & en faisant attention aux accidens qui surviennent.

Les signes pronostics des plaies de tête se tirent de l'instrument qui a fait la blessure, de la partie blessée, des symptômes & des accidens. En général, les grandes fractures des os du crâne sont moins fâcheuses que les fortes contusions. La commotion est ce qu'il y a de plus à craindre; on y remédie par le régime & les saignées.

Les plaies de la langue méritent une considération particulière: on en parle au mot RÉUNION.

Des plaies de la poitrine. Les causes des plaies de poitrine sont les mêmes que celles des autres parties.

Les plaies de poitrine sont pénétrantes ou non-pénétrantes. Ce que nous avons dit des plaies en général donne une idée suffisante de ces dernières.

Au sujet des plaies pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a fait n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples; ou avec lésion de quelques-unes de ces parties, & alors elles peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Le corps qui a fait la plaie reste quelquefois engagé dans les chairs ou dans les os, ou tombe dans la cavité de la poitrine. On a vu aussi les parties contenues dans le bas-ventre former hernie dans la poitrine, en passant par l'ouverture d'une plaie de cette partie qui avoit percé le diaphragme & pénétré dans le ventre.

Les signes diagnostiques des plaies de poitrine sont connoître si la plaie est pénétrante, si les parties contenues sont lésées, quelles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

L'emphysème qui se forme autour d'une plaie (*Voyez EMPHYSEMÈ*), l'air & le sang qui en sortent, l'introduction de la sonde dans la poitrine, sont connoître que cette plaie est pénétrante: mais l'impossibilité d'introduire la sonde ne prouve pas toujours que la plaie ne pénètre pas. La direction oblique de la plaie, le changement de position des muscles, le gonflement des lèvres de la plaie, du sang caillé, un corps étranger, ou quelque partie arrêtée dans le trajet de la plaie, sont des obstacles à l'introduction de la sonde. Il faut s'abstenir de sonder les plaies de poitrine, car la sonde ne peut découvrir que la pénétration, sans faire connoître s'il y a quelque partie lésée: or la simple pénétration d'une plaie ne la rend pas fâcheuse. Le danger des plaies pénétrantes consiste dans la lésion des parties intérieures, lésion qui occasionne l'épanchement ou l'inflammation; & ce ne sont que les symptômes qui nous font connoître ces accidens.

Les signes de la lésion du poulmon sont la grande difficulté de respirer, la sortie d'un sang vermeil & écumeux, le crachement de sang, la douleur intérieure que le blessé sent en respirant, la fièvre, &c.

Les plaies du cœur & des gros vaisseaux sont toujours suivies d'une mort ordinairement subite, mais retardée quelquefois par quelques circonstances. Un petit caillot de sang, l'instrument resté dans la plaie,

R R r r ij

la situation de la *plaie* derrière une des valvules du cœur, &c. ont quelquefois prolongé la vie des personnes blessées au cœur ou aux gros vaisseaux. On en a vu vivre quelques jours, quoique les ventricules fussent percés de part en part.

Les signes des *plaies* du diaphragme sont différens, suivant la différence des endroits de cette partie qui peuvent être blessés. La difficulté de respirer, la toux, la douleur violente, la situation & la direction de la *plaie*, la fièvre, &c. fournissent les signes des *plaies* du corps charnu du diaphragme. La phrénésie, le ris sardonique, les défaillances, le hoquet, &c. sont les signes des *plaies* du centre aponévrotique de cette partie.

Nous avons détaillé les signes de l'épanchement au mot EMPYÈME, parce que ce mot signifie également la collection de la matière, & l'opération qui convient pour donner issue aux matières épanchées. Voyez EMPYÈME.

Le pronostic des *plaies* de poitrine se tire des accidens. Le danger consiste dans l'inflammation & dans l'épanchement. On remédie à l'inflammation par les saignées & le régime (Voyez INFLAMMATION, PLEURÉSIE, PÉRIPNEUMONIE), & on évacue les matières épanchées par l'opération de l'empyème. Nous ne parlons pas de la cure des *plaies* du cœur & des gros vaisseaux, parce qu'elles dispensent de l'usage de tout remède.

L'ouverture de l'artère intercostale est un accident assez grave des *plaies* de poitrine : nous en avons parlé à l'article LIGATURE.

Des *plaies* du bas-ventre. Les causes des *plaies* du bas-ventre sont les mêmes que celles des *plaies* de poitrine.

Les *plaies* du bas-ventre diffèrent les unes des autres par rapport aux régions où elles se trouvent, & aux parties qu'elles intéressent : on les distingue encore en celles qui ne sont pas pénétrantes, & en celles qui le sont.

Les *plaies* pénétrantes dans la capacité de l'abdomen diffèrent entr'elles, en ce que les unes sont avec lésion des parties contenues, & les autres sans lésion ; les unes avec issue, & les autres sans issue des dites parties. Celles qui sont avec issue des parties peuvent être avec étranglement des parties sorties : l'instrument perdu dans la cavité, engagé dans les chairs, ou enclavé dans les os, complique certaines *plaies* de bas-ventre.

Les signes diagnostiques des *plaies* de l'abdomen sont connoître si elles sont pénétrantes, & quelle est la partie lésée.

La sortie de l'épiploon ou de l'intestin par la *plaie*, la différente largeur de l'instrument comparée avec celle de la *plaie*, l'introduction du doigt dans la *plaie* si son étendue le permet, ou celle d'une sonde, en font connoître la pénétration. Pour sonder le blessé, il faut le mettre dans une situation semblable à celle où il étoit quand il a reçu le coup. Il faut se rappeler ici ce que nous avons dit de l'introduction de la sonde pour les *plaies* de la poitrine. Les mêmes obstacles se présentent pour les *plaies* du bas-ventre, & l'usage de la sonde n'y est pas plus utile ; les symptômes suffisent pour nous faire juger des uns & des autres.

La difficulté de respirer, la petitesse & la dureté du poulx, son intermission, la pâleur, & la rougeur du visage, la tension & les douleurs de ventre, l'amarume & la sécheresse de la bouche, le froid des extrémités, la suppression de l'urine, les nausées, les vomissemens, &c. sont les symptômes de la lésion de quelques parties intérieures du bas-ventre.

La situation & la direction de la *plaie*, la situation de la douleur, celle où étoit le blessé, ou celui qui a blessé lorsque la *plaie* a été faite, la distension de l'es-

tomac & des intestins par les alimens, & celle de la vessie par l'urine, leur affaiblissement au moment de la blessure, donnent lieu de conjecturer quelle est la partie offensée.

La sortie d'une grande quantité de sang assez vermeil, & une douleur piquante qui s'étend jusqu'au cartilage xiphoïde, font connoître la lésion du foie ; la sortie d'une moindre quantité de sang que l'on dit devoir être fort noire, est un signe de la lésion de la rate : le hoquet, les vomissemens, les sueurs, les froid des extrémités, & l'issue des alimens dénotent la lésion de l'estomac : la sortie de la bile est un signe bien certain de la lésion de la vésicule du fiel : les nausées, les fréquentes foiblesse, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une soif insupportable, & principalement la sortie d'une substance blanchâtre & chyleuse, font connoître la lésion des intestins grêles : la sortie des matières fécales, annoncent la lésion des gros boyaux : la difficulté d'uriner, le mélange d'un sang avec l'urine, ou la sortie d'un sang par l'urètre, & une douleur à la verge, font connoître que les reins, ou les ureteres, ou la vessie sont attaqués.

Il faut remarque que quand les intestins sont blessés, il sort quelquefois par l'anus un sang plus ou moins fluide & plus ou moins rouge.

S'il vient des intestins grêles il est de la couleur du café ; s'il vient de l'iléon ou du commencement du colon, il est caillé, & on rend fluide celui qui vient de l'extrémité du colon ou du rectum.

Le pronostic des *plaies* du bas-ventre se tire de la partie blessée, de la grandeur de la division, des symptômes & des accidens qui surviennent.

Les *plaies* non pénétrantes qui piquent les aponévroses des muscles obliques, & traversent les intersections tendineuses des muscles droits, sont accompagnées d'accidens fort graves, qui ne cessent que par les incisions & les débridemens, comme nous l'avons dit aux *plaies* de tête par la lésion du péricrâne, & il y a des *plaies* qui pénètrent dans le bas-ventre, qui le percent même de part-en-part, lesquelles ne sont suivies d'aucun accident.

Les *plaies* des parties contenues ne sont fâcheuses que par l'inflammation & par l'épanchement.

Les grandes *plaies* du foie, de la rate, de l'estomac, des intestins, des reins, des ureteres, de la vessie, de la matrice, sont mortelles, mais elles ne le sont pas toujours ; l'épanchement de la bile, de l'urine, & des matières stercorales dans la capacité du bas-ventre, attirent fort promptement une inflammation gangréneuse aux intestins : les *plaies* des gros vaisseaux & les grandes *plaies* des viscères sont mortelles par l'épanchement du sang.

On prévient ou on calme l'inflammation dans les *plaies* du bas-ventre par le régime, les saignées, les fomentations émollientes, &c.

Les *plaies* avec issue des parties intérieures, demandent qu'on fasse la réduction de ces parties : l'épiploon & les intestins font pour l'ordinaire les seules parties qui sont à la suite des *plaies* du bas-ventre ; quelquefois elles sortent ensemble & quelquefois séparément. Quand l'épiploon se trouve altéré, si la portion est considérable on en fait la ligature dans la partie saine, on retranche la partie gâtée, & on a soin de tenir le fil assez long pour qu'après la réduction il pendre un bout de la ligature en-dehors : lorsque l'épiploon & l'intestin sont sortis ensemble, & qu'ils ne sont point endommagés, on les réduit en observant de faire rentrer le premier celui qui est sorti le dernier.

Quand il est impossible de faire la réduction des parties, parce que la *plaie* forme un étranglement qui fait tomber les parties en mortification, on range les parties en les tirant doucement vers l'angle de



la plaie opposée à celui où on doit l'agrandir ; on les couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud ; on glisse une sonde cannelée, ou la sonde alée (Voyez SONDE, & les PL.) le long des parties jusqu'à dans le bas-ventre ; on coule un bistouri dans la cannelure pour étendre la plaie, afin de pouvoir faire la réduction des parties, on fait ensuite l'opération de la gastrotomie. Voyez GASTROTOMIE & SUTURE.

Lorsque Périploon & les intestins sont blessés, il faut examiner l'étendue & la situation de la lésion : si le Périploon n'est que légèrement blessé, & dans la partie membraneuse, il faut le réduire : s'il est blessé dans les bandes graisseuses, & que quelques-uns de ses vaisseaux sanguins soient ouverts, on fait ligature de cette partie au-dessus de l'ouverture du vaisseau, & on le coupe au-dessous de la ligature. Voyez LIGATURE DE LÉPILLOON.

Si l'intestin n'est que légèrement blessé, on le réduit : si la blessure est grande, on recommande d'arrêter à la plaie des parties contenant l'extrémité du boyau qui répond à l'estomac, ce qui se fait par trois points d'éguille qui partagent la conférence de l'intestin en trois parties égales ; il reste en cet endroit un anus artificiel. Quand les plaies des intestins sont moyennes, on propose la suture du pelletier, c'est-à-dire de coudre les deux levres de la plaie du boyau comme les Pelletiers cousent leurs peaux. Ceux qui conseillent cette suture disent qu'il faut observer de tenir les bouts du fil qui a servi à la suture, assez longs pour pouvoir approcher l'intestin du bord interne de la plaie des parties contenant, afin de lui faire contracter adhérence dans cet endroit, & de pouvoir retirer le fil après la réunion des parties divisées. Sur la suture des intestins & du bas-ventre ; voyez SUTURE.

Quand l'estomac & les intestins grêles sont blessés, on ne fait prendre au malade des aliments qu'en très-petite quantité, & souvent même que des bouillons nourrissans en lavemens : quand les gros intestins sont blessés, on ne doit point donner de lavemens.

Nous parlerons plus amplement des plaies, & surtout de celles des extrémités, au mot SUTURE, sur les plaies des artères. Voyez ANÉVRISME.

Les plaies d'armes à feu mériteroient un article assez étendu, si les bornes où nous sommes réduits le permettoient : ce sont des plaies contuses, dont les grands accidens viennent du déchirement imparfait des parties membraneuses & tendineuses aponevrotiques, &c. Quand on débride bien ces plaies, on en fait cesser ordinairement les accidens : on les met en suppuration comme les ulcères afin d'en faire tomber les chairs meurtries & contuses ; on les panse ensuite comme des plaies ordinaires : on fait usage avec beaucoup de succès des saignées, des cataplasmes, & autres moyens capables de relâcher les parties tendues, &c. Voyez le Traité des plaies d'armes à feu par Paré, par M. le Dran, par M. Desport, & autres, & les Mémoires de l'académie royale de Chirurgie. Nous avons parlé de l'extraction des corps étrangers au mot CORPS ÉTRANGER, EXTRACTION. (Y)

PLAIES D'ÉGYPTE, (Hist. sacrée.) on appelle ainsi les châtimens dont Dieu punit par les mains de Moïse & d'Aaron, le refus obstiné de Pharaon roi d'Egypte, qui ne vouloit pas permettre le retour des Israélites. La première plaie fut le changement des eaux du Nil en sang. La seconde fut la quantité innombrable de grenouilles dont le pays fut rempli. La troisième fut l'abondance de mouches, qui tourmentèrent cruellement les hommes & les bêtes. La quatrième plaie fut une multitude de mouches qui infecta la contrée. La cinquième fut une peste subite qui tua les troupeaux. La sixième fut des ulcères pestilentiels

qui attaquèrent les Egyptiens. La septième fut une grêle épouvantable, qui n'épargna que la terre de Gessen, habitée par les Israélites. Par la huitième les sauterelles ravagèrent tout le pays. La neuvième fut des ténèbres épaisses qui couvrirent l'Egypte pendant trois jours. La dixième & dernière plaie fut la mort des premiers nés frappés par l'ange exterminateur. Cette plaie terrible toucha le cœur endurci de Pharaon, qui se détermina finalement à laisser partir les Israélites. Pour retenir plus aisément ces dix plaies, on les a exprimées dans les cinq vers suivans.

*Prima rubens unda est ; ranarum plaga secunda*

*Inde culex terribis ; post musca nocentior ipsis.*

*Quinta pecus stravit ; anthracis fœcia creavit.*

*Post sequitur grando, post b. uchu dentis nefando ;*

*Nona tegit solem ; primam necat ultima prolem.*

(D. J.)

PLAIN, se dit dans l'Ecriture, du produit total des deux angles de la plume, qui dans son action touche le papier perpendiculairement. Il y a deux sortes de plains, le parfait & l'imparfait. Le parfait est celui dont nous venons de parler ; l'imparfait est celui qui part d'un degré oblique, gauche ou droit. Voyez le volume des Planches, à la table de l'Ecriture, degrés obliques, gauches & droits.

PLAIN, ou PLEIN, (Tannerie.) sorte de grande cuve profonde de bois ou de pierre maîtiquée en terre, dont on se sert dans la tannerie pour mettre les cuirs ou peaux que l'on veut plamer, c'est-à-dire, dont on veut faire tomber le poil ou bourre, par le moyen de la chaux détrempée dans l'eau, pour les mettre ensuite dans la fosse au tan. Le bord du plain se nomme la traite : on dit mettre un cuir en plain, pour dire le mettre dans la cuve, le tirer du plain, ou le mettre sur la traite ; pour dire le tirer de la cuve pour le faire égoutter sur le bord du plain. Savary.

(D. J.)

PLAIN, un oiseau va de plain lorsqu'il vole les ailes étendues & sans les remuer.

PLAINDE, REGRETTER, (Synon.) on plaint le malheureux ; on regrette l'absent ; l'un est un mouvement de la pitié, & l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos plaintes, le repentir excite nos regrets.

Un bas courtoisan en faveur est l'objet du mépris public ; & lorsqu'il tombe dans la disgrâce, personne ne le plaint. Les princes les plus loués pendant leur vie, ne sont pas toujours les plus regrettés après leur mort.

Le mot de plaindre employé pour soi-même, change un peu la signification qu'il a, lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait sentir, lorsqu'il est question des autres ; & au lieu de marquer un simple sentiment, il emporte de plus dans sa signification, la manifestation de ce sentiment. Nous plaignons les autres, lorsque nous sommes touchés de leurs maux ; cela se passe au-dedans de nous ; ou du moins peut s'y passer, sans que nous le témoignions au-dehors. Nous nous plaignons de nos maux, lorsque nous voulons que les autres en soient touchés ; il faut pour cela les faire connoître.

Ce mot est encore quelquefois employé dans un autre sens que celui dans lequel on vient de le définir ; au lieu d'un sentiment de pitié, il en marque un de repentir : on dit en ce sens qu'on plaint ses pas ; qu'un avare se plaint toutes choses, jusqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on soit de soi-même, il est des momens où l'on plaint les autres malheureux. Il est bien difficile, quelque philosophie qu'on ait, de souffrir

trir long-tems sans se plaindre; les gens intéressés plaignent tous les pas qui ne menent à rien. Souvent on ne fait semblant de regretter le passé, que pour influencer au présent.

Un cœur dur ne plaint personne : un stoicien ne se plaint jamais; un paresseux plaint la peine plus qu'un autre; un parfait indifférent ne regrette rien.

La bonne maxime seroit de plaindre les autres, surtout lorsqu'ils souffrent sans l'avoir mérité; de ne se plaindre, que quand on peut par-là se procurer du soulagement; de ne plaindre ses peines, que lorsque la sagesse n'a pas dicté de se les donner; & de regretter seulement ce qui méritoit d'être estimé. *Synonymes de l'abbé Girard. (D. J.)*

PLAINE, PLANE, (*Marine.*) voyez GALERE.

PLAINE, f. f. (*Gram.*) grand espace de la surface de la terre, sans élévation, & sans profondeur.

PLAINE, en terme de Blason, se prend quelquefois pour la pointe de l'écu, lorsqu'il est coupé en quarré, & qu'il en reste sous le quarré une partie, qui est d'autre couleur & émail que l'écu.

Elle a servi quelquefois pour marque de bâtardise, & on l'appelloit *champaigne*; car lorsque les descendants légitimes des bâtards ont ôté la barre, le fût, ou traverse que portoient leurs peres, ils doivent comper la pointe de leurs écus d'un autre émail; ce que l'on appelle *plain*.

PLAIN-PIÉ, (*Architecture.*) se dit dans une maison d'une suite de plusieurs pièces sur une ligne de niveau parfait, ou de niveau de pente sans pas ni ressauts, soit au rez-de-chaussée, ou aux autres étages de dessus.

PLAINTÉ, (*Gram.*) voyez PLAINDRE.

PLAINTÉ, f. f. (*Jurispnd.*) est une déclaration que l'on fait devant le juge ou devant le commissaire dans les lieux où il y en a de préposés à cet effet, par laquelle on défère à la justice quelque injure, dommage, ou autre excès, que l'on a souffert de la part d'un tiers.

Chez les Romains on distinguoit les délits privés, des crimes publics : pour ces premiers, la *plainte* ou accusation n'étoit recevable que de la part de ceux qui y avoient intérêt, au lieu que l'accusation pour les crimes publics étoit ouverte *cui libet à populo*.

Parmi nous il y a dans tout crime ou délit deux sortes de personnes qui peuvent rendre *plainte*, savoir celui qui a été offensé, & le ministre public.

Tout procès criminel commence par une *plainte*, ou par une dénonciation.

La *plainte* contient bien la dénonciation du délit ou quasi délit dont on se plaint; mais elle diffère de la simple dénonciation, en ce que celle-ci peut être faite par un tiers qui n'a point d'intérêt personnel à la réparation du délit ou quasi délit; au lieu que la *plainte* ne peut être rendue que par celui qui a été offensé en sa personne, en son honneur, ou en ses biens.

Lorsqu'un homme a été homicide, sa veuve, ses enfans, ou autre plus proche parent, peuvent rendre *plainte*.

Le monastère peut aussi rendre *plainte* pour les excès commis en la personne d'un de ses religieux.

On peut rendre *plainte* par un simple acte, sans présenter requête & sans se porter partie civile; mais on peut aussi rendre *plainte* par requête, & en ce cas, la *plainte* n'a de date que du jour que le juge, ou en son absence, le plus ancien praticien du lieu, l'a répondu.

Les *plaintes* peuvent aussi être écrites par le greffier en présence du juge; mais il est défendu aux huissiers, sergens & archers, de les recevoir, à peine de nullité; & aux juges de les leur adresser, à peine d'interdiction.

Les commissaires au châtelet doivent remettre au

greffe dans les 24 heures les *plaintes* qu'ils ont reçues avec les informations & procédures par eux faites, & en faire faire mention par le greffier au-bas de leur expédition, & si c'est avant ou après midi, à peine de 100 livres d'amende, dont moitié pour le roi, l'autre pour la partie qui s'en plaindra.

Tous les feuillets des *plaintes* doivent être signés par le juge & par le plaignant, s'il fait ou peut signer, ou par son procureur fondé de procuration spéciale; & il doit être fait mention expresse sur la minute & sur la grosse de sa signature & de son refus: la même chose doit être observée par les commissaires au châtelet.

Les plaignans ne sont point réputés parties civiles; à-moins qu'ils ne le déclarent formellement ou par la *plainte*, ou par un acte subséquent qui le pourra faire en tout état de cause, dont ils pourront se départir dans les 24 heures, & non après: & en cas de défistement, ils ne sont point tenus des frais faits depuis qu'il a été signifié, sans préjudice néanmoins des dommages & intérêts des parties.

Dans le cours de la procédure, & lorsque les informations ont été décrétées, le plaignant est regardé comme l'accusateur, & celui contre qui la *plainte* est rendue, demeure accusé.

Les accusateurs ou plaignans qui se trouvent mal fondés, sont condamnés aux dépens, dommages, & intérêts des accusés, & à plus grande peine, s'il y échec. La même chose a lieu pour les plaignans qui ne se feroient point portés parties, ou qui s'étant rendus parties, se feroient défaits, si leurs *plaintes* sont jugées calomnieuses.

Quand le plaignant ne se porte point partie civile, & qu'il s'agit d'un délit ou quasi délit, à la réparation duquel le public est intéressé, le procès doit être pour suivi à la diligence du ministre public.

Lorsqu'il y a *plainte* respective, le juge après les interrogatoires doit commencer par juger lequel des deux plaignans demeurera accusé ou accusateur; & après avoir examiné les charges & informations, il doit déclarer accusé celui contre lequel les charges sont les plus fortes, & déclarer l'autre l'accusateur.

L'accusateur ne peut par la *plainte* conclure qu'à la réparation civile du crime ou délit, il ne peut conclure à aucune peine corporelle; mais il peut requérir la jonction du ministre public.

Quand on a pris la voie civile, ou que l'on a transigé sur le criminel, on ne peut plus rendre *plainte*, à moins qu'elle ne soit faite au nom de quelque autre partie intéressée à la réparation du délit. Voyez le titre 3. de l'ordonnance criminelle; Bornier le *style criminel*; Imbert; & les mots ACCUSATION, ACCUSÉ, CRIME, CRIMINEL, DÉNONCIATION, & ci-après PROCÉDURE CRIMINELLE. (A)

PLAINTÉ, ou QUERELLE D'INOFFICIOSITÉ, *quærela inofficiosi testamenti*: c'est l'action que l'on intente pour attaquer un testament, par lequel on est prétendu ou exhéredé.

Cujas a prétendu que cette *plainte* fut introduite par la loi glia; mais Hotman & autres auteurs, ne sont pas de ce sentiment.

Quoi qu'il en soit, elle fut établie comme un remède extraordinaire, auquel on ne pouvoit avoir recours que quand le testament étoit d'ailleurs en bonne forme; on attaquoit la capacité du testateur, comme s'il n'avoit pas été *sane mentis*.

On permit donc aux enfans injustement exhéredés par leur pere ou prétérits par la mere, de se plaindre du testament.

Toutes sortes de testamens étoient sujets à la *plainte* d'inofficiosité, soit que l'héritier institué fût un enfant ou un étranger. On excepta seulement le testament du soldat fait *in procinctu*; ce qui fut ensuite



étendu à celui qui dispoſoit de ſon pécule *quafi caſtreſe*.

Cette *plainte* n'étoit accordée qu'aux enfans du premier degré, ou aux petits enfans qui venoient par représentation.

Les bâtarde pouvoient l'intenter contre le teſtament de leur mère, mais non pas contre celui du pere, à moins qu'ils n'euffent été légitimés, ſoit par mariage ſubſéquent, ſoit par lettres du prince.

On accorda auſſi l'action d'inofficioſité aux enfans poſthumes, prétérits, ou exhéredés.

Elle fut pareillement accordée aux enfans de l'un & de l'autre ſexe, ſoit qu'ils fuſſent remariés ou non; bien entendu qu'ils ne pouvoient l'intenter que dans le cas où il n'y avoit point d'enfans, ou lorſque les enfans étoient juſtement exhéredés.

A l'égard des freres, la *plainte d'inofficioſité* n'avoit lieu que quand leur frere ou ſœur conſanguins ou germains, avoient inſtitué une perſonne inſane.

Pour prévenir cette *plainte*, il falloit ſuivant l'ancien droit, que la légitime eût été laiſſée entiere; mais il n'importoit pas à quel titre Juſtinien changea cette jurisprudence, en ordonnant que ceux auxquels il auroit été laiſſé moins que leur légitime, ne pourroient attaquer le teſtament pour cauſe d'inofficioſité, ſauf à demander un ſupplément de légitime.

La *plainte d'inofficioſité* ne pouvoit être intentée avant l'adion de l'héritier; il falloit anciennement former ſon action dans les deux ans, à compter de l'adion. Depuis on fixa ce délai à cinq années, & il ne couroit point contre les mineurs.

Cette adion ne paſſoit pas aux héritiers étrangers, à moins qu'elle n'eût été intentée ou préparée; mais pour la tranſmettre aux enfans, il ſuſſoit que les choſes fuſſent entieres.

L'effet de cette *plainte* étoit de faire annuler le teſtament, & de faire adjuger la ſucceſſion au plaignant, à l'excluſion de l'héritier inſtitué; les legs même étoient révoqués. Mais ſi la prétériton qui ſe trouvoit dans le teſtament de la mere avoit été faite par ignorance, l'inſtitution ſeule étoit annullée; les legs ſubſiſtoient.

Il arrivoit quelquefois que le teſtament étoit annullé pour une partie, & ſubſiſtoit pour l'autre; ſavoir, quand de deux enfans exhéredés, un ſeul intentoit l'action, ou que l'un des deux ſeulement réuſſiſſoit en ſa demande.

Quand les juges étoient partagés ſur la queſtion, on devoit décider pour la validité du teſtament.

On ne pouvoit intenter la *plainte d'inofficioſité* lorſqu'on avoit quelque autre action, ou qu'on avoit répudié celle-ci; il en étoit de même, lorſqu'on approuvoit le teſtament ſciemment, ou lorſqu'on avoit laiſſé écouler le délai de cinq années depuis l'inſtitution. Elle n'avoit pas lieu non plus, comme on l'a dit, contre le teſtament du ſoldat, ni lorſqu'il avoit été quelque choſe à ceux qui avoient droit de légitime, ſoit à titre d'inſtitution, legs, fidei-commis, ou autrement. Dans le cas de la ſubſtitution pupillaire faite par le pere, la mere, ni le fils, ne pouvoient attaquer le teſtament. Le fils prétérit déclaré ingrat, n'avoit plus l'action d'inofficioſité; enfin, l'action étoit éteinte par la mort de la perſonne prétérite ou exhéredée, à moins qu'elle n'eût laiſſé des enfans, ou préparé l'action.

Tel étoit l'ancien droit ſur cette matiere.

Mais, ſuivant la nouvelle 115, & la diſpoſition des inſtitutes, auxquels l'ordonnance des teſtamens, articles 50 & 53, ſe trouve conforme; la prétériton étant maintenant regardée comme une exhéredation, & le teſtament étant nul quant à l'inſtitution & aux ſubſtitutions & fidei-commis univerſels dans le cas de la prétériton ou du défaut d'inſtitution, la *plainte d'inofficioſité* ne doit plus avoir lieu, puſque

ce n'étoit qu'un remede extraordinaire quand on n'avoit point d'autre voie pour attaquer le teſtament. Voyez au digeſte & au code les titres de *inofficietiam*. la nouvelle 115; l'ordonnance des teſtamens; le traité de Furgoles, tome III. ch. viij. ſect. 4. (A)

PLAINTE, adj. (*Gramm.*) qui a l'accent de la plainte. Une voix *plaintive*, un air *plaintif*.

PLAIRE, v. n. (*Gramm.*) c'eſt avoir des qualités agréables au cœur, à l'eſprit, ou au ſens. C'eſt une folie que de vouloir *plaire* à tout le monde. Avec les gens d'un goût délicat, l'art de *plaire* manque ſon but. Les mélancholiques ſe *plaisent* dans les ténèbres. Les ſaules ſe *plaisent* dans les lieux humides, &c.

PLAISANCE, (*Géog. mod.*) Les Latins l'appelloient *Placentia*; ceux du pays la nomment *Piacenza*; & on prétend qu'elle tire le nom de *Plaisance* de ſon agréable ſituation dans un pays tout charmant. Ville d'Italie, capitale du duché de même nom; au confluent du Pô & de la Trebia, à 12 lieues nord-oueſt de Parme, à 15 ſud-eſt de Milan, à 20 au couchant de Mantoue, & à 30 eſt de Turin.

Ses rues ſont droites & ſpacieuſes; la grande place eſt ornée de palais. Ses églife ſont belles, & ſur-tout celle de S. Sixte. Son évêché eſt ſuffragant de celui de Bologne. On compte dans cette ville environ 25 mille habitans, dont un dixieme eſt d'eccléſiaſtiques. Elle a ſubi les mêmes révolutions que Parme dans les différentes guerres d'Italie. Long. 27. 16'. lat. 45. 6'.

Ceux qui ſeront curieux de l'hiſtoire de cette ville, peuvent parcourir les *memoire ſtoriche di Piacenza*, par M. Poggiali, à *Plaisance* en 1761: on en a déjà 9 volumes. C'eſt un ouvrage prodigieusement prolix, car le neuvieme volume ne finit qu'à l'année 1559, & le moindre petit livre ſuffiroit pour tracer complètement l'hiſtoire de cette ville; mais elle a produit dans les lettres un homme trop célèbre par ſes écrits & par ſa mort tragique, pour oublier ſon nom; c'eſt (*Ferrante*) *Pallavicino*, l'un des beaux eſprits d'Italie au xvij. ſiècle, & de l'illuſtre maiſon de Pallavicini.

On conjecture qu'il naquit vers l'année 1615; moins par inclination que par des raiſons de famille, il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran; il ſ'établit enſuite à Veniſe, d'où il ſit un voyage en Allemagne. De retour en Italie, il écrivit une violente ſatyre contre le pape Urbain VIII. & contre la famille des Barberins, ce qui fut la triſte cauſe de ſa perte. Les Barberins extrêmement irrités, & ne voyant point de jour à ſe venger de lui dans un aſyle auſſi avantageux que Veniſe, réſolurent de l'en tirer par trahiſon; ils gagnèrent un françois nommé *Charles de Breche*, fils d'un libraire de Paris. Ce françois lui conſeilla de venir en France; le malheureux Ferrante goûta le conſeil du fourbe; & en paſſant ſur le pont de Sorgues, dans le comtat Venaiſſin, des gens apoſtés l'arrêterent & le conduiſirent à Avignon, où il eut la tête tranchée le 5 Mars 1644. Ses amis vengerent ſa mort; & le traître qui l'avoit livré, ne jouit pas long-tems du fruit de ſa perfidie: le cardinal Mazarin le fit aſſaſſiner par un nommé Ganducci, italien, dans une hôtellerie de la place Maubert.

Bruffoni a donné la vie de Palavicino; cette vie, avec les œuvres permiles de cet écrivain, ont été imprimées à Veniſe en 1655, en quatre petits volumes *in-douze*. Les défendues l'ont été *in Villa-franca*, c'eſt à-dire à Geneve en 1660, en deux volumes *in-douze*, & puis en Hollande en 1666 & en 1673, *in-douze*, ſous la même inſcription d'*in Villa-franca*, & ſous le titre d'*Opere ſeſte di Ferrante Pallavicino, civè, la pudicitia ſchernita, la rettorica delle puſtane, il divorzio celeſte, il corriero ſvalligiato, la buccinata, dialogo tra due ſoldati del duca di Parma, la diſgracia del conte d'Olivarez, la rete di Vulcano, l'Anima, Vigilia I. & II.*

di novo ristampato, corretto, & aggiuntovi la vita del  
autore, & la continuazione del corriere.

On lui attribue presque universellement le *divorzio  
celeste* compris dans ce recueil ; & je ne sache que  
Girolamo Bruffoni & M. de la Monnoie qui soutien-  
nent le contraire.

Cet ouvrage plein de feu, d'esprit & d'imagination,  
fut imprimé à Villa-franca en 1643, in-douze ; il de-  
voit être divisé en trois livres, dont il n'y a eu que  
le premier de la main de Pallavicino. On y suppose  
que Jesus-Christ, poussé à bout par les dissolutions de  
l'église romaine son épouse, avec plusieurs papes, &  
particulièrement avec Urbain VIII. se résout à faire  
divorce avec elle ; que le Pere éternel envoie S. Paul  
sur terre pour y faire les informations nécessaires ;  
que cet apôtre se transporte à Lucques, à Parme, à  
Florence, à Venise & à Rome, où il est épouvanté  
des débordemens horribles qu'il y voit commettre ;  
qu'il découvre à Rome par un possédé qu'on exor-  
citoit, & par conséquent obligé de s'enfuir, il ou-  
blie son épée, dont le pape s'empare, avec menaces  
d'en exterminer tous ses ennemis ( & voilà le trait  
imputé par tant d'auteurs au furieux Jules II. assez in-  
généieusement employé ) ; enfin, que sur ses informa-  
tions le Pere éternel accorde le divorce demandé par  
Jesus-Christ.

Le second livre devoit traiter des bâtards de l'église  
romaine, & le troisième du concours des autres égli-  
ses pour les secondes noces de Jesus-Christ. On a de-  
puis rempli ce dessein, en ajoutant deux nouveaux  
volumes au premier, & en les faisant imprimer tous  
trois à Genève en 1679. On assure que c'est Gregorio  
Leti qui a fait cette continuation.

Le premier de ces livres a été traduit en diverses  
langues : il y en a deux traductions françoises ; l'une  
dont on ignore l'auteur, & qui est intitulée le *Céleste  
divorce*, ou la séparation de Jesus-Christ d'avec l'é-  
glise romaine son épouse, à cause de ses dissolutions,  
a été imprimée en 1644, in-douze : l'autre qui est de  
la façon de M. Brodeau d'Osseville, conseiller au pa-  
rlement de Metz, est intitulée le *Divorce céleste*, causé  
par les défordres & les dissolutions de l'épouse ro-  
maine, & dédié à la simplicité des chrétiens scrupu-  
leux, avec la vie de l'auteur, & imprimée à Cologne,  
ou plutôt à Amsterdam chez Roger & de Lorme, &  
1696, in-douze. La traduction angloise est intitulée,  
*Christ divorced, from the church of Rome, because of  
her lewdness*, & imprimée à Londres en 1679, in-8<sup>o</sup>.

L'*Anima di Ferrante Pallavicino*, qu'on a mise aussi  
dans ce recueil, est un petit ouvrage qui fut fait à  
l'occasion de sa mort, & où la cour de Rome est en-  
core moins ménagée que dans ses écrits ; il fut im-  
primé à Villa-franca en 1643 in-douze, sous le nom de  
Giorgio Fallardi ; mais on l'attribue à Jean François  
Loredano.

On en promettoit fix parties, dont on en destinoit  
une contre les Jésuites, mais on n'en a donné que  
deux alors, encore la dernière n'a-t-elle presque au-  
cun rapport avec le Pallavicino. Fort long-tems  
après, quelqu'un s'avisa d'y ajouter les quatre autres  
parties que l'auteur avoit promises.

La troisième est intitulée l'*infamia de' Gesuiti* ; la  
quatrième, l'*atheismo di Roma* ; la cinquième, il *Fra-  
vio delle stelle aliure regnanti nel Vaticano* ; & la sixi-  
ème, l'*ignoranza superba*. Elles ont été imprimées,  
conjointement avec les deux premières, in Colonia,  
appresso Lodovico Feivaldo, en 1675, en deux volumes  
in-couze.

Le *corriero fualgiato*, ou courrier dévalisé de Pal-  
lavicino ; & sa *buccinata per le api barberini*, ou la  
trompette pour rassembler les abeilles barberines,  
sont les causes de sa perte : c'est un malheur qu'un  
homme qui avoit beaucoup d'esprit, en ait fait un  
si mauvais usage. Plongé dans la volupté, & avide

de gloire, le feu de sa jeunesse le précipita dans tou-  
tes sortes de fautes ; il composa des ouvrages indi-  
gnes de sa naissance & de sa profession, & prouva  
de plus par sa conduite cette grande vérité.

E che a' voli troppo alti e repentini,  
Sogliono i precipitzi esser vicini.

Valla (Laurent), l'un des plus savans hommes de  
son tems, avoit précédé de deux siècles Pallavici-  
no, car il naquit à Plaisance en 1415, & fut l'un de  
ceux qui s'opposèrent le plus heureusement à la bar-  
barie dont Rome avoit été infectée par les Goths. Il  
contribua beaucoup à renouveler en Italie la beauté  
de la langue latine, & mourut à Rome en 1458, âgé  
de 43 ans. Ses traductions de Thucydide, d'Hérodote  
& d'Homere, prouvent qu'il n'étoit pas profondé-  
ment versé dans la langue grecque ; mais ses six livres  
des élégances de la langue latine, sont fort estimés.

Le pape Grégoire X. étoit natif de Plaisance. Il tint  
environ 5 ans le siège pontifical, & mourut à Arrezzo  
en 1276. C'est lui qui ordonna le premier qu'après  
la mort du pape les cardinaux seroient renfermés dans  
un conclave, & n'en sortiroient point qu'ils n'eussent  
élu un souverain pontife, afin de ne pas laisser le siège  
aussi long-tems vacant qu'il l'avoit été après la mort  
de son prédécesseur. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

PLAISANCE, (Géog. mod.) baie & port de l'Amé-  
rique septentrionale, sur la côte méridionale de l'île  
de Terre-neuve. La baie a 18 lieues de profondeur ;  
le port, un des plus beaux de l'Amérique, peut con-  
tenir plus de cent vaisseaux à couvert de tous les  
vents. La France l'a cédée à l'Angleterre par le traité  
d'Utrecht. Long. 325. 40'. Latit. 47. 42'. (D. J.)

PLAISANCE, maison de plaisance de Plinie, (Archit.  
ant.) La maison de plaisance de Plinie le jeune, dont  
Scamozzi nous a donné les dessein, offroit un séjour  
des plus délicieux de l'Italie. Elle étoit située à 17  
milles de Rome, sur la voie Laurentine ; elle avoit  
son entrée du côté du nord ; sa droite vers l'est, étoit  
embellie par de magnifiques jardins ; à sa gauche,  
vers l'ouest, étoient les jardins potagers, & ce qui  
est nécessaire au ménage ; du côté du sud elle avoit  
vûe sur la mer, qui baignoit le pied de ses murailles.

L'entrée avoit un grand perron en dehors, dont la  
couverture du palier étoit soutenue par plusieurs co-  
lonnes : l'on entroit d'abord dans une grande salle, à  
chaque côté de laquelle il y avoit une cour ornée  
d'un superbe portique rond à colonnes, entre les-  
quelles il y avoit des fenêtres de pierre transparentes ;  
autour du portique étoit un chemin libre, avec une  
entrée & une sortie de quatre côtés.

Les quatre angles de cette cour étoient occupés  
les uns par des escaliers, & les autres par des cabi-  
nets. De cette cour on entroit dans un salon à cha-  
que côté duquel il y avoit deux chambres & un éca-  
lier vis-à-vis de l'entrée ; il y en avoit une seconde  
par où l'on se rendoit dans une vaste cour entourée  
de logemens à droite & à gauche, avec un passage  
pour aller dans les jardins.

A l'autre bout de cette cour, vers le sud, on trou-  
voit un vestibule à chaque côté duquel il y avoit deux  
chambres dont la vûe étoit sur la mer ; & au derrière  
du vestibule, une grande salle faillante en dehors  
sur la mer, qui la baignoit par trois côtés. (D. J.)

PLAISANT, adj. PLAISANTERIE, f. f. (Gram-  
maire & Morale.) c'est une manière de s'amuser si  
dangereuse, que le plus sûr est de s'en abstenir. La  
religion, les matieres d'état, les grands hommes, les  
affaires graves des particuliers, en un mot tout ce qui  
est digne de respect ou de pitié, doit être privilégié  
de la plaisanterie. Son succès dans les coteries dé-  
pend moins de la finesse d'esprit de l'auteur qui les  
emploie, que de l'attention qu'il porte à ne ridiculi-  
ser que les hommes ou les choses qui ne sont pas du  
gout



goût de la cotterie dont il est l'oracle. Il en est des *plaisanteries* comme des ouvrages de parti : elles sont toujours admirées de la cabale ; c'est pour cela que le philosophe est joué par le plus mauvais bouffon.

Quant à la *plaisanterie* du style, elle n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte que sur un côté des objets qui n'est pas celui que l'on considère ; elle roule presque toujours sur des rapports faux & sur des équivoques : delà vient aussi que les *plaisans* de profession ont presque tous l'esprit faux & superficiel. (D. J.)

PLAISANTIN LE, (*Géog. mod.*) contrée d'Italie, avec titre de duché, bornée tant au nord qu'au couchant par le Milanais, & au midi par l'état de Gènes. Le Pô, la Nura, la Trebia, & d'autres rivières, en arrosent les terres, qui sont très-fertiles. Il y a des mines d'airain & de fer, outre des fontaines salées, d'où on tire du sel fort blanc. Plaisance est la capitale de cette contrée. (D. J.)

PLAISIR, DÉLICE, VOLUPTÉ, (*Synonym.*) L'idée du plaisir est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délice* & de *volupté*, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres ; ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune, enfin tout ce qui est capable de nous procurer du plaisir. L'idée de *délice* enclôt par la force du sentiment sur celle de *plaisir* ; mais elle est bien moins étendue par l'objet ; elle se borne proprement à la sensation, & regarde sur-tout celle de la bonne-chère. L'idée de *volupté* est toute sensuelle, & semble désigner dans les organes quelque chose de délicat qui raffine & augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le plaisir dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un *délice* pour certaines personnes de boire à la glace, même en hiver, & cela est indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes pousent ordinairement la sensibilité jusqu'à la *volupté*, mais ce moment de sensation ne dure guère, tout est chez elles aussi rapide que ravissant.

Tout ce qu'on vient de dire ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment ou une situation gracieuse de l'âme ; mais ils ont encore, sur-tout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment ; comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*, qu'elle jouit des *délices* de la campagne, qu'elle se plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicatesses particulières : alors le mot de *plaisir* a plus de rapport aux pratiques personnelles, aux usages & aux passe-temps, tels que la table, le jeu, les spectacles & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agréments que la nature, l'art & l'opulence fournissent ; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choisies. Celui de *voluptés* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse, de la débauche & du libertinage, recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oisiveté, & préparés par la dépense, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'île de Caprée, & les Sybarites dans les palais qu'ils avoient bâtis le long du fleuve Crathès. Girard. (D. J.)

PLAISIR, (*Morale.*) Le plaisir est un sentiment de l'âme qui nous rend heureux du-moins pendant tout le tems que nous le goûtons ; nous ne saurions trop admirer combien la nature est attentive à remplir nos desirs. Si par le seul mouvement elle conduit la matière, ce n'est aussi que par le plaisir qu'elle conduit les humains ; elle a pris soin d'attacher de l'agrément à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir, à toutes les occupations de l'esprit qui ne l'épuisent pas par une trop vive & trop longue

Tome XII.

contention, à tous les mouvements du cœur que la haine & la contrainte n'empoisonnent pas, enfin à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers les autres hommes. Parcourons tous ces articles les uns après les autres.

1°. Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir. L'aveu que les enfans ont pour le repos, justifie que les mouvements qui ne fatiguent point le corps, sont naturellement accompagnés d'une sorte de plaisir ; la chasse a d'autant plus de charmes qu'elle est plus vive ; il n'est guère pour de jeunes personnes de plaisir plus touchant que la danse ; & la sensibilité au plaisir de la promenade se conserve même dans un âge avancé, elle ne s'émouffe guère que par la faiblesse du corps. Les couleurs caractérisent les objets qui s'offrent à nous ; celle du feu est la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vue ; le verd fait une impression douce & jamais fatigante ; le brun & le noir sont des couleurs tristes. La nature a réglé l'agrément des couleurs, sur le rapport de leur force à l'organe de la vue ; celles qui exercent davantage, sont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point ; aussi les ténèbres deviennent-elles pour nous une source d'ennui, dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction. Les corps après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent agréablement par leur nouveauté & leur singularité : avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous ; d'ailleurs leur trace n'est point encore formée dans le cerveau, ils font alors sur les fibres une impression douce qui s'affoiblit, dès que la trace trop ouverte laisse un chemin libre aux esprits ; la grandeur & la variété sont encore des causes d'agrément. L'immenité de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans les abîmes, ces campagnes où la vue se perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toute part ; tous ces objets font sur l'âme une impression dont l'agrément se mesure sur l'ébranlement des fibres du cerveau : une autre source féconde d'agréments, c'est la proportion, elle met à portée de saisir & de retenir la position des objets. La symétrie dans les ouvrages de l'art, de même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vue en deux moitiés semblables, & sur ce fond, pour ainsi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y porter l'agrément de la variété, la convenance des moyens avec leurs fins, à la ressemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu, l'unité de dessin : sous ces différens rapports, la nature les a revêtus d'agrément, ils mettent l'esprit à portée de saisir & de retenir ce qui se présente à nos yeux. L'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la déclama-tion doivent à cette loi une partie de leurs charmes ; de cette même source naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps, elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose, elles sont comme un voile transparent à-travers lequel l'esprit se montre : les lois qui régissent l'agrément des objets à la vue, influent sur les sons, le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres ; tous ces tons doux agitent les fibres de l'ouïe sans le fatiguer. Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessin, donnent à la Musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux. Nous devons à la théorie de la Musique, cette observation importante, que les consonnances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouïe sans les fatiguer. L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette

S s s

loi influe sur toutes les sensations; il est des cœurs dont l'assortissement plaît aux yeux, c'est que dans le fond de la rétine, elles forment, pour ainsi dire, une consonnance; cette même loi s'étend apparemment aux êtres qui sont à portée d'agir sur l'odorat & sur le goût; leur agrément caractérise, il est vrai, ceux qui nous sont salutaires, mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur degré de convenance avec la santé.

2°. Si le corps a ses *plaisirs*, l'esprit a aussi les siens; les occupations soit sérieuses soit frivoles, qui exercent sa pénétration sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'état? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une pièce d'échecs. C'est de ce doux exercice de l'esprit que naît l'agrément des pensées fines, qui de même que la bergère de Virgile, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver. Il y a eu des hommes à qui on a donné le nom de *philosophes*, & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vue sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent? Si on se trouvoit condamné à une solitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour des lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

3°. Le cœur comme l'esprit & le corps a ses mouvemens & est fou des *plaisirs*, dès qu'ils ne doivent point leur naissance à la vue d'un mal présent ou à venir. Tout objet est sûr de nous plaire, dès que son impression conspirer avec nos inclinations: une spéculation morale ou politique, peu amusante dans la jeunesse, intéresse dans un âge plus avancé, & une histoire galante qui ennuit un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme. Dans la peinture que la Poésie fait des passions, ce n'est point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément; c'est que telle est leur contagion, qu'on ne peut guère les voir sans les ressentir; la tristesse même devient quelquefois délicieuse, par cette douceur secrète, attachée à toute émotion de l'ame. La tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes; tout mouvement de tendresse, d'amitié, de reconnaissance, de générosité & de bienveillance, est un sentiment de *plaisir*: aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai, & tout homme né gai est-il naturellement bienfaisant. L'inquiétude, le chagrin, la haine, sont des sentimens nécessairement désagréables, par l'idée du mal qui nous menace ou nous afflige; aussi tout homme malfaisant est-il naturellement triste. On trouve cependant une sorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à assurer notre conservation & notre félicité, par la destruction de ce qui fait obstacle; c'est qu'il y a peu de sentimens qui ne soient pour ainsi dire composés, & où il n'entre quelque portion d'amour; on ne hait guère, que parce qu'on aime.

4°. Enfin, il y a du *plaisir* attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & envers les autres. Epicure s'en étoit attaqué le dogme d'une cause intelligente, se flattoit d'avoir anéanti une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un être qui en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables; qui en nous composant de divers facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un

*plaisir*? Les biens que nous possédons sont-ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présens d'une intelligence bienfaisante? N'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, s'il est vrai que l'ame ne soit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle sent qu'elle fait de ces biens un usage conforme aux intentions de son auteur? Cette idée qui épure nos *plaisirs*, porte le calme dans le cœur, & en écarte l'inquiétude & le chagrin. Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden, si la providence nous défend l'usage d'un fruit par l'impuissance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y sont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnaissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts; jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé: le désir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet: nous devons à la puissance de Dieu, le tribut d'une soumission parfaite à tout ce qui résulte de l'établissement de ses lois; nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime; que si nous étions admis à ses conseils, nous applaudirions aux raisons de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de *plaisir* les accompagne, une heureuse tranquillité les suit.

Il y a aussi du *plaisir* attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes; le plaisir naît du sein de la vertu. Quoi de plus heureux que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens & à son état? La sagesse écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur, qui dans les tempéramens bien conformés ne doit guère sa naissance qu'àux excès: lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Les indiennes, les sauvages, les fanatiques marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives; ils méprisent leur attention au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frappe, & de la fixer sur le phantôme de perfection auquel ils se dévouent. Serait-il possible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affaiblir aussi le sentiment de la douleur par d'heureuses diversions?

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bienfaisans, la morale nous l'ordonne, la théorie des sentimens nous y invite; l'injustice, ce principe fatal des maux du genre humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes, c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer le sein de celui qui le porte. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou dans celle des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'habitude de la justice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent; un homme juste & bienfaisant, qui ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, est aimé & estimé de tous ceux qui l'approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé; tous les objets qui s'offriront lui seront agréables, tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur, seront des *plaisirs*.

Il y a plusieurs sortes de *plaisirs*; j'avoue, ceux du corps & ceux de l'esprit, & ceux du cœur; c'est une suite de ce que nous venons de dire. Il se présente ici une question importante, qui bien avant la naissance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre humain en deux sectes différentes. Les *plaisirs* des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame? Et parmi les *plai-*



*sens* de l'ame, ceux de l'esprit sont-ils préférables à ceux du cœur ? Pour en juger, imaginons-les entièrement séparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit goûte ceux du corps dans toute sa durée ; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoye point ceux qu'il sentira, & que renfermé pour ainsi dire dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les *plaisirs* des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur ; s'il est seul, que l'histoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fournissent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit ; s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves toujours renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que dans le fond de son cœur sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète que rien ne puisse altérer ; il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux *plaisirs* de l'esprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, à-peu-près comme un philosophe l'a feint d'Hercule, préférassent au sort de l'être intelligent la félicité d'une huître.

Les *plaisirs* du corps ne font jamais plus vifs que quand ils sont des remèdes à la douleur ; c'est l'ardeur de la soif qui décide du *plaisir* qu'on ressent à l'éteindre. La plupart des *plaisirs* du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Ils l'emportent d'ailleurs par leur agrément ; ce que la volupté a de délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du cœur ; sans leur secours elle devient bientôt fade & insipide à la fin. Les *plaisirs* du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur ; les *plaisirs* de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les *plaisirs* de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence ? Il me semble qu'il n'en est point de plus touchant, que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection ; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & la personne. Pour se garantir de la stérilité attachée à la poltronnerie, elle a précipité dans le sein de la mort des hommes, flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher. C'est elle qui rend les indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives, & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la liberté & la religion de leur prince, pour les dérober à ce supplice volontaire ; les vertus, l'amitié, les passions, les vices mêmes empruntent d'elle la meilleure partie de leur agrément.

Un comique grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la garde au *plaisir* ? Que ne l'enchaîne-t-on par les délices ? Plautus & l'Arionne ont adopté cette plaisanterie ; mais tous ces poètes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire ; il eût été si facile de mépriser dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse. La gloire a plus d'attrait pour les

Tome XII.

ames bien nées, que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

Les qualités de l'esprit, il est vrai, fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celui de la figure ; il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au *plaisir* d'apercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est ; mais la beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'ame. Les saillies les plus ingénieuses n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bienfaisante. Le genre humain applaudira dans tous les siècles, au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit pas employé à faire des heureux ; & les échos de nos théâtres applaudissent tous les jours aux discours d'une infortunée, qui abandonnée de tout le genre humain, interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs, moi, répond-elle, & c'est assez. Il est peu de personnes qui soient du caractère d'Alcibiade, qui étoit plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle d'honnête homme ; tant il est vrai que les sentimens du cœur flatent plus que les *plaisirs* de l'esprit. En un mot, les traits les plus réguliers d'un beau visage sont moins touchans que les grâces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élevation dans l'ame & dans le courage : l'agrément naturel des objets se perd toujours dans l'ordre que je viens d'exposer, & c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité, que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame.

Parmi les *plaisirs*, il y en a qui sont tels par leur jouissance, que leur privation n'est point douleur : la vapeur des parfums, les spectacles de l'Architecture, de la Peinture, & de la déclamation ; les charmes de la Musique, de la Poésie, de la Géométrie, de l'Histoire, d'une société choisie ; tous ces *plaisirs* sont de ce genre. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence, ce sont des grâces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur : combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pourtant d'une vie douce ? Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables ; la loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir ne se borne point à récompenser notre docilité, elle punit notre désobéissance. L'auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le *plaisir* seul du soin de nous convier à notre conservation, il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

PLAIT, f. m. (*Jurisprud.*) du latin *placium*, est un droit seigneurial, connu particulièrement en Dauphiné ; c'est une espèce de relief qui est dû aux mutations de seigneur & de vassal, ou emphytéote, ou aux mutations de l'un ou de l'autre seulement, suivant ce qui a été stipulé par le titre d'inféodation au bail emphytéotique.

Il a lieu sur les fiefs, comme sur les rotures.

Il n'est dû qu'en vertu d'une stipulation expresse ; cependant il se divise en trois sortes ; savoir le *plait* conventionnel, le *plait* accoutumé, & le *plait* à mercy.

Le *plait* conventionnel est celui dont la quotité est réglée par le titre ; il peut être imposé en argent, en grain ou en plume.

Le *plait* accoutumé est celui dont la quotité se règle suivant l'usage du lieu, ou en tout cas, suivant l'usage le plus général du Dauphiné.

Le *plait* à merci est communément le revenu d'un an, comme le relief dans la coutume de Paris. Voyez Salvaing, de l'usage des Fiefs ; Guyot en son second

SS s ij

volume des *Fiefs*, chap. xv. dist. 40. & en ses institutions féodales, pag. 739. (A)

PLAMÉE, f. f. (*Migisserie*.) c'est le nom qu'on donne à la chaux dont les Tanneurs se font servir dans leur tans, pour faire tomber le poil de leurs cuirs, cette chaux n'est ni si belle, ni si bonne que de la chaux pure; mais lorsqu'on bâtit en moëllon, on se sert volontiers de *plamée*, principalement dans les lieux où le plâtre est rare. (D. J.)

PLAMER UN CUIR, (*Tannerie*.) c'est lui faire tomber le poil ou bourre après qu'il a passé par le plain pour le disposer à être tanné. Quelques-uns disent *peler*, au lieu de *plamer*. La chaux employée à cet effet s'appelle *plamée*.

PLAMOTER, en terme de *Rafinerie*, c'est l'action de tirer les pains des formes en les frappant sur un bloc, voyez BLOC, pour voir s'ils ne contiennent plus de sirop à leur tête; ce qui se connoît quand elle est blanche quoique humide. Alors on les remet sur leurs pots pendant quelques jours sans leur esquivre, après avoir gratté la terre des bords de la forme, & l'avoir netoyée avec une brosse. Mais ceux dont la tête est encore un peu jaunâtre, sont recouverts de leurs esquivres, que l'on rafraîchit, voyez RAFRAÎCHIR, si l'on juge qu'elle ne soit pas assez humide pour chasser ce reste de sirop qui colore la tête du pain.

PLAN, f. m. en *Géométrie*, signifie une surface à laquelle une ligne droite se peut appliquer en tout sens, de manière qu'elle coïncide toujours avec cette surface. Voyez SURFACE.

Comme la ligne droite est la distance la plus courte qu'il y ait d'un point à un autre, le plan est aussi la plus courte surface qu'il puisse y avoir entre deux lignes. Voyez COURBE.

En *Géométrie*, en *Astronomie*, &c. on se sert fort souvent de plans, &c. pour faire concevoir des surfaces imaginaires, qui sont supposées couper ou passer à-travers des corps solides; &c. c'est de-là que dépend toute la doctrine de la sphere, & la formation des courbes appellées *sections coniques* ou *sections du cône*.

Quand un plan coupe un cône parallèlement à l'un de ses côtés, la section est une parabole; si l'on coupe parallèlement à sa base, c'est un cercle. Voyez CONIQUES.

Toute la sphere s'explique par des plans que l'on imagine passer par les corps célestes, &c. Voyez SPHERE & CERCLE.

Les Astronomes démontrent que le plan de l'orbite de la lune est incliné au plan de l'orbite de la terre, ou de l'écliptique, sous un angle d'environ cinq degrés; & que ce plan passe par le centre de la terre. Voyez ORBITE.

L'intersection de ce plan avec celui de l'écliptique, a un mouvement propre d'orient en occident; de manière que les nœuds répondent successivement à tous les degrés de l'écliptique, & font une révolution au-tour de la terre dans l'espace d'environ 19 ans. Voyez NŒUD & LUNE.

Les plans des orbites des autres planetes, comme celui de l'écliptique, passent par le centre du soleil, & sont différemment inclinés les uns aux autres. Voyez INCLINAISON.

Comme le centre de la terre est dans le plan de l'orbite de la lune, la section circulaire de ce plan sur le disque de la lune nous est représentée sous la forme d'une ligne droite qui passe par le centre de la lune, cette ligne est inclinée au plan de l'écliptique, en faisant un angle de 5°, quand la lune est dans ses nœuds; mais cette inclinaison diminue, à mesure que cette planète s'éloigne des nœuds; & lorsqu'elle en est distante d'environ 90 degrés, la section de l'orbite de la lune sur son disque devient à-peu-près parallèle au plan de l'écliptique. Les planetes du pre-

mier ordre devraient montrer les mêmes apparences à un spectateur placé dans le soleil.

Mais ces apparences sont différentes dans ces mêmes planetes, lorsqu'elles sont vues d'une autre planète, comme de la terre, les plans de leurs orbites ne paroissent passer par le centre de la terre, que quand elles sont dans leurs nœuds; en toute autre situation la section circulaire du plan de l'orbite sur le disque ou la surface de la planète, ne paroît pas une ligne droite, mais une ellipse plus large ou plus étroite, selon que la terre est plus ou moins élevée au-dessus du plan de l'orbite de la planète.

Plan, en mécanique. Un plan horizontal est un plan de niveau, ou parallèle à l'horizon. Voyez HORIZON & HORIZONTAL.

Tout l'art du nivellement consiste à déterminer de combien un plan donné s'éloigne du plan horizontal. Voyez NIVELLEMENT.

Plan incliné, en mécanique, est un plan qui fait un angle oblique avec un plan horizontal. Voyez OBLIQUE & INCLINÉ.

La théorie du mouvement des corps sur des plans inclinés est un des points principaux de la mécanique.

Le P. Sébastien a trouvé une machine pour mesurer l'accélération d'un corps qui tombe sur un plan incliné, & pour la comparer avec celle que l'on découvre dans la chute des corps qui tombent en liberté. On en voit la description dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences* 1699. pag. 343. Voyez aussi PESANTEUR.

Lois de la descente des corps sur des plans inclinés. 1°. Si un corps est placé sur un plan incliné, sa pesanteur absolue sera à sa pesanteur relative, comme la longueur du plan  $AC$  est à sa hauteur  $AB$ . Pl. méch. fig. 58.

En effet, un corps qui est sur un plan incliné tend, en vertu de sa pesanteur, à tomber suivant la verticale  $QF$ ; mais il ne peut tomber dans cette direction à cause du plan qui s'y oppose. Or l'action de la pesanteur, suivant  $QF$ , est composée de deux autres actions; l'une suivant  $QG$ , perpendiculaire à  $AC$ ; l'autre suivant  $QE$ , dans la direction de  $AC$ ; l'effort suivant  $QG$ , étant perpendiculaire à  $AC$ , est détruit & soutenu par le plan; & il ne reste plus que l'effort suivant  $QE$ , avec lequel le corps tend à tomber ou à glisser le long du plan, & glisseroit effectivement si quelque puissance ne le retenoit pas. Or l'effort  $QE$  avec lequel le corps tend à tomber, est plus petit que l'effort absolu de la pesanteur suivant  $QF$ , parce que l'hypothénuse  $QF$  du triangle rectangle  $QFE$  est plus grande que le côté  $QE$ ; ainsi on voit que le corps  $D$  tend à glisser sur le plan avec une force moindre que sa pesanteur, & que le plan en soutient une partie. De plus les triangles  $QEF$ ,  $ACB$  sont semblables; car les angles en  $E$  & en  $B$  sont droits, & l'angle  $Q$  est égal à l'angle  $A$ ; d'où il s'ensuit que  $QE$  est à  $QF$ , comme  $AB$  est à  $AC$ ; donc l'effort du poids pour glisser est à son poids absolu, comme la hauteur du plan est à sa longueur; donc la puissance nécessaire pour vaincre la tendance du poids à glisser, est au poids  $D$  dans le même rapport de la hauteur du plan à sa longueur.

D'où il s'ensuit 1°. que le corps  $D$  ne pesant sur le plan incliné qu'avec sa pesanteur respective ou relative, le poids  $L$  appliqué dans une direction verticale, le retiendra ou le soutiendra, pourvu que sa pesanteur soit à celle du corps  $D$  comme la hauteur du plan  $BA$  est à sa longueur  $AC$ .

2°. Si l'on prend pour sinus total la longueur du plan  $CA$ ,  $AB$  sera le sinus de l'angle d'inclinaison  $ACB$ ; c'est pourquoi la pesanteur absolue du corps est à sa pesanteur respective, suivant le plan incliné, & le poids  $D$  est aussi au poids  $L$ , agissant suivant la



direction  $LA$  ou  $AD$  sur le poids  $D$  qu'il soutient, comme le sinus total est au sinus de l'angle d'inclinaison.

3°. Les pesanteurs respectives du même corps sur différents plans inclinés, sont l'une à l'autre comme les sinus des angles d'inclinaison.

4°. Plus l'angle d'inclinaison est grand, plus aussi est grande la pesanteur respective.

5°. Ainsi dans un plan vertical où l'angle d'inclinaison est le plus grand, puisqu'il est formé par une perpendiculaire, la pesanteur respective est égale à la pesanteur absolue; & dans un plan horizontal, où il n'y a aucune inclinaison, la pesanteur respective s'annule totalement.

II. Pour trouver le sinus de l'angle d'inclinaison que doit avoir un plan, afin qu'une puissance donnée y puisse soutenir un poids donné, dites: le poids donné est à la puissance donnée, comme le sinus total est au sinus de l'angle d'inclinaison du plan: ainsi supposant qu'un poids de 1000 livres doive être soutenu par une puissance de 50, on trouvera que l'angle d'inclinaison doit être de 2°. 52'.

Au reste, nous supposons dans toute cette théorie que la puissance tire parallèlement à  $AC$ , c'est-à-dire, à la longueur du plan; & c'est la manière la plus avantageuse dont elle puisse être appliquée. Mais si elle tire dans toute autre direction, il ne sera pas fort difficile de déterminer le rapport de la puissance au poids. Pour cela on mènera par le point de concours de la direction verticale du poids, & de la direction de la puissance, une perpendiculaire au plan  $AC$ ; or pour qu'il y ait équilibre, il faut 1°. que cette perpendiculaire tombe sur la base du corps, & non au-delà ou en-deçà, car autrement le corps glisseroit; 2°. qu'elle soit la direction de la force résultante de l'action du poids & de celle de la puissance; car il faut que la force résultante de ces deux actions soit détruite par la résistance du plan, & elle ne peut être détruite à moins qu'elle ne soit pas perpendiculaire au plan; on fera donc un parallélogramme dont la diagonale soit cette perpendiculaire, & dont les côtés seront pris sur les directions de la puissance & du poids, & le rapport des côtés de ce parallélogramme sera celui de la puissance & du poids. Ceux qui voudront voir cette matière plus approfondie peuvent consulter la *Mécanique* de Varignon.

III. Si le poids  $L$  descend selon la direction perpendiculaire  $AB$ , en élevant le poids  $D$  dans une direction parallèle au plan incliné, la hauteur de l'élevation du poids  $D$  sera à celle de la descente du poids  $L$ , comme le sinus de l'angle d'inclinaison  $C$  est au sinus total.

D'où il s'ensuit 1°. que la hauteur de la descente du poids  $L$  est à la hauteur de l'élevation du poids  $D$  réciproquement, comme le poids  $D$  est au poids équivalent  $L$ .

2°. Que des puissances sont égales lorsqu'elles élèvent des poids à des hauteurs qui sont réciproquement proportionnelles à ces poids; & c'est ce que Descartes prend comme un principe par lequel il démontre les forces des machines.

On voit aussi la raison pourquoi il est beaucoup plus difficile de tirer un chariot chargé sur un plan incliné, que sur un plan horizontal, parce qu'on a à vaincre une partie du poids qui est à la pesanteur totale dans le rapport de la hauteur du plan à sa longueur.

IV. Les poids  $E, F$ , fig. 53. n. 2. qui pèsent également sur des plans inclinés  $AC, CB$ , de même hauteur  $CD$ , sont l'un à l'autre comme les longueurs des plans  $AC, CB$ .

Stevin a donné une espèce de démonstration expérimentale de ce théorème: nous l'ajouterons ici à cause qu'elle est facile & assez ingénieuse. Sur un

triangle  $GIF$  mettons une chaîne, dont les parties ou chaînons soient tous uniformes & également pesans, fig. 59. il est évident que les parties  $GH, KH$  se balanceront l'une l'autre. Si donc  $IH$  ne balancoit pas  $GI$ , la partie plus pesante l'emporteroit, & par conséquent il s'ensuivroit un mouvement perpétuel de la chaîne autour du triangle  $GIF$ ; mais comme cela est impossible, il est clair que les parties de la chaîne  $IH, GI$ , & par conséquent tous les autres corps, qui sont comme les longueurs des plans  $IH$  &  $IG$  se balanceront l'un l'autre.

V. Un corps pesant descend sur un plan incliné avec un mouvement uniformément accéléré. En effet il doit descendre suivant la même loi que les corps graves qui tombent verticalement, avec cette seule différence qu'il descend avec une pesanteur moindre. Voyez MOUVEMENT & ACCÉLÉRATION.

D'où il s'ensuit 1°. que les espaces de la descente sont en raison doublée des tems, de même qu'en raison doublée des vitesses, c'est pourquoi les espaces parcourus en tems égaux, croissent comme les nombres impairs, 1, 3, 5, 7, 9, &c.

2°. L'espace parcouru par un corps pesant qui descend sur un plan incliné, est le double de celui qu'il parcourroit dans le même tems avec la vitesse acquise à la fin de sa chute.

3°. Ainsi en général les corps pesans en descendant sur des plans inclinés, suivent les mêmes lois que s'ils tomboient perpendiculairement. Cette raison déterminait Galilée, qui vouloit découvrir les lois du mouvement des corps dont la chute est perpendiculaire, à faire les expériences sur des plans inclinés, à cause que le mouvement y est plus lent. Les théorèmes suivans vont nous apprendre celles qu'il y découvrît.

VI. Si un corps pesant descend sur un plan incliné, la hauteur à la fin d'un tems donné quelconque, est à la vitesse qu'il acqueroit en tombant perpendiculairement dans le même tems, comme la hauteur du plan incliné est à sa longueur.

VII. L'espace parcouru par un corps pesant sur un plan incliné  $AD$ , fig. 60, est à l'espace  $AB$  qu'il parcourroit en même tems dans un plan perpendiculaire, comme la vitesse du corps sur le plan incliné au bout d'un tems quelconque, est à la vitesse que ce même corps auroit acquise en tombant perpendiculairement durant le même tems.

D'où il s'ensuit 1°. que l'espace parcouru sur le plan incliné, est à l'espace qui seroit parcouru en tems égal dans un plan perpendiculaire, comme la hauteur du plan  $AB$  est à sa longueur  $AC$ , & par conséquent comme le sinus de l'angle d'inclinaison  $C$  est au sinus total.

2°. Or si de l'angle droit  $B$  l'on abaisse une perpendiculaire sur  $AC$ , l'on aura  $AC, AB :: AB, AD$ , donc un corps descendant sur un plan incliné viendrait du point  $A$  en  $D$ , dans le même tems qu'il tomberoit en ligne perpendiculaire du point  $A$  au point  $B$ .

3°. C'est pourquoi étant donné l'espace de la descente perpendiculaire dans la hauteur du plan  $AB$ ; si on fait tomber une perpendiculaire du point  $B$  sur  $AC$ , l'on a l'espace  $AD$  qui doit être parcouru dans le même tems sur le plan incliné.

4°. Pareillement étant donné l'espace  $AD$  parcouru sur le plan incliné, l'on a l'espace  $AB$  qui seroit parcouru perpendiculairement dans le même tems, en élevant une perpendiculaire qui rencontre le plan vertical en  $B$ .

5°. D'où il s'ensuit que dans le demi-cercle  $CDEF$ , fig. 61, un corps descendra en un tems égal par tous les plans  $AD, AE, AF, AC$ , c'est-à-dire dans le même tems qu'il tomberoit par le diamètre  $AB$ , en le supposant perpendiculaire au plan horizontal  $LM$ .

VIII. L'espace  $AD$ , fig. 60, parcouru sur un plan incliné  $AC$  étant donné, déterminer l'espace qui seroit parcouru dans le même tems, sur un autre plan incliné. Du point  $D$  élevez une perpendiculaire  $DB$  qui rencontre la verticale  $AB$  au point  $B$ , la longueur  $AB$  sera l'espace que le corps parcourt pendant ce tems en tombant perpendiculairement : c'est pourquoi si du point  $B$  l'on abaisse une perpendiculaire  $BE$  sur le plan  $AF$ ,  $AE$  sera la partie de ce plan incliné que le corps parcourra dans le même tems qu'il tomberoit perpendiculairement du point  $A$  au point  $B$ , & par conséquent dans le même tems qu'il parcourroit la partie  $AD$  dans l'autre plan incliné  $AC$ .

Ainsi puisque  $AB$  est à  $AD$  comme le sinus total est au sinus de l'angle d'inclinaison  $C$ , & que  $AB$  est à  $AE$  comme le sinus total est au sinus de l'angle d'inclinaison  $F$ , les espaces  $AD$ ,  $AE$ , que le corps parcourt dans le même tems sur différens plans inclinés, seront comme les sinus des angles d'inclinaison  $C$ ,  $F$ , ou comme les pesanteurs respectives sur les mêmes plans ; & par conséquent aussi réciproquement, comme les longueurs des plans d'égale hauteur  $AC$ ,  $AF$  : d'où l'on voit que le problème peut être résolu de différentes manières par le calcul.

IX. Les vitesses acquises dans le même tems sur différens plans inclinés sont, comme les espaces parcourus dans le même tems. Il s'ensuit de-là qu'elles sont aussi comme les sinus des angles d'inclinaison  $C$ ,  $F$ , ou comme les pesanteurs respectives sur les mêmes plans, & réciproquement comme les longueurs des plans  $AC$ ,  $AF$ , d'égale hauteur.

X. Quand un corps qui descend sur un plan incliné  $AC$  arrive à la ligne horizontale  $CB$ , il a acquis la même vitesse qu'il auroit acquise en descendant verticalement jusqu'à la même ligne horizontale  $CB$ .

Cela se peut prouver aisément par le principe  $q d e = u d u$  de l'article FORCES ACCÉLÉRATRICES ; car on voit que  $u u$  est proportionnelle à  $q e$ , & comme les forces accélératrices  $q$  sur  $AC$  & sur  $AB$  sont entr'elles en raison inverse des longueurs parcourues  $AC$  &  $AB$ , c'est-à-dire en raison inverse de  $e$ , il s'ensuit qu'aux points  $C$  &  $B$  on a  $q e$  égal de part & d'autre. Donc, &c.

Il suit de-là 1<sup>o</sup> qu'un corps pesant qui descend par différens plans inclinés  $AC$ ,  $AG$ ,  $AF$ , a acquis la même vitesse quand il arrive à la même ligne horizontale  $CF$ .

XI. Le tems de la descente le long d'un plan incliné  $AC$  est au tems de la descente perpendiculaire par  $AB$ , comme la longueur du plan  $AC$  est à sa hauteur  $AB$  ; & les tems de la descente par différens plans inclinés d'égale hauteur  $AC$ ,  $AG$ , sont comme les longueurs des plans : car dans le mouvement uniformément accéléré lorsque les vitesses finales sont égales, les tems sont entr'eux comme les espaces parcourus. C'est une suite des principes posés au mot ACCÉLÉRATION.

XII. Si le diamètre d'un cercle  $AB$ , fig. 61, est perpendiculaire à la ligne horizontale  $LM$ , un corps descendra d'un point quelconque de la circonférence  $DE$  le long des plans inclinés  $DB$ ,  $EB$ ,  $CB$ , &c. dans le même tems qu'il descendroit par le diamètre  $AB$  ; cela se déduit aisément des propositions précédentes.

Toutes ces propositions sur les plans inclinés peuvent se démontrer aisément par la méthode suivante ; soit  $p$  la pesanteur,  $h$  le sinus d'inclinaison du plan,  $I$  étant le sinus total,  $p h$  sera la partie de la pesanteur qui agit pour mouvoir le corps le long du plan ; & si on nomme  $x$  la longueur d'une partie quelconque du plan, à commencer du point d'où le corps est parti, &  $u$  la vitesse du corps, on aura par le principe des forces accélératrices (voyez FORCES ACCÉ-

LÉRATRICES),  $p h d x = u d u$ , &  $u u = 2 p h x$ , de plus le tems  $t$  sera  $\frac{d x}{u} = \frac{d x}{\sqrt{2 p h x}}$  ; donc  $t = \frac{\sqrt{2 x}}{\sqrt{p h}}$ .

On remarquera de plus, que si un corps tomboit de la hauteur  $x$  perpendiculairement, on auroit sa vitesse  $= \sqrt{2 p x}$ , & le tems  $= \frac{\sqrt{2 x}}{\sqrt{p}}$ . En voilà assez pour

démontrer aisément toutes les propositions précédentes sur les plans inclinés.

Lois de l'ascension des corps sur des plans inclinés.

I. Si un corps monte dans un milieu qui ne résiste point, suivant une direction quelconque perpendiculairement, ou le long d'un plan incliné, son mouvement sera uniformément retardé.

D'où il suit 1<sup>o</sup> qu'un corps qui monte perpendiculairement ou obliquement dans un milieu de cette nature, parcourt un espace soudouble de celui qu'il parcourroit dans le même tems sur un plan horizontal avec une vitesse uniforme, égale à celle qu'il a au commencement de son mouvement.

2<sup>o</sup>. Les espaces parcourus en tems égaux par un corps qui remonte ainsi, décroissent dans un ordre renversé, comme les nombres impairs 7, 5, 3, 1 ; & quand la force imprimée est épuisée, le corps redescend par la force de la pesanteur.

3<sup>o</sup>. C'est pourquoi ces espaces sont dans un ordre renversé, comme les espaces parcourus en tems égaux, par un corps qui descend le long de la même hauteur. Car supposons le tems divisé en quatre parties ; dans le premier moment, le corps  $A$  descend par l'espace 1, &  $B$  monte par 7 ; dans le second,  $A$  descend par 3, &  $B$  monte par 5, &c.

4<sup>o</sup>. D'où il suit qu'un corps qui s'élève avec une certaine vitesse, monte à une hauteur égale à celle d'où il faut qu'il tombe pour acquérir à sa chute la vitesse initiale, avec laquelle il a monté.

5<sup>o</sup>. Donc réciproquement un corps qui tombe acquiert par sa chute une force propre à le faire remonter à la hauteur d'où il est tombé. Voyez PENDULE.

II. Etant donné le tems qu'un corps emploie à monter à une hauteur donnée, déterminer l'espace parcouru à chaque instant ; supposez que le corps descende de cette même hauteur dans le même tems, & trouvez l'espace parcouru à chaque instant. Voyez MOUVEMENT & DESCENTE. En prenant ces espaces dans un ordre renversé, ils seront les mêmes que ceux que l'on cherche.

Supposez, par exemple, qu'un corps jetté perpendiculairement monte à une hauteur de 240 piés pendant le tems de quatre secondes, & que l'on demande les espaces qui sont parcourus dans les différens tems de cette ascension ; si le corps étoit descendu, l'espace parcouru dans la première minute auroit été 15 piés, dans la seconde 45, dans la troisième 75, dans la quatrième 105, &c. par conséquent l'espace parcouru en remonant dans la première minute sera 105, dans la seconde 75, &c.

III. Si un corps descend perpendiculairement par  $AD$ , fig. 62, ou dans toute autre surface  $FED$ , & qu'avec la vitesse qu'il y a acquise, il remonte le long d'une autre surface  $CD$  à des points d'égale hauteur ; par exemple, en  $G$  il aura la même vitesse. Cette proposition est encore une suite des précédentes sur les plans inclinés.

Lorsqu'un corps se meut sur un plan & qu'il rencontre un autre plan, il est facile de voir par le principe de la décomposition des forces, que sa vitesse le long du nouveau plan est à sa vitesse le long du premier plan, comme le cosinus de l'angle des plans est au lieu total : donc la vitesse perdue est comme le sinus versé de l'angle des plans ; or si cet angle est infiniment petit, le sinus versé est infiniment petit du



second ordre. Ainsi lorsqu'un corps se meut sur une courbe, la perte de vitesse qu'il fait à chaque instant est infiniment petite du second ordre, & par conséquent infiniment petite du premier ordre ou nulle dans un tems fini.

Le plan de gravité ou de gravitation est un plan que l'on suppose passer par le centre de gravité d'un corps & dans la direction de sa tendance, c'est-à-dire perpendiculaire à l'horizon. Voyez GRAVITÉ & CENTRE.

Plan de réflexion, en *Catoptrique*, c'est un plan qui passe par le point de réflexion, & qui est perpendiculaire au plan du miroir ou à la surface du corps réfléchissant. Voyez RÉFLEXION.

Plan de réfraction est un plan qui passe par le rayon incident & le rayon réfracté ou rompu. Voyez RÉFRACTION.

Plan du tableau, en *Perspective*, c'est une surface plane qu'on imagine comme transparente, ordinairement perpendiculaire à l'horizon, & placée entre l'œil du spectateur & l'objet qu'il voit, on suppose que les rayons optiques qui viennent des différens points de l'objet jusqu'à l'œil passent à travers cette surface, & qu'ils laissent dans leur passage des marques qui les représentent sur le plan. Voyez PERSPECTIVE.

Tel est le plan *HI*, Pl. *persp.* fig. 1, que l'on appelle plan du tableau; parce que l'on suppose que la figure de l'objet est tracée sur ce plan.

Plan géométral, en *Perspective*, est un plan parallèle à l'horizon, sur lequel on suppose placé l'objet que l'on se propose de mettre en perspective. Tel est le plan *LM*, Pl. *persp.* fig. 1; ce plan coupe ordinairement à angles droits le plan du tableau.

Plan horizontal, en *Perspective*, est un plan qui passe par l'œil du spectateur parallèlement à l'horizon, coupant à angles droits le plan du tableau quand celui-ci est perpendiculaire au plan géométral.

Plan vertical, en *Perspective*, c'est un plan qui passe par l'œil du spectateur perpendiculairement au plan géométral, & ordinairement parallèle au plan du tableau. Voyez VERTICAL.

Plan de projection, dans la projection stéréographique de la sphère, est le plan sur lequel on suppose que les points de la sphère sont projetés, & que la sphère est représentée. Voyez PROJECTION, &c.

Plan d'un cadran, c'est la surface sur laquelle un cadran est tracé. Voyez CADRAN.

Déclinaison d'un plan. Voyez l'article DÉCLINAISON. Chambers. (O)

PLAN, pris substantivement, signifie aussi, en *Géométrie*, la représentation que l'on fait sur le papier de la figure & de différentes parties d'un champ, d'une maison, ou de quelque autre chose semblable. Voyez l'article suivant.

PLAN, LEVER UN, chez les *Arpenteurs*, c'est l'art de décrire sur le papier les différens angles & les différens lignes d'un terrain, dont on a pris les mesures avec un graphometre, ou un instrument semblable, & avec une chaîne. Voyez ARPENTAGE.

Quand on leve un terrain avec la planchette, on n'a point besoin d'en faire le plan, il est tout fait; cet instrument donnant sur le champ les différens angles & les différencés en même tems qu'on les prend sur le terrain. Voyez PLANCHETTE.

Mais en travaillant avec le graphometre, ou le demi-cercle, on prend les angles en degrés, & les distances en chaînes & en chaînons. Voyez GRAPHOMETRE, DEMI-CERCLE, PLANCHETTE RONDE, ÉQUERRE D'ARPENTEUR, &c. Ensuite qu'il reste à faire une autre opération pour réduire ces nombres en lignes, & lever le plan ou la carte. Voyez CARTE.

Cela s'exécute par le moyen de deux instrumens, le rapporteur & l'échelle. Par le moyen du rappor-

teur, les différens angles que l'on a observés sur le terrain avec le graphometre ou instrument semblable, & dont on a écrit les degrés sur un registre, sont tracés sur le papier dans leur juste grandeur. Voyez RAPPORTEUR.

L'échelle sert à donner les véritables proportions aux différentes distances mesurées avec la chaîne, quand il s'agit de les tracer sur une carte. Voyez ÉCHELLE.

Sous ces deux articles on trouve séparément l'usage de ces instrumens respectifs, pour prendre des angles & des distances; nous les donnerons ici conjointement, en exposant la manière de faire le plan d'un terrain ou d'un champ, que l'on a levé avec la planchette ronde, ou avec le graphometre, l'un & l'autre garnis d'une boussole.

Méthode de faire un plan quand on a fait usage sur le terrain de la planchette ronde. Supposons que l'on ait levé le terrain *ABCDEFGHK* (Pl. *d'Arpent.* fig. 21.), que l'on ait pris les différens angles avec la planchette ronde, en tournant tout-autour, que l'on en ait mesuré les différentes longueurs avec une chaîne, & que l'on ait écrit sur un registre de la grandeur des angles des distances, tel que la table suivante le représente.

	degrés.	min.	tes.	chaînes.	chaînons.
<i>A</i> ,	191	00	10	75	
<i>B</i> ,	297	00	6	82	
<i>C</i> ,	216	30	7	81	
<i>D</i> ,	325	00	6	96	
<i>E</i> ,	12	24	9	71	
<i>F</i> ,	324	30	7	54	
<i>G</i> ,	98	30	7	54	
<i>H</i> ,	71	00	7	78	
<i>K</i> ,	161	30	8	22	

1°. Sur un papier ou sur une carte, dont les dimensions soient convenables, tel que *LMNO* (fig. 31.), tirez un nombre de lignes parallèles à égale distance, qui représentent des méridiens exprimés par les lignes ponctuées.

L'usage de ces lignes est de diriger la position du rapporteur, dont le diamètre doit toujours être placé sur l'une de ces lignes, ou parallèlement à l'une d'elles.

Après avoir ainsi préparé la carte ou le papier, prenez un point sur quelque méridien, comme *A*; placez-y le centre du rapporteur, & couchez son diamètre le long de ce méridien. Voyez après cela sur le mémoire ou le devis de votre terrain quelle est la grandeur du premier angle; c'est-à-dire quel est le nombre de degrés coupés par l'aiguille aimantée de l'instrument au point *A*, que la table vous donne de 191 degrés.

Présentement, puisque 191 degrés sont plus grands qu'un demi-cercle ou que 180 degrés, il faut mettre en bas le demi-cercle du rapport, & l'arrêter avec un stile au point où est placé son centre, faites une marque vis-à-vis 191 du point *A*, tirez par cette marque la ligne indéfinie *Ab*.

Le premier angle ainsi tracé, consultez encore votre mémoire, pour savoir quelle est la longueur de la première ligne *AB*, vous y trouverez 10 chaînes 95 chaînons; c'est pourquoi d'une échelle convenable, construite sur l'échelle d'arpenteur, prenez l'étendue de 10 chaînes, 75 chaînons; avec un compas ordinaire, & mettant une de ses pointes au point *A*, marquez l'endroit où l'autre pointe tombe sur la ligne *Ab*, supposons que ce soit en *B*; tirez par conséquent la ligne pleine *AB*, pour le premier côté de votre terrain.

Procédez ensuite au second angle, & mettant le centre du rapport au point *B*, avec le diamètre disposé comme ci-dessus, faites une marque, telle que

*c*, vis-à-vis de 297, qui exprime les degrés coupés au point *B*, & tirez la ligne indéfinie *Bc*. Sur cette ligne prenez, comme ci-dessus, avec l'échelle d'arpenteur, la longueur de votre seconde ligne, c'est-à-dire, 6 chaînes, 83 chaînons; laquelle s'étendant de *B* en *C*, tirez la ligne *BC* pour le second côté.

Procédez maintenant au troisième angle ou à la troisième station : mettez donc, comme ci-dessus, le centre du rapporteur au point *C*; faites une marque, telle que *d*, vis-à-vis le nombre des degrés coupés au point *C*, c'est-à-dire, vis-à-vis 216; tirez la ligne indéfinie *Cd*, & prenez dessus la troisième distance ou 7 chaînes, 82 chaînons; laquelle se terminant par exemple en *D*, tirez la ligne pleine *CD*, pour troisième côté.

Procédez à présent au quatrième angle *D*, & mettant le centre du rapporteur sur la pointe *D*, vis-à-vis 325 degrés coupés par l'aiguille aimantée, faites une marque *e*, tirez la ligne *De* au crayon, & prenez sur elle la distance 6 chaînes, 96 chaînons, laquelle se terminant en *E*, tirez *DE* pour la quatrième ligne, & allez au cinquième angle, c'est-à-dire au point *E*.

Les degrés qui y sont coupés par l'aiguille aimantée étant marqués 12°. 24'. (ce qui est plus petit qu'un demi-cercle) il faut placer le centre du rapporteur au point *E*, & le diamètre sur le méridien, le limbe demi-circulaire tourne en-dessus. Dans cette situation, faites une marque comme ci-dessus, vis-à-vis le nombre des degrés coupé par l'index au point *E*, c'est-à-dire vis-à-vis 12°. 24'. tirez la ligne *Ef*, sur laquelle vous n'avez qu'à prendre la cinquième distance, c'est-à-dire, 9 chaînes, 71 chaînons; laquelle s'étendant de *E* en *F*, tirez la ligne pleine *EF* pour le cinquième côté de votre terrain.

Procédant de la même manière & par ordre aux angles *F*, *G*, *H*, *K*, en plaçant le rapporteur, faites des marques vis-à-vis les degrés respectifs, tirez des lignes au crayon indéfinies, sur lesquelles vous n'avez qu'à prendre, comme ci-dessus, les distances respectives, vous aurez le plan de tout le terrain *ABC*, &c.

Telle est la méthode générale de construire un plan dont le terrain a été levé avec la planchette ronde. Mais il faut observer qu'en procédant de cette façon les lignes de station, c'est-à-dire, les lignes où l'on a placé l'instrument pour prendre les angles, & sur lesquelles on a fait courir la chaîne pour mesurer les distances ou les longueurs; il faut observer, dis-je, que ce sont proprement ces lignes dont on a tracé le plan; c'est pourquoi lorsque dans un arpentage les lignes de station sont à quelque distance des haies ou des limites du terrain, &c. on reprend les parties négligées, c'est-à-dire qu'à chaque station on mesure la distance de la haie à la ligne de station; & même, s'il se rencontre dans les intervalles quelques enfoncements considérables, on doit y avoir égard.

C'est pourquoi après avoir tracé les lignes de station, comme ci-dessus, il faut décrire sur le papier les bandes ou les parties du terrain qui regnent depuis ces lignes jusqu'aux limites du champ, c'est-à-dire, qu'il faut élever sur le plan des perpendiculaires, qui en marquent les véritables longueurs depuis les lignes de station. Si l'on joint par des lignes les extrémités de ces perpendiculaires, elles donneront le plan tel qu'il doit être.

Si au lieu de tourner autour du champ, on a pris tous les angles & les distances par une seule station, l'exemple ci-dessus montre évidemment le procédé que l'on doit tenir pour lever le plan, puisqu'il suffit en ce cas de tracer, suivant la manière que l'on a déjà décrite, les différents angles & les différentes distances que l'on a prises sur le terrain au même point de station; de les tracer, dis-je, sur le

papier, en les faisant partir du même point ou centre. En joignant par des lignes les extrémités de ces lignes ainsi déterminées, on aura le plan requis.

Si le terrain a été levé par deux stations, on doit d'abord, comme ci-dessus, tracer la ligne de station; prendre ensuite les angles & les distances de chaque point de station sur le terrain, & les rapporter sur le plan aux points respectifs.

La méthode de lever des plans, quand on a pris les angles avec le graphomètre, est un peu différente. Voyez GRAPHOMÈTRE.

On ne fait point usage dans cette méthode des lignes parallèles, & au lieu de mettre constamment le rapporteur sur les méridiens ou sur des lignes parallèles aux méridiens, la direction varie à chaque angle. La pratique en est telle qu'on peut la voir dans la description suivante.

Supposons qu'on ait levé le terrain ci-dessus avec le graphomètre, & que l'on ait trouvé la quantité de changle angle, soit tirée à volonté une ligne indéfinie, comme *AK*, fig. 31. & que l'on ait pris sur cette ligne la distance mesurée; par exemple, 8 chaînes, 22 chaînons, ainsi qu'on l'a exécuté dans le premier exemple.

Maintenant, si la quantité de l'angle *A* a été trouvée de 140 degrés, on doit placer sur la ligne *AK* le diamètre du rapporteur, son centre sur *A*; & vis-à-vis le nombre des degrés, c'est-à-dire, vis-à-vis 140 faire une marque; tirer par-là au crayon une ligne indéterminée, & porter sur cette ligne avec l'échelle la longueur de la ligne *AB*.

On va de même au point *B*, sur lequel posant le centre du rapporteur, son diamètre le long de la ligne *AB*, on rapporte l'angle *B*, en faisant une marque vis-à-vis le nombre de ses degrés, en tirant une ligne au crayon, & prenant sur cette ligne la distance *BC*, comme ci-dessus.

L'on procède ensuite au point *C*, en mettant le diamètre du rapporteur sur *BC*, son centre sur *C*, rapportez l'angle *C*, & tirez la ligne *CD*; en procédant ainsi par ordre à tous les angles & à tous les côtés, vous aurez le plan de tout le terrain *ABC*, &c. comme ci-dessus. Chambers. (E)

PLAN, se prend aussi adjectivement : figure plane, en Géométrie, c'est une figure décrite sur un plan, ou qu'on peut supposer avoir été décrite sur un plan, c'est-à-dire, une figure telle que tous les points de sa circonférence sont dans un même plan. Voyez FIGURE, PLAN.

L'angle plan est un angle contenu entre deux lignes droites ou courbes tracées sur un même plan. Voyez ANGLE.

On l'appelle ainsi pour le distinguer d'un angle solide, qui est formé par des lignes situées en différents plans. Voyez ANGLE SOLIDE.

Un triangle plan est un triangle renfermé entre trois lignes droites; on l'appelle ainsi par opposition au triangle sphérique, qui est renfermé par des arcs de cercle, & dont tous les points ne sont pas dans le même plan. Voyez TRIANGLE.

La Trigonométrie plane est la théorie des triangles plans, de leurs mesures, de leurs proportions, &c. Voyez TRIGONOMÉTRIE.

Verre ou miroir plan, en Optique, c'est un verre ou un miroir dont la surface est plate ou unie. Voyez les phénomènes & les loix des miroirs plans à l'article MIROIR.

Les miroirs plans sont appelés vulgairement miroirs tout court.

Carte plane, en Navigation, c'est une carte marine où les méridiens & les parallèles sont représentés par des lignes droites parallèles, & où par conséquent les degrés de longitude sont les mêmes dans tous les parallèles de latitude. Voyez CARTE RÉDUITE, CARTE



DE MERCATOR, &c. & NAVIGATION.

Navigation *plane* ; c'est l'art de calculer par le moyen d'une carte *plane*, ou bien de représenter sur une pareille carte les différents cas & les différentes circonstances du mouvement d'un vaisseau. Voyez CARTE PLANE.

La navigation *plane* est fondée sur la supposition que la terre soit plate : quoique cette supposition soit manifestement fautive, néanmoins en plaçant sur une carte les lieux conformément à cette idée, si l'on divise un long voyage en un grand nombre de petits, on pourra, avec une pareille carte, naviguer assez juste. Voyez NAVIGATION, Chambers. (E)

Nombre *plan* est celui qui peut résulter de la multiplication de deux nombres l'un par l'autre ; ainsi 20 est un nombre *plan*, produit par la multiplication de 5 par 4. Voyez NOMBRE.

Un lieu *plan*, en Géométrie, est un terme dont se servoient les anciens géomètres pour exprimer un lieu géométrique, à la ligne droite ou au cercle par opposition à un lieu *solide*, qui étoit une parabole, une ellipse ou une hyperbole. Voyez LIEU.

Problème *plan*, en Mathématiques, c'est un problème qui ne peut être résolu géométriquement que par l'intersection d'une ligne droite & d'un cercle, ou par l'intersection des circonférences des deux cercles. Voyez PROBLÈME, ÉQUATION & CONSTRUCTION, Chambers. (E)

PLAN CONCAVE & PLAN CONVEXE, terme de Dioptrique, verre *plan* concave est celui dont une des surfaces est *plane*, & l'autre concave. Voyez VERRE & CONCAVE.

On suppose ici que la concavité soit sphérique, à moins que l'on ne dise expressément le contraire. Sur le foyer des verres *plans* concaves, voyez VERRE.

Plan convexe, verre *plan* convexe est celui dont une des surfaces est convexe, & l'autre *plane*. Voyez CONVEXE.

La convexité est supposée sphérique, à moins qu'on ne dise expressément le contraire. Sur le foyer de ces verres, voyez VERRE, &c.

Le verre *plan* convexe ou *plan* concave, a sa surface *plane* tournée vers l'objet, & sa surface convexe ou concave vers l'œil ; & le verre convexe *plan* ou concave *plan*, a la surface *plane* tournée vers l'œil, & la surface convexe ou concave vers l'objet. (O)

PLAN, (Archit. civile.) Un *plan* est la représentation de la position des corps solides, qui composent les parties d'un bâtiment pour en connoître la distribution.

On nomme *plan géométral*, celui dont les solides & les espaces sont représentés dans leur naturelle proportion.

Plan relevé, celui où l'élévation est élevée sur le géométral, en sorte que la distribution en est cachée.

Plan *perspectif*, celui qui est par dégradation selon les règles de la Perspective, pour rendre les *plans* intelligibles. On en marque les massifs d'un lavis noir, les allées qui posent à terre se tracent par des lignes *planes* ; & celles qui sont supposées au-dessus, par des lignes ponctuées. On distingue les augmentations ou réparations à faire, d'une couleur différente de ce qui est construit ; & les plaintes ou lavis de chaque *plan*, se font plus clairs, à mesure que les étages s'élèvent.

Plan régulier, est celui qui est compris par des figures parfaites, dont les angles & les côtés opposés sont égaux.

Plan irrégulier, celui qui est au contraire de biais ou de travers, en tout ou en partie par quelque sujétion.

Plan figuré, celui qui est hors des figures, & est composé de plusieurs retours avec enfoncements, quarrés ou circulaires, angles saillans, pans coupés, &c.

Tome XII.

autres figures capricieuses qui peuvent tomber dans l'imagination des architectes, & qu'ils mettent en œuvre pour se distinguer par des productions extraordinaires.

Plan en grand, est celui qui est tracé aussi grand que l'ouvrage, ou sur le terrain avec des lignes ou cordeaux attachés à des piquets, pour en marquer les encoignures, les retours & les centres ; & pour faire la couverture des fondemens, ou sur une aire pour servir de parc aux appareilleurs, & planter avec exactitude le bâtiment.

On trouve dans les ouvrages d'architecture de Scamozzi, Palladio, Vignole, Goldman & Daviler, des modèles de *plans* d'architecture civile. (D. J.)

PLAN, (Archit. milit.) représentation du dessin ou trait fondamental d'un ouvrage de guerre, selon la longueur de ses lignes, selon les angles qu'elles forment, & selon les distances qui sont entr'elles, & qui déterminent les largeurs des fossés, & les épaisseurs des remparts & des parapets ; de sorte que le *plan* représente un ouvrage tel qu'il paroîtroit à rez-de-chaussée, s'il étoit coupé de niveau sur ses fondemens : mais il ne marque pas les hauteurs & les profondeurs des parties de l'ouvrage, ce qui est le propre du profil, qui aussi n'en marque pas les longueurs, chacun d'eux ayant cela de commun qu'ils figurent les largeurs & les épaisseurs de ces parties.

Un *plan*, en terme d'architecture militaire, est donc le circuit intérieur d'une forteresse accompagnée de ses ouvrages extérieurs. On sépare dans les *plans* les parties élevées des autres, par des ombres grisâtres. On donne un peu de rouge aux murailles, & un peu de jaune au terre-plein ; le talus extérieur se peint en verd foncé ; les parapets sont un peu plus clairs ; le glacis fort clair ; le terre-plein & le chemin-couvert brun, & l'eau du fossé bleuâtre. Lorsque le fossé est sec, on le teint en brun, & on le ponctue.

PLAN, (Jardinage.) c'est le dessin sur le papier qu'on se propose d'exécuter, soit d'un bâtiment, soit d'un jardin, d'un bois, d'un potager &c. autres.

PLAN, en Peinture, signifie généralement tous les lieux sur lesquels posent les objets qui entrent dans la composition d'un tableau. On dit cette figure, cet arbre, cette colonne, ne font pas sur le même *plan*. Il faut qu'on distingue les *plans* sur lesquels posent les objets.

PLAN À VUE D'OISEAU, terme de Dessin, c'est un objet, un dessin représenté tel qu'on le verroit si l'on étoit élevé comme cet oiseau : on dit dessiner une ville à *vue d'oiseau*. (D. J.)

PLAN DE JARDIN, (Dessin de Perspect.) *plan* qui est ordinairement relevé sur le *plan* géométral, & dont les arbres, le treillage & la broderie sont colorés de verd, les eaux de bleu, & la terre de gris, ou d'une couleur rougeâtre.

PLANARIA, (Géog. anc.) 1<sup>o</sup>. île d'Italie dans la mer de Ligurie, à 60 milles de l'île de Corse, selon Plin. liv. III. ch. vj. Ce nom lui avoit été donné à cause de sa figure ; car elle est unie & basse. Elle conserve encore son nom, car on l'appelle aujourd'hui *Pianosa*, & en François *Planouse*, île située au nord-ouest de l'île d'Elva, entre la Toscane & l'île de Corse. 2<sup>o</sup>. Plin. liv. VI. ch. xxxij. donne ce nom à une des îles Fortunées. Le P. Hardouin dit que c'est l'île d'Enfer, ou l'île Ténériffe. (D. J.)

PLANCHE, f. f. en Archit. voyez AIS.

PLANCHE, (Commerce de bois.) ais ou pièce de bois de sciage, large & peu épaisse. Les bois dont on fait le plus ordinairement les *planches*, sont le chêne, le hêtre, le sapin, le noyer, le poirier & le peuplier.

PLANCHE À PAIN, en terme de Blanchisserie, une *planche* percée jusqu'à la moitié de son épaisseur seulement, de deux rangées de cinq trous du moule,

T T t

dans lesquels la cire prend la forme de pain. *Voyez PAIN, & les fig. Pl. de la Blanchif. des cires, & l'article BLANCHIR.*

**PLANCHE DE PLOMB, terme & outil de Ceinturier,** sur laquelle ils découpent leurs enjolivemens.

Cette *planche* de plomb est de la longueur d'environ 2 piés sur 6 pouces de large, & 2 pouces d'épaisseur.

**PLANCHE, terme de Charron,** c'est une piece de bois longue de 5 piés, large d'un pié & épaisse d'un pouce, qui sert aux laquais à être derrière le carrosse. Il y a aussi la petite *planche* en croix, qui se met dessus le liffoir de derrière, & vient s'appuyer sur le milieu de la *planche* de derrière. Il y a aussi une pareille grande *planche* au-devant du carrosse; derrière le siège du cocher. *Voyez la Pl. du Sellier.*

**PLANCHE À SOUDER, (Chauderonnier.)** les Chauderonniers nomment ainsi une *planche* sur laquelle ils mettent d'un côté leur soudure, & de l'autre l'écuëlle du borax, ou celle du zinc, du sel ammoniac & de la poix résine, lorsqu'ils se préparent à souder quelque piece.

**PLANCHES À MOULES, (Cirier.)** on nomme ainsi dans le blanchissage des cires, des *planches* d'un pié de large, & de trois piés & demi de long, sur lesquelles sont les moules pour dresser les pains de cire blanche. *Savary.*

**PLANCHE ou PLAQUE, (Comm. de cuivre,)** dans le commerce de cuivre, on nomme ainsi de grandes pieces de cuivre plates, plus longues que larges, dont les Graveurs en taille-douce se servent pour graver, & que les Chauderonniers emploient à divers de leurs ouvrages. Il y en a de différente grandeur & de différent poids. *Savary. (D. J.)*

**PLANCHE DE BOIS GRAVÉE, (Doreur sur cuir.)** qui sert à imprimer les cuirs. *Voyez la Pl. du Doreur sur cuir, & l'article DOREUR SUR CUIR.*

**PLANCHE RAYÉE, en terme d'Eventailiste,** c'est une *planche* creusée de distance en distance, en forme de rayons, pour former les plis du papier d'un éventail, en l'y introduisant avec un jetton ou autre chose semblable. *Voyez la Pl. de l'Eventailiste.*

**PLANCHE DE CUIVRE ROUGE, (Graveur.)** ce sont des feuilles de cuivre fort minces, sur lesquelles on grave pour tirer ensuite des estampes. Cette feuille s'appelle aussi *planche* lorsqu'elle est gravée; ce que l'on imprime dessus se nomme *estampe*. *Voyez GRAVURE EN TAILLE DOUCE.*

Le cuivre dont les *planches* pour graver doivent être faites, & qu'on appelle *rosette*, doit être doux, plein, sans défaut; on le plane d'abord sur un tas. *Voyez PLANER.* On le gratte ensuite avec un grattoir d'acier du côté que doit être la gravure; on achève ensuite de le planer avec un marteau très-poli; on le pose ensuite sur un ais qui porte d'un bout au fond d'un baquet, & de l'autre sur la circonférence du même baquet, qui est rempli aux deux tiers d'eau; ensuite que la *planche* de cuivre n'y est point plongée. La *planche* ainsi arrêtée sur l'ais par quelques points, on la dresse avec un grès pour effacer tous les coups de marteau, en frottant le grès mouillé dessus en long & en large, jusqu'à ce que tous les coups de marteau soient effacés; on efface ensuite les traits que le grès a faits avec une pierre-ponce rude, & ceux que cette pierre fait, avec une autre pierre-ponce plus douce; on finit par un charbon de bois de saule bien doux, qui efface tous les traits que la dernière pierre dont on s'est servi a laissés sur la *planche*. C'est en cet état que les chauderonniers qui fabriquent ces *planches* les livrent aux graveurs qui les ont commandées, qui les brunissent avant de s'en servir. *Voyez BRUNISSOIR & GRAVURE EN TAILLE DOUCE.*

**PLANCHE, (Graveur en Bois.)** c'est un petit ais

plat de bois de poirier, de buis, ou de quelque autre bois dur, uni, & sans nœud, sur lequel on grave en relief avec des canifs, des échopes, & des ciseaux.

**PLANCHE DE JARDIN, (Jardinage.)** c'est un espace de terre plus long que large, en manière de plate-bande isolée, où l'on élève des fleurs. Les *planches* d'un jardin sont séparées les unes des autres d'un fenlier; leur largeur est de quatre à cinq piés, & leur longueur est terminée par celle du jardin, ou le carré dont elles font partie. On borde ces *planches* de fines herbes dans les beaux jardins potagers; dans les autres on emploie le buis ou la brique.

On appelle *planche cossière*, celle qui est au pié d'une muraille ou d'une palissade. *(D. J.)*

**PLANCHES, à la monnoie,** on se sert de *planches* pour tenir les moules; on en place une sur le moule & l'autre dessous; elles sont de la grandeur des chafis, & on les serre avec la presse à moule & le coin.

Il y a aussi à la monnoie ce que l'on appelle *planches gravées*; elles sont ainsi que la figure le représente, & l'œil dans des objets si simples, en dit mille fois plus qu'un long détail; il y a assez communément 7 barres sur la *planche* gravée; ces barres de relief n'ont point de largeur déterminée, leur proportion étant conséquente du métal que l'on jette en moule.

**PLANCHE DE HARNOIS, terme de rivière;** sont celles sur lesquelles monte le pilote d'un bateau foncé.

**PLANCHE SUR BORD,** se dit de la *planche* que les voituriers des coches sont obligés de mettre en certains endroits suivant les ordonnances.

**PLANCHE, (Serrurier.)** espèce de petit foncé qui se place dans les serrures benardes; où il partage la hauteur de la clé en deux parties égales, & reçoit le pertain qui on met à cette forte de serrure. Il y a des *planches* foncées, hâtées & renversées en-dehors; des *planches* foncées & hâtées en crochet; des *planches* foncées en fût de villebrequin. Des *planches* hâtées & renversées. Après qu'on a tourné celles-ci en rond comme elles doivent être, on observe de les laisser assez larges pour les différentes formes qu'on veut leur donner. Il faut prendre des viroles avec un mandrin qu'on ajuste par-devant, puis les renverser dessus du côté & de la forme qu'on aura limé les viroles au mandrin. On ne fait pas autrement à quelque serrure que ce soit. La *planche* foncée est une forte de garde; elle passe entre les barbes du pêne & la feuille de sauge, ou le ressort qui empêche qu'on n'atteigne avec le crochet les barbes du pêne, la feuille de sauge & le ressort. Elle sert aussi d'ornement. Elle tourne autour des rateaux & étochios, où elle est ajustée. Elle ne doit point excéder les dents du rateau par-dessus le panneton de la clé, afin de ne pas empêcher d'y fendre les rouets nécessaires. On la fait d'un morceau de fer doux, d'épaisseur convenable; on l'élargit des deux côtés, on la lime, on la place, on fait passer le battant par-dessus, on la tourne en rond de la hauteur qui convient; cette dernière façon se donne à froid ou à chaud. On peut la mettre d'épaisseur en la forgeant ou après qu'elle est forgée.

**PLANCHE, (Marine.)** mets la *planche*. C'est un commandement que l'on fait à l'équipage de la chaloupe, de mettre une *planche* dont un bout porte sur le bord de la chaloupe & l'autre à terre, pour servir de passage à ceux qui veulent s'embarquer dans la chaloupe, ou débarquer.

La *planche* est halée, la grande *planche* est halée; c'est une manière de parler pour dire qu'on ne va plus à terre, qu'on est embarqué pour rester à bord du navire. *Planche* est encore une autre piece de bois qui flotte sur l'eau après le naufrage.

**PLANCHES, (Solerie.)** petits plateaux de bois très-minces, percés régulièrement de trous où l'on fait passer les branches des arcades. *Voyez ARCADES. II*



y a aussi des plateaux de bois très-minces, sur lesquels on plie les étoffes fabriquées.

**PLANCHE**, terme de *Vinaigrier*; c'est une sorte de solive qui presse la lie.

**PLANCHEIER**, verb. act. (*Architect.*) c'est couvrir un plancher d'ais joints à rainure & languette, & cloués sur des lambourdes. C'est aussi faire un plafond d'ais minces de sapin, cloués contre des solives.

**PLANCHEIEUR**, f. m. (*Police de rivière.*) officier sur les ports de Paris, qui depuis le bord de la rivière jusque sur les bateaux chargés, a soin de faire mettre de fortes planches sur des tréteux, afin d'aller & de venir sur les bateaux, & d'en décharger les marchandises.

**PLANCHER**, f. m. (*Architect.*) certaine épaisseur faite de solives, qui sépare les étages d'une maison; c'est aussi l'aire que cette épaisseur forme, & sur laquelle on marche. La première attention qu'on doit avoir lorsqu'on fait un plancher, c'est de prendre garde qu'il ne se rencontre point de murs au-dessous, comme ceux qui ne vont pas au haut de l'édifice; & quand il y en a, on doit tenir le plancher un peu plus haut que le mur, parce que s'il venoit à s'abaisser des deux côtés, le mur le briserait.

Cette précaution prise, voici comme on fait un plancher; on pose des solives appuyées sur les murs, & sur elles on cloue des planches minces des deux côtés, afin d'empêcher qu'en se tourmentant, elles ne s'élèvent par les bords; on couvre ces planches de fougère ou de paille, pour les garantir de la chaux qui les gâteroit; après quoi on met une couche de grosse maçonnerie, composée d'une partie de chaux, & de trois de cailloux neufs, au moins aussi gros que le poing, ou deux parties de chaux, & cinq parties de cailloux qui ont déjà servi; on bat cette couche pendant quelque tems, de sorte qu'elle soit d'environ neuf pouces d'épaisseur; là-dessus on pose une couche de six doigts d'épaisseur, faite d'une partie de chaux & de deux de ciment; ce qu'on appelle *faire le noyau*. C'est sur ce noyau qu'on met le pavé bien dressé avec la règle, soit qu'il y ait des pièces rapportées, ou seulement des carreaux, & le plancher est fini.

On fait encore des planchers d'une autre façon; après avoir cloué un rang de planches, on en couche une autre par-dessus en-travers, que l'on arrête aussi avec des clous. Deffus ce double plancher, on met la première couche faite de cailloux neufs, mêlés avec une troisième partie de tuileaux pilés, sur cinq parties de ce mélange, & de deux parties de chaux; cette couche se couvre avec une autre de forte maçonnerie. Vient ensuite le noyau qu'on bâtit comme nous venons de le dire, & on y attache deffus de grands carreaux épais de deux doigts, & posés en sorte qu'ils soient élevés par le milieu de deux doigts pour six piés. Ce plancher est meilleur que l'autre, mais aussi plus dispendieux.

Les Grecs suivoient une autre méthode dans la construction de leurs planchers. C'est ainsi que Vitruve la décrit: il s'agit ici d'un plancher du premier étage. On faisoit un creux de deux piés de profondeur, & on battoit la terre avec le bétier; ce creux étoit rempli d'une couche de mortier ou de ciment, qui étoit un peu élevée au milieu. On couvrait ensuite cette couche avec du charbon, que l'on battoit & entassoit fortement, & ceci étoit couvert d'un autre enduit composé de chaux, de sable & de cendre, de l'épaisseur d'un demi-pié. On dressoit cet enduit à la règle & au niveau; on emportoit le deffus avec la pierre à aiguiser, & on avoit un plancher fort uni. *Archit. de Vitruve, liv. VII. chap. iij.*

Selon Plin, le premier plancher de cette espèce fut fait par Solus, qui en est l'inventeur. Il étoit composé d'une infinité de petites pièces de différentes

Tome XII.

couleurs; en manière de mosaïque, qui représentoient les ordures qui peuvent demeurer sur un plancher après un festin, & qui le faisoient paroître comme n'étant point balayé.

**Plancher assésé**, ou **arésé**; c'est un plancher qui n'est tant plus de niveau, panche ou d'un côté ou d'un autre, ou qui est courbe vers le milieu, à cause que sa charge est trop pesante; ou que ses bois sont trop foibles.

**Plancher creux**; plancher qui est latté par-dessus à lattes jointes, recouvert d'une fausse aire de deux à trois pouces, pour porter le carreau; & enduit par-dessus de plâtre au fas, sur un pareil lattis pour le plafonner.

**Plancher enfoncé**; plancher dont le deffus est à bois apparent, avec des entrevous couverts d'ais; ou enduits de plâtre sur un lattis.

**Plancher hourdé**; plancher dont les entrevous étant couverts par des ais ou des lattes, est ensuite maçonné grossièrement pour recevoir la charge & le carreau, ou les lambourdes du parquet.

**Plancher plein**; plancher dont les entrevous sont remplis de maçonnerie, & enduits à fleur de solive, ou dont les bois restent apparens, ou sont recouverts de plâtre, comme on le pratiquoit autrefois; mais cette sorte de plancher n'est plus en usage, à cause que la grande charge fait plier les solives.

**Plancher ruiné & tamponné**; plancher dont les entrevous sont remplis de plâtre & de platras, retenus par des tampons ou sentons de bois, avec des rainures hachées aux côtés des solives. Ce plancher est ordinairement enduit d'après les enduits par-dessus, & quelquefois par-dessus, sans aire ni charge. *Daviler.*

**PLANCHER DE PLATE-FORMES**, (*Arch. hydraul.*) c'est sur un espace peuplé de pilots, une aire faite de plate-formes ou madriers, posés en chevauchure sur des patins & racinaux, pour recevoir les premières assises de pierre de la culée, ou de la pile d'un pont, d'un mole, d'une digue, &c.

**PLANCHER**, charge de (*Maçon.*) c'est la maçonnerie de certaine épaisseur qu'on met sur les solives, & ais d'entrevous, ou sur le hourdi d'un plancher, pour recevoir l'aire de plâtre ou de carreau. On la nomme aussi *fausse aire*, lorsqu'elle doit être recouverte de quelque pavé ou parquet.

**PLANCHER**, *asarota*, (*Littérature.*) nom donné par les Grecs à une espèce de plancher noir de leurs salles à manger; il avoit cette commodité que tout liquide répandu deffus, soit quand on rinçoit les verres, ou qu'on se lavoit la bouche, étoit incontinent séché.

La description que Vitruve fait des planchers des Grecs, & de l'agrément qu'ils procuroient en s'échant & buvant les liqueurs répandues deffus, fournit quelques lumières pour deviner l'origine de l'épithète *asarota* qu'on donnoit à ces sortes de planchers. L'étymologie que les Grammairiens en ont apprise de Plin, est bien bizarre; cet auteur dit que le premier plancher de cette espèce imaginé par Solus, étoit composé d'une infinité de petites pièces de différentes couleurs en manière de mosaïque, qui représentoient les ordures qui peuvent demeurer sur un plancher après un repas, & qui le faisoient paroître comme n'étant point balayé. Il est ce me semble plus croyable que ces planchers noirs, qui à cause de leur sécheresse, buvoient tout ce qui étoit répandu deffus, devroient plutôt être appelés *ésoporta*, parce qu'il ne les falloit point balayer, ni essuyer avec des éponges comme les autres planchers. (*D. J.*)

**PLANCHETTE**, f. f. en *Géométrie*, c'est un instrument dont on se sert dans l'arpentage des terres, & avec lequel on a, sur le terrain même, le plan que l'on demande, sans être obligé de le construire à part. Voyez *ARPENTAGE*, *LEVER UN PLAN*, &c.

La planchette représentée (*Pl. d'arpent. fig. 3. n. 1*)

T T t t j

2. ), consiste en un parallelogramme de bois, long d'environ quinze pouces, & large de douze, entouré d'un chaffis de buis, par le moyen duquel on attache une feuille de papier bien étendue, & pour ainsi dire bien collée sur la *planchette*, de sorte que l'on peut tirer exactement dessus toutes les lignes dont on a besoin.

Sur chaque côté du chaffis, & vers le bord intérieur, il y a des échelles de pouces subdivisées, outre cela on a projeté sur un côté les 360 degrés d'un cercle, en partant d'un centre de cuivre, qui est au milieu de la *planchette*; chaque degré est coupé en deux parties égales, & à chaque dixième degré sont marqués deux nombres, dont l'un exprime le degré & l'autre son complément à 360°. afin de n'être pas obligé de faire la soustraction: sur l'autre côté sont projetés les 180 degrés d'un demi-cercle, en partant d'un centre de cuivre qui est au milieu de la longueur de la table, & à un quart de sa largeur: chaque degré est divisé en deux, & l'on a marqué deux nombres à chaque dixième degré, c'est-à-dire le degré avec son complément, à 180°.

D'un côté de la *planchette* est une boussole qui sert à placer l'instrument: le tout est attaché à un genou par un bâton à trois branches, pour le soutenir; on le fait tourner ou bien on le fixe par le moyen d'une vis, suivant le besoin. Enfin la *planchette* est accompagnée d'un index; c'est une règle longue de seize pouces au moins, & large de deux, sur laquelle il y a ordinairement des échelles, &c. elle est accompagnée de deux pinules placées perpendiculairement sur ses extrémités. Voyez PINULES, &c.

*Usage de la planchette.* Prendre un angle avec la *planchette*, ou bien trouver la distance de deux endroits accessibles par une seule & même station.

Supposons que *DA*, *DB* (Pl. d'Arpent. fig. 32. n. 2.) soient les côtés de l'angle cherché, ou bien que *AB* soit la distance que l'on souhaite de connaître; placez l'instrument horizontalement, le plus près de l'angle qu'il est possible, & prenez un point dans le papier ou la carte qui est sur la *planchette*, par exemple le point *c*; appliquez-y le bord de l'index, en le faisant tourner jusqu'à ce que vous aperceviez le point *B* par les pinules: la règle étant dans cette situation, tirez le long de son bord la ligne *cc* indéfinie. Faites tourner de la même manière l'index sur le même point jusqu'à ce que vous aperceviez le point *A* à-travers les pinules, & tirez la ligne droite *cd* indéfiniment, on a par cette méthode la quantité de l'angle tracé sur le papier.

Mesurez avec une chaîne les lignes *DA*, *DB*, (voyez CHAÎNE) & prenant ces mêmes mesures sur une échelle (voyez ÉCHELLE), portez-les sur les côtés respectifs de l'angle tracé sur le papier; supposons qu'elles s'étendent de *c* en *b*, & de *c* en *a*; de cette manière *cb* & *ca* seront proportionnels aux côtés *DB* & *DA* sur le terrain.

Portez la distance *ab* sur la même échelle, & voyez quelle est sa longueur; l'étendue que vous trouverez fera la longueur ou la distance de la ligne *AB* que l'on cherchoit.

2°. Trouver avec la *planchette* la distance de deux endroits, dont l'un est inaccessible. Supposons que *AB* soit la distance cherchée (fig. 33.), & que *A* soit le point accessible. 1°. Placez la *planchette* en *c*, regardez par les pinules jusqu'à ce que vous aperceviez *A* & *B*, & tirez *ac*, *cb*. Mesurez la distance de votre point de station au point *A*, & le prenant sur l'échelle, portez-la sur *ca*. Transportez la *planchette* au point *A* où elle doit être placée, de telle sorte que le point *A* représente *a*, & que l'index étant mis le long de la ligne *ac*, vous aperceviez la première station *c* en sens contraire.

3°. Après avoir arrêté l'instrument, tournez les pinules vers *B*, & tirez la ligne *ab*.

4°. Mesurez sur l'échelle l'intervalle *ab*, il sera la distance des points *A*, *B* que l'on demande.

5°. Trouver avec la *planchette* la distance de deux endroits inaccessibles. Supposons que l'on veuille connaître la distance *AB* (Pl. d'Arpent. fig. 34.) 1°. après avoir choisi deux stations en *C* & en *D*, placez la *planchette* à la première station *C* par les pinules, visez aux points *D*, *B*, *A*, & tirez le long du bord de l'index les lignes *cd*, *cb*, *ca*; 2°. mesurez la distance des stations *CD*, & la prenant sur une échelle portez-la sur *cd*; 3°. étant la *planchette* au point *C*, fixez-la en *D*, de manière que le point *d* répondant directement au-dessus de l'endroit *D*, & que mettant ensuite l'index le long de la ligne *cd*, vous aperceviez par les pinules la première station *C*. L'instrument étant ainsi fixé, dirigez les pinules aux points *A*, *B*, & tirez les lignes droites *da*, *db*; enfin trouvez sur l'échelle la longueur *ab*, elle marquera la distance *AB* que l'on demande.

On peut trouver de la même manière par deux stations la distance d'un nombre quelconque de lieux proposés, & par ce moyen lever le plan d'un champ, ou même d'une partie de pays, &c.

4°. Usage de la *planchette* pour lever le plan d'un champ par une seule station, d'où l'on puisse voir tous les angles. En plaçant l'instrument au lieu de station, prenez un point dans le papier, pour représenter le point *O*, par exemple (fig. 21.) & mettant le bord de l'index à ce point, dirigez-le aux différents angles du champ *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, &c. & tirez le long de son bord des lignes indéfinies, dirigées à chaque angle, c'est-à-dire les lignes *Ca*, *Cb*, *Cc*, &c. Mesurez la distance de chaque angle au point de station, c'est-à-dire mesurez les lignes *OA*, *OB*, *OC*, *OD*, &c. & après les avoir prises sur une échelle, portez-les sur les lignes de la carte qui leur répondent: les extrémités de ces lignes donneront des points, lesquels étant joints par d'autres lignes *ab*, *bc*, &c. représenteront le champ proposé.

5°. Usage de la *planchette* pour lever le plan d'un champ, d'un bois, &c. en allant tout-around. Placez l'instrument horizontalement au premier angle, par exemple en *A*; prenez un point sur le papier pour représenter le point *A*, & mettez-y l'index que vous dirigerez jusqu'à ce que par les pinules vous aperceviez une marque placée à l'angle *B*. Le long de cet index tirez une ligne indéfinie; mesurez la distance de *A* en *B*, & après l'avoir prise sur une échelle, portez-la sur la ligne indéfinie que vous venez de trouver; l'extrémité de cette distance représentera le point *B*. Transportez l'instrument au point *B*, où vous le disposerez de manière que l'index étant vu le long de la dernière ligne, vous aperceviez la première station *A* à-travers les pinules; fixez-le dans cette station, mettez l'index au point *B*, & faites-le tourner jusqu'à ce que vous aperceviez par les pinules l'angle suivant *C*; tirez alors une ligne comme ci-dessus, mesurez la distance *BC*, prenez-la sur une échelle, & portez-la sur cette dernière ligne de la carte. Transportez l'instrument au point *C*, & continuez de même.

Ayant tourné de cette manière tout-around du champ, vous aurez exactement le plan de tout son contour sur la *planchette*; on peut alors le toiser, ou en faire le calcul & en déterminer l'aire.

Manière de changer le papier qui est sur la *planchette*. Quand on trouve que dans de grandes pièces de terrain le plan excède les dimensions de la *planchette*, & qu'il s'étend au-delà du papier, il faut ôter la feuille de dessus la *planchette* & y en mettre une nouvelle: voici la manière de faire ce changement. Supposons que *H*, *K*, *M*, *Z*, (fig. 35.) soient



les limites de la *planchette*, de manière qu'ayant tracé le champ de *A* en *B*, & de-là en *C* jusqu'en *D*, la place vienne à manquer, la ligne *DE* s'étendant au-delà du papier, tirez la partie de la ligne *DE* que le papier pourra contenir; par exemple, la partie *DO*, & au moyen des divisions qui sont sur le bord du châssis; tirez par le point *O* la ligne *PQ* parallèle au bord de la *planchette* *HM*; & par le même point *O* tirez *ON* parallèle à *MZ*. Après cela ôtez le châssis, & en la place de la feuille de papier qui est sur la *planchette*, appliquez-en une nouvelle (fig. 36), tirez sur cette feuille une ligne *RS* proche l'autre bord, auquel elle soit parallèle: placez ensuite la première feuille sur la *planchette*, de manière que la ligne *PQ* soit exactement couchée sur la ligne *RS*, afin que l'opération se fasse le plus avantageusement qu'il est possible, comme en *O*; enfin tirez sur la nouvelle feuille la partie de la ligne *OD* que la *planchette* pourra contenir; & du point *O* prolongez le reste de la ligne *OD* jusqu'en *E*: du point *E* continuez l'ouvrage comme ci-dessus aux points *F*, *G*, *A*.

Usage de la *planchette* quand on veut s'en servir comme d'un graphomètre ou d'un demi-cercle. Le grand inconvénient de la *planchette* est que le papier rend cet instrument impraticable dans un tems humide ou pluvieux, on s'aperçoit même que la rosée du matin ou du soir enflé ou gonfle considérablement le papier, & par conséquent qu'elle déjette l'ouvrage. Pour éviter cet inconvénient & rendre cet instrument d'un usage sûr quelle que soit la température de l'air, on supprimera le papier en élevant au centre un style; il en naîtra un graphomètre, un demi-cercle ou un cercle entier, qui aura les mêmes usages que tous ces instruments.

La *planchette* dépouillée de son papier devient donc un graphomètre ou un demi-cercle. Si l'on veut que la *planchette* serve de cercle entier, l'index doit constamment tourner autour du centre de cuivre percé au milieu de la *planchette*. Si l'on veut qu'elle serve de demi-cercle, il faut qu'il tourne sur l'autre centre de cuivre qui y est percé; ce qui se fait dans l'un & l'autre cas par le moyen d'un style planté dans les trous. Quand la *planchette* doit servir d'équerre d'arpenteur, on vise la boussole à l'index, &c.

Prendre un angle avec la *planchette* considérée comme un cercle entier. Supposons que l'on demande la quantité de l'angle *EKG* (figure 20.) placez l'instrument en *K*, en mettant l'index sur le diamètre: faites tourner tout l'instrument, l'index demeurant toujours sur le diamètre jusqu'à ce que vous observiez le point *E* à-travers les pinules.

L'instrument étant dans cette situation, arrêtez-le bien ferme, & tournez l'index sur son centre jusqu'à ce que vous aperceviez le point *G* par les pinules; alors le degré que l'index coupe sur le châssis, est la quantité de l'angle cherché; on peut le tracer sur le papier, selon la méthode commune de rapporter des angles. Voyez RAPPORTEUR.

Prendre un angle avec une *planchette*, considérée comme un demi-cercle. Il faut agir avec cet instrument, considéré comme un demi-cercle, de la même manière qu'on le fait en le considérant comme un graphomètre, où il n'y a seulement qu'à faire tourner l'index sur l'autre centre percé sur milieu de la longueur & à un quart environ de la largeur de la *planchette*.

Prenez un angle avec la *planchette*, considérée comme un équerre d'arpenteur, & garnie d'une boussole ou comme une *planchette* ronde, placez l'instrument en *K*, la fleur-de-lys tournée de votre côté: dirigez les pinules au point *E*, & observez le degré coupé par l'extrémité méridionale de l'aiguille; supposons que ce soit 296, tournez l'instrument, la fleur-de-lys tou-

jours de votre côté, & dirigez les pinules au point *G*, & remarquez le degré que coupe l'autre extrémité de l'aiguille, que nous supposons ici être 182: ôtez le plus petit du plus grand, le reste 114<sup>e</sup>, est la quantité de l'angle cherché. S'il arrive que le reste soit plus grand que 180<sup>e</sup>, on doit alors le soustraire encore de 360, ce second reste sera l'angle cherché, que l'on peut rapporter sur le papier, ainsi qu'il est enseigné à l'article RAPPORTEUR.

L'on peut de cette manière faire avec la *planchette* tout ce que l'on exécute avec l'équerre d'arpenteur ordinaire ou *planchette* ronde. Voyez PLANCHETTE RONDE. Chambers. (E)

PLANCHETTE RONDE, c'est un instrument de Mathématiques, dont les Arpenteurs font un grand usage pour prendre des angles, des distances, des hauteurs, &c.

Cet instrument se fait de plusieurs manières, différens auteurs ayant inventé différens moyens de le rendre plus simple, plus portatif, plus exact, plus expéditif. Celui dont nous allons rendre compte, ne le cède en rien à aucun de ceux que nous avons vus. Il est composé d'un cercle de cuivre d'environ un pie de diamètre, ainsi qu'on le voit, fig. 25. Pl. d'Arpentage. Son timbre est divisé en 360 degrés, & chaque degré est subdivisé en minutes.

Par-dessous en *c* sont attachés deux petits piliers *b b*, fig. 25 n. 2, qui portent un axe sur lequel il y a un télescope à deux verres, renfermé dans un tube de cuivre, afin d'apercevoir les objets éloignés.

Au centre du cercle se meut l'index ou l'alidade *C*; c'est un plan circulaire qui a une boussole dans le milieu, dont la ligne méridienne répond à la ligne de foi *a a*: en *a a* sont attachés des piliers pour soutenir un axe qui porte un télescope semblable au premier, dont la ligne de collimation, ou ligne suivant laquelle on vise, répond à la ligne de foi *a a*. A chaque extrémité de l'un & l'autre télescope est attachée une pinule. Voyez PINULE.

Les extrémités de l'index, ou de l'alidade *a a*, sont coupées circulairement pour s'ajuster aux divisions du limbe *B*, & la ligne de foi montre les degrés & les minutes sur le limbe. Tout l'instrument est monté sur un genou soutenu par un support à trois branches.

La plupart des *planchettes* rondes n'ont point de télescopes, mais seulement quatre pinules; il y en a deux attachées sur le limbe, & les deux autres aux extrémités de l'index ou de l'alidade.

L'usage de cet instrument est aisé à connoître par celui du demi-cercle, qui en est la moitié. Voyez DEMI-CERCLE, de même que par celui de la *planchette* simple, dont on se sert dans l'occasion, comme d'une *planchette* ronde ou graphomètre. Voyez PLANCHETTE. Chambers. (E)

PLANCHETTE, (terme de Sellier.) c'est une espèce d'étrier qui supporte les pieds des femmes qui vont assises à cheval. La *planchette* est de bois, & est soutenue par les deux bouts avec deux courroies de cuir qui sont attachées au siège, ou à la selle faite exprès pour les femmes.

PLANCHETTE, f. f. (Tissutier-Ruban.) c'est une petite planche de bois quarrée & très-mince, qui soutient la chaîne à l'endroit où le tissutier travaille.

PLANCHETTE, (Terme de Tournour & de Vannier.) petite planche que le tournour & le vannier mettent devant leur estomac lorsqu'ils percent quelque chose un peu difficile à percer.

La *planchette*, en terme de Vannier, se dit aussi de certaines hottes; ce sont trois brins d'osier debout, & travaillé à plein dos de ces mêmes hottes. (D. J.)

PLANE, voyez PLIE.

PLANE, f. m. (Botan.) voyez PLATANE.

PLANE, (Instrument d'ouvriers.) instrument qui

sert à préparer, unir & polir le bois. Il y a aussi des *planes* pour l'étain, pour le plomb & pour d'autres matières, mais qui sont différentes de la *plane* ordinaire. On en parle aux articles de ces métaux, ou à ceux des ouvriers qui y travaillent: on en a aussi réservé quelques-unes pour cet article.

La *plane* ordinaire est de deux sortes, c'est-à-dire à un tranchant ou à deux tranchants. L'une & l'autre sont de fer acéré, longues de dix-huit à vingt pouces, & ont deux manches pour les tenir & s'en servir: ces manches sont néanmoins diversement tournés; ceux des *planes* à un tranchant plus courbés, & les manches de celles à deux tranchants presque droits.

Plusieurs ouvriers se servent de la *plane*, particulièrement les faiseurs de treillages en échelats, les layetiers & les tonneliers, &c. ces derniers outre la *plane* plate dont ils préparent leurs douves, ont encore une *plane* ronde dont ils réparent leurs futailles en dedans quand elles sont montées.

Les *planes* des plombiers sont de trois sortes; la *plane* de cuivre, la *plane* droite & la *plane* ronde, qu'on nomme aussi *débordoir* rond.

La *plane* de cuivre n'est pas un instrument tranchant, mais une petite table de ce métal de 7 à 8 pouces en carré, épaisse d'un pouce, plate par-dessous, avec une poignée aussi de cuivre; cette *plane* a deux usages, l'une pour planer ou planir le sable après qu'il a été labouré, & battu ensuite avec une batte ou un maillet, afin d'achever de l'unir & dresser avant d'y couler la table de plomb; l'autre est pour unir & dresser cette table même par-dessus, après qu'elle a été coulée.

On se sert de la *plane* droite, qui n'est autre chose que la *plane* commune dont on a donné ci-dessus la description, pour couper les bavures des bords de la table nouvellement fondue; c'est ce qu'on appelle *débordoir* une table: on l'emploie aussi pour dresser les morceaux de plomb que l'on a débités pour les souder ensemble. La *plane* ronde sert à l'un ou l'autre usage.

La *plane* des arquebusers est la *plane* à un ou à deux tranchants, dont on a parlé ci-dessus. Ils la nomment *couteau* à deux manches; c'est avec cet instrument qu'ils ébauchent & dégrossissent les fûts des armes qu'ils veulent monter. *Dictionn. du Comm. (D. J.)*

*PLANE*, (*outil d'Arquebuser*.) cette *plane* n'a rien de particulier, est faite comme la *plane* des tourneurs, & sert aux arquebusers pour dégrossir les bois de fusil avant de les sculpter & de les polir. *Voyez les Pl. d'Arquebuser.*

*PLANE RONDE*, en *Boissellerie*, c'est un instrument de fer fort tranchant, recourbé en demi-cercle, & garni à chaque tour d'une petite poignée pour le rendre plus aisé à manier. *Voyez la Pl. du Boisselier.*

*PLANE*, (*Charpent. Menuis.*) outil de fer qui a deux manches. On dit *planir* le bois, lorsqu'on le dresse avec ces sortes d'outils. *Voyez RABOT.*

*PLANE grosse & petite*, (*outil de Charron*.) c'est un morceau d'acier ou de fer de la longueur de 2 piés, & quelquefois moins, dont un côté est un peu carré en bande, l'autre côté est fort tranchant. Il peut avoir environ 2 pouces de large sur 3 à 4 lignes d'épaisseur du côté du dos; les deux bouts sont ronds & plus menus, repliés en-dedans en oreille, quelquefois en-dehors, & quelquefois droits; à ces deux oreilles l'on y met deux petits morceaux de bois ronds pour servir de poignée. Les charrons se servent communément de cet outil pour polir & planer leurs ouvrages. *Voyez la Pl. du Charron.*

*PLANE*, parmi les *Formiers*, un instrument tranchant, long & étroit, & garni par un bout d'une poignée, & attachée de l'autre sur un banc pour lui donner plus d'action. *Voyez les fig. Pl. du Formier.*

L'ouvrier s'assied en *A*, une jambe deçà & l'autre de-là; il tient le manche *M* de la *plane* de la main droite, l'autre extrémité de cette *plane* est accrochée à un piton tournant *O*, qui traverse la table du banc, & qui y est retenu par une clé; la main gauche sert à tenir l'ouvrage, qui est appuyée contre l'entaille *B* d'une pièce de bois fortement clouée sur l'établi.

*PLANE*, (*instrument de Plombier*.) les plombiers ont trois sortes de *planes*; savoir la *plane* de cuivre, la *plane* droite, & la *plane* ronde.

La *plane* de cuivre est une petite table de cuivre de 7 ou 8 pouces en carré, épaisse d'un pouce, & plate par dessous, & garnie d'une poignée de cuivre. Cette *plane* sert à planer le sable après qu'il a été labouré & battu avec un maillet, afin de l'unir entièrement avant que d'y couler le plomb. *Voyez les fig. Pl. du Plombier.*

La *plane* droite est une *plane* ordinaire dont les plombiers se servent pour couper les bavures de la table aussi-tôt qu'elle a été coulée, & pour unir les morceaux de plomb qu'on veut souder ensemble. *Voyez les figures.*

La *plane* ronde est ce qu'on appelle le *débordoir* rond. *Voyez DÉBORDOIR ROND.*

*PLANE*, en terme de *Poier de terre*, c'est un morceau de bois carré & uni sur toutes les faces, avec lequel on unit la terre dans les moules à carreau ou à brique. *Voyez les Pl.*

*PLANER*, en terme de *Bijoutier*, c'est égaliser avec un marteau plat & poli sur un tas presque plat & également poli les pièces que l'on a précédemment étendues en tout sens avec un marteau tranchant; cette opération unit la pièce, enlève les creux que peut y avoir laissé la tranche du marteau dont on s'est servi, & achève d'égaliser l'épaisseur de la pièce; ce qui n'est pas une des moindres attentions que doit avoir l'artiste, attendu que plus une pièce est également forgée, & moins elle éprouve d'inconvénients dans le reste des opérations qu'elle a à essuyer.

*PLANER*, en terme de *Chaudronnier*, est la même chose que chez les *Orfèvres*. *Voyez donc ce terme à l'article ORFÈVRE.*

*PLANER L'ÉTAİN*, (*terme d'Ouvrier en étain*.) c'est le battre avec le marteau sur une platine de cuivre placée sur une enclume avec un cuir ou deux de carton entre l'enclume & la platine; ce qu'on fait pour le rendre uni tant dessus que dessous. On appelle *marteau à planer*, le marteau dont on se sert pour battre l'étain.

*PLANER*, (*terme de Fauconnerie*.) il se dit des oiseaux qui vont de plain, c'est-à-dire qui se soutiennent dans l'air & qui le rasent.

*PLANER*, (*terme de Ferblantier*.) c'est rabattre sur le tas les grains du fer blanc, & lui donner une face plus brillante & plus polie en le *planant* avec un marteau propre à cet ouvrage. *Voyez les Planches du Ferblantier.*

*PLANER*, en terme de *Formier*, c'est une façon qu'on donne au bois pour le rendre moins matériel, & ôter la plus grande partie de ce qui étoit resté de trop après avoir été ébauché.

*PLANER*, marteau à, en terme d'*Orfèvre*, est un marteau bien poli des deux côtés, ayant deux *planes*, une fort plate, & l'autre un peu convexe.

*PLANER LE PLOMB*, (*terme de Plombier*.) c'est l'unir & le dresser; ce qui se fait avec une *plane* de cuivre. On le dit aussi de la façon qu'on lui donne après qu'il a été fondu en couplant & dressant les bavures avec une *plane* de fer; ce qu'on appelle plus ordinairement *débordoir*; & la *plane* dont on se sert se nomme un *débordoir*. *Savary. (D. J.)*

*PLANER LE SABLE*, (*même métier*.) c'est l'unir & le dresser avec la *plane* de cuivre après qu'il a été



mouillé & labouré avant qu'on y versé le plomb.

PLANER une FORME, ( terme de Suerie , c'est la mettre sur son pot , & la préparer à recevoir la terre qui blanchit la cassonade.

PLANER, ( terme de Terraiffier. ) planer un terrain , une allée , c'est l'unir.

PLANER DU BOIS, ( terme de Tonnelier. ) planer du bois , des douves , &c. c'est les préparer , les unir & les polir avec la plane plate. On dit aussi planer le dedans d'une futaille , c'est-à-dire en égaler les joints avec la plane ronde.

PLANETAIRE, adj. ( *Astr.* ) se dit en général de tout ce qui a rapport aux planetes. voyez PLANETE.

Système planétaire est le système ou l'assemblage des planetes , tant premières que secondaires , qui se meuvent chacune dans leurs orbites , autour du Soleil , comme centre commun. Voyez SYSTEME.

Heures planétaires , en chronologie. Voyez HEURE.

Jours planétaires. Chez les anciens la semaine étoit partagée entre les sept planetes , & chaque planete avoit un jour : c'est ce que nous apprennent Dion Cassius & Plutarque , *sympof. l. IV. q. 7.* Hérodote ajoute que les Egyptiens avoient les premiers découvert quel dieu , c'est-à-dire quelle planete devoit présider à chaque jour ; car chez ces peuples , les planetes présidoient à tout. C'est pour cela que dans plusieurs langues modernes , les jours de la semaine portent encore des noms tirés de ceux des planetes , comme *dies Luna* , *dies Martis* , *dies Mercurii* , &c. & en François , lundi , mardi , mercredi , &c. Voyez SEMAINE.

Années planétaires sont les périodes de tems que les planetes emploient à faire leurs révolutions autour du Soleil ou de la Terre. Voyez AN , RÉVOLUTION.

Comme l'année solaire est le tems que la Terre met à tourner autour du Soleil , de même le tems que les différentes planetes mettent à tourner autour du Soleil , font autant d'autres années ; par exemple , l'année de Saturne est déterminée par 9 années égyptiennes 174 heures , 58 minutes : ce qui équivaut en nombres ronds à 30 années solaires ; l'année de Jupiter est de 12 années solaires environ ; celle de Mars de 2 années solaires ; celle de Vénus de 224 jours ; celle de Mercure de 87 jours. Voyez SATURNE , JUPITER , MARS , &c.

Quarrés planétaires sont les quarrés magiques des sept nombres depuis 3 jusqu'à 9. Voyez QUARRÉ MAGIQUE.

Cornélius Agrippa , dans son fameux livre de magie , a donné la construction des 7 quarrés planétaires. M. Poignard , chanoine de Bruxelles , dans son traité des quarrés sublimes , a donné (selon qu'il est rapporté dans l'hist. acad. 1707) une méthode nouvelle , facile & générale , pour faire les 7 quarrés planétaires & tous autres à l'infini , par des nombres qui suivent routes fortes de progressions. Chambers. (O)

PLANETE, f. f. en Astronomie , c'est un corps céleste , qui fait sa révolution autour du Soleil comme centre , & qui change continuellement de position par rapport aux autres étoiles.

C'est de là que lui est venu le nom de *πλανήτης* , errant , par opposition aux étoiles fixes ; aussi les planetes s'appellent-elles quelquefois étoiles errantes. Voyez ÉTOILE.

Les planetes se distinguent ordinairement en principales & secondaires.

Les planetes principales ou premières , auxquelles on donne le simple nom de planetes , sont celles qui tournent autour du Soleil ; quoique la durée de leurs révolutions ne soit pas la même , elle est constante pour chacune ; telles sont Saturne , Jupiter , Mars , la Terre , Vénus & Mercure.

Nous mettons la Terre au nombre des planetes , en suivant le système qui est aujourd'hui le plus généra-

lement adopté , & presque le seul qui soit reçu parmi les nations les plus éclairées de l'Europe. Mais quand on supposeroit que la Terre est immobile , & que c'est le Soleil qui fait chaque année une révolution dans l'écliptique , il ne feroit pas moins vrai de dire qu'un spectateur placé dans le Soleil , verroit chaque année la Terre parcourir le cercle de l'écliptique.

Toutes les planetes se meuvent dans leurs orbites autour du Soleil , & à-peu-près dans le même plan ; leurs mouvemens se font d'occident en orient , c'est-à-dire qu'elles suivent toutes une même direction. Quand nous disons néanmoins que leurs orbites sont à-peu-près dans un même plan , c'est qu'elles sont fort peu inclinées l'une à l'autre , & que la ligne où se coupent les plans de ces orbites , passe toujours par le centre du Soleil. Or il suit de-là qu'un observateur placé à ce centre , seroit toujours dans le vrai plan de l'orbite de chaque planete ; il leur verroit faire exactement leurs révolutions périodiques dans le plan d'un grand cercle de la surface sphérique concave du ciel ; mais il ne pourroit , à la vue simple , juger de leur plus grande ou de leur plus petite distance au Soleil. C'est pourquoi , afin de mieux reconnoître les différentes distances des planetes au Soleil , aussi bien que les principales inégalités apparentes de leurs mouvemens , il est à-propos de transporter hors du Soleil l'œil de l'observateur. On peut donc le supposer élevé au-dessus du plan des orbites des planetes , ou plutôt dans la ligne perpendiculaire à l'orbite de la Terre , qui passe par le centre du Soleil , & de plus à la même distance à ce centre que la Terre. L'observateur placé en cet endroit du ciel , pourra juger facilement des différentes distances des planetes au Soleil , & des tems de leurs révolutions.

Les planetes secondaires sont celles qui tournent autour de quelque planete principale , comme centre , de la même manière que les planetes principales tournent autour du Soleil ; telles sont la Lune , qui tourne autour de notre Terre , & ces autres planetes qui tournent autour de Saturne & de Jupiter , & que l'on appelle proprement satellites. Voyez la théorie des planetes secondaires , aux articles SATELLITES & SECONDAIRES.

Les planetes principales se distinguent encore en supérieures & inférieures.

Les planetes supérieures sont celles qui sont plus éloignées du Soleil que notre Terre : telles sont Mars , Jupiter & Saturne.

Les planetes inférieures sont celles qui sont plus proches du Soleil que notre Terre , & situées entre la Terre & le Soleil , comme Vénus & Mercure. Voyez l'ordre , la position , &c. des planetes dans les Pl. d'Astron. fig. 44.

Cette figure représente la disposition des planetes dans le système de Copernic ; système qui est le plus ancien de tous , & qui a été enseigné autrefois par Pythagore & ses disciples. Ce philosophe qui l'avoit appris dans l'Orient , le répandit bientôt dans la Grece ; mais le commun des Philosophes embrassèrent long-tems après un autre système , qui supposoit la Terre immobile , & qui attribuoit aux cieux tous les mouvemens apparens. Aristote & ceux de sa secte qui ont enseigné dans les écoles pendant les siècles suivans , avoient adopté cette opinion ; & l'ont soutenue long-tems , jusqu'à ce que le savant astronome Copernic est venu tirer de l'oubli l'ancien système de Pythagore , l'unique & le vrai système du monde , comme il étoit aisé à tous les bons esprits de s'en convaincre , s'ils eussent réfléchi sur les solides raisons qu'il en a apportées. Ce système a été depuis appelé de son nom. Environ cent ans après , la découverte des lunettes d'approche a fait connoître aux hommes un nouveau ciel : on y a aperçu tant de phénomènes

nes surprenans & inconnus aux anciens, que le système de Copernic a bientôt été reconnu pour le vrai système du monde. Voyez COPERNIC & SYSTÈME.

On représente les *planètes* avec les mêmes caractères dont se servent les chimistes pour désigner leurs métaux, à cause de quelque analogie ou rapport que l'on supposoit autrefois entre ces corps célestes & les métaux.

Saturne est représenté par le caractère ♄, qui en chimie représente le plomb. Cette *planète* ne paroît à la vue simple, que d'une lumière foible, à cause de sa grande distance. Elle achève sa révolution autour du Soleil, dans l'espace d'environ trente années. Voyez SATURNE.

Jupiter marqué par le signe ♃, qui en chimie représente l'étain, est une *planète* brillante, qui fait sa révolution autour du Soleil dans l'espace d'environ douze ans. Voyez JUPITER.

Mars caractérisé par le signe ♄, qui en chimie représente le fer, est une *planète* d'une couleur rougeâtre, qui fait sa révolution en deux ans environ. Voyez MARS.

Vénus marquée ♀, qui en chimie représente le cuivre, est la plus brillante de toutes les *planètes*; elle accompagne constamment le Soleil & n'en est jamais éloignée de plus de 47 degrés; elle achève sa révolution en sept mois environ. Voyez VENUS.

Quand elle précède le Soleil; on l'appelle *Phosphorus* & *Lucifer*, & quand elle le suit, on lui donne le nom d'*Hesperus*. Voyez PHOSPHORUS, &c.

Mercure caractérisé par le signe ☿, qui en chimie représente ce qu'on appelle aussi *mercure* ou *vis argent*, est une petite *planète* brillante qui accompagne constamment le Soleil; sa distance du Soleil n'est jamais de plus de 28 degrés, moyennant quoi elle est ordinairement cachée dans les rayons de cet astre. Elle achève son cours en trois mois environ. Voyez MERCURE & ELONGATION.

Au nombre de ces *planètes*, on peut mettre à présent la Terre marquée ♂, faisant sa révolution autour du Soleil, entre Mars & Vénus, dans l'espace d'une année. Voyez TERRE.

En faisant attention aux définitions que nous venons de donner, il n'y a personne qui ne puisse distinguer aisément toutes les *planètes*; car, si après le Soleil couché, on voit une *planète* plus près de l'orient que de l'occident, on peut d'abord conclure que ce n'est ni Mercure ni Vénus, & l'on peut déterminer par la différence de couleur & de lumière, si c'est Saturne, Jupiter ou Mars: on distinguera par le même moyen Vénus de Mercure.

*Nature des planètes*, en observant les différentes phases & les différentes apparences des *planètes*, on trouve qu'elles sont toutes parfaitement semblables à la Lune, que l'on a démontré à l'article LUNE, avoir une ressemblance parfaite avec notre Terre, d'où il suit que les *planètes* sont aussi des corps opaques, sphériques, &c. de même que la Terre.

Ce que l'on dit ici des *planètes*, peut être porté à la démonstration. 1°. Vénus observée avec le télescope paroît rarement pleine; on lui trouve des phases variables, semblables à celles de la Lune, sa partie illuminée toujours tournée vers le Soleil, c'est-à-dire, vers l'orient, quand elle précède le Soleil, & vers l'occident, quand elle le suit. On observe la même chose par rapport à Mars & à Mercure.

2°. Cassendi le premier, & d'autres après lui, ont observé Mercure sur la surface du Soleil, qu'il paroît traverser, semblable à une tache noire & ronde. Voyez PASSAGE. Horroze, en 1639, observa aussi Vénus sur le Soleil, où elle fit voir les mêmes apparences que Mercure.

3°. De la Hire, en 1700, observant Vénus avec

un télescope de 16 piés, y découvrit des montagnes plus grandes que celles de la Lune.

4°. Cassini a observé deux taches sur Vénus, quatre sur Mars, semblables à celles que Campani y avoit vues, & plusieurs à la fois sur Jupiter; par l'observation de ces taches on a trouvé que ces *planètes* tournoient autour de leur axe: on a même déterminé la vitesse de cette rotation, ou de la période dans l'espace de laquelle cette rotation s'achève. Par exemple, celle de Jupiter se fait en 9 heures 56'; celle de Mars en 24 heures 40' & celle de Vénus en 24 heures. Voyez TACHE. Et puisque l'on trouve que le Soleil, la Lune, Jupiter, Mars, Vénus & la Terre tournent autour de leur axe, c'est-à-dire, ont une rotation diurne, il ne faut pas douter que Mercure & Saturne ne fassent la même chose, quoique la grande proximité de Mercure au Soleil, & la grande distance de Saturne empêchent que l'on n'y puisse observer quelques taches, qui feroient à démontrer cette rotation.

5°. On observe dans Jupiter deux bandes ou deux espèces de boudriers plus brillans que le reste de son disque, & qui sont mobiles; on les voit quelquefois d'un côté, & quelquefois d'un autre, tantôt plus larges, & tantôt plus étroits. Voyez BANDES.

6°. En 1609 Sim. Marius observa le premier trois petites étoiles ou trois petites lunes, faisant leur révolution autour de Jupiter; & en 1610, Galilée fit la même observation: on remarque à présent que ces petites étoiles disparoissent, quoique le ciel soit très-clair & très-net, quand Jupiter se trouve placé diamétralement entre elles & le Soleil; d'où il paroît qu'elles perdent leur lumière, précisément lorsque les rayons du Soleil, interceptés par Jupiter, ne peuvent pas arriver en lignes droites jusqu'à ces étoiles, & qu'ainsi ce sont, comme la Lune, des corps opaques éclairés par le Soleil: & puisque Jupiter n'éclaire point ses satellites, quand il est derrière lui, il s'ensuit encore que Jupiter lui-même est privé de lumière dans la partie de son corps qui ne regarde pas le Soleil.

7°. Quand les lunes ou les satellites de Jupiter sont placés diamétralement entre Jupiter & le Soleil, on aperçoit sur le disque de Jupiter une tache ronde; il paroît de là que les satellites sont des corps opaques éclairés par le Soleil, qu'ils jettent une ombre sur le Soleil, & que les taches rondes observées sur Jupiter sont les ombres des satellites; & comme l'on trouve que la figure de cette ombre projetée sur le disque de Jupiter est un cercle, il s'ensuit aussi que cette ombre doit être conique; c'est pourquoi les satellites ont une figure sphérique, au moins sensiblement.

Maintenant pour résumer cette démonstration, 1°. puisque dans Vénus, Mercure & Mars, on ne voit briller que cette partie, de leur disque, qui est éclairée par le Soleil; & que de plus, Vénus & Mercure paroissent sur le disque du Soleil, comme des taches obscures, quand ils sont entre la Terre & le Soleil; il est évident que Mars, Jupiter & Mercure sont des corps éclairés par une lumière empruntée du Soleil: & que l'on doit dire la même chose de Jupiter, à cause qu'il est privé de lumière dans cette partie de son disque, sur laquelle s'étend l'ombre des satellites; aussi bien que dans cette partie qui n'est pas tournée vers le Soleil; il est donc suffisamment démontré que les satellites sont des corps opaques, & qu'ils réfléchissent la lumière du Soleil.

C'est pourquoi, puisque Saturne avec son anneau & ses satellites, ne donne qu'une foible lumière, & considérablement plus foible que celle des étoiles fixes (quoique celles-ci soient infiniment plus éloignées), & que celles de toutes les autres *planètes*, il



il est encore hors de doute que Saturne & ses satellites sont des corps opaques.

2°. Puisque Venus & Mercure ne transmettent pas la lumière du Soleil, lorsque ces *planètes* sont placées vis-à-vis de cet astre, il est évident que ce sont des corps denses, opaques : ce qui est pareillement évident de Jupiter, qui cache les satellites dans son ombre ; ainsi par analogie, on peut conclure la même chose de Saturne.

Quant à ce que la Lune, qui est aussi un corps dense opaque comme les éclipses de Lune & de Soleil le démontrent, jette une si grande lumière en comparaison de celle de toutes les autres étoiles, & qu'elle nous paroît d'une grandeur à-peu-près égale à celle du Soleil, cela vient uniquement de ce qu'elle est fort proche de la terre ; car si on l'observoit du Soleil, elle ne paroîtroit pas sous un angle sensible, de sorte qu'à peine seroit-elle visible. Ce seroit donc la même chose si elle étoit aussi éloignée de la Terre qu'est le Soleil ; on ne l'apperoit guère avec la lunette d'approche que comme un petit point lumineux.

3°. Les taches variables qui paroissent sur Venus, Mars & Jupiter, semblent prouver que ces *planètes* ont une atmosphère changeante ; ainsi en raisonnant toujours par analogie, on peut conclure la même chose des autres *planètes*.

4°. Pareillement on peut conclure des montagnes observées sur Venus, qu'il y en a de semblables dans les autres *planètes*.

5°. Puisque Saturne, Jupiter & leurs satellites, Mars, Venus & Mercure sont des corps opaques qui reçoivent leur lumière du Soleil, qui sont couverts de montagnes, & environnés d'une atmosphère changeante, il paroît s'ensuivre que ces *planètes* ont des eaux, des mers, &c. aussi-bien que des terrains secs ; en un mot, que ce sont des corps semblables à la Lune, & par conséquent à la Terre. Par conséquent, selon plusieurs philosophes, rien ne nous empêche de croire que les *planètes* sont habitées. Huygens dans son *Cosmothéoros*, a prétendu donner des preuves très-fortes de l'existence des habitants des *planètes* : ces preuves sont tirées de la ressemblance des *planètes* avec la Terre, & de ce qu'elles sont, comme la Terre, des corps opaques, denses, raboteux, peñans, éclairés & échauffés par le Soleil ; ayant leur nuit & leur jour, leur été & leur hiver.

M. de Fontenelle a aussi traité cette question dans les *entretiens sur la pluralité des mondes* ; il y soutient que chaque *planète* est habitée, & il explique chemin faisant avec beaucoup de clarté, le système de Copernic & les tourbillons de Descartes, qui étoient alors tout ce qu'on connoissoit de mieux. Ce livre a eu la plus grande réputation ; & on le regarde encore aujourd'hui comme un de ceux qui font le plus d'honneur à son auteur. Voyez PLURALITÉ DES MONDES, au mot MONDE.

Wolf s'appuyant sur des preuves d'une autre espèce, va jusqu'à faire des conjectures sur les habitants des *planètes* : par exemple, il ne doute point que les habitants de Jupiter ne soient beaucoup plus grands que nous, & de taille gigantesque. La preuve qu'il en donne est si singulière, qu'il ne fera peut-être pas inutile de la rapporter ici : on se souviendra que c'est M. Wolf qui parle. « On enseigne dans l'Optique que la prunelle de l'œil est dilatée par une lumière faible, & retraitte par une lumière forte : donc la lumière du Soleil étant beaucoup moins grande pour les habitants de Jupiter que pour nous, parce que Jupiter est plus éloigné du Soleil, il s'ensuit que les habitants de cette *planète* ont la prunelle beaucoup plus large & beaucoup plus dilatée que la nôtre. Or on observe que la prunelle a une proportion constante avec le globe de l'œil, & l'œil avec le reste

» du corps ; de sorte que dans les animaux, plus la prunelle est grande, plus l'œil est gros, & plus aussi le corps est grand.

» Pour déterminer la grandeur des habitants de Jupiter, on peut remarquer que la distance de Jupiter au Soleil, est à la distance de la Terre au Soleil, comme 26 à 5 ; & que par conséquent la lumière du Soleil, par rapport à Jupiter, est à sa lumière par rapport à la Terre, en raison doublée de 5 à 26 ; or on trouve par l'expérience, que la prunelle se dilate en plus grand rapport, que l'intensité de la lumière ne croît : autrement un corps placé à une grande distance, paroîtroit aussi nettement qu'un autre plus près. Ainsi le diamètre de la prunelle des habitants de Jupiter, est au diamètre de la nôtre, en plus grande raison que celle de 5 à 26. Supposons-le de 10 à 26, ou de 5 à 13 ; comme la hauteur ordinaire des habitants de la Terre, est de cinq piés quatre pouces environ, (c'est la hauteur que M. Wolf s'est trouvée à lui-même) on en conclut que la hauteur commune des habitants de Jupiter, doit être de 14 piés  $\frac{2}{3}$ . Or cette grandeur étoit à peu-près celle de Og, roi de Babel, dont parle Moïse, & dont le lit de fer étoit long de neuf coudées, & large de quatre.

Voilà les égaremens où tombe l'esprit humain, quand il se livre à la fureur de faire des systèmes ; en turquoi M. Wolf se fonde-t-il pour avancer que les habitants de Jupiter, supposé qu'ils voient, ont la prunelle plus grande que la nôtre, & que la hauteur de leur prunelle est proportionnelle à la hauteur de leur corps. La lumière est plus foible dans Jupiter que sur la terre, il est vrai, mais les habitants de Jupiter peuvent être d'une telle nature, que cette lumière soit aussi forte pour eux que la nôtre l'est pour nous. Il fustit pour cela qu'ils aient l'organe plus sensible ; d'ailleurs est-il vrai que la grandeur du corps soit proportionnée au diamètre de la prunelle ? Ne voyons-nous pas tous les jours le contraire dans les animaux ? Les chats ont la prunelle beaucoup plus grande que nous ; les cochons l'ont beaucoup plus petite que les chats, &c.

M. de Fontenelle est bien éloigné de faire des conjectures aussi puériles sur la figure des habitants des *planètes* ; il pense qu'elle est fort différente de la nôtre, & que nous n'en avons aucune idée ; & il appuie cette opinion par des raisons ingénieuses. « Quelle différence, dit-il, de notre figure, de nos manières, &c. à celle des Américains ou des Africains ! » Nous habitons pourtant le même vaisseau, dont ils tiennent la proue & nous la poupe ? Combien ne doit-il pas y avoir de différence de nous aux habitants des autres *planètes*, c'est-à-dire de ces autres vaisseaux qui flottent loin de nous par les cieux ? Cela est beaucoup plus vraisemblable ; mais cependant il n'est pas encore bien sûr (voyez MONDE) que les *planètes* soient habitées.

Mouvement des *planètes*. Il est évident par une infinité de phénomènes, que les *planètes* tournent autour du Soleil, comme centre, & non autour de la Terre.

1°. L'orbite dans laquelle Venus se meut, environne certainement le Soleil, & par conséquent cette *planète* tourne autour du Soleil en décrivant cette orbite.

On prouve aisément que cette orbite environne le Soleil, par la raison que Venus est quelquefois au-dessus du Soleil, quelquefois au-dessous, quelquefois derrière, & quelquefois du même côté ; ce qui est évident par les différentes circonstances de ses phases. Voyez PHASE.

Elle passe derrière le soleil lorsque vers le tems de sa conjonction, quand elle nous paroît fort proche de ce corps lumineux, on l'apperoit parfaitement.

V V V

ronde, sa lumière étant également vive de toutes parts. Comme cette *planète* ne reçoit d'autre lumière que celle du Soleil qui l'éclaire d'un côté, pendant que son hémisphère opposé au Soleil demeure dans les ténèbres, il est évident que toutes les fois que cette *planète* nous paroît pleine ou parfaitement ronde, la surface ou la moitié de cette *planète* que nous apercevons, est précisément la même qui est tournée vers le Soleil, & qu'ainsi Vénus est pour lors à notre égard bien au-delà du Soleil. Au contraire, lorsque dans ses conjonctions au Soleil elle disparaît tout-à-fait, ou qu'on ne la verra que comme un croissant fort mince, on en doit conclure que cette *planète* est alors entre la Terre & le Soleil. Aussi lorsque Vénus est entre la Terre & le Soleil, il doit arriver quelquefois qu'elle passera sur le disque même du Soleil, où elle paroîtra comme une tache noire. Voyez VÉNUS.

Il n'est pas moins certain qu'elle ne tourne pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, parce qu'on l'observe toujours dans le même quart de cercle avec le Soleil, & qu'elle ne s'en éloigne jamais beaucoup au-delà de  $45^\circ$ . Elle n'est donc jamais en opposition avec le Soleil, ni même en quadrature; ce qui arriveroit pourtant fréquemment, si cette *planète* se mouvoit autour de la Terre, & non autour du Soleil.

2°. On peut se convaincre de même, que Mercure tourne autour du Soleil, par les phases de cette *planète*, qui ressemblent à celle de Vénus & de la Lune; & par le voisinage de cette *planète* au Soleil, dont elle s'éloigne encore moins que ne fait Vénus.

D'où il suit que Mercure doit avoir par cette raison une orbite beaucoup plus petite, & que cette orbite renferme le Soleil: c'est la même preuve que pour Vénus, avec cette différence que l'orbite de Mercure doit être renfermée dans celle de Vénus, parce qu'elle est plus petite; mais le Soleil demeure constamment au centre de l'une & de l'autre orbite. Une autre preuve que Mercure est plus proche du Soleil, c'est que sa lumière est très-vive & bien plus éclatante que celle de Vénus & des autres *planètes*.

3°. Il est certain que l'orbite de Mars renferme le Soleil, puisque Mars s'observe en conjonction & en opposition avec le Soleil, & que dans l'un & l'autre cas, sa face entière est éclairée. Il est vrai que par ces mêmes circonstances, l'orbite de Mars paroît aussi renfermer la Terre; mais comme le diamètre de Mars paroît sept fois aussi gros dans l'opposition que dans la conjonction, il s'ensuit que dans l'opposition, cette *planète* est sept fois plus proche de la Terre que dans la conjonction. Ainsi il s'en faut beaucoup que la Terre ne soit le centre du mouvement de Mars, au lieu que Mars est toujours à-peu-près à la même distance du Soleil. De plus, Mars vu de la Terre, paroît se mouvoir fort irrégulièrement; il semble quelquefois aller fort vite, quelquefois beaucoup plus lentement, quelquefois aller en avant, & quelquefois rétrograder. Voyez RÉTROGRADATION. Mais cette *planète* vue du Soleil paroîtroit se mouvoir à-peu-près avec une égale vitesse; d'où il faut conclure que c'est le Soleil & non la Terre qui est le centre de son mouvement. Quand Mars se trouve éloigné du Soleil environ de 90 degrés, alors sa rondeur n'est pas altérée, parce que son hémisphère éclairé n'est pas entièrement tourné vers nous; & c'est le seul tems où on puisse l'observer sous cette phase: par-tout ailleurs il paroît assez exactement rond, comme il doit en effet le paroître.

4°. Les mêmes phénomènes qui prouvent que Mars tourne autour du Soleil, & non autour de la Terre, prouvent aussi que Jupiter & Saturne tournent autour du Soleil.

Il n'y a de différence que dans la quantité dont les diamètres apparens de ces *planètes*, & par consé-

quent leurs distances à la Terre, <sup>5</sup> varient dans le cours de chaque année; car l'inégalité des diamètres ou des distances est beaucoup moins considérable dans Jupiter que dans Mars, & beaucoup moins dans Saturne que dans Jupiter. Mais il suit néanmoins de ces variétés de diamètres & de distances, que l'une & l'autre *planète* font leurs révolutions autour du Soleil dans des orbites qui sont fort au-delà de l'orbite de Mars. De plus, lorsqu'on observe de la Terre les mouvemens de ces deux *planètes*, ils nous paroissent inégaux & très-irréguliers, ainsi que ceux de Mars.

Enfin il est évident que la Terre tourne autour du Soleil, comme centre, tant par la place qu'elle occupe entre les orbites de Mars & de Vénus, que par les phénomènes des *planètes* supérieures vues de la Terre; si la Terre étoit en repos, on ne verroit les *planètes*, ni stationnaires, ni rétrogrades. La Terre se meut donc: or nous avons fait voir qu'elle doit se trouver entre les orbites de Mars & de Vénus: donc le Soleil est à-peu-près le centre: donc la Terre tourne autour du Soleil.

Les orbites des *planètes* sont toutes des ellipses, dont le foyer commun est dans le Soleil. C'est ce que Kepler a trouvé le premier, d'après les observations de Tycho: avant lui tous les Astronomes avoient cru que les orbites des *planètes* étoient des cercles excentriques. Voyez ORBITE, ELLIPSE, EXCENTRIQUE. Les plans de ces orbites se coupent tous dans des lignes qui passent par le Soleil; & ces plans ne sont pas fort éloignés les uns des autres: en effet ils ne sont que fort peu inclinés entr'eux; & celui qui fait le plus grand angle avec le plan de l'écliptique; c'est-à-dire de l'orbite de la Terre, est l'orbite de Mercure, qui ne fait qu'un angle de  $6^\circ. 52'$ . celui de l'orbite de Vénus est de  $3^\circ. 23'$ . celui de Mars de  $1^\circ. 52'$ . celui de Jupiter, de  $1^\circ. 20'$ . & celui de Saturne, de  $2^\circ. 30'$ .

La ligne dans laquelle le plan de chaque orbite coupe l'écliptique, est appelée la *ligne des nœuds*, & les deux points où les orbites elles-mêmes coupent le plan de l'écliptique sont appelés *nœuds*. Voyez NŒUD.

La distance entre le centre du Soleil, & le centre de chaque orbite, est appelée l'*excentricité* de la *planète*. Voyez EXCENTRICITÉ; & l'angle sous lequel chaque plan coupe l'écliptique, est appelé *inclinaison* de ce plan. Voyez PLAN, INCLINAISON, & ECLIPTIQUE.

Pour expliquer le mouvement des *planètes* autour du Soleil, il ne faut que supposer qu'elles ont d'abord reçu un mouvement de projection uniforme en ligne droite, & qu'elles ont une force de gravitation ou d'attraction, telles que nous l'observons dans tous les grands corps de notre système, car un corps *A* (Pl. astr. fig. 60. n. 2.) qui tend à avancer uniformément le long d'une ligne *AB* doit par la force d'un corps *C* qui l'attire, être détourné à chaque moment de son chemin rectiligne, & obligé de prendre un mouvement curviligne, selon les lois des forces centrales. Voyez FORCE & CENTRAL.

Donc si le mouvement de projection est perpendiculaire à une ligne *C A* tirée du corps attirant *C* & que la vitesse de ce mouvement soit tellement proportionnée à la force d'attraction du corps *A* que les forces centrale & centrifuge soient égales, c'est-à-dire que l'effort pour tomber vers le corps central *C* en ligne droite, & l'effort pour avancer dans la direction de la tangente *AB* se contrebalancent l'un l'autre, le corps *A* doit faire sa révolution dans une orbite circulaire, *x*, *B*, *j*, *f*. Voyez CENTRIPÈTE & CENTRIFUGE.

Si le mouvement de projection de la *planète* ne contrebalance pas parfaitement l'attraction du Soleil, la *planète* décrira une ellipse; si le mouvement de la



planete est trop prompt, l'orbite sera plus grande qu'un cercle, & le foyer le plus proche sera dans le corps central même: si le mouvement est trop lent, l'orbite sera moindre qu'un cercle, & le corps central occupera le foyer le plus éloigné.

De plus la forme des orbites planetaires dépend non-seulement de la proportion entre le mouvement de projection, & la force attractive, mais aussi de la direction suivant laquelle ce mouvement peut être ou avoir été imprimé. Si la direction étoit suivant la tangente *AB* comme nous l'avons supposé jusqu'ici, & que les forces centrales se contrebalançaient exactement, les orbites seroient circulaires, mais si la direction étoit oblique, d'une obliquité quelconque, l'orbite de la planete seroit toujours une ellipse; quelque rapport qu'il y eût d'ailleurs entre l'attraction & le mouvement de projection.

Les mouvemens des planetes dans leurs orbites elliptiques, ne sont pas uniformes, parce que le Soleil n'occupe pas le centre de ces orbites, mais leur foyer. Les planetes le meuvent donc tantôt plus vite, tantôt plus lentement, selon qu'elles font plus proches ou plus éloignées du Soleil: mais ces irrégularités font elles-mêmes réglées, & suivent une loi certaine.

Ainsi supposons que l'ellipse *BE P* (*Pl. astr. fig. 61. n. 2.*) soit l'orbite d'une planete, & que le Soleil *S* occupe le foyer de cette ellipse, soit *AP* l'axe de l'ellipse appelé la ligne des *apsides*, le point *A* l'apside supérieure ou l'aphélie *P* l'apside inférieure ou le périhélie, *SC* l'excentricité, & *ES* la moyenne distance de la planete au Soleil. Voyez *APHÉLIE*, *APHÉLIE*, *PÉRIHÉLIE*, &c. Le mouvement de la planete dans son périhélie est plus prompt que par-tout ailleurs, & plus lent au contraire dans son aphélie; au point *E* la vitesse du mouvement est moyenne aussi-bien que la distance, c'est-à-dire ce mouvement est tel que s'il demeurait uniforme, la planete décrirait son orbite dans le même tems qu'elle emploie à la décrire réellement. La loi par laquelle le mouvement est réglé dans chaque point de l'orbite, est qu'une ligne ou un rayon tiré du centre du Soleil au centre de la planete, & qu'on suppose se mouvoir avec la planete, décrit toujours des aires elliptiques proportionnelles au tems. Supposons par ex. que la planete soit en *A* & que de-là elle parvienne en *B* après un certain tems; l'espace ou l'aire que décrit le rayon *SA* est le triangle *ASB*: si on imagine ensuite que la planete arrive en *P*, & que tirant un rayon *SD* du centre du Soleil, l'aire elliptique *PSD* soit égale à l'aire *ASB*, la planete décrira l'arc *PD* dans le même tems qu'elle a décrit l'arc *AB*: ces arcs sont inégaux, & sont à-peu-près en raison inverse de leurs distances au Soleil, car il suit de l'égalité des aires que *PD* doit être à *AB* à-peu-près comme *SA* à *SP*.

Kepler est le premier qui ait démontré cette loi par les observations, & M. Newton l'a depuis expliquée par des principes physiques: tous les astronomes admettent aujourd'hui & cette règle, & l'explication que M. Newton en a donnée, comme étant la plus propre à résoudre les phénomènes des planetes.

A l'égard du mouvement que toutes les planetes ont dans le même sens d'occident en orient, de leur mouvement de rotation autour de leurs axes, & de l'inclinaison de leurs orbites au plan de l'écliptique, ces phénomènes ne font pas si faciles à expliquer dans le système newtonien, que leur mouvement autour du Soleil.

Descartes s'étant aperçu que les planetes alloient toutes dans le même sens, imagina de les faire nager dans un fluide très-subtil qui tournoit en tourbillon

autour du Soleil, & qui emportoit toutes les planetes dans la même direction. M. Newton ne paroit point donner d'autre raison de ce mouvement commun, que la volonté du Créateur. Il en est de même du mouvement de rotation & de l'inclinaison des orbites des planetes au plan de l'écliptique. Tous ces mouvemens, dit-il, n'ont point de causes mécaniques. *Hi motus originem non habent ex causis mechanicis.* La raison qu'il en apporte, c'est que les comètes se meuvent autour du Soleil dans des orbites fort excentriques, & vont indifféremment en tous sens, les unes d'orient à l'occident, d'autres du midi au nord, &c. Il est certain que si le mouvement commun de toutes les planetes d'occident en orient, étoit causé par un tourbillon dont les couches les entraînaient, les comètes qui descendent fort loin dans ce tourbillon devroient aussi se mouvoir toutes dans le même sens: or c'est ce qui n'arrive pas. A l'égard de la rotation des planetes autour de leurs axes, dans le même sens qu'elles tournent autour du Soleil, c'est un phénomène que Descartes a tenté d'expliquer aussi par les tourbillons; mais la plupart de ses partisans l'ont abandonné là-dessus. On lui a objecté qu'en vertu de la construction de ses tourbillons, les planetes devroient tourner sur elles-mêmes en sens contraire, c'est-à-dire d'orient en occident; & il ne paroit pas que jusqu'à-présent l'hypothèse des tourbillons ait pu satisfaire à cette partie du système général du monde.

M. Bernoulli, dans le *tom. IV. de ses œuvres in-4°*, imprimées à Lausanne en 1743, explique le mouvement de rotation des planetes dans le système de Newton, d'une manière assez ingénieuse. Cet auteur remarque que tout corps à qui on imprime un mouvement de projection suivant une direction qui ne passe pas par son centre de gravité, doit tourner autour de son centre de gravité, tandis que ce centre va en avant, suivant une direction parallèle à celle de la force qui a imprimé le coup. Il suffit donc pour imprimer la rotation des planetes, de supposer que le mouvement de projection qui leur a été imprimé d'abord suivant l'idée de M. Newton, avoit une direction qui ne passoit point par leur centre de gravité. A l'égard de l'inclinaison des orbites des planetes sur le plan de l'écliptique, voyez *INCLINAISON*; & sur les aphélies des planetes, voyez *APHÉLIE*.

Les Cartésiens font sur le mouvement des planetes, une objection qu'ils croient victorieuse contre le Newtonianisme. Si le Soleil, disent-ils, attireroit les planetes, elles devroient s'en approcher sans cesse, au lieu que tantôt elles s'en approchent, tantôt elles s'en éloignent. Il est facile de répondre que les planetes à la vérité tendent à s'approcher du Soleil par leur gravitation vers cet astre, mais qu'elles tendent à s'en éloigner par leur mouvement de projection, qui les feroit aller en ligne droite: or si le mouvement de projection est tel, que les planetes en vertu de ce mouvement s'éloignent plus du Soleil que la gravitation ne les en approche, elles s'éloigneront du Soleil nonobstant la gravitation, mais moins à la vérité que si la gravitation étoit nulle. C'est en effet ce qui arrive, comme le calcul le fait voir, quand les planetes sont arrivées à leur périhélie, où leur vitesse de projection est la plus grande, & où par conséquent elles tendent à s'éloigner le plus du soleil en vertu de cette vitesse. Il est vrai que le Soleil les attire aussi davantage dans ce même point; mais comme le calcul le prouve, il ne les attire pas autant que leur vitesse de projection les éloigne. Voilà une des grandes objections cartésiennes résolue sans réplique; on peut en voir une autre de la même force à l'article *FLUX & REFLEX DE LA MER*, *tom. VI. p. 490*.

Calcul du mouvement & du lieu d'une planete. Les périodes & les vitesses des planetes, ou les tems qu'elles mettent à faire leurs révolutions; ont une analogie

V V V V j

singulière avec les distances de ces *planètes* au Soleil. Plus une *planète* est proche du Soleil, plus sa vitesse est grande, & plus le tems de sa révolution est court; la loi générale est que les carrés des tems périodiques sont comme les cubes des distances des *planètes* aux centres de leurs orbites. Voyez PÉRIODE, DISTANCE, &c.

On doit la découverte de cette loi à la sagacité de Kepler, qui la trouva pour les *planètes* premières: les Astronomes ont trouvé depuis qu'elle avoit aussi lieu pour les *planètes* secondaires. Voyez SATELLITE.

Kepler n'a déduit cette loi que des observations & de la comparaison qu'il a faite entre les distances des *planètes* & leurs tems périodiques; la gloire de la découvrir par les principes physiques, étoit réservée à Newton, qui a démontré que cette loi est une suite de la gravitation. Voyez GRAVITATION.

Le mouvement ou la distance d'une *planète* par rapport à son apogée, est appelé l'*anomalie* de la *planète*; ce mouvement se mesure par l'arc ou l'aire que la *planète* a décrite depuis son apogée. Voyez ANOMALIE. Quand on compte le mouvement de la *planète* depuis le premier point d'*aries*, son mouvement est appelé mouvement en longitude; or ce mouvement est ou moyen, c'est-à-dire égal à celui que la *planète* auroit si elle se mouvoit uniformément dans un cercle; ou vrai, c'est-à-dire, celui même par lequel elle décrit actuellement son orbite, & ce mouvement est mesuré par l'arc correspondant de l'écliptique. Voyez LONGITUDE, &c.

Par-là on peut toujours trouver le lieu d'une *planète* dans son orbite, l'intervalle de tems depuis qu'elle a passé par son aphélie, étant donné, car supposons que l'aire de l'ellipse soit tellement divisée par la ligne *SG*, que l'aire elliptique entière soit à l'aire *ASG* comme le tems de la révolution de la *planète*, est au tems donné en ce cas *G*: sera le lieu de la *planète* dans son orbite. Voyez ANOMALIE & LIEU. Les phénomènes des *planètes* inférieures sont leurs conjonctions, elongations, stations, rétrogradations, phases, & éclipses. Voyez CONJUNCTION, ELONGATION, STATION, RÉTROGRADATION, PHASE & ECLIPSE. Les phénomènes des *planètes* supérieures, sont les mêmes que ceux des *planètes* inférieures; il y en a seulement un de plus dans les supérieures, savoir l'opposition. Voyez OPPOSITION, &c.

A l'égard des phénomènes particuliers de chaque *planète*, on les trouvera aux articles de chacune. Voyez JUPITER, MARS, &c.

On trouvera de même aux articles SYSTÈME SOLAIRE, DIAMÈTRE, DEMI-DIAMÈTRE, &c. les proportions générales, les diamètres, les distances des différentes *planètes*.

Configuration des *planètes*. Voyez CONFIGURATION. Volf & Chambers. (O)

PLANÈTE, en terme de Vannerie, est un instrument dont on se sert pour applatir un brin d'osier à tel degré qu'on veut. Cet instrument est plat & d'environ quatre pouces de long sur deux de large. Son tranchant est monté sur une espèce d'oreille placée de côté, au-dessus d'une lame de fer à ressort qui couvre l'instrument dans toute sa longueur & toute sa largeur, & est près ou loin de cette lame à proportion qu'on ferme ou qu'on ouvre une petite vis qui est dessous l'instrument, & sur laquelle est appuyée cette lame à ressort. Voyez les Planches.

PLANETER, en terme de Tabletier-Corneier, c'est adoucir & diminuer le morceau de corne destiné à faire un peigne, jusqu'à l'épaisseur qu'on veut lui donner.

PLANEUR, f. m. terme d'Orfèvre, c'est l'artisan qui gagne sa vie à planer la vaisselle, c'est-à-dire, à l'unir à force de petits coups de marteau. Ceux que les Or-

fevres appellent *planeurs*, les Potiers d'étain les appellent *forgeurs*. (D. J.)

PLANGE, adj. (*Marine*.) La mer est *plange*, c'est un terme bas dont se servent les matelots de Poitou, de Xaintonge & d'Aunis, pour dire que la mer est unie.

PLANIMÉTRIE, f. f. (*Géom.*) c'est la partie de la Géométrie, qui considère les lignes & les figures planes. Voyez GÉOMÉTRIE; voyez aussi LIGNE & FIGURE.

La *Planimétrie* est particulièrement bornée à la mesure des plans ou surfaces; elle est opposée à la *Stériométrie*, ou mesure des solides. Voyez STÉRIOMÉTRIE.

La *Planimétrie*, ou l'art de mesurer les surfaces planes, s'exécute par le moyen de quarrés plus ou moins grands, comme piés quarrés, pouces quarrés, toises quarrées, perches quarrées, &c. c'est-à-dire, par des quarrés dont les côtés sont un pié, un pouce, une toise, une perche, &c. Ainsi on connoît la valeur d'une surface proposée, quand on sait combien elle contient de piés quarrés, ou de pouces quarrés, ou de toises quarrées, ou de perches quarrées, &c. Voyez AIRE, SURFACE, FIGURE, QUARRÉ, MESURER, &c. Chambers. (E)

PLANISPHERE, f. m. (*Astronomie*.) est une projection de la sphere & de ses différens cercles sur une surface plane, comme sur du papier, &c. Voyez PLAN, SPHERE & PROJECTION.

Dans ce sens les cartes célestes & terrestres, où sont représentés les méridiens & les autres cercles de la sphere, sont appellées *planispheres*. Voyez CARTE. Dans les projections ordinaires, le plan du tableau est un plan de projection situé entre l'œil & l'objet, de sorte que la projection se fait par le moyen des points où les différens rayons menés de l'œil à l'objet coupent ce plan. Voyez PLAN PERSPECTIF ou PLAN DU TABLEAU. Mais dans les *planispheres* ou astrolabes le plan de projection est placé derrière l'objet qui est la sphere, & ce plan est toujours celui d'un des grands cercles de la sphere. Voyez CERCLE. Dans tous les *planispheres* on suppose que l'œil est un point qui voit tous les cercles de la sphere, & qui les rapporte au plan de projection sur lequel la masse de la sphere est pour ainsi dire aplatie.

Les cartes célestes où sont représentées les constellations, sont des espèces de *planisphere*; mais on appelle plus proprement *planisphere* la représentation des cercles ou orbites que les *planètes* décrivent, faite sur un plan, soit en dessein, soit en cartons concentriques ou appliqués les uns sur les autres: les cartes marines sont aussi appellées *planispheres nautiques*. Voyez CARTE MARINE.

*Planisphere* se dit aussi quelquefois d'un instrument astronomique, dont on se sert pour observer les mouvemens des corps célestes: il consiste dans une projection de la sphere céleste sur un plan, où sont représentées les étoiles & les constellations avec leurs situations, leurs distances, &c. Tel est l'*astrolabe*, qui est le nom ordinaire de ces sortes de projections. Voyez ASTROLABE.

Dans tous les *planispheres*, on suppose que l'œil est un point qui voit tous les cercles de la sphere, & qui les rapporte au plan de projection sur lequel la masse de la sphere est pour ainsi dire aplatie.

Parmi le nombre infini de *planispheres* que peuvent fournir les différens plans de projection & les différentes positions de l'œil, il y en a deux ou trois qui ont été préférés aux autres. Tel est celui de Ptolémée, dans lequel le plan de projection est parallèle à l'équateur; celui de Gemma Frisius, dans lequel le plan de projection est le colure ou le méridien des solstices, & où l'œil est au pôle de ce méridien; celui de Jean de Royas, espagnol, dans lequel le plan



de projection est un méridien, & où l'œil est placé dans l'axe de ce méridien à une distance infinie. Cette dernière projection est appelée *analemma*. Voyez *ANALEMMA*.

Toutes ces projections ont un défaut commun : savoir que les figures des constellations y sont considérablement altérées & défigurées, de sorte qu'il n'est pas aisé de les comparer entr'elles ; & quelques-unes tiennent si peu de place, qu'on peut à-peine s'en servir pour les opérations.

M. de la Hire, pour remédier à ces inconvénients, a imaginé une nouvelle projection de la sphere ; il propose de placer l'œil de telle manière que les divisions des cercles projetés soient sensiblement égales dans chaque partie de l'instrument. Le plan de projection est un méridien. Voyez toutes ces choses plus au long à l'article *ASTROLABE*.

*PLANISPHERE NAUTIQUE*, voyez l'article *NAUTIQUE*.

*PLAN-ORBIS*, (*Conchylitol.*) coquillage univalve fluviatile ; il ne se trouve point dans la mer, mais il est commun dans les rivières ; il est tout noir ou brun, avec trois contours relevés qui se terminent à l'œil de sa volute. Sa tête fort d'une ouverture ronde, & est garnie de deux cornes fort pointues & fort longues, tenant à une couche baveuse qui lui sert à traîner sa coquille. Quand il est avancé autant que ses forces le lui permettent, il tire à lui sa coquille qui est fort mince, & recommence cette manœuvre pour continuer sa marche. Il n'y a nulle cloison comme à la corne d'amon & au nautilus ; l'animal est fait comme un gros ver nageant dans une eau rousse : sa couche peut lui servir d'opercule ; mais si-tôt qu'on le touche, il se retire tout entier au milieu de son premier contour. On le voit quelquefois sortir presque tout son corps ; ses yeux sont placés à l'ordinaire, & marqués par deux points noirs.

Le *plan-orbis* est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux : c'est une forte de limaçon dont on connoît huit espèces ; savoir, le grand, à quatre spirales rondes ; le petit, à cinq spirales rondes ; le troisième, à six spirales aussi rondes ; le quatrième, à quatre spirales ou arêtes verticales ; le cinquième, à six spirales à arêtes ; le sixième, à trois spirales à arêtes ; le septième s'appelle le *plan-orbis* à arêtes ; le huitième se nomme le *plan-orbis* nuilé. *Dargenville. (D. J.)*

*PLANOIR*, f. m. en terme d'*Orfèvre* en grosserie, s'entend d'un cislet dont l'extrémité est aplatie & fort polie. On s'en sert pour planer les champs qui sont enrichis d'ornemens de ciselure ou de gravure, où l'on ne pourroit point introduire le marteau. Voyez nos *Planches*.

*PLANOUSE*, ILE DE, (*Géog. mod.*) en latin *Planaria* ; île d'Italie, dans la mer de Toscane, entre celle d'Elbe au nord-est, & celle de Corse au sud-ouest ; elle a environ quatre milles de longueur, & une demi-lieue de largeur. Elle est fort basse & remplie de brufcages ; on mouille à un quart de lieue de l'île par douze brasses d'eau. *Lat. 42. 45. (D. J.)*

*PLANT-D'ARBRES*, f. m. (*Jardin.*) espace planté d'arbres avec symétrie, comme sont les avenues, quinconces, bosquets, &c. ce mot signifie aussi une *pepinière* d'arbrisseaux, plantés sur plusieurs lignes parallèles.

*PLANTAGENETE*, (*Hist. anc.*) est un surnom qui a été donné à plusieurs anciens rois d'Angleterre, Voyez *SURNOM*, &c.

Ce mot a fort embarrassé les critiques & les antiquaires, qui n'ont jamais pu en trouver l'origine & l'étymologie. Tout le monde convient qu'il fut donné d'abord à la maison d'Anjou, que le premier roi d'Angleterre qui le porta fut Henri II. & qu'il passa de ce roi à sa postérité jusqu'à Henri VII. pendant

l'espace de plus de quatre cents ans ; mais on n'est point d'accord sur celui qui a le premier porté ce nom. Plusieurs auteurs anglois croient que Henri II. l'héritier de son père Geoffroy V. comte d'Anjou, fils de Foulques V, roi de Jérusalem, qui mourut en 1144 ; ces auteurs prétendent que Geoffroy est le premier à qui on a donné ce nom, & que Henri II. sorti de Geoffroy par Maud, fille unique de Henri I. est le second qui l'a porté.

Cependant Ménage soutient que Geoffroy n'a jamais eu le nom de *Plantagenete* ; & en effet, Jean de Bourdigné, l'ancien annaliste d'Anjou, ne l'appelle jamais ainsi ; Ménage ajoute que le premier à qui on a donné ce nom, est Geoffroy, troisième fils de Geoffroy V ; néanmoins ce nom doit être plus ancien qu'aucun de ces princes, si ce que dit Skinner de son origine & de son étymologie, est vrai. Cet auteur raconte que la maison d'Anjou reçut ce nom d'un de ces princes, qui ayant tué son frère, pour s'emparer de ses états, s'en repentit, & fit un voyage à la Terre-Sainte pour expier son crime ; que là il se donnoit la discipline toutes les nuits, avec une verge faite de la plante appelée *genêt* ; ce qui le fit appeler *Plantagenete*.

Il est certain que notre Geoffroy fit le voyage de Jérusalem, mais il n'avoit point alors tué son frère : de plus, il ne fit point ce voyage par pénitence, mais seulement pour aller au secours de son frère Amaury ; quel peut donc être ce prince de la maison d'Anjou ? Serait-ce Foulques IV ? il est vrai que ce prince détrôna Geoffroy, son frère aîné, & le mit en prison, mais il ne le fit pas mourir : de plus, comme le rapporte Bourdigné, Geoffroy fut tiré de prison par Geoffroy V, son fils, dont nous avons déjà parlé.

Il est vrai que ce Foulques fit le voyage de Jérusalem, en partie dans des vûes de pénitence ; mais Bourdigné assure que ce fut par la crainte des jugemens de Dieu & de la damnation éternelle, pour la quantité de sang chrétien qu'il avoit répandu dans ces batailles. Cet historien ajoute que Foulques fit un second voyage à Jérusalem, mais qu'il y retourna pour remercier Dieu de ses grâces : de plus, ce Foulques ne fut jamais appelé *Plantagenete* ; ainsi le récit de Skinner paroît être une fable.

Il y a encore une autre opinion, qui, quoique commune, n'est guère mieux fondée : on croit ordinairement que tous les princes de la maison d'Anjou, depuis Geoffroy V, ont eu le nom de *Plantagenete*, au lieu que ce nom n'a été porté que par très-peu de ces princes, qu'il seroit à distinguer des autres. Bourdigné ne le donne jamais qu'au troisième fils de Geoffroy V, & le distingue par ce surnom des autres princes de la même famille ; cependant il est certain que ce nom fut aussi donné à Henri II, roi d'Angleterre, son frère aîné.

*PLANTAIN* ou *PLANTIN*, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *plantago*, genre de plante à fleur monopétale en forme de foucoupe, & ordinairement divisée en quatre parties ; le pistil sort du fond de cette fleur, entouré le plus souvent de longues étamines, & devient dans la suite un fruit ou une coque presque ovoïde ou conique qui s'ouvre transversalement lorsqu'elle est mûre, en deux parties ; cette coque est divisée en deux loges par une cloison mitoyenne, & elle renferme des semences oblongues, attachées à un placenta. Tournefort, *Inst. rei. herb.* Voyez *PLANTE*.

M. de Tournefort distingue trente-cinq espèces de *plantain*, indépendamment de celles que les autres Botanistes nomment *plantains aquatiques*, & qui sont des espèces de *renoncules*. La plus commune de toutes les espèces de vrai *plantain*, est le grand, le lar-

ge plantain, *plantago latifolia*, *sinuata*. *Infl. rei herb.* 127.

Sa racine est courte, grosse comme le doigt, garnie de fibres blanchâtres sur les côtés; elle pousse des feuilles larges, luisantes, rarement dentelées en leurs bords, ordinairement glabres ou sans poils, marquées chacune de sept nerfs apparens dans leur longueur; ces feuilles sont attachées à de longues queues & couchées à terre.

De la même racine & du milieu des feuilles, il s'élève plusieurs tiges à la hauteur d'environ un pié, rondes, difficiles à rompre, quelquefois rougeâtres, un peu velues; elles portent au sommet un épi oblong, qui soutient de petites fleurs blanchâtres ou purpurines; chacune de ces fleurs est un tuyau fermé dans le fonds, évasé en-haut, découpé en quatre parties, & garni de plusieurs étamines. Lorsque la fleur est passée, il lui succède un fruit ou une coque membraneuse, ovale, pointue ou conique, qui s'ouvre en travers, comme une boîte à favonnette, & qui renferme plusieurs semences menues, de figure ovale, ou oblongue, & de couleur rougeâtre.

Cette plante croît presque par-tout le long des chemins, des haies, dans les cours, dans les jardins, aux lieux herbeux & incultes. Elle fleurit en Mai & Juin, & donne sa graine en Août; on l'emploie beaucoup en Médecine, ainsi que le plantain blanc, *plantago latifolia*, *incana*; & le plantain étroit, *plantago angustifolia*; on les regarde comme détersifs, astringens & résolutifs.

L'espèce de plantain des environs de Paris, nommé par Tournefort, *plantago palustris*, *gramineo folio*, *monanthos parisiensis*, a deux singularités; l'une que sa fleur est à étamines, c'est-à-dire mâle & stérile; & l'autre qu'au bas du pédicule de cette même fleur, il en naît deux ou trois fleurs à pistil ou femelles qui sont fécondes; on peut lire à ce sujet les Observations de M. de Jussieu dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1742*.

Finissons par remarquer que M. Linnæus renferme dans la classe de ce genre de plante, non-seulement les différentes espèces de plantain de Tournefort, mais encore le ptyllium, le coronopus ou corne de cerfs, & le *gramen junceum*; voici brièvement comme il caractérise ce genre de plante.

Son calice, quoique droit & court, est divisé en quatre quartiers dans les bords, & subsiste après que la fleur est tombée. La fleur est monopétale, en forme de tube cylindrique arrondi, avec des bords découpés en quatre parties; les segmens sont abaissés & pointus; les étamines forment quatre filets capillaires & droits; les bossertes sont oblongues, applaties & menues; le germe du pistil est ovoïde, le style est délié, & de moitié moins long que les étamines; le stigma est simple; le fruit est une capsule ovale, s'ouvrant horizontalement, & contenant deux semences, les graines sont oblongues & nombreuses. (*D. J.*)

PLANTAIN, (*Mat. méd.*) grand, moyen & petit; on emploie indifféremment ces trois espèces pour l'usage de la Médecine. Le plantain est mis au rang des plantes vulnéraires astringentes; & on lui accorde de plus une qualité fébrifuge. On emploie le suc des feuilles, la décoction de la racine & celle de la semence; l'extrait & l'eau distillée du plantain sont aussi en usage; & enfin on en retire une eau distillée à laquelle on attribue communément les mêmes vertus qu'à toutes les préparations précédentes.

Tous ces remèdes sont employés communément pour l'usage intérieur, toutes les fois que les astringens sont indiqués, comme dans la dysenterie, & toutes les espèces d'hémorrhagie interne, & beaucoup plus rarement, mais quelquefois cependant contre les fièvres intermittentes.

Le plantain étant absolument privé de tout principe volatil, il est démontré que son eau distillée ne possède aucune vertu médicameuteuse. Cette eau est cependant un excipient assez commun des juleps astringens, quoique de toutes les propriétés des végétaux, celle qui se tranfmet le moins à l'eau qu'on en sépare par la distillation, soit évidemment la qualité astringente. L'usage le plus commun de cette eau est pour les collyres toniques & répercussifs, qu'on emploie très-souvent dans les ophtalmies. Il n'est pas inutile de répéter que l'eau de plantain est un ingrédient absolument inutile de ces collyres.

La racine & les feuilles de plantain entrent dans l'eau vulnéraire, & en font un des ingrédients puériles, & pour ainsi dire indécens, comme on peut le déduire facilement de ce que nous venons d'observer sur l'eau distillée de plantain. Voyez VULNÉRAIRE, eau. Les feuilles entrent dans la décoction astringente de lapharmacopée de Paris, dans le fyrop d'al-théa de Fernel, dans celui de confoude, &c. les semences dans la poudre diarrhodon, l'onguent de la comtesse, &c. (*b*)

PLANTAIRE, adj. (*Anat.*) est le nom d'un muscle charnu dans son origine; il vient de la partie postérieure supérieure du condyle externe du fémur, & descend un peu entre les jumeaux & les foliaires, où il se change en un tendon long & mince, qui s'avance à l'exterieur du tendon d'Achille, & s'insère à la partie supérieure & postérieure du calcaneum. Voyez nos Planches d'Anatomie. Voyez aussi PIÉ, PALMAIRE, &c.

Quelques auteurs comptent ce muscle parmi les extenseurs du pié. Voyez EXTENSEUR.

C'est le petit jambier postérieur de M. Winslow. L'aponévrose plantaire vient des deux tubérosités qui se remarquent à la face inférieure du calcaneum, & recouvrant tous les muscles situés sous le pié, va se terminer aux parties latérales & supérieures des premières phalanges.

Les artères plantaires sont la continuation de l'artère péronnière & de la tibiale qui s'anastomosent dans la plante du pié, & forment un arc duquel il part différens rameaux qui se distribuent aux doigts & aux autres parties; celle que produit la péronnière prend le nom de plantaire externe; & celle qui est la suite de la tibiale se nomme plantaire interne. Voyez PERONNIERE & TIBIALE.

Les nerfs plantaires sont des branches du nerf sciatique tibial. Voyez SCIATIQUE.

Le nerf plantaire externe se distribue au pié en se portant tout le long de la partie interne de la plante du pié, & fournit quatre rameaux pour les parties latérales & inférieures des trois premiers orteils, & pour la partie latérale voisine du quatrième. Ces rameaux communiquent par leur rencontre de leurs extrémités au bout de chaque orteil.

Le nerf plantaire externe se porte vers les parties latérales externes en inférieures du pié, se distribue aux parties voisines, & forment des rameaux aux deux derniers orteils.

PLANTAS, ou PLANÇON, f. m. (*Jardinage.*) est un rameau que l'on coupe sur un arbre tel que le saule, & qu'après avoir éguisé on fiche en terre, où il reprend parfaitement sans racine.

PLANTARD, f. m. terme d'Agriculture; grosse branche de saule, d'aulne, de peuplier, &c. qu'on choisit pour planter quand on étèpe ces arbres.

PLANTATION, f. f. (*Moral.*) je mets les plantations au rang des vertus, & j'appelle ce soin une vertu morale nécessaire à la société, & que tout législateur doit prescrire.

En effet, il n'est peut-être point de soin plus utile au public que celui des plantations; c'est semer l'abondance de toutes parts, & léguer de grands biens



à la postérité. Que les princes ne regardent point cette idée comme au-dessous de leur grandeur. Il y a eu des héros de leur ordre dans ce genre, comme dans l'art de la destruction des villes, & de la défoliation des pays. Cyrus, dit l'histoire, couvrit d'arbres toute l'Asie mineure. Qu'il est beau de donner une face plus belle à une partie du monde ! La remplir de cette variété de scènes magnifiques, c'est approcher en quelque sorte de la création.

Caton, dans son livre de la *vie rustique*, donne un conseil bien sage. Quand il s'agit de bâtir, dit-il, il faut long-tems délibérer ; & souvent ne point bâtir ; mais quand il s'agit de planter, il seroit absurde de délibérer, il faut planter sans délai.

Les sages de l'antiquité n'ont point tenu d'autres discours. Ils semoient, ils plantoient ; ils passaient leur vie dans leurs plantations & dans leurs vergers ; ils en cultivoient soigneusement, ils en parloient avec transport.

*Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,  
Hic nemus, hic ipso tecum consumere avo.*

Virg. *Éclog. X. 42.*

« Ah ! Lycori, que ces clairs ruisseaux, que ces prairies & ces bois forment un lieu charmant ! c'est ici que je voudrois couler avec toi le reste de mes jours.

*Ipsa jam carmina rupes,  
Ipsa sonant arbuta.*

« Les rochers & les arbutus que tu as plantés tout autour de ce hameau, y répètent déjà nos chansons.

Virgile lui-même a écrit un livre entier sur l'art des plantations.

*Ipsa thymum, pinosque ferens de montibus altis  
Tecta ferat late circum, cui talia cura :  
Ipse labore manum duro terat : ipse feraces  
Fingat humo plantas, & amicos irriget imbres.*

« Que celui qui préside à vos ruches, ne manque pas de semer du thym aux environs ; qu'il y plante des pins & d'autres arbres, qu'il n'épargne point sa peine, & n'oublie pas de les arroser !

*Atque equidem extremo ut jam sub sine laborum  
Vela traham, & terris festinam advertere proram,  
Forfitan & pingues horios qua cura colendi  
Ornaret canerem . . . . .*

« Si je n'étois pas à la fin de ma course, je ne commencerois pas à plier déjà mes voiles prêt d'arriver au port ; peut-être enseignerois-je ici l'art de cultiver les jardins, & de former des plantations dans les terres stériles.

*Namque sub Æbalia memini me turribus altis,  
Quâ niger humectat fluvientia culta Galeus,  
Corycium vidisse senem, cui pauca reliâ  
Jugera raris erant ; nec fertilis illa juvenis,  
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.  
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum  
Lilia verbenasque premens, vesumque papaver,  
Regum aequabat opes animis, serâque revertens  
Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.  
Primus vere rosam, atque autumnâ carpere poma :  
Et cum tristis hyems etiam nunc frigore saxa  
Rumpere, & glacie cursus frangere aquarum ;  
Ille comam mollis jam tum tondēbat acanthi,  
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.*

*Ille tilia, aque uberima pinus :  
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbor  
Induerat, totidem autumnâ matura tenebat,  
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,  
Eduamque pyrum, & spinos jam pruna ferentes,  
Jamque ministrantem platanum potantibus umbram.*

*Verum hæc ipse equidem spatii exclusus iniquis,  
Prætereo.*

Georg. liv. IV. 125. 150.

« Près de la superbe ville de Tarente, dans cette contrée fertile qu'arrose le Galèse, je me souviens d'avoir vu autrefois un vieillard de Cilicie, possesseur d'une terre abandonnée, qui n'étoit propre ni pour le pâturage, ni pour le vignoble ; cependant il avoit fait de ce terrain ingrat un agréable jardin, où il semoit quelques légumes bordés de lys, de verveine & de pavots. Ce jardin étoit son royaume. En rentrant le soir dans sa maison, il couvroit sa table frugale de simples mets produits de ses travaux. Les premières fleurs du printemps, les premiers fruits de l'automne naissoient pour lui. Lorsqu'il que les rigueurs de l'hiver fendoient les pierres, & suspendoient le cours des fleuves, il émondoit déjà ses acanthes ; déjà il jouissoit du printemps, & se plaignoit de la lenteur de l'été. Ses vergers étoient ornés de pins & de tilleuls. Ses arbres fruitiers donnoient en automne autant de fruits, qu'au printemps ils avoient porté de fleurs. Il savoit transplanter & aligner des ormeaux déjà avancés, des poiriers, des pruniers greffés sur l'épine, déjà portant des fruits, & des planes déjà touffus, à l'ombre desquels il regaloit ses amis. Mais les bornes de mon sujet ne me permettent pas de m'arrêter plus longtemps sur cette peinture.

C'est pourquoi je me contenterai d'observer avec Virgile, que l'amusement des plantations ne procure pas seulement des plaisirs innocents, mais des plaisirs durables, & qui renouvellent chaque année. Rien en effet ne donne tant de satisfaction que la vue des paysages qu'on a formés, & des promenades délicieuses à l'ombre des arbres qu'on a plantés de ses mains.

On pourroit même, ce me semble, charger un domaine entier de plantations différentes, qui tourneroient également au plaisir & au profit du propriétaire. Un marais couvert de saules, un coteau planté de chênes, seroit sans doute plus profitable qu'en abandonnant le terrain à sa stérilité naturelle. Des haies fortifiées & décorées d'arbres forment un rempart utile, agréable & solide.

Il n'est pas besoin de se montrer trop curieux de la symétrie des plantations. Tout le monde est en état de remplacer des arbres à la ligne & à la règle, en échiquier, ou en toute autre figure uniforme ; mais doit-on s'astreindre à cette régularité sans oser s'en écarter ? Et ne seroit-on pas mieux de cacher quelquefois l'art du jardinier ? Présenter toujours des arbres qui s'élèvent en cônes, en globes, en pyramides, en éventail, sur chacun desquels on reconnoît la marque des ciseaux, est plutôt l'effet d'un goût peigné, que celui de la belle nature. Ce n'est pas ainsi qu'elle forme ses admirables fûts. Des forêts de citronniers ne sont pas moins superbes avec toute l'étendue de leurs branches ; que taillées en figures mathématiques. Un grand verger dont les pommiers sont en fleurs, plaît bien davantage que les petits labyrinthes de nos parterres. Qui est celui qui ne préféreroit à nos arbres nains, des chênes de plusieurs centaines d'années, & des groupes d'ormes, propres à mettre à couvert de la pluie un grand nombre de cavaliers.

Quoi qu'il en soit des plantations symétriques ou sauvages, je ne recommande pas les unes ou les autres aux grands & aux riches, par la seule raison qu'elles sont un amusement agréable, en même tems qu'une décoration de leurs maisons de campagne ; j'ai des motifs plus nobles à leur proposer ; je leur recommande les plantations de toutes parts, parce que c'est un emploi digne d'un citoyen vertueux, & qu'il s'y doit porter par des principes tirés de la mo-

rale, & entr'autres par celui de l'amour du genre humain.

Ce n'est pas tout; je soutiens qu'on est inexcusable de manquer à un devoir de la nature de celui-ci, & dont il est si facile de s'acquitter. Lorsqu'un homme pense que le soin de mettre chaque année, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, quelques rejets en terre, peut servir à l'avantage d'un autre qui ne viendra dans le monde qu'au bout de cinquante ans; lorsqu'il songe qu'il travaille peut-être au soutien ou à l'aisance d'un de ses arrière-neveux; s'il trouve alors quelque répugnance à se donner cette peine, il doit en conclure qu'il n'a nuls principes, nul sentiment de générosité.

Quelqu'un a dit d'un citoyen industrieux & bien-faisant, qu'on peut le suivre à la trace. Ces deux mots peignent à merveille les soins d'un honnête homme, qui en cultivant des terres, y a laissé des marques de son industrie & de son amour pour ceux qui lui succéderont.

Ces réflexions ne viennent que trop à-propos dans un siècle où les arts les plus utiles à la conservation de la société sont entièrement négligés, & les soins de la postérité pleinement abandonnés, si même ils ne sont pas tournés en ridicule. Nos forêts ne nous fourniraient plus de bois pour bâtir, si nos ancêtres avoient pensé d'une façon si basse & si méprisable.

Les Tartares du Daghestan, tout barbares qu'ils sont, habitants d'un pays stérile, ont une coutume excellente qu'ils observent soigneusement, & qui leur tient lieu de loi. Personne chez eux ne se peut marier, avant que d'avoir planté, en un certain endroit marqué, cent arbres fruitiers; en sorte qu'on trouve actuellement partout dans les montagnes de cette contrée d'Asie, de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute espèce. On ne trouve au contraire dans ce royaume que des pays dénués de bois dont ils étoient autrefois couverts. Le dégât & la conformation en augmentent tellement, que si l'on n'y remédie par quelque loi semblable à celle de l'ancienne patrie des Thalesis, nous manquerons bien-tôt de bois de charpente pour nos usages domestiques. On ne voit que des jeunes héritiers prodigues, abattre les plus glorieux monuments des travaux de leurs pères, & ruiner dans un jour la production de plusieurs siècles.

En un mot, nous ne travaillons que pour nous & nos plaisirs, sans être aucunement touchés de l'intérêt de la postérité. Ce n'est pas cette façon de penser que la Fontaine prête à son octogénaire qui plantoit. On sait avec quelle sagesse il parle aux trois jeunes-cœurs surpris de ce qu'il se charge du soin d'un avenir qui n'étoit pas fait pour lui. Le vieillard, après les avoir bien écoutés, leur répond

*Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.*

*He bien défendez-vous au fage*

*De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?*

*Cela-même est un fruit que je goûte aujourd'hui,*

*J'en puis jouir demain, & quelques jours encore.*

Le Chevalier DE JAU COURT.

PLANTATION, (Jardinage.) se dit d'un jardin entier à planter: j'ai une grande plantation à faire.

PLANTE, f. f. corps organisé, composé essentiellement d'une racine, & vraisemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc ou une tige, des branches, & des fleurs destinées par la nature à quelque usage.

On peut définir une plante d'après Boerhaave, un corps organisé, composé de vaisseaux & de liqueurs; qui a une racine, ou une partie par laquelle il s'attache à un autre corps; & particulièrement à la terre,

d'où il tire pour l'ordinaire sa substance & son accroissement. Voyez VÉGÉTAL.

Les plantes sont distinguées des fossiles, en ce qu'elles sont des corps organisés, composés de vaisseaux & de liqueurs (voyez FOSSILE); & des animaux, en ce qu'elles sont toujours attachées à quelque corps d'où elles tirent leur nourriture. Voyez ANIMAL.

Plante est un nom général sous lequel sont compris tous les végétaux, comme les arbres, les arbrisseaux & les herbes. Voyez ARBRE, ARBRISSEAU, HERBE.

Par les observations de Malpighi, du docteur Grew, de MM. Reneaume, Bradley, & d'autres auteurs, il paroît que le mécanisme des plantes est fort semblable à celui des animaux: les parties des plantes semblent avoir une analogie constante avec les parties des corps animés; & l'économie végétale paroît formée sur le modèle de l'économie animale. Pour donner une idée de cette ressemblance, il est nécessaire d'expliquer & de décrire les parties dont une plante est composée.

Les parties des plantes sont: 1. la racine, corps spongieux, dont les pores sont disposés de la manière la plus convenable pour recevoir certains sucs préparés dans le sein de la terre. La qualité de la racine dépend en effet beaucoup de la grandeur des pores & des vaisseaux qu'elle contient, comme le prouve l'expérience. Boerhaave considère la racine comme composée d'un nombre de vaisseaux absorbans, analogues aux veines lactées des animaux; & M. Reneaume prétend qu'elle fait la même fonction que toutes les parties de l'abdomen, destinées à la nutrition, comme l'estomac, les intestins, &c. Voyez RACINE.

2. Le bois, consistant en tuyaux capillaires parallèles entr'eux, qui partent de la racine & s'étendent le long de la tige. Les ouvertures de ces tuyaux sont ordinairement trop petites pour être aperçues, excepté dans un morceau de charbon de bois, de canne, ou d'autres plantes semblables. M. Bradley appelle ces tuyaux des vaisseaux veineux, parce qu'ils servent à porter la sève depuis la racine jusqu'au haut. Voyez BOIS.

3. Outre cela, il y a des vaisseaux plus larges, disposés au-dehors de ceux-ci, entre le bois & l'écorce intérieure, & qui descendent depuis le haut de la plante jusqu'à la racine. Le même auteur appelle ces tuyaux des vaisseaux artériels, parce qu'ils contiennent le suc liquide qu'on trouve dans les plantes au printemps. Voyez VEINE, SEVE, &c.

4. L'écorce qui est un corps d'un tissu spongieux, & qui passant entre les artères par plusieurs petits filets, communique avec la moëlle. Voyez ÉCORCE.

5. La moëlle ou pecten, qui consiste en petits globules transparents, joints ensemble à-peu-près comme les bouteilles dont l'écume d'une liqueur est composée. Voyez MOËLLE.

On peut ajouter que le tronc & les branches d'un arbre ont quelque ressemblance avec les parties & les membres extérieurs d'un animal, sans lesquels l'animal peut absolument subsister, quoique la perte de ces membres, ou les accidens qui leur arrivent, occasionnent souvent la destruction entière de l'animal; dans les arbres qui ont été endommagés, ou blessés, ou ébranchés, on observe des effets semblables à ceux qui arrivent aux membres des corps animés, comme l'extravasation, le calus, &c.

Economie ou usage des parties des plantes. La racine s'étant imbibée des sucs salins & aqueux que la terre renferme, & s'étant remplie de la matière qui doit servir à la nourriture de l'arbre, ces sucs, ou cette matière, sont mis en mouvement par la chaleur, c'est-à-dire font changés en une vapeur, qui partant de la racine, entre par les ouvertures des vaisseaux



vaisseaux artériels, & monte en-haut, avec une force proportionnée à la chaleur qui la met en mouvement. Par ce moyen cette vapeur ouvre peu-à-peu les petits vaisseaux roulés en bourgeons, & les épanouissent pour en former des feuilles.

Or comme toutes les vapeurs se condensent par le froid, la vapeur dont il s'agit étant arrivée à l'extrémité des artères, c'est-à-dire aux bourgeons, & trouvant en cet endroit un air froid, se condense en une liqueur, & sous cette forme, elle retombe par son propre poids vers la racine; en traversant les vaisseaux veineux, & laissant après elle une partie de sa substance, telle que le tissu de l'écorce puisse la conserver, & la retenir pour sa nourriture.

Cette liqueur continue donc ainsi à circuler, après quoi le froid de l'hiver la congèle & la réduit en une sorte de gomme qui demeure stagnante au-dedans des vaisseaux; elle reste en cet état, jusqu'à ce que la chaleur renaissant du printemps la mette en mouvement de nouveau. Alors la plante se remet en vigueur, pousse de nouvelles branches & de nouvelles feuilles, &c.

Cette exposition abrégée de l'économie végétale demande d'être expliquée plus au long, parce qu'elle renferme plusieurs points curieux, intéressans, & dignes d'être approfondis. La cause par laquelle la racine oblige à monter la liqueur dont elle s'est chargée, n'est pas encore bien connue. Quelques auteurs l'attribuent à la pression de l'atmosphère, comme l'élévation de l'eau dans les pompes: mais cette opinion est fondée sur une hypothèse gratuite, savoir que les petits tuyaux de la plante sont vuides d'air. D'ailleurs la pression de l'atmosphère ne pourrait élever la sève à plus de 32 piés; au-lieu qu'elle s'élève beaucoup plus haut, voyez ATMOSPHERE. D'autres ont recours au principe de l'attraction, & croient que la force qui élève la sève dans les plantes est la même qui fait monter l'eau dans les tuyaux capillaires, ou dans des monceaux de fable, de cendre, &c. Mais cette force ne suffit pas non plus pour élever la sève jusqu'au haut des arbres. Voyez ATTRACTION, ASCENSION, CAPILLAIRE, &c.

On peut donc croire que la première réception du suc nourricier, & sa distribution dans le corps de la plante, est produite par différens moyens, ce qui est confirmé par l'analogie des animaux. Voyez NOURRITURE, CHALEUR, NUTRITION, &c.

Le mouvement du suc nourricier des plantes est produit comme celui du sang des animaux, par l'action de l'air. En effet, on remarque dans toutes les plantes quelque chose d'assez semblable à la respiration. Voyez RESPIRATION.

Nous devons cette découverte à l'admirable Malpighi, qui a observé le premier que les végétaux sont composés de deux suites ou ordres de vaisseaux, savoir. 1. Ceux dont nous avons parlé ci-dessus, qui reçoivent & portent les sucs destinés à la nourriture de la plante, & qui répondent aux artères, aux veines & aux vaisseaux lactés des animaux. 2. Les trachées ou vaisseaux qui reçoivent l'air; ce sont de longs tuyaux creux, qui pompent & chassent continuellement l'air, c'est-à-dire qui sont dans une inspiration & une expiration continue. Ces trachées, selon la remarque du même auteur, renferment toutes les autres espèces de vaisseaux. Voyez TRACHÉE.

De-là il s'ensuit que la chaleur de l'année, & même celle du jour, ou d'une heure, ou d'une minute, doit produire un effet sur l'air renfermé dans ces trachées, c'est-à-dire qu'elle doit le raréfier, & en conséquence dilater les trachées; ce qui doit être une source perpétuelle d'action pour avancer la circulation dans les plantes. Voyez CHALEUR, RARÉFACTION, &c.

Tome XII,

Car par l'expansion des trachées, les vaisseaux qui contiennent les sucs sont comprimés; par ce moyen les sucs que ces vaisseaux renferment sont continuellement poussés & accélérés, & par cette même impulsion les sucs sont continuellement raffinés, & rendus de plus en plus subtils, & par conséquent capables d'entrer dans des vaisseaux de plus en plus fins; tandis que leur partie la plus épaisse est séparée & déposée dans les cellules latérales ou vésicules de l'écorce, pour défendre la plante contre le froid, & contre les autres injures de l'air. Voyez ECORCE.

Le suc nourricier étant ainsi parvenu du bas de la racine jusqu'à l'extrémité des plus hautes branches, & même jusqu'à la fleur, & ayant durant ce tems déposé une partie de la matière qu'il contient pour nourrir & défendre les parties de la plante, le superflu passe dans l'écorce, dont les vaisseaux s'insèrent dans ceux où la sève monte; & ce superflu redescend ensuite vers la racine à-travers les vaisseaux de l'écorce, pour venir regagner la terre. Telle est la circulation qui se fait dans les plantes. Voyez CIRCULATION DE LA SEVE.

Voilà ce qui se passe dans les végétaux pendant le jour, sur-tout lorsque la chaleur du soleil est considérable. C'est ainsi que les vaisseaux destinés à charrier la sève sont comprimés, que la sève est élevée en-haut, & que les vaisseaux qui la contiennent s'en déchargent. Pendant la nuit, les trachées étant resserrées par le froid de l'air, les autres vaisseaux se relâchent, & se disposent ainsi à recevoir de nouveau suc nourricier, pour le digérer & le séparer le lendemain: on peut donc dire en ce sens, que les plantes mangent & boivent pendant la nuit. Voyez NUTRITION.

Les vaisseaux ou les parties des plantes ne sont que de la terre liée & conglutinée, pour ainsi dire, avec une huile; cette huile étant épuisée par le feu, l'air, l'âge, &c. la plante se réduit en poudre, ou retourne de nouveau en terre. Ainsi dans les végétaux brûlés par le feu le plus violent, la matière des vaisseaux se conserve entière, & est indissoluble à la plus grande force; par conséquent cette matière n'est ni de l'eau, ni de l'air, ni du sel, ni du soufre, mais de la terre seulement. Voyez TERRE.

Le suc nourricier ou la sève d'une plante est une liqueur fournie par la terre, & qui se transforme en la substance de la plante; elle est composée de quelques parties fossiles, de quelques autres fournies par l'air & par la pluie, & de quelques autres encore qui viennent de plantes & d'animaux putrés; par conséquent les végétaux contiennent toutes sortes de sels, de l'huile, de l'eau, de la terre, & probablement aussi toutes sortes de métaux, d'autant que les cendres des végétaux fournissent toujours quelque chose que la pierre d'aimant attire. Voyez FER, AIMANT, &c.

Le suc nourricier entre dans la plante sous la forme d'une eau fine & subtile, qui conserve d'autant plus de sa propre nature qu'elle est plus près de la racine; plus elle s'éloigne de la racine, plus elle souffre d'altération, & plus elle approche de la nature du végétal. Voyez DIGESTION.

Par conséquent lorsque le suc nourricier entre dans la racine, dont l'écorce est remplie de vaisseaux excrétoires propres à rejeter les parties excrémenteuses de ce suc; il est terreux, aqueux, acide, a peu de substance, & ne contient presque point d'huile. Voyez SUC.

Il commence ensuite à se préparer dans le tronc & dans les branches; cependant il continue encore à y être acide, comme on le voit lorsqu'on perce un arbre dans le mois de Février; car le suc aqueux qui en découle a un goût acide. Voyez PERCER.

X X x x

Le suc nourricier étant porté de-là jusqu'aux boutons ou bourgeons, il s'y cuit davantage ; & ayant développé les feuilles, elles lui servent comme de pommons pour y circuler & pour y recevoir une nouvelle préparation ; car les feuilles encore tendres étant exposées à l'action alternative du froid & du chaud, des nuits humides & de la chaleur la plus considérable du jour, se contractent & se dilatent alternativement, ce qu'elles peuvent faire avec facilité à cause de leur tissu réticulaire. Voyez FEUILLE.

Par tous ces moyens le suc nourricier se digère & se prépare de nouveau, & il reçoit encore une nouvelle perfection dans les pétales ou feuilles des fleurs qui transmettent aux étamines ce suc encore subtilisé de nouveau. Les étamines communiquent le suc à la farine ou poussière des sommets, où ayant reçu un nouveau degré de maturité, il se répand sur le pistil ; là il acquiert le dernier point de perfection, & donne la naissance à un nouveau fruit, ou à une nouvelle plante. Voyez PÉTALES, ÉTAMINES, SOMMETS, FARINES, PISTIL, &c.

La génération des plantes a aussi une analogie parfaite avec celle des animaux, sur-tout de ceux qui n'ont point de mouvement local, comme on le remarque d'une infinité de poissons à coquillage qui sont hermaphrodites, & font à-la-fois mâles & femelles. Voyez HERMAPHRODITE.

La fleur de la plante paroît être le *puendum* ou le principal organe de la génération dans la plante, à cause de ses divers ornemens ; mais l'usage de ses différentes parties & la manière dont s'opère ce mécanisme n'est que fort peu connue. Nous en donnons un exemple dans une tulipe.

La fleur est composée de six pétales ou feuilles, du fond desquelles s'élève au milieu une espèce de tuyau, appelé *pistil* ; autour du pistil sont disposés des filets, appelés *étamines*, qui s'élèvent aussi du fond de la fleur & qui se déterminent en-haut par de petites bosses appelées *sommets*, remplies d'une poussière très-fine qu'on nomme *farine*. Pour avoir une connoissance plus étendue des parties de la génération des plantes, voyez PISTIL, ÉTAMINE, FARINE, &c.

Telle est la structure générale des fleurs des plantes, quoique diversifiées d'une infinité de manières, de façon que certaines ne paroissent point avoir de pistils, & d'autres point d'étamines ; que quelques-unes ont des étamines sans sommets, & qu'enfin ce qui est plus singulier, quelques plantes n'ont point du tout de fleurs. Mais il faut convenir que la structure générale, dont nous venons de parler, est de beaucoup la plus commune ; & si on suppose que dans les plantes où on ne la voit point, elle est seulement insensible, quoiqu'existante, on pourra expliquer dans ce système la génération des plantes. Le fruit est ordinairement à la base du pistil, de sorte que quand le pistil tombe avec le reste de la fleur, le fruit paroît à sa place. Le pistil est souvent le fruit même ; & quand il ne l'est pas, le pistil & le fruit sont tous deux placés au centre de la fleur, dont les feuilles disposées autour du petit embryon semblent n'être destinées qu'à préparer une liqueur fine dans leurs petits vaisseaux, pour conserver & nourrir le fruit autant de tems qu'il est nécessaire. Cependant M. Bradley croit que le principal usage de ses feuilles est de défendre le pistil. Les sommets des étamines sont de petites capsules ou sacs pleins d'une espèce de farine ou de poussière, qui tombe lorsque les capsules deviennent mûres & se crevent. M. Tournefort croyoit que cette poussière n'étoit que l'excrément de la nourriture du fruit, & que les étamines n'étoient qu'une sorte de conduit excrétoire, qui filtroient cette matière inutile, & en déchargeoient l'embryon. Mais M. Morland, M. Geoffroi, & d'autres

donnent de plus nobles usages à cette poussière. Selon ces auteurs, c'est la poussière qui féconde le grain ou le fruit en tombant sur le pistil où il est renfermé, & pour cette raison on l'appelle *farina sacundans*. Ainsi l'étamine est dans leur système la partie mâle de la plante, le pistil en est la partie femelle, la poussière en est le sperme, & l'on peut regarder la corolle comme le lit nuptial.

M. Bradley a observé au fond du pistil d'un lys un vaisseau qu'il a appelé *uterus* ou *matrice*, & dans lequel il y a trois ovaires pleins de petits œufs ou principes de semence & commencemens de graine semblables à ceux qu'on trouve dans les ovaires des animaux ; il ajoute que ces œufs diminuent continuellement & s'anéantissent enfin, à moins qu'ils ne soient imprégnés de la farine de la plante ou de quelque autre de la même espèce. Les étamines, suivant cet auteur, servent à porter la graine mâle de la plante dans les sommets pour y être perfectionnée. Quand ces sommets sont mûrs, ils se crevent & répandent la graine en poussière très-fine, dont quelques grains tombent sur l'ouverture du pistil, & sont portés de-là à l'utricule pour féconder les œufs femelles où demeurent dans le pistil, & par leur vertu magnétique attirent des autres parties de la plante les parties convénables à la nourriture de l'embryon, ce qui fait croître & grossir le fruit.

La disposition du pistil & des sommets qui l'environnent est toujours telle que la poussière ou farine peut tomber sur l'ouverture du pistil. Il est ordinairement plus bas que les sommets ; & quand on le trouve plus haut, on peut conjecturer que le fruit a déjà commencé à se former, & qu'il n'a plus besoin de la poussière des étamines. A quoi il faut ajouter que dès que la génération est finie, les parties mâles tombent avec les feuilles, & le tuyau qui mène à l'utérus commence à diminuer. On doit aussi remarquer que le haut du pistil est toujours couvert d'une sorte de membrane ou tunique veloutée, ou qu'il est parsemé d'une liqueur glutineuse, pour mieux conserver la poussière qui tombe des sommets. Dans les fleurs qui se tournent vers la terre, comme l'acanthé, le cyclamen & la couronne impériale, le pistil est beaucoup plus long que les étamines, afin que la poussière des étamines puisse y tomber en quantité suffisante.

Ce système nous donne une grande idée de l'uniformité que la nature observe dans tous ses ouvrages ; il a même plusieurs caractères de vérité ; mais l'expérience seule peut le constater.

M. Geoffroi, qui l'a adopté, dit que dans toutes les observations qu'il a faites, les plantes sont devenues stériles, & les fruits n'ont été que des avortons, lorsque le pistil a été coupé avant que d'avoir été imprégné de poussière ; & ce fait est confirmé par d'autres expériences de M. Bradley.

Dans plusieurs sortes de plantes, comme le saule, le chêne, le pin, le cyprès, le murier, &c. les fleurs sont stériles & séparées du fruit ; mais ces fleurs, comme M. Geoffroi l'observe, ont des étamines & des sommets dont la farine peut aisément imprégner les fruits qui n'en sont pas éloignés.

Il faut avouer qu'il est un peu difficile d'accommoder ce système à deux espèces de plantes, dont l'une porte des fleurs sans fruits ; l'autre de même genre & de même nom porte des fruits sans fleurs, & qui, pour cette raison, ont été appelées *mâle* & *femelle*, comme le palmier, le peuplier, le chanvre, le houblon : car comment la farine de la plante mâle peut-elle imprégner la semence de la plante femelle ?

M. Tournefort conjecture que les filamens très-fins, & l'espèce de coton ou de duvet qu'on trouve toujours sur les fruits de ces plantes, peut tenir lieu de fleurs & servir à l'imprégnation : mais M. Geoffroi



croît plutôt que le vent fait l'office de véhicule, & porte la poussière des mâles aux femelles.

Il confirme son opinion par un fait qu'on lit dans Jovianus Pontanus. Cet auteur rapporte que de son tems il y avoit deux palmiers, l'un mâle, qu'on cultivoit à Brindes, l'autre femelle, dans le bois d'Otranto, éloigné du premier de 15 lieues; que ce dernier fut quelques années sans porter du fruit, jusqu'à ce qu'enfin s'étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, de sorte qu'il pouvoit, dit le poète, voir le palmier mâle de Brindes, il commença à porter des fruits en abondance.

Aussi M. Geoffroy est persuadé que le palmier femelle ne commença à porter du fruit que quand il fut assez élevé pour que la poussière du mâle lui fût apportée par le vent.

Sur la manière dont la poussière rend les arbres féconds, M. Geoffroy avance deux opinions: 1<sup>o</sup>. que cette poussière qui est toujours d'une nature sulfureuse & pleine de parties subtiles & pénétrantes, comme il paroît par son odeur forte, tombe sur la partie des fleurs, & s'y refout en petites parties, dont les plus subtiles pénètrent la substance du pistil & du fruit encore tendre, & excitent une fermentation suffisante pour ouvrir & développer la jeune plante enfermée dans l'embryon de la graine. Dans ce système on suppose que la graine contient la plante en petit, & pour ainsi dire, qu'elle n'a besoin du suc nourricier que pour en développer & en faire croître les parties.

La seconde opinion est que la poussière de la fleur est le premier germe ou le premier bourgeon de la nouvelle plante, & qu'elle n'a besoin, pour être développée & pour croître, que du suc nourricier qu'elle trouve préparé dans les embryons de la graine.

Le lecteur peut remarquer que ces deux théories de la génération des végétaux ont une analogie très-exacte avec les deux théories ordinaires de la génération des animaux; suivant l'une, le petit animal est dans la semence du mâle, & n'a besoin que des liqueurs contenues dans la matrice pour se développer & pour croître; suivant l'autre, l'animal est renfermé dans l'œuf de la femelle, & n'a besoin de la semence du mâle que pour exciter une fermentation. Voyez CONCEPTION, GÉNÉRATION, &c.

M. Geoffroy croit que la propre & véritable semence est plutôt dans la poussière des étamines, parce qu'avec les meilleurs microscopes on ne peut découvrir la moindre apparence d'aucun bourgeon dans les petits embryons des graines, lorsqu'on les examine avant que la poussière des étamines se soit répandue. Dans les plantes légumineuses, si on ôte les feuilles & les étamines, & que le pistil, ou la partie qui se change en cosse, soit regardée au microscope avant que les fleurs soient épanouies, les petites vésicules vertes & transparentes qui doivent se changer en graines paroîtront dans leur ordre naturel; mais on n'y voit encore rien autre chose que la simple tunique ou peau de la graine. Si on continue cette observation plusieurs jours de suite, on verra qu'à mesure que ces fleurs avancent, les vésicules s'enslent & se remplissent par degrés d'une liqueur limpide, dans laquelle, lorsque la poussière s'est répandue & que les feuilles de la fleur sont tombées, on remarque une petite tache, ou un petit lobule verdâtre, qui y flotte en liberté. D'abord on ne voit aucune apparence d'organisation dans ce petit corps, mais ensuite à mesure qu'il croît, on commence à y distinguer deux petites feuilles, comme deux cornes. La liqueur diminue insensiblement à mesure que le petit corps croît, jusqu'à ce qu'enfin la graine devient entièrement opaque; alors si on l'ouvre, on trouve son intérieur rempli par une petite plante en miniature, consistant

Tom. XII.

en un petit germe, une petite racine & les lobes de la fève ou du pois.

Il n'est pas difficile de déterminer la manière dont le germe contenu dans les sommets des étamines entre dans la vésicule de la graine. Car outre que la cavité du pistil s'étend depuis le haut du pistil jusqu'aux embryons des graines, ces graines ou véhicules ont une petite ouverture correspondante à l'extrémité de la cavité du pistil; de sorte que la petite poussière ou farine peut aisément tomber tout le long de cette cavité dans l'ouverture de la vésicule qui est l'embryon de la graine. Cette cavité ou cicatrice est à-peu-près la même dans un grand nombre de graines, & on peut sans microscope la voir aisément dans les fèves, les pois, &c. La racine du petit germe est précisément vis-à-vis cette ouverture, & c'est par-là qu'elle passe quand la petite graine commence à germer.

Ce procédé de la nature dans la génération des végétaux, & les différents moyens qu'elle emploie pour cela sont si curieux & si peu connus, qu'il ne sera pas inutile de l'expliquer plus au long par le secours de quelques figures. Nous prendrons pour exemple le melon, dans lequel les parties de la génération sont fort distinctes. On doit remarquer en passant, que quoique le melon ait les deux sexes, cependant la disposition de ses organes est différente de la disposition générale que nous avons expliquée ci-dessus, en parlant de la tulipe. En effet, il y a dans le melon deux fleurs distinctes, dont l'une fait l'office de mâle, l'autre de femelle, & que nous appellerons pour cette raison, l'une fleur mâle, l'autre fleur femelle.

Dans les Planches d'Histoire naturelle, on voit la fleur mâle de la courge dont les feuilles sont ôtées du cercle FF; ABE représente la tête placée au centre de la fleur, formée de la circonvolution des sommets B, & soutenue par quatre colonnes GGGG. La partie B de la tête représente les circonvolutions des sommets, tandis qu'ils sont fermés, & la partie E les représente ouverts, & par conséquent de la poussière qu'ils renfermoient auparavant, & qui s'est répandue au-dehors quand la plante est parvenue à sa maturité. Chaque sommet forme une sorte de canal séparé en deux. D représente un grain de poussière. H représente le pédicule qui soutient la fleur, & qui dans la fleur mâle ne produit rien.

La fig. suiv. représente la fleur femelle de la courge, ou celle qui porte le fruit. Les feuilles sont ôtées du cercle FF, comme dans l'autre, pour mieux laisser voir les parties intérieures. Le nœud de la fleur, ou l'embryon du fruit est représenté par A, le pistil est représenté par BB, & n'est qu'une continuation de l'embryon du fruit A. Le sommet du pistil se divise en BB en plusieurs corps oblongs, dont chacun peut se séparer en deux lobes. Ces corps sont fort raboteux; ils sont garnis de poils & de petites vésicules, ce qui les rend propres à garder la poussière de la fleur mâle, & à la conduire jusqu'à l'ouverture des canaux qui communiquent entr'eux aussi loin que les cellules des graines contenues dans le fruit encore tendre. Si on coupe le pistil transversalement dans sa plus petite partie, on trouve autant de canaux qu'il y a de divisions à la tête du pistil; & ces canaux correspondent à autant de petites cellules dont chacune renferme deux rangs de graines ou de semences placées dans un placenta spongieux.

Cette théorie de la génération des plantes peut nous faire entrevoir comment on altere & on change le goût, la forme, les fleurs & la qualité d'un fruit en imprégnant la poussière de ce fruit de la poussière d'un autre de la même classe.

C'est à ce mélange, & pour ainsi dire cet accouplement accidentel, qu'on doit attribuer non-seule-

XX x x ij

ment les variétés sans nombre qu'on observe dans les fruits & les fleurs nouvelles que la terre produit chaque jour, mais encore beaucoup d'autres phénomènes du regne végétal. *Voyez* MULET.

La perpendicularité qu'observent & qu'affectent en quelque maniere les troncs ou tiges des *plantes*, aussi bien que leurs branches & leurs racines, est un phénomène fort singulier, auquel on n'a pris garde que dans ces derniers tems. La cause en est fort délicate, & a exercé la sagacité de différens philosophes, principalement de MM. Aétruc, Dodart, la Hire & Parent. *Voyez* leurs différens systèmes à l'article PERPENDICULARITÉ.

Le parallélisme constant que les toupes des arbres observent avec le sol ou le terrain sur lequel ils sont plantés, est aussi un phénomène digne d'attention. *Voyez* PARALLELISME.

Sur la fécondité des *plantes*, *voyez* FÉCONDITÉ.

Les *plantes*, eu égard à leur maniere d'engendrer, peuvent se diviser en :

1. Mâles, qui ne portent point de fruit ni de graines, & qui n'ont que l'organe masculin de la génération ; savoir, les étamines de cette espece sont :

Le palmier mâle, le faule mâle, le peuplier mâle, le chanvre mâle, l'ortie mâle & le houblon mâle.

2. Femelles qui portent du fruit, & qui ont l'organe féminin, savoir, le pistil, ou uterus, mais n'ont point d'étamines :

Tels sont le palmier femelle, le faule femelle, le peuplier femelle.

3. Hermaphrodites, qui ont à-la-fois les parties mâles & les parties femelles, c'est-à-dire le pistil & les étamines.

Cette dernière espece se subdivise en deux autres.

1. Celles dans lesquelles les fleurs des deux sexes sont unies, comme les lis, la giroflée, la tulipe, & la plus grande partie des especes végétales, dans lesquelles le pistil est environné d'étamines. 2. Celles dont les parties mâles & femelles sont distinguées & éloignées les unes des autres : telles sont la rose dont l'utérus est au-dessous des pétales, le melon & toutes les especes de concombres dont les fleurs mâles & femelles sont séparées, & tous les arbres qui portent du fruit, des noix & du gland ; comme la pomme, le prunier, le groseiller, le noyer, le noisetier, le chêne, le pin, le hêtre, le cyprès, le cedre, le genievre, le murier, le plantain, &c.

On peut encore distinguer les *plantes* eu égard à la maniere dont elles se nourrissent & à l'élément où elles vivent, en terrestres, c'est-à-dire celles qui ne vivent que sur terre, comme le chêne, le hêtre, &c. aquatiques, qui ne vivent que dans l'eau, soit dans les rivières, comme le lis d'eau, le plantain d'eau, &c. soit dans la mer, comme le corail, la coralline : amphibies, qui vivent indifféremment sur la terre & dans l'eau, comme le faule, l'aune, la menthe.

On divise encore les *plantes* eu égard à leur âge ou périodes, en

Annuelles dont la racine se forme & meurt dans la même année ; telles sont les *plantes* légumineuses, le froment, le riz, &c.

Bisannuelles qui ne produisent de grains & de fleurs que la seconde ou troisième année après qu'elles se sont élevées, & meurent ensuite ; telles sont le fenouil, la menthe, &c.

Eternelles, qui ne meurent jamais dès qu'elles ont une fois porté de graines. De ces *plantes* quelques-unes sont toujours vertes, comme la violette, &c. D'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne, &c.

On divise encore les *plantes*, eu égard à leurs différentes grandeurs, en

Arbres, *arbores*, comme le chêne, le pin, le sapin, l'orme, le sycomore, &c.

Arbrisseaux suffrutices, comme le houx, le buis, le hêtre, le genievre, &c.

Herbes, comme la menthe, la sauge, l'oseille, le thym, &c. *Voyez* ARBRE, ARBRISSEAU, HERBE, &c.

On les divise de plus, eu égard à certaines qualités remarquables, en

Sensitives, qui semblent donner quelques marques de sentiment.

Ces *plantes* étoient appellées par les anciens *plantæ æchynomeneusæ*, du verbe *æchynomai*, être honteux, & par les modernes elles sont nommées *plantes vivantes*, ou *miniques*.

Mais ces divisions sont plutôt populaires que justes & philosophiques. Les Botanistes ont fait des distributions plus exactes & plus délicates du regne végétal, en classes, genres, especes, &c. eu égard à la nature, & au caractère des différens végétaux. Ils ne font point encore d'accord entre eux sur ce qui doit principalement constituer la différence des genres. Quelques-uns, comme Gesner, Columna, Tournefort, choisissent la fleur & le fruit ; d'autres prennent les racines, les feuilles, les tiges, &c. *Voyez* l'article GENRE, &c.

L'ingénieur botaniste anglais, M. Ray, distribue les *plantes* en 25 genres ou classes, sous les dénominations suivantes.

1. *Plantes* imparfaites, qui paroissent n'avoir ni fleur ni graine. Telles sont les coraux, les éponges, les fungus, les truffes, les mousses, &c. *Voyez* CORAIL, Eponge, CHAMPIGNON, TRUFFE, & MOUSSE.

2. *Plantes* qui produisent une fleur imparfaite, & dont la graine est trop petite pour être discernée à la vue simple : telles sont la fougere, le polypode. *Voyez* FLEUR.

3. Celles dont les fleurs sont sans pétales ; telles sont le houblon, le chanvre, l'ortie, la patience. *Voyez* PÉTALE, HOUBLON, &c.

4. Celles qui ont une fleur composée, & desquelles il sort une liqueur laiteuse quand on les coupe ou qu'on les rompt : comme la laitue, la dent de lion, la chicorée. *Voyez* FLEUR COMPOSÉE.

5. Celles qui ont une fleur composée en forme de disque, & dont la graine est ailée & couverte de duvet : comme le pas d'âne, l'herbe aux puces, &c. *Voyez* AILÉ.

6. *Herba capitata*, ou celles dont la fleur est couverte d'une peau écaillée, & composée de longues fleurs fistuleuses, qui se terminent par une tête ronde formée de leur réunion, comme le chardon, la grande bardane, le bluet, &c.

7. Les *plantes* corymbifères, dont la fleur est en forme de disque, mais n'a point de duvet : comme la marguerite, le mille-feuilles, le souci. *Voyez* CORYMBUS.

8. Les *plantes* umbellifères, qui ont une fleur de cinq pétales & deux graines à chaque fleur. *Voyez* UMBELLÉ. Ce genre qui est fort étendu, se subdivise en sept especes ; savoir, celles dont la graine est large, mince, & semblable à une petite feuille, comme le panais sauvage de jardin ; celles dont la graine oblongue & large, s'enfile dans le milieu, comme l'herbe de vache.

9. Celles dont la graine est plus petite, comme l'angelique ; celles dont la racine est pleine de tubérosités ; celles dont la racine est petite & striée, comme le saxifrage, & la pimprenelle ; celles dont la graine est raboteuse & velue, comme le persil, & la carotte sauvage ; celles dont les feuilles se subdivisent en dentelures ; comme la fanielle.

10. *Plantes* étoilées, dont les feuilles croissent autour de la tige à certaines distances les unes des autres, & forment des especes d'étoiles, comme la garance. *Voyez* ÉTOILE, &c.



11. *Plantes* qui ont leurs feuilles placées alternativement, ou irrégulièrement autour de la tige, comme la langue de chien, l'oreille de souris, &c.

12. *Plantes* suffruticées ou verticillées, dont les feuilles viennent par paires sur leurs tiges, l'une précédemment vis-à-vis de l'autre. La fleur de ces *plantes* est monopétale, & ordinairement en forme de casque, comme le thym, la mente, le pouliot, la verveine. Voyez VERTICILLÉE.

13. *Plantes* polyspermes, dans lesquelles la fleur est suivie de plusieurs graines nues, au nombre de cinq, comme la renoncule, la mauve de marais, le quinte-feuille, la fraise, &c. Voyez POLYSPERMES.

14. *Plantes* baccifères, qui portent des bayes, comme la brionne, le chevre-feuille, le sceau de Salomon, le lis des jardins, la belle de nuit, l'asperge. Voyez BACCIFÈRE, & BAYE.

15. *Plantes* à plusieurs coffes, ou *plantes* à cornes, dans lesquelles la fleur est suivie de plusieurs coffes longues & minces, où la graine est contenue; comme le chicotin, le nombril de Vénus, la branque-urfine, la colombine, &c. Voyez PLANTE à plusieurs coffes.

16. *Plantes* vasculifères, à fleur monopétale, dont la fleur est suivie d'une espèce de vaisseau avec son calice, qui renferme la graine; comme la jusquiame, le volubilis, la ronce, la gantelle, l'eufraie, &c. Voyez VASCULIFÈRE.

17. Celles qui ont une fleur uniforme & tétrapétale, & qui portent leurs graines dans des coffes oblongues; comme la giroflée, la moutarde, la rave, &c.

18. Les *plantes* vasculifères, dont la fleur semble tétrapétale, mais est d'un genre incertain & anormal, & n'est en effet que monopétale, toutes les feuilles étant rassemblées en une; comme la véronique, le plantain, le pavot jaune & sauvage, &c.

19. Les *plantes* vasculifères avec une fleur pentapétale à cinq têtes; comme l'oeillet virginal, l'herbe de poulet, le moût de saint Jean, le lin, la prime-rose, l'oseille de bois.

20. Les *plantes* légumineuses ou qui portent des légumes, avec une fleur papilionacée, composée de quatre parties jointes ensemble par leur tranchant; comme les pois, les fèves, les vesces, l'ivraie, les lentilles, le trèfle, &c. Voyez LÉGUMINEUX.

21. Les *plantes* qui ont une racine vraiment bulbeuse; comme l'ail, l'asphodele, l'hyacinthe, le safran, &c. Voyez BULBE.

22. Celles dont les racines approchent fort de la forme bulbeuse; comme la fleur de lis, la pinte de coucou, l'ellébore bâtard.

23. Les *plantes* culinifères, qui ont une feuille, & la fleur imparfaite, dont la tige est longue, creuse, coupée par les jointures, & accompagnée des deux côtés d'une longue feuille pointue & piquante, & dont la graine est renfermée dans une coiffe pleine de paille; comme le froment, l'orge, le ris, l'avoine, & plusieurs sortes d'herbes. Voyez CALMIFÈRES.

24. Les *plantes* dont la feuille est herbeuse, mais qui ne font point culmifères, & qui ont une fleur imparfaite ou flammée; comme le jonc, la queue de chat, &c.

25. Les *plantes* qui croissent dans des endroits incertains, principalement les *plantes* aquatiques; comme le lis d'eau, la queue de souris. Sur la transmutation d'une espèce de *plantes*, en une autre espèce, voyez TRANSMUTATION, DÉGÉNÉRATION, &c.

Quelques naturalistes ont remarqué que les propriétés & les vertus des *plantes*, ont de l'analogie avec leurs formes. Dans les Transactions philosophiques, on lit un discours de M. Jacques Pettivier, où cet auteur se propose de faire voir que les *plantes* de même ou de semblable figure, ont des vertus ou des

usages qui sont les mêmes, ou qui sont semblables. Ainsi la *tribune*, bellifère, dit cet auteur, a un goût & une odeur carminative, est bonne pour chasser les vents, & en général pour les maladies ventruses. L'espèce *galeate* ou verticillée, a un degré de chaleur & de force de plus que la précédente, & par conséquent elle peut être réputée aromatique, & bonne pour les maladies des nerfs. L'espèce tétrapétale est chaude comme les deux autres; mais elle exerce sa vertu d'une autre manière; favoir, par un sel volatil, diurétique, qui la rend bonne pour les maladies chroniques, les obstructions, les cacoehymies, &c. (Chambers.)

PLANTES, (Bot. méth.) on fait sur le rapport de plusieurs auteurs anciens, que l'on s'appliquait à la connoissance des *plantes* dès le tems de Pithagore, qui avoit lui-même écrit sur ce sujet; mais il ne reste aucuns des ouvrages qui ont été faits sur les *plantes* avant Hippocrate: ce grand médecin a traité de leurs vertus, relativement à la Médecine. Il n'y avoit alors qu'un petit nombre de *plantes* connues; Théophraste qui suivit de près Aristote, n'en connoissoit qu'environ cinq cens; Dioscoride n'a fait mention que de six cens. Ces progrès étoient fort lents, puisqu'en quatre siècles qui s'écoulèrent depuis le tems de Théophraste jusqu'à celui de Dioscoride, on n'ajouta que cent nouvelles *plantes* à celles qui étoient déjà connues. Dans les quatre ou cinq siècles suivans, & du tems de Galien dans le second siècle de notre ère, la botanique ne fut guère plus avancée; elle n'avoit point de principes fixes. Les médecins qui étoient les seuls botanistes, & qui n'avoient en vue que les propriétés médicales des *plantes*, en découvrirent dans un très-grand nombre; puisqu'à présent même nous ne connoissons pour le nombre guère plus de *plantes* usuelles, quoique la découverte du nouveau monde nous en ait procuré beaucoup que les anciens ne pouvoient pas connoître. Mais ces mêmes médecins ne prenoient aucunes précautions pour assurer la connoissance des propriétés des *plantes* par celle des *plantes* mêmes; ils n'en faisoient point des descriptions exactes; ils se contentoient d'indiquer celles qui étoient généralement connues, & ils leur rapportoient celles qui l'étoient moins, en les comparant les unes aux autres. Dès ce tems, les noms se multiplièrent pour chaque *plante*; à mesure que l'on en faisoit mention dans les écrits, pour constater & confirmer les propriétés connues, & pour en faire connoître de nouvelles, on rendoit ces mêmes propriétés inutiles, faute d'indiquer clairement, & de décrire exactement les *plantes* qui en étoient douées. Oribase, dans le troisième siècle, Paul d'Egine & Aëtius, dans le cinquième, traitèrent des propriétés des *plantes*; mais ils ne pensèrent pas à transmettre à la postérité par de bonnes descriptions la connoissance des *plantes* que les anciens avoient connues. Les médecins arabes Serapion, Rahzès, Avicennes, Mesué, Averroës, Abenbatar depuis le huitième jusqu'au treizième siècle, répandirent encore une nouvelle obscurité sur la nomenclature des *plantes*, en traitant de leurs vertus. Après ces médecins arabes, l'ignorance répandit ses ténèbres sur la connoissance des *plantes*, comme sur les autres depuis le commencement du treizième siècle jusqu'à la fin du quinzième. On en a pour preuve les œuvres de quelques auteurs qui écrivirent dans ces tems de barbarie. Au commencement du seizième siècle, & même dès la fin du précédent, on reprit du goût pour la botanique avec celui des lettres en général; plusieurs auteurs cultivèrent cette science; mais ils suivirent une très-mauvaise méthode dans leurs études; ils entreprirent de restaurer la botanique des anciens, en interprétant & en commentant leurs ouvrages: aucun ne s'avisa de consulter la nature par

préférence aux auteurs anciens, & d'observer des *plantes*, au lieu de feuilleter des livres. Quelles connoissances pouvoit-on tirer de ces ouvrages qui étoient devenus fautifs & incomplets par le laps des tems, & qui n'avoient jamais contenu que des noms de *plantes* ou des descriptions si imparfaites qu'il n'étoit pas possible d'y reconnoître la plupart des *plantes* dont on y avoit fait mention? Il auroit fallu parcourir, comme on l'a fait dans la suite, les pays que Theophraste, Dioscoride & les autres auteurs anciens avoient habités, & observer les *plantes* qui s'y trouvent, pour reconnoître celles qu'ils avoient eu pour objet dans leurs livres; la tradition du pays pouvoit avoir conservé les anciens noms de quelques-unes de ces *plantes*, ou la connoissance de leurs propriétés anciennement connues. Mais n'y avoit-il pas en Europe un assez grand nombre de *plantes* pour occuper les botanistes, indépendamment de celles de l'Asie? Au moins falloit-il commencer par connoître les caractères distinctifs des *plantes* qui étoient sous leurs yeux, avant de rechercher celles dont les anciens ont fait mention. On prit ce parti sur la fin du seizième siècle; Dodonée, Césalpin, Clusius, Lobel, Colonna, Prosper Alpin, les deux Bauhins, &c. firent des recherches sur les *plantes* d'Europe, & leurs observations furent les vrais fondemens de la botanique.

Les matériaux s'accumulèrent bientôt; mais l'ordonnance manquoit à l'édifice. Après avoir décrit exactement un grand nombre de *plantes*, il falloit encore combiner leurs caractères, pour trouver des signes distinctifs auxquels on pût les reconnoître aisément chacune en particulier; ces signes devoient être établis sur des caractères constans, & sur des différences invariables entre diverses especes de *plantes*, pour prévenir les erreurs que des variétés dans les individus d'une même especes auroient pu causer. Il y a plus de deux cens ans que Gesner donna la préférence aux caractères pris sur les fruits, les semences & les fleurs; Césalpin, environ vingt ans après Gesner, fut de la même opinion, en disant « que l'un » avoit eu raison d'établir plusieurs genres de *plantes* sur la production & sur la structure des fruits, &c. » Voyez GENRE, METHODE, BOTANIQUE. Au commencement du dix-septième siècle, Colonna pensa, comme Gesner & Césalpin, qu'il falloit juger des caractères génériques par la fleur, par la capsule, ou pour mieux dire, par la semence même. Mais ce plan de méthode pour la nomenclature des *plantes* fut négligé jusqu'à la fin du siècle dernier, alors cette méthode fut renouvelée par Morison, & Rai l'a suivie dans son histoire des *plantes*; il les distribua en vingt-huit genres. Comme ces divisions méthodiques des productions de la nature en différens genres sont toujours établies sur des conditions arbitraires, on peut faire grand nombre de ces méthodes sur les mêmes principes, c'est-à-dire, en tirant les parties génériques des mêmes parties des *plantes*; aussi en a-t-on déjà fait plusieurs sur les parties de la fructification. Les méthodes de M. de Tournefort & de M. Linnæus sont les plus célèbres; nous avons suivi celle de M. Tournefort dans ce Dictionnaire. Ce grand botaniste a été le premier qui ait distribué les genres des *plantes* en classes, comme on avoit déjà avant lui distribué les especes en genres. Voyez les *éléments de la Botanique* 1694.

Nous allons donner quelque idée des principes & de la division générale de la méthode de M. Tournefort. « Une *plante*, selon cet auteur, est un corps organisé qui a essentiellement une racine, & peut-être une semence: & ce corps produit le plus souvent des feuilles, des tiges & des fleurs. » De ces cinq parties M. Tournefort préfère les fleurs & les fruits pour caractériser les genres, ainsi les *plantes*

dont les fleurs & les fruits ont la même figure & la même disposition, sont du même genre. On prend dans chaque genre pour especes distinctes celles qui diffèrent les unes des autres par les racines, les tiges ou les feuilles. Voyez RACINE, TIGE, FEUILLE. Lorsque les fleurs & les fruits ne suffisent pas pour déterminer quelques genres, l'auteur emploie des caractères pris non-seulement sur les racines, les tiges ou les fleurs, mais il admet aussi les propriétés de la *plante*, sa manière de croître & son port. Les classes sont établies sur les différences des figures des fleurs. Voyez FLEUR.

Ces classes sont au nombre de vingt-deux: la première comprend les herbes & tous arbrisseaux à fleur monopétale en forme de cloches & de rosettes.

La seconde, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs monopétales, en forme d'entonnoir ou de rosette.

La troisième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs monopétales anomales.

La quatrième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs monopétales labiées.

La cinquième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales, en forme de croix.

La sixième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales, en forme de rose.

La septième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales, en rose & en ombelles ou parafol.

La huitième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales, en forme d'œillet.

La neuvième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs, en forme de lis.

La dixième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales légumineuses.

La onzième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs polipétales anomales.

La douzième, les herbes & sous-arbrisseaux dont les fleurs sont composées de fleurons.

La treizième, les herbes & sous-arbrisseaux dont les fleurs sont composées de demi-fleurons.

La quatorzième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs radiées.

La quinzième, les herbes & sous-arbrisseaux à fleurs, sans pétales ou à étamines.

La seizième, les herbes & sous-arbrisseaux dont on ne connoît pas les fleurs, mais seulement les semences.

La dix-septième, les herbes & les sous-arbrisseaux dont on ne connoît ni les fleurs ni les fruits.

La dix-huitième, les arbres & les arbrisseaux dont les fleurs n'ont point de pétales.

La dix-neuvième, les arbres & les arbrisseaux à fleurs à chatons, sans pétales.

La vingtième, les arbres & les arbrisseaux à fleurs monopétales.

La vingt-unième, les arbres & les arbrisseaux à fleurs en roses.

Enfin la vingt-deuxième classe comprend les arbres & arbrisseaux à fleurs légumineuses.

Ces classes sont divisées en sections, & les sections en six cens soixante & treize genres. *Elem. de bot. par M. Tournefort.*

La méthode de M. Tournefort a été adoptée par plusieurs botanistes qui y ont rapporté grand nombre de genres nouveaux. Ces botanistes sont, le P. Plumier, minime, dans le livre intitulé, *nova plantarum americanarum genera*, in-fol. 1703, in-4°. Ponteder, professeur de botanique à Padoue, dans le livre qui a pour titre: *Pontederæ anthologia, sive de floribus naturæ*. Micheli, botaniste du grand duc de Toscane, dans le livre intitulé: *nova plantarum genera, juxta Tournefortii methodum disposita*, &c. in-fol. 1729.

On a fait des objections contre la méthode de M. Tournefort, & il y en aura toujours à faire contre les méthodes; celle de M. Tournefort n'est pas uni-



verfelle, puifqu'elle eft établie fur des caractères qui manquent dans plufieurs plantes; il s'en trouve où on n'apperçoit ni fleurs ni femences; M. Tournefort a été obligé d'en faire des genres à part. La fleur & le fruit ne lui fuffifent pas toujours pour caractériser les genres; il faut admettre d'autres caractères; on ne peut faire ufage de cette méthode que dans les tems où les plantes portent des fleurs ou des femences, &c. La méthode de M. Tournefort eft fans doute défectueufe à bien d'autres égards; mais au lieu d'infister fur cette critique, confidérons que la nature fe refuse aux conventions des hommes, & que les lois font indépendantes des méthodes qu'ils peuvent imaginer pour la divifion de fes productions, en claffes, en genres, &c. Pour juger du mérite de celle de M. Tournefort, il faut la comparer aux autres; on verra que la célébrité de l'auteur & de fon ouvrage eft très-bien fondée.

M. Linnæus travaille chaque jour à perfectionner fon fyftême de diftribution méthodique des plantes, qu'il appelle *méthode fexuelle*, & dont il a déjà donné dix éditions depuis quinze ans avec des corrections & des augmentations à chaque édition.

Cet auteur diftingue dans les plantes, fix parties principales; favoir, les racines, le tronc, les fupports, les feuilles, les fleurs & les fruits. *Foyer* RACINE, TRONC, SUPPORT, FEUILLE, FLEUR, FRUIT.

» Les plantes portent des fleurs vifibles ou prefque invifibles.

» Les fleurs vifibles font ou hermaphrodites, c'est-à-dire, garnies chacune d'étamines & de piftils en même tems; ou d'un feul fexe, c'est-à-dire toutes mâles, lorsqu'elles n'ont que des étamines fans piftils, ou toutes femelles quand elles n'ont que des piftils fans étamines.

» Les étamines font détachées les unes des autres, ou unies, foit entr'elles par quelques-unes de leurs parties, foit avec le piftil.

» Les étamines ne gardent entr'elles aucune proportion exaëte de longueur, ou bien il y en a confamment un certain nombre qui font plus courtes que le refte.

» Les claffes dans la méthode fexuelle de M. Linnæus, font établies fur ces principes, & ferment les plantes fuivant le nombre, la proportion & la fuaion des étamines. Savoir,

» Pour les plantes qui portent des fleurs hermaphrodites.

» I. *Monandria*, monandrie, une étamine.

» II. *Diandria*, diandrie, deux étamines.

» III. *Triandria*, triandrie, trois étamines.

» IV. *Tetrandria*, tetrandrie, quatre étamines.

» V. *Pentandria*, pentandrie, cinq étamines.

» VI. *Hexandria*, hexandrie, fix étamines égales, ou alternativement plus longues & plus courtes.

» VII. *Heptandria*, heptandrie, fept étamines.

» VIII. *Oftandria*, oftandrie, huit étamines.

» IX. *Enneandria*, enneandrie, neuf étamines.

» X. *Decandria*, decandrie, dix étamines.

» XI. *Dodecandria*, dodecandrie, douze étamines.

» XII. *Icofandria*, icofandrie, plus de douze étamines attachées aux parois internes du calice, & non pas au placenta.

» XIII. *Polyandria*, polyandrie, plus de douze étamines attachées au placenta.

» Pour les plantes qui portent des fleurs dans lesquels il fe trouve confamment deux étamines plus courtes que les autres.

» XIV. *Didinamia*, didinamie, deux étamines plus longues.

» XV. *Tetradynamia*, tetradynamie, quatre étamines plus longues.

» Pour les plantes dont les étamines font unies,

» foit entr'elles par quelques-unes de leurs parties, foit avec le piftil.

» XVI. *Monadelphia*, monadelphie, toutes les étamines réunies par leurs filets en un feul corps.

» XVII. *Diadelphia*, diadelphie, toutes les étamines réunies par leurs filets en deux corps.

» XVIII. *Polyadelphia*, polyadelphie, toutes les étamines réunies par leurs filets, en trois ou en plufieurs corps.

» XIX. *Syngenefia*, fingénéfie, toutes les étamines unies par leurs fommets en forme de cylindre.

» XX. *Gynandria*, gynandrie, les étamines portées fur le piftil même, & non pas fur le placenta.

» Pour les plantes qui ont des fleurs de différent fexe.

» XXI. *Monacia*, monocie, fleurs mâles & fleurs femelles, fur le même individu.

» XXII. *Diccia*, dicocie, fleurs mâles & fleurs femelles, chacune fur des individus séparés.

» XXIII. *Polygamia*, polygamie, fleurs hermaphrodites avec fleurs d'un feul fexe mâles ou femelles, fur le même individu.

» Pour les plantes dont les fleurs font prefques invifibles.

» XXIV. *Criptogamia*, criptogamie, fleurs renfermées dans le fruit, ou que leur petiteffe empêche d'appercevoir.

» Les ordres ou fous-divifions des claffes font établis fur les piftils, comme les claffes le font fur les étamines.

» Le nombre des piftils fe prend à la bafe du ftile, & quand il n'y a point de ftile, on compte les ftigmates.

» Les ordres des treize premières claffes, font:

» 1. *Monoginia*, monoginie, un piftil.

» 2. *Digynia*, digynie, deux piftils.

» 3. *Triginia*, triginie, trois piftils.

» 4. *Tetraginia*, &c.

» *Polyginia*, polyginie, piftils fans nombre.

» La 4<sup>e</sup> claffe (didynamie) fe divife en deux ordres.

» 1. *Gymnofpermia*, gymnofpermie, quatre graines à découvert au fond du calice.

» 2. *Angiofpermia*, angiofpermie, les graines renfermées dans un péricarpe.

» La 15<sup>e</sup> claffe (tétradynamie) fe divife auffi en deux ordres.

» 1. *Siliculofa*, à filicules, péricarpe fous-orbitaire garni d'un ftile à-peu-près de même longueur.

» 2. *Siliquofa*, à filiques, péricarpe très-long avec un ftile peu apparent.

» La 19<sup>e</sup> claffe (fingénéfie) fe divife en cinq ordres.

» *Polygamia*, polygamie, fleurs composées de plufieurs fleurons.

» 1. *Polygamia aequalis*, polygamie égale, fleur composée de fleurons hermaphrodites, tant dans fon difque que dans fa circonférence.

» 2. *Polygamia fupérflua*, polygamie fupérflue; fleur composée de fleurons hermaphrodites dans le difque, & de fleurons femelles à la circonférence.

» 3. *Polygamia fruflranea*, polygamie fauffe, fleur composée de fleurons hermaphrodites dans le difque, & de fleurons neutres à la circonférence.

» 4. *Polygamia neceffaria*, polygamie néceffaire; fleur composée de fleurons mâles dans le difque, & de fleurons femelles à la circonférence.

» 5. *Monogamia*, monogamie, fleur qui n'eft point composée de fleurons.

» La 16<sup>e</sup> claffe monadelphie; la 17<sup>e</sup>, diadelphie; la 18<sup>e</sup>, polyadelphie; la 20<sup>e</sup>, gynandrie; la 21<sup>e</sup>,

monœcie; la 22<sup>e</sup>, dicocie; & la 23<sup>e</sup>, polygamie.

» établissent leurs ordres sur les caractères des classes  
» qui les précèdent.

» Enfin la dernière classe, cryptogamie, se divise  
» en autant d'ordres qu'il y a de familles qui la com-  
» posent. *Flor. par. prod. pag. 48. & suiv. par M.*  
*Dalibard.*

PLANTES, nombre des (*Botan.*) il y a dans les lettres philosophiques de Rai, un morceau curieux sur le nombre des plantes, & comme ces lettres n'ont pas paru en françois, nous allons donner dans cet ouvrage un extrait des réflexions de ce savant botaniste, sur cette matière.

S'il n'est pas absolument impossible, dit-il, de marquer précisément le nombre des plantes, il est du moins moralement impossible de le faire; mais sans nous arrêter à proposer des conjectures sur le nombre des plantes, il est nécessaire d'examiner deux questions. 1°. Si la terre a produit de nouvelles espèces de plantes, ou si elle en produit tous les ans, outre celles qui furent créées au commencement du monde. 2°. Si quelques espèces de plantes ont péri, ou s'il y en a qui puissent périr: si l'on peut assurer l'une ou l'autre de ces deux choses, il seroit inutile de faire des recherches sur le nombre des plantes, puisque ce nombre seroit incertain, qu'il varieroit tous les ans, & que la différence en pourroit être fort grande ou fort petite, car les causes de cette destruction, ou de cette nouvelle production étant accidentelles, il n'y a aucune raison qui puisse nous faire croire que l'un balance l'autre exactement, ou dans une assez juste proportion.

Ceux qui soutiennent l'affirmative de la première question, allèguent en leur faveur l'expérience commune: chaque année, disent-ils, ne produit-elle pas de nouvelles espèces de fleurs & de fruits, & par conséquent de nouvelles espèces de plantes; nos jardins ne sont-ils pas enrichis tous les ans de nouvelles espèces de tulipes par exemple, & d'anémones, & nos vergers de nouvelles espèces de pommes & de poires? Nos jardiniers ne les vendent-ils pas sur le pied de nouvelles espèces, & les herbolistes ne les mettent-ils pas dans le même rang? Les livres de botanique ne font-ils pas les oëillet, par exemple, & les violettes à fleur double, des espèces différentes de celles qui n'ont qu'une fleur simple?

L'auteur répond que cela est vrai; mais si l'on examine en quoi consistent ces différences, on aura lieu de douter que ces plantes soient des espèces distinctes; & l'on en conclura plutôt qu'elles ne le sont pas. La principale, pour ne pas dire la seule différence qui se trouve entre ces prétendues nouvelles espèces, & les anciennes, consiste dans la couleur de la fleur, ou dans la multiplicité de ses feuilles; or il est évident que ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne suffit pour établir une différence spécifique, à moins que l'on n'admette qu'un européen & un éthiopien sont deux espèces d'hommes, parce que l'un est blanc & l'autre noir, ou qu'un européen & un indien sont aussi deux différentes espèces, parce que l'un a la barbe épaisse & l'autre n'en a point du tout, ou qu'il n'a que quelques poils au lieu de barbe. La diversité dont nous parlons, vient uniquement du climat, du terroir, ou des aliments, comme l'on voit dans les autres animaux.

Il y a deux manières de produire ces différences dans les plantes. La première en mettant la semence d'une plante dont on souhaite avoir une nouvelle espèce, dans un terroir fertile, ou différent de celui dans lequel cette plante croît. Si l'on met dans un bon terroir la semence de certaines fleurs simples, elle produira outre plusieurs racines qui ne porteront qu'une fleur simple, quelques autres racines qui porteront des fleurs doubles, & d'une couleur différente de leurs mères plantes. Les plantes qui se

diversifient aisément de cette façon, sont les anémones, les primeveres, les marguerites, les violettes, &c. c'est la manière ordinaire d'avoir des fleurs doubles de toutes les sortes. La plupart des fleurs rouges & pourprées, & quelques fleurs jaunes, en répandant leur graine dans un jardin, produisent quelques fleurs blanches & de différentes couleurs: & même dans les champs, à peine trouve-t-on une plante à fleur rouge, pourprée, ou bleue, qui ne varie en quelque lieu, & qui ne produise une fleur blanche ou de différentes couleurs. Les plantes à fleur jaune ne varient presque jamais dans les champs.

La seconde manière de diversifier les plantes, est de les transporter souvent d'un lieu dans un autre. C'est ainsi que le chevalier Plot faisoit porter des fleurs doubles à des plantes qui n'ont que des fleurs simples: ce moyen paroît naturel, parce les plantes qui sont long-tems dans un même lieu dégénèrent insensiblement, ne portent qu'une fleur simple après avoir porté des fleurs doubles, & perdent leurs couleurs rares, qui sont suivies de couleurs communes.

Quoi qu'il en soit, toutes les variétés des plantes ne prouvent point que ces plantes soient des espèces distinctes; & c'est ce qu'on peut confirmer par deux raisons. La première est que si ces plantes sont long-tems dans un même lieu sans être cultivées, elles dégénèrent comme nous venons de le dire, elles perdent la beauté de leurs couleurs, & ne portent qu'une fleur simple au lieu d'une fleur double. La seconde raison est que la graine de ces plantes ne donne que des plantes qui n'ont qu'une fleur simple, & d'une couleur commune, si elle est semée dans le lieu & dans le terroir qui leur est naturel.

Pour ce qui est des arbres fruitiers, M. Ray observe que la principale différence qui se trouve entre les prétendues espèces de ces arbres, consiste dans la figure & le goût du fruit, ce que l'on doit aussi attribuer à la différence du terroir, & aux différentes manières d'enter. Le seul moyen, selon l'auteur, d'avoir de nouveaux fruits, est de semer dans un terroir des pépins de pommes & de poires, qui produiront des fruits sauvages d'une autre figure & d'un goût différent des premiers fruits; mais on pourra leur donner un meilleur goût, & les perfectionner si l'on ente les arbres qui les produisent.

À l'égard des plantes dont les feuilles ont diverses couleurs, comme le houx, l'alatère, le romarin, l'hysope, la menthe, le thim, elles sont encore moins de différentes espèces que les fleurs & les fruits dont nous venons de parler; leurs diverses couleurs ne sont que les symptômes d'une mauvaise constitution; & quant à la différence de grosseur & de petitesse qui se rencontre entre plusieurs plantes de la même espèce, l'on ne doit attribuer cette différence qu'à la fertilité ou à la stérilité du terroir, à l'humidité ou à la sécheresse de la saison, à la froidure ou à la chaleur du climat, à la culture plus ou moins savante, ou à quelqu'autre accident.

La seconde question est, si quelques espèces de plantes ont péri, ou s'il y en a qui puissent périr. L'auteur répond, 1°. que quoiqu'il soit possible absolument & physiquement que certaines espèces de plantes périssent, cela est pourtant fort improbable; 2°. que si quelques espèces de plantes périssoient, il seroit moralement impossible de s'en assurer.

Il est peu vraisemblable qu'aucune espèce de plantes ait péri. M. Ray ne sauroit se persuader qu'il y ait dans le monde aucune espèce locale de plantes, c'est-à-dire si particulière à un lieu, qu'on ne sauroit la trouver ailleurs; il n'a observé en aucun endroit de la Grande-Bretagne, aucune plante qu'il n'ait vue dans les pays étrangers, ou du moins en divers lieux de la même latitude au-delà de la mer.

Quelques



Quelques botanistes prétendent que certaines *plantes* sont particulières à certains lieux, comme le baume, par exemple, à la Judée, &c. mais M. Ray demande qu'il lui soit permis de s'éloigner de leur sentiment, jusqu'à ce qu'ils aient de meilleures preuves qu'un argument négatif. D'ailleurs, supposé qu'il y ait des *plantes* locales, on ne sauroit prouver qu'elles pussent périr, à moins qu'elles ne soient dans des îles englouties par la mer. Si les *plantes* locales étoient détruites par les hommes, ou par quelque accident, comme diverses graines resteroient dans le terroir où ces *plantes* croissent, ce terroir produiroit de nouveau les mêmes *plantes*; & si le baume est une *plante* originaire de la Judée, supposé qu'on l'eût transporté en Égypte ou ailleurs, son ancien terroir l'auroit reproduit, à moins que la constitution de ce terroir n'eût été fort altérée par quelque accident, ou par quelque cause surnaturelle.

Secondement, si quelques espèces de *plantes* périssent, il seroit moralement impossible de s'en assurer. On ne peut savoir qu'il y ait des *plantes* locales, à moins qu'on n'ait visité toute la surface de la terre, ou qu'on n'en soit informé par des personnes très-intelligentes qui connoissent sans exception les *plantes* de tous les pays; mais ces deux choses sont absolument impossibles. S'il n'y a point de *plantes* locales, comme M. Ray en est fortement persuadé, il est presque impossible que certaines causes concourent pour faire périr quelque espèce de *plante* que ce soit; & supposé que cela arrivât, personne ne pourroit le savoir, à cause de la vaste étendue de la terre, dont une très-grande partie est ou déserte ou habitée par des nations barbares qui n'ont aucune connoissance de la Botanique. *Bibl. angl. tom. IV. p. 27-40. (D. J.)*

**PLANTE CAPILLAIRE, (Botan.)** On appelle *plantes capillaires*, celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leurs femences sur le dos de leurs feuilles. Ce nom leur a pu être donné, parce que leurs racines sont garnies de fibres chevelues; la fougère, le polypode, la langue de cerf, l'osmonde & autres, sont des *plantes capillaires*. L'adiante de Montpellier, celui du Canada, l'adiante noir, le blanc, le rouge, le jaune, la sauvie, le céterac, sont les *plantes capillaires* des boutiques de Pharmacie. L'Amérique est féconde en *plantes capillaires*, & tous les Botanistes savent que le P. Plumier en a fait une excellente histoire qu'il a intitulée, *hist. des fougères*. Dans le repli de leurs feuilles sont contenues des capsules membraneuses, très-petites, qui s'ouvrent par la contraction d'un anneau élastique; & on a découvert par le microscope, qu'elles sont pleines d'une fine poussière; mais on dispute encore si cette poussière est la semence, ou une poussière d'étamines semblable à celle qui se trouve dans les sommités des étamines des autres fleurs. *(D. J.)*

**PLANTES ESCHYNOMEUSES, voyez** *ÆSCHYNO-MENEUSES*.

**PLANTES ÉTOILÉES** sont celles dont les feuilles naissent sur la tige à de certaines distances, en forme d'étoiles avec des rayons: ou ce sont des fleurs qui ressemblent à des étoiles, ou qui sont remplies de boutons semblables à des étoiles sur le bord. *Voyez* **PLANTES**.

M. Ray range ces fortes de *plantes* dans la dixième classe des *plantes* d'Angleterre: telles sont les *plantes* appellées *cross-wort*, *mollugo*, *garance sauvage*, *asperula* ou *woodruff*, *gallium* ou *ladies bed-bow*, *aparine* ou *cleavers*, *rubia tinctorum*, ou *garance des teinturiers*, auxquelles il ajoute, comme approchantes de ce genre, le *nasturtium indicum*, le cresson des Indes ou pié d'allouette jaune.

**PLANTES à plusieurs cosses** sont les mêmes qu'on appelle autrement *corniculatae plantæ*, & qui après chaque fleur ont diverses cosses pareilles à celles des lé-

*Tome XII.*

gumes, toutes distinguées les unes des autres, menues & fréquemment courbées, où leur graine est renfermée. Quand ces cosses sont mûres, elles s'ouvrent d'elles-mêmes, & laissent tomber la graine. *Voyez* **CORNICULATE & ACTION DE SEMER. Voyez aussi** **PLANTE**.

**PLANTES MARINES**, productions de la mer qui sont formées par des insectes, & qui doivent par conséquent faire partie du règne animal. Cependant ces productions ont tant de ressemblance par leur forme avec les végétaux, qu'on les a prises pour des *plantes*, & qu'on les a placées pendant long-tems dans le règne végétal. Il n'est pas surprenant qu'il y ait dans la nature des espèces de choses d'un même genre, ou des genres d'une même classe dont les caractères distinctifs soient équivoques; mais on croiroit que l'on ne pourroit pas se tromper dans la division générale des trois règnes de l'Histoire naturelle, au point de prendre des animaux pour des minéraux ou des végétaux. Tous les Naturalistes ont pourtant été pendant long-tems dans cette erreur; on a cru que le corail, les madrepores, &c. étoient des pierres, des substances qui s'endurcissent lorsqu'elles étoient hors de l'eau, ou des *plantes* qui devenoient pierreuses; & en observant de plus près, on se persuada de plus en plus que c'étoit de vraies *plantes*. En 1706, M. le comte de Marigli sembla en donner des preuves convaincantes, lorsqu'il découvrit sur le corail de petits corps organisés & découpés en plusieurs parties, dans lesquels il cru trouver tous les caractères des fleurs: ces prétendues fleurs avoient environ une ligne & demie de longueur, & étoient soutenues par un calice blanc, duquel partoient huit rayons de la même couleur; ces rayons étoient de la même longueur & à la même distance l'un de l'autre, formant une espèce d'étoile. Il suivit ces recherches, & il vit encore de ces prétendues fleurs sur des productions de même nature que le corail, appellées *plantes pierreuses*, & sur beaucoup d'autres, dont quelques-unes sont molles, & qui toutes ont été mises au rang des vraies *plantes*. On ne doutoit plus que le corail, les madrepores, les lithophites, &c. ne fussent des *plantes*, & même des *plantes* qui portoient des fleurs apparentes, lorsque M. Peissonnel, médecin botaniste du roi à la Guadeloupe, « désirant que l'idée qui réful- » toit de la découverte ingénieuse du comte de Mar- » gli, par rapport aux fleurs du corail, fût vérifiée, » s'embarqua étant à Marseille dans l'année 1723, alla » en mer avec les pêcheurs du corail, bien instruit » de ce que le comte de Marigli avoit observé, & de » la manière dont il s'y étoit pris pour faire ses obser- » vations. Aussi-tôt que le filet avec lequel les pé- » cheurs tirent le corail fut près de la surface de l'eau, » il y plongea un vase de verre dans lequel il fit en- » trer quelques branches de corail; il remarqua quel- » ques heures après qu'il paroissoit un grand nombre » de petits points blancs de tous les côtés de cette » écorce; ces points répondoient aux trous qui per- » coient l'écorce, & formoient une figure terminée » par des rayons jaunes & blancs, dont le centre pa- » roissoit creux, mais ensuite s'étendoit & présentoit » plusieurs rayons ressemblans à la fleur de l'olivier: » ce sont les fleurs du corail décrites par M. de Marigli. Ayant tiré le corail hors de l'eau, les fleurs ren- » trèrent dans l'écorce & disparurent; mais ayant » été remis dans l'eau, elles reparurent quelques heu- » res après: elles ne lui sembloient pas aussi larges » que le comte de Marigli le rapporte, leur diamètre » excédant à peine celui de la tête d'une grosse épini- » gle; elles étoient molles, & leurs pétales disparois- » sent lorsqu'on les touche dans l'eau, formant alors » des figures irrégulières. Ayant mis quelques-unes » de ces fleurs sur du papier blanc, elles perdirent » leur transparence, & devinrent rouges à mesure » Y Y y

» qu'elles sécherent. Notre auteur remarque que ces  
» fleurs partoient des branches dans toutes sortes de  
» directions, des branches cassées comme de celles  
» qui étoient entières; mais leur nombre diminuoit à  
» mesure qu'on approchoit de la racine; & après  
» nombre d'observations, il déterminâ que ce que le  
» comte de Marigli avoit pris pour des fleurs, étoient  
» de véritables insectes.

» L'insecte du corail, que l'on appelle une *petite*  
» *ortie*, *pourpre*, *polype*, & que le comte de Marigli a  
» pris pour fleur, se dilate dans l'eau, & se contracte  
» dans l'air, ou lorsque vous le touchez dans l'eau  
» avec la main, ou que vous versez dessus des liqueurs  
» acides; ce qui est ordinaire aux poissons & insectes  
» de l'espece vermiculaire. Notre auteur étant sur les  
» côtes de Barbarie en 1725, eut le plaisir de voir  
» l'insecte du corail mouvoir les bras, & ces petits  
» insectes s'étendre dans un vase plein d'eau de la mer  
» qu'on avoit mis auprès du feu, où il y avoit du co-  
» rail; il augmenta le feu, & fit bouillir l'eau, & par  
» ce moyen les tint dans leur état d'extension hors du  
» corail, comme il arrive lorsqu'on fait bouillir des  
» testacés, soit de terre ou de mer. Ayant répété ses  
» observations, il vit clairement que les petits trous  
» perceptibles sur l'écorce du corail, étoient les ou-  
» vertures par lesquelles ces insectes sortoient: ces  
» trous correspondent à ces petites cavités ou cellu-  
» les qui sont moitié dans l'écorce & moitié dans la  
» substance du corail, ces cavités sont les niches que  
» l'insecte habite. Dans les tubes qu'il avoit observés,  
» est contenu l'organe de l'animal: les glandules sont  
» les extrémités de ses piés; & le tout contient la li-  
» queur ou le suc laiteux du corail, qui est le sang ou  
» le suc de l'animal. Lorsqu'il pressoit cette petite élé-  
» vation avec les ongles, les intestins & tout le corps  
» de l'animal sortoient ensemble, & ressembloient au  
» suc épais, fourni par les glandes sébacées de la  
» peau; il vit que lorsque l'animal vouloit sortir de sa  
» niche, il forçoit le sphincter situé à son entrée, &  
» lui lui faisoit prendre la forme d'une étoile avec des  
» rayons blancs, jaunes ou rouges. Lorsque l'insecte  
» sort sans s'étendre, ses piés, son corps forment  
» cette apparence blanchâtre observée par M. Mar-  
» gli; mais lorsqu'il sort & qu'il s'étend, il forme ce  
» que ce comte & notre auteur prirent pour les pé-  
» tales de la fleur du corail, & le calice de cette fleur  
» supposée étoit le corps de l'animal sorti de sa cel-  
» lule. Ce suc laiteux dont on a déjà parlé, est le sang  
» ou les liqueurs de l'animal, & il est plus ou moins  
» abondant à proportion de sa santé ou de sa vigueur.  
» Lorsque les insectes sont morts, ils se corrompent  
» & communiquent à l'eau l'odeur de poisson pourri.  
» La substance du corail fournit à peine par cette ana-  
» lyse chimique, de l'huile, du sel ou du phlegme,  
» pendant que le corail vivant avec son écorce, four-  
» nit de ces substances environ une quarantième par-  
» tie de son poids, & que l'écorce du corail seul,  
» dans laquelle sont contenus les animaux, en four-  
» nit la sixième partie. Ces principes ressemblent à  
» ceux que l'on tire du crâne humain, des cornes de  
» cerf, & des autres parties d'animaux. Extrait d'un  
» article des *Trans. phil.* sur le corail, ann. 1753, in-12.  
1756, p. 22 & suiv.

En 1726 ou 1727, M. Peyssonnel propoça son sys-  
tème sur les *plantes marines*, mais il fut contrarié;  
on lui oppoça un autre système qui réduisoit la végé-  
tation du corail à sa seule écorce: on la regardoit  
seule comme une *plante* qui se bâtissoit une tige en  
déposant des grains rouges & sablonneux dont on l'a-  
voit trouvée remplie.

En 1738 M. Shaw, dans la relation de ses voyages  
en Afrique, mit en avant un autre système sur la végé-  
tation du corail; il prétendoit que ces corps appa-  
rens sur toute l'écorce du corail & des autres litho-

phytons, étoient leurs racines qui dispaçoient  
lorsque ces *plantes* se trouvoient hors de la mer.

En 1741 M. Bernard de Jussieu fit un voyage pour  
observer les *plantes marines*, sur les côtes occidenta-  
les de la Normandie, avec M. Blot, alors jeune mé-  
decin de Caen, & maintenant professeur de Botani-  
que dans l'université de cette ville, qui connoissoit  
parfaitement ces côtes. Ils les suivirent depuis Hon-  
fleur jusqu'au-dessous de Bayeux; ils virent sortir des  
nœuds ou des articulations & des bouts de toutes les  
branches de plusieurs especes de *plantes marines*, de  
petits animaux qui se mouvoient plus ou moins en  
différens instans, qui s'épanouissoient en certain tems,  
& qui rentroient en entier dans leurs petites cellules.  
Enfin M. de Jussieu reconnut que plusieurs especes  
de ces prétendues *plantes marines*, dont chacune a  
en effet l'extérieur d'une très-belle *plante*, ne sont  
que des assemblages de loges de polypes: ce qui confir-  
ma le système de M. Peyssonnel. Depuis ce tems,  
il n'est resté aucun doute à ce sujet. Les prétendues  
*plantes marines* ont été restituées au regne animal: on  
a même voulu changer leur faux nom de *plantes*  
en celui de *polypiers* qui leur conviendrait mieux.  
*Mémoires de l'académie royale des Sciences, ann. 1742.*  
*Préface du VI. vol. des mémoires pour servir à l'histoire*  
*des insectes.* On trouva beaucoup de recherches  
sur le même sujet dans le livre de M. Donati, qui a  
pour titre: *Della storia naturale marina dell'adriatico*  
*faggio*, & dans celui de M. Ellis.

PLANTE PARASITE, (*Botan.*) *plante* qui croît sur  
d'autres *plantes*, & qui se nourrit de leur suc. Le  
lierre, la vigne de Canada, le jasmin de Virginie, la  
cuscute, le gui, l'hyppociste, & sur-tout les mouffes,  
se nomment avec raison *plantes parasites*; mais les plus  
pernicieuses sont les lichens, espece de croûte à nos  
yeux mêlée de jaune & d'un blanc sale, qu'on voit  
sur les écorces des arbres. Toutes ces *plantes* leur font  
fatales, parce qu'elles en dérobent la sève par une  
infinité de petites racines qui la suçent & l'intercep-  
tent.

Les semences des *plantes parasites* sont extrême-  
ment fines, & en nombre presque infini, contenues  
ordinairement dans les petites capsules qui crevent  
d'elles-mêmes & les répandent; le vent porte ces grai-  
nes au hasard sur des murs, sur des toits, sur des ar-  
bres, où des rencontres favorables les font éclore.

La propriété qu'ont les *plantes parasites* de ne de-  
voir qu'indirectement à la terre leur nourriture, &  
de ne pouvant goûter qu'un suc affiné & épuré dans  
les vaisseaux des autres *plantes*, semble indiquer dans  
ces *parasites* une délicatesse plus marquée que dans  
les *plantes* qui les nourrissent: celles-ci cependant en  
ont une que les *parasites* n'ont pas; toute sorte de terre  
ne leur est pas indifférente comme toute sorte de  
*plante* l'est aux *parasites*, pourvu qu'elles puissent s'y  
attacher, & que la dureté ou la délicatesse de l'écorce  
des autres ne s'y oppose pas. Plusieurs des premières  
aiment une terre légère, d'autres préfèrent une terre  
argilleuse & forte, où périroient celles que des sables  
les plus arides nourrissent abondamment: mais la  
cuscute & les *plantes* de cette nature s'accoutument  
de toutes les *plantes*, qui sont pour elles ce que la  
terre est pour celles qui y jettent leurs racines.

Les Botanistes ont établi une distinction entre les  
diverses *plantes parasites*; savoir, les *parasites* qui se  
sèment & vivent sur d'autres *plantes* comme le gui; &  
celles qui se sèment en terre, y germent, & s'atta-  
chent sur les racines d'une autre *plante*, comme les  
orobanches & l'hyppociste, la clandestine & l'oro-  
bancoïde; enfin, il y a des *parasites* qui vivent sur les  
autres *plantes*, mais peut-être sans en tirer d'aliment,  
puisque elles peuvent vivre sur terre également, ou  
attachées à d'autres corps comme à des rochers, à



des murs : telles sont les lichens, les fucus de mer, & plusieurs autres. (D. J.)

PLANTES PENTAPÉTALES, ce sont celles dont les fleurs sont composées de cinq feuilles. Voyez PLANTE.

PLANTE VÉNÉNEUSE, (Botan.) plante nuisible ou mortelle. Nous serions heureux de connoître nos ennemis du regne végétal, ou, pour parler plus simplement, les plantes vénénéuses : on se plaint depuis longtemps de ce que les Botanistes semblent s'attacher uniquement à caractériser les plantes, sans s'inquiéter de leurs propriétés ; mais ce n'est pas leur faute, il a fallu nécessairement s'assurer du caractère de chaque plante, & c'est au tems à nous en apprendre les vertus ou le danger. Ni l'analyse chimique, ni les expériences faites sur les animaux vivans, ni le goût, ni l'odeur, ni finalement les autres qualités sensibles des plantes, ne nous découvrent point quels effets elles sont capables de produire sur nous. De tous ces moyens, l'analyse chimique est sans doute le moins fidele. Quant aux essais faits sur les animaux, ils ne concluent rien pour nous ; les amandes amères, le persil, tuent des oiseaux, & ne laissent pas de nous servir d'alimens ; au rebours les chevres broutent le tithymale pour réveiller leur appétit, & cette même plante empoisonne les poissons, & n'est pas moins dangereuse aux hommes.

Pour ce qui regarde les qualités sensibles, elles ne trompent que trop souvent. La ressemblance des caractères botaniques, ou leur proximité dans les classes, ne nous assure pas davantage des affinités de leurs vertus ; car les ciguës, les phillandrium, les ænanthe, se trouvent dans la même famille que les angéliques, le fenouil, & autres plantes salutaires.

Rien ne nous assure donc des bonnes ou mauvaises propriétés des plantes à notre égard, que l'usage réitéré que nous en faisons ; or il est peu de botanistes, comme Gesner, assez zélés pour le bien public, jusqu'à risquer leur vie en éprouvant sur eux-mêmes les vertus des plantes. On raconte que le savant homme mourut pour avoir essayé sur lui la vertu du dorenic à racine de scorpion. La prudence veut donc qu'on attende patiemment les essais des empiriques téméraires, ou des payfans assez malheureux, pour se tromper quelquefois sur le choix des remèdes & des alimens tirés des végétaux.

On voit par ce que nous venons de dire, que la recherche des vertus des plantes est très-richeuse, & que c'est au tems & à des hasards heureux ou funestes à nous instruire là-dessus. Mais c'est des plantes vénénéuses que la connoissance nous intéresse le plus, car elles nous trompent souvent par les apparences des fruits doux & agréables ; témoins la bella dona, la christophorane, & sur-tout le coriaria, ou le redoul, dont nous parlerons ailleurs : il est donc avantageux de faire connoître ces poisons afin qu'on les évite soigneusement.

Un autre motif qu'on ne soupçonne pas d'abord, doit encore nous engager à la recherche de ces sortes de plantes, c'est à cause de leurs vertus médicinales ; car toutes vénénéuses que sont plusieurs de ces plantes, elles peuvent fournir des remèdes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus dangereuses ; & au fond, les poisons ne diffèrent souvent des remèdes que par la dose, ou par la manière de les appliquer. On tire du laurier-cerise une eau très-vénéneuse, & cependant les feuilles de cet arbre donnent aux crèmes un goût d'amande amère, qu'on recherche très-avidement, & dont on se trouve bien. Le laurier-rose, poison violent même pour les chevaux, purge avec succès certains hommes robustes. L'opium, qui est un violent poison, devient un souverain remède, appliqué à-propos & à juste dose. (D. J.)

PLANTES de la Bible, (Botan.) On appelle ainsi

Tome XII.

les plantes dont il est parlé dans la Bible. La Botanique a éclairé de ses lumières la Critique sacrée, & a répandu beaucoup de jour sur l'intelligence des endroits de l'Ecriture où il s'agit des plantes. Barreira, Cocquius, Lemnius, Urfinus, ont les premiers rompu la glace ; mais leurs ouvrages sont tombés dans l'oubli depuis ceux d'Hiller, abbé de Royal-Fontaine, & du médecin Celsius. Le traité d'Hiller est intitulé *Hilleri hiero-phyton*, & a été imprimé à Utrecht en 1725, in-4°. L'ouvrage de Celsius, *Celsii hiero-botanicon*, a paru Amstel. 1748, en 2 vol. in-8°. (D. J.)

PLANTES, maladies des, (Agric.) Tout ce qui végète a ses maladies, ou, pour parler plus simplement, tous les corps organisés sont sujets à certains changemens, à certaines dégénération, que l'on peut appeler maladies, par rapport à leur état naturel ; un arbre, par exemple, dont le tronc se pourrit, ou qui perd ses feuilles avant la saison, est malade, parce qu'on ne l'appelle sain que lorsque ses parties sont bien conditionnées.

On peut rapporter les maladies des plantes aux causes suivantes : 1°. à la trop grande abondance du suc nourricier ; 2°. au défaut, ou manque de ce suc ; 3°. à quelques mauvaises qualités qu'il peut acquérir ; 4°. à la distribution inégale dans les différentes parties des plantes ; 5°. enfin, à des accidens extérieurs.

La trop grande abondance de suc nourricier le fait sortir de lui-même hors de ses vaisseaux : ainsi les espèces de pins distillent naturellement presque pendant toute l'année. L'épanchement est encore plus grand, si l'on fait des incisions à ces arbres à coups de hache ou autrement.

La liqueur qui en découle s'appelle *térébenthine* lorsqu'elle conserve sa fluidité, & *galipot* ou *résine* quand elle devient solide : mais si ce même suc, faute de vitesses, se grumele dans ses propres tuyaux ; s'il est obligé de s'y arrêter parce qu'ils sont devenus craquelés, & par conséquent plus étroits qu'ils n'étoient ; alors le suc qui continue de monter de la racine, s'imbibe peu-à-peu dans les trachées que l'on peut appeler les *poumons* des plantes, il en interrompt le commerce de l'air ; & la circulation étant interceptée, ces arbres sont suffoqués & meurent, par la même raison que les animaux qu'on étouffe.

Dans les pays chauds, la trop grande abondance de sève produit au bout des branches des arbres que l'on taille en buisson, des tumeurs d'une substance spongieuse qui se carie facilement ; & ces arbres en portent bien moins de fruit. Si l'on coupe du bois plus qu'il ne faut aux arbres à haute tige, ils donnent peu de fruit, parce que la sève trop abondante par rapport au bois qu'elle doit nourrir, ne fait que pousser de nouvelles branches, au lieu de faire fleurir les vieilles, dont les vaisseaux sont plus difficiles à pénétrer ; ainsi le grand secret dans la culture des arbres fruitiers, c'est de ne couper que les branches qui se croissent, & qui les rendroient difformes : mais les mains démantent aux curieux.

La langueur & la mort de plusieurs plantes montrent bien que le suc nourricier commence à leur manquer. Les feuilles ne jaunissent, ne se fanent, & ne tombent hors de leur saison, que faute de nourriture ; soit qu'elle leur soit dérobée par les petits vers qui s'y attachent, soit que le mal vienne des racines : ces parties perdent peu-à-peu leur ressort ; elles se caillent, se chancissent, & leurs couloirs se remplissent d'un certain limon, qui empêche la filtration des sèves propres pour les autres parties. Si les racines se caillent, le fumier de vache ou de cochon les rétablit & arrête la carie, de même que le storax liquide arrête la gangrene des animaux. Si elles sont chancées, il faut les bien laver dans l'eau claire, pour détacher &

Y Y y ij

entraîner tous ces petits filets de mouffes qui commencent à s'y nourrir.

Quant au limon qui fait le relâchement des fibres, & ensuite des obstructions, le terreau & la fiente de pigeon y remédient. La cendre de vigne, la chaux, la fiente de poule & de pigeon, mêlées avec la terre qui couvre les racines des oliviers & des orangers paresseux, les excitent à fleurir & à porter des fruits : mais ces sortes de remèdes ne conviennent pas à toutes sortes de plantes. L'urine, l'eau de chaux, l'eau du fumier un peu trop forte, les couches même trop chaudes, dessèchent & brûlent, comme l'on dit, le chevelu des racines.

Il seroit trop long de parler ici de la mauvaise qualité de la fève, qui vient du défaut des terres, cette discussion demanderoit un traité d'Agriculture raisonnée ; mais il y a un vice qui rend les plantes stériles dans les meilleurs fonds, c'est quand le suc nourricier devient si gluant, qu'il ne sauroit circuler, ni faire développer les parties qui doivent paroître successivement les unes après les autres.

Laquille, l'oignon portant laine, les especes d'aloës, & plusieurs plantes grasses, fleurissent avec beaucoup plus de facilité dans les pays chauds, parce que la terre leur fournit un suc assez maigre, que la chaleur fait couler aisément ; au lieu que dans les pays froids, ce suc est gluant, & devient comme une espèce de mucilage, qui ne sauroit faire sortir les tiges du fond de leurs racines. Le seul remède est d'élever ces sortes de plantes sur couche & dans des terres fablonneuses.

Malgré cette précaution, les oignons qui viennent des Indes ne fleurissent qu'une seule fois dans ce pays-ci, parce que la jeune tige qui est dans le fond de la racine se trouve assez développée avant le transport pour pouvoir s'élever & s'épanouir ; mais après cela le suc nourricier qui devient trop gluant, n'a pas la force de faire développer le jeune embryon qui est dans le cul de l'oignon, & qui ne devoit paroître que dans un an.

La plupart des narcisses & des jacinthes dont on coupe les feuilles après que leur fleur est passée, ne fleurissent pas bien l'année d'après. Il semble que le suc glaireux qui étoit en mouvement dans les racines de ces plantes, & qui passoit à l'ordinaire dans les feuilles, se décharge sur la jeune tige qui est au fond de la racine ; il s'imbibe, il s'épaissit, il se fige dans cet embryon, & l'empêche de le développer au printemps.

La stérilité de plusieurs plantes ne dépend pas toujours de la mauvaise qualité du suc nourricier ; souvent c'est une maladie qui vient de la distribution imparfaite de ce suc ; il faut alors ébrancher la plante, en resserrer les racines dans un petit terrain. Les orangers & les figuiers plantés dans des petites caisses, donnent beaucoup plus de fruits que ceux dont la fève trouve à s'étendre dans les racines, au lieu de faire éclore les fleurs & les embryons. C'est par cette méthode qu'on a de bonnes graines de pervenche & d'épimédium, qui en pleine terre s'amusent à tracer & ne nouent pas.

Pour ce qui est des maladies causées par les accidents extérieurs, elles surviennent ordinairement par la grêle, par la gelée, par la brouiture, par la moisissure, par les plantes qui naissent sur d'autres plantes, par la piquure des insectes, par différentes tailles & incisions que l'on fait aux plantes.

La grêle qui tombe sur les feuilles en meurtrit les fibres, & fait extravaser le suc nourricier qui forme une dureté élevée en tumeur. Si la pluie tombe avec la grêle, l'impression du coup est bien moindre, parce que les fibres amollies par l'eau, obéissent au coup ; d'ailleurs, cette eau détergeant & emportant le suc qui commence à s'épancher, donne lieu aux fibres de

se rétablir par leur ressort, à-peu-près comme il arrive aux parties meurtries que l'on étuve sur le champ.

La gelée au contraire fait périr les plantes lorsqu'elles sont mouillées, parce que l'eau qui se gele dans leurs pores les déchire en se dilatant, tout comme elle fait casser les vaisseaux où elle est enfermée.

La brouiture, en latin *uredo*, est cet accident qui arrive aux plantes en été, lorsqu'après le beau tems il survient quelque orage accompagné d'une légère pluie, & que le soleil paroît immédiatement après : alors il brûle les feuilles & les fleurs sur lesquelles la pluie est tombée, & ôte l'espérance des fruits. Les naturalistes cherchent la cause d'un si étrange effet, & M. Huet, qui n'étoit point physicien, mais seulement homme d'esprit, paroît l'avoir imaginée le plus ingénieusement.

Dans les jours sérains de l'été, dit-il, il est visible qu'il s'assemble sur les feuilles & sur les fleurs, comme par-tout ailleurs, un peu de poussière ; quand la pluie tombe sur cette poussière, les gouttes se ramassent ensemble, & prennent une figure ronde, ou approchant de la ronde, comme on voit qu'il arrive souvent sur des planchers poudreux, lorsqu'on y répand de l'eau pour les balayer. Or ces boules d'eau ramassées sur ces feuilles & sur ces fleurs, tiennent lieu de ces verres convexes, que nous appelons *miroirs ardents*, & produisent le même effet sur les plantes que produiroient ces verres si on les en approchoit ; si la pluie est grosse & dure long-tems, le soleil survenant ne produit plus cette brûlure, parce que la force & la durée de cette pluie a abattu toute la poussière qui arrondissoit les gouttes d'eau, les gouttes perdant leur figure brûlante, s'étendant & se répandant sans aucun effet extraordinaire.

Les plantes sont encore détruites par celles qu'on appelle *parasites*, & par la moisissure, véritable assemblage de très-petites plantes parasites. Voyez MOISSISURE. Les remèdes seront de tenir les plantes au sec, de déraciner les parasites, de les arracher, de racler avec la serpette l'écorce des arbres auxquels elles s'attachent, d'en couper des branches, & de faire des incisions dans l'écorce jusqu'à fleur de terre.

Parmi les tumeurs des plantes, autre genre de maladie qui les attaque ; il y en a qui leur sont naturelles ou viennent d'une méchante conformation, & d'autres qui naissent de la piquure des insectes. Ces petits animaux qui n'ont pas la force de bâtir leurs nids avec de la paille, ou d'autre matière, comme font les oiseaux, vont décharger leurs œufs dans les parties des plantes qui les accommodent le mieux. La piquure est suivie d'une tumeur, & cette tumeur est une suite de l'épanchement du suc nourricier, qui s'imbibant dans les pores voisins, les fait gonfler à mesure qu'il en dilate les fibres, l'œuf ne manque pas d'éclore au milieu de ce nid, & le ver ou le puceron qui en sort, y trouve sa nourriture toute préparée. C'est ainsi que se forment les noix de galle, & toutes les tumeurs que l'on observe sur les plantes piquées.

Pour remplir le dénombrement des cautes auxquelles l'on a rapporté les maladies des plantes, il nous reste à parler des boîtes qui naissent autour des greffes. Comme les vaisseaux de la greffe ne répondent pas bout à bout aux vaisseaux du sujet sur lequel on l'a appliqué, il n'est pas possible que le suc nourricier les enfile à ligne droite ; dès lors que le cal bouill est inévitable : d'ailleurs il se trouve bien de la matière inutile dans la filtration qui se fait de la fève, qui passe du sujet dans la greffe, & cette matière qui ne sauroit être viduée par aucuns vaisseaux, ni défécens, ni excrétoires, ne laisse pas d'augmenter la boîte.

Les levres de l'écorce des arbres que l'on taille pour enter, ou pour émonder, se tuméfient d'abord par le suc nourricier qui ne sauroit passer outre, à cause que l'extrémité des vaisseaux coupés, est pin-



cée, & comme cautérée par le ressort de l'air ; il s'y fait donc comme une espèce de bourrelet qui s'étend insensiblement de la circonférence vers le centre, par l'allongement des fibres, & la blessure se couvre par une espèce de calotte qui enveloppe le bois coupé. Les fibres du chicot au contraire, ne pouvant pas s'allonger, se dessèchent, & deviennent extrêmement dures ; c'est ce qui forme les nœuds dans le bois. On en voit souvent dans les planches de sapin qui s'en détachent comme une cheville que l'on chasse de son trou. Le bois des arbres qui ont été souvent taillés, est revêché, comme disent les ouvriers, parce qu'il est tout traversé de gros chicots endurcis, dont les fibres n'ont pas la même direction que celles du reste du corps ligneux. (D. J.)

PLANTES, transport des (*Agricult.*) depuis que les sciences reparurent sur la fin du xv. siècle, c'est-à-dire depuis que la raison revint habiter parmi nous, la botanique n'a pas été la dernière science qu'on ait pensée à cultiver ; bientôt les hommes rendus plus sociables, parce qu'ils étoient éclairés, se communiquèrent leurs lumières ; bientôt le commerce & la navigation qui répandent par-tout les richesses & l'abondance, porterent en Europe la connoissance de quantité de plantes exotiques ; dès lors on ne songea plus qu'à s'en procurer ; & l'art de leur transport & de leur culture, furent des connoissances nécessaires à acquérir.

Je ne déciderai point avec la Quintinie, si un jardinier est le genre, & le botaniste une espèce ; mais celui qui se contente de savoir le nom des plantes, de les distinguer par classe, & d'en rechercher les vertus, n'est botaniste qu'à demi. S'il veut mériter un titre plus distingué, il doit entendre leur culture, l'art de les multiplier, de les conserver, de les transporter d'un pays à l'autre. Toutes ces connoissances tiennent à la perfection du botaniste. Le seul article du transport des plantes formeroit le sujet d'un traité ; mais je dois ici me borner à quelques remarques générales, tirées des ouvrages de Miller.

Quand on envoie des plantes d'un pays à l'autre, il faut principalement avoir attention à la saison qui y est la plus propre. Par exemple, s'il faut envoyer une partie de plantes d'un pays chaud dans un pays froid, il faut le faire au printemps, afin que les plantes arrivant dans un pays plus froid, où la saison s'avance, elles aient le tems de se rétablir avant l'hiver, au cas ce qu'elles aient un peu souffert dans le trajet ; au lieu que celles qui arrivent en automne périssent souvent pendant l'hiver, parce qu'elles n'ont pas eu le tems de se rétablir & de prendre racine avant le froid ; au contraire, les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puissent arriver à tems pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles périroient bientôt.

La meilleure manière d'empaqueter les plantes pour un voyage, est de les mettre dans des caisses portatives, faites avec des anses pour les manier & les remuer plus aisément sur le navire dans le mauvais tems. Ces caisses doivent être percées de plusieurs trous : il faut mettre une tuile plate ou une coquille d'huître, pour empêcher la terre en s'effoulant, de les boucher. On remplira ces caisses de terre ; on y mettra les plantes aussi près les unes des autres qu'il sera possible, pour gagner de la place, ce qui est souvent absolument nécessaire, pour qu'elles n'incommodent point dans le vaisseau. Comme le seul but qu'on se propose ici est de leur conserver la vie, & non pas de les faire croître dans le passage, il est sûr qu'une petite caisse contiendra plusieurs plantes si l'on fait les y ranger avec adresse.

Il faut mettre les plantes dans la caisse quinze ou vingt jours avant que de les embarquer, afin qu'elles

y soient plus affermies & enracinées. Pendant le cours du passage, on les laissera autant qu'il sera possible sur le tillac ou sur le pont, afin qu'elles soient aérées. Pendant le mauvais tems & la tempête, on les couvrira d'une tente gaudronnée, pour les préserver de l'eau salée de la mer, qui les détruiroit si elles en étoient trop mouillées.

L'arrosement que demandent ces plantes pendant le voyage, doit être proportionné au climat d'où elles viennent, & à celui où on les transporte. Si elles vont d'un pays chaud dans un froid, elles requièrent peu d'humidité, lorsqu'elles ont passé le tems des chaleurs : mais si elles sont portées d'un pays froid dans un chaud, elles ont un plus grand besoin d'arrosement à proportion qu'on s'avance dans un climat plus chaud. Alors il faut les abrier pendant le jour de la grande chaleur du soleil, qui sans un abri, ne manqueroit pas de les sécher & de les détruire.

Si les plantes envoyées d'un pays dans un autre sont telles qu'elles puissent vivre hors de terre un tems considérable, ce que feront toutes celles qui sont pleines de sève, comme par exemple les joubardes, les ficoides, les euphorbium, les cierges, &c. ces sortes de plantes, dis-je, n'exigent d'autre soin que de les bien empaqueter avec de la mousse dans une caisse ; on observera de les mettre assez serrées pour qu'elles ne souffrent pas des foubrefraits & des secousses qui les briseroient, & pour que les plantes épineuses ne blessent pas les autres, si elles sont mêlées ensemble. La caisse doit être placée dans un endroit à l'abri de l'humidité & des rats, qui ne manqueroient pas de ronger les plantes & de les détruire. Des plantes de cette espèce, empaquetées avec précaution, & par assortiment, ne manqueront pas de réussir, quand même elles seroient quatre ou cinq mois en route, & elles souffriront moins que plantées dans des pots, parce que les matelots les font périr généralement, soit par négligence, soit en les arrosant outre mesure.

Il y a aussi diverses sortes d'arbres qu'on peut mettre en caisse de la même manière, en les enveloppant de mousse tout-autour ; & ils ne souffriront point hors de terre, pourvu que ce soit dans la saison où ils ne pousent point. C'est ce qu'on expérimente tous les jours par l'exemple des orangers, des jasmins, des capriers, des oliviers, des grenadiers, qu'on envoie chaque année d'Italie en Angleterre. Peu de ces arbres soigneusement empaquetés viennent à manquer, quoiqu'ils aient été très-souvent trois ou quatre mois hors de terre. Passons aux graines.

Quand on transporte des graines d'un pays dans un autre, il faut faire de petits paquets de chaque graine bien étiquetés, prendre toutes les précautions possibles pour les préserver de la vermine, & pour les conserver bien sèches, sans quoi elles s'abatardiroient & se moisiroient.

La méthode de M. Catesby, connu par son amour pour l'Histoire naturelle, par ses ouvrages, par son voyage de la Floride, de la Caroline, & des îles Bahama, étoit d'empaqueter dans du papier ces graines bien sèches, de les mettre ensuite dans des flacons secs de calebasses, & d'en cacheter l'ouverture ; de cette manière, il a envoyé une très-grande quantité de graines de la Caroline en Angleterre, où elles ont rarement manqué de produire.

Il y a quelques personnes qui prétendent qu'il faut mettre les graines dans des verres qu'on scellera bien hermétiquement, pour empêcher l'accès de l'air extérieur ; mais après plusieurs expériences de M. Miller à ce sujet, il a trouvé que de telles graines ne réussissent point, dès qu'elles ont été renfermées pendant un tems un peu considérable, & qu'elles exigent quelque portion d'air pour conserver leur qualité végétative.

Quand on n'a pas de commodités pour apporter ou envoyer des graines, le plus court parti est de les mettre dans un sac qu'on pendra dans un lieu sûr & sec du vaisseau; ou bien on les mettra dans une bonne malle hors de la portée des rats & de la vermine; c'est le moyen le plus simple de les conserver. Cependant la plus sûre méthode pour la conservation de toutes sortes de graines, est de les faire venir dans la cossé, gousse, ou coque, dans laquelle elles se font formées, pourvu qu'elles soient bien sèches, parce que la propre-couverture naturelle des graines leur fournira quelque nourriture quand elles n'auront pas été séparées du placenta. (D. J.)

PLANTE, (Chimie.) voyez VÉGÉTAL.

PLANTE DU PIÉ, en Anatomie, est la partie inférieure ou base du pié de l'homme, renfermée entre le tarle & les orteils. Voyez PIÉ.

PLANTE, POIL (Marchanderie.) voyez POIL.

PLANTER UN ARBRE, verb. act. (Jardin.) c'est après avoir rafraîchi les racines d'un arbre, le mettre dans un trou proportionné à sa grosseur, en garnir ensuite les racines avec de la terre nouvelle, & combler le trou au niveau du terrain.

Planter en motte ou en mannequin; c'est après avoir levé d'une pépinière un arbre en motte, c'est-à-dire avec la terre qui est au-tour de ses racines, les mettre dans un mannequin d'osier, pour pouvoir le transporter plus facilement où l'on veut, avec le mannequin même, afin que les racines puissent s'étendre mieux.

Planter un parterre; c'est former des compartimens & rinceaux de broderie avec du buis nain, sur un terrain bien dressé, en suivant exactement la trace du dessin. (D. J.)

Avant que de planter vos arbres sauvages, habillez-les, voyez HABILLER; examinez ensuite la qualité de la terre qui se trouve dans vos trous: c'est suivant cet examen que vous devez choisir les plantes. *Nec verò terra ferre omnes omnia possunt*, dit Virgile, *Georg. lib. II. v. 109.*

Si la terre ne vous présente qu'un tuf, faites creuser de quatre à cinq piés de bas: videz ensuite toute cette terre, & mettez au fond du trou un lit de feuilles d'arbres, de grande litière ou de gazon retourné, & couvert d'un demi-pié de bonne terre; ensuite rachevez de remplir le trou de la meilleure terre du pays.

Cet amendement procurera à l'arbre une plus sûre reprise, & le conservera jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour gagner le fond naturel de la terre.

Si elle est bonne, on ne fera le trou qu'à deux ou trois piés de bas; on jettera au fond les terres de dessus comme les meilleures, & on remplira le trou de celles qui étoient dans le fond.

Choisissez un tems sec, afin que la terre se glisse mieux autour des racines, sans y laisser aucun vuide appelé *caves*, & qu'il ne s'y fasse point de mortier qui en se durcissant, nuirait aux nouvelles racines; prenez un levier pour faire entrer la terre sous les racines, secouez un peu les arbres pour qu'elle descende, & marchez dessus pour la plomber.

Dans les terres sèches il faut planter avant l'hiver, au lieu qu'on attend le mois de Mars dans les terrains humides, crainte que la trop grande humidité ou les pluies fréquentes en hiver, ne pourrissent les racines.

La profondeur où l'on doit mettre les arbres dans les trous, sera réglée suivant leur nature: un pié ordinairement leur suffit; s'ils tracent sur la superficie de la terre, il faudra les planter peu avant. À l'égard de leur distance, elle se donne suivant leur force & la qualité de la terre; les arbres isolés auront deux toises de distance dans les jardins, & trois à quatre dans la campagne.

Les arbres sauvages se plantent à toute exposition, suivant l'alignement de deux ou trois jalons posés sur la même ligne.

Les portiques & décorations champêtres se plantent avec beaucoup plus de mesures, & demandent des arbres choisis dans les pépinières. Les arcades veulent des charmes un peu fortes, & des ormes dans les trumeaux pour former plutôt la corniche & les vases d'enhaut: on soutient le tout avec des treillages grossiers, sur lesquels on palisse les jeunes branches.

Quant à ce qui regarde les arbres fruitiers, le midi est l'exposition la plus favorable, ainsi que celle du levant pour les pêchers; dans les terres légères, l'exposition du couchant est bonne pour les pruniers & les poiriers: le chasselas & le muscat demandent le midi; le nord est la plus mauvaise de toutes les expositions, cependant on y plante des pruniers.

Les arbres de demi-tige se plantent en espalier à douze piés l'un de l'autre, avec un nain entre deux, en observant de ne point tourner les bonnes racines du côté du mur: quand ces arbres sont de haute tige, ils seront espacés à quatre toises l'un de l'autre, ainsi que dans un verger. Pour les buissons, neuf piés de distance suffisent; ces derniers ont l'avantage de n'être point sujets aux tignes, & de fructifier plus que les espaliers; on tiendra leur tête un peu panchée, afin que leurs racines ne pivotent point, & ne courent que dans la bonne terre.

Les orangers, les mirthes & les arbres de fleurs qu'on élève dans des caisses & des pots, se peuvent mettre à toute exposition; on les plante en motte dans le milieu de la caisse, & on a soin de plomber les terres; la plus grande attention est de les planter bien d'aplomb, & dans des terres préparées.

Les parterres après avoir été dressés & maillés, suivant ce qui a été dit ci-dessus, seront plantés en buis nain bien habillé & coupé court par en haut: on se servira pour la broderie, d'un plantoir ferré, en l'enfonçant d'un demi-pié, de manière qu'une des berges du trou suive toujours la trace sur laquelle on accotera le buis de la main gauche, & on le garnira de terre avec la droite, en sorte qu'on ne voie sortir que ses feuilles.

Les buis, les plates-bandes & plusieurs plantes potagères se plantent encore en rigoles couvertes à la bêche, suivant la trace, & quelques-unes au plantoir.

La charmille, l'ébène, & toutes les palissades se plantent dans des rigoles couvertes, suivant un cordeau tendu sur la trace, en les soutenant d'une main, & les couvrant de terre avec l'autre. Ne choisissez point ces plants si forts, sur-tout dans les terres légères.

Les bois & les pépinières se plantent aussi en rigoles de deux piés en deux piés, en piquant des fruits de six piés en six piés ou en repandant des graines dans une terre bien préparée: ne craignez point de les planter un peu dru, afin qu'en grossissant, ils s'élèvent plus droits & se conduisent l'un l'autre.

Si on avoit coupé des bois de haute futaie qu'on voulût rétablir promptement en taillis; pour les faire pousser sur fouche, il faudroit garantir les troncs des arbres de la pluie qui en pénètre la moëlle & les pourrit, en les couvrant de boue de vache mêlée de gazon, ou de poix préparée, alors ces troncs repousseront vigoureusement par le bas.

Les allées des bosquets se plantent en alignement avec des arbres un peu forts, & de la charmille au pié: on peut encore faire des allées dont les arbres soient isolés, & à six ou neuf piés de distance, tondre les taillis & brossailles, ce qui est fort agréable, & forme deux especes de contr'allées: ces sortes de palissades se conservent plus long-tems que les charmilles qui s'ouffiquent à la longue, & périssent sous une futaie.

Ne mettez jamais de fumier dans les trous de vos arbres; les vers qu'il attire les font sûrement mourir: jetez seulement sur la superficie de la terre, de la litière peu consommée pour les garantir des grandes



chaleurs de l'été ; ce fumier étant rempli de sels & d'esprits végétaux fondra par le moyen des arrosements sur les racines des arbres.

**PLANTER un bâtiment**, v. act. (*Archit.*) c'est disposer les première affises des pierres dures d'un bâtiment sur la maçonnerie des fondemens dressée de niveau suivant les cotes & mesures.

**PLANTER des pieux** (*Archit. hydraul.*) c'est enfoncer des pieux avec la sonnette ou l'engin, jusqu'au refus du mouton ou de la hie.

**PLANTER les formes**, en terme de *Rafineur*, est l'action de les arranger dans l'emploi sur trois files & de les appuyer les unes contre les autres, & de soutenir le dernier rang par de mauvaises formes de deux en deux, pour les empêcher de tomber : elles sont plantées la pointe en-embas, & d'aplomb.

**PLANTER le sucre**, en terme de *Rafinerie*, c'est l'action de dresser les formes sur les pots dans les greniers, toutes à même hauteur, & le plus d'aplomb qu'il est possible, afin que l'eau de la terre dont on couvre ces formes, filtre également à travers tout le pain. Il semble que les formes & les pots étant faits dans le même moule propre à chacun, cette grande attention de planter à la même hauteur sur-tout, seroit inutile, puisqu'il les uns & les autres devroient être également grands. On répond à cela que malgré la justesse des moules, & les soins de l'ouvrier qui les fait, la terre se cuit & travaille plus ou moins, selon le degré de chaleur qu'elle trouve dans le four qu'il est impossible de chauffer également dans tous les coins. On ne peut donc remédier à cette inégalité de hauteur & de grandeur qui se trouve dans les pots & dans les formes, qu'en plantant les plus grandes sur des petits, & les moindres sur de plus grands, afin de donner à l'un ce que l'autre a de trop, le seul moyen de les rendre égaux. On évite par là les malheurs qui pourroient s'enfuir de la maladresse des ouvriers qui sont obligés de travailler sans cesse au-dessus de ces formes, & même fount de pousser en avant sur elles des sceaux pleins de terre, quand il est question de couvrir. *Voyez TERRE & COUVRIR.*

**PLANTE-VER**, (*Hist. nat.*) nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe. Son nom chinois *hia - jiao - tom - ichom* signifie *plante en été*, & *ver* en hiver. C'est une racine de l'extrémité de laquelle sort une figure d'un *ver* sec & jaunâtre, de neuf lignes, où l'on distingue sensiblement la tête, les piés, le ventre de l'animal, & jusqu'à ses yeux & les plis de son dos ; mais cela même qui fait la merveille pour les Chinois, & la seroit bien aussi pour le commun des François, la détruisit pour l'académie : on s'aperçut bien vite que c'étoit une vraie dépouille de quelque chenille ; & M. de Réaumur s'en assura pleinement par un examen plus particulier. On prend la figure de *ver* pour une partie & un prolongement de la racine, parce qu'en effet elle y tient étroitement ; & par-là on croit que cette portion de la racine est devenue *ver* : mais en y regardant de plus près, M. de Réaumur a fort bien vu que la substance de la racine ligneuse à l'ordinaire, étoit toute différente de celle qui reste du *ver*. Il juge que la chenille prête à se métamorphoser en nymphe ou en aurore, rongé l'extrémité de la racine, y fait une cavité où elle introduit sa queue, qui s'y peut attacher encore par quelque viscosité du corps de l'animal, & qu'ainsi elle se ménage un point fixe, un appui pour le débarrasser plus aisément de l'enveloppe qu'elle doit quitter.

Il n'est point singulier qu'un *ver* qui se transforme, vive jusques-là sous terre, on en a plusieurs exemples ; il y en a aussi qui ne se cachent sous terre que pour se transformer ; la chenille de la Chine fera dans l'un ou l'autre cas. On ne peut trop remercier les phyficiens qui nous guérissent de notre penchant

superstitieux pour les fausses merveilles ; il y en a tant de véritables, dignes de nous occuper ! (*D. J.*)

**PLANTEUR**, f. m. (*Colon. angl.*) les Anglois nomment *planteurs* les habitans qui passent dans de nouvelles colonies pour établir des plantations, ce qui les distingue des *avanuriers*, qui sont ceux qui prennent des actions dans les compagnies formées pour soutenir ces colonies : les *planteurs* se nomment en France *habitans*, *colons*, ou *concessionnaires*, & les *avanuriers* *adionnaires*. *Savary.* (*D. J.*)

**PLANTOIR**, f. m. (*Jardinage*) outil de jardinier en forme de bâton aiguilé, au bout duquel il y a du fer pour faire un trou en terre.

Il y en a de deux sortes ; le grand *plantoir* qui sert à planter les bous des parterres dans les naissances & contours des broderies où l'on ne peut planter à la rigole : celui-ci est plat, large d'un pouce & demi, & armé de fer par le bout ; son manche est recourbé par le haut.

Le petit *plantoir* n'est qu'une cheville ronde d'une médiocre grosseur, pointue d'un bout & courbée de l'autre, c'est avec ce *plantoir* qu'on transplante & qu'on met en place les plantes qu'on a semées & élevées sur des couches. (*D. J.*)

**PLANUM, OS PLANUM**, en Anatomie, comme qui diroit *os dont la surface est plate*, c'est la lame qui se remarque à la partie latérale externe de l'os ethmoïde, à laquelle les anciens avoient donné ce nom. *Voyez ETHMOÏDE.*

**PLANURE**, f. f. terme d'Ouvriers en bois, c'est le bois que la plane coupe, & qui tombe aux piés de l'ouvrier qui plane. (*D. J.*)

**PLAQUE**, f. f. (*Conchyliol.*) on appelle en Conchyliologie, *plaque* ou *couche*, la membrane charnue que quelques coquillages font sortir de leur écaille pour pouvoir marcher. (*D. J.*)

**PLAQUE**, (*Archit.*) *Voyez CONTRECŒUR.*

**PLAQUE DE COUCHE**, terme d'Arquebuser, c'est une plaque de fer, de cuivre, ou d'argent, que les Arquebusiers mettent pour garnir le bout de la croiffe de fusil ; cette plaque est aussi longue & aussi large d'un côté que la face du bois qui s'appuie sur l'épaule, & le côté qui revient en-dessus de la croiffe finit en pointe & est façonné ; ces deux côtés sont assujettis sur le bois avec deux vis, que l'on appelle *vis de plaque*.

**PLAQUE DE BARRE A AIGUILLE**, (*Bas au métier.*) *Voyez MÉTIER A BAS.*

**PLAQUE**, en terme de Blanchisserie de cire, est un morceau de fer-blanc de la forme d'une portion d'entonnoir, qu'on attache au robinet de la cuve, pour ramasser la cire qui en tombe au même point. *Voyez nos Planches de la Blanchisserie des cires, & l'article BLANCHIR.*

**PLAQUE**, est encore, parmi les Ciriers, une espèce de poêle percée & peu profonde, qu'on met sur le réchaud de feu pour modérer la chaleur, qui seroit jaunir la cire, si elle étoit trop vive. Quand elle l'est à un certain point, on met la plaque le fond dessous, pour l'étouffer & le ralentir ; quand elle est montée à un degré moindre, on met la plaque le fond en-dessus, afin d'empêcher simplement de pousser davantage. *Voyez nos Planches du Cirier.*

**PLAQUE**, en terme d'Epinglier, se dit d'une lame d'étain coupée en rond, un peu repliée sur les bords, & sur laquelle on étend les épingles pour les étamer ou blanchir. *Voyez BLANCHIR.* Il faut que les plaques soient de l'étain le plus fin ; elles peuvent servir jusqu'à ce qu'elles soient tombées en lambeaux. *Voyez les Planches de l'Epinglier.*

**PLAQUES**, (*Comm. des Indes*) nom que l'on donne à certains morceaux d'or ou d'argent de divers poids & titres, qui ont retenu la figure des vaisseaux dans lesquels ils ont été fondus ; on tire des Indes &

d'Espagne de l'or & de l'argent en *plaque*.

PLAQUE, *terme d'Eaux & Forêts*, c'est la marque du marteau, qu'on met sur des arbres pour tirer des alignemens de l'un à l'autre. (D. J.)

PLAQUE, (*Ferranderie*.) morceau de fer ou de fonte figuré, épais d'environ un bon pouce, haut d'un pié & demi, quelquefois plus, & large d'autant ou environ, que l'on attache avec des morceaux de fer, que l'on appelle *pattes*, au contrecœur de la cheminée, afin que le feu ne le gâte pas. (D. J.)

PLAQUE. Les *Fourbisseurs* appellent ainsi la partie de la garde de l'épée qui couvre la main; elle est ordinairement ouvragée & treillissée. Voyez *EPÉE & GARDE*, & la *Pl. du Cizeleur-Damasquin*. & la *Pl. du Doreur sur métaux*.

PLAQUE, *parmi les Horlogers* signifie en général une pièce de métal large & mince; la plaque d'une pendule est celle sur laquelle on fixe le cadran d'un côté, & qui de l'autre s'attache au mouvement au moyen de quatre faux piliers, on l'appelle aussi *fauf-se plaque*.

*Plaque du poussoir* dans une montre à répétition se dit d'une pièce d'acier, qui par le moyen de trois vis s'ajuste dans l'intérieur de la boîte contre le poussoir, voyez la fig. 39. *Pl. XI. de l'Horlogerie*. Cette plaque par sa partie en deux, partage le trou du canon de la boîte dans lequel entre le poussoir, par ce moyen elle l'empêche de tourner dans ce canon, & même d'en sortir. Voyez *POUSOIR*.

PLAQUE, (*Jardinage*.) est la partie de la fleur qui soutient son calice.

PLAQUE, (*Lutherie*.) dans les orgues on appelle *plaque*, des morceaux de plomb de forme ronde que l'on soude sur certains tuyaux pour les boucher, & leur faire rendre ainsi un son plus grave d'une octave, que celui qu'ils rendroient s'ils étoient ouverts, voyez la fig. 32. *B. Pl. d'Orgue*, qui représente un tuyau des tailles du bourdon bouché à rase; 3 est la plaque à souder sur le tuyau, 4 une autre plaque percée pour le tuyau à cheminée C: on commence par souder la cheminée 2 à la plaque, & l'on soude ensuite celle-ci au tuyau. Voyez l'article *ORGUE*.

PLAQUES de plomb, (*Marine*.) pour divers usages, il y en a pour couvrir la lumière des canons, & pour en boucher l'ame, pour étancher les voies d'eau qui se font dans un combat.

PLAQUE, *pièce d'argenterie* ouvragée, au bas de laquelle il y a un chandelier; on en fait aussi de glaces de miroir, de cuivre, & de fer-blanc. (D. J.)

PLAQUE, (*Papeterie*.) pièce de fer dentelée, qui s'ajuste dans la cuve du moulin à papier à cylindre; voyez-en la description & l'usage à l'article *MOULIN A PAPIER à cylindres*, & la fig. *Pl. de Papeterie*.

PLAQUE, *terme de Perruquiers*, qui se dit des perruques en bonnets, c'est la partie de la perruque qui couvre précisément l'occiput.

PLAQUE, *en terme de Cornetier*, est une pièce de fer, plate & presque carrée, qui aide à aplatiser les gabins dans la presse à vis, comme la presse à coins. Voyez *PRESSE A VIS & PRESSE A COINS*. Voyez *Pl. du Cornetier*.

PLAQUE, (*Monnoie*.) ancienne monnoie d'argent de Flandres, & qui avoit cours dans les Pays-Bas, d'où son usage passa en France. M. le Blanc dit, en parlant de Charles VII, que pour monnoie d'argent, on fit pendant son règne des gros d'argent fin, & des plaques à l'imitation de celles que le duc de Bourgogne faisoit faire dans les Pays-Bas; celles du roi se fabriquoient à Tournai; elles étoient d'argent fin, & pesoient soixante-huit ou soixante-neuf grains; il y en avoit aussi quelques-unes de billon, c'est-à-dire au-dessous de cinq deniers de loi. Il est parlé des plaques dans un édit d'Henri VI, roi d'Angleterre, en date du 26 Novembre 1426; ce mot s'écrivait en

anglois *plake*, & selon Skinner, venoit de *plaque*; qui signifioit une petite lame de métal. (D. J.)

PLAQUE-SEIN, f. m. *terme de Vitrier*, espèce de petite écuelle de plomb un peu en ovale, dans laquelle les Vitriers détrempent le blanc dont ilsignent ou marquent les endroits des pièces de verre, qu'ils veulent couper au diamant. *Savary. (D. J.)*

PLAQUES ANTIQUES, (*Antiq. Rom.*) il nous est resté de l'antiquité plusieurs plaques de différens métaux, & même d'or, lesquelles étoient ornées de figures en relief, ou de desseins en creux; elles servoient à différens usages dont la plupart nous sont inconnus, & nous ne faisons que soupçonner une partie des autres. Quoi qu'il en soit, le travail de ces monumens mérite l'attention des curieux. Vous en trouverez plusieurs gravures dans le recueil des *Antiq. égypt. érusq. grecq. & rom.* de M. de Caylus, tom. II.

PLAQUÉ, *CUIR*, (*Corroyeur*.) on appelle *cuir plaqué*, les cuirs forts qui ont été plainés & tannés, & qu'on a fait sécher après avoir été tirés de la fosse au tan.

PLAQUER, v. act. (*Architec.*) Ce terme a deux significations dans l'art de bâtir; on dit *plaquer* le plâtre, pour dire l'employer avec la main, comme pour gobeter & hourder, & *plaquer* le bois, qui est l'appliquer par feuilles minces sur un assemblage d'autre bois, comme le pratiquent les Ebénistes. (D. J.)

PLAQUER, (*terme d'Ebéniste*.) On dit *plaquer* le bois, pour dire l'appliquer par feuilles délicies sur un assemblage d'autre bois.

PLAQUER, (*Jardinage*.) c'est le vrai terme dont on doit se servir pour le gazon, & non pas dire *poser*. Voyez *GALON*.

PLAQUIS, f. m. (*Archit.*) espèce d'incrustation d'un morceau mince de pierre ou de marbre, mal fait & sans liaison, qui dans l'appareil est un plus grand défaut qu'un petit claufoir dans un trumeau ou un cours d'aristès.

PLASENCIA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne dans l'Estramadure, au milieu des montagnes, sur la petite rivière de Xerte. Elle est dans un canton admirable nommé *la Vera de Plasencia*, à 30 lieues au midi de Salamanque, & à 34 au couchant de Tolède.

Cette ville fut bâtie l'an 1170 par Alphonse III. roi de Castille, à l'endroit où étoit autrefois un village nommé *Ambracius*. Ce prince y fonda un évêché qui est suffragant de Compostelle, & qui jouit de 40 mille ducats de revenu. Elle a titre de cité, est bien bâtie & défendue par un château. *Longit. 12. 28'. latit. 39. 52'.*

Le canton nommé *la Vera de Plasencia*, est un pays de montagnes & de vallées délicieuses, le plus peuplé & le plus fertile de toute l'Espagne, après l'Andalousie. Il a 12 lieues de longueur sur 3 de largeur. Les campagnes y sont couvertes de jardins où croissent d'excellens melons, & des champs qui produisent du grain en abondance. Les vallons & les montagnes sont tapissés de forêts d'arbres fruitiers, chargés de pêches, d'abricots, de citrons, d'oranges, de grenades, de figues, &c. qui sont d'un goût exquis. On y fait d'excellent vin, & on y cultive le lin. Les fontaines y donnent de belle eau vive, & forment quantité de ruisseaux. En un mot, tout rit dans ce petit pays, & le soleil l'embellit de ses plus doux rayons. (D. J.)

PLASENCIA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne, dans le Guipulcoa; elle est dans la vallée de Marquina, au bord de la rivière de Deva, à 3 lieues au-dessous de Mondragon, à 12 au sud-ouest de Bilbao, & à 25 nord-ouest de Pampelune. Il y a beaucoup de mines de fer aux environs, & on y fabrique toutes sortes d'armes. *Long. 15. 3. lat. 43. 15.*

PLASMES, (*Droguerie*.) émeraudes brutes propres



près à broyer pour les faire entrer dans quelques-médicaments. Il vaudroit bien mieux les employer à quelquel autre usage.

PHASSAGE, f. m. (*droit de seigneur.*) droit que l'on paye pour pouvoir occuper une place dans un marché afin de vendre & étaler sa marchandise. Il faudroit au contraire payer celui qui vient y vendre ses denrées. (*D. J.*)

PLASTIQUE, (*Métaphysique.*) nature plastique, principe que quelques philosophes prétendent servir à former les corps organisés, & qui est différent de la vie des animaux. On attribue cette opinion à Aristote, Platon, Empédocle, Héraclite, Hippocrate & aux Stoiciens, auxquels on joint les nouveaux Platoniciens, les Péripatéticiens modernes, & même les Paracelsistes qui ont donné dans les corps des animaux le nom d'*archée* à ce principe. Mais cette hypothèse a été sur-tout ramencée & étayée de toutes les preuves dont elle est susceptible, par M. Cudworth dans son *système intellectuel*.

Tous ces Philosophes disent que sans ces natures, il faudroit supposer l'une de ces deux choses, ou que dans la formation des corps organisés chaque chose se fait fortuitement sans la direction d'aucune intelligence, ou que Dieu fait lui-même, & pour ainsi dire, de ses propres mains les moindres animaux & leurs petites parties. Or, selon eux, ces deux suppositions sont insoutenables; car 1°. assurer que tous les effets de la nature se font par une nécessité mécanique, ou par le mouvement fortuit de la matière, sans aucune direction d'un autre être, c'est assurer une chose également déraisonnable & impie. Non-seulement on ne sauroit concevoir que l'infinie régularité qui est dans tout l'univers résulte constamment du simple mouvement de la matière, mais il y a encore plusieurs phénomènes particuliers qui passent le pouvoir du mouvement mécanique, comme la respiration des animaux, & il y en a même qui sont contraires à ces lois, comme la distance du pôle de l'équateur à celui de l'écliptique. Henri Morus a donné divers exemples de ces deux cas dans son *Enchiridion metaphysicum*, imprimé à Londres en 1699 avec le reste de ses œuvres en trois vol. in-fol. Outre cela, ceux qui veulent que tout se fasse par les lois de la mécanique, font de Dieu un spectateur oisif de ce qui résultera des mouvements fortuits ou nécessaires de la matière, puisqu'il n'agit en aucune manière au dehors. Ils rendent la même raison des effets de la nature, qu'un sculpteur, par exemple, rendroit de la manière dont il auroit fait une statue, s'il disoit que son ciseau étant tombé sur tel ou tel endroit, il l'a creusé, que les autres sont demeurés relevés, & qu'ainsi toute la statue s'est trouvée faite, sans qu'il eût dessein de la faire. C'est tomber dans la même absurdité que de dire, pour rendre raison de la formation des corps des animaux, que les parties de la matière dont ils sont formés, se sont mues, en sorte qu'elles ont fait, par exemple, le cerveau en tel endroit de telle manière, le cœur là & de cette figure, & ainsi du reste des organes, sans que le dessein de ce mouvement fût de former un homme, tout cela étant seulement le résultat immédiat du mouvement. Dire d'un autre côté, que Dieu est l'auteur immédiat de tout, c'est faire la Providence embarrassée, pleine de soins & de distractions, & par conséquent en rendre la créance plus difficile qu'elle n'est, & donner de l'avantage aux Athées. C'est le jugement de l'auteur du livre de *mundo*, qui croit qu'il est indigne de Dieu de faire tout lui-même jusqu'aux moindres choses: « puisqu'il se » roit, dit-il, au-dessous de la grandeur de Xerxès de » faire tout lui-même, d'exécuter ce qu'il souhaite, » & d'administrer tout immédiatement, combien plus » seroit-ce une chose peu sçante pour la divinité? Il » est bien plus conforme à la grandeur, & plus dé-  
Tome XII.

» cent, qu'une vertu qui soit répandue par tout le » monde remue le soleil & la lune ». D'ailleurs, disent nos Philosophes, il ne paroît pas conforme à la raison, que la nature considérée comme quelque chose de distinct de la divinité, ne fasse rien du tout, Dieu faisant toutes choses immédiatement & miraculeusement. Enfin la lenteur avec laquelle tout est produit, paroît une vaine pompe ou une formalité inutile, si l'agent étoit tout puissant. On ne comprendroit pas non plus comment il y auroit des défordres dans l'univers, où quantité de productions réussissent mal, parce que la matière ne se trouve pas bien disposée, ce qui marque que l'agent n'a pas une puissance à laquelle rien ne peut résister, & que la nature aussi-bien que l'art est une chose qui peut quelquefois manquer, & être frustrée dans ses desseins, à cause de la mauvaise disposition de la matière, comme un agent tout puissant peut faire ce qu'il se propose en un moment, il arrive toujours infailliblement à ses fins sans que rien l'en puisse empêcher.

Ce sont-là les raisons qui font conclure les philosophes que nous avons nommés, qu'il y a sous la divinité des natures plastiques, qui comme autant d'instrumens, exécutent les ordres de sa providence, en ce qui regarde les mouvemens réguliers de la matière. Ces natures, à ce qu'ils prétendent, ne doivent point être confondues avec les qualités occultes des Péripatéticiens. Ceux qui attribuent un phénomène à quelque qualité occulte, n'en marquent aucune cause, ils témoignent seulement qu'elle leur est cachée; mais ceux qui disent que l'ordre qu'on voit dans le monde vient d'une nature plastique, en marquent une cause distincte & intelligible; car ce ne peut être qu'une intelligence qui soit la cause de cette régularité, & c'est ce qu'assurent ceux qui établissent une semblable nature; au lieu que ceux qui établissent un mécanisme fortuit, pour parler ainsi, & qui ne reconnoissent aucune cause finale, ne veulent pas qu'une intelligence ait part à la formation des choses; ces gens-là ne rendent aucune raison de l'ordre de l'univers, à moins qu'on ne dise que la confusion est cause de l'ordre, & le hasard de la régularité. Il y a donc une grande différence entre les qualités occultes & les natures plastiques. Mais les défenseurs de ces natures conviennent en même tems qu'il est très-difficile de s'en faire l'idée, & qu'on ne peut les connoître que par une espèce de description. Aristote apprend, *Physiq. liv. XVI. ch. viij.* comment on peut concevoir la nature plastique en général, en disant que si l'art de bâtir des vaisseaux étoit dans le bois, cet art agiroit comme la nature, c'est-à-dire qu'il croitroit des vaisseaux tout faits, comme il croît des fruits & d'autres choses semblables. Il en est de même de tous les autres arts. Si l'art de bâtir qui est dans l'esprit des architectes, étoit dans les pierres, dans le mortier & dans les autres matériaux, ils se rangeroient par le moyen de ce principe intérieur dans le même ordre auquel nous le mettons, comme les Poètes ont dit qu'Amphion en jouant de la lyre, attiroit les pierres, en sorte qu'elles formoient d'elles-mêmes les murailles de Thèbes. La nature plastique est donc une espèce d'artisan, mais elle a plusieurs avantages sur l'art humain. Au lieu que celui-ci n'agit qu'en dehors & de loin, sans pénétrer la matière, qu'il se sert de beaucoup d'instrumens, & qu'il travaille à grand bruit pour imprimer avec peine dans la matière la forme que l'artisan a dans l'esprit, la nature dont on parle, agit intérieurement & immédiatement sans instrument & sans aucun fracas, d'une manière cachée, & avec beaucoup de facilité. M. Cudworth dit que cet art est comme incorporé dans la matière, & nomme sa manière d'agir vitale, & même magique, pour l'opposer à la mécanique dont les hommes se servent. 2°. Au lieu que nos artisans sont souvent obligés de chercher com-  
Z L z z

ment ils feront pour venir à bout de leurs desseins, qu'ils consultent, qu'ils délibèrent, & qu'ils corrigent souvent les fautes qu'ils avoient faites, la nature *plastique* au contraire ne s'arrête jamais, & n'est point en peine de ce qu'elle doit faire, elle agit toujours sans jamais changer ou corriger ce qu'elle a fait; elle est une empreinte de la toute puissance divine qui est la loi & la règle de tout ce qu'il y a de meilleur dans chaque chose.

Néanmoins il faut bien se garder de confondre la nature *plastique* avec la divinité même. C'est quelque chose de tout différent & qui est fort au-dessous. L'art de la divinité, à proprement parler, n'est que la lumière, l'intelligence & la sagesse qui est en Dieu lui-même, & qui est d'une nature si éloignée de celle des corps, qu'elle ne peut être mêlée dans la nature corporelle. La nature n'est pas cet art *archaïque* ou original qui est en Dieu, elle n'est qu'une copie, qui quoique vivante & semblable à divers égards à son original, conformément auquel elle agit, n'entend pas néanmoins la raison pour laquelle elle agit. On peut exprimer leur différence par la comparaison de la *raison intérieure*, ou du *discours intérieur*, & de la *raison proférée*, ou *discours extérieur*, le second quoique image du premier, n'étant qu'un son articulé, dénué de tout sentiment & de toute intelligence.

L'activité vitale des natures *plastiques* n'est accompagnée d'aucun sentiment clair & exprès. Ce sont des êtres qui ne s'aperçoivent de rien, & qui ne jouissent pas de ce qu'ils possèdent. On allègue diverses raisons pour justifier cette partie de l'hypothèse, qui est une des plus difficiles à digérer.

1°. Les Philosophes mêmes qui veulent que l'essence de l'ame consiste dans la pensée, & que la pensée soit toujours accompagnée d'un sentiment intérieur, ne sauroient prouver avec quelque vraisemblance que l'ame de l'homme dans le plus profond sommeil, dans les léthargies, dans les apoplexies, & que les ames même des enfans dans le sein de leurs meres pensent, & sentent ce qu'elles pensent; & néanmoins si elles ne pensent pas, il faut que, selon eux, elles ne soient pas. Si donc les ames des hommes sont pendant quelque temps sans ce sentiment intérieur, il faut que l'on accorde que ce sentiment-là du moins clair & exprès n'est pas nécessaire à un être vivant.

2°. Il y a une certaine apparence de vie dans les plantes que l'on nomme *sensitives*, auxquelles néanmoins on ne sauroit attribuer imagination ni sentiment.

3°. Il est certain que l'ame humaine ne sent pas toujours ce qu'elle renferme. Un géomètre endormi a en quelque sorte tous ses théorèmes & toutes ses connoissances en lui-même: il en est de même d'un musicien accablé d'un profond sommeil, & qui fait alors la musique & quantité d'airs sans le sentir. L'ame ne pourroit-elle donc pas avoir en elle-même quelque activité qu'elle ne fût pas?

4°. Nous savons par l'expérience que nous faisons quantité d'actions animales sans y faire aucune attention, & que nous exécutons une longue suite de mouvemens corporels, seulement parce nous avons eu intention de les faire sans y penser davantage.

5°. Ce rapport vital par lequel notre ame est liée si étroitement à notre corps, est une chose dont nous n'avons aucun sentiment direct, & que nous ne connoissons que par les effets. Nous ne pouvons pas dire non plus de quelle manière les différens mouvemens de notre corps produisent divers sentimens dans notre ame, ou comment nos ames agissent sur les esprits animaux dans notre cerveau, pour y produire les changemens dont l'imagination a besoin.

6°. Il y a une sorte de pouvoir *plastique* dans l'ame, s'il est permis de parler ainsi, par lequel elle forme ses propres pensées, & dont souvent elle n'a point de

sentiment; comme lorsqu'en songeant nous formons des entretiens entre nous & d'autres personnes, assez longs & assez suivis, & dans lesquels nous sommes surpris des réponses que ces autres personnes semblent nous faire, quoique nos ames forment elles-mêmes cette espèce de comédie.

7°. Enfin non-seulement les mouvemens de nos paupières & de nos yeux se font en veillant sans que nous les apercevions, mais nous faisons encore divers mouvemens en dormant sans les sentir. La respiration & tous les mouvemens qui l'accompagnent, dont on ne peut pas rendre des raisons mécaniques qui satisfassent, peuvent passer quelquefois plutôt pour des actions *vitales*, que pour des actions animales, puisque personne ne peut dire qu'il sent en lui-même cette activité de son ame qui produit ces mouvemens quand il veille, & encore moins quand il dort. De même les efforts que Descartes a faits pour expliquer les mouvemens du cœur, se trouvent réfutés par l'expérience, qui découvre que la *syssole* est une contraction musculaire causée par un principe vital. Comme notre volonté n'a aucun pouvoir sur la *syssole* & la *dyssole* du cœur, nous ne sentons aussi en nous-mêmes aucune action du nôtre qui les produise; & nous en concluons qu'il y a une activité vitale qui est sans imagination & sans sentiment intérieur.

Il y a une nature *plastique* commune à tout l'univers. Il y a des natures particulières qui sont dans les ames des animaux, & il n'est pas impossible qu'il n'y en ait encore d'autres dans des parties considérables du monde, & que toutes ne dépendent d'une ame universelle, d'une parfaite intelligence qui préside sur le tout. Telle est l'hypothèse des natures *plastiques*, contre laquelle on a formé diverses objections. Voici les principales.

1°. On lui reproche de n'être autre chose que la doctrine des formes substantielles ramenée sous une autre face. C'est M. Bayle qui forme cette accusation, dans la *continuation des pensées diverses*, ch. xxi. On lui a opposé les réponses suivantes. 1°. Les défenseurs des natures *plastiques* suivent la philosophie corpusculaire; ils disent que la matière de tous les corps est une substance étendue, divisible, solide, capable de figure & de mouvement. 2°. Ils n'attribuent aucune autre forme à chaque corps considéré simplement comme tel, qu'une forme accidentelle qui consiste dans la grosseur, la figure, la situation; & ils tâchent de rendre raison par-là des qualités des corps.

3°. Cette doctrine est très-éloignée de celle des Péripatéticiens, qui établissent je ne sais quelle matière première, dénuée de toutes sortes de qualités, & à laquelle une forme substantielle qui lui est unie, donne certaines propriétés. Cette forme est, selon leur définition, une *substance simple & incomplète, qui en agissant la matière (qui n'est autrement qu'une puissance) compose avec elle l'essence d'une substance complète*. Une pierre, par exemple, est composée d'une matière qui n'a point de propriété, mais qui devient pierre étant jointe à une forme substantielle. La nature *plastique* n'est pas une faculté du corps qui y existe comme dans son sujet, ainsi que la forme substantielle est appartenante à la matière qui la renferme dans son idée. C'est une substance immatérielle qui est entièrement distincte. Elle n'est pas non plus unie avec le corps pour faire un tout avec lui. Elle n'est pas engendrée & ne périt pas avec le corps, comme les formes substantielles.

2°. On prétend qu'elle favorise l'athéisme. C'est encore M. Bayle qui objecte que la supposition des natures *plastiques*, que l'on dit agir en ordre sans en avoir d'idée, donne lieu aux Athées de retourner contre nous l'argument par lequel nous prouvons qu'il y a un Dieu qui a créé le monde en faisant remarquer l'ordre qui y règne. « Cette objection, dit-



» il, *hist. des Sav. Décembre, 1704, n<sup>o</sup>. 40.* est son-  
 » dée sur ce que quand même par un *dato non concessio*  
 » on accorderoit que la nature, quoique destituée de  
 » connoissance & de plusieurs autres perfections,  
 » existeroit d'elle-même, on ne laisseroit pas de pou-  
 » voir nier qu'elle fût capable de pouvoir organiser  
 » les animaux, vû que c'est un ouvrage dont la cause  
 » doit avoir beaucoup d'esprit ». On répond qu'à la  
 » vérité nul être n'a pu concevoir le dessein de former  
 » les animaux tels qu'ils sont, sans avoir beaucoup de  
 » lumières; mais la cause suprême & souverainement  
 » sage, après avoir conçu ce dessein, a pu produire  
 » des causes inférieures qui exécutent son projet sans  
 » en savoir les raisons ni les fins, & sans avoir d'idée de  
 » ce qu'on appelle ordre, qui est une disposition de  
 » parties rangées ensemble d'une manière propre à par-  
 » venir à un certain but. Pourquoi Dieu ne pourroit-il  
 » pas faire un être immatériel dont il borne la connois-  
 » sance & le pouvoir d'agir selon son plaisir? Il est néces-  
 » saire que l'inventeur d'une machine ait beaucoup d'es-  
 » prit, mais il n'est pas nécessaire que ceux à qui il la fait  
 » faire en sachent le dessein & les raisons. Il suffit qu'ils  
 » exécutent ses ordres suivant l'étendue de leurs facul-  
 » tés. La preuve que l'on donne de l'existence de Dieu  
 » par l'ordre que l'on voit dans la nature, n'est pas ap-  
 » puyée sur cette supposition, que tout ce qui contri-  
 » bue à cet ordre le comprend, mais seulement sur ce  
 » que cela ne s'est pu faire sans qu'au moins la cause su-  
 » prême en ait eu une idée, & l'on démontre par-là  
 » son existence. Rien, dit-on, ne peut agir en ordre  
 » sans en avoir l'idée, ou sans avoir reçu cette faculté  
 » d'un être qui a cette idée. Or, si les Athées accordent  
 » cela, il faudra nécessairement qu'ils reconnois-  
 » sent un Dieu, & ils ne pourront point retorquer l'ar-  
 » gument. Les défenseurs des natures *plastiques* y don-  
 » neroient lieu s'ils disoient que Dieu ne s'est point for-  
 » mé d'idée de l'univers avant qu'il fût fait, mais qu'une  
 » certaine nature l'a produit sans savoir ce qu'elle fai-  
 » soit. L'ordre du monde, qui seroit alors un effet du  
 » hasard, ne prouveroit point dans cette hypothèse  
 » qu'il y a un Dieu; mais il n'en est pas de même lorf-  
 » qu'on suppose que Dieu, après avoir conçu l'ordre  
 » du monde, a produit des êtres immortels pour l'exé-  
 » cuter sous sa direction.

3<sup>o</sup>. On regarde enfin comme absurde la supposition  
 de ces natures formatrices, qui ne savent ce qu'elles  
 font, & qui sont néanmoins les organes des plantes  
 & des animaux. Cette troisième difficulté se réduit à  
 cette proposition: « S'il peut y avoir une nature im-  
 » matérielle & agissante par elle-même, qui forme en  
 » petit par la faculté qu'elle en a reçue de Dieu, des  
 » machines telles que sont les corps des plantes & des  
 » animaux, sans néanmoins en avoir d'idées ». Les  
 Platiciens disent qu'oui, en supposant toujours que  
 celui qui a fait cette nature, a en lui-même des idées  
 très-distinctes de ce qu'elle fait. « Mais, continue  
 » l'antagoniste, cette nature est donc un pur instru-  
 » ment passif entre les mains de Dieu, ce qui revient  
 » à la même chose que de faire Dieu auteur de tout ».  
 On répond que non, parce que suivant l'hypothèse,  
 c'est une nature agissante par elle-même. Ici se pré-  
 sente l'exemple des bêtes, que les hommes emploient  
 pour faire diverses choses qu'elles ne savent pas qu'el-  
 les font, comme des instrumens actifs pour exécuter  
 des choses que les hommes ne pourroient pas faire  
 immédiatement, ou par leurs propres forces. Car  
 tout ce que font les hommes dans ces occasions, c'est  
 d'appliquer les bêtes d'une certaine manière à la ma-  
 tière par des cordes, ou autrement, en sorte qu'elles  
 agissent nécessairement d'une certaine façon, & de les  
 obliger de marcher en leur piquant ou en les frappant.  
 Ce n'est pourtant pas que M. Cudworth ait prétendu  
 que les natures formatrices soient tout-à-fait sembla-  
 bles à l'ame des bêtes, puisqu'il ôte tout sentiment à

Tome II.

ces natures, au-lieu que les bêtes sentent. On ne se  
 sert donc de cet exemple que pour faire voir qu'il y a  
 des instrumens actifs, & qui agissent en ordre sans  
 en avoir d'idée, lorsqu'ils sont appliqués aux choses  
 sur lesquelles ils agissent par une intelligence qui  
 sent quel est cet ordre. Il se peut faire, dit-on, que  
 Dieu ait créé, outre les intelligences qui sont au-des-  
 sus de la nature humaine, outre les ames des hommes  
 qui sentent & qui raisonnent, outre les ames des bê-  
 tes qui sentent, & qui font peut-être quelques raison-  
 nemens grossiers, il se peut que Dieu ait créé des na-  
 tures immatérielles qui ne sentent ni ne raisonnent;  
 mais qui ont la force d'agir en un certain ordre, non  
 comme une matière qui n'agit qu'autant qu'elle est  
 poussée, mais par une activité intérieure, quoique  
 nécessaire: il n'y a rien-là de contradictoire, ni d'ab-  
 surde. On ajoute que cette nature aveugle peut être  
 bornée, en sorte qu'elle agit toujours d'une certaine  
 façon sans pouvoir s'en éloigner.

M. Bayle demandoit à ce sujet, si Dieu pourroit  
 faire une nature aveugle qui écrirait tout un poème  
 sans le savoir; & il prétendoit que la machine du corps  
 d'un animal est encore plus difficile à faire sans intel-  
 ligence. On répondoit, 1<sup>o</sup>. Que si l'on avoit vu com-  
 ment les principes des animaux se forment, on pour-  
 roit dire si cette formation est plus difficile que la  
 composition d'un poème, ou que l'action de l'écrire  
 sans le savoir; mais que comme on ne l'a point vu,  
 personne n'en fait rien. 2<sup>o</sup>. Que Dieu peut tout ce  
 qui n'est pas contradictoire, & qu'il pourroit faire une  
 nature qui agiroit sur de la matière dans un certain  
 ordre nécessaire que Dieu auroit conçu, sans que  
 cette nature sût ce qu'elle feroit, en autant de ma-  
 nières & pendant autant de tems que Dieu le vou-  
 droit: cette nature donc ne pourroit pas écrire d'elle-  
 même un poème dont elle n'auroit aucune idée, sans  
 que Dieu en eût réglé les actions d'une certaine ma-  
 nière, dont elle ne sût s'écarter; mais elle le pour-  
 roit dans cette supposition. Dieu ne seroit pas pour  
 cela l'auteur immédiat de chacune de ses actions,  
 parce qu'elle agiroit d'elle-même; ainsi Dieu a fait  
 nos ames en sorte qu'elles souhaitent nécessairement  
 d'être heureuses, sans qu'elles puissent s'en empê-  
 cher, mais ce n'est pas Dieu qui produit chaque  
 souhait en nous.

Ces raisons n'empêchent pas cependant que la su-  
 position de ces natures formatrices ne soit fort inutile.  
 C'est une vraie multiplication d'êtres faite sans néces-  
 sité. Les réponses précédentes peuvent peut-être met-  
 tre cette opinion à l'abri du reproche d'absurdité &  
 de contradiction, mais je ne crois pas qu'on puisse y  
 faire sentir de grandes utilités. Je fais bien qu'on a  
 voulu s'en servir pour expliquer le premier principe  
 de la fécondité des plantes & des animaux, & pour  
 rendre raison de leur multiplication prodigieuse. Ce  
 sont, dit-on, les natures *plastiques* qui travaillent im-  
 médiatement & sans cesse les semences des plantes &  
 des animaux, à mesure que la propagation se fait.  
 Comme elles travaillent sans savoir le succès de leur  
 travail, elles sont infiniment plus d'*embryons* qu'il  
 n'en faut pour la propagation des espèces, & il s'en  
 perd sans comparaison plus qu'il n'y en a qui réussis-  
 sent. Il semble que si ces ouvrages sortoient immé-  
 diatement de la main de Dieu qui fait ce qui doit ar-  
 river, le nombre en seroit plus réglé & la conserva-  
 tion plus constante; mais il me semble d'un autre côté  
 que l'on met Dieu encore plus en dépense, si je puis  
 m'exprimer ainsi, dans la création de ce nombre in-  
 fini de natures ouvrières, que dans la perte d'une par-  
 tie des semences dont on vient de parler. Quoi qu'il  
 en soit, ceux qui voudront achever d'approfondir  
 cette matière, peuvent recourir au *Système intellec-  
 tuel* de M. Cudworth, & à la *Bibliothèque choisie* de  
 M. le Clerc, tome II, art. 2, tome V, art. 4. tome VI,  
 Z. Z. z. z. ij

art. 7. tome VII. art. 7. & tome X. article dernier.

PLASTIQUE, PLASTICE, (*Sculpture.*) art *plastique*, c'est une partie de la Sculpture qui consiste à modeler toutes sortes de figures en plâtre, en terre, en stuc, &c. Les artistes qui s'exercent à ces sortes d'ouvrages s'appellent en latin *plastæ*. La *Plastique* diffère de la Sculpture, en ce que dans la première les figures se font en ajoutant de la matière, au lieu que dans l'autre on les fait pour ainsi du bloc en ôtant ce qui est superflu.

PLASTRON, f. f. (*Architect. & Sculpt.*) ornement de sculpture en manière d'anse de panier avec deux enroulemens, imité du bouclier naval antique. (*D. J.*)

PLASTRON, outil d'*Arquebuser*, c'est un morceau de bois plat fait à-peu-près comme un violon, mais un peu plus petit, sur le milieu duquel est un morceau de fer de la largeur du doigt & moitié plus épais, qui y est arrêté à demeure & qui est à moitié percé de plusieurs trous, les arquebusers s'en servent pour mettre la tête du forêt dans un de ces demi-trous, ensuite ils posent le *plastron* sur leur estomac, & appuient l'autre bout sur la place où ils veulent percer le trou, & font tourner le forêt par le moyen de la boîte & de l'archet.

PLASTRON, (*Cordonnerie.*) est un morceau de buffle, que les Cordonniers mettent devant eux pour ne pas couper leurs habits. Il est ordinairement cousu sur la bavette de leur tablier. Voyez la Planche du Cordonnier-Bottier.

PLASTRON, (*Estrime.*) machine de cuir rembourré qui a la forme d'une cuirasse, & qui s'attache de même par des courroies qui passent autour du cou & autour de la ceinture.

Les maîtres en-fait-d'armes mettent ce *plastron* pour donner leçon, afin de recevoir dessus les bottes que les écoliers leur portent.

PLASTRON d'une tortue, terme de relation, on appelle de ce nom toute l'écaille du ventre de cet animal, sur lequel on laisse trois ou quatre doigts de chair avec toute la graisse qui s'y rencontre. Le *plastron* se met tout entier dans le four, & se sert de même tout entier sur la table. *Labat.* (*D. J.*)

PLAT, voyez PALETTE.

PLAT, adj. (*Gramm.*) uni, sans inégalité; c'est l'opposé de creux & de raboteux.

Il se dit au simple & au figuré. La Bauffe est un pays plat; un plat homme; un plat ouvrage; il est tombé plat; un style plat; des rimes plates où deux vers masculins succèdent à deux vers féminins, & ainsi de suite; le plat d'une épée, &c.

PLAT, (*Cuisine.*) ustensile de ménage, sur lequel on sert les mets; on dit un plat de soupe, des plats d'entre-mets, &c.

Il y a les plats de la balance, ce sont les deux écuelles où l'on met les choses à peser.

Des plats de verre, ce sont ces grands morceaux ronds qu'on coupe pour les distribuer en panneaux.

PLAT DE L'ÉQUIPAGE ou un PLAT DES MATÉLOTS, (*Marine.*) c'est un nombre de sept rations ou portions, soit de chair, soit de poissons ou de légumes, pour nourrir sept hommes qui mangent ensemble; chaque plat de l'équipage étant pour sept hommes.

Six, sept ou huit hommes à chaque plat, chez les Hollandais. Les Anglois ne font que quatre à chaque plat, voyez GAMELLE. Ceux qui mangent à même plat.

Plats de bois, voyez GAMELLE.

Plat des malades; être mis au plat des malades par le chirurgien du vaisseau, c'est être rangé au nombre des malades, pour avoir la subsistance qui leur est ordonnée.

Les malades sont soignés par ceux qui mangent ordinairement à même plat qu'eux.

Plat; le plat de la maîtresse varangue; c'est la partie de la varangue qui est le plus en ligne droite.

PLATA VANNER, est parmi les Cloutiers d'épingles un ustensile de bois rond, peu profond, & ainsi appelé, parce qu'il ressemble assez à un grand plat, & sert à vanner les cloux d'épingle. Voyez VANNER, & les Planches du Cloutier d'épingles.

PLAT, (*Maréchal.*) un cheval plat est celui qui a les côtes ferrés.

PLAT D'ARGENT, *rhombus patina*, (*Hist. rom.*) le luxe des Romains pour la grandeur de ces sortes de plats, étoit si excessif, que Sylla en avoit qui pesoient deux cents marcs; & Plinius observe qu'on en auroit trouvé pour-lors à Rome plus de cinq cents de ce poids-là. Cette fureur ne fit qu'augmenter dans la suite, puisque du tems de l'empereur Claudius un de ses esclaves, appelé *Drusillus Rotundus*, avoit un plat, appelé *promulsis*, de mille marcs pesant, qu'on servoit au milieu de huit petits plats de cent marcs chacun. Ces neuf plats étoient rangés à table sur une machine qui les soutenoit, & qui du nom du grand plat s'appelle *promulsidarium*. On connoît le plat de Vitellius qui, à cause de sa grandeur énorme, fut nommé le bouclier de Minerve. Cent boucliers de Minerve portés à l'hôtel des monnoies de Paris en 1759 auroient fait un beau produit en espèces; mais le plat de Vitellius n'a pas passé jusqu'à nous. (*D. J.*)

PLATA ou RIO DE LA PLATA, (*Géog. mod.*) province de l'Amérique méridionale, dans le Paraguay, des deux côtés de la rivière de la Plata qui lui a donné son nom. Elle est bornée au Nord par la province de Parana, au Midi par le pays des Pampas, au Levant par l'Uruguay, & au Couchant par le Tucuman. On y trouve les villes de Buenos-Ayres, de Santa-Fé, de Corrientes, & de Santa-Lucia.

PLATA, la, autrement CHUQUISATA, (*Géog. mod.*) ville de l'Amérique méridionale au Pérou, capitale de l'audience de Los-Charcas au nord-est du Porosi sur la petite rivière de Cachimayo. Elle fut bâtie l'an 1539 par Pedro-Anzurés, frère de François Pizarro, & il la nomma la Plata, c'est-à-dire l'argent, à cause des mines de ce métal qui sont dans le voisinage. Elle a environ dix mille habitans, tant indiens qu'espagnols, au nombre desquels se trouvent plusieurs religieux & religieuses. Son évêché, établi en 1553, fut érigé en archevêché en 1608. Long. 313. lat. mérid. 19. 32.

PLATA, rivière de la, ou RIO DE LA PLATA, (*Géog. mod.*) grande rivière de l'Amérique méridionale, qui prend sa source au Pérou dans l'audience de Los-Charcas, & va se jeter dans la mer du nord par les 35 degrés de latit. mérid. à Buenos-Ayres, où elle a 60 lieues de large, & dans le reste de son cours 20 à 30. Elle fut découverte en 1515, & donne son nom à une province qui s'y est formée par des colonies espagnoles.

Le premier qui entra dans la rivière de la Plata est Juan Dias de Soles en 1515, mais il y fut massacré par les sauvages. Ensuite Sébastien Cabot, anglois, envoyé par Charles-Quint aux Moluques, fut contraint, faute de vivres, d'entrer dans cette rivière en 1526, & d'y effrayer plusieurs combats avec les sauvages. Il y bâtit pour sa défense un fort, où Diego Garcias, portugais, le trouva l'année ensuite; comme ils recouvrèrent par leur union quelque argent des sauvages, & qu'on n'en avoit pas encore apporté de l'Amérique en Espagne, cette rivière fut nommée rio de la Plata, c'est-à-dire rivière d'argent. Les Espagnols y envoyèrent en 1535 Pedro de Mendoza qui mourut en chemin, & en 1540 Alvaro Nunez. Alors le pays se découvrit peu-à-peu, & les Espagnols y forment des colonies. Le P. Feuillée a



donné un plan assez exact de la rivière de la Plata dans son *Journal d'observations physiques*.

Nos fleuves ne sont que des ruisseaux en comparaison de cette rivière semblable à une mer ; elle coule dans un silence majestueux , & traverse des royaumes inconnus , des mondes de solitude où le soleil fourit en vain , & où les saisons sont infructueusement abondantes ; elle nourrit plusieurs nations sauvages , & entoure plusieurs îles dans son sein. C'est le siège de Pan qui est demeuré plusieurs siècles sans être troublé par les crimes des cruels enfans de l'Europe. (D. J.)

PLATA, (Géog. mod.) île de l'Amérique méridionale au Pérou , sur la côte de l'audience de Quito , à 5 lieues du cap de S. Laurent. Elle a 4 milles de long , & un mille & demi de large. L'ancre est à l'Orient vers le milieu de l'île , on y trouve 18 ou 19 brasses d'eau , *latit. mérid. 1. 10.*

PLATA, (Commerce.) ce terme espagnol signifie de l'argent ; & de même le mot de vellon qu'on prononce vellon , signifie du cuivre. On use de ces deux termes non-seulement pour exprimer les espèces de ces deux métaux qui sont fabriquées en Espagne , ou qui y ont cours , mais encore pour mettre de la différence entre plusieurs monnoies de compte , dont les Espagnols se servent pour tenir leurs livres dans le commerce.

L'on dit dans cette dernière signification un ducat de plata & un ducat de vellon , un réal de plata & un réal de vellon , enfin un maravedis de plata & un maravedis de vellon ; ce qui augmente ou diminue les sommes de près de la moitié ; 34 maravedis de plata faisoient 63 maravedis de vellon ; la piastra ou piece de huit vaut 272 maravedis de plata , & 510 maravedis de vellon. *Savary. (D. J.)*

PLATA-BLANCA, (Minéral.) sorte de minéral ou de métal , comme on parle au Pérou & au Chili , qui se tire des mines d'argent du Potosi , de Lipès & quelques autres montagnes de ces deux parties de l'Amérique espagnole. Ce minéral est blanc , tirant sur le gris , mêlé de quelques taches rouges & bleuâtres , d'où apparemment il a pris son nom , *plata-blanca* signifiant argent blanc en espagnol. *Dict. du commerce. (D. J.)*

PLATAIN, PLATIN, (Marine.) c'est le nom qu'on donne dans le pays d'Aunis à une côte de la mer qui est plate. Il y a près de la Rochelle le *platin* d'Angoulême & le *platin* de Chatellailon , lieux très-propres à faire une descente.

PLATAMONA, (Géog. mod.) rivière de la Turquie européenne , dans le Coménolitari. Elle a sa source dans les montagnes de la Macédoine , à l'Orient d'Ochrida , & se rend dans le golfe de Salonique , près de Stadia. C'est l'*Aliacon* des anciens. (D. J.)

PLATANE, *platanus*, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en chaton , en forme de peloton , & composé de plusieurs étamines ; cette fleur est stérile ; le jeune fruit , qui n'est d'abord qu'un globe contenant plusieurs embryons , devient dans la suite plus gros , & renferme des semences qui ont un peu de duvet. Tournefort , *Inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

PLATANE, *platanus*, (Jardinage.) très-grand arbre qui vient naturellement en Asie & dans l'Amérique septentrionale. Après le cedre du Liban , c'est l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Les auteurs de ces tems reculés font mention d'arbres de cette espèce , qui ont attiré l'admiration , par leur grande stature , leur prodigieuse grosseur , leur vaste étendue & la beauté de leur feuillage. Ils citent à ce sujet des faits singuliers & mémorables. Les Poètes & les Orateurs , les Historiens , les Naturalistes & les Voyageurs ont célébré le platane , & nous ont transmis des détails sur les qualités d'agrément & d'utilité qu'on lui re-

connoît aujourd'hui. Cet arbre étoit connu en Grèce dès les tems florissans de cette république ; où chaque citoyen s'instruisoit à la philosophie : toutes les avenues des fameux portiques où s'assembloit la jeunesse pour différens exercices étoient plantées de platanes , afin de réunir la commodité à l'agrément par la fraîcheur de l'ombrage & de la beauté du feuillage. Bien-tôt après les Romains , dans l'âge éclatant de leur empire , tirèrent cet arbre de l'Asie. Ils en faisoient leurs délices & l'ornement de leurs maisons de plaisance. Ils n'épargnoient ni soins , ni dépense pour le cultiver ; jusqu'à prendre plaisir à le faire arroser avec du vin : ce qui , dit-on , accéléroit considérablement son accroissement. On prétend que cet arbre fut ensuite apporté en France , où les plus grands seigneurs faisoient un si grand cas de son ombre , qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient s'y reposer. Mais il ne paroît pas que le platane alors ait été fort répandu dans ce royaume , ni qu'il s'y soit soutenu long-tems. Quoi qu'il en soit , cet arbre est présentement assez commun en Italie , en Espagne & en Angleterre. A ce dernier égard , on croit que c'est le chancelier Bacon qui a fait planter les premiers arbres de cette espèce dans les jardins de son château de Verulam. On ne date pas de si loin en France pour la dernière époque du retour de cet arbre : le platane le plus ancien que l'on y connoisse est au Jardin du Roi à Paris , il peut avoir 60 ans ; mais ce n'est que depuis trente années environ que quelques curieux ont commencé à tirer d'Angleterre des plants de cet arbre , qui restoit concentré dans le petit cercle des amateurs de collection d'arbres étrangers. M. de Bufon a été des premiers à faire usage des platanes pour l'ornement des jardins ; il a eu la satisfaction de les voir prospérer & donner des graines fécondes , dans sa terre de Montbard en Bourgogne : on a fait dans ce canton des essais pour la multiplication de cet arbre , qui ont parfaitement réussi , & donnent lieu à en répandre des plants dans le royaume. Cependant le platane n'étoit pas encore assez connu pour exciter une curiosité plus générale ; il a fallu l'exemple du prince. Depuis qu'on a fait venir d'Angleterre pour le roi une assez grande quantité de platanes , on voit croître tous les jours le goût d'employer cet arbre dans toutes les parties qui peuvent contribuer à l'embellissement des jardins.

Le platane est en grande estime dans la Perse , où on le cultive avec une prédilection singulière ; c'est cependant moins pour l'agrément qu'il procure , que dans des vues plus utiles & plus grandes. Les Persans prétendent que cet arbre contribue à la pureté de l'air & à la salubrité du pays. Voici ce que rapporte le chevalier Chardin dans la relation de ses voyages , édit. d'Amst. 1711. « Les arbres les plus communs de la Perse sont le platane , &c. Les Persans tiennent qu'il a une vertu naturelle contre la peste , & contre toute autre infection de l'air ; & ils assurent qu'il n'y a plus eu de contagion à Hisspahan , leur capitale , depuis qu'on en a planté partout , comme on » a fait dans les rues & dans les jardins. Cet arbre répand en effet une odeur douce , balsamique & agréable , qui se fait légèrement quand on approche ; mais qui ne se fait pas sentir plus vivement lorsque l'on manie ses feuilles. C'est l'ensemble des parties de l'arbre qui répand cette odeur , & ce n'est que par la quantité des plants qu'elle peut se généraliser & se porter au loin.

Le platane fait de lui-même une tige droite qui s'élève à une grande hauteur. Il grossit à proportion , & sa tête prend une belle forme. L'écorce est de différente couleur dans chaque variété de cet arbre ; mais elle est toujours lisse & unie à tout âge , parce qu'elle se renouvelle chaque année pour la plus grande partie & par places inégales ; il s'en détache de tems-

en-tems des lambeaux qui tombent peu-à-peu. Sa feuille est découpée en cinq parties; elle diffère pour la forme, la grandeur & la nuance de verdure, suivant la diversité des espèces. L'arbre produit au commencement de Mai des globules qui rassemblent les fleurs mâles & les fleurs femelles; ce sont quantité de petits filets qui n'ont nulle belle apparence; ces filets correspondent aux graines qui sont rassemblées autour d'un noyau dur & ligneux. Il vient trois, quatre ou cinq de ces globules, le long d'un filet commun, qui a six ou sept pouces de longueur; & chaque globule, qui a dans son état de perfection douze ou quatorze lignes de diamètre, contient cinq à six cents graines, qui ont quelque ressemblance avec celle de la scabieuse.

Cet arbre a d'excellentes qualités; on peut le multiplier très-aisément, son accroissement est extrêmement prompt, la plupart des expositions lui conviennent, & il réussit même dans des terrains de médiocre qualité. Il est très-robuste, il résiste dans la force de l'âge à l'impétuosité des vents; il supporte très-aisément la transplantation, & on peut le tailler dans toutes les saisons sans aucun inconvénient. Enfin, il n'est sujet à aucune maladie; il n'occasionne point de saleté, & jamais aucun insecte que ce soit n'attaque ses feuilles, ni même ne s'y arrête.

Tous les auteurs s'accordent à assigner au *platane* un terrain gras & humide: il est vrai qu'il se plaît dans les terres qui sont limonneuses, & dans le voisinage des eaux. Mais il ne faut pas que la terre soit trop forte, trop dure, ni mêlée d'argile ou de glaise; j'ai éprouvé que cet arbre s'y soutient difficilement, que son accroissement y est retardé de moitié, & qu'il n'y donne pas de belles feuilles. Mais j'ai vu au contraire qu'il réussit à souhait, & qu'il fait les plus grands progrès dans les terres meubles & douces, le long des canaux, sur le bord des ruisseaux, & particulièrement dans les coteaux exposés au nord, qui ont peu de pente, & où il y a des suintemens d'eaux. Toutes les terres qui ont de la substance, de la fraîcheur & de la légèreté lui conviennent, quand même elles seroient mêlées de sable & de pierrailles. Ces circonstances jusqu'ici sont préférables pour faire le mieux; mais elles ne sont pas indispensables: on s'est assuré que le *platane* se contente d'un sol médiocre & élevé, qu'il ne craint pas absolument les terres légères, même un peu sèches, lorsqu'elles ont de la profondeur; qu'il vient bien partout où le tilleul réussit, & que même on l'a employé avec succès pour remplacer dans des lieux élevés ce dernier arbre qui ne pourroit y profiter ni s'y soutenir.

Il y a différens moyens de multiplier le *platane*. On peut le faire venir de graine, de bouture, de branches couchées, & même par les racines. La semence est la voie la plus longue, la plus difficile & la plus désavantageuse. La bouture est le moyen le plus simple & le plus convenable quand on veut se procurer beaucoup de plants. La branche couchée est le parti le plus propre à accélérer l'accroissement. A l'égard des racines, c'est un expédient de peu de ressource. Nul moyen au reste de multiplier cet arbre par les rejetons ou par la greffe: le *platane* ne donne au pied aucuns rejetons enracinés, & il ne peut se greffer sur aucune autre espèce d'arbre. Dès l'âge de 7 ans, cet arbre commence à porter des graines: elles ne sont en maturité que dans le mois de Janvier; ce qui se manifeste lorsqu'en serrant le lobule avec les doigts, les graines se détachent aisément de l'espèce de noyau qui les tient rassemblées. Cette graine leve difficilement & en bien petite quantité; car il n'en réussit pas la dixième partie. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ne produit que des plants bâtards: non-seulement ils ne font pas de même feuille que l'arbre dont a tiré la graine, mais il y a tant de variété par des

nuances insensibles dans la découpeure des feuilles & dans la teinte de verdure, que presque tous les plants ont entr'eux de la différence. L'incertitude du succès des graines de cet arbre vient de deux circonstances; d'abord de la configuration de la graine; elle est enveloppée d'une gaine assez longue, qui est garnie d'un duvet tenace, ce qui l'empêche de percer aisément la terre. Ensuite les plants qu'elle produit sont si petits, si minces, si foibles dans leur première venue, qu'ils sont très-sujets à pourrir dans les terres humides, ou à être brûlés par la trop grande ardeur du soleil. Ce n'est donc qu'en semant avec précaution, & en soignant les jeunes plants lorsqu'ils sont levés, qu'on peut les garantir. Il s'enfuit encore que cette graine réussit rarement en la semant en pleine terre, & qu'il y a plus d'avantage à la semer dans des terrains ou des caisses plates. Pour y parvenir, on emploiera jusqu'à deux pouces du bord le vase dont on se servira, avec de la bonne terre de potager, bien meuble, & mêlée d'une moitié de terreau de vieilles couches, bien consommé. On commencera par détacher les graines du noyau qui les rassemble, & qu'il faut rejeter: il faut une bonne poignée de graines pour semer une terrine: on en prendra la quantité nécessaire à proportion du nombre de terrines que l'on veut semer: ensuite on la mêlera avec du terreau sec & bien consommé, que l'on aura passé dans un crible très-fin: puis on frotera ce mélange entre les mains pendant environ un quart-d'heure, tant pour mêler les graines avec la terre, que pour détacher le duvet qui les environne. Cette opération étant faite avec soin, car elle est essentielle, on mettra dans les terrines, qu'on suppose disposées comme on l'a dit, un pouce d'épaisseur environ, de ce mélange, sans qu'il soit besoin de le couvrir d'autre terre.

Le tems le plus propre à semer cette graine est du 10 au 20 Avril: elle levera au bout de trois semaines, & tout ce qui doit venir leve en 6 ou 8 jours; après quoi il n'y a plus rien à attendre. Il faudra entretenir les terrines dans un état de fraîcheur par des arrosemens légers & fréquens. Dès que les graines commencent à lever, il faut redoubler d'attention en les arrosant soit contre les pluies de durée, ou contre la trop vive ardeur du soleil, en les arrosant au besoin fort légèrement.

Les jeunes plants s'élèvent dès la première année à 12 ou 15 pouces. On les fera passer l'hiver dans l'orangerie, & on pourra les mettre en pépinière au printemps suivant. Si on les y soigne bien, ils seront en état au bout de quatre ou cinq ans d'être transplantés à demeure. On peut élever le *platane* de boutures qui réussissent très-aisément. Voyez la façon de faire ces boutures par une nouvelle méthode, au mot MEURIER. Elles s'élèvent dès la première année jusqu'à six & sept piés, & la plupart sont assez de racines pour être mises en pépinière dès l'automne suivante. Au bout de trois ans elles seront en état d'être transplantées à demeure: mais si elles peuvent rester dans leur première place sans se nuire, on gagnera encore une année.

Un grand moyen de faire venir le *platane*, c'est de le multiplier en couchant ses branches, sans qu'il soit besoin de les marcotter. C'est le parti le plus prompt, le plus facile & le plus avantageux. La plupart des plants que l'on élève de cette façon prennent dès la première année jusqu'à dix piés de hauteur sur une tige droite, forte & vigoureuse, qui souvent se trouve suffisamment enracinée pour être transplantée l'automne suivante. Mais si on les laisse en place, ils s'élèveront dans la seconde année jusqu'à 14 ou 15 piés, sur 4 à 5 pouces de circonférence. Enforte qu'en 18 mois de tems, car on suppose que les branches ont été couchées au printemps, on a des arbres faits, qui sont très-vigoureux, bien garnis de bran-



ches, & fort en état d'être transplantés à demeure; Il faut pour cela coucher en entier des arbres de trois ou quatre ans. Il est vrai que toutes les branches que l'on couche ne donnent pas des plants d'égale force, mais il ne faudra aux plantes foibles qu'une année de plus pour atteindre les plus forts. Sur la façon de coucher les branches, voyez le mot *MARCOTTER*.

Cet arbre, si petit soit-il, est robuste lorsqu'il a été élevé de graine, de branches couchées, ou par le moyen des racines. Mais il n'en est pas de même des plants qui sont venus de bouture; comme ces boutures ne commencent à pousser vigoureusement qu'en été, & que leur sève se trouve encore en mouvement jusque bien avant dans le mois d'Octobre; le bois ne se trouvant pas alors suffisamment faisonné, il arrive quelquefois qu'elles font endommagées par les premières gelées d'automne; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que pour peu que les plants aient été gelés à la cime, il en résulte une corruption dans la sève qui les fait entièrement périr pour la plupart. Mais outre que cet accident est rare, c'est qu'il n'arrive que dans des pays montagneux, dans des vallons ferrés, dans des gorges étroites, & dans le voisinage des eaux où les gelées se font sentir plus promptement & plus vivement que dans les pays ouverts. Au surplus, cet inconvénient n'est à craindre que pour la première année: dès qu'elle est passée, les plants venus de bouture sont aussi robustes que ceux qui ont été élevés d'autre façon.

Le *platane* réussit aisément à la transplantation, parce qu'il fait de bonnes racines qui sont bien ramifiées. Le printemps est la saison la plus convenable à cette opération, mais il faut s'y prendre le plutôt que l'on peut, & aussi-tôt que la terre est praticable, à la fin de Février ou au commencement de Mars. Ce n'est pas que cette transplantation ne puisse aussi se faire avec succès dans l'automne, pourvu que le terrain ne soit pas humide, & qu'il ne s'agisse pas de planter des arbres d'une première jeunesse, qu'un hiver rigoureux pourroit endommager: mais on peut parer ce dernier accident en enveloppant de paille la tige des jeunes plants. Le *platane* quoiqu'âgé, & déjà dans la force, peut se transplanter avec succès: on en a fait l'essai sur des arbres qui étoient de la grosseur de la jambe, & qui ont bien réussi. Quant à la forme des trous & à la façon de planter, il ne faut pas d'autre précaution, que celle que l'on prend ordinairement pour les ormes & les tilleuls.

On peut tailler cet arbre autant que l'on veut, & dans toutes les saisons; même lui retrancher de grosses branches sans le moindre inconvénient. Mais ses rameaux ne sont pas assez menus pour y appliquer le volant; d'ailleurs la tonte que l'on fait avec cet outil dans la belle saison ne convient pas pour les arbres à larges feuilles. Il faut donc se servir de la serpette; plus on taillera le *platane*, mieux il profitera: ce secours est même nécessaire pour le rendre branchu, & le faire garnir dans les commencemens, parce qu'il s'élance trop dans la première fougue de la jeunesse: ainsi, soit qu'on le destine à former des allées, des quinconces, des salles, &c. il faut le tailler pendant plusieurs années sur deux faces, en arrêtant à environ six pouces ou un pié de la ligne les branches qui s'élancent; c'est-à-dire, former ces arbres en hautes palissades sur des tiges de huit ou dix piés. Ce soin de culture leur est extrêmement essentiel; si on le néglige, ce sera fort au dépens de l'agrément. Comme on est souvent obligé de mettre des bâtons aux *plantans* pour les dresser & les soutenir dans leur jeunesse, il arrive presque toujours deux inconvénients: les liens étranglent l'arbre promptement, & le vent qui a beaucoup de prise sur de grandes feuilles, casse la tige au-dessus du bâton. Il faut visiter & changer deux ou trois fois les liens pendant l'été, & on doit

se servir de fortes & grandes perches, qui soient au moins de six piés plus hautes que l'arbre, afin de pouvoir y attacher la maitresse tige à mesure qu'elle s'élève. Mais dès que les arbres peuvent se soutenir, il faut supprimer les perches; elles ne pourroient que leur nuire.

Le *platane* a plus de disposition à s'élever qu'à s'étendre: & il en est tout autrement de ses racines, qui pivotent rarement. On peut régler la distance de ces arbres à 15 ou 20 piés pour en former des avenues ou des allées, selon la qualité du terrain ou le desir de jouir. A l'égard des quinconces & des salles, il faut le planter davantage, car le principal objet de pareilles dispositions étant de se procurer de l'ombre, on pourra restreindre la distance à 12 piés.

Je n'ai dit qu'un mot sur la greffe du *platane*; il est bon d'y revenir pour détruire les fausses notions que peuvent donner à ce sujet quelques anciens auteurs qui ont traité de l'Agriculture & qui ont été respectés par plusieurs écrivains modernes. Ils ont vanté les prodiges qu'opéroit la greffe sur le *platane*; à les en croire, on peut faire porter à cet arbre des pommes, des cerises & des figues: mais la nature ne se prête point à des alliances dénuées de tous rapports analogues, & bien loin que les greffes des fruitiers en question puissent réussir sur le *platane*, on s'est assuré par quantité d'épreuves, que c'est peut-être de tous les arbres celui qui est le moins propre à servir de sujet pour la greffe. Non-seulement les arbres fruitiers que l'on a cités n'y reprennent pas; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les écussons pris sur un *platane* & appliqués sur le même arbre ne réussissent point: de plus, un écusson de figuier posé sur un *platane* le fait périr entièrement l'hiver suivant, tant il y a d'oppositions entre les sucs séveux de ces deux genres d'arbres.

Il n'est guère possible encore de déterminer bien précisément la qualité du bois de *platane*, sa force, sa durée, ses usages: il faudroit de gros arbres pour en faire l'essai, & les avoir employés pour en pouvoir juger: tout ce qu'on en fait à présent, c'est que ce bois est blanc, assez compacte, un peu plant, & d'une force moyenne: qu'il est d'un tissu serré & fort pesant quand il est vert; mais qu'il perd beaucoup de son poids en sechant: que sa dureté ressemble à celle du bois d'hêtre, & que son essence tient un milieu entre celle du chêne & du hêtre. On assure que les Turcs s'en servent pour la construction de leurs vaisseaux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'en Canada on emploie avec succès aux ouvrages de charonnage le bois de *platane* d'occident.

Les auteurs de Botanique & d'Agriculture ne font mention jusqu'à présent que de trois especes de *platane*.

1. *Le vrai platane du levant*. C'est l'espece la plus anciennement connue, & dont on a publié de si grands éloges; mais il s'en faut bien que ce soit le plus beau des *plantans*, ni qu'il prévale par ses autres qualités: son écorce est plus brune, ses branches plus rameuses, ses feuilles plus petites, plus découpées, d'un vert plus obscur, & son accroissement plus long de moitié que dans les deux autres sortes de *plantans*.

Le *platane* du levant fait une tige droite, prodigieusement grosse, s'élève à une grande hauteur, & forme une belle tête très-garnie de branches, qui s'étendent au large & donnent beaucoup d'ombrage: son écorce d'une couleur brune & rougeâtre est toujours lisse & unie, quoique l'arbre soit âgé; elle se détache peu-à-peu du tronc & elle tombe par lambeaux, qui ressemblent à des morceaux de cuir: sa feuille est profondément découpée en cinq parties, en manière d'une main ouverte; elle est de médiocre grandeur, épaisse, dure, & d'un vert foncé: elle a le défaut de rester sur l'arbre pendant tout l'hiver.

ver, quoique desséchée: ce *platane* vît d'un peu loin à l'apparence d'un chêne.

2. *Le platane d'Occident ou de Virginie.* Cet arbre est très-commun dans la Louisiane, dans la plupart des colonies angloises, & dans la partie méridionale du Canada, où il parvient à une hauteur & à une grosseur prodigieuse, mais on le trouve sur-tout dans les lieux bas & sur le bord des rivières. C'est la plus belle espèce de *platane*, & l'arbre le plus apparent que l'on puisse employer pour l'ornement d'un grand jardin; il fait naturellement une tige droite & bien proportionnée; ses branches qui se dressent & qui se soutiennent en ligne diagonale, forment une belle tête. Son écorce lisse, unie & d'un verd jaunâtre est d'un joli aspect. Ses feuilles sont fermes, unies & luisantes, plus larges que longues, d'une forme aussi singulière qu'agréable, & de la plus belle verdure: leur largeur va souvent à un pié, & quelquefois jusqu'à un pié & demi; mais elles ont communément huit à neuf pouces de largeur. L'accroissement de cet arbre est des plus prompts; il n'y a guère que le peuplier de la Caroline qui fasse des progrès plus rapides. On voit actuellement, 1761, dans les jardins de M. de Buffon, que l'on a déjà cités, une grande allée de cette espèce de *platane*, plantée depuis 12 ans, dont la plupart des arbres ont trente-huit à quarante piés de haut, sur environ deux piés & demi de circonférence. Cependant ces jardins sont au-dessus d'un monticule, dans un terrain sec, léger, & d'une profondeur assez médiocre; ces arbres y rapportent tous les ans des graines qui sont fécondes; il y avoit déjà en 1728 des *platanes* de cette force à Chelsea en Angleterre.

Ce *platane* est très-propre à former des avenues, des allées, des quinconces, des salles de verdure, &c. il fait un beau couvert, donne beaucoup d'ombre & de fraîcheur. Il ne souffre aucun insecte, il n'occasional point de faleté, son feuillage par sa verdure tendre, vive & brillante est du plus grand agrément pendant tout l'été & la plus grande partie de l'automne.

3. *Le platane du levant à feuille d'érable.* C'est une variété qui ressemble plus au *platane* d'Occident qu'à celui du levant, mais elle n'a pas la beauté du premier.

Comme les graines de *platane* lèvent très-difficilement & qu'on a vu que bien des tentatives que l'on a faites pour le multiplier de cette façon ne réussissent pas, on a cru pendant long-tems que c'étoit la faute des graines, que celles recueillies en France n'étoient point fécondes, & que celles qu'on tiroit des pays étrangers étoient surannées ou défectueuses; mais depuis dix ans que je fais semer des graines de différens pays, elles n'ont jamais manqué de lever, & elles ont produit une grande quantité de variétés qui sont toutes bâtarde & dégénérées pour les feuilles, l'écorce, l'accroissement, & le port des arbres. Les plants qui sont venus de graines recueillies sur le vrai *platane* du levant, ont l'écorce grise, le bois plus gros, & l'accroissement plus prompt: leurs feuilles sont plus grandes, moins profondément découpées, & quelquefois divisées en sept parties au lieu de cinq; & tout cela avec presque autant de variations par nuances insensibles, qu'il est venu de plants. Les graines au contraire prises sur le *platane* d'Occident ont donné des plants dont l'écorce sur les jeunes branches est rousse, grise, ou rougeâtre, &c. Leur bois est plus menu, les entre-nœuds plus serrés, les boutons tantôt très-obtus, & d'autres fois très-aigus, & leur accroissement est plus lent. Leurs feuilles sont plus petites, de différentes nuances de verd, tantôt mates, tantôt luisantes, très-souvent plus découpées & quelquefois bien moins échancrées, & divisées seulement en trois parties: enfin la graine de ce *platane* d'Occident pro-

duit tant de nuances de variétés qu'il n'est pas possible de les détailler, & ce qu'il y a encore de particulier, c'est que chaque année en amène d'un nouveau goût. Malgré cela on reconnoît toujours dans ces feuilles la forme capitale qui caractérise le *platane*, mais les modifications sont sans nombre, tant la nature a de ressources pour varier ses productions; que seroit-ce encore si l'on semoit ces graines dans des terrains & sous des climats différens!

Parmi toutes ces variétés, il y en a trois qui m'ont paru mériter d'être multipliées par préférence.

*Le platane du levant à feuille découpée en sept parties.* Sa feuille est plus grande que celle du vrai *platane*, la forme en est agréable par la finesse des dentelures, & la verdure en est belle.

*Le platane d'Occident à feuille en patte d'oie.* Cet arbre, sans avoir la beauté de l'espèce d'où il dérive, a une apparence singulière qui le distingue d'une façon marquée de toutes les autres variétés. Outre les différences de l'écorce qui est grise, un peu rude, & de la verdure de son feuillage qui est légère & mate, & de l'accroissement qui est moins prompt, sa feuille dont les deux côtés se recourbent en dedans, ne laisse voir que les trois pointes de l'extrémité, ce qui a quelque apparence de la forme d'une patte d'oie.

*Le platane d'Occident à feuille peu découpée.* C'est la plus belle de toutes les variétés qui me sont venues de semence jusqu'à présent; il est vrai que sa feuille est plus petite & son accroissement plus lent que dans le *platane* d'Occident ordinaire qui l'a produit; mais cette variété ne lui cède rien pour l'agrément: son écorce est rougeâtre sur les jeunes branches; les boutons sont obtus; sa feuille est arrondie par le bas, les échancrures sont moins profondes, & les dentelures ou sinuosités de la bordure sont très-peu sensibles. C'est la feuille la moins échancrée de tous les *platanes*, & dont la verdure est la plus gaie, la plus vive, la plus brillante & la plus belle. Comme les nœuds sont plus serrés sur les branches, ce qui donne plus de rameaux, & par conséquent plus de feuillage; cet arbre réunit à la beauté du *platane* tout l'agrément du tilleul, attendu qu'on en peut tirer le même service, ce *platane* étant encore plus propre que les autres espèces, à former des quinconces, de hautes palissades, des portiques, des salles de verdure, & toutes les autres dispositions qui peuvent contribuer à l'embellissement des jardins. Article de M. D'AUBERTON, subdélégué.

PLATANI ou PLATANÔ, (*Géog. mod.*) rivière de Sicile, dans le val de Mazzara. Elle a sa source dans une montagne près de Castro-Novo, & va se perdre dans la mer, sur la côte méridionale de l'île. Cette rivière est le *Camicus* ou *Halycus* des anciens.

PLATANISTE, *f. m.* (*Antiq. grecq.*) le *Plataniste*, dit la Guilletière, est sur le rivage de Visilipotamos, au sud-est du Dromos, & la nature produit encore quelques *platanistes*, à la place de ceux de l'antiquité. Il n'y a guère de terrain dans la Grèce plus célèbre que celui-là; c'est dans les prairies du *Platanon*, selon le poète Théocrite, qu'on cueillit autrefois les fleurs qui servaient à faire la guirlande; dont la helle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. C'étoit aussi l'endroit où les jeunes Spartiates faisoient leurs exercices & leurs combats; cet endroit formoit une plaine, ainsi nommée de la quantité de *platanistes* qu'on y cultivoit. Elle étoit toute entourée de l'Euripe, & l'on y passoit sur deux ponts: à l'entrée de l'un, il y avoit une statue d'Hercule; & à l'entrée de l'autre, on trouvoit celle de Lycurgue. Voyez *Paufanias*.

PLATANISTUS ou PLATANISTON, (*Géog. anc.*) 1°. Fleuve de l'Arcadie. Il baignoit la ville de Lycosura, selon *Paufanias*, liv. VIII. chap. xxxix. 2°. Promontoire de l'Elide, selon *Plin.*, liv. IV. ch. v.



Le pere Hardouin remarque sur cet endroit de Pline, que tous les manuscrits portent *Platanodes*, & il accuse Hermolaüs d'avoir corrompu les exemplaires de Pline, en substituant *Platanifus* pour le vrai nom, qui est *Platanodes*. Le sentiment du P. Hardouin est confirmé par le témoignage de Strabon, liv. VIII. p. 348. quoique pourtant on life dans ce dernier *Platanodes*, & non *Platenodes*; 3<sup>e</sup>. lieu de la Sicilie, sur le bord de la mer selon Strabon, l. XIV. pag. 669. (D. J.)

PLAT-BORD, f. m. (*Marine*.) c'est l'extrémité du bordage qui regne par en haut sur la lifse du vibord autour du pont, & qui termine les alonges de revers, ou bien plusieurs pieces de bois endentées tout le long des côtes d'un vaisseau, pour empêcher que l'eau n'entre dans les membres.

Les *plats-bords* sont les bouts des alonges de revers, contre les lifses, & sont assemblés à joints perdus pour tenir plus ferme; on y fait des trous pour des chevillots, où l'on amare des manoeuvres.

Le *plat-bord* d'un vaisseau de cent trente-quatre piés de long de l'étrave à l'étambord, doit avoir huit pouces de large & quatre pouces & demi d'épais.

*Plat-bord*, c'est-à-dire *vibord*, c'est ainsi que les gens des équipages, & la plupart des autres après eux, ont confondu le *plat-bord* & le *vibord*, & ont donné au *vibord* le nom de *plat-bord*, qui est devenu même plus commun en ce sens que celui de *vibord*. Il est pourtant bon de les distinguer, parce que cela cause beaucoup de confusion: l'élevation des *plats-bords* doit être telle que les mousquetaires puissent tirer commodément par-dessus. Voyez *VIBORD*.

Le *plat-bord* à l'eau, c'est une manière de parler qui signifie que le vaisseau étoit si fort couché sur le côté, que le *plat-bord* touchoit à l'eau. Notre vaisseau portoit si rudement les voiles, pour parer un cap sur lequel nous étions assés, qu'il avoit le *plat-bord* à l'eau.

*Plat-bord* signifie aussi un retranchement, ou bâtardeau de planches, que l'on fait sur le haut du côté d'un vaisseau, pour empêcher que l'eau n'entre sur le pont & dans le vaisseau, lorsqu'on le met sur le côté pour le carener.

PLATE, adj. f. voyez *PLAT*.

PLATE, (*Géog. mod.*) petite île de France en Bretagne, sur la côte de l'évêché de Tréguier, & une des îles appellées par les anciens *Siada*. (D. J.)

PLATE, voyez *BORDELIERE*.

PLATEAU, f. m. (*Gramm.*) vaisseau de bois à l'usage de l'économie domestique & rustique.

PLATEAU, (*Art milit.*) est un morceau de bois qui sert quelquefois dans l'artillerie aux mortiers. Voyez *MORTIER* & *TAMPON*.

PLATEAU, est aussi le haut d'une montagne où l'on trouve une espèce de petite plaine, ou un espace de terrain à-peu-près horizontal, où l'on peut établir un corps de troupes & de l'artillerie. (q)

PLATEAU, terme de *Balancier*, c'est le fond de bois des grosses balances, propres à peser de lourds fardeaux: chaque balance a deux plateaux; on met le poids sur l'un, & la marchandise qu'on doit peser sur l'autre.

PLATEAU, terme de *Boulangier*, c'est une manière de petit plat de bois qui n'est pas si creux que les plateaux ordinaires de métal ou de fayance, & qui sert aux boulangers pour mettre le pain mollet. (D. J.)

PLATEAU, en terme de *Cardier*, c'est une planche quarrée, environnée d'une bordure haute d'un demi pouce, au milieu de laquelle tient un suppot de bois qui, sur-tout quand le second doublet y est placé, partage la planche en deux parties égales. Dans l'une, à droite, sont les pointes pliées au premier doublet, & arrangées par petits tas. Dans l'autre, elles tombent confusément au sortir du second doublet, dans lequel on les a pliées. Voyez *DOUBLET* & *PLIER*.

Voyez les *Pl.*

Tome XII.

PLATEAU, terme de *Chasse*, ce sont les fumées des bêtes fauves, qui sont plates & rondes.

PLATEAU, (*Écrivain*.) c'est un vaisseau de bois ou de fayance, ou de porcelaine, rempli de poudre propre à mettre sur le papier.

PLATEAU, terme de *Jardinier*, les Jardiniers nomment ainsi les coffes des pois qui ne sont défilées que depuis peu de jours. Ces coffes sont tendres & longuettes, les pois n'étant qu'à peine formés dedans: on dit alors les pois ne sont encore qu'en plateau.

PLATEAU, en terme de *Metteur en œuvre*, est une espèce de plat de fer-blanc, échancré comme un bafin à barbe, dont le milieu un peu concave, est percé de plusieurs trous semblables à un tamis. Au-dessous du plateau est une petite boîte de métal pour recevoir la limaille. Voyez *Pl. du Metteur en œuvre*.

Cet outil peut s'appeller aussi *cueilleur* ou *cueille-peau*, parce qu'il sert à recueillir dans la peau les limailles & morceaux d'or ou d'argent qui y sont tombés en travaillant.

PLATEAU A ROULER LES ÉTOFFES DE SOIE. Le plateau est une planche très-mince, arrondie sur les bords. Il est de la longueur proportionnée à la largeur des étoffes, & de six pouces environ de large.

Planches à conserver les étoffes de soie. Les planches ou ais propres à conserver les étoffes, sont des planchers de bois proportionnées en longueur & largeur aux étoffes que l'on veut mettre entre-deux: elles sont d'un pouce d'épaisseur environ. A chaque planche il y a deux litteaux, d'un pouce de largeur & d'épaisseur; ils débordent la planche de chaque côté de deux pouces d'épaisseur. Ces bouts qui débordent servent à y attacher des ficelles, avec lesquelles on serre les étoffes que l'on met entre les deux plateaux.

PLATE-BANDE, f. f. (*Archit.*) moulure quarrée, plus haute que saillante. Dans l'ordre dorique, la *plate-bande* est la face qui passe immédiatement sous les triglyphes, & qui est à cet ordre ce que la cymaise est aux autres. Ce terme est dérivé des deux mots *plat* & *bande*, comme si l'on disoit une *bande* qui est *plate*.

*Plate-bande arrasée*, c'est une *plate-bande* dont les carreaux sont à têtes égales en hauteur, & ne sont pas liaison avec les assises de dessus.

*Plate-bande bombée & réglée*, c'est la fermeture ou linteau d'une porte, ou d'une croisée qui est bombée dans l'embranchure ou dans le tableau, & droite par son profil.

*Plate-bande circulaire*, *plate-bande* d'un temple ou d'un porche, de figure ronde. Telle est la *plate-bande* de l'entablement ionique de l'église de S. André sur le mont Quirinal à Rome, qui subsiste avec beaucoup de portée par l'artifice de son appareil.

*Plate-bande de baie*, c'est la fermeture quarrée qui sert de linteau à une porte ou à une fenêtre, & qui est faite d'une piece, ou de plusieurs claveaux dont le nombre doit être impair, afin qu'il y en ait un au milieu qui serve de clé. Elle est ordinairement traversée par des barres de fer, quand elles ont une grande portée; mais il vaut mieux les soulager par des arcs de décharge bâtis au-dessus.

*Plate-bande de compartiment*, c'est une face entre deux moulures qui bordent des panneaux, en manière de cadres de plusieurs figures, dans les compartimens des lambris & des plafonds. Les guillochis sont formés de *plates-bandes* simples.

*Plate-bande de fer*, barre de fer encastrée sous les claveaux d'une *plate-bande* de pierre, dont elle soulage la portée.

*Plate-bande de parquets*, c'est un assemblage long & étroit, avec compartiment en losange, qui sert de bordure au parquet d'une piece d'appartement.

*Plate-bande de pavé*, nom général qu'on donne à toute dalle de pierre, ou tranche de marbre, qui dans

A A a a a

les compartimens de pavé, renferme quelque figure. On nomme aussi *plates-bandes de pavé*, les compartimens en longueur, qui répondent sous les arcs doubleaux des voûtes. *Daviler. (D. J.)*

Après avoir donné la définition des différens ouvrages qui portent le nom de *plate-bandes*, nous allons parler de la manière dont on les construit, dans l'article suivant qui appartient à l'article de couper les pierres. *Voyez donc PLATE - BANDE, coupe des pierres.*

**PLATE-BANDE**, c'est dans la coupe des pierres, une voûte droite & plane, de niveau ou rampante, qui sert de linteau ou de fermeture à une porte, à une fenêtre, ou à toute autre baie, comme d'architrave sur les entre-colonnemens. Les pierres qui en font les parties, s'appellent *claveaux*, & non pas *voussoirs*, comme aux autres voûtes. La longueur de la *plate-bande* entre les piés droits, s'appelle *portée*; c'est le genre de voûte qui a le plus de poussée, c'est-à-dire qui fait le plus d'effort pour renverser les piés droits. Cet effort est d'autant plus grand que le point *E* fig. 22. où se réunissent les joints de lits, est plus éloigné de la *plate-bande AB*, & il est en même proportion que l'aire du triangle *AEB*.

Comme on ne peut faire les angles *CCB*, que font les joints avec la *plate-bande*, aigus que jusqu'à un certain point, parce qu'il pourroit s'y faire des balevres, & qu'il est d'ailleurs essentiel de diminuer la poussée autant qu'il est possible, on s'est avisé de faire les joints de lits des claveaux de deux parties; comme on voit du côté *A* de la même figure, en laissant un repos horizontal à chaque claveau pour recevoir la saillie de son voisin. Ce qui a assez bien réussi, surtout depuis qu'on a remédié à l'inconvénient de ne pas pouvoir facilement ficher les joints, en faisant une grande breche *A*, au reffaut qui empêchoit l'introduction du mortier, ainsi que l'on peut voir à la fig. 2. qui représente un claveau séparé, & un en perspective.

**PLATE-BANDE**, dans l'Artillerie, c'est une partie de la piece de canon, qui a un peu plus d'élevation que le reste de la piece. On peut la considérer comme une espèce de gros ruban de métal, qui tourne autour de l'épaisseur du métal: cette piece précède toujours une moulure.

Il y a ordinairement trois *plates-bandes* sur une piece régulière; la *plate-bande* & moulure de culasse; la *plate-bande* & moulure du premier renfort; & la *plate-bande* & moulure du second renfort. *Voyez CANON. (Q.)*

**PLATE-BANDE**, (*Jardinage.*) est une espèce de planche ou grande longueur de terre labourée & fumée pour y élever des fleurs, des ifs & des arbrisseaux odorans.

Les *plates-bandes* sont formées par un trait de buis, & elles enclavent ordinairement les parterres; on les place aussi le long d'un bâtiment, quand elles ne sont que de gazon; on les appelle des *massifs*.

Il y a quatre sortes de *plates-bandes*, les unes continuées autour des parterres, sont, tantôt droites, tantôt circulaires; d'autres sont coupées en compartiment; les troisièmes sont plates & toutes de gazon; les quatrièmes sont toutes unies & simplement sablées, ainsi qu'on en voit dans les orangeries.

On voit encore des *plates-bandes* adossées contre des murs, bornées d'un trait de buis & remplies de grands arbres; d'autres sont isolées, & leur proportion est de cinq à six piés de large pour les grandes, & de trois à quatre pour les petites.

Dans les premières, on peut arranger quatre rangs d'osillons de chaque côté en lignes tirées au cordeau & recroisées par d'autres, de quatre à cinq pouces de distance; dans les petites deux rangs d'osillons de chaque côté suffisent, sans oublier de laisser les pla-

ces du milieu pour les plantes & racines; en sorte que les osillons soient avec les osillons, & les plantes avec les plantes; leur beauté est d'être en dos de carpe, bien sardées, & que la terre en paroisse bien meuble & bien noire.

On doit toujours les distinguer & séparer des autres pieces, par des sentiers ou des allées.

Dans les potagers, les *plates-bandes* sont souvent formées par des herbes potageres; telles que le thim, la lavande, l'oseille, le persil, le cerfeuil, &c.

On peut encore dans les parterres les entourer de mignardises, de statuettes & de maroutes; on en voit qui sont bordées de tringles de bois peintes en vert; d'autres de pierres plates, & d'autres de brique pour y élever des fleurs; ces bordures, à ce qu'on croit, empêchent la trainasse des taupes, & conviennent mieux aux *plates-bandes* que le buis, qui ne laisse pas de manger un peu la terre & d'y attirer du chien-dent.

**PLATE-BANDE**, (*Serrurerie.*) barre de fer plat, étiré de longueur & largeur convenable à une moulure, sur les deux bords. Elle se pose sur les barres d'appui des balcons, rampes d'escalier, &c. Pour étirer les *plates-bandes* à moulures, on fait une étampe de la figure qu'on veut donner à la *plate-bande*. On arrête cette étampe sur l'enclume avec des brides, puis on prend une barre de fer quarré; on la chauffe; on la place sur l'étampe, la polant sur l'angle, & un ou plusieurs compagnons frappent & étendent la barre dans l'étampe, de manière toutefois qu'elle ne forte pas des bords de l'étampe. On continue ce travail jusqu'à ce que toute la barre soit estampée & finie.

**PLATEE**, f. f. (*Architecture.*) est un massif de fondement qui comprend toute l'étendue d'un bâtiment, comme aux aqueducs, arcs de triomphe & autres bâtimens antiques.

**PLATEE**, (*Géog. anc.*) ville de la Bœotie, dans les terres, au midi de Thèbes, aux confins de l'Attique & de la Mégare, sur le fleuve Alope, en latin *Plataea*, selon Cornelius Nepos; & *Plataea* selon Justin, Plin, & la plus grande partie des Grecs.

Ce fut près de cette ville, que les Grecs gagnèrent une fameuse bataille contre Mardonius, dans la soixante-quinzième olympiade, l'an 275. de Rome. Pausanias, roi de Sparte, avoit dans ce combat le titre de généralissime des Grecs, & les Athéniens étoient commandés par Aristides, cet homme admirable que Platon, juste appréciateur du mérite, définit le plus irréprochable & le plus accompli de tous les Grecs.

Après la défaite de Salamine, Xerxès, roi de Perse, se retira dans ses états, & laissa à Mardonius, son intendant & son beau-frère, le soin de dompter la Grece. Dans cette vue, Mardonius songea à corrompre les Athéniens, qui prêterent l'oreille à ses propositions; mais à peine le sénateur Lycidas eut-il ouvert l'avis de les accepter, que les autres sénateurs & le peuple l'entourerent pêle-mêle, & le lapidèrent. Si-tôt que les femmes eurent appris son aventure, & ce qui l'avoit causé, elles coururent en foule à la maison de Lycidas, & y massacrèrent sa femme & ses enfans, comme autant de complices de sa perfidie.

Mardonius, irrité d'avoir fait des avances honteuses & inutiles, mit à feu & à sang toute l'Attique, & tourna vers la Bœotie, où les Grecs se portèrent pour l'attendre. La bataille s'étant donnée, Mardonius la perdit avec la vie, & l'on tailla aisément en pieces les restes d'une armée sans chef. Les Athéniens attachèrent sa lance dans un de leurs temples. Ils y placèrent aussi le trône à piés d'argent, d'où Xerxès regardoit le combat de Salamine. Beaucoup de monumens semblables paroient les temples de la



Grece, & rendoient témoignage des grandes actions dont ils perpétuoient la mémoire.

La ville de *Platé* étoit ennemie des Thébains, & fi dévouée aux Athéniens, que toutes les fois que les peuples de l'Attique s'assembloient dans Athènes pour la célébration des sacrifices; le héraut ne manquoit pas de comprendre les Platéens dans les vœux qu'il faisoit pour la république.

Les Thébains avoient deux fois détruit la ville de *Platé*. Archidamus, roi de Sparte, la cinquième année de la guerre du Péloponnèse, bloqua les Platéens & les força de se rendre à discrétion. Ils auroient eu bonne composition du vainqueur; mais Thèbes unie avec Lacédémone, demanda qu'on exterminât ces malheureux, & le demanda si vivement qu'elle l'obtint.

Le traité d'Antalcidas dont parle Xénophon, liv. V. les rétablit; ce bonheur ne dura pas, car trois ans avant la bataille de Leuctres, Thèbes indignée du refus que firent les Platéens de se déclarer pour elle contre Lacédémone, les remit dans le déplorable état qu'ils avoient éprouvé déjà par sa barbarie.

Dans le lieu même où les Grecs défèrent Mardonius, on éleva un autel à Jupiter éléuthérien ou libérateur, & auprès de cet autel les Platéens célébroient tous les cinq ans des jeux appelés *éléuthéria*. On y donnoit de grands prix à ceux qui couroient armés, & qui devançoient leurs compagnons.

Quand les Platéens vouloient brûler leurs capitaines après leur mort; ils faisoient marcher un joueur d'instrumens devant le corps, & ensuite des chariots, couverts de branches de lauriers & de myrtes, avec plusieurs chapeaux de fleurs. Etant arrivés proche du bucher, ils mettoient le corps dessus, & offroient du vin & du lait aux dieux. Ensuite le plus considérable d'entr'eux vêtu de pourpre, faisoit retirer les esclaves, & immoloit un taureau. Le sacrifice étant accompli, après avoir adoré Jupiter & Mercure, il convioit à souper les meres de ceux qui étoient morts à la guerre.

Les Platéens célébroient chaque année des sacrifices solennels aux Grecs qui avoient perdu la vie en leur pays pour la défense commune. Le seizième jour du mois qu'ils appelloient *monastirion*, ils faisoient une procession devant laquelle marchoit un trompette qui sonnoit l'alarme; il étoit suivi de quelques chariots, chargés de myrte & de chapeaux de triomphe, avec un taureau noir; les premiers de la ville portoient des vases à deux anses pleins de vin, & d'autres jeunes garçons de condition libre tenoient des huiles de fenteur dans des phioles.

Le prévôt des Platéens à qui il n'étoit pas permis de toucher du fer, ni d'être vêtu que d'étoffe blanche toute l'année, venoit le dernier portant une faie de pourpre, & tenant en une main une buire & en l'autre une épée nue; il marchoit en cet équipage par toute la ville jusqu'au cimetière, où étoient les sépulchres de ceux qui avoient été tués à la bataille de *Platé*; alors il puisoit de l'eau dans la fontaine de ce lieu, il en lavoit les colonnes & les statues qui étoient sur ces sépulchres, & les frottoit d'huiles de fenteur. Ensuite il immoloit un taureau, & après quelques prières faites à Jupiter & à Mercure; il convioit au festin général, les ames des vaillans hommes morts, & disoit à haute voix sur leurs sépulchres: je bois aux braves hommes qui ont perdu la vie en défendant la liberté de la Grece. (D. J.)

PLATE-FORME, f. f. (Archit.) maniere de terrasse d'où l'on découvre une belle vue; on appelle aussi *plate-forme*, la couverture d'une maison sans comble, & couverte en terrasse de pierre, de ciment, ou de plomb.

PLATE-FORME DE FONDATION, (Archit. hydraul.) pieces de bois plates, arrêtées avec des chevilles de

Tome XII,

fer sur un pilotage, pour asseoir la maçonnerie dessus, ou poées sur des racinaux dans le fond d'un réservoir, pour y élever un mur de douve. On construit ainsi une *plate-forme* sur un pilotage; on enfonce, le plus qu'il est possible, des pieux de bon bois de chêne rond, ou d'aune, ou d'orme; on remplit tout le vuide avec des charbons, & par-dessus les pieux on met d'espace en espace des poutres de huit à neuf pouces, que l'on cloue sur la tête des pieux coupés d'égale hauteur. Ayant attaché sur ces poutres de grosses planches de cinq pouces d'épaisseur, on a une espece de plancher qui est ce qu'on appelle la *plate-forme*. Daviler. (D. J.)

PLATE-FORME, en terme de guerre, est une élévation de terre où l'on place le canon pour tirer sur l'ennemi. Voyez REMPART, BATTERIE.

La *plate-forme* est aussi un lieu préparé avec des madriers ou des planches de bois, pour recevoir & placer le canon que l'on veut mettre en batterie, soit sur des remparts, soit à un siège.

Pour faire une *plate-forme*, on commence à bien égaliser le terrain qu'elle doit occuper. Ensuite on place les *gistes*, qui sont cinq pieces de bois qu'on range dans l'espace fixé pour la *plate-forme*, de maniere qu'ils puissent porter & soutenir les planches ou madriers qui la composent. On arrête les *gistes* dans les endroits, où on les place par des piquets que l'on enfonce à côté de part & d'autre. On couvre les *gistes* des madriers qui sont taillés, de maniere que la *plate-forme* étant achevée a sept piés & demi de largeur à l'endroit où elle touche le parapet ou l'épaulement de la batterie, 13 piés à son extrémité, & 18 ou 20 piés de longueur.

Le premier de ces madriers, c'est-à-dire celui qui touche le pié du parapet a 9 à 10 pouces de largeur & autant d'épaisseur, on le nomme *hurtoir*, parce que lorsqu'on tire le canon les roues de l'affut viennent d'abord heurter ou frapper contre; d'où ensuite elles se reculent par l'effort que la poudre imprime au canon vers la culasse. Pour que ce recul soit moins considérable, on élève un peu plus la *plate-forme* sur le derriere que sur le devant.

On construit aussi quelquefois les *plate-formes*, sans se servir de *gistes*. Pour cela, après que le terrain est préparé, on pose d'abord le hurtoir au pié de l'épaulement, puis les madriers dans l'ordre qu'on vient de dire, observant toujours que la *plate-forme* soit plus élevée à son extrémité qu'auprès du parapet.

Les mortiers ont aussi des *plate-formes* comme le canon; elles doivent être encore plus solides, c'est-à-dire construites avec plus de soin, pour qu'elles ne s'affaissent point dans le service du mortier. M. Béli-dor prétend que pour tirer long-tems sans être obligé de rétablir les *plates-formes*, il faut pour leur construction en tirer trois madriers de huit pouces de largeur sur six de longueur. Il faut en placer un qui réponde au milieu de la *plate-forme*, & les deux autres de maniere qu'ils déterminent sa largeur à droite & à gauche, tous à-peu-près perpendiculaires à l'épaulement de la batterie. Sur ces madriers, on en pose d'autres de travers ou parallèlement à l'épaulement; il faut que leur superficie soit bien unie & qu'aucun ne se trouve plus élevé que l'autre. (Q.)

PLATE-FORMES DE COMBLE, (Charpenterie.) pieces de bois plates, assemblées par des entretoises; enforte qu'elles forment deux cours, ou deux rangs, dont celui de devant reçoit dans ses pas entaillés par embèvement les chevrons d'un mur, & qui portent sur l'épaisseur des murs. Quand ces *plate-formes* sont étroites, comme dans les médiocres murs, on les nomme *sublites*. (D. J.)

PLATE-FORME, (Horlogerie.) plaque ronde, remplie de cercles, dans lesquels sont divisés les nombres dont on peut avoir besoin dans l'Horlogerie;

A A a a ij

cette *plate-forme* sert pour diviser les roues. (D. J.)

**PLATE-FORME DES JUIFS**, (*Critique sacrée*.) la vulgate a fort bien rendu ce mot par celui des Latins, *solarium*. C'étoit une espèce de terrasse construite au-haut des maisons des Hébreux, exposée au soleil, &c même tout-autour d'un mur à hauteur d'appui, pour empêcher qu'on ne tombât de-là dans la rue. Moïse qui n'oublia rien de la police des villes, l'avoit ainsi ordonné dans le Deutéronome, chap. xxvij. 8. On couchoit ordinairement sur ces terrasses, comme nous le voyons par l'exemple de Saül, I. Rois, ix. 25. Il y avoit au milieu de cette *plate-forme*, une ouverture qui répondoit à la salle qui étoit au-dessous; &c c'est par cette ouverture qu'on avoit oublié de fermer d'une balustrade, que le roi Ochosis tomba dans la salle à manger, IV. Rois, j. 2. On pouvoit descendre de ces *plates-formes* par des escaliers qui étoient en-dehors de la maison; c'est ce qu'on voit dans l'évangile où il est dit, que ceux qui portoient le paralytique, ne pouvant le faire entrer par la porte à cause de la foule, le porterent sur la *plate-forme*, par l'ouverture de laquelle ils le descendirent dans la salle où étoit J. C. &c notre Seigneur ayant vu leur foi, dit au paralytique : « mon fils, » vos péchés vous sont pardonnés ». Marc, ij. 4. Quant aux *plates-formes* des Romains, nous en avons parlé dans la description de leurs bâtimens. (D. J.)

**PLATE-LONGE**, f. f. (*Manège*.) *longe* de fil large de trois doigts, fort épaisse, longue de trois ou quatre toises, dont on se sert pour abattre un cheval, ou pour lever ses jambes dans un travail, afin de faciliter plusieurs opérations du maréchal.

**PLATE-LONGE**, (*Chasse*.) bande de cuir longue, qu'on met au cou des chiens qui sont trop vites, afin de les arrêter : ces bandes s'appellent aussi *bricoles*.

**PLATES**, *touches plates*, (*Peinture*.) se dit d'une façon de toucher la couleur en l'applatissant avec le pinceau; ce qui forme une petite épaisseur presque insensible à chacun de ses côtés; mais qui néanmoins donne un grand relief aux objets, lorsque ces touches partent d'une main savante. Rien ne caractérise tant l'homme certain de ses coups, que cette façon de faire, qui n'est cependant que pour les petits tableaux.

**PLATERON**, voyez BORDELIÈRE.

**PLATEUR**, f. f. (*Minéralogie*.) c'est ainsi qu'on nomme dans les mines de charbon de terre, la partie où la couche de ce minéral, après s'être enfoncée, soit perpendiculairement, soit obliquement, commence à marcher horizontalement, &c ensuite à remonter horizontalement vers la surface de la terre. Suivant M. de Tilly, les *plateurs* se trouvent ordinairement à trois ou quatre cens piés de profondeur; quelques couches ne les ont qu'à sept cens piés; celles qui sont le plus perpendiculaires, ont leur *plateur* à une très-grande profondeur. C'est dans cet état que les mines de charbon sont plus avantageuses &c plus faciles à exploiter. Voyez *mémoire sur l'exploitation du charbon minéral*, par M. de Tilly. (—)

**PLATILLE**, f. f. (*Toilerie*.) on appelle *platilles*, certaines espèces de toiles de lin très-blanches, qui se fabriquent en plusieurs endroits de France, particulièrement dans l'Anjou, &c en Picardie.

Les *platilles* se vendent en petites pièces de cinq aunes de long, sur trois quarts & demi de large, mesure de Paris; les unes plus grosses, les autres plus fines. Ce sont les Espagnols à qui elles sont toutes envoyées, qui leur ont donné le nom de *platilles*. Elles sont pareillement propres au commerce qui se fait en quelques endroits des côtes d'Afrique, au-delà de la rivière de Gambie.

Il se tire de Silésie, particulièrement de Breslaw, capitale de cette province d'Allemagne, quantité de toiles auxquelles l'on donne pareillement le nom de

*platilles*. Ces sortes de toiles qui sont à-peu-près semblables à celles d'Anjou &c de Picardie, sont aussi destinées pour les mêmes pays, c'est-à-dire pour l'Espagne, l'Amérique, &c l'Afrique; &c elles y sont portées par les Hambourgeois. Savary. (D. J.)

**PLATINE**, ou OR BLANC, f. f. (*Hist. nat. Minéralogie & Métallurgie*.) en espagnol *platina*, *platina di pinto*, ou *juan blanco*. Ce nom a été donné à une substance métallique blanche comme de l'argent; autant &c même plus pesante que l'or, très-fixe au feu; qui ne souffre aucune altération ni à l'air, ni à l'eau; assez peu ductile, &c qui seule est absolument insusceptible au degré de feu le plus violent, mais qui s'allie par la fusion avec tous les métaux.

Le mot espagnol *plata*, signifie *argent*; celui de *platina*, signifie *petit argent*; il paroît que ce nom a été donné à la substance dont nous parlons à cause de sa couleur blanche. Quelques-uns cependant l'ont appelé *or blanc*, parce que la *platine* a plusieurs propriétés communes avec le plus précieux des métaux : c'est ce que nous aurons occasion de faire voir dans le cours de cet article.

Il n'y a que peu d'années que l'on connoît cette substance; elle le trouve dans l'Amérique espagnole. Le premier auteur qui en ait parlé, est don Antonio d'Ulloa; dans son voyage du Pérou, imprimé à Madrid en 1748, il dit, que dans la province de Quito, au bailliage de Choco, il se trouve des mines d'or, que l'on a été obligé d'abandonner à cause de la *platine* dont le minéral est entremêlé. Il ajoute : « la *platine* est une pierre (*pedra*) si dure, qu'on ne peut la briser sur l'enclume, ni la calciner, ni par conséquent en séparer le minéral qu'elle renferme, » sans un travail infini &c sans beaucoup de dépenses ». Il est aisé de voir que c'est très-improprement que l'auteur appelle cette substance une pierre.

Dès l'an 1741, M. Charles Wood, métallurgiste anglais, avoit déjà apporté en Angleterre quelques échantillons de cette substance; il les avoit reçus dans la Jamaïque; on lui avoit dit qu'ils étoient venus de Carthagène; sans lui déterminer précisément l'endroit d'où la *platine* avoit été tirée, on lui apprit seulement qu'il y en avoit des quantités considérables dans l'Amérique espagnole. On dit qu'il s'en trouve beaucoup, sur-tout près des mines de Santa-fé, &c dans celles de Popayan. Quoi qu'il en soit, on assure que le roi d'Espagne a fait fermer ces mines, &c a fait jeter à la mer une très-grande quantité de *platines*, pour prévenir les abus que ses sujets en faisoient. En effet, des personnes de mauvaise foi méloient cette substance dans les lingots d'or, qu'ils adulteroient sans changer leur poids. Ce sont ces mesures si nécessaires, qui ont rendu la *platine* assez rare parmi nous. Quelques hollandais ayant été trompés de cette manière, ne tarderent point à se venger cruellement des auteurs de cette supercherie; étant revenus une seconde fois au même endroit, ils pendirent sans autre forme de procès aux mâts de leurs vaisseaux, les Espagnols qui leur avoient vendu de l'or falsifié avec de la *platine*. La fraude fut découverte, parce que les premiers lingots d'or s'étoient trouvés cassans comme du verre. Cette tromperie est d'autant plus dangereuse, que l'or allié avec la *platine*, ne souffre aucun changement dans son poids, &c ne peut en être séparé par aucun des moyens connus dans la Chimie. Cependant on donnera à la fin de cet article les manières de séparer l'or d'avec la *platine*.

Les Espagnols d'Amérique ont trouvé le secret de fondre la *platine* pour en faire des gardes d'épées, des boucles, des tabatières, &c d'autres bijoux semblables, qui sont très-communs chez eux, &c qui s'y vendent à un prix très-inférieur à celui de l'argent.



En 1750, M. Watfon communique à la société royale de Londres, dont il étoit membre, les échantillons de *platine* apportés par M. Wood, ainsi que quelques expériences qu'il avoit faites sur cette substance nouvelle & inconnue. Voyez les *Transactions philosophiques*, année 1750.

En 1752, M. Théodore Scheffer lut dans l'académie royale des Sciences de Stockholm, deux mémoires contenant les différentes expériences qu'il avoit eu occasion de faire sur la *platine*; mais la petite quantité qu'il avoit reçue de cette substance, ne lui permit pas de pousser ses recherches aussi loin qu'il auroit souhaité. Ce même académicien suédois a encore publié en 1757, un nouveau mémoire sur la *platine*, dans lequel il relève quelques fautes qui étoient échappées à M. Lewis, lavant chimiste anglais, à qui le public est redevable d'une suite complète d'expériences qu'il a insérées dans les *Transactions philosophiques* de l'année 1754, & dont nous allons donner l'extrait. Ces mémoires contiennent un examen suivi de la substance dont nous parlons: on en a publié en 1758, une traduction française, à laquelle on a joint tout ce qui avoit paru jusqu'alors sur la *platine*, à l'exception du dernier mémoire de M. Scheffer, dont on ne pouvoit avoir connoissance dans le tems de la publication de cet ouvrage, qui a pour titre, *la platine, l'or blanc, ou le huitième métal*, &c.

On ne fait point positivement comment la *platine* se trouve dans le sein de la terre, c'est-à-dire, si elle est par masses ou par filons suivis, comme semble l'indiquer le récit de don Antonio d'Ulloa. Une personne qui a fait un long séjour parmi les Espagnols de Carthagène en Amérique, m'a assuré n'avoir jamais vu de la *platine* qu'en particules déliées, ou sous la forme de fable; & que c'est ainsi qu'on la trouvoit dans le pays où on ramasse cette espèce de fable pour en séparer les paillettes d'or qu'il contient, au moyen du mercure. Cependant M. Bomare de Valmont a reçu en Hollande un échantillon de mine qu'on lui a dit être de la *platine*, dans lequel ce minéral est en masse attachée à une gangue, de même que quelques pyrites le sont à la leur.

Quoi qu'il en soit, la plupart de la *platine* qui nous est venue en Europe, est sous la forme de fable, mêlé de particules ferrugineuses noires, attirables par l'aimant, parmi lesquelles on trouve quelquefois des paillettes d'or; à l'égard de la *platine* même, elle est en grains blancs, de forme irrégulière, approchant pourtant de la triangulaire, & semblables à des coins dont les angles sont arrondis; les facettes qui composent les plans de ces triangles ou coins, examinées au microscope, ont paru raboteuses & inégales en quelques endroits, & remplies de petites cavités noirâtres & raboteuses; quelques-uns de ces grains sont attirables par l'aimant quoique faiblement.

Depuis, M. Lewis a trouvé dans la *platine*, qu'il a eu occasion d'examiner quelques petites portions d'une substance noire & luisante semblable à du charbon de terre ou à du jayet, & qui mise au feu, en répandoit la fumée & l'odeur. Il y a découvert des petites particules noirâtres, brunes & rougeâtres, semblables à des petits fragmens d'émeri ou d'aimant, dont plusieurs étoient faiblement attirés par l'aimant. Il y a remarqué des petits feuilletés minces & transparents, semblables à du spath. Enfin il y a découvert des petits globules de mercure; de toutes ces observations il conclut que la *platine* ne nous vient point d'Amérique dans son état naturel, qu'on la tire probablement des mines en grandes masses, que l'on brise ces masses pour les traiter avec le mercure, afin d'en extraire les paillettes & les grains d'or.

Les grains les plus purs de la *platine* s'étendent assez bien sous le marteau, lorsqu'on les frappe à

petits coups; cependant ils peuvent se pulvériser dans un mortier de fer à grands coups de pilons, & ces grains après avoir été rougis, sont plus cassans que froids.

On prétend que la pesanteur spécifique de la *platine* est à celle de l'eau comme 18; est à 1, à en juger par les grains les plus purs, sur lesquels on découvrait pourtant encore au microscope des petites cavités garnies d'une matière étrangère & noirâtre, même après les avoir lavés & fait bouillir dans de l'eau forte & du sel ammoniac; d'où l'on peut présumer que si on parvenoit à purifier parfaitement la *platine*, & à le dégager de toute matière étrangère, elle auroit peut-être un poids égal ou même supérieur à celui de l'or. Ainsi on ne fait encore rien de certain sur la pesanteur spécifique de cette substance, & elle ne peut être déterminée avec exactitude par la balance hydrostatique, vu que pour la peser de cette manière, il faudroit pouvoir fondre la *platine* seule, afin de la réduire en un corps dense & compacte; mais comme on ne peut la peser que sous la forme d'un fable, ses grains laissent entr'eux de petits intervalles vides, & occupent un plus grand volume que s'ils étoient en une masse.

L'action du feu le plus violent ne peut point parvenir à faire entrer en fusion la *platine* seule & sans addition; quelquefois les petits grains semblent s'unir les uns aux autres, & avoir un commencement de fusion; mais cela vient des particules ferrugineuses & étrangères qui sont mêlées avec la *platine*. Elle ne se fond pas davantage, lorsqu'on y joint tous les fondans usités dans la chimie, tels que les sels alkalis, le flux noir, les matières inflammables, les verres, le nitre, le soufre, &c. en un mot cette substance résiste au feu le plus violent qu'il soit possible de donner dans les fourneaux ordinaires, & dans les vaisseaux, soit fermés, soit lorsqu'on l'expose au contact immédiat des charbons, soit qu'on y joigne tous les fondans connus. Il ne paroît point que l'on ait encore essayé d'exposer cette substance au miroir ardent. Ainsi que l'or, la *platine* est dissoute par l'*hydrogène* ou le foie de soufre, & par-là elle devient miscible avec l'eau.

La *platine* ne se dissout nullement dans l'acide vitriolique, soit chaud, soit froid, soit foible, soit concentré; elle ne se dissout pas plus dans l'acide du sel marin, soit en tiqueur, soit appliqué dans toute sa force, comme dans la cémentation, soit concentré, comme il l'est dans le sublimé corrosif. Quand on met en cémentation un alliage d'or & de *platine*, cette dernière substance ne souffre aucun déchet; ainsi ce qu'on appelle le *cément royal*, qui a toujours passé pour purifier l'or de toutes les matières métalliques étrangères, est un moyen insuffisant pour dégager l'or de la *platine*.

La *platine* résiste pareillement à l'action de l'acide nitreux, de quelque façon qu'on le lui applique.

L'eau régale, de quelque manière qu'elle ait été faite, dissout la *platine*, ainsi que l'or. M. Lewis a trouvé qu'une partie de cette substance exigeoit environ 4 parties de ce dissolvant, pour que son entière dissolution se fassé. Par-là le dissolvant devient d'abord d'une couleur jaune; à mesure qu'il se charge de *platine*, il jaunit de plus en plus, & il finit par être d'un rouge brun.

Cette dissolution de la *platine* évaporée à une chaleur douce, & mise dans un lieu frais, a donné des cristaux presque opaques, d'un rouge foncé, feuilletés; en les lavant avec de l'esprit de vin, la couleur en est devenue plus légère & semblable à celle du safran; exposés au feu ces cristaux ont paru se fondre, ils ont répandu de la fumée blanche, & se sont changés en une chaux grisâtre.

La dissolution de la *platine* dans l'eau régale ne

teint point en pourpre les matieres animales telles que la peau, les os, les plumes, &c. ni le marbre, comme on fait que l'eau fait la dissolution d'or. La *platine* dissoute ne se précipite pas non plus d'une couleur pourpre par le moyen de l'étain, comme la dissolution d'or. La *platine* n'est point dégagée de son dissolvant ni par le vitriol martial, ni par l'esprit de vin, ni par les huiles essentielles, comme il arrive à l'or.

L'alkali fixe & l'alkali volatil précipitent la *platine* dissoute sous la forme d'une poudre rouge brillante semblable à du minium qui ne détonne point comme l'or fulminant. Cependant les sels alkalis ne précipitent point totalement la *platine*, & le dissolvant reste toujours coloré jusqu'à un certain point.

L'acide vitriolique précipite la *platine* dissoute : elle est aussi précipitée, quoique fort imparfaitement, par le zinc, par le fer, par le cuivre, par le mercure, par l'or. Les précipités que l'on obtient de ces différentes manières, ne sont point propres à colorer le verre, comme ceux des autres métaux.

La *platine* s'allie par la fusion à tous les métaux & demi-métaux ; ces alliages exigent différens degrés de feu qui doivent être toujours très-violens ; cependant elle marque plus de disposition à s'allier à quelques métaux qu'à d'autres ; il paroît pourtant que dans ces sortes d'alliages il ne se fait qu'un mélange, & non une combinaison intime & parfaite. La *platine* durcit tous les métaux avec lesquels elle est alliée, leur ôte leur ductilité, & les rend cassans ; tous ces alliages, lorsqu'on les pèse à la balance hydrostatique, ont, suivant M. Lewis, un poids moindre que le calcul ne l'annonçoit ; ce savant chimiste a donné une table des pesanteurs de ces différens alliages ; mais M. Scheffer a fait voir dans son dernier mémoire que souvent il s'est trompé dans ses calculs, & il prouve que la plupart des alliages métalliques faits avec la *platine* ont une pesanteur spécifique plus grande que celle qui étoit indiquée par le calcul. En effet la balance hydrostatique est un moyen très-peu sûr pour connoître la pesanteur des alliages métalliques. Voyez MÉTAUX.

L'étain allié avec la *platine* donne une matiere cassante, d'une couleur plus foncée que celle de l'étain pur, & qui devient terne à l'air.

Le plomb allié avec cette substance donne une masse d'une couleur de fer foncée, ou purpurine, qui se ternit à l'air, & qui est d'un tissu feuilleté ou fibreux ; le plomb acquiert par cet alliage un plus grand degré de dureté que tous les autres métaux.

La *platine* a plus de peine à s'allier avec l'argent ; il y a même une portion qui ne fait point d'union avec lui, & qui se précipite au fond du creuset pendant qu'il se refroidit. Par cette union, l'argent perd sa malléabilité, mais moins qu'avec l'étain ou le plomb. La couleur de l'argent est altérée très-faiblement par cet alliage.

Un alliage de parties égales de *platine* & d'or est d'un jaune plus pâle que l'or seul ; il est dur à la lime, devient aigre & cassant ; mais lorsqu'on le remet au feu, l'alliage devient assez ductile. S'il y a quatre parties d'or contre une de *platine*, l'alliage est assez ductile pour pouvoir être battu en lames très-minces sans se casser ; en le fondant avec du borax & du nitre, il devient fort pâle.

La *platine* augmente la dureté du cuivre, sans lui ôter ni sa couleur ni sa ductilité, lorsqu'elle n'y est qu'en petite quantité ; mais quand on en met beaucoup, l'alliage éclate sous le marteau. Cet alliage prend un très-beau poli, & ne se ternit point à l'air aussi promptement que le cuivre seul.

Le fer forgé ne peut s'allier avec la *platine* ; mais elle s'unit avec le fer de fonte ou le potin ; elle le rend si dur que la lime n'a point de prise sur lui ; il

devient par-là si tenace & si ductile, qu'il est très-difficile à casser. Cet alliage est composé de grains d'une couleur foncée dans la fracture.

La *platine*, suivant M. Lewis, paroît former un commencement d'union avec le mercure ; mais selon M. Scheffer, elle ne s'y unit pas du tout ; il ajoute que l'on peut employer ce moyen pour séparer l'or, lorsqu'il est allié avec de la *platine*, le mercure s'amalgamera avec l'or, & ne touchera point à la *platine*.

Alliée avec le bismuth, la *platine* ne change rien à sa consistance ; la masse est fragile, se ternit à l'air, & est d'un gris bleuâtre dans la fracture ; alliée avec le zinc, elle le rend plus dur & si aigre qu'il éclate sous le marteau. Son alliage avec le régule d'antimoine est dur, résiste à la lime, & est d'une nuance plus foncée que le régule seul.

Un des phénomènes les plus singuliers que présente la *platine*, c'est la facilité avec laquelle l'arsenic la fait entrer en fusion ; elle est au point qu'une partie de ce demi-métal suffit pour fondre 24 parties de *platine*. Il résulte de cet alliage une composition cassante & grise dans la fracture. Cette expérience est due à M. Scheffer ; M. Lewis ne l'avoit point tentée, ne croyant pas que le corps le plus fixe au feu de la nature pût se fondre à l'aide de l'arsenic qu'une chaleur assez foible dissipe & volatilise.

La *platine* alliée avec le laiton ou cuivre jaune, le blanchit, le durcit, le rend aigre, & forme une masse qui prend très-bien le poli. Si on allie la *platine* avec du cuivre & de l'étain, l'alliage qui résulte est plus sujet à se ternir que celui du cuivre seul sans étain.

La *platine* jointe avec du plomb résiste à la coupelle, comme l'or, il se fait un iris ; mais l'éclair ne se forme point parfaitement, parce que la *platine* retient toujours une portion du plomb, dont elle empêche l'entière scorification, & l'on ne peut plus séparer cette portion de plomb, quelque degré de feu qu'on emploie. Pareillement lorsqu'on coupe un alliage d'or & de *platine*, ou bien d'argent & de cette substance, le bouton qui reste sur la coupelle retient une quantité de plomb assez considérable.

Si on se sert du bismuth pour coupler la *platine*, elle en retient aussi une portion.

Elle résiste pareillement à l'antimoine, & en retient une portion qu'elle garantit contre l'action du feu, & qu'elle empêche de se dissiper. La *platine* retient aussi une portion du zinc qui s'est uni avec elle par la déflagration.

Ces dernières expériences font voir que la coupelle & la purification par l'antimoine, sont des moyens insuffisans pour dégager l'or d'avec la *platine*. Lorsqu'on voudra y parvenir, on n'aura qu'à faire dissoudre l'or allié avec de la *platine* dans de l'eau régale, & mettre du vitriol martial dans la dissolution, il précipitera l'or seul, n'ayant pas la propriété de précipiter la *platine* ; on édulcorera le précipité, on l'amalgamera avec le mercure qui, comme il a été dit plus haut, ne s'unit point non plus avec la *platine*, & par-là l'or seul restera dans l'amalgame.

De toutes les expériences qui viennent d'être rapportées, on conclut que la *platine*, & par-là l'or seul restera dans l'amalgame.

De toutes les expériences qui viennent d'être rapportées, on conclut que la *platine* est un métal particulier, qui a plusieurs propriétés communes avec l'or, & qui d'un autre côté en diffère à bien des égards ; la *platine* n'a point sa ductilité, ni sa ténacité, ni sa couleur ; elle est beaucoup plus dure, & n'entre point en fusion au degré de feu le plus violent. Les propriétés qui lui sont communes avec l'or, sont sa pesanteur, sa dissolution dans l'eau régale & dans le foie de soufre, la facilité de résister au plomb



dans la coupelle & à l'antimoine, qui jusqu'ici passoit pour le moyen le plus sûr pour dégager l'or des substances métalliques étrangères avec lesquelles il étoit combiné. Cette espèce d'analogie que la *platine* a avec l'or, est ce qui a donné lieu de l'appeler *or blanc*; les Alchimistes trouveront peut-être dans cette substance, cet *or non mur* si désiré, à qui il ne manque que l'*ame*, ou le soufre colorant pour être un *or parfait*.

Malgré toutes les expériences qui ont été rapportées, bien des chimistes doutent encore que la *platine* soit un métal particulier; ils croient plutôt qu'on doit la regarder comme une combinaison particulière dont le fer est la base, & qui est de la nature de la pyrite; c'est au tems à nous apprendre ce que l'on doit penser de ces conjectures.

Quant aux usages de la *platine*, nous avons déjà dit que les Espagnols en Amérique en font différens bijoux: il y a tout lieu de croire qu'ils y joignent pour cela soit du cuivre, soit de l'argent, soit quelque autre substance métallique, que l'on pourroit aisément découvrir si la *platine* étoit assez commune parmi nous, pour pouvoir être employée à ces usages. Elle paroît sur-tout très-propre à faire des miroirs de réflexion pour les téléscopes, par la faculté que quelques métaux alliés avec elle, ont de ne point se ternir à l'air. C'est au tems à nous apprendre si cette substance si singulière a quelques vertus médicales, & si elle peut être employée plus utilement dans la société. (—)

**PLATINE**, f. f. *terme d'Arquebuser*, s'entend de toutes les pièces & ressorts montés à vis sur le corps de *platine*, & qui servent toutes ensemble à faire partir un fusil; elle se place ordinairement vers la lumière du canon, dans une entaille pratiquée au fût ou bois de fusil du côté droit.

Les fusils à deux coups ont deux *platines*, l'une à droite, & l'autre à gauche, qui ont chacune leur détente.

**PLATINE**, (*corps de*) *terme d'Arquebuser*, c'est un morceau de fer taillé en lorgne qui est percé de plusieurs trous vissés en écrous, qui sont faits pour recevoir les vis des pièces qui composent la *platine*, qui sont la batterie, le ressort de la batterie, le grand ressort, la noix, la bride, la gachette & le ressort de gachette.

**PLATINE de lumière**, (*Artillerie*.) les *platines* de lumière, sont des plaques de plomb en table, qui servent à couvrir la lumière du canon. (D. J.)

**PLATINE**, (*bas au métier*.) il y a les *platines* à ondes, les *platines* à plomb, les barres à *platines*, les *gardes-platines*, le moule à *platine*; toutes ces parties appartiennent au métier à bas. Voyez cet article.

**PLATINES**, (*Fondeur de caractères d'Imprimerie*.) deux des pièces principales du moule, servant à fondre les caractères d'Imprimerie. C'est la *platine* qui sert de point d'appui à toutes les autres, & sur laquelle elles sont assujetties par des vis & par des écrous. Voyez MOULE & nos Planches.

**PLATINE**, *terme d'Horlogerie*, est une plaque de laiton à laquelle on donne une épaisseur suffisante, pour qu'elle ne puisse pas ployer; il y a deux *platines* dans chaque montre & dans chaque pendule. Les Horlogers appellent *platine des piliers*, celle sur laquelle ces piliers sont rivés, & qui porte le cadran, on la fait toujours un peu plus forte que l'autre qu'on appelle *platine du nom*, *platine de dessus*, ou *petite platine*, cette dernière porte le coq, la coulisse, la rosette, &c. elle s'ajuste sur les piliers, & on l'y fixe par le moyen de couppes; les *platines* ainsi ajustées, sont ce que les Horlogers appellent *cage*. Voyez CAGE, & voyez aussi nos figures, Pl. de l'Horlogerie, qui représentent les *platines* d'une montre vues des deux côtés.

**PLATINE de presse d'Imprimerie**, c'est une pièce de cuivre très-poli, ou de bois bien uni; son usage est de souler sur la forme, par le moyen de la vis qui presse dessus, elle est attachée aux quatre coins de la boîte qui enveloppe la vis, avec des ficelles, mais dans plusieurs imprimeries avec des tirans de fer à vis. La *platine* est située entre les deux jumelles de la presse, & suit tous les mouvemens de la vis: elle soule lorsque la vis descend, & se relève lorsque la vis remonte; c'est du bon ou du mauvais foulage d'une *platine*, que dépend souvent la qualité de l'impression: une *platine* doit être pour ses proportions, telle que l'exige le corps de presse pour laquelle elle a été faite: c'est pour cette raison qu'il y en a de différente grandeur. Voyez nos Pl. de l'Imprimerie.

**PLATINE**, (*Ustensile de ménage*.) on s'en sert pour étendre, sécher, & dresser le menu linge; la *platine* est faite d'un rond de cuivre jaune fort poli. Un pié de *platine* est ce qu'on met sous les vrais piés de la *platine* pour l'élever.

*Platine* se dit aussi d'une plaque de fer ou de cuivre qu'on applique en plusieurs endroits; une *platine* ou écusson de porte qu'on met au-devant d'une serrure; une *platine* de pistolet, de fusil, où s'attachent le ressort & le chien; une *platine* de montre qui soutient les roues, les ressorts, les piliers, l'aiguille. Voyez ici les divers sens du mot **PLATINE**. (D. J.)

**PLATINE**, en *terme de Metteur-en-œuvre*, est cette partie de la chaîne d'une montre, derrière laquelle est le crochet pour suspendre la montre.

**PLATINES**, chez les Rubaniers, ce sont des plaques de plomb ou d'ardoise qu'on suspend sur chaque lisse pour qu'elle termine les hautes lisses; quand le pié de l'ouvrier abandonne une marche, la *platine* fait retomber la haute lisse que le tirant avoit haussée.

**PLATINE**, (*Serrur.*) c'est une petite plaque de fer sur laquelle est attachée un verrouil ou une targette. On appelle *platine à panaches*, celle qui est chantournée en manière de feuillage; & *platine cistée*, celle qui est emboutie ou relevée de cistures.

**Platine de loquet**. Manière de plaque de fer, plate & déliée, qu'on attache à la porte au-dessus de la serrure; on l'appelle aussi *entrée*. (D. J.)

**PLATINE**, (*Sucrierie*.) On nomme la *platine* d'un moulin à sucre, une pièce de fer acéré, longue de six pouces & large de trois, sur le milieu de laquelle on a pratiqué deux ou trois enfoncemens, pour recevoir la pointe du pivot du grand rôle; elle s'emboîte dans ce qu'on appelle la *table* du moulin. Le P. Labat. (D. J.)

**PLATON**, voyez BORDELIÈRE.

**PLATONIQUE**, adj. (*Géom.*) Les corps *platoniques* sont ceux que l'on appelle autrement & plus communément *corps réguliers*. Voyez RÉGULIER. On les appelle ainsi, parce qu'on croit que la première découverte des propriétés de ces corps est due à l'école de Platon, à qui la Géométrie a d'ailleurs tant d'autres obligations. Voyez GÉOMÉTRIE. (O)

**PLATONICIENS & ARISTOTELIENS**, guerre littéraire entre les, (*Hist. de la Philos. mod.*) Fabricius a développé très-distinctement cette querelle philosophique dans sa bibl. græc. tom. X. mais M. Boivin, dans les *mém. de l'acad. des Inscriptions* tom. III. en a donné un détail encore plus exact, & dont voici le précis.

Ce fut vers le milieu du quinzième siècle que s'alluma l'espèce de guerre civile des *Platoniciens* & des *Aristotéliens* entre les philosophes grecs, qui florissoient alors en assez bon nombre à Venise, à Florence, à Rome, & dans le reste de l'Italie.

Gémiste Pléthon, homme savant, l'un des beaux génies de son siècle, & grand *platonicien*, entreprit de décrier Aristote, qui dominoit depuis long-tems dans

les écoles d'occident, où les philosophes arabes avoient fait accrédité sa philosophie. Il publia d'abord un petit livre sous le titre de *différence des sentiments d'Aristote & de Platon*, *Περὶ τῆς ἀριστοτέλους καὶ πλάτωνος διαφύξεως*. Il ne se borna pas dans cet écrit, qui a été imprimé, à marquer la différence qu'il y a entre l'une & l'autre philosophie, à préférer Platon à Aristote, mais il déchira impitoyablement ce dernier.

Il fut attaqué par trois hommes également illustres. Le premier, nommé *George Scholarius*, qui fut depuis patriarche de Constantinople, connu sous le nom de *Gennadius*, s'appliqua particulièrement à faire voir que les principes d'Aristote s'accordoient beaucoup mieux que ceux de Platon avec la théologie chrétienne. Nous n'avons de cet ouvrage de Gennade, que ce que Pléthon lui-même nous en a conservé dans l'écrit intitulé, *réponse aux raisons que Scholarius a alléguées pour la défense d'Aristote*. Cette réponse n'a point été imprimée, mais elle se trouve en diverses bibliothèques. Pléthon y parle à son adversaire avec toute l'aigreur d'un homme piqué au vif, & avec toute la hauteur d'un maître qui fait la leçon à un écolier. Gennadius attendit une occasion favorable pour y répondre; elle se présenta peu de tems après, & il ne la laissa pas échapper. Il fut que Pléthon composoit un livre à l'imitation de la république de Platon, & que dans ce livre il prétendoit établir un nouveau système de religion, & une théologie purement payenne. Il laissa là Platon & Aristote, & attaqua directement l'auteur du nouveau système, l'accusant de vouloir renverser la religion chrétienne, & rétablir le paganisme. Pléthon, effrayé de cette accusation, n'osa publier son livre, & il le tint caché tant qu'il vécut.

Après sa mort, Démétrius, prince grec de la famille des Paléologues, chez qui apparemment ce livre avoit été déposé, le fit remettre entre les mains de Gennade pour lors patriarche, qui le parcourut promptement, & le condamna au feu. On a une lettre de Gennade à Jean l'Exarque, où ce fait est raconté tout au long, & où la doctrine contenue dans le livre de Pléthon est réfutée. Quoique la censure du livre de Pléthon, publiée par Gennade, n'attaque directement ni Platon ni les *Platoniciens*, on voit bien cependant que le patriarche a eu dessein de justifier ce qu'il avoit écrit autrefois contre la philosophie de Platon, & de montrer combien la lecture des livres de ce philosophe étoit dangereuse, puisqu'elle avoit tellement gâté l'esprit de Gémiste, qu'elle lui avoit fait naître l'idée extravagante de réformer le gouvernement & la religion.

Théodore Gaza fut le second des adversaires de Pléthon, qui écrivirent directement contre lui. Mais George de Crète, connu sous le nom de George de Trébizonde, commença par attaquer le cardinal Bessarion, qui raconte lui-même l'origine de cette querelle dans son apologie de Platon. Voici le fait. Aristote, dans le second livre de sa physique, dit que tout ce que fait la nature, elle le fait pour quelque fin; & que cependant elle ne fait rien à dessein, c'est-à-dire, avec préméditation, avec connoissance, avec raison. Cette thèse ayant été attaquée par Pléthon, qui prétendoit avec Platon que la nature n'a rien fait qu'avec raison & avec prudence, Gaza prit le parti d'Aristote, & en écrivit au cardinal Bessarion. Le cardinal, qui étoit disciple de Pléthon, & qui le consultoit tous les jours sur des matières de philosophie, fit une réponse très-succincte, où expliquant les termes dont Platon & Aristote se sont servis, il montra que ces deux philosophes n'étoient pas si éloignés de sentiment qu'ils le paroissent. George de Trébizonde en voulut depuis long-tems à Bessarion, parce qu'il lui avoit préféré Gaza, & par la même raison il en

vouloit à ce dernier dont la réputation lui faisoit ombre. La réponse de Bessarion, sur la question dont nous venons de parler, lui étant tombée entre les mains, il feignit de croire que cet écrit étoit de Gaza; & l'ayant réfuté, il offensa également Bessarion, Gaza & Pléthon.

La querelle s'étant échauffée, d'autres grecs de moindre considération y entrèrent. Michel Apostolius, attaché à Bessarion, écrivit contre Gaza & contre Aristote: son écrit, dit M. Boivin, n'étoit qu'un tissu d'injures grossières, & une déclamation de jeune homme, qui décide hardiment sur des matières qu'il n'entend pas. Andronic, surnommé *Calliste*, ou  *fils de Calliste*, y fit une réponse. M. Boivin ne croit pas qu'il nous reste rien de ces deux pièces; mais si l'on doit s'en rapporter à M. Fabricius, l'écrit d'Apostolius se trouve en manuscrit dans la bibliothèque impériale, & dans la bodliéenne. Quoi qu'il en soit, on en fit peu de cas; au lieu que la réponse d'Andronic fut approuvée par les personnes de bon goût, & surtout par Nicolas Secondin, homme de beaucoup d'esprit, qui le témoigna à Andronic lui-même par une lettre qu'il lui écrivit, datée de Viterbe, du 5 de Juin 1462. Il parle de l'ouvrage d'Apostolius comme d'un livre rempli d'injures & de calomnies; & de celui d'Andronic avec de grands éloges.

Andronic, péripatéticien sage & modéré, envoya l'écrit d'Apostolius avec sa réponse au cardinal Bessarion, protecteur des *Platoniciens*, se fonnant entièrement à ce qu'il plairait au cardinal de décider sur les questions proposées. Bessarion, après avoir lu & examiné avec attention ces deux nouvelles pièces, condamna Apostolius, & approuva fort les réponses d'Andronic. On a dans un manuscrit de la bibliothèque du roi de France, deux lettres de même date sur ce sujet, toutes deux de Bessarion. La première adressée à Andronic, n'est que l'enveloppe de la seconde, qui est fort ample & adressée à Apostolius; elle est datée des bains de Viterbe, le 19 Mai 1462. M. Boivin l'a donnée toute entière, en français d'abord, & ensuite en grec & en latin. Elle contient d'excellentes leçons touchant la vénération que l'on doit avoir pour les grands hommes qui ont inventé ou perfectionné les Arts & les Sciences, & sur-tout pour ceux dont la réputation est en quelque façon consacrée par l'approbation constante de tous les siècles.

Comme sa longueur nous empêche de l'insérer ici toute entière, nous nous contenterons d'en rapporter quelques traits par lesquels le lecteur pourra juger du reste. « Ce n'est point, dit-il, par des injures, » c'est par des raisons solides & convaincantes que l'on doit défendre ses amis, & combattre ses adversaires. » Il le censure ensuite d'avoir maltraité Théodore Gaza. « J'ai souffert avec peine que vous » accusassiez d'ignorance un homme aussi savant que » Pest Théodore. Mais, ajoutez-t-il, que vous ayez » traité aussi indignement Aristote même, Aristote » notre guide & notre maître en tout genre d'érudition; que vous ayez osé lui dire des injures grossières, le nommer ignorant, extravagant, ingrat, » & l'accuser de mauvaise foi... je ne crois pas » qu'il y ait d'audace pareille à celle-là. Je voudrais, » ajoute le cardinal, lorsque Pléthon attaque Aristote, lorsque d'autres attaquent les deux princes » des Philosophes (Platon & Aristote), je voudrais, » dis-je, que cela se fit avec toute la modération » qu'Aristote a gardée lorsqu'il a contredit ceux qui » l'avoient précédé... & nous qui, en comparaison » de ces grands hommes, ne sommes que de très-petits » personnages, nous avons la hardiesse de les » traiter d'ignorants, & de les railler d'une manière » incivile... en vérité, cette conduite est bien » étrange & bien insensée. » Il seroit à souhaiter

qu'on



qu'on répétait souvent ces leçons de respect pour les grands hommes.

Dans le tems que cette lettre fut écrite, Gémiste Pléthon étoit extrêmement vieux, & demouroit dans le Péloponnèse où il s'étoit retiré depuis plusieurs années. Son grand âge, & le crédit de Scholarius son ennemi, qui étoit devenu patriarche de Constantinople, ne lui permettoient pas de défendre sa cause aussi vivement qu'il l'avoit fait dans le commencement. Cependant ses ennemis mêmes, ou le craignoient encore, ou le respectoient. A peine fut-il mort, qu'ils se déchaînèrent aussi-tôt contre Platon & contre lui. George de Trébizonde publia en latin : comparation de Platon & d'Aristote, *comparatio Platonis & Aristotelis*, Venet. 1523, in-8°. Il ne se peut rien de plus amer & de plus violent que cet ouvrage; c'est, dit M. Boivin, un déluge de bile, & de la bile la plus noire, contre Platon & ses défenseurs.

Un écrit de cette nature ne pouvoit manquer de faire beaucoup de bruit chez les *Platoniciens*; aussi le cardinal Bessarion crut devoir le réfuter dans un traité qui parut à Venise en 1516, in-fol. & qui est divisé en quatre livres.

Ce fut dans ce tems-là que l'ouvrage de Pléthon fut censuré par Gennade, à cause des impiétés & du paganisme dont ce patriarche prétendoit qu'il étoit rempli. L'ouvrage de Pléthon, condamné par Gennade, étoit intitulé en grec *traité des Lois*, en trois livres. L'auteur se proposoit d'y donner une théologie conforme à celle de Zoroastre & de Platon; une morale philosophique & stoïcienne; un plan de république formé sur celui de Lacédémone, adouci par les principes de Platon; une forme de culte & de cérémonies religieuses; un système de Physique tiré principalement d'Aristote; enfin, des règles pour vivre heureusement. Léon Allatius regrette fort la perte de cet ouvrage; il soutient que le dessein de l'auteur n'étoit nullement de renverser la religion chrétienne, mais seulement de développer le système de Platon, & d'élucider ce que lui & les autres philosophes avoient écrit sur les matières de religion & de politique.

Au reste, le livre du cardinal Bessarion effaça les mauvaises idées que celui de George de Trébizonde avoit données de Platon & de sa philosophie. Les sectateurs mêmes d'Aristote revinrent de leur prévention contre Platon. Les invectives cessèrent de part & d'autre, & la paix régna pendant plusieurs années entre les philosophes des deux sectes. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

**PLATONISME** ou PHILOSOPHIE DE PLATON, (*Histoire de la Philosophie.*) de toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, aucune n'eut plus d'éclat, ne fut aussi nombreuse, ne se soutint aussi longtemps que le *Platonisme*. Ce fut comme une religion que les hommes professèrent depuis son établissement, sans interruption, jusqu'à ces derniers tems. Elle eut un tort commun avec le reste des connoissances humaines; elle parcourut les différentes contrées de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, y entrant à mesure que la lumière y poignoit, & s'en éloignant à mesure que les ténèbres s'y reformoient. On voit Platon marcher d'un pas égal avec Aristote, & partageant l'attention de l'univers. Ce sont deux voix également éclatantes qui se font entendre l'une dans l'ombre des écoles, l'autre dans l'obscurité des temples. Platon conduisit à sa suite l'éloquence, l'enthousiasme, la vertu, l'honnêteté, la décence & les grâces. Aristote à sa droite, il examine, il divise, il distingue, il dispute, il argumente, tandis que son rival semble prophétiser.

Platon naquit à Mégare; il fut allié par Ariston son père à Codrus, & par sa mère Périction à Solon. Le septième de Thargelion de la 87<sup>e</sup> olympiade, jour

Tome XII.

de sa naissance, fut dans la fuite un jour de fête pour les Philosophes. Ses premières années furent employées aux exercices de la Gymnastique, à la pratique de la Peinture, & à l'étude de la Musique, de l'Eloquence & de la Poésie dithyrambique, épique & tragique : mais ayant comparé ses vers avec ceux d'Homère, il les brûla & se livra tout entier à la Philosophie.

On dit qu'Apollon, épris de la beauté de sa mère Périction, habita avec elle, & que notre philosophe dut le jour à ce dieu. On dit qu'un spectre se reposa sur elle, & qu'elle conçut cet enfant sans cesser d'être vierge. On dit qu'un jour Ariston & sa femme sacrifiant aux muses sur le mont Hymette, Périction déposa le jeune Platon entre des myrtes, où elle le retrouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête & les autres enduisoient ses lèvres de miel. On dit que Socrate vit en songe un jeune cygne s'échapper de l'autel qu'on avoit consacré à l'Amour dans l'académie, se reposer sur ses genoux, s'élever dans les airs, & attacher par la douceur de son chant les oreilles des hommes & des dieux; & que lorsqu'Ariston présenta son fils à Socrate, celui-ci s'écria : *Je reconnais le cygne de mon songe*. Ce sont autant de fictions que des auteurs graves n'ont pas rougi de débiter comme des vérités, & qu'il y auroit peut-être du danger à contredire, si Platon étoit le fondateur de quelque système religieux adopté.

Il s'attacha dans sa jeunesse à Cratyle & à Héraclite. Socrate, sous lequel il étudia pendant huit ans, lui reconnut bientôt ce goût pour le syncrétisme, ou cette espèce de philosophie qui cherchant à concilier entr'elles des opinions opposées, les adulateurs & les corromps. Voyez l'article **SYNCRÉTISME**.

Il n'abandonna point son maître dans la persécution. Il se montra au milieu de ses juges; il entreprit son apologie; il offrit sa fortune pour qu'il fût surmis à sa condamnation : mais ceux qui lui avoient fermé la bouche par leurs clameurs lorsqu'il se défendoit, rejetterent ses offres, & Socrate but la ciguë.

La mort de Socrate laissa la douleur & la terreur parmi les Philosophes. Ils se réfugièrent à Megare chez le dialecticien Euclide, où ils attendirent un tems moins orageux. De-là Platon passa en Egypte, où il visita les prêtres; en Italie, où il s'initia dans la doctrine de Pythagore; il vit à Cyrene le géomètre Théodore, il ne négligea aucun moyen d'augmenter ses connoissances. De retour dans Athènes il ouvrit son école : il choisit un gymnase environné d'arbres, & situé sur les confins d'un fauxbourg; ce lieu s'appelloit l'académie; on lisoit à l'entrée, *οὐδὲν ἀγανμύμενος εἰσέρχεται*, on n'est point admis ici sans être géomètre.

L'académie étoit voisine du Céramique. Là il y avoit des statues de Diane, un temple, & les tombeaux de Thrasibule, de Périclès, de Chabrias, de Phormion, & de ceux qui étoient morts à Marathon, & des monumens de quelques hommes qui avoient bien mérité de la république, & une statue de l'Amour, & des autels consacrés à Minerve, à Mercure, aux Muses & Hercule, & à Jupiter, surnommé *καταστάτης*, & les trois grâces, & l'ombre de quelques platanes antiques. Platon laissa cette partie de son patrimoine en mourant à tous ceux qui aimeroient le repos, la solitude, la méditation & le silence.

Platon ne manqua pas d'auditeurs. Speusippe, Xénocrate & Aristote assistèrent à ses leçons. Il forma Hyperide, Lycurgue, Démosthène & Isocrate. La courtisane Lathénie de Mantinée fréquenta l'académie; Axiothée de Phliatse s'y rendoit en habit d'homme. Ce fut un concours de personnes de tout âge, de tout état, de tout sexe, & de toute contrée. Tant de célébrité ne permit pas à l'envie & à la calomnie de

B B b b b

rester assoupies : Xénophon, Antisthène, Diogene, Aristippe, Æschine, Phédon s'éleverent contre lui, & Athénée s'est plu à transmettre à la postérité les imputations odieuses dont on a cherché à flétrir la mémoire de Platon ; mais une ligne de son ouvrage suffit pour faire oublier & ses défauts, s'il en eut, & les reproches de ses ennemis. Il semble qu'il soit plus permis aux grands hommes d'être méchants. Le mal qu'ils commettent passe avec eux ; le bien qui résulte de leurs ouvrages dure éternellement : ils ont affligé leurs parens, leurs amis, leurs concitoyens, leurs contemporains, je le veux, mais ils continuent d'instruire & d'éclairer l'univers. J'aimerois mieux Bacon grand auteur & homme de bien ; mais s'il faut opter, je l'aime mieux encore grand homme & fripon, qu'homme de bien & ignoré : ce qui eût été le mieux pour lui & pour les siens, n'est pas le mieux pour moi : c'est un jugement que nous portons malgré nous. Nous lisons Homère, Virgile, Horace, Cicéron, Milton, le Tasse, Corneille, Racine, & ceux qu'un talent extraordinaire a placés sur la même ligne, & nous ne songeons guère à ce qu'ils ont été. Le méchant est sous la terre, nous n'en avons plus rien à craindre ; ce qui reste après lui de bien, subsiste & nous en jouissons. Voilà des lignes vraies que j'écris à regret, car il me plairait bien davantage de troubler le grand homme qui vit tranquille sur sa malaisance, que de l'en consoler par l'oubli que je lui en promets ; mais après tout, cette éponge des siècles fait honneur à l'espèce humaine.

Platon fut un homme de génie, laborieux, content & sobre, grave dans son discours & dans son maintien, patient, affable ; ceux qui s'offensent de la liberté avec laquelle son banquet est écrit, en méconnoissent le but ; & puis il n'est pas moins important pour juger les mœurs que pour juger les ouvrages, de remonter aux tems & de se transporter sur les lieux ; nous sommes moins ce qu'il plaît à la nature qu'au moment où nous naissons.

Il s'appliqua toute sa vie à rendre la jeunesse instruite & vertueuse. Il ne se mêla point des affaires publiques. Ses idées de législation ne quadroient pas avec celles de Dracon & de Solon : il parloit de l'égalité de fortune & d'autorité qu'il est difficile d'établir, & peut-être impossible de conserver chez un peuple. Les Arcadiens, les Thébains, les Cyrénéens, les Syracusains, les Crétois, les Eléens, les Pyrrhéens, & d'autres qui travailloient à réformer leurs gouvernemens l'appellèrent ; mais trouvant ici une répugnance invincible à la communauté générale de toutes choses, de la férocité, de l'orgueil, de la suffisance, trop de richesses, trop de puissance, des difficultés de toute espèce, il n'alla point, il se contenta d'envoyer ses disciples. Dion, Python & Héraclide qui avoient puisé dans son école la haine de la tyrannie, en affranchirent le premier la Sicile, les deux autres la Thrace. Il fut aimé de quelques souverains. Les souverains ne rougissoient pas alors d'être philosophes. Il voyagea trois fois en Sicile ; la première, pour connoître l'île & voir la chaudière de l'Etna ; la seconde, à la sollicitation de Denis & des Pythagoriciens qui avoient espéré que son éloquence & sa sagesse pourroient beaucoup sur les esprits ; ce fut aussi l'objet de la troisième visite qu'il fit à Denis. De retour dans Athènes, il se livra tout entier aux Muses & à la Philosophie. Il jouit d'une santé constante & d'une longue vie, récompense de sa frugalité ; il mourut âgé de 81 ans, la première de la cent huitième olympiade. Le persé Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel : on consacra par la solennité le jour de sa naissance, & l'on frappa des monnoies à son effigie. Les siècles qui se sont écoulés, n'ont fait qu'accroître l'admiration qu'on avoit pour ses ouvrages. Son style est moyen entre la prose

& la poésie : il offre des modèles en tout genre d'éloquence : celui qui n'est pas sensible aux charmes de ses dialogues, n'a point de goût. Personne n'a su établir le lieu de la scène avec plus de vérité, ni mieux soutenir ses caractères. Il a des momens de l'enthousiasme le plus sublime. Son dialogue de la sainteté est un chef-d'œuvre de finesse ; son apologie de Socrate en est un de véritable éloquence. Ce n'est pas à la première lecture qu'on saisit l'art & le but du banquet : il y a plus à profiter pour un homme de génie dans une page de cet auteur, que dans mille volumes de critique. Homère & Platon attendent encore un traducteur digne d'eux : il professa la double doctrine. Il est difficile, dit-il dans le *Timée*, de remonter à l'auteur de cet univers, & il seroit dangereux de publier ce qu'on en découvreroit. Il vit que le doute étoit la base de la véritable science ; aussi tous ses dialogues respirent-ils le scepticisme. Ils en ressembleraient d'autant plus à la conversation : il ne s'agit de ses véritables sentimens qu'à quelques amis. Le sort de son maître l'avoit rendu circonspect ; il fut partisan jusqu'à un certain point du silence pythagorique ; il imita les prêtres de l'Egypte, les mortels les plus taciturnes & les plus cachés. Il est plus occupé à refuser qu'à prouver, & il échappe presque toujours à la malignité du lecteur à l'aide d'un grand nombre d'interlocuteurs qui ont alternativement tort & raison. Il appliqua les Mathématiques à la Philosophie ; il tenta de remonter à l'origine des choses, & il se perdit dans ses spéculations ; il est souvent obscur ; il est peut-être moins à lire pour les choses qu'il dit que pour la manière de le dire, ce n'est pas qu'on ne rencontre chez lui des vérités générales d'une Philosophie profonde & vraie. Parle-t-il de l'harmonie générale de l'univers, celui qui en fut l'auteur emprunteroit sa langue & ses idées.

De la philosophie de Platon. Il disoit :

Le nom de *sage* ne convient qu'à Dieu, celui de *philosophe* suffit à l'homme.

La sagesse a pour objet les choses intelligibles ; la science, les choses qui sont relatives à Dieu & à l'âme quand elle est séparée du corps.

La nature & l'art concourent à former le philosophe.

Il aime la vérité dès son enfance, il a de la mémoire & de la pénétration, il est porté à la tempérance, il se sent du courage.

Les choses sont ou intelligibles ou actives, & la science est ou théorique ou pratique.

Le philosophe qui contemple les intelligibles imite l'Être suprême.

Ce n'est point un être oisif ; il agira, si l'occasion s'en présente.

Il faudra prescrire des lois, ordonner une république, apaiser une sédition, amender la vieillesse, instruire la jeunesse.

Il ne néglige ni l'art de parler, ni celui d'arranger ses pensées.

Sa dialectique aidée de la géométrie l'élèvera au premier principe, & déchirera le voile qui couvre les yeux des barbares.

Platon dit que la dialectique est l'art de diviser, de définir, d'insérer & de raisonner ou d'argumenter.

Si l'argumentation est nécessaire, il l'appelle *apodictique* ; si elle est probable, *épichérématique* ; si imparfaite ou inthimématique, *rétorique* ; si fautive, *sophismatique*.

Si la philosophie contemplative s'occupe des êtres fixes, immobiles, constants, divins, existans par eux-mêmes, & causes premières des choses, elle prend le nom de *théologie* ; si les autres & leurs révolutions, le retour des substances à une seule, la constitution de l'univers sont ses objets, elle prend celui de *philosophie naturelle* ; si elle envisage les pro-



priétés de la matiere, elle s'appelle *Mathématique*.

La philosophie pratique est ou morale, ou domestique, ou civile; morale, quand elle travaille à l'institution des mœurs; domestique, à l'économie de la famille; civile, à la conservation de la république.

*De la dialectique de Platon.* La connoissance de la vérité naît de la sensation, quoiqu'elle n'appartienne point à la sensation, mais à l'esprit; c'est l'esprit qui juge.

L'esprit ou l'entendement a pour objet les choses simples, intelligibles par elles-mêmes, constantes ou qui sont telles qu'on les conçoit, ou les choses sensibles, mais qui échappent à l'organe ou par leur petitesse, ou par leur mobilité qui sont en vicissitude ou inconstantes; & il y a science & opinion; science des premières, opinion des secondes.

La sensation est une affectation de l'ame conséquente à quelque impression faite sur le corps.

La mémoire est la permanence de la forme reçue dans l'entendement en conséquence de la sensation.

Si le témoignage de la mémoire se confirme par celui de la sensation, il y a opinion; s'ils le contredisent, il y a erreur.

L'ame humaine est une table de cire, où la nature imprime son image; la pensée est l'entretien de l'ame avec elle-même; le discours est l'énonciation extérieure de cet entretien.

L'intelligence est l'acte de l'entendement appliqué aux premiers objets intelligibles.

L'intelligence comprend ou les intelligibles qui lui sont propres & qui étoient en elle, & elle les comprend avant que l'ame fût unie au corps, ou les mêmes objets, mais après son union avec le corps, alors l'intelligence s'appelle *connoissance naturelle*.

Cette connoissance naturelle constitue la reminiscence qu'il ne faut pas confondre avec la mémoire; la mémoire est des choses sensibles; la reminiscence est des intelligibles.

Entre les objets intelligibles, il y en a de premiers, comme les idées; de secondaires, comme les attributs de la matiere, ou les especes qui n'en peuvent être séparées. Pareillement entre les objets sensibles, il y en a de premiers, comme la blancheur, & les autres abstraits; de secondaires, comme le blanc, & les autres concrets.

L'entendement ne juge point des objets intelligibles premiers, sans cette raison qui fait la science. C'est de sa part un acte simple, une appréhension pure & sans discours. Le jugement des objets intelligibles secondaires suppose la même raison & le même acte, mais moins simple; & il y a intelligence.

Le sens ne juge point des objets sensibles premiers ou secondaires, sans cette raison qui fait l'opinion; le jugement des concrets la suppose ainsi que le jugement des abstraits; mais il y a sensation.

On est à ce qu'il y a de vrai & de faux dans la speculation; à ce qu'il y a de propre & d'étranger aux actions, dans la pratique.

C'est la raison innée du beau & du bon, qui rend le jugement pratique: cette raison innée est comme une règle dont nous faisons constamment l'application pendant la vie.

Le dialecticien s'occupera d'abord de l'essence de la chose, ensuite de ses accidens.

Il commencera par définir, diviser, refondre; puis il inférera & raisonnera.

Qu'est-ce que la division? C'est la distribution d'un genre en especes, d'un tout en parties, d'accidens en sujets, de sujets en accidens. On ne parvient à la notion de l'essence, que par ce moyen.

Qu'est-ce que la définition? Comment se fait-elle? En partant du genre, passant à la différence la plus prochaine, & descendant de-là à l'espece.

Il y a trois sortes de résolutions: l'une qui remon-

Tome XII.

te des sensibles aux intelligibles; une seconde qui procède par voie de démonstration; une troisième par voie de supposition.

Il faut que l'orateur connoisse l'homme, les différences de l'espece humaine, les formes diverses de l'énonciation, les motifs de persuasion, & les avantages des circonstances: c'est là ce qui constitue l'art de bien dire.

Il ne faut pas ignorer la manière dont le sophisme prend le caractère de la vérité.

La connoissance des mots & la raison de la dénomination ou l'étimologie ne sont pas étrangères à la dialectique.

*De la philosophie contemplative de Platon, & premierement de sa théologie.* Il ne se fait rien de rien.

Il y a deux causes des choses, l'une dont elles sont; l'autre par laquelle elles sont. Celle-ci est Dieu; l'autre est la matiere. Dieu & la matiere sont éternels & également indépendans, quant à leur essence, à leur existence.

La matiere est infinie en étendue & en durée.

La matiere n'est point un corps; mais tous les corps sont d'elle.

Il y a dans la matiere une force aveugle, brute, nécessaire, innée, qui la meut témérairement, & dont elle ne peut être entièrement dépouillée. C'est un obstacle que Dieu même n'a pu surmonter. C'est la raison pour laquelle il n'a pas fait ce que l'on conçoit de mieux. De-là, tous les défauts & tous les maux. Le mal est nécessaire; il y en a le moins qu'il est possible.

Dieu est un principe de bonté opposé à la méchanceté de la matiere. C'est la cause par laquelle tout est; c'est la source des êtres existans par eux-mêmes, spirituels & parfaits; c'est le principe premier; c'est le grand ouvrier; c'est l'ordonateur universel.

Il est difficile à l'entendement de s'élever jusqu'à lui. Il est dangereux à l'homme de divulguer ce qu'il en a conçu.

On peut démontrer évidemment son existence & ses attributs.

Elle se manifeste à celui qui s'interroge lui-même; & à celui qui jette quelques regards attentifs sur l'univers.

Dieu est une raison incorporelle qu'on ne saisit que par la pensée.

Il est libre, il est puissant, il est sage, il dispose de la matiere, autant que l'essence de celle-ci le permet.

Il est bon; un être bon & inaccessible à l'envie: il a donc voulu que tout fût bon; qu'il n'y eût de mal que celui qu'il ne pouvoit empêcher.

Qu'est-ce qu'il a dirigé dans l'ordination du monde? Un exemplaire éternel qui étoit en lui, qui y est, & qui ne change point.

Cet exemplaire éternel, cette raison première des choses, cette intelligence contient en elle les exemplaires, les raisons & les causes de toutes les autres: ces exemplaires sont éternels par eux-mêmes, immatens; & les modèles de l'essence des choses passagères & changeantes.

Lorsque Dieu informa la matiere, lorsqu'il voulut que le monde fût, il y plaça une ame.

Il y a des dieux innés; il y en a de produits.

Ceux-ci ne sont par leur nature ni éternels, ni immortels, ni indissolubles; mais ils durent & dureront toujours par un acte de la volonté divine qui les conserve & qui les conservera.

Il y a des démons dont la nature est moyenne entre celle des dieux & de l'homme.

Ils transmettent ce qui est de Dieu à l'homme, & ce qui est de l'homme à Dieu. Ils portent nos prières & nos sacrifices en haut; ils descendent en bas les grâces & les inspirations.

L'Être éternel, les dieux au-dessous de lui; mais

B b b b b ij

éternels comme lui ; les dieux produits, les démons ; les hommes, les animaux, les êtres matériels, la matière, le destin, voilà la chaîne universelle.

*De la physique de Platon.* Rien ne se fait sans cause. L'ouvrier en fait le modèle de son ouvrage ; il a les yeux sur ce modèle en travaillant : il en réalise l'idée.

Puisque le monde est, il est par quelque principe.

C'est un grand automate.

Il est un, parce qu'il est tout.

Il est corporel, visible & tangible ; mais on ne voit rien sans feu, on ne touche point sans solidité. Il n'y a point de solidité sans terre : Dieu produisit donc d'abord le feu & la terre, ensuite l'eau qui servit de moyen d'union entre la terre & le feu.

Puis il anima la masse.

L'âme ordonna, la masse obéit, la masse fut sensible. L'âme diffusée échappa aux sens : on ne la conçut que par son action.

Il voulut que l'âme du monde fût éternelle ; que la masse du monde fût éternelle ; que le composé de l'âme & de la masse fût éternel. Mais comment attachait-il l'éternité à un tout produit & répugnant par sa nature, à cet attribut ? Ce fut par une image mobile de la durée que nous appelons le tems. Il tira cette image de l'éternité qui est une, & il en revêtit le monde.

Les corps ont de la profondeur : la profondeur est composée de plans ; les plans se résolvent tous en triangle : les élémens sont donc triangulaires.

La plus solide des figures, c'est le cube. La terre est cubique ; le feu est pyramidal ; l'air est en octaèdre, l'eau en icosaèdre.

Les figures, les nombres, les mouvemens, les puissances furent coordonnées de la manière la plus convenable à la nature de la matière.

Le mouvement est un : il appartient à la grande intelligence ; il se distribue en sept espèces.

Le mouvement ou la révolution circulaire du monde est un effet de la présence du mouvement en tout & par tout.

Le monde a ses périodes. A la consommation de ces périodes, il revient à son état d'origine, & la grande année recommence.

La lune, le soleil & le reste des astres ont été formés pour éclairer la terre & mesurer la durée.

L'orbe au-dessus de la terre est celui de la lune. L'orbe au-dessus de la lune est celui du soleil.

Un orbe général les emporte tous d'un commun mouvement, tandis qu'ils se meuvent chacun en des sens contraires au mouvement général.

Cette terre qui nous nourrit est suspendue par le pôle. C'est le séjour de la lumière & des ténèbres. C'est la plus ancienne des divinités produites dans la profondeur du ciel.

La cause première abandonna la production des animaux aux dieux subalternes. Ils imitèrent sa vertu génératrice : elle avait engendré les dieux ; les dieux engendrèrent les animaux.

De-là Platon descend à la formation des autres corps. *Voyez LE TIMÉE.*

*De l'âme selon Platon, ou de sa psychologie.* Dieu ayant abandonné la formation de l'homme aux dieux subalternes, il versa dans la masse générale ce germe immortel, divin, qui devoit en être extrait, & anima l'être destiné à connaître la justice, & à offrir des sacrifices.

Ce germe fut infecté par son union avec la matière. De-là, l'origine du mal moral, les passions, les vices, les vertus, la douleur, les châtimens, les peines & les récompenses à venir.

L'âme a trois parties différentes, & chacune de ces parties a son séjour ; une partie incorruptible placée dans la tête, une partie concupiscente placée dans le cœur, une partie animale placée entre le dia-

phragme & l'ombilic. Celle-ci préside aux fonctions animales ; la précédente aux passions, la supérieure à la raison.

L'âme est immortelle. Elle est le principe du mouvement : elle se meut, & meut le reste. Elle est l'élément de la vie ; elle s'occupe des choses permanentes, éternelles, immortelles, analogues à sa nature : elle se rappelle les connoissances qu'elle avoit avant que d'être unie au corps.

Avant que de les enfermer dans ce sépulcre, il a dit que si elles obéissent fidèlement aux lois de la nécessité & du destin auxquels elles foumettoient, elles seroient un jour récompensées d'un bonheur sans fin.

*Voyez* ce qu'il dit de la formation du corps dans le dialogue que nous avons déjà cité.

Platon regardoit les Mathématiques, comme la source la plus propre à accoutumer l'homme aux généralités & aux abstractions, & à l'élever des choses sensibles aux choses intelligibles.

Il s'en manquoit beaucoup qu'il méprisât l'Astronomie & la Musique ; mais la perfection de l'entendement & la pratique de la vertu étoient toujours le dernier terme auquel il les rapportoit. Ce fut un théophraste par excellence.

*De la philosophie pratique de Platon, & premierement de sa morale.* Dieu est le souverain bien.

La connoissance & l'imitation du souverain bien est la plus grande félicité de l'homme.

Ce n'est que par l'âme que l'homme peut acquérir quelque similitude avec Dieu.

La beauté, la santé, la force, les richesses, les dignités ne sont des biens que par l'usage qu'on en fait : ils rendent mauvais ceux qui en abusent.

La nature a doué de certaines qualités sublimes ceux qu'elle a destinés à la condition de philosophe. Ils feront un jour assis à la table des dieux : c'est là qu'ils connoîtront la vérité, & qu'ils riront de la folie de ceux qui se laissent jouer par des simulacres.

Il n'y a de bon que ce qui est honnête.

Il faut préférer à tout la vertu, parce que c'est une chose divine : elle ne s'apprend point, Dieu la donne.

Celui qui fait être vertueux, fait être heureux au milieu de l'ignominie, dans l'exil, malgré la mort & ses terreurs.

Donnez tout à l'homme, excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour son bonheur.

Il n'y a qu'un grand précepte c'est de s'assimiler à Dieu.

On s'assimile à Dieu par degrés, & le premier, c'est d'imiter les bons génies, & d'avoir leur prudence, leur justice & leur tempérance.

Il faut être persuadé de la matière actuelle de sa condition, & regarder le corps comme une prison dont l'âme tirée par la mort, passera à la connoissance de la nature essentielle & vraie, si l'homme a été heureusement né, s'il a reçu une éducation, des mœurs, des sentimens conformes à la loi générale, & s'il a pratiqué les maximes de la sagesse.

L'effet nécessaire de ces qualités sera de le séparer des choses humaines & sensibles, & de l'attacher à la contemplation des intelligibles.

Voilà la préparation au bonheur : on y est initié par les mathématiques.

Les pas suivans consistent à dompter ses passions, & à s'accoutumer à la tâche du philosophe, ou l'exercice de la vertu.

La vertu est la meilleure & la plus parfaite affection de l'âme qu'elle embellit, & où elle assure la constance & la fermeté, avec l'amour de la vérité dans la conduite & les discours, seul ou avec les autres.

Chaque vertu a sa partie de l'âme à laquelle elle préside ; la prudence préside à la partie qui raisonne ; la force, à la partie qui s'irrite ; la tempérance, à la partie qui désire.



La prudence est la connoissance des biens , des maux & des choses qui tiennent le milieu : la force est l'observation légitime d'un décret doux ou pénible ; la tempérance est l'assujettissement des passions à la raison. La justice est une harmonie particulière de ces trois vertus , en conséquence de laquelle chaque partie de l'ame s'occupe de ce qui lui est propre , de la manière la plus conforme à la dignité de son origine : la raison commande , & le reste obéit.

Les vertus sont tellement enchainées entr'elles , qu'on ne peut les séparer : celui qui pêche est déraisonnable , imprudent & ignorant. Il est impossible que l'homme soit en même tems prudent , intempérant & puillanime.

Les vertus sont parfaites ; elles ne s'augmentent & ne se diminuent point : c'est le caractère du vice.

La passion est un mouvement aveugle de l'ame frappée d'un objet bon ou mauvais.

Les passions ne sont pas de la partie raisonnable , aussi naissent-elles & passent-elles malgré nous.

Il y a des passions sauvages & féroces ; il y en a de douces.

La volupté , la douleur , la colere , la commisération , sont du nombre de ces dernières ; elles sont de la nature de l'homme ; elles ne commencent à être vicieuses qu'en devenant excessives.

Les passions sauvages & féroces ne font pas dans la nature ; elles naissent de quelque dépravation particulière : telle est la misanthropie.

Dieu nous a rendu capables de plaisir & de peine. Il y a des peines de corps , des peines d'ame , des peines injustes , des peines outrées , des peines raisonnables , des peines mesurées , des peines contraires au bien , & d'autres qui lui sont conformes.

L'amitié est une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également soigneux l'un du bonheur de l'autre ; égalité qui s'établit & qui se conserve par la conformité des mœurs.

L'amour est une espèce d'amitié.

Il y a trois sortes d'amour ; un amour honteux & brutal , qui n'a d'objet que la volupté corporelle ; un amour honnête & céleste , qui ne regarde qu'aux qualités de l'ame ; un amour moyen , qui se propose la jouissance de la beauté de l'ame & du corps.

*De la politique de Platon.* Les fonctions des citoyens dans la république , semblables à celles des membres du corps , se réduisent à la garder , à la défendre & à la servir. Les gardiens de la république veillent & commandent ; les défenseurs prennent les armes & se battent ; les serviteurs sont répandus dans toutes les autres professions.

La république la plus heureuse est celle où le souverain philosophe connoit le premier bien.

Les hommes vivront misérables , tant que les philosophes ne regneront pas , ou que ceux qui regnent privés d'une forte d'inspiration divine , ne seront pas philosophes.

La république peut prendre cinq formes différentes ; l'aristocratie , où un petit nombre de nobles commande ; la timocratie , où l'on obéit à des ambitieux ; la démocratie , où le peuple exerce la souveraineté ; l'oligarchie , où elle est confiée à quelques-uns ; la tyrannie ou l'administration d'un seul , la plus mauvaise de toutes.

Si l'administration pèche , il faut la corriger ; c'est l'usage d'un nombre d'hommes de tout âge & de toute condition , dont les différens intérêts se balanceront.

L'usage commun des femmes ne peut avoir lieu que dans une république parfaite.

La vertu de l'homme politique consiste à diriger ses pensées & ses actions au bonheur de la république.

*Des successeurs de Platon.* Ceux qui succéderent à Platon ne professèrent point tous rigoureusement sa

doctrine. Sa philosophie souffrit différentes altérations , qui distinguèrent l'académie en ancienne , moyenne , nouvelle & dernière. L'ancienne fut de vrais *Platoniciens* , au nombre desquels on compte Speusippe , Xénocrate , Polemon , Cratès & Crantor. La moyenne , de ceux qui retinrent ses idées , mais qui élevèrent la question de l'imbécillité de l'entendement humain , & de l'incertitude de nos connoissances , parmi lesquels on nomme Arcésilaïs , Lacyde , Evandre & Egeïne. La nouvelle , qui fut fondée par Carnéade & Clitomaque , & qui se divisa dans la suite en quatrième & cinquième ; celle-ci sous Philon & Charmide , celle-là sous Antiochus.

*De l'académie première ou ancienne , ou des vrais Platoniciens.* De *Speusippe*. Ce philosophe occupa la chaire de Platon son oncle ; ce fut un homme d'un caractère doux ; il prit plus de goût pour Lathénie & pour Axiothée ses disciples , qu'il ne convenoit à un philosophe valétudinaire. Un jour qu'on le portoit à l'académie sur un brancard , il rencontra Diogene , qui ne répondit à son salut qu'en lui reprochant la honte de vivre dans l'état misérable où il étoit. Frappé de paralysie , il se nomma pour successeur Xénocrate. On dit qu'il mourut entre les bras d'une femme. Il exigea un tribut de ses auditeurs. Il aima l'argent. Il avoit composé des poëmes ; on les lui faisoit réciter en le payant , quoiqu'ils fussent peu conformes aux bonnes mœurs. Au reste on peut rabattre de ces imputations odieuses , qui n'ont d'autres garands que le témoignage de Denis de Syracuse , qui avoit haï , persécuté & calomnié Platon , & qui peut-être n'en usa pas avec plus d'équité pour Speusippe , parent de Platon , ennemi de la tyrannie , & ami de Dion , que les terreurs de Denis tenoient en exil. Aristote acheta les ouvrages de Speusippe trois talens , somme exorbitante , mais proportionnée apparemment au mérite qu'il y attachoit , ou la haine qu'il portoit au *Platonisme* , sorte de philosophie qu'il avoit médité d'éteindre à quelque prix & par quelque moyen que ce fût. Speusippe s'occupa à remarquer ce que les Sciences avoient de commun , à les rapprocher & à les éclairer les unes par les autres. Il matcha sur les traces de Pythagore ; il distingua les objets en sensibles & en intellectuels , & il comparoit les sens aux doigts expérimentés d'une joueuse de flûte. Du reste il pensa sur le bonheur , sur la vérité , sur la vertu & la république , comme Platon , dont il différa moins par les idées que par l'expression.

*Xénocrate* naquit dans le cours de la 95<sup>e</sup> olympiade ; il eut l'intelligence lente & pesante. Platon le comparoit à un âne paresseux qui avoit besoin d'éperons ; & Aristote à un cheval fougueux à qui il falloit un mors. Il avoit les mœurs dures , l'extérieur rebutant , & son maître lui répétoit sans cesse de sacrifier aux grâces. Il se comparoit lui-même à un vase dont le col étoit étroit , qui recevoit difficilement , mais qui retenoit bien. Il montra bien à la cour de Denis qu'il étoit capable d'attachement & de reconnaissance , en disant avec hardiesse au tyran , qu'on ne dispoit point de la tête de Platon sans avoir auparavant disposé de celle de Xénocrate. Il se conforma rigoureusement à la discipline & à la doctrine de l'académie ; il représenta Platon par la pureté de ses mœurs & la gravité de son maintien & de ses discours. Telle fut l'opinion qu'on eut de sa véracité , qu'appelé en témoignage ; les juges le dispensèrent du serment. Envoyé en ambassade à Philippe de Macédoine , les présens de ce souverain ne le tentèrent point , & il refusa constamment de conférer avec lui secrètement. Il servoit utilement sa patrie en d'autres circonstances non moins importantes , sans qu'il en coûtât rien à son intégrité. Il remit à Alexandre la plus grande partie des cinquante talens qu'il lui fit offrir , il n'est pas

surprenant après ces marques de désintéressement qu'il fut pauvre, & qu'il ne se trouvât pas en état de payer le tribut qu'on exigeoit dans Athènes de ceux qui voyageoient; mais il l'est beaucoup que faute de paiement ces Athéniens, dont il avoit si bien mérité l'estime, l'aient vendu, & qu'il n'ait été rendu à la patrie que par la bienfaisance de Démétrius de Phalère, qui le racheta. Phryné, qui avoit fait gageure avec quelques jeunes libertins qu'elle le corromperoit, eût perdu la haute opinion qu'elle avoit de ses charmes, le préjugé qu'elle avoit conçu de la foiblesse de Xénocrate, & la somme qu'elle avoit déposée; mais elle retira son argent, en disant qu'elle s'étoit engagée à émuover un homme, mais non une statue. Il falloit que celui qui résistoit à Phryné fût ou passât pour impuissant. On crut de Xénocrate qu'il s'étoit assuré de lui-même, en se détachant des organes destinés à la volupté, long-tems avant que de passer la nuit à côté de la célèbre courtisane. Les enfans même le respectoient dans les rues, & sa présence suspendoit leurs jeux. Ce fut un homme silencieux. Il disoit qu'il s'étoit quelquefois repenti d'avoir parlé, jamais de s'être tu. Il se distingua par sa clémence, sa sobriété, & toutes les vertus qui caractérisent l'homme de bien & le philosophe. Il vécut de longues années sans aucun reproche. Il éloigna de son école, comme un vase sans fers anses, celui qui ignoroit la Géométrie, l'Astronomie & la Musique. Il définît la Rhétorique comme Platon. Il divisa la Philosophie en Logique, Physique & Morale. Il prétendit qu'il falloit commencer la Dialectique par le traité des mots. Il distingua les objets en sensibles, intelligibles & composés, & la connoissance en science, sensation & opinion. Il rapporta sa doctrine des dieux à celle des nombres, à la monade ou l'unité qu'il appella *dieu*, au nombre deux, dont il fit une divinité femelle, & à l'impair, qui fut Jupiter. Il admit des puissances subalternes, tels que le ciel & les astres; & des démons diffus dans toute la masse de l'univers, & adorés parmi les hommes sous les noms de Junon, de Neptune, de Pluton & Cérès. Selon lui, l'ame qui se meut d'elle-même fut un nombre. Il imagina trois densités différens; il composa les étoiles & le soleil de feu, & d'un premier dense; la lune d'un air particulier & d'un second dense; & la terre, d'air & d'eau, & d'un troisième dense. L'ame ne fut susceptible ni de densité ni de rareté. Il disoit, tout ce qui est, est ou bien ou mal, ou indifférent; la vertu est préférable à la vie, le plus grand des biens, &c. Il mourut âgé de 82 ou 84 ans.

Polemon fut un de ces agréables débauchés, dont la ville d'Athènes fourmillait. Un jour qu'il sortoit au lever du soleil de chez une courtisane avec laquelle il avoit passé la nuit, ivre d'amour & de vin, les cheveux épars, les pieds chancelans, ses vêtements en désordre, la poitrine nue, ses brodequins rombans & à moitié détachés, une couronne en lambeaux, & placée irrégulièrement sur sa tête, il aperçut la porte de l'école de Xénocrate ouverte; il entra, il s'assit, il plaisanta le philosophe & ses disciples. Les idées qu'on avoit là du bonheur, qu'on avoit peu avec celles d'un jeune homme qui auroit donné sa vie pour un verre de vin de Chio & un baiser de sa maîtresse. Xénocrate ne se déconcerta point; il quitta le sujet dont il entretenoit ses auditeurs, & se mit à parler de la modestie & de la tempérance. D'abord la gravité du philosophe abattit un peu la pétulance du jeune libertin; bientôt elle le rendit attentif. Polemon se tut, écouta, fut touché, rougit de son état, & on le vit, à mesure que le philosophe parloit, embarrassé, se baisser furtivement, rajuster son brodequin, ramener les bras nus sous son manteau, & jeter loin de lui sa couronne. Depuis ce moment il professa la vie la plus austère; il s'interdit l'usage du vin; il s'exerça

à la fermeté, & il réussit au point que, mordu à la jambe par un chien enragé, il conserva sa tranquillité au milieu d'une foule de personnes que cet accident avoit rassemblées, & qui en étoient frappées de terreur. Il aima la solitude autant qu'il avoit aimé la dissipation. Il se retira dans un petit jardin, & ses disciples se bâtirent des chaumières autour de la sienne. Il fut chéri de son maître & de ses disciples, & honoré de ses concitoyens. Il forma Crantor, Crates le stoïcien, Zénon & Arcésilas. Sa philosophie fut pratique. Il faut plus agir, disoit-il, que spéculer; vivre selon la nature; imiter Dieu; étudier l'harmonie de l'univers, & l'introduire dans sa conduite. Il mourut de phthisie dans un âge fort avancé.

Crates l'athénien succéda à Polemon son maître & son ami. Jamais deux hommes ne furent unis d'un lien plus solide & plus doux que ceux-ci. Ils eurent les mêmes goûts, les mêmes études, les mêmes exercices, les mêmes amusemens, les mêmes sentimens, les mêmes vertus, les mêmes mœurs; & quand ils moururent, ils furent enterrés dans un même tombeau. Crates écrivit de la philosophie, composa des piéces de théâtre, & laissa des harangues. Arcésilas & Bion le borithénien, se distinguèrent dans son école. Il y eut plusieurs philosophes de son nom, avec lesquels il ne faut pas le confondre.

Crantor occupa l'académie après Polemon. Il fut philosophe & poète dramatique. Son ouvrage *de la consolation* eut beaucoup de réputation. Cicéron nous en a transmis les idées principales dans son livre: *de la consolation*. Sa doctrine ne différa guère de celle de Platon. Il disoit: la vie de l'homme est un long tissu de misères que nous nous faisons à nous-mêmes, ou auxquelles la nature nous a condamnés. La santé, la volupté & les richesses sont des biens, mais d'un prix fort différent. L'absence de la douleur est un avantage qui coûte bien cher; on ne l'obtient que de la férocité de l'ame ou de la stupeur du corps. L'académie ancienne ou première finit à Crantor.

De l'académie moyenne. Arcésilas ou Arcesilas en est le fondateur. Il naquit la première année de la cent seizième olympiade; il apprit les Mathématiques sous Autolique, la Musique sous Xanthe, la Géométrie sous Hippocrate, l'art Oratoire & la Poésie sous différens maîtres; enfin la Philosophie dans l'école de Théophraste, qu'il quitta pour entendre Aristote, qu'il quitta pour entendre Polemon. Il professa dans l'académie après la mort de Crantor. Ce fut un homme éloquent & persuasif. Il ménageoit peu le vice dans ses disciples, cependant il en eut beaucoup. Il les aima; il les secourut dans le besoin. Sa philosophie ne fut pas austère. Il ne se cacha point de son goût pour les courtisanes Théodorie & Phileté. On lui reprocha aussi le vin & les beaux garçons. A en juger par la confiance qu'il montra dans ses douleurs de la goutte, il ne paroit pas que la volupté eût amoili son courage. Il vécut loin des affaires publiques, renfermé dans son école. On lui fait un crime de ses liaisons avec Hierocles. Il mourut en délire âgé de 75 ans. Il excita la jalousie de Zénon, d'Héronimus le péripatéticien, & d'Epicure. La philosophie académique changea de face sous Arcesilas. Pour se former quelque idée de cette révolution, il faut se rappeler:

1. Que les Académiciens n'admettoient aucune science certaine des choses sensibles ou de la matière, être qui est dans un flux & un changement perpétuel; d'où ils inféroient la modestie dans les assertions, les précautions contre les préjugés, l'examen, la patience & le doute.

2. Qu'ils avoient la double doctrine, l'ésotérique & l'exotérique; qu'ils combattoient les opinions des autres philosophes dans leurs leçons publiques, mais qu'ils n'exposaient leurs propres sentimens que dans le particulier.



3. Qu'au tems où Socrate parut, Athènes étoit infectée de sophistes, & que Socrate ne trouva pas de meilleurs moyens de détromper ses concitoyens de ces hommes vains, que d'affecter l'ignorance & le doute, que de les interroger sur ce qu'il favoit mieux qu'eux, que de les embarrasser, & que de les couvrir de ridicule.

4. Que ce doute affecté de Socrate, devint dans quelques-uns de ses disciples le germe d'un doute réel, sur les sens, sur la conscience & sur l'expérience, trois témoignages auxquels Socrate en appelloit sans cesse.

5. Qu'il en résulta une sorte de philosophie incommode, inquisitive, épineuse, qui fut enseignée principalement dans les écoles dialectiques, mégariques & érétriques, où la fureur de disputer pour & contre subsista très-long-tems.

6. Que Platon, homme d'un goût sain, d'un grand jugement, d'un génie élevé & profond, sentit bientôt la frivolité de ces disputes scholastiques, se tourna vers des objets plus importants, & songea à rappeler dans l'usage de la raison une sorte de sobriété, distinguant entre les objets de nos réflexions ceux qu'il nous étoit permis de bien connaître, & ceux sur lesquels nous ne pouvions jamais qu'opiner.

7. Qu'au tems d'Arcésilas, de Xénocrate & d'Aristote, il s'éleva une école nouvelle où l'on combattoit tous les systèmes connus, & où l'on élevoit sur leurs débris la doctrine de la foiblesse absolue de l'entendement humain, & de l'incertitude générale de toutes nos connoissances.

8. Qu'au milieu de cette foule de sectes opposées, la philosophie de Platon commença à souffrir quelque altération; que le silence sur la doctrine érotique avoit été mal gardé; que ce qu'on en avoit laissé transpirer étoit brouillé & confus dans les esprits, & qu'on pensa qu'il falloit mieux desapprendre ceux qui étoient mal instruits, que d'instruire ceux qu'on ne trouveroit peut-être pas assez dociles.

Voilà ce qui détermina Arcésilas à revenir à la méthode de Socrate, l'ignorance affectée, l'ironie & le doute. Socrate l'avoit employée contre les sophistes; Arcésilas l'employa contre les semi-philosophes platoniciens ou autres. Il dit donc :

*Principes de la philosophie d'Arcésilas.* On ne peut rien favoir, si ce n'est la chose que Socrate s'étoit réservée, c'est qu'on ne sait rien; encore cette chose-là même est-elle incertaine.

Tout est caché à l'homme; il ne voit rien; il ne conçoit rien. Il ne faut donc ni s'attacher à aucune école, ni professer aucun système, ni rien affirmer, mais se contenir & se garantir de cette témérité courante, avec laquelle on assure les choses les plus inconnues, on débite comme des vérités les choses les plus fausses.

Il n'y a rien de plus honteux dans un être qui a de la raison, que d'affirmer & d'approuver avant que d'avoir entendu & compris.

Un philosophe peut s'élever contre tous les autres, & combattre leurs opinions par des raisons au moins aussi fortes que celles qu'ils avancent en preuves.

Le sens est trompeur. La raison ne mérite pas qu'on la croie.

Le doute est très-raisonnable quant aux questions de la Philosophie; mais il ne faut pas l'étendre aux choses de la vie.

D'où l'on voit qu'un académicien de l'académie moyenne, ou un sceptique, diffèrent très-peu; qu'il n'y a pas un cheveu de différence entre le système de Pirrhon & celui d'Arcésilas; qu'Arcésilas ne permettoit pas qu'on appliquât ses principes à la justice, au bien, au mal, aux mœurs, & à la société; mais qu'il les regardoit seulement comme des instrumens très-incommodes pour l'orgueil dogmatique des sophistes de son tems.

*Lacyde de Cyrene* embrassa la doctrine d'Arcésilas. Il étoit établi dans les jardins de l'académie la quatrième année de la cent trente-quatrième olympiade. Il y professa pendant vingt-cinq ans. Il eut peu de disciples. On l'abandonna pour suivre Epicure. On préféra le philosophe qui prêchoit la volupté de l'âme & des sens à celui qui décrioit la lumière de l'une & le témoignage des autres; & puis il n'avoit ni cette éloquence, ni cette subtilité, ni cette vigueur avec laquelle Arcésilas avoit porté le trouble parmi les dialectiques, les stoïciens & les dogmatiques. Lacyde céda la place à ses deux disciples, Télécle & Evandre. Evandre eut pour successeur Egeïne de Pergame, & celui-ci Carnéade, qui fut le chef de l'académie nouvelle.

*De l'académie nouvelle, ou troisième, quatrième & cinquième.* Les Athéniens furent un peuple folâtre, où les poètes ne perdoient aucune occasion de jeter du ridicule sur les philosophes, où les philosophes s'occupoient à faire sortir l'ignorance des poètes, & à les rendre méprisables, & où le reste de la nation les prenoit les uns & les autres au mot, & s'en amusoit; de-là cette multitude de mauvais contes qu'Athénée & Diogene de Laërce, & ceux qui ont écrit devant & après eux de l'histoire littéraire de la Grèce, nous ont transmis. Il faut convenir qu'une philosophie qui ravalait l'homme au-dessous de la bête, en le dépouillant de tous les moyens de connaître la vérité, étoit un sujet excellent de plaisanterie pour des gens oisifs & méchants.

Carnéade naquit la troisième année de la cent quarante & unième olympiade. Il étudia la dialectique sous le stoïcien Diogene; aussi disoit-il quelquefois dans la dispute : ou je vous tiens, ou Diogene me rendra mon argent. Il fut un de ceux que les Athéniens envoyèrent à Rome à l'occasion du sac d'Orope. Son éloquence étoit rapide & violente; celle de Critolaüs solide & forte; celle de Diogene sobre & modeste. Ces trois hommes parlèrent devant les Romains & les étonnèrent. Carnéade disputa de la justice pour & contre en présence de Galba & de Cæton le censeur; & Cicéron dit des raisons que Carnéade opposa à la notion du juste & de l'injuste, qu'il n'ose se promettre de les détruire, trop heureux s'il parvient à les émousser & à rassurer les lois & l'administration publique dont le philosophe grec a ébranlé les fondemens. Quoi qu'il en soit, Carnéade fut un imprudent. Son sujet étoit mal choisi; & il n'étoit pas à présumer que les graves magistrats romains supportassent un art qui rendroit problématiques les vérités les plus importantes. Comment Caton le censeur eut-il la patience d'écouter celui qui accusoit de fausseté la mesure intérieure des actions? ce Carnéade fut un homme terrible.

Il réunit en même tems la subtilité, la force, la rapidité, l'abondance, la science, la profondeur; en un mot toutes les qualités avec lesquelles on dispose d'un auditeur. Ses principes différencèrent peu de ceux d'Arcésilas. Selon lui :

Nous n'avons aucun moyen incontestable de reconnaître la vérité, ni la raison, ni les sens, ni l'imagination; il n'y a rien ni en nous ni hors de nous qui ne nous trompe.

Il n'y a aucun objet qui affecte deux hommes de la même manière, ou le même homme en deux momens différens.

Aucun caractère absolu de vérité, ni relatif à l'objet, ni relatif à l'affection.

Comment s'en rapporter à une qualité aussi inconstante que l'imagination ?

Point d'imagination sans la sensation, point de raison sans l'imagination. Mais si le sens trompe, si l'imagination est infidèle, ou s'ils disent vrai, & qu'il n'y ait aucun moyen certain de s'affirmer des cas où

ils ne trompent pas, que penser de la raison?

Tous les axiomes de Carnéade se réduisent à déclarer la mémoire, l'imagination, les sens & la raison.

D'où il s'ensuit que la doctrine de l'académie moyenne fut à-peu-près la même que celle de l'académie nouvelle.

Et que l'académie différoit du pirronisme, en ce qu'elle laissoit au philosophe la vraisemblance & l'opinion. L'académicien disoit, *videre mihi videor*, & le pirronien, *nihil videre mihi videor*.

Carnéade ne reconnoissoit point l'existence des dieux; mais il soutenoit contre les stoiciens que tout ce qu'ils en débitoient étoit vague & incertain.

Il raisonna de la même manière sur le destin. Il démonstrois qu'il y a des choses en notre puissance; d'où il concluoit la fausseté de la concaténation générale, & l'impossibilité même pour Apollon de rien prédire des actions de l'homme.

Il faisoit consister le bonheur à imiter la nature, à suivre ses conseils, & à jouir de ses présents.

Le carthaginois Clitomaque succéda à Carnéade; il entra dans l'académie la deuxième année de la cent soixante-deuxième olympiade, & l'occupa environ trente ans. Celui-ci fut tout-à-fait pirronien; il ne laissa pas même au philosophe le choix entre les choses plus ou moins vraisemblables. Il fit un énigme également inexplicable de l'homme & de la nature. Il décria & l'observation, & l'expérience, & la dialectique qu'il comparoit à la lune qui croît & décroît.

Philon étudia plusieurs années sous Clitomaque. Charmidas lui succéda, & l'académie cessa à Anthiochus l'Alcalonite.

Les académies première, moyenne & nouvelle, eurent des sectateurs chez les Romains. Voyez l'article PHILOSOPHIE DES ROMAINS.

Le Platonisme se renouvela sous les empereurs. On nomme parmi ces nouveaux Platoniciens Thrasyllus de Mende, qui vécut sous les regnes d'Auguste & de Tibère; Théon de Smyrne; Alcinoüs; l'hermaphrodite ou l'eunuque Favorinus, qui se distingua sous Trajan & sous Adrien, parce qu'étant gaulois, il parla grec; eunuque il fut accusé d'adultère, rival en philosophie de l'empereur, il conserva sa liberté & la vie; Calpurnius Taurus qui parut du tems d'Antonin le Pieux; Lucius Apulé l'auteur du conte de l'âne d'or; Atticus, qui fut contemporain de l'empereur philosophe Marc-Aurèle Antonin; Numenius d'Apamée, Maxime de Tyre, sous Commode, Plutarque & Galien.

Ce fut alors que le Platonisme engendra l'Ecléctisme. Voyez l'article ECLECTISME, Philosophie.

Le Christianisme commençoit à s'établir. Voyez aux articles PHILOSOPHIE DE JESUS-CHRIST, DES APÔTRES ET DES PERES, quel fut le sort du Platonisme dans l'Eglise.

Cette philosophie s'éteignit ainsi que toutes les autres connoissances, & ne se renouvella qu'au tems où les Grecs passèrent en Italie. Le premier nom que l'on trouve parmi les restaurateurs de la doctrine de Platon, est celui de George Gemistus Plitho; il vivoit à la cour de Michel Paleologue, douze ans avant le concile de Florence, qui fut tenu sous Eugene IV. l'an 1438, & auquel il assista avec Théodore Gaza & Bessarion. Il écrivit un livre des lois que le patriarche de Constantinople Gennade, fit brûler après la mort de l'auteur.

Bessarion fut disciple de Gemistus, & sectateur du Platonisme. La vie de Gemistus & de Bessarion apparut plus à l'histoire de l'Eglise qu'à celle de la Philosophie.

Mais personne dans ce tems ne fut plus sincèrement platonicien que Marille Ficin. Il naquit à Florence en 1433. Il professa publiquement la philosophie. Il forma Ange Politien, Arétin, Cabalcante,

Calderin, Mercat, & d'autres. Il nous a laissé une traduction de Platon, si maigre, si sèche, si dure, si barbare, si décharnée, qu'elle est à l'original, comme ces vieux barbouillages de peinture que les amateurs appellent des *croûtes*, font aux tableaux du Titien ou de Raphaël.

Jean Pic de la Mirandole, qui encouragea ses contemporains à l'étude de Platon, naquit en 1463. Celui-ci connut tout ce que les Latins, les Grecs, les Arabes & les Juifs avoient écrit de la Philosophie. Il sçut presque toutes les langues. L'amour de l'étude & du plaisir abrégèrent ses jours. Il mourut avant l'âge de trente-deux ans.

Alors la Philosophie prit une nouvelle face. Voyez l'article de la PHILOSOPHIE en général.

PLATONISME, subst. m. (Théologie.) ce terme désigne, en Théologie, la doctrine de Platon & des Platoniciens, d'après laquelle les Anti-trinitaires prétendent que le dogme de la Trinité a été transporté dans le Christianisme. Il importe de les entendre parler eux-mêmes pour être en état de les combattre: voici donc en abrégé la manière dont ils établissent leur opinion.

On peut, disent-ils, ramener au dogme chrétien de la Trinité l'idée de Platon touchant les trois principes qu'il semble enseigner. Les philosophes payens n'ont point agité de question plus importante que celle de savoir si le monde est éternel; mais après de longues meditations, les plus sages d'entre eux conclurent de la contemplation de l'univers, qu'il n'y avoit qu'un être tout sage & tout puissant qui pût avoir construit un ouvrage si admirable. Platon étoit de ce nombre; ne concevant pas que l'origine du monde fut due à la rencontre fortuite des atomes, il comprit que c'étoit la production d'une profonde sagesse. Mais comme il appréhendoit le sort de Socrate, il enveloppa cette vérité sous des fictions, & n'osant s'opposer à l'erreur publique, il personifia la Raison du créateur, la Sagesse, la Puissance, & en fit des divinités, pour ne pas choquer l'opinion régnante de la pluralité des dieux; en un mot, gêné par la superstition des peuples, il seignit adroitement, pour philosopher en sûreté, une généalogie de dieux, un *pere*, un *filis engendré*, & un troisième dieu *issu du pere & du filis*.

Cette philosophie orientale jeta naturellement dans l'erreur les premiers chrétiens qui prirent à la lettre une chose purement allégorique. Ils cherchoient à tirer avantage de toutes les paroles des Payens, & dans cette vue ils leur donnoient souvent une interprétation forcée. L'équivoque des mots peut souvent faire illusion à ceux qui n'y réfléchissent pas assez. Il est sur-tout très-aisé de se tromper dans l'explication de la doctrine de Platon, qui n'est pas claire & distincte, soit que ce philosophe ait voulu être allégorique & mystérieux politiquement, soit qu'il n'ait pas été bien éclairé lui-même sur les idées qu'il falloit se former de la divinité.

Il est arrivé de sa doctrine, ajoutent les Anti-trinitaires, que quelques peres entendant mal ce qu'il a dit du second dieu, terme par lequel Platon n'entendoit sans doute autre chose que le monde créé par la sagesse & la toute puissance de Dieu, ils l'ont expliquée du *verbe proféré* & poussé au-dehors. De-là sont venus leurs termes de *génération* & *prolation*; concevant qu'il y a eu un tems auquel le *pere* n'étoit point *pere*, & que le *filis* a commencé à être *filis*. Ils se sont aussi persuadés que Platon avoit connu trois personnes ou trois *hypostases* de la divinité, & ils ont porté dans le Christianisme ces idées de l'école de Platon.

Il est vrai que les premiers peres n'étoient point à l'égard de la Trinité dans le sentiment où fut l'Eglise après le concile de Nicée. Ils confondoient tellement



la doctrine de l'Ecriture avec celle de Platon, qu'il est bien difficile de séparer leurs subtilités platoniciennes d'avec le Christianisme; cherchant à ajuster la philosophie avec la religion, ils gâtoient l'une & l'autre. Ils voulaient éblouir les Philosophes, en leur montrant le Christianisme dans Platon, & il est arrivé de-là, disent encore les Anti-trinitaires, que le *Platonisme*, qui ne devoit être que l'ornement de la religion, en devint insensiblement le fond.

On voit, ajoutent les Sociniens, que les peres n'ont pas tous attaché une signification constante & uniforme aux mêmes termes; & l'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'on ne s'accorde pas encore aujourd'hui sur le sens qu'on doit leur donner. Les uns en voulant sauver la *Trinité*, ont laissé échapper l'*unité*; les autres en concevant trois personnes de la Trinité comme trois substances distinctes, semblent constituer trois dieux séparés. D'autres pour éviter cette erreur n'ont regardé la dénomination des trois personnes que comme des modes & des attributs. Quand on demande, dit S. Augustin, ce que c'est que les *trois personnes*, on manque de termes pour les exprimer. On a pourtant dit *trois personnes*, parce qu'il ne faut pas demeurer muet.

Nous ne sommes ici que simples historiens, ce qui est une chose aisée; mais la réfutation du sentiment des Anti-trinitaires, & la discussion de tous les passages qu'ils alleguent pour le soutenir, est trop au-dessus de nos forces pour que nous osons l'entreprendre; notre crainte est d'autant mieux fondée, que d'habiles gens prétendent que le P. Baltus lui-même, n'a pas aussi bien réussi qu'il seroit à désirer dans son examen critique de cette matière. Je le blâmerois en mon particulier des termes injurieux qu'il emploie contre ses adversaires, parce qu'on ne tire jamais aucun avantage des injures, & qu'elles gênent au contraire la défense d'une bonne cause.

Il faut donc joindre au pere Baltus Pierre Poirer, dans ses *Opera posthuma*, & Jean Frédéric Meyer dans sa *Dissertation de λόγος*, qui ont travaillé fortement à réfuter le *Platonisme* prétendu dévoilé par les Anti-trinitaires. D'un autre côté Samuel Crellius a entrepris la défense de ses confreres dans son *Artemonii initium Evangelii sancti Joannis illustratum*, imprimé à Londres en deux volumes in-8°. C'est par la lecture de tous les ouvrages que je viens de citer, que les critiques se trouveront en état d'approfondir exactement la question délicate du *Platonisme*, que les Anti-trinitaires prétendent s'être glissée dans la religion chrétienne.

Je ne dois pas oublier d'ajouter, que M. Leclerc est un de ceux qui, dans ces derniers tems, s'est déclaré avec plus d'habileté en faveur de ce sentiment, comme il paroît par la lecture de son *Arts critica*, & par celle de plusieurs tomes de ses *Journaux*, par exemple, dans sa Bibliothèque universelle, tom. IV. tom. X. & tom. XVIII. dans sa Bibliothèque choisie, tom. XIII. dans sa Bibliothèque ancienne & moderne, tom. V. & dans les Prolegomenes de son *Historia ecclesiastica*. C'est aussi lui qui, vraisemblablement a fait imprimer en 1600, in-8°. le livre de M. Souverain intitulé le *Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le verbe platonicien*; mais c'est Daniel Zwickerus, écrivain focinien, qui s'est attaché le premier à établir que les premiers écrivains chrétiens ont tiré la Trinité & le *λόγος* ou *verbe*, des écrits de Platon mal entendus. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

PLATRAS, f. m. pl. (*Maçonnerie*.) morceaux de plâtre qu'on tire des démolitions, & dont les plus gros servent pour faire le haut des murs de pignons, les panneaux des pans de bois & de cloison, les jambages de cheminée, &c.

Il y a, pour le dire en passant, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences année 1734, un mémoire

curieux de M. Petit, médecin, sur l'analyse des *plâtras*. Il dit n'avoir trouvé dans les *plâtras* ni salpêtre ni sel marin par aucun procédé, & qu'il n'est pas possible d'en retirer à moins d'y ajouter un sel fixe; mais il ajoute que cela ne démontre pas qu'il n'y en a point du tout, parce qu'il y en peut avoir, & qu'on n'ait pas l'art de l'en retirer; mais on retire des *plâtras* un esprit de nitre & un esprit de sel, qui avec des sels volatils urinaires forment un sel armoniac nitreux & un sel armoniac salin. (D. J.)

PLATRE, f. m. (*Architect.*) pierre particulière, cuite & mise en poudre, qu'on emploie gachée aux ouvrages de maçonnerie: on trouve cette pierre aux environs de Paris. Elle est grisâtre, & a de petits grains, dont les surfaces sont polies. C'est une chose difficile que de bien cuire cette pierre. Du *plâtre* trop ou trop peu cuit est également mauvais. On connoît si la cuisson a été bien faite, lorsque le *plâtre* a une certaine onctuosité, & une graisse qui colle aux doigts quand on le manie. Par une raison contraire, le *plâtre* mal cuit est rude, & ne s'attache point aux doigts comme l'autre.

Afin de jouir de sa bonne qualité on doit l'employer immédiatement après sa cuisson, & on ne doit point trop l'écraser.

Lorsqu'on est obligé de faire des provisions de *plâtre*, parce qu'on n'est pas à portée des fours où on le cuit, on doit l'enfermer dans des tonneaux bien secs.

Une chose qui est en usage dans l'emploi du *plâtre*, c'est de s'en servir dans toutes les saisons. Cependant les ouvrages faits en hiver & en automne sont tous jours de peu de durée, & sujets à tomber par éclats, parce qu'alors le froid fait tout d'un coup le *plâtre*, glace l'humidité de l'eau, & amortit par-là l'esprit ou la chaleur du *plâtre*, qui dans cet état ne peut plus se lier & se durcir. Selon M. Lancelot, le mot *plâtre* vient du grec *platis*, propre à être formé. Nous allons considérer le *plâtre* selon ses qualités & selon son emploi.

Du *plâtre selon ses qualités*. *Plâtre blanc*, *plâtre* qui a été râblé, c'est-à-dire dont on a ôté le charbon dans la plâtrerie; le *plâtre gris* est celui qui n'a pas été râblé.

*Plâtre crud*, c'est la pierre de *plâtre*, propre à cuire, dont on se sert aussi quelquefois, au lieu de moilon, dans les fondations, & dont le meilleur est celui qu'on laisse quelquefois à l'air avant que de l'employer.

*Plâtre éventé*, *plâtre* qui ayant été long-tems à l'air, a perdu sa bonne qualité, se pulvérise, s'écaille, & ne prend point.

*Plâtre gras*, *plâtre* qui étant cuit à propos, est le plus aisé à manier, & le meilleur à l'emploi, parce qu'il se prend aisément, se durcit de même, & fait bonne liaison.

*Plâtre mouillé*, *plâtre* qui ayant été exposé à la pluie, n'est de nulle valeur.

Du *plâtre selon son emploi*. *Plâtre au panier*, *plâtre* qui est passé au manchequin & qui sert pour les crépis.

*Plâtre au sac*, ou *plâtre fin*, *plâtre* qui passé au sas sert pour les enduits d'architecture & de sculpture.

*Plâtre gras ou gros plâtre*, c'est le *plâtre* qu'on emploie comme il vient du four de la plâtrerie, & dont on se sert pour épigeonner, &c.

On appelle aussi *gros plâtre*, les gravois de *plâtre* qui ont été criblés, & qu'on rebat pour s'en servir à renformer, hourder, & gobuer.

*Plâtre serré*, *plâtre* où il y a peu d'eau, & qui sert pour les soudures des enduits. Au contraire, *plâtre clair* est un *plâtre* où il y a beaucoup d'eau, & qui sert pour ragréer les moulures traînées; & enfin *plâtre noyé*, est un *plâtre* qui nage presque dans l'eau, &c.

qui ne sert que de coulis pour ficher les joints. *Dict. d'Archit.* (D. J.)

PLATRES, f. m. pl. (*Maçon.*) on nomme ainsi généralement tous les menus ouvrages de plâtre d'un bâtiment, comme les lambris, corniches, manteaux de cheminée, &c. On marchande ces ouvrages, séparément des autres, à des compagnons maçons.

Plâtres de couverture, ce sont des plâtres qui servent à arrêter les tuiles, & à les raccorder avec les murs & les lucarnes, comme sont les tuilées, solins, arestiers, cressettes, cacilliers, devantures, paremens, filets, &c. *Daviler.* (D. J.)

PLATRER, v. act. (*Gram.*) enduire de plâtre.

PLATRIER, f. m. (*Art méchan.*) ce sont les ouvriers qui travaillent le plâtre à cuire.

Après que les Carriers ont tiré la pierre propre à faire du plâtre de la carrière, & qu'elle a été apportée auprès des fours, les Plâtriers la disposent ainsi qu'il va être expliqué. Un four à plâtre est un parallépipède vuide, formé de trois murs de neuf à dix piés de haut; les deux plus grands ont environ vingt piés de largeur, le troisième est un quarré; on voit dans nos Planches le plan de trois fours, & les trois mêmes fours en perspective; par-dessus les fours on met ordinairement un comble en patte d'oie pour empêcher la pluie de tomber sur ce plâtre. Le premier four qui est presque vuide fait voir comment le plâtrier dispose les pierres en forme de pont de plusieurs arches, chacune assez grande pour qu'un homme ordinaire puisse y marcher en s'appuyant sur les genoux & sur les mains; le vuide de chacune de ces arches forme un berceau qui s'étend jusqu'au fond du four. Le troisième est entièrement rempli; la partie antérieure paroît comme un mur; tout l'intérieur est rempli de petits libages, comme on le peut voir dans la figure: après que le four est rempli, on met du bois sous les arcades, ou berceaux, & on y met le feu, que l'on entretient jusqu'à ce que le plâtre soit calciné; on le laisse ensuite refroidir pendant plusieurs jours: les Plâtriers reviennent ensuite pour le battre, c'est-à-dire le réduire en poudre; ils se servent pour cela du pic & du testu (*voyez les fig.*), alors le plâtre est entièrement achevé & en état d'être vendu. Ils le mettent dans des sacs représentés dans les figures, qui doivent contenir deux boisseaux. On voit aussi, même Pl. un sac rempli de plâtre, & lié avec son cordon, un sac vuide & la pelle qui sert à mettre le plâtre dans les sacs, à le remuer lorsqu'on le bat, & à plusieurs autres usages.

PLATRIERE, f. f. (*Maçon.*) nom commun & à la carrière d'où l'on tire la pierre de plâtre, & au lieu où on la cuit dans les fours: les meilleures plâtreries sont celles de Montmartre près Paris. (D. J.)

PLATROUOIR, f. m. *terme de Maçon*, outil de maçon pour pousser la brique ou la pierre avec le plâtre dans les trous, quand ils font quel'ouvrage. (D. J.)

PLATUSE ou PLATTUSE. *Voyez PLIE.*

PLATYSMA-MYODES, en Anatomie. *Voyez PRATISSIERS.*

PLAVEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, au cercle de la basse Saxe, dans le duché de Meckelbourg, sur les confins de la marche de Brandebourg, sur le bord septentrional de l'Elbe, à neuf milles de Swerin, près d'un lac qui en prend le nom de *Plavencé*. Long. 30. 18. lat. 53. 39. (D. J.)

PLAVEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans l'électorat de Saxe, au Voigtland, sur l'Essert, à un mille d'Olsnitz, & à 26 au sud-est de Dresde. C'est une des plus considérables de celles qui appartiennent à l'électeur dans le Voigtland. Long. 29. 55. lat. 50. 28.

Je connois deux théologiens nés à Plaven, en Voig-

tland: le premier est *Perzelius* (Christophe), mort à Bremen en 1604, à 65 ans. Il a publié un commentaire latin sur la genèse, & des ouvrages polémiques, qui sont tombés dans l'oubli.

L'autre théologien dont je veux parler est *Frantzius* (Wolfgang). Il mourut professeur en théologie à Wittemberg en 1628, âgé de 64 ans. Il publia grand nombre d'écrits concernant des controverses théologiques, mais il fit un livre plus recherché, c'est son *Historia sacra animalium*, imprimée plusieurs fois en Allemagne. (D. J.)

PLAUSIBLE, adj. PLAUSIBILITÉ, f. f. (*Gram.*) terme relatif à l'acquiescement, au consentement, à la croyance que nous donnons à quelque chose. Ce fait est plausible. Cette doctrine est plausible. Il y a quelque plausible dans cette accusation.

PLAYE, f. f. *Voyez PLAIE.*

PLÉBÉIEN, adj. & subst. (*Hist. rom.*) on nommoit plébéiens tous ceux qui ne descendoient pas de premiers sénateurs dont Romulus forma le sénat, & de ceux qui y furent appelés par les rois qui succédèrent à Romulus. Un plébéien pouvoit devenir sénateur par le choix des censeurs, lorsqu'il avoit la quantité de biens ordonnée par les lois pour être du corps du sénat; mais il ne cessoit pas d'être plébéien, puisqu'il ne descendoit pas des anciens sénateurs. De même un patricien qui n'avoit pas assez de bien pour être sénateur pouvoit être mis par les censeurs dans l'ordre des chevaliers, & ne cessoit pas pour cela d'être patricien, puisqu'il sortoit de famille patricienne. Enfin un patricien qui n'étoit ni chevalier, ni sénateur, étoit nécessairement du peuple sans être plébéien; de forte qu'un citoyen pouvoit être en même tems patricien & du peuple, sénateur & plébéien, patricien & sénateur, ou tout ensemble patricien, sénateur & chevalier, ou plébéien, sénateur & chevalier, ou plébéien & du peuple, &c.

Originairement les seuls patriciens faisoient le corps de la noblesse romaine; mais dans la suite les plébéiens qui furent admis aux grandes charges de la république devinrent nobles en même tems, & eurent le droit d'avoir les images & les portraits de leurs ancêtres. Enfin, ceux qui n'en avoient point ni de leurs ancêtres, ni de leur chef, comme les nouveaux nobles qui étoient appelés *novi*, ceux, dis-je, qui n'avoient ni les uns, ni les autres, étoient ce que nous appelons aujourd'hui *roturiers*.

Comme depuis la seizième année du bannissement de Tarquin on ne voyoit plus dans la république romaine que des disputes continuelles; ces disputes, qui durèrent plus de quarante ans, donnerent lieu à la demande que firent les plébéiens d'un corps de droit selon lequel ils pussent être gouvernés, & être à l'abri des vexations des patriciens.

Il paroît par ce que disent Tite-Live & Denis d'Halicarnasse que les plébéiens se plaignoient de deux choses; savoir, de ce qu'on violoit leurs privilèges dans toutes les occasions, & de ce que dans le gouvernement les patriciens suivoient plutôt leur volonté que les loix. Ces plaintes donnerent occasion à de grands troubles, & à la création des tribuns dont l'autorité s'éleva sur celle des patriciens, & les força d'accorder aux plébéiens les loix qu'ils demandoient. Je suis entré dans les principes de ces révolutions au mot PATRICIEN. (D. J.)

PLÉBÉIENS JEUX, (*Antiq. rom.*) c'étoient des jeux que le peuple romain célébroit en mémoire de la paix qu'il fit avec les sénateurs après qu'il fut rentré dans la ville d'où il étoit sorti, pour se retirer sur le mont Aventin. D'autres disent, que ce fut après sa première réconciliation au retour du mont Sacré, l'an 261 de la fondation de Rome, & 493 avant Jéshu-Christ. Quelques-uns veulent que ces jeux aient été institués pour réjouir une réjouissance publique,



de ce que les rois avoient été chassés de Rome l'an 245, & 509 avant J. C. après la victoire remportée par le dictateur Posthumius au lac Regille sur les Latins, & de ce que le peuple avoit commencé alors de jouir de la liberté. On les faisoit dans le cirque pendant trois jours, & on les commençoit le 17 avant les calendes de Décembre, qui répond au 15 de Novembre. Leur nom latin étoit *ludi plebei*. Adrien institua des *jeux plébéiens* du cirque l'an 874 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, la 121 année de l'ère chrétienne. (D. J.)

**PLÉBISCITE**, (*Jurisp. romaine*) étoit ce que le peuple romain ordonnoit séparément des sénateurs & des patriciens sur la réquisition d'un de ses magistrats, c'est-à-dire, d'un tribun du peuple.

Il y avoit au commencement plusieurs différences entre les *plébiscites* & les lois proprement dites.

1°. Les lois, *leges*, étoient les constitutions faites par les rois & par les empereurs, ou par le corps de la république, au lieu que les *plébiscites* étoient l'ouvrage du peuple seul, c'est-à-dire, des plébéiens.

2°. Les lois faites par tout le peuple du tems de la république étoient provoquées par un magistrat patricien. Les *plébiscites* se faisoient sur la réquisition d'un magistrat plébéien, c'est-à-dire, d'un tribun du peuple.

3°. Pour faire recevoir une loi, il falloit que tous les différens ordres du peuple fussent assemblés, au lieu que le *plébiscite* émanoit du seul tribunal des plébéiens; car les tribuns du peuple ne pouvoient pas convoquer les patriciens, ni traiter avec le sénat.

4°. Les lois se publioient dans le champ de Mars; les *plébiscites* se faisoient quelquefois dans le cirque de Flaminius, quelquefois au capitol, & plus souvent dans les comices.

5°. Pour faire recevoir une loi, il falloit assembler les comices par centuries; pour les *plébiscites* on assembloit seulement les tribuns, & l'on n'avoit pas besoin d'un sénatus-consulte ni d'aruspices: il y a cependant quelques exemples de *plébiscites* pour lesquels les tribuns examinoient le vol des oiseaux, & observoient les mouvemens du ciel avant de présenter le *plébiscite* aux tribuns.

6°. C'étoient les tribuns qui s'opposoient ordinairement à l'acceptation des lois, & c'étoient les patriciens qui s'opposoient aux *plébiscites*.

Enfin, la manière de recueillir les suffrages étoit fort différente; pour faire recevoir un *plébiscite*, on recueilloit simplement les voix des tribuns, au lieu que pour une loi il y avoit beaucoup plus de cérémonie.

Ce qui est de singulier, c'est que les *plébiscites*, quoique faits par les plébéiens seuls, ne laissoient pas d'obliger aussi les patriciens.

Le pouvoir que le peuple avoit de faire des lois ou *plébiscites* lui avoit été accordé par Romulus, lequel ordonna que quand le peuple seroit assemblé dans la grande place, ce que l'on appelloit l'*assemblée des comices*, il pourroit faire des lois; Romulus vouloit par ce moyen rendre le peuple plus soumis aux lois qu'il avoit faites lui-même, & lui ôter l'occasion de murmurer contre la rigueur de la loi.

Sous les rois de Rome, & dans les premiers tems de la république, les *plébiscites* n'avoient force de loi qu'après avoir été ratifiés par le corps des sénateurs assemblés.

Mais sous le consulat de L. Valerius, & de M. Horatius, ce dernier fit publier une loi qui fut appelée de son nom *horatia*; par laquelle il fut arrêté que tout ce que le peuple séparé du sénat ordonneroit, auroit la même force que si les patriciens & le sénat l'eussent décidé dans une assemblée générale.

Depuis cette loi, qui fut renouvelée dans la suite par plusieurs autres, il y eut plus de lois faites dans

Tome XI.

des assemblées particulières du peuple, que dans les assemblées générales où les sénateurs se trouvoient.

Les plébéiens enfiés de la prérogative que leur avoit accordé la loi *horatia*, affectèrent de faire un grand nombre de *plébiscites* pour anéantir (s'il étoit possible) l'autorité du sénat; ils allerent même jusqu'à donner le nom de lois à leurs *plébiscites*.

Le pouvoir législatif que le sénat & le peuple exerçoient ainsi par émulation, fut transféré à l'empereur du tems d'Auguste par la loi *regia*, au moyen de quoi il ne se fit plus de *plébiscites*.

On peut voir sur cette matière le *tit. 2. du liv. I. du digest leg. 2. §. 28.* & aux instituts le §. 4. du *tit. 2. liv. 1.* & la *jurisprudence romaine* de M. Terrasson. (A)

**PLECTRONITE**, (*Hist. nat.*) nom employé par quelques naturalistes pour désigner les dents de poissons, minces, & semblables à des ongles d'oiseaux pétrifiés.

**PLECTRUM**, f. m. (*Musique instrum. ancienne.*) espèce d'archet court, ou baguette faite d'ivoire, ou de bois poli, avec laquelle le musicien touchoit les cordes d'un instrument pour en tirer les sons; ce mot vient de *πλεττω*, *frapper*. Les anciens avoient des instrumens à cordes sur lesquels on jouoit sans *plectrum*, comme le magadis; & d'autres où on s'en servoit toujours comme le luth. C'étoit aussi dans les commencemens l'usage de ne toucher la lyre qu'avec le *plectrum*; ensuite la mode vint de n'en pincer les cordes qu'avec les doigts.

Le lecteur curieux trouvera toutes les diverses formes de *plectres* dans Pignori, dans Montfaucou, dans Buonarroti, *osservazione sopra i Medaglioni*, & dans d'autres antiquaires. (D. J.)

**PLEIADES**, voyez l'article: PLEYADES.

**PLEIBURG**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne au cercle d'Autriche, dans la Carinthie, sur la Freystritz, au pied d'une haute montagne avec un château.

**PLEIGE**, f. f. (*Jurisp. rom.*) est un ancien terme de pratique, qui signifie caution ou *fidejussor*. Ducange le dérive de *plegius*, terme de la basse latinité, qui signifioit la même chose.

Dans quelques coutumes *pleige* s'entend singulièrement de celui qui se porte caution judiciaire; mais dans d'autres, *pleige* se prend pour toute caution en général.

L'article des placites de Normandie porte que l'obligation du *pleige* est éteinte quand la dette est payée par le principal obligé, lequel néanmoins peut subroger celui qui fournit les deniers pour acquitter la dette à l'hypothèque d'icelles sur les biens seulement, & non sur ceux du *pleige*. Voyez CAUTION, FIDEJUSSEUR, OBLIGATION PRINCIPALE. (A)

**PLEIN**, **REPLI**, adj. (*Synon.*) il n'en peut plus tenir dans ce qui est *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau; & le second à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux nœces de Cana les pots furent remplis d'eau, & par miracles ils se trouverent pleins de vin. Girard. (D. J.)

**PLEIN**, f. m. en Physique, est un terme usité pour signifier cet état des choses où chaque partie de l'espace ou de l'étendue est supposée entièrement remplie de matière. Voyez MATIÈRE & ESPACE.

On dit le *plein*, par opposition au *vide*, qui est un espace que l'on suppose dénué de toute matière.

Les Cartésiens soutiennent le *plein* absolu. Leur principe est que l'essence de la matière consiste dans l'étendue; d'où effectivement il est naturel de conclure, qu'il y a de la matière partout où il y a de l'espace ou de l'étendue. Voyez ÉTENDUE.

CCcccij

Mais si ce principe est faux, la conséquence qu'ils entrent devient nulle. Sur quoi voyez l'article MATIERE.

A l'article VUIDE on peut voir les arguments par lesquels on prouve qu'il y a du vuide dans l'univers. Chambers.

PLEIN, (Jurisprud.) se dit de ce qui est entier, complet & parfait.

Ainsi *plein* fief est celui qui est entier & non démembré, & qui relève nuement d'un seigneur.

*Plein* possesseur, c'est la *pleine* maintenue.

*Pleine* puissance & autorité royale, ces termes qui font de style dans les ordonnances, servent à exprimer une puissance de plus étendue, & à laquelle il ne manque rien pour se faire obéir.

*Pleine* main-levée signifie une *main-levée* entière & définitive. (A)

PLEIN, f. & adj. (Archit.) on dit le *plein* d'un mur pour en exprimer le massif.

PLEIN, f. m. terme d'Ecrivain; c'est une certaine largeur ou grosseur du trait de plume, selon que la plume est maniée différemment. On distingue quatre sortes de *pleins*: le *plein* parfait, le *plein* imparfait, le demi-*plein*, & le *délié*. Voyez *Barbedor*, traité de l'écriture. (D. J.)

PLEIN, (Marchal.) le flanc *plein*, les jarrets *pleins*, la bouche à *pleine* main. Voyez FLANC, JARRETS, BOUCHE PLEINE, une jument *pleine*. Voyez JUMENT.

PLEIN ou PLAIN, terme de Tanneur; c'est une cuve profonde de bois ou de pierre enfoncée dans la terre, dans laquelle les Tanneurs mettent les peaux qu'ils veulent plamer, c'est-à-dire, dépouiller de leur poil par le moyen de la chaux détrempée dans de l'eau, pour les mettre ensuite dans la fosse au tan.

PLEIN, se dit aussi de la chaux même qui est dans la cuve. Ainsi on dit un *plein mort*, ou *vieux*, pour exprimer un *plein* dont la chaux a déjà servi: *plein* neuf ou *vif* pour celui dont la chaux est nouvelle.

Les Mégissiers, Chamoiseurs & Maroquiniers se servent aussi de *pleins* pour préparer leurs cuirs. Voyez MÉGISSIERS, &c.

PLEIN, adj. (Blason.) on dit en terme de blason, porter les armes *pleines* d'une maison, pour signifier en porter les armes sans les écarteler & sans brisure. On dit aussi d'une maison qui ne porte qu'un émail, ou qu'une seule couleur dans l'écu de ses armes, qu'elle porte d'or *plein* ou d'or pur, de gueule *plein*. (D. J.)

PLEIN, JEU DU, on nomme ainsi ce jeu, parce que les joueurs ne cherchent qu'à remplir & faire leur *plein*, c'est-à-dire, à mettre douze dames couvertes, & accouplées dans la table du grand jeu, qui se nomme au trictrac indifféremment *grand jeu*, ou *grand plein*. Ce jeu ne peut être joué qu'entre deux personnes. Il se joue dans un trictrac garni de trente dames, quinze de chaque couleur. On ne joue qu'avec deux dez, & chacun se sert. On dispose son jeu tout de même que si l'on vouloit jouer au trictrac; ensuite chacun empile ses dames sur la première case la plus éloignée du jour. Vos dames étant empilées, il faut abattre d'abord beaucoup de bois; ensuite coucher six dames toutes plates sur les fleches du grand jeu, parce qu'il est aisé de couvrir après qu'on a du bois abattu. Il est permis à ce jeu de mettre une seule dame dans le coin, qui se nomme au trictrac *coin de repos*. Les doublets s'y jouent doublement comme au reversier. Il faut bien prendre garde de ne point forcer son jeu, & tâcher d'avoir toujours les grands doublets à jouer. Celui qui a couvert le plutôt toutes ses dames dans sa seconde table, a gagné la partie; mais il n'a pas le dez pour la revanche, ainsi l'on tire à qui l'aura.

PLEIN-CHANT, f. m. *cantus*, (Musique.) & en

italien *canto fermo*, ou simplement *canto*, est le chant en usage dans l'Eglise pour le service divin. On prétend que S. Ambroise ou S. Miroclet en fut l'inventeur; que ce chant fut perfectionné par le pape S. Grégoire, d'où il porte encore le nom de *chant grégorien*, & que Guy Aretin infitua les notes & autres caractères qu'on y emploie.

Le *plein-chant* ne se note que sur quatre lignes: on n'y emploie que deux clés, savoir, la clé d'*ut* & la clé de *fa*; qu'une seule transposition, savoir, un *bémol*; & que deux figures de notes, savoir la longue ou quarrée, & la breve, qui est en losange.

Le *plein-chant* est d'une grande simplicité, image de celle des inventeurs; il n'est point à plusieurs parties, car le faux-bourdon n'est pas de son institution. On n'y trouve ni changement de ton, ni dièses, ni bémols accidentels, si ce n'est dans quelques compositions modernes; mais tout cela n'empêche point que chanté posément par un chœur de bonnes voix, il ne plaise par cette simplicité, & cette gravité même si convenables à l'usage auquel il est destiné. Voyez TONS DE L'EGLISE. (S)

PLEIN-JEU, (Musique.) c'est le huitième diapason de la musette qu'on nomme ainsi; le huitième, le quatrième, le sixième, le septième & le neuvième, sont des diapasons très-agréables; mais ils ne sont pas si naturels au chalumeau que le cinquième, nommé l'*entre-main*, ni que le huitième que l'on appelle ordinairement *plein-jeu*. (D. J.)

PLEIN-PIÉ, f. m. (Jardinage.) ce qu'on appelle *plein-pié* en fait de terrasse de jardins, se nomme dans les fortifications *terre-plein*; c'est l'espace de terre compris entre deux terrasses, c'est-à-dire la plate-forme soutenue par des murs ou des talus de gazon. Voyez l'article PIÉ.

PLEINE, adj. f. voyez le mot PLEIN.

PLEINES, terme de Fondateur de caractères d'Imprimerie, qui fait connoître les lettres dont la figure remplit tout le corps; comme on appelle *longues* celles qui en occupent les deux tiers. Les *pleines* j, Q, ff, fit, & toutes les autres lettres qui ne laissent rien à couper aux corps, soit par-dessus ou par-dessous. Voyez LONGUES, COURTES.

PLEINE-LUNE, c'est cette phase ou état de la lune, dans lequel elle nous présente toute une moitié éclairée. La terre est alors entre le soleil & elle, & la lune est dans le signe du zodiaque, directement opposé à celui qu'occupe le soleil; c'est-à-dire que si le soleil, par exemple, est au premier degré du bélier, la lune est au premier degré de la balance. Les éclipses de lune n'arrivent que dans les *pleines-lunes*, lorsque la lune se trouve précisément en ligne droite avec la terre & le soleil; de sorte que la terre empêche le soleil de l'éclairer. La face de la lune qui est alors tournée vers nous, au-lieu de nous paroître brillante, nous paroît sombre & obscure. Voyez LUNE & PHASE. (O)

PLEINE-CROIX, f. f. (Serrurerie.) garniture qui se met sur un rouet dans une serrure. Elle forme les deux bras de la croix, & le rouet en forme le montant. Pour faire la *pleine-croix*, on coupe & on lime le rouet de longueur; on pratique au milieu, à la hauteur où la *pleine-croix* est fendue dans la clé, un trou avec un instrument de la longueur d'une ligne & demie, & de l'épaisseur de la fente de la clé. On fend à la même hauteur les deux bouts du rouet; on tourne le rouet selon qu'il est tracé, & on le met en place pour le faire aller dans les fentes de la clé. Puis on l'ôte, & on pique sur une platine de fer doux, battu, mince, droit sur le palastre, tout autour, dehors & dedans, avec une pointe, marquant le lieu du trou, afin d'épargner une rivure. Ensuite on marque pareillement les fentes du bout du rouet, afin de ne pas les fendre dans la platine. C'est par ces deux ex-



trémities que les deux faucillons se tiennent. Pour la solidité, on ménage un tenon au faucillon de dedans. La platine ainsi piquée, on l'ouvre jusqu'au droit des piés, épargnant les tenons. Cela fait, on place le rouet en courbant en-dedans les piés dans la *pleine-croix*, & l'on fait entrer la rivure de derrière dans les trous du rouet; l'on redresse les piés du rouet; on coupe la *pleine-croix* à la hauteur des fentes de la clé; on la lime doucement; on la remet & elle est finie.

Il y a des *pleines-croix* renversées en-dehors, & ce sont celles où le faucillon de dehors est renversé. Elles se font comme les *pleines-croix* renversées en-dedans, excepté que les viroles sont posées sur le dehors du rouet, & que l'on a laissé le faucillon de dehors plus haut.

Des *pleines-croix* renversées en-dedans, & ce sont celles où le faucillon de dedans est renversé. Elles se font comme les *pleines-croix* simples, excepté que le faucillon du dedans doit être renversé, & qu'il faut avoir deux viroles faites exprès de l'épaisseur de la renversure, entre lesquelles on place le faucillon de dedans. On rabat doucement & à petits coups de marteau, ce qui doit être renversé, en commençant par le milieu. De peur de corrompre le fer, on remue plusieurs fois la renversure pleine, on la lime & passe dans la clé.

On dit qu'une *pleine-croix* est renversée en-dehors & en-dedans, lorsque les deux faucillons sont renversés.

On appelle *pleine-croix* en fond de cuve à bâton rompu, celle qui est montée sur un fond de cuve à bâton rompu. *Pleine-croix* en fond de cuve simple, celle qui est montée sur un rouet en fond de cuve simple.

Il faut à la *pleine-croix* haîtée en-dehors & renversée en-dedans, quatre viroles, deux pour la haîtée & deux pour la renversée; l'une des viroles de dehors sera haîtée, & celle de dedans sera toute quarrée par-dessus.

La *pleine-croix* haîtée en-dedans & renversée en-dehors se fait comme la précédente, excepté que l'une des viroles du dedans doit être haîtée, & celle de dehors toute quarrée par-dessus.

La *pleine-croix* haîtée en-dedans est celle dont le renversement double forme deux angles; elle se fait comme la renversée avec deux viroles, excepté que la virole de dessus doit être assez épaisse pour y pratiquer une feuillure quarrée, limée justement de la hauteur de la fente de la clé. C'est sur cette virole que la *pleine-croix* se pliera, se haîttera à petits coups de marteau; on la lètera ensuite avec un petit coutelet quarré par le bout.

Les *pleines-croix* haîtées en-dehors & en-dedans se font de la même manière; il faut aux *pleines-croix* haîtées en-dedans mettre les viroles en-dedans du rouet, & aux *pleines-croix* haîtées en-dehors mettre les viroles en-dehors du rouet.

PLEION ou PAILLASSON, (Jardinage.) voyez PAILLASSON.

PLEMMYRE ou PLEMMYRIUM, (Géog. anc.) promontoire de Sicile, sur la côte orientale, vis-à-vis de Syracuse, dont il formoit le port. Virgile, *Æneid.* l. III. vers 693. Thucydide, l. VII. parlent de ce promontoire; on l'appelle aujourd'hui *Cabo di massa Olivera* ou d'*Olivero*. Il y avoit sur ce promontoire un château qui appartenoit aux Syracusains. Virgile appelle ce cap *Undium* à cause que le pays est marécageux. (D. J.)

PLEMPE, f. f. (Marine.) c'est une sorte de petit bateau de pêcheur.

PLENIER, adj. (Gramm. & Théolog.) ce qui est plein ou complet; ainsi l'on dit, le pape accorde des indulgences plénieres, c'est-à-dire des remissions plénieres & entières des peines dues à tous les péchés. Voyez INDULGENCE.

Ce mot est formé du latin *plenarius*, de *plenus*, plein.

PLENIER, se dit aussi dans l'histoire ecclésiastique, d'un concile général œcuménique. Ainsi S. Augustin dit que la question du baptême des hérétiques avoit été décidée dans un concile plénier, ce que la plupart des Théologiens entendent du premier concile général de Nicée, qui avoit statué qu'on ne rebaptiseroit que ceux qui avoient été baptisés par des hérétiques qui avoient corrompu la forme du baptême; & en ce sens plénier signifieroit la même chose que général ou universel. Voyez CONCILE.

PLENIPOTENTIAIRE, f. m. (Hist. mod.) celui qui a une commission ou un plein pouvoir d'agir. Ce mot est composé de *plenus*, plein, & *potentia*, pouvoir, puissance.

On le dit particulièrement des ambassadeurs que les rois envoient pour traiter de paix, de mariages ou autres affaires importantes. Voyez MINISTRE, AMBASSADEUR.

La première chose qu'on examine dans les conférences de paix, c'est le pouvoir des plénipotentiaires. Voyez TRAITÉ.

PLENIPREBENDÉ, f. m. (Jurisprud.) c'est celui qui a une prébende entière, à la différence de quelques chanoines ou chapelains qui n'ont qu'une demi-prébende, & qu'on appelle à cause de cela *semi-prébendés*. Voyez PRÉBENDE. (A.)

PLENITUDE, f. f. (Gramm.) voyez PLÉTHORE.

PLENITUDE, (Critique sacrée.) ce mot signifie dans l'Ecriture 1° ce qui remplit quelque chose, *Domini est terra & plenitudo ejus*, II. xxiiij. 1. la terre & tout ce qu'elle contient est au Seigneur; ainsi *plenitudo maris* est tout ce que la mer renferme; 2° l'abondance de quelque chose, *de frugibus terra*, & de *plenitudine ejus*, Deut. xxxiiij. 16. 3° la perfection & l'accomplissement, *plenitudo & sapientia*, est *timere Deum*, Eccl. j. 20. la perfection de la sagesse consiste à craindre Dieu; 4° une assemblée nombreuse, *in plenitudine sancta admirabitur*, Eccl. xxiv. 3. on l'admirera dans l'assemblée des saints; 5° ce qui est entier, *tolit plenitudinem ejus à vestimento*, Matth. ix. 16. la pièce neuve mise à un habit vieux emporte l'endroit même qu'elle devoit remplir, déchire l'habit d'avantage. (D. J.)

PLÉONASME, f. m. (Gramm.) c'est une figure de construction, disent tous les Grammairiens, qui est opposée à l'ellipse; elle se fait lorsque dans le discours on met quelque mot qui est inutile pour le sens, & qui étant ôté, laisse le sens dans son intégrité. C'est ainsi que s'en explique l'auteur du *Manuel des Grammairiens*, part. I. ch. xiv. n. 6. « Il y a pléonasmie, » dit M. du Marlais, article *figure*, lorsqu'il y a dans la phrase quelque mot superflu, en sorte que le sens n'en seroit pas moins entendu, quand ce mot ne seroit pas exprimé; comme quand on dit, *je l'ai vu de mes yeux*, *je l'ai entendu de mes oreilles*, *j'irai moi-même*; mes yeux, mes oreilles, moi-même sont autant de pléonasmes ». Sur le vers 212 du I. livre de l'Enéide, *Italia voce refert*, &c. Servius s'explique ainsi, *πλεονασμός est, qui fit quotiens adduntur superflua, ut alibi, vocemque his auribus hausti Terentius, his oculis ego met vidi*.

C'est d'après cette notion généralement reconnue que l'on a donné à cette figure le nom de pléonasmie, qui est grec; *πλεονασμός*, de *πλεονάζειν*, *redundare* ou *abundare*; R. *πλος*, *plenus*; en sorte que le mot de pléonasmie signifie ou plénitude ou superfluité. Si on l'entend dans le premier sens, c'est une figure qui donne au discours plus de grace, ou plus de netteté, ou plus de force, *εμφασιν*. Si on le prend dans le second sens, c'est un véritable défaut qui tend à la batologie. Voyez BATOLOGIE.

Il me semble 1° que c'est un défaut dans le langage grammatical de désigner par un seul & même

mot deux idées aussi opposées que le fort celle d'une figure de confection et celle d'un vice d'élocution. À la bonne heure, qu'on eût laissé à la figure le nom de *pléonasme*, qui marque simplement *abondance* et *richesse*; mais il falloit désigner la superfluité des mots dans chaque phrase par un autre terme; par exemple, celui de *périglorie* qui est connu, devoit être employé tel dans ce sens. Ce terme vient de *περισσός*, *superfluous*, & de *γλῶσση*, *dictio*; & l'adjectif *superfluo* a pour racine l'adverbe *ὑπερ*, *outre mesure*. Je ferai usage de cette remarque dans le reste de l'article.

2<sup>o</sup>. Si c'est un défaut de n'avoir employé qu'un même nom pour deux idées si disparates, celui de vouloir les comprendre sous une même définition est bien plus grand encore ; & c'est cependant en quoi ont péché les Grammairiens même les plus exacts, comme on peut le voir par le début de cet article. Il faut donc tâcher de saisir & d'assigner les caractères distinctifs de la figure appelée *pléonasmé*, & du vice de superfluité que j'appelle *periphrasie*.

1. Il y a *pléonasm* lorsque des mots qui paroissent superflus par rapport à l'intégrité du sens grammatical, servent pourtant à y ajouter des idées accessoires, surabondantes, qui y jettent de la clarté ou qui en augmentent l'énergie. Quand on lit dans Plaute, (Milit.) *fimile somnium somniavit*, le mot *somnium*, dont la force est renfermée dans *somniavit*, semble surabondant par rapport à ce verbe; mais il y a ajouté comme sujet de l'adjectif *fimile*, afin que l'idée de cette similitude soit rapportée sans équivoque à celle du songe, *fimile somnium*; c'est un *pléonasm* accordé à la clarté de l'expression. Quand on dit, *je l'ai vu de mes yeux*, les mots de *mes yeux* font effectivement *superflus* par rapport au sens grammatical du verbe *j'ai vu*, puisqu'on ne peut jamais voir que des yeux, & que qui dit *j'ai vu*, dit assez que c'est par les yeux, & de plus que c'est par les siens; ainsi il y a, grammaticalement parlant, une double superfluité: mais ce superflu grammatical ajoute des idées accessoires qui augmentent l'énergie du sens, & qui font entendre qu'on ne parle pas sur le rapport douteux d'autrui, ou qu'on n'a pas vu la chose par hasard & sans attention, mais qu'on l'a vue avec réflexion, & qu'on ne l'assure que d'après sa propre expérience bien constatée; c'est donc un *pléonasm* nécessaire à l'énergie du sens. «Cela est fondé en raison», dit Vaugelas, *Rem. 160.* parce que lorsque nous voulons bien assurer & affirmer une chose, il ne nous suffit pas de dire simplement *je l'ai vu*, puisque bien souvent il nous semble avoir vu des choses, & que si l'on nous pressoit de dire la vérité, nous n'osions l'affirmer. Il faut donc dire *je l'ai vu de mes yeux*, pour ne laisser aucun sujet de douter que cela ne soit ainsi; tellement qu'à le bien prendre (cette conclusion est remarquable), il n'y a point là de mots superflus, puisqu'au contraire ils l'ont nécessairement pour donner une pleine assurance de ce que l'on affirme. En un mot, il suffit que l'une des phrases dit plus que l'autre pour éviter le vice du *pléonasm*, c'est-à-dire la *periphrasie*, qui consiste à ne dire qu'une même chose en paroles différentes & oisives, sans qu'elles aient une signification ni plus étendue, ni plus forte que les premières».

Le pléonafme d'énergie eft très-commun dans la langue hébraïque, & il femble en faire un caractère particulier & propre, tant l'ufage en eft fréquent & néceffaire.

1°. Un nom construit avec lui-même, comme *esclave des esclaves, cantique des cantiques, vanité des vanités, flamme de flamme, les siècles des siècles*, &c. est un tour très-ordinaire dans la langue-sainte, & une superfluité apparente de mots: mais ce pléonasme est très-énergique, & il sert à ajouter au nom l'idée de la propriété caractéristique dans un grand degré.

d'intensité ; c'est comme si on disoit, *très-vil esclave ; cantique excellent , vanité excessive , flamme très-ardente , la totalité des siècles ou l'éternité.*

2°. Rien de plus inutile en apparence à la plénitude du sens grammatical que la répétition de l'adjectif ou de l'adverbe; mais c'est un *pléonafme* adopté dans la langue hébraïque, pour remplacer ce qu'on appelle dans les autres le *superlatif absolu*. Voyez AMEN, IDIOTISME & SUPERLATIF.

3°. Un autre *pléonasm*e est encore usité dans le même sens ampliatif; c'est l'union de deux mots synonymes par la conjonction copulative; comme *verba oris ejus iniquitas & dolus*, Ps. 35, vulg. 36, hébr. v. 4. c'est-à-dire, *verba oris ejus iniquissima*.

4°. Mais si la conjonction réunit le même mot à lui-même, c'est un *pléonisme* qui marque diversité *in corde & corde locuti sunt. Pf. II. vulg. 12 habr. v. 5.* c'est-à-dire, *cum diversis sensibus, quorum alter est in ore, alter in mente.* Nous disons de même en français, au-moins dans le style simple, *il y a coutume & coutume, il y a donner & donner*, pour marquer la diversité des coutumes & des manières de donner. C'est dans notre langue un hébraïsme.

3°. Si le même nom est répété de suite sans conjunction & sans aucun changement de forme; c'est un *pléonisme* qui remplace quelquefois en hébreu l'adjectif distributif *chaque*, ou l'adjectif collectif *tous* יְהוָה יְהוָה יְהוָה (*Israël aïss aïss mehieh*, en lisant comme Mafecé), ce que les septante ont traduit par ἀνθρώπους ἀνθρώπους τὸν υἱὸν ἑαυτοῦ, *homo, homo filiorum Israël*, & la vulgate, *homo quilibet de domo Israël*. *Levi, xvi. 3*, ce qui est le véritable sens de l'hébraïque. D'autres fois cette répétition est purement emphatique: יְהוָה יְהוָה, *Deus meus, Deus meus*; ce *pléonisme* marque l'ardeur de l'invocation. Nous imitons quelquefois ce tour hébraïque dans la même vue; on ne sauroit lire, sans la plus vive émotion, ce qu'a écrit l'auteur de *Tilémaque*, *liv. XI*, sur les acclamations des peuples de l'Heléprie au sujet de la paix, & la jonction de ces deux mots, *la paix, la paix*, qui le trouve jusqu'à trois fois dans l'espace de quatre à cinq lignes, donne au récit un feu qui porte l'embrasement dans l'imagination & dans l'âme du lecteur.

6°. C'est un usage très-ordinaire de la langue hébraïque de mettre l'infinitif du verbe avant le verbe même : *אכל* *אכלה*, *comedere* ou *comedendo* *comedes*; *Gen. ij. 16*. *המה* *מורי*, *mori* ou *moriendo* *morieris*. *Ib. ij. 17*. Quelques grammairiens prétendent que c'est dans ces exemples une pure *persiflage*, & que l'addition de l'infinitif au verbe n'ajoute à sa signification aucune idée accessoire. Pour moi j'ai peine à croire qu'une phrase essentiellement vicieuse ait pu être dans la langue sainte d'un usage si fréquent sans aucune nécessité. Je dis d'un usage fréquent; car rien de plus commun que ce tour dans les livres sacrés; & j'ajoute que ce seroit sans aucune nécessité, parce que la conjugaison simple fournilloit la même idée. Qu'on y prenne garde; l'usage des langues est beaucoup moins aveugle qu'on ne le pense, & jamais il n'autorise sans raison une locution irrégulière: il faut, pour mériter l'approbation universelle, qu'elle supplée à quelque formation que l'analogie de la langue ne donne point, comme font nos tems comptés par le moyen des auxiliaires *avoir*, *venir*, *devoir*, *aller*, ou qu'elle renferme quelque idée accessoire dont ne seroit pas susceptible la locution régulière, tels que font les *pléonasmes* dont il s'agit ici. Leclerc cependant (*Art. critiq. Part. II. §. 1. cap. 4. n° 3, 4, 5.*) soutient que cette addition de l'infinitif au verbe n'a en hébreu aucune énergie propre: *hæc additio ejusdem verbi . . . nullam habet in hebraicâ . . . linguâ emphasin*. Mais il faudroit, avant que d'adopter cette



opinion, répondre à ce que je viens d'observer sur la circonféction de l'usage qui n'autorise jamais une locution irrégulière sans un besoin réel d'analogie ou d'énergie. Si d'ailleurs on s'en rapporte au moyen proposé par Leclerc, il me semble qu'il ne lui fournira pas une conclusion favorable: *res . . . certa erit, dit-il, de hebraica, si quis expendat loca scriptura in quibus occurrit ea phrasia.* N'est-il pas évident que *comedendo comedes* ne signifie pas simplement *vous mangerez*, mais *vous aurez toute liberté de manger, vous mangerez librement, tant & si souvent que vous voudrez*? C'est la même énergie dans *moriendo morieris*; cela ne veut pas dire simplement *vous mourrez*; mais la répétition de l'idée de mort donne à l'affirmation énoncée par le verbe une emphase particulière, *vous mourrez certainement, infailliblement, indubitablement*: & de là vient que pour donner plus de poids à l'affirmation contraire ou à la négation de cette sentence, le serpent employa le même *plonajime*: *לֹא מוֹת חֲמוֹן, nequaquam moriendo moriemini*, Gen. 3, 4. il est certain que vous ne mourrez point. Voyez au surplus la grammaire hébraïque de Mâcléel, ch. xxiv. §§ 5, 8, 9; ch. xxv. § 8, & ch. xxvi. §§ 7, 8.

II. J'avoue néanmoins qu'il se rencontre, & même assez souvent, de ces répétitions identiques où nous ne voyons ni emphase, ni énergie. Dans ce cas, il faut distinguer entre les langues mortes & les langues vivantes, & s'efforcer d'en distinguer encore entre les langues mortes dont il nous reste peu de monumens, comme l'hébreu, & les langues mortes dont nous avons conservé assez d'écrits pour en juger avec plus de certitude, comme le grec & le latin.

Par rapport à l'hébreu, quand nous n'apercevons pas les idées accessoireles que la répétition identique peut ajouter au sens, il me semble qu'il est raisonnable de penser que cela vient de ce que nous n'avons plus assez de secours pour entendre parfaitement la locution qui se présente; & c'est d'ailleurs un hommage que nous devons à la majesté de l'Ecriture sainte, & à l'infaillibilité du S. Esprit qui en est le principal auteur.

Pour les autres langues mortes, il est encore bien des cas où nous devons avoir par équité la même réserve; & c'est principalement quand il s'agit de phrases dont les exemples sont très-rare. Mais en général nous ne devons faire aucune difficulté de reconnaître la *périssologie*, même dans les meilleurs écrivains de l'antiquité, comme nous la trouvons souvent dans les modernes. 1°. Nous entendons assez le grec & le latin pour en discuter la grammatical avec certitude; & peut-être Démosthène & Cicéron seroient-ils surpris, s'ils revenoient parmi nous, & que nous puissions communiquer avec eux des progrès que nous avons faits dans l'intelligence de leurs écrits, quoique nous ne puissions pas parler comme eux. 2°. Le respect que nous devons à l'antiquité, n'exige pas de nous une adoration aveugle: les anciens étoient hommes comme les modernes, sujets aux mêmes méprises, aux mêmes préjugés, aux mêmes erreurs, aux mêmes fautes: osons croire une fois, que Virgile n'entendoit pas mieux sa langue, & n'étoit pas plus châtié dans son style que ne l'étoit notre Racine; & Racine n'a point été entièrement disculpé par l'Abbé des Fontaines, qui s'étoit chargé de le venger contre les remarques de M. l'Abbé d'Olivet. Disons donc que le *fic ore locutus* de Virgile, & mille autres phrases parcellées de ce poète & des autres écrivains du bon siècle, ne sont que des exemples de *périssologie*, & des défauts réels plutôt que des tours figurés. (B. E. R. M.)

PLÉROTQUES, adj. en Médecine, une espèce de remèdes, que l'on appelle autrement *incarnatifs* & *sarcotiques*. Voyez INCARNATIF & SARCOTIQUE. Ce mot est formé du mot grec *πλερωμα*, je remplis.

PLESCOW, ou PLESKOW, ou PSKOW, (*Géog. mod.*) ville de Russie, capitale du duché du même nom, avec un archevêché du rit moscovite, & un château bâti sur un rocher. Elle fut réunie à la couronne de Russie par le grand Duc Jean Basilowitz, & Etienne Batori, roi de Pologne, fut obligé d'en lever le siège en 1507. Cette ville est située sur la rivière de Muldow, près de son embouchure dans le lac de Plescow, à 60 lieues nord-ouest de Riga, & à égale distance de Petersbourg. Long. 45, 18. Lat. 57, 3.

PLESS, ou PSEZINA, (*Géog. mod.*) petite ville de Silésie sur le bord septentrional de la Vistule, aux confins de la Pologne, sur la route de Cracovie à Vienne. Les Catholiques y ont une église, & les Luthériens en plus grand nombre y ont leur temple.

PLESSIS-LEZ-TOURS, (*Géog. mod.*) ancienne maison royale de France, près de Tours, bâtie par Louis XI. qui y fonda une collégiale & un couvent de Minimes, le premier qu'ils aient eu en France.

C'est au Château de Plessis-lez-Tours que mourut Louis XI. le 30 Aout 1483, âgé de 60 ans. Peu de tyrans, dit M. de Voltaire, ont fait périr plus de citoyens par les mains des bourreaux, & par des supplices plus recherchés. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeoit ces victimes, sont les monumens qu'il a laissés de son caractère. Le supplice de Jaquet d'Armagnac, Duc de Nemours, qu'il fit juger par des commissaires, les circonstances & l'appareil de sa mort, le partage de ses dépouilles, les prisons où il enferma ses jeunes enfans, sont autant de traits odieux.

On avoit vu l'héroïsme éclater sous Charles VII; sous Louis XI, il n'y eut nulle vertu; le peuple fut tranquille comme les forçats le sont dans une galère. Cependant ce cœur artificieux & dur avoit deux penchans qui auroient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs: c'étoit l'amour & la dévotion; mais son amour tenoit de son caractère, & sa dévotion n'étoit que la crainte d'une ame coupable. Toujours couvert de reliques, & portant à son bonnet sa notre-Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandoit pardon de ses forfaits, avant de les commettre. Il donna par contrat la comté de Boulogne à la Sainte Vierge. La piété ne consista pas à faire la Sainte Vierge Comtesse, mais à s'abstenir des mauvaises actions.

Sentant sa mort approcher, renfermé dans son château, inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré d'inquiétudes, il fit venir de Calabre un hermite nommé François Martorillo, révérend depuis sous le nom de S. François de Paule. Il se jette à ses pieds; il le supplie, en pleurant, d'intercéder auprès de Dieu, & de lui prolonger la vie; comme si l'ordre éternel établi par l'être suprême, eût dû changer à la voix d'un calabrois dans un village de France, pour laisser dans un corps usé, une ame foible & perverse, plus long-tems que ne comportoit la nature.

Tandis qu'il demande ainsi la vie à un homme étranger, incapable de lui être utile, il croit en ranimer les restes, en s'abreuvant du sang qu'on tire à de jeunes enfans, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien. Enfin on ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des prospérités, que celui d'un malheureux prince qui n'a d'autres sentimens que l'ennui, les remords, la crainte, & le désespoir d'être hai.

Louis XI, dit Comines, étoit léger à parler des gens, sauf de ceux qu'il craignoit; car il étoit assez craintif de sa propre nature. Il répétoit souvent que tout son conseil étoit dans sa tête, parce qu'en effet il ne consultoit personne: ce qui fit dire à l'Amiral de Brezé, en le voyant monter sur un bidet très-foible, qu'il falloit que ce cheval fût plus fort qu'il ne paroîtait, puisqu'il portoit le roi & tout son conseil. Il étoit jaloux de son autorité, au point qu'étant

revenu d'une grande maladie où il avoit perdu connoissance, & ayant appris que quelques-uns de ses officiers l'avoient empêché de s'approcher d'une fenêtre, apparemment dans la crainte qu'il ne se précipitât, il les chassa tous.

Avare par gout, & prodigue par politique, méprisant les bienéances, incapable de sentimens, confondant l'habileté avec la finesse, préférant celle-ci à toutes les vertus, & la regardant non comme le moyen, mais comme l'objet principal, enfin moins habile à prévenir le danger qu'à s'en tirer, né cependant avec de grands talens dans l'esprit, & ce qui est singulier, ayant relevé l'autorité royale, tandis que sa forme de vie, son caractère, & tout son extérieur auroient semblé devoir l'avilir.

Louis XI. avoit augmenté les tailles de trois millions, & levé, pendant vingt ans, quatre millions sept cens mille livres par an, ce qui pouvoit faire environ vingt-trois millions d'aujourd'hui, au lieu que Charles VII. n'avoit jamais levé par an que dix-huit cens milles francs.

Il avoit une plaisante superstition; il ne vouloit point entendre parler d'affaires le jour des Innocens, il ne vouloit pas non plus prêter serment sur la croix de S. Lo (car l'usage de jurer sur les reliques subsistait encore); cette croix de S. Lo l'emportait alors sur toutes les reliques, même sur celles de S. Martin, si révérees & si redoutables sous la première race.

Le prétexte de ce prince étoit que c'eût été manquer de respect pour l'instrument de notre salut; mais un de ses historiens nous apprend que sa répugnance ne venoit que d'une vieille croyance de son tems: ceux qui se juroient en jurant sur cette relique, mouraient, croyoit-on alors, misérablement dans l'année, & le bon prince étoit un peu plus attaché à la vie qu'à sa parole.

C'est lui qui a honoré les armoiries des Medics de l'écusson de France. Il eut d'abord intention de se rendre chef de l'ordre de la Toison, & de la conférer à la mort de Charles le téméraire, comme étant aux droits de la maison de Bourgogne; mais ensuite il le dédaigna, dit Brantôme, & ne crut pas qu'il lui convint de se rendre chef de l'ordre de son vassal. Voilà ce que dit de ce prince M. Hainault dans son abrégé de l'histoire de France. Ajoutez-y que le titre de *roi très-chrétien* fut donné à Louis XI. en 1469.

Jamais prince n'en fut moins digne, & sa donation de Boulogne à la Sainte-Vierge doit plutôt être réputée pour artifice que pour extravagance. Le seul titre du contrat qu'il fit semble justifier cette réflexion. Voici le titre de ce contrat: « Transport de Louis XI. » à la Vierge-Marie de Boulogne du droit & titre du » fief & hommage du comté de Boulogne, dont relève le comté de Saint-Pol, pour être rendu de » vant l'image de ladite Dame par ses successeurs, en » 1478 ».

Il n'est point nécessaire de rechercher le fond des affaires que ce prince avoit eues pour l'acquisition de ces deux terres: ce sont de ces sentimens dont il est ici question, & non pas des droits de la couronne. Il fustif de savoir qu'il crut que cet acte, tout bizarre qu'il est, étoit utile au bien de ses affaires, puisqu'il s'en avisa & qu'il le fit.

Il n'y a rien d'extraordinaire de consacrer, vouer, dédier le revenu de ses terres au service de Dieu, à l'usage de ses ministres, à l'ornement de leurs temples & de leurs autels; mais de choisir des puissances célestes pour en faire les objets de notre libéralité; qu'au lieu de leur demander, ou de seindre d'avoir reçu d'elles, on se soit ingéré de leur donner, comme si elles avoient besoin de nos biens, ainsi que nous avons besoin des leurs; qu'elles en pussent jouir efficacement, ainsi que nous pouvons jouir des leurs, de leurs lumières & de leur intelligence, quand il leur

plait de nous en communiquer quelque rayon; cette fausse libéralité, dis-je, est un indigne artifice, & cependant il réussit à Louis XI. car nous ne voyons pas que de son tems on ait taxé de fraude cette action extraordinaire. Personne ne trouva étrange que ce prince contractât avec la Sainte-Vierge tout comme il auroit contracté avec un autre prince, & qu'il lui fit du-moins par fiction accepter un présent dont il ne demeurait pas moins maître après cette prétendue libéralité.

Car enfin, est-ce que les baillifs, prévôts & autres officiers de la comté de Boulogne, quand on les auroit appellés *les baillifs de la Vierge*, les prévôts & ses officiers, en devoient moins obéir au roi? Est-ce que l'Eglise de Boulogne jouissant du revenu de la terre, en étoit mieux desservie? Est-ce que le roi en étoit moins comte pour avoir donné cette comté à la Vierge? Non assurément. Mais le peuple d'alors ne voyoit pas tout cela comme nous le voyons; ses vues ne portaient pas assez loin. Il y a eu des tems où l'on a pu hasarder sans crainte toutes sortes d'artifices prétendus religieux. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

PLESTORE, f. m. (*Mythol.*) nom propre d'un faux dieu des anciens Thraces. On ne fait ce que c'étoit que ce dieu; tout ce que l'on en apprend d'Hérodote, est que les Thraces lui sacrifioient des hommes.

PLETHORE, f. f. (*Médec.*) plénitude, en Médecine, signifie surabondance de sang & d'humeurs. La pléthore est une quantité de sang louable, plus grande qu'il ne faut pour pouvoir supporter les changemens qui sont inévitables dans la vie, sans occasionner des maladies. C'est de la pléthore dont parle Hippocrate, lorsqu'il dit dans le troisieme aphorisme de la première section, « que les personnes qui se portent le » mieux sont dans un état dangereux, puisqu'elles ne » vout demeurer dans le même état pendant long- » tems, ni changer pour le mieux, il faut nécessaire- » ment qu'elles tombent dans un état pire, de sorte » qu'on doit les en tirer le plus promptement qu'il est » possible.

La pléthore ne consiste point dans l'augmentation de toutes sortes d'humeurs indifféremment, mais seulement dans celles des sucs louables. Aussi Galien nous apprend-il, *method. medend. lib. XIII. cap. vj.* qu'on donne le nom de pléthore à l'augmentation mutuelle & uniforme des fluides; au lieu que lorsque le sang abonde en bile noire ou jaune, en pituite, ou en humeurs séreuses, on appelle cette maladie une *cachexie*, & non une pléthore.

La pléthore, ou la quantité augmentée des fluides, retarde leur circulation; & les fluides languissant dans leur mouvement, tendent bientôt à produire des stases, des phlogoses, des embarras, & enfin des inflammations qui emportent en peu de tems les malades, si on n'y remédie promptement; c'est ainsi que le sang superflu qui produit la pléthore dans les femmes & dans les hommes, & qui occasionne le flux menstruel ou hémorrhoidal, n'est point mauvais en lui-même; mais par son séjour & la pression qu'il fait sur les vaisseaux, il occasionne une compression, un étranglement dans les diamètres des vaisseaux collatéraux, & de-là viennent les obstructions, les congestions inflammatoires, & les maladies aiguës & chroniques.

Les anciens distinguoient deux sortes de pléthore; l'une qui affecte le vaisseau, & l'autre qui influe sur les forces, lorsque les vaisseaux sont tellement remplis de liqueurs louables, & qu'ils sont menacés de rupture, cela s'appelle simplement une *plénitude* ou *pléthore* des vaisseaux; mais lorsque ces vaisseaux, sans contenir une trop grande quantité d'humeurs louables, en renferment cependant plus que la force vitale n'est en état d'en faire circuler, cela s'appelle

*plénitude* de,



*plénitude*, on *pléthore ad vires*. C'est ainsi que Galien, en parlant de la plénitude, *ch. iij.* nous apprend qu'il y a deux sortes de *pléthore*, l'une qui affecte les forces & les facultés vitales, & l'autre les vaisseaux. Et dans son *traité de la façon de traiter les maladies par la saignée*, *ch. vj.* il dit « que plus une personne se sent pesante, plus la *pléthore*, eu égard aux forces, est considérable ; au lieu que celle des vaisseaux se manifeste par un sentiment de tension ».

On n'entend ordinairement la *pléthore* qu'en parlant des vaisseaux, & c'est dans ce sens que nous la considérons.

Cette espèce de *pléthore* devient une vraie maladie. Cette quantité trop grande de sang reconnoît pour cause tout ce qui engendre beaucoup de chyle & de sang louable, & empêche en même tems l'atténuation & la dissipation de la transpiration ; car alors la recette étant plus grande que la dépense, il faut de nécessité que le sang s'amasse, qu'il stagne, qu'il croupisse, & qu'il produise la *pléthore*.

Les fonctions vitales & naturelles usent nécessairement les solides, & procurent la dissipation des fluides ; de sorte que l'on est obligé de les réparer tous deux par les alimens. Lorsqu'on rend tous les jours au corps autant de substance qu'il en perd, il résulte un parfait équilibre qui est le signe le plus parfait & le plus constant de la santé ; car Santorius a prouvé par plusieurs expériences que le corps est dans l'état le plus parfait où il puisse être lorsqu'il reprend tous les jours son poids ordinaire ; après que la digestion est faite, le corps répare ses pertes à l'aide d'un chyle louable, & d'un sang qui en est formé : lors donc qu'il s'engendre une plus grande quantité de chyle & de sang qu'il ne faut pour réparer la dissipation qui s'est faite, il arrive un amas de fucs superflus qui augmente à proportion de l'efficacité des fonctions.

Les causes de la *pléthore* sont la forte contraction des viscères & organes chylifères du cœur & des artères, & en même tems le relâchement des veines & des autres petits vaisseaux ; les alimens doux qui se changent aisément en chyle, le trop long sommeil, l'inaction des muscles, le défaut des évacuations ordinaires du sang, soit naturelles ou artificielles auxquelles on est accoutumé.

Depuis que l'homme a été condamné en punition de son péché, à manger son pain à la sueur de son visage, l'exercice du corps est devenu absolument nécessaire pour la conservation de la santé ; aussi voit-on que ceux qui mènent une vie oisive sont affligés des maladies les plus terribles.

Hippocrate nous apprend, dans son *traité de la diète*, *liv. I.* que tout homme qui mange ne sauroit se bien porter, s'il ne travaille à proportion de la nourriture qu'il prend ; car le travail est destiné à consumer ce qu'il y a de superflu dans le corps. Il ordonne dans le même traité, *liv. III.* d'examiner si la nourriture a excédé le travail, ou le travail la nourriture, ou s'ils sont l'un & l'autre dans la juste proportion ; car de leur inégalité naissent les maladies, comme la santé vient de leur équilibre & de leur égalité.

Il faut donc que l'équilibre entre la nourriture & le travail soit tel que la dissipation journalière égale la quantité d'alimens dont on use ; car si l'on prend la même quantité de nourriture en même tems qu'on fait moins d'exercice, il faut nécessairement qu'il en résulte une *pléthore*. Lorsqu'on nourrit des chevaux dans une écurie sans les faire travailler, ils s'engraissent en peu de tems, mais on ne les a pas exercés pendant quelques jours, que leur embonpoint diminue.

Les femmes ont tous les mois une évacuation naturelle de sang superflu, de même que les hommes qui sont sujets au flux hémorrhoidal ; ces évacuations font l'effet d'autant de saignées ; or on est convaincu

Tome XII,

par expérience que plus un homme se fait saigner, pourvu que ses forces ne soient pas entièrement affoiblies, plus ses vaisseaux se remplissent ; & les personnes accoutumées à des saignées répétées, sont assilées vers le tems auquel elles avoient coutume d'user de la saignée, des mêmes maladies que les femmes dont les règles sont supprimées ; au moyen de quoi leurs forces dégèrent, & ils acquièrent une habitude aussi lâche & aussi foible que celle des femmes.

*Symptomes.* Tous les phénomènes de la *pléthore* dépendent de la plénitude des vaisseaux, ou de la raréfaction qu'elle cause dans le sang ; ce qui provient sur-tout de l'augmentation de la vélocité & de la chaleur qui en résulte, ou d'autres causes que l'on peut reconnoître par l'observation : de-là vient la force, la grandeur & la plénitude du pouls, la dilatation des vaisseaux tant sanguins que lymphatiques, le dérangement des sécrétions, la compression des veines sanguines & lymphatiques, l'interruption de la circulation, l'inflammation & la rupture des vaisseaux, la suppuration, la gangrene & la mort.

*Diagnostic.* On est assuré de la présence de la *pléthore*, si les causes qui engendrent une trop grande quantité de sang louable, & dont on a parlé ci-dessus, ont précédé ; si l'on apperçoit une grande rougeur par tout le corps, sur-tout dans les parties où les vaisseaux sont comme à découvert ; comme dans les coins des yeux, sur la conjonctive, dans la face interne des paupières, des narines, de la bouche, de la gorge & des lèvres ; si l'on sent une grande chaleur même dans les extrémités du corps ; si les veines sont gonflées, & le pouls fort & plein ; si après un exercice violent, des chaleurs excessives, l'usage du vin ou d'autre liqueur chaude ou spiritueuse, les malades apperçoivent dans tous leurs muscles une tumeur molle, pleine & distensive, accompagnée d'une certaine immobilité qui les empêche de pouvoir fermer les poings ; s'ils commencent à appercevoir en eux une certaine paresse & un assoupissement accompagné de larmes.

*Prognostic.* Tous les symptômes déjà décrits pourront être prédits ; & on pourra même annoncer que les fonctions du cerveau seront lésées, à cause qu'il y a une plénitude naturelle dans toutes les parties de la tête ; de-là vient que lorsque les gros vaisseaux remplis de sang rouge sont distendus, les vaisseaux les plus petits souffrent une compression, parce que les vaisseaux du crâne ne peuvent point céder ; de sorte que toutes les maladies du cerveau, depuis le vertige le plus léger jusqu'à l'apoplexie la plus funeste, peuvent venir d'une *pléthore*.

La curabilité de la *pléthore* dépend de son degré, de la violence & du nombre de ses symptômes.

*Curation.* La cure de la *pléthore* consiste dans la saignée, le travail & les veilles, à se nourrir d'alimens acres après les évacuations convenables, & à cesser ou omettre peu-à-peu ces mêmes évacuations.

1°. La saignée est nécessaire, elle évacue la trop grande abondance de sang louable qui est la cause de tous les accidens dont on vient de parler ; d'où il suit que tout ce qui est capable de la diminuer, doit être salutaire & nécessaire ; mais rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée, qui appaise immédiatement tous les symptômes. En effet, le médecin ne peut mieux faire que de suivre la méthode que la nature suit & indique elle-même dans la *pléthore*. Or on fait que dans toutes les maladies qui proviennent de la raréfaction & de la *pléthore*, rien ne guérit plus sûrement & plus efficacement que les hémorrhagies salutaires ; sur-tout par le nez ; de là vient que les médecins égyptiens font des scarifications dans la plupart des maladies.

La diète aide & achève ce que la saignée a com-

D D d d

mené; aussi voit-on que les gens qui joignent la diète à l'exercice sont moins pléthoriques & plus sains.

Mais quoique la saignée diminue la redondance du sang, non-seulement elle laisse le corps aussi sujet qu'auparavant à la réplétion, mais elle le dispose encore davantage à la génération d'une nouvelle *pléthore*, ainsi que nous l'avons déjà observé. D'où il suit qu'il faut tellement le fortifier, qu'il ne puisse plus amasser à l'avenir une si grande quantité de sang.

L'exercice non-seulement dissipe le trop de sang qui s'étoit amassé dans le corps, mais il fortifie encore les solides à un tel point, qu'ils ne cedent plus avec la même facilité aux fluides qu'ils contiennent; aussi voit-on rarement les personnes accoutumées à un travail pénible, sujettes à la *pléthore*, bien qu'elles prennent beaucoup de nourriture: mais un pareil exercice ne convient qu'après avoir dégagé les vaisseaux par le moyen de la saignée; car sans cette précaution, ils ne manqueroient pas de se distendre & de se rompre en très-peu de tems.

Les veilles sont un grand remède contre la plénitude, si le sommeil est une cause de cette même plénitude; aussi voit-on que ceux qui dorment peu sont rarement pléthoriques.

L'usage des alimens acres ordonné après la saignée & la purgation est fagement indiqué; car comme les alimens doux sont une cause de notre accroissement, & même de la *pléthore*, comme il le paroît par la nutrition & la formation du fœtus qui n'est nourri que de lait & d'autres nourritures douces & humectantes, il suit que la diète opposée à celle des enfans, sera salutaire dans le cas de *pléthore*; les alimens les plus durs à digérer, les substances acres, aromatiques & irritantes sont les plus salutaires, parce qu'ils fournissent moins de chyle & de sang, & que les humeurs sont plus fouettées à l'aide de ces fortes de substances; elles ne peuvent d'ailleurs s'accumuler dans les vaisseaux à cause du ressort de ceux-ci qui se trouve augmenté.

Les évacuations doivent être omises ou cessées par degré, leur continuation augmenteroit la *pléthore*, de même que leur cessation subite; il faut les diminuer peu-à-peu, quant à leur quantité, & mettre un plus grand intervalle entr'elles pour pouvoir y renoncer insensiblement sans danger; en prenant ces mesures on imite la méthode salutaire dont la nature se sert vers le tems que les règles commencent à cesser dans les femmes; car cette évacuation devient successivement moins abondante, & les retours sont moins fréquens jusqu'à ce qu'elle ait entièrement cessé; mais lorsque les règles viennent à cesser tout-d'un-coup, cet accident a pour l'ordinaire des suites très-fâcheuses.

La purgation est un remède aussi sûr que la saignée; car elle diminue les humeurs des premières voies, elle évacue le chyle surabondant, il s'en porte moins dans le sang, & celui-ci est nécessairement diminué dans la source; la purgation répétée occasionne moins la *pléthore* par elle-même, que la saignée, car elle ne désemplit pas spécialement les vaisseaux.

Les sudorifiques & les diurétiques sont aussi des remèdes assurés, car ils augmentent les sécrétions, diminuent la masse totale des liqueurs. Quelques gens même n'emploient que ces remèdes.

*Pléthore fausse* est une maladie où le sang, sans être augmenté dans la masse, l'est dans son volume; de façon que vingt-cinq livres de sang équivalent en volume à trente livres; c'est cet état que l'on nomme *raréfaction des fluides*.

La cause de cette *pléthore* est différente de celle de la vraie; elle dépend de la raréfaction même du sang; les souses & les autres fluides étant fort développés & divisés présentent plus de surface, ils emplissent davantage les vaisseaux, ceux-ci sont plus dilatés, plus tendus, plus vibratifs, le poulx est plus

plein, plus fréquent; mais les causes de ces raréfactions sont les alimens acres & de haut goût; les remèdes chauds & atténuans ordonnés dans l'épaississement ou dans la *pléthore* même, la *pléthore* elle-même occasionnée par la suppression des évacuations ordinaires, & sur-tout de la transpiration, le défaut d'exercice, l'usage des liqueurs spiritueuses, & enfin tout ce qui peut augmenter l'acrimonie, la chaleur & l'expansion des liqueurs.

Dans la *pléthore fausse* le sang est plus fouetté, plus divisé & atténué; aussi le poulx est plus plein, mais plus tendu & plus fréquent; la chaleur y est plus marquée que dans la *pléthore* vraie, où le sang est plus étouffé, mais moins acre & moins expansible. Les veilles continuelles, l'excès des passions & l'alkalescence des humeurs sont les vraies causes de cette maladie, qui est plus dangereuse que la *pléthore* vraie.

*Curation.* Les indications sont de condenser, d'adoucir & de resserrer la masse & le volume du sang.

Les remèdes convenables sont la saignée moins copieuse & moins souvent répétée que dans les *pléthores* vraies.

Les adoucissans sont le petit-lait, les tisanes d'orge, de gruau, de riz & de femoule, les crèmes faites avec ces graines, les bains & les demi-bains.

Les rafraichissans, les émulsions avec les semences froides majeures & mineures.

L'air frais, les alimens doux & balsamiques, les viandes des jeunes animaux, les bouillons & les gelées préparées de ces viandes.

L'eau simple pour boisson, ou le vin vieux fort trempé, l'exercice modéré, le repos ou le sommeil prolongé & pris dans un lieu temperé, où l'air ne soit ni trop chaud ni trop froid.

Tout ce que nous avons dit sur la *pléthore* suffit pour faire comprendre que cette cause des maladies est la plus générale & la plus ordinaire, & qu'on ne pourra les traiter ni les guérir sans combattre cette cause générale.

Les remèdes anti-pléthoriques sont en général les diurétiques, les sudorifiques, les apéritifs, les cephaliques, les emmenagogues, les hépatiques, les splénétiques. *Voyez tous ces articles. Voyez MÉDICAMENS.*

**PLETHORIQUES**, *médicamens* qui sont naitre de la chair & remplissent les blessures. On donne aussi le nom de *pléthoriques* à toutes les causes de la *pléthore*, soit vraie, soit fausse. *Voyez* **PLÉTHORE**.

**PLÉTHRON**, (*Argentag. des anc.*) πλεθρον, espace de terrain chez les Grecs, qui contenoit cent piés en carré; ou carré dont le côté étoit de cent piés. Le *jugerum* des Latins contenoit deux cens piés, c'est-à-dire, l'espace renfermé dans un parallélogramme de deux cens piés de long sur cent de hauteur, delà sorte que vingt πλεθρα des Grecs ne faisoient que dix jugera, ou arpens des Romains. Plin. a commis perpétuellement cette faute dans les passages qu'il a tirés de Théophraste. Il n'a pas songé que son *jugerum* étoit une mesure double du πλεθρον. (*D. J.*)

**PLÉTHYPATE**, (*Calend. de Paphos.*) nom d'un mois de ceux de Paphos, suivant Gyraldus & le pere Hardouin; il répondoit au mois de juin. (*D. J.*)

**PLEVINE**, f. f. (*Jurisprud.*) est un terme particulier à la coutume de Bretagne pour exprimer un cautionnement. Ce terme étoit aussi usité dans l'ancienne coutume de Normandie. *Voyez* **PLEGE**. (*A.*)

**PLEUMOSII**, (*Glog. anc.*) peuples de la Gaule belgique, dans la dépendance des Nerviens. Comme Jules-César, l. V. c. xxxix, est le seul qui ait nommé ces peuples, & qu'il ne dit rien qui puisse faire connoître où ils habitoient, on s'est exercé à les placer à fantaisie. Les uns ont dit que c'étoient les habitans de la Flandre; les autres les ont mis dans la Flandre



orientale : d'autres disent que ce sont les habitants de Courtrai ; & les remarques de M. Samson, sur la carte de l'ancienne Gaule, disent que c'est le pays de Peule, au diocèse de Tournai dans la Flandre wallonne ou gallicane. (D. J.)

**PLEVRE**, f. f. en Anatomie, est une membrane qui paroît composée de deux espèces de sacs ou vésicules, dont une des extrémités enfoncée vers l'autre reçoit de chaque côté le poulmon & l'enveloppe immédiatement, tandis que l'autre tapisse par sa convexité l'intérieur du thorax. Voyez THORAX. Ce mot vient du grec πλῆμα, qui signifie originairement côté ; les Latins l'appellent *pleurægens*. Ces deux sacs s'adossent vers la partie moyenne de la poitrine, & forment une cloison qu'on appelle le *médiastin* ; elles laissent cependant entr'elles un espace où est placé le péricarde, le thymus, &c. Voyez PÉRICARDE, THYMUS, &c.

Elle est d'un tissu fort semblable à celui du péricarde ; & son usage est de défendre l'intérieur du thorax & d'empêcher que les poulmons ne soient gênés dans leur mouvement. Quoiqu'on ait trouvé dans l'ouverture de différents cadavres cette membrane remplie de corps glanduleux, ils ne sont cependant pas visibles dans l'état naturel. Cette membrane s'offense quelquefois en partie.

**PLEVRE, maladies de la**, (Médéc.) cette membrane couverte d'un sentiment très-exquis, qui tapisse toute la cavité interne de la poitrine, & se continue jusqu'au diaphragme & au médiastin, est sujette à différentes maladies générales, parmi lesquelles la pleurésie tient un triste rang.

Les blessures de la poitrine qui pénètrent jusqu'à la plevre, ramassent du sang, de l'air, & puis du pus dans le sac dilaté de cette membrane. Pour tirer ce pus, il faut avoir recours à une respiration artificielle ou à la fistule. Les blessures qui vont au-delà de la plevre, produisent les mêmes maladies dans la cavité de la poitrine, dont la méthode curative appartient à celle des maux de cette partie.

Souvent il s'amasse du pus dans les cellules de la membrane externe de la plevre. 1°. Après une contusion de la poitrine, ou une blessure qui ne pénètre point. 2°. A la suite d'une assez violente pleurésie sans crachement de pus, mais dans laquelle la difficulté de respirer continue toujours, ainsi que la douleur quand on y touche ; sur-tout si l'on voit en même tems une tumeur & un changement de couleur dans les régimens, & qu'on s'aperçoive qu'un linge mouillé qui y aura été appliqué sèche trop vite dans une petite partie. Quand l'abcès perce intérieurement, il procure d'abord une respiration plus libre, & bien-tôt après plus gênée. Avant qu'il creve, il le faut ouvrir de bonne heure ; mais quand une fois ce cas est arrivé, il convient de le traiter comme l'empyème.

Les autres maladies de la plevre, telles que l'inflammation, la sympathie, le catarrhe, le rhumatisme, l'hydropisie, la concrétion, se conçoivent aisément par la connoissance qu'on peut avoir de la structure des parties qui composent la poitrine. (D. J.)

**PLEURER**, v. neut. (Gramm.) voyez l'article PLEURS.

**PLEURER**, (Jardinage.) on dit que la seve pleure, pour exprimer qu'elle est en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle est obligée de sortir.

**PLEURESIE**, f. f. pl. (Lainage.) ce sont les laines qui se coupent sur la bête après qu'elle est morte ; elles sont d'une très-mauvaise qualité, & on ne les emploie-t-on qu'à la fabrique des couvertures les plus grossières, en les mêlant avec les laines de Barbarie. Il en vient de Mulhausen, de Wismar, du Rhin, &c. Savary. (D. J.)

**PLEURÉSIE**, f. f. (Médéc.) se divise en vraie & en fautive : la vraie que l'on confond avec la péripneumonie, est une inflammation de la poitrine, qui a pour signes une fièvre aiguë & continue, un poul dur, une douleur de côté aiguë, inflammatoire, qui augmente beaucoup durant l'inspiration, qui diminue dans l'expiration, une toux sèche continue qui cause de grandes douleurs, & qui met le malade en danger d'être suffoqué.

Toutes les parties de la poitrine sont le siège de cette maladie : on la distingue en vraie & en fautive, en sèche & humide. La vraie est celle où la douleur attaque la plevre & ses expansions qui s'étendent sur le poulmon. La fautive est celle où la douleur est plus profonde, & attaque les muscles intercostaux & les parties qui les recouvrent. Si les crachats abondent, on la nomme *pleurésie humide* ; & *pleurésie sèche*, si les crachats sortent avec peine.

La pleurésie vient d'ordinaire aux adultes, qui sont d'un tempérament sanguin & qui sont beaucoup d'exercice, qui sont exposés alternativement au chaud & au froid. On la nomme *idiopatique*, lorsqu'elle est produite par le vice local & la surabondance des humeurs ; & *symptomatique*, lorsqu'elle est la suite d'une maladie inflammatoire, dont la cause & la matière ont été transportées de quelque autre partie sur la poitrine.

Les causes éloignées seront donc toutes celles de l'inflammation, appliquées à la poitrine, à ses membranes, ou à ses muscles. Voyez INFLAMMATION.

Les symptômes sont d'abord un appétit extraordinaire, suivi de froid, de frisson, de foiblesse, de lassitude, & de fièvre violente ; dans son progrès, la chaleur devient insensiblement ardente, la douleur aiguë de foible qu'elle étoit, la respiration fort difficile ; dans son état, la fièvre est violente, mais se manifeste moins, parce que la respiration est gênée par la violence de la douleur ; elle finit de différentes façons, ce qui dépend du siège de l'inflammation. Plus il y a de parties affectées à la fois, plus la circulation se fait avec force & vitesse, & plus la respiration & les autres fonctions qui en dépendent sont dérangées & s'éloignent de leur état naturel.

La pleurésie, de même que toutes les autres inflammations, se guérit, dégénère en d'autres maladies, ou cause la mort. On parvient à la guérir par résolution lorsque les humeurs qui circulent sont douces & que leur cours est modéré ; & si la cause de l'obstruction n'est pas opiniâtre, dans ce cas il ne faut qu'aider la nature par des émollients, des résolutifs, & de légers apéritifs. Elle se guérit par la coction & l'excrétion de la cause : 1°. si le flux hémorrhoidal ou les règles surviennent ; 2°. si les urines sont chargées & critiques avant le quatrième jour, si elles sont épaissies, si elles sortent goutte à goutte, si elles sont rouges, si elles déposent un sédiment blanc & calment la maladie, ces urines sont un signe de guérison, même dans la pleurésie sèche ; 3°. lorsque le malade est foulagé par des selles bilieuses avant le quatrième jour ; 4°. lorsqu'il commence à paroître avant le sixième jour autour des oreilles ou aux jambes des abcès ichoreux, purulents, fistuleux qui coulent long-tems ; 5°. lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur douloureuse dans ces parties ; 6°. quand les crachats sont abondants, soulagent le malade, ne sont point accompagnés de catarrhes, ressemblent à du pus, acquiescent bien-tôt ou avant le quatrième jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît aussi-tôt qu'elle a été supprimée ; car par-là le malade est hors de danger le neuvième ou le onzième jour.

Lorsqu'après avoir observé tous ces signes, on a reconnu quelle doit être la terminaison de cette maladie, il faut suivre les vues de la nature & favoriser les voies qu'elle prend pour délivrer le malade.

D D d d d j

Ainsi on doit favoriser l'écoulement des règles on des hémorrhoides par les remèdes propres, tels que les sang-sues, les apéritifs emmenagogues.

Si l'urine est abondante, on emploie les diurétiques.

Si les selles sont copieuses & indiquées, on les soutient par des remèdes internes qui soient laxatifs, & des topiques émolliens appliqués sur le bas-ventre.

S'il se forme des écoulemens ou des dépôts vers les oreilles, on les aide par les topiques appropriés.

Si la douleur passe au dos, à l'épaule, à la main, on y attire la maladie par des frictions, des emplâtres, &c.

La méthode curative est la suivante. Lorsque la pleurésie est récente, qu'elle est accompagnée de symptômes fâcheux avant la fin du troisième jour, qu'elle est sèche, qu'elle se trouve dans un corps robuste, accoutumé à un exercice violent, d'un tempérament sec, que la coction paroît impossible, on doit suivre les indications suivantes :

1°. On saigne copieusement le malade.

2°. On foment la partie avec des décoctions émollientes, par des linimens, des embrocations, des cataplasmes résolutifs.

3°. On donne intérieurement les mêmes remèdes, & sur-tout les résolutifs, les adoucissans. *Voyez ces articles.*

4°. On doit les déterminer sur les lieux affectés, par les frictions & les topiques administrés en même tems.

5°. Le régime sera humectant, antiphlogistique, rafraîchissant ; on évitera ce qui augmente la circulation, ce qui dessèche, comme la chaleur de l'air, du lit, des alimens, & des remèdes.

*Fomentation utile dans la pleurésie.* Prenez des feuilles de mauve, de guimauve, de pariétaire, de chaque deux poignées ; de pavot rouge, de jusquiame, de chaque une poignée ; de fleurs de sureau, de camomille, de mélilot, de chaque trois onces : faites du tout une décoction dans du lait doux pour servir de fomentation.

Prenez de sucre de Saturne, deux gros ; de vinaigre, six gros ; d'huile de roses tirée par infusion, une once : faites-en un liniment.

Ou, prenez d'onguent populeum, deux onces, ou d'emplâtre diaphorolix, quantité suffisante : étendez-le sur du chamois, & appliquez-le sur le côté.

*Boisson dans la pleurésie.* Prenez des feuilles de tussilage, de mauve, de chaque deux poignées ; de fleurs de pavot rouge & d'althea, une poignée & demie ; de racine de persil, de saïse-pareille, de chaque trois onces ; de graine de lin broyée, quatre gros ; de laitue, de chardon de Notre-Dame, de chaque une once : mettez le tout en décoction dans une assez grande quantité d'eau pour qu'il en reste six pintes ; le malade en boira deux verres par heure.

Les empyriques ordonnent sur-tout dans la pleurésie les sudorifiques & les diaphorétiques, tels que tous les remèdes volatils, les fels volatils de vipère, de crâne humain, de corne de cerf, les yeux d'écrevisse, le sang de bouquetin, la siente de mulet, & autres remèdes semblables : mais ces remèdes sont dangereux si l'on n'a pas eu soin de faire précéder les remèdes généraux ; & d'ailleurs quand cette méthode seroit bonne, il est préjudiciable de faire des règles générales en Médecine, attendu que tous les tempéramens n'étant pas les mêmes, les maladies sont essentiellement différentes. Et de plus, les grands médecins conviennent eux-mêmes que la transpiration ne peut se rétablir par les diaphorétiques, qu'après avoir relâché & détendu les pores de la peau ; que l'érythème, produit par l'orgasme & le resserrement convulsif de la peau, empêche la transpiration ; & que cette cause augmenteroit encore par tous les re-

medes chauds & stimulans, tels que sont tous les sudorifiques & diaphorétiques.

Enfin, les sudorifiques ne peuvent être administrés indifféremment à tout le monde ; on doit craindre leurs effets dans les personnes sèches, arides, dans les vieillards, & dans tous ceux dont les humeurs sont déjà épuisées par des évacuations trop abondantes, par des sueurs copieuses.

*PLEURÉSIE FAUSSE, (Médéc.)* c'est une inflammation des muscles intercostaux, internes & externes, & même de la face externe de la pleure, elle est accompagnée d'une douleur de côté violente, de fièvre aiguë, avec un pouls dur, une toux fréquente & sèche, une difficulté de respirer des plus considérables.

Les causes sont les mêmes que celles de la pleurésie vraie, avec cette différence qu'elles sont appliquées plutôt aux enveloppes de la poitrine, qu'à la pleure même, ainsi le nom de *pleurésie* ne lui convient pas.

Ses symptômes sont les mêmes que ceux de la vraie pleurésie, elle attaque ordinairement les personnes d'un tempérament robuste, les ouvriers, sur-tout les portefaix, les gens occupés aux travaux de la campagne. Cela est fort connu, & il est rare que les gens oisifs aient des *pleurésies*, quoiqu'il y a moins à expectorer que dans la *pleurésie* vraie, & de l'une & de l'autre péripneumonie, cependant celle-ci se termine avec moins de danger, & plus souvent par suppuration, ce qu'on appelle *empyème*. *Voyez EMPYÈME.*

Le traitement est le même que celui de l'inflammation, il faut seulement remarquer que l'on doit plus insister sur les saignées du bras ; on doit outre cela avoir recours aux remèdes béchiques adoucissans, il y a moins à expectorer que dans la *pleurésie* vraie qui est souvent confondue avec la péripneumonie vraie.

Les topiques émolliens appliqués sur la partie souffrante, sont d'un grand usage ; les embrocations, les cataplasmes émolliens, tiennent le premier rang, les vessies remplies de décoctions des plantes de même nature, ou de lait tiède, sont d'une grande efficacité dans cette maladie.

*Liniment anodin.* Prenez du baume de Lucate, 2 gros ; d'huile d'amandes douces, une once ; d'huile de Macis, tirée par expression, de l'onguent de guimauve & de baume tranquille, de chaque deux gros : mêlez le tout & faites-en un liniment.

*Nota, 1°. que la pleurésie fautive ou le point de côté se confond souvent avec des douleurs qui ont pour cause des affections spasmodiques, du foie, de la rate, & des parties voisines, ou des vents ramassés dans le colon, ce qui mérite une attention singulière.*

2°. Que la suppuration de la poitrine est à craindre, & que pour la prévenir il faut réitérer de bonne heure les saignées, c'est l'ordinaire des mauvais praticiens, & d'autres empyriques, qui se mêlent pour la plupart de traiter ces maladies purement internes, d'insister davantage sur les remèdes externes, en quoi ils ont grand tort, car la suppuration qu'ils peuvent déterminer par cette manœuvre, est une seconde maladie pire que la première.

3°. Que la *pleurésie* fautive étant ordinaire aux gens robustes & qui ont fait beaucoup d'exercice ; il ne faut point ménager les remèdes, & ordonner en même tems une diète & un régime conformes à l'état du pouls & des forces ; quoique la diète exacte ne convienne pas à tout le monde, cependant la nourriture entretient & allume la fièvre. *Voyez RÉGIME & DIÈTE.*

*PLEURON, (Géog. anc.)* ville d'Italie : Homère en parle, ainsi que Strabon, *livre X. pag. 451*, qui dit qu'elle étoit bâtie dans un terrain gras & uni, au



voisinage de Calydon. Elle fut la patrie d'Alexandre dit de *Pleuron*, parce qu'il lui fit honneur ; il étoit poëte & grammairien, il avoit fait des tragédies, des éloges, & des mimes effimés, &c. mais il ne nous reste de tout cela que quelques fragmens qui sont cités par Strabon, par Athénée, par Aulu-gelle & par Macrobie.

Il y eut une autre ville nommée *Pleuron*, qui fut bâtie après la destruction de la première dans un autre endroit, faviot au pied du mont Aracymbus. Plin. *Lib. IV. c. ij.* dit que cette seconde *Pleuron* étoit dans les terres. (*D. J.*)

PLEURONIA, (*Géog. anc.*) canton de l'Étolie, ainsi nommé de la ville *Pleuron*. Strabon, *lib. X. p. 463*, nous apprend que ce canton s'appelloit auparavant *Curtide*, parce qu'il étoit habité par les *Curètes*, anciens colons de l'Étolie. (*D. J.*)

PLEURS, f. m. pl. Voyez LARME. Par les *pleurs*, on ne doit pas entendre de simples larmes, car outre ces larmes, il y a dans l'action de pleurer, plusieurs affections de la poitrine, avec grande inspiration ; le thorax dilaté & comprimé alternativement & promptement, à-peu-près comme dans le ris, une grande expiration aussi-tôt suivie du retour de l'air dans les poulmons. Lisez Schreiber de *fluu pag. 8.* Schaarsenude, Berl. Nachr. 1740, n° 46 Walther, de *erubescit. pag. 4.* On a donc en pleurant les mêmes anxiétés qu'en riant ; on conserve à-peu-près la même figure, si ce n'est que les yeux sont plus poulfés en avant, & s'enflent en quelque sorte, à force de pleurer ; au reste on pleure un peu à force de rire.

PLEURS, (*Métaphys.*) voyez LARMES. Les *pleurs* sont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie, de tristesse, &c. Les plus grands héros n'étoient point honteux chez les anciens de verser des larmes. Achille, Alexandre, Scipion, Annibal ont scu pleurer. Comment les *pleurs* deshonoreroient-elles un grand homme, puisque la sensibilité dont elles procèdent est une vertu ? Les larmes qu'Enée versa dans le mouvement de joie qu'il ressentit de voir l'honneur qu'on faisoit à sa patrie & aux braves guerriers qui l'avoient si courageusement défendue, étoient des larmes d'une ame bien née ; *sunt lachrimæ rerum*, dit Virgile, locution latine qui est d'une élégance admirable.

PLEURS DE TERRE, (*Architect. hydraul.*) on appelle ainsi, dit Daviler, les eaux qu'on ramasse de diverses hauteurs à la campagne, par le moyen des puisards qu'on fait pour les découvrir, & des pierres glaisées dans le fond, avec goulotes de pierre pour les découvrir à un regard commun appelé *réceptacle*, où elles se purifient avant que d'entrer dans un aqueduc, &c. Dans l'usage ordinaire, on nomme *pleurs de terre* les eaux qui coulent & qui distillent entre les terres. (*D. J.*)

PLEURS, (*Géog. mod.*) dans la langue du pays *Piuri*, bourg d'Italie, au comté de Chiavenne, l'une des Grisons. Je ne parle de ce bourg que parce qu'il étoit magnifique, par de somptueux édifices qui l'embellissoient, lorsqu'en 1618, le 25 d'Août, la montagne voisine se détacha, & tombant sur ce bourg, l'abîma au point qu'il n'en réchappa personne pour porter la nouvelle de cet affreux désastre. On dit qu'il y périt quinze cens ames, & de-là vint le nom qu'on lui donna tiré des *pleurs* que sa ruine fit répandre aux habitans des environs. (*D. J.*)

PLEUREUSES, f. f. pl. (*Antiquités rom.*) les Romains pour s'épargner la peine d'offrir une affliction extérieure dans les funérailles de leurs parens & de leurs amis, ou pour augmenter l'aspect de leur deuil, établirent l'usage d'un chœur de *pleureuses*, qu'ils plaçoient à la tête du convoi, & qui par des chants lugubres, & par des larmes affectées, tâchoient d'é-

mouvoir le public en faveur du mort que l'on conduisoit au bucher. Elles avoient à leur tête une femme qui régloit le ton sur lequel elles devoient pleurer ; on les appelloit *præfica*, comme nous l'apprenons de Festus. *Præfica dicuntur mulieres ad lamentandum mortuum conductæ, quæ dant cæteris modum plangendi, quasi in hoc ipsum præfictæ.* Le poëte Lucilius en a fait mention, au rapport de Nonius.

*Mercede quæ*

*Conductæ sicut alieno in funere præfica.*

Celle qui entonnoit la lamentation étoit nommée *præfica*, du terme *præfari*, parce qu'elle commençoit à pleurer la première. Les autres étoient aussi nommées *præfica*, mais plus rarement que leur maîtresse ; & c'est ce qui fait croire que *præfica* ne vient pas de *præfari*, puisque toutes les *pleureuses* étoient honorées de cette illustre qualité.

Lorsque les Romains vouloient parler d'eux-mêmes avantageusement, ils prévenoient leurs auditeurs par ce mot *præficine* ; en quoi nous les imitons encore, lorsque nous voulons nous donner quelques louanges, car nous disons volontiers, *cela soit dit sans vanité*. Nous lisons dans l'*Æsniaria* de Plaute, *act. 2. scen. 4.* que Leonida accusé de quelque tour de fouspelle, commença sa justification par *præficine*, parce qu'il devoit dire du bien de lui-même.

*Præficine, hoc nunc dixerim nemo me etiam accusavie ; Merito meo, neque me Athenis est alter hodie cui credi recte, aequi putent.*

Et comme les *pleureuses* affectoient de donner de grandes louanges au mort, elles se servoient d'abord selon la coutume, du terme *præficine*, pour prévenir les spectateurs, & attirer leur croyance ; d'où l'on a fait le mot *præfica*. L'Écriture nous fournit des exemples de ces *pleurs* publiques ; il est dit dans le chapitre 21 des Nombres, que l'on pleura trente jours sur le corps d'Aaron : *omnis autem multitudo videns occubuisse Aaron, flevit super eo triginta diebus per cunctas familias suas.* Moïse fut pleuré de même pendant trente jours par tout Israël.

Aussi-tôt que le malade étoit expiré, l'usage des Romains étoit d'appeler les *pleureuses*, que l'on plaçoit à la porte de la maison ; là s'étant instruites par les domestiques des circonstances de la vie du défunt, elles en composoient un éloge, où le mensonge & la flatterie n'étoient pas épargnés.

L'art des *pleurs* consistoit dans l'action & dans le chant. Le poëte Lucilius nous l'apprend par ces vers :

*In funere, præfica*

*Multo, & capillos scindunt, & clamant magis.*

On reconnoît dans ces vers, les deux parties de l'art de pleurer. *Capillos scindunt*, voilà l'action ; & *clamant magis*, voilà le chant qu'elles accommodoient à certains vers lugubres, que l'on nommoit *nenia*, selon l'explication de Festus : *nenia est carmen, quod in funere laudandi gratia cantatur*, & c'est ainsi que Cicéron en parle dans le second livre des lois ; *honoratorum virorum laudes in concione memorant, easque etiam ad cantus, ad tibicinem profequuntur, cui nomen nenia, quo vocabulo etiam greci cantus lugubres nominant.*

On comprend aisément que ces *pleureuses* étoient vêtues de l'habit qui marquoit ordinairement le deuil & l'affliction ; c'étoit une robe noire, que les Romains appelloient *pulla*, & ceux qui en étoient vêtus, étoient désignés par cette épithète, *pullati*, dont Juvénal fait mention dans sa troisième satire.

*Si magna Aruriei cecidit domus, horrida mater Pullatos proceres differt vadimonia prætor.*

Auguste au rapport de Pétrone, défendit à ces

qui portoient cet habit, de se présenter aux spectateurs. *Sanxit ne quis pullatorum in mediâ cavâ sederet.* Je suis du sentiment de Saint-Evremond: il y a, dit-il, une certaine douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé; votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur, & de-là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

*Qui me console, excite ma colere,  
Et le repos est un bien que je crains;  
Mon deuil me plaît, & doit toujours me plaire,  
Il me tient lieu de celle que je plains.* (D. J.)

**PLEUREUSES**, (*Hist. des Grecs modernes.*) les Grecs modernes, suivant l'ancienne coutume, ont à la suite des enterremens des femmes à gage, dont la principale fonction est d'hurler, de pleurer, & de se frapper la poitrine, tandis que quelques autres chantent des élégies à la louange du mort ou de la morte; ces sortes de chansons servant pour les deux sexes, & pour toutes sortes de morts, de quelque âge & qualité qu'ils soient.

Pendant cette espèce de charivari, d'autres personnes apostrophent de tems en tems le défunt ou la défunte, en lui disant: «te voilà bien-heureuse; tu peux présentement te marier avec un tel; & ce tel» est un ancien ami que la chronique scandaleuse a mis sur le compte de la morte. Au bout de ces propos, ou autres semblables, les pleureuses recommencent leurs cris & leurs larmes.

Enfin, dès qu'une personne est morte, les parens, les amis, les pleureuses, font leurs complaintes autour du corps que l'on porte à l'église, le plus souvent sans attendre qu'il soit froid; cependant on l'inhume, après avoir récité quelques oraisons accompagnées de gémissemens feints ou véritables. (D. J.)

**PLEUREUSES, PLEUREURS**, (*Critique sacrée.*) les Juifs avoient des pleureurs & des pleureuses à gages dans leurs funérailles, comme on le voit par quelques endroits de l'écriture. «Allez chercher des pleureuses & qu'elles viennent: envoyez querir des femmes qui savent faire des lamentations; qu'elles se hâtent, & qu'elles commencent leurs lamentations sur le malheur de Sion, dit Jérémie, v. 16. On ne verra que deuil dans toutes les places; & par-tout on n'entendra que ces mots, malheur, malheur; on appellera le laboureur à ce deuil, & on fera venir pour pleurer, ceux qui savent faire les plaintes funebres». Amos, v. 16. (D. J.)

**PLEUREUSES**, terme de Lingères; elles appellent pleureuses, de larges bandes de batiste qu'on met en partie sur le revers de la manche d'un juste-au-corps, dans les premiers tems d'un grand deuil. (D. J.)

**PLEUVOIR**, voyez l'article PLUIE. Il se prend au simple & au figuré: il pleut du sang, des pierres, des cailloux, des grenouilles; il pleut des grâces d'en haut.

**PLEXAURE**, f. f. (*Mythol.*) une des océanides, & de celles qui présidoient à l'éducation des enfans mâles, avec Apollon & les fleuves, selon Hésiode. (D. J.)

**PLEXUS**, f. m. en Anatomie, c'est un nom commun à plusieurs parties du corps figurées en réseau, par l'entrelacement de petits vaisseaux, ou de filets de nerfs. Voyez VAISSEAU & NERF.

On observe autour des parties génitales différens plexus veineux; la huitième paire forme avec le nerf intercostal différens plexus. Voyez VAGUE & INTERCOSTAL.

**PLEYADES**, f. f. pl. en Astronomie, est une assemblée de six étoiles dans le cou de la constellation du taureau. Voyez ÉTOILE.

On les appelle ainsi du mot grec πλῆν, navigare, naviguer, parce que les anciens regardoient ces étoiles comme fort redoutables aux marins, par les pluies

qu'elles excitoient selon eux, & les tempêtes qu'ils croyoient s'élever avec elles.

On n'apperoit plus à présent que six étoiles dans la constellation des pleyades: il y a apparence qu'il y en a une qui a disparu; car les anciens en comptoient sept: peut-être aussi étoit-ce une erreur de leur part. Il est certain que du tems d'Ovide, il n'y en avoit que six: témoin ce vers,

*Qua septem dici, sex tamen esse solent.* (O)

**PLEYADES**, (*dans la Mythologie.*) c'étoient les sept filles d'Atlas, dont les noms propres sont Maya, Électre, Taygete, Asterope, Alcyon, Céleste, & Mérope. Elles furent aimées, dit Diodore, des plus célèbres d'entre les dieux & les héros, & elles eurent des enfans qui devinrent fameux & chefs de plusieurs peuples. On ajoute qu'elles étoient très-intelligentes, & qu'en cette considération, les hommes les divinifèrent, & les placèrent dans le ciel sous le nom de pleyades. C'est une constellation septentrionale de sept étoiles assez petites, mais fort brillantes, placées au cou du taureau & au tropique du cancer; la plus grande de toutes est de la troisième grandeur, & s'appelle Lucida pleyadum. Les Latins les appelloient Vergilie, du mot ver, printemps; parce que c'est vers l'équinoxe de cette saison, qu'elles commencent à paroître. Le vulgaire les appelle la Poussinière; la fable des Atlantides changées en astres, vient de ce qu'Atlas fut le premier qui observa cette constellation, & qui donna aux sept étoiles dont elle est composée, le nom de sept filles. Voyez TAUREAU & VERGILIES.

**PLEYADE**, (*Poétique.*) nom que les Grecs donneroient à sept poètes célèbres qui florissoient sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

À l'imitation des Grecs, Ronfard forma une pleyade de poètes françois sous le règne de Henri II. Ceux qui la composoient étoient le même Ronfard, Daurat, du Bellai, Remi Belleau, Baif, Pontus de Thiard, & Jodelle, tous grands hommes pour ce tems-là; mais si fortement infatués du grec, qu'on en trouve presque autant que de françois dans leurs ouvrages.

Dans le dernier siècle, on avoit aussi projeté de faire une pleyade de ceux de nos auteurs modernes qui ont excellé dans la poésie latine; mais on n'est encore convenu ni des noms de ceux qui doivent la composer, ni des rangs qu'ils occuperont, ni du poète à qui l'on donnera le nom de la plus brillante des étoiles qui composent les pleyades, lucidissima pleyadum. M. Baillet nomme pour les sujets qu'elle devoit comprendre les peres Rapin, Commire, de la Rue, messieurs de Santeuil, Ménage, du Perrier, & Petit.

**PLEYON**, f. m. terme de Jardinier, c'est de la paille de seigle longue & ferme dont on couvre les petites salades sur couche, & dont on fait les paillassons. On se sert aussi de pleyons ou de menus osiers pour lier la vigne, ou attacher les branches d'arbre. (D. J.)

**PLEYON**, terme de Nattier, les Nattiers de Paris appellent pleyon, de la paille bottée que vendent les Chandeliers, pour mettre dans les paillasses de lit, & dont se servent les Nattiers, pour faire les nattes & chaises de paille. Les gens du monde disent botte de paille. (D. J.)

**PLI**, f. m. (*Gram.*) il se dit de l'endroit où une chose se plie; le pli du coude; le pli de la jambe; le pli d'une étoffe.

**PLI**, (*Archit.*) c'est l'effet contraire du coude dans la continuité d'un mur.

**PLI DE CABLE**, (*Marine.*) c'est la longueur de la noue du cable, de la manière qu'il est roué dans sa place, qu'on nomme la fosse aux cables.



Ne mouille qu'un pli de cable, c'est-à-dire, qu'il ne faut filer que très-peu de cable en mouillant l'ancre; ce qui se fait quand on mouille en un lieu où l'on n'a envie de demeurer que fort peu de tems.

PLIS, (Peinture.) voyez DRAPERIE.

PLIAGE, f. m. (Manufacture.) maniere de plier les étoffes : le pliage des étoffes de lainage, se fait sur une espece de table ou métier, que l'on appelle plioir. Lorsque le pliage est achevé, on l'assure en mettant la piece entre deux plateaux, & la ferrant raisonnablement dans une presse : on plie les étoffes après qu'elles ont été fondées, & devant que de les appointer, Savary.

Pliage des chaînes des étoffes de soye. Pour plier les chaînes sur l'enfule, il faut commencer à la mettre sur le tambour, qui est une roue de trois piés environ de diametre; & ensuite après avoir passé les portées séparément dans chaque dent du rateau, on dévide la chaîne sur l'enfule; & au moyen de ce rateau, au-travers duquel passe la chaîne, on la devide de la largeur que l'on veut, & les portées se trouvent toujours les unes à côté des autres. On observe de décharger suffisamment le tambour, afin que la chaîne soit pliée ferme.

PLIANT, adj. (Gram.) qui est flexible sur toute sa longueur : il se dit bien de l'osier & de tout autre corps qui fléchit facilement sans se briser, & qui se resstuit mollement dans son premier état.

PLIANT, (Maréchal.) la jointure pliante, se dit du paturon. Voyez JOINTURE. Les jarrets plians, voyez JARRÈTS.

PLICA POLONICA, (Médecine prat.) c'est une maladie, dont le principal symptôme & celui de qui elle tire son nom est un entrelacement indissoluble des cheveux; le mot *plica* est latin, il signifie entrelacement; on ajoute communément, même en françois, l'épithete latine *polonica*, parce que cette maladie est très-familiaire aux Polonois, & presque endémique dans leur pays; ils l'appellent *gordziac*, *gwozdziac* ou *kolium*.

La figure que prennent les cheveux en s'entrelaçant, & le plus ou moins d'étendue de cet entrelacement, ont donné lieu à une distinction assez futile du *plica* en mâle & femelle; le *plica* mâle consiste dans des especes de cordons fort ferrés, fermes, en forme de spirale, par les différens contours de cheveux, & qui pendent le long du dos. Dans le *plica* femelle tous les cheveux dressés, repliés & entrelacés, couvrent entierement la tête comme un chapeau; ils présentent par-là un spectacle horrible & dégoûtant. Quoique cette maladie puisse être regardée comme propre aux cheveux, on l'a quelquefois observé affecter le poil qui couvre les autres parties du corps. M. Jean Paterfon Hain a inferé dans les mémoires des curieuses de la nature, ann. 3, observ. 221. l'observation curieuse d'une femme qui avoit les poils du *pudus* d'une aune & demie de long & affectés d'un *plica* considérable; elle étoit obligée de les rouler autour de sa cuisse pour empêcher qu'ils ne traînaient par terre. Sennert prétend que cette maladie n'est pas particulière aux hommes, & qu'elle attaque aussi les animaux, & sur-tout les chevaux; il raconte qu'un officier mena de Hongrie à Dresde, un cheval qui portoit un *plica* au col qui lui pendoit jusqu'aux piés.

Cette maladie singulière s'annonce ordinairement dans les hommes par un abattement extraordinaire, par des douleurs vives dans tout le corps, dans les membres, les jointures, la tête; les os paroissent brisés, le visage est pâle, défait, un bourdonnement incommode fatigue continuellement les oreilles; il survient quelquefois des convulsions, les membres se contournent, le dos est recourbé, le malade devient bossu; après ce premier tems, une partie des symptomes disparoit, & toute la force du mal sem-

ble se porter à la partie extérieure & chevelue de la tête, une sueur abondante découle de cette partie de petites écailles comme du son s'en détachent, les cheveux grossissent, s'allongent rapidement; ils deviennent gras, onctueux, sales, fétides. Souvent alors ils sont infestés d'une quantité innombrable de poux. Voyez MAL PÉDICULAIRE. Ils se crépent ensuite, se replient en divers sens; de leurs pores suinte une humeur tenace & glutineuse; ils se collent l'un à l'autre, se compliquent, s'entrelacent & forment par ce moyen différens paquets, cirri, presque solides & si fortement tissus, que tout l'art du monde seroit vainement employé à les démêler & les défaire. Quelques auteurs ont assuré que dans cet état les cheveux se gorgeoient de sang & en laissoient échapper, lorsqu'on les coupoit ou racloit, quelques gouttes, & même dans certains cas une quantité considérable. Il y a à ce sujet une observation curieuse & intéressante d'Helwigius que nous rapporterons plus bas; d'autres ont prétendu que jamais les cheveux ne pouvoient admettre du sang, & que de quelque façon qu'on les coupât, il n'en sortoit jamais une goutte; & cette fausse prétention n'est étayée que sur un simple défaut d'observations qui leur soient propres. Ils ont conclu que ce qu'ils ne voyoient pas ne sauroit exister; il est peu nécessaire de prouver combien cette logique qui ne laisse pas d'être assez suivie est fautive dans ses principes, & pernicieuse dans ses conséquences. Pour nous, nous conclurons plus justement sur des autorités respectables & d'après des observations décisives que le fait est très-certain, mais qu'il n'est sans doute pas constant. Dans le même tems que cet entrelacement se forme, & lorsque la maladie parvient à l'extrême degré de violence & d'intensité, les ongles & sur-tout ceux qui sont aux pouces des piés croissent très-prompement, deviennent longs, raboteux, épais & noirs, semblables en tout à ceux des boucs, ils tombent sur la fin de la maladie, & reviennent ensuite naturels quand elle a une heureuse issue & que les cheveux commencent à se débrouiller; ce fait rapporté par Schultzius, lui a été attesté par la comtesse de Donhoff qui en parloit d'après sa propre expérience.

Cette maladie est, comme nous l'avons déjà remarqué, très-commune & endémique en Pologne; elle a commencé, suivant le rapport des historiens du pays, à infester ce royaume par la partie qui confine la Russie, d'où elle s'est répandue dans cet empire, dans la Prusse, dans l'Allemagne, la Hongrie, le Brisgaw, l'Alsace, la Suisse, la Flandre rhénale, où l'on voit quelques vestiges, mais rares de cette maladie. Ronderic à Fonséca dit en avoir vu un exemple à Padoue.

On croit communément que le *plica* n'a pas toujours existé. Roderic Fonséca, Hercule Saxonia & quelques autres auteurs assurent, fondés sur l'autorité de Städlér, qu'il n'avoit pas paru avant l'année 1564; quelques autres en font remonter l'origine plus haut, & en fixent l'époque à l'année 1287. Sennert prétend au contraire, que cette maladie a dû être de tout tems, & que les causes qui la produisent étant très-anciennes, elle doit l'être aussi; que si l'on n'en voit aucune mention dans les anciens auteurs, leur silence doit être uniquement imputé à leur petit nombre, à leur inexactitude, & à la rareté du *plica*. Quelque précieux que soient ces raisonnemens; ce ne sont jamais que des raisonnemens opposés à des faits, & par-là même entierement détruits; il ne s'agissoit que de vérifier le silence des écrivains sur cet article; s'il est bien constaté, on ne peut douter qu'il ne soit occasionné par un défaut absolu d'observations; car cette maladie est assez singulière pour devoir frapper la curiosité d'un observateur quelconque, médecin ou non, & pour mériter d'être remar-

quée, décrite & transmise à la postérité. Nous voyons dans tous nos recueils d'observations ce goût dominant pour le merveilleux, toujours soutenu au point qu'on y a souvent sacrifié l'utile. On trouve dans quelques anciens auteurs le mot latin *plica* ou *plicano*, & le mot grec *πλακάνη*, qui lui répond; mais ils sont employés dans un autre sens; savoir, pour désigner une contorsion, avec ramollissement & sans fracture, des côtes & autres os, qu'on observe sur-tout dans les enfans.

S'il a été un tems où le *plica* n'existoit point, les causes qui le produisent actuellement ont donc été pendant tout ce tems sans force, sans action, ou absolument nulles. Quelle a donc été leur origine, ou qu'est-ce qui a réveillé leur activité? Roderic Fonseca attribue cet effet au changement opéré dans l'atmosphère par l'aspect finistre des astres; d'autres ont eu recours à des causes insuffisantes, tirées de quelque erreur dans les six choses non-naturelles, de la malpropreté, de la négligence à se peigner, à se laver la tête, &c. Quelques-uns ont accusé des causes plus ridicules, chimériques, que la crainte enfante, que l'attrait frivole & puissant du merveilleux accrédité, & que l'ignorante crédulité soutient. Un vulgaire insensé qui est de tous les pays a cru, & des auteurs encore plus fots, parce qu'étant éclairés ils devoient l'être moins, ont écrit; ceux-ci, que le *plica* devoit son origine à des enchantemens, des opérations magiques, & qu'il ne pouvoit être dissipé que par des secours surnaturels; ceux-là, que l'entrelacement des cheveux étoit l'ouvrage des enfans morts, non baptisés, qui venoient travailler à cela pendant la nuit; & pour perpétuer cette sottise, on a donné au *plica* le nom allemand de *wichel-zoeppfe*; *wicheln* signifie dans l'ancien langage non baptisé, & *zoeppfe*, *nœud*, entrelacement. Les uns, que c'étoit des incubes qui venoient fucer & nouer ainsi les cheveux; les autres, que ces incubes paroisoient sous la forme d'une femme juive, & cette erreur populaire est encore marquée dans ce nom, *juden-zoeppfe*, &c. &c.

L'origine de cette maladie la plus probable, dont je me garde bien cependant de garantir la vérité, est celle qui est fondée sur le rapport de la plupart des historiens polonois, Spondanus, Bzowius, Cromerus Dhiogofus, Joachimus Pastorius, & sur une tradition constante & presque universelle dans le pays; d'où il résulte, que l'époque de l'origine de cette maladie doit être fixée vers l'année 1287 sous le règne de Lesus le noir en Pologne, tems auquel les Tartares firent une irruption dans la Russie rouge: ces peuples, dit Spondanus, naturellement méchans, magiciens & empoisonneurs, corrompirent toutes les eaux du pays par le moyen des cœurs qu'ils avoient arrachés de leurs prisonniers, qu'ils jetterent dans les rivières après les avoir remplis d'herbes venimeuses, & où ils les retenoient avec des broches. Les eaux ainsi infectées donnerent la mort à ceux qui en burent d'abord, ou portèrent dans leur sang les semences de la funeste maladie dont il s'agit. Cette disposition vicieuse des humeurs a dû se transmettre des peres aux enfans, répandre au loin & multiplier beaucoup le *plica*, elle a pu être favorisée par la nature de l'air, du climat, par la qualité permanente des eaux, des alimens, par la façon de vivre, par l'irrégularité de régime, par la complication avec la vérole, ou le scorbut, maladies avec lesquelles elle a, comme on voit, beaucoup de rapport, & par lesquelles elle est extrêmement aigrie. En souffrissant ainsi au témoignage des auteurs que nous avons cités, on explique assez plausiblement l'origine, l'invasion & l'endémicité de cette maladie; mais il reste à déterminer encore en quoi consiste cette maladie, quel est le mécanisme, la façon d'agir des causes

qui la produisent; quel changement opèrent-elles sur les humeurs & les vaisseaux; problèmes qui ne sont point encore résolus d'une manière satisfaisante; la saine philosophie qui se répand avec avantage dans la Médecine, résistait d'adopter toutes ces explications ridicules & imaginaires, fondées sur les acrimonies de différente espèce, la volatilisation des sours, l'exaltation des sels, &c. &c. Guillaume Davison a coupé le nœud sans le résoudre: il s'est épargné la peine de chercher des explications de cette maladie, en niant qu'elle existât & qu'elle eût jamais existé autre part que dans la tête fêlée de quelques femmelettes superstitieuses, d'où elle a été transplantée, dit-il, dans le cerveau foible de quelques médecins ignorans; & partant de cette idée, il traite toutes les observations qu'on a recueillies sur ce sujet, de fables, de contes de vieilles, de chimères, que la crainte, l'ignorance, l'imagination préoccupée, en fascinant les yeux, ont fait prendre pour des réalités. Mais toutes ces vaines déclamations, ces fortes indécentes ne sauroient, devant un juge impartial, infirmer le témoignage authentique d'un grand nombre de médecins & d'historiens respectables: on ne fait de quelque titre qualifier la prétention ridicule de cet écrivain, d'ailleurs célèbre, qui seul & de son autorité privée, s'oppose à l'assertion constante de plusieurs peuples sur une question de fait, & qui ne tend pas à moins qu'à les faire passer, eux & les auteurs de leur pays pour des fots & des fous. Voyez *Comment. Scot. in petr. Severin. ideam medicin. philosoph. pag. 450.* & Vopif. Fortunat. Plempius, de *astutib. capillor.*

On ne peut pas non plus tirer de grandes lumières pour la connoissance intime de cette maladie, de la prétendue observation de Flovaci, médecin de Cracovie, qui dit avoir trouvé des poils très-longs dans le sang d'une personne attequée du *plica*, & qui prédit en conséquence que la maladie étoit trop enracinée dans le sang pour pouvoir céder à l'efficacité des remèdes. Cette observation a cependant donné lieu à Scultetus de penser que toute la disposition vicieuse du sang consistoit dans cette maladie à charrier des poils *âpres & stimulans*, comme il dit lui-même; & il assure que dans les cadavres de ceux qui sont morts du *plica*, ces poils sont sensibles à la vue. *Credat judas apella, non ego*; tant il est vrai qu'une erreur conduit toujours à une autre.

Mais sans nous arrêter à toutes ces absurdités, il paroît, en examinant avec attention les symptômes qui précèdent & accompagnent le *plica*, & rappelant les observations que les auteurs nous ont transmises sur cette maladie; il paroît, dis-je, que c'est une espèce de fièvre maligne, ou de scorbut aigu qui a sa cause spécifique, & pour symptôme particulier cet entrelacement des cheveux, qui pourroit aussi être regardé comme un dépôt critique qui se portant à l'extérieur débarrasse les parties nobles, & juge salutairement la maladie. 1°. On peut se ressouvenir que nous avons remarqué plus haut que dès que les cheveux commencent à être affectés, une grande partie des symptômes se dissipe; 2°. il consiste par plusieurs observations que si l'on empêche l'affection des cheveux en les coupant, par exemple, la maladie devient plus sérieuse, & les yeux sur-tout sont sur-le-champ attaqués par des fluxions opiniâtres; ou bien il arrive, comme Helwigius l'a observé, que le sang dissous sort goutte à goutte des cheveux coupés, sans qu'il soit possible de l'arrêter; le malade s'affaïble, éprouve de fréquentes syncopes, & meurt en peu de jours. 3°. La crise ordinaire dans les maladies malignes, venéneuses, se fait par des absces aux parties extérieures, comme Hippocrate l'a judicieusement remarqué. 4°. L'augmentation subite, la noirceur, l'aspérité des ongles doivent aussi être regardées comme critiques, parce qu'on



qu'on les voit survenir dans le même tems que l'entrelacement des cheveux; & en second lieu, si on les coupe dans cet état, les fluxions des yeux & les autres accidens succèdent aussi promptement que si on coupe les cheveux. Quant à la manière dont cette crise s'opère, & la cause qui la détermine plutôt vers cette partie que vers les autres, nous avons sincèrement que nous ne savons rien de positif là-dessus, & que ce mécanisme est aussi obscur & aussi ignoré que l'aitiologie des autres crises; on peut seulement présumer que la nature de la maladie, de la cause morbifique, la disposition des humeurs, semblent affecter & déterminer un couloir particulier préférentiellement à tout autre; que de même qu'une fluxion de poitrine, se juge par l'expectoration ou les sueurs, une maladie de la tête par les selles, une fièvre maligne par une parotide, &c. de même le *plica* affecte déterminément les cheveux & les ongles. Il y a lieu de penser avec le docteur Derham, que les cheveux & les poils servent de canaux pour une insensible transpiration. Quelques expériences d'accord avec les observations faites sur les malades atteints du *plica*, démontrent que les poils ont une cavité, qu'ils sont arrosés, humectés, lubrifiés, entretenus, réparés & nourris par une humeur particulière qui circule dans leur tissu (voyez POIL, CHEVEUX); ils tirent cette humeur par une racine bulbeuse implantée dans la peau, de façon qu'ils font sur le corps comme des plantes parasites qui vivent avec lui & sans lui, qui ont une vie commune & particulière. Qu'on suppose que par un effort critique les humeurs soient poussées abondamment vers leurs bulbes, que ces petites glandes soient irritées, réveillées; que leur jeu soit animé, leur action augmentée, elles fuseront une plus grande quantité d'humeurs, elles en transmettront davantage dans les cheveux: ceux-ci s'allongeront, grossiront; leur transpiration deviendra plus sensible; ils seront humides, gras, onctueux; l'irritation qu'excitera sur leur tissu sensible la quantité & peut-être la qualité des humeurs, les fera crisper, replier: de-là cette complication, cet entrelacement aidé, favorisé & fortifié par ce suc glutineux qui s'écoule de leurs pores, & qui colle les cheveux l'un à l'autre. La même cause qui détermine une plus grande quantité d'humeurs dans les bulbes des poils, y peut aussi faire parvenir le sang rouge; car alors les vaisseaux sont dilatés, & il est probable que le sang est dissous. C'est par le même mécanisme, par l'abord plus considérable d'humeurs & même de sang, que les ongles grossissent, s'allongent, deviennent noirs & raboteux.

Quelque rapport qu'ait cette maladie avec la vérole & le scorbut, il est bien facile de l'en distinguer, soit en faisant attention aux symptomes propres à ces maladies, ce qui est nécessaire dans le premier période du *plica*, avant l'affection des cheveux, soit en considérant l'entrelacement des cheveux & l'altération des ongles; mais ce signe qui est univoque & infaillible, ne peut servir que lorsque la maladie est tout-à-fait décidée, & qu'elle tend à sa fin.

Tous les auteurs, à l'exception de ce Guillaume Davison dont nous avons parlé plus haut, s'accordent à regarder cette maladie comme très-dangereuse; mais ils conviennent que le danger est beaucoup moindre lorsque l'entrelacement des cheveux est formé: du reste il varie suivant le nombre & l'intensité des symptomes; si la crise est parfaite, c'est-à-dire si, après que le *plica* est décidé, la violence des accidens diminue, le malade peut être censé hors d'affaire. Quelques auteurs ont prétendu que le *plica* femelle étoit plus grave & plus dangereux que le *plica* mâle; quelquefois l'entrelacement des cheveux subsiste pendant très-long-tems, la dépuración ne se faisant que petit-à-petit & par degrés; quelquefois les paquets formés par les cheveux entrelacés tombent en peu de

Tome XII,

tems, mais ils reviennent ensuite, & alors on a observé que pendant le tems qui s'écouloit entre la chute de ces paquets & leur renouvellement, il survenoit de fâcheux accidens qui ne se dissipoient qu'après la formation d'un nouveau *plica*. Il y a des gens qui ont porté toute leur vie sans incommodité un pareil entrelacement de cheveux toujours désagréable & dégoûtant; d'autres, après avoir supporté patiemment pendant quelques années & ce désagrément & la malpropreté qui en est inséparable, ont été parfaitement guéris par la chute spontanée de ces paquets. Mais le danger n'est jamais si prochain que lorsqu'on veut s'en débarrasser mal-à-propos, qu'on rate les cheveux, & qu'on coupe les ongles. On a vu des malades mourir victimes de l'inexpérience de leur médecin ou de leur propre imprudence. Les suites les plus ordinaires sont la cécité, des ophtalmies, des fluxions opiniâtres; quelques-uns en sont devenus bossus, d'autres ont éprouvé divers accidens, suivant la nature & l'usage de la partie sur laquelle se jettoit, comme on dit, l'humeur morbifique, à qui on ôtoit par cette indiscrette précipitation son issue naturelle. On assure que les saignées & les purgations, les seules armes de bien des médecins, qu'à juste titre ridiculisés Molière, ne sont pas moins nuisibles. Hercule Saxonia raconte avoir vu survenir des douleurs extrêmement aiguës, avec des tumeurs œdémateuses au bras & au pied, après des saignées faites dans ces parties au commencement du *plica*.

Quel parti doit donc prendre le médecin pour guérir sûrement & sans danger cette maladie? Quel secours doit-il employer? aucuns. Il n'a dans ce cas, comme dans presque toutes les maladies, qu'à laisser faire la nature, qu'à la suivre, lui obéir servilement, & se bien garder de prétendre la maîtriser; elle est le vrai médecin, qui quoique peu instruite de la situation & de la structure des ressorts de la machine, fait mettre en mouvement les plus convenables dans le tems le plus propre & de la façon la plus sûre; elle a su ménager une voie pour la terminaison de la maladie dont il s'agit. Si le médecin ne veut pas être tranquille & oisif spectateur de ses opérations; s'il veut mettre une main qui ne soit qu'inutile à l'ouvrage, qui ne soit pas pernicieuse; qu'il seconde la nature, qu'il pousse doucement les humeurs vers le couloir qu'elle affecte; bien instruit de cet admirable axiome, *quo natura tendit*, &c. si souvent répété, mais qui ne sauroit l'être assez, & qui devoit, au grand avantage des malades, être profondément inculqué dans l'esprit de tous les Médecins: alors il pourra user de quelques légers sudorifiques, cordiaux, employer l'émétique, les décoctions de salicépaille, de houblon, & de la thériaque; quelques gouttes d'esprits aromatiques huileux. Il évitera avec la dernière circonspection les purgatifs qui détournent & diminuent puissamment la transpiration, les saignées, qui font le même effet, & qui sont sûrement mortelles dans les maladies malignes; secours qu'une observation plus particulière a bannis plus sévèrement du traitement de cette maladie. Les lotions de la tête avec les décoctions de branche-urine, de houblon, de mousse terrestre, &c. sont fort usitées dans le pays, & ne sont sûrement pas sans utilité, pouvant relâcher les pores de la peau, & déterminer la sueur vers cette partie. Peut-être pourroit-on trouver un antidote spécifique dans cette maladie, comme on en a pour la vérole & le scorbut; mais en attendant on est obligé de s'en tenir à cette prudente inaction, ou à l'usage de ces foibles secours. Quelques auteurs ont prétendu que la mousse terrestre avoit la propriété spécifique de guérir cette maladie; & on l'a appelé en conséquence *plicaria*. Il est certain qu'il résulte de plusieurs observations bien attestées, que des personnes atteintes du *plica* en font

E E e e e

guéries pendant son usage ; mais n'auroient-elles pas guéri sans cela ? La vertu de cette plante n'auroit-elle été établie que sur le rapport de la figure avec celle des cheveux , suivant la doctrine des *signatures*, suivie par Crollius, Paracelse, Rolfinkius, &c ? C'est sur la même ressemblance qu'on a cru que la vigne, le lierre, la brioune, & toutes les especes de liserons, devoient avoir la même efficacité. *Voyez les observations de Bernhardus à Berniz, Miscell. geren. curios. ann. I. observ. 32.* Le même auteur dit avoir souvent éprouvé que le mercure est aussi dans le *plica* un remède assuré ; mais rien n'égale les succès de la mousse terrestre employée à l'extérieur en fomentation, & prise intérieurement en décoction. Il me semble que quand le dépôt est formé, que l'entrelacement est bien décidé, le plus prudent & le plus sûr seroit de ne rien faire. (m)

**PLIE, PLANE, PLATUSE**, f. f. (*Hist. nat. Idiot.*) *passer*, poisson de mer qui ressemble par la forme du corps au turbot & à la sole ; mais il est plus étroit que le premier, & plus large que le second ; les yeux sont placés sur la face supérieure de la tête ; la bouche est petite, dépourvue de dents, & semblable à celle de la sole. Ce poisson n'a qu'une nageoire qui occupe toute la longueur du ventre & du dos : il y a sur les côtés du corps un trait un peu tortueux qui s'étend depuis les ouies jusqu'à la queue. Les *plies* cherchent les endroits limonneux, comme la plupart des autres poissons plats ; aussi sentent-elles presque toujours la boue : elles remontent dans les rivières ; celles qu'on pêche dans la mer ont la chair moins molle & moins humide, & celles qui vivent quelque tems dans les eaux douces, deviennent insipides. Rondelet, *Hist. nat. des Poissons*, prem. part. liv. XI. ch. vj. *Voyez POISSON.*

**PLIÉ**, participe, (*Gramm.*) *Voyez PLIER.*

**PLIÉ**, en terme de *Blason*, se dit de ce qui est simplement courbé, aussi-bien que des oiseaux qui s'écartent pas leurs ailes, & sur-tout de l'aigle qu'on dit alors au vol *plié*.

**PLIER**, v. act. (*Gramm.*) c'est par l'emploi de la flexibilité d'un corps, lui faire prendre une direction contraire à celle qu'il affecte naturellement, & cela sans le briser. On *plie* la branche d'un arbre. On *plie* le caractère d'un enfant au bien ou au mal.

On *plie* aussi une étoffe ; *plier*, en ce sens, signifie former des *plis*.

Il semble qu'on confond assez dans l'usage, les verbes *plier* & *player*, & qu'on pourroit attacher à *plier*, l'acception de faire un pli, & à *player*, l'acception de courber. L'aile droite a *plié*, c'est-à-dire qu'elle s'est laissée enfoncer ou renverser.

**PLIER, COURBER**, (*Synonymes.*) ces deux mots signifient proprement, mettre quelque chose hors de la ligne droite : tous deux s'emploient également au propre & au figuré, en prose & en vers. On dit : ce ministre *plie* ou *courbe* tous les poids des affaires. Un de nos Poètes a dit :

Lâches ambitieux, nous plions les genoux  
Devant un homme faible & mortel comme nous.

Tout le monde connoît ces beaux vers de Corneille dans sa *Toison d'or*.

A vaincre tant de fois, mes forces s'affoiblissent ;  
L'état est florissant, mais les peuples gémissent.  
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts  
faits,  
Et la grandeur du trône accable les sujets.

Campistron les a travestis bien clairement dans sa *Tragédie de Tiridate*, acte II. scène ij.

Je sais qu'en triomphant les états s'affoiblissent ;  
Le monarque est vainqueur, & les peuples gémissent :

Dans le rapide cours de ses vastes projets,  
La gloire dont il brille accable les sujets. (D. J.)

**PLIER LES ÉTOFFES**, (*Commerce.*) c'est leur faire prendre un pli au milieu dans toute leur longueur, & leur en faire ensuite plusieurs dans leur largeur, également distans les uns des autres, qu'on range alternativement en dedans & en dehors.

*Plier* se dit aussi chez les Marchands, pour remettre une étoffe dans ses premiers plis.

On *plie* aussi les soies, les fils ; c'est-à-dire les écheveaux de soie & de fil en deux ou trois, selon la longueur qu'on veut donner aux bottes. *Dist. de comm.*

**PLIER**, en terme d'*Épinglier - Aiguilletier*, c'est ramener l'extrémité d'une aiguille, de manière qu'elle vienne entrer dans la châsse, en formant un angle. On se sert pour cela d'un outil de grandeur proportionnée à celle de la pièce, nommé *plioir*. *Voyez PLIOIR.*

**PLIER**, en terme de *faisseur de cartes*, c'est courber le fil d'abord en deux, de manière que la courbure forme deux angles distans l'un de l'autre d'environ une ligne, & deux branches qui sont pliées de nouveau toutes deux à la même hauteur. On se sert des doublets pour cette opération. *Voyez DOUBLETS.*

**PLIER UN ÉVENTAIL**, terme d'*Eventailiste*, c'est le monter, y mettre le bois. Il se dit quelquefois seulement des plis qui se font au papier, pour le mettre en état de recevoir la monture.

**PLIER LES JARRETS**, en terme de *Manège*, se dit d'un cheval qui manie sur les hanches. *Plier* les hanches, *voyez HANCHES*. *Plier* un cheval à droite ou à gauche, c'est l'accourmer à tourner sans peine à ces deux mains. *Plier* le col d'un cheval, c'est le rendre souple, afin que le cheval obéisse plus promptement quand on veut le tourner ; mais c'est une très-mauvaise maxime, lorsqu'on ne fait pas suivre les épaules.

**PLIER les pièces de bois**, (*Marine.*) c'est les faire courber en les chauffant : on dit les fraix du feu pour chauffer le brai & le goudron, & pour *plier* les pièces de bois.

*Plier le côté*. Un vaisseau qui *plie* le côté, c'est-à-dire que ce vaisseau a le côté foible, & qu'il porte mal la voile. Ainsi il ne demeure pas droit ; mais il se couche lorsque le vent est frais. Notre navire porte mal la voile, car il *plie* le côté au moindre vent.

*Plier le pavillon*, *plier les voiles*, c'est les attacher, & ne laisser ni voltiger le pavillon, ni les voiles étendues.

**PLIER**, (*Relieur.*) c'est mettre les feuilles de la grandeur que le livre doit avoir ; *in-folio*, la feuille se *plie* en deux ; *in-4°*, elle se *plie* en quatre ; *in-8°*, elle se *plie* en huit ; *in-12*, elle se *plie* en douze, ainsi des autres grandeurs : on se sert de *plioir*. *Voyez PLIOIR.*

**PLIER sur la main**, v. act. terme de *Marchand de galons*, c'est faire tenir les mains suspendues & un peu éloignées l'une de l'autre, & faire passer tout autour du galon ou de la soie, pour en faire un écheveau.

**PLIEUR**, f. m. (*Comm.*) celui dont le métier ou l'occupation n'est que de plier. C'est le nom qu'on donne dans les manufactures de lainage, à des ouvriers uniquement occupés à faire le pliage des étoffes.

Il y a aussi des *plieurs* de soie & des *plieurs* de fil qui n'ont d'autre occupation que de faire le pliage de ces marchandises, & de les mettre en bottes. Ces *plieurs* ont de grosses & longues chevilles de bois sur lesquelles ils dressent & plient leurs soies & leurs fils, en les secouant & les tirant plusieurs fois à eux. *Dist. de commerce.*

**PLIMOUTH**, (*Géog. mod.*) ville de l'Angleterre, dans le Devonshire, sur la côte méridionale, à l'embouchure du *Plim* qui lui donne son nom, à 96 milles au sud-ouest de Londres. Son port est un des



meilleurs & des plus fréquentés de tout le royaume. Il est défendu par trois forts & une citadelle. Le chevalier Drake partit de ce port en 1577, pour faire le tour du monde. Cette ville a titre de *comté*, & envoie deux députés au parlement. *Long.* 13. 30. *latit.* 50. 22.

*Glanvill* (Joseph) savant & spirituel écrivain du xvij. siècle, naquit à *Plimouth*, & fit des ouvrages très-estimables. Il publia en 1661 un livre intitulé *la vanité des Décisions*, prouvée par l'imperfection de nos connoissances. Il joignit à ce discours quelques réflexions contre le péripatétisme, & une apologie pour la Philosophie. L'année suivante il mit au jour son livre intitulé *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion des sages de l'Orient, touchant la préexistence des âmes. En 1664, parut un autre de ses ouvrages sous le titre de *Scipius scientista*, London, 1665, in-4°. En 1666 il donna son *Plus ultra*, ou les progrès des Sciences depuis le tems d'Aristote. Il prouve dans cet ouvrage que les deux principales voies d'avancer les sciences, sont 1°. d'augmenter l'histoire des faits; 2°. de multiplier le commerce & la communication des connoissances. En 1670 il mit au jour une brochure rare & précieuse, intitulée *Eloge & Défense de la raison en matière de religion*; contre l'incrédulité, le scepticisme & le fanatisme de toutes les espèces. L'année suivante 1671, parut sa *Philosophia pia*, ou discours sur le caractère & sur le but naturel de la Philosophie expérimentale, cultivée par la société royale, in-8°. Ces divers ouvrages & quelques autres du même auteur, mériteroient d'être recueillis en un seul corps. Il regne du génie, du savoir, une imagination vive, belle & agréable, outre que l'auteur possédoit parfaitement sa langue, & qu'il est le premier qui a établi que la religion chrétienne est fondée sur la raison. Il mourut en 1680, à l'âge de 44 ans. Son article est très-instructif dans le dictionnaire de M. de Chausépé. (*D.J.*)

*PLIMOUTH*, LA NOUVELLE, (*Géog. mod.*) *the new-Plimouth*, ville de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Angleterre, sur la côte méridionale d'une baie que forme le cap de Cod, vers le midi de Boston. La première colonie anglaise qui s'y établit, partit de *Plimouth* en Devonshire en 1520; cette colonie s'augmenta bientôt par la venue d'autres habitants qui, pour la plus grande partie, étoient puritains. (*D.J.*)

*PLINGER LA CHANDELLE*, (*Chandelier.*) c'est donner la première trempe à la chandelle commune, c'est-à-dire, à celle qu'on fait en plongeant les mèches dans le suif fondu. La seconde couche se nomme *retourner*; la troisième, *remettre*; pour la pénultième, on dit *mettre prêtes*, & pour la dernière, *rachever*. Entre la troisième trempe qu'on appelle aussi *remise*, & la pénultième, il y en a quantité d'autres, suivant la grosseur & le poids des chandelles; mais qui n'ont point de nom particulier. *Savary.*

*PLINE*, *plinia*, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur monopétale, campaniforme, ouverte & profondément découpée. Le pistil sort du calice & devient dans la suite un fruit mol, rond & strié, qui contient une semence de la même forme. *Plumier, nova plant. amer. gen. Voyez PLANTE.*

Ce genre de plante a été décrit par *Plumier* & *Linnaeus*: en voici les caractères. Le calice de la fleur est petit, aplati, & consiste en une seule feuille; la fleur est aussi composée d'un seul pétale qui est divisé en cinq parties égales. Les étamines sont des filets nombreux, très-déliés, & de la longueur de la fleur; les bossettes des étamines sont fort inéguales; le germe du pistil est aussi; le style est pointu & de la longueur des étamines; le stigma est simple, le fruit est une baie grosse, ronde, filonnée, contenant une seule loge dans laquelle est une graine grosse, lisse,

Tome XII,

& sphérique. *Linnaei, gen. plant.* 239. *Plumier, gen. II.* (*D.J.*)

*PLINTHE*, f. f. (*Archit.*) mot dérivé du grec *πλατὺς*, *brique*. C'est une table quarrée sous les moulures des bases d'une colonne & d'un piédestal.

*Plinthe arrondie*, c'est une *plinthe* dont le plan est rond, ainsi que le tore, comme le toscan de *Vitrave*.

*Plinthe de figure*, c'est la base plate, ronde ou quarrée qui porte une statue.

*Plinthe de mur*, moulure plate & haute, qui dans les murs de face marque les planchers, & sert à porter l'égoût d'un chaperon de mur de clôture, & le lamier d'une fouche de cheminée.

*Plinthe ravalée*, *plinthe* qui a une petite table refouillée, quelquefois avec des ornemens, comme des portes, guillochis, entrelas, &c.

Il y a de ces *plinthes* au palais Farnèse, à Rome. (*D.J.*)

*PLINTHE*, (*Menuiserie.*) se dit d'une planche mince, & de la largeur convenable, qui regne au bas des lambris tout au pourtour. *Voyez nos Planches d'Architecture.*

*Plinthe* se dit encore d'une pierre quarrée qui est au bas des chambranles des portes & des cheminées, & aussi au bas des portes à placard. *Voyez nos Planch. de Menuiserie & les Planch. d'Archit.*

*Plinthes*, sont aussi de petits quarrés de bois qui recouvrent l'assemblage des petits bois des croisées.

*Plinthes élégies*, sont les mêmes *plinthes* que celles ci-dessus, avec cette différence qu'elles ne sont point rapportées comme les autres, mais relevées dans la masse, ce qui rend l'ouvrage plus solide.

*PLINTHINE*, (*Géog. anc.*) dans *Strabon Plinthina*, ville que *Ptolomée, liv. IV. ch. v.* place dans la Marmarique sur la côte du Nôme maréotique en Egypte. Cette ancienne ville s'appelle présentement la *Tour des Arabes*. (*D.J.*)

*PLINTHITIS*, (*Hist. nat.*) nom donné par quelques auteurs à un espece d'alun qui se trouve, dit-on, dans l'Archipel, sous la forme de feuillet, ce qui l'a aussi fait appeler *placitis*.

*PLINTHIUM*, f. m. (*Chirurgie anc.*) machine de chirurgie des anciens pour les luxations. *Oribase* l'appelle *plinthium Nilei*, parce qu'elle avoit été inventée par *Nileus*.

Elle consiste dans une manière de cadre plus long que large, les côtés les plus longs ayant 4 palmes de longueur, & un pouce d'épaisseur, & les plus courts ayant une palme de long sur la même épaisseur; ceux-ci, qui servent de traversiers, ont dans leur milieu un trou par où passent des lacs, & les plus longs ont un trou rond assez ouvert pour passer un essieu, dont la tête, qui excède le côté gauche, a un manche ou manivelle. Ils ont aussi quatre anneaux de fer avec autant de courroies pour attacher le *plinthium* à une échelle. L'essieu a à ses deux extrémités deux roues remplies de crans, & des arrêts pour arrêter fermement l'essieu, en tournant avec le manche. Lorsque l'os du coude luxé ne pouvoit pas être remis par une bande passée sous l'aisselle, ni par un linge roulé en peloton, on attachoit le *plinthium* à l'échelle, & le coude ferré étoit étendu par les lacs de la machine. On en trouvera la figure dans l'arsenal de *Sculter, tab. xxij.* c'est tout ce qu'il faut savoir de cette machine des anciens, dont on ne fait plus d'usage depuis long-tems. (*D.J.*)

*PLIOIR*, f. m. en terme d'*Epinglier Aiguillier*, est un outil composé d'une lame de fer pliée sur elle-même, qui se termine par une queue qui entre dans un manche de bois, on met l'aiguille dans ce plioir pour la plier à la longueur que son numéro exige; ce qui fait qu'il faut autant de plioirs qu'il y a de différents

E E e e e ij

numeros en especes d'aiguilles. *Voyez les fig. Pl. de l'Aiguillier-Bonnetier.*

**PLIOIR**, en terme de Cirier; c'est une petite planche de bois plus ou moins longue & large, & sur laquelle on plie la bougie filée. Cette planche est garnie d'un morceau de bois plus étroit, & percé dans son épaisseur d'une mortaise du même calibre que la planche, afin d'y pouvoir entrer pour resserrer les rangs de la bougie qu'on plie.

**PLIOIR**, (*Gazette*.) le fabriquant, marchands, faiseurs de gaze appellent *plioir* ou *lanterne* un instrument composé de plusieurs légers morceaux de bois qui sert à ourdir & monter les oies dont ils font la chaîne de leur gaze. *Savary. (D. J.)*

**PLIOIR**, (*Lainage*.) métier ou instrument qui sert à plier. Dans les manufactures de lainage, il y a deux sortes de *plioirs*, l'un qui est pour les draps & les étoffes qui sont larges; c'est une espèce de table ou de métier sur lequel on les met pour en faire le pliage; l'autre *plioir* qui sert aux petites étoffes, est une lame ou couteau de bois très-mince, large de quatre ou cinq pouces; & long de deux piés & davantage, avec une poignée ronde aussi de bois. C'est sur ce couteau ou *plioir*, qu'on dresse les plis, en les mettant entre les deux parties de l'étoffe qui composent chaque pli. Les Drapeiers se servent aussi de ce *plioir*. *Diction. de comm. (D. J.)*

**PLIOIR**, (*Layettier*.) espèce de pince de fer en forme de tenailles, de sept à huit pouces de longueur, de laquelle les *Layettiers* se servent pour couper & plier le fil de fer, dont ils usent presque toujours au lieu de cloux. *(D. J.)*

**PLIOIR**, (*Relieur*.) les Relieurs & les marchands Merciers-Papetiers ont aussi des *plioirs*; les uns pour plier des cahiers & des feuilles de livres qu'ils préparent pour la reliure; les autres pour plier le papier qu'ils veulent battre & rogner, particulièrement le grand & petit papier à lettres. Les *plioirs* des uns & des autres sont d'ivoire, de buis, ou d'autres bois qui prennent le poli: ils sont en forme de règle très-mince, arrondie par les deux bouts, de huit ou dix pouces de long, & d'un pouce & demi de large. *Savary. (D. J.)*

**PLIS**, f. m. pl. (*Lainage*.) sortes de laines de la moindre qualité, qui se lèvent de dessus les bêtes tuées à la boucherie. Il y a de trois sortes de *plis*; de fins, de moyens & de gros. Les fins s'emploient dans des ratines, des ferges & des reveches de certaines qualités; les autres servent à faire des cordeaux & lières, des étoffes.

**PLISSER**, v. act. terme de couture; ce mot de tailleur & de couturière, veut dire faire plusieurs petits plis à une étoffe ou à de la toile, de rang & en long avec l'aiguille.

**PLISSON DE POITOU**, (*Art. culinaire*.) c'est un mets fort délicat qui se fait avec du lait & de la crème. On prend une pinte de crème nouvelle, que l'on mêle avec une terrinée de lait frais tiré; le tout bien remué, on le laisse reposer quelques heures dans un lieu frais, puis on le met sur le feu pendant une demi-heure sans bouillir, & on le remet encore au frais pendant trois heures. Ensuite on le met sur le feu un bon quart-d'heure, puis on le remet refroidir pendant trois heures; après cela on remet un quart-d'heure sur le feu, d'où on le retire pour le laisser refroidir. Pour lors il se forme un *plisson* dessus, épais de trois doigts; on le leve & on le saupoudre de sucre. Il faut prendre garde dans toutes ces opérations de les faire si promptement, que le *plisson* qui se forme ne se rompe pas en remuant la terrine. Voilà ce qu'on appelle *plisson de Poitou*. *Trévoux. (D. J.)*

**PLISTOBOLINDE**, f. f. (*Hist. anc.*) jeu de dez où celui qui amenoit le plus de points avoit gagné.

**PLOC**, f. m. (*Marine*.) le *ploc* est proprement du

poil de vache ou de beuf; mais comme il fait la principale partie d'une sorte de courroi ou de courée, qui est une composition qu'on met entre le doublage, & le franchord d'un navire; on confond ces deux termes, & l'on donne le nom de *ploc* au courroi. On dit de même *ploquer* pour donner le courroi. *Voyez COURÉE.*

**PLOC**, terme de Couvriers; le *ploc* de vache sert particulièrement à faire des couvertures. Il y a de ces couvertures qu'on appelle *couvertures à ploc*, & d'autres *couvertures à pois*. *(D. J.)*

**PLOCQUER**, **PLOQUER**, (*Marine*.) c'est mettre du poil de vache entre le doublage & le bordage des vaisseaux, qu'on double pour la navigation qui se fait entre les tropiques, où il s'engendre des vers dans le bordage qu'ils percent. On *ploque* pour empêcher que ces vers, qui s'attachent premièrement au doublage, ne gagnent aussi jusqu'au franc bord; ce qu'ils ne peuvent faire lorsqu'il y a du *ploc* entre deux, & ce *ploc* sert aussi à empêcher que le bordage & le doublage, qui sont l'un sous l'autre, ne s'échauffent.

**PLOCSKO**, (*Géog. mod.*) ville de la grande Pologne, avec un évêché fondé en 965, & qui est suffragant de Gnesne. Cette ville est située sur la rive septentrionale de la Vistule, dans le palatinat du même nom, à 20 lieues nord de Varsovie. *Long. 37. 45. lat. 52. 30.*

Le palatinat de *Plocsko* est borné au nord par le royaume de Prusse, au midi par la Vistule, au levant par le palatinat de Mazovie, & au couchant par celui d'Inowladislaw. *(D. J.)*

**PLOEN**, (*Géog. mod.*) ville du duché de Holstein, dans la Wagrie, chef-lieu de la principauté de même nom, sur le lac de *Ploen* qui l'environne presque de tous les côtés, à 4 milles au sud-est de Kiel, & à 6 au nord-ouest de Lubeck, avec un château. Ses deux portes répondent à deux ponts, par lesquels la ville communique avec le continent.

Elle est très-ancienne, car elle existoit déjà dans le tems que les Vénédes, maîtres de la Wagrie, reconquirent pour prince Crucon, qui étoit idolâtre comme eux. Adolphe, comte de Holstein, y éleva une citadelle, & en 1151, S. Vicolin y fit bâtir la première église. *Ploen* a été plusieurs fois réduite en cendres, tantôt comme en 1534, par les habitants de Lubeck, & tantôt par des incendies fournis, comme en 1574. La pêche est le seul commerce des habitants. *Long. 28. 4. lat. 54. 14. (D. J.)*

**PLOERMEL**, (*Géog. mod.*) petite ville de France dans la Bretagne, au diocèse de S. Malo, proche la rivière d'Oueff, à 8 lieues de Vannes. Cette petite ville députe aux états de la province, & a un gouverneur. *Long. 15. 14. lat. 47. 57. (D. J.)*

**PLOK-PENIN**, f. m. (*Commerce*.) un terme usité à Amsterdam dans les ventes publiques, pour exprimer une petite somme ou gratification que l'on donne au dernier enchérisseur.

Le *plok-penin* est une espèce d'arrhes ou de denier-adiou, par lequel on fait connoître que la marchandise est adjugée. *Voyez ARRHE.*

Le *plok-penin* diffère suivant la qualité de la marchandise, & le prix des lots. Il est quelquefois arbitraire, & à la volonté de l'acheteur; quelquefois il est réglé par les ordonnances des bourgeois-mesures.

Par exemple, les *plok-penins* des vins de France, sont fixés à deux florins; ceux de Frontignan à vingt sols; ceux du Rhin à deux florins; ceux de vinaigre à vingt sols, & ceux d'eau-de-vie à trente sols.

Il y a aussi des marchandises où il n'y a point de *plok-penins*, & d'autres où il est double de celui dont nous avons fait mention. *Dictionn. de comm.*

**PLOMB**, f. m. (*Hist. nat. Min. & Métall.*) en latin, *plumbum*, *saturius*, *plumbum nigrum*. C'est un métal



très-imparfait, d'un blanc bleuâtre fort brillant, lorsqu'il a été fraîchement coupé, mais qui devient d'un gris mat lorsqu'il est resté long-tems exposé à l'air; il est très-mou, & si tendre, qu'on peut aisément le tailler; c'est après l'or, le mercure & la platine, le corps le plus pesant de la nature; il n'est ni sonore ni élastique; il s'étend aisément sous le marteau, mais ses parties ont très-peu de ténacité; il se fond avec beaucoup de promptitude à un feu médiocre, & sa surface se couvre d'une espèce de crasse ou de chaux; il se vitrifie avec beaucoup de facilité, & il a la propriété de changer pareillement en verre les autres métaux, à l'exception de l'or & de l'argent; il change aussi en verre les terres & les pierres avec qui on le mêle; l'air, l'eau, les huiles, les sels, en un mot, tous les dissolvans agissent sur lui.

Le plomb se trouve en différens états dans le sein de la terre. Les Minéralogistes ne font point encore d'accord, pour savoir s'il le trouve du plomb vierge ou natif dans la nature, c'est-à-dire, si l'on rencontre ce métal tout pur & sans être minéralisé. On trouve à Mafsel, en Silésie, des grains & des masses de plomb, ductiles & malléables; ces grains sont recouverts d'une substance blanche, semblable à de la céruse, mais on soupçonne que ce plomb a été porté par accident dans l'endroit où on le rencontre.

Quant aux mines de plomb, elles sont très-communes, & très-universellement répandues dans toutes les parties du monde. On les trouve ordinairement par filons fuivis, qui sont plus riches à mesure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre; cependant on en rencontre aussi par masses détachées. La mine de plomb la plus ordinaire, est;

1°. La galène; c'est une mine de plomb composée d'un assemblage de cubes qui ont la couleur brillante du métal qu'ils renferment lorsqu'il est fraîchement coupé. Ces cubes sont composés de lames ou de feuillets luisans, placés les uns sur les autres, & faciles à distinguer lorsque les cubes sont grands. En effet, ces cubes varient pour la grandeur, & quelquefois ils sont si petits, que l'œil ne peut point distinguer leur figure. Il y a même des mines de plomb composées de particules si fines, qu'elles ressemblent à du fer ou à de l'acier dans l'endroit de la fracture. Dans d'autres ces particules sont disposées, de manière que la mine paroît striée, ou par aiguilles. Les cubes dont la galène est composée, sont quelquefois si abondans en plomb, qu'on peut les couper avec un couteau. Dans toutes ces mines, le plomb est minéralisé avec le soufre; il y en a qui sont si riches, qu'elles donnent jusqu'à 50, 60, & même 75 livres de plomb par quintal, mais elles ne sont point toutes, à beaucoup près, si chargées de métal. Ces mines de plomb ou galènes, contiennent plus ou moins d'argent. On a observé que celles qui sont composées de gros cubes, sont moins riches en argent, que celles qui sont en petites particules déliées; les premières n'en donnent guère qu'une ou deux onces d'argent par quintal, tandis que les dernières en donnent souvent le double, & même davantage. Parmi les mines de plomb d'Europe, on ne connoît que celle de Villach en Esclavonie qui ne contienne point d'argent.

2°. De la mine de plomb, qu'on affecte point de figure régulière, sa couleur est souvent la même que celle du plomb pur, & quelquefois elle est si tendre, qu'on peut la couper avec un couteau. Cette mine est composée de plomb minéralisé avec du soufre & de l'arsenic; elle est quelquefois très-riche, au point que, selon M. de Just, on en a trouvé dans les mines du Hartz, qui donnoient 82, & jusqu'à 84 livres de plomb au quintal. Les Allemands appellent cette mine *pleyschweif*.

3°. La mine de plomb cristallisée; elle est ou verte,

ou blanche; elle forme des groupes de cristaux oblongs, & prismatiques comme des sels; c'est l'arsenic qui met le plomb dans l'état où il est dans ces sortes de mines; elles contiennent une grande quantité de ce métal, & quelquefois jusqu'à 70 & 80 livres par quintal. M. de Just croit que cette mine est une espèce de sucre de saturne naturel, c'est-à-dire un plomb qui a été dissout par un acide, & cristallisé à la manière des sels. Il conjecture que quelques-unes de ces mines ont pu aussi se former comme le plomb corné, c'est-à-dire, par une dissolution de plomb précipitée par le sel marin. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, la mine de plomb cristallisée verte, est d'un verd plus ou moins vif; ses cristaux sont tantôt des prismes très-bien formés, tantôt ils sont moins apparens, & ressemblent à la mousse fine qui s'attache au pied des arbres; quelquefois elle est poreuse & remplie de creux comme une scorie. Cette mine est communément accompagnée d'une terre rougeâtre ou jaune, semblable à de l'ochre. A l'égard de la mine de plomb cristallisée blanche, elle est aussi formée par un assemblage de prismes blancs & luisans comme le gypse strié, ou comme l'asbeste. On trouve quelquefois ces cristaux blancs, mêlés avec les cristaux verts dont on vient de parler. Ces deux sortes de mines de plomb sont assez rares, & plus propres à orner les cabinets des curieux, qu'à être traitées pour en tirer le métal. Cependant on en trouve à Zschoppau & à Freyberg en Saxe, ainsi que dans quelques mines de Bohême & du Hartz. Quant à la mine de plomb verte, il y en a une grande quantité dans les mines du Brisgau, qui sont à peu de distance de Fribourg. Les Directeurs vendent cette mine aux potiers-de-terre, qui ne font que l'écraser pour en vernisser leurs poteries.

4°. La mine de plomb spathique; c'est une mine de plomb composée de lames ou de feuillets opaques, comme le spath, à qui elle ressemble beaucoup. Cependant elle en diffère, en ce qu'elle ne fait point effervescence avec l'eau forte, comme fait le spath, qui est une pierre calcaire. Cette mine est ou blanche ou grise, ou jaunâtre; elle varie pour la figure & l'arrangement de ses feuillets; elle est plus pesante que le spath ordinaire.

5°. La terre de plomb, que l'on pourroit appeler *céruse fossile*. Elle ressemble à de la craie ou à de la marne; il y en a de blanche, de jaune, & de rouge; ces couleurs sont dites vraisemblablement à de l'ochre avec qui cette terre est mêlée; on peut la reconnaître à son poids. Ces sortes de terres sont prodigieusement rares; on en a cependant trouvé à Johann-Georgen-Stadt en Misnie, ainsi qu'en Pologne & dans la basse Autriche. M. de Just conjecture qu'elles ont été précipitées des eaux qui tenoient le plomb en dissolution par un sel alkali, vu que ces terres font effervescence avec les acides, mais cela pourroit venir des autres terres avec qui elles sont mêlées. Il paroît certain qu'elles ont été charriées & transportées par des eaux.

Outre cela la mine de plomb cubique ou la galène se trouve mêlée avec presque toutes les mines des autres métaux, dans lesquelles on voit souvent très-sensiblement que la première est répandue. Quant aux pierres qui lui servent de matrice ou de mine, c'est tantôt du quartz, tantôt du spath. Lazare Ercker parle d'un grès qui contenoit du plomb, ce qui paroît fort extraordinaire; peut-être étoit-ce une pierre de la nature du spath composée de petits grains.

A l'égard du traitement des mines de plomb, on commence par les piler & les laver; celles qui sont pures peuvent être portées au fourneau de fusion sans avoir été grillées; d'autres, sur-tout celles qui sont arsénicales & chargées de beaucoup de soufre,

ou mêlées de substances étrangères, exigent d'être grillées, & même quelquefois à plusieurs reprises, avant que d'être mises en fusion. Lorsque les mines de plomb ont été ainsi préparées, on les porte au fourneau de fusion. Ce fourneau est plus étroit que ceux qui servent à la fonte des mines de cuivre, & on le dispose à l'ordinaire en le garnissant d'une brasse, c'est-à-dire d'un enduit de terre & de charbon pilés. Il est essentiel que ce fourneau soit construit de pierres solides & qui résistent au feu, parce que le plomb vitrifie aisément toutes les pierres. On chauffe pendant quelques heures le fourneau avec des charbons, pour achever de sécher l'enduit dont il a été revêtu intérieurement. On arrange la tuyère de manière qu'elle dirige le vent des soufflets horizontalement. Les choses ainsi disposées, on commence par charger le fourneau avec du charbon, ensuite on met alternativement des couches de minerai & de charbon; on y joint des scories fraîches des dernières opérations, de la litharge, de la chaux de plomb, & des crasses qui ont été produites dans les fusions précédentes. Quand le fourneau est rempli, on l'allume & l'on fond durant neuf heures la première fois, & ensuite pendant six heures pour les fontes subséquentes; au bout de ce tems on laisse couler la matière fondue par l'œil du fourneau, c'est-à-dire par une ouverture qui est au bas de la partie antérieure du fourneau, & que l'on a tenue bouchée avec de la glaise pendant la fonte; cette matière fondue est reçue dans le bassin concave qui est au pied du fourneau, & cette matière est ce qu'on appelle la *matte de plomb*; c'est un mélange de plomb, de soufre, d'arsenic, d'argent, &c. en un mot de toutes les substances qui étoient contenues dans la mine qui a été fondue, & que le grillage n'a point pu entièrement débarrasser. On prend une portion de cette matte pour en faire l'essai en petit, afin de s'assurer de ce qu'elle contient. A Freyberg on fait trente-six fontes en une semaine. Les différentes mattes qui résultent de ces fontes se grillent de nouveau, pour achever d'en dégager le soufre & l'arsenic; on est obligé pour cela de les faire passer par trois ou quatre feux de grillage différens, après quoi on les remet de nouveau en fusion dans un fourneau semblable au premier.

On donne alors de l'inclinaison à la tuyère qui dirige le vent du soufflet. On joint à ces mattes grillées de la nouvelle mine de plomb grillée, des scories chargées de plomb, de la litharge & des crasses, &c. & l'on procède à une nouvelle fonte en faisant des couches alternatives de différentes matières avec du charbon; on laisse fondre le tout pendant quinze heures la première fois, & pendant huit heures seulement pour les fontes suivantes. Au bout de ce tems on laisse couler le plomb fondu dans le bassin qui est au bas du fourneau. On referme l'œil ou le trou aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il se forme de la matte ou du laitier au-dessus du plomb qui a coulé; on enlève cette substance avec un crochet de fer; pour-lors on verse le plomb fondu qui est chargé d'argent, & que l'on nomme *plomb d'œuvre*, dans des bassines de fer enduites d'un mélange de glaise & de charbon; alors l'essayeur prend des échantillons de ce plomb d'œuvre pour en faire l'essai & pour savoir combien il contient d'argent. Pour enrichir encore davantage ce plomb d'œuvre, on le remet de nouveau en fonte au fourneau à manche; on y joint des mattes de plomb grillées, des scories encore chargées de métal, & des scories vitrifiées ou du laitier, de la litharge, &c. & on fait fondre ce mélange de la manière qui a été décrite en dernier lieu. Lorsque le plomb est suffisamment enrichi, c'est-à-dire chargé d'argent, on le sépare au fourneau de grande coupelle, où l'on réduit le plomb en litharge, & l'argent reste pur & dégagé

de toute substance étrangère. Voyez COUPELLE. Comme par cette opération le plomb a perdu sa forme métallique, on est obligé de le faire fondre de nouveau par les charbons dans le fourneau de fusion, par ce moyen la litharge qui s'étoit faite dans l'opération de la grande coupelle se réduit en plomb; mais comme ce métal n'est point parfaitement pur, & qu'il s'est chargé des substances métalliques qui étoient jointes à l'argent qui a été coupellé, on le refond de nouveau. Cette fonte se fait à l'air libre dans un foyer entouré de murs peu élevés; on y forme des lits avec des fagots, & l'on y jette le plomb qui se fond suffisamment & va couler dans le bassin destiné à le recevoir; c'est dans ce bassin qu'on le puise avec des cuillères de fer, & on le verse dans des moules de fer, pour lui donner la forme de masses ou de saumons qui sont alors propres au débit. Voilà la manière dont se traite le plomb à Freyberg en Misnie. La facilité avec laquelle le feu dissipe ce métal est cause qu'il souffre du déchet dans chaque opération par laquelle il passe; cette perte est inévitable, c'est à l'intelligence du métallurgiste à faire en sorte que cette perte soit la moindre qu'il est possible.

Lorsque la mine de plomb se trouve jointe avec de la mine de cuivre assez riche en métal pour qu'on veuille le retirer, le plomb uni avec l'argent se séparera du cuivre par la lixivation. Si la mine de cuivre ne contenoit point de plomb par elle-même, on seroit obligé de lui en joindre, afin qu'il se charge de l'argent qui peut y être contenu. Voyez LIxivATION & RAFAICHIR. Voyez nos Pl. de Métallurgie.

Examinons actuellement les propriétés que les expériences chimiques font découvrir dans le plomb. Ce métal se fond très-promptement & avant que d'avoir rougi; il n'y a que l'étain qui entre en fusion plus promptement que lui; si le calcine avec beaucoup de facilité, pour cet effet on n'a qu'à le faire fondre, il se formera perpétuellement une pellicule grise à sa surface, qui le reproduit aussitôt qu'on l'a enlevée; c'est une vraie chaux de plomb, mais elle n'est que faiblement privée de son phlogistique; cette chaux est sous la forme d'une poudre grise; si on l'expose à un feu plus violent elle devient d'un beau jaune, & forme la couleur que les Peintres nomment *massicot*. Si on calcine cette chaux au feu de reverbere, elle devient d'un rouge très-vif tirant un peu sur le jaune; c'est ce qu'on appelle le *minium* ou le *vermillon*.

Le plomb mis dans un creuset avec partie égale de soufre, se réduit en une poudre noire, que l'on nomme plomb brûlé, *plumbum ustum*. Par cette opération le plomb loin d'être réduit en chaux, comme quelques-uns se l'imaginent, devient plus difficile à calciner, car alors ce métal est dans le même état que la matte qui résulte de la première fonte des mines de ce métal.

En faisant fondre de la chaux de plomb dans un creuset à grand feu, on obtient une matière semblable à du verre d'une couleur jaune par écailles, & qui a peu de liaison, c'est ce qu'on nomme de la *litharge*; on obtient aussi cette matière par l'opération de la coupelle.

Si on mêle trois parties de chaux de plomb avec une partie de sable ou de caillou calciné & pulvérisé, & qu'on mette ce mélange en fusion dans un creuset, on aura un verre jaune & transparent, que l'on appelle *verre de plomb*. Le plomb est un des plus puissans fondans de la Chimie; non-seulement il entre très-aisément en fusion lui-même, mais encore il vitrifie & fait entrer en fusion les autres substances auxquelles on le joint; c'est à cause de cette propriété du plomb qu'on le fait entrer dans les couvertes ou les émaux dont on couvre les poteries & la fayance. Voyez FAYANCE & POTERIE. Mais la gran-



de fusibilité du plomb fait qu'il perce très-aïsement les creusets dans lesquels on le traite dans les fourneaux.

Lorsque le plomb a été mis dans l'état d'une chaux, on peut lui rendre sa forme métallique, ou réduire cette chaux, en lui joignant une matière inflammable quelconque, telle que de la poudre de charbon, de la limaille de fer, du suif, du flux noir, &c.

Le plomb se dissout à l'air; il y perd son éclat & se ronge peu à peu; il s'y réduit en une poudre griffée; la même chose lui arrive dans l'eau. Si on fait bouillir ce métal dans de l'huile, il se fait une effervescence, & l'huile se dissout; cette dissolution se fait plus promptement, si au lieu de plomb on prend de la litharge ou du minium, ou quelque autre chaux de ce métal; par ce moyen l'huile prend une consistance épaisse, qui sert de base à tous les emplâtres de la Pharmacie. Cette huile est aussi d'un grand usage dans la peinture, où l'on emploie de l'huile de lin épaisse par l'ébullition avec la litharge.

Le plomb se dissout dans le vinaigre. Si on fait bouillir du vinaigre, & que l'on y jette de la litharge, elle s'y dissout avec effervescence, & il se précipite une poudre blanche, qui est un sel insoluble, & suivant M. Rouelle, demande 800 parties d'eau pour être mis en dissolution. Si on filtre la liqueur qui surnage à cette poudre, & qu'on la fasse évaporer, on aura un sel en cristaux que l'on appelle *sucré de Saturne*.

Des lames de plomb exposées à la vapeur acide du vin aigri que l'on a mis sur des grappes de raisin, se convertissent en une poudre blanche que l'on nomme *céruse*. Les peintres font usage de cette substance qui est un vrai sel neutre; mais cette couleur est sujette à varier avec le tems, & à se gâter.

Si l'on verse de l'alkali fixe sur une dissolution de sucre de saturne, il se fera un précipité que l'on nomme *masifère de saturne*.

C'est sur la facilité avec laquelle le plomb se dissout dans l'acide du vin, qu'est fondé le secret funeste que mettent en pratique un grand nombre de marchands de vin pour adoucir les vins qu'ils voyent tirer à l'aigre; souvent ils remédient à cet inconvénient en y mettant de la litharge. De plus les cabaretiers distribuent ordinairement le vin dans des vaisseaux d'un étain allié avec beaucoup de plomb; ils font aussi doubler d'une lame de plomb les comptoirs sur lesquels ils mesurent leur vin; par ce moyen ils distribuent au peuple un poison lent, qui peu à peu détruit entièrement la santé. Ces sortes de pratiques devoient être rigoureusement défendues; & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoisonneurs publics contre qui le gouvernement ne sauroit sévir avec assez de rigueur. En Allemagne, & surtout sur les bords du Rhin où il croit des vins assez acides, il y a peine de mort contre ceux qui adoucissent & falsifient les vins avec du plomb & de la litharge. En effet le plomb, surtout quand il est dissout, est un poison très-vif, & aucunes de ses préparations ne peuvent être prises innocemment; elles occasionnent des coliques très-dangereuses & très-douloureuses, des tremblements dans les nerfs, & souvent la mort. Pour reconnoître si du vin a été falsifié par du plomb ou par de la litharge, on n'a qu'à y verser quelques gouttes de la dissolution du foie de soufre arénical, ou ce qu'on appelle de l'encre de sympathie. C'est une liqueur faite avec une partie d'orpiment & deux parties de chaux vive sur lesquels on verse cinq ou six parties d'eau bouillante. Voyez ORPIMENT. Pour peu qu'on verse de cette liqueur dans du vin qui a été frelaté avec de la litharge ou du plomb, il deviendra noir; s'il n'en contient point, il restera rouge, & ne fera que se troubler.

L'acide nitreux agit aussi sur le plomb; mais il faut que cet acide soit étendu dans beaucoup d'eau;

on fait chauffer le mélange; il se fait une légère effervescence; en faisant évaporer cette dissolution, on obtient des cristaux en pyramides tronquées. Ces cristaux distillés à grand feu dans les vaisseaux fermés font une détonation très-vive & très-dangereuse pour celui qui opere, comme Kaimuel l'a éprouvé. Quelques chimistes ont prétendu que ce sel formé par la combinaison de l'acide nitreux & du plomb fournit un moyen de tirer le mercure de ce métal. Glauber fait cette *mercurification*, en joignant beaucoup de sel alkali & de la chaux vive à ce sel nitreux uni au plomb; il distille ensuite, & dit d'avoir obtenu de cette façon quelques gouttes de mercure coulant. M. Grosse de l'académie des Sciences a prétendu tirer le mercure du plomb par un autre moyen; mais M. Rouelle regarde avec raison son procédé comme suspect.

L'acide du sel marin versé sur du plomb divisé en petits morceaux le dissout avec effervescence, & il s'élève beaucoup de vapeurs blanches. Si on met ce mélange en distillation dans une cornue au bain de sable, l'acide du sel marin s'élèvera, & entraînera avec lui le plomb, sous la forme d'une matière épaisse que l'on appelle le *plomb corné* ou le *beurre de saturne*. C'est un vrai sel qui, si on le fait fondre, se change en une matière semblable à de la corne.

En faisant bouillir du plomb dans de l'acide vitriolique, ce métal en fera dissout. On peut aussi combiner le plomb avec l'acide vitriolique d'une manière plus simple; il n'y a pour cela qu'à verser cet acide sur du sel ou du sucre de saturne, il chassera l'acide du vinaigre, & s'unira en sa place avec le plomb.

Le plomb s'unit très-aïsement avec le mercure. C'est pour cette raison que quelques marchands se servent de plomb pour falsifier le mercure; si l'on joint du bismuth à cet amalgame, il devient plus fluide, au point de passer avec le mercure au travers d'une peau de chamois. Voyez MERCURE. On sent que le mercure ainsi falsifié peut avoir des mauvaises qualités que le plomb lui communique.

Telles sont les propriétés que la Chimie découvre dans le plomb; de toutes ses qualités M. Rouelle en conclut avec beaucoup de vraisemblance que ce métal approche beaucoup de la nature des sels, par la facilité avec laquelle il se dissout, par sa fusibilité, par sa volatilité & par sa vitrification.

Plusieurs chimistes ont regardé le plomb comme de l'argent qui n'étoit point encore parvenu à maturité; ils le sont fondés sur l'affinité singulière qui se trouve entre ces deux métaux; en effet il y a presque toujours de l'argent dans les mines de plomb; & d'ailleurs le plomb se charge dans la fusion de l'argent qui est joint à d'autres métaux; mais ce qui semble encore plus fortifier cette conjecture, c'est que toutes les fois qu'on passe du plomb à la coupelle, on en obtient de nouvel argent: phénomène qui est constaté par une infinité d'expériences.

Quant à l'idée de ceux qui prétendent que le plomb dont quelques édifices & quelques églises sont couverts, se convertit à la fin en argent, après avoir été long-tems exposé à l'air, elle n'est nullement fondée: ce qui peut y avoir donné lieu, c'est que dans les tems auxquels on a employé ce plomb, l'on ne savoit point dégager l'argent de ce métal avec autant d'exactitude qu'aujourd'hui, & l'on y laissoit celui qui y étoit contenu, soit parce qu'on ignoroit qu'il en contint, soit parce qu'on ne savoit pas la manière de l'en séparer.

On a déjà fait remarquer dans le cours de cet article, que le plomb étoit un poison très-violent. Il faut sentir les mauvaises qualités non-seulement quand il est mis en dissolution dans quelque acide, mais encore sa vapeur est très-nuisible, comme on peut en juger par les maladies auxquelles sont exposés ceux

qui travaillent ce métal. En effet les ouvriers qui travaillent dans les fonderies de plomb, sont sujets à des coliques spasmodiques très-violentes, & accompagnées de douleurs insupportables. Les Allemands nomment cette maladie *huten-kasfe*, ce qui signifie le chat des fonderies. Les plombiers qui fondent du plomb, & les peintres qui emploient beaucoup de ceruse parmi leurs couleurs, sont sujets à la même maladie que l'on nomme en France *colique des plombiers* ou *colique des peintres*. Les Anglois nomment cette maladie *millreek*. En voici les symptômes; elle commence par une pesanteur sur l'estomac, & quelquefois par une colique vive dans les intestins; les malades sentent un goût douçâtre dans la bouche, leur poulx est foible, leurs jambes s'affoiblissent & sont comme engourdis, ils éprouvent des lassitudes par tout le corps; l'appétit se perd, les digestions se font mal; quelquefois il survient une diarrhée qui peut soulager le malade, pourvu qu'elle ne dure point trop long-tems. Si l'on ne remédie à ces premiers symptômes, le mal augmente; on sent une douleur fixe dans l'estomac & les intestins, surtout dans la partie inférieure de l'abdomen. On est fortement resserré, on sent les entrailles comme déchirées, le poulx devient très-vif, la peau est brûlante, il survient un grand mal de tête accompagné d'un délire qui est suivi de tremblemens, de convulsions & d'une espèce de fureur qui fait que les malades se déchirent & se mordent aux bras & aux mains; le poulx devient intermittent, & ils meurent dans une espèce de coma ou d'apoplexie.

On attribue avec raison cette funeste maladie à la fumée du plomb que le feu en dégage; c'est une vraie chaux de plomb que les ouvriers respirent perpétuellement, & qui est portée dans l'estomac & les intestins, où elle ne trouve que trop d'acides propres à la dissoudre & à lui donner de l'activité. On assure que cette vapeur n'est pas moins funeste aux animaux. On dit que les oiseaux qui traversent la fumée des fonderies de plomb, tombent morts; les bestiaux & les troupeaux ne peuvent paître sans danger dans les prairies du voisinage sur lesquelles retombe cette fumée pernicieuse; les eaux mêmes des environs en font empoisonnées, & les chiens qui en boivent ont des symptômes de la rage.

Pour se garantir d'une maladie si terrible, il faut surtout que les ouvriers qui s'occupent de ces travaux dangereux, s'abstiennent soigneusement de nourritures acides & vinaigrées, de salines, &c. ainsi que d'excès dans le vin & dans les liqueurs fortes. Il est à propos qu'ils ne travaillent jamais à jeun, qu'ils fassent usage de beurre, de laitage, & d'alimens gras.

Lorsqu'ils seront atteints de cette maladie, il faudra sans délai leur faire prendre des vomitifs très-violens pour évacuer les premières voies. On pourra encore appaiser les coliques des intestins en leur appliquant des fomentations sur le ventre. Il reste quelquefois long-tems après la cure, des douleurs dans les jambes semblables à celles que causent les rhumatismes; on pourra les faire passer au moyen de l'exercice du cheval.

C'est vraisemblablement au plomb qu'il faut attribuer beaucoup de coliques & de maladies dont souffrent on se trouve attaqué, sans en deviner la cause. En effet la plupart de nos alimens sont préparés dans des casseroles de cuivre qui sont déjà dangereuses par elles-mêmes. Voyez CUIVRE. Pour se garantir de ces dangers, on les étame, c'est-à-dire, qu'on double le cuivre avec de l'étain, qui est communément salin & mêlé avec une grande quantité de plomb. Les graisses, les sels, le vinaigre, &c. agissent sur ce plomb, & font qu'il s'en mêle une portion dans nos alimens. Le même danger subsiste pour les poteries de terre vernissées; en effet le vernis ou la couverture

dont on les enduit par dedans & par dehors, est un véritable verre de plomb, sur lequel le vin, le vinaigre & les acides peuvent agir; par là on travaille peu à peu à se détruire. (—)

PLOMB, (*Pharmac. & Mat. médic.*) la première considération médicale sur ce métal doit se déduire d'une de ses propriétés chimiques; savoir, de sa dissolubilité par les acides, par les alkalis & par les huiles, voyez PLOMB, *Chimie*; en forte que toutes les substances salines, à l'exception des sels parfaitement neutres, & les substances huileuses qui ont été enfermées dans des vaisseaux de plomb, doivent toujours être soupçonnées contenir quelques particules de ce métal. Cependant il ne faudroit pas en inférer que l'eau de fontaine ou de rivière qu'on garde dans des réservoirs de plomb, ou qui coulent à-travers des conduits de ce métal pour servir aux usages économiques, soit altérée par cette imprégnation; car l'eau commune ne contient aucun acide, aucun alkali salin nud; & en supposant même qu'elle fût chargée d'un pareil menstre, la croûte de terre seleniteuse qui ne tarderoit pas à se former dans l'intérieur de ces conduits ou réservoirs, préserveroit l'eau contre un pareil accident.

Les sels parfaitement neutres qu'on prépare dans des chaudières de plomb, comme l'alun, dont la préparation est la même dans presque tous les pays, la cuite du sel marin qui se fait au feu artificiel sur les côtes de la Bretagne & autres contrées maritimes, où l'air est humide & le ciel ordinairement nébuleux, les sels d'Ebfum & de Seidlitz, tous ces sels, dis-je, parfaitement neutres n'empruntent aucune qualité mal-faisante de ces chaudières de plomb, n'en détachent & n'en entraînent rien.

Les différens produits du plomb employés le plus communément en Médecine, sont la chaux jaunâtre de plomb ou *massicot*, la chaux rouge ou *minium*, la chaux à-demi vitrifiée ou la *litage*, qu'on divise mal-à-propos en litarge d'or & litarge d'argent, attendu que la première n'est pas un produit de l'affinage de l'or, ni la seconde un produit constant de l'affinage de l'argent, & qu'enfin elles ne diffèrent point essentiellement entr'elles; le verre de plomb, les sels neutres préparés avec les acides végétaux & le plomb, le sel imparfait qui provient de l'acide du vinaigre, & qu'on appelle *céruse*, ou suivant quelques auteurs, & comme on le trouve dans la pharmacopée de Paris, *plomb blanc*, dénomination équivoque, puisqu'elle désigne ordinairement l'étain; le sel neutre parfait, autrement appelé *sucré* ou *sel de Saturne*, qu'on retire des acides végétaux quelconques fermentés, & dont la propriété spéciale, de même que celle du sel formé du plomb & de l'acide nitreux, est d'avoir une saveur douce singulière, suivie d'un arrière goût austère-stiptique; les magistères ou précipités de ces divers sels, un baume résultant d'une dissolution dans les huiles éthérées du plomb, soit dans son intégrité, soit calciné, ou du sucre de Saturne, enfin différens chaux de plomb unies par une véritable mixture à des huiles grasses, fournissent à la Médecine des emplâtres simples, & les bases de plusieurs emplâtres composés; on peut mettre encore au nombre des médicamens retirés du plomb, le *blanc rhafis*, qui est un composé de cire & d'huile par expression, & de céruse, & le *nutrium* commun, qui se prépare avec du vinaigre de Saturne & l'huile d'olive.

Les remèdes qu'on tire du plomb pour les employer à l'extérieur, sont vantés par les vertus suivantes: ceux qui sont sous forme de poudre, entr'autres le *minium* & la *céruse*, & les emplâtres préparés avec ces dernières substances, ont une vertu desiccative, vulnérinaire, disculsive, absorbante; l'acide ou le sucre de Saturne, soit en lotion, soit employé dans les onguens, a une qualité repercurive, tonique, rafraîchissante,



fraichissante, antiphlogistique, sédative ou calmante; il est particulièrement recommandé dans les ophthalmies, les brûlures, les dartres ulcérées, avec suppuration & démangeaison considérable : à l'égard du baume, il passe pour un bon mondificatif & un léger astringent; néanmoins les médecins sages & expérimentés redoutent non-seulement cette qualité repercussive qui est commune à tous les remèdes tirés du plomb; mais ils font encore à ces remèdes le reproche de renfermer un venin particulier, au point que l'application des lames ou plaques de plomb sur le pubis, à titre de ceinture de chasteté, si ridiculement vanté par quelques auteurs, n'est pas même sans danger, si l'on en croit ces médecins, qui désapprouvent à plus forte raison les gargarismes dans les angines, & les injections dans la gonorrhée, préparées avec les sel de Saturne; mais il paraît que cette exclusion que ces médecins veulent donner aux préparations du plomb pour les usages externes, est trop générale & trop absolue; on a constamment éprouvé au contraire que l'administration de ces remèdes faite avec art & avec soin dans les cas énoncés, n'est non-seulement pas dangereuse, mais encore qu'elle a ses utilités; nous en exceptons cependant les gargarismes & les injections déjà mentionnées, comme approchant trop d'une application intérieure de ces remèdes.

Les préparations de plomb destinées à l'usage intérieur sont, 1°. le vinaigre, l'huile & le sucre de Saturne, qui ne diffèrent entr'eux qu'en consistance, attendu que le vinaigre est une lessive d'une dissolution de sel de Saturne; l'huile, la même liqueur concentrée, & le sucre un fel concret provenant des mêmes liqueurs, lequel doit presque être regardé comme étant toujours un ou le même, soit qu'on le prépare avec le vinaigre non distillé, soit avec le vinaigre distillé, soit enfin avec le tartre. A ces derniers remèdes on peut joindre, comme leur état étant analogue, la teinture anti-phlogistique de Germanus, qui a été long-tems en vogue en Allemagne, & qui est une solution ou extraction par l'esprit de vin, du sel de plomb vitriolique & du sel de Mars acétueux: tous ces remèdes sont, au rapport de Boerhaave, très-salutaires dans l'hémorrhagie, les hémorrhagies proprement dites, le pissement de sang, les gonorrhées, les fleurs blanches & autres maladies de cette espèce; cependant, de l'aveu de Boerhaave lui-même, & de plusieurs autres médecins très-célebres, ils doivent être pros crits de l'art, comme dangereux, infidèles, & bien éloignés d'auteurs de tenir ce qu'ils promettent. Nous rapportons, à l'appui de cette assertion, une remarque de Juncker, qui, à notre avis, n'est pas des moins graves. Voici ce que dit ce fameux auteur: « Les différens accidens funestes, dont nous avons fait mention, dissuadent de l'usage intérieur du plomb; & il est surprenant qu'après la sévérité des défenses qu'on a faites de la dulcification des vins par la litharge, & qu'on a porté jusqu'à faire punir de mort il y a quelques années, un marchand de vin convaincu d'une pareille fraude, malgré ces défenses, dis-je, le sucre de Saturne soit regardé comme un remède salutaire dans plusieurs maladies, tant dis qu'il n'est point de chimiste intelligent, pas même d'apprenti, qui ne s'aperçoive, d'après une juste analogie, qu'il doit y avoir un danger égal à employer des remèdes qui proviennent de la même source ». *Ferales casus pulvis notati internum ejus (plumbi scilicet) usum dissuadent, & mirum est cum vina lithargyrio dulcificata adeo damna sint, ut quidam dolarius ob hanc fraudem supplicio capitis ante aliquot annos afficeretur, tamen saccharum Saturni multis in morbis salubre remedium predicari, cum quibus industrius chemicus (& quidem vel rudissimus tiro) facile pervideat ex eodem fonte hic juxta comparatione parem*

Tome XII,

*noxam expectari oportere. Voyez Juncker, Conspect. therap. gener.* Quant aux accidens que désigne l'auteur, il n'est personne qui ait fait quelque séjour dans les pays où l'on fait des vins verts, ou qui tirent des pareils vins des contrées voisines, qui n'ait été à portée de les observer: on accuse les marchands de vin allemands d'être dans l'usage de masquer par une manœuvre vraiment punissable cette acidité désagréable qui annonce dans le vin une disposition à tourner au vinaigre. Cette manœuvre consiste à mêler dans ces vins de la litharge ou du minium, qui en se mariant à l'acide du vin, déguise non-seulement la saveur propre, mais lui donne encore un goût sucré, en faisant avec cet acide un véritable sel de Saturne. L'observation journalière démontre que les terribles symptômes qui accompagnent la colique du Poitou, sont dûs bien souvent à la boisson de ces vins lithargirés. Il est fort commun de voir dans les hôpitaux de Paris de ces coliques dont la plupart sont occasionnées par une pareille boisson.

Après avoir parlé de la manière de sophistiquer les vins par la litharge, il ne sera pas inutile d'indiquer les moyens chimiques qu'on peut employer à découvrir cette fraude. 1°. Le goût seul chez les personnes qui ont les organes tant-soit-peu exercés par l'habitude des expériences chimiques, découvre cette douceur particulière aux vins lithargirés; cependant quoique ce témoignage des sens soit quelquefois d'une certitude qui va jusqu'au prodige, il ne saurait forner dans de pareilles occurrences un témoignage légal; ainsi pour s'assurer de la manière la moins équivoque de cette introduction du plomb dans les vins, on n'a qu'à y verser du foie d'arsenic préparé avec l'eau de chaux; pour lors si les vins sont réellement lithargirés, ils se troubleront par l'apparition d'un précipité noirâtre. On a le complément de cette démonstration en décantant avec soin, ou en séparant par le filtre ce précipité, & le convertissant en plomb par le moyen d'un léger phlogistique, comme par exemple, le suif, &c. Voyez ENCRE SYMPATHIQUE.

Revenons maintenant à l'usage médical interne des sels retirés du plomb. Nous pensons, malgré les déclamations des auteurs contre l'administration de ces remèdes, qu'ils pourront être employés comme secours externes dans certaines maladies rebelles, *malo modo, malus cuneus*, toutes les fois qu'un maître de l'art, après une expérience raisonnée, suivie & variée de ces remèdes, aura donné la manière de les employer à d'autres observateurs prudents & circonspects comme lui, c'est-à-dire aux vrais médecins, qui seuls peuvent légitimement constater & évaluer l'utilité de pareilles observations, ou enfin, après que ces préparations de plomb auront été unanimement déclarées d'un usage sûr, & qu'on pourra les regarder sur le pied des remèdes uniques, spécifiques, & qui méritent la préférence sur les vulgaires; mais en attendant que des expériences de cette légitimité & autorité viennent enrichir l'art & rassurer l'artiste, il est d'un médecin raisonnable, & qui a l'ame honnête, de s'abstenir religieusement de l'administration d'un remède qui de sa nature est manifestement vénéneux, ou tout-au-moins suspect, & qu'aucun succès, du moins d'une évidence reconnue, n'a jusqu'ici pu faire du reproche d'être dangereux.

Nous finirons par considérer le plomb comme compris dans la classe des choses appelées *non naturelles*, c'est-à-dire, à l'influence desquelles plusieurs personnes sont exposées, soit fortuitement, soit habituellement ou par état. Nous avons déjà touché quelque chose des qualités mal-saisantes du vin lithargiré, ou dans lesquels on a dissout du sucre de Saturne, & des dangers d'une pareille boisson; le plomb entier & ses produits quelconques, introduits sous forme de vapeurs ou de poussière très-fine, très-volatile, dans le

FFff

poumon ou dans l'estomac, ainsi que les particules grossières des chaux de plomb qu'on détache imprudemment, soit en léchant des corps peints infectés de ces sels, soit en mordant sur les corps, & qu'on avale avec la salive, comme cela est ordinaire aux fondeurs des mines & aux essayeurs qui travaillent le plomb, ou qui s'occupent à l'affinage de l'or ou de l'argent, les plombiers, les potiers d'étain, les ouvriers qui préparent les dragées de plomb, les broyeurs des couleurs, les barbouilleurs qui emploient une grande quantité de couleurs liquides qu'ils broient eux-mêmes, tous ceux enfin qui sont dans la dangereuse habitude d'affiler ou nettoyer du bout des levres ou de la langue l'extrémité des pinceaux, les apothicaires imprudens, les potiers de terre, les lapidaires, les polisseurs de glaces de miroir & de verre, les cordonniers qui blanchissent les talons des souliers de femme avec une préparation de céruse, ou qui tirent avec les dents les peaux colorées avec du minium ou du masticot; tous ces ouvriers, en un mot, dont le dénombrement exact est nécessaire pour mettre un médecin appelé par quelqu'un de ces ouvriers qui se plaint actuellement de quelque maladie extraordinaire, sur la voie de soupçonner l'origine de la maladie dans cet ouvrier, d'en découvrir la cause qui devient pour lui évidente, &c. & de fonder sur toutes ces notions un traitement méthodique & suivi d'un heureux succès; tous ces ouvriers, dis-je, sont quelquefois atteints d'asthmes terribles & incurables provenant de cette cause, & tombent plus ou moins vite dans la colique appelée des Peintres, des Potiers, des Poitevins, colique minérale, & qu'on appelle plus convenablement encore colique des Plombiers ou de plomb. Voyez COLIQUE DU POITOU au mot général COLIQUE. Cet article est extrait des leçons de Matière médicale de M. VENEZ, professeur en Médecine de la faculté de Montpellier, & l'un des auteurs de ce Dictionnaire, par M. H. FOUQUET, docteur en Médecine de la même faculté.

**PLOMB**, (Géom.) ligne à plomb, est la même chose que ligne verticale ou perpendiculaire à l'horizon. Voyez VERTICALE & HORIZON, voyez aussi NIVEAU & NIVELER. (O)

**PLOMB**, avec son fouet & son chat, c'est dans l'Artilerie un petit morceau de plomb pendu à une ficelle ou cordelette, qui sert aux mineurs pour prendre les hauteurs dans les galeries & les rameaux des mines. (Q)

**PLOMB**, (Archit.) les Menuisiers, Charpentiers, Maçons & autres artisans qui sont obligés de placer leurs ouvrages d'à-plomb, c'est-à-dire perpendiculairement sur l'horizon, ont diverses sortes d'instrumens qu'ils appellent plomb, à cause d'un petit morceau de ce métal qui en fait partie, quoique pourtant on y mette le plus souvent du cuivre ou du fer.

Le plomb des Maçons & des Menuisiers est ordinairement de cuivre, en forme de petit cylindre, de six ou sept lignes de diamètre, & d'un pouce de hauteur. Il pend à une ficelle qui se nomme la corde ou cordeau, qui passe à-travers une petite platine aussi de cuivre, quarrée & très-mince, appelée le chat. Cette plaque qui n'a que la largeur du cylindre, monte & descend à volonté le long du cordeau, & sert à appuyer contre l'ouvrage qu'on veut mettre d'à-plomb.

Le plomb des Charpentiers n'a point de chat, il est plat en forme de rose à jour, de 2 pouces environ de diamètre: on le fait de plomb, de fer ou de cuivre. Il est ainsi percé pour donner passage à la vis, & que l'ouvrier puisse mieux adresser à l'endroit où il veut piquer le bois, c'est-à-dire le marquer.

Le plomb à niveau, qui est un véritable niveau, & un plomb dont la corde descend le long d'une règle ou de bois ou de cuivre, dressée perpendiculairement sur une autre.

Le plomb à talus, n'est autre chose que le niveau plein, dont la corde se déplace.

Le plomb à règle, est une simple règle qui a une échancrure à sa base, & une ligne perpendiculaire tracée du haut en bas, laquelle tient la corde où est attaché le plomb. (D. J.)

**PLOMB**, arrestier de, (Archit.) c'est un bout de table de plomb au bas de l'arrestier de la croupe d'un comble couvert d'ardoise. Dans les grands bâtimens sur les combles en dômes, ces arrestiers revêtent toute l'encoignure, & sont faits de diverses figures, ou en manière de pilastre, comme au château de Clagny, ou en manière de chaîne de bossages, ou pierres de refend, comme on en voit au gros pavillon du Louvre.

**PLOMB D'ENFAITEMENT**, c'est le plomb qui couvre le faite d'un comble d'ardoise. Il doit avoir une ligne ou une ligne & demie d'épaisseur, sur 18 à 20 pouces de largeur. Le plomb des lucarnes a une ligne d'épaisseur, sur 15 pouces de largeur.

**Plomb de revêtement**, c'est le plomb dont on couvre la charpente des lucarnes-demoiselles. Il ne doit avoir qu'une ligne d'épaisseur, pour former le contour des moulures. Daviler. (D. J.)

**PLOMB**, (bas au métier.) plomb à aiguilles, plomb à platine, moule de plomb, à platine & à aiguilles, instrumens ou parties du métier à bas. Voyez cet article.

**PLOMBS**, f. m. pl. terme de Coiffure, elles appeloient plombs, dans le siècle dernier, des pyramides ou cônes de plomb, d'argent ou d'autre métal, dont elles se servoient pour coiffer. Ces plombs de toilette tenoient par la cime à un ruban que les femmes attachoient à leur bonnet, pour le maintenir pendant qu'on ajustoit le reste de la coiffure.

**PLOMB**, (Commerce.) en terme de Fabrique, est un cachet de plomb qu'on appose aux étoffes après qu'elles ont été visitées & examinées par les jurés gardes ou efgards, lequel vaut certificat qu'elles sont bien & dûment fabriquées.

**PLOMB**, est enfin un morceau de plomb fondu exprès, de figure ronde & plate, marqué de quelque empreinte qui s'applique sur les étoffes d'or, d'argent, de soie, de laine, &c. même sur les balles, ballots, caisses, paquets de marchandises dont les droits de douane ont été payés. Voyez MARQUE.

**PLOMB D'ARRÊTS**, (Police de manufac.) se dit des plombs ou marques que l'on appose sur les étoffes de laine défectueuses, que les maîtres & gardes, jurés ou efgards, arrêtent lors de leurs visites dans les bureaux, halles & foires. Savary.

**PLOMB D'AUNAGE**, (Prat. de commerce.) c'est un plomb que les jurés Auneurs, les Pressieurs, les Marchands fabriquans, &c. appliquent aux étoffes pour faire connoître le nombre d'aunes qu'elles contiennent, suivant l'aunage qui en a été fait. Savary. (D. J.)

**PLOMB DE LOYAUTÉ**, (Commerce.) c'est le nom qu'on donne dans la manufacture de la fayerterie d'Amiens, aux plombs qui s'appliquent sur les étoffes apprêtées, que les jurés Sayetteurs ou Havelisiers trouvent loyales & marchandes.

**PLOMB DE VISITE**, (Police de manufac.) ou plomb forain, c'est un plomb apposé sur les étoffes après que la visite en a été faite par les maîtres & gardes, dans les foires, halles & bureaux des villes & lieux où elles ont été envoyées ou apportées par les marchands forains ou manufacturiers, pour y être vendues ou débitées. Savary.

**PLOMB DE CHEF-D'ŒUVRE**, terme de jurande, on appelle plomb de chef-d'œuvre, le plomb le plus étroit & le plus propre, qui sert pour les pièces d'expériences & les chefs-d'œuvres.

**PLOMB DE CONTRÔLE**, (Police de commerce.) c'est



un plomb qui s'appoie aux étoffes de laine dans les foires & marchés, ou lieux de fabrique, par ceux qui ont droit de les contrôler, & de percevoir quelques droits sur chaque pièce.

**PLOMB, (Coutellerie.)** Les maîtres Couteliers appellent le plomb, une masse de ce métal sur laquelle ils coupent avec le rosetier, ces petites rosettes dont ils se servent pour monter les lancettes & les rasoirs. (D. J.)

**PLOMB À LA MAIN, terme des Graveurs en médailles,** c'est une manière de tirer l'épreuve du coin qu'ils gravent. Pour cet effet ils font fondre du plomb qu'ils versent sur un morceau de papier, & sur lequel avant qu'il ait cessé d'être coulant, ils appliquent le quarré du côté de la gravure, ils frappent en même tems avec la paume de la main sur le côté opposé, le coin s'enfoncé facilement dans le plomb fondu, que l'on laisse prendre en cet état; on ôte ensuite le coin, & on a une épreuve fidèle de la gravure.

**PLOMB, (Monn.)** ce mot est pris bien souvent pour signifier toute la fonde, parce que la principale partie est de ce métal: on dit, les côtes de Hollande sont si dangereuses, qu'il faut toujours avoir le plomb à la main. Voyez SONDE.

**PLOMB DE SONDE, c'est un plomb fait en cône, & attaché à une corde nommée ligne,** avec lequel on fonde à la mer, pour savoir combien il y a de brasses d'eau, & de quelle qualité est le fond, s'il est de roche, de vase ou de sable, &c. Plomb de 6, de 12, de 25, de 36, &c.

**PLOMB, terme de Miroitiers.** L'on appelle plomb, parmi les ouvriers de ce métier qui mettent les glaces au teint, des plaques de plomb longues d'un pié, larges de cinq à six pouces, & de trois à quatre lignes d'épaisseur, avec une poignée de fer par-dessus pour les prendre & manier commodément.

Ces plombs servent à charger la glace quand elle a été placée sur le vis-argent, après néanmoins avoir pris la précaution de la couvrir de revêche ou de molleton, de crainte qu'ils ne la rayent ou ne la gâtent. Quelques-uns mettent des boulets de canons posés dans des espèces de scabilles de bois, à la place des plombs; mais les bons ouvriers ne se servent de boulets que pour arrêter les glaces, & non pour les charger. Savary. (D. J.)

**PLOMB, en terme de Marchand de modes,** est une espèce de coffret de bois garni d'un tiroir, couvert d'une étoffe quelconque, & terminé en dos-d'âne en dessus, lequel est chargé de plomb pour l'appesantir, de son pour y piquer les épingles ou aiguilles, & d'un cordon attaché à chaque bout, devant & derrière le plomb, qui sert de poignée pour le prendre & le transporter. Ces sortes de plombs servent à retenir l'ouvrage qu'on travaille, soit en les plaçant dessus, soit en attachant des ouvrages creux.

**PLOMB de Monoyage, sert à l'affinage de l'argent,** & cet affinage s'exécute dans une grande coupelle que l'on fait dans un fourneau, couvert d'un chapeau de brique pour déterminer la flamme à réverbérer sur les matières, ce qu'on appelle feu de réverbère. On chauffe ce fourneau par un grand feu de bois, & l'on met du plomb dans la coupelle, à proportion de la quantité & de la qualité des matières à affiner. Quand le plomb a bouilli quelque tems, on jette les matières dans la coupelle, ce qu'on appelle charger la coupelle; & quand elles ont bouilli, on se sert d'un gros soufflet pour souffler la surface des matières, afin de les faire tourner & circuler, & qu'en circulant elles chassent la litharge ou l'impureté des métaux qui vient en écume au bord de la coupelle; cette écume coule par un conduit que l'on fait au bord de la coupelle, & s'échancrant en un endroit, on continue le vent du soufflet, jusqu'à ce que l'argent ait paru de couleur d'opale, ce qui fait connoître

Tome XII.

que tout l'impur en a été chassé, & que l'argent est pur, c'est-à-dire, à onze deniers dix-neuf à vingt grains.

**PLOMB MINÉRAL, (Poterie.)** Il y en a de diverses sortes; celui que l'on nomme ordinairement alquifoux, n'a autre usage en France que pour les Potiers-de-terre qui s'en servent, après l'avoir pulvérisé, à vernir leur poterie. (D. J.)

**PLOMB BLANCHI, (Plomberie.)** Les Plombiers appellent du plomb blanchi, les tables de plomb qu'ils ont étamées ou colorées avec de l'étain, de même que le fer blanc. Dans les bâtimens neufs, les Plombiers sont obligés, suivant l'article 33 de leurs nouveaux statuts, d'employer du plomb blanchi sur les enfaitures, énuferes & amortissemens, cheffeneux, cuvettes, tuyaux de descente, & autres endroits qui sont en vue.

Le plomb en culot est du vieux plomb qui a servi, & qu'on a fait refondre & épurer dans une poêle de fer. On lui donne le nom de plomb en culot, à cause de la forme ronde de culot, que le fond ou cul de la poêle lui a donnée, ou pour le distinguer du plomb neuf, qui s'appelle du plomb en saumon, ou navette. Il est défendu en France à toutes personnes autres que les maîtres Plombiers, d'acheter, fondre, & mettre en culot les vieux plombs.

**PLOMB EN POUDRE, (Arts méchan.)** Les Potiers-de-terre s'en servent au lieu de l'alquifoux, ou plomb minéral pour vernir leurs ouvrages. Il se fait en jetant du charbon pilé dans du plomb bien fondu, & en les remuant long-tems. Pour en séparer le charbon, l'on n'a qu'à le laver dans l'eau, & le faire sécher. Les Potiers se servent aussi de la cendre ou écume de plomb, qui n'est autre chose que les scories du plomb que l'on a purifié pour quelque usage, ou qu'on a employé pour faire du même plomb, & de la dragée. Dict. du Comm.

**PLOMB EN TABLE, (Plomberie.)** plomb fondu & coulé de plat sur une longue table couverte de sable bien uni. Sa largeur ordinaire est depuis quinze pouces de roi, jusqu'à soixante & douze, & son épaisseur plus ou moins forte, suivant les choses à quoi il peut être destiné.

Les maîtres Plombiers sont tenus, suivant l'article 35 de leurs statuts, de jeter le plomb en table avec telle égalité, que tous les bouts, endroits & côtés soient d'une épaisseur pareille, sans qu'ils en puissent vendre, ni mettre en œuvre, qu'elles ne soient débordées, c'est-à-dire, que les deux côtés ou bords des tables n'aient été coupés, & unis avec la plane, qui est un outil tranchant, propre à cet usage. Savary. (D. J.)

**PLOMB, terme de Saline,** espèce de chaudière plate & quarrée, & faite de plomb, dans laquelle on travaille au sel blanc dans les salines de Normandie. Chaque plomb est environ de trois piés de long, de deux de large, & de six pouces de profondeur; quatre plombs font une saline. (D. J.)

**PLOMB qui sert à rouler les étoffes de soie.** Ce qu'on appelle communément plomb à rouler, est une caisse de bois très-forte, de huit pouces de large sur deux piés de long, de la hauteur de quatre pouces, dans laquelle on met environ cent livres de plomb; cette caisse bien apée, est enveloppée de peau de veau, & bien rembourrée. Il y a d'un côté deux fers, au bout desquels il y a deux roulettes, & de l'autre deux poignées, avec lesquels on soulève cette machine; & au moyen desdites roulettes, une personne seule la fait mouvoir d'un bout d'une banque à l'autre, & ensuite on la laisse aller sur l'étoffe qui est étendue sur cette banque; ensuite on roule l'étoffe à l'autre bout de banque sur un plateau, & à mesure que l'étoffe se roule sur le plateau, le plomb avance du bout de la banque à l'autre, & au moyen des rou-

FFFij

lettres, on le transporte facilement, & jusqu'à la fin de la piece.

**PLOMB**, *terme de Tondeur*. Les Tondeurs de draps & autres étoffes de laine, appellent *plombs*, certaines masses de plomb, ordinairement du poids de cinq, dix & vingt livres, dont ils se servent pour charger plus ou moins les forces dont ils tondent les étoffes. Plus la force est chargée de ces *plombs*, & plus elle tond de près. (*D. J.*)

**PLOMB DE VITRES**, (*Vitrierie*). Plomb fondu par petits lingots ou bandes dans une lingotière, & ensuite étiré par verges à deux rainures dans un *tire-plomb*, pour servir à entretenir & former les panneaux des vitres; ou à une rainure pour les grands carreaux; mais on ne s'en sert presque plus, parce qu'il ne défend pas du vent coulis.

La meilleure maniere d'employer le plomb, est d'arrêter ces carreaux avec une espece de mastic qui s'endurcit à l'air, & qui couvre la vitre de deux ou trois lignes au circuit, comme on le pratique dans la plupart des grands hôtels, ou bien avec des pointes & des bandes de papier.

Un *tire-plomb* est la machine avec laquelle les *Vitriers* forment le plomb qu'ils emploient pour assembler les vitres ensemble. Cette machine est composée des pieces qui suivent; savoir, de deux jumelles de fer, *A B C D*, de deux arbres ou axes, *E F* à un bout de chacun de ses pignons *I K*, & à l'autre bout de l'arbre de dessous, de la manivelle *N*, qui sert à faire tourner ledit arbre, lequel fait mouvoir celui de dessus par le moyen de l'engrenement des deux pignons, de deux étoquiaux *L M*, ayant vis à écroux à chaque bout, servant à assembler lesdites deux jumelles de deux coussinets d'acier *O P*: entre lesdits coussinets sont les deux roues *R Q*, qui servent à former les fentes & cœur du plomb, elles sont montées sur lesdits arbres *E F*.

**PLOMBAGINE**, f. f. (*Hist. nat. Min.*) *plumbago scriptoria*. C'est le nom que l'on donne à une substance minérale, plus connue sous le nom de *crayon* ou de *mine de plomb*; on s'en sert pour dessiner. La plus pure est celle qui vient d'Angleterre; celle d'Allemagne, est beaucoup plus grossière, & paroît mêlée de substances étrangères, & même de soufre, ce qui empêche que l'on ne puisse la tailler avec la même facilité que celle d'Angleterre qui est très-luisante, très-tendre, quoique d'un tissu si compacte, que l'on ne peut distinguer les parties dont elle est composée. Voyez l'article *CRAYON*.

Cette substance qui résiste à l'action du feu, paroît une combinaison de fer, de soufre & de zinc, de la nature de celle qui constitue la blende. Voyez *BLENDE*. (—)

**PLOMBATEUR**, f. m. (*Jurispud.*) est un officier de la chancellerie romaine ainsi appelé, parce qu'il scelle les bulles en plomb. Voyez *BULLES*.

**PLOMBÉ**, participe, voyez *PLOMBER* & *PLOMB*. **PLOMBÉ**, *marqué avec un plomb*, (*Comm.*) on appelle *étoffe*, *marchandise*, *balle plombée*, celles sur lesquelles il a été apposé un plomb ou marque particulière. Voyez *PLOMB*.

Les réglemens des manufactures de France veulent que toutes les étoffes de laine qui se fabriquent dans le royaume soient plombées des plombs & marques de fabrique, & des plombs de visite ou de vue.

Les caisses & balles de marchandises qui ont été une fois plombées dans les bureaux de douanes ou traites, ne doivent point être ouvertes en chemin, si ce n'est au dernier bureau de la route où elles doivent être contrôlées, pour connoître s'il n'y a point eu de fraude. *Diction. de comm.*

**PLOMBÉ**, *terme de Relieur*; terme en usage chez les marchands Libraires & parmi les Relieurs; il se dit d'une certaine composition faite de mine de plomb

& de colle détrempée & broyée avec de l'eau, qui sert à plomber & couvrir la tranche de quelques livres d'église ou de prières, particulièrement de ceux destinés pour les religieux & religieuses, ou pour les personnes qui sont en deuil. (*D. J.*)

**PLOMBER**, *en terme de Pêche*; on dit plomber des filets, c'est y attacher des plombs pour les faire descendre au fond de l'eau.

**PLOMBER**, *opération de Chirurgien dentiste*, qui consiste à mettre du plomb en feuille dans le creux d'une dent cariée, pour la conserver.

Pour plomber une dent, il faut nettoyer le creux que la carie a fait: on se sert à cet effet d'un instrument d'acier convenable. Ensuite on introduit à différentes reprises un petit bouton de coton proportionné à l'ouverture, afin d'emporter les ordures, les débris d'aliments qui pourroient s'y être introduits. Cela étant ainsi disposé, on porte un peu de coton imbibé d'essence de canelle dans le fond de la carie, pour dessécher le nerf, qui pourroit souffrir sans cette précaution, de la pression du plomb. Quand le nerf n'est pas douloureux, c'est-à-dire, lorsqu'on l'a desséché, ou dans les caries, qui n'ont pas encore assez fait de progrès pour le mettre à découvert, on procède à l'intromission du plomb, qu'on serre dans le creux de la dent avec une espece de fouloir, afin qu'il en remplisse bien tout le vuide. Une dent bien plombée recite ainsi sans faire de douleur jusqu'à ce que l'action des aliments contre les dents & l'air, la substance même de plomb, oblige à replomber la dent de nouveau. La carie est quelquefois placée si délavantageusement, & le trou est si peu propre à retenir le plomb, qu'on ne peut compter sur la conservation de la dent par ce moyen. Le plus court alors est d'en faire faire l'extraction. (*Y*)

**PLOMBER**, v. act. (*Commerce*). mettre, appliquer ou apposer un plomb, une marque à une piece d'étoffe, à une balle de marchandise. Voyez *PLOMB*.

Les marchands, manufacturiers, ouvriers sont obligés de faire plomber ou marquer leurs étoffes dans les bureaux, halles, foires, & lieux où doit s'en faire la visite.

A Amiens au lieu de dire plomber une étoffe, on dit la *ferer*; ailleurs on dit la *marquer*. Voyez *FERRER*.

Si les marchands veulent que les balles, ballots ou caisses de marchandises ne soient point ouvertes ni visitées en chemin, il faut qu'ils les fassent acquitter & plomber dans les bureaux des fermes du roi. *Dict. de comm.*

**PLOMBER**, (*Archit.*) c'est juger par un plomb de la situation, soit verticale, soit inclinée, d'un ouvrage de maçonnerie, d'un mur, par exemple. (*D. J.*)

**PLOMBER**, (*Jardinage*). se dit d'une terre meuble que l'on presse, & que l'on foule avec les pieds pour l'affermir.

**PLOMBER UN NAVIRE**, (*Marine*). c'est voir avec un instrument ou avec de l'eau si le navire est droit, s'il est sur l'arrière, ou s'il est sur l'avant.

*Plomber les écuibiers*, c'est coudre ou clouer du plomb en table tout-au-tour des écuibiers, tant pour leur conservation que pour la conservation des cables qui y passent. En clouant ce plomb il faut faire enforte qu'il soit retourné l'un sur l'autre, & attaché avec de bons clous à tête large; ce qui empêche le plomb de se casser par le grand froid; & il faut observer la même chose dans tous les endroits où l'on en doit coudre.

**PLOMBER**, *terme d'Emailleur*. Les Emailleurs disent que les émaux clairs mis sur un bas or plombent & deviennent louches, pour dire qu'il y a certain noir comme une fumée qui obscurcit la couleur de l'émail, ôte de sa vivacité & la bardoie, se rangeant



tout-autour, comme si c'étoit du plomb noir. Voyez BORDOYER, BORDEMENT.

**PLOMBER UN ARBRE.** (*Jardinage.*) c'est après qu'un arbre est planté d'alignement dans la terre, & comblé jusqu'au niveau de l'allée, peiser du pié sur la terre pour l'affermir & l'assurer à demeure. (*D.J.*)

**PLOMBER, en terme de Potier de terre;** c'est vernifier de la vaisselle de terre avec de la mine de plomb. Les Potiers emploient ordinairement à cet usage de l'alquifoux ou plomb minéral, du plomb en poudre, qui se fait en jettant du charbon pilé dans du plomb en fusion, & des cendres de plomb, qui ne sont autre chose que son écume & les scories. Voyez ALQUIFOUX, PLOMB EN POUDRE & POTIER DE TERRE.

**PLOMBERIE, f. f.** (*Art mécanique.*) De la plomberie en général. Sous le nom de plomberie on entend l'art d'employer le plomb, de lui donner des formes convenables aux lieux où il doit être placé. Ce mot vient du latin *plumbus* plomb, métal qui fait le principal objet de cet art.

Ce métal est un minéral qui se tire en France de quelques mines fort peu abondantes, encore n'est-il question que de celles du Limousin; celles de Limarès en Espagne ne le sont pas beaucoup davantage. Il en vient d'Allemagne par la voie de Chambrour sous la forme de navette. Les Hollandois en tirent aussi de Pologne qu'ils envoient en différens pays; mais presque tout celui que l'on voit en France, vient d'Angleterre sous la forme de saumons, (*fig. 2.*) & se tire des mines de Neucastel, du Derby, de Combmartin, & sur-tout de celles de Peak, où la pierre minérale se trouve presque sur la surface de la terre; ce qui fait que ces mines s'exploient fort facilement & le plus souvent de plain-pié & à découvert. Le plomb que l'on en tire, est sans contredit le plus pur & le plus sain de tous, & par conséquent le meilleur.

La mine de plomb que l'on nomme aussi *plomb minéral*, est noire, quoique cependant en la cassant elle semble être remplie intérieurement d'une infinité de petits filets blancs qui ressemblent à ceux que l'on voit dans l'antimoine. On en tire d'assez gros morceaux quelquefois purs, mais le plus souvent mêlés de roche.

Pour fondre cette mine on la met dans un fourneau fait exprès avec beaucoup de feu & de charbon par-dessus. Le plomb fondu coule par un canal pratiqué à côté, & la terre & les pierres restent avec les cendres du charbon. On le purifie ensuite avant qu'il soit figé en écumant, & en y jettant des suifs, graisses ou résines; cette écume appelée *plomb des potiers de terre*, leur est de grande utilité pour leurs ouvrages; les moules où on le reçoit ont la forme de navette ou de saumons (*fig. 1. & 2.*) noms que l'on donne aux masses de plomb qu'on en tire, dont les unes pèsent environ deux cens livres, & les autres cent vingt ou cent trente livres; il se vend ainsi chez les marchands de fer depuis vingt-cinq jusqu'à trente francs le cent pesant, & pèse environ huit cens livres le pié cubique; on appelloit autrefois les marchands *saumons*, & les plombiers *navettes*.

Quoique le plomb soit fort facile à fondre, les fondeurs anglois y emploient cependant de grands feux, & sont très-attentifs à ne placer leurs fourneaux que sur des lieux élevés, & à les exposer au vent d'ouest, pour en rendre, par cette exposition, la chaleur plus vive, plus grande, exploiter plus de mine, & consommer moins de bois. D'habiles Physiciens ont cru que le poids du plomb augmentoit à l'air; d'autres ont cru qu'il pourroit se produire dans les mines déjà épuisées, en les laissant long-tems reposer, l'expérience nous a appris depuis que les uns &

les autres s'étoient également trompés, & que rien n'étoit plus faux que leur système.

Quelques savans qui l'ont analysé, ont trouvé qu'il étoit composé d'un peu de soufre & de mercure; mais de beaucoup de terre bitumineuse. Les Chimistes l'appellent *saturne*: en général, c'est de tous les métaux le plus mou & le plus facile à fondre lorsqu'il est purifié.

Le plomb est d'une grande utilité, non-seulement dans les bâtimens pour les couvertures, terrasses, réservoirs, conduites d'eau, ainsi que pour les figures, statues & ornemens d'architecture, mais encore pour l'affinage de tous les métaux, comme le cuivre, l'argent & l'or, auxquels on prétend qu'il communique son humidité: on s'en sert encore dans les ouvrages de vitrerie, balancerie, chaudronnerie, bimbeloterie, poterie de terre & d'étain, ainsi que pour la guerre & la chasse, où l'on ne ne laisse pas que d'en faire une grande consommation.

Les anciens, tel que Plin & quelques autres, confondoient le plomb avec un autre minéral à-peu-près semblable, qu'ils ne distinguoient que par la couleur. Cette autre espèce est l'étain, que l'on tire des mêmes mines, mais en beaucoup plus petite quantité; raison pour laquelle il est infiniment plus cher; il est plus blanc, plus dur & plus facile à fondre que le précédent. On l'emploie à fonder le plomb & tous les autres métaux; il est évident que quelques-uns d'eux ne se font y moins trop pour avoir adopté le sentiment de ceux-ci, ou pour avoir mal interprété le savant naturaliste, qui, dans son traité des propriétés de ce minéral, rapporte qu'il est propre à fonder les autres métaux ensemble, & à d'autres opérations chimiques, ce qui ne peut mieux convenir qu'à l'étain.

La plomberie est donc l'art de donner au plomb les formes que l'on juge à-propos, selon les différentes occasions que l'on a de l'employer: on la divise en trois espèces; la première est la fonte du plomb, la seconde en est le couler, & la troisième est la manière de le fonder.

*De la fonte du plomb.* La fonte du plomb n'est point merveilleuse; elle est au-contraire très-simple, le plomb étant de tous les métaux le plus facile à fondre: on n'est pas obligé pour cela d'employer une chaleur aussi grande & aussi vive que pour tous les autres métaux: tout cet art se consiste qu'à mettre le plomb que l'on veut fondre dans un vaisseau de fer quelconque capable de le contenir, tel par exemple qu'une cuillère de fer (*figure 3.*) & le présenter ensuite au feu jusqu'à ce qu'il devienne liquide. Si cette quantité monte beaucoup au-dessus de vingt-cinq ou trente livres, qu'on ne pourroit porter facilement à la main, on est obligé alors d'avoir recours à une marmite (*figure 4.*) ou poêle (*figure 5.*) de fer ou de fonte que l'on pose à terre, & au premier endroit, dans laquelle on met le plomb: on enveloppe ensuite le tout d'un feu de bois ou de charbon pour échauffer & faire fondre plus promptement la masse du plomb; & c'est-là la manière dont les Plombiers se servent le plus souvent, lorsqu'ils n'en ont besoin que d'une petite quantité, surtout lorsqu'ils travaillent en ville (*a*). Si l'on a besoin pour de certains ouvrages d'entretenir liquide cette même quantité de plomb, on se sert à cet effet (ce qui économise beaucoup le charbon) d'une autre espèce de poêle de fer, *fig. 6. & 7.* appelée *polastre*, plus grande, de forme quarrée, circulaire ou ovale, dans laquelle (*fig. 7.*) on met le feu & la marmite qui contient le plomb; ce feu ainsi concentré contient plus de chaleur & consomme moins de charbon: ce po-

(a) On dit communément qu'un homme travaille en ville, lorsque son ouvrage se fait chez le propriétaire & hors de l'atelier.

laître fort aussi, & souvent en même tems à faire chauffer les fers à fonder (fig. 32. & 34.) dont nous parlerons dans la suite, que l'on place chacun dans une échancrure *A*, pratiquée de distance à autre autour du polastre; mais lorsque l'on a besoin d'une beaucoup plus grande quantité de plomb fondu à-la-fois, ce qui arrive le plus souvent dans l'atelier des plombiers; ils ont alors chacun chez eux un fourneau (fig. 8. 9. & 10.) bâti en brique *A* de deux piés & demi à trois piés de hauteur sur quatre, cinq & quelquefois six piés en carré, composé d'une grande marmite de fer *B*, en forme de chaudière capable de contenir depuis cinq cens jusqu'à trois ou quatre milliers pesant de plomb, arrachée par-dessus le fourneau, enclavée & soutenue dans la maçonnerie de brique *A*, par des armatures de gros fer à environ quinze poudes au-dessus du fond du fourneau *C*, fig. 8. ce qui forme par-dessous un vuide où l'on fait un feu de bois à brûler, dont la fumée fort par une ouverture *D* d'environ huit poudes de largeur, pratiquée fort près de la chaudière, & s'élève ensuite dans un tuyau de cheminée *E*, fig. 10. dont la hotte se trouve au-dessus du fourneau; c'est dans cette espèce de chaudière que l'on met le plomb *F*, fig. 8. que l'on veut fondre, comme navettes, fig. 1. saumons, fig. 2. tels qu'ils arrivent des mines.

Du plomb coulé. Le plomb se coule de quatre manières, qui se réduisent en deux principales, l'une que l'on appelle *plomb en table*, & l'autre *plomb moulé*.

La première se fait en forme de table dont les dimensions varient selon les circonstances: cette forme de *plomb* sert pour l'intérieur des réservoirs, les bassins, les bains, les couvertures des bâtimens, plates-formes, terrasses, gouttières, chaineaux, hottes, lucarnes, cuvettes, bavettes de fontaines, &c. & quelquefois dans la maçonnerie pour les joints des pierres, on en fait aussi des tuyaux de descente pour l'écoulement des eaux, chaudières, aillances, &c. le pié carré sur une demi-ligne d'épaisseur pèse environ 2 livres 14 onces; sur une ligne, environ 5 livres 3 quarts, & le reste à proportion.

La seconde, qu'on appelle *plomb moulé*, se coule dans des moules faits exprès, soit pour des tuyaux dont la grosseur intérieure varie depuis 6 lignes jusqu'à 6 poudes de diamètre, & l'épaisseur à proportion, depuis 2 lignes & demie jusqu'à 6: je dis *grosseur intérieure*, parce qu'en général les tuyaux ne se mesurent jamais par l'extérieur, mais bien par l'intérieur; leurs longueurs ne passent jamais 18 ou 20 piés, non qu'on ne puisse les faire beaucoup plus longs, si on le jugeoit à propos, mais parce que cette grande longueur seroit trop embarrassante pour leur transport, & seroit sujette à les tourmenter, casser ou rompre, soit encore pour des figures, statues & ornemens d'architecture & de sculpture.

Du plomb en table. Le plomb en table se divise en trois espèces différentes; la première, que l'on appelle *plomb moulé en table*; la seconde, *plomb laminé*; & la troisième, *plomb coulé sur toile*.

Pour couler le plomb en table, selon la première espèce, il faut d'abord employer à cet usage une table, fig. 11, appelée *moule en table*, que tous les Plombiers ont chacun dans leurs ateliers, faite en bois de chêne de 15 à 18 lignes d'épaisseur, 4 à 5 piés de largeur sur environ 20 piés de longueur, posée sur trois ou quatre forts supports ou treteaux de bois *A* solidement assemblés, en observant de lui donner environ 12 à 15 lignes de pente par toise pour procurer au plomb une plus grande facilité de couler; le pourtour de cette table se trouve bordé d'une espèce de chaffis de planches *B D* de même bois de pareille épaisseur sur 8 à 10 poudes de hauteur, qu'on

appelle *éponge*, dont l'intérieur *C* est rempli d'un sable jaune d'environ 5 à 6 poudes d'épaisseur, sur lequel étant préparé, on coule le plomb dont il est ici question: il faut remarquer que pour donner aux tables de plomb la largeur que l'on juge à propos, on enfonce dans le sable une autre éponge *D* mobile, que l'on soutient par derrière avec des masses de fer ou de plomb.

Lors donc qu'il s'agit de préparer le sable à recevoir le plomb, on commence par l'humecter un peu en y jettant de l'eau dessus en forme d'asperfusion; ce sable ainsi humecté, s'unit beaucoup plus facilement, on le dresse ensuite de niveau en passant & repassant le rabot *E* à différentes reprises sur toute sa longueur: ce rabot, fig. 12, n'est autre chose qu'une planche *A* de bois de chêne d'environ 15 lignes d'épaisseur, & dont la longueur est égale à la largeur des tables que l'on veut faire: cette planche *A* est échancrée par chaque bout que l'on fait glisser le long des éponges *B D*, fig. 11, par le moyen d'un bâton *C*, fig. 12, de 4 à 5 piés de long emmanché dedans: l'intervalle des échancrures *B* s'enfonce dans la profondeur du moule, fig. 11, relativement à l'épaisseur que l'on veut donner à ces mêmes tables: le sable ainsi dressé, on le plane aussi sur toute sa longueur avec la plane, fig. 13, que l'on a soin de chauffer un peu, afin que le sable humide ne puisse s'y attacher, ce qui y formeroit autant de sillons: ceci fait, & le plomb fondu dans la grande chaudière, fig. 8, 9 & 10, il faut prendre la précaution avant que de le couler, de le purifier avec des résines, suif ou autres graisses, & de l'écumer avec la cuillère percée, fig. 23, c'est-à-dire en supprimer toutes les ordures que ces graisses ont dû attirer: ensuite lorsqu'il s'agit de le couler, deux hommes en versent alternativement & par cuillerée au moins autant, mais toujours un peu plus qu'il n'en faut pour la table que l'on veut faire, dans un auget, fig. 14, appelé *poêle à verser*, placé au sommet du moule, fig. 11, comme on peut le voir dans la première Planche. La quantité de plomb étant suffisante, les deux mêmes hommes tenant la poêle à verser, fig. 14, par la queue *C*, la soulèvent doucement, & font ainsi couler le plomb qu'elle contient sur le sable *C*, fig. 11, tandis qu'un autre à 2 ou 3 piés plus loin le reçoit sur le rabot *E*, même figure, qu'il passe presque dans le même d'un bout à l'autre du moule sur le plomb avant qu'il soit figé pour donner à la table une égale épaisseur par-tout, & le surplus du plomb va se loger dans une cavité *F* pratiquée dans le sable: au bout du moule, il faut prendre garde lorsque la table vient d'être coulée, d'en séparer promptement le surplus du plomb; parce que comme le plomb, ainsi que tous les autres métaux, se retire à mesure qu'il se refroidit, la table n'auroit pas assez de force en se retirant pour amener avec soi la masse du plomb qui reste, & se romperoit çà & là en différens endroits: on a soin encore avant que cette même masse de plomb soit figée, d'y placer intérieurement les branches d'un crampon de fer recourbé, fig. 15, afin de procurer par-là la facilité de l'enlever avec des leviers, fig. 51, pour la remettre de nouveau à la fonte: cette table ainsi faite, on la roule sur sa largeur, fig. 24, pour qu'elle occupe moins de place, & avec des leviers, fig. 51, on la transporte ailleurs où elle ne puisse être embarrassante; ensuite on humecte de nouveau le sable, qui par la chaleur du plomb que l'on coule perpétuellement dessus, se sèche toujours; on le laboure d'environ un pouce d'épaisseur avec le bout *A* d'un bâton à labourer, fig. 50, bien également par-tout; car si on l'enfonçoit plus d'un côté que de l'autre, le sable devient par conséquent plus foible, & forme les tables de plomb d'une inégale épaisseur: on le dresse ensuite avec le rabot, fig. 12, & on le place de nouveau avec la plane;



fig. 13, pour y couler ensuite le plomb comme auparavant.

Il faut observer que le meilleur ouvrier & le plus intelligent ne l'est pas trop pour cette opération : trop de hardiesse & trop de timidité seroient également nuisibles dans cette manœuvre ; mais beaucoup de précaution, de prudence, & sur-tout d'usage sont seuls capables de procurer le moyen de faire de bon ouvrage.

La seconde espece de plomb en table est le plomb laminé. Cette partie inventée par les Anglois regarde plus particulièrement une manufacture privilégiée établie à Paris à cet effet, que les Plombiers auxquels elle fait beaucoup de tort, & qui n'ont pas moins de talent, & ne sont pas moins en état qu'elle de faire ce qu'elle fait ; cette sorte de plombée coulé d'abord d'environ 18 lignes d'épaisseur & 4 à 4 piés & demi en quarré sur une table ou moule, de même forme & grandeur, bordé comme celui, fig. 11, que nous avons déjà vu précédemment, que l'on fait passer ensuite au laminoir, dont on peut voir la description en son lieu. Voyez l'article LAMINOIR.

Comparaison du plomb coulé en table avec le plomb laminé. Toute sorte de plomb nouvellement coulé est sujet à une infinité de pores très-ouverts que le laminoir seul peut resserrer ; ce même plomb est beaucoup plus roide & plus cassant, lorsqu'il n'y a point passé : il est vrai que quelques-uns, pour resserrer ces pores & tenir lieu par-là du laminoir qu'ils méprisoient, ont imaginé de le forger (b) ; mais l'ont rendu, ainsi que tous les métaux que l'on frappe à froid, encore plus roide & plus cassant, & n'ont pu en rendre l'épaisseur aussi parfaitement égale que le laminoir le peut faire.

Si le plomb qui a passé au laminoir est beaucoup plus liant que le précédent, aussi est-il beaucoup plus feuilleté, & moins capable, selon le sentiment des Chimistes, de résister au soleil, à la gelée & aux intempéries des saisons ; la raison est que la masse du plomb que l'on destine à passer au laminoir, est sujette, comme toute espece de plomb qui vient d'être coulé d'une assez forte épaisseur, à être composée d'une infinité de globules d'air plus grandes les unes que les autres : plus cette masse passe de fois au laminoir, & plus toutes ces globules s'élargissent, & en s'élargissant se traversent, ce qui forme quantité de feuilles posées les unes sur les autres qui s'élèvent successivement, soit par les grandes gelées ou les grandes chaleurs du soleil.

La troisième maniere de couler le plomb en table, est de le couler sur toile, pour en faire des tables aussi minces que le papier. Cette espece de plomb est fort difficile à bien faire, & d'un usage assez rare, raison pour laquelle on en fait très-peu, aussi est-il fort cher ; on ne s'en sert que pour des couvertures extrêmement légères, & qui n'ont pas besoin d'une longue durée ou pour des modeles, les facteurs d'orgue sont ceux qui en emploient le plus pour leurs tuyaux.

De la maniere de couler le plomb sur toile. Lorsque l'on veut couler le plomb sur toile, il faut se servir pour cela d'une table ou planche A, fig. 25, d'environ 18 pouces de large sur 9 à 10 piés de long, garnie de chaque côté B d'un petit bord pour empêcher que le plomb ne s'échappe, & couverte sur sa superficie d'une toile de coutil A, bien ferrée & bien tendue, attachée de petits cloux tout-autour : cette planche ainsi séparée, on la pose sur deux treteaux C, dont l'un est plus élevé que l'autre, afin de donner à la table une obliquité convenable ; ensuite le plomb étant fondu, on le verse simplement dessus en passant & repassant le table D autant qu'il est nécessaire.

(b) On appelle forger, frapper un métal quelconque, pour en resserrer les pores.

faire, pour approcher le plus qu'il est possible d'une égale épaisseur : il faut observer que c'est non seulement de l'obliquité de cette table, mais encore du degré de chaleur du plomb fondu que dépend l'épaisseur de la table que l'on veut faire ; c'est aussi de l'intelligence de l'ouvrier que dépend la bonne façon de cet ouvrage qui, quoique fait avec beaucoup de précaution & d'adresse, n'en est pas moins difficile, & ne réussit pas aussi-bien qu'on pourroit le désirer ; c'est ce qui a fait prendre le parti aux associés de la manufacture du plomb laminé d'en faire venir d'Angleterre tout laminé, d'une épaisseur parfaitement égale, aussi mince & aussi uni que le papier le plus mince & le plus uni.

Du plomb moulé. Le plomb moulé n'est autre chose que du plomb fondu jeté dans des moules faits exprès, & de la forme que l'on juge à-propos. Il s'en fait de deux especes ; l'une consiste principalement dans les tuyaux de toutes grosseurs, dont les moules sont ordinairement en cuivre ; & l'autre dans les ornemens, comme armes, armoiries, blasons, trophées, figures, statues, & toutes sortes d'amortissemens, avec dorure ou sans dorure, où l'on veut éviter la dépense du bronze, & dont les moules se font en terre le plus souvent par les fondeurs, qui connoissent plus particulièrement que personne cette partie.

Pour faire des tuyaux moulés, il faut d'abord savoir comment est fait le moule : c'est une espece de cylindre de cuivre A, fig. 16, 17, & 18, d'environ deux piés & demi à trois piés de longueur, creusé en dedans en forme de tuyau d'environ cinq à six lignes d'épaisseur, proportionnellement à sa grosseur, dont le diamètre intérieur est relatif à la grosseur extérieure des tuyaux B que l'on veut mouler. Le milieu de ce moule est surmonté d'un jet C en forme d'entonnoir, aussi de cuivre, & tenant à la même piece par où l'on verse le plomb, comme on le peut voir dans la Pl. II. Ce moule est fait en deux morceaux, ressemblans chacun à celui fig. 18, séparé par le milieu sur sa longueur, dont le joint traversant le milieu du jet C, le touche hermétiquement par-tout, pour empêcher par ce moyen le plomb de s'échapper. Il est essentiel d'y pratiquer des ouvertures sur sa longueur, afin que l'air remplacé par le plomb puisse s'échapper facilement.

Comme cette piece de cuivre est toujours fort échauffée, qu'elle a besoin de l'être pour empêcher que le plomb que l'on y coule ne se fige trop promptement, & que par conséquent il n'est pas possible alors de la manœuvrer facilement, on y pratique par les deux bouts & de chaque côté quatre especes de gougeons D, même fig. pris à même la masse du moule, percés chacun d'un trou pour y arrêter, par le moyen d'un clavette, un collier de fer plat aussi D, à charnière par en bas, & à branche par en-haut ; ce collier de fer (fig. 19.) à charnière en D est garni d'une espece de boulon E, arrêté à demeure par un bout sur le collier, & percé d'un trou plat par l'autre ; ce boulon E traverse l'extrémité supérieure du collier, & se trouve arrêté & fermé par une clavette, & c'est par les branches F que l'on peut faire agir le moule, soit pour l'ouvrir ou le fermer. Dans son intérieur (fig. 16 & 17.) est un mandrin ou boulon G H, fig. 20, arrondi, à-peu-près de la longueur du moule, fait pour que le tuyau B se trouve évidé intérieurement ; ce mandrin G H est quelquefois plein & quelquefois creux ; plein, lorsqu'il ne passe pas environ deux pouces de diamètre, & alors il est de fer bien arrondi, bien dressé, & creux ; lorsqu'il passe cette grosseur, on le fait en ce cas de cuivre, comme étant plutôt fait, coûtant beaucoup moins, & étant moins pesant. Ce mandrin ou boulon G H porte par une de ses extrémités G un anneau ou moufle I, dans lequel passe un crochet ou moufle K, retenu avec un boulon claveté ; à son extrémité sont de fortes ban-

des on fangles de cuir *L*, qui avec le secours du moulinet, fig. 22, font retirer le mandrin ou boulon *G H* de l'intérieur du tuyau, reserré alors par le refroidissement du plomb; & pour mieux lui en procurer la facilité, on a soin de le graisser, & de tenir son extrémité *H* un tant-soit-peu plus petite que celle *G*. *M*, fig. 16, 17, & 21, sont des viroles de cuivre dont le côté *N*, plus mince, entre de toute son épaisseur dans le moule *A*, tel qu'on le voit dans la fig. 16, & le bout du tuyau *B* vient se terminer droit sur l'une de ces viroles, & obliquement sur l'autre, afin que lorsque l'on vient à verser du nouveau plomb par le jet *C*, il puisse se joindre avec le précédent, & faire corps avec lui, en le faisant fondre. La première ne sert que pour commencer un tuyau, & se place à l'extrémité du moule en *P*.

Nous venons de voir que le boulon *G H* se retireoit du moule par le secours d'un moulinet, fig. 22. *G* est donc le boulon ci-dessus expliqué; *L*, la bande ou fangle de fort cuir qui le tient accroché en *K*. Les tuyaux moulés se font toujours sur une forte table *A*, fig. 22, posée sur de forts treteaux *B*, solidement assemblés. Cette table sert non-seulement à soutenir le moule pour faire les tuyaux, mais encore à soutenir le moulinet qui sert à retirer le boulon *G*; ce moulinet est composé d'un rouleau *C* de fer bien arrondi, portant par chacune de ses extrémités un tourillon rond qui roule dans des coussinets *D* de cuivre, arrêtés avec des vis à demeure sur la table; au bout d'un de ces tourillons est un moulinet *E* à quatre branches, percé d'un trou carré au milieu, & retenu par une clavette, par lesquelles branches on fait agir avec force le rouleau *C*, autour duquel tourne la fangle de cuir *L* qui tire le mandrin *G* hors du moule, pour que le moule *A* ne vienne pas avec le mandrin *G*. Lorsque l'on retire avec le moulinet, on a soin de pratiquer sur la table des hautes ou calles retenues à demeure, contre lesquelles le moule vient s'arrêter par les charnières des colliers.

*De la manière de faire les tuyaux moulés.* Le moule préparé de la manière qu'il vient d'être expliqué, on le pose de niveau & bien droit sur une table ou planche (fig. 22.) appuyée bien solidement sur plusieurs treteaux; ensuite deux hommes versent, ainsi qu'on le voit dans la Pl. II. alternativement & sans interruption dans le jet *C*, fig. 16, du plomb liquide qu'ils prennent tour-à-tour dans la grande chaudière du fourneau, & cela jusqu'à ce que le jet soit plein, parce que le plomb en refroidissant se retire de manière à laisser toujours au milieu un petit trou qu'on appelle *soufflure*, qui, s'il n'étoit pas plein, perceroit le tuyau dans cet endroit. Le moule étant plein, on laisse refroidir le tout suffisamment, pour que le plomb ne puisse se rompre en le remuant; ensuite en appuyant sur les branches du moulinet fig. 22, on retire le boulon du moule fig. 16; on défile les clavettes *E*, & par les branches *F* des colliers, on ouvre le moule en deux parties, comme on le voit fig. 17, & reste au milieu le tuyau *B*, portant la masse du plomb qui étoit dans le jet *C*, par où on l'accroche pour le retirer du moule. Cette opération finie, on n'a encore que deux piés & demi à trois piés de tuyau; & pour en prolonger la longueur, on en laisse environ six pouces de long de celui qui est fait dans le moule, en plaçant son extrémité oblique au-dessous du jet *C*, afin que lorsque l'on vient à verser du nouveau plomb sur l'ancien, il puisse en le faisant fondre se joindre à lui, & ne faire qu'un corps. Ceci fait, on remet le boulon dans sa place, dont un bout entre dans les six pouces de tuyaux déjà faits; on referme le moule, & on recommence l'opération comme auparavant, jusqu'à ce qu'enfin on soit arrivé à la longueur d'environ 12 piés, qui est la plus grande longueur que l'on donne ordinairement aux tuyaux.

Il faut observer que tout ce qui dépend du moule soit bien ajusté, car autrement si le moule n'est pas bien arrondi, le tuyau devient mal fait; si le mandrin ou boulon n'est pas aussi bien arrondi, ou se trouve placé plus d'un côté que de l'autre, le tuyau est aussi plus épais d'un côté que de l'autre, & prend une mauvaise forme. Ainsi toutes ces observations sont absolument nécessaires pour bien opérer.

Il faut encore remarquer avant de couler le plomb, de le bien purifier dans la chaudière, & que lorsque l'on vient à le couler, il soit assez chaud pour faire fondre l'ancien, afin que par-là il puisse se lier plus intimement avec lui. Il ne faut pas qu'il soit trop chaud, car en général le plomb trop échauffé se brûle, ce qui forme une infinité de pores très-ouverts, par où l'eau se perd quelquefois, sur-tout lorsqu'elle se trouve forcée par des réservoirs fort élevés; & c'est là le plus souvent le défaut qui occasionne les réparations continuelles des tuyaux de conduite.

La seconde espèce de plomb moulé est, comme nous l'avons dit, celle que l'on emploie pour toutes sortes d'ornemens d'architecture & de sculpture, dont les moules se font en terre expresse pour chaque pièce, & ne peuvent servir qu'une fois. Cette partie ne regarde en aucune manière les Plombiers, mais plutôt les Fondeurs en cuivre, dont la plus grande difficulté consiste dans la façon des moules, & devient par conséquent étrangère à notre objet.

*Du plomb selon ses façons.* Plomb en table est celui qui a été fondu & coulé sur une table appelée *moule*, couverte d'un sable très-un.

Plomb laminé est celui qui a été pressé également entre deux cylindres, qui par cette compression uniforme acquiert une épaisseur parfaitement égale, qualité que n'a pas le premier, dont l'épaisseur est toujours fort inégale.

Plomb coulé sur la toile est un plomb en table très-mince, très-rare, fort difficile à faire, & dont on se sert aussi très-rarement.

Plomb en culot est du vieux plomb qui a servi, & que l'on jette à la fonte.

Plomb alquifoux est l'écume du premier, que les Potiers de terre emploient dans leurs ouvrages.

Plomb de mine ou mine de plomb, est une pierre que l'on taille, & dont on fait des crayons pour le dessein.

Plomb d'horloges sont des poids ou contrepoids qui servent à les faire mouvoir ou à en régler le mouvement.

Plomb se dit des balles de mousquet & autres charges d'armes à feu.

Plomb de vitre est du plomb fondu en petits lingots dans une lingotière (*c*), & ensuite tiré par verges à deux rainures dans un petit moulin appelé *tire-plomb*, à l'usage des compartimens de panneaux de vitre.

Plomb de chef-d'œuvre est le plus étroit & le plus proche à l'usage des pièces d'expérience & des chefs-d'œuvres. Voyez le Dictionnaire de Daviler.

Plomb se dit encore d'une espèce de chaudière plate & carrée faite de plomb, dont on fait usage dans les salines de Normandie.

Plombs sont encore des morceaux de plomb ronds pesant près d'une livre, que l'on place dans les manches des robes des femmes pour leur faire prendre le pli qu'on juge à-propos.

Plombs de toilette étoient autrefois des espèces de petits cônes en forme de pain de sucre, de plomb, d'argent ou d'autre métal, qu'on appelloit ainsi, & dont les femmes se servoient pour se coiffer, en les attachant par le sommet à un ruban qui tenoit à leur

(c) On appelle *lingotière* une cavité à longueur, pratiquée dans un morceau de fer ou de cuivre, pour y couler les lingots.



bonnet ; pour le rendre ferme tandis qu'elles ajustent le reste de la coëffure.

*Plomb* est un morceau de plomb que l'on suspend au bout d'une ficelle pour prendre des à-plombs, des niveaux & autres choses semblables, à l'usage des ouvriers dans les bâtimens.

*Aplomb*, ligne droite qui est suspendue perpendiculairement, & dont l'extrémité inférieure tend au centre de la terre.

*Plomb ou niveau à règle*, est lorsque le plomb pendant au bout d'un fil tendu arrêté au sommet d'une règle, bat d'un bout à l'autre sur son échancrure.

*Plomb ou niveau à talut*, est celui qui étant arrêté au sommet d'un triangle, bat sur la base.

Ces deux dernières espèces sont employées par les Maçons, & presque tous les ouvriers du bâtiment.

*Plomb à chas* est celui qui passe par le trou d'un petit ais.

*Plomb, ou niveau de Paviers*, est celui dont se servent les paveurs, & qui est suspendu au bout d'une règle qui se lève à angle droit sur le milieu d'une autre de cuivre ou de bois.

*Plomb, ou niveau des Mathématiciens*, est celui qui se trouve placé dans presque tous les étuis dits *de mathématique*; ce n'est autre chose qu'une équerre à deux branches de long, d'une desquelles est suspendu un petit plomb par une foie.

*Plomb de sonde*, est en terme de marine, un plomb fait en cône attaché au bout d'une corde appelée *ligne*, avec lequel on sonde dans la mer, soit pour en mesurer la profondeur, soit pour distinguer la qualité du fond.

*Plomb*, est aussi le nom que l'on donne à une maladie dont sont quelquefois atteints ceux qui travaillent aux vuidanges des fosses d'aisance. Lorsque l'on n'y est pas fait, elle est suffocante, & ressemble par ses symptômes à l'apoplexie; on risque beaucoup d'en mourir, si on n'est promptement secouru en prenant l'air & en vomissant.

*Plomb blanc*, en terme de philosophie hermétique, c'est le plomb liquide: le plomb fondu, dit-on, est la matière des sages; lorsqu'il est parvenu au noir très-noir, c'est le plomb des philosophes; c'est l'ouvrage de la pierre des sages, ou le mercure hermétique. Quelques-uns d'eux appellent leur plomb la matière qui se cuit dans l'œuf, lorsqu'elle est devenue comme de la poix fondue: c'est-là l'explication la plus véritable de leur sens caché.

*Plombs de Rome*, ou *bulles sous plomb*, étoient autrefois des espèces de sceaux d'or, d'argent, de cire ou de plomb, apposés sur des papiers de conséquence: il y en avoit de deux sortes, l'une que l'on nommoit *plomb de la chambre*, étoit ordonné par le pape; on lui apportoit les bulles auxquelles il donnoit sa bénédiction; l'autre appelée *plomb de la chancellerie*, étoit ordonnée par quelques prélats qui y présidoient. Le plomb de Rome étoit très-cher: les officiers du plomb étoient le président, les collecteurs, les maîtres, & le receveur caissier.

*Des soudures*. La plomberie ne consiste pas seulement dans l'art d'employer le plomb des différentes manières que nous l'avons vu, mais encore dans celui d'y faire les soudures nécessaires sur divers plans inclinés ou de niveau, pour le joindre avec d'autres métaux, & même pour joindre les métaux homogènes ou hétérogènes ensemble, ainsi que dans celui de composer une soudure analogue à chacun d'eux.

*De la soudure en général*. Lorsque l'on a des métaux à souder ensemble, on est obligé pour cela d'employer le même métal, ou au-moins un autre qui approche le plus qu'il est possible de sa nature, pour que ce nouveau métal puisse bien lier les autres ensemble, il faut qu'étant échauffé il puisse fondre avant

eux, & en coulant s'étendre & s'aggraver à leurs surfaces, & faire un corps solide lorsqu'il est figé. Ainsi un métal de même nature que celui que l'on veut souder, ne fondroit pas plutôt, ce qui ne pourroit réussir. On est donc alors obligé d'en alier un autre avec lui plus facile à fondre, & qui le fasse couler plus promptement; c'est ce que l'on fait dans les soudures de chaque métal, ainsi que dans la plomberie, pour souder le plomb.

*De la soudure en particulier*. Le métal qui approche le plus de la nature du plomb, est comme nous l'avons vu, l'étain que les marchands vendent depuis vingt-huit sols jusqu'à trente-deux sols la livre, selon sa qualité; c'est celui que les anciens appelloient autrefois *plomb blanc*, pour le distinguer de celui qu'ils appelloient *plomb noir*, & que nous appelons maintenant *plomb*; mais ce métal seul étant fondu, devient presque aussi liquide que de l'eau, coule trop facilement, & ne peut par conséquent demeurer en place lors de son emploi, quoique cependant avec un peu d'art on en puisse venir à bout. D'ailleurs, étant froid, il seroit si dur, qu'il seroit cassier le plomb dans l'endroit où l'un & l'autre se joignent; ce qui arrive encore quelquefois malgré les précautions que l'on a prises lorsqu'on veut l'employer; il est très-facile de corriger ce défaut en l'alliant avec du plomb. Cet alliage est encore un art selon les lieux où on l'emploie; car comme les soudures se font également sur des plans horizontaux, verticaux, ou obliques, la soudure qui est trop facile à couler pour les uns, est très-bonne pour les autres; & la dose de l'un & de l'autre est une connoissance nécessaire pour remédier à ces fortes d'inconvéniens.

Autrefois cette dose étoit de mêler ensemble autant de plomb que d'étain; mais le tems ayant renchéri l'un & l'autre en proportion, les ouvriers plus avides maintenant du gain, ne mettent plus guère qu'un tiers d'étain sur deux tiers de plomb, & fort souvent un quart de l'un, & les trois quarts de l'autre; ce qui fait une soudure beaucoup plus difficile à fondre & à employer, qui cependant devient convenable en certains cas, comme nous le verrons par la suite.

*Des différentes soudures, & de la manière de les faire*. Il y a plusieurs manières de faire les soudures; les unes se font sur des plans horizontaux, & ce sont les plus faciles; les autres sur des plans verticaux, & ce sont les plus difficiles; d'autres sur des plans qui participent des deux espèces, c'est-à-dire, sur des plans inclinés plus ou moins, selon les places qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de choisir. Celles-ci ne sont difficiles qu'autant que l'obliquité du plan approche de la perpendiculaire; c'est dans ce dernier cas, que l'on emploie la soudure la plus dure à fondre, comme coulant plus difficilement, & demeurant plus facilement en place.

Les soudures se divisent en deux espèces; les unes appelées *à côte*, servent pour joindre les tables de plomb ensemble par leurs extrémités, soit pour doubler l'intérieur des réservoirs, la superficie des terrasses, plate-formes, &c. soit pour des tuyaux que l'on appelle alors *tuyaux soudés*, dont nous verrons l'explication ci-après; les autres appelées *à nauds*, servent non-seulement à joindre des tuyaux les uns au bout des autres pour des conduites d'eau, mais encore des corps de pompe, portes, clapets, calottes, ou brides de cuivre au bout de ces mêmes tuyaux, dont on fait aussi des enfourchemens de pompes, & autres choses semblables.

*Des soudures à côtes*. Lors donc que l'on a deux tables, A, fig. 26. à souder ensemble par leurs extrémités, on commence par gratter le plomb avec un grattoir, fig. 35, 36, ou 37; & de la largeur que doit être la soudure convenablement à l'épaisseur du

*plomb*, jusqu'à ce qu'il devienne très-clair & très-brillant. Si le *plomb* n'a qu'une ligne d'épaisseur, une soudure d'environ deux pouces, est assez large; si le *plomb* en a deux, la soudure doit avoir environ trois pouces, & le reste à proportion. C'est la même chose pour des tuyaux soudés, *figure 27*, qui ne sont autre chose que du *plomb* en table, dont la largeur relative à la circonférence du tuyau que l'on veut faire, est arrondie & repliée sur elle-même, & soudée à côté, comme dans la *figure* précédente.

Si le *plomb* qui a été gratté est d'une forte épaisseur, il est nécessaire avant que de le fonder de l'échauffer, soit avec des torches de paille ou des charbons de feu placés dessus & autour de l'endroit que l'on veut fonder, soit avec des polastres, (*fig. 39. & 40.*) remplis de charbons allumés que l'on pousse dans l'intérieur des tuyaux: ensuite après avoir frotté l'endroit de poix-résine, on jette dessus une ou plusieurs cuillerées de soudure liquide qui l'échauffe encore plus, & en frottant les fers à souder (*fig. 38. & 34.*) sur le *plomb*, en maniant & pétrissant à diverses reprises avec un porte-soudure (*fig. 38.*), la soudure en forme de pâte mêlée toujours de tems en tems de poix-résine, qui attire à soi les ordures & les crasses qui empêcheroient la soudure de s'agraffer. On étame bien le *plomb*; on lie bien toute la soudure ensemble, dont on ôte le superflu en lui donnant la forme de cote *B*, *fig. 9. 26, 27, 29 & 30*, d'où elle tire son nom.

Il faut remarquer que s'il est tombé par hasard de l'eau ou de la poussière sur le *plomb* gratté, ou si on l'a laissé trois ou quatre heures gratté sans l'étamer, la soudure alors ne peut plus s'y aggraver, & il faut absolument le regratter de nouveau pour pouvoir l'étamer.

Il faut savoir encore qu'un seul homme ne peut souder & faire chauffer les fers en même tems, surtout pour des ouvrages un peu longs; il lui faut alors un aide qui fasse ce dernier ouvrage, & qui lui porte de momens à autres un fer chaud, en reprenant l'ancien qu'il fait chauffer de nouveau.

*Des soudures à nœuds.* Lorsque l'on veut faire des soudures à nœuds, dites *nœuds de soudure*, comme par exemple si c'est pour joindre deux tuyaux de *plomb A & B*, *fig. 28.* ensemble bout à bout, il faut, pour les préparer, les amincir sur leur circonférence chacun par le bout *A & B* que l'on veut fonder, ensuite les gratter extérieurement de la longueur que l'on veut faire le nœud, qui doit être proportionnée à la grosseur des tuyaux: on les joint ensemble bout à bout en les faisant entrer un peu l'un dans l'autre, on verse de la soudure dessus & avec les fers à souder on les étame, on broie bien la soudure avec le porte-soudure, *fig. 38.* en ôtant le superflu & observant, comme nous l'avons vu, de les fonder aussi-tôt après qu'ils ont été grattés: si leur grosseur extérieure ne passe pas quatre pouces de diamètre, la soudure liquide que l'on verse dessus suffit seule pour les échauffer; mais si elle va au-delà de quatre pouces, on est obligé alors d'avoir recours à un feu étranger.

Les nœuds de soudure, *fig. 30.* faits pour joindre le *plomb A* avec le cuivre *C*, ou le cuivre avec le cuivre, diffèrent seulement en ce que le cuivre étant plus difficile à étamer, il faut le faire par avance en limant d'abord la partie extérieure qui doit être soudée avec la lime ou rape, *fig. 43.* en l'étamant ensuite, soit en le frottant avec des étoupes (*a*) ou les fers à souder, *fig. 32. & 34.* on joint l'un & l'autre bout à bout & on fait le nœud.

Toutes les soudures de *Plomberie* ne diffèrent presque point de celles que nous venons de voir, ce sont toujours des soudures à côté ou à nœuds, ce sont toujours pour tels ouvrages que ce soit le porte-sou-

(a) Des étoupes sont des tampons de filasse.

dure, *fig. 38.* les fers à souder, *fig. 32. & 34.* la soudure liquide que l'on verse dessus la poix résine dont on se sert; il est vrai que celles qui se font sur des plans inclinés non-seulement sont plus difficiles, mais encore sont perdre beaucoup de soudure.

*De la manière de séparer la soudure des vieux plombs.* La manière de séparer la soudure des vieux plombs est fort simple: elle ne consiste qu'à les environner de paille à laquelle on met le feu, ce feu échauffe la soudure au point de la faire casser & se détacher d'elle-même du *plomb*, ensuite on la ramasse pour la mettre à part; car quoiqu'ayant déjà servi & n'ayant plus autant de qualité que la nouvelle, elle ne laisse pas encore d'avoir une certaine valeur: d'ailleurs si on ne la séparait pas & qu'on la mit indistinctement à la fonte avec le vieux *plomb*, elle ne manqueroit pas de lui ôter la pureté, & de le rendre dur & cassant.

*Explication des instrumens de Plomberie & de toutes les parties qui y ont rapport.* La *fig. première* & la *fig. 2.* sont les formes des masses de *plomb*, telles qu'elles arrivent des mines. Quoiqu'il y en ait de plusieurs autres formes, ce sont cependant là les plus ordinaires, plus grosses ou plus petites; leur poids diffère depuis environ cinquante livres jusqu'à cent cinquante & deux cens livres. Cette *fig. première* le nomme *navette*, & cette *fig. 2.* *saumon*; néanmoins sous cette dernière dénomination on comprend toute sorte de masses de *plomb*. Les masses d'étain ont à-peu-près la même forme & le même poids; la différence est que comme ce dernier est beaucoup plus cher, & que l'on en emploie moins à la fois, on le réduit, pour la facilité du détail, à toute sorte de poids, jusqu'à des espèces de petits chapeaux quarrés qui pèsent environ six, huit & dix livres.

La *fig. 3.* est une cuillère de fer pour la commodité du transport du *plomb* liquide. Il y en a de plusieurs grandeurs selon le besoin que l'on en a, mais les plus grandes ne doivent guère contenir plus de quarante livres de *plomb*, poids qui seroit alors trop lourd pour la force d'un seul homme. Son extrémité inférieure est en forme de crochet, pour pouvoir la suspendre dans les ateliers.

La *fig. 4.* est une marmite de fer dans laquelle on peut faire fondre une certaine quantité de *plomb*; elle est posée sur trois piés avec deux anes *A*, par lesquels on la transporte lorsqu'elle est pleine.

La *fig. 5.* est une poêle aussi posée sur trois piés, avec deux anes *A* pour la transporter, employée aussi aux mêmes usages.

La *fig. 6.* est un instrument de fer mince, ou de forte tôle, appelé *polastre*, dans lequel on met de la braïse ou charbon de bois allumé, pour faire chauffer les fers à souder *fig. 32. & 34.* en les plaçant tout-autour dans les échancrures *A* le gros bout en-dedans & la queue en-dehors. Cet instrument peut être quarré, rectangulaire, circulaire, ovale, ou d'autre forme que l'on juge à-propos.

La *fig. 7.* est un autre *polastre* dans lequel on peut aussi mettre la marmite à fondre le *plomb*; & alors il sert aux deux usages à-la-fois, c'est-à-dire, à chauffer les fers & à fondre le *plomb*.

La *fig. 8.* est la coupe, la *fig. 9.* le plan géométral, & la *fig. 10.* l'élevation perspective du fourneau & de la chaudière où on fait fondre le *plomb*, dont nous avons déjà vu ci-devant la description.

La *fig. 11.* est le moule où l'on coule le *plomb* en table; il est inutile de répéter l'explication que nous en avons déjà vu ci-devant.

La *fig. 12.* est un instrument appelé *rablé*, qui, comme nous l'avons dit, n'est autre chose qu'une planche de bois de chêne *A*, échancrée par chaque bout *B*, pour le faire entrer dans le moule qu'on met d'un bout à l'autre par le manche *C*, & donner par ce moyen à la table de *plomb* l'épaisseur que l'on juge à-



propos ; la longueur de la planche *A* de ce table ne pouvant varier comme la largeur des tables de plomb dont on a besoin , on est obligé pour cela d'en avoir un pour chaque largeur différente.

La fig. 13. est un instrument appelé *plane*, qui sert à planer le sable *C* du moule, fig. 11. pour le rendre uni après y avoir passé le rable, fig. 12. Cette plane est une planche de cuivre *A* d'environ six à huit lignes d'épaisseur, bien unie par-dessous, portant une poignée *B* aussi de cuivre, & arrêtée à demeure sur la planche *A*, par laquelle on la tient pour planer. On a soin, avant que de s'en servir, de la faire chauffer un peu, afin que le sable humide ne puisse s'y attacher.

La fig. 14. est un instrument appelé *poêle à verser*. C'est une espèce d'auge de cuivre rouge *A*, contenu pour le soutenir dans un chaffis de fer *B* à plusieurs branches, réunies à une seule *C* qu'on appelle *queue de la poêle*. Cet instrument est fait pour contenir la quantité de plomb dont on a besoin pour faire la table dans le moule, fig. 11. au sommet duquel il est toujours placé sur un fort treteau de bois, solidement assemblé, & capable de soutenir sa pelanteur.

Les fig. 16. 17. 18. 19. 20 & 21. sont tout ce qui dépend des moules propres à faire les tuyaux moulés, dont nous avons déjà vu ci-devant l'explication.

La fig. 22. est la table sur laquelle on fait les tuyaux moulés, dont nous avons aussi vu l'explication.

La fig. 23. est une cuillère percée, ou, pour la mieux nommer, *poêle à marons*. C'est vraiment d'une telle poêle qu'on se sert pour écumer le plomb lorsqu'il est fondu. Pour s'en servir, on la tient par la queue *A*, on prend une quantité d'ordure ou de crasse qui nage sur le plomb, on secoue la poêle, le plomb coule par ses trous & l'écume reste, que l'on met à part pour les Potiers-de-terre; la queue *A* de la poêle se termine par en-haut d'une douille creuse *B*, dans laquelle on peut enfoncer un bâton pour allonger le manche en cas de nécessité.

La fig. 24. est un rouleau de plomb en table, que l'on roule ainsi lorsqu'il a été coulé pour être plus portatif & moins embarrassant. Lorsque l'on veut transporter ces sortes de rouleaux, on passe de chaque côté *A* le bout d'un levier, fig. 31. que plusieurs hommes transportent à bras (*a*), ou sur leurs épaules.

La fig. 25. est une table de toile posée sur deux treteaux, sur laquelle on coule le plomb, dit *plomb coulé sur toile*, dont nous avons déjà parlé.

La fig. 26. sont deux fragmens de table de plomb *A* soudés à côté *B*.

La fig. 27. est une table de plomb, recourbée sur elle-même en forme de tuyau, aussi soudé à côté *B*.

La fig. 28. sont deux fragmens de tuyaux amincis par le bout *A* & *B*, & préparés à être soudés à nœuds.

La fig. 29. sont les deux bouts de tuyaux précédens soudés à nœuds en *B*.

La fig. 30. est aussi un nœud de soudure *B*, qui joint un bout de tuyau indéfini *A* avec une calotte de cuivre *C* à l'usage des pompes.

Nous avons déjà vu l'explication de ces dernières figures, ainsi il est inutile de s'y étendre davantage.

La fig. 32. & 34. sont deux fers à souder, dont le premier est plus camus selon les différens endroits où l'on s'en sert : chacun d'eux se font chauffer alternativement dans le polastre, fig. 6. & 7. rempli de feu par les échancrures *A*; leur degré de chaleur propre à souder est toujours lorsqu'ils commencent à rougir; si on les laisse davantage au feu, ils se brûlent, c'est-à-dire, que les pores du fer s'ouvrent, & qu'il se forme dessus des écailles. On peut à-la-vérité les réparer en les frottant avec du grès, mais c'est un tems perdu que les soudures ne peuvent permettre, parce que, dit-on, *lorsque le fer est chaud, il faut le battre*.

(a) On appelle transporter à bras, lorsque les hommes emploient la force de leurs bras pour le transport des fardeaux, Tome XII.

Aussi lorsque le tuyau que l'on soude & la soudure qui est déjà dessus sont échauffés, il faut finir sans perdre de tems; néanmoins, comme on a toujours soin d'en mettre cinq, six, ou huit à-la-fois au feu, s'il s'en brûle quelques-uns, on a le tems de les réparer pendant le service des autres.

Les fig. 31. & 33. sont deux demi-manches de bois, arrondis en-dehors & en-dedans, qui ensemble font le manche entier, avec lequel on prend les fers à souder par la queue, qui ordinairement sont toujours très-chauds, & que pour cela on ne sauroit prendre à la main.

La fig. 35. est un instrument appelé *grattoir*; c'est une espèce de triangle équilatéral *A* dont le périmètre est tranchant, posé & rivé par le milieu sur une tige de fer *B* à pointe emmanchée dans un manche de bois par lequel on le tient pour s'en servir. Son usage est de gratter le plomb que l'on veut souder, pour le rendre clair & brillant, afin que la soudure puisse mieux s'y aggraver.

Les fig. 36. & 37. sont aussi deux autres grattoirs à deux tranchans employés aux mêmes usages.

La fig. 38. est un instrument appelé *porte-soudure*; c'est un morceau de couteil bien ferré, plié en six, huit ou dix, formant un carré ou rectangle d'environ huit pouces de large, dont la superficie est frottée de graisse ou de poix-résine, de peur que la soudure ne s'y attache: il sert à manier la soudure toute chaude en forme de pâte, & à lui donner la forme que l'on juge à propos.

Les fig. 39. & 40. sont des polastres de différentes longueurs, faits de toile, remplis de feu que l'on glisse dans les tuyaux que l'on veut souder, pour les échauffer. Ils sont percés de trous d'un bout à l'autre, afin que la chaleur puisse en sortir plus facilement.

La fig. 41. est un instrument appelé *tranchet*, qui sert à couper le plomb par le tranchant acieré *A*, en le tenant par le manche *B* d'une main, & frappant de l'autre sur le dos *C* avec la batte, (fig. 46.)

La fig. 42. est un instrument appelé *serpe*, qui sert à couper du bois pour différens usages par le tranchant acieré *A*, en le tenant par le manche *B*.

Il y a encore d'autres serpes beaucoup plus petites qu'on appelle pour cela *serpettes*, employées aux mêmes usages.

La fig. 43. est une lime ou rape qui sert à limer ou raper toutes sortes de choses, comme cuivre, plomb, bois, &c. pour les outils dont on a besoin.

La fig. 44. est un instrument appelé *gouge*, dont le taillant acieré *A* est circulaire, emmanché dans un manche de bois, & dont on se sert pour couper le plomb ou le bois, selon les occasions que l'on a de s'en servir, en frappant sur le manche *B* avec la batte, (fig. 46.)

La fig. 45. est un ciseau aussi acieré, servant aux mêmes usages que la gouge précédente, sur la tête *A* duquel on frappe aussi avec la batte, fig. 46.

La fig. 46. est un instrument de bois appelé *batte*, à demi-arrondi & sans précaution, dont on se sert en le tenant par le manche *A*, pour frapper sur les outils qui coupent le plomb. Cet instrument a beaucoup plus de coup (*a*) & frappe beaucoup plus fort qu'un marteau, (fig. 35) qui seroit de sa grosseur, & est beaucoup moins pesant, & par conséquent plus commode : on a soin de prendre pour cela du bois nouveau, & qui se fende difficilement, comme l'orme, le frêne & autres.

Les fig. 47. 48. & 49. sont trois instrumens qui servent à monter sans échelle & sans échaffaud sur les bâtimens : celui-ci est une corde ou cordage, dite *corde nouée*, d'environ un pouce de diamètre, ou

(a) On dit qu'une masse ou marteau a plus de coup qu'un autre, lorsqu'étant plus léger ou de même poids, les coups font plus d'effet.

trois pouces de tour (a) nouée d'environ quiaze pouces en quinze pouces de distance que l'on suspend, & que l'on attache bien solidement au haut du bâtiment, ou de l'endroit où l'on doit monter.

La fig. 48. est un autre instrument appelé *jambette*, parce qu'il se passe dans les jambes : c'est une forte courroie qui passe dans une esle *A* arrêtée avec de la ficelle en *B*, à laquelle sont attachées deux autres courroies *C* qui traversent, y ayant à chacune une boucle. On place un pareil instrument dans chaque jambe, en observant de mettre la partie *D* de la courroie sous la plante du pié : ces deux instruments étant ainsi bouclés, & la corde nouée (fig. 49) étant attachée, on accroche alternativement les esles *A* de chaque jambette (fig. 48.) dans chaque nœud de la corde ; & de nœud en nœud, comme d'échelon en échelon, ou de degré en degré, on arrive enfin au haut de l'endroit où l'on a besoin de travailler : on a soin de porter avec soi en montant l'instrument (fig. 47) appelé *sellette* qui est composé d'une planchette *A* suspendue par quatre cordes *B*, & fixée aussi à une esle *C* pour l'accrocher dans un nœud de la corde nouée, lorsque l'on est arrivé au lieu où l'on a affaire ; & ainsi accrochée, on peut s'affaïoir fort commodément dessus, & travailler fort à son aise.

La fig. 50. est un instrument appelé *bâton à labourer* : on s'en sert par le bout *A* qui est un peu aminci pour labourer le sable sur lequel on coule le plomb en table.

La fig. 51. est un levier de bois d'environ quatre, cinq ou six pouces de grosseur sur quatre, fix & huit piés de long. Il y en a de plusieurs especes dans les ateliers, & ils servent tous pour lever des fardeaux de plomb, ou pour transporter des rouleaux en table ou autrement.

La fig. 52. est un instrument appelé *batte plate* : c'est une espece de demi-cylindre *A* de bois, portant dans son milieu un manche de bois *B* par lequel on le tient : on s'en sert pour dresser des tables de plomb en frappant à plat dessus.

La fig. 53. est une autre batte faite pour arrondir des tuyaux ou autres ouvrages de cette espece : le côté *A* qui est circulaire, est fort commode pour les dresser en frappant intérieurement.

La fig. 54. est encore une batte d'une autre forme aussi employée à-peu-près aux mêmes usages.

La fig. 55. est un marteau dit *marteau de Plombier*, parce qu'il diffère de celui des autres arts, en ce que son manche est retenu dans l'œil du marteau par des petites plates-bandes *A* à queue d'aronde attachées & rivées sur le manche : le côté *B* de ce marteau est appelé comme les autres, *tête du marteau* ; & le côté *C* *panne du marteau*.

La fig. 56. est un instrument appelé *compas* fait pour prendre des distances égales.

La fig. 57. est un instrument de fer appelé *plane*, garni d'un tranchant *A* acéré : cet instrument est à pointes coudées par chaque bout *B* emmanché dans un manche de bois : on s'en sert en le tenant à deux mains, pour planer ou couper du bois propre à faire des calles, ferres, ou autres choses nécessaires pour s'équiper. (b)

La fig. 58. est un instrument appelé *niveau*, qui sert à placer sur les chaines, gouttières, &c. pour leur donner une pente convenable pour l'écoulement des eaux, en faisant porter dessus les piés *A* : au milieu est un petit plomb *B* suspendu à une ficelle qui marque le degré d'inclinaison du plan sur lequel il est posé.

La fig. 59. est un instrument de fer appelé *debor-*

(a) On appelle *s'équiper*, préparer tout ce qu'il faut pour un genre d'ouvrage.

(b) On dit, en terme de Cordier, qu'une corde ou cordage a tant de tour, c'est-à-dire de circonférence ; & c'est ainsi qu'ils les mesurent toujours.

*doir rond*, avec un tranchant acéré *A* à pointe par chacune de ses extrémités, & emmanché comme la plane (fig. 57.) dans deux manches de bois : on s'en sert aussi de la même manière pour de pareilles choses.

La fig. 60. est un plomb *A* suspendu à une ficelle *B* qui sert à jager si les ouvrages que l'on pose, sont perpendiculaires.

Les fig. 61, 62, 63, 64, 65, 66 sont divers ouvrages de plomberie les plus ordinaires, & dont nous n'avons point encore parlé.

La premiere (fig. 61.) est appelée *plomb*, & communément dans les maisons *plomb* : elle sert pour les tuyaux de descente pour l'écoulement des eaux, & pour la commodité des locataires, on en place ordinairement une à chaque étage, attachée sur le mur avec des crampons de fer & des clous ; le tuyau inférieur va descendre dans la hotte de l'étage inférieur, & de hotte en hotte, les eaux s'écoulent jusqu'en bas.

La fig. 62. est un chaineau de plomb de la longueur que l'on a besoin, & d'une grandeur proportionnée à la quantité des eaux qui y passent, fait pour transporter celles qui viennent d'un tuyau dans un autre, & qui assez souvent dans les maisons vont s'écouler dans les hottes dont nous venons de parler.

La fig. 63. est une gouttière qui n'est autre chose qu'une table de plomb pliée en trois, qui excède de deux ou trois piés les bâtiments, pour jeter dehors les eaux qui s'amassent sur les combles : comme ce plomb ne sauroit se soutenir seul, ayant autant de faillie, on le supporte par dessous avec une barre de fer plat.

La fig. 64. est une gouttière d'une autre espece qui n'est autre chose qu'une table de plomb pliée angulairement dans le milieu, supportée par une piece de bois de même forme qui sert comme la précédente à jeter dehors les eaux des combles.

La fig. 65. est une lucarne de plomb que l'on place sur les combles, pour éclairer l'intérieur, ou donner de l'air dans les greniers, pour empêcher la charpente de se pourrir.

La fig. 66. est une portion de comble dont le faitage *A*, les arretiers *B* & le poinçon *C* sont couverts de plomb en table.

Cette sorte de plomb sert pour toutes les especes de couverture de comble, soit en entier, soit en partie, les plates-formes, terrasses, & la plupart des lieux d'une certaine importance, où l'on a besoin d'être à l'abri des pluies ou autres intempéries de l'air.

Article de M. LUCOTE.

PLOMBEUR, f. m. (Chancellerie rom.) on appelloit autrefois *plombiers*, ceux qui mettoient les plombs ou les bulles de plomb aux diplomes des papes, c'est-à-dire qui mettoient les sceaux ; ces sceaux étoient de quatre sortes, d'or, d'argent, de cire, & de plomb. Les papes ne mettoient le sceau à la bulle de plomb, qu'aux actes & aux diplomes de conséquence. D'abord ils avoient, dit-on, deux religieux de Citeaux, qui étoient chargés d'imprimer l'effigie sur ces plombs, & qu'on appelloit à cause de cela les *freres du plomb* ; ensuite on en chargea des ecclésiastiques séculiers, qui furent appelés *plombiers*. (D. J.)

PLOMBEUR, (Commerce.) celui qui plombe, qui applique les plombs ou marques aux étoffes & autres marchandises. Voyez PLOMB & PLOMBIER.

A Amiens on dit *ferreur*, & en d'autres endroits *marqueur*. Voyez FERREUR & MARQUEUR. *Diffionn. de Comm.*

PLOMBIER, f. m. ouvrier qui fond le plomb, qui le façonne, qui le vend façonné & le met en œuvre dans les bâtiments, les fontaines, &c.

Les Plombiers forment à Paris une communauté ; dont les derniers statuts sont du mois de Juin 1648, & contiennent quarante articles.



Suivant ces statuts, la communauté doit être régie par trois chefs, l'un qui est nommé *principal*, & les deux autres *jurés*; tous les ans on doit élire un nouveau principal & un des jurés.

Il faut pour parvenir à la maîtrise être né sujet du roi ou naturalisé français, & avoir fait quatre ans d'apprentissage, & le chef-d'œuvre prescrit par les jurés.

Les fils de maîtres sont exempts d'apprentissage & du chef-d'œuvre, pourvu qu'ils aient travaillé du métier pendant deux ans chez leur père, & sont reçus sur une simple expérience.

Les apprentis qui ne sont point de Paris ne peuvent être admis à la maîtrise qu'ils n'aient justifié de leur brevet d'apprentissage, & travaillé à Paris pendant deux ans chez les maîtres.

Les veuves peuvent, tant qu'elles sont en viduité, faire travailler & tenir boutique ouverte, pourvu qu'elles aient pour la conduite de leurs travaux un compagnon capable.

Les maîtres *plombiers* sont tenus de marquer de leurs coins tous les plombs qu'ils vendent ou qu'ils emploient, & cette marque doit être apposée avant que le plomb sorte de leurs boutiques.

Il est défendu aux *Plombiers* de jeter du plomb sur toile, & de l'employer, non plus que celui qui a passé par le moulin.

**PLOMBIÈRES**, (*Géog. mod.*) petite ville de Lorraine; dans la Voie, & sans murailles; elle est à 2 lieues de Remiremont, à 4 de Luxeuil, & à 15 au-dessous de Langres, entre deux montagnes escarpées, sans rochers ni bois qui lui servent de clôture. Les bains qui ont rendu *Plombières* renommée, sont les eaux chaudes qui sortent de ces deux montagnes. Il y en a de trois sortes, savoir pour le bain, pour suer, & pour boire; mais c'est-là l'objet d'un article particulier. Il suffit de dire que *Plombières* est un lieu bas, étroit, qui ne contient qu'une petite paroisse, & un couvent de capucins. On y trouve deux grands bains; le particulier qui est ouvert, & ordinairement réservé pour les femmes, appartient aux chanoinesses de Remiremont, comme dames & patronnes de ce lieu. *Long.* 24. 14. *lat.* 47. 58. (*D. J.*)

**PLOMÉE**, f. f. (*Archit.*) selon le pere Derand, par corruption de *plombée*, est une ligne tirée à plomb.

**PLOMMER**, terme de Potier de terre, c'est la même chose que *plomber*, c'est-à-dire vernisser la poterie de terre, parce que le vernis se donne avec du plomb, ou du moins des minéraux qui en tiennent lieu, & des drogues tirées de ce métal.

Les Potiers se servent ordinairement à cet usage de l'alquifoux ou plomb minéral, du plomb en poudre, qui se fait en jetant du charbon pilé dans du plomb en fusion, & des cendres de plomb, qui ne font autre chose que son écume & ses scories.

**PLOMO-RONCO**, (*Minéral.*) les Espagnols appellent *plomo-ronco* le plus riche de tous les minerais d'argent qui se tirent des mines du Chili & du Pérou, le plus facile à exploiter, & qui coûte le moins de frais. Il est noir & mêlé de plomb, d'où il a pris son nom. On le fond sans avoir recours au vif argent; le plomb poussé au feu s'évapore, & l'argent reste aussi net que si on l'avait amalgamé. (*D. J.*)

**PLONGÉE**, f. f. (*Fortif.*) on dit la *plongée* du parapet, pour la pente, la descente de son talus ou glacis.

**PLONGEON**, PETIT PLONGEON DE RIVIERE, PLONGEON CASTAGNEUX, ZOUCET. Voyez CASTAGNEUX.

**PLONGEON HUPPÉ**, (*Ornithol.*) *colymbus major cristatus*, oiseau dont les plumes du derrière de la tête & de la partie supérieure du cou sont droites & forment une huppe. Le dessus de ces plumes est noir

& les côtés sont roux; le menton & l'espace qui est autour des yeux ont une couleur blanche entourée de roux; la poitrine & le ventre sont d'un blanc mêlé de roux; le dos est noirâtre, à l'exception de quelques plumes qui sont cendrées; les grandes plumes des ailes ont une couleur brune, & les petites sont blanches. Rai. *synops. nat. avium.* Voyez OISEAU.

**PLONGEON DE RIVIERE**, *grand, colymbus major*, Ald. Will. oiseau qui pèse une livre. Il a environ un pied neuf onces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & autant d'envergure; la longueur du bec est à-peu-près de deux onces depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche. Les plumes de cet oiseau sont courtes, minces, molles, & fort serrées les unes contre les autres. Il a la tête & le cou de couleur brune; le dos est plus noirâtre; les côtés du corps & le bas-ventre sont bruns; la poitrine a une couleur blanche argentée; la queue est si courte qu'on la voit à peine. Il y a environ trente grandes plumes dans chaque aile; les douze extérieures sont entièrement noires, la treizième à la pointe blanchâtre; cette couleur occupe plus d'espace successivement dans les autres plumes jusqu'à la vingtième: les quatre qui suivent sont entièrement blanches; la vingt-cinquième a un peu de brua à la pointe; les petites plumes des ailes sont blanches par-dessous. Le bec est noir, aplati sur les côtés, & jaunâtre près des coins de la bouche; toute la pièce inférieure a la même couleur. La langue est longue & un peu fourchue; les ongles sont larges & ressemblent à ceux de l'homme; leur couleur est noire d'un côté & d'un blanc bleuâtre de l'autre. Les pattes sont larges & applaties; elles ont par derrière un double rang de pointes disposées comme les dents d'une scie. Les doigts sont larges; ils ont de chaque côté une large membrane en forme d'appendice, & ils ne sont point unis les uns aux autres. Willughbi, *Ornith.* Voyez OISEAU.

**PLONGEON TACHETÉ**, *grand.* Voyez COLIMBE.

**PLONGEON DE MER**; Albin a donné ce nom à la piette. Voyez PIETTE.

**PLONGEON**, f. m. (*Artificier.*) on appelle ainsi un artifice qui se plonge dans l'eau & en ressort encore allumé; on pourroit appeler de ce nom les genouillères, mais les *plongeurs* sont moins agités & plus que stables.

Cet artifice consiste en une fusée massive, suspendue par la gorge à un collet de bois qui flotte sur l'eau en situation verticale.

On fait une fusée fort longue, comme de huit à neuf diamètres; on l'étrangle à un tiers près, & on la charge d'une composition de fusées volantes, mêlée d'une moitié de celle des lances à feu, ou si l'on veut de celle des étoiles; on en met deux ou trois charges bien foulées & bien battues, ensuite la valeur de celle d'un pistolet de poudre grenée, continuant ainsi jusqu'à ce que le cartouche soit plein à un diamètre près; alors on achève de le remplir de sable, pour le rendre si pesant par ce bout, qu'il s'enfonce dans l'eau, après l'avoir bouché avec un tampon.

**PLONGER**, v. n. (*Phys.*) est l'art ou l'action de descendre dans l'eau jusqu'à une profondeur considérable, & d'y rester assez long-tems.

L'art de *plonger* est d'une très-grande utilité, surtout pour la pêche des perles, des coraux, des éponges, &c.

On a imaginé différentes méthodes & différents instrumens pour rendre l'art de *plonger* plus sûr & plus aisé.

Le grand point est de procurer au plongeur un air frais, sans quoi il n'est pas possible qu'il reste long-tems dans l'eau; car il y périrait.

Ceux qui *plongent* dans la Méditerranée pour y pêcher des éponges, ont coutume d'avoir dans leurs

bouches, lorsqu'ils sont au fond de l'eau, des éponges trempées dans l'huile. Mais si l'on considère d'un côté, la petite quantité d'air qui est renfermée dans les pores d'une éponge, & de l'autre, combien cette petite quantité d'air est comprimée par l'air qui l'environne, il n'est pas possible qu'un pareil secours fasse long-tems subsister le plongeur; car il est démontré par l'expérience qu'une certaine quantité d'air renfermé dans une vessie, & que par le moyen d'un tuyau l'on a alternativement respiré & fait sortir des poumons, ne peut suffire à la respiration que pour très-peu de tems, parce que son élasticité est altérée en passant dans les poumons, & qu'outre cela, l'air perd ses esprits vivifiants & est épuisé.

Un plongeur qui est tout nud, & qui n'a point d'éponge dans la bouche, ne peut, suivant M. Halley, rester plus de deux minutes dans l'eau sans être suffoqué; & s'il n'a pas un long usage de son métier, il y restera beaucoup moins de tems, une demi-minute suffisant pour étouffer ceux qui ne sont point dans cette habitude. De plus, si l'endroit est profond, la pression de l'eau sur les vaisseaux du corps remplit les yeux de sang, & en occasionne ordinairement le crachement.

C'est pour cette raison que pour pouvoir rester long-tems au fond de l'eau, quelques personnes ont imaginé deux tuyaux d'une matière flexible, pour faire circuler l'air jusqu'au fond de l'eau dans la machine où le plongeur est renfermé comme dans une armure; par ce moyen on lui procure l'air qui lui est nécessaire, on le garantit de la pression de l'eau, & sa poitrine se dilate librement pour respirer. L'effet de cette machine, qui fait entrer avec des soufflets l'air par l'un des tuyaux, & le fait sortir par l'autre, est le même que celui des artères & des veines.

Mais cette invention ne peut servir dans les endroits où la profondeur de l'eau est de plus de trois brasses, parce que l'eau resserre si étroitement les parties qui sont à découvert, qu'elle y empêche la circulation du sang, & elle presse si violemment sur toutes les jointures de l'armure qui ne sont faites que de cuir, que s'il s'y rencontre le moindre défaut, l'eau s'y fait un passage, remplit dans un instant toute la machine, & met la vie du plongeur dans un grand danger.

La cloche du plongeur est une machine que l'on a inventée pour remédier à tous les inconvéniens dont on vient de parler; on fait descendre le plongeur en sûreté dans cette machine jusqu'à une profondeur raisonnable, & il peut rester plus ou moins de tems dans l'eau, suivant que la cloche est plus ou moins grande. Voyez CLOCHE.

Le plongeur assis sous cette cloche s'enfonce avec l'air qui y est renfermé, jusqu'à la profondeur qu'il veut; & si la cavité du vaisseau peut contenir un tonneau d'eau, un seul homme peut rester une heure entière à une profondeur de cinq ou six brasses, sans aucun danger.

Mais plus le plongeur s'enfonce dans l'eau, plus l'air est reserré par la pesanteur de l'eau qui le comprime; l'inconvénient principal qui en résulte, provient de la pression qui s'exerce sur les oreilles dans lesquelles il y a des cavités dont les ouvertures sont en dehors: c'est ce qui fait que dès que la cloche commence à descendre dans l'eau, on sent une pression sur chaque oreille, qui par degrés devient plus incommode, jusqu'à ce que la force de la pression surmontant l'obstacle, & laissant entrer quelque peu d'air condensé, le plongeur se trouve alors à son aise. Si on fait descendre la cloche plus avant, l'incommodité recommence & cesse de même.

Mais le plus grand inconvénient de cette machine, c'est que l'eau y entrant resserre le volume d'air dans un si petit espace qu'il s'échauffe promptement, &

n'est plus propre à la respiration, de sorte qu'il faut nécessairement remonter cette machine pour en renouveler l'air, le plongeur ne pouvant d'ailleurs rester presque entièrement couvert d'eau.

Pour remédier à ces défauts de la cloche de plongeur, M. Halley a trouvé des moyens non-seulement de renouveler, & rafraîchir l'air de tems en tems, mais encore d'empêcher que l'eau n'entre dans la cloche, à quelque profondeur qu'on la fasse descendre. Voici ce qu'il a fait.

Il fit faire une cloche de plongeur de bois qui avoit environ 60 piés cubiques dans la concavité; elle étoit revêtue en dehors d'une assez grande quantité de plomb, pour qu'elle pût s'enfoncer vuide dans l'eau; & il mit au bas une plus grande quantité de plomb, pour qu'elle ne pût descendre que perpendiculairement; au haut il y avoit un verre pour donner du jour dans l'intérieur de la cloche, avec un petit robinet pour laisser sortir l'air chaud; & en bas, environ une toise au-dessous de la cloche, il y avoit un plateau attaché à la cloche même par trois cordes, qu'il avoit chargées d'un poids de cent livres pour le tenir ferme.

Pour fournir l'air nécessaire à cette cloche, lorsqu'elle fut dans l'eau, il se servit de deux barrils garnis de plomb, de manière qu'ils pouvoient descendre vuides: au fond de chacun, il y avoit un bondon pour laisser entrer l'eau, lorsqu'ils descendoient, & pour la laisser sortir, lorsqu'ils les avoit retirés; au haut de ces barrils il y avoit un autre trou auquel étoit attaché un tuyau de cuir assez long pour pendre au-dessous du bondon, étant abaissé par un poids qu'on y attachoit; en forte que l'air, à mesure que l'eau entroit, étant poussé dans la partie supérieure du barril, ne pouvoit, lorsque le barril descendoit, s'échapper par le haut du tuyau, à moins que l'extrémité qui pendoit en bas ne fût relevée.

Ces barrils pleins d'air étoient attachés à des cordages pour les faire monter & descendre alternativement, comme deux sceaux; de petites cordes attachées au bord de la cloche servoient à les diriger dans leur descente, de manière qu'ils se présentent sous la main du plongeur qui se mettoit sur le plateau pour les recevoir, & qui relevoit les extrémités des tuyaux; alors tout l'air renfermé dans la partie supérieure des barrils s'élançoit avec violence dans la cloche, & étoit remplacé par l'eau.

Lorsqu'on avoit ainsi vuide un des barrils, après un signal donné, on le retiroit, & on en faisoit descendre un autre sur le champ, & par le moyen de cette alternative continuelle on renouvelloit l'air avec tant d'abondance que M. Halley fut lui-même un des cinq plongeurs qui descendirent dans l'eau jusqu'à la profondeur de 9 ou 10 brasses, & qui restèrent une heure & demie sans le moindre danger, l'intérieur de la cloche ayant toujours été parfaitement sec.

Toutela précaution qu'il eut, fut de laisser descendre la cloche peu à peu & de suite jusqu'à la profondeur de 12 piés; il la fit arrêter ensuite, prit, avant que de descendre plus avant, de l'air frais dans quatre ou cinq barrils, & fit sortir toute l'eau qui étoit entrée dans la cloche; lorsqu'il fut arrivé à la profondeur qu'il vouloit, il laissa sortir par le robinet qui étoit au haut de la cloche, l'air chaud qui avoit été respiré, & en fit entrer du frais qu'il tira de chaque barril; quelque petite que fût cette ouverture, l'air en sortit avec tant de violence qu'il fit bouillonner la surface de la mer.

Par ce moyen il a trouvé le secret de pouvoir faire au fond de l'eau tout ce que l'on veut, & de faire en sorte que dans un espace aussi large que toute la circonférence de la cloche, on n'eût point d'eau par-dessus les fouliers. De plus, par le moyen de la petite fenêtre pratiquée avec un verre au haut de la



cloche, il y entre un jour assez considérable pour que dans un tems où la mer est bien nette, & surtout lorsqu'il fait un beau soleil, on puisse lire & écrire très-facilement; lorsqu'on retireroit les barrils d'air, il envoyoit des ordres écrits avec une plume de fer sur une plaque de plomb pour demander qu'on le changeât de place. D'autres fois lorsque l'eau étoit trouble & sale, & qu'il y faisoit aussi obscur que s'il eût été nuit, il avoit la facilité de tenir dans la cloche une bougie allumée.

Le même auteur assure que par un autre moyen qu'il a inventé, il a procuré au plongeur la liberté de sortir de la cloche, & de s'en éloigner à une assez grande distance, en lui fournissant un courant d'air continu par de petits tuyaux qui lui servent de guides pour le ramener vers la cloche. Voyez l'article CLOCHE.

Le célèbre Corn. Drebell a trouvé un secret fort supérieur à celui dont on vient de parler, si ce qu'on en dit est vrai: il a imaginé non-seulement un vaisseau propre à être conduit à la rame sous l'eau, mais encore une liqueur que l'on peut porter dans le vaisseau, & qui supplée à l'air frais.

Ce vaisseau a été fait pour le roi Jacques I. il contenoit douze rameurs, sans les passagers. L'essai en fut fait dans la Tamise, & un de ceux qui étoient de cette navigation sous l'eau, vivoit encore, lorsque M. Boyle en a écrit la relation.

Quant à la liqueur, M. Boyle dit qu'elle a été inventée par un physicien qui avoit épousé la fille de Drebell, qu'il en faisoit usage de tems en tems, lorsque l'air du vaisseau étoit échauffé par l'haleine de ceux qui y étoient, lorsqu'il ne pouvoit plus servir à la respiration; dans cet instant il débouchoit le vase plein de cette liqueur, & renvoyoit à l'air une assez grande quantité d'esprits vitaux pour qu'on pût encore le respirer un tems assez considérable. Drebell n'a jamais voulu révéler son secret qu'à une seule personne qui l'a dit à M. Boyle. Chambers.

PLONGER (*Hydraul.*) est un terme de terrassier, qui signifie qu'il faut creuser un endroit élevé pour y pratiquer quelque ouvrage.

PLONGER, (*Hist. mod.*) l'action de plonger quelqu'un dans l'eau en punition de quelque faute. Voyez CALLE.

Selle à plonger, dans les anciennes coutumes d'Angleterre, voyez CAGE A PLONGER.

PLONGER, (*Marine.*) c'est mettre & enfoncer quelque chose dans l'eau.

Plonger, c'est s'enfoncer dans l'eau, de façon qu'on ne paroisse pas. Les bons nageurs prennent plaisir à plonger souvent.

Le canon plonge, c'est quand les décharges se font de haut en bas. Faire plonger.

PLONGER de la chandelle, (*Chandelier.*) c'est lui donner plusieurs couches de suif en la trempant dans l'abyssine, ou moule qui en est rempli.

PLONGER, (*Jardinage.*) les Terrassiers s'en servent pour faire entendre qu'il faut creuser dans une terre.

PLONGET, voyez CASTAGNEUX.

PLONGEUR, f. m. (*Marine & Physiq.*) on appelle ainsi ceux qui descendent dans la mer pour y chercher quelque chose, & qui ont contracté l'habitude d'y rester assez long-tems sans être étouffés. Voyez PLONGER & CLOCHE.

PLONGEURS, PLONGEONS, f. m. (*Marine.*) on appelle plongeurs certains navigateurs qui descendent au fond de l'eau, & trouvent le moyen d'y demeurer quelque tems pour y chercher les choses que l'on voudroit retirer, ou pour faire quelque chose de singulier, soit en radoub de vaisseau, soit à dessein de faire périr un vaisseau ennemi, ou pour pêcher des perles, &c. ceux-ci s'appellent aussi *uripateurs*,

PLONGEUR, f. m. (*Comm. & Conchyliol.*) on se sert beaucoup de plongeurs dans les Indes, & c'est le meilleur moyen d'avoir de beaux coquillages; leurs belles couleurs ne se conservent qu'autant qu'ils ont été pêchés vivans en pleine mer ou à la rade. Ceux que les flots amènent sur le rivage sont roslés ou frutés, & les bivalves sont ordinairement déparcillées.

Les negres de l'Amérique, sur-tout à la Martinique & à S. Domingue, vont en canot, plonger sans aucune précaution à une demi-lieue du rivage, & à plusieurs brasses d'eau. Dans un calme, l'eau est si claire qu'ils voient distinctement à huit & à dix brasses d'eau les coquillages & les productions marines qui sont au fond. Ils les vont détacher à la main l'une après l'autre, n'ayant point de paniers comme les plongeurs de perles. Quand les plantes tiennent sur le rocher, deux plongeurs vont passer un bâton & une corde dessous pour les tirer. A S. Domingue, & dans l'île de Cayenne, les huîtres s'attachent sur les branches pendantes du manglier, arbrisseau qui vient au bord de la mer.

Il n'y a que les jeunes negres qui puissent retenir assez long-tems leur haleine pour être propres au métier de plongeur. Ils se remplissent la bouche d'huile de palmier, afin de rejeter cette huile dans l'eau; ce qui leur procure un moment de respiration. C'est un métier qu'ils ne peuvent faire que quatre ou cinq ans de suite; ils ne sont presque plus maîtres de retenir suffisamment leur haleine à vingt-quatre ans. Un bon plongeur mange peu, & toujours des viandes seches.

Les plongeurs qui vont à cinq ou six lieues du rivage pêcher des huîtres & des coquillages, portent des paniers appelés *canois*, dans lesquels ils mettent les coquillages, & ce qu'ils rencontrent. Ils plongent huit à neuf fois de suite, ordinairement à 12 brasses d'eau. Ce qui les incommodé le plus c'est la froideur de l'eau; ils craignent encore un poisson appelé *tibaron*, grand comme un marfouin, lequel coupe tout ce qu'il rencontre. Pour prévenir ce danger, ils portent avec leur panier un bâton ieré pour l'enfoncer dans la gorge du poisson.

D'autres plongeurs descendent au fond de l'eau sous une cloche de verre, & sont obligés quelque tems après, de remonter pour respirer un air plus frais.

Quand on veut pêcher les huîtres qui portent des perles dans le golfe persique, à 10 ou 12 brasses d'eau, sur des bancs éloignés de terre de cinq à six lieues, la barque où est un plongeur & deux rameurs, part de la côte avant le lever du soleil, avec un vent de terre qui dure environ jusqu'à dix heures. Le plongeur se met du coton dans les oreilles, & se garantit le nez pour empêcher que l'eau n'y entre; ensuite on lui lie sous le bras une corde, dont les rameurs tiennent le bout; il s'attache au gros doigt d'un pie une pierre d'environ vingt livres pesant, dont la corde est tenue par les mêmes hommes. Le plongeur prend un réseau fait comme un sac, qu'un cerceau tient toujours ouvert, lequel est attaché à une corde, dont le bout est encore retenu dans la barque. Alors il descend dans la mer, où la pesanteur de la pierre l'entraîne au fond de l'eau; il détache aussitôt la pierre, que ceux qui sont dans la barque retirent. Le plongeur remplit son réseau d'huîtres & des coquillages qu'il trouve. Si-tôt qu'il manque d'haleine, il en donne le signal en tirant la corde qui est liée sous ses bras: alors on le remonte le plus vite que l'on peut. On retire ensuite le rets rempli de coquilles d'huîtres. Le manège peut durer environ un demi-quart d'heure, tant à tirer le réseau, qu'à donner au plongeur le tems de se reposer & de reprendre haleine: il retourne ensuite avec les mêmes précautions. Cette pêche dure sept à huit heures, pendant lesquelles il plonge une douzaine de fois.

Quand les huîtres perlières sont tirées de la mer, on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes; car si on

les ouvroit comme on ouvre nos huîtres à l'écaïlle ; on pourroit endommager & fendre les perles. Mais dès que les huîtres sont ouvertes naturellement , ce qui arrive au bout d'une quinzaine de jours , on en retire les perles sans aucun accident.

Les habitans des îles de l'Archipel sont presque tous de bons plongeurs ; & dans l'île de Samos , on ne marie guère les garçons , selon Tournefort , qu'ils ne puissent plonger sous l'eau au moins à huit brasses de profondeur.

Hérodote , liv. VIII. rapporte que Scyllias macédonien , rendit son nom célèbre sous le règne d'Artaxerxès Memnon , en faisant sous les eaux de la mer un trajet de huit stades , pour porter aux Grecs la nouvelle du naufrage de leurs vaisseaux. ( D. J. )

PLONGEUR PIGEON , ( Hist. nat. ) on a donné ce nom à un oiseau fort beau qui se trouve sur les côtes de Spitzberg. Il est de la grosseur d'un canard ; son bec est long , mince , pointu & recourbé vers le bout , & rouge par-dedans ; ses pattes sont rouges & courtes , & la queue n'est pas longue. Il y en a de noirs , de mouchetés & de blancs vers le milieu du corps ; le dessous des ailes est d'une blancheur éblouissante. Ils ont le cri d'un pigeon ; c'est la seule chose par laquelle ils ressemblent à cet oiseau. Ils raient la surface de la mer en volant , & se tiennent long-tems sous l'eau. Leur chair est d'un bon goût , pourvu qu'on en sépare la graisse.

PLONGEUR , ( Papeterie. ) ouvrier dont la seule occupation est de plonger les formes ou moules dans la cuve où est la pâte , & de les remettre entre les mains du coucheur.

PLOT , f. m. ( Soirie. ) platte de l'ourdissioir.

PLOTÆ , ( Géog. anc. ) îles de la mer Ionienne , autrement nommées *Sirophades* , & qui sont au nombre de deux. On les appelle aujourd'hui *Sirofadi* & *Sirivali*.

PLOTINOPOLIS , ( Géog. anc. ) ville de Thrace sur le fleuve Hébrus , sur la route d'Andrinopolis à Trajanopolis , presque à égale distance de ces deux villes , à 24 milles de la première , & à 22 de la seconde. Elle fut ainsi nommée en l'honneur de Plotine femme de Trajan. Les notices & Constantin Porphyrogenete nous apprennent qu'elle a fait partie de la province ou préfecture nommée *Haminois* , dont Andrinopolis étoit la métropole ; elle fut aussi le siège d'un évêque.

Les villes de Thrace ordinairement ne gavoient point sur leurs médailles les noms de leurs premiers magistrats , mais celui du gouverneur de la province.

On lit sur une médaille de Plotinopolis frappée sous Antoine Pie , *ΝΥΜΦΩΝΕΣ ΠΛΩΤΙΝΟΥ ΠΡΟΤΕΚΤΟΡΟΥ* , sous le gouvernement de Pompeius Vopiscus.

Les médailles de Plotinopolis sont rares : M. Vailant n'en a donné que trois , & n'en a pas connu une quatrième de moyen bronze singulière par le revers , qui représente Minerve avec les attributs de la déesse Salus. En ce cas on peut dire *Minerva salutaris* , comme on lit sur les marbres *Isidis salutaris* , *Jovi salutaris* , &c. Cette ville honoroit Esculape , qui est représenté avec le serpent entortillé autour d'un bâton sur une de ses médailles frappées sous Caracalla. ( D. J. )

PLOYE-RESSORT , ouïl d'Arquebuser , c'est un ciseau de la longueur de six pouces , plat & un peu large qui sert aux Arquebusers pour ployer le grand ressort à l'épaisseur qu'il est nécessaire : quand il est plus d'à-moitié ployé , ils mettent le ciseau ou ploye-ressort dans les deux branches , & frappent dessus jusqu'à ce que ces deux branches touchent au ploye-ressort.

PLOYER , v. act. ( Gramm. ) courber , fléchir. Il y a peu de juges assez iniques pour enfreindre ouvertement les lois , mais ils les ployent quelquefois à leurs

intérêts. On dit au simple & au figuré ployer le genou devant quelqu'un , & mes jambes plient sous moi , & non ployent.

PLOYON , f. m. ( Art méch. ) espece d'osier qui sert aux Couvreurs en chaume , aux Tonnelliers & autres ouvriers pour lier leurs chaumes , leurs cerceaux. Les gerbes de ployon doivent avoir quatre piés de long.

PLUBIUM , ( Géog. anc. ) ville de l'île de Sardaigne. Ptolomée , liv. III. c. iij. la place sur la côte septentrionale , entre *Erethentium promontorium* , & *Jaliola civitas*. Niger pense que c'est aujourd'hui *Saffari*. On croit communément que c'est le bourg de Ploague , qui a été ci-devant le siège d'un évêché. Cependant Ploague , au-lieu d'être sur la côte , se trouve dans les terres : de sorte que s'il n'y a pas faute dans Ptolomée , il faut dire que la ville épiscopale de Plubium étoit différente de celle à laquelle Ptolomée donne le même nom.

PLUDENTZ , ( Géog. mod. ) petite ville d'Allemagne dans le Tirol , chef-lieu du comté de même nom , sur la rive droite de l'Inn , dans une plaine.

PLUIE , f. f. ( Physiq. ) amas de petites gouttes d'eau , qui tombent en différens tems de l'atmosphère sur notre globe , la pluie vient le plus souvent des nuées , dont les particules aqueuses , tant qu'elles sont séparées les unes des autres , demeurent suspendues en l'air. Mais lorsque ces particules s'approchent davantage , en sorte qu'elles puissent s'attirer mutuellement ; elles se joignent & forment une petite goutte , laquelle commence à tomber , dès qu'elle est devenue plus pesante que l'air. Cette petite goutte rencontrant dans sa chute un plus grand nombre de particules , ou d'autres petites gouttes d'eau qui sont aussi suspendues plus bas dans l'air ; elle se réunit encore avec elles & augmente en grosseur , jusqu'à ce qu'elle acquierre celle que nous lui remarquons , lorsqu'elle tombe sur notre globe.

Nous disons que la pluie vient le plus souvent des nuées ; car il pleut aussi en été , quoiqu'il ne paroisse en l'air aucun nuage. Mais cette pluie n'est pas abondante , & elle ne tombe qu'après une chaleur excessive & presque étouffante , laquelle est suivie d'un grand calme qui dure quelque tems. Cette grande chaleur fait alors monter plus de vapeurs , que l'air n'en peut contenir & soutenir ; de sorte que ces vapeurs s'étant un peu refroidies se réunissent d'abord , & retombent ensuite , après s'être changées en gouttes , si toute la nuée se charge par-tout également , mais lentement , en sorte que les particules de vapeur se réunissent insensiblement , elles forment de très-petites gouttes , dont la pesanteur spécifique n'est presque pas différente de celle de l'air. Ces petites gouttes ne tombent alors que fort lentement & forment une bruine. Voyez BRUINE.

Diverses causes font retomber sur la terre les vapeurs , voici les principales ; 1°. toutes les fois que la densité , & par conséquent la pesanteur spécifique de l'air se trouve diminuée par quelque cause que ce soit , les exhalaisons , qui étoient auparavant en équilibre avec l'air , perdent cet équilibre & s'élèvent par l'excès de leur pesanteur. 2°. Lorsque les exhalaisons , qui ont été fort rarefiées & élevées par le feu viennent à se refroidir , elles se condensent , elles deviennent plus compactes , & par conséquent plus pesantes que l'air. 3°. Les corps qui se font élevés en l'air à l'aide du feu , ou de quelque autre cause doivent aussi retomber ; lorsqu'ils ont perdu tout leur mouvement , tant par leur propre poids , que par la résistance de l'air. 4°. Lorsque plusieurs parties élevées dans l'air sont poussées les unes contre les autres par des vents contraires , ou qu'elles se trouvent comprimées par des vents qui soufflent contre des montagnes ou autres éminences ; elles se réunissent



nissent & acquièrent par-là une pesanteur spécifique beaucoup plus grande qui les fait retomber. 5°. Il y a certaines exhalaisons qui sont de telle nature; que lorsqu'elles viennent à se rencontrer, elles fermentent ensemble, d'où il arrive que quelques-unes se précipitent. 6°. Il pleut, lorsque les exhalaisons sont poussées en-bas par des vents, en même tems que l'air dans lequel elles étoient suspendues. 7°. Lorsque les vents soufflent dans une direction horizontale, & qu'ils chassent l'air de l'endroit au-dessus duquel les vapeurs sont suspendues; car alors il faut que la partie supérieure de l'atmosphère tombe par son poids avec tout ce qui s'y trouve, & qu'elle remplisse la place inférieure que l'air vient de quitter. 8°. Lorsque le soleil se leve, il darde sur notre globe ses rayons, qui rencontrent les exhalaisons suspendues dans l'air, & les déterminent à tomber vers la terre; & comme ces rayons raréfient l'air par leur chaleur, & le rendent par conséquent beaucoup plus léger que les exhalaisons, il faut que le poids de celles-ci l'emporte, & qu'elles se précipitent en traversant l'air. 9°. Enfin, quand il s'élève dans l'atmosphère, plus de vapeurs que l'air n'en peut soutenir, tout ce qu'il y a de superflu retombe aussi-tôt qu'il a perdu le premier mouvement, à l'aide duquel il s'étoit élevé.

Le vent doit tenir le principal rang entre les causes de la pluie; pour le prouver, aux observations précédentes, ajoutons celles-ci. 1°. Lorsque le vent souffle en-bas & qu'il rencontre en même tems une nuée, il faut qu'il la comprime, qu'il la condense, qu'il la pousse vers la terre, qu'il force ses parties à se réunir, & par conséquent qu'il la change en pluie. 2°. Lorsque le vent rencontrant quelques-nuées de vapeurs qui viennent de la mer, & qui sont suspendues au-dessus, les chasse vers la terre & les pousse contre les hauteurs, les montagnes ou les bois, il les condense & les réduit en pluie. C'est pour cela que les pays de montagnes sont beaucoup plus sujets à la pluie que les pays plats, où les nuées roulent avec bien plus de liberté. 3°. De même que les montagnes rompent les nuées, deux vents qui ont une direction contraire, les poussent aussi les uns contre les autres, & les compriment. 4°. Comme il se forme beaucoup de nuées des vapeurs de la mer, les vents qui viennent de la mer vers notre continent, sont ordinairement accompagnés de pluie; au lieu que les autres vents qui soufflent sur la terre ferme, n'emportent avec eux que peu de nuées, & ne sont par conséquent pas pluvieux.

La pluie n'est pas une eau pure, mais elle est imprégnée de sels, d'esprits, d'huile, de terre, de métaux, &c. parmi lesquels il se trouve une grande différence, suivant la nature du terrain, d'où partent les exhalaisons, & suivant les saisons; c'est pour cela que la pluie du printemps est bien plus propre à exciter des fermentations, que celle qui tombe en d'autres tems. La pluie qui tombe après une longue & grande sécheresse est beaucoup moins pure, que celle qui suit d'après une autre pluie. M. Boerhaave a remarqué, que la pluie qui tombe, lorsqu'il fait fort chaud, & beaucoup de vent, est la plus sale & la plus remplie d'ordures, sur-tout dans les villes & dans les lieux bas & puans. Il flotte aussi dans l'air des semences de très-petites plantes, & de petits œufs d'un nombre infini d'insectes qui tombent de l'air à terre en même tems que les pluies. De-là vient qu'on voit croître dans cette eau, non-seulement des plantes vertes, mais qu'on y découvre aussi un nombre prodigieux de petits animaux & de vers, qui la font comme fermenter, & lui communiquent une mauvaise odeur par leur corruption. Puisque la pluie se trouve mêlée avec un si grand nombre de corps étrangers, il n'est pas difficile de comprendre, pour-

Tome XII,

quoi l'eau de pluie conservée dans une bouteille bien fermée, se change bientôt en de petits nuages blancs, qui augmentent insensiblement, qui s'épaississent, & se changent enfin en une humeur visqueuse qui tombe au fond.

Il est rare que les gouttes de pluie aient plus d'un quart de pouce de diamètre. On prétend qu'en Afrique, dans la Nigritie, il tombe des gouttes d'eau de la grosseur d'un pouce, & même que dans le Mexique les ondées sont si terribles, que les hommes font quelquefois écrasés par leur chute; mais ces relations sont un peu suspectes.

Les gouttes de pluie tombent quelquefois fort proche les unes des autres, & d'autres fois à une plus grande distance, cela pourroit venir de la densité de la nuée. Lorsqu'une nuée n'est pas dense, & que ses parties se réunissent en gouttes, il faut qu'il y ait un certain espace dans lequel ces parties puissent former une goutte, & alors elles doivent être éloignées les unes des autres en tombant. Si au contraire la nuée est épaisse, il peut tomber beaucoup de parties supérieures immédiatement sur les inférieures, les gouttes se forment beaucoup plus vite, & sont plus voisines. On peut examiner à cette occasion, pourquoi les gouttes de pluie sont plus grosses en été, mais plus éloignées les unes des autres, & pourquoi elles sont plus petites en hiver, mais moins éloignées. Il est certain, que l'air est plus rarefié en été, & qu'il résiste moins aux corps qui se meuvent à-travers. Les gouttes de pluie peuvent donc être plus grosses, puisqu'elles souffrent moins de résistance dans leur chute; mais en hiver, l'air est plus dense, il fait plus de résistance, & définit par conséquent plutôt les gouttes d'eau.

Lorsque dans le vuide, on laisse tomber une goutte d'eau de la hauteur de quinze piés sur un morceau de papier ou sur une feuille d'arbre, elle fait un grand bruit, sans pourtant rompre la feuille; mais si cette même goutte tomboit d'une nuée haute de fix mille piés, elle auroit vingt fois plus de vitesse, & par conséquent quatre cens fois plus de force; de sorte qu'elle mettroit en pièces les tendres fleurs & les feuilles des plantes. Heureusement la résistance de l'air empêche la goutte de tomber sur la terre avec tant de rapidité, & elle en diminue d'autant la vitesse, qui n'est alors guere plus grande, que si la goutte étoit tombée de la hauteur de 15 piés.

Si l'on suppose deux gouttes d'eau, dont l'une soit huit fois plus grosse que l'autre, la surface de la petite goutte étant à celle de la grosse comme 1 à 4 & la résistance de l'air contre les corps qui tombent, étant comme la grandeur des surfaces, divisée par les masses, il s'ensuit que la résistance de l'air contre la plus petite goutte est double de la même résistance contre la plus grosse goutte. Si la bruine étoit composée de petites gouttes, qui fussent cent quinze mille fois plus menues que la grosse goutte, leurs surfaces seroient cinquante fois plus petites, & rencontreroient par conséquent cinquante fois plus de résistance de la part de l'air, ce qui les feroit tomber fort lentement.

Il pleut rarement lorsqu'il fait un gros vent, à moins que la direction du vent ne soit de haut en-bas. Dans ce cas il peut toujours pleuvoir, car la pluie est poussée par le vent; mais si le vent a une direction horizontale, & qu'il souffle avec une vitesse qui lui fasse parcourir seize piés en une seconde, il ne tombera pas de pluie, parce que ce vent pousse horizontalement chaque goutte avec beaucoup de rapidité. La quantité de pluie qui tombe dans les différens pays est fort différente, & on en peut apporter différentes causes. Telles sont la proximité ou l'éloignement de la mer, des lacs, des rivières, la situation des lieux, selon qu'ils sont plus élevés ou

H H h h

plus bas, le voisinage des montagnes, des collines & des bois, qui forment certaines chaînes, dont les unes sont propres à repousser les vents humides, tandis que les autres leur donnent passage, & nous en parlerons plus en détail à la fin de cet article.

Nous tirons divers avantages de la pluie. 1°. Elle humecte & ramollit la terre qui se trouve desséchée, & durcie par la chaleur du soleil : la terre ainsi humectée par la pluie devient fertile ; de sorte qu'on peut y semer des graines que l'humidité fait croître, & qui nous fournissent ensuite toutes sortes de plantes, des herbes. 2°. La pluie lave & purge l'air de toutes les ordures qui pourroient être nuisibles à la respiration ; & c'est pour cela que l'air paroît plus léger après la pluie quand on le respire. 3°. La pluie modère la chaleur de l'air près de notre globe, car elle tombe toujours en été d'une région de l'air plus haute & plus froide, & nous remarquons toujours à l'aide du thermomètre, que l'air devient plus froid en été proche de la surface de la terre aussitôt qu'il a un peu plu. 4°. Enfin la pluie est la principale cause de toutes les sources, des fontaines & des rivières ; car ce qui vient de la rosée ou des vapeurs, est très-peu de chose en comparaison de la pluie. *Article de M. Formey, qui l'a tiré de M. Muschenbrock, Essai de Phys. §. 1547.*

Sur les phénomènes de la pluie qui ont rapport au baromètre. Voyez BAROMETRE & TEMS.

Quant à la quantité de pluie qui tombe, en quelle proportion elle tombe à différens lieux en même tems, & au même endroit en différens tems : on le trouve déterminé par des observations & des journaux exacts, dans les mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris, dans les Transactions Philosophiques de Londres, &c.

Pour mesurer la quantité de pluie qui tombe chaque année, il en faut prendre la hauteur comme on le voit pratiqué dans les tables suivantes.

*Hauteur de l'eau de pluie tombée en un an en différens lieux.*

A Townley dans le Lancashire, M. Townley a observé, . . . . .	pouces. 42 $\frac{1}{2}$ .
A Ummunter dans le comté d'Essex, M. Derham en a observé, . . . . .	19 $\frac{1}{2}$ .
A Zurich en Suisse, M. Scheuchzer en a observé, . . . . .	32 $\frac{1}{2}$ .
A Pise en Italie, M. Mich. Ang. Tili en a observé, . . . . .	43 $\frac{1}{2}$ .
A Paris, M. de la Hire en a observé, . . . . .	19.
A Lille en Flandre, M. de Vauban en a observé, . . . . .	24.

*Quantité de la pluie tombée dans un endroit en plusieurs années, mise en proportion avec ce qu'il en est tombé dans un autre.*

A Ummunter.		A Paris.	
pouces.	centièmes.	pouces.	centièmes.
1700. . . . .	19 3.	. . . . .	21 38.
1701. . . . .	18 69.	. . . . .	27 78.
1702. . . . .	20 38.	. . . . .	17 42.
1703. . . . .	23 99.	. . . . .	18 51.
1704. . . . .	15 81.	. . . . .	21 20.
1705. . . . .	16 93.	. . . . .	14 82.

*Quantité de la pluie tombée dans un endroit en différentes saisons, mise en proportion avec ce qu'il en est tombé dans un autre.*

1708.	A Pise.	A Ummunter.	A Zurich.	1708	A Pise.	A Ummunter.	A Zurich.
	pouces. centièmes.	pouces. centièmes.	pouces. centièmes.		pouces. centièmes.	pouces. centièmes.	pouces. centièmes.
Janv.	6 41.	2 88.	1 64.	Juill.	0 00.	1 11.	3 50.
Févr.	3 28.	0 46.	1 65.	Août.	2 27.	2 94.	3 15.
Mars.	2 65.	2 3.	1 51.	Sept.	7 21.	1 46.	3 2.
Avril.	1 25.	0 96.	4 69.	Oct.	5 33.	0 23.	2 24.
Mai.	3 33.	0 2.	1 91.	Nov.	0 13.	0 86.	0 62.
Juin.	4 90.	2 32.	5 91.	Déc.	0 00.	11 97.	2 62.
Durée 6 mois.	28 82.	10 67.	17 31.	Durée 6 mois.	14 94.	8 57.	15 35.

Ajoutons aux pluies naturelles quelques observations sur certaines pluies tout-à-fait singulières que l'on a vu tomber, & qui doivent leur origine aux exhalaisons qui se mêlent avec la pluie, & tombent de l'air avec elle. Telles sont, par exemple, les pluies de soufre, celles de sang, ou d'une liqueur rouge comme le sang ; celles de fer, de laine, de pierres, de poissons, de grenouilles, de lait, de chair, de terre, &c.

On peut ajouter divers exemples de pluie de soufre à celui que Moïse nous fournit dans la subversion de Sodome. Spangenberg rapporte qu'il y eut en 1658, une pluie de soufre qui tomba dans le duché de Mansfeld. Nous apprenons d'Olaus Wormius qu'il vit tomber en 1646, à Copenhague, une grosse pluie qui fendoit le soufre ; & qu'après que l'eau se fût écoulée, on pouvoit ramasser ce soufre en divers endroits. M. Siegesbeck fait mention dans les *mémoires de Breslau*, Octobre 1721, d'une pluie de soufre tombée à Brunswick, & qui étoit un vrai soufre miné-

ral. Quelques chimistes nient la possibilité du fait, alléguant pour raison que le soufre a besoin d'une grande quantité de feu, avant que de devenir volatil. Scheuchzer, parlant d'une poudre jaune combustible, qui tomba à Zurich en 1677, soupçonne que ce n'étoit autre chose que la poussière des fleurs des jeunes pins, que le vent avoit enlevé des arbres d'une forêt voisine. M. FORMEY.

A l'égard des pluies de sang, on auroit tort d'admettre tous les récits des poètes, & même des historiens, sur de pareils phénomènes ; mais il y a pourtant des faits de cette nature bien avérés. Du tems de M. de Peirefse il tomba en France une pluie rouge, qui jeta une si grande épouvante parmi les paysans, qu'ils abandonnerent les champs pour se sauver dans leurs maisons. Peirefse, qui le trouvoit alors à la campagne, rechercha avec soin la cause de ce phénomène. Il trouva que les gouttes de pluie étoient effectivement de couleur rouge ; mais qu'elles se trouvoient remplies de certains petits insectes rouges, qui vo-



loient dans ce tems-là en grande quantité dans l'air. Cette découverte le porta à conclure que la pluie qui étoit tombée, n'étoit pas une pluie de sang, mais seulement d'eau; & que sa teinture ne venoit que des petits insectes en question. D'autres physiciens ont fait à-peu-près les mêmes observations; & toutes ces fameuses pluies de sang dépendent uniquement de pareilles causes naturelles.

Pour les pluies de fer, de laine, &c. on doit regarder presque tout cela comme de pures fictions; car il est absolument impossible que ces sortes de corps se forment dans l'air, ou s'y soutiennent long-tems. Le vent seul peut quelquefois par sa force enlever de certains lieux, & transporter dans d'autres assez éloignés, des corps qui tombent alors naturellement de l'air; mais sans y avoir été produits. Par exemple, lorsque ceux qui tondent les brebis viennent à rassembler leur laine, & à l'exposer à terre, un tourbillon peut en enlever quelques flocons en l'air, & les charrier loin de là. De même, un vent orageux élèvera fort haut les eaux d'un lac poissonneux, & les brisant ensuite contre les côtes, les digues, les rochers, éparpillera dans l'air de petits poissons, ou des grenouilles, qui après avoir été emportés à quelque distance de-là, retombent enfin à terre; de sorte qu'on diroit qu'il pleut des poissons ou des grenouilles dans les endroits où cela tombe. On a fort parlé de pluies de pierres, & l'on ne sauroit nier qu'il ne soit effectivement tombé des pierres de l'air; mais on n'en sauroit conclure qu'elles y aient été formées: car il arrive dans les tremblemens de terre que le feu souterrain la fait crever avec violence, & qu'il la fait sauter en l'air avec tout ce qui repose sur sa surface. Il en est comme d'un roc sous lequel on a creusé une grande mine, que l'on emplit de poudre canon; dès qu'on met le feu à cette poudre, on voit sauter le roc avec tout ce qui se trouve dessus, & il retombe ensuite par son propre poids; mais tout en pièces & en morceaux qui se dispersent çà & là. On ne peut guère rapporter rien de plus remarquable à ce sujet, que la naissance de la nouvelle île de Santorino, qui s'éleva de dessous terre dans l'Archipel en 1707. On entendit d'abord pendant quelques jours un bruit affreux, comme celui du tonnerre ou du canon, & l'on vit continuellement une quantité de pierres ardentes qui sortoient de la mer, & se lançoient en l'air comme des fusées à perte de vue: ces pierres retombèrent ensuite dans la mer à cinq milles de l'endroit d'où elles avoient été jetées. Pendant tout ce tems-là l'air se trouva rempli d'une épaisse vapeur sulfureuse mêlée de cendres; tout cela formoit un nuage affreux, entremêlé de petites pierres, qui retombèrent si dures & en si grande quantité, que tout le pays d'alentour se trouva couvert. Le pere Montfaucon rapporte qu'il arriva quelque chose de semblable en 1538, proche du village de Tripergola en Italie. Cardan nous apprend qu'il tomba dans le voisinage d'Abdua environ 1200 pierres, qui étoient de couleure de fer, lisses & fort dures, & qui sentoient le soufre; elles tombèrent avec un violent tourbillon de vent qui ressembloit à un globe de feu. Une de ces pierres pesoit 120 livres, & une autre 60. On conserve encore aujourd'hui dans la paroisse de d'Ensisheim en Alsace, une pierre de cette nature, qui tomba en 1630. Elle est noirâtre, du poids d'environ 300 livres; & on peut remarquer que le feu en a détaché tout-au-tour quelques éclats. Toutes ces pluies de pierres ne peuvent le rapporter qu'à la même cause, c'est-à-dire aux tremblemens de terre, qui sont produits par un feu souterrain.

Il tomba dans la partie occidentale de l'Angleterre, au mois de Décembre de l'année 1672, une espece de pluie fort singulière. Nous avons plusieurs mémoires sur cette pluie dans les *Transactions philosophiques*.

Tome XII,

Lorsque cette pluie touchoit, en tombant, quelque chose d'élevé sur la terre, comme des branches, ou autre chose semblable, aussitôt elle se congeloit; & les petits glaçons augmentant sensiblement, devenoient si pesans, qu'ils rompoient & entraînoient avec eux tout ce sur quoi ils étoient attachés. La pluie qui tomboit sur la neige ne s'y enfonçoit point, mais elle se congeloit à sa surface.

Il est presque incroyable quel nombre d'arbres elle a détruits, & si, à ce que rapporte une personne qui étoit sur les lieux, elle avoit été accompagnée de vent, elle auroit produit des effets terribles.

» J'ai pesé, dit cette personne, une branche de » frêne qui pesoit exactement trois quarts de livres, » la glace qui s'y étoit attachée pesoit seize livres. » Quelques-uns furent fort effrayés du bruit qu'ils » entendirent dans l'air, & leur terreur ne se dissipa » que quand ils apperçurent que ce n'étoit que le » fracas des branches glacées qui se heurtoient les » unes contre les autres ».

On remarque que pendant cette pluie, il n'y avoit pas de forte gelée sur la terre; d'où on conclut que la gelée peut être très-violente & très-dangereuse sur les sommets de quelques montagnes, & dans quelques plaines, tandis qu'en d'autres endroits elle se tient comme suspendue à la hauteur de 3 ou 4 piés, au-dessus de la superficie de la terre, des rivières, des lacs, &c. Cette glace a été suivie de grandes chaleurs, & les fleurs & les fruits furent beaucoup plus précoces qu'à l'ordinaire. Chambers.

PLUIE PRODIGIEUSE, (*Histoire*). nous nommons avec les anciens pluies prodigieuses, *prodigia*, toutes celles qui sont extraordinaires, & qu'ils attribuoient à des causes surnaturelles, parce qu'ils n'en appercevoient point les causes physiques. Leurs historiens parlent de plusieurs sortes de pluies prodigieuses, comme de pluie de pierres, de cendres, de terre, de fer, de briques, de chair, de sang & autres semblables.

La plus ancienne pluie de pierres dont il soit fait mention dans l'histoire romaine, est celle qui arriva sous le regne de Tullus Hostilius, après la ruine d'Albe. *Nuntiatus regi, paribusque est*, dit Tite-Live, livre I. chap. xxxj. *in monte Albano lapidibus pluisse; quod cum credi vix posset, missis ad id videndum prodigium in conspectu, haud aliter quam cum grandinem venti glomeratam in terras agunt, crebri cadidere caelo lapides*. Et quelques lignes plus bas il ajoute: *mansit solumne ut quandocumque idem prodigium nuntiaretur, seria per novem dies agerentur*. Les circonstances rapportées par Tite-Live semblent assurer la vérité de ce fait d'une manière incontestable; & il s'est répété tant de fois aux environs du même mont Albanus, qu'il n'est guère possible de le révoquer en doute: il n'est pas même bien difficile d'en déterminer la cause physique, puisque l'on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a eu dans les premiers tems un volcan sur le mont Albanus, & cette conjecture est assez fortement appuyée pour la faire tourner en certitude. On fait que c'est un effet ordinaire aux volcans de jeter des pierres & de la cendre dans l'air, qui retombant ensuite sur terre, peuvent être pris par le peuple grossier, pour une pluie prodigieuse. Quoique le mont Alban ne jettât ordinairement ni flammes ni fumée, le foyer de ce volcan subsistoit toujours, & la fermentation des matières sulfureuses & métalliques qui y étoient contenues, avoit assez de force pour jeter en l'air des pierres, de la terre & divers autres corps qui retomboient du ciel dans les campagnes voisines.

Le Vésuve & les autres volcans qui en sont proches, causoient un effet tout semblable dans l'Italie inférieure; mais comme leur embrasement étoit continu, & ces évacuations assez fréquentes, les peuples qui s'étoient accoutumés à ce spectacle, n'é-

H H h h h j j

toient plus effrayés que des évaporations qui voisinoient ces matieres en plus grande quantité, ou qui les pouvoient à une plus grande distance.

C'est à cette dernière cause, c'est-à-dire aux embrasemens & aux évacuations du Vésuve, que l'on doit rapporter ces pluies de terre dont il est souvent fait mention dans Tite-Live, & dans la compilation de Julius Obsequens. *Caio Martio III. & Tito Manlio Torq. coss. dit-il, lapidibus pluit, & nox visa est interdiu in urbe Romæ.* Cette pluie de pierres étoit donc accompagnée d'un nuage de cendres assez épais pour cacher la lumière aux habitans de la ville de Rome.

Dans les embrasemens considérables du Vésuve & du mont Etna, les cendres & les pierres calcinées sont portées à une distance très-considérable. Dion Cassius rapporte que lors du fameux embrasement du Vésuve, arrivé sous l'empereur Vespasien, le vent porta les cendres & la fumée que vomissoit cette montagne, non seulement jusqu'à Rome, mais même jusqu'en Egypte.

La chronique du comte Marcellin observe à l'année 472, c'est-à-dire sous le consulat de Marcien & de Festus, que cette même montagne s'étant embrasée, les cendres qui en sortirent se répandirent par toute l'Europe, & causèrent un si grand effroi à Constantinople, que l'on célébroit tous les ans la mémoire de cet événement, par une fête établie le vij. des ides de Novembre.

Dans l'embrasement du mont Etna, arrivé en 1537, & décrit dans la Sicile de Fazelli, & dans le dialogue latin du cardinal Bembo, la cendre fut portée à plus de 200 lieues de la Sicile.

L'histoire romaine n'est pas la seule qui nous fournisse des exemples de pierres tombées du ciel; on en trouve de semblables dans l'histoire grecque, & même dans les écrits des philosophes les plus exacts. Personne n'ignore que la seconde année de la lxxvij. olympiade, il tomba du ciel en plein jour, une pierre auprès du fleuve Egos dans la Thrace. Plinie assure que l'on montrait encore de son tems cette pierre, & qu'elle étoit *magnitudine vehis, colore adusto.* Cet événement devint si fameux dans la Grece, que l'auteur de la chronique athénienne, publiée par Selden avec les marbres du comte d'Arondel, en a fait mention sur l'article 58, à l'année 1113 de l'ère attique ou de Cécrops.

Cette pierre qui tomba dans la Thrace, étoit apparemment poussée par le volcan qui en fit tomber trois autres dans le même pays plusieurs siècles après, c'est-à-dire l'an de J. C. 452, l'année même de la ruine d'Aquilée par Atila. *Hoc tempore*, dit la chronique du comte Marcellin, *tres magni lapides à calo in Thraciâ ceciderunt.*

On pourroit peut-être attribuer à la même cause la chute de cette pierre qui tomba du ciel au mois de Janvier 1706, auprès de Larisse en Macédoine; elle pesoit environ 72 livres, dit Paul Lucas qui étoit alors à Larisse. Elle sentoit le soufre, & avoit assez de l'air de mèchefer: on l'avoit vu venir du côté du nord avec un grand sifflement, & elle sembloit être au milieu d'un petit nuage qui se fendit avec un très-grand bruit lorsqu'elle tomba.

Le fameux Gassendi dont l'exatitute est aussi reconnue que le savoir, rapporte que le 27 Novembre 1627, le ciel étant très-ferain, il vit tomber vers les 10 heures du matin, sur le mont Vaïsen, entre les villes de Guillaumes & de Peine en Provence, une pierre enflammée qui paroissoit avoir 4 piés de diamètre; elle étoit entourée d'un cercle lumineux de diverses couleurs, à-peu-près comme l'arc-en-ciel: sa chute fut accompagnée d'un bruit semblable à celui de plusieurs canons que l'on tireroit à la fois. Cette pierre pesoit 59 livres; elle étoit de couleur obs-

cure & métallique, d'une extrême dureté. La pesanteur étoit à celle du marbre ordinaire, comme 14 à 11. Si l'on examine ces différens exemples, on conviendra qu'il n'y a rien que de naturel dans ces pluies de pierres rapportées dans les anciens.

La pluie de fer qui tomba dans la Lucanie, l'année qui précéda la mort & la défaite de Crassus, fut regardée comme un prodige dans cette province; & peut être aux environs du Vésuve n'y eût-on fait aucune attention, ces peuples étant accoutumés dans ces cantons à voir souvent tomber des marcafites calcinées, semblables à ce que l'on nomme *mèchefer*; car le fer qui tomba en Lucanie étoit de cette espèce: *spongiorum sive similis*, dit Plinie.

Quelquefois un ouragan a poussé des corps pesans du haut d'une montagne dans la plaine. Telle étoit cette pluie de tuiles ou de briques cuites, qui tomba l'année de la mort de T. Anniius Milo, *lateribus cotidis pluisse.*

A l'égard de cette pluie de chair dont Plinie parle au même endroit, & qu'il dit être tombée plusieurs fois; il n'est pas facile de déterminer la nature des corps que l'on prit pour de la chair, n'ayant aucune relation circonstanciée: on peut cependant assurer que ces corps n'étoient pas de la chair, puisque ce qui resta exposé à l'air ne se corrompit pas, comme Plinie l'observe au même lieu.

Quant aux pluies de sang, on est aujourd'hui bien convaincu qu'il n'y a jamais eu de pluie de sang; & que ce phénomène ne vient d'ordinaire que d'une grande quantité de certaines espèces de papillons qui ont répandu des gouttes d'un suc rouge sur les endroits où ils ont passé, ou que ce sont seulement de petits pucerons aquatiques qui se multiplient pendant l'été dans les canaux & fossés bourbeux, en si grande quantité qu'ils rendent la surface de l'eau toute rouge. On a bien raison de penser qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu au vulgaire ignorant de croire qu'il a plu du sang; & pour en tirer toutes sortes de préjugés sinistres. Mais ces généralités quoique très-vraies, ne suffisent pas aux naturalistes; ils ont examiné tous ces faits attentivement, & ont communiqué au public le détail de leurs découvertes, dont voici le résultat.

Il est très-ordinaire aux mouches, & à toutes sortes de papillons, tant diurnes que nocturnes, qu'après s'être dégagés de leurs enveloppes de nymphes & de chrysalides, & que leurs ailes se sont déployées & affermies, au moment qu'ils se disposent à voler pour la première fois, ils jettent par la partie postérieure quantité d'humeurs surabondantes, dont la sécrétion s'est faite lorsqu'ils étoient encore en nymphes & en chrysalides. Ces humeurs ne ressemblent en rien aux excréments de ces insectes; elles sont de différentes couleurs, & il y en a très-souvent de rouges parmi les papillons diurnes: telles sont, par exemple, celles de la petite chenille épineuse qui vit en société sur l'ortie.

Les chenilles de ces papillons & d'autres, quand elles doivent subir leurs changemens, s'écartent de la plante qu'elles habitent, & se suspendent volontiers aux murailles lorsqu'il y en a dans le voisinage. C'est ce qui a fait qu'on a trouvé contre les murailles ces taches rouges qu'on a prises autrefois pour des gouttes de pluie de sang.

M. de Peirese est, si je ne me trompe, le premier qui s'est donné la peine d'examiner ce phénomène; & au mois de Juillet de l'an 1608, on assura qu'il étoit tombé une pluie de sang. Ce récit le frappa & l'engagea à ne rien négliger pour l'éclaircissement d'une chose aussi singulière. Il se fit montrer ces grosses gouttes de sang à la muraille du cimetière de la grande église d'Aix, & à celle des maisons des bourgeois & des paylans de tout le district, à un mille à



la ronde. Il les confidéra attentivement; & après un mûr examen, il conclut que toutes les folies qu'on débitoit de cette *pluie de sang*, n'étoient qu'une fable. Cependant il n'en avoit point encore découvert la cause; un hafard le lui fit trouver. Il avoit renfermé dans une boîte une belle & grande chrysalide. Un jour il entendit qu'elle rendoit un son; il ouvrit la boîte, & il en sortit incontinent un beau papillon qui s'envola, laissant au fond de la boîte une assez grosse goutte rouge.

Il avoit paru dans le commencement du mois de Juillet une grande quantité de ces papillons. D'où M. de Peirese concluoit que ces taches rouges qui paroissent sur les murailles, n'étoient autre chose que les excréments de ces insectes. Il fut confirmé dans sa conjecture en examinant les trous dans lesquels ces fortes d'insectes se cachent ordinairement. D'ailleurs il remarqua que les murailles des maisons du milieu de la ville où les papillons ne volent point, n'avoient aucune de ces taches; on n'en voyoit que sur celles qui tomoient à la campagne, jusqu'où ces insectes pouvoient s'être avancés. Enfin, il n'en remarqua point sur le sommet des maisons, mais seulement depuis les étages du milieu en bas; ce qui est la hauteur à laquelle ces papillons s'élèvent ordinairement. D'autres curieux ont fait depuis les mêmes observations; entr'autres Becman dans une dissertation de *prodig. sang.*

Pour ce qui est des pucerons aquatiques qui multiplient dans l'été en si grande quantité, qu'ils rougissent la surface de l'eau, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Swammerdam qui est entré dans tous les détails de ce phénomène, & qui a observé ces gouttes rouges dans la plupart des insectes, quand ils le changent en nymphes. (D. J.)

**PLUIE ARTIFICIELLE.** (*Hist. des spectacl. de Rome.*) les anciens avoient soin de tempérer la chaleur causée par la transpiration & les haleines de l'assemblée nombreuse qui assistoit à leurs spectacles, en faisant tomber sur les spectateurs une espèce de pluie, dont ils faisoient monter l'eau jusqu'au-dessus des portiques, & qui retombant en forme de rosée par une infinité de tuyaux cachés dans les statues qui regnoient autour du théâtre, servoit non-seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exalter les parfums les plus exquis; car cette pluie étoit toujours d'eau de senteur. Ainsi ces statues, qui sembloient n'être mises au haut des portiques que pour l'ornement, étoient encore une source de délices pour l'assemblée, & enchérisant par leurs influences sur la température des plus beaux jours, mettoient le comble à la magnificence du théâtre, & sevoient de toute manière à en faire le couronnement. (D. J.)

**PLUIE, (Critique sacrée.)** il est dit dans les actes des Apôtres *vj. 3. venit quasi imber vobis temporaneus & serotinus.* Le secours du ciel descendra sur vous, comme la pluie de l'automne & du printemps viennent sur la terre. Il y avoit deux fortes de pluies favorables dans la Palestine; les premières qui tomoient après les semailles, & qui faisoient que les grains prenoient racine; les dernières marquées par le mot *serotinus*, étoient celles du printemps, qui achevoient de mûrir le grain. *Pluie* au figuré, marque un grand malheur, une grande affliction, *erit in absconsonem à turbine & à pluvia*, II. iv. 6. Il fera votre retraite pour vous mettre à couvert des tempêtes & des afflictions. Ce mot désigne aussi la manne que Dieu donnoit dans le désert aux Israélites. *Pl. lxxij. 10.* Enfin dans Joel, *ij. 23.* il indique l'abondance des bienfaits de Dieu. (D. J.)

**PLUIE DE FEU,** les *Artificiers* appellent ainsi une garniture de feules étincelles, dont on remplit un pot pour en faire une *pluie de feu*. On peut y em-

ployer de la scieure de bois tendre & combustible, comme le pin, le laurier, le peuplier, le sureau, &c. qu'on fait bouillir dans de l'eau où l'on a détremé du salpêtre; & pendant qu'elle est humide on la mêle avec du poudrier qui s'y attache, & l'amorce pour prendre feu dans les pots des fusées.

**PLUIE DE FEU, même métier;** on fait des fusées volantes qui en tombant font des petites ondes en l'air, comme des cheveux à demi frisés. On les appelle *fusées chevelues*; elles finissent par une espèce de pluie de feu, qu'on a appelée *pluie d'or*, qui se fait de la manière suivante.

Prenez une partie de soufre, une partie de salpêtre, une partie de poudre; ou trois parties de soufre, trois de salpêtre, & quatre de poudre; ou quatre parties de soufre, six de salpêtre, & huit de poudre. Battez fortement les matières à part; fondez après ce soufre dans un pot de terre plombé, ou dans un pot de cuivre, ce qui vaut beaucoup mieux; & après qu'il sera fondu, mettez-y peu-à-peu le salpêtre en brassant toujours, ensuite la poudre, & que ce soit à petit peu; il faut prendre garde en brassant que le feu n'y prenne. Ces trois matières étant bien fondues & mêlées ensemble, & ne faisant plus qu'un corps, versez-en sur du papier ou sur une planche: cette composition s'endurcira; & quand vous voudrez faire de la pluie de feu, vous en prendrez, la briserez en petits morceaux, & les mêlerez parmi la poudre du petard de votre fusée, & ce fera une pluie de feu.

**PLUIE, (Manufecture.)** espèce de droguet dont la chaîne est de soie ou de poil, & la trame en partie d'or ou d'argent. On lui donne le nom de *pluie*, à cause de petits brillans dont la superficie de cette étoffe est toute parsemée, qui paroissent comme une légère brouine qui y seroit tombée. *Diction. de comm. (D. J.)*

**PLUKNETE**, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *pluknetia*; genre de plante à fleur en rose, composée le plus souvent de quatre pétales disposés en rond. Cette fleur est stérile, les embryons naissent séparément des fleurs sur les mêmes individus; ils sont quadrangulaires; ils ont une espèce de trompe, & dans la suite ils deviennent des fruits membraneux, quadrangulaires, & divisés en quatre loges, qui contiennent chacune une semence arrondie & aplatie. *Plumier, nov. plant. géner. Voyez PLANTE.*

Ce genre de plantes a été ainsi nommé par le P. Plumier en l'honneur de Plukner, grand botaniste anglois. Voici les caractères de ce genre de plante. Il produit des fleurs mâles & femelles sur les mêmes pieds. Les fleurs mâles n'ont point de calice, mais sont composées de quatre pétales de forme ovale & déployée; au lieu des étamines le centre de la fleur est occupé par un petit corps chevelu & pyramidal. Les fleurs femelles manquent aussi d'un calice; leurs pétales sont disposés de même que dans les fleurs mâles; le genre du pistil est carré. Le file est délié, long & crochu; le stigmate est au centre, & divisé en quatre segmens, qui sont obtus, aplatis, & qui ont chacun au milieu une tache remarquable: le fruit est une capsule plate, carrée, creusée dans tous ses angles; elle contient quatre loges partagées en deux cloisons; les graines sont arrondies, aplaties, & obtusément pointues à un des bouts.

Linnaeus observe sur cette description du P. Plumier, que comme c'est une fructification très-singulière, il desireroit que quelque botaniste curieux voulût examiner avec soin cette plante dans son acroissement, parce qu'il soupçonne que le botaniste françois, quoique très-habile, a pu faire ici quelque méprise. *Linnaei, gen. plant. p. 517. (D. J.)*

**PLUMARD**, f. m. (*Charpent.*) c'est une pièce de bois scellée des deux bouts en murs, dans le milieu

de laquelle est un trou qui reçoit le tourillon d'un moulinet.

**PLUMARIUM OPUS**, (*Critiq. sacrée.*) ouvrage en broderie. Ooliab *artifex lignorum egrgius fuit*, & polytmarius atque plumarius, *Exod. xxxiii. 23.* Ooliab étoit un excellent ouvrier en bois, en étoffes tissées de différentes couleurs, & en broderie. Ces sortes d'ouvrages s'appelloient *plumarium*, parce qu'ils imitoient par leur variété les nuances des couleurs des plumes des oiseaux; & comme cet art demande beaucoup d'industrie, il est nommé dans l'écriture *opus cogitans*. Le voile déployé à l'entrée du saint, celui de l'entrée du tabernacle, & la ceinture du grand-prêtre, étoient des ouvrages en broderie faits avec des laines précieuses teintes des plus belles couleurs. (*D. J.*)

**PLUMASSEAU**, f. m. *terme de Chirurgie*; arrangement de plusieurs brins de charpie, qui se fait beaucoup plus large qu'épais, propre à être mis dans une plaie ou à la couvrir. Les plumasseaux doivent être proportionnés à la grandeur de la plaie. Ce mot vient du latin *pluma*, plume; parce que les anciens cousoient des plumes entre deux linges pour le même usage.

On couvre les *plumasseaux* d'onguens, de baumes, & autres médicamens de consistance molle, ou on les trempe dans quelques liqueurs appropriées à l'état de la plaie ou de l'ulcère sur lequel on les applique. *Voyez les fig. 7. & 10. Pl. II.*

**PLUMASSEAU**, f. m. *terme de Rotifleur*; c'est le bout de l'aile d'une oie, dont le rotifleur se sert quelquefois pour souffler doucement les charbons sur lesquels il fait revenir sa viande.

**PLUMASSERIE**, f. f. est l'art de teindre, de blanchir & de monter toutes sortes de plumes d'oiseaux. Quoique cet art ne soit que de pur agrément, on ne peut nier que la société ne tire des avantages particuliers de l'industrie & du goût de ceux qui l'exercent; les ambassadeurs, les rois, & les temples mêmes lui doivent leurs principaux ornemens, & il n'est point de cérémonie importante qui n'emprunte de lui une belle partie de la magnificence.

**PLUMASSIER**, f. m. (*Art. mécaniq.*) est celui qui fait & vend des ouvrages de toutes sortes d'oiseaux, comme capelines, panaches, bouquets de lits de dais, tours de chapeaux, &c. *voyez* CAPELINES, BOUQUETS, PANACHES, TOURS DE CHAPEAUX, &c. Les *Plumassiers* prennent aussi le nom de *panachers* de celui de *panache*, qui est un des principaux objets de leur art.

Leur négoce consiste en plumes d'autruche, de héron, d'aigrettes de queues de paon, & de toutes sortes d'autres plumes fines qui servent à la parure & à l'ornement.

Telles sont à-peu-près les principales opérations des *Plumassiers*, & les différentes façons qu'ils donnent aux plumes avant de les monter, selon l'ordre dans lequel on va les lire.

Après avoir reçu les plumes de la première main, ils les lavent dans plusieurs eaux pour les dégraisser, les lavent dans une eau claire, les teignent, les blanchissent pour ôter le gros de la teinture, les mettent en craie, les relavent encore dans plusieurs eaux, les mettent au bleu, les enloupent; ensuite ils les dressent pour écarter les franges & voir leur largeur, les frient s'il le faut, les assortissent selon la grandeur & la couleur qui leur convient; & enfin les montent en tel ouvrage que ce soit. *Voyez chacun de ces mots à son article.*

Les maîtres *Plumassiers* n'ont été érigés en communauté & en corps de jurande que sous le règne de Henri IV. Leurs lettres d'érection & leurs statuts sont du mois de Juillet 1599, confirmés par Louis XIII. en 1612, & par Louis XIV. en 1644. Ils n'ont

que deux jurés, dont l'un s'élit tous les ans. Leur fonction est de prendre soin des affaires de la communauté, de faire les visites, de veiller sur les apprentis, de leur donner chef-d'œuvre, & d'assister au serment qu'ils prêtent devant le procureur du roi au châtelet, s'ils sont jugés capables, & de leur délivrer des lettres de maîtrise.

Chaque maître ne peut avoir qu'un apprenti obligé pardevant notaire, au-moins pour six ans; ils peuvent toutefois en recevoir un second à la fin de la quatrième année du premier.

Pour qu'un apprenti qui se présente pour la maîtrise soit admis au chef-d'œuvre, il doit avoir servi chez les maîtres en qualité de compagnon pendant quatre ans après son apprentissage. Les fils de maître sont dispensés du chef-d'œuvre, ainsi que ceux qui épousent leurs veuves ou leurs filles.

Les assemblées générales sont composées des jurés qui y président, de tous les bacheliers, c'est-à-dire, de tous ceux qui ont passé par la jurande, de six maîtres qui ont été administrateurs de la confrérie & des deux modernes. Les jeunes maîtres peuvent aussi y assister, mais on n'est point tenu de les avertir.

Enfin, il n'y a que les maîtres de cette communauté qui aient la faculté de faire tout ouvrage de plumes de quelques oiseaux que ce puisse être.

Il leur est néanmoins défendu de mêler aucunes plumes de héron faux parmi celles de héron fin, & des plumes de vautour, de héron, d'oie, avec celles d'autruche, si ce n'est dans les ouvrages de ballets & de mascarades.

**PLUMBAGO**, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, en forme d'entonnoir profondément découpé; le calice a aussi la forme d'un entonnoir. Les pistils sort du calice; il est attaché comme un clou à la partie inférieure de la fleur, & il devient dans la suite une semence oblongue, & plus souvent pointue, qui meurt dans son calice. *Tournefort, inst. rei herb. Voyez* PLANTE.

La racine de ce genre de plante est fibreuse, grosse, charnue, chaude & vivace; ses feuilles sont alternes & entières. L'extrémité du pédoncule, qui est fort court, se déploie en un calice d'une seule piece, découpée en cinq segmens, velu, & fait en forme de tuyau, dans le centre duquel on trouve l'ovaire muni de son pistil. Ce dernier contient une fleur d'une seule piece faite en forme de tuyau ou d'entonnoir, dont l'extrémité supérieure est disposée en manière de rayons; ce qui la fait ressembler au jasmin; ces fleurs sont rangées en épics. La semence est oblongue & pointue.

*Tournefort* en compte quatre especes; 1°. la commune, nommée *dentillaria*, Rondel; 2°. la *plumbago* à fleur blanche; 3°. l'américaine à larges feuilles, semblables à celles de la bette; 4°. l'américaine rampante & piquante, à petite feuille de bette.

L'espece qu'on nomme la *dentillaria de Rondelet*, jette des tiges foibles, grêles & couvertes de feuilles, longues, étroites, vertes & blanchâtres. Ses fleurs sont disposées en épics, petites, purpurines, d'une seule piece, divisées en cinq segmens; il leur succede des semences nues, rudes & solitaires. Sa racine est grosse, épaisse; toute la plante est d'un goût chaud & mordicant, de même que le *lepidium*.

On lit dans les *mém. de l'académie des Science*, année 1739, p. 471, que c'est un caustique si fort, qu'une fille qui s'en étoit frottée pour le guérir de la gale, fut écorchée vive; l'auteur de ce récit ajoute, qu'en conséquence de la même vertu de cette plante, il a vu trois cancers invétérés & censés incurables par leur adhérence à des parties osseuses, radicalement guéris. Ce remède, continue-t-il, dont le possesseur faisoit un grand secret, n'étoit autre chose



qu'une huile d'olive, dans laquelle il avoit fait infuser les feuilles de *plumbago*, & de cette huile on oignoit trois fois par jour l'ulcère chancereux, en répétant cette application jusqu'à ce que l'escarre noire se fût assez encroustée, pour que le malade ne souffrît plus de vives douleurs par l'application du remède, ce qui prenoit environ trois semaines : mais comment ce prétendu guérisseur de cancers n'a-t-il pas fait fortune ? (D. J.)

**PLUMBATA**, f. f. (*Hist. anc.*) instrument de supplice fait de cordes garnies à leurs extrémités de balles de plomb. On en frappoit les Chrétiens, lorsqu'ils étoient gens d'un rang distingué. On appliquoit les autres sur le cheval. À la guerre on entendoit par *plumbata* des javelots chargés de morceaux de plomb qui, leur donnant plus de poids, les fissent pénétrer plus avant dans les cuirasses.

**PLUMES DES OISEAUX**, (*Ornithol.*) Les *plumes* des oiseaux ont beaucoup de beautés particulières, & diffèrent les unes des autres non-seulement dans leurs couleurs & formes générales, mais encore dans la construction de chaque partie qui les compose, comme leurs barbes, leurs tuyaux, &c. Il est aisé de s'en convaincre en examinant les *plumes* d'autruche, du paon, de l'aigle, du cygne, du perroquet, de la chouette, enfin de toutes les espèces d'oiseaux que nous connoissons.

Le tuyau de chaque *plume* est roide & creux vers le bas, ce qui le rend en même tems fort & léger ; vers le haut il n'est pas seulement moins dur, mais de plus il est rempli d'une espèce de moëlle huileuse qui le nourrit, & contribue en même tems à sa force & à sa légèreté.

La barbe des *plumes* est rangée régulièrement des deux côtés, mais avec cette différence qu'elle est large d'un côté & étroite de l'autre, pour mieux aider au mouvement progressif des oiseaux dans l'air.

Les bords des filets extérieurs & étroits de la barbe, se courbent en bas, au lieu que les intérieurs sont plus larges & se courbent en haut ; par ce moyen les filets tiennent fortement ensemble, ils sont clos & fertés lorsque l'aile est étendue : de sorte qu'aucune *plume* ne perd rien de sa force, ou de l'impression qu'elle fait sur l'air.

On doit encore observer la manière artificieuse avec laquelle les *plumes* sont coupées à leur bord : les intérieurs vont en s'étrécissant, & se terminent en pointe vers la partie supérieure de l'aile ; les extérieurs se rétrécissent en un sens contraire de la partie supérieure de l'aile vers le corps, du-moins dans beaucoup d'animaux : celles du milieu de l'aile ayant une barbe par-tout égale, ne sont guère coupées de biais ; mais l'aile étendue ou resserrée est toujours taillée aussi exactement que si elle avoit été coupée industriellement avec des ciseaux.

La tissure de la barbe des *plumes* est composée de filets si artistement entrelacés, que la vue n'en peut qu'exciter notre admiration, sur-tout lorsqu'on les regarde au microscope ; cette barbe ne consiste pas dans une seule membrane continue, car alors cette membrane étant une fois rompue, ne se remettrait en ordre qu'avec beaucoup de peine ; mais elle est composée de quantité de petites lames ou de filets minces & roides, & qui tiennent un peu de la nature d'un petit tuyau de *plume*. Vers la tige ou le tuyau, sur-tout dans les grosses *plumes* de l'aile, ces petites lames sont plus larges & creusées dans leur largeur en demi-cercle, ce qui contribue beaucoup à leur force, & à serrer davantage ces lames les unes sur les autres lorsque l'aile fait des battemens sur l'air. Vers la partie supérieure de la *plume*, ces lames deviennent très-minces, & se terminent en pointe ; à la partie inférieure elles sont minces & polies, & leur extrémité se divise en deux parties garnies de petits poils,

chaque côté ayant une différente sorte de poils : les uns sont larges à leur base ; leur moitié supérieure est plus menue & barbée. Comme les barbes crochues d'une lame sont toujours couchées auprès des barbes droites de la lame prochaine, elles se tiennent par ce moyen les unes aux autres ; & s'il arrive que la barbe de la *plume* se dérange, l'oiseau a l'industrie de la raccommoder facilement.

Je passe à d'autres observations. Je remarque d'abord que les *plumes* allant de la tête à la queue dans un ordre exact, & étant bien ferrées les unes contre les autres, & rendues souples & polies par l'huile qui les humecte & les nettoie, trouvent un passage aisé par l'air, de la même manière qu'une chaloupe nouvellement nettoyée & bien dressée s'avance facilement dans l'eau. Si au contraire les *plumes* eussent été rangées dans un ordre opposé, ou d'une autre manière quelconque, comme elles auroient été placées indubitablement si le hasard y avoit préfidé uniquement, elles auroient ramassé trop d'air, & causé de grands obstacles au vol des oiseaux.

Non-seulement les *plumes* sont placées avec beaucoup d'art pour faciliter le mouvement du corps des oiseaux, mais elles lui fournissent en même tems une couverture propre à le garantir des injures du dehors. Pour cet effet la plupart des *plumes* sont renversées en arrière, & couchées les unes sur les autres dans un ordre régulier : du côté du corps elles sont garnies d'un duvet mou & chaud ; du côté de l'air, elles sont fermes & fortement ferrées les unes contre les autres, & tout-à-fait propres à défendre le corps contre la rigueur du froid & du mauvais tems. Dans le même dessein, comme aussi pour rendre le corps d'autant mieux disposé à passer & à glisser au-travers de l'air, on voit une autre précaution admirable de la nature dans la bourse qui contient l'huile, dans les glandes, & dans tout l'appareil qui sert à graisser les *plumes* ; cette bourse huileuse a un mamelon percé ; & lorsque l'oiseau le presse avec le bec, il distille une espèce d'huile liquide dans quelques-uns, & dans d'autres, semblable à une graisse onctueuse. On fait l'adresse que les oiseaux emploient pour humecter leurs *plumes* de cette huile.

Ce n'est pas une seule espèce d'oiseau qui ait la bourse huileuse dont nous venons de parler ; elle se rencontre dans tous les genres volatiles, ayant les uns une, & les autres deux petites glandes sur leur croupion, avec des vaisseaux excrétoires autour desquels il croit des *plumes* en forme de pinceau.

Enfin le renouvellement des *plumes* des oiseaux qui se fait chaque année, est un autre phénomène qui mérite notre attention, & dont nous avons parlé au mot MUE.

On peut lire encore sur les *plumes* des oiseaux, la *micrographie* de Hook, les *observations* de Leeuwenhoek ; Derham, *théolog. physique* ; Grew, *cosmologie* ; les *Transact. philosoph.* en divers endroits ; & l'*histoire de l'académie des Sciences*, année 1699. (D. J.)

**PLUME**, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) c'est la partie supérieure du germe d'une graine qui commence à se développer sensiblement. Il faut savoir qu'outre les deux globes de la graine, on découvre une espèce de tuyau dont la partie inférieure qui contient en petit la véritable racine, s'appelle la *radicule* ; & la partie supérieure de ce même germe, qui renferme en petit la tige & tout le reste de la plante, se nomme la *plume*, à cause qu'elle ressemble quelquefois à un petit bouquet de *plumes*. (D. J.)

**PLUME DE MER**, **PANACHE DE MER**, insecte de mer de la classe des *zoophytes*, auquel on a donné le nom de *plume de mer*, parce qu'il a de chaque côté environ sur la moitié de sa longueur, une rangée de barbes semblables à celles d'une plume à écrire. Cet insecte est lumineux pendant la nuit. *Hist. des zoophi-*

ses par Rondelet, chap. xxij. Voyez ZOOPHITE.

PLUME, LA, (Géog. mod.) petite ville de France dans le bas Armagnac, avec une justice royale. Long. 18. 10'. lat. 44. 3'.

PLUME A ECRIRE, (Ecriture.) Les plumes à écrire sont des plumes de cygnes, de corbeaux, & de quelques autres oiseaux, mais particulièrement d'oies, qui servent étant taillées à l'écriture à la main. Ces plumes que vendent les Papetiers, au millier, au cent, au quarteron, & même en détail à la pièce, taillées ou non taillées, se tirent toutes des ailes de l'oie. On en distingue de deux sortes, les grosses plumes & les bouts d'ailes. (D. J.)

Choix de la plume. Je choisis la plume d'une moyenne grosseur, plus vieille que nouvellement apprêtée, de celles que l'on appelle secondes, & qui ne soit ni trop dure ni trop foible. Il faut qu'elle soit ronde, bien claire & bien nette, comme transparente, sans qu'il s'y rencontre aucune tache blanche, qui d'ordinaire empêche qu'elle ne se fende bien nettement, & cause de petites pellicules qui se séparent du corps du tuyau par-dedans, qu'on peut bien enlever à la vérité avec la lame du canif, mais toujours avec peine & perte de tems, joint à ce qu'elle ôte à la plume sa netteté & sa force première, de sorte qu'elle ne reste plus après cela d'autre bon service qu'elle étoit auparavant. Beaucoup de personnes préfèrent les bouts d'ailes à toutes autres plumes, parce qu'elles se fendent d'ordinaire plus nettement. C'est pour cette raison que les maîtres Ecrivains & leurs élèves s'en accommodent mieux.

PLUME, (Commerce.) Plusieurs marchands & artisans en trafiquent, les appréhendent ou les emploient.

Les maîtres Plumassiers sont le commerce des plumes d'autruches, du héron, des aigrettes, & de toutes sortes d'autres plumes précieuses, qui servent à la parure & aux ornemens. Les Merciers-Papetiers vendent les plumes d'oie, de cygne & de corbeau, qui sont propres pour l'écriture & pour les desseins à la main. Les Merciers-ferronniers font négoce en gros de duvet ou plume à lit. Les Fourreurs préparent & vendent les peaux de cygne & de vautours garnies de leur duvet, en font des manchons & palatines, &c. Enfin les Tapissiers emploient en lits de plume, en traversins & autres meubles, le duvet & l'aigleodon; les Chapeliers la laine fine ou poil d'autruche, dans la fabrique de quelques-uns de leurs chapeaux; & les Manufacturiers de draps se servent du gros d'autruche pour faire les lisières de ces sortes d'étoffes. (D. J.)

PLUMES, (Maréchal.) Donner des plumes à un cheval, c'est une opération que les Maréchaux pratiquent de la manière suivante:

On commence par abattre le cheval sur quelque endroit mol, & on l'affujettit de façon qu'il ne puisse se mouvoir, après quoi on lui broie l'épaule avec un grès ou une brique, assez fort pour la meurtrir, en la mouillant de tems en tems avec de l'eau. On y fait ensuite deux ouvertures larges d'un pouce au bas, une à côté de l'endroit où touche le poitrail, & trois doigts loin de la jointe, l'autre contre le coude, derrière l'épaule, contre les côtes, prenant garde qu'elles ne soient point à l'endroit du mouvement où est la jointe, parce qu'on y attireroit de la matière, ce qu'il faut éviter. Il faut ensuite détacher la peau avec l'épaulule, & par ces deux trous souffler entre cuir & chair, pour détacher la peau de l'épaulule jusqu'à la crinière, en broyant avec la main à mesure qu'on soufflera. Lorsqu'on trouve avec une grande épaulule de bois que la peau est détachée tout au long & au large de l'épaule, on introduit par les ouvertures des plumes d'oie frottées de *basilicum* jusqu'au haut, en les posant de façon qu'elles ne puissent point sortir d'elles-mêmes.

Il faut tirer les plumes tous les jours, faire écouler la matière, remettre les plumes frottées de vieux-oing, de graisse blanche ou de *basilicum*, & continuer le même traitement durant 15 ou 20 jours, selon la quantité de matière, puis ôter les plumes tout-à-fait, après quoi les plaies se fermeront d'elles-mêmes. Solleyfel.

PLUMES, en terme de marchand de modes, sont des espèces d'aigrettes composées ou d'une seule plume, ou de plusieurs montées sur des branches de laiton, diversement dessinées & colorées. Voyez AIGRETTE.

PLUME PERPETUELLE, (Papetier.) C'est une espèce de plume faite de manière à contenir une grande quantité d'encre qui coule petit à petit, & par ce moyen entretient fort long-tems l'écrivain, sans qu'il soit obligé de prendre de nouvelle encre. La plume perpétuelle (mauvais instrument) est composée de différentes pièces de cuivre, d'argent, &c. dont la pièce du milieu porte la plume qui est vissée dans l'intérieur d'un petit tuyau, soudé lui-même à un autre canal de même diamètre, comme le couvercle; on a soudé à ce couvercle une vis mâle, afin de pouvoir le fermer à vis, de boucher aussi un petit trou qui est en cet endroit, & d'empêcher l'encre d'y passer. A l'autre extrémité de la pièce est un petit tuyau, sur la face extérieure duquel on peut visser le principal couvercle: dans ce couvercle est un porte-crayon qui se visse dans le dernier tuyau dont on vient de parler, afin de boucher l'extrémité du tuyau, dans lequel on doit verser l'encre par le moyen d'un entonnoir.

Pour faire usage de cette plume, il faut ôter le couvercle & secouer la plume, afin que l'encre y coule plus librement.

PLUME HOLLANDAISE, terme de Papetier, on appelle plumes hollandaises des plumes à écrire, préparées à la manière d'Hollande, c'est-à-dire dont on a passé le tuyau sous la cendre pour l'affermir, & en faire sortir la graisse. (D. J.)

PLUMES D'AUTRUCHE, en terme de Plumassier, sont celles qu'ils emploient en plus grande quantité, ils en comptent de plusieurs sortes, entr'autres les premières, les secondes, les tierces, les claires femelles, les femelles obscures, les bouts de queue, les baillottes, le noir grand & petit, & le petit-gris. Voyez ces termes chacun à son article.

Les plumes d'autruche naturellement noires ne se teignent jamais, on en augmente seulement le lustre & le noir en leur donnant une eau.

PLUMES PREMIERES, ce sont des plumes tirées des ailes de l'autruche, qui sont plus jeunes, mieux four-nies, & moins usées.

PLUMES SECONDES, ce sont des plumes qui sont plus vieilles que les premières, & qui se sont par conséquent usées davantage sur le corps de l'oiseau.

PLUMES D'AUTRUCHE APPRÊTÉES, ce sont des plumes teintes ou blanchies, qui ont reçu les façons nécessaires, & qui sont montées en bouquets ou autres ouvrages, ou qui sont prêtes à l'être.

PLUMES BRUTES, en Plumasserie, ce sont des plumes qui n'ont reçu aucune façon, qui sont telles que l'oiseau les portoit, & qui n'ont point encore eu aucun des apprêts que les Plumassiers ont coutume de leur donner avant que de les mettre en œuvre.

PLUMES DE CHAPEAU, voyez PLUMET.

PLUME DE PAON, (Pierres précieuses.) c'est une pierre fine de couleur verdâtre. Elle est rayée comme les barbes d'une plume, & quoiqu'elle soit verdâtre, elle paroît pourpre à la lumière; c'est une agate tendre, quoiqu'orientale. Le *parfait joaillier*.

PLUME, dessin à la, (Peint.) les différentes façons de dessiner se réduisent ordinairement à trois, savoir au crayon, au lavis & à la plume.

Dans les desseins à la plume, tous les coups por-tent



tent & ne peuvent plus s'effacer ; ainsi il paroît que cette manière de dessiner convient mieux à ceux qui exécutent librement , qu'à ceux qui commencent. Pour apprendre à bien manier la *plume*, les estampes des Carraches sont d'excellens modèles. Quant à leurs desseins à la *plume*, ils sont touchés avec tant d'esprit & de goût, qu'il faut être bien avancé pour en profiter. Il y a plusieurs sortes d'encre employées par ceux qui dessinent à la *plume* ; il y en a de noire, de verte, de bleue, de rouge, mais l'encre de la Chine est celle dont on fait le plus d'usage. (D. J.)

PLUMÉE ou GOUTTIERE, (Coupe des pierres.) est une excavation faite dans la pierre au marteau, ou avec le ciseau, suivant une recherche ou une règle en quelque position qu'elle soit. Ce nom vient apparemment de la ressemblance de la découverte que l'on fait de la peau d'un oiseau en ôtant la plume.

PLUMER, v. act. c'est dépouiller de ses plumes ; on *plume* les oies tous les ans sur la poitrine, sous les ailes, & cette plume s'emploie en coussins, en oreillers, en matelats.

PLUMERIA, f. f. (Hist. nat. Botan.) genre de plante auquel Tournefort a donné ce nom en l'honneur du R. P. Plumier, qui a employé plusieurs années à la recherche des plantes américaines, dont il a publié un catalogue, outre deux volumes in-fol. sur le même sujet.

La *plumeria* ressemble à l'*apocynum*, & contient beaucoup de lait. L'extrémité du pédicule pénètre dans un petit calice d'une seule feuille, d'où sort la fleur de même que dans le *nerium*, avec cette différence qu'elle n'a point de couronne. L'ovaire qui croît au fond du calice se change en un gros fruit, oblong, fait comme une gaine, s'ouvre dans sa longueur, & contient une grande quantité de semences disposées de la même manière que dans l'*apocynum*, mais ailées.

Le pistil de ce genre de plante s'élève du calice, & est fixé en manière de clou à la partie du derrière de la fleur. Le fruit dans lequel il se change est ordinairement double : les semences sont placées comme des écailles les unes sur les autres dans leurs gaines, & attachées au placenta.

Tournefort compte trois espèces de ce genre de plantes ; savoir, une à fleur très-odorante, couleur de rose ; la seconde, à fleurs d'un blanc de neige, & à longues feuilles étroites & pointues ; & la troisième à fleurs blanches, mais à feuilles courtes & obtuses.

Ces plantes croissent sans culture aux Indes espagnoles, d'où elles ont été transportées dans les colonies angloises, où on les cultive dans les jardins. La première espèce est plus commune à la Jamaïque & aux Barbades : ses fleurs répandent une excellente odeur : elles naissent en bouquets à l'extrémité des tiges, & paroissent une grande partie de l'année ; mais le suc lacteux de ce genre de plante est très-caustique, & passe pour un violent poison. (D. J.)

PLUMET, f. m. en terme de *Plumasserie*, n'est souvent qu'une simple plume d'autruche, placée à plat & cousue sur les bords du chapeau, de sorte qu'elle paroît au-dessus du chapeau, dont elle fait à-peu-près tout le tour.

PLUMET, f. m. (Comm.) c'est ainsi qu'on nomme à Paris des gagne-deniers ou gens de peine qui travaillent sur les ports, places & halles de la ville, à porter sur la tête le charbon, les grains, la farine, &c. ce sont proprement les aides des jurés-porteurs de grains, farine & charbon. Diction. de commerce.

PLUMET DE PILOTE ou PANON, (Marine.) ce sont plusieurs plumes que l'on met dans un petit morceau de liege, & qui voltigeant au gré du vent, font connoître d'où il vient plus précisément que les girouettes. Les marins hollandais ne s'en servent point : ils ne savent ce qu'on veut dire quand on leur en parle.

Tome XII.

PLUMET, terme de *Muletier*, ils appellent *plumets*, des plumes de coq, qu'ils mettent sur la couverture des mulets.

PLUMETÉ, adj. en terme de *Blason*, est la même chose que le *moucheté* ou *papillonné*. Ceba à Gênes, *plumeté* d'argent & d'azur.

PLUMITIF, f. m. (Jurisprud.) qu'on appelloit autrefois *plumitif*, est un registre ou cahier, sur lequel les greffiers écrivent les jugemens sur le champ à mesure que le juge les prononce, ce qu'ils ne peuvent faire qu'à la hâte, & même communément par abrégé, en attendant qu'ils en écrivent la minute tout au long & au net.

On appelle *greffier* ou *plumitif* celui qui tient la plume à l'audience. Voyez au mot GREFFIER.

Les experts sont aussi sur les lieux une espèce de *plumitif* ou *sommaire*, qui leur sert ensuite à dresser la minute de leur rapport à tête reposée. Lorsque les juges sont présens à la visite, ils ne signent guère ce *plumitif*, à moins que les parties ne le requièrent. Voyez ce que dit Ferrières à ce sujet sur l'article 184. & 185. de la coutume de Paris, (A)

PLUMOTAGE, f. m. (Raffinage de sucre.) il se dit d'une façon que l'on donne à la terre qui sert au raffinage en la rafraichissant & la paétrifiant, sans l'ôter de dessus le sucre, & en y versant dessus une ou deux cuillerées de terre-claire. Les connoisseurs défendent aux Raffineurs de faire le *plumotage*, à cause du dommage que le maître de la sucrerie en reçoit ordinairement par la précipitation du coulage, qui rend les pains plus légers qu'ils ne devroient être à proportion de la manière qu'on a mise dans les formes. Le P. Labat.

PLUNTERIES, (Antiq. grec.) fête que les Athéniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraulé* ; c'est ce qui a trompé Hésychius & autres, qui ont cru que cette fête étoit célébrée en l'honneur d'*Agraulé*, fille de Cécrops. A cette fête on dépouilloit la statue de la déesse & on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*. Ce jour étoit regardé comme un des jours malheureux : on environnoit les temples d'un cordon pour marquer qu'ils étoient fermés, comme cela se pratiquoit dans tous les jours funestes, & on portoit en procession des figures seches, parce que c'étoit le premier fruit que les Athéniens avoient cultivés, & ils attribuoient cette faveur à Minerve. Solon ordonna que dans la célébration de cette fête on ne jureroit que par les trois noms de *Jupiter propice*, *Jupiter expiateur* & *Jupiter défenseur*. Xénophon ajoute qu'il étoit défendu de faire aucun ouvrage dans les *plunteries*. (D. J.)

PLURALITÉ, f. f. (Jurisprud.) quantité discrète, qui consiste en deux ou en un plus grand nombre d'unités. Voyez UNITÉ.

M. Huyghens a prétendu prouver la possibilité de la pluralité des mondes dans son *Cosmothéorès*. M. de Fontenelle a fait un traité de la pluralité des mondes.

Voyez le principal argument dont on s'est servi pour prouver la pluralité des mondes aux mots LUNE, PLANETE, TERRE.

La plus grande absurdité de la religion païenne étoit la pluralité des dieux. Voyez DIEU.

PLURALITÉ DE BÉNÉFICES, terme de *droits ecclésiastiques*, est la possession de deux ou un plus grand nombre de bénéfices à charge d'âmes, par un même ecclésiastique. Voyez BÉNÉFICE.

L'Eglise n'a pas approuvé la pluralité des bénéfices, quoiqu'elle l'ait tolérée. Voyez BÉNÉFICE.

La modicité des bénéfices a servi d'abord de prétexte à leur pluralité. Un ecclésiastique ne pouvant subsister avec un seul bénéfice, il fut permis d'en avoir plusieurs, & ce nombre à la fin n'eut plus de bornes.

On voulut réprimer cet abus sous Alexandre III.

IIII

au troisième concile de Latran, lequel fit défense de posséder plus d'un bénéfice, & le quatrième concile de Latran sous Innocent III. confirma la même règle; mais le même canon ayant permis au pape d'en dispenser en faveur des personnes distinguées, les dispenses devinrent si fréquentes que la défense devint inutile.

En Allemagne, le pape ne laisse pas d'accorder des dispenses de posséder plusieurs évêchés ensemble, sous prétexte que les princes ecclésiastiques ont besoin de grands revenus pour se soutenir avec les princes protestants. Voyez INCOMPATIBILITÉ.

PLURIEL, LE, adj. c'est un titre particulièrement propre à la Grammaire, pour caractériser un des nombres destinés à marquer la quotité. Voyez NOMBRE. On dit aujourd'hui, le nombre *pluriel*, une terminaison *plurielle*. « Il est certain, dit Th. Corneille sur la Rem. 442. de Vaugelas, que c'est seulement depuis la remarque de M. de Vaugelas, qu'on a commencé à dire *pluriel*: le grand usage a toujours été auparavant d'écrire *plurier* ». M. de Vaugelas lui-même reconnoît l'unanimité de cet usage contraire au sien: aussi trouva-t-il des contradicteurs dans Ménage & dans le P. Behours (Voyez la note de Th. Corneille, & les Rem. nouv. du P. Behours, tom. I. pag. 397.); & les grammairiens de P. R. font pour *plurier*. Aujourd'hui l'usage n'est plus douteux, & les meilleurs grammairiens écrivent *pluriel*, comme dérivé du latin *pluralis*, ou, si l'on veut, du mot de la basse latinité *pluralis*. C'est ainsi qu'en usent M. l'abbé Regnier, le P. Buffier, M. l'abbé d'Olivet, M. Duclos, M. l'abbé Girard, & la plupart de ceux dont l'autorité peut être de quelque poids dans le langage grammatical.

On peut réduire à quatre règles principales, ce qui concerne le *pluriel* des noms & des adjectifs français.

1°. Les noms & les adjectifs terminés au singulier par l'une des trois lettres *s*, *z* ou *x*, ne changent pas de terminaison au *pluriel*; ainsi l'on dit également le *succès*, les *succès*; le *fil*, les *fil*; le *nez*, les *nez*; le *prix*, les *prix*; la *voix*, les *voix*, &c.

2°. Les noms & les adjectifs terminés au singulier par *au* & *eu* prennent *s* de plus au *pluriel*: on dit donc au singulier, *beau*, *chapeau*, *feu*, *lieu*, &c. & au *pluriel* on dit *beaux*, *chapeaux*, *feux*, *lieux*.

3°. Plusieurs mots terminés au singulier par *al* ou *ail*, ont leur terminaison *plurielle* en *aux*: on dit au singulier *travail*, *cheval*, *égal*, *général*, &c. & au *pluriel* on dit *travaux*, *chevaux*, *égaux*, *généraux*. Je dis que ceci regarde plusieurs mots terminés en *al* ou *ail*, parce qu'il y en a plusieurs autres de la même terminaison, qui n'ont point de *pluriel*, ou qui suivent la règle suivante qui est la plus générale.

4°. Les noms & les adjectifs qui ne sont point compris dans les trois règles précédentes, prennent au *pluriel* un *s* de plus qu'au singulier: on dit donc le *bon pere*, les *bons peres*; ma *chère sœur*, mes *chères sœurs*; un *roi clement*, des *rois clements*, &c.

Je n'insiste point sur les exceptions qu'il peut y avoir à ces quatre règles, parce que ce détail n'appartient pas à l'Encyclopédie, & qu'on peut l'étudier dans toutes les Grammaires françaises, ou l'apprendre de l'usage: mais j'ajouterai quelques observations, en commençant par une remarque du pere Buffier. (*Gramm. fr. n. 301.*)

« L'*x*, dit-il, n'est proprement qu'un *cs* ou *gz*, & le qu'une *s* foible; c'est ce qui leur donne souvent dans notre langue, le même usage qu'à l'*s*. » C'est assigner véritablement la cause pourquoi ces trois lettres sont également employées pour marquer le *pluriel*; mais ce n'est pas justifier l'abus réel de cette pratique. Il seroit à désirer que la lettre *s* fût la seule qui caractérisât ce nombre dans les noms, les pro-

rioms & les adjectifs; & assurément, il n'y auroit point d'inconvénient, si l'usage le permettoit, d'écrire *beaux*, *chevaux*, *laurens*, *seus*, un *né* au singulier, & des *nés* au *pluriel*, &c. Du moins me semble-t-il que c'est de gaieté de cœur renoncer à la netteté de l'expression & à l'analogie de l'orthographe, que d'employer le *z* final pour marquer le *pluriel* des noms, des adjectifs & des participes dont le singulier est terminé par un *é* fermé, & d'écrire, par exemple, de *bonnes qualitez*, des *hommes sensés*, des *ouvrages bien composés*, au lieu de *qualités*, *sensés*, *composés*. Puisque l'usage contraire prévaut par le nombre des Écrivains qui l'autorisent, c'est aujourd'hui une faute d'autant plus inexcusable, que c'est soustraire cette espèce de mots à l'analogie commune, & en confondre l'orthographe avec celle de la seconde personne des tems simples de nos verbes dont la voyelle finale est un *e* fermé, comme *vous lisez*, *vous lisez*, *vous liriez*, *vous lussiez*, *vous liriez*, &c.

On trouve dans le journal de l'académie française, par M. l'abbé de Choisy (*Opusc. pag. 309.*), que l'académie ne s'est jamais départie du *z* en pareil cas: cela pouvoit être alors; mais il y a aujourd'hui tant d'académiciens & tant d'auteurs dignes de l'être, qui s'en sont départis, que ce n'est plus un motif suffisant pour en conserver l'usage dans le cas dont il s'agit.

Une seconde observation, c'est que plusieurs écrivains ont affecté, je ne sais pourquoi, de retrancher au *pluriel* des noms ou des adjectifs en *ant* ou *ent*, la lettre *t* qui les termine au singulier; ils écrivent *élémens*, *patiens*, *complaisans*, &c. au lieu de *éléments*, *patients*, *complaisants*. « J'avoue, dit à ce sujet M. l'abbé Girard (*tom. I. disc. v. pag. 271.*), que le plus grand nombre des écrivains polis & modernes s'en sont déclarés pour la suppression du *t*, je n'ose les fronder, malgré des raisons très-capables de donner du penchant pour lui. Car enfin il épargneroit dans la méthode une règle particulière, & par conséquent une peine. Il soutiendrait le goût de l'éthimologie, & l'analogie entre les primitifs & les dérivés. Il seroit un secours pour distinguer la différence de valeur de certains substantifs, comme de *plans* destinés, & de *plants* plantés: d'ailleurs son absence paroit défigurer certains mots tels que *dens* & *vens*. Avec des raisons si plausibles, cet académicien n'auroit-il pas dû autoriser de son exemple la conservation du *t* dans ces mots? Il le devoit sans doute, & il le pouvoit, puisqu'il reconnoit un peu plus haut (*pag. 270.*), que l'usage est partagé entre deux partis nombreux, dont le plus fort ne peut pas se vanter encore d'une victoire certaine.

Je ne voulois d'abord marquer aucune exception: en voici pourtant une que je rappelle, à cause de la réflexion qu'elle fera naître. *Ciel* fait *yeux* au *pluriel*, pour désigner l'organe de la vue; mais on dit en architecture, *des ails de bauf*, pour signifier une sorte de fenêtre. *Ciel* fait pareillement *cieux* au *pluriel*, quand il est question du sens propre; mais on dit *des cieus de lit*, & en peinture, *des cieus*, pour les nuages peints dans un tableau. Ne seroit-il pas possible que quelques noms latins qui ont deux terminaisons différentes au *pluriel*, comme *jocus* qui fait *joci* & *joca*, les dussent à de pareilles vues, plutôt qu'à l'inconséquence de l'usage, qui auroit substitué un nom nouveau à l'ancien, sans abolir les terminaisons *plurielles* de celui-ci? Comme en fait de langage, des vues semblables amènent presque toujours des procédés analogues, on est raisonnablement fondé à croire que des procédés analogues supposent à leur tour des principes semblables.

Il n'y a rien à remarquer sur les terminaisons *plurielles* des tems des verbes français, parce que cela s'apprend dans nos conjugaisons. Je finirai donc par une remarque de syntaxe.



Dans toutes les langues il arrive souvent qu'on emploie un nom singulier pour un nom *pluriel*: comme ni la colere ni la joie du soldat ne font jamais morderes; le payfan se fauva dans les bois; le bourgeois pria les armes; le magistrat & le citoyen à l'envi conspirèrent à l'embellissement de nos spectacles. C'est, dit-on, une synecdoque; mais parler ainsi, c'est donner un nom scientifique à la phrase, sans en faire connoître le fondement: le voici. Cette maniere de parler n'a lieu qu'à l'égard des noms appellatifs, qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée d'une nature commune à plusieurs: cette idée commune a une compréhension & une étendue; & cette étendue peut se restreindre à un nombre plus ou moins grand d'individus. Le propre de l'article est de déterminer l'étendue, de maniere que, si aucune autre circonstance du discours ne sert à la restreindre, il faut entendre alors l'espece; si l'article est au singulier, il annonce que le sens du nom est appliqué à l'espece, sans designation d'individus; si l'article est au *pluriel*, il indique que le sens du nom est appliqué distributivement à tous les individus de l'espece. Ainsi l'horreur de ces lieux donna le soldat, veut faire entendre ce qui arriva à l'espece en général, sans vouloir y comprendre chacun des individus: & si l'on disoit l'horreur de ces lieux donna les soldats, on marquerait plus positivement les individus de l'espece. Un écrivain correct & précis ne fera pas toujours indifférent sur le choix de ces deux expressions. (B. E. R. M.)

**PLUS, D'AVANTAGE**, (Synonymes.) Il est bon de distinguer ces deux adverbess. *Plus* ne se doit jamais mettre à la fin; *d'avantage* s'y met d'ordinaire: exemple, les Romains ont *plus* de bonne foi que les Grecs: les Grecs n'ont guere de bonne foi; les Romains en ont *d'avantage*. Ce ne seroit pas bien dit, les Romains ont *d'avantage* de bonne foi que les Grecs, les Romains en ont *plus*. Il y a des endroits où l'on peut mettre *d'avantage* devant *que*, aussi-bien que *plus*; par exemple: vous avez tort de me reprocher que je suis emporté; je ne le suis pas *d'avantage* que vous; si l'on répétoit emporté, il faudroit dire, je ne suis pas *plus* emporté que vous.

Quand *d'avantage* est éloigné du *que*, il a bonne grace au milieu du discours; par exemple: il n'y a rien qu'il faille éviter *d'avantage* en écrivant, que les équivoques: lorsqu'il n'y a point de *que* qui suive, on met *d'avantage* au milieu & à la fin. *Bouhours*, (D. J.)

**PLUS**, prép. (Geom.) on se sert de ce mot en algèbre, pour signifier l'addition. Son caractère est +. **VOYEZ** CARACTERE. Ainsi l'expression algébrique  $4 + 10 = 14$ , signifie que quatre, plus dix, font égaux à quatorze. **VOYEZ** ADDITION.

Toute quantité qui n'a point de signe, est censée avoir le signe +. L'opposé de ce signe est moins. **VOYEZ** MOINS. **VOYEZ** aussi POSITIF & NÉGATIF. (O)

**PLUS-PÉTITION**, f. f. (Jurisprud.) c'est lorsque quelqu'un demande plus qu'il ne lui est dû.

La *plus-pétition* a lieu en plusieurs manieres; savoir, pour la quantité, pour la qualité, pour le tems, pour le lieu du payement, & pour la maniere de l'exiger; par exemple, si on demande des intérêts d'une chose qui n'en peut pas produire, ou que l'on conclue à la contrainte par corps dans un cas où elle n'a pas lieu.

Par l'ancien droit romain, la *plus-pétition* étoit punie; celui qui demandoit plus qu'il ne lui étoit dû, étoit déchu de sa demande, avec dépens.

Dans la suite cette rigueur du droit fut corrigée par les ordonnances des empereurs: la loi 3. au code, liv. III. tit. 2. dit qu'on évite la peine de la *plus-pétition*, en reformant sa demande avant la contestation en cause.

En France, les peines établies par les lois romaines  
Tome XII.

contre ceux qui demandent plus qu'il ne leur est dû, n'ont jamais eu lieu; mais si celui qui est tombé dans le cas de la *plus-pétition*, est jugé avoir fait une mauvaise confession, on le condamne aux dépens. (A)

**PLUS-QUE-PARFAIT**, adj. (Gram.) quelquefois pris substantivement: on dit ou le *prétérit plus que parfait*, ou simplement le *plus-que-parfait*. *Fueram*, j'avois été, est le *plus-que-parfait* de l'indicatif; *fuissem*, que j'eusse été, est le *plus-que-parfait* du subjonctif. On voit par ces exemples que ce tems exprime l'antériorité de l'existence à l'égard d'une époque antérieure elle-même à l'acte de la parole: ainsi quand je dis, *canaveram cum intravit*, j'avois soupé lorsqu'il est entré; *canaveram*, j'avois soupé, exprime l'antériorité de mon souper à l'égard de l'époque désignée par *intravit*, il est entré; & cette époque est elle-même antérieure au tems où je le dis. On verra ailleurs (art. TEMS.), par quel nom je crois devoir désigner ce tems du verbe: je remarquerai seulement ici que la dénomination du *plus-que-parfait* a tous les vices les plus propres à la faire proscrire.

1°. Elle ne donne aucune idée de la nature du tems qu'elle désigne, puisqu'elle n'indique rien de l'antériorité de l'existence, à l'égard d'une époque antérieure elle-même au moment où l'on parle.

2°. Elle implique contradiction, parce qu'elle suppose le *parfait*, susceptible de plus ou de moins, quoiqu'il n'y ait rien de mieux que ce qui est *parfait*.

3°. Elle emporte encore une autre supposition également fautive; savoir, qu'il y a quelque perfection dans l'antériorité, quoiqu'elle n'en admette ni plus ni moins que la simultanéité ou la postériorité.

Ces considérations donnent lieu de croire que les noms de *prétérits parfait* & *plus-que-parfait* n'ont été introduits que pour les distinguer sensiblement du prétendu *prétérit imparfait*. Mais comme on a remarqué (art. IMPARFAIT.) que cette dénomination ne peut servir qu'à désigner l'imperfection des idées des premiers nomenclateurs: il faut porter le même jugement des noms de *parfait* & de *plus-que-parfait* qui ont le même fondement. (B. E. R. M.)

**PLUTON**, f. m. (Mytholog.) roi du vaste empire ténébreux, dont tous les hommes doivent un jour devenir les sujets.

Du monarque du sombre bord,  
Tout ce qui vit sent la puissance;  
Et l'instant de notre naissance  
Fut pour nous un arrêt de mort.

*Pluton*, fils de Saturne & de Rhéa, étoit le plus jeune des trois freres Titans. Il fut élevé par la Paix; on voyoit à Athènes une statue où la Paix alloit *Pluton*, pour faire entendre que la tranquillité regne dans l'empire des morts.

Dans le partage du monde, les enfers furent assignés à *Pluton*; c'est-à-dire, selon plusieurs mythologues, qu'il eut pour sa part du vaste empire des Titans, les pays occidentaux qui s'étendoient jusqu'à l'Océan, que l'on croit être beaucoup plus bas que la Grece.

D'autres s'imaginent que *Pluton* s'appliqua à faire valoir les mines d'or & d'argent qui étoient dans l'Espagne, où il fixa sa demeure; & comme les gens destinés à ce travail, fort obligés de fouiller bien avant dans la terre, & pour ainsi dire jusqu'aux enfers, ont débité que *Pluton* habitoit au centre de la terre. Ajoutons que ceux qui travaillent aux mines, ne vivent pas long-tems, & meurent assez souvent dans leurs souterreins; ainsi *Pluton* pouvoit être regardé comme le roi des morts.

On donne plusieurs noms à ce dieu: les uns l'appellent *Adès* ou *Aédès*; les Latins, *Pluto*, *Diopater*, ou *Diopater*, *Supiter infernal*, *Adoneus*, *Orcus*. Les cyclopes lui donnerent un casque, célèbre dans la fable par

sa vertu merveilleuse; c'est que quiconque l'avait sur la tête, voyoit tout le monde, & n'étoit vu de personne: Homère dit que Pallas elle-même en fit usage, pour se dérober aux yeux de Mars; Ovide le fait prêter à Persée dans une expédition contre Méduse & contre Phinée. Il y a bien de l'apparence que c'est ce casque qui depuis a donné aux poètes & aux romanciers, l'idée de ces nuages & de ces armes enchantées qui rendent les héros invisibles, & leur laissent la liberté de voir.

Comme *Pluton* étoit difforme, & que son empire respiroit la tristesse, il ne trouva point de femme qui voulût le partager avec lui: il fut donc obligé d'aller de surprise, & d'enlever de force celle qui n'auroit jamais voulu de lui, si on l'avoit laissée à sa liberté.

On appelloit *Pluton*, *summanus*, c'est-à-dire *summus manium*, le souverain des manes ou des ombres; & les anciens lui dévouoient leurs ennemis.

Il étoit représenté dans un char tiré par quatre chevaux noirs, dont les noms sont, selon Claudien, *Orphneus*, *Ethon*, *Nycteus* & *Alastor*, noms qui marquent tous quelque chose de ténébreux & de funeste; son sceptre est un bâton à deux pointes ou à deux fourches, à la différence du trident de Neptune, qui avoit trois pointes. Quelquefois on mettoit des clefs auprès de lui, pour signifier que son royaume étoit si bien fermé, qu'on n'en revenoit jamais.

Ce dieu étoit généralement haï, ainsi que tous les dieux infernaux, parce qu'on le croyoit inflexible, & qu'il ne se laissoit jamais toucher aux prières des hommes. C'est pour cela qu'on ne lui érigeoit ni temple, ni autel, & qu'on ne composoit point d'hymne en son honneur.

On ne lui immoloit que des victimes noires, & la victime la plus ordinaire étoit le taureau. La principale cérémonie dans ses sacrifices, consistoit à répandre le sang des victimes dans des fosses près de l'autel, comme s'il avoit dû pénétrer jusqu'au royaume sombre de ce dieu. Tout ce qui étoit de mauvais augure, lui étoit spécialement consacré, comme le second mois de l'année, le second jour du même mois; aussi le nombre deux passoit pour le plus malheureux des nombres.

Tous les Gaulois se vantent, dit César dans ses *Commentaires*, de descendre de *Pluton*, suivant la doctrine de leurs druides; c'est pourquoi ils comptent les espaces du tems, non par les jours, mais par les nuits: les jours de la naissance, les mois & les années commencent chez eux par la nuit, & finissent par le jour. Il faut que *Pluton* ait été un des principaux dieux des anciens Gaulois, quoique César ne le dise pas, puisqu'ils le croyoient leur père, & se glorifioient de lui devoir leur origine.

On mettoit sur le compte de *Pluton*, les tonnerres qui grondoient pendant la nuit. Sa fête suivoit immédiatement celle des saturnales; elle étoit appelée *sigillaire*, à cause de petites figures qu'on prenoit soin de lui offrir.

Epiménide fit poser dans le temple des Euménides, les statues de *Pluton*, de Mercure & de la Terre; elles étoient d'une forme agréable, dit Pausanias. Chacune d'elles étoit placée sur un autel différent.

Au revers d'une médaille de Gordien Pie, on voit une figure de *Jovis ditus*, double divinité adorée sous la forme d'une seule; laquelle représentoit d'un côté Jupiter, qui commande au ciel & à la terre, & de l'autre, le dieu *Plutus* ou *Pluton* qui préside aux enfers, & à tous les lieux souterrains, sur-tout aux mines: c'est aussi à cause de ces deux différents rapports, qu'on représentoit ce dieu sur d'autres médailles, tantôt avec un aigle à la main droite, tantôt avec cerbere à ses pieds. (D. J.)

*PLUTONIUM*, (Géog. anc.) lieu aux environs d'Hicrapolis de Phrygie, Strabon, liv. XIV. p. 649.

dit qu'on y voyoit un bois sacré, avec un temple dédié à Pluton & à Junon, ou plutôt à Proserpine, comme quelques-uns prétendent qu'on doit lire. (D. J.)

*PLUTUS*, f. m. (Mythol.) dieu des richesses, étoit mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre, séjour de ces divinités. Hésiode le fait naître de Cérés & de Jasion dans l'île de Crète, peut-être parce que ces deux personnages s'étoient appliqués toute leur vie à l'agriculture, qui procure les plus solides richesses.

Aristophane, dans sa comédie de *Plutus*, dit que ce dieu dans sa jeunesse avoit très-bonne vie, mais qu'ayant déclaré à Jupiter qu'il ne vouloit aller qu'avec la vertu & la science, le père des dieux, jaloux des gens de bien, l'avoit aveuglé pour lui ôter le discernement; Lucien ajoute que depuis ce tems-là il va presque toujours avec les méchants; car « comment un aveugle comme moi pourroit-il trouver » un homme de bien, qui est une chose si rare? au lieu » que les méchants sont en grand nombre, & se trouvent par-tout, ce qui fait que j'en rencontre tous » jours quelqu'un. Lucien fait encore *Plutus* boiteux; « c'est pourquoi, dit-il, je marche lentement » quand je vais chez quelqu'un, je n'arrive que fort » tard, & souvent quand on n'a plus besoin de moi; » au contraire, lorsqu'il est question de retourner je » vais vite comme le vent, & l'on est tout surpris » qu'on ne me voit plus. Mais, lui dit Mercure, il y » a des gens à qui les biens viennent en dormant. » Oh alors je ne marche pas, répond *Plutus*, l'on » me porte ». Toutes ces allégories s'entendent sans peine, & ne méritent pas de nous arrêter.

*Plutus* avoit une statue à Athènes sous le nom de *Plutus clairvoyant*: elle étoit sur la citadelle, dans le fort, derrière le temple de Minerve, où l'on tenoit les trésors publics; *Plutus* étoit placé là comme pour veiller à la garde de ces trésors. Dans le temple de la Fortune à Thèbes on voyoit cette déesse tenant *Plutus* dans ses bras sous la forme d'un enfant, comme si elle étoit sa nourrice ou sa mère. A Athènes la statue de la Paix tenoit le petit *Plutus* dans son sein, symbole des richesses que donne la paix. (D. J.)

*PLUVIAL*, f. m. (Hist. ecclési.) c'est une grande chappe que portent le chantre & le sous-chantre, à la messe & à vêpres, ainsi que l'officiant quand il encense. Le *pluvial* entoure toute la personne, & est attaché par le devant avec deux agrafes. Autrefois c'étoit la chappe ou manteau que les ecclésiastiques, & sur-tout les religieux, portoient à la campagne pour se défendre de la pluie; c'est de-là que lui vient son nom. (D. J.)

*PLUVIAL*, (Jurisprud.) eaux pluviales, ce sont les eaux qui tombent du ciel. Voyez EAUX, EGOUT, (A)

*PLUVIER*, *PLUVIER VERT*, f. m. (Hist. nat. Ornithol.) *pluvialis seu pardalis pluvialis viridis*, Wil. oiseau de la grosseur du vanneau, ou un peu plus gros. Le dessus de la tête, le cou, les épaules, le dos, & en général toute la face supérieure de l'oiseau est noire, & a beaucoup de taches éparées, d'un jaune verdâtre; cette couleur occupe les bords de chaque plume, & le milieu est noir; le bec a un pouce de largeur; il est noir & droit. Le cou est peu court & ressemble à celui du vanneau. La poitrine a une couleur brune mêlée d'un jaune verdâtre. Le ventre est blanc; les plumes des côtés du corps ont l'extrémité brune & sont traversées par des lignes de la même couleur. Les grandes plumes des ailes sont toutes brunes, excepté les cinq intérieures qui ont la même couleur que le dos; les dix premières plumes ont les barbes extérieures terminées en pointe; la onzième est obtuse: dans celles qui suivent ce point au contraire les barbes intérieures qui ont une point-



te. La queue est courte & composée de douze plumes de la même couleur que le dos. Les pieds & les ongles sont noirs. Cet oiseau n'a point de doigt de derrière; ce caractère le rend très-différent des autres oiseaux de son genre. Willughbi, *Ornithologie*. Voyez OISEAU.

**PLUVIER GRIS**, *pluvialis cinerea*. Wil. oiseau qui est de la grosseur du pluvier verd; il a le bec long de plus d'un pouce; & les pieds ont une couleur verte obscure; les plumes de la tête, du dos, & les petites plumes des ailes sont entièrement noires, à l'exception de la pointe qui est d'un cendré verdâtre; le menton est blanc, & il y a sur la gorge de petites lignes ou des taches oblongues brunes; la poitrine, le ventre & les jambes sont blancs; chaque aile a vingt-six grandes plumes; la queue est traversée alternativement par des bandes blanches & par des bandes noires. Willughbi, *Ornit.* Voyez OISEAU.

**PLUVIER**, (*Dicte.*) ce que nous avons observé des qualités diététiques du vanneau convient de la même manière aux deux espèces de *pluviers* que l'on mange communément parmi nous, savoir le jaune ou doré, & le gris ou cendré. Voyez VANNEAU, *Dicte.* Il faut en excepter l'observation que nous avons faite sur la rareté des bons vanneaux, car au contraire les *pluviers* sont presque toujours gras & tendres. (b)

**PLUVIERS**, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans la Beauce, à 6 lieues de Janville, à 7 d'Estampes, à 8 de Montargis, à 9 d'Orléans, & à 18 de Paris, sur un petit ruisseau, & près de la forêt d'Orléans. Cette petite ville, dont l'évêque d'Orléans est seigneur, est le siège d'une élection & d'une châtellenie; son territoire produit seulement du blé.

*Pluviers* se nomme aussi *Pithiviers*, *Petiviers*, & *Puviers*, en latin moderne *Pithiverium*, *castrum Pithiveris*; on dit qu'elle a pris son nom de *Pluviers*, de l'abondance des pluviers aux environs; d'où vient que Robert Casal l'appelle *Aviarium*. Long. suivant Cassini 19°. 40'. 32". lat. 48°. 30'. 50". (D. J.)

**PLUVIEUX**, adj. (*Gramm.*) on dit d'un tems qu'il est *pluvieux*, lorsque les pluies sont fréquentes pendant ce tems; une saison *pluvieuse*. *Pluvieux* signifie aussi qui amène la pluie, qui menace de pluie; un vent *pluvieux*, un ciel *pluvieux*.

**PLUVIUS**, (*Hist. nat.*) nom donné à Jupiter par les anciens, qui dans les tems de sécheresse l'invoquoient pour obtenir de la pluie. Ce fut par ce motif que l'armée de Trajan, prête à périr faute d'eau, fit un vœu à Jupiter *Pluvius*, qui, dit-on, ne tarda pas à l'exaucer par une pluie abondante. En mémoire de cet événement on grava depuis, sur la colonne trajane, la figure de Jupiter *Pluvius*, & les soldats romains recevant de l'eau dans les creux de leurs boucliers. Le dieu y est représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe; avec des ailes, tenant les deux bras étendus & la main droite un peu élevée; l'eau paroît sortir à grands flots de ses bras & de sa barbe.

**PLYE**. Voyez PLIE.

**PLYNTERIES**, f. f. pl. (*Hist. anc.*) fêtes à Athènes en l'honneur de Minerve, qu'on comptoit cependant parmi les jours malheureux. En ces jours Solon permit de jurer par ces trois noms, de Jupiter le propice, Jupiter l'expiateur, & Jupiter le défenseur. Xénophon assure qu'aux *plynteries* on fermoit le temple de Minerve, & qu'il étoit défendu ce jour-là de faire quoique ce soit, même en cas de nécessité; on déponilloit la statue de la déesse, mais on la couvroit aussi-tôt pour ne pas l'exposer nue, & on la lavoit; outre cela on environnoit tous les temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermés, cérémonie usitée dans les jours funestes; enfin on portoit en procession des figures seches, sur ce fon-

dement que les figures étoient le premier fruit que les Grecs eussent mangés après le gland, dit un auteur moderne qui donne à ces fêtes le nom de *plynteria*. Voyez l'article PLUNTERIES.

**PLYTHANI**, (*Géog. anc.*) peuples de l'Inde. Arrien, pag. 29. dans son périple de la mer Rouge, dit qu'on apportoit quantité de pierres d'onyx de leur ville, qu'on croit avoir été nommée *Plythana*. (D. J.)

## PN

**PNEU'MA**, (*Critiq. sacrée.*) esprit; ce mot est fort équivoque, & reçoit différentes acceptions; il convient d'en faire la remarque pour l'intelligence de plusieurs passages de l'Ecriture. Les Juifs appelloient *esprit*, toute cause qui agit, & même cause inanimée, comme le vent, les tempêtes *Pf. cxlvij*. Il y a des *esprits*, *ἑσπῆματα*, est-il dit dans l'Eccl. xxxix. 35. créés pour la vengeance, & qui ont affermi les maladies qu'ils ont causées. Qui sont ces *esprits*? L'auteur le dit plus bas, v. 37. 38. le feu, la grêle, la famine, la mort; il ajoute, v. 39. les bêtes farouches, les scorpions, les vipères, & le glaive.

Grotius observe sur le mot *πνεῦμα*, qu'il faut entendre par-là dans l'Ecriture toute qualité active dont une chose est douée, & qui en émane, comme le souffle émane d'un homme. On en trouvera cent exemples dans Aristote, Plutarque, Thucydide, Xénophon; *πνεύματα* désigne encore dans les auteurs les parties nobles nécessaires à la vie, le poupon, les vents, la difficulté de respirer; c'est dans ce sens qu'on donne dans l'Ecriture le nom d'*esprit* aux maladies, sans que nous prétendions nier l'interprétation des passages où il est manifeste qu'il s'agit de l'opération des démons; saint Marc & saint Luc parlent d'un jeune homme qui étoit possédé d'un *esprit* muet, *ἑσπῆτα πνεῦμα σῶλλον*, lequel le jettait par terre subitement; alors ce jeune homme écumoit, grinçoit des dents, &c. voilà les symptômes de l'épilepsie; mais le miracle de Jésus-Christ n'en étoit pas moins grand: enfin puisqu'il s'agit ici de critique, nous finirons par observer, que *πνεῦμα* veut dire encore dans les auteurs, une période, *sententia membrorum confans*. Bud. ex Hermog. tom. IV. p. 50. (D. J.)

**PNEUMATIQUE**, f. f. (*Physiq.*) que l'on appelle aussi *Pneumatologie*, & c'est proprement la science qui s'occupe des esprits & des substances spirituelles. Voyez ESPRIT.

Ce mot est formé du grec *πνεῦμα*, *spiritus*, souffle ou air; c'est pourquoi de la différente acception de ce mot, pris comme une substance incorporelle pour signifier l'air, il en naît deux sortes de science *pneumatique*.

Mais on se sert plus communément du mot *pneumatique* pour signifier la science des propriétés de l'air, & les lois que suit ce fluide dans sa condensation, sa rarefaction, sa gravitation, &c. Voyez AIR.

Quelques écrivains regardent la *pneumatique* comme une branche des mécaniques, à cause que l'on y considère le mouvement de l'air & ses effets. Il faut avouer que cette science est tout-à-fait semblable à l'hydrostatique, l'une considérant l'air de la même manière précisément que l'autre considère l'eau. Voyez MÉCANIQUE & HYDROSTATIQUE.

Wolf, au lieu du mot *pneumatique*, se sert du mot *aérométrie*, ou *airométrie*, qui signifie l'air. Voyez AÉROMETRIE.

On trouve la doctrine & les lois des *pneumatiques* aux articles AIR, ATMOSPHERE, POMPE, SYPHON, RARÉFACTION, &c.

**PNEUMATIQUE**, MACHINE, (*Physique.*) autrement appelée machine à pomper l'air, ou machine de Boyle, ou machine du vuide, est une machine par la-

quelle on vuide, ou du-moins on rarefie considérablement l'air cont. nu dans un vase.

La machine pneumatique fut inventée vers l'année 1654 par Otto de Guericke, consul de Magdebourg, qui la mit le premier en usage. L'archevêque de Mayence ayant vu cette machine & ses effets à Ratisbonne, où l'inventeur l'avoit portée, engagea Otto de Guericke à venir chez lui, & à faire apporter sa machine en son palais de Wurtzbourg; c'est-là que le favant pere Schott, jésuite, qui professoit les Mathématiques dans cette université, & plusieurs autres favans, la virent pour la première fois.

Le bruit de ces premières expériences se répandit aussi-tôt par les grandes correspondances que le pere Schott entretenoit avec tous les favans de l'Europe: mais sur-tout l'an 1657, quand il publia son livre, intitulé: *mechanica-hydraulico-pneumatica*, auquel, comme dans un appendix, il a ajouté un détail circonstancié des expériences de Magdebourg (c'est ainsi qu'on les appelloit). En 1664, il publia sa *technica curiosita*, dans laquelle on trouve les expériences nouvelles qu'on avoit faites depuis l'impression de son premier ouvrage. Enfin, Otto de Guericke se détermina à donner lui-même un recueil complet de ses expériences, dans un livre qu'il intitula: *experimenta nova magdeburgica de vacuo spatio*.

La machine pneumatique a été si généralement connue sous le nom de machine de Boyle, ou vuide de Boyle, que cela a fait croire à bien des gens qu'on en devoit l'invention à ce philosophe: il y a eu certainement grande part, tant pour l'avoir beaucoup perfectionnée, que pour l'avoir appliquée le premier à des expériences curieuses & utiles.

Quant à l'invention de l'instrument, il avoue ingénument qu'il n'en a pas la gloire, dans une lettre écrite deux ans après la publication du livre du pere Schott.

Il paroît par cette lettre que la première machine dont s'est servi M. Boyle, est de l'invention de M. Hook; elle est certainement beaucoup plus parfaite que celle que le pere Schott a décrite dans sa *mechanica hydraulico-pneumatica*. Cependant elle avoit encore plusieurs défauts, & n'étoit pas à-beaucoup-près aussi commode qu'on auroit pu le desirer, particulièrement en ce que l'on ne pouvoit se servir que d'un seul récipient qui, étant toujours fixé à la machine, devoit être par conséquent très-grand pour servir commodément à toute sorte d'expériences: or cette grande capacité du récipient faisoit qu'il falloit un tems considérable pour le vuider, & c'étoit un inconvénient qu'on ne pouvoit aisément éviter dans beaucoup d'expériences qui demandoient une prompte évacuation; c'est ce qui engagea M. Boyle, après qu'il eut fait ses premières expériences, & qu'il les eut publiées dans un ouvrage, intitulé: *experimenta physico-mechanica de vis aëris elasticæ & ejus affectibus*, &c. à chercher à corriger cette machine. On peut voir la description de cette seconde machine pneumatique dans la première continuation de ses expériences physico-mécaniques; elle n'a comme la première qu'un seul corps de pompe, mais il est appliqué de façon qu'il plonge dans l'eau de tous côtés, ce qui empêche le retour de l'air; les récipients qui sont de différentes figures & grandeurs, posent sur une platine de fer sur laquelle ils sont fixés par le moyen d'un ciment mou, ainsi on en peut changer autant de fois qu'il est nécessaire. Il paroît qu'il n'avoit pas encore pensé à cet expédient si simple, de les fixer à la platine par le moyen d'un cuir mouillé.

Les expériences rapportées dans la seconde continuation, ont été faites avec une machine différente des deux premières, elle est de l'invention de M. Papin, qui a beaucoup aidé M. Boyle dans toutes ses recherches; cette troisième machine est beaucoup

plus parfaite que la précédente, son avantage consiste principalement en ces deux points. Premièrement, au lieu que la dernière machine n'avoit qu'un seul corps de pompe & qu'un seul piston, celle-ci en a deux aussi-bien que deux corps de pompes; ces deux pistons qui se haussent & baissent alternativement, font une évacuation d'air continuelle & non-interrompue, effet qu'on ne pouvoit espérer avec un seul piston: car dans les autres on ne sauroit se dispenser d'interrompre l'évacuation de l'air, tandis qu'on remonte le piston vers le fond de la seringue; mais outre cet avantage de faire l'opération dans la moitié du tems qu'il faudroit employer si l'on n'avoit qu'un seul piston, la peine est aussi considérablement diminuée. Le grand inconvénient qu'on reprochoit aux machines à un seul corps de pompe, étoit la grande résistance que fait l'air extérieur sur le piston quand on l'abaisse, résistance qui augmente à mesure que le récipient se vuide; car l'équilibre de l'air intérieur avec l'extérieur diminue toujours de plus en plus, de sorte que si le corps de pompe est d'un diamètre un peu considérable, la force d'un homme suffit à-peine pour abaisser tant-soit-peu le piston: or cette résistance de l'air s'évanouit entièrement en employant deux pistons, ils sont ajustés de façon que quand l'un monte l'autre descend; par conséquent la pression de l'air extérieur empêche autant l'un de monter, qu'elle aide l'autre à descendre; ainsi ces deux forces se détruisent mutuellement par des effets contraires.

Un autre avantage de cette nouvelle machine, ce sont les valves: dans les deux autres, quand le piston étoit remonté tout au haut, on étoit obligé de tourner le robinet pour laisser passer l'air du récipient dans le corps de pompe, & de le fermer quand on vouloit l'en faire sortir, d'ôter la cheville pour le laisser passer, & de répéter cette manœuvre à chaque coup de pompe; or les valves de la dernière machine suppléent à ce bouchon & au robinet, & sont infiniment plus commodées. Voyez les leçons de Phys. expér. de M. Cotes, troisième leçon, d'où ceci a été tiré, ainsi que l'explication suivante.

Explication des parties de la machine pneumatique. La figure 16. *pneum.* représente la machine pneumatique de M. Hauksbée, qui n'est autre chose que la dernière de M. Boyle dont on vient de parler. *AA*, deux corps de pompe d'un pié de haut, & de deux pouces de diamètre. *BB*, manches des pistons, qui sont deux especes de crics capables de recevoir la lanterne de la manivelle. *C*, la manivelle; la lanterne est enfermée dans la boîte. *DDDD*, le tuyau qui conduit l'air du récipient au corps de pompe. *E*, le récipient. *EF*, boîte de fer blanc garnie de cuirs huilés, au-travers desquels passe une verge de fer, pour mouvoir ou suspendre différens corps dans le récipient. *GGG*, la jauge mercurielle, qui est un tuyau de verre ouvert par ses deux extrémités, dont l'une passe au-travers de la platine & communique avec le récipient, & l'autre est plongée dans une cuvette qui contient du mercure. *H*, la cuvette; sur la surface du mercure qu'elle contient, nage un morceau de liege percé d'un trou à son centre; on y a inséré une regle de buis verticale, divisée en pouces, lignes & quarts de lignes, en sorte que le mercure haussant & baissant dans la jauge, le liege & la regle baissent ou haussent en même tems. *IIII*, les supports & la table.

Depuis les additions & les corrections que M. Hauksbée a faites à la machine pneumatique de Guericke & de Boyle, cette même machine a encore reçu divers changemens. On trouve à la fin des *essais de Physique* de M. Musschenbroeck, la description de deux machines pneumatiques, l'une double, l'autre simple, c'est-à-dire, dont l'une a deux corps de pompe & l'autre n'en a qu'un. Ces deux machines ont été inventées ou plutôt perfectionnées par le célèbre



M. Gravefande, professeur de Mathématiques à Leyde, mort depuis peu d'années. La pompe dont on se sert communément en Allemagne, se trouve décrite dans les *éléments de Physique* de M. Techmeier, professeur à Jene.

La machine pneumatique dont on se sert aujourd'hui le plus communément en France, consiste dans un tuyau ou corps de pompe vertical, auquel est adapté un piston terminé par un étrier dans lequel on met le pié pour faire descendre le piston; on relève le piston par le moyen d'une espèce de levier recourbé en-haut, lequel est attaché à l'extrémité du piston & terminé par un manche; le cylindre ou corps de pompe communique par un tuyau avec le récipient; ce tuyau est traversé en son milieu par un robinet percé d'un trou d'outre en outre, & outre cela traversé d'une rainure qui est environ à quatre-vingt-dix degrés du trou dont le robinet est percé. Lorsqu'on veut rarefier l'air du récipient, on tourne d'abord le robinet de manière que le trou qui y est pratiqué réponde à l'ouverture du cylindre, & que par conséquent l'air du cylindre communique avec l'air du récipient, sans communiquer avec l'air extérieur; on tire ensuite le piston en-bas, & par ce moyen on dilate l'air contenu dans le récipient & dans le cylindre, en lui faisant occuper un plus grand espace. Ensuite on tourne le robinet de manière que la rainure réponde à l'ouverture du cylindre, par-là il arrive que l'air du cylindre a communication avec l'air extérieur. On pousse ensuite le piston en en-haut & on chasse dehors l'air qui étoit contenu dans la cavité du cylindre; on retourne ensuite le robinet de manière que son trou réponde à la cavité du cylindre, on abaisse le piston une seconde fois; & il est clair que par cette opération on ôte continuellement du récipient une certaine portion d'air, laquelle se répand dans la cavité du cylindre quand on abaisse le piston, pour être ensuite jeté dehors quand le piston se relève; par conséquent on rarefie continuellement l'air du récipient; le récipient posé sur une platine, & cette platine est couverte d'un cuir mouillé auquel le récipient s'attache fortement quand on a commencé à pomper l'air; de manière que l'air extérieur ne sauroit rentrer dans le récipient, parce qu'il ne peut trouver aucun espace entre le récipient & le cuir mouillé auquel le récipient s'attache très-exactement. Ce cuir mouillé tient lieu du mastic qu'on seroit obligé de mettre à l'extrémité inférieure du récipient pour l'attacher à la platine, & pour boucher tous les petits interstices par lesquels l'air pourroit rentrer. Il ne fera peut-être pas inutile d'ajouter ici une figure de cette machine pneumatique simple: quoique la description que nous venons d'en donner soit fort facile à entendre, & que cette machine soit aujourd'hui extrêmement connue, on la voit représentée avec toutes ses parties; *Planche pneumatique, fig. 16. n. 2.* Voyez la description plus détaillée de la machine pneumatique, tant double que simple, & de ses parties, dans les *mémoires de l'académie des Sciences de 1740.*

Nous dirons seulement, pour faciliter l'intelligence du reste de cet article, que cette machine pneumatique est composée de cinq parties principales, savoir, 1°. d'un corps de pompe de cuivre A: 2°. d'un piston dont le manche est terminé en forme d'étrier B, pour être abaissé avec le pié, & garni d'une branche montante avec une poignée C, pour être relevé avec la main: 3°. d'un robinet dont on avoit la clé en D: 4°. d'une platine couverte d'un cuir mouillé, sur laquelle on pose le récipient ou la cloche de verre E: 5°. d'un pié FG, avec deux tablettes HH, qui peuvent se hausser & se baisser à volonté.

Il paroît d'abord probable qu'à chaque coup de pompe, il doit toujours sortir une égale quantité d'air, & par conséquent, qu'après un certain nom-

bre de coups de pompe, le récipient peut être entièrement évacué; mais si nous faisons attention, nous trouverons qu'il en arrive bien différemment. Pour le prouver, nous allons d'abord démontrer le théorème suivant, d'après M. Cottes, que nous ne ferons qu'abréger.

La quantité d'air qu'on fait sortir du récipient à chaque coup de pompe, est à la quantité que contenoit le récipient avant le coup, comme la capacité de la pompe dans laquelle l'air passe en sortant du récipient, est à la somme des capacités du corps de la pompe & du récipient.

Pour voir la vérité de ce principe, il faut observer, qu'en élevant le piston, & l'éloignant du fond de la pompe, il doit se faire un vuide dans ce nouvel espace; mais ce vuide est prévenu par l'air qui s'y transporte du récipient; cet air fait effort de tous côtés pour se répandre; or il arrive de-là qu'il passe dans la partie vuide du corps de pompe que le piston vient d'abandonner, & il doit continuer ainsi à passer jusqu'à ce qu'il soit de même densité dans la pompe & dans le récipient; ainsi l'air qui immédiatement avant le coup de pompe, étoit renfermé seulement dans le récipient & toutes ses dépendances, est à présent uniformément distribué dans le récipient & le corps de la pompe: d'où il est clair que la quantité d'air contenue dans la pompe, est à celle que contiennent la pompe & le récipient tout ensemble, comme la capacité de la pompe est à celle de la pompe & du récipient tout ensemble; mais l'air que contient la pompe, est celui-là même qui sort du récipient à chaque coup, & l'air contenu dans la pompe & le récipient tout ensemble, est celui que contenoit le récipient immédiatement avant le coup: donc la vérité de notre règle est évidente.

Nous allons démontrer à présent que la quantité d'air qui reste dans le récipient après chaque coup de pompe, diminue en progression géométrique. En effet, puisque la quantité d'air du récipient diminue à chaque coup de pompe, en raison de la capacité du récipient, à celle du même récipient & de la pompe jointes ensemble; chaque reste est donc toujours moindre que le reste précédent dans la même raison donnée; d'où il est clair qu'ils font tous dans une progression géométrique décroissante.

Si les restes décroissent en progression géométrique, il est certain qu'à force de pomper, on pourra les rendre aussi petits qu'on voudra, c'est-à-dire, qu'on pourra approcher autant qu'on voudra, du vuide parfait; mais on voit en même tems qu'on ne pourra tout évacuer.

Outre les effets & les phénomènes de la machine pneumatique, dont on a parlé aux articles VUIDE, AIR, &c. on peut y en ajouter quelques autres: par exemple, la flamme d'une chandelle mise dans le vuide s'éteint en une minute, quoiqu'elle y subsiste quelquefois pendant deux; mais la meche continue d'y être en feu, & même il en sort une fumée qui monte en-haut. Du charbon allumé s'éteint totalement dans l'espace d'environ cinq minutes, quoiqu'en plein air il ne s'éteigne qu'après une demi-heure; cette extinction se fait par degrés, en commençant par le haut & par les côtés extérieurs. L'absence de l'air trahit point le fer rougi au feu; & néanmoins le soufre ou la poudre à canon ne prennent point flamme dans le vuide, ils ne font que s'y fondre. Une meche, après avoir paru long-tems totalement éteinte dans le vuide, se ranime lorsqu'on la remet à l'air. Si l'on bat le fusil dans le vuide, on y produit des étincelles aussi abondamment qu'en plein air: ces étincelles saillent dans toutes les directions, en-dessus, en-dessous, &c. comme dans l'air: l'aimant & les aiguilles aimantées ont les mêmes propriétés dans le vuide que dans l'air. Après qu'un flambeau est éteint

dans un récipient épuisé d'air, la fumée descend par degrés au fond, où elle forme un corps noirâtre, en laissant la partie supérieure claire & transparente; & si l'on incline le vase, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, la surface de la fumée se tient horizontalement semblable aux autres fluides. Le syphon ne coule point dans le vuide. L'eau s'y gèle. Dans un récipient épuisé d'air on peut produire de la chaleur par le frottement. Le camphre ne prend point feu dans le vuide. Quoique quelques grains d'un monceau de poudre s'allument dans le vuide par le moyen d'un miroir ardent, ils ne communiquent point le feu aux grains qui leur sont contigus. Les vers luisans perdent leur lumière à mesure que l'air s'épuise, & à la fin ils s'obscurcissent totalement, mais ils recouvrent sur le champ tout leur éclat, quand on les remet à l'air. Le phosphore que l'on fait avec de l'urine ne cesse pas d'être lumineux dans le vuide; on remarque aussi que l'esprit de nître de Glauber mêlé avec de l'huile de carvi, s'enflamme dans le vuide, & met en pièces la soie où il a été renfermé. Les vipères & les grenouilles s'enflent beaucoup dans le vuide; mais elles y vivent une heure & demi ou deux heures, quand on les remet à l'air pendant quelques heures, elles se raniment. Les limaçons y vivent dix heures; les lézards, deux ou trois jours; les sangsues, cinq ou six jours; les huîtres y vivent dans le vuide pendant vingt-quatre heures sans aucun accident. Le cœur d'une anguille détaché de son corps continue de battre dans le vuide avec plus d'agilité que dans l'air, & cela pendant près d'une heure. Le sang chaud, le lait, le fiel éprouvent dans le vuide une ébullition & une ébullition considérable. On peut parvenir à faire vivre une souris ou d'autres animaux dans un air rarefié, plus longtemps qu'ils ne vivroient naturellement, si l'on fait bien ménager les degrés de rarefaction. Si on enferme un animal dans un récipient dont on ne pompe l'air qu'en partie, il y vit à la vérité plus long-tems que si on pompoit l'air entièrement, mais il ne laisse pourtant pas d'y mourir. Les oiseaux ont à cet égard quelque avantage sur les animaux terrestres; car ils peuvent mieux supporter un air rarefié, étant accoutumés de s'élever à une hauteur souvent très-considérable, où ils rencontrent un air beaucoup moins épais que celui que nous respirons. On a cependant observé que si on pompe les  $\frac{3}{4}$  de l'air d'un récipient, ils ne peuvent plus vivre dans l'air qui reste, parce que cet air se trouve trop subtil. On voit par-là que les oiseaux ne peuvent s'élever que jusqu'à une certaine hauteur; car s'ils voloient trop haut, ils ne respireroient qu'avec peine, comme l'ont expérimenté plusieurs voyageurs qui ont monté de fort hautes montagnes; par exemple, le pic de Ténériffe.

Lorsqu'on veut priver les poissons d'air, on les met dans un grand verre plein d'eau qu'on place sous le récipient; au moment qu'on pompe l'air, les poissons viennent flotter sur l'eau, & ne peuvent redescendre qu'avec beaucoup de peine, parce qu'ils ont au-dedans de leurs corps une vessie pleine d'air qui venant à se dilater, les gonfle & les rend plus légers; aussitôt qu'on fait rentrer l'air dans le verre, ils s'enfoncent, comme d'eux-mêmes; mais, si on continue à pomper, la vessie pleine d'air se creve souvent dans leurs corps. Il y a diverses sortes de poissons qui vivent assez long-tems dans le vuide, comme les anguilles; d'autres qui y meurent assez vite. Les insectes peuvent aussi vivre assez long-tems sans air; quelques-uns meurent, d'autres semblent resusciter, lorsqu'on a fait rentrer l'air; mais ils paroissent toujours fort languissans dans le vuide.

L'air peut y conserver sa pression ordinaire, après être devenu incapable de servir à la respiration. Les œufs des vers à soie éclorront dans le vuide, &c.

Lorsqu'on a tiré le piston de la machine; en bas; l'air extérieur qui le presse par son poids, & qui a plus de force que l'air du dedans de la machine, fait remonter le piston de lui-même, & souvent même on a besoin de modérer la vitesse avec laquelle le piston est repoussé en haut.

Il faut avoir soin de mettre sur la platine un récipient convexe, & propre par conséquent par sa figure à résister à la pression de l'air extérieur; car si on y met un récipient dont la surface soit aplatie, comme une bouteille plate, elle se brise en mille morceaux.

Le son ne sauroit se répandre dans le vuide; car si on suspend dans le récipient une petite cloche, le son de cette cloche devient plus faible à mesure qu'on pompe l'air, & à la fin il devient si faible qu'on ne l'entend plus du tout.

Dès qu'on a commencé à donner quelques coups de piston, il paroît dans le récipient une vapeur plus ou moins épaisse qui obscurcit l'intérieur du vase, & qui après quelques petits mouvemens en forme de circonvolutions, se précipite vers la partie inférieure. Plusieurs physiciens l'ont attribué à l'humidité des cuirs dont on couvre la platine pour aider l'application exacte du récipient, sans examiner en détail pourquoi les particules d'eau seroient détachées & déterminées à se mouvoir de haut en bas à l'occasion d'un air rarefié au-dessus; mais ces philosophes se seroient bientôt dé trompés, s'ils avoient remarqué qu'un récipient posé sur une platine & luté avec de la cire ou du mastic, fait voir la même vapeur qu'on a coutume d'apercevoir dans un récipient posé sur un cuir mouillé. M. Mariotte est le premier qui ait expliqué ce phénomène d'une manière plus satisfaisante; selon lui la vapeur qui obscurcit le récipient, vient des petites parties aqueuses ou hétérogènes, répandues dans l'air, & qui ne pouvant plus être soutenues par l'air, dès qu'il commence à être rarefié à un certain point, sont obligés de retomber & de s'attacher aux parois du récipient. Voyez son traité du mouvement des eaux, seconde partie, premier discours, pag. 364, de l'édition de Leyde 1717. Voyez aussi les mémoires de l'académie de 1740, pag. 243. On peut voir aussi le détail d'un grand nombre d'autres expériences faites avec la machine pneumatique dans l'essai de physique de M. Muschenbroeck, tout à la fin. Nous nous sommes contentés de rapporter ici, d'après ces habiles physiciens, les plus simples & les plus communes qui se font avec la machine dont il s'agit.

PNEUMATOCELE, f. f. πνευματωδης, (terme de Chirurgie.) c'est une tumeur ventueuse du scrotum. Les vapeurs renfermées causent quelquefois de la douleur par la tension qu'elles occasionnent.

Ce mot est formé du grec πνευμα, air ou vent, & κυλη, tumeur.

Il y a deux sortes de pneumatocele; dans l'une l'air est répandu entre le dartos & la peau; elle se connoît par un bourbouslement semblable à celui qu'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont soufflés immédiatement après les avoir tués; voyez EMPHYSEME, & dans l'autre les vents sont contenus dans la cavité du dartos; alors la tumeur résiste, & le scrotum est tendu comme un balon.

On observe que quelquefois les vents n'occupent qu'un des deux côtés du dartos, & d'autres fois ils remplissent les deux cavités de cette membrane musculieuse. Voyez DARTOS.

Dionis dit avoir vu des petits gneux qui se perçoient le scrotum, & qui en soufflant au-dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'emplissoient tellement de vent, qu'il devenoit d'une grosseur extraordinaire. Ils se couchaient ensuite à la porte d'une église, le scrotum découvert, & exaltoient la pitié des



des passans dont ils recevoient les charités.

Le *pneumatocèle* se guérit par les fomentations & les cataplasmes résolutifs, & par l'usage intérieur des remèdes qui fortifient & augmentent la chaleur naturelle. Si ces moyens sont administrés sans succès, on peut avoir recours à la ponction, & ensuite à l'application des compresses trempées dans le vin aromatique chaud, qu'on contient avec le suspensoir qui est d'une grande utilité dans cette occasion. Voyez SUSPENSOIR. (V)

**PNEUMATOMAQUES**, f. m. pl. (*Hist. eccl.*) du grec *πνευματικός*, en latin *Pneumatomachi*, anciens hérétiques, qui ont été ainsi appelés parce qu'ils combattoient la divinité du Saint-Esprit, qu'ils mettoient au nombre des créatures. Voyez MACÉDONIENS & SEMI-ARIENS.

**PNEUMATOMPHALE**, f. f. (*terme de Chirurgie.*) tumeur venteuse de l'ombilic. Ce mot est grec, & vient de *πνίμα*, air, vent, & de *ομφαλός*, umbilicus, nombril. Voyez OMBILIC.

Les signes & les moyens curatifs du *pneumatomphale* sont les mêmes que du *pneumatocèle*. Voyez PNEUMATOCELE.

Il faut observer bien attentivement que les auteurs scolastiques qui ont beaucoup trop multiplié les espèces des maladies par des noms particuliers, ont prétendu parler d'une tumeur venteuse sans déplacement des parties; alors on entendoit par *pneumatomphale*, une tumeur emphysemateuse au nombril, voyez EMPHYSEME. L'hernie ombilicale, formée par une portion d'intestin, passée à-travers l'anneau de l'ombilic, forme une tumeur venteuse par l'air contenu dans l'intestin; alors les moyens curatifs ne doivent être relatifs qu'à la réduction de l'intestin. Voyez EXOMPHALE, & HERNIE.

**PNEUMATOSE**, f. f. est un terme dont quelques auteurs se servent pour désigner la formation ou la génération des esprits animaux dans le cerveau. Voyez ESPRIT & CERVEAU.

**PNEUMONIQUES**, adj. (*Médec.*) médicaments propres pour les maladies du poulmon, lorsque la respiration est affectée. Voyez PULMON & RESPIRATION. De ce nombre sont le soufre, le tuffilage, le lierre terrestre & le pié-de-chat, que l'on emploie dans la phthisie, l'asthme, la péripneumonie & la pleurésie. Voyez ASTHMATIQUE, ANTI-PHTHISIQUE, &c. Voyez BECHIQUES.

**PNIGITIS TERRA**, (*Hist. nat.*) nom par lequel M. Hill croit que Galien & les anciens ont voulu désigner une argille noire, pesante, onctueuse, assez tenace, douce au toucher, qui se durcit & devient rouge au feu.

D'autres auteurs ont cru au contraire que le *pnigitis* de Galien étoit une craie noire, *creta nigra*. V. *Em. Mender d'Acoffa*, *nat. history of fossils*. Voyez NOIRE (PIERRE.)

**PNYCE**, (*Littérat. grec.*) lieu célèbre de la ville d'Athènes, où le peuple s'assembloit pour y délibérer des affaires publiques, & où tant de grands orateurs ont prononcé leurs éloquentes harangues. On n'oubliera jamais le *Pnyce* tant qu'on se souviendra de Démosthène. *μνη* signifie lieu plein; il se nommoit ainsi à cause du grand nombre ou de sièges qu'il contenoit, ou d'hommes qui s'empressoient de les remplir. Au-tour du tribunal érigé au milieu de cette place, il y avoit une petite étendue de terrain nommée *peristasis*, parce qu'elle étoit environnée de cordages, pour empêcher que la foule du peuple n'incommodât les juges. Le *lytos*, c'est-à-dire la grande pierre où montoit le crieur public pour faire faire silence, étoit à côté. Plus loin il y avoit un cadran solaire, & au bout du *Pnyce* étoit un temple dédié aux Muses. (D. J.)

Tome XII.

**PO**, lxx. (*Glog. mod.*) en latin *Padus*, *Eridanus*; c'est le fleuve le plus considérable d'Italie. Il se jette dans le Piémont, au marquisat de Saluces, dans le mont Viso, & prend son cours en serpentant d'occident en orient. Après avoir passé la vallée du *Pô*, une partie du marquisat de Saluces, il arrose le Montferrat, le duché de Milan, coule entre le Crémonois & le Parmésien, traverse le duché de Mantoue, entre dans l'état de l'Eglise, & se jette enfin dans le golfe de Venise par plusieurs embouchures. Le Tasse parlant de la rapidité avec laquelle il se rend dans la mer, dit en poète de génie, qu'il semble porter la guerre, & non pas un tribut à la mer:

E parè

*Ère guerra portò, e non tributo al mar.*

Virgile appelle *purpureum* le golfe de Venise où le *Pô* précipite. On fait que *purpureum* ne signifie pas toujours la couleur de pourpre, & qu'il a quelques fois la signification de *candidum*. Le même poète appelle l'Eridan,

*Gemina auratus Taurino cornua cornu.*

C'étoit peut-être ainsi qu'on représentoit ce fleuve à cause des nombreux troupeaux de bœuf qui païssoient sur ses bords, & qui enrichissoient le pays. Dryden en a fait une belle peinture:

*There Pô first issues from his dark abodes,  
And awful in his cradle, rules the floods,  
Two golden horns on his huge front he wears,  
And his grim face a bull's resemblance bears:  
With rapid course he seeks the sacred main,  
And fatus as he runs the fruitful plain.*

Un savant de l'académie des Pe les-Lettres de Paris, prétend qu'il y avoit deux fleuves qui porteroient le nom d'*Eridan*, l'un en Italie, l'autre en Allemagne, qui est la *Vigule*. Il fonde son opinion sur l'ambre que quelques auteurs anciens ont dit trouver sur les bords de l'Eridan. Mais cela vient de ce que les négocians d'Italie faisoient venir l'ambre du nord; & l'embarquant sur le *Pô* pour le transporter dans la Grece par la mer Adriatique, les Grecs s'imaginent qu'il croissoit sur les bords de ce fleuve. (D. J.)

**POA**, (*Botan.*) nom d'un genre de plante graminée, dont voici les caractères, dans le système de Linnæus. Le calice est une balle contenant plusieurs fleurs disposées en un épi oblong; la fleur est formée de deux pièces ovales, pointues, crénelées, applaties & sans barbes; les étamines sont trois filets capillaires; les anthères sont fendues à leur extrémité; le germe du pistil est arrondi; les styles sont chevelus & recourbés; les stigmates sont aussi très-fins; la fleur adhère fermement à la semence, & ne s'ouvre point pour la laisser échapper; cette semence est unique, oblongue, pointue aux deux bouts, & en quelque manière applatie. Linnæi *gen. plant.* p. 20.

**POAILLIER**, f. m. (*terme de Fondeur.*) grosse pièce de cuivre, dans laquelle porte le tourillon du formier de la cloche qui la tient suspendue en l'air; de là on a appelé par extension ou figurément *poaillier*, le clocher d'une église. On a aussi appelé autrefois *poaillier*, la liste ou inventaire de tous les bénéfices de France, d'où est venu par corruption le mot de *pouillè des bénéfices*.

**POCATSJETTI**, f. m. (*Botan. exot.*) nom qu'on donne dans l'*Hortus malabaricus*, à un petit arbrisseau du Melabare. Les habitans emploient ses feuilles pour déterger les ulcères, & préparent de la racine pulvérisée & mêlée avec de l'huile, un onguent pour la guérison. (D. J.)

**POCHE**, **POCHE-CUILLIER**, voyez PALETTE.

**POCHE**, f. f. en général sac, ou sachet de toile

K K k k k

ou de peau où l'on enferme quelque chose. *Voyez les articles suivans.* Nos vestes, nos culottes, nos sur-touts ont des *poches*, quelquefois doubles & triples; les unes pour les mouchoirs, les clés; les autres pour les choses précieuses, comme étuis, tabatieres, qu'on ne veut pas laisser froter contre des corps durs qui gâteraient leurs formes.

**POCHE**, *(terme de Cloutier,* c'est une espèce de sac dans lequel on vend différentes sortes de broquettes. Chaque *poche* doit contenir soixante livres pesant de broquettes, à la réserve de celles dont le millier ne pèse qu'un quarteron; la *poche* de ces sortes de broquettes ne doit peser que trente livres. De-là on a fait le mot *poché*, qui se dit de la quantité de broquettes qui peut tenir dans une *poche* d'une certaine grandeur. Ce n'est qu'à Tanchebray en basse Normandie que les broquettes se vendent à la *pochée*. *Voyez CLOUS.*

**POCHE**, *(terme d'Ecrivain,* marque plus grosse & plus ronde que le trait que fait le corps de la lettre.

**POCHE**, (*Luthier.*) instrument de Musique à cordes, de la classe des violons. Il a quatre cordes montées comme celles du violon, & se joue avec l'archet. Il ne diffère de cet instrument que par la forme de son corps. Le violon est applati, le corps en est large & arrondi par le bout & du côté du manche, au lieu que la *poche* est longue & arrondie dans sa longueur, comme un cylindre, qui diminue insensiblement en avançant du côté du manche. *Voyez la fig. 9. Pl. II. de Lutherie.*

On ne se sert point de la *poche* dans les concerts; mais elle est fort utile aux maîtres de danse, qui portent cet instrument dans leur poche lorsqu'ils vont donner leçon à leurs écoliers. C'est cet usage qui lui a fait donner le nom de *poche*.

La *poche* sonne l'octave du violon, & elle a la même tablature. *Voyez VIOLON.*

**POCHE de navette**, (*Manufacture.*) c'est la partie creuse qui est au milieu de la navette, dans laquelle l'ouvrier place l'épouille ou petit tuyau de roseau sur lequel on dévide le fil de la trame des étoffes ou des toiles. On l'appelle aussi *boîte de navette*.

**POCHE**, f. f. (*terme de Méunier.*) sac qui contient un sac de grains ou de farine. Il y a à Paris sur les ports & dans les halles & marchés où se vendent les grains, des personnes qui ne vivent que du gain qu'elles font en louant des *poches* ou sacs aux marchands méuniers ou aux particuliers pour le transport des blés, farines & autres grains qu'ils y achètent.

**POCHE**, *(en terme de Raffineur,* n'est autre chose qu'un morceau de grosse toile, au milieu duquel on a cousu une *poche* de la grandeur des paniers à écumes. *Voyez PANIERS à écumes, & ECUMES. Voyez les Pl.*

**POCHE**, (*terme de Rotisseur.*) espèce de peau en forme de bourse qui est dans la gorge des volailles; c'est leur jabot. (*D. J.*)

**POCHE**, *(terme de Tailleur,* espèce de petit sac de toile ou de cuir, qui est attaché à quelques habillemens des hommes & des femmes, & qui sert à mettre & porter diverses choses qu'on veut avoir sur soi. Il y a ordinairement des *poches* aux justes-aux-corps, aux furtous, aux vestes, & aux culottes: celles des culottes se font de cuir de mouton passé en mégie; ce sont les maîtres Bourriers qui les taillent & fabriquent, d'où ils ont pris un de leurs noms. (*D. J.*)

**POCHE**, (*Verrerie.*) espèce de grande cuillère de fer, dont on se sert à verser le verre en fusion, c'est-à-dire, à le vuider d'un pot dans un autre, suivant son degré de cuisson. *Voyez l'article de la VERRERIE. (D. J.)*

**POCHES**, ou **POCHETTES**, (*Chasse.*) ce sont des filets faits en forme de sac ou de bourse qu'on tend pour prendre des lapins, des perdrix, & des faisans;

on les fait toutes en mailles à losanges, larges de deux pouces chacune, sur vingt mailles de levure; mais les *poches* à faisan doivent être de fil fin retors, à trois fils & plus longues; on leur donne quatre à cinq piés entre les deux boucles.

**POCHES**, (*Pêcherie.*) les *poches*, en terme de pêcheurs, signifient certaines parties creusées qui se font autour du filet qu'on nomme *épervier*, en les relevant avec de la lignette: c'est dans ces *poches* que se prend le poisson. (*D. J.*)

**POCHETER**, v. act. (*Gram.*) c'est garder dans sa poche: il ne se dit guère que des olives, qui *pocheées*, prennent du goût, & sont meilleures à manger.

**POCHETIER**, f. m. *terme de Tailleur*, c'est proprement celui qui taille & fait des *poches* de cuir.

**POCILLATEURS**, f. m. (*Hist. anc.*) échançons; ou jeunes gens préposés autour des tables pour verser à boire. Les dieux avoient Ganimède; chez les Grecs, c'étoient des garçons bien nés & bien élevés; chez les Romains, des valets, mais jeunes, vêtus de blanc, l'habit retrouffé avec des ceintures, & les cheveux frisés.

**POCOAIRE**, (*Hist. nat. Botan.*) espèce d'arbrisseau du Brésil, qui s'élève ordinairement de dix ou douze piés de haut; mais dont la tige est très-tendre: on dit que ses feuilles & son fruit ressemblent à ceux du platane commun d'Amérique.

**POCZAP**, (*Géog. mod.*) ville détruite de l'empire russe, dans la Sévérie, sur la rive orientale de l'Obiecz, aux confins du duché de Smolensko: c'étoit une opulente ville de la Sévérie, lorsqu'elle fut prise & réduite en cendres par les Polonois en 1564. (*D. J.*)

**PODAGRE**, f. f. *en terme de Médecine*, c'est la goutte au pié. *Voyez GOUTTE.* Elle est ainsi appelée des mots grecs *pod*, pié, *agra*, capture, faussement. On se sert quelquefois, quoiqu'assez improprement, des mots *podagra dentium*, pour signifier le *mal de dents*. *Voyez ODONTALGIE, & MAL DE DENTS.*

**PODALIA**, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure, dans la Lycie, province où elle est placée par Plin. *liv. V. c. xxvij.* & par Ptolomée, *liv. V. c. iij.* qui la nomme *Podalia Myliadis*, parce que la Myliade étoit une partie de la Lycie. (*D. J.*)

**PODERÈ**, (*Critique sacrée.*) mot grec, qui signifie une robe qui descendoit jusqu'aux piés, jusqu'aux talons: c'étoit la robe dont les prêtres juifs étoient revêtus durant leur service dans le temple. La robe du grand-prêtre ne traînoit pas seulement jusqu'aux piés; mais tout le monde, *ὅσος ἡ κόσμος*, y étoit représenté, *Sap. xvij. 24.* On ne nommoit pas simplement cette robe *mod'apn*, mais la robe de gloire; & *mod'apn diēnc*, *Sap. c. xxvij. 9.* Joseph dit qu'elle avoit quatre couleurs, qui représentoient les quatre éléments. Les magistrats portoient aussi de longues robes, *mod'apn*, pour marque de leur dignité. *Exéch. ix. 2. & 3. (D. J.)*

**PODESTAT**, f. m. (*Hist. mod.*) magistrat, officier de justice & de police dans une ville libre.

Ce mot est italien, *podesta*, & se dit spécialement des magistrats de Gènes & de Venise, dont la fonction est d'administrer la justice.

Cette charge répond à celle de préteur à Rome: il y a appel de leurs sentences aux auditeurs nouveaux, ou à la garantie civile nouvelle. *Voyez GARANTIE.*

**PODHAICE**, (*Géog. mod.*) *Podajecia*, en latin par Cellarius, petite ville de la petite Pologne, au palatinat de Russie, dans le territoire d'Haliez, sur le Krepiecz. (*D. J.*)

**PODI**, (*Commerce.*) c'est le nom qu'on donne aux Indes orientales à une espèce de farine ou de fleur de farine, dont les habitants se frottent le corps, pour se garantir des maux que cause le froid & les



vents. En quelques endroits des Indes, cette farine se nomme *Jari*.

**PODIUM**, en *Architecture*, voyez **ACOUDOIR**.

**PODIUM**, f. m. (*Hist. anc.*) endroit du cirque ou de l'amphithéâtre, séparé & élevé de douze à quinze piés, & bordé d'une balustrade. C'étoit-là que l'empereur avoit son siège, & d'où il voyoit le spectacle. Avant les empereurs, le même endroit étoit occupé par les consuls & les préteurs, environnés des sêteurs; il y avoit au-devant une grille qui en défendoit l'accès aux bêtes féroces. Les empereurs étoient assis sur le *podium*; Néron avoit coutume de s'y coucher.

**PODIUM**, (*Géog. anc.*) mot latin, qui signifie *balustrade*, ou *appui*, le lieu du théâtre où jouoient les mimes, & la place destinée au théâtre pour les consuls & pour les empereurs. On l'a employé dans le moyen âge, pour signifier un lieu qui est sur le haut d'une montagne, particulièrement lorsque cette montagne est tellement d'un des côtés voisins du lieu en question, que l'on n'y puisse point monter : à-peu-près comme ce que l'on appelle sur le bord de la mer une *falaïse*. Plusieurs villes, bourgs, & villages de France, entr'autres du côté de la Provence & du Languedoc, où la langue latine a subsisté plus longtemps, en ont emprunté le nom. C'est de ce nom *podium*, que les François ont leur mot *puy*, qui veut dire la même chose : comme le Puy en Velay *Podium* : le Puy sainte Marie, *Podium sancta Maria* : Puy Laurent, *Podium Laurentii*, & tant d'autres. Ce mot est différemment prononcé dans la plupart des provinces. Dans le Languedoc & dans les provinces voisines, on dit tantôt *Puy*, tantôt le *Pech*, ou le *Puech*; en Berry on prononce *Pie*; en Poitou le *Peut*; en Dauphiné *Post*, & en d'autres lieux *Poch*, *Peu*, *Puis*, *Pi*, ou *Pis*, &c. (*D. J.*)

**PODLAQUIE**, (*Géog. mod.*) duché & palatinat de Pologne, borné au nord par la Prusse & la Lithuanie, au midi par le Palatinat de Lublin, au levant encore par la Lithuanie, & au couchant par le palatinat de Mazovie. Il est composé de trois districts, savoir de *Drogięzin*, de *Mielnick*, & de *Bielsk*. Par rapport au temporel, ce pays est gouverné par un palatin & par un castellan; & pour le spirituel, il est soumis à l'évêque de *Lukao*. (*D. J.*)

**PODOLIE**, (*Géog. mod.*) palatinat de la petite Pologne, borné au nord par celui de Volhinie, au midi par la Moldavie & la *Pokucie*, au levant par le palatinat de *Braclaw*, & au couchant par celui de Russie. On y trouve des carrières de marbre de diverses couleurs; les bœufs & les chevaux qu'on y nourrit, sont estimés : ce pays est arrosé dans ces deux extrémités par le *Bogh* & le *Niester*; il renferme trois territoires, celui de *Kamineck*, de *Framblowa*, & de *Lahiczow*. (*D. J.*)

**PODOMETRE**, f. m. (*Gram. & Mathém.*) compte-pas, machine à rouage qu'on attache dans une voiture; par sa correspondance avec les roues de la voiture, son aiguille fait un pas à chaque tour de roue, & la route se trouve mesurée.

**PŒCLASIUM**, (*Géog. anc.*) ville de l'île de Crète, située sur la côte méridionale, selon Ptolomée, l. III. c. xvij. Mercator la nomme *Pentalo*, & Niger l'appelle *Selino*. (*D. J.*)

**PŒCILE**, LE, (*Antiquit. d'Athènes*.) De tant de différens portiques ou galeries couvertes qui embellissoient la ville d'Athènes, celui-ci étoit le plus considérable; & pour le distinguer des autres on le nommoit tout court le *portique par excellence*; auparavant on l'appelloit *Pisannetios*. Pendant la splendeur d'Athènes, les premiers peintres de la Grèce avoient représenté à l'envi dans ce portique les actions mémorables des grands capitaines de la république; & l'artiste que les auteurs grecs ont tant vanté, le célèbre

Tome XII.

**Polygnote**, y fit des chefs-d'œuvre dont il ne vouloit point de récompense. Mais si l'on en croit les Savans, la réputation du portique lui est venue du philosophe Zénon, qui y établit l'école des stoïciens; car, ajoutent-ils, le mot grec *stoa*, d'où s'est formé celui de stoïciens, signifie un *portique*. Outre le *pacile*, il y avoit hors d'Athènes quantité d'autres portiques qui servoient de promenades ou de rendez-vous aux beautés effrontées, au point, dit Lucien dans ses *dialogues*, que sur les colonnes qui ornoient ces portiques, on n'y voyoit que leurs noms & ceux de leurs amans entrelacés ensemble. (*D. J.*)

**PŒCILE**, (*Géog. anc.*) portique de la ville d'Athènes qu'on appelloit auparavant *pissanactea*; c'étoit l'école des stoïciens.

**PŒDICULI**, (*Géog. anc.*) ou *Padicli*, peuples d'Italie, selon Plin, l. III. cap. xj. Ils habitoient la plus grande partie de la terre de Bari, & possédoient trois villes, savoir *Rudia*, *Egnatia* & *Barium*. Les Grecs ont désigné les *Padiculi* sous le nom de *Peuce-tili*, à cause des forêts de pins dont est rempli le bras de l'Apennin qui traverse le pays. M. Freret distingue trois principales branches de Liburns fixées dans la portion de l'Italie que les Romains nommerent *Apulia* & les Grecs *Iapygia* : ce sont les *Apuli* proprement dits, les *Padiculi* ou *Padicli*, & les *Calabres*. Ces trois peuples parloient la même langue; dans la suite ils adoptèrent la langue latine, mais sans renoncer à leur ancien jargon; & c'est à cause de cet alliage qu'Horace, liv. IV. *scilicet* 10, les nomme *bilingues*. Plin assure des *Padiculi* qu'ils étoient Illyriens. (*D. J.*)

**PŒLCHER**, (*Commerce*.) petite monnoie de Pologne dont il entre 60 dans un florin polonois, & 180 dans un rixdhaler ou écu d'Allemagne. Ainsi un *pæcher* vaut environ deux liards de notre monnoie.

En Prusse le *pæcher* vaut deux liards & demi, & il n'en faut que cent vingt pour faire un écu d'Allemagne.

**POELE**, f. m. (*Fonderie & Poterie*.) grand fourneau de terre ou de métal, posé sur des piés embellis souvent d'ornemens & de petites figures, qui a un conduit par où s'échappe la fumée du feu qu'on y fait, & qui sert à échauffer une chambre sans qu'on voie le feu.

Les *poëles* sont nécessaires dans les antichambres, tant pour chauffer les domestiques, qu'afin que l'air froid ne s'introduise pas dans la chambre du maître. On s'en sert dans les pays froids, & on en voit de magnifiques & d'une grande dépense en Allemagne, où on donne le même nom aux chambres qu'échauffent les *poëles*. (*D. J.*)

**POELE**, (*Littérat. antiq. rom.*) Les Romains connoissoient deux sortes de *poëles* pour échauffer leurs chambres & les autres appartemens de leurs maisons. Les premiers étoient des fourneaux sous terre bâtis en long dans le gros mur, & ayant de petits tuyaux à chaque étage qui répondoient dans les chambres : on les nommoit *fornares*, *vaporaria*. Mais les Romains avoient encore comme nous des *poëles* portatifs, *hypocausta*, qu'ils changeoient de place quand ils vouloient. Cicéron écrit qu'il venoit de changer ses *poëles* de place, parce que le tuyau par où sortoit le feu étoit sous la chambre. *Hypocausta in alterum apodyterii angulum promovi, propterea quod ita erant posita, ut eorum vaporarium ex quo ignis erumpit, esset subiectum cubiculo*. (*D. J.*)

**POELE A FEU**, (*Hydr.*) Voyez outil de fontainier, au mot **FONTAINIER**.

**POELE à chandelles**, (*Chandel.*) Les maîtres Chandeliers nomment ainsi en terme du métier, ce qu'on appelle communément une *chaudière*. Cette *poêle*, dans laquelle ils font fondre leur suif, est de cuivre jaune, avec bord de deux ou trois pouces de large,

K K k k k ij

& d'un demi-pouce d'enfoncement. (D. J.)

POELE, (Chaudronnier.) Les Chaudronniers appellent ainsi une poêle de fonte garnie de la cuillère de fer, pour faire fondre l'étain dont ils font l'étamure des marmites, casseroles, & autres ustensiles de cuivre qui servent à la cuisine.

Il faut remarquer, à l'égard de cette étamure, que le cuivre rouge s'étame avec la poix résine, & le jaune avec le sel ammoniac.

POELE, f. f. (Cirier.) On nomme indifféremment poêle ou bassine le grand bassin de cuivre sur lequel les Ciriers travaillent leurs ouvrages à la cuillère.

POELE, (Ustensile de cuisine.) Cet ustensile est fait de tôle ou fer battu, avec une longue queue aussi de fer; elle sert à cuire, fricasser & frire divers sortes de mets & de ragouts que les cuisiniers apprêtent.

La poêle à confiture est de cuivre, sans queue, mais avec deux mains ou poignées de fer pour la mettre sur le fourneau ou l'en ôter.

Il y a aussi des poêles dans les hôtels des monnoies, pour y faire recuire les lames & les flacons. (D. J.)

POELE, terme de Garnier, c'est une poêle de fonte à deux oreilles, montée sur trois piés, dans laquelle on met de la cendre & du feu. Les Garniers sont obligés d'en avoir toujours une sur leur établi avec du feu dedans pour entretenir leur colle chaude, parce qu'ils s'en servent très-souvent.

POELE, terme de Peintre sur verre. La poêle du fourneau des Peintres sur verre est de terre bien cuite, & propre à résister au feu, de forme quarrée, comme le fourneau même, profonde de sept à huit pouces. C'est dans cette poêle que se mettent les pièces de verre après qu'elles font peintes, pour y incorporer les couleurs. (D. J.)

POELE des Plombiers, c'est un ustensile de fonte ou de fer battu garni d'une longue queue aussi de fer, dont ces ouvriers se servent pour fondre le plomb, ou pour le verser quand il est fondu.

Les Plombiers se servent de plusieurs sortes de poêles; ils en mettent une au fond de la grande fosse, elle est de fonte, assez semblable à une marmite, & sert à rassembler le plomb quand la fosse en est épuisée. Voyez les Pl. du Plombier.

La poêle à fondre le plomb pour jetter en moule les tuyaux sans soudure, est une espèce de chaudière de fonte large & profonde, soutenue sur un trépied de fer, & maçonnée tout-au-tour avec du plâtre en forme de fourneau. Voyez PLOMBIER, à l'endroit où on explique la manière de fondre les tuyaux sans soudure. Voyez les Pl. du Plombier.

La poêle dont les Plombiers se servent pour verser le métal quand ils coulent les grandes tables, est aussi de fonte; sa figure est triangulaire; elle est plate en dessous, évasée par en-haut, plus longue que large, & garnie par derrière d'une forte queue, au moyen de laquelle on la lève quand on veut verser le plomb. Voyez l'endroit de l'article PLOMBIER où on détaille la méthode de couler les grandes tables de plomb. Voyez les Pl.

Les Plombiers ont encore des poêles ordinaires de fonte à trois piés, dans lesquels ils allument du charbon pour faire chauffer le fer à souder, ou pour fondre leur soudure dans une cuillère. Voy. PLOMBIER, & Pl. du Fontainier.

POELE, f. m. terme d'Eglise; dais sous lequel on porte le saint sacrement aux malades & dans les processions. Ce mot se dit encore du voile qu'on tient sur la tête des mariés durant la bénédiction nuptiale. (D. J.)

POELE, (Droits honorifiques.) dais qu'on présente aux rois, aux princes, & aux gouverneurs des provinces, lorsqu'ils font leur entrée dans une ville, ou dans d'autres cérémonies. (D. J.)

POELETES, f. f. pl. en terme de Raffineur, ce sont

de petits bassins de cuivre disposés devant les grandes chaudières, pour recevoir ce qui s'en répand. Elles sont au niveau du plomb qui couvre le devant du fourneau. Voyez FOURNEAU, & les Pl.

POELON, f. m. (Ustensile de cuisine.) est une petite poêle qui a la même forme qu'une poêle, s'il est de fer; & qui est presque aussi large au fond que vers les bords, s'il est de cuivre.

POELON, (Chaudronnier.) On appelle chez les Chaudronniers, poëlon à poix résine, un petit poëlon de cuivre dans lequel ils tiennent leur poix résine toute érafée, lorsqu'ils veulent étamer ou fonder. (D. J.)

POEMANINUM, (Géogr. anc.) petite contrée de l'île de Cyfique, selon Etienne le géographe, qui connoît aussi une ville de même nom. La notice de Léon le sage, & celle d'Héroclès, mettent la ville dans la province de l'Hellepont; & Plin. liv. V. c. xxx. appelle ses habitants Pamaneni. (D. J.)

POEME, f. m. (Poésie.) Un poème est une imitation de la belle nature, exprimé par le discours mesuré.

La vraie poésie consistant essentiellement dans l'imitation, c'est dans l'imitation même que doivent se trouver ses différentes divisions.

Les hommes acquièrent la connoissance de ce qui est hors d'eux-mêmes, par les yeux ou par les oreilles, parce qu'ils voient les choses eux-mêmes, ou qu'ils les entendent raconter par les autres. Cette double manière de connoître produit la première division de la Poésie, & la partage en deux espèces, dont l'une est dramatique, où nous entendons les discours directs des personnes qui agissent; l'autre épique, où nous ne voyons ni n'entendons rien par nous-mêmes directement, où tout nous est raconté.

*Aux agitur res in senis, aux acta refertur.*

Si de ces deux espèces on en forme une troisième qui soit mixte, c'est-à-dire mêlée de l'épique & du dramatique, où il y ait du spectacle & du récit; toutes les règles de cette troisième espèce seront contenues dans celles des deux autres.

Cette division, qui n'est fondée que sur la manière dont la Poésie montre les objets, est suivie d'une autre qui est prise dans la qualité des objets mêmes que traite la Poésie.

Depuis la divinité jusqu'aux derniers insectes, tout ce à quoi on peut supposer de l'action, est soumis à la Poésie, parce qu'il est à l'imitation. Ainsi, comme il y a des dieux, des rois, de simples citoyens, des bergers, des animaux, & que l'art s'est plu à les imiter dans leurs actions vraies ou vraisemblables, il y a aussi des opéra, des tragédies, des comédies, des pastorales, des apologues; & c'est la seconde division dont chaque membre peut être encore sous-divisé, selon la diversité des objets, quoique dans le même genre.

Ces diverses espèces de poèmes ont leur style & leurs règles particulières dont il est parlé sous chaque article: c'est assez d'observer ici que tous les poèmes sont destinés à instruire ou à plaire, c'est-à-dire que dans les uns l'auteur se propose principalement d'instruire, & dans les autres de plaire, sans qu'un objet exclue l'autre. L'utile domine dans le premier genre, l'agréable dans le second; mais dans l'un l'utile a besoin d'être paré de quelque agrément; & dans l'autre l'agréable doit être soutenu par l'utile, sans quoi le premier paroît dur, sec & triste, l'autre fade, insipide & vuide. (D. J.)

POEME BUCOLIQUE, voyez PASTORALE, Poëse.

POEME COMIQUE, voyez COMÉDIE COMIQUE, & POETE COMIQUE.

POEME CYCLIQUE, (Poëse.) il y en a de trois sortes. Le premier est lorsque le poète pousse son fu-



jet depuis un certain tems jusqu'à un autre, comme depuis le commencement du monde jusqu'au retour d'Ulysse, & qu'il lie tous les événemens par une enchaînement indissoluble, de manière que l'on puisse remonter de la fin au commencement, comme on est allé du commencement à la fin. C'est de cette manière que les métamorphoses d'Ovide sont un poëme cyclique, *perpetuum carmen*, parce que la première fable est la cause de la seconde; que la seconde produit la troisième, que la quatrième naît de celle-ci; & ainsi des autres. C'est pourquoi Ovide a donné ce nom à son poëme dès l'entrée.

*Primaque ab origine mundi*

*In mea perpetuum deducta tempora carmen.*

A cette sorte de poëme étoit directement opposée la composition que les Grecs nommoient *atale*, c'est-à-dire, sans liaison, parce qu'on y voyoit plusieurs histoires sans ordre, comme dans la *mopsonie* d'Euphorion qui contenoit presque tout ce qui s'étoit passé dans l'Attique.

L'autre espèce de poëme cyclique est, lorsque le poëte prend un seul sujet & une seule action pour lui donner une étendue raisonnable dans un certain nombre de vers; dans ce sens l'Iliade & l'Enéide sont aussi des poëmes cycliques, dont l'un a en vue de chanter la colère d'Achille, fatale aux Troyens, & l'autre l'établissement d'Enée en Italie.

On compte encore une troisième espèce de poëme cyclique, lorsque le poëte traite une histoire depuis son commencement jusqu'à la fin: comme par exemple l'auteur de la thébaïde dont parle Aristote; car il avoit ramassé dans ce seul poëme tout ce qui étoit arrivé à son héros; comme Antimaque, qui avoit fait la thébaïde, qui a été appelée cyclique par les anciens, & celui dont parle Horace dans l'art poétique.

*Nec sic incipies ut scriptor cyclicus olim,  
Fortunam Priami cantabo & nobile lethum.*

Ce poëte n'avoit pas seulement parlé de la guerre de Troie dès son commencement; mais il avoit épuisé toute l'histoire de ce prince, sans oublier aucune de ses aventures, ni la moindre particularité de sa vie; il nous reste aujourd'hui un poëme dans ce goût: c'est l'achilléide de Stace; car ce poëte y a chanté Achille tout entier. Homère en avoit laissé à dire plus qu'il n'en avoit dit; mais Stace n'a voulu rien oublier. C'est cette dernière espèce de poëme qu'Aristote blâme, avec raison, à cause de la multiplication vicieuse de fables, qui ne peut être excusée par l'unité du héros.

Il résulte de ce détail, que les poëtes cycliques sont ceux qui, sans emprunter de la poésie cet art de déplacer les événemens pour les faire naître les uns des autres avec plus de merveilleux, en les rapportant tous à une seule & même action, suivent dans leurs poëmes l'ordre naturel & méthodique de l'histoire ou de la fable, & se proposent, par exemple, de mettre en vers tout ce qui s'étoit passé depuis un certain tems jusqu'à un autre, ou la vie entière de quelque prince, dont les aventures avoient quelque chose de grand & de singulier. (D. J.)

POÈME DIDACTIQUE, (*Poësis*) poëme où l'on se propose par des tableaux d'après nature, d'instruire, de tracer les lois de la raison, du bon sens, de guider les arts, d'orner & d'embellir la vérité, sans lui faire rien perdre de ses droits. Ce genre est une sorte d'usurpation que la poésie a fait sur la prose.

Le fond naturel de celle-ci est l'instruction. Comme elle est plus libre dans ses expressions & dans ses tours, & qu'elle n'a point la contrainte de l'harmonie poétique, il lui est plus aisé de rendre nettement les idées, & par conséquent de les faire passer telles qu'elles sont dans l'esprit de ceux qu'on instruit.

Aussi les récits de l'histoire, les sciences, les arts sont-ils traités en prose. La raison en est simple: quand il s'agit d'un service important, on en prend le moyen le plus sûr & le plus facile; & ce moyen en fait d'instruction est sans contredit la prose.

Cependant, comme il s'est trouvé des hommes qui réunissoient en même tems les connoissances & le talent de faire des vers, ils ont entrepris de joindre dans leurs ouvrages ce qui étoit joint dans leur personne, & de revêtir de l'expression & de l'harmonie de la poésie, des matières qui étoient de pure doctrine. C'est de-là que sont venus les ouvrages & les jours d'Hérodote, les sentences de Théognis, la thérapeutique de Nicandre, la chasse & la pêche d'Oppien; & pour parler des Latins, les poëmes de Lucrèce sur la nature, les géorgiques de Virgile, la pharsale de Lucain & quelques autres.

Mais dans tous ces ouvrages, il n'y a de poétique que la forme. La matière étoit faite; il ne s'agissoit que de la revêtir. Ce n'est point la fiction qui a fourni les choses, selon les règles de l'imitation, c'est la vérité même. Aussi l'imitation ne porte-t-elle les règles que sur l'expression. C'est pourquoi le poëme didactique en général peut se définir: la vérité mise en vers: & par opposition, l'autre espèce de poésie: la fiction mise en vers. Voilà les deux extrémités: le didactique pur, & le poétique pur.

Entre ces deux extrémités, il y a une infinité de milieux, dans lesquels la fiction & la vérité se mêlent & s'entraident mutuellement; & les ouvrages qui s'y trouvent renfermés sont poétiques ou didactiques, plus ou moins, à-proportion qu'il y a plus ou moins de fiction ou de vérité. Il n'y a presque point de fiction pure, même dans les poëmes proprement dits; & réciproquement il n'y a presque point de vérité sans quelque mélange de fiction dans les poëmes didactiques. Il y en a même quelquefois dans la prose. Les interlocuteurs des dialogues de Platon, ceux des livres philosophiques de Cicéron sont faits; & leur caractère soutenu est poétique. Il en est de même des discours dont Tite-Live a embelli son histoire. Ils ne sont guère plus vrais que ceux de Junon ou d'Enée dans le poëme de Virgile. Il n'y a entr'eux de différence qu'en ce que Tite-Live a tiré les siens des faits historiques; au lieu que Virgile les a tirés d'une histoire fabuleuse. Ils sont les uns & les autres également de la façon de l'écrivain.

Le poëme didactique peut traiter autant d'espèces de sujets que la vérité a de genres: il peut être historique; telle est la pharsale de Lucain; voyez POÈME HISTORIQUE, POÈME PHILOSOPHIQUE. Il peut donner des préceptes pour régler les opérations dans un art, comme dans l'agriculture, dans la poésie, &c. telles sont les géorgiques de Virgile, & l'art poétique d'Horace, qu'on nomme simplement poëme didactique.

Mais toutes ces espèces de poëmes ne sont pas tellement séparées, qu'elles se prêtent quelquefois un secours mutuel. Les sciences & les arts sont frères & sœurs; c'est un principe qu'on ne sauroit trop répéter dans cette matière. Leurs biens sont communs entr'eux; & ils prennent partout ce qui peut leur convenir. Ainsi, dans la poésie philosophique il entre quelquefois des faits historiques, & des observations tirées des arts. Pareillement dans les poëmes historiques & didactiques, il entre souvent des raisonnemens & des principes. Mais ces emprunts ne constituent pas le fond du genre. Ils n'y viennent que comme auxiliaires, ou quelquefois comme délassemens, parce que la variété est le repos de l'esprit. Quand l'esprit est las du genre, d'une couleur, on lui en offre une autre qui exerce une autre faculté, &

qui donne à celle qui étoit fatiguée le tems de réparer ses forces.

Il y a plus ; car quelles libertés ne se donnent pas les Poètes ? Quelquefois ils se laissent emporter au gré de leur imagination ; & las de la vérité, qui semble leur faire porter le joug, ils prennent l'essor, s'abandonnent à la fiction, & jouissent de tous les droits du génie. Alors ils cessent d'être historiens, philosophes, artistes. Ils ne sont plus que poètes. Ainsi Virgile cesse d'être agriculteur quand il raconte les fables d'Aristée & d'Orphée. Il quitte la vérité pour le vraisemblable ; il est maître & créateur de sa matière. Ce qui pourtant n'empêche pas que la totalité de son *poème* ne soit dans le genre *didactique*. Son épisode est dans son *poème*, ce qu'une statue est dans une maison ; c'est-à-dire un morceau de pur ornement dans un édifice fait pour l'usage.

Les *poèmes didactiques* ont, comme tous les ouvrages, dès qu'ils sont achevés & finis, un commencement, un milieu & une fin. On propose le sujet, on le traite, on l'acheve. Voilà qui peut suffire sur la matière du *poème didactique* ; venons à la forme.

Les Muses favent tout, non-seulement ce qui est, mais encore ce qui peut être, sur la terre, dans les enfers, au ciel, dans tous les espaces soit réels, soit possibles. Par conséquent si les poètes, quand ils ont voulu feindre des choses qui n'étoient pas, ont pu les mettre dans la bouche des Muses, pour leur donner par-là plus de crédit ; ils ont pu à plus forte raison, y mettre les choses vraies & réelles, & leur faire dicter des vers soit sur les sciences, soit sur l'histoire, soit sur la manière d'élever & de perfectionner les arts. C'est là-dessus qu'est fondée la forme poétique qui constitue le *poème didactique* ou de doctrine.

Il a toujours été permis à tout auteur de choisir la forme de son ouvrage ; & loin de lui faire un crime d'employer quelque tour adroit pour rendre le sujet qu'il traite plus agréable, on lui en fait gré, quand il soutient le ton qu'il a pris, & qu'il est fidèle à son plan.

Les poètes didactiques n'ont pas jugé à-propos de faire parler de simples mortels. Ils ont invoqué les divinités. Et comme ils se sont supposés exaucés, ils ont parlé en hommes inspirés, & à-peu-près comme ils s'imaginoient que les dieux l'auraient fait. C'est sur cette supposition que sont fondées toutes les règles générales du *poème didactique* quant à la forme. Voici les règles générales.

1°. Les poètes didactiques cachent l'ordre jusqu'à un certain point. Ils semblent se laisser aller à leur génie, & suivre la matière telle qu'elle se présente, sans s'embarrasser de la conduire par une sorte de méthode qui avoueroit l'art. Ils évitent tout ce qui auroit l'air compassé & mesuré. Ils ne mettent cependant point la mort d'un héros avant sa naissance, ni la vendange avant l'été. Le desordre qu'ils se permettent n'est que dans les petites parties, où il paroît un effet de la négligence & de l'oubli plutôt que de l'ignorance. Dans les grandes, ils suivent ordinairement l'ordre naturel.

2°. La seconde règle est une suite de la première. En vertu du droit que se donnent les poètes, de traiter les matières en écrivains libres & supérieurs, ils mêlent dans leurs ouvrages des choses étrangères à leur sujet, qui n'y tiennent que par occasion ; & cela pour avoir le moyen de montrer leur érudition, leur supériorité, leur commerce avec les mules. Tels sont les épisodes d'Aristée & d'Orphée, les métamorphoses de quelque nymphe en fouci, en riviere, en rocher.

3°. La troisième regarde l'expression. Ils s'arrogent tous les privilèges du style poétique. Ils chargent les idées en prenant des termes métaphoriques,

au lieu des termes propres, en y ajoutant des idées accessoires par les épithètes qui fortifient, augmentent, modifient les idées principales. Ils emploient des tours hardis, des constructions licentieuses, des figures de mots & de pensées qu'ils placent d'une façon singulière. Ils sèment des traits d'une érudition détournée & peu commune. Enfin, ils prennent tous les moyens de persuader à leurs lecteurs, que c'est un génie qui leur parle, afin d'attirer par-là leur esprit, & de maîtriser leur attention.

La quatrième règle & la plus importante à suivre, est de rendre le *poème didactique* le plus intéressant qu'il est possible. Tous les auteurs de goût qui ont composé de tels *poèmes*, & qui ont employé les vers à nous donner des leçons, se sont conduits sur ce principe. Afin de soutenir l'attention du lecteur, ils ont semé leurs vers d'images qui peignent des objets touchants ; car les objets, qui ne sont propres qu'à satisfaire notre curiosité, ne nous attachent pas autant que les objets qui sont capables de nous attirer. S'il m'est permis de parler ainsi, l'esprit est d'un commerce plus difficile que le cœur.

Quand Virgile composa les géorgiques, qui sont un *poème didactique*, dont le titre nous promet des instructions sur l'agriculture & sur les occupations de la vie champêtre, il eut attention à le remplir d'imitations faites d'après des objets qui nous auroient attachés dans la nature. Virgile ne s'est pas même contenté de ces images répandues avec un art infini dans tout l'ouvrage. Il place dans un de ses livres une dissertation faite à l'occasion des présages du soleil, & il y traite avec toute l'invention dont la poésie est capable, le meurtre de Jules-César, & le commencement du règne d'Auguste. On ne pouvoit pas entretenir les Romains d'un sujet qui les intéressât davantage.

Virgile met dans un autre livre la fable miraculeuse d'Aristée, & la peinture des effets de l'amour. Dans un autre c'est un tableau de la vie champêtre qui forme un paysage riant & rempli des figures les plus aimables. Enfin, il insère dans cet ouvrage l'aventure tragique d'Orphée & d'Euridice, capable de faire fondre en larmes ceux qui la verroient véritablement.

Il est si vrai que ce sont ces images qui sont cause qu'on se plaît tant à lire les géorgiques, que l'attention se relâche sur les vers qui donnent les préceptes que le titre a promis. Supposé même que l'objet qu'un *poème didactique* nous présente fût si curieux qu'on le lût une fois avec plaisir, on ne le relirait pas avec la même satisfaction qu'on relit une églogue. L'esprit ne sauroit jouir deux fois du plaisir d'apprendre la même chose ; mais le cœur peut jouir deux fois du plaisir de sentir la même émotion. Le plaisir d'apprendre est consummé par le plaisir de savoir.

Les *poèmes didactiques*, que leurs auteurs ont dédaigné d'embellir par des tableaux pathétiques assez fréquents, ne font guère entre les mains du commun des hommes. Quel que soit le mérite de ces *poèmes*, on en regarde la lecture comme une occupation sérieuse, & non pas comme un plaisir. On les aime moins, & le public n'en retire guère que les vers qui contiennent des tableaux pareils à ceux dont on loue Virgile d'avoir enrichi les géorgiques.

Il n'est personne qui n'admire le génie & la verve de Lucrece, l'énergie de ses expressions, la manière hardie dont il peint des objets pour lesquels le pinceau de la poésie ne paroît point fait, enfin sa dextérité pour mettre en vers des choses que Virgile lui-même auroit peut-être désespéré de pouvoir dire en langage des dieux : mais Lucrece est bien plus admiré qu'il n'est lu. Il y a plus à profiter dans son *poème de natura rerum*, que dans l'épique de Virgile ; cependant tout le monde lit & relit Virgile ; & peu de per-



sonnes font de Lucrece leur livre favori. On ne lit son ouvrage que de propos délibéré. Il n'est point, comme l'énéide, un de ces livres sur lesquels un attrait insensible fait d'abord porter la main quand on veut lire une heure ou deux. Qu'on compare le nombre des traductions de Lucrece avec le nombre des traductions de Virgile dans toutes les langues polies, & l'on trouvera quatre traductions de l'énéide de Virgile, contre une traduction du poème de *natura rerum*. Les hommes aimeront toujours mieux les livres qui les toucheront que les livres qui instruiront. Comme l'ennui leur est plus à charge que l'ignorance, ils préfèrent le plaisir d'être émus, au plaisir d'être instruits. (D. J.)

POÈME DRAMATIQUE, (*Poésie*) représentation d'actions merveilleuses, héroïques ou bourgeoises.

Le poème dramatique est ainsi nommé du mot grec *δραμα*, qui vient de l'éolique, *δραω* ou *δράω*, lequel signifie agir; parce que dans cette espèce de poème, on ne raconte point l'action comme dans l'épopée, mais qu'on la montre elle-même dans ceux qui la représentent. L'action dramatique est soumise aux yeux, & doit se peindre comme la vérité; or le jugement des yeux, en fait de spectacle, est infiniment plus redoutable que celui des oreilles. Cela est si vrai, que dans les drames mêmes, on met en récit ce qui seroit peu vraisemblable en spectacle. On dit qu'Hippolyte a été attaqué par un monstre & déchiré par les chevaux, parce qu'il en eût voulu représenter cet événement plutôt que de le raconter, il y auroit eu une infinité de petites circonstances qui auroient trahi l'art & changé la pitié en risée. Le précepte d'Horace y est formel; & quand Horace ne l'auroit point dit, la raison le dit assez.

On y exige encore non-seulement que l'action soit une, mais qu'elle se passe toute en un même jour, en un même lieu. La raison de tout cela est dans l'imitation.

Comme toute action se passe en un lieu, ce lieu doit être convenable à la qualité des acteurs. Si ce sont des bergers, la scène est en paysage; celle des rois est un palais, ainsi du reste.

Pourvu qu'on conserve le caractère du lieu, il est permis de l'embellir de toutes les richesses de l'art; les couleurs & la perspective en font toute la dépense. Cependant il faut que les mœurs des acteurs soient peintes dans la scène même; qu'il y ait une juste proportion entre la demeure & le maître qui l'habite; qu'on y remarque les usages des tems, des pays, des nations. Un américain ne doit être ni vêtu, ni logé comme un françois; ni un françois comme un ancien romain; ni même comme un espagnol moderne. Si on n'a point de modèle, il faut s'en figurer un, conformément à l'idée que peuvent en avoir les spectateurs.

Les deux principales espèces de poèmes dramatiques sont la tragédie & la comédie, ou comme disoient les anciens, le cothurne & le brodequin.

La tragédie partage avec l'épopée la grandeur & l'importance de l'action, & n'en diffère que par le dramatique seulement. Elle imite le beau, le grand; la comédie imite le ridicule. L'une élève l'âme & ferme le cœur; l'autre polit les mœurs, & corrige le dehors. La tragédie nous humanise par la compassion, & nous retient par la crainte, *φοβος καὶ ἰλδος*; la comédie nous ôte le masque à demi, & nous présente adroitement le miroir. La tragédie ne fait pas rire, parce que les sottises des grands sont presque des malheurs publics:

*Quidquid delirant reges, plebsuntur archivi.*

La comédie fait rire, parce que les sottises des petits ne sont que des sottises: on n'en craint point les suites. La tragédie excite la terreur & la pitié, ce qui est signifié par le nom même de la tragédie. La co-

médie fait rire, & c'est ce qui la rend comique ou comédie.

Au reste, la poésie dramatique fit plus de progrès depuis 1635 jusqu'en 1665; elle se perfectionna plus en ces 30 années-là, qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siècles précédens. Rotrou parut en même tems que Corneille, Racine, Molière & Quinault vinrent bientôt après. Quels progrès a fait depuis parmi nous cette même poésie dramatique? aucun. Mais il est inutile d'entrer ici dans de plus grands détails. Voyez COMÉDIE, TRAGÉDIE, DRAME, DRAMATIQUE, OPÉRA, &c. (D. J.)

POÈME ÉPIQUE, (*Poésie*) récit poétique de quelque grande action qui intéresse des peuples entiers, ou même tout le genre humain. Les Homère & les Virgile en ont fixé l'idée jusqu'à ce qu'ils viennent des modèles plus accomplis.

Le poème épique est bien différent de l'histoire; quoiqu'il ait avec elle une ressemblance apparente. L'histoire est consacrée à la vérité, mais l'épopée peut ne vivre que de mensonges; elle ne connoît d'autres bornes que celles de la possibilité.

Quand l'histoire, continue M. le Batteux, a rendu son témoignage, tout est fait pour elle; on ne lui demande rien au-delà. On veut au contraire que l'épopée charme le lecteur, qu'elle excite son admiration, qu'elle occupe en même tems la raison, l'imagination, l'esprit; qu'elle touche les cœurs, étonne les sens, & fasse éprouver à l'âme une suite de situations délicieuses, qui ne soient interrompues quelques instans que pour les renouveler avec plus de vivacité.

L'histoire présente les faits sans songer à plaire par la singularité des causes ou des moyens. C'est le portrait des tems & des hommes; par conséquent l'image de l'inconstance & du caprice, de mille variations qui semblent l'ouvrage du hasard & de la fortune. L'épopée ne raconte qu'une action, & non plusieurs. Cette action est essentiellement intéressante; ses parties sont concertées; les causes font vraisemblables: les acteurs ont des caractères marqués, des mœurs soutenues; c'est un tout entier, proportionné, ordonné, parfaitement lié dans toutes les parties.

Enfin l'histoire ne montre que les causes naturelles; elle marche, ses mémoires & les dates à la main; ou si, guidée par la philosophie, elle va quelquefois dans le cœur des hommes chercher les principes secrets des événemens, que le vulgaire attribue à d'autres causes; jamais elle ne remonte au-delà des forces, ni de la prudence humaine. L'épopée est le récit d'une muse, c'est-à-dire d'une intelligence céleste, laquelle a vu non-seulement le jeu de toutes les causes naturelles, mais encore l'action des causes surnaturelles, qui préparent les ressorts humains, qui leur donnent l'impulsion & la direction pour produire l'action qui est l'objet du poème.

La première idée qui se présente à un poète qui veut entreprendre cet ouvrage, c'est d'immortaliser son génie, c'est la fin de l'ouvrier; cette idée le conduit naturellement au choix d'un sujet qui intéresse un grand nombre d'hommes, & qui soit en même tems capable de porter le merveilleux: ce sujet ne peut être qu'une action.

Pour en dresser toutes les parties & les rédiger en un seul corps, il fait comme les hommes qui agissent, il se propose un but où se portent tous les efforts de ceux qu'il fait agir: c'est la fin de l'ouvrage.

Toutes les parties étant ainsi ordonnées vers un seul terme marqué avec précision, le poète fait valoir tous les privilèges de son art. Quoique son sujet soit tiré de l'histoire, il s'en rend le maître: il ajoute, il retranche, il transpose, il crée, il dresse les machines à son gré, il prépare de loin des ressorts secrets, des forces mouvantes; il dessine d'après les idées de

la belle nature les grandes parties ; il détermine les caractères de ses personnages ; il forme le labyrinthe de l'intrigue ; il dispose tous les tableaux selon l'intérêt de l'ouvrage, & conduisant son lecteur de merveilles en merveilles, il lui laisse toujours apercevoir dans le lointain une perspective plus charmante, qui séduit sa curiosité, & l'entraîne malgré lui jusqu'au dénouement & à la fin du poème.

Il est vrai que ni la société ni l'histoire ne lui offrent point de tableaux si parfaits & si achevés. Mais il suffit qu'elles lui en montrent les parties, & qu'il ait lui en foi les principes qui doivent le guider dans la composition du tout.

Le plan de toute l'action étant dressé de la sorte, il invoque la muse qui doit l'inspirer : aussi-tôt après cette invocation il devient un autre homme.

\* \* \* \* \* Cui talia fanti  
Subito non vultus, non color unus ;  
Et rabie fera corda tument, majorque videri,  
Nec mortale sonans, afflatur numine quando  
Jam propiore dei . . . . . Tres Anchisade . . .

Il est aïtand dans le ciel que sur la terre : il paroît tout pénétré de l'esprit divin ; ses discours ressemblent moins au témoignage d'un historien scrupuleux qu'à l'extase d'un prophète. Il appelle par leurs noms les choses qui n'existent pas encore : il voit plusieurs siècles auparavant la mer Caspienne qui frémit, & les sept embouchures du Nil qui se troublent dans l'attente d'un héros.

Ce ton majestueux se soutient : tout s'annoblit dans sa bouche ; les pensées, les expressions, les tours, l'harmonie, tout est rempli de hardiesse & de pompe. Ce n'est point le tonnerre qui gronde par intervalle, qui éclate & qui se tait ; c'est un grand fleuve qui roule ses flots avec bruit, & qui étonne le voyageur qui l'entend de loin dans une vallée profonde : en un mot, c'est un dieu qui fait récit à des dieux.

Je ne discuterai point ici ce qui concerne le plan de l'épopée, son choix, son action, son nœud, son dénouement, ses épisodes, ses personnages & son style : toutes ces choses ont été traitées profondément au mot EPOËE. J'y renvoie le lecteur, & je me borne aux remarques générales les plus importantes qu'on trouvera ingénieusement détaillées dans un discours de M. de Voltaire sur cette matière.

Que l'action du poème épique soit simple ou complexe, dit ce beau génie ; qu'elle s'acheve dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtemps ; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade ; que le héros voyage de mers & en mers, comme dans l'Odyssée ; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Enée ; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la Luziada, dans l'Amérique comme dans l'Araucana, dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le paradis de Milton : il n'importe, le poème sera toujours un poème épique, un poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule, disoit le célèbre M. Adisson, de donner le titre de poème épique au paradis perdu de Milton, appelez-le, si vous voulez, un poème divin ; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'Enéide ; ne disputons jamais sur les noms, c'est une puérilité impardonnable.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, & sur quoi elles diffèrent. Un poème épique doit par-tout être fondé sur le jugement, & embellir par l'imagination ;

ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, une & simple qui se développe aisément & par degré, & qui ne couste point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné.

Plus l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes dont la faiblesse est d'être réduite par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit intéressante ; car tous les cœurs veulent être remués, & un poème parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, seroit insipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume & de cet instrument qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens, nous devons nous prêter à ce qui étoit beau dans leur langue & dans leurs mœurs, mais ce seroit s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la pîsse. Nous ne parlons point la même langue ; la religion qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siège de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos sièges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouffole, de l'imprimerie, tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont, en quelque façon, changé la face de l'univers, en sorte qu'un poète épique entouré de tant de nouveautés doit avoir un génie bien stérile, ou bien timide, s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homère nous représente ses dieux s'enivrant de nectar, & riant sans fin de la mauvaîse grâce dont Vulcain leur sert à boire, cela étoit bon de son tems, où les dieux étoient ce que les fées sont dans le nôtre. Mais assurément personne ne s'aviserait aujourd'hui de représenter dans un poème une troupe d'anges & de saints buvant & riant à table. Que diroit-on d'un auteur qui iroit, après Virgile, introduire des harpies enlevant le dîner de son héros ?

En un mot, admirons les anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : ne faisons pas cette injustice à la nature humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monuments en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jérusalem du Tasse ; Milton fait presque autant d'honneur à l'Angleterre que le grand Newton. Le Camoëns est en Portugal ce que Milton est en Angleterre.

C'est sans doute un grand plaisir pour un homme qui pense de lire attentivement tous ces poèmes épiques de différente nature nés en des siècles & dans des pays éloignés les uns des autres. En les examinant impartialement, on n'ira point demander à Aristote ce qu'il faut penser d'un auteur anglois ou portugais, ni à M. Perrault, comme on doit juger de l'Iliade. On ne se laissera point tyranniser par Scaliger



ger & par le Boffu, mais on tirera ses regles de la nature & des exemples frappans, & pour-lors on jugera entre les dieux d'Homere & le vrai Dieu chanté par Milton, entre Calypso & Didon, Armide & Eve.

De beaux génies & de grands maîtres de l'art se font ainsi conduits pour juger sagement les poètes épiques ; & , comme j'ai leurs écrits sous les yeux , je puis aisément poncer ici quelques-uns des principaux traits de leurs desseins. Commençons par Homere.

Ce grand poète vivoit probablement environ 850 ans avant l'ere chrétienne. Il étoit contemporain d'Hésiode , & fleurissoit trois générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvoit avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avoient été à ce siège ; & il devoit avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie, qui avoient vu Ulysse & Ménélas. Quand il composa l'Iliade & l'Odyssée, il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems.

Les Grecs n'avoient alors que des poètes pour historiens & pour théologiens ; ce ne fut même que 400 ans après Hésiode & Homere qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage qui paroît bien ridicule à beaucoup de lecteurs, étoit très-raisonnable. Un livre en ces tems-là étoit une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire in-folio de chaque village, comme on a fait à présent, on ne transmettoit à la postérité que les grands événemens qui devoient l'intéresser. Le culte des dieux & l'histoire des grands hommes étoient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits : on les composa long-tems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étoient destinés à être retenus par cœur & à être chantés : telle étoit la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à Hérodote d'autre histoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent dans aucun tems de poésie sans musique.

Celle d'Homere se chantoit par morceaux détachés, auxquels on donnoit des titres particuliers, comme le combat des vaisseaux, la Patroclée, la groute de Calypso ; on les appelloit *rapfodies*, & ceux qui les chantoient *rapfodistes*. Ce fut Pisistrate, roi d'Athènes, qui rassembla ces morceaux, qui les arrangea dans leur ordre naturel, & qui en composa les deux corps de poésie que nous avons sous le nom d'Iliade & d'Odyssée. On en fit ensuite plusieurs éditions fameuses. Aristote en fit une pour Alexandre le Grand, qui la mit dans une précieuse cassette qu'il avoit trouvée parmi les dépouilles de Darius, & qu'on nomma l'édition de la cassette. Enfin Aristarque, que Ptolomée Philométor avoit fait gouverneur de son fils Evergetes, en fit une si correcte & si exacte, que son nom est devenu celui de la saine critique. On dit un *Aristarque* pour dire un bon juge en matière de goût ; c'est son édition qu'on prétend que nous avons aujourd'hui.

Autant les ouvrages d'Homere sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on fait de vrai, c'est que long-tems après sa mort on lui a érigé des statues & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion est que de son vivant il fut exposé aux injures de la fortune, qu'il avoit à peine un domicile, & que celui dont la postérité a fait un dieu, a vécu pauvre & misérable, deux choses très-compatibles, & que plusieurs grands hommes ont éprouvé dans tous les tems & dans tous les lieux. On admire les qualités de son cœur qu'il a peint dans ses écrits, sa modestie, sa droiture, la simplicité & l'élevation de ses sentimens.

L'Iliade qui est son grand ouvrage, est plein de dieux

Tome XII.

& de combats. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paroît terrible ; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de forçiers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes.

De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homere, on lui impute l'extravagance de ses dieux & la grossièreté de ses héros ; c'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures des habillemens de son tems. Homere a peint les dieux tels qu'on les croyoit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne, mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homere. Si l'idée des trois graces qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de Vénus sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons ? Et si ces fables étoient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siecle qui avoit trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homere, on peut rire tant qu'on voudra, de voir Patrocle préparer le dîner avec Achille. Achille & Patrocle ne perdent rien à cela de leur héroïsme ; & la plupart de nos généraux qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, n'égaleront jamais ces héros qui faisoient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse Nausica, qui, suivie de ses femmes, va laver ses robes & celles du roi & de la reine. Cette simplicité si respectable, vaut bien mieux que la vaine pompe & l'oïiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang font nourries.

Ceux qui reprochent à Homere d'avoir tant loué la force de ses héros, ne savent pas qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps déceit de tout dans les batailles. Ils ignorent que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes, & que c'est par cette supériorité seule, que les nations du Nord ont conquis notre hémisphère, depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se faisoient une gloire d'être robustes ; leurs plaisirs étoient des exercices violens ; ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars mollement suspendus, à couvrir des influences de l'air, pour aller porter languissamment, d'une maison dans une autre, leur ennui & leur inutilité. En un mot, Homere avoit à représenter un Ajax & un Hector, non un courtisan de Versailles ou de Saint-James.

Je ne prétends pas cependant justifier Homere de tout défaut ; mais j'aime la manière dont Horace le juge ; c'est un soupçon, plutôt qu'une accusation ; & il est même fâché d'avoir ce soupçon. Les beautés de ses ouvrages sont si grandes, que j'oublie les momens où il me paroît sommeiller. On retrouve partout dans ses poésies un génie créateur, une imagination riche & brillante, un enthousiasme presque divin. Il a réuni toutes les parties ; le gracieux, le riant, le grave & le sublime ; & à ce dernier égard il est bien supérieur à Virgile.

Je ne m'attacherai point à montrer son talent dans l'invention, son goût dans la disposition, sa force & sa justesse dans l'expression ; on peut lire tout ce qu'en dit l'auteur des principes de la Littérature. Je me contenterai seulement de remarquer, que le plus grand mérite d'Homere, est de porter par-tout l'empreinte du génie. Nous ne sommes plus en état de juger de son élocution, que toute l'antiquité grecque & latine admiroit. Nous savons tout au plus la valeur des mots : nous ne pouvons juger s'ils sont nobles, & à quel point ils le sont ; si chaque mot étoit le mot unique dans l'endroit où il est placé. Nous ne

LLII

sommes point sûrs de la prononciation; notre organe n'y est point fait : de sorte que si Homère nous enchante, nous n'en avons presque obligation qu'à la beauté des choses, & à l'énergie de ses traits, qui, quoiqu'à demi effacés pour nous, nous paroissent encore plus beaux que la plupart des modernes, dont le coloris est si frais.

S'il décrit une armée en marche, « c'est un feu dévorant, qui poulle par les vents, consume la terre » devant lui. » Si c'est un dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, « il fait trois pas, & au quatrième, » il arrive au bout du monde. » On entend dans les descriptions de combats, le bruit de guerre, le cliquetis des armes, le fracas de la mêlée, le tonnerre de Jupiter qui gronde, la terre qui retentit sous les pieds des combattans. On n'est point avec le poète, on est au milieu de ses héros. On ne lit point son ouvrage; on croit être présent à tout ce qu'il raconte. L'esprit, l'imagination, le cœur, toute la capacité de l'ame est remplie par la grandeur des intérêts, par la vivacité des images, & par la marche harmonieuse de la poésie du style.

Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'Achille, il personifie les Prières. « Elles sont filles du maître » des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, » & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans, » elles suivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court sur la terre d'un pié léger, levant sa tête audacieuse. »

Si quelques-unes des comparaisons d'Homère ne nous paroissent pas assez nobles, la plupart n'ont pas ce défaut. Une armée couverte de ses boucliers, descendant de la montagne; c'est une forêt en feu; elle s'avance, & fait lever la poussière; c'est une nuée qui apporte l'orage. Un jeune combattant est atteint d'un trait mortel; c'est un pavot vermeil qui laisse tomber sa tête mourante. En un mot, l'Illiade est un édifice enrichi de figures majestueuses, riannes, agréables, naïves, touchantes, tendres, délicates. Plus on la lit, plus on admire l'étendue, la profondeur, & la grandeur du génie de l'architecte.

Il n'est plus permis aujourd'hui de révoquer toutes ces choses en doute. Il n'est plus question, dit fort bien Despréaux, de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux. C'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus; & après des suffrages si constants, il y auroit non-seulement de la témérité, mais même de la folie, à douter du mérite de ces écrivains.

Passons à Virgile, le prince des poètes latins, & l'auteur de l'Enéide.

En lisant Homère, dit M. le Batteux, nous nous figurons ce poète dans son siècle, comme une lumière unique au milieu des ténèbres, seul avec la seule nature, sans conseil, sans livres, sans sociétés de favans, abandonné à son seul génie, ou instruit uniquement par les mœurs.

En ouvrant Virgile, nous sentons au contraire, que nous entrons dans un monde éclairé, que nous sommes chez une nation où regne la magnificence & le goût, où tous les arts, la Sculpture, la Peinture, l'Architecture ont des chefs-d'œuvres, où les talens sont réunis avec les lumières.

Il y avoit dans le siècle d'Auguste, une infinité de gens de lettres, de philosophes, qui connoissoient la nature & les arts, qui avoient lu les auteurs anciens & les modernes, qui les avoient comparés, qui en avoient discuté, & qui en discutoient tous les jours les beautés de vive voix & par écrit. Virgile devoit profiter de ces avantages, & on sent en le lisant, qu'il en a réellement profité. On y re-

marque le soin d'un auteur qui connoît des règles, & qui craint de les blesser; qui polit & repolit sans fin, & qui appréhende la censure des connoisseurs. Toujours riche, toujours correct, toujours élégant; ses tableaux ont un coloris aussi brillant que juste; en artiste instruit, il aime mieux se tenir sur les bords, que de s'exposer à l'orage. Homère, plein de sécurité, se laisse aller à son génie. Il peint toujours en grand, au risque de passer quelquefois les bornes de l'art; la nature seule le guide.

Le premier pas que devoit faire Virgile, entreprenant un *poème épique*, étoit de choisir un sujet qui pût en porter l'édifice; un sujet voisin des tems fabuleux, presque fabuleux lui-même, & dont on n'eût que des idées vagues, demi-formées, & capables par-là de se prêter aux fictions épiques. En second lieu, il falloit qu'il y eût un rapport intéressant entre ce sujet, & le peuple pour qui l'entrepreneur de le traiter. Or ces deux points se réunissent parfaitement dans l'arrivée d'Enée en Italie. Ce prince passoit pour être fils d'une déesse. Son histoire se perdoit dans la fable. D'ailleurs les Romains prétendoient qu'il étoit le fondateur de leur nation, & le pere de leur premier roi. Virgile a donc fait un bon choix en prenant pour sujet l'établissement d'Enée en Italie.

Pour jeter encore un nouvel intérêt dans cette matière, le poète usant des droits de son art, a jugé à propos de faire entrer dans son *poème* plusieurs traits à la louange du prince & de la nation, & de présenter des tableaux allégoriques où ils pussent le reconnoître avec plaisir. Tout le monde fut enchanté de son *poème* dès qu'il vit le jour. Les suffrages & l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auroient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paroître au théâtre après qu'on y eut récité quelques-uns des vers de l'Enéide, tout le peuple se leva avec de grandes acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'empereur.

La critique la plus vraie, la plus générale & la mieux fondée qu'on puisse faire de l'Enéide, c'est que les six derniers chants sont bien inférieurs aux six premiers; cependant on y reconnoît par-tout la main de Virgile, & l'on doit convenir que ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Il est vrai que ce grand poète n'avoit voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième & le sixième livres, qui sont effectivement la plus belle partie de son *poème*. C'est-là que Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Enée aux enfers, ou, si l'on veut, dans le tableau des mystères d'Eleusis. Il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans sa description du siège, de la prise & de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il étoit parvenu au milieu de son vol, il étoit bien difficile de ne pas descendre.

Mais il est assez vraisemblable que Virgile sentoit lui-même que cette dernière partie de son ouvrage avoit besoin d'être retouchée. On sait qu'il ordonna par son testament que l'on brûlât son Enéide dont il n'étoit point satisfait; mais Auguste se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté, & de priver le monde du *poème* le plus touchant de l'antiquité. Il tient aujourd'hui la balance presque égale avec l'Illiade : on trouve quelquefois dans Homère des longueurs, des détails qui ne nous paroissent pas assez choisis. Virgile a évité ces petites fautes, & a mieux aimé rester en-deçà que d'aller au-delà.

Enfin les Grecs & les Latins n'ont rien eu de plus



beau & de plus parfait en leurs langues que les poésies d'Homère & de Virgile ; c'est la source, le modèle & la règle du bon goût. Ainsi il n'y a point d'homme de lettres qui ne doive savoir, & savoir bien les ouvrages de ces deux poètes.

Ils ont tous deux dans l'expression quelque chose de divin. On ne peut dire mieux, avec plus de force, de noblesse, d'harmonie, de précision, ce qu'ils disent l'un & l'autre : & plutôt que de les comparer dans cette partie, il faut prendre la pensée du petit Cyrus & dire : « Mon grand-père est le plus grand » des Medes, & mon père le plus beau des Perles ». Domitius Afer répondit à peu-près la même chose à quelqu'un qui lui demandoit son opinion sur le mérite des deux poètes : Virgile, dit-il, est le second, mais plus près du premier que du troisième.

Après avoir levé les yeux vers Homère & Virgile, il est inutile de les arrêter long-tems sur leurs copies. Je passerai donc légèrement en revue Statius & Silius Italicus ; l'un inégal & timide, l'autre imitateur encore plus faible de l'Iliade & de l'Enéide.

Statius, ou plutôt Publius Papinius Statius, vivoit sous le règne de Domitien. Il obtint les bonnes grâces de cet empereur, & lui dédia sa Thébaine poème de douze chants. Quelques louanges que lui ait donné Jules Scaliger, tous les gens de goût trouvent qu'il peche du côté de l'art & du génie : sa diction, quoiqu'assez fleurie, est très-inegale ; tantôt il s'élève fort haut, & tantôt il rampe à terre. C'est ce qui a fait dire assez ingénieusement à un moderne, qu'il se représentait sur la cime du Parnasse, mais dans la posture d'un homme qui n'y pouvant tenir, étoit sur le point de se précipiter. Ses vers cadencent à l'oreille sans aller jamais au cœur. Son poème n'est ni régulier, ni proportionné, ni même épique, car les fictions qui s'y trouvent sentent moins le poète que l'orateur timide, ou l'historien méthodique. Ses sylves, recueil de petites pièces de vers sur différens sujets, plaisent davantage, parce que le style en est pur & naturel. Son Achilleide est le moindre de ses écrits, mais c'est un ouvrage auquel il n'a point mis la dernière main. La mort le surprit vers la centième année de Jésus-Christ, dans le tems qu'il retouchoit le second chant. Enfin lui-même reconnoît qu'il n'a suivi Virgile que de fort loin, & qu'en baissant ses traces qu'il adoroit ; c'est un sentiment de modestie, dont il faut lui tenir compte. Nous avons une belle & bonne édition de ses œuvres faite à Paris en 1618 in-4°. M. de Marolles en a donné une traduction françoise, mais beaucoup trop négligée & à laquelle il manque les notes d'érudition.

Silius Italicus parvint aux honneurs du consulat, & finit sa vie au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans. Il se laissa mourir de faim, n'ayant pas la constance de supporter la douleur de ses maux. Son style est à la vérité plus pur que celui de ses contemporains ; mais son ouvrage de la seconde guerre punique est si faible & si prosaïque, qu'il doit plutôt avoir le nom d'histoire écrite en vers, que celui de poème épique.

Lucain (M. Annaus Lucanus) est digne de nous arrêter davantage que Statius & Silius Italicus qu'il avoit précédés. Son génie original ouvrit une route nouvelle. Il n'a rien imité, & ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite par cela seul une grande attention. Voici ce qu'en dit M. de Voltaire.

Lucain étoit d'une ancienne maison de l'ordre des chevaliers. Il naquit à Cordoue en Espagne sous l'empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de Sénèque son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris Lucain pour un épa-

Tome XII.

gnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y sont pas, & qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne.

Il fut d'abord favori de Néron, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie, & l'honneur dangereux de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux étoit Orphée. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissoit dans les premières années de ce règne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges, il le loua même avec trop de flatterie ; & en cela seul il a imité Virgile, qui avoit eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit.

Néron démentit bien-tôt les louanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénèque à conspirer contre lui ; Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa Pharsale, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poème épique. Varius, contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec succès cette dangereuse entreprise.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique & peu superstitieux où vivoient César & Lucain, la solidité de son sujet étoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

La grandeur véritable des héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains, du tems de César, étoient des personnages bien autrement importants que Sarpédon, Diomède, Mézence & Turnus. La guerre de Troie étoit un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, & les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputoient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire ; par-là il a rendu son poème sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa téchereffe sous l'enflure : ainsi il est arrivé qu'Achille & Enée, qui étoient peu importants par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homère & dans Virgile, & que César & Pompée sont quelquefois petits dans Lucain.

Il n'y a dans son poème aucune description brillante, comme dans Homère. Il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie ; mais aussi vous trouvez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéide. Au milieu de ses déclamations empoulées il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli ; quelques-uns de ces discours ont la majesté de ceux de Tite-Live, & la force de Tacite. Il peint comme Saluste ; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être poète. Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César, *nisi actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut une description poétique.

Virgile & Homère avoient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. Lucain a fait tout-aussi-bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On savoit peu de chose de ces héros fabuleux ; ils étoient comme ces vainqueurs des jeux

L LIII ij

olympiques que Pindare chantoit, & dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jettât sur les louanges de Castor, de Pollux & d'Hercule. Les foibles commencemens de l'empire romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux; mais César, Pompée, Caton, Labiénus vivoient dans un autre siècle qu'Enée: les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son épée, ou si Vénus descendoit dans un nuage d'or à son secours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poème ne sauroit subsister sans divinités, parce que l'Iliade en est pleine; mais ces divinités sont si peu essentielles au poème, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, & peut-être dans aucun poète, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque ennemi des fables, refuse d'entrer seulement dans le temple de Jupiter Hammon.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain est si inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César, Pompée, Caton avec des traits si forts, il soit si foible quand il les fait agir? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me semble, ajoute M. de Voltaire, que je vois un portique hardi & immense qui me conduit à des ruines.

Le Triffin (Jean-George) naquit à Vicence en 1478, dans le tems que le Tasse étoit encore au berceau. Après avoir donné la fameuse Sophonisbe, qui est la première tragédie écrite en langue vulgaire, il exécuta le premier dans la même langue un poème épique, *Italia liberata*, divisé en vingt-sept chants, dont le sujet est l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empereur Justinien. Son plan est sage & bien dessiné, mais la poésie du style y est très-foible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Triffin joignoit à beaucoup d'érudition une grande capacité. Léon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de Charles-Quint; mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue sollicitude des affaires publiques à son goût pour les Lettres. Il étoit avec raison charmé des beautés qui sont dans Homère, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris hors le génie. Il s'applique sur Homère pour marcher, & tombe en voulant le suivre: il cueille les fleurs du poème grec, mais elles se flétrissent entre les mains de l'imitateur. Il semble n'avoir copié son modèle que dans le détail des descriptions, & même sans images. Il est très-exact à peindre les habillemens & le meuble de ses héros, mais il ne dit pas un mot de leurs caractères. Cependant il a la gloire d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un poème épique régulier & sensé, quoique foible, & qui ait ôté le couvrir le joug de la rime en inventant les vers libres, *versi sciolti*. De plus, il est le seul des poètes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchantemens & de héros enchantés dans ses ouvrages; ce qui n'est pas un petit mérite.

Tandis que le Triffin en Italie suivoit d'un pas timide & foible les traces des anciens, le Camoëns en Portugal, ouvroit une carrière toute nouvelle, & s'acqueroit une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais*.

Le Camoëns (Luigi) naquit dans les dernières années du règne célèbre de Ferdinand & d'Isabelle, tandis que Jean II. régnoit en Portugal. Après la mort

de Jean, il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'Emmanuel, le grand héritier du trône & des grands desseins du roi Jean. C'étoit alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à suivre le projet qui avoit échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 Vasco de Gama avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable parce qu'elle étoit nouvelle: c'est ce grand voyage qu'a chanté le Camoëns.

La vie & les aventures de ce poète sont trop connues de tout le monde pour en faire le récit; d'ailleurs j'en ai déjà parlé sous l'article de LISBONNE. On fait qu'il mourut à l'hôpital dans un abandon général, en 1579, âgé d'environ 50 ans.

A peine fut-il mort, qu'on s'efforça de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance; ainsi il éprouva en tout le sort d'Homère. Il voyagea comme lui, il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune, & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade* traité par un génie aussi vif que le Camoëns, ne pouvoit que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poème n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Le poète conduit la flotte portugaise à l'embouchure du Gange, décrit en passant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent sur cette côte; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On y voit dans le troisième chant la mort de la célèbre Inès de Castro, épouse du roi dom Pedre, dont l'aventure déguisée a été jouée dans ce siècle sur le théâtre de Paris. C'est le plus beau morceau du Camoëns; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans & mieux écrits.

Le grand défaut de ce poème est le peu de liaison qui regne dans toutes ses parties. Il ressemble aux voyages dont il est le sujet. Le poète n'a d'autre art que de bien conter le détail des aventures qui se succèdent; mais cet art seul par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Il est vrai qu'il y a des fictions de la plus grande beauté dans cet ouvrage, & qui doivent réussir dans tous les tems & chez tous les peuples; mais ces sortes de fictions sont rares, & la plupart sont un mélange monstrueux du paganisme & du christianisme: Bacchus & la Vierge-Marie s'y trouvent ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, & Vénus se charge du succès de l'entreprise. Un merveilleux si absurde défigure tellement tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés, qu'il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poème; mais la poésie du style & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronèse parmi les grands peintres.

Le Tasse né à Sorrento en 1544, commença la *Gierusalem liberata* dans le tems que la *Lusiade* du Camoëns commençoit à paroître. Il entendoit assez le portugais pour lire ce poème, & pour en être jaloux. Il dit que le Camoëns étoit le seul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, si elle étoit sincère, étoit très-mal fondée; le Tasse étoit autant au-dessus du Camoëns, que le portugais étoit supérieur à ses compatriotes. Il eût eu plus de raison d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si long-tems balancée, & qui lui est encore



préféré par bien des italiens. Mais pour ne point trop charger cet article, je parlerai de l'Arioste au lieu de sa naissance qui est Reggio, voyez donc REGGIO, (*Géog. mod.*)

Ce fut à l'âge de 32 ans que le Tasse donna sa Jérusalem délivrée. Il pouvoit dire alors, comme un grand homme de l'antiquité : J'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son pere, sans patrie, sans biens, sans famille, persécuté par les ennemis qui lui suscitaient ses talens; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ses amis; il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même; & ce qui devoit ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima.

Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré, l'avoit fait mettre en prison : il alla à pié, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sarento dans le royaume de Naples, trouver une sœur dont il espérait quelque secours; mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pié à Ferrare, où il fut encore emprisonné. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le jeta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quelquefois l'usage de la raison.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée par l'académie de la Crusca en 1585, mais il trouva des défenseurs; Florence lui fit toutes sortes d'accueils; l'envie cessa de l'opprimer au bout de cinq ans, & son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; ce ne fut toutefois que lorsque son esprit fatigué d'une suite de malheurs étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appelé à Rome par le pape Clément VIII. qui dans une congrégation de cardinaux avoit résolu de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe, cérémonie qui paroit bizarre aujourd'hui sur-tout en France, & qui étoit alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : « Je » desire, lui dit le pontife, que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux » qui l'ont portée ». Les deux cardinaux Aldobrandini neveux du pape, qui admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement; il devoit se faire au capitol : chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avoient déshonoré par leurs conquêtes!

Il tomba malade dans le tems de ces préparatifs; & comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, l'an de Jésus-Christ 1595, à l'âge de 51 ans.

Le tems qui sappe la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La Jérusalem délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poèmes d'Homère étoient en Grèce.

Si la Jérusalem paroît à quelques égards imitée de l'Iliade, il faut avouer que c'est une belle chose qu'une imitation où l'auteur n'est pas au-dessous de son modèle. Le Tasse a peint quelquefois ce qu'Homère n'a fait que crayonner. Il perfectionné l'art de nuier les couleurs, & de distinguer les différentes especes de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent & modéré, L'inquiet Aladin a une politique cruelle; la généreuse valeur de Tancrede est opposée à la fureur

d'Argan; l'amour dans Armide est un mélange de conquetterie & d'emportement. Dans Herminie, c'est une tendresse douce & aimable; il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre, qui ne fasse un personnage dans le tableau, & un beau contraste avec l'enchanteur Ismene; & ces deux figures sont assurément au-dessus de Calcas & de Talibius.

Il amène dans son ouvrage les aventures avec beaucoup d'adresse; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour; & de la peinture des voluptés, il le ramène aux combats; il excite la sensibilité par degré; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est par-tout clair & élégant; & lorsque son sujet demande de l'élevation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

Voilà les beautés de ce poème, mais les défauts n'y sont pas moins grands. Sans parler des épitodes mal-coulées, des jeux de mots, & des conceits puérils, espèce de tribut que l'auteur payoit au goût de son siècle pour les pointes, il n'est pas possible d'excuser les fables pitoiables dont son ouvrage est rempli. Ces sorciers chrétiens & mahométans; ces démons qui prennent une infinité de formes ridicules; ces princes métamorphosés en poissons; ce perroquet qui chante des chansons de sa propre composition; Renaud destiné par la Providence au grand exploit d'abattre quelques vieux arbres dans une forêt; cette forêt qui est le grand merveilleux de tout le poème; Tancrede qui y trouve sa Clorinde enfermée dans un pin; Armide qui se présente à-travers l'écorce d'un myrthe; le diable qui joue le rôle d'un misérable charlatan : toutes ces idées sont autant d'extravagances également indignes d'un poème épique. Enfin, l'auteur y donne imprudemment aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Aleçon, confondant ainsi les idées payennes avec les idées chrétiennes.

Sur la fin du seizième siècle, l'Espagne produisit un poème épique, célèbre par quelques beautés particulières qui s'y trouvent, par la singularité du sujet, & par le caractère de l'auteur.

On le nomme don Alonso d'Ercilla y Cuneja. Il fut élevé dans la maison de Philippe II. suivit le parti des armes, & se distingua par son courage à la bataille de Saint-Quentin. Entendant dire, étant à Londres, que quelques provinces du Chili avoient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans & leurs tyrans, il se rendit dans cet endroit du nouveau monde pour y combattre ces américains.

Sur les frontières du Chili, du côté du sud, est une petite contrée montagneuse, nommée Araucana, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que les autres peuples de l'Amérique. Ils défendirent leur liberté avec plus de courage & plus long-tems que les autres américains.

Alonso soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes; il vit, & fit des actions étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonso conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même tems le conquérant & le poète : il employa les intervalles de loisir que la guerre laissoit, à en chanter les événemens.

Il commence par une description géographique du Chili, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement qui seroit insupportable dans tout autre poème, est ici nécessaire & ne déplaît pas, dans un sujet où la scène est par-delà l'autre tropique, & où les héros sont des sauvages, qui

nous auroient été toujours inconnus s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le sujet qui étoit neuf a fait naître à l'auteur quelques pensées neuves & hardies. On remarque aussi de l'éloquence dans quelques-uns de ses discours, & beaucoup de feu dans les batailles; mais son *poème* pèche du côté de l'invention. On n'y voit aucun plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Enfin, ce *poème* est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur qui est un des premiers héros du *poème*, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats; & pour passer le tems, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de Virgile, & principalement sur l'épique de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didon, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens; & afin de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers. Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son *poème* d'être composé de trente-six chants: on peut supposer avec raison qu'un auteur qui ne fait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Milton (Jean) naquit à Londres en 1608. Sa vie est à la tête de ses œuvres, mais il ne s'agit ici que de son *poème épique*, intitulé: le paradis perdu, *the paradise lost*. Il employa neuf ans à la composition de cet ouvrage immortel; mais à peine l'eut-il commencé qu'il perdit la vue. Il étoit pauvre, aveugle, & ne fut point découragé. Son nom doit augmenter la liste des grands hommes persécutés de la fortune. Il mourut en 1674, sans se douter de la réputation qu'auroit un jour son *poème*, sans croire qu'il surpassoit de beaucoup celui du Tasse, & qu'il égalait en beautés ceux de Virgile & d'Homère.

Les François rioient quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un *poème épique*, dont le sujet étoit le diable combattant contre Dieu, & un serpent qui persuadoit à une femme de manger une pomme. Ils imaginoient qu'on ne pouvoit faire sur ce sujet que des vaudevilles; mais ils sont bien revenus de leur erreur. Il est vrai que ce *poème* singulier a ses taches & ses défauts. Au milieu des idées sublimes dont il est rempli, on en trouve plusieurs de bizarres & d'outrées. La peinture du péché, montre féminin, qui après avoir violé sa mère, met au monde une multitude d'enfants sortant sans cesse de ses entrailles, pour y rentrer & les déchirer, révolte avec raison les esprits délicats; c'est manquer au vraisemblable que d'avoir placé du canon dans l'armée de satan, & d'avoir armé d'épées des esprits qui ne pouvoient se blesser. C'est encore se contredire que de mettre dans la bouche de Dieu le pere, un ordre à ses anges de pourchasser ses ennemis, de les punir & de les précipiter dans le Tartare: cependant Dieu parle & manque de puissance; la victoire de ses anges reste indéfinie, & on vient à leur résister.

Mais enfin ces sortes de défauts sont noyés dans le grand nombre de beautés merveilleuses dont le *poème* étincelle. Admirez-y les traits majestueux avec lesquels l'auteur peint l'Etre suprême, & le caractère brillant qu'il ose donner au diable. On est enchanté de la description du printemps, de celle du jardin d'Eden, & des amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet, il est bien remarquable que dans tous les autres *poèmes* l'amour est regardé comme une foiblesse; dans Milton seul l'amour est une vertu. Ce poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion. Il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve sont remplis. Il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-delà de la nature humaine corrompue; & comme

il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Ce génie supérieur a encore réuni dans son ouvrage, le grand, le beau, l'extraordinaire. Personne n'a mieux su étonner & agir sur l'imagination. Son *poème* ressemble à un superbe palais bâti de briques, mais d'une architecture sublime. Rien de plus grand que le combat des anges, la majesté du Messie, la taille & la conduite du démon & de ses collègues. Que peut-on se représenter de plus auguste que le pandæmonium (lieu de l'assemblée des démons), le paradis, le ciel, les anges, & nos premiers parens? Qu'y a-t-il de plus extraordinaire que sa peinture de la création du monde, des différentes métamorphoses des anges apostats, & les aventures qu'éprouve leur chef en cherchant le paradis? Ce sont-là des scènes toutes neuves & purement idéales; & jamais poète ne pouvoit les peindre avec des couleurs plus vives & plus frappantes. En un mot, le paradis perdu peut être regardé comme le dernier effort de l'esprit humain, par le merveilleux, le sublime, les images superbes, les pensées hardies, la variété, la force & l'énergie de la poésie. Toutes ces choses admirables ont fait dire ingénieusement à Dryden, que la nature avoit formé Milton de l'âme d'Homère & de celle de Virgile.

La France n'a point eu de *poème épique* jusqu'au dix-huitième siècle. Aucun des beaux génies qu'elle a produits n'avoit encore travaillé dans ce genre. On n'avoit vu que les plus foibles ofer porter ce grand fardeau, & ils y ont succombé. Enfin, M. de Voltaire, âgé de 30 ans, donna la Henriade en 1723 sous le nom de *poème de la ligue*.

Le sujet de cet ouvrage épique est le siège de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri le Grand, & achevé par ce dernier seul. Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France & de la maison royale.

Le *poème* est fondé sur une histoire connue, dont l'auteur a conservé la vérité dans les principaux événements. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un *poème*.

Celui-ci donc est composé d'événemens réels & de fictions. Les événemens réels sont tirés de l'Histoire; les fictions forment deux classes. Les unes sont puisées dans le système merveilleux, telles que la prédiction de la conversion d'Henri IV, la protection que lui donne saint Louis, son apparition, le feu du ciel détruisant les opérations magiques qui étoient alors si communes, &c. Les autres sont purement allégoriques: de ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personnifiés, le temple de l'Amour, enfin les passions & les vices:

*Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.*

Telle est l'ordonnance de la Henriade. A peine eut-elle vu le jour que l'envie & la jalousie déchirèrent l'auteur par cent brochures calomnieuses. On joua la Henriade sur le théâtre de la comédie italienne & sur celui de la foire; mais cette cabale & cet odieux acharnement ne purent rien contre la beauté du *poème*. Le public indigné ne l'admira que davantage. On en fit en peu d'années plus de vingt éditions dans toute l'Europe; & Londres en particulier publia la Henriade par une souscription magnifique. Elle fut traduite en vers anglais par M. Lockman; en vers italiens, par MM. Maffey, Orlolani & Néné; en vers allemands, par une aimable muse madame Gotched; & en vers hollandais, par M. Faitema. Quoique les actions chantées dans ce *poème* regardent particulièrement les François, cependant comme elles sont simples, intéressantes, & peintes avec le



plus brillant coloris, il étoit difficile qu'elles manquaissent de plaire à tous les peuples policés.

L'auteur a choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux; il a décrit des guerres réelles & non des batailles chimériques. Il n'a osé employer que des fictions qui fussent des images sensibles de la vérité; ou bien il a pris le parti de les renfermer dans les bornes de la vraisemblance & des facultés humaines. C'est pour cette raison qu'il a placé le transport de son héros au ciel & aux enfers dans un songe, où ces sortes de visions peuvent paroître naturelles & croyables.

Les êtres invisibles sans l'entremise desquels les maîtres de l'art n'oseroient entreprendre un *poème épique*, comme l'âme de saint Louis & quelques passions humaines personnifiées, sont ici mieux ménagées que dans les autres épopées modernes; & l'ouvrage entier soutient son éclat, sans être chargé d'une infinité d'agens surnaturels.

L'auteur n'a fait entrer dans son *poème* que le merveilleux convenable à une religion aussi pure que la nôtre, & dans un siècle où la raison est devenue aussi sévère que la religion même.

Tout ce qu'il avance sur la constitution de l'univers, les lois de la nature & de la morale, dévoilent un génie supérieur, aussi sage philosophe qu'excellent physicien. Son ouvrage ne respire que l'amour de l'humanité: on y déteste également la rébellion & la persécution.

La sagesse dans la composition, la dignité dans le dessein, le goût, l'élégance, la correction & les plus belles images, y regnent éminemment. Les idées les plus communes y sont ennoblies par le charme de la poésie, comme elles l'ont été par Virgile. Quel *poème* enfin que la Henriade, dit un de nos collègues (au mot *ÉPOPÉE*), si l'auteur eût connu toutes ses forces lorsqu'il en forma le plan; s'il y eût déployé le pathétique de Mécène & d'Alzire, l'art des intrigues & des situations! Mais c'est au tems seul qu'il appartient de confirmer le jugement des vivans, & de transmettre à la postérité les ouvrages dont ils font l'éloge.

Comme je n'ai parlé dans ces discours que des poètes épiques de réputation, je ne devois rien dire de Chapelain & de quelques autres, dont les ouvrages sont promptement tombés dans l'oubli.

Chapelain (Jean), né à Paris en 1595, & l'un des premiers de l'académie française, mourut en 1674. Il fut pensionné par le cardinal de Richelieu, par le duc de Longueville, & par le cardinal Mazarin. Cet homme comblé des présens de la fortune, fut cinq ans à méditer son *poème* de la *Pucelle*. Il l'avoit divisé en vingt-quatre chants, dont il n'y a jamais eu que les douze premiers chants d'imprimés. Quand ils parurent, ils avoient pour eux les suffrages des gens de lettres, & entr'autres de l'évêque d'Avranches. « Les » bienfaits des grands avoient déjà couronné ce *poème*, & le monde prévenu par ces éloges l'attendoit » l'encensoir à la main. Cependant si-tôt que le public eut lu la *Pucelle*, il revint de son préjugé, & » la méprisa même avant qu'aucun critique lui eût » enseigné par quelle raison elle étoit méprisable. La » réputation prématurée de l'ouvrage, fut cause seulement que le public instruit se procés avec plus » d'empressement. Chacun apprît sur les premières » informations qu'il fit, qu'on bâilloit comme lui » en la lisant, & la *Pucelle* devint vieille au berceau ». (Le Chevalier DE LAUCOURT.)

POÈME HISTORIQUE, (*Poëse didactique*.) espece de *poème* didactique qui n'expose que des actions & des événemens réels, & tels qu'ils sont arrivés, sans en arranger les parties selon les regles méthodiques, & sans s'élever plus haut que les causes naturelles; tels sont les cinquante livres de Nonnus sur la vie & les exploits de Bacchus, la Pharsale de Lucain, la

Guerre punique de Silius Italicus, & quelques autres.

Les *poèmes historiques* ont des actions, des passions & des acteurs, aussi bien que les *poèmes de fiction*. Ils ont le droit de marquer vivement les traits, de les rendre hardis & lumineux. Les objets doivent être peints d'un coloris brillant, c'est une divinité qui est censée peindre. Elle voit tout sans obscurité, sans confusion, & son pinceau le rend de même. Il lui est aisé de remonter aux causes, d'en développer les ressorts; quelquefois même elle s'élève jusqu'aux causes surnaturelles. Tite-Live racontant la guerre punique, en a montré les événemens dans le récit, & les causes politiques dans les discours qu'il fait tenir à ses acteurs; mais il a dû rester toujours dans les bornes des connoissances naturelles, parce qu'il n'étoit qu'historien, Silius Italicus qui est poète, raconte de même que le fait Tite-Live; mais il peint par-tout; il tâche toujours de montrer les objets eux-mêmes, au lieu que l'historien se contente souvent d'en parler & de les désigner.

Le *poème* de la Guerre civile de Pétrone, peint les événemens de l'histoire avec ce style mâle & nerveux que l'amour de la liberté fait aimer. M. le président Bouthier a traduit ce *poème* en vers français, & c'est ainsi qu'il faut rendre les Poètes. (D. J.)

POÈME LYRIQUE, f. m. (*Littérat.*) les Italiens ont appelé le *poème lyrique* ou le spectacle en musique, *Opera*, & ce mot a été adopté en français.

Tout art d'imitation est fondé sur un mensonge: ce mensonge est une espece d'hypothese établie & admise en vertu d'une convention tacite entre l'artiste & ses juges. Passez-moi ce premier mensonge, a dit l'artiste, & je vous mentirai avec tant de vérité que vous y ferez trompés, malgré que vous en ayez. Le poète dramatique, le peintre, le statuaire, le danseur ou pantomime, le comédien, tous ont une hypothese particuliere sous laquelle ils s'engagent de mentir, & qu'ils ne peuvent perdre de vue un seul instant, sans nous ôter de cette illusion qui rend notre imagination complice de leurs supercheres; car ce n'est point la vérité, mais l'image de la vérité qu'ils nous promettent; & ce qui fait le charme de leurs productions, n'est point la nature, mais l'imitation de la nature. Plus un artiste en approche dans l'hypothese qu'il a choisie, plus nous lui accordons de talent & de génie.

L'imitation de la nature par le chant a dû être une des premieres qui se soient offertes à l'imagination. Tout être vivant est sollicité par le sentiment de son existence à pousser en de certains momens des accens plus ou moins mélodieux, suivant la nature de ses organes: comment au milieu de tant de chanteurs l'homme seroit-il resté dans le silence? La joie a vraisemblablement inspiré les premiers chants; on a chanté d'abord sans paroles; ensuite on a cherché à adapter au chant quelques paroles conformes au sentiment qu'il devoit exprimer; le couplet & la chanson ont été ainsi la premiere musique.

Mais l'homme de génie ne se borna pas long-tems à ces chansons, enfans de la simple nature; il conçut un projet plus noble & plus hardi, celui de faire du chant un instrument d'imitation. Il s'aperçut bientôt que nous élevons notre voix, & que nous mettons dans nos discours plus de force & de mélodie, à mesure que notre ame sort de son assiette ordinaire. En étudiant les hommes dans différentes situations, il les entendit chanter réellement dans toutes les occasions importantes de la vie; il vit encore que chaque passion, chaque affection de l'ame avoit son accent, ses inflexions, sa mélodie & son chant propres.

De cette découverte naquit la musique imitative & l'art du chant qui devint une sorte de poésie, une

langue, un art d'imitation, dont l'hypothèse fut d'exprimer par la mélodie & à l'aide de l'harmonie toute espèce de discours, d'accent, de passion, & d'imiter quelquefois jusqu'à des effets physiques. La réunion de cet art, aussi sublime que voisin de la nature, avec l'art dramatique, a donné naissance au spectacle de l'Opéra, le plus noble & le plus brillant d'entre les spectacles modernes.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si le caractère du spectacle en musique a été connu de l'antiquité; pour peu qu'on réfléchisse sur l'importance des spectacles chez les anciens, sur l'immenité de leurs théâtres, sur les effets de leurs représentations dramatiques sur un peuple entier, on aura de la peine à regarder ces effets comme l'ouvrage de la simple déclamation & du discours ordinaire, dépouillés de tout prestige. Il n'y a guère aujourd'hui d'homme de goût, ni de critique judicieux, qui doute que la mélodie ne fût une espèce de récitatif noté.

Mais sans nous embarrasser dans des recherches qui ne sont point de notre sujet, nous ne parlerons ici que du spectacle en musique, tel qu'il est aujourd'hui établi en Europe, & nous tâcherons de savoir quelle sorte de *poème* a dû résulter de la réunion de la Poésie avec la Musique.

La Musique est une langue. Imaginez un peuple d'inspirés & d'enthousiastes, dont la tête seroit toujours exaltée, dont l'âme seroit toujours dans l'ivresse & dans l'extase; qui avec nos passions & nos principes, nous seroient cependant supérieurs par la subtilité, la pureté & la délicatesse des sens, par la mobilité, la finesse, & la perfection des organes, un tel peuple chanteroit au lieu de parler, sa langue naturelle seroit la musique. Le *poème lyrique* ne représente pas des êtres d'une organisation différente de la nôtre, mais seulement d'une organisation plus parfaite. Ils s'expriment dans une langue qu'on ne sauroit parler sans génie, mais qu'on ne sauroit non plus entendre sans un goût délicat, sans des organes exquis & exercés. Ainsi ceux qui ont appelé le chant le plus fabuleux de tous les langages, & qui se font moqués d'un spectacle où les héros meurent en chantant, n'ont pas eu autant de raison qu'on le croiroit d'abord; mais comme ils n'apperçoivent dans la musique, que tout au plus un bruit harmonieux & agréable, une suite d'accords & de cadences, ils doivent le regarder comme une langue qui leur est étrangère; ce n'est point à eux d'apprécier le talent du compositeur; il faut une oreille attique pour juger de l'éloquence de Démosthène.

La langue du musicien a sur celle du poète l'avantage qu'une langue universelle a sur un idiome particulier; celui-ci ne parle que la langue de son siècle & de son pays, l'autre parle la langue de toutes les nations & de tous les siècles.

Toute langue universelle est vague par sa nature; ainsi en voulant embellir par son art la représentation théâtrale, le musicien a été obligé d'avoir recours au poète. Non-seulement il en a besoin pour l'invention de l'ordonnance du drame lyrique, mais il ne peut se passer d'interprète dans toutes les occasions où la précision du discours devient indispensable, où le vague de la langue musicale entraineroit le spectateur dans l'incertitude. Le musicien n'a besoin d'aucun secours pour exprimer la douleur, le desespoir, le délire d'une femme menacée d'un grand malheur; mais son poète nous dit: cette femme éplorée que vous voyez, est une mère qui redoute quelque catastrophe funeste pour un fils unique... Cette mère est Sara, qui ne voyant pas revenir son fils du sacrifice, le rappelle le mystère avec lequel ce sacrifice a été préparé, & le soin avec lequel elle en a été écartée; le porte à questionner les compagnons de son fils, conçoit de l'effroi de leur embarras & de

leur silence, & monte ainsi par degrés des soupçons à l'inquiétude, de l'inquiétude à la terreur, jusqu'à en perdre la raison. Alors dans le trouble dont elle est agitée, ou elle se croit entourée lorsqu'elle est seule, ou elle ne reconnoît plus ceux qui sont avec elle... tantôt elle les presse de parler, tantôt elle les conjure de se taire.

*Deh, parle: che forse tacendo*

*Par pitié parlez: peut-être qu'en vous taisant,*

*Mon pietosi, più barbari siete.*

*Vous êtes moins compatissants que barbares.*

*Ah v'intendo. Ta cete, tacete.*

*Ah, je vous entends! Taisez-vous, taisez-vous,*

*Non mi dite che'l figlio mori.*

*Ne me dites point que mon fils est mort.*

Après avoir ainsi nommé le sujet & créé la situation, après l'avoir préparée & fondée par ses discours, le poète n'en fournit plus que les masses qu'il abandonne au génie du compositeur; c'est à celui-ci à leur donner toute l'expression & à développer toute la finesse des détails dont elles sont susceptibles.

Une langue universelle frappant immédiatement nos organes & notre imagination, est aussi par sa nature la langue du sentiment & des passions. Ses expressions allant droit au cœur, sans passer pour ainsi dire par l'esprit, doivent produire des effets inconnus à tout autre idiome, & ce vague même qui l'empêche de donner à ses accents la précision du discours, en confiant à notre imagination le soin de l'interprétation, lui fait éprouver un empire qu'aucune langue ne sauroit exercer sur elle. C'est un pouvoir que la musique a de commun avec le geste, cette autre langue universelle. L'expérience nous apprend que rien ne commande plus impérieusement à l'âme, ni ne l'émue plus fortement que ces deux manières de lui parler.

Le drame en musique doit donc faire une impression bien autrement profonde que la tragédie & la comédie ordinaires. Il seroit inutile d'employer l'instrument le plus puissant, pour ne produire que des effets médiocres. Si la tragédie de Mérope m'attendrit, me touche, me fait verser des larmes, il faut que dans l'Opéra les angoisses, les mortelles alarmes de cette mère infortunée passent toutes dans mon âme; il faut que je sois effrayé de tous les fantômes dont elle est obsédée, que sa douleur & son délire me déchirent & m'arrachent le cœur. Le musicien qui m'en tiendrait quitte pour quelques larmes, pour un attendrissement passager, seroit bien au-dessous de son art. Il en est de même de la comédie. Si la comédie de Térence & de Molière enchante, il faut que la comédie en musique ravisse. L'une représente les hommes tels qu'ils sont, l'autre leur donne un grain de verve & de génie de plus; ils sont tout près de la folie: pour sentir le mérite de la première, il ne faut que des oreilles & du bon sens; mais la comédie chantée paroît être faite pour l'élite des gens d'esprit & de goût; la musique donne aux ridicules & aux mœurs un caractère d'originalité, une finesse d'expression, qui pour être faibles exigent un tact prompt & délicat, & des organes très-exercés.

Mais la passion a ses repos & ses intervalles, & l'art du théâtre veut qu'on suive en cela la marche de la nature. On ne peut pas au spectacle toujours rire aux éclats, ni toujours fondre en larmes. Oreste n'est pas toujours tourmenté par les Euménides; Andromaque au milieu de ses alarmes aperçoit quelques rayons d'espérance qui la calment; il n'y a qu'un pas de cette sécurité au moment affreux où elle verra périr son fils; mais ces deux moments sont différens, & le dernier ne devient que plus tragique



par la tranquillité du précédent. Les personnages subalternes, quelque intérêt qu'ils prennent à l'action, ne peuvent avoir les accens passionnés de leurs héros; enfin la situation la plus pathétique ne devient touchante & terrible que par degrés; il faut qu'elle soit préparée, & son effet dépend en grande partie de ce qui l'a précédé & amené.

Voilà donc deux momens bien distincts du drame lyrique, le moment tranquille, & le moment passionné; & le premier soin du compositeur a dû consister à trouver deux genres de déclamation essentiellement différens & propres, l'un à rendre le discours tranquille, l'autre à exprimer le langage des passions dans toute sa force, dans toute sa variété, dans tout son désordre. Cette dernière déclamation porte le nom de l'air, *aria*; la première a été appelée le *récitatif*.

Celui-ci est une déclamation notée, soutenue & conduite par une simple basse, qui se faisant entendre à chaque changement de modulation, empêche l'acteur de détonner. Lorsque les personnages raisonnent, délibèrent, s'entretiennent & dialoguent ensemble, ils ne peuvent que réciter. Rien ne seroit plus faux que de les voir discuter en chantant, ou dialoguer par couplets, en sorte qu'un couplet devint la réponse de l'autre. Le *récitatif* est le seul instrument propre à la scène & au dialogue; il ne doit pas être chantant. Il doit exprimer les véritables inflexions du discours par des intervalles un peu plus marqués & plus sensibles que la déclamation ordinaire; du reste, il doit en conserver & la gravité & la rapidité, & tous les autres caractères. Il ne doit pas être exécuté en mesure exacte; il faut qu'il soit abandonné à l'intelligence & à la chaleur de l'acteur qui doit le hâter ou le ralentir suivant l'esprit de son rôle & de son jeu. Un *récitatif* qui n'auroit pas tous ces caractères, ne pourroit jamais être employé sur la scène avec succès. Le *récitatif* est beau pour le peuple, lorsque le poète a fait une belle scène, & que l'acteur l'a bien jouée; il est beau pour l'homme de goût, lorsque le musicien a bien fait, non-seulement le principal caractère de la déclamation, mais encore toutes les finesse qu'elle reçoit de l'âge, du sexe, des mœurs, de la condition, des intérêts de ceux qui parlent & agissent dans le drame.

L'air & le chant commencent avec la passion; dès qu'elle se montre, le musicien doit s'en emparer avec toutes les ressources de son art. Arbace explique à Mandane les motifs qui l'obligent de quitter la capitale avant le retour de l'aurore, de s'éloigner de ce qu'il a de plus cher au monde: cette tendre princesse combat les raisons de son amant; mais lorsqu'elle en a reconnu la solidité, elle consent à son éloignement, non sans un extrême regret; voilà le sujet de la scène & du *récitatif*. Mais elle ne quittera pas son amant sans lui parler de toutes les peines de l'absence, sans lui recommander les intérêts de l'amour le plus tendre, & c'est-là le moment de la passion & du chant.

*Conservati fedele :*

Conserve-toi fidèle,  
*Pensa ch'io resto e peno ;*  
Songe que je reste & que je peine;  
*E qualche volta almeno*  
Et quelquefois du moins  
*Ricordati di me.*  
Ressouviens-toi de moi.

Il eût été faux de chanter durant l'entretien de la scène; il n'y a point d'air propre à peser les raisons de la nécessité d'un départ; mais quelque simple & touchant que soit l'adieu de Mandane, quelque tendresse qu'une habile actrice mit dans la manière de déclamer ces quatre vers, ils ne seroient que froids

Tome XII.

& insipides, si l'on se bornoit à les réciter.

C'est qu'il est évident qu'une amante pénétrée qui se trouve dans la situation de Mandane, répétera à son amant, au moment de la séparation, de vingt manières passionnées & différentes, les mots: *Conservati fedele. Ricordati di me.* Elle les dira tantôt avec un attendrissement extrême, tantôt avec résignation & courage, tantôt avec l'espérance d'un meilleur sort, tantôt sans la confiance d'un heureux retour. Elle ne pourra recommander à son amant de songer quelquefois à sa solitude & à ses peines, sans être frappée elle-même de la situation où elle va se trouver dans un moment: ainsi les mots, *pensa ch'io resto e peno* prendront le caractère de la plainte la plus touchante à laquelle Mandane fera peut-être succéder un effort subit de fermeté, de peur de rendre à Arbace ce moment aussi douloureux qu'il l'est pour elle. Cet effort ne sera peut-être suivi que de plus de foiblesse, & une plainte d'abord peu violente finira par des sanglots & des larmes. En un mot, tout ce que la passion la plus douce & la plus tendre pourra inspirer dans cette position à une ame sensible, composera les élémens de l'air de Mandane; mais quelle plume seroit assez éloquent pour donner une idée de tout ce que contient un air? Quel critique seroit assez hardi pour assigner les bornes du génie?

J'ai choisi pour exemple une passion douce, une situation intéressante, mais tranquille. Il est aisé de juger, d'après ce modèle, ce que fera l'air dans des situations plus pathétiques, dans des momens tragiques & terribles.

Supposons maintenant deux amans dans une situation plus cruelle, qu'ils soient menacés d'une séparation éternelle, au moment où ils s'attendoient à un sort bien différent; cette circonstance donneroit à l'air un caractère plus pathétique. Il ne seroit pas naturel non plus qu'également touchés l'un & l'autre, il n'y en eût qu'un qui chantât. Ainsi l'amant s'adressant à sa maîtresse désolée, lui diroit:

*La destra ti chiedo,*  
Je te demande la main,  
*Mio dolce sostegno,*  
Mon doux soutien,  
*O mon doux soutien,*  
*Per ultimo pegno*  
Pour le dernier témoignage  
*D'amore e di fé.*  
D'amour & de fidélité!

Un tel adieu prononcé avec une sorte de fermeté, par un amant vivement touché, seroit l'écueil du courage de son amante éplorée; elle fondroit sans doute en larmes, ou frappée d'un témoignage d'amour autrefois si doux, aujourd'hui si cruel, elle s'écrieroit:

*Ah, questo fu il segno*  
Ah, ce fut jadis le signe  
*Del nostro contento :*  
De notre bonheur;  
*Ma sento che adesso*  
Mais je sens trop qu'à présent  
*L'istesso non è.*  
Ce n'est pas la même chose.

Je n'ai pas besoin de remarquer quelle expression forte & touchante ces quatre vers assez foibles prendroient en musique. Le reste de l'air ne seroit plus que des exclamations de douleur & de tendresse. L'un s'écrieroit:

*Mia vita ! Ben mio !*

O ma vie ! ô mon bien !

L'autre :

*Addio, sposo amato !*

Adieu, époux adoré !

M M m m m

A la fin, leur douleur & leurs accens se confondroient sans doute dans cette exclamation si simple & si touchante :

*Che barbaro addio !  
Quel mal adieu !  
Che finto crudel !  
Quel sort cruel !*

Le duo ou *duetto* est donc un air dialogué, chanté par deux personnes animées de la même passion ou de passions opposées. Au moment le plus pathétique de l'air, leurs accens peuvent se confondre; cela est dans la nature; une exclamation, une plainte peut les réunir; mais le reste de l'air doit être en dialogue. Il ne peut jamais être naturel qu'Armide & Hidraot, pour s'animer à la vengeance, chantent en couplet :

*Poursuivons jusqu'au trépas,  
L'ennemi qui nous offense;  
Qu'il n'échappe pas  
A notre vengeance !*

Ils recommenceroient ce couplet dix fois de suite avec un bruit & des mouvemens de forcénés, qu'un homme de goût n'y trouveroit que la même déclamation fautive fastidieusement répétée.

On voit par cet exemple de quelle manière les airs à deux, à trois & même à plusieurs acteurs peuvent être placés dans le drame lyrique.

On voit aussi par tout ce que nous venons de dire, ce que c'est que l'air ou l'*aria*, & quel est son génie. Il consiste dans le développement d'une situation intéressante. Avec quatre petits vers que le poète fournit, le musicien cherche à exprimer non-seulement la principale idée de la passion de son personnage, mais encore tous ses accessoires & toutes ses nuances. Mieux le compositeur devinera les mouvemens les plus secrets de l'ame dans chaque situation, plus son air sera beau, plus il se montrera lui-même homme de génie. C'est là où il pourra déployer aussi toute la richesse de son art, en réunissant le charme de l'harmonie au charme de la mélodie, & l'enchantement des voix au prestige des instrumens. L'exécution de l'air se partagera entre le chant & le geste; elle sera l'ouvrage non seulement d'un habile chanteur, mais d'un grand acteur; car le compositeur n'a guère moins d'attention à désigner les mouvemens & la pantomime, qu'à marquer les accens de la passion dont son air présente le tableau.

Suivant la remarque d'un philosophe célèbre, l'air est la récapitulation & la peroraison de la scène, & voilà pourquoi l'acteur quitte presque toujours la scène, après avoir chanté; les occasions de revenir du langage de la passion à la déclamation ordinaire, au simple récitatif, doivent être rares.

Le génie de l'air est essentiellement différent du couplet & de la chanson : celle-ci est l'ouvrage de la gaieté, de la satire, du sentiment, si vous voulez, mais jamais de la déclamation, ni de la musique imitative. La chanson ne peut donner aux paroles qu'un caractère général, qu'une expression vague; mais le retour périodique du même chant à chaque couplet, s'oppose à toute expression particulière, à tout développement, & un chant symétriquement arrangé ne peut trouver place dans la musique dramatique que comme un souvenir. Anacréon peut chanter des couplets au milieu de ses convives; lorsque Life veut faire entendre à Dorval les sentimens de son cœur, la présence de sa surveillante l'oblige à les renfermer dans une chanson qu'elle feint d'avoir entendue dans son couvent; cette tournure est ingénieuse & vraie; mais dans tous ces cas les couplets sont historiques; c'est une chanson qu'on fait par cœur, & qu'on se rappelle. Dans la comédie les occasions de placer

des couplets peuvent être fréquentes; je n'en conçois guère dans la tragédie. Pour nous en tenir aux exemples déjà cités, si Mandane eût fait des paroles, *conservai fidele*, un couplet au lieu d'un air, quelque tendre que fût ce couplet, il eût été froid, insipide & faux. Nous avons déjà remarqué que le comble de l'absurdité & du mauvais goût seroit de se servir du couplet pour le dialogue de la scène & l'entretien des acteurs.

L'air, comme le plus puissant moyen du compositeur, doit être réservé aux grands tableaux & aux momens sublimes du drame lyrique. Pour faire tout son effet, il faut qu'il soit placé avec goût & avec jugement: l'imitation de la nature, la vérité du spectacle & l'expérience font d'accord sur cette loi. Il n'est de la musique comme de la peinture. Le secret des grands effets consiste moins dans la force des couleurs que dans l'art de leur dégradation, & les procédés d'un grand coloriste sont différens de ceux d'un habile teinturier. Une suite d'airs les plus expressifs & les plus variés, sans interruption & sans repos, lasserait bientôt l'oreille la mieux exercée & la plus passionnée pour la musique. C'est le passage du récitatif à l'air, & de l'air au récitatif, qui produit les grands effets du drame lyrique; sans cette alternative l'opéra seroit certainement le plus assommant, le plus fastidieux, comme le plus faux de tous les spectacles.

Il seroit également faux de faire alternativement parler & chanter les personnages du drame lyrique. Non-seulement le passage du discours au chant & le retour du chant au discours auroient quelque chose de désagréable & de brusque, mais ce seroit un mélange monstrueux de vérité & de fausseté. Dans nulle imitation le mensonge de l'hypothèse ne doit disparaître un instant; c'est la convention sur laquelle l'illusion est fondée. Si vous laissez prendre à vos personnages une fois le ton de la déclamation ordinaire, vous en faites des gens comme nous, & je ne vois plus de raison pour les faire chanter sans blesser le bon sens.

On peut donc dire que c'est l'invention & le caractère distinctif de l'air & du récitatif qui ont créé le poème lyrique; quoique celui-ci marche sans le secours des instrumens, & ne diffère de la déclamation ordinaire qu'en marquant les inflexions du discours par des intervalles plus sensibles & susceptibles d'être notés, il n'en est pas moins digne de l'attention d'un grand compositeur qui saura y mettre beaucoup de génie, de finesse & de variété. Il pourra même le faire accompagner de l'orchestre, & le couper dans les repos de différentes pensées musicales dans tous les cas où le discours de l'acteur, sans devenir encore chant, s'anime davantage, & s'approchera du moment où la force de la passion le transformera en air.

Cette économie intérieure du spectacle en musique fondée d'un côté sur la vérité de l'imitation, & de l'autre, sur la nature de nos organes, doit servir de poétique élémentaire au poète lyrique. Il faut à la vérité qu'il se soumette en tout au musicien; il ne peut prétendre qu'au second rôle; mais il lui reste d'assez beaux moyens pour partager la gloire de son compagnon. Le choix & la disposition du sujet, l'ordonnance & la marche de tout le drame sont l'ouvrage du poète. Le sujet doit être rempli d'intérêt, & disposé de la manière la plus simple & la plus intéressante. Tout y doit être en action, & viser aux grands effets. Jamais le poète ne doit craindre de donner à son musicien une tâche trop forte. Comme la rapidité est un caractère inséparable de la musique, & une des principales causes de ses prodigieux effets, la marche du poème lyrique doit être toujours rapide. Les discours longs & oisifs ne seroient nulle part plus déplacés.

*Semper ad eventum festi.*



Il doit se hâter vers son dévouement, en se développant de ses propres forces, sans embarras & sans intermittence. Rien n'empêchera que le poète ne dessine fortement ses caractères, afin que la musique puisse assigner à chaque personnage le style & le langage qui lui sont propres. Quoique tout doive être en action, ce n'est pas une suite d'actions cousues l'une après l'autre, que le compositeur demande à son poète. L'unité d'action n'est nulle part plus indispensable que dans ce drame; mais tous ses développements successifs doivent se passer sous les yeux du spectateur. Chaque scène doit offrir une situation, parce qu'il n'y a que les situations qui offrent les véritables occasions de chanter. En un mot, le poème lyrique doit être une suite de situations intéressantes tirées du fond du sujet, & terminées par une catastrophe mémorable.

Cette simplicité & cette rapidité nécessaires à la marche & au développement du poème lyrique sont aussi indispensables au style du poète. Rien ne ferait plus opposé au langage musical que ces longues tirades de nos pièces modernes, & cette abondance de paroles que l'usage & la nécessité de la rime ont introduites sur nos théâtres. Le sentiment & la passion sont précis dans le choix des termes. Ils haïssent la profusion des mots. Ils emploient toujours l'expression propre comme la plus énergique. Dans les instants passionnés, ils la répètent vingt fois plutôt que de chercher à la varier par de froides périphrases. Le style lyrique doit donc être énergique, naturel & facile. Il doit avoir de la grace, mais il abhorre l'élégance étudiée. Tout ce qui sentirait la peine, la facture ou la recherche; une épigramme, un trait d'esprit, d'ingénieuses madrigaux, des sentiments alambiqués, des tournures compassées, seroient la croix & le désespoir du compositeur; car quel chant, quelle expression donner à tout cela?

Il y a même cette différence essentielle entre le poète lyrique & le poète tragique, qu'à mesure que celui-ci devient éloquent & verbeux, l'autre doit devenir précis & avare de paroles, parce que l'éloquence des moments passionnés appartient toute entière au musicien. Rien ne ferait moins susceptible de chant que toute cette sublime & harmonieuse éloquence par laquelle la Clytemnestre de Racine cherche à soustraire sa fille au couteau fatal; le poète lyrique en plaçant une mere dans une situation pareille, ne pourra lui faire dire que quatre vers.

*Rendimi il figlio mio...*  
Rends-moi mon fils...  
*Ah, mi si spezza il cor:*  
Ah, mon cœur se fend:  
*Non son più madre, oh dio,*  
Je ne suis plus mere, ô Ciel!  
*Non è più figlio!*  
Je n'ai plus de fils.

Mais avec ces quatre petits vers la musique fera en un instant plus d'effet que le divin Racine n'en pourra jamais produire avec toute la magie de la poésie. Ah, comme le compositeur saura rendre la prière de cette mere pathétique par la variété de la déclamation! Son ton suppliant ne pénétrera jusqu'au fond de l'ame. Ce ton humble augmentera cependant à proportion de l'espérance qu'elle conçoit de toucher celui dont le sort de son fils dépend. Si cette espérance s'évanouit de son cœur, un accès d'indignation & de fureur succèdera à la supplique, & dans son délire, ce *rendimi il figlio mio*, qui étoit il n'y a qu'un moment une prière touchante, deviendra un cri forcé. Cet instant d'oubli de son état, sera réparé par plus de soumission, & *rendimi il figlio mio* redeviendra une prière plus humble & plus pressante. Tant d'efforts & de dangers feront enfin

Tome XII.

tomber cette infortunée dans un état d'angoisse & de défaillance, où sa poitrine oppressée & sa voix à demi éteinte ne lui permettront plus que des sanglots, & où chaque syllabe du vers *rendimi il figlio mio* sera entrecoupée par des étouffements qui m'oppresseront moi-même, & me glaceront d'effroi & de pitié. Jugeons d'après ce vers ce que le musicien saura faire de l'exclamation douloureuse: *non son più madre!* avec quel art il saura varier & mêler tous ces différents cris de douleur & de désespoir! & s'il y a un cœur assez féroce qui ne se sente déchirer, lorsqu'au comble de ses maux cette mere s'écrie: *ah mi si spezza il cor.* Voilà une foible exquise des effets que la musique opère par un seul air; elle peut défer le plus grand poète, de quelque nation & de quelque siècle qu'il soit, de faire un morceau de poésie qui puisse soutenir cette concurrence.

Il résulte de ces observations, que le poète, quel que talent qu'il ait d'ailleurs, ne pourra guère se flatter de réussir dans ce genre, s'il ne fait lui-même la musique; il dépend trop d'elle à chaque pas qu'il fait pour en ignorer les éléments, le goût, & les délicatesses. Il faut qu'il distingue dans son poème le récitatif & l'air avec autant de soin que le compositeur; le plus beau poème du monde où cette distinction fondamentale ne ferait point observée, seroit le moins lyrique & le moins susceptible de musique. Dans les airs le musicien est en droit d'exiger de son poète un style facile, brisé, aisé à décomposer; car le désordre des passions entraîne nécessairement la décomposition du discours, qu'une mécanique de vers trop pénible rendroit impraticable. Les vers alexandrins ne seroient pas même propres à la scène & au récitatif, parce que leur rythme est beaucoup trop long, & qu'il occasionne des phrases longues & arrondies que la déclamation musicale abhorre. On conçoit que des vers pleins d'harmonie & de nombre pourroient cependant être très-peu propres à la musique, & qu'il pourroit y avoir telle langue, où par un abus de mots assez étrange, on auroit appelé lyrique ce qu'il y a de moins susceptible d'être chanté.

Trois caractères sont essentiels à la langue dans laquelle le poème lyrique sera écrit.

Il faut qu'elle soit simple, & qu'en employant préféablement le terme propre, elle ne cesse point pour cela d'être noble & touchante.

Il faut donc qu'elle ait de la grace & qu'elle soit harmonieuse. Une langue où l'harmonie de la poésie consisteroit principalement dans l'arrondissement du vers, où le poète ne seroit harmonieux qu'à force d'être nombreux, une telle langue ne seroit guère propre à la musique.

Il faut enfin que la langue du poème lyrique, sans perdre de son naturel & de sa grace, se prête aux inversions que l'expression, la chaleur, & le désordre des passions rendent à tout instant indispensables.

Il y a peu de langues qui réunissent trois avantages si rares; mais il n'y en a aucune que le poète lyrique ne puisse parler avec succès, s'il connoît bien la nature de son drame & le génie de la musique.

Dans le cours du dernier siècle l'opéra créé en Italie fut bien-tôt imité dans les autres parties de l'Europe. Chaque nation fit chanter sa langue sur ses théâtres; il y eut des opéra espagnols, français, anglais, allemands. En Allemagne sur-tout, il n'y eut point de ville considérable qui n'eût son théâtre d'opéra, & le recueil des poèmes lyriques représentés sur différents théâtres, formeroit seul une petite bibliothèque; mais le pays qui avoit vu naître ce beau & magnifique spectacle, le vit aussi se perfectionner, il y a environ cinquante ans; toute l'Europe s'est alors tournée vers l'Italie avec l'acclamation:

*Graius musa dedit...*

M M m m m ij

Cette acclamation a été le signal de la chute de tous les spectacles lyriques, & l'opéra italien s'est emparé de tous les théâtres de l'Europe. Cette foule de grands compositeurs qui sont sortis d'Italie & d'Allemagne depuis ce tems-là, n'a plus voulu chanter que dans cette langue, dont la supériorité a été universellement reconnue. La France seule a conservé son opéra, son *poème lyrique*, & sa musique, mais sans pouvoir la faire goûter des autres peuples de l'Europe, quelque prévention qu'on ait en général pour ses arts, ses goûts & ses modes. Dans ces derniers tems ses enfans même se sont partagés sur sa musique, & la musique italienne a compté des françois parmi ses partisans les plus passionnés. Il nous reste donc à examiner ce que c'est que l'opéra françois, & ce que c'est que l'opéra italien.

De l'opéra françois. Selon la définition d'un écrivain célèbre, l'opéra françois est l'épopée mise en action & en spectacle. Ce que la discrétion du poète épique ne montre qu'à notre imagination, le poète lyrique a entrepris en France de le représenter à nos yeux. Le poète tragique prend ses sujets dans l'histoire; le poète lyrique a cherché les siens dans l'épopée; & après avoir épuisé toute la mythologie ancienne & toute la forcellerie moderne; après avoir mis sur la scène toutes les divinités possibles; après avoir tout revêtu de forme & de figure, il a encore créé des êtres de fantaisie, & en les douant d'un pouvoir surnaturel & magique, il en a fait le principal ressort de son poème.

C'est donc le merveilleux visible qui est l'ame de l'opéra françois; ce sont les Dieux, les Déeses, les Demi-dieux, des Ombres, des Génies, des Fées, des Magiciens, des Vertus, des Passions, des idées abstraites, & des êtres moraux personnifiés qui en sont les acteurs. Le merveilleux visible a paru si essentiel à ce drame, que le poète ne croiroit pas pouvoir traiter un sujet historique sans y mêler quelques incidents surnaturels & quelques êtres de fantaisie & de sa création.

Pour juger si ce genre peut mériter le suffrage d'une nation éclairée, les critiques & les gens de goût examineront & décideront les questions suivantes.

Ne seroit-ce pas une entreprise contraire au bon sens, que le génie a toujours faiblement respecté dans les arts d'imitation, que de vouloir rendre le merveilleux susceptible de la représentation théâtrale? Ce qui dans l'imagination du poète & de ses lecteurs étoit noble & grand, rendu ainsi visible aux yeux, ne deviendra-t-il point puérile & mesquin?

Sera-t-il aisé de trouver des acteurs pour les rôles du genre merveilleux, ou supportera-t-on un Jupiter, un Mars, un Pluton sous la figure d'un acteur plein de défauts & de ridicules? Ne faudroit-il pas au-moins, pour de telles représentations, des salles immenses, où le spectateur placé à une juste distance du théâtre, seroit forcé de laisser au jeu des machines & des masques la liberté de lui en imposer; où son imagination fortement frappée seroit obligée de concourir elle-même aux effets d'un spectacle dont elle ne pourroit saisir que les masses? La présence des dieux pourra-t-elle être rendue supportable dans un lieu étroit & resserré où le spectateur se trouve, pour-ainsi-dire, sous le nez de l'acteur, où les plus petits détails, les nuances les plus fines sont remarqués du premier, où le second ne peut masquer ni dérober aucun des défauts de sa voix, de sa démarche, de sa figure? L'observation d'Horace,

*Major est longinquo reverentia,*

qui n'est pas moins vraie des lieux que des tems, n'est-elle pas ici d'une application sensible? Supposons donc qu'on eût pu mettre des dieux sur ces

théâtres anciens & immenses qui recevoient un peuple entier pour spectateur, ne seroit-ce pas là précisément une raison pour les bannir de nos petits théâtres, qui ne représentent que pour quelques coterries qu'on a appelées le public?

Si un spectacle rempli de dieux étoit le fruit du goût naturel d'un peuple, d'une passion nationale pour ce genre, ce peuple ne commenceroit-il pas par mettre sur ses théâtres les divinités de sa religion? Des dieux de tradition, dont il ne connoit la mythologie qu'imparfaitement, pourroient-ils l'émouvoir & l'intéresser comme les objets de son culte & de sa croyance? L'opéra ne deviendrait-il pas nécessairement une fête religieuse?

N'exigerait-on pas du-moins d'un tel peuple d'être connoisseur profond & passionné du nud, des belles formes, de l'énergie & de la beauté de la nature; & que faudroit-il penser de son goût s'il pouvoit souffrir sur ses théâtres un Hercule en taffetas couleur de chair, un Apollon en bas blancs & en habit brodé?

Si le précepte d'Horace,

*Nec Deus interfit*

est fondé dans la raison, que penser d'un spectacle où les dieux agissent à tort & à travers, où ils arrangent & dérangent tout selon leur caprice, où ils changent incontinent de projets & de volonté? Qu'on se rappelle avec quelle discrétion les tragiques anciens employent les dieux dans des pièces, qui après tout étoient des actes de religion! Ils monstroient le dieu un instant, au moment décisif, tandis que notre poète lyrique ne craint point de le tenir sans cesse sous nos yeux. En en usant ainsi, ne risque-t-il pas d'avilir la condition divine, si l'on peut s'exprimer ainsi? Pour qu'un dieu nous imprime une idée convenable de sa grandeur, ne faut-il pas qu'il parle peu, & qu'il se montre aussi rarement que ces monarques d'Asie, dont l'apparition est une chose si auguste & si solennelle, que personne n'ose lever les yeux sur eux, dans la seule occasion où il est permis de les envisager? Seroit-il possible de conserver ce respect pour un Apollon qui se montreroit trois heures de suite sous la figure & avec les talens de M. Muguet?

Quand il seroit possible de représenter d'une manière noble, grande & vraie les divinités de l'ancienne Grèce, qui font après tout des personnages historiques, quoique fabuleux; le bon goût & le bon sens permettroient-ils de personnifier également tous les êtres que l'imagination des poètes a enfantés? Un génie aérien, un jeu, un ris, un plaisir, une heure, une constellation, tous ces êtres allégoriques & bizarres, dont on lit avec étonnement la nomenclature dans les programmes des Opéra françois, pourroient-ils paroître sur la scène lyrique avec autant de droit & de succès qu'un Bacchus, qu'un Mercure, qu'une Diane? & quelles seroient les bornes de cette étrange licence?

Qu'on examine sans prévention les deux tableaux suivans qui sont du même genre; dans l'un, le poète nous montre Phèdre en proie à une passion insurmontable pour le fils de son époux, luttant vainement contre un penchant funeste, & succombant enfin, malgré elle, dans le délire & dans des convulsions, à un amour effréné & coupable que son succès même ne rendroit que plus criminel. Voilà le tableau de Racine. Dans l'autre, Armide, pour triompher d'un amour involontaire que sa gloire & ses intérêts défavoient également, a recouru à son art magique. Elle évoque la Haine: à sa voix, la Haine sort de l'enfer, & paroît avec sa suite dans cet accoutrement bizarre, qui est de l'écriture de l'Opéra françois. Après avoir fait danser & voltiger les suivans long-tems autour d'Armide, après avoir fait chanter par d'autres suivans qui ne savent pas danser, un couplet en chœur qui assure que



*Plus on connoît l'amour, & plus on le déteste,  
Et quand on veut bien s'en défendre,  
Qu'on peut se garantir de ses indignes fers.*

Après toutes ces cérémonies sans but, sans goût & sans noblesse, la Haine se met à conjurer l'Amour dans les formes, de sortir du cœur d'Armide, & de lui céder la place, précisément comme nos prêtres n'aguerent avoient la coutume d'exorciser le diable. Voilà le tableau de Quinault. Nous ne dirons point qu'il n'y a qu'un homme de génie qui puisse réussir dans le premier, & qu'un homme ordinaire peut se tirer du second avec succès; mais nous nous en rapporterons à la bonne foi de ceux qui ont vu la représentation des deux pièces. Qu'ils nous disent si cette Haine avec sa perruque de vipères, avec son autre paquet de serpents en sa main droite, avec ses gants & ses bas rouges à coins étincelants de paillettes d'argent, les a jamais fait frémir de terreur ou de pitié pour Armide, & si Phèdre mourante d'amour & de honte, seule dans les bras de la vieille nourrice, ne déchirent pas tous les cœurs? Le destin dont la main invisible règle le sort des mortels irrévocablement, ce destin qu'aucun grand poète n'a osé tirer des ténèbres dont il s'est enveloppé; n'est-il pas bien autrement effrayant & terrible que ce destin à barbe blanche que le poète de l'Opéra français nous montre si indifféremment, & qui nous avertit en plein-chant que toutes les puissances du ciel & de la terre lui sont soumises?

Le merveilleux visible ainsi représenté, n'auroit-il pas banni tout intérêt de la scène lyrique? Un Dieu peut étonner, il peut paroître grand & redoutable; mais peut-il intéresser? Comment s'y prendra-t-il pour me toucher? Son caractère de divinité ne rompt-il pas toute espèce de liaison & de rapport entre lui & moi? Que me font ses passions, ses plaintes, sa joie, son bonheur, ses malheurs? Supposé que sa colère ou sa bienveillance influe sur le sort d'un héros, d'une illustre héroïne du drame, lesquels ayant les mêmes affections, les mêmes foiblesses, la même nature que moi, ont droit de m'intéresser à leur sort, quelle part pourrois-je prendre à une action où rien ne se passe en conséquence de la nature & de la nécessité des choses, où la situation la plus déplorable peut devenir en un clin d'œil, par un coup de baguette, par un changement de volonté soudain & imprévu, la situation la plus heureuse, & par un autre caprice redevenir funeste? Ne seroit-ce pas-là des jeux propres, tout au plus, à émouvoir des enfans?

L'unité d'action essentielle à tout drame, & sans laquelle aucun ouvrage de l'art ne sauroit plaire, ne seroit-elle pas continuellement blessée dans l'Opéra merveilleux? Des êtres qui sont au-dessus des lois de notre nature, qui peuvent changer à leur gré le cours des événements, ne dissoudroient-ils pas tout le noeud dans les pièces de ce genre? Un Opéra ne seroit donc qu'une suite d'incidents qui se succèdent les uns aux autres sans nécessité, & par conséquent sans liaison véritable. Le poète pourroit les allonger, abrégier, supprimer à sa fantaisie, sans que son sujet en souffrit. Il pourroit changer les actes de place, faire du premier le troisième, du quatrième le second, sans aucun bouleversement considérable de son plan. Il pourroit dénouer sa pièce au premier acte, sans que cela l'empêchât de faire suivre cet acte de quatre autres où il dénoueroit & renoueroit, autant de fois qu'il lui plairoit: ou pour parler plus exactement, il n'y auroit dans le fait, ni noeud, ni dénouement. Tout sujet de cette espèce ne peut-il pas être traité en un acte, en trois, en cinq, en dix, en vingt, selon le caprice & l'extravagance du poète lyrique?

Si ce genre n'a pu enfanter que des drames dénués de tout intérêt & de toute vérité, n'auroit-il pas ainsi empêché les progrès de la musique en France, tandis

que cet art a été porté au plus haut degré de perfection dans les autres parties de l'Europe? Comment le style musical se seroit-il formé dans un pays où l'on ne fait chanter que des êtres de fantaisie dont les accents n'ont nul modèle dans la nature? Leur déclamation étant arbitraire & indéterminée, n'auroit-elle pas produit un chant froid & soporifique, une monotonie insupportable auxquels personne n'auroit résisté sans le secours des ballets? Toute l'expression musicale ne se seroit-elle pas ainsi réduite à jouer sur le mot, en sorte qu'un acteur ne pourroit prononcer le mot *larmes*, sans que le musicien ne le fit pleurer, quoiqu'il n'eût aucun sujet d'affliction, & que dans la situation la plus triste il ne pourroit parler d'un état brillant sans que le musicien ne se crût en droit de faire briller sa voix aux dépens de la disposition de son ame? Ne seroit-il pas résulté de cette méthode un dictionnaire des mots réputés lyriques, dictionnaire dont un compositeur habile ne manqueroit pas de faire présent à son poète, afin qu'il eût, en un seul recueil, tous les mots dont la musique ne sauroit rien faire, & qu'il ne faut jamais employer dans le poème lyrique?

Si vous choisissiez deux compositeurs; que vous donniez à l'un à exprimer le désespoir d'Andromaque lorsqu'on arrache Astyanax du tombeau où sa pitié l'avoit caché, ou les adieux d'Iphigénie qui va se foumettre au couteau de Calchas, ou bien les fureurs de sa mère éperdue au moment de cet affreux sacrifice; & que vous disiez à l'autre, faites-moi une tempête, un tremblement de terre, un chœur d'aigles, un débordement de Nil, une descente de Mars, une conjuration magique, un sabat infernal, n'est-ce pas dire à celui-ci, je vous choisis pour faire peur ou plaisir aux enfans, & à l'autre, je vous choisis pour être l'admiration des nations & des siècles? N'est-il pas évident que l'un a dû rester barbare, & sans musique, sans style, sans expression, sans caractère, & que l'autre a dû, ou renoncer à son projet, ou, s'il y a réussi, devenir sublime?

Deux poètes qu'on auroit ainsi employés, ne seroient-ils pas dans le même cas? L'un n'auroit-il pas appris à parler le langage du sentiment, des passions, de la nature; l'autre ne seroit-il pas resté foible, froid & maniéré? Quand il auroit eu le talent de la poésie, son faux genre l'auroit trompé sur l'emploi qu'il en faut faire. La pompe épique auroit pris dans son style la place du naturel de la poésie dramatique. Au lieu de scènes naturellement dialoguées, nous aurions eu des recueils de maximes, de madrigaux, d'épigrammes, de tournures & de cliquetis de mots pour lesquels la musique n'a jamais connu d'expression. Le goût se seroit si peu formé qu'on n'auroit point senti la différence de l'harmonie poétique & de l'harmonie musicale, ni compris que le plus beau morceau de Tibulle seroit déplacé dans le poème lyrique, précisément par ce qu'il rend si beau & si précieux. On auroit vu enfin l'étrange phénomène d'un poète lyrique, plein de douceur & de nombre, plein de charme à la lecture, & dont il seroit cependant impossible de mettre les pièces en musique.

Ce faux genre où rien ne rappelle à la nature, n'auroit-il pas empêché le musicien français de connoître & de sentir cette distinction fondamentale de l'air & du récitatif? Un chant lourd & traînant, semblable au chant gothique de nos églises, seroit devenu le récitatif de l'opéra. Pour lui donner de l'expression, on l'auroit surchargé de ports de voix, de trilles, de chevrottements; & malgré ces laborieux efforts, on ne se seroit pas seulement douté de l'art de ponctuer le chant, de faire une interrogation, une exclamation en chantant. La lenteur insoutenable de ce récitatif, son caractère contraire à toute espèce de déclamation, auroient d'ailleurs rendu l'exécution d'une

véritable scène impossible sur ce théâtre. L'air, cette autre partie principale du drame en musique, seroit encore si peu trouvé que le mot même ne s'entendrait que des pièces que le musicien fait pour la danse, ou des couplets dans lesquels le poète renferme des maximes qu'il fait servir au dialogue de la scène, & dont le compositeur fait des chansons que l'acteur chante avec une sorte de mouvement. On auroit pu ajouter aux divertissemens de ce spectacle, des *ariettes*, mais qui ne sont jamais en situation, qui ne tiennent point au sujet, & dont la dénomination même indique la pauvreté & la puérilité. Ces ariettes auroient encore merveilleusement contribué à retarder les progrès de la musique; car il vaut sans doute mieux que la musique n'exprime rien que de la voir se tourmenter autour d'une *lance*, d'un *murmure*, d'un *volin*, d'un *enchaine*, d'un *triomphe*, &c.

Par l'idée d'exposer aux yeux ce qui ne peut agir que sur l'imagination, & ne faire de l'effet qu'en restant invisible, le poète n'auroit-il pas entraîné le décorateur dans des écarts & dans des bifarberies qui lui auroient fait méconnoître le véritable emploi d'un art si précieux à la représentation théâtrale? Quel modèle un jardin enchanté, un palais de fée, un temple aérien, &c. a-t-il dans la nature? Que peut-on blamer ou louer dans le projet & l'exécution d'une telle décoration, à moins que le décorateur ne paroisse sublime à proportion qu'il est extravagant? Ne lui faut-il pas cent fois plus de goût & de génie pour nous montrer un grand & bel édifice, un beau paysage, une belle ruine, un beau morceau d'architecture? Seroit-ce une entreprise bien sensée de vouloir imiter dans les décorations les phénomènes physiques & la nature en mouvement? Les agitations, les révolutions, celles qui attachent & qui effrayent, ne doivent-elles pas plutôt être dans le sujet de l'action & dans le cœur des acteurs que dans le lieu qu'ils occupent?

Quand il seroit possible de représenter avec succès les phénomènes de la nature, & tout ce qui accompagneroit l'apparition d'un dieu sur un théâtre de grandeur convenable, l'hypothèse d'un spectacle où les personnages parlent quoiqu'en chantant, n'est-elle pas beaucoup trop voisine de notre nature pour être employée dans un drame dont les acteurs sont des dieux? Le bon goût n'ordonneroit-il pas de réserver de tels sujets au spectacle de la danse & de la pantomime, afin de rompre entre les acteurs & le spectateur, le lien de la parole qui les rapprocheroit trop, & qui empêcheroit celui-ci de croire les autres d'une nature supérieure à la sienne? Si cette observation étoit juste, il faudroit confier le genre merveilleux à l'éloquence muette & terrible du geste, & faire servir la musique dans ces occasions à la traduction, non des discours, mais des mouvemens.

Voilà quelques-unes des questions qu'il faudroit éclaircir sans prévention, avant de prononcer sur le mérite du genre appelé *merveilleux*, & avant d'entreprendre la poétique de l'Opéra français. Les arts & le goût public ne pourroient que gagner infiniment à une discussion impartiale.

*De l'Opéra italien.* Après la renaissance des Lettres, l'art dramatique s'est rapidement perfectionné dans les différentes contrées de l'Europe. L'Angleterre a eu son Shakspeare; la France a eu d'un côté son immortel Molière, & de l'autre, son Corneille, son Racine & son Voltaire. En Italie, on s'est aussi bientôt débarrassé de ce faux genre appelé *merveilleux*, que la barbarie du goût avoit introduit dans le siècle dernier sur tous les théâtres d'Europe; & dès qu'on a voulu chanter sur la scène, on a senti qu'il n'y avoit que la tragédie & la comédie qui pussent être mises en musique. Un heureux hasard ayant fait naître au même instant le poète lyrique le plus facile, le plus

simple, le plus touchant, le plus énergique, l'illustre Metastasio, & ce grand nombre de musiciens de génie que l'Italie & l'Allemagne ont produits, & à la tête desquels la postérité lira en caractères ineffaçables, les noms de Vinci, de Haffé & de Pergolesi; le drame en musique a été porté en ce siècle au plus haut degré de perfection. Tous les grands tableaux, les situations les plus intéressantes, les plus pathétiques, les plus terribles; tous les ressorts de la tragédie, tous ceux de la véritable comédie ont été soumis à l'art de la Musique, & en ont reçu un degré d'expression & d'enthousiasme, qui a par tout entraîné & les gens d'esprit & de goût, & le peuple. La Musique ayant été consacrée en Italie dès sa naissance à sa véritable destination, à l'expression du sentiment & des passions, le poète lyrique n'a pu se tromper sur ce que le compositeur attendoit de lui; il n'a pu égarer celui-ci à son tour, & lui faire quitter la route de la nature & de la vérité.

En revanche, il ne faut pas s'étonner que dans la patrie du goût & des arts, la tragédie sans musique ait été entièrement négligée. Quelque touchante que soit la représentation tragique, elle paroît toujours foible & froide à côté de celle que la musique aura animée; & en vain la déclamation voudroit-elle lutter contre les effets du chant & de ses impressions. Pour se consoler de n'avoir point égalés ses voisins en Musique, la France doit se dire que les progrès dans cet art l'auroient peut-être empêché d'avoir son Racine.

Pourquoi donc l'Opéra italien avec des moyens si puissans n'a-t-il pas renouvelé de nos jours ces terribles effets de la tragédie ancienne dont l'histoire nous a conservé la mémoire? Comment a-t-on pu assister à la représentation de certaines scènes, sans craindre d'avoir le cœur trop douloureusement déchiré, & de tomber dans un état trop pénible & trop voisin de la situation déplorable des héros de ce spectacle? Ce n'est ni le poète ni le compositeur qu'une critique éclairée accusera dans ces occasions d'avoir été au-dessous du sujet: il faut donc examiner de quels moyens on s'est servi pour rendre tant de sublimes efforts du génie, ou inutiles, ou de peu d'effet.

Lorsqu'un spectacle ne sert que d'amusement à un peuple oisif, c'est-à-dire à cette élite d'une nation, qu'on appelle la *bonne compagnie*, il est impossible qu'il prenne jamais une certaine importance; & quel que génie que vous accordiez au poète, il faudra bien que l'exécution théâtrale, & mille détails de son poème se ressentent de la frivolité de sa destination. Sophocle en faisant des tragédies, travailloit pour la patrie, pour la religion, pour les plus augustes solennités de la république. Entre tous les poètes modernes, Metastasio a peut-être joui du sort le plus doux & le plus heureux; à l'abri de l'envie & de la persécution, qui font aujourd'hui assez volontiers la récompense du génie, comme elles l'étoient quelquefois chez les anciens, des vertus & des services rendus à l'état, les talens du premier poète d'Italie ont été constamment honorés de la protection de la maison d'Autriche: que son rôle à Vienne est cependant différent de celui de Sophocle à Athènes! Chez les anciens, le spectacle étoit une affaire d'état; chez nous, si la police s'en occupe, c'est pour lui faire mille petites chicanes, c'est pour le faire plier à mille convenances bizarres. Le spectateur, les acteurs, les entrepreneurs, tous ont usurpé sur le poète lyrique, un empire ridicule, & les créateurs, le poète & le musicien, eux-mêmes victimes de cette tyrannie, ont été le moins consultés sur son exécution.

Tout le monde fait qu'en Italie, le peuple ne s'assemble pas seulement aux théâtres pour voir le spectacle; mais que les loges sont devenues autant de cercles de conversation qui se renouvellent plusieurs fois pendant la durée de la représentation. L'u-



sage est de passer cinq ou six heures à l'Opéra, mais ce n'est pas pour lui donner cinq ou six heures d'attention. On n'exige du poète que quelques situations très-pathétiques, quelques scènes très-belles, & l'on se rend facile sur le reste. Quand le musicien a réussi de rendre ces fameux morceaux que tout le monde fait par cœur, d'une manière neuve & digne de son art, on est ravi, on s'exalte, on s'abandonne à l'enthousiasme, mais la scène passée, on n'écoute plus. Ainsi deux ou trois airs, un beau duetto, une scène extrêmement belle, suffisent au succès d'un Opéra, & l'on est indifférent sur la totalité du drame, pourvu qu'il ait donné trois ou quatre instans d'avivans, & qu'il dure d'ailleurs le tems qu'on s'est destiné à passer à la salle de l'Opéra.

Chez une nation passionnée pour le chant, qui fait au charme de la voix le plus grand des sacrifices, & où le chant est devenu un art qui exige, outre la plus heureuse disposition des organes, l'étude la plus longue & la plus opiniâtre, le chanteur a dû bien-tôt usurper un empire illégitime sur le compositeur & sur le poète. Tout a été sacrifié à ses talens & à ses caprices. On s'est peu choqué des imperfections de l'action théâtrale, pourvu que le chant fût exécuté avec cette supériorité qui séduit & enchante. Le chanteur, sans s'occuper de la situation & du caractère de son rôle, a borné tous ses soins à l'expression du chant; la scène a été récitée & jouée avec une négligence honteuse. Le public, de spectateur qu'il doit être, n'est resté qu'auditeur. Il a fermé les yeux, & ouvert les oreilles; & laissant à son imagination le soin de lui montrer la véritable attitude, le vrai geste, les traits & la figure de la veuve d'Hector, ou de la fondatrice de Carthage, il s'est contenté d'en entendre les véritables accens.

Cette indulgence du public a laissé d'un côté l'action théâtrale dans un état très-imparfait, & de l'autre, elle a rendu le chanteur, maître de ses maîtres. Pourvu que son rôle lui donnât occasion de développer les ressources de son art, & de faire briller sa science, peu lui importoit que ce rôle fût d'ailleurs ce que le drame vouloit qu'il fût. Le poète fut obligé de quitter le style dramatique, de faire des tableaux, de couvrir à son poème quelques morceaux postiches de comparaisons & de poésie épique; & le musicien, d'en faire des airs dans le style le plus figuré, & par conséquent le plus opposé à la musique théâtrale, & pour déterminer le chanteur à se charger de quelques airs simples & vraiment sublimes que la situation rendoit indispensables au fond du sujet, il fallut acheter sa complaisance par ces brillans écarts, aux dépens de la vérité & de l'effet général. L'abus fut porté au point que lorsque le chanteur ne trouvoit pas ses airs à sa fantaisie, il leur en substituoit d'autres qui lui avoient déjà valu des applaudissemens dans d'autres pièces & sur d'autres théâtres, & dont il changeoit les paroles comme il pouvoit, pour les approcher de la situation & de son rôle, le moins mal qu'il étoit possible.

Enfin l'entrepreneur de l'Opéra devint de tous les tyrans du poète, le plus injuste & le plus absurde. Ayant étudié le goût du public, sa passion pour le chant, son indifférence pour les convenances & l'ensemble du spectacle, voici à-peu-près le traité qu'il proposa au poète lyrique, en conséquence de ses découvertes.

« Vous êtes l'homme du monde dont j'ai le moins besoin pour le succès de mon spectacle: après vous, c'est le compositeur. Ce qui m'est essentiel, c'est d'avoir un ou deux sujets que le public idolâtre; il n'y a point de mauvais Opéra avec un Caffarelli, avec un Gabrieli. Mon métier est de gagner de l'argent. Comme je suis obligé d'en donner prodigieusement à mes chanteurs, vous sentez qu'il ne

» m'en reste que très-peu pour le compositeur, & encore moins pour vous: songez que votre partage est la gloire ».

» Voici quelques conditions fondamentales sous lesquelles je consens de hasarder votre poème, de le faire mettre en musique, & de le faire exécuter par mes chanteurs ».

« 1. Votre poème doit être en trois actes, & ces trois actes ensemble doivent durer au moins cinq heures, y compris quelques ballets que je ferai exécuter dans les entrâtes ».

« 2. Au milieu de chaque acte il me faut un changement de scène & de lieu, en sorte qu'il y ait deux décorations par acte. Vous me direz que c'est trop; mais ce sont des subtilités de métier dont je ne me mêle point ».

« 3. Il faut qu'il y ait dans votre pièce six rôles, jamais moins de cinq, ni plus de sept: savoir un premier acteur & une première actrice, un second acteur & une seconde actrice; ce qui fera deux couples d'amoureux qui chanteront le *soprano*, ou dont un seul, soit homme, soit femme, pourra chanter le *contralto*. Le cinquième rôle est celui de tyran, de roi, de père, de gouverneur, de vieillard; il appartient à l'acteur qui chante le *tenor*. Au surplus vous pouvez employer encore à des rôles de confident un ou deux acteurs subalternes ».

« 4. Suivant cet arrangement judicieux & consacré d'ailleurs par l'usage, il vous faut un double amour. Le premier acteur doit être amoureux de la première actrice, le second de la seconde. Vous aurez soin de former l'intrigue de toutes vos pièces sur ce plan-là, sans quoi je ne pourrai m'en servir. Je n'exige point que la première actrice réponde précisément à l'amour du premier acteur; au contraire, je vous permettrai toute combinaison & toute liberté à cet égard, car je n'aime pas à faire le disticille sans sujet; & pourvu que l'intrigue soit double, afin que mes seconds acteurs ne disent pas que je leur fais jouer des rôles subalternes, je ne vous chicanerai point sur le reste. Chaque acteur chantera deux fois dans chaque acte, excepté peut-être au troisième, où l'action se hâtant vers sa fin, ne vous permettra plus de placer autant d'airs que dans les actes précédens. L'acteur subalterne pourra aussi moins chanter que les autres ».

« 6. Je n'ai besoin que d'un seul duetto: il appartient de droit au premier acteur & à la première actrice; les autres acteurs n'ont pas le privilège de chanter ensemble. Il ne faut pas que ce duetto soit placé au troisième acte; il faut tâcher de le mettre à la fin du premier ou du second, ou bien au milieu d'un de ces actes, immédiatement avant le changement de la décoration ».

« 7. Il faut que chaque acteur quitte la scène immédiatement après avoir chanté son air. Ainsi lorsque l'action les aura rassemblés sur le théâtre, ils défilent l'un après l'autre, après avoir chanté chacun à son tour. Vous voyez que le dernier qui reste a beau jeu de chanter un air brillant qui contienne une réflexion, une maxime, une comparaison relative à la situation ou à celle des autres personnes ».

« 8. Avant de faire chanter à un acteur son second air, il faut que tous les autres aient chanté leur premier; & avant qu'il puisse chanter son troisième, il faut que tous les autres aient chanté leur second, & ainsi de suite jusqu'à la fin; car vous sentez qu'il ne faut pas confondre les rangs, ni blesser les droits d'aucun acteur ».

A ces étranges articles on peut ajouter celui que l'aveuglement de l'empereur Charles VI. pour les cata-

trônes tragiques, rendit d'une observation indispensable. Ce prince voulut que tout le monde sortît de l'Opéra content & tranquille, & Metastasio fut obligé de raccommoquer tout si bien que vers le dénouement tous les acteurs du drame fussent heureux. On pardonnoit aux méchants, les bons renonçoient à la passion qui avoit causé leur malheur ou celui des autres dans le cours du drame, ou bien d'autres obstacles disparaissoient : chaque acteur se prêtoit un peu, & tout étoit pacifié à la fin de l'Opéra.

Voilà les principes sur lesquels on fonda la poétique de l'Opéra italien. Le poète lyrique fut traité à-peu-près comme un danseur de corde à qui on lie les pieds, afin de rendre son métier plus difficile & les tours de force plus éclatans.

Si Metastasio, malgré ses entraves, a pu conserver encore à ses pièces du naturel & de la vérité, on en est justement surpris ; mais l'ensemble du *poème lyrique* a dû nécessairement se ressentir de ces lois bizarres & absurdes ; la force des mœurs a dû disparaître avec celle de l'intrigue ; le second couple d'amoureux a dû entraîner cet amour épisodique qui dépare presque tous les Opéra d'Italie. De cette manière, le *poème lyrique* est devenu un problème où il s'agissoit de couper toutes les pièces sur le même patron, de traiter tous les sujets historiques & tragiques à-peu-près avec les mêmes personnages.

L'Opéra-comédie ou bouffon n'a pas été sujet, à la vérité, à toutes ces entraves ; mais il n'a été traité en revanche que par des farceurs ou des poètes médiocres, qui ont tout sacrifié à la faillie du moment. Ces pièces sont ordinairement pleines de situations comiques, parce que la nécessité de placer l'air produit la nécessité de créer la situation ; mais pourvu qu'elle fût originale & plaisante, on pardonnoit au poète l'extravagance du plan & de l'ensemble, & les moyens pitoyables dont il se servoit pour amener les situations.

Ce qu'il faut avouer à la gloire du poète & du compositeur, c'est qu'ils ne se sont jamais trompés un instant sur leur vocation ni sur la destination de leur art ; & si l'Opéra italien est rempli de défauts qui en affoibissent l'impression & l'effet, heureusement il n'y en a aucun qu'on ne puisse retrancher sans toucher au fond & à l'essence du *poème lyrique*.

De quelques accessoires du *poème lyrique*. Nous avons dit ce qu'il faut penser des couplets, des duo, & de la manière dont on peut faire chanter deux ou plusieurs acteurs ensemble sans blesser le bon sens & la vraisemblance ; il nous reste à parler des chœurs, qui sont très-fréquens dans les Opéra français, & très-rare dans les Opéra italiens. Celui-ci est ordinairement terminé par un couplet que tous les acteurs réunis chantent en chœur, & qui ne tenant point au sujet, disparaît dès qu'il sera permis au poète de dénouer la pièce comme le sujet l'exige. Il n'y a pas moyen de coudre un couplet au chœur après l'Opéra de Didon abandonnée. Dans l'Opéra français chaque acte a son divertissement, & chaque divertissement consiste en danses & en chœurs chantans ; & les partisans de ce spectacle ont toujours compté les chœurs parmi ses principaux avantages.

Pour juger quel cas il en faut faire, on n'a qu'à se souvenir de ce qui a été dit plus haut au sujet du couplet, que le bon goût n'a jamais permis de regarder comme une partie de la musique théâtrale. S'il est contre le bon sens qu'un acteur réponde à l'autre par une chanson, avec quelle vraisemblance une assemblée entière ou tout un peuple pourra-t-il manifester son sentiment, en chantant ensemble & en chœur le même couplet, les mêmes paroles, le même air ? Il faudra donc supposer qu'ils se sont concertés d'avance, & qu'ils sont convenus entre eux de l'air & des paroles, par lesquels ils exprimeroient

leur sentiment sur ce qui fait le sujet de la scène, & ce qu'ils ne pouvoient favoir auparavant ? Que dans une cérémonie religieuse le peuple assemblé chante une hymne à l'honneur de quelque divinité, je le conçois ; mais ce couplet est un cantique sacré que tout le peuple fait de tout temps par cœur ; & dans ces occasions les chœurs peuvent être augustes & beaux. Tout un peuple témoin d'une scène intéressante, peut pousser un cri de joie, de douleur, d'admiration, d'indignation, de frayeur, &c. Ce chœur qui ne fera qu'une exclamation de quelques mots, & plus souvent qu'un cri inarticulé, pourra être du plus grand effet. Voilà à-peu-près l'emploi des chœurs dans la tragédie ancienne ; mais que ces chœurs sont différens de ces froids & bruyans couplets que débilitent les choristes de l'Opéra français sans action, les bras croisés, & avec un effort de poumons à étourdir l'oreille la plus aguerrie !

Le bon goût proficra donc les chœurs du *poème lyrique*, jusqu'à ce que l'Opéra se soit assez rapproché de la nature pour exécuter les grands tableaux & les grands mouvemens pour les Arts, qu'on m'amène l'homme de génie qui fait le langage des passions & la science de l'harmonie, & je serai son poète, & je lui donnerai les paroles d'un chœur que personne ne pourra entendre sans frissonner. Supposons un peuple opprimé, avili sous le règne d'un odieux tyran. Supposons que ce tyran soit massacré, ou qu'il meure dans son lit (car qu'importe après tout le sort d'un méchant ?), & que le peuple ivre de la joie la plus effrénée de s'en voir délivré, s'assemble pour lui proclamer un successeur. Pour que mon sujet devienne historique, j'appellerai le tyran *Commode*, & son successeur à l'empire, *Pertinax* ; & voici le chœur que je propose au musicien de faire chanter au peuple romain.

« Que l'on arrache les honneurs à l'ennemi de la  
» patrie... l'ennemi de la patrie ! le parricide ! le  
» gladiateur !... Qu'on arrache les honneurs au par-  
» ricide... qu'on traîne le parricide... qu'on le  
» jette à la voirie... qu'il soit déchiré... l'enne-  
» mi des dieux ! le parricide du sénat !... à la voirie,  
» le gladiateur !... l'ennemi des dieux ! l'ennemi du  
» sénat ! à la voirie, à la voirie !... Il a massacré le  
» sénat, à la voirie !... Il a massacré le sénat, qu'il  
» soit déchiré à coups de crocs !... Il a massacré l'in-  
» nocent : qu'on le déchire... qu'on le déchire,  
» qu'on le déchire... Il n'a pas épargné son propre  
» sang ; qu'on le déchire... Il avoit médité ta mort ;  
» qu'on le déchire... Tu as tremblé pour nous, tu  
» as tremblé avec nous ; tu as partagé nos dangers...  
» O Jupiter, si tu veux notre bonheur, conserve  
» nous Pertinax !... Gloire à la fidélité des préto-  
» riens !... aux armées romaines !... à la piété du  
» sénat !... Pertinax, nous te le demandons, que le  
» parricide soit traîné... qu'il soit traîné, nous te le  
» demandons... Dis avec nous, que les délateurs  
» soient exposés aux lions... Dis, aux lions le gla-  
» diateur... Victoire à jamais au peuple romain !...  
» liberté ! victoire !... Honneur à la fidélité des sol-  
» dats !... aux cohortes prétorienne !... Que les  
» statues du tyran soient abattues !... partout, par-  
» tout !... Qu'on abatte le parricide, le gladia-  
» teur !... Qu'on traîne l'assassin des citoyens...  
» qu'on brise les statues... Tu vis, tu vis, tu nous  
» commandes, & nous sommes heureux... ah oui,  
» oui, nous le sommes... nous le sommes vraiment,  
» dignement, librement... nous ne craignons plus.  
» Tremblez, délateurs !... notre salut le veut...  
» Hors du sénat, les délateurs !... à la hache, aux ver-  
» ges, les délateurs !... aux lions, les délateurs !...  
» aux verges, les délateurs !... Périr la mémoire du  
» parricide, du gladiateur !... périssent les statues  
» du



« du gladiateur !... à la voirie, le gladiateur !... C'est  
 « far, ordonne les crocs... que le parricide du sé-  
 « nat soit déchiré... ordonne, c'est l'usage de nos  
 « ayeux... Il fut plus cruel que Domitien... plus  
 « impur que Néron... qu'on lui fasse comme il a  
 « fait !... Réhabilite les innocens... rends honneur à  
 « la mémoire des innocens... Qu'il soit traîné,  
 « qu'il soit traîné !... ordonne, ordonne, nous te  
 « le demandons tous... Il a mis le poignard dans le  
 « sein de tous. Qu'il soit traîné !... Il n'a épargné  
 « ni âge, ni sexe, ni ses parens, ni ses amis. Qu'il soit  
 « traîné !... Il a dépouillé les temples. Qu'il soit traî-  
 « né !... Il a violé les testamens. Qu'il soit traîné !...  
 « Il a ruiné les familles. Qu'il soit traîné !... Il a mis  
 « les têtes à prix. Qu'il soit traîné !... Il a vendu le  
 « sénat. Qu'il soit traîné !... Il a spolié l'héritier.  
 « Qu'il soit traîné !... Hors du sénat, les espions !...  
 « hors du sénat, les délateurs !... hors du sénat, les  
 « corrupteurs d'esclaves !... Tu as tremblé avec  
 « nous... tu fais tout... tu connois les bons & les  
 « méchans. Tu fais tout... punis qui l'a mérité. Ré-  
 « pare les maux qu'on nous a faits... nous avons  
 « tremblé pour toi... nous avons rampé sous nos es-  
 « claves... Tu regnes. Tu nous commandes. Nous  
 « sommes heureux... oui, nous le sommes... Qu'on  
 « fasse le procès au parricide !... ordonne, ordonne  
 « son procès... Viens, montre-toi, nous attendons  
 « ta présence... Hélas, les innocens sont encore  
 « sans sépulture !... que le cadavre du parricide soit  
 « traîné !... Le parricide a ouvert les tombeaux. Il  
 « en a fait arracher les morts... que son cadavre  
 « soit traîné ! »

Voilà un chœur. Voilà comme il convient de faire  
 parler un peuple entier quand on ose le montrer sur  
 la scène. Qu'on compare cette acclamation du peuple  
 romain à l'élévation de l'empereur Pertinax, avec  
 l'acclamation des peuples des Zéphirs, lorsqu'Atys  
 est nommé grand sacrificateur de Lybète :

*Que devant vous tout s'abaisse & tout tremble.  
 Vivez heureux, vos jours sont notre espoir :  
 Rien n'est si beau que de voir ensemble  
 Un grand mérite avec un grand pouvoir.  
 Que l'on bénisse  
 Le ciel propice,  
 Qui dans vos mains  
 Met le sort des humains.*

Où, qu'on lui compare cet autre chœur d'une troupe  
 de dieux de fleuves :

*Que l'on chante, que l'on danse,  
 Rions tous, lorsqu'il le faut :  
 Ce n'est jamais trop-tôt  
 Que le plaisir commence.  
 On trouve bien-tôt la fin  
 Des jours de jouissance ;  
 On a beau chasser le chagrin,  
 Il revient plutôt qu'on ne pense.*

Quel peuple a jamais exprimé ses transports les  
 plus vifs d'une manière aussi plate & aussi froide ?  
 Qu'on se rappelle maintenant l'air encore plus plat  
 que Lully a fait sur ces couplets, & l'on trouvera  
 que le musicien a surpassé son poète de beaucoup.

Que les gens de goût décident entre ces chœurs  
 & celui que je propose, & ils seront forcés de m'ad-  
 juger le rang sur le premier poète lyrique de France.  
 C'est que le tendre Quinault a cherché ses chœurs  
 dans un genre insipide & faux ; & moi, j'ai pris le  
 mien dans la vérité & dans l'Histoire où Lampride  
 nous l'a conservé mot pour mot.

Ce chœur pourra paroître long, mais ce ne  
 sera pas à un compositeur habile qui sentira au pre-  
 mier coup d'œil avec quelle rapidité tous ces cris doi-  
 vent se succéder & se répéter. Il me reprochera plu-

Tome XII.

tôt d'avoir empiété sur ses droits ; & au lieu de m'en  
 tenir, comme le poète le doit, à une simple esquisse  
 des principales idées, dont l'interprétation appartient  
 à la Musique, d'avoir déjà mis dans mon chœur toute  
 sorte de déclamations, tout le désordre, tout le tu-  
 multe, toute la confusion d'une populace effrénée ;  
 d'avoir distribué, pour ainsi dire, tous les rôles &  
 toute la partition ; d'avoir marqué les cris qui ne  
 sont poussés que par une seule voix, tandis qu'un au-  
 tre reproche part d'un autre côté, ou qu'une impré-  
 cation est interrompue par une acclamation de joie ;  
 ou qu'on se met à rappeler tous les forfaits du tyran  
 l'un après l'autre ; que l'un commence, *il n'a épargné  
 ni âge, ni sexe* ; qu'un autre ajoute, *ni ses parens :*  
 qu'un troisième achève, *ni ses amis* ; que tous se réu-  
 nissent à crier : *qu'il soit traîné !* voilà des entreprises  
 dignes d'un homme de génie. Quel tableau ! je me  
 sens frappé des cris d'un million d'hommes ivres de  
 fureur & de joie ; je frémis à l'aspect de l'image la  
 plus effrayante & la plus terrible de l'enthousiasme  
 populaire.

*De la danse.* La danse est devenue dans tous les pays  
 la compagne du spectacle en Musique.

En Italie & sur les autres théâtres de l'Europe, on  
 remplit les entr'actes du *poème lyrique* par des ballets  
 qui n'y ont aucun rapport. Si cet usage est barbare, il  
 est encore de ceux qu'on peut abolir, sans toucher  
 au fond du spectacle ; & cela arrivera dès que le *poème  
 lyrique* sera délivré de ses épisodes, & ferré comme  
 son esprit & la constitution l'exigent.

En France, on a affoibli le ballet immédiatement  
 avec le chant & avec le fond de l'opéra. Arrive-t-il  
 quelque incident heureux ou malheureux, aussi-tôt  
 il est célébré par des danses, & l'action est suspendue  
 par le ballet. Cette partie postiche est même devenue  
 en ces derniers tems la principale du *poème lyrique* ;  
 chaque acte a besoin d'un divertissement, terme qui  
 n'a jamais été pris dans une acception plus propre &  
 plus stricte, & le succès d'un opéra dépend aujour-  
 d'hui, non pas précisément de la beauté des ballets,  
 mais de l'habileté des danseurs qui l'exécutent.

Rien, ce semble, ne dépose plus fortement contre  
 le *poème* & la musique de l'opéra françois, que le be-  
 soin continuel & urgent de ces ballets. Il faut que l'ac-  
 tion de ce *poème* soit dénuée d'intérêt & de chaleur,  
 puisque nous pouvons souffrir qu'elle soit interrom-  
 pue & suspendue à tout instant par des menuets &  
 des rigaudons ; il faut que la monotonie du chant soit  
 d'un ennui insupportable, puisque nous n'y tenons  
 qu'autant qu'il est coupé dans chaque acte par un di-  
 vertissement.

Suivant cet usage, l'opéra françois est devenu un  
 spectacle où tout le bonheur & tout le malheur des  
 personnages se réduit à voir danser autour d'eux.

Pour juger si cet usage mérite l'approbation des  
 gens de goût, & si c'est un avantage inestimable  
 comme on l'entend dire sans cesse, que l'opéra fran-  
 çois a sur tous les spectacles lyriques, de réunir la  
 danse à la Poésie & à la Musique, il sera nécessaire de  
 réfléchir sur les observations suivantes.

La danse, ainsi que le couplet, peut quelquefois  
 être historique dans le *poème lyrique*. Roland arrive  
 au rendez-vous que la perfide Angélique lui a donné.  
 Après l'avoir vainement attendue pendant quelque  
 tems, il voit venir une troupe de jeunes gens qui,  
 en chantant & en dansant, célèbrent le bonheur de  
 Médor & d'Angélique qu'ils viennent de conduire au  
 port. C'est par ces expressions de joie d'une jeunesse  
 innocente & vive que Roland apprend son malheur  
 & la trahison de sa maîtresse. Cette situation est très-  
 belle, & c'est avec raison qu'on a regardé cet acte  
 comme le chef-d'œuvre du théâtre lyrique en France.  
 Voyons si l'exécution & la représentation théâtrale  
 répondent à l'idée sublime du poète, & si Quinault

NNnn

n'a pas été obligé lui-même de la gêner pour se conformer à l'usage de l'opéra. Roland, après avoir attendu long-tems, après avoir examiné les chiffres & les inscriptions, & réprimé les soupçons que son cœur jaloux en a conçus, entend une musique champêtre. C'est la jeune fille qui revient sur ses pas, après avoir conduit Médor & Angélique. Roland, dans l'espérance de trouver la maîtresse parmi cette troupe joyeuse, quitte la scène & va au-devant du bruit. A l'instant même la jeune fille danfante & chantante parait. Roland devoit reparoitre avec elle, mais apparemment qu'il s'est déjà aperçu qu'Angélique n'y est point. Ainsi il va la chercher dans les lieux d'alentour, & abandonne la place aux danseurs & aux choristes. Ce n'est qu'après que ceux-ci nous ont diverté pendant une demi-heure par leurs couplets & leurs rigaudons, que le héros revient & s'éclaircit sur son malheur. Il est évident qu'en ne consultant sur ce ballet que le bon goût, la jeune fille ne fera autre chose que traverser le théâtre en dansant; que dans le premier instant ils nommeront Médor & Angélique; que des cet instant Roland s'éclaircira sur son malheur en frémissant, & qu'il n'aura pas plus que nous la patience d'attendre que les entrées & les contre-danses soient finies pour apprendre un fort qui nous intéresse uniquement. J'avoue qu'il n'est pas contre la vraisemblance qu'une jeune fille pleine de tendresse & de joie s'arrête dans un lieu délicieux pour danser & chanter; mais c'est seulement suspendre l'action du poème au moment le plus intéressant: car ce ne sont ni les amours d'Angélique & de Médor, ni leur éloge, qui font le sujet de la scène. Eh que nous font tous les froids couplets qu'on chante à cette occasion? c'est le malheur de Roland & la manière naturelle & naïve dont il en est instruit, qui font le charme & l'intérêt de cette situation vraiment admirable.

Je me suis étendu exprès sur le ballet le plus heureusement placé qu'il y ait sur le théâtre lyrique en France, & l'on voit à quoi le goût & le bon sens réduisent ce ballet. Que feront-ils donc de ceux que le poète amène à tout propos; & si leur voix est jamais écoutée sur ce théâtre, sera-t-il permis à un héros de l'opéra de prouver à sa maîtresse l'excès de ses feux par une troupe de gens qui danseront autour d'elle?

Mais l'idée d'associer dans le même spectacle deux manières d'imiter la nature, ne seroit-elle pas essentiellement opposée au bon sens & au vrai goût? Ne seroit-ce pas là une barbarie digne de ces tems gothiques où le devant d'un tableau étoit exécuté en relief, où l'on barbouilloit une belle statue pour lui faire des yeux noirs ou des cheveux châtain? Seroit-il permis de confondre deux hypothèses différentes dans le même poème, & de le faire exécuter moitié par des gens qui disent qu'ils ne savent parler qu'en chantant, moitié par d'autres qui prétendent n'avoir d'autre langage que celui du geste & des mouvemens?

Pour exécuter ce spectacle avec succès, ne faudroit-il pas du-moins avoir des acteurs également habiles dans les deux arts, aussi bons danseurs qu'excellens chanteurs? Comment seroit-il possible de supporter que les uns ne dansassent jamais, & que les autres ne chantassent jamais? Seroit-il bien agréable pour un Dieu de ne savoir pas danser le plus méchant couplet d'une chaconne, & d'être obligé de céder sa place à M. Vestris, qui n'est qualifié dans le programme que du titre de suivant, mais qui éclipse son Dieu en un instant par la grace & la noblesse de ses attitudes, tandis que celui-ci est relégué avec son rang suprême sur une banquette dans un coin du théâtre?

Une exécution ou puérile ou impossible, voilà un des moindres inconvéniens de cette confusion de deux talens, de deux manières d'imiter, qu'on a osé

regarder comme un avantage, & qui a certainement empêché les progrès de la danse en France.

A en juger par l'emploi continué des ballets, on seroit autorisé à croire que l'art de la danse est porté au plus haut degré de perfection sur le théâtre de l'opéra français; mais lorsqu'on considère que le ballet n'est employé à l'opéra français qu'à danser & non à imiter par la danse, on n'est plus surpris de la médiocrité où l'art de la danse est resté en France, & l'on conçoit qu'un français plein de talens & de vues (M. Noverre), a pu être dans le cas d'aller créer le ballet loin de sa patrie.

Il est vrai qu'en lisant les programmes des différens opéra, on y trouve une variété merveilleuse de fêtes & de divertissemens; mais cette variété fait place dans l'exécution à la plus triste uniformité. Toutes les fêtes se réduisent à danser pour danser; tous les ballets sont composés de deux files de danseurs & de danseuses qui se rangent de chaque côté du théâtre, & qui se mêlent ensuite, forment des figures & des groupes sans aucune idée. Les meilleurs danseurs cependant sont réservés pour danser tantôt seuls, tantôt deux; dans les grandes occasions ils forment des pas de trois, de quatre, & même de cinq ou de six, après quoi le corps du ballet qui s'est arrêté pour laisser la place à ses maîtres, reprend les danses jusqu'à la fin du ballet. Pour tous ces différens divertissemens, le musicien fournit des chaconnes, des lours, des farabandes, des menuets, des passe-pies, des gavottes, des rigaudons, des contre-danses. S'il y a quelquefois dans un ballet une idée, un instant d'action, c'est un pas de deux ou de trois qui l'exécute, après quoi le corps du ballet reprend incontinent la danse insipide. La seule différence réelle qu'il y a d'une fête à une autre, se réduit à celle que le tailleur de l'opéra y met, en habillant le ballet tantôt en blanc, tantôt en vert, tantôt en jaune, tantôt en rouge, suivant les principes & l'étiquette du magasin.

Le ballet n'est donc proprement dans l'opéra français qu'une académie de danse, où sous les yeux du public les sujets médiocres s'exercent à figurer, à se rompre, à se reformer, & les grands danseurs à nous montrer des études plus difficiles dans différentes attitudes nobles, gracieuses & savantes. Le poète donne à ces exercices académiques cinq ou six noms différens dans le cours de son poème; il fait donner à ses danseurs tantôt des bas blancs, tantôt des bas rouges, tantôt des perruques blondes, tantôt des perruques noires; mais l'homme de goût n'aperçoit d'ailleurs aucune diversité dans ces ballets, & ne peut que regretter que tant d'habiles danseurs ne soient employés qu'à faire sur un théâtre des pas & des tours de salle.

C'est en effet avoir méconnu trop long-tems l'usage de l'art qui agit sur nos sens avec le plus d'empire, & qui produit les impressions les plus profondes & les plus terribles. Que dirions-nous d'une académie de peintres & de statuaires qui dans une exposition publique de leurs ouvrages ne nous montreroient que des études, des têtes, des bras, des jambes, des attitudes, sans idée, sans application, sans imitation précise? Toutes ces choses ont sans doute du prix aux yeux d'un connoisseur éclairé; mais un salon d'exposition est autre chose qu'un atelier.

Il en est de la danse comme du chant: la joie doit avoir créé les premiers danses comme elle a inspiré les premiers chants; mais un menuet, une contre-danse, & toute la danse récréative d'un bal, sont précisément aussi déplacés sur le théâtre que la chanson & le couplet. Ce n'est que lorsque l'homme de génie s'est aperçu qu'on pouvoit faire de la danse un art d'imitation propre à exprimer sans autre langue que celle du geste & des mouvemens tous les senti-



mens & toutes les passions, ce n'est qu'alors que la danse est devenue digne de se montrer sur la scène : il est vrai que ce spectacle est celui de tous qui a fait le moins de progrès parmi les modernes ; & si nous en avons vu quelques essais en Italie, en Angleterre, en Allemagne, il faut convenir qu'il est encore loin de ces effets prodigieux des pantomimes dont l'histoire ancienne nous a conservé la mémoire.

Le spectacle en danse a besoin d'un poète, d'un musicien, & d'un maître de ballets. Son hypothèse est d'imiter la nature par le geste & par la pantomime, sans autre discours, sans autre accent que celui que la musique instrumentale fournira à l'interprétation des mouvements. Le poème dansé, ou ballet, doit être suivi, noué, dénoué, comme le poème lyrique. Il exige encore plus que lui la rapidité de l'action & une grande variété de situations. Comme le discours ne peut être exprimé dans ce drame que par le geste, rien n'y seroit plus déplacé que des scènes de raisonnement & de conversation, & le dialogue en général n'y peut être employé, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, qu'autant qu'il sert indifféremment de passage & de préparation aux grands tableaux & aux situations intéressantes.

Toute la poétique du poème lyrique s'applique naturellement & d'elle-même au poème ballet. Comme rien n'est moins naturel qu'un opéra où l'on chante d'un bout à l'autre, rien aussi ne seroit plus faux qu'un ballet où l'on danseroit toujours. Le créateur du poème ballet a dû connoître & distinguer dans la nature le moment tranquille & le moment passionné, celui de la scène & celui de l'air. Il a dû chercher deux manières distinctes pour exprimer deux momens si différens, & partager son poème entre la marche & la danse, comme le musicien partage le sien entre le récitatif & l'air.

Suivant ces principes, les personnages du poème ballet ne danseront qu'au moment de la passion, parce que ce moment est réellement dans la nature celui des mouvements violens & rapides. Le reste de l'action ne sera exécuté que par des gestes simples, par une marche cadencée, plus marquée, plus poétique, que la démarche ordinaire dont il n'y auroit pas moyen de passer naturellement & avec vérité au moment de la danse.

Ce moment tiendra dans le poème ballet la place que l'air occupe dans le poème lyrique ; mais l'on jugera aisément que ce moment ne peut être employé à danser des menuets, des gavottes ou des couplets de chaconne. Tous ces airs de danse ne signifient rien, n'imitent rien, n'expriment rien. L'air du moment de la danse dont le poète aura indiqué le sujet & la situation, sera de la part du musicien le développement de la passion & de tous ses mouvements. Le maître des ballets & le danseur intelligent, s'ils entendent cette langue, comme la profession de leur art l'exige, trouveront dans l'air du musicien tous leurs gestes notés avec la succession & les nuances de tous les mouvements.

Lorsque le poète aura créé un tel poème, & que le spectacle en danse aura acquis le degré de perfection dont il est susceptible, un grand compositeur ne dédaignera plus de mettre le poème ballet en musique, parce que ce ne sera plus un recueil de jolis menuets & d'autres petits airs de danse, plus dignes de la guinguette que du théâtre, & qu'on abandonne en Italie & en Allemagne avec raison au premier petit violon de l'orchestre. Cette suite de grandes & belles situations, puisée dans le sujet d'une action unique, & terminée par une catastrophe convenable, ouvrira au contraire au compositeur une vaste & brillante carrière, où il pourra déployer ses talens, & concourir à l'effet du spectacle le plus noble & le plus inté-

Tome XII.

ressant qu'on puisse offrir à une nation passionnée pour les beaux arts.

Le maître des ballets & le danseur sentiront de leur côté que l'exécution de ce poème demande autre chose que des pirouettes & des gargouillades ; que des attitudes fortes ou gracieuses, des à-plombs & tout le détail des exercices académiques & des tours de salle, n'ont de prix sur le théâtre qu'autant qu'ils sont placés à-propos, avec goût & avec intelligence, qu'ils servent à l'expression d'une situation touchante, d'une action intéressante & pathétique, & qu'on aperçoit dans le danseur, indépendamment de cette science, une étude profonde de la nature & de la vérité de ses mouvements.

Ce qui vient d'être dit ne contient que les premiers élémens d'une poétique de la danse, mais qui mériteroient pour les progrès d'un art bien peu perfectionné, d'être développés avec plus de soin & dans un plus grand détail. Les lettres pleines de chaleur & de vues que M. Noverre a publiées sur la danse, il y a quelques années, paroissent lui imposer le devoir d'écrire cette poétique, & de rendre à son art l'empire qui lui est dû & qu'il a exercé chez les anciens par la magie & l'enthousiasme de son langage.

De l'exécution du poème lyrique. La réunion du chant & de la danse dans le même poème ne seroit point impossible, & seroit peut-être une chose désirable ; mais cette association seroit bien différente de celle qu'on a imaginée dans l'opéra français, & que le bon goût semble proscrire.

Le chant est un art si difficile, il demande tant d'application & d'étude, qu'il ne faut pas espérer qu'un grand chanteur puisse aussi être grand acteur. Ce cas seroit du-moins trop rare pour n'être pas regardé comme une exception. L'exécution du chant & l'expression qu'il exige occupent déjà trop un chanteur pour lui permettre de donner le même soin à l'action. Très-souvent les mouvements que la situation demande, sont si violens, qu'ils ne permettraient guère de chanter avec grace, ni même avec la force nécessaire ; & je crois impossible qu'au dernier période de la passion, le même acteur puisse chanter avec la chaleur & l'enthousiasme qu'il exige, & s'abandonner en même tems au délire & au plus grand désordre de la passion, sans que la précision de son chant en souffre.

D'un autre côté, en réfléchissant sur le génie de l'air ou aria des Italiens, on voit évidemment qu'il est dans son principe autant destiné à l'expression du geste qu'à celle du chant, & un pantomime intelligent trouvera dans la partie instrumentale de l'air tous ses gestes, toute la succession de ses mouvements notés avec la plus grande finesse. La musique a encore sur ce point merveilleusement suivi la nature. Car la passion n'élève pas seulement la voix, ne varie pas seulement les inflexions ; elle met la même variété & la même chaleur aussi dans le geste & dans les mouvements : ainsi le moment de la passion doit être en effet la réunion de ces deux expressions. Comment les rendrons-nous donc sur nos théâtres, sans que l'une souffre par l'autre ?

Les plus grandes découvertes sont toujours l'ouvrage du hasard. A Rome, Andronicus, fameux acteur, c'est-à-dire chanteur & pantomime à-la-fois, est enroué un jour à force de bis ; revocatus obtudit vocem. Le public ne veut pas se passer d'un acteur chéri : Andronicus continue donc les jours suivans de danser la pantomime, agit cantivum ; mais comme son enrouement ne lui permet pas de chanter, il place un enfant devant le flûteur ou l'orchestre, & cet enfant chante pour lui : puerum ante tibicinem statuit ad canendum.

Cet expédient plaît au peuple. Andronicus dispensé par un accident de chanter, s'abandonne avec plus de

N N n n n ij

chaleur au geste & à la pantomime ; & depuis ce moment l'opéra, *canticum*, est exécuté par deux sortes d'acteurs qui représentent un même sujet en même tems, sur les mêmes airs, sur les mêmes mesures, sur la même scène, les uns par le chant, les autres par la danse ou pantomime. L'hittrion, ou le pantomime ne chante plus que de la main, *histrionibus fabularum ailiis relinquuntur* ; & le chanteur ne joue plus que de la voix. La voix d'accord avec la flûte explique enchançant le sujet, tandis que la danse d'accord avec la mesure du chant, l'exécute en gesticulant. *Ad manum cantatur... Diverbia voci relicta*. Voyez Tit-Live.

Ce que le hasard établit jadis sur le théâtre de Rome, une imitation réfléchie devoit nous le faire adopter dans l'exécution de notre *poème lyrique*. Par ce moyen nos castrats qui sont ordinairement des chanteurs si excellens, & des acteurs si médiocres, ne seroient plus que des instrumens parlans placés dans l'orchestre & le plus près de la scène qu'il seroit possible. Ils exécuteroient la partie du chant avec une supériorité dont rien ne pourroit les distraire, tandis qu'un habile pantomime exécuteroit la partie de l'action avec la même chaleur & la même expression.

Plus on pénétrera l'esprit du *poème lyrique*, plus on sera engoué de cette idée. L'opéra ainsi exécuté ne seroit plus restreint à ne charmer qu'un petit nombre d'hommes excessivement sensibles & qui entendent le langage de la musique. Le plus ignorant d'entre le peuple seroit aussi avancé que le plus grand connoisseur, parce que le pantomime auroit soin de lui traduire la musique mot pour mot, & de rendre intelligible à ses yeux ce qu'il n'a pu entendre de ses oreilles.

Cette manière d'exécuter le *poème lyrique* rendroit aussi au poète & au compositeur l'empire que le chanteur & l'entrepreneur ont usurpé sur eux. Tout ce qui ne tient pas au fond du sujet ne seroit plus supportable sur ce théâtre. Tout le style figuré & épique disparaîtroit des ouvrages dramatiques : car quel geste le pantomime trouveroit-il pour l'expression de telles paroles & de tels airs ? & comment nous ferait-il sentir, sans devenir ridicule, qu'il ressemble à un coursier indompté & fier, ou qu'il se compare à un vaisseau battu par la tempête ? Les situations les plus pathétiques ne seroient plus éternuées par des épisodes froids & subalternes. Le poète, peu embarrassé de la durée du spectacle & du nombre des acteurs, conduiroit son sujet par une intrigue simple, forte & rapide à la catastrophe que l'histoire ou la nature des choses auroit indiquée. Je ne fais combien d'actes, combien de décorations, combien d'acteurs il faudroit pour l'opéra d'Andromaque ou de Didon ainsi construit & exécuté ; mais je sais que ces sujets dépouillés de tout ce qui les défigure & les énerve, seroient les impressions les plus profondes & les plus terribles. Le musicien n'auroit rien changé à son faire ; le poète auroit rapproché le sien de la simplicité & de la force du théâtre d'Athènes, & la représentation théâtrale auroit acquis une vérité & un charme dont il seroit téméraire de marquer les effets & les bornes.

Supposé que la durée d'un drame ainsi serré ne remplisse pas le tems consacré au spectacle, rien n'empêcheroit d'imiter encore l'usage d'Athènes en représentant plus d'une pièce. Le *poème lyrique* chanté & dansé seroit suivi du *poème-ballet* : celui-ci seul seroit peut-être propre à représenter quelques instans d'un merveilleux visible.

Mais le sort de l'homme veut que sa petitesse paroisse toujours à côté de ses plus sublimes efforts de génie ; & nous mettons dans les affaires les plus sérieuses tant de négligence & d'inconséquence, qu'il ne faut pas nous croire capables de l'obstination &

de la persévérance nécessaires à la perfection d'un simple art d'amusement. Et le sort des empires, & le sort des théâtres font l'ouvrage du hasard : tout dépend de ce concours de circonstances qu'un heureux ou un mauvais hasard rassemble. Qu'il paroisse quelque part en Europe un grand prince ; & après avoir acquis par ses travaux le droit de consacrer un glorieux loisir à la culture des Beaux Arts, qu'il porte ses vûes sur le plus beau de tous, & l'art dramatique deviendra sous son règne le plus grand monument érigé à la félicité publique & à la gloire du génie de l'homme.

Les Italiens ont un *poème lyrique* qu'ils appellent *oratorio* ; ce sont des drames dont le sujet est tiré de nos livres sacrés. On les a quelquefois joués sur des théâtres élevés dans les églises ; mais ces exemples sont rares, & communément on ne fait aucun usage de ces pièces. Il est étonnant que la puissance spirituelle, qui favorise si fort en Italie les pompes religieuses, n'ait pas secondé la Poésie & la Musique dans le dessein de le consacrer à la Religion. De tels spectacles auroient pu devenir très-augustes & très-intéressans dans la célébration des solennités de l'Eglise.

Il ne seroit pas singulier qu'un homme de goût fût plus de cas des *oratorio* de Metastasio, que de ses opéra les plus célèbres. On s'aperçoit bien que le poète n'y a pas été assujéti à une foule de lois arbitraires & absurdes, qui n'ont tendu qu'à le gêner & qu'à défigurer le *poème lyrique*.

Le compositeur pourroit se permettre dans l'*oratorio* un style plus élevé, plus figuré que celui de l'opéra. La religion qui rend ce drame sacré, semble aussi autoriser le musicien d'éloigner ses personnages un peu plus de la nature par des accens moins familiers à l'homme, & par une plus forte poésie. *Cet article est de M. GRIMM.*

POÈME PHILOSOPHIQUE, (*Poëse didactiq.*) espèce de *poème didactique* dans lequel on emprunte le langage de la Poésie, pour traiter par principes des sujets de morale, de physique ou de métaphysique. On y raisonne, on y cite des autorités, des exemples, on tire des conséquences. Tel est l'ouvrage de Lucrece parmi les anciens, celui de Pope parmi les modernes.

Le *poème philosophique* doit tendre sur toutes choses à la lumière, parce que le but des sciences est d'éclairer. Ainsi la méthode doit y être plus sensible que dans les autres *poèmes didactiques* & dans les *poèmes de pure fiction*. Ceux-ci échauffent le cœur, ceux-ci éclairent l'esprit ou dirigent ses facultés. Il est donc moins permis d'y jeter des digressions qui empêchent de suivre le fil du raisonnement. Par la même raison, on s'attachera moins à y mettre des figures vives & poétiques, à moins qu'elles ne concourent à la clarté en donnant du corps aux pensées ; car autrement, il y auroit de la petitesse à sacrifier la netteté & la précision à l'éclat d'un beau mot ; aussi Lucrece suit-il constamment son objet. On ne le voit point au milieu d'un raisonnement, s'égarer dans des descriptions inutiles à son but. Il en a quelques-unes dont la matière pourroit se passer ; mais il les place tellement, soit devant, soit après ses argumens, qu'elles servent, ou à préparer l'esprit à ce qu'il va dire, ou à le délasser, après lui avoir fait faire des efforts. *Princip. de littérat. (D. J.)*

POÈME EN PROSE, (*Belles-Lettres.*) genre d'ouvrage où l'on retrouve la fiction & le style de la poésie, & qui par-là font de vrais *poèmes*, à la mesure & à la rime près ; c'est une invention fort heureuse. Nous avons obligation à la poésie en prose de quelques ouvrages remplis d'avantures vraisemblables, & merveilleuses à la fois, comme de préceptes sages & praticables en même tems, qui n'auroient peut-



être jamais vu le jour, s'il eût fallu que les auteurs eussent assujéti leur génie à la rime & à la mesure. L'estimable auteur de Télémaque ne nous auroit jamais donné cet ouvrage enchanteur, s'il avoit dû l'écrire en vers; il est de beaux poèmes sans vers, comme de beaux tableaux sans le plus riche coloris. (D. J.)

POÈME SÉCULAIRE, (*Belles-Lettres.*) *carmen seculare*, nom que donnoient les Romains à une espèce d'hymne qu'on chantoit ou qu'on récitait aux jeux que l'on célébroit à la fin de chaque siècle de la fondation de Rome, qu'on appelloit pour cela *jeux seculaires*. Voyez JEUX SECLAIRES.

On trouve un poème de cette espèce dans les ouvrages d'Horace, c'est une ode en vers saphiques qu'on trouve ordinairement à la fin de ses épodes, & qu'il composa par l'ordre d'Auguste l'an 737 de Rome, selon le pere Jouvency. Il paroît par cette piece que le poème séculaire étoit ordinairement chanté par deux chœurs, l'un de jeunes garçons, & l'autre de jeunes filles. C'est peut-être par la même raison, que quelques commentateurs de ce poète ont regardé comme un poème séculaire la vingt-unième ode de son premier livre, parce qu'elle commence par ces vers :

*Dianam tenera dicite virgines,  
Intorjūm puri dicite Cynthium.*

Mais la dernière strophe prouve que ce n'étoit qu'un de ces cantiques qu'on adreçoit à ces divinités dans les calamités publiques, ou pour les prier de détourner des fléaux funestes, lorsque le peuple faisoit des vœux dans les temples de toutes les divinités adorées à Rome, ce qu'on appelloit *supplicare ad omnia pulvinaria deorum*.

PEONIDE, (*Geog. anc.*) municipie de l'Attique, dans la tribu Léontienne, selon Suidas, qui remarque que ces peuples différoient des *Panienfes* & des *Pœonidi*, deux autres municipies des Athéniens, dans la tribu Pandionide. (D. J.)

POÉSIE, (*Beaux-Arts.*) c'est l'imitation de la belle nature exprimée par le discours mesuré; la prose ou l'éloquence, est la nature elle-même exprimée par le discours libre.

L'orateur ni l'historien n'ont rien à créer, il ne leur faut de génie que pour trouver les faces réelles qui sont dans leur objet : ils n'ont rien à y ajouter, rien à en retrancher; à peine osent-ils quelquefois transposer, tandis que le poète se forge à lui-même ses modèles, sans s'embarrasser de la réalité.

De sorte que si l'on vouloit définir la poésie, par opposition à la prose ou à l'éloquence, que je prens ici pour la même chose; on s'en tiendrait à notre définition. L'orateur doit dire le vrai d'une manière qui le fasse croire, avec la force, & la simplicité qui persuadent. Le poète doit dire le vraisemblable d'une manière qui le rende agréable, avec toute la grace & toute l'énergie qui charment, & qui étonnent; cependant comme le plaisir prépare le cœur à la persuasion, & que l'utilité réelle flatte toujours l'homme, qui n'oublie jamais son intérêt; il s'en suit que l'agréable & l'utile doivent se réunir dans la poésie & dans la prose; mais en s'y plaçant dans un ordre conforme à l'objet qu'on se propose dans ces deux genres d'écrire.

Si l'on objectoit qu'il y a des écrits en prose qui ne sont l'expression que du vraisemblable; & d'autres en vers qui ne sont l'expression que du vrai; on répondroit que la prose & la poésie étant deux langages voisins, & dont le fonds est presque le même, elles se prêtent mutuellement, tantôt la forme qui les distingue, tantôt le fonds même qui leur est propre; de sorte que tout paroît travesti.

Il y a des fictions poétiques qui se montrent avec

l'habit simple de la prose; tels sont les romans & tout ce qui est dans leur genre. Il y a même des matières vraies, qui paroissent revêtues & parées de tous les charmes de l'harmonie poétique; tels sont les poèmes didactiques & historiques. Mais ces fictions en prose, & ces histoires en vers, ne sont ni pure prose, ni poésie pure; c'est un mélange des deux natures, auquel la définition ne doit point avoir égard; ce sont des caprices faits pour être hors de la règle, & dont l'exception est absolument sans conséquence pour les principes. Nous connoissons, dit Plutarque, des sacrifices qui ne sont accompagnés ni de chœurs, ni de symphonies; mais pour ce qui est de la poésie, nous n'en connoissons point sans fables & sans fiction. Les vers d'Empédocles, ceux de Parménide, de Nicander, les sentences de Théognide, ne sont point de la poésie, ce ne sont que des discours ordinaires, qui ont emprunté la verve & la mesure poétique, pour relever leur style & l'insinuer plus aisément.

Cependant, il y a différentes opinions sur l'essence de la poésie; quelques-uns font consister cette essence dans la fiction. Il ne s'agit que d'expliquer le terme, & de convenir de sa signification. Si par fiction, ils entendent la même chose que *feindre* ou *figurer* chez les Latins; le mot de fiction ne doit signifier que l'imitation artificielle des caractères, des mœurs, des actions, des discours, &c. tellement que *feindre* fera la même chose que *représenter* ou *contrefaire*; alors cette opinion rentre dans celle de l'imitation de la belle nature que nous avons établie en définissant la poésie.

Si les mêmes personnes resserrent la signification de ce terme, & que par fiction, ils entendent le ministère des dieux que le poète fait intervenir pour mettre en jeu les ressorts secrets de son poème; il est évident que la fiction n'est pas essentielle à la poésie; parce qu'autrement la tragédie, la comédie, la plupart des odes, cesseroient d'être de vrais poèmes, ce qui seroit contraire aux idées les plus universellement reçues.

Enfin, si par fiction on veut signifier les figures qui prêtent de la vie aux choses inanimées, & des corps aux choses insensibles, qui les font parler & agir, telles que sont les métaphores & les allégories; la fiction alors n'est plus qu'un tour poétique, qui peut convenir à la prose même; c'est le langage de la passion qui dédaigne l'expression vulgaire; c'est la parure, & non le corps de la poésie.

D'autres ont cru que la poésie consistoit dans la versification; ce préjugé est aussi ancien que la poésie même. Les premiers poèmes furent des hymnes qu'on chantoit, & au chant desquels on affocioit la danse; Homère & Tite-Live en donneront la preuve. Or, pour former un concert de ces trois expressions, des paroles, du chant, & de la danse; il falloit nécessairement qu'elles eussent une mesure commune qui les fit tomber toutes trois ensemble; sans quoi l'harmonie eut été déconcertée. Cette mesure étoit le coloris, ce qui frappe d'abord tous les hommes; au lieu que l'imitation qui en étoit le fonds & comme le dessein, a échappé à la plupart des yeux qui la voient sans la remarquer.

Cependant cette mesure ne constitua jamais ce qu'on appelle un vrai poème; & si elle suffisoit, la poésie ne seroit qu'un jeu d'enfant, qu'un frivole arrangement de mots que la moindre transposition seroit disparaître.

Il n'en est pas ainsi de la vraie poésie; on a beau renverser l'ordre, déranger les mots, rompre la mesure; elle perd l'harmonie, il est vrai, mais elle ne perd point sa nature; la poésie des choses reste toujours; on la retrouve dans ses membres dispersés, cela n'empêche point qu'on ne convienne qu'un poë-

me sans versification ne seroit pas un poëme. Les mesures & l'harmonie sont les couleurs, sans lesquelles la *poësie* n'est qu'une estampe. Le tableau représentera, si vous le voulez, les contours ou la forme, & tout au plus les jours & les ombres locales; mais on n'y verra point le coloris parfait de l'art.

La troisième opinion est celle qui met l'essence de la *poësie* dans l'enthousiasme; mais cette qualité ne convient-elle pas également à la prose, puisqu'elle passion avec tous ses degrés ne monte pas moins dans les tribunes que sur les théâtres; & quand Périclès tonnoit, foudroyoit, & renversoit la Grèce, l'enthousiasme régnoit-il dans ses discours avec moins d'empire, que dans les odes pindariques? S'il falloit que l'enthousiasme se soutint toujours dans la *poësie*, combien de vrais poëmes cesseroient d'être tels? La tragédie, l'épopée, l'ode même, ne seroient poétiques que dans quelques endroits frappans; dans le reste n'ayant qu'une chaleur ordinaire, elles n'auroient plus le caractère distinctif de la *poësie*.

Mais, dira-t-on, l'enthousiasme & le sentiment sont une même chose, & le but de la *poësie* est de produire le sentiment, de toucher & de plaire; d'ailleurs, le poète ne doit-il pas éprouver le sentiment qu'il veut produire dans les autres? Quelle conclusion tirer de-là, que les sentimens de l'enthousiasme sont le principe & la fin de la *poësie*; en sera-ce l'essence? Oui, si l'on veut que la cause & l'effet, la fin & le moyen soient la même chose; car il s'agit ici de précision.

Tenons-nous-en donc à établir l'essence de la *poësie* dans l'imitation, puisqu'elle renferme l'enthousiasme, la fiction, la versification même, comme des moyens nécessaires pour peindre parfaitement des objets.

De plus, les règles générales de la *poësie* des choses sont renfermées dans l'imitation; en effet, si la Nature eût voulu se montrer aux hommes dans toute sa gloire, je veux dire avec toute sa perfection possible dans chaque objet; ces règles qu'on a découvertes avec tant de peine, & qu'on suit avec tant de timidité, & souvent même de danger, auroient été inutiles pour la formation & le progrès des Arts. Les artistes auroient peint scrupuleusement les faces qu'ils auroient eues devant les yeux, sans être obligés de choisir. L'imitation seule auroit fait tout l'ouvrage, & la comparaison seule en auroit jugé.

Mais comme elle s'est fait un jeu de mêler ses plus beaux traits avec une infinité d'autres, il a fallu faire un choix; & c'est pour faire ce choix avec plus de sûreté, que les règles ont été inventées & proposées par le goût.

La principale de tout est de joindre l'utile avec l'agréable. Le but de la *Poësie* est de plaire, & de plaire en remuant les passions; mais pour nous donner un plaisir parfait & solide, elle n'a jamais dû remuer que celles qu'il nous est important d'avoir vives, & non celles qui sont ennemies de la sagesse. L'horreur du crime, à la suite duquel marche la honte, la crainte, le repentir, sans compter les autres supplices; la compassion pour les malheureux, qui a presque une utilité aussi étendue que l'humanité même; l'admiration des grands exemples, qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu; un amour héroïque & par conséquent légitime: voilà, de l'aveu de tout le monde, les passions que doit traiter la *Poësie*, qui n'est point faite pour fomenter la corruption dans les cœurs gâtés, mais pour être les délices des âmes vertueuses. La vertu déplacée dans de certaines situations, sera toujours un spectacle touchant. Il y a au fond des cœurs les plus corrompus une voix qui parle toujours pour elle, & que les honnêtes gens entendent avec d'autant plus de plaisir, qu'ils y trouvent une preuve de leur perfection. Quand la *Poësie* se prostitue au vice,

elle commet une sorte de profanation qui la deshonnore: les poètes licencieux se dégradent eux-mêmes; il ne faut pas blâmer leurs beautés d'élocution, ce seroit injustice ou manque de goût; mais il ne faut pas en louer les auteurs, de peur de donner du crédit au vice.

Il y a plus: les grands poètes n'ont-ils jamais prétendu que leurs ouvrages, le fruit de tant de veilles & de travaux, fussent uniquement destinés à amuser la légèreté d'un esprit vain, ou à réveiller l'assoupissement d'un Midas désœuvré? Si c'eût été leur but, seroient-ils de grands hommes?

Ce n'est pas cependant que la *Poësie* ne puisse se prêter à un aimable badinage. Les muses sont riantes, & furent toujours amies des grâces; mais les petits poëmes sont plutôt pour elles des délassemens que des ouvrages: elles doivent d'autres services aux hommes, dont la vie ne doit pas être un amusement perpétuel; & l'exemple de la nature qu'elles se proposent pour modèle, leur apprend à ne rien faire de considérable sans un dessein sage, & qui tende à la perfection de ceux pour qui elles travaillent. Ainsi de même qu'elles imitent la nature dans ses principes, dans ses goûts, dans ses mouvemens, elles doivent aussi l'imiter dans les vûes & dans la fin qu'elle se propose.

On peut réduire les différentes espèces de *poësies* sous quatre ou cinq genres. Les Poètes racontent quelquefois ce qui s'est passé, en se montrant eux-mêmes comme historiens, mais historiens inspirés par les muses; quelquefois ils aiment mieux faire comme les Peintres, & présenter les objets dans les yeux, afin que le spectateur s'instruise par lui-même, & qu'il soit touché de la vérité. D'autres fois ils allient leur expression avec celles de la Musique, & se livrent tout entiers aux passions, qui font le seul objet de celle-ci. Enfin il leur arrive d'abandonner entièrement la fiction, & de donner toutes les grâces de leur art à des sujets vrais, qui semblent appartenir de droit à la prose: d'où il résulte qu'il y a cinq sortes de *Poësies*; la *poësie* fabulaire ou de récit; la *poësie* de spectacle, ou dramatique; la *poësie* épique, la *poësie* lyrique, & la *poësie* didactique. Voyez APOLOGUE, POÉSIE DRAMATIQUE, ÉPIQUE, LYRIQUE, DIDACTIQUE, &c.

Par cette division nous ne prétendons pas faire entendre que ces genres soient tellement séparés les uns des autres, qu'ils ne se réunissent jamais, car c'est précisément le contraire qui arrive presque par-tout; rarement on voit régner seul le même genre d'un bout à l'autre dans aucun poëme. Il y a des récits dans le lyrique, des passions peintes fortement dans les *poësies* de récit: par-tout la Fable s'allie avec l'Histoire, le vrai avec le faux, le possible avec le réel. Les Poètes obligés par état de plaire & de toucher, se croient en droit de tout oser pour y réussir.

La *Poësie* se charge en conséquence de ce qu'il y a de plus brillant dans l'Histoire; elle s'élance dans les cieux pour y peindre la marche des astres; elle s'enfonce dans les abîmes pour y examiner les secrets de la nature; elle pénètre jusque chez les morts, pour décrire les récompenses des justes & les supplices des impies; elle comprend tout l'univers: si ce monde ne lui suffit pas, elle crée des mondes nouveaux qu'elle embellit de demeures enchantées, qu'elle peuple de mille habitans divers: c'est une espèce de magie; elle fait illusion à l'imagination, à l'esprit même, & vient à bout de procurer aux hommes des plaisirs réels par des inventions chimériques.

Cependant tous les genres de *poësie* ne plaisent & ne touchent pas également; mais chaque genre nous touche à-proportion que l'objet qu'il est de son essence de peindre & d'imiter, est capable de nous émouvoir. Voilà pourquoi le genre élégiaque & le genre



bicollé ont plus d'attraits pour nous que le genre dogmatique.

Les phantômes de passions que la *Poésie* fait exciter, en allumant en nous des passions artificielles, fatiguent au besoin où nous sommes d'être occupés. Or les Poètes excitent en nous ces passions artificielles, en présentant à notre ame les imitations des objets capables de produire en nous des passions véritables ; mais comme l'impression que l'imitation fait n'est pas aussi profonde, que l'impression que l'objet même auroit faite ; comme l'impression faite par l'imitation n'est pas sérieuse, d'autant qu'elle ne va pas jusqu'à la raison ; pour laquelle il n'y a point d'illusion dans ses sensations ; enfin, comme l'impression faite par l'imitation n'affecte vivement que l'ame sensitive, elle s'efface bientôt. Cette impression superficielle faite par une imitation artificielle, disparaît sans avoir des suites durables, comme en auroit une impression faite par l'objet même que le poète a imité.

Le plaisir qu'on sent à voir les imitations que les Poètes savent faire des objets qui auroient excité en nous des passions dont la réalité nous auroit été à charge, est un plaisir pur : il n'est pas suivi des inconvénients dont les émotions sérieuses qui auroient été causées par l'objet même, seroient accompagnées.

Voilà d'où procède le plaisir que fait la *Poésie* ; voilà encore pourquoi nous regardons avec contentement des peintures dont le mérite consiste à mettre sous nos yeux des aventures si funestes, qu'elles nous auroient fait horreur si nous les avions vues véritablement. Une mort telle que la mort de Phèdre ; une jeune princesse expirante avec des convulsions affreuses, en s'accusant elle-même des crimes atroces, dont elle s'est punie par le poison, seroit un objet à fuir. Nous serions plusieurs jours avant que de pouvoir nous distraire des idées noires & funestes sur un pareil spectacle ne manqueroient pas d'emprendre dans notre imagination. La tragédie de Racine, qui nous présente l'imitation de cet événement, nous émeut & nous touche, sans laisser en nous la semence d'une tristesse durable. Nous jouissons de notre émotion, sans être alarmés par la crainte qu'elle dure trop long-tems. C'est sans nous attrister réellement que la pièce de Racine fait couler des larmes de nos yeux ; & nous sentons bien que nos pleurs finiront avec la représentation de la fiction ingénieuse qui les fait couler. Il s'ensuit de-là que le meilleur poème est celui dont la lecture ou dont la représentation nous émeut & nous intéresse davantage. Or c'est à proportion des charmes de la *Poésie* du style, qu'un poème nous intéresse & nous émeut. Voyez donc POÉSIE DU STYLE. (D. J.)

POÉSIE DRAMATIQUE, voyez POÈME DRAMATIQUE.

POÉSIE ÉPIQUE, voyez POÈME ÉPIQUE.

POÉSIE DES HÉBREUX, ( *Critique sacrée.* ) Les psaumes, les cantiques, le livre de Job, passent pour être en vers, cela se peut ; mais nous ne le sentons pas. Aussi malgré tout ce que les modernes ont écrit sur la *poésie des Hébreux*, la matière n'en est pas plus éclaircie, parce qu'on n'a jamais su & qu'on ne saura jamais la prononciation de la langue hébraïque ; par conséquent il n'est pas possible de sentir ni l'harmonie des paroles de cette langue, ni la quantité des syllabes qui constituent ce que nous nommons des vers. (D. J.)

POÉSIE LYRIQUE, ( *Poésie.* ) Parlons-en encore d'après M. le Batteux. C'est une espèce de *poésie* toute consacrée au sentiment ; c'est sa matière, son objet essentiel. Qu'elle s'éleve comme un trait de flamme en frémissant ; qu'elle s'insinue peu-à-peu, & nous échauffe sans bruit ; que ce soit un aigle, un papillon, une abeille, c'est toujours le sentiment qui la guide ou qui l'emporte.

La *poésie lyrique* en général est destinée à être mise en chant ; c'est pour cela qu'on l'appelle *lyrique*, & parce qu'autrefois quand on la chantoit, la lyre accompagnait la voix. Le mot *ode* a la même origine ; il signifie *chant*, *chanson*, *hymne*, *cantique*.

Il suit de-là que la *poésie lyrique* & la Musique doivent avoir entr'elles un rapport intime, fondé dans les choses mêmes, puisqu'elles ont l'une & l'autre les mêmes objets à exprimer ; & si cela est, la Musique étant une expression des sentimens du cœur par les sons inarticulés, la *poésie musicale* ou *lyrique* sera l'expression des sentimens par les sons articulés, ou ; ce qui est la même chose, par les mots.

On peut donc définir la *poésie lyrique*, celle qui exprime le sentiment dans une forme de versification qui est chantante ; or comme les sentimens sont chauds, passionnés, énergiques, la chaleur domine nécessairement dans ce genre d'ouvrage. De-là naissent toutes les règles de la *poésie lyrique*, aussi bien que ses privilèges : c'est-là ce qui autorise la hardiesse des débuts, les emportemens, les écarts ; c'est de-là qu'elle tire ce sublime, qui lui appartient d'une façon particulière, & cet enthousiasme qui l'approche de la divinité.

La *poésie lyrique* est aussi ancienne que le monde. Quand l'homme eut ouvert les yeux sur l'univers, sur les impressions agréables qu'il recevoit par tous ses sens, sur les merveilles qui l'environnoient, il éleva sa voix pour payer le tribut de gloire qu'il devoit au souverain bienfaiteur. Voilà l'origine des cantiques, des hymnes, des odes, en un mot de la *poésie lyrique*.

Les payens avoient dans le fond de leurs fêtes le même principe que les adorateurs du vrai Dieu. Ce fut la joie & la reconnaissance qui leur fit insinuer des jeux solennels pour célébrer les dieux auxquels ils le croyoient redevables de leur récolte. De-là vinrent ces chants de joie qu'ils consacroient au dieu des vendanges, & à celui de l'amour. Si les dieux bienfaisans étoient l'objet naturel de la *poésie lyrique*, les héros enfans des dieux devoient naturellement avoir part à cette espèce de tribut, sans compter que leur vertu, leur courage, leurs services rendus soit à quelque peuple particulier, soit à tout le genre humain, étoient des traits de ressemblance avec la divinité. C'est ce qui a produit les poèmes d'Orphée, de Linus, d'Alcée, de Pindare, & de quelques autres qui ont touché la lyre d'une façon trop brillante pour ne pas mériter d'être réunis dans un article particulier. Voyez donc ODE, POÈTE LYRIQUE.

Nous remarquerons seulement ici que c'est particulièrement aux poètes lyriques qu'il est donné d'insinuer avec dignité & avec agrément. La *poésie dramatique* & *fabulaire* réunissent plus rarement ces deux avantages ; l'ode fait respecter une divinité morale par la sublimité des pensées, la majesté des cadences, la hardiesse des figures, la force des expressions ; en même tems elle prévient le dégoût par la brièveté, par la variété de ses tours, & par le choix des ornemens qu'un habile poète fait employer à-propos. (D. J.)

POÉSIE ORIENTALE MODERNE, ( *Poésie.* ) Les Beaux-Arts ont été long-tems le partage des Orientaux. M. de Voltaire remarque que comme les *poésies* du persan Sady sont encore aujourd'hui dans la bouche des Persans, des Turcs & des Arabes, il faut bien qu'elles aient du mérite. Il étoit contemporain de Pétrarque, & il a autant de réputation que lui. Il est vrai qu'en général le bon goût n'a guère régné chez les Orientaux : leurs ouvrages ressembloient aux titres de leurs souverains, dans lesquels il est souvent question du soleil & de la lune. L'esprit de servitude paroît naturellement empouillé, comme celui de la liberté est nerveux, & celui de la vraie grandeur est

simple. Ils n'ont point de délicatesse, par ce que les femmes ne sont point admises dans la société. Ils n'ont ni ordre ni méthode, parce que chacun s'abandonne à son imagination dans la solitude où ils passent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même est déréglée. Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de Démosthène & de Cicéron. Qui auroit-on eu à persuader en Orient ? des esclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumière : ils peignent avec la parole ; & quoique les figures soient souvent gigantesques & incohérentes, on y trouve du sublime. M. de Voltaire ajoute pour le prouver une traduction qu'il a faite en vers blancs d'un passage du célèbre Sadi : c'est une peinture de la grandeur de Dieu ; lieu commun à la vérité, mais qui fait connoître le génie de la Perse.

*Il fait distinctement ce qui ne fut jamais,  
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.  
Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux.  
Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.  
De l'éternel burin de sa prévision,  
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.  
De l'aurore au couchant il porte le soleil ;  
Il sème de rubis les massifs des montagnes ;  
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme ;  
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.  
L'être au son de sa voix fut tiré du néant.  
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer  
Dans les immensités de l'espace & du vuide.  
Qu'il parle, & l'univers repasse en un clin-d'œil  
Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.*

Voltaire, *Essai sur l'Histoire.* (D. J.)

POÉSIE PASTORALE, voyez PASTORALE POÉSIE.  
POÉSIE PROVENÇALE, (Poésie.) la poésie provençale est le langage roman, & mérite un article à part.

Lorsque la langue latine fut négligée, les troubadours, les chanterres, les conteurs, & les jongleurs de Provence, & enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce qu'on y appelloit la *science gaye*, commencèrent dès le tems de Hugues Capet à romaniser, & à courir la France, débitant leurs romans & leurs fabliaux, composés en langage roman : car alors les Provençaux avoient plus d'usage des Lettres & de la Poésie, que tout le reste des François.

Ce langage roman étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, après les avoir conquises, & qui s'étant corrompu avec le tems par le mélange du langage gaulois qui l'avoit précédé, & du franc ou tudesque qui l'avoit suivi, n'étoit ni latin, ni gaulois, ni franc, mais quelque chose de mixte, où le romain pourtant tenoit le dessus, & qui pour cela s'appelloit toujours *roman*, pour le distinguer du langage particulier & naturel de chaque pays ; soit le franc, soit le gaulois ou celtique, soit l'aquitannique, soit le belge ; car César écrit que ces trois langues étoient différentes entre elles ; ce que Strabon explique d'une différence, qui n'étoit que comme entre diverses dialectes d'une même langue.

Les Espagnols se servent du mot de *roman*, au même sens que nous ; & ils appellent leur langue ordinaire *romance*. Le roman étant donc plus universellement entendu, les conteurs de Provence s'en servirent pour écrire leurs contes, qui de-là furent appelés *romans*. Les trouverres allant ainsi par le monde, étoient bien payés de leurs peines, & bien traités des seigneurs qu'ils visitoient, dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient quelquefois de leurs robes pour les en revêtir.

Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice ; presque toutes les pro-

vinces de France eurent leurs romanciers, jusqu'à la Picardie, où l'on composoit des servantois, pièces amoureuses, & quelquefois satyriques. M. Huet observe, qu'il est assez croyable que les Italiens furent portés à la composition des romans, par l'exemple des Provençaux, lorsque les papes tinrent leur siège à Avignon ; & même par l'exemple des autres François, lorsque les Normands, & ensuite Charles, comte d'Anjou, frère de S. Louis, prince vertueux, & poète lui-même, firent la guerre en Italie : car les Normands se méloient aussi de la science gaye.

Les poètes provençaux s'appelloient *troubadours*, ou *trouverres*, & furent en France les princes de la romancerie, dès la fin du dixième siècle. Leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France eurent leurs trouverres. Elles produisirent dans l'onzième siècle & dans les suivans, une grande multitude de romans en prose & en vers, & le préfidant Fauchet, parle de cent vingt-sept poètes, qui ont vécu avant l'an 1300.

M. Rymer, dans sa *short view of tragedy*, dit que les auteurs italiens, comme Bembo, Speron Sperone, & autres, avouent que la meilleure partie de leur langue & de leur poésie, vient de Provence ; & il en est de même de l'espagnol & de la plupart des autres langues modernes. Elles produisirent des auteurs italiens, un des principaux & des grands auteurs italiens, seroit moins riche, si les poètes provençaux revendiquoient tout ce qu'il a emprunté d'eux. En un mot, toute notre poésie moderne vient des Provençaux : jamais on ne vit un goût si général parmi les grands & le peuple pour la Poésie, que dans ce tems-là pour la *poésie provençale* ; ce qui fait dire à Philippe Mouskes, un de leurs romanciers, que Charlemagne avoit fait une donation de la Provence aux Poètes, pour leur servir de patrimoine.

M. Rymer ajoute, qu'il insiste particulièrement sur cet article, pour prévenir l'impression que les moines de ce tems-là pourroient faire sur les lecteurs, & sur-tout Roger Hoveden, qui nous apprend que le roi Richard I. qui avoit avec Geoffroy son frère demeuré dans plusieurs cours de Provence & aux environs, & avoit goûté la langue & la *poésie provençale*, achetoit des vers flatteurs à sa louange, pour se faire un nom, & faisoit venir à force d'argent, des chanteurs & des jongleurs de France, pour le chanter dans les rues, & l'on disoit par-tout qu'il n'avoit pas son pareil.

Il est faux que ces chanteurs & ces jongleurs vinssent de France : les provinces dont ils venoient, étoient fiefs de l'empire. Frédéric I. avoit donné à Raimond Berenger, les comtés de Provence, de Forcalquier, & autres lieux voisins, à titre de fief. Raimond, comte de Toulouze, étoit le grand patron de ces poètes, & en même tems le protecteur des Albigeois, qui alarmerent si fort Rome, & qui contèrent tant de croisades pour les extirper. Guillaume d'Agout, Albert de Sisteron, Rambaud d'Orange, (nom que le duc de Savoie a fait revivre) étoient des poètes distingués. Tous les princes ligués en faveur des Albigeois contre la France & le pape, encourageoient & protégeoient ces poètes. Or il est aisé par cet exposé, de juger de la raison qui irritoit si fort les moines contre les chanteurs & jongleurs, & qui leur faisoit voir avec chagrin, qu'ils eussent une si grande familiarité avec le roi.

Le même critique observe ensuite, que de toutes les langues modernes, la provençale est la première qui ait été propre pour la Musique, & pour la douceur de la rime ; & qu'ayant passé par la Savoie au Montferrat, elle donna occasion aux Italiens de polir leur langue, & d'imiter la *poésie provençale*. Les conquêtes des Anglois de ce côté-là, & leurs alliances avec ceux de ces pays, leur procurèrent plutôt en-



core la connoissance de la langue & de la *poësie* des Provençaux ; & ceux des Anglois qui s'appliquèrent à la *Poësie*, comme le roi Richard, Savary de Mauléon, & Robert Grosseteste, trouvant leur propre langue trop rude, se portèrent aisément à se servir de celle de Provence, comme étant plus douce & plus flexible. Chaucer a pris tous les termes provençaux, françois, & latins, qu'il a pu trouver, & les a mêlés avec l'anglois, après les avoir habillés à l'angloise.

On appelloit les poëtes provençaux, *troubadours*, *jongleurs*, & *chanterres* : ce dernier nom n'est pas étranger dans nos cathédrales. Roger Oveden rend le second par *joculateurs*, ou *joueurs*, comme on pourroit traduire le premier par *trompettes*. Mais les troubadours s'appelloient aussi *trouverres*, comme qui diroit *trouve-trésor*. Les Italiens les nomment *trovatori* ; le nom de *jongleurs*, leur venoit apparemment de quelque instrument de musique ( vraisemblablement la harpe ) alors en usage, comme les Latins & les Grecs le nommoient *poëtes lyriques*. Du Verdier, Van Privas, & la Croix du Maine, vous feront connoître les principaux poëtes provençaux ; je n'en indiquerai que deux ou trois d'entre les plus anciens.

*Belvezer* (Aymeric de) florissoit vers l'an 1203, & fit quantité de vers à la louange de sa maîtresse, qui vivoit à la cour de Rémond comte de Provence. Ensuite il devint amoureux d'une princesse de Provence qui s'appelloit *Barboise* ; cette dame ayant été nommée abbësse d'un monastere, Belvezer en mourut de douleur en 1264, parce qu'il ne lui étoit plus permis de la voir. Il lui envoya peu de tems avant sa mort, un petit ouvrage intitulé *les amours de son ingrata*.

*Arnaud de Meyrveilh*, poëte provençal du xiii. siecle, entra au service du vicomte de Beziers, & devint épris de la comtesse de Burlas son épouse. Comme il étoit très-bien fait de sa personne, chantoit bien, & lisoit les romans en perfection, la comtesse le traitoit avec beaucoup de bonté. Enfin, il s'enhardit à lui déclarer son amour par un sonnet intitulé, *les chastes prieres* d'Arnaud : la comtesse les écouta gracieusement, & fit au poëte des présents considérables. Il mourut l'an 1220 ; Pétrarque a fait mention de lui dans son *triomphe de l'Amour*.

*Arnaud de Cougnac*, poëte provençal du xiv. siecle, devint amoureux d'une dame nommée *Yfmarde*, à la louange de laquelle il fit plusieurs vers ; mais n'ayant rien pu gagner sur son esprit, il alla voyager dans le Levant, afin de se guérir de sa passion par l'absence, & d'oublier une personne qui paroisoit prendre plaisir à ses peines. Il lui adressa un ouvrage intitulé, *les suffransas d'amour*, & mourut à la guerre en 1354. ( *Le Chevalier DE LAUCOURT.* )

POÉSIE SATYRIQUE, voyez SATYRE.

POÉSIE DU STYLE, voyez STYLE, *Poësie du*, ( *Poësie* ).

POÉSIE DU VERS, ( *Poësie* ) voyez VERS, *Poësie du* ; car la lettre P est si chargée, qu'il faut permettre ces sortes de renvois, pourvu qu'on n'ait pas oublié de les remplir. ( D. J. )

POET, f. m. ( *Poids* ). gros poids dont on se sert en Moscovie, particulièrement à Archangel ; il pèse quarante livres du pays, qui reviennent à environ trente-trois livres de Paris.

POETE, f. m. ( *Belles-Lettres* ). écrivain qui compose des ouvrages en vers. Le mot grec *poietes*, signifie *faiseur*, *inventeur*, de *manu*, *facio*, *fungo* : c'est pourquoi l'on appelloit autrefois les poëtes, *faiseurs* ; & nos ancêtres les nommoient *troubadours* ou *trouveurs*, c'est-à-dire *inventeurs*, sans doute à cause des fictions qu'ils imaginent, & pour lesquelles Horace leur accorde les mêmes privilèges qu'aux *Peintres* :

*Pictoribus atque Poëtis*  
Tome XII.

*Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas.*

Art poétique.

Les Romains les appelloient *vates*, c'est-à-dire *prophètes*, *hommes inspirés* : aussi Cicéron rapporte-t-il comme un mot de Démocrite & de Platon, qu'on ne sauroit être poëte *sine afflatu furoris*, c'est-à-dire sans un grain de folie, & Horace atteste que Démocrite bannissoit de l'Hélicon tous les gens sages :

*Excludit sanos heliconæ Poetas*

*Democritus.* Art poétique.

Malgré cette prévention, les Poëtes ont été estimés & honorés dans tous les siècles ; ils ont été les premiers historiens. Anciennement ils récitoient ou chantoient leurs ouvrages ou sur les théâtres, ou dans les jardins & les jeux publics, ou dans les thermes ; & ils étoient en même tems acteurs & musiciens. On a même regardé leurs noms comme synonymes à ceux de *néocore* & de *panégyriste* des dieux. Voyez NÉOCORE. On regarde même les premiers d'entre eux, tels qu'Homere, Hésiode, &c. comme les théologiens du paganisme. Presque tous se sont proposés d'envelopper sous leurs fictions & leurs allégories, des vérités ou de morale ou de physique ; les autres n'ont eu en vue que l'amusement. Il y avoit à Delphes des poëtes en titre d'office, dont l'emploi étoit de mettre en vers les oracles que les prêtres recueilloient de la bouche de la Pithie ; mais ces vers n'étoient pas toujours dignes d'Apollon, le dieu de la Poësie.

M. Spanheim prétend que les auteurs arabes font beaucoup plus poëtes que ceux des autres peuples, & qu'il y a plus de vers écrits dans leur langue seule, que dans celles de toutes les autres nations.

La Grèce décernoit des statues & des couronnes aux Poëtes ; on n'en faisoit pas moins de cas à Rome ; Horace & Virgile tenoient un rang distingué à la cour d'Auguste ; mais soit que les Poëtes se fussent avisés par la suite, soit qu'on ne les regardât point comme des gens fort utiles, on voit par une loi de l'empereur Philippe, insérée dans le code, *lib. X. tit. 1.2*, que les Poëtes sont exclus des immunités accordées aux autres professeurs des Sciences. Les modernes semblent les avoir dédommagés de ce mépris, en introduisant l'usage de couronner avec pompe les grands poëtes. On nommoit poëtes *lauréats*, ceux à qui l'on accordoit cet honneur ; tels ont été Pétrarque, Enéas Sylvius, Arias Montanus, Obrecht, le chevalier Perfetti ; & en Angleterre Jean Kay, Jean Gower, Bernard André, Jean Skelton, Dryden, Cyber. On peut voir sur cette matière une dissertation de M. l'abbé du Resnel, dans les mém. de l'académie des Belles-Lettres, tome X.

On distingue les Poëtes, 1°. par rapport au tems où ils ont vécu, en deux classes, les anciens & les modernes ; 2°. par rapport aux climats qui les ont produits, & où ils ont vécu, ou par rapport à la langue dans laquelle ils ont écrit, en poëtes grecs, latins, italiens, espagnols, françois, anglois, &c. 3°. par rapport aux objets qu'ils ont traités ; en poëtes épiques, tels qu'Homere & Virgile, le Tasse, & Milton, &c. poëtes tragiques, comme Sophocle, Eurypide, Shakespear, Otway, Corneille, & Racine, &c. poëtes comiques, Aristophane, Ménandre, Plante, Térence, Fletcher, Jonhson, Moliere, Renard ; poëtes lyriques, comme Pindare, Horace, Anacréon, Cowley, Malherbe, Rousseau, &c. poëtes satyriques, Juvenal, Perle, Regnier, Boileau, Dryden, Oldham, &c. poëtes élégiaques, &c. Voyez EPIQUE, COMIQUE, LYRIQUE, &c.

POETE BUCOLIQUE, ( *Poësie* ). les poëtes bucoliques sont ceux qui ont décrit en vers la vie champêtre, les amusemens & ses douceurs. L'essence de leurs ouvrages

OOOOO

ges consiste à emprunter des prés, des bois, des arbres, des animaux, en un mot, de tous les objets qui parent nos campagnes, les métaphores, les comparaisons & les autres figures dont le style des poèmes bucoliques est spécialement formé. Le fond de ces espèces de tableaux doit toujours être, pour ainsi dire, un paysage ennoblé. Le lecteur trouvera les caractères des plus excellens peintres en ce genre, aux mots ÉGLOGUE, IDYLLE, & sur-tout au mot PASTORALE, poésie. (D. J.)

POÈTE COMIQUE, (*Art dramat.*) la tragédie imite le beau, le grand; la comédie imite le ridicule. De-là vient la distinction de poètes tragiques & comiques. Comme dans tous les tems la manière de traiter la comédie étoit l'image des mœurs de ceux pour lesquels on travailloit, on reconnoît dans les pièces d'Aristophane, de Ménandre, de Plaute, de Térence, de Molière, & autres célèbres comiques, le goût du siècle de chaque peuple, & celui de chaque poète.

Le peuple d'Athènes étoit vain, léger, inconstant, sans mœurs, sans respect pour les dieux, méchant & plus prêt à rire d'une impertinence, qu'à s'instruire d'une maxime utile. Voilà le public à qui Aristophane se proposoit de plaire. Ce n'est pas qu'il n'eût pu s'il eût voulu, réformer en partie ce caractère du peuple, en ne le flatant pas également dans tous ses vices; mais l'auteur lui-même les ayant tous, il s'est livré sans peine au goût du public pour qui il écrivoit. Il étoit fatyrique par méchanceté, ordurier par corruption de mœurs, impie par goût; par-dessus tout cela pourvu d'une certaine gaieté d'imagination qui lui fournissoit des idées folles, ces allégories bizarres qui entrent dans toutes ses pièces, & qui en constituent quelquefois tout le fond. Voilà donc deux causes du caractère des pièces d'Aristophane, le goût du peuple & celui de l'auteur.

*Le grec ne moquer, par mille jeux plaisans  
Distilla le venin de ses traits médisans;  
Aux accès insolens d'une bouffonne joie,  
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.  
On vit, par le public un poète avoué,  
S'enrichir aux dépens du mérite jouté;  
Et Socrate par lui dans un chœur de nudes,  
D'un vil amas de peuple attirer les huées.*

Le Plutus d'Aristophane qui est une de ses pièces les plus mesurées, peut faire sentir jusqu'à quel point ce poète portoit la licence de l'imagination, & le libertinage du génie. Il y raille le gouvernement, mord les riches, berne les pauvres, se moque des dieux, vomit des ordures; mais tout cela se fait en traits, & avec beaucoup de vivacité & d'esprit: de sorte que le fond paroît plus fait pour amener & porter ces traits, que les traits ne sont faits pour orner & revêtir le fond.

Aristophane vivoit 436 ans avant J. C. Les Athéniens qu'il avoit tant amusés, lui décernèrent la couronne de l'olivier sacré. De 50 pièces qu'il fit jouer sur le théâtre, il nous en reste 11, dont nous devons à Kuster une édition magnifique, mise au jour en 1710 in-fol. La comédie d'Aristophane intitulée les Guêpes, a été fort heureusement rendue par Racine dans les Plaideurs.

Ménandre, un peu plus jeune qu'Aristophane, ne donna point comme lui dans une satire dure & grossière, qui déchire la réputation des plus gens de bien; au contraire il assaisonna ses comédies d'une plaisanterie douce, fine, délicate & bienfaisante. La licence ayant été réformée par l'autorité des magistrats:

*Le théâtre perdit son antique fureur,  
La comédie apprit à rire sans aigreur,  
Sans fiel & sans venin sçut instruire & reprendre,  
Et plus innocemment dans les vers de Ménandre.*

La muse d'Aristophane, dit Plutarque, ressemble à

une femme perdue; mais celle de Ménandre ressemble à une honnête femme. De 80 comédies que cet aimable poète avoit faites, & dont 8 furent couronnées, il ne nous en reste que des fragmens qui ont été recueillis par M. le Clerc. Ménandre mourut à l'âge de 52 ans, admiré de ses compatriotes.

Les Romains avoient fait des tentatives pour le comique, avant que de connoître les Grecs. Ils avoient des hidrions, des farceurs, des diseurs de quolibets, qui amusoient le petit peuple; mais ce n'étoit qu'une ébauche grossière de ce qui est venu après. Livius Andronicus, grec de naissance, leur montra la comédie à-peu-près telle qu'elle étoit alors à Athènes, ayant des acteurs, une action, un nœud, un dénouement, c'est-à-dire les parties essentielles. Quant à l'expression, elle se ressentit nécessairement de la dureté du peuple romain qui ne connoissoit alors que la guerre & les armes, & chez qui les spectacles d'amusemens n'avoient d'abord été qu'une forte de combat d'injures. Andronicus fut suivi de Mévius & d'Ennius, qui polirent le théâtre romain de plus en plus, aussi bien que Pacuvius, Cæcilius, Attius. Enfin vinrent Plaute & Térence qui portèrent la comédie latine aussi loin qu'elle ait jamais été.

Plaute (Marcus Atilius Plautus), né à Sarsine ville d'Ombrie, ayant donné la comédie à Rome, immédiatement après les satyres qui étoient des farces mêlées de grossièretés, se vit obligé de sacrifier au goût régnant. Il falloit plaire, & le nombre des connoisseurs étoit si petit, que s'il n'eût écrit que pour eux, il n'eût point du tout travaillé pour le public. De-là vient qu'il y a dans ces pièces de mauvaises pointes, des bouffonneries, des turpitudes, de petits jeux de mots. L'oreille d'ailleurs n'étoit pas de son tems assez scrupuleuse; ses vers sont de toutes espèces & de toutes mesures. Horace s'en plaint, & dit nettement qu'il y avoit de la sottise à vanter ses bons mots & la cadence de ses vers; mais ces deux défauts n'empêchent pas qu'il ne soit le premier des comiques latins. Tout est plein d'action chez lui, de mouvemens & de feu. Un génie aisé, riche, naturel, lui fournit tout ce dont il a besoin; des ressorts pour former les nœuds & les dénouer; des traits, des pensées pour caractériser ses acteurs; des expressions naïves, fortes, moelleuses, pour rendre les pensées & les sentimens. Par-dessus tout cela, il a cette tournure d'esprit qui fait le comique, qui jette un certain vernis de ridicule sur les choses; talent qu'Aristophane possédoit dans le plus haut degré. Son pinceau est libre & hardi; sa latinité pure, aisée, coulante. Enfin c'est un poète des plus rians & des plus agréables. Il mourut l'an 184 avant J. C. Entre les 20 comédies qui nous restent de lui, on estime sur-tout son *Amphytrion*, l'*Epidicus* & l'*Aululaire*. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Douza, de Gruter & de Gronovius.

Térence (Publius Terentius, aser), naquit à Carthage en Afrique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Terentius Lucanus sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de Térence, suivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit la liberté.

Térence a un genre tout différent de Plaute: sa comédie n'est que le tableau de la vie bourgeoise; tableau où les objets font choisis avec goût, disposés avec art, peints avec grace & avec élégance. Décent partout, ne riant qu'avec réserve & modestie, il semble être sur le théâtre, comme la dame romaine dont parle Horace, est dans une danse sacrée, toujours craignant la censure des gens de goût. La crainte d'aller trop loin le retient en-deçà des limites. Délicat, poli, gracieux, que n'a-t-il la qualité qui fait le comique: *Utinam scriptis adjuncta foret vis comica*! C'é-



toit Césaire qui faisoit ce vœu; il s'échouoit de dépit, *maccher*, de voir que cela manquoit à des drames d'une élocution si parfaite. Tércence étoit homme trop bon pour avoir cette partie; car elle renferme en soi avec beaucoup de finesse, un peu de malignité. Savoir rendre ridicules les hommes, est un talent voisin de celui de les rendre odieux. Ce poëte a imprimé tellement son caractère personnel à ses ouvrages, qu'il leur a presque ôté celui de leur genre. Il ne manque à ses pièces dans beaucoup d'endroits, que l'atrocité des événemens pour être tragiques, & l'importance pour être héroïques: c'est un genre de drames presque mitoyen.

Rien de plus simple & de plus naïf que son style; rien en même tems de plus élégant. On a soupçonné Lélius & Scipion l'Africain d'avoir perfectionné ses pièces, parce que ce poëte vivoit en grande familiarité avec ces illustres romains, & qu'ils pouvoient donner lieu à ces soupçons avantageux par leur rare mérite & par la finesse de leur esprit. Ce qu'il y a de sûr, de l'aveu de Cicéron, c'est que Tércence est l'auteur latin qui a le plus approché de l'Atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus délicat & de plus fin chez les Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression. On doit sur-tout admirer l'art étonnant avec lequel il a su peindre les mœurs, & rendre la nature: on fait comme en parle Despréaux.

*Contempler de quel air un pere dans Tércence,  
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;  
De quel air cet amant écoute ses leçons,  
Et court chez sa maîtresse oublier ses chansons;  
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,  
C'est un amant, un fils, un pere véritable.*

Tércence sortit de Rome à 35 ans, & mourut dans un voyage qu'il alloit faire en Grèce, vers l'an 160 avant J. C. Suétone, ou plutôt Donat, a fait sa vie. Il nous reste de lui six comédies que madame Dacier a traduites en français, & qu'elle a publiées avec des notes.

Jean-Baptiste Poquelin, si célèbre sous le nom de Molière, né à Paris en 1620, mort en 1673, a tiré pour nous la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie. Il fut acteur distingué, & est devenu un auteur immortel.

Epris de passion pour le théâtre, il s'affocia quelques amis qui avoient le talent de la déclamation, & ils jouèrent au fauxbourg S. Germain & au quartier S. Paul. La première pièce régulière que Molière composa fut l'*Etourdi*, en cinq actes, qu'il représenta à Lyon en 1653; mais ses *Précieuses ridicules* commencèrent sa gloire. Il alla jouer cette pièce à la cour qui se trouvoit alors au voyage des Pyrénées. De retour à Paris, il établit une troupe accomplie de comédiens, formés de sa main, & dont il étoit l'ame: mais il s'agit ici seulement de le considérer du côté de ses ouvrages, & d'en chanter tout le mérite.

Né avec un beau génie, guidé par ses observations, par l'étude des anciens, & par leur manière de mettre en œuvre, il a peint la cour & la ville, la nature & les mœurs, les vices & les ridicules, avec toutes les grâces de Tércence, le comique d'Aristophane, le feu & l'activité de Plaute. Dans ses comédies de caractère, comme le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, c'est un philosophe & un peintre admirable. Dans ses comédies d'intrigues il y a une souplesse, une flexibilité, une fécondité de génie, dont peu d'anciens lui ont donné l'exemple. Il a su allier le piquant avec le naïf, & le singulier avec le naturel, ce qui est le plus haut point de perfection en tout genre. On diroit qu'il a choisi dans ses maîtres leurs qualités éminentes pour s'en revêtir éminemment. Il est plus naturel qu'Aristophane, plus resserré & plus dé-

Tome XII,

cent que Plaute, plus agissant & plus animé que Tércence. Aussi fécond en efforts, aussi vif dans l'expression, aussi moral qu'aucun des trois.

Le poëte grec fongeoit principalement à attaquer; c'est une sorte de satire perpétuelle. Plaute tendoit sur-tout à faire rire; il se plaisoit à amuser & à jouer le petit peuple. Tércence si louable par son élocution, n'est nullement comique; & d'ailleurs il n'a point peint les mœurs des Romains pour lesquels il travailloit. Molière fait rire les plus austères. Il instruit tout le monde, ne fâche personne; peint non seulement les mœurs du siècle, mais celles de tous les états & de toutes les conditions. Il joue la cour, le peuple & la noblesse, les ridicules & les vices, sans que personne ait un juste droit de s'en offenser.

On lui reproche de n'être pas souvent heureux dans ses dénouemens; mais la perfection de cette partie est-elle aussi essentielle à l'action comique, sur-tout quand c'est une pièce de caractère, qu'elle l'est à l'action tragique? Dans la tragédie le dénouement a un effet qui reflue sur toute la pièce: s'il n'est point parfait, la tragédie est manquée. Mais qu'*Harpagon avare*, cede sa maîtresse pour avoir sa cassette, ce n'est qu'un trait d'avarice de plus, sans lequel toute la comédie ne laisseroit pas de subsister.

Quoi qu'il en soit, on convient généralement que Molière est le meilleur poëte comique de toutes les nations du monde. Le lecteur pourra joindre à l'éloge qu'on vient d'en faire, & qui est tiré des *Principes de littérature*, les réflexions de M. Marmontel aux mots COMIQUE & COMÉDIE.

Pendant les meilleures pièces de Molière effluèrent, pendant qu'il vécut, l'amère critique de ses rivaux, & lui firent des envieux de ses propres amis; c'est Despréaux qui nous l'apprend.

*Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,  
Furent des fots esprits à nos yeux rebutés.  
L'ignorance & l'erreur à ces naissantes pièces,  
En habits de marquis, en robes de comesses,  
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,  
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.  
Le commandeur vouloit la scène plus exacte;  
Le vicomte indigné sortoit au second acte.  
L'un désinseur celt des bigots mis en jeu,  
Pour prix de ses bons mois le condamnoit au feu;  
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,  
Vouloit venger la cour immolée au parterre.  
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,  
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,  
On reconnut le prix de sa muse éclipse.  
L'aimable comédie avec lui terrassée,  
En vain d'un coup si rude espéra revenir,  
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.*

Epître vij.

En effet le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, l'*Avare*, les *Précieuses ridicules* & le *Bourgeois gentilhomme*, sont autant de pièces inimitables. Toutes les œuvres de Molière ont été imprimées à Paris en 1734, en 6 volumes in-4°. Mais cette belle édition est fort susceptible d'être perfectionnée à plusieurs égards.

Enfin je goûte tant cet excellent poëte, que je ne puis m'empêcher d'ajouter encore un mot sur son aimable caractère.

Molière étoit un des plus honnêtes hommes de France, doux, complaisant, modeste & généreux. Quand Despréaux lui lut l'endroit de sa seconde satire, où il dit au vers 91:

*Mais un esprit sublime en vain veut s'élever, &c.*

« Je ne suis pas, s'écria Molière, du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez; mais tel  
O O o o o j j

» que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content ».

J'ai dit qu'il étoit généreux, je ne citerai qu'un trait pour le prouver. Un pauvre lui ayant rapporté une pièce d'or qu'il lui avoit donnée par mégarde : « Où la vertu va-t-elle se nicher, s'écria Molière, tiens, mon ami, je te donne la pièce, & j'y joins cette seconde de même valeur; tu es bien digne de ce petit présent »!

Il apprit dans sa jeunesse la Philosophie du célèbre Gassendi, & ce fut alors qu'il commença une traduction de Lucrece en vers françois. Il n'étoit pas seulement philosophe dans la théorie, il l'étoit encore dans la pratique. C'est cependant à ce philosophe, dit M. de Voltaire, que l'archevêque de Paris, Harlay, si décrié pour ses mœurs, refusa les vains honneurs de la sépulture. Il fallut que le roi engageât ce prélat à souffrir que Molière fût déposé secrètement dans le cimetière de la petite chapelle de saint Joseph, fauxbourg Montmartre. A peine fut-il enterré, que la Fontaine fit son épitaphe, si naïve & si spirituelle.

*Sous ce tombeau gisent Plaute & Térence,  
Et cependant le seul Molière y gît.  
Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit  
Dont son bel art enrichissoit la France.  
Ils sont partis, & j'ai peu d'espérance  
De les revoir. Malgré tous nos efforts,  
Pour un long-tems selon toute apparence,  
Plaute, Térence & Molière sont morts.*

(D. J.)

POÈTE COURONNÉ, (Littérat.) l'usage de couronner les poètes est presque aussi ancien que la poésie même; mais il a tellement varié dans tous les tems, qu'il n'est pas aisé d'établir rien de certain sur cette matière. On se contentera d'observer que cet usage subsista jusqu'au règne de Théodose. Ce fut alors que les combats capitolins, dans lesquels les poètes étoient couronnés avec éclat, furent abolis comme un reste des superstitions du paganisme. Virent après les inondations des barbares qui pendant plusieurs siècles désoleurent l'Italie & l'Europe entière. Les beaux arts furent enveloppés dans les ruines de l'ancienne Rome. On vit à la vérité depuis ce tems sortir encore quelques poètes de ses débris; mais comme il n'y avoit presque plus personne qui fût en état de les lire, & que d'ailleurs ils ne méritoient guère d'être lus, il n'est pas étonnant que pendant plusieurs siècles les poètes soient restés sans honneur & sans distinction.

Ce ne fut que vers le tems de Pétrarque que la poésie reprit avec un peu de lustre quelques-unes des prérogatives qui y étoient autrefois attachées. Il est vrai qu'au milieu-même de la barbarie du xij. siècle il y avoit des poètes couronnés, mais ces poètes doivent être regardés comme l'opprobre de leurs lauriers.

Vers ce tems, c'est-à-dire au commencement du xij. siècle fut formé l'établissement des divers degrés de bachelier, de licencié & de docteur dans les universités; ceux qui en étoient trouvés dignes, étoient dits avoir obtenu le laurier de bachelier, de docteur, *laurea baccalaureatus*, *laurea doctoratus*: non-seulement les docteurs en Médecine de l'université de Salerne prirent le titre de docteurs lauréats, mais à leur réception on leur mettoit encore une couronne de laurier sur la tête.

Les poètes ne furent pas long-tems sans revendiquer un droit qui leur appartenoit incontestablement. Ils ne tardèrent pas à recevoir dans les universités des distinctions & des privilèges à-peu-près semblables à ceux qui venoient d'être établis en faveur des théologiens, des juriconsultes, des médecins, &c. La poésie fut donc comme agrégée aux quatre facultés,

mais cependant confondue dans la faculté de Philosophie, avec laquelle on lui trouvoit quelque rapport.

Du dessein qu'on prit insensiblement d'égaliser les poètes aux gradués, naquirent les jeux-floraux qui furent institués à Toulouse en 1324, & quelques années après l'usage d'y donner des degrés en poésie, à l'imitation de ceux qu'on recevoit dans les universités. Il suffisoit d'avoir remporté un prix aux jeux-floraux pour être reçu bachelier; mais il falloit les avoir obtenus tous trois; car pour lors il n'y en avoit pas davantage, pour mériter le titre de docteur. Dans leur réception, au-lieu de les couronner de laurier, on leur mettoit le bonnet magistral sur la tête, & on y suivoit les autres cérémonies qui se pratiquoient en pareille occasion dans les universités; avec cette différence que les lettres de ces docteurs en *gaie science*, c'est ainsi qu'on appelloit la poésie dans leur académie, étoient expédiées en vers, & qu'il n'y étoit point permis de s'exprimer autrement.

A-peu-près dans le même tems on voit par un passage de Villani, que la qualité de poète entraînait avec elle certaines distinctions qui lui étoient particulières. Cet historien observe que le Dante, qui mourut en 1325, fut enterré avec beaucoup d'honneur & en habit de poète. *Fù sepolto à grande honore in habito di poeta*. Quel étoit cet habit de poète? Par quelle autorité Dante le portoit-il? Doit-on le compter parmi les poètes couronnés? C'est ce qu'on laisse à d'autres à examiner.

Il est du moins certain qu'on ne peut refuser ce titre à Albertinus Mussatus qui ne survécut le Dante que de quatre ans. L'évêque de Padoue lui donna la couronne poétique, & il fut arrêté que tous les ans au jour de Noël, les docteurs, régens & professeurs des deux collèges de Padoue, un clerc à la main, iroient comme en procession à la maison de Mussatus, lui offrir une triple couronne.

Après ce couronnement vint immédiatement celui de Pétrarque, honneur qu'il n'accepta que pour se mettre à l'abri des persécutions dont lui & ses confrères étoient menacés. Il suffisoit de faire des vers pour devenir suspect de magie. C'étoit tout-à-la-fois avoir une grande idée de la poésie, & une bien mauvaises opinion des poètes.

François Philépe reçut l'honneur du couronnement en 1453. Environ dans le même tems, Publius faustus Andrelini fut couronné par l'académie de Rome, à l'âge de 22 ans.

Quelques-uns placent le Mantouan parmi les poètes couronnés; mais il ne paroît pas qu'il l'ait été de son vivant. Il est du moins certain qu'après sa mort quelques-uns de ses compatriotes s'aviserent de lui faire ériger une statue couronnée de laurier; & au scandale de toute la nation poétique, ils la placèrent à côté de celle de Virgile & sous une même arcade.

Arioste & le Trissin n'ambitionnerent point le laurier poétique. Le Tasse n'eut point leur fautive délicatesse. Il consentit au désir qu'on avoit de le lui donner; mais ce grand homme qui avoit toujours été malheureux, cessa de vivre lorsqu'il commençoit à espérer de voir finir ses infortunes. Il mourut la veille même du jour que tout étoit préparé pour la cérémonie de son couronnement.

Depuis ce tems il n'y eut aucun poète distingué qu'on ait couronné en Italie jusqu'en l'année 1725, où l'on a essayé de faire revivre à Rome la dignité de poète lauréat en faveur du chevalier Bernardin Perfetti, célèbre par sa facilité à mettre en vers sur le champ tous les sujets qu'on ait pu lui présenter. Son couronnement s'est fait avec beaucoup de pompe, & sur le modèle de celui de Pétrarque.

Charles Pascal, dans son traité des couronnes, dit expressément que de son tems, c'est-à-dire sous Henri IV, il ne connoissoit plus que l'Allemagne où l'usage



de couronner les poëtes subsistât encore. On y a vu un poëte couronné par Frédéric I. Cependant plusieurs favans prétendent que les poëtes y doivent le rétablissement de cet usage à Frédéric III. & ils regardent Protreccius, comme le premier des allemands, qui ait reçu la couronne poétique.

Ænéas Sylvius, qui occupa le saint siege sous le nom de Pie II. fut encore déclaré poëte par le même empereur Frédéric à Francfort, long-tems avant son exaltation au pontificat.

Maximilien I. fonda à Vienne un college poétique, ainsi nommé parce que le professeur en poésie y reçut la prééminence sur tous les autres, & le privilege de créer des poëtes lauréats. Ce titre prostruë à des gens sans mérite, a inondé l'Allemagne de légions de poëtes lauréats dont il seroit ennuyeux de faire le dénombrement.

L'Espagne, cette nation qui plus qu'une autre a la foiblesse d'ambitionner les titres d'honneur, a été très-jalouse de celui dont il est question. Arias Montanus l'a reçu dans l'académie d'Alcala; celle de Séville observe encore le même usage, dit Nicolas - Antoine dans sa bibliothèque des auteurs espagnols; mais cet auteur n'entre là-dessus dans aucun détail.

L'Angleterre offre quelques exemples de poëtes couronnés. Jean Kay, dans son histoire du siege de Rhodes, écrite en prose, & dédiée à Edouard IV. qui mourut à la fin du xv. siecle, prend le titre d'humble poëte lauréat de ce prince, *his humble poets laureate*. On voit dans l'église de Sainte-Marie Overies à Londres la statue de Jean Gower, célèbre poëte, qui fleurissoit dans le siecle suivant, sous Richard II. Gower y est représenté avec un collier, comme chevalier, & avec une couronne de lierre mêlée de roses comme poëte. Il y a dans les actes de Rymmer une charte d'Henri VII. sous ce seul titre, *pro poëta laureato*, pour un poëte lauréat. Elle est en faveur de Bernard André qui étoit de Toulouse, & religieux augustin. Jean Skelton a joui du même titre.

Il ne paroît pas néanmoins que parmi les Anglois les poëtes aient jamais été couronnés avec autant de solennité qu'ils l'ont été en Italie & en Allemagne. Il est certain que les rois d'Angleterre ont eu de tems immémorial un poëte à leur cour, qui prenoit la qualité de poëte du roi. C'étoit comme une espece de charge à laquelle il y avoit quelques appointemens attachés. Dans les comptes de l'hôtel d'Henri III. qui vivoit au commencement du xiii. siecle, il est fait mention d'une somme d'argent payée au versificateur du roi, *versificatori regis*. Il y a donc apparence que dans la suite, ceux qui ont porté ce titre, pour se donner plus de relief, y ont ajouté celui de poëte lauréat, lorsque l'usage l'eut rendu éclatant.

L'illustre Dryden l'a porté comme poëte du roi, & c'est en cette qualité que le sieur Cyber, comédien & auteyr de plusieurs pieces comiques, s'est trouvé de nos jours en possession du titre de poëte lauréat, auquel est attaché une pension de 200 liv. sterling, à la charge de présenter tous les ans deux pieces de vers à la famille royale.

L'empereur a aussi son poëte d'office. M. Apostolo Zeno connu par son érudition & par son talent pour la poésie, a eu cet honneur. Il s'est qualifié seulement de poëte & d'historiographe de sa majesté impériale; mais une pension toujours jointe à ce titre, l'a dédommagé de celui de poëte couronné qu'on ne lui donnoit point, & de trois opéra qu'il étoit obligé de faire chaque année.

Ce titre n'a pas été absolument inconnu en France. L'université de Paris se croyoit en droit de l'accorder. Elle l'offrit même à Pétrarque.

Quoique Ronfard soit ordinairement représenté avec une couronne de laurier, il n'y a cependant point d'apparence qu'il ait reçue dans les formes;

mais jamais poëte ne fut peut-être plus honoré que lui. Charles IX. ne dédaigna pas de composer à sa louange des vers qui font honneur au prince & à Ronfard. On les connoît.

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,  
Doit être à plus haut prix que celui de régner.  
Tous deux également nous portons des couronnes;  
Mais roi je les reçois, poëte tu les donnes. ....*

Les faveurs de nos rois, & les récompenses qu'ils accordent aux poëtes en les élevant aux dignités de l'église & de l'état, leur inspirent sans doute de l'indifférence pour une vaine couronne qu'on n'accorderoit ailleurs aux poëtes, que parce que l'on n'avoit communément rien de mieux à leur donner.

Il n'est donc pas surprenant que nous ayons eu parmi nous des poëtes tels qu'Adrelini, Dorat, Nicolas Bourbon, &c. qui se soient glorifiés du titre de poëte du roi, tandis que nous n'en connoissons aucun qui ait pris celui de poëte lauréat. (D. J.)

POETE DRAMATIQUE, voyez POETE COMIQUE, DRAME, TRAGÉDIE, COMÉDIE, &c.

POETE ÉPIQUE, (*Poésie*.) on nomme poëtes épiques, les auteurs des poëmes héroïques en vers: tels sont Homere, Virgile, Lucain, Statius, Silius Italicus, le Trissin, le Camoëns, le Tasse, dom Alonze d'Ercilla, Milton & Voltaire. Nous avons parlé de chacun d'eux & de leurs ouvrages au mot POEME ÉPIQUE.

POETE FABULISTE, (*Poésie*.) vous trouverez le caractère de ceux qui se sont le plus distingués en ce genre depuis Esope jusqu'à nos jours, au mot FABLE & FABULISTE.

POETE LYRIQUE, (*Poésie*.) tous les gens de lettres connoissent les poëtes lyriques du premier ordre, anciens & modernes; mais M. le Batteux en a tracé le caractère avec trop de goût pour ne pas rassembler ici les principaux traits de son tableau.

Pindare est à la tête des lyriques; son nom n'est guere plus le nom d'un poëte, que celui de l'enthousiasme même. Il porte avec lui l'idée de transports, d'écarts, de désordre, de digressions lyriques. Cependant il sort beaucoup moins de ses sujets qu'on ne le croit communément. La gloire des héros qu'il a célébrés, n'étoit point une gloire propre au héros vainqueur. Elle appartenoit de plein droit à sa famille, & plus encore à la ville dont il étoit citoyen. On disoit une telle ville a remporté tous les prix aux jeux olympiques. Ainsi lorsque Pindare rappelloit des traits anciens, soit des aïeux du vainqueur, soit de la ville à laquelle il appartenoit, c'étoit moins un égarement du poëte, qu'un effet de son art.

Horace parle de Pindare avec un enthousiasme d'admiration qui prouve bien qu'il le trouvoit sublime. Il prétend qu'il est téméraire d'entreprendre de l'imiter. Il le compare à un fleuve grossi par les torrents, & qui précipite ses eaux bruyantes du haut des rochers. Il ne méritoit pas seulement les lauriers d'Apollon par les dithyrambes & par les chants de victoire; il favoit encore pleurer le jeune époux enlevé à sa jeune épouse, peindre l'innocence de l'âge d'or, & sauver de l'oubli les noms qui avoient mérité d'être immortels. Malheureusement il ne nous reste de ce poëte admirable que la moindre partie de ses ouvrages, ceux qu'il a faits à la gloire des vainqueurs. Les autres dont la matiere étoit plus riche & plus intéressante pour les hommes en général ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Ses poésies nous paroissent difficiles pour plusieurs raisons; la première est la grandeur même des idées qu'elles renferment, la seconde la hardiesse des tours, la troisième la nouveauté des mots qu'il fabriquoit souvent pour l'endroit même où il les place, enfin il est rempli d'une érudition détournée tirée de

l'histoire particulière de certaines familles & de certaines villes qui ont eu plus de part dans les révolutions connues de l'histoire ancienne.

Pindare naquit à Thebes en Boeotie la 65 olympiade, 500 ans avant Jesus-Christ. Quand Alexandre ruina cette ville, il voulut que la maison où ce poëte avoit demeuré fût conservée.

Avant Pindare la Grece avoit eu plusieurs *lyriques*, dont les noms sont encore fameux, quoique les ouvrages de la plupart ne subsistent plus. *Aleman* fut célèbre à Lacédémone, *Stésichore* en Sicile; *Sapho* fit honneur à son sexe, & donna son nom au vers saphique qu'elle inventa. Elle étoit de l'île de Lesbos, aussi-bien qu'*Alcée* qui fleurit dans le même tems, & qui fut l'inventeur du vers alcaïque, celui de tous les lyriques qui a le plus de majesté.

*Anacréon*, de Tros, ville d'Ionie, s'étoit rendu célèbre plusieurs siècles auparavant. Il fut contemporain de Cyrus, & mourut la vi. olympiade, âgé de 83 ans. Il nous reste encore un assez grand nombre de ses pieces, qui ne respirent toutes que le plaisir & l'amusement. Elles sont courtes. Ce n'est le plus souvent qu'un sentiment gracieux, une idée douce, un compliment délicat tourné en allégorie: ce sont des grâces simples, naïves, demi-vêtues. Sa Colombe est un chef-d'œuvre de délicatesse. M. le Fevre disoit qu'il ne sembloit pas que ce fût l'ouvrage d'un homme, mais celui des Muses mêmes & des Grâces.

Quelquefois ses chansons ne présentent qu'une scène gracieuse, que l'image d'un gazon qui invite à se reposer:

« Mon cher Batylle, asseyez-vous à l'ombre de ces  
» beaux arbres. Les zéphirs agitent mollement leurs  
» feuilles. Voyez cette claire fontaine qui coule, &  
» qui semble nous inviter. Hé qui pourroit, en voyant  
» un si beau lieu, ne point s'y reposer ? »

Quelquefois c'est un petit récit allégorique:

« Un jour les Muses firent l'Amour prisonnier. El-  
» les le lièrent aussi-tôt avec des guirlandes de fleurs,  
» & le mirent sous la garde de la Beauté. La déesse  
» de Cythère vint pour racheter son fils; mais les  
» chaînes qu'il porte ne sont plus des chaînes pour  
» lui; il veut rester dans sa captivité. »

Rien n'est plus ingénieux & en même tems plus délicat que cette fiction. L'Amour apparemment avoit dressé des embûches aux Muses; l'ennemi est pris, lié & mis en prison. C'est la Beauté qui est chargée d'en répondre. On veut lui rendre la liberté, il n'en veut plus, il aime mieux être prisonnier. On sent combien il y a de choses vraies, douces & fines dans cette image. Rien n'est si galant.

*Horace* le premier & le seul des latins qui ait réus- si parfaitement dans l'ode, s'étoit rempli de la lecture de tous ces *lyriques* grecs. Il a, selon les sujets, la gravité & la noblesse d'*Alcée* & de *Stésichore*, l'élevation & la fougue de *Pindare*, le feu & la vivacité de *Sapho*, la mollesse & la douceur d'*Anacréon*. Néanmoins on sent quelquefois qu'il y a de l'art chez lui, & qu'il songe à égaler ses modèles. *Anacréon* est plus doux, *Pindare* plus hardi, *Sapho* dans les deux morceaux qui nous restent, montre plus de feu; & probablement *Alcée*, avec sa lyre d'or, étoit plus grand encore & plus majestueux. Il semble même qu'en tout genre de littérature & de goût, les Grecs aient eu une sorte de droit d'aînesse. Ils sont chez eux quand ils sont sur le Parnasse. Virgile n'est pas si riche, si abondant, si aisé qu'*Homère*. *Térence*, selon toutes les apparences, ne vaut pas tout ce que valoit *Ménandre*. En un mot, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les Grecs paroissent nés riches, & les autres au contraire ressemblent un peu à des gens de fortune.

On peut appliquer au *lyrique* d'*Horace* ce qu'il a dit lui-même du destin; « Qu'il ressemble à un fleu-

» ve, qui tantôt paisible au milieu de ses rives, mar-  
» che sans bruit vers la mer, & tantôt quand les tor-  
»rens ont grossi son cours, emporte avec lui les ro-  
»chers qu'il a minés, les arbres qu'il déracine, les  
» troupeaux & les maisons des labourers, en fai-  
» sant retentir au loin les forêts & les montagnes. »

Quoi de plus doux que son ode sur la mort de *Quintilius* ! *Jules Scaliger* admiroit tellement cette piece, qu'il disoit qu'il aimeroit mieux l'avoir faite que d'être roi d'Arragon. Le sentiment qui y domine est l'amitié compatissante. *Virgile* avoit perdu un excellent ami: pour le consoler, *Horace* commence par pleurer avec lui; & ensuite il lui infinie qu'il faut mettre fin à ses larmes. Il y a des réflexions très-délicates à faire sur ce tour adroit du poëte consolateur. Le ton de sa piece est celui de la douleur, mais d'une douleur qui fait pleurer; c'est-à-dire qu'elle est mêlée de foiblesse, de longueur, d'abattement; tout y est triste & négligé. Les idées semblent s'être arrangées à mesure qu'elles ont passé dans le cœur.

*Malherbe* est le premier en France qui ait montré l'ode dans sa perfection. Avant lui nos *lyriques* faisoient paroître assez de génie & de feu. La tête remplie des plus belles expressions des poëtes anciens, ils faisoient un galimatias pompeux de latinismes & d'hellénismes crus & durs, qu'ils mêloient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades. Aussi vains & aussi romanesques sur leurs pégaes, que nos preux chevaliers l'étoient dans leurs joutes & dans leurs tournois, « ils décochoient leurs tempêtes poétiques » dessus la longue infinité; & vainqueurs des siècles, » monstres à cent têtes, ils gravoient les conquêtes » sur le front de l'éternité. »

*Malherbe* réduisit ces muses effrénées aux regles du devoir; il voulut qu'on parlât avec netteté, justesse, décence; que les vers tombassent avec grace. Il fut en quelque sorte le pere du bon goût dans notre poésie: & ses lois prises dans le bon sens & dans la nature, servent encore de regles, comme l'a dit Despréaux, même aux auteurs d'aujourd'hui. *Malherbe* avoit beaucoup de feu; mais de ce feu qui est chaud & qui dure. Il travailloit vers avec un soin infini, & ménageoit la chute des stances de maniere que leur éclat fût à demi enveloppé dans le tissu même de la période. Ce n'est point un trait épigrammatique qui est tout en faille; c'est une pensée solide qui ne se montre à la fin de la stance qu'autant qu'il le faut pour l'appuyer, & empêcher qu'elle ne soit traînante.

Pour trouver *Malherbe* ce qu'il est, il faut avoir la force de digérer quelques vieux mots, & d'aller à l'idée plutôt que de s'arrêter à l'expression. Ce poëte est grand, noble, hardi, plein de choses; tendre & gracieux quand la matiere le demande.

*Racan*, disciple de *Malherbe*, a fait aussi quelques odes. Les choses n'y sont point aussi serrées que dans celles de son maître. C'étoit assez le défaut de ses pieces. La forme en étoit douce, coulante, aisée; c'étoit la nature seule qui le guidait; mais comme il n'avoit point étudié les sources, il n'y avoit pas toujours au fond assez de ce poids qui donne la consistance.

Il a traduit les psaumes: & quoique sa traduction soit ordinairement médiocre, il y a des endroits d'une grande beauté: tel est celui-ci dans la paraphrase suivante du psaume 92.

L'empire du Seigneur est reconnu par-tout,  
Le monde est embelli de l'un à l'autre bout,  
De sa magnificence.

Sa force l'a rendu le vainqueur des vainqueurs;  
Mais c'est par son amour, plus que par sa puissance,  
Qu'il regne dans les cœurs.

Sa gloire étale aux yeux ses visibles appas:



*Le soin qu'il prend pour nous fait connoître ici bas  
Sa prudence profonde :  
De la main dont il forme & le foudre & l'éclair,  
L'imperceptible appui soutient la terre & l'onde  
Dans le milieu des airs.*

*De la nuit du chaos, quand l'audace des yeux  
Ne marquoit point encor dans le vague des lieux  
De zénit ni de zone,  
L'immensité de Dieu comprenoit tout en soi,  
Et de tout ce grand tout, Dieu seul étoit le trône,  
Le royaume & le roi.*

On vante son ode au comte de Buffon. Elle est toute philosophique. Il invite ce seigneur à mépriser la vaine gloire, & à jouir de la vie.

*Buffon, notre printemps s'en va presque expiré ;  
Il est tems de jouir du repos assuré,  
Où l'âge nous convie.  
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivions,  
Et sans penser plus loin, jouissons de la vie  
Tandis que nous l'avons.*

*Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,  
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards  
Où la gloire te mène ?  
Cette mort qui promet un si digne loyer,  
N'est toujours que la mort qui avecque moins de peine  
L'on trouve en son foyer, &c.*

Après Malherbe & Racan est venu le célèbre Rousseau, quipar la force de ses vers, la beauté de ses rimes, la vigueur de ses pensées, a fait presque oublier nos anciens, sur-tout à ceux dont la délicatesse s'offense d'un mot furanné. Le vieux Corneille pouvoit-il tenir contre le jeune Racine ? Rousseau est sans doute admirable dans ses vers ; son style est sublime & parfaitement soutenu ; ses pensées se lient bien ; il pousse sa verve avec la même force depuis le début jusqu'à la fin : peut-être lui manque-t-il quelquefois un peu de cette douceur qui donne tant de grâces aux écrits ; mais quel enthousiasme, quelle harmonie, quelle richesse de style, quel coloris regne dans la poésie lyrique profane & sacrée ! Il est le Pindare de la France ! Il a fini comme lui ses jours hors de sa patrie en 1741, âgé de 72 ans. Il ne publia ses odes qu'après la Motte ; mais il les fit plus belles, plus variées, plus remplies d'images. Voyez ODE. (D. J.)

POÈTE SATYRIQUE, (*Poésie*) poète qui a écrit des satyres, tels ont été chez les Romains Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, Terentius Varron, Lucilius, Horace, Juvenal & Persé ; & parmi les François Regnier & Boileau. On donnera le caractère de tous ces poètes satyriques au mot SATYRE. (D. J.)

POÈTE TRAGIQUE, (*Poésie dramatique*) poète qui a composé des tragédies : tels ont été Sophocle, Eschyle, Euripide, Sénèque, Corneille, Racine, &c. on n'oubliera point de tracer le caractère de chacun d'eux au mot TRAGÉDIE.

POÈTES, *liberté des*, (*Poésie*) la liberté des poètes dont tout le monde parle, sans s'en être formé une idée juste, consiste à ôter des sujets qu'ils traitent, tout ce qui pourroit y déplaire, & à y mettre tout ce qui peut y plaire, sans être obligé de suivre la vérité. Ils prennent du vrai ce qui leur convient, & remplissent les vuides avec des fictions. Et pourvu que les parties soit feintes, soit vraies, aient un juste rapport entr'elles, & qu'elles forment un tout qui paroisse naturel, c'est tout ce qu'on leur demande.

Le poète peut encore réunir dans ses fictions ce qui est séparé dans le vrai, séparer ce qui est uni. Il peut transporter, étendre, diminuer quelques parties

mais il faut toujours que la nature le guide. Il n'ira point nous peindre des îles dans les airs : ce n'est pas-là leur place dans la nature : ou si par une concession toute gratuite, on lui permet d'en feindre dans quelque jeu d'imagination, supposé qu'il y mette des villes, des plantes, on ne lui permettra pas de dire que les serpens s'accouplent avec les oiseaux, & les brebis avec les tigres. (D. J.)

POÉTIQUE, ART, (*Poésie*) L'art poétique peut être défini un recueil de préceptes pour imiter la nature d'une manière qui plaise à ceux pour qui on fait cette imitation.

Or pour plaire dans les ouvrages d'imitation, il faut 1°. faire un certain choix des objets qu'on veut imiter ; 2°. les imiter parfaitement ; 3°. donner l'expression par laquelle on fait l'imitation, toute la perfection qu'elle peut recevoir. Cette expression se fait par les mots dans la poésie ; donc les mots doivent y avoir toute la perfection possible. C'est à ces trois objets que se rapportent toutes les règles de la poétique d'Horace.

De ces trois points, les deux premiers sont communs à tous les arts imitateurs : par conséquent tout ce qu'Horace en dira, peut convenir exactement à la Musique, à la Danse, à la Peinture. Et même comme l'éloquence & l'Architecture empruntent quelque chose des beaux arts, il peut aussi leur convenir jusqu'à un certain point. Quant au troisième article, si l'on en considère les règles détaillées, elles conviennent à la poésie seule, de même que les règles du coloris ne conviennent qu'à la Peinture, celle de l'intonation qu'à la Musique, celle du geste qu'à la Danse. Cependant les règles générales, les principes fondamentaux de l'expression sont encore les mêmes. Il faut que tous les arts, quelque moyen qu'ils emploient pour l'exprimer, l'expriment avec justesse, clarté, aisance, décence. Ainsi les préceptes généraux de l'élocution poétique sont les mêmes pour la Musique, pour la Peinture & pour la Danse. Il n'y a de différence que dans ce qui tient essentiellement aux mots, aux tons, aux gestes, aux couleurs. Voilà quelle est l'étendue de l'art poétique, & surtout de celui d'Horace ; parce que l'auteur s'élève souvent jusqu'aux principes, pour donner à ses lecteurs une lumière plus vive, plus sûre, & leur montrer plus de choses à-la-fois, s'ils ont assez d'esprit pour les bien comprendre.

Cependant, quoique l'ouvrage d'Horace ait pour titre l'art poétique, il ne faut pas croire pour cela qu'il contient les règles détaillées de tous les genres. L'auteur a traité sa matière en homme supérieur. S'élevant par des vues philosophiques au-dessus des menues analyses, il s'est porté tout d'un coup aux principes, & a laissé au lecteur intelligent à tirer les conséquences. Il ne parle ni de l'apologue, ni de l'épigramme, ni de l'épique, ni même de la comédie, ou s'il en parle, ce n'est que par occasion, & relativement à la tragédie, qu'il a choisie pour en faire l'objet de ses règles. Ayant étudié sa matière à fond, il avoit compris qu'un seul genre renfermoit à-peu-près tous les autres ; que le vraisemblable seul contenoit l'univers poétique, & toutes les loix qui le reglent ; & qu'ainsi en traitant bien cet objet, quoique sur un seul genre, il expliqueroit assez les autres, sur-tout si ce genre étoit de nature à les renfermer presque tous : c'est ce qu'il a trouvé dans la tragédie. Héroïque comme l'épopée, dramatique comme la comédie, en vers comme tous les autres poèmes, formant tous ses caractères d'après nature, & prenant un style décent selon les caractères ; elle a toutes les parties qui font l'objet de la poétique ; par conséquent elle suffiroit pour en porter toutes les règles.

Il nous reste à parler de l'art poétique de Vida & de Despréaux.

Marc-Jérôme Vida naquit à Crémone, ville d'Italie l'an de J. C. 1507. Il fut évêque d'Albe, & mourut en 1566. Il vivoit dans le beau siècle de Léon X. qui avoit pour les lettres tous les sentimens qui étoient héréditaires dans la maison des Médicis. Et ce fut à la sollicitation de ce pontife & de Clément VII. qu'il entreprit d'écrire un *art poétique*. Il a fait aussi des hymnes sacrées, un poème sur la passion de Notre Seigneur, & un autre sur les vers-à-foie & sur les échecs.

On reconnoît dans ses ouvrages un esprit aisé, une imagination riant, une élocution légère, facile, mais quelquefois trop nourrie de la lecture de Virgile : ce qui donne à quelques endroits de ses pièces une apparence de centons.

Son *art poétique* est agréable par sa versification ; mais il semble fait pour les maîtres moins que pour les commençans. Il prend au berceau l'élève des muses ; il lui forme l'oreille, lui montre des modèles, & l'abandonne ensuite à son propre génie. Horace a fait beaucoup mieux ; il remonte jusqu'aux principes, & se place dans un point si haut, qu'il peut donner la loi à tous les artistes, quelque grands qu'ils soient : il prescrit même les règles de l'art, au lieu que Vida n'offre que la pratique des artistes. Cependant on ne laisse pas de trouver chez ce dernier des préceptes & conseils qui sont très-utiles. Ce qu'il dit sur l'élocution est d'une netteté charmante ; & la poésie latine est aussi bonne qu'un moderne en peut faire dans cette langue.

S'il est un poème françois qui ait droit d'entrer dans l'étude des belles-lettres, c'est l'*art poétique* de Despréaux. Horace n'a traité que la tragédie ; Vida, à proprement parler, ne traite que le style de l'épopée ; mais Despréaux fait connoître en peu de mots tous les genres séparément, & donne les règles générales qui leur sont communes. Non-seulement les jeunes gens doivent le lire, mais l'apprendre par cœur comme la règle & le modèle du bon goût. Le comte d'Ericeyra, le digne héritier du Tite-Live de sa patrie, a traduit ce bel ouvrage en vers portugais. (D. J.)

POÉTIQUE HARMONIE, (*Poésie*). Il y a trois sortes d'harmonie dans la poésie : la première est celle du style, qui doit s'accorder avec le sujet qu'on traite, qui met une juste proportion entre l'un & l'autre. Les arts forment une espèce de république, où chacun doit figurer selon son état. Quelle différence entre le ton de la tragédie & celui de la comédie, de la poésie lyrique, de la pastorale ! &c.

Si cette harmonie manque à quelque poème que ce soit, il devient une mécommodité : c'est une sorte de grotesque qui tient de la parodie : & si quelquefois la tragédie s'abaisse où la comédie s'élève, c'est pour se mettre au niveau de leur matière, qui varie de tems en tems ; & l'objection même se retourne en preuve du principe.

Cette harmonie poétique est essentielle ; mais on ne peut que la sentir, & malheureusement les auteurs ne la sentent pas toujours assez. Souvent les genres sont confondus. On trouve dans le même ouvrage des vers tragiques, lyriques, comiques, qui ne font nullement autorisés par la pensée qu'ils renferment.

Une oreille délicate reconnoît presque par le caractère seul du vers, le genre de la pièce dont il est tiré. Citez-lui Corneille, Molière, la Fontaine, Ségrais, Rousseau, elle ne s'y méprend pas. Un vers d'Ovide se distingue entre mille de Virgile. Il n'est pas nécessaire de nommer les auteurs : on les reconnoît à leur style, comme les héros d'Homère à leurs actions.

La seconde sorte d'harmonie poétique consiste dans le rapport des sons & des mots avec l'objet de la pensée. Les écrivains en prose même doivent s'en faire

une règle ; à plus forte raison les Poètes doivent-ils l'observer. Aussi ne les voit-on pas exprimer par des mots rudes, ce qui est doux ; ni par des mots gracieux, ce qui est désagréable & dur. Rarement chez eux l'oreille est en contradiction avec l'esprit.

La troisième espèce d'harmonie dans la poésie peut être appelée *artificielle*, par opposition aux deux autres espèces ; parce que quoique fondée dans la nature, aussi-bien que les deux autres, elle ne se montre bien sensiblement que dans la poésie. Elle consiste dans un certain art, qui, outre le choix des expressions & des sons par rapport à leurs sens, les assortit entr'eux de manière que toutes les syllabes d'un vers, prises ensemble, produisent par leur son, leur nombre, leur quantité, une autre sorte d'expression qui ajoute encore à la signification naturelle des mots.

La poésie a des marches de différentes espèces pour imiter les différens mouvemens, & peindre à l'oreille par une sorte de mélodie, ce qu'elle peint à l'esprit par les mots. C'est une sorte de chant musical, qui porte le caractère non-seulement du fait en général, mais de chaque objet en particulier. Cette harmonie n'appartient principalement qu'à la poésie ; & c'est le point exquis de la versification.

Qu'on ouvre Homère & Virgile, on y trouvera presque par-tout une expression musicale de la plupart des objets. Virgile ne l'a jamais manquée : on la sent chez lui, lors même qu'on ne peut dire en quoi elle consiste. Souvent elle est si sensible, qu'elle frappe les oreilles les moins attentives :

*Continuo ventis surgentibus, aut freta ponti  
Incipiunt agitata tumescere, & aridus alris  
Montibus audiri fragor, aut resonantia litora  
Littora miseri, & nemonum increbrescere murmur.*

Et dans l'Enéide, en parlant du trait foible que lance le vieux Priam :

*Sic fatus senior : telumque imbelles sine ictu  
Conjecit, raucos quoque protinus are repulsum,  
Et summo clypei nequiquam umbone pendit.*

Nous n'omettrons point cet exemple tiré d'Horace :

*Qua pinus ingens, atbaque populus  
Umbram hospitalem consociare amant  
Ramis, & obliqua laborat  
Lympha fugax trepidare rivo.*

S'agit-il de décrire un athlète dans le combat ; les vers s'élèvent, se courbent, se dressent, se brisent, se hâtent, se roidissent, s'allongent à l'imitation de celui dont ils représentent les mouvemens.

S'agit-il de baillemens, d'*hiatus*, de peindre quelque monstre à cinquante gueules béantes :

*Quinquaginta atris immanis hiatus hydra,  
Inius habet sedem.*

Faut-il peindre les cris de douleurs qui se perdent dans les airs, les cliquetis des chaînes :

*Hinc exaudiri gemitus, & saeva sonare  
Verbera : tum stridor ferri, traxaque catena.*

Citerai-je ces vers de Despréaux :

*Les chanoines vermeils & brillans de santé,  
S'engraïssissent d'une longue & sainte oisiveté.*

Le premier de ces deux vers est riant ; l'autre est lent & paccieux.

Citerai-je les vers de la mollesse :

*Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.*

Mais j'en appelle à ceux qui ont de l'oreille ; & s'il y a des gens à qui la nature a refusé le plaisir de cette sensation, ce n'est point pour eux qu'on a cité ces exemples d'harmonie poétique entre tant d'autres.

Quant



Quant à ce qui regarde l'harmonie du vers, en tant que composé de syllabes réglées par des mesures, & soumises à des règles fixes & positives, voyez VERS (D. J.)

POÉTIQUE, STYLE, (Poésie.) il consiste dans des images ou des figures hardies, par lesquelles le poète imitateur parfait peint tout ce qu'il décrit; & donnant du sentiment à tout, rend son image vivante & animée. Ce style poétique, qu'on appelle autrement style de fiction, inséparable de la Poésie, & qui la distingue essentiellement de la prose, est le style & le langage de la passion; c'est-à-dire, de cet enthousiasme dont les Poètes se disent remplis.

Le style poétique doit non-seulement frapper, enlever, peindre, toucher, mais même ennoblir des choses qui n'en paroissent pas susceptibles. Rien de plus simple que de dire que le vers iambique ne conviendrait pas à la tragédie, s'il n'étoit mêlé de spondees; c'est ainsi qu'on parleroit en prose; mais Horace, en qualité de poète, personifie l'iambe, qui, pour arriver aux oreilles d'un pas plus lent & plus majestueux, fait un traité avec le grave spondee, qu'il associe à l'héritage paternel; à condition qu'il n'usurpera ni la seconde, ni la quatrième place.

*Tardior, ut paulo, graviorque veniret ad aures  
Spondios stabiles, in jura paterna recepti,  
Commodus & patiens, non ut de sede secundâ  
Cederet, aut quartâ socialiter.*

De même lorsque Boileau veut nous apprendre qu'il a 58 ans, il se plaint que la vieillesse

*Sous ces faux cheveux blonds, déjà toute chenue  
A jetté sur sa tête avec ses doigts pesans  
Onze lustres complets surchargés de trois ans.*

Le style poétique abandonne les termes naturels pour en emprunter d'étrangers: il parle le langage des dieux dans l'Olympe; & quand il chante les combats, on croit voir Mars ou Bellone. Enfin dans le style poétique qui est fait pour nous enchanter,

*Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.  
Chaque vertu devient une divinité:  
Minerve est la prudence, & Vénus la beauté;  
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre:  
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.  
Un orage terrible aux yeux des matelots,  
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.  
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse:  
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.  
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,  
Le poète s'égaie en mille inventions,  
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses;  
Et trouve sous sa main des fleurs toujours éclofes.*

(D. J.)

POÉTIQUE, COMPOSITION, (Peint.) la composition poétique d'un tableau est un arrangement ingénieux de figures, inventé pour rendre l'action qu'il représente plus touchante & plus vraisemblable. Elle demande que tous les personnages soient liés par une action principale; car un tableau peut contenir plusieurs incidens, à condition que toutes ces actions particulières se réunissent en une action principale, & qu'elles ne fassent toutes qu'un seul & même sujet. Les règles de la Peinture sont autant d'ennemies de la duplicité d'action que celles de la poésie dramatique. Si la Peinture peut avoir des épisodes comme la Poésie, il faut dans les tableaux, comme dans les tragédies, qu'ils soient liés avec le sujet, & que l'unité d'action soit conservée dans l'ouvrage du peintre comme dans le poème.

Il faut encore que les personnages soient placés avec discernement & vêtus avec décence, par rapport à leur dignité; comme à l'importance dont ils

Tome XII.

sont. Le pere d'Iphigénie, par exemple, ne doit pas être caché derrière d'autres figures au sacrifice où l'on doit immoler cette princesse. Il doit y tenir la place la plus remarquable après celle de la victime. Rien n'est plus insupportable que des figures inégalement placées dans le milieu d'un tableau. Un soldat ne doit pas être vêtu aussi richement que son général, à moins qu'une circonstance particulière ne demande que cela soit ainsi. En un mot, tous les personnages doivent faire les démonstrations qui leur conviennent; & l'expression de chacun d'eux doit être conforme au caractère qu'on lui fait soutenir. Surtout il ne faut pas qu'il se trouve dans le tableau des figures oisives, & qui ne prennent point de part à l'action principale. Elles ne servent qu'à distraire l'attention du spectateur. Il ne faut pas enfin que l'artiste choque la décence ni la vraisemblance pour favoriser son dessein ou son coloris, & qu'il sacrifie la poésie à la mécanique de son art. Du Bos. (D. J.)

POGE, f. m. (Com.) droit de coutume qui est dû à l'évêque de Nantes sur le hareng ou fardine blanc ou foret passant le trepas S. Mazaire; ce droit est de demi-bole par millier. Diction. de comm.

POGE ou POUGE, (Marine.) c'est un terme de commandement dont les levantins se servent sur mer, & qui signifie arrive-tout. L'officier prononce ce mot poge, quand il veut que le timonnier pousse la barre sous le vent, comme si on vouloit faire vent arrière. Voyez POUGER.

POGGIO, (Géog. mod.) bourg d'Italie, dans la Toscane, à dix milles de Florence, & à égale distance de Pistoie. Poggio est fameux par la maison de plaisance des grands-ducs. Ce palais fut commencé par Laurent de Médicis surnommé le magnifique, continué par Léon X. & achevé par le grand-duc François de Médicis. André del Sarto, Jacques Pontorno, & Alexandre Allori, l'ont enrichi de leurs peintures qui sont autant d'allusions aux événemens de la vie de Médicis. (D. J.)

POIDS, f. m. (Phys.) est l'effort avec lequel un corps tend à descendre, en vertu de sa pesanteur ou gravité. Il y a cette différence entre le poids d'un corps & la gravité, que la gravité est la force même ou cause qui produit le mouvement des corps pesans, & le poids comme l'effet de cette cause, effet qui est d'autant plus grand que la masse du corps est plus grande, parce que la force de la gravité agit sur chaque particule du corps. Ainsi le poids d'un corps est double de celui d'un autre, quand sa masse est double; mais la gravité de tous les corps est la même, en tant qu'elle agit sur de petites parties égales de chaque corps. Voyez GRAVITÉ, PESANTEUR.

M. Newton a prouvé que le poids de tous les corps à des distances égales du centre de la terre est proportionnel à la quantité de matière qu'ils contiennent; & il suit de là que le poids des corps ne dépend en aucune manière de leurs formes ou de leur texture, & que tous les espaces ne sont pas également remplis de matière. Voyez VUIDE.

Le même M. Newton ajoute que le poids du même corps est différent à différens endroits de la surface de la terre à cause qu'elle n'est point sphérique, mais sphéroïde. En effet l'élevation de la terre à l'équateur fait que la pesanteur y est moindre qu'aux poles, parce que les points de l'équateur sont plus éloignés du centre que les poles; c'est ce qu'on a vérifié par les expériences des pendules. Voyez FIGURE DE LA TERRE.

Un corps plongé dans un fluide qui est d'une pesanteur spécifique moindre que lui, perd de son poids une partie égale à celle d'un pareil volume du fluide; en effet, si un corps étoit du même poids que l'eau, il s'y soutiendrait en quelque endroit qu'on le plaçât, puisqu'il seroit alors dans le même cas qu'une portion

P P P P P

de fluide qui lui seroit égale & semblable en grosseur & en volume. Ainsi dans ce cas il ne seroit aucun effort pour descendre; donc lorsqu'il est plus pesant qu'un pareil volume de fluide, l'effort qu'il fait pour descendre est égal à l'excès de son poids sur celui d'un égal volume de fluide. *Voyez FLUIDE.*

Par conséquent un corps perd plus de son poids dans un fluide plus pesant que dans un fluide qui l'est moins, & pèse par conséquent plus dans un fluide plus léger que dans un plus pesant. *Voyez PESANTEUR SPÉCIFIQUE, GRAVITÉ, FLUIDE, HYDROSTATIQUE, &c.* De plus, toutes choses d'ailleurs égales, plus un corps a de volume, plus il perd de son poids dans un fluide où on le plonge. De là il s'ensuit qu'une livre de plomb & une livre de liege qui sont également pesantes lorsqu'elles sont posées dans l'air, ne le seront plus dans le vuide: la livre de liege sera alors plus pesante que la livre d'or, parce que la masse de liege qui pèse une livre dans l'air, perdoit plus de son poids que la masse d'or qui avoit moins de volume. Si le corps est moins pesant qu'un égal volume de fluide, alors il ne s'enfonce pas tout-à-fait dans le fluide; il surnage, & il s'enfonce dans le fluide jusqu'à ce que sa partie enfoncée occupe la place d'un volume de fluide qui seroit d'une pesanteur égale à celle du corps entier.

Trouver le poids d'une quantité donnée de fluide, par exemple, du vin contenu dans un muid. Trouvez d'abord la quantité de liqueur par les regles de jaugeage; suspendez ensuite dans cette liqueur un ponce cube de plomb par le moyen d'un crin, & voyez à l'aide de la balance hydrostatique ce que ce ponce cube de plomb perd de son poids, & vous aurez par ce moyen le poids d'un ponce cube du fluide donné. Cela fait, le fluide étant supposé homogène, & par conséquent proportionnel au volume, vous aurez le poids total par la regle de trois. Si, par exemple, la capacité du muid est de 86 piés cubes, & que le pié cube de vin pèse 68 livres, le poids de tout le vin sera de 5984 livres.

Le poids du pié cube d'eau a été déterminé par plusieurs personnes; mais comme dans les différentes fontaines, &c. les poids de l'eau est différent, & que le poids de la même eau ne reste pas constamment le même dans tous les tems, les différens auteurs qui en ont parlé, ne se sont pas accordés. On fixe ordinairement le poids du pié cube d'eau commune ou douce à 70 livres. Le pié cube d'eau de mer pèse environ 2 livres de plus.

Poids de l'air. On a trouvé par plusieurs expériences non-seulement que l'air pèse, mais aussi la quantité précise du poids d'une certaine portion d'air déterminée.

Trouver le poids d'un ponce cube d'air. Pesez un vaisseau rond rempli d'air commun avec toute l'exactitude possible: tirez ensuite l'air, & pesez le vaisseau dont l'air aura été tiré: soustrayez le dernier poids du premier, & le reste sera le poids de l'air ôté. De plus, trouvez l'espace que contient le vaisseau par les lois de la stéréométrie (*Voyez SPHERE.*) & la proportion qui est entre l'air actuel du vaisseau & l'air naturel tel qu'il étoit d'abord, par les moyens enseignés à l'article de la machine pneumatique; cela fait, vous aurez le volume de l'air restant par la regle de trois, & soustrayant ce volume de la capacité du vaisseau, vous aurez le volume de l'air qui a été ôté. Si on a une excellente machine pneumatique avec laquelle on puisse pousser si loin l'exhaustion que l'air qu'on a laissé dans le ballon puisse être négligé, on prendra pour le volume d'air ôté la capacité même du vaisseau.

Ayant donc par ce moyen le poids & le volume de l'air ôté qu'on a tiré, on aura par la regle de trois le poids d'un ponce cube d'air.

Otto Guericke est le premier qui ait employé cette

méthode. Burcher de Volder s'en est servi ensuite, & a donné les circonstances suivantes de son expérience. Le poids du vaisseau sphérique plein d'air commun étoit de 7 livres 1 once 2 drachmes 48 grains; lorsqu'il étoit vuide, de 7 livres 1 once 1 drachme 31 grains; l'ayant rempli d'eau, il étoit de 16 livres 12 onces 7 drachmes 14 grains. Le poids de l'air étoit donc de 1 drachme 12 grains ou 77 grains. Le poids de l'eau de 9 livres 11 onces 5 drachmes 43 grains, ou de 74743 grains; conséquemment la proportion entre la gravité spécifique de l'eau & de l'air étoit de 74743 à 77 ou de 970 $\frac{1}{2}$  à 1. De plus le poids d'un pié cube d'eau étant connu, on dira: comme 970 à 1, ainsi le poids d'un pié cube d'eau à un quatrième terme, & on aura par la regle de trois, le poids du pié cube d'air. *Voyez AIR & ATMOSPHERE.*

Poids de l'eau de mer. Le poids de l'eau de mer varie suivant les climats. M. Boyle ayant recommandé à un habile physicien qui alloit en Amérique, de peser de tems en tems l'eau de mer pendant le cours de son voyage avec une balance hydrostatique qu'il lui fournit, apprit par ce physicien qu'il avoit trouvé l'eau de mer plus pesante, à mesure qu'il approchoit de la ligne jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la latitude d'environ 30 degrés, après quoi elle resta constamment du même poids jusqu'à ce qu'il arrivât aux Barbades. *Voyez Trans. phil. n.º 18. Wolf & Chambers. (O)*

Poids se dit aussi général pour marquer un corps pesant; ainsi on dit cet homme porte sur ses épaules un poids très-considérable; on donne aussi le nom de poids à un corps d'une certaine pesanteur connue; dont on se sert pour peser les autres, comme la livre, l'once, le marc, &c. Poids se dit aussi dans un sens figuré, des choses pénibles & difficiles: ce prince, dit-on, soutient avec beaucoup de capacité le poids des affaires: cet homme est accablé du poids de ses malheurs, &c.

Poids en mécanique se dit de tout ce qui doit être élevé, soutenu ou mu par une machine, ou de ce qui résiste, de quelque manière que ce soit, au mouvement qu'on veut imprimer. *Voyez MOUVEMENT, MACHINE, &c.*

Dans toutes les machines il y a une proportion nécessaire entre le poids & la puissance motrice. Si on veut augmenter le poids, il faut aussi augmenter la puissance, c'est-à-dire, que les roues ou autres agens doivent être multipliés, ou, ce qui revient au même, que le tems doit être augmenté ou la vitesse diminuée. *Voyez PUISSANCE.*

Le centre de gravité *F* (*Planche de la Méchanique fig. 55*) d'un corps *I H*, avec le poids de ce corps étant donné, trouver le point *M* par lequel il doit porter sur un plan horizontal, afin qu'un poids donné suspendu en *L* ne puisse pas faire écarter le corps *I H* de la situation horizontale.

Imaginez qu'il y ait au centre de gravité *F*, un poids égal à celui du corps *H*, & trouvez le centre commun de gravité *M* de ce poids & du poids *G*, le point *M* sera le point qu'on demande.

Supposons, par exemple, que *F* soit le centre de gravité d'un bâton éloigné de 18 pouces de son extrémité, le poids du sceau d'eau *G* de 24 livres, le poids du bâton de 2 livres, on aura  $LM = LF.F : (G + F) = 18. 2 : 26 = 18 : 13$ ; c'est-à-dire, environ un ponce & demi; il n'est donc pas étonnant que le sceau pende après le bâton qui est couché sur la table sans le faire tomber. Si on met un poids sur l'extrémité d'une table, il ne tombera point, tant que le centre de gravité de ce corps sera appuyé sur la table; car le centre de gravité est le point où se réunit tout l'effort de la pesanteur. Ainsi un fort long bâton peut se soutenir sur une table, pourvu que la partie de ce bâton qui est hors de la table, soit un peu moins longue que celle qui porte sur la table; car le centre



de gravité du bâton est à son point de milieu, & par conséquent dans la situation dont nous parlons, le centre de gravité du bâton se trouvera appuyé sur la table. Le centre de gravité *C* (fig. 36.) d'un corps *AB*, avec son poids *G* étant donnés déterminer les points *L* & *M*, où des appuis étant placés, les parties du poids total portées par chacun de ces appuis soient en raison donnée.

Prenez dans la ligne horizontale *AB* qui passe par le centre de gravité *C*, les droites *MC* & *CL*, qui soient dans la raison donnée, & les points *M* & *L* feront ceux qu'on demande; il faut de là que si aux points *M* & *L* on place, au lieu d'appuis, les épaules ou les bras de deux porte-faix, ils supporteront le poids donné, si les parts qu'ils doivent en supporter ne sont pas plus grandes que leurs forces. Par exemple, si l'un des porte-faix peut porter 150 livres, & l'autre 200, & que le poids pèse 350 livres, on prendra *CL* à *CM* comme 4 à 3, & le plus fort des porte-faix étant placé en *M*, & l'autre en *L*, ils porteront le poids donné. Ainsi nous avons une manière de partager une charge suivant une proportion donnée.

POIDS, (*Hydr.*) les liqueurs ne pèsent que selon leur hauteur & la base qui les soutient; ainsi dans une pompe on évalue la résistance de l'eau & son poids, en multipliant la superficie de la base du corps de pompe où est le piston, par la hauteur perpendiculaire du tuyau montant.

Le poids ou la pesanteur des eaux jaillissantes de même forte & conduite avec différentes hauteurs de réservoirs, sont équilibre avec des poids qui sont l'un à l'autre en la raison des hauteurs des mêmes réservoirs. Deux jets de six lignes de diamètre ayant une même conduite de trois pouces dont l'eau vient d'un réservoir élevé de dix piés, & l'autre de trente, feront équilibre avec un poids de cent cinq livres pour le jet venant de trente piés, & de trente-cinq livres pour celui de dix piés. On peut dire que trente contient trois-fois le nombre dix, comme cent cinq comprend trois fois trente-cinq.

Les jets d'eau de même hauteur & de différentes fortes soutiennent des poids par leur choc qui sont l'un à l'autre en raison doublée des diamètres des ajutages. Un jet de six lignes de diamètre, & l'autre de douze venant tous deux d'un même réservoir de trente piés de haut, feront équilibre avec un poids de trente-six livres pour le jet de six lignes, & pour celui de douze lignes avec un poids de cent quarante-quatre livres; & on dira le poids correspondant à l'ajutage de six lignes sera au poids correspondant à l'ajutage

de douze lignes, comme 36 est à 144, ou comme 1 est à 4.

Quand on veut mesurer la solidité du cylindre ou de la colonne d'eau renfermée dans un tuyau, en même tems que son poids, pour proportionner dans une pompe la force du moteur, on doit favoir qu'une pinte d'eau pèse deux livres moins 7 gros, qu'une ouverture circulaire d'un pouce qui par minute donne environ 14 pintes pèse 28 livres, qu'un pié cube contient 36 pintes, huitième de 288 valeur du muid d'eau, & que ces 36 pintes à 2 livres moins 7 gros chacune, pèsent 70 livres. Cependant le pié cylindrique qui est un solide, ayant une superficie de 144 pouces circulaires, est toujours plus petit que le carré de son diamètre n'ayant que 113 pouces 2 lignes quarrées provenans de la proportion du pié quarré au pié cylindrique qui est de 14 à 11. Ainsi les 70 livres que pèse le pié cube étant calculées suivant le même rapport de 14 à 11 qui est celui du cercle au quarré, il vient au quotient 55 livres pour le poids d'un pié cylindrique.

Le poids d'une colonne d'eau & sa résistance se trouvent en multipliant la superficie de la base du tuyau par sa hauteur perpendiculaire. Supposons que la base du tuyau ait six pouces de diamètre & 30 piés de haut, on réduira d'abord les 30 piés en pouces en les multipliant par 12, ce qui donnera 360 pouces; & l'on dira six fois 6 font 36 pour la superficie de la base du tuyau, qui, multipliée par 360 pouces valeur des 30 piés de haut, vous donnera 12960 que l'on divisera par 1728 pouces que contient le pié cylindrique, & le quotient fera 7 piés  $\frac{1}{2}$  cylindriques que l'on multipliera par 55 livres, pesanteur du pié cylindrique, & l'on aura pour le poids de la colonne d'eau 412 livres &  $\frac{1}{2}$  pèsant; ainsi un tuyau de 6 pouces de diamètre, montant ou descendant d'un réservoir de 30 piés de haut, contiendra une colonne d'eau de 7 piés  $\frac{1}{2}$  cylindriques pesant 412 livres  $\frac{1}{2}$ . (*K*)

POIDS ET MESURES des Grecs & des Romains. (*Littérat. grecq. & rom.*) Je ne puis rien faire de mieux, en conservant les mots grecs & latins, que de transporter ici les tables de M. Arbuthnot, qui indiquent d'un coup-d'œil les poids & les mesures ordinaires des Grecs & des Romains, avec leur réduction aux poids & mesures angloises. Ces tables donneront encore la connoissance des anciens poids des Arabes, réduits à ceux de la livre de troys ou de douze onces.

Les plus anciens poids grecs réduits aux poids troyens, ou de douze onces à la livre.

				Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Δραχμή	100	Μίνα	6000	60	00	06	02 $\frac{1}{2}$
Ταλάντον	60			01	01	00	4 $\frac{1}{2}$
				65	00	12	05 $\frac{1}{2}$

Réduction des poids grecs & romains moins anciens aux mêmes poids.

Lentes							Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
4	Siliquæ						0	0	0	$3 \frac{1}{8}$
12	3	Obolus					0	0	0	$9 \frac{1}{8}$
24	6	2	Scriptulum				0	0	0	$18 \frac{1}{4}$
72	18	6	3	Drachma			0	0	2	$6 \frac{3}{4}$
96	24	8	4	$2 \frac{1}{2}$	Sextula		0	0	3	$0 \frac{6}{7}$
144	36	12	6	2	$1 \frac{1}{2}$	Sicilius	0	0	4	$13 \frac{1}{7}$
192	48	16	8	$2 \frac{3}{4}$	2	$1 \frac{1}{4}$	Duella	0	0	$6 \frac{1}{7}$
576	144	48	24	8	6	4	3	Uncla	0	$18 \frac{5}{7}$
6912	1728	576	288	96	72	48	36	12	Libra	$10 \frac{18}{13} \frac{5}{7}$

L'once romaine qui répond à l'once angloise avoit du poids, se partageoit en sept deniers ou huit dragmes. Chacun de ces deniers équivaloit à la dragme attique; de sorte que la dragme attique plus  $\frac{1}{8}$ , considérée comme poids, étoit égale à la dragme romaine.

*Nota* que les Grecs divisoient l'obole en *chalc* & en *lepta*. Diodore & Suidas partagent l'obole en six *chalc*, & chaque *chalcus* en sept *lepta*. D'autres comptoient huit *chalc* dans l'obole, & huit *lepta* ou *mirata* dans chaque *chalcus*.

*Les plus grands poids réduits à ceux de douze onces à la livre, qui en Angleterre s'appelle livre de Troye ou Troyenne.*

				Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Livre, . . . . .				0	10	18	13 $\frac{1}{2}$
$\frac{1}{12}$ Mine attique commune, . . . . .				0	11	7	16 $\frac{1}{2}$
$\frac{1}{12}$ Mine attique médicinale, . . . . .				1	2	11	10 $\frac{1}{2}$
$\frac{1}{62}$ 60 $\frac{1}{46}$ Talent attique commun, . . . . .				56	11	0	17 $\frac{1}{2}$

*Nota.* Il y avoit un autre talent attique, qui selon les uns confisoit en 80, &c selon d'autres en 100 mines. Notez encore que chaque mine contient 100 dragmes, & chaque talent 60 mines; mais que les talens diffèrent en poids selon la différence du titre de la dragme ou de la mine. La différente valeur des différentes mines & talens, par rapport à celle des mines & talens attiques, & des poids troyens ou de douze onces à la livre, est marquée dans la table suivante.

				Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Mine.	d'Egypte, . . . . .	contient de dragmes	133 $\frac{1}{2}$	1	5	6	22 $\frac{1}{2}$
	d'Antioche, . . . . .	attiques	144	1	6	14	16 $\frac{1}{2}$
	ptolémaïque de Cléopâtre, . . . . .		160	1	8	16	7 $\frac{1}{2}$
	d'Alexandrie, selon Diofcoride, . . . . .						
Talent.	d'Egypte, . . . . .	contient de mines	80	86	8	16	8
	d'Antioche, . . . . .		80	86	8	16	8
	ptolémaïque de Cléopâtre, . . . . .		86 $\frac{1}{2}$	93	11	11	0
	d'Alexandrie, . . . . .	attiques	96	104	0	19	14
	infulanum, . . . . .		120	130	1	4	12
	Antiochia, . . . . .		360	390	3	13	11

*Les anciens poids des Arabes réduits à ceux de la livre de Troye, ou de douze onces.*

								Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Kestuf, . . . . .								0	0	0	1 $\frac{1}{2}$
2 Kirat, . . . . .								0	0	0	3 $\frac{1}{8}$
4 2 Danich, . . . . .								0	0	0	6 $\frac{1}{4}$
6 3 Onolofiat, . . . . .								0	0	0	9 $\frac{1}{2}$
12 6 3 2 Garne, . . . . .								0	0	0	18 $\frac{1}{4}$
36 18 9 6 3 Darchimi, . . . . .								0	0	2	6 $\frac{1}{4}$
41 $\frac{1}{2}$ 20 $\frac{1}{2}$ 10 $\frac{1}{2}$ 6 $\frac{1}{2}$ 3 $\frac{1}{2}$ 1 $\frac{1}{2}$ Denarius, . . . . .								0	0	2	14 $\frac{1}{2}$
144 72 36 24 12 4 3 $\frac{1}{2}$ Sextarium, . . . . .								0	0	9	2 $\frac{1}{2}$
288 144 72 48 24 8 7 2 Sacros, . . . . .								0	0	18	5 $\frac{1}{2}$
3456 1728 864 576 288 96 84 24 12 1 Ratel, . . . . .								0	10	18	13 $\frac{1}{2}$
4608 2304 1152 768 384 128 112 32 16 1 $\frac{1}{2}$ Manes allicatita, . . . . .								1	2	11	10 $\frac{1}{2}$

*Les poids de France réduits aux mêmes poids.*

												Livres.	Onces.	Deniers.	Grains.
Grain, . . . . .												0	0	0	0 $\frac{1}{8}$
7 $\frac{1}{2}$ Felin, . . . . .												0	0	0	5 $\frac{1}{2}$
14 $\frac{1}{2}$ 2 Maille, . . . . .												0	0	0	11 $\frac{1}{6}$
24 3 $\frac{1}{2}$ 1 $\frac{3}{4}$ Denier, . . . . .												0	0	0	19 $\frac{1}{6}$
28 $\frac{1}{2}$ 4 2 1 $\frac{1}{2}$ Esterlin, . . . . .												0	0	0	23 $\frac{1}{2}$
72 10 5 3 2 $\frac{1}{2}$ Gros, . . . . .												0	0	2	11 $\frac{1}{8}$
576 80 40 24 20 8 Once, . . . . .												0	0	19	16 $\frac{1}{2}$
4608 640 320 192 160 64 8 Marc, . . . . .												0	7	17	12
9216 1280 640 384 320 128 16 2 Livre, . . . . .												1	3	15	0

*Les Romains divisoient l'as, la livre, ou tout autre entier, de la manière suivante.*

		Onces.
1	AS, . . . . .	12
$\frac{1}{12}$	DEUNX, . . .	11
$\frac{1}{6}$	DEXTANS, ..	10
$\frac{2}{3}$	DODRANS, ..	9
$\frac{2}{3}$	BES, . . . . .	8
$\frac{7}{12}$	SEPTUNX, ..	7
$\frac{1}{2}$	SEMIS, . . .	6
$\frac{1}{3}$	QUINCUNX, .	5
$\frac{1}{4}$	TRIENS, . . .	4
$\frac{1}{4}$	QUADRANS, .	3
$\frac{1}{6}$	SEXTANS, ..	2
$\frac{1}{12}$	UNCIA, . . .	1



Mesures attiques servant à contenir des choses liquides ; réduites à des mesures connues , prenant pour point de comparaison celles qui en Angleterre servent à mesurer le vin.

Nota que le gallon revient à-peu-près à quatre pintes , mesure de Paris , & la pinte d'Angleterre à la chopine de Paris , moyennant quoi il est aisé d'évaluer les mesures attiques sur les nôtres.

μετραίον ,										Gallons. Pintes. Ponces solides à fractions décim.		
2	χρημ.									0	$\frac{1}{160}$	0,0356 $\frac{1}{16}$
2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	μύρον ,								0	$\frac{1}{80}$	0,0712 $\frac{1}{8}$
5	2 $\frac{1}{2}$	2	κόρη ,							0	$\frac{1}{40}$	0,089 $\frac{1}{4}$
10	5	4	2	κύαθος ,						0	$\frac{1}{20}$	0,178 $\frac{1}{2}$
15	7 $\frac{1}{2}$	6	3	1 $\frac{1}{2}$	οξύβαρον ,					0	$\frac{1}{10}$	0,356 $\frac{1}{1}$
60	30	24	12	6	4	κοτύλη ,				0	$\frac{1}{4}$	2, 141
120	60	48	24	12	8	2	ξίστις ,			0	1	4, 283
720	360	288	144	72	48	12	6	χούε ,		0	6	25, 698
8640	4320	3456	1728	864	576	144	72	12	μυρίαις ,	10	2	19, 626

Mesures attiques pour les substances sèches réduites aux mesures qui sont d'usage en Angleterre pour mesurer les grains.

Nota que le picotin est la quatrième partie du boisseau ; que le gallon contient quatre pintes , mesure de Paris ; & que la pinte d'Angleterre revient à la chopine de Paris , ainsi qu'il a été dit ci-dessus : ce qui rend la réduction des mesures attiques aux nôtres aisée.

μετραίον ,										Picotins. Gall. Pintes. Ponces solides.		
10	κύαθος ,									0	0	0,276 $\frac{1}{10}$
15	1 $\frac{1}{2}$	οξύβαρον ,								0	0	2,763 $\frac{1}{10}$
60	6	4	κοτύλη ,							0	0	4,144 $\frac{1}{10}$
120	12	8	2	ξίστις ,						0	0	16,579
180	18	12	3	1 $\frac{1}{2}$	χούε ,					0	0	33,158
8640	864	576	144	72	48	12	6	μυρίαις ,		4	0	3,501

Nota 1°. qu'outre le medimnus qu'on appelloit medicus , il y en avoit un autre qu'on nommoit medimnus georgicus , & qui équivaloit à 6 modii romains.

Nota 2°. qu'il est fait mention d'autres mesures dans quelques auteurs , dont la valeur ignorée peut être aisément connue par le moyen de ces tables.

Mesures romaines pour les substances liquides réduites à celles d'Angleterre qui servent pour le vin.

Nota que le gallon contient à-peu-près quatre pintes mesure de Paris , & que la pinte angloise revient à notre chopine.

Ligula ,										Gallons. Pintes. Ponces solides à fractions décim.		
4	Cyathus ,									0	$\frac{1}{48}$	0,117 $\frac{1}{12}$
6	1 $\frac{1}{2}$	Acetabulum ,								0	$\frac{1}{16}$	0,469 $\frac{1}{4}$
12	3	2	1	Quartarius ,						0	$\frac{1}{8}$	0,704 $\frac{1}{2}$
24	6	4	2	Hemina ,						0	$\frac{1}{4}$	1,409
48	12	8	4	2	Sextarius ,					0	$\frac{1}{2}$	2,818
288	72	48	24	12	6	Congius ,				0	7	5,636
1152	288	192	96	48	8	2	Urna ,			0	7	4942
2304	576	384	192	96	48	8	2	Amphora ,		3	4 $\frac{1}{2}$	5, 33
46080	11520	7680	3840	1920	960	160	40	20	Culeus ,	143	3	11,095

Nota 1°. que le quadrantat étoit la même chose que l'amphora , & que le cadus , le congiarius , & le dolium ne dénotoient pas des mesures particulières.

Nota 2°. que les Romains divisoient le sextarius , ainsi que la livre , en douze parties égales , qu'ils appelloient cyathi ; de-là vient qu'ils appelloient les verres calices , sextantes , quadrantes , trientes , &c. selon le nombre de cyathi qu'ils contenoient.

Mesures romaines pour les substances sèches réduites aux mesures angloises pour les grains.

Nota que le picotin d'Angleterre est la quatrième partie de notre boisseau ; que le gallon contient quatre pintes , & la pinte d'Angleterre une chopine de Paris.

Ligula ,										Picotins. Gallons. Pintes. Ponces solides à fractions décim.		
4	Cyathus ,									0	0	$\frac{1}{48}$ 0,01
6	1 $\frac{1}{2}$	Acetabulum ,								0	0	$\frac{1}{16}$ 0,04
12	3	2	1	Quartarius ,						0	0	$\frac{1}{8}$ 0,06
24	6	4	2	Hemina ,						0	0	$\frac{1}{4}$ 0,24
48	12	8	4	2	Sextarius ,					0	0	1 0,48
384	96	64	16	8	Semimodius ,					0	1	0 3,84
768	192	128	32	16	12	Modius ,				1	0	0 7,68

Explications des caractères qui sont principalement en usage dans les Auteurs grecs & latins, pour désigner les poids & mesures

φ amphora.	Κομ ματρήτης.	ρ libra.	= sextans.	μ' μωά.
φ S urna.	ζ' ζέσ.	ρρ dupondium.	= quadrans.	Δ λητρα.
E congius.	ξ' ξέσ.	— uncia.	= ariens.	ξ' νηγία.
ο sextarius.	ψ' ψεύσ.	BS seminaia.	= quincunx.	λ' δρασμιά.
ο S hemina.	ξ' οξέσ.	ογ sicilius.	SS semilibra.	ορ γράμμα.
Q quartarius.	Κ' κιάσ.	U sextula.	V sepunx.	ορ βόλος.
K cv. cythus.	μ' μύσ.	— drachma.	-S- bes.	Κ' κισπεία.
M modius.	ζ' ζήσ.	SS scriptulus.	S = dodrans.	ζ' χαλκος.
MS femimodius.	μ' μύδμονος.	G' obolus.	S = dextans.	
	ζ' ζήνξ.	N — filiqua.	S = deunx.	
		QVV chalcus.	φ semifextula.	
		O granum.	ο bina sextule.	
		X* denarius.	— drachma sex.	

Aux tables qu'on vient de lire, il faut joindre les détails particuliers qui se rapportent à chaque article, &c d'autres détails généraux énoncés au mot MESURE. (D. J.)

POIDS DES HÉBREUX, (Hist. des Juifs.) les anciens Hébreux n'ayant pas l'usage de la monnaie frappée à un coin, pesoient tout l'or & l'argent dans le commerce. Le nom général dont ils se servoient pour marquer un poids, étoit une pierre: n'avez point dans votre sac, une pierre & une pierre, est-il dit dans le Deut. xxv. 23. (ce qui signifie différent poids, un juste & un faux) mais seulement une pierre de perfection & de justice, c'est-à-dire un poids juste & fidèle. Le sicile, le demi-sicile étoient non-seulement des noms de monnaie, mais aussi des noms de poids; on lit dans les livres des rois, que les cheveux d'Absalon pesoient cent sicles, ce qui revient à environ 19 onces. Moïse distingue deux sortes de poids; le poids du sanctuaire, qui étoit l'étalon sur lequel on jugeoit les autres poids; & le poids ordinaire. Quelques interprètes imaginent qu'il y avoit une différence réelle entre ces deux poids; & que le poids du sanctuaire étoit plus fort que les autres; mais les meilleurs critiques font qu'il n'y avoit d'autre différence chimérique, & qu'il n'y avoit d'autre différence entre ces deux poids, qu'en ce que le premier étoit gardé dans le temple, pour servir de modèle aux poids publics. Cette pratique n'étoit pas particulière aux Hébreux; elle étoit en usage chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains. Nous lisons dans le premier livre des Paralipomènes, xxij. 29. qu'il y avoit un prêtre chargé de l'intendance des poids & des mesures. (D. J.)

POIDS DU ROI, (Critiq. sacrée.) poids d'usage dans les états du roi de Babylone, & qui pesoit un certain nombre de sicles.

On lit dans le II. liv. de Samuel, c. xv. que quand Absalon faisoit couper ses cheveux; ce qui arrivoit une fois l'an, parce qu'il étoit incommode de leur poids: les cheveux de la tête pesoient deux cens sicles au poids du roi. Il y a bien des difficultés dans ce passage; 1<sup>o</sup>, si Absalon coupoit ses cheveux toutes les années; 2<sup>o</sup>, s'il coupoit tous ses cheveux, ou seulement une partie; 3<sup>o</sup>, si le poids de deux cens sicles étoit le poids de toute sa chevelure, ou seulement de ce qu'il faisoit couper; 4<sup>o</sup>, ce que c'étoit que le poids du roi.

Il y a dans l'hébreu, depuis la fin des jours jusqu'aux jours, sans spécifier aucun jour particulier. Les septante ont rendu l'hébreu mot à mot, από τῆς ἑσπέρης, &c. &c. Le targum traduit, à des tems réglés; c'est-à-dire, quand ils devenoient trop longs & trop épais; ce qui pouvoit arriver une fois en deux ans, plus ou moins.

Les Israélites portoient les cheveux fort longs; ainsi qu'il paroît par l'Ecriture & par Joseph, liv. VIII. c. i. qui nous dit que les gardes du roi Salomon avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules, & qu'ils les pouvoient tous les jours de petites paillettes d'or, qui les faisoient briller, lorsque les rayons du soleil donnoient dessus. Il n'est donc pas vraisemblable qu'Absalon coupât tous ses cheveux, qui faisoient son principal ornement.

On voit par expérience que les cheveux ne croissent dans un an, qu'environ quatre pouces en longueur; ainsi ce qu'il faisoit couper ne pouvoit pas peler deux cens sicles des Juifs, puisque dans cette supposition, ce qui restoit auroit du peser du moins cinq fois autant, ce qui est impossible de part & d'autre.

Ainsi la plus grande difficulté consiste à déterminer ce que c'est que le poids du roi, ou, comme porte l'hébreu, la pierre du roi. M. Pelletier croit que la différence entre le poids du roi & le poids ordinaire, n'a été connue qu'après que les Juifs ont été soumis aux Chaldéens; & que l'auteur des deux livres de Samuel, vivoit vers la fin de la captivité de Babylone, ou peu après, lorsque les Juifs étoient accoutumés depuis 60 ou 70 ans aux poids babyloniens, & ignoroient les poids hébreux, qui depuis long-tems n'étoient plus en usage: que cet auteur, pour le faire mieux entendre, a substitué le poids connu à la place de celui qu'il trouvoit marqué dans les mémoires sur lesquels il travailloit; ce qui lui a fait dire que les cheveux d'Absalon pesoient deux cens sicles, poids de Babylone, poids du roi, auquel les Juifs étoient alors sujets. Or le sicile de Babylone pesoit le tiers du sicile juif, qui étoit égal à 219 grains, poids d'Angleterre; ainsi le sicile babylonien pesoit 73 grains.

Les Rabins & quelques autres écrivains qui prétendent que ces deux cens sicles étoient le prix que valoient les cheveux d'Absalon, & non ce qu'ils pesoient, disent que ses serviteurs vendoiént ses cheveux aux femmes de Jérusalem. Mais Bochart prétend qu'il n'est pas vraisemblable qu'on ait vendu les cheveux d'un fils de roi, ni que personne ait voulu les acheter à un si haut prix.

D'autres imaginent qu'Absalon ayant coupé ses cheveux en divers tems, les avoit gardés jusqu'à ce qu'il y en eût le poids de deux cens sicles. Mais outre que cette fiction est contraire au texte, elle rend la remarque de l'Ecriture puérile, puisqu'il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela.

Bochart conjecture que les cheveux d'Absalon ne pesoient deux cens sicles, que parce qu'il les pouvoit d'une poudre d'or; ce qui étoit fort ordinaire dans ce tems-là, & ce qui devoit augmenter fort le poids des cheveux; & il démontre que ces deux cens sicles ne faisoient pas plus de trois livres & deux



onces de notre *poids*. Mais l'Ecriture parle du *poids* réel des cheveux, & non d'un *poids* purement accidentel. Les septante ont réduit ce *poids* de deux cens sicles à la moitié : ils ne parlent que de cent sicles ; ce qui s'accorde avec le sentiment de ceux qui prétendent qu'il s'agit de sicles d'or, ou des sicles du roi, qui n'avoient que la moitié du *poids* de ceux du sanctuaire. Mais il faudroit prouver auparavant cette différence entre le *poids* ordinaire & celui du sanctuaire, entre le sicle d'or & celui d'argent.

De toutes les hypothèses qu'on vient de citer, celle de M. Pelletier nous paroît la plus simple, la plus naturelle, & cependant elle ne leve pas la difficulté du *poids* énorme de la coupe des cheveux d'Abalon ; dans son système même, je croirois plutôt qu'il s'est glissé quelque grossière erreur de chiffre dans la copie du livre de Samuel ; & il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'au lieu de deux cens sicles, les septante disent cent ; ce qui seroit encore, en adoptant le système de M. Pelletier, un *poids* cinq fois trop grand pour approcher de la vraisemblance. (D.J.)

**POIDS de l'Europe, &c. (Commerce.)** chaque pays a ses *poids* différens, non-seulement en Europe, mais dans les échelles du levant, en Asie & en Afrique, &c. Cependant je n'en ferai qu'un article fort abrégé.

Le quintal, la livre, le marc, l'once, le gros, le denier, le grain, sont les *poids* d'usage dans la plus grande partie de l'Europe, pour toutes sortes de marchandises. Chacun de ces *poids* a ses divisions ; par exemple il y a le demi-quintal, le quart de quintal, la demi-livre, le quarteron, le demi-quarteron, la demi-once, le demi-gros, & ainsi du reste. On se sert de tous ces *poids* dans la plus grande partie de l'Europe, mais sous différens noms, sous différentes divisions & différens pesanteurs.

L'Espagne a en particulier son quintal macho, ses arrobes, ses adarmes, & pour-lors les castillans & les tomins. L'Angleterre a ses hundreds, ses jods, ses stones & son pound. L'Italie, particulièrement Venise, se sert de miglieri, de mirri & de saggi. Le Portugal pèse à l'arabe, au chego & au faratelle ; il a encore, comme en Sicile ses rottolis. L'Allemagne, le Nord, & les villes Anstéatiques ont leurs schiponds, leurs lyfponds & leurs stéens ; presque toutes, à la vérité, de différens *poids*.

A Constantinople, à Smyrne, & dans la plupart des échelles du levant, on pèse les marchandises au batteman, à l'occos & au chequi, à la rote & au rottolis, dont il y a de trois sortes.

La Chine a pour *poids*, le pic, le picol, le bahar, le tael, le catis, le mas & les condorins ; le Tunquin a tous les *poids*, les mesures & les monnoies de la Chine. Le Japon n'a qu'un seul *poids* qui est le catis, différent pourtant de celui de la Chine & du Tunquin.

A Surate, à Agra, & dans tous les états du Mogol, on fait usage de la ferre & du mein (autrement nommé par quelques-uns, *man* & par d'autres, *maso*.) La ferre est, à proprement parler, la livre indienne.

Les *poids* de Siam qu'ils nomment deingt, n'ont point d'autre nom que leurs monnoies.

Bautan, l'île de Java, Golconde, Visapour & Goa ont des *poids* particuliers, pour peser les diamans & autres pierres ; d'autres pour peser les piastras & les ducats, d'autres enfin pour peser les soies & marchandises. En Perse l'on se sert de batmans ou mans, & de fahcheray, qui sont aussi en grand usage dans toutes les villes du golfe persique.

Les nations européennes qui occupent l'Amérique, se servent dans leurs colonies, des *poids* des princes de l'Europe dont ces colonies dépendent ; car pour la rote du Pérou qui pèse 25 livres, on voit assez que ce n'est autre chose que l'arobe espagnole avec un nom un peu déguisé à l'indienne. A l'égard des *poids* de l'Afrique, il n'y a que l'Egypte & les côtes de

Barbarie qui en aient ; & ce sont les mêmes que ceux des échelles du levant & des états du grand-seigneur.

L'île de Madagascar a pourtant les siens, mais qui ne passent point le gros, & qui ne servent qu'à peser l'or & l'argent ; les autres choses, marchandises & denrées ne se pèsent point dans cette île.

On trouvera dans Savary, Ricard & autres, le rapport des *poids* d'Amsterdam, ou de son quintal avec ceux des villes du plus grand commerce de l'Europe ; mais quelque soin que l'on prenne pour trouver cette égalité des *poids* entre une ville & une autre, il arrive rarement qu'on y réussisse dans la pratique, & qu'on ne trouve du mécompte sur les marchandises qu'on tire d'un lieu, ou qu'on y envoie. (D.J.)

**POIDS d'ANGLETERRE, (Commerce.)** dans tout le royaume de la grande Bretagne il y a deux *poids* ; l'un qu'on nomme *poids-de-voye*, & l'autre *avoir-du-poids*. Au *poids-de-troye* vingt-quatre grains font le denier sterling d'Angleterre, vingt deniers l'once, & douze onces la livre ; on se sert de ce *poids* pour peser les perles, les pierres, l'or, l'argent, le blé, & toutes sortes de grains ; c'est aussi le *poids* des apothicaires, mais qui se divise autrement ; vingt grains font un scrupule, trois scrupules uné dragma, & huit dragmes une once.

L'*avoir-du-poids* est de seize onces ; mais il s'en faut près d'un douzième, c'est-à-dire quarante-deux grains, que l'once d'*avoir-du-poids* soit aussi pesante que l'once du *poids-de-troye*. C'est à l'*avoir-du-poids* que se pèsent toutes les grosses marchandises, comme filasse, cuir, cire, beurre, frommage, fer, &c. Cent douze livres d'*avoir-du-poids* font le quintal, qu'en Angleterre on appelle *hindred*.

**POIDS, dans le Commerce,** est un corps d'une pesanteur connue, & qui sert, par le moyen d'une balance, à connoître ce que pèsent les autres corps. Voyez BALANCE, PESER.

Les *poids* sont communément de plomb, de fer ; ou de cuivre, quoique dans différens endroits des Indes orientales on se serve de cailloux, & dans quelques lieux de petites fèves.

La sûreté du commerce dépendant en grande partie de l'exactitude des *poids*, il n'y a presque aucune nation qui n'ait pris des précautions pour prévenir toutes les falsifications qu'on y pourroit introduire. Le plus sûr moyen est de préposer des officiers particuliers pour marquer ces *poids*, & pour les régler d'après des modèles ou étalons fixes.

Cet expédient est très-ancien, & plusieurs auteurs pensent que ce qu'on appelloit *sicles du sanctuaire* chez les Juifs n'étoit autre chose qu'une sorte de *poids* qu'on conservoit dans le sanctuaire pour servir de règle aux *poids* communs. Voyez SICLE & POIDS DU SANCTUAIRE.

C'est ainsi qu'en Angleterre les étalons des *poids* sont conservés à l'échiquier par un officier particulier appelé le *clerc* ou le *contrôleur du marché*. En France l'étalon des *poids* est gardé sous plusieurs clés dans le cabinet de la cour des monnoies. Voyez ETALON.

La plupart des nations chez qui le commerce fleurit ont leurs *poids* particuliers, & souvent même différens *poids*, suivant les différentes provinces, & suivant les différentes espèces de denrées.

La diversité des *poids* fait un des articles des plus embarrassans dans le commerce, mais c'est un inconvénient irremédiable. Non-seulement la réduction des *poids* de toutes les nations à un seul est une chose impossible, mais la réduction même des différens *poids* établis dans une seule nation n'est pas praticable ; témoin les efforts inutiles qu'on a faits en France pour réduire les *poids* sous Charlemagne, Philippe-le-Long, Louis XI. François I. Henri III. Charles IX. Henri III. Louis XIV.

Les *poids* peuvent être distingués en anciens, modernes, étrangers & domestiques.

*Poids modernes*, usités dans les différentes parties de l'Europe & dans le Levant.

*Poids anglois*. Par le vingt-septième chapitre de la grande charte, les *poids* sont les mêmes dans toute l'Angleterre, mais suivant les différentes marchandises on emploie de deux sortes de *poids*; l'un *poids-de-trois*, de 12 onces à la livre; l'autre *poids d'avoir-du-poids*, de 16 onces à la livre; l'origine de l'une & de l'autre de ces mesures est rapportée aux grains de blé contenus dans l'épi. Dans les *poids de-trois* 24 de ces grains font un denier de *poids sterling*, 20 deniers une once, & 12 onces une livre. Voyez O N C E, P O I D S.

C'est avec ces *poids* qu'on pèse l'or, l'argent, les pierres, les grains, & les liqueurs. Les apothicaires emploient aussi le *poids-de-trois*, l'once & le grain, mais ils ont quelque chose de particulier quant aux divisions intermédiaires. Ils divisent l'once en 8 drachmes, la drachme en 3 scrupules, & le scrupule en 20 grains. Voyez DRACHME, SCRUPULE, &c.

Dans les *poids avoir-du-poids* la livre contient 16 onces, mais l'once est moindre d'un  $\frac{1}{16}$  que l'once de troy, cette dernière contenant 490 grains, & la première seulement 448.

L'once contient 16 drachmes; 80 onces avoir-du-poids valent 73 onces de troy, & 17 livres de troy valent 14 livres avoir-du-poids. Voyez LIVRE.

C'est avec les *poids avoir-du-poids* qu'on pèse le mercure, les épicerie, les métaux bas, la laine, le suif, le chanvre, les drogues, le pain, &c. Voyez AVOIR-DU-POIDS.

Table pour le poids de trois.

Pour les Orfèvres, &c.

Grains.

24	Denier de poids.		
480	20	Once.	
5760	240	12	Livre.

Pour les Apothicaires.

Grains.

20	Scrupule.		
60	3	Drachme.	
480	24	8	Once.
5760	288	96	12 Livre.

Table pour le poids aver du poids.

Scrupule.

3	Drachme.			
24	8	Once.		
384	128	16	Livre.	
43008	14336	1752	112	Quintal.
860160	286720	35840	2240	20 Tonneau.

Les monnoyeurs & les joailliers ont des *poids* particuliers; pour peser l'or & pour les pierres, ils se servent du karat & du grain; & pour l'argent ils se servent de denier & de grain. Voyez KARAT, OR & ARGENT.

Les monnoyeurs ont encore une manière particulière de foudrifier le grain de troie.

Le grain en 20 pites; la pite en 24 droits, le droit en 20 péric; le péric en 24 flans.

Les marchands de laine ont aussi leurs espèces de *poids* particulières; le sac, le neigh, le tod, stone, &c. toutes mesures angloises sans termes français. Voyez NEIGE & les proportions de ces *poids* à l'article précédent.

*Poids employés en France*. La livre commune à Paris est de 16 onces, & on la foudrifie de deux manières différentes. Dans la première on fait de la livre 2 marcs, du marc 8 onces, de l'once 8 gros, du gros 3 deniers, du denier 24 grains; le grain étant équivalent à un grain de froment. Dans la seconde division, la livre se partage en deux demi-livres, la demi-livre en deux quarterons, le quarteron en deux demi-quarterons, le demi-quarteron en deux onces, l'once en deux demi-onces.

On emploie la première division pour les marchandises de prix, la seconde pour celles de moindre valeur.

Grains.

24	Deniers.				
72	3	Gros.			
576	24	8	Onces.		
7008	192	64	8	Marcs.	
9216	384	128	16	2	Livre.

Demi-once.

2	Once.					
4	2	Demi-quarteron.				
8	4	2	Quarteron.			
16	8	4	2	Demi-livre.		
32	16	8	4	2	Livre.	
1200	1600	800	400	200	100	Quintal.

Mais la livre n'est pas la même par toute la France! à Lyon par exemple, la livre *poids* de ville, n'est que de quatorze onces; en sorte que 100 livres de Lyon ne valent que 88 livres de Paris. D'ailleurs outre la livre *poids* de ville à Lyon, on en emploie une autre pour la soie, qui est de quinze onces: on appelle ce *poids*, *poids de soie*.

A Toulouse & dans tout le haut Languedoc, la livre qu'on nomme *poids de table*, n'est que de 13  $\frac{1}{2}$  onces du *poids* de Paris. A Marseille & dans toute la Provence, la livre est de 13 onces du *poids* de Paris. A Rouen, outre la livre commune de Paris, ils ont le *poids* de vicomté, qui est de demi-once six cinquièmes plus fort que le *poids* de marc.

Les *poids* dont on vient de parler à l'article de France & d'Angleterre, sont les mêmes que ceux dont



dont on se sert dans la plus grande partie de l'Europe; ce n'est guere que par des noms particuliers, ou par d'autres subdivisions qu'il peut y avoir quelque différence. *Voyez LIVRE, GROS, DENIER, MARC, &c.*

Chaque nation a cependant quelques sortes de poids particuliers. En Espagne, par exemple, il y a des arrobes qui contiennent 25 livres d'Espagne, ou un quart de quintal; des quintaux machos qui sont de 150 livres, ou d'un quintal & demi ou de six arrobes; des adarmes, qui sont la seizieme partie d'une once. Et pour l'or, il y a le castillon ou la centieme partie de la livre; le tomin, qui est de 12 grains, ou d'un huitieme de castillon. Tous ces poids sont les mêmes dans la nouvelle Espagne.

Dans le Portugal il y a aussi des arrobes qui sont de 32 arates de Lisbonne, c'est-à-dire de 32 livres. Savary parle aussi du faratelle qui est de 2 livres de Lisbonne, & du rottoli qui est de 12 livres; à l'égard de l'or on se sert du chego qui est de 4 karats; & ce sont les mêmes poids dans les lieux de l'Orient soumis aux Portugais.

En Italie, & particulièrement à Venise, on a le migliaro qui est de 4 mirres, la mirre qui est de 30 livres de Venise. Le faggir qui est de la sixieme partie d'une once. A Genes on emploie deux sortes de poids, les grands poids pour la douane, le poids de caisse pour les piaîtres & autres especes, la cantafa ou quintal pour les marchandises grossieres, la grande balance pour la soie crue, & la petite pour les marchandises plus précieuses.

En Sicile on a le rottolo qui pèse 32 livres & demi de Messine. *Savary.*

En Allemagne, en Flandre, en Hollande, dans les villes hanseatiques, en Suede, en Danemarck, en Pologne, &c. on a des schipponds qui sont à Anvers & à Hambourg de 300 livres, à Lubec de 320, & à Konisberg de 400 livres. En Suede le schippond de cuivre est de 320 livres, & le schippond ordinaire de 400 livres. A Riga & à Revel le schippond est de 400 livres, à Dantzic de 340, en Norvege de 300, & à Amsterdam le schippond est de 300 livres, & se divise en 20 lysponds, lesquels valent chacun 15 liv. *Idem.*

En Moicovic on compte les marchandises en gros par bercheroff ou berkeitz, qui sont de 400 de leurs livres. Ils ont encore le poët ou poëde, qui est de 40 livres, c'est-à-dire  $\frac{1}{4}$  du bercheroff. *Idem.*

En Turquie à Smirne, &c. on compte par battman ou battemant qui sont de six occos; l'occo est de 3 livres &  $\frac{1}{2}$  d'Angleterre. Ils ont un autre battman beaucoup moindre, qui consiste, ainsi que le premier, en 6 occos; mais ce sont des occos qui ne pèsent que 16 onces d'Angleterre; 44 occos de la premiere espece font un quintal turc.

Au Caire, à Alexandrette, à Alep, & à Alexandrie on se sert de rotto, rotton, ou rotoli. Le rotoli au Caire & dans les autres lieux de l'Egypte, est de 144 drachmes, & pèse un peu plus que la livre angloise. A Alep il y a trois sortes de rotoli, le premier de 720 drachmes, vaut environ 7 livres d'Angleterre, & sert pour le cotton, la noix de galle, & autres marchandises en gros; le second de 624 drachmes, & sert pour la soie, excepté la blanche, pour laquelle on emploie le troisieme rotoli, qui excède 600 drachmes.

A Seyde le rotto est de 600 drachmes.

Dans les autres ports du Levant que nous ne nommons pas ici, on se sert des mêmes poids, particulièrement de l'occo, ou occa, du rotoli ou rotto.

Afin de faire voir la proportion de ces différents poids entre eux; nous ajouterons une réduction des différentes livres dont on fait usage en Europe, & qui servent de règle fixe pour y rapporter tous les autres; le calcul de ces poids a été fait avec beaucoup

Tome XII.

de soins par M. Ricard, & a été publié dans la nouvelle édition de son excellent traité de commerce, 1722.

Proportion des poids des principales villes de l'Europe, à ceux d'Amsterdam.

Cent livres d'Amsterdam valent

108	d'Alicant.	106	de Lisbonne.
105	d'Anvers.	109	de Londres, poids
120	livres d'Arcangel,		d'avoir-du-poids,
	ou 3 poëdes.	105	de Louvain.
105	d'Archot.	105	de Lubek.
120	d'Avignon.	141	de Luques, poids
98	de Baïe.		léger.
100	de Bayonne.	116	de Lyon, poids de
166	de Bergame.		vulc.
97	de Bergopson.	114	de Madrid.
95	de Berg en Not-	105	de Malines.
	vege.	123	de Marseille.
151	de Bologne.	154	de Messine, poids
100	de Bordeaux.		léger.
104	de Bourg-en-Bresse.	168	de Milan.
103	de Brema.	120	de Montpellier.
125	de Breilau.	125	de Nuremberg.
105	de Bourges.		de Paris.
105	de Bruxelles.	100	de Nantes.
111	de Berne.	106	de Nancy.
100	de Besançon.	169	de Naples.
100	de Bilbao.	98	de Nuremberg.
105	de Bois-le-Duc.	100	de Paris.
105	de Cadix.	112	de Revel.
105	de Cologne.	109	de Riga.
107	de Copenhague.	100	de la Rochelle.
87	de Constantinople.	146	de Rome.
113	de Dantzic.	100	de Rotterdam.
100	de Dord.	96	de Rouen, poids
97	de Dublin.		de vic-mé.
97	d'Edimbourg.	100	de Saint-Malo.
143	de Florence.	100	de Saint-Sebastien.
98	de Francfort-sur-	156	de Saragoffe.
	Mein.	106	de Séville.
105	de Gand.	114	de Smirne.
89	de Genève.	110	de Stettin.
163	de Gènes, poids de	81	de Stockholm.
	caisse.	118	de Toulouse &
102	de Hambourg.		haut Langue
125	de Koenigsberg.		doc.
106	de Leyde.	151	de Turin.
105	de Leypsic.	158	de Valence.
105	de Liège.	182	de Venise, petit
114	de Lifle.		poids.
143	de Livourne.		

Poids des différents lieux des Indes orientales. Dans la Chine on emploie pour les marchandises en gros le pico, qui est de 100 catis ou cattis, quoique quelques auteurs le font de 126. Le cati se divise en 16 tael ou tael, chacun valant  $1\frac{1}{2}$  d'once d'Angleterre, ou le poids d'un rial &  $\frac{1}{16}$ , & se divise en 10 mas ou masses, lesquelles masses valent chacune 10 condrens; de sorte que le pico chinois monte à 137 livres angloises avoir-du-poids, & que le cati pèse 1 livre 8 onces; le pico pour la soie est de 66 catis &  $\frac{1}{4}$ ; le batias, bakaïse ou bars contient 300 catis;

Les Tonquinois se servent des mêmes poids & des mêmes mesures que les Chinois. Les Japonnois n'ont qu'une sorte de poids qui est le catt; mais il diffère du cati des Chinois, en ce qu'il contient 20 tael.

A Surate, à Agra, & dans les autres lieux de l'obéissance du Grand-Mogol, on se sert du man ou maund, qui sont de deux especes; le man royal ou poids de roi, & le man ordinaire. Le premier est employé à peser toutes les denrées communes, & contient 40 serfon ou serres équivalentes aux livres de Paris, quoique Tavernier prétende qu'elles soient

Q Q q q q

moindres d'un septieme. Le man commun qui sert à peser les marchandises, consiste pareillement en 40 ferres, chaque ferre valant 12 onces de Paris, ou les  $\frac{3}{4}$  des autres ferres.

Le man peut être regardé comme le poids commun des Indes orientales, quoiqu'il change de nom ou plutôt de prononciation. A Cambaye on l'appelle *mao*, & dans les autres lieux *mein* & *maun*. Le *seer* est, à proprement parler, la livre indienne, & est d'un usage général; on en peut dire autant du bahar, *tael*, & du *cati* ci-dessus mentionnés.

Les poids de Siam sont les pices qui contiennent deux schans ou *catis*. Quant au *cati* de Siam, il n'est que la moitié de celui du Japon, ce dernier contenant 20 taels, tandis que le premier n'en contient que 10; quelques auteurs font le *cati* chinois de 16 taels, & celui de Siam de 8.

Le *tael* contient 4 baats ou ticals, chacun d'environ une once de Paris; le baat contient 4 selins ou mayons, le mayon 2 fouangs, le fouang 4 payes, la paye 2 clans, le sous-payé la moitié du fouang. *Savary*.

Il faut remarquer que ces noms conviennent également aux monnoies & aux poids, parce que l'or & l'argent dans ces pays-là se vendent aux poids comme les autres marchandises. Voyez MONNOIE.

Dans l'île de Java, & particulièrement à Bantam, on se sert du gantart qui pèse à-peu-près 3 livres hollandaises. À Golconde, à Visapour & à Goa, on a la furatelle, qui est du poids de 1 livre & 14 onces d'Angleterre; le mangalis ou mangelin qui sert à peser le diamant, les pierres précieuses, & dont le poids est à Goa de 5 grains, & à Golconde de 5  $\frac{1}{2}$  grains. On a aussi le rotolo valant 14  $\frac{1}{2}$  onces d'Angleterre, le metrical qui est la sixième partie d'une once, le vall pour les piafres & les ducats, & qui vaut la soixante-treizième partie d'un rial.

Dans la Perse on se sert de deux sortes de batmans ou mands, l'un appelé *cahi* ou *cheray*, qui est le poids du roi, & l'autre est appelé *batman de Tauris*, d'un nom des principales villes de Perse.

Le premier, suivant Tavernier, pèse 13 livres 12 onces d'Angleterre, le second 6  $\frac{1}{2}$  livres. Suivant le chevalier Chardin le batman du roi est de 13 livres 14 onces, & le batman de Tauris de 6  $\frac{1}{2}$  livres: on les divise en vatel, qui en font la seizième partie; en derhem ou drachme, qui font la cinquantième partie; en melchal moitié du derhem; en dung, qui est la sixième partie du melchal, & qui équivalait à 6 grains de carat, & enfin en grain, qui est la quatrième partie du dung. Il y a aussi le vakie, qui excède un peu l'once d'Angleterre, le sahcheray valant la 1170<sup>e</sup> partie du derhem, & le toman qu'on emploie pour faire de grands payemens sans parler; son poids est celui de 50 abassis. *Savary*. Voyez TOMAN.

*Poids d'Afrique & d'Amérique*. Nous avons peu de chose à dire des poids qu'on emploie en Amérique, parce que dans les différentes colonies qui y sont établies on emploie les mêmes poids que ceux des pays de l'Europe auxquels elles sont soumises. Quant à la route du Pérou, qui est de 27 livres, c'est évidemment le même poids que l'arrobre espagnol, dont le nom a été un peu altéré.

Quant à l'Afrique, il y a peu d'endroits où l'on se serve de poids, excepté en Égypte & dans les côtes de l'Afrique, dont les poids ont été comptés parmi ceux des ports du Levant, &c.

Sur les côtes qui sont par-delà le Cap-vert, comme la Guinée, le Congo, à Stofala, Mozambique, il n'y a pas de poids particuliers; mais les Anglois, les François, les Hollandais, les Portugais y ont introduit leurs poids, chacun dans leur établissement.

Dans l'île de Madagascar il y a des poids particuliers, mais aucun de ces poids n'excède une dra-

chme, ils ne servent qu'à peser l'or & l'argent, car ils ne pèsent jamais les autres choses; le gros s'y nomme *jompi*, le demi-gros *vari*, le scrupule ou denier *facare*, le demi-scrupule ou obole *nanqui*, les six grains *nanque* ou *nanque*; pour le grain il n'a point de nom propre. On trouvera dans ce Dictionnaire tous les noms de ces différents poids expliqués, & leur évaluation avec les poids de France ou d'Angleterre. Voyez chaque nom de poids sous son titre particulier.

POIDS, BON POIDS, (*Comm.*) on appelle bon poids en Hollande, & particulièrement à Amsterdam, un excédent de poids que le vendeur accorde à l'acheteur par gratification.

Cet excédent est de deux sortes; l'un qui est établi depuis long-tems & qu'on paye toujours sans contestation; l'autre qui est nouveau, & qui cause souvent des disputes. La déduction pour le bon poids anciennement établie, va pour l'ordinaire à un pour cent, & au plus à deux, suivant la nature des marchandises. On peut consulter sur cette matière la table qu'en a donnée le sieur Ricard dans son traité du négoce d'Amsterdam, imprimé en 1722. Quant au nouvel excédent de bon poids, c'est aux acheteurs à le solliciter & à l'obtenir, & aux vendeurs à se défendre de l'accorder. *Dictionnaire de commerce*.

POIDS DU ROI ou POIDS-LE-ROI, c'est en France une balance publique établie dans la douane de Paris, pour peser toutes les marchandises qui y arrivent, & qui sont contenues dans les tarifs dressés à cet effet.

L'établissement du poids-le-roi à Paris est d'une grande antiquité, & l'on en trouve des traces dès avant le tems de Louis VII. Jusqu'au regne de ce prince, il avoit été du domaine royal, mais en 1069 il fut aliéné à des particuliers à la charge néanmoins de la foi & hommage. Il paroît qu'en 1238 les droits du poids-le-roi étoient retournés au domaine, ce qui dura plus d'un siècle; après quoi ayant été de nouveau aliéné, une partie passa au chapitre de Paris en 1384, ce corps en acquit l'autre moitié en 1417, & il en a été depuis en possession jusqu'en 1693 qu'il fut de nouveau réuni au domaine.

Sauval remarque que pendant très-long-tems les poids dont on se servoit pour peser les marchandises au poids-le-roi n'étoient que des cailloux d'où l'aide du peseur étoit appelé *lieve-caillou*, ce qui lui fait conjecturer qu'alors les étalons n'étoient eux-mêmes que de pierre, ce que paroissent autoriser les poids de quelques cantons & villes d'Allemagne, qui conservent encore le nom de pierre. Voyez PIERRE.

Le droit de poids-le-roi dont il est tenu registre par les commis du poids, est de deux sortes; l'un qui est de 10 sols 5 deniers par cent pesant, & du plus ou du moins par proportion jusqu'à une livre, se paye sur toutes les drogueries & épiceries; & l'autre qui n'est que de 3 sols aussi le cent pesant, & du plus ou du moins sur toutes les autres marchandises communes d'œuvre-de-poids, comme parlent les ordonnances. Voyez ŒUVRE-DE-POIDS.

Amsterdam a aussi ses poids publics, dont l'un est établi dans la place du Dam devant l'hôtel-de-ville, où il y a sept balances pour peser les grosses marchandises, comme sucres, prunes, fanons, laines, &c. & une pour peser les marchandises fines, telles que les soies, la cochenille, l'indigo, &c. un second poids public établi dans le marché-neuf à cinq balances, & un troisième dans le marché au beurre en a seulement quatre.

On ne s'y sert que du poids de marc. Depuis une livre jusqu'à 25 livres le droit du poids est comme de 25 livres; depuis 25 livres jusqu'à 50 livres comme de 50, depuis 50 jusqu'à 75 comme de 75, & depuis 75 jusqu'à 100 comme de 100. On peut voir dans le



*traité du négoce* d'Amsterdam de Jean-Pierre Ricard, un tarif des droits du *poids* de toutes les marchandises qui y sont sujettes, & quelques tarifs particuliers pour quelques especes de marchandises, entre autres les fromages, beurres, sirops. Ces droits, dont partie appartient à la ville & partie à la province, sont régis par des fermiers qu'on renouvelle de trois ans en trois ans. Ils ont sous eux des peseurs qui ne font que mettre les marchandises dans les balances & estimer le *poids*, & auxquels il est défendu de toucher les cordes desdites balances pour les faire pancher à leur gré. Toute marchandise qui se vend au *poids* est sujette au droit de ce *poids*, aucun marchand ne pouvant avoir chez soi de grandes balances sans une permission du fermier, pour laquelle on paye 20, 30, jusqu'à 50 florins plus ou moins, sans préjudice des droits dus pour le *poids* public. Quand ils veulent en vendre, ils sont obligés de les faire transporter à quelque-une des places dont nous avons parlé, ou bien les peseurs publics les pèsent devant leur porte à l'aide d'une machine qu'on nomme *prikel*, ce qui ne coûte que 3 florins 3 sols pour le droit du bureau, & 6 à 8 f. pour le port de la machine. Voyez PRIKEL.

En Angleterre, les droits de *poids-le roi* sont de 5 sols sterlings pour une pesée d'un millier, & de 2 sols pour une pesée de deux cens, & dont les François payent deux tiers plus que les Anglois.

Dans les anciennes archives d'Angleterre, *poids*, *pondus*, signifie un droit que l'on paye au roi, suivant le *poids* des marchandises. Voyez PONDAGE.

*Poids du roi*, *pondus regis*, c'est le nom qu'on donne en Angleterre, à ce qu'on appelle ailleurs *étalon*, c'est-à-dire à un *poids* original qui étoit anciennement réglé par le roi; ce *poids* est de 12 onces à la livre. Voyez POIDS & ÉTALON. Savary, *Dict. de commerce de Chambers*.

POIDS, (*Comm.*) considérés par rapport à leur matière, sont ou de cuivre, ou de fer, ou de plomb, & il y en a d'autres qu'on appelle *cloches*.

Les *poids* de cuivre ou de marc sont des *poids* de cuivre qui viennent pour la plupart de Nuremberg, & qui étant subdivisés & emboîtés l'un dans l'autre, servent, en les séparant, à peser les marchandises les plus précieuses; on les appelle *poids de marc*, parce que tous ensemble, la boîte comprise, ils pèsent juste huit onces ou le marc. Voyez MARC.

Les *poids* de fer sont ordinairement carrés, & ont un anneau aussi de fer pour les prendre plus commodément, sur-tout ceux dont la pesanteur est considérable. On les fabrique dans les forges à fer. Il y en a depuis un quarteron jusqu'à cent livres: on s'en sert pour peser les marchandises les plus pesantes & du plus grand volume.

Les *poids* de plomb servent au contraire à peser les marchandises les plus légères, ou celles qui sont en plus petite quantité.

Les *poids* qu'on appelle *cloches* de la figure qu'ils ont approchant de celle d'une cloche, sont pleins & massifs. Ils se font par les fondeurs, & s'achevent par les balanciers qui ajustent aussi tous les autres, on les étalonne sur ceux de la cour des monnoies. Voyez ÉTALON.

L'ordonnance du mois de Mars 1673 enjoint à tous négocians & marchands, tant en gros qu'en détail, d'avoir chacun à leur égard des *poids* étalonnés, & leur fait défenses de s'en servir d'autres, à peine de faux & de 150 livres d'amende. *Dict. de commerce*.

POIDS DORMANT, (*Comm.*) on appelle ainsi en Flandre & dans le reste des pays conquis le *poids* ou marc, matrice & étalon que l'on garde dans la monnaie de Lille. Il fut réformé sous le règne de Louis

Tome XII.

XIV. en 1686, & a depuis pour marquer une L à la place du soleil & de la fleur de lys qu'il avoit auparavant. Voyez MARC & ÉTALON. *Dict. de commerce*, tome III. p. 904.

POIDS ÉTALONNÉ, est un *poids* qui a été marqué par les officiers de la cour des monnoies, après avoir été vérifié & pesé sur le *poids* matrice ou original, qui se garde dans le cabinet de cette cour. L'étalonnage se fait avec un poinçon d'acier. Voyez ÉTALON, ÉTALONNAGE. *Dict. de commerce*, tome III. p. 903.

POIDS DE MARC, (*Comm.*) *poids* de huit onces; c'est par cette raison qu'à Paris & dans toutes les villes de l'Europe, quand on parle d'une livre *poids de marc*, on l'entend toujours d'une livre de seize onces ou de deux marcs. En Hollande, particulièrement à Amsterdam, le *poids de marc* se nomme *poids de Troie*.

POIDS, (*Docimastique*). 1°. Un essayeur bien occupé de son art, a besoin d'autant d'especes de *poids* qu'un artiste est obligé d'en avoir pour peser les mines qu'il travaille en grand, autrement il seroit exposé à des erreurs & à perdre son tems à calculer pour réduire ses *poids*. Il est des occasions où ils ne sont pas tous nécessaires, parce que les quantités communes de quelques-uns d'entr'eux facilitent leur réduction ou comparaison. La différence qu'il y a entre les *poids* ordinaires ou réels, & ceux des essais fictifs, imaginaires ou représentans, c'est que ceux-ci sont mille fois plus petits que les *poids* réels, devant servir à peser de très-petites quantités de métaux ou de mines dont on veut avoir l'essai. Ces *poids* en petit se divisent en autant de parties de même nom que les *poids* réels employés dans les travaux en grand.

Comme les noms & les subdivisions de ces sortes de *poids* varient selon les différens pays, nous ne nous amuserons pas à entrer dans le détail immense où cette matière nous jetteroit. Nous ne parlerons seulement que des especes les plus ordinaires. Ceux qui en souhaiteront davantage pourront examiner les *poids* en usage dans les différens pays, & les comparer avec ceux qui leur sont connus. On trouve dans les *traités des monnoies* & dans plusieurs ouvrages d'arithmétique leurs noms & leurs proportions.

2°. Le *poids* le plus commun dans les fonderies, où les métallurgistes tirent les métaux des minerais & des terres métalliques, est le quintal. On le divise en cent parties égales, quelquefois en cent dix, & même en un plus grand nombre, qu'on appelle des *livres*, en allemand *pfund*. La livre se divise en trente-deux parties nommées *semi-onces*, *loth*; le loth ou demi-once en deux *sciliques*, & le *scilique* en deux *demi-sciliques* ou *drachmes*, *quintlein*. On ne se sert pas de *poids* plus petits que ceux-ci, excepté pour tant que les essayeurs divisent encore le *demi-scilique* en deux, parce qu'on est quelquefois obligé d'avoir égard à ces sortes de minuties. Mais pour peser toutes les parties dont nous venons de parler, outre un *poids* de cent livres, il faut encore avoir tous ceux qui sont nécessaires pour les différentes portions de ce quintal. Peu importe qu'on fasse usage d'un quintal de plus de cent livres, la division est toujours la même. On doit donc avoir,

1.	100 livres ou quintal.
2.	64 livres.
3.	32 livres.
4.	16 livres.
5.	8 livres.
6.	4 livres.
7.	2 livres.
8.	1 livre ou 32 demi-onces.

Q Q q q q ij

9.	$\frac{1}{8}$ livre ou 16.	} loths ou demi-onces.
10.	$\frac{1}{4}$ livre ou 8.	
11.	$\frac{1}{2}$ livre ou 4.	
12.	$\frac{1}{16}$ livre ou 2.	
13.	$\frac{1}{8}$ livre ou 1.	} demi-ficilique ou gros.
14.	$\frac{1}{4}$ loth ou 2.	
15.	$\frac{1}{2}$ loth ou 1.	
16.	$\frac{1}{8}$ loth ou $\frac{1}{2}$ .	

3°. Voici quelles sont les divisions & les noms des *poids* employés par les Métallurgistes & les Essayeurs, avec cette différence que le quintal des métallurgistes, ou celui dont on se sert dans la société pèse 100 livres réelles ou plus, (§. précédent), & que celui des essayeurs ne pèse qu'un gros ou demi-ficilique, enforte qu'il n'est tout-au-plus que  $\frac{1}{128}$  du quintal ordinaire ou réel.

4°. Comme les derniers des *poids* fictifs ou d'essai sont très-petits (§. précédent), & conséquemment très-sujets à se perdre ; & que l'on ne trouve pas par-tout des ouvriers capables de les réparer, un essayeur doit les savoir faire lui-même : c'est ce dont je vais parler.

5°. Ces sortes de *poids* (§. 2.) se font de lames d'argent quarrées assez étendues pour recevoir la marque de leur *poids*. On commence par le *poids* de 64 livres, qui est environ les deux tiers du gros réel, & on lui imprime la marque qui lui convient ; celui-ci sert à régler tous les autres. On met ce *poids* (soixante-quatre livres) dans la balance d'essai garnie de ses bassins ; & du côté opposé de la grenaille de plomb très-menue, ou du sable fin bien lavé, séché, & passé à-travers un tamis ferré jusqu'à ce qu'on en ait l'équilibre, on ôte ensuite le *poids* & on partage également la grenaille ou le sable ; on vuide l'un des bassins, se gardant bien d'y rien laisser de la grenaille : on met à la place un *poids* qui n'est que la moitié du précédent ; on le marque 32 livres : on peut l'avoir préalablement ébauché dans une balance moins délicate. Si ce second *poids* surpasse de beaucoup la pesanteur de la grenaille, on lui ôte son excédent avec une lime fine ; mais si cet excès est peu de chose, on se sert d'une pierre fine à aiguiser, sur laquelle on le frotte jusqu'à ce qu'on l'ait rendu capable de faire un équilibre parfait avec la grenaille, observant de le lui comparer de tems en tems. On change pour-lors les bassins pour voir si on n'est point tombé dans l'erreur, ou si la balance n'a point de défauts.

L'on continue la même manœuvre par tous les autres *poids* jusqu'à celui d'une livre. Quant à celui du quintal, on met ensemble, pour le régler, ceux de soixante-quatre, de trente-deux & de quatre livres, & on le marque. La division des demi-onces se fait aisément en prenant toujours leur moitié, ainsi qu'il suit. Le *poids* d'une livre étant une fois bien réglé, l'on mettra en équilibre avec lui un fil d'argent très-droit, recuit au feu, & parfaitement cylindrique. On le divisera en deux parties égales, à l'aide d'un rapporteur & d'un coin bien tranchant, chaque moitié fera un *poids* de demi-livre, ou de seize demi-onces. Si l'on en divise une en deux, chaque nouvelle division fera un *poids* de huit demi-onces ou loths, & ainsi de suite jusqu'au gros, voyez la table du §. 2. On se servira des segmens de ce cylindre pour ajuster les petites lames d'argent sur lesquelles on aura empreint le caractère des demi-onces.

Il n'est pas nécessaire d'avoir des divisions de *poids* au-delà d'une demi-once ; car les drachmes sont déjà de très-petits segmens du fil d'argent que l'on est obligé d'aplatir légèrement, & de courber pour avoir l'aissance de les prendre. On se sert de points

pour marquer le nombre des drachmes, ou bien l'on se contente de reconnoître leur *poids* au rang qu'ils occupent & à leur grandeur. On a aussi une quantité de *poids* assez considérable pour faire aisément toutes les parties du quintal.

6°. On a souvent besoin d'un quintal qui pèse plus d'un gros réel : on peut facilement en faire un, selon les règles que nous avons prescrites au §. précédent, de tel *poids* que l'on voudra. Il est cependant à propos qu'il soit en proportion avec le petit quintal fictif, comme, par exemple, qu'il lui soit comme deux ou quatre sont à un, parce qu'alors le plus petit peut en faire partie avec toutes les divisions.

7°. On vérifie les *poids* neufs, ou l'on s'assure si les vieux n'ont contracté aucun défaut par l'usage en comparant les grandes quantités aux petites ; comme, par exemple, le quintal avec les *poids* de soixante-quatre, trente-deux & quatre livres ; celui de soixante-quatre livres avec celui de trente-deux, & deux autres de seize livres, & ainsi des autres. Il est à propos d'avoir deux *poids* pour chaque division du quintal ; & l'on doit goûter cet avis ce, comme l'on a beaucoup de peine & d'ennui à ajuster la grenaille, il n'en coûte presque pas davantage pour faire deux *poids* semblables que pour un seul.

8°. Ces *poids*, §. 5 & 6, seront tenus renfermés dans une petite boîte plate, munie d'une fermeture, & divisée en petits caissets garnis de cuir ou de drap ; chacun aura son rang marqué, afin qu'on puisse l'avoir sous sa main. On le gardera bien d'en mettre deux ensemble, car le frottement ne manqueroit pas de leur faire perdre leur justesse.

Quelques artistes ont coutume de faire leurs *poids*, §. 5, en commençant par le plus petit, & d'aller ainsi en le multipliant jusqu'au quintal. Mais il arrive qu'ils multiplient aussi en même tems l'erreur qu'ils peuvent avoir commise dès le premier, quoique peu sensible, & qu'ils perdent ainsi toutes leurs peines : d'autres au contraire commencent par le plus grand, & éprouvent beaucoup de difficultés pour trouver les petits ; car en partageant toujours par moitié, on ne passe guère aisément le *poids* de vingt-cinq livres. C'est la raison pour laquelle on doit commencer par soixante-quatre livres, & ne faire point de *poids* de cinquante livres ni de vingt-cinq, vu qu'on les peut composer de l'assemblage des autres.

9°. Le quintal réel diffère en plusieurs endroits. Souvent il contient plus de cent livres, & va même jusqu'à cent dix & au-delà. Lors donc qu'un essayeur sera obligé de faire un essai de quelque matière dont le *poids* soit en proportion avec celui du quintal réel, il ajoutera au quintal représentant autant de livres que le quintal réel en contient en sus.

10°. On se sert d'un *poids* de marc ou de demi-livre pour les essais d'or & d'argent ; & pour connoître le titre des monnoies d'argent allié au cuivre ou à quelqu'autre métal. On le divise en seize demi-onces ou loths, chaque loth en quatre demi-ficiliques, quinteins ; le demi-ficilique en quatre deniers, pfennings ; & le denier en deux mailles, heller. On donne à cette suite représentant le marc le nom de *poids-de-femelle*, pfenning-gewicht.

11°. Le *poids* de marc du §. précédent n'est pas absolument nécessaire, parce qu'on peut se servir à sa place du quintal d'essai (§. 2. & 5.), en prenant le *poids* de seize livres de celui-ci pour les seize demi-onces du *poids* de femelle, qui y est représenté dans toutes ses parties. Chaque livre du quintal fictif répondra donc à une demi-once du *poids* de marc représentant : huit demi-onces à un demi-ficilique ; deux demi-onces à un denier, & une demi-once à une maille.

12°. Si l'on veut avoir un *poids* de marc fictif pour allier le cuivre à l'argent, on le divise ainsi que le précédent en seize loths. Mais chaque loth est sous-



divisé en dix-huit grains, & selon Georges Agricola en quatre siciliques; chaque grain en quatre parties. Le plus fort *poids* de cette suite est donc le marc, lequel peut, comme celui du §. précédent, être représenté par celui de seize livres du quintal d'essai, auquel cas la livre de celui-ci vaudra un loth de celui-là.

Le second *poids* de ce marc est petit, c'est-à-dire, le plus fort après le premier sera de huit loths; le troisième, de quatre; le quatrième, de deux; le cinquième, d'un seul ou de dix-huit grains; le sixième, d'un demi-loth ou de neuf grains. On peut encore substituer à ce dernier la demi-livre du quintal fictif. Quant à la division des grains du *poids* en question, on aura recours aux mêmes expédiens que pour les demi-onces du quintal en petit, c'est-à-dire, au cylindre d'argent (§. 5.). Son septième *poids* sera donc de six grains; le huitième, de trois; le neuvième, de deux; le dixième, d'un feu; le onzième, d'un demi; & le douzième enfin, d'un quart de grain. Ces grains auront des cases particulières, de peur qu'on ne les confonde avec les demi-onces du quintal imaginaire.

Au reste, s'il prenoit fantaisie à quelque artiste de se faire un *poids* particulier en suivant notre division, nous n'avons pas d'autres avis à lui donner que ceux que nous avons exposés au §. 5. & suivans; excepté pourtant que son principal *poids* de marc ne doit être tout-au-plus que de l'équivalent de celui de seize livres du quintal d'essai, comme nous l'avons dit aussi. Il est arbitraire à-la-vérité de choisir tel *poids* absolu qu'on voudra, pour lui donner les divisions reçues: mais aussi un *poids* trop considérable est contraire aux vues de l'art, puisqu'il ne s'occupe que de travaux en petit & non en grand. On fait principalement usage en Allemagne des deux *poids* de marc du §. 5. & de celui-ci.

13°. Dans la Flandre, au lieu des *poids* exposés aux §. 10 & 12. on se sert d'un *poids* de semelle que l'on divise idéalement en douze deniers, chacun desquels est sous-divisé en vingt-quatre grains. Ces douze deniers peinent un demi-gros réel; c'est donc le *poids* que l'on donne au premier de la suite. Le second est de six deniers; le troisième, de trois; le quatrième, de deux; le cinquième, d'un feu; le sixième, de douze grains; le septième, de six; le huitième, de trois; le neuvième, de deux; & le dixième, d'un feu. On néglige les autres divisions.

14°. Quant à l'alliage de l'or par l'argent & le cuivre, on y fait usage d'un *poids* de semelle (*carathengewicht*), que l'on divise idéalement en vingt-quatre karats (*carath.*). Chaque karat se divise aussi imaginaiement en douze grains; le premier *poids* de la suite pèse donc, ainsi qu'il convient, vingt-quatre karats; le second, douze; le troisième, six; le quatrième, trois; le cinquième, deux; le sixième, un feu; le septième, un demi ou six grains; le huitième, trois; le neuvième, deux; le dixième, un grain.

Il y a encore un grand nombre d'espèces de *poids*, différentes de celles dont nous venons de parler §. 1. & suivans. Mais toute l'étendue dont cette matière est susceptible n'est point de notre plan. On peut consulter à ce sujet le septième livre de la métallique de Georges Agricola; *Docimastiq. de Crammer.* (D. J.)

*Poids.* (*Pharmacie.*) Les Apothicaires se servoient autrefois de la livre de Médecine, qui étoit composée de douze onces, chacune moindre d'un sixième que l'once *poids* de marc usité à Paris. Car cette once de Médecine étoit composée de huit gros ou dragmes qui n'étoient chacune que de soixante grains, au lieu que le gros *poids* de marc contient soixante-douze des mêmes grains.

Aujourd'hui les Apothicaires ne se servent plus en France & dans presque tous les pays de l'Europe, que de la livre civile ou marchande usitée dans cha-

que pays; & lorsque quelques auteurs désignent une quantité de quelque remède par la livre de Médecine, ils ont soin d'ajouter l'épithète *medica* au mot *libra*. Reste donc à savoir seulement quelle est la livre usitée en chaque pays. *Voyez LIVRE, Commerce.*

La livre se désigne ainsi dans les formules de Médecine par ce caractère lb; l'once, par celui-ci z; le gros, par celui-ci ʒ; le tiers du gros, que les Médecins appellent *scrupule*, par celui-ci s; & enfin le grain, par les lettres initiales gr. (b)

*POIDS, terme de Monnoie.* c'est l'épreuve de la bonté des espèces de monnoie.

Ces *poids* sont ordinairement de cuivre, de plomb ou de fer; dans quelques endroits des Indes orientales, ils ne sont que de pierre: mais comme la sûreté & la bonne foi du commerce, dépendent en partie de la fidélité & de la justesse des *poids*, il n'y a guère de nation, pour peu qu'elle soit policée, qui n'ait pris des précautions pour en empêcher la falsification. La plus sûre de ces précautions est ce qu'on appelle communément l'étalonnage, c'est-à-dire, la vérification & la marque des *poids*, par des officiers publics sur un *poids* matrice & original, qu'on appelle *étalon*, déposé dans un lieu sûr, pour y avoir recours quand on en a besoin. Cet usage est de la première antiquité. En Angleterre, l'étalon est gardé à l'échiquier; & tous les *poids* de ce pays-là sont étalonnés sur ce pié original, conformément à la grande charte. En France, le *poids-étalon* se garde dans le cabinet de la cour des monnoies. (D. J.)

*POIDS ORIGINAUX.* (*Monnoie.*) ce sont des *poids* de cuivre avec leurs boîtes de même métal, assez proprement travaillés, & que le roi Jean qui régnoit en 1350 fit faire. On les a mis en dépôt à la cour des monnoies à Paris, & on s'en sert en cas de nécessité pour régler tous les autres *poids*. (D. J.)

*POIDS, clous au.* (*Clouterie.*) Les clous au *poids*, dans le négoce de Clouterie, sont plus forts que les broquettes, & commencent où elles finissent; ils vont depuis deux livres jusqu'à quarante livres au millier. Ils s'achètent presque tous à la somme, composée de douze milliers; dans le détail on les vend ou à la livre, ou au compte. (D. J.)

*POIDS DU SANCTUAIRE.* (*Théologie.*) expression fort usitée dans l'Ecriture. Moïse parle souvent du *poids du sanctuaire*, lorsqu'il est question de marquer un *poids* juste, public & sûr.

Plusieurs savans ont prétendu que ce *poids du sanctuaire* étoit plus fort que le *poids* ordinaire. D'autres au contraire ont donné un plus grand *poids* au *poids* commun qu'au *poids du sanctuaire*. Ils sont encore partagés sur la valeur & sur le *poids* de ces deux sicles, & sur la distinction qu'il y a à faire entre le sicle du sanctuaire & le sicle public, ou le sicle du roi ou le sicle commun. *Voyez SICLE.*

Les uns croient que le *poids du sanctuaire* & le *poids* du roi sont mis par opposition au *poids* des peuples étrangers comme les Egyptiens, les Chananéens, les Syriens. D'autres veulent que le *poids* du roi signifie le *poids* babylonien, & que par le *poids du sanctuaire* il faut entendre le *poids* des Juifs.

Les meilleurs critiques soutiennent que la distinction du *poids du sanctuaire* & du *poids* public est chimérique; que toute la différence qu'il y a entre ces deux *poids* est celle qui se trouve entre les étalons qui se conservent dans un temple ou dans une maison de ville, & les *poids* étalonnés dont se servent les marchands & les bourgeois. On voit par les *Paralipom. liv. I. c. xxij. v. 29.* qu'il y avoit un prêtre dans le temple qui avoit soin des *poids* & des mesures: *super omne pondus & mensuram.* Et Moïse ordonne, *Levitic. xxvij. 25.* que toutes choses estimables à prix d'argent soient estimées sur le pié du *poids du sanctuaire*. D'ailleurs il ne marque point de différence en-

tre ce poids & le poids public. Ni Jofephe, ni Philon, ni saint Jérôme, ni aucun ancien ne marquent cette distinction prétendue du poids du temple & du poids du peuple.

Au reste la coutume de conserver les étalons des poids & des mesures dans les temples n'étoit pas particulière aux Hébreux. Les Egyptiens, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, avoient dans le college de leurs prêtres un officier dont la fonction étoit de reconnoître toutes les mesures, & d'en conserver les mesures originales. Les Romains avoient la même coutume. Fannius, parlant de l'amphore, dit :

*Amphora fit cubitis, quam ne violare liceat,  
Sacravere Jovi Tarpeio in monte Quirites.*

Et Justinien, par sa *novelle CXXVIII. c. xv.* ordonna que l'on garderoit les poids & les mesures dans les églises des Chrétiens. Calmer, *Diâ. de la Bibl. tom. III. pag. 240.*

Poids du sanctuaire se prend aussi, dans un sens figuré & moral, pour un jugement exact & rigoureux. Peser ses actions au poids du sanctuaire, c'est examiner scrupuleusement si elles sont conformes à la loi, sans les flatter, ou se déguiser ce qu'elles peuvent avoir de vicieux.

POIDS, (*Critig. sacrée.*) dans la vulgate *pondus*, *onus*; ce mot se prend au figuré pour la grandeur des choses; cette grandeur, en parlant du bonheur à venir, est opposée à la légèreté des afflictions de cette vie, dans la II. aux Corinthiens, iv. 17. Les Hellénistes se servent de ce mot pour marquer la force, la puissance, le nombre. Une pesante troupe, ἐξυός βαρὺς; I. Macch. j. 18. c'est une puissante armée. Ailleurs, je louerai Dieu parmi un grand peuple; Pj. xxxv. xvij. & Pj. xxxiv. selon les septante: il y a dans l'original un peuple pesant, ἐν λαῷ βαρὺ; voyez PESANT.

Poids veut dire aussi travail, fatigue; Matt. xx. 12. nous avons supporté toute la fatigue du jour, *portavimus pondus diei*, τὸ βάρος τῆς ἡμέρας. 3°. Ce mot désigne une charge, une commission pénible: pourquoi soutiens-je seul la charge de tout le peuple? *pondus universi populi*. 4°. Il signifie punition, châtement: j'attendrai sur Jérusalem la punition de la maison d'Achab; IV. des Rois, xxj. 13. *pondus domus Achab*. 5°. Il marque aussi la proportion des peines: je vous jugerai dans un rapport juste entre la peine & la faute, *ponam in pondere judicium*; Jsaïe, xxvij. 17. (D. J.)

POIG, (*Géog. Hist. nat.*) rivière de la Carniole, qui prend sa source dans une montagne qui est à une lieue de Adelsberg, & qui se perd tout-d'un-coup sous terre dans une grotte souterraine d'une étendue immense, & dans laquelle on peut se promener l'espace de plusieurs lieues. Le bruit que font les eaux de cette rivière ainsi absorbée est très-fort; elle va de-là reparoître dans un endroit appelé *Planina*, après quoi elle se perd encore une fois sous une roche, & enfin elle se remontre encore, & alors elle prend le nom de *Loubach*.

POIGNARD, f. m. (*Hist. mod.*) dague ou petite arme pointue que l'on porte à la main, à la ceinture, ou qu'on cache dans la poche.

Ce mot vient de *poigné*. Le poignard étoit autrefois fort en usage, mais aujourd'hui il n'y a que des assassins qui s'en servent. Voyez ASSASSIN.

Les duellistes se battoient ci-devant à l'épée & au poignard; les Espagnols s'y battent encore. Le manieement de l'épée & du poignard fait encore une partie de l'exercice que l'on apprend des maîtres en fait d'armes.

Les Turcs, & sur-tout les Janissaires, portent à la ceinture un poignard.

POIGNARD, (*Littérat.*) Le poignard étoit la marque du pouvoir souverain des empereurs; ils le fai-

soient porter par le préfet du prétoire. En effet Lampride a remarqué dans la vie de Commode, que ce prince fit trois préfets du prétoire, contre la coutume, l'un desquels étoit affranchi, & portoit le poignard devant lui; en sorte qu'on l'appelloit *libertus à pugione*.

Quelquefois l'empereur portoit lui-même ce poignard, comme on peut le voir dans Tacite, où Vitellius se dépoiant lui-même de l'empire, tira le poignard qu'il portoit à son côté, comme un titre qu'il avoit sur la vie des citoyens, & le remit entre les mains du consul Célius Simplex, qui étoit présent à cette action.

Galba, dans Suétone, portoit son poignard pendu au col. Si nous en croyons Xiphilin, on se moquoit à Rome de voir ce prince tout cassé & tout usé de vieillesse, & d'ailleurs tout noué de gouttes, portant une arme qu'il ne pouvoit manier, & qui ne lui servoit que d'un fardeau inutile & embarrassant. Et certes il ne sied guère qu'à un jeune prince de répondre, comme fit Charles IX. aux principaux seigneurs de sa cour, qui sollicitoient ardemment la charge de connétable après la mort d'Anne de Montmorency: *Je n'ai que faire de personne pour porter mon épée, je la porterai bien moi-même.* Cet exemple de Galba peut servir à confirmer la vérité de ces beaux vers :

*Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,  
En vain dans les combats ont des joins diligens,  
Mars est comme l'Amour, ses travaux & ses peines  
Veulent de jeunes gens.*

Richelet.

(D. J.)

POIGNÉE, f. f. (*Gramm.*) ce que la main peut contenir. Prenez une poignée de laitue, &c. une poignée de gens, &c.

Poignée se dit aussi de la partie par laquelle on prend une épée, une canne, &c.

POIGNÉE, BARRE A POIGNÉE, partie du métier à bas. Voyez l'article METIER A BAS.

POIGNÉE, terme d'Emballeur. Ce terme signifie une certaine oreille ou pointe de toile que les emballeurs laissent aux quatre coins d'un ballot, pour le pouvoir remuer facilement.

POIGNÉE, en terme de Fourbisseur, est proprement cette partie ovale d'une garde que la main embrasse en tenant l'épée. Les poignées étoient autrefois toutes remplies de tresses d'or ou d'argent; mais à cette mode ont succédé les poignées pleines ou de même matière, qui sont encore aujourd'hui les plus recherchées.

On fait aujourd'hui les poignées de bois, que l'on entoure d'un fil d'or, d'argent ou de cuivre; ces fils d'or ou d'argent sont filés l'un sur l'autre, & entourent en spirale le corps de la poignée, laquelle par ce moyen est remplie d'inégalités semblables à celles d'une lime, ce qui l'affermirait d'autant plus dans la main de celui qui s'en veut servir. C'est aussi pour cette raison que l'on fait le noyau quarré. Les poignées de métal au contraire par leur poli, échappent des mains plus facilement.

POIGNÉE, (*Graveur-Ciseleur.*) Les graveurs en cachets appellent poignée un morceau de bois rond de deux à trois pouces de diamètre, & de trois à quatre pouces de longueur, sur le bout duquel ils mettent le ciment dans lequel ils enfoncent à chaud le cachet, qui se trouve par ce moyen solidement affermi sur la poignée. Voyez dans les Planches & leur explication, la poignée, le cachet, dont la queue est dans la poignée; le ciment qui l'environne, qui est composé d'une partie de poix grecque, & d'une autre de brique pulvérisée. Toutes les matières bitumineuses mêlées avec des sables, sont également propres à faire ce ciment, qui doit être facile à fonder, & très-dur après qu'il est refroidi; mais on choisit celle dont



l'odeur est plus supportable, ou qui est à meilleur marché.

C'est une chose digne de remarque, que dans tous les arts lorsque les ouvriers ont à opérer sur de petites pièces, ou que leurs doigts ne sauroient tenir fermement, qu'ils se servent de différentes tenailles, *poignées*, valets, ou autres inventions, dont les uns retiennent le petit corps sur lequel ils veulent opérer par une forte de foudure, comme par exemple la *poignée* des Graveurs, qui est le sujet de cet article; d'autres seulement par la pression de quelques parties de l'ouvrage entre d'autres parties de la machine qui sert à les tenir, comme, par exemple, l'étau, voyez Etau. Le même besoin qui fait que nos ouvriers se servent encore de ces inventions, est celui qui jadis les a fait inventer.

POIGNÉES dont les *Faiseurs d'orgue* se servent pour tenir les fers à fonder avec lesquels ils soudent les tuyaux & autres pièces de plomb ou d'étain dont l'orgue est composée, sont des demi-cylindres de bois *D E*, fig. 28. *Pl. d'orgue*, convexes-concaves. Pour faire des *poignées* on prend une petite buche de bois de chêne bien ronde, & assez grosse pour remplir la main; on coupe cette buche par tronçons d'environ un demi-pié de long: chaque tronçon, que l'on fend en deux parties égales, selon le fil du bois & le diamètre de la buche, fait une *poignée*. Lorsque les deux moitiés sont séparées, on creuse dedans avec un ciseau une espèce de gouttière *E* qui doit occuper toute la longueur de la *poignée*; ces gouttières reçoivent le manche ou la queue du fer à fonder *A B C*, qui doit entrer juste dedans, afin que lorsque l'on serre les deux *poignées* l'une vers l'autre, le fer ne puisse échapper. Après que les deux moitiés de la *poignée* sont faites, on colle un morceau de peau qui joint les deux parties ensemble, afin de ne point les dépareiller.

POIGNÉE, en terme de Metteur en œuvre, est une moitié de fûteau sur le gros bout de laquelle on met du ciment pour y affermir les pierres qu'on veut travailler; l'autre bout allant toujours en diminuant, entre dans la boule à fêter, voyez BOULE A SERTIR. Voyez *Pl. du Metteur en œuvre*.

POIGNÉE, en terme d'Orfèvre en grosserie, c'est la partie d'un chandelier sur laquelle est la place de la main quand on veut le transporter. La *poignée* commence ordinairement & finit par un panache. Voyez PANACHE.

POIGNÉE, (*Salines*.) Ce terme est un usage dans le négoce de la saline, & signifie deux morues. Ainsi l'on dit une *poignée* de morue, pour dire deux morues. En France les morues se vendent sur le pié d'un certain nombre de *poignées* au cent, & ce nombre est plus ou moins grand, suivant les lieux. A Paris, le cent est de cinquante-quatre *poignées* ou cent huit morues; à Orléans, à Rouen, & dans tous les ports de Normandie, le cent est de soixante-six *poignées*, ou cent trente-deux morues. A Nantes, & dans tous les autres ports du royaume, le cent est de soixante-deux *poignées*, ou cent vingt-quatre morues. *Didion. de Comm. (D. J.)*

POIGNET, f. m. (*Gramm.*) l'endroit où la main finit & où le bras commence, & où se fait le mouvement de la main.

POIGNET, terme de Lingère, c'est la partie de la chemise ou d'autre ouvrage de toile où sont les arrières-points & les pommettes.

On appelle aussi *poignets* des fausses manches qu'on met dans quelques pays, pour conserver propres les manchettes & les *poignets* des chemises. (*D. J.*)

POILS, f. m. (*Anatomie*.) ce qui croît sur la peau de l'animal en forme de filets déliés. Voyez PEAU.

Il y a de deux sortes de *poils*; les uns dont nous parlerons plus loin, naissent de leur propre bulbe

dans la graisse; les autres sont plus courts, & ne percent pas la peau, ils paroissent venir des papilles; mais soit qu'ils en viennent ou qu'ils naissent d'un autre lieu, c'est-à-dire de la membrane cellulaire, ils ont une tige molle qui se distingue sous l'épiderme, s'élève au-dessus de la peau, trouve une propre fossette dans l'épiderme, entre dans un entonnoir quelquefois long de deux lignes, & de la surface de l'épiderme arrive au *poil*; & ne faisant qu'un tout avec ce même petit entonnoir, devenu cylindrique, se change ainsi en *poil*, qui pour cette raison suit l'épiderme lorsqu'on l'arrache.

Presque tous les auteurs n'ont décrit que les *poils* plantés dans la graisse; ils se démontrent beaucoup plus facilement qu'ailleurs, à la tête & au pubis; & les animaux n'en ont que de cette espèce, suivant Malpighi, Chirac, &c. Il y a dans la membrane adipeuse des bulbes ou follicules propres, d'où le *poil* prend son origine, étant d'abord elliptique; ils deviennent pointus & grêles vers la peau, ou ronds de toutes parts. Le bulbe reçoit des artérioles, de petites veines, des nerfs qui se divisent tous dans la membrane du bulbe; & suivant Chirac, des fibrilles tendineuses qui viennent de la peau. Du sein du bulbe s'élève la tige cylindrique & molle du *poil* que forme la membrane extérieure du bulbe & la moëlle contenue en dedans, avec les parties internes du bulbe, de laquelle naissent divers filaments très-fins, qui se joignent en une seule tige. Cette moëlle est, dit-on, coupée de rides transverses & inégales quand la tige parvient à la peau; elle se fait un trou ou dans la peau, ou au-travers de quelque papille, ou d'une glande sebacée, & alors elle entre dans sa gaine, comme on l'a dit; elle a deux enveloppes, dont l'externe est fournie par l'épiderme, l'autre est fournie par le bulbe; ce que je ne crois pas qu'ait observé Malpighi, lui qui a cependant vu les tuyaux élémentaires de l'enveloppe du *poil*. Les *poils* viennent foliaires le plus souvent dans l'homme, par paquets dans les oiseaux; ils ne naissent pas seulement dans la graisse sous cutanée, mais souvent dans celle qui se trouve dans les diverses parties internes du corps, dans l'ovaire, dans l'épiploon, dans la matrice, dans l'estomac & ailleurs.

Tous les quadrupèdes sont des animaux à *poils*; parmi les oiseaux, les uns ont des *poils* qui poussent toujours, & aux autres ils ne poussent que lorsqu'ils sont jeunes. L'homme n'a qu'un petit nombre de *poils* courts, excepté à la tête. Les gens malpropres qui ne changent pas de linge, qui vivent dans les forêts, sont velus comme des satyres: c'est par cette raison qu'on voit quelquefois des femmes qui ont de la barbe: on en a vu qui avoient tout le visage & tout le corps couverts de *poils*. Dans les pays chauds, les animaux ont peu de *poils*, qui tombent facilement; & c'est dans les pays froids qu'on trouve ces belles peaux d'ours & de renards. Les negres qui habitent la zone torride ont peu de *poils*; ils sont courts & cotonneux. L'histoire ne nous rapporte cependant pas que les Laponois & ceux de la Groënlande soient plus velus que nous, quoique la barbe, & sur-tout les cheveux soient plus abondants & plus clairs dans le Nord.

M. Winslow fait venir l'huile qui enduit les *poils* du bord même de la fossette qui lui donne passage; & cela paroît devoir être toutes les fois que le *poil* se fait jour par un follicule. Porrius cite des trous très-fins, par lesquels transsude la moëlle interne même; il met les plus grands au bulbe, & les petits vers la pointe du *poil*: mais personne ne les a vus, ni l'auteur même, si ce n'est dans les *poils* de cochon. Chirac dit que la membrane même du bulbe est glanduleuse; ce qu'il y a de certain, c'est que les glandes cutanées abondent par tout où il y a des *poils*. Ce ss

niment gras dont j'ai parlé étoit nécessaire aux *poils*; s'ils se fèchent, ils se fendent & meurent, ce qui s'observe fréquemment dans les cochons. Mais qu'arrive-t-il dans cette autre maladie nommée *plica*? Il se fait une si grande sécrétion aux bulbes des cheveux, qu'ils deviennent d'une longueur demeurée, longs de quatre aunes quelquefois; & se fendant faute de nourriture, ils laissent passer le sang: preuve certaine qu'il se fait une succession continuelle d'une très-grande partie de la moëlle qu'ils reçoivent du bulbe. L'accroissement naturel des cheveux vient de cette moëlle qui pousse sans cesse & monte par la structure vasculaire de la moëlle, comme il arrive ordinairement dans les plantes, & prend elle-même un accroissement continu de celui de l'épiderme, de son enveloppe extérieure. L'augmentation de la résistance fait que les *poils* se resserrent insensiblement en pointe conique: ces figures qu'on nous donne de *poils* branchus ou à nœuds, sont des fautes des observateurs, ou des effets de maladies; à moins que ces nœuds ne soient peut-être dans quelques animaux. Les crins dont certains auteurs font mention, ne paroissent pas plus vraisemblables. La couleur des cheveux vient de celle de la moëlle qui les nourrit; leur écorce est de la même couleur que l'épiderme. Lorsqu'on vient au monde, les cheveux sont blonds, & blanchissent dans la vieillesse, avec une transparence, effet du dessèchement. Dans les lievres, les ours & les renards des Alpes & du Nord, on voit assez communément les *poils* devenir blancs peu-à-peu en hiver, & reprendre en été leur première couleur. Le cheveu au reste devient peu-à-peu de blanc jaune, brun, cendré, noir, à-moins que ces gradations ordinaires ne soient interrompues & troublées par des accidens subits, comme la terreur, qui fit blanchir les cheveux dans une seule nuit, suivant Boyle & Borelli.

La tête transpire bien autrement que les autres parties, à cause de la grande quantité des follicules. Comme les *poils* retiennent la matière de la transpiration, ils forment une chaleur humide fort amie des poux qui s'y amassent, quand on néglige de se peigner. Les *poils* transpirent-ils eux-mêmes? Telle est la conjecture de Kaaw. Porrius tâche de le démontrer, mais la nature même de la chose suffit pour nous en convaincre. Si le fuc médullaire qui parcourt toute l'étendue du *poil*, depuis sa racine jusqu'à son extrémité ne s'exhaloit pas, que deviendrait-il? Cela n'est-il pas prouvé par les places vides des *poils*, que Malpighi a vus pleins d'air? On a vu dans les *poils* mêmes, non-seulement des animaux chauds, tels que les chats, mais dans ceux de la tête de l'homme; on a vu, dis-je, sortir des étincelles d'une leur transparente; phénomène singulier observé par nombre d'auteurs, & dont la cause n'est pas encore connue. On connoit cette maladie nommée *athézème*; elle a son siège dans les ampoules des *poils*, ou huileuses, ou sébacées, qui ne déchargent point leurs suc, parce que leurs orifices sont bouchés; & comme il en vient toujours de nouveaux par les artères, elles se gonflent d'une façon énorme. Dans la phrénésie, dans les maux de tête; en un mot, si on sent trop de chaleur, il est utile de se faire raser les cheveux; il faut s'en donner garde à ce qu'on dit dans la *plica*, parce que la liqueur qui se consumoit en cette moëlle superflue de cheveux, croupit, rentre, & va attaquer les yeux & autres parties nobles, & les os mêmes. Et cette théorie est fondée, ajoute-t-on, sur l'expérience. Un auteur parle d'un moine aveugle qui le guérit en se faisant faire la barbe, sans la laisser jamais croître, suivant sa coutume. Est-il bien vrai que les *poils* soient entre chaque partie, comme autant de piquets faits pour les tenir séparées & ne pas troubler leurs fonctions? Je crois plutôt qu'il n'y a aucuns *poils*, où le

taft est très-fin, où l'on s'ue souvent, & où par conséquent l'arrangement des papilles & des vaisseaux cutanés est fort nécessaire. L'homme a-t-il eu des *poils*, pour se couvrir comme les bêtes, quand la société lui refusoit d'autre habit? je le crois au pabis comme à l'anus, cette intention de la nature me paroît évidente. Sigel a observé autrefois, que le dos des brutes & la poitrine de l'homme sont couverts de *poils*; chacun pour se garantir des injures de la pluie & des vents qui agissent toujours plus sur la poitrine de l'homme que sur le dos.

POIL, (*Anat.*) les *poils* contre nature, qu'on trouve quelquefois en différens endroits du corps dans les parties intérieures de l'homme, ne se nourrissent point comme les *poils* de la peau; ils n'ont point de racines; ils ne sont point adhérens aux parties; ils y sont simplement collés, & on les en détache facilement. Enfin, on les trouve dans des parties grasses, ou confusément mêlés avec une matière onctueuse. Ainsi l'origine de ces *poils* pourroit bien être une matière grasse & onctueuse, qui ayant séjourné dans des follicules, s'épaissit au point nécessaire pour faire des brins velus ou foyeux, lorsque cette matière a été filée par des trous excréteurs, ou par des pores. (*D.J.*)

POIL, (*Science microscop.*) Malpighi a trouvé que les *poils* des animaux étoient composés d'un grand nombre de tubes extrêmement petits; c'est en examinant la crinière & la queue d'un cheval, & les foies d'un verrat, qu'il a fait cette découverte. On distingue fort aisément ces tubes vers le bout des *poils* où ils paroissent plus ouverts, & il en a quelquefois compté plus de vingt. Dans les pointes des hérissons qui sont de la nature des *poils*, il aperçut ces tubes fort clairement, & il y vit des valvules & des cellules médullaires.

Il y a aussi dans les *poils* de plusieurs animaux, des lignes, qui dans les uns sont transversales, dans les autres spirales, & de couleur noirâtre. Les *poils* d'un rat sont de cette espèce, ils paroissent comme s'ils avoient des articulations semblables à celles de l'épine du dos; ils ne sont pas unis, mais dentelés par les côtés, & terminés par une pointe d'une finesse inconcevable. Les *poils* du ventre sont moins opaques & plus propres au microscope.

Les *poils* des hommes, des chevaux, des brebis, des cochons, &c. sont composés de fibres creusées en tubes, longues & minces, ou de plus petits *poils* entourés d'une écorce; par ce moyen un *poil* tendu paroît semblable à un bâton qui s'est rompu en frappant; ils ont des racines de différentes figures en différens animaux; ils s'allongent par impulsion, & sont plus épais au milieu qu'aux deux bouts.

Les *poils* des cerfs indiens sont percés de part en part; ceux des cerfs d'Angleterre paroissent couverts d'une écorce écaillée. Les moustaches des chats, coupées en travers, ont quelque chose au milieu qui ressemble à la moëlle du fureau. Les pointes du porc-épic ou du hérisson, ont aussi une moëlle blanche & étoilée; & le *poil* de l'homme coupé de la même manière, présente une grande variété de vaisseaux qui ont des figures fort régulières.

Les *poils* tirés de la tête, des fourcils, des narines, de la main, & des autres parties du corps paroissent différens, tant dans les racines que dans les *poils* même, & varient comme les différentes espèces d'un même genre de plante. (*D.J.*)

POIL DES INSECTES, (*Science microscop.*) on trouve plusieurs espèces d'insectes qui sont revêtus de *poils*; quelquefois très-visibles, & quelquefois si fins qu'on ne peut les voir qu'à l'aide d'une bonne loupe. Les insectes n'ont pas de *poils* dans toutes les parties de leurs corps. Quelques-uns en ont à la tête, où ils sont l'effet que les barbes sont aux plumes; dans



dans d'autres le corcelet est tout couvert de *poils* antérieurement ; d'autres ont la partie postérieure de leur dos toute velue. L'on découvre encore dans quelques-uns des *poils* sur leurs ailes , tant inférieures que supérieures , & sur leurs jambes. Les *poils* de divers insectes sont roides & cassans ; c'est ce qui rend les piquures de ceux des chenilles si incommodes , & qui a fait regarder ces insectes comme venimeux.

Ces *poils* sont de différentes couleurs , qui changent cependant lorsque les insectes vieillissent , & qu'ils sont prêts à former leur coque ; c'est sur-tout dans ces derniers cas , où les insectes cessent de manger , & vont se disposer à changer d'état , qu'il arrive quelquefois des changemens très-considérables à leurs *poils*. De bons observateurs ont remarqué des chenilles d'un *poil* naturellement très-blanc , & qui se change alors en noir en moins de quelques heures.

Les *poils* sont clair-semés sur quelques-uns ; sur d'autres assez abondans , & d'autres en sont hérissés. Il y a des insectes qui sont ornés de broffes , les unes quarrées , les autres rondes ; en d'autres les *poils* égalisés par le haut , ressemblent aux aigrettes de verre que les Turcs portent à leurs turbans , ou se terminent en pointe comme l'extrémité d'un pinceau. L'on en voit dont les *poils* sont si gros , si piquans , qu'on les peut appeler des *épinés*.

Chacune de ces épinés se divise encore quelquefois en plusieurs branches dures , & souvent si petites , qu'elles ne tombent pas sous les sens. Elles sont pareillement de différentes couleurs , comme on le remarque dans les diverses especes de chenilles épineuses : chacune de ces épinés n'a pas le même nombre de branches ; les unes en ont trois , d'autres quatre , ou même plus ; leur position est aussi très-différente. Dans les uns , les épinés sont placées autour de chaque anneau sur une même ligne ; dans d'autres , elles y sont placées sur deux lignes différentes , obliquement , & toujours à des distances si égales , qu'on diroit qu'elles ont été mesurées dans la dernière exactitude.

Ces *poils* & ces épinés ont leur usage ; ils garantissent tels insectes d'un trop grand frottement , qui ne pourroit qu'endommager leur peau ; ils servent d'armes aux autres qui les emploient à piquer leurs ennemis avec assez de force. Enfin , parmi ceux qui vivent sous l'eau , il y en a qui y renferment entre leur *poil* une bulbe d'air qui leur sert pour remonter plus facilement sur l'eau. (D. J.)

**POILS**, (Chimie.) *poils* & cheveux. Voyez SUBSTANCES ANIMALES.

**POIL**, (Commerce.) filets déliés , qui sortent par les pores de la plupart des animaux à quatre piés , & qui servent de couverture à toutes les parties de leur corps.

Il se fait en France , en Angleterre , en Hollande & ailleurs , un commerce & une conformation prodigieuse de plusieurs sortes de *poils* , qui s'emploient en diverses especes de manufactures. Les uns sont filés , & les autres encore tels qu'ils ont été levés de dessus la peau des animaux qui les ont fournis.

Les principaux sont le castor ou bievre , la chevre , le chameau , le lapin , le lievre , le chien , le bœuf , la vache & le veau. Savary. (D. J.)

**POILS**, (Jardinage.) les *poils* qu'on voit à nombre de végétaux , ne sont point furement des parties superflues , ainsi que plusieurs jardiniers se l'imaginent ; elles servent ainsi que dans les animaux , pour la transpiration de leurs trachées & pour l'écoulement de leurs superfluités ; rien , comme l'on fait , n'est inutile dans la nature.

**POIL DE CHEVAL** : le *poil* que les Académistes & les Maréchaux appellent vulgairement la *robbe du che-*

Tome XII.

val , fait un des principaux objets de leur science. Voyez CHEVAL.

Si le *poil* d'un cheval , & sur-tout celui qui est autour du cou , & sur les parties découvertes , se trouve lisse , poli & ferré , c'est une marque de santé & d'embonpoint : mais s'il est rude , hérissé & bigarré , il marque de la froideur , de la pauvreté , ou quelque défaut interne. Pour lisser , polir & adoucir le *poil* d'un cheval , il faut le tenir chaud , le faire suer souvent & le bien étriller chaque fois.

Le fanon ou toupet de *poil* qui vient au derrière du boulet de plusieurs chevaux , sert à en défendre la partie qui s'avance quand il marche dans des chemins pierreux , ou dans le tems de gelée. Quand il y a voit quelquel'endroit chanve ou dégarni , ou que le *poil* y étoit trop court , les anciens maréchaux avoient coutume de le laver avec de l'urine d'un jeune homme , & ensuite avec une lessive de chaux vive , de céruse & de litharge. Les modernes ont plusieurs méthodes différentes : les uns lavent ces parties avec une décoction de racine d'althéa ou de guimauve , les autres avec du lait de chevre , dans lequel on a broyé de l'agrimoine. Quelques-uns frottent les parties avec de la semence d'ortie pilée , avec de l'eau de miel & du sel ; d'autres les baignent avec du jus d'oignon ou de rave ; d'autres avec une composition d'alun , de miel , de crotte de chevre , & de sang de porc ; d'autres avec la racine de lis blancs bouillie dans l'huile : d'autres avec du goudron , de l'huile d'olives & du miel ; & d'autres enfin avec des coquilles de noix pulvérisées , & mêlées avec du miel , de l'huile & du vin.

Pour ôter le *poil* de quelquel'endroit , on y applique un emplatre fait de chaux vive bouillie dans l'eau , auquel l'on ajoute de l'orpiment.

La largeur d'un *poil* fait la quarante-huitième partie d'un pouce , en fait de mesure.

*Poil planté ou poil piqué* , se dit quand on voit le *poil* du cheval tout droit , au lieu d'être couché à son ordinaire , c'est signe que le cheval a froid , ou qu'il est malade.

*Poil lavé* , voyez LAVÉ. Souffler au *poil* , voyez SOUFFLER.

Avoir toujours l'éperon au *poil* , se dit du cavalier qui picote sans cesse le *poil* de son cheval avec les éperons , ce qui est un défaut.

**POIL DE LAINE**, (Plumassier.) duvet que fournit l'autruche : il y en a de deux sortes , l'un fin & l'autre gros , dont le premier entre dans la fabrique des chapeaux communs , & l'autre sert à faire les lisières des draps blancs les plus fins , pour être destinés à teindre en noir. (D. J.)

**POIL DE VELOURS** ; on appelle *poil* le *velours* , la chaîne qui sert à faire la barbe du velours. Voyez FABRIQUE DE VELOURS.

*Poil des étoffes en soie & en dorure* ; on appelle *poil* des étoffes de soie , la chaîne qui sert à faire le figuré des étoffes où l'on en a besoin , ou celle qui sert à lier les dorures.

**POIL**, terme de Fauconnerie ; mettre l'oiseau à *poil* , c'est le dresser à voler le gibier à *poil*.

**POILLIER**, f. m. (Architect.) grosse piece de fer qui porte la fusée & la meule dans un moulin ; c'est sur cette piece que pose la poilette , qui est un vaisseau de gros fer dans lequel on met la graisse. (D. J.)

**POINCILLADE**, f. f. *poinciana*, (Hist. nat. Bot.) genre de plante dont la fleur est composée ordinairement de cinq pétales disposés en rond , & au milieu desquels il y a une touffe d'étamines recourbées. Le pistil sort du calice qui est divisé en cinq feuilles , dont l'inférieure est crochue & pliée en gouttière ; ce calice devient dans la suite une filique applatie & dure , qui s'ouvre en deux parties , & qui renferme des semences arrondies , minces & séparées les unes

R R r r r

des autres par des cloisons. Tournefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

Ce genre de plante, remarquable par la beauté de ses fleurs, est le *frutex pavonius*, *sive cristapavonis*, de Breyxius, cent. j. 61. *acacia orbis americani alba*, *flors pulcherrima*, hort. reg. Paris. *Erythroxylon indicum minus*, *spinifolium*, *colium foliis*, *siliquis angustioribus*, *flors ex luteo & rubro eleganter variegatis*, Parad. bat. prodr. 333.

Cet arbrisseau étranger a six ou sept piés de haut. Son écorce est unie & purpurine pendant qu'il est jeune. Ses feuilles sont oblongues, attachées plusieurs sur une côte de couleur purpurine, & toutes armées dans le haut d'une épine crochue en manière d'hameçon. Ses fleurs sont d'une grande beauté, & rangées jusqu'à cinquante en un long épi, qui vient aux sommités des branches; elles brillent par leur couleur purpurine tirant sur le rouge. Chacune de ses fleurs portée sur un pédicule purpurin, est composée de plusieurs pétales disposés en rond, avec dix étamines au milieu, fort longues, courbes, purpurines, soutenues d'un calice découpé profondément en cinq parties. Il leur succède une grande filique, plate, dure, couleur de châtaigne en-dehors, blanche en dedans, formée de deux coffes qui contiennent des semences presque rondes, rougeâtres, enfermées séparément dans une loge, qui est écartée par des cloisons. Cette plante croît en plusieurs lieux de l'Amérique. (D. J.)

POINÇON, *outil de divers artisans*; les Relieurs de livres, Papetiers, Tailleurs, Tapissiers, Seliers, Bourrelliers, Couturiers, &c. ont un petit outil de fer emmanché de bois, qu'ils appellent un poinçon, dont ils se servent pour percer des trous dans les différentes matières, cuirs, étoffes, cartons, qu'ils emploient dans leurs ouvrages.

Les Coutelliers nomment pareillement un poinçon ce petit outil d'acier poli, quelquefois percé par le haut en forme d'aiguille, qu'ils mettent assez souvent dans un même écu avec une paire de ciseaux.

Le poinçon des maîtres Layetiers est ordinairement un bout de vieille lame d'épée très-appointée & affûtée sur le grès, avec un manche de bois grossièrement fait. Savary. Voyez les articles suivans. (D. J.)

POINÇON DE MAÇON, (*Architect.*) est un outil fait en forme de clou sans tête, pointu quarrément par un bout, de la longueur de vingt à trente pouces, ou plus, selon le besoin, pour faire des petits trous dans un mur.

POINÇON A PIQUER, *outil d'Arquebuser*; c'est un poinçon quarré fort aigu qui sert aux Arquebusers pour marquer un trou avant de le percer, ils posent ce poinçon sur la pièce, & avec un marteau ils frappent dessus jusqu'à ce que le poinçon ait marqué un petit trou.

POINÇON A ARRÊT. Les Artificiers appellent ainsi un instrument qui ne diffère d'un poinçon ordinaire que parce qu'il est traversé près de sa pointe par une grosseur qui l'empêche de pénétrer plus avant qu'il ne faut pour percer un carton d'une certaine épaisseur, sans entrer dans la matière combustible qu'il contient.

POINÇON A AIGUILLE ou à rapetisser. Voyez l'article MÉTIER A BAS.

POINÇON, *en terme de Bijoutier*; cet outil arrondi par un bout est une pointe très-courte, dont on se sert pour marquer la place où l'on doit percer & commencer les trous dans les pièces minces. Voyez Pl. d'Horlogerie.

POINÇON, *instrument de Bourrellier*; c'est un outil de fer d'environ vingt pouces de longueur fait comme une espèce de bouton garni d'une tête ronde par un bout, & de l'autre terminé en pointe. Le poinçon est à-peu-près de la grosseur du pouce par en-haut,

& va en diminuant de grosseur jusqu'à l'autre extrémité: cet instrument sert pour agrandir les trous des foulpentes, qui ont déjà été formés par l'emporte-pièce. Voyez les fig. Pl. du Bourrellier.

POINÇON, *en terme de Cardier*; c'est un morceau de fer pointu & garni d'un manche de bois, dont on se sert pour faire les trous par lesquels les peaux sont accrochées aux pointes qui regnent le long du pointeur. Voyez POINTEUR. Voyez les figures.

POINÇON A ARRIERE-POINT, *terme & outil du Ceinturier*, qui leur sert pour marquer la distance à laquelle il faut piquer en arrière-point. Ce poinçon est fait comme les autres, & a les dents placées toutes droites, rondes & point tranchantes. Voyez les fig. Pl. du Ceinturier.

Poinçon en coquille, qui leur sert à découper en feston dentelé des enjolivemens pour les cartouches. Cet outil est fait par en-haut comme les autres poinçons, mais le bas est fait en demi-cercle, & a des petites dents tranchantes qui découpent & forment des festons dentelés à de la peau qui se colle sur les cartouches. Voyez les fig. Pl. du Ceinturier.

Poinçon à croissette, outil qui sert aux Ceinturiers pour former sur leur ouvrage un dessin, pour ensuite le faire piquer. Cet outil est exactement fait comme le poinçon à dent de rat, excepté que les dents sont tranchantes, & que les dents du poinçon à croissette ne sont faites que pour marquer.

Poinçon à dent de rat, autre outil de ceinturier, qui lui sert pour faire des enjolivemens pour les cartouches. C'est un morceau de fer de la longueur de quatre pouces, rond par la tête, gros d'environ un pouce, large & plat par en-bas de la largeur de trois pouces, qui est garni de petites dents tranchantes, ressemblantes à des dents de rat. Voyez la fig. Pl. du Ceinturier.

Poinçon à onde, à croissette, outil de ceinturiers qui leur sert pour former des dessins sur leurs ouvrages, pour ensuite le faire piquer. Cet outil est exactement fait comme les autres poinçons, & ne diffère que par la figure qu'il donne à l'ouvrage, & qu'il n'a point les dents tranchantes.

Poinçon à faire des plumes, outil qui leur sert pour marquer sur leur ouvrage un dessin qui ressemble à la barbe d'une plume, & qu'ils font couvrir ensuite avec de l'or ou de l'argent.

POINÇON ou aiguille, (*Charpent.*) c'est la pièce de bois de bout où sont assemblées les petites forces & le faite d'une forme. C'est aussi en dedans des vieilles églises qui ne sont pas voutées, une pièce de bois à plomb, de la hauteur de la montée du ceintre, qui étant retenue avec des étriers & des boulons, sert à lier l'entrait avec le tirant.

On nomme encore poinçon l'arbre d'une machine sur lequel elle tourne verticalement, comme d'une grue, d'un gruaux, &c. (D. J.)

POINÇON, *en terme de Chauderonnier*, est un morceau de fer acéré à tête, & dont l'autre extrémité pointue sert à percer les pièces qu'on veut clouer ensemble, comme calendes, &c. Voyez les Pl. du Chauderonnier & leur explication.

POINÇON, (*Manuscr.*) chaque marchand drapier a son poinçon, sur lequel est gravé son nom ou son chiffre pour marquer les étoffes qu'ils envoient aux apprêts, afin d'empêcher qu'elles ne soient changées contre d'autres par inadvertance ou par malice.

Il y a aussi des poinçons dans chaque manufacture pour apposer aux draps & autres étoffes le plomb de fabrique. Diction. de comm.

POINÇON, (*Commerce.*) est en quelques endroits de France, & particulièrement à Nantes & en Touraine, une mesure pour les liquides.

Le poinçon dans la Touraine & le Blaisois est la



moitié d'un tonneau d'Orléans & d'Anjou.

A Paris c'est la même chose que la demi-queue. *Voyez* QUEUE. A Rome il contient treize boisseaux. *Voyez* BOISSEAU. *Diction. de comm.*

POINÇON, se dit dans l'écriture, d'un instrument propre à percer toutes les pièces d'un dossier pour y insérer des lattes, & les unir ensemble : le manche de cet instrument ressemble assez à un cône, & le fer ou l'acier qui y est attaché à une grosse aiguille de tapisserie, à l'exception qu'il a à sa partie supérieure un bouton au lieu d'une fente.

POINÇON, est parmi les Cloutiers d'épingle, un morceau d'acier à un des bouts duquel on a pratiqué un trou creux & exactement concave, pour y faire les clous à tête ronde. *Voyez* CLOUS A TÊTE RONDE.

POINÇON, chez les mêmes ouvriers, se dit d'un morceau de fer enfoncé dans une pesée de plomb, dont la tête gravée d'un petit trou, tombe directement sur l'enclume, & forme la tête de l'épingle en la pressant fortement. *Voyez* MÉTIER, & les fig. Pl. de l'épingle. Le poinçon entre par sa partie supérieure dans le canon du contre - poids, figure de la même Planch.

POINÇON, se dit encore parmi les Épingliers, de petites pointes de fer de différents grosseurs, dont on se sert pour faire les trous aux filières pour le tirage.

POINÇON, est aussi en terme d'Épingliers, un outil d'acier rond, dont la pointe qui n'est pas aiguë, mais un peu arrondie, sert à former dans les enclumes & les poinçons du métier une cavité hémisphérique qui sert à former la tête de l'épingle. *Voyez* les figures, Planches de l'épingle.

POINÇON, en terme d'Eperonnier, signifie un morceau de fer obtus dont on se sert pour rapprocher deux parties éloignées, & qu'on veut rabattre l'une sur l'autre.

POINÇON D'ENLEVURE, chez les mêmes ouvriers, signifie encore un poinçon monté sur son manche, comme la tranche l'est sur le sien. *Voyez* TRANCHE. On s'en sert pour former un trou dans la branche d'enlèvement, & à ébaucher le banquet. *Voyez* BANQUET.

POINÇONS A DÉCOUPER, (outils de Ferblantiers,) ce sont des petits morceaux de fer longs de deux pouces, ronds & gros d'un demi-pouce par en-haut; il y en a qui représentent des cœurs, des étoiles, des croissants, des carreaux, des fleurs-de-lis, &c. Ils sont tous tranchants par en-bas, & servent pour entailler les figures qu'ils portent sur des feuilles de fer blanc. *Voyez* les figures, Planches du Ferblantier, où l'on a représenté les différentes sortes de poinçons.

Les Ferblantiers se servent encore d'un poinçon qui est un petit morceau de fer long de deux pouces, & gros comme le petit doigt, qui a la tête ronde & plate, & le bas fort aigu; il sert pour piquer les grilles de rapés.

POINÇONS A LETTRE, GRAVURE DES, pour les caractères d'imprimerie. La beauté de l'impression dépend principalement de celle des caractères qui servent à les former; celle des caractères dépend de la perfection des poinçons; c'est une affaire de goût & de dessin.

Pour graver les poinçons, qui sont du meilleur acier que l'on puisse trouver, le dessin de la lettre étant arrêté, comme on le voit dans les fig. à la lettre B majuscule que nous avons prise pour exemple, qui est composée de parties blanches & de noires; les premières sont creusées & les secondes saillantes. Pour former les parties creuses, on commence par former un contre poinçon d'acier de la forme des parties blanches. *Voyez* les figures dans les Planches de

Tome XII.

la Gravure, qui représente le contre-poinçon de la lettre B. Ce contre-poinçon bien dressé sur la pierre à l'huile, & trempé dur & un peu revenu du recuit, pour qu'il ne s'égrene pas facilement, est entièrement achevé.

Présentement pour faire le poinçon, on prend de bon acier d'une grosseur convenable, que l'on fait rougir au feu pour le ramollir; on le coupe par tronçons de deux pouces & demi ou environ de longueur; on arrondit un des bouts qui doit servir de tête, & on dresse bien à la lime l'autre bout; en sorte que la face soit bien perpendiculaire à l'axe du poinçon; ce qu'on connoît en le passant dans l'équerre à dresser sur la pierre à l'huile, ainsi qu'il sera expliqué ci-après.

On observe aussi de bien dresser deux longues faces du poinçon, qui sont celles qui doivent s'appliquer contre les parois internes de l'équerre à dresser; on fait quelque marque de repère sur une de ces faces. Cette marque a deux usages; 1°. celui de faire connoître le haut ou le bas de la lettre, selon qu'elle est placée à l'un de ces deux côtés du poinçon; 2°. à faire que les mêmes faces du poinçon regardent à chaque fois qu'on le remet dans l'équerre, les faces de l'équerre vers lesquelles elles étoient tournées la première fois, ce qu'il est très-essentiel d'observer, sans quoi on ne parviendroit jamais à dresser la face du poinçon où doit être la lettre.

Le poinçon ainsi préparé, on le fait rougir au feu; on le met ensuite dans un fort étai de ferrurier où on l'affermirait en serrant la vis; on présente ensuite sur la face du poinçon qui est en-haut, le contre-poinçon qu'on enfonce à coups de masse d'une ligne qu'environ, dans le corps du poinçon, qui reçoit ainsi l'empreinte du creux de la lettre. Cette opération faite, on retire le contre-poinçon & le poinçon de dedans l'étai; on le dresse sur la pierre à l'huile avec l'équerre, & on dessine avec une pointe d'acier bien aiguë, le contour extérieur des épaisseurs de la lettre, & on emporte l'excédent avec des limes, observant de ne point gâter le contour de la lettre que l'on dresse sur la pierre à l'huile pour emporter les rebarbes que la lime fait autour de la lettre, que l'on finit à la lime & au burin, jusqu'à ce qu'il ne reste de la face qui est la base du poinçon, que la figure B, ou autre, si c'est une autre lettre. *Voyez* la figure qui représente le poinçon de la lettre B, entièrement achevé, où on voit que la lime a abattu en talud l'excédent du poinçon sur la figure extérieure de la lettre.

L'équerre à dresser, représentée dans les fig. est un morceau de bois ou de cuivre formé par deux parallélogrammes ABCD, AB EF, qui se joignent à angle droit, à la ligne AB; en sorte que lorsque l'équerre est posée sur un plan, comme les figures le représentent, cette figure AB, y soit perpendiculaire; la partie inférieure de l'équerre, est une semelle d'acier bien dressée sur la pierre à l'huile, qui doit être elle-même parfaitement droite. On place le poinçon dans le vuide de l'équerre, où on l'assujettit en le pressant avec le pouce, pendant que les autres doigts pressent l'équerre extérieurement. On fait glisser le tout sur la pierre à l'huile, sur laquelle est étendue une légère couche d'huile d'olive; la pierre use à-la-fois la semelle de l'équerre & la partie du poinçon qui porte sur elle; mais comme l'axe du poinçon conserve toujours le parallélisme avec l'arrête angulaire AB de l'équerre, qui conserve parfaitement à cause de la grande étendue de sa base, la direction perpendiculaire au plan de la pierre, il suit que le poinçon la conserve aussi, & qu'il est dressé, en sorte que le plan de la lettre est perpendiculaire à son axe.

On trempe ensuite le poinçon pour le durcir; on

R R r r i j

le fait un peu revenir pour qu'il ne soit pas sujet à s'égrenier, en marquant les matrices. C'est de cette opération que dépend la bonté; car si il est trop dur, il se brise facilement, & c'est du tems perdu que celui qu'on a employé à le façonner. Si il est trop tendre, les angles de la lettre s'émoussent; il faut recommencer à le tailler & limer.

Tous les poinçons des lettres majuscules d'un même corps, doivent avoir exactement la même hauteur; on les égalise au moyen d'un calibre qui est un morceau de leron plat, dans lequel est une entaille d'une longueur égale à la hauteur qu'on veut donner au caractère, & que la lettre du poinçon doit remplir exactement; en sorte qu'après que les caractères sont fondus, leurs sommets & leurs bases se trouvent précisément dans les mêmes lignes, ainsi que l'exemple suivant le fait voir. A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V U X Y Z. Les lettres minuscules doivent être calibrées aussi très-exactement; en sorte que toutes celles qui n'ont point de queues, soient en ligne droite, & que les queues de celles qui en ont, aient toutes la même longueur: a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u x y z, &c. Les poinçons servent aux Fondateurs de caractères, pour imprimer les matrices qui sont des morceaux de cuivre de rosette bien dressés sur toutes leurs faces, dans l'une desquelles on fait entrer le poinçon à coups de marteau d'une ligne ou une ligne & demie de profondeur: le métal n'est enfoncé que par les parties saillantes du poinçon; ce qui fait un creux au fond duquel est la face de la lettre, parfaitement semblable à celle du poinçon. On dresse ensuite les faces de la matrice, en sorte que la face supérieure soit exactement parallèle à celle de la lettre, & les deux faces latérales perpendiculaires à celle-ci, & parallèles entre elles; celle de dessous est parallèle à celle de dessus, & a deux entailles. *Voyez les figures dans les Pl. de la fonte des caractères d'imprimerie, & l'article MATRICE & MOULE des Fondateurs de caractères, dans lequel les matrices doivent s'ajuster exactement.*

POINÇONS, on appelle ainsi en terme de *Fondeur de caractères*, un petit barreau d'acier d'environ 2 pouces de long, au bout duquel est gravée une lettre en relief, c'est-à-dire que les parties qui forment la lettre sont plus élevées que les autres qui sont plus basses. *Voyez les figures, Pl. de la gravure, qui représentent le poinçon de la lettre B, & l'article GRAVURE DES POINÇONS A LETTRE.*

POINÇON, pour les monnoies ou médailles, quand on fait des médailles au marteau, & sans se servir du balancier, ou autres machines. On appelle *pile, coins & troussiau*, les poinçons avec lesquels on les marque.

POINÇONS, dont se servent les Graveurs en cachets; ce sont des morceaux d'acier qui sont de différentes formes & grosseurs, & dont l'un des bouts est gravé en relief. Ils représentent tous différens objets, comme fleurs de lys, fleurons de couronnes, houppes de chapeaux de cardinaux, casques de front, de trois quarts, ou de côtés ou de profils, en résinetes, petites feuilles, feuilles de panaches, supports de toutes sortes, pièces de blason, &c. Ces ouvriers en ont tous en grande quantité, & sont néanmoins obligés d'en faire tous les jours de nouveaux pour le besoin. *Voyez les fig. Pl. de la Gravure, qui représentent un poinçon sur lequel est gravé une fleur de lys en relief. Ces poinçons sont fabriqués au ciselet & à la lime, & sont trempés après qu'ils sont achevés.*

POINÇON A RIVER, (*Horlogerie.*) *Pl. de l'Horlogerie & leur explication*, les Horlogers font usage de cet outil pour river les roues sur leurs pignons: voici comment ils s'en servent. Ils appuient sa partie V sur la rivure, & pressent avec un doigt la rainure r, contre la tige du pignon; ensuite ils frappent sur le poin-

çon en A à petits coups de marteau, & en tournant la roue. *Voyez BANC A RIVER.*

Il y a deux sortes de poinçons à river; les uns, que l'on appelle *poinçons à couper*, sont tranchans en r; dans les autres, que l'on nomme *poinçons à rabattre*, la partie r V, comme dans la fig. forme un angle droit avec la longueur V A.

POINÇON, en terme de *Layetteur*, c'est un morceau de lame d'épée monté sur un manche de bois, dont les Layetteurs se servent pour percer leurs planches. *Voyez les fig. Pl. du Layetteur.*

POINÇON, terme de *Manège*, pointe de fer fichée dans un manche de bois, pour piquer un cheval à la croupe; c'est ainsi qu'on donne les aides à un cheval fauteur. (*D. J.*)

POINÇON, (*Maréchal.*) on appelle ainsi dans les maneges un petit bout de bois rond, long de 5 à 6 pouces, pointu par le bout, & quelquefois armé & terminé par une pointe de fer, dont on se sert pour exciter les chevaux à sauter entre deux piliers. *Voyez PILIER.*

POINÇON, (*Marine.*) c'est la principale pièce de bois qui soutient les grues, engins & autres machines à élever des fardeaux. Ce poinçon est assemblé par le bout d'en-bas, à tenon & à mortaise dans ce qu'on appelle la *sole assemblée à la fourchette*, & il est appuyé par l'échelier & par deux liens en contrefiche. *Voyez GRUAU.*

POINÇON A DÉCOUVRIR, en terme de *Metteur en œuvre*, c'est un morceau de fer quarré, & aigu par le bout dont on se sert pour découvrir un ouvrage. *Voyez DÉCOUVRIR, voyez les Pl. du Metteur en œuvre.*

POINÇON A SERTIR, c'est une espèce de ciselet grainé dont les *Metteurs en œuvre* se servent pour rabattre & serrer les ferrures avec le marteau à serrer, sur le fileti des pierres. *Voyez les Pl. du Metteur en œuvre.*

Les Metteurs en œuvre se servent encore d'un poinçon à grains; c'est un poinçon rond, & creux en forme de perloir, avec lequel on forme les grains d'entre-deux du ferti, & les têtes des griffes: il y en a de toutes grosseurs. Cette opération se fait avec la main, en appuyant la main sur le manche du poinçon, & non avec le marteau; n'étant question que d'achever de donner la forme exacte à ces petits grains qui sont déjà tous formés à l'outil.

POINÇON, à la monnoie, sur lequel on a gravé en relief les différentes figures, effigies, armes, inscriptions, lettres, &c. qui doivent produire & être dans les quarrés ou matrices avec lesquels les flancs doivent être frappés ou marqués.

Les Monnoyeurs ont trois sortes de poinçons; les premiers contiennent en entier & relief l'effigie; les seconds qui sont plus petits, contiennent chacun une partie des armes, comme une fleur de lys, la couronne, la branche de laurier, &c. & la troisième espèce de poinçon, contient les lettres, chiffres, devises, &c. Par l'assemblage de toutes ces empreintes la matrice est formée.

Quant à la manière de graver, tremper & estamer les poinçons, *voyez la GRAVURE EN ACIER.*

POINÇON, (*Art numismatique chez les anciens.*) la forme des poinçons qu'on employoit pour les médailles étoit ronde, ovale ou quarrée, de 3 & de 4 à 5 lignes de diamètre. Ces poinçons étoient gravés en creux & à rebours, afin que leur impression rendit en relief & dans le sens naturel, les figures & les lettres dont ils étoient chargés. (*D. J.*)

POINÇON A POINT, (*Orfèvre.*) c'est un morceau de fer aigu sur lequel on cherche le milieu d'une pièce en la mettant en équilibre. *Voyez POINT, voyez les Pl.*

POINÇON, outil dont les Relieurs se servent pour



piquer les cartons & pour endosser; ils doivent être d'acier.

POINÇON, (*Outil de Sculpteur.*) Les Sculpteurs, surtout ceux qui travaillent sur les métaux, & qui jettent des statues en fonte ou en plomb, ont des poinçons d'acier bien acérés, pour les repaquer au sortir des moules. Les Sculpteurs en marbre & en pierre en ont aussi; mais ils les appellent communément des pointes. Il y en a néanmoins un qu'ils appellent spécialement poinçon, qui est d'acier renforcé par le bout par lequel on le frappe, & pointu en demi rond par l'autre. (*D. J.*)

POINÇON, (*Outil de Serrurier.*) Les Serruriers sont ceux de tous les ouvriers qui se servent de poinçons, qui en ont de plus de différentes sortes. Ils en ont pour percer à froid, ceux-ci conservent le nom de poinçons; pour les autres, on les appelle des mandrins.

Des poinçons à froid, il y en a de quarrés, de ronds & en ovale, pour percer les ouvrages chacun suivant sa figure. Les poinçons plats, qu'on appelle communément poinçons à piquer, servent à piquer les rouets des ferrures, & autres pièces limées en demi rond. Il y a d'autres poinçons à piquer, dont se servent les Arquebustiers, avec lesquels ils ouvrent les trous des pièces qu'ils veulent forer ou fraiser. Ceux-ci ont une petite pointe, ou cône pointu très-acéré, qui fait une ouverture raisonnable à la pièce sur laquelle on le frappe.

Les poinçons barlongs servent à percer les trous des piés des ressorts, des coques, & autres pièces de cette façon. Les contre-poinçons des Serruriers ont autant de façons qu'il y a de poinçons, & servent à contre-percer les trous & à river les pièces. Outre ces poinçons à percer, il y a encore ceux qu'ils appellent poinçons à emboutir, & poinçons à relever rosettes; ces deux sortes leur servent à travailler le fer en relief sur le plomb, ou sur quelque autre matière, comme est le mastic des Orfèvres: ce sont des espèces de ciseaux. (*D. J.*)

POINÇON, (*Soierie.*) pointe de fer qui sert à piquer les enfusles, afin d'y mettre les pointes d'aiguille.

POINÇON, (*Sucerie.*) ou un bâton long d'un pié, avec lequel on perce la tête des formes à sucre pour les faire purger. (*D. J.*)

POINÇON, en terme de Cornetier-Tablettier, est un outil de fer trempé, aigu par son extrémité, large un peu plus haut & tourné en demi-cercle, & se terminant par une queue qui passe dans une poignée placée à plat ou transversalement, si le poinçon a la pointe en-bas. Cet outil sert principalement à percer les galiers pour les mettre en paquets. Voyez GALIERS. Voyez les Planches.

POINÇON, (*Tailland.*) Le poinçon du taillandier est un outil fait d'un morceau de fer acéré par le bout, & qu'il emploie à percer tant à froid qu'à chaud. Il en a de différentes formes & grosseurs.

En général, on donne le nom de poinçon à tout instrument pointu, qui sert à former une marque ou une empreinte sur quelque chose que ce soit. Il y en a un qu'on appelle poinçon à emboutir. Voyez EMBOUTIR.

Le poinçon se fait comme les ciseaux à couper les métaux. On prend une barre de fer de la longueur & de la grosseur convenable. On l'acière d'un bout & on lui donne la forme qu'on veut. Cela fait, on le trempe, & l'on s'en sert.

POINÇON, (*Tailleur.*) est un petit outil de fer d'une certaine longueur, rond, & qui se termine en pointe. Les poinçons sont emmanchés de bois & servent aux Tailleurs, Selliers, Tapissiers, Couturiers, &c. pour faire des trous dans les différentes matières qu'ils travaillent.

POINÇON, *outil de Vannier*, c'est une grosse cheville de fer, pointue par un bout, avec une forte tête de l'autre.

POINDRE, v. neut. (*Gram.*) Il se dit du jour & de l'herbe. Le jour commence à poindre. L'herbe commence à poindre ou à sortir de terre. Je ne fais pas ne se dit pas aussi de la douleur. J'ai au côté une douleur qui me poind, écrit le *Diñ. de Trév.* mais il faut écrire poing; car ce mot poing vient de *pungere*, poigner & non poindre.

POING, f. m. Il se dit de la main fermée. Donner un coup de poing. Il se dit aussi de la main ouverte, & le poing est la partie comprise depuis l'endroit où la main s'attache & se meut jusqu'à l'extrémité des doigts. Couper le poing. Il est quelquefois synonyme à poigner.

On dit un flambeau de poing, pour un flambeau qu'on porte à la main. Un oiseau de poing, &c.

POING, on dit, en Fauconnerie, voler de poing en fort.

POINT, f. m. (*Gramm.*) ce mot vient du verbe poindre, qui signifie piquer; & il conserve quelque chose de cette signification primitive dans tous les sens qu'on y a attachés. On dit le point ou la pointe du jour pour en marquer le premier commencement, parce que le commencement frappe les yeux comme une pointe, ou qu'il est à l'égard du jour entier, ce que le point est à l'égard de la ligne. L'extrémité d'une ligne s'appelle point, parce que si la ligne étoit d'une matière inflexible, son extrémité pourroit servir à poindre. Un point de côté cause une douleur semblable à celle d'une piqure violente & continue, &c.

En Grammaire, c'est une petite marque qui se fait avec la pointe de la plume posée sur le papier comme pour le piquer. On se sert de cette marque à bien des usages.

1°. On termine par un point toute la proposition dont le sens est entièrement absolu & indépendant de la proposition suivante; & il y a pour cela trois sortes de points: le point simple, qui termine une proposition purement expositive; le point interrogatif, ou d'interrogation, qui termine une proposition interrogative, & qui se marque ainsi ?; enfin le point admiratif, ou d'admiration, que l'on nomme encore exclamatif ou d'exclamation, & que j'aime mieux nommer point pathétique, parce qu'il se met à la fin de toutes les propositions pathétiques ou qui énoncent avec le mouvement de quelque passion; il se figure ainsi !.

2°. On se sert de deux points posés verticalement; ou d'un point sur une virgule, à la fin d'une proposition expositive, dont le sens grammatical est complet & fini; mais qui a avec la proposition suivante une liaison logique & nécessaire. Pour ce qui regarde le choix de ces deux ponctuations & l'usage des deux points dont on vient de parler. Voyez PUNCTUATION.

3°. On met deux points horizontalement au-dessus d'une voyelle, pour indiquer qu'il faut la prononcer séparément d'une autre voyelle qui la précède, avec laquelle on pourroit croire qu'elle seroit une diphtongue, si l'on n'en étoit averti par cette marque qui s'appelle diérèse, comme dans *Saül*, qui sans la diérèse, pourroit se prononcer *Saul*, comme nous prononçons *Paul*. J'ai exposé en parlant de la lettre I, l'usage de la diérèse, & j'y ai dit qu'un second usage de ce signe est d'indiquer que la voyelle précédente n'est point muette comme elle a coutume de l'être en pareille position, & qu'elle doit se faire entendre avant celle où l'on met les deux points; qu'ainsi il faut écrire *aiguille*, *contiguë*, afin que l'on prononce ces mots autrement que les mots *anguille*, *guidé*, où l'u est muet. Mais c'est de ma part une correction abusive à l'orthographe ordinaire: si l'on écrit *aiguille*

comme *contiguïté*, on prononcera l'un comme l'autre, ou en divisant la diphongue *ui* du premier de ces mots, ou en l'introduisant mal-à-propos dans le second. Il faut donc écrire *contiguïté*, *ambiguë*, à la bonne heure; l'*u* n'y est point muet, & cependant il n'y a pas diphongue: mais je crois maintenant qu'il vaut mieux écrire *aiguille*, *Griise* (ville); en mettant la diérèse sur l'*u*, elle servira à marquer sans équivoque que l'*u* n'est point muet comme dans *anguille*, *guise* (fantaisie), & n'empêchera point qu'on ne prononce la diphongue, parce qu'elle ne fera pas sur la seconde voyelle. *Cujusvis hominis est errare, nullius nisi insipientis in errore perseverare*. Cic. Philipp. XII. 2.

4°. On dispose quelquefois quatre points horizontalement dans le corps de la ligne, pour indiquer la suppression, soit du reste d'un discours commencé, & qu'on n'acheve pas par pudeur, par modération, ou par quelque autre motif, soit d'une partie d'un texte que l'on cite, ou d'un discours que l'on rapporte. *Quos ego... sed mox praeferat componere fluus*. Virg. *Aen.* I. 139.

5°. Enfin la crainte qu'on ne confondît l'*i* écrit avec un jambage d'*u*, a introduit l'usage de mettre un point au-dessus: c'est une inutilité qu'on ne doit pourtant pas abandonner, puisqu'elle est consacrée par l'usage.

Les Hébraïens connoissent une autre espèce de point qu'ils appellent *points-voyelles*, parce que ce sont en effet des points ou de très-petits traits de plume qui tiennent lieu de voyelles dans les livres hébraïques. On connoît l'ancienne manière d'écrire des Hébreux, des Chaldéens, des Syriens, des Samaritains, qui ne peignoient guère que les consonnes, parce que l'usage très-connu de leur langue fixoit chez eux les principes de la lecture de manière à ne s'y pas méprendre. Depuis que ces langues ont cessé d'être vivantes, on a cherché à en fixer ou à en revivifier la prononciation, & l'on a imaginé les *points-voyelles* pour indiquer les sons dont les consonnes écrites marquoient l'explosion. Ainsi le mot דבר, *dbar*, se prononce de différentes manières & à des sens différens, selon la différence des points que l'on ajoute aux consonnes dont il est composé: דבֿר, *dābār* signifie

*chose* & *parole*; דבֿר, *dēbēr*, signifie *peste*, *ruine*;

דבֿר, *dōbēr*, veut dire *berceail*, &c. Avant l'invention

des *points-voyelles*, l'usage, la construction, le sens total de la phrase, la suite de tout le discours, servoient à fixer le sens & la prononciation des mots écrits.

Il y a trois classes différentes de *points-voyelles*, cinq longs, cinq brefs, & quatre très-brefs. Les cinq longs sont appelés:

*Kamets*, ou *à* long, comme בֿ, *bā*;

*Tseré*, ou *é* long, comme בֿֿ, *bé*;

*Chirik* long, ou *i* long, comme בֿֿֿ, *bī*;

! *Kholem*, ou *o* long, comme בֿֿֿֿ, *bō*;

*Schourek*, qui est *ou*, comme בֿֿֿֿֿ, *bou*.

Les cinq brefs sont appelés:

*Phatach*, ou *à* bref, comme בֿֿ, *bā*;

*Segol*, ou *é* bref, comme בֿֿֿ, *bé*;

*Chirik* bref, ou *i* bref, comme בֿֿֿֿ, *bī*;

*Kamets-kateph*, ou *o* bref, comme בֿֿֿֿֿ, *bō*;

*Kibbust*, ou *u* bref, comme בֿֿֿֿֿֿ, *bū*.

Les quatre très-brefs sont appelés:

*Schéva*, ou *e* brévisime, comme בֿֿֿֿֿֿ, *be*;

*Kateph-phatach*, ou *a* très-bref, comme בֿֿֿֿֿֿ, *ba*;

*Kateph-segol*, ou *e* très-bref, comme בֿֿֿֿֿֿֿ, *bé*;

*Kateph-kamets*, ou *o* très-bref, comme בֿֿֿֿֿֿֿֿ, *bō*.

Outre qu'il est très-aisé dans un si grand nombre de lignes si peu sensibles, de confondre ceux qui sont les plus différenciés, il y en a qui diffèrent très-peu, & le *kamets* ou *à* long est précisément le même que le *kamets-kateph*, ou *o* bref. D'ailleurs l'emploi de tous ces signes entraîne des détails innombrables & des exceptions sans fin, qu'on ne sauroit & qu'on ne retient qu'avec peine, & qui retardent prodigieusement les progrès de ceux qui veulent étudier la langue sainte.

Après avoir examiné en détail toutes les difficultés & les variations de la lecture de l'hébreu par les *points-voyelles*, Louis Cappel (*Crit. sacr. l. VI. c. ij.*), remarque que les points étant une invention des Massorètes, dont l'autorité ne doit point nous subjuguier, les règles de la grammaire hébraïque doivent être d'après les mots écrits sans points, & qu'il faut conséquemment retrancher toutes celles qui tiennent à ce système factice. Il ajoute que dans la lecture il ne faudroit avoir égard qu'aux lettres matrices, *matres lectionis*, מִתְּנִי; mais que comme elles manquent très-fréquemment dans le texte, cette manière de lire lui paroît difficile à établir. Voici sa conclusion: *Age sunt punctationi massor. ethica eatenus althar. amus, quatenus neque certior, neque commodior vocales ad vocum enuntiationem necessarias designandi ratio usque hodie inventa est; atque ex consequenti eam tradenda & docenda grammatica rationem si quantum que illi punctationi innititur, neque t. merè eam convellamus aut sollicitemus, nisi forte aliquis aliam rationem certorem & commodiorem inveniret punctandi.*

Au lieu d'imaginer un système plus simple de *points-voyelles*, M. Masclef, chanoine de la cathédrale d'Amiens, inventa une manière de lire l'hébreu sans points. Cette méthode consiste à supposer après chaque consonne la voyelle qu'on y met dans l'épellation alphabétique. Ainsi comme le ב se nomme *beth*, on suppose un *é* après cette consonne; comme le ד s'appelle *daleth*, on y suppose un *a*, &c. דבֿר, ou *dbar* doit donc se lire *daber*. Ce système révolta d'abord les savans, & cela devoit être ainsi: 1°. C'étoit une nouveauté, & toute nouveauté allarme toujours les esprits jaloux, & ceux qui contractent fortement & aveuglément les habitudes: 2°. ce système réduisit à rien toutes les peines qu'il en avoit coûté aux érudits pour être initiés dans cette langue, & il leur sembloit ridicule de vouloir y introduire de plain-pié & sans embarras, ceux qui viendroient après eux. On fit pourtant des objections que l'on crut foudroyantes; mais dans l'édition de la grammaire hébraïque de Masclef, faite en 1731 par les soins de M. de la Bletterie, on trouve dans le second tome, sous le titre de *novæ grammaticæ argumenta ac vindicia*, tout ce qui peut servir à établir ce système & à détruire toutes les objections contraires. Aussi le Masclefisme fait-il aujourd'hui en France, & même en Angleterre, une secte considérable parmi les hébraïens: & il me semble qu'il est à souhaiter d'en voir hâter les progrès.

Les Massorètes avoient encore imaginé d'autres signes pour la distinction des sens & des pauses, lesquels sont appelés dans les grammaires hébraïques écrites en latin, *accentus pausantes* & *distinguentes*, & gardent en français le nom de *points*. Ils ont encore, pour la plupart, tant de ressemblance avec les *points-voyelles*, qu'ils ne servent qu'à augmenter les embarras de la lecture; & Masclef, en souhaitant qu'on introduisît notre *punctation* dans l'hébreu, en a donné l'exemple. Puisque nos signes de *punctation* n'ont aucun équivoque, & sont d'un usage facile:



*is non uti*, dit Maſclef (*Gramm. heb. cap. j. n.º. 5.*) *nihil aliud eſt quam invento pane, glande veſci.* (B. E. R. M.)

POINT, en Géométrie, c'eſt, ſelon Euclide, une quantité qui n'a point de parties, ou qui eſt indiviſible. Voyez QUANTITÉ & INDIVISIBLE, &c.

Wolf définit le point ce qui ſe termine ſoi-même de tous côtés, ou ce qui n'a d'autres limites que ſoi-même. C'eſt ce que l'on appelle autrement le point mathématique : quelques-uns prétendent qu'on ne le conçoit que par imagination, c'eſt-à-dire, qu'il n'exiſte pas réellement hors de l'eſprit ; mais qu'y a-t-il de plus réel dans la matière ou dans les dimensions des corps que leurs limites ou leurs extrémités ? Une ligne n'a-t-elle pas deux bouts ou deux termes ; or ce ſont ces termes que l'on appelle points ? Voyez là-deſſus le premier tome des inſtitutions de Géométrie, imprimées en 1746, pag. 260. (E)

On peut dire cependant dans un autre ſens, & avec beaucoup de vérité, que le point, la ligne, la ſurface n'exiſtent que par une abſtraction de l'eſprit, puisqu'il n'exiſte point réellement dans la nature de ſurface ſans profondeur, de ligne ſans largeur, & de point ſans étendue. Tout ce qui exiſte a néceſſairement les trois dimensions. Voyez DIMENSION. Ce n'eſt que par abſtraction de l'eſprit qu'on regarde une ou deux de ces dimensions comme non-exiſtante. Sur quoi voyez l'article GÉOMÉTRIE. (O)

Si l'on ſe représente qu'un point coule, il tracera une ligne ; & une ligne qui couleroit engendreroit une ſurface, &c. Cette manière de conſidérer la génération des dimensions ou des propriétés des corps, paroît être le premier fondement de la Géométrie moderne, c'eſt-à-dire, de la Géométrie analytique qui fait uſage du calcul différentiel & intégral ; il ſemble auſſi que la méthode des indiviſibles ſoit dans le même cas : cependant, malgré les eſpeces de miracle que produiſent ces deux méthodes, il ſubſiſte contre leurs principes des difficultés ſi fortes, que les génies les plus fins ou les plus ſublimés n'ont pu juſqu'à-présent les réſoudre directement ; auſſi beaucoup de perſonnes ſervent-elles comme de ces machines qui nous montrent la durée du tems, & dont il eſt ſi commun d'ignorer les reſſorts : on ne fauroit croire combien ces ſortes de nuages ralentifſent le progrès des Sciences, & par conſéquent combien ils ſont contraires à l'utilité publique ; il eſt impoſſible d'inventer dans les choſes que l'on ne comprend pas. Si Descartes avoit maniſté tout le ſecret de ſa géométrie en la mettant au jour, on n'auroit pas eu le déſagrément de la voir, pendant près de cent ans, être l'objet des commentaires de très-bons eſprits, leiſuels, après avoir épuisé la vigueur de leur génie à expliquer des découvertes avec une juſte étendue, ſont devenus incapables d'en faire : combien d'autres, qui avoient très-bien compris les élémens de Géométrie, ont renoncé à cette belle ſcience, ou, pour ainſi dire, à cette unique ſcience de la raifon, parce qu'ils ont ſenti que de vouloir pénétrer dans ſes profondeurs, c'eſt ſ'enfoncer dans des obſcurités.

Si l'on veut donc que les Sciences marchent à grands pas vers leur perfection, il faut en rendre la route la plus unie qu'il eſt poſſible, & être intimement convaincu que de perfectionner une découverte, c'eſt en faire une nouvelle : il ſeroit donc de la très-grande utilité publique que nos ſublimés géomètres vouluſſent bien ſe rabattre vers les premiers principes des nouvelles méthodes ; qu'ils les éclairciſſent avec tout le ſoin imaginable, & qu'ils y miſſent toute la ſagacité & la pénétration dont ils ſont capables ; il nous ſemble qu'il eſt bien auſſi glorieux d'être utile au public qu'à un petit nombre de particuliers, dont on ne doit guere attendre que de la jalouſie ; par-là le mérite de ces bienfaiteurs du genre hu-

main étant plus connu, ſeroit auſſi mieux récompénſé. Revenons à notre point.

Une ligne n'en peut couper une autre qu'en un point. Trois points quelconques étant donnés, pourvu qu'ils ne ſoient pas en ligne droite, on pourra toujours y faire paſſer un cercle ou une partie de cercle. Voyez CERCLE.

Ce ſont des problèmes fort communs que de tirer une parallèle, une perpendiculaire, une tangente, &c. d'un point donné. Voyez PARALLELE, PERPENDICULAIRE, TANGENTE, &c. (E)

On appelle, dans la haute Géométrie, point d'inflexion, celui où une courbe ſe plie ou ſe fléchit dans un ſens contraire à celui où elle étoit auparavant ; quand elle tourne, par exemple, ſa convexité vers ſon axe ou quelq'autre point fixe du côté duquel elle tourne ſa concavité. Voyez COURBE & INFLEXION.

Quand la courbe revient vers le côté d'où elle eſt partie, le point où elle commence ce retour eſt appelé point de rebrouſſement. Voyez REBROUSSEMENT & COURBE.

En Phyſique, on appelle point, *punctum*, le plus petit objet ſenſible à la vue : on le marque avec une plume, la pointe d'un compas, &c.

C'eſt ce que l'on appelle vulgairement un point phyſique, qui a réellement des parties ; quoique l'on n'y ait pas d'égard, toutes les grandeurs phyſiques ſont composées de ces points. Voyez GRANDEUR.

Ce point phyſique eſt ce que M. Locke appelle le point ſenſible, & ce qu'il définit la moindre particule de la matière ou de l'eſpace, que nous puifſions diſcerner. Voyez VISION. Chambers.

POINT ſimple d'une courbe, eſt un point tel que, quelque direction qu'on donne à l'ordonnée, elle n'aura jamais en ce point qu'une ſeule valeur à-moins qu'elle ne ſoit tangente, auquel cas elle aura deux valeurs ſeulement. Voyez TANGENTE.

Point ſingulier, eſt un point où l'ordonnée étant ſuppoſée touchante, peut avoir plus de deux valeurs. Tels ſont les points d'inflexion, de ſerpentement, de rebrouſſement, &c. Voyez ces mots.

POINT DOUBLE, TRIPLE, QUADRUPLE, &c. ou en général point multiple, ſe dit du point commun, où deux, trois, quatre, &c. & en général pluſieurs branches d'une courbe ſe coupent. Il eſt d'abord évident que ſans un pareil point l'ordonnée a pluſieurs valeurs égales, ſavoir deux ſi le point eſt double, trois ſ'il eſt triple, &c. cependant il n'en faut pas toujours conclure que ſi l'ordonnée a pluſieurs valeurs égales, le point eſt un point multiple ; car ſi l'ordonnée touche la courbe en un point ſimple, elle y aura deux valeurs égales ; ſi elle touche la courbe en un point d'inflexion, elle aura trois valeurs égales, &c.

Le caractère du point multiple eſt qu'en ce point  $\frac{dy}{dx}$  ait différentes valeurs repréſentées par une équation de cette forme,  $\frac{dy^n}{dx^m} + \frac{A dy^{n-1}}{dx^{m-1}} + \frac{B dy^{n-2}}{dx^{m-2}} +$

&c. ... + D = 0, car alors  $\frac{dy}{dx}$  donne par les différentes valeurs la direction des différentes branches de la courbe. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondée toute la théorie des points multiples. La nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre davantage ſur ce ſujet. Il nous ſuſſit d'avoir donné le principe ; on trouvera tout ce qu'on peut deſirer ſur ce ſujet dans l'introduction à l'analyſe des lignes courbes, par M. Cramer, chap. x. & xij.

Dans le cas où le point eſt multiple, ſi on différencie l'équation de la courbe à la manière ordinaire, on trouvera  $\frac{dy}{dx} = 0$ , ce qui ne fait rien connoître ; mais alors au lieu de différencier à l'ordi-

naire, il faudra substituer au lieu de  $y$ ,  $y + dy$ , & les puissances sans rien négliger, & de même au lieu de  $x$ ,  $x + dx$ , & les puissances sans rien négliger; & si le point est double, on aura une équation du second degré dont  $\frac{dy^2}{dx^2}$  sera le premier terme; (en négligeant les plus hautes puissances de  $\frac{dy}{dx}$ , comme  $\frac{dy^3}{dx^3}$ ), si le point est triple, l'équation sera du troisième degré, &  $\frac{dy^3}{dx^3}$  sera son premier terme, les

puissances plus basses se détruisant, & ainsi de suite.

Veut-on savoir à présent si une courbe a des points multiples, il n'y a qu'à substituer dans son équation  $y + dy$  & les puissances à  $y$ ,  $x + dx$  & les puissances à  $x$ ; & voir s'il y a des valeurs correspondantes de  $x$  & de  $y$  qui donnent le coefficient de  $dx$  & celui de  $dy$ , chacun  $= 0$ . Si cela est, il y a au moins un point d'oubli; si le coefficient de  $dy^2$ , celui de  $dx^2$  & celui de  $dx dy$  sont aussi  $= 0$ ; le point est au moins triple, & ainsi du reste; mais encore une fois, il seroit trop long d'entrer dans le détail de cette théorie, nous renvoyons à l'ouvrage cité qui contient là-dessus tout ce qu'on peut désirer. (O)

**POINT**, en terme de Navigation & de Géographie, **POINTS de l'horizon ou du compas**, ce sont certains points formés par les intersections de l'horizon avec les cercles verticaux. Voyez HORIZON.

Le nombre de ces points est réellement le même que celui des points que l'on conçoit dans l'horizon, c'est-à-dire qu'il est infini, quoique dans la pratique on n'en distingue que trente-deux. Voyez COMPAS DE MER.

Ces points sont marqués ou vus par des lignes droites, tirées d'un point pris dans un plan horizontal.

Un point du compas de mer est pris vulgairement pour la trente-deuxième partie de tout le compas, ou pour un arc de 11 degrés 15 minutes, dont la moitié, c'est-à-dire 5 degrés 37 minutes &  $\frac{1}{2}$  s'appelle un demi-point, & la moitié de ce dernier ou 2 degrés 48 minutes &  $\frac{1}{2}$  est appelé un quart-de-point. Voyez COMPAS DE MER.

Ces points du compas se divisent en points cardinaux & points collatéraux.

Les points cardinaux sont les intersections de l'horizon & du méridien, appelés points du nord & de sud, & les intersections de l'horizon avec le premier vertical que l'on appelle l'est & l'ouest. Voyez NORD, SUD, &c.

Ce sont ces points que les latins appellent *cardines mundi*, ils sont éloignés les uns des autres d'un quart-de-cercle ou de 90 degrés.

Les points collatéraux ou intermédiaires sont ceux qui sont entre les points cardinaux, les premiers points collatéraux ou de la première espèce, sont également distants de deux points cardinaux, tels sont le nord-est & le sud-ouest; les points secondaires ou de la seconde espèce sont du premier ordre, comme ceux qui sont à égale distance d'un point cardinal & d'un point de la première division, tel que le nord-nord-est, ou du second ordre, c'est-à-dire à égale distance d'un point cardinal ou d'un point de la première division, & d'un secondaire du premier ordre, tel que le nord-est quart-de-nord.

Les premiers points collatéraux sont donc à 45 degrés des points cardinaux; les points secondaires du premier ordre sont à 22 degrés 30 minutes d'un cardinal & d'un premier collatéral qui suit immédiatement; & les points secondaires du second ordre sont à 11 degrés 15 minutes d'un cardinal ou d'un premier collatéral, & d'un second collatéral.

**POINT D'UN PILOTE**, (*Marine*). c'est le lieu marqué sur la carte de l'endroit où le pilote croit être à la mer.

**Points du bas de la voile**. C'est le coin ou l'angle du bas de la voile; les points du grand & petit pacht portent des écoutes, des couets & des cargues-points.

**Point du haut de la voile**.

**POINTS DE STATION**, dans l'Astronomie, sont les degrés du zodiaque, dans lesquels une planète paroît être absolument stationnaire & ne se mouvoir point du tout. Voyez STATION. Chambers.

**POINT D'ÉTÉ**, (*Cosmogr.*) point de l'écliptique, dans lequel le soleil s'approche le plus du zénith au midi: ce qui arrive dans la partie septentrionale de la terre, lorsque le soleil entre dans l'écrevisse; & dans la partie méridionale, quand il est dans le Capricorne.

**POINT D'HIVER**, (*Cosmogr.*) point de l'écliptique auquel le soleil est le plus éloigné du zénith, ou dans lequel la hauteur méridienne du soleil est la moindre; cela arrive quand le soleil est dans le capricorne pour les peuples de la partie septentrionale de la terre, & quand il est dans l'écrevisse pour les autres.

**POINTS CARDINAUX**, (*Cosmogr.*) les Cosmographes entendent par points cardinaux quatre points de l'horizon, qui se divisent en quatre parties égales. Un de ces points est celui où le soleil se lève au vrai orient. Le second est au vrai occident où le soleil se couche. Les deux autres points sont éloignés de ceux-ci de 90 lieues, & se trouvent au vrai midi & au vrai nord.

**POINTS HORIZONTAUX**, (*Cosmogr.*) ce sont des points également éloignés du centre de la terre; par exemple, lorsqu'on doit continuer une ligne horizontale sur le bord d'une rivière, & que cette ligne s'y trouve interrompue par plusieurs inégalités, alors les points horizontaux sont les points de la ligne horizontale, où il faut la rompre & la diviser en plusieurs autres.

**POINTS SOLSTITIAUX**, (*Cosmogr.*) points de l'écliptique les plus éloignés de l'équateur; ce sont les points d'été & les points d'hiver; voyez ces deux mots. (*D.J.*)

**POINT**, dans la Perspective, est un mot dont on fait usage pour marquer les différentes parties ou les différents endroits qui ont rapport au plan du tableau. Voyez PLAN du tableau.

Le point de vue est un point *F* ou plan *HI*, tab. perspec. fig. 12, est coupé par une ligne droite *OF*, tirée de l'œil perpendiculairement au plan.

Ce point est dans l'intersection du plan horizontal avec le plan vertical. Voyez PLAN.

Quelques auteurs appellent ce point le point principal, & ils donnent le nom de point de vue ou de vision au point où l'œil est actuellement placé; & où tous les rayons se terminent tel que *O*.

**POINT ACCIDENTEL**, (*Opt.*) voyez ACCIDENTEL.

**POINT**, dans la Catoptrique & la Dioptrique, le point de concours est celui où les rayons convergens se rencontrent, appelé plus ordinairement le foyer. Voyez FOYER.

**POINT D'INCIDENCE**, (*Opt.*) est un point sur la surface d'un miroir ou d'un autre corps où tombe un rayon. Voyez INCIDENCE.

Point de dispersion est celui d'où les rayons commencent à être divergens, on l'appelle ordinairement le foyer virtuel. Voyez FOYER VIRTUEL.

Point de distance, c'est un point comme *PQ*, fig. 2. perspec. dans la ligne horizontale *PF*, qui est éloigné du point *F* autant que l'œil *O* est éloigné de ce même point.

Point objectif, c'est un point sur le plan géométral dont on demande la représentation sur le plan du tableau.



*Point rayonnant* ou *radieux* est le *point* qui envoie ou duquel partent des rayons.

*Point de réfraction*, est le *point* où un rayon se rompt sur la surface d'un verre, ou sur toute autre surface réfringente. Voyez RÉFRACTION.

*Point de réflexion*, est le *point* d'où un rayon est réfléchi sur la surface d'un miroir ou de tout autre corps.

POINT LACRYMAL, en terme d'Anatomie, signifie un petit trou qui est dans chaque paupière, & qui s'ouvre dans un sac appelé *sac lacrymal*. Voyez LACRYMAL.

POINT, ou POINCT, f. m. (Musique.) Le *point* signifie plusieurs choses différentes.

Dans nos musiques anciennes il y a *point* de perfection, *point* d'imperfection, *point* de division, *point* d'altération, *point* de translation, &c. Il faut donner une idée de ces différents *points*.

1. Dans la mesure appelée *tems parfait*, voyez TEMS, une breve ou quarrée, suivie d'une autre note égale ou de plus grande valeur, vaut ordinairement trois semi-breves ou une mesure entière; mais suivie de quelque note de moindre valeur, elle ne vaut plus que deux tems; de sorte que pour qu'elle vaille alors la mesure entière, il faut lui ajouter un *point* qu'on appelle par cette raison *point de perfection*.

2. Le *point* d'imperfection est celui qui placé à la gauche de la longue, diminue sa valeur quelquefois d'une ronde, quelquefois de deux. Dans le premier cas, on met une ronde entre la longue & le *point*; dans le second, on met deux rondes à la droite de la longue.

3. Le *point* de division a à-peu-près un sens semblable; à la gauche d'une ronde suivie d'une breve ou quarrée dans le tems parfait, il ôte un tems à cette breve, & fait qu'elle ne vaut plus que deux rondes.

4. Un *point* entre deux rondes situées elles-mêmes entre deux breves ou quarrées, ôte un tems à chacune de ces deux breves; de sorte que chaque breve n'en vaut plus que deux. C'est le *point* d'altération.

Ce même *point* devant une ronde, laquelle est suivie de deux autres rondes enfermées entre deux breves ou quarrées, double la valeur de la dernière de ces rondes.

5. Si une ronde entre deux *points* se trouve suivie de deux ou plusieurs breves, le second *point* transfère sa signification à la dernière de ces breves, & la fait valoir trois tems: c'est le *point* de translation.

Comme tout cela n'a lieu que dans le tems parfait, qui forme des divisions triples, & que ces divisions ne sont plus d'usage dans la Musique moderne; toutes ces significations du *point*, qui, à dire le vrai, sont fort embrouillées, se sont abolies depuis longtemps.

Aujourd'hui le *point* pris comme valeur de note, vaut toujours la moitié de celle qui le précède; ainsi après la ronde, le *point* vaut une blanche; après la blanche, une noire; après la noire, une croche, &c. Mais cette manière de fixer la valeur du *point*, n'est certainement pas la meilleure qu'on eût pu imaginer, & cause souvent bien des embarras inutiles.

*Point d'orgue*, ou *point* de repos, est une autre espèce de *point* dont j'ai parlé au mot COURONNE. C'est relativement à ce *point*, qu'on appelle généralement *point d'orgue*, ces sortes de chants & de successions harmoniques qu'on fait passer sur une seule note de basse, toujours prolongée.

Enfin, il y a encore une autre espèce de *point* qui se place immédiatement au-dessus ou au-dessous du corps des notes; on en met toujours plusieurs de

Tome XII,

suite, & cela montre que les notes ainsi ponctuées, doivent être marquées par des coups de langue ou d'archet égaux, secs & détachés. (S)

POINT D'HONNEUR, (Morale du monde,) c'est proprement le caractère de chaque profession; mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le *point d'honneur* par excellence. Il seroit difficile de le peindre, car les règles & les maximes qui le constituent sont variables. Autrefois la noblesse suivait en ce genre d'autres lois qu'aujourd'hui, & ces lois étoient si sévères qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition. Lettres persanes. (D. J.)

POINT, (Blason.) Il se dit de la division de l'écu en plusieurs quarrés, tantôt au nombre de neuf, tantôt de quinze, dont les uns sont d'un émail, & les autres de l'autre, qu'on appelle aussi *points équipollés*. On nomme pareillement *points* les divisions de la composition. Il y a aussi une autre division de l'écu en plusieurs *points*, où se trouvent le *point d'honneur*, le nombril, &c.

Le *point d'honneur* se dit de la place qui est dans un écu, répondant au milieu du chef & au dessous.

On appelle le *nombril* de l'écu, un *point* qui est au milieu du dessous de la face, & qui la sépare de la pointe. Ainsi on dit N. porte d'or à un écusson de gueules mis au nombril. (D. J.)

POINT D'APPUI, (Architect.) voyez ORGUEIL.

*Point d'aspect*. C'est l'endroit où l'on s'arrête à une distance fixée, pour jouir de l'aspect le plus avantageux d'un bâtiment. Ce *point* se prend ordinairement à une distance pareille à la hauteur du bâtiment.

Exemple. On veut juger de l'ensemble de l'église des Invalides. Comme sa hauteur est de trente-cinq toises, on doit d'abord s'en éloigner de cette distance. On vient ensuite à l'ordonnance de sa façade, & à la régularité de ses ordres, & on s'en éloigne autant que le portail a de hauteur, qui est de seize toises ou environ. Enfin, pour examiner les corrections des profils & le goût de la sculpture, on ne doit en être éloigné que selon l'élévation de l'ordre dorique, laquelle est de sept toises & demie, parce que si on en étoit plus près, les parties racourcies ne paroîtroient plus de proportion.

Le *point d'aspect* est opposé au *point vague*, d'où regardant un bâtiment d'une distance indéterminée, on ne peut que se former une idée de la grandeur de sa masse, par rapport aux autres édifices qui lui sont contigus.

*Point de vue*. C'est un *point*, dans la ligne horizontale d'un bâtiment, où se termine le principal rayon visuel, & auquel tous les autres qui lui sont parallèles vont aboutir.

*Points perdus*. Ce sont trois *points* qui n'étant pas donnés sur une même ligne, peuvent être compris dans une portion de cercle, dont le centre se trouve par une opération géométrique: ce qui sert pour les chercher ralongées.

On appelle aussi *points perdus* des centres de cercle qui, étant recroisés, forment des losanges curvilignes, qu'on rend différents par les couleurs des marbres & par la variété des ornemens. Le pavé qui est sous la coupole, & dans les chapelles du Val-de-Grace, & celui de l'Assomption, rue saint Honoré, à Paris, sont faits de cette manière. Daviler. (D. J.)

POINT DE PARTAGE, (Hydr.) est le bassin où l'eau s'étant rendue, se distribue par plusieurs conduites en différents endroits, tels que sont les châteaux-d'eau ou bassins de distribution. (K)

POINT DE SUIJTION, (Hydr.) est le *point* déterminé d'où part un nivellement, & celui où il doit finir dans un nivellement en pente douce. Dans un autre nivellement, le *point de sujétion* est la hauteur

SSSS

déterminée d'où l'on part, ou la hauteur du lieu où doit se rendre l'eau. (K)

POINT, en terme de Brodeuse, c'est un composé de plusieurs coups d'aiguille, lesquels diversément combinés & arrangés représentent sur un morceau de mousseline la figure qu'on veut. Tous ces différents tours & passages d'aiguilles forment un point qui prend le nom ou de l'objet naturel avec lequel il a quelque ressemblance, ou du point de dentelle sur lequel il a été fait. On dit point de tarlette, point de croix de chevalier, point de Saxe & d'Hongrie. Il est d'autant plus difficile de donner un dénombrement de tous les points de broderie, qu'ils changent comme la mode; ainsi des recherches à cet égard seroient sans utilité comme sans succès. Nous nous contenterons d'en donner un certain nombre qui servent de base à ceux qu'on a inventés & qu'on inventera. Que peut-on faire de mieux dans une matière sujette à tant de révolutions?

POINT ALONGÉ, en terme de Broderie au métier, se fait avec de la soie plate sur du satin, à-peu-près comme le point fendu, mais en y mettant la moitié moins de nuances. Ce point n'est guère d'usage que pour les meubles.

POINT D'AMANDE, en terme de Brodeuse, trois rayures en-haut & en-bas, huit fils entr'elles. On prend le premier de ces fils sur l'aiguille, on continue d'un fil à l'autre jusqu'à huit. On recommence une autre amande à côté, à huit fils de la première. On remplit les intervalles du haut & du bas par d'autres amandes qui se font de même.

POINT D'ANGLETERRE BROCHÉ, en terme de Brodeuse, est composé d'une rangée d'Angleterre uni, & une autre rangée qui n'en est différente que parce que l'on passe l'aiguille dans l'un des points latéraux de la première rangée, & que ce fil ainsi amené vers le milieu du trou forme une croix. Voyez ANGLETERRE UNI.

POINT D'ANGLETERRE UNI, en terme de Brodeuse, se fait en-travers, en prenant cinq fils de long & cinq de travers, en passant l'aiguille deux fois sur les cinq de travers & une seulement sur ceux de long; ainsi de même, dans la seconde rangée, en observant de passer dans les trous latéraux de la première. Quand on a fait quatre rangs de cette sorte, & qu'on en fait deux autres de point turc, cela s'appelle de l'Angleterre rayé. Voyez POINT TURC.

POINT D'ANNELET, en terme de Brodeuse, c'est un point monté sur six d'oillet de hauteur, en carré. On passe l'aiguille au milieu du carreau; on tourne tout-autour dans les trous d'oillet, excepté vers les angles haut & bas où l'on ne plante l'aiguille qu'à quatre fils loin d'eux.

POINT D'ARRÊTE DOUBLÉ, en terme de Brodeuse, se fait en comptant trois fils de travers & en prenant six sur l'aiguille, en portant d'abord l'aiguille en long & coupant cette portée précisément au milieu. Ce point est monté sur cinq de haut & rempli de trois mouches, deux à quatre, fils en-travers, & de six tours d'aiguille; & la troisième au milieu sur douze fils de travers, & de seize tours d'aiguille.

POINT À CARREAUX, en suite on croise ce point en passant par le même trou & sur la même rayure. On fait une seconde rayure à quatre fils de la première; puis une troisième en-travers sur les premières, qui représente en effet un carreau.

POINT DE CROIX DE CHEVALIER, est monté sur quatre de tous côtés, deux points de hauteur, ou point riche. Voyez POINT RICHE. Vous descendez de côté & plus bas à droite, en faisant encore un point riche; de-là vous passez l'aiguille dans le trou du point de l'autre angle, vous la ramenez dans celui de l'angle vis-à-vis, vous la portez dessus, vous la repassez

dessous par le trou qu'a laissé le point riche fait sous la croix.

POINT D'ESPRIT, se monte sur cinq fils de long & cinq de travers, en laissant à chaque fois deux fils qui font une croix. Les cinq fils, en tous sens, sont embrassés d'un point noué.

POINT À GERBE, en terme de Brodeuse, se monte sur quatre faces. On passe l'aiguille à fil double pour les remplir de trous en trous par en-haut, & toujours dans le même en-bas, ce qui forme la gerbe.

POINT D'HONGRIE, en terme de Brodeuse, sont trois rayures sans intervalles. On fait au-dessous de la troisième une espèce de piqué qui commence par quatre, fils sur l'aiguille en descendant, puis cinq, puis six, ainsi des autres en remontant, en sorte qu'il y ait toujours un fil de long entr'eux par en-haut, ce qui forme le triangle. On recommence sur la même ligne; & la place qui reste entre deux triangles en-haut en-bas, se remplit par d'autres de la même façon.

POINT DE LENTILLE, en terme de Brodeuse, se fait sur quatre fils embrassés en long, à quatre fils l'un de l'autre, & autant entre les deux rayures. De façon qu'au premier tour il y a quatre fils embrassés & quatre qui ne le sont pas. Les uns & les autres vis-à-vis de ceux qui sont ou embrassés ou vides. Ces derniers sont embrassés au second tour par une troisième rangée en travers; ceux qui se trouvent en ce sens le font de même, ce qui forme une lentille assez semblable au légume de ce nom.

POINT DE MARLY, en terme de Brodeuse, se monte sur quatre fils de long & quatre de travers, en revenant une seconde fois sur les rayures pour croiser le point; ces rayures sont près l'une de l'autre sans intervalle.

POINT DE MIGNONETTE, en terme de Brodeuse, est mousseline, représente un carreau parfait, & se forme en comptant trois fils de travers, & en prenant huit après sur l'aiguille; en sorte néanmoins qu'il y ait de gauche à droite toujours quatre fils de longueur entre les points, parce qu'on laisse tant à droite qu'à gauche deux fils de côté. La seconde rangée se fait de même, & se commence trois fils au-dessous de la première. Ensuite au milieu du carreau composé de huit fils on en met quatre sur l'aiguille en travers & quatre au long, & on en fait un point riche. Prenant de l'autre côté deux fils de derrière l'aiguille & deux devant, ce qui forme les quatre dont ce point est fait. Voyez POINT RICHE; ainsi des autres rangées. Ces rangées, dans quelque point que ce soit, se font toujours de bas en-haut.

POINT MORDU, en terme de Brodeur au métier, ce sont d'assez grands points dont le second mord sur le premier; ainsi du reste.

POINT DE MOUSSELINE, en terme de Brodeuse, se fait en-travers. On prend cinq fils de longueur, à côté desquels en passant l'aiguille pour en aller prendre cinq autres de travers, on en laisse deux de même sens. La seconde rangée se fait comme la première, en passant l'aiguille sur une branche de celle-ci vis-à-vis des deux fils qu'on a laissés, ce qui répète dans cette seconde rangée forme un petit cercle à quatre rayons en croix.

POINT DE MOUSSELINE RAYÉE, en terme de Brodeuse, s'appelle ainsi, parce qu'il est composé d'une rangée ou raie de points d'Angleterre unis, & d'une autre de points de mousseline unis. Voyez POINT D'ANGLETERRE UNI & POINT DE MOUSSELINE. On laisse toujours entre chaque raie neuf fils de distance.

POINT D'OUILLET, en terme de Brodeuse, se monte sur six points de hauteur en tout sens, quatre fils de long sur l'aiguille, & deux en-travers; le carreau formé, on passe l'aiguille du centre dans tous les trous



de point de la circonférence, ce qui fait autant de rayons que de points.

POINT PLAQUÉ, *au terme de Brodeur au métier*, ce sont trois couleurs mal nuées dont les passages mal ménagés produisent des fleurs baroques, ou qu'on suppose étrangères.

POINT DE QUADRILLE, *en terme de Brodeuse*: prenez quatre fils en long & autant en travers sur l'aiguille; ce qui se répétant en descendant, forme un carré oblong. Ce point se monte sur quatre points de hauteur qui achevent la figure.

POINT RICHE, *en terme de Brodeuse en mouffeline*, c'est un ouvrage qui se fait en pousant l'aiguille sous quatre fils en long & quatre fils en travers de droite à gauche, & de gauche à droite. Ce point représente une espèce d'échelle. Il se fait de plusieurs rangées à côté l'une de l'autre. La seconde se forme en passant l'aiguille sous les quatre points de travers de la première, en prenant deux fils du premier chaînon & deux du second; en sorte que le second rang descend de deux fils plus bas que le second, ainsi des autres rangs.

POINT RICHE A CROIX, *en terme de Brodeuse*; on prend huit fils à droite & huit fils à gauche, en laissant toujours un de ces fils sur derrière l'aiguille & un devant. La même chose répétée en montant ou descendant le long de la première rayure & vis-à-vis des points, & des deux fils laissés l'un derrière & l'autre devant l'aiguille, forme une croix dans le point riche. *Voyez cet article.*

POINT DE Saxe, *en terme de Brodeuse*, commence par un point de tartelette en travers. *Voyez* POINT DE TARTELETTE; trois de hauteur, deux rayures en zig-zag, distantes de seize fils l'une de l'autre. Ces seize fils sont partagés en trois parties une de six, en bas, une de quatre au milieu, & une de six en haut. On prend celle de quatre sur l'aile, on continue en descendant d'un fil, & en montant de même, jusqu'à ce que les seize soient pris. On recommence en diminuant ce qui forme la pomme; on fait ensuite quatre points sans hauffer ni baisser, qui représentent la queue d'une pomme que l'on fait comme la première, ainsi du reste.

POINT DE GRAND Saxe, *en terme de Brodeuse*; on fait des points d'œillet sur quatre fils en long & en travers. *Voyez* POINT D'ŒILLET. On met fix de haut le carreau que ces points forment d'un trou de point d'œillet à un autre; on jette un tour de fil à piquer, & commençant à l'angle de travers on finit par l'autre, & on remplit le carreau.

POINT DE TARTELETTE PETITE, *en terme de Brodeuse*, se fait sur quatre fils, & de quatre en quatre à deux faces seulement; les deux points de ces faces sont un peu inclinés; le troisième s'applique près d'eux en arrondissant vers ses extrémités; & le quatrième en dessous. Il se monte sur trois points en tous sens, & représente un carreau un peu allongé.

POINT DE TARTELETTE REMPLI, monté sur huit points de hauteur formant un carré rempli de points de petit tas; on part du point du milieu, par lequel on a fermé le carreau en point de tartelette, *voyez cet article.* On fait deux points riches du même sens, puis trois, puis deux, *voyez* POINT RICHE. Dans le second carreau on fait du point de mignonnette, excepté qu'on ne prend que deux fils de travers. Le point de mignonnette se fait le long du tartelette. *Voyez* POINT DE MIGNONNETTE.

POINT DE PETIT TAS, *en terme de Brodeuse*; prenez vingt fils de longueur & quatre de travers en passant l'aiguille deux fois sur l'un & l'autre; faites huit rangées, la première d'un point, la seconde de deux, la troisième de trois, la quatrième & cinquième de six, la sixième de six, la septième de deux, & la huitième d'un. Il y a toujours quatre fils entre chaque carré.

Tome XII.

tième d'un. Il y a toujours quatre fils entre chaque carré.

POINT DE TRAVERS, *en terme de Brodeuse*, se fait sur quatre fils de long & quatre de travers, en fichant l'aiguille de quatre fils en quatre fils, & en prenant toujours quatre sur l'aiguille.

POINT TURC, se fait sur cinq fils de long & autant de travers, en faisant quatre faces couvertes toutes d'un point noué. La dernière faite, on rapporte l'aiguille sur la croix, & on la fiche sous un de ses brins; de-là on prend cinq autres fils comme en commençant, & on fait son second point.

POINT DE ZIG-ZAG, *en terme de Brodeuse*; trois rayures croisées, *voyez* POINT DE CARREAU; au-dessous on laisse seize fils, puis trois autres rayures au milieu, on prend six fils sur son aiguille en zig-zag.

POINT, *terme de Cartier*, c'est une marque qui est rouge ou noire sur les cartes, & qu'on appelle pique, trefle, cœur ou carreau, parce que ces points ont quelque rapport avec le cœur, le trefle, le carreau & les fers d'une pique. (D. J.)

POINT, *terme de Cordonnier*, ce mot désigne différentes dimensions de la longueur des souliers.

POINT, (Dentelle.) ce mot se dit de toutes sortes de dentelles & passemens de fil faits à l'aiguille, comme points de France, point de Paris, point de Venise, &c. quelquefois il s'entend aussi de celles qui sont faites au fûteau, comme point d'Angleterre, point de Malines, point du Havre; mais ces dernières espèces s'appellent plus ordinairement dentelles.

POINTS COURANS, f. m. p. (Jard.) petites lignes en manière de hachures, qui servent à marquer dans les plans, les sillons des terres labourées & les couches de jardin.

POINT, (Marché.) on appelle ainsi des trous faits avec le poinçon aux étriviers & aux courroies des sangles, pour y faire entrer les ardillons des boucles qui les tiennent. Ainsi allonger ou raccourcir les étriviers d'un point, c'est mettre l'ardillon à un trou plus haut ou plus bas qu'il n'étoit auparavant. Mettre la gourmette à son point, c'est faire entrer suivant le cas, la première ou la seconde maille dans le crochet qui tient à l'œil de la bride. *Voyez* GOURMETTE. On dit que les étriviers sont au point du cavalier, lorsqu'elles sont proportionnées à la longueur des jambes. *Voyez* CHAPELET, ETRIVIERE.

POINT SECRET, *terme de Monnaie*, c'est un petit point qui se met ordinairement sous les lettres des légendes, pour marquer le lieu de la fabrication.

POINTS, (Art numismat.) marque qu'on voit sur quelques médailles, & par conséquent sur des monnoies romaines: elle est faite ainsi. On trouve sur les médailles romaines un certain nombre de points mis des deux côtés, mais qui ne passent pas quatre, pour marquer la troisième partie de l'as qui se divisoit en douze parties: uncia, sextans, dodrans, quadrans, triens. Le sextans se marquoit . . le quadrans . . le triens . . &c. par O ou par L libra, qui en spécifie le poids.

On trouve des points marqués principalement sur les médailles consulaires, mais ce ne sont pas les seules sur lesquelles on en trouve; on en voit aussi sur quelques médailles d'argent de Tribonien Galle, tantôt un, tantôt deux, tantôt trois, & jamais plus de quatre: toujours en nombre pareil, tant dans l'exergue du revers, que derrière le buste du prince, du côté de la tête. Ces points se trouvent avec différents revers, comme *Equitas Aug. Felicitas publica. Pax Aug. Victoria Aug. Sacculum novum. Ubertas Aug. &c.* Dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, il y avoit quatre de ces médailles de Gallus, dont le revers représente un temple, avec la légende *Sacculum novum*; la première n'a qu'un point en bas, & un au-

S s s s ij

tre derrière le buste; la seconde deux *points*; la troisième trois; & la quatrième quatre, & toujours autant derrière le buste, que dans l'exergue du revers. Cette remarque de M. le baron de la Bastie, n'est peut-être pas indigne de l'attention des curieux. Il ajoute que la médaille même de Gallus paroîtroit copiée ou à dessein, ou par méprise sur la médaille de Philippe, si elle n'étoit pas assez commune, & si *facillum* n'étoit pas toujours écrit par deux *ll*, pendant que le même mot est écrit avec une seule *l* sur les médailles de Philippe. (D. J.)

POINTS, f. m. pl. *terme de faiseur de points*, ce sont plusieurs petits *points* qui sont faits à l'aiguille, rangés proprement les uns auprès des autres, & dont le différent arrangement fait autant de diverses figures. Il y a le *point* clair, le *point* ferme, le *point* riche, le *point* de deux, le *point* de losange, le *point* vitré, &c.

POINT, *en terme d'Orfèvre* en grosserie, c'est l'endroit où une pièce dont on cherchoit le milieu sur le poinçon, est restée en équilibre. Voyez POINÇON.

POINTS, f. m. pl. *terme de Sellier & de Bourrelier*, petits trous que ces artisans font à des étrivières, à des courroies, ou à des foulpentes de carrosses, pour y passer l'ardillon. (D. J.)

POINT, (*Jeu*), ce mot a deux acceptions au jeu: par exemple au piquet, on dit combien avez-vous de *point*? J'ai le *point*, & j'ai fait 30 *points*. Dans ce dernier cas, le nombre des *points* est celui de tout le coup joué; & dans le premier, c'est la valeur d'un certain nombre de cartes d'une même couleur.

POINTAGE DE LA CARTE, (*Marine*) c'est la désignation que fait le pilote sur la carte marine du lieu où il croit qu'est arrivé le navire. Cette désignation se fait par le moyen de deux compas communs, ou d'une rose de vent faite de corne transparente, & appliquée sur la carte sur laquelle le pilote établit & marque le point de longitude & de latitude, où ses estimés lui font présumer que le vaisseau doit être arrivé.

POINTAL, f. m. (*Charpent.*) c'est toute pièce de bois qui mise en œuvre à-plomb, sert d'étaie aux poutres qui menacent ruine, ou à quelque autre usage. Ce mot vient de l'italien *puntale*, *poinçon*.

POINTE, f. f. (*Gram.*) se dit en général de l'extrémité aiguë de quelque corps que ce soit.

Selon cette définition, on dit la *pointe* d'une aiguille, d'une lance, d'une épée, d'un couteau, &c. mais on s'en sert quelquefois dans l'Astronomie pour exprimer les cornes du croissant de la lune, ou d'un autre astre. Il est vrai que le mot latin *cuspidis*, ou le mot françois *cornes*, est beaucoup plus en usage pour cela que le mot françois *pointe*. Voyez LUNE, CROISSANT, CORNES, ECLIPSE, &c. (O)

POINTE, (*Géom.*) les *pointes* d'un compas sont les extrémités aiguës de cet instrument, avec lesquelles on trace des lignes.

POINTES, (*Conchyl.*) en latin *aculei*, *mucones*, *spina*, *clous*, *épinés*; tous termes synonymes, pour signifier les piquans qui se trouvent sur la superficie d'une coquille, comme par exemple, sur l'huître épineuse. (D. J.)

POINTE du cœur, *muco cordis*, (*Anatomie*.) est l'extrémité inférieure & pointue du cœur. Voyez CŒUR.

POINTE, (*Art de parler & d'écrire*.) jeu d'esprit qui roule sur les mots.

Jadis de nos auteurs les *pointes* ignorées,  
Furent de l'Italie en nos vers attirées.  
La raison outragée ouvrant enfin les yeux,  
La bannit pour jamais des discours sérieux,  
Et dans tous ses écrits la déclarant infâme,  
Par grace lui laissa l'entrée en l'épigramme;  
Pourvu que sa finesse éclatant à-propos,

Roulée sur la pensée, & non pas sur les mots.

Ce n'étoit pas seulement dans les ouvrages d'esprit qu'on imaginoit devoir donner place aux *pointes*, elles faisoient les plus riches ornemens de nos sermons. Un prédicateur de ces tems-là, parlant de S. Bonaventure, promit de montrer dans les deux parties de son discours, qu'il avoit été le docteur des séraphins, & le séraphin des docteurs. Le P. Cauffin dans sa *Cour sainte*, dit que les hommes ont bâti la tour de Babel, & les femmes la tour de babil. « Tout » est souple devant vous, dit le P. Coron à Henri » IV. votre sceptre est un caducée qui conduit, in- » duit & réduit les âmes à ce qu'il veut ». Mais pour venir à des exemples plus modernes, ce que dit Mafcaron dans l'*Oraison funebre de Henriette d'Angleterre*, ne doit-il pas passer pour une *pointe* des plus ridicules? « Le grand, l'invincible, le magnanime » Louis à qui l'antiquité eût donné mille cœurs, » elle qui les multiplioit dans les héros selon le nom- » bre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur » à ce spectacle ».

Le moyen de découvrir si une *pointe* est bonne ou mauvaise, c'est de la tourner dans une autre langue; lorsqu'elle soutient cette épreuve, on peut la regarder pour être de bon aloi; mais c'est tout le contraire quand elle s'évanouit dans l'opération. On pourroit appliquer à la véritable *pointe* ingénieuse, l'éloge qu'Aristote faisoit d'une belle femme, qu'il trouvoit toujours belle, soit qu'elle fût parée ou en déshabillé.

On ne substitue souvent les *pointes* à la force du discours, que parce qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit, que d'être à la fois touchant & naturel. Quant on ne fut plus capable d'admirer le style noble & simple des écrivains du siècle d'Auguste, on se vint à l'hérissé de *pointes* des écrits de Sénèque. C'est ainsi que parmi nous, nous voyons la décadence des sciences sortir de ce nouvel esprit de *pointes* & de frivolités, qui causa celle dont on commençoit à se plaindre à Rome immédiatement après le siècle d'Auguste.

Je ne prétens pas cependant qu'il soit toujours défendu, dans quelques petits ouvrages, de donner place à des pensées qui suppléent par leur vivacité à ce qui leur manque du côté de la justesse. Il en est de ces traits comme des faux brillans qu'on a quelquefois ingénieusement mis en œuvre, & qu'on ose porter sans deshonneur avec de vrais diamans. (D. J.)

POINTE de l'épigramme, (*Poëte*.) c'est ainsi qu'on nomme la pensée de l'épigramme qui pique le lecteur & qui l'intéresse. Toute épigramme a deux parties, l'exposition du sujet, & la pensée ou la *pointe* qui en résulte.

Cy git ma femme! Voilà l'exposition du sujet:  
Ah, qu'elle est bien pour son repos & pour le mien!

Voilà la *pointe*. Cette *pointe* doit être présentée heureusement & en peu de mots: elle doit être intéressante, soit par le fond, soit par le tour: elle intéresse encore par la finesse de l'idée, comme dans l'épigramme de l'Anthologie renfermée en un seul vers:

Je chantois, Homère écrivoit.

Quelquefois la plaisanterie fait la *pointe* de l'épigramme, comme dans celle du chevalier de Cailly.

Dis-je quelque chose assez belle?  
L'aut, qu'il crut en cervelle  
Me dit: Je l'ai dit avant toi.  
C'est une plaisante donzelle;  
Que ne venoit-elle après moi?  
J'aurais dit la chose avant elle.

Dans quelques occasions, c'est le jeu de mots;



*Huissiers, qu'on fasse silence,  
Dit, en tenant l'audience,  
Un président de Bougé;  
C'est un bruit à tête fendre:  
Nous avons déjà jugé  
Dix causes, sans les entendre.*

D'autresfois c'est la malignité : il est inutile d'en rapporter des exemples. Quelquefois c'est une absurdité qui n'étoit pas attendue. Tel est ce bon mot de Caton, rapporté par S. Augustin.

*Autrefois un Romain s'en vint fort affligé,  
Racontant à Caton que la nuit précédente  
Son foulier des souris avoit été rongé;  
Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante;  
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits:  
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable:  
Mais si votre foulier eût rongé les souris,  
Ç'auroit été sans doute un prodige effroyable.*

Barraton.

Mais de toutes les especes de *pointes* épigrammatiques, il n'y en a guere qui frappent plus que les retours inattendus :

*Un gros serpent mordit Aurele,  
Que croyez-vous qu'il arriva ?  
Qu'Aurele en mourut ? bagatelle.  
Ce fut le serpent qui creva.*

(D. J.)

POINTE, (Géog. mod.) mot employé dans la Géographie, comme dans la Marine, pour désigner une longueur de terre qui s'avance dans la mer. On dit, par exemple, la *pointe* de l'est, de l'ouest, du sud ou du nord, pour dire la *pointe* d'une terre qui regarde quelqueune de ces différentes parties du monde. Assez souvent on prend le mot *pointe* pour dire une *langue de terre*, & même un cap : il répond alors aux mots *promontorio*, *capo* ou *punta* des Italiens, & aux mots *promontorio*, *cabo* & *punta* des Espagnols.

Ainsi on appelle *pointe* de S. Pierre, la partie la plus orientale de l'île de Cadix sur la côte d'Espagne. Ce lieu se nommoit anciennement *Heraclium* à cause du fameux temple d'Hercule qu'on y avoit bâti.

On appelle *pointe* de S. Sébastien la partie la plus occidentale de Cadix, nommé autrefois *Cronium*, à cause d'un temple de Saturne qui y étoit. (D. J.)

POINTE, terme de Blason, la partie inférieure de l'écu qui aboutit ordinairement à une petite *pointe*. C'est aussi une piece qui monte du bas de l'écu en haut, & qui étant plus étroite dans sa largeur que le chappé, occupe seulement le tiers de la *pointe* de l'écu. On appelle *pointe en bande*, *pointe en barre*, celle qui est posée dans la situation de la bande ou de la barre. *Pointe en face* est celle qui est mouvante d'un des flancs de l'écu ; & *pointe renversée* celle qui étant mouvante du chef contre-bas, occupe les deux tiers du chef en diminuant jusqu'à la *pointe* de l'écu, sans la toucher néanmoins.

POINTE, f. f. (Archit.) c'est l'extrémité d'un angle aigu, comme l'encoignure d'un bâtiment, du bout d'une ile ; d'un mole, &c.

On appelle aussi *pointe* le sommet d'un clocher, d'une obélisque, d'un comble, &c.

POINTE, f. f. terme générale d'ouvriers, extrémité d'un corps aigu, propre à percer ou à trancher quelque chose. Il y a plusieurs ouvriers & artisans qui donnent le nom de *pointes* à quelques-uns de leurs outils, mais qui sont bien différens les uns des autres, soit pour la forme, soit pour l'usage. Voyez les articles suivans. (D. J.)

POINTE A TRACER, outil d'Arquebuser, c'est un morceau de fer quarré par le milieu, & fort pointu de deux côtés ; cet outil est environ long d'un demi-

pié ; les Arquebusers s'en servent pour tracer des ornemens sur les bois de fusil & autres.

POINTE, (Ardoiserie.) voyez l'article ARDOISE.

POINTE, coup de, (Métier à bas.) voyez cet article.

POINTE, en terme de Boutonnier, est une lame aiguë, taillée en langue de serpent, & montée sur un mandrin de bois, qui s'enfonce dans une poupée jusqu'à une espee de bourrelet, qui termine ce mandrin du côté du fer. La *pointe* sert à percer diverses prises d'ouvrages qui ont besoin de l'être, & elle est fortement emmanchée dans son mandrin.

*Pointe*, c'est un instrument de fer aigu, mais en langue de serpent, montée sur une mollette. Cet outil sert à faire les quatre trous pour la corde à boyau.

*Pointes*, ce sont des aiguilles sans tête que l'on fiche dans le bas du moule le plus près du bord qu'il est possible à distances égales, pour aiseoir les premiers jets de poil, soie ou or. C'est sur ces *pointes* que se font les coins. Voyez COINS.

POINTE A TRACER, en terme de Bijoutier, c'est une espee de petit cifelet dont on se sert pour former légèrement dans l'ouvrage les traits qu'on n'a fait que marquer avec les crayons.

POINTE, en terme de Boufferie, est un morceau d'étoffe coupé en triangle, qui entre dans la fabrique d'un bonnet ou d'une calotte.

POINTS POUR TRIER, terme de Cartier, ce sont des petits bouts de lames de couteau garnies de leurs manches, dont ces ouvriers se servent pour éplucher le papier avec lequel ils fabriquent les cartes, & en ôter toutes les saletés & les inégalités.

POINTE, (Ciseleur.) les Ciseleurs appellent *pointes* de petits cifelets pointus, dont ils se servent pour achever les figures, & leur donner plus de relief.

POINTE, f. f. terme de Cloutier, clou sans tête, dont les Tapissiers, &c. se servent pour attacher les tapisseries au mur.

POINTE, f. f. terme de Coiffeuse, c'est la partie de la coiffure qui vient sur le front.

POINTE, f. f. terme de Coutelier, c'est la partie la plus grosse & la plus large du raioir qui est vers le bout. (D. J.)

POINTE, en terme d'Epinglier, s'entend de l'extrémité aiguë de l'épingle qui se fait sur une meule de fer dentelée, sans avoir aucun égard au degré de finesse qu'elle y acquiere. Voyez MEULE, petite & grosse POINTE.

Grosse *pointe*, est celle que forme la grosse meule dans l'ébauchage ; elle est courte & épaisse, au lieu que la petite *pointe* est allongée & fort fine.

*Pointe fine*, s'entend de la perfection où l'on met la *pointe* d'une épingle après l'ébauchage, ce qui s'appelle proprement repasser. Voyez ÉBAUCHER & REPASSER.

POINTE, (Fourbisseur.) c'est un morceau de fer, de bon acier, de dix à onze pouces de long, de forme triangulaire, dont les angles qui sont très-tranchans se terminent en *pointe* d'un côté, & en une queue de l'autre, qui sert à le monter dans un manche de bois. Cet outil sert à percer & ouvrir le pommeau, qui est la dernière piece de la monture d'une épée. (D. J.)

POINTES, petites, outil de Graveur à l'eau-forte, sont des aiguilles à coudre de la meilleure qualité, c'est-à-dire de bon acier, qu'ils emmanchent dans un petit bâton, & qui leur servent à emporter le vernis dont la planche est couverte, & y former les traits les plus fins. Voyez GRAVURE A L'EAU-FORTE, & les fig. Planches de la Gravure. On aiguise les *pointes* sur la pierre à l'huile comme tous les autres outils qui sont à leur usage. Le petit bâton qui sert de manche aux *pointes* est de quatre pouces de long, & a une *pointe* à chaque bout ; on se sert des *pointes* grosses ou petites comme d'un crayon, avec lesquelles on dessine sur le vernis ce qu'on s'est proposé de faire.

POINTS dont se servent les Graveurs en taille-douce ; les ouvriers font eux-mêmes ces points avec des aiguilles ciliées de différentes grosseurs. On les emmanche au bout d'un petit morceau de bois ou de canne, & on leur fait la *pointe* sur la pierre à huile, faisant attention à les rendre bien vives & bien rondes, afin qu'en gravant on puisse s'en servir en tout sens.

On fait aussi des *points* émoussées qui servent à calquer, voyez CALQUER, à graver de grands sujets & des paylages.

Outre ces *points*, on en fait encore de plus grosses avec des burins passés, que l'on appelle *points sèches* : elles servent à graver sur le cuivre à cru des objets délicats & qui ne sont point susceptibles de grande force, comme les lointains, les montagnes, les bâtimens, les nuées, &c. Il y a une façon d'ébarber cette gravure ; c'est de l'ébarber positivement dans le sens qu'elle a été faite. Voyez ÉBARBER, & les fig. Planches de la Gravure.

POINTE à graver en bois, qu'aucun dictionnaire (excepté celui des monogrammes) n'appelle de son véritable nom, le confondant avec le burin, est un instrument composé d'une lame d'acier mise dans un manche de bois fendu & tortillé d'une ficelle. Cet outil a plutôt la forme d'un canif que de tout autre instrument. Voyez à GRAVURE EN BOIS sa description & son usage.

POINTE à mettre un diamant, outil qui sert aux Graveurs en pierres fines. C'est une tige de cuivre à l'extrémité de laquelle est monté un diamant, dont l'usage est (après que la *pointe* est montée sur le tour) de creuser diligemment les parties des pierres que l'on grave, qui doivent être profondes, & que la poudre d'émeril ou de diamant n'useroit qu'en beaucoup de tems.

POINTE, ustensile d'imprimerie dont se sert le compositeur pour corriger les formes ; c'est un fermettement aigu, de la figure d'une grosse aiguille ou carreau, monté sur un petit manche de bois tendre ; avec cette *pointe* l'ouvrier pique le dessous de l'œil de la lettre qu'il a dessein d'ôter, & y supplée à l'instant celle qui doit la remplacer. Les ouvriers de la presse se servent aussi de la *pointe* pour compter le papier dans les petits nombres, mais plus ordinairement pour enlever les ordures qui surviennent dans l'œil de la lettre pendant le tems même qu'ils travaillent.

POINTE du tympan, terme d'imprimerie, elle est composée d'une branche & d'un aiguillon, & est attachée au tympan avec deux vis, afin d'aider à faire le registre.

POINTES-NAÏVES, (Joaillerie.) c'est le nom que les Diamantaires & Lapidaires donnent à certains diamans bruts d'une forme extraordinaire, qui se tiennent particulièrement de la mine de Soumelpont, autrement de la rivière de Gonel, au royaume de Bengale.

POINTS, outils de Lapidaires, ce sont de petits morceaux ou pièces de fer que les Lapidaires rapportent sur leur tour, & au bout desquels ils enchaînent une *pointe* de diamant ; elles servent à percer des pierres précieuses quand ils en ont besoin. (D. J.)

POINTE A GRATTER, dont les Faiseurs d'orgue se servent pour gratter les tuyaux & toutes les pièces d'étain & de plomb, qu'il faut fonder dans la partie où la foudure doit être appliquée, est une moitié de ciseaux que l'on emmanche, comme on voit à la fig. 66. Planche d'Orgue ; on tient cet outil en sorte que le manche B passe entre le petit doigt & le doigt annulaire de la main droite ; le pouce & le doigt indicateur de la même main étant appliqués sur la partie C, ou même plus avant sur le fer pour le tenir plus fermement. Voyez les articles SOUDURE & ORGUE.

POINTE, terme de manège : un cheval fait une *pointe*, lorsqu'en maniant sur les voltes, il ne suit pas régulièrement ce rond, & que sortant un peu de son train ordinaire, il fait une espèce d'angle ou de *pointe* à sa piste circulaire. Pour empêcher qu'un cheval fasse des *pointes*, & faire en sorte qu'il s'arrondisse bien, il faut avoir soin de hâter la main.

Pointe de l'arçon, sont les parties qui forment le bas de l'arçon de devant d'une selle. Voyez SELLE & ARÇON.

POINTE, (Marine.) ce mot se dit d'une longueur de terre qui avance dans la mer, comme la *pointe* de Scage en Sutlande. La *pointe* d'un mole, d'une digue, est la partie de ces constructions la plus avancée dans l'eau.

A la *pointe* de l'est, de l'ouest, du nord, du sud ; c'est-à-dire, à la *pointe* d'une terre qui regarde quelqu'une de ces différentes parties du monde.

Pointe de l'éperon ; c'est la dernière pièce de bois & la plus avancée au-devant du vaisseau, sur laquelle quelque figure d'un monstre marin ou d'un lion est ordinairement appuyée. Voyez ÉPERON.

Pointes de compas de mer, ou de boussole, ou traits de compas ; c'est chacune des marques & des divisions de la boussole, ou du compas de mer. Il y en a trente-deux qui marquent les vents. Un rumb de vent vaut quatre *pointes* ; un demi-rumb vaut deux *pointes* ; & un quart de rumb en vaut une, en supposant huit rumb de vents principaux.

POINTE A TRACER, (Marqueterie.) outil d'ébéniste ; c'est une *pointe* d'acier, par exemple, d'une très-grosse aiguille à coudre, ou d'un bout de lame d'épée, emmanchée d'un petit manche de bois, garni d'une frette ; il sert à ces ouvriers pour tracer sur les feuilles de bois, dont le placage doit être fait, le contour des dessins, selon lequel elles doivent être découpées. Voyez les fig. Planches de Marqueterie.

POINTE DE PAVÉ, (Maçonnerie.) c'est la jonction en manière de fourche, des deux ruiffeaux d'une chaudière en un ruiffeau, entre deux revers de pavé.

POINTE A TRACER, (Menuiserie.) les menuisiers de placage & de marqueterie s'en servent pour tracer leurs dessins sur les feuilles de métaux ou de bois, qu'ils veulent contourner avec la scie ; elle a encore quelques autres usages dont on parle ailleurs. Cet outil est une espèce de poinçon d'acier, avec un manche de bois proportionné à sa petitesse. (D. J.)

POINTE DE CHEVEUX, (Perruquier.) c'est cette extrémité de cheveux par où les Perruquiers commencent à tourner la boucle de la frisure : l'autre bout s'appelle la *tête* ; c'est par la tête que les cheveux se tressent.

POINTE, terme de Plumassier ; on nomme dans le commerce des plumes d'autruche noires, fin à *pointe*, les grandes plumes noires qui sont propres à faire des panaches ; les moindres de cette qualité s'appellent *petit noir* à *pointe plate*. (D. J.)

POINTE, terme de Reliure, outil qui sert à couper le carton de la couverture, d'une largeur & longueur convenables à la tranche ; il est de fer avec un manche de bois, de dix-huit ou vingt pouces de long, y compris le manche. Le bout de l'outil est coupé en chanfrain & très-tranchant.

POINTE, (Outil de Sculpt. & de Tailleur de pierre.) la *pointe* des Sculpteurs en marbre, & des Tailleurs de pierre, est une espèce de ciseau de fer acéré, aigu par un bout, avec une tête de l'autre. Ils servent, les uns pour ébaucher leur ouvrage, ce qu'on appelle *approcher* à la *pointe* ; les autres pour percer des trous, & travailler dans les endroits étroits & profonds, où les ciseaux quarrés ne pourroient approcher. Les Sculpteurs nomment *pointe* double ou dent de chien, un ciseau quarré partagé en deux par



le bas en forme de dents ; ils s'en servent après avoir approché à la *pointe*. (D. J.)

**POINTE**, (Sculpture.) c'est un outil de fer bien acéré, dont les Sculpteurs en marbre se servent pour ébaucher leurs ouvrages ; après que le marbre a été dégrossi ou épannelé, ce qu'ils appellent approcher à la *pointe*. Quand on a travaillé avec cet outil, on en prend un autre qui a double *pointe* pour ôter moins de matière ; & ensuite lorsque l'ouvrage est plus avancé, on se sert du ciseau, ce que l'on nomme aussi approcher du ciseau. Voyez les Pl.

**POINTES**, f. f. pl. (Serrur.) ce sont des clous longs & déliés, avec une petite tête ronde, qui servent à attacher les targettes, les verrous, &c. & dont on ferre les grandes fûches.

**POINTES**, terme de Serrurier, ce sont des clous qui n'ont point de tête ; ils servent aux Serruriers à fixer les fûches qui s'attachent aux portes, croisées & guichets. On les achète en gros ou à la somme, qui est de douze milliers, ou au compte quand ce sont celles qu'on appelle fûches au poids ; dans le détail, on les vend à la livre & au compte. Savary. (D. J.)

**POINTES**, ( Tireurs d'or. ) les Tireurs d'or nomment ainsi certains petits poinçons d'acier, très-fins & très-pointus, qui vont toujours en diminuant de grosseur, dont ils se servent pour polir les pertuis ou trous neufs de cette sorte de petite filière, qu'ils appellent *fer à tirer*. Il y a de ces *pointes* si fines, que le fil d'or que l'on tire par les pertuis qu'ils ont poli, n'a pas la grosseur d'un cheveu.

**POINTE**, (Outil de Tourneur.) les tourneurs donnent le nom de *pointes* à deux pièces de fer pointues par un bout, qui s'entaillent dans les poupées de leur tour. Elles forment à-peu-près la figure d'un Z, dont la ligne du milieu seroit perpendiculaire, & non diagonale. (D. J.)

**POINTE**, en terme de Vannier ; c'est cet intervalle plein qu'il y a de la première torche à la seconde, d'où on commence à nommer *combes*, tous les cordons qui sont au-dessus.

**POINTES**, terme de Vitrier ; les *pointes* dont les Vitriers se servent pour attacher les panneaux & carreaux de verre, sur les bois des croisées & chassis, ne sont pas ordinairement des clous faits exprès, mais seulement le bout des clous que les maréchaux emploient à fixer les chevaux.

**POINTE DE DIAMANT**, (Vitrerie.) c'est un petit morceau de diamant, taillé en *pointe* ; & enchaîné dans du plomb & dans du bois, dont les vitriers se servent pour tailler le verre.

**POINTE**, f. f. terme de Fauconnerie ; on dit qu'un oiseau fait *pointe*, lorsqu'il va d'un vol rapide en s'élevant ou en s'abaissant.

**POINTE**, adj. (Blason.) On appelle *écu pointé* *faucé*, un écu chargé de plusieurs *pointes* en fasces, qui sont en nombre égal, d'émaux différents. *Pointé* se dit aussi d'un écu marqué de pointures ou piquures, comme les *pointes* qui servent de masse à la roie, tandis qu'elle est en bouton. Il porte trois roses boutonnées d'or & *pointées* de sinople.

**POINTEAU**, f. m. outil d'Horloger. C'est un poinçon d'acier trempé, pointu par le bout, qui sert à marquer ou faire des trous dans des pièces de laiton ou de cuivre. C'est ordinairement avec cet outil qu'ils font les trous dans les *pointes* de leur tour. Voyez TOUR D'HORLOGER.

**POINTER** se dit dans l'Artillerie d'une pièce de canon ou un mortier, quand on la met en mire pour la tirer. Voyez CANON, MORTIER & JET. Il y a dans l'Artillerie des officiers pour pointer le canon. On les nomme *officiers pointeurs*. C'est le premier grade d'officier de ce corps.

*Manière de pointer le canon.* Pour pointer ou diriger le canon vers un endroit où l'on veut faire por-

ter le boulet, on élève la culasse par le moyen d'un coin O, que l'on place dessous sur la femelle de l'afût ; ce coin se nomme *coin de mire*.

En l'avancant sous la culasse, il élève & fait baisser la volée ; on l'avance autant qu'il en est besoin pour que la volée soit dans la direction que l'on veut. On met quelquefois plusieurs de ces coins les uns sur les autres, lorsqu'on veut faire plonger le canon de haut en bas.

Le canon étant plus gros vers la culasse que vers la bouche, & faisant une espèce de cône tronqué, la ligne que l'on imagine passer par le milieu de son ame, comme la ligne AH, n'est pas parallèle à la partie supérieure du canon CG : c'est pourquoi si on alignoit le canon selon le prolongement de CG, le boulet, au lieu d'aller en D, prolongement de CG, iroit en B, prolongement de l'AH, c'est-à-dire qu'il porteroit plus haut que le point d'alignement observé. Pour remédier à cet inconvénient, on adapte sur l'extrémité de la volée une pièce de bois concave dans la partie intérieure, de manière qu'elle puisse, pour ainsi dire, être achevée sur l'extrémité de la volée, & que sa hauteur ou sa partie supérieure réponde à la quantité d'épaisseur que le métal de la culasse a de plus que celui de la volée.

Cette pièce se nomme *fronteau de mire*, voyez FRONTEAU DE MIRE. Il sert, comme on le voit, à faire porter le boulet dans l'endroit désiré ; car par son moyen la ligne de mire est parallèle à la ligne que l'on imagine passer au milieu du canon, c'est-à-dire à celle que doit décrire le boulet, supposant qu'il suive la direction de cette ligne qui est droite. Ainsi alignant la partie supérieure de la culasse & celle du fronteau avec un point quelconque, le boulet chassé dans cette direction, sera porté vers ce point, mais plus bas, de la quantité seulement du demi-diamètre de la culasse ; en sorte que si on aligne le canon à un point plus élevé de la quantité de ce demi-diamètre, le boulet donnera dans le point où l'on veut le faire porter. On fait ici abstraction de toutes les causes qui peuvent déranger, & qui dérangent effectivement dans la pratique la justesse du coup.

Pour ce qui concerne le pointage du mortier, voyez MORTIER. (p)

**POINTER**, v. act. (Architecture.) On dit pointer une *pièce de trait* ; c'est, sur un dessin de coupe de pierre, rapporter avec le compas le plan ou le profil au développement des panneaux. C'est aussi faire la même opération en grand avec la fausse équerre, sur des cartons séparés, pour en tracer les pierres. (D. J.)

**POINTER** une *aiguille*, terme d'Aiguiller, c'est former la *pointe* d'une aiguille avec la lime.

**POINTER**, (Manufature.) en terme de manufature, c'est faire quelques points d'aiguille avec de la soie, du fil ou de la ficelle, à une pièce de drap ou autre étoffe, pour conserver les plis, & empêcher qu'elle ne se chiffonne.

**POINTER**, (Martine.) c'est se servir du compas pour trouver sur la carte en quel parage le vaisseau peut être, ou quel air de vent il faut faire pour arriver au lieu où l'on veut aller.

**POINTER**, en Fauconnerie ; on dit qu'un oiseau *pointe* lorsqu'il va d'un vol rapide, soit en s'abaissant, soit en s'élevant. On dit aussi voler en *pointe*.

**POINTEUR**, f. m. terme d'Eglise. Dans la plupart des églises cathédrales & collégiales, on nomme *pointeur* celui qui marque sur un registre les noms de ceux qui sont absens de tel ou tel office du chœur. Ce registre se nomme *pointe*, & l'action du *pointeur*, pointer. (D. J.)

**POINTIL**, f. m. (Ferrerie.) Le *pointil* est une longue & forte verge de fer, à l'un des bouts de laquelle il y a une traverse aussi de fer, qui avec la verge

forme une espece de T. Quand on veut pointiller une glace, on enfonce le *pointil* du côté de la traverse dans un des pots à cueillir; & avec le verre liquide qu'on en rapporte, on l'attache par les deux bouts de cette traverse à l'extrémité de la glace qui a été coupée.

Lorsque le *pointil* est suffisamment assuré, on sépare de la felle l'autre extrémité de la glace, & l'on se sert du *pointil* au lieu d'elle, pour la porter aux fours destinés à cet usage, où par plusieurs chauffées qu'on lui donne, on achève de l'élargir également dans toute sa longueur. C'est après cette façon qu'on coupe la glace avec des forces, non-seulement du côté qu'elle a tenu à la felle, mais encore dans toute la longueur du cylindre qu'elle forme; afin qu'ayant été suffisamment chauffée, on puisse parfaitement l'ouvrir, l'étendre & l'applatir, ce qui se fait à-peu-près comme au verre de Lorraine. Voyez VERRE. (D. J.)

**POINTILLAGE**, f. m. (*Peinture en miniature.*) Ce sont les petits points qu'on fait dans les ouvrages de miniature, & cela s'appelle *pointiller*, travailler par point.

**POINTILLÉ**, c'est, dans la gravure en bois, faire les petits points qui s'exécutent sur les chairs ou au bout des tailles sur certaines parties d'ouvrage; de là on dit chairs *pointillées*, tailles *pointillées*.

**POINTILLER**. Les peintres en miniature se servent de ce terme pour exprimer l'action de travailler leurs ouvrages. En effet, la miniature ne se fait que par l'assemblage de différens points que l'on marque sur le vélin avec différentes couleurs, & par l'arrangement & variété desquels on forme à son gré des figures, des paysages, &c.

Avant que de donner un coup de pinceau pour *pointiller* sur le vélin, on le porte sur les levres pour sentir s'il a assez ou trop de couleurs, & encore mieux pour lui faire la pointe, qui s'accommode parfaitement bien sur les levres.

*Pointiller* se dit encore des ouvrages qu'on *pointille* sur le vélin, le papier, avec une pointe d'argent. Portraits *pointillés* à la pointe d'argent.

**POINTICELLE**, f. m. (*Soierie.*) petite broche qui retient la cannette dans la navette ou l'espolin.

**POINTU**, adj. (*Gramm.*) aigu, qui se termine en pointe. Un discours *pointu*, un instrument *pointu*, un chapeau *pointu*. Voyez **POINTE**.

**POINTU** se dit en Botanique des fleurs dont les feuilles se terminent par une pointe semblable à celle d'une lance.

**POINTURE**, en terme de Formier, c'est la longueur de la forme, ou, pour parler plus clairement, la forme prise dans toute sa longueur, depuis le talon jusqu'à la pointe.

**POINTURES**. Les Imprimeurs appellent ainsi deux petites languettes de fer plat, longues depuis deux pouces jusqu'à cinq ou six pouces; une des deux extrémités se termine en deux branches un peu distantes; l'autre est armée d'un petit aiguillon ou pointe, pour percer les marges de la feuille que l'on imprime. C'est par le secours de ces deux pointes, attachées aux deux côtés & vers le milieu du tympan par des vis qui se montent & se démontent à volonté, que l'on fait venir en registre la deuxième impression qui se fait au dos de celle faite d'abord en papier blanc; & de façon que de quelque côté que l'on examine une feuille imprimée, on ne puisse apercevoir une page déborder celle qui est derrière, ni la surpasser dans les extrémités, soit pour la longueur égale des lignes, soit pour la hauteur des pages.

**POINTURE**, (*Marine.*) c'est un raccourcissement de la voile dont on ramasse & trousse le point pour l'attacher à la vergue & bourrer la voile, afin de ne prendre qu'un peu de vent; ce qui se fait de gros tems à l'artimon & à la misene.

**POINTUS**, f. m. terme de Chapelier. C'est ainsi qu'on appelle les quatre petits morceaux d'étoffe plus fins ordinairement que le reste du chapeau, qu'on applique sur les capades. Cela s'appelle aussi parmi ces ouvriers, faire le dorage du chapeau. Voyez CHAPEAU.

**POIRE**, f. f. (*Botan.*) c'est un fruit charnu, plus mince ordinairement vers la queue que vers l'autre bout, où il est garni d'un nombril formé par les découpures du calice. On trouve dans son intérieur cinq loges remplies de pepins, c'est-à-dire des semences couvertes d'une peau cartilagineuse.

Quoiqu'on ne voie dans une *poire*, à l'exception des pepins, qu'une chair, un parenchyme uniforme qui n'a point de parties distinctes les unes des autres, cependant quelques grands observateurs ont trouvé par la macération & par d'autres voies, l'art de séparer ses parties, & d'en faire la dissection. M. Duhamel distingue quatre membranes dans la *poire*; il appelle la première *épiderme*, la seconde *tissu muqueux*, à cause d'une certaine viscosité; la troisième *tissu pierreux*, & la quatrième *tissu fibreux*.

L'*épiderme* de la *poire* semble destiné à la défendre des injures du dehors, & à réduire la transpiration du fruit à être de la quantité nécessaire, parce que son tissu serré en empêche l'excès, & parce que le grand nombre de pores dont il est percé ouvre assez de passages. Cet *épiderme* tombe par petites écailles comme celle de l'homme, & se régénère de même sans laisser de cicatrice.

Le *tissu muqueux*, immédiatement posé sous l'*épiderme*, & très-difficile à s'en détacher, est peut-être formé par un entrelacement de vaisseaux très-déliés, & pleins d'une liqueur un peu visqueuse. Il est verd naturellement; mais quand la *poire* a pris du rouge par le soleil, quelquefois cette couleur ne passe pas l'*épiderme*, quelquefois elle pénètre jusqu'au *tissu muqueux*, & le pénètre même tout entier. Il est sujet à des accidens & à des maladies; les coups de grêle le meurtrissent & le dessèchent, la trop grande humidité le corrompt; quelques chenilles s'en nourrissent: après avoir détruit l'*épiderme*, une très-petite mitte qui n'a point entamé l'*épiderme*, va le manger. Quand il est détruit dans toute son épaisseur, il ne se régénère point, il se forme à sa place une espece de gale gommeuse.

La troisième enveloppe ou partie de la peau totale de la *poire*, est le *tissu pierreux*. On fait assez ce que c'est que ce qu'on appelle *pierres* dans la *poire*, ces grumeaux plus durs que le reste de la substance, tantôt plus, tantôt moins gros, & quelquefois amoncclés en petits rochers. On nomme les *poires cassantes* ou *fondantes*, selon qu'elles en ont ou n'en ont pas, ou en ont moins. Ces pierres n'appartiennent pas seulement à cette enveloppe, qui est le *tissu pierreux*, elles se trouvent répandues dans tout le reste du fruit; mais elles sont arrangées dans ce *tissu* plus régulièrement les unes à côté des autres, & enfin elles le sont d'une manière à former une enveloppe, ce qui suffit ici. Comme elles sont de la même nature que les autres, il sera à-propos de les considérer toutes ensemble.

Elles commencent dès la queue de la *poire*, & s'étendent sur toute sa longueur, posées entre les régu-mens de cette queue, & un faisceau de vaisseaux qui en occupent l'axe. Quand elles sont entrées dans son fruit, il y en a une partie qui s'épanouit & va former le *tissu pierreux*, en tapissant toute la surface intérieure du *tissu muqueux*; l'autre partie se tient serrée le long de la queue prolongée, ou de l'axe de la *poire*, & y forme un grand canal pierreux d'une certaine largeur. Ce canal arrivé à la région des pepins, se partage à droite & à gauche, prend plus de largeur de part & d'autre, & ensuite va se réunir au-dessus



dessus des pepins, & reprend la forme de canal pour aller aboutir à l'ombilic ou à la tête de la *poire*; il y trouve le tissu pierreux auquel il s'unit, & tous deux ensemble forment un rocher très-sensible.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des parties jetées çà & là moins régulièrement dans le reste du corps de la *poire*; elles sont liées par une substance plus molle & plus douce; il y en a, mais de beaucoup plus petites, jusque dans les *poires* que l'on appelle *fondantes*. Ces pierres ne sont pas sensibles dans les fruits nouvellement noués; ce ne sont que de petits grains blancs sans solidité, mais ils durcissent ensuite & grossissent à tel point, que les fruits encore fort petits, ne sont presque que des pierres, moins dures cependant qu'au tems de la maturité, mais en plus grand nombre, par rapport au volume du fruit; car à mesure que le fruit croît depuis un certain point, les pierres ou croissent moins ou ne croissent plus, & même il en disparaît. Quand elles sont dans leur parfaite grosseur, on peut voir quantité de filets ou qui y entrent ou qui en sortent; leur substance n'est point formée par lames ou par couches, mais par grains.

La quatrième enveloppe qui fait partie de la peau de la *poire*, & qui est poisée sur le tissu pierreux, paroît formée d'un entrelacement perpétuel de vaisseaux anastomosés les uns avec les autres; nous les nommons *vaisseaux* par analogie, car on n'y voit aucune cavité, mais seulement une espèce de duvet remplissant l'intérieur de ce vaisseau, qui n'est donc plus qu'un simple filet solide; cependant l'idée de *vaisseaux* est trop nécessaire pour être abandonnée.

Il nous reste à considérer la partie la plus importante de tout le fruit, celle à laquelle tout le reste paroît subordonné, parce qu'elle assure la perpétuité de l'espèce: ce sont les pepins ou semences de la *poire* dont je veux parler. Ils sont logés deux à deux en cinq capsules, vers le milieu de l'axe, & même de tout le corps du fruit. Il est à remarquer que les filets ou vaisseaux qui sont de ce milieu une espèce de globe qu'ils enveloppent, ont dix branches plus grosses que les autres, dont cinq répondent assez exactement aux capsules des pepins, & les cinq autres aux intervalles qu'elles laissent entr'elles: de sorte que toute la *poire* divisée selon la position & dans le sens de ces vaisseaux, le feroit en dix parties égales. Mais la mécanique des pepins & de tout ce qui leur appartient, n'est point connue; le fin de tout le mystère, la manière dont se fait la génération du fruit, échappe à tous les yeux. Cependant le lecteur trouvera des choses bien curieuses sur cette matière, dans Malpighi, dans Grew, Leewenhoek, Ruysch, & dans trois mémoires sur l'anatomie de la *poire*, par M. Duhamel, insérés dans le recueil de l'Académie des Sciences, années 1730, 1731, & 1732, avec figures.

**POIRE des Indes**, (*Botan. exot.*) nom donné par divers botanistes au fruit d'un grand arbre des Indes orientales. L'écorce de cet arbre est fort unie, rougeâtre en-dehors & blanche en-dedans. Ses feuilles sont petites, épaisses, d'un verd pâle. Sa fleur est composée de trois longs pétales irréguliers, qui, quand ils sont fermés, représentent une espèce de fausse pyramide, dont l'odeur est très-désagréable. Son fruit est de figure conique, de la grosseur du doigt, & d'une contexture ligneuse; il se partage en plusieurs filamens qui s'étendent & percent dans toute sa substance. Ce fruit acquiert en mûrissant une écorce ou plutôt une peau rouge, lisse & fine, ce qui est tout le contraire des autres fruits des Indes, qui ont presque toujours la peau fort épaisse, pour les mettre en état de soutenir la grande chaleur du climat. L'intérieur de ce fruit est une pulpe blanche, douce au toucher, sucrée, agréable au goût, & qu'on enlève avec une cuiller; il contient au milieu, com-

Tome XII.

me nos *poires* européennes, plusieurs pepins lisses & noirs. Quand ce fruit a passé le tems de sa parfaite maturité, sa partie pulpeuse s'échappe de ses fibres, lesquelles demeurent dans cet état long-tems attachées, & pendantes au pédicule. (*D. J.*)

**POIRE de terre**, (*Botan.*) voyez **TOPINAMBOUR & POMME DE TERRE**, *Botan.*

**POIRE**, (*Balancier*.) ou autrement dite *masse* ou *contrepoids*, est ce morceau de métal ordinairement de cuivre ou de fer, attaché à un anneau, qu'on coule le long de la verge romaine ou peson, pour trouver la pesanteur des marchandises qu'on met au crochet de cette balance.

**POIRE à bourse**, en terme de *Boutonnier*, c'est une pièce d'ouvrage tournée en ventre diminué d'un bout, & long & étroit par l'autre. On s'en sert pour faire des glands de bourses, dont elles ont tiré leur nom.

**POIRES secrètes**, (terme d'*Eperonnier*.) c'est une sorte d'embouchure du mors d'un cheval.

**POIRES**, f. f. (*terme de Chasseur*.) fourrimens faits de carton couvert d'un cuir mince coloré, qui sert à mettre de la poudre à canon ou à giboyer. Il y a de grosses & de petites *poires*; les unes qu'on met dans la poche, les autres qu'on porte pendues en écharpe avec une grosse tresse de soie. On les nomme *poires*, parce qu'elles ont assez la figure du fruit à qui on a donné ce nom. Ce sont les marchands merciers-quincailliers qui en font le négoce. Ils les tirent presque toutes de Rouen. (*D. J.*)

**POIRE**, ou **CIDRE DE POIRE**, f. m. (*Boisson artificielle*.) liqueur vineuse, claire, approchant en couleur & en goût du vin blanc; elle est faite avec le suc tiré par expression de certaines *poires* acerbes & âpres à la bouche, lesquelles on cultive en Normandie. Ce suc en fermentant devient vineux comme le cidre & le vin, parce que son sel essentiel atténue, rarefie, & exalte ses parties huileuses & les convertit en esprit; il enivre presque aussi vite que fait le vin blanc, & l'on en tire une eau-de-vie par la distillation. Il contient un sel tartareux qui peut le réduire en vinaigre par une seconde fermentation quand il est vieux. Le *poiré* est apéritif. (*D. J.*)

**POIREAU**, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) *porrum*, genre de plante à fleur lilacée, presque en forme de cloche, & composée de six pétales. Le pistil occupe le milieu de cette fleur, & devient dans la suite un fruit arrondi & divisé en trois loges, qui renferment des semences arrondies. Ajoutez aux caractères de ce genre que les étamines sont larges, applaties & terminées par trois filamens; celui du milieu a un sommet. Les fleurs sont rassemblées en un bouquet presque rond: enfin les racines sont longues, cylindriques & composées de tuniques qui deviennent des feuilles plates ou quelquefois pliées en gouttière. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

Le *poireau* est incisif, pénétrant, apéritif, résolutif; il excite le crachat, les urines & les mois aux femmes; il est propre contre la morsure des serpents, pour guérir la brûlure, les hémorrhoides, le bruissement d'oreille, pour aider à la suppuration: on s'en sert à l'intérieur & à l'extérieur.

**POIREAU**, (*Maréchal*.) les *Maréchaux* appellent ainsi une verrue ou excroissance de chair spongieuse qui vient aux paturons de derrière des chevaux; elle est grosse à-peu-près comme une noix, & jette & suppure des eaux rousses & puantes. Le *poireau* ne se guérit que pour un tems, il revient toujours.

**POIRÉE**, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *beta*, genre de plante dont la fleur est composée de plusieurs étamines qui sortent d'un calice à cinq feuilles. Plusieurs fleurs se réunissent en forme de tête, & leurs calices deviennent dans la suite un fruit presque rond qui renferme des semences. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

T T t t

POIRÉE blanche ou rouge (Botan.) *bata alba seu rubra*, voyez BETTE.

POIRIER, f. m. (Hist. nat. botan.) *pyrus*, genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Le calice de cette fleur devient dans la suite un fruit plus petit ordinairement du côté de la queue qu'à l'autre bout. Ce fruit a un ombilic; il est divisé en loges & il renferme des semences oblongues. Ajoutez aux caractères de ce genre le port particulier du *poirier*. Tournefort, *Infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

POIRIER, (Jardinage.) *pyrus*, grand arbre qui se trouve plus communément dans les climats tempérés de l'Europe que dans les autres parties du monde. La France en particulier semble être le sol le plus favorable à cet arbre. On s'est attaché avec succès depuis un siècle à rassembler les meilleures espèces de poires & à les perfectionner par la greffe. Le *poirier* s'élève beaucoup & s'étend peu. Il fait une tige droite & dégagée dont la tête est garnie de beaucoup de rameaux qui sont épineux. Ses racines tendent à pivoter, & pénètrent à une grande profondeur. Son écorce, dès que l'arbre est dans sa force, devient sillonnée & extrêmement rude. Sa feuille est oblongue, pointue, de médiocre grandeur & d'un verd fort luisant. Ses fleurs sont blanches, elles viennent par bouquets & paroissent au mois d'Avril. Son fruit est communément pyramidal, quelquefois rond, mais de différente forme & grosier, selon la diversité des espèces. La couleur, le goût & le tems de la maturité varient aussi par la même raison.

Le *poirier* est le plus estimé des arbres fruitiers à pépin. Il fait le plus grand nombre dans les jardins potagers & fruitiers des particuliers qui sont au-dessus de la médiocrité, au lieu que c'est le pommier qui abonde dans les vergers des gens du commun. La raison de préférence à ce dernier égard vient de ce que l'acide qui domine dans les pommes & sur-tout dans les reinettes que l'on cultive le plus, fait qu'elles se gardent long-tems, & qu'on peut les manger même avant leur maturité, parce que l'acide corrige le verd; au-lieu que les poires ne sont mangeables qu'à-peu-près dans le tems de leur maturité. Mais les bonnes espèces de poires, par leur variété, par les différens tems de leur maturité, & par le goût relevé & exalté de la plupart, sont infiniment supérieures aux meilleures espèces de pommes.

On peut multiplier le *poirier* de semence, & par la greffe. Le premier moyen n'est propre qu'à procurer des sujets pour la greffe; car en semant les pépins d'une bonne poire, non-seulement ils ne produisent pas la même espèce, mais les poires qui en viennent sont communément bâtarde & dégénérées; il est vrai qu'il s'en peut trouver quelques-unes de bonne qualité; mais c'est un hasard qui arrive si rarement, qu'on ne peut y compter: ce n'est donc que par la greffe qu'on peut se procurer sûrement la même espèce de poire.

Le *poirier* se greffe en fente, ou en écusson sur le *poirier* sauvage, sur le *poirier* franc, sur le coignassier, ou sur l'aubepin. On ne se sert pas de ce dernier sujet parce qu'il dessèche le fruit. On n'emploie le premier que quand on ne peut faire autrement, parce que le *poirier* sauvage conserve toujours une âcreté qui se communique aux fruits que l'on y a greffés. Mais on greffe ordinairement sur le *poirier* franc, pour élever les arbres que l'on veut mettre à plein vent, & sur le coignassier pour former les *poiriers* que l'on veut mettre en espalier, ou tenir en buisson.

Pour avoir des sujets de *poirier*, il faut semer des pépins de toutes sortes de poires bonnes à manger; & pour se procurer des sujets de coignassier, on les élève de bouture, ou de branches couchées. Lorsque les sujets sont assez forts, on greffe en fente, ou en écusson les *poiriers* francs, & toujours en écusson les

coignassiers. Sur le tems & la façon de faire toutes ces différentes opérations, voyez le mot PEPINIERE.

Pour désigner la qualité du terrain qui convient au *poirier*, il faut considérer cet arbre sous deux faces; le *poirier* sauvage & le *poirier* franc veulent un autre terrain que le coignassier: car quand on plante un *poirier* greffé sur coignassier, ce n'est pas un *poirier* qu'on plante mais un coignassier.

Le *poirier* sauvage se plaît dans les lieux froids & humides, & toutes les expositions lui conviennent; les plaines, les côteaux, les montagnes; il vient partout, même dans les endroits ferrés & ombragés. Il n'est pas plus difficile sur la qualité du sol; il se plaît dans des terres grasses, fortes & grossières, mêlées d'argille ou de glaise. Souvent on le voit réussir dans des terrains secs, mêlés de pierres, de sable ou de gravier, & profiter aussi-bien dans l'argille bleue la plus compacte. Ses racines pénètrent juque dans les rochers: il n'y a guere que le tuf qui puisse arrêter cet arbre & l'affaiblir.

Le *poirier* greffé sur franc, demande une terre franche, limoneuse, douce & fertile; en un mot, une terre à froment.

Quant au *poirier* greffé sur le coignassier, il lui faut un lieu frais & humide; le côteau est la meilleure exposition qu'on puisse lui donner; il se plaît dans une terre douce & noirâtre, plutôt mêlée de sable que d'argille. Mais il craint les terrains secs & légers, trop maigres & trop superficiels; il y jaunit & dépérit bien-tôt.

Les *poiriers* greffés sur coignassier donnent souvent du fruit au bout de trois ans; mais ces arbres sont de moindre durée que ceux qui sont greffés sur le *poirier* franc. Le coignassier est un sujet extrêmement convenable pour les poires fondantes & beurrées; elles y prennent un degré de perfection qu'elles n'ont pas lorsque la greffe a été faite sur le *poirier* franc, qui d'ailleurs ne donne du fruit qu'au bout de 12 ou 15 ans; mais il faut convenir aussi que quand on veut planter des *poiriers* dans un terrain sec & aride, les arbres sur franc y conviennent mieux que ceux sur coignassier; ils y poussent plus vigoureusement, & ils se soutiennent mieux dans les lieux élevés; d'ailleurs les espèces de poires qui sont cassantes ou pierreuses, deviennent meilleures sur un sujet franc; & il y a même plusieurs espèces de poires qui ne réussissent pas sur le coignassier.

On pourroit encore greffer le *poirier* sur l'aubepin, dont on ne sert plus parce qu'il rend les fruits secs & cotonneux, sur le pommier & sur le néslier; mais ces sujets ne donnent que des arbres foibles, languissans & de courte durée. Il en est de même de quelques arbres que l'on peut greffer sur le *poirier*, comme le pommier, le néslier & l'azerolier; il n'y a que le coignassier qui réussit bien sur le *poirier*, mais cela ne sert d'aucune utilité.

On élève le *poirier* sous différentes formes; tantôt on lui laisse prendre à son gré une haute tige; souvent on le retient en espalier, au moyen de la taille, & quelquefois on lui donne la forme d'un buisson. Pour les hautes tiges, les *poiriers* sur franc ou sur sauvage, sont les plus convenables. Mais on se sert plus ordinairement des *poiriers* sur coignassier pour mettre ses arbres dans un état de contrainte & de rabaissement.

Lorsqu'on tire de la pépinière des *poiriers* de basse tige pour les planter à demeure, il faut choisir des plants vigoureux, d'une écorce unie, & dont la greffe soit bien recouverte. Ceux d'un an de greffe, sont ordinairement trop foibles. A trois ans ils sont souvent trop formés; mais ceux de deux ans sont presque toujours les plants qu'il faut préférer. Cet arbre est si robuste, qu'il vaut toujours mieux le transplanter en automne, la reprise en est plus assurée que quand on



attend le printemps ; & il pousse vigoureusement dès la première année : ce qui est avantageux pour diriger la direction des jeunes arbres. On peut donner 20 ou 24 piés de distance à ceux qu'on veut élever à haute tige ; 12 à 15 à ceux qu'on se propose de former en buisson , & 10 ou 12 pour ceux qu'on destine à l'espalier : c'est la qualité & la profondeur du terrain qui doit en décider.

Le *poirier* souffre très-aisément la taille ; on peut lui couper en tout tems & à tout âge des branches d'une grosseur moyenne sans inconvénient. Il faut tailler dès l'automne les arbres foibles , & attendre le printemps pour ceux qui sont trop vigoureux. On ne taille les arbres de haute tige que les premières années , pour en façonner la tête ; ensuite on se contente d'ôter le bois mort & les branches surabondantes ou nuisibles. Pour donner une belle disposition aux arbres que l'on veut mettre en espalier , ceux qu'on destine à remplir le haut de la muraille , doivent avoir une tige de 5 à 6 piés ; à l'égard de ceux qui sont destinés à garnir le bas , il faut les tenir tout près de terre. Ensuite on doit diriger de part & d'autre une quantité suffisante de fortes branches à distances à-peu-près égales pour former exactement l'éventail , en sorte qu'il n'y ait aucun vuide , ni branches qui se croisent ; enfin que le tout soit arrêté à la juste place pour donner aux arbres l'agrément de la forme , & les préparer à une production utile. On s'applique à ménager le cours de la sève , de manière qu'elle agisse également sur toutes les branches. On retranche , ou on accourcit celles qui se nuisent , qui se croisent , qui s'élancent trop , & qui sont inutiles ou défectueuses ; mais on laisse plutôt les branches se croiser que de souffrir un vuide.

Quant aux arbres que l'on veut former en buisson , la beauté de cette figure consiste à ce que la tige soit fort basse , le groupe du buisson parfaitement arrondi , exactement évuïdé dans le milieu , & bien formé en vase , à ce qu'il ait une égale épaisseur , à ce qu'il soit garni uniformément dans son contour , & à ce qu'il ne s'élève pas à plus de 6 ou 7 piés. Au surplus , comme en cherchant l'agrément des formes , on ne doit pas perdre de vue l'utilité qui peut en résulter , l'attention du jardinier doit aussi se porter à ménager la taille , de façon qu'il laisse sur les arbres une quantité de fruit relative à leur force & à leur étendue. On n'entrera pas ici dans le détail des règles que l'art du jardinage prescrit pour l'exactitude de la taille ; la nature de cet ouvrage ne le permet pas. Voyez le mot TAILLE.

L'accroissement du *poirier* est plus lent que celui du pommier , mais il est bien moins difficile sur la qualité du terrain ; il est de plus longue durée , & son bois a plus d'utilité.

Le bois du *poirier* sauvage est dur , pesant , compacte , d'un grain très-fin , & d'une couleur rougeâtre. Il prend un beau poli , & il n'est point sujet à être piqué par les insectes. Les charpentiers l'emploient pour des jumelles des presses & pour les menues pièces des moulins. Il est recherché par les Menuisiers , les Tourneurs , les Ebénistes , les Luthiers , les Graveurs en bois & les Relieurs de livres. Ce bois prend si bien la couleur noire , qu'il ressemble à l'ébène , & qu'on a peine à les distinguer l'un de l'autre ; mais il a le défaut d'être un peu sujet à se tourmenter , & il n'est pas si bon à brûler que celui du pommier.

En exprimant le suc des poires , on fait une boisson que l'on connoît sous le nom de *poiré* ; elle est assez agréable dans la nouveauté , mais elle ne se conserve pas aussi long-tems que le cidre. Le marc des poires peut servir à faire des mottes à brûler.

Nul genre d'arbres que l'on connoisse , n'a produit dans ses fruits autant de variétés que le *poirier*.

Tome XII.

Nos jardiniers françois qui ont écrit sur la fin du dernier siècle , font mention de plus de sept cent fortes de poires qui ont pour le moins quinze cent noms françois ; mais il y a bien du choix à faire , si l'on ne veut que de bonnes poires : celles qui passent pour avoir cette qualité , vont tout-au-plus au nombre de quarante ; on en compte autant qui ne sont que médiocres ; toutes les autres ne valent guère mieux que la plupart de celles que l'on trouve dans les forêts. Il n'est guère possible d'entrer ici dans le détail de toutes ces variétés , qui d'ailleurs sont rapportées dans presque tous les livres qui traitent du jardinage ; mais voyez sur-tout à ce sujet les catalogues des R. R. P. P. Chartreux de Paris , & de M. l'abbé Nolin.

Il y a quelques *poiriers* qui peuvent être intéressans pour l'agrément , comme l'espece à fleur double , & une autre variété que l'on nomme la *double fleur* , qui est différente ; enfin , le *poirier* à feuilles panachées dont la rareté fait le plus grand mérite. (Article de M. D'AUBENTON , Subdélégé.)

POIRIER , (Commerce de bois.) il se fait un grand négoce de bois de *poirier* , & on l'emploie en divers ouvrages de menuiserie , de tabletterie , de tour. On s'en sert aussi pour faire des instrumens de musique à vent , particulièrement des bassons & des flûtes.

Une de ses principales qualités est de prendre un aussi beau poli & un noir presque aussi brillant que l'ébène ; ce qui fait qu'on le substitue à ce dernier en bien des occasions.

Les marchands de bois le font débiter pour l'ordinaire en planches , poteaux & membrures. Les planches sont d'onze à douze pouces de large , sur treize lignes d'épaisseur franc-sciées , & six , neuf ou douze piés de longueur : le poteau a quatre pouces de gros en carré , depuis six jusqu'à dix piés de long ; la membrure a vingt cinq lignes franc-sciées d'épaisseur , sur six , sept & huit pouces de large , & six , neuf & douze piés de long , ainsi que les planches. *Dict. du commerce.* (D. J.)

POIS , l. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice , & devient dans la suite une longue silique qui renferme des semences arrondies. Ajoutez aux caractères de ce genre , que les tiges sont creuses , & le plus souvent foibles ; il y a des feuilles qui embrassent les tiges , de façon qu'elles semblent les traverser ; les autres feuilles naissent par paires sur des côtes terminées par des mains. Tournefort , *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Tournefort compte vingt-deux especes de ce genre de plante à fleurs légumineuses ; celle qu'on cultive davantage est le *pois* des jardins , qu'on nomme *petit pois* , *pisum hortense majus* , flore , *fruticula albo*. C. B. P. 342 , I. R. H. 394.

Sa racine est grêle , fibreuse ; elle pousse des tiges longues , creuses , fragiles , d'un verd blanchâtre , rameuses , lesquelles se répandent à terre , si on ne les soutient par des échelats. Ses feuilles sont oblongues & de la couleur des tiges ; les unes qui paroissent être enfilées par la tige , s'embrassent à chaque nœud ; & les autres naissent comme par paires , sur des côtes terminées par des mains ou vrilles , qui s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent. Ses fleurs qui sortent des aisselles des feuilles , deux ou trois ensemble sur le même pédicule , sont légumineuses & en forme de papillon , blanches , marquées d'une tache purpurine. Cette plante se cultive dans les jardins & dans les champs ; elle fleurit au mois de Mai , & son fruit est excellent à manger en Juin. Il lui faut une terre meuble & bien amandée.

POIS VERDS , PETITS POIS , (*Diète.*) ce légume dont l'usage est si familier parmi nous , est un des plus salutaires , comme un des plus agréables ; sur-tout les *pois* écossés qu'on mange frais , n'ayant pas atteint

T T t t t ij

leur degré de maturité, ayant la peau très-tendre; verte & transparente, & la chair succulente, sucrée, point encore farineuse; en un mot dans l'état qui les fait appeler à Paris *petits fèves*.

Une espèce de pois qu'on mange avec leur gouffe qui est tendre, succulente, grasse & assez sucrée, passe pour moins salubre; mais il paroît qu'elle n'est que moins agréable.

Les pois mûrs & secs sont un des légumes qui fournissent la purée la plus délicate, & l'aliment le moins grossier. Au reste à peine le pois possède-t-il quelques qualités diététiques particuliers, du moins bien connues; ce que nous en favons de plus positif, c'est ce que nous avons dit des légumes en général à l'article LÉGUME. Voyez cet article.

Les botanistes n'ont pas manqué de lui trouver plusieurs vertus médicamenteuses, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; mais ces prétendues propriétés sont absolument méconnues ou négligées. (b)

Pois d'Angol, f. m. (Botan.) arbruste originaire de la côte d'Angol en Afrique, & très-commun dans les Antilles. Il s'élève de six à sept piés, produisant beaucoup de branches rameuses, assez droites, menues, liantes, garnies de feuilles languettes, flexibles, d'un verd cendré, & d'une odeur aromatique qui n'est pas désagréable: aux petites fleurs dont ces branches sont presque couvertes en tout tems, succèdent des gouffes longues d'un pouce & demi ou environ, plates, velues, fouples, coriaces comme du parchemin mouillé, & difficiles à rompre; elles renferment quatre ou cinq pois de moyenne grosseur, à-peu-près ronds, & d'une couleur brune-verdâtre. Ces pois sont excellens lorsqu'ils sont cuits & accommodés comme des lentilles: leur goût est difficile à comparer, & leur qualité est si parfaite, qu'ils n'incommodent jamais. Les bourgeons des branches étant infusés dans de l'eau bouillante, comme du thé, sont une boisson assez agréable, étant prise avec un peu de sucre ou de syrop de capillaire; on l'estime très-bonne pour la poitrine.

POIS CHICHE, *cicer*, genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice & devient dans la suite une filique courte & semblable à une vessie gonflée: cette filique renferme des semences qui ont en quelque manière la forme d'une tête de béliér. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

On cultive dans les jardins plusieurs espèces de pois chiches, qui ne diffèrent que par la couleur des fruits ou même des fleurs; il y en a sur-tout deux espèces qui sont d'usage en Médecine, & dans les cuisines; savoir, les pois chiches à fleur blanche, & les rouges que plusieurs botanistes regardent comme une simple variété de la même plante.

Les pois chiches à fleur blanche, sont le *cicer sativum flore candido*, L. R. H. 389. Les pois chiches rouges sont le *cicer floribus & seminibus ex purpurâ rubescentibus*, de C. B. P. 347.

La racine de l'une & l'autre de ces plantes est menue, blanchâtre, tirant sur le roux, fibreuse & chevelue. La tige est droite, branchue, velue. Les feuilles sont arrondies, dentelées, cotonneuses, rangées par paires sur une côte terminée par une impaire. Les fleurs sont légumineuses, blanches ou purpurines, & naissent des aisselles des côtes qui portent les feuilles, soutenues sur des pédicules grêles. Leur calice est velu, divisé en six parties pointues. Le pistil se change en un fruit gonfié en manière de vessie, long d'environ un pouce, & terminé par un filet grêle: il renferme une ou deux graines arrondies, plus grosses que le pois ordinaire, n'ayant qu'un angle aigu; blanches ou rougeâtres, & presque de la figure d'une tête de béliér: pour l'usage de la Médecine, on préfère les pois chiches rouges. On les sème dans les champs en plusieurs provinces méridionales

de la France, en Italie & en Espagne.

Le pois chiche s'appelle *kali* en hébreu. Il est dit au IV. liv. des rois, ch. vj. 25. que pendant le siège de Samarie, sous le règne d'Achab, roi d'Israël, la famine fut si grande, que l'on vendit jusqu'à cinq sicles, c'est-à-dire quinze schelings, ou environ dix-huit livres de notre monnaie, le quart d'un cab de fiente de pigeon (le cab étoit une mesure qui tenoit un demi septier, un poisson, un pouce cube, & un peu plus); mais on n'entend pas pourquoi la fiente de pigeon se vendoit si cher: aussi est-ce une ridicule interprétation de l'original. Il s'agit ici de pois chiches, nommés par les Arabes *usfen* ou *kali*. Or les Hébreux appelloient *kali*, les pois chiches rotis à la poêle, dont on use encore beaucoup dans l'orient, & dont il y a des boutiques au Caire & à Damas, où l'on ne fait autre chose que frire des pois chiches pour la provision des voyageurs. (D. J.)

POIS CHICHES, (*Diète & Mat. méd.*) ce n'est que la femence de cette plante qui est d'usage; aussi est-ce à cette partie qu'appartient proprement le nom de pois chiche, que la plante a emprunté de la femence. Les pois chiches mûrs & secs se mangent cuits dans le bouillon & dans l'eau, & assaisonnés dans ce dernier cas, avec le beurre ou l'huile, c'est-à-dire sous la forme du potage gras ou maigre: on en prépare aussi des purées; on les mange avec des viandes roties, &c. Ceux qui croissent dans les pays froids & les terrains gras & humides, tels que les potagers ou marais & dans les bonnesterres, ont un goût acerbe & sauvage, & un tissu dense & ferré, qui les rend très-difficile à cuire; aussi ce légume est-il absolument rejeté des bonnes tables, & même presque absolument inusité à Paris & dans les provinces voisines: au lieu que ceux qui croissent dans les pays chauds & dans les terrains maigres & arides, sont d'un très-bon goût, & se ramollissent facilement par la cuisson. Ils tiennent le premier rang parmi les légumes secs dans les provinces méridionales du royaume; & ceux qu'on y apporte d'Espagne sont encore meilleurs.

Il est écrit dans les ouvrages de Médecine, que ce légume fournit une nourriture abondante, mais grossière, ventueuse, & un peu laxative. On n'observe rien de tout cela dans les sujets ordinaires & sains, qui sont cependant les seuls sur qui il faille évaluer les propriétés diététiques.

La décoction de pois chiches est comptée parmi les plus puissans diurétiques, & même parmi ceux dont l'activité peut devenir funeste dans les cas où les voies urinaires peuvent être ulcérées ou déchirées par des graviers, ou même simplement irritées & devenues très-sensibles. Les anciens médecins ont poussé l'opinion qu'ils avoient de cette inefficacité, jusqu'à avancer qu'elle portoit même jusque sur la substance du calcul, que le pois chiche étoit un lithontriptique des plus actifs. Au reste, si on peut compter au moins sur la qualité diurétique, on ne doit pas la chercher dans les pois chiches préparés dans les cuisines, parce que leur première préparation consiste à les faire bouillir dans une eau qu'on rejette, & que c'est vraisemblablement dans cette première décoction que doit passer le principe diurétique. (b)

POIS À GRATTER, (Botan.) nom d'une espèce de phaséole d'Amérique, appelée par le P. Plumier, *phaséolus filiquis latis, hispida & rugosis, fructu nigro*. Voyez MUCUNA. (D. J.)

POIS DE MERVEILLE, *corindum*, genre de plante à fleur papilionnée, composée de quatre grands pétales applanés en forme de croix, & de quatre petits qui sont le plus souvent crochus & situés au milieu de la fleur. Le pistil sort du calice qui est composé de quatre feuilles, & devient dans la suite un fruit semblable à une vessie, & divisé en trois loges; ce fruit renferme des semences presque rondes qui ont une



tache de la figure d'un cœur. Tournesfort, *Infl. rei herb.*  
Voyez PLANTE.

Tournesfort compte trois espèces de ce genre de plante, dont la principale est le *corindum* à larges feuilles, & à gros fruit, *corindum ampliore folio, fructu majore*.

Cette espèce pousse des tiges menues & branchues, hautes de trois ou quatre piés, sans poil, cannelées, foibles, ayant besoin d'être soutenues; ses feuilles sont divisées à peu près comme celles de l'ache, d'une belle couleur verte, d'un goût visqueux; il sort de leurs aisselles des pédicules chargés de fleurs, composées chacune de huit feuilles blanches, quatre grandes, & quatre petites disposées en croix, soutenues par un calice à quatre feuilles; quand ces fleurs sont passées, il leur succède des fruits en vesties à trois coins, divisées chacune en trois loges qui renferment des semences semblables à des petits pois, en partie noirs, en partie blancs, & marqués ordinairement d'un cœur; sa racine est grosse comme le doigt, mais plus courte, ligneuse, assez dure, fibreuse. Aucune des trois espèces de ce genre de plante n'est d'usage en Médecine. (D. J.)

POIS arbre aux, (*Hist. nat. Botan.*) *robinia* Linnæi. *Aspalatus, caragana siberica, pseudo-acacia*. C'est un arbre de la même famille que celui que l'on trouvera décrit sous le nom de *pseudo-acacia*. On le nomme *arbre aux pois*, parce qu'il produit des siliques qui renferment un fruit semblable aux pois, qui sont précédées de fleurs d'un beau jaune; il croît sans culture en Sibérie, surtout dans un terrain léger & dans le voisinage des rivières. Le plus grand froid ne le fait point périr; on peut le multiplier de graine & de boutures; il est ordinairement de la grandeur d'un bouleau moyen. Les habitants de la Sibérie nommés *Tunguses*, nourrissent leurs bestiaux avec la feuille de cet arbre; on mange aussi le fruit ou les pois qu'il renferme dans ses siliques; mais il faut pour cela, les faire bouillir dans une première eau, pour leur enlever une certaine amertume que l'on y trouve. M. Bielcke de l'académie de Stockholm, a essayé de faire moulin de ce fruit, & en a fait faire des galettes ou gâteaux qui étoient d'un très-bon goût. Il prétend que le fruit de cet arbre est plus léger sur l'estomac que les pois ordinaires.

Le même M. Bielcke a trouvé que les feuilles de cet arbre pouvoient à l'aide de la putréfaction, donner une couleur bleue aussi propre à la teinture que l'indigo & le pastel. Voyez les mémoires de l'académie de Suède, année 1750, & voyez l'article PSEUDO-ACACIA. (—)

POIS MARTIAUX, (*Hist. nat.*) c'est le nom que quelques naturalistes donnent à une mine de fer en petits globules semblables à des pois que l'on appelle en latin *pisa ferrea*. Il paroît que c'est une mine de fer qui n'est composée que d'un assemblage de petites étites ou pierres d'aigle. Il y en a de différentes grandeurs. Près de Bayeux en Normandie, on trouve des cornes d'amon remplies de ces sortes de pois ferrugineux. Quand ces étites sont ovales ou allongées, on les nomme mine de fer en fèves, *minera ferri fabalis*. Il se trouve de la mine de fer de cette espèce en Allemagne, dans la principauté de Hesse-Hombourg.

POISON, f. m. (*Littérat.*) le mot *venenum* des latins ne signifie pas toujours du poison; il désigne encore assez souvent ces drogues dont les Peintres & les Teinturiers se servent; c'est dans ce sens, par exemple, que Virgile l'emploie au second livre des géorgiques,

*Alba neque assyrio fucatur lana veneno.*

» L'étoffe n'est pas teinte en couleur de pourpre, » Horace, ode 27, liv. I. dit :

Quis te solvere thessalis  
Magus venenis ? Quis poteris dire ?

» Quel enchanteur avec toutes les herbes de Thessalie, » lie, toute la force de ses charmes, que dis-je, » quel dieu pourra vous tirer de ce mauvais pas ? » Les *thessala venena* d'Horace sont des fucs d'herbes magiques, propres à corriger la malignité du plus puissant poison.

Du tems d'Horace, on n'avoit point encore oublié l'histoire que Tite-Live, *dec. 1. l. VIII.* raconte de plusieurs dames romaines qui composèrent des poisons, & qui furent découvertes par une esclave. Sur les recherches que fit l'édile, on trouva 170 patriciennes coupables d'empoisonnement, & qui furent condamnées aux derniers supplices. Les morts qu'elles avoient causées étoient en si grand nombre, qu'on attribua d'abord ce malheur à l'intempérie pestilentielle de l'air, & l'on nomma exprès un dictateur qui alla attacher en cérémonie un clou au temple de Jupiter, ainsi qu'on le pratiquoit dans une calamité publique. (D. J.)

POISON, (*Médec.*) les choses prises intérieurement, ou appliquées de quelque manière que ce soit, sur un corps vivant, capables d'éteindre les fonctions vitales, ou de mettre les parties solides & fluides hors d'état de continuer la vie, s'appellent poisons. Dans ce sens, on peut rapporter à cette classe grand nombre d'autres corps qui ne peuvent nuire qu'autant que l'usage immodéré qu'on en fait, empêche ou détruit les fonctions vitales.

Les corps âcres, mécaniques, qui en blessant ou en détruisant les parties solides, menacent de la mort, lorsqu'on les a avalés, ne peuvent être évacués d'abord que par le secours des onctueux, qui pris en grande quantité, enveloppent leurs parties nuisibles.

Tout ce qui est capable, en coagulant les humeurs, d'arrêter la circulation, doit être délayé à la faveur des aqueux saponacés, & dès qu'on connoît la nature de la coagulation, il faut employer les contrepoisons convenables pour la dissiper.

A l'égard des corps qui détruisent l'union qui se trouve dans les parties solides & les fluides, ils sont très-dangereux; l'usage des acides & des doux astringens est capable d'arrêter le progrès de leur action.

Dans la peste & les autres maladies contagieuses, la nature présente des poisons d'une espèce incompréhensible, qui paroissent seulement attaquer les actions vitales : on ne peut venir à bout de les détruire par l'application des principes de la médecine rationnelle, mais uniquement par un contrepoison que l'expérience a découvert.

On connoît encore de semblables poisons qui changent tellement la nature de l'air, qu'il devient mortel à l'économie animale. Telle est la fumée des charbons, du soufre, celle d'une liqueur fermentante, ces vapeurs fortes & suffocantes que les auteurs ont nommées *esprits sauvages*; il faut éviter toutes ces choses, ou y remédier à l'aide du feu, ou de quelque autre vapeur qui y soit contraire.

POISON, (*Jurisprud.*) ou crime de poison est le crime de ceux qui font mourir quelqu'un par le moyen de certaines choses venimeuses, soit qu'on les mêle dans les aliments ou dans quelque breuvage, soit qu'on infuse le poison par la respiration ou par la transpiration, soit par une plaie ou morsure de quelque bête.

Cette manière de procurer la mort est des plus barbares & des plus cruelles; & la loi 1 & 3 au code *ad legem cornelianam de sicariis & veneficiis*, disent que *plus est hominem extinguere veneno quam gladio*. La raison est que l'on se défie ordinairement & que l'on peut se précautionner contre l'homicide qui se commet par le fer, au lieu que l'homicide qui se commet par le poison, se fait fourdement, & est souvent com-

mis par ceux dont on se défie le moins, de manière qu'il est plus difficile de s'en garantir.

Ce crime a toujours été en horreur chez toutes les nations policées.

Gravina a avancé mal-à-propos qu'avant l'an 422 de la fondation de Rome, on n'avoit point encore fait de loi contre les empoisonneurs.

Il est vrai que dans les premiers tems de Rome où l'innocence des mœurs s'étoit encore conservée, on ne connoissoit point l'usage du *poison*, au moyen de quoi l'on n'avoit point établi de peines contre ce crime.

Mais la fréquentation des nations voisines ayant peu-à-peu corrompu les mœurs, la loi des 12 tables, laquelle fut affichée à Rome en 394, prononça des peines contre les empoisonneurs.

Ce qui a sans doute induit Gravina en erreur, est que ce fut vers l'an 422, sous le consulat de Valerius Flaccus & de M. Claudius Marcellus, qu'on vit paroître pour la première fois dans Rome une troupe de dames, qui par des *poisons* qu'elles débatoient, firent un grand ravage dans la république.

La mort subite de plusieurs personnes de toutes sortes de qualités ayant rempli la ville d'étonnement & de crainte, la cause de ce désordre fut révélée par une esclave qui en avertit le magistrat, & lui découvrit que ce qu'on avoit cru jusqu'alors être une peste causée par l'intempérie de l'air, n'étoit autre chose qu'un effet de la méchanceté de ces dames romaines lesquelles préparoient tous les jours des *poisons*, & que si on vouloit la faire suivre, elle en seroit connoître la vérité.

Sur cet avis, on fit suivre cette esclave, & l'on surprit en effet plusieurs dames qui composoient des *poisons* & quantité de drogues inconnues que l'on apporta dans la place publique; on y fit aussi amener vingt de ces dames; il y en eut deux qui soutinrent que ces médicamens n'étoient pas des *poisons*, mais des remèdes pour la santé; mais comme l'esclave qui les avoit accusées, leur soutenoit le contraire, on leur ordonna de boire les breuvages qu'elles avoient composés: ce qu'elles firent toutes & en moururent. Le magistrat fit saisir de leurs complices, de sorte qu'outre les 20 dont on vient de parler, il y en eut encore 170 punies.

Une femme de Smyrne fut accusée devant Dolabella, proconsul dans l'Asie, d'avoir empoisonné son mari, parce qu'il avoit tué un fils qu'elle avoit eu d'un premier lit; Dolabella se trouva embarrassé, ne pouvant absoudre une femme criminelle; mais ne pouvant aussi se résoudre à condamner une mère qui n'étoit devenue coupable que par un juste excès de tendresse, il renvoya la connoissance de cette affaire à l'arcepage qui ne put la décider, il ordonna seulement que l'accusateur & l'accusée comparoissent dans cent ans pour être jugés en dernier ressort.

L'empereur Tibère ayant fait empoisonner Germanicus par le ministre de Pison, gouverneur de Syrie, lorsqu'on brûla le corps de Germanicus, selon la coutume des Romains, son cœur parut tout entier au milieu des flammes; on prétend que l'on vit la même chose à Rouen, lorsque la pucelle d'Orléans y fut brûlée. C'est une opinion commune que le cœur étant une fois imbu de venin, ne peut plus être consumé par les flammes.

Les médecins regardent aussi comme un indice certain de *poison* dans un corps mort, lorsqu'il se trouve un petit ulcère dans la partie supérieure de l'estomac; cependant le docteur Sebastiani Rotari en son traité qui a pour titre *Allegazioni medicophysice*, soutient que cet indice est fort trompeur, & que ce petit ulcère peut venir de plusieurs autres causes qu'il explique.

Pour revenir aux peines prononcées contre les

empoisonneurs: environ 200 ans après le fait des dames romaines, Lucius Cornelius Sylla fit une loi appelée de son nom *Cornelia de veneficiis*, par laquelle il prononça la même peine contre les empoisonneurs que contre les homicides, c'est-à-dire, l'exil & le bannissement qui sont la même chose que l'interdiction de l'eau & du feu; cette loi fut préférée à celle que César, étant dictateur, publia dans la suite sur la même matière.

Il y eut aussi quelques sénatus-consultes donnés en interprétation de la loi *Cornelia de veneficiis*, & dont l'esprit est le même. On voit dans la loi 3, ff. ad leg. cornel. de sic. & venef. qu'un de ces sénatus-consultes prononçoit la peine d'exil contre ceux qui sans avoir eu dessein de causer la mort d'une femme, l'avoient cependant fait mourir en lui donnant des remèdes pour faciliter la conception.

Le paragraphe suivant fait mention d'un autre sénatus-consulte qui décerne la peine portée par la loi *Cornelia* contre ceux qui auroient donné ou vendu des drogues & des herbes malfaisantes, sous prétexte de laver ou purger le corps.

Enfin la loi 8, au même titre, enjoignoit aux pères des provinces d'envoyer en exil les femmes qui faisoient des efforts surnaturels, ou qui employoient de mauvaises pratiques pour se procurer l'avortement. Ces drogues & autres moyens contraires à la nature étoient regardés comme des *poisons*, & ceux qui s'en servoient, traités comme des empoisonneurs.

En France, le crime de *poison* est puni par le feu; & lorsqu'ils s'est trouvé des empoisonneurs qu'avoient nombre de complices, on a quelquefois établi une chambre ardente pour faire le procès à ces coupables.

La déclaration de Louis XI V. du mois de Juillet 1682, est la règle que l'on suit sur cette matière.

Elle porte que ceux qui seront convaincus de s'être servi de *poison*, seront punis de mort, soit que la mort des personnes auxquelles ils auront voulu faire prendre le *poison*, se soit ensuivie ou non.

Ceux qui sont convaincus d'avoir composé & distribué du *poison* pour empoisonner, sont punis des mêmes peines.

Ceux qui ont connoissance que l'on a travaillé à faire du *poison*, qu'il en a été demandé ou donné, sont tenus de dénoncer incessamment ce qu'ils en favent au procureur général, ou à son substitut, & en cas d'absence, au premier officier public des lieux, à peine d'être procédé contre eux extraordinairement, & d'être punis selon les circonstances & l'exigence des cas, comme fauteurs & complices de ces crimes, sans que les dénonciateurs soient sujets à aucune peine, ni même aux intérêts civils, lorsqu'ils auront déclaré & articulé des faits ou indices considérables qui seront trouvés véritables & conformes à leur dénonciation; quoique dans la suite les personnes comprises dans lesdites dénonciations, soient déchargées des accusations, dérogeant à cet effet à l'article 73 de l'ordonnance d'Orléans, pour l'effet du *poison* seulement, sauf à punir les calomnieux selon la rigueur de l'ordonnance.

La peine de mort a lieu contre ceux qui sont convaincus d'avoir attenté à la vie de quelqu'un par *poison*; en sorte qu'il n'ait pas tenu à eux que ce crime n'ait été consommé.

L'édit répute au nombre des *poisons*, non-seulement ceux qui peuvent causer une mort prompte & violente, mais aussi ceux qui en altérant peu-à-peu la santé, causent des maladies, soit que les *poisons* soient simples, naturels, ou composés.

Il est défendu en conséquence à toutes personnes, à peine de la vie, même aux Médecins, Chirurgiens, & Apothicaires, à peine de punition corporelle, d'avoir & garder de tels *poisons* simples ou préparés,



qui retenant toujours leur qualité de venin, & n'entrant en aucune composition ordinaire, ne peuvent servir qu'à nuire, étant de leur nature pernicieux & mortels.

A l'égard de l'arsenic, du réalgal, de l'orpiment, & du sublimé, quoique ce soient des *poisons* dangereux, comme ils entrent dans plusieurs compositions nécessaires, pour empêcher qu'on n'en abuse, l'article 7 ordonne qu'il ne sera permis qu'aux marchands qui demeurent dans les villes, d'en vendre & d'en délivrer eux-mêmes seulement aux Médecins, Apothicaires, Chirurgiens, Orfèvres, Teinturiers, Maréchaux, & autres personnes publiques, qui par leur profession sont obligés d'en employer, lesquels néanmoins en les prenant, écriront sur un registre du marchand, leur nom, qualité, & c. de la quantité qu'ils auront pris de ces minéraux.

Les personnes inconnues aux marchands, telles que les chirurgiens & maréchaux des bourgs & villages, doivent apporter un certificat du juge des lieux, ou d'un notaire & deux témoins, ou du curé & de deux principaux habitants.

Ceux auxquels il est permis d'acheter de ces minéraux, doivent les mettre en lieu sûr & en garder la clé, & écrire sur un registre l'emploi qu'ils en ont fait.

Les Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, Epiciers-Droguistes, Orfèvres, Teinturiers, Maréchaux, & tous autres, ne peuvent distribuer des minéraux en substance à quelque personne, ni sous quelque prétexte que ce soit, sous peine corporelle.

Ils doivent composer eux-mêmes, ou faire composer en leur présence par leurs garçons, les remèdes où il doit entrer des minéraux.

Personne autre que les Médecins & Apothicaires, ne peut employer aucuns insectes venimeux, comme serpents, vipères, & autres semblables, même sous prétexte de s'en servir à des médicamens, ou à faire des expériences, à moins qu'ils n'en aient la permission par écrit.

Il est aussi défendu à toutes personnes autres que les médecins approuvés dans le lieu, aux professeurs de Chimie, & aux maîtres Apothicaires, d'avoir aucuns laboratoires, & d'y travailler à aucune préparation de drogues ou distillation, sous quelque prétexte que ce soit, sans en avoir la permission par lettres du grand seau, & qu'après en avoir fait leur déclaration aux officiers de police.

Enfin, les distillateurs même & vendeurs d'eau-de-vie, ne peuvent faire aucune distillation que celle de l'eau-de-vie, sauf à être choisi entre eux le nombre qui sera jugé nécessaire pour la confection des eaux-fortes, dont l'usage est permis; & ils ne peuvent y travailler qu'en observant les formalités dont il est parlé dans l'article précédent.

Cette déclaration de 1682 a, comme on voit, pour objet non-seulement de punir ceux qui seroient convaincus de s'être servis de *poison*, pour attenter à la vie de quelqu'un, mais aussi d'ôter toutes les occasions de s'en pouvoir servir pour un pareil dessein.

Voyez le traité de Linder, de venenis, & Zachias, la Rocheflavin, la biblioth. canon. Duperier. (A)

POISSER, v. neut. & quelquefois actif, (Gram.) POISSER, v. act. c'est enduire de poix : POISSER, v. n. c'est laisser aux mains une viscosité qui les attache; on dit ce corps *poisse*.

POISSER, c'est chez les Vergatiers, coller les foies des balets dans des trous qui ne percent pas d'outre en outre du bois, avec de la poix, de la poix de Bourgogne fondue.

POISSON, f. m. (Hist. nat. Ichthyologie.) animal qui manque de piés, mais qui a des nageoires. Les *poissons* ont des ouies ou des poulmons; ils restent ordinairement dans l'eau, & y nagent par le moyen

de leurs nageoires seules, ou s'en aidant aussi du mouvement des inflexions de leur corps. Il y a des *poissons* qui sortent quelquefois de l'eau pour se mettre à terre; d'autres s'élèvent en l'air, & volent en agitant leurs nageoires pectorales comme des ailes.

Les nageoires sont des membranes faillantes à l'extérieur du corps des *poissons*, & soutenues par des rayons durs ou cartilagineux. Les *poissons* diffèrent les uns des autres par le nombre, la situation, la figure, & les proportions de leurs nageoires; car il y a des *poissons* qui n'en ont qu'une, y compris la queue; & d'autre en ont deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, ou dix, & même un plus grand nombre. Les nageoires sont placées de chaque côté du corps sur le dos & sous le ventre de la plupart des *poissons*; il s'en trouve qui n'en ont que sur le dos ou seulement sous le ventre; celles du dos & du ventre sont placées plus en avant & plus en arrière sur différents *poissons*. Les nageoires sont triangulaires, rondes, parallélogrammes, ou d'autres figures: elles sont plus ou moins grandes, relativement à la grandeur du *poisson*.

Le plan de la queue est vertical dans la plupart des *poissons*, & horizontal dans quelques-uns; il s'en trouve qui n'ont point de queue; l'extrémité de cette partie est ronde ou en ligne droite, ou pointue, ou concave; la queue est touchée dans certains *poissons*, & faite en forme de faulx dans d'autres.

La tête des *poissons* est comprimée sur les côtés, aplatie par le dessus & par le dessous, ou à peu près cylindrique; elle est lisse ou hérissée de piquans, plus étroite, plus large, ou à-peu-près aussi large que le milieu du corps.

La plupart des *poissons* ont la bouche placée au bout de la tête, & quelques-uns sur la face inférieure; la direction de l'ouverture de la bouche est transversale dans la plupart des *poissons*, & oblique dans d'autres; la figure de cette ouverture est plus ou moins longue, à proportion de la largeur de la tête.

Le bec des *poissons* a différentes formes; il est applati en-dessus & en-dessous, en quelque façon triangulaire, conique, ou terminée en pointe longue & à-peu-près cylindrique.

Les dents des *poissons* de différentes espèces, sont placées ou seulement dans la gorge qui est dans ces animaux l'entrée de l'estomac; ou seulement dans les mâchoires; ou dans les mâchoires & sur la langue; ou dans les mâchoires, sur la langue & sous le palais; & dans la gorge seulement; ou enfin dans les mâchoires sous le palais & dans la gorge. Il y a aussi de grandes différences dans la forme des dents des *poissons*; elles sont pointues dans la plupart; dans d'autres *poissons*, les dents ont le bout obtus & même terminé par une face plate; il y en a qui sont coniques ou aplaties sur les côtés, ou droites ou courbes, ou convexes seulement d'un côté, ou lisses, ou dentelées sur les côtés: les dents sont de grandeur égale ou inégale dans le même *poisson*.

Il y a peu de *poissons* qui aient de vraies levres.

Il se trouve de chaque côté un ou deux orifices de narines dans la plupart des *poissons*, & il y en a qui n'ont point de narines. La figure de l'ouverture des narines est ronde, ovale, ou oblongue; elles sont placées à égale distance du bec & de l'œil, ou plus près de l'une ou de l'autre de ces parties.

Dans la plupart des *poissons* les yeux sont aplatis; il y en a aussi de convexes comme ceux des quadrupèdes; il s'en trouve d'arrondis & d'oblongs: dans le plus grand nombre des *poissons* les yeux sont situés sur les côtés de la tête, & dans d'autres sur la partie supérieure; ils sont placés fort près ou fort loin l'un de l'autre; ils paroissent plus ou moins grands, à proportion de la grandeur du corps; les yeux sont

à découvert, ou couverts en partie ou en entier par la peau de la tête : les *poissons* n'ont point d'autres paupières, excepté les cétaées qui font aussi les seuls qui aient un cou.

Il y a des différences dans la forme du dos ; considéré dans sa longueur il est droit, ou convexe & bossu ; considéré dans sa largeur, il est plat, convexe, ou aigu. Les côtés du corps ont aussi des différences dans leur largeur & leur convexité relativement aux autres parties du corps ; la poitrine & le ventre sont plats, convexes ou aigus ; dans quelques *poissons* le ventre est aigu entre les nageoires ventrales & l'anus ; tandis que le reste du ventre & la poitrine sont plats.

L'anus se trouve placé plus près de la queue, ou plus près de la tête & sous le ventre, dans presque tous les *poissons*.

Les *poissons* ovipares n'ont point de parties extérieures de la génération ; mais le mâle a des vésicules féminales au-dedans du corps, & la femelle un ovaire. Parmi les *poissons* vivipares, tels que les cétaées & la plupart des cartilagineux, le mâle a au-dehors une verge, & la femelle une vulve comme les quadrupèdes.

Les écailles sont des corps plats demi-transparens, de substance analogue à celle de la corne & des ongles ; elles se trouvent sur le corps des *poissons*, des serpents, & des lézards, cependant il y a des *poissons* qui n'en ont point, & d'autres n'en ont que peu. Elles sont séparées les unes des autres, ou placées les unes sur les autres, &c. Elles sont arrondies ou ovales, ou de figure irrégulière, & de différentes grandeurs : il y en a de molles & de sèches, de dures & rudes qui ont de petits piquans.

Il y a le long des côtés du corps de la plupart des *poissons* une ligne formée par une suite de points ou de petites ouvertures, ou par une conformation particulière de quelques écailles : certains *poissons* ont deux de ces lignes de chaque côté : elles se trouvent dans différens *poissons* situées près du dos ou du ventre, ou au milieu des côtés du corps : elles sont droites ou courbes, unies ou rudes.

Les barbillons sont des pendans charnus qui ressemblent à des vers, & qui tiennent à la mâchoire inférieure ou à quelqu'autre partie de la bouche ; il y en a qui sont creux près de leur racine ; mais ils n'ont point d'orifice à leur extrémité, & on n'en peut faire sortir aucune humeur. La plupart des *poissons* n'ont point de barbillons ; il ne s'en trouve qu'un dans quelques *poissons*, & d'autres en ont plusieurs : ces barbillons tiennent à la mâchoire du dessous aux angles de la bouche ou aux deux mâchoires. Ils sont petits & plus courts que la tête, ou plus longs.

Outre les piquans qui sont sur la tête de certains *poissons* & les osselets pointus des nageoires, il y a sur le corps de plusieurs *poissons* des tubercules & des piquans, comme dans les raies, l'esturgeon, &c.

Il n'y a que les *poissons* cétaées qui aient des conduits auditifs ; on ne voit rien de pareil dans les autres *poissons*, excepté dans la raie & dans la lamproie, & on doute beaucoup qu'ils entendent, puisqu'ils sont privés, tout au-moins en apparence, des organes de l'ouïe. Cependant M. Klein a donné la figure & le dénombrement de certains petits osselets qui se trouvent dans le crâne de plusieurs espèces de *poissons*, & qu'il conjecture pouvoir constituer l'organe de l'ouïe ; d'ailleurs il y a des faits qui pourroient faire croire que les *poissons* entendent. Lorsque les pêcheurs veulent les surprendre, ils gardent le silence & agissent sans bruit ; Plin, Rondelet, Boyle, &c. rapportent que des *poissons* domestiques s'assembloient au bruit d'une cloche ou de quelqu'autre instrument, lorsqu'on vouloit leur donner à manger ; Plin ajoute que les *poissons* que l'on gardoit à Baies,

aujourd'hui Pouzole, dans les viviers de Domitien, accouroient lorsqu'on les appelloit par leur nom ; on fait que les grands bruits, surtout celui du tonnerre, effraient les *poissons*. Mais cela ne prouve pas qu'ils entendent ; le tremoulement de l'eau peut les avertir de certains bruits ; une vue subtile, ou quelqu'autre sensation peut suppléer à l'ouïe dans certain cas ; enfin il y aura toujours à douter si les *poissons* entendent véritablement jusqu'à ce que l'on ait découvert en eux quelqu'organe auditif qui ressemble au nôtre. L'eau ne mettroit aucun obstacle à la sensation de cet organe. *Recueil de l'acad. royale des Sciences, année 1743. Mémoire sur l'ouïe des poissons & sur la transmission des sons dans l'eau par M. l'abbé Nollet. Voyez les mém. présentés à la même académie, tom. II. mém. sur l'organe de l'ouïe des reptiles, & de quelques poissons, &c. par M. Geoffroy, docteur en médecine.*

Tous les *poissons*, excepté les lamproies & les cétaées, ont des ouïes ; ce sont des organes que l'on croit tenir lieu de poumons ; ils se trouvent de chaque côté de la gorge, & ils communiquent au-dehors par un, par cinq ou par sept ouvertures de chaque côté. *Voyez OUIES.*

Les *poissons* cétaées ont une langue dont ils se servent, comme les quadrupèdes ; mais celle des autres *poissons* est fort différente : elle est immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche ; aussi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix, les *poissons* n'en ayant point. Cette langue ne paroît guère plus propre à goûter les alimens qu'à les chasser dans la bouche, puisqu'elle est non-seulement immobile, mais aussi cartilagineuse. Elle peut faciliter la déglutition par l'élevation qu'elle forme dans la bouche ; lorsqu'elle est hérissée de piquans, elle peut aussi retenir les alimens dans la bouche, principalement la proie vivante que le *poisson* a faisie.

Il n'y a qu'un ventricule & qu'une oreillette dans le cœur des *poissons* qui ont des ouïes.

La plupart des *poissons* épineux ont une vessie remplie d'air placée dans l'intérieur du corps ; cette vessie communique à l'estomac ou à l'orifice de l'estomac par un conduit que l'on appelle *pneumatique*, parce qu'il sert de passage à l'air. Plus il y a d'air dans la vessie, plus le *poisson* a de facilité à s'élever au-dessus de l'eau ; moins il y a d'air, plus le *poisson* descend vers le fond de l'eau. On fait que ceux qui n'ont plus cette vessie, ne peuvent pas s'élever dans l'eau ; & l'on a éprouvé, que lorsqu'elle a été percée dans un *poisson* qui en est pourvu ; il ne peut plus quitter le fond de l'eau. Cette vessie a différentes formes, différentes grandeurs, &c. dans diverses espèces de *poissons*.

La plupart des viscères des *poissons* correspondent à ceux des animaux quadrupèdes ; mais ils ont, surtout dans la tête & dans les muscles du corps, un très-grand nombre d'os & d'osselets qui manquent aux quadrupèdes ; par exemple, on en a compté quatre-vingt dans la tête de la perche ; on ne fait que trop que la chair de plusieurs espèces de *poissons* est traversée par un grand nombre de petits os, que l'on appelle des *arêtes*, & qui ne se trouvent dans aucun des autres animaux.

Les *poissons* se nourrissent de plantes, d'insectes aquatiques, de grenouilles, de couleuvres, & même de *poissons*, &c. on croit qu'il y en a qui vivent très-longtemps.

Il y a plusieurs méthodes sur la nomenclature des *poissons*. Oppien, Rondelet, Aldrovande, Jonston, Charleton ont établi la division méthodique des *poissons* sur la différence de lieux où ils se trouvent. Aristote les a divisés en cétaées, cartilagineux, & épineux ; Wolton a suivi à-peu-près la même méthode ; Willughby & Rai ont ajouté pour les *poissons* épineux d'autres caractères tirés des nageoires.



**Artedi**, dans son ichthyologie, distingue les poissons par la situation de leur queue, qui est verticale dans la plupart, & horizontale dans les autres; l'auteur a donné à ceux-ci le nom de *plagiuri*, ce sont les cetacés.

Parmi ceux dont la queue est verticale, les rayons des nageoires sont osseux ou cartilagineux. Les poissons qui ont ces rayons osseux sont nommés *chondropterygii*.

Les poissons dont les rayons des nageoires sont osseux ont aussi des os dans les ouïes ou n'y en ont point : ceux qui n'ont point d'os dans les ouïes sont désignés par le nom *branchiostegi*.

Les nageoires des poissons qui ont des os dans les ouïes sont piquantes ou non-piquantes : les poissons à nageoires piquantes portent le nom d'*acanthopterygii*.

Enfin ceux dont les nageoires ne sont pas piquantes ont le nom de *malacopterygii*. Voyez *Petri Artedi ichthyologia*.

M. Linnéus qui avoit adopté la méthode d'Artedi pour les poissons, en a donné une nouvelle dans la dixième édition du *système naturel*. Il exclut les cetacés du nombre des poissons, & les range avec les quadrupèdes. Suivant la nouvelle méthode de M. Linnéus, les poissons ont l'ouverture des ouïes garnie ou dépourvue d'opercules & de nageoires; ceux dont l'ouverture des ouïes est dépourvue d'opercules ou de nageoires sont appelés *branchiostegi*.

Parmi les poissons dans lesquels ces opercules & ces nageoires se trouvent à l'ouverture des ouïes, les uns n'ont point de nageoires ventrales, l'auteur les désigne par le nom d'*apodes*; d'autres ont les nageoires ventrales situées au-devant des nageoires pectorales, ils sont appelés *jugulaires*; d'autres ont les nageoires ventrales situées au-dessous des pectorales, ils sont nommés *thoracici*; d'autres enfin ont les nageoires ventrales situées derrière les pectorales, ils sont appelés *abdominales*.

**POISSON ARMÉ, PORC-ÉPIC DE MER, orbis echinatus, muricatus.** Ce poisson se pêche dans l'Océan septentrional; on lui a donné le nom de *poisson armé*, parce qu'il a le corps couvert de piquans longs & durs, semblables à des pointes de fer. Il n'a point d'autres nageoires que celle de la queue. Le corps est plus rond & plus grand que celui du *sucola*. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. l. XV. c. iij. Voyez **POISSON**.

**POISSON D'AVRIL, voyez MAQUEREAU.**

**POISSON-BŒUF, (Ichthioli.)** je dessinai d'après nature à S. Paul d'Omagas, dit M. de la Condamine, le plus grand des poissons connus d'eau douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *pexe*, poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le phoca ou veau-marin. Celui dont il est question, pait l'herbe des bords de la rivière; sa chair & sa graisse ont assez de rapport à celles du veau. La femelle a des mamelles qui lui servent à allaiter ses petits.

Le P. d'Acunna rend la ressemblance avec le bœuf encore plus complète, en attribuant à ce poisson des cornes dont la nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas amphibie, à proprement parler, puisqu'il ne sort jamais de l'eau entièrement & n'en peut sortir, n'ayant que deux nageoires assez près de la tête, plates & rondes, en forme de rame, de 15 à 16 pouces de long, lesquelles lui tiennent lieu de bras & de pieds, sans en avoir la figure, comme Laet le suppose fausement, en citant Clusius. Il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe sur le rivage.

Celui que vit M. de la Condamine étoit femelle; sa longueur étoit de sept piés & demi de roi, & sa plus grande largeur de deux piés. Il y en a de plus grands. Les yeux de cet animal n'ont aucune pro-

Tome XII,

portion avec la grandeur de son corps, ils sont ronds, & n'ont que trois lignes de diamètre; l'ouverture de ses oreilles est encore plus petite, & ne paroît qu'un trou d'épingle.

Quelques-uns ont cru ce poisson particulier à la rivière des Amazones, mais il n'est pas moins commun dans l'Orinoco. Il se trouve aussi, quoique moins fréquemment dans l'Oyapor, & dans plusieurs autres rivières des environs de Cayenne, de la côte de la Guyane & des Antilles. C'est le même qu'on nommoit autrefois *manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *lémentin* dans les îles Françaises d'Amérique, l'espèce de la rivière des Amazones est peut-être un peu différente. Il ne se rencontre pas en haute-mer; il est même rare d'en voir près des embouchures des fleuves, mais on le trouve à plus de mille lieues de la mer, dans le Guallaga, le Pastuca, &c. Il n'est arrêté dans l'Amazone que par le Pongo, au-dessus duquel on n'en trouve plus. *Mém. de l'acad. an. 1745. (D. J.)*

**POISSON JUIF, voyez MAQUEREAU.**

**POISSON ROND, FLASCOPSARO, orbis (Pl. XIII, fig. 8.)** ce poisson se pêche dans la haute-mer, on en trouve aussi aux bouches du Nil; il a le corps rond comme une boule; la peau n'est pas couverte d'écaillés; elle est dure & hérissée de petits tubercules pointus. Ce poisson n'a que quatre dents; elles sont larges; l'ouverture de la bouche est petite; il y a deux nageoires près des ouïes, & deux autres près de l'extrémité de la queue, l'une sur la face supérieure, & l'autre en-dessous. On ne mange pas ce poisson. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. l. XV. ch. j. Voyez **POISSON**.

**POISSON VOLANT, HIRONDELLE, ARONDELLE, RATEPENADE, RONDOLE, hirundo, poisson de mer** dont la tête est dure & presque entièrement osseuse; elle a par derrière deux aiguillons dirigés du côté de la queue. Les yeux sont grands, ronds & rougeâtres. Tout le corps est couvert d'écaillés roides & dures comme des os. La tête & la queue sont carrées, & le corps est rond. Le ventre a une couleur blanche, le dos est d'un noir mêlé de rougeâtre. La couleur de ces poissons varie; on trouve des individus de cette espèce qui sont presque entièrement rouges; cependant, pour l'ordinaire, ils ont beaucoup plus de noir que de rouge. Les nageoires des ouïes sont très-longues & fort larges; elles s'étendent presque jusqu'à la queue; elles ont une couleur noirâtre parsemée de taches en forme d'étoiles de différentes couleurs. Les deux nageoires du dos ont aussi de pareilles taches. Il y a près des ouïes deux barbillons cartilagineux, le dedans de la bouche est rouge. On distingue plusieurs sortes de poissons volans; celui-ci a les plus grandes ailes, aussi il vole le plus long-tems; il ne s'élève pas beaucoup au-dessus de l'eau, & il se soutient en l'air jusqu'à ce que ses ailes soient desséchées. Sa chair est dure, sèche & nourissante, mais difficile à digérer. Rondelet, *hist. nat. des poissons*, prem. part. l. X. c. j. Voyez **POISSON**.

**POISSONS, écaillés des, (Science microscop.)** les écaillés ou couvertures extérieures des poissons sont d'une beauté & d'une régularité surprenante, & elles présentent dans les différentes espèces de poissons une variété infinie de figures & d'arrangement. Quelques-unes sont un peu longues, quelques-unes rondes, d'autres triangulaires, d'autres carrées, & d'autres de toutes les figures que l'on peut imaginer; quelques-unes encore sont armées de pointes acérées comme celles de la perche, de la sole, &c. d'autres ont le tranchant fort uni, comme celles du merlu, de la carpe, de la tanche, &c.

Il y a également une grande variété dans un même poisson; car les écaillés tirées du ventre, du dos, des côtés, de la tête & des autres parties du corps sont

V V V V

fort différentes; & certainement, quant à la variété, beauté, régularité & ordre de leur arrangement, les écailles des *poissons* ont beaucoup de ressemblance avec les plumes qui sont sur le corps & sur les ailes des teignes & des papillons.

On ne croit pas que ces écailles tombent toutes les années, ni qu'elles soient les mêmes pendant toute la vie du *poisson*; mais il se fait tous les ans une addition d'une nouvelle *écaille*, qui vient au-dessous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à-proportion de l'accroissement du *poisson*, à-peu-près de la même manière que le bois des arbres s'élargit annuellement, par l'addition d'un nouveau cercle auprès de l'écorce; & comme on peut connoître l'âge d'un arbre par le nombre des anneaux dont le tronc est composé, ainsi dans les *poissons*, le nombre des plaques qui composent leurs écailles, nous marque l'âge. Il est également probable, que comme il y a un tems de l'année où les arbres cessent de croître ou d'avoir une addition nouvelle à leur masse, la même chose doit arriver aux écailles des *poissons*; & qu'enfin dans un autre tems de l'année, il se fait une nouvelle addition ou accroissement. Les plumes des oiseaux & les poils des animaux terrestres, nous font voir quelque chose de semblable.

M. Leenwehock tira plusieurs écailles d'une carpe extraordinairement grosse; elle avoit 42 pouces & demi de long & 33 & un quart de large au milieu, mesure de Rhynlande; les écailles étoient aussi épaisses qu'une rixdale: il les fit macérer dans l'eau chaude pour pouvoir les couper plus aisément, & il en coupa une obliquement, en commençant par la très-petite écaille, qui avoit été formée la première, & qui étoit près du centre; il découvrit clairement avec son microscope quarante petites lames ou écailles, collées les unes sur les autres, d'où il conclut que le *poisson* étoit âgé de 40 ans.

On croit communément que l'anguille n'a point d'écailles; mais si on la nettoie bien, & qu'on lui ôte toute la boue, on verra au microscope, que sa peau est toute couverte de très-petites écailles, rangées avec beaucoup d'ordre, & fort joliment; il semble donc qu'on a droit de penser qu'il y a peu de *poissons* qui soient sans écailles, excepté ceux à coquilles.

La manière de préparer les écailles, est de les tirer proprement avec une paire de pinces, de les bien laver, & de les placer sur un papier uni; entre les feuilles d'un livre, pour les aplatisir en les téchant, & empêcher qu'elles ne se rident; il faut ensuite les mettre entre vos talcs dans les glissoirs, & les garder pour l'observation; mais le serpent, la vipère, les lézards, &c. présentent une nouvelle variété d'écailles différente de celles des *poissons*, quoique les Physiciens n'aient pas encore daigné les examiner. (D. J.)

**POISSONS, les, (Astronom.)** constellation qui est le douzième signe du zodiaque. Voyez **SIGNE & CONSTELLATION**.

Les *poissons* ont, dans le catalogue de Ptolomée, trente-huit étoiles, trente-trois dans celui de Ticho, & dans le catalogue britannique. (O)

**POISSON VOLANT, en Astronomie,** c'est une petite constellation de l'hémisphère méridionale, inconnue aux anciens, & qui n'est pas visible dans nos contrées septentrionales. Voyez **CONSTELLATION**. (O)

**POISSON AUSTRAL, (Astronomie.)** constellation de l'hémisphère méridional; on ne peut la voir à notre latitude. Voyez **CONSTELLATION**.

**POISSON DE MER, (Commerce.)** on en fait un grand commerce, & on tire de plusieurs diverses marchandises & drogues.

Les *poissons* salés, comme saumon, morue, ha-

reng, sardine, anchois, maquereau, &c. composent le commerce de salines.

Le *poisson* mariné est du *poisson de mer* frais, rôti sur le gril, ensuite frit dans de l'huile d'olive, & mis dans des barils, avec une sauce composée de nouvelle huile d'olive, d'un peu de vinaigre, du sel, du poivre & des feuilles de laurier; les meilleurs *poissons* marins sont le thon & l'esturgeon.

Les *poissons secs* sont des *poissons* qui ont été salés & deséchés, soit par l'ardeur du soleil, soit par le feu; tels sont la morue que l'on nomme *merluche*, le stockfish, le harang for, & la sardine forette.

Les *poissons* que l'on appelle en France *poissons royaux*, sont les dauphins, les esturgeons, les saumons, & les truites; on les nomme *royaux* parce qu'ils appartiennent au roi quand ils se trouvent échoués sur les bords de la mer.

Les *poissons* à lard sont les baleines, les marfouins, les thons, les souffleurs, les veaux de mer, & autres *poissons* gras; lorsqu'il s'en rencontre d'échoués sur les grèves de la mer, ils sont partagés comme épaves, ainsi que les autres effets échoués. (D. J.)

**POISSON DE SOMME, (Commer. de poisson.)** dans ce commerce on appelle *poisson de somme*, le *poisson* qu'on assomme, & qu'après avoir empaillé, & mis dans un panier d'osier, on transporte sur des chevaux ou sur des fourgons & charettes.

**POISSON, huile de, (Comm.)** l'huile de *poisson*, n'est autre chose que de la graisse ou du lard de *poisson* fondu, ou que l'on a tiré du *poisson*, soit en le pressant, soit par le feu; & c'est de la baleine dont on en tire le plus. (D. J.)

**POISSON, (Critic. sacrée.)** Moïse met les *poissons* au nombre des reptiles; l'Histoire naturelle n'étoit pas encore cultivée chez les Juifs dans le tems du règne de ce législateur. Comme il y a des *poissons* qui ont des écailles sans nageoires, & d'autres qui n'ont ni nageoires ni écailles, Moïse fonda sur cette différence la distinction des *poissons* purs & immondes. Il mit ceux qui n'ont ni nageoires ni écailles au rang des *poissons* impurs, & défendit d'en manger, ne permettant l'usage que des *poissons* qui ont des nageoires & des écailles.

L'Ecriture désigne quelquefois figurément les hommes sous le nom de *poissons*; les *poissons* de vos rivières tiendront à vos écailles, dit Ezéchiel xxix. 4. c'est-à-dire la perte de vos sujets fera inséparable de la vôtre.

La porte des *poissons*, Sophon. j. 2. étoit une porte de Jérusalem, ainsi nommée parce que c'étoit par là qu'on apportoit le *poisson* dans la ville.

**POISSONS, (Mythol.)** la mythologie envisage ce signe du zodiaque d'une autre manière que l'Astronomie; ce n'est point une constellation composée d'un grand nombre d'étoiles; ce n'est point ce signe du zodiaque, lorsque le soleil y entre dans le mois de Février, mais c'est Vénus & Cupidon qui se jetterent dans l'Euphrate, & se métamorphosèrent en *poissons*, pour se dérober à la fureur du frère d'Oris. (D. J.)

**POISSONS, les, (Littérature.)** plusieurs de ces animaux furent l'objet d'un culte superstitieux, chez les Egyptiens, chez les Syriens, & dans quelques contrées de la Lydie. En certaines villes d'Egypte, les uns plaçoient sur leurs autels des tortues, & d'autres des monstres marins auxquels ils offroient de l'encens.

**POISSON, (Blason.)** on le distingue diversément en blason. Les dauphins sont toujours courbés, les bars ou barbeaux adossés, les chabots *peris en pal*. Quand ils sont en falce, on les représente nageant, & on n'exprime point leur assiette, mais seulement lorsqu'ils sont en *pal* ou en bande.

**POISSON, f. m. (Mesure de liqueur.)** c'est l'une des



petites mesures pour les liqueurs ; elle ne contient que la moitié d'un demi-septier, ou le quart d'une chopine, ou la huitième partie d'une pinte, mesure de Paris. Le poisson est de six pouces cubiques ; on lui donne encore les noms de *poisson* ou de *roquette*.

*Poisson* se dit aussi d'une liqueur mesurée ; un *poisson* de vin, un *poisson* d'eau-de-vie, &c. *Savary*.

POISSONNIERE, f. f. (*Chaudronnerie*.) c'est un ustensile de cuisine qui sert à cuire le poisson. Cet ustensile est un vaisseau de cuivre fait en long, médiocrement creux, avec des rebords & une anse, qu'on étame proprement.

POISSONNIERE, f. f. (*Venduse de poisson*.) à Paris les *poissonnières* étalent dans les halles & marchés dans des baquets qu'elles ont devant elles, où le poisson vivant nage & se conserve dans l'eau, dont ces baquets sont remplis ; le nom de *poissonnière* ne se donne qu'à des marchandes de poisson d'eau douce ; les autres se nomment *marchandes de mer*, si leur commerce est de poisson de mer frais ; ou *marchandes de salée*, si elles font commerce de poisson de mer salé.

POISSY (*Géog. mod.*) petite ville de l'île de France, au bord de la forêt de Saint-Germain, sur la rive gauche de la Seine, à une lieue au-dessous du confluent de l'Oise avec la Seine. Il y a un monastère de religieuses de S. Dominique, que Philippe-le-Bel commença, & qui fut achevé par Philippe de Valois en 1330 ; mais le feu du ciel tomba sur l'église en 1695, & consuma la pyramide revêtue de plomb, qui avoit quarante-cinq toises de haut. Il y a encore à *Poissy* une collégiale, une paroisse, un couvent de Capucins, un d'Urelines, & un hôpital.

Cette ville, où se tient aujourd'hui un gros marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris, est connue dans l'histoire par l'assemblée de Catholiques & de Protestans qui y fut convoquée en 1561, & où se rendirent Charles IX. Catherine de Médicis sa mère, & toute la famille royale. Cette assemblée appelée le *colloque de Poissy*, n'eut aucun succès ; la vanité du cardinal de Lorraine qui comptoit y briller, fut la seule cause qui procura cette assemblée, & Théodore de Beze s'y distingua en portant la parole pour les Protestans. *Long. de Poissy* 19. 40. *lat. 48. 56.*

Ce lieu qui est fort ancien se nomme en latin *Pinciacum*, comme il est marqué dans les chartes & dans les capitulaires des rois. Le pays des environs s'appelle *pagus Pinciacensis*, & en français le *Pincerais* ; nos anciens rois ont quelquefois demeuré à *Poissy*, & y avoient un château dès le tems même que celui de Saint-Germain-en-Laye fut bâti.

Louis IX. y naquit le 25 Avril 1215. Il a été un des plus grands hommes & des plus singuliers, dit le pere Daniel. « En effet, ajoute M. Henault, ce prince d'une valeur éprouvée, n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des ob-jets puissans, la justice, ou l'amour de son peuple, excitassent son ame, qui hors de-là sembloit froide, simple & timide ; c'est ce qui faisoit qu'on le voyoit donner des exemples du plus grand courage, quand il combattoit les rebelles, les ennemis de son état, ou les infidèles ; c'est ce qui faisoit que tout pieux qu'il étoit, il savoit résister aux entreprises des papes & des évêques, quand il pouvoit craindre qu'elles n'excitassent des troubles dans son royaume ; c'est ce qui faisoit que sur l'administration de la justice, il étoit d'une exactitude digne d'admiration ; mais quand il étoit rendu à lui-même, quand il n'étoit plus que particulier, alors ses domestiques devenoient ses maîtres, sa mere lui commandoit, & les pratiques de la dévotion la plus simple remplissoient ses journées ; à la vérité, toutes ces pratiques étoient annoblies par les vertus solides

Tome XII.

» jamais démenties, qui formèrent son caractère ».

Le lecteur sera bien aisé de trouver encore ici la peinture que M. de Voltaire a faite de ce prince, & de ses actions.

Il paroïsoit, dit-il, destiné à rendre la France triomphante & policée, & à être en tout le modele des hommes. Sa piété, qui étoit celle d'un anachorete, ne lui ôta aucune vertu de roi ; sa libéralité ne déroba rien à une sage économie ; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte ; prudent & ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avoit jamais été que malheureux ; il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Conjointement avec la régente sa mere qui favoit regner, il modéra la puissance de la juridiction trop étendue des ecclésiastiques : distinguant sagement entre les lois civiles auxquelles tout doit être soumis, & les lois de l'Eglise, dont l'empire doit ne s'étendre que sur les consciences, il ne laissa pas plier les lois du royaume sous l'abus des excommunications. Ayant dès le commencement de son administration, contenu les prétentions des évêques & des laïcs dans leurs bornes, il avoit réprimé les factions de la Bretagne ; il avoit gardé une neutralité prudente entre les emportemens de Grégoire IX. & les vengeances de Frédéric II.

Son domaine déjà fort grand, s'accrut de plusieurs terres qu'il acheta. Les rois de France avoient alors pour revenus leurs biens propres, & non ceux des peuples ; leur grandeur dépendoit d'une économie bien entendue, comme celle d'un seigneur particulier.

Cette administration le mit en état de lever de fortes armées contre le roi d'Angleterre Henri III. & contre des vassaux de France unis avec l'Angleterre. Henri III. moins riche, moins obéi de ses Anglois, n'eut ni d'aussi bonnes troupes, ni d'aussi-tôt prêtés. Louis le battit deux fois, & fut-tout à la journée de Taillebourg en Poitou en 1241. Cette guerre fut suivie d'une paix utile, dont Henri III. paya les frais, & les vassaux de France rentrés dans leurs devoirs, n'en sortirent plus. Quand on songe que Louis IX. n'avoit pas vingt-quatre ans lorsqu'il se conduisit ainsi, & que son caractère étoit fort au-dessus de sa fortune, on voit ce qu'il eût fait, s'il fut demeuré dans sa patrie, & on gémit que la France ait été si malheureuse par ces vertus mêmes qui devoient faire son bonheur.

L'an 1244, Louis attaqué d'une maladie violente, crut, dit-on, dans une léthargie, entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les infidèles. A peine put-il parler qu'il fit vœu de se croiser. La reine sa mere, la reine sa femme, son conseil, tout ce qui l'approchoit, sentit le danger de ce vœu funeste, l'évêque de Paris même lui en représenta les conséquences ; mais Louis regardoit ce vœu comme un lien sacré, qu'il n'étoit pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre années son expédition ; enfin laissant à sa mere le gouvernement du royaume, il partit avec sa femme & ses trois freres, que suivirent aussi leurs épouses, & presque toute la chevalerie de France l'accompagna. La flotte qui portoit tant de princes & de soldats, sortit de Marseille, & d'Aiguemortes, qui n'est plus un port aujourd'hui.

Si la fureur des croisades & la religion des sermens avoient permis à Louis d'écouter la raison, non-seulement il eût vu le mal qu'il faisoit à son pays en l'appauvrissant & le dépeuplant, mais il eût vu encore l'injustice de cet armement qui lui paroïsoit si juste. Il mouilla dans l'île de Chypre, & aborda en Egypte, où après la mort de son frere, Robert d'Artois, il fut pris par le sultan d'Egypte en 1250

Y V V V V j

avec ses deux autres freres, & leur rançon coûta huit cens mille beſans.

Saint Louis délivré de captivité, revint dans ſa patrie, pour former une croiſade nouvelle. Pendant ſon ſéjour en France il augmenta ſes domaines de l'acquiſition de Namur, de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvoit ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils poſſédoient dans ce royaume, les querelles d'Henri III. & de ſes barons lui en facilitoient les moyens; mais il préféra la juſtice à l'uſurpation. Il les laiſſa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limouſin, & ſe contenta de les faire renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, & à la Normandie, réunis à la couronne par Philippe-Auguste; ainſi la paix fut affermie.

Il établit le premier la juſtice de reſſort; & les ſujets opprimés par les ſentences arbitraires des juges des baronnies commencerent à pouvoir porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux, créés pour les écouter. Sous lui des lettrés commencerent à être admis aux ſéances des parlemens, dans leſquels des chevaliers, qui rarement favoient lire, déciديوient de la fortune des citoyens. Il joignit à la piété d'un religieux la fermeté éclairée d'un roi, en réprimant les entrepriſes de la cour de Rome, par cette fameuſe pragmatique, qui conſerve les anciens droits de l'Egliſe, nommés *libertés de l'Egliſe gallicane*.

Treize ans de ſa préſence réparoient en France tout ce que ſon abſence avoit ruiné, lorsque ſa paſſion pour les croiſades l'entraîna. Il partit une ſeconde fois, non du côté de la Paleſtine ni du côté de l'Egypte, mais il ſit cingler ſa flotte vers Tunis, où il fut bien-tôt aſſiéſé lui-même par les Maures. Les maladies que l'intempérance de ſes ſujets tranſplantés, & le changement de climats, avoient attirés dans ſon camp en Egypte, déſolèrent ſon camp de Carthage. Un de ſes fils, né à Damiette pendant la captivité, mourut de cette eſpece de contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué; il ſe ſit étendre ſur la cendre, & expira le 25 Août 1270, à l'âge de cinquante-trois ans, avec la piété d'un religieux, & le courage d'un grand homme. Ce n'eſt pas un des moindres exemples des jeux de la fortune, que les ruines de Carthage aient vû mourir un roi chrétien qui venoit combattre des Muſulmans, dans un lieu où Didon avoit apporté les dieux des Syriens.

Joinville, M<sup>re</sup> de la Chaſſe & de Choſiſ, ont écrit la vie de ſaint Louis, car Boniface VIII. canonisa ce prince à Orviete le 11 Août 1297. Il le méritoit par ſa foi, qui étoit ſi grande, dit M. Boſſuet, qu'on auroit cru qu'il voyoit plutôt les myſteres divins qu'il ne les croyoit.

Je ne connois qu'un homme de lettres né à Poiffy, c'eſt Mercier (Nicolas), qui mourut à Paris en 1656. On a de lui un manuel des Grammairiens imprimé pluſieurs fois, & un traité latin de l'Epigramme, ouvrage eſtimé, dont Baillet a eu tort de faire honneur à M. le Venier, puſque celui-ci a comblé l'auteur d'éloges, & que Mercier, qui étoit très en état de compoſer un pareil ouvrage, étoit incapable de ſ'en attribuer un qui ne fut pas de lui. (D. J.)

POITIERS, (*Géog. mod.*) ville de France, capitale du Poitou, ſur une colline, à la rive gauche de la petite riviere de Clain, à 20 lieues au ſud-oueſt de Tours, 45 ſud-oueſt d'Orléans, 48 nord-eſt de Bordeaux, 74 ſud-oueſt de Paris. *Long.* ſuivant Caſſini, 17. 46. 30. *lat.* 46. 34.

On compte dans Poitiers outre la cathédrale, 12 chapitres, 22 paroſſes, 9 couvents d'hommes, 12 de filles, 2 ſéminaires.

L'évêque établi vers l'an 260, eſt ſuffragant de Bordeaux; cet évêché vaut plus de 40000 livres de

revenu. L'univerſité de Poitiers fut fondée en 1431 par Charles VII; elle a les quatre ſciences, dont aucune n'eſt brillante. Il y a outre cela, intendance, bureau des finances, préſidial, élection, maréchauffée, hôtel des monnoies; mais il n'y a preſque aucun commerce, & cette ville malgré ſon enceinte conſidérable, eſt une des plus déſertées & des plus ruinées du royaume.

Les reſtes de murailles, les ſouterreins qu'on trouve au vieux Poitiers, ſont une preuve qu'il y a exiſté anciennement un château fortiſié; ſa ſituation entre les rivieres de Vienne & du Clain, & près de leur confluent, étoit fort avantageuſe pour une place de déſenſe; mais ſes ruines & la dénomination du lieu, ne prouvent point que ce ſoit l'emplacement de l'ancienne capitale des peuples *Pictavi*.

La ville de Poitiers a été décorée par des ouvrages des Romains, d'un amphithéâtre, & d'un magnifique aqueduc, dont on voit encore des veſtiges; on ne découvre au vieux Poitiers aucun monument de la grandeur romaine.

La ville de Poitiers étoit au quatrième ſiècle, le ſiège de l'évêque, la capitale du peuple, & une des plus célèbres de l'Aquitaine; enfin, il eſt démontré qu'elle eſt l'ancienne *Limonium* ou *Limonium Pictavorum*, ville conſidérable au ſecond ſiècle du tems de Ptolomée, & place importante lors de la conquête des Gaules. Il eſt donc conſtant que Poitiers n'eſt point une ville nouvelle, & que depuis le ſiècle de Jules-Céſar, elle a toujours exiſté dans la ſituation, je ne dis pas dans le triſte état, où elle eſt préſentement.

L'hiſtoire moderne a rendu ſon nom célèbre, par la bataille qui fut donnée dans ſon territoire le lundi 19 Septembre 1356, entre le roi Jean & Edouard, prince de Galles, que le gain de la bataille de Crecy avoit déjà rendu fameux. Ce prince ſurpris à deux lieues de Poitiers dans des vignes, dont il ne pouvoit ſe ſauver, demanda la paix au roi Jean, offrant de rendre tout ce qu'il avoit pris en France, & une trêve de ſept ans. Le roi Jean refuſa toutes ces conditions, attaqua huit mille hommes avec quatre-vingt mille; fut vaincu, fait priſonnier, conduit à Bordeaux, & l'année ſuivante en Angleterre.

Poitiers a produit quelques hommes de lettres, que je me hâte de nommer, & je ſouhaite que ce ne ſoient pas les derniers. S. Hilaire y eſt né dans le quatrième ſiècle; mais j'ai parlé de ce célèbre docteur de l'Egliſe à l'article PERES DE L'EGLISE.

Aubert (Guillaume) naquit dans cette ville vers l'an 1534. Il paroît par ſes ouvrages, qu'il avoit cultivé les belles-lettres & la poéſie, conjointement avec le droit; vous trouverez ſon article dans les *Mém. du P. Nicéron, tom. XXXV.*

Berenger (Pierre) diſciple d'Abailard, ſit l'apologie de ſon maître, contre ſaint Bernard. Elle ſe trouve dans les œuvres d'Abailard, & ne demande pas ici de plus grands détails.

Billettes (Gilles Filleau des) né en 1634, poſſédoit le détail des Arts, & fut aggrégé par cette raiſon à l'académie des Sciences, il mourut en 1720, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Bois (Philippe Goibaut du) de l'académie Francoiſe, naquit l'an 1626, devint gouverneur du duc de Guiſe, & mourut en 1694. Il a traduit pluſieurs ouvrages de S. Auguſtin, & quelques-uns de Cicéron. La monotonie du ſtile & l'empreinte du travail ſont viſibles dans ſes écrits; peut-être que la belle élocution de Cicéron l'ayant ſouvent deſeſpéré, & celle de S. Auguſtin l'ayant dégoûté pluſieurs fois encore, il ſ'eſt cru permis de leur prêter à l'un & à l'autre ſon ſtile perſonnel qui eſt toujours uniforme, quoique le langage de l'orateur de Rome & du rhéteur de Tagaſte, ſoient ſi différens l'un de l'autre.



*Bouchel* (Jean) s'est fait honneur par ses annales d'Aquitaine, qui subsistent encore, au lieu que tous ses ouvrages en vers sont tombés dans l'oubli.

*Nadal* (Augustin) étoit de l'académie des inscriptions & belles-lettres, où il a donné quelques mémoires assez intéressans; celui des vestales a été imprimé à part. Il a aussi composé des tragédies, mais qui n'ont point eu de succès; il entra dans l'état ecclésiastique, & mourut dans son pays natal en 1740 à soixante-trois ans.

Quintinie (Jean de la) né en 1626, a la gloire d'avoir créé en France l'art de la culture des jardins, perfectionné depuis en Angleterre & en Hollande. J'ai fait ailleurs l'éloge de cet habile homme dans son art; j'ajouterai seulement ici que ses talens furent récompensés magnifiquement par Louis XIV.

Aux hommes de lettres dont on vient de lire les noms, je joins deux muses de Poitiers, célèbres dans leur patrie au seizième siècle; je veux parler de Catherine des Roches & de sa fille, qui l'une & l'autre composèrent divers ouvrages en prose & en vers. Leur maison, dit Scevole de Sainte-Marthe, étoit une académie d'honneur, où tous ceux qui faisoient profession des sciences & des lettres, étoient accueillis; ces deux dames vécurent ensemble dans la plus étroite union, jusqu'au moment où la peste qui ravagea Poitiers en 1587, termina leur vie dans un même jour. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

POITOU, LE, (*Géog. mod.*) province de France, bornée au nord par la Bretagne & l'Anjou; au midi, par l'Angoumois & la Saintonge; au levant, par la Touraine, le Berri & la Marche; au couchant, par la mer de Gascogne. Elle a 75 lieues du levant au couchant, & 25 du midi au nord.

Le Poitou comprend deux évêchés, celui de Poitiers & celui de Luçon; il se divise en haut & en bas. Le haut Poitou est la partie orientale, qui touche à la Touraine & au Berri. Le bas Poitou est la partie occidentale, qui confine avec l'Océan & le pays Nantois.

Quant au temporel, le Poitou est du ressort du parlement de Paris, & il n'y a qu'un seul présidial établi à Poitiers, mais qui est d'une grande étendue. Le Poitou se divise, par rapport aux finances & aux impositions, en neuf élections.

Il y a un gouverneur général & deux lieutenans de roi pour le haut Poitou; & un lieutenant-général avec deux lieutenans de roi pour le bas Poitou. Le siège d'amirauté est établi aux sables d'Olonne, & le bureau des finances se tient à Poitiers.

Cette province produit du blé, nourrit quantité de bestiaux, & fait d'ailleurs peu de commerce. La Vienne & la Sevre Niortoise, sont les deux seules rivières navigables. Le Clain l'étoit autrefois de Poitiers à Châtelleraut; cette navigation seroit facile à rétablir.

Le Poitou & Poitiers sa capitale, ont pris leur nom des anciens peuples, *Pidavi*, qui étoient célèbres entre les Celtes du tems de Jules-César, & ensuite Auguste les attribua à l'Aquitaine. Leur territoire étoit de beaucoup plus grande étendue que n'est le Poitou, parce qu'il comprenoit celui des Cambolestres Agéninates qui leur étoient joints, comme Plin l'affirme; & outre cela, les Poitevins s'étendoient jusqu'à la rivière de Loire, qui les séparoit des Nantois, comme nous l'apprenons de Strabon.

Du tems qu'Ammien Marcellin faisoit la guerre dans les Gaules, il n'y avoit alors qu'une Aquitaine dont le Poitou faisoit partie; mais sous l'empire de Valentinien I. l'Aquitaine ayant été divisée en deux, le Poitou fut attribué à la seconde, & soumis à la métropole de Bordeaux.

Après l'invasion des Barbares dans les terres de l'empire Romain, au cinquième siècle, les Visigots

se rendirent les maîtres du Poitou, que les Francs conquérèrent lorsque Alaric eut été tué en bataille par Clovis, près de Poitiers.

On voit dans Grégoire de Tours, & les autres anciens monumens de notre histoire, que par le partage qui fut fait de l'Aquitaine, entre les fils & petits-fils de Clovis; le Poitou obéissoit aux rois d'Austrasie, qui jouirent toujours de ce pays jusqu'au tems de Childeric II, lequel réunit les deux royaumes. On ne trouve point que les Poitevins ni les autres Aquitains se soient séparés de l'obéissance de ces rois & de leurs maîtres, avant la mort de Pepin le Gros; c'est dans ce tems-là, qu'on voit qu'Eudes étoit duc de l'Aquitaine, dont il se maintint toujours en possession, nonobstant les efforts de Charles Martel, aussi-bien que Hunaud, fils d'Eudes; mais Gai-fre, fils de Hunaud, ayant été attaqué par Pepin, perdit ses états & la vie.

Ce roi, pere de Charlemagne, se rendit maître du Poitou, qui fut gouverné sous les Carlovingiens par plusieurs comtes qui n'étoient que de simples gouverneurs. Enfin, les rois de cette race ayant perdu leur autorité, ce fut sous Louis d'Outremer, que Guillaume s'empara de Poitiers, dont il fut fait comte par le roi Louis d'Outremer, aussi-bien que de Limoges, d'Auvergne & du Velay.

Ses successeurs acquirent ensuite les pays qui sont entre la Garonne & les Pyrénées, avec la ville de Bordeaux. Le dernier duc d'Aquitaine eut une fille & unique héritière, nommée *Aliénor* ou *Elénor*, qui ayant été répudiée par Louis le jeune, roi de France, son premier mari, épousa Henri, roi d'Angleterre, & lui apporta en mariage le Poitou avec les autres grands états, qui furent conquis pour la plupart sur Jean Sans-terre par Philippe Auguste.

Alphonse son petit-fils, frere de S. Louis, eut le Poitou en partage, & Henri III. roi d'Angleterre, céda cette province à la France, par le traité de l'an 1259. Philippe le Bel donna le comté de Poitou à son fils Philippe, dit le Long, qui fut roi de France, cinquième du nom. Il ne laissa que trois filles, pour l'aînée desquelles Eudes, duc de Bourgogne, demanda le Poitou, mais il ne put venir à bout de ses prétentions; & ce pays ayant été conquis après la défaite & la prise du roi Jean par les Anglois, il leur fut cédé en toute souveraineté par le traité de Brétigny.

Après la mort du roi Jean, Charles V reconquit le Poitou, qu'il donna à son frere Jean, duc de Berry, pour lui & ses successeurs mâles. Ce duc n'eut que des filles, & après sa mort, Charles VI donna le Poitou à son fils Jean, qui mourut jeune & sans enfans; depuis ce tems-là, le Poitou n'a pas été séparé du domaine. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

POITOU, Colique de, (*Medec.*) Voyez COLIQUE DE POITOU, ou plutôt lisez Tronchin, de colica Pictonum, Geneva 1757. in-8°. vous y trouverez sur ce sujet, l'exposition abrégée d'une profonde théorie, & l'indication d'une vraie méthode curative, dont la ville d'Amsterdam n'oubliera pas sitôt les brillans succès. Je fais qu'on a donné à Paris de faux exposés de cet excellent livre, indépendamment de quelques libelles injurieux, mais les chansons satyriques étoient à Rome du cortège des triomphateurs. On n'appliquera pas du-moins à l'auteur de l'ouvrage sur la colique de Poitou, l'extrait du vaudeville qui fut fait pour Vintidius Bassus: *mulos qui fabricat, ecce confusus est*; aussi les princes, les rois, & les fils des rois, n'ont pas dédaigné d'attacher quelques guirlandes de fleurs au chapeau de M. Tronchin. (*D. J.*)

POITRAIL, (*Maréchal.*) partie du cheval, comprise entre les deux épaules au-dessous de l'encolure. La mauvaise qualité du poitrail est d'être trop ferré, il faut qu'il ait une largeur proportionnée à la figure & à la taille du cheval.

**POITRAIL**, terme de *Bourrelier* ; c'est une piece du harnois des chevaux de tirage, qui regne horizontalement devant leur poitrine. Il consiste en une large bande de cuir fort, qui se termine des deux bouts aux anneaux faits en boucles, où aboutissent les reculemens, & est encore soutenu des deux côtés par deux bandes de cuir ou montant qui descendent du couffinet. Le *poitrail* sert en partie à assujettir les autres pieces du harnois, & en partie à faire reculer l'équipage au moyen de la chaînette qui y est passée. *Voyez les Pl. du Bourrelier.*

**POITRAIL**, f. m. (*Charpent.*) grosse piece de bois, comme une poutre, destinée à porter sur des pieds-droits, ou jambes étiées, un mur de face ou un pan de bois. Elle doit être posée un peu en talut par dehors, pour empêcher le déverlement du pan de bois. (*D. J.*)

**POITRINAL**, f. m. (*Arme.*) c'étoit une arme qui tenoit le milieu entre l'arquebuse & le pistolet; on s'en servoit sous François I. & il en est fait mention dans une relation du siège de Rouen, par Henri IV. en 1592. Cette arme plus courte que le mousquet, mais d'un plus gros calibre, étoit portée à caule de sa pesanteur à un baudrier, & couchée sur la poitrine de celui qui la vouloit tirer, c'est pourquoi elle étoit appelée *poitrinal*. (*D. J.*)

**POITRINE**, on comprend communément sous ce nom, tout ce qui répond à l'étendue du sternum, des côtes, des vertèbres du dos, soit au-dehors, soit au-dedans : les Anatomistes l'appellent *thorax*.

On divise le thorax en partie antérieure, nommée particulièrement *poitrine*; en partie postérieure, sous le nom de *dos*; & en parties latérales, appelées simplement *côtés*, & distinguées en *côté droit* & en *côté gauche*.

Les parties externes du thorax, outre la peau & la membrane graisseuse, sont principalement les mammelles & les muscles qui couvrent la surface externe des côtes, & remplissent leurs intervalles. Les muscles sont principalement ceux-ci : les grands & les petits pectoraux, les sous-claviers, les grands dentelés, les dentelés postérieurs supérieurs, les grands dorsaux, les vertébraux, auxquels on peut ajouter ceux qui couvrent les omoplates. *Voyez SOUS-CLAVIER, DENTELÉ, &c.*

Les parties internes du thorax sont renfermées dans la grande cavité de cette portion du tronc, à laquelle cavité les anciens ont donné le nom de *ventre moyen*, comme j'ai dit ci-dessus, & à laquelle les modernes donnent simplement celui de *cavité de la poitrine*. Cette cavité est tapissée d'une membrane appelée *plevre*. *Voyez PLEVRE.*

Ces parties sont principalement le cœur, le péricarde, le tronc de l'aorte, la grande courbure de l'aorte, le tronc des artères carotides, les artères sous-claviers, les troncs des artères vertébrales, des artères axillaires, la portion supérieure de l'aorte descendante, les artères intercostales, la veine cave supérieure, la veine azigos, les veines sous-claviers, les troncs des veines jugulaires, des veines vertébrales, des veines axillaires, une portion de la trachée-artère, une portion de l'œsophage, le conduit lacté ou canal thorachique, les poumons, l'artère pulmonaire, les veines pulmonaires, &c. *Voyez CŒUR, POU MON, &c.*

Les artères ou les veines particulières propres du thorax, sont les artères & les veines thorachiques supérieures & inférieures, les artères & les veines mammaires internes & externes, les artères & les veines intercostales supérieures & inférieures, les artères & les veines spinales, avec les sinus veineux du canal de l'épine vertébrale. *Voyez ARTERE, &c.*

Les nerfs qui se distribuent au thorax, sont les

lymphatiques moyens ou la huitième paire, les lymphatiques universels ou grands lymphatiques, communément dits *nerfs intercostaux*, la dernière paire cervicale, les 12 paires dorsales, les nerfs diaphragmatiques. *Voyez NERF.*

La cavité de la *poitrine* se termine en bas par le diaphragme, qui la sépare d'avec celle du bas-ventre. *Winflow. Voyez DIAPHRAGME.*

La *poitrine* forme dans l'homme une espèce de sphéroïde aplati sur le devant; mais dans les animaux elle est aplatie sur les côtés : les efforts violents que font ces animaux en sautant sur les pieds de devant, demandoient nécessairement cette figure. *Voyez SAUT.*

Les côtes sont tellement disposées que celles du côté droit ne peuvent se baisser sans avancer vers le côté gauche; il en est de même par rapport à celles du côté gauche : c'est donc une nécessité qu'elles supposent un obstacle mutuel sur le sternum, car elles s'y soutiennent comme autant de cintres; mais ce n'est pas la seule cause qui suspende la *poitrine*. La première côte forme sur l'épine un cercle d'un diamètre fort petit; le cercle que forme la seconde côte est beaucoup plus grand : il est donc évident que le premier cercle ne sauroit suivre le second, puisque la partie antérieure du second parcourroit un plus grand arc, au lieu que ce premier cercle seroit obligé d'abandonner le sternum : donc la *poitrine* doit être suspendue par sa propre structure. *Voyez STERNUM, &c.*

Les intercostaux sont presque les seuls muscles qui élèvent les côtes; car quand on a dépouillé la *poitrine* d'un chien des muscles qui pourroient agir extérieurement sur les côtes, la respiration marche comme auparavant. *Voyez INTERCOSTAL.*

L'usage du plan interne & du plan externe n'a pas paru facile à déterminer. Quelques physiciens ont cru que le plan externe sert à l'inspiration, & que le plan interne sert à l'expiration; mais soient deux plans parallèles, soit un de ces plans mobile & l'autre immobile, soient joints ces deux plans par deux cordes qui se croisent obliquement; il est certain que si ces cordes se raccourcissent, le plan mobile s'approchera de l'immobile, & que l'action des deux cordes croisées concourra à rapprocher ces plans : or prenez deux côtes, la première & la seconde par exemple, les muscles intercostaux par l'action de leurs deux plans élèveront toujours la seconde côte.

La raison pour laquelle le plan externe des muscles intercostaux finit aux cartilages, n'est pas difficile à trouver, puisque les côtes s'éloignent par la contraction des muscles intercostaux, & que les deux plans approchent de la perpendiculaire, & sont par conséquent presque parallèles, à proportion qu'ils arrivent plus près du sternum. C'étoit donc une nécessité que la nature terminât ce plan avant qu'il arrivât au sternum, puisqu'il est évident que deux pieces parallèles, jointes ensemble par deux cordes parallèles, doivent s'approcher quand les cordes se raccourcissent; & que les côtes au contraire sont éloignées lorsque ces deux plans des muscles intercostaux se contractent.

Telle est la caisse qui renferme les poumons; elle est bandée par les muscles intercostaux, & la force avec laquelle ils agissent paroîtroit surprenante si on en jugeoit par certains tours, qui ont souvent attiré l'admiration du public. Il y a des hommes qui ayant une enclume sur la *poitrine*, souffrent qu'on casse sur cette enclume une barre de fer à grands coups de marteau; c'est dans l'enclume & dans le marteau qu'il faut chercher le nœud de la difficulté. Soit un marteau pesant un quart de livre, & ayant un degré de vitesse; soit une enclume qui pèse 600 livres, l'enclume frappée aura 400 fois moins de vitesse que le



marteau : on voit par-là que le coup de marteau peut être assez violent sans que l'enclume parcoure plus d'une ligne : or la *poitrine* en s'aplatissant & diminuant d'une ligne son petit diamètre, ne souffrira pas beaucoup.

Pour trouver la cause de la force de la *poitrine* pour soutenir un poids aussi énorme que le poids d'une enclume, on n'a qu'à se souvenir qu'une vessie gonflée, & qui s'ouvre par un tuyau fort étroit, soutiendra un poids fort pesant, lorsqu'une force infiniment plus petite que la pesanteur du poids comprimera le tuyau. Les poudrons doivent être regardés dans le cas dont il s'agit, comme une vessie gonflée d'air, & la glotte représente le petit tuyau. Une force très-petite qui ressertera la glotte, retiendra l'air dans les poudrons, & l'air étant retenu dans la *poitrine*, elle pourra soutenir des corps très-pesants : de-là vient que ceux qui sont cette rude épreuve ne parlent point durant le tems qu'ils sont chargés de l'enclume.

La capacité de la *poitrine* croît successivement dans le fœtus ; mais les poudrons ne croissent pas proportionnellement, on les trouve à la partie postérieure du thorax, formant un volume très-resserré ; cet espace est donc occupé par le thymus. Heist. *Anat.* avec des essais. Voyez THYMUS.

POITRINE, *maladies de la*, (Médéc.) Les maladies qui attaquent différentes parties de la *poitrine*, exigent une cure particulière. Les blessures qui ne pénètrent point, forment un sac qui se rompt intérieurement comme dans la contusion de cette partie ; celles au contraire qui sont pénétrantes, deviennent dangereuses à raison de l'effusion du sang, & de la lésion des organes intérieurs. La fistule de la *poitrine* est difficile à guérir ; pour y réussir, il faut empêcher l'air d'y entrer. La déformité alors plus fréquente tant dans les côtes que dans les vertèbres & le sternum, se prévient & se guérit par le moyen des machines propres au rétablissement de ces parties. On trouve dans la Chirurgie ce qui concerne la luxation des os, & la fracture de cette partie.

L'amas de quelque humeur que ce soit dans la cavité de la *poitrine*, s'évacue plus difficilement que par-tout ailleurs. Son enflure extérieure, signe d'une hydropisie de *poitrine* ordinairement difficile à connoître, ou de l'empyème, ne permet guère une compression extérieure, mais elle exige les diurétiques. On remédie à la fréquence de la respiration qu'on y remarque alors, par la succion de l'humeur amassée, & par une respiration artificielle ; ensuite il faut avoir soin de couvrir l'ouverture extérieure.

L'échymose & l'abcès dans les parties extérieures veulent être ouvertes plutôt qu'ailleurs. La métastase qui se fait à l'extérieur n'est point dangereuse, mais celle qui arrive intérieurement l'est extraordinairement. On connoît les crachats, le pus, & l'eau contenus dans l'intérieur par leurs signes propres & particuliers.

La matière arthritique, catharreuse, rhumatique, podagrique, & toutes les douleurs qui attaquent les parties extérieures de la *poitrine*, rendent la maladie plus difficile que dans les extrémités, sans cependant qu'elle soit absolument dangereuse. Mais si la matière vient une fois à se porter à l'intérieur, le danger augmente considérablement.

Il y a une très-grande sympathie entre la *poitrine*, les voies urinaires, & les extrémités inférieures ; c'est pourquoi la matière morbifique de cette partie doit y être attirée. Les battements de la *poitrine* prognostiquent quelquefois l'hémoptysie : mais la palpitation se trouve souvent jointe aux maladies convulsives & à celles du cœur. L'inflammation & l'érysipelle extérieures suivent la cure générale. La sueur qui dans les maladies phytiques, empyématiques,

& certaines autres aiguës, ne paroît que sur la *poitrine*, annonce du danger.

Les maladies aiguës de l'intérieur de la *poitrine* présentent contre l'ordinaire un pouls foible & mou : les chroniques plus que toutes les autres, rendent l'urine épaisse & trouble. (D. J.)

POITRINIERE, LA, f. f. (Rubannier.) traverse qui passe d'un montant à l'autre à l'endroit où est la poitrine de l'ouvrier ; à cette *poitrinière* est attaché un rouleau, sur lequel passe l'ouvrage à mesure que l'on fait tourner l'enfoupe de devant sur laquelle l'ouvrage s'enroule ; c'est aussi à cette *poitrinière* que sont attachées les bretelles par leurs bouts d'en-bas. Voyez BRETelles.

POIVRADE, f. f. (Cuisine.) sauce que les Cuisiniers font avec du vinaigre, du sel, de l'oignon ou des ciboules, de l'écorce de citron ou d'orange, & du poivre ; le tout ensemble.

POIVRE, f. m. (Hist. des drog. exot.) espèce d'aromate qui a toujours été recherché dans tous les siècles & dans tous les pays pour assaisonner les aliments. Il est aussi connu qu'employé par les anciens grecs, les arabes, & les modernes. Dioscoride, Galien, & d'autres auteurs, en distinguent trois sortes ; savoir, le noir, le blanc & le long, qu'ils croient être les mêmes fruits, mais seulement différens entr'eux par le degré de maturité ; mais le poivre noir & le poivre long que nous connoissons sont des fruits de différentes plantes, que nous considérerons aussi séparément.

Les Grecs appellent cet aromate *πικριον*, les Arabes *fulfel*, & nos botanistes latins *piper*. On en distingue différentes espèces que nous décrirons séparément, en nous bornant ici à quelques remarques sur cet aromate en général. (D. J.)

POIVRE NOIR, (Hist. des drog. exot.) Le poivre noir est le *piper rotundum* de C. B. P. 411. C'est un fruit, ou une graine desséchée, petite, de la grosseur d'un pois moyen, sphérique, & revêtu d'une écorce ridée, noire ou brune ; cette écorce étant ôtée, on voit une substance un peu dure & compacte, dont l'extérieur est d'un verd jaune & l'intérieur blanc. Elle laisse une fosse vide à son milieu ; cette graine est âcre, vive, brûlant la bouche & le gosier. On nous l'apporte des parties des Indes orientales qui sont sous la domination des Hollandais. On choisit le plus gros, le plus pesant, & le moins ridé.

La plante sur laquelle ce fruit croît, s'appelle en françois *poivrier* ; par Pison, *lada* ; aliis, *molanga* sive *piper aromaticum* ; Pison. mant. arom. 180. *molangocoddi* : hort. malab. tom. VII. xxijj.

Sa racine est petite, fibreuse, flexible, noirâtre ; elle pousse des tiges sarmenteuses en grand nombre, souples, pliantes, grimpantes, vertes, ligneuses, qui se couchent sur la terre comme fait le houblon, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par des échelles ; elles ont plusieurs nœuds, de l'entre-deux desquels forment des racines qui entrent dans la terre, lorsqu'elles sont couchées dessus. De chaque nœud naissent des feuilles solitaires, disposées alternativement ; elles sont à cinq nervures, arrondies, larges de deux ou trois pouces, longues de quatre, terminées en pointe, épaisses, fermes, d'un verd clair en-dessus ; portées par des queues courtes, épaisses, vertes, & cannelées intérieurement.

Les fleurs viennent en grappes soutenues par un seul pédicule ; elles sont monopétales, partagées en trois à leur bord. Quand elles sont tombées, il leur succède des fruits, ou des grains tantôt plus gros, tantôt plus petits, sphériques, de la grosseur d'un pois moyen ; il y en a jusqu'à vingt, & même jusqu'à trente attachés sur un petit pédicule commun ; ils sont verts d'abord, rouges lorsqu'ils sont mûrs, unis à leur superficie, laquelle se ride & se noircit lorsqu'on les sèche. Tantôt ces grappes viennent à l'extrémité

des tiges, & ce sont celles que le vulgaire appelle *fa-melles* : tantôt elles naissent dans la partie moyenne des tiges sur les nœuds, & opposées à la queue des feuilles ; celles-ci sont nommées *fleurs mâles*.

Cette plante fleurit tous les ans, & même deux fois lorsqu'elle est vigoureuse. On recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs sont tombées, & on les expose au soleil pendant sept ou huit jours, pendant lesquels l'écorce se noircit. On trouve cette plante dans les îles de Java & de Sumatra, & dans tout le Malabar. On la cultive en plantant dans la terre des morceaux de ses branches que l'on a coupés, & que l'on met à la racine des arbres ; ou bien on la soutient avec des échelles comme la vigne.

En ôtant l'écorce du *poivre noir*, on fait par l'art le *poivre blanc* qui est le seul que l'on nous apporte aujourd'hui. On enlève cette écorce en faisant macérer dans l'eau de la mer le *poivre noir* ; l'écorce extérieure s'enfle & s'ouvre par la macération, & on en retire très-facilement le grain qui est blanc, & que l'on sèche ; il est beaucoup plus doux que le noir, & lui est préférable.

Ce n'est pas seulement les grains de *poivre* qui ont de l'acrimonie, c'est encore toute la plante ; car les feuilles soit vertes, soit sèches, les fœmens, & la racine quand on les mâche, brûlent la langue & le gosier, & excitent la salive. (D. J.)

**POIVRE BLANC**, (Hist. des drog. exot.) Le *poivre blanc*, *piper album*, & *leucopiper* off. *piper rotundum*, *album*, C. B. P. 413, est de deux sortes : l'un naturel que l'on nous apporte très-rarement, l'autre factice très-commun ; ce n'est autre chose que le *poivre noir* dont on a ôté l'écorce avant de le sécher. Il ne diffère du noir que par la couleur grise ou blanchâtre.

On ne découvre aucune différence entre la plante qui porte le *poivre noir*, & celle qui porte le *blanc* ; de la même manière que la vigne qui porte le raisin noir, n'est distinguée de celle qui porte le raisin blanc, que lorsque les raisins y sont encore attachés, & même qu'ils sont mûrs : mais les plantes qui portent le *poivre blanc* sont très-rare, & ne naissent que dans quelques endroits du Malabar, & de Malaca, & encore en petite quantité. Etienne de Flacourt, dans sa description de l'île de Madagascar, raconte qu'il y vient une espèce de poivrier blanc ; mais comme il ne l'a pas décrite, nous ne pouvons affirer si c'est la même plante que celle qui porte notre *poivre blanc*, ou si elle en est différente. (D. J.)

**POIVRE LONG**, (Hist. des drog. exot.) Le *poivre long*, *piper longum*, & *macropiper* off. *piper longum*, *orientale*, C. B. P. 412, est un fruit desséché avant sa maturité, long d'un pouce ou d'un pouce & demi, semblable aux chatons de bouleau ; il est oblong, cylindrique, & cannelé obliquement comme en spirale avec des tubercules placés en forme de réseau. Il est partagé intérieurement en plusieurs petites cellules membraneuses, rangées sur une même ligne en rayons ; chacune de ces cellules contient une seule graine, arrondie, large à-peine d'une ligne, noirâtre en-dehors, blanche en-dedans, d'un goût âcre, brûlant, un peu amer. Ces chatons sont attachés à un pédicule grêle d'un pouce de longueur. On choisit celui qui est gros, entier, récent, qui ne pique pas la langue aussi-tôt, mais dont l'impression dure longtemps ; on rejette celui qui est percé, carié, ou fâssé.

La plante qui porte le *poivre long*, s'appelle *pimpin-lin*, sive *piper longum*, par Pison, mantiss. arom. 182. *catta-tirpali*, hort. malab. tom. VII, p. 27. Elle diffère du poivrier à fruit rond par ses tiges qui sont moins ligneuses, par les queues des feuilles, & par les feuilles même qui sont plus longues, d'un verd plus foncé, découpées vers leur base, plus minces & plus molles, ayant deux ou trois petites nervures ou

tre la côte qui regne dans le milieu ; ces nervures sont faillantes des deux côtés, s'étendent depuis la base jusqu'à la pointe, & la nervure extérieure jette en le courbant d'autres petites nervures transversales qui se répandent vers le bord.

Les fleurs sont monopétales, partagées en cinq ou six lanières, & fort attachées au fruit. Ce fruit est cylindrique, cannelé par des spirales obliques & parallèles, couvert dans les intersections comme par de petites feuilles arrondies en forme de bouclier : parmi ces spirales il paroît des boutons sur lesquels les fleurs étoient appuyées ; ils sont faillants, marqués d'un point noir, verd, jaune d'abord, d'un blanc jaunâtre en-dedans, ensuite d'un verd foncé, & enfin étant mûrs & secs, ils sont d'un gris noirâtre. Lorsqu'on coupe ces fruits transversalement, on y remarque des cellules disposées en rayons, lesquelles cellules contiennent des graines oblongues & noirâtres. On cueille ces fruits avant qu'ils soient mûrs, & on les fait sécher pour l'usage. (D. J.)

**POIVRE d'Afrique**, (Hist. des drog. exot.) il est autrement nommé *poivre de Guinée*, *poivre indien*, *maniguette*, *malaguette*, *mèleguette*, & *cardamome d'Afrique*, car il a tous ces noms. Cordus l'appelle en latin *mèlegueta*, *sous cardamomum piperatum*. C'est une graine luisante, anguleuse, plus petite que le *poivre*, rousse ou brune à la superficie, blanche en dedans, âcre, brûlante comme le *poivre* & le gingembre, dont elle a aussi l'odeur. On nous en apporte en grande quantité, & on s'en sert à la place du *poivre* pour assaisonner les nourritures. Cette graine croît en Afrique & dans l'île de Madagascar, d'où les Hollandais l'apportent en Europe. J'ai lu dans le recueil des voyages, les descriptions de la plante qui produit ce *poivre* ; on ne peut y ajouter aucune foi, parce qu'elles sont toutes inexactes, & se contredisent les unes les autres. (D. J.)

**POIVRE d'Ethiopie**, (Hist. des drog. exot.) en latin *piper Æthiopicum*, *siliocum*. J. B. *piper nigrum*, *granum sili*, Serap. On trouve sous ce nom de *poivre d'Ethiopie* dans quelques boutiques de droguistes curieux, plusieurs gouffes attachées à une tige, longues de deux, trois, quatre pouces, cylindriques, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtres, un peu courbées, divisées en petites loges, selon le nombre de graines qu'elles contiennent ; ridées, composées de fibres longues, filantes, difficiles à rompre, & d'une substance rouge-cendrée. Les graines sont ovales, & chacune est dans une loge séparée par des cloisons charnues ; il est difficile de les tirer de leur gouffe. Elles sont de la grosseur de la plus petite fève, noires en-dehors & luisantes, d'une substance un peu dure, rouffâtre, à texture en manière de réseau, semblable à un rayon de miel. Le goût tant de la gouffe que des graines, approche de celui du *poivre noir*. Ce *poivre* naît en Ethiopie ; c'est de-là que lui vient le nom qu'il a parmi les Arabes. Les Ethiopiens s'en servent pour les douleurs de dents ; ils pourroient en faire un meilleur usage. (D. J.)

**POIVRE de Guinée**, (Botan.) autrement nommé *poivre d'Inde*, *poivre du Brésil*, *piment*, &c. Ce n'est point un fruit, une graine, une baie ; c'est le genre de plante que les Botanistes appellent *capsicum*. Voici ses caractères selon Ray.

La fleur est une rosette à cinq pointes ; son fruit est une capsule composée d'une seule peau charnue, partagée en trois loges, quelquefois en deux, qui renferment des semences plates. M. de Tournefort caractérise le *capsicum* de la manière suivante :

Sa fleur est monopétale, découpée en divers segments sur les bords ; le pistil qui s'élève du calice est fixé en manière de clou au centre de la fleur ; il mûrit insensiblement en un fruit doux & membraneux, qui contient plusieurs graines aplaties, & taillées en forme



forme de rein. Le même botaniste distingue 26 espèces de *capsicum* ; la plus commune est celle qu'on appelle vulgairement *poivre de Guinée*, & en Botanique *capsicum vulgare*, *siliquis longis, propendentibus*, L. K. H. 152.

La racine de cette plante est courte, grêle, garnie sur les côtés d'un grand nombre de fibres ; elle pousse une tige à la hauteur d'un ou deux piés, anguleuse, dure, velue, rameuse ; les feuilles sont longues, pointues, plus larges que celles de la percaire, un peu épaissies & charnues, glabres ou sans poil, d'un verd brun, tirant quelquefois sur le jaune, attachées à des queues longues d'un pouce ou deux, sans dentelures.

Sa fleur, qui sort des aisselles des feuilles & à la naissance des rameaux, est une rosette à plusieurs pointes, de couleur blanchâtre, ressemblante à celle de la morelle commune, mais plus grande, soutenue par un pédicule assez long, charnu & rouge. Après que cette fleur est passée, il lui succède un fruit qui est une capsule longue & grosse comme le pouce, droite, formée par une peau luisante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge comme du corail ou purpurine quand elle est en maturité. Cette capsule est divisée intérieurement en deux ou trois loges, qui renferment beaucoup de semences applaties de couleur blanchâtre tirant sur le jaune, formées ordinairement comme un petit rein.

Toutes les parties de cette plante ont beaucoup d'acreté, mais particulièrement son fruit, qui brûle la bouche ; elle croît naturellement en Guinée & au Brésil : on la cultive & on l'éleve aisément de graine dans les pays chauds, comme en Espagne & en Portugal, en Languedoc, en Provence & dans nos jardins, où la couleur rouge de ses capsules fait plaisir à voir. On les confit au sucre pour les adoucir, & les Vinaigriers en mettent dans leur vinaigre pour le rendre fort & piquant. (D. J.)

POIVRE de Guinée, (Hist. des drogues exot.) c'est encore le poivre autrement nommé *poivre d'Afrique*, voyez POIVRE D'AFRIQUE.

POIVRE de la Chine, (Hist. des drog. exot.) Le P. le Comte dans ses mémoires dit que le poivre de la Chine a les mêmes propriétés que celui des Indes. L'arbre qui le produit est grand comme nos noyers. Son fruit est de la grosseur d'un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. Quand il est mûr, il s'ouvre de lui-même, & fait voir un petit noyau noir comme du jay. Après qu'on l'a cueilli, on l'expose au soleil pour le sécher, & l'on jette le noyau, qui est d'un goût trop fort, ne réservant que l'écorce. L'odeur de ces arbres à poivre est si violente, qu'il en faut cueillir le fruit à plusieurs reprises, crainte d'en être incommodé. (D. J.)

POIVRE de la Jamaïque, (Hist. des drog. exot.) On appelle en françois poivre de la Jamaïque, poivre de Theves, piment de la Jamaïque, *anoni*, ou toutes épices, un fruit ou une certaine baie aromatique, que l'on apporte depuis quelque tems de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand usage dans leurs sautes. Cette baie est entièrement différente des espèces de poivre dont nous venons de parler : celui-ci est nommé *pimenta* ou *the Jamaica-pepper tree* en anglais ; *piper jamaicense quibusdam* par Dale, pharmacol. 421 ; *piper odoratum jamaicense nostratibus*, par Ray, hist. 1507 ; *coccinli indici, aromatis*, dans le mus. reg. soc. Lond. 1218.

C'est un fruit desséché avant la maturité, orbiculaire, ordinairement plus gros qu'un grain de poivre ; son écorce est brune, ridée ; il a un ombilic ou petite couronne au haut partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, verdâtres, séparés par une paroi mitoyenne, d'un goût un peu âcre, aromatique, & qui approche du clou de girofle.

Tome XII,

L'arbre qui porte ce fruit est appelé par le chevalier Hans Sloane, dans son catal. plant. jamaïc. *myrtus arborea, aromatica, foliis laurinis laevioribus & subroundis* ; & par le P. Plumier, botan. Americ. mss. *myrtus arborefcens, citri foliis glabris, fructu racemoso, caryophylli sapore*.

Cet arbre surpasse en hauteur nos noyers d'Europe lorsqu'il est dans une bonne terre ; mais comme il se plaît dans les forêts sèches, il ne s'élève alors que médiocrement ; il est branchu & touffu ; son tronc est le plus souvent droit & haut ; son bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord, ensuite devenant avec le tems noir comme l'ébène, ce que l'on doit entendre du cœur. Il est couvert d'un obier épais, blanchâtre, & d'une écorce lisse, mince, & qui tombe quelquefois par lames. L'arbre entier fait une belle figure, par la disposition de ses branches & par son feuillage.

Ses feuilles sont très-lisses & d'un verd fort agréable ; elles naissent deux-à-deux, & opposées à chaque nœud des rameaux ; elles sont de différentes grandeurs : les plus amples sont longues de quatre, cinq ou six pouces, larges de trois ou quatre, de la figure d'une langue, fermes, d'un verd foncé, luisantes, parsemées de petite veines parallèles & obliques, que l'on a peine à appercevoir, & portées sur des queues d'un pouce de longueur ; elles sont d'une odeur & d'une saveur qui approche beaucoup de la cannelle & du clou de girofle, légèrement astringentes, & d'une amertume qui n'est pas désagréable.

L'extrémité des tiges est terminée par plusieurs pédicules longs d'un pouce, portant chacun une petite fleur composée de cinq pétales blancs, arrondie, concave, & disposée en rose ; du fond du calice de la fleur, s'élève un pistil pointu, accompagné d'étamines blanches. Quand ces fleurs sont tombées, il leur succède beaucoup de baies couronnées ou creusées en manière de nombril ; elles sont d'abord petites & verdâtres ; mais dans leur maturité elles sont plus grosses que les baies de genièvre, noires, lisses & luisantes ; elles contiennent une pulpe humide, verdâtre, âcre, aromatique.

Cette pulpe renferme le plus souvent dans le centre deux graines hémisphériques, séparées par une membrane mitoyenne, en sorte qu'elles forment ensemble un petit globe ; c'est pourquoi Clusius, qui a décrit le premier cet aromate, ne lui attribue qu'une seule graine divisée en deux parties.

Cet arbre vient dans les îles Antilles ; le R. P. Plumier l'a observé dans les îles de Sainte-Croix, de Saint-Domingue, & les Grenadines ; mais il croît par-tout dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque, & en particulier du côté du septentrion, où il porte des feuilles tantôt plus larges, tantôt plus étroites. On le cultive aujourd'hui précieusement à la Jamaïque ; il fleurit en Juin, Juillet & Août, suivant les pluies & l'exposition, mais le fruit mûrit bientôt ensuite.

Les negres montent sur quelques-uns de ces arbres pour cueillir le fruit ; ils en coupent d'autres & les abattent ; ils prennent les rejettons chargés de fruits verts, qu'ils séparent des petites branches des feuilles & des baies qui sont mûres ; ensuite ils les exposent sur de l'étoffe pendant plusieurs jours aux rayons du soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher, prenant garde qu'ils ne soient mouillés de la rosée du matin & du soir. Ces baies étant ainsi séchées, se rident, & de vertes qu'elles étoient, elles deviennent brunes & en état d'être vendues. Les Anglois les regardent comme un des meilleurs aromates qui soient en usage ; & son goût agréable, & qui tient du clou de girofle, de la cannelle & du poivre, avec plus de douceur, fait qu'ils lui donnent un nom qui signifie tous les aromates ensemble.

XXXxx

Ce fruit distillé dans un ballon, fournit une huile essentielle qui va au fond de l'eau, & dont l'odeur est agréable. On emploie ce fruit pour assaisonner les aliments ; il fortifie l'estomac, il aide la digestion, il récrée les esprits, & augmente le mouvement du sang. Les chirurgiens du pays emploient les feuilles de cet arbre dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour faire des fomentations sur les membres paralytiques. *Phil. trans.* n°. 192. (*D. J.*)

POIVRE à queue, (*Hist. des drog. exot.*) Les habitants de l'île Bourbon appellent poivre à queue une graine aromatique qui n'est guère plus grosse qu'un grain de millet ; cette graine a un goût piquant & poivré ; elle vient en bouquets à l'extrémité des branches d'une plante sarmenteuse qui croît aux Indes dans les bois, & s'entortille autour des arbres comme nos vignes sauvages. (*D. J.*)

POIVRE PETIT, (*Botan.*) nom vulgaire donné à la semence de *Paprus castus*. Cette semence est presque ronde, grise, grosse comme le poivre, ayant un goût un peu âcre & aromatique.

POIVRE, EAU DE, (*Science microscop.*) Le microscope a découvert quantité de sortes de petits animaux dans de l'eau de poivre factice : voici la manière de la préparer & d'examiner les insectes qu'elle contient.

Jetiez du poivre noir ordinaire, grossièrement pulvérisé, dans un vaisseau ouvert, en sorte que le fond en soit couvert de la hauteur environ d'un demi-pouce : versez-y de l'eau de pluie ou de rivière, en sorte qu'elle s'élève au-dessus du poivre d'un pouce ou à-peu-près : agitez bien l'eau & le poivre la première fois que vous les mêlez ensemble, mais n'y touchez plus dans la suite : exposez votre vaisseau à l'air sans le couvrir, & dans peu de jours vous y verrez une petite pellicule qui couvrira toute la surface de l'eau, & qui réfléchira les couleurs du prisme. Vous trouverez au microscope que cette pellicule contient des millions de petits animaux que vous aurez peine à distinguer au commencement, même avec la plus forte lentille, mais qui deviennent tous les jours plus gros, jusqu'à ce qu'ils aient pris leur grandeur naturelle. Quoique leur nombre croisse excessivement chaque jour, jusqu'à ce qu'à la fin presque tout le fluide paroisse en vie ; cependant ces animaux restent principalement sur la surface de l'eau, & ne s'y enfoncent pas beaucoup, à-moins qu'ils ne soient effrayés ou détournés ; mais lorsque cela arrive ils s'y précipitent quelquefois tous à-la-fois, & ne paroissent plus de quelque tems. Dans les chaleurs de l'été cette pellicule s'élève plutôt sur la surface, & l'on s'aperçoit qu'elle est plus serrée que dans un tems froid, quoique cependant au milieu de l'hiver l'expérience réussisse si l'eau n'est pas glacée.

Si vous prenez de cette écume environ la grosseur de la tête d'une épingle, avec le bec d'une plume nouvellement taillée, ou avec un petit pinceau, & si vous l'appliquez à un morceau de talc, vous verrez d'abord avec la troisième lentille, ensuite avec la première, différentes sortes d'insectes plus petits les uns que les autres, & qui diffèrent considérablement non-seulement en grandeur, mais en espèces.

Voici ceux que l'on a observé. 1°. La longueur de la première espèce est d'environ le diamètre d'un cheveu, & leur largeur trois ou quatre fois plus petite ; leurs corps sont fort minces & transparents, mais le côté qui paroît en-dessous est plus noir que l'autre. Ils se tournent eux-mêmes dans l'eau très-souvent, & présentent tantôt le dos, & tantôt le ventre. Leur contour est comme garni d'une frange ou d'un grand nombre de piés extraordinairement petits, qui se distinguent sur-tout aux deux extrémités ; dans l'une on voit aussi certaines soies plus longues que les piés, & qui ressemblent à une queue : leur mouve-

ment est rapide ; & comme ils tournent, retournent & s'arrêtent subitement, il semble qu'ils sont continuellement occupés à chasser leur proie. Ils peuvent se servir de leurs piés pour marcher, comme pour nager ; car lorsqu'on met un cheveu parmi eux, on les voit souvent courir sur ce cheveu d'un bout à l'autre, & prendre différentes postures extraordinaires.

2°. Une espèce assez commune, est celle de ceux dont la longueur est environ le tiers de l'épaisseur d'un cheveu, & qui ont des queues cinq ou six fois aussi longues que le corps. Quelquefois lorsqu'ils sont sans mouvement, ils pousent en-dehors une langue frangée ou barbue, & l'on voit continuellement un courant qui coule vers eux, & qui est causé vraisemblablement par le mouvement précipité de quelques nageoires fines, ou de quelques jambes trop subtiles pour être discernées.

3°. Une autre espèce de la grandeur de la dernière, mais sans queue, paroît quelquefois sous une figure ovale, semblable au poisson plat nommé *carrelet*. On peut voir leurs piés, qui sont fort petits, & c'est lorsque l'eau est sur le point de s'évaporer, car alors ils les mouvent fort promptement. De tems en tems on en voit deux joints ensemble.

4°. Une quatrième espèce paroît semblable à des vers fort minces, environ cinquante fois aussi longs que larges ; leur épaisseur est à-peu-près la centième partie de celle d'un cheveu ; leur mouvement est uniforme & lent, balançant leur corps ordinairement, mais fort peu en s'avancant ; ils nagent aussi facilement en avant qu'en arrière, mais il est difficile de déterminer l'extrémité où leur tête est placée.

5°. Une cinquième sorte est si prodigieusement petite, que le diamètre d'un grain de sable en contiendrait plus de cent bout-à-bout, & qu'il en faudroit par conséquent plus d'un million pour égaler un grain de sable en volume : leur figure est presque ronde.

6°. Une sixième sorte est environ de l'épaisseur des précédentes, mais ils sont presque doubles en longueur. Il y en a furement d'autres espèces, qu'il n'est pas possible de distinguer.

Il est assez agréable pendant que ces petits animaux sont devant le microscope, d'observer les différents effets que produisent parmi eux les différentes mixtions : par exemple, si l'on y verse la plus petite goutte qu'on puisse imaginer d'esprit de vitriol avec la pointe d'une épingle, on voit ces animaux s'étendre immédiatement après, & tomber morts. Le sel distillé les tue, mais avec cette différence, qu'au lieu de s'aplatir comme dans le premier cas, ils se roulent en figure ovale. La teinture de sel de tartre les jette dans des mouvemens convulsifs, après quoi ils deviennent foibles, languissans, & meurent sans changer de figure. L'encre les tue aussi promptement que l'esprit de vitriol, mais elle semble les resserrer en différentes manières. Le sucre dioules les fait aussi périr, mais alors quelques-uns meurent plats, & les autres ronds.

Si l'on laisse évaporer l'eau sans aucun mélange, quelques-uns de ces insectes périssent d'abord, mais d'autres non ; & si l'on y verse une goutte d'eau fraîche, en peu de tems plusieurs de ces derniers revivent & se mettent à nager de nouveau. (*D. J.*)

POIVRER, v. act. (*Cuisine.*) c'est assaisonner de poivre.

POIVRER, terme de Fauconnerie ; on dit poivrer l'oiseau ; c'est le laver avec de l'eau & du poivre quand il a la gale ou la vermine ; on poivre aussi l'oiseau pour l'assûrer.

POIVRIER, f. m. (*Botan. exot.*) c'est l'arbre ou l'arbrisseau qui produit le poivre ; mais comme cette graine, ce fruit, cette bête est fort variée suivant les



pays, vous trouverez aux différentes espèces de poivre la description de la place qui le produit; ainsi voyez **POIVRE NOIR**, **POIVRE LONG**, **POIVRE de la Jamaïque**, **POIVRE d'Afrique**, &c.

**POIVRIER du Pérou**, (*Botan.*) nom de relation donné à l'espèce de lentilles du Pérou, que Ray, Clusius, &c. ont appellées *lenticulae molles* ou *molles*. Voyez **MOLLE**. (*D. J.*)

**POIVRIERE**, f. f. (*Gramm.*) ustensile de table; petit vase ou de porcelaine, ou de fayence, ou de fer blanc, ou d'argent, de la forme de la salière, dans lequel on sert le poivre.

**POIX**, *pix*; c'est une espèce de suc ou de gomme tenace qui se tire des bois gras, principalement des pins & des sapins, dont on se sert pour la construction des vaisseaux, en Médecine & en plusieurs autres arts.

La *poix* est proprement un suc de l'écorce de l'arbre appelé *picca*, *peste*, & l'on conçoit que ce n'est autre chose que l'huile de cet arbre, beaucoup plus épaisse, & devenue beaucoup plus noire que dans le baume. Voyez **ECORCE & BAUME**.

Pour tirer la *poix* on fend l'arbre en petites buches, que l'on met dans un four qui a deux ouvertures; par l'une on met le feu, & par l'autre on recueille la *poix*, laquelle suintant du bois, coule sur le plancher du four, & tombe dans des bassins que l'on y met pour cet effet; la fumée, qui y est fort épaisse, la rend noire comme on la voit. Quelques-uns prétendent que notre *poix* commune n'est que le suc qui vient le dernier, & que le goudron est celui qui découle d'abord. Voyez **Goudron**.

Wheeler nous donne une autre méthode de tirer la *poix* que l'on pratique dans le levant; on fait un creux dans la terre qui a deux aunes de diamètre par le haut, mais qui se retrécit à mesure qu'il devient plus profond; on le remplit de branches de *pin* fendues en morceaux; ensuite on recouvre de feu le haut de ce creux; le feu brûlant jusqu'au fond, la *poix* se distille & coule par un trou qui y est pratiqué.

La *poix* reçoit différents noms suivant ses différentes préparations, selon la couleur & ses qualités. On l'appelle *barras* quand elle distille du bois, mais ensuite elle prend un nom double; la plus fine & la plus claire se nomme *galipot*, & la plus grossière *barras marbré*.

Avec le galipot on fait ce que l'on appelle de la *poix blanche*, ou de la *poix de Bourgogne*, qui n'est que du galipot fondu avec de l'huile de térébenthine; quoique ce soit, selon quelques-uns, une *poix* naturelle qui distille d'un arbre résineux qui vient ou croît dans les montagnes de Franche-Comté.

Ce même galipot sert pareillement à faire une préparation de ce que l'on appelle *résine* ou *poix résine*, en faisant bouillir la *poix* jusqu'à une certaine consistance, & en la mettant en gâteaux. Voyez **RÉSINE**.

La *poix* noire, qui est ce que l'on appelle proprement *poix* selon quelques-uns, est le galipot liquide brûlé & réduit à la forme & à la consistance que nous y voyons, en y mêlant du goudron lorsqu'il est chaud.

La meilleure est celle qui vient de Suede & de Norwege; on juge de sa bonté par une couleur noire, lustrée ou brillante, & lorsqu'elle est bien sèche & bien cassante.

La *poix* navale, *pix navalis*, se tire de vieux pins, que l'on arrange & que l'on brûle de la même manière que l'on fait le charbon, en y mêlant des étoupes & des cables battus; elle sert à poisser les vaisseaux.

On appelle aussi *poix navale* celle qui est raclée des côtes des vieux navires; & que l'on croit avoir acquis une vertu astringente par le moyen de l'eau de la mer; on s'en sert à faire des emplâtres, quoi-

Tome XII.

qu'il soit certain que les Apothicaires donnent ordinairement en sa place de la *poix* noire commune.

La *poix* grecque ou la *poix* d'Espagne, est celle que l'on a fait cuire ou bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'ayant perdu son odeur naturelle, elle devienne sèche & friable.

Les anciens l'appelloient *colophone* à cause qu'il en venoit une grande quantité d'une ville de Grece nommée *Colophon*. *Colophon*, *Colophon*.

L'huile de *poix*, *oleum picinum*, est une huile qui vient de la *poix*, en séparant la matière aqueuse, où l'aquosité qui nage sur la *poix* fondue. On l'appelle aussi *baume de poix*, à cause des grandes vertus qu'on lui attribue.

**POIX**, (*Art méchan.*) voici comme en Provence on recueille différentes sortes de *poix* & autres préparations résineuses du pin sauvage, nommé *pinus sylvestris* par C. B. P. 491.

On fait à cet arbre plusieurs incisions par degrés, d'abord d'un côté près de la racine, l'année suivante plus haut, & ainsi de suite, jusqu'à la hauteur de dix à douze piés, & jusqu'à ce que la liqueur cesse de couler de ce côté-là; alors on fait des incisions de la même manière aux autres côtés de l'arbre; la liqueur qui en découle est reçue dans de petites fosses; la partie supérieure s'épaissit par la chaleur du soleil, & elle se change en une certaine croûte résineuse, que l'on appelle communément *barras*. Si cette croûte est blanche & sans ordures, elle s'appelle *galipot*, *garipot*, *résine blanche*, *encens blanc*; mais si elle est brune ou pleine d'ordures, on l'appelle *encens madré*, ou *encens de village*. Les ciriers emploient bien souvent la résine blanche ou le galipot, avec la cire pour faire des cierges.

Quand on a retiré cette liqueur des fosses, on la passe au-travers de certains paniers; la partie la plus fluide coule, & on l'appelle *térébenthine*: celle qui est plus grossière, & qui reste dans les paniers, est mise dans les alembics avec deux ou trois fois autant d'eau, & on la distille par le même appareil; on retire une huile de térébenthine. Il reste au fond du vaisseau une masse dure, friable, rousâtre, nommée *caulimissa*, *poix sèche*, & communément *arcançon*, ou *bray sec*.

On compose une espèce de *poix* noire avec le bray sec & la *poix* noire liquide commune; avec cette *poix* noire artificielle, le bray sec, le suif de bœuf, & la *poix* noire liquide & commune, fondues ensemble, on prépare la *poix navale* dont on a coutume d'enduire les vaisseaux avant de les lancer à l'eau. Mais cette *poix* étant restée long-tems sur les vaisseaux, & ayant contracté quelque salin de l'eau de la mer, s'appelle *ropissa*. La résine blanche étant fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine, fait la *poix* que l'on appelle *poix* de Bourgogne.

Dans quelques endroits, on fait des creux autour des vieux pins, que l'on brûle, & il en découle une liqueur noire, résineuse & huileuse, que l'on appelle *poix* noire, & communément *tare*, *goudron* & *bray liquide*. Dans d'autres endroits on coupe des morceaux de ce que l'on appelle *torche*, & on les place dans un fourneau de pierre ou de briques fait exprès, auquel on laisse un trou pour y mettre le feu, & par où la flamme puisse sortir d'abord. Lorsque ces morceaux de bois sont allumés, on ferme le tout exactement. Alors il sort par la violence du feu beaucoup de liqueur noire, qui coule dans des canaux faits avec art, par lesquels cette *poix* est conduite dans des creux, ou dans des vaisseaux propres à la recevoir.

La *poix* noire liquide étant reposée assez long-tems dans des vaisseaux convenables, il nage au-dessus une liqueur fluide, noire, huileuse, que l'on

XXXxj

appelle *huile de poix*, & improprement *huile de cade*. Quelques-uns font cuire la partie la plus grossière de la *poix* jusqu'à siccité, & ils forment une autre espèce de *poix* sèche, ou de bray sec.

De toutes ces substances résineuses brûlées, on retire une suie noire & légère, que l'on appelle communément *noir de fumée*, & que l'on emploie très-souvent pour préparer quelques couleurs, ou l'encre dont se servent les Imprimeurs. (D. J.)

POIX MINÉRALE, (*Hist. nat.*) *pix mineralis*; c'est le nom qu'on donne à une espèce de bitume solide ou d'asphalte, qui a la consistance de la *poix*, & qui comme elle, s'attache fortement aux doigts. Voyez ASPHALTE, BITUME, &c.

POIX, (*Géog. anc.*) bourg de France en Picardie, sur un ruisseau de même nom, au bailliage d'Amiens, érigé en duché-pairie, sous le nom de Crequi, en 1652. Elle s'éteignit en 1687; mais Poix a conservé le titre de principauté, quoiqu'il n'y ait jamais eu d'acte d'érection de ce lieu en principauté; il est vrai que les anciens seigneurs de cet endroit prenoient la qualité de *domini* & *principes de castello de Poix*; mais ce titre *principes* ne dit rien de plus que *domini*. Il y a dans ce bourg deux paroisses & un prieuré.

POKKOE, (*Hist. nat.*) oiseau singulier qui se trouve en Afrique, & qui est, dit-on, particulier à la côte de Guinée. Il est de la grosseur d'une oie; ses ailes sont d'une grandeur prodigieuse & couvertes de plumes, qui ressemblent plutôt à des poils d'une couleur brune. Il a au-dessous du bec une espèce de poche qui a environ neuf pouces de longueur, dans laquelle il amasse sa nourriture; cette poche ressemble à la membrane de la tête d'un coq d'Inde. Son cou est fort long, & soutient une tête si grande, qu'elle n'a point de proportion avec le reste du corps. Ses yeux sont grands, noirs & vifs. Il se nourrit de poissons, dont il consume une quantité prodigieuse, & qu'il avale tout entiers; il en fait autant des rats, dont il est, dit-on, très-friand. Bosman dit avoir approvoisé un de ces oiseaux qui le suivait par-tout. On les trouve communément dans les environs de la rivière de Bourtry, près d'Elmina.

POKUTI, (*Géogr. mod.*) contrée de la petite Pologne, dans le palatinat de Russie, au nord de la Transylvanie, & à l'occident de la Moldavie. Elle fait partie du territoire d'Halicz, & fut vendue aux Polonois par Alexandre Vaïvode de Valachie, pour soixante marcs d'argent. La Pruth est la principale rivière qui l'arrose. Il y a quelques bourgs & quelques forteresses.

POLA, (*Géogr. anc. & mod.*) en latin *Pola*, ville d'Italie dans la partie méridionale de l'Istrie, sur la côte occidentale, au fond d'un golfe, à 30 lieues S. E. de Venise.

Apollonius de Rhodes raconte qu'une troupe de Colques, envoyée à la poursuite des Argonautes pour retirer Médée de leurs mains, n'ayant pu réussir dans ce projet, prirent terre en Istrie, où ils fondèrent le fameux port de *Pola*, si connu depuis sous le nom de *Julia Pictas*. Ce port devint pour ainsi dire le rendez-vous des nations qui négocioient tant sur les côtes du golfe Adriatique, qu'au pays des Noriques, & dans les contrées voisines.

*Pola* est donc une des plus anciennes villes de l'Istrie; mais s'il n'y restait pas quelques marques de son ancienne grandeur, personne ne l'imagineroit; car c'est aujourd'hui un endroit délabré, qui contient à peine 700 habitants. Les Vénitiens y ont bâti une petite citadelle imparfaite, où ils tiennent dix à douze soldats, qui craignent plus la famine que la guerre. Ce n'est plus le tems que *Pola* étoit une république riche, florissante, & où le culte de toutes les divini-

tés, jusqu'à celui d'Istis, étoit accueilli. On a découvert une inscription gravée sur la base d'une statue de l'empereur Severus, où cette ville est appelée *respublica Polensis*. Ce marbre est à la cour du dôme, autrement dit l'église cathédrale, & on faillit à le mettre aux fondemens du clocher.

Les autres antiquités de *Pola* sont du tems des empereurs romains. Il y avoit sur le fronton d'un petit temple l'inscription de sa dédicace, à Rome & à Auguste. L'espèce d'arc de triomphe, qui sert maintenant de porte à la ville, la *porta dorata*, avoit été érigée à l'honneur d'un certain Sergius Lepidus, par les soins de sa femme. Palladio a donné dans son architecture le plan & les dimensions de l'ancien amphithéâtre de *Pola*. Il étoit tout bâti de belles pierres d'Istrie, à trois rangs de fenêtres l'une sur l'autre, & au nombre de 72 à chaque rang.

*Pola* est érigée en évêché, dont l'évêque est suffragant d'Udine. Long. 31. 42. lat. 44. 54. (D. J.)

POLAINE, voyez POULAINE.

POLAIRE, adj. (*Astron.*) se dit en général de tout ce qui a rapport aux poles du monde. Voyez POLE.

Les cercles polaires sont deux petits cercles de la sphère, parallèles à l'équateur, éloignés de 23 degrés  $\frac{1}{2}$  de chaque pôle; on en fait usage pour marquer le commencement des zones froides. Voyez ZONE.

Les cercles polaires sont ainsi nommés de leur voisinage avec les poles arctique & antarctique. Voyez ARCTIQUE & ANTARCTIQUE. Les habitants de ces *polaires* ont un jour dans l'année de 24 heures, où le soleil ne se couche point, & une nuit de 24 heures, où le soleil ne se lève point. Le jour de 24 heures est celui de notre solstice d'été, pour les habitants du cercle *polaire* arctique ou septentrional, & le jour du solstice d'hiver pour les habitants du cercle *polaire* antarctique ou méridional; & la nuit de 24 heures est pour les premiers, le jour de notre solstice d'hiver, & pour les autres, le jour de notre solstice d'été.

Cadran *polaires*, ce sont ceux dont les plans sont parallèles à quelque grand cercle qui passe par les poles, ou à quelqu'un des cercles horaires; en sorte que le pôle est censé dans le plan de ce cadran.

C'est pourquoi un pareil cadran ne sauroit avoir de centre, l'axe de la terre lui étant parallèle, & par conséquent les lignes horaires y sont aussi parallèles. Voyez CADRAN.

Un cadran *polaire* est un cadran horizontal par rapport à quelques-uns de ceux qui habitent sous l'équateur ou sous la ligne.

Pour construire un cadran *polaire*, voyez l'article CADRAN.

Projection *polaire* est une représentation de la terre ou du ciel projetés sur le plan de l'un des cercles *polaires*, voyez PROJECTION, MAPPEMONDE, &c. Chambers. (O)

POLAIRE, (*Astr.*) est l'étoile qui est la dernière de la queue de la petite ourse, & fut ainsi nommée par ceux qui l'observerent les premiers, parce qu'étant très-peu éloignée du pôle, ou du point sur lequel tout le ciel paroît tourner, elle décrit à l'entour un cercle si petit, qu'il est presque insensible, en sorte qu'on la voit toujours vers le même point du ciel; cependant la distance de l'étoile *polaire* au pôle change annuellement.

Feu M. Caffini & le P. Riccioli observerent à Bologne en 1686, la distance de cette étoile au pôle de 2° 32' 30". Le détail de ses observations est rapporté par le P. Riccioli dans son *Hydrographie*, liv. VII. ch. xv. M. Maraldi détermina en Décembre 1732, cette distance à 2° 7' 9". La distance de l'étoile *polaire* au pôle est donc diminuée en 76 ans, intervalle entre les observations de M. Maraldi & celles de M. Caffini & du P. Riccioli, de 25'. 2". ce qui est à rai-



fon de 20 secondes par an. Ticho - Brahé avoit trouvé la même diminution annuelle par des observations immédiates, voyez les *Progymn. liv. I. p. 362*. Cette variation de la distance entre l'étoile polaire & le pôle du monde, est parfaitement conforme aux observations du mouvement des autres étoiles fixes. Les observations de Tycho prouvent qu'elle a été de même depuis 155 ans. Car si on compare la distance de l'étoile polaire au pôle observée par Tycho l'an 1577, qui étoit de  $2^{\circ} 58' 50''$ , à la distance observée en 1732 de  $2^{\circ} 7' 9''$ , la différence qui est de  $57' 41''$ , étant divisée par 155, donne précisément  $20''$ , pour le mouvement annuel de l'étoile polaire vers le pôle du monde pendant ce tems. Ce mouvement ne fera pas toujours de la même quantité, il diminuera à mesure que l'étoile polaire approchera du commencement du cancer, où ce mouvement sera imperceptible pendant plusieurs années. Suivant les hypothèses du mouvement des étoiles fixes, la distance de l'étoile polaire au pôle diminuera encore pendant 362 années, après lesquelles elle sera le plus proche du pôle qu'elle puisse être. Si elle n'étoit pas plus éloignée du pôle de l'écliptique que l'est le pôle du monde, elle auroit été se placer au pôle-même du monde, ainsi que quelques astronomes anciens l'ont cru devoir arriver; mais comme elle est éloignée du pôle de l'écliptique de  $26^{\circ} \frac{1}{2}$ , plus que ne l'est le pôle du monde, elle ne peut s'approcher plus près de ce pôle que de  $26^{\circ} \frac{1}{2}$ , pourvu que la distance entre ces deux pôles & la latitude de l'étoile ne changent point. Si Scaliger avoit été exercé dans ces sortes d'observations, il n'auroit pas nié si hardiment ce mouvement de l'étoile polaire & des autres étoiles fixes vers le pôle du monde, ni insulté à tous les astronomes qui le soutiennent. Il est tombé dans cette erreur, parce qu'il étoit persuadé que cette étoile, qui est à l'extrémité de la queue de la petite ourse, qui est présentement la polaire, comme la plus proche du monde, avoit toujours été la plus boréale de cette constellation. Le P. Petau qui a refuté très-favamment l'erreur de Scaliger, a fait voir que la dernière étoile de la queue de la petite ourse, qui est présentement la polaire, étoit du tems d'Eudoxus, la plus éloignée du pôle, & que la plus proche étoit une de l'épaule, qu'il appelle *superior præcedentium in laterculo*. Voyez *PRÉCESSION. Article de M. FORMEY*.

**POLAQUE**, ou **POLACRE**, f. f. (*Marine*.) vaisseau levantin, dont on se sert sur la Méditerranée; sa voile d'avant est latine, mais la maitre & le hunier sont carrés. Il porte couverte, & va à voiles & à rames. Il est armé de cinq ou six canons, & de pierriers, & monté de vingt-cinq à trente matelots. Il est employé à faire des découvertes quand il est au service des grands navires.

**POLARD**, f. m. (*Monnoie*.) nom donné par quelques historiens à une petite monnoie courante de cuivre mêlé d'un peu d'argent, & qu'on nommoit plus communément *croquant*. Cette petite monnoie de France passa en Irlande sous le regne d'Edouard I. On la nommoit aussi *rosaire*, *mitre lionine*, suivant ses marques; mais comme elle ressembloit aux sous du pays où il y avoit beaucoup plus d'argent, elle servit à contrefaire la monnoie courante du royaume. Pour y porter remède, le prince ordonna que dans chaque livre d'argent pesant 12 onces, il entre-roit 11 onces & plus d'argent, & proscrivit tout argent au moindre titre. La monnoie d'Irlande fut réglée de la même manière, elle se trouva la même que celle d'Angleterre; & l'an 1300 les croquants, *polards* & autres monnoies de bas aloi, furent décriées, avec peine de mort & confiscation de biens pour quiconque en transporterait dans le royaume. Tel fut le commencement du bon argent qu'on vit en Irlande, & l'an 1304. l'Angleterre y envoya tous les

outils nécessaires pour y frapper monnoie. Les sous & les demi-sous avoient pour marque la tête du roi mise en triangle; le sou pesoit 22 grains, & les demi-sous 10 grains & demi: mais les farthings de ce tems-là sont si rares, qu'il n'est presque plus possible d'en trouver dans les cabinets des personnes les plus curieuses en ce genre. (*D. J.*)

**POLARITÉ**, f. f. (*Physiq.*) c'est la propriété qu'a l'aimant ou une aiguille aimantée de se diriger vers les pòles du monde.

**POLASTRE**, f. m. *terme de Plombier*, c'est une espèce de poêle de cuivre fort mince, longue de deux à trois piés, large & haute de quatre à cinq pouces, garnie par son ouverture & arrondie par le bas, & garnie d'un long manche de bois. Cet instrument sert aux plombiers pour chauffer en-dedans les grands tuyaux de plomb qu'ils veulent souder. Voyez *TUYAU DE PLOMB. Voyez les fig. Pl. du Plombier*.

**POLATI**, ou **PULATI**, (*Géog. mod.*) peuples des états du Turc en Europe dans la haute Albanie. Ils habitent à l'orient du lac de Scutari, & au nord du Drin-noir. Ils ne possèdent que cinq méchans bourgs & villages où se trouvent des chrétiens, mais tous sous la puissance des Turcs.

**POLDRACK**, (*Commerce*.) petite monnoie de Pologne. Cinq *poldracks* font un gros d'Allemagne; 60 *poldracks* font un écu d'Allemagne, c'est-à-dire, environ 3 livres 15 sous argent de France; ainsi le *poldrack* vaut environ cinq liards de notre monnoie.

**POLE**, f. m. *en terme d'Astronomie*, se dit de chacune des extrémités de l'axe sur lequel la sphere du monde est censée faire sa révolution. Voyez *SPHERE*. Ce mot vient du grec *πολις*, *vertere*, tourner.

Ces deux points éloignés de l'équateur de 90 degrés chacun, sont aussi appelés les *pòles du monde*. Tels sont les points *P* & *Q*, *Pl. astronom. fig. 21*, celui des deux qui nous est visible, comme *P*, c'est-à-dire, qui est élevé sur notre horizon, s'appelle le *pòle arctique* ou *septentrional*, & celui qui lui est opposé, tel que *Q*, est appelé *antarctique* ou *méridional*. Voyez *ARCTIQUE* & *ANTARCTIQUE*.

**POLE**, *en terme de Géographie*, est l'extrémité de l'axe de la terre, ou l'un des points sur la surface de notre globe par lesquels passe l'axe.

Tels sont les points *P*, *Q*, *Pl. géograph. fig. 1*, celui des deux qui est élevé sur notre horizon, est appelé le *pòle arctique* ou *septentrional*; & son opposé *Q* s'appelle *pòle antarctique* ou *méridional*. Voyez *GLOBE*.

M. Halley prétend que le jour du solstice, sous le *pòle*, est aussi chaud que sous la ligne, quand le soleil est au zénith. A toutes les heures de ce jour, sous le *pòle*, les rayons du soleil sont inclinés à l'horizon, avec lequel ils font un angle de 23 degrés & demi; au lieu que sous la ligne, quoiqu'il soit vertical, il n'éclaire pas plus de 12 heures, & il est absent autant; outre que pendant 3 heures 8 minutes de ces 12 heures qu'il est sur l'horizon de la ligne, il n'est pas autant élevé que sous le *pòle*. Voyez *CHALEUR*.

La hauteur ou l'élévation du *pòle* est un arc du méridien intercepté entre le *pòle* & l'horizon. Voyez *HAUTEUR*, *ÉLÉVATION*.

La manière de trouver cette élévation est un problème très-commun dans l'Astronomie, la Géographie & la Navigation, la hauteur du *pòle* & la latitude d'un lieu étant la même chose, c'est-à-dire, l'un donnant l'autre. Voyez *LATITUDE*.

Pour observer la hauteur du *pòle*, on se sert d'un quart de cercle, avec lequel on observe la plus grande & la plus petite hauteur méridienne de l'étoile polaire. Voyez *MÉRIDEN*.

On ôte ensuite la plus petite hauteur de la plus grande, & on divise cette différence par 2; le quotient est la distance de l'étoile au *pòle*; cette distance

ajoutée à la plus petite hauteur courbe, donne l'élevation du pôle de l'observatoire.

Ainsi M. Couplet en 1707, en 1707, fit la fin de Septembre, observa que la plus grande hauteur méridienne de l'étoile étoit de  $36^{\circ} 28' 0''$ , dont la différence est  $4^{\circ} 37' 40''$ , & la mesure de cette différence est  $2^{\circ} 18' 40''$ , ajoutée à la plus petite hauteur, donne  $34^{\circ} 40' 40''$ , pour la hauteur du pôle à Lisbonne. Voyez HAUTEUR.

La hauteur du pôle & la ligne méridienne étant ensemble la base de tous les triangles astronomiques, pour les déterminer le plus exactement qu'il est possible, on doit corriger les hauteurs méridiennes par la doctrine des réfractions. Voyez RÉFRACTION.

Moyennant quoi, M. Couplet souffrant  $1^{\circ} 25''$ , dans l'exemple proposé, réduit la hauteur corrigée à  $33^{\circ} 45' 25''$ . La hauteur du pôle de 35 degrés, fait connoître la hauteur de l'équateur, c'est-à-dire, l'angle de l'équateur avec l'horizon. Voyez ÉLEVATEUR.

Si la plus grande hauteur méridienne de l'étoile polaire ou d'une autre étoile quelconque de l'hémisphère septentrional, excède la hauteur de l'équateur, en souffrant cette dernière de la première, on aura la déclinaison septentrionale de l'étoile. Si la hauteur de l'étoile est plus petite que celle de l'équateur, la première étant soustraite de la dernière, donne la déclinaison méridionale de l'étoile. Voyez DÉCLINAISON.

Si au lieu de quart de cercle, on se veut servir de gnomon pour avoir la hauteur du pôle, en y employant les observations du soleil, il faudra calculer la déclinaison, laquelle suppose qu'on connoisse son vrai lieu déduit des tables ou éphémérides; & marquant sur la ligne méridienne le centre de l'image, on aura par conséquent la distance au zénith. Cette distance au zénith étant connue, on y ajoutera ou on en retranchera la déclinaison du soleil, selon que cet astre est au sud ou au nord de l'équateur; & l'on aura ainsi la distance de l'équateur au zénith, laquelle est toujours égale à la hauteur du pôle. Au reste, si la déclinaison du soleil excède la hauteur du pôle du lieu, ce qui peut arriver dans la zone torride, lorsque le soleil est moins éloigné du pôle que le zénith du lieu, alors la différence entre la déclinaison du soleil & sa distance au zénith sera la hauteur du pôle du lieu. Voyez LATITUDE.

M. Hook & quelques autres croient que la hauteur du pôle, & la position des principaux cercles dans le ciel, ont une situation différente de celle qu'ils avoient anciennement; mais M. Cassini croit que cette conjecture n'est pas fondée, & que toute la différence que l'on trouve dans les latitudes des lieux, &c. par rapport aux anciennes supputations, vient de l'inexactitude des anciennes observations; sur quoi voyez au mot ÉCLIPTIQUE & OBLIQUITÉ la question de l'obliquité de l'écliptique qui revient à celle-ci.

Pôle dans les sphériques, est un point également éloigné de toutes les parties de la circonférence d'un grand cercle de la sphère, comme est un centre dans une ligne plane.

Le pôle est un point éloigné de 90 degrés du plan d'un cercle, & qui est dans une ligne qui passe perpendiculairement par le centre, appelée axe.

Le zénith & le nadir sont les pôles de l'horizon. Les pôles de l'équateur sont les mêmes que ceux de la sphère ou du globe. Voyez ZÉNITH, NADIR, &c.

Pôles de l'écliptique sont deux points sur la surface de la sphère, éloignés des pôles du monde de  $23^{\circ} 30'$ , & de 90 degrés de tous les points de l'écliptique. Voyez ÉCLIPTIQUE, &c.

Dans la géométrie des courbes, on appelle pôle un point fixe par lequel passent des lignes tirées à

cette courbe, & qui ont servi à sa description. Ainsi on dit le pôle de la conchoïde. Voyez CONCHOÏDE.

L'étoile du pôle, ou l'étoile polaire, est une étoile de la seconde grandeur, qui est la dernière de la queue de la petite ourse. Voyez OURSE & POLAIRE.

Le voisinage de cette étoile au pôle, qui fait qu'elle ne se couche jamais, est d'un grand secours dans la navigation, &c. pour déterminer le méridien, l'élevation du pôle, & par conséquent la latitude, &c. Voyez MÉRIDIEN & LATITUDE. Chambers. (O)

POLES, dans l'aimant, ce sont deux points de l'aimant qui correspondent aux pôles du monde, dont l'un regarde le nord, & l'autre le sud. Voyez AIMANT.

Si l'on rompt l'aimant en tant de parties que l'on voudra, chaque fragment aura ses deux pôles. Si l'on coupe un aimant par une ligne perpendiculaire à l'axe, les deux parties qui se touchent auparavant, deviendront les deux pôles opposés dans chaque fragment.

Pour aimanter une aiguille, &c. la partie que l'on veut diriger vers le nord, doit être touchée avec le pôle méridional de l'aimant, & avec son pôle septentrional, l'extrémité qui doit être tournée au midi. Voyez AIGUILLE.

Un morceau de fer acquiert des pôles en restant long-temps debout & dans une situation constante; mais ces pôles ne sont pas fixes.

Gilbert, dans son traité de l'aimant, dit que si l'on chauffe l'extrémité d'une verge, & qu'on la laisse refroidir dans une direction septentrionale, elle deviendra un pôle fixe septentrional; & si on la met dans une direction méridionale, elle fera un pôle fixe méridional: néanmoins cela n'arrive pas dans tous les cas.

Si l'on tient en bas ou vers le nadir l'extrémité refroidie, elle acquiert un peu plus de magnétisme que si elle se refroidit dirigée horizontalement vers le nord; mais le meilleur est de la laisser un peu inclinée vers le nord. Il n'est pas plus avantageux de la chauffer plusieurs fois qu'une seule.

D'autres ajoutent que si l'on tient une verge dirigée vers le nord, & que dans cette position l'on frappe à coups de marteau l'extrémité septentrionale, elle deviendra un pôle fixe septentrional; & que le contraire arrivera si l'on frappe à coups de marteau l'extrémité méridionale. Ce que l'on dit des coups de marteau doit pareillement s'entendre de l'effet de la lime, de la meule, de la scie, &c. & même un frottement doux, pourvu qu'il soit continué long-temps, fera naître des pôles.

Plus les coups sont forts, le reste égal, plus aussi le magnétisme a de force. Un petit nombre de coups bien appliqués, produisent autant d'effet qu'un grand nombre. Les vieux forêts & les poinçons qui ont servi long-temps ont leur pôle fixe septentrional, à cause qu'on les met presque toujours dans une position verticale, quand on en fait usage. Les forêts nouveaux ont des pôles changeans, ou le pôle septentrional fort léger. Si l'on fore horizontalement avec quelqu'un de ces instrumens dirigé vers le sud, il est rare que l'on produise un pôle méridional fixe, & encore plus rare si l'on incline vers le bas l'instrument dirigé au sud; mais si en le frottant on l'incline en haut, en le dirigeant toujours vers le sud, on fera un pôle méridional fixe. Voyez à l'article AIMANT un plus grand détail sur les pôles de cette pierre. Chambers.

POLES de la terre, (Géog. mod.) les pôles de la terre sont deux points fixes, opposés diamétralement & placés à l'extrémité de l'axe autour duquel la terre tourne; ils répondent exactement aux deux points des cieux, autour desquels les étoiles paroissent faire leur révolution. Le pôle qui est sous la grande ourse est le pôle arctique ou septentrional, l'autre se nomme antarctique ou méridional. Chacun de ces pôles est



à 90<sup>d</sup>. de l'équateur. Tout cela se comprend encore mieux à l'inspection du globe que par des explications. Le mot *pole* vient du grec *πολις*, je tourne, parce que c'est par rapport à l'action de tourner que ces deux points ont été ainsi nommés. (D. J.)

**POLE**, poisson de mer qui est une espèce de sole, à laquelle il ressemble par la forme du corps; il est cependant plus épais & moins allongé; ses écailles sont aussi plus petites, & découpées sur les bords. On distingue encore aisément ce poisson de la sole en ce qu'il a un mauvais goût déagréable. Rondelet, *Hist. nat. des poissons*, part. I. liv. XI. chap. xij. Voyez **SOLE**, **POISSON**.

**POLEMARQUE**, (*Hist. anc.*) magistrat d'Athènes. C'étoit le troisième des neuf archontes, & son département étoit le militaire sur-tout pendant la guerre, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne connût aussi des affaires civiles avec ses autres collègues. On lui donnoit aussi le titre d'*archistratè* ou de *généralissime* dans les guerres importantes. Dans celles de moindre conséquence, on se contentoit de créer dix stratèges ou généraux, autant qu'il y avoit de tribus à Athènes. Le *polemarque* devoit consulter ces stratèges. Il avoit outre cela sous lui deux hipparches ou généraux de la cavalerie, & dix phylarques qui en étoient comme les maîtres de camp, dix tatiarques ou colonels qui commandoient l'infanterie. Dans la suite, le *polemarque* devint un magistrat purement civil, dont les fonctions furent renfermées dans le barreau. Chez les Éoliens on donnoit ce nom à celui qui avoit la garde des portes de la ville.

**POLEMIENS**, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques qui parurent dans le iv. siècle, & qui furent ainsi nommés de leur chef Polémus, disciple d'Apollinaire. Ils soutenoient entr'autres choses que dans l'incarnation le verbe & la nature humaine avoient été unis si étroitement qu'ils s'étoient confondus l'un dans l'autre. On les a regardés comme une branche des Apollinaristes. Voyez **APOLLINARISTES**. Théodoret, *lib. IV. hæretic. fabular.* Baronius, *ad ann. Ch. 373*.

**POLEMIQUE**, (*Théolog.*) titre ou épithète qu'on donne aux livres de controverse, principalement en matière de théologie.

Ce mot vient du grec *πολεμικος*, guerre, combat, parce que dans ces sortes d'ouvrages on dispute sur quelque point de dogme ou d'histoire. Ainsi l'on dit *théologie polémique*, pour signifier une *théologie de controverse*. La question des ordinations angloises dans ces derniers tems a produit plusieurs écrits *polémiques* de part & d'autre.

On donne aussi ce nom dans la littérature à tout écrit, où l'on entreprend la défense ou la censure de quelque opinion. Les exercices de Scaliger contre Cardan sont un livre purement *polémique*.

**POLEMONIUM**, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, en rosette & profondément découpée. Le pistil sort du calice, il est attaché comme un clou au milieu de la fleur, & devient dans la suite un fruit ou une coque arrondie qui s'ouvre ordinairement en trois parties, & qui est divisé en trois loges, dans lesquelles on trouve des semences le plus souvent oblongues. Tournefort, *Instit. rei herb.* Voyez **PLANTE**.

**POLEMOSCOPE**, f. m. *terme d'Optique*, c'est une espèce de télescope de lunette d'approche, qui est recourbée, pour voir les objets qui ne sont pas directement opposés à l'œil.

Il a été inventé par Hévelius en 1637, qui le nomma ainsi des mots grecs *πολεμικος*, combat, & *εν-οπτιας*, je vois, parce que l'on peut s'en servir à la guerre, dans les batailles, &c.

On a présentement quelque chose de semblable dans ce que l'on appelle *torquettes* ou *torquettes d'opé-*

*ra*, avec lesquelles on peut voir une personne lorsque l'on paroît en regarder une autre. Voyez **LORINETTE**.

*Construction du polémoscope.* Tout télescope sera un *polémoscope*, si l'on en fait un tube recourbé semblable au syphon rectangulaire *ABDM*, fig. 70. *Opt.* & qu'entre le verre objectif *AB* & le premier oculaire *GH*, (s'il y a plusieurs oculaires), on dispose en *K* un miroir plan de manière qu'il soit incliné à l'horizon de 45 degrés, & que l'image réfléchie soit au foyer du verre oculaire *GH*.

Car, par ce moyen, les objets situés vis-à-vis le verre ou la lentille *AB* paroîtront vis-à-vis le verre oculaire *GH* dans la direction *GC*, de même que s'il n'y avoit point de miroir *K*, & que le verre objectif & le verre oculaire & les objets fussent dans une même ligne droite.

Si l'on veut regarder par *O*, & non par *M*, il faut ajouter un autre miroir plan en *N*. Wolf & Chambers. (T)

**POLENTA**, f. f. Colum. (*Didact.*) orge nouveau rôté médiocrement, & ensuite moulu. Nous apprenons de Plin que les anciens composoient leur *polenta* de différentes manières; les uns arrosoient l'orge, le faisoient sécher pendant une nuit, le fricassoient le lendemain, & d'abord après le réduisoient en farine. D'autres prenoient de l'orge cueilli fraîchement, ensuite battu; & l'ayant arrosé d'eau, ils le lavoient, le séchoient au soleil, le pilotoient dans un mortier ou le faisoient moultre; d'autres faisoient rôtir l'orge tout simplement, & ensuite moultre bien menu avec un peu de millet: d'autres y ajoutoient de la coriandre, du moût, de l'hydromel, &c. Quoi qu'il en soit, leur *polenta* servoient de nourriture au peuple, & particulièrement aux soldats. Les Grecs l'appelloient *ἀρίστη*. Hippocrate prescrivit souvent à ses malades l'*ἀρίστη* préparé sans sel. Paul d'Egine en recommande l'usage dans de l'eau pour apaiser la soif. Il paroît par les livres saints que les Juifs s'en servoient déjà du tems de David. Les Syriens employoient l'orge rôté dans leur boisson, pour corriger la qualité de l'eau.

Il est assez vraisemblable que les Arabes qui étoient voisins des Syriens, & qui habitoient un pays sec qui produisoit peu d'orge, mais beaucoup de café, sans presque aucune culture, imaginèrent de faire leur *polenta* avec les baies de café; mais les effets de ces deux boissons sont tout opposés; l'un humecte, rafraîchit; l'autre échauffe, agite, & met les esprits en mouvement. (D. J.)

**POLENTINA-PLEBS**, (*Littérat. géogr.*) on trouve ce nom dans Suétone, in *Tiberio*, qui veut désigner par-là les habitans de *Polentia*: mais comme il y a eu plusieurs villes de ce nom, savoir l'une dans une des îles Baléares, une autre dans le Picenum, & une autre dans les Alpes; voilà la difficulté de décider de laquelle Suétone entend parler. Il semble néanmoins qu'il doit être question de cette dernière. Ce que Suétone ajoute un peu plus bas, du royaume de Cottus, paroît le prouver, car ce royaume étoit dans le quartier des Alpes appelé les *Alpes cotiennes*. (D. J.)

**POLESIN**, LE (*Géog. mod.*) quelques-uns écrivent la *Polesine*, & l'on dit aussi le *Polesin* ou la *Polesine* de Rovigo; c'est une province d'Italie dans les états de Venise. Elle est ainsi nommée de sa situation entre le Pô, l'Adige, & l'Adigesto, qui en font une presqu'île; car *Polesin* & *prelqu'île* signifient à-peu-près la même chose.

Cette province est bornée au nord par le Padouan, au midi par le Ferrarois, au levant par le Dogado, & au couchant par le Véronnois. Son étendue est de 50 milles du levant au couchant, & de 20 du midi au nord. Le blé & le bétail font la richesse de

ses habitans. Elle est gouvernée par quelques nobles Vénitiens que la république y envoie. Rovigo est la capitale du *Polesin*; on y trouve aussi l'ancienne ville d'Adria, & tout ce pays étoit sujet aux ducs de Ferrare, avant que les Vénitiens l'eussent conquis.

**POLETES**, f. m. pl. (*Antiq. grecq.*) *πολετες*, étoient chez les Athéniens dix magistrats qui, conjointement avec les trois chargés de l'argent consacré aux pompes publiques, avoient la direction de l'argent des impôts, & de la vente des biens confisqués. En outre, leur pouvoir s'étendoit encore jusqu'à vendre à l'encan ceux qui n'avoient pas payé le tribut nommé *μίσθιον*. Potter, *Arch. grecq.* l. I. c. xiv.

**POLI**, **CIVIL**, **HONNÊTE**, **AFFABLE**, **GRACIEUX**, (*Synon.*) nous sommes *honnêtes* par l'observation des usages de la société; nous sommes *civils* par les honneurs que nous rendons à ceux qui se trouvent à notre rencontre; nous sommes *polis* par les façons flatteuses que nous avons dans la conversation & dans la conduite, pour les personnes avec qui nous vivons; nous sommes *gracieux* par des airs prévenans pour ceux qui s'adressent à nous; nous sommes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs, qui ont à nous parler.

Les manières *honnêtes* sont une marque d'attention; les *civils* sont un témoignage de respect; les *polis* sont une marque ou démonstration d'estime; les *gracieux* sont un moyen de prévenance flatteuse; les *affables* sont une insinuation de bienveillance: toutes ces choses s'acquièrent par l'usage du monde, & ne sont que l'écorce de la vertu.

**POLI** d'une glace, (*Manufact. de glaces.*) on appelle le *poli* d'une glace, la dernière façon qu'on lui donne avec l'émert ou la potée, & l'on nomme dans les manufactures, l'*atelier du poli*, le lieu destiné à donner aux glaces cette dernière façon. (*D. J.*)

**POLI**, (*Orfèr.*) le *poli* de l'argent se fait presque tout à l'huile, avec de la pierre ponce à l'huile, & du tripoli à l'huile; il se termine par la potée à sec.

**POLI** & **POLIR L'ÉTAIN**, (*Potier d'étain.*) c'est la même façon que pour l'argent; on se sert de ponce en poudre & de tripoli à l'huile, qu'on appelle *rouge d'Angleterre*; ensuite on essuie l'ouvrage avec un linge & du blanc d'Espagne en poudre. *Polir* c'est dégraisser & ôter le suif qu'on a mis sur la vaisselle d'étain avant de la forger, avec un linge & du blanc d'Espagne; & à la poterie & menuiserie d'étain, c'est l'essuyer sur le tour après avoir été brunie, avec un linge qu'on nomme pour cela *polissoir*.

**POLIA**, (*Hist. nat.*) nom qui a été donné à l'Amianthe qui est composé de fils ou de fibres parallèles & flexibles.

**POLIA**, (*Géog. mod.*) petite ville des états du Turc, en Asie, sur la route de Constantinople à Ispahan. Cette ville, dont Tavernier vous donnera de plus grands détails, est principalement habitée par des Grecs. (*D. J.*)

**POLIADE**, (*Mythol.*) Minerve eut deux temples dans la Grèce sous le nom de *Minerve Polia*; l'un à Erythrès en Achaïe, & l'autre à Tégée dans l'Arcadie. La statue de Minerve *Polia* à Erythrès étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, tenant une quenouille des deux mains, & ayant sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Dans le temple de Minerve *Polia* de Tégée, on conservoit des cheveux de Méduse, dont Minerve avoit fait présent aux Tégéates, disoit-on, en les assurant que par-là leur ville deviendroit imprenable; le temple étoit déervi par un prêtre qui n'y entroit qu'un fois l'année. *Polia* signifie celle qui habite dans les villes, ou la patronne d'une ville.

**POLICANDRO**, (*Géog. mod.*) île de l'Archipel, & l'une des Cyclades, à l'orient de l'île de Milo, à

l'occident de celle de Siquino, & au midi de celle de Paros & d'Antiparos.

Il y a beaucoup d'apparence que *Policandro* est l'île nommée *Poligandros* par Strabon & par Pline: outre la ressemblance des noms, le premier de ces auteurs marque précisément que navigant d'Ios vers le couchant, on rencontre Sicanos, Lagusa, & Pholegandros. Ce qu'Aratus dit de Pholegandros, dans Strabon, convient bien à *Policandro*, savoir qu'on l'appelloit une île de fer, car elle est toute hérissée de rochers; Etienne le géographe, qui cite le même passage d'Aratus, assure qu'elle a pris son nom de *Pholegandros*, l'un des fils de Minos.

Cette île n'a point de port: le bourg qui en est à trois milles du côté du nord-est, assez près d'un rocher effroyable, n'a d'autres murailles que celles qui forment le derrière des maisons, & contient environ cent familles du rite grec, lesquelles en 1700, payèrent pour la capitation & pour la taille réelle 1000 écus.

Quoique cette île soit pierreuse, sèche, pelée, on y recueille assez de blé & assez de vin pour l'usage des habitans. Ils manquent d'huile, & l'on y sale toutes les olives pour les jours maigres. Le pays est couvert du thymale, arbrisseau que l'on y brûle faute de meilleur bois. L'île d'ailleurs est assez pauvre, & l'on n'y commerce qu'en toiles de coton: la douzaine de serviettes n'y vaut qu'un écu; mais elles n'ont guère plus d'un pié en carré: pour le même prix on en donne huit qui sont un peu plus grandes, & bordées de deux côtes d'un pailement.

Cette île ne manque pas de papas & de chapelles; celle de la Vierge est assez jolie, située sur la grande roche, tout près des ruines de Castro, vieux château des ducs de Naxie, bâti sans doute sur les ruines de l'ancienne ville, laquelle portoit le nom de *Philocandros*, suivant Ptolomée. Il reste dans cette chapelle quelques morceaux de colonnes de marbre. Pour la statue ancienne dont parle M. Thevenot, on nous assure, dit Tournefort, qu'elle avoit été icée, & employée à des montans de porte: on y découvrit, dans le dernier siècle, le pié d'une figure de bronze, que l'on fondit pour faire des chandeliers à l'usage de la chapelle. Au reste, cette île paroît assez gaie dans sa fécheresse. Il y a un consul de France, qui fait aussi les fonctions d'administrateur & de vauvode. Il y a encore dans cette effroyable roche, dont on vient de parler, une fort belle grotte. *Long.* du bourg de l'île, 33. lat. 46. 35.

**POLICASTRO**, (*Géog. mod.*) ville ruinée d'Italie, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, sur la côte méridionale du golfe de même nom, à 22 lieues sud-est de Salerne, & 24 sud-est de Naples. Cette ville se nommoit autrefois *Paluocastum*, & à ce qu'on croit, avoit été bâtie des ruines de l'ancienne *Buxentum*, ville de Lucanie; son évêque, suffragant de Salerne, réside à Orfaia, bourg voisin; l'évêché de *Policastro* étoit érigé dès l'an 500. *Long.* 33. 14. lat. 40. 7. (*D. J.*)

**POLICE**, f. f. (*Gouvern.*) Ce mot vient de *πολις*, ville, dont les Grecs ont fait *πολιτεια*, & nous *police*. Il a différentes acceptions qui demandent quelque détail pour être bien entendues. La vie commode & tranquille fut le premier objet des sociétés: mais les erreurs étant plus communes peut-être, l'amour propre plus raffiné, les passions, sinon plus violentes, du moins plus étendues dans les hommes rassemblés que dans les hommes épars, il est presque arrivé le contraire de ce qu'on s'étoit proposé; & celui qui n'entendait que la valeur des mots, tâcherait, sur celui de *société*, de se former une idée de la chose, deviendroit exactement le contraire de ce qu'il étoit. On a cherché des remèdes à ce terrible inconvénient, & l'on a fait les lois. Les lois sont des règles de conduite tirées



tirées de la droite raison & de l'équité naturelle que les bons suivent volontairement, & auxquelles la force contraindrait les méchants de se soumettre du moins en apparence. Entre les lois, les uns tendent au bien général de la société; les autres ont pour but le bien des particuliers. La connoissance des premières est ce qu'on entend par la science du droit public. La science du droit privé a pour objet la connoissance des secondes.

Les Grecs donnoient le nom de *police* à la première branche : leur *πολιτεια* s'étendoit donc à toutes les formes différentes de gouvernement : on pouvoit même dire en ce sens la *police* du monde, monarchique ici, aristocratique ailleurs, &c. & c'étoit l'art de procurer à tous les habitants de la terre une vie commode & tranquille. En restreignant ce terme à un seul état, à une seule société, la *police* étoit l'art de procurer les mêmes avantages à un royaume, à une ville, &c.

Le terme *police* ne se prend guère parmi nous que dans ce dernier sens. Cette partie du gouvernement est confiée à un magistrat qu'on appelle *lieutenant de police*. C'est lui qui est particulièrement chargé de l'exécution des lois publiées pour procurer aux habitants d'une ville, de la capitale par exemple, une vie commode & tranquille, malgré les efforts de l'erreur & les inquiétudes de l'amour propre & des passions. Voyez l'article suivant.

On voit évidemment que la *police* a dû varier chez les différens peuples. Quoique son objet fût le même par-tout, la commodité & la tranquillité de la vie ; c'est le génie des peuples, la nature des lieux qu'ils habitoient, les conjonctures dans lesquels ils se trouvoient, &c. qui ont décidé des moyens propres à obtenir ces avantages.

Les Hébreux, les premiers peuples de la terre, ont été les premiers policés. Qu'on ouvre les livres de Moïse, on y verra des lois contre l'idolâtrie, le blasphème, l'impureté ; des ordonnances sur la sanctification du jour du repos & des jours de fêtes ; les devoirs réciproques des pères, des mères, des enfans, des maîtres & des serviteurs fixés, des decrets somptuaires en faveur de la modestie & de la frugalité ; le luxe, l'intempérance, la débauche, les prostitutions, &c. pros crites : en un mot, un corps de lois qui tendent à entretenir le bon ordre dans les états ecclésiastiques, civils & militaires ; à conserver la religion & les mœurs ; à faire fleurir le commerce & les arts ; à procurer la santé & la sûreté ; à entretenir les édifices ; à subsister les pauvres ; & à favoriser l'hospitalité.

Chez les Grecs, la *police* avoit pour objet la conservation, la bonté, & les agrémens de la vie. Ils entendoient par la conservation de la vie ce qui concerne la naissance, la santé & les vivres. Ils travailloient à augmenter le nombre des citoyens, à les avoir sains, un air salubre, des eaux pures, de bons alimens, des remèdes bien conditionnés, & des médecins habiles & honnêtes gens.

Les Romains, en 312, envoyèrent des ambassadeurs en Grece chercher les lois & la sagesse. De-là vient que leur *police* suivit à-peu-près la même division que celle des Athéniens.

Les François & la plupart des habitans actuels de l'Europe ont puisé leur *police* chez les anciens. Avec cette différence, qu'ils ont donné à la religion une attention beaucoup plus étendue. Les jeux & les spectacles étoient chez les Grecs & les Romains une partie importante de la *police* : son but étoit d'en augmenter la fréquence & la somptuosité ; chez nous elle ne tend qu'à en corriger les abus & à en empêcher le tumulte.

Les objets particuliers de la *police* parmi nous sont la religion, les mœurs, la santé, les vivres, la sûreté, la tranquillité, la voirie, les Sciences & arts libé-

Tome III.

raux ; le commerce, les manufactures & arts mécaniques, les domestiques, manœuvres & pauvres.

Nous venons de voir quels étoient les objets de la *police* chez les différens peuples, passons aux moyens dont ils ont usé pour la faire.

L'an 2904 du monde, Menès partagea l'Egypte en trois parties, chaque partie en dix provinces ou dynasties, & chaque dynastie en trois préfectures. Chaque préfecture fut composée de dix juges, tous choisis entre les prêtres ; c'étoit la noblesse du pays. On appelloit de la sentence d'une préfecture à celle d'un nomos, ou de la juridiction ou parlement d'une des trois grandes parties.

Hermès Trismégiste, secrétaire de Menès, divisa les Egyptiens en trois classes ; le roi, les prêtres, & le peuple : & le peuple en trois conditions ; le soldat, le laboureur, & l'artisan. Les nobles ou les prêtres pouvoient seuls entrer au nombre des ministres de la justice & des officiers du roi. Il falloit qu'ils eussent au-moins vingt ans, & des mœurs irréprochables. Les enfans étoient tenus de suivre la profession de leurs pères. Le reste de la *police* des Egyptiens étoit renfermée dans les lois suivantes. Première loi, les parjures seront punis de mort. Seconde loi, si l'on tue ou maltraite un homme en votre présence, vous le secourrez si vous pouvez, à peine de mort : sinon, vous dénoncerez le malfaiteur. Troisième loi, l'accusateur calomnieux subira la peine du talion. Quatrième loi, chacun ira chez le magistrat déclarer son nom, sa profession : celui qui vivra d'un mauvais commerce, ou fera une fausse déclaration, sera puni de mort. Cinquième loi, si un maître tue son serviteur, il mourra ; la peine devant se régler, non sur la condition de l'homme, mais sur la nature de l'action. Sixième loi, le père ou la mère qui tuera son enfant, sera condamné à en tenir entre ses bras le cadavre pendant trois jours & trois nuits. Septième loi, le parricide sera percé dans tous les membres de roseaux pointus, couché nud sur un tas d'épines, & brûlé vif. Huitième loi, le supplice de la femme enceinte sera différé jusqu'après son accouchement : en agir autrement, ce seroit punir deux innocens, le père & l'enfant. Neuvième loi, la lâcheté & la débilité du soldat seront punies à l'ordinaire : cette punition consistoit à être exposé trois jours de suite en habit de femme, rayé du nombre des citoyens, & renvoyé à la culture des terres. Dixième loi, celui qui révélera à l'ennemi les secrets de l'état, aura la langue coupée. Onzième loi, quiconque altérera la monnaie, ou en fabriquera de fausse, aura les poings coupés. Douzième loi, l'amputation du membre viril sera la punition du viol. Treizième loi, l'homme adultère sera battu de verges, & la femme aura le nez coupé. Quatorzième loi, celui qui niera une dette dont il n'y aura point de titre écrit, sera pris à son serment. Quinzième loi, s'il y a titre écrit, le débiteur payera ; mais le créancier ne pourra faire excéder les intérêts au double du principal. Seizième loi, le débiteur insolvable ne sera point contraint par corps : la société partageroit la peine qu'il mérite. Dix-septième loi, quiconque embrassera la profession de voleur, ira se faire inscrire chez le chef des voleurs qui tiendra registre des choses volées & qui les restituera à ceux qui les réclameront, en retenant un quart pour son droit & celui de ses compagnons. Le vol ne pouvant être aboli, il vaut mieux en faire un état, & conserver une partie que de perdre le tout.

Nous avons rapporté ces règles de la *police* des Egyptiens, parce qu'elles sont en petit nombre, & qu'elles peuvent donner une idée de la justice de ces peuples. Il ne sera pas possible d'entrer dans le même détail sur la *police* des Hébreux. Mais nous aurons ici ce qui nous manque d'un autre côté ; je veux dire une

Y Y Y Y

connoissance assez exacte des ministres à qui l'exécution des lois fut confiée.

Moïse, sur les avis de Jéthro son beau-père, reconnoissant, malgré l'étendue de ses lumières & sa capacité, son insuffisance pour l'exercice entier de la police, confia une partie de son autorité à un certain nombre d'hommes craignant Dieu, ennemis du mensonge & de l'avarice; partagea le peuple en tribus de 1000 familles chacune, chaque tribu en départemens de 100 familles, chaque département en quartiers de 50, & chaque quartier en portions de 10; & créa un officier intendant d'une tribu entière, avec d'autres employés subalternes pour les départemens & leurs divisions. Cet intendant s'appella *sara alaphem*, ou préfet, ou intendant de tribu; les subalternes, *sara moor*, préfet de 100 familles; *sara hhamischein*, préfet de 50 familles; *sara hazaroth*, préfet de 10 familles.

Il forma de plus un conseil de soixante-dix personnes, appelées, de leur âge & de leur autorité, *gekenni*, *seniores* & *magistri populi*. Ce conseil étoit nommé le *sanhedrin*. Le grand-prêtre y présidoit. On y connoissoit de toutes les matières de religion. Il veilloit à l'observation des lois. Il jugeoit seul des crimes capitaux; & on y portoit appel des juridictions inférieures.

Au-dessous du *sanhedrin*, il y avoit deux autres conseils où les matières civiles & criminelles étoient portées en première instance: ces tribunaux subalternes étoient composés chacun de sept juges entre lesquels il y avoit toujours deux lévites.

Tel fut le gouvernement & la police du peuple dans le désert: mais lorsque les Hébreux furent fixés, l'état des *sara* changea; ils ne veillèrent plus sur des familles, mais sur des quartiers ou portions de ville, & s'appellerent *sara pelakim*, le *kireiah*.

Jérusalem qui servit de modèle à toutes les autres villes de la Judée, fut distribuée en quatre régions appelées *pelek bethacaram*, ou le quartier de la maison de la vigne; *pelek bethsur*, le quartier de la maison de force; *pelek malpha*, le quartier de la guérite; *pelek eila*, le quartier de la division. Il y eut pour chaque quartier deux officiers chargés du soin de la police & du bien public; l'un supérieur qui avoit l'intendance de tout le quartier, on l'appelloit *sara pelek*, préfet du quartier. Le *sarahisfi pelek*, l'officier subalterne, n'avoit inspection que sur une portion du quartier. C'étoit à-peu-près comme le commissaire ancien & les nouveaux commissaires parmi nous; & leurs fonctions étoient, à ce qu'il paroît, entièrement les mêmes. Voilà en général ce qui concerne la police & le gouvernement des Hébreux.

**Police des Grecs dans Athènes.** Ce fut aussi chez les Grecs la maxime de partager l'autorité de la magistrature entre plusieurs personnes. Les Athéniens formoient un sénat annuel de cinq cents de leurs principaux citoyens. Chacun présidoit à son tour, & les autres membres de cette assemblée servoient de conseil au président.

Ces cinq cents juges se distribuoient en dix classes qu'on appelloit *prytanes*; & l'année étant lunaire & se partageant aussi chez eux en dix parties, chaque *prytane* gouvernoit & faisoit la police pendant 35 jours; les quatre jours restans étoient distribués entre les quatre premiers *prytanes* qui avoient commencé l'année.

Entre les cinquante juges qui étoient de mois, on en éliroit dix toutes les semaines qu'on nommoit *présidens*, *proeres*; & entre ces dix on en tiroit sept au sort, qui partageoient entr'eux les jours de la semaine; celui qui étoit de jour s'appelloit l'*archai*. Voilà pour la police de la ville.

Voici pour l'administration de la république. Entre les dix *prytanes* ils en prenoient une pour ces fonc-

tions. Les neuf autres leur fournissoient chacune un magistrat, qu'on appelloit *archonte*. De ces neuf archontes, trois étoient employés à rendre au peuple la justice pendant le mois: l'un avoit en partage les affaires ordinaires & civiles, avec la police de la ville; on le nommoit *poliarque*, *prêtre* ou *gouverneur de la ville*; l'autre, les affaires de religion, & s'appelloit *basileus*, le roi; le troisième, les affaires étrangères & militaires, d'où il tiroit le nom de *polemarque* ou *commandant des armées*. Les six autres archontes formoient les conseils du poliarque, du roi & du polemarque. Ils examinoient en corps les nouvelles lois, & ils en faisoient au peuple le rapport; ce qu'ils firent nommer du nom générique de *thésimotetes*.

Tous ces officiers étoient amovibles & annuels. Mais il y avoit un tribunal toujours composé des mêmes personnes, c'étoit l'aréopage. C'étoit une assemblée formée de citoyens qui avoient passé par l'une des trois grandes magistratures, & toutes les autres juridictions leur étoient subordonnées. Mais ce n'étoient pas là les seuls officiers ni du gouvernement ni de la police; les Grecs avoient conçu qu'il n'étoit guère possible d'obvier aux inconvénients qu'à force de subdivisions; aussi avoient-ils leurs *dasympates* ou *explorateurs*, leurs *panepiscopes* ou *inspecteurs omnium rerum*, leurs *chorepiscopes* ou *inspecteurs regionum urbis*. Les Lacédémoniens comprenoient tous ces officiers sous le nom commun de *nomophylaxes*, dépositaires & gardiens de l'exécution des lois.

Les autres villes de la Grèce étoient pareillement divisées en quartiers, les petites en deux, les moyennes en trois, & les grandes en quatre. On appelloit les premières *diolis*, les secondes *tripolis*, & les troisièmes *tetrapolis*. Dans Athènes, chaque quartier avoit son *sophroniste*, & dans Lacédémone, son *armosin*, ou inspecteur de la religion & des mœurs; un *gunaconome*, ou inspecteur de la décence & des habits des femmes; un *opsinome*, ou inspecteur des festins; un *astunome*, ou inspecteur de la tranquillité & commodité publique; un *agoranome*, ou inspecteur des vivres, marchés & commerce; un *métro-nome*, ou inspecteur des poids & mesures. Tels furent les officiers & l'ordre de la police des Grecs.

Les Romains eurent la leur, mais qui ne fut pas toujours la même: voyons ce qu'elle fut sous les rois & ce qu'elle devint sous les consuls & les empereurs. Les Romains renfermés dans une petite ville qui n'avoit que mille maisons & douze cents pas de circuit, n'avoient pas besoin d'un grand nombre d'officiers de police; leur fondateur suffisoit, & dans son absence un vice-gérant, qu'il nommoit sous le titre de préfet, *præfatus urbis*.

Il n'y avoit que les matières criminelles qui fussent exceptées de la juridiction du souverain ou du préfet de la ville; les rois qui se réservèrent la distribution des grâces, renvoyoient au peuple la punition des crimes; alors le peuple s'assembloit ou nommoit des rapporteurs.

Il n'y avoit encore d'autre juge de police que le souverain & son préfet, car le sénateur n'étoit qu'un citoyen du premier des trois ordres, dans lesquels Romulus avoit divisé le peuple romain; mais la ville s'agrandissant, & le peuple devenant nombreux, on ne tarda pas à sentir la nécessité d'en créer d'autres. On institua donc deux officiers pour la recherche des crimes, sous le nom de *quaestors*; voilà tout ce qui se fit sous les rois, soit jalouse de leur part, soit peu de besoin d'un plus grand partage de l'autorité.

Tarquin fut chassé & on lui substitua deux consuls. Les consuls tinrent la place du souverain, & créèrent, à son exemple, un préfet de la ville, en cas d'absence. Les choses demeurèrent cent seize ans dans cet état; mais le peuple las de ne donner aucun magistrat à



l'état, fit des efforts pour sortir de cet avilissement. Il demanda des tribuns tirés de son ordre ; il étoit le plus fort, & on lui en accorda deux. Les tribuns demandèrent des aides, & les édiles furent créés : les tribuns veilloient à la conservation des droits du peuple, & les édiles à celle des édifices.

Cependant les consuls étoient toujours les seuls législateurs de l'état. Le peuple exigea, par la bouche des tribuns, des lois écrites auxquelles il pût se conformer. Il fallut encore céder & envoyer en Grece des députés, pour en obtenir de ces peuples policés.

Les députés séjournèrent trois ans dans la Grece, & en apportèrent un recueil de ce qu'ils avoient observé de plus sage. On en forma dix tables, auxquelles deux autres furent ajoutées dans la suite, & l'on eut la loi des douze tables.

Cependant Rome s'étendoit, & les officiers se multiplioient au point que deux consuls n'y suffisoient plus. On créa donc deux nouveaux officiers sous le nom de *censeurs*. L'emploi des censeurs étoit de faire tous les cinq ans le dénombrement du peuple, de veiller aux édifices considérables, au parc, à la propreté des rues, aux réparations des grands chemins, aux aqueducs, au recouvrement des revenus publics, à leur emploi, & à tout ce qui concerne les mœurs & la discipline des citoyens.

Ce district étoit étendu, & les censeurs se choisirent des édiles comme ils en avoient le droit, sur lesquels ils se déchargèrent du soin des rues & du parc. On fut si content de ces officiers qu'on ajouta à leur intendance, celle des vivres, des jeux & des spectacles, & leur emploi fut le premier degré aux grandes charges de la république. Ils prirent le titre de *curatores urbis*, celui d'édiles ne leur convenant plus.

Les édiles étoient tirés de l'ordre plébeien ; l'importance de leur charge excita la jalousie des sénateurs, qui profitèrent d'une demande du peuple, pour leur ravir une partie de cet avantage. Le peuple demandoit qu'il y eût un consul de l'ordre plébeien, & les sénateurs en revanche demandèrent deux édiles de l'ordre patricien. Le peuple fut étonné de cette démarche du sénat ; mais les édiles se trouvant alors dans l'impossibilité de donner au peuple les grands jeux dont la dépense excédoit leurs moyens, la jeune noblesse s'offrit à en faire les frais, à condition de partager la dignité. On accepta cette proposition, & il y eut un consul plébeien & deux édiles patriciens ou curules ; ils tenoient ce nom d'un petit siège d'ivoire qu'ils faisoient porter dans leur char.

L'autorité des consuls se bornoit à la réprimande, *ignominia* : lorsque la sentence des juges confirmoit cette réprimande, la perte entière de la réputation, ou l'infamie, *infamia*, s'ensuivoit.

L'accroissement des affaires occasionna une nouvelle création d'officiers. On sépara les affaires de la république & du gouvernement de celles de la *police* & de la juridiction contentieuse, & il y eut un préteur ; ce magistrat rendit la justice, & fit pour les consuls ce que les rois avoient fait par eux-mêmes pendant deux cens quarante ans, & les consuls pendant cent quarante-quatre.

Le préteur devint donc, pour ainsi dire, collègue des consuls, & fut distingué par les mêmes marques de dignité, & eut droit, ainsi que les questeurs, de se donner des aides ; les édiles lui furent subordonnés, & n'agirent jamais que par ses ordres & comme ses commis.

Les lois s'accumulèrent nécessairement à mesure que le nombre des magistrats différens augmenta. Il fallut du tems pour s'en instruire, & plus de savoir qu'un seul homme n'en pouvoit acquérir : ce fut par cette raison que le préteur créa les centumvirs, de

Tome XII.

5 hommes pris dans chacune des trente-cinq tribus. Il avoit recours à ce conseil dans les affaires de droit. Il se nommoit dans celles de fait tels affesseurs qu'il jugeoit à propos : quant aux matieres criminelles, c'étoit l'affaire des questeurs d'en informer le peuple à qui il avoit appartenu de tout tems d'en juger.

Mais l'inconvénient d'assembler le peuple dans toute occasion capitale, donna lieu à la création des questeurs perpétuels, & au renvoi de la plainte des questeurs, au tribunal du préteur, qui fit par conséquent la *police* pour le civil & pour le criminel. Les questeurs qui jusqu'alors avoient dépendu du peuple, commencerent donc à être soumis au préteur, qui eut sous lui les édiles & les questeurs.

On donna aux édiles des aides au nombre de dix, sous le nom de *décumvirs* ; ces aides sans titres trouverent de la difficulté dans l'exercice de leurs fonctions, & ils obtinrent celui d'édiles, mais restraints aux incendies, *ediles incendiorum extinguendorum*. Jules César en créa dans la suite deux pour les vivres, *ediles cereales* : il y eut donc seize édiles, deux plébeiens, deux curules, dix *incendiorum extinguendorum*, & deux *cereales* ; mais tous furent soumis au préteur, ils agirent seulement *delegatione & vice pratoris*.

Ces officiers firent dans la suite quelques tentatives pour se soustraire à cette juridiction & former un corps indépendant ; ils réussirent au point de jouir du droit de publier en leur nom collectif, un édit sous le titre d'*edictum adilium* ; mais ce désordre dura peu : ils rentrèrent dans leur devoir ; & pour les empêcher dorénavant d'en sortir, on écrivit dans les lois que, *edicta adilium sunt pars juris pratorii ; mais que edicta pratorum habent vim legis*.

Ce fut ainsi que l'autorité du préteur se conserva pleine & entière jusqu'au tems où des factions se proposant la ruine de la république, & s'apercevant quel obstacle faisoit à leurs desseins la puissance de ce magistrat, se proposèrent de l'affaiblir d'abord, puis de l'anéantir entièrement en la divisant. Le préteur de Rome avoit un collègue pour les affaires étrangères, sous le titre de *prator peregrinus*. Les mécontents parvinrent à lui faire donner six adjoints pour les affaires criminelles. Ces adjoints furent pris du nombre des préteurs désignés pour les provinces, sous prétexte qu'ils avoient besoin d'instruction. On ajouta encore dans la suite deux préteurs pour les vivres ; enfin le partage fut poussé si loin que sous le triumvirat, qui acheva la ruine de la *police* & du bon ordre, on comptoit jusqu'à soixante-quatre préteurs, qui tous avoient leurs tribunaux ; ce fut alors que recommencerent les attentats des édiles, & comme si l'on eût eu peur que ce fût sans succès, on continua d'affaiblir les préteurs en les multipliant.

Tel étoit l'état des choses lorsqu'Auguste parvint à l'empire. Il commença la réforme par la réduction du nombre des préteurs à seize, dont il fixa la compétence aux seules matieres civiles en premiere instance. Il les subordonna à un préfet de la ville, dont la juridiction s'étendoit sur Rome & sur son territoire jusqu'à cinquante stades aux environs, ce qui revient à trente-cinq de nos lieues. Il fut le seul magistrat de *police*, & cette préfecture, qui avoit toutes les prérogatives de notre lieutenance de *police*, fut un poste si important qu'Auguste en pourvut, pour la premiere fois, son gendre Agrippa, qui eut pour successeurs Mécène, Messala, Corvinus, Statilius Taurus, &c.

Le nouveau magistrat fut chargé de tout ce qui concerne l'utilité publique & la tranquillité des citoyens, des vivres, des ventes, des achats, des poids & mesures, des arts, des spectacles, de l'importation des blés, des greniers publics, des jeux,

Y Y y y ij

des bâtimens, du parc, de la réparation des rues & grands chemins, &c.

Auguste attaqua ensuite le corps remuant des édiles; il en retrancha dix, & ôta à la juridiction de ceux qui restèrent ce qu'ils avoient usurpé sur le dernier préteur, qu'il supprima. Il substitua aux préteurs & aux édiles quatorze *curatores urbis*, inspecteurs de ville, ou commissaires, qui servirent d'aides au préfet de la ville, *adjutores præfecti urbis*. Il institua autant de quartiers dans Rome qu'il avoit créé de commissaires; chaque commissaire eut un quartier pour son district.

L'innovation d'Auguste entraîna, sous Constantin, la suppression des édiles. Les quatorze commissaires étoient plébeïens. Ce nombre fut doublé par Alexandre Sévère, qui en choisit quatorze autres dans l'ordre patricien, ce qui fait présumer que Rome fut subdivisée en quatorze autres quartiers.

Les Romains convaincus de la nécessité d'entretenir soigneusement les greniers publics, avoient créé, sous Jules César, deux préteurs & deux édiles, pour veiller à l'achat, au transport, au dépôt, & à la distribution des grains. Auguste supprima ces quatre officiers, & renvoya toute cette intendance au préfet de la ville, à qui il donna pour soulagement un subdélégué, qu'il nomma *præfectus annonæ*, le préfet des provisions; cet officier fut tiré de l'ordre des chevaliers.

La sûreté de la ville pendant la nuit fut confiée à trois officiers qu'on appelloit *triumvirs nocturnes*. Ils faisoient leurs rondes, & s'assuroient si les plébeïens chargés du guet étoient à leur devoir. Les édiles succédèrent à ces triumvirs nocturnes, & pour cet effet leur nombre fut augmenté de dix, qu'Auguste supprima, comme nous avons dit. Il préféra à ce service celui de mille hommes d'élite dont il fit sept cohortes qui eurent chacune leur tribun. Une cohorte avoit par conséquent la garde de deux quartiers; tous ces tribuns obéissoient à un commandant en chef appelé *præfectus vigilum*, commandant du guet, cet officier étoit subordonné au préfet de la ville. Il ajouta à ces officiers subordonnés au préfet de Rome, un commissaire des canaux & autres ouvrages construits, soit pour la conduite, soit pour la conservation des eaux, un commissaire du canal ou lit du Tibre & des cloaques; quant à la censure, il s'en réserva l'autorité, confiant seulement à un officier qui portoit le titre de *magister census*, le soin de taxer les citoyens & de recouvrer les deniers publics. Il créa un commissaire des grands ouvrages, un commissaire des moindres édifices, un commissaire des statues, un inspecteur des rues & de leur nettoyage, appelé *præfectus rerum nitentium*.

Pour que les commissaires de quartiers fussent bien instruits, il leur subordonna trois sortes d'officiers, des dénonciateurs, des vicomaires, & des stationnaires. Les dénonciateurs au nombre de dix pour chaque quartier instruisoient les commissaires des désordres; pour savoir ce que c'étoit que les vicomaires, il faut observer que chaque quartier étoit subdivisé en départemens; quatre officiers annuels avoient l'inspection de chaque département. Ils marchoient armés & prêtoient main forte aux commissaires: tel étoit l'emploi des vicomaires. Il y avoit à Rome quatorze quartiers; chaque quartier se subdivisoit en quatre cens vingt-quatre départemens, *vici*. Il y avoit donc pour maintenir l'ordre & la tranquillité publique & faire la police dans cette étendue, soixante & dix-huit commissaires, vingt-huit dénonciateurs, & mille six cens quatre-vingt-seize vicomaires. Les stationnaires occupoient des postes fixes dans la ville, & leur fonction étoit d'apaiser les séditions.

Voilà pour la police de Rome, mais quelle fut celle du reste de l'empire? Les Romains maîtres du mon-

de, posèrent pour premier principe d'un sûr & solide gouvernement, cette maxime censée, *omnes civitates debent sequi consuetudinem urbis Romæ*. Ils envoyèrent donc dans toutes les provinces subjuguées un proconsul; ce magistrat avoit dans la province l'autorité & les fonctions du préfet de Rome, & du consul. Mais c'en étoit trop pour un seul homme; on le soulagea donc par un député du proconsul, *legatus proconsulis*. Le proconsul faisoit la police & rendoit la justice. Mais dans la suite on jugea à propos, pour l'exactitude de la police, qui demande une présence & une vigilance ininterrompue, de fixer dans chaque ville principale des députés du proconsul, sous le titre de *servatores locorum*. Auguste ne toucha point à cet établissement, il songea seulement à le perfectionner, en divisant les lieux dont les députés du proconsul étoient les conservateurs, en des départemens plus petits, & en augmentant le nombre de ces officiers.

Les Gaules furent partagées en dix-sept provinces, en trois cens cinq peuples ou cités, & chaque peuple en plusieurs départemens particuliers. Chaque peuple avoit sa capitale, & la capitale du premier peuple d'une province s'appela la *métropole de la province*. On répandit des juges dans toutes les villes. Le magistrat dont la juridiction comprenoit une des dix-sept provinces entières, s'appela *président* ou *proconsul*, selon que la province étoit du partage de l'empereur ou du sénat. Les autres juges n'avoient d'autres titres que celui de juges ordinaires, *judices ordinarii*, dans les grandes villes; de juges pédanés, *judices pedanei*, dans les villes moyennes; & de maires des bourgs ou villages, *magistri pagorum*, dans les plus petits endroits. Les affaires se portoient des maires aux juges ordinaires de la capitale, de la capitale à la métropole, & de la métropole à la primatie, & de la primatie quelquefois à l'empereur. La primatie fut une juridiction établie dans chacune des quatre plus anciennes villes des Gaules, à laquelle la juridiction des métropoles étoit subordonnée.

Mais tous ces appels ne pouvoient manquer de jetter les peuples dans de grands frais. Pour obvier à ces inconvéniens, Constantin soumit tous ces tribunaux à celui d'un préfet du prétoire des Gaules, où les affaires étoient décidées en dernier ressort, sans sortir de la province.

Les juges romains conservèrent leurs anciens noms jusqu'au tems d'Adrien; ce fut sous le regne de cet empereur qu'ils prirent ceux de ducs & de comtes: voici à quelle occasion. Les empereurs commencent alors à se former un conseil; les membres de ce conseil avoient le titre de comtes, *comites*. Ils en firent tellement jaloux que, quand ils passèrent du conseil de l'empereur à d'autres emplois, ils jugèrent à propos de le conserver, ajoutant seulement le nom de la province où ils étoient envoyés; mais il y avoit des provinces de deux sortes; les unes pacifiques, & les autres militaires. Ceux qu'on envoyoit dans les provinces militaires étoient ordinairement les généraux des troupes qui y résidoient; ce qui leur fit prendre le titre de ducs, *duces*.

Il y avoit peu de chose à reprocher à la police de Rome; mais celle des provinces étoit bien imparfaite. Il étoit trop difficile, pour ne pas dire impossible, à des étrangers de connoître assez bien le génie des peuples, leurs mœurs, leurs coutumes, les lieux, une infinité d'autres choses essentielles, qui demandent une expérience consommée, & de ne pas faire un grand nombre de fautes considérables. Aussi cela arriva-t-il; ce qui détermina l'empereur Auguste, ou un autre, car la date de cette innovation n'est pas certaine, à ordonner que les députés des consuls & les conservateurs des lieux feroient tirer du corps même des habitans, un certain nombre d'ai-



des qu'il les éclaireroient dans leurs fonctions. Le choix de ces aides fut d'abord à la discrétion des présidents ou premiers magistrats des provinces; mais ils en abusèrent au point qu'on fut obligé de le transférer à l'assemblée des évêques, de leur clergé, des magistrats, & des principaux citoyens. Le préfet du prétoire confirma cette élection. Dans la suite les empereurs se réservèrent le droit de nommer à ces emplois.

Ces aides eurent différens noms; ils s'appellerent comme à Rome, *curatores urbis*, commissaires; *servatores locorum*, défenseurs des lieux; *vicarii magistratuum*, vice-général des magistrats; *parentes plebis*, pères du peuple; *defensores disciplinae*, inquisiteurs, *disseminatores*; & dans les provinces grecques, *irenarchi*, modérateurs ou pacificateurs. Leurs fonctions étoient très-étendues, & afin qu'ils l'exerçassent sûrement, on leur donna deux huissiers: les huissiers des barrières, *apparitores fustuarii*, avoient aussi ordre de leur obéir.

Il y eut entre ces nouveaux officiers de police, & les officiers romains, des démêlés qui auroient eu des suites fâcheuses, si les empereurs ne les eussent prévenues, en ordonnant que les aides des députés des consuls & des conservateurs des lieux seroient pris entre les principaux habitants, ce qui écartera d'eux le mépris qu'en faisoient les officiers romains. L'histoire de la police établie par les Romains dans les Gaules, nous conduit naturellement à celle de France où nous allons entrer.

*Police de France.* Il y avoit 470 ans que les Gaules étoient sous la domination des Romains, lorsque Pharamond passa le Rhin à la tête d'une colonie, s'établit sur ses bords, & jeta les fondemens de la monarchie françoise à Treves, où il s'arrêta. Clodion s'avança jusqu'à Amiens: Mérovée envahit le reste de la province, la Champagne, l'Artois, une partie de l'île de France, & la Normandie. Childéric se rendit maître de Paris; Clovis y établit son séjour, & en fit la capitale de ses états. Alors les Gaules prirent le nom de France, province d'Allemagne, d'où les François sont originaires.

Trois peuples partageoient les Gaules dans ces commencemens: les Gaulois, les Romains & les François. Le seul moyen d'accorder ces peuples, que la prudence de nos premiers rois mit en usage, ce fut de maintenir la police des Romains. Pour cet effet ils distribuèrent les primaties, les duchés & les comtés du premier ordre à leurs officiers généraux; les comtés du second ordre à leurs mestres-de-camp & colonels, & les maires à leurs capitaines, lieutenans, & autres officiers subalternes. Quant aux fonctions elles demeurèrent les mêmes; on accorda seulement à ces magistrats à titre de récompense, une partie des revenus de leur juridiction.

Les généraux, mestres-de-camp & colonels, acceptèrent volontiers les titres de *patrice*, *primat*, *duc* & *comte*; mais les capitaines & autres officiers aimèrent mieux conserver leurs noms de *centeniers*, *cinquanteniers* & *dicainiers*, que de prendre ceux de *juges pédanés*, ou *maires de village*. La juridiction des dicainiers fut subordonnée à celle des cinquanteniers, & celle-ci à celle des centeniers; & c'est de là que viennent apparemment les distinctions de haute, moyenne & basse justice.

On substitua au préfet du prétoire des Gaules, dont le tribunal dominoit toutes ces juridictions, le comte du palais, *comes palatii*, qui s'appella dans la suite *maire du palais*, *duc de France*, *duc des ducs*.

Tel étoit l'état des choses sous Hugues Capet. Les troubles dont son règne fut agité, apportèrent des changemens dans la police du royaume. Ceux qui possédoient les provinces de France s'avisèrent de prétendre que le gouvernement devoit en être héréditaire

taire dans leur famille. Ils étoient les plus forts, & Hugues Capet y consentit, à condition qu'on lui en feroit foi & hommage, qu'on le serviroit en guerre, & qu'au défaut d'enfans mâles, elles seroient reverfibles à la couronne. Hugues Capet ne put mieux faire.

Voilà donc le roi maître d'une province, & les seigneurs souverains des leurs. Bien-tôt ceux-ci ne se soucierent plus de rendre la justice; ils se déchargèrent de ce soin sur des officiers subalternes, & de là vinrent les vicomtes, les vice-comites, les prévôts, *propositi juridicundo*; les viguiers, *vicarii*; les châtellains, *castellorum custodes*; les maires, *maiores villarum*, premiers des villages.

Les ducs & comtes qui s'étoient réservé la supériorité sur ces officiers, tenoient des audiences solennelles quatre fois ou six fois l'année, ou plus souvent, & présidoient dans ces assemblées composées de leurs pairs ou principaux vassaux, qu'ils appeloient *assises*.

Mais les affaires de la guerre les demandant tout entiers, ils abandonnerent absolument la discussion des matières civiles aux baillis; *bailli* est un vieux mot gaulois qui signifie *protecteur* ou *gardien*; en effet les baillis n'étoient originairement que les dépositaires ou gardiens des droits des ducs & comtes. On les nomma dans certaines provinces *sénéchaux*; *sénéchal* est un terme allemand qui se rend en françois par *ancien domestique*, ou *chevalier*, parce que ceux à qui les ducs & comtes confioient préféablement leur autorité, avoient été leurs vassaux. Telle est l'origine des deux degrés de juridiction qui subsistent encore dans les principales villes du royaume, la vicomté, viguerie, ou prévôté, & le bailliage ou la sénéchaussée.

La création des prévôts succéda à celle des baillis. Les prévôts royaux eurent dans les provinces de la couronne toute l'autorité des ducs & des comtes, mais ils ne tardèrent pas à en abuser. Les prélats & chapitres éleverent leurs cris; nos rois les entendirent, & leur accorderent pour juge le seul prévôt de Paris. Voilà ce que c'est que le droit de garde-gardienne, par lequel les affaires de certaines personnes & communautés privilégiées sont attirées dans la capitale.

On eut aussi quelque égard aux plaintes de ceux qui ne jouissoient pas du droit de garde-gardienne. On répandit dans le royaume des commissaires pour redresser les torts des prévôts, des ducs & des comtes, ce que ces seigneurs trouverent mauvais; & comme on manquoit encore de force, on se contenta de réduire le nombre des commissaires à quatre, dont on fixa la résidence à Saint-Quentin, autrefois Vermande, à Sens, à Mâcon & à Saint-Pierre-le-Moutier. Aussi-tôt plusieurs habitans des autres provinces demandèrent à habiter ces villes, où le droit de bourgeoisie, qui leur fut accordé à condition qu'ils y acquiescroient des biens & qu'ils y séjourneraient. De là viennent les droits de bourgeoisie du roi, & les lettres de bourgeoisie.

Ces quatre commissaires prirent le titre de *baillis*, & le seul prévôt de Paris fut excepté de leur juridiction. Mais en moins de deux siècles, la couronne recouvra les duchés & comtés aliénés; les bailliages & sénéchaussées devinrent des juges royaux, & il en fut de même de ces justices qui ont retenu leurs anciens noms de *vicomtés*, *duchés*, & *prevôts*.

Les titres de *bailli* & de *sénéchal* ne convenoient proprement qu'aux vice-général des ducs & des comtes; cependant de petits seigneurs subalternes en honorerent leurs premiers officiers, & l'abus subsista; & de là vint la distinction des grands, moyens & petits bailliages subordonnés les uns aux autres, ceux de villages à ceux des villes, ceux-ci à ceux des provinces. De ces petits bailliages il y en eut qui devinrent royaux, mais sans perdre leur subordination.

Les baillis & sénéchaux avoient droit de se choisir des lieutenans, en cas de maladie ou d'absence; mais les lois s'étant multipliées, & leur connoissance demandant une longue étude, il fut ordonné que les lieutenans des baillis & sénéchaux feroient licentiés en droit.

Tel étoit à peu près l'état de la police de France.

Ce royaume étoit divisé en un grand nombre de juridictions supérieures, subalternes, royales & seigneuriales; & ce fut à-peu-près dans ces tems que le bon ordre pensa être entièrement bouleversé par ceux qui manioient les revenus du roi. Leur avidité leur fit comprendre dans l'adjudication des domaines royaux, les baillages & sénéchaussées. La prévôté de Paris n'en fut pas même exceptée.

Mais pour bien entendre le reste de notre police, & ses révolutions, il faudroit examiner comment les conflits perpétuels de ces juridictions donnerent lieu à la création des bourgeois intendans de police, & se jeter dans un dédale d'affaires dont on auroit bien de la peine à se tirer, & sur lequel on peut consulter l'excellent ouvrage de M. de la Mare. Il suffira seulement de suivre ce que devint la police dans la capitale, &c.

Elle étoit confiée en 275, sous l'empereur Aurélien, à un principal magistrat romain, sous le titre de *præfectus urbis*, qu'il changea par ostentation en celui de comte de Paris, *comes parisiensis*. Il se nommoit en cas de maladie ou d'absence, un vice-gérant, sous le titre de vicomte, *vicecomes*.

Hugues le Grand obtint en 554 de Charles le simple son pupile, l'inféodation du comté de Paris, à la charge de reversion au défaut d'hoirs mâles. En 1082 Odon, comte de Paris, mourut sans enfant mâle; le comté de Paris revint à la couronne, & Falco fut le dernier vicomte de Paris. Le magistrat que la cour donna pour successeur à Falco, eut le titre de *prevôt*, avec toutes les fonctions des vicomtes dont le nom ne convenoit plus.

Saint Louis retira la prévôté de Paris d'entre les mains des fermiers, & la finance fut séparée de la magistrature dans la capitale. Philippe le Bel & Charles VII. acheverent la réforme dans le reste du royaume, en séparant des revenus royaux, les sénéchaussées, baillages, prévôtés, & autres justices subalternes.

L'innovation utile de saint Louis donna lieu à la création d'un receveur du domaine, d'un sceleur & de soixante notaires. Originellement le nom de notaire ne signifioit point un officier, mais une personne gagée pour écrire les actes qui se passoient entre des particuliers. On ne trouve aucun acte passé par-devant notaire comme officier avant 1270; ces écritures étoient ensuite remises au magistrat, qui leur donnoit l'autorité publique en les recevant *inter acta*, & qui en délivroit aux parties des expéditions scellées.

La prévôté de Paris fut un poste important jusqu'à la création des gouverneurs. Louis XII. en avoit établi dans ses provinces. François I. en donna un à Paris; & ce nouveau magistrat ne laissa bien-tôt au prévôt de toutes ses fonctions, que celle de convoquer & conduire l'arrière-ban; ce fut un grand échec pour la juridiction du châtelet. Elle en souffrit un autre, ce fut la création d'un magistrat supérieur, sous le titre de *bailli de Paris*, à qui l'on donna un lieutenant conservateur, douze conseillers, un avocat, un procureur du Roi, un greffier & deux audienciers. Mais cet établissement ne dura que quatre ans, & le nouveau siège fut réuni à la prévôté de Paris.

Le prévôt de Paris, les baillis & les sénéchaux jugeoient autrefois en dernier ressort; car le parlement alors ambulatoire, ne s'assembloit qu'une ou deux

fois l'année au lieu que le roi lui désignoit, & tenoit peu de jours. Il ne connoissoit que des grandes affaires; mais la multitude des affaires obligea Philippe le Bel, par édit de 1302, de fixer ses séances, & d'établir en différens endroits de semblables cours, & l'usage des appels s'introduisit.

Le prévôt de Paris avec ses lieutenans, y exerçoient la juridiction civile & criminelle en 1400; mais il survint dans la suite des contestations entre les lieutenans même de ce magistrat, occasionnées par les ténèbres qui couvrent les limites de leurs charges. Ces contestations durèrent jusqu'en 1630, que la police fut conservée au tribunal civil du châtelet. Les choses demeurèrent en cet état jusque sous le règne de Louis XIV. ce monarque reconnoissant le mauvais état de la police, s'appliqua à la réformer. Son premier pas fut de la séparer de la juridiction civile contentieuse, & de créer un magistrat exprès qui exercât seul l'ancienne juridiction du prévôt de Paris. A cet effet l'office de lieutenant civil du prévôt de Paris fut éteint en 1667, & l'on créa deux offices de lieutenans du prévôt de Paris, dont l'un fut nommé & qualifié *conseiller & lieutenant civil* de ce prévôt, & l'autre *conseiller & lieutenant* du même prévôt pour la police. L'arrêt qui créa ces charges fut suivi d'un grand nombre d'autres, dont les uns fixent les fonctions, d'autres portent défenses aux baillis du palais de troubler les deux nouvelles juridictions du châtelet. Il y eut en 1674 réunion de l'office de lieutenant de police de 1667 avec celui de la même année 1674, en la personne de M. de la Reynie. Voilà donc un tribunal de police érigé dans la capitale, & isolé de tout autre.

Après avoir conduit les choses où elles sont, il nous reste un mot à dire des officiers qui doivent concourir avec ce premier magistrat, à la conservation du bon ordre.

Les premiers qui se présentent sont les commissaires; on peut voir à l'article COMMISSAIRE & dans le traité de M. de la Mare, l'origine de cet office, & les révolutions qu'il a souffertes. Je dirai seulement que très-anciennement les commissaires assistoient les magistrats du châtelet dans l'exercice de la police; qu'il y avoit 84 ans qu'ils étoient fixés au nombre de seize, par l'édit de Philippe de Valois, du 21 Avril 1337, lorsque François I. doubla ce nombre; qu'on en augmenta encore le nombre; que ce nombre fut ensuite réduit; enfin qu'il fut fixé à 55. Je ne finirai point si j'entrois dans le détail de leurs fonctions: c'est ce qu'il faut voir dans le traité de M. de la Mare, pag. 220, tom. I. où cette énumération remplit plusieurs pages. On peut cependant les réduire à la conservation de la religion, à la pureté des mœurs, aux vivres & à la santé; mais ces quatre tiges ont bien des branches.

Les commissaires sont aidés dans leurs fonctions par des inspecteurs, des exempts, des archers, &c. dont on peut voir leurs fonctions aux articles de ce Dictionnaire qui les concernent.

Quelques personnes desireroient peut-être que nous entraissions dans la police des autres peuples de l'Europe. Mais outre que cet examen nous mèneroit trop loin, on y verroit à-peu-près les mêmes officiers sous des noms différens; la même attention pour la tranquillité & la commodité de la vie des citoyens; mais on ne la verroit nulle part peut-être poussée aussi loin que dans la capitale de ce royaume.

Je suis toutefois bien éloigné de penser qu'elle soit dans un état de perfection. Ce n'est pas assez que d'avoir connu les desordres, que d'en avoir imaginé les remèdes; il faut encore veiller à ce que ces remèdes soient appliqués; & c'est là la partie du problème qu'il semble qu'on ait négligée; cependant sans elle, les autres ne sont rien.



Il en est du code de la *police* comme de l'amas des maisons qui composent la ville. Lorsque la ville commença à se former, chacun s'établit dans le terrain qui lui convenoit, sans avoir aucun égard à la régularité; & il se forma de là un assemblage monstrueux d'édifices que des siècles entiers de soins & d'attention pourrout à peine débrouiller. Pareillement lorsque les sociétés se formèrent, on fit d'abord quelques lois, selon le besoin qu'on en eut; le besoin s'accrut avec le nombre des citoyens, & le code se grossit d'une multitude énorme d'ordonnances sans suite, sans liaison, & dont le desordre ne peut être comparé qu'à celui des maisons. Nous n'avons de villes régulières que celles qui ont été incendiées; & il sembleroit que pour avoir un système de *police* bien lié dans toutes les parties, il faudroit brûler ce que nous avons de recueilli. Mais ce remède, le seul bon, est peut-être encore impraticable. Cependant une expérience que chacun est à portée de faire, & qui démontre combien notre *police* est imparfaite, c'est la difficulté que tout homme de sens rencontre à remédier d'une manière solide, au moindre inconvénient qui survient. Il est facile de publier une loi; mais quand il s'agit d'en assurer l'exécution, sans augmenter les inconvénients, on trouve qu'il faut presque tout bouleverser de fond en comble.

**POLICE, (Jurisprudence.)** Les Français ont conservé le même ordre que les Romains; ils ont comme eux établi différens magistrats pour maintenir une bonne *police* dans le royaume, & en particulier dans chaque ville.

Mais au lieu que les payens se propoioient pour premier objet de la *police*, la conservation de la vie naturelle, les premiers empereurs chrétiens, & nos rois après eux, ont rapporté le premier objet de la *police* à la religion.

La *police* est exercée dans les justices seigneuriales par les juges des seigneurs, & autres officiers établis à cet effet.

L'édit de Cremieu, du 19 Juin 1536, avoit attribué la *police* en première instance aux prévôts royaux dans l'étendue de leurs prévôtés.

Il fut ordonné par l'article 72 de l'ordonnance de Moulins, que dans les villes on éloit des bourgeois tous les ans ou tous les six mois, pour veiller à la *police* sous la juridiction des juges ordinaires; & que ces bourgeois pourroient condamner en l'amende jusqu'à 60 sols sans appel.

Des édits postérieurs ordonnèrent de tenir des assemblées fréquentes dans les villes, pour délibérer avec les notables sur les reglemens qu'il convenoit faire; mais les inconvénients qui en résultoient firent abroger ces assemblées.

La *police* étoit exercée à Paris en première instance par les lieutenans civil & criminel du châtelet, qui avoient souvent des contestations pour leur compétence dans ces matieres.

Il arrivoit la même chose entre les officiers des bailliages, ceux des prévôtés royales, les juges des seigneurs, & les juges municipaux.

Par édit du mois de Mars 1667, il fut créé un lieutenant général de *police* pour Paris; & par un autre édit du mois d'Octobre 1699, il en fut créé de même pour les autres villes.

Dans celles où il y a un juge royal & quelque justice seigneuriale, la *police* générale appartient au juge royal seul; & pour la *police* particulière dans la justice seigneuriale, le juge royal a la prévention. *Edit du mois de Décembre 1666.*

Outre les lieutenans généraux de *police*, il y a dans quelques villes des procureurs du roi de *police*, des commissaires de *police*, des inspecteurs de *police*, & des huissiers particuliers pour la *police*.

Un des principaux soins du magistrat de *police*, est

de faire publier les reglemens de *police*; il peut lui-même en faire, pourvu qu'il n'y ait rien de contraire à ceux qui sont émanés d'une autorité supérieure; il est préposé pour tenir la main à l'exécution des reglemens.

Il est aidé dans ses fonctions par les commissaires de *police*, & autres officiers. *Voyez* COMMISSAIRES.

Les soins de la *police* peuvent se rapporter à onze objets principaux; la religion, la discipline des mœurs, la santé, les vivres, la sûreté, & la tranquillité publique, la voirie, les Sciences & les Arts libéraux, le Commerce, les Manufactures & les Arts mécaniques, les serviteurs domestiques, les manouvriers, & les pauvres.

Les fonctions de la *police* par rapport à la religion, consistent à ne rien souffrir qui lui soit préjudiciable, comme d'écarter toutes les fausses religions & pratiques superstitieuses; faire rendre aux lieux saints le respect qui leur est dû; faire observer exactement les dimanches & les fêtes; empêcher pendant le carême la vente & distribution des viandes défendues; faire observer dans les processions & autres cérémonies publiques, l'ordre & la décence convenable; empêcher les abus qui se peuvent commettre à l'occasion des confréries & pèlerinages; enfin, veiller à ce qu'il ne se fasse aucuns nouveaux établissemens, sans y avoir observé les formalités nécessaires.

La discipline des mœurs, qui fait le second objet de la *police*, embrasse tout ce qui est nécessaire pour réprimer le luxe, l'ivrognerie, & la fréquentation des cabarets à des heures indues, l'ordre convenable pour les bains publics, pour les spectacles, pour les jeux, pour les loteries, pour contenir la licence des femmes de mauvaise vie, les jureurs & blasphémateurs, & pour bannir ceux qui abusent le public sous le nom de *magiciens*, *devineurs*, & *pronostiqueurs*.

La santé, autre objet de la *police*, l'oblige d'attendre ses attentions sur la conduite des nourrices & des recommandées, sur la salubrité de l'air, la propreté des fontaines, puits & rivières, la bonne qualité des vivres, celle du vin, de la bière, & autres boissons, celle des remèdes; enfin, sur les maladies épidémiques & contagieuses.

Indépendamment de la bonne qualité des vivres, la *police* a encore un autre objet à remplir pour tout ce qui a rapport à la conservation & au débit de cette partie du nécessaire; ainsi la *police* veille à la conservation des grains lorsqu'ils sont sur pié; elle prescrit des regles aux moissonneurs, glaneurs, laboureurs, aux marchands de grain, aux bliers, aux mesureurs-porteurs de grains, meuniers, boulangers; il y a même des lois particulières pour ce qui concerne les grains en tems de cherté.

La *police* étend pareillement ses attentions sur les viandes, & relativement à cet objet sur les pâturages, sur les bouchers, sur les chaircutiers, sur ce qui concerne le gibier & la volaille.

La vente du poisson, du lait, du beurre, du fromage, des fruits & légumes, sont aussi soumises aux lois de la *police*.

Il en est de même de la composition & le débit des boissons, de la garde des vignobles, de la publication du ban de vendanges, & de tout ce qui concerne la profession des Marchands de vin, des Brasseurs & Distillateurs.

La voirie qui est l'objet de la *police*, embrasse tout ce qui concerne la solidité & la sûreté des bâtimens, les regles à observer à cet égard par les Couvreurs, Maçons, Charpentiers, Plombiers, Serruriers, Menuisiers.

Les précautions que l'on doit prendre au sujet des périls éminens; celles que l'on prend contre les incendies; les secours que l'on donne dans ces cas d'ac-

cidens; les mesures que l'on prend pour la conservation des effets particuliers, sont une des branches de la voirie.

Il en est de même de tout ce qui a rapport à la propreté des rues, comme l'entretien du pavé, le nettoyage; les obligations que les habitans & les entrepreneurs du nettoyage, ont chacun à remplir à cet égard le nettoyage des places & marchés, les égouts, les voiries, les inondations; tout cela est du ressort de la police.

Elle ne néglige pas non plus ce qui concerne l'embellissement & la décoration des villes, les places vuides, l'entretien des places publiques, la faillie des bâtimens, la liberté du passage dans les rues.

Ses attentions s'étendent aussi sur tous les voituriers de la ville ou des environs, relativement à la ville, sur l'usage des carrosses de place, sur les charretiers & bateliers-passeurs d'eau, sur les chemins, ponts & chaussées de la ville & fauxbourgs & des environs, sur les postes, chevaux de louage, & sur les messageries.

La sûreté & la tranquillité publique, qui sont le sixième objet de la police, demandent qu'elle prévienne les cas fortuits & autres accidens; qu'elle empêche les violences, les homicides, les vols, larcins, & autres crimes de cette nature.

C'est pour procurer cette même sûreté & tranquillité, que la police oblige de tenir les portes des maisons closes passées une certaine heure; qu'elle défend les ventes suspectes & clandestines; qu'elle écarte les vagabonds & gens sans aveu; défend le port d'armes aux personnes qui sont sans qualité pour en avoir; qu'elle prescrit des règles pour la fabrication & le débit des armes, pour la vente de la poudre à canon & à giboyer.

Ce n'est pas tout encore; pour la tranquillité publique, il faut empêcher les assemblées illicites, la distribution des écrits séditieux, scandaleux, & diffamatoires, & de tous les livres dangereux.

Les magistrats de police ont aussi inspection sur les auberges, hôtelleries, & chambres garnies, pour favoriser ceux qui s'y retirent.

Le jour fini, il faut encore pourvoir à la tranquillité & sûreté de la ville pendant la nuit; les cris publics doivent cesser à une certaine heure, selon les différens tems de l'année: les gens qui travaillent du marteau ne doivent commencer & finir qu'à une certaine heure; les soldats doivent se retirer chacun dans leur quartier quand on bat la retraite; enfin, le guet & les patrouilles bourgeoises & autres veillent à la sûreté des citoyens.

En tems de guerre, & dans les cas de trouble & émotion populaire, la police est occupée à mettre l'ordre, & à procurer la sûreté & la tranquillité.

Les Sciences & les Arts libéraux, qui sont le septième objet de la police, demandent qu'il y ait un ordre pour les universités, collèges, & écoles publiques, pour l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie, pour les Sages-femmes, pour l'exercice de la Pharmacie, & pour le débit des remèdes particuliers, pour le commerce de l'imprimerie & de la Librairie, pour les estampes, pour les colporteurs, & généralement pour tout ce qui peut intéresser le public dans l'exercice des autres sciences & arts libéraux.

Le Commerce qui fait le huitième objet de la police, n'est pas moins intéressant; il s'agit de régler les poids & mesures, & d'empêcher qu'il ne soit commis aucune fraude par les marchands, commissionnaires, agens de change ou de banque, & par les courtiers de marchandises.

Les manufactures & les arts mécaniques sont un objet à part: il y a des réglemens particuliers concernant les manufactures particulières; d'autres con-

cernant les manufactures privilégiées: il y a aussi une discipline générale à observer pour les arts mécaniques.

Les serviteurs, domestiques & manouvriers, sont aussi un des objets de la police, soit pour les contenir dans leur devoir, soit pour leur assurer le paiement de leurs salaires.

Enfin, les pauvres honteux, les pauvres malades ou invalides, qui sont le dernier objet de la police, excitent aussi ses soins, tant pour dissiper les mendiens valides, que pour le renfermement de ceux qui sont malades ou infirmes, & pour procurer aux uns & aux autres les secours légitimes.

Nous passerions les bornes de cet ouvrage, si nous entreprenions de détailler ici toutes les règles que la police prescrit par rapport à chacun de ces différens objets. Pour s'instruire plus à fond de cette matière, on peut consulter l'excellent traité de la Police, du commissaire de la Mare, continué par M. le Clerc du Brillet, & le code de la Police, de M. Duchesne, lieutenant général de police à Vitry le François. (A)

**POLICE, en terme de Commerce,** se prend pour les ordonnances, statuts & réglemens dressés pour le gouvernement & discipline des corps des marchands & des communautés des arts & métiers, & pour la fixation des taux & prix des vivres & denrées qui arrivent dans les halles & marchés, soit dans les halles & marchés, soit dans les ports des grandes villes, ou qui se débitent à la suite de la cour, & dans les camps & armées.

Police se dit encore des conditions dont des contractans conviennent ensemble pour certaines fortes d'affaires; ce qui pourtant n'a guère lieu que dans le commerce; en ce sens on dit une police d'assurance, & presque dans le même sens, une police de chargement. Voyez POLICE D'ASSURANCE & POLICE DE CHARGEMENT.

Police signifie aussi quelquefois un état, un tarif, sur lequel certaines choses doivent se régler. C'est de ces fortes de polices qu'ont les Fondateurs de caractères d'imprimerie, pour fixer le nombre des caractères que chaque corps & fonte de lettres doivent avoir. Voyez POLICE en terme de Fondateur. *Dict. du Commerce.*

**POLICE D'ASSURANCE, terme de Commerce de mer.** C'est un contrat ou convention, par lequel un particulier que l'on appelle assureur, se charge des risques qui peuvent arriver à un vaisseau, à ses agrès, apparaux, victuailles, marchandises, soit en tout, soit en partie, suivant la convention qu'ils en font avec les assurés, & moyennant la prime qui lui en est payée aux yeux comptant. Voyez ASSURÉ, ASSUREUR & PRIME.

Le terme de police en ce sens est dérivé de l'espagnol *polica*, qui signifie *cédule*; & celui-ci est venu des Italiens & des Lombards, & peut-être originellement du latin *pollicitatio*, promesse. Ce sont les négocians de Marseille qui l'ont mis en usage dans le commerce parmi nous.

Autrefois on faisoit des polices simplement de parole qu'on appelle police de confiance, parce qu'on supposoit que l'assureur les écrivoit sur son livre de raison; mais maintenant on les fait toujours par écrit. Voyez ASSURANCE.

On trouve dans le *Dictionnaire de Commerce* de Savari, de qui nous empruntons ceci, tout ce qui concerne les polices d'assurance à Amsterdam tant sur les marchandises que pour la liberté des personnes, avec la forme ordinaire de ces fortes de conventions. Voyez cet ouvrage.

**POLICE DE CHARGEMENT, terme de Commerce de mer,** qui signifie la même chose sur la Méditerranée, que *connoissement* sur l'Océan. C'est la reconnaissance des marchandises qui sont chargées dans un vaisseau.



vaisseau. Elle doit être signée par le maître ou par l'écrivain du bâtiment. Voyez CONNOISSEMENT. *Dict. de Commerce.*

*Police* signifie aussi *billes de change*; mais ce terme n'est en usage que sur mer ou sur les côtes. Voyez BILLET DE CHANGE. *Dict. de Comm.*

POLICE, (*Fondeur de caractères d'Imprimerie.*) elle sert pour connoître la quantité qu'il faut de chaque lettre en particulier, pour faire un caractère complet & propre à imprimer un livre. Cette police est un état de toutes les lettres servant à l'impression, où est marqué la quantité qu'il faut de chacune d'elles relative à leur plus ou moins d'usage, & à la quantité de livres pesant que l'imprimeur voudra avoir de caractère.

Il demandera, par exemple, un caractère de caractère propre à composer quatre feuilles, ce qui fera huit formes. Pour cet effet on fera une fonte dont le nombre de toutes les lettres montera à cent mille, qui peseront trois cents vingt à trois cents trente livres, qui, avec les quadrats & espaces, feront environ quatre cents livres, parce que la feuille est estimée cent livres. Pour remplir ce nombre de 100000 lettres, on fera cinq mille *a*, mille *b*, trois mille *c*, dix mille *e*, six cents *f*, deux mille virgules, trois cents *A* capitaux, deux cents de chaque des chiffres, & ainsi des autres lettres à proportion.

POLICHNA, (*Géog. anc.*) il y a quatre villes de ce nom; savoir, 1<sup>o</sup>. celle de la Troade, près de Palescéphus, qui étoit, comme nous l'apprend Strabon, *liv. XIII. pag. 603.* au sommet du mont Ida. Il est parlé de cette ville dans Thucydide, *l. VIII. p. 171.* ainsi que dans la notice d'Hierocles, qui la place dans la province de l'Hellepont. Les habitants de Polichna sont nommés *Polichnati* par Plin, *liv. V. ch. xxx. 2<sup>o</sup>.* Celle de Crete, selon Etienne le géographe; Hérodote, *l. VII. ch. cxxx.* comme les habitants de cette ville *Polichnitani*, 3<sup>o</sup>. Celle de l'Argie; Polybe, *l. IV. n<sup>o</sup>. 36.* dit qu'elle fut prise par Lycurgue, 4<sup>o</sup>. Enfin, celle de Sicile au voisinage de Siracuse, selon Diodore de Sicile, *l. XIII. & XIV. (D. J.)*

POLICHNION, (*Géog. anc.*) selon Denis de Byzance, & *sanum Europæ Byzaninorum*, selon Strabon & Polybe. Aujourd'hui on nomme cette petite ville *Jeron Romelias*, parce qu'elle est située en Europe dans la Romélie; elle est au voisinage de Constantinople. *Petrus Gillius, de Bosphoro Thrasio, liv. II. ch. xix.*

POLIEES, f. f. pl. (*Antiq. grecq.*) *πολῖαι*, fête solennelle qu'on célébroit à Thèbes en l'honneur d'Apollon, surnommé *πολῖος*, c'est-à-dire le gris, parce que par un usage contraire à celui de toute la Grèce, ce dieu étoit représenté dans cette ville avec des cheveux gris. Potter, *Archæol. græc. tom. I. p. 426.*

POLICHINELLE, f. m. (*Littér.*) sorte de bouffon, bouffu, contrefait, imbécille, qu'on employe dans les farces, & dont le personnage contraire s'appelle le *compère*.

POLIECIN, f. m. *un terme de Tabellier cornetier*, est un morceau de feutre ou gros chapeau plié en plusieurs doubles, dont on se sert pour polir les peignes. Voyez POLIR, voyez les Pl.

POLIEUS, (*Mythol.*) Jupiter avoit un temple dans la citadelle d'Athènes sous le nom de *polieus*, c'est-à-dire *protecteur de la ville*. Lorsqu'on lui sacrifioit, on mettoit sur son autel de l'orge mêlé avec du froment, & on ne laissoit personne auprès; le bœuf qui devoit servir de victime, mangeoit un peu de ce grain en s'approchant de l'autel; le prêtre destiné à l'immoler, l'assommoit d'un coup de hache, puis s'enfuyoit; les assistants, comme s'ils n'avoient pas vu cette action, appelloient la hache en juge-

Tome XII.

ment. Pausanias qui raconte cette cérémonie, n'en rend aucune raison. (*D. J.*)

POLIGNANO, (*Géog. mod.*) en latin *Polinianum* & *Pulianum*; petite ville d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre de Bari, sur le golfe de Venise, où elle avoit un port qui fut comblé par les Vénitiens; elle est à 8 milles au sud-est de Bari, dont son évêché étoit établi au douzième siècle, est suffragant. *Long. 34. 50. lat. 40. 55.*

POLIGNY, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans la Franche-Comté, chef-lieu d'un bailliage de même nom sur un ruisseau qui va se perdre dans le Doux, à 6 lieues au sud-ouest de Salins, & à douze de Besançon. Elle est jolie, & composée d'environ 3000 habitants. Il y a une collégiale exempte de la juridiction archiépiscopale, une maison des PP. de l'Oratoire, quatre couvens d'hommes, & un d'Ursulines.

Poligny est appelé *Polemiacum* dans le partage de Lothaire, entre Louis le germanique & Charles le chauve en l'année 870. Dans le siècle suivant, il est nommé *Poliniacum*; c'est un lieu ancien qui étoit situé dans le pays de Warasche, *pagus Waraschus*, ainsi nommé des peuples *Warasti*, qui faisoient partie des Séquaniens, & étoient établis sur le Doux des deux côtés de la rivière. *Long. de Poligny, 23. 21. lat. 46. 50.*

Oucin (Gad de) dominicain, poète & écrivain du quatorzième siècle, étoit de Poligny, & traduisit en vers françois la *consolation philosophique* de Boèce en 1336; traduction que divers écrivains de nos jours attribuent, je crois, mal-à-propos à un autre dominicain du même tems nommé frere Regnault de Louens, poète inconnu à Fauchet, la Croix du Maine, du Verdier, Sorel, Goujet, & autres bibliothécaires françois.

C'est par une assez plaisante équivoque que les PP. Querif & Echard, les plus récents bibliographes des écrivains de leur ordre de S. Dominique, ont fait Gad de Oucin polonois, au lieu de françois & bourguignon. *F. Gad de Oucin*, disent-ils, *natione polonus, nostris nomenclatoribus hætenus incognitus, hoc eodem anno M. CCC. XXXVI. in Galliis agebat. Parisios forte de more pro ratione provincia sua missus ad Gymnasium san-jacobeum, linguam gallicam, qualem tunc loquebantur, familiarem sibi fecit; & cela en conséquence de ces vers qu'ils ont lus à la fin d'un ouvrage qu'ils lui attribuent:*

*Fut cil romans à Poloignie  
Dont li freres s'est pourloignie,  
Qui le romans en rime a mis,  
Dieu gart au frere ses amis.*

Or ce Poulloignie pris pour la Pologne par les PP. Querif & Echard, n'est autre chose que la petite ville de Poligny en Franche-Comté. Cette bêtise est d'autant plus surprenante de la part de ces deux habiles bibliographes, qu'ils n'ignoroient point avoir une maison ou un couvent de leur ordre à Poligny, *domus polinianensis*, & qu'ils en ont fait eux-mêmes mention deux ou trois fois dans leurs écrits; c'est d'ailleurs ce qu'ils auroient appris de Borel & de du Verdier, qui ayant vu le Boèce en manuscrit, dit qu'il est d'un moine de Poligny, & en copie ses fix vers de la fin.

*L'an mil trois cens fix avec trente,  
Le derrain jour de Mai prenez,  
Si sçavez quand à fin menez  
Fut ce roman à Poligny.  
Dont le frere est de Poligny,  
Qui ce romans en rime a mis.*

Au reste, la tradition en vers françois de Boèce, par le frere Oucin, n'est pas la première, car elle

Z L z z z

avoit été précédée de tout un siècle par celle qu'avoit faite de cet ouvrage Jean de Meun, surnommé *Clopinet*, parce qu'il clopinait ou boitoit, mais plus connu encore par la continuation du fameux roman de la Rose commencé par Guillaume de Lorris; il dédia sa traduction de la *consolation philosophique* de Boèce à Philippe le Bel, en ces termes: » À ta royaume la majesté.... j'ajoit ce que entendes bien le latin, &c. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

**POLIFOLIUM**, (Botan.) genre de plante décrit par Buxbaum; les fleurs sont monopétales, du genre de celles qui sont faites en cloches sphéroïdes; le vaisseau féminin est divisé en cinq parties, & contient plusieurs semences arrondies. Les feuilles sont semblables à celles du *polium* de montagne, d'où lui vient son nom; les fleurs ressemblent à celles de l'arborescent, & le fruit à celui de ciste. Cette plante est connue depuis long-tems, mais mal nommée, & confondue avec d'autres genres; c'est celle que Ray nomme *sedum arbuti flore*; ce genre appartient proprement à celui des plantes qui s'élèvent en arbrisseaux, & qui portent des fruits secs; ainsi on peut le placer communément après les chamærhododendros. Il y en a une autre espèce africaine, dont les fleurs sont plus courtes & plus arrondies.

**POLIMARTIUM** ou **POLIMARTIUM**, (Géog. anc.) ville d'Italie, l'une de celles dont les Lombards se rendirent maîtres, & que l'exarque de Ravenne reprit. Elle subsiste encore aujourd'hui, & se nomme par corruption *Bornaro*.

**POLIMENT**, (Art. méchan. & Gram.) l'art de polir, consiste à donner aux choses un vernis ou un lustre, particulièrement aux pierres précieuses, au marbre, aux glaces, aux miroirs, ou à quelque chose de semblable. Voyez LUSTRE, &c.

Le *poliment* ou *poli* des glaces, des lentilles, &c. se fait après qu'on les a bien frottées pour en ronger les inégalités. Voyez ACTION DE MOUDRE, voyez aussi GLACES, LENTILLE, &c.

Le *poliment* ou *poli* est la dernière préparation que reçoit un miroir, avec de la poudre d'émeri ou de la potée. Voyez MIROIR, quant au poli des diamans, &c. Voyez LAPIDAIRE, &c.

**POLIMENT**, f. m. (Joail. Sculpt. &c.) c'est l'action qui donne le lustre & l'éclat à quelque pierre; il se dit aussi du lustre même & de l'éclat qu'une chose a reçu de l'ouvrier qui l'a polie. Cette émeraude a pris un beau *poliment*; le *poliment* de ces marbres est parfait. (D. J.)

**POLIMENT des statues**, (Sculpt. antiq.) il n'est pas douteux qu'on donnoit chez les anciens le *poli* aux statues de marbre en les cirant. Plin nous apprend liv. VII. ch. ix. mais nous ne connoissons plus cette pratique; plus cette couche de cire étoit mince, plus les statues conservoient l'esprit du travail du sculpteur; & c'étoit apparemment dans ce sens, que Praxitelle donnoit la préférence à celles de ses statues auxquelles Nicias, artiste expérimenté, avoit ainsi donné cette espèce de *poli*. Il est vrai que nous ne voyons dans les statues antiques qui subsistent, aucune trace de cette espèce de *poliment*; mais cela ne doit point surprendre; le tems l'a dû effacer; la croute étoit trop mince pour être de durée. J'ajouterai néanmoins que le *poliment* des anciens paroît préférable à celui dont nous nous servons; car il étoit exempt de frottement dans l'opération, & différent en cela de celui de la pierre-ponce que nous pratiquons, qui doit nécessairement émousser certaines petites arêtes, dont la vivacité ne contribue pas peu à rendre un travail ferme & spirituel. (D. J.)

**POLIMITES**, f. m. (Manufact.) nom que les Flamands donnent à certaines étoffes fort légères, qui ne sont autre chose que des espèces de petits cambrés de la fabrique de Lille, dont la largeur est d'un

quart & demi, ou trois huitièmes d'aune de Paris. Il s'en fait de différentes longueurs, les unes toutes de laine, les autres de laine mêlées de fil de lin, d'autres dont la chaîne est de laine & la trame de poil, & d'autres toutes de poil de chevre.

**POLIMUR**, ou **POLINEUR**, (Géogr. mod.) ville des états du Turc dans l'Anatolie sur le bord de la mer de Marmora, au fond du golfe de Montagna, à l'occident d'Iknich, ou Nicée.

**POLINO**, ou **L'ÎLE BRULÉE**, (Géog. mod.) petite île de l'Archipel, sur la côte de l'île de Milo, du côté de l'orient septentrional; elle s'appelloit anciennement *Polyegos*. (D. J.)

**POLIR**, v. act. (Gramm.) en général c'est ôter les inégalités, applanir la surface, & lui donner de l'éclat. Ce mot se dit au simple & au figuré. On *polit* le marbre, on *polit* l'acier; on *polit* les mœurs, on *polit* l'esprit; on ne *polit* pas le cœur, on en exerce & augmente la sensibilité.

**POLIR LES AIGUILLES**, terme d'Aiguillier, qui signifie leur donner le poli nécessaire pour qu'elles puissent glisser aisément dans les étoffes ou toiles lorsqu'on s'en sert pour coudre. Voyez AIGUILLE.

**POLIR**, en terme d'Epinglier-Aiguille, est l'action d'ôter tous les coups de la lime douce d'une aiguille: voici comme on s'y prend. On enferme les aiguilles dans un morceau de treillis neuf, on en fait un rouleau que l'on lie avec des cordes ferrées le plus qu'il a été possible. On y met de l'huile & de l'émeri; ensuite, à l'aide d'une planche attachée & suspendue par chaque bout à une corde qui tombe du plancher, & recouverte d'une grosse pierre, on le frotte fort long-tems en roulant cette planche sur les aiguilles qui sont posées sur une table.

**POLIR**, terme d'Arquebuser, c'est rabattre les inégalités qui sont sur le bois d'un fusil ou d'un pistolet après qu'il a été sculpté. Les arquebusiers se servent pour cela de pierre-ponce & de préle.

**POLIR**, en terme de Boutonnier, c'est l'action de rendre unis & égaux les moules de boutons planés en les frottant tous ensemble à force de bras dans une corbeille avec de la cire jaune.

**POLIR**, en terme de Bijouier, c'est comme dans tout autre art, effacer les traits que peuvent avoir faits les différens outils dont on s'est servi; toutes les pierres, potées, ou autres ingrédients dont on se sert à cet effet, ne font que substituer des traits plus fins à ceux qu'ils enlèvent, & tout l'art consiste à se servir de pierres ou poudres qui en laissent de tellement fins & tellement raccourcis que l'œil ne puisse les apercevoir.

Le *poliment* de l'or se fait ainsi. On se sert d'abord de pierres vertes qui se tirent de Bohême, pour dresser les filets, gravures, ornemens & les champs d'or; ceux du dessus des tabatières.

Pour les dedans des tabatières, également de grandes pierres vertes & larges, & de grosses pierres de ponce; après cette opération, qui a enlevé les traits de la lime & les inégalités de l'outil, on se sert de pierre-ponce réduite en poudre, broyée & amalgamée avec de l'huile d'olive qui adoucit les traits de la pierre, & de la grosse ponce; à cette seconde opération succède celle du tripoli: rien n'est plus difficile que le choix de la pierre de tripoli & sa préparation; il faut la choisir douce, & cependant mordante; il faut la piler bien proprement, la laver de même, & ce n'est que du résultat de sept à huit lotions faites avec grand soin, dont on se sert, & que l'on conserve bien proprement; le moindre mélange de mal-propreté nuit, & fait qu'on est souvent obligé de recommencer: on emploie cette poudre fine de tripoli avec du vinaigre, ou de l'eau-de-vie; lorsqu'on a avec cette poudre effacé les traits de la ponce à l'huile, on termine par donner le *vis* à l'ouvrage.



On se servoit autrefois pour cette dernière opération de la corne de cerf réduite en poudre & employée avec l'esprit-de-vin; mais depuis quelques années on s'est fixé à une poudre rouge, qu'on appelloit d'abord rouge d'Angleterre, mais qui s'est depuis multipliée à Paris, & qui n'est autre chose que le *caput mortuum* des acides nitreux qui composent l'eau forte; cette poudre employée avec l'eau-de-vie ou l'esprit-de-vin donne un beau vif, & termine le poliment de l'or.

POLIR, (*Coutel.*) c'est effacer les traits de la meule sur la polissoire. Voyez POLISSOIRE.

POLIR, en terme de Doreur, c'est effacer les traits qui ont pu rester sur la piece après le gratage, & lui donner un beau lustre.

POLIR, en terme d'Eperonnier, c'est adoucir les coups de lime d'une piece, & lui donner un certain éclat par le moyen du polissoir. Voyez POLISSOIR, & la fig. qui la représente.

POLIR une glace, (*Manufacture de glace.*) c'est lui donner sa dernière façon avec l'émeril, de l'eau & de la potée qui est une terre rouge. L'ouvrier qui *polir* les glaces s'appelle *polisseur*, & l'instrument dont il se sert, *polissoir*.

POLIR, fer à, (*outil de Gainier.*) c'est un morceau de fer large de deux pouces, long environ de trois ou quatre, plat & recourbé dans sa longueur, formant une espèce de demi-cercle, dont le bas est fait en meche pour s'emmancher dans un petit morceau de bois de la longueur de deux pouces, & gros à proportion. Les Gainiers font chauffer un peu ce fer, & polissent leurs ouvrages. Voyez les figures, Planches du Gainier.

POLIR, signifie en Horlogerie, rendre une piece de métal unie, douce & brillante. Il est de la dernière conséquence que certaines pieces des montres & pendules soient bien polies: de ce genre sont les pivots, les pignons, les dentures, & toutes les parties de l'échappement.

Pour bien *polir* une piece, les Horlogers commencent par l'adoucir le mieux qu'ils peuvent, voyez ADOUCIR; ensuite, si ce corps est de laiton, comme les roues, la potence, les barrettes, &c. ils prennent un bois doux, tel que le fusin, le bois blanc, &c. qu'ils enduisent de pierre poudrière & lavée, mêlée avec un peu d'huile; ils la frottent ensuite jusqu'à ce que la surface & celle du bois soient seches & brillantes. Si les pieces à *polir* sont d'acier & plates, comme celles des quadratures, les ressorts de quadrans, les petits corps, &c. ils prennent de la potée d'étain, ou du rouge d'Angleterre; ils frottent ensuite avec des limes de fer ou de cuivre, comme nous l'avons vu ci-devant, jusqu'à ce que la piece & la lime soient seches & brillantes: mais si la piece d'acier est fort délicate; si, comme les pignons, elle a des sinuosités qu'une lime de fer ou de cuivre ne pourroit remplir que très-difficilement, pour lors ils prennent un bois dur, tel que le buis, avec du rouge, ou de la potée & de l'huile; puis ils frottent, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Lorsque les parties, par leur structure ou leur disposition, sont difficiles à polir, les Horlogers ont alors recours à différens outils, tels sont les outils à faire des faces, à polir les vis, &c.

POLIR, en terme de Lapidairie, c'est l'action de donner le brillant & l'éclat à une pierre en la frottant sur une roue plus ou moins dure, selon la qualité de la pierre, laquelle roue est humectée de tems en tems d'eau & de tripoli. Voyez TRIPOLI.

POLIR, en terme d'Orfèvre en grosserie, c'est au moyen de la pierre ponce, du tripoli & de la potée, adoucir jusqu'aux plus petits traits du rifloir ou de la lime douce, dont on s'est servi au réparation. Voyez RÉPARAGE.

POLIR au papier, (*Lunetier.*) c'est après qu'un verre

Tome XII.

re a été travaillé au bassin, & *poli* avec l'émeril ou la potée, on achève le poliment sur un morceau de papier qu'on colle au fond du bassin où il a été fait.

POLIR, en terme de Tabletter-Corneur, est unir & rendre luisant les peignes qui ont reçu toutes leurs autres façons; ce qui s'opère en les frottant avec force à l'aide d'un policien de tripoli & d'urine. Voyez POLICIEN.

POLIS, (*Géog. anc.*) mot grec qui répond proprement à ce que nous appellons une ville. Ce nom a été donné à diverses villes, quelquefois seul, quelquefois joint avec un autre dont il étoit tantôt précédé, & tantôt suivi. Il y a divers endroits ainsi nommés; savoir 1°. un village qu'Etienne le géographe dit être dans les îles, sans dire de quelles îles il entend parler; 2°. un village dans le pays des Locres Ozoles, que Thucydide, liv. III, pag. 240. donne au peuple *Hiai*; 3°. une ville d'Egypte, selon Etienne le géographe, &c. (*D. J.*)

POLISSOIRE, f. f. (*terme général.*) Les polissoires sont différentes, suivant les ouvrages & les ouvriers. Les Doreurs sur métal en ont de fer pour préparer les métaux avant que de les dorer, & de pierre sanguine pour les brunir à clair, après qu'ils sont dorés. Les Doreurs en détrempe se servent aussi de la sanguine, & encore de dent de loup ou de chien, emmanchées dans du bois.

POLISSOIRE, (*Aiguillier.*) c'est souvent le lieu où l'établi, où se fait le poliment des aiguilles; c'est ainsi que les Aiguilliers appellent la table sur laquelle ils dérouillent leur marchandise, & donnent le poli à leurs aiguilles, épingles, &c.

POLISSOIRE des Couteliers, leurs polissoires sont des espèces de meules de bois de noyer d'un pouce environ d'épaisseur, & d'un diamètre à volonté: c'est sur ces meules que la grande roue fait tourner, qu'ils adoucissent & polissent leur ouvrage avec de l'émeril & de la potée, suivant l'ouvrage. (*D. J.*)

POLISSOIR, en terme de Doreur, est un morceau d'acier pointu sans être tranchant, fort poli; il est monté sur un bâton, & sert à polir les pieces quand elles ont été gratées. Voyez GRATER. Il y en a de toutes formes & de toute grosseur. Voyez Planches du Doreur, des ouvriers occupés à polir différens ouvrages.

POLISSOIR. Les Ebénistes appellent ainsi un instrument dont ils se servent pour polir leurs ouvrages. Il consiste en un faiseau de jonc fortement ficelé, comme une espèce de gratte-boffe: on s'en sert pour polir l'ouvrage après qu'il a été frotté de cire. Il est représenté dans les Pl. de Marquetterie.

POLISSOIR de l'Eperonnier. Le polissoir ou brunissoir des Eperonniers, est un outil avec lequel ils polissent ou brunissent les ouvrages étamés. Cet outil est composé de deux pieces principales, de l'archet & du polissoir.

L'archet, qui est de fer, est d'un pié & demi, recourbé par les deux bouts, dont l'un est emmanché dans du bois pour lui servir de poignée, & l'autre est fait en crochet, pour y recevoir un piton à queue; au milieu de l'archet est ce polissoir, qui est une petite piece d'acier ou de fer bien acié, large par en-bas de deux pouces, & longue de trois, qui est rivée à l'archet, & qui le traverse.

Pour se servir de cet outil, l'on met dans le grand étai de l'établi un morceau de bois carré par le bout, par où le mors de l'étai le ferre; le piton de l'archet ayant été enfoncé par sa queue dans un trou que ce bois, qu'on appelle bois à polir, a du côté qu'il est engagé dans l'étai, l'ouvrier prend de la main droite l'archet par son manche; & tenant de la gauche l'ouvrage qu'il veut polir, qu'il appuie sur l'extrémité arrondie du bois, il y passe à plusieurs reprises le polissoir qui tient à l'archet; c'est ce qu'il réitere

Z Z z z z ij

jusqu'à ce que l'ouvrage émane ait ce brillant qu'on appelle *poli* ou *brunissage*. (D. J.)

**POLISSOIRS**, (*Lunetiers*.) Morceaux de bois d'un pié & plus de longueur, de sept ou huit pouces de largeur, & de dix-huit lignes ou environ d'épaisseur, couverts par-dessus d'un vieux feutre de chapeau de castor, sur lequel les maîtres Miroitiers-Lunetiers polissent les chassés d'écaille ou de corne qui servent à monter leurs lunettes.

**POLISSOIR**, (*Manufact. des glaces*.) Les *polissoirs* dont on se sert dans les manufactures des glaces, pour leur donner le poli, n'ont rien de semblable aux *polissoirs* des autres ouvriers. Ceux-ci sont composés de deux pièces de bois, l'une plate, qu'on appelle la *plaque*, qui est doublée de chapeau épais; l'autre plus longue & demi-ronde, est attachée par-dessus la plaque; celle-ci s'appelle le *manche*. Cette dernière pièce qui excède la plaque de quelques pouces des deux côtés, afin que le polisseur la puisse empoigner, a par-dessus un trou, où quand on travaille au poliment, on fait entrer ce qu'on appelle le *bouton de la fleche*. Il y a de ces *polissoirs* de diverses grandeurs; les plus grands ont huit à dix pouces de longueur, & les plus petits trois ou quatre: ceux-ci ne servent qu'au poli des biseaux. (D. J.)

**POLISSOIR des Seruriers**; il est tout de fer, mais moins composé que celui des Eperonniers. (D. J.)

**POLITESSE**, f. f. (*Morale*.) Pour découvrir l'origine de la *politesse*, il faudroit la savoir bien définir, & ce n'est pas une chose aisée. On la confond presque toujours avec la *civilité* & la *flatterie*, dont la première est bonne, mais moins excellente & moins rare que la *politesse*, & la seconde mauvaise & insupportable, lorsque cette même *politesse* ne lui prête pas ses agréments. Tout le monde est capable d'apprendre la civilité, qui ne consiste qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, sujettes, comme le langage, aux pays & aux modes; mais la *politesse* ne s'apprend point sans une disposition naturelle, qui à la vérité a besoin d'être perfectionnée par l'instruction & par l'usage du monde. Elle est de tous les tems & de tous les pays; & ce qu'elle emprunte d'eux lui est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir au travers du style ancien & des coutumes les plus étrangères. La flatterie n'est pas moins naturelle ni moins indépendante des tems & des lieux, puisque les passions qui la produisent ont toujours été & seront toujours dans le monde. Il semble que les conditions élevées devraient garantir de cette bassesse; mais il se trouve des flatteurs dans tous les états, quand l'esprit & l'usage du monde enseignent à déguiser ce défaut sous le masque de la *politesse*, en se rendant agréable, il devient plus pernicieux; mais toutes les fois qu'il se montre à découvert, il inspire le mépris & le dégoût, souvent même aux personnes en faveur desquelles il est employé: il est donc autre chose que la *politesse*, qui plaît toujours & qui est toujours estimée. En effet, on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable. Polir un ouvrage dans le langage des artisans, c'est en ôter ce qu'il y a de rude & d'ingrat, y mettre le lustre & la douceur dont la matière qui le compose se trouve susceptible, en un mot le finir & le perfectionner. Si l'on donne à cette expression un sens spirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme est bon & louable. Un discours, un sens poli, des manières & des conversations polies, cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enslure, de la rudesse, & des autres défauts contraires au bon sens & à la société civile, & qu'elles sont revêtues de la douceur, de la modestie, & de la justice que l'esprit cherche, & dont la société a besoin pour être paisible & agréable? Tous ces effets renfermés dans de justes bornes, ne font-ils pas bons, & ne conduisent-ils pas à conclure que la

cause qui les produit ne peut aussi être que bonne? Je ne sais si j'en ai connu bien, mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante, qui tend l'esprit attentif, & lui fait découvrir avec délicatesse tout ce qui a rapport avec cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est hors de soi, que pour le produire soi-même suivant sa portée; parce qu'il me paroît que la *politesse*, aussi bien que le goût, dépend de l'esprit plutôt que de son étendue; & que comme il y a des esprits médiocres, qui ont le goût très-faible dans tout ce qu'ils sont capables de connoître, & d'autres très-élevés, qui l'ont mauvais ou incertain, il se trouve de même des esprits de la première classe dépourvus de *politesse*, & de communs qui en ont beaucoup. On ne finiroit point si on examinoit en détail combien ce défaut de *politesse* se fait sentir, & combien, s'il est permis de parler ainsi, elle embellit tout ce qu'elle touche. Quelle attention ne faut-il pas avoir pour pénétrer les bonnes choses sous une enveloppe grossière & mal polie? Combien de gens d'un mérite foible, combien d'écrits & de discours bons & savans qui sont finis & rejetés, & dont le mérite ne se découvre qu'avec travail par un petit nombre de personnes, parce que cette aimable *politesse* leur manque? Et au contraire qu'est-ce que cette même *politesse* ne fait pas valoir? Un geste, une parole, le silence même, enfin les moindres choses guidées par elle, sont toujours accompagnées de grâces, & deviennent souvent confidérables. En effet, sans parler du reste, de quel usage n'est pas quelquefois ce silence poli, dans les conversations même les plus vives? c'est lui qui arrête les railleries précisément au terme qu'elles ne pourroient passer sans devenir piquantes, & qui donne aussi des bornes aux discours qui montreroient plus d'esprit que les gens avec qui on parle n'en veulent trouver dans les autres. Ce même silence ne supprime-t-il pas aussi fort à propos plusieurs réponses spirituelles, lorsqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuses, soit en prolongeant trop les compliments, soit en évitant quelques disputes? Ce dernier usage de la *politesse* la relève infiniment, puisqu'il contribue à entretenir la paix; & que par-là il devient, si on l'ose dire, une espèce de préparation à la charité. Il est encore bien glorieux à la *politesse* d'être souvent employée dans les écrits & dans les discours de morale, ceux mêmes de la morale chrétienne, comme un véhicule qui diminue en quelque sorte la pesanteur & l'austérité des préceptes & des corrections les plus sévères. J'avoue que cette même *politesse* étant profanée & corrompue, devient souvent un des plus dangereux instrumens de l'amour-propre mal réglé; mais en convenant qu'elle est corrompue par quelque chose d'étranger, on prouve, ce me semble, que de sa nature elle est pure & innocente.

Il ne m'appartient pas de décider, mais je ne puis m'empêcher de croire que la *politesse* tire son origine de la vertu; qu'en se renfermant dans l'usage qui lui est propre, elle demeure vertueuse; & que lorsqu'elle sert au vice, elle éprouve le sort des meilleures choses dont les hommes vicieux corrompent l'usage. La beauté, l'esprit, le savoir, toutes les créatures en un mot, ne sont-elles pas souvent employées au mal, & perdent elles pour cela leur bonté naturelle? Tous les abus qui naissent de la *politesse* n'empêchent pas qu'elle ne soit essentiellement un bien, tant dans son origine que dans les effets, lorsque rien de mauvais n'en altere la simplicité.

Il me semble encore que la *politesse* s'exerce plus fréquemment avec les hommes en général, avec les indifférens, qu'avec les amis, dans la maison d'un étranger que dans la sienne, sur-tout lorsqu'on y est en famille, avec son pere, sa mere, sa femme, ses enfans. On n'est pas poli avec la maîtresse; on est tendre, passionné, galant. La *politesse* n'a guère lieu



avec son pere, avec sa femme; on doit à ces êtres d'autres sentimens. Les sentimens vifs, qui marquent l'intimité, les liens du sang, laissent donc peu de circonstances à la *politique*. C'est une qualité peu connue du sauvage. Elle n'a guere lieu au fond des forêts, entre des hommes & des femmes nus, & tout entiers à la poursuite de leurs besoins; & chez les peuples policés, elle n'est souvent que la démonstration extérieure d'une bienfaisance qui n'est pas dans le cœur.

**POLITIO ou POLLIZI**, (*Géog. mod.*) petite ville de la Sicile, dans la vallée de Mazzara, sur les confins de celle de Demona, au pied du mont Madonia, à 15 lieues au sud-est de Palerme. Il y a un collège de jésuites, six couvens d'hommes & deux de filles. *Long.* 31. 44'. *lat.* 37. 56'. (*D. J.*)

**POLITIQUE**, (*Philosophie*.) La philosophie politique est celle qui enseigne aux hommes à se conduire avec prudence, soit à la tête d'un état, soit à la tête d'une famille. Cette importante partie de la Philosophie n'a point été négligée par les anciens, & sur-tout par l'école d'Aristote. Ce philosophe élevé à la cour de Philippe, & témoin de ces grands coups de *politique* qui ont rendu ce roi si célèbre, ne manqua point une occasion si favorable de pénétrer les secrets de cette science si utile & si dangereuse; mais il ne s'amusa point, à l'exemple de Platon son maître, à enfanter une république imaginaire, ni à faire des lois pour des hommes qui n'existent point: il se servit au contraire des lumières qu'il puisa dans le commerce familier qu'il eut avec Alexandre-le-grand, avec Antipater, & avec Antiochus, pour prescrire des lois conformes à l'état des hommes, & à la nature de chaque gouvernement. *Voyez sa morale & sa politique.* Cependant quelque estimable que soient les préceptes qu'on trouve dans les écrits de ce philosophe, il faut avouer que la plupart seroient peu propres à gouverner les états qui partagent maintenant le monde. La face de la terre a éprouvé tant de révolutions, & les mœurs ont si fort changé, que ce qui étoit très-sage dans le tems où Aristote écrivoit, ne seroit rien moins que cela si on le mettoit maintenant en pratique. Et voilà sans doute la raison pourquoi de toutes les parties de la Philosophie la *politique* est celle qui a le plus éprouvé de changemens, & pourquoy, parmi le grand nombre d'auteurs qui ont traité de cette science, il n'y en a pas un seul qui n'ait proposé une manière différente de gouverner. Nous ne parlerons ici que de ceux d'entre les modernes qui se font rendus les plus célèbres par leurs ouvrages sur la *politique*.

Jean Bodin né en Anjou, fut d'abord religieux de l'ordre des Carmes; mais comme il avoit fait ses vœux dans sa première jeunesse, il en fut dispensé, & il s'adonna à l'étude avec beaucoup d'assiduité. Il avoit l'esprit si étendu, qu'après avoir acquis une connoissance extraordinaire des langues, il embrassa tous les arts & toutes les sciences. D'abord il s'attacha au barreau de Paris; mais ennuyé de cette guerre de paroles & d'écrits, il s'appliqua tout entier à la composition, & il fit son coup d'essai sur les *cynégétiques d'Oppian* qu'il traduisit en latin avec élégance, & qu'il explique par de savans commentaires. Le roi Henri III. s'entretint plusieurs fois avec lui, & ces entretiens lui firent beaucoup d'honneur; car comme il avoit l'esprit présent, & que pour ainsi dire il avoit en argent comptant toutes les richesses de son esprit, il étoit une incroyable abondance de choses curieuses, que son excellente mémoire lui fournissoit sur-le-champ. Depuis, la jalousie de quelques personnes lui ayant attiré la disgrâce du roi, il se retira auprès du duc d'Alençon, à qui quelque tems après les Hollandois défirent la souveraineté de leurs provinces, & il fut extrêmement considéré de ce prince,

à cause de sa rare érudition & de ses belles connoissances. Il accompagna ce duc dans son voyage d'Angleterre, & après la mort il se retira à Laon, dont on lui donna la judicature; & il y rendit la justice avec beaucoup d'intégrité jusqu'à l'année 1588. Enfin il y mourut de la peste âgé de plus de 70 ans. De Thou, *lib. CXP<sup>II</sup>*.

M. Diecman (*Diecman, de naturalismo Bodini*) découvrit dans le dernier siècle un manuscrit de Bodin intitulé, *Colloquium heptaplores de abditis rerum sublimium arcanis*. Chaque interlocuteur a sa tâche dans cet ouvrage; les uns attaquent, les autres défendent. L'Eglise romaine est attaquée la première, les Luthériens viennent ensuite sur les rangs; le troisième choc tombe sur toutes les sectes en général; le quatrième sur les Naturalistes; le cinquième sur les Calvinistes; le sixième sur les Juifs; & le dernier sur les sectateurs de Mahomet. L'auteur ménage de telle sorte ses combattans, que les chrétiens sont toujours battus: le triomphe est pour les autres, & sur-tout pour les Naturalistes & pour les Juifs. Bodin acheva ce mauvais ouvrage l'an 1588, âgé d'environ 63 ans, & mourut l'an 1596, sans qu'il ait paru renoncer aux sentimens qu'il avoit exposés dans son livre. On dit au contraire qu'il mourut juif.

Le plus considérable de ses ouvrages, & celui qui lui a fait le plus d'honneur, ce sont ses livres de la république, dont M. de Thou parle en ces termes: *Opus magnum de republica Gallicæ publicavit, in quo, ut omni scientiarum genere, non tincti, sed imbuti ingenii fidem fecit, sic nonnullis, qui rectè judicant, non omnino ab ostentationis innato genti vicio vacuum se probavit*. Il soutint parfaitement dans sa conduite les maximes dont il avoit rempli son ouvrage; car ayant été député en 1576 par le tiers-état de Vermandois aux états de Blois, il y soutint fortement les droits du peuple. « Il y remontra, dit Mézerai, avec une liberté gauloise, que le fonds du domaine royal appartenoit aux provinces, & que le roi n'en étoit que le simple usager. Ce que le roi Henri III. ne trouva pas mauvais, disant que Bodin étoit homme de bien ».

Quelques auteurs ont disputé à Bodin la qualité d'écrivain exact & judicieux, mais du-moins ne lui a-t-on pu refuser un grand génie, un vaste savoir, une mémoire & une lecture prodigieuses. Montagne dit qu'il étoit accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des écrivains de son siècle, & qu'il méritoit qu'on le lise & qu'on le considère. *Voyez Bayle, Dictionn. tom. II. p. 33, &c.*

Balthazar Gracian, jésuite espagnol, mourut l'an 1658 à l'âge de 54 ans. Ses ouvrages sont *l'homme de cour, le héros, le critique & le discret*. Le premier est une espèce de rudiment de cour, dit M. Amelot de la Houllaye, qui l'a traduit, & de code politique, ou un recueil des meilleures & des plus délicates maximes de la vie civile & de la vie de cour. Dans le second, Gracian a entrepris de former le cœur d'un grand homme. Le troisième n'est qu'une censure assez ingénieuse des vices; & dans le dernier l'auteur a tâché de donner l'idée d'un homme parfait. Cet auteur a certainement de très-bonnes choses, mais ses ouvrages sont remplis d'idées peu naturelles, & d'expressions trop recherchées & trop guindées. *L'homme de cour* est son meilleur ouvrage. « On peut le regarder, dit Bayle, comme la quintessence de tout ce qu'un long usage du monde, & une réflexion continuelle sur l'esprit & le cœur humain, peuvent apprendre pour se conduire dans une grande fortune; & il ne faut pas s'étonner si la savante comtesse d'Aranda, donna *Louisa de Padilla*, se formalisoit de ce que les belles pensées de Gracian devenoient communes par l'impression; en sorte que le moindre bourgeois pouvoit avoir pour un écu des choses, qui à cause de leur

» excellence, ne sauroient être bien en de telles  
 » mains. On pourroit appliquer à cet auteur l'éloge  
 » qu'il a donné à Tacite, de n'avoir pas écrit avec de  
 » l'encre, mais avec la sueur précieuse de son vigoureux  
 » esprit.

Trajan Boccalin étoit natif de Rome ; l'inclination qui le portoit à la satire se découvrit de bonne heure, & ses premiers essais furent dans ce genre pernicieux. C'est à son humeur enjouée & médisante, que nous devons ses relations du Parnasse, ouvrage recommandable par la variété des matières, par l'agrément du style, & par la façon ingénieuse dont il critique les vices. Il tomba dans le défaut ordinaire des satyriques ; & après avoir attaqué impunément les vices en général, il osa s'élever contre les têtes couronnées, & sur-tout contre l'Espagne. Il prétendit démontrer que la haute idée qu'on avoit des forces de cette couronne n'étoit qu'un préjugé ; & il indiqua des moyens assez propres pour abaisser cette puissance. Voyez son ouvrage intitulé *lapis lydius politicus*. La sagacité avec laquelle il en découvrit la foiblesse, lui mérita le nom de *grand politique*, mais elle lui fut funeste. Il fut assassiné à Venise par quelques soldats. Au reste cet homme qui trouvoit des défauts dans tous les gouvernemens, & qui censuroit toute la terre, fit voir qu'il est plus facile d'inventer des règles que de les appliquer. La juridiction qu'il exerça dans quelques lieux de l'état ecclésiastique, souleva tout le monde contre lui. Voici comment *Nicias Eryreus* qui a écrit sa vie, en parle : *quamobrem sebat ut Romam crebra de ipsius injuriis querimonia deferrentur ; ac locus proverbio fieret, quo dicitur, tria esse hominum genera, qui nihil feret legibus, quas ipsi aliis imponunt, utantur, nimirum jurisconsultos, medicos atque theologos : nulli enim magis in negociis ab jure, ab aequitate discedunt, quam jurisconsulti ; nulli tuenda valetudinis rationem minus servant quam medici : nulli conscientia aculeos minus metuunt quam theologi. . . . quod tamen de iis tantum intelligendum qui ea studia non serio ac sedulo, verum in speciem, & dici causa, proficiunt.*

Nicolas Machiavel naquit à Florence ; il reçut, dit-on, de la nature un esprit si vif & si pénétrant, qu'il n'eut pas besoin de le cultiver par l'étude des lettres grecques & latines. Cependant on a de la peine à se persuader qu'il fût aussi ignorant qu'on le dit. On fait qu'il fit quelques comédies à l'imitation de celles d'Aristophane & de Plaute, qui lui méritèrent les éloges de Léon X. D'ailleurs les discours sur Tite-Live ne laissent aucun lieu de douter qu'il ne fût très-au fait de l'histoire ancienne, & qu'il ne l'eût par conséquent étudiée avec attention. Son génie brilla principalement dans sa manière de traiter l'histoire moderne. Il ne s'attacha point, à l'exemple des auteurs de son tems, à toutes ces minuties historiques qui rendent cette étude si dégoûtante ; mais il saisit par une supériorité de génie, les vrais principes de la constitution des états, en démêla les ressorts avec finesse, expliqua les causes de leurs révolutions ; en un mot, il se fraya une route nouvelle, & fonda toutes les profondeurs de la politique. Pour ramener les hommes à l'amour du devoir & de la vertu, il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui ofent en violer les règles. Les louanges qu'on donna à Machiavel échauffèrent son génie naturellement trop hardi, & l'engagerent à établir des principes qui ont fait un art de la tyrannie, & qui enseignent aux princes à se jouer des hommes. Son zèle pour l'état républicain lui attira la haine de la maison de Médicis, contre laquelle il s'étoit déclaré. Il fut soupçonné d'être entré dans une faction opposée à cette puissante maison ; en conséquence il fut mis en prison, & ensuite appliqué à la question ; mais n'ayant rien avoué, il fut mis en liberté. On le chargea d'écrire l'histoire de la sa patrie, & on lui donna des appointemens consi-

dérables. Mais de nouveaux troubles l'arrachèrent à son travail, & lui firent perdre sa pension. Il se forma une conjuration contre les Médicis, qu'on accusoit de vouloir élever leur puissance sur les ruines de la liberté publique. Cette conjuration ayant été découverte, on accusa Machiavel d'en avoir animé les efforts, en propoant aux conjurés les exemples fameux de Brutus & de Cassius. Il ne fut point convaincu, mais le soupçon resta ; & sa pension ne lui ayant point été rendue, il tomba dans la dernière misère. Il mourut quelques années après à l'âge de 48 ans.

Nous avons de Machiavel plusieurs ouvrages qui ont été traduits en toutes sortes de langues ; telles sont ses *dissertations sur Tite-Live*, & son *histoire de Florence*, qui fut estimée des connoisseurs. Mais celui qui a fait le plus de bruit, c'est celui qui est intitulé *le prince de Machiavel*. C'est là qu'il a développé les principes de *politique*, dont ses autres ouvrages ne renferment que les germes. C'est là qu'on l'accuse d'avoir réduit la trahison en art & en science, d'avoir rendu la vertu esclave d'une prévoyance à laquelle il apprend à tout sacrifier, & d'avoir couvert du nom de *politique* la mauvaise foi des princes. Fugitive aveuglement, qui sous le voile d'une précaution affectée, cache la fourbe, le parjure & la dissimulation. Vainement objecte-t-on que l'état des princes demande de la dissimulation ; il y a entre la mauvaise foi & la façon sage & prudente de gouverner, une grande différence. Quel monarque eut plus de candeur & de bonne foi que Henri IV ? la franchise & la sincérité de ce grand roi ne détruisirent pas tous les vains projets de la *politique* espagnole ? Ceux qui se figurent qu'un prince n'est grand qu'autant qu'il est fourbe, donnent dans une erreur pitoyable. Il y a, comme nous l'avons déjà dit, une grande différence entre la prudence & la mauvaise foi ; & quoique dans ce siècle corrompu on leur donne le même nom, le sage les distingue très-aisément. La véritable prudence n'a pas besoin des règles qui lui apprennent le moyen de secouer le joug de la vertu & de l'honneur. Un roi n'est point obligé à découvrir ses desseins à ses ennemis, il doit même les leur cacher avec soin ; mais il ne doit point aussi sous de vaines promesses, sous les appâts d'un accommodement feint, & sous le voile d'une amitié déguisée, faire réussir les embûches qu'il veut leur tendre. Un grand cœur, dans quelque état qu'il soit placé, prend toujours la vertu pour guide. Le crime est toujours crime, & rien ne lui fait perdre sa noirceur. Que de maux n'éviteroit-on pas dans le monde, si les hommes étoient esclaves de leurs fermens ! quelle paix, quelle tranquillité ne régneroit point dans l'univers ! les rois auroient toujours des sujets fideles, & soumis à l'obéissance qu'ils leur ont jurée ; les souverains d'un autre côté, attentifs à remplir les conditions qu'ils ont promis d'exécuter en montant sur le trône, deviendroient les pères d'un peuple toujours prêt à obéir, parce qu'il n'obéiroit qu'à la justice & à l'équité.

Les *Antimachiavelistes*. Nous ne devons point oublier ici les auteurs qui ont assez aimé le bonheur des peuples ; & en même tems la véritable grandeur des princes, pour mettre dans tout son jour le faux d'une doctrine si opposée à ces deux objets. Nous en ferions ici un catalogue assez long, si notre but étoit de faire une bibliothèque philosophique. On peut consulter sur ce sujet, Struvius, *Bibl. Phil. c. vij.* Reinhardus, *in theatro prudentia civilis*. Budé, *Isagog. hist. theol. annot. in hist. phil.* Nous indiquerons seulement ceux qui se sont les plus distingués. 1°. De tous les auteurs qui ont écrit contre Machiavel, Possévin & Thomas Bossius sont ceux qui l'ont le plus maltraité. Le premier dans son livre intitulé *jugement sur quatre*



auteurs ; le second dans plusieurs ouvrages , & surtout dans celui qui porte pour titre , *l'empire de la vertu*.

2°. Machiavel a eu encore un adversaire redoutable dans un auteur anonyme qui nous a donné *trois livres de commentaires pour apprendre à bien gouverner quelque état que ce soit, contre Machiavel*. Ce livre fut imprimé à Laufane, & eut plusieurs éditions consécutives. On conjecture qu'il est de Vincent Gentillet, natif du Dauphiné.

Mais de tous les ouvrages qu'on a faits contre Machiavel, le plus estimable sans contredit, soit par la solidité, soit par le nom respectable de son auteur, c'est *l'antimachiavel*, qu'on attribue communément à un homme dont la moindre qualité est d'être monarque. Le but que nous nous proposons ici nous empêche de nous étendre sur le mérite de cet excellent ouvrage : nous dirons seulement avec Platon, heureux un état lorsque son roi sera philosophe, ou qu'un philosophe sera son roi!

**POLITIQUE ARITHMÉTIQUE** ; c'est l'application des calculs arithmétiques aux sujets ou aux usages de la politique ; comme aux revenus publics, au nombre des habitants, à l'étendue & à la valeur des terres, aux taxes, aux arts, au commerce, aux manufactures ; à tout ce qui regarde la puissance, la force, les richesses, &c. de quelque nation ou république. Voyez ARITHMÉTIQUE.

Les principaux auteurs qui ont essayé des calculs de cette espèce, sont M. Guillaume Petty, Mayor Grand, Halley, Davenant & King ; ce qu'ils ont principalement déterminé se réduit à ce qui suit.

Suivant les supputations de M. Guillaume Petty, quoique le territoire de Hollande & Zélande ne contienne pas plus de 1000000 d'acres, & que celui de France n'en contienne pas moins que 8000000, néanmoins la Hollande est presque un tiers aussi riche & aussi forte que la France. Il suit du même calcul que les rentes ou les revenus des terres en Hollande sont à celles de France, comme 7 ou 8 à 1 ; que le peuple d'Amsterdam est les  $\frac{7}{8}$  de celui de Paris ou de Londres ; car à son compte, le peuple de Londres & celui de Paris ne diffèrent pas plus d'un vingtième. Que la valeur des flottes de l'Europe monte à deux millions de tonneaux, dont l'Angleterre en a 500000, la Hollande 900000, la France 100000. Hambourg, Danemarck, la Suède & Dantzick, 250000 ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, &c. environ autant. Que la valeur des marchandises que l'on exporte tous les ans de France dans toutes les parties du monde, est quadruple de celle que l'on exporte de France dans l'Angleterre seule, & par conséquent l'exportation en tout, monte à 5000000 liv. Que ce qui étoit alors exporté d'Hollande en Angleterre, montoit à 300000 liv. & que ce qui en étoit exporté dans tout le monde alloit à 1800000 liv. Que l'argent levé tous les ans par le roi de France, est d'environ 6 millions de livres sterling. Que l'argent levé en Hollande & Zélande, est environ 2100000 liv. & dans toutes les provinces ensemble, environ 3000000 liv. Que le peuple d'Angleterre monte environ à six millions ; que leur subsistance est de 7 liv. par tête chaque année, est de 42000000 liv. ou de 800000 liv. la semaine. Que la rente des terres est d'environ 8 millions ; que les intérêts & les profits des biens mobiliers vont à autant. Que la rente des maisons en Angleterre est de 4000000 liv. Que les revenus du travail de tout le peuple montent à 26000000 liv. par an. Qu'il y a environ en Irlande 1200000 ames. Que grain dépensé en Angleterre à 5 s. le boisseau pour le froment, & à 2 s. 6 d. pour l'orge, monte à dix millions par an. Que de son tems, la marine d'Angleterre avoit besoin de 36000 hommes pour monter ses vaisseaux ; que les autres métiers & la naviga-

tion en demandoient environ 48000. Qu'en France, toute la navigation en général n'employoit pas plus de 15000 hommes. Que tout le peuple de France consiste environ en treize millions & demi d'hommes ; & celui d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande ensemble, monte environ à neuf millions & demi. Que dans les trois royaumes d'Angleterre, il y a environ 20 mille prêtres, & en France environ 270 mille. Que dans toute l'étendue des états d'Angleterre, il y a environ 40 mille hommes de mer, & en France pas plus de 10 mille. Qu'en Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, & dans toutes les autres parties qui en dépendent, il y avoit alors environ 60 mille tonneaux d'embarquement ; ce qui fait environ la valeur de quatre millions & demi d'argent. Que le circuit de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, & des îles adjacentes, est d'environ 3800 milles. Que dans tout le monde il y a environ 300 millions d'hommes, parmi lesquels ceux avec qui les Anglois & les Hollandais ont quelque commerce, ne vont pas à plus de 80 millions. Que la valeur des marchandises de négoce en tout, ne va pas au-dessus de 45 millions. Que les fabriques qu'on fait sortir d'Angleterre montent environ à 5000000 liv. par an. Le plomb, l'étain, le charbon de terre, est évalué 500000 liv. par an. Que la valeur des marchandises de France, que l'on apportoit alors en Angleterre, n'excédoit pas 1200000 liv. par an. Que toute la caisse d'Angleterre en monnoie courante, montoit de son tems environ à 6000000 liv. sterling.

M. Davenant donne de bonnes raisons par lesquelles il paroît que l'on ne doit pas compter entièrement sur tous les calculs de M. Guillaume Petty ; c'est pourquoi il en produit d'autres de son chef, fondées sur les observations de M. King.

Voici quelques-uns de ses calculs. Le territoire d'Angleterre contient 39 millions d'acres ; le nombre du peuple est d'environ 5545000 ames, l'augmentation qui s'en fait chaque année étant d'environ 9000 hommes, sans compter ce qu'emporte la peste, la guerre, la navigation, les colonies, &c. Il évalue le peuple de Londres à 530000 ; celui des autres cités & des villes où il y a marché, à 870000 ; celui des villages & des hameaux, à 4100000. Il fait monter la rente annuelle des terres à 10000000 liv. celle des maisons & des édifices à 2000000 liv. par an. Il compte que le produit de toutes sortes de grains est de 9075000 liv. année commune. Que le revenu des terres à grain produit annuellement 2000000 liv. & que leurs bœufs produisent plus de 9000000 liv. que le revenu des pâturages, des prairies, des bois, des forêts, des communes, des bruyères, &c. est de 7000000 liv. Il pense que le produit annuel des bestiaux, en beurre, en fromage, lait, est d'environ 2500000 liv. Que la valeur de la laine qu'on tire des animaux chaque année est d'environ 2000000 l. celle des chevaux que l'on y nourrit, est d'environ 250000 liv. par an. Que la viande que l'on y dépense tous les ans pour la nourriture, monte environ à 3350000 liv. que la valeur des suifs & des cuirs est d'environ 600000 liv. que celle du foie que les chevaux consomment tous les ans est d'environ 1300000 liv. que ce qui en est consommé par les autres bestiaux monte à 1000000 liv. Que la valeur du bois que l'on coupe tous les ans pour la construction des édifices est de 500000 liv. celle du bois que l'on brûle, &c. est d'environ 500000 liv. Que le terrain d'Angleterre par rapport à ses habitants, est à présent d'environ sept acres par tête, l'un portant l'autre. Que la valeur du froment, du seigle, de l'orge, nécessaires pour la subsistance de l'Angleterre, ne monte pas à moins que 6000000 liv. sterling par an. Que la valeur des manufactures de laine que l'on y fait, est d'environ 8000000 liv. par an ; que nos exportations de

toutes sortes de manufactures de laines montent à plus de 2000000 liv. par an. Que le revenu annuel d'Angleterre, sur quoi tout le peuple vit & subsiste, & dont on paye les taxes de toute espèce, est à présent d'environ 43000000 liv. que celui de France est de 81000000 liv. & celui d'Hollande de 18250000 livres.

M. Grand, dans ses observations sur les listes des morts, compte que le terrain d'Angleterre contient 39000 milles carrés; qu'en Angleterre & dans le pays de Galles, il y a 4600000 d'ames; que le peuple de Londres est d'environ 640000 d'hommes, ce qui fait une quatrième partie du peuple de toute l'Angleterre. Qu'en Angleterre & dans le pays de Galles, il y a environ 10000 paroisses; que l'Angleterre & le pays de Galles contient 25 millions d'acres, c'est-à-dire environ quatre acres par tête, l'un portant l'autre. Que sur 100 enfans depuis leur naissance jusqu'à l'âge de 6 ans, il n'y en a que 64 qui vivent; qu'il n'y en a que 40 sur 100 au bout de 16 ans qui subsistent; 25 sur 100 au bout de 26 ans; 16 au bout de 36 ans; 10 au bout de 46 ans; 6 au bout de 56 ans; 3 au bout de 66 ans; & qu'enfin sur 100 hommes, il n'y en a qu'un qui subsiste au bout de 76 ans: & que le peuple de Londres devient double de ce qu'il étoit après 64 ans révolus.

M. Guillaume Petty, dans son traité de la proportion doublée, nous apprend de plus qu'il est démontré par l'expérience qu'il y a plus de personnes qui vivent entre 16 & 26 ans, que dans tout autre âge; & posant cela comme un fait, il en infère que les racines carrées de chaque nombre d'âges d'hommes au-dessous de 16 (dont la racine carrée est 4), montrent la proportion de probabilité qu'il y a que ces personnes atteindront l'âge de 70 ans.

Ainsi il est quatre fois plus probable qu'un homme âgé de 16 ans, vivra 70 ans, qu'un enfant d'un an. Il est trois fois aussi probable qu'une personne de 9 ans en vivra 70, qu'un enfant qui vient de naître, &c. que le rapport de certitude qu'une personne de 25 ans mourra avant une de 16, est comme y est à 4; que le rapport de certitude qu'une personne âgée de 36 ans mourra avant celle qui n'en a que 25, est comme 6 est à 5 (toujours conformément au rapport des racines carrées des âges) & ainsi de suite jusqu'à 70 ans, en comparant chaque âge avec un nombre pris entre 4 & 5, où l'on doit trouver à-peu-près la racine carrée de 21, qui est le tems où la loi établit que l'on est majeur.

M. Halley fait une estime très-exacte des degrés de mortalité de l'homme, qu'il établit sur une table très-curieuse des naissances & des enterremens de la ville de Breslaw, capitale de Silésie, avec un essai pour fixer le prix des annuités sur la durée de la vie, suivant une table qu'il en a calculée & publiée dans les Transactions philosophiques, où l'on déduit les usages suivans.

1°. Pour trouver dans un corps quelconque de peuple la proportion des hommes propres à porter les armes, qu'il prend depuis 18 jusqu'à 56 ans; & il en compte environ la quatrième partie du tout. 2°. Pour montrer les différens degrés de mortalité, ou plutôt de la durée de la vie dans tous les âges, il trouve par ce moyen le degré de certitude qu'il y a qu'une personne d'un âge quelconque, ne mourra point dans un certain nombre d'années, ou avant qu'elle ait atteint un tel âge. 3°. Pour montrer le nombre d'années où il y a à parier avec un égal avantage, qu'une telle personne ne mourra point; & il trouve, par exemple, qu'il y a un égal avantage à parier qu'un homme âgé de 30 ans, vivra entre 27 & 28 ans. 4°. Pour régler le prix des assurances sur les vies; 5°. l'évaluation des annuités sur les vies; 6°. comment on peut évaluer deux ou

trois vies, en suivant la même méthode. Voyez ANNUITÉ.

De tout cela il en tire deux excellentes observations. 1°. Combien est injuste la coutume où l'on est de se plaindre de la brièveté de la vie; car il paroît que la moitié de ceux qui sont nés, ne vivent pas plus de 17 ans.

2°. Que de tout ce qui compose notre nature, il n'y a rien qui s'oppose plus à l'accroissement & à la multiplication des hommes, que les difficultés recherchées que font la plupart des hommes à propos des inconvéniens auxquels on s'expose dans l'état du mariage; & c'est pour cette raison que tous les gouvernemens sages doivent établir un ordre tel qu'il y ait très-peu à gagner pour ceux qui vivent dans le célibat; mais que l'on encourage par tous les moyens possibles ceux qui ont un grand nombre d'enfans. Tel étoit le *jus trium liberorum*, &c. chez les Romains.

De plus, cet auteur fait des observations particulières, qui concernent le nombre des naissances & des enterremens, la proportion des mâles & des femelles, &c. Voyez les articles MARIAGE, MORTALITÉ, &c.

Critique politique. Voyez CRITIQUE.

POLITIQUE, GRACE, f. f. ce mot a des acceptions différentes; l'usage les a fixées; il a voulu que l'on dit dans de certaines circonstances, *faire grace*; dans d'autres, *faire une grace*: ce qu'un grammairien devoit démêler, & qu'un philosophe devoit voir & sentir, le monde l'a soupçonné; mais il faut lui montrer ce qu'il a entrevu.

*Faire grace*; on entend par-là suspendre & empêcher l'effet d'une loi quelconque. Il est évident qu'il n'y a que le législateur qui puisse abroger une loi qu'il a portée. Une loi n'est telle, & n'a de force, que la force que le peuple lui en a donnée en la recevant. Les lois qui gouvernent un peuple sont donc à lui; il est donc le même tant que ces lois sont les mêmes: il est donc modifié quand les lois sont changées. Je remarquerai que c'est dans le gouvernement où ces lois peuvent souffrir plus de modifications, qu'elles peuvent être anéanties plutôt, & que par conséquent ce seront les lois moins intimes entre elles & moins nécessaires qui seront plus sujettes aux révolutions. Lorsque les hommes étoient gouvernés seulement par les lois de la sociabilité, la société seroit détruite, si l'exécution des lois qui la forment étoit suspendue; d'où nous concluons que lorsqu'une loi peut être abolie sans bouleverser le gouvernement, que ce gouvernement est lâche; & que si elle peut être abolie sans y produire un grand effet, que ce gouvernement est monstrueux.

Les recherches qui nous conduiroient à découvrir dans quel état les lois fondamentales peuvent être détruites par d'autres lois, ou par le changement des mœurs, ne sont pas de mon sujet. Je dirai seulement que lorsque les mœurs ne découlent pas des lois, qu'alors on peut frapper les lois; & que lorsqu'elles en découlent, c'est la corruption des mœurs qui les changent. Il résulte de ceci qu'il est absurde de dire qu'un seul homme puisse faire une loi; qu'il est dangereux d'en faire de nouvelles; plus dangereux encore d'arrêter l'exécution des anciennes: & que le pouvoir le plus effrayant est celui de l'homme qui revêt l'iniquité du sceau de la justice. Les despotes n'en peuvent pas venir à ce point; aussi certains déclamateurs contre les despotes ont bien servi les tyrans.

*Faire des grâces*; & *grace* dans ce sens signifie dons, faveurs, distinctions, &c. accordés aux hommes qui n'ont d'autres prétentions pour les obtenir que d'en être susceptibles par leur naissance ou leur état.

Les grâces sont en rapport des principes qui meuvent les gouvernemens: l'amour de l'égalité qui pro-

duit



duit la liberté des républiques, exclut les *graces* ; & comme la vertu qui en est le principe, est étroitement liée à l'amour de la liberté, ces gouvernemens ne comportent qu'une seule espèce de *grace*, celle d'être nourri & enterré aux dépens du public, ou de recevoir des dons du fisc. En effet, que manque-t-il à un homme vertueux ? que donneroit des hommes libres à un homme libre comme eux ? Le citoyen qui avoit sauvé la vie à un citoyen avoit droit à la couronne civique ; le soldat qui avoit monté le premier à l'assaut d'une ville ennemie avoit droit à la couronne murale, &c. Ces récompenses à Rome & dans la Grece n'avoient rien d'arbitraire, les services rendus avoient leur prix.

Dans les états despotiques les *graces* sont identifiées avec les charges ; il faut que le despote choisisse un esclave pour gouverner d'autres esclaves, & il l'appellera *vîsir* ou *bacha* : comme la nature de ce gouvernement exclut les droits, il faut que son principe établisse les *graces* que la nature de ce gouvernement exige : elles ne peuvent pas devenir abusives, parce que ce gouvernement est lui-même l'exces de tous les abus.

C'est dans les monarchies que les *graces* sont plus intimement liées avec le principe de ce gouvernement ; l'honneur est relatif ; il suppose donc des distinctions : la vertu, principe des républiques, les exclut, pour ainsi dire ; l'honneur en exige, mais il en dédaigne plusieurs : il faut aussi que la nature des *graces* suive la marche de l'honneur, sans quoi l'enchantement de ce gouvernement ne subsistera plus, l'opinion seroit détruite. Un roi peut établir, par exemple, un ordre dans son royaume ; c'est l'opinion des hommes susceptibles de cet honneur qui a rendu cette marque distinctive plus ou moins désirable : mais elle la rend toujours l'objet de l'ambition la plus déréglée, parce qu'elle donne aux hommes une grandeur plus idéale, & par conséquent plus éloignée de celle qu'ils partageront avec leurs égaux. Dans cet état tous les ordres qui le composent tendent vers le monarque ; il est élevé au sommet de la pyramide, sa base moyennant cela n'est pas ébranlée ; mais aussi les malheurs qui peuvent renverser l'édifice monarchique sont peut être innombrables. Je vais jeter seulement ici un regard sur les malheurs & sur le bien que peuvent produire les *graces*.

Nous avons dit qu'il n'étoit point d'honneur sans distinctions, & moyennant cela, qu'il falloit que les distinctions suivissent la marche de l'honneur ; en effet, si elles le dénaturent, le gouvernement sera bouleversé ; les distinctions renferment toutes les *graces* possibles, les biens, les charges qui en rapportent, & auxquelles sont joints des honneurs, les places du royaume, & les marques honorables sans biens. Tant que le luxe n'aura point corrompu les ames, l'aisance sera générale, au moins il y aura une proportion établie dans la fortune des particuliers ; alors les hommes auront encore cette force élastique qui les fera remonter où ils étoient avant d'être pliés. L'ordre de l'Etoile fut-il avili, il fallut créer celui de S. Michel ; celui-ci fut-il prostitué, il fallut qu'Henri III. créât celui du Saint-Esprit. Ce qui peut introduire inévitablement le luxe, & pis encore, la soif de l'or, dans un état monarchique, c'est la distribution des *graces* & leur nature. Si l'on ne distingue pas les bienfaits, les dons, les récompenses, les *graces* proprement dites, par lesquelles je n'entends désormais que les marques purement honorables, tout sera perdu. Louis XIV. a senti une partie de ce que je dis : il répandoit les bienfaits, ils tiennent à la générosité ; il accorda des dons à ceux qui étoient attachés au service de sa personne, cela tient à la reconnaissance ; récompensa les artistes célèbres & les gens de lettres illustres, cela tient à la

Tome XII,

gloire ; fit des *graces* aux seigneurs de sa cour, cela tient à la dignité : il eût tout fait s'il n'avoit pas attaché au bonheur de lui plaire des *graces* que partageoient ceux qui avoient l'honneur de servir dans ses armées, & qu'il n'eût pas donné à ses courtisans des biens immenses qui les rendoient l'objet de la jalousie de ceux dont il leur tour ils envioient les grades. Le danger de ce mal étoit moins voisin, que s'il eût tout confondu ; il en étoit presque le maître : mais ce mal devoit jeter des racines profondes, & qui ébranleroient la machine si on vouloit les déraciner. C'est le luxe qu'il devoit produire ; quand il sera poussé à l'exces, on demandera les charges pour jouir de leurs émolumens. Alors on pourra proscrire les honneurs ; on les désirera ces honneurs, & on les partagera avec des gens qui les dégradent, parce que le tems sera venu de demander combien avez-vous d'argent ? *quia tanti scis, quantum habes*. C'étoit-là le beau siècle d'Auguste. Il est pourtant un moyen de reculer ces tems détestables, c'est de n'attacher aux grades, aux marques, aux places honorifiques nul revenu ; cela arrêteroit le luxe ; on ne se ruineroit plus pour avoir un gouvernement, mais on seroit un bon usage de son bien pour se rendre digne de commander une province. *Sed tandem fit finis querendi*.

POLITIQUES, f. m. pl. (*Hist. mod.*) nom d'un parti qui se forma en France pendant la ligue en 1574. C'étoient des catholiques mécontents, qui sans toucher à la religion, protestoient qu'ils ne prenoient les armes que pour le bien public, pour le soulagement du peuple, & pour réformer les désordres qui s'étoient glissés dans l'état par la trop grande puissance de ceux qui abusoient de l'autorité royale ; on les nomma aussi *royalistes*, quoique dans le fond ils ne fussent pas trop soumis au souverain. Ils se joignirent aux Huguenots, sous la conduite d'Henri de Montmorency, maréchal de Damville & gouverneur de Languedoc, qui pour se maintenir dans la place avoit formé ce parti, & y avoit attiré le vicomte de Turenne son neveu, qui fut depuis duc de Bouillon.

POLITORIUM, (*Geog. anc.*) ville d'Italie dans le Latium, & selon Plin. *liv. III. ch. v.* dans la première région. Tite-Live, *liv. I. ch. xxxij.* dit que cette ville fut prise par le roi Ancus. On ne sait point aujourd'hui sa position.

POLIUM, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale & labiée ; les étamines se trouvent sur la levre supérieure ; la levre d'en-bas est divisée en cinq parties comme dans les fleurs de la germandrée. Le pistil sort du calice, il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & entouré de quatre embryons qui deviennent dans la suite autant de semences renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Ajoutez aux caractères de ce genre que les fleurs naissent sur les branches & sur les tiges, & qu'elles sont réunies en forme de tête. Tournefort, *Institut. rei hortar.* Voyez PLANTE.

Ce genre de plante, en anglais *the mountain-poly*, est bien nombreux en espèces. Tournefort en compte trente-sept ; il y en a deux employées principalement en Médecine, le jaune & le blanc.

Le *polium* jaune, *polium montanum*, *luteum*, *I. R. H. 206.* a la racine ligneuse, garnie de quelques fibres. Elle pousse plusieurs tiges grêles, dures, hautes d'environ un demi-pié, cotonneuses, dont les unes se tiennent couchées sur terre, & les autres redressées. Ses feuilles sont petites, oblongues, épaisses, dentelées sur leurs bords, garnies en-dessus & en-dessous d'un duvet ou coton blanchâtre.

Ses fleurs naissent au sommet des tiges & des branches ; elles sont formées en gueules, petites, ramassées plusieurs ensemble en manière de tête, de couleur jaune comme de l'or, d'une odeur pénétrante &

A A A a a

aromatique, d'un goût amer : chacune de ses fleurs est un tuyau évalué par le haut & prolongé en une levre découpée en cinq parties ; la levre supérieure est si courte qu'on ne la voit point, & sa place est occupée par quelques étamines. Après que les fleurs sont passées, il leur succède des semences menues, presque rondes, renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette plante croît dans les pays chauds sur les montagnes, les collines & autres lieux élevés, secs & pierreux, comme en Languedoc, en Provence, en Dauphiné. On la cultive dans les jardins où elle fleurit en été, ordinairement en Juillet & Août. Clusius dit qu'en Espagne, aux royaumes de Grenade & de Valence, elle fleurit dès le mois de Mars.

Le *polium* à fleur blanche, *polium montanum*, *album*, L. R. H. 206. ne diffère du précédent qu'en ce que ses feuilles sont plus petites & moins cotonneuses, & en ce que ses fleurs sont blanches de même que ses têtes.

Le *polium* résiste à la putréfaction ; il est amer, & approche beaucoup de la nature de la germandrée ; il est apéritif, sudorifique, emménagogue. Il entre dans plusieurs confectiions, dans les opiates & dans la thériaque ; on emploie particulièrement ses sommités fleuries, qu'on appelle *coma polii*, seu *comam poliatam* ; mais on ne connoît point le *polium* des anciens.

Il y a une espèce de *polium* rare dans les boutiques, & plus odorant que les autres, c'est le *polium* de Crète, nommé *polium maritimum*, *erectum*, *monspeliacum*, par C. B. P. 221. Rat, *Hist. I. 524*. Tournefort, I. R. H. 206.

Cette espèce a environ un pié de haut ; elle est fort branchue, & pousse des tiges quarrées & velues, des nœuds desquelles sortent deux petites feuilles blanches, cotonneuses, d'environ demi-pouce de long & d'environ trois lignes de large, mouffes & découpées vers leurs extrémités. Les fleurs naissent aux sommets des tiges dans des épis ronds, cotonneux, épais ; elles sont petites & de couleur blanche, en gueule, sans calice, & portées sur un calice blanc, velu, à cinq segmens. Les fleurs & les feuilles ont une odeur aromatique, fort agréable. Elle croît en Italie & dans les provinces méridionales de France, & fleurit au mois de Juillet. (D. J.)

**POLIUM DE MONTAGNE**, (*Mat. méd.*) les sommités fleuries de cette plante entrent dans les fameux antidotes des anciens, tels que le mithridate & la thériaque. Elles entrent aussi dans l'hier de coloquinte. Elle est encore un des ingrédients de l'eau générale de la pharmacopée de Paris, & de plusieurs compositions officinales analogues, mais inusitées parmi nous. On ne l'emploie point communément dans les prescriptions magistrales. Ses sommités fleuries & ses feuilles infusées à la manière du thé, sont recommandées cependant par des botanistes comme diurétiques, emménagogues, désobstruantes & alexipharmiques. (b)

**POLIUS**, (*Mythol.*) *πολιος*, nom sous lequel les Thébains honoroient Apollon ; il signifie le blanc & le beau, parce que ce dieu étoit toujours représenté avec la fleur de la jeunesse. On lui sacrifioit un taureau ; mais un jour, à la fête du dieu, comme ceux qui étoient chargés d'amener la victime n'arrivoient point, & que le tems pressoit, un chariot attelé de deux bœufs étant venu à passer par hasard, dans le besoin où on étoit, on prit un de ces bœufs pour l'immoler ; & depuis il passa en coutume de sacrifier un bœuf qui eût été sous le joug.

**POLLARD**, f. m. (*Comm.*) nom d'une fausse monnaie d'Angleterre, qui eut cours dans le xiii. siècle. Le roi Edouard la décria en 1301. On présume qu'elle portoit le nom de celui qui l'avoit fabriquée.

**POLLENTIA**, f. f. (*Gram. Mythol.*) déesse de la puissance chez les Romains.

**POLLENTIA**, (*Géog. anc.*) 1°. Ville d'Italie dans le Picenum. Tite-Live lui donne le nom de colonie romaine. 2°. *Pollemtia*, ville de la Ligurie. Ptolomée, liv. III. ch. j. qui écrit *polentia*, place cette ville dans les terres. Selon Columelle, liv. VII. ch. ij. on faisoit cas anciennement des laines noires & brunes de *Pollemtia* : ce qui a fait dire à Martial, liv. IV. Ep. 157.

*Non tantum Pullo lugentes vellere lanas.*

Et à Silius Italicus, liv. VIII. v. 599.

*Fuscique serax Polentia villi.*

Cette ville conserve son ancien nom. On l'appelle présentement *Polenja*. Elle est au confluent du Tanaro & de la Stura. 3°. *Pollemtia* est aussi une ville qui étoit la plus grande des îles Baléares. Les anciens lui donnent le titre de colonie romaine. On l'appelle aujourd'hui *Puglienja*. (D. J.)

**POLLINA**, (*Géog. mod.*) rivière de Sicile au val Demona ; elle a sa source dans les montagnes de Madonia, & son embouchure sur la côte septentrionale, entre le cap de Cefalu & celui de Mariazo. La *Pollina* est le *Monalus* des anciens.

**POLLINCTEURS**, f. m. pl. (*Hist. anc.*) hommes dont le métier étoit de laver & d'embaumer les morts. Les Grecs les appelloient *nécrosofmes*. C'étoient des gens aux gages des libitinaires.

**POLLUCTUM**, f. m. (*Hist. anc.*) sacrifice à Jupiter Dapales, ou à Hercule, ou quelq'autre dieu ; il étoit suivi d'un repas. *Polluctum* vient de *pollucere*, offrir. *Decimam partem Herculi pollucere*, c'étoit donner la dixième à Hercule. Le repas qui suivait le sacrifice étoit somptueux. D'où l'on a faites les expressions *obsecrare pollucibilibus*, pour vivre ou servir splendidement ; *pollucibilis cana*, pour un repas splendide.

**POLLUSTINI**, (*Géog. anc.*) peuples d'Italie, que Plin. l. III. c. v. met dans la première région ; c'étoient les habitants de Polusca.

**POLLUTION**, f. f. **POLLUER**, v. aët. (*Morale.*) effusion de semence hors l'usage du mariage. Les théologiens moralistes en distinguent de deux sortes : l'une volontaire, & l'autre involontaire.

La pollution volontaire est celle qu'on se procure par mollesse ; les caustiques la nomment *mollities*, *immunditia*. Tous conviennent que c'est un péché contre-nature. Les rabbins la mettent au rang des homicides ; & saint Paul dit que ceux qui tombent dans ce crime n'entreront point dans le royaume de Dieu. I. Cor. vj. 10.

La pollution involontaire est celle qui arrive pendant le sommeil, en conséquence de quelque songe qui a troublé l'imagination. On l'appelle autrement *illusion* ; & elle ne rend pas coupable la personne à qui elle arrive, à moins qu'elle n'y ait donné occasion en s'arrêtant avec complaisance à quelque pensée impure.

**POLLUTION NOCTURNE**, (*Médecine prat.*) maladie dont le symptôme caractéristique, & celui d'où elle tire son nom, est une éjaculation involontaire, plus ou moins fréquente, de la semence, qui se fait pour l'ordinaire pendant la nuit à l'occasion des songes voluptueux. Les Grecs l'ont appelée en conséquence *ονεισματικος* ou *ονεισμοειδης*, mot composé d'*ονειρος*, songe, & *σπορος*, semence, qui signifie littéralement songe vénérien ; c'est sous ce nom que Coelius Aurelianus, un des plus anciens auteurs qui ait parlé de cette maladie, en donne une description assez imparfaite.

Il ne faut pas confondre avec l'affection dont il s'agit ici une espèce de pollution qui n'est du tout point malade, & qui sert plutôt à entretenir la santé par l'excrétion nécessaire d'une humeur superflue. C'est



celle qui est familière aux personnes de l'un & l'autre sexe qui vivent dans une continence trop rigoureuse : la nature qui, au grand avantage de l'humanité, ne perd jamais ses droits, les trompe par des mensonges heureux dans des rêves agréables, pourvoit à leur besoin, & leur fait goûter les plaisirs dont ils ont la cruauté ou la vertu de se priver, & qui les dédommagent souvent avec usure de la réalité ; ces personnes, après avoir éprouvé pendant la nuit une de ces *pollutions* innocentes & salutaires, loin d'en être affaiblies, n'en sont que mieux portantes, plus alertes, & plus dispos.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui ont des *pollutions nocturnes*, excitées moins par le besoin que par une disposition vicieuse des parties de la génération ou du cerveau, & qui méritent à jü juste titre le nom affreux de *maladie* : ces éjaculations plus ou moins réitérées, que le besoin n'a point préparées, que l'appétit ou les desirs n'ont point assaisonnées, n'occasionnent souvent aucun plaisir même momentané ; elles causent au contraire dans plusieurs des douleurs cuisantes, il leur semble que la semence brûle & dévore toutes les parties qu'elle traverse. Mais les suites sont bien plus funestes : après ces éjaculations qui interrompent son sommeil, le malade est plongé dans une espèce d'anéantissement, ses yeux s'obscurcissent, une langueur extrême s'empare de tous ses sens, il lui semble n'exister qu'à demi ; cette terrible idée qui lui retracerait sans cesse sa faiblesse & son néant, qui souvent entraîne avec elle l'image d'une mort prochaine, qui lui représente le bras levé, la faux déployée prête à moissonner ses jours, le plonge dans une tristesse accablante, & jette peu-à-peu les fondemens d'une affreuse mélancolie ; le sommeil vient-il de nouveau fermer sa paupière, le dérober à lui-même, mettre fin à ses cruelles réflexions, ce n'est que pour lui en procurer une nouvelle matière ; à peine est-il endormi, que les fonges les plus voluptueux présentent à son imagination échauffée des objets lascifs, la machine suit la pente naturelle, des faibles desirs naissent aussi-tôt, mais plus promptement encore les parties qui doivent les satisfaire obéissent à ces impressions, & plus encore à la disposition malade dont elles sont attaquées ; le nouveau feu qui s'allume ne tarde pas à procurer l'évacuation qui en est le sceau & la fin ; le malade se réveille par le plaisir ou par la douleur, & retombe avec plus de force dans l'anéantissement horrible qu'il avoit déjà éprouvé. Dans quelques-uns, un nouveau sommeil prépare encore de nouvelles éjaculations & de nouveaux tourmens encore plus terribles. Après avoir passé de pareilles nuits, quelle doit être la situation des malades pendant le jour ? on les voit pâles, mornes, abattus, ayant de la peine à se soutenir, les yeux enfoncés, sans force & sans éclat, leur vue s'affaiblit, une maigreur épouvantable les défigure, leur appétit se perd, les digestions sont dérangées, presque toutes les fonctions s'altèrent, la mémoire n'a plus sa vivacité, & ce n'est pas le plus grand mal ; il seroit même à souhaiter qu'ils en fussent dépourvus au point d'oublier tout-à-fait les fautes qui les ont ordinairement plongés dans cet effroyable état ; bien-tôt des douleurs vagues se répandent dans différentes parties du corps, un feu intérieur les dévore, des ardeurs d'urine s'y joignent, la fièvre lente survient, & enfin la phthisie dorsale, suite funeste des excès dans l'évacuation de la semence. *Voyez MANUSTUPRATION.* Je ne mets pas au nombre de leurs maux la mort à laquelle ils échappent rarement, parce qu'elle est plutôt un remède le seul souvent qui leur reste, & qui se rend toujours trop tard à leurs desirs. Le portrait que je viens de tracer est sans doute affreux, mais il est fait d'après nature ; il n'y a malheureusement que trop d'occasions d'en apercevoir la conformité. J'ai ob-

Tome XII.

servé tous ces symptômes dans un homme d'un tempérament vif, très-sensible, dont la vie n'avoit été qu'un tissu de débauches, qui, après lui avoir attiré plusieurs fois des maladies vénériennes, l'avoient enfin jetté dans cette cruelle maladie : il m'affiuroit que loin de goûter du plaisir dans la consommation d'un acte pour l'ordinaire si voluptueux, il n'en ressentoit que des douleurs si aiguës qu'il en pouffoit les hauts cris ; il éprouvoit pendant l'éjaculation, aux environs des prostates & dans le reste du canal de l'urètre, une sensation semblable à celle qu'auroit pu faire un fer ardent placé dans ces endroits. Confié aux soins de M. de Lamure, célèbre professeur de Montpellier, il en fut traité avec tant de prudence qu'il recouvra enfin une parfaite santé. J'ai vu un autre malade de cette espèce, & je n'en rappelle qu'avoir horreur le souvenir, dont la fin fut plus déplorable : cloué depuis plusieurs mois sur un lit de douleur où il étoit retenu par une extrême faiblesse, il y étoit en proie au plus cruel martyre ; il éprouvoit même pendant le jour & étant bien éveillé des atteintes de cette maladie auxquelles il lui étoit impossible de résister ; malgré tous ses efforts, sa verge entroito dans une violente érection, des mouvemens convulsifs appropriés agitoient tout son corps, ses yeux étoient hagards, sa mine égarée, des cris plaintifs sortoient de sa bouche, & enfin il éjaculoit avec les plus vives douleurs quelques gouttes de semence ; alors il tomboit dans un affaïssement qui paroïssoit mortel, dont il ne sortoit que pour renouveler l'horrible scène qu'il venoit de jouer ; il se passoit vers les derniers jours de sa vie peu d'heures qu'il n'eût ainsi quelque *pollution* : on peut juger à quel point de faiblesse & de maigreur, &c. il étoit réduit ; mais il est impossible de se représenter toute l'horreur du désespoir qui l'agitait dans ses derniers momens.

On regarde ordinairement une continence outrée & l'excès dans les plaisirs vénériens, comme causes de la *pollution nocturne* ; sur quoi nous remarquerons que la continence ne produit que la *pollution* naturelle, qui n'a lieu qu'autant que la quantité de la semence est trop considérable, & qu'elle irrite par-là les vésicules séminales & les parties correspondantes ; mais la *pollution nocturne* vraiment malade est toujours l'effet des débauches immodérées & de corps & d'esprit, lorsque non-content de se livrer sans excès aux plaisirs vénériens, on se repaît continuellement l'imagination d'images lascives, voluptueuses, par des conversations sales, des lectures libertines & deshonnêtes ; alors les fonges qui ne sont souvent qu'une représentation des objets qui ont le plus occupé l'esprit pendant le jour, roulent sur les mêmes matières ; les parties de la génération, qu'un exercice fréquent & une imagination échauffée tiennent dans une tension continuelle, sont beaucoup plus susceptibles des impressions lascives, elles obéissent avec facilité au moindre aiguillon, & les mouvemens destinés à l'éjaculation de la semence, deviennent presque habituels, s'exécutent sans effort. Ces mêmes causes continuant d'agir avec plus de force, à mesure qu'elles agissent plus souvent, enracinent le mal & le portent au point où nous l'avons vu si terrible ; la chaleur du lit contribue beaucoup à l'augmenter, sur-tout de ces lits de duvet préparés pour la mollesse, où tout le corps est comme enseveli ; la situation du corps couché sur le dos, favorise aussi les *pollutions*, sans doute à cause de la chaleur plus considérable des reins, il arrive souvent que la tension des parties génitales est augmentée beaucoup au-dessus de l'état naturel ; alors le chatouillement voluptueux, occasionné par l'éjaculation de la semence, dégénère en douleur qui est d'autant plus aiguë que cette tension est plus forte, & que la semence est plus active, plus chaude, plus irritante, tant la douleur

A A A a a a ij

est voisine du plaisir ! Quant aux autres symptômes, ils sont une fuite naturelle de l'évacuation d'une humeur précieuse qui prive les parties de leur nourriture & de leur force ; mais de tous les excès vénériens la masturbation est celui qui produit & plutôt & plus constamment ces effets : voyez cet article. Les personnes livrées à cette infâme passion, & sacrifiant sans mesure à cette fausse Vénus, en sont plus cruellement tourmentées ; par où l'on voit que la nature ne manque pas de supplices pour faire expier les crimes commis contre ses lois, & qu'elle peut en proportionner la violence à la gravité du mal.

Il n'est pas besoin, je pense, de nous arrêter ici à retoucher les signes qui peuvent faire connoître cette maladie, il n'est pas possible de s'y méprendre ; ni à retracer le tableau effrayant des maladies qu'elle peut entraîner à sa suite, on peut facilement en juger parce que nous avons dit plus haut : nous nous bornerons à observer que ce qui ajoute encore au danger attaché aux pollutions nocturnes, c'est la difficulté de trouver des remèdes convenables. Comme la maladie s'est formée peu-à-peu, elle a eu le tems de pousser des profondes racines avant qu'on ait pensé à les arracher ; elle attaque d'ailleurs la machine par le côté le plus foible & par où les ravages sont les plus funestes, c'est en empêchant la nutrition. Il est aisé d'appréhender combien ce défaut est difficile à réparer ; ainsi, quoiqu'on puisse guérir cette maladie, le tempérament en est affoibli pour toujours.

Les remèdes qu'une expérience la moins malheureuse a consacrés, sont 1°. les secours moraux qui doivent tendre à éloigner de l'esprit des malades toute idée lascive, en écartant les livres deshonnêtes, les objets voluptueux, les amis libertins, & y substituant des lectures agréables & décentes, car il faut amuser le malade, l'ennui ne pourroit qu'augmenter son mal : voilà pourquoi les livres de morale & de piété, quoique dans le fond meilleurs, seroient moins convenables, d'autant mieux que le changement étant trop rapide ne seroit pas naturel ; on pourroit aussi remplir le tems par des parties de jeu, par des concerts ; dans l'état où sont nos spectacles, ils ne me paroissent pas propres à détourner l'esprit des idées voluptueuses. 2°. Les secours diététiques qui doivent être propres à nourrir légèrement en rafraîchissant, en tempérant le feu & l'agitation des humeurs ; en conséquence on peut nourrir ces malades avec la viande des jeunes animaux ; & s'en servir pour faire leurs bouillons & potages dans lesquels il faut faire entrer le riz, l'orge, ou les herbes rafraîchissantes, la laitue, la chicorée, le pourpier, &c. On doit éviter avec beaucoup de circonspection tous les mets salés, épicés, les liqueurs fortes, aromatisées, & le vin même, à moins que l'estomac affoibli ne l'exige : *sine Baccho & Cerere friget Venus*, dit le proverbe. Au nombre des secours diététiques est encore l'attention qui n'est pas indifférente qu'il faut avoir au lit du malade ; il doit être aussi dur que le malade pourra le soutenir, & fort large, afin qu'il puisse changer souvent de place & chercher les endroits frais ; ou reste il aura soin de se tenir couché sur le côté, ou sur le ventre, quand il sera prêt à s'endormir. 3°. Les remèdes que la Pharmacie fournit, sont les rafraîchissans employés de différentes façons : parmi les remèdes intérieurs, le *nymphaea* passe pour le plus propre à calmer les irritations vénériennes ; on pourra s'en servir en tisane, en julep, en sirop, faire prendre tous les soirs en se couchant des émulsions composées avec la décoction ou le sirop de cette fleur aquatique ; on pourra y joindre les semences d'*agnus castus*, & toutes les autres plantes rafraîchissantes : il faudra prendre garde cependant qu'elles ne dérangent pas l'estomac ; & pour parer à cet inconvénient, comme pour donner du ton aux parties

génétales, on peut conseiller l'usage de quelque léger tonique, comme du mars ou du quinquina. À l'extérieur, les remèdes généraux sont les bains sur-tout un peu froids : on peut enfin tenter la vertu des applications extérieures qui passent pour modérer le feu vénérien, telles sont les ceintures avec l'herbe de *nymphaea*, les fomentations sur les reins avec des linges ou des éponges imbibées d'oxicat, d'extrait de Saturne, de décoction de *nymphaea*, de balaustes, d'hypocistis, &c. telle est aussi, à ce que l'on prétend, l'application d'une plaque de plomb sur la région des lombes. Lorsque la maladie commencera à s'apaiser, il faudra graduellement diminuer les rafraîchissans, & insister sur les toniques amers ou martiaux. (m)

POLLUTION, (*surisprud.*) signifie souillure : la pollution d'une église arrive, lorsqu'on y a commis quelque profanation, comme quand il y a eu effusion de sang en abondance.

En cas de pollution des églises, les évêques avoient coutume autrefois de les consacrer de nouveau ; mais présentement la simple réconciliation suffit. Voyez RÉCONCILIATION & les *Mém. du Clergé*, tom. VI. (A)

POLLUX, en terme d'Astronomie ; c'est la partie postérieure de la constellation des gémeaux ou gémis. Voyez GÉMEAUX.

Pollux est aussi une étoile fixe de la seconde grandeur dans la même constellation ; elle est placée dans la tête du gémeau postérieur, pollux. Chambers. (O)

POLLUX, (*Mythol.*) nom propre d'un demi-dieu, selon la Mythologie ; Pollux étoit centé fils de Jupiter & de Leda, au lieu que son frere Castor n'étoit fils que de Tyndare ; c'est pourquoi celui-ci étoit mortel, tandis que le fils de Jupiter devoit jouir de l'immortalité ; mais l'amitié qui regnoit entre les deux freres, fut mettre de l'égalité dans deux conditions si dissimilables ; Pollux demanda à Jupiter que son frere participât à sa divinité, & obtint que tour-à-tour l'un seroit parmi les dieux, tandis que l'autre seroit parmi les morts ; ainsi les deux freres ne se trouvoient jamais de compagnie dans l'assemblée de l'Olympe. La constellation des gémeaux qui sont Castor & Pollux, a pu donner naissance à cette fable, parce que quand l'un des gémeaux entre dans les rayons du soleil, l'autre en sort & paroît. L'histoire dit que Pollux étoit un excellent athlète ; il vainquit au combat du geste Amycus, fils de Neptune.

Quoique les deux freres allaient presque toujours ensemble dans les honneurs & dans le culte qu'on leur rendit après leur mort ; cependant on trouve que Pollux avoit un temple à lui seul, près de la ville de Térapné en Laconie, outre une fontaine du même endroit qui lui étoit spécialement consacrée, & qu'on appelloit Polydocée, ou la fontaine de Pollux. (D. J.)

POLNA, (*Géog. mod.*) petite ville de Bohème, sur les confins de la Moravie, près de la source de la Sarava. Long. 32. 22. latit. 50. 10.

POLOCZKI ou POLOCZK, (*Géog. mod.*) ville du grand duché de Lithuanie, capitale du palatinat de même nom, au confluent de la Dwina & de la Polotta, à 30 lieues au levant de Braslaw, à 20 sud-ouest de Witepsk, à 50 milles au nord oriental de Vilna, avec deux châteaux. Les Moscovites s'en emparèrent en 1563. Les Polonois la reprirent en 1579. Long. 47. 28. lat. 55. 32.

POLOCZKO, (*Géog. mod.*) palatinat du grand duché de Lithuanie, dans sa partie septentrionale ; borné au nord, par la Moscovie ; au midi, par la Dwina ; au levant, par le palatinat de Witepsk ; & au couchant, par la Livonie. Il avoit autrefois le titre de duché, & avoit des princes particuliers ; c'est un pays rempli de bois. Polocki est la capitale.

POLOGNE, (*Géog. mod.*) grand royaume d'Eu-



rope, borné au nord, par la mer Baltique qui le sépare de la Suede; à l'orient, par la Tartarie & la Moscovie; au midi, par le Pont-Euxin, la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie & la Hongrie; à l'occident, par la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie & la Moravie.

Ce royaume étoit autrefois plus vaste; car il occupoit encore la Silésie, la Livonie, les duchés de Smolensko, de Séverie, de Czernichovie, le palatinat de Kiow, &c. il est malgré cela très-étendu; sa longueur depuis l'extrémité du Margraviat de Brandebourg, jusqu'aux frontières de Moscovie, est de 210 lieues polonoises. Sa largeur depuis le fond de la Pokucie jusqu'au Parnau, en Livonie, est de près de 200 lieues du même pays; c'en est en grande partie ce qu'on appelloit autrefois *Sarmatie*.

Ce vaste état se divise en trois parties principales, la grande Pologne au nord, la petite Pologne au milieu, & le grand duché de Lithuanie, au sud-est; Ces trois parties contiennent vingt-sept palatinats, qui ont chacun un gouverneur & un castellan.

Les principales rivières de la Pologne sont la Vistule, le Bogue, la Varte, la Niemen, le Nieper, & le Nieffer. Cracovie est la capitale du royaume, & Varsovie la résidence la plus ordinaire des rois polonois de naissance. Long. depuis le 33<sup>d</sup>. jusqu'au 45. lat. du 47<sup>d</sup>. jusqu'au 56.

L'histoire & le gouvernement de la Pologne, demandent un article à part; mais les curieux qui forment des bibliothèques considérables, où ils font entrer l'histoire de toutes les monarchies du monde, peuvent recueillir sur la Pologne les livres suivans; d'abord pour la géographie, Ortelius, Bertius, Clavier, Briet, Alexandre Guagnini de Vérone, *Sarmat. europ. descriptio*, &c. mieux encore Andrea Cellarii, *noviss. descript. Poloniae*, Petri Rzaczinski, *hist. naturalis regni Poloniae*, Sandomiria 1720. in-4<sup>o</sup>.

Plusieurs auteurs ont compilé l'histoire de ce royaume, entr'autres Matthias Mickow, *in chroniciis*; Sarnie, *annal. Polon.* Neugbaveri *res Polonorum*; Kedlubeck, *hist. Polon.* Les livrans sont plus estimés, Dlugoss, *hist. Polon.* Martini Cromer, *hist. Polon.* Hartknock, *de republica polonica*. Simon Okolski, *orbis polonus*; enfin, on a recueilli en un corps les meilleurs historiens de Pologne.

Les François, comme le Laboureur, Davity, Rochefort, Hauteville, Beaujeu, Maffuet, &c. n'ont fait qu'effleurer très-superficiellement l'histoire du gouvernement de Pologne; mais il n'en est pas de même de l'auteur de la vie de Sobieski; il a recouru aux sources, & a peint avec goût. Voyez l'article suivant. (D. J.)

POLOGNE, *histoire & gouvernement de*, (Hist. & Droit politique.) un tableau général de l'histoire & gouvernement de la Pologne, ne peut qu'être utile; mais quand il est aussi-bien défini, que l'a fait M. l'abbé Coyer à la tête de sa vie de Sobieski, il plaît encore; il instruit, il intéresse, il offre des réflexions en foule au philosophe & au politique; on en jugera par l'esquisse que j'en vais crayonner. Qu'on ne la regarde pas cette esquisse comme une superfluité, puisq' ce royaume est beaucoup moins connu que les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suede & le Danemark.

D'ailleurs, l'histoire des royaumes héréditaires & absolus, ne produit pas ordinairement le grand intérêt que nous cherchons dans les états libres. La monotonie d'obéissance passive, salutaire si le monarque est bon, ruineuse s'il est méchant, ne met guère sur le théâtre de l'histoire, que des acteurs qui n'agissent qu'au gré d'un premier acteur; & quand ce premier acteur est sans crainte, il n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéresser vivement.

Il n'en est pas ainsi d'un pays dont le roi est élec-

tif; ou ses vertus le portent sur le trône, ou c'est la force qui l'y place. S'il s'élève par ses vertus, le spectacle est touchant; si c'est par la force, il attire encore les regards en triomphant des obstacles; & lorsqu'il est au faite de la puissance, il a un besoin continuel de conseil & d'action pour s'y maintenir. Le roi, la loi, & la nation, trois forces qui pèsent sans cesse l'une sur l'autre, équilibre difficile. La nation sous le bouchier de la loi, pense, parle, agit avec cette liberté qui convient à des hommes. Le roi, en suivant ou en violant la loi, est approuvé ou contredit, obéi ou déobéi, paisible ou agité.

Les Polonois avant le sixième siècle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que des chariots, toujours méditant quelque nouvelle invasion; mauvaises troupes pour se battre à pié, excellentes à cheval. Il est assez étonnant qu'un peuple barbare, sans chef & sans lois, ait étendu son empire depuis le Tanais jusqu'à la Vistule, & du Pont-Euxin à la mer Baltique; limites prodigieusement distantes, qu'ils reculerent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoises. Les Romains qui foumettoient tout, n'allèrent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe historique montre ce que peuvent la force du corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté, & un instinct sauvage qui sert de lois & de rois. Les nations policées appelloient les Sarmates des *brigands*, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu du sixième siècle, aient conservé tout l'héritage de leurs peres. Il y a long-tems qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême, & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siècles ont encore amené de nouvelles pertes; la Livonie, la Podolie, la Volhinie, & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres puissances; c'est ainsi que tant de grands empires se sont brisés sous leur propre poids.

Vers l'an 550, Leck s'avisa de civiliser les Sarmates; farnate lui-même, il coupa des arbres, & s'en fit une maison. D'autres cabanes s'éleverent autour du modèle. La nation jusqu'alors errante se fixa; & Gnesne, la première ville de Pologne, prit la place d'une forêt. Les Sarmates apparemment connoissoient mal les aigles; ils en trouverent, dit-on, plusieurs nids en abattant des arbres; c'est de-là que l'aigle a passé dans les enseignes polonoises. Ces fiers oiseaux font leurs aires sur les plus hauts rochers, & Gnesne est dans une plaine. Leck attirait les regards de ses égaux sur lui, & déployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur maître, sous le nom de *duc*, pouvant prendre également celui de *roi*.

Depuis ce chef de la nation jusqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres ducs, des vaivodes, aujourd'hui palatins, des rois, des reines, des régents & des interregnes. Les interregnes ont été presque autant d'anarchies; les régents se font fait haïr; les reines en petit nombre n'ont pas eu le tems de se montrer; les vaivodes ne furent que des oppresseurs. Parmi les ducs & les rois, quelques-uns ont été de grands princes; les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel sera toujours à-peu-près le sort de tous les peuples du monde, parce que ce sont des hommes & non les lois qui gouvernent!

Dans cette longue suite de siècles, la Pologne compte quatre classes de souverains; Leck, Pias, Jagellon, voilà les chefs des trois premières races.

La quatrième qui commence à Henri de Valois, forme une classe à part, parce que la couronne y a passé d'une maison à une autre, sans se fixer dans aucune.

La succession dans les quatre classes montre des singularités, dont quelques-unes méritent d'être connues.

L'an 750 les Polonois n'avoient pas encore examiné si une femme pouvoit commander à des hommes; il y avoit long-tems que l'Orient avoit décidé que la femme est née pour obéir. Vanda regna pourtant & glorieusement; la loi ou l'usage salique de la France fut ensuite adopté par la Pologne; car les deux reines qu'on y a vues depuis Vanda, savoir, Hedwige en 1382 & Anne Jagellon en 1575, ne monterent sur le trône, qu'en acceptant les époux qu'on leur désigna pour les soutenir dans un poste si élevé. Anne Jagellon avoit soixante ans, lorsqu'elle fut élue. Etienne Battori, qui l'épousa pour régner, pensa qu'une reine étoit toujours jeune.

Des siècles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la souveraineté. En 804, les Polonois furent embarrassés pour le choix d'un maître; ils proposèrent leur couronne à la course: pratique autrefois connue dans la Grece, & qui ne leur parut pas plus singulière, que de la donner à la naissance. Un jeune homme nourri dans l'obscurité la gagna, & il prit le nom de Lesko II. Les chroniques du tems nous apprennent qu'il conserva sous la pourpre, la modestie & la douceur de sa première fortune; fier seulement & plein d'audace lorsqu'il avoit les armes à la main.

Presque tous les polonois soutiennent que leur royaume fut toujours électif: cette question les intéresse peu, puisqu'ils jouissent. Si on vouloit la décider par une suite de faits pendant six ou sept siècles, on la décideroit contre eux, en montrant que la couronne dans les deux premières classes, a passé constamment des pères aux enfans; excepté dans les cas d'une entière extinction de la maison régnante. Si les Polonois alors avoient pu choisir leurs princes, ils auroient pris parmi leurs palatins des sages tout décidés.

Les eût-on vu aller chercher un moine dans le fond d'un cloître, pour le porter sur le trône, uniquement parce qu'il étoit du sang de Piasz? Ce fut Casimir I. fils d'un père détesté, Miecislav II. & d'une mère encore plus exécration. Veuve & régente, elle avoit fui avec son fils; on le chercha cinq ans après pour le couronner: la France l'avoit reçu. Les ambassadeurs polonois le trouverent sous le froc dans l'abbaye de Clugny, où il étoit profès & diacre. Cette vue les tint d'abord en suspens: ils craignirent que son ame ne fût flétrie sous la cendre & le cilice; mais faisant réflexion qu'il étoit du sang royal, & qu'un roi quelconque étoit préférable à l'interregne qui les déoloit, ils remplirent leur ambassade. Un obstacle arretoit; Casimir étoit lié par des vœux & par les ordres sacrés; le pape Clément II. trancha le nœud, & le cénobite fut roi. Ce n'est qu'à la fin de la seconde classe, que le droit héréditaire périt pour faire place à l'élection.

Le gouvernement a eu aussi ses révolutions: il fut d'abord absolu entre les mains de Leck, peut-être trop: la nation sentit ses forces, & secoua le joug d'un seul; elle partagea l'autorité entre des vaivodes ou généraux d'armée, dans le dessein de l'affaiblir. Ces vaivodes assis sur les débris du trône, les rassemblèrent pour en former douze, qui venant à se heurter les uns les autres, ébranlèrent l'état jusque dans ses fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppression, violence. L'état dans ces terribles secousses, regretta le gouvernement d'un seul, sans trop penser à ce qu'il en avoit souffert: mais les plus sentés cherchèrent un homme qui fût regner sur un

peuple libre, en écartant la licence. Cet homme se trouva dans la personne de Cracus, qui donna son nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du septième siècle.

L'extinction de sa postérité dès la première génération, remit le sceptre entre les mains de la nation, qui ne sachant à qui le confier, recourut aux vaivodes qu'elle avoit proscrits. Ceux-ci comblèrent les desordres des premiers; & cette aristocratie mal constituée ne montra que du trouble & de la foiblesse.

Au milieu de cette confusion, un homme sans nom & sans crédit, pensoit à sauver sa patrie: il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous. Przemillas (c'est ainsi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple; & ce peuple sauvage qui ne connoissoit encore d'autres titres à la couronne que les vertus, la plaça sur la tête de son libérateur, qui la soutint avec autant de bonheur que de gloire, sous le nom de Lesko I. dans le huitième siècle.

Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas long-tems, sans éprouver une nouvelle secousse. Popiel II. le quatrième duc depuis Przemillas, mérita par ses crimes d'être le dernier de sa race; l'anarchie succéda, & les concurrens au trône s'assemblerent à Krufwic, bourgade dans la Cujavie. Un habitant du lieu les reçut dans une maison rustique, leur servit un repas frugal, leur montra un jugement sain, un cœur droit & compatissant, des lumières au-dessus de sa condition, une ame ferme, un amour de la patrie, que ces furieux ne connoissoient pas. Des ambitieux qui désespèrent de commander, aimèrent mieux se soumettre à un tiers qui n'a rien disputé, que d'obéir à un rival. Ils se déterminèrent pour la vertu; & par-là ils réparèrent en quelque sorte tous les maux qu'ils avoient faits pour parvenir au trône; Piasz regna donc au neuvième siècle.

Les princes de sa maison, en se succédant les uns aux autres, affermissent leur autorité; elle parut même devenir plus absolue entre les mains de Boleslas I. dans le dixième siècle. Jusqu'à lui les souverains de Pologne, n'avoient eu que le titre de duc: deux puissances se disputoient alors le pouvoir de faire des rois, l'empereur, & le pape. A examiner l'indépendance des nations les unes des autres, ce n'est qu'à elles-mêmes à tirer leurs chefs. Le pape échoua dans sa prétention: ce fut l'empereur Othon III. qui touché des vertus de Boleslas, le revêtit de la royauté, en traversant la Pologne.

On n'auroit jamais cru qu'avec cet instrument du pouvoir arbitraire (un diplôme de royauté, donné par un étranger), le premier roi de Pologne eût jeté les premières semences du gouvernement républicain. Cependant ce héros, après avoir eu l'honneur de se signaler par des conquêtes, & la gloire bien plus grande d'en gémir, sembla à Servius Tullius, eut le courage de borner lui-même son pouvoir, en établissant un conseil de douze sénateurs, qui pût l'empêcher d'être injuste.

La nation qui avoit toujours obéi en regardant du côté de la liberté, en aperçut avec plaisir la première image: ce conseil pouvoit devenir un sénat. Nous avons vu que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un seul pour se confier à douze vaivodes. Cette idée passagère de république ne l'avoit jamais abandonnée; & quoique les princes, après son retour à la première constitution, se succédassent les uns aux autres par le droit du sang, elle restoit toujours persuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre sa couronne. Elle essaya son pouvoir sur Miecislav III. prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts: elle le déposa. Ces dépositions se renouvelèrent plus d'une fois; Uladilas Laskonogi, Uladilas Loketek, se vi-



rent forcés à descendre du trône, & Casimir IV. auroit eu le même sort, s'il n'eût fléchi sous les remontrances de ses sujets. Poussés à bout par la tyrannie de Boleslas II. dans le treizième siècle, ils s'en délivrèrent en le chassant.

Une nation qui est parvenue à déposer ses rois, n'a plus qu'à choisir les pierres pour élever l'édifice de sa liberté, & le tems amène tout. Casimir le grand, au quatorzième siècle, pressé de finir une longue guerre, fit un traité de paix, dont ses ennemis exigèrent la ratification par tous les ordres du royaume. Les ordres convoqués refusèrent de ratifier; & ils sentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impossible d'établir une république en conservant un roi.

Les fondemens en furent jetés avant la mort même de Casimir; il n'avoit point de fils pour lui succéder; il proposa son neveu Louis, roi de Hongrie. Les Polonois y consentirent; mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir absolu: ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes; ici c'est avec des traités. Le nouveau maître le déchargeoit presque de toute contribution; il y avoit un usage établi, de défrayer la cour dans ses voyages; & il y renonçoit. Il s'engageoit pareillement à rembourser à ses sujets les dépenses qu'il feroit contraint de faire, & les dommages même qu'ils auroient à souffrir dans les guerres qu'il entreprendroit contre les puissances voisines: rien ne coûte pour arriver au trône.

Louis y parvint, & les sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics seroient désormais donnés à vie aux citoyens, à l'exclusion de tout étranger, & que la garde des forts & des châteaux ne seroit plus confiée à des seigneurs supérieurs au reste de la noblesse, par une naissance qui leur donnoit trop de crédit. Louis possesseur de deux royaumes, préféreroit le séjour de la Hongrie, où il commandoit en maître, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des lois. Il envoya le duc d'Oppellen pour y gouverner en son nom: la nation en fut extrêmement choquée, & le roi fut obligé de lui substituer trois seigneurs polonois agréables au peuple: Louis mourut sans être regretté.

Ce n'étoit pas assez à l'esprit républicain, d'avoir mitigé la royauté; il frappa un autre grand coup, en abolissant la succession; & la couronne fut dévolue à la fille cadette de Louis, à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de la main de l'état. Parmi les concurrens qui se présentèrent, Jagellon fit briller la couronne de Lithuanie, qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup; mais ce n'étoit rien, s'il n'avoit souscrit à la forme républicaine. C'est à ce prix qu'il épousa Hedwige, & qu'il fut roi.

Il y eut donc une république composée de trois ordres: le roi, le sénat, l'ordre équestre, qui comprend tout le reste de la noblesse, & qui donna bientôt des tribuns sous la dénomination de nonces. Ces nonces représentent tout l'ordre équestre dans les assemblées générales de la nation qu'on nomme *diètes*, & dont ils arrêtent l'activité, quand ils veulent, par le droit de  *veto*. La république romaine n'avoit point de roi: mais dans ses trois ordres, elle comptoit les plébiens, qui partageoient la souveraineté avec le sénat & l'ordre équestre; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux, ni plus grand. La Pologne différente dans ses principes, n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le sénat qui tient la balance entre le roi & la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étoient Sarmates.

La république polonoise étant encore dans son enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il regnoit: un acte émané du trône se trouva contraire à

ce qu'il avoit juré; les nouveaux républicains soulevèrent leurs yeux même, mirent l'acte en pièce avec leurs fabres.

Les rois, qui avant la révolution décisive de la guerre ou de la paix, faisoient les lois, changeoient les coutumes, abrogeoient les constitutions, établissoient des impôts, dispoient du trésor public, vinrent passer tous ces ressorts de puissance dans les mains de la noblesse; & ils s'accoutumèrent à être contredits. Mais ce fut sous Sigismond Auguste, au seizième siècle, que la fierté républicaine se monta sur le plus haut ton.

Ce prince étant mort sans enfans en 1573, on pensa encore à élever de nouveaux remparts à la liberté; on examina les lois anciennes. Les unes furent restraintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies; & après bien des discussions, on fit un décret qui portoit que les rois nommés par la nation, ne tenteroient aucune voie pour se donner un successeur; & que conséquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'héritiers du royaume; qu'il y auroit toujours auprès de leur personne seize sénateurs pour leur servir de conseil; & que sans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des ministres étrangers, ni en envoyer chez d'autres princes; qu'ils ne leveroient point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la noblesse de monter à cheval sans l'aveu de tous les ordres de la république; qu'ils n'admettroient aucun étranger au conseil de la nation; & qu'ils ne leur confèreroient ni charges, ni dignités, ni starosties; & qu'enfin ils ne pourroient point se marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permission du sénat, & de l'ordre équestre.

Tout l'interregne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit *les attentats du trône*. Henri de Valois fut révolté à son arrivée de ce langage républicain qui dominoit dans toutes les assemblées de l'état. La religion protestante étoit entrée dans le royaume sous Sigismond I. & ses progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contre elle. Lorsque Henri arriva à Cracovie, on y savoit que Charles IX. son frère venoit d'assassiner une partie de ses sujets pour en convertir une autre. On craignoit qu'un prince élevé dans une cour fanatique & violente, n'en apportât l'esprit: on voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déjà jurée en France en présence des ambassadeurs de la république, & sur-tout l'article de la tolérance, qu'il n'avoit juré que d'une façon vague & équivoque. Sans l'éloquent Pibrac, on ne sait s'il eût été couronné; mais quelque mois après, le castellan de Sandomir Ossolenski, fut chargé lui-même, de déclarer à Henri sa prochaine déposition, s'il ne rempliroit plus exactement les devoirs du trône. Sa fuite précipitée termina les plaintes de la nation, & son règne. C'est par tous ces coups de force, frappés en différens tems, que la Pologne s'est conservée des rois sans les craindre. Un roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *pacta conventa*, dispense les sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les lois de la république.

La puissance législative réside essentiellement dans la diète qui se tient dans l'ancien château de Varsovie, & que le roi doit convoquer tous les deux ans. S'il y manquoit, la république a le pouvoir de s'assembler d'elle-même: les diétines de chaque palatinat, précédent toujours la diète. On y prépare les matières qui doivent se traiter dans l'assemblée générale, & on y choisit les représentants de l'ordre équestre: c'est ce qui forme la chambre des nonces. Ces nonces ou ces tribuns sont si sacrés, que sous le règne d'Auguste II. un colonel saxon en ayant blessé un légèrement pour venger une insulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, malgré

toute la protection du roi : on lui fit seulement grace du bourreau ; il passa par les armes.

Pour connaître le sénat qui est l'âme de la diète, il faut jeter les yeux sur les évêques, les palatins, & les castellans. Ces deux dernières dignités ne sont pas aussi connues que l'épiscopat : un palatin est le chef de la noblesse dans son palatinat. Il préside à ses assemblées ; il la mène au champ électoral pour faire ses rois, & à la guerre lorsqu'on assemble la poppolite ou l'arrière-ban. Il a aussi le droit de fixer le prix des denrées, & de régler les poids & mesures ; c'est un gouvernement de province. Un castellan jouit des mêmes prérogatives dans son district, qui fait toujours partie d'un palatinat, & il représente le palatin dans son absence. Les castellans autrefois étoient gouverneurs des châteaux forts, & des villes royales. Ces gouvernemens ont passé aux starostes qui exercent aussi la justice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne institution, c'est un registre dont ils sont dépositaires : tous les biens du district libres ou engagés, y sont consignés : quiconque veut acquérir, achète en toute sûreté.

On ne voit qu'un staroste dans le sénat, celui de Samogitie ; mais on y compte deux archevêques, quinze évêques, trente-trois palatins, & quarante-cinq castellans ; en tout cent trente-six sénateurs.

Les ministres ont place au sénat sans être sénateurs ; ils sont au nombre de dix, en se répétant dans l'union des deux états.

Le grand maréchal de la couronne.

Le grand maréchal de Lithuanie.

Le grand chancelier de la couronne.

Le grand chancelier de Lithuanie.

Le vice-chancelier de la couronne.

Le vice-chancelier de Lithuanie.

Le grand trésorier de la couronne.

Le grand trésorier de Lithuanie.

Le maréchal de la cour de Pologne.

Le maréchal de la cour de Lithuanie.

Le grand maréchal est le troisième personnage de la Pologne. Il ne voit que le primat & le roi au-dessus de lui. Maître du palais, c'est de lui que les ambassadeurs prennent jour pour les audiences. Son pouvoir est presque illimité à la cour, & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la sûreté du roi, & au maintien de l'ordre. Il y connaît de tous les crimes, & il juge sans appel. La nation seule peut réformer ses jugemens. C'est lui encore qui convoque le sénat, & qui reprime ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours des troupes à ses ordres.

Le maréchal de la cour n'a aucun exercice de juridiction que dans l'absence du grand maréchal.

Le grand chancelier tient les grands sceaux ; le vice-chancelier les petits. L'un des deux est évêque, pour connaître des affaires ecclésiastiques. L'un ou l'autre doit répondre au nom du roi en polonois ou en latin, selon l'occasion. C'est une chose singulière que la langue des Romains, qui ne pénétrèrent jamais en Pologne, se parle aujourd'hui communément dans cet état. Tout y parle latin jusqu'aux domestiques.

Le grand trésorier est dépositaire des finances de la république. Cet argent, que les Romains appelloient le trésor du peuple, *ararium populi*, la Pologne se garde bien de le laisser à la direction des rois. C'est la nation assemblée, ou du moins un sénatus-consulte qui décide de l'emploi ; & le grand trésorier ne doit compte qu'à la nation.

Tous ces ministres ne ressemblent point à ceux des autres cours. Le roi les crée ; mais la république seule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au trône, la source des grâces, & qu'ils sont hommes, la république n'a pas voulu leur accorder voix délibérative dans le sénat.

On donne aux sénateurs le titre d'*excellence*, & ils prétendent à celui de *monseigneur*, que les valets, les serfs, & la pauvre noblesse leur prodigent.

Le chef du sénat est l'archevêque de Gnesne, qu'on nomme plus communément le *primat*, & dont nous ferons un article à part : c'est assez de dire en passant qu'il est aussi chef de l'église, dignité éminente qui donne à ce ministre de l'humble christianisme tout le faste du trône, & quelquefois toute sa puissance.

Le sénat hors de la diète, remue les ressorts du gouvernement sous les yeux du roi : mais le roi ne peut violenter les suffrages. La liberté se montre jusque dans les formes extérieures. Les sénateurs ont le fauteuil, & on les voit se couvrir dès que le roi se couvre. Cependant le sénat hors de la diète, ne décide que provisionnellement. Dans la diète, il devient législateur conjointement avec le roi & la chambre des nonces.

Cette chambre ressembleroit à celle des communes en Angleterre, si, au lieu de ne représenter que la noblesse, elle représentoit le peuple. On voit à la tête un officier d'un grand poids, mais dont l'office n'est que passer. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis de la chambre. C'est lui qui les porte au sénat, & qui rapporte ceux des sénateurs. On le nomme *maréchal de la diète*, ou *maréchal des nonces*. Il est à Varsovie ce qu'étoit le tribun du peuple à Rome ; & comme le patricien à Rome ne pouvoit pas être tribun, celui qui étoit est le tribun des tribuns doit être pris dans l'ordre équestre, & non dans le sénat.

Lorsque la diète est assemblée, tout est ouvert, parce que c'est le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curiosité sont frappés de la grandeur du spectacle. Le roi sur un trône élevé, dont les marches sont décorées des grands officiers de la cour ; le primat disputant presque toujours de splendeur avec le roi ; les sénateurs formant deux lignes augustes ; les ministres en face du roi, les nonces en plus grand nombre que les sénateurs, répandus autour d'eux, & se tenant de bout : les ambassadeurs & le nonce du pape y ont aussi des places marquées, sauf à la diète à les faire retirer, lorsqu'elle le juge à-propos.

Le premier acte de la diète, c'est toujours la lecture des *pacta conventa* qui renouvellent les obligations que le roi a contractées avec son peuple ; & s'il y a manqué, chaque membre de l'assemblée a droit d'en demander l'observation.

Les autres séances pendant six semaines, durée ordinaire de la diète, amènent tous les intérêts de la nation ; la nomination aux dignités vacantes, la disposition des biens royaux en faveur des militaires qui ont servi avec distinction, les comptes du grand trésorier, la diminution ou l'augmentation des impôts selon la conjoncture, les négociations dont les ambassadeurs de la république ont été chargés, & la manière dont ils s'en sont acquittés, les alliances à rompre ou à former, la paix ou la guerre, l'abrogation ou la sanction d'une loi, l'affermissement de la liberté, enfin tout l'ordre public.

Les cinq derniers jours qu'on appelle les *grands jours*, sont destinés à réunir les suffrages. Une décision pour avoir force de loi, doit être approuvée par les trois ordres d'un consentement unanime. L'opposition d'un seul nonce arrête tout.

Ce privilège des nonces est une preuve frappante des révolutions de l'esprit humain. Il n'existoit pas en 1652, lorsque *Sicinski*, nonce d'Upita, en fit le premier usage. Chargé de malédictions, il échappa avec peine aux coups de fabre ; & ce même privilège contre lequel tout le monde s'éleva pour lors, est aujourd'hui ce qu'il y a de plus sacré dans la république. Un moyen sûr d'être mis en pièces, seroit d'en proposer l'abolition.

On



On est obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal. Un nonce peut non-seulement anéantir une bonne décision; mais s'il s'en prend à toutes, il n'a qu'à protester & disparaître: la diète est rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas qu'elle soit formée pour penser à la dissoudre. Le prétexte le plus frivole devient un instrument tranchant. En 1752 les nonces du palatinat de Kiovie avoient dans leurs instructions d'exiger du roi, avant tout, l'extirpation des francs-maçons, société qui n'effraie que les imbécilles & qui ne faisoit aucune sensation en Pologne.

Le remède aux diètes rompues, c'est une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations des nonces; & souvent une confédération s'élève contre l'autre. C'est ensuite aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulsions dans l'état, sur-tout si les armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des particuliers sont mieux jugées. C'est toujours la pluralité qui décide; mais point de juges permanens. La noblesse en crée chaque année pour former deux tribunaux souverains: l'un à Petrikow pour la grande Pologne, l'autre à Lublin pour la petite. Le grand duché de Lithuanie a aussi son tribunal. La justice s'y rend sommairement comme en Asie. Point de procureurs ni de procédures: quelques avocats seulement qu'on appelle *juristes*, oubien on plaide sa cause soi-même. Une meilleure disposition encore, c'est que la justice se rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces tribunaux sont vraiment souverains; car le roi ne peut ni les prévenir par évocation, ni casser leurs arrêts.

Puisque j'en suis sur la manière dont la justice s'exerce en Pologne, j'ajouterai qu'elle se rend selon les statuts du royaume, que Sigismond Auguste fit rédiger en un corps en 1520; c'est ce qu'on appelle *droit polonois*. Et quand il arrive certains cas qui n'y sont pas compris, on se sert du droit *saxon*. Les jugemens se rendent dans trois tribunaux supérieurs, à la pluralité des voix, & on peut en appeler au roi. Ces tribunaux jugent toutes les affaires civiles de la noblesse. Pour les criminelles, un gentilhomme ne peut être emprisonné, ni jugé que par le roi & le sénat.

Il n'y a point de confiscation, & la proscription n'a lieu que pour les crimes capitaux au premier chef, qui sont les meurtres, les assassinats, & la conjuration contre l'état. Si le criminel n'est point arrêté prisonnier dans l'action, il n'est pas besoin d'envoyer des soldats pour aller investir; on le cite pour subir le jugement du roi & du sénat. S'il ne comparoit pas, on le déclare infâme & convaincu; par-là il est proscrit, & tout le monde peut le tuer en le rencontrant. Chaque starostie a sa juridiction dans l'étendue de son territoire. On appelle des magistrats des villes au chancelier, & la diète en décide quand l'affaire est importante.

Les crimes de lèse-majesté ou d'état sont jugés en diète. La maxime que l'église abhorre le sang, ne regarde point les évêques polonois. Une bulle de Clément VIII. leur permet de conseiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en signer les decrets.

Une chose encore qu'on ne voit guère ailleurs, c'est que les mêmes hommes qui délibèrent au sénat, qui sont des lois en diète, qui jugent dans les tribunaux, marchent à l'ennemi. On aperçoit par-là qu'en Pologne la robe n'est point séparée de l'épée.

La noblesse ayant saisi les rênes du gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'état a pensé que c'étoit à elle seule à le défendre, en laissant aux terres tout le reste de la nation. C'est aujourd'hui le seul pays où l'on voie une cavalerie toute composée

Tome XII.

de gentilhommes, dont le grand duché de Lithuanie fournit un quart, & la Pologne le reste.

L'armée qui en résulte, ou plutôt ces deux armées polonoise & lithuanienne, ont chacune leur grand général indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la charge de grand maréchal, après la primatie, est la première en dignité: le grand général est supérieur en pouvoir. Il ne connoît presque d'autres bornes que celles qu'il se prescrit lui-même. A l'ouverture de la campagne, le roi tient conseil avec les sénateurs & les chefs de l'armée sur les opérations à faire; & dès ce moment le grand général exécute arbitrairement. Il assemble les troupes, il règle les marches, il décide des batailles, il distribue les récompenses & les punitions, il élève, il casse, il fait couper des têtes, le tout sans rendre compte qu'à la république dans la diète. Les anciens connétables de France qui ont porté ombrage au trône, n'étoient pas si absolus. Cette grande autorité n'est suspendue que dans le cas où le roi commande en personne.

Les deux armées ont aussi respectivement un général de campagne, qui se nomme *petit général*. Celui-ci n'a d'autorité que celle que le grand général veut lui laisser; & il la remplit en son absence. Un autre personnage, c'est le *stragénik* qui commande l'avant-garde.

La Pologne entretient encore un troisième corps d'armée, infanterie & dragons. L'emploi n'en est pas ancien. C'est ce qu'on appelle l'armée étrangère, presque entièrement composée d'allemands. Lorsque tout est complet, ce qui arrive rarement, la garde ordinaire de la Pologne est de quarante-huit mille hommes.

Une quatrième armée, la plus nombreuse & la plus inutile c'est la *pospolite* ou l'arrière-ban. On verroit dans un besoin plus de cent mille gentilhommes monter à cheval, pour ne connoître que la discipline qui leur conviendrait; pour se révolter, si on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'assemblée sans les faire marcher; & pour refuser le service, s'il falloit passer les frontières.

Quoique les Polonois ressemblent moins aux Sarmates leurs ancêtres, que les Tartares aux leurs, ils en conservent pourtant quelques traits. Ils sont francs & fiers. La fierté est assez naturelle à un gentilhomme qui élit son roi, & qui peut être roi lui-même. Ils sont emportés. Leurs représentans, dans les assemblées de la nation, décident souvent les affaires le sabre à la main. Ils font apprendre la langue latine à leurs enfans; & la plupart des nobles, outre la langue esclavonne, qui leur est naturelle, parlent allemand, françois & italien. La langue polonoise est une dialecte de l'esclavonne; mais elle est mêlée de plusieurs mots allemands.

Ils ont oublié la simplicité & la frugalité des Sarmates leurs ancêtres. Jusqu'à la fin du règne de Sobieski, quelques chaîses de bois, une peau d'ours, une paire de pistolets, deux planches couvertes d'un matelas, meubloient un noble d'une fortune honnête. Aujourd'hui les vêtements des gentilhommes sont riches: ils portent pour la plupart des bottines couleur de soufre, qui ont le talon ferré, un bonnet fourré, & des vestes doublées de zibeline, qui leur vont jusqu'à mi-jambe; c'est ainsi qu'ils paroissent dans les diètes ou dans les fêtes de cérémonies. D'autres objets de luxe se sont introduits en Pologne sous Auguste II. & les modes françoises déjà reçues en Allemagne, se sont mêlées à la magnificence orientale, qui montre plus de richesse que de goût. Leur faïte est montée si haut, qu'une femme de qualité ne sort guère qu'en carrosse à six chevaux. Quand un grand seigneur voyage d'une province à une autre, c'est avec deux cens chevaux, & autant d'hommes. Point d'hôtels; il porte tout avec lui; mais il déluge les plébéiens

B B B b b

qui ne regardent cette haute noblesse que comme un fléau; elle est de bonne heure endurcie au froid & à la fatigue; parce que tous les gentilhommes se lavent le visage & le cou avec de l'eau froide, quelque tems qu'il fasse. Ils baignent aussi les enfans dans l'eau froide de très-bonne heure, ce qui endurec leurs corps à l'apreté des hivers dès la plus tendre jeunesse.

Un usage excellent des seigneurs, c'est qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils se rendent par-là plus indépendans de la cour, qui n'oublie rien pour les corrompre, & ils vivifient les campagnes par la dépense qu'ils y font.

Ces campagnes seroient peuplées & florissantes, si elles étoient cultivées par un peuple libre. Les serfs de *Pologne* sont attachés à la glèbe; tandis qu'en Asie même on n'a point d'autres esclaves que ceux qu'on achète, ou qu'on a pris à la guerre: ce sont des étrangers. La *Pologne* frappe ses propres enfans. Chaque seigneur est obligé de loger son serf. C'est dans une très-pauvre cabane, où des enfans nus sous la rigueur d'un climat glacé, péle-mêle avec le bétail, semblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'esclave qui leur a donné le jour verroit tranquillement brûler sa chaumière, parce que rien n'est à lui. Il ne sauroit dire mon champ, mes enfans, ma femme; tout appartient au seigneur, qui peut vendre également le laboureur & le bœuf. Il est rare de vendre des femmes, parce que ce sont elles qui multiplient le troupeau; population misérable: le froid en tue une grande partie.

Envain le pape Alexandre III. proscrivit dans un concile la servitude au xij. siècle, la *Pologne* s'est endurcie à cet égard plus que le reste du christianisme: malheur au serf si un seigneur ivre s'empporte contre lui. On diroit que ce qu'à la nature a refusé à de certains peuples, c'est précisément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes font de grands ravages dans la république. Les casuistes passent légèrement sur l'ivrognerie, comme une suite du climat; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les femmes disputent aux hommes les jeux d'exercice, la chasse, & les plaisirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les beautés du midi, on les voit faire sur la neige cent lieues en traîneau, sans craindre ni les mauvais gîtes, ni les difficultés des chemins.

Les voyageurs éprouvent en *Pologne* que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes lois. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coutume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des starostes pour la sûreté des routes, tout favorise le vol & l'assassinat; dix ans en montrent à peine un exemple.

La *Pologne* avoit déjà cette partie des bonnes mœurs avant que de recevoir le christianisme. Elle fut idolâtre plus long-tems que le reste de l'Europe. Elle avoit adopté les dieux grecs qu'elle défigura, parce qu'ignorant les lettres, & ne se doutant pas de l'existence d'Homère ni d'Hésiode, elle n'avoit jamais ouvert les archives de l'idolâtrie; elle marchoit au crépuscule d'une tradition confuse.

Vers le milieu du dixième siècle, le duc Miécislaw, premier du nom, cédant aux sollicitations de la belle Dambrowka sa femme, née chrétienne, embrassa la foi, & entreprit de la répandre. Dieu se fît de tout, adorable en tout. Ce sont des femmes sur le trône, qui en engageant leurs maris à se faire baptiser, ont converti la moitié de l'Europe; Giselle, la Hongrie; la sœur d'un empereur grec, la Russie; la fille de Childebert, l'Angleterre; Clotilde, la France.

Cependant si le christianisme, en s'établissant, avoit été par-tout aussi violent qu'en *Pologne*, il manqueroit de deux caractères de vérité qui le fai-

soient triompher dans les trois premiers siècles, la douceur & la persuasion. L'évêque de Mersebourg, qui vivoit au tems de Miécislaw, nous apprend qu'on arrachait les dents à ceux qui avoient mangé de la viande en carême; qu'on suspendoit un adultère ou un fornicateur à un clou par l'instrument de son crime, & qu'on mettoit un rafoir auprès de lui, avec la liberté de s'en servir pour se dégager, ou de mourir dans cette torture. On voyoit d'un autre côté des pères tuer leurs enfans imparfaits, & des enfans dénaturés affommer leurs pères décrépits; coutume barbare des anciens Sarmates, que les Polonois n'ont quittée qu'au treizième siècle. Le terrible chrétien Miécislaw avoit répudié sept femmes payennes pour s'unir à Dambrowka, & lorsqu'il l'eut perdue, il finit, si l'on en croit Baronius & Dithmar, par épouser une religieuse, qui n'oublia rien pour étendre la foi.

Son fils & son successeur, Boleslas I. étouffa sans violence les restes de l'idolâtrie. Humain, accessible, familier, il traita ses sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raison & la mansuétude; le père leur avoit ordonné d'être chrétiens, le fils le leur persuada.

Cet esprit de paix & de douceur dans les rois, passa à la nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de religion qui dévorèrent l'Europe au xvj. & xvij. siècle. Elle n'a eu dans son sein ni conspiration des poudres, ni saint Barthelemy, ni sénat égorgé, ni rois assassinés, ni des frères armés contre des frères; & c'est le pays où l'on a brûlé moins de monde pour s'être trompé dans le dogme. La *Pologne* cependant a été barbare plus long-tems que l'Espagne, la France, l'Angleterre, & l'Allemagne; ce qui prouve qu'une demi-science est plus orageuse que la grossière ignorance; & lorsque la *Pologne* a commencé à discourir, un de ses rois, Sigismond I. prononça la peine de mort contre la religion protestante.

Un paradoxe bien étrange, c'est que tandis qu'il poursuivoit avec le fer, des hommes qui contestoient la présence de Jésus-Christ sur les autels, il laissoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité. Le sang couloit, & devoit couler encore plus; mais la république statua que désormais, les rois en montant sur le trône, jureroient la tolérance de toutes les religions.

On voit effectivement en *Pologne* des calvinistes, des luthériens, des grecs schismatiques, des mahométans & des juifs. Ceux-ci jouissent depuis long-tems des privilèges que Casimir le-grand leur accorda en faveur de sa concubine, la juive Esther. Plus riches par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie seule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous les besoins de l'état; & la *Pologne* qui tolère près de trois cens synagogues, s'appelle encore aujourd'hui le paradis des Juifs: c'est-là qu'ils semblent revenus au règne d'Assuérus, sous la protection de Mardochée.

Il n'est peut-être aucun pays où les rites de la religion romaine soient observés plus strictement. Les Polonois, dès les premiers tems, ne trouverent point ces rites assez austères, & commencèrent le carême à la septuagésime; ce fut le pape Innocent IV. qui abrogea cette surrogation rigoureuse, en récompense des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à un empereur chrétien, Ferdinand II. A l'abstinence ordinaire du vendredi & du samedi, ils ont ajouté celle du mercredi.

Les confréries flagellantes de Flagellans sont aussi communes dans cette partie du nord que vers le midi; c'est peut-être de-là que le roi de France, Henri III. en rapporta le goût.



Aucune histoire, dans la même étendue de siècles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq milles de Cracovie les salines de Bochnia; c'est fainte Cunégonde, femme de Boleslas le chaste, disent toutes les chroniques, qui les a transportées de Hongrie en Pologne. Comme l'étude de la nature y est moins avancée que dans tout le reste du nord, le merveilleux, qui fut toujours la raison du peuple, y conserve encore plus d'empire qu'ailleurs.

Leur respect pour les papes s'est fait remarquer dans tous les tems. Lorsque Clément II. releva de ses vœux le moine Casimir, pour le porter du cloître sur le trône en 1041, il imposa aux Polonois des conditions singulières, qui furent observées très-religieusement. Il les obligea à porter désormais les cheveux en forme de couronne monachale, à payer par tête tous les ans à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une lampe très-chère dans la basilique de saint Pierre; & il voulut qu'aux grandes fêtes, durant le tems du sacrifice, tous les nobles eussent au cou une étole de lin pareille à celle des prêtres: la première condition se remplit encore aujourd'hui.

Ce dévouement outré pour les decrets de Rome, se déborda jusqu'à engloûtir la royauté. Boleslas I. avoit reçu le titre de roi de l'empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en souvint lorsque Boleslas II. versa le sang de l'évêque Stanislas. Dans ce tems-là Hildebrand, qui avoit passé de la boutique d'un charron sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Grégoire VII. se rendoit redoutable à tous les souverains. Il venoit d'excommunier l'empereur Henri IV. dont il avoit été précepteur. Il lança ses foudres sur Boleslas, excommunication, dégradation, interdit sur tout le royaume, dispense du ferment de fidélité, & défense aux évêques de Pologne de couronner jamais aucun roi sans le consentement exprès du saint siege. On ne fait ce qui étonne le plus, la défense du pontife, ou l'obéissance aveugle des Polonois. Pas un évêque n'osa sacrer le successeur, & cette crainte superstitieuse dura pendant deux siècles, dans les sujets comme dans les princes, jusqu'à Przemislas, qui assambla une diète générale à Gnesne, s'y fit sacrer, & reprit le titre de roi, sans prendre les auspices de Rome.

Aujourd'hui les papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors; mais il est encore vrai que leur puissance est plus respectée en Pologne que dans la plupart des états catholiques. Une nation qui a pris sur elle de faire ses rois, n'a pas osé les proclamer sans la permission du pape. C'est une bulle de Sixte V. qui a donné ce pouvoir au primate. On voit constamment à Varsovie un nonce apostolique avec une étendue de puissance qu'on ne souffre point ailleurs. Il n'en a pourtant pas assez pour soutenir l'indissolubilité du mariage. Il n'est pas rare en Pologne d'entendre dire à des maris, ma femme qui n'est plus ma femme. Les évêques témoins & juges de ces divorces, s'en consolent avec leurs revenus. Les simples prêtres paroissent très-respectueux pour les saints canons, & ils ont plusieurs bénéfices à charge d'âmes.

La Pologne, telle qu'elle est aujourd'hui dans le moral & dans le physique, présente des contrastes bien frappans; la dignité royale avec le nom de république; des lois avec l'anarchie féodale; des traits informes de la république romaine avec la barbarie gothique; l'abondance & la pauvreté.

La nature a mis dans cet état tout ce qu'il faut pour vivre, grains, miel, cire, poisson, gibier; & tout ce qu'il faut pour l'enrichir, blés, pâturages, bestiaux, laines, cuirs, salines, métaux, minéraux; cependant l'Europe n'a point de peuple plus pauvre;

Tome XII.

la plus grande source de l'argent qui roule en Pologne, c'est la vente de la royauté.

La terre & l'eau, tout y appelle un grand commerce, & le commerce ne s'y montre pas. Tant de rivières & de beaux fleuves, la Duna, le Bog, le Niefter, la Vistule, le Niemen, le Borysthène, ne servent qu'à figurer dans les cartes géographiques. On a remarqué depuis long-tems, qu'il seroit aisé de joindre par des canaux l'Océan septentrional & la mer Noire, pour embrasser le commerce de l'Orient & de l'Occident; mais loin de construire des vaisseaux marchands, la Pologne, qui a été insultée plusieurs fois par des flottes, n'a pas même pensé à une petite marine guerrière.

Cet état, plus grand que la France, ne compte que cinq millions d'habitans, & laisse la quatrième partie de ses terres en friche; terres excellentes, perte d'autant plus déplorable.

Cet état large de deux cens de nos lieues, & long de quatre cens, auroit besoin d'armées nombreuses pour garder ses vastes frontières; il peut à peine soulever quarante mille hommes. Un roi qui l'a gouverné quelque tems, & qui nous montre dans une province de France ce qu'il auroit pu exécuter dans un royaume; ce prince fait pour écrire & pour agir, nous dit qu'il y a des villes en Europe dont le trésor est plus opulent que celui de la Pologne, & il nous fait entendre que deux ou trois commercans d'Amsterdam, de Londres, de Hambourg, négocient pour des sommes plus considérables pour leur compte, que n'en rapporte tout le domaine de la république.

Le luxe, cette pauvreté artificielle, est entré dans les maisons de Pologne, & les villes sont dégoûtantes par des boues affreuses; Varsovie n'est pavée que depuis peu d'années.

Le comble de l'esclavage & l'excès de la liberté semblent disputer à qui détruira la Pologne; la noblesse peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la nation est dans la servitude. Un noble polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'assemblée des ordres: c'est lui ouvrir toutes les portes pour se sauver. Il y a une loi plus affreuse que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce noble qui a tué un de ses serfs met quinze livres sur la fosse, & si le paysan appartient à un autre noble, la loi de l'honneur l'oblige seulement à en rendre un; c'est un bœuf pour un bœuf. Tous les hommes sont nés égaux, c'est une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain; & si l'inégalité des conditions est devenue nécessaire, il faut du-moins l'adoucir par la liberté naturelle & par l'égalité des lois.

Le *liberum veto* donne plus de force à un seul noble qu'à la république. Il enchaîne par un mot les volontés unanimes de la nation; & s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut qu'elle se sépare. C'étoit le droit des tribuns romains; mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre, & ce furent des magistrats pour protéger le peuple. Dans une diète polonoise on voit trois ou quatre cens tribuns qui l'oppriment.

La république a pris, autant qu'elle a pu, toutes les précautions pour conserver l'égalité dans la noblesse, & c'est pour cela qu'elle ne tient pas compte des décorations du saint empire qui feroient l'Europe de princes. Il n'y a de princes reconnus pour tels par les lettres d'union de la Lithuanie, que les Czartoriski, les Sangusko, & les Wicznowiecki, & encore le titre d'*altesse* ne les tire pas de l'égalité; les charges seules peuvent donner des préférences. La moindre castellan précède le prince sans charge, pour apprendre à respecter la république, plus que les titres & la naissance: malgré tout cela, rien de si rampant que la petite noblesse devant la grande.

B B B b b b j

Puisque le royaume est électif, il semble que le peuple, qui est la partie la plus nombreuse & la plus nécessaire, devrait avoir part à l'élection : pas la moindre. Il prend le roi que la noblesse lui donne ; trop heureux s'il ne portoit pas des fers dans le sein de la liberté. Tout ce qui n'est pas noble vit sans considération dans les villes, ou esclave dans les campagnes ; & l'on fait que tout est perdu dans un état, lorsque le plebicien ne peut s'élever que par un bouleversement général. Aussi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands, encore sont-ils allemands, juifs, ou français.

Dans ses guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'école de Peinture, point de théâtre ; l'Architecture y est dans l'enfance ; l'Histoire y est traitée sans goût ; les Mathématiques peu cultivées ; la saine Philosophie presque ignorée ; nul monument, nulle grande ville.

Tandis qu'une trentaine de palatins, une centaine de castellans & starostes, les évêques & les grands officiers de la couronne jouent les satrapes asiatiques, trois mille petits nobles cherchent le nécessaire comme ils peuvent. L'histoire est obligée d'insister sur la noblesse polonoise, puisque le peuple n'est pas compté. Le droit d'être ses rois est celui qui la flatte le plus, & qui la sert le moins. Elle vend ordinairement sa couronne au candidat qui a le plus d'argent ; elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des princes qui gouvernent avec sagesse ; & depuis le règne de Casimir le grand, elle a cherché en Hongrie, en Transylvanie, en France & en Allemagne, des étrangers qui n'ont aucune connoissance de ses mœurs, de ses préjugés, de sa langue, de ses intérêts, de ses lois, de ses usages.

Qui verroit un roi de Pologne dans la pompe de la majesté royale, le croiroit le monarque le plus riche & le plus absolu : ni l'un ni l'autre. La république ne lui donne que six cents mille écus pour l'entretien de sa maison ; & dans toute contestation, les Polonois jugent toujours que le roi a tort. Comme c'est lui qui préside aux conseils & qui publie les décrets, ils l'appellent *la bouche*, & non *l'âme* de la république. Ils le gardent à vue dans l'administration : quatre sénateurs doivent l'observer par-tout, sous peine d'une amende pécuniaire. Son chancelier lui refuse le sceau pour les choses qu'il ne croit pas justes. Son grand chambellan a droit de le fouiller ; aussi ne donne-t-il cette charge qu'à un favori.

Ce roi, tel qu'il est, joue pourtant un beau rôle s'il fait se contenter de faire du bien, sans tenter de nuire. Il dispose non-seulement, comme les autres souverains, de toutes les grandes charges du royaume & de la cour, des évêchés & des abbayes, qui sont presque toutes en commande, car la république n'a pas voulu que des moines qui ont renoncé aux richesses & à l'état de citoyen, possédassent au-delà du nécessaire ; il a encore un autre trésor qui ne s'épuise pas. Un tiers de ce grand royaume est en biens royaux, tenues, advocaties, starosties, depuis sept mille livres de revenu jusqu'à cent mille ; ces biens royaux, le roi ne pouvant se les approprier, est obligé de les distribuer, & ils ne passent point du père au fils aux dépens du mérite. Cette importante loi est une de celles qui contribuent le plus au soutien de la république. Si cette république n'est pas encore détruite, elle ne le doit qu'à ses lois : c'est une belle chose que les lois ! Un état qui en a & qui ne les enfreint point, peut bien éprouver des secousses ; mais c'est la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de se dissoudre.

Résumons à-présent les traits frappans du tableau de la Pologne, que nous avons dessiné dans tout le cours de cet article.

Cette monarchie a commencé l'an 550, dans la

personne de Leck, qui en fut le premier duc. Au neuvième siècle, l'anarchie qui déchiroit l'état finit par couronner un simple particulier qui n'avoit pour recommandation qu'une raison droite & des vertus. C'est Piasz qui donna une nouvelle race de souverains qui tinrent long-tems le sceptre. Quelques-uns abusèrent de l'autorité, ils furent déposés. On vit alors la nation, qui avoit toujours obéi, s'avancer par degrés vers la liberté, mettre habilement les révolutions à profit, & se montrer prête à favoriser le prétendant qui relâcheroit davantage les chaînes. Ainsi parvenue peu-à-peu à donner une forme républicaine à l'administration, elle la cimentait, lorsque sur la fin du xiv. siècle les nobles firent acheter à Jagellon, duc de Lithuanie, l'éclat de la couronne par le sacrifice de sa puissance.

Le Christianisme ne monta sur le trône de Pologne que dans le x. siècle, & il y monta avec cruauté. Cette auguste religion y a repris finalement l'esprit de douceur qui la caractérise : elle tolère dans l'état des sectes que mal-à-propos elle avoit bannies de son sein ; mais en même tems la Pologne est restée superstitieusement soumise aux décrets du pontife de Rome, dont le nonce à Varsovie a un pouvoir très-étendu. Un archevêque, celui de Gnesne, est le chef du sénat comme de l'église ; les autres prélats polonois munis comme lui du privilège d'un pape, ont par ce privilège le droit de teindre leurs mains pacifiques du sang de leurs enfans, en les condamnant à la mort. Il n'y a dans toute la Pologne que trois ou quatre villes qui puissent posséder des terres ; & quoiqu'on soit accoutumé à voir dans l'histoire de ce pays le malheureux sort des paysans, on frémit toujours en contemplant cette dégradation de l'humanité, qui n'a pas encore cédé au christianisme mal épuré de ce royaume.

La puissance souveraine réside dans la noblesse ; elle est représentée par ses nonces ou députés dans les diètes générales. Les lois se portent dans ses assemblées, & obligent le roi même.

Dans l'intervalle de ces parlemens de la nation, le sénat veille à l'exécution des lois. Dix ministres du roi, qui sont les premiers officiers de la couronne, ont place dans ce conseil, mais n'y ont point de voix. Les rois de Pologne en nommant à toutes les charges, peuvent faire beaucoup de bien, & pour ainsi dire, point de mal.

Le gouvernement est en même tems monarchique & aristocratique. Le roi, le sénat & la noblesse, forment le corps de la république. Les évêques, qui sont au nombre de quinze sous deux archevêques, tiennent le second rang, & ont la préséance au sénat.

On voit dans ce royaume des grands partageant la puissance du monarque, & vendant leurs suffrages pour son élection & pour soutenir leur pompe fastueuse. On ne voit en même tems point d'argent dans le trésor public pour soudoyer les armées, peu d'artillerie, peu ou point de moyens pour entretenir les subsides ; une faible infanterie, presque aucun commerce : on y voit en un mot une image blafarde des mœurs & du gouvernement des Goths.

En vain la Pologne se vante d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes : on a vu dix mille russes, après l'élection du roi Stanislas, disperser toute la noblesse polonoise assemblée en faveur de ce prince, & lui donner un autre roi. On a vu dans d'autres occasions cette armée nombreuse monter à cheval, s'assembler, se révolter, se donner quelques coups de sabres, & se séparer tout de suite.

L'indépendance de chaque gentilhomme est l'objet des lois de ce pays ; & ce qui en résulte par leur *liberum veto*, est l'oppression de tous.



Enfin ce royaume du nord de l'Europe use si mal de sa liberté & du droit qu'il a d'élire ses rois, qu'il semble vouloir consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre de ces avantages.

Pour achever complètement le tableau de la *Pologne*, il ne nous reste qu'à crayonner les principaux d'entr'eux qui l'ont gouvernée depuis le vj. siècle jusqu'à ce jour. Dans ce long espace de tems elle compte des chefs intelligens, actifs & laborieux, plus qu'aucun autre état; & ce n'est pas le hafard qui lui a donné cet avantage, c'est la nature de sa constitution. Dès le xiv. siècle elle a fait ses rois : ce ne sont pas des enfans qui naissent avec la couronne avant que d'avoir des vertus, & qui dans la maturité de l'âge peuvent encore sommeiller sur le trône. Un roi de *Pologne* doit payer de sa personne dans le sénat, dans les diètes, & à la tête des armées. Si l'on n'admire que les vertus guerrières, la *Pologne* peut se vanter d'avoir eu de grands princes; mais si l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la rendre plus heureuse qu'elle ne l'est, il y a beaucoup à rabattre.

Leck la tira des forêts & de la vie errante, pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractère, mais on fait en général que les fondateurs des empires ont tous eu de la tête & de l'exécution.

Cracus, dans le vij. siècle, leur donna les premières idées de la justice, en établissant des tribunaux pour décider les différends des particuliers. L'ordre régna où la licence diminueoit. Cracovie idolâtre honora long-tems son tombeau : c'étoit son *palladium*.

Au ix. siècle, Piaſt enseigna la vertu en la montrant dans lui même : ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force du commandement, il le persuadoit par la raison & par l'exemple. Son regne s'écoula dans la paix, & des barbares commencèrent à devenir citoyens.

Dans le x. siècle, Boleslas Chrobri, plein d'entraîles, les accoutuma à regarder leur souverain comme leur pere, & l'obéissance ne leur coûta rien.

Casimir I. fit entrevoir les Sciences & les Lettres dans cette terre sauvage, où elles n'étoient jamais entrées. La culture grossière qu'on leur donna attendoit des siècles plus favorables pour produire des fruits : ces fruits sont encore bien après ; mais le tems qui mûrit tout, achèvera peut-être un jour en *Pologne* ce qu'il a perfectionné en d'autres climats.

Dans le siècle suivant, Casimir II. qui ne fut nommé *le juste* qu'après l'avoir mérité, commença à protéger les gens de la campagne contre la tyrannie de la noblesse.

Au xiv. siècle, Casimir III. ou Casimir le grand, qu'on appelloit aussi le *roi des paysans*, voulut les mettre en liberté; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres ni bâtons pour se défendre. Casimir eut les plus grands succès dans toutes les autres parties du gouvernement. Sous son regne, des villes nouvelles parurent, & servirent de modele pour rebâtir les anciennes. C'est à lui que la *Pologne* doit le nouveau corps de lois qui la régle encore à-présent. Il fut le dernier des Piaſt, race qui a régné 528 ans.

Jagellon fit tout ce qu'il voulut avec une nation d'autant plus difficile à gouverner, que sa liberté naissante étoit toujours en garde contre les entreprises de la royauté. Il est étonnant que le trône toujours électif dans sa race, n'en fût pas sorti pendant près de 400 ans; tandis qu'ailleurs des couronnes héréditaires passoient à des familles étrangères. Cela montre combien les événemens trompent la sagesse humaine.

Le fils de Jagellon, Uladislas VI. n'avoit que 10 ans lorsqu'on l'éleva au trône, chose bien singulière

dans une nation qui pouvoit donner sa couronne à un héros tout formé; c'est qu'on en apercevoit déjà l'ame à-travers les nuages de l'enfance. La république nomma autant de régens qu'il y avoit de provinces, & des Burghus se chargerent d'instruire l'homme de la nation. Il prit les rênes de l'état à 18 ans; & en deux ans de regne il égala les grands rois. Il triompha des forces de la maison d'Autriche; il se fit couronner roi de Hongrie; il fut le premier roi de *Pologne* qui osa lutter contre la fortune de l'empire Ottoman. Cette hardiesse lui fut fatale; il périt à la bataille de Varne, à peine avoit-il 20 ans; & la *Pologne* regrettant également l'avenir & le passé, ne versa jamais de pleurs plus amers.

Elle n'essuya bien ses larmes que dans le xvj. siècle, sous le regne de Sigismond I. Ce prince eut un bonheur rare dans la diète d'élection; il fut nommé *roi* par acclamation, sans division de suffrages. Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abattit la puissance d'un ordre religieux qui débloit la *Pologne* depuis trois siècles; je parle des chevaliers teutoniques. Sigismond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faisoit passer pour l'Hercule de son tems; il brisoit les métaux les plus durs, & il avoit l'ame aussi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, presque toujours victorieux, respecté & ménagé par tous les souverains, par Soliman même, qui ne ménageoit rien. Il a peut-être été supérieur à François I. en ce que plus jaloux du bonheur de ses peuples que de sa gloire, il s'appliqua constamment à rendre la nation plus équitable que ses lois, les mœurs plus sociables, les villes plus florissantes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences plus honorés, la religion même plus épurée.

Personne ne lui ressembloit plus parmi ses successeurs, qu'Etienne Batori, prince de Transilvanie, à qui la *Pologne* donna sa couronne, après la fuite d'Henri de Valois. Il se fit une loi de ne distribuer les honneurs & les emplois qu'au mérite; il réforma les abus qui s'étoient accumulés dans l'administration de la justice; il entretenit le calme au dedans & au dehors. Il régna dix ans : c'étoit assez pour sa gloire, pas assez pour la république.

Sigismond III. prince de Suede, lui succéda sans le remplacer; il n'eut ni les mêmes qualités ni le même bonheur; il perdit un royaume héréditaire pour gagner une couronne élective; il laissa enlever à la *Pologne*, par Gustave-Adolphe, l'une des plus belles provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui causent ordinairement de grands malheurs; il étoit borné & obstiné.

Casimir V. (Jean) fut le dernier de la race des Jagellons. Rien de plus varié que la fortune de ce prince. Né fils de roi, il ne put résister à l'envie d'être religieux, espece de maladie qui attaque la jeunesse, dit l'abbé de Saint-Pierre, & qu'il appelle la *petite vérole de l'esprit*. Le pape l'en guérit en le faisant cardinal. Le cardinal se changea en roi; & après avoir gouverné un royaume, il vint en France pour gouverner des moines. Les deux abbayes que Louis XIV. lui donna, celle de S. Germain-des-Prés & celle de S. Martin de Nevers, devinrent pour lui une subsistance nécessaire, car la *Pologne* lui refusoit la pension dont elle étoit convenue; & pendant ce tems-là il y avoit en France des murmures contre un étranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la maison. Il voyoit souvent Marie Mignot, cette blanchisseuse que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un conseiller du parlement de Grenoble, & ensuite dans celui du maréchal de l'Hôpital. Cette femme singulière, deux fois veuve, soutenoit à Gourville qu'elle avoit épousé secrètement le roi Casimir. Elle étoit avec lui à Nevers lorsqu'il

y tomba malade & qu'il y finit ses jours en 1672.

Michel Wiczenowicki fut élu roi de Pologne en 1669, après l'abdication de Casimir. Jamais roi n'eut plus besoin d'être gouverné ; & en pareil cas ce ne sont pas toujours les plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Au bout de quelques années il se forma une ligue pour le détrôner. Les Polonois ont pour maxime que tout peuple qui peut faire un roi, peut le défaire. Ainsi ce qu'on appelleroit ailleurs *conjuraton*, ils le nomment *l'exercice d'un droit national*. Cependant les seigneurs ligués ne poufferent pas plus loin leur projet, par la crainte de l'empereur, & en considération de la misérable fanté du roi, qui finit ses jours l'année suivante sans postérité, à l'âge de 35 ans, après quatre ans de troubles & d'agitations. Si le sceptre peut rendre un mortel heureux, c'est seulement celui qui le fait porter. L'incapacité du roi Michel fit son malheur & celui de l'état ; ses yeux se fermerent en 1673 la veille de la victoire de Choczin.

Jean Sobieski, qui remporta cette victoire, fut nommé roi de Pologne l'année suivante, & se montra un des grands guerriers du dernier siècle. C'est à *Partiele OLESKO*, lieu de sa naissance, que vous trouverez son caractère. Il mourut à Varsovie dans la 66<sup>e</sup> année de son âge.

Frédéric Auguste I. électeur de Saxe, devint roi de Pologne au moyen de son abjuration du Luthéranisme, & de l'argent qu'il répandit. Il se ligua en 1700 avec le roi de Danemarck & le czar, contre Charles XII. Il se proposoit par cette ligue d'assujettir la Pologne, en se rendant plus puissant par la conquête de la Livonie ; mais les Polonois le déposèrent en 1704, & élurent en sa place Stanislas Leszcinski, palatin de Pologne, âgé de 26 ans. Les Saxons ayant été battus par ce prince & par le roi de Suède, Auguste se vit obligé de signer un traité de renonciation à la couronne polonoise. La perte de la bataille de Pultowa en 1709, fut le terme des prospérités de Charles XII. Ce revers entraîna la chute de son parti. Auguste entra dans la Pologne, & le Czar victorieux l'y suivit pour l'y maintenir. Le roi Stanislas ne pouvant résister à tant de forces réunies, se rendit à Bender auprès du roi de Suède.

Les événemens de la vie du roi Stanislas sont bien remarquables. Son pere Raphael Leszcinski avoit été grand général de la Pologne, & ne craignit jamais de déplaire à la cour pour servir la république. Grand par lui-même, plus grand encore dans son fils, dont Louis XV. est devenu le gendre ; les Polonois témoins de sa valeur, & charmés de la sagesse & de la douceur de son gouvernement, pendant le court espace qu'avoit duré son regne, l'élurent une seconde fois après la mort d'Auguste (en 1733). Cette élection n'eut pas lieu, par l'opposition de Charles VI. qui fournoient ses armes, & par celles de la Russie. Le fils de l'électeur de Saxe qui avoit épousé une niece de l'empereur, l'emporta de force sur son concurrent ; mais Stanislas conservant toujours de l'aveu de l'Europe le titre de *roi*, dont il étoit si digne, fut fait duc de Lorraine, & vint rendre heureux de nouveaux sujets qui se souviendront long-tems de lui.

L'Histoire juge les princes sur le bien qu'ils font. Si jamais la Pologne a quelque grand roi sur le trône pour la rétablir, ce sera celui-là seul, comme le dit M. l'abbé Coyer, « qui regardant autour de lui une » terre féconde, de beaux fleuves, la mer Baltique » & la mer Noire, donnera des vaisseaux, des manu- » factures, du commerce, des finances & des hommes » à ce royaume : celui qui abolira la puissance tribu- » nitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la nation » par la pluralité des suffrages ; celui qui apprendra » aux nobles que les serfs qui les nourrissent, issus » des Sarmates leurs ancêtres communs, sont des

» hommes ; & qui, à l'exemple d'un roi de France » plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la » servitude, cette peste civile qui tue l'émulation, » l'industrie, les arts, les sciences, l'honneur & la » prospérité : c'est alors que chaque polonois pourra » dire :

» *Nam que eris ille mihi semper deus.* »

( *Le Chevalier DE JAUCOURT.* )

POLOGNE, *sacre des rois de*, ( *Hist. des cérémonies de Pologne.* ) la Pologne, pour le choix de la scène du couronnement, fait comme la France. Au lieu de sacrer ses rois dans la capitale, elle les mène à grands frais dans une ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladislas Loketek, au iv. siècle, s'y fit couronner.

Ceux qui aiment les grands spectacles, sans penser à ce qu'ils coûtent aux peuples, seroient frappés de celui-ci. On y voit la magnificence asiatique se mêler au goût de l'Europe. Des esclaves éthiopiens, des orientaux en vêtements de couleur du ciel, de jeunes polonois en robes de pourpre, une armée qui ne veut que briller ; les voitures, les hommes & les chevaux disputant de richesses, l'or effacé par les pierres : c'est au milieu de ce cortège que le roi élu paroît sur un cheval magnifiquement harnaché.

La Pologne, dans l'inauguration de ses rois, leur présente le trône & le tombeau. On commence par les funérailles du dernier roi, dont le corps reste en dépôt jusqu'à ce jour ; mais comme cette pompe funèbre ressemble en beaucoup de choses à celle des autres rois, je n'en citerai qu'une singularité. Aussitôt que le corps est posé sur le catafalque dans la cathédrale, un héraut à cheval, armé de pied en cap, entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un sceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de même, brisent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatrième un cimeterre, le cinquième un javalot, le sixième une lance, le tout au bruit du canon, des trompettes & des tymbales.

Les reines de Pologne ont un intérêt particulier au couronnement. Sans cette solennité, la république, dans leur vuidité, ne leur doit point d'apanage, (cet apanage ou douaire est de deux mille ducats assignés sur les salines & sur les starosties de Spiz & de Grodeck), & même elle cesse de les traiter de reines. Il s'est pourtant trouvé deux reines qui ont sacrifié tous ces avantages à leur religion, l'épouse d'Alexandre au xv. siècle, & celle d'Auguste II. au xvij. siècle : la première professoit la religion grecque, la seconde le luthéranisme qu'Auguste venoit d'abjurer ; ni l'une ni l'autre ne furent couronnées.

La pompe finit par un usage assez singulier. Un évêque de Cracovie assassiné par son roi dans l'onzième siècle, étant à son tribunal, c'est-à-dire dans la chapelle où son sang fut versé, cite le nouveau roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Le roi s'y rend à pied, & répond comme ses prédécesseurs « que » ce crime est atroce, qu'il en est innocent, qu'il le » déteste, & en demande pardon en implorant la » protection du saint martyr sur lui & sur le royaume » me ». Il seroit à souhaiter que dans tous les états, on conservât ainsi les monumens des crimes des rois. La flatterie ne leur trouve que des vertus.

Ensuite le roi, suivi du sénat & des grands officiers tous à cheval, se rend à la place publique. Là sur un théâtre élevé, couvert des plus riches tapis de l'Orient, il reçoit le ferment de fidélité des magistrats de Cracovie, dont il ennoblit quelques-uns. C'est la seule occasion où un roi de Pologne puisse faire des nobles. La noblesse ne doit fe donner que dans une diète après dix ans au moins de service militaire.

*Histoire de Sobieski*, par M. l'abbé Coyer. ( *D. J.* )

POLOGRAPHIE, *f. f.* ( *Gramm.* ) description af-



tronomie du ciel. Ce nom est fait de *πόλος*, *ciel*, & de *ζωοφω*, *je décris*.

POLON, (*Hist. nat. Botan.*) c'est une espèce d'arbre particulier au royaume de Juda en Afrique; il produit un duvet semblable au coton, mais beaucoup plus fin; les voyageurs assurent que l'on pourroit en faire des étoffes d'une grande beauté & d'une grande force. On croit même que préparé convenablement, ce duvet deviendroit propre à faire des chapeaux.

POLONGA, (*Hist. nat.*) serpent fort dangereux, qui se trouve dans l'île de Ceylan; il y en a de verts, & d'autres d'un gris rougeâtre tacheté de blanc. Il attaque sur-tout les bœufs.

POLOSUM, *s. m.* (*Fonderie.*) espèce de cuivre rouge que l'on allie avec de l'étain pour en faire ce métal composé que l'on appelle de la *fonte verte*.

POLTEN, SAINT, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la basse Autriche, sur le ruisseau de Draïam, à 3 milles du Danube & à 6 de Vienne. Elle appartient à l'évêque de Passau.

POLTRON, LÂCHE, (*Synon.*) le lâche recule; le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas; il manque de valeur. Le second n'attaque point, il peche par le courage.

Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*. Le mot *lâche* se prend figurément pour un homme qui manque de cœur & de sentiment.

*Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,  
Est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.*

Lâche désigne encore au figuré ce qui est bas, honneux, infâme. Une lâche complaisance dégénère en fâdeur. La trahison est une des plus lâches actions qu'on connoisse. (*D. J.*)

POLTRON se dit, en Fauconnerie, d'un oiseau auquel on a coupé les ongles des pouces qui sont les doigts de derrière où sont ses armes & sa force, pour lui ôter le courage & empêcher qu'il ne vole le gros gibier; on le dit encore en un autre sens. Voyez VILAIN.

POLVILLA, (*Commerce.*) c'est le nom que les Espagnols de la nouvelle Espagne en Amérique donnent à une poudre d'une odeur délicieuse, dont il se fait un débit surprenant dans toutes les provinces du Mexique & du Pérou. Elle se vend très-cher, & il n'y a, dit-on, que les religieux de Gnaxaca qui aient le secret de sa composition.

POLUSCA, (*Géogr. anc.*) ville d'Italie dans le pays des Volques, & peu éloignée de Longula, autre ville de Volque. Ce fut, selon Tite-Live, *l. II. c. xxxix.* une des places que Coriolan enleva au peuple romain. Denis d'Halicarnasse appelle les habitants *Polluscanti*, & Plin, *l. III. c. v.* le nomme *Pollustini*. (*D. J.*)

POLUSKE, (*Commerce.*) monnaie de cuivre en usage dans l'empire russe, qui vaut un liard monnaie de France. Quatre *poluske* font un kopeck ou un sol, & cent kopecks font un rouble ou un écu de Russie, qui vaut cinq livres de notre monnaie.

POLYACANTHUS, *s. m.* (*Bot.*) c'est une des belles espèces de chardons qu'on cultive dans les jardins, & qui est nommée par Tournefort *carduus*, *sive polyacantha vulgaris*. Cette plante est haute d'environ trois piés; sa tige est ronde, blanche, douce au toucher; ses feuilles sont longues de près d'un pié, pointues, armées au côté d'épines fines, longues, piquantes, jaunâtres, rangées par intervalles deux-à-deux, ou trois-à-trois, ou quatre-à-quatre; sa fleur est à plusieurs fleurons purpurins évafés par le haut, découpés en lanieres, soutenus par un calice composé de plusieurs feuilles posées les unes sur les autres, & terminées chacune par un piquant. Lorsque

la fleur est passée, cet embryon devient une petite graine oblongue, noire, luisante, garnie d'une aigrette. Cette plante est apéritive. (*D. J.*)

POLYACOUSTIQUES, *adj.* (*Physiq.*) sont des instrumens qui servent à multiplier les sons, comme les lunettes à facettes ou polyscopes multiplient les objets. Voyez PHONIQUE, SON, &c.

Ce mot est composé du Grec *πολυ*, *beaucoup*, & *ακουω*, *j'entends*. Voyez ACOUSTIQUES.

POLYEGOS, (*Géog. anc.*) île que Plin, *l. IV. c. xij.* met au nombre des îles Sporades. Pomponius Mela, *l. II. c. vij.* connoît cette île; & dans le trésor de Goltzius on trouve une médaille avec cette inscription, *Πολυεγας νωρ*. Le P. Hardouin dit que c'est aujourd'hui l'île Polégata, près de celle de Standia. (*D. J.*)

POLYANDRIE, *s. f.* (*Hist. morale & politique.*) ce mot indique l'état d'une femme qui a plusieurs maris.

L'histoire, tant ancienne que moderne, nous fournit des exemples de peuples chez qui il étoit permis aux femmes de prendre plusieurs époux. Quelques auteurs qui ont écrit sur le Droit naturel, ont cru que la *polyandrie* n'avoit rien de contraire aux lois de la nature; mais pour peu que l'on y fasse attention, on s'apercevra aisément que rien n'est plus opposé aux vûes du mariage. En effet, pour la propagation de l'espèce une femme n'a besoin que d'un mari, puisque communément elle ne met au monde qu'un enfant à-la-fois: d'ailleurs la multiplicité des maris doit anéantir ou diminuer leur amour pour les enfans, dont les peres seront toujours incertains. Concluons de-là que la *polyandrie* est une coutume encore plus impardonnable que la polygamie; qu'elle ne peut avoir d'autre motif qu'une lubricité très-indécente de la part des femmes, à laquelle les législateurs n'ont point dû avoir égard; que rien n'est plus propre à rompre ou du-moins à relâcher les liens qui doivent unir les époux; enfin que cette coutume est propre à détruire l'amour mutuel des parens & des enfans.

Chez les Malabares, les femmes sont autorisées par les lois à prendre autant de maris qu'il leur plaît, sans que l'on puisse les en empêcher. Cependant quelques voyageurs prétendent que le nombre des maris qu'une femme peut prendre est fixé à douze; ils conviennent entre eux du tems pendant lequel chacun vivra avec l'épouse commune. On assure que ces arrangemens ne donnent lieu à aucune mésintelligence entre les époux; d'ailleurs dans ce pays les mariages ne sont point des engagements éternels, ils ne durent qu'autant qu'il plaît aux parties contractantes. Ces mariages ne sont pas fort ruineux, le mari en est quitte pour donner une pièce de toile de coton à la femme qu'il veut épouser; de son côté, elle a rempli ses devoirs en préparant les alimens de son mari, & en tenant ses habits propres & ses armes bien nettes. Lorsqu'elle devient grosse, elle déclare de qui est l'enfant, c'est le pere qu'elle a nommé qui en demeure chargé. D'après des coutumes si étranges & si opposées aux nôtres, on voit qu'il a fallu des lois pour assurer l'état des enfans; ils suivent toujours la condition de la mere qui est certaine. Les neveux par les femmes sont appelés aux successions comme étant les plus proches parens, & ceux dont la naissance est la moins douteuse.

POLYANTHE, *terme de Fleuriste*, plante qui produit beaucoup de fleurs. Voyez PLANTE & FLEUR. Ce mot est composé de *πολυ*, *beaucoup*, & *ανθος*, *fleur*.

POLYCÉPHALE, *NOME*, (*Poëte anc.*) c'étoit chez les Grecs un fameux air de flûte inventé en l'honneur d'Apollon ou de Pallas. Plutarque dit qu'Olympe composa sur la flûte en l'honneur d'Apollon l'air ou

le nome appellé *polycéphale*, πολυκεφαλον. Pindare; dans sa dernière ode pythique, parle de ce cantique *polycéphale*, ou à plusieurs têtes, & l'appelle κεφαλαίων νέμειν. Il en fait Pallas l'inventrice, ainsi que de la flûte même qu'elle fabriqua pour imiter les gemissemens des sœurs de Méduse, après que Persée lui eut coupé la tête.

Le scholiaste de Pindare, en cherchant l'origine de la dénomination du cantique *polycéphale*, en allègue ces trois raisons. 1° Les serpens qui couvroient la tête de Méduse suffisoient sur différens tons, & parce que la flûte imitoit cette variété de sifflemens dans le cantique en question, on l'appella *polycéphale*, (à plusieurs têtes). 2° D'autres prétendent que c'étoit à cause que cet air s'exécutoit par un chœur de cinquante musiciens, auxquels un joueur de flûte donnoit le ton. 3° Quelques-uns entendent par ce mot κεφαλαίαι, têtes, des poèmes, des hymnes ou préludes, & assurent que ce cantique en avoit plusieurs qui précédoient apparemment les différens strophes dont il étoit composé; & ces derniers en attribuoient la composition à Olympé, en quoi ils étoient, comme l'on voit, d'accord avec Plutarque; mais celui-ci ajoute que cet air étoit consacré au culte d'Apollon, & nullement à celui de Pallas. Voyez M. Burette dans les *Mémoires des Inscriptions*, tome X. (D. J.)

**POLYCOMBUS**, (Botan. anc.) nom donné par Néophytus & autres anciens à la plante que les Botanistes appellent *polygonum*, & en François la *renouée*, le *centinode*; comme le nom de *polycombis* est formé de deux mots grecs, πολυς, plusieurs, & κωμῆς, noué, ce terme n'est pas seulement applicable à la renouée, mais à toutes les autres plantes nouées; c'est-à-dire, dont les tiges sont garnies de nœuds d'espace en espace. Telle est, par exemple, l'*equisetum* ou la *perle*. (D. J.)

**POLYCRESTE**, adj. (Gramm.) a plusieurs usages; les Chimistes ont des fourneaux *polycrestes*; la Pharmacie a des sels *polycrestes*.

**POLYCRONE**, f. m. (Hist. anc.) c'étoit dans l'église grecque un hymne, par lequel on demandoit à Dieu une vie longue pour les empereurs. On prioit pour les empereurs gentils dans la primitive église, mais l'hymne *polycron* n'est pas de cette date.

**POLYDEUCEA**, (Géog. anc.) fontaine de la Laconie, près de la ville Téphée. Quelques-uns veulent, dit Pausanias, l. III. c. xx. que cette fontaine ait été autrefois nommée *Messeides*.

**POLYEIDÆ SPHRAGIS**, (Mat. méd. des anciens.) sorte de trochisques ou de pastille fort en usage chez les anciens. On composoit ce trochisque d'alun quatre drachmes, de myrrhe & d'aloës de chacun cinq drachmes, d'écorce de grenade & de fiel de taureau desséché de chacun six drachmes; le tout étant bien pulvérisé, étoit formé en trochisque avec quantité suffisante du vin le plus rude & le plus acerbé. *Celse*. (D. J.)

**POLYGALA**, f. m. (Hist. nat. Bot.) genre de plante à fleur monopétale & anomele en forme de maille, la partie antérieure qui n'est pas percée par derrière a deux levres, dont la supérieure est fendue en deux parties, & l'inférieure est frangée. Le pistil sort du fond de cette fleur, & devient dans la suite un fruit applati & divisé en deux loges, qui s'ouvre en deux pièces & qui renferme des semences oblongues; ordinairement ce fruit est enveloppé du calice qui est composé de cinq feuilles, dont il y en a trois petites & deux grandes; celles-ci embrassent le fruit en forme d'ailes. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Le même botaniste établit 18 espèces de *polygala*, du nombre desquelles nous allons d'écrire la commune, *polygala vulgaris*, C. B. P. 215. I. R. H. 174. *Polygala foliis linearibus, lanceolatis caulibus diffusis her-*

*baceis*. Linn. Hort. Clifort 352. en Anglois, *the common blew-flowered Milkwort*.

Cette plante a la racine ligneuse, dure, menue, vivace, d'un goût amer, un peu aromatique. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pié, grêles, les unes droites, les autres couchées à terre; d'un verd un peu rouge; revêtues de petites feuilles rangées alternativement. Ses fleurs sont petites, disposées en manière d'épi, depuis le milieu des tiges jusqu'au sommet, & d'une couleur bleue: chacune de ces fleurs est un tuyau fermé, dans le fond évasé, & découpé par le haut en deux levres dont la supérieure est échancrée, & l'inférieure frangée. A ces fleurs succède un fruit ou une bourle aplatie, divisée en deux loges, remplies de semences oblongues; ce fruit est enveloppé du calice de la fleur, composée de cinq feuilles, trois petites & deux grandes; qui sont comme deux ailes qui embrassent le fruit.

Cette plante croit par-tout aux lieux champêtres, fleurit en Mai & en Juin. On dit que son nom lui vient de la quantité de lait qu'elle procure aux bestiaux qui en mangent. (D. J.)

**POLYGALA**, (Mat. méd.) M. Duhamel de l'académie des Sciences, a donné en 1739, un mémoire à l'académie royale des Sciences, dans lequel il rapporte plusieurs observations médicales par lesquelles il paroît que la décoction, ou l'infusion dans l'eau bouillante, de cette plante entière, à la dose d'une poignée sur une pinte d'eau, donnée pour boisson ordinaire dans la pleurésie & la fluxion de poitrine, fournissoit un secours très-efficace contre ces maladies. Gesner assure que cette plante infusée dans du vin, purge la bile fort doucement. (b)

**POLYGALA** de Virginie, (Botan.) Voyez SÈNE-KA.

**POLYGAME**, f. m. (Gram.) celui qui a épousé plusieurs femmes, soit qu'il les ait eues successivement, soit qu'il les ait eues ensemble.

**POLYGAMIA**, f. f. (Hist. nat. Botan.) nom heureusement trouvé pour désigner la classe générale des plantes qui ont une diversité de combinaison de parties mâles & femelles de leurs fleurs, & plusieurs manières de fructification dans la même espèce; quelques-unes ont des fleurs mâles, d'autres des fleurs femelles, chacune distinctes & parfaites dans leur genre; & d'autres ont des fleurs hermaphrodites, avec les parties mâles & femelles de fructification réunies dans chacune. On compte dans les plantes de cette classe l'arroche, la pariétaire, la pluknetia & quantité d'autres.

**POLYGAMIE**, (Théolog. & Critiq. sacrée.) la plupart des théologiens & des commentateurs de l'Écriture, prétendent que Lamech fut le premier qui donna l'exemple de la *polygamie*, parce que Moïse, Gen. c. iv. v. 3. 4. raconte que Lamech prit deux femmes, l'une nommée *Adha*, l'autre *Tiffila*; & qu'il ne dit la même chose d'aucun autre homme avant le déluge, ce qui forme, ajoutent les Théologiens, une preuve assez vraisemblable que Lamech enfreignit le premier la loi de la monogamie; cependant on peut répondre que dans une histoire aussi peu circonstanciée que l'est celle de la Genèse; il n'est pas raisonnable de conclure de ce qu'une action est la seule dans son espèce dont il soit fait mention, qu'elle soit la seule, ou la première de son espèce qui ait été faite. Par exemple, Moïse dit d'Isaac, *l'enfant crut, & fut sévère*. La même chose n'est dite d'aucun autre, & cependant personne ne s' imagine qu'Isaac ait été le premier enfant qu'on ait sévère. Pour ne pas sortir du sujet de la *polygamie*, personne ne doute qu'elle ne fût d'un usage assez fréquent parmi les Juifs des premiers tems; & quoique la famille d'Abraham, & en particulier de la postérité de Jacob jusqu'au tems des rois, nous ait été conservée dans les livres



de Moïse, de Josué, des Juges, de Ruth & de Samuel, d'une manière sans comparaison plus détaillée que ne l'est celle du genre humain dans les premiers chapitres de la Genèse, Elkana, pere de Samuel, est l'unique dans ce période de tems, dont il soit dit qu'il ait eu deux femmes. Si Moïse eût eu dessein de désigner Lamech sur le pied de novateur, il est probable qu'il eût ajouté à ce qu'il dit de ce bigame, quelque expression propre à faire connoître son dessein; mais au contraire il s'exprime dans des termes aussi simples qu'il l'avoit fait quelques versets plus haut, en parlant des oblations de Cain & d'Abel.

Quoi qu'il en soit, le discours que Lamech tint à ses deux femmes, en les apostrophant par ces paroles : *Femmes de Lamech entendez ma voix, j'ai tué un homme pour ma blessure, & un jeune homme pour ma meurtrissure; & Cain sera vengé sept fois, & Lamech soixante & dix fois.* Ce discours, dis-je, est une énigme beaucoup plus difficile à expliquer que la polygamie de l'époux d'Agha & de Thilla. Cependant je ne puis taire à cette occasion, l'explication qu'en a donnée M. Shuckford dans son *histoire sacrée & profane, tome I.*

Les descendants de Cain, dit ce judicieux historien, craignirent pendant quelque tems que le reste de la famille d'Adam n'entreprit de se venger sur eux de la mort d'Abel. On croit que ce fut pour cette raison que Cain bâtit une ville, afin que ses enfans demeurant près les uns des autres, fussent mieux en état de se réunir pour leur commune défense. Lamech tâcha de bannir leurs craintes; c'est pourquoi ayant assemblé sa famille, il parla à-peu-près de cette manière. « Pourquoy troubleriez-vous la tranquillité » de notre vie par des défiances mal fondées; quel » mal avons-nous fait pour que nous soyons toujours » dans la crainte? Nous n'avons tué personne; nous » n'avons pas fait la moindre injure à nos freres de » l'autre famille, & certainement la raison doit leur » apprendre qu'ils ne peuvent avoir aucun droit de » nous nuire. Il est vrai que Cain, un de nos ancêtres, tua Abel son frere. Mais Dieu a bien voulu » pardonner ce crime jusqu'à menacer de punir sept » fois au double, quiconque oseroit tuer Cain. S'il » est ainsi, ceux qui auroient la hardiesse de tuer » quelqu'un de nous, devraient s'attendre à une punition beaucoup plus rigoureuse encore; si Cain » est vengé sept fois, Lamech, ou qui que ce soit » de son innocente famille, sera vengé soixante & » dix-sept fois. *J'ai tué un homme, doit donc être traduit d'une manière interrogative, ai-je tué un homme? c. à. d. je n'ai pas tué un homme, ni un jeune homme, pour que je doive recevoir du mal, ou être puni.* Le targum d'Onkelos justifie cette explication du passage; car elle le rend ainsi: « Je n'ai pas tué un » homme, pour que le crime m'en soit imputé; ni » un jeune homme, pour que ma postérité doive être » retranchée par cette raison ».

Un anonyme a donné une autre explication fort ingénieuse du même passage de la Genèse, c. iv. v. 23. Il soupçonne qu'il pourroit bien y avoir quelque légère faute de copie, & il croit être parvenu à découvrir la véritable manière en laquelle Moïse a écrit. La simple inspection des caractères hébreux suffit, dit-il, pour se convaincre de la ressemblance qu'il y a entre les mots דָּרְגָוִי, & דָּרְגָוִי; le premier qui signifie *j'ai tué*, se trouve aujourd'hui dans le texte, & y cause beaucoup d'embarras; le second qui lui ressemble fort, & qui signifie *j'ai engendré*, formeroit un sens aisé & très-intelligible. Cette manière de traduire, qui porte avec elle l'explication du passage, satisfait à toutes les règles qu'on s'est prescrites, & a outre cela divers avantages.

I. La liaison entre la premiere & la seconde partie du discours de Lamech, est sensible. Il a un fils pro-

Tome XII.

pre à le défendre & à le venger; ainsi il a lieu de s'attendre que si quelqu'un ose attenter à sa vie, la mort ne demeurera point impunie. Peut-être Lamech s'imaginait-il que Tubalcain étoit celui que la providence avoit destiné à être le vengeur de Cain; & personne en effet, ne semble avoir été plus propre à être le vengeur des torts & le réparateur des offenses, que celui qui avoit inventé les instrumens d'airain & de fer, dont on fait un si grand usage dans la guerre, & qu'il selon le témoignage de Joseph, étoit lui-même un grand guerrier. *Joseph, antiq. l. I. c. 9.* Or Tubalcain ayant des relations bien plus proches avec Lamech qu'avec Cain, puisqu'il étoit son pere, & l'autre seulement son cinquieme aieul, il étoit naturel de penser qu'il prendroit les intérêts de l'un encore plus à cœur que ceux de l'autre, & qu'il vengeroit la mort bien plus sévèrement. II. Si la confiance de Lamech a été fondée sur la bravoure de son fils, & non pas sur la sienne propre, elle a dû être de la même espece que celle de Cain, qui ne s'attendoit pas à se venger soi-même, mais à être vengé par un autre. III. On conserve l'affirmation. IV. Le sujet est intéressant, glorieux pour Lamech, & digne de toute l'emphase avec laquelle il parle; surtout si l'on se transporte dans ces tems reculés, où l'usage fréquent des arts les plus utiles ne les ayant point encore avilis, on sentoit tout le prix de l'invention. La gloire de son fils est d'ailleurs une gloire domestique, dont il est naturel qu'il se félicite au milieu de sa famille. V. En suivant cette interprétation, le discours de Lamech roule sur le sujet dont Moïse parle immédiatement avant de le rapporter. Ainsi l'on voit pourquoy, & à quelle occasion il le fait. *Chaussepé, dict. hist. & crit. (D. J.)*

POLYGAMIE, s. f. (*Théolog.*) mariage d'un seul homme avec plusieurs femmes.

Ce mot est composé du Grec *πολυς*, plusieurs, & *γᾶμος*, mariage.

On distingue deux sortes de polygamie; l'une *simultanée* & l'autre *successive*. La polygamie simultanée est lorsqu'un homme a tout à la fois plusieurs femmes. La polygamie successive est lorsqu'un homme épouse plusieurs femmes l'une après l'autre, après la mort de la premiere, de la seconde, &c. ou qu'il convoie à des secondes, troisiemes, quatriemes noces. Voyez MARIAGE.

La pluralité des hommes pour une seule femme est quelque chose de mauvais en soi; elle est contraire par elle-même à la fin principale du mariage, qui est la génération des enfans: aussi voit-on par l'histoire qu'il a toujours été défendu aux femmes d'avoir plusieurs maris. Il faut raisonner tout autrement de la polygamie simultanée par rapport aux hommes, par elle-même elle n'est point opposée au droit naturel, ni à la premiere fin du mariage.

Cette espece de polygamie étoit tolérée parmi les Hébreux, & autorisée par l'exemple des patriarches. On ne la voit établie par aucune loi, & l'Ecriture qui nous donne le nom du premier bigame (Lamech) & de ses deux femmes, semble insinuer que son action ne fut pas approuvée des gens de bien, & qu'il en craignoit les suites.

Les Rabbins soutiennent que la polygamie étoit en usage dès le commencement du monde, & qu'avant le déluge chaque homme avoit deux femmes. Tertulien croit au contraire que ce fut Lamech, qu'il appelle un *homme mandit*, qui pervertit le premier Ordre établi de Dieu. Le pape Nicolas I. accusa Lamech d'adultère à cause de la polygamie; & le pape Innocent III. *cap. gaudemus* extra de divorcio, soutient qu'il n'a jamais été permis d'avoir plusieurs femmes à la fois, sans une permission & une révélation particulière de Dieu.

C'est par cette raison qu'on justifie la polygamie  
CCCCC

des patriarches. On croit que Dieu la leur permit, ou du moins qu'il la toléra pour des viles supérieures. S. Augustin ne la condamna qu'autant qu'elle est interdite dans la loi nouvelle par des lois positives. « La polygamie, dit ce pere, *lib. II. cont. Faust. c. xlvij.* n'étoit pas un crime lorsqu'elle étoit en usage. Si elle est aujourd'hui criminelle, c'est que l'usage en est aboli. Il y a différentes sortes de péchés, continue-t-il; il y en a contre la nature, il y en a contre les usages & coutumes, & il y en a contre les lois. Cela posé, quel crime peut-on faire au S. homme Jacob d'avoir eu plusieurs femmes? Si vous consultez la nature, il s'est servi de ces femmes pour avoir des enfans, & non pour contenter sa passion. Si vous avez égard à la coutume, la coutume autorisoit la polygamie. Si vous écoutez la loi, nulle loi ne lui défendoit la pluralité des femmes. Pourquoi donc la polygamie est-elle aujourd'hui un péché? c'est qu'elle est contraire à la loi & à la coutume ».

Les lois de Moïse supposent manifestement cet usage, & ne le condamnent point. Les Rabbins permettent au roi jusqu'à dix-huit femmes, à l'exemple de Roboam roi de Juda qui en avoit autant; & ils permettent aux Israélites d'en épouser autant qu'ils en peuvent nourrir. Toutefois les exemples de polygamie parmi les particuliers, n'étoient pas trop communs, les plus sages en voyoient trop les inconvéniens. Mais au lieu de femmes on prenoit des concubines, c'est-à-dire des femmes d'un second rang, ce qui n'étoit pas sujet aux mêmes désordres. On met cette différence entre une femme & une concubine, selon les Rabbins, qu'une femme étoit épousée par contrat, & qu'on lui donnoit sa dot; au lieu que les autres se prenoient sans contrat, qu'elles demouroient dans la fourniture & la dépendance de la mere de famille, comme Agar envers Sara, & que les enfans des concubines n'héritoient pas des biens fonds, mais d'un présent que leur faisoit leur pere.

Jésus-Christ a rétabli le mariage dans son premier & légitime état, en révoquant la permission qui toléroit la polygamie & le divorce. Il ne permet aux Chrétiens qu'une seule femme, selon ces paroles de de la Genèse: *Dieu crda au commencement l'homme mâle & femelle; l'homme s'attachera à sa femme, & ils ne seront ensemble qu'une seule chair.*

La polygamie n'est plus permise à-présent aux Juifs, ni en Orient, ni en Occident. Les empereurs Théodose, Arcade & Honorius, la leur défendirent par leurs rescrits de l'an 393. Les Mahométans qui ne se refusent pas cette liberté, ne l'accordent point aux Juifs dans leur empire. Les Samaritains fort attachés aux lois de Moïse, n'épousent qu'une seule femme, & font un crime aux Juifs de leur polygamie secrete en Orient.

Un auteur nommé *Lyserus*, natif de Saxe, & déguisé sous le nom de *Theophilus Aletheus*, donna sur la fin du siècle dernier, un gros ouvrage où il prétendit prouver que la polygamie étoit non seulement permise, mais nécessaire, & qui fut imprimé à Lunden en Scanie, vers 1683. On peut voir dans les *nouvelles de la république des lettres de Bayle, ann. 1685, mois d'Avril*, l'extrait qu'il a donné de cet ouvrage extravagant, que quelques auteurs, & entre autres *Brusmannus*, ministre de Copenhague, ont pris la peine de refuter sérieusement. Le livre de ce dernier est intitulé: *Monogamia triumphatrix*, par opposition au titre de *Polygamia triumphatrix*, que porte celui de *Lyserus*.

Les Calvinistes & les Luthériens sont extrêmement opposés sur le fait de la polygamie, les premiers soutenant qu'elle est contraire à la loi naturelle, & taxant en conséquence d'adultère tous les anciens patriarches qui ont eu en même tems plusieurs femmes.

Luther au contraire prétendoit que la polygamie étoit permise de droit naturel, & même qu'elle n'avoit pas été abolie par l'Evangile; puisque par une consultationignée de lui, de Melancthon, de Bucer & de plusieurs autres docteurs de son parti, & qu'on peut voir dans l'*histoire des variations de M. Bossuet*, il permit en 1539, à Philippe langrave de Hesse, d'épouser une seconde femme du vivant de la première.

La polygamie successive est autorisée par les lois civiles, & tolérée dans l'Eglise, quoiqu'avec assez de répugnance, les conciles & les peres ayant souvent témoigné qu'ils ne louoient pas les secondes nocces, & les canons ne recevant pas dans les ordres sacrés les bigames, à moins qu'ils n'ayent dispensé. On lit dans Athénagore, que les secondes nocces font un adultère honorable, *adulterium decorum*; & dans S. Basile, qu'elles font une fornication mitigée, *castigatam fornicationem*, expressions trop fortes. Les Montanistes & les Novatiens condamnoient aussi les secondes nocces; mais l'Eglise sans en faire l'éloge, ni les conseiller, ne les a jamais blâmées. Je déclare hautement, dit S. Jérôme, *epist. xxx. ad Pamphach.* qu'on ne condamne pas dans l'Eglise ceux qui se marient deux, trois, quatre, cinq & six fois, & même davantage; mais si on ne proscrit pas cette répétition, on ne la loue pas. *Calmet, dictionn. de la bibl. t. III. page 244.*

POLYGAMIE, (*Jurispруд.*) est le mariage d'un homme avec plusieurs femmes; ou d'une femme avec plusieurs hommes; ainsi la polygamie comprend la bigamie, qui est lorsqu'un homme a deux femmes, ou une femme deux maris.

Le mariage, qui est d'institution divine, ne doit être que d'un homme & d'une femme seulement; *maſculum & ſaminam creavit eos*, dit l'Ecriture: & ailleurs il est dit, & *erunt duo in carne una*.

Cette loi si sainte fut bientôt violée par Lamech, lequel fut le premier qui eut plusieurs femmes. Son crime parut plus grand aux yeux de Dieu que le fratricide même, puisque l'Ecriture dit que le crime de Lamech seroit puni jusqu'à la 77<sup>e</sup> génération, au lieu que pour le meurtre d'Abel il est dit seulement qu'il sera vengé jusqu'à la septième. Cependant la polygamie continua d'être pratiquée, les patriarches même de l'ancien Testament ne s'en abstinent pas.

La pluralité des femmes fut pareillement en usage chez les Perſes, chez les Athéniens, les Parthes, les Thraces; on peut même dire qu'elle l'a été presque par tout le monde, & elle l'est encore chez plusieurs nations.

Elle étoit ainsi tolérée chez les Juifs à cause de la dureté de leur cœur; mais elle fut hautement reprouvée par J. C.

Les Romains, sévères dans leurs mœurs, ne pratiquoient point d'abord la polygamie, mais elle étoit commune parmi les nations de l'Orient. Les empereurs Théodose, Honorius & Arcadius la défendirent par une loi expresse l'an 393.

L'empereur Valentinien I. fit un édit par lequel il permit à tous les sujets de l'empire d'épouser plusieurs femmes. On ne remarque point dans l'histoire ecclésiastique que les évêques se soient récriés contre cette loi en faveur de la polygamie; mais elle ne fut pas observée.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, excommunia Cherebert fils de Lothaire, pour avoir épousé en même tems deux femmes, & même qui étoient sœurs; il ne voulut pourtant pas les quitter, mais celle qu'il avoit épousée en second lieu mourut peu de tems après.

Charlemagne ordonna que celui qui épouseroit une seconde femme du vivant de la première, seroit puni comme adultère.



Athalaric roi des Goths & des Romains, fit aussi un édit contre la polygamie.

Il y a chez les Russiens un canon de Jean, leur métropolitain, qui est honoré chez eux comme un prophète, par lequel celui qui quitteroit une femme, pour en épouser une autre, doit être retranché de la communion.

Mais le divorce est encore un autre abus différent de la polygamie, le divorce consistant à répudier une femme pour en prendre une autre; au lieu que la polygamie consiste à avoir plusieurs maris ou plusieurs femmes à-la-fois.

Nous ne parlons point ici de la communauté des femmes, qui est un excès que toutes les nations policées ont eu en horreur.

Pour ce qui est de la pluralité des maris pour une même femme, il y en a bien moins d'exemples que de la pluralité des femmes.

Lelius Cinna, tribun du peuple, avoua qu'il avoit eu ordre de César de publier une loi portant permission aux femmes de prendre autant de maris qu'elles voudroient: son objet étoit la procréation des enfans; mais cette loi n'eut pas lieu.

Innocent III. dans le canon *gaudemus*, dit que cette coutume étoit usitée chez les Payens.

En Lithuanie, les femmes, outre leurs maris, avoient plusieurs concubins.

En Angleterre, les femmes, au rapport de César, avoient jusqu'à dix ou douze maris.

Parmi nous, la peine de la polygamie est le bannissement ou les galères, selon les circonstances.

Les auteurs qui ont traité de la polygamie sont Tertulien, Eftius, Bellarmin, Tostat, Gerson, Didier, &c. Voyez BIGAMIE, MARIAGE. (A)

POLYGAMISTES, f. m. (*Hist. eccl.*) hérétiques du xvj. siècle, qui permettoient à un homme d'avoir plusieurs femmes. Bernardin Ochin, qui après avoir été général des Capucins, étoit passé chez les Hérétiques, fut, dit-on, l'auteur de cette infame secte, qui ne paroit pas s'être fort étendue. Consultez, mais avec précaution, Sandere, *har. 203. prateols, V. polygam.* Florimond de Raimond, *liv. III. chap. v. n. 4. &c.*

POLYGLOTTA, (*Ornitholog.*) oiseau de Indes, ainsi nommé dans Jonston. Il est, dit-il, grand comme un étourneau, blanc & rougeâtre, marqué principalement sur la tête & vers la queue de taches blanches imitant des couronnes. Il habite les pays chauds, s'approprie en cage, vit de graines, & chante à ravir. (*D. J.*)

POLYGLOTTE, f. f. en termes de Théologie & de Critique, signifie une bible imprimée en diverses langues. Voyez BIBLE. Il vient du grec πολυ & γλωττα, langue, langage. La première est celle du cardinal Ximenes, imprimée en 1515 à Alcalá de Henare, & on l'appelle communément la bible de Complute.

Elle contient le texte hébreu, la paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur le Pentateuque seulement, la version greque des septante, & l'ancienne version latine. Voyez PENTATEUQUE, PARAPHRASE, &c.

Il n'y a point dans cette polyglotte d'autre version latine sur l'hébreu, que cette dernière; mais on en a joint une littérale au grec des septante. Le texte grec du nouveau Testament y est imprimé sans accents, pour représenter plus exactement l'original des Apôtres, ou au moins les plus anciens exemplaires grecs où les accents ne sont point marqués. Voyez ACCENT.

On a ajouté à la fin un apparat des Grammairiens, des dictionnaires, & des indices ou tables. François Ximenes de Gineris, cardinal & archevêque de Tolède, qui est le principal auteur de ce grand ouvrage, marque dans une lettre écrite au pape Léon X. qu'il étoit à propos de donner l'Ecriture-sainte dans

Tome XII.

les originaux, parce qu'il n'y a aucune traduction, quelque parfaite qu'elle soit, qui les représente parfaitement.

La seconde polyglotte est celle de Philippe II. imprimée par Plantin à Anvers en 1572, par les soins d'Arias Montanus.

On y a ajouté outre ce qui étoit déjà dans la Bible de Complute, les paraphrases chaldaïques sur le reste de l'Ecriture, outre le Pentateuque, avec l'interprétation latine de ces paraphrases. Il y a aussi dans cette polyglotte une version latine fort littérale du texte hébreu, pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre la langue hébraïque.

Et à l'égard du nouveau Testament, outre le grec & le latin de la bible d'Alcalá, on a mis dans cette édition l'ancienne version syriaque, en caractères syriaques, & en caractères hébreux, avec des points voyelles pour en faciliter la lecture à ceux qui étoient accoutumés à lire l'hébreu. On a aussi joint à cette version syriaque une interprétation latine composée par Guy le Fevre, qui étoit chargé de l'édition syriaque du nouveau Testament.

Enfin l'on trouve dans la Polyglotte d'Anvers un plus grand nombre de grammairiens & de dictionnaires, que dans celle de Complute, & l'on y a ajouté plusieurs petits traités qui ont été jugés nécessaires pour éclaircir les matières les plus difficiles du texte.

La troisième polyglotte est celle de M. le Jay, imprimée à Paris en 1645. Elle a cet avantage sur la bible royale de Philippe II. que les versions syriaque & arabe de l'ancien Testament y sont avec des interprétations latines. Elle contient de plus sur le Pentateuque le texte hébreu samaritain, & la version samaritaine en caractères samaritains.

À l'égard du nouveau Testament, on a mis dans cette nouvelle polyglotte tout ce qui est dans celle d'Anvers; & outre cela, on y a ajouté une traduction arabe avec une interprétation latine. Mais il y manque un apparat, & les grammairiens & les dictionnaires qui sont dans les deux autres polyglottes, ce qui rend ce grand ouvrage imparfait.

La quatrième polyglotte est celle d'Angleterre imprimée à Londres en 1657, que quelques-uns nomment la bible de Walton, parce que Walton, depuis évêque de Winchester, prit soin de la faire imprimer.

Elle n'est pas à la vérité si magnifique, tant pour la grandeur du papier, que pour la beauté des caractères, que celle de M. le Jay, mais elle est plus ample & plus commode.

On y a mis la vulgate, selon l'édition revue & corrigée par Clement VIII. ce qu'on n'a pas fait dans celle de Paris, où la vulgate est telle qu'elle étoit dans la bible d'Anvers avant la correction. Voyez VULGATE.

Elle contient de plus une version latine interlinéaire du texte hébreu; au lieu que dans l'édition de Paris il n'y a point d'autre version latine sur l'hébreu que notre vulgate. Le grec des septante qui est dans la polyglotte d'Angleterre n'est pas celui de la bible de Complute, qu'on a gardé dans les éditions d'Anvers & de Paris, mais le texte grec de l'édition de Rome, auquel on a joint les diverses leçons d'un autre exemplaire grec fort ancien, appelé alexandrin, parce qu'il est venu d'Alexandrie. Voyez SEPTANTE.

La version latine du grec des septante est celle que Flaminius Nobilius a fait imprimer à Rome par l'autorité du pape Sixte V. Il y a de plus dans la polyglotte d'Angleterre quelques parties de la Bible en éthiopien & en persan, ce qui ne se trouve point dans celle de Paris. Enfin cette édition a cet avantage sur la bible de M. le Jay, qu'elle contient des discours préliminaires, qu'on nomme *prolegomenes*, sur le texte des originaux & sur les versions, avec un volume de diverses leçons de toutes ces différentes éditions.

C C C c c c i j

On peut aussi mettre au nombre des *polyglottes* deux Pentateuques, que les Juifs de Constantinople ont fait imprimer en quatre langues, mais en caractères hébreux.

On voit dans l'un de ces Pentateuques imprimé en 1551, le texte hébreu en gros caractères, qui a d'un côté la paraphrase chaldaïque d'Onkelos en caractères médiocres, & de l'autre côté une paraphrase en persan, composée par un Juif nommé Jacob avec le surnom de sa ville.

Outre ces trois colonnes, la paraphrase arabe de Saadias est imprimée au haut des pages en petits caractères; on y a de plus ajouté au bas des pages le commentaire de Rasch.

L'autre Pentateuque *polyglotte* a été imprimé à Constantinople en 1547, sur trois colonnes, comme le premier. Le texte hébreu de la loi est au milieu; à un des côtés est une traduction en grec vulgaire, & à l'autre une version en langue espagnole. Ces deux versions sont en caractères hébreux, avec les points voyelles qui fixent la prononciation. On a mis au haut des pages la paraphrase chaldaïque d'Onkelos, & au bas des mêmes pages le commentaire de Rasch.

On ajouta pour septième *polyglotte* le Plautier qu'Augustin Justinien, religieux dominicain & évêque de Nebio, a fait imprimer en quatre langues à Gênes en 1516. Ce pseauteur contient l'hébreu, l'arabe, le grec & le chaldéen, avec les interprétations latines & des gloses. Voyez PSEAUTIER.

Il y a plusieurs autres éditions de la Bible, soit entière, soit par parties, qu'on pourroit appeler *polyglottes*. La bible de Gutter, imprimée à Hambourg, en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin, en allemand, en faxon, en françois, en italien, en esclavon, en danois, doit être placée au rang des Bibles *polyglottes*.

Telles sont encore les *Hexaples* & les *Octaples* d'Origène. Voyez HEXAPLE & OCTAPLES.

On a encore les Bibles *polyglottes* de Vatable en hébreu, grec & latin, & de Volder en hébreu, grec, latin & allemand. Celle de Polken, imprimée en 1546, en hébreu, en grec, en chaldéen, ou plutôt en éthiopien & en latin. Celle de Jean Draco-nits de Carlostad en Franconie, qui en 1565 donna les Pseaumes, les Proverbes de Solomon, les prophètes Michée & Joel en cinq langues; en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin & en allemand. Le pere le Long de Foratoire, a traité avec soin des *Polyglottes* dans un vol. in-12 qu'il a publié sur ce sujet.

*POLYLOTTE* de Ximènes, (*Littérat.*) c'est ainsi qu'on appelle l'édition de la Bible procurée par les soins & aux dépens de François Ximènes, archevêque de Tolède, & premier ministre d'Espagne sous Isabelle & le roi Ferdinand. L'histoire de sa vie est intéressante parce qu'elle est sans cesse liée avec celle du royaume. Cet homme célèbre naquit à Torrelaguna en 1437, & mourut en 1517 dans un bourg voisin de sa patrie nommé Bos-Eguillas, après avoir gouverné l'Espagne pendant vingt-deux ans. Voyez TORRELAGUNA, (*Géog. mod.*)

Dans l'épître adressée au pape Léon X. Ximènes marque les raisons qui l'avoient déterminé à cette entreprise; c'est qu'il étoit à propos de donner l'écriture-sainte dans les originaux, parce qu'il n'y a aucune traduction de la Bible qui puisse représenter parfaitement ces mêmes originaux. Il ajoute qu'en outre il a cru devoir se conformer à l'autorité de S. Jérôme, de S. Augustin, & des autres Peres, qui ont pensé qu'il falloit avoir recours au texte hébreu pour les livres du vieux Testament, & au texte grec pour le nouveau.

Afin d'exécuter son dessein il prit les mesures les plus sages; voici ce que son historien Gomez, que M. Flechier a suivi, nous en apprend. Il fit venir les

plus habiles gens de ce tems-là; Démétrius de Crete, grec de nation, Antoine de Nebrissa, Lopés de Stunica, Fernand Pincian, professeurs des langues grecque & latine; Alfonso, médecin d'Alcala, Paul Coronel & Alfonso Zamora, savans dans les lettres hébraïques, qui avoient autrefois professé parmi les Juifs, & qui avoient depuis embrassé le Christianisme. Il leur exposa son projet, leur promit de fournir à toutes les dépenses, & leur assigna de bonnes pensions à chacun. Il les exhorta sur-tout à la diligence, de peur que lui ne vint à leur manquer, ou qu'eux ne lui manquaient. Il les excita si bien par ses discours & par ses bienfaits, que depuis ce jour-là, jusqu'à ce que l'ouvrage fut achevé, quinze ans après, ils ne cessèrent de travailler. Il fit chercher de tous côtés des manuscrits de l'ancien Testament, sur lesquels on pût corriger les fautes des anciennes éditions, restituer les passages corrompus, & éclaircir ceux qui seroient obscurs ou douteux.

Le pape Léon X. lui communiqua tous les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Il tira de divers pays sept exemplaires manuscrits, qui lui coûtèrent quatre mille écus d'or, sans compter les grecs qu'on lui envoya de Rome, & les latins en lettres gothiques, qu'il fit venir des pays étrangers, & des principales bibliothèques d'Espagne, tous anciens de sept ou de huit cens ans; en un mot, les pensions des savans, les gages des copistes, le prix des livres, les frais des voyages & de l'impression, lui coûtèrent plus de cinquante mille écus d'or.

Cette bible contient le texte hébreu, la paraphrase chaldaïque pour le Pentateuque seulement, la version grecque des septante, & la vulgate latine; on a joint au grec des septante une version littérale faite en partie par d'habiles gens d'Alcala, formés sous Démétrius & Pincian, & en partie par Démétrius lui-même & par Lopés de Stunica. Pour le nouveau Testament, le texte grec bien correct, sans aucuns accens, & la vulgate. Il voulut qu'on ajoutât un volume d'explications des termes hébreux, & des façons de parler hébraïques.

Le nouveau Testament parut en 1514, le vocabulaire en 1515, & l'ancien Testament en 1517, peu de tems avant la mort de Ximènes. Voici le titre de l'ouvrage tel que nous le fournit le pere le Long: BIBLIA SACRA; vetus Testamentum multiplici lingua, nunc primum impressum. Et impressum Pentateuchus hebraico atque chaldaico idiomate.

Adjuncta unicuique sua latina interpretatio, IV. vol. in-fol. ad quorum calceem leguntur hæc verba:

Explicat quarta & ultima pars totius veteris Testamenti hebraico, graecoque & latino idiomate nunc primum impresso, in hac præclarissimâ Complutensi universitate.

Demandato & sumptibus reverendissimi in Christo patris Domini, Domini Francisci Ximenii de Cimeros, tituli sancti Balbini, sacrosanctae romanæ Ecclesiæ presbiteri cardinalis, & Hispaniarum primatis, & regnorum Castellæ archicancellarii, archiepiscopi Toletani, Industriæ & solertiæ honorabilis viri Arnoldi - Gulielmi de Brocaro, artis Impressoriae magistri. Anno Domini millesimo quingentesimo decimo septimo, mensis Julii die decimo. NOVUM TESTAMENTUM graecè & latinè noviter impressum.

In fine voluminis reperiuntur hæc verba: Ad laudem & gloriam Dei & Domini Jesu Christi sacrosanctum opus novi Testamenti & libri vitæ, graecis latinisque characteribus noviter impressum, atque studioissimè emendatum, felici fine absolutum est in hac præclarissimâ Complutensi universitate. De mandato & sumptibus, &c. Anno Domini millesimo quingentesimo decimo quarto, mensis Januarii die decimo.

Telle est l'histoire de la *polyglotte* de Ximènes, qui a été depuis effacée par d'autres *polyglottes* beau-



coup plus belles, celles de Paris & de Londres. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)

POLYGONATUM, (Botan.) on nomme vulgairement cette plante *jeau de Salomon*.

Tournefort compte douze especes de ce genre de plante, dont la principale est à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*, C. B. P. 303. I. R. H. 78. en anglois *the common broad, leav'd Salomon's jeal*.

Sa racine est longue, fibreuse, située transversalement, à fleur de terre, grosse comme le doigt, genouillée d'espace en espace par de gros nœuds fort blancs, d'un goût douxâtre. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un à deux piés, rondes, lisses, sans rameaux, un peu recourbées en leur sommet; d'une odeur agréable, si on les froisse ou qu'on les coupe par morceaux; revêtues de plusieurs feuilles disposées alternativement, oblongues, larges, assez semblables à celles du muguet; nerveuses, d'un verd brun luisant en-dessus, & d'un verd de mer en-dessous.

Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles le long de la tige, attachées à de courts pédicules, une à une, deux à deux, ou trois à trois, rangées plusieurs de suite du même côté; chacune de ces fleurs est une cloche allongée en tuyau, & découpée en six crenelures sans calice, de couleur blanche, mais verdâtre dans les bords.

Quand les fleurs sont tombées, il leur succede des baies grosses comme celles du lierre, presque rondes, un peu molles, vertes, purpurines ou noirâtres, lesquelles renferment ordinairement trois semences grosses comme celles de la vesce, ovales, dures, blanches. Cette plante croît presque par-tout, aux lieux ombrageux, le long des haies, dans les bois & les forêts; où elle se multiplie par ses racines qui tracent, & dont les nœuds ont une figure approchante de celle d'un fœu ou cachet qu'on y auroit imprimé; elle fleurit en Mai & Juin, & ses baies sont mûres au mois d'Août. Sa racine passe en Médecine appliquée extérieurement pour vulnéraire-astringent. On en tire par sa distillation une eau cosmétique, bonne pour adoucir & embellir la peau. (D. J.)

POLYgone, f. m. en terme de Géométrie; se dit d'une figure de plusieurs côtés, ou d'une figure dont le contour ou le périmètre a plus que quatre côtés & quatre angles. Ce mot est formé du grec *πολύ*, plusieurs, & *γωνία*, angle.

Si les côtés & les angles en sont égaux, la figure est appelée *polygone régulier*. Voyez RÉGULIER. Sur les *polygones* semblables, voyez SEMBLABLE.

On distingue les *polygones* suivant le nombre de leurs côtés; ceux qui en ont cinq s'appellent *pentagones*; les *hexagones* en ont six, les *heptagones* sept, les *octogones* huit, &c. Sur les propriétés particulières de chaque *polygone*, consultez les articles PENTAGONE, HEXAGONE, &c.

Propriétés générales des *polygones*. Euclide démontre les propriétés suivantes: 1°. que tout *polygone* peut être divisé en autant de triangles qu'il a de côtés. Voyez TRIANGLE.

Ce qui se fait en prenant un point comme F (Pl. Géomet. fig. 28.), en quelqu'endroit que ce soit au-dedans du *polygone*, d'où l'on tire des lignes à chaque angle Fa, Fb, Fc, Fd, &c.

2°. Que les angles d'un *polygone* quelconque, pris ensemble, sont deux fois autant d'angles droits, moins quatre, que la figure a de côtés; ce qui est aisé à démontrer; car tous les triangles font deux fois autant d'angles droits que la figure a de côtés; & il faut retrancher de cette somme les angles au-tour du point F, qui valent quatre angles droits.

Par conséquent si le *polygone* a cinq côtés, en doublant on a dix, d'où ôtant quatre, il reste six angles droits.

3°. Tout *polygone* circonscrit à un cercle, est égal à un triangle rectangle, dont un des côtés est le rayon du cercle, & l'autre est le périmètre ou la somme de tous les côtés du *polygone*.

D'où il suit que tout *polygone* régulier est égal à un triangle rectangle, dont un des côtés est le périmètre du *polygone*, & l'autre côté une perpendiculaire tirée du centre sur l'un des côtés du *polygone*. Voyez TRIANGLE.

Tout *polygone* circonscrit à un cercle est plus grand que le cercle, & tout *polygone* inscrit est plus petit que le cercle, par la raison que ce qui contient est toujours plus grand que ce qui est contenu.

Il suit encore que le périmètre de tout *polygone* circonscrit à un cercle est plus grand que la circonférence de ce cercle, & que le périmètre de tout *polygone* inscrit à un cercle est plus petit que la circonférence de ce cercle; d'où il suit qu'un cercle est égal à un triangle rectangle, dont la base est la circonférence du cercle, & la hauteur est le rayon, puisque ce triangle est plus petit qu'un *polygone* quelconque circonscrit, & plus grand qu'un inscrit.

C'est pourquoi il n'est besoin pour la quadrature du cercle que de trouver une ligne égale à la circonférence d'un cercle. Voyez CERCLE, QUADRATURE.

Pour trouver l'aire d'un *polygone* régulier, multipliez un côté du *polygone* comme AB, par la moitié du nombre des côtés, par exemple le côté d'un hexagone par 3, multipliez encore le produit par une perpendiculaire abaissée du centre du cercle circonscrit sur le côté AB, le produit est l'aire que l'on demande. Voyez AIRE.

Ainsi supposons AB = 54, & la moitié du nombre des côtés = 3, le produit ou le demi-périmètre = 135; supposant alors que la perpendiculaire soit 29, le produit 3915 de ces deux nombres est l'aire du pentagone cherché.

Pour trouver l'aire d'un *polygone* irrégulier ou d'un trapèze, résolvez-le en triangle; déterminez les différentes aires de ces différents triangles (voyez TRIANGLE), la somme de ces aires est l'aire du *polygone* proposé. Voyez TRAPESE.

Pour trouver la somme de tous les angles d'un *polygone* quelconque, multipliez le nombre des côtés par 180°; ôtez de ce produit le nombre 360, le reste est la somme cherchée.

Ainsi dans un pentagone, 180 multipliés par 5, donne 900; d'où soustrayant 360, il reste 540, qui est la somme des angles d'un pentagone; d'où il suit que si l'on divise la somme trouvée par le nombre des côtés, le quotient sera l'angle d'un *polygone* régulier.

On trouve la somme des angles d'une manière plus expéditive, comme il suit: multipliez 180 par un nombre plus petit de deux que le nombre des côtés du *polygone*; le produit est la quantité des angles cherchés: ainsi 180 multipliés par 3, qui est un nombre plus petit de deux que le nombre des côtés, donne le produit 540 pour la quantité des angles, ainsi que ci-dessus.

La table suivante représente la somme des angles de toutes les figures rectilignes, depuis le triangle jusqu'au dodécagone; & elle est utile tant pour la description des figures régulières que pour vérifier si l'on a trouvé exactement ou non la quantité des angles que l'on a pris avec un instrument.

Nombre des côtés.	Somme des angles.	Angle des fig. rég.	Nombre des côtés.	Nombre des angles.	Angle des fig. rég.
III.	180°.	60.	VIII.	1080°.	135.
IV.	360.	90.	IX.	1260.	140.
V.	540.	108.	X.	1440.	144.
VI.	720.	120.	XI.	1620.	147 $\frac{1}{2}$ .
VII.	900.	128 $\frac{1}{2}$ .	XII.	1800.	150.

Pour inscrire un *polygone* régulier dans un cercle, divisez 360 par le nombre des côtés du *polygone* proposé, afin d'avoir la quantité de l'angle  $EFD$ , prenez cet angle  $EFD$  au centre, & portez-en la corde  $ED$  sur la circonférence autant de fois qu'elle pourra y aller; de cette manière on aura le *polygone* inscrit au cercle.

Quoique la résolution de ce problème soit mécanique, on ne doit pas la mépriser à cause qu'elle est aisée & générale. Euclide à la vérité nous donne la construction du pentagone, du décagone, & du pentadécagone; & d'autres auteurs donnent celles de l'heptagone, de l'ennéagone, de l'endécagone; mais ces dernières constructions s'éloignent trop de la rigueur géométrique; & celles d'Euclide, qui sont fondées sur la description du pentagone, sont moins commodes qu'une description mécanique faite avec un bon rapporteur. Voyez RAPPORTEUR.

Pour circoncrire un cercle à un *polygone* régulier, ou pour circoncrire un *polygone* régulier à un cercle, coupez deux des angles du *polygone* donné, comme  $A$  &  $E$ , en deux également, par les lignes droites  $AF$  &  $EF$ , qui concourent en  $F$ ; & du point de concours avec le rayon  $EF$ , décrivez un cercle.

Pour circoncrire un *polygone* à un cercle, divisez 360 par le nombre des côtés requis, afin d'avoir l'angle  $CF$ ; formez cet angle au centre  $F$ , & tirez la ligne  $eg$  qui se divise en deux également, tirez ensuite la tangente  $ega$ , & sur cette ligne construisez un *polygone*, ainsi qu'on l'enseigne dans le problème suivant.

Sur une ligne donnée  $ED$  construire un *polygone* régulier quelconque donné. Cherchez dans la table l'angle de ce *polygone*, & construisez-en un angle qui lui soit égal, en traçant  $EA = ED$ . Par les trois points  $A, E, D$ , décrivez un cercle (voyez CERCLE), appliquez-y la ligne droite donnée autant de fois qu'elle pourra y aller; par ce moyen on aura décrit la figure requise.

Pour inscrire ou circoncrire trigonométriquement un *polygone* régulier, trouvez le sinus de l'arc, qui vient en divisant la demi-circonférence 180 par le nombre des côtés du *polygone*; le double de ce sinus est la corde de l'arc double, & par conséquent le côté  $AE$  qui doit être inscrit au cercle: donc si le rayon d'un cercle, dans lequel on doit inscrire un pentagone, par exemple, est donné en une certaine mesure, comme 345, on trouvera le côté du pentagone en même mesure par la règle de trois, en faisant, comme le rayon 1000 est à 1176, ainsi 3450 est à 4057, qui est le côté du pentagone; c'est pourquoi avec le rayon donné, décrivez un cercle, & portez sur la circonférence de ce cercle le côté du *polygone* autant de fois que vous le pourrez; vous aurez de cette manière un *polygone* inscrit au cercle.

Afin d'éviter l'embarras de trouver par les tables des sinus le rapport d'un côté du *polygone* à son rayon, nous ajouterons une table qui exprime les côtés des *polygones* en parties, dont le rayon en contient 10000000. Dans la pratique on retranche autant de figures de la droite que l'on en juge de superflues par les circonstances du cas proposé.

Nombre des côtés.	Quantité du côté.	Nombre des côtés.	Quantité du côté.
III.	17320508.	VIII.	7653668.
IV.	14142135.	IX.	6840402.
V.	11755705.	X.	6180337.
VI.	10000000.	XI.	5634651.
VII.	8677674.	XII.	5170150.

Pour décrire trigonométriquement un *polygone* ré-

gulier sur une ligne droite donnée, & pour circoncrire un cercle autour d'un *polygone* donné, ten prenant dans la table le rapport du côté au rayon, déterminez le rayon sur la même échelle que le côté donné; or ayant un côté & le rayon, on peut décrire un *polygone* par le dernier problème; donc si avec l'intervalle du rayon & des extrémités de la ligne donnée, on trace deux arcs qui se coupent, le point d'intersection sera le centre du cercle circonscrit.

*Ligne des polygones*; c'est une ligne sur le compas de proportion, qui contient les côtés des neuf premiers *polygones* réguliers inscrits au même cercle, c'est-à-dire depuis le triangle équilatéral jusqu'au dodécagone. Voyez COMPAS DE PROPORTION.

*Nombre polygone en Algebre*, c'est la somme d'une rangée de nombres en proportion arithmétique, qui commencent depuis l'unité. On les appelle ainsi, à cause que les unités dont ils sont composés, peuvent être disposées de manière à former une figure de plusieurs côtés & de plusieurs angles égaux. Voyez l'article FIGURÉ où cela est expliqué.

On divise les nombres *polygones* eu égard au nombre de leurs termes, en triangulaires, dont la différence des termes est 1; en quadrangulaires ou carrés, dont la différence est 2; en pentagone, où la différence est 3; en hexagone, où elle est 4; en heptagone, où elle est 5; en octogone, où elle est 6, &c.

Les exemples suivans peuvent faire concevoir la génération de plusieurs espèces de nombres *polygones* formés par plusieurs progressions arithmétiques.

Progr. arithm. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.  
Nombres triangul. 1, 3, 6, 10, 15, 21, 28, 36.  
Progr. arithm. 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15.  
Nombres carrés, 1, 4, 9, 16, 25, 36, 49, 64.  
Progr. arithm. 1, 4, 7, 10, 13, 16, 19, 22.  
Nombres pentagon. 1, 5, 12, 22, 35, 51, 70, 92.  
Progr. arithm. 1, 5, 9, 13, 17, 21, 25, 29.  
Nombres hexagon. 1, 6, 15, 28, 45, 66, 91, 120.

Le côté d'un nombre *polygone* est le nombre de termes de la progression arithmétique qui le compose; & le nombre des angles est ce qui fait connaître combien cette figure a d'angles, & c'est de-là que le nombre *polygone* a pris son nom.

C'est pourquoi il y a trois angles dans les nombres triangulaires, quatre dans les tétragones ou les quadrangulaires, cinq dans les pentagones, &c. par conséquent le nombre des angles surpasse de deux la différence commune des termes.

Pour trouver un nombre *polygone*, le côté & le nombre de ses angles étant donné, voici la règle. Le nombre *polygone* est la demi-différence des produits du carré du côté par le nombre des angles, moins deux unités; & du même côté par le nombre des angles, moins quatre unités.

En effet un terme quelconque d'une des progressions arithmétiques ci-dessus, est évidemment  $1 + (n-1)(m-2)$  en nommant  $n$  le nombre des termes, &  $m$  l'exposant du nombre *polygone* (voyez PROGRESSION); de plus la somme de tant de termes qu'on voudroit de cette progression est égale à la somme des deux termes extrêmes multipliés par la moitié du nombre des termes, c'est-à-dire à  $\frac{n}{2}$ ; donc la somme cherchée, ou le nombre *polygone* est  $\frac{n}{2}$

$(2 + n - 1 \cdot m - 2) = \frac{n(n-1) - n(m-2)}{2}$ ; ce qui revient à l'énoncé de la règle.

Les sommes des nombres *polygones* rassemblées de la même manière que les nombres *polygones* eux-mêmes, pris des progressions arithmétiques, sont appelées nombres pyramidaux. Voyez PYRAMIDAL & FIGURÉ. (O)



**POLYGONE EXTÉRIEUR**, se dit dans la fortification du *polygone*, dans lequel la fortification est enfermée, & dont le sommet des angles de la circonférence du *polygone* est aussi celui des angles flanqués des bastions, ou c'est celui qui est formé par les côtés intérieurs. *Voyez* CÔTÉ EXTÉRIEUR.

**POLYGONE INTÉRIEUR**, c'est aussi dans la fortification le *polygone* formé par les côtés intérieurs, ou celui sur les côtés duquel sont formées les courtines. (Q)

**POLYGONOÏDE**, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *polygonoides*, genre de plante à fleur monopétale, en forme de rosette, & profondément découpée. Le pistil sort du milieu de cette fleur, & devient dans la suite un fruit strié, ailé, & le plus souvent hérissé de poils. *Tournefort, corol. infl. rei herb. Voyez* PLANTE.

Il y a une plante exotique, ainsi nommée, & décrite par *Tournefort*, qui l'a découverte dans la plaine de l'Araxe en Arménie.

C'est un arbruste de trois ou quatre piés de haut, fort touffu & fort étendu sur les côtés; son tronc est tortu, dur, cassant, épais comme le bras, couvert d'une écorce roussâtre, divisé en branches & rameaux, d'où naissent, au lieu de feuilles, des brins cylindriques, composés de plusieurs pièces articulées bout-à-bout, si semblables aux feuilles de l'*éphédra*, qu'il n'est pas possible de les distinguer sans voir les fleurs. Des articulations de ces brins pousent quelques fleurs de trois lignes de diamètre. Ce sont des bassins découpés en cinq parties. Du fond de chaque bassin sort un pistil entouré d'étamines blanches, dont les sommets sont purpurins. Le pistil devient un fruit long d'environ demi-pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, cannelé profondément dans sa longueur. Quand on coupe le fruit en travers, on découvre la partie moëlleuse, laquelle est blanche & angulaire; les fleurs ont l'odeur de celles du tilleul, ne se fanent que tard, & restent à la base du fruit, comme une espèce de rosette. (D. J.)

**POLYGONUM**, (*Botan.*) sa racine est fibreuse & rampante; ses tiges & ses rameaux sont pleins de nœuds; le calice est profondément découpé en cinq segments, qui sont verts dans leur partie inférieure, & couleur de chair dans la supérieure. Lorsque cette plante est mûre, le calice se change en une capsule remplie de semences. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, & sont cachées quand elles commencent à paroître dans une membrane extrêmement mince. Sa semence est triangulaire.

*Tournefort* compte douze espèces de *polygonum*, dont la première, qu'il suffit de décrire, est le *polygonum latifolium* L. R. H. 510; le vulgaire l'appelle en français, *renouée* ou *trainasse*; en anglais *the broad knot-grass*.

Sa racine est longue, assez grosse pour la grandeur de la plante, simple, dure, ligneuse, tortue, garnie de plusieurs fibres; elle est difficile à arracher, rampante, & d'un goût astringent. Elle pousse plusieurs tiges longues d'un pié ou d'un pié & demi, grêles, rondes, folides, tenaces, quelquefois droites, mais le plus souvent couchées à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds assez près les uns des autres; elles sont revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, d'un verd de mer, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles, petites, composées chacune d'un seul pétale, divisées en cinq parties, & de huit étamines blanches ou purpurines à sommet jaunâtre, sans calice. Après que la fleur est passée, il lui succède une semence assez grosse, triangulaire, de couleur de chataigne, renfermée dans une capsule.

Cette plante croît indifféremment presque partout aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins; c'est une des plus communes de la cam-

pagne; elle fleurit en été, & demeure verte presque toute l'année, excepté durant l'hiver. Elle passe pour rafraîchissante, digestive, astringente & vulnéraire. *Linnaeus* observe après *Rai*, que le *polygonum* varie par ses feuilles qui sont plus ou moins allongées, plus ou moins étroites, & que ces variétés qui viennent du terrain, ne doivent pas établir des espèces différentes. (D. J.)

**POLYGRAPHE**, f. f. (*Gram.*) art d'écrire de différentes manières secrètes, dont on ne vient à bout que par l'art de dessiner.

**POLYGRAMME**, f. m. (*Géom.*) mot employé par les anciens géomètres, & qui n'est plus en usage; une figure géométrique composée de plusieurs côtés. *Harris. (E)*

**POLYGRAMMOS**, (*Hist. nat.*) nom par lequel quelques auteurs ont désigné un jaspe rouge, moucheté & rayé de blanc, qui se trouve aussi nommé *garamantias* ou *grammatias*.

**POLYHEDRE**, f. m. en terme de Géométrie, est un corps compris sous plusieurs faces ou plans rétilignes. *Voyez* CORPS & SOLIDE. Ce mot est formé du grec *polus*, plusieurs, & *hedra*, siège ou face.

Si les faces du *polyèdre* sont des polygones réguliers, tous semblables & égaux, le *polyèdre* est un corps régulier, qui peut être inscrit dans une sphère, c'est-à-dire, que l'on peut lui circonscrire une sphère, dont la surface touche tous les angles solides de ce corps. *Voyez* CORPS RÉGULIERS, &c. Il n'y a que cinq corps réguliers au *polyèdre*; savoir, le tétraèdre, l'exaèdre ou le cube, l'octaèdre, le dodécaèdre, & l'icosaèdre. *Voyez* ces mots.

Un *polyèdre gnomonique*, est une pierre à plusieurs faces, sur lesquelles on a fait la projection de différentes espèces de cadrans. *Voyez* CADRAN.

Tel étoit celui de cet endroit de Londres que les Anglois appellent *privy garden*, qui a été détruit, & qui étoit autrefois le plus beau qu'il y eût en Europe.

**POLYHEDRE** ou **POLYSCOPE**, ou verre à facettes, en terme d'Optique, est un verre dont la surface est composée de plusieurs surfaces plates, faisant entr'elles différents angles.

*Phénomènes de polyèdre*. Si plusieurs rayons tels que *EF, AB, CD*, (*Pl. Opt. fig. 71.*) tombent parallèlement sur une des surfaces d'un *polyèdre*, ils continueront d'être parallèles après la réfraction. *Voyez* RAYON & RÉFRACTION.

Si l'on suppose donc que le *polyèdre* est régulier, les lignes *LH, HI, IM*, seront comme des tangentes à une des lentilles convexes sphériques en *F, B & D*, par conséquent, les rayons qui tombent sur le point de contact, coupent l'axe; c'est pourquoi, puisque tous les autres rayons leur sont parallèles, ils s'entre-coupent; les rayons rompus par les différentes faces, s'entre-couperont mutuellement en *G*.

D'où il suit que si l'œil est placé à l'endroit où les rayons parallèles se croisent, les rayons du même objet seront réunis en autant de différents points de la rétine *a, b, c*, que le verre a de faces.

Par conséquent l'œil, à travers un *polyèdre*, voit les objets répétés autant de fois qu'il a de faces; & ainsi, puisque les rayons qui viennent des objets éloignés sont parallèles; on voit, à travers un *polyèdre*, un objet éloigné aussi souvent répété, que le *polyèdre* a de faces.

2. Si les rayons *AB, AC, AD*, (*fig. 72.*) qui viennent d'un point rayonnant *A*, tombent sur différentes faces d'un *polyèdre* régulier, après la réfraction ils se croiseront en *G*.

D'où il suit que, si l'œil est placé à l'endroit où les rayons, qui viennent de différents plans, se croisent, les rayons seront réunis en autant de différents points de la rétine *a, b, c*, que le verre a de faces; par conséquent l'œil étant placé au foyer *G* verra même

un objet proche à-travers le *polyèdre*, autant de fois répété que le *polyèdre* a de faces.

Ainsi, l'on peut multiplier les images des objets dans une chambre obscure, en plaçant un *polyèdre* à son ouverture, & en y ajoutant une lentille convexe à une distance convenable. Voyez CHAMBRE OBSCURE.

Pour faire une anamorphose, c'est-à-dire, un image défigurée, qui paroisse régulière & bien faite à-travers un *polyèdre* ou un verre qui multiplie les objets, à une extrémité d'une table horizontale élevez-en un autre à angles droits, où l'on puisse dessiner une figure; & sur l'autre extrémité élevez-en une seconde, qui serve comme d'appui ou de support, & qui soit mobile sur la table horizontale: appliquez à la table, qui sert de support, un *polyèdre* plan convexe, consistant, par exemple, en 24 triangles plans; ajoutez le *polyèdre* dans un tube qui se tire, c'est-à-dire, qui peut s'allonger & se raccourcir, l'extrémité tournée vers l'œil ne doit avoir qu'une très-petite ouverture, & être un peu plus éloignée que le foyer. Éloignez la table d'appui de l'autre table perpendiculaire, jusqu'à ce qu'elle soit hors de la distance du foyer, & cela d'autant plus, que l'image doit être plus grande; au-devant de la petite ouverture placez une lampe; & sur le plan vertical ou sur du papier que l'on y appliquera, mettez au trait avec du noir de plomb les aréoles lumineuses qui viennent des faces du *polyèdre*.

Dans ces différentes aréoles, dessinez les différentes parties d'une image de manière qu'étant jointes ensemble elles fassent un tout, ayant soin de regarder de tems-en-tems à-travers le tube, pour guider & corriger les couleurs, & pour voir si les différentes parties se répondent ou s'assortissent bien exactement.

Remplissez les espaces intermédiaires de toutes sortes de figures ou de dessins à volonté que vous imaginerez, de manière qu'à l'œil nul le tout fasse voir une apparence fort différente de celle que l'on se propose de représenter avec le *polyèdre*.

Si l'on se remet à regarder par la petite ouverture du tube, on verra les différentes parties ou les différents membres, qui sont dispersés dans les aréoles, représenter une image continue; parce que tous les objets intermédiaires disparaissent totalement. Voyez ANAMORPHOSE. Wolf & Chambers. (O)

POLYHYMNIE, ou POLYMNIE, (*Mythol.*) de πολὺ, beaucoup, & ὕμνος, hymne; c'est une des muses, ainsi nommée de la multiplicité des chansons; on la regarde comme l'inventrice de l'harmonie, c'est pourquoi on la représente avec une lyre, ou un barbiton, selon Horace. Hésiode & plusieurs autres la nomment *Polymnie*, & alors on dérive son nom de πολυπραγμία, se ressouvenir, pour la faire présider à la mémoire & à l'histoire qui en dépend. On la peint avec une couronne de perles, la main droite étendue, comme à un orateur, & à la gauche un rouleau, sur lequel on lit *suaader*, persuader: en ce cas elle présidoit à l'éloquence. (D. J.)

POLYMATHIE, f. f. (*Belles-Lettres.*) connoissance de plusieurs arts & sciences, grande & vaste étendue de connoissances différentes. Voyez ENCYCLOPÉDIE. Ce mot vient du grec πολὺ, multum, & μάθημα, discipulus, j'apprends.

Juste Lipse, Scaliger, Saumaïse, Pétaut, Kirker, Grossius & Leibnitz étoient de grands *polymathes*. Les anciens appelloient ces sortes de gens *polymathes*.

La *polymathie* n'est souvent qu'un amas confus de connoissances inutiles, qu'on débite à-propos & hors de propos pour en faire parade. La véritable *polymathie* est une vaste érudition, une connoissance d'un grand nombre de choses, bien pénétrées, bien digé-

rées, que l'on applique à-propos, & pour la nécessité seule du sujet que l'on traite.

POLYMITHIE, f. f. (*Belles-Lettres.*) terme de poétique qui signifie une multiplicité de fables dans un poème épique ou dramatique, au lieu de l'unité d'action qui doit y regner. Voyez FABLE, UNITÉ, ACTION.

La *polymithie* est un des plus grands défauts qui puissent se rencontrer dans un poème. Car outre qu'elle y jette la confusion en compliquant des fables ou des actions qui ne concourent pas à un même but, elle partage nécessairement l'intérêt, & par conséquent elle l'affaiblit. Voyez ACTION.

Telle seroit l'idée d'une thébaïde, d'un héracléide, d'une achilléide ou d'autres poèmes semblables, qui comprendroient toutes les actions, toute la vie des héros qui en seroient le sujet, comparées à l'Illiade ou à l'Enéide. Voyez HEROS, ÉPIQUE.

Quelques pièces de notre ancien théâtre, de Lope, de Vega, de Shakspear pèchent par la *polymithie*, l'Henri VI. & le Richard III. de ce dernier ne font point de ces pièces où regne l'unité d'action, ce sont des histoires d'événemens arrivés dans le cours de plusieurs années.

POLYMITUM OPUS, (*Critique sacrée.*) πολυμίτην, œuvre, ouvrage tissu de fils ou de foies de diverses couleurs. *Fecit ei tunicam polymitam*, Gen. xxxvii. 3. Jacob fit à Joseph une tunique de différentes couleurs. Ezéchiel voulant reprocher à la ville de Jérusalem son luxe & ses débauches, lui dit, qu'elle s'étoit parée d'habits & de robes précieuses de diverses couleurs: *ornata est auro & argento, & vestita hyssopo ac polymito*. Exod. vi. 28. 6.

*Polymitari* dans l'Ecriture, est l'ouvrier qui fait des ouvrages, des voiles, de divers fils & de diverses couleurs. Ceux qui excelloient dans cet art que Moïse vouloit encourager parmi les Juifs, sont dits y avoir été formés par Dieu même: *cunctos erudit vi sapientia, ut faciant opera abietarii*, *polymitarii*, *plumarii*, *de hyacinto*, *purpura coccoque tincto*, & *hyssopo*. Exod. xxxvii. 23. (D. J.)

POLYMITUS LAPIS, (*Hist. nat.*) pierre dans laquelle on voit un grand nombre de couleurs.

POLYNOME, (*Géom.*) Voyez MULTINOME.

POLYOPTRE, f. m. terme d'Optique, qui se dit d'un verre, à-travers lequel les objets paroissent multipliés, mais plus petits; ce mot est formé du grec πολὺ, beaucoup, & de ὀπτραῖς, je vois.

Le *polyoptre*, tant dans sa structure que dans ses phénomènes, diffère des verres ordinaires, qui multiplient les objets, & que l'on appelle *polyèdres*. Voyez POLYÈDRE.

Construction du *polyoptre*. Prenez un verre *AB* plan des deux côtés, dont le diamètre soit d'environ trois pouces (*Pl. d'Opt. fig. 73.*), faites dans son épaisseur des segments sphériques, dont la largeur ait à peine la cinquième partie d'un doigt.

Alors si vous éloignez le verre de votre œil, jusqu'à ce que vous puissiez embrasser toutes les concavités d'un seul coup d'œil, vous verrez le même objet comme à-travers d'autant de verres concaves qu'il y a de concavités; mais cet objet vous paroîtra fort petit.

Ajustez ce verre de la même manière qu'un verre objectif, à un tube *ABCD*, dont l'ouverture *AB* soit égale au diamètre du verre, & l'autre ouverture *CD* soit égale à celle d'un verre oculaire *c, a, d*, d'environ la largeur d'un pouce.

La longueur du tube *AC* doit être égale à la distance que l'on trouvera par expérience entre le verre objectif, & le verre oculaire.

Ajustez en *D* un verre oculaire convexe, ou en sa place un menisque, dont la distance du foyer principal soit un peu plus grande que la longueur du tube,



tube, afin que le point d'où les rayons commencent à être divergens après leur réfraction dans le verre objectif puisse être au foyer de l'oculaire. Alors si l'on approche l'œil du verre oculaire, on verra un seul objet répété autant de fois qu'il y a de concavités dans le verre objectif, mais il sera fort diminué. *Wolf & Chambers. (T)*

**POLYPE, POULPE, *polypus*, f. m. (*Hist. nat.*)** insecte aquatique, du genre des vers zoophytes. Il y a plusieurs especes de *polypes*; les uns font dans l'eau salée, & les autres dans l'eau douce. Les plus grands *polypes* de mer ressemblent au calmar & à la seche, par la bouche, les yeux, & les viscères, & par le nombre des cornes, qu'on peut regarder comme des bras ou comme des jambes, car l'animal s'en sert comme de mains & de piés; ces bras different de ceux de la seche & du calmar, en ce qu'ils sont tous d'égale longueur, & qu'ils ont deux rangs de suçoirs. Les *polypes* n'ont point de nageoires; ils different aussi des autres animaux mous, en ce que leur ventre est plus petit & que leurs bras sont plus longs. Ils ont dans une vessie située au-dessous de l'estomac une liqueur rougeâtre, comme la seche a une liqueur noire. On trouve de ces *polypes* dans la haute mer, & d'autres sur les côtes. Ils sortent de l'eau; leurs bras renaissent lorsqu'ils ont été mutilés; ces animaux vivent de coquillages & de feuilles de figuier & d'olivier; leur chair est dure & indigeste.

Les *polypes* de la seconde espece ont moins de volume que ceux de la premiere; ils sont mouchetés, & ils ne valent rien à manger.

Ceux de la troisième espece ont le corps plus court & plus arrondi que les autres, & les bras plus longs; il n'y a qu'un rang de suçoirs sur chaque bras: ces *polypes* ont une odeur de musc.

On a donné le nom de *polype* à l'animal du coquillage appelé *nautilus*. Voyez NAUTILE. Rondelet, *Hist. des poissons*, liv. XVII.

Les *polypes* d'eau douce ont été connus dans le commencement du siècle présent; il en a été fait mention dans les Transactions philosophiques pour l'année 1703, par Leeuwenhoek, & par un auteur anglois anonyme, qui avoient des notions de la maniere naturelle dont les *polypes* se multiplient; mais ce n'a été qu'en 1740 que M. Trembley, de la société royale de Londres, a découvert cette reproduction merveilleuse qui se fait dans toutes les parties d'un *polype* après qu'on les a séparées. M. Trembley a décrit trois especes de *polypes* qui sont doués de cette propriété, & qu'il appelle *polypes d'eau douce*, à bras en forme de cornes.

Les *polypes* de la plus petite de ces trois especes sont d'un assez beau verd; lorsqu'on les voit attachés à la tige d'une plante aquatique & immobile, ils ressemblent à une plante parasite, à des brins d'herbes, ou à l'aigrette de la semence de dent de lion; mais lorsqu'ils retirent leurs bras & qu'ils les font disparaître, lorsqu'ils se contractent subitement & si fort que le corps ne paroît être qu'un grain de matiere verte, lorsqu'enlute les bras reparoissent & s'étendent, & que le corps reprend sa premiere forme, enfin lorsqu'on les voit marcher, on ne peut plus douter qu'ils ne soient des animaux. Leur corps est assez délié, de l'une de ses extrémités sortent des cornes qui servent de piés & de bras & qui sont encore plus déliés que le corps: on peut donner à cette extrémité le nom de *tête*, parce que la bouche s'y trouve. Le corps & même les bras des *polypes* s'accroissent & deviennent plus gros en se contractant; ils se réduisent quelquefois à une ou deux lignes de longueur. Ils s'allongent & deviennent plus minces en le dilatant. Le corps de la plupart des *polypes* verds a cinq ou six lignes de longueur lorsqu'il est étendu. La longueur du corps des *polypes* de la se-

Tome XII.

conde & de la troisième espece, est long au moins de huit lignes & au plus d'un pouce & demi; la couleur de ces *polypes* est teinte de rouge & de brun. Le nombre des bras varie dans les *polypes* de ces trois especes, depuis six jusqu'à douze ou treize, & même dix-huit; ceux des *polypes* verds n'ont que trois lignes de longueur; les bras des *polypes* de la seconde espece sont ordinairement longs d'un pouce, & s'étendent jusqu'à deux & même trois pouces; les bras ont jusqu'à huit pouces & demi de longueur dans les *polypes* de la troisième espece; aussi M. Trembley les a-t-il appelés *polypes à longs bras*.

Tous les insectes se contractent lorsqu'on les tire de l'eau; la chaleur les anime, le froid les engourdit, mais il en faut un degré approchant de celui de la congélation pour les réduire à une parfaite inaction; alors ils restent plus ou moins contractés dans l'état où ils étoient lorsque le froid les a saisis.

Les *polypes* renflent leur corps & le courbent à leur gré; ils fléchissent aussi leurs bras en tout sens; ils marchent comme les chenilles appelées *arpen-teuses*, & divers autres insectes aquatiques. Lorsqu'un *polype* suspendu dans l'eau par la partie postérieure de son corps à la tige d'une plante veut changer de place, il courbe son corps en arc de cercle, & il applique la partie antérieure, ou seulement un bras, ou tous les bras contre la même tige; il approche la partie postérieure de l'antérieure; ensuite il éloigne l'antérieure de la postérieure, & par ce moyen il fait un pas. En répétant cette manœuvre les *polypes* se transportent d'un lieu à un autre, mais fort lentement; ils ne parcourent qu'une longueur de sept à huit pouces en une journée d'été, & lorsqu'il fait moins chaud ils sont encore plus lents. Ces insectes ont différentes façons de marcher; ils font quelquefois des culbutes au-lieu de faire des pas: lorsqu'ils sont fixés par les deux extrémités de leurs corps étant courbés en arc, ils relevent l'une des extrémités en s'étendant en ligne droite, & la font retomber de l'autre côté en se recourbant en sens contraire. Ils peuvent marcher sous la surface de l'eau, en s'y attachant comme à un corps solide; pour cet effet ils font passer une des extrémités de leur corps ou de leurs bras au-dessus de l'eau & l'y laissent secher; étant seche elle s'y soutient, & l'insecte y trouve un point d'appui de la même façon qu'une épingle que l'on couche doucement sur l'eau y reste: le *polype* marche en faisant sortir & rentrer successivement les extrémités de son corps à différents points de la surface de l'eau.

Le corps des *polypes* est un tuyau creux d'un bout à l'autre; l'orifice qui se trouve à l'extrémité antérieure du corps est la bouche, comme il a déjà été dit; il y a aussi un orifice à l'extrémité postérieure mais il ne s'ouvre que rarement; il ne fait pas les fonctions d'un anus, car les *polypes* rendent leurs excréments par la bouche. Les bras sont creux, & leurs cavités communiquent avec celles du corps. Les *polypes* se nourrissent de petits insectes; ils les arrêtent & ils les saisissent avec leurs bras, qui ont la propriété de se coller & d'adhérer aux différents corps qu'ils rencontrent, & de s'en séparer au gré de l'animal. Lorsqu'un *polype* a saisi un insecte avec ses bras, il les contracte & les raccourcit pour l'attirer vers la bouche; dès qu'elle touche à la poitrine, elle se dilate; les lèvres s'étendent pour envelopper ce qui se présente & l'attirent dans le corps du *polype* par une sorte de succion. M. Trembley a nourri des *polypes* en leur donnant des mille-piés assez déliés, longs de sept à huit lignes, qui ont une trompe ou dard charnu au-devant de la tête; de petits pucerons branchus, qui ont été ainsi nommés parce qu'ils ont deux bras ramifiés qui s'élevent au-dessus de leur tête, & qui leur servent de nageoire; de petits vers & d'au-

DDDDd

tres insectes aquatiques. Les *polypes* en avalent qui sont plus longs & plus gros que leur corps; la bouche & le corps se dilatent, & le ver se trouve replié de manière qu'il n'en reste aucune partie au-dehors du corps des *polypes*. Lorsque deux de ces insectes attaquent un même ver, ils l'avalent chacun par une de ses extrémités; & lorsque leurs bouches se rencontrent sur le milieu du ver, il arrive quelquefois que l'un des *polypes* n'est pas arrêté par cet obstacle, il avale l'autre *polype* avec la portion du ver qui se trouve dans son corps; mais au bout d'une heure ce *polype* fort sain & sauf du corps de celui qui l'avoit englouti; il n'y perd que sa proie. On a vu aussi des *polypes* avaler leurs bras lorsqu'ils étoient entrelacés avec leur proie; au bout de vingt-quatre heures le bras sortoit du corps du *polype* sans paroître y avoir été altéré. Ces faits prouvent que les *polypes* ne se mangent pas les uns les autres, ou au moins qu'ils ne peuvent pas digérer leurs semblables. M. Trembley est parvenu à introduire des *polypes* vivans dans l'estomac d'autres *polypes*. Après y être restés pendant quatre ou cinq jours, ils en sont toujours sortis vivans, au-lieu que les autres animaux qui leur servent de nourriture n'y peuvent pas vivre plus d'un quart-d'heure. Les *polypes* mangent plus en été qu'en hiver; le volume des alimens qu'ils peuvent prendre en une seule fois est triple ou quadruple de celui de leur corps. Ils se passent de nourriture pendant long-tems; M. Trembley en a eu qui ont vécu pendant quatre mois sans aucun aliment, mais le volume de leur corps étoit diminué; au contraire, l'accroissement des *polypes* est fort prompt lorsqu'ils mangent beaucoup & souvent. La couleur des alimens, leur présence ou leur absence, la contraction ou la dilatation du corps des *polypes*, font varier leur couleur, & la rendent plus ou moins foncée.

M. Trembley a nourri des *polypes* qui vivoient encore après deux ans; ces insectes sont sujets à avoir de petits poux, très-communs dans les eaux, qui les incommode, & qui même les mangent & les font mourir. Pour avoir des *polypes* il faut les chercher dans les recoins que forment les fossés, les mares & les étangs, dans ces endroits où le vent pousse & rassemble les plantes qui flottent sur l'eau; on les trouve indifféremment sur toutes sortes de corps, sur toutes les plantes aquatiques; ils sont posés sur le fond des fossés, ou suspendus à la superficie de l'eau. Il est plus difficile de les trouver en hiver qu'en été, parce qu'ils restent au fond de l'eau avec les plantes.

Leeuwenhoek & l'auteur anonyme, dont il a déjà été fait mention, avoient découvert au commencement de ce siècle la génération naturelle des *polypes*. M. Trembley n'ayant aucune connoissance de ces observations, fit la même découverte en 1741; il apperçut, le 25 Février, sur le corps d'un *polype* une petite excroissance d'un verd foncé; dès le lendemain, cette excroissance avoit environ un quart de ligne de longueur & une figure à-peu-près cylindrique; le 28, elle étoit longue au-moins d'une demiligne; le même jour, quatre bras commencèrent à pousser sur cette excroissance; ils avoient déjà trois lignes de longueur le 18 de Mars, lorsque le jeune *polype* se sépara de sa mère. Cette séparation se fait aisément, parce qu'alors les deux *polypes* ne tiennent l'un à l'autre que par un fil très-délié; ils s'appuient sur quelque corps, & le moindre effort qu'ils font en se contractant, suffit pour rompre le foible lien qui les unissoit. Les bras ne poussaient pas tous ensemble; il n'en paroît d'abord que quatre ou cinq; les autres sortent dans la suite, & même après que le jeune *polype* est séparé du corps de sa mère. C'est ainsi que M. Trembley appelle le *polype*, qui produit ou qui a

produit des petits; il est aussi-bien le père que la mère, comme on le dira dans la suite. Avant que le jeune *polype* soit séparé de sa mère, il prend des alimens; il saute la proie qui se rencontre; il l'approche de sa bouche & l'avalé. Il croît très-prompement, lorsqu'il fait chaud & que les alimens ne manquent pas: vingt-quatre heures suffisent pour son accroissement, & deux jours après avoir paru sur le corps de sa mère, il s'en détache; mais en hiver il y en a qui ne prennent leur accroissement qu'en quinze jours, & qui ne se séparent de leur mère qu'après cinq ou six semaines: lorsque la nourriture manque au jeune *polype*, il quitte sa mère plutôt qu'il ne le feroit, s'il n'étoit pas pressé par la faim. La cavité du corps du jeune *polype* communique avec celle du corps de la mère; il est formé par un prolongement de la peau de cette mère. Les alimens qu'il prend, après avoir passé d'un bout à l'autre de son estomac, c'est-à-dire, de la cavité de son corps, car il n'y a point de vifcères, entrent dans celui de la mère, & réciproquement ceux qu'elle prend entrent dans l'estomac du jeune *polype*. S'il y a plusieurs *polypes* sur la même mère, il suffit que l'un d'eux ou la mère prennent des alimens pour qu'ils soient tous nourris; mais lorsqu'ils ont pris leur accroissement, & qu'ils approchent du tems où ils doivent se séparer de leur mère, le diamètre de la partie postérieure de leur corps, qui tient à celui de la mère, s'accroît; l'orifice qui servoit de communication entre la cavité du corps de la mère & celle du corps du jeune *polype*, se ferme, & alors les alimens ne peuvent plus passer du corps de l'un dans celui de l'autre.

Les *polypes* sont très-féconds lorsqu'il fait chaud & que les alimens sont abondans. Un seul *polype* en produit environ vingt en un mois, & chacun de ces vingt commence à en produire d'autres quatre ou cinq jours après son apparition sur le corps de sa mère. M. Trembley en a vu une qui portoit sa troisième génération; du petit qu'elle produisoit sortoit un autre petit, & de celui-ci un troisième. Un *polype* à longs bras, que le même auteur a observé, quinze jours après avoir commencé à sortir du corps de sa mère & neuf jours après s'en être séparé, avoit un ponce & un quart de longueur lorsqu'il étoit bien étendu; dix jeunes *polypes* sortoient en même tems de son corps, & quatre ou cinq de ces jeunes étoient longs de sept à huit lignes; il y en avoit huit d'entr'eux qui étoient parfaitement formés & en état de manger; de plus, cinq de ces derniers produisoient des petits; de l'un de ces cinq il en sortoit trois, de deux autres il en sortoit deux, & enfin les deux derniers en poussaient chacun un. Quelques-uns des *polypes* de cette seconde génération avoient déjà des bras & prenoient même des pucerons: M. Trembley en fournisoit en abondance à ce groupe de *polypes* qu'il nourrissoit chez lui. Ceux qui n'ont pas tant d'alimens ne sont pas si féconds: M. Trembley n'en a jamais trouvé dans des fossés qui eussent plus de sept petits attachés à leur corps. Il s'est assuré par un grand nombre d'expériences que tous les *polypes* produisent des petits, qu'ils se multiplient par rejets sans accouplement, sans aucune communication des uns avec les autres. On a apperçu sur ces insectes des corps sphériques que l'on pourroit regarder comme des œufs; M. Trembley a soupçonné qu'un de ces corps étoit devenu un *polype*; M. Allamand a eu le même soupçon: mais ni l'un ni l'autre n'a vérifié ce fait. M. Trembley a vu quelques *polypes* qui se séparent d'eux-mêmes en deux parties qui deviennent chacune un *polype* entier. Il y a des *polypes* qui ont un ou deux bras fourchus; d'autres ont deux têtes l'une à côté de l'autre. M. Trembley en a vu un qui avoit une tête, des bras, & une bouche à chacune de ses extrémités, & qui mangeoit indifféremment par l'une ou par l'autre de ses



bouches : le corps étoit creux dans toute son étendue.

Lorsqu'on a coupé un *polype* en deux parties par le milieu de sa longueur, il arrive souvent que la partie antérieure marche & mange dès le jour même de l'opération, si elle a été faite en été. Dans le fort de cette saison, au bout de vingt-quatre heures, la seconde partie du *polype*, qui a été coupée, commence à pousser des bras, & en deux jours elle est en état de manger; mais dans intems froid, la tête ne se forme qu'en quinze ou vingt jours. Si l'on coupe transversalement un *polype* qui pousse des petits, ils continuent à croître après la section; quelquefois même il s'en forme de nouveaux avant que la partie coupée ait pu manger. Quelque petites que soient les parties coupées, quel que soit le nombre de ces parties, elles deviennent chacune un *polype* parfait : mais lorsqu'on n'a coupé que les bras, ils ne font pas devenus des *polytes*. Les portions du corps de ces infectés, coupées longitudinalement, produisent un *polype* entier comme celles qui ont été coupées transversalement. Lorsqu'un *polype* entier n'a été coupé qu'en deux portions longitudinales, chacune ayant des bras prend bien-tôt la forme d'un *polype* parfait; en une heure chaque portion se plie en gouttière, approche ses bords latéraux l'un de l'autre, & les réunit de façon qu'il n'y reste aucune cicatrice, & pour l'ordinaire, au bout de vingt-quatre heures le nouveau *polype* est en état de faillir sa proie & de l'avalier. En quelque nombre de portions longitudinales que l'on coupe un *polype*, chacune produit un *polype* entier. Si l'on divise les deux extrémités du corps d'un *polype*, ou seulement l'une ou l'autre en plusieurs parties, sans les détacher du reste du corps, ces parties ne se réunissent pas, mais elles deviennent chacune une tête ou une queue selon leur situation : M. Trembley a fait croître jusqu'à huit têtes sur un seul *polype*. Si on coupe ces têtes, il s'en forme de nouvelles sur le *polype*, & les têtes coupées deviennent chacune un *polype* entier. Si l'on hache un de ces infectés par morceaux, chacun des morceaux se gonfle d'abord & forme une cavité dans son intérieur & une bouche à l'une de ses extrémités : en peu de jours c'est un *polype* en état de manger de petites parcelles de vers. Tous ces *polytes* qui n'ont pour origine que des portions de *polytes*, ne diffèrent en aucune manière de ceux qui ont été produits naturellement par un *polype* entier, & produisent aussi d'autres *polytes*. Il a déjà été dit que le corps des *polytes* est creux d'un bout à l'autre : M. Trembley a trouvé le moyen de le retourner comme un gant, de sorte que ses parois internes se trouvaient à l'extérieur, & les externes à l'intérieur. Mais l'infecté se remettoit bien-tôt dans son premier état; il a fallu, lorsque le corps étoit retourné, passer une soie de sanglier à-travers près des levres, pour l'empêcher de reprendre son premier état; car c'est en rabattant les levres en-dehors vers l'extrémité postérieure du corps, qu'un *polype* qui a été retourné commence à cesser de l'être. Les *polytes* que M. Trembley a retournés & traversés par une soie, mangeoient trois ou quatre jours plus ou moins après l'opération; ils croissoient & multiplioient comme les autres. Si le *polype* que l'on retourne porte un jeune *polype* qui soit déjà grand, il se trouve après l'opération en partie dans l'estomac de la mère, & en partie au-dehors, car la tête & les bras du jeune *polype* passent au-dehors de la bouche de la mère; mais il se détache bien-tôt. Si ce jeune *polype* est fort petit, l'estomac de la mère le renferme en entier au moment qu'elle est retournée, mais dans l'espace de quelques minutes il se retourne de lui-même, & en se retournant il passe au-dehors de l'estomac de la mère par l'ouverture qui servoit de communication entre la cavité de son corps & celle du corps de la

Tome XII.

mère, avant qu'ils ne fussent retournés ni l'un ni l'autre; ensuite il continue à croître, & il se détache comme ceux qui n'ont pas été retournés. Lorsqu'un *polype* retourne à rabattu les levres en-dehors sur son corps, il se forme à l'endroit où se trouvent les levres, une ou plusieurs bouches, & il arrive des changements fort extraordinaires à ce *polype*. M. Trembley a introduit un *polype* dans le corps d'un autre *polype*, mais il en fortoit quoiqu'ils fussent traversés tous les deux par une soie de sanglier : le *polype* intérieur fendoit le *polype* extérieur & se trouvoit placé à côté de lui, étant toujours traversés l'un & l'autre par la soie de sanglier : il est arrivé qu'ils ne se sont pas séparés en entier mais seulement en partie, & qu'ils restoient en partie unis l'un à l'autre & pour ainsi dire entés l'un sur l'autre. M. Trembley ayant retourné un *polype* & l'ayant introduit dans le corps d'un autre, de manière que la tête du *polype* intérieur fortoit au-dehors de la bouche du *polype* extérieur, les deux *polytes* étant traversés par une soie de sanglier, ils sont restés l'un dans l'autre; la bouche du *polype* extérieur s'est collée sur le cou du *polype* intérieur : M. Trembley n'a pu savoir si le reste du corps de ce *polype* avoit été dissous dans l'estomac du *polype* extérieur, ou s'il s'étoit incorporé avec sa substance. Quoi qu'il en soit, il est certain que de deux *polytes* on n'en fait qu'un par ce moyen, tandis qu'au contraire on fait plusieurs *polytes* d'un seul en les coupant par morceaux. On peut réunir deux portions d'un *polype* ou de différents *polytes* de la même espèce, car il est douteux que cette réunion se fasse sur des portions de *polytes* de différentes espèces : pour cette opération, on place les deux portions de *polytes* l'une contre l'autre; si elles s'écartent, on les rapproche & on les maintient de façon qu'elles se touchent; après que les deux bouts se sont touchés pendant un quart d'heure, une demi-heure ou une heure, on commence à s'apercevoir qu'ils s'attachent l'un à l'autre. *Mém. pour serv. à l'hist. d'un genre de polytes d'eau douce à bras en forme de cornes*, par M. Trembley. Voyez dans cet ouvrage la description d'un *polype* à panache.

POLYPE, c'est un nom générique commun à différents corps, qui n'ont d'autre analogie que la multitude de *piés*, de branches, ou de ramifications. C'est cette figure, ce caractère qui a donné lieu à leur dénomination : le mot *polype* est tiré du grec *πολύς*, composé de *πολύ*, plusieurs, & *πός*, *pié*; il signifie aussi littéralement, *qui a plusieurs piés*. Il y a un insecte singulier & merveilleux de ce nom; on trouve quelquefois dans le cœur & les gros vaisseaux des concrétions que l'on a appelées ainsi; il s'en présente aussi dans les narines, assez différentes, auxquelles on a donné le même nom; & ainsi *polype* envisagé sous ces trois points de vue, est l'objet particulier du médecin, du naturaliste, & du chirurgien.

POLYPE du cœur, (*Médecine pratiq.*) Nous allons extraire cet article du traité du cœur du célèbre M. de Senac, ouvrage excellent qui ne laisse rien à désirer sur la structure, l'action, & les maladies de cet organe essentiel & auparavant peu connu : nous sommes fâchés d'être réduits à ne donner qu'un extrait des détails intéressans où il entre sur la question présente; & ce n'est pas un léger embarras que de pouvoir se décider judicieusement sur le choix de ce qu'il faut omettre ou rapporter. Nous renvoyons le lecteur, curieux de s'instruire plus à fond, à l'ouvrage même qui est entre les mains de tout le monde, *liv. IV. chap. x. tom. II. pag. 442. & suiv.*

Définition & nature du *polype*. Les concrétions qu'on trouve par l'ouverture des cadavres, soit dans le cœur, soit dans les gros vaisseaux, sont désignées par différents auteurs sous les noms de *caroncule*, de

DDD d d d ij

graisse, de mucosité, de substances charnues, de lambeaux charnus, de masses de chair noire, de membranes longues & sennes, &c. Bartholet passe pour le premier qui leur a donné le nom de *polype*, ou *maziere polypeuse*: cette dénomination tirée de la figure, a été adoptée par Pifinus, Tulpius, Bartholin, Malpighi, & tous les auteurs qui les ont suivis.

La matiere dont les *polypes* sont composés ne peut être que des fluides privés de leur état de fluidité, épais & condensés plus ou moins fermement: à en juger par les différens noms que les *polypes* ont reçu, ils sont tantôt des excréscences charnues, tantôt des matieres pituiteuses, quelquefois ils ne sont qu'une gelée ou une concrétion muqueuse, &c. mais ces noms tirés de variétés accidentelles dans la couleur & la forme de ces excréscences, plutôt que d'un examen attentif & des expériences certaines, ne doivent rien décider sur la nature des *polypes*. On peut tirer plus de lumieres de deux différences générales qu'on observe dans leur couleur, & auxquelles doivent se rapporter toutes les autres variétés; les uns sont blancs, les autres sont rouges; ceux-ci, plus semblables au sang, paroissent être en grande partie un tissu de globules rouges; ceux-là, analogues à la substance lymphatique & gélatineuse qui fait partie du sang, paroissent en être entièrement composés: la différente combinaison de ces parties produira les variétés dans la consistance & les couleurs; le sang est quelquefois tout blanc, selon les observations de Lower, de Borel, de Rhodius, de M. de Senac, &c. alors la coagulation formera des *polypes* de la même couleur: dans les cas même où il conserve sa couleur naturelle, la partie lymphatique qui contient des matieres gélatineuses en forme de vessie, de la graisse, de la mucosité, n'a qu'à se séparer de la partie rouge, elle s'épaissira, se condensera, les concrétions qui en seront composées seront blanches: si cette même substance, facile à se coaguler par le repos & le froid, retient les globules rouges enveloppés dans son tissu visqueux, elle donnera naissance aux *polypes* rouges: il ne paroît pas en effet que le sang dépourvu de cette partie lymphatique, pût se coaguler au point de former une substance compacte; les globules rouges seuls ne peuvent se rassembler en une masse qui ait tant de consistance, ils conservent aussi leur fluidité pendant long-tems, dès qu'on leur a enlevé cette espèce de lien qui les enchaîne & les rapproche.

L'arrangement des parties qui composent le *polype* ne paroît pas fortuit, il ressemble au tissu d'une toile; cette espèce de réseau est également formé par les parties blanches & par les globules rouges; cette disposition singulière avoit fait regarder ces concrétions comme un tissu organique. Trompés par quelques traînées de globules rouges, plusieurs auteurs & Manget entr'autres, avoient cru que des vaisseaux sanguins concouroient à former & entretenir ces excréscences; c'est à la plus ou moins grande facilité qu'ont les différentes parties à s'unir, à leur différent degré de cohésion, à leur hétérogénéité, qu'on doit attribuer la structure de ce tissu réticulaire; le mouvement du sang & l'action des vaisseaux en agitant les concrétions, serrent & allongent les aires qui résultent des filamens croisés, & rendent ces masses plus compactes en leur donnant plus d'étendue. La plupart des *polypes* & même tous, suivant Bartholet, peuvent être divisés en plusieurs membranes; ils sont composés de plusieurs couches, ou lames comme membraneuses, roulées les unes sur les autres à-peu-près comme dans les racines bulbeuses. La structure & la disposition de ces couches, confirmées par l'anatomie que Malpighi fit d'un *polype* de la grosseur des deux poings, trouvé par Borelli dans l'aorte, ne peuvent dépendre que de la diversité des tems où arrivent ces coagulations; il se fait d'abord une couche

sur les matieres auxquelles le *polype* est attaché, ensuite il s'en dépose une autre sur la seconde, & ainsi de suite: c'est ainsi que se forment les calculs biliaires, c'est ainsi qu'étoient formées les coagulations que Malpighi trouva autour d'une aiguille dans l'estomac d'une poule.

*Variétés des polypes.* La diversité des matieres qui se condensent, & des endroits où se forme le *polype*, donnent lieu aux variétés qu'on observe dans leur substance, leur dureté, leur couleur, leur attache, leur figure & leur étendue; les parties lymphatiques sont la base de toutes les concrétions polypeuses; mais elles peuvent être mêlées avec une plus ou moins grande quantité de matieres graisseuses, muqueuses, ou de globules rouges; de là les *polypes*, qu'on appelle *graisseux*, *muqueux*, ou *sanguins*; de là ces dénominations qu'on employé Vormius, Vesale, Skenkius, Spiegel, Riolan, Severin, Ambroise Paré, &c. par lesquelles ils ont prétendu indiquer la nature des concrétions qu'ils ont trouvées dans le cœur. On a cru avoir vu des *polypes* pierreux, mais de telles observations sont incertaines; on ne trouve qu'un seul exemple rapporté par Posternius, de *polype* dont la substance fut friable. Leur consistance varie beaucoup, & augmente à proportion de la quantité de parties lymphatiques qu'ils renferment, & de leur ancienneté, d'où l'on peut tirer un signe assuré pour distinguer s'ils sont vrais ou faux. On appelle *faux polype*, ceux qui se forment sur la fin des maladies, ou après la mort; ils sont mous, faciles à diviser, peu différens du sang coagulé; les vrais *polypes* sont ceux qui se sont formés long-tems avant la mort des malades, & qui ont même occasionné une partie des accidens, & rendu la maladie plus dangereuse; ils sont plus durs, plus élastiques, plus membraneux. La couleur des *polypes* sera d'autant plus blanche, qu'il y aura moins de mélange dans la lymphe; elle tirera sur le rouge ou le noir, le gris ou le jaune, suivant qu'il y aura plus de globules rouges & qu'ils seront plus pressés, & suivant le mélange de la sérosité de la gelée de la bile. Riolan, Bartholin & Malpighi assurent avoir observé que les *polypes* qui naissent dans le ventricule droit sont ordinairement blancs, semblables au lardon, à la pituite, & qu'ils sont noirs dans le ventricule gauche; ces observations vraies le plus souvent, ne souffrent que des exceptions très-rares.

Les variétés qu'on remarque dans les *polypes*, relativement à leurs attaches, viennent de ce que les uns sont attachés plus ou moins fortement aux parois du cœur ou des vaisseaux; d'autres suivant les observations rapportées dans les actes de Berlin, sont flottans, & peuvent changer de place à chaque instant. Parmi ceux qui sont adhérens, il y en a qu'on ne peut séparer que très-difficilement du cœur; telles étoient les concrétions *polypeuses* dont parle Posternius, qui étoient incorporées aux parois des ventricules, de façon qu'on ne put bien les détacher sans déchirer la substance du cœur; telles étoient aussi les *polypes* que Kisternius appelle *innés*. La plupart des *polypes* ont des branches ou des appendices qui s'attachent aux colonnes des ventricules ou à ses valvules; les membranes forment quelquefois des anneaux, comme l'a observé M. de Senac; elles se prolongent souvent dans les cavités voisines. On a vu des *polypes* extrêmement allongés s'étendre du cœur dans les vaisseaux qui s'y abouchent jusques à une distance très-considérable. On en voit d'autres renfermés dans les ventricules & les oreillettes; mais dans ces cavités leur volume n'est pas moins différent; il est quelquefois excessif. Vesale dit avoir trouvé dans le cœur deux livres de chair noirâtre. Les différens endroits du cœur où naissent les *polypes* sont comme autant de moules qui en diversifient les figures à l'in-



fini; ainsi suivant ces situations formées, il y en a d'applaties, d'allongées, de cylindriques, &c. il n'est point de formes qu'ils ne prennent ou ne puissent prendre; rien de plus varié & de plus arbitraire que ces figures; rien aussi de plus inutile que celles que Kerkringius, Bartholin & Tulpius ont fait dessiner des *polypes* qu'ils ont observés; mais parmi toutes ces figures, les plus singulières sont celles des *polypes* creux; la matière dont ils sont tissus s'applique quelquefois aux parois du cœur, & forment une cavité; leurs branches qui passent dans les vaisseaux, sont en certains cas des canaux où le sang coule comme dans les artères & les veines. Tel étoit le *polype* que Malpighi trouva dans le cœur d'un jeune homme.

*Causés des polypes.* Il y a dans la lymphe & dans le sang, un principe de cohésion qui tend à rapprocher leurs parties & à les condenser en une masse solide; mais le dernier effet de ce principe est dans l'état de santé, empêché par le mouvement progressif du sang, & par l'agitation intestine de ses globules; dans le sang tiré dans une palette nous voyons la coagulation suivre à l'instant la cessation du mouvement progressif; mais en même temps on observe que la coagulation diminue & se dissipe tout-à-fait lorsque le mouvement intestinal parvenu à son dernier période, a mis le sang dans l'état de putréfaction. Est-il nécessaire que le sang soit tout-à-fait arrêté pour donner naissance aux *polypes*? & ces concrétions ne se forment-elles, comme l'a pensé Kerkringius, que lorsque le froid de la mort s'est répandu dans tous les membres & a fait cesser tout mouvement? Les observations sur lesquelles cet auteur étaye son sentiment font peu concluantes, & ses expériences fautives. Il a trop généralisé son assertion: il auroit eu sans doute raison s'il se fût contenté de prétendre que toutes les concrétions *polypeuses* n'existent pas avant la mort, que la plupart sont l'ouvrage du froid ou de quelque maladie dans les derniers efforts de la machine qui se détruit; mais il y a de ces concrétions extrêmement dures & tenaces, que nous avons appelé *polypes vrais*, qui se sont formés pendant la vie, qui ont altéré la santé & se sont manifestés par un dérangement considérable dans l'action du cœur, un trouble constant dans le mouvement du sang. Les *polypes* naissent ordinairement dans les cavités du cœur ou des gros vaisseaux, sur-tout quand ces vaisseaux sont dilatés par quelque anévrisme; mais ils sont, suivant la remarque de Morgagni, beaucoup plus sujets à former des concrétions *polypeuses* lorsque leur surface interne devient inégale & raboteuse par quelque lésion ou par quelque déchirement; la preuve en est que ces coagulations ne s'observent pas dans des artères qui ne sont que dilatées sans que leurs parois soient déchirées; cette inégalité sert à arrêter quelques parties de sang qui ont pris de dispositions à se coaguler; celles-ci forment une espèce de noyau autour duquel les autres parties mues très-lentement viennent se coller; la matière de ces noyaux ou la base, & le premier fondement des *polypes*, sont pour l'ordinaire les parties lymphatiques qui se figent le plus aisément; plus la lymphe durcira promptement, & plus elle retiendra de parties rouges; la différente coagulation faite en divers tems du sang ou de la lymphe, formera les couches plus ou moins nombreuses de *polypes*; la multiplicité des colonnes dont le cœur est rempli & composé, sont autant d'obstacles qui arrêtent le mouvement du sang, & autant de causes qui favorisent la génération des *polypes* dans le cœur; le sang s'arrête facilement dans tous les interstices que ces piliers laissent entr'eux, lorsque le cœur ne se vuide pas entièrement, que ses contractions sont insensibles; lorsqu'il y a quelque obstacle dans l'artère pulmonaire, l'aorte, les oreillettes, & les ventricules; ces obstacles étant plus multipliés

dans le ventricule droit & son oreillette, les *polypes* doivent y être plus fréquents; le sang qui y aborde continuellement en grande quantité est épais, peu mêlé avec la lymphe; il trouve dans le ventricule droit beaucoup de colonnes fort entrelacées; ce ventricule n'a pas une grande force, il doit pousser le sang à-travers le poumon, qui lui résiste souvent à cause des maladies auxquelles il est sujet, & à cause des mouvemens dont il est agité. Les *polypes* qui se forment dans les grands anévrismes des artères, ceux qui naissent dans le cœur prouvent démonstrativement qu'il arrive des concrétions *polypeuses* dans le sein même des agens, qui sont dans un mouvement continu, & qui mettent en jeu tous les autres ressorts des corps animés, & par conséquent qu'il n'est pas nécessaire pour la génération des *polypes*, que les humeurs soient dans un repos absolu; une diminution de mouvement suffit; & c'est à quoi se réduit l'effet de la plupart des causes éloignées de ces concrétions, ou des maladies à la suite desquelles on les trouve.

Ces causes sont, suivant des observations cadavériques souvent répétées, les passions violentes, une colere vive, une frayeur subite, des craintes continues, des chagrins excessifs, des efforts trop grands; toutes les maladies du poumon, sans en excepter la phthisie, plusieurs affections convulsives, & sur-tout la syncope cardiaque. Lorsque le poumon est affecté, le sang acquiert plus de disposition à se figer; pour l'ordinaire il devient coéneux; il a d'ailleurs de la peine à circuler par tous les petits vaisseaux de ce viscère: double cause qui favorise la génération des *polypes*. Il se rencontre encore dans les athématiques une autre cause qu'a manifestée l'ouverture des cadavres; c'est la dilatation des ventricules & des oreillettes, très-ordinaire dans cette maladie, suivant les actes de Berlin & de Bauhin, qui donne lieu à l'accumulation & à la coagulation du sang; mais cette dilatation contre nature ne seroit-elle point une suite des obstacles qu'apportent à la circulation l'engorgement ou la constriction des vaisseaux pulmonaires d'un athématique? Les *polypes* fréquents dans les phthisiques doivent surprendre ceux qui pensent que dans cette maladie le sang est extrêmement dissous; mais est-il bien certain que le fait soit vrai? N'a-t-on pas confondu un peu plus de fluidité avec une dissolution? Ne pourroit-on pas penser que cet excès de fluidité dépend de l'immiscibilité de la lymphe avec la partie rouge, comme il arrive aux hydropiques & aux personnes attaquées des pâles couleurs, qui ne sont pas moins sujettes aux concrétions *polypeuses*? Et dans ces cas le défaut de mouvement intestinal, la séparation trop facile des parties lymphatiques nullement dissoutes, la langueur de la circulation, son passage difficile dans les poumons phthisiques, ne sont-ce pas autant de causes qui doivent concourir à la formation des *polypes*?

*Effets & signes des polypes.* L'amas du sang dans les ventricules, ou dans les oreillettes, ou dans les veines, est le premier effet qui doit suivre la formation des *polypes*; il variera suivant leur grosseur & leur situation: cet effet est commun à tous les obstacles qui gênent & retardent la circulation des humeurs. Les malades sentiront donc une pesanteur ou une oppression dans la région du cœur, qui est la source des inquiétudes & des angoisses familières aux *polypeux* dont plusieurs écrivains ont parlé. A ces accidens se joindra un sentiment douloureux, comme Vesale & Hartmann l'ont observé. De ces obstacles opposés au cours du sang dans le cœur, naîtront ces mouvemens irréguliers, ces efforts redoublés pour les emporter, & l'espèce d'inquiétude de cet organe, connus sous le nom de *palpitation de cœur*, voyez ce mot. Quoique les *polypes* produisent des palpitations, on les a tou-

vent attribuées sans raison aux concrétions qu'on a trouvées dans le cœur; c'est une erreur dans laquelle Vieussens est tombé, comme l'observe M. de Senac. L'inégalité du poulx doit suivre & manifester le défaut d'uniformité qui se trouve dans l'action du cœur & des vaisseaux, & dans le mouvement du sang; cette inégalité fera d'autant plus marquée, que les *polypes* pourront avoir divers mouvemens: selon qu'ils se présenteront aux orifices du cœur, ou qu'ils s'éloigneront, le sang passera diversement; de plus, la substance de ces concrétions peut céder & changer un peu de figure; ces changemens doivent nécessairement varier les pulsations des artères, & produire dans le poulx une inégalité variable; cet effet ne pouvant être produit que par ces concrétions, en devient un des signes les plus assurés. Pour avoir un diagnostic exact, il faut aussi consulter ceux qu'on peut tirer des autres accidens, & sur-tout remonter à l'examen des causes qui ont précédé.

Les divers dérangemens produits par les *polypes* dans les voies de la circulation, en doivent aussi occasionner dans les organes qui servent à la respiration. En effet, ces malades ont presque toujours une grande difficulté de respirer, souvent sans toux; il y en a même qui ont un crachement de sang habituel, qui sont menacés de suffocation, qui éprouvent des espèces d'attaques d'asthme; ces effets sont toujours plus marqués lorsque les *polypes* occupent les cavités gauches du cœur, parce que le sang sort des poumons avec plus de difficulté. Les syncopes fréquentes sont une suite très-ordinaire des *polypes*, sur-tout lorsqu'ils sont parvenus à une certaine grosseur; & enfin la mort subite en est le dénouement le plus familier: par où l'on voit combien cette maladie est dangereuse, & comment, lorsque le *polype* est bien décidé, on doit établir le pronostic.

**Curation du polype.** Plus le danger est grand, & plus il est important de le dissiper; mais par une fatalité attachée à la nature humaine, les maladies les plus graves sont les plus difficiles à guérir; instruits des moyens par lesquels on peut prévenir ou affaiblir certaines causes qui produisent des *polypes*, nous ne connoissons aucun remède assuré pour les emporter quand ils sont formés; & ce qui augmente encore l'inutilité des remèdes qu'on emploie si souvent sans succès dans cette maladie, c'est qu'on ne la connoît que tard, que lorsque le mal rendu plus opiniâtre par l'ancienneté, n'est plus susceptible de guérison.

On pourra prévenir la formation des *polypes* à la suite des passions violentes, d'une colère vive, d'une joie excessive, d'une frayeur subite, d'un chagrin cuisant, d'un effort immodéré, par une ou plusieurs saignées, & par des boissons incisives, aqueuses: dans la tristesse habituelle ou la mélancholie, les saignées, à l'exception de quelques cas de pléthore très-rare, seroient déplacées; les remèdes les plus appropriés sont les remèdes moraux, qui tranquillisent & dissipent l'esprit, qu'on peut feconder par les eaux minérales ferrugineuses, l'usage du mars & des délayans convenables. Ces mêmes remèdes peuvent aussi être employés dans les maladies chroniques, où les concrétions *polypeuses* sont à craindre. Quoique dans ces maux qui gênent le passage du sang elles ne méritent l'attention que comme des objets éloignés ou des effets rares, il est très-important de ne jamais les perdre de vue.

Quand les *polypes* sont formés, on peut opposer à leur accroissement les remèdes généraux dont nous avons parlé; pour empêcher que le sang n'ajoute de nouvelles couches, on ne peut que faciliter son cours, en diminuant sa quantité par les saignées, entretenir les excrétiens, dont les dérangemens produiroient de nouveaux obstacles. Les accidens que causent les *polypes*, deviennent plus fréquens & plus

dangereux lorsque le corps est agité par les passions ou les mouvemens violens; les excès de table, & l'usage des liqueurs spiritueuses, ne sont pas moins redoutables. C'est sur ces considérations qu'on doit établir le régime de ces malades, leur recommander une agitation légère de corps, une diète plus ou moins forte, mais appropriée, & une grande tranquillité d'esprit. Par ce moyen on écarte, on diminue les accidens, & on empêche l'augmentation des *polypes*.

Mais pour les fondre entièrement, il faudroit avoir un dissolvant convenable; il n'est point encore connu. M. de Senac s'est appliqué à cette recherche importante; & après diverses tentatives pour trouver quelque matière qui pût détruire ces concrétions, il a observé que le vinaigre distillé, le fel ammoniac, la terre foliée, les esprits de térébenthine & de cochléaria, l'eau de miel, la décoction d'aristoloché, leur ont donné plus de consistance & de blancheur. Les seuls agens qui ont fait une dissolution de la lympe figée & durcie, sont l'esprit volatil de fel ammoniac, le fel de tartre, le savon, l'eau de chaux, & les eaux de la Mothe. L'esprit de fel ammoniac a paru le plus efficace & le plus prompt; mais on ne peut pas en faire intérieurement beaucoup d'usage, & en donner une quantité assez considérable pour en obtenir un effet sensible. Les autres remèdes pourroient être tentés; il n'est cependant pas décidé si, ayant passé par les premières voies, ces dissolvans conserveroient leur efficacité: les expériences qu'on a faites sur l'eau de chaux, employée comme lithontriptiques en constatant cette vertu, ont prouvé qu'elle passoit presque inaltérée dans le sang. Au reste ce n'est qu'un essai qu'on propose, dicté par l'amour de l'humanité; on doit favoir très-bon gré à l'auteur des ressources qu'il offre, quelques légères qu'elles soient, puisqu'elles présentent toujours une lueur d'espérance dans une maladie qui passe pour défectueuse, & qui à chaque instant menace d'une mort subite. (m)

**POLYPE, terme de Chirurgie**, tumeur qui se forme dans les narines par l'engorgement de la membrane pituitaire, ou par une congestion d'humeurs dans le tissu spongieux de cette membrane. Le nom de *polype* a été donné à cette maladie, parce qu'elle ressemble, selon quelques-uns, à la chair du poisson *polype* par sa couleur & par sa consistance; & d'autres la nomment ainsi, à cause de la pluralité de ses racines, semblables à celles des piés de ce poisson.

Cette dénomination ne tombe donc que sur les différences purement accidentelles; & effectivement le *polype* n'est point un germe de maladie, mais une espèce qu'on doit ranger dans la classe des *sarcomes*.

Les *polypes* diffèrent en ce que les uns sont mols & charnus, d'autres ont une mollesse muqueuse; les uns sont indolens, d'autres sont douloureux; il y en a de skirrheux, des carcinomateux, &c. les uns sont accompagnés d'hémorrhagie; il y en a dont la cause est bénigne, d'autres sont causés par un virus scrophuleux, vérolique, & autres. Les uns restent long-tems petits, d'autres croissent beaucoup en peu de tems; ceux qui ont acquis un volume considérable font voûter la cloison du nez dans l'autre narine, remplissent tout l'espace qui est derrière la lèvre, jettent le voile du palais en avant; ils bouchent la trompe d'Eustache; en appuyant sur les cornets ou lames spongieuses inférieures du nez, ils les élevent peu-à-peu contre les os maxillaires supérieurs; ce qui comprime & oblitère l'orifice du conduit lacrymal: alors les larmes ne pouvant plus couler dans le nez, l'œil est larmoyant, le suc lacrymal se dilate, & peut former par sa rupture & celle des tégumens



qui le recouvrent, une fistule lacrymale. *Voyez* FISTULE LACRYMALE.

Les signes diagnostiques des *polypes* du nez ne sont point difficiles ; la difficulté du passage de l'air par les narines lorsque le *polype* est petit, le vice de la voix qui en est l'effet, l'impossibilité absolue de respirer sans avoir la bouche ouverte quand le *polype* est gros ; la présence d'un corps étranger dont le malade se plaint, sont des symptômes suffisants pour déterminer à faire l'examen d'une maladie qu'on reconnoît à la simple vue.

Pour juger des différences accidentelles des *polypes*, il faut, outre les signes rationnels qui en indiquent beaucoup à un chirurgien éclairé, avoir recours à la sonde flexible & moufle, pour sentir où est l'attache principale de la tumeur, si elle a des adhérences à la voûte du palais, à la cloison des narines, aux cornets supérieurs ou inférieurs du nez, &c. les connoissances qu'on tire de cet examen, doivent diriger l'habile chirurgien dans l'opération.

Le pronostic est différent, suivant la nature, les accidens, les complications du *polype* : ceux qui sont blancs ou rougeâtres, d'une consistance charnue & indolens, sont ceux dont on doit le plus, toutes choses d'ailleurs égales, espérer la guérison.

Elle s'obtient par la cautérisation, la section, l'extirpation & la ligature. La discussion des avantages & des inconvéniens de ces différens moyens, qui peuvent être utilement employés selon les circonstances, fournit matière à un grand traité ; nous allons, suivant les bornes qui nous sont prescrites, dire un mot sur chacun d'eux.

La cautérisation est rejetée mal-à-propos par la plupart des praticiens. J'ai vu réussir en portant par les moyens méthodiques, du beurre d'antimoine sur l'excroissance. *Voyez* PORTE BOUGIE, sous l'article PORTE-AIGUILLE. L'impression du cautique produit une petite escarre, & la réitération peut consumer totalement la maladie. Il seroit peut-être dangereux de prendre cette voie pour un *polype* carcinomateux, car on fait que l'application des cautiques effarouche beaucoup l'humeur cancéreuse. *Voyez* CANCER.

La section a été proposée par les anciens ; ils conseilloyent d'introduire dans les narines une petite spatule tranchante pour couper les racines du *polype*. On sent assez que ces auteurs n'avoient sur la Chirurgie que des connoissances spéculatives : un instrument tranchant ne doit & ne peut jamais être porté à nud dans aucun endroit soustrait à la vue, à-moins qu'il ne soit guidé par la présence du doigt. Fabrice d'Aquapendente a cependant trouvé un moyen de faire avec assurance la section des *polypes* du nez ; il a imaginé des pincettes dont les extrémités recourbées en dedans sont tranchantes, & qui par conséquent coupent la portion du *polype* qu'elles ont saisie, sans risquer d'endommager l'organe du nez dans aucune de ses parties.

L'auteur assure s'être servi plusieurs fois de cet instrument avec succès ; & son autorité est d'un si grand poids, sur-tout dans les choses pratiques, qu'on pourroit, je pense, se servir bien utilement, du-moins en bien des circonstances, de cet instrument entièrement abandonné.

L'extirpation ou l'arrachement est le moyen le plus usité pour la cure radicale des *polypes*. Le malade, qu'on a préparé par les remèdes généraux & particuliers convenables à son état, s'assied sur une chaise, un peu penché, & tourné de façon que le jour permette de voir autant dans la narine qu'il est possible. Un aide-chirurgien tient le malade dans cette situation, en posant les mains croisées dessus son front ; & d'autres aides lui tiennent les bras. L'opérateur prend les pincettes fenêtrées (*voyez* PINCETTE À PO-

LYPE) ; il les tient avec la main droite, & en introduit l'extrémité dans la narine ; il embrasse la tumeur le plus avant qu'il peut ; & quand il l'a serrée, il fait deux ou trois tours pour tordre le pédicule, & il l'arrache en donnant des demi-tours de main.

M. de Garengot ne conseille pas qu'on détache violemment le *polype* par l'extirpation. Lorsqu'il y en a quelque peu hors de la narine, on y doit faire, selon lui, une ligature avec un fil double & ciré, puis embrasser la tumeur avec les pincettes pour la tirer encore un peu : on fera ensuite une seconde ligature au-dessus de la première, & on coupera le *polype* au-dessous de cette seconde ligature, ou d'une troisième si l'on a pu le tirer encore. On ne détachera point, suivant cette méthode, tout-à-fait le *polype* du nez, le reste tombera par la suppuration de la ligature. On se propose, par cette manière d'opérer, de prévenir l'hémorrhagie, dont on assure que quelques personnes sont mortes après l'extirpation d'un *polype* nasal.

J'ai fait plusieurs fois l'extirpation d'un *polype* sans toutes ces précautions, & j'en ai emporté la totalité sans avoir eu d'hémorrhagie menaçante. Fabrice d'Aquapendente n'a jamais vu survenir dans l'usage de ses pincettes tranchantes, d'hémorrhagie qui n'ait cédé à l'injection du gros vin, ou simple, ou alumineux. Quelques praticiens se servent d'eau à la glace ; je me suis servi quelquefois d'oxicrat. Si l'hémorrhagie est imminente, & qu'elle ne cède point à ces moyens, il faut faire usage de celui dont M. Ledran est l'inventeur. On porte l'extrémité d'une bandelette avec le doigt index de la main gauche derrière le voile du palais, puis avec des pincettes introduites dans le nez on saisit cette bandelette, sur le milieu de laquelle on a cousu un bourdonnet assez gros pour boucher l'ouverture postérieure de la fosse nasale : on tamponne antérieurement la narine avec de la charpie ; par ce moyen le sang est retenu dans la cavité du nez, & le maffis que fa coagulation y formera, est un moyen de compression sur le vaisseau, d'où vient l'hémorrhagie.

Si le *polype* a quelques restes qu'on veuille mettre en suppuration, on peut, au moyen d'une bandelette ou seton chargé des médicamens convenables, panser journellement l'intérieur du nez dans toute l'étendue de la fosse nasale. La propreté exige qu'on tire la bandelette de la bouche dans le nez.

Les tumeurs *polypeuses* qui descendent derrière la luette, & qui jettent la cloison charnue en-devant, doivent être tirées par la bouche : dans ce cas on se sert de pincettes dont les branches sont courbes & suffisamment allongées ; on peut même dans quelques circonstances, à l'imitation de M. Petit, couper avec un bistouri la cloison charnue du palais.

M. Levret, de l'académie royale de Chirurgie, a publié un traité sur la cure radicale de plusieurs *polypes* de la matrice, de la gorge & du nez, opérée par de nouveaux moyens de son invention. Il propose la ligature pour ceux du nez comme pour ceux des autres parties : l'étroitesse du lieu, souvent exactement rempli jusque dans toutes ses anfractuosités par la présence du corps *polypeux*, pourra rendre cette ligature difficile à pratiquer. L'auteur donne tous les moyens de surmonter les obstacles autant qu'il est possible ; il a particulièrement inventé un *speculum oris*, pour opérer avec sûreté dans la gorge. *Voyez* SPECULUM ORIS. Les instrumens qu'il propose pour le nez, sont, au volume près, les mêmes que ceux dont nous allons parler pour les *polypes* de la matrice.

POLYPES DE LA MATRICE : la membrane qui tapisse intérieurement la matrice est sujette à une extension contre-nature, par la congection des humeurs dans le tissu cellulaire qui l'unit au corps de cet org.

gane. L'obstruction des vaisseaux excrétoires suffit ici, comme au nez, pour former une tumeur sarcomateuse; cette tumeur, en augmentant, passe par l'orifice de la matrice qu'elle dilate un peu; mais parvenue une fois dans le vagin, & ne trouvant aucun obstacle, elle y croît en tout sens, & forme une tumeur lisse & piriforme, ayant une base large & attachée au fond ou aux parois internes de la matrice par un pédicule qui passe à-travers l'orifice de cet organe.

Quelques auteurs ont cru, & ce n'est pas sans vraisemblance, que dans quelques circonstances cette maladie pourroit bien avoir été originairement une mole. Voyez MOLE.

Les accidents du sarcome utérin, qu'on nomme ordinairement *polype*, sont, outre la gêne que cause la présence d'un corps étranger, des écoulemens blancs fort incommodes, & des pertes de sang fréquentes, qui ruinent insensiblement le tempérament des malades, & les font à la fin périr d'inanition.

L'hémorrhagie est l'effet de la rupture des vaisseaux variqueux, qui rampent sur la surface de la tumeur. Voyez VARICE.

Il faut exactement distinguer la maladie dont nous parlons, de la chute & du renversement de matrice: la chute de matrice forme une tumeur plus grosse par la partie supérieure que par l'inférieure, & plus cet organe s'abaisse & descend du côté de la vulve, moins le vagin qui lui sert alors de ligament a de profondeur. Le renversement de matrice, c'est-à-dire l'accident par lequel le fond de cet organe passe à-travers son orifice, présente, de même que le *polype*, une tumeur dont la partie supérieure est étroite & passe à-travers l'orifice; mais le pédicule n'est dans ce cas ni lisse, ni uni, comme dans le *polype*: d'ailleurs le renversement est un accident fort grave & imminent; le *polype* au contraire est une maladie dont les accidents ne sont point urgens, & qui est des plus chroniques. Le renversement de la matrice est ordinairement occasionné dans un accouchement par les tentatives indiscretement faites pour l'extraction du *placenta* trop adhérent au fond de la matrice.

Le renversement de la matrice exige une prompte réduction, où la gangrene survient par l'étranglement que fait l'orifice. Le sarcome ou *polype* de la matrice présente une autre indication; on ne peut guérir la maladie que par la soustraction de la tumeur, & on ne peut la faire sûrement que par la ligature. La difficulté est de la pratiquer, cette ligature, lorsque la tumeur ne paroît point à l'extérieur: M. Levret a rendu un grand service à la Chirurgie par l'invention des instrumens qu'il a mis au jour, pour lier les *polypes* tout près de l'orifice de la matrice, sans être obligé de les tirer en-dehors; tiraillement infructueux quand la matrice est dans son lieu naturel, & qui tourmenteroit cruellement les malades.

M. Levret avoit d'abord présenté ses instrumens à l'académie royale de Chirurgie en 1743; mais ayant fait de nouvelles réflexions, il les a corrigés & multipliés, & il vient d'en faire part au public, en 1749, dans un ouvrage particulier sur la cure des *polypes*. Comme je me suis servi moi-même des premiers instrumens avec beaucoup de succès, j'ai cru que l'on verroit avec plaisir ceux qui sont essentiels pour pratiquer cette ligature, & la façon dont il faut s'en servir, renvoyant au surplus le lecteur curieux à la source que nous indiquons.

Je fus appelé au mois de Septembre 1747 par feu M. Soumain, célèbre accoucheur, pour voir une femme à qui il avoit reconnu un sarcome dans le vagin, dont le pédicule passoit par l'orifice de la matrice. La malade étoit réduite à l'extrémité par les pertes de sang, auxquelles elle étoit habitudelement sujette. Le volume de la tumeur égaioit celui d'un

petit œuf de poule, & le pédicule étoit gros comme l'extrémité du doigt index. On reconnut la nécessité de faire la ligature de la tumeur près de l'orifice de la matrice, & on y disposa la malade par les remèdes généraux.

Je me chargeai volontiers de faire l'opération, comptant sur les instrumens de mon confrère qui eut la complaisance de me les prêter.

Je fis alseoir la malade sur le bord de son lit, le tronc panché en arrière sur des oreillers; je lui mis un tabouret d'une hauteur convenable sous chaque pied. Placé entre ses jambes, j'introduisis le doigt index de ma main gauche dans le vagin à la partie latérale droite de l'excroissance, & je glissai à la faveur de ce doigt une des branches de la pincette (fig. 1. Pl. XXXIV.) qui en prit la place. Je plaçai pareillement du côté opposé du *polype* l'autre branche de la pincette, dont je fis ensuite la jonction. La mécanique de cette jonction est détaillée pour la commodité des Couteliers, n°. 1, 2, 3, 4, même Planchette. La jonction fut assujettie au point nécessaire par le bracelet de la branche femelle sur la cremailière qui forme le manche ou partie postérieure de la branche mâle de cette pincette.

J'avois préparé auparavant l'anse du fil qui devoit embrasser le pédicule, & j'avois monté les deux extrémités du fil sur les poulies de la pincette, nommée *serre-naud*, fig. 2. Pl. XXXIV. il faut en outre pincer le centre de cette anse qui est l'extrémité opposée au nœud, fig. 3, & le fixer par le stilet d'une sonde de poitrine après l'avoir fait passer par ses yeux, voyez la SONDE de POITRINE, fig. 1. Pl. X. M. Levret a un instrument particulier, qu'il appelle, à cause de son usage, *conducteur de l'anse*. Au moyen de ces deux instrumens, c'est-à-dire du *serre-naud* que je tenois de la main droite, & du *conducteur* qui étoit dans ma main gauche, je conduisis l'anse du fil par-dessus les tenettes jusqu'au pédicule. M. Soumain soutint alors le manche du conducteur jusqu'à ce que j'eusse serré suffisamment, par des petits mouvemens d'écartement & de rapprochement alternatifs de l'extrémité antérieure des pincettes à poulies, l'anse du fil sur le pédicule. Voyez l'attitude propre à exécuter ces mouvemens, Pl. XXXIV. fig. 4. Alors je retirai le conducteur, j'éloignai ensuite les anneaux du *serre-naud* avec les précautions requises; la malade se plaignit comme si on l'eût pincée. Je retirai la pincette à poulies, & ayant fait des deux extrémités du fil un nœud simple qui fut conduit jusqu'à la vulve, je renfilai chaque bout sur les poulies, & M. Soumain en retint les extrémités, tandis qu'avec des petits mouvemens alternatifs & successifs de l'écartement & du rapprochement des anneaux, je conduisois ce second nœud sur le premier pour l'affermir: je coupai les extrémités de la ligature à deux doigts de l'orifice du vagin, après avoir retiré les pincettes qui serroient le *polype*.

La tumeur & la ligature tombèrent au bout de deux fois vingt-quatre heures; & quoique le pédicule fût gros comme le doigt, l'anse de la ligature auroit à peine contenu le corps d'une plume d'oie. Nous avons touché la malade après la chute de l'excroissance; nous avons trouvé l'orifice de la matrice en fort bon état: la malade a recouvré ses forces de jour en jour, & il n'a plus été question de pertes de sang, ni d'écoulement blanc: elle a joui depuis d'une santé parfaite.

Cette observation prouve également la nécessité qu'il y a de lier les *polypes* utérins, & l'utilité des instrumens avec lesquels cette ligature a été pratiquée.

M. Levret a beaucoup simplifié les moyens de faire la ligature des *polypes* de la matrice. Il a donné à ce sujet un excellent mémoire dans le troisième tome des



des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. Il serre le pédicule avec un fil d'argent, dont les deux extrémités passent dans deux cylindres creux adossés. La torsion du fil d'argent fait de la manière la plus simple & la plus sûre la constriction du pédicule de la tumeur. Voyez l'ouvrage indiqué. (Y)

**POLYPÉTALE, FLEUR, (Botan.)** c'est-à-dire fleur à plusieurs pétales ou feuilles, car tout le monde fait qu'on donne le nom de *pétales* aux feuilles des fleurs, pour les distinguer des feuilles de la plante.

Les fleurs composées, c'est-à-dire qui ont pour enveloppe des *pétales*, sont d'une ou de plusieurs pièces, ce qui les a fait appeler ou *monopétales* ou *polypétales*. Il y a des *polypétales* régulières & des irrégulières.

Les *polypétales* régulières sont à deux pièces comme dans le ciréa, ou à quatre comme dans le géroflie, disposition qui leur fait donner le nom de *fleurs en croix* : ou ces pièces y sont au nombre de cinq comme dans le fenouil, classe qui porte le nom d'*ombellifères*, ou elles sont à six pièces comme dans le lis blanc, ce qui a donné lieu d'appeler *fleurs en lis* celles de cette classe.

De quelque quantité égale ou inégale qu'elles puissent surpasser celles de six pièces, elles forment une autre classe de fleurs *polypétales*, j'entends celles de fleurs en rose, dans laquelle classe je rangent toutes celles qui, quoique du nombre de trois, quatre, cinq ou six pièces, diffèrent néanmoins tellement par leurs fruits de celles de ces classes supérieures, qu'on a été obligé de les en séparer : telle est la fleur de plantain aquatique, qui nonobstant qu'elle soit à trois pièces seulement par le rapport néanmoins de sa semence avec celle des renoncules, se range dans cette dernière classe ; telle est la fleur de la tormentille, qui, quoiqu'elle soit à quatre pièces, ne peut, à cause de son fruit différent de filiques des fleurs en croix, être placée parmi elles : tel est l'œillet, qui, quoiqu'à cinq pièces, se met cependant hors de la classe des ombellifères, parce que son fruit ne se divise pas en deux parties ; telle est la fleur de la jonbarbe & des anémones, qui, quoiqu'à six pétales, ne donnent jamais des fruits divisés en trois loges, comme ceux des fleurs de lis, & ne peuvent par conséquent appartenir à cette classe.

Les *polypétales* irrégulières sont ainsi appelés, à cause de la figure & de la disposition bizarre de leurs pétales en quelque nombre qu'ils puissent être ; telles sont celles de deux pièces ressemblant à deux musles, comme dans la fumeterre, ou celles de six pièces ressemblant à des papillons communes à toutes les plantes légumineuses, &c.

Ce mot vient de *πολύ*, beaucoup, & de *πέταλον*, une feuille ; *polypétale* signifie donc qui a beaucoup de feuilles. (D. J.)

**POLYPHEME, (Mytholog.)** le plus célèbre & le plus affreux des Cyclopes, il passoit pour fils de Neptune. Homère nous a donné le portrait de ce monstre affreux, & de son histoire avec Ulysse. Les Mythologues ont imaginé que *Polypheme* étoit un roi de Sicile, dont Ulysse enleva la fille nommée *Elpé*, ce qui fit que ceux des compagnons d'Ulysse qui tombèrent entre les mains du roi furent mis à mort, & lui-même poursuivi jusqu'à ce qu'il sortit de l'île. Euripide a laissé une pièce intitulée *le Cyclope*, qui n'est ni comédie, ni tragédie, mais qui tient de l'une & de l'autre. (D. J.)

**POLYPIER**, groupe composée de plusieurs *polytypes* & de leurs loges. On a proposé de donner le nom de *polypiers* aux productions de mer, qui ont été appelées *plantes marines*, quoiqu'elles soient produites par des *polytypes* qu'elles renferment ; mais cette nouvelle dénomination n'est pas en usage.

**POLYPODE**, f. m. *polypodium*, (Hist. nat. Bot.)

Tome XII.

genre de plante qui n'a point de branches & dont les feuilles sont découpées presque jusqu'à la côte en portions étroites & oblongues. Ajoutez aux caractères de ce genre le port particulier du *polypode*. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Dans le système de Linnæus, c'est un genre distinct de plante capillaire qui renferme le *polypodium* & le *lonchitis* de Tournefort. Sa fructification est marquée par des taches rondes, qui se trouvent sur la partie inférieure du disque de la feuille.

Des vingt-six espèces de *polypodes* distinguées par Tournefort, nous parlerons seulement de la plus commune, *polypodium vulgare*, L. R. H. 540.

Sa racine est longue d'un demi-pié, presque de la grosseur du petit doigt, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de petits tubercules semblables aux pieds d'un insecte ; elle est brune en-dehors & verdâtre en-dedans, d'un goût douxâtre, légèrement aromatique, à la fin un peu acerbé & stiptique.

Elle jette des feuilles qui ressemblent à celles de la fougère mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément jusques vers la côte, en partie longues & étroites, couvertes sur le dos d'une manière de poussière adhérente, rougeâtre, entassée comme par petits tas. Cette poudre examinée au microscope offre un assemblage de coques sphériques & membraneuses, qui s'ouvrent en deux parties comme une boîte à savonnette, & laissent tomber de leur cavité quelques semences menues, jaunes, faites en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

Cette plante qui est de la classe des capillaires, & par conséquent des plantes qui ne fleurissent point, croît dans les forêts, les vallées, & sur les montagnes ombrageuses, entre les pierres couvertes de mousse, sur les troncs des vieux arbres, comme frêne, hêtre, coudrier, aulne, & sur les vieilles murailles. Ce *polypode* est verd toute l'année, & se peut ramasser en tout tems. Au printemps, il pousse de nouvelles feuilles ; & suivant la remarque de Césalpin, les tubercules de la racine ne sont autre chose que les vestiges des feuilles qui tombent chaque année. (D. J.)

**POLYPODE DE CHÊNE, (Mat. méd.)** les Pharmacologes ont cru que le *polypode* qui croissoit sur le chêne étoit une espèce particulière de cette plante, & qu'elle étoit la meilleure pour les usages médicaux ; c'est pourquoi on trouve toujours l'épithète *quercinum* ou *quernum* de chêne unie au mot *polypode* toutes les fois qu'il est question de cette plante dans les livres de médecine. Il est reconnu aujourd'hui que cette plante est absolument la même en soi, & par rapport à ses vertus médicinales, soit qu'on la cueille sur le chêne, sur d'autres arbres, sur les rochers, sur les murailles, &c.

Ce n'est presque que la racine qui est d'usage en Médecine. Elle a un goût sucré, & elle est légèrement laxative, ce qui la fait ranger avec les fruits secs appelés *doux*, tels que les figues, les dattes, les raisins secs, &c. On l'emploie, comme ces fruits, dans les décoctions pectorales, & dans celles qui servent assez communément d'excipient aux potions purgatives. La douceur de la racine de *polypode* concourt sur-tout assez efficacement à corriger & masquer le mauvais goût du séné ; voyez CORRECTIF. Cette racine est employée à ce dernier titre, c'est-à-dire comme correctif dans plusieurs anciens électuaires purgatifs, tels que le catholicum, le lénitif, la confection hamech, le diaprun.

Les feuilles de *polypode* entrent dans la poudre contre la rage de palmier. (b)

**POLYPTOTE**, f. m. (Rhétor.) terme grec qui veut dire les mêmes mots répétés en différents cas.

E E E E E

Quintilien, *liv. IX. ch. iij.* comprend cette figure au nombre de celles qu'il appelle *per iterationem*, & dit qu'elle se fait en plusieurs manières. La chose n'est pas assez importante pour nous arrêter long-tems. J'observerai seulement qu'il parle d'une espèce de *polyptotes* que Cécilius appelloit *metabole*, & qu'il appelle *rerum conjunctarum diversitatem*. C'est une figure qui paroît consister dans l'union de différentes choses, qui tendent toutes au même but, & qui malgré leur variété, servent à faire naître la même idée. Si l'on jette les yeux sur l'endroit de Quintilien, auquel je renvoie le lecteur, on verra que différentes figures portent le nom de *polyptotes*, & que les unes appartiennent aux pensées, les autres aux mots. On ne peut pas douter que les *polyptotes* lorsqu'ils sont figures de pensées, ne puissent contribuer au pathétique, puisqu'ils offrent la même idée sous différents points de vue, & l'on sent que la grande éloquence peut souvent en avoir besoin.

Pour les *polyptotes* qui ne sont que figures de mots, & qui sont l'emploi d'un nom dans les différents cas, ou d'un verbe dans les différents tems, à-moins qu'on ne s'en serve bien à-propos, & qu'ils ne soient soutenus du fond même des choses, je ne vois pas qu'ils puissent être d'un grand secours pour le pathétique. L'auteur de la Rhétorique à Hérénnius, *liv. IV. ch. xxij.* dit avec raison qu'ils diminuent la sévérité, la gravité, l'autorité du discours oratoire. D'où l'on peut conclure que l'usage de la plupart des figures de mots ne doit pas être fréquent. On va voir cependant par un seul exemple de Virgile, *Enéid. liv. X. v. 355.* que les *polyptotes* de ce genre ajoutent quelquefois à la force du discours, & servent même à faire image.

#### Expeller tendunt

*Nunc hi, nunc illi: certatur limine in ipso  
Ausonia. Magno discordes aethere venti  
Prælia seu tollunt, animis & viribus aquis:  
Non ipsi inter se, non nubila, non mare cedunt,  
Anceps pugna diu: stant obnixæ omnia contra.  
Haud aliter trojana acies, aciesque latina  
Concurrunt: hæret pede pes, densisque viro vir.*

Voilà des *polyptotes* de mots heureusement mis en usage. *Nunc hi, nunc illi*; *trojana acies, aciesque latina*; *pede pes, viro vir.* (*D. J.*)

POLYREN, (*Géog. anc.*) ville de l'île de Crète, selon Etienne le géographe. Polybe, *liv. IV. n°. 53. & 61.* appelle les habitans *Polyrrhenii*. C'est la même ville qui est appelée *Polyrrhenium* par Pline, *liv. IV. ch. xij.* & *Polyrrhenia* par Ptolomée, *liv. IV. ch. xvij.*

POLYSPASTON, f. m. (*Méch.*) est le nom que Vitruve a donné à une machine composée de plusieurs poulies: on l'appelle aujourd'hui *poulie multiple*, ou *mouffle*. Voyez POULIE & MOUFFLE. Ce mot est formé des deux mots grecs *πολύ*, beaucoup, & *σπῆν*, je tire, parce que la poulie sert à tirer; & que le *polypaston* est un assemblage de plusieurs poulies.

Au reste, on appelle ainsi une machine composée de plus de quatre poulies; car celles qui ont trois poulies s'appellent *trispaston*, celles de quatre *tetrapaston*, &c. (*O.*)

POLYSCOPE, f. m. (*Optiq.*) verre qui multiplie les objets, c'est-à-dire, qui représente un objet aux yeux comme s'il y en avoit plusieurs. Il est aussi appelé *verre à facettes* & *polyhedre*. Voyez POLYHEDRE.

Ce mot vient des mots grecs *εἰρημα*, je vois, & *πολύ*, beaucoup. Voyez aussi POLYOPTRE. Chambers.

POLYSPERMATIQUE, en Botanique, se dit de ces plantes qui ont plus de quatre semences qui viennent après que la fleur est passée, sans aucun ordre ou nombre certain. Voyez PLANTE. Ce mot vient du grec *πολύ* & *σπέρμα*, semence.

M. Rai en fait une espèce distincte d'herbes, & il

les appelle *herba semine nudo polysperma*; où il entend par les mots *semine nudo*, des semences qui ne se dépouillent pas d'elles-mêmes des tégumens ou des enveloppes qu'elles ont, ou qu'elles paroissent avoir, mais qui tombent de la même plante toutes couvertes. Voyez SEMENCE.

On subdivise les herbes *polyspermatiques*, 1°. en celles qui ont un calice ou périnthium, qui consiste premièrement en trois feuilles & une fleur tripétale, tel que le plantain aquatique & la sagittaire, qui sont toutes deux des plantes aquatiques; ou en fleur poly-pétale, & le calice qui tombe avec elle, comme la petite chédoine; ou qui reste après que la fleur est passée, comme dans l'hépatique mobile. Secondement, de cinq feuilles, qui dans quelques-unes tombent avec la feuille, comme dans la renoncule; & dans d'autres sont permanentes, comme dans l'ellébore noire ferulacée; ou annuelles, comme dans la fleur adonis. Troisièmement, de huit feuilles, comme la mauve & l'alcée. Quatrièmement, de dix feuilles, comme la caryophille, la fragaria, le pentaptilum, la tormentille, l'argentine, la guimauve & la pentaphilloïde.

2°. Celles qui n'ont point de calice ou de périnthium, comme la clematis, la filipendule, l'ulmaire, l'anémone des forêts, la pulsatille, &c.

POLYSYLLABIQUES, adj. (*Phys.*) sont ceux qui répètent plusieurs syllabes ou plusieurs mots. Voyez ECHO.

POLYSYNDETON, (*Belles-Lettres.*) figure de Rhétorique qui consiste à multiplier dans une même phrase les conjonctions copulatives; comme dans celle-ci: *me præcateris, & colit, & observat, & diligit.* L'asyndeton est opposée à cette figure. Voyez ASYNDETONTON.

POLYTHÉISME, f. m. (*Métaphysiq.*) le polythéisme est une opinion qui suppose la pluralité des dieux. Il est étonnant dans quels excès l'idolâtrie a précipité ses sectateurs. Lisez-en la description dans le discours de M. de Meaux sur l'Histoire universelle. « Tout étoit dieu, dit ce grand prélat, excepté Dieu lui-même, & le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égarait jusqu'à adorer ses vices & ses passions; & il ne faut pas s'en étonner, il n'y avoit point de puissance plus inévitable » ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, il s'en fit bien-tôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, & que des impuretés qui sont horreur, commencèrent à être mêlées dans les sacrifices. La cruauté y entra en même tems. L'homme coupable qui étoit troublé par le sentiment de son crime, & regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes. Une aveugle fureur pouffoit les peres à immoler leurs enfans, & à les brûler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le tems de Moïse, & ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Israélites. Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples. On fait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables; & il n'y a point eu d'endroits sur la terre où l'on n'en ait servi à ces tristes & affreuses divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes. Au milieu de tant d'ignorances l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir récompenser l'esprit divin dans ses statues; & il oublia si



» profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un dieu. Qui le pourroit croire, » si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si » stupide & si brutale n'étoit pas seulement la plus » universelle, mais encore la plus enracinée & la » plus incorrigible parmi les hommes ? Ainsi il faut » reconnoître, à la confusion du genre humain, que la » première des vérités, celle que le monde prêche, » celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la » plus éloignée de la vue des hommes.

Les Athées prétendent que le culte religieux rendu à des hommes après leur mort, est la première source de l'idolâtrie, & ils en concluent que la religion est originairement une institution politique, parce que les premiers hommes qui furent déifiés, étoient ou des législateurs, ou des magistrats, ou d'autres bienfaiteurs publics. C'est ainsi que parmi les anciens, Evhémerus, surnommé l'*athée*, composa un traité pour prouver que les premiers dieux des Grecs étoient des hommes. Cicéron qui pénétra son dessein, observe fort judicieusement que ce sentiment tend à renverser toute religion. Parmi les modernes, l'Anglois Toland a écrit une brochure dans le même dessein, intitulée, *de l'origine de l'idolâtrie, & des motifs du paganisme*. La conduite uniforme de ces deux écrivains est singulière. Evhémerus prétendoit que son dessein étoit seulement d'exposer la fausseté de la religion populaire de la Grèce, & Toland a prétendu de même que son dessein n'étoit que d'écrire contre l'idolâtrie payenne, tandis que le but réel de l'un & de l'autre étoit de détruire la religion en général.

On doit avouer que cette opinion sur la première origine de l'idolâtrie a une apparence plausible, mais cette apparence n'est fondée que sur un sophisme qui confond l'origine de l'idolâtrie avec celle de tout culte religieux en général. Or il est non-seulement possible, mais même il est extrêmement probable que le culte de ce qu'on croyoit la première & la grande cause de toutes choses, a été antérieur à celui des idoles, le culte idolâtre n'ayant aucune des circonstances qui accompagnent une institution originaire & primitive, ayant au contraire toutes celles qui accompagnent une institution dépravée & corrompue. Cela est non-seulement possible & probable, mais l'histoire payenne prouve de plus que le culte rendu aux hommes déifiés après leur mort, n'est point la première source de l'idolâtrie.

Un auteur dont l'autorité tient une des premières places dans le monde avant, aussi différent de Toland par le cœur que par l'esprit, je veux dire le grand Newton, dans sa chronologie grecque, paroît être du même sentiment que lui sur l'origine de l'idolâtrie. « Eacus, dit-il, fils d'Egina, & de deux générations plus ancien que la guerre de Troie, est regardé par quelques-uns comme le premier qui ait bâti un temple dans la Grèce. Vers le même tems les oracles d'Egypte y furent introduits, ainsi que la coutume de faire des figures pour représenter les dieux, les jambes liées ensemble, de la même manière que les momies égyptiennes. Car l'idolâtrie naquit dans la Chaldée & dans l'Egypte, & se répandit de-là, &c. Les pays qu'arrosent le Tygre & le Nil, étant extrêmement fertiles, furent les premiers habités par le genre humain, & par conséquent ils commencèrent les premiers à adorer leurs rois & leurs reines après leur mort ». On voit par ce passage que cet illustre avant a supposé que le culte rendu aux hommes déifiés, étoit le premier genre d'idolâtrie, & il ne fait qu'en insinuer la raison ; savoir que le culte rendu aux hommes après leur mort, a introduit le culte des statues. Car les Egyptiens adorerent d'abord leurs grands hommes décedés en leurs propres personnes, c'est-à-dire leur momies ; & après qu'elles eurent été perdues, con-

Tome XII.

fumées ou détruites, ils les adorèrent sous des figures qui les représentoient, & dont les jambes, à l'imitation des momies, étoient liées ensemble. Il paroît que M. Newton s'est lui-même donné le change en supposant que le culte des statues étoit inséparablement uni à l'idolâtrie en général ; ce qui est contraire à ce que rapporte Hérodote, que les Perses qui adoroient les corps célestes, n'avoient point de statues de leurs dieux, & à ce que Denis d'Halycarnasse nous apprend, que les Romains, dont les dieux étoient des hommes déifiés après leur mort, les adorèrent pendant plusieurs siècles sans statues.

Mais ce qui est remarquable, c'est que dès l'entrée de la question, les esprits forts renversent eux-mêmes ce qu'ils prétendent établir. Leur grand principe est que la crainte d'abord fait des dieux, *primus in orbe deos fecit timor* ; & cependant si on veut les croire, ces premiers dieux furent des hommes déifiés après leur mort, à cause de leurs bienfaits envers leur patrie & le genre humain. Sans m'arrêter à cette contradiction, il est certain que ce grand principe de crainte est en toute manière incompatible avec leur système. Car les siècles où la crainte régnoit le plus, & étoit la passion dominante du genre humain, furent ceux qui précéderent l'établissement des sociétés civiles, lorsque la main de chaque homme étoit tournée contre son frère. Si la crainte étoit donc le principe de la religion, il s'ensuivroit incontestablement que la religion existoit avant l'établissement des sociétés.

Comme l'espérance & la crainte, l'amour & la haine sont les grands ressorts des pensées & des actions des hommes, je ne crois pas que ce soit aucune de ses passions en particulier, mais je crois que toutes ensemble ont contribué à faire naître l'idée des êtres supérieurs dans l'esprit des premiers mortels, dont la raison brute n'avoit point acquis la connoissance du vrai Dieu, & dont les mœurs dépravées en avoient effacé la tradition.

Ces premiers hommes encore dans l'état de nature, où ils trouvoient toute leur subsistance dans les productions de la terre, ont dû naturellement observer ce qui avançoit ou retardoit ces productions ; en sorte que le soleil qui anime le système du monde dut bientôt être regardé comme la divinité éminente bienfaisante. Le tonnerre, les éclairs, les orages, les tempêtes furent regardés comme des marques de sa colère ; & chaque orbe céleste en particulier fut envisagé sous la même face, à proportion de son utilité & de sa magnificence ; c'est ce qui paroît de plus naturel sur l'origine de l'idolâtrie, & les réflexions suivantes le vont mettre entièrement dans son jour.

On trouve des vestiges de l'adoration des astres chez toutes les nations. Moïse Maimonide prétend qu'elle a précédé le déluge, & qu'il en fixe la naissance vers le tems d'Enoch ; c'est aussi le sentiment de la plupart de rabbins, qui assurent que ce fut-là un des crimes que Dieu châtia par les eaux du déluge. Je ne détaillerai point ici leurs raisons, qui sont combattues par les SS. Peres & par les meilleurs interprètes de l'ancien testament, & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'idolâtrie n'a commencé qu'après le déluge ; mais en même tems je dois avouer qu'elle fit des progrès si rapides & si contagieux, que les origines de tous les grands peuples qui tirent leur naissance ou des enfans ou des petits enfans de Noé, en furent infectés. Les Juifs, hors quelques intervalles d'égarement, se conservèrent dans la créance de l'unité de Dieu, sous la main duquel ils étoient si particulièrement. Ils ne méconnoissent point le grand ouvrier, pour admirer les beautés innombrables de l'ouvrage. Il faut cependant convenir, que si le peuple hébreu n'a point adoré les astres, il les a du

E E E e e i j

moins regardé comme des êtres intelligens qui se connoissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu, qui avancent ou retardent leurs courses, ainsi qu'il le leur prescrit. Origène va encore plus loin, & il soupçonne que les astres ont la liberté de pécher & de se repentir de leurs fautes. Sans doute que lui, qui allégorisoit toutes choses, prenoit à la lettre ce passage de Job : *les cieux & les astres ne sont pas purs devant Dieu*. Que d'erreurs grossières sont nées de l'ignorance de l'Astronomie ! combien les découvertes modernes nous ont dévoilé de vérités capitales, de points importants !

Les peuples les plus anciens du nord & du sud, les Suèves, les Arabes, les Africains, qui ont vécu long-tems sans être civilisés, adoroient tous les corps célestes. M. Sale, auteur anglois, entièrement vérifié dans l'histoire des Arabes, rapporte qu'après de longues observations & expériences sur les changemens qui surviennent dans l'air, ces peuples attribuerent enfin aux étoiles une puissance divine. Les Chinois, les Péruviens & les Mexicains paroissent aussi avoir d'abord adoré les corps célestes ; actuellement même les Chinois lettrés qui forment une secte particulière, semblent se faire une divinité d'une certaine vertu répandue dans l'univers, & sur-tout dans le ciel matériel.

En un mot, toute l'antiquité est unanime sur ce point, & elle nous apprend que le premier culte religieux rendu à des créatures, a eu pour objet les corps célestes ; c'étoit une vérité si évidente & si universellement reconnue, que Critius fameux athée, a été obligé de l'admettre. Il ne peut y avoir que la force de la vérité qui lui ait arraché cet aveu, puisqu'elle même détruit entièrement son système sur l'origine de la religion ; voici le passage.

« Il y eut un tems où l'homme vivoit en sauvage, sans lois, sans gouvernement, ministre & instrumens de la violence, où la vertu n'avoit point de récompense, ni le vice de châtimens. Les lois civiles furent inventées pour refréner le mal ; alors la justice préside à la conduite du genre humain. La force devint l'esclave du droit, & un châtimens inexorable poursuivit le coupable ; ne pouvant plus désormais violer ouvertement la justice, les hommes conspirèrent secrètement pour trouver le moyen de nuire aux autres. Quelque politique rusé, habile dans la connoissance du cœur humain, imagina de combattre ce complot par un autre, en inventant quelque nouveau principe, capable de tenir dans la crainte les méchans, lorsque même ils diroient, penseroient ou feroient du mal en secret ; c'est ce qu'il exécuta en proposant aux peuples la créance d'un Dieu immortel, être d'une connoissance sans bornes, d'une nature supérieure & éminente. Il leur dit que ce Dieu pouvoit entendre & voir tout ce que les mortels faisoient & disoient ici bas, & que la première idée du crime le plus caché ne pouvoit point se dérober à la connoissance d'un être, dont la connoissance étoit l'essence même de sa nature ; c'est ainsi que notre politique en inculquant ces notions, devint l'auteur d'une doctrine merveilleusement séduisante, tandis qu'il cachoit la vérité sous le voile brodé de la fiction ; mais pour ajouter la terreur au respect, il leur dit que les dieux habitoient les lieux consacrés à tous les phantômes & à ces horreurs paniques, que les hommes ont été si ingénieux à imaginer pour s'épouvanter eux-mêmes, ajoutant des misères imaginaires à une vie déjà surchargée de maux. Ces lieux où la lumière foudroyante des météores enflammés, accompagnée des éclats horribles du tonnerre, traverse la voûte étoilée des cieux, l'ouvrage admirable de ce vieux & sage architecte, le tems où les cohortes associées des sphères

res lumineuses, remplissent leurs révolutions régulières & bienfaisantes, & d'où des pluies rafraîchissantes descendent pour recréer la terre altérée ; telle fut l'habitation qu'il assigna à ses dieux, place propre à l'exercice de leurs fonctions ; telles furent les terreurs dont il se servit pour prévenir les maux, étouffer les désordres dans leur naissance, ce, faire jouer le ressort de ses lois, & introduire la religion si nécessaire aux magistrats. Tel est à mon avis, l'artifice dont on s'est servi pour faire croire à des hommes mortels, qu'il y avoit des êtres immortels.

Ce seroit abuser de la patience du lecteur, que d'accumuler les citations ; mais comme l'Egypte & la Grèce, de tous les pays, font ceux où la politique & l'économie civile prirent les racines les plus profondes & s'étendant de-là presque par-tout, effacèrent la mémoire de l'ancienne idolâtrie, par l'idolâtrie plus récente de déifier les hommes après leur mort, & que plusieurs auteurs modernes en ont conclu, que ce dernier genre d'idolâtrie avoit été le premier de tous ; je rapporterai ici seulement deux témoignages de l'antiquité, pour prouver que l'adoration des corps célestes a été le premier genre d'idolâtrie dans ces deux pays, aussi-bien que dans tous les autres. « Il me paroît, dit Platon dans son *Cratylus*, que les premiers hommes qui ont habité la Grèce, n'avoient point d'autres dieux que ceux que plusieurs barbares adorent encore actuellement ; savoir, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, les cieux ». Par ces nations barbares, Platon entend également, celles qui étoient civilisées & celles qui ne l'étoient pas ; savoir, les Perses & les sauvages d'Afrique, qui au rapport d'Hérodote, adoroient également les astres, dont la lumière bienfaisante renouvelle toute la nature.

Le second témoignage que j'ai à rapporter, regarde les Egyptiens, & il est tiré du premier livre de Diodore de Sicile. Les premiers hommes, dit-il, en parlant de cette nation, levant les yeux vers le ciel, frappés de crainte & d'étonnement à la vue du spectacle de l'univers, supposèrent que le soleil & la lune en étoient les principaux dieux & qu'ils étoient éternels. La raison que cet historien rapporte rend sa proposition générale, l'étend à toutes les nations, & fait voir qu'il croyoit que ce genre d'idolâtrie avoit été le premier en tout autre lieu aussi-bien qu'en Egypte.

En général, les anciens croyoient que tout ce qui se meut de lui-même & d'une manière réglée, participe bien sûrement à la divinité, & que le principe intérieur par lequel il se meut, est non-seulement incréé, mais encore exempt de toute altération. Cela supposé, on voit que dans la pensée où étoient les anciens, que les astres se mouvoient d'eux-mêmes, ils devoient nécessairement les regarder comme des dieux, comme les auteurs & les conservateurs de l'univers.

Au reste, c'étoient le soleil & la lune, qui par leur éclat & leur lumière se rendoient dignes des principaux hommages, dont le peuple superstitieux honoroit les astres. Le soleil se nommoit le roi, le maître & le souverain ; & la lune la reine, la princesse du ciel. Tous les autres globes lumineux passoient ou pour leurs sujets, ou pour leurs conseillers, ou pour leurs gardes, ou pour leur armée. L'écriture-sainte paroît elle-même s'accommoder à ce langage, en faisant mention de la milice du ciel, à qui le peuple offroit ses hommages.

Théodoret, en voulant piquer les payens sur le culte qu'ils rendoient encore de son tems aux astres, fait une réflexion bien sentée. Le souverain arbitre de la nature, dit-il, a donné ses ouvrages de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles ; mais



comme il a craint que l'homme foible & timide n'en fût ébloui, il a entremêlé des mêmes ouvrages de quelques défauts & de quelques imperfections, afin que d'un côté ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans l'univers s'attirât notre admiration, & que de l'autre, ce qui s'y trouve d'incommode & de différence, nous ôtât la pensée de lui rendre aucun culte divin. Ainsi de quelque éclat, de quelque lumière dont brillent le soleil & la lune, il ne faut qu'un simple nuage pour effacer l'un en plein midi, & pour obscurcir l'autre pendant les plus belles nuits de l'été. Ainsi la terre est une source inépuisable de trésors, elle ne sent aucune vieillesse, elle renouvelle ses libéralités en faveur des hommes laborieux; mais de peur qu'on ne fût tenté de l'adorer & de lui offrir des respects, Dieu en a fait un théâtre des plus grandes agitations, le séjour des maladies cruelles & des guerres sanglantes. Parmi les animaux utiles se trouvent les serpents venimeux, & parmi les plantes salutaires se cueillent des herbes qui empoisonnent.

On invoquoit plus particulièrement le soleil sur les hauts lieux ou toits des maisons, à la lumière & en plein jour; on invoquoit de la même manière la lune dans les bocages & les vallées, à l'ombre & pendant la nuit; & c'est à ce culte secret qu'on doit rapporter l'origine de tant d'actions indécentes, de tant de coutumes folles, de tant d'histoires impures, dont il est étonnant que des hommes, d'ailleurs sages & raisonnables, aient pu faire une matière de religion. Mais de quoi ne sont pas capables ceux qui viennent à s'oublier eux-mêmes, & qui font céder la lumière de l'esprit aux rapides égarements du cœur? A cette adoration des astres tenoit celle du feu, en tant qu'il est le plus noble des éléments, & une vive image du soleil. On ne voyoit même autrefois aucun sacrifice ni aucune cérémonie religieuse, où il n'entrât du feu. Celui qui servoit à parer les autels, & à consumer les victimes qu'on immoloit aux dieux, étoit traité avec beaucoup d'égards & de distinction. On feignoit qu'il avoit été apporté du ciel, & même sur l'autel du premier temple que Zoroastre avoit fait bâtir dans la ville de Zix en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur; on n'osoit même le regarder fixement: *tanta gentium in rebus frivolis, s'écrit Plin*, *plerumque religio est*. Pour en imposer davantage, les prêtres payens toujours fourbes & imposteurs, entretenoient ce feu secrètement, & faisoient accroire au peuple, qu'il étoit inaltérable & se nourrissoit de lui-même. Le lieu du monde où l'on revéroit davantage le feu, étoit la Perse. Il y avoit des enclos fermés de murailles & sans toit, où l'on en faisoit assidument, & où le peuple soumis venoit à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruinoient à y jeter des essences précieuses & des fleurs odoriférantes. Les enclos qui subsistent encore peuvent être regardés comme les plus anciens monumens de la superstition.

Ce qui embarrasse les Savans sur l'origine de l'idolâtrie, c'est qu'on n'a pas fait assez d'attention aux degrés par lesquels l'idolâtrie des hommes déifiés après leur mort, a supplanté l'ancienne & primitive idolâtrie des corps célestes. Le premier pas vers l'apothéose a été de donner aux héros & aux bienfaiteurs publics le nom de l'être qui étoit le plus estimé & le plus révéré. C'est ainsi qu'un roi fut appelé *le soleil*, à cause de sa munificence, & une reine *la lune*, à cause de sa beauté. Ce même genre d'adulation subsiste encore parmi les nations orientales, quoique dans un degré subordonné; ces titres étant aujourd'hui plutôt un compliment civil, qu'un compliment religieux. A mesure qu'un genre d'adulation fit des progrès, on retourna la phrase, & alors la planète fut appelée du nom du héros; afin sans doute d'ac-

costumer plus facilement à ce nouveau genre d'adoration, ce peuple déjà accoutumé à celle des planètes. Diodore de Sicile après avoir dit que le soleil & la lune furent les premiers dieux d'Égypte, ajoute qu'on appella le soleil du nom d'*Osiris*, & la lune du nom d'*Ifts*.

Par cette manière d'introduire un nouveau genre d'idolâtrie, l'ancienne & la nouvelle furent confondues ensemble. On peut juger de l'excès de cette confusion par la savante collection de Vossius, sur la théologie des payens, où l'on voit de combien d'obscurités on a embrouillé ce point de l'antiquité, en se proposant de l'expliquer, dans la supposition qu'un de ces deux genres d'idolâtrie, n'étoit qu'une idée symbolique de l'autre.

M. l'abbé Pluche, dans son *histoire du ciel*, a inventé un nouveau système sur l'origine de l'idolâtrie. Il prétend que ce n'est point l'admiration du soleil qui a fait adorer le soleil à la place de son auteur. Jamais, dit-il, ce spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes; jamais il ne les a détournés de la pensée d'un être moteur de tout, & de la reconnaissance qu'ils doivent à une providence toujours féconde en nouvelles libéralités; il les y rappelle, loin de les en détourner. L'écriture symbolique des Égyptiens, si on l'en croit, par l'abus que la cupidité en a fait, est la source du mal. Toutes les nations s'y sont empoisonnées, en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens. Une autre conséquence de ce système, tout aussi nouvelle, c'est que les anciens dieux n'ont point été des hommes réels; la seule méprise des figures hiéroglyphiques a donné naissance aux dieux, aux déesses, aux métamorphoses, aux augures, & aux oracles. C'est là ce qu'il appelle rapporter toutes les branches d'idolâtrie à une seule & même racine; mais ce système est démenti par les mythes si célèbres parmi les payens; on y enseignoit avec soin que les dieux étoient des hommes déifiés après leur mort. M. l'abbé Pluche tâche de prouver son sentiment par l'autorité de Cicéron, & Cicéron dit positivement dans les *tusculanes*, que les dieux sont remplis du genre humain. Il dit encore dans son traité de la nature des dieux, que les dieux étoient des hommes puissans & illustres, qui avoient été déifiés après leur mort. Il rapporte qu'Evhémère enseigne qu'ils sont enterrés, sans parler, ajoute-t-il, de ce qui s'enseigne dans les mythes d'Eleusis & de Samothrace. Cependant malgré des preuves si décisives, M. l'abbé Pluche, en parlant des mythes, prétend que ce ne sont point des dieux qu'il faut chercher sous ces envieux soppes, qu'elles sont plutôt destinées à nous apprendre l'état des choses qui nous intéressent; & ces choses qui nous intéressent ne sont, selon lui, que le sens des figures qu'on y représentoit, réduit aux régléments du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la justice qui donne droit d'espérer une meilleure vie.

Mais pour renverser de fond en comble tout le système de M. l'abbé Pluche, je vais rapporter un témoignage décisif, tiré de deux des plus grands pères de l'Eglise, & qui prouve que l'hierophante dans les mythes même d'Égypte, où M. l'abbé Pluche a placé le lieu de la scène, enseignoit que les dieux nationaux étoient des hommes qui avoient été déifiés après leur mort. Le trait dont il s'agit est du temps d'Alexandre, lorsque l'Égypte n'avoit point encore succédé l'esprit subtil & spéculatif de la philosophie des Grecs. Ce conquérant écrivit à sa mère que le suprême hierophante des mythes égyptiens lui avoit découvert en secret les initiations mystérieuses que l'on y donnoit, concernant la nature des dieux nationaux. Saint Augustin & saint Cyprien nous ont conservé ce fait curieux de l'histoire ancienne: voici

ce qu'en dit le premier dans le huitième livre de la *Cité de Dieu*. « Ces choses sont de la même espèce que celles qu'Alexandre écrivit à sa mère, comme lui ayant été révélées par un certain Léon, le fameux hiérophante des mystères d'Égypte; savoir que Picus, non-seulement Faunus, Énée, Romulus, & même Hercule, Esculape, Bacchus, fils de Sémélé, Castor & Pollux, & les autres de même rang, étoient des hommes que l'on avoit déifiés après leur mort; mais encore que les dieux de la première classe, auxquels Cicéron paroît faire allusion dans ses tuscules, comme Jupiter, Junon, Saturne, Neptune, Vulcain, Vesta, & plusieurs autres, que Varron voudroit par des allégories transformer dans les éléments où les parties du monde, avoient été de même que les autres, des hommes mortels. Léon rempli de crainte, sachant qu'en révélant ces choses, il dévoiloit les secrets des mystères, supplia Alexandre, qu'après les avoir communiqués à sa mère, il lui ordonnât de brûler sa lettre ». Saint Cyprien dit que la crainte du pouvoir d'Alexandre extorqua de l'hiérophante le secret des hommes dieux.

Ces différens témoignages confirment de plus en plus que les mystères avoient été destinés à découvrir la fausseté des divinités populaires, afin de soutenir la religion des hommes de bon sens, & de les exciter au service de leur patrie. Dans cette ancienne institution imaginée par les hommes les plus sages & les plus habiles, en enseignant que les dieux étoient des hommes déifiés à cause de leurs bienfaits envers la société: rien n'étoit plus propre que l'histoire de ces bienfaits à exciter le zèle à l'héroïsme. D'un autre côté, la découverte du véritable état de ces héros sur la terre, qui avoient participé à toutes les faiblesses de la nature humaine, prévenoit le mal qu'auroit pu produire l'histoire de leurs vices & de leurs déréglemens; histoire propre à faire accroire aux hommes qu'ils étoient autorisés par l'exemple des dieux à donner dans les mêmes excès. Si l'on suppose avec M. Pluche, que tous les dieux provenoient d'un alphabet égyptien, quel motif peut-on supposer dans les peuples, qui les aient entraînés vers l'idolâtrie? Ils s'y seroient précipités, pour ainsi dire, de gaieté de cœur, sans y avoir été déterminés, sans aucune de ces passions vives & véhémentes qui agissent également sur le cœur & sur l'esprit, qui accompagnent toujours les grandes révolutions, & qui régnaient avec une force universelle dans le cœur de tous les hommes, peuvent seules être envisagées comme la cause d'une pratique universelle. Mais que l'on suppose au contraire ce que toute l'antiquité nous apprend, que les peuples ont adoré leurs ancêtres & leurs premiers rois, à cause des bienfaits qu'ils en avoient reçus, on ne peut alors concevoir un motif plus puissant ni plus capable de les avoir conduits à l'idolâtrie; & de la sorte l'histoire du genre humain se concilie avec la connoissance de la nature humaine, & celle de l'effet des passions.

Ce n'est point une simple conjecture que de croire qu'une reconnaissance superstitieuse fit regarder comme des dieux les inventeurs des choses utiles à la société. Eusebe juge compétent, s'il y en eut jamais, des sentimens de l'antiquité, atteste ce fait, comme un fait notoire & certain. Ce savant évêque dit, que ceux qui dans les premiers âges du monde excellèrent par leur sagesse, leur force, ou leur valeur, ou qui avoient le plus contribué au bien commun des hommes, ou inventé, ou perfectionné les Arts, furent déifiés durant leur vie même, ou immédiatement après leur mort. C'est ce qu'Eusebe avoit lui-même puisé dans une des histoires des plus anciennes & des plus respectables, l'histoire phénicienne & sanchoniote, qui donne un détail fort exact

de l'origine du culte des héros, & qui nous apprend expressément que leur déification se fit immédiatement après leur mort, tems où le souvenir de leurs bienfaits étoit encore récent dans la mémoire des hommes, & où les mouvemens d'une reconnaissance vive & profonde absorbant, pour ainsi dire, toutes les facultés de leur ame, enflammoient les cœurs & les esprits de cet amour & de cette admiration, que M. Pope a si parfaitement dépeint dans son *essai sur l'homme*.

*Un mortel généreux, par ses soins, sa valeur,  
Du public qu'il aimoit, faisoit-il le bonheur ?  
Admiroit-on en lui les qualités aimables  
Qui rendent aux enfans les pères respectables ?  
Il commandoit sur tous, il leur donnoit la loi,  
Et le père du peuple en devenoit le roi.  
Jusqu'à ce tems fatal, seul reconnu pour maître,  
Tout patriarche étoit le monarque, le prêtre,  
Le père de l'état qui se formoit sous lui.  
Ses peuples après Dieu n'avoient point d'autre appui,  
Ses yeux étoient leur loi, sa bouche leur oracle,  
Jamais ses volontés ne trouverent d'obstacle;  
De leur bonheur commun il devint l'instrument,  
Du sillon éternel tira leur aliment.  
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire  
Le feu, l'air, & les eaux aux lois de leur empire,  
Fit tomber à leurs pieds les habitans des airs,  
Et tira les poissons de l'abyme des mers.  
Lorsqu'enfin abattu sous le poids des années  
Il s'éteint & finit ses longues destînées,  
Cet homme comme un dieu si long-tems honoré,  
Comme un foible mortel par les siens est pleuré.  
Jaloux d'en conserver les traits & la figure,  
Leur zèle industrieux inventa la peinture.  
Leurs vœux attentifs à ces hommes fameux  
Qui par le droit du sang avoient régné sur eux,  
Trouvèrent-ils dans leur suite un grand, un premier  
père,  
Leur aveugle respect l'adore & le révere.*

Ces premiers sentimens antérieurs à l'idolâtrie, en furent la première cause par les passions d'amour & d'admiration qu'ils excitèrent dans un peuple encore simple & ignorant. On ne doit pas être étonné qu'un peuple de ce caractère ait été porté à regarder comme des espèces de dieux, ceux qui avoient enseigné aux hommes à assujettir les éléments. Ils devinrent le sujet de leurs hymnes, de leurs panégyriques, & de leurs hommages; & l'on peut observer que parmi toutes les nations, les hommes dont la mémoire fut consacrée par un culte religieux, sont les seuls de ces tems anciens & ignorans, dont le nom n'ait point été enseveli dans l'oubli.

On a vu dans des tems postérieurs, lorsque les circonstances étoient semblables, des hommes parvenir aux honneurs divins avec autant de facilité & de succès, que les anciens héros, qu'Osiris, Jupiter, ou Bélus; car la nature en général est uniforme dans ses démarches. On s'est à la vérité moqué des apothéoses d'Alexandre & de César; mais c'est que les nations au milieu desquelles ils vivoient, étoient trop éclairées. Il n'en fut pas de même d'un Odin, qui vivoit vers le tems de César, & qui fut mis par le peuple du nord au-dessus de tous les autres dieux. C'est que ces peuples étoient encore barbares & sauvages, & qu'une pareille farce ne peut être jouée avec applaudissement, que le lieu de la scène ne soit parmi un peuple grossier & ignorant.

Tacite rapporte que c'étoit une coutume générale parmi les nations du nord, que de déifier leurs grands hommes, non à la manière des Romains leurs contemporains, uniquement par flatterie & par persuasion intime, mais sérieusement & de bonne foi. Un trait qui se trouve dans Ezéchiel, confirme que l'apothéose



se faisoit souvent du vivant même des rois. *Ton cœur s'en glorifie*, dit Dieu en s'adressant au roi de Tyr par la bouche de son prophète, *tu as dit, je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu de la mer, cependant tu n'es qu'un homme & non un dieu... Diras-tu encore que tu es un dieu ? ... Mais tu trouveras que tu es un homme & non un dieu.* Ce passage indique, ce me semble, que les sujets du roi de Tyr rendoient à ce prince un culte idolâtre, même durant la vie, & il est assez vraisemblable qu'il devint dans la suite un des Neptunes grecs.

Sous prétexte d'expliquer l'antiquité, M. Pluche la renverse & la détruit entièrement. Sa chimère est que toutes les coutumes civiles & religieuses de l'antiquité sont provenues de l'agriculture, & que les dieux & les déesses mêmes proviennent de cette moisson fertile. Mais s'il y a deux faits dans l'antiquité, que le scepticisme même avoit honte, dans ses momens de félicité & de bon sens, de révoquer en doute, c'est que ce culte idolâtre des corps célestes, a eu pour premier fondement l'influence sensible & visible qu'ils ont sur les corps sublunaires, & que les dieux tutélaires des passions payennes étoient des hommes déifiés après leur mort, & à qui leurs bienfaits envers le genre humain ou envers leurs concitoyens avoient procuré les honneurs divins; qui croiroit que ces deux faits puissent être niés par une personne qui prétend à la connoissance de l'antiquité, & qui se propose de l'expliquer ? Mais ni les hommes, ni les dieux ne peuvent tenir contre un système. M. Pluche nous assure que tout cela est illusion; que l'antiquité n'a eu aucune connoissance de cette matière; que les corps célestes n'ont point été adorés à cause de leur influence; qu'Osiris, Isis, Jupiter, Pluton, Neptune, Mercure, que même les héros demi-dieux, comme Hercule & Minos, n'ont jamais existé; que ces prétendus dieux n'étoient que les lettres d'un ancien alphabet, de simples figures qui servoient à donner des instructions au laboureur égyptien. Ses hiéroglyphes sont presque entièrement confinés à la seule agriculture & à l'usage des calendriers; ce qui suppose ou qu'ils n'ont point été destinés dans leur origine à représenter les pensées des hommes, sur quelques sujets qu'elles pussent rouler, ou que les soins de ces fameux personnages de l'antiquité, qui ont établi, affermi & gouverné les sociétés, étoient absorbés par l'agriculture, ou qu'ils n'étoient occupés d'aucune autre idée. L'agriculture, en un mot, est la base principale & fondamentale à ce système de l'antiquité; tout le reste n'y est inféré que pour l'ornement de la scène. Ce système, que l'on peut regarder comme le débordement d'une imagination féconde, est lui-même comme l'ancienne, dont les débordemens du Nil couvroient les terres les plus fertiles de l'Egypte; & qui, échauffée & mise en fermentation par les rayons puissans du soleil, produisoit des hommes & des monstres. Les dieux de M. l'abbé Pluche paroissent sortir des sillons, comme l'on dit qu'il est autrefois arrivé au dieu Tagès.

Mais comment prouve-t-il la justesse du principe sur lequel il fonde son système, & la vérité des conséquences qu'il en déduit ? Il les prouve alternativement l'un par l'autre, ce principe par la conséquence, & la conséquence par le principe. Toutes les fois qu'il veut prouver qu'un hiéroglyphe que l'on prenoit pour la figure réelle d'un dieu, n'est qu'un symbole de l'agriculture, il suppose que ce ne peut être la figure réelle d'un dieu, parce que les dieux n'ont point existé; il en conclut que c'est un symbole; il lui plaît que ce soit un symbole de l'agriculture; & lorsqu'il veut prouver que les dieux n'ont point existé, alors il suppose que l'hiéroglyphe que l'on prenoit pour la figure réelle d'un dieu, n'étoit qu'un symbole de l'agriculture,

En général on peut dire contre le système de M. Pluche, qu'il est absurde de supposer que les Egyptiens n'aient fait usage des hiéroglyphes que pour les choses qui concernent le labourage. Il est fort naturel de croire, que l'esprit n'ayant pas encore inventé des signes qui servissent à représenter les sons & non les choses, les législateurs & les magistrats auront été obligés de puiser dans cette source, c'est-à-dire, de recourir aux hiéroglyphes pour s'exprimer aux yeux du peuple sur les matières relatives au culte religieux, au gouvernement de la société, à l'histoire des héros, aux arts & aux sciences. Le genre d'expression étoit extrêmement imparfaite, & le sujet des méprises infinies, toutes les fois qu'au défaut des images réelles on étoit obligé d'employer des images symboliques. Souvent on substituoit le symbole à l'idée; & c'est ainsi qu'après s'être servi de la figure des animaux & des végétaux, pour exprimer les attributs des dieux & des héros, on a substitué à ces dieux & à ces héros les animaux & les végétaux même. On a cru que ces dieux les animoient, qu'ils s'étoient cachés sous leur figure, & on les a adorés. Ce progrès est sensible dans l'exemple d'Osiris & d'Apis.

De ce qui n'étoit que l'origine d'une seule branche de l'idolâtrie, M. Pluche en a voulu faire l'origine de toute l'idolâtrie. Des images empruntées de la diversité des objets visibles qui sont sur la terre & dans les cieux, ne pouvant manquer d'avoir quelque rapport avec les productions de l'agriculture, qui sont en même tems les effets de la fécondité de la terre & de l'influence des astres. De ce rapport M. Pluche a conclu qu'il falloit expliquer les hiéroglyphes relativement à l'agriculture; & ce qui s'y trouvoit sur les dieux, sur le gouvernement & sur l'histoire, est devenu dans son esprit un instrument ou une instruction pour le labourage. Il a employé les monumens même de l'antiquité pour la détruire, comme le pere Hardouin s'est servi de médailles pour renverser l'histoire. Ses conjectures ont pris la place des faits, l'imagination a dégradé la vérité; & j'oserois dire qu'il ne seroit pas difficile, en conséquence des mêmes principes, de prouver que les dieux d'Egypte, au lieu de provenir de l'agriculture proviennent des jeux de cette nation, de leurs fêtes, de leurs combats, de leur manière de chasser, de pêcher, & même si l'on vouloit de leur cuisine, & les langues orientales ne manqueroient pas de fournir des étimologies pour soutenir ces différens sentimens.

L'idolâtrie ayant déifié les hommes, il étoit tout naturel qu'elle communiquât à ses dieux les défauts des hommes. C'est aussi ce qui arriva. Les dieux du paganisme furent donc hommes en toutes manières, à cela près qu'ils étoient plus puissans que des hommes. Les hommes jouissoient du plaisir secret de voir retracée dans de si respectables modèles l'image de leurs propres passions, & d'avoir pour fauteurs & pour complices de leurs débauches, les dieux mêmes qu'ils adoroient. Sous le nom de fausses divinités, c'étoient en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs & leurs fantaisies qu'ils adoroient. Ils adoroient Vénus, parce qu'ils se laissoient dominer par l'amour sensuel, & qu'ils en aimoient la puissance. Ils érigeoient des autels à Bacchus le plus enjoué de tous les dieux, parce qu'ils s'abandonnoient & qu'ils sacrifioient, pour ainsi dire, à la joie des sens plus douce & plus enivrante que le vin. La manie de déifier alla si loin, qu'on déifia même les villes, & Rome fut considérée comme une déesse.

Le polythéisme considéré en lui-même, est également contraire à la raison & aux phénomènes de l'univers. Quand on a une fois admis l'existence d'une nature infiniment parfaite, il est facile de comprendre qu'elle est l'unique, & qu'aucun être ne peut

l'égalité. Si notre raison peut s'élever jusqu'à ce principe, il existe une telle nature, elle sera aisément & sans nul secours cet autre pas, qui est plus facile sans comparaison que le premier, donc il n'y a qu'un seul dieu. S'il pouvoit y avoir trois ou quatre de ces natures, il pourroit y en avoir non-seulement dix millions, mais aussi une infinité, car on ne sauroit trouver aucune raison d'un certain nombre plutôt que d'un autre. Comme donc le nombre binaire enfermeroit une superfluité qui choque notre raison, l'ordre demande que l'on le réduise à l'unité. Si chacune de ces matières étoit souverainement parfaite, elle n'auroit besoin que d'elle-même pour jouir d'une félicité infinie; la société des autres ne lui serviroit donc de rien, & ainsi notre raison ne pourroit souffrir aucune pluralité. C'est un de ses axiomes, que la nature ne fait rien en vain, & que c'est en vain que l'on emploie plusieurs causes pour un effet qu'un plus petit nombre de causes peut produire aussi commodément: la maxime qui a été appelée *la raison des nominaux*, parce qu'elle leur a servi à retrancher des écoles de philosophie une infinité d'excessances & d'entités superflues; la maxime, dis-je, qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité, est un principe qu'aucune secte de philosophie n'a rejeté; or elle ruine sans ressource le *polythéisme*.

Le *polythéisme* n'est pas moins contraire aux phénomènes qu'à la raison, puisqu'on ne voit aucun désordre dans le monde, ni aucune confusion dans ses parties qui puissent faire soupçonner qu'il y a plusieurs divinités indépendantes auxquelles il soit soumis. Or cependant c'est ce qui arriveroit, si le *polythéisme* avoit lieu. M. Bayle prouve parfaitement bien que la religion payenne étoit un principe d'anarchie. En effet, ces dieux qu'elle répandoit partout, & dont elle remplissoit le ciel & la terre, la mer & l'air, étant sujets aux mêmes passions que l'homme, la guerre étoit immanquable entr'eux. Ils étoient & plus puissans & plus habiles que les hommes: tant pis pour le monde. L'ambition ne cause jamais autant de ravages que lorsqu'elle est secondée d'un grand pouvoir & d'un grand esprit.

Le désordre commença bientôt dans la famille divine. Titan le fils aîné du premier des dieux fut privé de la succession par les intrigues de ses sœurs, qui ayant gagné leur mère, firent en sorte qu'il cédât son droit à Saturne son frère puîné, de sorte qu'une cabale de femmes troubla la loi naturelle dès la première génération. Saturne dévorait ses enfans mâles pour tenir parole à Titan, mais son épouse le trompa, & fit nourrir en secret trois de ses fils. Titan ayant découvert ce manège, résolut de tirer raison de cette injure, & fit la guerre à Saturne & le vainquit, & l'enferma dans une noire prison lui & sa femme. Jupiter fils de Saturne, soutint la guerre, & remit en liberté son père & sa mère; & alors Titan & ses fils, chargés de fers, furent enfermés dans le tartare, qui étoit la même prison où Saturne & son épouse avoient été enchaînés. Saturne redevenu de sa liberté à son fils, n'en fut pas reconnaissant. Un oracle lui avoit prédit que Jupiter le détrôn timeroit; il tâcha de prévenir cette prédiction. Mais Jupiter s'étant aperçu de l'entreprise, le renversa du trône, le chargea de chaînes, & le précipita dans le tartare. Il le châtia même, comme Saturne en avoit usé envers son père. Le sang qui coula de la plaie que Saturne reçut en cette occasion, tomba sur la terre, & produisit des géans, qui s'efforcèrent de déposer Jupiter. Le combat fut rude & douteux pendant assez long-temps. Enfin la victoire se déclara pour Jupiter.

Ce sont les principales guerres divines dont les Payens aient fait mention. Ils se font autant éloignés du vraisemblable, en ne continuant point l'histoire

de cette suite de rébellions, qui ont dû être fréquentes, qu'ils s'y étoient conformés en la conduisant jusqu'à la gigantomachie. Rien ne choque plus la vraisemblance, que de voir qu'ils ont supposé que les autres dieux ne conspiroient pas souvent contre Jupiter, & que par des ligués & des contre-ligués ils ne tâchoient pas de s'agrandir, ou de s'exposer aux usurpateurs. La suite naturelle & inévitable du caractère qu'on leur donne, étoit qu'ils se querelassent plus souvent, & qu'ils entreprissent plus fréquemment de s'emparer des états les uns des autres, que les hommes ne se querellent & ne forment de pareilles entreprises. Cela va loin, comme vous voyez. Junon seule, telle qu'on la représente, devoit tailler plus de besogne à Jupiter son mari, qu'il n'en eût su expédier. Elle étoit jalouse, fière, vindicative excessivement, & se voyoit tous les jours trahie par son mari. Quels tumultes ne devoit-elle pas exciter? Quels complots ne devoit-elle pas former contre un époux si inidèle? Il se tira d'une guerre qu'elle lui avoit suscitée, & d'une seconde conspiration où elle entra. Quels déordres ne causa-t-elle pas dans le monde pour se venger de ses rivales, & pour perdre tous ceux qui lui déplaïoient? Il n'y a rien de plus vraisemblable dans l'Enéide, que le personnage qu'elle y joue; personnage si pernicieux, qu'elle fait sortir des enfers une furie, pour inspirer la rage mortelle à des peuples qui ne fongoient qu'à la paix. Souvenez-vous qu'il y avoit encore d'autres déesses. Il n'eût fallu que celle-là pour mettre le trouble parmi les dieux. Cela rendoit inévitables les fonctions & les intrigues, les complots & les querelles. Un bel esprit (le chevalier Temple) les a bien décrites, en disant que ce sont des guerres d'anarchie, dont les mauvais fruits mûrissent tôt ou tard, & bouleversent quelquefois les sociétés les plus florissantes. L'histoire est toute remplie de ces sortes de choses. Voici donc comme je raisonne. Malgré toutes les précautions qu'on a prises dans les états, malgré les différentes formes de gouvernement qu'on y a successivement introduites, on n'a jamais pu ôter les semences de l'anarchie, ni empêcher qu'elle ne levât la tête de tems en tems. Les séditions, les guerres civiles, les révolutions sont fréquentes dans tous les états, quoique plus ou moins dans les uns que dans les autres. Pourquoi cela? C'est que les hommes sont sujets à des mauvaises passions. Ils sont envieux les uns des autres. L'avarice, l'ambition, la volupté, la vengeance les possèdent. Ceux qui doivent commander, s'en acquittent mal. Ceux qui doivent obéir, s'en acquittent encore quelquefois plus mal. Vous donnez des bornes à l'autorité royale; c'est le moyen d'inspirer l'envie de parvenir à la puissance despotique. En un mot, les uns abusent de l'autorité, & les autres de la liberté. Or puisque les dieux étoient sujets aux mêmes passions que l'homme, il falloit donc nécessairement qu'il y eût des guerres entr'eux, & des guerres d'autant plus funestes, qu'ils surpassoient l'homme en esprit & en puissance; des guerres qui ébranlassent jusqu'au centre de la mer & de la terre, l'air & les cieux, des guerres enfin qui missent l'anarchie, le trouble & la confusion dans tous les corps de l'univers. Or puisque cette anarchie n'est point venue, c'est une marque qu'il n'y a point eu de guerre entre les dieux; & c'est en même tems une preuve qu'ils n'existoient point, car s'ils eussent existé, ils n'eussent point pu être d'accord. Je ne voudrois point d'autre raison que celle-là pour me convaincre de la fausseté de la religion payenne.

Le *polythéisme* étant si absurde en lui-même, & si contraire en même tems aux phénomènes, vous me demanderez peut-être ce qu'en pensoient les plus sages d'entre les Payens. C'est à quoi je vais satisfaire. Il y avoit autrefois trois classes de dieux, rangés avec beaucoup



beaucoup d'adresse : les poétiques, les politiques, & les philosophiques. C'est la division qu'en fait le grand pontife Scevola, qui se trouvant à la tête de tous les ministres de la superstition, ne devoit point s'y méprendre. Les dieux poétiques sembloient abandonnés au vulgaire qui se repait de fictions. Les politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abattus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force. Les philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable au petit nombre d'honnêtes gens qui parmi les payens, savoient penser. Ces derniers ne reconnoissoient qu'un seul Dieu qui gouvernoit l'univers par le ministère des génies ou des démons, à qui ils donnoient le nom de *divinités subalternes*. M. Bayle prétend qu'aucun philosophe payen n'a eu connoissance de l'unité de Dieu; car tous ceux, dit-il, qui semblent reconnoître cette vérité, ont réduit à la seule divinité du soleil tous les autres dieux du paganisme, ou n'ont point admis d'autre dieu que l'univers même, que la nature, que l'âme du monde. Or on comprend aisément, pour peu qu'on y fasse attention, que l'unité ne peut convenir ni au soleil ni au monde, ni à l'âme du monde. Cela est visible à l'égard du soleil & du monde; car ils sont composés de plusieurs portions de matière réellement distinctes les unes des autres; & il ne s'est pas moins absurde de soutenir qu'un vaisseau n'est qu'un seul être, ou qu'un éléphant n'est qu'une seule entité, que de l'affirmer du monde, soit qu'on le considère comme une simple machine, soit qu'on le considère comme un animal. Toute machine, tout animal est essentiellement un composé de diverses pièces. L'âme du monde est aussi composée de parties différentes. Ce qui anime un arbre n'est point la même chose que ce qui anime un chien. Personne n'a mieux décrit que Virgile le dogme de l'âme du monde, laquelle il prenoit pour Dieu.

*Esse apibus partem divinam mentis & haustus  
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes  
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum,  
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,  
Quemque sibi tenues nascientem atrefcere vitum.*

Virg. Georg. lib. IV. v. 220.

On voit par-là clairement la divinité divisée en autant de parties qu'il y a de bêtes & d'hommes. Cet esprit, cet entendement répandu, selon Virgile, par toute la masse de la matière, peut-il être composé de moins de parties que la matière ? ne faut-il pas qu'il soit dans l'air par des portions de sa substance numériquement distinctes des portions par lesquelles il est dans l'eau réellement ; donc les philosophes qui semblent avoir enseigné l'unité de Dieu ont été plus *poétichistes* que le peuple. Ils ne favoient ce qu'ils disoient, s'ils croyoient dire que l'unité appartient à Dieu. Elle ne peut lui convenir selon leur dogme, que de la manière qu'elle convient à l'Océan, à une nation, à une ville, à un palais, à une armée. Le dieu qu'ils reconnoissoient être un amas d'une infinité de parties, si elles étoient homogènes, chacune étoit un dieu, ou aucune ne l'étoit. Or si aucune ne l'avoit été, le tout n'auroit pas pu être dieu. Il falloit donc qu'ils admissent au pied de la lettre une infinité de dieux, ou pour le moins un plus grand nombre qu'il n'y en avoit dans le poème d'Héiode, ni dans aucune autre lithurgie. Si elles étoient hétérogènes, on tomboit dans la même conséquence, car il falloit que chacune participât à la nature divine & à l'essence de l'âme du monde. Elle n'y pouvoit participer sans être un dieu, puisque l'essence des choses n'est point susceptible du plus ou du moins. On l'a toute entière, ou l'on n'en a rien du tout. Voilà donc autant de dieux que de parties dans l'univers. Que si la nature

Tome XII.

de Dieu n'avoit point été communiquée à quelques-unes des parties, d'où seroit venu qu'elle auroit été communiquée à quelques autres ? & quel composé bizarre & monstrueux ne seroit-ce pas qu'une âme composée de parties non vivantes & non animées, & de parties vivantes & animées ? Il seroit encore plus monstrueux de dire qu'aucune portion de dieu n'eût été un dieu, & que néanmoins toutes ensemble elles composoient un dieu; car en ce cas là, l'être divin eût été le résultat d'un assemblage de plusieurs pièces non divines, il eût été fait de rien, tout comme si l'étendue étoit composée de points mathématiques.

Qu'on se tourne de quelque côté qu'on voudra; on ne peut trouver jamais dans les systèmes des anciens philosophes, l'unité de Dieu; ce sera toujours une unité collective. Affectez de dire sans nommer jamais l'armée, que tels ou tels bataillons ont fait ceci, ou sans jamais articuler ni régimens, ni bataillons, que l'armée a fait cela, vous marquerez également une multitude d'auteurs. S'il n'y a qu'un seul Dieu, selon eux, c'est de la même manière qu'il n'y a qu'un peuple romain, ou que, selon Aristote, il n'y a qu'une matière première. Voyez dans saint Augustin les embarras ou la doctrine de Varron se trouve réduite. Il croyoit que Dieu n'étoit autre chose que l'âme du monde. On lui fait voir que c'est une division de Dieu en plusieurs choses, & la réduction de plusieurs choses en un seul Dieu. Laïance aussi a très-bien montré le ridicule du sentiment des Stoïques, qui étoit à-peu-près le même que celui de Varron. Spinoza est dans le même labyrinthe. Il soutient qu'il n'admet qu'une substance, & il la nomme *Dieu*. Il semble donc n'admettre qu'un Dieu; mais dans le fond il en admet une infinité sans le savoir. Jamais on ne comprendra que l'unité de substance, à quoi il réduit l'univers, soit autre chose que l'unité collective, ou que l'unité formelle des Logiciens, qui ne subsiste qu'idéalement dans notre esprit. S'il se trouve donc dans les philosophes payens quelques passages qui semblent autoriser d'une manière plus orthodoxe l'unité de Dieu, ce ne sont la plupart du tems qu'un galimatias pompeux; faites-en bien l'analyse, il en sortira toujours une multitude de dieux. On n'est parfaitement unitaire qu'autant qu'on reconnoît une intelligence parfaitement simple, totalement distinguée de sa matière & de la forme du monde, productrice de toutes choses, & véritablement spirituelle. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu; mais si on ne l'affirme pas, on a beau siffler tous les dieux du paganisme, & témoigner de l'horreur pour la multitude des dieux, on en admettra réellement une infinité. Or c'est là précisément le cas de tous les anciens philosophes que nous avons prouvé ailleurs n'avoir aucune teinture de la véritable spiritualité.

Si M. Bayle s'étoit contenté de dire qu'en raisonnant conséquemment, on ne se persuaderoit jamais que l'unité de Dieu fût compatible avec la nature de Dieu, telle que l'admettoient les anciens philosophes, je me rangerois à son avis. Il me semble que ce qu'ils disoient de l'unité de Dieu, ne couloit point de leur doctrine touchant la nature de cet Être. Je parle même de la doctrine des premiers pères de l'Eglise, qui mettoient dans Dieu une espèce de matérialisme. Cette doctrine bien pénétrée, & conduite exactement de conséquence en conséquence, étoit l'éponge de toute religion. Les raisonnemens de M. Bayle, que j'ai apportés en objection, en font une preuve bien évidente. Mais comme les opinions, in-conséquemment & très-impertinemment tirées d'une hypothèse, n'entrent pas moins facilement dans les esprits, que si elles émanoient nécessairement d'un bon principe; il faut convenir que les philosophes payens ont véritablement reconnu l'unité de Dieu,

FFFFF

quoiqu'elle ne coulât pas de leur doctrine sur la nature d'un Être suprême. Il n'y a point eu de philosophes payens qui aient plus insulté sur le dogme de la Providence que les Stoïques. Ils croyoient pourtant que Dieu étoit corporel. Ils joignoient donc ensemble la nature corporelle à une intelligence répandue par-tout. Or l'unité proprement dite, n'est pas plus difficile à concilier avec une telle nature, que la Providence, ou plutôt elles sont toutes deux également incapables de lui être assorties. Combien de philosophes modernes, qui sur les traces de M. Locke, s'imaginent que leur ame est matérielle ! en sont-ils pour cela moins persuadés de sa véritable unité ? L'idée de l'unité de Dieu est si naturelle & si conforme à la droite raison, qu'ils l'ont entée sur leur système, quelque discordant qu'il fut avec cette idée. Ils se sont rapprochés de l'orthodoxie par ces inconséquences, car il est sûr que s'ils avoient bien suivi leur pointe, je veux dire qu'ils se fussent attachés régulièrement aux résultats de leur principe, ils auroient parlé de Dieu moins noblement qu'ils n'ont fait. Tous les systèmes des anciens philosophes sur la nature de Dieu, conduisoient à l'irréligion ; & si tous les philosophes ne sont point tombés dans cet abîme, ils en ont été redevables, encore un coup, au défaut d'exactitude dans le raisonnement. Ils sont sortis de leur route, attirés ailleurs par les idées que la nature avoit imprimée dans leur esprit, & que l'étude de la morale nourrissoit & fortifioit.

Un des plus grands esprits de l'ancienne Rome, s'avisa d'examiner les opinions des philosophes sur la nature divine. Il disputa pour & contre avec beaucoup d'attention. Qu'en arriva-t-il ? c'est qu'au bout du compte, il se trouva athée, ou peu s'en fallut, ou qu'au moins il n'évita ce grand changement que parce qu'il eut plus de déférence pour l'autorité de ses ancêtres que pour ses lumières philosophiques.

Mais une chose qu'on ne peut pardonner aux anciens philosophes qui reconnoissoient un seul Dieu, c'est que satisfait de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le sage, avoue l'orateur philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la religion qu'il trouve établi, & conserver inviolablement les cérémonies brillantes, sacrées, auxquelles les ancêtres ont donné cours. Pour lui qu'il considère la beauté de l'univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secret l'Être suprême. En cela consistoit toute la religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité. Ils retenoient avec cela les principaux usages du pays où ils vivoient, craignoient surtout d'en troubler la paix par un zèle furieux, ou par trop d'attachement à leurs opinions particulières. C'est sur quoi appuie Sénèque d'une manière très-sensée. Quand nous plions, dit-il, devant cette foule de divinités qu'une vieille superstition a entassée les unes sur les autres, nous donnons ces hommages à la coutume, & non pas à la religion. Nous voulons par-là contenir le peuple, & non point nous avilir honnement.

Suivant quelques philosophes, tout le polythéisme poétique, tout ce qu'il y a eu de divinités parmi les Grecs, tout ce qui entre dans le détail de leurs généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours, de leurs aventures, n'est autre chose que la physique mise sur un certain ton & agréablement tournée. Ainsi Jupiter n'est plus que la matière éthérée, & Junon la masse liquide de notre atmosphère. Apollon est le soleil, & Diane est la lune. Pour abréger, tous les dieux ne sont que les éléments & les corps physiques ; la nature se trouve partagée entre

eux, ou plutôt ils ne sont tous que les différentes parties de divers effets de la nature.

Il faut convenir que cette première institution des dieux, est un fait d'histoire assez constant, du-moins pris en général. On sait que dans l'origine du paganisme, la physique qui n'avoit pas encore formé de science, laissoit les écrivains dans une si grande sécheresse sur le fond des choses, que pour la corriger, ils emprunterent le secours des allusions & des fables, genre d'écrire que favorisoit le penchant, & en quelque sorte l'enfance des lecteurs, comme il paroît dans Cicéron. Mais ce fait même, la défense du paganisme dans le tems que le Christianisme s'élevait sur ses ruines & ses débris, étoit la plus forte démonstration contre lui. 1°. Si les dieux n'étoient que des portions de l'univers, il demeurait évident que l'univers prenoit la place de son auteur, & que l'homme aveugle dérochoit à la créature, l'adoration qui n'est due qu'au Créateur. 2°. Quand même les dieux n'auroient été dans l'origine que les éléments personnifiés, cette théologie symbolique ne devenoit-elle pas une occasion de scandale & d'erreur impie ? Quelle que fût l'origine physique du mot *Jupiter*, n'étoit-il pas dans la signification d'usage, le nom propre d'un Dieu, pere des autres dieux ? Lorsque le peuple lisoit dans ses poètes que Jupiter frappoit Junon son épouse & sa sœur, concevoit-il qu'il ne s'agissoit là que du choc des éléments ? Recourait-il aux allusions pour l'intelligence des autres fables, où il voyoit un sens clair, qui dès le premier aspect, fixoit sa croyance ? Ou étoit le poète qui eût appris à distinguer ces images allégoriques d'avec la simplicité de la lettre ? Où étoient même les poètes qui n'eussent pas représenté le même Dieu sous des emblèmes tous différens, & quelquefois opposés ? Il étoit donc impossible que le vulgaire ignorant fît au milieu de ces variations un point fixe d'allégorie qui le déterminât, & dès lors il ne lui restoit qu'un système scandaleux où la raison trompée n'offroit à la morale que des exemples trompeurs.

Quelque parti que prit l'Idolatrie, soit qu'elle regardât ses dieux comme des éléments qu'elle avoit personnifiés, soit qu'elle les regardât comme des hommes qu'elle avoit déifiés après leur mort, pour les bienfaits dont ils avoient comblé les humains, toujours est-il vrai de dire que son fonds étoit une ignorance brutale, & une entière dépravation du sens humain. Ajoutez à cela que les Poètes épuisoient en sa faveur tout ce qu'ils avoient d'esprit, de délicatesse & de graces, & qu'ils s'étudioient à employer les couleurs les plus vives pour fonder des vices & des crimes qui seroient tombés dans le décri, sans la parure qu'ils leur prôtoient, pour en couvrir la difformité, l'absurdité & l'infamie.

On fait que le plus sage des philosophes condamnoit sans réserve ces fictions profanes, si manifestement injurieuses à la divinité. « Nous ne devons, » disoit-il, admettre dans notre république, ni les » chaînes de Junon formées par son propre fils ; ni » la chute de Vulcain, précipité du haut des cieus » pour avoir pris la défense de sa mere contre Jupi- » ter qui levoit la main sur elle ; ni les autres com- » bats des dieux, soit que ces idées servent de voi- » les à d'autres, soit que le poète les donne pour ce » qu'il semble qu'elles sont. La jeunesse qui ne peut » démêler ces vûes différentes, se remplit par-là » d'opinions insensées qui ne s'effacent qu'avec pei- » ne de son esprit. Il faut au contraire lui montrer » toujours Dieu comme juste & véritable dans ses » œuvres, autant que dans ses paroles. Et en effet, » il est constant dans ses promesses, il ne séduit ni » par de vaines images, ni par de faux discours, ni » par des signes trompeurs, ni durant le jour, ni du- » rant la nuit ».



La raison même au milieu des plus épaisses ténèbres, ne pouvoit fe dérober à ces rayons de vérité, tant il est impossible à l'homme d'anticiper l'idée de l'Être unique, saint & parfait qui l'a tiré du néant.

Mais si ces fables dont on repaissoit le peuple étoient, de l'aveu même de Platon, si injurieuses à la divinité, & en même tems si funestes à la pureté des mœurs, pourquoi ne travailloit-il pas à le détromper, en lui inspirant une idée saine de la divinité? Pourquoi, de concert avec les autres philosophes, fomentoit-il encore son erreur? Le voici, c'est qu'il s'imaginait que le *polythéisme* étoit si fort enraciné, qu'il étoit impossible de le détruire sans mettre toute la société en combustion. « Il est très-difficile, dit-il, » de connoître le pere, le souverain arbitre de cet » univers; mais si vous avez le bonheur de le connoître, » tre, gardez-vous bien d'en parler au peuple ». Les Philosophes, aussi bien que les Législateurs, étoient dans ce principe, que la vérité étoit peu propre à être communiquée aux hommes. On croyoit sans aucune répugnance qu'il falloit les tromper, ou du moins leur exposer les choses adroitement voilées. De-là vient, dit Strabon, que l'usage des fables s'est si fort étendu, qu'on a feint & imaginé, par une espèce de devoir politique, le tonnerre de Jupiter, l'égide de Pallas, le trident de Neptune, les flambeaux & les serpens des Furies vengeresses; & ce sont toutes ces traditions ajoutées les unes aux autres, qui ont formé l'ancienne théologie, dans la vue d'intimider ceux qui fe conduisoient par la crainte plutôt que par la raison, trop foible, hélas! sur l'esprit des hommes corrompus. Sénèque dit que le Jupiter du peuple est celui qui est armé de la foudre, & dont la statue se voit au milieu du Capitole; mais que le véritable Jupiter, celui des Philosophes, est un Être invisible, l'ame & l'esprit universel, le maître & le conservateur de toutes choses, la cause des causes, dont la nature emprunte sa force, & pour ainsi dire sa vie. Varron le plus savant des Romains, dans un fragment de son traité sur les religions, cité par S. Augustin, dit qu'il y a de certaines vérités qu'il n'est pas à-propos de faire connoître trop généralement pour le bien de l'état; & d'autres choses qu'il est utile de faire accroire au peuple quoiqu'elles soient fausses, & que c'est par cette raison que les Grecs cachent leurs mystères en général. Quelque système qu'on embrasse, il faut que le peuple soit séduit; & il veut lui-même être séduit. Orphée en parlant de Dieu disoit, je ne le vois point, car il y a un nuage autour de lui qui me le dérobe.

Une autre raison qui portoit les législateurs à ne point déprévenir l'esprit des peuples des erreurs dont ils étoient imbus, c'est qu'ils avoient eux-mêmes contribué à l'établissement ou à la propagation du *polythéisme*, en protestant des inspirations, & se servant des opinions religieuses quoique fausses; & dont les peuples étoient prévenus, pour leur inspirer une plus grande vénération pour les lois. Le *polythéisme* fut entièrement corrompu par les Poètes qui inventèrent ou publièrent des histoires scandaleuses des dieux & des héros; histoires dont la prudence des législateurs auroit voulu dérober la connoissance au peuple, ce qui plus que toute autre chose, contribuoit à rendre le *polythéisme* dangereux pour l'état, comme il est aisé de s'en convaincre par le passage de Platon que j'ai cité ci-dessus. Trouvant donc les peuples livrés à une religion qui étoit faite pour le plaisir, à une religion dont les divertissemens, les fêtes, les spectacles, & enfin la licence même faisoit une partie du culte, les trouvant, dis-je, enchantés par une telle religion, ils se virent forcés de se prêter à des préjugés trop tenans & trop invétérés. Ils crurent qu'il n'étoit pas dans leur pouvoir de la détruire, pour y en substituer une

Tome XII.

meilleure. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'établir avec plus de fermeté le corps de la religion; & c'est à cet usage qu'ils employèrent un grand nombre de pompeuses cérémonies. Dans la suite des tems, le génie de la religion suivit celui du gouvernement civil; & ainsi elle s'épura d'elle-même comme à Rome, ou elle se corrompit de plus en plus comme dans la Syrie. Si les législateurs eussent institué une religion nouvelle, ainsi qu'ils instituèrent de nouvelles lois, on auroit trouvé dans quelques-unes de ces religions des institutions moins éloignées de la pureté de la religion naturelle. L'imperfection de ces religions est une preuve qu'ils les trouverent déjà établies, & qu'ils n'en furent pas les inventeurs.

On peut dire que ni les Philosophes, ni les Législateurs n'ont reconnu cette vérité essentielle, que le vrai & l'utile sont inséparables. Par-là les uns & les autres ont très-souvent manqué leur but. Les premiers négligeant l'utilité, sont tombés dans les opinions les plus absurdes sur la nature de Dieu, & sur celle de l'ame; & les derniers n'étant pas assez scrupuleux sur la vérité, ont beaucoup contribué à la propagation du *Polythéisme*, qui tend naturellement à la destruction de la société. Ce fut même la nécessité de remédier à ce mal qui leur fit établir les mystères sacrés avec tant de succès; & on peut dire qu'ils étoient fort propres à produire cet effet. Dans le Paganisme l'exemple des dieux vicieux & corrompus avoit une forte influence sur les mœurs: *Ils ont fait cela*, disoit-on, *& moi chétif mortel je ne le ferois pas? Ego homuncio hoc non facerem?* Térence, *Eunuq. acte III. scene v.* Eurypide met le même argument dans la bouche de plusieurs de ses personnages en différens endroits de ses tragédies.

Voilà ce que l'on alleguoit pour sa justification, lorsqu'on vouloit s'abandonner à ses passions déréglées, & ouvrir un champ libre à ses vastes desirs. Or dans les mystères on affoibissoit ce puissant aiguillon, & c'est ce que l'on faisoit en coupant la racine du mal. On découvroit à ceux des initiés qu'on en jugeoit capables, l'erreur où étoit le commun des hommes: on leur apprenoit que Jupiter, Mercure, Vénus, Mars, & toutes les divinités licentieuses, n'étoient que des hommes comme les autres, qui durant leur vie avoient été sujets aux mêmes passions & aux mêmes vices que le reste des mortels; qu'ayant été à divers égards les bienfaiteurs du genre humain, la postérité les avoit déifiés par reconnaissance, & avoit indiscrètement canonisé leurs vices avec leurs vertus. Au reste on ne doit pas croire que la doctrine enseignée dans les mystères, d'une cause suprême, auteur de toutes choses, détruisit les divinités tutélaires, ou pour mieux dire les patrons locaux. Ils étoient simplement considérés comme des êtres du second ordre, inférieurs à Dieu; mais supérieurs à l'homme, & placés par le premier être pour présider aux différentes parties de l'univers. Ce que la doctrine des grands mystères détruisoit, c'étoit le *polythéisme* vulgaire, ou l'adoration des hommes déifiés après leur mort.

L'unité de Dieu étoit donc établie dans les grands mystères sur les ruines du *polythéisme*; car dans les petits on ne démasquoit pas encore les erreurs du *polythéisme*: seulement on y inculquoit fortement le dogme de la Providence, & ceci n'est pas une simple conjecture. Les mystagogues d'Egypte enseignoient dans leurs cérémonies secrètes le dogme de l'unité de Dieu, comme M. Ladworth savant anglois, l'a évidemment prouvé. Or les Grecs & les Asiatiques empruntèrent leurs mystères des Egyptiens, d'où l'on peut conclure très-probablement qu'ils enseignoient le même dogme. Pythagore reconnoissoit que c'étoit dans les mystères d'Orphée qu'il se célé-

FFFFf ij

broient en Thrace, qu'il avoit appris l'unité de la caste première. Cicéron garde aussi peu de mesure « si j'entreprends d'approfondir l'antiquité, & d'examiner les relations des historiens grecs, on trouveroit que les dieux de la première classe ont habité la terre avant que d'habiter les cieux. Informez-vous seulement de qui sont ces sépulchres que l'on montre dans la Grece; ressouvenez-vous, car vous êtes initié, de ce que l'on enseigne dans les mystères? Vous concevrez alors toute l'étendue que l'on pourroit donner à cette discussion ». On pourroit, s'il étoit nécessaire, citer une nuée de témoins pour confirmer de plus en plus cette vérité.

S'il restoit encore quelques nuages, ils seroient bientôt dissipés par ce qui est dit de l'unité de Dieu dans l'hymne chantée par l'hierophante, qui paroît sous la figure du créateur. Après avoir ouvert les mystères, & chanté la théologie des idoles, il renverroit alors lui-même tout ce qu'il avoit dit, & introduiroit la vérité en débutant ainsi. « Je vais déclarer un secret aux initiés; que l'on ferme l'entrée de ces lieux aux profanes. O toi, Musée, descendu de la brillante Sélène, sois attentif à mes accens: je t'annoncerai des vérités importantes. Ne souffre pas que des préjugés ni des affections antérieures, t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses. Confidère la nature divine, contemple-la sans cesse, règle ton esprit & ton cœur, & marchant dans une voie sûre, admire le maître unique de l'univers. Il en est un, il existe par lui-même. C'est à lui seul que tous les autres êtres doivent leur existence. Il opere en tout & par-tout; invisible aux yeux des mortels, il voit lui-même toutes choses ».

Avant de finir cet article, il est à-propos de prévenir une objection que fait M. Bayle au sujet du polythéisme, qu'il prétend pour le moins être aussi pernicieux à la société que l'athéisme. Il se fonde sur ce que cette religion si peu liée dans toutes ses parties, n'exigeoit point les bonnes mœurs. Et de quel quel front, disoit-il, les auroit-elle exigées? Tout étoit plein des crimes, des iniquités diverses qu'on reprochoit à l'assemblée des dieux. Leur exemple accoutumoit au mal, leur culte même aplaniroit le chemin qui y conduisoit. Qu'on remonte à la source du paganisme, ou verra qu'il ne promettoit aux hommes que des biens physiques, comme des cérémonies d'éclat, des sacrifices, des décorations propres à faire respecter les temples & les autels, des jeux, des spectacles pour les passions si difficiles à corriger, ou plutôt à retenir dans de justes bornes (car les passions ne se corrigent jamais entièrement). Il leur laissoit une libre étendue, sans les contraindre en aucune manière, sans aller jamais jusqu'au cœur. En un mot, la religion payenne étoit une espece de banque, où en échange des offrandes temporelles, les dieux rendoient des plaisirs, des satisfactions voluptueuses.

Pour répondre à cette objection, il faut remarquer que dans le paganisme il y avoit deux sortes de religion, la religion des particuliers, & la religion de la société. La religion des particuliers étoit inférieure à celle de l'état, & en étoit différente. A chacune de ces religions prénoit une Providence particulière. Celle de la religion des particuliers ne punissoit pas toujours le vice, ni ne récompensoit pas toujours la vertu en ce bas monde, idée qui entraînoit nécessairement après elle celle du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie. La Providence, sous la direction de laquelle étoit la société, étoit au contraire égale ou uniforme dans sa conduite, dispensant les biens & les maux temporels, selon la manière dont la société se comportoit en-

vers les dieux. De-la vient que la religion faisoit partie du gouvernement civil. On ne délibéroit sur rien, si l'on n'exécutoit rien sans consulter l'oracle. Les prodiges, les présages étoient aussi communs que les édits des magistrats; car on les regardoit comme dispersés par la Providence pour le bien public; c'étoient ou des déclarations de la faveur des dieux, ou des dénonciations des châtimens qu'ils étoient sur le point d'infliger. Tout cela ne regardoit point les particuliers considérés comme tels. S'ils agissoient d'accepter un augure, ou d'en détourner le présage, de rendre grâces aux dieux, ou d'appaier leur colere, la méthode que l'on suivoit constamment, étoit ou de rétablir quelque ancienne cérémonie, ou d'en instituer de nouvelles; mais la réformation des mœurs ne faisoit jamais partie de la propitiation de l'état. La singularité & l'évidence de ce fait ont frappé si fortement M. Bayle, que s'imaginant que cette partie publique de la religion des payens en faisoit le tout, il en a conclu avec un peu trop de précipitation, que la religion payenne n'instruisoit point à la vertu, mais seulement au culte externe des dieux; & de-là il a tiré un argument pour soutenir son paradoxe favori en faveur de l'athéisme. La vaste & profonde connoissance qu'il avoit de l'antiquité ne l'a point, en cette occasion, garanti de l'erreur; & l'on doit avouer qu'il y a été en partie entraîné par plusieurs passages des peres de l'Eglise dans leurs déclamations contre les vices du paganisme. Quoiqu'il soit évident que cette partie publique de la religion payenne n'eût aucun rapport à la pratique de la vertu, & à la pureté des mœurs; on ne sauroit prétendre la même chose de l'autre partie de la religion, dont chaque individu étoit le sujet. Le dogme des peines & des récompenses d'une autre vie en étoit le fondement; dogme inséparable du mérite des œuvres, qui consiste dans le vice & la vertu. Je ne nierai cependant pas que la nature de la partie publique de la religion n'ait souvent donné lieu à des erreurs dans la pratique de la religion privée, concernant l'efficacité des actes extérieurs en des cas particuliers. Mais les mystères sacrés auxquels bien des personnes se faisoient initier, corrigeoient les maux que le polythéisme n'avoit pas la force de réprimer.

POLYTIMETOS, (*Geog. anc.*) fleuve que Quinte-Curce, Arrien & Strabon mettent dans la Sogdiane. Niger appelle ce fleuve *Amo*. (*D. J.*)

POLYTRIC, f. m. *trichomanes*, (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante dont les feuilles sont composées de petites feuilles qui sont le plus souvent arrondies, & qui naissent de chaque côté de la côte comme par paire. Tournesfort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

Le polytric est une plante chevelue du genre des mousses; c'est l'espece d'*adiantum* ou de capillaire, qu'on nomme autrement capillaire rouge, *trichomanes* sive *polytrichum*, *I. R. H.* 539.

Sa racine est chevelue, fibreuse & noirâtre; ses tiges sont longues d'une demi-palme ou d'une palme, d'un rouge foncé, luisantes, cylindriques, un peu roides, cassantes. Ses feuilles naissent de part & d'autre par conjuguaisons ou alternativement; elles sont arrondies, obtuses, vertes, lisses, chargées en-dessous de petites éminences écailleuses, formées de plusieurs capsules membraneuses, presque sphériques, garnies d'un anneau élastique, de même que dans les fruits du capillaire; les capsules, par la contraction de cet anneau, s'ouvrent & jettent des graines brunes en forme de poussière très-fine. Cette plante vient à l'ombre, dans des endroits élevés, sur de vieux murs, & dans les fentes humides des rochers. (*D. J.*)

POLYTRIC, (*Mac. med.*) Le polytric est une des plantes appelées capillaires (voyez CAPILLAIRE); ou



l'ordonne rarement seul , & presque toujours avec parties égales des autres capillaires. Mais toutes ces plantes étant censées avoir la même vertu , on peut employer chacunes d'elles , & par conséquent le *polytric* séparément , ou au lieu de cet assemblage ordinaire : dans ce cas on l'ordonneroit en infusion , ou on le feroit bouillir légèrement à la dose d'un petite poignée sur une livre d'eau. Une pareille liqueur est fort usitée , comme tisane ou boisson ordinaire dans tous les cas où l'on a principalement en vûe la boisson aqueuse , & où les diverses substances dont on charge l'eau commune pour la convertir en tisane , sont ou doivent être comptées à-peu-près pour rien. Nous

n'exceptons pas même de ces cas les rhumes ou la toux , contre laquelle la tisane de capillaire est employée comme une sorte de spécifique. Au reste ceci est fort éloigné de l'opinion commune qui regne dans les livres sur l'efficacité des capillaires. Un médecin de Montpellier les recommande comme un remède universel : des auteurs dont le ton est beaucoup plus circonspect , les louent cependant encore comme admirables contre la toux , l'asthme , la péripneumonie , la pleurésie , les obstructions du mésentère , du foie , des reins , & sur-tout contre celles de la rate , comme provoquant les regles , &c. Voyez CAPILLAIRE. ( *b* )











SPECIAL  
OVERSIZE

84-B  
31186

AE  
4  
ESD  
1951  
V.12  
C.2

THE J. PAUL GETTY CENTER  
LIBRARY



